Sigmund Freud

La naissance de la psychanalyse

Lettres a Wilhelm Fliess notes et plans (1887-1902) publiés par Marie Bonaparte, Anna Freud, Ernst Kris

Table des matières

Avant-propos des éditeurs

Le présent volume se compose d'un choix de lettres écrites par Sigmund Freud à Wilhelm Fliess, médecin et biologiste berlinois. Cette correspondance se poursuivit de 1887 à 1902. Sous le régime nazi, ces lettres, ainsi que d'autres documents laissés par Fliess, tombèrent entre les mains d'un bouquiniste puis, par ce détour, entre celles des éditeurs (1). Les lettres de Fliess n'ont pas été retrouvées.

La préparation de la première édition a été menée à bien par Marie Bonaparte. Anna Freud et Ernst Kris ont assumé le choix des documents publiés. C'est à Ernst Kris que l'on doit l'Introduction, les notes et les commentaires.

La correspondance comprend 284 envois d'importance inégale (cartes, cartes postales, lettres, notes, plans). Tout ce qui se rapporte aux travaux et aux goûts scientifiques de Freud, ainsi qu'aux conditions politiques et sociales dans lesquelles la psychanalyse naquit, a été ici publié. Les passages qui risquaient de contrevenir à la discrétion médicale ou personnelle ont été abrégés ou supprimés. D'autres lettres et passages de lettres ont également été éliminés, ainsi les efforts que fit Freud pour saisir les théories scientifiques et les calculs de périodes élaborés par Fliess ; ainsi les répétitions, les nombreuses fixations de rendez-vous, les projets de rencontre, réalisés ou non, enfin, certaines circonstances familiales et certains incidents survenus dans le cercle de leurs amis. Le tableau page vu

montre la proportion entre le nombre de manuscrits retrouvés et celui des lettres que nous publions.

Ce volume ne contient rien qui doive faire sensation et n'est publié qu'à l'intention des lecteurs ayant de l'œuvre de Freud une connaissance solide.

Dans l'Introduction et les notes, on a essayé de faciliter la com-

(1) Le manuscrit I publié dans le présent volume était resté en possession du Dr Robert Fliess après la mort de son père. En émigrant aux États-Unis, il l'avait emporté comme souvenir.

préhension des lettres et des manuscrits et d'établir leur lien avec les travaux de Freud écrits à la même époque ou plus tard.

Les lettres ont été chronologiquement numérotées, les notes et les plans sont alphabétiquement désignés. La date a presque toujours été mise par Freud ou révélée par le cachet de la poste. Les éditeurs se sont efforcés d'insérer les quelques plans ou notes non datés aux endroits qui, d'après le texte des manuscrits, semblaient convenir. Les omissions ont été signalées par des points de suspension (i).

L'auteur de ces lettres et esquisses n'aurait pas consenti à les faire éditer. Freud avait l'habitude de détruire, dès qu'ils avaient servi, ses travaux préliminaires, ses essais, ses esquisses. Il ne voulait rien publier d'inachevé, d'incomplet et ne livrait au public les faits qui le concernaient personnellement que s'ils constituaient des matériaux indispensables à la mise en lumière de connexions inconscientes. Malgré le scrupule qu'a fait naître en eux cette attitude de Freud, les éditeurs se croient autorisés à publier les lettres que le hasard a mises entre leurs mains. Plus que n'importe quel autre document, elles apportent un complément à la préhistoire et à l'histoire du développement de la psychanalyse. Elles nous donnent un aperçu de certaines phases de l'évolution intellectuelle de Freud, depuis ses premières impressions cliniques jusqu'à la formulation de sa théorie et nous font voir par quels détours et après

quels errements, il est parvenu à établir ses hypothèses. Nous avons ainsi de lui une image vivante et pouvons le suivre pendant les dures années où, s'éloignant de la physiologie et de la neurologie, il se consacra de plus en plus à la psychologie et à la psychopathologie.

Depuis la publication de la première édition allemande de ce volume (Imago Publishing, London, 1950) certains lecteurs semblent avoir pensé qu'ils peuvent maintenant accéder à la « vie secrète » de Freud. Nous leur ferons observer que les faits ici publiés s'ajoutent, dans une certaine mesure, à ceux que Freud a décrits dans *U Interprétation des rêves* et dans d'autres travaux ; toutefois, ni ses lettres à Fliess, ni ce qu'il s'est vu obligé de dire de lui-même dans ses œuvres publiées, ne révèlent autre chose que certains aspects de ses préoccupations et de ses intérêts à l'époque où elles furent écrites.

Marie Bonaparte, Anna Freud, Ernst Kris.

Paris Londres New York.

(1) Les notes et addenda se trouvent entre parenthèses. Ceux qui ont été ajoutés par les traducteurs anglais ou français se trouvent entre crochets [].

Tableau numérique

Année	Nombre total de lettres, etc.	Lettres ici publiées
—	—	—
1887	2	2
1888	3	3
1889	—	—
1890	2	2
1891	4	2
1892	7	4
1893	15	6
1894	18	9
1895	37	21
1896	29	15

1897	39	29
1898	35	21
1899	44	26
1900	27	14
1901	17	11
1902	5	3
Total	284	168

Introduction

I. La pensée scientifique de Wilhelm Fliess

Les lettres adressées à Fliess par Freud nous donnent un portrait de ce dernier à l'époque où s'ouvrait devant lui, encore hésitant, un nouveau champ d'investigations, celui de la psychopathologie, et où il commençait à acquérir les notions sur lesquelles se fonde la psychanalyse thérapeutique et théorique. Nous voyons Freud très préoccupé d'un « problème qui n'avait jamais été abordé auparavant » (i) et en lutte contre une société dont l'hostilité envers ses travaux mit en danger son existence matérielle et celle de sa famille. Nous faisons aussi en sa compagnie une partie du chemin qui le conduisit, après bien des efforts, à la consolidation de ses vues nouvelles, et cela en dépit de sa propre résistance intérieure inconsciente.

Cette correspondance s'est poursuivie de 1887 à 1902, c'est-à-dire de la 32e à la 47e année de Freud et à partir de l'époque où il commença à se spécialiser dans les maladies nerveuses jusqu'aux études préliminaires qui devaient aboutir aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité.* Ce fut durant les années de cette correspondance qu'il écrivit, en dehors de ses premiers essais sur les névroses, les *Études sur l'hystérie* (1895), *L'Interprétation des rêves* (1900), *La Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901) et les *Fragments d'une analyse d'hystérie* (1905).

Le lecteur de ces lettres se trouve à peu près dans la situation de quelqu'un qui, écoutant une conversation téléphonique, n'entend les paroles que d'un seul interlocuteur et se voit forcé de deviner celles de l'autre. Comme il ne s'intéresse qu'à celui dont il perçoit les phrases, il peut d'abord être enclin à chasser de son esprit les paroles du correspondant, mais il découvre bientôt qu'il lui est impossible de suivre la conversation sans essayer de reconstituer çà et là tout le dialogue.

(1) Cette phrase est empruntée aux *Études sur l'hystirie.*

L'amitié de Freud pour Fliess est la plus intime de toutes celles que nous lui connaissons. Durant les années 1890 à 1900, elle est si étroitement liée aux théories du maître sur lesquelles elle joua un rôle tantôt stimulant, tantôt inhibant, qu'il nous paraît souhaitable de donner au lecteur un bref exposé des idées scientifiques de Fliess. Si les lettres de Fliess à Freud nous étaient parvenues, nous aurions été en mesure, non seulement de connaître en détail leur échange d'idées, mais encore de nous faire une opinion plus nette de la personnalité de Fliess. Nous devons nous borner à faire connaître ici les quelques renseignements que ses écrits et les informations recueillies auprès des personnes qui l'ont connu nous ont permis de réunir. Tous ceux qui ont connu Fliess prônent la richesse de ses connaissances biologiques, de ses hypothèses médicales, sa tendance aux vastes spéculations et son allure impressionnante, mais ils font également ressortir son attachement dogmatique aux idées qu'il avait une fois adoptées, toutes particularités que ses publications laissent aussi entrevoir.

Fliess était rhino-laryngologiste, mais ses connaissances médicales et ses intérêts scientifiques s'étendaient bien au-delà du champ relativement restreint de cette spécialité. Il avait une grosse clientèle à Berlin où il exerça jusqu'à sa mort. Mais la rhino-laryngologie n'était que le pivot de ses larges vues médicales et scientifiques, vues qui l'entraînaient bien au-delà du domaine de la

médecine, dans celui de la biologie générale ; et c'est d'un syndrome clinique que traite la première de ses plus importantes œuvres écrites, publiée à l'instigation de Freud (voir lettre 10).

Fliess, en découvrant qu'il pouvait supprimer, par cocaïnisation de la muqueuse nasale toute une série de symptômes, s'intéressa très tôt à ce fait. Il avait acquis la conviction de se trouver devant une entité clinique : une névrose réflexe issue des voies nasales (1). Elle devait, d'après Fliess, être considérée « comme un complexe de divers symptômes, semblable au syndrome de Ménière » (2). Fliess distingue trois sortes de symptômes différents : les douleurs de tête, les névralgies (du bras, de la pointe de l'omoplate ou, entre les deux omoplates, dans la région intercostale ou la région précordiale, de l'appendice xyphoïde, des hypocondres, de la région rénale, mais surtout des « névralgies gastriques ») et enfin les troubles fonctionnels, surtout digestifs, cardiaques et respiratoires. « Le nombre des symptômes

(1) Voir : *Nouvelle contribution à la clinique et à la thérapeutique de la névrose nasale réflexe,* Vienne, 1892 et l'étude un peu plus approfondie intitulée *La névrose nasale réflexe,* Congrès médical de Wiesbaden, 1893, pp. 384-394.

(2) Cette comparaison avait été suggérée par Freud, voir manuscrit C.

observés est grand », dit Fliess, « et cependant ils ne doivent tous leur existence qu'à une seule zone – le nez. Leur homogénéité est démontrée, non seulement par la simultanéité de leur apparition, mais encore par leur disparition simultanée. Ce qui caractérise en effet tout ce complexe de symptômes morbides, c'est qu'on peut le faire disparaître momentanément, en anesthésiant par la cocaïne, les zones nasales responsables » (i).

Fliess a soutenu que l'étiologie de la névrose réflexe nasale était double. Elle peut être provoquée par des modifications organiques, comme par exemple « des séquelles de maladies

infectieuses atteignant les voies nasales » ou résulter de « troubles fonctionnels purement vaso-moteurs ». Cette dernière motivation permet de comprendre pourquoi « les troubles de la neurasthénie, autrement dit les névroses à étiologie sexuelle, peuvent si fréquemment affecter la forme de névrose nasale réflexe » (2). Fliess explique cette fréquence par l'existence d'une relation particulière entre le nez et l'appareil génital. Il rappelle les épistaxis vicariantes survenant à la place des menstrues et dit que « le gonflement des cornets peut être visible à l'œil nu pendant celles-ci ». Il cite certains cas où la cocaïnisation du nez a provoqué un avortement. Cette correspondance particulière entre les zones nasale et génitale existe aussi chez l'homme, prétend Fliess

(1) Bien que la correspondance ne le mentionne pas, Fliess devait indirectement à Freud son critère diagnostique concernant l'usage de la cocaïne pour la muqueuse nasale. Freud avait de bonne heure souligné l'importance du coca. Ses recherches furent continuées par l'oculiste Koller (voir note de la p. 26 et *Étude autobiographique,* 1925. Voir aussi l'article de Bernfeld, 1953, sur ce sujet).

(2) La valeur des écrits cliniques de Fliess est encore contestée. Ses travaux ont suscité dans la littérature clinique allemande, un certain nombre de controverses sur les affections nasales, controverses que G. Hoffer, à la suite d'une discussion sur l'asthme nasal, a résumé de la façon suivante : Fliess, dans sa monographie sur la névrose réflexe nasale, a trop négligé les travaux d'autres auteurs sur le même sujet. Il fut suivi au début par « un certain nombre de partisans enthousiastes… auxquels s'opposa un petit cercle de sceptiques qui s'élargit bientôt cependant ». Dans l'esprit de Hoffer, il n'y avait « aucune raison d'attribuer une priorité quelconque aux affections nasales par comparaison avec les irritations nerveuses de n'importe quelle autre région du corps » (Die *Krankheiten der Luftwege und der Mundhôle,* III Teil, S. 263 /

dans A. Denker et O. Kahler, *Handbuch der Hais-, Nasen – und Ohrenheilkunde*). D'autres collaborateurs du livre précité ont adopté une attitude similaire, encore que certains d'entre eux confirment l'apparition du syndrome décrit par Fliess et expriment une opinion favorable quant à l'efficacité de ses méthodes thérapeutiques.

Pour autant que nous le sachions, les travaux de Fliess n'ont pas été cités dans la littérature américaine (voir discussion des « Névroses nasales » par R. A. Fen-ton dans Jackson (1945) et dans Sluder (1927)). Pour avoir de plus récents renseignements sur ses œuvres et sur sa contribution à ce qu'on appelle aujourd'hui, « médecine psychosomatique », voir Holmes *et al.* (1951).

qui, dans certains articles ultérieurs, décrit cette connexion en s'appuyant sur des observations purement cliniques.

Il soutint bientôt que certaines parties du nez jouent un rôle important dans l'apparition de deux maladies (la névralgie gastrique et la dysménorrhée) de telle sorte que « les modifications hyperplastiques exogènes du nez » aboutissent à « une guérison durable des phénomènes secondaires, une fois que le trouble nasal a disparu » et, d'autre part, que « des modifications vasomotrices endogènes du nez, sont essentiellement provoquées par les organes sexuels » (i). Fliess se préoccupait des problèmes de la sexualité humaine en général et Freud, à une époque où il était mal renseigné sur les plans de travail de son ami, put supposer qu'il avait résolu le « problème de la conception », c'est-à-dire découvert la détermination de l'époque où les possibilités de fécondation étaient les moindres. Fliess, cependant, envisageait d'autres buts.

Au printemps de 1896, il envoya à Freud son manuscrit sur *Relations entre le nez et les organes génitaux féminins au point de vue biologique,* ouvrage qui fut publié au début de l'année suivante (2). Fliess, reprenant l'idée qu'il avait exposée dans son précédent travail, celle d'une correspondance entre le nez et les organes génitaux féminins, élargit ses conceptions à plusieurs points de vue ;

il établit que l'on observe régulièrement des altérations nasales pendant la menstruation et discute de la valeur diagnostique et thérapeutique de la cocaïnisation du nez. Il souligne l'importance du fait, car, dit-il, « la menstruation est le prototype de nombreux phénomènes sexuels…, la grossesse et l'accouchement particulièrement n'étant, dans le temps et dans leur nature essentielle, rien d'autre qu'une transmutation du processus menstruel ». « Les véritables douleurs de l'accouchement et de la dysménorrhée nasale sont, « du point de vue morphologique », homologues. »

Ces « faits », que Fliess cherche à confirmer par de nombreuses observations, l'incitent à formuler de vastes hypothèses à propos du rôle joué par la périodicité dans la vie humaine. Ces idées sont formulées ici avec plus de précision que dans la Monographie où les phrases sont souvent embarrassées.

« L'hémorragie menstruelle de la femme est l'expression d'un processus… qui affecte les deux sexes et dont l'apparition n'est pas liée à la puberté…

« Les faits observés nous obligent à mettre en évidence un autre facteur. Us nous apprennent en effet, qu'à côté du phénomène mens-

(1) Fliess (18951.

(2) Fliess (1897).

truel qui se reproduit tous les vingt-huit jours, existe un autre groupe de phénomènes périodiques se reproduisant tous les vingt-trois jours, et auxquels sont soumis les individus de tous âges, à quelque sexe qu'ils appartiennent.

« L'examen de ces deux groupes de processus périodiques mène à la conclusion qu'ils ont des rapports intimes et solides avec les caractères sexuels féminins et masculins et le fait qu'ils existent,

bien qu'avec des modalités différentes chez l'homme et chez la femme, est bien en accord avec notre constitution bisexuée…

« Cette connaissance une fois acquise nous amène à penser que le développement de notre organisme se produit par saccades au cours de ces périodes sexuelles et que, du fait de ces dernières, le jour de notre mort est tout aussi déterminé que celui de notre naissance. Les troubles dus à la maladie sont soumis aux mêmes lois périodiques que les phénomènes périodiques eux-mêmes.

« La mère transmet ses périodes à son enfant et, suivant la première période transmise, détermine le sexe de celui-ci. Les périodes continuent ensuite chez l'enfant et se poursuivent suivant le même rythme à travers les générations. Pas plus que l'énergie elle-même elles ne peuvent être recréées et leur rythme ne se modifie pas tant que des êtres organisés continuent à se reproduire sexuellement. Ces rythmes n'intéressent pas seulement l'espèce humaine, mais aussi les animaux, et sans doute l'univers organisé tout entier. L'étonnante précision avec laquelle se maintient l'intervalle de vingt-trois ou suivant le cas, de vingt-huit jours, laisse supposer qu'il existe un rapport étroit entre les conditions astronomiques et la création des organismes. »

Telles sont les idées essentielles de Fliess à propos de sa théorie des périodes ; il les a développées au cours de bien des années, et notamment dans son ouvrage principal *Der Ablauf des Lebens (Le cours de la vie)* dont la première édition parut en 1906 et la seconde en 1923 (1). Il compléta son premier rapport de 1897 par une série d'observations consacrées à la bisexualité. Il y faisait surtout ressortir les « preuves » mathématiques de sa théorie, avec un parti pris qui faisait fi de toutes les objections et ignorait les faits non concordants.

Certaines découvertes cliniques de Fliess ont pu être adoptées dans le domaine de la gynécologie et de l'oto-laryngologie modernes,

mais sa théorie des périodes qui, à l'époque de sa publication, avait suscité un certain intérêt critique, est maintenant presque unanime-

(1) Voir aussi les travaux plus courts, et en partie plus populaires, intitulés *De la oie et de la mort*, 5' éd., 1924, *L'année chez l'itre vivant,* 2* éd., 1924, *Trois œuvres concernant la théorie des périodes,* 1924.

ment rejetée par les biologistes modernes ; en particulier, son calcul des périodes, tout entier fondé sur de fausses déductions a été depuis longtemps reconnu comme erroné (i).

Fliess n'avait encore rien publié à l'époque où il rencontra Freud, toutefois, la tendance de Fliess à imaginer de vastes conceptions devait déjà marquer la personnalité de celui-ci. Quand Fliess, au cours de l'automne 1887, fit un séjour d'étude à Vienne, il suivit, sur les conseils de Josef Breuer, les cours de neurologie professés par Freud. C'est ainsi qu'ils purent discuter des idées nouvelles que Freud cherchait à formuler sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux central. Les projets qu'ils discutèrent alors ne furent du reste que partiellement complétés et publiés. La correspondance qui suivit cette rencontre commença par un échange de lettres entre deux spécialistes qui s'adressent mutuellement des malades, pour se muer, dès 1893, en un échange régulier d'idées entre deux amis étroitement liés par leurs goûts scientifiques communs ; ils eurent toujours envie de publier un volume écrit en collaboration, mais ne purent jamais réaliser ce projet. Ces relations se trouvèrent en outre favorisées en 1892 par le mariage de Fliess avec une jeune Viennoise, cliente de Josef Breuer ce qui, au début, leur fournit de nombreuses occa-

(1) On trouve, dans le livre d'un médecin, J. Aelby, 1928, sous le titre de *Théorie des périodes de Fliess vue à la lumière d'une critique biologique et mathématique,* une étude assez détaillée et approfondie de cette théorie. Les recherches de Fliess ont été continuées sur des bases plus solides par le gynécologue Georg

Riebold dont les travaux sur ce sujet, à partir de 1908, ont été réunis en un seul volume (Riebold, *Coup d'œil sur la périodicité de la vie et plus particulièrement sur le processus de la menstruation,* Stuttgart, 1942). D'après Riebold, l'idée fondamentale de Fliess selon laquelle « la vie se déroulerait sur un rythme périodique… est exacte… ainsi que les périodes de vingt-trois et de vingt-huit jours trouvées par lui et qui se rencontrent fréquemment, mais les prétentions de Fliess qui, dans sa présomption, se croit l'égal d'un Kepler », appartiennent au domaine de la psychopathologie. Les recherches de Riebold, Fliess, et de certains autres auteurs qui ont tenté d'établir des rapports entre les phénomènes périodiques et la menstruation, ont été critiquées par Knaus : « Nos progrès dans la connaissance des rapports fonctionnels entre les glandes annexes de l'utérus et l'organe de la menstruation lui-même ont détruit la croyance en l'existence de rapports étroits entre la menstruation et la périodicité cosmique, en même temps qu'ils ont réduit à néant les idées de Riebold sur les lois des périodes » (De la périodicité et du cycle menstruel, *Munch. Med. Wochen.,* 1838, p. 47). En dehors de l'Allemagne, les vues biologiques de Fliess n'ont suscité aucun intérêt.

Quelques autres oto-laryngologistes ont décelé dans les travaux cliniques de Fliess une tendance mystique : « Si l'on veut bien juger de la tournure d'esprit qui se marque dans l'œuvre de Fliess, il ne faut pas s'en tenir à ses travaux sur la rhinologie, mais penser aussi à ses autres écrits où se découvre une mystique des nombres qui n'eut pas été déplacée à la fin du Moyen Age » (F. Blumenfeld *in* Manuel d'oto-rhino-laryngologie publié par A. Denker et de O. Kahler, *Les maladies des voies respiratoires et de la cavité buccale,* II' Partie, p. 51).

sions de se voir. Peu après, cependant, les deux amis décidèrent de se rencontrer en dehors du cercle de leurs familles et de leurs relations ; ils tinrent, suivant l'expression de Freud, de

véritables « congrès » où ils échangeaient leurs idées scientifiques et leurs découvertes. Les lettres de Freud établissaient des « ponts » entre ces « congrès » et fourmillaient d'allusions à ses conversations avec Fliess (i).

Au cours des premières années de cette amitié, la situation des deux hommes est à peu près semblable ; tous deux fils de négociants juifs appartenant à la classe moyenne, jeunes spécialistes épris de recherches scientifiques, soucieux de fonder une famille et de se créer une clientèle. En 1886, un an avant de rencontrer Fliess, Freud son aîné de deux ans, s'était marié et avait ouvert un cabinet de consultation, 8 Maria-Theresienstrasse. Au cours des années pendant lesquelles s'échangèrent les lettres que nous publions ici, Mme Freud donna le jour à six enfants, puis la famille emménagea au 19 de la Berggasse, maison que Freud dut quitter quarante-trois ans plus tard pour se réfugier en Angleterre, après l'occupation de l'Autriche par les nazis. Les lettres nous parlent du mariage de Fliess avec Ida Bondy de Vienne, de la naissance de ses trois enfants et de tous les événements qui surviennent dans les deux familles, pour autant qu'ils se reflètent naturellement dans la correspondance des deux amis.

L'analogie des situations sociales est complétée par une même culture ; leur amour des sciences se fonde sur la connaissance des humanités et les deux correspondants, également intéressés par les chefs-d'œuvre de la littérature universelle, échangent des citations en rapport avec le courant de leurs pensées. Tandis que Freud parle sans cesse de Shakespeare et recommande la lecture de Kipling et de divers autres romanciers anglais de l'époque (2), il doit à Fliess de mieux connaître Conrad Ferdinand Meyer, le conteur suisse, qui resta désormais l'un de ses auteurs favoris.

Ces échanges d'idées révèlent en outre les tendances prédominantes des deux hommes : parmi les livres de Freud se trouve une édition en deux volumes des conférences de Helmholtz,

cadeau de Noël que lui fit Fliess en 1898 ; de son côté, Freud qui, en cette fin de siècle, se tenait très au courant de la littérature médicale, envoyait à son ami berlinois de courts messages (3) où il lui signalait des articles d'oto-

(1) C'est pour cette raison que beaucoup d'observations et de passages dont nous n'avons reproduit ici que quelques-uns, restent incompréhensibles, en dépit de tous les efforts.

(2) Dans des cartes postales et des lettres non reproduites ici.

(3) Dans des cartes postales ou des lettres non reproduites ici.

laryngologie publiés dans les journaux médicaux allemands, français et anglais, et qui auraient pu lui échapper. Il le tient aussi au courant de ses propres études des psychologues contemporains et lui parle également de son intérêt croissant pour les études préhistoriques et archéologiques traitant des humbles débuts des civilisations grecque et romaine, petite compensation au voyage en Italie, longtemps désiré et longtemps différé, dans un état d'esprit à la Goethe. Parmi les rares événements quotidiens cités par Freud, se trouve une allusion aux découvertes de Sir Arthur Evans en Crète ; il mentionne la première relation journalistique de cet événement qui conduit à la mise au jour d'une civilisation inconnue, resurgie des ruines du passé.

Les deux hommes vivaient dans une atmosphère bien différente. Les lettres de Freud révèlent souvent le contraste entre la Vienne de François-Joseph, lasse et rétrécie, et le Berlin de Guillaume II, animé et entreprenant. Ce contraste se manifeste jusque dans les conditions économiques. À Vienne, la profession médicale était « jusqu'au sommet » durement touchée par les fluctuations économiques, et chacune d'elles, ajoutée aux oscillations de la réputation de Freud parmi ses collègues et parmi le public, se répercutait dans le bien-être de la maisonnée. Les lettres à Fliess ne trahissent rien de semblable en ce qui concerne la vie de ce dernier. Il semble que sa clientèle se soit développée rapidement et sans

heurts et de toute façon, il paraît avoir été débarrassé, après son mariage, de tout souci pécuniaire.

Le contraste entre Vienne et Berlin s'étend au domaine politique. Freud décrit le déclin du libéralisme, la victoire des antisémites, qui sont à la tête de la municipalité, les tendances anti-juives de la Société des Médecins viennois, de la Faculté de Médecine, de la direction de l'enseignement, lesquelles lui refusent longtemps l'accès au professorat, titre dont on savait qu'il aurait donné un nouvel essor à la clientèle de Freud, le public viennois étant habitué, à cette époque, à accorder sa confiance aux spécialistes suivant leurs titres universitaires (i). Les deux amis suivaient avec une passion bien compréhensible les péripéties de l'affaire Dreyfus et « la lutte pour la justice » de Zola. Fliess semble avoir prôné l'esprit progressiste qui prévalait alors à Berlin et dans le reste de l'Allemagne.

Toutefois, la similitude des origines, des cultures et des situations familiales, pas plus d'ailleurs que les facteurs personnels et privés,

(i) [Les nominations de cette sorte ne conféraient ni devoirs, ni privilèges. Le titre de *Privatdozent mit dem Titel eines ausserordentlichen Prof essors* correspond à peu près à celui de professeur de clinique associé dans les écoles de médecine américaines modernes.] ne suffiraient à expliquer cette correspondance ; même pendant les années de leur amitié la plus intime, les deux familles ne se rapprochèrent jamais beaucoup et ne cherchèrent jamais à passer ensemble les vacances. Cette correspondance, comme toutes les lettres de Freud le montrent, n'est due qu'à une communauté de goûts scientifiques.

La fréquence grandissante de ces échanges d'idées, la confiance accrue qui se manifeste par l'adoption du « tu » familier, au lieu du « vous », nous pouvons les attribuer à un changement

important dans les relations personnelles et scientifiques de Freud, à son détachement de Josef Breuer (i).

Depuis ses années universitaires, Freud avait maintenu avec cet homme éminent les relations les plus étroites. Vers 1880 déjà, Breuer, de dix ans plus âgé que Freud avait mis ce dernier au courant du traitement cathartique qu'il appliquait à l'une de ses malades (2) et, une dizaine d'années plus tard, les deux médecins décidèrent de publier ensemble une relation de leurs travaux sur l'hystérie.

Ce travail en commun ne tarda pas à révéler certaines divergences d'opinion qui ne manquèrent pas d'influer sur leurs relations. Les idées de Freud étaient en plein jaillissement et Breuer, plus âgé et plus timoré, ne pouvait se résigner au rôle de disciple. Déjà, à propos d'une première publication en commun (3), Freud parle à Fliess de ses conflits avec Breuer (lettre 11) et, pendant la préparation de leur travail en collaboration qui devait aboutir fin 1895 à la publication des *Études sur l'hystérie,* les difficultés ne firent que grandir entre eux. Quand le livre parut enfin, les deux auteurs, dans leurs préfaces, attirèrent l'attention [des lecteurs] sur les divergences de leurs opinions.

Breuer avait volontiers suivi Freud dans ses premières découvertes et admis les concepts de défense et de conversion tout en restant attaché à l'opinion des psychiatres français, d'après laquelle un état spécial, dit hypnoïde, était à l'origine des phénomènes hystériques. Après avoir souscrit aux idées fondamentales de Freud sur le fonctionnement du psychisme que celui-ci considérait comme une constance de l'énergie psychique (p. 18 et 120), Breuer les avait aussi adaptées à ses propres vues. Les premières divergences d'opinion se manifestèrent, semble-t-il, à partir du moment où les expé-

(1) Freud parle fréquemment de ses relations avec Breuer et « ne sous-estime certainement pas la dette de la psychanalyse envers

lui » (voir *l'Histoire du mouvement psychanalytique,* 1914, la *Nécrologie de Josef Breuer,* 1924 et *l'Étude autobiographique,* 1925).

(2) Le cas d'Anna O… dans *Études sur l'hystérie,'?.* U. F., 1956.

(3) *Communication sur le mécanisme psychique des phénomènes hystériques,* réimprimé plus tard comme introduction aux *Études sur l'hystérie.*

riences cliniques et les premières réflexions théoriques de Freud soulignèrent le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses (i). À l'époque où parurent les *Études sur l'hystérie*, les divergences semblaient être aplanies. Dans cet ouvrage, le problème de la sexualité n'est abordé qu'avec précaution alors que dans un article, paru antérieurement, sur la névrose d'angoisse (2), Freud allait beaucoup plus loin. On comprend à quelles difficultés celui-ci se heurtait quand on prend connaissance, par ses lettres, de toutes les idées qui s'agitaient alors dans son esprit. Son vieux mentor et ami qui, plusieurs années auparavant, l'avait initié aux problèmes de l'hystérie, lui refusait maintenant ses encouragements et son appui.

Le jeune médecin ne pouvait espérer aucune protection des maîtres officiels de la psychiatrie ou de la neurologie ; Meynert, l'ancien patron de Freud, avait déjà repoussé ses premiers travaux sur l'hystérie et Krafft-Ebing se montrait réservé et indifférent. Le cercle immédiat de ses amis médecins subissait tout à fait l'influence de Breuer ; et ce que Freud semble avoir ressenti le plus vivement n'est pas autant le rejet de ses découvertes par Breuer que les oscillations de celui-ci entre la critique et l'admiration (voir lettres 24-35-135) (3).

L'amitié de Fliess vint combler le vide laissé par la rupture avec Breuer ; elle remplaça les anciens liens d'amitié désormais rompus et aussi les anciens rapports intellectuels (4). Freud avait perdu tout espoir d'être compris dans son cercle immédiat et son collègue de Berlin était devenu son seul public, suivant ses propres paroles.

Au cours des premières années de leur correspondance, Freud parle à son ami des travaux qu'il projette et lui adresse des tirés à part de ses publications. Bientôt cependant, Fliess devient vraiment le confident à qui Freud communique ses matériaux cliniques, ses découvertes, et les premières esquisses de ses nouvelles théories. C'est ainsi que nous trouvons dans les lettres de Freud, non seulement des ébauches d'idées encore non mûries, des plans de recherches, mais aussi des travaux terminés que les œuvres plus tardives dépas-

(1) Voir l'ouvrage de Freud sur *L'histoire du mouvement psychanalytique.*

(2) Raisons de séparer de la neurasthénie un syndrome particulier appelé névrose d'angoisse, *Neurol. Zent.,* 1895, n° 2.

(3) Dans un passage d'une lettre de Breuer à Fliess, conservée par hasard, et datant de l'été 1895, plusieurs mois après la parution des *Études sur l'hystérie,* on lit : « Freud est en plein essor intellectuel, je me sens déjà en face de lui comme la poule en face du faucon. •

(4) Wittels (*Sigmund Freud, l'homme, la doctrine, l'école,* 1924) a vu justement, croyons-nous, dans certains rêves racontés par Freud (dans *L'Interprétation des rêves),* une preuve du fait que Fliess devait remplacer pour Freud l'ami perdu. Il parle également de l'ambivalence de Freud à l'égard de Fliess, conclusions que Freud lui-même avait déjà tirées de ces rêves.

seront à peine. C'est pourquoi aussi Freud demanda par la suite à Fliess le renvoi de quelques-uns de ses manuscrits, en vue d'une publication. D'autre part, certaines phases du développement des hypothèses émises par Freud et certains détours qu'il fit avant de les adopter ne deviennent intelligibles que grâce aux documents publiés ici.

Nous ignorons les répercussions sur l'esprit de Fliess des confidences de son correspondant. Les lettres de Freud nous

permettent de penser qu'il émit parfois des doutes ou des observations, mais que le plus souvent il acquiesça et approuva. Les matériaux ne devinrent plus abondants que lorsque les divergences d'opinions s'accentuèrent et Fliess insista toujours davantage pour que sa doctrine des périodes fût considérée comme le fondement de la théorie freudienne des névroses.

Les lettres de Freud nous renseignent amplement sur son attitude à l'égard des travaux de Fliess. Pendant les six premières années de leurs relations, tout au moins, il suivit avec un vif intérêt et beaucoup d'admiration les recherches de son ami. Fait caractéristique, l'enthousiasme de Freud pour les travaux du biologiste berlinois était surtout grand après une rencontre ou quand celui-ci avait décrit ses recherches ; mais les commentaires de Freud relatifs aux manuscrits que Fliess lui faisait parvenir dénotent une évidente réserve.

L'étude des circonstances nous fait penser que la surestimation de la personnalité de Fliess et de ses travaux scientifiques correspondait chez Freud à un besoin intérieur. Il faisait de son ami et confident un allié dans sa lutte contre la science officielle, contre les grands pontifes du professorat et de la clinique universitaire, et pourtant, les publications de Fliess à cette même époque montrent qu'il était bien loin d'adopter cette attitude. Freud, pour s'attacher plus étroitement son ami, essayait de l'élever à son propre niveau, et parfois même idéalisait l'image de son soi-disant allié jusqu'à en faire un pionnier dans le domaine des sciences.

Sans doute, cette surestimation de Fliess que trahissent les lettres avait des bases non seulement personnelles mais aussi objectives. Freud cherchait en Fliess un auditeur et un allié, mais il espérait, en outre, obtenir de lui des réponses aux questions qui le préoccupaient depuis des années, questions relatives aux limites du physiologique et du psychologique dans les phénomènes qu'il étudiait.

II. Psychologie et physiologie

« Je n’ai pas toujours été psychothérapeute mais, comme les autres neurologues, j’ai été habitué à l’usage du diagnostic local et de l’électrodiagnostic. Je suis encore étonné de voir que les histoires de malades que j’écris se lisent comme des nouvelles et manquent, pour ainsi dire, du cachet sérieux de la science. Je me console en me disant que c’est vraisemblablement la nature même du sujet, plutôt que mon propre choix, qui est responsable de cet état de choses. C’est que l’étude de l’hystérie ne saurait rien tirer d’un diagnostic local ou de réactions électriques, tandis qu’un exposé détaillé des phénomènes psychiques, tel que nous sommes habitués à le trouver chez les poètes, me permet d’obtenir une sorte d’aperçu de l’origine des hystéries, grâce à l’emploi d’un petit nombre de formules psychologiques. »

C’est par ces mots que Freud commence son exposé du cas d’Elisabeth v. R..., vraisemblablement sa dernière contribution aux *Études sur l’hystérie.* Ces paroles laissent présumer un conflit intellectuel qui dut, entre 1890 et 1900, influer de façon décisive sur l’évolution des idées de Freud. Les connaissances acquises par celui-ci étaient toutes nouvelles, sans précédent ; il s’agissait de représenter, en termes scientifiques, les conflits du psychisme humain. Il eût été bien tentant d’expliquer l’incursion de l’auteur dans ce territoire par l’intuition, de ramener toutes ces observations à leur origine biographique, comme il arrive très souvent chez les poètes. Le talent littéraire dont témoigne Freud dans l’exposé de son matériel biographique et qui se développe pleinement, pour la première fois, dans les *Études sur l’hystérie,* devait rendre cette tentation plus pressante. Les lettres nous apprennent comment, dès cette époque, il était capable de soumettre les œuvres littéraires à une analyse psychologique ; son étude de deux contes de C. F. Meyer constitue une première tentative de cette nature (1). Les écrits ultérieurs nous ont fait connaître son attitude à l’égard de l’intuition

de l’artiste, des créations de ceux « à qui il est accordé de tirer, presque sans efforts, du tourbillon de leurs propres émotions, les vérités les plus profondes, celles vers lesquelles nous autres devons nous frayer un chemin en tâtonnant sans cesse au milieu des incertitudes les plus torturantes » (2). Le

(1) Lettres 90 et 91.

(2) *Malaise dans la civilisation,* 1930 *a.*

conflit dont Freud parle ici – celui auquel il est justement en proie à l’époque des *Études sur l’hystérie* – se joue entre la compréhension intuitive et l’explication scientifique. On n’a jamais eu le moindre doute touchant la position prise par Freud dans ce conflit ; il avait eu une formation scientifique, et le but de sa vie fut de fonder la nouvelle psychologie sur des méthodes scientifiques.

Rappelons brièvement ce que l’on sait de la formation professionnelle de Freud. Les sources en sont *Y Étude biographique* (1) et d’autres ouvrages (2). En 1882, encore étudiant à l’Institut de Physiologie de l’Université de Vienne, il abandonne, après six ans d’études, la biologie pour la médecine sur le conseil formel de son professeur de physiologie, Ernst Brücke (1819-1892). Il le fait sans enthousiasme et en s’appuyant seulement sur des considérations d’ordre pratique (3). En choisissant cette spécialisation, il continuait les travaux biologiques qu’il avait commencés à partir de l’étude sur les racines nerveuses et les ganglions spinaux du pétromyzon (4). Il se consacre à la neurologie, comme le lui conseillait Theodor Meynert (1832-1898) et, poussé par une tendance toujours plus marquée à la « concentration exclusive », écrit six monographies d’ordre histologique, pharmacologique et médical (5) qui lui valent le titre de maître de conférences en neuropathologie au printemps de 1885. Il était alors âgé de 29 ans.

Une bourse de voyage, accordée grâce à la recommandation de Brücke, lui permet de se rendre à Paris et de travailler à la Salpêtrière, dans le service de Charcot. Il reste à Paris de l’automne

1885 à la fin de février 1886 (6). Puis, de Paris, il se rend à Berlin pour y recevoir d'Adolf Baginski « quelques notions des troubles généraux de l'enfance », car il ne peut espérer obtenir une situation à la clinique neuro-psychiatrique de Vienne, l'entrée lui en étant interdite, à ce moment-là comme plus tard d'ailleurs. En revanche, le pédiatre Max Kassowitz lui offre le poste de directeur du nouveau service neurologique dans le « premier hôpital public pour enfants »,

(1) Voir Bernfeld, 1949 et 1951.

(2) *Ma vie et la psychanalyse,* trad. Marie Bonaparte, 1930.

(3) Dans une lettre datée du 6 août 1878 et adressée à un ami (Wilhelm Knopf-macher), Freud écrit : « Durant ces vacances, je suis allé dans un autre laboratoire où je me prépare à ma vraie vocation..., écorcher des animaux ou torturer des êtres humains..., et de plus en plus, je préfère le premier terme de cette alternative. »

(4) Freud, 1877 *a* et 1878 a.

(5) Freud, 1884 *a, d, e,* 1885 *a, c, d.*

(6) D'après une note ajoutée par Freud à sa traduction allemande (1887) des *Leçons sur les maladies du système nerveux* de Charcot, vol. III.

institution privée et non officiellement reconnue. Freud y travailla pendant plusieurs années (i).

Les lettres nous donnent un léger aperçu de la période qui suivit son retour à Vienne, son mariage et ses débuts professionnels. Ses intérêts scientifiques étaient multiples. D'après les articles qu'il a publiés, nous le voyons s'intéresser d'abord à la neurologie, et ses premiers écrits représentent la continuation directe de ses anciennes recherches dans le champ de la clinique, de la pharmacologie et de l'anatomie (2).

Mais il put bientôt profiter des nouveaux matériaux cliniques mis à sa disposition. Une première étude sur l'hémianopsie chez les enfants du premier âge (3) fut suivie d'une série de travaux relatifs à

la neurologie infantile. À ces derniers succédèrent d'abord une monographie écrite en collaboration avec Rie et traitant de la paralysie cérébrale chez les enfants (4) ; puis, deux ans après, un autre article sur les diplégies cérébrales (5). Ses études sur ce sujet l'amenèrent, quelques années plus tard à tenir, bien à contrecœur, la promesse faite, longtemps auparavant, à Nothnagel, de traiter à fond la question de la paralysie cérébrale chez les enfants, dans le manuel de pathologie et de thérapeutique spéciales publié par ce professeur (6). Les lettres nous montrent la réaction de Freud qui se sent « comme Pégase attelé à une charrue ». Cela nous semble assez compréhensible quand nous considérons que, pour obéir à cet engagement, il se voit obligé de sacrifier son étude du problème des rêves.

Cependant, ce travail qui ne représentait pour Freud que l'accomplissement d'une pesante et accablante obligation, tient, suivant le témoignage de R. Brun (7), une place assurée dans la neurologie moderne. Le travail de Freud, écrit Brun, « représente l'étude la plus complète, la plus achevée, qu'on ait jamais publiée sur la paralysie cérébrale infantile… Si l'on veut bien considérer que l'index occupe à lui seul quatorze pages et demie, on a une idée de la maîtrise consommée avec laquelle cette quantité énorme de matériaux cliniques a été ici rassemblée et soumise à la critique. »

Entre 1886 et l'hiver de 1892-93, il publia accessoirement les

(1) Cette institution, fondée sous le règne de Joseph II en 1787, ne fut modernisée qu'entre 1880 et 1890. Freud y travaillait trois fois par semaine pendant plusieurs heures.

(2) Freud 1886 *a, b, c,* et 1887 *d.*

(3) Freud, 1888 *a.*

(4) Freud et Rie, 1891 *a.*

(5) Freud, 1893 *b.*

(6) Freud, 1897 *a.*

(7) Brun, 1936.

traductions de quatre gros volumes : les conférences de Charcot, deux tomes, et deux ouvrages de Bernheim (1). Freud écrivit pour deux de ces livres une préface importante, et ajouta également à sa traduction des *Leçons du mardi à la Salpêtrière*, de Charcot, d'innombrables références se rapportant à la littérature clinique contemporaine, ainsi que des notes critiques. Quelques-unes de ces dernières constituent le premier exposé des théories freudiennes relatives aux névroses.

La réputation que ses travaux de neurologie infantile valurent à Freud l'impressionna peu ou prou (voir lettre 18). Il était bien davantage attiré par deux autres champs d'investigation ou plutôt par les deux faces d'un même problème qui occupaient alternativement la première place dans son esprit : l'anatomie du cerveau et l'étude de l'hystérie.

L'idée d'écrire sur l'anatomie du cerveau lui fut suggérée, pendant qu'il travaillait au dictionnaire médical de Villaret (2). Les articles de ce dictionnaire étant anonymes, Freud ne permit pas que sa contribution fût incluse dans la bibliographie ; il trouva aussi que son article sur l'anatomie du cerveau avait été déformé par des coupures. L'article de Freud sur l'interprétation des aphasies (3) dédié à Breuer, tirait son origine de ses études sur le même sujet. C'est dans ce travail (4) qu'il exprima pour la première fois « des doutes sur la

(1) Charcot, 1887 et 1892. Bernheim, 1888 et 1892. Ce ne sont pas là les seules traductions de Freud. Étant étudiant, il avait traduit un ouvrage de J. S. Mill (voir note de la lettre 152). Plus tard, en 1922, il traduisit le chapitre consacré à Samuel Butler dans l'édition allemande, publiée par Anna Freud, de *L'inconscient,* d'Israël Lévine (1926) ; enfin, dans sa vieillesse, à l'époque où il attendait l'autorisation de quitter Vienne après l'occupation de l'Autriche par

les Nazis, il traduisit, en collaboration avec Anna Freud, le petit livre de Marie Bonaparte : *Topsy.*

(2) Villaret, 1888 et 1891.

(3) *Zur Auffassung der Aphasien,* 1891 *b.*

(4) Brun (1936) dit de ce travail : « Freud établit une discrimination nette entre la projection périphérique (et spinale) et la représentation centrale et corticale des parties du corps dans l'organe central, et dit que les zones corporelles sont représentées dans les sphères élevées du cerveau, non pas localement, mais fonctionnellement. Plus encore, il refuse catégoriquement de localiser les idées dans des sphères bien circonscrites du cerveau (« centres »), et au lieu de cela, explique génétiquement la fonction du langage (en se fondant sur l'acquisition progressive de celui-ci dans l'enfance), fonction qui résulterait d'une stimulation nouvelle d'un réseau d'associations très étendu, visuel, acoustique, tactile, cénesthésique, etc. C'était la rupture de ce réseau d'associations et non la destruction de certains centres spéciaux, moteurs, sensoriels ou « de compréhension », qui entraînaient la paralysie de la fonction du langage, et par là, les diverses formes d'aphasie. Enfin, il fut, cette fois encore, le premier à faire particulièrement ressortir les travaux de Hughlings Jackson et la théorie de la régression *(disinvolution)* fonctionnelle de cet appareil hautement différencié, dans des conditions pathologiques. Cette théorie avait été introduite localisation des centres du langage » et remplaça la théorie des localisations par une autre, mettant au premier plan le mode de fonctionnement des parties intéressées du cerveau. D'après Freud, la théorie des localisations sous-estimait le jeu des forces, la dynamique, et il soulignait la contradiction existant entre les centres dynamiques et les points déterminés de la localisation. Sans aucun doute, Bernfeld a-t-il raison de dire du travail sur l'aphasie, que c'est le premier ouvrage « freudien » (i).

L'intérêt que suscitait l'hystérie chez Freud se développa lentement. Au cours des années 1880 à 1890, probablement peu après que Freud eût quitté l'Institut de Physiologie, Josef Breuer lui avait parlé d'une malade qu'il avait soignée (de 1880 à 1882). C'est le cas qui nous est rapporté dans les *Études sur l'hystérie* comme étant celui d'Anna O..., cas qui avait permis à Breuer de découvrir les principes de la thérapeutique cathartique. Freud envoya à Charcot « un rapport sur les découvertes de Breuer, mais le grand médecin ne s'intéressa nullement à ces premières esquisses ». Ainsi que Freud l'avoue lui-même, cette indifférence le détourna temporairement des problèmes posés par Breuer.

Après son retour de Paris, et tandis qu'il s'occupait de la traduction des conférences de Charcot, Freud profita d'une certaine circonstance pour reprendre la discussion sur l'hystérie. Obligé de fournir un rapport à la Société Médicale de Vienne sur ce qu'il avait appris à Paris, il parla, le 15 octobre 1886, des récents travaux de Charcot sur l'hystérie chez l'homme. Son exposé ne trouva aucune créance, et Meynert l'invita « à présenter à la Société des cas dans lesquels les symptômes somatiques de l'hystérie, les stigmates hystériques » qui, selon Charcot, caractérisent cette névrose, dans la pathologie par le brillant médecin anglais, mais était restée malheureusement ignorée. Dans ce fructueux travail, Freud mit enfin en avant la conception de l'agnosie (pour décrire les troubles affectant la capacité de reconnaître les objets, troubles qui avaient été antérieurement confondus avec « l'asymbolie » de Fin-kelnburg). Cette idée, on le sait, s'est montrée très avantageuse au point de vue de la pathologie du cerveau et a été généralement admise. Lorsque nous considérons avec quelle clarté Freud a développé pas à pas les conceptions modernes, dans ses magnifiques études sur la pathologie du cerveau, nous n'hésitons pas à le considérer comme le plus éminent des précurseurs de von Monakow. Il m'apparaît comme

un acte de justice historique et un devoir scientifique de le souligner aujourd’hui.

(1) En 1939, Freud déclina la proposition qui lui fut faite d’insérer *Zur Auffas-sung der Aphasien* dans le premier volume de la nouvelle édition allemande de ses œuvres, établie suivant l’ordre chronologique, en objectant que cette étude faisait partie non de ses travaux psychanalytiques, mais de ses travaux neurologiques. Dans ses lettres, au contraire, il parle avec plus de chaleur de « l’aphasie » que de ses autres travaux neurologiques.

« seraient plus clairement observables ». C’est ce que fit Freud qui, le 26 novembre, présenta, avec l’oculiste L. Kônigstein, le cas d’une hémi-anesthésie accentuée chez un homme hystérique (1). Malgré le succès de la conférence, on continua à repousser les conclusions de Charcot défendues par Freud. La résistance de Meynert demeura inchangée et il opposa à la théorie de Charcot, une théorie anatomique (2) que Freud trouva tout à fait insuffisante (3). Il s’ensuivit de ce conflit avec Meynert que Freud vit se fermer devant lui les portes de l’Institut neurologique de l’Université où il avait jusqu’alors travaillé et que ses liens avec la Faculté de Médecine se relâchèrent.

Après ce premier rapport purement clinique, présenté à l’automne de 1886, Freud cessa de publier quoi que ce soit sur l’hystérie, pendant plus de cinq ans. Mais l’intérêt qu’il portait à la question n’avait pas diminué et, à partir de l’automne 1887, il se servit de la thérapie hypnotique (lettre 2), tandis qu’à partir du printemps de 1889, il utilisa l’hypnose pour l’examen de ses malades (4). Pendant l’été de cette même année, il se rendit à Nancy pour y compléter chez Bernheim ses impressions cliniques. L’intérêt que suscitaient chez Breuer ces méthodes, se trouva alors ravivé par Freud.

Trois ans plus tard, en 1892, Freud et Breuer écrivirent en collaboration une étude préliminaire *Du mécanisme psychique des*

phénomènes hystériques. Ce travail fut publié au début de 1893 et réédité deux ans plus tard en tant qu'introduction aux *Études sur l'hystérie.*

L'intérêt que portait Freud à cette nouvelle étude fut d'abord exclusivement clinique, mais l'observation des cas le convainquit bientôt de certains faits importants que Breuer ne voulait pas reconnaître ou qu'il ne reconnaissait qu'à contrecœur. Freud, en effet, avait compris le caractère défensif des symptômes, leur surdétermination, et la fonction de la résistance. En même temps qu'il acquérait ces vues cliniques ou même en avance sur celles-ci,

(1) Freud, 1886 E. Pour plus de détails, voir S. et S. C. Bernfeld (1952) qui montre que l'admiration de Freud pour Charcot fut considérée comme une trahison envers la tradition médicale viennoise.

(2) *Wiener Klinische Wochenschrift,* 1889.

(3) Voir la note de Freud, p. 100 de sa traduction de Charcot (1892). Dans sa *Science des rêves,* il raconte qu'étant allé voir Meynert mortellement malade, celui-ci se décrivit lui-même comme un cas typique d'hystérie masculine.

(4) Suivant un renseignement donné dans les *Études,* le cas de Mme E. von N... fut le premier pour lequel il se servit de ces nouvelles méthodes. Il rapporte d'autres applications de l'hypnose à la thérapeutique dans « un cas de guérison par l'hypnotisme » (1892-93 *b),* mais il décrit de la façon suivante son attitude à cette époque, à l'égard de la thérapie hypnotique : « Le médecin, pas plus que le patient, ne sauraient tolérer longtemps la contradiction qui existe entre la négation énergique de la maladie dans la suggestion et sa reconnaissance nécessaire en dehors de la suggestion. » *Charcot,* 1892, note de la p. 286.

il transformait sa technique en remplaçant la méthode cathartique par la « technique de concentration » décrite dans les *Études.* Un peu plus tard, entre 1895 et 1898, Freud dépouilla cette

nouvelle technique de tous les éléments de suggestion qu'elle avait conservés et en fit la technique psychanalytique proprement dite (1).

Les parties cliniques et techniques (quatre des cinq cas décrits) ont été rédigées par Freud, tandis que la partie théorique *(Psychothérapie de l'hystérie)* est l'œuvre de Breuer. Toutefois, une grande partie du travail de Breuer, et surtout les vues fondamentales qui lui servirent de point de départ sont, en totalité ou en partie (2), indubitablement dues à Freud. Nous possédons une esquisse de la *Communication préliminaire* écrite par Freud en 1892 où se trouvent déjà formulées plusieurs des plus importantes idées présentées par Breuer (3). Dans cette esquisse, Freud dit que « le système nerveux cherche à maintenir constant dans son état fonctionnel ce que l'on peut appeler la somme des excitations et s'efforce d'imposer ces

(1) Ce que dit Freud dans les *Études* nous porte à croire que les modifications de la technique ont précédé la formulation de ses découvertes. Une semblable succession de faits a joué, dans le développement ultérieur de la psychanalyse, un rôle décisif. Les travaux techniques de Freud datant de la 2e décennie du XXe siècle ont posé les fondements de ses conceptions de la structure psychique et contiennent bien des éléments de ce qui est ensuite devenu la psychologie du moi.

(2) Voir Bernteld, Freud's earliest théories and the school of Helmholt, *The psychoanalytic Quarterly,* XIII, 1944, n° 3.

(3) *De la théorie des accès hystériques* (1940 *d).* Écrits posthumes. On retrouve également ces mêmes idées dans une lettre de Freud à Breuer datée du 29 juin 1892 ainsi que dans une note peut-être un peu antérieure ajoutée aux *Conférences policliniques* de Charcot (p. 107). On y lit : « J'ai essayé d'aborder le problème des accès hystériques autrement que par la voie descriptive et, par l'examen des hystériques hypnotisés, je suis parvenu à de nouveaux résultats dont je mentionnerai ici quelques-uns : quelle que soit la forme de ses manifestations, le fondement de l'accès hystérique est

un souvenir, la revivification hallucinatoire d'une scène ayant joué un rôle important dans la maladie. C'est ce processus qui devient manifeste dans la phase des *attitudes passionnelles,* mais on le découvre également là où l'accès ne paraît comporter que des phénomènes moteurs. Le contenu des souvenirs est généralement, soit un traumatisme dont l'intensité a été suffisante pour déclencher l'hystérie chez le sujet, soit un incident qui, parce qu'il est survenu à un moment particulier, a pris le caractère d'un traumatisme.

« Dans les cas d'hystérie dite « traumatique », ce mécanisme devient d'une évidence éclatante, mais on peut aussi en démontrer l'existence dans des hystéries où ne se découvre aucun grand traumatisme. En pareils cas, on trouve une série de petits traumatismes ou, bien souvent, si le sujet présente une forte prédisposition, des souvenirs, en eux-mêmes indifférents, élevés au rang de traumatismes. On définit un traumatisme en disant que c'est une recrudescence d'excitation dans le système nerveux, auquel celui-ci n'est pas capable de s'opposer de façon adéquate par une réaction motrice.

* Il faut peut-être considérer l'accès hystérique comme une tentative pour compléter la résistance au traumatisme. » conditions nécessaires à une bonne santé, en luttant contre toute augmentation sensible de l'excitation par la voie associative ou en se déchargeant de cette excitation par une réaction motrice appropriée ».

Cette hypothèse, empruntée au domaine de la physique, fut utilisée par Breuer pour sa théorie de « l'excitation intra-cérébrale » et lui permit de comparer les processus qui se jouaient dans le système nerveux central à ceux d'un circuit électrique. Toutefois, dans l'esprit de Freud, cette façon de voir aboutissait à diverses spéculations que les lettres nous font connaître et parfois à certaines théories relatives aux mécanismes régulateurs du psychisme. Ces théories font partie des hypothèses fondamentales de la psychanalyse.

Dans un brillant essai auquel nous allons nous référer, Bernfeld a démontré l'origine de ces conceptions : elles émanent directement des idées de Brücke sur la physiologie. Freud et Breuer avaient tous deux été élèves de Brücke et c'est à l'Institut de Physiologie qu'ils s'étaient d'abord rencontrés. Ces opinions étaient très répandues parmi les physiologistes viennois dont les chefs étaient Brücke et ses assistants, Ernst von Fleischl-Marxow (1846-1891) et Sigmund Exner (1846-1925) (les noms de ces deux derniers sont mentionnés dans les lettres, mais dans des contextes différents) ; c'est maintenant seulement que nous pouvons bien comprendre ce que Freud voulait faire entendre en disant que, de tous ses professeurs, c'était Brücke qui avait fait sur lui la plus profonde impression. La physiologie de Brücke, fermement établie sur des idées empruntées aux sciences physiques et ayant de ce fait pour idéal la mensurabilité de tous les phénomènes, devint le point de départ des théories psychanalytiques.

Brücke ne faisait point figure de solitaire parmi les physiologistes de son époque. Il appartenait à un groupe d'hommes partageant les mêmes opinions, élèves de Johannes Muller et qui, en 1845, avaient fondé à Berlin, la Société de Physique. En 1847, Helmholtz avait fait à cette Société, une conférence sur le principe de la conservation de l'énergie. Helmholtz (1821-1894) et Du Bois Reymond (1818-1892), amis intimes et ayant le même âge, considéraient Brücke comme leur « ambassadeur à Vienne ».

Les relations étroites, décrites de façon convaincante par Bernfeld, entre les physiologistes viennois et berlinois furent à l'origine des relations entre Freud et Fliess. Lorsque ce dernier vint à Vienne, il alla voir les hommes de science auxquels l'unissaient des liens étroits. Ses travaux montrent clairement qu'il appartenait à la même école ; rien de surprenant non plus à ce que, comme nous l'avons dit, il ait fait cadeau à Freud des œuvres de Helmholtz. Il semble que l'idéal d'établir solidement la biologie sur des bases

physicomathématiques se soit de plus en plus affirmé dans les travaux de Fliess. D'après sa correspondance, son inclination pour les mathématiques apparait toujours plus nettement, et joua même un rôle funeste dans ses dernières œuvres, s'exprimant même dans le sous-titre de son ouvrage principal, *Der Ablauf des Lebens (Le cours de la vie)* (1906), où il pensait poser « les fondements d'une science biologique exacte ».

L'intérêt qu'inspirèrent à Fliess les recherches de Freud tient à ces opinions ; Fliess encouragea le besoin qu'éprouvait Freud de conserver un lien entre les conceptions psychologiques et les conceptions physiologiques et physiques ; finalement, il proposa d'établir les découvertes de Freud sur ses propres hypothèses, tentative qui fit naître sa rivalité avec celui-ci pour aboutir en fin de compte à la rupture des relations entre les deux savants.

Néanmoins, durant les premières années de cette amitié, les facteurs qui devaient amener leur brouille ne firent qu'agir des deux côtés à la manière d'un stimulant. La théorie de Fliess sur la névrose réflexe nasale était en rapport direct avec l'un des sujets qui passionnaient Freud, le problème du diagnostic différentiel des troubles hystériques et somatiques, question dont il s'était déjà occupé à Paris. Ce ne fut qu'en 1893, sept ans après son retour, qu'il aborda ce même sujet et qu'il publia un article en français sur l'un des aspects de ce problème, démontrant avec une clarté inégalée que dans la paralysie hystérique tout se passe « comme si l'anatomie du cerveau n'existait pas et que tout dépendait du pouvoir de réaction d'un groupe déterminé d'idées » (1).

Le problème du diagnostic différentiel joue aussi un rôle important dans les travaux cliniques de Freud à cette époque. Il lui sembla nécessaire de « distinguer plus nettement qu'on n'avait réussi à le faire jusqu'alors la neurasthénie proprement dite des diverses sortes de pseudo-neurasthénies telles que la présente cliniquement la *névrose réflexe nasale, organiquement déterminée,*

les désordres nerveux de la cachexie et de l'artério-sclérose, les stades initiaux de la paralysie générale des aliénés et de certaines psychoses » (2). Il considérait cette distinction comme d'autant plus nécessaire que les connaissances acquises au cours de ses travaux cliniques semblaient devoir jeter une lumière nouvelle et inattendue sur le caractère de la neurasthénie en tant que *névrose actuelle* (névrose d'angoisse). Nous pouvons

(1) *Quelques considérations pour une étude comparatiste des paralysies motrices organiques et hystériques* (1893). L'article avait été suggéré par Charcot, comme l'indique une note de Freud, p. 268 (1892-3 *a).*

(2) Motifs d'une distinction à établir entre la neurasthénie et un syndrome particulier dit « névrose d'angoisse « (1895).

voir se développer cette opinion dans les lettres où elle est parfois formulée d'une façon trop tranchante avant d'être enfin publiée dans l'article intitulé : « Sur les motifs d'une distinction à établir entre la neurasthénie et un syndrome particulier dit « névrose d'angoisse ». » Freud en découvrant – fait décisif – que le mécanisme de la névrose d'angoisse se trouvait dans la dérivation d'une excitation somatique sexuelle hors du psychisme et, par suite, d'un emploi anormal de cette excitation, décrivit ce processus en disant que « l'angoisse névrotique était de la libido sexuelle convertie » (i).

Cette idée ne fut que brièvement mentionnée dans les *Études sur l'hystérie* (publiées ultérieurement) mais eut d'importantes conséquences sur l'évolution de la psychanalyse. Jusqu'au moment où le travail *Inhibition, symptôme et angoisse* vint transformer la théorie de l'angoisse (1926), ce fut la théorie « toxicologique » (d'après laquelle l'angoisse provenait d'une libido endiguée) qui prévalut. En même temps, cette nouvelle façon de voir faisait revivre une autre idée importante conçue par Freud vers 1897 (2), l'idée de placer la fonction de défense au centre même de la théorie des névroses. Après un intervalle de plus de trente ans, une partie de la

psychologie psychanalytique du moi se trouva fondée sur ce concept de défense.

Les vues qui avaient incité Freud à considérer la névrose d'angoisse comme une entité clinique n'auront pas été émises en vain ; elles ont trouvé dans la théorie et la clinique psychanalytiques une place modeste mais sûre. Il est impossible de douter de l'importance de ce que nous appelons aujourd'hui, dans le conflit névrotique, le facteur névrotique actuel, et que nous considérons comme une intensification de la situation dangereuse où se trouve le moi ; mais la frustration sexuelle n'est que l'une seulement des conditions aboutissant à ces névroses actuelles. La différence entre ce fait et la conception primitive de Freud met bien en évidence le développement des hypothèses freudiennes. Alors qu'en nous appuyant sur notre connaissance du facteur génétique dans l'apparition des névroses, nous avons accoutumé d'attribuer les réactions morbides aux frustrations, et la tension instinctuelle à l'histoire du sujet, nous ne croyons pourtant pas que le renoncement à quelque but sexuel puisse, chez l'adulte, provoquer une angoisse névrotique ; or ce fut

(1) Freud, 1897 *b.*

(2) Dans : Raisons de distinguer de la neurasthénie un syndrome particulier appelé « névrose d'angoisse », *Neurol. Zent. BI.,* 1895 *b,* Freud, indubitablement tend vers cette révision. La psyché développe l'affect de l'anxiété quand elle se sent incapable d'agir (par une réaction adéquate) devant une tâche (danger) qui la menace de l'extérieur.

justement à cette dernière idée que Freud attribua d'abord une importance décisive. « Dans les phénomènes névrotiques, dit-il, l'angoisse sous-jacente ne peut trouver de dérivation psychologique. » Cette conception promettait de mener de l'incertitude des vues psychologiques au terrain plus sûr des processus physiologiques et, tout au moins, d'établir un lien entre

l'explication d'un groupe de phénomènes psycho-pathologiques et les théories physiologiques. C'est dans ce domaine, celui de l'étiologie sexuelle où Breuer l'avait à peine suivi et avec tant d'hésitation, que Freud devait ressentir le besoin d'être conseillé et encouragé. Il lui fallait résoudre de multiples énigmes, et les lettres montrent la lutte perpétuelle de l'observateur contre ses impressions cliniques. Freud attribua tout d'abord à sa nouvelle conception une trop grande importance en voulant ramener la physiologie et la psychologie de la fonction sexuelle à un seul schéma, d'après lequel tous les troubles seraient considérés comme des déplacements quantitatifs (manuscrit G). Freud renonça peu d'années plus tard à cette tentative, évidemment inspirée par Fliess.

À cette époque une idée prédominait dans l'esprit de Freud : il voulait que toute discussion psychologique reposât sur les modifications physiologiques et sur ce qui est physiquement mensurable ; autrement dit, il cherchait à appliquer strictement les idées émises par Helmholtz et Brücke. Dès le début de 1895, Freud avait cherché à décrire les faits sous ce jour. Il convient de rappeler ici qu'à la même époque, Breuer rédigeait la partie théorique des *Études sur l'hystérie* où il exprimait l'idée qu'étant donné l'état actuel des connaissances, on ne pouvait établir de lien entre les conceptions psychologiques et celles relatives à la physiologie du cerveau. Mais c'était précisément ce que voulait entreprendre Freud. Il songea d'abord à rédiger une *Psychologie à l'usage des neurologues,* mais, de toute évidence, modifia et transforma plusieurs fois sa première esquisse. Un projet datant de l'automne 1895 et qui est parvenu jusqu'à nous a été écrit peu de jours après une rencontre avec Fliess, le reste les semaines suivantes. À peine le manuscrit eut-il été expédié à Fliess que suivirent quantité d'explications et de corrections. Les idées exposées dans cette esquisse se retrouvent durant des mois encore dans la

correspondance, pour faire place à de nouvelles considérations et surtout à de nouvelles vues.

Bien que *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* reproduite dans l'appendice, page 313, ne nous renseigne que sur une seule des phases au cours desquelles Freud tenta d'arriver à une conception d'ensemble de la physiologie du cerveau et de la psychologie, sa valeur historique reste considérable. Nous ne chercherons pas à donner ici une appréciation systématique de ce travail, et nous contenterons de décrire les idées qu'il contient. C'est une tentative cohérente pour ramener le fonctionnement de l'appareil psychique à un système de neurones et pour concevoir en fin de compte tous les processus en question comme des modifications quantitatives. Freud n'y traite pas seulement des perceptions et de la mémoire, mais aussi de la pensée, de l'affectivité, de la psychopathologie et de la psychologie normale, et également de la première théorie des rêves, encore restreinte, mais déjà bien établie à certains égards. L'idée de faire fusionner la théorie des névroses et de la psychologie normale et la physiologie du cerveau était en soi pleine de hardiesse mais, de nos jours, le lecteur sera plus impressionné encore de voir avec quelle cohérence Freud maintient son point de vue, en dépit de toutes les difficultés et de toutes les contradictions. Les chapitres, qu'ils traitent de la physiologie du cerveau, de la psycho-pathologie, de la défense ou de la pensée, contiennent une foule d'observations et d'hypothèses nouvelles que Freud a utilisées dans ses travaux ultérieurs, se contentant parfois seulement d'y faire une simple allusion. Certaines d'entre elles montrent ce que sera l'évolution future de la psychanalyse. C'est ainsi que le *moi* est représenté comme une instance qui se distingue par son investissement constant en énergie – hypothèse qui, un quart de siècle plus tard, est devenue la pierre angulaire des théories psychanalytiques touchant la structure psychique. Une fois que Freud eût rejeté les conceptions sur lesquelles, en 1895, il avait fondé cette hypothèse, alors qu'il

considérait le moi comme un groupe bien spécial de neurones, l'idée sembla perdre temporairement de son importance. D'autres idées fondamentales contenues dans *l'Esquisse* n'attendirent pas aussi longtemps leur intégration dans la psychanalyse. L'idée que les besoins biologiques, qui nécessitent une adaptation, vont à l'encontre de la recherche du plaisir chez les individus, a été reprise sous la forme des principes de plaisir et de réalité. Toutefois, les exemples que donne Freud dans son *Esquisse,* pour éclairer ce problème, viennent en partie d'un champ d'investigations dont ses travaux cliniques ne lui avaient encore qu'imparfaitement montré l'importance. Ils ont été empruntés à la période de la première enfance, et l'un des plus importants concerne les relations entre le nourrisson et le sein maternel.

Cette richesse d'idées, qui s'étendent de la physiologie du cerveau à la métapsychologie (au sens qu'a plus tard pris ce mot) rend difficile la lecture de l'*Esquisse,* même aux personnes déjà instruites du sujet. Il contient aussi un certain nombre de contradictions évidentes que Freud a lui-même relevées dans des lettres ultérieures. Les lettres ne nous permettent que partiellement de voir ce que furent les réactions de Fliess à *l'Esquisse.* Elles semblent dénoter un mélange de réserves et d'admiration.

Freud, en envoyant ce travail à Fliess, pour qui il l'avait d'ailleurs écrit, voulait obtenir de celui-ci des suggestions détaillées capables d'améliorer les chapitres concernant la physiologie du cerveau ; mais Fliess avait évidemment d'autres préoccupations et Freud ne fut pas secondé dans sa trop hardie entreprise. Il laissa de côté ses notes et se révolta contre le « tyran » qui dominait ses pensées. De nouvelles impressions cliniques accaparaient son attention.

III

III. Sexualité infantile et auto-analyse

Le problème qui préoccupa Freud en 1896 et pendant la première moitié de 1897 se faisait depuis longtemps pressentir. Dans les *Études sur l'hystérie,* il n'est fait qu'une brève allusion au rôle de l'enfance dans l'étiologie de cette maladie. Dans *l'Esquisse* écrite à la même époque, Freud déclare que les incidents d'ordre sexuel vécus avant la puberté jouaient leur rôle dans la formation des névroses (voir p. 366). Plus tard, il émet l'opinion que l'apparition des troubles névrotiques était due à ces incidents vécus avant la seconde dentition. Il cherche déjà à différencier les « formes particulières des névroses et la paranoïa, d'après l'époque de leur fixation ». Au début, il croyait que cette époque était celle de la deuxième enfance, mais bientôt il la reporta à des périodes de plus en plus précoces, tout en acquérant la ferme impression que les dommages principaux étaient attribuables à une séduction par les adultes. « Et il se révéla, écrit Freud dans *Ma vie et la psychanalyse* (1) – ce que d'ailleurs les romanciers et les connaisseurs du cœur humain savaient depuis longtemps – que les impressions de cette toute première période de la vie, bien que pour la plupart tombées sous le coup de l'amnésie, laissaient des traces ineffaçables dans le développement de l'individu, en particulier fondaient la disposition à la névrose ultérieure. Mais comme, dans ces événements de l'enfance, il était toujours question d'excitations sexuelles et de la réaction contre celle-ci, on se trouvait en présence du fait de la *sexualité infantile,* ce qui était encore une fois une nouveauté, en contradiction avec l'un des plus forts préjugés des hommes.

« Avant d'aborder l'exposé de la sexualité infantile, il me faut

(1) *Ma vie et la psychanalyse,* tr. Marie Bonaparte, Gallimard, 1928.

faire mention d'une erreur dans laquelle je tombai pendant quelque temps et qui aurait bientôt pu devenir fatale à tout mon labeur. Sous la pression de mon procédé technique d'alors, la plupart

de mes patients reproduisaient des scènes de leur enfance, scènes dont la substance était la séduction par un adulte. Chez les patientes, le rôle de séducteur était presque toujours dévolu au père. J'ajoutais foi à ces informations et ainsi, je crus avoir découvert, dans ces séductions précoces de l'enfance, les sources de la névrose ultérieure. Quelques cas, où de telles relations au père, à l'oncle ou au frère aîné s'étaient maintenues jusqu'à un âge dont les souvenirs sont certains, me fortifiaient dans ma foi (1). »

Cette conception de la genèse des névroses fut formulée par Freud dans son article sur *YÉtiologie de l'hystérie* publié en mai 1896. Ses lettres montrent qu'il persista dans son opinion pendant un certain temps. On apprit depuis que bien des doutes qu'il avait d'abord étouffés l'avaient pourtant assailli. Au cours des derniers mois de 1896 et de la première moitié de 1897, Freud étudia chez ses malades la luxuriante floraison de fantasmes qu'ils formaient, non seulement leurs rêveries diurnes, mais plus particulièrement les fantasmes infantiles qui ne manquent jamais de se manifester dans les pensées, les rêves et le comportement des névrosés adultes sous l'effet du traitement psychanalytique. Ces observations l'amenèrent lentement et avec hésitation à se faire une opinion sur la nature de l'organisation sexuelle infantile et tout d'abord sur les caractéristiques de ce qu'on appela plus tard la phase anale. Par la suite, c'est dans ce domaine que Freud, en accumulant les observations, dut déployer le plus de hardiesse. L'étude des névrosés adultes lui permit de reconstituer certains des stades normaux que traverse l'enfant avant d'arriver à la maturité. Au cours du demi-siècle qui nous sépare des premières découvertes de Freud, les stades d'évolution de la libido ont fait l'objet de recherches approfondies et d'études systématiques qui ont invariablement confirmé la justesse de ses vues.

Au printemps de 1897, en dépit des multiples preuves touchant la nature des fantasmes de désir infantiles, Freud ne put se résoudre

à faire le pas décisif qu'exigeaient ces observations et abandonna l'idée du rôle traumatisant de la séduction pour se tourner vers l'étude des conditions normales nécessaires au développement et aux fan-

(1) Ce fut, par exemple, le cas de Katharina, exposé par Freud dans les *Études sur l'hystérie.* Freud dans une note ajoutée à l'édition 1924 de ce travail dit « qu'au bout de tant d'années, il se croit autorisé à se départir de la discrétion qu'il avait alors observée et de révéler que Katharina… était tombée malade à la suite de la séduction sexuelle exercée par son propre père ».

tasmes infantiles. Il relate dans les lettres ses nouvelles impressions, sans toutefois parler du conflit opposant celles-ci à l'hypothèse de la séduction, mais un jour cependant, dans sa lettre du 21 septembre 1897 (lettre 69), il décrit comment il est revenu de son erreur. Freud a aussi exposé dans ses écrits les motifs qui l'ont poussé à réviser sa manière de voir et les conséquences de sa renonciation à l'hypothèse de la séduction (1).

« Au moment où cette étiologie s'écroula par suite de son invraisemblance et de son incompatibilité avec des circonstances dûment établies, écrit Freud dans *Histoire du mouvement psychanalytique*, il en résulta tout d'abord une période de désorientation totale. L'analyse avait, par les voies qui convenaient, rappelé ces traumatismes sexuels et pourtant ils s'avéraient faux. On ne se trouvait donc plus sur le terrain de la réalité et, à cette époque, j'aurais volontiers abandonné tout ce travail. Si je persévérai pourtant, ce fut peut-être seulement parce que je n'avais pas le choix et ne pouvais alors entreprendre autre chose. »

Environ trente ans plus tard, dans *Ma vie et la psychanalyse,* Freud a expliqué autrement son erreur d'alors, motif qui semble important au point de vue psychologique. « En réalité, j'affrontais pour la première fois le complexe d'Œdipe », écrit-il. Les lettres nous apprennent que la connaissance de la structure du complexe

œdipien, et par cela même du problème central de la psychanalyse fut rendue possible par l'auto-analyse de Freud qu'il entreprit au cours de l'été de 1897, pendant son séjour à Aussee (2).

Les lecteurs des œuvres de Freud sont déjà familiarisés avec certains stades de son auto-analyse. Dès la période préanalytique, Freud s'était pris lui-même comme objet d'études et utilisait dans ses travaux, son auto-observation (3). Avec son auto-analyse réalisée en corrélation avec ses écrits psychologiques, cette pratique prend une nouvelle signification. Nous en trouvons la preuve dans l'article sur les *Souvenirs-écrans* qui, comme Bernfeld l'a montré, sont essentiellement autobiographiques (4). À partir de la publication de *L'Interprétation des rêves,* les exemples se multiplient et jouent aussi un rôle

(1) Voir aussi Kris, 1950 *a.*

(2) Dans sa lettre 75 Freud déclare n'avoir commencé son auto-analyse qu'après l'été. Ses lettres 65 et suivantes contredisent cette déclaration.

(3) Voir À propos du Coca, *Zentralblatt f. d. gesamte Thérapie,* 1884 *e,* p. 84 ; *De la compréhension des aphasies,* 1891, p. 63 ; un passage sur lequel Otto Isakower avait attiré l'attention dans *Vint. Jn of Psa.,* XX, 1939, p. 340 et Über die Bemhardtsche SensibilitStstOrung am Oberschenkel, *Neurol. Centralblatt,* XIV, 189 s *e,* p. 491. Voir aussi Bernfeld, *Amer. Imago,* IV, 1946, p. 17 (6).

(4) Freud (1899 a).

notable dans les éditions ultérieures de cet ouvrage ainsi que dans les diverses éditions de la *Psychopathologie de la vie quotidienne.* Dans les travaux de Freud parus après 1902, les exemples autobiographiques se font plus rares, mais il y revient dans un de ses derniers travaux (1) : la lettre qu'il adressa à Romain Rolland à l'occasion de son 70e anniversaire nous décrit sous le titre de *Un trouble de la mémoire sur l'Acropole* (1936 a), le sentiment d'irréalité qui le saisit au cours d'un voyage à Athènes en 1904. Ce

fait, d'après lui, devait être dû à son remords d'avoir, enfant, sous-estimé son père après l'avoir surestimé. Dans son introduction à ce travail, Freud dit à Romain Rolland que, lorsqu'il décida d'expliquer les manifestations psychiques inhabituelles, anormales, pathologiques, c'est sur lui-même qu'il s'essaya d'abord. Les lettres à Fliess nous permettent de mieux préciser la date de ses premières tentatives et nous le montrent réellement aux prises avec le complexe d'Œdipe. Les *Lettres* ne sont pas seules à nous donner l'impression que tel était vraiment le thème central de son auto-analyse, Freud lui-même nous le confirme lorsqu'il dit dans l'Introduction à la seconde édition de *L'Interprétation des rêves* : « J'ai constaté que ce livre était une fraction de ma propre auto-analyse, une réaction à la mort de mon père, donc à l'événement le plus important, à la perte la plus saisissante que puisse subir un homme au cours de son existence. »

Dans les lettres adressées à Fliess, la partie essentielle de ce que nous apprend Freud au sujet de son auto-analyse a trait à la reconstitution d'importants incidents de son enfance, en particulier de la période précédant sa quatrième année. Du fait des circonstances qui la marquèrent, cette époque resta franchement dissociée du reste de sa vie. Alors que Freud avait 3 ans, des difficultés d'ordre économique obligèrent, en effet, ses parents à abandonner leur petite ville de Freiberg, en Moravie. À l'existence large menée là, succédèrent les privations imposées à Freud tout au long de son enfance et de sa jeunesse.

Siegfried et Suzanne C. Bernfeld ont entrepris de reconstituer, à l'aide des écrits de Freud, les incidents vécus durant son séjour à Freiberg (2). Les matériaux recueillis dans les lettres confirment, sur bien des points, les conclusions de Bernfeld et y ajoutent même un certain nombre de détails mais, dans l'ensemble, tous les renseignements de cet ordre sont bien moins détaillés que ceux que l'on peut rassembler et déduire en lisant les écrits de Freud. Les

remarques recueillies çà et là dans ceux-ci nous apprennent bien des choses sur

(1) Bernfeld (1946).

(2) Bernfeld (1944).

le ménage de son père. Jacob Freud, né en 1815, s'était remarié et enfants et petits-enfants vivaient sous le même toit. Les camarades d'enfance de Freud furent son neveu d'un an plus âgé que lui, John, fils de son frère Emmanuel dont il parle souvent dans la correspondance, et une nièce, Pauline, ayant le même âge que lui. Les deux garçons, en dépit de leurs querelles sur d'autres sujets, s'alliaient contre Pauline (lettre 70). La personnalité du père qui, dans les lettres demeure effacée, est davantage mise en lumière dans les autres écrits de Freud. Au cours de sa première enfance, son père lui apparaît « comme le plus sage, le plus fort, le plus riche des hommes ». Les souvenirs de promenades faites avec lui dans la forêt pendant lesquelles le petit garçon « avait l'habitude presque avant de savoir marcher, de courir si vite que son père ne pouvait le rattraper », avaient longtemps persisté et pouvaient avoir ouvert la voie à l'amour de la nature que nous révèlent ses lettres. Les ouvrages de Freud nous font aussi connaître le personnage de sa bonne d'enfant, vieille femme intelligente mais laide dont la disparition laissa d'importantes traces dans la mémoire de l'enfant : le souvenir de son arrestation pour vol, celui de la naissance d'une sœur, les impressions laissées par la grossesse de sa mère et par la jalousie reportée sur le plus jeune de ses demi-frères, Philipp (pourtant de vingt ans plus âgé que lui). Dans ses œuvres, Freud a utilisé ces matériaux pour étayer certaines hypothèses psychanalytiques, mais les lettres nous révèlent par quel travail analytique elles furent obtenues. La reconstitution de ses souvenirs d'enfance refoulés ne se fit pas sans efforts et ne réussit qu'après plusieurs échecs. Afin de vérifier plusieurs points douteux, il s'adressa à sa mère (lettre 71) dont la confirmation l'aida, non

seulement à comprendre ses propres problèmes, mais encore à se fier davantage à la valeur de sa méthode. C'est ainsi que le gain personnel et le gain scientifique se renforcèrent mutuellement.

Si les allusions que fait Freud dans ses œuvres à son auto-analyse, donnent l'impression qu'en étudiant les rêves dans l'intérêt de la science et en poursuivant sa propre analyse de façon concomitante, il parvint sans difficultés à la connaissance de soi, les lettres modifient cette impression. Nous pouvons le voir luttant contre certains effets dynamiques de sa propre analyse, avec des alternances de progrès et de résistance, nous pouvons observer les brusques changements d'humeur, les phases où il se voit soudain replongé dans sa prime enfance ; bref, il s'agit là de quelque chose de plus que d'un processus purement intellectuel, quelque chose qui portait en soi tous les caractères d'une véritable analyse. Il semble que Freud se vit révéler par sa propre analyse, « la plus difficile de toutes », bien des manifestations de la résistance analytique.

Les lettres nous montrent comment il a utilisé, pour l'analyse de ses malades, les vues acquises dans son auto-analyse et comment aussi il appliqua ce que ses patients lui apprirent à l'étude de sa propre préhistoire. Ce ne fut pas un processus isolé ni limité à une brève période de temps ; il s'agit là d'une série de phases, de progrès intermittents, dont chacun apporte des connaissances nouvelles. Aux dires mêmes de Freud, son auto-analyse s'étendit au-delà des années de la correspondance, elle se poursuivit dans les premières années du siècle et, plus tard encore, à des moments isolés (1). Bien des années plus tard, alors que l'expérience d'abord personnelle pratiquée par Freud se fût muée en institution et que l'analyse didactique fût devenue une partie essentielle de la formation des analystes, Freud revint à la question des relations entre analystes et analysés. « Nous pensons et nous espérons, écrit-il, que le stimulus reçu par l'aspirant analyste dans sa propre analyse ne cessera d'agir sur lui, une fois cette analyse terminée, que les processus de

transformation du moi se poursuivront spontanément en lui et qu'il tirera profit de ses connaissances nouvellement acquises dans toutes ses expériences ultérieures (2). » Ce processus se trouvait, malgré tout, menacé par les « dangers » que faisait courir à l'analyse le partenaire actif, l'analyste. D'après Freud, « l'analyste pouvait éviter ces dangers en se soumettant périodiquement à une nouvelle analyse ». Tout nous permet de croire que cette manière de voir est, tout au moins en partie, due à l'expérience personnelle et que l'auto-analyse de Freud, peut-être sous la forme modifiée d'une observation systématique de soi, était une analyse « interminable », avec contrôle constant de l'observateur pendant son travail (3).

Le premier et peut-être le plus important résultat de l'auto-analyse de Freud fut le passage de la théorie de la séduction à la pleine compréhension du rôle important qui incombe à la sexualité infantile. L'embarras de Freud, quand il reconnut son erreur, fit bientôt place à de nouvelles vues. « Quand les hystériques attribuent leurs symptômes à des traumatismes fictifs, ce fait nouveau signifie qu'ils ont ainsi créé des scènes imaginaires. Il est donc nécessaire de tenir

(1) L'analyse du *Trouble de la mémoire sur l'Acropole* dont nous avons déjà parlé concernait un incident survenu en 1904. L'analyse du souvenir-écran relatif à la disparition de la bonne a été reprise dans une édition ultérieure de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et, dans la 3e édition de *L'Interprétation des rêves* nous apprenons qu'il étudia par la méthode de l'auto-analyse la fin de ses relations avec Fliess.

(2) Analyse terminée et analyse interminable, *Revue franç. de psychanalyse*, t. XI, n » 1, 1939.

(3) Voir au sujet de l'auto-analyse poursuivie ultérieurement par Freud, *Les subtilités d'une parapraxie,* 1935 *b.*

compte non seulement d'une réalité pratique, mais aussi d'une réalité psychique. Bientôt l'on découvrit que ces fantasmes servaient

à dissimuler les activités auto-érotiques de la première enfance, à les masquer et à les porter à un niveau plus élevé. Puis, derrière les fantasmes, apparut dans toute son ampleur la sexualité de l'enfant (i). » Le développement des idées que Freud décrit ici à grands traits est exposé d'une façon détaillée dans ses lettres. Au cours de l'été et de l'automne de 1897, son auto-analyse permit à Freud de reconnaître les principaux caractères du complexe d'Œdipe et de comprendre la nature de l'inhibition d'Hamlet. Suivit la découverte du rôle des zones érogènes dans l'évolution de la libido. Au printemps de 1898, il trace une première ébauche de *VInterprétation des rêves,* puis au cours de l'été, résout le problème des actes manqués et, à l'automne, entreprend systématiquement la composition de *L'Interprétation des rêves* telle que nous la connaissons ; c'est au cours de l'été de 1899 que cet ouvrage fut rédigé. Entre-temps, au début de 1899, après une nouvelle période d'auto-analyse, les théories psychanalytiques font un nouveau pas en avant. Jusqu'à ce moment, Freud s'était occupé, d'une part des rêves, d'autre part des questions cliniques relatives aux névroses. Il s'agissait là, pensait-on alors, de deux champs d'investigation bien distincts. Freud relatait alternativement ses progrès et sa stagnation dans l'un ou dans l'autre. Il reconnaissait maintenant qu'il s'agissait d'un seul et même problème et comprenait que l'explication des symptômes névrotiques était la même que celle des rêves (lettres 32 et 105) (2). Deux problèmes distincts fusionnent en un seul domaine de recherches scientifiques : la psychanalyse en tant que théorie et thérapie venait de naître. Les questions théoriques et thérapeutiques telles que les conçoit Freud sont traitées dans un important travail, *Rêves et hystérie*, écrit au début de 1901, mais qui ne fut édité que quatre ans plus tard sous le titre de : *Fragment d'une analyse d'hystérie* (3).

(1) *Histoire du mouvement psychanalytique* (1914 *d).*

(2) Pour plus de détails sur la formation de cette hypothèse et sur une tentative pour présenter ce processus comme un exemple de pensée créatrice, voir Kris (1950 *b).*

(3) Les tentatives, faites en vue de se rendre compte des matériaux dont se servit Freud pour son auto-analyse, ont été nombreuses depuis plusieurs années. Wittels (1924) a utilisé pour sa dernière esquisse biographique, la nouvelle interprétation des rêves rapportée dans *L'Interprétation des rêves.* Maylan (1930) s'est servi du même procédé dans ses dénigrements antisémites. Plus récemment, Fromm (1952) a entrepris de donner une nouvelle interprétation de l'un des rêves de Freud afin de démontrer l'inachèvement de l'interprétation freudienne du rêve. Pour avoir un aperçu de l'auto-analyse de Freud, fondée, à la fois, sur *L'Interprétation des rêves,* sur les lettres de Freud à Fliess et sur les matériaux cités dans les notes de l'édition

IV. La psychanalyse, science indépendante

(Fin des relations avec Fliess)

En s'analysant lui-même, Freud ouvrit la voie à la compréhension des conflits de la première enfance, ce qui entraîna une modification de ses intérêts scientifiques. En observant de quelle façon les conflits individuels surgissent dans les relations mutuelles entre l'enfant et son entourage, autrement dit en envisageant les choses du point de vue social, il vit s'atténuer en lui le besoin d'expliquer par des facteurs physiologiques les processus psychologiques. Ce fait ne manqua pas d'influer sur ses relations avec Fliess.

Chaque fois qu'il avait eu besoin d'informations sur les « soubassements physiologiques », les « fondements », les *realia,* Freud s'était adressé à Fliess ; à partir de cette époque, ce besoin décroît. De son côté, Fliess avait depuis longtemps développé ses propres théories jusqu'à un point qui, à son avis, devait compléter les

conceptions de Freud, alors qu'en fait, elles ne pouvaient que les gêner. Les premiers heurts entre la théorie des névroses de Freud et la théorie des périodes de Fliess se produisirent au printemps de 1895, quand Ludwig Lôwenfeld, neurologue munichois avec qui Freud entretint plus tard une correspondance fondée sur une estime mutuelle, en vint

allemande, voir Buxbaum (1951) qui suggère que Fliess « a joué un rôle important en tant que figure transférentielle, dans l'auto-analyse de Freud ». Pour confirmation, voir Van der Heide (1952) dont quelques-uns des exposés ont été ensuite modifiés par Jones (1952). Comme commentaire critique, voir S. C. Bernïeld (1952). Devant ces tentatives, il semble indiqué de faire ressortir que, dans son *Interprétation des rêves,* Freud n'entendait pas offrir une analyse « complète » de ses rêves, mais qu'il ne se servait de chacun des exemples donnés que dans un but bien défini. De même, rien ne nous autorise à penser que, dans les lettres à Fliess, toute contrainte ait été supprimée. Il semble au contraire évident, d'après les textes, que dans les lettres il n'est question que de certains aspects choisis des intérêts et des préoccupations de Freud. On voit clairement que Fliess n'était pas au courant de toutes les phases de l'auto-analyse de Freud. L'exposé le plus détaillé de cette sorte se trouve dans l'article de Freud intitulé : *Des souvenirs-écrans* (1899 a) et fut publié sous un pseudonyme, fait qui ne fut pas communiqué à Fliess (voir lettre 107). On est alors en droit de répéter à ce propos, que Freud se rendait compte des limitations de son auto-analyse. À l'âge de 45 ans environ, il expose clairement ses vues à ce sujet dans une lettre adressée à un homme dont les contributions à la psychanalyse furent considérables, bien qu'il ne se fût pas lui-même soumis à l'analyse. Freud souligne l'importance cruciale de l'analyse personnelle dans le travail analytique et déclare ne s'être contenté d'une auto-analyse que parce qu'il était, à l'époque, l'unique analyste et, qu'en conséquence, tous les autres analystes

étaient ses élèves, fait qui aurait rendu impossible le processus analytique.

à critiquer la conception freudienne de la névrose d'angoisse. D'après Lôwenfeld, la théorie de Freud ne suffisait pas à expliquer la diversité des états anxieux cliniquement observés, ni le caractère imprévisible de leur apparition (i). Dans sa réponse (2), Freud réfute certaines interprétations erronées de Lôwenfeld, met l'accent sur le facteur quantitatif, sur la sommation des agents nocifs et établit les limites à l'intérieur desquelles doit se poursuivre la discussion de ce problème. Ces limites sont fournies par la « formule étiologique » dans laquelle il fallait distinguer une « condition première » et plusieurs sortes de « causes » spécifiques, coopérantes et déclenchantes. Freud parle du rôle de l'hérédité comme condition préliminaire possible ; le déclenchement pouvait être dû à un événement du jour, mais les incidents d'ordre sexuel et certains facteurs, tels que le surmenage, devaient être pris en considération en tant que causes spécifiques et coopérantes. D'après Freud, c'était la cause spécifique qu'il fallait surtout étudier. « La forme que prend la névrose, écrit-il, la manière dont elle se déclare, tout cela est uniquement déterminé par le *facteur étiologique spécifique émanant de la sexualité* (3). »

La découverte par Freud de l'importance de la sexualité infantile et des conflits surgissant dans la première enfance a permis de se faire peu à peu, une idée de ce facteur étiologique spécifique. Mais, longtemps avant que Freud ait pu atteindre ce but, Fliess voulut combler la brèche à l'aide de sa propre théorie. Dans la monographie

(1) Lôwenfeld, *Münchner Mediz. Wochenschrift,* n° 15, 1895.

(2) *Réplique aux critiques adressées à mon article sur les névroses d'angoisse* (1895 /).

(3) Freud a lui-même résumé de la façon suivante le contenu de ce travail : « Le problème de l'étiologie, en neuropathologie est ici

traité ; l'objet de ce travail est de diviser en trois catégories les facteurs étiologiques : *a)* Conditions préliminaires ; *b)* Causes spécifiques ; *c)* Causes coopérantes ou subsidiaires. Sans les conditions nécessaires, l'effet ne se serait pas produit, mais elles n'auraient pas réussi à elles seules, sans le concours des causes spécifiques, à provoquer le déclenchement. Les causes spécifiques se différencient des causes nécessaires par le fait qu'elles n'apparaissent que dans un petit nombre de formules étiologiques, tandis que les conditions nécessaires jouent un rôle toujours semblable dans un grand nombre de troubles. Les causes auxiliaires sont des facteurs qui ne sont pas nécessairement présents dans tous les cas, et qui ne suffiraient pas, à eux seuls, à produire l'effet en question. Dans le cas des névroses, la condition nécessaire est peut-être fournie par l'hérédité, la cause spécifique est due à des facteurs sexuels et tous les autres facteurs qu'on peut mettre en avant pour expliquer l'étiologie des névroses (surmenage, émotions, maladie physique) sont des causes auxiliaires et ne peuvent jamais se substituer complètement au facteur spécifique, tout en étant capables de le remplacer quantitativement. La forme qu'affecte la névrose dépend de la nature du facteur sexuel spécifique. Le fait que ce soit justement une névrose qui apparaisse, dépend de facteurs quantitativement actifs ; l'effet de l'hérédité est comparable à celui d'un multiplicateur introduit dans un circuit (v. Freud, 1897 i).

où il traite des connexions entre le nez et l'appareil sexuel féminin (i), il reconnaît explicitement la valeur des découvertes de Freud. Il déclare (p. 142) que son expérience clinique lui a permis de confirmer les découvertes de Freud relatives à l'importance étiologique des excitations sexuelles n'ayant pas abouti à une décharge et s'efforce de démontrer en détail l'accord existant entre ses théories et celles de Freud. C'est ainsi qu'il fait ressortir que sa façon de concevoir « la dysménorrhée nasale » n'exclut pas le rôle joué par la conversion en tant que « facteur amplificateur » (p. 11),

et que, dans le cas de douleurs gastriques réellement hystériques, « le nez ne joue aucun rôle, puisque en pareil cas, il ne s'agit simplement que de la transformation d'une idée refoulée en un symptôme physique » (p. 110). Le germe du futur désaccord entre la théorie freudienne des névroses et sa théorie des périodes ne se révèle que sur un point important. Fliess, étudiant l'apparition de l'angoisse « chez les enfants, les vieillards, chez les hommes et les femmes », en vint à conclure que « l'apparition de la crise d'angoisse était liée à des dates périodiques ». Il compare ces accès à certaines intoxications, rappelle « l'angoisse qui accompagne les empoisonnements graves par la nicotine ou la colchicine, ainsi que la période d'anxiété du coma diabétique ». Il conclut en disant « qu'au moment des jours périodiques, le corps sécrète une substance » affectant le système nerveux et que le fait de l'apparition de l'angoisse seulement en certains jours déterminés étant établi, « les objections soulevées par Lôwenfeld aux théories de Freud, tombaient d'elles-mêmes » (2). Il fait observer que « Lôwenfeld ignorait bien entendu que l'on pouvait avec grande précision établir une ressemblance entre les accès d'anxiété et les accès d'épilepsie » ; ces deux manifestations obéissent à leur détermination de date suivant la même loi.

C'est de cette manière que Fliess avait mis en avant sa propre théorie pour répondre aux critiques formulées par Lôwenfeld à propos de la conception freudienne des névroses d'angoisse. Freud avait été, au début, très impressionné par les découvertes de Fliess et, bien avant la publication de la monographie sur les *Connexions,* s'était senti attiré par la grande envolée des idées de son ami. Il lui avait envoyé des renseignements sur les périodes recueillis dans les cas qu'il traitait et dans sa propre famille (3). Il avait aussi songé à attribuer les variations de sa propre santé et de ses états d'âme à des dates déterminées, en concordance avec les idées de Fliess. Tant

(1) Fliess (1897).

(2) Fliess ne nous apprend pas comment il est arrivé à ces conclusions.

(3) Dans des lettres non reproduites ici, mais voir lettre 52.

que ses propres pensées furent en voie de développement actif, il put se méprendre facilement sur l'antagonisme latent qui existait entre les théories de Fliess et les siennes. Mais lorsque son autoanalyse lui eut appris à comprendre la pleine signification du passé des individus, il se rendit compte du fait que les tentatives de Fliess pour expliquer les conflits névrotiques par la « périodicité » ne faisaient que mettre des bornes aux vues dynamiques de la psychanalyse enrichie par l'adoption de l'aspect génétique.

D'ailleurs, le conflit s'étendit à d'autres questions encore. Les progrès que réalisa Freud en passant de l'étude des rêves et des actes manqués à l'élaboration de sa théorie de la sexualité se trouvèrent facilités par une idée empruntée à Fliess, celle de la bisexualité. Dans l'Introduction à la *Monographie,* publiée en 1897, Fliess, après avoir soutenu qu'il existait des périodes chez l'homme comme chez la femme, avait continué à développer l'idée d'une bisexualité constitutionnelle (1). Cette question joue un rôle considérable dans les échanges d'idées entre les deux hommes. Freud, séduit par ces nouveaux problèmes, fit bientôt siennes les idées de Fliess touchant la contribution si importante que la théorie de la bisexualité apportait à la compréhension des névroses. Dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne,* il donne comme exemple d'un oubli motivé le fait de ne s'être nullement rappelé qu'il devait cette idée à Fliess et de ne s'en être souvenu que peu à peu (2). Il n'en reste pas moins qu'à l'époque où Freud vint à développer cette idée, des divergences d'opinion se manifestèrent et réveillèrent tout le conflit latent entre les deux amis. Les problèmes en question avaient préoccupé Freud pendant des dizaines d'années ; il les formulait et en discutait encore

(1) Sans toutefois employer le mot « bisexualité » pourtant couramment utilisé dans la littérature de l'époque.

(2) « Au cours de l'été de 1901 [1900], j'ai déclaré à un ami avec lequel j'avais alors des discussions très vives portant sur des questions scientifiques : « Ces problèmes « concernant les névroses ne peuvent être résolus que si l'on admet sans réserves « l'hypothèse de la bisexualité originelle de l'individu » et mon ami de répondre : * C'est ce que je t'ai déjà dit à Br…, il y a plus de deux ans, un soir, au cours d'une « promenade, mais alors tu ne voulus pas en entendre parler. » Il est douloureux de se voir ainsi dépouillé de ce que l'on considère comme son originalité. Je ne pus me souvenir ni de cette conversation datant de plus de deux ans, ni de cette opinion de mon ami ; l'un de nous deux devait se tromper. D'après le principe *cui prodest ?* ce devait être moi, et en effet, au cours de la semaine suivante je pus me rappeler que tout s'était passé exactement comme l'avait dit mon ami. Je sais même ma propre réponse d'alors : « Je n'en suis pas encore là et ne veux pas discuter cette « question ». Je suis, depuis cette époque, devenu plus tolérant lorsque je trouve exprimée dans la littérature médicale, une des idées auxquelles on peut rattacher mon nom, sans que celui-ci soit mentionné par l'auteur » (*Psychopathologie de la vie quotidienne,* tr. JANKÉLÉVITCH, Payot, 1926, p. 165).

avec une incomparable clarté vingt ans plus tard (i). Il qualifiait de « séduisante » la théorie de Fliess (2) et vantait sa « magnifique simplicité ». Suivant Fliess, dit-il, « le sexe prédominant dans une personne, celui qui est le plus développé, a refoulé dans l'inconscient la représentation psychique du sexe secondaire ; c'est pourquoi le fond même de l'inconscient (c'est-à-dire le refoulé) est, chez tout individu, ce qui appartient au sexe opposé ». Freud (lettre 75 et suiv.) resta d'abord hésitant devant cette idée qui, antérieurement même à Fliess, l'avait un moment préoccupé (lettres 52, 63) mais les arguments contraires finirent par prévaloir. « Cette

théorie, dit-il, n'a vraiment de sens que si nous estimons que le sexe d'une personne est déterminé par le développement de son appareil génital (3). » Il rejette à nouveau cette théorie en écrivant : « Je refuse de sexua-liser de telle manière le refoulement, c'est-à-dire d'en fonder l'origine sur des bases biologiques et non psychologiques (4). » Freud ne nie pas l'importance de la bisexualité en tant qu'explication de certains traits du comportement humain, mais il n'admet pas que l'on se serve des conditions biologiques pour supprimer les explications psychologiques.

La question de la bisexualité eut, sur les relations avec Fliess, un retentissement décisif. En 1901, à l'époque du déclin de leur amitié, Freud essaya de faire revivre celle-ci en exposant à Fliess que le problème de la bisexualité était bien l'un de ceux qui se prêteraient le mieux à une harmonieuse collaboration. Cette tentative échoua, aucun pont ne pouvait être jeté sur le gouffre et en 1900 leur dernière rencontre à Achensee prouva que l'entente n'était plus possible. On peut, d'après un récit ultérieur de Fliess et certaines phrases de Freud dans ses lettres, reconstituer quelques épisodes de cette rencontre (5). Fliess semble avoir exigé de Freud qu'il approuvât explicitement sa tentative d'expliquer la nature spécifique des névroses par des variations périodiques, résultant de cycles de vingt-huit et vingt-trois jours. Freud répondit évidemment qu'une pareille hypothèse ne tenait aucun compte du dynamisme psychique que lui-même s'efforçait d'expliquer et qu'il n'avait jamais rien découvert, parmi les matériaux empiriques mis à sa disposition, qui pût justifier cette

(1) On bat un enfant, trad. Hoesli, *Rev.fr. de Psa.,* t. VI, nM 3, 4, 1933.

(2) Bien que le nom de Fliess ne soit pas mentionné ici, Freud, dans un travail ultérieur, discutant à nouveau les opinions de Fliess, fit allusion à ce passage.

(3) On bat un enfant.

(4) Analyse terminée et analyse interminable, traduction A. Berman, *Revue française de Psychanalyse,* t. XI, n° 1, 1939, où Freud résume brièvement les arguments contenus dans certaines de ses lettres (n° 85 et n° 146).

(5) Voir note, p. 288.

manière de voir. Là-dessus, Fliess attaqua les procédés dont s'était servi Freud pour étudier la dynamique psychique et déclara que ce que ce dernier découvrait en ses patients n'était qu'une projection dans leur esprit de ses propres idées.

Malgré cette critique, Freud s'efforça de poursuivre l'échange de lettres, mais Fliess se montra intransigeant et finit par en donner les raisons. Nous ignorons dans quels termes il le fit, mais la réponse de Freud nous montre (lettre 146) que Fliess avait été certainement blessé du manque d'intérêt dont témoignait Freud à l'égard de ses théories.

Et, de fait, on constate dans les lettres de Freud que l'intérêt que lui avait inspiré la théorie des périodes était allé en diminuant à partir de 1897 et surtout de 1898. Il n'est pas difficile d'en découvrir la raison. Les doctrines de Fliess s'étaient de plus en plus éloignées des faits et de l'observation ; sa prétention d'avoir découvert un principe cosmique s'appliquant à tous les êtres vivants, avait dû se développer au cours de ces dernières années. C'est ce dont témoigne l'Introduction à la *Monographie* dont nous avons déjà parlé et qui traitait des connexions entre le nez et les organes sexuels féminins. En outre, dans ses travaux ultérieurs, Fliess montre une tendance toujours plus marquée à forger un système abstrait et rigide (1).

Entre-temps, Fliess avait « raffiné » ses preuves mathématiques ; moins les faits observés s'accordaient avec ses exigences théoriques, plus ses calculs étaient tirés par les cheveux. Freud le suivit, tant que les intervalles de temps purent être considérés comme des fractions ou des multiples de vingt-trois ou de vingt-huit ; mais Fliess se vit bientôt obligé d'expliquer les intervalles

observés par des combinaisons de quatre chiffres et de faire usage, non seulement de vingt-trois et de vingt-huit, mais de cinq (vingt-huit moins vingt-trois) et de cinquante et un (vingt-huit plus vingt-trois). Freud refusa de le suivre sur ce terrain, alléguant pour s'excuser son manque de connaissances mathématiques. Mais le ton des lettres nous autorise à penser que l'intérêt suscité en lui par les recherches de Fliess avait cédé la place à une réserve bien compréhensible.

La tendance de Fliess à faire violence aux faits pour les faire cadrer avec ses hypothèses aboutit à un épilogue qui n'affecta que

(1) Aelby (1928) termine son examen des travaux de Fliess en faisant observer que toute personne connaissant la psychiatrie est forcée de conclure que Fliess souffrait d'une surestimation paranoïaque de son idée. Riebold (1942) dit que « Fliess jouait avec les chiffres sans avoir la moindre notion des principes généraux les plus élémentaires des mathématiques ». O. Frese pense que la conception de la névrose nasale réflexe « frise déjà le mysticisme » (*Manuel d'oto-rhino-laryng.,* Denker & Kahler, t. II, p. 51).

très superficiellement ses rapports avec Freud. En 1902, un écrivain viennois, Otto Weininger, qui devait se suicider un peu plus tard (en l'automne de 1903), publia un livre sensationnel intitulé *Sexe et caractère.* Il y utilisait la théorie de la bisexualité constitutionnelle, ainsi que d'autres théories déjà exposées par Fliess dans sa brochure de 1897. L'attention du philosophe viennois, Hermann Swoboda, que Freud avait soigné pour une névrose, avait été attirée, au cours du traitement, sur le rôle de la bisexualité. Il parla de ces idées à Weininger qui les exposa dans son livre, sans mentionner le nom de Fliess. En 1904, Swoboda fit paraître une monographie, intitulée : *Les périodes dans l'organisme humain et leur rôle psychologique et biologique,* dans laquelle il appliquait aussi la théorie des périodes à l'interprétation des rêves. Contrairement à Weininger, il s'en référait explicitement au travail de Fliess auquel il consacra un chapitre. Fliess se sentit menacé par

le livre à succès de Weininger et la monographie de Swoboda ; non seulement il écrivit un article pour défendre ses droits, mais encore il chargea le bibliothécaire Richard Pfenning d'écrire une étude historique sur la question de la priorité. Ce travail parut en 1906, longtemps après l'interruption de la correspondance entre Fliess et Freud (1).

Seule la mort put mettre un terme à la lutte que mena Fliess pour faire reconnaître son système biologique. Le nom de Freud ne figura plus dans ses travaux (c'est en 1902 qu'il le cita pour la dernière fois, voir lettre 147). Toutefois, la psychanalyse ne cessa jamais de l'intéresser et cet intérêt se trouva ravivé, dans une certaine mesure, au cours des dernières décennies de sa vie, par ses relations amicales avec Karl Abraham, le psychanalyste berlinois bien connu. Son fils Robert, à qui Freud envoyait ses salutations dans ses lettres, devint un praticien de la psychanalyse.

Dans ses travaux, Freud ne manqua jamais de reconnaître qu'il devait à Fliess la théorie de la bisexualité. En 1910, il tenta de faire, sur ses propres rêves, l'épreuve de la théorie des périodes, suivant la version qu'en avait donnée Swoboda, mais abandonna cette tentative

(1) Le livre de Pfenning était intitulé *Wilhelm Fliess und seine Nachentdecker (Wilhelm Fliess et ceux qui refirent ses découvertes*, *O. Weininger et H. Swoboda).* La publication fit naître une controverse littéraire à vastes ramifications. Voir en particulier la réponse de SWOBODA, *Die gemeinnützige Forschung und der eigennützige Forscher,* 1906 *(Les recherches d'utilité générale et le chercheur égoïste).* Deux lettres de Freud datées du 23 et du 27 juillet 1904 et adressées à Fliess qui les fit publier par Pfenning nous mettent au courant des relations de Freud avec Swoboda et Weininger. Deux autres lettres de Freud à D. Abrahamsen, datées du 14 mars et du II juin 1938, reproduites dans *The Mind and Death of a Genius*, 1946, nous renseignent aussi sur ce sujet : Abrahamsen ne connaissait pas les travaux de Fliess.

au bout d'un an par suite de son échec (i). Toutefois, il ne se désintéressa pas entièrement des idées fondamentales de Fliess. En discutant des troubles du développement qui pourraient avoir leur origine dans une prédisposition, il cite les travaux de Fliess : « Depuis que W. Fliess nous a révélé l'importance biologique de la périodicité, dit-il, il est permis de concevoir que les troubles du développement peuvent être attribués à des modifications de durée de divers stades (2). »

Freud, dans *Au delà du principe de plaisir* (3), parle une fois de plus de Fliess. « D'après les grandioses conceptions de Fliess, écrit-il, tous les phénomènes vitaux présentés par les organismes, y compris leur mort, se trouvent liés au déroulement de périodes fixes où se révèle la dépendance de deux sortes de substances vivantes (l'une mâle et l'autre femelle), à l'égard de l'année solaire. Mais quand nous voyons avec quelle facilité et dans quelle mesure les forces extérieures sont capables d'agir pour modifier, en les précipitant ou en les retardant, les dates d'apparition des phénomènes (notamment en ce qui concerne le monde végétal), nous restons perplexes devant les formules rigides de Fliess ou, tout au moins, nous nous demandons si les lois qu'il a établies sont bien les seuls facteurs déterminants. » Autrement dit, la théorie des périodes, si elle occupait une certaine place aux confins des questions qui intéressaient Freud, ne contribua pas à l'établissement de la psychanalyse.

Freud répète plusieurs fois que ses relations avec Fliess ont joué un rôle dans son auto-analyse (voir par exemple la lettre 66). Certains passages nous permettent de supposer que Freud était arrivé à trouver

(1) Voir *L'Interprétation des rêves.* Freud fait observer que la théorie de Fliess semblerait sous-estimer l'importance des rêves. « Le contenu en matériaux d'un rêve s'explique, d'après lui, par un assemblage de tous les souvenirs qui, au cours de la nuit du rêve,

complète justement l'une des périodes biologiques, soit pour la première, soit pour la ne fois. •

(2) *La prédisposition à la Névrose obsessionnelle* (1913 i). En 1911, quand Karl Abraham voulut se mettre en rapport avec Fliess, Freud l'y encouragea dans les termes suivants : « Vous ferez la connaissance d'un être très doué, extrêmement séduisant, et vous aurez aussi la possibilité d'étudier de plus près le grain de vérité scientifique que contient certainement la théorie de la périodicité, possibilité que, pour des motifs personnels, je n'ai pu moi-même exploiter » (lettre à K. Abraham, datée du 13 février 1911. Abraham, après avoir rencontré Fliess, écrit à Freud ce qui suit : « Bien que l'évolution ultérieure de la psychanalyse ait entièrement cessé de le préoccuper depuis sa rupture avec vous, il (Fliess) s'est énormément intéressé à tout ce que je lui ai raconté. Sans me paraître aussi séduisant que vous me l'aviez décrit (il peut avoir changé pendant ces dernières années), il m'a fait l'impression d'être un savant subtil et original. Je trouve qu'il manque de véritable grandeur, ce qui se reflète dans son œuvre scientifique. Il part de quelques bonnes idées, mais tout le reste de son travail est consacré à en prouver l'exactitude, ou à les définir avec encore plus de précision (lettre à Freud datée du 26 février 1911).

(3) Dernière mention en 1902. Voir lettre 147.

une connexion entre ses rapports avec Fliess et le problème capital de la première phase de son auto-analyse : le problème de ses relations avec son père (lettre 134). Il semble que les progrès de cette auto-analyse aient facilité son détachement de Fliess (1). Le sentiment d'abattement éprouvé par Freud après l'échec initial de *L'Interprétation des rêves,* sentiment encore accru par des soucis matériels, fut le dernier en date dont nous ait informé l'histoire de sa vie (2). Son voyage à Rome, sa décision d'obtenir le titre de professeur pour s'assurer ainsi une existence matérielle convenable,

se succédèrent rapidement. Peu après, il ne tarda pas à avoir ses premiers disciples et le mouvement psychanalytique naquit.

C'est la façon dont Freud apprécia lui-même l'influence exercée par Fliess sur son développement intellectuel qui peut rétrospectivement nous permettre d'évaluer l'importance des échanges d'idées entre les deux hommes. À un moment où il se trouvait isolé, éloigné de tous ses collègues et de tous ses amis, Fliess s'offrit à lui comme auditeur volontaire et souvent enthousiaste. Son influence scientifique ne s'exerçait pratiquement que sur les efforts de Freud pour jeter un pont entre ses propres découvertes psychologiques et la physiologie. Freud s'était préoccupé de cette question avant que ses relations avec Fliess ne devinssent intimes. Dans *De la conception des aphasies* (1891 *h),* il se ralliait à Hughlings Jackson : « Les processus physiologiques ne cessent pas lorsque les processus psychiques commencent », écrit-il. « Au contraire, la chaîne physiologique continue, mais à partir d'un certain moment, il se produit un phénomène psychique correspondant à chacun des chaînons (ou à plusieurs). Ainsi, le processus psychique est parallèle au processus physiologique (3). »

Dans l'année qui suivit, Freud se demanda à quelle distance l'un de l'autre se trouvent ces processus parallèles. La psychiatrie française lui indique la voie à suivre. « Les cliniciens allemands », dit-il

(1) Une trace de ce travail analytique subsiste dans la 3e édition de *L'Interprétation des rêves.* « Au moment où je m'occupais d'un certain travail scientifique, j'eus, plusieurs nuits de suite, un rêve légèrement confus où je me réconciliais avec un ami quitté depuis longtemps. À la quatrième ou cinquième fois, je parvins enfin à saisir le sens de ce rêve. Il m'encourageait à laisser là ce qui me restait d'égards pour la personne en question, à me libérer d'elle complètement, tout en s'étant hypocritement déguisé en son contraire » (trad. Meyerson, p. 132).

Nous pouvons supposer que le problème qui préoccupait alors Freud était celui de la bisexualité.

(2) À cette époque, il se trouvait endetté du fait des dépenses engagées pour son installation. L'entretien de six enfants n'était pas à cette époque une mince tâche pour un médecin spécialiste sans ressources.

(3) *Zur Auffassung der Aphasien,* p. 56. Les mots correspondant à « processus parallèle » utilisés par Hughlings Jackson (1879 et 1890) sont « dépendant, concomitant ». (Voir aussi Dorer, 1932.) dans la Préface de sa traduction des *Conférences de Charcot* (1892-93 *a),* « tendent à expliquer par la physiologie les états morbides et les syndromes. Les observations cliniques des Français gagnent certainement en indépendance du fait qu'elles repoussent au second plan le point de vue physiologique… Il ne s'agit pas là d'une omission mais d'un fait voulu, délibérément réalisé ». Freud tenta, dans ses travaux cliniques suivants de se conformer à ces directives, mais en 1894-1895, alors qu'il écrivait certains chapitres des *Études sur l'hystérie,* l'idée lui vint de réunir en une seule synthèse, la psychologie et l'anatomie du cerveau. Tentative hardie, peut-être encouragée par le fait que Breuer venait justement de compléter la partie théorique des *Études sur l'hystérie.* Fliess se conduisit en parrain de cette entreprise et l'encouragea, mais Freud ne tarda pas à abandonner son idée. Fait caractéristique, *l'Esquisse* de 1895 fut retrouvée parmi les papiers de Fliess, Freud ne demanda jamais à celui-ci de la lui renvoyer et ne s'intéressa plus à la question.

Ce n'est qu'après son auto-analyse, quand il fut devenu capable de faire fusionner les points de vue dynamique et génétique, que Freud réussit à établir la distance séparant les conceptions physiologiques et psychologiques. Son premier essai dans *L'Interprétation des rêves* fut une surprenante réussite ; la structure psychique qu'il décrit dans le chapitre VII de cette œuvre constitue

le fondement de tous ses travaux ultérieurs touchant cette question. Au cours des années suivantes, Freud refusa formellement de se servir des conceptions relatives à la physiologie du cerveau et abandonna l'idée de « considérer les cellules et les fibres ou les systèmes de neurones qui les remplacent aujourd'hui… comme des voies psychiques, bien qu'il soit sans doute possible de représenter ces voies par des éléments du système nerveux, d'une façon encore impossible à déterminer aujourd'hui » (1).

Quelques années plus tard, Freud a éclairci la question des relations entre processus physiques et psychiques dans son travail sur les troubles psychogéniques de la vue (1910 t) dans lequel il formule les principes fondamentaux de ce qu'on a appelé à partir des deux dernières décennies « Médecine psychosomatique » (2). Plus tard,

(1) Voir *Le jeu de mot et ses rapports avec l'inconscient,* 1905 *c,* tr. Marie Bonaparte et Nathan. Freud assigne sa tâche future à la physiologie du cerveau dans les termes mêmes de Charcot : « Je fais la morphologie pathologique, je fais même un peu l'anatomie pathologique, mais je ne fais pas la physiologie pathologique, j'attends que quelqu'un d'autre la fasse. » Dans ses travaux, il exprime souvent le regret de constater l'échec de toute tentative d'explication en termes de physiologie du cerveau. Voir la citation p. 310.

(2) Voir Fbnichel (1945).

il revient plusieurs fois sur cette question des connexions entre processus psychologiques et biochimiques, en en parlant comme d'un domaine encore inexploré et en soulignant chaque fois que la terminologie psychanalytique n'avait qu'une valeur provisoire et serait un jour remplacée par une terminologie physiologique (i). Ce que dit Freud de la terminologie psychanalytique s'applique certainement aussi aux conceptions de la psychanalyse. Ses instances psychiques sont décrites comme des organismes et

caractérisées par leurs fonctions, tout à fait comme les organes en physiologie. Cette description suivit immédiatement *l'Esquisse* de 1895 (2).

Les recherches sur la structure de l'appareil psychique auxquelles Freud s'était appliqué depuis l'époque où il étudiait l'anatomie du cerveau, ont permis de maintenir une connexion entre les points de vue physiologiques et psychologiques, sans que l'étroitesse de cette connexion puisse entraver le développement de la psychanalyse.

Après le début de l'auto-analyse de Freud en 1894, l'influence de Fliess ne put que gêner cette évolution. Ses efforts pour attribuer les faits psychiques à des intoxications périodiques, ou pour « biologiser » la théorie du refoulement, devaient agir à la façon d'un corps étranger. Fliess, en prétendant que la psychanalyse était incapable de fournir des résultats scientifiques et que les interprétations de Freud n'étaient que des « projections » de lui-même, devait d'autant plus blesser Freud que les progrès techniques réalisés par ce dernier, au cours des années de leur plus étroit contact intellectuel, avaient été d'une importance cruciale. Dès 1898, Freud avait publié un article où il relatait les modifications apportées à sa technique de concentration (3). Ce progrès est à peine mentionné dans les lettres, bien qu'il fût d'une importance capitale et qu'il dût être compté parmi les grandes découvertes de la fin du siècle. En renonçant à tout ce qui rappelait les procédés associés à l'hypnose, la thérapie analytique voyait s'offrir à elle de nouvelles possibilités. Bientôt, Freud comprit l'importance des résistances et du transfert et ces nouvelles conceptions transformèrent la situation thérapeutique en plaçant un instrument précieux entre les mains du chercheur. C'est peu d'années après la rupture avec Fliess que ce but fut atteint et que la psychanalyse put acquérir sa triple importance, en tant que thérapeutique, théorie psychologique et méthode nouvelle et unique

(1) Voir E. Kris (1947).

(2) Voir Hartmann, Kris et LOwenstein (1947), Quelques commentaires sur la formation de la structure psychique dans *Études psychanalytiques de l'enfant*, II. Étude écrite avant que ses auteurs eussent pris connaissance de *l'Esquisse.*

(3) *La sexualité dans l'étiologie des névroses* (1898).

d'observation du comportement humain. C'est à cette technique que nous devons la plupart des hypothèses cliniques de la psychanalyse dont la vérification par d'autres méthodes d'observation est actuellement en voie de progrès. En même temps, certaines résistances d'origine sociale qui s'opposaient aux découvertes de la psychanalyse ont été affaiblies. La psychanalyse a donné à la psychiatrie une direction et une signification nouvelles ; elle exerce son action sur tous les domaines de la médecine grâce au développement des recherches psychosomatiques ; elle a orienté les lois sociales, influencé la puériculture et l'éducation, ouvert aux sciences sociales de nouvelles perspectives. Jusqu'à présent, c'est au mouvement psychanalytique qu'il appartenait de favoriser les recherches dans ce domaine et d'assurer la formation des psychanalystes ; les Universités et les Instituts de Recherches médicales partagent maintenant cette tâche avec lui.

Au cours de cette évolution, certains observateurs ont eu l'impression que les principes fondamentaux de la psychanalyse devaient être périmés, parce qu'une partie de sa terminologie scientifique émanait des vingt dernières années du xixe siècle. Ce dernier fait est indéniable. La physiologie du cerveau dont s'est d'abord inspiré Freud a autant vieilli que la psychologie mécanistique d'Herbart, point de départ fréquent de Freud, ainsi que le montre de façon convaincante M. Dorer (i). Toutefois, la terminologie traditionnelle a acquis en psychanalyse une signification nouvelle, souvent fort éloignée de l'ancienne. Ce sont justement les idées formulées par Herbart qui ont incité Freud, le premier, à remplacer la psychologie mécaniste des associations par

une nouvelle psychologie. C'est pourquoi la question de l'origine des termes et des vues fondamentales ne présente qu'un intérêt historique, elle n'a aucun rapport avec la question de la valeur des hypothèses ou de la terminologie de la psychanalyse en tant que science (2). Le problème doit être scindé, demandons-nous d'abord si les hypothèses fondées sur les idées de Freud sont vérifiables et si elles permettent d'en formuler d'autres. Il faut ensuite voir s'il existe d'autres données encore sur lesquelles établir des hypothèses encore plus profitables, toutes questions qui fourniront longtemps encore des sujets de recherches à la psychanalyse.

C'est en partant de ce point de vue que les matériaux rassemblés acquièrent de l'importance. Ils nous font voir Freud se libérant des idées et des conceptions desquelles il était parti ou qui avaient, tout

(1) Dorer (1932)-

(2) H. Hartmann, E. Kris et R. LOwenstein, 1946 ; E. Kris, 1947.

au moins, favorisé ses premiers pas dans ce sens. S'il agit de la sorte, ce ne fut pas de propos délibéré et, longtemps encore, son évolution demeura non préméditée. C'est la « nature des matériaux » qui l'obligea à modifier ses vues et favorisa ses efforts pour arracher la description et la compréhension des conflits humains aux domaines de l'art et de l'intuition et les intégrer dans celui des sciences.

Lettres – Esquisses notes

1

Vienne, 24-11-87 I. Maria-Theresienstrasse, 8.

Mon cher Confrère et Ami,

Bien que cette lettre soit une lettre utilitaire, je vous avoue que j'aimerais bien rester en contact avec vous. Vous m'avez fait une profonde impression, capable de m'amener facilement à vous dire franchement dans quelle catégorie d'hommes je vous range.

Après votre départ, Mme A… m'a consulté et j'ai quelque peine à décider de son cas. J'en suis venu à penser qu'il ne s'agit pas, chez elle, d'une névrose, non point tant à cause de son clonus du pied (non décelable en ce moment) que parce que je ne découvre chez elle aucune des manifestations les plus significatives de la neurasthénie (car il ne saurait s'agir ici d'une autre névrose). Pour distinguer dès leur début une maladie organique d'une neurasthénie – tâche parfois bien difficile – je me suis toujours fié à un indice caractéristique. Il est de règle qu'un trouble hypocondriaque, une psychose d'angoisse soient présents dans la neurasthénie et qu'ils se manifestent par un excès de sensations nouvelles, je veux dire de paresthésies. Dans le cas qui nous occupe, ces symptômes sont extrêmement peu prononcés. La malade s'est soudainement trouvée empêchée de marcher, mais en ce qui concerne ses sensations, elle ne parle

exclusivement que d’une lourdeur dans les jambes, jamais de tiraillements ou de compressions dans les muscles, ni de douleurs multiples ou de sensations correspondantes dans d’autres parties du corps, etc. Vous savez ce dont je veux parler. Les soi-disant étourdissements apparus il y a quelques années paraissent avoir été une sorte d’état syncopal et non un vertige réel. Je ne saurais le rapprocher de la démarche chancelante de certains neurasthéniques.

D’autre part, en ce qui concerne la possibilité d’une maladie organique, voici ce qui me vient à la pensée. Cette femme a souffert, il y a dix-sept ans, d’une paralysie post-diphtérique de la jambe. Toute infection spinale de cette espèce laisse parfois dans le système nerveux central, en dépit d’une apparente guérison, un point faible, une prédisposition à la très lente évolution de quelque maladie du système nerveux ce qui, d’après moi, ressemblerait aux

relations du tabès avec la syphilis. Vous savez qu’à Paris, Marie attribue la sclérose en plaques à d’anciennes affections aiguës (i). Suivant toute apparence, Mme A... se trouve atteinte d’une hypotrophie progressive, sort de tant d’autres citadines après plusieurs enfantements. Dans ces conditions, le point de moindre résistance de la moelle épinière commence à réagir.

La patiente d’ailleurs va très bien, mieux que jamais depuis le début de sa maladie. C’est la conséquence du régime alimentaire que vous lui avez prescrit et il ne me reste plus grand-chose à faire. J’ai commencé à lui appliquer un traitement électrique dans le dos (2).

Maintenant, passons à un autre sujet. Ma petite fille prospère et ma femme se remet lentement. Je m’occupe de trois ouvrages à la fois, entre autres d’un travail sur l’anatomie du cerveau (3). L’éditeur est prêt à le publier en automne.

Avec mes amicales salutations,

votre

Dr Sigm. Freud.

(1) Lors de son séjour à Paris, Freud avait pris connaissance des opinions de P. Marie touchant l'étiologie infectieuse de la sclérose en plaques. V. la trad. de Charcot par Freud (1892, 3 *a)* vol. I et la note de la page 386.

(2) Voir *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* (1914 *d)* où Freud dit : « Je m'étais consacré à la thérapeutique physique et me trouvai absolument désemparé devant les résultats décevants de l'électrothérapie d'Erb où j'avais trouvé tant de conseils et d'indications. (Il s'agit du *Manuel de thérapeutique générale* d'ERB, 1882.)

(3) Ce travail, plusieurs fois mentionné dans les Lettres n'a jamais été publié sous forme de livre. Certains articles du *Dictionnaire médical* de Villaret (1888 et 1891) et la monographie intitulée *Des Aphasies* (1891) témoignent de toute évidence de l'intérêt suscité chez Freud par cette étude. Freud lui-même parle de « L'anatomie du cerveau * dans *l'Histoire du mouvement psychanalytique* (1914 *d).* Il y dit qu'une observation de Charcot aurait très têt pu attirer son attention sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses. Mais, à ce moment-là, il s'occupait exclusivement de l'anatomie du cerveau et de la production expérimentale des paralysies hystériques. Il est difficile de savoir ce qu'étaient les deux autres ouvrages mentionnés par Freud et qu'il écrivait en 1887. Cette année-là, il ne fit paraître que son travail sur la cocaïne *(Cocainsucht und Cocainfurcht).* Dans sa lettre du 28 décembre, il fait mention d'un travail, resté inédit, sur les caractères généraux des phénomènes hystériques. En 1888, parut un seul article, *Über Hémianopsie im friihesten Kindesalter (L'hémianopsie chez les tout jeunes enfants).* Freud, dans son *Autobiographie,* dit avoir fait peu de travaux scientifiques et avoir écrit peu de chose entre 1886 et 1891 : « J'étais entièrement accaparé par mon établissement dans ma nouvelle profession et soucieux d'assurer

mon existence matérielle et celle de ma famille qui allait s'augmentant. • Voir Introduction, p. 10.

2

Vienne, 28-12-87.

Mon cher Confrère et Ami,

Votre lettre si cordiale et votre magnifique envoi ont réveillé en moi les souvenirs les plus agréables ; les sentiments dont vos deux cadeaux de Noël m'apportent le témoignage me font espérer qu'une correspondance intéressante et suivie va s'établir entre nous. Je ne sais toujours pas comment j'ai pu réussir à vous intéresser ; le peu d'anatomie spéculative du cerveau que je vous ai exposée n'a pas dû longtemps satisfaire votre sévère jugement. Mais quoi qu'il en soit, je suis ravi. J'ai toujours eu la chance de pouvoir choisir mes amis parmi les hommes les meilleurs, ce dont je ne suis pas peu fier. Donc je vous remercie et vous prie de ne pas être surpris qu'après la réception de votre charmant cadeau, je ne puisse, pour le moment, rien vous offrir en retour.

J'entends parfois parler de vous, et naturellement à propos de choses prodigieuses. Une de mes sources d'informations est Mme A… qui, soit dit en passant, manifeste maintenant les symptômes d'une neurasthénie cérébrale banale. Quant à moi, je suis plongé, ces dernières semaines, dans l'hypnotisme et j'ai obtenu toutes sortes de succès, petits mais surprenants. Je projette aussi de traduire le livre de Bernheim sur la suggestion (1). Ne me le déconseillez pas puisque mon contrat est déjà signé. Mes deux articles : Anatomie du cerveau et Caractères généraux des affections hystériques (2) me servent de détente dans la mesure où le permettent mes changements d'humeur et d'occupation.

Ma petite fille se développe à ravir et dort toute la nuit sans se réveiller. Voilà qui est bien fait pour susciter toute la fierté d'un père.

Portez-vous bien. Ne vous laissez pas accabler par le travail et, si vous en avez le loisir et l'occasion, pensez à votre bien dévoué

Dr Sigm. Freud.

Ma femme a été très sensible à votre pensée.

(1) Bernheim, *La suggestion et ses effets thérapeutiques,* 1890. C'est en 1892 que Freud fit paraître sa traduction d'un autre ouvrage de Bernheim, *Nouvelles études sur l'hypnotisme, la suggestion et la psychothérapie.* Freud a fait précéder le premier volume de ce travail d'une préface très détaillée qui fut abrégée et quelque peu modifiée dans une 2e édition. Aucune préface n'a été écrite par lui lors de la parution du second volume où il avait renoncé à formuler ses propres opinions.

(2) Voir en ce qui concerne « l'Anatomie du cerveau » la note 3, p. 48. L'article sur les « Caractères généraux des affections hystériques • ne fut jamais publié.

3

Vienne, 4-2-88.

Mon cher Confrère et Ami,

Je vous prie d'antidater cette lettre que j'aurais dû écrire il y a longtemps déjà. J'en ai été empêché par mon travail, ma fatigue et mes jeux avec ma fille. Que je vous donne d'abord des nouvelles de Mme A… dont la sœur se trouve actuellement chez vous. Le cas est devenu transparent. Il s'agit d'une hystérie cérébrale banale, de ce que les pontifes appellent hyperémie crâniale chronique. Ce diagnostic devint de jour en jour plus évident et le traitement électrique ainsi que les bains de siège procurèrent une amélioration. J'escomptai une guérison complète par des exercices musculaires, mais un fait inattendu survint : le mois dernier, la malade n'eut pas ses règles et son état ne tarda pas à empirer. Quand survint la période suivante, le traitement fut également interrompu ;

actuellement l'état, bien que toujours insatisfaisant, nous permet d'espérer. J'aurais aimé continuer le traitement, mais je ne me sens pas assez sûr du succès pour lutter contre l'anxiété de la malade et de toute sa famille ni pour aller à l'encontre de l'opinion de Chrobak (1). Je me contente donc de prédire que tout s'arrangera de soi-même au bout du quatrième mois tout en conservant secrètement de grands doutes à ce sujet. Avez-vous déjà eu l'occasion de voir quelle influence pouvait avoir la grossesse sur ces sortes de neurasthénies ?

Peut-être ai-je ma part de responsabilité dans la survenue de ce nouveau citoyen. J'ai un jour tenu, devant ma patiente, de très énergiques propos, et cela non sans intention, sur la nocivité du coït interrompu (2). Peut-être me suis-je trompé.

Je n'ai pas grand-chose d'autre à vous raconter. Ma petite Mathilde pousse très bien et nous amuse beaucoup. Grâce au nom de Charcot, ma clientèle qui, comme vous savez, n'est guère considérable, a un

(1) Rudolf Chrobak, 1843-1910. Professeur de gynécologie à Vienne. Dans son *Histoire du mouvement psychanalytique,* 1914 et dans son *Autobiographie,* Freud a dépeint Chrobak comme l'un des hommes dont l'expérience médicale lui a fait découvrir l'importance de la sexualité dans la genèse des névroses. Dans le premier de ces ouvrages, Freud déclare aussi qu'il n'était pas encore prêt à profiter de ces indications à l'époque où Chrobak le mit sur la voie. Ce ne fut qu'en rédigeant ses souvenirs dans *Histoire du mouvement psychanalytique* qu'il se souvint d'une observation de Chrobak à ce sujet.

(2) L'idée du rôle qui incombe, dans l'étiologie des névroses, au coït interrompu n'apparait qu'un peu plus tard dans les écrits de Freud.

peu augmenté (1). Une voiture coûte cher (2) et les visites, les discours aux clients pour les persuader ou les dissuader me dérobent mes meilleures heures de travail. L'anatomie du cerveau est en

panne, mais l'hystérie progresse et la première esquisse en est terminée.

Un gros scandale a éclaté hier à la Société Médicale. Ils voulaient nous forcer à nous abonner à un nouvel hebdomadaire consacré au soutien des points de vue élevés, purs et chrétiens, de certains pontifes qui ont depuis longtemps oublié le sens du mot travail. Ils tiennent naturellement à nous y contraindre. J'ai bien envie de démissionner.

Il faut que je me rende d'urgence à une consultation parfaitement inutile avec Meynert (3). Portez-vous bien et, un de ces dimanches, écrivez-moi quelques mots.

Votre bien dévoué,

Dr Sigm. Freud.

4

Vienne, 28-5-88

I. Maria-Theresienstrasse 8.

Cher Confrère et Ami,

Je vous aurais aussi bien écrit sans avoir de motif pour le faire, mais aujourd'hui, le motif est là : Mme A... qui, depuis la découverte de sa neurasthénie cérébrale chronique (si vous acceptez cette dénomination) et depuis son avortement, etc., a eu une convalescence magnifique avec un minimum de traitement se sent aujourd'hui fort bien et voit approcher l'été. Ses vieilles préférences l'attirent vers Franzensbad (4). Moi, je lui conseille une cure hydrothérapique dans les montagnes. Elle me prie de vous dire qu'elle s'en rapporte à vous pour la décision à prendre. Je vous transmets sa demande en regrettant de vous ennuyer. J'ai pensé au lac des Quatre-Cantons, à Axenstein, par exemple. Si vous êtes d'accord envoyez-moi, je vous prie, une carte postale sur laquelle vous griffonnerez le nom de l'endroit et vous pouvez être sûr que

c’est là qu’elle se rendra. Mais, je vous en supplie, ne me laissez pas le soin de décider, ce qui ne la

(1) La traduction par Freud des *Leçons de Charcot sur les maladies du système nerveux* avait paru en 1886. Dans la préface, Freud dit que, grâce à la bienveillance de Charcot, il avait réussi à faire paraître l’édition allemande plusieurs mois avant l’édition française. Suivant les instructions de l’auteur, il avait aussi pu ajouter un petit nombre de remarques personnelles généralement relatives aux observations de malades.

(2) Il s’agit de la voiture qu’il louait pour se rendre auprès des malades.

(3) En ce qui concerne les relations de Freud avec Meynert, voir p. 54.

(4) Ville d’eaux de Bohême.

satisferait pas. Votre prestige ne saurait se communiquer à d’autres. Je vous demande de me répondre par retour du courrier étant donné que ma promesse de vous écrire date déjà de dix jours.

… Nous continuons de mener une vie passable parce que nous devenons de moins en moins exigeants. Quand notre petite Mathilde ritj nous imaginons que rien ne saurait être plus agréable. À part cela, nous ne sommes ni ambitieux ni trop acharnés au travail. Ma clientèle a un peu augmenté au cours de l’hiver et du printemps, mais actuellement, elle rediminue, et nous permet tout juste de subsister. Mon temps libre, mes loisirs sont consacrés à l’élaboration de quelques articles du lexique de Villaret (i), à la traduction du livre de Bernheim sur la suggestion et à d’autres choses insignifiantes. Néanmoins, la première rédaction des « paralysies hystériques » est achevée (2), mais j’ignore quand la seconde le sera aussi. Bref, l’on vit et l’existence, chacun le sait, est très dure et très compliquée. Bien des chemins mènent au Cimetière central, dit-on chez nous.

Mes cordiales salutations,

En hâte et tout à vous,

Dr Freud.

5

Vienne, 29-8-88.

Mon cher Ami,

J'ai longtemps gardé le silence, mais enfin, en même temps que cette tardive réponse vous recevrez beaucoup de choses : un livre, un article (3), une photographie. Que demander de plus pour accompagner une lettre ? Dans votre missive, bien des points m'ont fourni matière à réflexion et j'aurais aimé m'en entretenir avec vous. Vous

(1) Il s'agit du *Lexique médical* de Villaret. On peut certainement attribuer à Freud l'article sur l'anatomie du cerveau qu'il qualifie, dans sa lettre du 29 août 1888, de « très condensé » (Villaret, vol. I, pp. 684-691) et aussi l'article sur l'Aphasie dont il parie dans *L'Autobiographie.* En se référant au style et au texte, il faut encore attribuer à Freud les articles sur *L'hystérie* et sur *Les paralysies infantiles,* ainsi que celui sur *Les paralysies.* Au contraire, l'article sur *La neurasthénie* n'a sûrement pas été écrit par Freud. Les participations de Freud au *Lexique* de Villaret ont été passées sous silence dans la bibliographie de ses œuvres. C'est pourquoi l'on n'en trouve nulle trace dans l'article que R. Brun a consacré à ses travaux de neurologie et qui est intitulé : Les réalisations de Freud dans le domaine de la neurologie organique (*Archives suisses de neurologie et de psychiatrie,* XXXVII, 2, 1936).

(2) Évidemment une étude préliminaire i « Quelques considérations relatives à une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques » (1893 c).

(3) Il s'agit de la traduction par Freud du livre de Bernheim, *La Suggestion* (1886) et de l'article : Ober Hémianopsie im frühesten Kindesalter (1888 a).

avez raison, c'est incontestable, et pourtant je ne puis faire ce que vous dites. Pratiquer la médecine générale au lieu de se spécialiser, se servir, dans le travail, de toutes les possibilités d'investigation médicale, traiter son malade comme un tout, c'est là seulement ce qui permet d'obtenir satisfaction réelle et succès matériel, mais pour moi il est trop tard. Mes études insuffisantes ne me laissent pas la possibilité de faire de la médecine générale ; il existe, dans mon instruction médicale, une lacune difficile à combler. Je n'ai appris que strictement ce qu'il fallait pour devenir neurologue. Et maintenant, quoique jeune encore, il me manque le temps et l'indépendance. L'hiver dernier, j'ai été très occupé et suis arrivé à gagner juste ce qu'il fallait pour vivre et faire vivre ma très nombreuse famille (i). Le temps m'eût manqué pour étudier. L'été a été très dur, j'avais assez de loisirs, mais les soucis m'enlevaient tout courage. Autre chose encore m'empêche d'apprendre : l'habitude de me livrer à des recherches, qui m'a fait sacrifier bien des choses, le manque d'agrément de la vie estudiantine, le besoin d'entrer dans les détails et d'exercer ma critique. Et puis, l'atmosphère de Vienne, à l'inverse de celle de Berlin, est peu faite pour fortifier la volonté ou pour inspirer le ferme espoir d'une réussite. Dans ces conditions, un adulte ne saurait songer à modifier les fondements de son existence. Je suis donc obligé de rester comme je suis, sans me faire toutefois d'illusion sur les mauvaises conditions de mon état.

Si je vous ai envoyé ma photographie, c'est parce que je me suis rappelé que vous m'en aviez, à Vienne, exprimé le désir et que je n'ai pu alors le satisfaire. En ce qui concerne *La Suggestion,* vous savez ce qu'il en est. J'ai commencé ce travail à contrecœur et seulement pour garder le contact avec une chose certainement destinée à influencer beaucoup, dans les années à venir, la pratique

de la neurologie. Je ne partage pas les opinions de Bernheim qui me semblent par trop unilatérales et j'ai cherché, dans l'avant-propos, à défendre les points de vue de Charcot (2). J'ignore si je l'ai fait

(1) Cette allusion à « la très nombreuse famille » à une époque où Freud n'avait encore qu'une seule enfant s'explique par le fait qu'il participait à l'entretien de sa mère et de nombreux parents.

(2) Dans cette introduction à *La Suggestion* de Bernheim, Freud nous donne un parallèle détaillé entre les idées théoriques de Bernheim et celles de Charcot, c'est-à-dire entre les Écoles de Nancy et de la Salpêtrière. En voici un résumé : * En quoi consiste donc cette opposition des phénomènes psychiques et physiologiques dans l'hypnose ? Elle sembla importante tant que l'on considéra la suggestion comme due à l'action directe du médecin qui impose à son gré à l'analysé telle ou telle symptomatologie. Mais cette opinion cesse de prévaloir quand on s'aperçoit que la suggestion elle-même ne peut déclencher que des manifestations déterminées par les particularités fonctionnelles du système nerveux des sujets et que, sous hypnose, les caractéristiques adroitement, mais je sais que ce fut sans succès. La théorie de la suggestion, c'est-à-dire de l'intro-suggestion, agit sur les médecins allemands à la façon d'un sortilège, un charme familier. Ils n'auront pas beaucoup de chemin à faire pour passer de la théorie de la simulation, à laquelle ils croient actuellement, à celle de la suggestion. Mes amis l'ayant exigé, j'ai été forcé de me montrer très modéré en critiquant Meynert qui, comme d'habitude, a parlé méchamment, insolemment d'un sujet qu'il ignore totalement. Ce que j'ai écrit a déjà semblé bien hardi. J'ai attaché le grelot (i).

J'ai à peu près terminé mon travail sur les paralysies hystériques et organiques et en suis assez satisfait (2). Ma participation au lexique de Villaret est moindre que je ne m'y attendais. L'article sur l'anatomie du cerveau a été fort abrégé et d'autres mauvais articles sur la neurologie ne sont pas de moi. Dans

son ensemble l'ouvrage ne vaut pas grand-chose au point de vue scientifique.

L'anatomie du cerveau est encore en germe, comme à l'époque où vous m'avez poussé à l'écrire. Voilà toute mon activité scientifique. À part cela tout va bien. Au début de juillet, j'ai envoyé ma femme et ma fille au Semmering (3), à Maria-Schutz où je pense pouvoir aussi passer une semaine. La petite pousse très bien.

Je suis ravi de savoir que vous avez un assistant. Je suppose que cette lettre ne vous trouvera pas à Berlin. Ne vous surmenez pas – voilà ce que j'aimerais vous répéter tous les jours. Portez-vous bien et souvenez-vous amicalement,

de votre bien dévoué

Dr Sigm. Freud.

de ce système, sauf la suggestibilité, font défaut. Il faut se demander si tous les phénomènes hypnotiques passent forcément, en quelque point, par la sphère mentale, autrement dit si l'excitation produite par l'hypnose n'affecte que la région du cortex cérébral. Poser cette question c'est déjà en prévoir la réponse. Rien ne permet d'opposer, comme on le fait ici le cortex cérébral au reste du système nerveux ; il semble improbable qu'une modification fonctionnelle aussi poussée du cortex ne soit pas accompagnée d'une altération de l'excitabilité dans d'autres zones du cerveau. Aucun critère ne nous autorise à différencier nettement un processus psychique d'un processus physiologique, ni un phénomène affectant le cortex cérébral d'un autre intéressant la substance sous-corticale ; l'état conscient, quel qu'il soit, n'est lié ni à toutes les activités du cortex cérébral, ni à un degré égal à aucune de ses activités particulières. Il ne semble localisé nulle part dans le système nerveux. À mon avis, il ne faut pas se demander si l'hypnose déclenche des phénomènes psychiques ou physiologiques. Dans chaque cas particulier, la réponse doit dépendre d'une étude spéciale. « La plus grande partie de cette introduction est toutefois consacrée à la question de

« l’authenticité » des phénomènes hystériques décrits par Charcot et à la position adoptée par Meynert à l’égard de ces problèmes.

(1) Voir Introduction, p. 17.

(2) Voir Lettre 4.

(3) Séjour d’été à proximité de Vienne.

6

Reichenau, 1-8-90.

Cher Ami,

Je suis vraiment navré de devoir vous annoncer aujourd’hui que je ne pourrai aller à Berlin. Ce n’est ni le séjour dans cette ville, ni le congrès que je regrette, mais le fait de ne pas vous rencontrer. Ce changement de plan n’est pas dû à une cause unique et importante, mais à cet ensemble de petits motifs conjugués si fréquents chez un praticien et un père de famille. Tout se dresse contre ce voyage. Dans le domaine médical, ma principale patiente traverse une sorte de crise nerveuse… Dans le domaine familial, mes enfants (j’en ai deux maintenant, une fille et un garçon) nous causent bien des tracas et ma femme, qui ne s’oppose généralement jamais à mes petits déplacements, considère justement celui-ci d’un mauvais œil, et ainsi de suite. Bref, rien ne va et, comme je considère qu’un voyage comme celui-là doit être un plaisir, je suis amené à y renoncer.

Bien à contrecœur car j’espérais tirer grand profit de notre rencontre. Quoique satisfait, heureux même si vous voulez pour le reste, je me sens cependant très isolé, scientifiquement engourdi, apathique et résigné. Notre conversation, la bonne opinion que vous sembliez avoir de moi m’ont redonné foi en moi-même. La pensée de votre confiante énergie n’a pas été sans m’impressionner. J’aurais aussi voulu profiter de notre rencontre au point de vue professionnel et peut-être aussi bénéficier de l’ambiance berlinoise. Depuis des

années, je suis privé de tout enseignement et obligé de me cantonner presque exclusivement dans le traitement des névroses.

Me sera-t-il possible de vous voir ailleurs qu'au Congrès de Berlin ? Ne partirez-vous pas ensuite ? Ne reviendrez-vous pas ici cet automne ? Je ne voudrais pas que le fait d'avoir laissé votre lettre sans réponse et maintenant de refuser votre si cordiale invitation, puisse vous décourager. Pour me faire sentir que je risque pas de perdre votre amitié, faites-moi espérer que nous pourrons passer quelques jours ensemble.

Avec mes pensées très amicales,

votre bien dévoué,

Sigm. Freud.

7

Vienne, 11-8-90.

Cher Ami,

Je suis ravi ! Comment imaginer pour cela un plus bel endroit que Salzbourg ? Nous nous y rencontrerons et nous nous promènerons pendant quelques jours où vous voudrez. La date m'importe peu pourvu que ce soit fin août et je vous prie de choisir vous-même votre jour. Par suite des empêchements que je vous ai signalés, nous ne pourrons passer là que trois ou quatre belles journées, mais belles, elles seront et je ferai cette fois l'impossible pour n'être pas retenu. Si vous êtes d'accord pour Salzbourg, vous passerez sans doute par Munich et non par Vienne.

Dans l'attente de cette heureuse rencontre,

Sigm. Freud.

8

Vienne, 2-5-91.

Cher Ami,

Je suis bien entendu très fier d'un pareil compte rendu et des résultats obtenus. J'imagine que cette critique élogieuse n'a pas peu contribué au succès de l'ouvrage (1). Dans quelques semaines, j'aurai le plaisir de vous faire parvenir un article sur l'aphasie (2) que j'ai rédigé avec assez d'enthousiasme. Je m'y montre fort hardi en croisant le fer avec votre ami Wernicke et aussi avec Lichtheim et Grashey. J'ai été jusqu'à égratigner le sacro-saint pontife Meynert (3). Je serais très curieux d'avoir votre opinion sur ce travail. Vos relations préférentielles avec l'auteur vous permettront d'y retrouver sans surprise certaines idées qui vous sont connues. D'ailleurs elles sont plus suggérées que développées.

Que faites-vous en dehors du compte rendu de mon travail ? Pour moi cet « en dehors » signifie un deuxième petit garçon, Olivier, actuellement âgé de 3 mois. Nous rencontrerons-nous cette année ?

Affectueuses pensées,

votre

Dr Freud.

(1) Nous ignorons de quel travail il est question ici.

(2) La monographie *Zur Auffassung der Aphasien. Eine kritische Studie* (1891 *b)* R. Brun (1936) a montré quelle en était la valeur pour les recherches sur l'aphasie. Voir Introd., p. 15.

(3) Les théories de Meynert, Lichtheim, Wernicke et Grashey ont fait l'objet, dans ce travail de Freud, d'une étude critique.

Vienne, 28-6-92.

9

Très cher Ami,

… Un fait m'offre l'occasion de t'écrire (1) : Breuer se déclare disposé à publier en collaboration avec moi la théorie de l'abréaction et nos autres travaux sur l'hystérie. Une partie de ceux-ci (2) que je

voulais d'abord écrire seul est terminée et, en d'autres circonstances, je te l'aurais déjà communiquée.

Le fascicule de Charcot que je t'adresse aujourd'hui est réussi, à part quelques accents manquants et quelques fautes qui m'irritent dans les mots français (3). Pure négligence !

Il paraît que tu t'attends à ce que la visite nous soit rendue (4). J'espère que tu auras la gentillesse de me dire l'objet que ma femme et moi pourrons vous offrir pour votre installation avec les vœux affectueux que nous formons pour vous tous.

Meilleures amitiés pour toi, pour ton Ida et pour ses parents qui m'ont, sans que je l'aie mérité, si amicalement reçu,

ton

Sigm. Freud.

10

Dr S. FREUD 4-10-92.

Consultations de 5 à 7 heures IX. Berggasse 19.

Très cher Ami,

Ci-joint les premières pages de tes *Névroses réflexes* (5). Étant donné qu'elles doivent être imprimées à Teschen, il me semble que

(1) C'est la première fois que Freud tutoie Fliess.

(2) Les *Études sur l'hystérie.* On n'a pu déterminer quelle partie en avait été achevée en 1892. [V. la « lettre à Breuer » publiée après la mort de Freud (1941 *a)* et datée du 29-6-92.]

(3) Il s'agit de la traduction par Freud des *Leçons du mardi à la Salpêtrière* de Charcot parue sous le titre de *Poliklinische Vortràge.* Ces leçons ont été publiées par fascicules entre 1892 et 1894. Dans sa préface, Freud souligne les divergences entre les écoles française et allemande de neuropathologie. La traduction est accompagnée d'un grand nombre de notes écrites par Freud et constituant des interprétations de textes, de la bibliographie, mais

aussi des objections et des notes marginales telles « qu'elles pourraient se poser à l'esprit de l'auditeur ». Freud parait avoir omis de s'assurer, pour ces notes, du consentement de Charcot. Dans *La psychopathologie de la vie quotidienne* où ce dernier fait est mentionné, Freud dit que l'auteur « a dû être mécontent de cette façon d'agir arbitraire ».

(4) Il s'agit de la visite que doivent rendre aux Freud les futurs beaux-parents de Fliess.

(5) *Neue Beitrâge zur Klinik und Thérapie der Nasalen Reflex Neurosen,* 1893. L'exemplaire appartenant à la bibliothèque de Freud porte, à la page de garde,

3

9

s. FREUD

tu ferais mieux de te mettre directement en rapport avec l'imprimeur. Je n'y ai jeté que quelques coups d'œil et j'espère que tu me communiqueras la préface qui présente pour moi très grand intérêt…

Ma famille se trouve depuis huit jours à Vienne et tend à se développer. Je suis en train de rédiger les *Paralysies infantiles,* IIe Partie – et aussi une autre 2 e partie (i) *si parva licet,* etc.

Mille choses affectueuses de tous à tous et je puis maintenant signer,

ton

Sigm. Freud.

11

Dr S. FREUD IX. Berggasse 19.

Consultations de 5 à 7 heures 18-12-92.

Très cher Ami,

Je suis heureux de pouvoir t'annoncer que notre théorie de l'hystérie (réminiscences, abréaction, etc.) va paraître le Ier janvier 1893 dans la *Neurologisches Zentralblatt,* sous la forme d'une Communication préliminaire détaillée. Il m'a joliment fallu pour cela me battre avec mon collaborateur (2).

a dédicace suivante : « Dédié au côté amical, Noël, 1892 » qui fait allusion à un passage du livre où l'auteur dit : «… Mon intention de faire de la névrose réflexe l'objet d'un travail est toute récente et m'est venue d'un côté amical lorsque j'eus dit que cette forme de maladie se rencontrait journellement. »

(1) *Zur Kenntniss der cerebralen Diplegien des Kindesalters (Complément à la connaissance de la maladie de Little)* (1893 *b).* F°EUD parle des « Paralysies infantiles, 2' partie » parce qu'il s'agit d'un complément à un travail antérieur fait en collaboration avec le Dr Oscar Rie *(Klinische Studie über die halbseitige Cerebrallàhmung der Kinder).* [En parlant de cette IIe Partie, il fait en plaisantant allusion au Second Faust.]

(2) Il s'agit du travail sur « Le mécanisme psychique des phénomènes hystériques », publié en collaboration avec le Dr J. Breuer, *Neurol. Zentralblatt,* 1893, n°* 1 et 2.

Les divergences d'opinion entre les deux collaborateurs dont parle Freud peuvent partiellement être reconstituées en comparant la *Communication préliminaire* à certains passages des œuvres posthumes (1940 *d,* 1941 *a, b).* Dans les avant-propos des *Études sur l'hystérie* (1895), les auteurs font allusion aux « divergences d'opinion bien naturelles de deux observateurs. Ceux-ci bien que s'accordant sur les principes et les faits n'aboutissent pas aux mêmes conclusions ni aux mêmes hypothèses ». Dans son autobiographie, Freud dit qu'en » ce qui concerne le moment où un processus psychique devient pathogénique, c'est-à-dire ne peut plus trouver de décharge normale, Breuer préférait ce qu'on pourrait

appeler une théorie physiologique. Il pensait que les phénomènes qui ne trouvaient pas de débouché normal

Que devenez-vous, heureux mortels (i) ? Vous verrons-nous ici à la Noël, comme le dit la rumeur publique ?

Mille choses affectueuses,

votre

Sigm. Freud.

Manuscrit A.

non daté, peut-être écrit vers la fin de 1892.

PROBLÈMES (2)

1. Dans les névroses d'angoisse, l'angoisse émane-t-elle d'une inhibition

de la fonction sexuelle ou d'une angoisse liée à leur étiologie ?

2. Dans quelle mesure une personne normale réagit-elle aux trauma

tismes sexuels ultérieurs autrement qu'une personne prédisposée par la masturbation ? La différence est-elle quantitative ? Qualitative ?

3. Le simple coitus reservatus *(capote anglaise) est-il, de quelque*

façon, nuisible ?

4. Existe-t-il une neurasthénie innée avec faiblesse sexuelle innée ou

bien s'acquiert-elle toujours au cours de la jeunesse (par les bonnes d'enfants, l'onanisme) ?

5. L'hérédité est-elle autre chose qu'un multiplicateur ?

6. Quelle est l'étiologie des dépressions périodiques ?

7. L'anesthésie sexuelle féminine est-elle autre chose qu'une conséquence

de l’impuissance ? Est-elle capable, à elle seule, d’engendrer des névroses ?

s’étaient produits au cours d’états psychiques inhabituels, « hypnoïdes ». On pouvait alors se demander quelle était l’origine de ces états hypnoïdes. Pour moi, j’inclinais à soupçonner l’existence d’un jeu combiné de forces et la mise en œuvre d’intentions et de tendances pareilles à celles que l’on observe dans la vie normale. Il s’agissait d’un conflit entre « hystérie hypnoïde » et « névrose de défense ». Pour d’autres renseignements sur les divergences entre les théories de Breuer et de Freud, voir Hartmann, Kris et Lœwenstein (1953).

(1) Fliess venait d’épouser une Viennoise, Mlle Ida Bondy.

(2) C’est le seul plan que Freud ait écrit en caractères latins. L’absence de lettre dans l’envoi de ce manuscrit s’explique par le fait que Freud et Fliess avaient eu plusieurs fois l’occasion de se rencontrer en 1892 quand Fliess venait voir sa fiancée à Vienne.

Dans ce plan, Freud parle de la vérification de ses hypothèses par des observations cliniques systématiquement entreprises sur diverses gens, observations impossibles à pratiquer sans l’aide de collaborateurs. Quelques-uns de ces problèmes laissent pressentir les travaux ultérieurs. La question de l’étiologie des névroses, par exemple, est traitée dans l’article intitulé « Réponse aux critiques formulées à propos de mon travail sur les névroses d’angoisse » (1895 /).

THÈSES

1. Il n’existe ni neurasthénie ni névroses analogues sans troubles de

la fonction sexuelle.

2. Ce trouble agit en tant que facteur immédiat causal ou favorisant,

mais toujours de façon que les autres facteurs ne puissent sans son concours provoquer la neurasthénie.

3. En raison de son étiologie la neurasthénie, chez l'homme, s'accompagne

d'une relative impuissance.

4. Pour la femme, la neurasthénie est une conséquence directe de la

neurasthénie de l'homme, par suite d'une diminution de puissance chez celui-ci.

5. La mauvaise humeur périodique est une forme de névrose d'angoisse

qui se manifeste ordinairement par des phobies ou des accès d'anxiété.

6. La névrose d'angoisse découle en partie d'une inhibition de la fonction

sexuelle.

7. Les simples excès, le surmenage, ne constituent pas des facteurs étio

logiques.

8. Dans les névroses neurasthéniques, l'hystérie indique qu'il y a répres

sion des affects concomitants.

SÉRIES D'OBSERVATIONS

1. D'hommes et de femmes restés normaux.

2. De femmes stériles chez qui manquent dans le mariage les trauma

tismes préventifs.

3. De femmes atteintes de gonorrhée.

4. De viveurs gonorrhéiques qui, de ce fait, ont été préservés de toutes

les façons et qui connaissent leur hypospermie.

5. De sujets normaux faisant partie de familles à hérédité lourdement

chargée.

6. De pays où certaines anomalies sexuelles existent à l'état endémique (i).

FACTEURS ÉTIOLOGIQUES

1. Épuisement par satisfactions anormales.

2. Inhibition de la fonction sexuelle.

3. Affects accompagnant ces pratiques.

4. Traumatismes sexuels subis avant l'âge de la compréhension.

(i) C'est pour la première fois que l'on rencontre, dans les écrits de Freud, une allusion à l'importance des études cliniques pratiquées dans des conditions culturelles différentes.

Manuscrit B.

8-2-93 (i).

ÉTIOLOGIE DES NÉVROSES (2)

C'est à ton intention, cher Ami, que je relate tous ces faits pour la seconde fois. Cache ce manuscrit à ta jeune femme.

1. On sait généralement que la neurasthénie est fréquemment due à une sexualité anormale (3). *Mais ce que je soutiens, ce que je voudrais pouvoir confirmer par des observations est que la neurasthénie* n'est qu'une *névrose sexuelle.*

En ce qui concerne l'hystérie, les points de vue de Breuer concordent avec les miens. L'hystérie traumatique était connue. Nous avons alors affirmé que toute *hystérie non héréditaire était traumatique. Je soutiens maintenant que* toute *neurasthénie est sexuelle.*

Laissons de côté pour le moment la question de savoir si des prédispositions héréditaires et, secondairement, certaines influences nocives sont capables de provoquer une neurasthénie vraie ou si la neurasthénie en apparence héréditaire est attribuable à quelque précoce épuisement sexuel. S'il existe une neurasthénie héréditaire, on doit se poser plusieurs questions, se demander si l'état nerveux des malades à hérédité chargée ne devrait pas être distingué de la neurasthénie et ce qu'il faut penser des symptômes correspondants dans l'enfance, etc.

Bornons-nous, pour commencer, à étudier la neurasthénie acquise. *Notre opinion se résume de la façon suivante : dans l'étiologie des maladies nerveuses, nous distinguons : 1° Une prédisposition nécessaire sans laquelle l'état morbide ne se produirait pas ; 2° Les facteurs déclen-*

(1) La date nous est donnée par l'oblitération du timbre.

(2) Le premier manuscrit n'a pu être conservé. Dans une lettre datée du 5-1-93, non publiée dans ce volume, Freud parle de ce second manuscrit dans les termes suivants : « Je refais mon histoire des névroses. » Les considérations sur la genèse de la neurasthénie chez l'homme et chez la femme contenues dans le manuscrit ont été ultérieurement remaniées dans le travail intitulé *Des motifs de séparer de la neurasthénie un certain syndrome de symptômes en tant que* « *névrose d'angoisse* ».

(3) A. Preyer écrit : « Les perversions sexuelles... les diverses sortes de masturbations psychiques » peuvent avoir une action étiologique. Même dans le mariage et alors que les relations normales existent, le coït interrompu est capable de provoquer l'apparition de phénomènes neurasthéniques... » Ainsi, le coït interrompu n'est nullement chose indifférente ; il est à l'origine, de façon permanente et sans qu'on le soupçonne, des nervosités intenses et des faiblesses nerveuses dans leurs innombrables manifestations *(Der unvôllstàndige Beischlaf (Congressus*

interruptus, Onanismus Conjugalis) und seine Folge beim mârmlichen Geschlechte. Eine Studie aus der Praxis).

chants (i). *Le rapport entre ces deux conditions se formule comme suit : si la condition préliminaire a une action suffisante, la maladie apparaît inévitablement. Si, au contraire, son action est trop faible, il s'instaurera une prédisposition à la maladie qui cessera de rester latente dès qu'une proportion suffisante d'un quelconque facteur secondaire entrera en jeu. Ainsi, pour que l'effet se produise, une insuffisance d'étiologie primaire peut être compensée par une étiologie secondaire. Mais l'étiologie secondaire peut faire défaut tandis que la primaire est indispensable.*

Ce schéma étiologique appliqué à notre cas nous permet de conclure qu'un épuisement sexuel peut, par lui-même, provoquer de la neurasthénie. Si pourtant, il est insuffisant, il exerce, sur le système nerveux, un effet prédisposant si puissant que toute maladie physique, toute émotion déprimante, tout surmenage (influences toxiques) ne peuvent plus être tolérés sans provoquer de neurasthénie. Ils entraînent de la fatigue, de la tristesse, une faiblesse physique normales et ne font que démontrer « *quelle dose d'influences nocives un homme normal est capable d'endurer* ».

Nous allons traiter séparément de la neurasthénie chez les hommes et chez les femmes.

Neurasthénie chez les hommes. – *Elle s'acquiert pendant la période de puberté et devient manifeste entre 20 et 30 ans. Elle découle de la masturbation dont la fréquence est tout à fait parallèle à la fréquence chez les hommes de la neurasthénie. Chacun peut observer parmi ses relations (tout au moins dans les villes) que les individus de bonne heure séduits par des femmes échappent à la neurasthénie.*

Là où l'action nocive s'est longtemps ou intensément produite, elle transforme les intéressés en neurasthéniques sexuels dont la puissance a aussi subi des dommages ; la persistance au cours d'une

vie entière de cet état correspond à l'intensité de la cause qui l'a provoqué. Autre preuve de la connexion : le neurasthénique sexuel *est toujours en même temps un neurasthénique* général.

Quand l'action nocive n'a pas été suffisamment intense, elle devient, suivant le schéma précédent, cause prédisposante à l'apparition de la neurasthénie lorsque surgissent des facteurs incitants. Ceux-ci n'auraient pas réussi à eux seuls à déclencher la perturbation. Ainsi le travail intellectuel peut conduire à une cérébrasthénie, l'exercice normal de la sexualité à une myélasthénie, etc.

Dans les cas moyens, nous avons affaire à une neurasthénie, typiquement accompagnée de dyspepsie, etc., qui naît et se poursuit pendant la puberté pour se terminer lors du mariage.

(i) La « formule étiologique » a été ultérieurement élargie. Dans « Zur Kritik der Angstneurose » (1895 /) et dans « Hérédité et étiologie des névroses » (1896 *à),* Freud distingue : *a)* Les conditions préliminaires ; *b)* Les facteurs spécifiques ; *c)* Les facteurs concourants subsidiaires. Voir aussi Introduction, p. 32.

À une période plus tardive de la vie humaine, un second facteur nocif peut agir sur un système nerveux intact ou bien prédisposé à la neurasthénie par la masturbation. Demandons-nous si, dans le premier cas, des effets nuisibles peuvent se produire. Il semble bien que oui. Dans le second cas, les effets sont manifestes. La neurasthénie de la puberté reparaît et de nouveaux symptômes surgissent. Ces perturbations nouvelles sont dues à l'onanisme conjugal, aux copulations incomplètes par peur de la conception. Toutes les modalités de celles-ci semblent avoir sur l'homme une action similaire dont l'intensité varie suivant la prédisposition des sujets mais qui, qualitativement, ne diffèrent pas beaucoup les unes des autres. Celui qui présente une forte prédisposition ou qui souffre de neurasthénie chronique ne tolère même pas le coït normal ; une intolérance se manifeste fortement contre l'usage de la capote

anglaise, du coït sans pénétration ou interrompu. Un homme normal peut longtemps supporter ces pratiques, mais à la longue il finit par se comporter de la même manière que le prédisposé. Il n'a sur le masturbateur que l'avantage d'une plus longue latence ou le fait qu'il lui faut, chaque fois, l'intervention de causes déclenchantes. C'est ici le coït interrompu qui s'avère le plus nuisible en produisant, même sur les sujets non prédisposés, ses effets caractéristiques.

Neurasthénie chez la femme. – *Les jeunes filles sont généralement saines et non neurasthéniques. Les jeunes femmes également, en dépit de tous les traumatismes sexuels qui les atteignent à cette époque. La neurasthénie est relativement rare sous sa forme pure chez les femmes mariées et les vieilles filles. Si elle existe, il faut la considérer comme spontanément apparue et de la même manière [que chez les hommes]. Bien plus souvent, la neurasthénie des femmes mariées dérive de celle de l'homme ou s'est produite en même temps. Elle est presque toujours mêlée à de l'hystérie et constitue alors la névrose complexe ordinaire des femmes.*

Névroses mixtes de la femme. – *Cette névrose découle de la neurasthénie de l'homme, dans les cas assez fréquents où ce dernier, neurasthénique, souffre de troubles de sa puissance. La participation de l'hystérie est la conséquence directe d'une rétention d'excitation pendant l'acte sexuel. Plus est faible la puissance de l'homme, plus est prononcée l'hystérie de la femme, de telle sorte que le neurasthénique rend sa femme plus hystérique que neurasthénique.*

La névrose mixte est une conséquence de la neurasthénie mâle lors de la seconde poussée de nocuité sexuelle qui, pour la femme normale, a bien plus d'importance que la première. Ainsi nous trouvons beaucoup plus d'hommes névrosés dans la première décennie qui suit leur puberté et bien plus de femmes névrosées dans la seconde. En ce dernier cas, les troubles résultent des mesures anticonceptionnelles. Il n'est pas facile d'établir une

classification et, d'une façon générale, rien de ce qui concerne la femme en ce domaine ne saurait être considéré comme parfaitement inoffensif. Même dans les cas les plus favorables (c'est-à-dire quand il est fait usage d'une capote anglaise), la femme plus accessible à la neurasthénie que l'homme échappe rarement à une forme légère de cette dernière. Tout dépend évidemment de la prédisposition des deux partenaires ; il faut chercher : 1) si elle était déjà neurasthénique avant le mariage ; ou 2) si elle est devenue hystérico-neurasthénique à l'époque où se sont établies des relations sexuelles pratiquées sans utilisations de moyens préventifs.

II. Névroses d'angoisse. – *Tout neurasthénique manque de confiance en lui-même, est dans une certaine mesure pessimiste et tend à se forger des idées antagonistes déprimantes* (i). *Mais il faut se demander s'il ne conviendrait pas de considérer l'apparition de ces facteurs, surtout lorsque d'autres symptômes ne sont pas particulièrement développés, comme des cas spécifiques de « névrose d'angoisse », d'autant plus qu'on l'observe aussi fréquemment dans l'hystérie que dans la neurasthénie.*

La névrose d'angoisse peut se manifester sous deux formes : à l'état chronique *et par* accès d'angoisse. *Les deux formes sont souvent combinées et la crise d'angoisse n'apparaît jamais en dehors d'un symptôme permanent. Ces accès apparaissent le plus souvent dans les cas de névroses d'angoisse liés à l'hystérie, c'est-à-dire qu'ils se produisent surtout chez les femmes, alors que les symptômes chroniques affectent plus fréquemment les hommes.*

Les symptômes chroniques sont : 1) L'anxiété relative au corps (hypocondrie) ; 2) L'anxiété relative aux fonctions physiques (agoraphobie, claustrophobie, vertiges des hauteurs) ; 3) Anxiété à propos des décisions à prendre et de la mémoire, c'est-à-dire du fonctionnement psychique (folie du doute, ruminations mentales, etc.). J'ai toujours considéré tous ces symptômes comme équivalents. Il s'agit de déterminer : 1° dans quelle condition cet état s'instaure

chez les sujets héréditairement prédisposés mais n'ayant subi aucun dommage sexuel ; 2° si chez les prédisposés de cette sorte un trouble sexuel quelconque peut le provoquer ; 3° si, dans la neurasthénie banale, il s'ajoute comme un facteur intensifiant. Une chose demeure certaine, c'est que cet état peut se produire, chez les hommes comme chez les femmes, dans le mariage, ce qui est imputable, durant la seconde période des poussées sexuelles, au coït interrompu [p. 63]. *À mon avis, il n'est pas nécessaire qu'une prédisposition ait été créée par quelque neurasthénie antérieure. Toutefois, quand cette prédisposition est inexistante, la période de latence est plus longue.*

(1) [Voir i ce sujet « Un cas de traitement par l'hypnotisme couronné de succès » (Frbud, 1892-3, i).]

On trouve ici le même schéma causal que dans la neurasthénie [p. 62].

Les cas, relativement plus rares, de névroses d'angoisse en dehors du mariage se rencontrent surtout chez les hommes qui, sentimentalement liés, pratiquent, par précaution, le coït interrompu. En pareils cas, ce procédé est plus nuisible encore qu'il ne l'est dans le mariage où le coït interrompu se trouve souvent compensé par des relations extra-conjugales normales.

La dépression périodique *doit être considérée comme une troisième forme de névrose d'angoisse, comme une perturbation pouvant se prolonger pendant des semaines ou des mois. Elle se distingue, la plupart du temps, de la mélancolie vraie par son rapport, en apparence rationnel, avec quelque traumatisme psychique. Et pourtant ce dernier ne constitue qu'une cause déclenchante. De plus, cette dépression périodique est dépourvue de l'anesthésie psychique (sexuelle) qui caractérise la mélancolie.*

J'ai réussi à ramener toute une série de cas semblables au coït interrompu. Le début du trouble était tardif et survenait, dans le ménage, après la naissance du dernier enfant. Dans un cas

d'hypocondrie datant de la puberté, j'ai pu mettre en évidence un attentat commis à l'époque où la patiente était dans sa 8e année. Dans un autre cas, remontant à l'enfance, j'ai découvert qu'il s'agissait d'une réaction hystérique à une tentative d'onanisme. J'ignore s'il existe en ces cas des formes réellement héréditaires sans causes d'ordre sexuel ; je ne sais pas non plus s'il faut n'en rendre responsable que le coït interrompu ou si la prédisposition héréditaire peut toujours manquer.

Je passerai sous silence les névroses professionnellesj *car ainsi que je l'ai dit déjà, on peut trouver, en pareils cas, certaines altérations du système musculaire* (1).

Conclusions. – *Il s'ensuit de ce qui précède que les névroses sont parfaitement évitables mais totalement incurables. La tâche du médecin est tout entière d'ordre prophylactique* (2).

La première partie de cette tâche, celle qui consiste à prévenir les troubles sexuels de la première période, se confond avec la prophylaxie de la syphilis et de la blennorragie, dangers qui menacent tous ceux qui renoncent à la masturbation. Le seul autre système serait d'autoriser les libres rapports entre jeunes gens et jeunes filles de bonne famille, mais cela ne saurait advenir que si l'on disposait de méthodes anticonception-

(1) Dans les œuvres de Freud) on ne trouve aucune autre allusion à cette question.

(2) Freud n'a jamais soutenu ailleurs avec autant de netteté cette thèse. Dans les *Études sur l'hystérie,* il dit : « J'ose soutenir qu'elle (la méthode cathartique) est en principe, capable de supprimer n'importe quel symptôme hystérique tandis qu'elle reste totalement impuissante, comme on le constate aisément, devant les manifestations de la neurasthénie et qu'elle n'agit que rarement et par voie détournée sur les conséquences psychiques de la névrose d'angoisse. » *nelles inoffensives. On se trouve ainsi devant Valternative suivante : masturbation avec neurasthénie chez les*

hommes et hystéro-neurasthénie chez les femmes ou bien syphilis chez les hommes avec hérédité syphilitique pour la génération suivante ou encore gonorrhée chez les hommes et gonorrhée et stérilité chez les femmes.

Le traumatisme sexuel de la seconde période nous pose le même problème, celui de la découverte d'une méthode anticonceptionnelle inoffensive, puisque l'usage de la capote anglaise n'apporte aucune sécurité réelle et ne saurait être toléré par aucun neurasthénique.

En l'absence de toute solution possible, la société semble condamnée à devenir victime de névroses incurables qui réduisent à son minimum la joie de vivre, détruisent les relations conjugales et entraînent, du fait de l'hérédité, la ruine de toute la génération à venir. Le peuple ignore le malthusianisme, mais tend à suivre le même chemin et sera évidemment victime de la même fatalité.

Ce problème a une telle importance que le médecin se doit de consacrer tous ses efforts à le résoudre.

En fait de travail préliminaire, j'ai commencé à réunir une centaine de cas de névroses d'angoisse ; je voudrais également rassembler un nombre équivalent de cas de neurasthénie dans les deux sexes et de dépression périodique, ceux-ci plus rares. En guise de complément nécessaire, je devrais étudier encore une centaine de nerveux.

Si l'on arrivait à prouver que les troubles nerveux dus aux abus sexuels peuvent aussi simplement résulter d'une hérédité, cela donnerait lieu à des spéculations de la plus grande portée et que nous ne faisons aujourd'hui que soupçonner.

Bien affectueusement à toi,

ton

Sigm. Freud.

12

Vienne, 30-5-93.

Très cher Ami,

… Le fait que les patients t'assiègent prouve que les gens savent, après tout, ce qu'ils font. Je serais curieux d'apprendre si tu approuves mon diagnostic dans les cas que je t'ai soumis. J'établis maintenant très souvent ce diagnostic et suis entièrement d'accord avec toi en ce qui concerne la névrose réflexe nasale : c'est bien là un des troubles les plus fréquents. Malheureusement, je ne suis jamais sûr de P « exécutif » (1). Le lien avec la sexualité me semble aussi toujours plus étroit. Dommage que nous ne puissions étudier les mêmes cas.

… En ce qui concerne l'étiologie sexuelle des névroses, j'entrevois la possibilité de combler une autre lacune. Je crois avoir compris la névrose d'angoisse de certains jeunes que l'on doit considérer comme vierges et auxquels l'on ne saurait attribuer aucun abus sexuel (2). J'ai analysé deux cas de ce genre où se notait une terrible appréhension de la sexualité avec, à l'arrière-plan, des choses qu'ils avaient vues ou entendues et à moitié comprises, donc une étiologie purement émotionnelle, mais toujours de nature sexuelle.

Le livre que je t'envoie aujourd'hui n'est pas très intéressant (3). Les paralysies hystériques, plus courtes et plus intéressantes, paraîtront au début de juin.

Bien des choses affectueuses de la part de nous tous à Ida et à toi,

ton

Sigm. Freud.

Manuscrit C (4).

RAPPORT SUR LA MARCHE DU TRAVAIL

Très cher Ami, ai-je besoin de te dire combien je suis heureux de pouvoir poursuivre notre entretien de Pâques ? Il m'est au fond assez difficile de me poser, devant tes travaux, en critique compétent. Je ne te dirai donc qu'une chose, c'est qu'ils me plaisent beaucoup et je ne pense pas que le Congrès nous apporte de communications plus importantes. J'abandonne au Congrès le soin de te couvrir de tous les compliments que ta conférence mérite, moi je vais, à partir de maintenant et suivant ton propre désir, te prodiguer critiques et suggestions.

Ce travail a probablement été écrit un jour où tu souffrais de migraine,

(1) C'est bien le mot « exécutif « que Freud utilise pour « les mesures pratiques à adopter >.

(2) C'est la première en date des allusions à la théorie du rôle de la séduction sexuelle (au sens le plus large de ce terme) dans l'étiologie des névroses, théorie sur laquelle Freud ne revint qu'en automne 1897.

(3) Freud (1893 *b).*

(4) Non daté. Écrit entre Pâques et juin 1893, c'est-à-dire entre • l'entretien de Pâques » auquel Freud fait ici allusion et le Congrès médical de Wiesbaden où Fliess lut le manuscrit dont parle Freud. Voir l'introduction, p. 2.

car il manque, contrairement à tes habitudes, de signification et de concision. Certains passages sont réellement trop longs, par exemple celui sur les formes frustes. *J'ai marqué au crayon bleu ce qu'il faut « élaguer » et me suis efforcé de faire ressortir certains points essentiels.*

Je te recommande d'établir un parallèle avec la maladie de Ménière. Espérons que bientôt la névrose nasale réflexe sera généralement connue sous le nom de maladie de Fliess.

Passons maintenant à la question sexuelle. Je crois qu'il faudrait être plus explicite. En présentant l'étiologie sexuelle comme tu le fais, tu attribues au public une connaissance du sujet qu'il ne possède qu'à l'état latent. Il sait mais agit comme s'il ne savait pas. Preyer dont j'apprécie beaucoup les mérites, ne prétend pas se voir conférer tant d'importance dans un si bref compte rendu (i). *Pour autant que je sache, il commet deux erreurs fondamentales : 1° Il divise la neurasthénie en symptômes différents : troubles d'origine réflexes de l'estomac, des intestins, de la vessie, etc., c'est-à-dire qu'il ignore notre formule étiologique et ne sait pas non plus que les pratiques sexuelles nocives ont également, en dehors de leur action directe, une action prédisposante qui fournit la neurasthénie latente ; 2° Il fait dériver les réflexes de légères modifications anatomiques des organes génitaux au lieu de les attribuer à des modifications du système nerveux. Même si* Z'urethra nostica *est un organe réflexe comme le nez, Preyer s'interdit lui-même l'approche des points essentiels.*

Je ne crois pas que tu puisses, sans enlever à la couronne son plus beau fleuron, négliger de parler de l'étiologie sexuelle des névroses (2). *Donc, mentionne-la tout de suite de la façon qui se prêtera le mieux aux circonstances. Annonce les recherches en perspective, décris par anticipation, le résultat tel qu'il est vraiment, c'est-à-dire comme quelque chose de tout à fait nouveau. Montre aux gens le passe-partout, la formule étiologique ; et si, en agissant ainsi, tu cites une de mes remarques en disant qu'elle est due à un collègue ami, je n'en serais pas mécontent mais au contraire enchanté. Je ne te communique le passage sur la sexualité que comme une suggestion* (3).

En ce qui touche la thérapie des névroses nasales neurasthéniques, je ne tranche pas définitivement la question. Il peut y avoir des phénomènes résiduels susceptibles de disparaître

rapidement et si les névroses réflexes vasomotrices pures existent vraiment, il se peut que les cas pure

nt) Voir les travaux de Preyer, 1884, 1888, 1889, 1891 et 1893.

(2) Freud semble croire que Fliess a adopté sa « formule étiologique » relative à l'origine des névroses et aussi ses opinions sur le rôle de la sexualité. Il souhaite obtenir la collaboration de Fliess. Cette idée ne tarda pas à être abandonnée.

(3) Fliess parait n'avoir adopté que quelques-unes des suggestions de Freud.

ment organiques ne soient pas très fréquents. Peut-être les cas typiques sont-ils mixtes. Voilà comment je me représente les choses…

Et maintenant : Go where glory waits thee.

Bien des choses affectueuses à tous deux,

ton

Sigm. Freud.

Surtout comprends-moi bien. Ne cite pas de nom ! Tu sais que je ne suis pas avide de gloire.

13

Vienne, 10-7-93.

Très cher Ami,

Si nous n'avions pas décidé de garder dans nos relations une totale liberté, je me verrais aujourd'hui obligé de me confondre en excuses. Mais tu ne me gourmandes pas de ma négligence, due au fait que je suis anormalement dégoûté d'écrire après une débauche d'écritures.

Tu ne fais que me devancer de quelques jours en me demandant où et quand nous nous rencontrerons cette année : voici ma réponse : à la même époque ; c'est vers la mi-août ou un peu plus

tôt que doivent commencer les vacances que je vais m'octroyer. Donc aucune difficulté pour nous voir…

Les paralysies hystériques auraient dû paraître depuis longtemps ; peut-être seront-elles publiées dans le numéro d'août. Ce n'est qu'un court article (1). Peut-être te rappelles-tu que j'y songeais déjà à l'époque où tu étais mon élève. J'en avais même parlé dans mes conférences (2). Je ne veux pas t'ennuyer à propos des névroses. Je vois maintenant tant de cas de neurasthénie que mon matériel suffira amplement à m'occuper pendant les deux ou trois années à venir (3). Mais que notre communauté de vues n'en soit pas pour cela troublée. D'abord, j'espère que tu voudras bien m'expliquer ta façon d'envisager le mécanisme physiologique de mes constatations cliniques ; deuxièmement, je désire conserver le droit de te présenter toutes mes théories et toutes mes trouvailles concernant les névroses ; troisièmement, je te considère comme le Messie qui devra résoudre, grâce à quelque progrès technique, le problème que j'ai posé (4).

(1) Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices, organiques et hystériques (1893 c).

(2) C'est Charcot qui avait suggéré à Freud d'entreprendre ce travail.

(3) Le plan de collaboration a été, on le voit, abandonné (Lettre du 8-2-93).

(4) Freud espère que les recherches de Fliess sur la périodicité lui fourniront la solution du problème du colt sans préservatif, travail plus tard entrepris par Knaus en partant d'autres hypothèses. Voir Introduction, p. 3.

Tu constateras toi-même que ton travail sur le réflexe nasal n'est nullement tombé à l'eau. Les gens ont besoin pour tout de beaucoup de temps…

À Paris, notre travail sur l'hystérie a enfin attiré l'attention de Janet (i). Plus grand-chose à faire avec Breuer depuis. Mariages, voyages, clientèle accaparent tout son temps.

Je vois que mon écriture est en train de devenir illisible et me hâte de terminer en te disant que nous sommes tous bien portants et que j'espère, en dépit du manque de nouvelles, que vous allez bien aussi, Ida et toi. Je me fais une joie de réaliser cette année notre plan de rencontre.

Bien des choses affectueuses,

de ton Sigm. Freud.

14

Vienne, 6-10-93.

Très cher Ami,

… Ton opinion sur mon *Charcot* et le fait que tu en as fait la lecture à Ida, m'ont ravi (2)… Entre-temps, mon activité s'est accrue, les questions sexuelles intéressent les gens qui s'en vont tous impressionnés et convaincus après s'être écriés : « Personne ne m'avait jamais interrogé là-dessus ! » En se confirmant, les choses se compli-

(1) « Mais le travail le plus important qui soit venu confirmer nos anciennes études est sans contredit l'article de MM. Breuer et Freud, récemment paru dans le *Neurologisches Zentralblatt.* Nous sommes très heureux que ces auteurs, dans leurs recherches indépendantes, aient pu avec autant de précision vérifier les nôtres, et nous les remercions de leur aimable citation. Ils montrent par de nombreux exemples que les divers symptômes de l'hystérie ne sont pas des manifestations spontanées idiopathiques de la maladie, mais sont en étroite connexion avec le trauma provocateur. Les accidents les plus ordinaires de l'hystérie, même les hyperesthésies, les douleurs, les attaques banales, doivent être interprétés de la même

manière que les accidents de l’hystérie traumatique par la persistance d’une idée, d’un rêve. Le rapport entre l’idée et l’accident peut être plus ou moins direct, mais il existe toujours. Il faut cependant constater que, souvent le malade, dans son état normal, ignore cette idée provocatrice qui ne se retrouve nettement que pendant les périodes d’état second naturelles ou provoquées, et c’est précisément à leur isolement que ces idées doivent leur pouvoir. Le malade est guéri, disent ces auteurs, quand il parvient à retrouver la conscience claire de son idée fixe. Cette division de la conscience, que l’on a constatée avec netteté dans quelques cas célèbres de double existence, existe d’une façon rudimentaire chez toute hystérique… » Pierre Janet, *État mental des hystériques, Les accidents mentaux,* Bibl. méd. Charcot-Debove, Rueff & C », 1894, Paris, S. 268 *ff.*

Quelques années plus tard, Janet modifia son attitude à l’égard des travaux de Freud. Il nia avec énergie les effets thérapiques de l’abréaction et rejeta les découvertes cliniques de Freud. Voir Janet (1898), vol. I et II.

(2) Freud (1893 /).

quent toujours davantage. Hier, par exemple, j’ai vu quatre nouveaux cas dont l’origine, comme le montrent les dates, n’est sans doute attribuable qu’au coït interrompu. Peut-être cela t’amusera-t-il que je te les décrive brièvement. Us sont loin d’être uniformes.

1. Femme de 41 ans : enfants de 16, 14, n et 7 ans. Troubles nerveux depuis douze ans ; a bien supporté ses grossesses ; ensuite rechutes. Pas d’aggravation après la dernière grossesse. Accès de vertiges avec sensations de faiblesse, agoraphobie, anxiété, aucun, indice de neurasthénie, petite hystérie. Étiologie confirmée. Cas simple [de névrose d’angoisse].

2. Femme, 24 ans ; deux enfants de 4 et 2 ans, souffre la nuit, depuis le printemps de 93, de douleurs s’étendant du dos au sternum avec insomnies ; rien en dehors de cela ; se sent bien pendant la

journée. Le mari, voyageur de commerce, a fait de longs séjours à la maison au printemps et aussi récemment. En été, pendant l'absence du mari, santé parfaite. Coït interrompu et grande crainte de concevoir. Donc cas d'hystérie.

3. Homme, 42 ans ; 3 enfants de 17, 16 et 13 ans. Bien jusque il y a six ans. À cette époque, après la mort de son père, crise soudaine d'angoisse avec défaillances cardiaques, crainte hypocondriaque d'un cancer de la langue ; plusieurs mois plus tard, second accès avec cyanose, pouls intermittent, peur de la mort, etc. ; depuis : faiblesse, vertiges, agoraphobie, un peu de dyspepsie. Cas de névrose d'angoisse simple accompagnée de symptômes cardiaques après émotions. Cependant, le coït interrompu semble avoir été bien toléré dix années durant (1).

4. Homme, 34 ans ; inappétence depuis trois ans, dyspepsie depuis l'année dernière, avec perte de 20 kilos, constipation et, une fois celle-ci disparue, fortes lourdeurs de tête quand il y a du sirocco ; accès de faiblesse avec sensations associées, spasmes cloniques hysté-riformes. Il y a donc ici prédominance de neurasthénie. Un enfant de 5 ans. Depuis, coït interrompu à cause d'une maladie de sa femme ; une reprise de relations sexuelles normales a coïncidé avec la guérison de la dyspepsie.

En face de semblables réactions variées à une même cause nocive, il faut un certain courage pour insister sur la spécificité des effets de ces facteurs nocifs. Pourtant, il doit bien en être ainsi, comme le prouvent ces quatre cas (névrose d'angoisse simple, hystérie simple, névrose d'angoisse avec symptômes cardiaques, neurasthénie avec hystérie).

(1) Voir le travail intitulé *Über die Berechtigung…* (1895 *b* et 1895/).

Cas i. – Il s'agit d'une femme fort intelligente qui ne redoute pas la conception : névrose d'angoisse simple.

Cas 2. – Femme gentille mais sotte, crainte très prononcée d’avoir un enfant ; hystérie se développant au bout de peu de temps.

Cas 3. – Angoisse et symptômes cardiaques, homme très puissant et ayant été grand fumeur.

Cas 4. – Au contraire, moyennement puissant (pas de masturbation), en fait, frigide.

Maintenant, imagine ce qui pourrait arriver si l’on était un médecin dans ton genre, capable d’étudier à la fois les organes génitaux et les voies nasales. Le problème serait bien vite résolu.

Mais je suis trop vieux, trop paresseux et trop accaparé par une foule d’obligations pour pouvoir apprendre quelque chose de nouveau.

Bien des choses affectueuses de tous à tous,

ton

Sigm. Freud.

Ma femme et mes enfants sont rentrés avant-hier en très bon état.

15

Vienne, 17-11-93.

Cher Ami,

… La question sexuelle s’affirme de plus en plus, les contradicteurs se taisent mais les matériaux nouveaux sont bien peu nombreux, vu le nombre anormalement faible de patients. Quand j’applique à l’un d’eux un traitement radical, tout se confirme et quelquefois le chercheur découvre plus de choses qu’il n’espérait en trouver ; l’anesthésie sexuelle, en particulier, est fort complexe et contradictoire. L’angoisse du type X est devenue tout à fait claire. J’ai vu un vieux célibataire fêtard qui ne renonce à rien et qui a eu un accès classique pour avoir fait l’amour trois fois de suite sur les instances de sa maîtresse âgée de 30 ans. J’en suis venu à penser

que l'angoisse doit être une conséquence physique et non pas psychique des abus sexuels (1). C'est un cas remarquable de névrose d'angoisse pure, après coït interrompu, chez une femme placide et totalement frigide

(1) Dans son travail sur la névrose d'angoisse (1895 *b),* Freud parle plusieurs fois, en termes prudents de cette théorie. « En premier lieu, dit-il, il s'agit sans doute d'une accumulation d'excitation. Ensuite, fait très important, l'angoisse qui se trouve à la base même de tous les symptômes cliniques de cette névrose ne dérive d'aucune source psychique. «

qui m'a suggéré cette opinion. Autrement, la chose n'a aucun sens…

… Je suis en bons termes avec Breuer, mais je le vois peu. Il s'est inscrit à mes cours du samedi !…

Ci-inclus, un petit salmigondis *(L'énurésie)* (i).

Bien des choses affectueuses à tous les tiens,

ton

Sigm. Freud.

16

Vienne, 7-2-94.

Très cher Ami,

Je me sens actuellement si surmené que je réponds immédiatement à ta lettre, sans quoi ma réponse pourrait longtemps tarder. En approuvant ma théorie des idées obsessionnelles tu m'encourages beaucoup parce que ta présence me manque tout le temps, pendant que je fais ce travail (2). Quand tu viendras à Vienne, au printemps prochain, il faudra t'arracher à ta famille pour quelques heures que nous consacrerons à des échanges d'idées. J'ai autre chose *in petto,* mais qui est bien vague encore. Tu as dû constater que mon dernier travail traitait de la conversion et du

déplacement des affects. Il y a aussi transformation, mais là-dessus je ne soulève pas encore le voile (3).

Tu as raison : le lien entre la névrose obsessionnelle et la sexualité n'est pas toujours évident. Je puis te certifier que, dans mon second cas (miction compulsionnelle), sa mise en lumière n'a pas été aisée et qu'il eût facilement passé inaperçu auprès d'une personne moins monoidéiste que moi (4). Dans ce cas que j'ai eu l'occasion d'étudier pendant les mois où un traitement de suralimentation fut appliqué, l'élément sexuel domine simplement toute la scène ! Le cas dont tu m'as parlé, celui de la femme dégoûtée et divorcée tend à montrer qu'une analyse plus poussée aboutira au même résultat.

Je m'occupe actuellement d'analyser plusieurs malades paraissant atteints de paranoïa et dont les cas s'accordent avec ma théorie.

(1) Über ein Symptom das hàufig Enuresis noctuma der Kinder begleitet, *Neur. Zentralblatt,* 1895, n° 21. Freud y dit que dans près de la moitié des cas d'énu-résie nocturne infantile, on découvre une hypertonie des extrémités inférieures.

(2) Il semble y avoir une lacune entre cette lettre et les précédentes (toutes n'ayant pas été reproduites ici). Peut-être ce fait est-il dû à une rencontre de Freud et de Fliess pendant les fêtes de Noël.

(3) Freud (1894 *a)* et 1895 *c.*

(4) Voir Freud (1894 *a)* et (1895 *c)* où le même cas est cité.

Le travail sur l'hystérie que je suis en train de faire avec Breuer est à moitié terminé ; il n'y manque plus que quelques observations de malades et deux chapitres de généralités…

Je ne me rappelle plus si je t'ai déjà dit que j'ai été nommé secrétaire au Congrès de Sciences naturelles qui va se tenir en

septembre prochain. J’espère t’y rencontrer et te voir quelquefois chez nous.

L’événement du jour est ici la mort de Billroth (i). Heureux celui qui ne survit pas à sa réputation.

Avec l’expression des pensées les plus affectueuses de nous tous à ton aimable et chère femme et à toi-même,

ton

Sigm. Freud.

17

Vienne, 19-4-94.

Très cher Ami,

Après ton aimable lettre, je vais cesser de me contraindre et de te ménager. Je sens que j’ai le droit de te parler de mon état de santé. Les nouvelles scientifiques et personnelles suivront.

Tout être humain, afin d’échapper à ses propres critiques, a besoin de subir l’influence de quelqu’un. C’est pourquoi depuis ce moment-là (c’est-à-dire depuis trois semaines aujourd’hui), j’ai vraiment renoncé à glisser entre mes lèvres une cigarette allumée et je suis même capable de voir fumer les autres sans les envier. Je puis actuellement concevoir que l’on soit capable de vivre et travailler sans cet adjuvant. Il n’y a pas longtemps que j’en suis arrivé là, je ne me figurais pas à quel point l’abstinence pouvait être pénible, ce qui est évident après tout.

Ce qui semble peut-être moins compréhensible, c’est, à d’autres points de vue, l’état de ma santé. Les jours qui suivirent mon renoncement furent assez supportables et je commençai à exposer à ton intention la question de la névrose. C’est alors que se produisirent soudain de grands troubles cardiaques pires que ceux que j’avais avant la suppression des cigares : violente arythmie, tension cardiaque perpétuelle, oppression, sensation de brûlure dans

la région du cœur, sensation douloureuse dans le bras gauche, un peu de dyspnée – faible et pouvant faire soupçonner une origine organique – tout cela par accès, c'est-à-dire survenant deux ou trois fois

(1) Billroth (Theodor) (1822-1894), professeur de chirurgie à Vienne.

par jour, se prolongeant et s'accompagnant d'une dépression psychique qui se manifeste par des idées de mort et d'adieux et vient remplacer ma normale hyperactivité. Depuis deux jours, mes malaises organiques ont diminué mais l'état hypomaniaque persiste tout en se montrant assez poli (comme hier soir et aujourd'hui) pour cesser soudain et permettre à un être humain d'envisager à nouveau avec confiance une longue vie et d'espérer récupérer totalement le plaisir de fumer.

Quelle tristesse pour un médecin qui consacre toutes les heures de la journée à l'étude des névroses d'ignorer s'il est lui-même atteint d'une dépression raisonnablement motivée ou bien hypocondriaque ! On a besoin, en pareil cas, d'être secouru. C'est pourquoi je me suis hier soir adressé à Breuer et lui ai dit qu'à mon avis les troubles cardiaques n'étaient pas imputables à une intoxication nicotinique mais plus probablement à une myocardite chronique, maladie à laquelle la fumée ne convient pas. Je me rappelle très bien que cette arythmie s'est déclarée assez inopinément en 1889, après une influenza. À ma grande satisfaction, Breuer déclara que l'une ou l'autre cause était possible et que la première chose à faire était de me laisser examiner. Je le lui promis, tout en sachant que ces examens ne donnent généralement rien. J'ignore jusqu'à quel point il est possible de distinguer entre ces deux cas, mais j'imagine que l'on peut s'appuyer sur les symptômes subjectifs et le cours de la maladie et que vous autres savez alors à quoi vous en tenir. Cette fois-ci c'est de toi que je me méfie particulièrement, car c'est à l'occasion de mes troubles cardiaques

que je t'ai vu, pour la première fois, te contredire. La dernière fois, tu m'as expliqué qu'il s'agissait d'une affection nasale et qu'à la percussion aucun indice de nicotinisme n'était perceptible ; maintenant, tu parais très inquiet et tu m'interdis de fumer. Je ne puis comprendre cela qu'en pensant que tu veux me dissimuler mon état véritable. Je te prie de ne pas agir de la sorte. Si tu peux me dire quelque chose de sûr, n'hésite pas à le faire. Je ne m'exagère ni mes responsabilités ni mon indispensabilité. Je saurai supporter vaillamment le diagnostic de myocardite, la précarité de la vie et sa courte durée ; peut-être, au contraire, pourrais-je, après cela, organiser pour le mieux mon existence et profiter au maximum du temps qui me reste à vivre.

Dans l'incapacité totale où j'étais de travailler, il m'a été fort pénible de me dire que, si j'étais atteint d'une maladie chronique, je devrais renoncer à toute activité scientifique. Je n'ai pu prendre connaissance de tes excellentes observations de malades. *L'état actuel de la connaissance des névroses* est en panne, tout se passe comme dans le château de la Belle au Bois dormant quand la catalepsie y fit son apparition. Ces jours-ci, grâce à une incontestable amélioration, j'espère me rattraper bientôt et t'en aviserai.

En dehors de cela, rien de nouveau par rapport à la théorie des névroses, mais je ne cesse de collectionner les cas et il en sortira probablement quelque chose…

Dès que je me sentirai capable de travailler, je t'enverrai une quantité d'intéressantes observations.

Je te remercie de ta lettre et t'envoie d'affectueuses pensées pour ta chère femme et toi-même,

ton

Sigm. Freud.

18

Vienne, 21-5-94.

Très cher Ami,

… Mon interprétation des névroses fait ici de moi un isolé. Ils me considèrent à peu près comme un monomane et j’ai la nette impression d’avoir abordé l’un des grands secrets de la nature. Il y a une ridicule disproportion entre l’idée qu’on a de son propre travail intellectuel et la façon dont le jugent les autres. Ainsi, le livre sur les diplégies que j’ai rédigé de bric et de broc, en m’y intéressant aussi peu que possible et en n’y consacrant qu’un minimum d’effort – ce qui était presque effronté de ma part – a obtenu un succès énorme (1) ! Les critiques s’en sont montrés satisfaits et les revues françaises, en particulier, en ont fait un grand éloge. Je viens justement de recevoir un ouvrage de Raymond, le successeur de Charcot (2), qui se contente tout simplement de reproduire mon texte, dans le chapitre consacré à la question, avec naturellement une mention élogieuse. Mais pour les travaux vraiment intéressants, tels que *VAphasie, Les idées obsessionnelles,* qui sont sur le point de paraître ou ma prochaine *Étiologie et théorie des névroses,* je ne m’attends qu’à un honorable échec. Il y a véritablement là de quoi vous déconcerter et vous remplir d’amertume. Bien des lacunes – grandes et petites – subsistent encore dans mon esprit en ce qui concerne les névroses, mais j’ai maintenant d’elles une vue d’ensemble et une conception générale. Je connais trois mécanismes : i° celui de la conversion des affects (hystérie de conversion), 20 celui du déplacement de l’affect (obsessions

(1) Freud (1893, *b).*

(2) *Le progris médical,* t. 19-20, 2' semestre, Paris, 1894. Fulgence Raymond, né en 1848, était le successeur de Charcot et publia, en collaboration avec Pierre Janbt le second volume de *Névroses et idées fixes,* 1898.

et 3° celui de la transformation de l'affect (névroses d'angoisse, mélancolie). C'est partout l'excitation sexuelle qui semble s'être modifiée, mais la cause incitante n'est pas forcément d'ordre sexuel ; je veux dire que lorsqu'il s'agit de névroses *acquises,* elles l'ont été par suite de troubles de la sexualité ; mais, chez certaines gens, les affects sexuels sont *héréditairement* perturbés, ce qui provoque l'apparition des formes correspondantes de névroses héréditaires. D'après moi, les névroses comportent quatre catégories [d'après leur étiologie] :

1. Dégénérescence ;
2. Sénilité (quelle en est la signification ?) ;
3. Conflit ;
4. Conflagration.

Le mot *dégénérescence* désigne le comportement anormal inné des affects sexuels, de telle sorte que, dans la mesure où ces affects entrent en jeu au cours de la vie du sujet, ils subissent une conversion, un déplacement ou une transformation en angoisse.

Le mot *sénilité* est clair ; il représente la dégénérescence qui se produit normalement dans la vieillesse (1).

Le *conflit* correspond à ce que je regarde comme une défense et comprend les cas de névrose acquise chez des sujets non héréditairement anormaux. C'est contre la sexualité que se dresse la défense.

Le mot *conflagration* correspond à un concept nouveau. Il s'agit alors d'états de dégénérescence aiguë (par exemple dans les intoxications graves, la fièvre, les stades préliminaires de la paralysie générale), de catastrophes, c'est-à-dire d'états où des perturbations des affects sexuels se produisent sans intervention de causes incitantes. Peut-être y découvrirons-nous l'explication des névroses traumatiques.

Le nœud, l'arc-boutant de toute l'affaire gît dans le fait que les individus normaux eux-mêmes peuvent être affectés de diverses formes de névroses s'ils subissent des dommages sexuels. Et l'on parvient à une vue plus générale en reconnaissant que là où se développe une névrose sans qu'il y ait eu de dommage sexuel, on peut déceler dès l'abord l'existence d'un trouble analogue des affects. Le terme « affect sexuel » est naturellement pris ici dans son sens le plus large, comme une excitation en quantité bien déterminée (2).

(1) Les idées de *dégénérescence* et de *conflagration* n'apparaissent pas dans les autres ouvrages de Freud, mais dans son premier article sur la névrose d'angoisse, il a traité des effets psychologiques de la sénilité (1895 *b).* Il dit : « L'angoisse chez les vieillards (retour d'âge des hommes) exige une autre explication. Ici la libido n'est pas réduite ; mais de la même manière que chez les femmes, il se produit une telle recrudescence de l'excitation somatique que le psychisme se montre relativement incapable de la surmonter. »

(2) [La notion de < quantité » est longuement discutée dans *l'Esquisse.]*

Pour étayer ma thèse, je vais te citer ici un exemple :

Il s'agit d'un homme de 42 ans beau et vigoureux. Vers la trentaine, il a été affecté d'une soudaine dyspepsie neurasthénique avec perte de 25 kilos. Depuis, il mène l'existence rétrécie du névrosé. À l'époque où survint sa dyspepsie, il était fiancé et subit un violent choc affectif du fait d'une maladie de sa fiancée. En dehors de cela, on ne découvre aucune autre perturbation d'ordre sexuel. Masturbation possible pendant une année tout au plus, entre 16 et 17 ans ; à 17 ans, relations normales, presque jamais de coït interrompu, ni excès ni continence. Il attribue lui-même la cause de ses troubles au surmenage qu'il avait imposé, jusque vers la trentaine, à sa constitution : travail intensif, boisson, cigarettes et vie

irrégulière. Toutefois, cet homme plein de force, n'ayant subi que des troubles banaux, *n'avait jamais été vraiment puissant* (jamais de 17 à 30 ans), n'était capable de pratiquer le coït qu'une seule fois et avec éjaculation précoce. Il n'avait à aucune époque réussi à tirer profit de ses succès féminins, ni à pénétrer aisément dans leur vagin. À quoi attribuer ces défectuosités ? Je ne saurais le dire. Mais on peut s'étonner de l'en voir affecté. Ajoutons que j'ai également traité deux de ses sœurs pour des névroses. L'une des deux, que j'ai guérie d'une dyspepsie neurasthénique, m'a fourni l'un de mes plus beaux succès. Avec bien des choses affectueuses à Ida et à toi-même,

ton dévoué Sigm. Freud.

Manuscrit D.

Sans date (mai 1894 ?).

DE L'ÉTIOLOGIE

ET DE LA THÉORIE DES GRANDES NÉVROSES (1)

I. – Classification

Introduction. – *Historique. Distinction progressive des névroses. Évolution de mes idées personnelles.*

A) Morphologie des névroses.

1. Neurasthénie et pseudo-neurasthénies ;

2. Névrose d'angoisse ;

3. Névrose obsessionnelle ;

(1) Freud parle de l'étiologie et de la théorie des névroses dans sa lettre du 21-5-94. Le plan D paraît avoir été écrit peu de temps auparavant.

4. Hystérie ;

5. Mélancolie, manie ;

6. Névroses complexes ou mixtes ;

7. Ramifications des névroses. Passages à l'état normal.

B) Étiologie des névroses *(avec limitation temporaire aux névroses acquises).*

1. Étiologie de la neurasthénie. – Type de neurasthénie constitutionnelle ;

2. Étiologie de la névrose d'angoisse ;

3. Étiologie de la névrose obsessionnelle et de l'hystérie ;

4. Étiologie de la mélancolie ;

5. Étiologie des névroses complexes ;

6. Les formules étiologiques fondamentales. Thèse de la spécificité.

Analyse des névroses combinées ;

7. Les facteurs sexuels et leur importance étiologique ;

8. L'examen des malades (i) ;

9. Objections et preuves ;

10. Comportement des asexués.

C) ÉTIOLOGIE ET HÉRÉDITÉ.

Les types héréditaires. – Rapport de l'étiologie avec la dégénérescence, les psychoses et la prédisposition.

II. – Théorie (2)

D) Points de contact avec la théorie de la constance. *Augmentation intérieure et extérieure croissante des stimuli. – Excitation constante et excitation éphémère. – Sommation caractéristique des excitations internes. – Réaction spécifique* [p. 336]. – *Formulation et élaboration de la théorie de constance. Rôle du moi et accumulation d'excitation* (3).

E) Processus sexuel considéré sous l'angle de la théorie de

LA CONSTANCE.

Voie que suit l'excitation dans les processus sexuels des deux sexes. – Voie que suit l'excitation sous l'influence de perturbations

sexuelles étiologiquement actives. – Théorie d'une substance sexuelle. Tableau schématique de la sexualité [pp. 94 et suiv.].

(1) Freud avait évidemment l'intention de traiter non seulement les problèmes théoriques et cliniques mais encore ceux relatifs à la technique thérapeutique, ce qu'il fit d'ailleurs peu de temps après dans le dernier chapitre des *Éludes sur l'hystérie.*

(2) Le projet que conçoit Freud d'établir la théorie des névroses sur des principes de régulation psychique n'a été réalisé que dans les écrits métapsychologiques (1911-1920).

(3) [Tous ces points ont été exposés dans la Première Partie de *L'Esquisse.]*

F) Mécanismes des névroses.

Les névroses par troubles d'équilibre dus à une décharge difficile. – Tentatives de compensation à efficacité limitée. – Mécanisme des diverses névroses par rapport à leur étiologie sexuelle. – Affects et névroses.

G) Parallélisme entre les névroses sexuelles et les névroses

DE FAIM.

H) Résumé de la théorie de constance et des théories relatives À LA SEXUALITÉ ET AUX NÉVROSES.

Place des névroses dans la pathologie. Facteurs qui les déterminent. Lois régissant leurs combinaisons. – Insuffisance psychique, évolution, dégénérescence, etc.

Manuscrit E.

Sans date (juin 1894 ?).

COMMENT NAIT L'ANGOISSE (i)

Tu as immédiatement mis le doigt sur la partie de mon plan dont je sens la faiblesse. Je ne puis dire à ce sujet que les choses suivantes :

Je me suis rapidement rendu compte que l'angoisse de mes névrosés était, en grande partie, imputable à la sexualité et j'ai en particulier observé de quelle façon le coït interrompu entraînait inévitablement chez la femme de l'angoisse névrotique. Au début, je m'engageai dans défaussés voies. Il me semblait que l'angoisse dont souffraient les malades n'était que la continuation de l'angoisse éprouvée pendant l'acte sexuel, donc en fait un symptôme hystérique. *Il est vrai que les liens entre la névrose d'angoisse et l'hystérie sont suffisamment évidents. Il peut y avoir dans le coït interrompu deux motifs d'angoisse : chez la femme, une crainte de la conception, chez l'homme, la peur de rater son exploit. Mais l'expérience m'a appris que la névrose d'angoisse apparaît aussi là où ces deux facteurs sont absents et où les sujets n'avaient aucune raison de craindre la venue d'un enfant. Donc la névrose d'angoisse ne pouvait être le prolongement d'une angoisse remémorée d'ordre* hystérique.

Une autre observation des plus importantes m'a permis d'établir

(i) Si nous avons ici inséré le manuscrit E, c'est à cause de son contenu qui semble concorder avec le reste. Une enveloppe timbrée portant la date du 6-6-1894 pourrait bien lui appartenir. Des parties très importantes de ce manuscrit concordent avec le premier travail de Freud sur la névrose d'angoisse (1895 *b).* Dans la lettre suivante Freud parle déjà du plan de cet article.

le point suivant : la névrose d'angoisse atteint aussi souvent les femmes frigides que les autres. Le fait semble remarquable mais signifie seulement que la source de l'angoisse ne doit pas être recherchée dans les faits psychiques. Il faut donc qu'elle se trouve dans le domaine physique. C'est d'un facteur d'ordre physique que dépend, dans la sexualité, l'angoisse. Mais ce facteur, quel est-il ?

Pour résoudre cette question, je me suis attaché à recueillir tous les faits où l'anxiété me semblait avoir une cause sexuelle. Ils semblent au premier abord former une bien disparate collection :

1. Angoisse survenant chez des sujets vierges *(lorsqu'ils ont fait quelque*

observation ou recueilli certains renseignements d'ordre sexuel ou qu'ils pressentent la vie sexuelle). C'est ce que confirment de nombreux exemples dans les deux sexes, mais surtout chez les femmes. Très souvent, on trouve un chaînon intermédiaire : une sensation dans les organes génitaux rappelant l'érection.

2. Angoisse chez les sujets pratiquant volontairement la continence,

chez les prudes (type de névropathes). Il s'agit là d'hommes et de femmes tatillons, fanatiques de la propreté, qui ont horreur de tout ce qui concerne la sexualité. Ces gens ont tendance à transformer leur angoisse en phobies, en actes obsédants ou en folie du doute.

3. Angoisse des gens continents par nécessité, *des femmes délaissées*

par leur mari ou insatisfaites par suite du manque de puissance de celui-ci. Cette forme de névrose d'angoisse peut certainement être acquise et est souvent, à cause de circonstances concomitantes, combinée à une neurasthénie.

4. Angoisse due au coït interrompu *chez des femmes qui s'y adonnent*

habituellement ou, fait analogue, dont les maris souffrent d'éjaculation précoce, c'est-à-dire chez des personnes dont l'excitation physique reste insatisfaite.

5. Angoisse chez des hommes pratiquant le coït interrompu *et surtout*

chez ceux qui, après de multiples excitations sexuelles, et malgré l'érection ne pratiquent pas le coït.

6. Angoisse des hommes qui s'astreignent au coït au-delà de leur désir

ou de leur force.

7. Angoisse des hommes que certaines circonstances obligent à rester

continents : *jeunes hommes, par exemple, ayant épousé des femmes plus âgées qu'eux dont ils ont horreur, ou neurasthéniques, que leur occupation intellectuelle a détournés de la masturbation sans qu'ils aient trouvé, dans le coït, quelque compensation, hommes dont la puissance décline et qui s'abstiennent d'avoir des rapports avec leur femme à cause de sensations* [*désagréables]* post coïtum.

Dans les autres cas, le lien entre Vangoisse et la sexualité ne semblait pas aussi évident, bien qu'il fût possible de le mettre théoriquement en lumière.

Comment combiner tous ces cas individuels ? C'est le facteur de la continence qui y est le plus fréquent. Instruit par le fait que le coït interrompu *engendre de l'angoisse même chez des frigides, on pourrait dire qu'il y a là* accumulation de tension sexuelle physique *et que cette accumulation est due à une décharge entravée. Ainsi la névrose d'angoisse, comme l'hystérie, est une névrose due à me excitation endiguée, ce qui explique la similitude des deux maladies. L'angoisse ne se manifestant nullement dans ce qui a été accumulé, on peut exprimer cet état de choses en disant qu'elle découle d'une* transformation *de la tension accumulée.*

Ajoutons ici les informations simultanées que nous avons pu obtenir sur le mécanisme de la mélancolie. Il arrive très souvent que les mélancoliques soient des frigides [v. pp. 91 et suiv.]. *Ils ne ressentent pas le besoin du coït dont ils ne tirent aucune sensation, mais aspirent ardemment à l'amour sous sa forme psychique. Nous*

pourrions dire qu'ils éprouvent une grande tension érotique psychique ; lorsque cette dernière vient à s'accumuler sans qu'une décharge se réalise, la mélancolie fait son apparition. Il s'agirait donc, en ce cas, d'un pendant à la névrose d'angoisse.

Quand il y a accumulation de tension sexuelle physique, *nous avons affaire à une névrose d'angoisse.*

Quand il y a accumulation de tension sexuelle psychique, *nous nous trouvons en présence d'une mélancolie.*

Mais pourquoi cette accumulation de tension provoque-t-elle de l'angoisse ? Il conviendrait ici d'étudier le mécanisme normal de décharge d'une tension accumulée. Le second cas qui se présente à nous est celui d'une excitation endogène. *La question de l'excitation* exogène *[premier* car] *n'est pas aussi compliquée. La source d'excitation se trouve au dehors et provoque dans le psychisme un surcroît de tension qui se décharge suivant sa quantité. Toute réaction capable de réduire de cette quantité l'excitation psychique est suffisante.*

Les choses se passent différemment dans le cas d'une tension endogène dont la source se trouve au-dedans du corps du sujet (faim, soif ou pulsion sexuelle). Dans ce cas, seules les réactions spécifiques *sont utiles, celles qui empêchent une production ultérieure d'excitation dans l'organe terminal intéressé, quelle que soit la somme d'effort nécessaire pour y parvenir* (1). *Il nous est permis de supposer que la tension endogène peut croître de façon continue ou discontinue mais qu'elle ne se perçoit que lorsqu'elle atteint un certain* seuil. *Ce n'est qu'à partir de ce*

(1) [Ces vues sont exposées dans *L'Esquisse.] seuil qu'elle se trouve* psychiquement *utilisée en prenant contact avec certains groupes de représentations qui, ensuite, produisent l'action remédiante spécifique. Ainsi, une tension sexuelle physique, portée au-dessus d'un certain degré suscite de la libido psychique, qui alors prépare le coït, etc. Si la réaction spécifique ne se produit pas, la*

tension physicopsychique (l'affect sexuel) augmente à l'excès, mais bien qu'elle devienne gênante, rien ne suffit encore à motiver sa transformation. Toutefois, dans la névrose d'angoisse, une transformation se réalise, ce qui porte à croire que le déréglage s'est réalisé de la façon suivante : la tension physique accrue atteint le seuil qui permet de susciter un affect psychique, mais en pareil cas et pour une raison quelconque, la connexion psychique qui lui est offerte demeure insuffisante ; l'affect psychique ne peut se produire, parce que certaines conditions psychiques font partiellement défaut, d'où transformation en angoisse de la tension qui n'a pas été psychiquement « *liée* » (1).

Si l'on admet jusque-là cette théorie, il faut alors reconnaître qu'il y a dans la névrose d'angoisse une insuffisance d'affect sexuel, de libido psychique. *C'est d'ailleurs ce que vient confirmer l'observation. Quand nous attirons l'attention de nos patientes sur cette question, elles ne manquent jamais de s'indigner et déclarent que, bien au contraire, elles ne ressentent plus aucun désir sexuel, etc. Les patientes reconnaissent avoir noté que, depuis l'apparition de leur angoisse, elles n'ont plus éprouvé de désirs sexuels.*

Voyons maintenant si ce mécanisme se retrouve bien dans les cas énumérés plus haut :

1. Angoisse des vierges. – *Ici le champ de représentations où doit déboucher la tension physique n'existe pas encore ou est insuffisant ; en outre, il faut y ajouter un autre facteur, un rejet psychique de la sexualité qui constitue un résultat secondaire de l'éducation. L'hypothèse se trouve ici très bien confirmée.*

2. Angoisse des prudes. – *Il y a défense, refus psychique total qui rend impossible toute élaboration de la tension sexuelle. C'est là qu'il faut ranger les obsessions banales. Nouvelle confirmation de l'hypothèse.*

3. Angoisse due a une continence forcée. – *Elle est, à vrai dire, identique à la précédente puisque, en pareil cas, les femmes, pour*

échapper à la tentation, opposent généralement un refus psychique. Ce rejet est ici occasionnel tandis que, dans le cas précédent, il est intrinsèque.

4. Angoisse due chez la femme au coït interrompu. – *Le mécanisme est ici plus simple. Nous avons affaire à une excitation endogène qui ne s'est pas produite spontanément, mais qui vient du dehors et ne suffit pas à produire un affect psychique. Il se fait artificiellement*

(1) [Voir au sujet de ce « lien » *L'Esquisse.] une coupure entre l'acte physico-sexuel et son élaboration psychique. Quand ensuite la tension endogène s'accroît encore d'elle-même, elle ne peut subir aucune élaboration et produit de l'angoisse.*

Ainsi au refus psychique *se substitue une* coupure psychique *et la tension endogène est remplacée par une tension provoquée.*

5. Angoisse due chez les hommes au coït interrompu ou réservé. – *Le cas du* coïtus reservatus *est le plus clair. Le coït interrompu peut, dans une certaine mesure équivaloir à ce dernier. Nous avons ici encore affaire à une diversion psychique, étant donné que l'attention se porte ailleurs et se trouve détournée de l'élaboration d'une tension physique. Cette explication du coït interrompu a probablement besoin d'être plus approfondie.*

6. Angoisse découlant d'une puissance diminuée ou d'une libido insuffisante. – *Si la transformation de la tension physique en angoisse n'est pas due à la sénilité, on l'explique en disant qu'elle est due à une impossibilité pour le sujet d'amasser assez de désir psychique pour réaliser son acte sexuel.*

7. Angoisse attribuable au dégoût. Neurasthéniques chastes. – *Dans le premier cas, aucune explication n'est nécessaire. Dans le second cas, il peut s'agir d'une névrose d'angoisse à forme atténuée, puisque celle-ci ne se développe pleinement et normalement que chez des hommes puissants. Peut-être le système nerveux du neurasthénique ne tolère-t-il pas une accumulation de tension*

physique, puisque la masturbation implique l'accoutumance à un manque fréquent et total de tension.

Dans l'ensemble, ma théorie tient assez bien. La tension sexuelle se transforme en angoisse dans les cas où, tout en se produisant avec force, elle ne subit pas l'élaboration psychique qui la transformerait en affect, phénomène dû soit à un développement imparfait de la sexualité psychique, soit à une tentative de répression de cette dernière (c'est-à-dire à une défense), soit encore à une désagrégation, soit enfin à l'instauration d'un écart devenu habituel entre la sexualité physique et la sexualité psychique. Ajoutons encore à cela une accumulation de tension physique et le rôle joué par les obstacles qui empêchent une décharge vers le domaine psychique.

Mais pour quelle raison se produit-il justement de *l'angoisse* ? Celle-ci consiste en une sensation d'accumulation d'un autre stimulus endogène – le stimulus qui nous pousse à respirer et qui ignore toute autre élaboration psychique ; ainsi, l'angoisse peut correspondre à n'importe quelle tension physique accumulée.

De plus, en considérant de plus près les symptômes d'une névrose d'angoisse, nous y découvrons les fragments disjoints de la grande attaque d'angoisse : simple dyspnée, simples palpitations, simple sensation d'angoisse et combinaison de toutes ces manifestations.

Une observation plus précise montre qu'il s'agit là des voies d'innervation qu'emprunte normalement une tension physico-sexuelle, même quand elle a subi une élaboration psychique. La dyspnée, les palpitations accompagnent le coït alors qu'elles ne sont généralement utilisées que comme moyens accessoires de décharge, elles ne constituent ici, pour ainsi dire, que le seul débouché de l'excitation. Ainsi, dans la névrose d'angoisse, comme dans l'hystérie, il se produit une sorte de « conversion » (ce qui révèle une nouvelle similitude entre les deux maladies). Toutefois, dans l'hystérie c'est une excitation *psychique* qui emprunte une mauvaise

voie en menant à des réactions somatiques. Dans la névrose d'angoisse, au contraire, c'est une tension *physique* qui ne peut réussir à se décharger psychiquement et qui continue, par conséquent, à demeurer dans le domaine physique. Les deux processus sont extrêmement souvent combinés.

Voilà où j'en suis arrivé aujourd'hui. Il reste bien des lacunes à combler, tout semble incomplet, quelque chose y manque. Mais les fondements m'en semblent exacts. Naturellement, le travail ne saurait encore être publié. Suggestions, compléments, et même objections et éclaircissements seront accueillis avec la plus vive gratitude.

Bien cordialement à toi,

ton

Sigm. Freud.

19

22-6-94.

Très cher Ami,

Ta lettre que je viens de lire m'a remis en mémoire une dette dont je m'apprêtais, de toutes façons, à m'acquitter. J'avais aujourd'hui laissé de côté mes rares clients pour rédiger quelques notes, mais au lieu de cela, je m'apprête à t'écrire une longue lettre sur « la théorie et la vie ».

Tu m'as fait plaisir en me disant que mon travail sur l'angoisse ne te paraît pas encore au point, puisque cette opinion fait écho à la mienne. Tu es d'ailleurs le seul à avoir pris connaissance de cet exposé. Je vais le laisser de côté jusqu'au moment où je posséderai de plus amples informations. Jusqu'à présent, je n'ai pas avancé et suis obligé d'attendre que la lumière me vienne d'un côté ou d'un autre. J'aimerais publier un travail préliminaire sur la distinction à établir entre la névrose d'angoisse et la neurasthénie ; mais il

faudrait alors approfondir la théorie et l'étiologie et il vaut mieux m'en abstenir. J'ai continué à étudier la théorie de la conversion et ai mis en lumière ses connexions avec l'autosuggestion, mais cela non plus n'est pas achevé, et sera aussi mis de côté. Le travail que je fais avec Breuer comprend « Cinq histoires de malades », un exposé de lui (« Résumé », « Étude critique ») sur les théories relatives à l'hystérie – dans lequel je ne suis pour rien – et un chapitre de mon cru que je n'ai pas encore commencé sur la thérapeutique (i).

Mes enfants sont maintenant en parfaite santé, à l'exception de Mathilde qui me donne quelque souci. Ma femme est gaie et bien portante, tout en n'ayant pas très bonne mine. C'est que nous sommes en train de devenir vieux, un peu prématurément pour les enfants.

En somme, je ne fais que penser tout le jour aux névroses, mais depuis que mes relations scientifiques avec Breuer ont cessé, j'en suis réduit à moi-même et c'est pourquoi tout avance si lentement.

Avec mes pensées affectueuses pour toi et ta chère femme,

ton dévoué Sigm. Freud.

20

Reichenau, 18-8-94.

Très cher Ami,

Me voici de retour à la maison après une réception magnifique que m'a réservée la troupe florissante des mioches et je conserve un arrière-goût des charmantes journées de Munich. À certains moments, la vie peut encore sembler belle…

Quelques heures après mon retour, un léger cas de névrose s'est présenté à la maison et je l'ai autorisé à y rester. Je tiens à te le décrire sans plus tarder, non pas pour que tu te jettes dessus, mais pour que tu le lises plus tard, à un moment de loisir, en même temps que bien d'autres de mes productions.

Pensées les plus affectueuses à toi et à Mme Ida. Je garde l'impression que notre séparation est loin d'être encore complète,

ton dévoué Sigm. Freud.

(1) Voir le dernier chapitre des *Études sur l'hystérie* : « De la psychothérapie de l'hystérie. »

Manuscrit F.

Le 18 août 94.

Compilation III (i)

N° 1.

Névrose d'angoisse : prédisposition héréditaire.

M. K., 27 ans.

Père soigné pour une mélancolie sénile. Une sœur O... atteinte d'une belle névrose d'angoisse compliquée, bien analysée. Tous les K... sont des névrosés bien doués. Cousin du DT K... de Bordeaux. Bien portant jusqu'à une époque récente. Souffre d'insomnies depuis neuf mois ; en février et mars, terreurs nocturnes avec palpitations, excitabilité générale progressivement croissante, puis rémission grâce à des manœuvres militaires qui lui firent grand bien. Il y a trois semaines de cela, un beau soir, accès subit d'angoisse non motivée, accompagné d'une sensation de congestion s'étendant de la poitrine à la tête. D'après le malade cet accès signifie que quelque chose d'horrible est sur le point de se produire ; mais absence d'oppression, palpitations légères seulement. Ensuite, répétition de ces accès dans la journée et au déjeuner. A consulté un médecin il y a quinze jours ; amélioration mais non guérison par le bromure ; sommeil satisfaisant. Au cours des deux dernières semaines, courts accès de dépression aiguë rappelant une totale apathie, mais ne persistant que quelques minutes. Ici à R..., amélioration. Sensation de pression dans la région occipitale.

Le malade aborde spontanément les questions sexuelles. Il s'est épris, il y a un an, d'une jeune fille coquette. Il ressentit un

grand choc en apprenant qu'elle était engagée ailleurs. Actuellement, il n'est plus amoureux et attache peu d'importance à cette histoire. En outre, il s'adonna entre 13 et 16 ou 17 ans à une masturbation modérée, dit-il, après avoir été séduit à l'école. Pas d'excès sexuels. Par peur de quelque contamination, il se sert, depuis deux ans et demi, de capotes anglaises, mais se sentant souvent épuisé ensuite, il qualifie ce genre de rapports de coït « *forcé* » *et fait observer que sa libido a bien décru depuis un an. Ses relations avec la jeune fille en question l'avaient beaucoup excité alors (sans attouchements ni autre chose). Son premier accès nocturne (en février) se produisit deux jours après un coït, son premier accès d'angoisse le*

(i) Ces deux observations sont en rapport avec les idées relatives à la * formule étiologique », que Freud a développées en 1895 dans *Réponse aux critiques soulevées par mon article sur la névrose d'angoisse* et surtout dans *Hérédité et étiologie des névroses,* 1896. [Le chiffre indique certainement que d'autres notes cliniques ont disparu.] *soir d'un jour où il avait eu des rapports sexuels ; depuis trois semaines il demeure continent. C'est un homme tranquille, tendre et, en dehors de cela, bien portant.*

18-8-94.

Analyse critique du n° i.

Un fait nous frappe quand nous tentons d'expliquer le cas de M. K..., c'est celui de son hérédité chargée. Son père souffre de mélancolie (peut-être de mélancolie anxieuse) ; sa sœur, que je connais bien, est atteinte d'une névrose d'angoisse typique, que j'aurais certainement, si je n'avais eu des renseignements, pris pour une névrose acquise. Tout cela nous donne motif à réflexion sur l'hérédité. Sans doute n'existe-t-il dans la famille K... qu'une simple « *prédisposition* », *une tendance à éprouver des troubles toujours plus graves, correspondant à l'étiologie typique, mais aucune* « *dégénérescence* ». *Il est ainsi permis de supposer que, chez M.*

K…, une légère névrose d'angoisse émane d'une étiologie bénigne. En jugeant sans idées préconçues, où donc chercher cette étiologie ?

Il m'apparaît d'abord que nous avons affaire à une faible sexualité. La libido de cet homme est depuis quelque temps en décroissance. L'emploi des préservatifs l'amène à considérer l'acte sexuel comme quelque chose de forcé et la volupté comme imaginaire. Là se trouve sans aucun doute le nœud de toute l'histoire. Il éprouve après l'acte un certain épuisement et note, comme il le dit, que ses accès d'angoisse se sont produits, l'un deux jours après les rapports sexuels, l'autre le même soir.

La coïncidence d'une libido réduite avec une névrose d'angoisse cadre très bien avec ma théorie. Il s'agit d'une maîtrise psychique insuffisante de l'excitation sexuelle somatique (v. Man. G), insuffisance existant depuis longtemps et qui permet à l'angoisse de surgir lors de toute augmentation occasionnelle de l'excitation somatique.

D'où provient cette faiblesse psychique ? La masturbation juvénile n'y jouant qu'un faible rôle, ne saurait produire pareil effet et ne semble nullement avoir dépassé la mesure ordinaire. Les relations de M. K… avec la jeune fille qui l'avait sensuellement beaucoup troublé semblent mieux faites pour provoquer des troubles de ce genre. Ce cas, en effet, rappelle les névroses auxquelles nous avons affaire chez des gens restés trop longtemps fiancés. Mais il est surtout indéniable que la peur d'une contamination, la décision d'utiliser une capote anglaise, ont fourni le motif de ce que j'ai dit être le facteur de séparation entre le psychique et le somatique. L'effet semble être identique à celui qui résulte du coït interrompu. En résumé, M. K…, qui jouit d'une excellente santé physique et dont les réactions sexuelles aux stimuli sont normales, a lui-même favorisé son propre affaiblissement sexuel psychique en se dégoûtant du coït, d'où

production d'angoisse. Ajoutons à cela que le fait de prendre des précautions au lieu de chercher à se procurer, grâce à des relations plus sûres et plus saines, des satisfactions bien appropriées, suffit à démontrer la faiblesse de sa sexualité. Son hérédité est, il est vrai, chargée et le facteur étiologique est, dans son cas, qualitativement important, mais ces désavantages auraient été aisément tolérés par un homme sain, c'est-à-dire vigoureux.

Notons, dans ce cas, l'intéressante apparition au cours d'accès de courte durée, de sentiments mélancoliques typiques. Voilà qui doit avoir une importance théorique en rapport avec la névrose d'angoisse due à la scission. Mais actuellement, je ne puis que le signaler.

20 août 94.

No 2.

M. v. F…, Budapest, 44 ans.

Bonne santé physique, se plaint d'une « perte d'entrain, de ressort, incompréhensible à son âge ». Dans cet état, tout lui devient indifférent, le travail lui pèse, il se sent las et triste. En même temps, il éprouve une grande lourdeur de tête, aussi bien dans la région frontale qu'à l'occiput. Sa digestion se fait mal, les aliments lui répugnent, il se plaint de fermentations et de paresse intestinale. Le sommeil également semble troublé.

Toutefois, cet état est nettement intermittent et ne persiste, chaque fois que pendant quatre ou cinq jours pour disparaître progressivement. Des flatulences avertissent le malade de Vapparition prochaine de sa faiblesse nerveuse. Certaines rémissions durent de douze à quatorze jours, quelquefois plusieurs semaines et certaines bonnes périodes se sont même prolongées pendant des mois. Il soutient qu'il en est ainsi depuis vingt-cinq ans. Dans ce cas comme dans tant d'autres, il faut commencer par tracer un tableau clinique de ses symptômes parce qu'il continue avec monotonie à geindre et à affirmer qu'il s'est totalement désintéressé des autres

événements. C'est donc que cette forme mal déterminée des accès entre dans le tableau clinique, comme aussi leur irrégulière apparition. Naturellement, il attribue son état à sa mauvaise digestion…

État organique satisfaisant. Aucun souci pesant, aucune émotion grave. En ce qui concerne la sexualité : masturbation de 12 à 16 ans, plus tard relations régulières avec les femmes qui, du reste, ne l'attirent pas outre mesure. Marié depuis quatorze ans ; deux enfants seulement, le cadet âgé de 10 ans. Pendant le temps séparant les deux naissances et depuis, il a fait usage de préservatifs, sans user d'autres techniques. Sa puissance décroît nettement depuis quelques années ; rapports sexuels tous les douze à quatorze jours et souvent moins fréquents encore. Il reconnaît se sentir las et misérable après emploi de préservatifs, mais pas immédiatement après, deux jours plus tard seulement. Il veut dire, explique-t-il, que ses malaises digestifs surviennent deux jours plus tard. Pourquoi se sert-il donc de préservatifs ? Parce qu'il ne faut pas avoir trop d'enfants ! [Il en a] 2.

Analyse critique.

Cas léger mais tout à fait caractérisé de dépression périodique et de mélancolie (i). *Symptômes : apathie, inhibition, lourdeur de tête, dyspepsie, insomnies. Le tableau est complet.*

Il y a là une évidente analogie avec la neurasthénie et l'étiologie en est identique. J'ai affaire, en ce moment, à des cas semblables. Il s'agit de masturbateurs (exemple, M. A…) et de gens ayant une mauvaise hérédité. Les von F… sont des psychopathes avérés. Nous avons là un cas de mélancolie neurasthénique à laquelle doit s'appliquer la théorie de la neurasthénie.

Il est tout à fait possible que le point de départ d'une semblable mélancolie légère se trouve, chaque fois, dans l'acte sexuel, qu'il y ait exagération de ce dicton physiologique : omne animal post coitum triste. *Les intervalles de temps concorderaient :*

tout éloignement de chez lui, tout traitement, agissent favorablement sur cet homme, parce qu'il échappe ainsi aux rapports sexuels. Comme de juste, il déclare être fidèle à sa femme. Le fait de se servir de préservatifs prouve sa faible puissance, présente quelque analogie avec les pratiques masturbatoires et agit en facteur motivant de la mélancolie.

21

Reichenau, 29-8-94.

Très cher Ami,

… Aujourd'hui lundi je n'ai noté que peu de cas seulement (2) : *N° 3.*

Dr Z…, médecin, 34 ans, souffre depuis des années de troubles oculaires : phosphènes, éblouissements, scotomes, etc. Ils ont énormément augmenté depuis quatre mois (c'est-à-dire depuis son mariage), jusqu'à rendre tout travail impossible. À l'arrière-plan, masturbation depuis l'âge de 14 ans, poursuivie jusqu'en ces dernières années. Mariage non consommé. Puissance sexuelle très diminuée. Procédure de divorce en cours.

Cas banal d'hypocondrie organique chez un masturbateur en période d'excitation sexuelle. Il est intéressant de noter combien la formation médicale peut rester superficielle.

(1) Nous parlerions aujourd'hui de dépression et non de mélancolie.

(2) Le jour évidemment où Freud, quittant son séjour estival, se rendait i Vienne pour y recevoir des clients.

N° 4.

M. D…, neveu de Mme A… qui mourut hystérique. Famille de névrosés. Vingt-huit ans, souffre depuis quelques semaines de lassitude, lourdeur de tête, jambes flageolantes, puissance

amoindrie, éjaculation précoce, perversion naissante : les très jeunes filles l'attirent plus que les femmes adultes.

Il dit que sa puissance a toujours été capricieuse et reconnaît s'être masturbé, mais pas longtemps. Depuis quelque temps, il est resté continent. Auparavant, états d'anxiété le soir.

A-t-il tout confessé ?...

Moebius vient de publier une brochure intitulée *Études neurologiques* (1). Il s'agit d'un ensemble de petits articles anciens, fort bien faits et importants au point de vue de l'hystérie. C'est, parmi les neurologues, celui qui possède le cerveau le mieux organisé ; par bonheur il n'est pas sur la piste de la sexualité.

Je m'aperçois que je n'ai vraiment rien à dire ! Quand je serai de retour à Vienne, mon éditeur (2) me sautera certainement à la gorge. Ne pourrais-je alors lui offrir un article critique sur *La migraine* de M... (3) ? Tu devrais, à ce propos, me faire parvenir quelques-unes de tes observations. Dès que tu te sentiras mieux, ne vas-tu pas sortir de tes tiroirs ton essai sur les histoires gastro-menstruelles (4) ? C'est ce dont les praticiens ont besoin.

Sigm.

Manuscrit G.

(Non daté) [*7-1-1895*] (5).

LA MÉLANCOLIE I

Les faits à étudier semblent être les suivants :

a) *Des rapports évidents existent entre la mélancolie et l'anesthésie [sexuelle]. C'est ce que prouvent : 1° L'existence, chez un grand nombre de*

(1) MObius, Leipzig, 1894.

(2) Le Dr Paschkis qui publiait le *Wiener klinische Rundschau* auquel Freud collaborait régulièrement.

(3) Il s'agit probablement d'un travail de Meynert.

(4) Ce travail de Fliess, maintes fois mentionné, avait, sur la demande de ce dernier, été remis à la *Wiener klin. Rundschau.* Voir Introduction, p. 4.

(5) Ce manuscrit ne porte pas de date, mais le timbre de l'enveloppe dans laquelle il se trouvait indique probablement qu'il a été expédié le 7-1-95, après une entrevue avec Fliess à la Noël 1894. Conformément à l'ancienne terminologie allemande, *mélancolique, d'un long passé d'anesthésie ; 2° la constatation que tout ce qui provoque l'anesthésie encourage le développement de la mélancolie ; et 3° l'existence d'une certaine catégorie de femmes psychiquement très exigeantes, dont le désir se transforme très aisément en mélancolie, et qui sont anesthésiques.*

b) *La mélancolie peut se produire comme une augmentation de la neurasthénie par masturbation.*

Freud, dans ce court exposé, se sert du mot « mélancolie » pour désigner tous les états de dépression, même légers ou les états de morosité. Freud découvrit rapidement que cette tentative pour faire dériver la « mélancolie » d'une réaction aux excitations sexuelles était peu concluante. Dès 1896, dans les *Weitere Bemerkungen über die Abwehr Neuro-psychosen,* 1896 6, il dit que la * mélancolie périodique » se réduit, avec une fréquence insoupçonnée, en affects et idées obsessionnels et peuvent ainsi s'expliquer par la nature même des conflits névrotiques obsessionnels. Un peu plus tard, il reconnut s'être entièrement trompé (voir aussi la lettre n° 102). De ces observations cliniques l'on n'a retenu que ce qui put ultérieurement être traduit en langage de la théorie de la libido, surtout dans le parallèle entre le deuil et la mélancolie. Freud s'en est servi encore dans l'épilogue de la *Discussion sur le suicide* où il s'en réfère au travail d'Abraham sur le même sujet (Abraham, 1912). Le premier des deux articles (1895 *b)* sur la névrose d'angoisse nous a fait connaître les conceptions théoriques sur lesquelles s'appuyait Freud dans ce manuscrit. Il fut

édité quelque temps après avoir été écrit. Voici ce que dit Freud : « Une excitation sexuelle somatique se produit, de façon probablement continue dans l'organisme mâle arrivé à maturité, excitation qui agit périodiquement comme stimulus psychique. Pour nous exprimer plus clairement, disons que cette excitation somatique sexuelle se traduit par une pression sur les parois des vésicules séminales pourvues de terminaisons nerveuses ; l'excitation ne cessera de croître mais ce n'est qu'après avoir atteint un certain degré qu'elle deviendra capable de surmonter la résistance qui l'empêche d'atteindre le cortex cérébral et de se manifester sous forme de stimulus psychique. Après quoi, le groupe de représentations sexuelles présentes dans le psychisme va se charger d'énergie et c'est à ce moment que s'instaurera un état psychologique de tension libidinale qui va susciter le besoin de décharge. Le soulagement ne peut se réaliser que par un acte *spécifique* ou *adéquat.* En ce qui concerne l'instinct sexuel mâle, cet acte approprié est un réflexe spinal compliqué aboutissant à une décharge de tension dans ces terminaisons nerveuses et à tous les processus psychiques préliminaires entraînant ce réflexe. Rien en dehors de l'acte adéquat ne saurait donner ce résultat, car l'excitation sexuelle somatique, quand elle atteint son point culminant, se transforme continuellement en excitation psychique. L'acte destiné à débarrasser les terminaisons ne.veuses de leur vive tension et à supprimer l'excitation somatique présente doit absolument se produire, pour permettre aux voies subcorticales de rétablir leur résistance… Chez la femme, il faut aussi supposer l'existence d'une excitation somatique sexuelle et admettre la possibilité d'un état où cette excitation se transforme en stimulus psychique, état éveillant la libido et le besoin de l'acte spécifique auquel se lie la volupté. Toutefois, nous ne sommes pas en mesure d'établir ce que peut être le processus capable d'être comparé à la décharge de tension dans les vésicules séminales.

Ces vues se trouvent encore développées dans le manuscrit G et un tableau schématique (v. p. 94) les illustre. L'auteur tente aussi de trouver une explication purement physiologique de la différence entre les fonctions sexuelles mâle et femelle. Sans doute a-t-il, en ce domaine, été influencé par Fliess qui, ici comme ailleurs, a dû pousser Freud à découvrir des raisons physiologiques.

c) *La mélancolie se combine typiquement avec une angoisse grave.*

d) *C'est la forme périodique ou cyclique héréditaire de la mélancolie qui semble constituer le cas typique et extrême de cette maladie.*

II

Avant d'être en mesure d'utiliser ce matériel, nous devons nous procurer de solides points d'appui. C'est ce que les considérations suivantes semblent devoir nous fournir :

a) *L'affect qui correspond à la mélancolie est celui du deuil, c'est-à-dire le regret amer de quelque chose de perdu. Il pourrait donc s'agir, dans la mélancolie, d'une perte—d'une perte dans le domaine de la vie pulsionnelle ;*

b) *La névrose alimentaire parallèle à la mélancolie est l'anorexie. L'anorexie des jeunes filles – qui est un trouble bien connu – m'apparaît, après observation poussée, comme une forme de mélancolie chez des sujets à sexualité encore inachevée. La malade assure ne pas manger simplement parce qu'elle n'a pas faim. Perte d'appétit – dans le domaine sexuel, perte de libido.*

Peut-être pourrait-on partir de l'idée suivante : la mélancolie est un deuil provoqué par une perte de libido.

Reste à savoir si cette formule peut expliquer l'apparition de la mélancolie et les particularités des mélancoliques. Nous en discuterons en nous reportant au schéma sexuel (fig. 1).

III (I)

Nous verrons maintenant, d’après le schéma sexuel dont je me suis souvent servi, les conditions dans lesquelles l’excitation du groupe sexuel psychique (Ps. S.) (2) *est en diminution. Deux cas peuvent se présenter : 1*) *La production d’excitation sexuelle somatique (S. S.) décroît ou cesse ; ou 2) La tension sexuelle est détournée du groupe sexuel psychique (Ps. S.).*

Le premier cas, celui où cesse la production d’excitation sexuelle somatique (S. S.), est probablement ce qui caractérise la véritable mélancolie banale grave, *avec ses retours périodiques, ou aussi la mélancolie cyclique, dans laquelle alternent des périodes de recrudescence et de*

(1) Quelques-unes des idées formulées ici ont été exposées avec plus de clarté dans *Les trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905) (Le problème de l’excitation sexuelle). Les questions dont Freud traite ici s’expliquent mieux par le concept de la libido considérée comme « énergie psychique des pulsions sexuelles ».

(2) [Le groupe de représentations avec lequel la tension physique sexuelle entre en contact une fois qu’elle a atteint un certain degré et qui, ensuite, agit psychiquement sur la tension. Ici comme ailleurs, Freud fait usage de nombreuses abréviations qui ne sont pas toujours uniformes et n’ont pas rendu la tâche facile à l’annotateur. Ainsi dans ce passage, Freud lui-même explique que « Ps. S. » signifie « groupe sexuel psychique », mais quelques lignes plus bas, il emploie dans le même sens les lettres « Ps. G. ».] *diminution de cette production. D’autre part, selon la théorie, une masturbation excessive entraîne une décharge trop poussée de l’organe terminal T et l’excitation y devient alors trop faible. Nous pouvons en conclure qu’une masturbation excessive affecte la production de l’excitation sexuelle somatique (S. S.) et entraîne un affaiblissement durable du groupe sexuel*

Schéma sexuel

Dans le texte original, toutes les lignes, sauf les pointillées, ont été tracées en rouge

psychique. Nous aurons alors affaire à une mélancolie neurasthénique.

Dans le cas où la tension sexuelle est détournée du groupe sexuel psychique alors que la production d'excitation sexuelle somatique (S. S.) demeure inchangée, il faut admettre que cette dernière est utilisée ailleurs – à la limite [entre le somatique et le psychique (v.fig. 1)]. Or c'est là la condition déterminant l'angoisse, si bien que ce cas correspond à la mélancolie anxieuse, forme mixte de névrose d'angoisse et de mélancolie.

Nous avons ainsi expliqué les trois formes de mélancolie qu'il convient de différencier.

IV

Comment expliquer le rôle si important de l'anesthésie dans la mélancolie ?

Voici quelles sont, d'après le schéma, les diverses sortes d'anesthésies.

L'anesthésie consiste toujours en une absence des sensations voluptueuses (V) qui, après l'acte réflexe de décharge de l'organe terminal, devraient trouver leur voie vers le groupe sexuel psychique. Le degré des sensations voluptueuses correspond à l'intensité de la décharge.

a) *L'organe terminal n'a pas une charge suffisante, d'où décharge faible dans le coït. La volupté V est très faible. Cas de la frigidité.*

b) *La voie menant de la sensation à l'acte réflexe est endommagée, de telle sorte que l'action n'est pas suffisamment puissante. En pareil cas, décharge et sensations voluptueuses sont faibles. Cas de l'anesthésie masturbatoire, de l'anesthésie dans le coït interrompu, etc.*

c) *Tout se passe bien au niveau bas. Mais les sensations voluptueuses ne parviennent pas jusqu'au groupe sexuel psychique parce qu'elles sont connectées dans une autre direction (liées au dégoût, à une défense). Nous avons affaire à une anesthésie hystérique rappelant tout à fait l'anorexie hystérique (dégoût).*

Dans quelle mesure l'anesthésie favorise-t-elle la mélancolie ?

Dans le cas a, *celui de la frigidité, l'anesthésie ne constitue pas la cause de la mélancolie mais l'indice d'une prédisposition à celle-ci, ce qui concorde avec le fait* a *i° cité au début de ce chapitre, pages 91-92 ; dans certains autres cas, l'anesthésie constitue bien la cause de la mélancolie parce que le groupe sexuel psychique est renforcé par l'apport de sensations voluptueuses et affaibli quand ces dernières font défaut. (Se rappeler la théorie générale relative à la*

liaison de l'excitation dans la mémoire) (i). *S'en référer au fait* a *2° page 92.*

Il s'ensuit que l'on peut être anesthésique sans tomber dans la mélancolie ; la mélancolie est liée à une absence d'excitation sexuelle somatique (S. S.), tandis que l'anesthésie est due à l'absence de sensations voluptueuses. Mais l'anesthésie constitue un indice de mélancolie ou

(i) Voir *L'Esquisse,* p. 398 sq.

une préparation à cette maladie, puisque le groupe sexuel psychique est tout aussi affaibli par l'absence de sensations voluptueuses que par le défaut d'excitation somatique sexuelle.

V

Il convient de se demander pour quelle raison l'anesthésie est si souvent l'apanage des femmes. *Ce fait tient au rôle passif qui est dévolu à celles-ci. L'homme anesthésique ne tarde pas à renoncer aux rapports sexuels, mais, pour la femme, il n'y a pas le choix. C'est pour deux motifs qu'elle devient plus facilement anesthésique :*

1) Toute l'éducation s'efforce de n'éveiller en elle aucune excitation sexuelle somatique (S. S.) mais tend à transformer en stimulipsychiques toutes les excitations qui pourraient y aboutir, c'est-à-dire à faire dévier vers le groupe sexuel psychique la voie pointillée venant de l'objet sexuel (fig. 1). En effet, si l'excitation physique sexuelle devenait intense, le groupe sexuel psychique (Ps. G.) acquerrait bientôt une telle force que, par une réaction spécifique semblable à celle de l'homme, l'objet sexuel serait amené en position favorable. Mais l'on veut que l'arc de la réaction spécifique fasse défaut chez la femme et, par contre, on exige d'elle des actions spécifiques permanentes pour provoquer l'individu masculin à l'action spécifique. La tension sexuelle doit donc, chez la femme, être maintenue à un niveau bas et son accès au groupe sexuel psychique est rendu aussi difficile que possible tandis que l'indispensable force de ce groupe lui est fournie d'une autre façon.

Si, alors, un état de désir s'instaure dans le groupe sexuel psychique, celui-ci peut aisément se transformer en mélancolie, l'organe terminal se trouvant à un niveau bas. Le groupe sexuel psychique ne peut lui-même disposer que d'une faible résistance. Il s'agit ici d'un type de libido non parvenu à maturité, juvénile, et les femmes exigeantes et frigides dont nous avons parlé plus haut ne sont que la continuation de ce type.

2) Les femmes arrivent bien souvent à l'acte sexuel (ou au mariage), sans être amoureuses – c'est-à-dire avec une faible excitation sexuelle somatique (S. S.) et une faible tension dans l'organe terminal. Elles sont alors frigides et le demeurent.

Un niveau bas de tension dans l'organe terminal semble être le motif prédisposant majeur de la mélancolie. Chez ces personnes, toutes les névroses prennent aisément une teinte mélancolique. Alors que les sujets puissants sont facilement atteints de névrose d'angoisse, les impuissants sont accessibles à la mélancolie.

VI

Comment expliquer les effets de la mélancolie. La description suivante semble être la plus satisfaisante : c'est une inhibition psychique accompagnée d'un appauvrissement pulsionnel, d'où la

douleur qu'il en soit ainsi.

Nous n'avons aucune peine à imaginer que lorsqu'un groupe sexuel psychique subit une très forte perte d'excitation, une aspiration, *pourrait-on dire,* se réalise dans le psychisme *et produit un effet de succion sur les quantités d'excitationvoi-sines* (i). *Les neurones associés doivent abandonner leur excitation, ce qui provoque* une douleur. *Une dissolution des associations est toujours chose pénible. Un appauvrissement en excitation et en réserves libres se produit d'une façon qui ressemble à quelque* hémorragie interne *et qui se manifeste au sein des autres pulsions et des autres fonctions. Ce processus d'aspiration provoque une inhibition et a les effets d'une blessure, analogue à la douleur. (Voir la théorie de la douleur physique.)*

Le cas inverse est celui de la manie où une excitation débordante se communique à tous les neurones associés (2). *On découvre ici une analogie avec*

la neurasthénie. Dans cette dernière maladie, il y a également appauvrissement du fait que l'excitation s'écoule comme par un trou. Mais, en pareil cas, c'est l'excitation sexuelle somatique qui se trouve entièrement pompée, tarie ; pour la mélancolie, c'est dans le psychisme que se situe le trou. L'appauvrissement neurasthénique peut néanmoins s'étendre au domaine psychique. Les manifestations sont réellement si semblables qu'il est souvent difficile de différencier certains cas.

(1) Voir fig. *2.*

(2) Il est probable que la figure 3 se rapporte à la manie ; la phrase sur la manie semble être une incidente, la comparaison développée ensuite s'établissant entre *neurasthénie* et *mélancolie* (note de J. Laplanche).

Manuscrit H.

24-1-1895.

PARANOÏA (i)

En psychiatrie, les idées délirantes doivent être rangées à côté des idées obsessionnelles, toutes deux étant des perturbations purement intellectuelles ; la paranoïa se place à côté du trouble obsessionnel en tant que psychose intellectuelle. Si les obsessions sont attribuables à quelque trouble affectif et si nous démontrons qu'elles doivent leur puissance à quelque conflit, la même explication doit être valable pour les idées délirantes. Ces idées découlent d'une perturbation affective et leur force est due à un processus psychologique. Les psychiatres sont d'un avis contraire, tandis que les profanes ont l'habitude d'attribuer la folie à des chocs psychiques : « *Si quelqu'un, lors de certains événements, ne perd point la raison c'est qu'il n'en a point à perdre* (2). »

Le fait est là : la paranoïa chronique sous sa forme classique est un mode pathologique de défense, *comme l'hystérie, la névrose obsessionnelle et les états de confusion hallucinatoire. Les gens deviennent paranoïaques parce qu'ils ne peuvent tolérer certaines choses – à condition naturellement que leur psychisme y soit particulièrement prédisposé.*

En quoi consiste cette prédisposition ? En un penchant vers quelque chose qui possède certaines caractéristiques psychiques de la paranoïa. Servons-nous d'un exemple.

Une demoiselle déjà mûrissante (30 ans environ) vit avec son frère et sa sœur [aînée]. Ils appartiennent à la classe des travailleurs qualifiés. Son frère veut arriver à s'établir à son propre compte. Ils

louent une chambre à l'une de leurs connaissances, un garçon ayant beaucoup voyagé, un peu mystérieux, très adroit et fort intelligent. Il demeure chez eux pendant un an et se montre le meilleur des camarades et

(1) Ce manuscrit accompagnait une lettre du 24-1-95 non reproduite ici. Une partie des opinions qui y sont exposées ont été ultérieurement utilisées dans : « Autres observations sur les neuro-psychoses de défense » (*Neurol. Zentralbl.,* 1896) où se trouve décrite, dans la Seconde Partie, l'analyse d'un cas de paranoïa chronique que Freud, dans une note datant de 1924, a qualifié de *dementia paranoïdes.* L'article publié en 1896 n'allait pas aussi loin que les notes ci-dessus. En particulier, l'exposé détaillé relatif à la projection et à son emploi dans les processus psychiques normaux et anormaux ne se retrouve que dans les œuvres plus tardives de Freud. Une description indépendante du mécanisme de la projection – sujet dont l'histoire du président Schreber a éclairé bien des faces (1911 *c)* – n'a jamais paru. La mise en valeur du concept de défense telle qu'elle apparaît dans cette étude, le parallèle établi entre les mécanismes de défense des divers troubles, anticipent assez notablement sur les idées établies sur de nouvelles bases et exposées trente ans plus tard dans *Inhibition, symptômes et angoisse* (1926 *d).*

(2) Lessing, *Emilia Galotti,* act. IV.

des compagnons. Après les avoir quittés pendant six mois, il revient. Cette fois, il ne reste que relativement peu de temps et disparaît pour de bon. Les sœurs se lamentent souvent de son absence et n'en parlent qu'en termes élogieux. Toutefois, la sœur cadette raconte à son aînée qu'il voulut un jour la mettre à mal. Elle faisait le ménage dans la chambre alors qu'il était encore couché. Il la fit venir auprès du lit et quand, sans rien soupçonner, elle s'approcha, il lui mit son pénis dans la main. Cette scène n'eut pas de suite et, peu de temps après, l'étranger quitta la maison.

Quelques années plus tard, l'héroïne de cette aventure tomba malade. Elle se plaignait et d'indéniables symptômes de délires d'observation et de persécution apparurent : les voisines la plaignaient parce qu'elle était un laissé pour compte et qu'elle attendait le retour de cet homme. On lui faisait sans cesse des allusions de ce genre, on jasait à propos de cette histoire, etc. Naturellement, tout cela était faux. Depuis lors, la malade ne reste dans cet état que pendant des périodes de quelques semaines, puis retrouve la raison et déclare que tout cela ne résulte que d'un état d'excitation, mais même dans les intervalles, elle souffre d'une névrose dont il serait difficile de contester le caractère sexuel. Elle ne tarde pas à subir un nouvel accès de paranoïa.

La sœur aînée s'étonne de constater que si l'on vient à parler de la scène de séduction, la malade la nie chaque fois. Breuer entendit parler de ce cas qui me fut adressé. J'essayai sans succès (ï) *de supprimer la tendance à la paranoïa en restaurant dans ses droits le souvenir de la scène de séduction. J'eus avec elle deux entretiens et l'invitai, alors qu'elle était dans un état de « concentration hypnotique », à me raconter tout ce qui se rapportait à son locataire. L'ayant pressée de questions pour savoir si rien « d'embarrassant » ne lui était arrivé, elle le nia de la façon la plus formelle – et je ne la revis plus. Elle me fit dire que tout cela l'énervait trop. Défense ! Évidemment, elle ne* voulait pas *qu'on rappelât ses souvenirs et les refoulait intentionnellement.*

La défense était indéniable, mais aurait tout aussi bien pu aboutir à un symptôme hystérique ou à une obsession. Quel était donc le caractère particulier de cette défense paranoïaque ?

La malade voulait éviter quelque chose, le refoulait. Nous devinons ce que c'était ; il est probable qu'elle avait vraiment été troublée par ce qu'elle avait vu, et par le souvenir de ce qu'elle avait vu. Elle tentait d'échapper au reproche d'être une « vilaine femme ». Mais ce reproche lui vint du dehors et ainsi le contenu réel resta

intact *alors* que l'emplacement *de toute la chose changea. Le reproche intérieur fut repoussé*

(i) Suivant la technique intermédiaire entre l'hypnose et les associations libres décrite dans le dernier chapitre des *Études sur l'hystérie,* trad. Anne Berman, P. U. F., 1956.

au dehors : les gens disaient ce qu'elle se serait, sans cela, dit à elle-même. Elle aurait été forcée d'accepter le jugement formulé intérieurement, mais pouvait bien rejeter celui qui lui venait de l'extérieur. C'est ainsi que jugement et reproche étaient maintenus loin de son moi.

Le but de la paranoïa est donc de se défendre d'une représentation inconciliable avec le moi, en projetant son contenu dans le monde extérieur.

Deux questions se posent : 1° Comment un pareil déplacement peut-il se produire ? 2° Tout se passe-t-il de la même façon dans d'autres cas de paranoïa ?

1° Le déplacement se réalise très simplement. Il s'agit du mésusage (i) *d'un mécanisme psychique très courant, celui du déplacement ou de la projection. Toutes les fois que se produit une transformation intérieure, nous pouvons l'attribuer soit à une cause intérieure, soit à une cause extérieure. Si quelque chose nous empêche de choisir le motif intérieur, nous optons en faveur du motif extérieur. En second lieu, nous sommes accoutumés à voir nos états intérieurs se révéler à autrui (par l'expression de nos émois). C'est ce qui donne lieu à l'idée normale d'être observé et à la projection normale. Car ces réactions demeurent normales tant que nous restons conscients de nos propres modifications intérieures. Si nous les oublions, si nous ne tenons compte que du terme du syllogisme qui aboutit au dehors, nous avons une paranoïa avec ses exagérations relatives à ce que les gens savent sur nous et à ce qu'ils nous font – ce qu'ils connaissent de nous et que nous ignorons, ce*

que nous ne pouvons admettre. Il s'agit d'un mésusage du mécanisme de projection utilisé en tant que défense.

Pour les obsessions, les choses sont tout à fait les mêmes. Ici encore le mécanisme de substitution *est un mécanisme normal. Quand une vieille fille possède un chien ou qu'un vieux célibataire collectionne des tabatières, la première compense son besoin d'une vie conjuguale, le second son envie de multiples conquêtes. Tous les collectionneurs sont des répliques de Don Juan Tenorio, et il en va de même pour les alpinistes, les sportifs, etc. Il s'agit d'équivalents de l'érotisme, équivalents familiers également aux femmes. Les traitements gynécologiques entrent dans cette catégorie. Il y a deux sortes de patientes, celles qui sont aussi fidèles à leur médecin qu'à leur mari et celles qui en changent comme elles changent d'amants. Ce mécanisme normal de substitution est mal utilisé dans les obsessions – toujours dans un but défensif.*

2° Cette manière de voir s'applique-t-elle aussi à d'autres cas de paranoïa ? Je devrais dire à tous *les cas. Prenons un exemple. Le paranoïaque revendicateur ne peut tolérer l'idée d'avoir agi injustement ou*

(i) [Dans l'édition allemande le mot allemand *Ausbruch* a été imprimé au lieu du mot *Missbrauch* que contient le manuscrit.] *de devoir partager ses biens. En conséquence, il trouve que la sentence n'a aucune validité légale ; c'est lui qui a raison, etc. (Le cas est trop clair, peut-être pas tout à fait précis. On pourrait peut-être l'expliquer autrement.)*

Une grande nation ne peut supporter l'idée d'avoir été battue. Ergo, *elle n'a pas été vaincue ; la victoire ne compte pas. Voilà un exemple de paranoïa collective où se crée un délire de trahison.*

L'alcoolique ne s'avoue jamais que la boisson l'a rendu impuissant. Quelle que soit la quantité d'alcool qu'il supporte, il rejette cette notion intolérable. C'est la femme qui est responsable, d'où délire de jalousie, etc.

L'hypocondriaque lutte longtemps avant de découvrir pourquoi il se sent gravement malade. Il n'admet jamais que cette impression soit d'origine sexuelle, mais éprouve la plus vive satisfaction à se dire que ses souffrances sont, non pas endogènes (comme le dit Mœbius), mais exogènes, donc, il a été empoisonné.

Le fonctionnaire qui ne figure pas au tableau d'avancement a besoin de croire que des persécuteurs ont fomenté un complot contre lui et qu'on l'espionne dans sa chambre. Sinon, il devrait admettre son propre naufrage.

Mais ce n'est pas toujours un délire de persécution qui se produit. La mégalomanie réussit peut-être mieux encore à éliminer du moi l'idée pénible. Pensons, par exemple, à cette cuisinière dont l'âge a flétri les charmes et qui doit s'habituer à penser que le bonheur d'être aimée n'est pas fait pour elle. Voilà le moment venu de découvrir que le patron montre clairement son désir de l'épouser et le lui a fait entendre, avec une remarquable timidité, mais néanmoins de façon indiscutable.

Dans tous ces cas, la ténacité avec laquelle le sujet s'accroche à son idée délirante est égale à celle qu'il déploie pour chasser hors de son moi quelque autre idée intolérable. Ces malades aiment leur délire comme ils s'aiment eux-mêmes. *Voilà tout le secret [de ces réactions].*

Maintenant, comparons cette forme de défense à celles que nous connaissons déjà dans : 1) *L'hystérie ; 2) L'obsession ; 3) La confusion hallucinatoire ; et 4) La paranoïa. Nous avons à considérer l'affect, le contenu de la représentation et les hallucinations (v. fig. 4).*

1) Hystérie. – *La représentation intolérable ne peut parvenir à s'associer au moi. Le contenu reste détaché, hors du conscient ; son affect se trouve déplacé, reporté dans le somatique, par conversion…*

2) Idées obsessionnelles. – *Là encore la représentation intolérable est maintenue hors de l'association avec le moi. L'affect demeure mais le contenu se trouve remplacé.*

3) Confusion hallucinatoire. – *Tout l'ensemble de la représentation intolérable (affect et contenu) est maintenu éloigné du moi, ce qui ne devient possible que par un détachement partiel du monde extérieur.*

VUE d'ensemble

	Affect	Contenu représentatif	Halluci nations	Résultat
Hystérie…………	Liquidé par convers ion —	Absent du conscient —		Défense instabl avec bon gain
Obsessions…………	Mainte nu +	Absent du conscient et remplacé —		Défense permanente san gain
Confusion hallucinatoire.	Absent —	— Absent	Favorables au moi et à la défense	Défense durabl gain brillant
Paranoïa…………	Mainte nu +	+ Maintenu Projeté au dehors	Hostiles au moi Favorables i la défense	Défense durabl sans gain
Psychose hystérique____	Domine la conscience + +		Hostiles au moi et à la défense	Echec de la défense

Fig. 4

Des hallucinations agréables au moi et qui favorisent la défense surviennent.

4) Paranoïa. – *Contrairement au 3, contenu et affect de Vidée intolérable sont maintenus, mais se trouvent alors projetés dans le monde extérieur. Les hallucinations qui se produisent, dans certaines formes de cette maladie, sont désagréables au moi tout en favorisant aussi la défense.*

Dans les psychoses hystériques, *au contraire, c'est la représentation chassée qui prend le dessus. Le type en est l'accès et* /'état secondaire. *Les hallucinations sont désagréables au moi.*

Les idées délirantes *sont soit la copie, soit le contraire de la représentation repoussée (mégalomanie). La paranoïa et la confusion hallucinatoire sont les deux psychoses d'obstination et de suspicion. Les « relations avec soi-même » dans la paranoïa sont analogues aux hallucinations des états confusionnels où le sujet affirme le contraire du fait qu'il a repoussé. De cette façon, les « relations avec soi-même » tendent à démontrer l'exactitude de la projection.*

22

Vienne, 4-3-95.

Très cher Wilhelm,

… Pas grand-chose de nouveau au point de vue scientifique. Je m'applique fort à rédiger le travail sur la thérapeutique de l'hystérie (1). D'où mon retard… Je n'ai rien à t'envoyer pour le moment. Tout au plus un petit fait à mettre en parallèle avec la psychose onirique de Mme D… que nous avons pu étudier. Rudi Kaufmann, le très intelligent neveu de Breuer, médecin comme lui, aime se lever tard et se fait réveiller, bien à contre-cœur, par une femme de ménage. Un beau matin, comme il ne répond pas, elle frappe une seconde fois et l'appelle : « Monsieur Rudi ! » Sur quoi notre dormeur s'imagine être couché à l'hôpital avec, à la tête du lit, un écriteau portant son nom : « Rudolf Kaufmann ». Il se dit alors : « Puisque Rudolf Kaufmann est déjà à l'hôpital, je n'ai pas besoin d'y aller. Et il se rendort (2)… »

Peut-être le petit article sur la migraine te tombera-t-il sous les yeux. Il ne contient que deux *leitmotive* (3). Tous les miens et moi-même vous souhaitons un prompt rétablissement.

ton

Sigm.

Manuscrit I. [Sans date. 4 mars 1895 ?]

MIGRAINE : POINTS BIEN ÉTABLIS

1. Cas d'accumulation. – *Un intervalle de plusieurs heures, voire de plusieurs jours séparent l'incitation de l'apparition du symptôme. On a, pour ainsi dire, l'impression de surmonter un obstacle et de voir ensuite le processus se poursuivre.*

2. Cas d'accumulation. – *Même en l'absence d'incitation, on a l'impression que l'excitation très faible au début de l'intervalle se trouve renforcée à la fin.*

3. Cas d'accumulation *où la sensibilité aux facteurs étiologiques se maintient au niveau de l'excitation déjà présente.*

4. Un fait à étiologie complexe, *peut être conforme au schéma d'une « étiologie en chaîne » où une cause succède à l'autre, directement*

(1) Publié dans les *Études sur l'hystérie* (dernier chapitre) sous le titre : De la psychothérapie de l'hystérie.

(2) Voir *L'Interprétation des rêves,* p. 116.

(3) Il s'agit vraisemblablement du manuscrit suivant.

ou indirectement, durant une période de plusieurs mois ou suivant une « étiologie de sommation ». Dans ce cas, une cause spécifique peut être renforcée par des substituts en quantité modérée.

5. *Un fait sur le modèle des migraines menstruelles et compris dans le groupe sexuel. En voici les preuves :*

a) *Très rares chez les hommes bien portants ;*

b) *Limité à la période où la sexualité joue son rôle. Enfance et vieillesse*

à peu près exemptes ;

c) *Quand il y a accumulation, l'excitation sexuelle est, elle aussi, pro*

duite par accumulation ;

d) *Analogie avec la périodicité [dans la migraine comme dans la sexua*

lité] ;

e) *Fréquente apparition chez les sujets à décharge sexuelle perturbée*

(neurasthénie, coït interrompu).

6. *Production certaine de la migraine par les excitants chimiques : toxines humaines, sirocco, fatigue, odeurs. Le stimulus sexuel est aussi d'ordre chimique.*

7. *Cessation de la migraine pendant la grossesse où sa production est probablement détournée.*

On serait, d'après cela, tenté de croire que la migraine est une réaction toxique provoquée par les substances sexuelles excitantes quand celles-ci ne peuvent trouver de débouché satisfaisant. Il s'y ajoute peut-être aussi le fait d'une susceptibilité particulière de certaine voie [de conduction] dont la topographie reste encore à déterminer. Chercher quelle est cette voie revient à chercher la localisation *de la migraine.*

8. *Nous trouvons certaines indications relatives à cette voie dans le fait que les maladies organiques de la boîte crânienne, les tumeurs, les suppurations (sans chaînon intermédiaire toxique ?) produisent de la migraine ou d'autres réactions analogues, le fait aussi que la migraine soit unilatérale, liée aux voies nasales et qu'elle se rattache à des phénomènes de paralysie locale. Le premier de ces indices n'est pas univoque. L'unilatéralité de la migraine, sa localisation au-dessus des yeux et ses complications dues à des paralysies locales sont des phénomènes plus importants.*

9. *Le caractère douloureux des migraines ne fait penser qu'aux méninges puisque les affections de la substance cérébrale sont certainement indolores.*

10. *Quand la migraine tend à devenir une névralgie, ce fait concorde avec une accumulation, des variations de sensibilité et la production de névralgies par des excitants toxiques. La névralgie toxique serait donc le prototype physiologique des migraines. La douleur siège dans les méninges, en passant par le trijumeau. Toutefois, comme la modification produite dans la névralgie ne peut être que centrale, nous sommes amenés à penser que le centre de la migraine doit résider dans le noyau du trijumeau dont les fibres forment la dure-mère.*

Étant donné que la douleur due à la migraine est localisée de la même façon que la névralgie sus-orbitaire, il faut bien que le noyau de la dure-mère soit voisin du premier rameau. Et comme les divers rameaux et noyaux du trijumeau ont les uns sur les autres une action réciproque, toutes les autres affections du trijumeau peuvent jouer un rôle dans l'étiologie en tant que facteurs participants (mais non banaux).

SYMPTOMATOLOGIE ET SITUATION BIOLOGIQUE DE LA MIGRAINE

La douleur névralgique se décharge ordinairement par une tension tonique (ou même par spasmes cloniques spontanés). C'est pourquoi il n'est pas impossible que la migraine implique une innervation spastique des muscles vasculaires, zone réflexe de la dure-mère. C'est à cette innervation qu'on peut attribuer les troubles fonctionnels généraux (et même locaux) qui, au point de vue symptomatologique, ne diffèrent en rien des troubles dus à une angustie vasculaire (ressemblance de la migraine avec les accès de thrombose). Une partie du trouble est attribuable à la douleur même. C'est probablement la zone vasculaire du plexus choroïde qui se trouve la première atteinte par le spasme de décharge. Les

relations avec les yeux et le nez s'expliquent par leur lien commun avec le premier rameau [du trijumeau].

23

Vienne, 27-4-95.

Très cher Wilhelm,

Ta lettre si attendue m'est parvenue aujourd'hui et m'a fait grand plaisir. Santé, travail, progrès s'y perçoivent à nouveau. Naturellement j'attends avec impatience de savoir tout ce qu'il y a de nouveau…

Il faut dire que la séparation et la correspondance sont de dures épreuves. Dures surtout pour moi qui suis obligé de tant écrire et qui me sens parfois atteint de *Yhorror calami…* Mais qu'y faire ?

En ce qui concerne la science, je me trouve en fâcheuse situation. Je suis à tel point absorbé par *La psychologie à l'usage des neurologues* qu'elle m'épuise et qu'à bout de forces, je me vois vraiment contraint de m'interrompre. Rien ne m'a jamais autant préoccupé. En sortira-t-il quelque chose ? Je l'espère, mais mes progrès sont lents et pénibles.

Les cas de névroses sont actuellement fort rares. Ma clientèle gagne en profondeur mais non en extension. Diverses bagatelles (m'occupent). Je t'enverrai pour Mendel quelques pages sur un cas de trouble de la sensibilité décrit par Bemhardt et dont je souffre moi-même (i). Ce n'est, bien sûr, qu'un salmigondis, juste de quoi donner aux gens matière à réflexion. Lôwenfeld m'a attaqué dans un des numéros du *Münchner Medizinische Wochenschrift.* Je répondrai en quelques pages dans Paschkis (2).

Il faut aussi que je commence le travail destiné à Nothnagel, sur les paralysies infantiles. Mais ce n'est pas cela qui m'intéresse (3). *My heart is in the cojfin here with Caesar* (4).

Tel est le *status praesens* en ce qui touche les domaines scientifique et privé. Reçois mes affectueuses pensées et transmets-en une bonne partie à ta chère femme.

ton

Sigm.

24

Vienne, 25-5-95.

Mon cher Wilhelm,

… J'ai été affreusement occupé et me suis senti incapable après dix ou onze heures de travail avec mes névrosés, de prendre la plume pour t'écrire quelques mots bien que j'aie tant de choses à te dire. Mais la raison principale, la voici : un homme comme moi ne peut vivre sans dada, sans une passion ardente, sans tyran, pour parler comme Schiller. Ce tyran, je l'ai trouvé et lui suis asservi corps et âme. Il s'appelle psychologie et j'en ai toujours fait mon but lointain le plus attirant, celui dont je me rapproche depuis que je me suis heurté aux névroses. Deux ambitions me dévorent : découvrir quelle forme assume la théorie du fonctionnement mental quand on y introduit la notion de quantité, une sorte d'économie des forces nerveuses et, deuxièmement, tirer de la psychopathologie quelque gain pour la psychologie normale. De fait, il est impossible de se faire une concep-

(1) Über die Bemhardt'sche SensibilitâtsstOrung am Oberschenkel, *Neurol. Zentralblatt* (1895 *e).*

(2) S. L. Lôwenfeld (1895). La réponse de Freud se trouve dans le travail intitulé *De la névrose d'angoisse* (1895 /). C'est le Dr Paschkis qui publiait la *Wiener klinische Rundschau.*

(3) Ce travail n'a été publié qu'en 1897. Freud en parle souvent dans ses lettres, comme d'une terrible corvée.

(4) En anglais dans le texte.

tion générale satisfaisante des troubles neuro-psychotiques, sans posséder la claire notion de leurs rapports avec les processus psychiques normaux. Durant ces dernières semaines, c'est à ce travail que j'ai consacré chacune de mes minutes libres. Toutes les nuits, entre 11 et 2 heures, je n'ai fait qu'imaginer, transposer, deviner, pour ne m'interrompre que lorsque je me heurtais à quelque absurdité ou que je n'en pouvais vraiment plus. Ensuite, je me sentais incapable de prendre intérêt à ma tâche médicale quotidienne. Ne me demande pas d'ici longtemps de te communiquer mes résultats. Mes lectures ont pris le même tour. La lecture d'un ouvrage de W. Jérusalem sur la fonction du jugement m'a vivement intéressé (1) parce que j'y ai retrouvé deux de mes principales idées, à savoir que le jugement consiste en une transposition dans le domaine de la motricité et que la perception intérieure ne peut se targuer d'être « évidente ».

L'étude des névroses chez mes clients me procure de grandes satisfactions. Je vois chaque jour se confirmer presque toutes mes théories et je découvre aussi des faits nouveaux. La certitude de serrer de près le fond du problème m'est bien agréable. J'aurais toute une série de faits extrêmement curieux à te raconter, mais cela ne saurait se faire par lettre et les notes prises pendant ces journées éreintantes sont si fragmentaires qu'elles ne t'apprendraient rien…

Tes communications suffiraient à me faire pousser des cris de joie. Si tu as vraiment résolu le problème de la conception (2), il ne te reste plus qu'à choisir dès maintenant la sorte de marbre que tu préfères. En ce qui me concerne, ta découverte vient quelques mois trop tard, mais peut-être pourra-t-elle servir l'année prochaine. Quoi qu'il en soit, je brûle du désir d'en savoir davantage là-dessus…

Cependant, on ne reconnaît plus Breuer. On ne peut s'empêcher de lui vouer à nouveau une entière affection. Non seulement il accepte toute ta théorie nasale (3) et te fait à Vienne

une réputation formidable, mais encore il s’est entièrement converti à ma théorie de la

(1) Jérusalem (1895). Jérusalem, très au courant des phénomènes hypnotiques et des travaux de Charcot, de Richet et de Bernheim, défend, dans cet ouvrage, l’idée de « l’existence de phénomènes psychiques inconscients. Il est probable que ses dires sur l’importance des ■ observations de l’âme enfantine > et ses remarques sur < l’utilisation des données relatives â la vie psychique des peuples peu évolués > ont encouragé Freud.

(2) Il s’agit évidemment de la détermination des époques où les chances de fécondation sont plus ou moins grandes.

(3) La théorie de Fliess sur la névtose réflexe nasale.

sexualité. Il n’est plus du tout l’homme que nous étions habitués à rencontrer…

En t’envoyant ainsi qu’à ta chère femme mes pensées les plus affectueuses, je te prie de ne pas prendre comme modèle ma négligence de ces quelques semaines.

ton

Sigm.

25

Vienne, 12-6-95.

Très cher Wilhelm,

… Tu as raison de soupçonner que je suis submergé par les nouveautés, même par les nouveautés théoriques. La « défense » a fait un grand pas en avant. Je t’en enverrai prochainement un petit compte rendu. Mais la construction psychologique semble elle aussi avoir pris le chemin de la réussite, ce qui me causerait une joie immense. Naturellement, rien n’est certain encore. En parler maintenant équivaudrait à envoyer au bal un fœtus femelle de 6 mois…

J'ai recommencé à fumer, ce qui ne laissait pas que de me manquer (après une privation de quatorze mois). Il faut bien que je traite décemment mon brave psychisme, sans quoi il ne travaillerait plus pour moi. J'exige beaucoup de lui et sa tâche est la plupart du temps surhumaine.

Nous allons tous très bien et t'envoyons ainsi qu'à ta chère femme nos plus cordiales pensées.

ton

Sigm.

26

Dr Sigmund FREUD 6-8-95.

IX. Berggasse 19. Consultations de 3 à 5 heures.

Mon très cher Ami,

Permets-moi de t'annoncer qu'après de longues réflexions, je crois être parvenu à comprendre la défense pathologique en même temps que beaucoup de processus psychologiques importants. Au point de vue clinique, les choses semblaient depuis longtemps marcher à souhait, seules les théories psychologiques dont j'avais besoin ne se révélaient que péniblement. Espérons qu'il ne s'agit pas d'un « trésor imaginaire ».

La tâche est loin d'être achevée, mais du moins puis-je en parler et, sur bien des points, faire appel à la compétence d'un éminent naturaliste tel que toi.

La chose quoique hardie est belle, comme tu le verras. Je me réjouis de te l'exposer… Mme Ida saura bien me faire taire quand je t'aurai trop ennuyé.

Avec mes pensées affectueuses à toute ta petite famille.

ton

Sigm.

27

Bellevue, 16-8-95.

Je viens de faire un séjour à Reichenau, ensuite je suis resté quelques jours dans l'indécision, aujourd'hui je suis en mesure de te communiquer mes plans.

Je me rendrai à Venise avec mon petit frère (1) entre le 22 et le 24. Il me sera donc malheureusement impossible… de me trouver en même temps à Oberhof. Mon choix – puisque choix il y a – m'a été dicté par ma sollicitude pour ce jeune homme qui supporte avec moi la charge de deux vieillards et de tant de femmes et d'enfants…

J'ai fait à propos de (2) une singulière expérience. Peu de

temps après t'avoir envoyé mon alarmante communication et quêté tes félicitations, je retombai de mon haut et me heurtai à de nouvelles difficultés, sans avoir assez de souffle pour entreprendre cette tâche. Mais je me suis rapidement repris, j'ai tout laissé de côté en cherchant à me persuader que tout cela n'avait aucun intérêt. L'idée même d'avoir à t'en parler m'est pénible. Dans le cas où il me serait possible de te rencontrer tous les mois, je ne saurais le faire en septembre. Donc que tout se fasse suivant ton désir, mais il y a ainsi d'autant plus de raisons pour que ce soit toi qui parles. Néanmoins, je ne songe pas à garder le silence en ce qui concerne mes découvertes dans le domaine des névroses.

Tous les miens sont ici en excellent état. Ma femme n'est naturellement pas très active, mais se montre malgré tout bien disposée. Mon fils Olivier a brillamment fait la preuve de son naturel porté à l'immédiat. Il a répondu à une tante enthousiaste qui lui demandait ce qu'il voudrait être plus tard : « Je veux avoir 5 ans en février, ma

(1) Alexander Freud (1866-1943).

(2) <Dij ; co (ou *W).* Abréviations pour les hypothèses fondamentales de la *Psychologie.* Voir plus loin, p. 307, *l'Esquisse d'une psychologie.*

tante ! » Les enfants sont, chacun à sa manière, fort amusants.

La psychologie est réellement un pesant fardeau. Jouer aux quilles et cueillir des champignons, voilà certainement des passe-temps plus sains. En cherchant à expliquer la défense, je me suis tout à coup trouvé en train d'expliquer quelque chose qui tenait au fin fond de la nature. J'ai été obligé de m'attaquer aux problèmes de la qualité, du sommeil, du souvenir, bref à toute la psychologie. Maintenant, j'en ai assez.

Le potage est servi, sans quoi j'aurais continué à me lamenter…

Reçois, ainsi que ta femme et l'enfant, mes plus affectueuses pensées ainsi que mes souhaits pour la réalisation de ce que tu espères.

ton

Sigm.

28

Bellevue, 23-9-95.

Mon cher Wilhelm,

Si je t'écris aussi rarement, c'est uniquement parce que j'écris beaucoup pour toi. Dans le train, j'ai commencé à rédiger un exposé sommaire du OYQ que tu auras à critiquer. Je le continue maintenant à mes moments de liberté et dans les intervalles de mon travail médical, pendant les loisirs que me laisse ma clientèle en progression (1). Cela forme déjà un imposant volume, du griffonnage naturellement, mais qui constituera, j'espère, un bon support à tes données sur lesquelles je fonde de grands espoirs. Mon cerveau reposé résout maintenant, comme par jeu, les difficultés accumulées

et non résolues jusqu'à présent, par exemple la contradiction émanant du fait que les actes récupèrent leur résistance (2) tandis que généralement les neurones sont soumis au frayage. Voilà qui concorde parfaitement, si l'on tient compte de la faiblesse des stimuli endogènes individuels. À ma grande satisfaction, d'autres points encore concordent. Que restera-t-il de tout ce progrès après une observation plus poussée ? Nous le verrons bien. Mais c'est à toi que je dois la forte impulsion qui m'a poussé à considérer sérieusement la chose.

En dehors d'une adaptation aux lois générales du mouvement, telle que je l'attends encore de toi, il m'appartiendra de voir comment les faits particuliers de la nouvelle psychologie expérimentale s'accordent avec la théorie. Ce sujet me passionne toujours autant, au détriment de tout ce qui touche les intérêts médicaux et mes para-

(1) Voir l'*Esquisse,* pp. 307 et suiv., Freud avait vu Fliess à Berlin.

(2) [Voir le » deux dernière » pages de *l'Esquisse.]*

lysies infantiles – qui devraient être terminées d'ici le Nouvel An !

Je sais à peine quoi te dire encore. Je pense t'envoyer la chose en deux fois. J'espère que ton cerveau reposé me fera le plaisir de trouver la corvée légère. Je salue avec sympathie tes essais d'auto-thérapie. Tout s'est passé pour moi selon tes prévisions, c'est-à-dire très mal : malaises accrus depuis la dernière opération à l'ethmoïde. Aujourd'hui, sauf erreur, début d'une amélioration.

Ida a dû t'apprendre que, dans le 3e secteur électoral, les libéraux ont été battus : 46 sièges contre o et, dans le 2e secteur ils n'ont obtenu que 14 sièges sur 32. J'ai fini par voter. Notre secteur est resté libéral (1).

Avant-hier, un songe m’a fourni la plus amusante confirmation du fait que le motif des rêves est bien une réalisation de désir (2). Lôwenfeld m’a écrit qu’il préparait un travail sur les phobies et les idées obsédantes d’après l’observation de 100 cas et il m’a demandé de lui fournir divers renseignements. Dans ma réponse, je l’avertis de ne pas prendre mes données à la légère…

J’attends encore… tes notes sur la migraine. Ma femme et les marmots vont très bien.

Je t’adresse, ainsi qu’à ta chère femme, qui a fait la conquête d’Alexander lui-même, et au futur petit, tous mes meilleurs vœux,

ton

Sigm.

29

Vienne, 8-10-95.

Très cher Wilhelm,

… Aujourd’hui, je rassemble à ton intention, toutes sortes de choses, y compris celles qui me remettent en mémoire les remerciements que je te dois ; tes histoires de malades où tu parles des douleurs de l’enfantement et deux cahiers de moi. Tes annotations ont renforcé mon impression première : il faudrait en tirer une brochure indépendante sur *Les voies nasales et la sexualité féminine* (3). Les

(1) Il s’agit ici de la conquête progressive du Conseil municipal de Vienne par le parti chrétien-social dirigé par K. Lueger, dont le parti libéral cherchait vainement à vaincre les tendances antisémites. Au cours des années 1895-1896, Lueger fut trois fois élu maire de Vienne, mais cette élection ne fut entérinée par l’Empereur qu’en 1897. En ce qui concerne l’attitude de Freud à l’égard de Lueger, qui resta maire jusqu’à sa mort, en 1910, voir la Lettre 88.

(2) C'est en juillet 1895 que Freud avait adopté cette conclusion. Voir la lettre n° 137 ainsi que *l'Esquisse,* pp. 354 et siv.

(3) Fliess a plus tard suivi ce conseil. Son travail, paru en 1897 chez Deuticke à Vienne, porte le titre suivant : *Rapports entre le nez et les organes sexuels féminins.*

observations finales, avec l'explication d'une si étonnante simplicité qu'elles comportent, m'ont naturellement beaucoup manqué.

Venons-en à mes deux cahiers (i). Je les ai griffonnés d'un trait depuis mon retour et ils ne t'apprendront pas grand-chose. Si je garde encore par devers moi un troisième cahier traitant de la psychopathologie du refoulement, c'est parce que le sujet n'y est pas encore fouillé à fond (2). Depuis, je n'ai pu faire que des esquisses et me suis senti tantôt fier et heureux, tantôt abattu et malheureux. Me voilà maintenant devenu apathique après cet excessif tourment intellectuel et je me dis que quelque chose ne colle pas encore et ne collera peut-être jamais. Ce n'est pas le mécanisme qui ne s'accorde pas – car si tel était le cas, j'aurais de la patience – mais bien l'explication du refoulement dont la connaissance clinique a d'ailleurs fait de grands progrès.

Sache qu'entre autres choses, je soupçonne le fait suivant : l'hystérie est déterminée par un incident sexuel primaire survenu avant la puberté et qui a été accompagné de dégoût et d'effroi. Pour l'obsédé, ce même incident a été accompagné de plaisir (3).

Mais je ne puis arriver à une explication mécanique et je suis tenté de prêter l'oreille à la voix qui me chuchote que mon interprétation n'est pas satisfaisante.

La nostalgie de toi, de ta compagnie, m'a saisi, un peu tardivement cette fois, mais avec intensité. Je me sens intellectuellement isolé, et, dans mon cerveau, tant de choses germent et s'enchevêtrent en ce moment ! Il y a des tas de faits des plus intéressants que je ne puis raconter et que je n'arrive pas, faute

de loisirs, à fixer sur le papier (je t'envoie encore ci-joint une ébauche) (4). Je ne veux pas lire, parce que la lecture me contraint à penser et restreint ma satisfaction de découvrir. Bref, je ne suis qu'un pauvre solitaire, si épuisé d'ailleurs en ce moment que je dois laisser tout ce fatras de côté pour un certain temps. En revanche, je vais étudier ta migraine (5). Je suis également embringué dans une polémique épistolaire avec Lôwenfeld. Quand je lui aurai répondu, je t'enverrai la lettre…

Mes pensées les plus affectueuses à Mme Ida et à la petite Paul(inette). Ici la marmaille est en bonne santé. Martha se trouve de nouveau bien installée à Vienne.

ton

Sigm.

(1) Voir p. 309.

(2) Ce manuscrit ne nous est pas parvenu.

(3) Voir la lettre du 15-10-1895, n° 30.

(4) Ce manuscrit ne nous est pas parvenu.

(5) Ce manuscrit de Fliess ne nous est pas parvenu.

Dr Sigmund FREUD IX. Berggasse 19.

30

15-10-95.

Consultations de 3 à 5 heures.

Très cher Wilhelm,

Quel extravagant correspondant je suis, n'est-il pas vrai ? Pendant deux semaines entières, j'ai été en proie à la fièvre d'écrire et m'imaginais avoir résolu l'énigme ; maintenant, je sais que je n'y suis pas encore arrivé et me détourne à nouveau de cette question. Toutefois, bien des choses se sont éclairées ou tout au moins débrouillées et je ne me sens pas découragé. T'ai-je déjà révélé, oralement ou par écrit, le grand secret clinique ? L'hystérie résulte

d'un *effroi sexuel* présexuel, la névrose obsessionnelle, d'une *volupté sexuelle* présexuelle transformée ultérieurement en sentiment de culpabilité (1).

Le mot « présexuel » signifie « antérieurement à la puberté », avant l'apparition des produits sexuels. Les incidents en question n'agissent ensuite qu'en tant que *souvenirs.*

Affectueusement à toi (2).

31

Vienne, 16-10-95.

Très cher Wilhelm.

… Fièvre de travail en ces dernières semaines, séduisants espoirs, déconvenues, quelques trouvailles réelles, tout cela reposant lamentablement sur un mauvais état physique, avec en plus les irritations et les difficultés matérielles courantes, voilà qui, je l'espère, me permettra de récupérer ton indulgence si, en outre, je t'envoie encore quelques pages de balbutiements philosophiques (que je ne tiens pas pour réussis).

Je suis encore tout sens dessus dessous, à peu près certain d'avoir résolu le problème de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle en trouvant la formule de l'effroi sexuel et de la volupté sexuelle infantile. Je suis sûr également que les deux névroses sont maintenant radicalement guérissables et pas seulement les divers symptômes, mais

(1) Voir la lettre précédente. C'est là une des thèses fondamentales soutenues dans *Autres remarques sur les neuropsychoses de défense* (1896 *b).* Le conflit moral dans la structure des névroses obsessionnelles y est nettement reconnu.

(2) Lettre non signée.

aussi la prédisposition névrotique elle-même. À me dire que je n'aurai pas vécu en vain ces quelque quarante ans, je ressens une

sorte de satisfaction diffuse. Mais cette satisfaction n’est pas tout à fait réelle, parce que les lacunes psychologiques qui subsistent dans ces nouvelles notions accaparent tout mon intérêt.

Je n’ai pu disposer d’une seule minute pour m’occuper de tes migraines, mais cela viendra (i). J’ai à nouveau renoncé à fumer, afin de n’avoir rien à me reprocher au sujet de mon mauvais pouls et pour me débarrasser de l’affreuse lutte que je suis obligé de soutenir après mon quatrième ou cinquième cigare. Mieux vaut lutter tout de suite contre la tentation du premier. Tout porte du reste à croire que cette privation ne doit pas être favorable au bien-être psychique.

Mais assez parlé de moi-même. Le bon côté de tout cela est que je considère avoir effectivement vaincu les deux névroses et que j’envisage avec plaisir la lutte pour une interprétation psychologique.

Jacobsen (N. L.) a su m’émouvoir plus que n’importe quel autre auteur lu au cours de ces neuf dernières années. À mon avis, les deux derniers chapitres sont classiques (2).

De nombreux indices me permettent de croire que tu es vraiment beaucoup mieux et j’en suis heureux…

Vingt gosses bruyants sont ici en train de goûter à l’occasion de l’anniversaire de Mathilde.

Lundi dernier et les deux lundis prochains, conférences sur l’hystérie à la Société médicale. Assommantes ! (3).

Bien des choses affectueuses à ta chère femme et à toi-même,

ton

Sigm.

32

Vienne, 20-10-95.

Très cher Wilhelm,

… Ton opinion sur la solution du problème de l’hystérie et de la névrose obsessionnelle m’a, bien entendu, causé une joie folle.

Écoute maintenant la suite. La semaine dernière, au cours d'une nuit de travail, arrivé au stade de malaise pendant lequel mon cerveau travaille le mieux, les barrières se sont soudain levées, les voiles sont tombés et je pus voir clair à partir des détails de la névrose jusqu'à la condition même de l'état de conscience. Tout se trouvait à sa

(1) Les notes de Fliess mentionnées dans la lettre n° 29.

(2) Il s'agit du roman de Jacobsen intitulé *Niels Lyhne.*

(3) Résumés dans le *Wiener Klinische Rundschau* des 20 et 27 oct. et 3 nov. 1895.

US

place, les rouages s'engrenaient, on avait l'impression de se trouver réellement devant une machine qui ne tarderait pas à fonctionner d'elle-même (x). Les trois systèmes de neurones, les états « libre » ou « lié » de la quantité, les processus primaire et secondaire, la tendance principale, la tendance du système nerveux aux compromis, les deux règles biologiques de l'attention et de la défense, les indices de qualité, de réalité et de pensée, la détermination sexuelle du refoulement et enfin les facteurs dont dépend l'état conscient en tant que fonction de perception, tout cela concordait et continue encore à concorder. Naturellement, je ne me sens plus de joie !

Que n'ai-je attendu deux semaines de plus pour t'envoyer ma communication ! Tout aurait semblé bien plus clair. Mais ce n'est qu'en essayant de t'en faire part que les choses se sont éclairées pour moi. Il ne pouvait donc en être autrement. Actuellement, je ne saurais disposer que de peu de temps pour faire un bon exposé. Les traitements recommencent et les *Paralysies infantiles,* qui ne m'intéressent nullement, doivent être rédigées au plus vite. Toutefois, je vais rassembler certains détails à ton intention : les postulats quantitatifs à partir desquels tu devras deviner les particularités du mouvement des neurones et une description de la

névrose d'angoisse-neurasthénie en accord avec les présomptions théoriques...

S'il m'était donné de pouvoir, quarante-huit heures durant, ne discuter avec toi que de ce sujet, la question serait vraisemblablement élucidée. Mais c'est là chose impossible.

Was man nicht erfliegen kann, muss man erhinken...

die Schrift sagt es ist keine Schande zu hinken (2).

Les confirmations pleuvent en ce qui concerne les névroses. La chose est vraie et exacte.

J'ai fait aujourd'hui ma deuxième conférence sur l'hystérie en attribuant au refoulement le rôle principal (3). Bien que les gens en aient été satisfaits, je ne la publierai pas.

Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je donnerai à mon prochain fils le nom de Wilhelm ! *S'il* devient une fille, *elle* se prénommera Anna.

Bien affectueusement à toi,

ton

Sigm.

(1) Ce qui va suivre concerne l'*Esquisse.*

(2) < Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitillant ; l'Écriture nous dit qu'il n'est point honteux de boitiller I » Citation du poète Ruckert : *Makamen des Hariri.* Freud cite encore ces vers dans *Au-delà du principe de plaisir.*

(3) Voir note 3, p. 114.

33

Vienne, 31-10-95

Très cher Wilhelm,

Malgré mon immense fatigue, je me sens obligé de ne pas laisser ce mois s'achever sans t'avoir écrit. D'abord au sujet de tes

dernières communications scientifiques où je trouve la mesure réjouissante et exacte de tes maux de tête (1).

Première impression : stupéfaction que quelqu'un puisse être plus visionnaire encore que moi et que ce quelqu'un soit justement mon ami Wilhelm. Conclusion : il faut que je te renvoie tes papiers pour qu'ils ne s'égarent pas. Entre-temps, ils m'ont paru lumineux et je me suis dit que seul un spécialiste universel comme toi était capable de déterrer cela…

Je n'oserais emprunter encore sur mon million futur (2). Je crois réellement que tout se tient, néanmoins je ne me fie pas encore suffisamment aux éléments partiels de cet ensemble. Je ne cesse de les remanier et de les transformer et n'ose soumettre cette construction à un sage. Une partie de ce que tu as entre les mains est également dévalorisée. Il s'agissait plutôt d'un essai mais d'où quelque chose sortira peut-être. Actuellement, je me sens quelque peu vidé et, en tout cas, je me vois obligé de tout laisser de côté pendant deux mois, et contraint de rédiger d'ici 1896, pour Nothnagel, le travail sur les paralysies infantiles dont pas une ligne n'est écrite encore.

Après l'avoir adoptée avec tant d'enthousiasme, je commence à douter de mon interprétation du plaisir-douleur (3) dans l'hystérie et la névrose obsessionnelle. Les éléments en sont incontestables, mais, dans ce puzzle, c'est la disposition exacte des pièces qui me fait défaut.

Heureusement, toutes ces théories convergent nécessairement vers le champ clinique du refoulement où j'ai, tous les jours, l'occasion de corriger mes erreurs et de m'éclairer. Je dois avoir terminé d'ici 96 le traitement de mon « timide » qui, hystérique dans sa jeunesse, a ensuite souffert d'un délire d'observation. Son histoire presque transparente va servir à éclairer pour moi certains points douteux. Un

(1) Fliess souffrait alors de migraines continuelles.

(2) Allusion à une plaisanterie populaire viennoise. Le scepticisme de Freud se manifesta dans la période qui suivit celle où il écrivit, en moins de trois semaines, son *Esquisse d'une psychologie.* Il attendait le résultat d'un traitement (sans doute de cleui qu'il a souvent cité en l'appelant le cas de M. E…) pour donner une explication des aspects cliniques du refoulement (voir la lettre suivante).

(3) [Freud s'est ici servi du mot « douleur » et non de celui de « déplaisir *].

autre malade (qui, à cause de ses tendances homicides, n'ose pas sortir dans la rue) va également m'aider à résoudre une autre énigme.

C'est dernièrement l'étude de l'acte sexuel qui m'a préoccupé. J'y ai découvert la pompe à volupté (non pas la pompe à air) (1) ainsi que d'autres curiosités, mais motus là-dessus pour le moment (2). Ensuite ce sera un article consacré à la migraine. C'est à cause d'elle que j'ai fait une incursion dans le mécanisme de l'acte sexuel…

« Wilhelm » (ou « Anna ») se comporte très mal et exigera sans doute de voir le jour en novembre. J'espère que votre enfant de Noël va très bien.

J'ai récemment « commis » trois conférences sur l'hystérie dans lesquelles je me suis montré fort insolent. J'aurai plaisir maintenant à me montrer arrogant, surtout si tu continues à être aussi satisfait de moi.

Avec bien des choses affectueuses pour toi, Ida et la petite Pauline (?),

ton

Sigm.

34

Dr Sigmund FREUD 2-11-95.

IX. Berggasse 19. Consultations de 3 à 5 heures.

Je suis heureux d'avoir tardé à expédier cette lettre, car je puis aujourd'hui y ajouter que l'un des deux cas m'a donné ce que j'en attendais (effroi sexuel, c'est-à-dire séduction infantile dans un cas d'hystérie masculine !). En même temps, l'étude des matériaux discutables a renforcé ma confiance dans l'exactitude de mes hypothèses psychologiques (3). Je traverse vraiment une période de réelle satisfaction.

Toutefois, le moment de la pleine satisfaction n'est pas encore venu ni celui de me reposer. Les derniers actes de la tragédie vont encore exiger beaucoup de travail de ton

Sigm.

qui t'envoie ses affectueuses pensées.

(1) En allemand : *Lusipumpe et non Luftpumpe.*

(2) Cette idée de « pompe à plaisir » ne se retrouve dans aucune lettre ni aucun autre écrit publié de Freud.

(3) L'idée de rattacher l'étiologie de l'hystérie à la séduction de l'enfant par un adulte semble se confirmer dans l'œuvre analytique de Freud. Voir Introduction, p. 25.

35

Vienne, 8-11-95.

Très cher Wilhelm,

Ta longue lettre me prouve que tu es en bonne santé. Puissent à la fois la cause et le symptôme persévérer ainsi. De crainte d'oublier de te renseigner sur mon propre état, et pour n'avoir plus à le faire, je te dirai que je me sens, depuis quinze jours, incomparablement mieux. Je n'ai pu supporter une privation totale [de nicotine], car étant donné tous les soucis théoriques et pratiques qui m'accablent, l'intensification d'hyperesthésie psychique m'a paru intolérable. Mais, dans l'ensemble, j'obéis à la prescription. Ce n'est

que le jour de la non-homologation de Lueger que, dans ma joie, j'ai dépassé la dose.

Désormais, mes lettres vont être relativement vides. Après avoir fait un paquet de mes manuscrits psychologiques, je les ai fourrés dans un tiroir où ils devront sommeiller jusqu'en 1896. Voici comment la chose est arrivée. J'ai commencé par laisser de côté la psychologie pour m'assurer le temps nécessaire aux *Paralysies infantiles* qui devront être achevées d'ici 1896. J'ai aussi commencé les *Migraines.* Les premiers points qui m'ont frappé m'ont fait apercevoir quelque chose qui m'a ramené au sujet mis de côté et qui aurait eu besoin d'être sérieusement remanié. À ce moment-là, je me révoltai contre mon tyran. Surmené, irrité, déconcerté et incapable de reprendre mes esprits, j'ai donc tout abandonné. Si tu dois te faire une opinion d'après les pages que je t'ai envoyées et chercher à justifier ma jubilation, j'en suis peiné, parce que la chose ne te semblera pas facile. Ne t'en préoccupe donc pas davantage. Espérons que j'aurai réussi, d'ici deux mois, à éclaircir cette question. Quoi qu'il en soit l'explication clinique de l'hystérie reste valable ; elle est jolie et simple. Peut-être m'efforcerai-je bientôt de la rédiger à ton intention.

10-11.

Je t'envoie par le même courrier les histoires de malades concernant le nez et le sexe (1). Inutile de te dire que j'approuve entièrement ton travail. Cette fois-ci, je n'ai eu que peu de choses à ajouter – quelques traits au crayon rouge seulement. J'espère avoir plus à dire quand j'aurai lu la partie théorique. Tes hypothèses chimico-sexuelles m'ont vraiment séduit. J'espère que tu continueras sérieusement dans la même voie.

(1) Ce manuscrit n'a pas été conservé.

Je suis entièrement plongé dans les paralysies infantiles qui ne m'intéressent nullement. Depuis que j'ai abandonné la psychologie,

je me sens déprimé, déçu. Je crois n'avoir plus aucun droit à tes congratulations.

Je sens qu'il manque là quelque chose.

Récemment, Breuer a longuement parlé de moi à une réunion de la Société médicale. Il s'est déclaré converti à la croyance en une étiologie sexuelle. Je l'ai remercié, dans le privé, mais il a gâché mon plaisir en ajoutant : « Et malgré tout, Je *n'y crois pas* ! » Y comprends-tu quelque chose ? Moi pas.

Martha souffre déjà affreusement (1). Je voudrais que cela fût déjà passé.

Je dispose, au point de vue des névroses, de beaucoup de matériaux intéressants, mais d'aucune nouveauté, rien que des confirmations. Que ne pouvons-nous en parler !

Bien des choses affectueuses à toi, à la maman et à (l'enfant).

ton

Sigm.

36

Vienne, 29-11-95.

Très cher Wilhelm,

... Je suis en pleine forme et travaille d'arrache-pied pendant neuf à onze heures. J'ai chaque jour six à huit cas à analyser. Données des plus intéressantes, toutes sortes de choses nouvelles. Mais en ce qui concerne la science, je suis perdu pour elle. Quand, vers il heures du soir, je m'assieds à mon bureau, je suis obligé de rapetasser les paralysies infantiles. J'espère avoir fini dans deux mois et être ensuite en état de résumer les impressions que mes traitements m'ont permis de récolter.

Je n'arrive plus à comprendre l'état d'esprit dans lequel je me trouvais quand j'ai conçu la psychologie ; il m'est impossible de m'expliquer comment j'ai pu te l'infliger. Je crois que tu es trop poli ;

ça me semble être une sorte d’aberration. L’explication clinique des deux névroses restera sans doute debout après certaines modifications.

Les enfants ont tous été victimes de bons rhumes. Minna (2) est

(1) Allusion à la grossesse de sa femme.

(2) Minna Bemays, belle-sœur de Freud (1865-1941).

arrivée il y a quelques jours et restera probablement quelques mois avec nous. Je ne vois rien du monde extérieur et n’en apprends que peu de chose. C’est justement en de pareils moments que la correspondance me semble si difficile. Je ressens cruellement la distance qui sépare Vienne de Berlin…

Les élèves de Wemicke, Sachs et C. S. Freund ont perpétré une sottise en ce qui touche la question de l’hystérie. Le travail sur les paralysies psychiques est presque un plagiat de mes Considérations, publiées dans les *Archives de neurologie.* Ce qui me semble plus pénible est de voir Sachs exposer le principe de la constance de l’énergie psychologique (i).

J’espère recevoir bientôt de tes bonnes nouvelles, ainsi que de celles de ta femme, de l’enfant et de la sexualité par rapport au nez.

Bien affectueusement à toi,

ton

Sigm.

(i) L’article écrit par C. S. Freund à Breslau (*Neurolog. Zentralblatt,* 1893, pp. 938-946) reproduit les idées que Freud a développées dans *Étude comparée des paralysies motrices et hystériques* (1893 *c)* sans toutefois citer ce travail. Environ la moitié de cet article reproduit mot pour mot le traité de Heinrich Sachs, *Conférences sur la structure et l’activité du cerveau et la théorie de l’aphasie et des maladies psychiques*, Breslau, 1893. Il y est dit : « Très tôt après la naissance, le cerveau humain contient une très

grande quantité d'ondes moléculaires dont le degré de tension est extrêmement variable et résulte des expériences accumulées durant la vie. Un très petit nombre seulement de ces ondes possède à tout moment un niveau suffisant pour leur permettre d'accéder au cerveau en tant que représentation d'ensemble. Aucune ne conserve longtemps un même niveau ; chacune retombe et disparaît du conscient en laissant sa place à quelqu'autre. C'est ainsi que, dans un cerveau normal, les idées se succèdent continuellement », p. 110. Freund ajoute : « D'après Heinrich Sachs, une loi régit ce dernier fait, la loi de quantité constante d'énergie psychique, suivant laquelle la somme des tensions de toutes les ondes moléculaires présentes reste à peu près constante, pendant un certain temps, chez un même individu. »

Depuis des années, Freud s'était préoccupé du principe de constance psychique. Dans une lettre datée du 29-6-1892 (Freud, 1941 *a),* et adressée à Breuer, il fait allusion « à la règle de constance des sommes d'excitations » en la considérant comme « la première de leurs théories communes ». Dans le premier manuscrit de la *Communication préliminaire* écrite à la fin de novembre 1892, cette idée se trouve plus amplement traitée. (Voir aussi la note de Freud dans sa traduction des Conférences de Charcot.)

Le principe de constance joue également un rôle important dans *l'Esquisse* en tant que « principe d'inertie » et devint, par la suite, sous les formes de « principe de plaisir » (effort pour maintenir dans l'appareil psychique une tension constante) et de « principe de Nirvana » (tendance à ramener la tension à zéro) l'un des principes régulateurs de la psychanalyse.

37

Dr Sigmund FREUD Vienne, 3-12-95.

IX. Berggasse 19. Consultations de 3 à 5 heures.

S'il s'était agi d'un fils, je te l'aurais annoncé par télégramme puisqu'il aurait porté ton prénom. Mais comme c'est une fille appelée Anna, je te l'apprends plus tardivement. Elle s'est introduite aujourd'hui vers 3 h 1/4 au beau milieu de ma consultation et semble être une gentille et complète petite femme qui, grâce aux soins de Fleischmann (1) n'a causé aucun dommage à sa maman. Actuellement, toutes deux vont bien. J'espère recevoir de toi sous peu d'aussi bonnes nouvelles et qu'Anna et Pauline s'entendront bien quand elles se rencontreront.

Avec mes affectueuses pensées,

ton

Sigm.

38

Dimanche, 8-12-95.

Cher Wilhelm,

… Nous aimons à penser que c'est notre bébé qui nous vaut mon surcroît d'activité médicale. J'ai de la peine à y suffire, je puis maintenant faire le difficile et commence à dicter mes prix. Je me fie à mes diagnostics et à mon traitement des deux névroses et je crois saisir que la ville commence peu à peu à se rendre compte qu'elle peut tirer quelque chose de moi.

T'ai-je déjà dit que les représentations obsédantes étaient dans tous les cas, des *reproches* que le sujet s'adresse à lui-même, tandis que dans l'hystérie, on découvre toujours à la base un *conflit* (peut-être entre le plaisir sexuel et le déplaisir qui l'accompagne ?). C'est une nouvelle manière de formuler cette explication clinique. J'ai justement à traiter, en ce moment, deux magnifiques cas mixtes des deux névroses et j'espère en tirer des renseignements plus précis sur les mécanismes essentiels qui s'y jouent.

J’apprécie toujours ton opinion, même quand elle concerne ma psychologie. Je me plais à penser que je pourrai, dans quelques mois, reprendre le travail et cette fois avec plus d’esprit critique, de patience et de minutie. Le seul éloge que tu puisses actuellement en faire

(1) Karl Fleischmann, gynécologue réputé.

est qu’il *voluisse in rnagnis rebus.* Crois-tu réellement que je doive attirer l’attention sur ce gribouillage en écrivant un article préliminaire ? Je pense qu’il vaut mieux le garder pour nous jusqu’au moment où nous trouverons qu’il en peut sortir quelque chose. Peut-être devrai-je finalement me contenter d’une explication clinique des névroses.

En ce qui concerne tes découvertes en physiologie sexuelle, tout ce que je puis te promettre c’est une attention soutenue et une admiration critique. Ma science, trop limitée, ne me permet pas d’intervenir. Mais je pressens les choses les plus belles et les plus importantes et j’espère bien que, le moment venu, rien ne t’empêchera de tout publier et jusqu’aux hypothèses. Il est impossible de se passer des gens qui ont le courage de créer de nouvelles idées avant même d’en pouvoir démontrer l’exactitude.

Comme tout serait différent si nous n’étions géographiquement séparés ! Je ne revendique pas la priorité pour le principe de la « constance psychique ». Tu as raison, on peut entendre par là les choses les plus différentes (i).

Une visite. Il faut que je m’interrompe.

Bien des choses affectueuses de tous ici pour ta femme et ta fille,

ton

Sigm.

Manuscrit J.

I

Mme P. J..., 27 ANS (2)

N'a connu de vie conjugale que pendant trois mois. Son mari, voyageur de commerce, a été obligé de la quitter peu de temps après leur mariage et est encore absent depuis plusieurs semaines. Il lui manque beaucoup et elle s'ennuie de lui. Elle avait été cantatrice ou plutôt avait étudié pour le devenir. Afin de passer le temps, assise au piano, elle chantait en s'accompagnant quand elle fut soudain saisie d'un malaise digestif avec vertiges, oppression, angoisse et paresthésie cardiaque. Elle crut devenir folle. Quelques instants plus tard, elle se souvint d'avoir mangé ce matin-là des œufs aux champignons et s'imagina être empoi-

(1) Voir note adjointe à la lettre du 29-11-1895, n° 36.

(2) Manuscrit non daté. Cet exposé rappelle le cas décrit dans *l'Esquisse.* L'écriture semble indiquer qu'il date de 1895, mais peut-être plus tôt dans cette même année. Ce cas n'a pas été inclus dans les œuvres publiées de Freud.

sonnée. Mais le malaise ne tarda pas à se dissiper. Le jour suivant, sa domestique lui raconta qu'une des locataires de la maison était devenue folle. À partir de ce moment, l'idée angoissante et obsédante qu'elle aussi allait sombrer dans la folie ne la quitta plus.

Telles sont les grandes lignes du cas. Je présume d'abord qu'il s'est agi d'un accès d'angoisse – d'une décharge sexuelle muée en angoisse. Un état de ce genre, je le crains, peut se produire sans être accompagné d'un processus psychique quelconque. Toutefois, je me refuse à nier la plus favorable éventualité d'une existence de celui-ci ; bien au contraire, je tiens à en faire le point de départ de mes recherches. Je m'attends à trouver ceci : elle avait la nostalgie de son époux, c'est-à-dire de ses rapports sexuels avec lui ; une idée lui vient à l'esprit et provoque un affect sexuel, puis une défense

contre cette idée ; Mme P. J… s'effraye et établit une fausse corrélation ou une fausse substitution.

Je l'interroge sur les circonstances qui entourèrent l'incident : quelque chose a dû lui rappeler son mari. Elle était en train de chanter la séguedille du Ie1 acte de Carmen :

Dans les remparts de Séville…

Je lui fais répéter cet air dont elle ne connaît même pas exactement les paroles. « À quel endroit pensez-vous que l'accès a débuté ? » Elle l'ignore. J'appuie sur son front et elle me dit alors que ce fut après avoir chanté toute la mélodie. La chose paraît possible. Les paroles ont peut-être suscité les pensées. Je lui dis qu'avant l'accès certaines idées devaient lui être venues à l'esprit dont elle ne se souvenait peut-être plus. En effet, elle ne se rappelle rien, mais la pression de la main [sur son front] *donne « mari » et « nostalgie ». J'insiste encore et elle finit par préciser que cette nostalgie est un besoin de caresses sexuelles. « Je croirais volontiers que votre accès n'était qu'un état d'effusion amoureuse. Connaissez-vous l'air du page ?*

Voi che sapete che cosa è amor,

Donne3 vedete s'io l'ho nel cor (1)…

Il devait y avoir autre chose encore, une sensation dans le bas-ventre, un besoin spasmodique d'uriner. Elle le confirme. L'insincérité des femmes se marque d'abord par une omission de symptômes sexuels caractéristiques, lorsqu'elles décrivent leur état. Ainsi, il s'était bien agi d'un orgasme.

(1) Mozart, *Les noces de Figaro,* air de Chérubin, au IIe Acte.

« Eh bien, vous vous rendez certainement compte que, chez une jeune femme délaissée, un état de nostalgie tel que le vôtre n'a rien de honteux. » – « Au contraire, dit-elle, il est bien naturel, alors pourquoi m'effrayerais-je ? » « Ce ne sont évidemment ni le mari, *ni* la nostalgie *qui vous font peur ainsi. Il doit y avoir d'autres pensées*

qui manquent, des pensées mieux faites pour inspirer de l'effroi. Mais elle n'admet qu'une seule chose : sa peur constante des rapports sexuels, mais son désir l'emporte sur la crainte des douleurs. La séance est ici interrompue.

II

Tout porte à croire que dans la scène I (au piano) devaient se trouver (à côté du désir de retrouver son époux, désir dont elle se souvient fort bien) d'autres associations très enfouies dont elle ne garde pas le souvenir et qui ont abouti à une scène II. Je n'ai pu découvrir encore de lien entre ces scènes. Aujourd'hui, elle est arrivée tout en larmes, désespérée et n'espérant évidemment plus tirer profit de son traitement. Ainsi sa résistance se manifeste déjà et tout marche moins bien. Je veux savoir quelle sorte d'idées peuvent, en ce moment précis, l'effrayer. Elle énumère toutes sortes de choses sans liens possibles avec sa crise : ainsi sa défloration avait beaucoup tardé (fait confirmé par le Pr Chrobak). C'est à cela qu'elle attribue son état nerveux et elle aurait voulu que sa défloration fût chose faite. Il s'agissait naturellement d'une idée plus récente. Elle s'était bien portée jusqu'à la scène I. Finalement, elle me révèle qu'auparavant déjà, elle avait subi un accès analogue, mais moins fort et plus passager, avec les mêmes sensations. (J'en conclus que la voie aboutissant aux couches profondes de son psychisme est située bien au-delà de l'image mnémonique de l'orgasme lui-même.) Nous étudions la toute première scène. À cette époque – il y a quatre ans – elle avait été engagée à Ratisbonne. Dans la matinée, elle avait auditionné avec succès. L'après-midi, dans son appartement, elle eut une « vision » – celle d'une scène, d'une querelle, entre le ténor de la troupe, elle-même et un autre monsieur – puis tout de suite après survint l'accès accompagné d'une crainte de devenir folle.

Ainsi une scène II avait été associativement mise en rapport avec la scène I. Mais là encore, des lacunes subsistent dans le

souvenir. D'autres représentations doivent pouvoir expliquer la décharge sexuelle et la peur. Je m'informe de ces chaînons intermédiaires mais elle ne me révèle à leur place, que des motifs. La vie au théâtre lui avait déplu. « Pour quoi ? » « À cause de la dureté du directeur et de la façon dont les acteurs se traitaient entre eux. » Je demande des détails sur ces points. Il y avait une vieille comique et les jeunes gens, pour s'amuser, lui avaient demandé « s'ils pourraient venir passer la nuit avec elle ». Je l'interroge sur le ténor. Celui-là aussi l'avait importunée. Pendant la répétition, il lui pelotait les seins. « À travers les vêtements ou non ? » Elle commence par confirmer cette dernière hypothèse, puis se reprend : elle était en robe de ville. « Et quoi encore ? » Toutes les relations entre camarades, les étreintes, les baisers qu'ils échangeaient, lui semblaient odieux. « Et puis encore ? » À nouveau la brutalité du directeur. Elle ne resta là d'ailleurs que peu de jours. « La tentative du ténor avait-elle eu lieu le jour même de l'accès ? » Non, elle ne sait pas si c'était avant ou après. Le procédé par pression sur le front montra que cette tentative se produisit quatre jours après son arrivée et l'accès deux jours plus tard.

Le traitement a été interrompu par la fuite de la patiente.

39

1-1-96.

Mon très cher Wilhelm,

Mon premier instant de loisir en cette nouvelle année doit t'être consacré. Je veux te serrer la main à travers les quelques kilomètres qui nous séparent et te dire combien les dernières nouvelles que tu m'as données de ta famille et de ton travail m'ont causé de joie. Je suis ravi que tu aies un fils (1) et qui apporte aussi avec lui l'espoir d'avoir d'autres enfants. Tant que la perspective d'avoir cet enfant demeura lointaine, je ne voulais ni m'avouer ni t'avouer tout ce qui aurait pu te manquer…

Tes lettres – et c'est le cas de la dernière aussi – contiennent une foule de vues et de prévisions scientifiques dont je ne puis, malheureusement dire qu'une chose, c'est qu'elles m'empoignent et me subjuguent. L'idée qu'un même travail pourrait nous occuper tous les deux est la plus agréable que je puisse actuellement avoir. Je constate que, par le détour de la médecine, tu atteins ton premier idéal qui est de comprendre la physiologie humaine. Pour moi, je nourris dans le tréfonds de moi-même l'espoir d'atteindre par la même voie, mon premier but : la philosophie. C'est à quoi j'aspirais originellement avant d'avoir bien compris pourquoi j'étais au monde. Au cours de ces dernières semaines, je me suis maintes fois efforcé de compenser un peu tes envois en te donnant un bref exposé de mes trouvailles dans le domaine des névroses de défense. Mais ma faculté de penser s'est trouvée à tel point épuisée ce printemps que je ne puis rien faire en ce moment. Mais j'arriverai à me vaincre et [1] t'enverrai ce fragment (i). Une voix intérieure m'a à nouveau chuchoté de remettre à plus tard la description de l'hystérie – qui contient trop de données incertaines. La névrose obsessionnelle te plaira sans doute. Les quelques remarques sur la paranoïa m'ont été inspirées par une récente analyse qui montre indubitablement que la *paranoïa est vraiment une névrose de défense.* Il reste à déterminer si cette explication a aussi une valeur thérapeutique.

Tes observations sur la migraine (2) m'ont suggéré une idée qui devrait aboutir à un remaniement total – que je n'ose entreprendre pour le moment – de mes théories <p + Néanmoins, je m'efforcerai de les indiquer (3).

Je pars des deux sortes de terminaisons nerveuses, celles qui sont libres ne reçoivent que des quantités et les conduisent à par accumulation, mais sans être en mesure de provoquer une sensation, c'est-à-dire d'agir sur to. Le mouvement des neurones conserve son propre caractère qualitatif monotone. Telles sont les voies suivies par

1 Robert Wilhelm.

toutes les quantités qui remplissent <J>, y compris naturellement l’énergie sexuelle.

Les voies nerveuses qui partent des organes terminaux ne conduisent pas de quantités, mais le caractère qualitatif qui leur est propre. Elles n’ajoutent rien à la somme [des quantités] dans les neurones <]», et ne font seulement que mettre ces neurones en état d’excitation. Les neurones de perception (to) sont, parmi les neurones i|J, ceux qui ne peuvent avoir qu’un très faible investissement quantitatif. La rencontre de ces très minimes quantités avec la qualité, que leur transmet fidèlement les organes terminaux, détermine la production du conscient. J’en suis venu à intercaler ces neurones de perception (to) entre les neurones 9 et les neurones <|» ; ainsi 9 transfère sa qualité à to et to ne cède ni qualité ni quantité à 4', mais ne fait simplement qu’exciter 4[2] – c’est-à-dire qu’il indique à l’énergie psychique libre [à l’attention] la direction qu’elle doit prendre. (Je me demande si tu arriveras à comprendre ce charabia. Il y a, pour ainsi dire, trois sortes d’action réciproque des neurones : 1) Ils peuvent se transmettre des quantités ; 2) Ils se transmettent des qualités ; 3) Ils ont les uns sur les autres, suivant certaines règles, une action excitante.)

D’après cela les processus de perception impliqueraient *eo ipso* 2 3 [3] un état de conscience et ne produiraient d’effet psychique *qu’après* être devenus conscients. Les processus 4 seraient, de par leur nature même, inconscients et n’acquerraient qu’ensuite un état conscient secondaire, artificiel, en se trouvant liés à des processus de décharge et de perception (associations verbales). Une décharge de «, telle que je l’ai exposée dans mon autre description, devient inutile. Les phénomènes hallucinatoires, toujours si difficiles à expliquer, ne constituent plus une rétrogradation de l’excitation vers 9, mais seulement vers to. La règle de défense, qui ne joue pas pour les perceptions mais seulement pour les processus t]> s’éclaire

2 Robert Wilhelm.

3 Ce qui suit se rapporte à l’*Esquisse.*

mieux. Le fait que le conscient secondaire traîne le pas à l'arrière-plan permet de donner une description simple des processus névrotiques. Et me voilà ainsi débarrassé de l'ennuyeuse tâche qui consiste à déterminer la force des excitations 9 (excitations sensorielles) transmises aux neurones. Réponse : Rien directement, la quantité (Q) en + dépend uniquement de la façon plus ou moins marquée dont les neurones de perception (toN) dirigent l'attention libre.

Cette nouvelle hypothèse convient mieux au fait que les excitations sensorielles ont une faiblesse telle qu'il devient difficile de faire dériver de pareille source la force de la volonté, suivant le principe de constance. Mais nous voyons que la sensation n'apporte aucune quantité (Q) à 4 » et que la source d'énergie de ^ dérive des voies organiques de conductions [endogènes].

Je trouve également là une explication de la décharge de déplaisir, explication dont j'ai besoin pour comprendre le refoulement dans les névroses sexuelles : il y a conflit entre la conduction organique purement quantitative et les processus *déclenchés* en <|» par les sensations conscientes.

En ce qui concerne le côté de la question qui t'intéresse, il est possible que certains états d'excitation se produisent dans des organes qui ne fournissent pas de sensations *spontanées* (tout en étant capables de révéler quelque sensibilité à la pression), mais qui peuvent néanmoins être excités de façon réflexe (par un effet d'équilibre). Il s'agit alors de perturbations émanant d'autres centres neuroniques. L'idée de l'existence d'un « lien » réciproque entre neurones et centres neuro-niques peut faire penser que les symptômes de décharge motrice sont tout à fait variés (1). Les actes

volontaires sont probablement déter – [4] minés par un transfert de quantité (Q) puisqu'ils provoquent une décharge de tension psychique. Mais, d'autre part, il y a des décharges agréables, des spasmes, etc., que je m'explique non par *un transfert* de quantité au centre moteur, mais par *la libération* de cette quantité dans ce centre, la quantité liante Q ayant peut-être été diminuée dans le centre sensoriel. Peut-être découvririons-nous là la différenciation si longtemps cherchée par nous entre les mouvements « volontaires » et les mouvements « spasmodiques ». Peut-être aussi pourrons-nous expliquer ainsi tout un groupe de réactions somatiques accessoires – dans l'hystérie, par exemple.

Il est possible que les processus de transmission en 4[5] » quand ils sont purement quantitatifs, puissent attirer sur eux-mêmes la conscience, particulièrement lorsqu'ils remplissent les conditions nécessaires à une production de souffrance. Parmi ces conditions, la plus importante consiste probablement en une cessation du processus d'accumulation et en un afflux continuel et persistant quelques moments [de quantité] en Certains neurones de perception se trouvent alors surinvestis et provoquent une sensation de déplaisir, faisant ainsi porter l'attention sur ce point. Ainsi les « altérations névralgiques » devraient être considérées comme dues

4 Ces modifications apportées aux vues exposées dans *l'Esquisse* méritent d'être prises en considération, parce qu'elles donnent une tournure nouvelle à la différenciation entre les stimuli externes et internes. Elles nous préparent à l'établissement d'une distinction entre processus conscients et processus inconscients (non refoulés) et font ainsi prévoir la conception de la structure psychique, telle que Freud l'établit plus tard. Une suite immédiate de ces données se trouve dans

5 Ces modifications apportées aux vues exposées dans *l'Esquisse* méritent d'être prises en considération, parce qu'elles donnent une tournure nouvelle à la différenciation entre les stimuli externes et internes. Elles nous préparent à l'établissement d'une distinction entre processus conscients et processus inconscients (non refoulés) et font ainsi prévoir la conception de la structure psychique, telle que Freud l'établit plus tard. Une suite immédiate de ces données se trouve dans

à un afflux de quantité venant d’un organe et ayant dépassé certaines limites. Il en résulte que l’accumulation se trouve interrompue, les neurones de perception sont surinvestis et l’énergie libre devient liée. Tu vois que nous nous rapprochons ainsi de la migraine dont la condition déterminante serait l’existence, dans les zones nasales, d’un état d’excitation, état que tu as pu découvrir à l’œil nu. Le surplus de quantité se répartirait entre diverses voies subcorticales avant d’atteindre Quand cela s’est produit, l’afflux de quantité Q pénètre continuellement dans <j> et, suivant la loi de l’attention [p. 371], l’énergie ^ libre se déverse à l’endroit où se trouve l’éruption.

Voyons maintenant ce que peut être, dans la région nasale, la source de l’état d’excitation (1). L’idée qui nous vient à l’esprit est que l’organe *qualitatif* est, pour ces excitations olfactives, la membrane de Schneider et que leur organe *quantitatif* est le corps caverneux. Les substances odorantes sont, comme tu le crois et comme les fleurs nous l’apprennent, des produits désagrégés du métabolisme sexuel ; elles agiraient à la façon de stimuli sur les deux

le chapitre VII de *VInterprétation des rêves,* la conception des phénomènes hallucinatoires à laquelle Freud fait ici allusion, se retrouve presque inchangée dans ce dernier ouvrage.

(1) Freud a évidemment écrit ces lignes pour jeter un pont entre ces recherches et celles de Fliess. Les idées exposées ici ne reparaîtront plus dans les théories ultérieures de Freud.

organes. Au moment des menstruations et d’autres processus sexuels, le corps produit une quantité accrue de ces substances, donc aussi de ces excitations. Reste à savoir si leur action intéresse les voies nasales par l’air expiré ou par la circulation sanguine ; vraisemblablement par la circulation, puisque l’on n’éprouve avant la migraine aucune sensation olfactive subjective. En conséquence, c’est au moyen des corps caverneux que le nez se trouverait renseigné sur les excitations olfactives *internes,* de la même façon

qu'il l'est sur les excitations *externes* par l'intermédiaire de la membrane de Schneider. Le mal pourrait être attribuable aux produits émis par le corps même du sujet. Les deux façons d'attraper la migraine : spontanément ou par des odeurs, des toxines humaines, pourraient ainsi aller de pair et seraient à tout moment capables de produire et d'accumuler leurs effets.

L'enflure des organes nasaux de quantité devrait ainsi être une sorte d'adaptation de l'organe sensoriel, résultant d'une stimulation interne accrue et qui serait analogue, dans les organes sensoriels réels (qualitatifs), à l'écarquillement des yeux, au regard fixé sur un objet, au fait de tendre l'oreille, etc.

Il ne serait peut-être pas trop difficile d'adapter cette façon de voir aux autres sources de migraines et d'états migraineux. Toutefois, je ne vois pas encore le moyen d'y parvenir. Quoi qu'il en soit, c'est l'étude du sujet principal qui est la plus importante (1).

Une foule de conceptions médicales obscures et vieillies prennent ainsi vie et importance…

Assez pour aujourd'hui ! Meilleurs vœux pour 1896. Dis-moi vite comment vont la mère et l'enfant. Tu imagines sans peine combien Martha s'intéresse à tout cela.

ton

Sigm.

Manuscrit K.

Ier *janvier 1896.*

LES NÉVROSES DE DÉFENSE (2)

(Conte de Noël)

Il existe quatre types et bien des formes de névroses de défense. Je ne puis mettre en parallèle que l'hystérie, la névrose obsessionnelle et une forme de paranoïa. Ces troubles ont un certain nombre de points communs. Ce sont des déviations pathologiques d'états affectifs psychiques 6 7 *normaux : de* conflits *(dans*

l'hystérie), d'auto-reproches *(dans la névrose obsessionnelle), de* rancune *(dans la paranoïa), de* deuil *(dans le délire hallucinatoire aigu). Ils diffèrent des affects en question en ce qu'ils n'ont pas été liquidés mais qu'au contraire ils ont entraîné une altération permanente du moi. Ils apparaissent dans les mêmes circonstances que leurs prototypes affectifs lorsque deux conditions se trouvent remplies : il faut que l'incident provocateur ait été d'ordre sexuel et ensuite qu'il se soit produit avant la maturité sexuelle (conditions nécessaires de la* sexualité *et de* /'infantilisme). *Je ne possède sur les déterminants personnels aucune donnée nouvelle. Je dirai que, d'une façon générale, l'hérédité constitue un facteur déterminant de plus, en ce qu'elle favorise et augmente l'affect pathologique, donc qu'elle fournit une condition permettant le passage par transition du normal à l'extrême. Je ne crois pas que l'hérédité détermine le choix particulier de telle ou telle névrose de défense.*

Une tendance normale à la défense existe toujours, je veux dire une répugnance à diriger l'énergie psychique de telle sorte qu'un déplaisir doive en résulter. Cette tendance, liée aux attributs les plus fondamentaux du mécanisme psychique (loi de constance) (i)*, ne peut s'opposer aux perceptions puisque celles-ci sont capables d'éveiller l'attention (comme le prouve leur prise de conscience) ; elle n'entre en jeu que lorsqu'il s'agit de souvenirs et de pensée et demeure inoffensive à l'égard d'idées ayant jadis été désagréables mais qui, incapables actuellement de susciter quelque déplaisir, ne peuvent engendrer qu'un souvenir de déplaisir. Mais même en ce cas, la tendance peut être surmontée par quelque intérêt d'ordre psychique.*

Néanmoins la tendance à la défense devient nuisible quand elle est dirigée contre des idées capables, sous forme d'énergie, de produire un déplaisir nouveau. C'est le cas des représentations sexuelles. Ici s'offre l'unique possibilité de voir un souvenir produire un effet bien plus considérable que l'incident lui-même. Pour cela

une seule condition est nécessaire : le sujet doit avoir atteint l'âge de la puberté dans le laps de temps séparant l'incident de sa répétition mnémonique, la puberté intensifiant énormément l'effet de la reviviscence. Le mécanisme psychique ne semble pas préparé à ce cas exceptionnel. Ainsi, pour que le sujet soit exempt de névroses de défense, il faut absolument qu'il n'ait subi, avant sa puberté, aucune irritation sexuelle considérable, dont l'effet pourrait en partie. Quelques-unes des idées fondamentales qu'il exprime ici ont été reproduites dans le travail intitulé *Autres observations sur les neuropsychoses de défense* paru en 1896. Nous ignorons à quoi fait allusion le sous-titre de ce plan. Peut-être s'explique-t-il par l'époque de son envoi et en tant que cadeau tardif de Noël.

(1) Voir *VEsquisse.*

encore être accru jusqu'au niveau pathologique par une prédisposition innée (i).

C'est ici que vient se greffer un problème accessoire. Comment se fait-il que, dans des circonstances analogues, ce soit non pas une névrose, mais une perversion ou simplement de l'immoralité qui apparaisse (2) ?

En recherchant l'origine du déplaisir qui est engendré par une excitation sexuelle précoce sans laquelle aucun refoulement ne serait explicable, nous pénétrons au cœur même du problème psychologique. La réponse qui vient tout de suite à l'esprit est la suivante : ce sont la pudeur et la moralité qui constituent les forces refoulantes. Le voisinage que la nature a donné aux organes sexuels doit inévitablement, au moment des expériences sexuelles, susciter un sentiment de dégoût (3). *Là où la pudeur fait défaut (comme chez les individus mâles), là où la moralité est absente (comme dans les basses classes de la société), là où le dégoût se trouve émoussé par les conditions d'existence (comme à la campagne), le refoulement ne se produit pas et, dès lors, aucune excitation sexuelle infantile n'entraîne de refoulement ni, par conséquent, de névrose* (4). *Je*

crains cependant que cette explication ne résiste pas à un examen plus approfondi. Je ne puis croire qu'une production de déplaisir pendant les expériences sexuelles puisse découler de l'immixtion fortuite de certains facteurs de déplaisir. L'expérience journalière nous enseigne qu'aucun sentiment de dégoût ne se produit quand la libido atteint un niveau suffisamment élevé. La moralité se tait alors. Je crois que la pudeur est connectée à l'incident sexuel par un rapport plus profond. À mon avis, il doit se trouver dans la sexualité une source indépendante de libération de déplaisir ; si cette source existe, elle peut animer les sensations de dégoût et conférer sa force à la moralité, etc. Je m'en rapporte au prototype de la névrose d'angoisse chez les adultes où une certaine quantité émanant de la sexualité provoque également des troubles psychiques, alors qu'elle aurait dû trouver un emploi différent dans le processus sexuel. Tant que nous ne disposerons pas d'une théorie exacte de ce processus, le problème de l'origine du déplaisir agissant dans le refoulement restera insoluble.

(1) Voir des arguments semblables dans *l'Esquisse,* pp. 363 et suiv. et dans la lettre 32.

(2) Voir la lettre 125 où le problème du choix de la névrose est abordé.

(3) *Inter faeces et urinas nascimur.* Voir les *Trois Essais* (1905 *d)* et les arguments exposés dans *Malaise dans la civilisation* (1930 *a)* en partie voisins de ceux de Bleuler (1913).

(4) Cette affirmation n'est guère satisfaisante et Freud va la rejeter dès la phrase suivante. Toutefois, elle doit retenir notre attention parce qu'elle montre que, dès cette époque, Freud se rendait compte de l'influence des facteurs sociaux sur le développement des névroses. Voir également le manuscrit A.

Dans les névroses de défense, voilà généralement comment se déroule la maladie :

1) Un ou plusieurs incidents d'ordre sexuel traumatisants et précoces

doivent subir le refoulement ;

2) Refoulement de cet incident dans certaines conditions ultérieures

capables d'en réveiller le souvenir et ainsi formation d'un symptôme primaire ;

3) Un stade de défense réussie qui, l'existence du symptôme mise à

part, équivaut à la santé ;

4) Un stade au cours duquel les représentations refoulées ressurgissent.

Dans la lutte qu'elles soutiennent contre le moi, des symptômes nouveaux, ceux de la maladie proprement dite, se forment, c'est-à-dire un stade de compromis, de défaite ou de guérison défectueuse.

Les caractères différents des diverses névroses sont révélés par la façon dont les représentations refoulées ressurgissent. Le mode de formation des symptômes, le tour que prend la maladie, sont également révélateurs à cet égard. Toutefois, le caractère spécifique de chaque névrose réside dans la manière dont s'effectue le refoulement.

C'est la marche de la névrose obsessionnelle qui me semble la plus compréhensible, parce que c'est elle que je connais le mieux.

NÉVROSE OBSESSIONNELLE

Ici l'incident primaire s'est accompagné de plaisir. Il s'est agi d'un incident actif (chez les garçons), passif (chez les filles), sans mélange de souffrance ou de dégoût, ce qui implique, chez les petites filles, un âge plus avancé (8 ans environ). Quand, plus tard, cet incident revient à la mémoire, il donne lieu à une production de déplaisir et d'abord à un blâme que le sujet s'adresse à lui-même et

qui est conscient. Tout se passe, semble-t-il, comme si tout le complexe psychique (souvenir et blâme) commençait pas être conscient. Plus tard, tous deux sont refoulés sans que rien de nouveau soit advenu et, dans le conscient, se forme un contre-symptôme, une certaine nuance de scrupulosité.

Le refoulement peut se produire à cause d'un souvenir agréable en soi qui, lorsqu'il se représente quelques années plus tard, donne lieu à une réaction de déplaisir, ce que nous aurons à expliquer dans notre théorie de la sexualité. Mais les choses peuvent se passer de façon différente. Dans tous *les cas de névrose obsessionnelle sans exception, j'ai pu retrouver un incident* purement passif *survenu à un âge très précoce, ce qui ne saurait être considéré comme un fait accidentel. Il est permis de penser que c'est la rencontre ultérieure de l'incident passif et de l'incident teinté de plaisir qui ajoute au souvenir plaisant un caractère pénible et qui, par là, permet le refoulement. Il faudrait donc, comme condition clinique d'une névrose obsessionnelle, que l'incident passif se fût produit assez tôt pour ne pas gêner l'apparition spontanée de l'incident agréable. La formule serait donc la suivante :*

D ÉPLAISIR-PLAISIR-REFOULEMENT

Les rapports chronologiques entre eux des deux incidents et avec l'époque de la maturité sexuelle seraient les facteurs déterminants.

Pendant le stade du retour du refoulé, on constate que l'auto-reproche ressurgit sans avoir été modifié. Toutefois, il est rare qu'il attire l'attention. Il apparaît ainsi comme un sentiment de culpabilité tout à fait dépourvu de contenu mais généralement lié à un contenu doublement déformé – dans le temps et par sa constitution. Dans le temps, parce qu'il se rapporte à un acte actuel ou futur ; par la constitution, parce qu'il ne concerne pas l'incident réel, mais un équivalent de ce dernier. Ainsi, l'obsession résulte d'un compromis, exact au point de vue de l'affect et de la catégorie, mais déformé par

son déplacement chronologique et par le choix analogique d'un substitut.

Le sentiment de culpabilité peut, au moyen de différents processus psychiques se transformer en d'autres affects qui, ensuite, surgissent avec plus de netteté que lui-même dans le conscient. Ainsi, il se mue en angoisse *(devant les conséquences de l'acte auquel il se rapporte), en* hypocondrie *(par peur des effets somatiques), en* délires de persécution *(par peur des conséquences sociales), en* honte *(par crainte que les autres ne soient au courant de l'acte coupable), et ainsi de suite.*

Le moi conscient considère l'idée obsédante comme quelque chose d'étranger à lui-même et lui refuse créance, soutenu en cela, semble-t-il, par l'idée antithétique, depuis longtemps formée, de la scrupulosité. À ce stade, le moi peut parfois être vaincu par la représentation obsédante, par exemple quand le moi se trouve en proie à une mélancolie épisodique. En dehors de cela, tout le stade pathologique est occupé par la lutte défensive du moi contre les idées obsédantes, lutte qui peut elle-même entraîner la formation de nouveaux symptômes, ceux d'une défense secondaire. *Bien que sa force compulsionnelle soit irréductible, l'idée obsédante comme toute autre idée se trouve soumise à une critique logique ; le symptôme secondaire consiste en une augmentation de la scrupulosité, une compulsion à l'examen et à la conservation des choses. D'autres symptômes secondaires se forment quand la compulsion se porte sur des pulsions motrices dirigées contre l'idée obsédante, c'est le cas de la rumination mentale, de l'ivrognerie (dipsomanie) des cérémoniaux de protection, etc. (folie de doute)* (i).

(i) En français dans le texte.

On voit ainsi se former trois sortes de symptômes :

a) *Le symptôme primaire de défense* – la scrupulosité ;

b) *Le symptôme de compromis de la maladie* – obsessions *ou* affects

obsédants ;

c) *Les symptômes secondaires de défense* – rumination mentale,

compulsion à amasser, dipsomanie, cérémoniaux obsédants.

Dans certains cas, le contenu mnémonique n'est pas parvenu jusqu'au conscient par substitution, mais le sentiment de culpabilité lui, s'y est introduit grâce à une transformation. On a alors l'impression qu'un déplacement s'est effectué au long d'un enchaînement de déductions. Je me reproche certain fait, je crains que les gens ne sachent ce que j'ai fait – et, par conséquent, j'en rougis devant autrui. Une fois que le premier anneau de cette chaîne s'est trouvé refoulé, l'obsession se jette sur le second ou le troisième et il en résulte deux formes de délire d'observation appartenant pourtant à la névrose obsessionnelle. La lutte défensive s'achève par un délire de doute généralisé ou par l'adoption d'une existence bizarre avec un nombre indéterminé de symptômes défensifs secondaires, si toutefois conclusion il y a.

Les idées refoulées ressurgissent-elles d'elles-mêmes, sans le concours d'une force psychique actuelle ou ont-elles besoin de cette aide pour chaque poussée nouvelle. Mes expériences paraissent démontrer que tout se passe suivant ce dernier mode. Il semble que ce soient les états de la libido insatisfaite actuelle qui, suivant l'intensité du déplaisir, fassent ressurgir le sentiment de culpabilité refoulé. Une fois que ce réveil a eu lieu et qu'un symptôme s'est formé par l'action du refoulé sur le moi, ces matériaux refoulés continuent, sans aucun doute, à agir de leur propre chef ; mais les variations de leur pouvoir quantitatif dépendent toujours de la charge en tension libidinale à ce moment-là. Une tension sexuelle qui n'a pas eu le temps de se muer en déplaisir parce qu'elle a été satisfaite ne saurait nuire. Les obsédés sont des gens qui courent le danger de voir finalement l'ensemble de la tension sexuelle quotidiennement produite se transformer en sentiment de culpabilité

ou par là en symptôme. Et pourtant, mis en présence de cet auto-reproche primaire, *ils refuseraient de le reconnaître.*

Nous arrivons à guérir la névrose obsessionnelle par annulation rétroactive de toutes les substitutions et transformations d'affects et cela jusqu'au moment où le sentiment de culpabilité primaire et l'incident motivant peuvent se trouver libérés et être mis en présence du moi conscient pour être à nouveau jugé. Ce faisant, nous sommes obligés de nous frayer une voie à travers un nombre incroyable de représentations intermédiaires ou de compromis qui deviennent passagèrement des obsessions. Une conviction s'impose alors à nous, c'est que le moi se trouve dans l'impossibilité de diriger vers les matériaux refoulés, la partie de l'énergie psychique liée à la pensée consciente. Les pensées refoulées, croyons-nous, subsistent et se glissent sans que rien ne les en empêche, dans les associations les plus rationnelles. La plus simple allusion suffit à en réveiller le souvenir. Quand nous soupçonnons que la « moralité » n'est qu'un prétexte, cette idée se justifie par la constatation du fait que la résistance se sert, au cours du traitement de tous les motifs possibles en vue d'une défense (i).

LA PARANOÏA

Ici les conditions cliniques déterminantes et les rapports chronologiques du plaisir et du déplaisir dans l'incident primaire nous sont encore inconnus. J'ai pu trouver le fait du refoulement, le symptôme primaire et le stade de la maladie qui est déterminé par le retour des représentations refoulées.

L'incident primaire semble être analogue à celui qui engendre la névrose obsessionnelle ; le refoulement s'effectue après que le souvenir a libéré du déplaisir – j'ignore de quelle façon. Toutefois, ce n'est pas d'un reproche, refoulé ensuite, qu'il s'agit ici, mais d'un déplaisir dont le prochain est rendu responsable, suivant le mécanisme psychique de la projection. Le symptôme primaire qui se

forme est la méfiance *(susceptibilité exagérée à l'endroit d'autrui). Aucune créance ne s'attache ici à un reproche.*

Nous soupçonnons qu'il existe différentes formes (de la maladie) suivant que seul l'affect *a été refoulé par projection ou bien, en même temps que lui, le* contenu *de l'incident. Le retour de ce qui a été refoulé peut aussi comporter soit l'affect seul, soit cet affect accompagné du souvenir. Dans ce dernier cas, le seul que je connaisse bien, le contenu de l'incident revient, soit sous la forme de pensées surgissant tout à coup, soit sous celle d'hallucination visuelle ou de sensations. L'affect refoulé semble chaque fois revenir sous forme d'hallucinations auditives.*

Les éléments réapparus dans le souvenir se trouvent déformés du fait que des images analogues mais empruntées à l'actualité les ont remplacés. Mais ils ne sont que chronologiquement modifiés, sans formation de substitut. Les voix, tout à fait, comme dans les obsessions, représentent les auto-reproches à la façon d'un symptôme de compromis ; les phrases, tout d'abord, sont déformées dans leur texte jusqu'à devenir confuses et transformées en menaces et, deuxièmement, elles ne se rapportent pas à l'incident primaire mais à la défiance – donc au symptôme primaire.

Le symptôme de compromis va pouvoir entièrement disposer de la

(i) Dans le travail *Autres observations sur les psycho-névroses de défense,* 1896 *b,* Freud a ajouté certaines idées et en a supprimé d'autres.

créance qui est refusée aux auto-reproches primaires. Le moi ne considère pas ces symptômes comme s'ils étaient étrangers, mais se trouve incité par eux à tenter d'en donner une explication qu'on peut qualifier de délire d'assimilation.

Le retour du matériel refoulé sous une forme altérée a ici provoqué un échec de la défense. Le délire d'assimilation ne saurait être considéré comme le symptôme d'une défense secondaire mais

bien comme le début d'une altération du moi, *comme une preuve que celui-ci a été vaincu. Le processus s'achève soit par une mélancolie (impression de petitesse du moi), où la créance, refusée au processus primaire, est secondairement accordée aux déformations, soit – et c'est là une forme plus grave et plus fréquente – par un* délire de protection *(mégalomanie) jusqu'au moment où le moi se trouve complètement déformé* (i).

Dans la paranoïa, l'élément déterminant est le mécanisme de la projection accompagné du rejet de toute croyance au reproche, d'où les caractères généraux de la névrose : l'importance attribuée aux voix (en tant que moyens par lesquels les autres agissent sur nous) et aux gestes (qui nous révèlent la mentalité des autres), l'importance aussi du ton *du discours et des allusions (car la relation directe, menant du discours au souvenir refoulé, n'est pas capable de devenir consciente).*

Dans la paranoïa, le refoulement se réalise après un processus mental complexe (le retrait de croyance). Ce fait peut indiquer que ledit processus se réalise plus tardivement que dans la névrose obsessionnelle et l'hystérie. Mais dans les trois cas, les fondements du refoulement sont, sans aucun doute, les mêmes. Il reste à déterminer si le mécanisme de projection dépend entièrement d'une constitution individuelle ou s'il est déclenché par des facteurs chronologiques particuliers et accidentels.

Il existe quatre sortes de symptômes :

a) *Les symptômes primaires de défense ;*

b) *Le fait que le retour (du refoulé) soit un compromis ;*

c) *Les symptômes secondaires de défense ;*

d) *Les symptômes de soumission du moi.*

l'hystérie

L'hystérie présuppose nécessairement l'existence d'un incident primaire teinté de déplaisir, c'est-à-dire de type passif. La naturelle

passivité sexuelle de la femme explique sa plus grande susceptibilité à l'égard

(i) Ces réflexions se retrouvent, sous une forme modifiée, dans les travaux ultérieurs de Freud.

de cette maladie. Chaque fois que j'ai vu des hommes hystériques, j'ai retrouvé dans leur anamnèse, une grande passivité sexuelle. Pour que se déclare une hystérie, il faut, de plus, que l'incident primaire générateur de déplaisir ne se soit pas produit trop précocement, c'est-à-dire qu'il n'ait pas eu lieu à une époque où la décharge de déplaisir est encore trop faible ; dans ces derniers cas, en effet, les incidents générateurs de plaisir pourraient se produire indépendamment plus tard et il n'en résulterait qu'une formation d'idées obsessionnelles. C'est pour cette raison que nous découvrons souvent, chez les malades hommes, une combinaison des deux névroses ou le remplacement d'une hystérie initiale par une névrose obsessionnelle ultérieure. L'hystérie débute *par un débordement du moi, débordement qui marque l*'aboutissement *de la paranoïa. La poussée de tension est si forte dans l'incident primaire pénible que le moi n'y résiste pas et n'édifie aucun symptôme psychique, mais qu'il se voit forcé de permettre la production d'une décharge – en général l'expression excessive d'une excitation. On peut appeler ce premier stade de l'hystérie stade d'hystérie d'effroi ; son symptôme primaire est une* manifestation d'effroi *avec* lacune *dans le psychisme. On ignore encore jusqu'à quel âge peut se continuer cette première soumission hystérique du moi.*

Le refoulement et la formation de symptômes de défense ne se produisent que par la suite et en relation avec le souvenir. À partir de ce moment, la défense *et la* soumission *(c'est-à-dire la formation de symptômes et la production d'accès) peuvent, dans l'hystérie se mélanger en toutes proportions.*

Le refoulement ne se réalise pas par formation d'une idée contraire trop puissante, mais par renforcement d'une

« *représentation-limite* » *qui, dès lors, va représenter, dans les opérations mentales, le souvenir refoulé* (i). *Si nous qualifions cette représentation de représentation-limite, c'est, d'une part, parce qu'elle appartient au moi conscient et que, par ailleurs, elle constitue une partie non déformée du souvenir traumatisant. Comme dans les autres névroses, elle résulte d'un compromis, mais ce dernier ne se fonde pas sur une substitution analogique mais sur un déplacement de l'attention tout au long d'une série de représentations qui sont connexes par suite de leur apparition simultanée. Lorsque l'incident traumatisant a donné libre cours à des réactions motrices, ce sont celles-ci justement qui se muent en représentations-limites et en premier symbole des matériaux refoulés. Il ne s'ensuit pas forcément qu'à chaque répétition de l'accès primaire une idée se trouve étouffée. Il s'agit surtout de l'existence d'une* lacune dans le psychisme.

(i) Freud n'a jamais repris le concept de cette représentation-limite. Le chapitre consacré à l'hystérie dans les *Autres observations sur les psycho-névroses de défense* est bien supérieur à celui-ci et repose sur des bases cliniques bien plus solides.

40

Vienne, 6-2-1896.

Très cher Wilhelm,

Notre correspondance vient de subir une inconcevable interruption. Je te savais tout à fait absorbé par Robert Wilhelm, négligeant à cause de lui nez et sexe et j'espère qu'il te revaut cela par son heureux développement. J'ai bien trimé du fait d'un de mes accès trimestriels de rédaction et j'ai produit, pour Mendel, trois courtes communications et pour la *Revue Neurologique* (1), un article d'ordre général. Personne d'autre ne songeant à le faire, je m'applaudis et me congratule moi-même en décidant de me reposer

sur les lauriers que je me suis attribués. Immédiatement, je décide de t'écrire.

Je t'ai épargné la lecture de mon manuscrit allemand parce qu'il est identique au *Conte de Noël* que je t'ai déjà fait parvenir (2). Je suis vraiment navré de savoir que ma façon d'exposer toutes ces vues nouvelles (sur l'étiologie véritable de l'hystérie, l'essence de la névrose obsessionnelle, la nature de la paranoïa) t'ait rebuté, je t'expliquerai clairement tout cela cet été lors de notre prochain congrès privé. Je me rendrai à Munich au Congrès de Psychologie et y resterai du 4 au 7 août. Veux-tu me consacrer ces jours-là ? Je ne prends absolument aucun engagement officiel.

Ma petite Anna est superbe. Martha a mis longtemps à se remettre. Mathilde, atteinte d'une scarlatine légère, est isolée depuis huit jours. Jusqu'à présent, personne n'a été contaminé…

Strümpell a fait dans la *Deutsche Zeitschrift für Nervenheilkunde* une méchante critique de notre livre (3), mais en revanche, le baron

(1) Ces trois courtes communications sont les *Autres observations sur les psychonévroses* de défense, publiées dans le *Neurol. Zentralbl.,* 1896. L'autre travail expédié en même temps, est *Hérédité et étiologie des névroses* publié en français, dans la *Revue Neurologique,* IV, 1896 *a.*

(2) Voir p. 129.

(3) L'article de Strümpell à propos des Études sur l'hystérie avait paru dans la *Deutsche Zeitschrift für Nervenheilkunde,* 1896, pp. 159-161. D'après Strümpell, les arguments théoriques de Breuer comportent « un certain nombre de pensées justes et stimulantes mais il y a trop de généralisations et l'expression en est bizarrement recherchée. » Les vues thérapeutiques des auteurs « reposent sur une conception psychologique juste et délicate d'un certain nombre de cas d'hystérie grave », mais Strümpell a des doutes quant au procédé de traitement : « Comme le font eux-mêmes observer les

auteurs, ce dernier exige une étude minutieuse, poussée souvent jusqu'aux plus petits détails, de la vie intime du malade et des incidents qu'il a vécus. Je ne sais s'il est permis, en toutes circonstances, fût-ce au médecin le plus scrupuleux, de fouiller ainsi dans les affaires privées les plus intimes de son malade. Je trouve cette intrusion encore plus scabreuse quand il s'agit de relations sexuelles. > von Berger a publié sur ce dernier, dans la vieille *Presse* du 2-2-96 (1), un article fort subtil.

Nous te demandons instamment de nous donner des nouvelles de ta chère femme et de mon petit ami dès que tu seras rassuré. Avec mes pensées les plus affectueuses pour vous trois,

ton

Sigm.

41

Vienne, 13-2-96.

Très cher Wilhelm,

Je me sens si seul et, de ce fait même, si heureux d'avoir reçu ta lettre, que j'utilise, pour te répondre, le moment de calme qui suit ma consultation de ce jour.

Avant tout et pour ne rien te dissimuler, je te dirai que la première chose que je publierai sera un extrait du soi-disant Conte de Noël que j'avais écrit à ton intention, mais cette fois plus objectif et plus modéré.

J'attends naturellement avec impatience ton nez-sexe (2). Dans les cliniques d'ici, on se prépare à réfuter tes thèses. Je n'ai pu en apprendre davantage. Les critiques ne t'affecteront pas plus que ne m'a affecté la critique de Strümpell de laquelle je n'ai vraiment pas besoin qu'on me console. Je suis si sûr que nous tenons tous deux un beau morceau de vérité objective que nous pourrons longtemps nous passer de l'approbation des étrangers (des étrangers aux faits).

J’espère bien que nous ferons plus de découvertes encore et que nous parviendrons à corriger nos propres erreurs avant que quelqu’un soit capable de nous rattraper…

Ma santé ne mérite pas qu’on en parle… Mes cheveux ont rapidement grisonné.

La psychologie – ou plutôt la métapsychologie – me préoccupe sans cesse (3). Le livre de Taine *De l’intelligence* (4) me plaît énor-

(1) Le baron Alfred von Berger (1853-1912), professeur d’histoire de la littérature à l’Université de Vienne et directeur du Burgtheater. L’article en question avait paru dans la *Neue Freie Presse* sous le titre de « Chirurgie de l’âme » et se trouve en partie reproduit dans le *Mouvement psychanalytique,* vol. IV, 1932. Voir aussi E. Kris (1952).

(2) Il s’agit probablement du manuscrit (où manque le dernier chapitre) publié par Fliess en 1897.

(3) Freud emploie pour la première fois ici le mot « métapsychologie ». Voir aussi la lettre n° 84.

(4) Taine, *De l’intelligence,* Paris, 1864.

mément. J’espère qu’il en sortira quelque chose. Je constate, un peu tardivement, que les idées les plus anciennes sont justement les plus utilisables. J’espère que l’amour des sciences m’absorbera jusqu’à la fin de ma vie. À part cela, je reste à peine un être humain. Quand j’ai fini de m’occuper de ma clientèle, le soir vers io h 1/2, je suis mort de fatigue.

Je lirai naturellement tout de suite *Nez et sexe* et te le renverrai aussitôt. J’espère que tu y parles aussi de certaines de nos idées fondamentales communes sur la sexualité…

Avec mes pensées affectueuses à ta chère femme et à Robert,

ton

Sigm.

42

Vienne, 1-3-96.

Bien cher Wilhelm,

J'ai lu tout d'un trait ton manuscrit. Il m'a énormément plu, tant par la façon aisée et sûre dont tu exposes tes idées que par l'enchaînement lumineux et paraissant évident des divers points, la richesse sans prétentions des données et *last not least* tes vues sur de nouveaux problèmes et les explications nouvelles que tu apportes. Je l'ai lu d'abord comme s'il m'était destiné à moi seul. Tu n'y trouveras aucune note au crayon rouge (une seule exceptée). Je n'ai rien eu besoin de corriger. Tu m'excuseras de n'avoir pas vérifié une fois de plus les histoires de malades (1).

Pour trouver à exercer ma critique, je suis obligé de faire un gros effort. D'abord, tu aurais dû m'envoyer ton dernier chapitre, celui des généralités, en même temps que les autres. Ce chapitre ne peut être un simple addendum, parce que les autres chapitres le réclament impérieusement, bruyamment. Je suis très curieux de le lire. Autre chose encore : je crois que les gens n'aimeront pas la façon dont tu as traité la charmante histoire des temps de périodes dans la grossesse d'I. F…, ainsi que les hypothèses concomitantes relatives aux deux moitiés de l'organe, leurs transferts de fonction et leur interférence. Il ne paraît s'agir que d'un simple coup d'œil jeté sur un lointain panorama, alors que l'on se trouve sur une voie large et commode. Cela rappelle presque la façon dont G. Relier, dans son *Henri le Vert,* interrompt le récit de sa vie pour décrire le destin de la pauvre petite princesse folle. Je dirais volontiers que, pour le

(1) Le manuscrit auquel Freud fait allusion est celui des *Relations entre le nez et les organes sexuels féminins, décrites suivant leur importance biologique.* Voir Introd., p. 4.

lecteur ordinaire de cette brochure, cet essai d'interprétation, qui suit le tableau statistique, serait mieux à sa place dans le

chapitre des explications générales. Les découvertes relatives au nez ont montré que les intervalles menstruels à partir de juillet, variaient entre vingt-trois et trente-trois jours. Il te suffirait d'ajouter cela dans le contexte et de dire que l'on y reviendra plus tard. Les autres preuves de ce cycle de vingt-trois jours seraient alors portées sur un plan différent. Ce sont certainement ces choses-là qui présentent, pour nous deux, le plus d'intérêt. Mais évitons de donner au public une occasion d'exercer son sens critique limité – comme il le fait généralement à son propre détriment – à propos d'un chapitre entièrement consacré à des faits (1). Dans la Deuxième Partie, l'exposé des données nouvelles et hypothétiques devrait aussi être plus détaillé. Autrement, je le crains, les lecteurs ne tarderont pas à dire qu'en ce qui concerne le cas de I. F…, l'explication donnée n'était pas la seule possible au point de vue de la périodicité, d'autant plus que la naissance ne la confirme pas puisqu'elle a été le résultat d'une perturbation. On ne peut avoir une vue claire de la chose qu'en s'appuyant sur la Deuxième Partie (2).

Et maintenant que j'ai satisfait à la pénible obligation de me servir, pour juger ton travail, des lunettes du public, qui ne me vont pas, j'ajoute que certaines des observations que tu as notées m'ont vivement frappé. Ainsi, j'en viens à penser que, dans ma théorie des névroses, les limites du refoulement, c'est-à-dire le moment où l'incident sexuel vécu cesse d'agir de façon posthume pour avoir une action dans le présent, coïncident avec la seconde dentition (3). C'est maintenant seulement que je commence à comprendre la névrose d'angoisse ; la période menstruelle est son prototype physiologique, elle constitue un état toxique avec, à la base, un processus organique (4). J'espère que tu découvriras bientôt quel est l'organe inconnu en question (thyroïde (5) ou autre). L'idée d'une ménopause

(1) Fliess semble avoir tenu compte de quelques-unes des modifications proposées par Freud.

(2) En ce qui concerne l'attitude de Freud à l'égard de la théorie des périodes, voir p. 36.

(3) Dans un travail datant de la même année (1896 c) : *Étiologie de l'hystérie,* Freud écrit : * Puisque dans aucun cas (d'hystérie) la chaîne des incidents ayant eu une action ne s'interrompt à la huitième année, je suis obligé d'admettre que la période de la vie où se fait la seconde dentition, marque la limite de l'hystérie et que, passé ladite période, cette maladie ne peut plus se former. Voir, d'autre part, *l'Esquisse* où l'époque de la puberté est prise comme époque limite.

(4) Tentative pour renforcer l'hypothèse de la transformation de l'excitation sexuelle endiguée (libido) en angoisse.

(5) Freud s'était, dès 1892, intéressé au fonctionnement de la glande thyroïde. Voir, dans sa traduction de Charcot, la note de la p. 237 (1892, 3 a).

mâle m'a aussi ravi ; dans ma *Névrose d'angoisse* j'ai eu l'audace de dire qu'elle pourrait bien être la cause déterminante d'une névrose d'angoisse chez les hommes (i). Tu semblés aussi donner, à ma place, l'explication de la périodicité des accès d'angoisse que Lôwen-feld m'avait demandé de lui fournir.

Bien des choses affectueuses à toi, à Ida et à W. R…,

ton

Sigm.

43

Vienne, 16-3-96.

Très cher Wilhelm,

… Ne va pas croire que je doute de ta théorie des périodes parce que tes observations et celles de ta femme ne sont pas libérées de toute influence perturbante. Je te mets seulement en garde contre le fait d'offrir à Monseigneur le Public, ton adversaire, matière à

réflexion – comme je le fais malheureusement toujours moi-même. De pareilles exigences provoquent ordinairement sa vengeance (2).

Mes travaux scientifiques progressent lentement. Aujourd'hui, j'ai inscrit en haut d'une page, à la manière d'un apprenti poète, le titre suivant :

CONFÉRENCES SUR LES GRANDES NÉVROSES (Neurasthénie, névrose d'angoisse, hystérie, névrose obsessionnelle)

Je constate que, pour le moment, je n'avance guère dans l'étude des névroses banales et que je n'ai rien à y rétracter. C'est pourquoi je vais prendre mon essor et fixer les choses sur le papier. Un autre et plus noble travail m'attend à l'arrière-plan ; il sera intitulé :

PSYCHOLOGIE ET PSYCHOTHÉRAPIE DES NÉVROSES DE DÉFENSE

Je consacrerai à cette œuvre des années de préparation et mon âme tout entière.

Je traite un cas de dipsomanie que je te communiquerai lors de notre prochaine rencontre ; il concorde sans aucun doute avec mes théories. Je reviens sans cesse à la psychologie, c'est une compulsion

(1) Freud cite (1895 6) parmi les causes de développement de la névrose d'angoisse chez les hommes, l'angoisse *im senium* : ■ Certains hommes subissent comme les femmes un retour d'âge et sont atteints, i l'époque où décroît leur puissance et où augmente leur libido, d'une névrose d'angoisse. >

(2) La réaction de Fliess à la lettre de Freud prépare la voie à une future rupture de leurs relations. Fliess exigeait une approbation inconditionnée de sa théorie des périodes. Voir Introd., p. 31.

à laquelle il m'est impossible de me soustraire. Je ne possède ni sou ni maille, mais un bloc informe de minerai qui contient une quantité inconnue de métal précieux. Dans l'ensemble je ne suis pas mécontent de mes progrès, mais l'hostilité qu'on me témoigne et

mon isolement pourraient bien faire supposer que j'ai découvert les plus grandes vérités (1).

Notre congrès me sera un grand délassement, un véritable réconfort.

Avec mes plus affectueuses pensées pour toi et ta chère femme, mère de R. W…

ton

Sigm.

44

Vienne, 2-4-96.

Très cher Wilhelm,

C'est demain que ton manuscrit va s'acheminer vers Deuticke. Je viens de le lire avec grand plaisir et nous en discuterons bientôt. Je suis ravi de constater que tu es en mesure de substituer des faits réels à mes données provisoires. La distinction établie entre la neurasthénie et la névrose d'angoisse se trouvera peut-être aussi confirmée par des processus organiques. C'est une sorte d'intuition clinique qui m'a suggéré cette distinction. J'ai toujours considéré la névrose d'angoisse et les névroses en général comme résultant d'une intoxication (2) et j'ai souvent pensé à la similitude des symptômes dans la névrose d'angoisse et le goitre exophtalmique (le Basedow) (3), question que tu pourrais peut-être aborder…

Dans l'ensemble, je me tire très bien de la psychologie des névroses et j'ai tout lieu d'être satisfait. J'espère que tu voudras bien aussi prêter l'oreille à quelques questions métapsychologiques…

Si quelques années de travail tranquille nous sont encore accordées à tous deux, nous laisserons certainement après nous des choses propres à justifier nos existences. C'est de cette idée que je tire la force de supporter les soucis et les efforts quotidiens. Je n'ai aspiré, dans mes années de jeunesse, qu'aux connaissances

philosophiques et maintenant je suis sur le point de réaliser ce vœu en passant de la

(1) Dans *Histoire du mouvement psychanalytique* (1914 *d),* Freud écrit : * Le vide se fait autour de ma personne. » Voir aussi la lettre n° 45. Freud a décrit de façon encore plus nette la réaction de son entourage à ses découvertes. Il dit que c'est après avoir compris le mode d'action de la résistance que la réaction hostile du monde extérieur lui a permis de saisir toute la portée de ses découvertes.

(2) Voir note p. 140.

(3) Voir n. 5, p. 141.

médecine à la psychologie. C'est contre mon gré que je suis devenu thérapeute. Je suis certain de pouvoir, dans certains cas et chez certaines personnes, guérir définitivement l'hystérie et la névrose obsessionnelle.

Maintenant, au revoir. Nous avons bien mérité de passer ensemble quelques bonnes journées de vacances.

En disant au revoir au moment de Pâques à ta femme et à ton fils, n'oublie pas de les saluer de ma part,

ton

Sigm.

45

Vienne, 4-5-96.

Très cher Wilhelm,

… Je continue à travailler la psychologie d'arrache-pied et dans la solitude et bien que je sois devenu moins exigeant en ce qui concerne les travaux bien achevés, je ne puis t'envoyer quelque chose d'à moitié terminé. Je crois toujours davantage à la théorie chimique des neurones. Les hypothèses dont je suis parti sont analogues aux tiennes mais maintenant je suis en panne après m'être hier cassé la tête là-dessus.

En ce qui concerne le conscient, je me sens sur un terrain plus solide et vais maintenant tenter de présenter toutes ces choses ultra-difficiles dans ma conférence sur l'hystérie. J'ai parlé samedi de l'interprétation des rêves devant la jeunesse de la Bibliothèque judéo-académique. Tu connaîtras un jour le texte de cette conférence (1). J'ai, en ce moment, grande envie d'exposer mes idées.

Tu ne saurais te figurer jusqu'à quel point je suis isolé… Le vide se fait autour de moi. Jusqu'à présent, je le supporte avec stoïcisme. Ce que je trouve plus désagréable, c'est de voir, pour la première fois cette année, ma consultation désertée, de n'avoir aperçu aucun visage nouveau depuis des semaines, de n'avoir commencé aucun traitement et de constater que, parmi ceux qui sont en cours, aucun n'est achevé. Tout est si difficile, si fatigant. Il faut vraiment posséder une forte constitution pour le supporter…

17-5. – Le remue-ménage de la noce vient de cesser (2)… Ce qu'il y eut d'ailleurs de plus joli… ce fut notre petite Sophie frisée au fer et couronnée de myosotis,

ton

Sigm.

(1) Texte non conservé.

(2) Le mariage d'une sœur de Freud, Rosa.

46

Vienne, 20-5-96.

Très cher Wilhelm,

Je t'adresse l'explication suivante de l'étiologie des psychonévroses, c'est le fruit de laborieuses réflexions qui demandent à être confirmées par des analyses individuelles. Il convient de distinguer quatre périodes de vie (fig. 5).

la	I *b*	A	II	B	III
Jusqu'à 4	Jusqu'à		Jusqu'à		Jusqu'à

ans	8 ans		14 ans		*x* ans
Praecons cient (1)	Infantil e		Prépub erté		Maturit é

Fig. s

A et B (de 8 à 10 ans et de 13 à 17 ans environ) sont des époques de transition au cours desquelles le refoulement se produit en général (2).

Le réveil, à une époque plus tardive, d'un souvenir sexuel ancien produit, dans le psychisme, un excédent de sexualité, ayant sur la pensée un effet inhibant et conférant au souvenir et aux conséquences de ce dernier son caractère obsédant, irréductible.

Ce qui reste « intraduit » [en images verbales] appartient à l'époque I a, de telle sorte que le réveil d'une scène sexuelle I a ne comporte pas de conséquences psychiques, mais aboutit à des réalisations [d'ordre physique], à une *conversion.* L'excédent sexuel empêche la traduction [en images verbales].

L'excédent sexuel ne peut produire à lui tout seul un refoulement. Il doit s'y ajouter une *défense ;* toutefois, s'il n'y a pas d'excédent sexuel la défense n'engendre pas de névrose.

Les diverses sortes de névroses sont déterminées par les scènes sexuelles suivant la période où celles-ci ont eu lieu (fig. 6, p. 146).

Ce qui revient à dire que les scènes aboutissant à l'hystérie se produisent dans la première période d'enfance, avant la 4e année, à une époque où les traces mnémoniques ne peuvent être traduites en images verbales. Peu importe si ces scènes I a se représentent après la seconde dentition (entre 8 et 10 ans) ou au cours de la période

(1) Le manuscrit porte le mot « praeconsc. ». Ce mot ne se retrouve nulle part ailleurs dans les travaux de Freud et a une acception plus chronologique que *Vorbewusst* qui est aussi traduit par « préconscient ».

(2) Anticipation sur le concept de la période de latence. Freud a emprunté ce terme à Fliess.

	I *a* Jusqu’à 4 ans	I *b* Jusqu’à 8 ans	A	II Jusqu’à 14 ans		III Jusqu’à *x* ans
Hystérie…	Scène		R		R	
Névrose obs.		Scène	R		R	
Paranoïa…				Scène	R	

R = refoulement Fio. 6

de puberté. C’est toujours l’hystérie qui en résulte sous la forme d’une *conversion,* puisque l’action conjuguée de la défense et de l’excédent sexuel empêchent la traduction.

Dans la névrose obsessionnelle, les scènes ont lieu au cours de la période I *b* et peuvent trouver leur expression verbale. Quand elles se réveillent en II ou en III, des symptômes obsessionnels apparaissent.

Dans la paranoïa, les scènes ont lieu après la seconde dentition, dans la période II, et reparaissent à l’époque III (maturité). La défense se manifeste alors par de l’incrédulité.

Les périodes durant lesquelles se produit *le refoulement* n’influent nullement sur le choix de la névrose. Les périodes au cours desquelles *l’incident* a lieu ont une importance décisive. La *nature* des scènes est importante du fait qu’elle peut provoquer une défense.

Qu’arrive-t-il quand les incidents se répètent au cours des différentes périodes ? C’est l’époque la plus précoce qui est déterminante ou encore on se trouve en présence de formes combinées dont l’existence devrait être démontrable. Une combinaison de paranoïa et de névrose obsessionnelle ne peut se

produire, parce que le refoulement d'une scène I *b* effectué durant II rendrait impossible de nouvelles scènes sexuelles (voir p. 184).

L'hystérie est la seule névrose où les symptômes apparaissent parfois en l'absence de défense, car même alors les caractéristiques d'une conversion persisteraient (hystérie purement somatique).

C'est la paranoïa, on le voit, qui dépend le moins des déterminantes infantiles. Elle représente la névrose de défense par excellence, indépendante de la moralité et de l'aversion sexuelle qui, en A et B, fournissent à la névrose obsessionnelle et à l'hystérie leurs motifs de défense…

[Il s'agit] d'une affection de la maturité. Quand les scènes font défaut en la, I£> ou II, la défense ne peut avoir d'effets pathologiques [et il y a] refoulement normal. C'est l'excédent sexuel qui détermine les *accès d'angoisse* à la maturité. Les traces mnémoniques ne suffisent plus à absorber la quantité de sexualité libérée qui devrait se transformer en libido [psychique].

On se rend compte de l'importance des *intervalles* en ce qui touche les incidents sexuels. Une série continue d'incidents se produisant au-delà de la limite séparant deux périodes constitue peut-être un moyen d'éviter les possibilités de refoulement, puisqu'en pareil cas, aucun excédent de sexualité ne se développe entre une scène et le premier souvenir important de celle-ci (1).

En ce qui concerne le conscient ou plutôt le fait de « devenir conscient » nous pouvons fixer trois points :

i° Au point de vue des souvenirs, la possibilité d'une prise de conscience tient surtout à la conscience verbale appropriée, c'est-à-dire à l'accès aux représentations verbales associées ;

20 Cette possibilité ne dépend pas d'attaches exclusives aux sphères « inconscientes » ou « conscientes », il s'ensuit que ces termes devraient, semble-t-il, être rejetés ;

3° Elle est déterminée par un compromis entre les diverses forces psychiques qui, au moment des refoulements, entrent en conflit.

Il convient d'étudier minutieusement ces forces et d'en découvrir la nature d'après leurs effets. Ce sont : 1) La force *quantitative* propre d'une représentation ; et 2) Une *attention* mouvante qui se déplace suivant certaines règles et se trouve déviée suivant la règle de défense. Les symptômes sont presque toujours des formations de compromis. Il faut établir une distinction fondamentale entre les processus psychiques qui se poursuivent *sans entraves* et ceux qui se trouvent mentalement très *gênés.* C'est d'un conflit entre ces deux processus que découlent les symptômes en tant que compromis auxquels l'accès du conscient se trouve ouvert. Dans les névroses, chacun des deux processus est rationnel en soi (bien que celui qui ne se trouve pas entravé soit monoïdéique-unilatéral) tandis que le compromis est *irrationnel,* analogue à une erreur de logique (2).

(1) Cet essai d'explication, joint aux opinions développées dans les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1903 *d),* a abouti à la théorie de la fixation.

(2) Nous trouvons ici, dans sa première formulation, la théorie suivant laquelle le symptôme doit être considéré comme un compromis. La théorie de la structure y est aussi suggérée. Freud parle de forces psychiques en conflit et énonce déjà, dans sa description du conscient, la théorie qu'il ne développera que dans *Le Moi et le Ça* (1923 *b).* D'après cette dernière, le moi joue un rôle à la fois dans le conscient

Certaines conditions d'ordre quantitatif doivent partout être remplies sinon la défense du processus mental inhibé préviendrait la formation du symptôme.

Une certaine sorte de trouble psychique apparaît quand la puissance du processus non gêné augmente, un autre trouble surgit

lorsque l'inhibition de la pensée perd de sa force (par exemple dans la mélancolie, le surmenage – et le rêve en tant que prototype).

Dans le processus non entravé, une intensification qui irait jusqu'à le rendre entièrement maître de la voie qui mène au conscient verbal, crée une *psychose.*

On ne peut délimiter les deux processus j seules les causes de déplaisir obstruent les passages associativement possibles entre eux…

Pour défier mes collègues, j'ai couché par écrit et en détail, à l'intention de Paschkis, ma conférence sur l'étiologie de l'hystérie. Elle commence à paraître aujourd'hui (i).

Mon frère aîné qui habite Manchester vient de passer une semaine avec nous. Jeudi prochain, toute la famille va partir pour Aussee…

Inutile de me donner ton opinion sur le début de ma publication. Je t'ai avoué qu'il s'y trouvait plus de spéculations que de coutume, mais elle ne m'accordait aucun repos.

Avec mes pensées les plus affectueuses,

ton

Sigm.

et dans l'inconscient ou, autrement dit, certaines fonctions du moi sont conscientes et d'autres non.

Certains détails montrent ce qui intéressait Freud à l'époque où il écrivit cette lettre : c'est à la psychologie des faits intellectuels qu'il emprunte ses comparaisons et il compare les symptômes à des erreurs de logique ; les idées énoncées dans *l'Esquisse* tiennent ici une grande place (voir les dernières pages de *l'Esquisse).*

(i) Cette conférence avait été mal accueillie. Comme l'a raconté Freud dans une lettre qui ne se trouve pas dans ce recueil, Krafft-Ebing avait déclaré que « tout cela ressemblait à un conte de fée scientifique ». Freud en a lui-même donné un résumé dans une

« bibliographie des travaux scientifiques du Privat-Docent Dr Sigm. Freud ». Exposé détaillé de certains incidents sexuels survenus dans l'enfance et ayant provoqué des psycho-névroses. Leur contenu doit être qualifié de « perversion » (1897 *b).* « Les fauteurs doivent généralement être recherchés parmi les proches du malade. Difficultés à vaincre lors de la mise en lumière de ces souvenirs refoulés et contestations possibles à propos des résultats obtenus. Les symptômes hystériques sont, constate-t-on, des rejetons de souvenirs à action inconsciente. L'existence d'incidents sexuels infantiles s'avère condition indispensable quand les mécanismes de défense (qui jouent aussi chez les normaux) ont des résultats pathogènes, c'est-à-dire quand ils provoquent des névroses ».

47

4-6-96.

Très cher Wilhelm,

… Me voilà obligé de laisser de côté névroses et psychologie pour rédiger les *Paralysies infantiles* qui devront être terminées avant le mois d'août. Entre-temps, j'ai pu me convaincre d'une vérité énoncée dans la dernière partie de l'exposé théorique – l'hystérie apparaît jusqu'à 4 ans – l'incapacité de traduire verbalement les idées n'existe aussi qu'à cette époque. Tu connais l'affaire Lôwenfeld, tu auras lu son article. Mes observations relatives à la « périodicité du coït » sont incluses dans ma réplique (pp. 9-10) (1). Ne te fais pas trop de soucis à ce sujet…

J'espère ne pas attendre trop longtemps la lettre promise.

Bien des choses affectueuses à vous tous,

ton

Sigm.

(1) Fliess avait pris connaissance d'une critique de LOwenfeld relative à la périodicité des accès d'angoisse. Freud, dans sa

Réplique aux critiques adressées à mon article sur la névrose d'angoisse répond en ces termes à Lôwenfeld (1895 /) :

« Selon LOwenfeld, les états d'angoisse n'apparaîtraient que sous certaines conditions et ne se produiraient pas si celles-ci étaient évitées, et cela quelle que soit la *vita sexualis* du sujet. Nous répondrons que LOwenfeld, en parlant ainsi, n'envisage manifestement que l'angoisse des *phobiques,* comme l'indique d'ailleurs le choix de ses exemples. Il passe tout à fait sous silence les accès spontanés d'angoisse qui provoquent des vertiges, des palpitations, de la dyspnée, du tremblement, de la transpiration, etc. Ma théorie semble tout à fait capable d'expliquer l'apparition et la disparition de ces accès d'angoisse. Il semble vraiment y avoir, dans un grand nombre de cas, une périodicité des états d'angoisse semblable à celle que l'on observe dans l'épilepsie ; toutefois, le mécanisme de la périodicité est ici plus évident. Une observation plus poussée nous permet de découvrir l'existence d'un incident d'ordre sexuel incitant (c'est-à-dire d'un processus capable de produire une tension sexuelle somatique). À cet incident se rattachent, à des intervalles déterminés et souvent tout à fait constants, les accès d'angoisse. Chez les femmes continentes, ce rôle est joué par les excitations menstruelles, dans les deux sexes, par les pollutions nocturnes se répétant périodiquement et surtout par les rapports sexuels eux-mêmes (nuisibles quand ils sont incomplets). La périodicité propre à ces cas est transmise aux accès d'angoisse eux-mêmes. Quand des accès d'angoisse surviennent en dehors des périodes habituelles, on réussit généralement à les ramener à une cause accidentelle plus rare et plus irrégulière : à une lecture, à quelque impression visuelle, etc. L'intervalle dont j'ai parlé peut varier de quelques heures à deux jours. Il est analogue à celui qui, chez d'autres sujets, est suivi d'une migraine sexuelle, réaction bien connue, due aux mêmes causes et qui a, avec le complexe symptomatique de la névrose d'angoisse, des rapports certains ».

La conception de Freud est, en fait, tout à fait étrangère à celle de Fliess, mais montre avec une particulière clarté le problème des décharges de tension et ses théories relatives à cette dernière.

48

Vienne, 30-6-96.

Mon très cher Wilhelm,

… Mon vieux père (il a 81 ans) se trouve à Bade dans un état de santé très critique, avec collapsus cardiaque, paralysie de la vessie, etc. Les seuls événements importants de cette dernière quinzaine ont été l'attente des nouvelles et les visites que je lui ai faites. Dans ces conditions je ne puis songer de me rendre dans un endroit situé à douze heures d'ici. Mon père est vigoureux et si, comme je l'espère, un peu de temps de bien-être lui était accordé, je ne manquerai pas d'en profiter pour notre rencontre. Pour le moment, il m'est impossible d'en fixer la date, mais pourras-tu t'arranger pour te rendre libre si je te télégraphie mon arrivée vingt-quatre heures par avance ? Tu auras ainsi le temps de me décommander. J'éviterai naturellement de choisir les dates de tes périodes.

Mon humeur est assez sombre. Je ne puis dire qu'une chose, c'est que je me réjouis de notre prochain congrès à la manière de quelqu'un qui va enfin assouvir sa faim et sa soif. Je ne t'apporterai rien d'autre que deux oreilles attentives et serai tout prêt à t'écouter bouche bée. Mon égocentrisme est tel que j'espère en tirer un grand profit personnel. En ce qui concerne la théorie du refoulement, je suis saisi de certains doutes que tes suggestions suffiront peut-être à dissiper, comme il est arrivé pour la question de la menstruation masculine et féminine chez un même individu. Angoisse, facteurs chimiques, etc. Peut-être vas-tu me procurer le terrain physiologique solide sur lequel je pourrai établir mes faits sans chercher à les expliquer par la psychologie.

Je n'ai vraiment pas fait grand-chose. Cet inintéressant travail sur les paralysies infantiles m'a entièrement absorbé. Mais je n'ai pu m'empêcher de soupçonner et de découvrir diverses choses importantes relatives au somnambulisme. J'attends avec impatience d'être avec toi et de pouvoir tout te raconter !

Les miens séjournent dans un paradis sur l'Aussee (Obertressen) où ils sont fort heureux. J'en suis moi-même revenu aujourd'hui. Je pense bien faire la connaissance de R. W… en 1896. En attendant, bien des choses affectueuses à sa mère et à toi. Écris-moi vite encore,

ton

Sigm.

49

Dr Sigmund FREUD 26-10-96.

IX. Berggasse 19. Consultations de 3 à 5 heures.

Mon très cher Wilhelm,

Aucune réponse réelle n'est possible après un aussi long intervalle, mais il faudra changer tout cela.

Hier, nous avons enterré mon vieux père mort dans la nuit du 23. Jusqu'à la fin, il s'est montré l'homme remarquable qu'il a toujours été. Tout s'est sans doute terminé par une hémorragie cérébrale. Il a eu des accès de léthargie avec fièvre inexplicable, de l'hyperesthésie et des spasmes musculaires, mais pas de fièvre au réveil. Un œdème pulmonaire a succédé à la dernière attaque et la mort est survenue sans souffrances. Tout cela s'est produit pendant ma période critique et je suis vraiment à bout…

Très affectueusement,

ton

Sigm.

50

Dr Sigmund FREUD Vienne, 2-11-96.

Chargé de cours de neurologie IX. Berggasse 19.

à *l'Université.*

Très cher Wilhelm,

Prendre la plume me coûte en ce moment de grands efforts et c'est pourquoi j'ai tant tardé à te remercier des paroles si touchantes que tu m'as adressées. Par l'une des voies obscures situées à l'arrière-plan du conscient officiel, la mort de mon vieux père m'a profondément affecté. Je l'estimais fort et le comprenais tout à fait bien et, grâce au mélange chez lui, de profonde sagesse et de fantaisie légère, il a joué un grand rôle dans ma vie. Il se survivait depuis longtemps, mais, du fait de la mort, tout le passé ressurgit.

Je me sens actuellement tout désemparé.

À part cela, je rédige les *Paralysies infantiles* (Pégase attelé à une charrue !). Je suis content d'avoir sept cas à traiter et la perspective de pouvoir pendant quelques heures discuter avec toi me réjouit. Je vis dans un isolement complet, ai-je besoin de le dire ? Peut-être, en échange de tes grandes hypothèses et de tes découvertes, te ferai-je part de quelques petites choses bizarres. Ce qui est moins réjouissant, cette année, c'est l'état de mes affaires dont mon humeur dépend toujours…

J'ai pu récemment observer une première réaction à mon ingérence dans la psychiatrie. Je t'en cite des extraits : « horripilante et nébuleuse psychiatrie de vieille femme », signé Rieger, de Wurzbourg ; cela m'a bien amusé. Et tout cela justement à propos de la paranoïa qui est devenue si limpide !

Ton livre se fait attendre. Wemicke (i) vient de m'adresser un patient, un lieutenant soigné à l'hôpital militaire.

Il faut que je te raconte un joli rêve que j'ai fait pendant la nuit qui a suivi l'enterrement. Je me trouvai dans une boutique où je lisais l'inscription suivante :

On est prié

DE FERMER LES YEUX

J'ai tout de suite reconnu l'endroit, c'était la boutique du coiffeur chez qui je vais tous les jours. Le jour de l'enterrement, j'avais dû attendre mon tour et étais, à cause de cela, arrivé un peu en retard à la maison mortuaire. La famille m'en voulait beaucoup alors d'avoir décidé que les obsèques se feraient sans bruit, simplement, ce qu'elle devait, par la suite, approuver. Ils prirent aussi très mal mon retard. La phrase de l'écriteau a un double sens. Elle signifie : « Il faut faire son devoir envers les morts. » (Il s'agit donc d'une excuse, comme si j'avais manqué à mes devoirs et que j'eusse besoin d'indulgence et « devoir » est pris dans son sens littéral.) Le rêve émane donc d'une tendance au sentiment de culpabilité, tendance très générale chez les survivants (2)…

Bien des choses affectueuses à I. F. et à R. W. (3). Peut-être ma femme se trouve-t-elle déjà chez toi.

ton

Sigm.

51

4-12-96.

IX. Berggasse 19.

Cher Wilhelm,

… Je suis en plein travail, toutes mes demi-heures sont occupées… Je songe à quelque chose qui pourrait assurer une coordination entre nos travaux communs et me permettre d'installer ma colonne sur

(1) Karl Wemicke (1848-1905), de Breslau, psychiatre et neurologue renommé.

(2) Freud a décrit ce rêve en termes légèrement différents et évidemment en s’aidant de notes, dans *L’Interprétation des rêves*, p. 74.

(3) Initiales des noms de la femme et du fils de Fliess.

ton socle. Mais j’ai l’impression de ne pas devoir écrire là-dessus. Un fragment sera prêt dans quelques jours, réservé, cela va de soi, à ton usage personnel. Je suis curieux de savoir ce que tu en penseras…

À part cela, le monde est rempli de choses merveilleuses aussi bien que de choses stupides, mais ces dernières sont généralement le fait des humains. Je ne te révélerai d’abord de mes travaux que des épigraphes préliminaires. Ma psychologie de l’hystérie sera précédée de ces hères paroles : *Introite et hic dit sunt ;* précédant le chapitre sur l’accumulation :

Sie treibeiTs toll, ich fürcht’es breche

Nicht jeden Wochenschluss macht Gott die Zeche (1) ;

avant « la formation des symptômes » :

Flectere si nequeo Superos Acheronta movebo (2) ; avant « la résistance » :

Mach es kurz !

Am jüngsten Tag ist’s nur ein (3)…

Je te salue affectueusement ainsi que ta petite famille et j’attends des *res novae* familiales et scientifiques,

ton

Sigm.

52

6-12-96.

Mon très cher Wilhelm,

Aujourd’hui, après avoir réalisé un maximum de travail et gagné ce dont j’ai besoin pour mon bien-être (10 heures-100 florins), je suis mort de fatigue mais intellectuellement dispos et je vais essayer de t’exposer brièvement les derniers détails de mes spéculations.

Tu sais que, dans mes travaux, je pars de l’hypothèse que notre mécanisme psychique s’est établi par un processus de stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnémoniques se trouvent de temps en temps *remaniés* suivant les circonstances nouvelles (4).

(1) « Ils dépassent toutes les bornes, je crains un effondrement, Dieu ne présente pas ses comptes à la fin de chaque semaine. >

(2) Vers de l’Énéide qui a servi d’épigraphe à *L’Interprétation des rêves.*

(3) t Abrégez 1 le jour du Jugement dernier, il n’y aura qu’un… »

(4) L’exposé qui suit marque un passage entre les hypothèses relatives à l’appareil psychique telles qu’elles sont présentées dans *l’Esquisse,* p. 30, et les conceptions de Freud exposées dans le VIIe Chapitre de *L’Interprétation des rêves.* Freud les a plus tard reprises dans *Au-delà du principe de plaisir* et, en 1925, dans la *Note*

Ce qu’il y a d’essentiellement neuf dans ma théorie, c’est l’idée que la mémoire est présente non pas une seule mais plusieurs fois et qu’elle se compose de diverses sortes de « signes ». (Dans mon étude sur l’aphasie, j’ai jadis soutenu l’idée d’un semblable aménagement des voies venant de la périphérie (i)). J’ignore le nombre de ces enregistrements. Ils sont au moins trois et probablement davantage. Le schéma ci-dessous illustre cette façon de voir (fig. 7). Il montre que les diverses inscriptions sont aussi séparées (pas nécessairement du point de vue topographique) par rapport aux neurones qui les

transportent. Cette hypothèse n'a peut-être pas une importance capitale, mais elle est la plus simple et l'on peut pour le moment la retenir.

I II III

Percp. Percp. S. Incs. Précs. Consc.

x x----------x x………x x----------x x………x x

x x x x x x x

Fig. 7 (2)

Percp. – Ce sont les neurones où apparaissent les perceptions et auxquels s'attache le conscient, mais qui ne conservent en eux-mêmes aucune trace de ce qui est arrivé, car *le conscient et la mémoire s'excluent mutuellement* [V. *VEsquisse,* p. 322].

sur le bloc magique, sous une forme qui rattache la théorie la plus récente à l'ancienne.

« Les appareils que nous avons inventés pour améliorer ou renforcer nos fonctions sensorielles sont construits de la même façon que les organes eux-mêmes ou que certaines parties de ces derniers (par exemple les limettes, les caméras photographiques, les tuyaux acoustiques, etc.). Par comparaison les moyens pouvant servir à aider notre mémoire semblent particulièrement défectueux, car notre appareil psychique réalise justement ce qu'eux ne peuvent faire : il possède le don illimité de recevoir de nouvelles impressions et crée cependant de façon continue des traces mnémoniques durables sinon inaltérables. Dans mon *Interprétation des rêves,* j'ai déjà supposé que cette inhabituelle faculté pourrait être attribuable à l'action de deux systèmes différents (ou organes de l'appareil psychique). D'après cela, nous possédons un système perception-conscient recevant les perceptions mais n'en conservant aucune de façon permanente, de telle sorte qu'il se comporte devant toute perception nouvelle comme une feuille de papier blanche. Les traces durables des émois perçus, au contraire, seraient conservées dans le

système mnémonique sous-jacent. Plus tard, dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920 g*),* j’ai ajouté que l’inexplicable phénomène du conscient se produisait, dans le système de perception, *à la place* des traces permanentes. »

(1) C’est l’un des rares passages où Freud lui-même fait remarquer la ressemblance existant entre *Zur Auffassung der Aphasien* (1891 *b)* et ses œuvres ultérieures.

(2) *Percp.,* perception ; *Percp. S.,* signe de perception ; *Inc.,* inconscient ; *Prie.,* préconscient ; *consc.,* conscience. Ces abréviations préludent à celles que Freud emploiera et ont été d’abord utilisées dans la lettre à Fliess portant le n° 64, du 31-5-1897. On les retrouve dans le chapitre VII de *L’Interprétation des rêves* (1900 *a).*

Percp. S. constitue le premier enregistrement des perceptions, tout à fait incapable de devenir conscient et aménagé suivant les associations simultanées.

Incs. (l’inconscient) est un second enregistrement ou une seconde transcription, aménagé suivant les autres associations – peut-être suivant des rapports de causalité. Les traces de l’inconscient correspondraient peut-être à des souvenirs conceptionnels et seraient aussi inaccessibles au conscient.

Précs. (le préconscient) est la troisième transcription liée aux représentations verbales et correspondant à notre moi officiel. Les investissements découlant de ce Précs. deviennent conscients d’après certaines lois. Cette conscience cogitative secondaire, qui apparaît plus tardivement, est probablement liée à la réactivation hallucinatoire de représentations verbales ; ainsi les neurones de l’état conscient seraient là encore des neurones de perception et en eux-mêmes étrangers à la mémoire.

Si je parvenais à donner un exposé complet des caractères psychologiques de la perception et des trois enregistrements, j’aurais formulé une nouvelle psychologie. Je dispose pour ce faire

d’une partie des matériaux, mais sans avoir, pour le moment, l’intention de m’en servir dans ce but.

Je tiens à faire remarquer que les enregistrements successifs représentent la production psychique d’époques successives de la vie (1). C’est à la limite de deux époques que doit s’effectuer la traduction des matériaux psychiques. Je m’explique les particularités des psychonévroses en supposant que la traduction de certains matériaux ne s’est pas réalisée – ce qui doit entraîner certaines conséquences ; nous soutenons, en effet, qu’il existe une tendance à l’égalisation quantitative. Tout nouvel enregistrement gêne l’enregistrement précédent et fait dériver sur lui-même le processus d’excitation. Si aucun enregistrement nouveau ne se produit, l’excitation s’écoule suivant les lois psychologiques gouvernant l’époque psychique précédente et par les voies alors accessibles. Nous nous trouvons ainsi en présence d’un anachronisme : dans une certaine province

(1) Freud n’a pas poursuivi immédiatement dans ses écrits l’idée de donner un fondement génétique à sa compréhension du fonctionnement de l’appareil psychique. Il est vrai que, de façon indirecte, il a soutenu cette opinion dans sa *Formulation des deux principes de la fonction psychique* (1911 *b).* Et même à une époque plus récente, ces vues de Freud n’ont comporté aucune suite vraiment satisfaisante. Toutefois, le problème qui l’avait préoccupé dès 1896 peut actuellement être plus exactement posé. Il s’agit de relier l’histoire des fonctions individuelles du moi au développement de l’appareil psychique. Voir H. Hartmann, 1940 et H. Hartmann, E. Kris et R. Lœwenstein, 1947.

des *fueros* (i) existent encore, des traces du passé ont survécu.

C’est le défaut de traduction que nous appelons, en clinique, *refoulement.* Le motif en est toujours la production de déplaisir qui résulterait d’une traduction ; tout se passe comme si ce déplaisir perturbait la pensée en entravant le processus de la traduction.

Pendant une même phase psychique et en même temps que se réalisent les enregistrements d'une seule et même sorte, nous voyons quelquefois se dresser une défense *normale* contre le déplaisir produit. La défense *pathologique* n'est dirigée que contre les traces mnémoniques non encore traduites et appartenant à une phase *antérieure.*

La réussite du refoulement ne dépend pas de l'intensité du déplaisir (2). C'est justement contre les souvenirs les plus désagréables que nous luttons souvent en vain. Voici comment ce fait peut s'expliquer : lorsqu'un incident A a provoqué en se produisant un certain déplaisir, la trace mnémonique AI ou AU qu'il laisse est capable d'entraver la décharge de déplaisir lors de la réapparition du souvenir. Plus le retour du souvenir est fréquent, plus la décharge est empêchée. Mais il existe un cas, *un seul cas,* où l'inhibition ne suffit plus : c'est quand A, au moment de sa production, a provoqué un certain déplaisir et qu'il suscite, en resurgissant, un nouveau déplaisir, l'inhibition n'est alors plus possible. Le souvenir agit alors comme un événement actuel. Ce fait ne se réalise que lorsque les incidents ont été d'ordre sexuel parce qu'en ce cas l'excitation qu'ils provoquent devient toujours plus intense avec le temps (au cours du développement sexuel).

Ainsi un incident sexuel survenu au cours d'une certaine phase agit pendant la phase suivante comme s'il était actuel, donc irrépressible. La condition déterminante d'une défense pathologique (c'est-à-dire du refoulement), *est donc le caractère sexuel de l'incident et sa survenue au cours d'une phase antérieure.*

(1) Le *fuero* était une loi espagnole ancienne restée en vigueur dans certaines villes ou certaines provinces et garantissant à ces régions des privilèges immémoriaux. *(N. d. T.)*

(2) Les réflexions d'ordre économique qui, l'année précédente (voir *l'Esquisse*) avaient encore été formulées dans le langage de la physiologie nerveuse, sont ici remplacées par des idées d'ordre

général relatives aux intensités d’investissement. La description de l’appareil psychique acquiert ainsi bien plus d’« indépendance » et concorde mieux avec les observations cliniques ; en même temps on voit apparaître le point de vue ontogénique.

Les paragraphes suivants établissent un lien entre les hypothèses de Freud relatives au fonctionnement de l’appareil psychique et ses idées sur le rôle spécial du refoulement en tant que défense contre des traumatismes sexuels. Ces idées se fondent toujours sur l’hypothèse de la « séduction >. (Voir Introd., p. 25.)

Les incidents sexuels n’engendrent pas forcément tous du déplaisir, la plupart sont agréables. Il s’ensuit que leur reproduction est en général accompagnée d’un plaisir non inhibé. Un plaisir de ce genre constitue une *compulsion.* Nous sommes ainsi amenés aux conclusions suivantes : quand un souvenir sexuel réapparaît au cours d’une autre phase et qu’il engendre du plaisir, il en résulte une compulsion, mais s’il produit du déplaisir, il y a refoulement. Dans les deux cas, la traduction en signes de la nouvelle phase semble être gênée (?) (1).

L’observation clinique nous fait connaître trois groupes de psycho-névroses sexuelles : l’hystérie, la névrose obsessionnelle et la paranoïa et nous enseigne que les souvenirs refoulés se rapportent, dans le cas de l’hystérie, aux événements survenus entre 1 an 1/2 et 4 ans (2), dans le cas de la névrose obsessionnelle entre 4 et 8 ans et, pour la paranoïa, entre 8 et 14 ans. Toutefois, au-dessous de 4 ans, aucun refoulement ne se produit et ainsi les périodes d’évolution psychique et les phases sexuelles ne coïncident pas (fig. 8) (3).

i 1/2 4 8 14-15

Psych. I la [If. | Il | III

Sex. j I || II || III

Fig. 8

La perversion est une autre conséquence d’un incident sexuel trop précoce. Il faut, semble-t-il, pour qu’elle apparaisse que la défense ne se produise pas avant l’achèvement de l’appareil psychique ou qu’elle fasse tout à fait défaut (4). (Voir la fig. 9.)

Telle est la superstructure. Tentons maintenant de l’établir sur des fondements organiques. Il s’agit d’expliquer pourquoi des incidents sexuels, générateurs de plaisir au moment de leur production, provoquent chez certains sujets, lors de leur réapparition ultérieure sous forme de souvenirs, du déplaisir alors que, chez d’autres, ils donnent naissance à des compulsions. Dans le premier cas, ils doivent évidemment susciter un déplaisir qui ne s’était pas produit au début.

Il faut aussi déterminer les époques psychologiques et sexuelles. Tu m’as appris que ces dernières étaient des multiples supérieurs de la période féminine de vingt-huit jours (5)…

(1) Le point d’interrogation existe dans le manuscrit.

(2) Voir la formulation antérieure dans la lettre n° 46.

(3) Freud ne distingue ici que deux phases « sexuelles » précédant la puberté et séparées par la seconde dentition.

(4) C’est la première fois que Freud parle des perversions.

(5) Dans un passage non reproduit ici, Freud tente de considérer les phases pendant lesquelles, pour chaque groupe de maladies, la séduction a eu lieu, comme

Perc. S. |Perc. S.+Inc.| Perc. S.+Inc.+Préc. | Idem

<table>
<tr><td rowspan="2">Hystérie……</td><td>Jusqu’à 4 ans</td><td>Jusqu’à 8 ans</td><td>Jusqu’à 14-15 ans</td><td rowspan="2"></td></tr>
<tr><td>Actuelle</td><td>Compulsion</td><td>Refoulé dans perc. S.</td></tr>
<tr><td>Névrose obs..</td><td></td><td>Actuelle</td><td>Refoulé dans Inc.</td><td></td></tr>
<tr><td>Paranoï</td><td></td><td></td><td>Actuelle</td><td>Refoulé dans Préc. S.</td></tr>
</table>

a……				
Perversion…	Actuelle	Actuelle	Compulsion (actuelle)	Refoulement impossible ou non tenté

Fig. 9

Pour expliquer le choix entre perversion et névrose, je me base sur la bisexualité de tous les humains. Chez un sujet purement viril, il se produirait aux deux limites sexuelles, un excès de décharge mâle, donc du plaisir et en même temps une perversion. Chez un être purement féminin, il y aura un excédent de substance génératrice de déplaisir à ces deux époques. Durant les premières phases, les productions resteraient parallèles, c’est-à-dire qu’elles fourniraient un excédent normal de plaisir. C’est ce qui explique la plus grande susceptibilité des vraies femmes aux névroses de défense.

C’est de cette manière que se confirmerait d’après ta théorie la nature intellectuelle des hommes.

Enfin, je ne puis écarter l’hypothèse que m’avait fait pressentir l’observation clinique et suivant laquelle la distinction à établir entre neurasthénie et névrose d’angoisse serait liée à l’existence de périodes de vingt-trois et vingt-huit jours (i).

En plus des deux périodes dont je soupçonne la présence, il pourrait bien y en avoir plusieurs autres de chaque espèce.

L’hystérie me semble toujours davantage résulter de la perversion des multiples des périodes de Fliess. Dans le passage suivant ici reproduit, Freud dit que les névroses se fondent sur la bisexualité, idée dont Fliess affirma, plus tard, être le promoteur (voir Introd., p. 34). Toutefois, dans cette première formulation, les opinions de Freud ont une bien plus grande portée. Il reconnaît l’importance des zones érogènes et, en tout cas, montre à ce point de vue le rôle joué par le processus de maturation.

(1) Hypothèse bientôt abandonnée par Freud. Elle représente le maximum de ses efforts pour faire concorder les idées de Fliess avec les siennes.

du séducteur ; l'hérédité s'ensuit d'une séduction par le père. Il s'établit ainsi un échange entre générations :

Première génération : perversion ;

Deuxième génération : hystérie et, en conséquence, stérilité. Il arrive parfois que le sujet subisse une métamorphose. Pervers à la maturité, il devient hystérique après une période d'angoisse.

Il s'agit, en fait, dans l'hystérie, plutôt du rejet d'une *perversion* que d'un refus de la *sexualité.*

À l'arrière-plan se trouve l'idée de *zones érogènes* abandonnées. Au cours de l'enfance, en effet, la réaction sexuelle s'obtient, semble-t-il, sur de très nombreuses parties du corps ; mais plus tard ces dernières ne peuvent plus produire que l'angoisse du 28e jour et rien d'autre. C'est à cette différenciation, à cette limitation, que seraient dus les progrès de la civilisation et le développement d'une morale tant sociale qu'individuelle.

L'accès hystérique ne constitue pas une décharge mais une *action* qui conserve le caractère inhérent à toute action : être un moyen de se procurer du plaisir (tel en est tout au moins le caractère originel ; elle se justifie devant le préconscient par toutes sortes de raisons).

Ainsi les patients chez qui la sexualité a joué quelque rôle au cours du sommeil souffrent d'accès de somnolence. Ils se rendorment pour renouveler cette expérience et provoquent souvent ainsi des évanouissements hystériques.

Les accès de vertige, de sanglots, tout est mis au compte *d'une autre personne*, mais surtout au compte de cet autre personnage préhistorique, inoubliable, que nul n'arrive plus tard à égaler. D'ailleurs même le symptôme chronique des sujets qui veulent rester

couchés s'explique de la même façon. Un de mes malades ne cesse de geindre dans son sommeil, comme il faisait jadis quand il voulait que sa mère, morte quand il avait 22 mois, le prenne dans son lit. Jamais un accès ne semble être *la manifestation intensifiée d'une émotion* (1).

… Je suis en pleine fièvre de travail durant dix à onze heures chaque jour et me sens, grâce à cela, en bon état, mais presque aphone. S'agit-il d'une fatigue excessive des cordes vocales ou d'une névrose d'angoisse ? Inutile de chercher une réponse. Il vaut mieux, comme le conseille Candide, *travailler sans raisonner* (2)…

(1) Dans son travail sur les *Neuropsychoses de défense* (1894 *a),* Freud partageait encore l'opinion d'Oppenheim en pensant que l'hystérie était l'expression intensifiée d'une émotion.

(2) En français dans le texte.

Je viens d'orner mon bureau de moulages de statues florentines (i). Ce fut pour moi un énorme délassement. Je forme le dessein de devenir riche pour refaire ce voyage et rêve à un congrès en terre italienne ! (Naples, Pompéi).

Mes affectueuses pensées à vous tous,

ton

Sigm.

53

Vienne, 17-12-96.

Très cher Wilhelm,

… (2) Maintenant passons, sans transition, à des sujets psychonévrotiques. Je suis enchanté de te voir considérer l'explication de l'angoisse comme un « Sésame ». Peut-être ne t'ai-je pas encore parlé de l'analyse de quelques phobies. « La peur de se jeter par la fenêtre » est une erreur du conscient et respectivement

du préconscient et se rattache à un contenu inconscient où la fenêtre joue son rôle. En voici l'analyse :

Angoisse +… fenêtre… ; s'explique ainsi :

Idée inconsciente : aller à la fenêtre pour faire signe à un homme de monter, comme le ferait une prostituée : déclenchement de sexualité par suite de cette idée.

Préconscience : rejet et angoisse à cause de ce déclenchement.

Dans tout ce contenu, le seul élément conscient est *la fenêtre.* Seul, en effet, cet élément peut être utilisé comme un compromis et cela grâce à « la peur de tomber par la fenêtre », peur compatible avec l'angoisse. Ce dont les malades se rendent compte, c'est de la *peur des fenêtres,* qu'elles interprètent comme une peur de « tomber par la fenêtre… », cette dernière idée elle-même n'étant pas toujours forcément consciente. Leur comportement d'ailleurs reste le même : elles évitent d'approcher des fenêtres. Pense au *faire de la fenêtre* (3) de Guy de Maupassant (4)…

J'ai, en même temps, découvert toutes sortes de jolies choses de mon ressort. C'est ainsi que s'est vu confirmé un soupçon que je nourrissais depuis longtemps, un soupçon relatif au mécanisme de

(1) Ce bureau était celui de la Berggasse, 19 où Freud venait d'emménager.

(2) Le début de cette lettre qui ne nous a pas été communiqué, traite d'une nouvelle tentative de rapprochement entre la théorie des périodes de Fliess et les propres théories de Freud relatives aux névroses.

(3) En français dans le texte.

(4) La peur de tomber par la fenêtre peut s'interpréter autrement. Dans *Rêves et télépathie* (1922 *a),* Freud montre qu'elle symbolise la naissance de l'enfant.

l'agoraphobie chez les femmes. Tu le devineras très bien en pensant aux prostituées. C'est le refoulement de la compulsion à

aller chercher dans la rue le premier venu, un sentiment de jalousie à l'égard des prostituées et une identification à elles. Même à d'autres points de vue encore, je pourrais me sentir satisfait, mais aucun traitement n'est déjà terminé : je sens qu'il me manque encore un élément essentiel. Je ne me sentirai heureux que lorsque j'aurai réussi à pénétrer jusqu'au tréfonds d'un de mes cas. Ceci fait, je me trouverai en état de m'accorder une bonne journée entre deux nuits de voyage.

Dans le schéma des accès [hystériques] que trace Charcot, l'explication de la phase « clownique » se trouve dans la perversion des séducteurs qui, sous l'empire d'un automatisme de répétition datant de leur enfance, se livrent en cherchant leur satisfaction à de folles cabrioles, font des culbutes et des grimaces impossibles. D'où le « clownisme » propre à l'hystérie des garçons, l'imitation des animaux et les scènes de cirque qui s'expliquent par une fusion des jeux d'enfants avec des scènes sexuelles…

Je t'envoie ainsi qu'à ta femme et à ton fils mes très affectueuses pensées,

ton

Sigm.

54

S. F. 3-1-97

IX. Berggasse 19.

Mon très cher Wilhelm,

Nous n'échouerons pas. Au lieu du passage que nous cherchons, nous découvrirons peut-être des océans dont nos successeurs devront pousser plus loin l'exploration. Toutefois, si nous ne chavirons pas prématurément et si notre constitution l'endure, nous réussirons (1). *Nous y arriverons* (2). Que l'on m'accorde dix années encore et j'en aurai terminé avec les névroses

et la nouvelle psychologie ; sans doute mettras-tu moins de temps à finir ton organologie. En dépit des désagréments dont tu te plains, jamais une année nouvelle n'a

(1) Allusion à une anecdote rapportée par Freud dans *L'Interprétation des rêves,* à propos de l'un de ses propres rêves (p. 173 de la trad. Mbyerson) : « Un pauvre juif s'est glissé sans billet dans le rapide allant à Carlsbad. On l'attrape, le chasse du train et, à chaque contrôle, on le traite avec plus de rigueur. Un ami le rencontre à l'une des stations de cette voie douloureuse et lui demande où il va. Il répond : « À Carlsbad, si ma constitution le supporte 1 >

(2) En français dans le texte.

162

été, pour nous deux, aussi riche en promesses. Quand je me sens ainsi rassuré, je suis prêt à défier tous les diables de l'enfer et toi-même ne connais pas la crainte.

Tu ne crois certainement pas que mes théories sur les névroses soient aussi légèrement fondées que mes remarques sur ton organologie. Dans ce dernier domaine, je ne possède pas de matériaux et ne puis que pressentir. Dans mon propre domaine, je construis sur les plus solides fondations qu'il te soit possible d'imaginer. Il me reste évidemment encore beaucoup à apprendre ; je pense que les dates limites d'apparition des diverses névroses devront probablement être modifiées quand mes traitements seront achevés. C'est au cours du travail que la détermination des dates-limites devient de plus en plus difficile. Tout rétrograde vers les trois premières années de la vie (1). Depuis l'année dernière, je suis sans nouvelles du patient atteint de névrose obsessionnelle que je ne soignais que depuis sept mois Mme F… m'a dit hier qu'il était retourné dans son pays pour y vérifier l'exactitude de ses souvenirs et obtenir de sa séductrice encore vivante (sa nourrice maintenant fort âgée) certaines confirmations (2). Il parait qu'il va très bien. Le

patient se sert évidemment de cette amélioration pour échapper à une guérison totale. L'exactitude des faits trouve une preuve valable et précieuse dans leur concordance avec les perversions décrites que Krafft (3).

J'espère bien que nous pourrons, lors de notre prochain congrès, discuter de questions importantes ; ce sera au plus tard à Pâques, peut-être à Prague. Peut-être un de mes traitements sera-t-il alors terminé…

La citation qui précédera le chapitre sur la « thérapeutique » sera : *Flavit et dissipati sunt* (4) ; le chapitre sur la « Sexualité » sera précédé de la phrase suivante : « À partir du ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer » – si toutefois cette citation est exacte.

(1) Première allusion à l'importance étiologique de la première enfance (voir aussi pp. 146 et 157), mais Freud doit longtemps auparavant déjà avoir eu cette idée puisqu'en 1895 (voir *l'Esquisse,* p. 346), dans une discussion à propos de la différence entre perception et hallucination, il avait pris comme exemple les relations du jeune enfant avec la personne qui le soignait et avec le sein maternel.

(2) Première en date des tentatives pour vérifier une reconstitution analytique.

(3) Krafft-Ebing, auteur de *Psychopathia Sexualis* était alors professeur de psychiatrie et de neurologie à Vienne. Il faisait preuve à l'égard de Freud d'un bienveillant scepticisme, mais lui envoyait ses travaux.

(4) Inscription gravée sur la médaille anglaise frappée pour commémorer la destruction de l'Armada espagnole. Dans *L'Interprétation des rêves,* p. 189, Freud déclare : « l'avais pensé, en partie par plaisanterie, à mettre cette phrase en épigraphe du chapitre « Thérapeutique » si jamais je parvenais à donner de mes conceptions et de mon traitement de l'hystérie un compte rendu détaillé. »

Je m'attends à trouver la solution d'un cas, ce qui éclairera deux psychoses, celle du séducteur et celle du sujet séduit et plus tard tombé malade. L'organologie y est aussi impliquée comme tu verras (organe sexuel oral).

Tous mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année. Transmets mes remerciements à ta chère femme. Mes plus affectueuses pensées avunculaires au petit Robert,

ton

Sigm.

55

11-1-97.

IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

Que je te communique flambant neuves deux idées qui me sont venues aujourd'hui à l'esprit et qui me paraissent viables ; elles se fondent naturellement sur les données de l'analyse.

1. La condition déterminante d'une psychose et non pas d'une névrose (je veux dire d'une amentia ou psychose confusionnelle, psychose par débordement comme je disais naguère) réside, semble-t-il, dans un mésusage sexuel ayant précédé la fin du premier stade intellectuel (avant l'achèvement, sous sa première forme, de l'appareil psychique, avant 1 an et 3 mois à 1 an 1/2). Il peut se faire que ce mésusage remonte à une date assez lointaine pour que ces expériences précoces se dissimulent derrière des incidents plus récents et qu'il soit possible d'y recourir de temps en temps (1). C'est de la même époque, je crois, que date l'épilepsie… Il faudra que j'explique autrement le tic convulsif que j'avais situé à la même époque. Voici comment cette idée s'est imposée à moi : un de mes hystériques… a provoqué chez l'aînée de ses sœurs une psychose hystérique ayant abouti à un état de complète confusion mentale. J'ai

pu découvrir le séducteur de mon malade, un homme génial mais dipsomane invétéré depuis sa 50e année. Ses crises de dipsomanie s'annonçaient toujours soit par de la diarrhée, soit par un rhume et de l'enrouement (système sexuel oral 1), c'est-à-dire par une reproduction d'incidents qu'il avait lui-même passivement subis.

(1) Cette lettre et la suivante montrent l'importance qu'acquiert, dans l'esprit de Freud, « l'hypothèse de la séduction ». En dépit de ce détour, il fait accessoirement un certain nombre de découvertes fructueuses. Ainsi, il fait remonter la date de la « fixation » de la maladie psychotique à une époque de plus en plus éloignée et donne une première esquisse des phases du développement libidinal.

Cet homme, pervers jusqu'à l'époque de sa maladie, était par conséquent, resté jusqu'à ce moment bien portant. La dipsomanie s'était produite par renforcement (ou plutôt par *substitution*) d'une pulsion venue remplacer la pulsion sexuelle associée. (Le même phénomène avait probablement eu lieu chez le vieux F… pour la passion du jeu.) Puis se produisirent, entre ce séducteur et mon malade, des scènes auxquelles assista parfois la petite sœur de ce dernier, âgée alors de moins d'un an. Plus tard, il eut certains rapports avec celle-ci qui, à la puberté, fut atteinte de psychose. Tu vois là comment une névrose peut se transformer en psychose à la génération suivante (c'est ce que les gens qualifient de dégénérescence), simplement parce que le sujet, à l'âge le plus tendre, s'y est trouvé impliqué. Dans le cas présent voici d'ailleurs l'hérédité (fig. io).

Fig.

Père

64 ans, bien portant I

— le patient, hystérique —

I

la plus âgée des sœurs —> psychose hystérique

I

la *2e* sœur

-> légère névrose

rapports (peu importants avec le patient)

I

3e, 4e et 5 e sœurs santé parfaite (pas de rapports avec le patient)

Oncle

■> génial, pervers, dipsomane à partir de 50 ans !

fils aîné

-> démence précoce

I

2 e fils

buveur encore bien portant

I

fille, obsédée I

Second mariage fils

poète fou

I

fille

psychose hystérique

I

petite fille ? jeune garçon ?

J’espère pouvoir te donner bien d’autres renseignements importants encore sur ce cas particulier qui éclaire trois formes de maladie.

2. Les perversions conduisent régulièrement à la zoophilie et ont un caractère bestial. On ne saurait les expliquer par le

fonctionnement de zones érogènes par la suite abandonnées, mais par l'action de *sensations* érogènes qui perdent, plus tard, de leur intensité. Il faut se souvenir aussi que le plus important des sens chez l'animal (même en ce qui concerne la sexualité) est l'odorat qui, chez l'homme se trouve affaibli (1). Tant que prédomine le sens de l'odorat (et du goût), les poils, les fèces, toute la surface du corps, ainsi que le sang, jouent le rôle d'excitants sexuels. C'est peut-être à ce fait que tient la sensibilisation de l'odorat dans l'hystérie. La façon dont tout se répartit dans le rêve montre que les divers groupes de sensations ont bien des rapports avec la stratification psychologique et le mécanisme de l'anesthésie hystérique en subit sans aucun doute l'influence directe.

Tu vois que je suis en pleine période de découvertes ; en outre, je me sens fort bien. J'aimerais savoir qu'il en va de même pour toi.

Bien des choses affectueuses,

ton

Sigm.

56

17-1-97.

IX. Berggasse 19.

Mon très cher Wilhelm (2),

Le tumulte dans ma tête a vraiment l'air de beaucoup t'amuser, c'est pourquoi je continuerai à t'informer de toutes les nouveautés. J'ai toujours une haute opinion de ma théorie sur la déterminante des psychoses et je t'en exposerai bientôt les matériaux… Par ailleurs, que dis-tu de l'observation qu'on me fait en disant que ma toute nouvelle version des origines premières de l'hystérie est connue et a été cent fois déjà publiée au cours de plusieurs siècles ? Tu te souviens de m'avoir toujours entendu dire que la théorie médiévale de la possession, soutenue par les tribunaux ecclésiastiques, était

identique à notre théorie du corps étranger et de la dissociation du conscient. Mais pourquoi le diable, après avoir pris possession de ses malheureuses victimes a-t-il toujours forniqué avec elles et cela d'horrible façon ? Pourquoi les aveux extorqués par la torture ressemblent-ils tant aux récits de mes patients au cours du traite-

(1) L'idée de l'importance de l'odorat chez les hommes et chez les animaux nous fait penser aux hypothèses ultérieures émises par Freud et relatives au rôle de la position verticale dans l'onto – et la phylogenèse (voir lettre 75).

(2) Cette lettre et la suivante montrent les trois directions importantes dans lesquelles va s'engager le travail de Freud : i° La prise en considération du folklore et de l'anthropologie, c'est-à-dire l'extension du champ d'observation ; *2*° La découverte de la phase sadique-anale et de ses manifestations, phase qui va jouer un grand rôle dans les Lettres durant les mois et les années à venir et 30 L'abandon par Freud de ses idées sur le rôle de la séduction dans l'étiologie des névroses, idées auxquelles il était encore fortement attaché et qu'il continua à soutenir jusqu'au moment où son auto-analyse lui permit soudain de saisir la différence, dans les récits de ses patients, entre leurs fantasmes et la réalité.

ment psychologique ? Il faudra que je me plonge bientôt dans cette littérature. D'ailleurs, les supplices que l'on pratiquait permettent de comprendre certains symptômes demeurés obscurs de l'hystérie. Les épingles qui apparaissent par les voies les plus surprenantes, les aiguilles écorchant les seins de ces pauvres créatures et que les rayons X ne décèlent pas, tout cela peut se retrouver dans l'histoire de leur séduction !…

Et voilà que les inquisiteurs se servent à nouveau de leurs épingles pour découvrir les stigmates diaboliques et les victimes recommencent à inventer les mêmes cruelles histoires (aidées peut-être par les déguisements du séducteur). Victimes et bourreaux se souvenaient alors de la même manière de leurs plus jeunes années.

Samedi, je me suis fait un devoir de décrire, dans ma conférence, tes travaux sur les voies nasales et je continuerai jeudi. Les cinq jeunes gens m’ont attentivement écouté. Tout cela paraît saisissant.

Comme tu vois, tout va bien pour moi. Pourquoi ne te sens-tu pas dispos en ce moment ?…

Bien des choses à ta chère femme et à ton petit garçon,

ton

Sigm.

Entendu pour Prague à Pâques.

57

24-1-97.

IX. Berggasse 19.

Mon très cher Wilhelm,

… L’idée de l’ingérence des sorcières prend corps et je la tiens pour exacte. Les détails commencent à abonder. J’ai trouvé l’explication du « vol » des sorcières ; leur grand balai est probablement le grand seigneur Pénis. Leurs assemblées secrètes, avec danses et autres divertissements, s’observent tous les jours dans les rues où jouent des enfants. J’ai lu un jour que l’or donné par le diable à ses victimes se transformait immanquablement en excrément ; le jour suivant, M. E… parlant du délire d’argent de sa bonne d’enfant, me dit tout à coup (par le détour de Cagliostro – alchimiste – *Dukaten-scheisser* (1)) que l’argent de Louise (2) était toujours excrémentiel. Donc, dans les histoires de sorcières, l’argent ne fait que se transformer en la matière dont il était sorti. Si j’arrivais seulement à savoir

(1) Littéralement : chieur de ducats. Au figuré quelqu’un qui gaspille l’argent qu’il n’a peut-être pas honnêtement gagné.

(2) Louise avait été la bonne d’E… et son premier amour.

pourquoi, dans leurs confessions, les sorcières ne manquent jamais de déclarer que le sperme du diable est « froid ». J'ai commandé le *Maliens ntaleficarum* et vais me mettre à l'étudier avec ardeur, maintenant que la dernière ligne des Paralysies infantiles est écrite. Les histoires du diable, le vocabulaire des jurons populaires, les chansons et les coutumes des nurseries, tout cela acquiert une signification à mes yeux. Peux-tu, sans trop te déranger, tirer du fond de ta riche mémoire quelques titres de livres intéressants traitant de ce sujet ? À propos des danses dont parlent les sorcières dans leurs confessions, souviens-toi des épidémies chorégraphiques du Moyen Age. La bonne d'E… Louise était une sorcière danseuse de cette espèce et, en conséquence, c'est pendant un spectacle de ballets que le malade s'est souvenu d'elle, d'où sa peur des théâtres.

Les performances gymnastiques réalisées par des garçons au cours de leurs accès hystériques, etc., ont quelque rapport avec le vol et le flottement dans les airs.

Je suis près de croire qu'il faudrait considérer les perversions dont le négatif est l'hystérie (1) comme les traces d'un culte sexuel primitif qui fut peut-être même, dans l'Orient sémitique, une religion (Moloch, Astarté)…

Les actes sexuels pervers sont d'ailleurs toujours les mêmes, ils comportent une signification et sont calqués sur un modèle qu'il est possible de retrouver.

Je rêve ainsi d'une religion du diable extrêmement primitive dont les rites s'exercent en secret (2) et je comprends maintenant la thérapeutique rigoureuse qu'appliquaient les juges aux sorcières.

Autre apport au lit du fleuve : aujourd'hui encore un grand nombre de gens rapportent des histoires analogues à celles des sorcières et de mon patient ; ces contes n'abusent personne, mais eux-mêmes n'en démordent pas. Tu auras deviné, je pense, que lorsque les paranoïaques se plaignent de voir mêler des excréments à leurs aliments, de subir, la nuit, les sévices sexuels les plus odieux,

etc., c'est qu'il s'agit de contenus mnémoniques véritables (3). J'ai établi, tu le sais, une discrimination entre délires de souvenirs et délires d'interprétation. Ces derniers se rattachent à l'indétermination caractéristique

(1) Freud n'a plus cessé de considérer l'hystérie comme le négatif de la perversion. Il écrit dans les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1905) : « Les symptômes se forment donc aux dépens d'une sexualité *anormale.* La névrose est, pour ainsi dire, *le négatif des perversions.* »

(2) Les fantasmes de la phase sadique-anale.

(3) Cette idée apparaît, dans les travaux ultérieurs de Freud, sous une forme quelque peu modifiée, en tant qu'hypothèse relative à l'élément de vérité contenu dans les délires psychotiques. Voir *Moïse et le Monothéisme* (1939 a) *et Construction en analyse* (1937 *d).*

de l'identité du malfaiteur que dissimule le mécanisme de défense.

Un détail encore : dans les exigences que formulent les hystériques amoureux, dans leur soumission à l'objet aimé ou dans leur incapacité de se marier, par suite d'une aspiration à des idéaux inaccessibles, je décèle l'influence du personnage paternel. La cause se trouve évidemment dans la grandeur du père qui condescend à s'abaisser jusqu'au niveau de l'enfant. Dans la paranoïa, compare la combinaison de mégalomanie avec la création de mythes relatifs à l'origine de l'enfant (i). C'est le revers de la médaille.

Mon hypothèse d'une détermination du choix des névroses par l'époque de leur formation ne me paraît plus aussi sûre. Il me semble plus indiqué de la situer dans la première enfance. Toutefois, je ne sais encore si cette détermination dépend de l'époque de l'apparition ou de celle du refoulement (ce qui me semble maintenant plus plausible).

Absorbé dans toutes ces réflexions, j’ai appris sans me troubler que le Conseil de la Faculté, passant par-dessus ma tête, avait proposé de donner le titre de professeur à un collègue plus jeune que moi dans notre spécialité. Je ne sais encore si la nouvelle est exacte, mais tout en me laissant parfaitement froid, elle va peut-être hâter ma rupture définitive avec la Faculté.

J’épuise, dans de semblables lettres, tout ce que j’aurais dû te raconter lors de notre prochain congrès. Mais, de cette façon, je pourrai maintenant écouter ton exposé des faits périodiques et en saisir le sens et les fondements sans avoir besoin de faire appel à mon imagination.

Écris-moi bientôt de nouveau.

Je pense avoir maintenant franchi le cap du retour d’âge. Mon état de santé s’est bien stabilisé.

Affectueusement à toi, à ta femme et à ton enfant,

ton

Sigm.

58

8-2-97.

IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… Il faut que je modifie la nouvelle que je t’ai donnée la dernière fois. M’étant l’autre jour rendu chez Nothnagel pour lui porter, à titre de remerciement, un de mes exemplaires dédicacé, il m’a spontanément et sous le sceau du secret, révélé que lui-même et

(1) O. Rank a ultérieurement développé cette idée dans *Le Mythe de la naissance du héros* (1909).

Krafft-Ebing allaient proposer ma nomination au professorat (avec Frankl-Hochwart). Il m’a montré le document avec leurs signatures en ajoutant qu’ils allaient tous les deux faire parvenir

cette proposition au ministre au cas où le Conseil ne s'y rallierait pas (1). En homme raisonnable, il ajouta : « Vous connaissez bien les autres difficultés. Peut-être tout cela ne servira-t-il qu'à mettre l'affaire sur le tapis. » Nous savons tous combien il est improbable que le ministre accepte leur proposition.

Peut-être cette proposition a-t-elle été soumise à la séance d'hier. Ce qui me fait plaisir, c'est de pouvoir continuer à regarder ces deux hommes comme d'honnêtes gens, car s'ils m'avaient laissé tomber il m'aurait été difficile d'avoir d'eux une bonne opinion.

Si je n'ai rien écrit depuis une semaine, c'est à cause de mon travail quotidien (onze à douze heures et demie) qui m'a épuisé. Le soir, je suis aussi fatigué que si j'avais scié du bois.

Mes prévisions touchant cette saison se sont trouvées confirmées. J'ai dix patients en traitement dont un de Budapest. Un malade de Breslau vient de s'annoncer. Peut-être ai-je une séance de trop, mais d'autre part, c'est quand j'ai le plus de travail que je me sens le mieux. La semaine dernière, par exemple, m'a rapporté 700 florins. Ce n'est pas sans peine qu'on les gagne. Comme il doit être difficile de devenir riche !

Mon travail progresse brillamment, mais que d'énigmes encore à résoudre, que de doutes qui m'assaillent à dissiper ! Je ne veux pas tout te raconter avant le congrès. Peut-être l'un de mes traitements sera-t-il, d'ici là, complètement terminé. Tant que je n'y serai pas parvenu, rien ne me paraîtra certain.

11-2. Un travail pressant et deux journées difficiles à passer – chose devenue exceptionnelle – m'ont interrompu. Je voulais encore te demander au sujet de l'absorption d'excréments… (2) et d'animaux, la date d'apparition du dégoût chez les petits enfants et s'il existe une période de la petite enfance où ce dégoût est inexistant. Pourquoi ne pas me rendre moi-même dans la nursery et y faire des expériences ? Parce que travaillant douze heures et demie

je n’en ai pas le temps et que les femmes qui m’entourent ne favorisent guère mes investigations. Au point de vue théorique, une

(1) Dans les universités autrichiennes, l’usage voulait qu’avant que soit conféré à un chargé de cours le titre de professeur, deux de ses collègues missent en avant son nom pour le faire accepter par un vote majoritaire. La nomination était ensuite soumise au ministre qui la faisait signer par l’empereur.

(2) Un mot illisible.

réponse serait intéressante. Mais, entre parenthèses, la théorie me semble maintenant très loin de moi. Je n’essaie pas, pour le moment, de mieux comprendre. Je commence même à douter des relations de temps (i).

Comme nous l’avions soupçonné à Dresde, le diagnostic du somnambulisme s’est avéré exact. Le dernier résultat en est l’explication des crampes tétaniques hystériques. C’est une imitation de la mort, de la rigidité cadavérique, donc une identification avec une personne morte. Quand les malades ont déjà eu l’occasion de voir un cadavre, ils ont alors les yeux vitreux, la bouche ouverte. Sinon, ils gisent le visage calme, les traits paisibles.

Frissons hystériques : être enlevé d’un lit chaud…

En tout cas, j’aurai beaucoup de matériaux à te soumettre à Prague.

Mes pensées affectueuses pour toi, ta femme et ton enfant. Les miens se portent à ravir,

ton

Sigm.

59

6-4-97-

IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… J’ai découvert ce qui me manquait dans le problème de l’hystérie, c’était une nouvelle source d’où s’écoule un élément de la production inconsciente. Je veux parler des fantasmes hystériques qui, chaque fois, je le constate, se rapportent à des choses que l’enfant a entendues de bonne heure et dont il n’a que longtemps après saisi le sens (2). Fait surprenant, l’âge où l’enfant a acquis ces notions est très précoce : à partir de 6 ou 7 mois !…

J’ai envoyé toute ma biographie à Krafft-Ebing qui doit faire sur moi un rapport (3). Mes autres productions sont insignifiantes.

(1) Une progression encore sur la voie aboutissant à la compréhension des phases évolutives de la libido. Freud commençait évidemment à sentir que sa vieille idée de l’influence traumatisante de la séduction ne pouvait plus être considérée comme satisfaisante.

(2) Autre indication de la signification des fantasmes. Les idées de Freud en ce qui concerne la réalité des faits de séduction ne semblent toutefois pas encore ébranlées.

(3) Le rapport remis par Krafft-Ebing constituait une pièce nécessaire pour l’obtention du titre de professeur.

Le travail que j’ai fait ces dernières semaines m’a amené aux limites de mes possibilités.

Je suis ravi de ce que moins de deux semaines nous séparent de notre rencontre.

Pensées affectueuses pour toi, ta femme et l’enfant,

ton

Sigm.

60

Vienne, 28-4-97.

Très cher Wilhelm,

J’ai fait la nuit dernière un rêve te concernant. Il y avait un télégramme avec ton adresse :

*(*Via

(Venise) ! *(Casa Secerno)*

{ Villa

La présentation de cette adresse montrait ce qui était obscur et ce qui pouvait comporter plusieurs significations. Le mot Secerno était le plus net. Je me sentais contrarié de ce que tu ne fusses pas allé à l'adresse que je t'avais recommandée : la Casa Kirsch (1).

Motivation. – Rêve inspiré par les événements de la veille. H… était venu et avait parlé de Nuremberg, disant qu'il connaissait très bien cette ville et qu'il y avait habité le Preller. Je ne pus immédiatement me rappeler l'endroit et lui demandai si le Preller se trouvait bien « en dehors de la ville ». Cette conversation raviva mon regret récent d'ignorer ton adresse et d'être sans nouvelles de toi. J'aurais voulu que tu sois mon public pour te communiquer quelques-unes de mes idées ainsi que le résultat de mes récentes recherches. Mais je ne pouvais risquer de t'envoyer ces notes à l'aveuglette ; je désirais te demander de me conserver ces précieux matériaux. Ainsi, c'était bien un de mes désirs que tu réalisais en me télégraphiant ton adresse. Il y a bien des choses à lire derrière le texte du télégramme : le souvenir des régals étymologiques que tu m'as offerts, l'allusion au séjour de H… « en dehors de la ville », mais aussi, je l'ai bien vite compris, des raisons plus sérieuses. Je me sentais irrité contre toi, comme si tu exigeais toujours des choses spéciales ; de plus je blâmais ton peu de goût pour le Moyen Age (2) et ensuite ta réaction encore persistante à

(1) Une pension à Venise. Ce rêve est décrit dans *L'Interprétation des rêves,* p. 273.

(2) Sans doute allusion au peu de goût de Fliess pour l'architecture de Nuremberg.

ton rêve de défense où tu voulus, contrairement à l'usage, substituer le grand-père au père (i). En outre, je ne cesse de me

tracasser pour savoir comment te faire souvenir de demander à I. F… (2) quelle est la personne qui, lorsqu'elle était enfant, l'appelait « mon petit chat », comme elle t'appelle maintenant. Doutant moi-même encore des faits concernant la figure paternelle, ma susceptibilité est bien compréhensible. Ainsi le rêve a assemblé toutes mes rancœurs inconscientes à ton égard.

D'ailleurs, le texte a un autre sens encore :

Via (les rues de Pompéi que je suis en train d'étudier)

Villa (la villa romaine de Bocklin).

Il s'agit donc de nos conversations de voyage ; Secerno a, comme Salemo, une sonorité napolitano-sicilienne. Et sous-jacente, ta promesse d'un congrès sur le sol italien.

L'interprétation complète ne m'est venue à l'esprit que ce matin, après qu'un heureux hasard m'eût apporté une confirmation nouvelle de l'étiologie paternelle. J'ai entrepris hier le traitement d'une jeune femme que j'aurais, faute de temps, préféré décourager. Un de ses frères est mort fou et le symptôme principal de ma malade, l'insomnie, ne date que du moment où elle entendit la voiture qui devait emporter son frère vers l'asile, franchir la porte cochère. Depuis, elle redoute de monter en voiture, sûre d'être un jour victime d'un accident. Quelques années plus tard, durant une promenade, les chevaux prirent peur ; elle saisit cette occasion pour sauter de la voiture et se casser une jambe. Aujourd'hui, en arrivant, elle me déclare qu'ayant beaucoup pensé à son traitement, elle a découvert un obstacle. – « Lequel ? » – « Ça m'est égal de dire tout le mal possible de moi-même mais je tiens à ménager les autres. Il faut que vous m'autorisiez à ne nommer personne. » – « Les noms importent peu. C'est à vos relations avec ces gens que vous pensez. Là, il ne faudra rien taire. » – « Je crois bien qu'il aurait été plus facile de me soigner autrefois que maintenant. Auparavant, je ne voyais pas le mal ; aujourd'hui, la signification criminelle de certaines choses m'apparaît clairement. Je ne me déciderai pas à en

parler. » – « Je pense, au contraire, qu'une femme faite devient plus tolérante à l'égard des choses sexuelles. » – « Oui, vous avez raison. Quand je

(1) Allusion incompréhensible.

(2) Ida Fliess, la femme de Fliess.

considère que les gens les meilleurs, ceux qui ont de nobles principes, peuvent se rendre coupables d'actes pareils, je suis bien obligée de me dire que c'est une sorte de maladie, de folie, et qu'alors je dois les en excuser. » – « Alors parlons nettement. Dans mes analyses, je découvre que ce sont les plus proches parents, mon père ou mon frère, qui sont les coupables. » – « Mon frère n'a rien à y voir. » – « Alors ce fut votre père. »

Et j'apprends alors que ce soi-disant noble et respectable père avait pris l'habitude de la faire venir dans son lit pour se livrer sur elle à des éjaculations externes (il la mouillait). Cela s'est passé entre sa 9e et sa 13e année). Dès cette époque, elle éprouvait de l'anxiété. Une de ses sœurs, plus âgée qu'elle de six ans, à laquelle elle s'était plus tard confessée, lui avait avoué avoir eu la même aventure. Une cousine lui avait raconté qu'â l'âge de 15 ans, elle s'était vue obligée de résister aux tentatives de son grand-père. Quand je lui déclarai que des faits semblables et même pires avaient dû se produire dès sa prime enfance, elle n'y trouva rien d'incroyable. À part cela, il s'agit chez elle d'une hystérie tout à fait banale et présentant les symptômes habituels.

Quod erat demonstrandum.

61

Vienne, 2-5-97.

Très cher Wilhelm,

… Comme les notes ci-jointes te le montreront, je consolide mes gains. En premier lieu, j'ai acquis de la structure de l'hystérie

une notion exacte. Tout montre qu'il s'agit de la reproduction de certaines scènes auxquelles il est parfois possible d'accéder directement et d'autres fois seulement en passant par des fantasmes interposés. Ces derniers émanent de choses *entendues* mais *comprises bien plus tard* seulement. Tous les matériaux sont naturellement réels. Ils représentent des constructions protectrices, des sublimations, des enjolivements de faits servant, en même temps, de justification. Accessoirement, ils peuvent provenir de fantasmes masturbatoires. Je constate aussi un autre fait important : les formations psychiques soumises, dans l'hystérie, au refoulement ne sont pas, à proprement parler, des souvenirs, puisque personne ne fait travailler, sans bons motifs, sa mémoire ; il s'agit de pulsions découlant des scènes primitives. Je me rends compte maintenant du fait que les trois névroses, l'hystérie, la névrose obsessionnelle et la paranoïa, comportent les mêmes éléments (et la même étiologie), c'est-à-dire des fragments

mnémoniques, des impulsions (dérivant des souvenirs) et des *fabulations protectrices.* Mais l'irruption dans le conscient, les formations de compromis, c'est-à-dire de symptômes, sont différentes dans chaque cas. Dans l'hystérie, ce sont les souvenirs, dans la névrose obsessionnelle, les pulsions perverses et, dans la paranoïa, les fabulations défensives (fantasmes) qui, déformés du fait des compromis, s'insinuent jusqu'au comportement habituel.

D'après moi, ces vues constituent un grand progrès. J'espère que tu es du même avis (i).

… Espérons que tu as enfin découvert quelque beauté aux lacs. Il m'est difficile de te pardonner tes critiques de Venise, mais je saisis pourtant un peu l'harmonie et les si belles proportions que l'on découvre dans la sévère structure de ton psychisme.

Meilleurs vœux à tous deux pour d'agréables vacances,

ton

Sigm.

Manuscrit L (2).

NOTES (I)

Structure de l'hystérie.

Le but semble être de revenir aux scènes primitives. On y parvient quelquefois directement mais, en certains cas, il faut emprunter des voies détournées, en passant par les fantasmes. Ces derniers édifient, en effet, des défenses psychiques contre le retour de ces souvenirs (3) *qu'ils ont aussi la mission d'épurer et de sublimer. Élaborés à l'aide de* choses entendues *qui ne sont utilisées qu'*après coup, *ils combinent*

(1) Ce *t* grand progrès » a, plus tard, bouleversé toutes les hypothèses psychanalytiques et transformé la psychanalyse en une psychologie des pulsions. Freud, en disant que « les formations soumises, dans l'hystérie, au refoulement, n'étaient pas, à proprement parler, des souvenirs étant donné que personne ne fait travailler, sans bons motifs, sa mémoire », a déjà presque découvert le ça puisque, en effet, ces matériaux sont « des pulsions découlant des scènes primitives ».

(2) Notes jointes à la lettre du 2-5-97. Elles font partie des observations cliniques que Freud avait l'habitude de noter sans ordre systématique. On trouvera d'autres notes de cet ordre, pp. 179-180. Jusqu'en ses dernières années, Freud a continué à prendre de pareilles notes. Voir certaines d'entre elles publiées après la mort de leur auteur et datant de juin 1938 (1941 /)■

(3) Jamais depuis Freud n'a aussi nettement exprimé cette idée. V. *l'Interprétation des rêves :* » L'étude des psychonévroses nous amène à une surprenante découverte : ces fantasmes, ces rêveries diurnes, sont les prodromes immédiats des symptômes hystériques, ou, tout au moins, d'un grand nombre d'entre eux ; les symptômes hystériques ne se rattachent pas aux souvenirs eux-mêmes, mais aux fantasmes édifiés sur eux.

les incidents vécus, les récits de faits passés (concernant l'histoire des parents ou des aïeux) et les choses vues par le sujet lui-même. Ils se rapportent aux choses entendues comme les rêves se rapportent aux choses vues. Car, dans les rêves nous voyons mais nous n'entendons pas.

Rôle des domestiques (i).

Un intense sentiment de culpabilité (à propos de vols, d'avortements, etc.) naît parfois chez une femme par identification à ces personnes de basse moralité. Bien souvent ces dernières surgissent, dans son souvenir, comme des femmes méprisables dont les figures se trouvent sexuellement liées à celles du père ou du frère. Puis, par suite de la sublimation de ces filles dans les fantasmes, des accusations fort douteuses sont lancées contre d'autres personnes. On trouve diverses craintes : crainte de la prostitution (de sortir seule), peur de trouver un homme caché sous le lit, etc. Le fait que la vile conduite du chef de famille à l'égard des servantes soit expiée par le sentiment, chez la fille, du ravalement de soi semble constituer une tragique expiation.

Champignons.

L'année dernière j'ai vu une jeune fille craindre de cueillir une fleur ou même *un champignon parce qu'elle enfreignait ainsi les lois divines qui interdisent de détruire les germes vivants. Cette crainte tirait son origine des préceptes religieux de sa mère qui s'élevait contre les précautions pendant le coït, puisque des germes vivants se trouvaient ainsi détruits. Elle parlait des « éponges » (petites éponges de Paris) qui étaient des préservatifs possibles* (2). *Une identification à sa mère formait le contenu principal de la névrose de cette jeune personne.*

Douleurs.

Il ne s'agit pas de la sensation directe d'une fixation (3), *mais de sa répétition intentionnelle. Un enfant se heurte à quelque coin de table, à un meuble et met ainsi ses organes génitaux en contact*

avec cet objet afin de répéter une scène où la partie maintenant douloureuse, jadis frottée contre l'angle, a servi à la fixation.

f (1) Pour comprendre cette note, il convient de se rappeler ce qu'était la situation particulière du personnel domestique féminin dans la bourgeoisie viennoise vers la fin du siècle dernier. Tout ce que Freud a conservé de cette façon de penser se retrouve dans le travail intitulé *De l'abaissement général du niveau de la vie amoureuse* (1912 *d).*

(2) [Le mot allemand « Schwamm • signifie à la fois « champignon 1 et « éponge »].

(3) [Fixation devenue inconsciente d'un incident dans la mémoire du sujet. C'est la première fois, semble-t-il, que Freud emploie ce terme.]

Pluralité des personnes psychiques (i).

Le fait de l'identification autorise peut-être un emploi littéral *de cette expression.*

Emballage.

Suite de l'histoire des champignons. La jeune fille exigeait que tous les objets qu'on lui remettait fussent enveloppés (capote anglaise).

Plusieurs versions du même fantasme. Se rapportent-ils [aux

MÊMES FAITS ORIGINAUX] ?

Quand le sujet désire *être malade, quand il tient à ses symptômes, c'est toujours parce qu'il considère la souffrance comme un bouclier contre sa propre libido et qu'il se méfie de lui-même. Dans cette phase, le symptôme, qui est un souvenir [de quelque incident passé*] *devient un souvenir défensif. Les deux courants actifs se confondent. Aux stades antérieurs, le symptôme émanant de la libido était un symptôme incitant. Entre les deux stades, les fantasmes ont peut-être servi à la défense.*

Il est possible de prendre connaissance des voies, des époques et des matériaux ayant contribué à la formation des fantasmes. Le processus rappelle beaucoup celui de l'élaboration des rêves, sauf qu'il ne s'y présente aucune régression mais seulement une progression. *Voir les rapports existant entre le rêve, le fantasme et la reproduction* (2).

Autre rêve de désir.

« *Vous allez, je pense, déclarer qu'il s'agit là d'un rêve de désir, me dit E… J'ai rêvé qu'au moment de ramener une dame chez moi, je suis arrêté par un agent qui me somme de monter dans une voiture. Je le prie de m'accorder le temps d'arranger mes affaires* », *et ainsi de suite.* – « *Donnez-moi des détails plus précis.* » – « *J'ai fait ce rêve le matin, après une nuit passée avec cette dame.* » – « *Avez-vous été épouvanté* ? » – « *Non.* » – « *Saviez-vous de quoi l'on vous accusait ?* »

— « *Oui, d'infanticide.* » – « Y *a-t-il un élément de réalité là-dedans ?* »

— « *Oui, j'ai eu une fois l'occasion de me faire du souci à propos d'un avortement, suite d'une liaison. Je déteste y penser.* » – « *S'était-il passé quelque chose ce matin-là, avant votre rêve* ? » – « *Oui, je m'étais réveillé et nous avions fait l'amour.* » – « *Mais vous aviez pris des précautions* ? » – « *Oui, je m'étais retiré à temps.* » – « *Alors c'est*

(1) Indice de la future conception du surmoi.

(2) Des idées analogues se retrouvent dans le travail intitulé *Le poète et l'imagination* (1908 *e).*

que vous avez eu peur d'avoir procréé. Le rêve montre que votre désir s'est trouvé réalisé, que rien n'est arrivé et que vous avez étouffé l'enfant dans l'œuf. Vous vous êtes ensuite servi de l'anxiété provoquée par ce genre de coït pour en faire le sujet du rêve (1). »

62

16-5-97.

Mon cher Wilhelm,

… Ta lettre m’a permis de voir combien tu étais détendu. J’espère que tu redeviendras maintenant pour longtemps ce que tu as toujours été et que je pourrai continuer à faire de toi mon bienveillant public. Tu sais que, sans cela, je ne serais pas capable de travailler. Si tu es d’accord, je ferai comme la dernière fois, je t’enverrai toutes les notes que j’ai prises, en te priant de me les renvoyer quand je te les redemanderai. Quoi que j’entreprenne, j’en reviens toujours aux névroses et à l’appareil psychique. Si rien d’autre ne sort de ma plume, ce n’est pas par indifférence à l’égard des gens ou des choses. Tout bouillonne et fermente en moi et je ne fais qu’attendre de nouvelles poussées. Je ne me décide pas à écrire l’exposé général préliminaire que tu réclames ; je crois bien que ce qui m’en empêche est l’obscure prescience que quelque chose d’essentiel va bientôt s’y ajouter. D’autre part, je me suis senti obligé de travailler la question des rêves ; là, je me sens très sûr de moi, d’autant que tu m’y encourages. Il a d’abord fallu que je m’interrompe pour préparer hâtivement un extrait de l’ensemble de mes travaux et l’expédier à l’imprimerie (2). Les élections vont avoir lieu incessamment (3). Maintenant, c’est fini et je vais pouvoir repenser au rêve. J’ai jeté un coup d’œil sur la littérature et je me dis, comme l’espiègle démon celte : « Que je suis content ! Nul regard humain n’a percé le voile du déguisement de Puck. » Personne ne soupçonne le moins du monde que le rêve, loin d’être quelque chose d’insensé, est bien une réalisation de désir.

Je ne sais plus si je te l’ai déjà dit, mais pour que tu le saches sûrement, je te le répète : j’ai découvert la source des hallucinations auditives dans la paranoïa. De même, dans l’hystérie, les fan-

(1) Rêve utilisé dans *L'Interprétation des rêves,* p. 129 de la trad. franç.

(2) Paru chez Deuticke en 1897 sous le titre de *Bibliographie des travaux du Docteur Freud* (1897 *b).*

(3) Freud obtint les voix de la plupart des professeurs de la Faculté de Médecine le 12 juin 1897. Mais le retard de sa nomination fut attribuable uniquement à l'antisémitisme du ministre de l'Instruction publique.

tasmes sont dus à des choses entendues mais comprises *plus tard* seulement.

Peu de jours après mon retour, un de mes fiers vaisseaux a sombré. Mon banquier, celui d'entre mes patients dont l'analyse était la plus avancée, m'a échappé à un moment décisif, alors qu'il allait me révéler les scènes finales. J'en subis aussi un dommage matériel et me convainc que je ne connais pas encore tous les ressorts de mon affaire. Mais, reposé comme je l'étais, j'ai bien supporté la chose en me disant que je devrai longtemps encore attendre l'achèvement complet d'un traitement. Cela doit pourtant être réalisable et j'y parviendrai.

Je désirais faire partir les enfants pour Aussee le 18 ; Martha serait restée ici jusqu'à la Pentecôte. Le temps affreux qu'il fait nous oblige à remettre ce départ à une date indéterminée. Martin a eu un nouvel accès sans danger de sa fièvre poétique. Il a écrit un poème intitulé *Jour de fête dans la forêt* et un autre, encore inachevé *La chasse.* La lecture des vers suivants qui se trouvent dans ses *Conversations entre animaux intelligents* t'apprendra qu'il a été opéré :

« Lièvre », dit le chevreuil.

« As-tu encore mal à la gorge quand tu avales ? »

Il est extrêmement comique de voir l'indignation d'Oli devant les nombreuses fautes d'orthographe qui émaillent ces poétiques productions.

… Mathilde se passionne actuellement pour la mythologie et a récemment versé des larmes amères en apprenant que les Grecs – qui furent de tels héros – reçoivent tant de coups des Turcs. Très amusante, cette petite troupe…

J'ai plusieurs auditeurs nouveaux, entre autres un véritable élève berlinois, un certain Dr Gattl, venu ici pour suivre mon enseignement. Je lui ai promis de l'instruire suivant les méthodes classiques (celles des péripatéticiens), plutôt qu'au laboratoire et dans les salles d'hôpitaux. Je suis curieux de voir ses réactions. Il est d'ailleurs à moitié Américain.

Toutes sortes de bonnes idées à te communiquer me sont venues à l'esprit ces jours-ci, mais toutes se sont envolées. Me voilà obligé d'attendre le prochain souffle qui me les ramènera. D'ici là, j'aimerais recevoir de bonnes nouvelles, bien détaillées, d'Ida, de Robert et de toi-même…

Très affectueuses pensées. Bonne chance dans ton travail,

ton

Sigm.

63

25-5-97-

Cher Wilhelm,

Je t'envoie ci-joint le « catalogue de toutes les merveilles, etc. (1) ». Le Conseil des Professeurs fait attendre sa décision. Il y a eu de nouvelles oppositions et, par suite, remise à la prochaine séance. Heureusement, mon intérêt se porte ailleurs.

Le pli ci-inclus renferme une multitude de conjectures qui me donnent grand espoir. Si j'en tire quelque chose, je te ferai cette

fameuse visite à Berlin, mais j'estime qu'elle n'aura lieu que l'année prochaine…

Ma petite troupe est partie hier soir pour Aussee avec Minna. Aux dernières nouvelles, ils sont arrivés là-bas par un temps magnifique. Martha reste ici jusqu'à la Pentecôte.

ton

Sigm.

Manuscrit M (2).

NOTES (II)

Structure de l'hystérie.

Cette structure est probablement la suivante. Quelques-unes des scènes sont directement accessibles, d'autres seulement par l'intermédiaire de fantasmes superposés. Elles s'ordonnent suivant une résistance croissante ; les moins refoulées surgissent les premières, mais d'une façon incomplète à cause de leur association avec des scènes plus refoulées. Le travail analytique s'effectue par une série de descentes, d'abord jusqu'aux scènes ou à leur voisinage, puis un peu plus profondément encore à partir d'un symptôme et enfin plus bas encore (3). *Étant donné que la plupart des scènes ne convergent que vers quelques symptômes seulement, la voie que nous empruntons suit une ligne au travers des pensées qui se trouvent à l'arrière-plan des mêmes symptômes.*

Symptômes. – *Notre travail consiste à pénétrer toujours plus profondément. (Voir fig. 11.)*

(1) Citation approximative des paroles de Leporello dans le *Don Juan* de Mozart. Freud fait ainsi en plaisantant allusion au « Catalogue » de ses œuvres, c.-à-d. à sa bibliographie. Voir la lettre précédente.

(2) Ce manuscrit accompagnait la lettre du 25-5-1897.

(3) « Les scènes s'ordonnent suivant une résistance croissante. » Cette idée et celle aussi que le travail se fait en

descendant toujours plus bas, ont amené Freud i donner, dans ses écrits techniques, des conseils sur l’interprétation des résistances et à établir la technique psychanalytique.

Travail

Toutes les lignes pointillées

les flèches et les chiffres sont en rouge dans le manuscrit ainsi que le mot « Travail »

Refoulement.

Il est permis de soupçonner que T élément essentiel refoulé est toujousr l’élément féminin. Les femmes, comme les hommes, en effet, avouent plus facilement les expériences qu’elles ont faites avec d’autres femmes que celles faites avec des hommes. Ce que les hommes refoulent surtout, c’est l’élément de pédérastie (i).

Fantasmes.

Les fantasmes se produisent par une combinaison inconsciente de choses vécues et de choses entendues, suivant certaines tendances. Ces tendances visent à rendre inaccessibles les souvenirs qui ont pu ou pourraient donner naissance aux symptômes. Les fantasmes se forment par un processus de fusion et de déformation analogue à la décomposition d’un corps chimique combiné à un autre. Le premier genre de déformation consiste en une falsification du souvenir par fragmentation, ce qui implique un mépris des rapports chronologiques (les corrections chrono-

(i) L'idée que Freud exprime ici l'a préoccupé toute sa vie (voir Intr., p. 35). Elle l'a amené à concevoir la signification générale de la « tendance à l'inversion des psychonévrosés ». Suivant une note des *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1905 *d)* c'est à Fliess que Freud serait redevable de cette conception. Plus tard, Freud arriva, grâce à elle, à comprendre la signification générale de l'homosexualité latente et, finalement, dans ses dernières années de travail, la signification de la passivité dans l'enfance.

logiques semblent précisément dépendre de l'activité du système conscient). *Un fragment de la scène vue se trouve ainsi relié à un fragment de la scène entendue pour former un fantasme, tandis que le fragment non utilisé entre dans une autre combinaison. Ce processus rend impossible la découverte de la connexion originelle. La formation de fantasmes de cet ordre (en périodes d'excitation) aboutit à une cessation du symptôme mnémonique. En revanche, il y a alors production de fabulations inconscientes qui ont échappé à la défense. Dans le cas où un pareil fantasme s'intensifie au point de devoir forcer l'accès du conscient, il est refoulé et un symptôme se forme par rétrogradation de l'idée fantasmatique vers les souvenirs qui la constituent.*

Tous les symptômes d'angoisse (phobies) dérivent ainsi de fantasmes. De toute façon, ces symptômes apparaissent donc plus simples. Il peut y avoir une troisième poussée et une troisième sorte de formation symptomatique dérivant de pulsions (i).

Types de déplacements aboutissant a des compromis.

Déplacement par voie associative : hystérie.

Déplacement par similarité (conceptuelle) : névrose obsessionnelle, caractéristique du lieu et peut-être aussi de l'époque où s'est produite la défense.

Déplacement d'ordre causal : paranoïa.

Cours typique de la maladie.

Il y a lieu de soupçonner que la réactivation des matériaux refoulés n'est pas due au hasard, mais qu'elle obéit à certaines lois de développement. De plus, le refoulement rétrograde du récent au passé et affecte d'abord les derniers incidents survenus.

Dissemblance entre les fantasmes dans l'hystérie et la paranoïa.

Dans cette dernière maladie, ils sont systématiques et concordent entre eux. Dans la première, ils sont indépendants les uns des autres, voire contradictoires, donc isolés ; ils semblent automatiquement produits (par un processus chimique). C'est ce fait et la négligence des données chronologiques qui constituent la distinction essentielle à établir entre l'activité dans le préconscient et l'activité dans l'inconscient.

Refoulement dans l'inconscient.

Il ne suffit pas de tenir compte du refoulement entre le préconscient et l'inconscient ; il faut encore penser au refoulement normal qui se pro-

(i) [Voir plus loin, p. 183, le passage concernant les pulsions.]

duit dans le système inconscient lui-même. C'est un fait fort important mais qui reste encore tris obscur (i).

L'un de nos plus chers espoirs est d'arriver à déterminer le nombre et les espèces de fantasmes aussi bien que nous déterminons ceux des « scènes ». Le roman suivant lequel le sujet se croit un étranger dans sa famille (dans la paranoïa) est partout présent et sert à rendre cette famille illégitime (2). *L'agoraphobie semble liée à un roman de prostitution se rattachant aussi à ce roman familial. Une femme qui refuse de sortir seule témoigne ainsi de l'infidélité de sa mère.*

64

31-5-97.

IX. Berggasse 19.

Cher Wilhelm,

Voilà longtemps que je n'entends plus parler de toi. Ci-joint quelques fragments laissés sur le rivage lors de la dernière marée. Je ne rassemble plus de notes qu'à ton intention et j'espère que tu me les conserveras. En guise d'excuses ou d'explication, laisse-moi ajouter qu'il ne s'agit là que de présomptions. Mais on tire toujours quelque profit de cette sorte de choses et je n'ai été forcé de renoncer qu'à ce que je voulais ajouter au système préconscient (3). Un pressentiment me dit encore comme si je le savais déjà – alors que je ne sais rien du tout – que je suis sur le point de découvrir la source de la morale. Je vis dans l'attente de quelque chose, ce qui me cause beaucoup de satisfaction. Que n'es-tu plus près de moi pour que je puisse plus commodément te faire part de mes découvertes !

À part cela, mon état d'âme estival est à un niveau très élevé. Nous partirons vendredi soir pour Aussee où nous passerons les fêtes de la Pentecôte. Je ne sais si d'autres idées dignes de t'être communiquées surgiront d'ici là ; je ne veux plus travailler et le rêve lui-même est mis de côté. Récemment, j'ai rêvé de sentiments hypertendres pour Mathilde, mais elle se prénommait « Hella » et

(1) L'idée à laquelle Freud fait ici allusion a plus tard progressé. Il a différencié, l'instinctuel du refoulé dans le ça (Le *Moi et le Ça,* 1923 *b)* et a émis l'opinion que le refoulé lui-même pouvait s'épuiser et disparaître *(Le déclin du complexe d'Œdipe)* (1924 *d).*

(2) Freud considère alors que le roman familial constitue un indice de paranoïa. Il reconnut plus tard que ce roman faisait partie des fantasmes normaux formés sous la pression du complexe d'Œdipe. C'est l'opinion qu'il a émise dans le livre de Rank, *Le Mythe de la naissance du héros* (1909 e).

(3) Voir note p. 154.

j'ai ensuite vu devant moi le mot « Hella » tracé en gros caractères. Explication : une nièce américaine dont nous avons reçu la photographie porte ce nom. Mathilde aurait dû s'appeler « Hella » puisqu'elle a récemment versé tant de larmes amères à propos des défaites grecques. Elle a la passion de la mythologie et de la Grèce antique et considère naturellement tous les Hellènes comme des héros. Le rêve montre évidemment la réalisation de mon désir, celui de constater que c'est bien le père qui est le promoteur de la névrose. Voilà qui met fin à mes doutes encore persistants.

Une autre fois j'ai rêvé que, sommairement vêtu, je montais très lestement un escalier, comme le fait ressortir ce songe (donc cœur en bon état) ; soudain, je remarque qu'une bonne femme me suit et alors, comme il arrive si souvent dans les rêves, je reste cloué sur place, comme frappé de paralysie. Le sentiment alors éprouvé n'est pas de l'angoisse, mais une excitation érotique. Tu vois par là comment la sensation de paralysie propre au rêve peut servir à la réalisation d'un désir d'exhibition. J'avais réellement gravi, ce soir-là un étage sans avoir mis de faux-col et m'étais dit que je risquais de rencontrer un voisin dans l'escalier (1)…

Avec mes pensées les plus affectueuses pour ta femme et ton fils,

ton

Sigm.

Manuscrit N (2).

31 mai 1897.

NOTES (III)

Pulsions.

Les pulsions hostiles à l'endroit des parents (désir de leur mort) sont également partie intégrante des névroses. Elles viennent consciemment au jour sous la forme d'idées obsessionnelles. Dans la paranoïa, les délires de persécution les plus graves (méfiance

pathologique à l'égard des chefs, des monarques) émanent de ces pulsions. Elles se trouvent refoulées dans les périodes où les sentiments de pitié pour les parents l'emportent – au moment de leurs maladies, de leur mort. Dans le deuil, les sentiments de remords se manifestent, alors on se reproche leur mort (c'est ce que l'on décrit sous le nom de mélancolies) ou bien l'on se punit soi-même sur le mode hystérique, en étant malades comme eux (idée de rachat). L'identification n'est alors, comme on voit, qu'un mode de penser et ne nous délie pas de l'obligation de rechercher les motifs.

(1) Une relation plus complète de ce rêve se trouve dans *L'Interprétation des rêves,* p. 209 de la trad. franç.

(2) Manuscrit joint à la lettre 64 du 31 mai 1897.

Il semble que, chez les fils, les désirs de mort soient dirigés contre le père, et chez les filles, contre la mère (i). *Une jeune domestique reporte ce désir sur sa patronne dont elle souhaite la mort pour pouvoir épouser le patron. (Voir à ce sujet le rêve de Lisel à propos de Martha et de moi-même* (2).)

Relation entre les pulsions et les fantasmes.

Les souvenirs paraissent bifurquer : certains d'entre eux sont écartés et remplacés par des fantasmes. D'autres plus accessibles semblent mener directement aux pulsions. Reste à savoir si, plus tard, les pulsions peuvent aussi émaner de fantasmes.

C'est d'une façon analogue que la névrose obsessionnelle et la paranoïa découleraient ex æquo *de l'hystérie, ce qui expliquerait l'incompatibilité de ces deux troubles.*

Transposition de la croyance.

La croyance (et le doute) sont des phénomènes qui appartiennent totalement au système du moi conscient et n'ont pas de pendant dans l'inconscient. Dans les névroses, la croyance se trouve déplacée ; toute créance est refusée aux matériaux refoulés *quand ceux-ci tentent de resurgir, alors qu'elle se trouve accordée –*

par punition, pourrait-on dire – aux matériaux de la défense. *Titania qui ne veut pas aimer son époux légitime Obéron se voit obligée, de ce fait, d'aimer Bottom, l'âne fantasmatique.*

Poésie et « fine frenzy » (3).

Le mécanisme de la création poétique est le même que celui des fantasmes hystériques. Goethe prête à Werther quelque chose de vécu : son propre amour pour Lotte Kàstner et, en même temps, quelque chose dont il a entendu parler : le sort du jeune Jérusalem qui se suicida. Goethe joue probablement avec l'idée de suicide et y trouve un point de contact qui lui permet de s'identifier à Jérusalem. Il prête à celui-ci des motifs tirés de sa propre histoire d'amour. C'est au moyen de ce fantasme qu'il se prémunit contre les conséquences de sa propre histoire.

Ainsi Shakespeare avait raison d'associer poésie et folie (fine frenzy) (4).

(1) Première allusion au complexe d'Œdipe.

(2) Gouvernante des enfants de Freud.

(3) Les mots *fine frenzy* sont en anglais dans le texte original.

(4) Dans ses œuvres ultérieures, Freud a plusieurs fois exposé et élargi ses vues à ce propos, en particulier dans *L'Interprétation des rêves,* dans son étude sur le *Gradiva* de Jensen (1907) et dans son article sur *Le poète et l'imagination* (1908).

31-5-1897

i85

Causes de la formation des symptômes.

Le fait de se souvenir ne constitue jamais un motif, mais seulement une méthode, un mode. Chronologiquement, la première force motivante, dans la formation des symptômes, est la libido. Ainsi les symptômes, comme les rêves, sont des réalisations de désirs (i).

Au cours des stades ultérieurs, la défense contre la libido s'est assuré une place dans l'Inconscient. La réalisation de désir doit

satisfaire aux exigences de la défense inconsciente et c'est en effet ce qui arrive quand le symptôme est utilisé en guise de châtiment (à cause de pulsions mauvaises) ou lorsqu'il agit en posant des obstacles, réaction due à *une méfiance de soi. Les mobiles de la* libido *et de la* réalisation de désir *en tant que punitions agissent de concert en s'additionnant* (2). *La tendance générale à Vabréaction et à l'irruption de ce qui a été refoulé est évidente, c'est à elle que s'ajoutent les deux autres mobiles. Tout semble se passer comme si, d'une part, dans les stades ultérieurs, des structures complexes (pulsions, fantasmes, motivations) se produisaient à partir des souvenirs, tandis que, d'autre part, une* défense *émanant du préconscient (le moi) s'insinuait dans l'inconscient en rendant la défense* multiloculaire.

La formation des symptômes par le moyen d'identification se trouve liée aux fantasmes, c'est-à-dire au refoulement de ceux-ci dans l'inconscient et est analogue aux modifications que subit le moi dans la paranoïa. Le déclenchement de /'angoisse *se trouvant lié à ces fantasmes refoulés, nous en concluons que la transformation de la libido en angoisse ne découle pas d'une lutte entre le moi et l'inconscient, mais s'effectue au sein de l'inconscient lui-même. Il doit donc exister une libido inconsciente.*

Le refoulement des pulsions ne semble pas engendrer d'angoisse, *mais de la dépression – peut-être de la mélancolie. C'est par là que les mélancolies se rattachent aux névroses obsessionnelles.*

Définition de la « sainteté ».

La « sainteté » est ce qui incite les humains à sacrifier, dans l'intérêt d'une plus grande communauté, une partie de leur liberté sexuelle perverse. L'horreur qu'inspire l'inceste (acte impie) repose sur le fait que, par suite d'une vie sexuelle commune (même à l'époque de l'enfance), les

(1) Dès 1895, l'analogie entre la formation des rêves et celle des symptômes avait frappé Freud (voir *Esquisse,* p. 352) mais ce ne fut qu'en 1899 qu'il la redécouvrit, c'est-à-dire qu'il en comprit la signification. Lettre n° 105 et Introd., p. 30.

(2) Première allusion à la namre du rêve d'angoisse (*L'Interprétation des rêves,* p. 516 de la trad. franç.) et aux vues ultérieures de Freud sur le besoin de punition.

membres d'une famille sont en permanence solidaires et deviennent incapables de se lier à des étrangers. Ainsi l'inceste est un fait anti-social auquel, pour exister, la civilisation a dû peu à peu renoncer (i). *Antinomie : le « surhomme ».*

65

Mardi, 12-6-97.

Cher Wilhelm,

Ta lettre m'a bien amusé et surtout ta remarque relative au titre. À notre prochain congrès, tu m'appelleras « Monsieur le Professeur ». J'entends être un gentilhomme pareil aux autres gentilshommes. La vérité est que si nous marchons du même pas dans la souffrance, il n'en est pas de même dans la réalisation. Jamais je n'ai été atteint d'une paralysie intellectuelle pareille à la présente. Écrire la moindre ligne m'est un supplice. Tu t'épanouis à nouveau tandis que j'ai beau ouvrir toutes grandes les portes de mes sens, il n'y pénètre rien, Mais je me réjouis de penser à notre prochain congrès. Ce sera à Aussee, j'espère, et en août…

Je connais à Aussee une admirable forêt pleine de fougères et de champignons où il faudra que tu m'inities aux mystères du monde des animaux inférieurs et des enfants. Je vais demeurer bouche bée devant ce que tu auras à me dire, j'espère que l'univers n'en soupçonnera rien avant moi et, qu'au lieu d'un court article, tu nous gratifieras cette année d'un petit livre où nous trouverons la solution des mystères organiques dans les périodes de 28 et 23.

Ton observation à propos de la disparition temporaire des périodes et ensuite de leur réapparition à la surface m'a frappé avec toute la force propre à une intuition exacte. Tout s'est passé de cette façon pour moi. D'ailleurs, j'ai subi une sorte de névrose. Drôles d'états que le conscient ne saurait saisir : pensées nébuleuses, doutes voilés et à peine, de temps en temps, un rayon lumineux (2)…

Je suis d'autant plus heureux de savoir que tu t'es remis au

(1) Première formulation des conceptions de Freud relatives au conflit entre la civilisation et les instincts, conceptions qu'il a développées d'abord dans *La morale « culturelle » sexuelle et la nervosité moderne* (1908 *d),* puis dans *Totem et Tabou* (1912-13), dans *Malaise dans la civilisation* (1930 *a)* et dans *Pourquoi la guerre ?* (1933 *b).*

(2) Ce passage fait prévoir le début ou plutôt la préparation de l'auto-analyse de Freud. Dans la lettre suivante, ce sujet est plus explicitement traité et dans les lettres datant de ce même été il se trouve franchement abordé. Dans sa lettre du 14 août, Freud écrit : « Cette analyse est la plus malaisée de toutes. » Elle fait l'objet principal des lettres suivantes. Voir l'Introd., pp. 26 et suiv.

travail. Nous faisons un partage à la manière des deux mendigots (1) dont l'un s'attribue la province de Posen ; toi, tu prends le domaine biologique, moi, le psychologique. Je confesse que ces derniers temps, j'ai commencé à collectionner de très significatives histoires juives (2).

Je me suis vu obligé, cet été, de m'occuper de deux nouveaux cas qui évoluent fort bien. Le dernier en date, qui m'intéresse beaucoup, est celui d'une jeune fille de 19 ans affectée d'idées obsessionnelles pures. Conformément à mes hypothèses, les idées obsessionnelles remontent à un âge psychique plus avancé et ne se rapportent pas nécessairement au père qui ménage de plus en plus l'enfant à mesure que celle-ci grandit, mais à ses frères et sœurs un peu plus âgés qu'elle et qui ne la considèrent pas encore comme une

femme. Dans le cas présent, le Tout-Puissant s'est montré assez bienveillant pour faire mourir le père avant que l'enfant ait atteint ses 11 mois, mais deux des frères de la patiente, dont l'un était de trois ans son aîné, se sont fait sauter la cervelle.

À part cela, je me sens abruti et me recommande à ton indulgence. Il me semble être dans un cocon. Dieu sait quelle bête en sortira.

Mes plus affectueuses pensées et à bientôt,

ton

Sigm.

66

Dr Sigm. FREUD, Vienne, 7-7-97.

Chargé de cours de Neurologie IX. Berggasse 19.

à l' Université.

Mon cher Wilhelm,

Je sais que je suis, pour le moment, un correspondant impossible auquel doit être refusé tout droit aux réclamations, mais il n'en a pas été et n'en sera pas toujours ainsi. Je continue à ne pas comprendre ce qui m'est arrivé. Quelque chose venu des profondeurs abyssales de ma propre névrose s'est opposé à ce que j'avance encore dans la compréhension des névroses et tu y étais, j'ignore pourquoi, impliqué (3). L'impossibilité d'écrire qui m'affecte semble avoir pour but de gêner nos relations. De tout cela, je ne possède nulle

(1) Freud utilise le mot yiddisch *Schnorrer.*

(2) Il s'agit certainement ici des premiers matériaux qui serviront plus tard à la composition du livre de Freud sur les mots d'esprit (1905 *c).*

(3) Voir Introd., p. 39, ainsi que la lettre précédente.

preuve et il ne s'agit que d'impressions tout à fait obscures. Quelque chose d'analogue s'est-il passé en toi ? Il me semble, depuis quelques jours, que je suis sur le point de sortir de ces ténèbres. Je constate qu'en attendant, mon travail a bien progressé. De temps en temps aussi, une idée me vient. La chaleur et le surmenage doivent certainement jouer un rôle dans tout cela.

Je m'aperçois, par exemple, que la défense contre les souvenirs n'empêche pas la formation, à partir de ceux-ci, de structures psychiques d'un niveau plus élevé qui subsistent un certain temps pour succomber ensuite eux-mêmes à la défense. Celle-ci cependant est tout à fait spécifique, absolument comme dans le rêve, qui contient toujours en germe la psychologie entière des névroses. Toutes les déformations de souvenirs et de fantasmes, qu'ils soient relatifs au passé ou à l'avenir, en découlent. Je connais à peu près les règles qui déterminent la formation de ces structures et les motifs de leur solidité, plus considérable que celle des souvenirs véritables. J'ai ainsi acquis de nouvelles notions touchant les processus qui se déroulent dans l'inconscient. À côté de ces structures naissent des pulsions perverses et le refoulement, plus tard devenu nécessaire, de ces fantasmes et de ces pulsions entraîne la détermination des symptômes issus des souvenirs et fournit également de nouvelles raisons de s'accrocher à la maladie. J'apprends à connaître, par un certain nombre de cas typiques, la composition de ces fantasmes et de ces pulsions et aussi ce qui provoque typiquement leur refoulement. Mes connaissances ne sont pas encore complètes. Quant à la technique, il y en a une que je préfère parce que plus conforme à la nature.

C'est l'explication des rêves qui me semble la plus certaine, mais tout autour se trouve une foule d'énigmes non encore résolues. Quant au côté organologique, c'est toi qu'il réclame, chez moi l'organologie n'a fait aucun progrès.

Un rêve plein d'intérêt est celui où, honteux et inquiet, l'on se voit à moitié ou entièrement nu, parmi des étrangers (i), Ce qui est bizarre, c'est que, généralement, ces inconnus ne remarquent rien, fait tenant à une réalisation de désir. Ce texte onirique qui se ramène à l'exhibitionnisme infantile a été mal interprété et tendancieusement remanié dans un conte célèbre (2) (le vêtement fictif du souverain, *Le Talisman).* Le moi a coutume d'interpréter tout aussi faussement les autres rêves.

À propos des vacances, ce qui m'intéresse le plus c'est de savoir quand et où nous nous rencontrerons, car il faut nous rencontrer.

(1) Voir dans la lettre 64 le rêve de Freud.

(2) *[Le Talisman,* comédie de Fülda.]

Le Dr Gattl s'est beaucoup attaché à moi et à mes théories… J'espère que tu l'apprécieras et que tu t'intéresseras à lui quand il ira à Berlin.

Tout va très bien à Aussee. J'attends de tes nouvelles avec impatience.

Avec mes plus affectueux souvenirs à toute la famille,

ton

Sigm.

67

Aussee, 14-8-97.

Cher Wilhelm,

Je suis forcé de me répéter que j'ai bien fait de t'envoyer hier ce contre-ordre, autrement je me sentirais trop affligé. Mais j'ai eu raison, je le sais…

Cette fois-ci, tu n'auras rien perdu en continuant d'ignorer ce que je t'aurais raconté. Tout fermente en moi, mais rien n'est achevé. La psychologie me satisfait mais de graves doutes me torturent en ce

qui concerne les névroses. Je suis atteint de torpeur intellectuelle et n'ai pu arriver ici à calmer l'agitation de mes pensées et de mes sentiments. Pour ce faire, c'est l'Italie qu'il me faudrait.

Après une période de bonne humeur, je suis maintenant en proie à une crise de morosité. Celui de mes malades qui me préoccupe le plus, c'est moi-même. Ma petite hystérie, très aggravée par le travail, s'est un peu atténuée. Le reste persiste encore et c'est de cela que dépend en premier lieu mon état d'âme. Cette analyse est plus malaisée que n'importe quelle autre et c'est elle aussi qui paralyse mon pouvoir d'exposer et de communiquer les notions déjà acquises. Malgré tout, je crois qu'il faut la continuer et qu'elle constitue, dans mon travail, une indispensable pièce intermédiaire.

Et maintenant recevez tous deux mes plus affectueuses pensées et qu'à cette courte déception succède bientôt un nouvel espoir,

ton

Sigm.

68

Aussee, 18-8-97.

Cher Wilhelm,

… J'ai bien négligé, ces derniers temps, je le constate, notre correspondance, mais c'est parce qu'une rencontre était prévue. Maintenant que ce projet est tombé à l'eau, j'entends redonner libre cours à cette vieille technique, si injustement méprisée, des échanges d'idées. Mon écriture est redevenue plus humaine, c'est donc que ma fatigue est en voie de régression. Je constate avec plaisir que ton écriture à toi ne varie jamais.

Martha se réjouit fort du voyage projeté, bien que les journaux annoncent tous les jours des catastrophes de chemin de fer et que cela ne soit pas très encourageant pour un père et une mère de

famille. Tu auras raison de te moquer de moi, mais je dois avouer mes nouvelles inquiétudes, qui vont et viennent, mais durent parfois une demi-journée. La peur de ces catastrophes m'a quitté, il y a une demi-heure, quand je me suis dit que Wilhelm et Ida étaient aussi en route. Ainsi se dissipèrent ces idées idiotes. Mais que tout ceci reste tout à fait entre nous.

… J'espèce cette fois pénétrer un peu plus avant dans l'art italien. Je commence à saisir ton point de vue : tu recherches non point ce qui présente un intérêt culturel, historique, mais la beauté absolue, dans une harmonie de forme et d'idée et dans les sensations essentiellement plaisantes de couleur et d'espace. À Nuremberg, j'étais loin encore de le comprendre. T'ai-je dit que j'abandonne Naples et que mon itinéraire passe par San Gimignano, Sienne, Pérouse, Assise, Ancône, en d'autres termes par la Toscane et l'Ombrie ?

J'espère recevoir très prochainement de tes nouvelles, même si elles sont très brèves. Écris ici pour commencer ; du 25 de ce mois au Ier septembre mon adresse sera : Venise, Casa Kirsch.

Mes meilleurs vœux de fin de vacances paisible,

ton

Sigm.

69

Dr Sigm. FREUD, 21-9-97.

Chargé de cours de Neurologie IX, Berggasse 19.

à l'Université.

Cher Wilhelm,

Me revoilà – nous sommes rentrés hier matin – dispos, de bonne humeur, appauvri, sans travail pour le moment et je t'écris dès notre réinstallation terminée (1). Il faut que je te confie tout de suite le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement

révélé. Je ne crois plus à ma *neurotica,* ce qui ne saurait être compris sans explication ; tu avais toi-même trouvé plausible ce que je t'avais

(1) À cause de la date inhabitueUement tardive du retour de Freud après ses vacances.

dit. Je vais donc commencer par le commencement et t'exposer la façon dont se sont présentés les motifs de ne plus y croire. Il y eut d'abord les déceptions répétées que je subis lors de mes tentatives pour pousser mes analyses jusqu'à leur véritable achèvement, la fuite des gens dont les cas semblaient le mieux se prêter à ce traitement, l'absence du succès total que j'escomptais et la possibilité de m'expliquer autrement, plus simplement, ces succès partiels, tout cela constituant un premier groupe de raisons. Puis, aussi, la surprise de constater que, dans chacun des cas, il fallait accuser le père de perversion…, la notion de la fréquence inattendue de l'hystérie où se retrouve chaque fois la même cause déterminante, alors qu'une telle généralisation des actes pervers commis envers des enfants semblait peu croyable (1). (La perversion, en ce cas, devrait être infiniment plus fréquente que l'hystérie puisque cette maladie n'apparaît que lorsque les incidents se sont multipliés et qu'un facteur affaiblissant la défense est intervenu.) En troisième lieu, la conviction qu'il n'existe dans l'inconscient aucun « indice de réalité » (2) de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect. (C'est pourquoi une solution reste possible, elle est fournie par le fait que le fantasme sexuel se joue toujours autour du thème des parents) (3). Quatrièmement, j'ai été amené à constater que dans les psychoses les plus profondes, le souvenir inconscient ne jaillit pas, de sorte que le secret de l'incident de jeunesse, même dans les états les plus délirants, ne se révèle pas. Quand on constate que l'inconscient n'arrive jamais à vaincre la résistance du conscient, on cesse d'espérer que, pendant l'analyse, le processus inverse puisse se

produire et aboutir à une domination complète de l'inconscient par le conscient.

Sous l'influence de ces considérations, j'étais prêt à renoncer à deux choses – à la totale liquidation d'une névrose et à la connaissance exacte de son étiologie dans l'enfance. Maintenant je ne sais plus où j'en suis, car je n'ai encore acquis de compréhension théorique ni du refoulement ni du jeu de forces qui s'y manifeste. Il semble douteux que des incidents survenus tardivement puissent susciter des fantasmes remontant à l'enfance. C'est pour cette raison

(1) Depuis plusieurs mois déjà Freud s'intéressait aux fantasmes infantiles, il étudiait leur fonction dynamique et avait acquis dans ce domaine des notions durables. V. pp. 180 et 183 ainsi que les lettres 62 et suiv. Il approchait du complexe d'Œdipe où il découvrait les pulsions agressives de l'enfant contre ses parents, mais sans avoir nié encore la réalité de la scène de séduction. On peut facilement admettre que c'est l'auto-analyse de l'été qui lui a permis de faire le pas décisif, c'est-à-dire de rejeter l'hypothèse de la séduction.

(2) Voir *l'Esquisse,* p. 382.

(3) Un seul pas reste à faire pour arriver au complexe d'Œdipe.

que le facteur d'une prédisposition héréditaire semble regagner du terrain alors que je m'étais toujours efforcé de le refouler dans l'intérêt d'une explication des névroses.

Si j'étais déprimé, surmené, et que mes idées fussent brouillées, de semblables doutes pourraient être considérés comme des indices de faiblesse. Mais comme je me trouve justement dans l'état opposé, je dois les considérer comme résultant d'un honnête et efficace travail intellectuel et me sentir fier de pouvoir, après être allé aussi loin, exercer encore ma critique. Ces doutes constituent-ils seulement une simple étape sur la voie menant à une connaissance plus approfondie ?

Il est curieux aussi que je ne me sente nullement penaud, ce qui semblerait pourtant naturel. Évidemment, je n'irai pas raconter tout cela dans Gath, je ne l'annoncerai pas à Ascalon, dans le pays des Philistins – mais devant nous deux, je me sens victorieux plutôt que battu (à tort cependant) (i).

Quelle chance j'ai eu de recevoir juste maintenant ta lettre ! Elle me fournit l'occasion de te soumettre la proposition par laquelle je voulais terminer ma missive. Si, profitant de cette période de désœuvrement, je filais samedi soir à la gare du Nord-Ouest et que je sois dimanche à midi chez toi, il me serait possible de repartir la nuit suivante. Peux-tu consacrer cette journée à une idylle à deux, interrompue par une idylle à trois et à trois et demi ? Voilà ce que je voulais te demander. Mais peut-être attends-tu d'autres visites ou as-tu quelque chose d'urgent à faire ? Ou si j'étais obligé de regagner mon logis le même jour – ce qui n'en vaudrait pas la peine – pourrais-je prendre le train à la gare du Nord-Ouest dès le vendredi soir et passer un jour et demi avec toi, cela te conviendrait-il encore ? Je parle naturellement de cette semaine (2).

Je continue ma lettre par des variations sur les paroles d'Hamlet : *To be in readiness.* Garder sa sérénité, tout est là. J'aurais lieu de me sentir très mécontent. Une célébrité éternelle, la fortune assurée,

(1) Voir Introd., p. 25. Dans une note datée de 1924 et ajoutée au chapitre intitulé « Étiologie spécifique de l'hystérie » dans *Autres remarques sur les neuropsychoses de défense* (1896 *b),* Freud écrit : « Ce chapitre comporte une erreur que j'ai depuis reconnue et corrigée. À cette époque je ne savais pas encore distinguer des souvenirs réels les fantasmes des analysés, relatifs à leurs années d'enfance. En conséquence, j'attribuais au facteur étiologique de la séduction une importance et un caractère général qu'il n'a pas. Après avoir réparé cette erreur, j'ai pu reconnaître les manifestations spontanées de la sexualité infantile et les ai décrites dans mes *Trois*

Essais sur la théorie de la sexualité (1905 *d).* Toutefois, il ne faut pas rejeter tout le texte en question. La séduction conserve toujours une certaine importance étiologique et je tiens encore aujourd'hui pour exactes certaines de mes opinions exprimées dans ce chapitre. »

(2) Freud partit pour Berlin et revint à Vienne le 29.

l'indépendance totale, les voyages, la certitude d'éviter aux enfants tous les graves soucis qui ont accablé ma jeunesse, voilà quel était mon bel espoir. Tout dépendait de la réussite ou de l'échec de l'hystérie. Me voilà obligé de me tenir tranquille, de rester dans la médiocrité, de faire des économies, d'être harcelé par les soucis et alors une des histoires de mon anthologie (1) me revient à l'esprit : « Rébecca, ôte ta robe, tu n'es plus fiancée ! »

Quelques mots encore. Dans cet effondrement général, seule la psychologie demeure intacte. Le rêve conserve certainement sa valeur et j'attache toujours plus de prix à mes débuts dans la métapsychologie. Quel dommage, par exemple, que l'interprétation des rêves ne suffise pas à vous faire vivre !

Martha est revenue à Vienne avec moi. Minna et les enfants ne rentrent que la semaine prochaine. Leur santé a été parfaite…

Anticipant sur ta réponse, j'espère apprendre bientôt par moi-même comment vous allez tous et ce qui, en dehors de cela, se passe entre ciel et terre.

Très affectueusement à toi,

Sigm.

70

Vienne, 3-10-97.

Cher Wilhelm,

L'un des avantages de la visite que je t'ai faite, c'est de te permettre à nouveau, maintenant que je connais les grandes lignes actuelles de ton travail, de m'en communiquer les détails. N'attends

pas que je te réponde sur tous les points et, en ce qui concerne certaines de mes réponses, j'espère que tu voudras bien tenir compte de mon ignorance et de mon peu de compétence en ces matières…

Fort peu de choses à te dire touchant mes relations avec l'extérieur, mais en moi-même quelque chose de très intéressant se passe. Depuis quatre jours, mon auto-analyse, que je considère comme indispensable à la compréhension de tout le problème, se poursuit dans mes rêves et m'a fourni les preuves et les renseignements les plus précieux. En certains endroits, j'ai l'impression d'avoir abouti et, jusqu'ici, j'ai toujours prévu le point d'où allaient repartir les rêves de la nuit suivante. Ce qui me semble le plus difficile c'est d'exposer tout cela par écrit, le sujet est bien trop vaste. Il faut que je me contente d'indiquer : i° Que, dans mon cas, le père n'a joué aucun

(1) Une anthologie des histoires juives.

rôle actif, encore que j'aie trouvé une analogie entre lui et moi ; 2° Que ma « première génératrice » [de névrose] a été une femme âgée et laide, mais intelligente, qui m'a beaucoup parlé de Dieu et de l'enfer et m'a donné une haute idée de mes propres facultés. J'ai découvert aussi que, plus tard (entre 2 ans et 2 ans *1/2),* ma libido s'était éveillée et tournée vers *matrem,* cela à l'occasion d'un voyage de Leipzig à Vienne que je fis avec elle et au cours duquel je pus sans doute, ayant dormi dans sa chambre, la voir toute nue. (Une de tes observations m'a révélé que tu avais, depuis longtemps, tiré, pour ton propre fils, les conclusions d'un fait analogue.) Tout me fait croire aussi que la naissance d'un frère d'un an plus jeune que moi avait suscité en moi de méchants souhaits et une véritable jalousie enfantine et que sa mort (survenue quelques mois plus tard) avait laissé en moi le germe d'un remords. Je sais aussi depuis longtemps que le complice de mes méfaits – entre 1 et 2 ans – fut un de mes neveux, mon aîné d'un an, qui habite actuellement Manchester et qui, lorsque j'eus atteint ma 15e année,

vint nous voir à Vienne. Il me semble aussi que nous avons parfois traité avec quelque cruauté ma nièce, d'un an plus jeune. Ce neveu et ce frère cadet ont déterminé le caractère névrotique mais aussi l'intensité de toutes mes amitiés (1). Tu as pu voir dans toute sa splendeur ma peur des voyages.

J'ignore tout encore des scènes sur lesquelles se fonde toute cette histoire. Si je parviens à les retrouver et à liquider ma propre hystérie, je garderai à la vieille femme un souvenir reconnaissant pour m'avoir donné à une époque aussi précoce de ma vie les moyens de vivre et de continuer à vivre. Tu le vois, ma vieille tendance réapparaît une fois de plus. Je ne puis te donner la moindre idée de la beauté intellectuelle de ce travail.

Les enfants reviennent demain matin. Les affaires marchent encore très mal. Je crains, si la situation s'aggrave encore, de voir mon auto-analyse perturbée. Je suis de plus en plus convaincu que

(1) Voir dans *L'Interprétation des rêves,* p. 412 de la trad. fr. le passage où Freud expose de façon plus détaillée encore ce fragment d'analyse : * L'intimité d'une amitié, la haine pour un ennemi furent toujours essentielles à ma vie affective ; je n'ai jamais pu m'en passer, et la vie a souvent si parfaitement réalisé mon idéal d'enfant qu'une seule personne a pu être l'ami et l'ennemi, mais naturellement ce n'était plus en même temps ou avec des alternatives répétées et fréquentes comme celles qu'avait connues ma première enfance » (p. 412 de la trad. de Meyerson, P. U. F., Paris).

Pour mieux faire saisir les possibles allusions aux relations entre Freud et Fliess, il est peut-être utile d'indiquer que la sœur (morte) de Fliess, Pauline, portait le même prénom que la nièce de Freud, sœur de John son neveu et son aîné. Voir Introd., p. 28.

(2) Voir lettres 68 et 77.

toutes les difficultés qui s'opposent au traitement viennent de ce qu'on libère en fin de compte les mauvaises tendances du patient,

son désir de rester malade. La suite des événements nous l'apprendra.

Bien des choses affectueuses à toi et à ta petite famille. J'espère que tu m'enverras bientôt quelques restes de tes repas.

ton

Sigm.

4 oct. Les enfants sont de retour. Le beau temps a cessé. Mon rêve de cette nuit m'a, sous les déguisements les plus curieux, apporté ce qui suit :

Il s'agissait de mon professeur de sexualité. Elle m'attrapait parce que j'étais maladroit et incapable de faire quoi que ce soit (cela se passe toujours ainsi en cas d'impuissance névrotique. À l'école, la crainte de mal faire en crée le fondement sexuel). J'aperçus alors le crâne d'un petit animal et pensai, dans le rêve, qu'il s'agissait de celui d'un cochon. Dans l'analyse, je me souvins qu'il y a deux ans, tu formulas le souhait de me voir trouver au Lido un crâne capable de m'éclairer, comme il arriva à Goethe. Mais je n'en trouvai point. Donc, j'étais un petit *Schafskopf* (1). Les allusions les plus désobligeantes remplissaient ce rêve. Elles concernaient mon incapacité médicale actuelle. Ma tendance à tenir l'hystérie pour incurable en découle peut-être. En outre, elle me lave dans une eau rougie dont elle s'est auparavant servi pour faire sa toilette (interprétation facile). Je ne retrouve rien de semblable dans la chaîne de mes souvenirs, c'est donc qu'il s'agit d'une véritable redécouverte ; elle m'encourageait à voler des « zehners » (pièces de 10 kreuzers) pour les lui donner (2). Une longue chaîne d'associations relie ces premières pièces d'argent au tas de billets de 10 florins qui, dans mon rêve, représentaient l'argent de Martha, destiné aux dépenses du ménage. Ce rêve, en somme, est un rêve de « mauvais traitement ». De même que la vieille femme reçoit de moi une rémunération de ses mauvais traitements, de même je reçois de l'argent de mes malades pour le mauvais traitement que je leur

applique ; Mme Qu… qui t'avait dit, comme tu me l'as fait savoir, que je ne devais rien lui prendre puisqu'elle est femme de médecin, y jouait aussi un rôle particulier (Lui a naturellement exigé que je prenne des honoraires).

Un critique sévère pourrait objecter que tout cela n'est qu'imagi-nation projetée dans le passé au lieu d'être déterminée par ce dernier.

(1) Le mot *Schafskopf* signifie littéralement « tête de mouton > et au figuré » imbécile ».

(2) Voir dans la lettre suivante la vérification du fait.

196

Les *expérimenta crucis* donneront tort au critique, comme, par exemple, l'eau rougie. Où les patients vont-ils chercher ces horribles détails pervers, aussi étrangers aux incidents de leur vie qu'à leur connaissance ?

71

15-10-97.

IX. Berggasse 19.

Cher Wilhelm,

Mon auto-analyse est réellement ce qu'il y a, pour le moment, de plus essentiel et promet d'avoir pour moi la plus grande importance si je parviens à l'achever. Elle a, soudain, subi un arrêt de trois jours pendant lesquels j'ai eu cette impression de sujétion intérieure dont mes patients se plaignent si fort et j'étais désemparé…

Ce qui m'inquiète, c'est que ma clientèle me laisse encore beaucoup de temps libre.

Ce qui donne plus de poids à mes idées c'est que j'ai réussi à obtenir un certain nombre de renseignements. J'ai demandé à ma mère si elle se souvenait encore de la bonne d'enfants. « Bien sûr »,

me dit-elle, « c'était une personne âgée, très avisée ; elle te menait dans toutes les églises ; quand tu rentrais à la maison, tu te mettais à prêcher et à nous raconter tout ce que faisait le Bon Dieu. Quand j'eus accouché d'Anna (qui est de deux ans et demi ma cadette), on s'aperçut que cette bonne n'était qu'une voleuse et l'on retrouva dans ses affaires tous les sous neufs, toutes les pièces de 50 centimes et tous les jouets qu'on t'avait donnés. Ton frère Philipp alla lui-même chercher un agent et elle fit six mois de prison ». Tu vois comme tout cela confirme bien les conclusions que j'ai tirées de l'interprétation de mon rêve. J'ai pu facilement expliquer la seule erreur possible. Je t'avais écrit qu'elle me poussait à voler des pièces de monnaie pour les lui donner. Le rêve signifie en réalité qu'elle-même volait. Le texte du rêve s'appuyait sur le fait que je prenais de l'argent à la mère d'un médecin, ce qui n'était pas régulier. La vraie signification est la suivante : moi je la représente, elle, et la mère du médecin figure ma mère. J'étais si loin de croire que cette vieille femme pût être une voleuse que j'ai raté mon interprétation (1). Je me suis également informé du docteur qui nous soignait à Freiberg, parce que j'avais eu un rêve plein d'animosité à son égard. En analysant le personnage onirique derrière lequel il se dissimulait, je me souvins d'un

(1) Voir la lettre précédente.

certain v. K…, mon professeur d'histoire au lycée, mais puisqu'il m'était indifférent et que mes relations avec lui avaient même été plutôt agréables, il ne me paraissait pas convenir. Ma mère me raconta alors que le médecin qui me soignait dans mon enfance était borgne. Or, parmi tous mes professeurs, M. K… était le seul qui fût aussi affligé de cette infirmité !

On pourrait objecter que ces coïncidences ne sont pas probantes. J'aurais pu entendre raconter, plus tard dans mon enfance, que cette bonne avait été une voleuse et avoir ensuite oublié cette histoire jusqu'au jour de sa réapparition dans le rêve. Je

crois même que tel a été le cas. Mais je possède une autre preuve irrécusable et bien amusante. Je me suis dit que la disparition soudaine de la vieille avait sûrement laissé en moi une impression que l'on devrait pouvoir retrouver. Mais où ? C'est alors qu'une certaine scène me revint à l'esprit, une scène qui, depuis vingt-neuf ans, surgissait quelquefois dans mon souvenir conscient, sans que j'aie pu la comprendre. La voici : je hurle comme un désespéré parce que je n'arrive pas à trouver ma mère. Mon frère Philipp (de vingt ans plus âgé que moi) ouvre un coffre et moi, voyant que ma mère ne s'y trouve pas non plus, je crie davantage encore jusqu'au moment où, svelte et jolie, elle apparaît dans l'embrasure de la porte. Que signifie tout cela ? Pourquoi mon frère a-t-il ouvert ce coffre où il savait bien que maman ne se trouvait pas et que son geste ne me tranquilliserait nullement ? Soudain, je comprends. J'ai exigé qu'il ouvrit ce meuble. Ne pouvant retrouver ma mère, j'ai eu peur de la voir disparaître comme avait disparu la vieille, peu de temps auparavant. Or, j'avais dû entendre dire que cette dernière avait été enfermée et croire que ma mère avait subi le même sort ou plutôt qu'elle avait été « coffrée », suivant une des expressions plaisantes toujours chères à mon frère maintenant qu'il a 63 ans. Le fait que je me sois de préférence adressé à lui prouve que j'étais bien au courant du rôle qu'il avait joué dans la disparition de ma bonne (1).

Depuis, j'ai fait beaucoup de chemin mais sans avoir atteint encore mon point d'arrêt véritable. La narration de ce qui reste inachevé est si difficile, m'entraînerait si loin, que tu voudras bien m'excuser et te contenter de l'exposé des parties bien vérifiées. Si l'analyse tient ce qu'elle promet, j'en coucherai systématiquement tous les détails par écrit et t'en soumettrai ensuite les résultats. Jusqu'à présent, je

(1) Freud ne s'est servi de cet exemple de reconstitution vérifiée à l'aide d'une interprétation de rêves dans aucun de ses ouvrages publiés. Mais il a utilisé le souvenir-écran du cof&e dans

La Psychopathologie de la vie quotidienne (1901 *b).* Dans les éditions suivantes, il souligna la signification symbolique du coffre (grossesse).

n'ai encore rien trouvé de complètement nouveau, mais seulement toutes les complexités auxquelles je suis habitué. La chose n'est guère facile. C'est un bon exercice que d'être tout à fait sincère envers soi-même. Il ne m'est venu à l'esprit qu'une seule idée ayant une valeur générale. J'ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants, même quand leur apparition n'est pas aussi précoce que chez les enfants rendus hystériques (d'une façon analogue à celle de la « romantisa-tion » de l'origine chez les paranoïaques – héros, fondateurs de religions). S'il en est bien ainsi, on comprend, en dépit de toutes les objections rationnelles qui s'opposent à l'hypothèse d'une inexorable fatalité, l'effet saisissant d'*Œdipe Roi.* On comprend aussi pourquoi tous les drames plus récents de la destinée devaient misérablement échouer. Nos sentiments se révoltent contre tout destin individuel arbitraire tel qu'il se trouve exposé dans *l'Aïeule* (1), etc. Mais la légende grecque a saisi une compulsion que tous reconnaissent parce que tous l'ont ressentie. Chaque auditeur fut un jour en germe, en imagination, un Œdipe et s'épouvante devant la réalisation de son rêve transposé dans la réalité, il frémit suivant toute la mesure du refoulement qui sépare son état infantile de son état actuel.

Mais une idée m'a traversé l'esprit : ne trouverait-on pas dans l'histoire d'*Hamlet* des faits analogues ? Sans penser aux intentions conscientes de Shakespeare, je suppose qu'un événement réel a poussé le poète à écrire ce drame, son propre inconscient lui ayant permis de comprendre l'inconscient de son héros. Comment expliquer cette phrase de l'hystérique Hamlet : « C'est ainsi que la conscience fait de nous tous des lâches ? » Comment comprendre

son hésitation à venger son père par le meurtre de son oncle, lui qui n'a aucun scrupule à envoyer ses courtisans à la mort et qui n'hésite pas une seconde à tuer Laerte ? Tout s'éclaire mieux lorsqu'on songe au tourment que provoque en lui le vague souvenir d'avoir souhaité, par passion pour sa mère, de perpétrer envers son père le même forfait. « Si nous étions traités suivant nos mérites, qui pourrait échapper à la fustigation ? » Sa conscience est son sentiment inconscient de culpabilité. Sa froideur sexuelle, au cours de son entretien avec Ophélie, sa réprobation de l'instinct qui pousse à procréer, enfin son transfert de l'acte, de son père à Ophélie, ne sont-ils pas des manifestations typiquement hystériques ? Ne réussit-il pas finalement, de façon aussi singulière que mes hystériques, à

(1) [Titre d'une pièce de Grillparzer.] attirer sur lui-même le châtiment en subissant le même sort que son père en étant empoisonné par le même rival (1) ?

Je m'intéresse si exclusivement à l'analyse que je n'ai pas encore essayé de mettre en parallèle nos deux hypothèses : la mienne, suivant laquelle le refoulement émane toujours de la féminité pour se diriger contre la virilité et la tienne qui dit l'inverse. Mais je compte le tenter quelque jour. Le malheur veut que je ne puisse prendre qu'une part minime à tes travaux et à tes progrès. À ce point de vue je me trouve plus avantagé que toi. Tout ce que je puis dire sur le côté psychique de ce monde trouve en toi un critique compréhensif, tandis que ce que tu m'apprends au sujet des astres n'éveille en moi qu'une infructueuse admiration.

Bien des choses affectueuses à partager entre ta femme, mon nouveau neveu et toi-même,

ton

Sigm.

72

Dr Sigm. FREUD, Vienne, 27-10-97.

Chargé de cours de Neurologie IX. Berggasse 19.

à *l'Université.*

Mon Cher Wilhelm,

Il semble bien que je sois incapable d'« attendre » ta réponse. Je ne pense pas que ton silence soit dû à quelque force élémentaire qui t'aurait rejeté au temps où lire et écrire étaient pour toi une tâche écrasante. C'est pourtant ce qui m'est arrivé à moi, dimanche, quand j'ai voulu t'envoyer mes congratulations à l'occasion de ton anniversaire – pas encore le 40e. Espérons que ton motif est aussi peu grave que le mien. Je ne saurais te parler que d'analyse, sujet qui d'ailleurs te semblera le plus intéressant en ce qui me touche. Les affaires restent désespérément mauvaises, mais il en va d'ailleurs ainsi à tous les échelons de la profession. C'est pourquoi je ne vis que de travail « intérieur ». Celui-ci me tient et me harcèle, me faisant, par une rapide association d'idées, parcourir le passé ; mon

(1) *L'Interprétation des rêves* nous a fait connaître les vues et les exemples ici mentionnés (p. 227-232). Nous constatons ici que le complexe d'Œdipe s'y trouve, pour la première fois explicitement mentionné. Son auto-analyse avait fait connaître à Freud ce complexe ou lui en avait révélé l'universalité. Il a traduit les rapports entre cette auto-analyse et l'analyse de ses patients dans les termes suivants : « Je ne puis m'analyser qu'à l'aide des connaissances que j'ai objectivement acquises » (lettre n° 75).

humeur change comme le paysage vu par le voyageur assis dans son compartiment. Avec le grand poète qui use de son privilège d'anoblir toute chose (sublimation), je m'écrie :

Und manche liebe Schatten steigen auf ;

Gleich einer alten, halbverklungnen Sage

Kommt ers te Lieb und Freundschaft mit herauf (i).

Il en va de même de la première frayeur et du premier différend. Un triste secret quelconque se trouve ramené à sa source

première et l'on s'aperçoit alors de la modeste origine de certains orgueils et de certains avantages. Je vis moi-même tout ce que j'ai pu observer, en tant qu'auditeur, chez mes patients : certains jours j'erre, accablé parce que je ne comprends rien aux rêves, aux fantasmes, aux états d'âme de la journée, d'autres jours, un rayon de lumière vient éclairer le tableau, je vois comment les faits passés ont préparé le présent. Je commence à pressentir l'existence de facteurs généraux, de facteurs-cadres (c'est le nom que j'aimerais leur donner), qui déterminent le développement et d'autres encore, secondaires, qui complètent le tableau et varient suivant les incidents vécus par le sujet. En même temps, j'ai réussi à dissiper un certain nombre de mes doutes relatifs à l'interprétation des névroses – pas tous encore. J'ai pu parvenir à débrouiller, grâce à ma conception de la résistance, tous mes cas difficiles, de telle sorte qu'à présent le traitement progresse de façon satisfaisante. La résistance constitue, en fin de compte, ce qui entrave le traitement et n'est rien d'autre que le caractère infantile du sujet, son caractère dégénératif que les événements de sa vie ont ou auraient développé et que l'on découvre, sous sa forme consciente, dans les soi-disant cas de dégénérescence ; dans ceux-ci cependant, ce caractère « dégénératif » se trouve enseveli sous le refoulement. Grâce à mon travail, je le déterre, il se rebiffe et le sujet jusqu'alors si bon, si loyal devient grossier, faux ou révolté, simulateur, jusqu'au moment où je le lui fais voir et où je parviens ainsi à faire plier son caractère. La résistance est alors devenue pour moi une chose objective tangible, et il ne me reste plus qu'à souhaiter découvrir aussi ce qui se cache derrière elle (2).

Ce caractère infantile se développe au cours de la période de

(1) « Et les ombres chères surgissent et, avec elles, comme une vieille légende oubliée, le premier amour, la première amitié. » Vers se trouvant dans la dédicace du *Faust* de Gœthe. Freud les a cités dans une allocution qu'il a prononcée, en 1930, dans la maison du

poète en ajoutant que « cette citation pourrait être répétée dans chacune de nos analyses >.

(2) Il semble que l'auto-analyse ait favorisé chez Freud la compréhension de maints phénomènes de la résistance.

« nostalgie », après que l'on a privé l'enfant d'expériences sexuelles. C'est la nostalgie qui caractérise en premier lieu l'hystérie, comme l'anesthésie actuelle (même si elle n'est que potentielle) en constitue le principal symptôme. C'est pendant cette période de nostalgie que se créent les fantasmes et qu'est (régulièrement ?) pratiquée la masturbation, celle-ci cédant ensuite au refoulement. Sans ce dernier, aucune hystérie ne se produit. La décharge de l'excitation sexuelle exclut presque totalement la possibilité d'une hystérie. J'ai clairement constaté que divers mouvements obsessionnels étaient les substituts de gestes masturbatoires auxquels le sujet avait renoncé. Mais assez pour aujourd'hui. Je te donnerai plus de détails une autre fois, quand j'aurai reçu de tes bonnes nouvelles…

ton

Sigm.

73

31-10-97.

IX. Berggasse 19.

Cher Wilhelm,

… Les affaires marchent chez nous de telle façon qu'il faut bien nous attendre à passer de très durs moments ; ailleurs, c'est depuis longtemps que les choses vont mal. Puisque je dispose de beaucoup de temps, je me suis décidé à entreprendre deux traitements gratuits, ce qui fait au total, avec ma propre analyse, trois cas qui ne rapportent rien.

Ma propre analyse se poursuit et c'est toujours à elle que je m'intéresse le plus. Tout reste encore obscur, y compris la nature même des problèmes, mais j'ai l'impression rassurante qu'il suffirait de fouiller dans l'armoire aux provisions pour en tirer, au moment voulu, ce dont on aurait besoin. Ce qui est le plus désagréable ce sont les états d'âme qui souvent dissimulent totalement la réalité. Une personne comme moi n'a plus que faire de l'excitation sexuelle, mais je reste pourtant serein. Pour le moment, je traverse une nouvelle période de calme plat quant aux résultats. Penses-tu que les paroles prononcées par les enfants dans leur sommeil fassent partie de leurs rêves ? Si tel est le cas, je puis te raconter un tout dernier rêve de désir, celui qu'a fait à Aussee la petite Anna, âgée de 1 an 1/2. Elle avait été malade le matin et on l'avait mise à la diète toute la journée. Cette indisposition avait été attribuée à des fraises. Pendant la nuit, elle énonça tout un menu : « Faises, faises des bois, flan, bouillie ! », mais je te l'ai peut-être déjà raconté (1).

(1) Voir *L'Interprétation des rêves,* p. 120 de la trad. franç. et *À propos des rêves* (1901 *a).*

Sous l'influence de l'analyse, mes troubles cardiaques sont actuellement souvent remplacés par des malaises digestifs.

Pardonne-moi mon bavardage d'aujourd'hui qui n'a pour but que d'assurer à notre correspondance sa continuité. Affectueusement à toi,

Sigm.

74

Dr Sigm. FREUD, Vienne, 5-11-97.

Chargé de cours de Neurologie IX. Berggasse 19.

à V Université.

Très cher Wilhelm,

À dire vrai, je n'ai rien à te raconter et si j'écris c'est parce que j'ai besoin de compagnie et d'encouragement…

Il est intéressant de voir combien les littérateurs se préoccupent aujourd'hui de psychologie infantile. Je viens encore de recevoir un nouveau livre de ce genre dont l'auteur est Mark Baldwin (1). On reste toujours l'enfant de son siècle, même par ce que l'on considère comme son bien le plus personnel.

D'ailleurs, je ne redoute rien tant que la quantité de livres de psychologie qu'il me faudra lire dans les quelques années à venir. En ce moment, je ne puis ni lire ni penser. Mes observations m'absorbent suffisamment. Mon auto-analyse est de nouveau en panne ou plutôt elle traîne péniblement sans que j'y constate de progrès. Ma dernière idée sur la résistance m'aide de plus en plus dans mes autres analyses. Récemment, une occasion m'a été offerte de reprendre l'une de mes vieilles idées – déjà publiée – relative au choix de la névrose, à savoir que les hystéries et les névroses obsessionnelles se rattachent la première à la passivité sexuelle, l'autre à l'activité sexuelle. À part cela tout va lentement, lentement. Comme je ne puis rien faire d'autre qu'analyser et que je ne suis pas continuellement occupé, je m'ennuie le soir. Dix auditeurs assistent à mes conférences. Assis là, avec leur crayon et leur papier, ils apprennent diablement peu de choses positives. Je joue devant eux le rôle de

(1) Il s'agit certainement de l'ouvrage de Baldwin, *Mental Development in the Chili and the Race* (1895) dont la traduction allemande est citée dans les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1905 *d).* Les opinions de Baldwin sur les relations de l'ontogenèse et de la phylogenèse et sur les rapports de l'individu avec la communauté concordent à certains points de vue avec celles de Freud.

naturaliste neuropathologue et leur commente le Beard mais sans m'intéresser à ce que je fais (x).

Tu ne me parles pas de mon explication *à.'Œdipe Roi* et *d'Hamlet.* Je ne l'ai encore soumise à personne d'autre parce que j'imagine facilement l'accueil hostile qu'elle recevra. C'est pourquoi j'aimerais que tu me donnes, en quelques mots, ton avis là-dessus. L'année dernière tu as, avec raison, repoussé certaines de mes idées.

Récemment, mon ami Emanuel Lôwy, professeur d'archéologie à Rome (2), m'a fait passer une soirée palpitante. C'est un excellent homme dont l'esprit est fin et pénétrant et qui vient me voir une fois par an pour me tenir éveillé jusqu'à 3 heures du matin. Il passe toutes ses vacances à Vienne où sa famille réside. Il me parle de Rome…

Bien des choses affectueuses à toi, à ta femme et à ton enfant,

ton

Sigm.

75

Dr Sigm. FREUD, Vienne, 14-11-97.

Chargé de cours de Neurologie IX. Berggasse 19.

à l'Université.

Très cher Wilhelm,

« Cela advint le 12 novembre 1897 ; le Soleil se trouvait dans l'angle oriental, Mercure et Vénus étaient en conjonction. » Non, aucun faire-part de naissance n'est aujourd'hui rédigé de cette façon-là. Cela se passa le 12 novembre, journée dominée par une migraine unilatérale gauche : dans l'après-midi, Martin s'installa pour écrire

(1) Les travaux de Beard avaient très tôt attiré l'attention de Freud. Leurs traductions allemandes dues, l'une à H. Neisser *(La faiblesse nerveuse),* l'autre à Rockwell *(La neurasthénie sexuelle)* étaient bien répandues. Entre 1894 et 1896, Freud s'en réfère à maintes reprises aux œuvres de Beard. Dans *La morale sexuelle chez les civilisés et la nervosité moderne,* il critique les vues de Beard qui

pensait que la neurasthénie était « une maladie nerveuse nouvelle qui s'est particulièrement développée sur le sol américain ».

À propos des rapports entre les travaux de Beard qui remontent à 1869 et ceux de Freud, consulter Bunker : Symposium on Neurasthenia, from Beard to Freud. A brief History of the Concept of Neurasthenia, *Medical Review of Reviews,* vol. XXXVI, n° 3, 1930.

(2) Emanuel Lôwy (1858-1937), professeur d'Archéologie à Rome et à Vienne. Freud resta toute sa vie très lié avec lui.

son nouveau poème. J'aurais dû l'ignorer. Il semble que sa veine poétique soit tarie ; le soir, Oli perdit sa deuxième dent ([6]) et, après les terribles affres de ces dernières semaines, je mis au monde quelques notions de plus. À la vérité, elles ne sont pas entièrement neuves ayant fait déjà plusieurs apparitions et disparition successives ([7]), mais cette fois elles sont stabilisées et ont vu le jour (i).

Chose étrange, je prévois ces événements bien avant qu'ils se produisent. C'est ainsi que j'ai pu t'annoncer cet été que j'étais sur le point de découvrir la source du refoulement sexuel normal (moralité, pudeur, etc.) et puis il m'a fallu longtemps pour la trouver. Avant les vacances, je t'ai dit que mon plus important patient était moi-même. C'est après mon voyage que débuta mon auto-analyse, alors qu'aucun indice ne la faisait prévoir (1). Il y a quelques semaines seulement, je manifestai le désir de saisir ce qui se trouvait d'essentiel derrière le refoulement et c'est de cela que je vais t'entretenir dans cette lettre.

Il m'est souvent arrivé de soupçonner qu'un élément organique entrait en jeu dans le refoulement et je t'ai déjà raconté un jour qu'il s'agissait de l'abandon d'anciennes zones sexuelles. J'ajoutai que

6 La bonne lui avait extrait sa première dent le soir du 9 novembre, dent qui aurait peut-être tenu jusqu'au 10.

7 Rien que de grands gardes pour Sa Majesté le Roi de Prusse.

j'avais été satisfait de découvrir chez Moll des idées analogues. Entre nous, je ne céderais à personne la priorité de cette idée. Cette hypothèse se rattachait pour moi au rôle modifié des sensations olfactives : au port vertical, aux narines s'éloignant du sol et, par cela même, une foule de sensations antérieurement intéressantes qui émanant du sol devenaient repoussantes – ceci par un processus que j'ignore encore – (il lève haut le nez = faire le dédaigneux, se tenir pour quelqu'un de particulièrement bien). Actuellement, les zones qui, chez l'homme normal adulte, ont cessé d'être le siège de décharges sexuelles sont les régions anale et bucco-pharyngienne et

(i) Les dates indiquées au début de cette lettre concernent la théorie des périodes de Fliess. La première phrase parodie probablement la biographie de Michel-Ange par Vasari. Freud connaissait parfaitement la *Vie des peintres italiens* de Vasari. La « découverte » annoncée par Freud était celle du développement de la libido. En parlant de ses « presciences », Freud décrit sa propre méthode de travail. En termes psychanalytiques, cela revient à dire que les corrélations scientifiques sont élaborées dans le préconscient avant de devenir conscientes. On en arrive ainsi aux progrès théoriques comme ceux décrits dans cette lettre. Les idées qui y sont contenues se retrouvent presque sans modification dans les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1905 *d).* D'autres idées ne seront qu'ultérieurement développées, par exemple, celle par laquelle Freud souligne l'importance de la transition entre la marche à quatre pattes et la marche à deux pattes et le rôle de la station debout n'a été repris qu'en 1928 *(Malaise dans la civilisation).* (Voir aussi *L'homme aux rats,* 1909 *d.)* Dans cette lettre, Freud n'établit pas encore de distinction nette entre les trois significations différentes du mot » refoulement » : 1) Le mécanisme psychologique du refoulement ; 2) Les processus qui se déroulent au cours de l'évolution de l'enfant vers la maturité et dans lesquels certaines zones du corps se trouvent désinvesties ; 3) Les modifications de l'appareil qui se produisent pendant l'évolution de l'espèce et qui correspondent aux conceptions freudiennes du « refoulement organique ». La description dans cette lettre de l'évolution du comportement moral s'est trouvée par la suite totalement modifiée. Ce que Freud décrit ici reste au niveau de ce qu'il a plus tard (dans les *Trois essais)* considéré comme une formation réactionnelle. Il néglige en partie l'influence du milieu et ne tient aucun compte de celle des relations objectâtes (identification).

ceci de deux manières : i° Leur aspect et leur représentation ne doivent plus provoquer d'excitation ; 2° Les sensations internes qui en émanent ne fournissent plus d'apport à la libido, comme le feraient les organes sexuels eux-mêmes. Chez les animaux, ces zones sexuelles conservent leurs propriétés à ces deux points de vue. Si ces dernières persistent chez les êtres humains, il en résulte une perversion. Nous devons supposer qu'à l'âge infantile, les décharges sexuelles ne sont pas encore localisées comme elles le seront plus tard, de sorte que les zones plus tard abandonnées (peut-être même toute la surface du corps) déterminent, dans une certaine mesure, la production de quelque chose qui peut être analogue à l'ultérieure décharge de sexualité. La disparition de ces zones sexuelles initiales trouverait son pendant dans l'atrophie de certains organes internes au cours du développement. La décharge sexuelle (tu sais que j'appelle ainsi un genre de sécrétion que l'on doit exactement ressentir comme un état intérieur de la libido) ne se produit pas seulement : 1) par des stimuli périphériques des organes sexuels ; 2)

Cependant Freud place ici pour la première fois, au cœur de son explication dynamique des névroses, le mécanisme de la régression qu'il n'avait fait jusqu'alors que mentionner en passant ; il ne tente pas encore, comme il le fera plus tard, de différencier les régressions topographique et historique.

D'autre part, Freud expose ici un point de vue qu'il va conserver dans tous ses travaux ultérieurs mais dont la littérature analytique n'a pas toujours suffisamment tenu compte. Il pense, en effet, que l'action sur le développement de l'enfant des incidents spécifiques dépend de la phase d'évolution que traverse ce dernier. Cette pensée semble clairement exprimée dans la phrase suivante : • Sans doute le choix de la névrose dépend-il de la nature du progrès évolutif qui rend possible le refoulement. »

Dans la dernière partie de sa lettre, Freud rejette un certain nombre d'hypothèses erronées : celle de l'étroite connexion existant entre la libido et l'angoisse, problème qu'il a traité à nouveau dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), celle issue de la théorie des périodes de Fliess et suivant laquelle la libido était considérée comme un facteur de virilité et le refoulement comme un facteur de féminité. Voir aussi Introd., p. 35.

par une excitation interne provenant de ces organes ; mais aussi 3) à partir des représen-

(1) Voir cependant l'Introd., p. 26.

tâtions donc des traces mnésiques, c'est-à-dire par la voie de l'après-coup. (Tu connais déjà cette idée) (voir p. 364). Si l'on irrite les organes génitaux d'un enfant, il s'y produit, bien des années plus tard, par effet après coup du souvenir, une décharge sexuelle bien plus forte qu'alors, parce que, entre-temps, l'appareil déterminant et les produits de sécrétion se sont développés. Ainsi, il peut normalement y avoir un après-coup non névrotique et c'est de lui que peut émaner la compulsion. (Nos autres souvenirs ne produisent d'effets que parce qu'ils en ont déjà produit alors qu'ils étaient incidents vécus.) Or cet effet d'après-coup se produit aussi pour les souvenirs des excitations des zones sexuelles abandonnées. Mais il n'en résulte aucune décharge libidinale mais bien une décharge de déplaisir, une sensation interne analogue au dégoût ressenti dans le cas d'un objet.

Pour nous exprimer plus crûment, le souvenir dégage maintenant la même puanteur qu'un objet actuel. De même que nous détournons avec dégoût notre organe sensoriel (tête et nez) devant les objets puants, de même le préconscient et notre compréhension consciente se détournent du souvenir. C'est là ce qu'on nomme *refoulement.*

Que résulte-t-il du refoulement normal ? Une transformation de l'angoisse libérée en rejet psychiquement « lié », c'est-à-dire qu'il fournit le fondement affectif d'une multitude de processus intellectuels, tels que moralité, pudeur, etc. Tout l'ensemble de ces réactions s'effectue aux dépens de la sexualité (virtuelle) en voie d'extinction. Nous voyons clairement comment les progrès évolutifs de l'enfant se trouvent investis de piété, de pudeur, etc., et de quelle façon se produisent des « anomalies morales » entravant l'évolution lorsque aucune désaffectation des zones sexuelles n'a eu lieu. L'ordre

chronologique de ces progrès évolutifs n’est pas le même dans les deux sexes. (Le dégoût apparaît plus tôt chez la petite fille que chez le garçon.) Mais la distinction principale se marque à la puberté où un dégoût de la sexualité *sans caractère névrotique* s’empare des filles alors que la libido a prise sur le garçon. C’est, en effet, à cette époque qu’une autre zone sexuelle s’efface partiellement ou totalement chez la femme tandis qu’elle subsiste chez l’homme. Je veux parler de la zone génitale mâle, de la région du clitoris où, durant l’enfance, la sensibilité sexuelle féminine semble concentrée. D’où l’excès de pudeur dont fait preuve à ce moment-là l’être féminin jusqu’à ce que, spontanément ou par action réflexe, la nouvelle zone vaginale s’éveille. De là peut-être la frigidité féminine, le rôle joué par la masturbation chez les enfants prédisposés à l’hystérie et la cessation de cette masturbation lorsque l’hystérie se manifeste.

Passons maintenant aux névroses. Les incidents de l’enfance qui n’intéressent que les organes génitaux ne produisent jamais de névrose chez l’homme (ni chez la femme virile), mais seulement une masturbation compulsionnelle et de la libido. Toutefois, étant donné que, généralement, les incidents de l’enfance ont aussi affecté les deux autres zones sexuelles, il peut arriver, que chez l’homme la libido éveillée par une action différée aboutisse au refoulement et à la névrose. Dans la mesure où le souvenir se rapporte à un incident d’ordre génital, il va ensuite produire de la libido ; s’il concerne l’anus, la bouche, etc., il provoquera plus tard un dégoût interne. Il s’ensuit qu’une certaine quantité de libido ne va plus parvenir comme elle le devrait à se muer en acte ni à se traduire psychiquement. Elle se verra obligée de s’engager dans une voie *régressive* (comme il arrive dans les rêves). Libido et dégoût se trouvent ici associativement liés. Grâce à la première, le souvenir n’engendre aucun déplaisir généralisé, etc., mais peut trouver son utilisation psychique. Le second, au contraire, fait que le souvenir fournit non pas la représentation de quelque but à atteindre, mais

seulement des symptômes. L'élément psychologique pourrait assez facilement passer inaperçu. Le facteur organique dépend de la façon dont s'est réalisé l'abandon des zones sexuelles, suivant qu'il s'est effectué sur le mode féminin ou masculin de développement ou qu'il ne s'est pas du tout produit.

Le choix de la névrose (hystérie, névrose obsessionnelle ou paranoïa) dépend vraisemblablement du stade d'évolution où est possible le refoulement, c'est-à-dire dans lequel une source de joie intérieure se transforme en dégoût intérieur.

Voilà où j'en suis. Je me trouve devant toutes les obscurités que ce sujet implique. J'ai donc décidé de considérer séparément les facteurs déterminant la libido et ceux qui provoquent l'angoisse. J'ai également renoncé à voir dans la libido l'élément mâle et dans le refoulement l'élément femelle. Dans tous les cas, il s'agit de décisions importantes. Si la question reste obscure, cela tient surtout à la nature du changement par lequel la sensation de besoin interne se mue en sensation de dégoût. Je n'ai pas besoin de t'indiquer les autres points obscurs.

Le mérite essentiel de ma synthèse réside dans la découverte du lien entre le processus névrotique et le processus normal. Il serait donc urgent de découvrir promptement l'explication de l'angoisse neurasthénique banale.

Mon auto-analyse reste toujours en plan. J'en ai maintenant compris la raison. C'est parce que je ne puis m'analyser moi-même qu'en me servant de connaissances objectivement acquises (comme pour un étranger). Une vraie auto-analyse est réellement impossible (i), sans quoi il n'y aurait plus de maladie. Comme mes cas me posent encore certains autres problèmes, je me vois forcé d'arrêter ma propre analyse (2).

76

Dr Sigmund FREUD, 18-11-97.

IX. Berggasse 19. Consultations de 3 à 5 heures.

Cher Wilhelm,

… Je me suis senti ce matin fort bien disposé, comme si j'avais réussi quelque chose d'important, mais je ne sais ce que cela pourrait être. Ce sentiment agréable était en quelque sorte lié à l'idée qu'il fallait commencer l'analyse d'une hystérie en mettant en lumière les raisons qui poussent les malades à accepter leur maladie – raisons dont certaines me sont déjà connues (3). (La maladie ne s'établit que lorsque la libido aberrante liée à ces raisons a trouvé, pour ainsi dire, un emploi déterminé.) Mais il doit y avoir autre chose. Je te dis tout cela parce que ces sortes d'impressions trouvent généralement leur justification au bout d'un certain temps et aussi parce que la journée d'aujourd'hui a été plutôt maussade (cerveau fatigué, conférence particulièrement mauvaise).

Mes pensées les plus affectueuses,

ton

Sigm.

(1) Freud n'a plus tard admis l'auto-analyse que comme complément de l'analyse pratiquée chez un autre analyste. Exceptionnellement pourtant, il s'est intéressé aux tentatives de certains pour obtenir par une auto-analyse un aperçu de leur histoire infantile. Il a, par exemple, recommandé dans les termes suivants aux rédacteurs de l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* un travail du Dr Pickworth Farrow : « Je sais que l'auteur de ce livre *(Un souvenir d'enfance remontant au sixième mois de la vie)* est un homme à l'esprit puissant et indépendant qui, sans doute à cause d'une certaine obstination, n'a pu s'entendre avec les deux analystes auxquels il s'était adressé. Il a alors fait un usage raisonné du procédé de l'auto-analyse dont je me suis moi-même servi, à un moment donné, pour analyser mes propres rêves. Ses résultats méritent d'être pris en considération justement à cause de sa propre originalité et de celle de sa technique. (Voir *Int. Zeitschr. f. Psa.,* XII,

1926, p. 79.) Avec l'autorisation de Freud, cette recommandation servit ensuite de préface (Freud, 1926 *c)* à la brochure de Farrow intitulée : *Psychanalysez-vous vous-même, méthode pratique d'autotraitement,* New York, 1945.

(2) Cette lettre, jointe à une autre, n'est pas signée.

(3) Allusion au bénéfice secondaire de la maladie.

77

Vienne, 3-12-97.

Cher Wilhelm,

… 5 déc. Une journée difficile m'a empêché de continuer ma lettre. En l'honneur de la visite de ta femme, un fragment d'explication qu'elle devait te rapporter m'était venu à l'esprit. Sans doute la journée ne m'était-elle point favorable puisque les idées surgies pendant ma période d'euphorie s'étaient à nouveau échappées. Ayant cessé de me plaire, elles doivent maintenant attendre leur renouveau. Parfois des pensées bourdonnent dans ma tête dont j'espère qu'elles me permettront de tout expliquer et de relier le normal au pathologique, le problème sexuel au problème psychologique. Puis ces idées fuient à nouveau sans que je fasse d'effort pour les retenir puisque je sais que leur apparition dans le conscient et ensuite leur disparition ne donnent sur leur destin aucun renseignement véritable. Dans des journées de calme plat, comme celles d'hier et d'aujourd'hui, le silence se fait en moi et je me sens affreusement isolé. Je n'ai personne à qui parier de tout cela et ne puis, comme tant d'autres travailleurs, me contraindre à travailler. Je suis obligé d'attendre que quelque chose remue en moi et que je m'en rende compte. C'est ainsi qu'il m'arrive de rêvasser pendant des journées entières. Tout ceci ne doit servir que de prélude à notre rencontre – à Breslau comme l'a suggéré Ida, si les heures de trains te conviennent. Tu sais que ce qui est arrivé à Prague a prouvé que j'avais raison. Dans le choix que nous avons fait

de Prague, la dernière fois, les rêves ont joué un grand rôle. Tu n'avais pas envie d'y aller, tu sais pourquoi, et j'ai alors fait le rêve suivant : j'étais à Rome et en m'y promenant ai été étonné de constater qu'un si grand nombre de rues et de boutiques portassent des noms germaniques. Je me réveillai et compris immédiatement que la Rome du rêve était en réalité Prague (où, comme chacun sait, l'on a demandé que le nom des rues soient aussi en allemand). Donc le rêve avait réalisé mon désir de te rencontrer à Rome plutôt qu'à Prague (1). Entre parenthèses, ma nostalgie de Rome a un caractère profondément névrotique. Elle est liée à mon amour de collégien pour Annibal, le héros sémite ; de fait, cette année encore, comme lui, je n'ai pu aller du lac Trasimène à Rome (2).

(1) Ce rêve et les associations qu'il implique sont décrits dans *VInterprétation des rêves,* p. 175.

(2) En ce qui concerne la prédilection de Freud pour Annibal et les origines de ce sentiment, né de ses relations avec son père, consulter *L'Interprétation des rêves,* p. 175.

Depuis que j'ai entrepris d'étudier l'inconscient, je m'apparais à moi-même très intéressant. Dommage qu'il faille toujours avoir la bouche cousue pour ce qu'il y a de plus intime.

Das beste, was Du wissen kantist,

Darfst Du den Bubert doch nicht sagen (i).

Breslau tient une certaine place dans mes souvenirs d'enfance. J'avais 3 ans quand nous passâmes par sa gare en allant de Freiberg à Leipzig et les flammes du gaz que j'y vis pour la première fois me firent penser aux âmes brûlant en enfer. J'ai quelque connaissance du contexte. La peur des voyages, que j'ai dû vaincre, vient aussi de là (2). Aujourd'hui, je ne suis bon à rien…

Porte-toi bien et donne-moi vite… une réponse raisonnable,

ton

Sigm.

78

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 12-12-97.

à /' *Université.* IX. Berggasse 19-6.

Très cher Wilhelm,

… Imagines-tu ce que peuvent être les mythes endo-psychiques ? Eh bien, ce sont les dernières productions de mon activité cérébrale. L'obscure perception interne par le sujet de son propre appareil psychique suscite des illusions qui, naturellement, se trouvent projetées au dehors et, de façon caractéristique, dans l'avenir, dans un au-delà. L'immortalité, la récompense, tout l'au-delà, telles sont les conceptions de notre psyché interne… C'est une psycho-mythologie (3)

(1) « Ce que tu sais de mieux, ne le raconte pas à ces garçons. » Voir *L'Interprétation des rêves*, p. 386. Cette citation du *Faust* de Gœthb surgit au milieu d'associations se rapportant à l'effort que Freud est obligé de faire pour livrer au public dans *L'Interprétation des rêves* tant d'éléments de son « être intime ». Dans l'allocution que prononça Freud à Francfort, dans la maison de Goethe (1930 e), il dit que ce dernier « ne fit pas seulement, en tant que poète, de grandes confessions, mais qu'il resta aussi, malgré la profusion de ses notes autobiographiques, un grand dissimulateur ». Et il cite alors à nouveau les paroles de Méphistophélès.

(2) Voir la lettre du 3-10-97, n° 70, et aussi H. Sachs (1945). D'après un renseignement fourni par Simmel et rapporté par Bernfeld (1946). W. Fliess, quelques années après sa rupture avec Freud, aurait dit, au cours d'une conversation, que Freud s'était débarrassé par son auto-analyse, d'un symptôme phobique.

(3) L'expression « mythes endopsychiques » traduit les pensées que Freud a exprimées, sous une autre forme, dans *Le poète et l'imagination* (1908 *e).* Il y dit : « En

Je te recommande la lecture d'un livre de Kleinpaul, *Les vivants et les morts.*

Puis-je te demander de me rapporter à Breslau les exemples de rêves que je t'ai envoyés, ceux du moins qui se trouvent sur des feuillets séparés ? Mardi dernier, j'ai fait à mon association juive (devant des non-médecins) une conférence qui a reçu un accueil enthousiaste. Je continuerai mardi prochain (i)…

Dernièrement, j'ai pris un immense plaisir à entendre les *Maîtres Chanteurs…* La façon dont est suggérée « la rêverie du matin » m'a beaucoup ému… On ne trouve dans aucun autre opéra de vraies idées traduites en musique grâce à l'association d'une harmonie d'accent et d'une pensée teintée d'affectivité.

Porte-toi bien jusqu'au moment de Breslau,

ton

Sigm.

Mais j'espère t'écrire auparavant et recevoir de tes nouvelles.

79

Vienne, 22-12-97.

Très cher Wilhelm,

Me revoici de bonne humeur et impatient de me trouver à Breslau, c'est-à-dire de te revoir et d'écouter tout ce que tu auras de beau à m'apprendre sur la vie et sur la façon dont elle relève de la marche du monde. Cette question m'a toujours intéressé mais, jusqu'à présent, je n'ai jamais trouvé personne qui fût capable de me donner une réponse. S'il se trouve maintenant deux êtres, l'un pouvant dire ce qu'est la vie et l'autre révéler (approximativement) ce qu'est l'esprit, comment ne pas trouver juste qu'ils aient souvent l'occasion de se rencontrer et de discuter ? Et maintenant je vais me hâter de t'exposer ici quelques nouveautés, afin de n'avoir plus à en parler et de pouvoir t'écouter paisiblement.

J’en suis venu à croire que la masturbation était la seule grande habitude le « besoin primitif » et que les autres appétits, tels les besoins d’alcool, de morphine, de tabac, n’en sont que les substituts, les

ce qui touche les matinaux, ils proviennent du trésor populaire constitué par des mythes, des légendes et des contes. L’étude de ces créations psychologiques populaires est loin d’être achevée et tout porte à croire que les mythes, par exemple, sont tris vraisemblablement, des vestiges déformés de fantasmes de désir communs à des nations entières et qu’ils représentent les *rêves séculaires* de la jeune humanité.

(1) En ce qui concerne les rapports de Freud avec l’Association B’nai B’rith, voir une lettre de 1926, publiée dans les écrits posthumes (1941 *ê).*

produits de remplacements (i). Dans l’hystérie, le rôle de ce besoin est extrêmement considérable et peut-être les grandes difficultés, auxquelles je me heurte encore, en émanent-elles entièrement ou partiellement. Demandons-nous naturellement si un pareil besoin est guérissable ou si l’analyse et le traitement se trouvent stoppés à ce point et doivent se contenter de transformer une hystérie en neurasthénie.

En ce qui concerne la névrose obsessionnelle, il se confirme que c’est par la *représentation verbale* et non par le concept lié à cette dernière que le refoulé fait irruption (plus précisément par le souvenir verbal). C’est pour cette raison que, dans les cas d’idées obsédantes, les choses les plus disparates se trouvent unies sous un vocable à significations multiples. Ces mots à plusieurs sens permettent pour ainsi dire à la poussée irruptive de faire d’une pierre deux coups, comme le montre l’exemple suivant : une jeune fille, élève de l’école de couture, va bientôt terminer son apprentissage. Une idée obsédante la poursuit : il faut qu’elle continue, qu’elle en *fasse* davantage, elle n’a pas fini, elle doit

apprendre tout ce qu'il est possible de savoir. À l'arrière-plan de ces obsessions se dissimule un souvenir d'enfance : assise sur son pot de chambre, elle ne veut pas y rester tout en se répétant de la même façon qu'il fallait qu'elle restât, qu'elle *fît* davantage, qu'elle n'avait pas *fini.* Le mot *faire* permet de raccorder la situation présente à la situation infantile. Les idées obsédantes utilisent souvent l'imprécision verbale pour se dissimuler et permettre de pareilles applications multiples. Une observation plus poussée permet d'y retrouver le contenu (conscient) suivant : « Il faut en apprendre davantage. » Ce qui deviendra ultérieurement l'idée fixe, obsédante, dérive de cette interprétation erronée due au conscient.

Tout cela n'est pas entièrement arbitraire. Le mot « faire » a subi une modification de sens analogue (2). Un de mes vieux fantasmes, que j'aimerais soumettre à ta sagacité linguistique, a trait à l'origine de nos verbes, qui dérivent de ces termes primitivement copro-érotiques.

Je puis à peine t'énumérer tout ce qui pour moi (nouveau Midas) se transforme en immondices (3). Tout cela concorde parfaitement avec la théorie de la puanteur interne. Et surtout l'argent lui-même pue. Par exemple, l'adjectif « sordide » s'applique à l'avarice. De même, tous les récits d'accouchements, de fausses couches, de mens-

(1) Freud a, par la suite, négligé cette approche du problème des appétits, comme par exemple dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905 *d)* et n'y est revenu que dans son article sur « Dostolewski et le parricide « (1928 *h)* en expliquant la passion du jeu.

(2) Freud a plus tard reconnu que cette découverte relative i la névrose obsessionnelle était valable pour l'ensemble des processus primaires.

(3) Ce passage et bien d'autres dans les lettres suivantes se rapportent aux phénomènes se produisant pendant la phase anale du développement libidinal.

trues sont liés au w.-c. par l'entremise du mot Abort *(Abortus)* (1). C'est parfaitement cocasse mais tout à fait analogue au processus par lequel les mots prennent une signification modifiée dès que des concepts nouveaux ont besoin de recevoir une dénomination...

As-tu jamais eu l'occasion de voir un journal étranger censuré par les Russes au passage de la frontière ? (2). Des mots, des phrases, des paragraphes entiers sont caviardés, de telle sorte que le reste devient inintelligible. C'est une sorte de « censure russe » qui apparaît dans les psychoses et qui donne lieu à des délires en apparence dénués de sens.

Au revoir !

ton

Sigm.

Comme convenu, je partirai samedi par le train de 8 heures.

80

Vienne, 29-12-97.

Très cher Wilhelm,

... Peu de jours après mon retour, j'ai pu réussir à saisir un petit fragment d'interprétation. M. E... que tu connais, a été victime, à l'âge de 10 ans, d'un accès d'anxiété au moment où il essayait d'attraper un coléoptère noir *(Kàfer)* qui ne se laissait pas faire. La signification de cet accès demeurait jusqu'ici obscure. En traitant du chapitre « perplexité », il me rapporte une conversation entre sa grand-mère et sa tante. Elles parlaient du mariage de sa maman, déjà morte à cette époque et, de cet entretien, il fallait conclure qu'elle avait longtemps hésité avant de se décider. E... interrompt

tout à coup son récit pour me reparler du coléoptère *Kàfer* dont il avait, depuis des mois, cessé de faire mention et ensuite des coccinelles (en allemand *Marienkàfer*) (la mère du malade s'appelait Marie). Il éclate de rire et interprète faussement sa gaieté en disant que les zoologues donnent à ces bestioles le nom de septempunctate, etc., d'après le nombre de leurs points noirs, bien qu'il s'agisse toujours, en fait, d'un même insecte. La séance est ici interrompue et au début de la séance suivante il me raconte qu'il s'est rappelé la signification du « Kàfer ». C'était *que faire ?* (3), « Perplexité »…

(1) En allemand le mot *Abort* signifie à la fois water-closet et avortement.

(2) Première mention de l'idée de censure telle qu'on la trouve dans *La Science des Rêves* (voir aussi *Études sur l'hystérie* (1895) et *Autres observations sur les psycho-névroses de défense.*

(3) En français dans le texte.

Tu n'ignores sans doute pas que l'on peut chez nous qualifier une femme de « gentil *Kafer* ». Sa bonne, objet de ses premières amours, était Française et il apprit le français avant l'allemand. Tu te rappelles notre conversation à propos de l'emploi des mots *hinein-stecken, Abort,* etc. (i).

Ce que je voudrais maintenant, c'est me procurer assez de matériaux pour pouvoir pousser jusqu'au bout l'étude de la théorie des gauchers. Je possède déjà pour cela l'aiguille et le fil. La question qui se rattache à cette théorie est la seule depuis longtemps à propos de laquelle nos idées et nos tendances divergent (2).

Je te souhaite une bonne année. Puissions-nous nous rencontrer souvent en 1898 !

ton

Sigm.

81

Vienne, 4-1-98.

Mon cher Wilhelm,

… Le fait que tu prennes tant à cœur mon refus d'accepter ton interprétation touchant les gauchers m'intéresse fort. Je vais essayer d'être objectif tout en sachant combien c'est difficile (3).

(1) *Hineintecken :* introduire. *Abort :* w.-c. Il s'agit du processus primaire déjà mentionné plus haut. Voir la lettre précédente.

(2) Fliess a mal accueilli cette remarque de Freud comme le montre la lettre suivante. La question de la bilatéralité, qui devait plus tard amener la rupture entre les deux hommes, avait déjà été posée lors de leur rencontre à Breslau. En 1904, trois ans après la fin de leur amitié, Fliess a fait allusion à cette entrevue en soulignant qu'il avait été le premier – avant Weininger – à mettre en avant la théorie de la bisexualité (v. Introd., p. 37). Cette lettre montre que Fliess avait interprété les doutes de Freud relatifs à la bilatéralité comme un refus de ses vues sur la bisexualité.

« Nous en avons discuté d'abord (de la bisexualité) à Nuremberg, j'étais encore couché et tu m'as raconté le cas de quelqu'un qui rêvait de serpents gigantesques. À cette époque, tu avais été très frappé par l'idée que des courants de fond pourraient bien, chez une femme, provenir de la partie virile de son psychisme. C'est pourquoi j'ai été si surpris à Breslau de te voir résister à la conception d'une bisexualité psychique. Je t'avais aussi parlé à Breslau du grand nombre d'époux gauchers que je connaissais. En partant de la théorie relative à cette question, j'ai trouvé une explication qui concorde dans les moindres détails avec celle de Weininger (lequel ignore les gauchers). Il est de fait que tu as rejeté l'idée relative à cette particularité elle-même » (lettre du 26-7-1904, publiée dans l'ouvrage de A. R. Pfennig, (1906), p. 29 et Fliess

(1906), p. 16). En ce qui concerne l'attitude de Freud à l'égard du problème du bilatéralisme, voir une de ses lettres citées par Saalbr (1914), p. 430.

(3) Voir la note de la lettre précédente. Dans les travaux récents sur les gauchers l'hypothèse de Fliess ne se trouve pas mentionnée. V. A. Blau, 1946.

Voici comment je me représente les choses : j'ai adopté d'emblée ta conception de la bisexualité et je la considère comme la plus importante, depuis celle de la défense, au point de vue de mes travaux. Si, étant moi-même un peu névrosé, des motifs personnels me poussaient à éprouver quelque aversion, cette aversion serait justement dirigée contre l'idée de bisexualité, à laquelle nous imputons les tendances au refoulement. Je ne m'élève, je crois, que contre ton identification de la bisexualité à la bilatéralité. Si, au début, je n'ai pas pris position en ce qui concerne cette idée, c'est que le sujet m'était encore étranger. Pendant le second après-midi que nous avons passé à Breslau, je ne me sentais pas tout à fait en forme… sans quoi j'aurais sans doute exprimé les doutes qui m'assaillaient ou plutôt je t'aurais repris en t'entendant dire que chacune des deux moitiés contenait probablement les deux sortes d'organes sexuels. Que devient donc la féminité dans la moitié gauche de l'homme si cette dernière contient un testicule (ainsi que les organes sexuels moins virils correspondants), tout à fait comme la partie droite elle-même ? Ton postulat suivant lequel, pour obtenir quelque résultat, le masculin et le féminin doivent se réunir, se trouve déjà réalisé dans une seule moitié !

L'idée m'est également venue que tu me considères comme un gaucher partiel. Si tel est le cas, dis-le-moi, cette idée n'a rien qui me blesse. Tu me connais assez bien et depuis assez longtemps pour ne t'en prendre qu'à toi-même s'il te reste encore des choses intimes à apprendre sur moi. Je ne me rends pas compte d'une prédominance de la gauche, maintenant ou jadis, dans mon enfance. Je dirais plutôt

que, dans mes jeunes années, je possédais deux mains gauches. Il n’existe qu’un seul point où je ne te contredirai pas. J’ignore si les autres gens situent nettement et immédiatement, chez eux et chez les autres, leur droite et leur gauche. En ce qui me concerne, il fallait autrefois que je réfléchisse pour savoir où était ma droite, aucune sensation organique ne me l’apprenait. Pour m’en rendre compte, je devais aussitôt faire semblant d’écrire. Aujourd’hui encore, je suis obligé de réfléchir pour distinguer, d’après la position des gens, leur main droite de leur main gauche. Peut-être cela confirme-t-il ta théorie. Il est possible que mon misérable pouvoir de détermination de l’espace vienne de là, d’où l’impossibilité où je me suis trouvé d’étudier la géométrie ou les sciences apparentées à la géométrie.

Telle est ma façon de voir. Mais je sais fort bien que les choses peuvent être différentes et que si ta façon d’interpréter la particularité des gauchers me déplaît, cela peut être dû à des motifs inconscients. Si ces motifs sont hystériques, ils n’ont assurément rien à voir avec le sujet dont nous discutons, mais seulement avec le mot qui le désigne. Peut-être ai-je pu commettre quelque chose que l’on ne peut faire

qu’avec la gauche. L’explication viendra un jour ; Dieu sait quand…

Promets-moi de ne rien attendre de bien de mon article. Il ne contient réellement que des bavardages, bons tout au plus pour le public, mais dont il ne saurait être question entre nous… (i).

À toi de tout cœur,

Sigm.

82

16-1-98.

IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… Toutes sortes de petites choses m'arrivent, les rêves et l'hystérie s'accordent toujours mieux. Les détails bouchent maintenant la voie aux grands problèmes que nous avons abordés à Breslau. Il faut les prendre comme ils viennent et se réjouir de leur apparition. Ajoutons à cela une définition du mot « bonheur » (si toutefois je ne te l'ai pas déjà donnée).

Le bonheur est la réalisation retardée d'une désir préhistorique. C'est la raison pour laquelle la richesse y contribue aussi peu. L'argent n'a pas fait l'objet d'un désir infantile.

J'entrevois vaguement d'autres choses encore, des choses qui, chaque fois, relèguent dans l'ombre les précédentes. Il n'est pas encore possible de les coordonner.

ton

Sigm.

83

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 9-2-98.

à T Université. IX. Berggasse 19.

Cher Wilhelm,

… Dimanche dernier, j'ai été appelé en consultation en Hongrie. Il s'agissait d'une dame de 50 ans qui affirmait marcher sur des roulettes de bois, disant que ses membres étaient mous comme ceux d'une poupée et qu'elle serait bientôt obligée d'avancer à quatre pattes. Par ailleurs, et sans aucun motif, je me sens merveilleusement dispos et je trouve grand intérêt à la vie. Je suis plongé dans mon

(1) *De la sexualité dans l'étiologie des névroses* (1898 *a).*

travail sur le rêve (1) que je rédige rapidement en me réjouissant intérieurement de tous les « hochements de tête » (2) que vont susciter les indiscrétions et les audaces qu'il renferme. Que

ne peut-on se passer de lire ! Le petit peu de littérature publiée à ce sujet me répugne déjà ! C'est le vieux Fechner, dans sa noble simplicité, qui a énoncé la seule idée sensée (3) en disant que le processus onirique se joue sur un terrain psychique différent. Je vais dessiner grossièrement la première carte de ce terrain…

J'abandonne l'auto-analyse pour me consacrer au livre sur les rêves. Cette année les cas d'hystérie avancent mal et l'année prochaine, le matériau en patients va me manquer.

J'ai terminé aujourd'hui mon article de bavardages (4). Il est fort audacieux et bien fait pour causer quelque scandale. Breuer va dire que je me nuis à moi-même.

Le bruit court que le titre de professeur nous sera conféré à l'occasion du jubilé impérial, le 2 décembre. Je n'y crois guère, mais, à ce propos, j'ai fait un rêve charmant qu'il n'est malheureusement pas possible de publier parce que sa signification sous-jacente profonde a trait tantôt à ma nourrice (à ma mère), tantôt à ma femme… Bref, « ce que tu sais le mieux… » (5).

Zola nous tient en haleine. Quel brave homme ! Avec lui, il serait possible de s'entendre (6). Le comportement abject des Français m'a rappelé les réflexions que tu fis, sur le pont de Breslau et qui me furent d'abord désagréables, à propos de la décadence de la France.

La conférence faite par Schweninger à la boutique des conférences a été plus que ridicule (7). Naturellement, je n'y ai pas assisté.

(1) *L'Interprétation des rêves.*

(2) Citation de *La Jobsiade* de Karl Arnold Kortum.

(3) Fechner (1889, II, 520, I). Passage cité dans *L'Interprétation des rêves,* p. 50-51 de la trad. franç.

(4) *De la sexualité dans l'étiologie des névroses.*

(5) Citation de Goethe. Voir lettre n° 77.

(6) Cette réflexion se rapporte au procès de Zola (du 7 au 23 février 1898). Deux jours après l'acquittement d'Esterhazy, principal témoin de l'accusation au procès de Dreyfus, Zola avait publié son fameux article *J'accuse* où il dévoilait les machinations antidreyfusardes. La publication de cet article entraîna le procès de Zola.

(7) Le 5 février 1898, Schweninger, le célèbre médecin de Bismarck, avait fait avec l'écrivain Maximilian Harden une conférence dialoguée où il prôna le nihilisme médical. Il s'attaqua à la spécialisation en médecine, lança des remarques méprisantes sur la valeur diagnostique des rayons Rœntgen et déclara envier les vétérinaires dont les malades ne parlent pas. Le point culminant de cette conférence est indiqué dans la phrase suivante : ■ Le monde appartient aux courageux et également aux malades courageux. *

En revanche, je me suis offert le plaisir d'aller écouter notre vieil ami Mark Twain en chair et en os, ce qui m'a été bien agréable (i).

Porte-toi bien et transmets à ta famille présente et future toutes mes pensées amicales.

ton

Sigm.

84

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 10-3-98.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… Ce n'est pas une petite prouesse que d'avoir pu voir, posé devant soi et achevé, le livre sur les rêves (2). J'avais laissé de côté ce travail et entre-temps le problème s'est élargi et approfondi. Il me semble que l'explication par la réalisation d'un désir donne bien une

solution psychologique, mais aucune solution biologique bien plutôt métapsychologique. (D'ailleurs, il faut que tu me dises sérieusement si je puis donner à ma psychologie, qui aboutit à l'arrière-plan du conscient, le nom de métapsychologie.) Du point de vue biologique, la vie onirique me semble procéder directement des résidus d'une époque préhistorique de l'existence (de 1 à 3 ans). C'est à cette époque que naît l'inconscient et que se forme l'étiologie de toutes les psychonévroses ; c'est la période que vient normalement dissimuler une amnésie comparable à l'hystérie. Je commence à soupçonner que les rêves résultent de choses *vues* à la période préhistorique, les fantasmes, de choses *entendues* ; les psychonévroses émanent, elles, de *scènes sexuelles vécues* à la même époque. La répétition des incidents vécus serait essentiellement une réalisation de désir. Un désir récent

(1) Freud avait assisté à l'une des conférences faites par Mark Twain à Vienne (voir *Malaise dans la civilisation).* Il y fit fréquemment allusion dans les années qui suivirent.

(2) Cette remarque se rapporte évidemment au passage d'une lettre de Fliess cité dans *L'Interprétation des rêves,* p. 155 de la trad. franç. : « Mon visuel ami m'a écrit hier de Berlin : « Je pense beaucoup à ton livre sur les rêves. Je le vois devant moi « achevé et je le feuillette. » Cette association permet d'établir que cette lettre a été écrite le lendemain du rêve de la monographie botanique ou tout au moins peu de jours après. Dans l'interprétation de ce rêve le rapport de celui-ci avec une scène de l'enfance joue un rôle considérable. La lettre nous montre que Freud, grâce à l'interprétation du rêve en question, a consolidé l'un des principes fondamentaux de son interprétation des rêves.

n'aboutit au rêve que s'il est associé à des matériaux de cette époque préhistorique, si le désir récent dérive d'un désir remontant à cette même période ou s'il peut être adopté par ce dernier. J'ignore encore jusqu'à quel point je dois m'en tenir à cette théorie qui

pousse jusqu'aux profondeurs abyssales et ne sais si je peux déjà la faire connaître dans mon livre sur les rêves.

Mes conférences ont été particulièrement animées cette année et un assistant d'Erb y assistait. Pendant l'interruption involontaire due à la fermeture de l'Université, j'ai fait mes cours chez moi devant mes pots de bière et des cigares. Pour le prochain semestre, j'ai déjà deux inscriptions nouvelles en plus des anciennes.

J'ai ouvert, avec des battements de cœur, un nouveau livre de Janet (1), sur l'hystérie et les idées fixes, mais en le posant, mon pouls était redevenu normal. Il ne soupçonne pas ce qu'est la clef du problème.

C'est ainsi que je vieillis satisfait, je vois mes cheveux grisonner rapidement et mes enfants grandir. Je me réjouis de l'approche de Pâques et m'efforce d'attendre avec patience la solution du problème des névroses.

Le bruit court que R. W… vous accompagnera cette année. Faudra-t-il, en ce cas, lui faire faire la connaissance des enfants ?…

ton

Sigm.

85

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 15-3-98.

à V Université IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

Si j'ai jamais sous-estimé Conrad Ferdinand, tu m'as depuis longtemps converti grâce à l'*Himmelsthor* (2)…

… Je suis loin également de sous-estimer la bisexualité. J'attends que tu me donnes sur elle de nouveaux éclaircissements, surtout depuis le moment où, à Breslau, sur la place du Marché, nous

sommes tombés d'accord à son sujet. Si je m'en sens éloigné en ce moment,

(1) P. Janet, 1898. *Névroses et Idées fixes,* 2 vol., 1898. Le 2e vol. en collaboration avec F. Raymond.

(2) Il s'agit du poème *Aux portes du ciel* du poète suisse Conrad-Ferdinand Meyer (1825-1898). Fliess avait signalé les œuvres de Meyer à Freud qui s'y intéressa beaucoup. Sa prédilection pour ce poète persista toujours. Voir Hanns Sachs *Freud, le maître et l'ami,* 1945.

c'est parce que, enfoui dans une fosse obscure, je ne vois plus rien d'autre. Mon ardeur au travail paraît être fonction de la distance de nos congrès… En ce moment justement je suis stupide… ma tête est vide d'idées. Je crois vraiment que ma façon de vivre, mes neuf heures d'analyse par jour pendant huit mois de l'année, m'épuisent. Malheureusement, la témérité qui me pousserait à me reposer de temps en temps ne saurait tenir devant les difficultés financières actuelles qui menacent de s'aggraver encore. Je continue donc à trimer à la façon d'un cheval de fiacre (i), comme on dit ici. Il m'est venu à la pensée que tu as peut-être envie de lire ce que j'ai écrit sur les rêves, mais que tu es trop discret pour me le demander. Il va sans dire que je te l'aurais envoyé avant qu'il soit imprimé, mais comme, pour le moment, ce travail est en panne, je ne puis vraiment t'en faire parvenir que des fragments. Ici, quelques explications s'imposent : il s'agit du IIe Chapitre. Le Premier où je traiterai de la littérature n'est pas encore écrit. Suivront :

3. Les matériaux du rêve ;

4. Les rêves typiques ;

5. Les processus psychiques dans le rêve ;

6. Le rêve et les névroses (2).

Les deux rêves décrits reparaîtront dans les chapitres suivants où leur interprétation incomplète sera complétée. Espérons que tu

ne critiqueras pas les remarques sans fard sur le rêve du professeur (3). Les Philistins seront trop heureux de pouvoir dire que je suis par là devenu vraiment impossible. Ce qui t'aura sans doute le plus frappé trouvera plus tard son explication (mon ambition). Des observations sur *Œdipe-Roi,* sur le conte du *Talisman* et peut-être sur *Hamlet* y trouveront aussi leur place. Auparavant, il va falloir que j'étudie la légende d'*Œdipe,* mais je ne sais encore dans quels ouvrages.

Il m'est pénible de venir t'importuner à un moment où tu n'as pas envie de travailler, mais je me dis que le chapitre, étant donné sa faible teneur en spéculation, ne fera que te procurer une anodine distraction.

En ce qui concerne l'hystérie, je suis actuellement complètement désorienté…

Pensées les plus affectueuses,

ton

Sigm.

(1) Freud utilise le mot purement viennois de *Komfortableross.*

(2) Ce plan s'est trouvé entièrement modifié.

(3) Allusion évidente au rêve « L'ami R… est mon oncle », dans *L'Interprétation des rêves,* p. 126 de la trad. franç.

86

Vienne, 24-3-98. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à V Université.*

Très cher Wilhelm,

Tu ne seras guère surpris de ce que je te parle aujourd'hui de ton opinion sur le manuscrit du Rêve, opinion qui m'a valu une bonne journée…

Je suis heureusement en mesure de répondre à tes objections en m'en référant aux chapitres à venir. Je commence justement celui qui traite des stimuli somatiques du rêve. On y abordera aussi la question du rêve d'angoisse sur lequel une lumière nouvelle sera projetée dans le dernier chapitre, « Rêves et névroses ». À la partie du travail que tu as lue, j'ajouterai des renvois. Ils t'enlèveront l'impression que l'auteur a vraiment pris son travail trop à la légère.

Je ne pense certainement pas que cette rédaction soit définitive. J'ai d'abord cherché à donner une forme à mes propres idées, j'étudierai ensuite à fond la littérature, enfin j'ajouterai des idées ou les modifierai, suivant ce que me suggéreront mes lectures. Tant que mon propre travail ne sera pas fini, je resterai incapable de lire et ce n'est qu'en écrivant que j'arrive à compléter les détails. Jusqu'à présent, j'ai ajouté 24 pages, mais aucun chapitre ne sera sans doute aussi amusant ni aussi profond que celui que tu as lu.

J'espère que tu me donneras de vive voix beaucoup d'autres renseignements sur ta façon de penser. Ne te soustrais pas aux devoirs que t'impose ta qualité de premier lecteur et de juge suprême…

Martin a dernièrement décrit en vers la séduction d'une oie par un renard. La déclaration d'amour est ainsi rédigée :

Ich liebe Dich,

herzzinniglich, komm, küsse mich,

Du kônntest mir von allen Thieren atn besten gefallen (1).

(1) Je t'aime de tout mon cœur, viens m'embrasser. De toutes les bêtes c'est toi qui pourrais le mieux me plaire.

N'en trouves-tu pas la forme remarquable ? Quelquefois, ses vers révoltent son auditoire, ainsi :

Der Fuchsvater sagt : Wir gehen nach Aussee,

Darauf freuen sich die Kinder und trinken Café (i).

Pour tout arranger, il a alors dit : « Quand je fais des choses comme ça, c’est simplement comme si je faisais des grimaces. »

Et Robert-Wilhelm ? L’amènerez-vous à Vienne ?

J’attends de vos très bonnes nouvelles,

ton

Sigm.

87

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie 3-4-98.

à l’Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… *At odd hours,* je continue à rédiger mon livre sur les rêves. Un deuxième chapitre dans lequel je traite des sources du rêve et des rêves typiques est presque terminé, mais j’en suis bien moins satisfait que du Premier Chapitre et il aura probablement besoin d’être remanié. En dehors de cela, rien à signaler au point de vue scientifique. Les rêves seuls m’intéressent.

L’influenza a suivi son cours sans causer de grands dommages et sans avoir montré de préférence pour le sexe mâle. Les gamins sont pleins d’entrain et amusants, les femmes se portent bien, le maître de maison est maussade…

Les enfants tiennent à ce que je joue avec eux aujourd’hui au grand jeu du voyage « Cent voyages à travers l’Europe ». C’est ce que je vais faire. On n’a pas toujours envie de travailler.

Ma conférence m’ennuie. Je n’aimerai parler de l’hystérie que lorsque j’aurai trouvé deux points essentiels qui me manquent encore.

Je voudrais bien retourner en ce beau pays d’Italie, mais l’année a été très mauvaise. Je suis obligé de faire des économies…

ton

Sigm.

(1) Le père renard dit : « Nous partons par Aussee, les enfants s'en réjouissent et boivent du café. »

88

Vienne, 14-4-98. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l'Université.*

Très cher Wilhelm,

Je crois qu'un épistolier doit se faire une règle de ne pas parler de ce que son correspondant sait déjà et de lui raconter plutôt des choses qu'il ignore. Je ne mentionnerai donc pas ce que j'ai entendu dire : que tu avais passé une mauvaise période à Pâques ; tu le sais. Je vais de préférence te raconter mon voyage pascal entrepris sans entrain mais dont je suis revenu frais et dispos (1).

Le vendredi soir, nous avons pris le train (Alexandre et moi) (2) à la gare du Sud et sommes arrivés samedi matin à 10 heures à Gôrizia. Nous avons fait une promenade au clair soleil entre des maisons peintes en blanc, avons vu des arbres fleuris et mangé des oranges et des fruits confits. En même temps, nous évoquions nos souvenirs : la vue que l'on a de la forteresse rappelle Florence, la forteresse elle-même fait penser à Saint-Pierre de Vérone et le château, à Nuremberg. Devant les paysages italiens, on commence toujours par être surpris de l'absence de prairies et de bois, impression fort vive mais naturelle, à cause du contraste. L'Isonzo est un fleuve magnifique. Nous avons vu, en passant, trois contreforts des Alpes Juliennes. Dimanche, nous nous sommes levés tôt, pour nous rendre, par le train frioulien local, près d'Aquilée. La grande cité d'autrefois n'est plus qu'un dépotoir, bien que le musée renferme d'innombrables trésors romains découverts dans les

fouilles : pierres tombales, amphores, médailles de dieux découvertes dans l'amphithéâtre, statues, bronzes et joyaux. Beaucoup de personnages priapiques. Une Vénus qui se détourne d'un air choqué de son nouveau-né dont on lui a montré le pénis ; Priape vieux dont un Silène voile les organes génitaux et qui dès lors va s'adonner à la boisson ; un ornement priapique en pierre avec, à la place naturelle du phallus, un animal ailé porteur d'un pénis plus petit, tandis que ses ailes elles-mêmes se terminent en pénis ; Priape représentait l'érection

(1) Freud avait projeté de rencontrer Fliess, mais ce plan échoua à cause d'une maladie de ce dernier. Le voyage en Istrie décrit dans cette lettre est reproduit en détail à propos du rêve « du château au bord de la mer » dans *L'Interprétation des rêves,* p. 395 de la trad. franç.

(2) Frère cadet de Freud.

permanente, la réalisation du désir contrastant avec l'impuissance psychique.

À io heures, au moment de l'étiage, un étrange remorqueur a traîné un petit bateau dans le canal d'Aquilée. Un câble l'entourait au centre et il lançait en fonctionnant de la fumée par un tuyau. J'aurais bien voulu le rapporter à mes enfants, mais comme il constitue le seul moyen de communication possible entre le monde et la station balnéaire de Grado, il devait être indispensable. Un trajet de deux heures et demie à travers des lagunes tout à fait lugubres nous a amené à Grado où nous avons enfin pu récolter à nouveau, sur les bords de l'Adriatique, des coquillages et des oursins.

Dans l'après-midi, après nous être restaurés, sur le bateau, en savourant nos provisions et un délicieux vin d'Istrie, nous sommes revenus à Aquilée. Plusieurs centaines de jolies filles frioulienne se trouvaient justement réunies dans la cathédrale pour entendre la grand-messe. La splendeur de cette vieille basilique romane nous était un réconfort au milieu des pauvretés modernes. Sur le chemin

du retour, nous avons vu une partie de l'ancienne voie romaine mise à jour au milieu des champs. Un ivrogne contemporain gisait sur les pavés antiques. Le même soir, nous parvînmes jusqu'à Divaca sur le Carso, où nous passâmes la nuit, afin de pouvoir visiter les grottes le jour suivant, le dernier, lundi. Le matin, nous sommes allés à la grotte de Rodolphe, à un quart d'heure de la gare. Cette grotte est remplie de toutes sortes de stalactites fort curieuses, de prêles géantes, de concrétions pyramidales, de défenses dirigées vers le haut, de rideaux, d'épis de maïs ; de tentes et de draperies, de jambons et de volailles pendus à la paroi supérieure. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'était notre guide, tout à fait soûl mais plein d'humour et de vivacité et ayant le pied très sûr. C'est lui qui avait découvert cette grotte – c'était manifestement un génie déchu. Il discourait à propos de sa mort, de ses conflits avec les prêtres et de ses conquêtes dans ces royaumes souterrains. Lorsqu'il déclara être allé dans trente-six « cavernes » du Carso, je me rendis compte que j'avais affaire à un névrosé et que ses prouesses de conquistador constituaient un équivalent érotique. Mon opinion se trouva confirmée au moment où, quelques minutes plus tard, il répondit à Alexandre qui lui avait demandé jusqu'à quelle distance on pouvait s'avancer dans la grotte : « C'est comme pour une vierge. Plus on va loin, mieux c'est. »

L'idéal de cet homme est de pouvoir un jour se rendre à Vienne pour y trouver, dans les musées, des noms de stalactites. Je donnai à ce « roi des vauriens de Divaca », comme il se qualifiait lui-même, un pourboire excessif pour l'aider à sortir plus vite de la vie par la boisson.

Les grottes de Saint-Cangian que nous avons visitées dans l'après-midi sont un terrifiant phénomène de la nature : une rivière souterraine coulant entre des voûtes grandioses, des chutes d'eau, des stalactites, tout cela plongé dans les ténèbres, des chemins glissants où l'on a posé des rampes de fer. Le Tartare lui-même ! Si

Dante a vu pareil spectacle, il n'a plus eu besoin ensuite de grands efforts d'imagination pour décrire son *Enfer.* Le maître de Vienne, M. le Dr Cari Lueger (1) a visité la grotte en même temps que nous. Nous avons tous été rendus à la lumière au bout de trois heures et demie.

Lundi soir nous avons pris le chemin du retour. Le jour suivant, un nouvel afflux d'idées fraîches m'a permis de constater que ce repos avait amélioré la mécanique…

ton

Sigm.

89

Dr SiGM. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 1-5-98.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… Ci-joint le Chapitre III du livre des Rêves. Tu vas me trouver quelque peu assommant, je suis plongé dans le rêve à en devenir complètement abruti. J'ai maintenant fini de rédiger la partie psychologique à laquelle je m'étais arrêté, mais elle ne me plaît guère et elle ne subsistera pas. Le chapitre que tu as entre les mains n'est encore qu'à l'état brut en ce qui concerne le style et certaines parties en sont mal exposées, c'est-à-dire dépourvues de vie. Les passages où je traite des incitations somatiques au rêve doivent davantage être mis en valeur. J'attends naturellement que tu me donnes, à ce sujet, lorsque nous nous reverrons, quelques pertinents avis. Je crois que les conclusions sont exactes.

J'aimerais que quelque puissant stimulant agisse sur moi. Quelqu'un, parlant de lui-même, a, paraît-il, dit récemment : « Je suis une machine construite de façon à fonctionner sous une pression de

10 atmosphères ; sous une pression de 2 atmosphères je m'échauffe. »

(1) Le bourgmestre de Vienne. Voir n. i, p. ni.

Jusqu'à présent, je me sens à peine fatigué tandis qu'à cette époque de l'année, je devrais normalement depuis longtemps déjà, aspirer à une détente prolongée. Je n'ai pas grand-chose et ce que j'ai me tourmente moins.

Jamais je n'ai pu me contraindre à travailler intellectuellement, par conséquent mes moments de loisir restent inemployés et perdus…

… Je t'envoie mes pensées affectueuses et espère recevoir plusieurs fois de tes nouvelles avant la Pentecôte,

ton

Sigm.

90

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 9-6-98.

à T Université. IX. Berggasse 19.

Mon très cher Wilhelm,

… Quant au livre sur les rêves, ça ne gaze pas (Ida t'expliquera ce terme) (1). Je suis arrivé, il est vrai, à la page 14, mais il n'est pas possible de le publier tel qu'il est, ni peut-être même de le montrer à qui que ce soit. Ce n'est qu'une grossière esquisse. Il faut bien dire qu'il est diablement difficile d'exposer la nouvelle psychologie dans la mesure où elle concerne les rêves puisque, de par sa nature même, elle reste fragmentaire. De plus, toutes les parties obscures que j'ai, par paresse, négligées, demandent maintenant à être éclaircies. J'ai besoin de beaucoup de patience, de belle humeur et de quelques bonnes idées. Me voilà en panne devant les relations entre les deux systèmes de pensée et il va falloir que je m'en occupe

sérieusement. Je vais être inabordable pendant un certain temps. La tension due à l'incertitude provoque un état d'inconfort affreux que l'on ressent presque physiquement…

Je lis C.F. Meyer avec grand plaisir. Dans *Le page de Gustave-Adolphe* j'ai trouvé deux fois l'idée de l'action différée : dans le passage dont tu avais parlé l'incident du baiser pendant le sommeil et l'épisode du Jésuite qui se fait accepter comme précepteur de la petite Christine. On montre à Innsbruck la chapelle où elle s'est convertie au catholicisme ! En dehors de cela, je reste perplexe devant le caractère arbitraire de l'hypothèse sur laquelle repose l'intrigue. La

(1) Freud a employé le verbe *hapern* qui appartient au dialecte viennois.

ressemblance entre la main et la voix du page et la main et la voix du duc de Lauenbourg semble fort improbable et bien peu plausible.

Je t'enverrai bientôt un petit essai sur *La femme juge.*

Bien affectueusement à toi,

Sigm.

91

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 20-6-98.

à *V Université.* IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… Je suis revenu ce matin d'Aussee où j'ai trouvé toute ma pauvre famille enrhumée et frigorifiée. Malgré toute la beauté de l'endroit, ils ne veulent plus y retourner. Ayant assez de travail, je resterai ici jusqu'à la fin du mois…

La femme-juge (Die Richterin) (1)

Il s'agit sans aucun doute du rejet romancé d'un souvenir se rapportant aux relations de l'écrivain avec sa sœur. Une chose nous frappe néanmoins, c'est le fait que ce rejet se produise exactement comme dans une névrose. Tous les névrosés se forgent ce qu'on appelle un roman familial (qui devient conscient dans la paranoïa). D'une part, ce roman flatte la mégalomanie et, d'autre part, il constitue une défense contre l'inceste. Si votre sœur n'est pas l'enfant de votre mère, plus de reproches à vous faire (2). (Il en va de même lorsque vous êtes vous-même l'enfant d'autres parents.) Où trouver les matériaux de l'adultère, de l'illégitimité, etc., pour créer ces romans ? En général, dans la classe sociale inférieure des bonnes. En effet, ces faits y sont si fréquents que les matériaux ne font jamais défaut et que tout devient plus aisé quand la séductrice elle-même est une domestique. Dans toutes les analyses, cette histoire se trouve deux fois mentionnée : la première fois en tant que fantasme relatif à la mère, la seconde, en tant que souvenir réel se rapportant à une bonne. Tout cela explique comment dans la *Femme-juge* (qui est la mère), cette même histoire est deux fois répétée sans modification,

(1) Première application de l'analyse à une œuvre littéraire.

(2) En ce qui concerne le roman familial, voir p. 182.

ce qui, au point de vue littéraire, ne semble guère recommandable. La patronne et la servante finissent par se trouver allongées sans connaissance côte à côte. La bonne quitte la maison, ce qui est la conclusion habituelle des histoires ancillaires mais, dans le roman, ce départ constitue aussi le châtiment de la domestique. Cette partie du roman familial sert aussi de vengeance contre la mère sévère qui a tout découvert et a tancé les coupables. Dans le roman familial, comme dans la nouvelle, c'est la mère qui est surprise, démasquée et condamnée. La disparition du cor donne vraiment lieu à des récriminations enfantines et sa récupération correspond à une réalisation de désir réellement puérile. Mais, dans

la nouvelle, l'état de santé de la sœur, son anorexie, qui est véritablement une conséquence névrotique de la séduction infantile, n'est pas imputée au frère, mais à la mère. Chez les paranoïaques, le poison correspond exactement à l'anorexie des hystériques et ainsi à la forme de perversion la plus commune chez les enfants. La crainte elle-même de « l'attaque » apparaît dans cette histoire (l'angoisse, la peur de 1' « attaque » en tant que phobie se ramène aux coups reçus dans l'enfance). La violence, qui n'est jamais absente dans une histoire d'amour infantile, se retrouve aussi dans la nouvelle, elle est figurée par l'histoire de la sœur dont le corps se fracasse contre les rochers mais prend ici la forme d'une réaction de la vertu outragée, la petite ayant été trop effrontée. Le personnage du professeur est figuré par Alcuin, l'empereur Charles représente la figure du père, si grand, si loin du monde des activités enfantines. Dans une autre incarnation, le père apparaît comme l'être dont la mère a empoisonné l'existence et que le roman familial écarte toujours parce qu'il barre la route à son fils (rêve de désir de la mort du père). La mésentente des parents fournit aux romans infantiles leur source la plus abondante. L'hostilité envers la mère lui fait conférer, dans ce récit, le rôle de belle-mère. Dans tous ses détails, le récit correspond aux romans de vengeance et de revanche qu'ont forgés mes hystériques du sexe mâle sur le compte de leur mère.

Quant à la Psychologie, sa progression est bizarre. Elle est presque terminée et a été rédigée comme en un rêve. Mais on ne peut sûrement pas la publier sous la forme qu'elle assume actuellement. D'ailleurs, le style montre bien que je ne la destinais pas à la publication. En face d'elle, je me sens très hésitant. Tous les motifs se retrouvent dans l'élaboration des névroses non dans celle des rêves. Je n'achèverai rien de définitif avant les vacances.

L'été ne tardera pas à devenir assommant. Donne-moi vite de tes nouvelles et de celles de ta famille.

Très affectueusement à toi,

Sigm.

92

Vienne, 7-7-98. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l’Université.*

Très cher Wilhelm,

Enfin le voici (1). J’ai eu bien du mal à m’en séparer. L’intimité personnelle seule n’eût pas suffi à m’y décider, il y fallait encore notre commune franchise intellectuelle. Mon travail m’a été entièrement dicté par l’inconscient suivant la célèbre phrase d’Itzig, le cavalier du dimanche : « Où vas-tu donc, Itzig ? » – « Moi, je n’en sais rien. Interroge mon cheval ! » Au début d’un chapitre, j’ignorais toujours à quoi j’allais aboutir. Il est évident que je n’ai pas écrit pour les lecteurs, dès les premières pages j’ai abandonné toute tentative de style. Malgré cela j’ai confiance dans le résultat. Je n’ai pas encore la moindre idée de la forme que prendra finalement mon texte.

Je vis actuellement dans une douce oisiveté en récoltant quelques-uns des fruits de ma connaissance approfondie des manifestations hystériques. Tout devient clair et transparent. Dimanche et lundi, appelé en consultation, j’ai pu voir de loin le champ de bataille de Kôniggràtz (2). Je n’irai pas maintenant à Aussee. Ils se portent enfin bien là-bas. Chose exceptionnelle, je ne souffre pas en ce moment ; quand je me sens bien, je deviens terriblement paresseux.

La plus belle nouvelle de notre auteur (3), celle qui semble aussi la plus éloignée des scènes infantiles, est, à mon avis, *Die Hochzeit des Mônchs* (4). Elle illustre magnifiquement la façon dont l’imagination s’empare des incidents nouveaux au cours du processus de la formation des fantasmes, pour les ramener dans le passé. Ainsi, les personnes nouvelles en continuant les anciennes

fournissent des prototypes. Les thèmes secrets sont sans doute celui de la vengeance inassouvie et celui de l'inévitable châtiment, tels que Dante les a représentés se continuant dans l'éternité. Au premier plan se trouve, comme par une interprétation légèrement erronée du contenu cons-

(1) Il s'agit probablement d'un autre chapitre de *VInterprétation des rêves*, sans doute de l'analyse d'un rêve spécifique.

(2) Kôniggràtz, endroit où les Prussiens battirent les Autrichiens en 1866.

(3) Œuvre de C. F. Meyer. L'interprétation de Freud, sa mise en évidence des thèmes manifeste et latent aboutissent directement à son analyse ultérieure de la *Gradiva de* Jensen.

(4) *Les Noces du moine.*

dent, le thème de la perte de l'équilibre psychique qui se réalise chez un sujet quand il abandonne un appui solide. Le fait de procéder par à-coups est commun au thème manifeste et au thème latent, comme si la *Femme-juge* était une réaction aux méfaits infantiles connus tandis que cette nouvelle apporterait la résonance de méfaits infantiles demeurés ignorés. Le moine est un *frère ;* il semble que ce soit un fantasme créé avant son propre mariage et tendant à montrer qu'un *frater* comme lui ne devrait pas se marier, sinon l'amour infantile se vengerait sur sa femme future.

Mes plus affectueuses pensées à vous trois trois-quarts,

ton

Sigm.

93

Aussee, 20-8-98.

Très cher Wilhelm,

Tes quelques lignes m’ont fait revivre les plaisirs du voyage. J’ai trouvé magnifique l’Engadine composée de quelques montagnes aux lignes simples, une sorte de paysage post-Renaissance. Maloja, avec l’Italie à l’arrière-plan, simplement peut-être parce que nous nous y attendions, nous plaçait dans une ambiance italienne. Leprese aussi fut idyllique, tant par l’accueil que l’on nous y réserva que par contraste avec la route montante venant de Tirano. Cette route n’est rien moins que plate et nous avons été obligés de faire le chemin au travers d’une épouvantable tempête de poussière pour arriver à moitié morts au sommet. Grâce à l’air vif je me suis senti gai et combatif comme je l’ai rarement été. En dépit de l’altitude de 1 600 mètres, j’ai magnifiquement dormi.

Nous n’avons guère été gênés par le soleil pendant notre séjour à Maloja. Mais le dernier jour, la chaleur, même à cette altitude, a fait sa réapparition et le courage nous a manqué pour descendre vers Chiavenna, c’est-à-dire vers les lacs. Je crois que nous avons sagement agi, car à Innsbruck, quelques jours plus tard, nous avons tous deux été en proie à un état de paralysante faiblesse. Depuis, la chaleur n’a cessé d’augmenter et ici, dans notre bel Obertressen, nous restons allongés de 10 heures du matin à 6 heures du soir sans oser mettre le pied dehors, sans franchir les limites de notre petit domaine.

La jeune Anna a assez justement qualifié une petite statuette romaine que j’ai achetée à Innsbruck de « vieille enfant ».

Étranger à toute activité intellectuelle, à peine capable, par exemple, de comprendre les belles explications que tu donnes de la période de vie incluant la vieillesse, mon principal souci, en ce moment, est de constater qu’une grande partie des vacances est déjà passée. Le vif regret de vous voir tous deux retenus à la ville à cette époque se trouve atténué par le fait que ton voyage a déjà été effectué et qu’Ida allait bientôt recevoir une belle compensation.

Mais oui, j’ai aussi parcouru Nansen dont toute ma maisonnée est amoureuse. Martha à cause des Scandinaves (grand-mère qui séjourne actuellement chez nous parle encore le suédois). Ils représentent pour elle un idéal du temps de sa jeunesse qu’elle n’a pu atteindre réellement dans l’existence. Mathilde qui est en train de transférer son amour des héros grecs aux Vikings et Martin qui, comme d’habitude, a réagi par une poésie – pas trop mauvaise – aux trois volumes d’aventures.

J’utiliserai très bien les rêves de Nansen, ils sont tout à fait transparents (1). Mes propres expériences m’ont enseigné qu’il a passé par l’état psychique ordinaire de celui qui tente quelque chose de nouveau, qui doit faire appel à la confiance et qui, probablement va, par une voie fausse, découvrir des choses nouvelles, mais pas autant qu’il se l’était figuré. Je connais cet état pour l’avoir éprouvé. Toutefois, ton harmonieuse personnalité te met à l’abri de tout cela…

… Bien des choses affectueuses à ta femme et à toi. Je continue à mal supporter la distance qui nous sépare pendant les périodes de travail et qui est si rarement supprimée pendant les vacances,

ton

Sigm.

94

Aussee, 26-8-98.

Très cher Wilhelm,

… Tu me demandes ce que je fais ici ? Je m’ennuie un peu à Aussee où toutes les promenades me sont trop connues. Il m’est impossible de rester totalement désœuvré. Je me suis donné pour tâche d’édifier un pont qui devra relier ma métapsychologie en germe à celle que l’on trouve dans les bouquins. C’est pourquoi je me plonge dans l’étude de Lipps (2) qui, je le pressens, possède, parmi

(1) V. *L'Interprétation des rêves,* p. 170.

(2) Theodor Lipps (1851-1914), professeur de psychologie à Munich. Il admettait l'existence de phénomènes inconscients, ce qui ne manqua pas d'intéresser Freud. Au cours de l'été 1898, Freud (voir lettre 95) lut en partie *Les Faits fondamentaux de la vie psychique* de Lipps, ouvrage paru en 1883, et souligna, dans son les écrivains philosophes de notre temps, l'esprit le plus lucide. Jusqu'à présent, les vues de Lipps s'accordent avec les miennes et peuvent être transposées en mes propres hypothèses. Le moment n'est évidemment pas bien choisi pour pousser plus loin mes éclaircissements. Mon travail sur l'hystérie me semble encore plus douteux et sa valeur, moindre – comme si j'avais omis de tenir compte d'un certain nombre de facteurs importants – et l'idée de reprendre ce travail me répugne.

J'ai pu enfin saisir un petit fait que j'avais depuis longtemps soupçonné. Tu sais comme il est facile d'oublier un nom et de le remplacer par quelque élément d'un autre que l'on jurerait exact et qui, chaque fois, s'avère faux (i). C'est ce qui m'est récemment arrivé à propos du nom du poète qui a écrit *Andréas Hofer* (« Zu Mantua in Banden... »). Je pensais que ce nom devait se terminer en *au :* Lindau, Feldau ou quelque chose de ce genre. Naturellement, ce poète s'appelait Julius Mosen. Je me souvenais de « Julius » et réussis à prouver que : i° J'avais refoulé le nom de Mosen à cause de certaines associations ; 2° Certains matériaux infantiles avaient joué leur rôle dans ce refoulement ; 30 Les noms de remplacement qui m'étaient venus à l'esprit avaient surgi des deux groupes de matériaux tout à fait à la manière d'un symptôme. L'analyse a exemplaire, le passage suivant, p. 149 : (Nous croyons) « non seulement à l'existence de processus inconscients se produisant à côté des processus conscients, mais nous admettons aussi que des processus inconscients se trouvent à la base de tous les processus conscients et les accompagnent. Ainsi que nous l'avons déjà dit le

conscient surgit de l'inconscient quand la conjoncture s'y prête, pour y retomber ensuite ». Les mots « conscient » et « inconscient » n'ont certes pas pour Lipps la signification que leur donne Freud. Lipps en fait un usage purement descriptif sans les mettre en relation avec les représentations dynamiques. Il se conforme ainsi à la tradition du romantisme germanique qui a trouvé son expression dans l'œuvre bien connue d'Edouard von Hartmann, *La Philosophie de l'inconscient.*

Freud a lui-même établi, dans son *Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905 *c)* qu'il devait le courage et la possibilité de s'attaquer au problème du comique à l'ouvrage de Lipps sur *Le Comique et l'humour* (1898). Dans son propre livre, Freud souligne en détail les divergences existant entre ses vues et celles de Lipps. Freud reconnaît être d'accord avec Lipps lorsque celui-ci dit que ce ne sont pas les contenus du conscient mais les processus psychiques inconscients en soi qui ont une importance capitale (Le *Comique et l'humour,* p. 123). Freud pense ne s'écarter de Lipps que lorsqu'il parle de « l'investissement des voies psychiques ». Freud ajoute : « Ce furent les expériences relatives aux déplacements de l'énergie psychique le long de certaines voies associatives et la persistance de traces presque indélébiles des phénomènes psychiques qui m'ont, en fait, amené à faire un tableau semblable de ce qui est inconnu. » Seul un naturaliste connaissant la biologie pouvait faire les expériences dont Freud parle ici et elles n'étaient réalisables que dans le domaine de la psychopathologie.

(1) Première découverte de Freud dans le domaine de *La Psychopathologie de la vie quotidienne.* L'exemple cité n'a pas été utilisé dans les œuvres publiées.

résolu toute la question ; malheureusement, comme pour mon grand rêve, il m'est impossible d'en faire publiquement état…

Porte-toi bien. Dans combien de temps la petite Pauline doit-elle faire son apparition ?

ton

Sigm.

95

Aussee, 31-8-98.

Très cher Wilhelm,

Je pars aujourd’hui à midi, avec Martha, pour l’Adriatique ; nous choisirons en cours de route le but du voyage, Raguse, Grado, ou quelque autre lieu. « Je vendrais bien ma dernière chemise pour devenir riche », voilà une phrase d’apparence bizarre mais qui est pourtant fort sage. Ici, dans l’inaction, privé de nouvelles intéressantes, tout finit par peser lourdement sur mon esprit. Mon travail me semble maintenant avoir bien moins de valeur, ma désorientation est totale et le temps – une année entière vient de s’écouler sans apporter de progrès tangibles à mes théories – semble incommensurable avec ce qu’exigerait le problème. Et, par-dessus le marché, c’est sur le succès de ce travail que je comptais établir mon existence matérielle. Les résultats sont, il est vrai, satisfaisants, mais peut-être seulement de façon indirecte, comme si j’avais appliqué mon levier dans le sens du plan de clivage de l’objet, mais que ce plan me demeurât inconnu. C’est pourquoi je vais m’efforcer d’échapper à moi-même et faire provision de liberté d’esprit et d’objectivité, puisque renoncer à ce travail m’est impossible.

En ce qui concerne la psychologie, cela va mieux. J’ai retrouvé dans Lipps mes propres principes très nettement exposés, un peu mieux, peut-être que je ne l’aurais désiré. « Le chercheur trouve souvent plus qu’il n’eût espéré trouver ! » D’après Lipps, le conscient ne serait qu’un organe sensoriel, le contenu psychique, une simple idéation et les processus psychiques demeureraient tous inconscients. Il y a concordance jusque dans les détails ; peut-être la bifurcation d’où partiront mes idées nouvelles se révélera-t-elle plus tard. Je suis arrivé à peu près au tiers de ma lecture et me trouve

arrêté par la question des rapports entre les sons qui m'a toujours troublé, les notions les plus élémentaires me faisant défaut à cause de mon manque de sensibilité acoustique. La grande nouvelle du jour, le manifeste du tsar m'a personnellement touché. Il y a déjà plusieurs années, j'ai pu diagnostiquer que ce jeune homme – ce qui est fort heureux pour nous – souffrait d'idées obsédantes, était exagérément bon et « ne pouvait voir couler le sang » tout à fait comme Koko, l'exécuteur des Hautes Œuvres dans *Le Mikado* (i). Si quelqu'un pouvait me mettre en rapport avec lui, cela serait utile à deux personnes : je passerais une année en Russie et le débarrasserais de tout ce qui le fait souffrir, tout en lui en laissant suffisamment pour qu'il ne fasse pas la guerre. Après quoi nous tiendrions trois congrès annuels, exclusivement en territoire italien et tous mes traitements seraient gratuits. Par ailleurs, je crois que ce sont des raisons mixtes qui le font agir et que, dans le manifeste, se trouve un motif égoïste, celui de s'octroyer, à cette conférence, un partage pacifique de la Chine.

La partie extraordinaire du manifeste en est d'ailleurs le langage révolutionnaire. Après de pareilles considérations sur le militarisme, l'auteur d'un éditorial publié dans un journal démocrate verrait celui-ci confisqué en Autriche et, en Russie même, le journaliste serait expédié en Sibérie (2).

Affectueuses pensées à toi, Ida, Robert et la petite Pauline. Je te donnerai d'autres nouvelles de mon voyage,

ton

Sigm.

(1) Opérette de Gilbert et Sullivan.

(2) Le 28 août 1898, le comte Mouraviev, ministre russe des Affaires Étrangères, remit aux représentants diplomatiques accrédités à la Cour de Saint-Pétersbourg, une note dans laquelle le tsar invitait à une conférence de la paix toutes les nations vraiment soucieuses de promouvoir l'idée de paix universelle. C'était le

moyen, écrivait-il, d’assurer la victoire sur les éléments de discorde et de destruction : la solidarité internationale serait renforcée par la reconnaissance universelle des principes d’équité et de justice dont dépendaient la sécurité nationale et le bien-être des peuples.

Le « langage révolutionnaire • auquel Freud fait allusion est le suivant : « Le maintien de la paix générale et la diminution, dans toute la mesure possible, de ces armements exagérés qui pèsent sur toutes les nations, représentent, dans l’état actuel du monde, un idéal que tous les gouvernements doivent chercher à atteindre… Au cours de ces vingt dernières années, le désir d’une paix générale s’est grandement accru dans la conscience des peuples civilisés. Le maintien de la paix est considéré comme le but de la politique internationale ; c’est en son nom que les grandes nations ont conclu entre elles de puissantes alliances. Afin de consolider sûrement la paix, elles ont renforcé d’une façon sans précédent leur puissance militaire, et continuent toujours à le faire, sans reculer devant les sacrifices. Les charges financières croissantes attaquent à la racine à la fois le bien-être public et la puissance intellectuelle et physique des peuples. Travail et capital se trouvent, en majeure partie, détournés de leur but naturel, et sont gaspillés de façon improductive. Les crises économiques sont, pour la plus grande part, attribuables aux armements excessifs et au danger persistant que représente l’accumulation du matériel de guerre. La paix armée de notre époque est ainsi devenue une charge écrasante que les peuples supportent toujours plus malaisément. >

96

Vienne, 22-9-98.

Bien cher Wilhelm,

Il était évidemment grand temps pour moi de rentrer, mais depuis trois jours à peine que je suis revenu, je subis déjà l’influence

déprimante de l'atmosphère viennoise. Quelle misère de vivre ici où rien ne favorise l'espoir de mener à bien une tâche ardue.

Je voudrais bien te voir faire moins de cas de mes facultés et t'avoir plus près de moi pour entendre plus souvent tes critiques. Mes opinions, d'ailleurs, ne diffèrent nullement des tiennes et je suis loin de penser que le psychologique flotte dans les airs et n'a pas de fondements organiques. Néanmoins, tout en étant convaincu de l'existence de ces fondements, mais n'en sachant davantage ni en théorie, ni en thérapeutique, je me vois contraint de me comporter comme si je n'avais affaire qu'à des facteurs psychologiques (1). Pourquoi tout cela ne s'accorde-t-il pas pour moi ? Je l'ignore encore.

J'ai encore pu expliquer facilement un second exemple d'oubli de nom. Il m'était impossible de retrouver le nom du grand peintre à qui est dû le *Jugement dernier* d'Orvieto, le plus grandiose que j'aie jamais vu. À la place de ce nom me sont venus ceux de Botticelli, de Boltraffio, mais je me rendais compte que c'était inexact. Enfin le nom me revint à l'esprit : Signorelli et, tout de suite après, le prénom : Luca, preuve qu'il s'agissait non d'un oubli véritable mais d'un refoulement. Je vois clairement pourquoi le nom de Botticelli s'était imposé à moi ; c'était le mot « signor » qui se trouvait refoulé. Le Bo dans les deux noms substitués s'explique par le souvenir responsable du refoulement. Ce dernier affectait un certain incident survenu en *Bosnie* et au début duquel se trouve la phrase suivante : « Herr (Monsieur, Signor) qu'y faire ? » J'oubliais le nom de Signorelli au cours d'une petite excursion que je fis en *Herzégovine,* à partir de Raguse, en compagnie d'un avocat berlinois (Freyhau). Notre entretien, en cours de route, porta sur la peinture et la question de la mort et de la sexualité fut abordée dans la conversation qui a fourni le souvenir sous-jacent et refoulant. Les syllabes Trafio constituent probablement une réminiscence de Trafoï, visité lors du premier voyage ! Mais comment et à qui rendre tout cela plausible (2) ?

(1) Voir Introduction, pp. 39 et suiv.

(2) Utilisé dans le travail intitulé Du mécanisme psychique de l'oubli, in *Monat-schrift f. Psychiatrie und Neurologie* (1898 *b),* et dans le premier chapitre de *La Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901 *b).*

Je suis toujours seul. La famille, qui me manque déjà beaucoup, va rentrer à la fin du mois. Gattl, qui désire rester en contact avec moi, m'invite à me rendre à Berlin pour y voir un malade qu'il doit traiter. C'est, comme tu vois, le genre d'affaire mi-figue mi-raisin qui pourrait me servir de prétexte pour te revoir (et faire la connaissance de la nouvelle fille). Mais ma conscience médicale s'y oppose et il faut que j'évite d'attirer sur moi, par d'autres voyages, le courroux des dieux et des hommes. Je dois attendre ici, patiemment, que se rassemblent mes troupeaux.

J'espère recevoir bientôt des nouvelles de ta fille (i) et, ce qui m'intéresse tout particulièrement, connaître le comportement de Robert à l'égard de sa sœur. Je sais déjà que la maman va très bien.

Mille choses affectueuses,

ton

Sigm.

97

Vienne, 27-9-98.

Très cher Wilhelm,

… J'ai écrit un petit article sur Signorelli et l'ai envoyé à Ziehen (Wernicke) (2). S'ils le refusent, j'aurai recours à ton ancienne idée et l'adresserai à la *Deutsche Rundschau.*

… Je n'ai rien à faire encore, c'est-à-dire que je travaille deux heures par jour au lieu de dix. J'ai un nouveau cas dont je commence le traitement sans idée préconçue. Comme toujours, tout concorde merveilleusement au début. Il s'agit d'un garçon de 25 ans, souffrant

de raideur dans les jambes, de crampes, de tremblements, etc., et qui peut à peine marcher. L'angoisse qui le fait se cramponner aux jupons de sa mère, comme le bébé qui se dissimule en lui, nous prémunit contre toute erreur diagnostique. La mort d'un frère, celle d'un père psychosé, fournissent le motif de son état survenu vers sa 14e année. Devant les gens qui le regardent marcher, il se sent tout honteux et trouve cela naturel. Comme modèle : un oncle tabétique. L'étiologie courante du tabès (excès sexuels) l'a amené, dès sa 14e année, à s'identifier à cet oncle. Au point de vue physique, ce garçon est un colosse !

Remarque, je te prie, que le sentiment de honte ne s'attache qu'aux symptômes et doit correspondre à d'autres facteurs moti-

(1) Pauline, second enfant de Fliess.

(2) Ziehen et Wernicke étaient les éditeurs du *Monatschrift f. Psychiatrie und Neurologie* où furent publiés quelques-uns des premiers travaux de Freud.

vants. Il déclare lui-même que son oncle ne rougit pas du tout, lui, de sa démarche. L'association entre la honte et la démarche se justifia, il y a quelques années de cela, au moment où, ayant une gonorrhée, sa façon de marcher trahit son état et, plus tôt encore, quand des érections continuelles (et sans but) vinrent gêner sa locomotilité. Cette honte a en outre une cause plus profonde encore. Il m'a raconté que l'année dernière, alors qu'avec sa famille ils habitaient à la campagne, au bord de la Wien, une crue subite du Danube provoqua chez lui une peur affreuse. Il craignit que, pendant la nuit, l'eau n'envahît sa chambre, n'inondât son lit. Je te prie de noter le double sens ; je savais que ce jeune homme avait été énurésique dans son enfance. Cinq minutes plus tard, il me raconta spontanément que, fréquentant déjà l'école, il continuait à mouiller régulièrement son lit et que sa mère l'avait menacé d'aller le dire à son maître et à tous ses camarades, ce qui l'avait terriblement effrayé. C'est donc de là que provient son sentiment de honte. Toute

l'histoire de sa jeunesse trouve son point culminant dans les symptômes de la jambe, d'une part, et dans le déclenchement de l'affect associé, d'autre part, les deux se trouvent liés uniquement dans sa perception interne. Toute cette histoire infantile oubliée doit y être intercalée.

Un enfant qui, jusqu'à sa 7e année, mouille son lit (s'il n'est épileptique ou quelque chose de ce genre) doit avoir éprouvé dans sa prime enfance certaines excitations sexuelles. Furent-elles spontanées ou provoquées par séduction ? C'est là que nous en sommes, et c'est là aussi que doit se trouver l'explication de la détermination locale dans les jambes.

Tu le vois, je pourrais, à la rigueur, dire de moi-même : « Il est bien vrai que je suis plus intelligent que tous ces niais », etc., malheureusement le reste de la phrase s'applique aussi à moi : « Je mène mes gens par le bout du nez et je constate que nous ne pouvons rien savoir (1). »

Tu me demandes qui est Lipps. C'est un professeur munichois qui dit dans son jargon, justement ce que j'ai moi-même découvert relativement au conscient, à la qualité, etc. Jusqu'au moment de mon voyage, j'ai étudié « Les faits fondamentaux du psychisme », il faut maintenant en reprendre le fil.

… Les enfants vont revenir d'Aussee ces jours-ci.

Bien affectueusement à toi, à Ida, Robert et la petite Pauline,

ton

Sigm.

(1) [Citations du *Faust* de Gœthe. La seconde est légèrement déformée.]

98

Vienne, 9-10-98.

Très cher Wilhelm,

… Mon état d'âme, mon esprit critique, mes réflexions, en un mot toute mon activité mentale secondaire ont été perturbés par une avalanche de clients qui s'est abattue sur moi, il y a huit jours. Peu préparé à cela, gâté par les vacances, je me suis d'abord senti assommé, mais j'ai bientôt recouvré ma vigueur, sans pouvoir néanmoins rien faire d'autre et toute mon énergie se concentre sur le travail clinique. Je commence mes traitements à 9 heures, après deux courtes visites, et les poursuis jusqu'à 1 heure 1/2. Puis, une pause de 3 à 5, pour la consultation qui est extrêmement variable, mon salon de réception étant alternativement plein ou vide. Enfin, de 5 à 9, à nouveau les traitements. Je compte avec certitude sur un nouveau cas. Dix à douze séances de psychothérapie par jour, et le soir, je ne puis naturellement plus parler, étant à demi mort. Mais je garde mon dimanche presque entièrement libre, je rumine sur toutes choses, j'essaye, je modifie par-ci par-là, et les nouveaux indices ne me manquent pas totalement. Si je découvre quelque chose, je t'en ferai part. La moitié de mes malades sont des hommes, de tous âges, de 14 à 43 ans…

Leonardo, à propos de qui aucune histoire d'amour n'est connue, a peut-être été le plus célèbre des gauchers. Peux-tu te servir [de ce renseignement] ?

Mes souvenirs affectueux,

ton

Sigm.

99

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 23-10-98.

à V Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

Cette lettre doit t'arriver au jour qui est pour toi le plus important de tous, et t'apporter, à travers l'espace qui nous sépare, mes vœux de bonheur et ceux des miens. Ces vœux, comme l'exige leur nature même et non suivant le mésusage qu'en ont fait les humains, se rapportent à l'avenir et peuvent se traduire ainsi : Puisses-tu conserver

et augmenter tes biens présents et en acquérir de nouveaux en enfants et en connaissances, puisses-tu n'avoir jamais, en fait, de souffrance ou de maladie que la dose indispensable à l'homme pour stimuler ses capacités et jouir mieux des bonnes heures en les comparant aux mauvaises.

Sans doute traverses-tu une bonne période puisque tu trouves si peu de chose à en dire. Il en serait de même pour moi si, pendant la dernière épidémie d'influenza, je n'avais été atteint d'une infection qui m'a privé de ma bonne humeur, qui gêne ma respiration et dont je redoute les probables suites.

Martha se porte à merveille. Mathilde tolère bien l'école et s'en accommode mieux que nous ne l'espérions. Je ne considère plus comme une corvée de travailler de 9 heures du matin à 9 heures du soir et même, lorsqu'une séance se trouve remise, je me sens désœuvré. Une faible lueur d'espoir m'amène à penser que je pourrais bien, cette année, être en état de découvrir la voie qui, hors des graves erreurs, aboutit à la vérité. Mais je ne vois pas encore la lumière et ne voudrais rien dire maintenant. Je me réserve pour notre entrevue que j'attends depuis si longtemps.

Je ne suis d'ailleurs pas en état de faire autre chose qu'étudier la topographie de Rome dont la nostalgie devient de plus en plus aiguë. Le livre sur les rêves est irrémédiablement laissé de côté. Je manque de stimulant pour en préparer la publication, mais ses lacunes en psychologie et celles aussi qui subsistent dans l'exemple analysé à fond, gênent ma conclusion. Ces obstacles, je ne puis encore les surmonter. En dehors de cela je suis complètement isolé,

j'ai même renoncé, cette aimée, à mes conférences, pour ne pas me voir obligé de parler de choses que je ne comprends pas encore très bien.

… J'ai cependant appris quelque chose qui fait de moi un vieil homme. Si l'établissement de certains points indispensables à l'explication des névroses exige tant de travail, de temps et d'erreurs, comment m'attendre à obtenir une vue d'ensemble de tous les faits psychiques, comme je l'avais jadis orgueilleusement espéré ?

C'est dans cet état d'esprit que j'ai reçu avec un sourire jaune le premier volume de la *Biologie générale* de Kassowitz. N'achète pas ce livre, je t'enverrai mon exemplaire.

Avec mes affectueuses pensées,

Sigm.

100

5-12-98.

Très cher Wilhelm,

Tout ce que je lis en ce moment (sur les rêves) m'abrutit. Lire est un épouvantable châtiment infligé à tous ceux qui écrivent. En le subissant, on voit se dissiper tout ce qui vous appartenait en propre. Il m'arrive souvent de ne plus pouvoir me rappeler ce que j'ai apporté de nouveau, et cependant, tout est neuf. Les perspectives de lecture s'étendent maintenant à perte de vue. Mais assez parlé de cela. J'ai célébré la délivrance de notre cher C. F. Meyer (1), en me procurant ceux de ses livres qui me manquaient encore : *Hutten, Pescara*, *Le Saint.* Je me crois maintenant aussi enthousiaste de son œuvre que toi-même. C'est à grand-peine que j'ai pu m'arracher à la lecture de *Pescara.* J'aimerais avoir quelques renseignements sur l'existence de cet évrivain et sur l'ordre de publication de ses œuvres, ce qui est indispensable pour l'interpréter.

Je suis heureux de te savoir rétabli et d'apprendre que tu fais des projets, comme moi des « programmes ». Les souffrances s'oublieront vite.

Donc, au revoir ! D'ici là, nous échangerons encore quelques lettres et tu recevras de moi, sans doute avant ton départ de Berlin, un très court tiré à part,

ton

Sigm.

101

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 3-1-99.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… (2).

Tout d'abord, le petit bout d'auto-analyse que j'ai dû faire m'a confirmé que les fantasmes étaient les produits d'époques plus tardives qui, en partant du présent, se trouvent rejetes en arrière, vers la

(1) Cet auteur était mort le 28 novembre après une maladie ayant duré cinq ans environ.

(2) Lettre écrite après leur rencontre.

première enfance. Et j'ai trouvé la voie par laquelle cela se réalise : c'est à nouveau, par association verbale (1).

À la question : « Qu'est-il arrivé dans la première enfance ? » on répond : « Rien », mais il y existait un germe d'excitation sexuelle. La chose serait facile et intéressante à exposer, mais elle remplirait trop de pages, je la garde donc pour le congrès de Pâques, avec d'autres renseignements sur mon histoire de jeunesse.

De plus, j’ai découvert un autre facteur psychique auquel j’attribue une importance générale et que je tiens pour un stade antérieur au symptôme (antérieur même au fantasme).

4-1. J’étais fatigué hier – et aujourd’hui je me trouve incapable d’écrire dans le sens que je voulais parce que les choses se développent. Il y a du vrai dans tout cela, une lueur apparaît, quelque chose d’autre va sûrement surgir dans les jours à venir. Je t’écrirai lorsque tout se sera éclairci. Je ne te révélerai qu’une chose, c’est que le schéma du rêve peut avoir une utilisation très générale et que la clé de l’hystérie se trouve vraiment incluse dans le rêve (2). Je comprends aussi maintenant pourquoi, malgré tous mes efforts, je n’ai pu donner de solution à la question du rêve. Si j’attends encore un peu, j’arriverai à décrire le processus psychique des rêves, de façon qu’y soit inclus le processus de la formation du symptôme hystérique. Donc, attendons.

Quelque chose de réjouissant m’est arrivé, dont je voulais déjà t’informer hier, l’envoi de Gibraltar que m’a fait M. Havelock Ellis. C’est un auteur qui s’occupe de la question sexuelle et qui est évidemment quelqu’un de très intelligent. En effet, dans son travail qui vient de paraître (oct. 98), dans *L’Aliéniste et le Neurologue,* et où il étudie les rapports de l’hystérie avec la sexualité, il débute par Platon et finit par Freud, en approuvant hautement ce dernier, en appréciant avec beaucoup de compréhension les *Études sur l’hystérie* et les écrits ultérieurs (3)… Vers la fin, il rétracte une partie de ses éloges, mais quelque chose en demeure, et la bonne impression ne peut plus être effacée…

Maintenant, considère un peu les choses. Je vis, maussade et

(1) Par ce nouvel exemple d’auto-analyse, le thème du fantasme et du souvenir, qui a préoccupé Freud pendant bien des années, a trouvé sa solution dans le sens même que lui a conservé l’auteur dans ses écrits ultérieurs, sans doute se rapporte-t-il au souvenir-écran décrit par Freud à la même époque (1899 *à).*

(2) V. p. 184.

(3) L'Hystérie en relation avec les émotions sexuelles in *The Alienist and Neurologie,* XIX, Saint-Louis, 1891, p. 599-615. Cet article fait suite à un autre sur « l'auto-érotisme » et était destiné, comme ce dernier, à figurer dans le second volume d'H. Ellis, *Studies in the psychology of Sex.*

dans l'obscurité, jusqu'au moment de ton arrivée et alors je m'injurie moi-même et je rallume à ta calme flamme ma lumière vacillante. Je me sens de nouveau bien et, après ton départ, ayant retrouvé des yejx pour voir, ce que je vois me semble beau et bien. Est-ce parce que la période n'était pas encore terminée ? Ou serait-il possible que parmi les jours utilisables, bons à tout, soit créée une nouvelle période, grâce aux influences psychiques auxquelles se trouve soumis celui qui est dans l'attente. Ne faut-il pas réserver une place à cette éventualité, de telle façon que l'aspect dynamique ne soit pas déterminé par le facteur temps (i) ?

Souvenirs affectueux aux tiens et à toi-même,

ton

Sigm.

102

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 16-1-99.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… Si seulement je pouvais ne pas me sentir aussi incapable d'écrire, après avoir parlé dix heures durant – remarque l'irrégularité de mon écriture – je pourrais vraiment t'envoyer une petite dissertation sur les quelques progrès de la théorie du désir. Depuis le 3 (2), en effet, la lumière ne s'est jamais tout à fait éteinte, pas plus que la certitude d'avoir mis le doigt sur un point clé. Mais

peut-être vaudrait-il mieux que je conserve et rassemble ce que j'ai trouvé afin de ne pas paraître, une fois de plus en mendigot, à notre congrès de Pâques et de n'avoir à t'offrir que des promesses.

J'ai également découvert quelques autres faits de moindre importance j par exemple que les maux de tête hystériques étaient dus à un parallèle fantasmatique tendant à rendre équivalentes les deux extrémités du corps (tête et partie inférieure, poils aux deux endroits, joues et fesses, lèvres et grandes lèvres, bouche et vagin), les migraines pouvant ainsi être utilisées pour représenter une défloration imposée et la maladie tenant lieu, là encore, d'une réalisation de désir. L'origine sexuelle semble de plus en plus nette. Une patiente (que j'ai tirée

(1) Freud semble, pour la première fois, douter de la théorie des périodes de Fliess. Il craignait qu'elle ne néglige les facteurs dynamiques du psychisme. Voir Introduction, pp. 33 et suiv.

(2) Date de la lettre précédente.

d'affaire grâce à la clé du fantasme) était sans cesse plongée dans le désespoir par la triste conviction de n'être bonne à rien, incapable de faire quoi que ce soit, etc. J'imaginais toujours qu'étant enfant elle avait vu s'établir chez sa mère un état semblable, une crise de mélancolie vraie. C'était conforme à la théorie ancienne mais rien, au cours de deux années, ne vint le confirmer. Il apparaît maintenant qu'elle s'était découvert, vers l'âge de 14 ans, une *atresia hymenalis.* Elle se dit alors avec désespoir qu'elle ne pourrait jamais bien jouer son rôle de femme, etc. Mélancolie donc crainte de l'impuissance. Certains états analogues, où il lui est impossible de choisir un chapeau, une robe, découlent de l'époque où elle dut choisir un époux.

Chez une autre malade j'ai pu me convaincre de l'existence d'une mélancolie hystérique et établir ce qui la caractérisait. J'ai aussi réussi à noter la grande variété des traductions d'un même souvenir et obtenir une première indication de la formation de la

mélancolie par sommation. Cette malade est d'ailleurs totalement frigide, ce qui s'accorde tout à fait avec les idées que j'ai soutenues dès l'époque de mes premiers travaux sur les névroses (1).

Dans un troisième cas, les intéressants renseignements suivants m'ont été donnés. Il s'agit d'un monsieur riche et important (directeur de banque) qui est venu me voir pour me parler des particularités d'une jeune personne avec laquelle il a une liaison. J'émets l'hypothèse de sa totale frigidité. Au contraire, elle a de quatre à six orgasmes pendant un seul coït. Mais, dès qu'il s'approche d'elle, elle est saisie de tremblements et tombe immédiatement après dans un sommeil pathologique, pendant lequel elle parle comme si elle était en état d'hypnose ; elle met à exécution des suggestions posthypnotiques. Ensuite, amnésie totale pour tout ce qui s'est passé. Il veut la marier, et elle sera sûrement frigide à l'égard de son mari. Notre vieil homme agit manifestement sur l'esprit de la jeune fille par identification avec le père puissant de ses années d'enfance, de telle sorte qu'il a libéré la libido restée attachée aux fantasmes. C'est très instructif !...

Enfants et femme sont enfin rétablis. La petite Anna s'est réveillée guérie un beau matin et se montre, depuis, délicieusement effrontée.

Porte-toi bien, salutations affectueuses à ta femme et à tes enfants. Donne-moi bientôt de tes nouvelles,

Sigm.

(1) Voir pp. 91 et suiv.

103

Vienne, 30-1-99.

Très cher Wilhelm,

... Voici l'explication de mon retard : il y a huit jours déjà, j'avais ruminé une lettre à ton intention, parce que je croyais avoir

fait une belle découverte. En t'écrivant, des doutes me sont venus, j'ai décidé d'attendre, et j'ai eu raison car la chose était inexacte, c'est-à-dire qu'il s'y trouvait des vérités, mais qu'il fallait les porter sur un tout autre terrain.

Tu ne peux savoir combien ta dernière visite a relevé mon moral. Je continue à en tirer profit. La lumière ne s'est plus éteinte depuis et tantôt ici, tantôt là, je vois luire une parcelle de découverte. C'est un vrai soulagement après la détresse de l'année dernière. Maintenant, la connexion avec la psychologie telle qu'elle se présente dans les *Études* sort du chaos ; j'aperçois les relations avec le conflit, avec la vie, tout ce que j'aimerais appeler psychologie clinique. La puberté tend, de plus en plus, à devenir le point central du tableau et la clé du fantasme a fait ses preuves. Mais je n'ai encore rien d'important ou d'achevé. Je note soigneusement tout ce qui paraît digne d'attention afin de te le soumettre au Congrès. J'ai besoin que tu me serves de public.

Pour me distraire, je lis l'*Histoire de la civilisation grecque* de Burckhardt qui me fournit certains parallèles imprévus. Ma prédilection pour le préhistorique sous toutes ses formes humaines demeure égale à elle-même…

3-2. Je n'ai pu me décider à t'expédier cette courte lettre comme si elle était achevée et j'ai attendu d'avoir de nouveaux matériaux. Mais, rien n'est venu, et tout va se trouver maintenant consigné sur les pages où je prends des notes en vue du Congrès ; mon intérêt et mes forces ne peuvent, du reste, plus s'étendre à autre chose. Aujourd'hui, après douze heures de travail et 100 florins de gain, je suis à bout de forces. Toutes les aspirations de mon esprit sommeillent et, de même que l'art ne prospère que dans l'opulence, l'aspiration, elle, ne se développe que pendant les loisirs. Je suis dans l'attente de ce que tu penseras de mes notes. Elles te donneront un meilleur aperçu que ce que tu as déjà lu auparavant. Toutefois, il n'y a là rien de transcendant.

D’ailleurs, je sais que tu n’aimes pas faire de plans longtemps à l’avance.

À part cela, rien de nouveau ici. J’attends de bonnes nouvelles de vous tous, de toi, de ta femme et de tes enfants,

Sigm.

104

Vienne, 6-2-99. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l’Université.*

Bien cher Wilhelm,

… Je ne vois pas de cas semblables à ceux dont tu me parles, simplement parce que je ne vois que mes patients de chaque jour qui vont m’occuper pendant une longue période à venir. Ils me livrent tout ce qui est typique, espérons que je ne serai plus obligé de rechercher moi-même les corollaires. Je me souviens avec anxiété, de cas de TB déjà anciens, mais ils ne m’ont laissé aucune impression particulière…

… L’art de tromper un malade n’est certainement pas souhaitable. Où donc en est arrivé l’individu, et combien faible doit être l’influence de la religion de la science – celle qu’on suppose avoir remplacé la vieille religion – pour que nous n’osions faire savoir à celui-ci ou à celui-là qu’il lui faudra mourir… Le chrétien, du moins, se fait administrer, quelques heures auparavant, les derniers sacrements. Et pourtant, Shakespeare a dit : « Tu es débiteur d’une mort à la Nature. » J’espère que l’instant venu, il se trouvera quelqu’un pour me traiter avec plus d’égards et pour me dire à quel moment je devrai me tenir prêt. Mon père le savait clairement et, sans en parler, a conservé jusqu’à la fin sa belle sérénité.

Il y a longtemps que je n’ai vécu une période aussi pauvre en événements extérieurs. C’est heureux pour ce qui est des affaires

familiales car les faits nouveaux sont rarement souhaitables. Le travail se poursuit lentement, non sans profit mais, depuis un certain temps, sans tournant surprenant. Le dossier secret devient de plus en plus épais, comme s'il aspirait réellement à se voir ouvrir à Pâques. Quand sera-t-il possible d'aller à Rome, pour Pâques ? Je suis moi-même déjà curieux de le savoir.

Malgré l'amélioration de mes conditions de travail et de gain, j'envisage encore tout à fait sérieusement de changer de profession et de résidence (1). Dans l'ensemble, tout est trop dur. Dommage

(1) Les lettres ne nous révèlent pas les plans de Freud relatifs à son changement de profession et de résidence. Dans des lettres ultérieures, il va parler de ses tentatives pour se mettre en rapport avec une maison de santé et fera de nouveau plusieurs fois allusion aux avantages de Berlin par rapport à Vienne.

que ces plans soient aussi fantaisistes que ceux de « Pâques à Rome ». Le destin, ordinairement si varié, dispensateur de nouveautés et de surprises, a complètement oublié ton ami dans son coin solitaire-

ton

Sigm.

Je suis plongé dans la lecture de la *Civilisation grecque* de Burckhardt.

105

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 19-2-99.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… Ma dernière généralisation tient bon et semble vouloir progresser à l'infini. Ce n'est pas seulement le rêve qui est une réalisation de désir, mais aussi l'accès hystérique. C'est exact pour le

symptôme hystérique et sans doute aussi pour tous les faits névrotiques, ce que j'avais déjà reconnu dans la folie aiguë. Réalité-réalisation d'un désir, telle est la paire contrastée d'où émane notre psychisme. Je crois savoir maintenant par quoi se distingue le rêve du symptôme qui s'insinue à l'état de veille. Puisque le rêve est maintenu loin de la réalité, il lui suffit d'être la réalisation de désir d'une pensée refoulée. Mais le symptôme, lui, mêlé à la vie, doit être autre chose : la réalisation de désir de la pensée *refoulante*. Un symptôme apparaît là où la pensée refoulée et la pensée refoulante peuvent coïncider dans une réalisation de désir. En tant que châtiment, un symptôme, par exemple, est la réalisation de désir de l'idée refoulante alors que l'auto-punition constitue le substitut final de l'auto-satisfaction, c'est-à-dire de la masturbation (1).

Nous tenons ici la clé de bien des énigmes. Sais-tu, par exemple,

(1) L'idée progresse : une fois qu'est édifié le pont entre les névroses et la théorie des rêves, la signification apparaît. Auparavant déjà (lettre 101), Freud avait perçu le caractère de compromis de la formation du symptôme. Maintenant, il tient compte, dans sa formule, des énergies entre lesquelles se forme ce compromis. Le fait de considérer le symptôme comme l'expression de pensées refoulées et refoulantes (en tant que compromis entre le ça et le surmoi) a, par ailleurs, rendu fécond le concept de l'élaboration des rêves et a ainsi complété l'hypothèse de l'interprétation de ces derniers.

pourquoi une certaine X. Y... souffre de vomissements hystériques ? C'est parce qu'en imagination elle est enceinte. Insatiable, elle ne peut, en effet, se passer de porter en elle l'enfant d'un dernier amant imaginaire. Mais elle vomit aussi parce que, de cette façon, elle s'affame, maigrit, perd sa beauté et ne pourra plus plaire. C'est ainsi que le symptôme représente la réalisation de deux désirs contradictoires.

Sais-tu pourquoi notre ami E… rougit et transpire dès qu'il aperçoit une certaine catégorie de personnes qu'il connaît, surtout quand il les rencontre au théâtre ? Il a honte, c'est vrai. Mais honte de quoi ? D'un fantasme, dans lequel il se figure être le « déflorateur » de toutes les personnes qu'il voit. Il transpire pendant cette défloration et fait de gros efforts. Un écho de la signification de ce symptôme résonne en lui, comme la rancœur de quelque échec, chaque fois qu'il éprouve en présence de quelqu'un ce sentiment de confusion. Il pense alors : « Dire que cette oie stupide s'imagine que j'ai honte devant elle ! Si seulement je l'avais dans mon lit, elle verrait si je la crains ! » Et le moment de sa vie où ses désirs ont été reportés sur de pareils fantasmes a laissé une trace dans le complexe psychique qui déclencha le symptôme. C'était à l'époque où il apprenait le latin ; la salle de théâtre lui rappelle la salle de classe où il s'efforçait d'avoir toujours la même bonne place, au premier rang. L'entracte représente la récréation et la « transpiration » s'appelait alors *opérant dare.* Une controverse relative à cette phrase s'était élevée entre lui et son professeur. D'ailleurs, il supporte mal le fait de n'avoir pu terminer ses études de botanique à l'Université, et les a reprises actuellement en tant que « déflorateur ». Sa capacité de transpirer remonte certainement à son enfance, à l'époque où son frère lui avait lancé, pendant leur bain, de la mousse de savon à la figure (il avait alors trois ans) ; un traumatisme, mais non un traumatisme sexuel. Et pourquoi jadis, à Interlaken, à l'âge de 14 ans, s'est-il masturbé dans les w.-c. en adoptant une aussi bizarre attitude ? C'est parce que, ce faisant, il avait une plus belle vue sur la « Jungfrau » (la Vierge). Il n'a d'ailleurs jamais eu l'occasion d'en voir d'autres, tout au moins *ad genitalis,* et les a du reste volontairement évitées. Pourquoi d'ailleurs ne cherche-t-il à avoir de liaison qu'avec des actrices ? Quels raffinements ! Et pourtant, c'est là « l'homme tout entier avec ses contradictions » (1).

Très affectueusement,

ton

Sigm.

(1) C. F. Meyer, « Les derniers jours de Hutten », cité par Freud dans *Analyse d’une phobie chez un garçon de cinq ans* (1909 *b).*

106

Vienne, 2-3-99. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à T Université*

Très cher Wilhelm,

« Le voilà qui a tout à fait oublié d’écrire. » Pourquoi ? Et cela, avec toute fraîche dans la mémoire, comme une sorte de mise en garde, la théorie de l’oubli !

Peut-être nos lettres se croiseront-elles à nouveau. Eh bien, la mienne attendra un jour de plus.

Tout va à peu près régulièrement bien pour moi. Je ne puis attendre Pâques pour t’exposer en détail l’un des points principaux du travail, celui de la réalisation du désir et du couplage des contraires. Mes vieux cas me procurent quelque satisfaction et j’en ai deux nouveaux dont le pronostic n’est, à dire vrai, pas des plus favorables. Le domaine de l’incertitude reste encore extrêmement vaste, les problèmes abondent et je n’ai encore compris qu’une bien faible partie de ceux que j’aborde. Néanmoins, chaque jour m’apporte quelque lumière nouvelle, tantôt ici, tantôt là, mais je suis devenu bien moins exigeant et m’attends à de longues années de travail, à de patientes compilations et au renfort de quelques idées qui deviendront utilisables après les vacances et notre rencontre.

Rome est loin encore. Tu connais bien mes rêves romains.

5-3. En dehors de cela la vie paraît incroyablement vide. La nursery, les consultations, rien d’autre en ce moment. Mais si tout va

bien de ces deux côtés, le sacrifice consenti aux dieux jaloux sera, par ailleurs, suffisant… Le temps varie toutes les vingt-quatre heures entre des tourmentes de neige et un soupçon de printemps. L'institution des dimanches continue à être une belle chose, bien que Martin prétende avoir l'impression que les dimanches deviennent de plus en plus rares. Pâques se rapproche vraiment. Tes plans sont-ils déjà faits ? Quant à moi, le désir de voyager m'agite déjà.

Pour revenir à nos moutons (1), je distingue très nettement en moi-même deux états intellectuels différents. Dans l'un, j'arrive très bien à noter tout ce que les gens me racontent pendant le travail et même à trouver du nouveau, mais sans parvenir ensuite à réfléchir en dehors de ces moments-là ou à m'occuper d'autre chose. Dans

(1) En français dans le texte.

un second état, je tire des conclusions, je fais des observations, tout en réservant, en même temps, une partie d'intérêt libre ; mais alors, je reste plus éloigné des choses et ne me concentre pas suffisamment en travaillant avec mes malades. Parfois, j'envisage une deuxième partie du traitement où je provoquerais les sentiments des malades aussi bien que leurs idées, comme si cela devait être tout à fait indispensable. L'élucidation des fantasmes me semble être le résultat principal du travail de l'année ; ils m'ont pourtant entraîné loin de la réalité. Tout ce travail a fait grand bien à mon propre psychisme, je suis manifestement beaucoup plus normal qu'il y a quatre ou cinq ans.

J'ai interrompu, cette année, mes conférences malgré de très nombreuses inscriptions et n'ai pas l'intention de les reprendre bientôt. Je redoute l'adulation de partisans très jeunes et dépourvus de sens critique autant que j'ai redouté autrefois l'opposition des gens plus âgés. Et puis, tout n'est pas au point – *nonum prematur in annum !* On pourrait avoir à foison des élèves *à la* Gattl mais, en règle générale, ils demandent finalement eux-mêmes à être soignés. J'ai aussi un motif secondaire, celui de réaliser un désir secret qui

pourrait bien arriver à maturité en même temps que Rome. Si donc Rome devient possible, j'abandonne le professorat. Mais, comme je te l'ai dit, nous ne sommes pas encore à Rome.

Tes lettres me manquent énomément. Faut-il donc qu'il en soit ainsi ?

Affectueusement à toi et bien des choses à ta chère femme,

ton

Sigm.

107

Dr Sigm. FREUD, Vienne, 28-5-99

Chargé de Cours de Neurologie à V Université.

Très cher Wilhelm,

… Les souvenirs-écrans ont été expédiés à Iéna, chez Ziehen (r)… Le rêve a tout à coup, et sans raison spéciale, pris corps pour tout de bon. J'y ai bien réfléchi, tous ces travestissements ne me conviennent pas, pas plus que le renoncement, car je ne suis pas assez riche

(1) « Des souvenirs-écrans » (1899 *a),* Bernfeld (1946). *L'American Imago,* IV, 1946, n° I, montre qu'il s'agit d'un souvenir écran de Freud lui-même.

pour conserver par devers moi la plus belle découverte que j'aie faite, la seule, probablement qui me survivra. Dans ce dilemme, je me suis comporté comme le Rabbin dans l'histoire du coq et de la poule. La connais-tu ? Un couple qui possédait un coq et une poule décide de s'offrir, à l'occasion des fêtes, un repas de volaille et consulte à ce propos le Rabbin. « Rabbin, que faut-il faire ? Nous n'avons qu'un seul coq et qu'une seule poule. Si nous tuons le coq, la poule s'en affligera, si nous tuons la poule, c'est le coq qui sera malheureux, mais nous désirons manger de la volaille en ce jour de fête. Que faire ? » – Le Rabbin : « Tuez le coq ! » – « Mais alors la

poule aura du chagrin. » – « Oui, c’est vrai, alors, tuez la poule. » – « Mais, Rabbin, le coq souffrira. » – Le Rabbin : « Tant pis, qu’il souffre ! »

Que le rêve soit donc...... Malheureusement, les dieux ont fait

précéder l’ouvrage d’une littérature bien faite pour servir de repoussoir. La première fois, je m’y suis embourbé. Cette fois-ci, je m’en tirerai ; d’ailleurs, il ne s’y trouve rien d’important. Aucun de mes travaux n’aura été aussi complètement mien : c’est mon propre fumier, mon plant et, en outre, une *nova species mihi.* Après la bibliographie, il y aura les suppressions, les interpolations, etc., et tout cela devra être prêt à imprimer fin juillet, au moment où j’irai à la campagne. J’essaierai peut-être de changer d’éditeur si je vois que Deuticke ne veut pas payer grand-chose pour ce travail ou s’il n’est pas très chaud pour le publier.

Je suis loin encore d’avoir mes dix analyses, j’en ai actuellement deux et demie ! Quatre en vue et, en dehors de cela, silence de mort. Chose étonnante, cela me laisse froid. Ma technique, en somme, s’est récemment avérée tout à fait au point.

Les gosses, après deux jours de fièvre ont fait une légère angine. Ernst continue à souffrir beaucoup de sa prétendue dilatation d’estomac. Kassowitz va l’examiner. Tous (Minna avec les enfants sauf Mathilde), partent pour Berchtesgaden vendredi.

Je me suis offert *l’Ilios* de Schliemann et ai été très intéressé par l’histoire de son enfance. Cet homme a trouvé le bonheur en découvrant le trésor de Priam, tant il est vrai que la réalisation d’un désir infantile est seule capable d’engendrer le bonheur. Là-dessus, il me vient à l’idée que je ne pourrai encore cette année aller en Italie. Ce sera pour une autre fois !

Avec mes salutations les plus cordiales pour toi, ta femme, ton fils et ta fille,

ton

108

Dr Sigm. FREUD, IX. Berggasse 19.

9-6-99.

Consultations de 3 à 5 heures.

Très cher Wilhelm,

Signe des temps ! Le « silence des forêts » est vacarme de grande ville à côté de ma consultation. Ici, on peut parfaitement « rêver ». Certains spécimens de littérature me donnent pour la première fois l'impression que j'aurais bien mieux fait de ne jamais m'occuper de ce sujet. Il y a entre autres, un certain Spitta *(to spit* = cracher) (1). Je suis maintenant sorti du passage dangereux. Naturellement, on s'enfonce toujours davantage pour finalement tout lâcher. Toute cette histoire aboutit une fois de plus pour moi à un lieu commun. Il y a *un seul désir* que le rêve cherche toujours à réaliser, désir cependant qui peut assumer plusieurs formes et qui est celui de dormir ! On rêve pour ne pas être obligé de se réveiller, parce que l'on veut dormir. *Tant de bruit* (2) !...

... J'ai commencé l'analyse d'une amie (Mme A...), une femme de premier ordre – ne t'en ai-je point déjà parlé ? – et puis à nouveau me convaincre de la façon brillante dont tout concorde. En dehors de cela, je suis résigné. J'ai de quoi subsister pendant quelques mois... Ce qui me déprime, c'est d'être submergé par la littérature psychologique, par le sentiment de ne rien savoir du tout, alors que je m'imaginais découvrir quelque chose de nouveau. Le malheur est aussi que le genre d'activité qui consiste à lire et à faire des résumés n'est tolérable que durant peu d'heures de la journée. Je me demande donc si tu m'as vraiment donné un bon conseil et s'il ne faudrait pas plutôt te maudire pour l'avoir fait. Seule compensation possible : fais-moi lire quelque chose de réconfortant, ton *Introduction à la Biologie,* par exemple.

Mes plus affectueuses pensées pour toi et vous tous.

ton

Sigm.

(1) Spitta, 1892.

(2) En français dans le texte.

109

Vienne, 27-6-99. IX. Bergasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à V Université*

Très cher Wilhelm,

… Je me sens las et suis heureux en pensant aux quatre jours (du 29 juin au 2 juillet) que je vais passer à Berchtesgaden. Je continue à écrire et ai rempli l'autre jour un cahier entier, le chapitre s'allonge sans devenir beau ou fructueux. Toutefois, c'est un devoir de le continuer, mais le sujet ne m'en devient pas plus cher…

… J'envoie demain mes premières pages à l'impression, peut-être plairont-elles à d'autres plus qu'à moi. « À moi, elle ne plaît pas », aurait pu dire l'oncle Jonas (1). Mes propres rêves deviennent maintenant absurdement compliqués. Il y a peu de jours j'ai appris que la petite Anna avait dit le jour de l'anniversaire de la tante Minna : « Les jours d'anniversaire, je suis généralement un peu sage. » Là-dessus, je fais le rêve scolaire bien connu où je suis en sixième et je me dis : « En de pareils rêves, c'est généralement en sixième que l'on est. » Seule solution possible : la petite Anna est ma sixième enfant ! Brr… !

Il fait un temps de chien. Comme tu vois, je n'ai rien à te dire et je ne suis pas gai…,

ton

Sigm.

110

3-7-99-

Très cher Wilhelm,

L’auteur du livre *Sur les rêves* « très important, mais que malheureusement le monde scientifique a trop peu apprécié » a passé quatre excellentes journées à Berchtesgaden, *au sein de sa famille* (2) et ce n’est

(1) Il s’agit ici d’une anecdote dont plusieurs versions sont bien connues. Freud y fait maintes fois allusion dans les lettres qui vont suivre. La version citée ici est connue sous le nom de *Mariage de raison*. L’oncle Jonas rencontre son neveu qui, ayant entendu parler de ses fiançailles, l’en félicite : « Et comment est-elle, ta fiancée, mon oncle ? » L’oncle répond : * C’est une affaire de goût, moi, elle ne me plaît pas 1 ■

(2) En français dans le texte.

que par un reste de pudeur qu’il s’est abstenu de t’envoyer une vue du Kônigsee. La maison est un bijou de propreté, de solitude et la vue y est fort belle. Femmes et enfants s’y plaisent beaucoup et ont très bonne mine. La petite Anna devient vraiment délicieusement espiègle –, les garçons sont déjà des hommes civilisés et capables de tout apprécier. Martin est un garçon comique, plein de finesse et agréable à vivre, tout à fait enfermé dans un univers imaginaire et humoristique. Nous passons, par exemple, devant une petite caverne qui s’ouvre dans un rocher ; il se penche et demande : « M. le Dragon est-il chez lui ? » – « Non, il n’y a que Mme la Dragonne. » – « Bonjour, Madame la Dragonne, Monsieur s’est-il envolé vers Munich ? Dites-lui que je reviendrai bientôt et que je lui apporterai des bonbons. » C’est le nom de « Trou du Dragon » entre Salzbourg et Berchtesgaden qui a provoqué cela. Oli trace ici des plans de montagnes, comme à Vienne de chemin de fer urbain et de lignes de

tramways. Ils s'entendent très bien et ne sont pas jaloux l'un de l'autre.

Martha et Minna sont en train de lire les lettres de Hehn à un certain M. Wichmann, et comme tu as un savoir universel et que, de plus, tu as habité dans la rue de Wichmann, elles voudraient bien que tu les renseignes sur ce monsieur. Je les ai déjà prévenues que tu avais, en ce moment, des choses plus importantes à faire.

Sais-tu à quoi m'a fait penser mon petit voyage ? À notre première rencontre à Salzbourg, en 90 ou 91 et à l'excursion que nous avons faite à travers le Hirschbühel, jusqu'à Berchtesgaden où tu as été témoin, à la gare, de l'un de mes plus beaux accès d'anxiété des voyages. C'est de ma propre main que j'ai inscrit ton nom dans le livre des touristes, sur le Hirschbühel en te qualifiant de « spécialiste universel de Berlin ». « Entre Salzbourg et Reichenhall, comme d'habitude, tu n'eus pas un coup d'œil pour la belle nature, mais je te vis t'enthousiasmer pour les tubes de Mannesmann. À cette époque, ta supériorité m'écrasait un peu, j'en eus la nette impression à laquelle vint s'en ajouter une autre, plus vague que je puis aujourd'hui seulement traduire en paroles, l'impression que cet homme n'avait pas encore découvert sa vocation telle qu'elle se révéla plus tard, celle de mettre la vie en chiffres et en formules. De ton autre vocation, il n'était pas question encore et si je t'avais alors parlé de Mlle Ida Bondy, tu aurais demandé : « Mais qui est-ce donc ? » Je te prie de transmettre à cette dame bien des choses affectueuses de la part des miens,

111

Vienne, 17-7-99. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l'Université.*

Très cher Wilhelm,

… Il me reste encore ici 115 petites affaires à liquider, les grosses étant terminées. Le premier chapitre du *Rêve* est chez l'imprimeur et les épreuves attendent leur correction…

Encore quelques visites à faire avant mon départ, des rangements, des paiements, etc., et je serai fin prêt. Dans l'ensemble, cette année m'a vu triompher, certains de mes doutes se sont dissipés mais il est étonnant de ne pas se réjouir davantage lorsque des choses longtemps attendues arrivent enfin. C'est que, justement, la constitution faiblit… (1). En plus de mon manuscrit, j'emporte à Berchtesgaden le *Lasalle* et d'autres travaux sur l'inconscient. J'ai renoncé à contre-cœur à certains projets de voyage. Dans mes bons moments, je rêve de nouveaux travaux, grands et petits. Il ne s'est plus présenté d'épigraphe pour le rêve, depuis que tu as démoli celle, sentimentale, de Goethe. On s'en tiendra à des allusions au refoulement

Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo

Titres imaginaires :

La psychopathologie de la vie quotidienne.

Refoulement et réalisation de désir.

Une théorie psychologique des psychonévroses.

et voilà tout, en ce qui me concerne…

Il existe encore d'anciens dieux puisque j'en ai reçu récemment quelques-uns, entre autres un Janus de pierre qui, avec ses deux visages, me contemple d'un air de supériorité.

Donc, mes plus affectueuses pensées. J'espère trouver de tes nouvelles en arrivant à Berchtesgaden,

ton

Sigm.

(1) Allusion à l'anecdote citée p. 161.

112

Vienne, 22-7-99. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l'Université.*

Très cher Wilhelm,

… En ce qui concerne les rêves, voici où en sont les choses. Il y manquait un chapitre d'introduction à ce que l'on a déjà publié là-dessus, tu avais toi-même réclamé ce chapitre, si je ne m'abuse. Je l'ai rédigé, il m'a coûté de pénibles efforts et ne me semble pas très réussi. La plupart des lecteurs vont se trouver arrêtés devant ces broussailles épineuses et ne découvriront pas, derrière elles, la Belle au Bois-Dormant. Le reste, que tu connais, va être soumis à un léger remaniement. Quant à la littérature, il faudra en éliminer certaines parties, y ajouter quelques références détaillées dont je viens de prendre connaissance dans différents livres. J'intercalerai aussi dans le livre de nombreux exemples de rêves, mais tout cela n'y va pas ajouter grand-chose. Je referai ensuite le dernier chapitre psychologique, celui qui traite de la théorie du désir ; il servira de lien avec la suite, quelques hypothèses sur le sommeil, la discussion du rêve d'angoisse et l'exposé des relations entre le désir de dormir et les matériaux repoussés. Je me contenterai peut-être d'effleurer le sujet.

Actuellement, je ne sais plus très bien ce que tu aimerais lire et quand. Dois-je t'envoyer ce premier chapitre ? Et plus tard aussi la version remaniée du reste, avant de l'expédier à l'imprimerie ? Ce serait pour toi une belle corvée sans profit, mais pour moi, si tu continuais seulement à y prendre quelque intérêt, déjà une grande joie. Rien n'a été changé en ce qui concerne les conditions de publication. Deuticke n'a pas consenti à céder le livre et je suis décidé à dissimuler l'amertume que cette décision me fait ressentir. En tout cas, je vais avoir terminé une partie du premier tiers de ce

gros travail qui consiste à donner des névroses et des psychoses une explication scientifique en m'appuyant sur les théories du refoulement et de la réalisation du désir : 1. L'organique sexuel ; 2. Les faits cliniques ; 3. La métapsychologie. J'arrive maintenant au second tiers, mais le premier laisse encore prise à bien des discussions. Dès que j'aborderai la IIIe Partie (Rome ou Carlsbad) (1), je prendrai

(1) Voir note 1, p. 161.

volontiers quelque repos. La confiance que j'ai en ton jugement me réconforte énormément et agit longtemps sur moi comme un stimulant.

Cependant, je voudrais bien avoir des détails sur toi et les tiens. Je t'écrirai de Berchtesgaden chaque fois que j'en aurai envie, ce qui ne sera pas rare.

Avec mes pensées les plus affectueuses,

ton

Sigm.

113

Dr Sigm. FREUD, Rimerlehen, 1-8-99.

Chargé de cours de Neurologie Vienne,

à P Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

Je t'envoie par le même courrier et dans deux enveloppes les premières corrections de mon chapitre d'introduction (celui sur la littérature). Si tu as quelques critiques à formuler, envoie-moi les épreuves avec tes observations. Il est encore temps de faire des corrections puisqu'il y aura deux ou trois épreuves encore. Je ne puis te dire à quel point ton vif intérêt pour ce travail me fait du bien. Malheureusement, ce chapitre sera pour le lecteur une dure épreuve.

Tout ici est magnifique. Nous faisons des promenades, longues et courtes et nous sentons tous en bon état, à part quelques malaises que j'éprouve de temps en temps. Je travaille à compléter mes études sur le rêve dans une grande pièce tranquille, au rez-de-chaussée, avec vue sur la montagne. Mes dégoûtantes vieilles divinités dont tu fais si peu de cas participent à mon travail en tant que presse-papiers. Le grand rêve dont tu as réclamé la suppression doit être remplacé par l'insertion d'une petite série de rêves (rêves anodins, absurdes, calculs, paroles et affects en songe). Le remaniement réel n'affectera que le dernier chapitre psychologique, auquel je m'attaquerai peut-être en septembre et dont je t'enverrai ou t'apporterai le manuscrit. Tout mon intérêt se concentre sur lui.

Il y a ici des champignons, mais ils n'abondent pas encore. Naturellement, les enfants prennent part à ce sport. L'anniversaire de la maîtresse de maison a été magnifiquement célébré, entre autres, par une excursion à Bartholomâe de toute la famille. Tu aurais dû voir la petite Anna sur la Kônigsee ! Martin, qui vit ici entièrement plongé dans ses fantasmes et qui s'est aménagé une caverne dans la forêt, a dit hier : « En somme, je ne crois pas que mes soi-disant poèmes soient tellement beaux. » Nous ne contrarions pas cette reconnaissance de soi. Oli s'exerce à nouveau à dresser la liste exacte des chemins, distances et noms de montagnes. Mathilde est un être humain accompli et naturellement une vraie petite femme. Ils s'amusent tous beaucoup…

Plus le travail réalisé cette année s'éloigne dans le temps, plus j'en suis satisfait. Il ne reste que la bisexualité ! En ce qui la concerne, tu as sûrement raison. Je m'habitue aussi à considérer chaque acte sexuel comme un événement impliquant quatre personnes. Il y aura beaucoup à discuter sur ce point.

Une partie de ce que tu m'écris me fait énormément de peine. Je voudrais pouvoir t'être utile.

Bien des choses très affectueuses à toute la famille de ma part et songe au Riemerlehen où je me trouve.

Très affectueusement,

ton

Sigm.

114

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Berchtesgaden,

à l'Université. Riemerlehen, 6-8-99.

Très cher Wilhelm,

Comme toujours tu as raison. Tu dis, cette fois encore, ce que j'ai pensé tout bas, que ce premier chapitre pourrait bien inciter les lecteurs à renoncer aux suivants. Mais il n'y a qu'une chose à faire : intégrer dans la préface une note que nous écrirons à la fin. Tu avais raison de ne pas vouloir que j'insère la littérature au milieu de l'ouvrage ; tu t'étais également opposé à ce qu'elle se trouvât au début et là encore, tu voyais juste. Nous sommes du même avis et tout provient de ce que cette littérature nous déplaît. Mais si nous voulons éviter de fournir aux « pontifes » une hache pour pourfendre ce malheureux livre, nous sommes bien obligés d'insérer la littérature quelque part. L'ensemble rappelle une promenade imaginaire. C'est d'abord la forêt obscure des auteurs (qui ne voient pas les arbres), forêt sans perspective et où il est facile de s'égarer, puis un chemin creux caché, au travers duquel je mène le lecteur – celui de mes spécimens de rêves avec leurs particularités, leurs détails, leurs indiscrétions, leurs mauvais jeux de mots. Enfin, tout à coup, le sommet, la vue et cette question : « Dites-moi s'il vous plaît, où vous voulez aller ? »

Inutile naturellement de me renvoyer les épreuves. Puisque tu n'as formulé aucune critique à propos du premier chapitre, je vais

maintenant terminer les corrections. Pour le reste, rien n'est composé encore. Tu recevras les épreuves dès qu'elles sortiront et je marquerai les passages ajoutés depuis. J'ai inséré quantité de rêves nouveaux que tu ne supprimeras pas, j'espère. *Pour faire une omelette, il faut casser des œufs* (i). Du reste, ils sont *humana* et *humaniora,* rien de vraiment intime, c'est-à-dire rien de personnellement sexuel… Ces jours derniers, le travail m'a apporté beaucoup de satisfaction. « Elle me plaît, à moi », dit l'oncle Jonas ; mauvais présage pour le succès, si j'en crois mon expérience. Avec ta permission, je mettrai le rêve de Robert parmi les « rêves de faim » des enfants, après le menu rêvé par la petite Anna (2)… Il faudra bien un jour tenir compte de la « grandeur » dans les rêves infantiles. Le désir de manger un plat de salade aussi grand que celui de Papa ne fait-il pas partie chez l'enfant du désir d'être grand ? Pour l'enfant, rien n'est jamais suffisant, même quand il y a répétitions. Pour lui, comme pour le névrosé, le plus dur est de garder une juste mesure.

Tout ici est idéal et, en conséquence, je me sens très bien. Je ne me promène que le matin de bonne heure et le soir. En dehors de cela, je travaille. Une partie de la maison est merveilleusement ombragée quand l'autre est brûlante. Je me figure ce que ce doit être en ville…

Nous cueillons tous les jours des champignons. À la première journée de pluie, j'irai à pied jusqu'à mon cher Salzbourg où j'ai, la dernière fois, déniché de vieux objets égyptiens. Us me mettent de bonne humeur et me parlent de temps et de pays lointains.

(1) En français dans le texte.

(2) Le rêve a finalement été placé ailleurs (v. Lettre 116). Il est conté dans *L'Interprétation des rêves* de la façon suivante, p. 233 de la trad. franç.

Un enfant qui n'a pas encore 4 ans raconte : *Il a vu un grand plat garni sur lequel se trouvait un grand rôti. Le morceau a été*

avalé en une fois – sans qu'on le coupât. Il n'a pas vu la personne qui l'a mangé.

Quel peut bien être l'étranger dont l'enfant à rêvé le plantureux repas ? Les faits de la journée nous le révéleront. Le petit garçon est depuis quelques jours au régime lacté ; la veille au soir, il avait été méchant et pour le punir, on l'avait privé de diner. Quelque temps auparavant, il avait déjà été mis à la diète et avait accepté cela très bravement. Il savait qu'on ne lui donnerait rien et ne s'était même pas risqué à faire comprendre qu'il avait faim. L'éducation commence à agir sur lui, on le voit par ce rêve qui montre un début de transposition. Il est sans aucun doute la personne qui souhaite ce repas plantureux et tout spécialement un rôti. Mais, sachant que cela lui est défendu, il ne se permet pas (comme ma petite Anna quand elle rêve de fraises) de se l'octroyer. La personne demeure anonyme.

À Vienne, j'ai plusieurs fois reçu chez moi J. J. David, c'est un homme malheureux et un poète de valeur (i)…

Avec mes pensées les plus affectueuses et mes remerciements pour ta collaboration au livre égyptien des songes,

ton

Sigm.

115

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Berchtesgaden, 20-8-99.

à V Université.

Très cher Wilhelm,

Voilà quatre semaines que je suis ici et je gémis de voir passer si vite cet heureux temps. Dans quatre autres semaines, mes vacances seront terminées, et je les trouve beaucoup trop courtes. Ici, j'ai merveilleusement travaillé, en paix, sans soucis accessoires, dans un bien-être presque parfait, et entre-temps, je me suis

promené et me suis délecté de la forêt et de la montagne. Il faut que tu te montres indulgent à mon égard, car je suis tout à fait enfoncé dans mon travail et incapable d'écrire quoi que ce soit d'autre. J'ai bien avancé le chapitre de « l'élaboration du rêve » et j'ai, avec profit je crois, remplacé tout le rêve que tu avais supprimé par une petite série de fragments de rêves. Le mois prochain, je commencerai le dernier chapitre philosophique dont j'ai peur car il va de nouveau m'obliger à lire.

L'impression se poursuit lentement. Je t'ai expédié hier les nouvelles épreuves. Je te prie de ne me renvoyer que les feuilles que tu auras modifiées et d'écrire tes observations dans la marge. Et plus tard, si tu en as la possibilité, corrige les citations ou les références. Je ne dispose naturellement ici d'aucun contrôle littéraire.

Aujourd'hui, après cinq heures de travail, j'ai un peu la crampe des écrivains. Les mioches font dans la prairie un vacarme d'enfer. Seul Ernst est couché, à la suite d'une mauvaise piqûre d'insecte… Depuis que ce petit a perdu une dent de devant, il se blesse tout le temps et est couvert de plaies comme Lazare, mais il n'en est pas moins follement audacieux et semble presque anesthésique. J'attribue

(1) Jacob Julius David (1859-1906). D'après un passage de *L'Interprétation des rêves,* David, lié d'amitié avec Alexandre Freud, était originaire de Freiberg en Moravie, endroit où était né Freud. 11 a plus tard donné un compte rendu de *L'Interprétation des rêves.*

cela à une hystérie légère. Il est le seul à avoir été maltraité par une bonne…

Alexander vient de passer quatre jours avec nous. Il enseigne les sciences économiques à l'Académie d'Exportation et va obtenir, au bout d'un an, le titre et le rang de professeur extraordinaire – donc bien plus tôt que moi (i)…

Ma main me refuse aujourd'hui tout service. Je t'écrirai bientôt plus longuement. Mes plus affectueuses pensées,

ton

Sigm.

116

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie B., 27-8-99.

à T Université.

Bien cher Wilhelm,

Merci bien pour les deux pages que je viens de recevoir de Harzbourg. Quand les épreuves corrigées me reviendront, tes corrections s'y trouveront naturellement fidèlement reproduites. Tu auras encore bien des occasions de raturer de semblables passages affectés d'une subjectivité superflue. L'examen auquel tu procèdes me rassure grandement.

Tu le vois, les rêves m'absorbent entièrement et je ne suis bon à rien d'autre. J'ai mis à la poste hier un tas de manuscrits (entre autres six pages d'interprétation des rêves et d'exemples) et déjà j'entame les préliminaires du dernier chapitre, le plus scabreux, le psychologique, dont je n'aperçois encore ni les limites ni la disposition. Il me reste encore beaucoup à lire là-dessus. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, les physiologistes y trouveront bien à redire, mais enfin tant pis ! La chose sera ce qu'elle doit être. Trop d'améliorations risqueraient de donner à ce travail un caractère entortillé. Le chapitre contiendra donc 2 467 erreurs – que j'y laisserai (2).

(1) Voir i ce sujet *La Psychopathologie de la vie quotidienne,* p. 123 de la trad. franç.

(2) Dans le post-scriptum de cette lettre, Freud explique la détermination de ce chiffre, mais ce passage ne se trouve pas ici. Freud l'a intégré dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne,* p. 280 de la trad. franç. de S. Jankélévitch, Payot, Paris. Il écrit : « Je

cherche à expliquer la provenance de ce chiffre (2467) et ajoute mon analyse à la lettre destinée à mon ami. Je la cite telle que je l'ai notée alors, sous le coup du flagrant délit.

• Voici encore, à la hâte, une contribution à la psychopathologie de la vie quoti-

Je n'ai jamais déploré autant que cette année la courte durée des vacances. Dans trois semaines, tout sera terminé, et ensuite les soucis recommenceront.

Tu trouveras plus loin le rêve de Robert à propos de l'égoïsme du rêve. Ici tout va très bien, c'est un bel été, chaud et calme. Je voudrais le terminer en beauté par un peu d'Italie, mais cela ne se fera vraisemblablement pas.

Que dirais-tu de dix jours à Rome pour Pâques ? (nous deux, naturellement), si tout va bien, si j'ai à nouveau de quoi vivre et si je ne suis pas emprisonné, lynché ou boycotté, à cause du livre égyptien des rêves ? Je me le suis promis depuis longtemps. Parler des lois étemelles de la vie dans la Ville Étemelle ne serait pas une mauvaise idée.

Je suppose que tu es de retour à Berlin. Il est heureux que tu aies pu au moins te libérer quelques jours pour aller à Harzbourg avec tous les enfants…

Dans les interprétations de rêve, tu devras laisser un peu de dienne. Tu trouves dans ma lettre le nombre 2467, exprimant l'estimation arbitrairement exagérée des fautes que j'ai pu laisser dans mon livre sur les rêves. Or, dans la vie psychique il n'y a rien d'arbitraire, d'indéterminé. Aussi es-tu en droit de supposer que l'inconscient a pris soin de déterminer le nombre lancé par le conscient. Or, je viens de lire récemment dans le journal que le général H. M… a pris sa retraite avec le grade de maréchal. Je dois te dire que cet homme m'intéresse. Pendant que je faisais mon service, en qualité de médecin auxiliaire, il vint un jour (il était alors colonel) à l'infirmerie et dit au médecin : « Vous devez me remettre

sur pieds dans huit jours, car j'ai à faire un travail que l'Empereur attend. » En suivant mentalement les phases de la carrière parcourue par cet homme, je constate donc qu'aujourd'hui (en 1899) cette carrière est terminée, que le colonel d'alors est maréchal et à la retraite. Je me suis rappelé que c'est en 1882 que je l'ai vu à l'infirmerie. Il a donc mis dix-sept ans à parcourir ce chemin. J'en parle à ma femme qui me dit : « Alors tu devrais, toi aussi, déjà être à la retraite ? » Mais je proteste : « Que Dieu m'en garde 1 • Après cette conversation, je me mets devant la table pour t'écrire. Mais mes idées suivent leur cours, et avec raison. J'ai mal calculé ; et je le sais d'après un point de repère fixe que je garde parmi mes souvenirs. J'ai fêté ma majorité, c'est-à-dire mon 24 » anniversaire, pendant que je faisais mon service militaire (je me suis absenté ce jour-là sans permission). C'était donc en 1880 ; il y a, par conséquent, dix-neuf ans de cela. Tu retrouves ainsi dans le nombre 2467 celui de 24. Prends mon âge, 43. Ajoute 24. 43 + 24 = 67 1 Cela veut dire qu'à la question de ma femme me demandant si je ne voulais pas, moi aussi, prendre la retraite, j'ai répondu en m'accordant encore vingt-quatre années. Il est évident que je suis contrarié, au fond, de n'avoir pas fourni, dans l'intervalle des dix-sept années qu'il a fallu au colonel M… pour devenir maréchal et prendre sa retraite, la même carrière que lui. Mais cette contrariété est plus que neutralisée par la joie que j'éprouve en pensant que j'ai encore du temps devant moi, alors que sa carrière est bel et bien finie. J'ai donc le droit de dire que même ce nombre 2467, lancé sans intention aucune, a été déterminé par des raisons venant de l'inconscient. • champ libre à mon « poison ». Pour la constitution il est bon de pouvoir crier tout ce qu'on a sur le cœur.

Reçois mes pensées les plus affectueuses. Je vais être obligé, dans les semaines qui viennent, de t'accabler de mes envois,

ton

Sigm.

117

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie B., 6-9-99.

à T Université.

Mon cher Wilhelm,

C'est aujourd'hui l'anniversaire de ton mariage dont je me souviens très bien, mais conserve-moi ton indulgence pour un peu de temps encore. Je suis entièrement plongé dans le rêve, j'écris chaque jour de huit à dix pages et je viens de venir à bout de la partie la plus terrible de la psychologie. Je me suis donné beaucoup de mal et préfère ne pas penser à ce que le travail est devenu. Tu me diras si cela peut aller, mais seulement sur les premières épreuves, car il reste encore possible d'y faire des corrections, tandis que lire le manuscrit constitue une trop lourde corvée. J'ai dit, en fin de compte, plus de choses que je ne pensais, car on fouille toujours plus profondément, mais j'ai grand-peur que tout cela ne soit que sornettes. Et qu'est-ce que je vais entendre ! Si l'orage éclate sur ma tête, je me réfugierai chez toi, dans la chambre d'amis. Mais tu trouveras malgré tout certaines choses à louer, car tu es prévenu en ma faveur, comme les autres le sont contre moi.

J'ai reçu aujourd'hui 60 pages d'épreuves qui, par ce même courrier, vont t'être envoyées. J'ai presque honte de t'exploiter ainsi. Tu n'auras nul besoin que je te rende un service analogue pour la *Biologie,* parce que tu établis toi-même la discrimination, et que tu as affaire à la clarté et non aux ténèbres, au soleil et non à l'inconscient. Mais je te le demande instamment, ne fais pas toute la besogne d'un seul trait et envoie-moi les pages sur lesquelles ta critique se sera exercée quand tu en auras rassemblé quelques-unes, de telle façon que je reçoive tes corrections avant d'expédier les miennes. Les unes et les autres partiront ensuite ensemble. Il y a dans mon texte une foule de nouvelles histoires que je marque pour

toi. J'ai bien esquivé la question du sexe, mais « l'ordure » est inévitable et demande à être traitée avec indulgence. Il ne faut naturellement pas te préoccuper des fautes typographiques ordinaires, mais là où tu découvriras des erreurs de citations, des fautes de style, ou de fâcheuses comparaisons, ne manque pas de me les signaler. Si seulement quelqu'un pouvait m'indiquer la valeur réelle de tout cela 1

Il a fait beau hier ; peut-être arriverai-je à me procurer encore quelques jours de liberté. Mon style a malheureusement été défectueux parce que, physiquement, j'allais trop bien. Pour bien écrire, il faut que je me sente un peu souffrant, mais parlons maintenant d'autre chose. Tous se portent très bien ici, poussent et prospèrent, la petite surtout. Je pense sans plaisir à la saison prochaine.

Rien de plus pour aujourd'hui. Je reviens toujours au même sujet. Reçois mes plus affectueux remerciements et mes pensées les meilleures,

ton

Sigm.

Connais-tu David ? Et *l'Histoire de 1859 à 1866* de Friedjung (1) ?

118

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie B., 11-9-99.

à l'Université.

Mon cher Wilhelm,

Merci de tout cœur de la peine que tu as prise. J'avais moi-même remarqué quelques négligences et quelques obscurités résultant d'omissions. Les autres corrections seront fidèlement

reproduites… Malheureusement, un autre paquet de 30 pages, qui est loin d’être le dernier, va suivre aujourd’hui.

J’ai terminé ; c’est-à-dire que le manuscrit entier a été expédié. Tu peux imaginer dans quel état je suis : celui d’une dépression accrue, ce qui est normal après toute exaltation. Peut-être ne lis-tu pas le *Simpli-cissimus* dont je fais régulièrement mes délices. Conversation entre deux camarades de régiment : « Et alors, camarade, tu es fiancé ? Elle est sûrement charmante, intelligente, grâcieuse ? » – « Ah là là !

(1) En ce qui concerne David, voir la lettre n° 114. Pour Friedjung, *La Lutte pour la prédominance en Allemagne (1859-1866) et L’Autriche de 1848 à 1860.*

Elle ne me plaît pas du tout » ; c’est tout à fait mon cas (1).

En ce qui concerne la partie psychologique, voici comment les choses se présentent. Suivant ce que tu m’en diras, je la remanierai encore ou la laisserai telle qu’elle est (2). Ce qui concerne le rêve me semble inattaquable, c’est le style qui me déplaît, car il m’a été impossible de découvrir des expressions élégantes et simples et je me suis égaré dans des descriptions pittoresques en me servant de circonlocutions. Je ne l’ignore pas mais en moi, l’élément qui le sait et qui est capable d’en juger n’est malheureusement pas l’élément productif.

Le fait que le rêveur apparaisse trop ingénieux, trop amusant, est certainement exact, mais je n’y suis pour rien et ne mérite aucun reproche. Tous les rêveurs sont, de la même façon d’insupportables plaisantins, et cela par nécessité, parce qu’ils se trouvent dans l’embarras et que la voie directe leur est fermée. Avec ton approbation, j’insérerai encore cette observation quelque part (3). Le caractère de drôlerie de tous les processus inconscients se trouve intimement lié à la théorie du mot d’esprit et du comique (4).

Bien des choses affectueuses à ta chère femme et aux enfants. Peut-être arriverons-nous vraiment à nous voir,

ton

Sigm.

119

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 21-9-99.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

Après trente-deux heures d'un affreux voyage sous une pluie diluvienne, me revoilà à ma place habituelle, devant sept cahiers d'épreuves et sans nouvelles de mes clients. J'ai été accueilli d'agréable

(1) Voir note, lettre 109, p. 252.

(2) Il s'agit évidemment du VII' Chapitre de *L'Interprétation des rêves.*

(3) Voir l'allusion à cette remarque de Fliess dans *L'Interprétation des rêves.*

(4) Il s'agit des rapports du mot d'esprit et du comique avec le processus primaire et les faits infantiles. On voit ici une première manifestation de l'intérêt que va bientôt inspirer à Freud le sujet. *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient,* 1905. Les origines de cet intérêt s'observent plus tôt encore dans d'autres œuvres de Freud. Voir, par exemple, la note finale de l'histoire de la maladie d'Elisabeth von R… dans les *Études sur l'Hystérie.*

façon par ta chère lettre et les bonnes nouvelles qu'elle contient. Je trouve dans notre correspondance plus suivie une sorte de compensation à notre rencontre manquée et j'espère que, même pendant les moments où tu t'occupes des morts, tu penseras quand même souvent au vivant. Ainsi que tu l'as justement supposé, ma mauvaise humeur m'a abandonné, non pas après une seule migraine, mais après une belle série d'états de ce genre. Cependant, je crois

que mon auto-critique n'était pas tout à fait mal fondée. Il y a, caché quelque part en moi, un certain sentiment de la forme, une appréciation de la beauté, c'est-à-dire d'une sorte de perfection et les phrases entortillées qui, dans mon livre sur les rêves, s'étalent avec leurs circonlocutions mal ajustées à la pensée, ont gravement heurté l'un de mes idéaux. Je ne pense pas avoir tort en considérant ce défaut de forme comme l'indice d'un manque de maîtrise du sujet. Tu l'auras senti comme moi et nous avons toujours été trop francs l'un envers l'autre pour nous jeter mutuellement de la poudre aux yeux. C'est dans l'impossibilité de ne pouvoir faire mieux que je trouve une consolation. Je suis désolé aussi de devoir perdre la bienveillance du plus cher et du meilleur de mes lecteurs en lui communiquant les épreuves, car comment trouver bien les épreuves d'un ouvrage que l'on se voit obligé de corriger ? Malheureusement, il ne m'est pas possible de me passer de toi qui représente « le public » et j'ai encore 60 pages à te soumettre.

Et nous voilà prêts maintenant à vivre une année de plus de cette drôle d'existence à laquelle l'état d'âme confère sans doute sa seule valeur véritable. Mon humeur est flottante mais, comme tu peux le voir, de la même façon que sur les armes de notre cher Paris :

Fluctuât nec mergitur (1)

Une malade avec qui j'étais en pourparlers vient justement de s'annoncer. Je ne sais si je dois la renvoyer ou la conserver. Mon état d'esprit dépend aussi beaucoup de mes gains… J'ai appris dans ma jeunesse que parmi les chevaux sauvages des pampas, ceux qui avaient été une fois pris au lasso, restaient ensuite craintifs tout au long de leur vie. C'est ainsi qu'ayant connu la pauvreté sans espoir, je continue à la redouter. Tu verras que mon style s'améliorera et que mes idées deviendront plus justes quand cette ville me fournira de quoi vivre largement.

Ne te soucie pas trop, cette fois, de la vérification des citations, je dispose à nouveau de tous les renseignements littéraires. J'en suis,

(1) Utilisé comme épigraphe dans le travail *Histoire du Mouvement psychanalytique.*

cette fois, à la partie principale de l'interprétation : aux rêves absurdes ! Il est étonnant de voir avec quelle fréquence tu y apparais. Dans le rêve *non vixit,* je me réjouis de t'avoir survécu (i). N'est-il pas terrible de devoir avouer une chose semblable à une personne qui peut l'interpréter ?

Ma femme et les enfants vont rester à Berchtesgaden jusqu'à la fin de septembre. Dire que je ne connais pas encore la petite Pauline !

Affectueuses pensées,

ton

Sigm.

120

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 9-10-99.

à V Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… Figure-toi que je me sens poussé par une force intérieure obscure à lire des écrits psychologiques où je m'oriente beaucoup mieux qu'autrefois. Récemment, j'ai eu la satisfaction de découvrir une partie de ma théorie hypothétique du plaisir et du déplaisir chez un auteur anglais, Marshall (2). D'autres auteurs sur lesquels je tombe me paraissent tout à fait impénétrables.

Mon humeur continue aussi à être bonne. Le fait d'avoir mis dans le livre des rêves toute ma pensée m'a sans doute apporté un soulagement. À ta remarque sur le développement accéléré de la clientèle, je répondrai qu'il existe aussi [en dehors des express] des

trains omnibus. Voici comment les choses se présentent : même s'il y a plein rendement en novembre, mon gain de cette année, qui a été mauvaise du Ier mai à fin octobre (pendant six mois), ne suffira pas à couvrir nos dépenses. Il faut que je me mette en quête d'autre chose et je viens de faire un pas dans une direction bien déterminée. Je vais m'efforcer de me faire attacher l'été prochain à un établissement hydrothérapique non loin duquel nous pourrions trouver à nous loger. Il paraît qu'on va inaugurer cette sorte d'établissement sur le Kobenzl et la direction m'a déjà fait entendre l'année dernière que je devrais, à cause de cela, m'assurer un logis au Bellevue (les

(1) *L'Interprétation des rêves,* p. 359 de la trad. franç.

(2) H. R. Marshall, *Pain, pleasure and Aesthetics,* London, 1894 ; *Aesthetic principles,* 1895.

deux se trouvent au voisinage du Kahlenberg) (1). J'ai donc écrit de nouveau à ce monsieur. De toutes façons, à cause des études des enfants, nous serons forcés de renoncer à nos longues absences estivales.

Dans la promotion de cette année (fin septembre, fournée de cinq professeurs), notre groupe : Kônigstein, moi, etc., a été oublié, une fois de plus…

Il ne reste plus que trois cahiers du rêve à imprimer. L'introduction que je t'ai fait lire un jour est restée en plan…

Avec bien des choses affectueuses pour tous les tiens,

ton

Sigm.

121

Dr Sigm. FREUD, IX. Berggasse 19.

11-10-99.

Consultations de 3 à 5 heures.

Très cher Wilhelm,

Appareil psychique O *Hystérie-clinique Sexualité. Organique*

Un étrange travail se fait aux étages inférieurs. Une théorie de la sexualité va immédiatement succéder au livre sur les rêves

Plusieurs choses fort bizarres me sont aujourd'hui venues à la pensée et je ne les saisis pas encore parfaitement. Pas question pour moi de méditer ; cette façon de travailler me prend par intermittences et Dieu seul sait la date de la prochaine poussée, à moins que tu n'aies déjà découvert ma formule. S'il en sort quelque chose de plus, la discussion et le travail en collaboration deviendront indispensables. J'ai d'ailleurs en vue des choses extraordinaires dont certaines m'étaient déjà venues à l'esprit durant la première période tempétueuse de production.

« Rapprochez-vous, esprits flottants (2). » D'après les calculs auxquels tu t'es jadis livré, 1900-1901 sera pour moi une époque fructueuse (comme tous les sept ans et demi).

Porte-toi bien,

ton

Sigm.

(1) Dans les environs de Vienne.

(2) Citation du *Faust* de Goethe.

122

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 27-10-99.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Bien cher Wilhelm,

Merci pour les aimables paroles avec lesquelles tu as accueilli le livre des Rêves. Je suis depuis longtemps réconcilié avec la chose et en attends le destin avec une curiosité résignée. Si le livre n'est pas arrivé à temps pour ton anniversaire comme je le désirais, la faute en incombe à la poste qui n'a pas voulu l'accepter comme lettre

recommandée, mais seulement comme paquet. Peut-être le paquet t'est-il parvenu trop tard ; ailleurs, il arrivera sûrement trop tôt. Du reste, il n'a pas encore été mis en vente et, en dehors de nos deux exemplaires, rien n'est encore sorti.

Et maintenant, je vais m'occuper des cinq volumes que je projette d'écrire ; là, il faudra que nous prenions notre temps, le temps de vivre, de rassembler les matériaux, les idées, d'éliminer les pires causes de perturbation, que sais-je encore ? Il me faudra aussi une forte impulsion venant du « côté de l'amitié ». Pour le moment, le fil se trouve à nouveau rompu et voilà pourquoi ta question est demeurée sans réponse. Je cherche un bon point d'attaque. Les manifestations pathologiques dans le domaine sexuel ont souvent également un caractère de compromis et ne se prêtent à aucune désintrication…

Si la théorie de la sexualité subit une nouvelle évolution, je te surprendrai encore par quelques lignes énigmatiques. En attendant, je vous souhaite à tous deux ce que l'année – et le siècle – peuvent encore vous apporter – je veux dire d'ici la fin de décembre.

Très affectueusement à vous,

ton

Sigm.

123

Dr Sigm. FREUD, 5-11-99.

IX. Berggasse 19. Consultations de 3 à 5 heures.

Très cher Wilhelm,

Impossible de prétendre que tu te montres exagérément communicatif. Si je t'imitais, notre correspondance en acquerrait une désolante uniformité, ce qui ne la rendrait pas plus aisée. Le livre a enfin paru hier. Le père d'Annibal ne s'appelait pas Asdrubal mais Amilcar. Je le savais bien et m'en suis tout à coup récemment

souvenu (1). Les affaires et les maladies des enfants traînent de la même façon.

J'aurais aimé t'entretenir de la théorie de la sexualité parce que j'ai une idée plausible et qui se confirme pratiquement, mais je ne sais encore quoi faire de la + + + féminine, ce qui me rend méfiant à l'égard de tout l'ensemble. À part cela, lente élucidation, par-ci, par-là, suivant ce que la journée me permet. Dans l'ensemble, je suis un peu indolent. Le nanan là-dedans, c'est la compréhension de la façon dont se produisent les rêves prémonitoires et leur signification. Je voudrais, par ailleurs, avoir bientôt de tes nouvelles et savoir comment vont ta chère femme et tes enfants.

Très affectueusement à toi,

Sigm.

124

Dr Sigm. FREUD, 12-11-99.

IX. Berggasse 19. Consult. de 3 à 5 heures.

Mon cher Wilhelm,

… Comme je le fais pour tous mes patients étrangers, j'aiderai Frâulein G… à trouver ici logement et facilités. En ce qui concerne les deux autres [malades], la chose semble ne pas avoir eu de suite, et je n'ai plus entendu parler d'eux.

On me signale maintenant des erreurs ridicules qui se trouvent dans le livre des Rêves. J'ai écrit que Schiller était né à Marburg, or il est né à Marbach. Je t'ai déjà parlé du père d'Annibal que j'ai appelé Asdrubal au lieu d'Amilcar. Il ne s'agit pas là d'erreurs de mémoire, mais de déplacements et de symptômes. La critique ne trouvera rien de mieux à faire que de souligner ces négligences qui n'en sont point.

Enfin, tout le monde est guéri. Maintenant que le danger se trouve écarté, tu vas sans doute m'écrire ce qu'a eu l'enfant.

Très affectueusement,

Sigm.

(1) Ces erreurs qui découlent du rapport entre père et fils et qui se trouvent dans *L'Interprétation des rêves* ont été analysées dans *La Psychopathologie de la vie quotidienne,* chap. X. Voir aussi lettre 124.

125

Vienne, 9-12-99. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l'Université.*

Très cher Wilhelm,

Grâce à ta présence ici, dernièrement, ma soif de contacts personnels s'est un peu apaisée, et je puis maintenant tranquillement revenir aux questions scientifiques.

Un premier coup d'œil, jeté sur de nouveaux sujets, m'a peut-être été profitable. C'est le « choix des névroses » qui me préoccupe. Dans quelles circonstances une personne devient-elle hystérique, au lieu de devenir paranoïaque ? Dans une première et grossière tentative, à l'époque où je cherchais impétueusement à forcer la citadelle, je pensais que ce choix dépendait de l'âge auquel les traumatismes s'étaient produits, du moment de l'incident (1). J'ai, depuis longtemps, abandonné cette idée ; ensuite, je n'ai plus eu d'opinion jusqu'à ces jours derniers où le rapport avec la théorie de la sexualité s'est révélé.

Parmi les couches sexuelles, la plus profonde est celle de l'autoérotisme qui n'a aucun but psychosexuel et n'exige qu'une sensation capable de le satisfaire localement. Plus tard, l'allo-érotisme (homo – et hétéro-) s'y substitue, tout en continuant certainement à subsister sous la forme d'un courant indépendant. L'hystérie (comme sa variété, la névrose obsessionnelle) est allo-

érotique et se manifeste principalement par une identification à la personne aimée. La paranoïa redéfait les identifications, rétablit les personnes que l'on a aimées dans l'enfance (voir les observations relatives aux rêves d'exhibition) et scinde le moi en plusieurs personnes étrangères. Voilà pourquoi j'ai été amené à considérer la paranoïa comme la poussée d'un courant auto-érotique, comme un retour à la situation de jadis (2). La formation perverse correspondante serait ce qu'on appelle la folie originelle. Les rapports particuliers de l'auto-érotisme avec le « moi » primitif éclaireraient bien le caractère de cette névrose. C'est ici que le fil se rompt à nouveau.

Presque en même temps, deux de mes malades en viennent à se reprocher les mauvais soins qu'ils ont donnés à leurs parents et la mort de ceux-ci, me montrant ainsi que mes rêves à ce sujet sont typiques. En pareil cas, le sentiment de culpabilité découle d'une

(1) Voir p. 145.

(2) Premier soupçon du rapport existant entre le narcissisme et le groupe des psychoses schizophréniques, connexion que Freud devait plus tard reconnaître.

envie de vengeance, de joie des dommages survenus, de la satisfaction provoquée par les difficultés d'excrétion (urines et fèces) des malades. Coin vraiment inconnu du psychisme…

14-12. Il est bien rare que ta lettre précède la mienne. Le vide de ces derniers jours a retardé l'achèvement de ma missive. L'obligation de s'abstenir d'acheter est, dans la période qui précède Noël, quelque peu déprimante. Nous savons que Vienne n'est pas pour nous l'endroit rêvé. La discrétion exigeait que nous ne te retenions pas trop longtemps éloigné de ta famille. Les droits de l'ancienneté étaient en conflit avec ceux de l'intimité. C'est pourquoi les adieux à la gare ne furent que symboliques.

Ce que tu m'apprends au sujet d'une douzaine de lecteurs berlinois me fait grand plaisir. J'ai bien ici aussi des lecteurs, mais en

ce qui concerne les adeptes, le moment n'en est pas encore venu. Il y a trop de nouveautés, trop de choses incroyables et trop peu de preuves rigoureuses. Je ne suis même pas arrivé à convaincre mon philosophe, bien qu'il m'apportât des matériaux capables de me fournir les plus brillantes confirmations (1). L'intelligence est toujours faible, et il est facile pour un philosophe de transformer sa résistance intérieure en réfutation logique.

Un nouveau traitement est en vue. À part mon rhume, tout va bien à la maison. Je t'écrirai encore avant l'arrivée chez toi d'une – ou d'un – nouveau-venu.

Mon plus affectueux souvenir à vous tous,

ton

Sigm.

126

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 21-12-99.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Mon cher Wilhelm,

Voici de nouveaux souhaits affectueux pour la Noël, époque de nos congrès habituels. Un espoir réconfortant me reste. Tu connais (rangé parmi les rêves absurdes) (2), le rêve qui me promet obstinément la fin du traitement d'E..., et tu sais aussi quelle importance a pour moi ce malade persévérant. Il semble maintenant que le rêve

(1) Il s'agit du Dr Heinrich Gomperz, devenu plus tard professeur de philosophie à Vienne et Los Angeles (mort en 1909), qui discutait alors avec Freud du problème de l'interprétation des rêves.

(2) Un nouveau rêve absurde à propos du père mort *(L'Interprétation des rêves).*

doive se réaliser. « Il semble », dis-je prudemment, et pourtant, j'en suis fermement convaincu. Nous avons découvert une scène remontant à l'époque primitive (avant ses 22 mois) qui, profondément ensevelie sous tous les fantasmes, satisfait à toutes nos exigences et dans laquelle débouchent toutes les énigmes encore irrésolues ; une scène tout à la fois sexuelle, anodine, naturelle, etc. J'ose à peine y croire vraiment. Tout se passe comme si Schliemann avait de nouveau mis à jour cette ville de Troie que l'on croyait imaginaire. Par ailleurs, ce patient se porte effrontément bien. Par un détour surprenant [de son analyse], il a réussi à me démontrer à moi-même la réalité de ma doctrine et cela en me fournissant l'explication, (qui m'avait jusqu'à ce jour échappé) de ma propre phobie des trains… Ainsi, cette phobie était une phobie de pauvreté ou plutôt de faim, elle émanait de ma gloutonnerie infantile et avait été évoquée par le manque de dot de ma femme (dont je suis fier). Je t'en dirai davantage lors de notre prochain congrès (1).

En dehors de cela, pas grand-chose de neuf. Un seul article sur mon livre, dans la *Gegenzvart,* une critique vide de contenu, sans références et composée de mes propres fragments mal joints. Mais je lui pardonne tout à cause des seuls mots « fait époque ». À part ça, l'attitude des gens de Vienne demeure très négative. Je ne pense pouvoir encore obtenir ici aucun compte rendu détaillé. Ne sommes-nous pas terriblement en avance sur notre époque ?…

Je n'ai pas la force de me livrer actuellement à des travaux théoriques, c'est pourquoi mes soirées sont affreusement ennuyeuses. J'apprends aussi à geler, cette année, ce qui ne m'était pas encore arrivé. C'est à peine si je puis écrire, dans le froid de ma cave.

J'ajoute cette dernière page (2) uniquement pour vous demander ce que vous devenez tous, et tout particulièrement la petite Pauline. J'espère qu'elle se développe bien maintenant…

Oscar (3) vient tous les jours voir Mathilde qui a un abcès. En dehors de cela, les gamins sont en bonne santé et très en forme. Martin s’accommode bien de l’école, Oli est à la hauteur et fait tout son travail en se jouant.

C’est ainsi que je vieillis en attendant patiemment la suite des événements. Un congrès serait un magnifique intermède – mais en terre italienne, cette fois.

Bien affectueusement à toi,

ton

Sigm.

(1) Voir aussi la lettre du 3-10-97, n“70.

(2) Celle du papier à lettre.

(3) Le Dr Oscar Rie, ancien collaborateur de Freud.

127

Vienne, 8-1-1900. IX. Berggasse 19.

127

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l’Université.*

Bien cher Wilhelm,

Je suis heureux d’avoir des nouvelles de mon ami Conrad (1). D’après les quelques renseignements dont je dispose sur sa façon de se comporter, je pourrais déjà dire que c’est un bon garçon. Soit qu’il se conduise comme son nom l’exige, soit qu’il se règle sur les circonstances remarquables de sa naissance, circonstances que j’ai déjà célébrées, je crois pouvoir prédire qu’il sera capable et digne d’inspirer la confiance et qu’il réussira dans toutes ses entreprises. Je me propose de faire sa connaissance personnelle une fois que les premières difficultés auront été surmontées.

Ce nouveau siècle, qui nous intéresse surtout du fait qu’il renferme en lui la date de notre mort, ne m’a apporté qu’un stupide

compte rendu dans la *Zeit* (2). Cet article a été écrit par l'ancien directeur du Burgtheater Burckhard (qu'il convient de ne pas confondre avec notre vieux Jacob). La critique est peu flatteuse, dénote une extraordinaire incompréhension et, ce qui est pire, doit avoir une suite dans le prochain numéro.

Je ne compte pas être compris, tout au moins durant ma vie. Puisse-t-il en être autrement pour toi ! Tu peux du moins t'adresser à un public plus éclairé, plus instruit de ces questions.

Pour tous ces problèmes obscurs, j'ai affaire à des gens sur lesquels j'ai une avance de dix à quinze ans et qui ne me rattraperont pas. Je n'aspire donc qu'à la tranquillité et à un peu de confort matériel. Je ne travaille pas et tout en moi est silence. Si la théorie sexuelle se présente à mon esprit, j'y prêterai attention (3), sinon tant pis.

(1) Conrad, le plus jeune fils de Fliess, récemment venu au monde.

(2) L'article de Max Burckhard parut dans le journal viennois *Die Zeit* des 8 et 13 janvier, sous le titre de < Un nouveau traité des songes ». C'est un malveillant exposé des idées de Freud, ironique, défiguré et rédigé, en outre, avec une malice journalistique.

(3) Freud a pu prendre connaissance de la façon dont son esprit travaillait et de ses rapports avec le préconscient. La poussée du préconscient est alors vécue comme un processus semblable à « l'inspiration ». Voir E. Kris, 1940 et 1952. Plus tard, Freud modifia sa façon de travailler. Dans une lettre du 11-12-14 à Karl Abraham, il écrit : « Ma façon de travailler était autre jadis, j'avais l'habitude d'attendre l'apparition d'une idée. Maintenant, je vais au-devant d'elle et je ne sais pas si ainsi, je la trouve plus vite. »

Le soir, je lis des ouvrages de préhistoire, etc., sans intention particulière, et ma seule préoccupation est de mener à bien le traitement de mes malades, sans perdre mon calme… Chez E…, la deuxième vraie scène qui se préparait depuis des années, remonte à

la surface, et je pourrais *peut-être même* la faire objectivement confirmer par la sœur aînée du patient. À l'arrière-plan, on voit s'approcher une troisième scène, longtemps soupçonnée…

Qu'il est triste de constater que nous tombons ici toujours plus bas ! Figure-toi que le Ier janvier, jour de mise en circulation de la couronne (i), il n'était pas encore possible d'acheter la carte postale qui doit coûter 5 hellers. Les P. T. T. acceptaient les anciennes cartes de 2 kreuzers, avec une surcharge de 1 heller. Mais il n'y avait pas de timbres de 1 heller et les nouvelles monnaies de 5 et 10 couronnes ne seront mises en circulation qu'à la fin du mois de mars. Toute l'Autriche est dans ces détails. Il faudra, pour me rendre service, que tu prennes un jour quelques-uns de mes fils à Berlin, ce qui leur permettra d'avancer dans le monde.

Ne reste plus aussi longtemps sans m'écrire (24 déc.-7 jan-28\

vier 14 = – J et transmets mes pensées affectueuses à ta chère femme, l'heureuse mère de trois enfants,

ton

Sigm.

128

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 26-1-1900.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… Il ne se passe réellement rien. Quand je songe que depuis mai 99 je n'ai eu qu'un seul nouveau cas, celui que tu connais et qu'entre les mois d'avril et de mai, je vais perdre encore quatre clients, cette pensée est loin de me réconforter ! J'ignore encore comment je joindrai les deux bouts, mais je suis décidé à tenir. Le ralentissement de ma correspondance est dû, en partie, au fait que je n'aime guère me plaindre. Depuis le compte incompréhensif et,

malheureusement aussi, insolemment irrespectueux, paru dans *Die Zeit,* il n'a plus été question de mon livre (2). En ce qui concerne les

(1) La couronne venait de remplacer le gulden, 2 couronnes valant 1 gulden.

(2) Voir la lettre précédente.

vacances, nous recommençons à penser à Bellevue près de Grinzing. J'ai de nouveau abandonné le projet irréalisable de prendre une situation cet été.

Le travail avance, pas aussi fatigant que jadis…

Les idées nouvelles sont lentes à venir, mais sans arrêt total. Chez E…, nouveau ralentissement et région plus obscure ; ce qui est acquis demeure. En ce qui concerne la théorie de la sexualité, j'attends et je rassemble les matériaux, jusqu'à ce qu'une étincelle y mette le feu.

Nous lisons en ce moment un livre (de Frey) sur la vie de votre C. F. Meyer. Il ignore tout de la vie intérieure ou n'en veut rien dire par discrétion et l'on ne peut vraiment pas lire grand-chose entre les lignes.

Il ne me reste plus qu'à m'enquérir de ta santé, et de celle de ta famille qu'on ne peut plus qualifier de petite. En attendant ces nouvelles, reçois les plus cordiales amitiés de

ton

Sigm.

129

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 12-2-1900.

à *l'Université.*

Très cher Wilhelm,

Si j'étouffe en moi actuellement le besoin d'échanger plus souvent mes pensées avec toi, c'est pour n'avoir pas à geindre, chose que je voudrais t'épargner alors que tu es encore éprouvé par la tenace maladie de ta mère…

Je me reproche presque de ne te parler que de moi. Il y a tant de choses que l'on peut dire et non écrire.

Mon activité médicale s'est un peu accrue depuis une semaine. L'époque où je ne voyais qu'un malade en cinq heures de consultation (et cinq malades en tout) est passée. J'ai même commencé aujourd'hui un nouveau traitement, mais je ne puis dire encore s'il se poursuivra. Depuis aujourd'hui mon esprit s'est détendu. Si je pouvais te décrire tous les changements qui s'opèrent dans mes idées à propos de mes thèmes de travail, t'exposer les erreurs à corriger que je découvre et te faire voir combien tout cela est difficile, tu te montrerais probablement très indulgent à l'égard de mon instabilité névrotique personnelle, surtout si tu tiens compte de mes soucis financiers-

Je ne refuse nullement de me laisser enseigner par toi une partie de la thérapeutique nasale si nous en trouvons un jour l'occasion, mais il est très difficile d'introduire ici des méthodes nouvelles et en moi aussi se trouve une certaine difficulté ; tu ne saurais soupçonner à quel point je trouve difficile d'apprendre et combien les choses semblent faciles une fois qu'on sait les faire.

En somme, je suis plus loin de Rome que je n'ai jamais été depuis que nous nous connaissons et la fraîcheur de la jeunesse est en très net déclin. Le voyage est long, les changements de trains très nombreux, et l'on en vient à se dire : « Pourrais-je le supporter ! » Porte-toi bien et écris-moi bientôt,

ton

Sigm.

130

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, dimanche 11-3-1900.

à V Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

Tu m’as enfin envoyé une lettre plus détaillée. Depuis le 15 février je n’avais plus entendu parler de toi, c’est moi qui t’avais écrit en dernier et une carte, envoyée au début du mois, semble ne t’être pas parvenue. J’y attirais ton attention sur l’ouvrage de Jonas, relatif aux névroses réflexes d’origine nasale…

Je suis heureux maintenant d’avoir appris autant de détails sur toi, car je suppose que tu envisagerais avec autant de déplaisir que moi de renoncer à notre correspondance et de cesser de nous rencontrer. Ma stupéfaction a été grande quand je me suis rendu compte que je ne t’avais pas écrit depuis trois semaines déjà. Le temps a passé sans que je m’en aperçoive, presque agréablement du fait de mon nouveau régime dont tu entendras parler. Les enfants se sont tous bien portés, Martha a été plus en forme que d’habitude, mon état est magnifique, régulièrement réglementé par une légère migraine dominicale. J’ai tous les jours vu les mêmes personnes et ai commencé, la semaine dernière, un nouveau traitement qui se trouve pour le moment dans la période d’essai que nous ne dépasserons peut-être pas cette fois encore. J’ai été à peu près coupé du monde extérieur. Aucune gazette ne s’est donné la peine de montrer que l’interprétation des rêves pouvait avoir un intérêt quelconque. Ce n’est qu’hier qu’un très bienveillant article paru dans le feuilleton du journal le *Wiener Fremdenblatt* m’a agréablement surpris…

Dans l’ensemble, mes patients vont bien. Je traverse en ce

moment ma période florissante, 70 à 80 florins par jour, environ 500 florins par semaine. Cette période doit se terminer à Pâques, comme j’en ai déjà fait l’expérience. Rien n’est encore

décidé pour cet été. D'ailleurs, nous ne pouvions rien décider et cela est généralement vrai pour tout le reste. Il est vraiment dommage de gaspiller son énergie. Là est la clé de la situation.

J'aimerais m'absenter trois jours à Pâques et de préférence aller te voir. Mais je souffre comme un adolescent d'une grande soif de printemps, de soleil, de fleurs, de cours d'eau bleus, etc. J'ai voué à Vienne une haine personnelle et, à l'inverse du géant Antée, je prends des forces nouvelles dès que je pose le pied hors du sol de la ville où je réside. Je me vois, cette année, contraint de renoncer à l'éloignement et à la montagne à cause des enfants. Je serai obligé de contempler encore Vienne du haut de Bellevue. Je ne sais si j'aurai assez d'argent pour voyager en septembre et c'est pourquoi je voudrais profiter à Pâques des splendeurs terrestres…

Si tu désires en savoir plus long sur moi, écoute ceci : après mon grand élan de cet été où, grâce à une activité fébrile, j'ai terminé les Rêves, j'ai éprouvé, fou que je suis, les ivresses de l'espoir en m'imaginant avoir fait un pas vers l'indépendance et le bien-être. L'accueil réservé au livre, le silence qu'on a fait autour de lui ont, à nouveau, détruit mes rapports naissants avec mon entourage. J'ai un second fer sur le feu : mon travail quotidien, la perspective d'arriver quelque part à un achèvement, beaucoup de doutes à lever et puis l'espoir d'apprendre ce que ma thérapeutique sera capable d'apporter. De tous les cas, celui de E… me semblait le plus favorable, aussi est-ce de lui que me vient le plus grand choc. Au moment où je croyais tenir la solution, elle m'échappe et je me vois contraint de tout changer pour tout reconstruire, ce qui fait s'évanouir les hypothèses envisagées jusqu'alors. Je n'ai pu supporter la dépression qui a suivi et j'ai rapidement découvert qu'il me serait impossible de poursuivre un travail réellement difficile dans un état de mauvaise humeur et au milieu des doutes qui m'assaillent. Lorsque je ne suis ni bien disposé, ni maître de moi, chacun de mes malades devient pour moi un esprit malfaisant. J'ai

vraiment cru que j'allais devoir succomber, mais je me suis tiré d'affaire en renonçant à tout travail mental conscient pour continuer seulement à tâtonner aveuglément au milieu des énigmes. Depuis lors, je travaille peut-être avec plus d'habileté qu'auparavant, mais sans savoir très bien ce que je fais. Il me serait impossible de dire où en sont réellement les choses. Dans mes heures de loisir, j'ai soin d'éviter la réflexion et me laisse aller au gré de ma fantaisie ; je joue aux échecs et lis des romans anglais, en bannissant tout ce qui est sérieux. Depuis des mois, je n'ai fixé par écrit, aucune ligne de ce que j'apprends ou soupçonne. Dès que je suis libéré de mon travail professionnel, je mène une existence de philistin avide de plaisirs. Tu sais combien ceux-ci sont limités ; les bons cigares me sont interdits, l'alcool ne me donne aucune satisfaction, j'ai fini de procréer et mes contacts humains ont été rompus. Je végète donc, insouciant, en maintenant soigneusement ma pensée éloignée des objets de mes travaux quotidiens. À ce régime, je conserve ma bonne humeur et me maintiens à la hauteur de mes huit victimes et bourreaux.

Tous les samedis, je me plonge avec joie dans une orgie de tarots, et, un mardi sur deux, je passe mes soirées avec mes frères juifs auxquels j'ai fait récemment, à nouveau, une conférence (i). J'aurai ce qu'il me faut jusqu'àPâques, ensuite, du fait de l'interruption de plusieurs traitements, une nouvelle période plus dure va probablement commencer.

C'en est assez maintenant pour toi. Si je puis te rencontrer à Rome ou Carlsbad, je te demanderai pardon de toutes les doléances dont je t'ai abreuvé entre temps.

Salue pourtant femme et enfants bien cordialement de ma part…

ton

Sigm.

131

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 23-3-1900.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

Me voilà obligé de t'envoyer à nouveau une lettre détaillée, sinon, que penserais-tu de moi ? D'abord, mes remerciements les plus affectueux pour l'accueil fait à Minna, par qui j'ai enfin obtenu de vrais renseignements sur ta famille. J'ai appris que ta mère s'était bien réta-

(1) Freud est, toute sa vie, resté fidèle à sa partie de cartes hebdomadaire – au tarot. En 1926, en réponse à un discours qui lui avait été adressé à l'occasion de son 70e anniversaire (1941 e), Freud décrit comme il suit, ses rapports avec l'Association des B'nai B'rith : « En 1895, il advint que deux fortes impressions provoquèrent simultanément en moi des effets analogues. D'une part, j'avais réussi à avoir une première notion de la profondeur des instincts, et constaté certains faits capables de décevoir et même d'effrayer. D'autre part, en communiquant ces désagréables découvertes, je m'aliénais toutes les relations humaines que j'entretenais à cette époque ; je me sentis en quelque sorte proscrit, repoussé par tous. Dans cet isolement, j'eus le désir de trouver un cercle de gens cultivés ayant des sentiments élevés, qui m'accueilleraient amicalement, en dépit de mes audaces. On m'indiqua que c'était dans cette association que je trouverais ce genre d'hommes. » blie, fait doublement agréable puisque contraire à ce que j'imaginais ; j'ai appris combien la chère petite Pauline est mignonne, combien Conrad est robuste, sans oublier notre ami Robert et ses *apta dicta* – bref, j'ai à nouveau un bon tableau de vous tous. J'ai lu avec une vive satisfaction que ton intérêt pour mon enfant-rêve n'avait pas diminué et que tu t'offrais à essayer de

l’imposer à la *Rundschau* et à ses paresseux critiques. Après bien des hésitations, j’en suis arrivé à la conclusion que je te suis très reconnaissant de ton parrainage, et de ce que tu considères mon livre comme sérieux et véridique. Au cours de bien des heures de tristesse, ce m’a été une consolation de pouvoir laisser cet ouvrage après moi. Pourtant l’accueil qu’on lui a réservé, jusqu’à présent du moins, ne m’a guère réjoui ; on l’a fort peu compris ; les éloges ressemblent à des aumônes, l’ouvrage est manifestement antipathique à la plupart des gens. Personne autour de moi ne paraît avoir le moindre soupçon de ce qu’il contient d’important. Je me l’explique en me disant que je suis de quinze à vingt ans en avance sur mon temps. Bien entendu je ressens aussi les scrupules habituels qui accompagnent tout jugement sur soi-même.

Je n’ai jamais éprouvé aussi profondément ni avec autant de persistance que pendant ces six derniers mois le besoin de vivre dans le même endroit que toi et les tiens. J’ai traversé, tu le sais, une crise intérieure profonde et, quand nous nous rencontrerons, tu pourras voir combien elle m’a fait vieillir. C’est pourquoi j’ai été profondément ému en apprenant que tu proposais une rencontre à Pâques. Quelqu’un qui ignorerait l’art d’interpréter avec subtilité les contradictions trouverait incompréhensible que je n’accepte pas d’emblée cette proposition. En réalité, tout permettrait de croire que je veux t’éviter. Il ne s’agit pas seulement de ma nostalgie presque enfantine du printemps, d’une nature plus belle, tout cela je le sacrifierais bien au plaisir de t’avoir trois jours auprès de moi ; mais il y a d’autres motifs intérieurs, faits d’un agrégat d’impondérables qui pèsent lourdement sur moi… Je me sens intérieurement très appauvri. J’ai été obligé de démolir tous mes châteaux en Espagne et c’est maintenant seulement que je récupère un peu de courage pour les reconstruire. Tu m’aurais été un inappréciable secours pendant cet écroulement catastrophique ; au stade actuel, je serais à peine capable de me faire comprendre de toi. Grâce à une certaine diète

d'ordre intellectuel, j'ai pu vaincre cet état de dépression qui est maintenant en voie de lente guérison, du fait même de la diversion. En ta compagnie, j'essaierais inévitablement de tout rassembler pour te l'exposer, nous parlerions raison et science, et tes découvertes biologiques si belles, si positives, éveilleraient au plus profond de moi-même un sentiment (impersonnel) de jalousie. En fin de compte, je passerais cinq jours entiers à me plaindre, et c'est dans un état de trouble et d'insatisfaction que j'aborderais l'été, pendant lequel j'aurai vraisemblablement besoin d'être bien maître de moi. Nul ne peut alléger mon fardeau, c'est ma croix, il faut que je la porte, et Dieu sait que mon dos s'en est bien courbé…

Voici mes projets pour Pâques : partir avec Alexander pour le Trentin, et de là, gagner le lac de Garde, en essayant, pendant ce long trajet, de profiter au passage de quelques belles vues printanières. D'aujourd'hui en trois semaines, si rien ne vient se mettre au travers, nous partirons pour mener pendant quatre jours une vie d'étudiants et de touristes, comme nous avons l'habitude de le faire…

La semaine dernière, nous avons entendu une conférence de G. Brandès (i) sur la lecture ; sujet sans originalité, conférence fatigante, voix nasillarde, accent étranger, mais c'est un homme réconfortant. Ses façons ont toutes dû paraître assez étrangères à ces bons Viennois. Il n'a vraiment lancé au public que des pointes acérées. Nous ignorons ici une conception aussi dure de l'existence ; notre pauvre logique, comme notre pauvre morale conventionnelle, sont déjà très différentes de celles des Nordiques. J'ai savouré ce que j'ai entendu. Martha… m'a poussé ensuite à lui faire parvenir le livre des rêves à son hôtel. Jusqu'à présent, il n'a pas réagi ; peut-être le lira-t-il vraiment chez lui.

Porte-toi bien ainsi qu'Ida et les enfants. J'espère avoir bientôt de tes nouvelles et t'écrirai encore plusieurs fois avant Pâques.

Ton fidèle,

Sigm.

132

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 4-4-1900.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

On peut attendre pour exprimer ses sentiments, mais les affaires exigent d'être expédiées rapidement. C'est pourquoi je me hâte de te répondre pour te dire que je n'ai nullement l'intention d'écrire un abrégé des rêves à l'intention de la *Rundschau,* et cela pour plusieurs raisons. En premier lieu, parce que, après le gros travail, ce serait une tâche dure et assommante ; deuxièmement, parce que j'ai déjà promis un essai de ce genre à Lôwenfeld, et qu'ainsi je ne puis le donner ailleurs (2) ; troisièmement, parce que c'est une infraction au principe

(1) Écrivain et critique danois (1842-1927).

(2) Voir lettre n° 136.

de la division du travail, qui veut que ce ne soit pas une seule et même personne qui écrive le livre et qui en donne le compte rendu. Le lecteur a ainsi le bénéfice de la critique et l'auteur peut juger de l'effet produit par son œuvre sur autrui. Enfin, il ne faut pas contraindre la *Rundschau* à donner cet article contre son gré. Obliger un critique à écrire de mauvaise grâce un compte rendu, c'est faire de lui un critique hostile. C'est là que gît le secret de l'article de Burckhard dans la *Zeit*, article qui, malgré sa sottise, a étouffé le livre à Vienne. Cinquièmement, je désire éviter tout ce qui ressemblerait à de la publicité. Je sais que ce que je fais est désagréable à la plupart des gens. Tant que je demeure parfaitement correct, messieurs mes adversaires demeurent mal armés contre moi. Mais si j'agissais de la même façon qu'eux, ils seraient alors

certains que je ne fais rien de mieux qu'eux-mêmes. C'est à cause de considérations de cet ordre que je me suis jadis abstenu d'écrire la critique de ton livre, ce qui, pourtant m'aurait été agréable. Il ne faut pas que ces gens puissent dire que nous nous faisons réciproquement de la réclame. Je crois donc que le plus sage est d'accepter tranquillement le refus de la *Rundschau* comme un indice indéniable de l'état d'esprit du public.

Mathilde est couchée avec une varicelle bénigne. Tous les autres vont bien. Grâce au voyage de Minna, nous sommes au courant de tous les petits incidents survenus chez toi… E. va terminer à Pâques, avec grand profit, je l'espère. Je continue à être trop paresseux pour écrire quoi que ce soit. J'ai été forcé de renvoyer mon dernier nouveau cas, au bout de deux semaines – il s'agissait d'une paranoïa.

Avec mes plus affectueuses pensées pour toi, ta femme, ta fille et tes fils,

ton

Sigm.

133

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 16-4-1900.

à V Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

Je devais t'envoyer du pays du soleil mes pensées amicales. Mais, cette fois encore, je n'y suis pas allé…

E. a enfin terminé sa carrière de patient en venant passer une soirée à la maison. L'énigme qu'il présentait a été *presque* tout à fait résolue, il se porte à merveille et sa façon d'être s'est entièrement modifiée ; il a conservé néanmoins quelques symptômes résiduels.

Je commence à comprendre que l'apparente durée infinie de son traitement est quelque chose de normal qui tient au transfert (i). J'espère que le résultat pratique ne sera pas influencé par ces symptômes résiduels. Il ne tenait qu'à moi de prolonger encore le traitement, mais j'ai soupçonné qu'il s'agissait en ce cas-là d'un compromis entre l'état de maladie et la santé, compromis que souhaitent les malades eux-mêmes, mais auquel le médecin ne doit pas se prêter. La conclusion asymptotique du traitement m'est indifférente en soi, mais constitue, malgré tout, une déception pour l'entourage. Je ne perdrai d'ailleurs pas cet homme de vue. Comme il a dû faire les frais de toutes mes erreurs techniques et théoriques, je pense pouvoir mener à bien le cas prochain en moitié moins de temps. Que le Seigneur daigne seulement me l'envoyer…

Parfois, quelque chose en moi me pousse vers une synthèse, mais je résiste.

Vienne est toujours Vienne, donc tout à fait exécrable. Si, pour conclure, je disais : « Pâques prochaines à Rome », je me ferais l'effet d'un Juif pieux (2). Donc, disons plutôt : À cet été ou à cet automne, nous nous reverrons à Berlin, ou bien où tu voudras !

Très affectueuses pensées,

ton

Sigm.

134

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 7-5-1900.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Bien cher Wilhelm,

Bien des remerciements pour tes paroles si affectueuses ! J'en suis si flatté que j'y croirais presque en partie – si j'étais auprès de

toi ; car ici, je vois les choses différemment. Je n'aurais rien à objecter au

(1) Premier aperçu du rôle du *transfert* dans le traitement psychanalytique. Freud avait déjà rencontré les difficultés qui se manifestent du fait du transfert, à l'époque où il entreprenait encore des cures hypnotiques (voir *Autobiographie).* Le *Fragment d'une analyse d'hystérie* nous fait connaître la technique de Freud à ce moment-là, quand cette lettre fut écrite. Nous savons qu'il n'avait pas encore appris à surmonter techniquement le transfert et, dans le complément de cet article, Freud a, pour la première fois, développé sa théorie du transfert (G. W., V, 279). Les rapports personnels de Freud avec quelques-uns de ses malades s'expliquent aussi par son peu de compréhension, à cette époque, de la dynamique du transfert.

(2) [À la fin du service de Passover, les Juifs orthodoxes se souhaitent les uns aux autres : « L'an prochain, à Jérusalem. »]

fait du splendide isolement, s'il ne s'étendait pas trop loin et même jusqu'à nous deux. Dans l'ensemble – en dehors de mon point faible, la peur de la pauvreté – je suis trop raisonnable pour me plaindre et me sens d'ailleurs actuellement trop bien pour cela. Je me rends compte de tout ce que je possède et aussi du peu que l'on a le droit d'exiger, comme le montrent les statistiques de la misère humaine. Mais rien ne peut pour moi remplacer les contacts avec un ami, c'est un besoin qui répond à quelque chose en moi, peut-être à quelque chose de féminin et les voix intérieures que j'ai l'habitude d'écouter me conseillent de porter sur mon travail un jugement bien moins flatteur que celui que tu proclames. Lorsque ton ouvrage (1) paraîtra, nul d'entre nous, ne sera capable de porter sur son exactitude un jugement qui reste réservé à la postérité, comme chaque fois qu'il s'agit d'une grande découverte ; mais la beauté de la conception, l'originalité des idées, la simplicité des raisonnements et la conviction de l'auteur, créeront une impression qui sera un premier dédommagement de toute la lutte pénible menée contre le

démon. En ce qui me concerne, il en va tout autrement. Aucun critique n’est, mieux que moi, capable de saisir clairement la disproportion qui existe entre les problèmes et la solution que je leur donne et, pour ma juste punition, aucune des régions psychiques inexplorées où, le premier parmi les mortels, j’ai pénétré, ne portera mon nom ou ne se soumettra à mes lois. Quand, au cours de la lutte, je me suis vu menacé de perdre le souffle, j’ai prié l’ange de renoncer, ce qu’il a fait depuis. Mais je n’ai pas eu le dessus et, depuis, je vais cahin-caha. Voilà que j’ai déjà 44 ans et je ne suis qu’un vieux Juif plutôt miséreux, comme tu pourras t’en convaincre cet été ou cet automne. Les miens ont, malgré tout, tenu à fêter mon anniversaire. Ma meilleure consolation est de penser que je ne leur bouche pas entièrement l’avenir ; ils peuvent vivre et vaincre dans la mesure où leur force le leur permettra. Je leur laisse une marche à gravir sans les conduire à un sommet d’où ils ne pourraient s’élever davantage.

Samedi, je commence les conférences sur le rêve. Dans dix jours, nous nous installerons à Bellevue…

Mon état de santé est actuellement supportable. À Vienne, nous avons tout à coup, une chaleur étouffante… J’ai un nouveau malade, probablement pour l’été seulement. Il est psychiquement impuissant. Quelques idées pas encore mûres ; dans l’ensemble, un peu de mouvement.

Mes très affectueuses pensées à toute la maisonnée,

ton

Sigm.

(1) *La Théorie des Périodes.*

135

Vienne, 16-5-1900. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à T Université.*

Mon très cher Wilhelm,

… Une malade du soir m’a quitté. C’était, de tous mes cas, le plus difficile, le plus certain au point de vue étiologique, celui que je n’ai pu réussir à approcher quatre ans durant et qui, en outre, était l’unique cas adressé par Breuer. Chaque fois qu’en désespoir de cause, je mettais cette jeune fille à la porte, il me la renvoyait. C’est l’année dernière seulement que j’ai pu commencer enfin à me familiariser avec elle et cette année, tout a enfin bien marché. J’ai trouvé la clé, c’est-à-dire que, m’étant convaincu que les clés trouvées ailleurs lui convenaient, j’ai agi en profondeur et d’une façon essentielle sur son état, dans la mesure où le permettait le temps si court dont je disposais (de décembre à ce jour). En me quittant aujourd’hui, elle m’a dit : « Vous avez fait pour moi quelque chose d’inappréciable. » Je sais par elle que, lorsqu’elle a reconnu devant Breuer l’extraordinaire amélioration de son état, celui-ci a tapé des mains et s’est écrié plusieurs fois : « Ainsi, il avait donc raison… »

Je n’ai que trois auditeurs, Hans Kônigstein, Fri. Dora Teleky et un certain Dr Marcuse de Breslau. Le libraire se plaint de ce que *L’Interprétation des rêves* se vende mal. Il y avait dans l’*Umschau* du 10 mars un compte rendu aimable, mais court et incompréhensif. C’est évidemment par mon travail que je suis le plus absorbé et je me sens prêt à devenir tout à fait monoïdéiste, si seulement j’arrive à me tirer d’affaire…

Très affectueus ement,

ton

Sigm.

136

Vienne, 20-5-1900. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l'Université.*

Très cher Wilhelm,

... Voici venir la période creuse que je redoute, c'est-à-dire où j'ai peur de moi-même. Ma quatrième malade m'a quitté hier en parfait état. Elle reste en excellents termes avec moi. Comme cadeau d'adieu, elle m'a offert *LT le des Morts* de Bôcklin (1). C'est un cas qui m'a donné beaucoup de satisfaction et qui, peut-être, est entièrement terminé. Tout s'est donc bien passé cette année et j'ai fini par vaincre. Mais que vais-je entreprendre maintenant ? J'ai encore trois personnes et demie, c'est-à-dire trois séances et demie quotidiennes, charge bien trop faible pour une baleine ! Malheur à moi si je m'ennuie ! Toutes sortes de choses peuvent m'arriver ; je ne puis travailler et m'enlise dans la paresse. Le genre de travail que j'ai fait d'octobre à ce jour diffère du tout au tout de celui qui devrait aboutir à une rédaction et lui est même fort défavorable. Je n'ai pas commencé à écrire la petite brochure sur le rêve pour Lowenfeld (2) et ne supporte même pas mes distractions favorites. Je passe des échecs à l'histoire de l'art et à la préhistoire, sans pouvoir m'intéresser à quoi que ce soit. Je voudrais m'enterrer quelques semaines dans un endroit où il ne serait plus du tout question de sciences, sauf en ce qui concerne mes congrès avec toi. Ah ! si seulement j'avais l'argent nécessaire ou un compagnon de voyage pour me rendre en Italie !...

Je craignais que tu ne viennes passer ici les fêtes de la Pentecôte, car mon frère aîné, celui de Manchester, s'est annoncé pour cette date-là. Ce n'est plus un jeune homme ; il a, je crois, 68 ans, mais son aspect est encore fort juvénile.

Très affectueusement à toi.

ton

Sigm.

137

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 12-6-1900.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

Nous avons reçu des visites familiales. La veille de la Pentecôte, l'aîné de mes frères est arrivé, accompagné de son fils cadet qui a déjà plus de 35 ans. Il est resté jusqu'à mercredi soir et nous a bien réconfortés car c'est un homme qui, malgré ses 68 ou 69 ans, est resté jeune, charmant et d'esprit vif. Je lui ai toujours été très attaché. Il est ensuite parti pour Berlin où se trouve maintenant le quartier général de la famille…

(1) Peintre suisse renommé.

(2) Voir lettre 132. Il s'agit de l'article *À propos du Rêve.*

À part cela, l'existence à Bellevue s'organise très bien pour tous. Les soirées et les matinées sont délicieuses. Après les lilas et les cytises, ce sont maintenant les acacias et les jasmins qui embaument, les églantiers fleurissent et, comme je le constate, tout cela se produit soudainement.

Crois-tu vraiment qu'il y aura, un jour sur la maison, une plaque de marbre sur laquelle on pourra lire :

c'est dans cette maison QUE LE 24 JUILLET 1895 LE MYSTÈRE DU RÊVE FUT RÉVÉLÉ AU Dr SIGMUND FREUD (i)

L'espoir en reste bien faible jusqu'à ce jour. Toutefois, quand je parcours les récents travaux psychologiques (Mach, *Analyse des sensations, 2e* édition ; Krœll, *Structure de l'âme,* etc.) où les auteurs tendent vers un but semblable au mien ; quand je vois ce qu'ils ont à

dire au sujet du rêve, je me sens aussi joyeux que le nain du conte parce que « la Princesse n'en sait rien ».

Je n'ai aucun cas nouveau ou, plus exactement, celui qui vient de s'annoncer ne fait que remplacer le patient venu en mai et que j'ai perdu. De sorte que le niveau reste le même. Mais mon dernier cas est intéressant : il s'agit d'une fillette de 13 ans que je dois guérir rapidement et qui présente en surface ce que je suis généralement obligé d'extraire à travers plusieurs couches superposées. Je n'ai pas besoin de te dire que c'est exactement la même chose. Nous parlerons de cette enfant en août prochain, si toutefois on ne me l'enlève pas prématurément. En effet, je te verrai sûrement en août si les 1 500 kr. que j'attends le Ier juillet ne me font pas défaut. Ou plutôt, je pourrai de toute façon me rendre à Berlin… et aussi aller chercher à la montagne ou en Italie un peu de réconfort et d'énergie nouvelle pour 1901. On ne gagne pas plus à demeurer dans un mauvais état d'esprit qu'à faire des économies.

J'ai appris l'accident de Conrad, mais aussi que tout s'était bien arrangé. Je revendique donc à nouveau le droit d'avoir de tes nouvelles et de celles des tiens.

Reçois ainsi qu'eux mes plus affectueuses pensées,

ton

Sigm.

(i) Voir le rêve de l'injection d'irma.

138

Dr Sigm. FREUD,

Vienne, 10-7-1900. IX. Berggasse 19.

Chargé de cours de Neurologie à V Université.

Très cher Wilhelm,

Finalement, tout s'explique et s'arrange facilement. Comme tu n'as pu jusqu'à présent me fixer de date, et que moi j'en avais une, je

t'ai proposé de remettre notre congrès à une période plus tardive des vacances. Maintenant que tu m'as fait part de tes plans, je puis te dire qu'ils me conviennent parfaitement. Il me sera possible d'être à Innsbruck le 31-7 et d'y rester avec toi jusqu'au 4-8. À cette date, nos femmes pourront nous rejoindre, et j'irai avec Martha à Landeck d'où nous partirons en voiture pour Trafoï. Tout est donc bien combiné ainsi, à condition qu'aucun enfant ne tombe malade, qu'aucune passerelle ne s'effondre, etc. Il me reste à étouffer quelques légers regrets : d'abord de ne pas voir les enfants, et ensuite de me présenter à toi, alors que je me trouve au comble de la lassitude et de la mauvaise humeur. Mais l'essentiel est de nous rencontrer et toute remise implique un risque. Tu ne me fais pas part de tes projets ultérieurs, j'ignore donc tout à fait si d'autres possibilités pourraient s'offrir pour ces vacances. De toute façon, c'est décidé et je m'en réjouis, après avoir été privé pendant si longtemps de toute occasion de me réjouir.

… Mon travail, par tout ce qui s'y rattache et tout ce qui en émane d'attirant et de menaçant, m'a complètement épuisé. Il faut dire d'ailleurs que cet été n'a pas été trop mauvais. Le problème qui se posait l'année dernière, celui de se procurer une situation pendant l'été, est maintenant résolu. D'une part, la chose n'est plus du tout nécessaire, et d'autre part, mes forces ne me le permettraient pas. En ce qui concerne les grands problèmes, rien n'est encore décidé. Tout est flottant, vague, un enfer intellectuel, des couches superposées, et dans le tréfonds ténébreux se distingue la silhouette de Lucifer-Amor.

L'opinion des gens sur le livre des rêves commence à me laisser parfaitement froid, mais je déplore son destin. Les gouttes m'ont visiblement pas réussi à amollir les pierres et je n'ai, par ailleurs, entendu parler d'aucune autre critique. Les aimables paroles que me disent quelquefois les gens que je rencontre me sont plus désagréables que la silencieuse réprobation générale. Quant à moi,

je n’ai jusqu’à présent rien trouvé à modifier ; le livre est et demeure certainement véridique. J’ai remis à octobre le petit travail sur le rêve.

Je trouve du moins un rayon de lumière dans notre rencontre du 31-7 ou du 1-8. Fixons définitivement cette date ; pour les détails, nous les discuterons plus tard. Peut-être trouverons-nous un autre endroit qu’Innsbruck, sur la même ligne, mais cela n’a guère d’importance (1).

Avec mes plus affectueux compliments à ta chère femme et à tes enfants,

ton

Sigm.

139

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 14-10-1900.

à T Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

Ta femme et ton fils sont sûrement de retour maintenant et tu as su par eux que j’avais pu les voir et leur parler pendant un moment encore. Robert était superbe…

J’espère apprendre par toi ce qui se passe. Pour moi, je rédige le rêve sans joie véritable, et je deviens distrait comme un vrai professeur tout en rassemblant les matériaux pour la psychopathologie de

(1) Cette lettre est la dernière avant la rencontre où le refroidissement des relations entre les deux hommes, jusque-là latent, devint manifeste. On verra, dans les lettres suivantes quelle fut la réaction de Freud à cette entrevue. Quant à Fliess, voici la version qu’il en donna :

< Je rencontrais souvent Freud, pour avoir avec lui des entretiens d’ordre scientifique, par exemple à Berlin, Vienne, Salzbourg, Dresde, Nuremberg, Breslau, Innsbruck, et la dernière fois, à Achensee au cours de l’été 1900. À cette époque, Freud se montra très monté contre moi, sans que je comprisse d’abord pourquoi. La raison en était que, dans la discussion des observations de malades que Freud avait faites, j’avais attribué une valeur certaine aux processus périodiques, même en ce qui concerne le psychisme et, en particulier, dans le cas de ces manifestations psychopathiques que Freud analysait pour les guérir. D’où il découlait qu’il ne fallait pas attribuer à l’analyse, et à l’analyse seule, les soudaines améliorations, pas plus que les soudaines aggravations. J’appuyais mon opinion sur mes propres observations. Au cours de cette discussion, je crus percevoir chez Freud, à mon égard, une certaine animosité personnelle causée par l’envie. Freud ne m’avait-il pas déjà dit à Vienne : « Quelle chance que nous soyons amis, sans quoi je crèverais « de jalousie en entendant dire que quelqu’un, à Berlin, arrive à découvrir de telles « choses I » Dans mon étonnement, j’avais fait part de cette remarque à la vie quotidienne. La vie a été mouvementée et m’a procuré un nouveau cas, celui d’une jeune fille de 18 ans (1). C’est un cas qui cadre tout à fait avec la collection déjà existante de mes passe-partout.

Pour la psychologie de la vie quotidienne, je voudrais te demander ce bel épigraphe : *Nun ist die Welt von diesem Spuk so voll* (2)… En dehors de cela, je lis de l’archéologie grecque et m’enivre de voyages que je ne ferai jamais, de trésors que je ne pourrai jamais posséder…

Avec mes pensées les plus affectueuses,

ton

Sigm.

P.-S. – Compte rendu sur *Le rêve* dans le *Münchener Allgemeine Zeitung* du 12 oct.

140

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 25-1-1901.

à V Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

J'ai terminé hier *Le Rêve et l'Hystérie* et aujourd'hui déjà, je manque d'un dérivatif. C'est un fragment d'analyse d'hystérie où les interprétations se groupent autour de deux rêves. Il s'agit donc en réalité d'une suite au livre des *Rêves* (3). Il s'y trouve, en outre, ma femme ainsi qu'à notre amie, maître de chapelle, Mme Schalk, née Hopfer qui se trouvait alors à Vienne et serait prête à en témoigner.

« À cause de ce qui s'était passé à Achensee, je me suis peu à peu éloigné de Freud et ai laissé s'espacer notre correspondance régulière. Depuis cette époque, je n'ai jamais plus tenu Freud au courant de mes découvertes scientifiques. Cependant, en cette même année 1900 où il se plaignait de mon retrait, il fit la connaissance de l'ami de Weininger, Swoboda, et le prit en traitement pour une psychonévrose. C'est au cours de ce traitement que Swoboda connut le fait de la bisexualité permanente qui, après ma communication, fut discutée pendant son traitement psychonévrotique, comme le dit Freud lui-même » (in *Eigener Sache* de W. Fliess. Contre Otto Weininger et Herman Swoboda, E. Goldschmidt, Berlin, 1906).

(1) [Il devait s'agir du cas de « Dora » dont Freud parle dans la lettre suivante.]

(2) Correctement : « Nun ist die Luft von solchem Spuk so voll » (l'air est maintenant tout empli d'un tel fantôme) du *Faust* de Gœthe, II' Part., acte V. Freud a utilisé cet épigraphe pour la *Psychopathologie de la vie quotidienne.*

(3) Paru sous le titre « Fragment d'une analyse d'hystérie », 1905. Freud rappelle dans la préface que ce travail avait d'abord porté le nom de *Rêve et Hystérie* et que l'utilisation du rêve avait été

intentionnellement reportée au premier plan de l'exposé. Dans l'*Histoire du Mouvement psychanalytique* et dans un certaines liquidations des symptômes hystériques et quelques vues sur le fondement organo-sexuel de l'ensemble. C'est en tout cas le travail le plus subtil que j'aie jamais écrit et qui effrayera les gens encore plus que de coutume. Quoi qu'il en soit, Ziehen a déjà accepté l'article (i) mais sans soupçonner que je ne tarderai pas à lui coller *La Psychopathologie de la Vie quotidienne.* Nous verrons combien de temps Wernicke pourra tolérer ces œufs de coucou, mais après tout, c'est son affaire (2).

Je t'envoie mes affectueuses pensées et espère apprendre bientôt que ton accablement a disparu.

Ton fidèle

Sigm.

141

Vienne, 30-1-01. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l'Université.*

Très cher Wilhelm,

... *Le Rêve et l'Hystérie* ne te décevra pas, j'espère. Ce qui s'y trouve de plus important reste encore et toujours l'élément psychologique, l'utilisation des rêves et quelques particularités de l'activité mentale inconsciente. Je n'ai donné qu'un aperçu du côté organique et cela relativement aux zones érogènes et à la bisexualité. Mais voilà le problème de la bisexualité posé, reconnu et prêt à être traité plus explicitement une autre fois. Il s'agit d'une hystérie avec *tussis nervosa* et aphonie, que l'on peut attribuer à une tendance prononcée à la succion. Dans les conflits des processus mentaux, le rôle capital est dévolu à l'opposition existant entre l'inclination vers l'homme et l'inclination vers la femme.

complément au *Fragment* écrit en 1923, Freud nous dit que le traitement du cas décrit dans ce travail fut interrompu le 31-12-1899. Freud ajoute que cette observation fut rédigée « au cours des deux semaines suivantes ». Le passage de la lettre 140 montre que Freud a probablement fait erreur et que le traitement prit fin le 31 décembre 1900, ce qui confirme également l'histoire du cas.

(1) Nous apprenons cependant par une lettre du 8 mars que Freud ne se décida pas à envoyer son manuscrit ; il finit cependant par l'expédier (lettre du 6-9) pour le réclamer ensuite à la rédaction.

(2) Freud fait allusion au fait que ses derniers travaux (depuis l'article sur les Souvenirs-écrans) ont paru dans la *Revue de Psychiatrie et de Neurologie,* publiée par Ziehen et Wernicke, bien que ce dernier fût opposé à sa manière de voir. L'opposition de Ziehen ne se manifesta que plus tard.

La Vie quotidienne est à un point mort, à moitié achevée, mais je la continuerai bientôt. J'ai une troisième petite chose en vue, beaucoup de loisirs et le besoin de m'occuper. Cette année, j'ai trois à quatre séances journalières de moins, d'où un bien-être psychique accru, mais un certain malaise financier…

Ne trouves-tu pas le moment propice pour rédiger sur trois pages et le publier un complément à ton étude actuelle sur les zones de Head, les effets de 1 '*herpes zoster* et sur tout ce que tu peux avoir d'autre (1) ? En faisant connaître ton nom au public, tu t'assureras le moyen d'attirer l'attention de celui-ci sur les grands faits biologiques qui te tiennent le plus à cœur. Les gens ne sont gagnés que par l'autorité et cette dernière ne s'acquiert que si l'on fait quelque chose qui leur soit accessible.

Au milieu de la dépression matérielle et morale de ce temps, je suis hanté par le désir d'aller passer, cette année, la semaine pascale à Rome. Sans aucun droit d'ailleurs, car je ne suis parvenu à rien, mais les circonstances m'empêcheront vraisemblablement de faire ce

voyage. Espérons en des temps meilleurs. Je souhaite très ardemment que tu m'en annonces bientôt de tels

Très affectueusement à toi,

Sigm.

142

Vienne, 15-2-01. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l'Université.*

Très cher Wilhelm,

Pas plus que toi je n'irai à Rome. Ta remarque m'a ouvert les yeux sur le sens de ce qui, dans ma dernière lettre, serait resté, même pour moi, une incompréhensible interpolation. Il y avait naturellement là-dessous un rappel de la promesse que tu m'avais faite en des temps meilleurs, celle de tenir, avec moi, un congrès en terre classique. Je savais très bien qu'un tel rappel serait, justement à cette heure, fort déplacé. Je ne faisais que fuir devant le présent dans la plus belle de mes fantaisies d'alors, et je me rendais bien compte dans laquelle. Entre-temps, les congrès eux-mêmes sont devenus des survivances

(.1) Il s'agit des questions qui préoccupent Fliess. Fliess a suivi le conseil de Freud. Voir lettre 147.

du passé. Je ne fais rien de nouveau, et suis devenu, comme tu me l'écris, entièrement étranger à ce que tu fais toi-même.

Je ne puis que me réjouir de loin quand je te vois annoncer que tu continues à rédiger tes grandes solutions et que tu te déclares satisfait de l'évolution de ce travail. Tu as certainement raison de remettre à plus tard tes nouvelles communications sur les rapports nasaux et de les réserver pour une plus vaste synthèse.

Dans quelques jours, la *Psychopathologie de la Vie quotidienne* sera, elle aussi terminée, puis les deux travaux seront corrigés,

expédiés, etc. (i). Elle a été entièrement écrite dans un certain état de confusion dont on ne pourra manquer d'apercevoir les traces. Le troisième travail que j'entreprends est quelque chose de tout à fait anodin, une vraie ratatouille de pauvres. Je rassemble des notes sur ce que m'ont dit les névrosés pendant ma consultation, afin de montrer tout ce qu'une observation forcément superficielle peut dévoiler des rapports entre la sexualité et la névrose, en y ajoutant quelques remarques. Je fais donc à peu près ce qu'a fait Gattl et qui l'a alors rendu si impopulaire à Vienne (2). Comme je veux des cas nouveaux et que ma consultation n'est pas des plus fréquentée, je n'ai pu réunir que six observations et non des plus fameuses. J'y ai ajouté l'essai sur les gauchers : j'enfile des aiguilles en me servant d'un dynamomètre…

Je n'ai pas fait la conférence annoncée lundi dernier dans la *N eue Freie Presse*. C'était… Breuer qui avait lancé sur moi la Société de Philosophie venue le harceler. J'avais accepté à contre-cœur mais, par la suite, en préparant cette conférence, je vis que je devrais parler de toutes sortes de choses intimes et sexuelles devant un public mélangé qui m'était étranger et auquel ces sujets ne conviendraient pas. J'écrivis donc une lettre pour annuler la séance (première semaine). Là-dessus, deux messieurs sont venus me trouver et ont cherché à me faire changer d'avis ; je les ai tout à fait découragés et les ai invités à venir un soir chez moi écouter cette conférence (deuxième semaine). La troisième semaine, je fis ma conférence à ces deux hommes et m'entendis dire qu'elle était magnifique et qu'il n'y avait aucun inconvénient à la présenter à leur public. La conférence fut alors fixée pour la quatrième semaine. Quelques heures auparavant, j'ai reçu un pneu m'apprenant que certains membres avaient soulevé des objections et qu'on me demandait d'illustrer d'abord mes théories par des exemples simples et anodins, d'annoncer ensuite que j'allais aborder des sujets plus choquants et d'attendre ensuite

(1) Psychopathologie de la Vie quotidienne publiée d'abord dans le *Monatschrift Jür Neurologie und Psychiatrie,* 1901.

(2) Voir Félix Gattl, 1898.

quelques instants afin que les dames puissent quitter la salle. Évidemment, j'ai tout de suite refusé, et ma lettre de refus fut, elle du moins, suffisamment pimentée et salée. Telle est à Vienne, la vie scientifique ! Espérant recevoir bientôt de tes bonnes nouvelles,

Je reste ton fidèle,

Sigm.

143

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 8-5-01.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

À l'occasion de mon anniversaire, tu peux évidemment me souhaiter d'hériter de ton état d'âme énergique et de voir se reproduire de rafraîchissants intermèdes, et je désire favoriser ce vœu de façon toute désintéressée. Ta lettre se trouvait sur la table à côté d'autres cadeaux qui m'ont fait plaisir et dont plusieurs m'ont fait penser à toi, bien que j'aie demandé que l'on néglige de fêter ce jour où le nombre de mes années est trop faible pour un jubilé et beaucoup trop considérable pour un anniversaire d'enfant. Le plaisir que m'a donné ta lettre n'a pas été le moindre, sauf en ce qui concerne la partie sur la magie, que je considère comme un replâtrage superflu tenté pour compenser ton doute au sujet de la « transmission de pensée ». Je crois à la transmission de pensée et continue à douter de la « magie ».

Il me semble vaguement avoir entendu dire que c'est seulement dans le besoin que l'homme parvient à sa plus haute réalisation ; c'est pourquoi, comme tu me le souhaitais, et comme je

le souhaitais moi-même quelques semaines avant que tu m'envoies ces vœux, je me suis arrangé pour m'élever au-dessus des circonstances. Une corbeille d'orchidées donne l'illusion de l'opulence et du soleil, un fragment de mur pompéien orné d'un centaure et d'un faune me transporte dans cette Italie rêvée (1)

Fluctuât nec mergitur !

… Je suis justement en train de corriger les premières pages de *La Vie quotidienne* qui comprend maintenant 60 pages. L'ouvrage

(1) Un petit fragment encadré de fresque pompéienne qui se trouve dans la collection de Freud.

me déplaît terriblement et déplaira, je l'espère, encore plus aux autres. Ce travail est tout à fait informe et il s'y trouve des tas de choses interdites. Je ne me suis pas encore décidé à expédier le second travail (i). Une nouvelle malade, une fiancée qui a rompu ses fiançailles, va combler le vide laissé par le départ de R… ; son cas s'éclaire à souhait. En dehors de cela, tout est moins calme qu'il y a quelques semaines…

Il ne faut évidemment attendre de progrès dans mes travaux que de la répétition quatre mille fois renouvelée des mêmes impressions et je suis tout à fait prêt à m'y soumettre. Jusqu'à ce jour, tout s'avère exact, mais je continue à ne pas apercevoir l'ensemble de mes richesses et n'arrive pas à les embrasser par la pensée.

Tes *Rapports* trouveront un lecteur attentif. Tu n'auras certainement pu éviter d'y insérer quelques faits nouveaux (2).

Reçois les affectueuses pensées de

ton

Sigm.

144

Dr Sigm. FREUD,

Chargé de cours de Neurologie Vienne, 4-7-01.

à l'Université. IX. Berggasse 19.

Très cher Wilhelm,

… Tu me poses tant de questions qu'il faudra bien leur donner une longue réponse. Donc, ma consultation va se transformer en séance épistolaire.

Il ne m'est pas encore possible de te dire avec certitude où nous irons. Après des plans multiples et ratés, il nous est venu une idée inattendue qui pourra vraisemblablement se réaliser. À la fin de juin, je suis allé passer les deux jours fériés à Reichenhall, chez Maman et Minna (3), et, ayant fait une excursion en voiture à Thumsee, j'ai été emballé par ce petit endroit, par les roses des Alpes descendant jusque sur la route, le petit lac vert, les superbes forêts pleines de fraises, de fleurs, et aussi (espérons-le) de champignons. J'ai aussitôt demandé s'il était possible de se loger dans l'unique petite auberge

(1) *Rêves et Hystérie.*

(2) Ce passage concerne la monographie de Fliess intitulée *À propos du rapport causal entre le nez et les organes sexuels. Contribution à la physiologie nerveuse,* Hall, 1902, travail dont le titre n'avait alors pas encore été fixé.

(3) La belle-mère et la belle-sœur de Freud.

du pays. C'est la première fois qu'il sera possible d'y louer des chambres, parce que le propriétaire, un médecin de Bad Kirchberg qui y habitait et à qui appartiennent diverses propriétés, est mort. Les pourparlers menés de Reichenhall sont en cours et aboutiront probablement…

Le père d'une de mes malades se fait un devoir de m'envoyer toutes les découpures ou les articles de journaux où l'on parle de moi et de mon livre sur les rêves. J'ai aussi reçu un article : « Rêve et Contes de fées » paru dans le *Lotse* que m'a également adressé son

auteur, un professeur munichois (1). Le père [de la malade] continue à m'écrire au sujet de ce qui, dans ce traitement, peut être rendu public « dans un but de propagande ». Qu'il en sorte quelque chose ou rien, je dois tout cela au fait que tu as mentionné mon nom à cet homme… En ce qui concerne mes autres clients, cette année a été des plus satisfaisantes. Il y en a eu moins que l'an dernier, il est vrai, mais grâce à ce moindre effort, je me sens incomparablement mieux qu'alors à la même époque avec, toutefois, le cerveau un peu fatigué. Je n'ai plus aucune idée nouvelle et ne sais pas non plus comment remplir mes heures de loisir.

Le professeur munichois, Dr Van der Leyen, a attiré mon attention sur un livre de L. Laistner paru en 1889, *L'Énigme du Sphinx*, où l'auteur se prononce très énergiquement en faveur de l'attribution des mythes aux rêves (2). J'ai commencé par lire une très jolie préface, mais la paresse m'a empêché de poursuivre. Je constate qu'il ignore tout de ce qui se cache *derrière* le rêve ; par contre, il examine *le rêve d'angoisse* avec beaucoup de pertinence…

La Vie quotidienne doit paraître ces jours-ci, mais sans doute en partie seulement, car le travail est trop long pour qu'on puisse le publier dans un seul numéro de la *Monatschrift*. Je ne pourrai donc t'envoyer un tiré à part complet qu'en août.

Martin ne compose actuellement que peu de poésies, il dessine et peint ; ce sont en général des animaux fantasmatiques, pleins d'humour et il commence à représenter les mouvements, etc. Ce qui importe peut-être davantage, c'est qu'il a obtenu, pour monter dans la deuxième classe, un certificat relativement satisfaisant. C'est l'examen d'entrée d'Oli qui nous retient ici jusqu'au 15 de ce mois. Il faudra que tous mes grands enfants tiennent aussi jusque-là…

(1) Cet auteur était Friedrich Van der Leyen qui correspondit un certain temps avec Freud, et qui, dans une lettre du 17 mai 1902 (Warburg Institute London University) attire sur les recherches de Freud, l'attention de Roscher, auteur du célèbre *Dictionnaire*

mythologique. Leyen suivit les travaux ultérieurs de Freud avec un scepticisme plein de réserves.

(2) S. Ludwig Laistner, 1889.

As-tu lu que les Anglais avaient déterré en Crète (à Knossos) (1) un vieux palais qu'ils croient être le véritable labyrinthe de Minos ? Zeus semble primitivement avoir été un taureau. Le Dieu de nos pères lui-même, avant sa sublimation réalisée par les Perses, aurait été adoré sous la forme d'un taureau. Voilà qui donne à penser bien des choses que l'on ne saurait encore écrire…

Fidèlement à toi,

ton

Sigm.

145

Thumsee, 7-8-01.

Très cher Wilhelm,

Pour la première fois depuis trois semaines le temps est aujourd'hui affreux et ne permet aucune autre occupation ; demain, nous irons à Salzbourg, assister à une représentation de *Don Juan*… Et voilà pourquoi je réponds aujourd'hui même à ta lettre ou, du moins, je commence à y répondre.

Parlons d'abord d'affaires, puis de choses sérieuses, pour finir par les choses amusantes.

Mme D… a très bien remplacé G… C'est, comme tu me l'avais annoncé, une personne se prêtant au traitement et qui nous permet d'espérer une réussite plus complète qu'en général. Seulement, aucune patiente, connue ou inconnue, ne me fera, pour l'amour d'elle, reprendre le collier avant le 16 septembre, et d'ici là, sa crise peut n'être plus paroxystique. Je ne compte sur aucun client avant de l'avoir bien en main. Tous sont des malades, donc des êtres particulièrement irrationnels et dont les réactions sont imprévisibles.

La saison prochaine m’intéresse tout particulièrement, car je ne puis vraiment compter que sur un seul malade, un jeune obsédé et la bonne vieille dame qui représentait pour moi une petite rente est morte pendant les vacances… (2).

Il est impossible de nous dissimuler que, toi et moi, nous nous sommes éloignés l’un de l’autre ; toutes sortes de petites choses me le font voir… Tu atteins là les limites de ta perspicacité. Tu prends parti contre moi en disant que « celui qui lit la pensée d’autrui n’y trouve que ses propres pensées », ce qui ôte toute valeur à mes recherches.

S’il en est ainsi, jette sans la lire, ma *Psychopathologie* dans la

(1) Allusion aux premières nouvelles des fouilles d’Evans en Crète, auxquelles Freud ne cessa jamais de s’intéresser.

(2) Freud a plusieurs fois parlé de cette malade dans *L’Interprétation des rêves* et *La psychopathologie de la vie quotidienne.*

corbeille à papiers. Il y a dans ce livre des tas de choses qui te concernent, des choses manifestes pour lesquelles tu m’as fourni des matériaux et des choses cachées dont la motivation t’est due. Tu m’as aussi fourni l’épigraphe. Quelle que soit la valeur durable de cet ouvrage, tu y trouveras la preuve du rôle que tu as, jusqu’à présent, tenu dans ma vie. Après une pareille déclaration, j’ai sans doute le droit de t’envoyer mon livre, dès que je l’aurai entre les mains, sans rien ajouter de plus…

Je t’ai promis de te parler aussi de choses agréables. Thumsee est réellement un petit paradis, surtout pour les enfants, qui sont ici gavés. Ils se disputent entre eux et disputent aux étrangers les bateaux sur lesquels ils échappent ensuite aux regards anxieux de leurs parents. En ce qui me concerne, mes relations avec les poissons m’ont déjà joliment abêti, mais je n’ai pas encore l’esprit aussi dégagé que pendant les autres vacances et j’aurai besoin, je

crois, de prendre huit à douze jours de congé au pays de l'huile et du vin. Mon frère sera peut-être mon compagnon de voyage.

Et maintenant, passons à la question principale ! Pour autant que j'en puisse préjuger mon prochain travail s'appellera *De la Bisexualité humaine.* Il attaquera le problème à la base et contiendra tout ce qu'il me sera possible de dire sur ce sujet, les choses ultimes et les plus profondes. Pour le moment, je ne dispose que d'un seul élément, le principe fondamental. Ce dernier repose, comme je le crois depuis longtemps, sur l'idée que le refoulement, mon problème crucial, n'est possible que du fait d'une réaction entre deux courants sexuels. Il me faudra six mois environ pour rassembler mes matériaux et j'espère bien découvrir que le travail est réalisable. Il faudra ensuite que j'aie avec toi un long et sérieux entretien. L'idée elle-même vient de toi. Tu te rappelles ce que je t'ai dit, il y a des années, alors que tu étais encore oto-rhinologiste et chirurgien : « La solution réside dans la sexualité » et plusieurs années après, tu as modifié cette opinion en disant : « dans la bisexualité » et je vois que tu avais raison. Peut-être aurai-je d'autres idées encore à t'emprunter, peut-être mon honnêteté me forcera-t-elle à te prier de signer avec moi ce travail. En ce cas, la partie anatomico-biologique, si restreinte chez moi, s'élargirait et je me réserverais d'étudier l'aspect psychique de la bisexualité et de traiter des névroses. Voilà donc comment se présentent mes prochains projets qui, je l'espère, nous permettront de retrouver notre très bonne entente, même dans le domaine scientifique.

Bien des choses amicales à toi et aux tiens. Donne-nous de tes nouvelles,

146

19-9-01.

Très cher Wilhelm,

Quelques heures avant mon départ, j'ai reçu ta carte. Je devrais maintenant te donner mes impressions sur Rome, ce qui est difficile. Il s'agissait, tu le sais, d'un fait extrêmement important, d'un rêve longtemps caressé. Toutes les réalisations de ce genre sont toujours un peu décevantes quand on les a trop longtemps attendues. Néanmoins, il s'agit quand même d'un point culminant dans mon existence. Mais tandis que j'ai contemplé la Rome antique, paisiblement, sans être troublé (j'aurais pu, près du forum de Nerva, adorer ces fragments du temple de Minerve, dans leur pauvreté et leur dégradation), il m'a été impossible de tirer de la joie de la deuxième Rome (1). Sa signification me troublait. J'étais poursuivi par l'idée de ma propre misère et de toutes les autres misères dont je sais l'existence. Je ne puis supporter le mensonge de la rédemption des hommes qui dresse si orgueilleusement sa tête vers le ciel.

Je trouve que la troisième Rome, l'Italienne, promet beaucoup et est fort sympathique.

J'ai d'ailleurs été modéré dans mes plaisirs et n'ai pas tenté de tout voir en douze jours. J'ai non seulement essayé de « corrompre » Trevi (2), comme tous le font, mais encore, de ma propre initiative, j'ai fourré la main dans la *Bocca délia Verità* à Santa-Maria-Cosmedin, en me jurant de revenir. Il faisait chaud, mais la température est restée très supportable jusqu'au jour, heureusement le neuvième, où le sirocco s'est mis à souffler et m'a tout simplement mis sur le flanc ; je n'en suis pas encore remis. Depuis mon retour, je suis atteint de troubles gastro-intestinaux contractés pendant le voyage de retour et que je supporte encore sans grogner. Les miens étaient revenus vingt-quatre heures avant moi. J'ai encore très peu à faire.

Ta dernière lettre était vraiment réconfortante. Je comprends maintenant le ton de tes épîtres de l'an passé. C'est d'ailleurs la première fois que tu t'es écarté, à mon égard, de la vérité.

Ce que tu me dis de mon attitude à l'égard de ton grand travail me semble injuste. Combien de fois n'ai-je pas pensé à ton œuvre

(1) La Rome du Moyen Age et de la Renaissance.

(2) Selon une tradition, le voyageur qui jette une pièce de monnaie dans la fontaine de Trevi, reviendra à Rome.

avec fierté et en tremblant d'émotion, et combien m'a gêné mon incapacité à me rallier à telle ou telle conclusion. Tu sais que je ne suis nullement doué pour les mathématiques et que je n'ai aucune mémoire des chiffres et des mesures ; peut-être est-ce cela qui t'a donné l'impression que je n'attachais nulle importance à ce dont tu me faisais part. Je crois qu'aucun élément qualitatif, aucun point de vue tiré des calculs ne m'ont échappé. Peut-être t'es-tu trop hâté de renoncer à ma participation scientifique. Un ami qui a le droit de contredire et qui, vu son incompétence, ne saurait être très dangereux, devrait conserver sa valeur aux yeux de quelqu'un qui explore des chemins enténébrés et qui fréquente très peu de gens, tous en admiration devant lui, sans réserves, ni critiques.

Le seul passage qui me heurte dans ta lettre est celui où tu établis un rapport entre ma thérapeutique et mon exclamation (1) : « Tu mines la valeur de mes découvertes. » J'ai souffert de perdre « mon seul public », comme dit notre Nestroy. Pour qui dois-je maintenant écrire ? Si, dès que l'une de mes interprétations te déplaît tu es prêt à déclarer que celui qui « lit les pensées » ne perçoit rien et ne fait que projeter sur l'autre ses propres pensées, tu cesses d'être vraiment mon public et, tout comme les autres, tu dois tenir l'ensemble de ma technique pour dénuée de valeur.

Je n'ai pas compris ta réponse au sujet de la bisexualité. Nous avons évidemment beaucoup de peine à nous comprendre. Mon seul but était de serrer de plus près mon apport à la théorie de la bisexualité et d'y ajouter que le refoulement et les névroses, donc l'autonomie de l'inconscient, présupposent l'existence d'une bisexualité.

Tu auras vu par ce que je dis, dans *La Vie quotidienne,* de ta priorité, que je ne cherche pas à surestimer ma participation dans cette découverte (2). Toutefois, on ne saurait éviter de parler de ce qu'il y a de généralement biologique et anatomique dans la bisexualité et, comme presque tout ce que j'en sais t'est dû, il ne me reste plus qu'à m'en référer à toi ou à te demander de faire toute l'introduction. Mais, actuellement, je n'ai nullement envie de publier. Entre-temps, nous aurons sans doute l'occasion d'en parler.

Se contenter de dire que « le conscient est le facteur dominant, l'inconscient, le facteur sexuel sous-jacent », c'est simplifier grossièrement des choses extrêmement complexes, alors qu'évidemment c'est là le fait fondamental. Je travaille en ce moment à un

(1) Lors de leur dernière rencontre à Achensee, voir lettre 138.

(2) Voir Introduction, p. 34.

essai plus psychologique. *Oubli et Refoulement,* que je compte conserver encore longtemps par devers moi (i).

Le moment où tu devais faire ta conférence sur les « Relations » est maintenant passé et j'attends cet exposé avec un vif intérêt. Mais peut-être la conférence a-t-elle été remise ?

Je t'envoie mes bien cordiales pensées et j'attends de bonnes nouvelles de toi et des tiens,

ton

Sigm.

147

Dr Sigm. FREUD, 20-9-01.

IX. Berggasse 19. Consult. de 3 à 5 heures.

Très cher Wilhelm,

Tableau (2) ! Nos lettres se sont croisées. Hier, justement, je m'étais enquis de ta conférence et la voilà ! Je l'ai lue pour la première fois et je puis dire que tu n'as jamais rien écrit d'aussi clair,

d’aussi concis et d’aussi substantiel. Et quel bonheur de n’avoir pas à douter de sa véridicité ! Merci aussi du petit passage que tu m’as consacré (3). Ce que tu dis de l’herpès m’a aussi beaucoup plu. Partout, on sent qu’il te reste encore beaucoup à dire mais que tu sais réserver tes richesses et te limiter. Tels sont bien, je crois, les caractéristiques du style classique.

Est-ce que, dans le titre, ne manque pas la notion de « lien causal » entre le nez et les organes sexuels ? Je pense que c’est une abréviation de « modifications dans le nez et les organes sexuels ». Mais cela n’a pas d’importance et je ne veux pas être pointilleux.

Affectueux remerciements,

ton

Sigm.

(1) Ce travail est resté inédit.

(2) En français dans le texte.

(3) Cette lettre concerne le nouveau travail de Fliess (voir la lettre 143). Le passage auquel Freud fait allusion est le suivant : « La cause typique de la neurasthénie des jeunes des deux sexes est la masturbation (Freud) remplacée souvent chez les plus âgés par l’onanisme conjugal. »

Le chapitre sur *Vherpes zoster* se rapporte au travail de Head et Campbel, 1900. Voir lettre 141, du 30-1-1901.

148

Vienne, 7-10-01. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à V Université.*

Très cher Wilhelm,

J’ai eu, il y a trois semaines, la visite de Mme D… que tu m’as envoyée, j’aurais donc dû t’écrire à son sujet il y a longtemps.

C’est naturellement tout à fait la personne dont j’ai besoin, un cas constitutionnel grave auquel toutes les clés s’adaptent et où toutes les cordes répondent. Il est à peine possible d’agir sur elle sans la faire souffrir, elle aime trop endurer et infliger la souffrance, mais la réussite devrait être assurée et durable.

Malheureusement, j’ai à lutter contre d’autres obstacles. Son mari n’est pas encore d’accord et ne lui a accordé que trois mois, condition que j’ai naturellement refusée. Mais, cette concession elle-même n’en est pas une, car il voulait l’emmener le même soir et elle s’attend chaque jour à ce qu’il vienne la chercher. Elle partira naturellement avec lui, elle ne peut déjà plus se passer de lui.

Telle est la situation au point de vue du temps et celle relative à l’argent ne semble pas beaucoup plus assurée. Les choses sont-elles réellement aussi défavorables qu’elle le dit ou bien a-t-elle réussi à me tromper sur ce point ? Bref, il est fort possible que je lui déclare bientôt qu’il vaut mieux ne pas commencer à construire sur des fondations aussi peu solides. Malgré toute son intelligence, il est fort peu probable qu’elle puisse obtenir en trois mois des résultats valables. Quant au mari, il m’a montré une méfiance jalouse si évidente que je ne puis espérer faire aucune impression sur lui en lui parlant.

Peut-être tout s’arrangera-t-il. Je désirais seulement te préparer à la possibilité de la revoir plus tôt que tu ne le prévoyais et te présenter ma justification au cas où la grande peine que tu as prise n’aboutirait à rien.

Par suite de la rareté de notre correspondance, je n’ai pu encore te remercier.

Avec mes affectueuses pensées,

149

Vienne, 2-11-01. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à V Université.*

Très cher Wilhelm,

Tu as certes le droit d’être informé de temps en temps de l’état de ta malade, et je t’écris d’autant plus volontiers à son sujet que je ne me sens pas du tout d’humeur à m’occuper d’autre chose.

Tu m’as procuré là un cas qui est réellement créé pour cette thérapeutique. Je puis dire que jusqu’ici tout marche à merveille, peut-être aussi parce qu’il m’est facile de m’intéresser à cette sorte de caractère. Je te donnerai oralement un jour plus de détails, lorsque je pourrai impunément contrevenir à la discrétion. Tout concorde bien, cette fois encore, tout au moins avec mes vues les plus récentes, et l’instrument obéit volontiers aux doigts qui s’en servent. Non point qu’elle n’essaie souvent de me rendre la vie difficile, elle l’a déjà tenté et le tentera encore. La mauvaise humeur dont témoignait la lettre à laquelle tu as répondu en me donnant des renseignements précis était due à l’état de trouble où la dame m’avait jeté en dressant devant moi des montagnes de difficultés. Une autre fois, je ne me laisserai plus faire aussi facilement, tout au moins j’en prends la ferme résolution. En tout cas, c’est une personne de valeur et intéressante.

Je me réjouis de pouvoir te donner cette information et t’envoie bien des choses affectueuses,

ton

Sigm.

150

Vienne, 7-12-01. IX. Berggasse 19.

Dr Sigm. FREUD, *Chargé de cours de Neurologie à l’Université.*

Très cher Wilhelm,

Mme D… vient de me faire ses adieux. Les inquiétudes dont je t'avais fait part au bout de deux semaines n'étaient pas entièrement injustifiées. Le mari, comme tu le sais, a brutalement interrompu le traitement, en alléguant des difficultés de temps et d'argent, quoique ces dernières, suivant les informations que tu m'avais données, n'eussent été mises en avant que pour masquer sa jalousie. En dernier lieu, je reçus de lui une lettre qui rendit impossible la continuation du traitement jusqu'au 19 de ce mois, ainsi qu'il avait d'abord été convenu. Cet homme s'est conduit si grossièrement à mon égard qu'il m'a fallu prendre beaucoup sur moi pour tenir aussi longtemps.

Le traitement a été si court – dix semaines – qu'il ne saurait être question d'une guérison durable. Il m'est également impossible de prévoir ce qu'il adviendra de la malade dans le futur immédiat. D'un autre côté, les choses ont si brillamment marché qu'il semble inconcevable de croire que le travail puisse rester entièrement infructueux. Une fois que la tempête actuellement déchaînée sera passée, l'effet obtenu pourra sans doute être mis en lumière.

En tout cas, c'est la mieux adaptée et la plus intéressante des personnes que tu m'aies jamais recommandées. Si le résultat n'a pu être meilleur, ni toi, ni moi n'y pouvons grand-chose. Le Pr D… n'a pas réussi à reporter sa confiance de toi à moi. Je traverse en ce moment une mauvaise passe où il m'arrive surtout des désagréments. Je m'exerce sans cesse à les supporter.

Encore mes affectueux remerciements,

ton

Sigm.

151

Dr Sigm. FREUD, 8-3-02.

IX. Berggasse 19. Cons. de 3 à 5 heures.

Mon cher Wilhelm,

Je suis heureux de pouvoir t'apprendre que ma nomination au professorat, si longtemps retardée et qui était finalement devenue très souhaitable, s'est enfin réalisée. La *Wiener Zeitung* l'annoncera la semaine prochaine au public dont j'attends qu'il rende hommage à cette consécration officielle. Il y a longtemps que tu n'as reçu de moi des nouvelles capables de faire naître d'aussi agréables espérances.

Pensées affectueuses,

Dr Sigm. FREUD ;

Vienne, 11-3-02. IX. Berggasse 19.

152

Chargé de cours de Neurologie à V Université.

Très cher Wilhelm,

Voilà donc ce que peut faire un titre d' « Excellence » ! Même

m'apporter à nouveau ta voix chère, dans une lettre. Mais puisque

tu as, au reçu de la nouvelle, prononcé de si grands mots : appréciation méritée, maîtrise, etc., je me sens obligé, poussé par mon néfaste besoin habituel de franchise, de te dire comment les choses se sont passées.

En réalité, ce fut mon œuvre. À mon retour de Rome, je

sentis renaître en moi le goût de vivre et d'agir et s'évanouir

ma soif de martyre. Ma clientèle avait fondu et ayant perdu mon dernier public en ta personne j'avais retiré de l'imprimerie ma dernière publication ([8]). Je me dis qu'une grande partie de ma vie pouvait encore se passer à attendre le succès, et qu'entre-temps,

8 On dit que Nestroy, regardant un jour de représentation à bénéfice, par le trou du rideau et ne voyant que deux spectateurs à l'orchestre, s'écria : « Je connais l'un de ces « publics », il a un billet de faveur. J'ignore si l'autre « public » en a un aussi ! »

personne ne se soucierait de moi. Or je tenais à revoir Rome, à soigner mes malades et à procurer à mes enfants une existence agréable. C'est pourquoi je décidai de rompre avec mes scrupules étroits et de faire, comme tous les autres humains, les démarches appropriées. Il faut bien que le salut vienne de quelque part, et c'est le titre de professeur que j'ai choisi comme voie de salut. Durant quatre ans je n'avais pas remué le petit doigt, maintenant je me suis présenté chez mon vieux maître, Exner (1). Il se montra aussi peu aimable que possible, presque impoli, refusa de me communiquer les motifs de mes échecs et voulut tout à fait jouer le rôle de grand fonctionnaire. Ce ne fut que lorsque je parvins à l'irriter par quelques remarques ironiques sur l'activité des hauts personnages, qu'il me révéla quelque chose d'obscur à propos d'influences

personnelles qui auraient joué contre moi auprès de Son Excellence (1). Il me conseilla ensuite de chercher à faire agir quelqu'un d'autre en ma faveur. Je lui appris que je pouvais en parler à ma vieille amie et ancienne cliente, la femme du conseiller aulique Gomperz (2), ce qui parut l'impressionner. Mme Elise se montra très aimable et prit la chose fort à cœur. Elle alla voir le ministre et put contempler son air stupéfait : « Quatre ans ! et qui est-ce ? » Le vieux renard fit semblant de ne pas me connaître. Il fallait, en tout cas, faire une nouvelle demande. J'écrivis alors à Nothnagel et à Krafft-Ebing (qui était sur le point de prendre sa retraite) et les priai de renouveler leur proposition (3). Tous deux se montrèrent charmants et Nothnagel m'écrivit quelques jours plus tard : « Nous avons fait parvenir la proposition. » Mais le ministre évita Gomperz avec obstination et la chose parut encore une fois ratée.

C'est alors qu'une autre puissance entra en jeu. Une de mes patientes, ayant entendu parler de cette histoire, entreprit d'agir de son propre chef. Elle n'eut de repos qu'après avoir fait dans le monde, la connaissance du ministre, se fit bien voir de lui et, par l'intermédiaire d'une amie commune, obtint sa promesse de nommer

professeur le médecin qui l'avait guérie. Sachant fort bien que cette première promesse ne signifiait rien, elle parvint à lui parler personnellement. Je crois bien que si un certain Bôcklin lui avait appartenu au lieu d'appartenir à sa tante… j'aurais été nommé trois mois plus tôt. Ainsi, Son Excellence devra se contenter d'un tableau moderne pour la collection qu'il veut constituer, pas pour lui-même naturellement (4). Finalement, à l'occasion d'un dîner offert par ma cliente au ministre, il lui apprit fort aimablement que l'acte se trouvait déjà entre les mains de l'Empereur, et qu'elle serait la première à être informée de ma nomination.

Elle arriva un jour à la séance, rayonnante et brandissant un pneu du ministre. La chose était faite. La *Wiener Zeitung* n'avait pas encore

(1) Le ministre de l'Éducation, Wilhelm Freiherr von Hartel (né en 1839), antérieurement professeur de Philologie à l'Université de Vienne.

(2) Elise Gomperz, femme de Theodor Gomperz (1832-1912) qui avait été nommé en 1869 professeur de philologie la même année que Hârtel, et que son livre sur *Les Penseurs grecs* avait rendu célèbre. Dans l'édition allemande des œuvres de Stuart-Mill publiées par Gomperz, Freud, alors étudiant, avait traduit un volume paru en 1880 (*De l'Émancipation des femmes, Platon, la Question des ouvriers, le Socialisme).* Voir Merlan (1945) et Bernfeld (1949).

(3) Voir lettre 58.

(4) D'après l'exposé quelque peu simplifié de cet incident par Sachs *(Freud, le maître et l'ami,* 1845, p. 76), il s'agirait du « Château en ruines » de BOckün que Hârtel désirait acquérir pour le Musée moderne que l'on projetait alors de fonder à Vienne.

publié cette information, mais le bruit de ma nomination, émanant des bureaux officiels, s'était rapidement propagé. L'approbation du public m'était acquise, vœux et envois de fleurs pleuvaient, comme si le rôle de la sexualité avait été soudain

découvert officiellement par Sa Majesté, la signification des rêves, confirmée par le Conseil des Ministres, et la nécessité d'une thérapeutique psychanalytique de l'hystérie, reconnue par le Parlement, à la majorité des deux tiers.

Me voilà évidemment redevenu honorable, et les admirateurs intimidés me saluent de loin dans les rues.

Quant à moi, je continuerais bien à échanger cinq congratulations pour un bon cas qui nécessiterait un traitement prolongé. J'ai appris que notre Vieux monde est régi par l'Autorité, comme le Nouveau par le Dollar. J'ai fait mes premières courbettes devant l'Autorité et puis donc en espérer une récompense. Si l'effet produit sur les milieux éloignés est aussi considérable que celui produit sur les plus proches, mes espoirs sont justifiés.

Dans toute cette histoire, il y a une personne qui a de longues oreilles et dont tu n'as pas assez tenu compte dans ta lettre : c'est moi. Si j'avais fait ces quelques démarches il y a trois ans, j'aurais été nommé à cette époque, ce qui m'aurait épargné bien des choses. D'autres n'ont pas besoin d'aller d'abord à Rome pour agir avec intelligence. Voilà comment se présente le glorieux événement auquel je dois, entre autres choses, ta lettre amicale. Je te prie de garder pour toi le contenu de cette missive.

Je te remercie et t'envoie bien des choses affectueuses,

ton

Sigm.

153

Carte postale illustrée (Temple de Neptune à Paestum).

10-9-02.

Amitiés du point culminant de mon voyage,

ton

Sigm.

1

Robert Wilhelm.

2

Voir le manuscrit suivant, p. 129 en partie identique à l’article : Autres observations sur les psycho-névroses de défense, paru dans le *Neurol. Zentralblatt* 1896 *b,* n° 10.

3

Ce travail n’a pas été conservé.

4

Ce qui suit se rapporte à l’*Esquisse.*

5

Ces modifications apportées aux vues exposées dans *l’Esquisse* méritent d’être prises en considération, parce qu’elles donnent une tournure nouvelle à la différenciation entre les stimuli externes et internes. Elles nous préparent à l’établissement d’une distinction entre processus conscients et processus inconscients (non refoulés) et font ainsi prévoir la conception de la structure psychique, telle que Freud l’établit plus tard. Une suite immédiate de ces données se trouve dans

6

Voir p. 103 ce que dit Freud à propos de la migraine.

7

Manuscrit accompagnant la lettre du 1-1-1896. Dans la dernière partie de ce manuscrit, Freud cherche à rattacher ses idées à celles de l’*Esquisse,* qu’il répète

8

La bonne lui avait extrait sa première dent le soir du 9 novembre, dent qui aurait peut-être tenu jusqu’au 10.

9

Rien que de grands gardes pour Sa Majesté le Roi de Prusse.

(i) Les dates indiquées au début de cette lettre concernent la théorie des périodes de Fliess. La première phrase parodie probablement la biographie de Michel-Ange par Vasari. Freud connaissait parfaitement la *Vie des peintres italiens* de Vasari. La « découverte » annoncée par Freud était celle du développement de la libido. En parlant de ses « presciences », Freud décrit sa propre méthode de travail. En termes psychanalytiques, cela revient à dire que les corrélations scientifiques sont élaborées dans le préconscient avant de devenir conscientes. On en arrive ainsi aux progrès théoriques comme ceux décrits dans cette lettre. Les idées qui y sont contenues se retrouvent presque sans modification dans les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1905 *d).* D'autres idées ne seront qu'ultérieurement développées, par exemple, celle par laquelle Freud souligne l'importance de la transition entre la marche à quatre pattes et la marche à deux pattes et le rôle de la station debout n'a été repris qu'en 1928 *(Malaise dans la civilisation).* (Voir aussi *L'homme aux rats,* 1909 *d.)* Dans cette lettre, Freud n'établit pas encore de distinction nette entre les trois significations différentes du mot » refoulement » : 1) Le mécanisme psychologique du refoulement ; 2) Les processus qui se déroulent au cours de l'évolution de l'enfant vers la maturité et dans lesquels certaines zones du corps se trouvent désinvesties ; 3) Les modifications de l'appareil qui se produisent pendant l'évolution de l'espèce et qui correspondent aux conceptions freudiennes du « refoulement organique ». La description dans cette lettre de l'évolution du comportement moral s'est trouvée par la suite totalement modifiée. Ce que Freud décrit ici reste au niveau de ce qu'il a plus tard (dans les *Trois essais)* considéré comme une formation réactionnelle. Il néglige en partie l'influence du milieu et ne tient aucun compte de celle des relations objectâtes (identification).

Cependant Freud place ici pour la première fois, au cœur de son explication dynamique des névroses, le mécanisme de la

régression qu'il n'avait fait jusqu'alors que mentionner en passant ; il ne tente pas encore, comme il le fera plus tard, de différencier les régressions topographique et historique.

D'autre part, Freud expose ici un point de vue qu'il va conserver dans tous ses travaux ultérieurs mais dont la littérature analytique n'a pas toujours suffisamment tenu compte. Il pense, en effet, que l'action sur le développement de l'enfant des incidents spécifiques dépend de la phase d'évolution que traverse ce dernier. Cette pensée semble clairement exprimée dans la phrase suivante : • Sans doute le choix de la névrose dépend-il de la nature du progrès évolutif qui rend possible le refoulement. »

Dans la dernière partie de sa lettre, Freud rejette un certain nombre d'hypothèses erronées : celle de l'étroite connexion existant entre la libido et l'angoisse, problème qu'il a traité à nouveau dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), celle issue de la théorie des périodes de Fliess et suivant laquelle la libido était considérée comme un facteur de virilité et le refoulement comme un facteur de féminité. Voir aussi Introd., p. 35.

10

On dit que Nestroy, regardant un jour de représentation à bénéfice, par le trou du rideau et ne voyant que deux spectateurs à l'orchestre, s'écria : « Je connais l'un de ces « publics », il a un billet de faveur. J'ignore si l'autre « public » en a un aussi ! »

(1) Sigm. R. von Exner (1846-1926), professeur de physiologie à l'Université de Vienne, succéda à Brücke en 1891, et fut attaché au Ministère de l'Éducation à partir de 1894.

Traitement psychique (traitement d'âme)[1]

« Psyché » est un mot grec, que l'on traduit par *âme*[2]. « Traitement psychique » veut dire par conséquent *traitement d'âme*[3]. On pourrait donc supposer qu'il faille entendre par là : traitement des manifestations morbides de la vie de l'âme. Ce n'est pourtant pas la signification de ce mot. « Traitement psychique » signifie bien plutôt : traitement prenant origine dans l'âme[4], traitement – de troubles psychiques ou corporels – à l'aide de

1 Psychische Behandlung (Seelenbehandlung). Cet article est une contribution à un ouvrage de vulgarisation médicale à l'usage des familles, *Die Gesundheit : Ihre Erhaltung, ihre Störung, ihre Wiederherstellung* (R. Kossmann et J. Weiss, édit., Stuttgart, Berlin et Leipzig, 1890, I, p. 368-384). Freud l'évoque au détour d'une lettre à Oskar Pfister, datée du 17 juin 1910 : « Le livre que j'ai mis entre les mains des enfants est un ouvrage populaire-médical, *Die Gesundheit*, auquel j'ai du reste collaboré ; tout à fait sec et aride. » Il a été réédité en 1937 – du vivant de Freud, donc – in *Zur psychoanalytischen Pädagogik*, XI, p. 133-147. On a cru longtemps, en se basant sur une troisième édition de *Die Gesundheit* qui ne mentionnait pas les précédentes, qu'il n'avait été publié qu'en 1905. C'est à cette dernière date, pourtant surprenante au regard du thème de l'article, qu'il figure au volume V des *Gesammelte Werke* (p. 289-315) et au volume VII de la *Standard Edition* (p. 281). L'erreur, relevée par Saul Rosenzweig, Washington University, Saint-Louis, a été rectifiée depuis par James Strachey dans le volume I de la *Standard Edition*, ainsi que dans le volume XI de la *Studienausgabe* (Fischer, 1975, p. 13).

2 *Seele*.

moyens qui agissent d'abord et immédiatement sur l'âme de l'homme.

Un tel moyen est avant tout le mot, et les mots sont bien l'outil essentiel du traitement psychique. Le profane trouvera sans doute difficilement concevable que des troubles morbides du corps ou de l'âme puissent être dissipés par la « simple » parole du médecin. Il pensera qu'on lui demande de croire à la magie. En quoi il n'aura pas tout à fait tort ; les mots de nos discours quotidiens ne sont rien d'autre que magie décolorée. Il sera cependant nécessaire d'emprunter un plus long détour, afin de faire comprendre comment la science procède pour restituer au mot au moins une partie de sa force magique d'antan.

Même les médecins formés à l'école de la science n'ont appris que récemment à apprécier la valeur du traitement psychique. Ceci s'explique aisément si l'on songe à l'évolution de la médecine au cours du dernier demi-siècle. Après une époque assez peu fructueuse de dépendance à l'égard de ce qu'on appelle la « philosophie de la Nature », la médecine a fait sous l'heureuse influence des sciences de la nature les plus grands progrès aussi bien comme science que comme art ; elle a étudié en profondeur la formation de l'organisme à partir d'unités de taille microscopique (les cellules), elle a appris à comprendre la physique et la chimie des différents mécanismes

3 *Seelenbehandlung* : c'est le terme le plus souvent employé par Freud dans cet article, de préférence à « traitement psychique » (*psychische Behandlung*). Les deux expressions étant cependant rigoureusement équivalentes (comme le seront plus tard, chez Freud, celles de *psychischer Apparat* et de *seelischer Apparat*), nous avons choisi de les traduire partout par « traitement psychique » afin de ne pas donner prise au malentendu qui est dénoncé dans les lignes qui suivent et qui risquerait d'être aggravé en français : le traitement n'est pas ici *de* l'âme (ou du psychique), mais *par* l'âme (ou le psychique). De même pour l'adjectif *seelisch*, que nous traduisons toujours par « psychique ». *Das Seelische* est rendu, selon le contexte, soit par « l'âme », soit par « le psychique ».

4 *Behandlung von der Seele aus.*

vitaux (fonctions), elle a différencié les modifications visibles et palpables des parties du corps qui résultent des différents processus morbides ; d’autre part, elle a également trouvé les signes qui permettent de déceler *in vivo* des processus morbides profondément enfouis ; elle a en outre découvert un grand nombre des micro-organismes pathogènes et diminué de façon extraordinaire, grâce aux connaissances nouvellement acquises, les dangers des interventions chirurgicales délicates. Tous ces progrès et découvertes concernaient la partie corporelle de l’homme et c’est ainsi qu’à la suite d’une déduction erronée, mais néanmoins aisément compréhensible, les médecins limitèrent leur intérêt au corps et abandonnèrent volontiers l’étude de l’âme aux philosophes qu’ils dédaignaient.

Sans doute la médecine moderne avait-elle suffisamment l’occasion d’étudier le rapport indéniable entre le corps et l’âme, mais elle ne manquait jamais, alors, de présenter l’âme comme déterminée par le corps et dépendante à son égard. C’est ainsi que l’on mit l’accent sur le fait que les performances intellectuelles sont fonction d’un encéphale normalement développé et suffisamment nourri et qu’elles sont perturbées chaque fois que cet organe est atteint ; et sur le fait que l’introduction de substances toxiques dans la circulation sanguine permet de provoquer certains états de maladie mentale ou, pour prendre un exemple plus anodin, que les rêves du dormeur sont modifiés selon les stimulations exercées sur lui à des fins expérimentales.

La relation entre le corps et l’âme est (chez l’animal comme chez l’homme) un rapport d’action réciproque, mais l’autre aspect de cette relation, l’action de l’âme sur le corps, ne fut guère en faveur auprès des médecins dans les premiers temps. Ils semblaient craindre d’accorder à la vie de l’âme une certaine autonomie, comme s’ils eussent dû, ce faisant, quitter le terrain de la science.

Cette insistance unilatérale de la médecine sur le corporel a connu, au cours des quinze dernières années, une évolution progressive, amenée directement par la pratique médicale. Il existe en effet un grand nombre de malades plus ou moins gravement atteints qui, par leurs troubles et leurs plaintes, mettent grandement à l’épreuve l’art des médecins, mais chez lesquels on ne peut trouver de signes visibles ou palpables du processus morbide ni de leur vivant ni après leur mort, et cela malgré tous les progrès accomplis dans les méthodes d’investigation de la médecine scientifique. Une partie de ces malades frappe par la richesse et la diversité du tableau clinique ; ils sont incapables d’un travail intellectuel, du fait de céphalées ou de fuite de l’attention ; ils souffrent des yeux lors de la lecture, leurs jambes se fatiguent durant la marche, elles sont douloureusement pesantes ou engourdies ; leur digestion est perturbée par des sensations pénibles, des renvois ou des crampes d’estomac, la défécation est impossible sans l’aide de remèdes, ils sont insomniaques, etc. Ils peuvent présenter ces maux simultanément ou successivement, ou seulement une partie d’entre eux ; manifestement, il s’agit dans tous les cas de la même maladie. En outre, les signes de la maladie sont souvent variables, ils se relayent et se substituent les uns aux autres ; le même malade qui était jusque-là handicapé en raison de maux de tête, mais dont la digestion était assez bonne, peut du jour au lendemain se réjouir d’être libéré de ses migraines, mais supportera mal, dès lors, la plupart des aliments. De même, ses souffrances s’évanouiront subitement à l’occasion d’un changement important dans son mode de vie ; parti en voyage, il pourra se sentir parfaitement bien et savourer sans dommage les mets les plus variés ; de retour chez lui il devra peut-être s’en tenir à nouveau au petit-lait. Chez certains de ces malades, il arrive même que le trouble – une douleur ou une faiblesse de type paralytique – change brusquement de côté et passe de droite à gauche dans la zone symétrique du corps. Mais chez tous ces malades, on peut remarquer que les signes de la maladie sont

très clairement soumis à l’influence d’énervements, d’émotions, de soucis, etc., de même qu’ils peuvent disparaître sans laisser de traces et faire place à une santé parfaite, même après une longue persistance.

La recherche médicale a finalement montré qu’il n’y a pas lieu de considérer et de traiter ces personnes comme des malades de l’estomac, des yeux, etc., mais qu’il doit s’agir chez elles d’une affection du système nerveux dans son ensemble. Mais l’examen de l’encéphale et des nerfs de ces malades n’a permis jusqu’à présent de découvrir aucune modification tangible et certains traits du tableau de la maladie nous interdisent même d’espérer que l’on puisse un jour mettre en évidence, à l’aide de moyens d’investigation plus fins, de telles modifications qui seraient à même de jeter la lumière sur la maladie. On a qualifié ces états de nervosité[5] (neurasthénie, hystérie), et on les décrit comme de simples affections « fonctionnelles » du système nerveux[6]. Du reste, l’examen détaillé de l’encéphale (après la mort du malade) est également resté sans résultat dans le cas de nombreuses affections nerveuses plus durables et dans le cas de celles qui ne présentent que des symptômes psychiques (ce qu’on appelle idées obsédantes, idées délirantes, démence).

Les médecins se virent confrontés à la tâche de rechercher la nature et l’origine des manifestations morbides de ces nerveux ou névrosés. On découvrit à cette occasion qu’au moins chez certains de ces malades les signes du mal n’ont pas d’autre origine qu’*un changement dans l’influence de leur vie psychique sur leur corps*, et que par conséquent la cause première du trouble est à chercher dans le psychique. Quant à savoir quelles sont les causes plus lointaines de ce trouble dont a été affecté le psychique, qui vient à son tour troubler le corporel, c’est une autre question, qu’on peut se permettre de laisser de côté pour l’instant. La science médicale avait

5 *Nervosität.*

6 Cf. vol. II, partie X, chap. 4.

néanmoins trouvé là l’occasion de centrer toute son attention sur l’aspect jusque-là négligé de la relation réciproque du corps et de l’âme.

Ce n’est qu’en étudiant le pathologique qu’on peut comprendre le normal. Maints aspects de l’influence de l’âme sur le corps étaient connus depuis toujours qui n’apparaissent que maintenant sous un juste éclairage. L’exemple le plus quotidien, régulièrement observable chez tout un chacun, de l’action de l’âme sur le corps nous est fourni par ce qu’on appelle l'« *expression des émotions* »[7]. Presque tous les états d’âme d’un être humain s’extériorisent par les tensions et les relâchements des muscles faciaux, par le regard, par l’afflux de sang au niveau de la peau, par le ton de la voix et par les positions des membres, en particulier des mains. Ces modifications corporelles concomitantes ne sont la plupart du temps d’aucune utilité à l’intéressé, au contraire elles sont bien souvent une entrave à ses desseins lorsqu’il veut dissimuler ses processus psychiques aux autres ; par contre, elles sont pour les autres des signes sûrs qui permettent d’inférer les processus psychiques et auxquels on se fie davantage qu’aux expressions verbales intentionnelles qui les accompagnent. A-t-on l’occasion de soumettre quelqu’un à un examen plus minutieux lors de certaines activités psychiques, on leur découvre encore d’autres conséquences corporelles dans les modifications de l’activité cardiaque, dans les variations de la distribution du sang dans le corps, etc.

Dans certains états psychiques, nommés « *affects* », la participation du corps est si frappante et si importante que bon nombre de psychologues ont été jusqu’à penser que l’essence des affects consiste seulement dans leurs manifestations corporelles. Tout le monde connaît les modifications extraordinaires de l’expression du visage, de la circulation sanguine, des sécrétions, de l’état d’excitation des muscles volontaires, qui se manifestent sous

7 « *Ausdruck der Gemütsbewegungen* ».

l’influence de la crainte, par exemple, ou de la colère, de la souffrance psychique, de l’extase sexuelle. Moins bien connus, quoique parfaitement établis, sont d’autres effets corporels des affects qui ne servent plus à exprimer ces derniers. Des états affectifs persistants de nature pénible ou, comme on dit, « dépressive », tels que le chagrin, le souci ou la tristesse, provoquent une baisse globale de la nutrition corporelle et sont à l’origine du blanchissement des cheveux, de la disparition des graisses, et de l’altération des parois des vaisseaux sanguins. Inversement, sous l’effet d’excitations joyeuses, du « bonheur », on voit tout le corps s’épanouir et la personne retrouver de nombreux signes de jeunesse. Les affects principaux jouent manifestement un grand rôle dans la capacité de résistance aux maladies contagieuses ; un bon exemple nous en est fourni par les observateurs médicaux, selon lesquels la prédisposition aux maladies des campements et à la dysenterie est bien plus importante parmi les membres d’une armée vaincue que chez les vainqueurs. Mais les affects – à vrai dire presque exclusivement les affects dépressifs – peuvent également devenir assez souvent par eux-mêmes la cause aussi bien de maladies du système nerveux accompagnées de modifications anatomiques vérifiables que de maladies d’autres organes ; dans ces cas on doit admettre que l’intéressé avait déjà une prédisposition à la maladie, restée jusque-là sans effet.

Des états morbides déjà développés peuvent être considérablement influencés par des affects violents, le plus souvent dans le sens d’une aggravation ; mais il arrive fréquemment aussi qu’une grande frayeur, un chagrin subit, aient une influence curative sur un état morbide déjà bien enraciné ou même le fassent disparaître, en provoquant un changement particulier dans l’organisme. Enfin, il ne fait aucun doute que des affects dépressifs peuvent abréger considérablement la durée de la vie, de même qu’une violente frayeur, une « *mortification* »[8] ou une honte

8 *« Kränkung ».*

cuisantes sont susceptibles de mettre un terme brutal à la vie ; il est curieux de constater que le même effet peut également résulter d'une grande joie inattendue.

Les affects au sens restreint se caractérisent par un rapport tout à fait particulier aux processus corporels ; mais en toute rigueur, tous les états psychiques, y compris ceux que nous avons l'habitude de considérer comme des « processus de pensée », sont dans une certaine mesure « *affectifs* » et on n'en trouve aucun qui ne soit accompagné de manifestations corporelles et qui n'ait la faculté de modifier les processus corporels. Même dans le cas d'une sereine pensée par « représentations », des excitations correspondant au contenu de ces représentations sont continuellement transmises aux muscles lisses et striés ; ces excitations peuvent être mises en évidence à l'aide d'un renforcement approprié et elles donnent la clef de nombreux phénomènes surprenants, voire prétendument « surnaturels ». C'est ainsi que la soi-disant « *divination de pensée* »[9] s'explique par les petits mouvements musculaires involontaires accomplis par le « médium » au cours d'expériences où l'on doit retrouver avec lui un objet caché, par exemple en se laissant guider par lui. L'ensemble du phénomène mérite bien plutôt le nom de « *trahison de pensée* »[10].

Les processus de la volonté et de l'attention sont également en mesure d'influencer profondément les processus corporels et de jouer un grand rôle en tant qu'agents activants ou inhibiteurs des maladies organiques. Un grand médecin anglais a relaté qu'il lui était possible de faire naître des sensations et des douleurs variées en tout endroit de son corps sur lequel il choisissait de diriger son attention, et il semble que la plupart des gens se comportent de la même façon. Lorsqu'on porte un diagnostic sur des douleurs qu'on range d'habitude parmi les phénomènes corporels, il importe avant tout de prendre en considération leur dépendance évidente à l'égard

9 *Gedankenerraten.*

10 *Gedankenverraten.*

des conditions psychiques. Les profanes, qui englobent volontiers ces influences psychiques sous le nom d’ « imagination », ont coutume de montrer peu de respect envers les douleurs d’origine imaginaire, par opposition à celles qui sont causées par une blessure, une maladie ou une inflammation. C’est cependant une injustice flagrante ; quelle que puisse être la cause des douleurs, fût-ce l’imagination, les douleurs elles-mêmes n’en sont pour autant ni moins réelles, ni moins violentes.

De même que la concentration de l’attention engendre ou augmente les douleurs, de même celles-ci disparaissent lors du détournement de l’attention. On peut tirer parti de cette constatation chaque fois qu’on veut apaiser un enfant ; le guerrier adulte ne ressent pas la douleur de ses blessures dans l’ardeur fiévreuse du combat ; le martyr devient selon toute vraisemblance complètement insensible à la douleur de la torture lorsqu’il est au paroxysme de son sentiment religieux et qu’il consacre toutes ses pensées à la récompense céleste qui l’attend. L’influence de la volonté sur les processus morbides du corps est moins facile à établir au moyen d’exemples, mais il est fort possible que la résolution de guérir ou la volonté de mourir ne jouent pas un rôle sans importance dans l’issue de maladies même graves ou incertaines.

L’état psychique de l’*attente*[11], qui est susceptible de mettre en branle toute une série de forces psychiques ayant le plus grand effet sur le déclenchement et la guérison des affections organiques, mérite au plus haut point notre intérêt. L’attente *anxieuse*[12] n’est certainement pas indifférente quant à l’issue de la maladie ; il importerait de savoir avec certitude si elle intervient autant qu’on le dit dans le déclenchement de la maladie, s’il est vrai par exemple qu’au cours d’une épidémie les plus menacés sont ceux qui redoutent d’être atteints. L’état opposé, l’*attente croyante*[13]et pleine d’espérance, est une force agissante avec laquelle nous devons

11 *Erwarttmg.*

12 ängstliche Erwarttung.

compter, en toute rigueur, dans toutes nos tentatives de traitement et de guérison. On ne pourrait expliquer, sinon, les particularités des effets observables des médicaments et des interventions thérapeutiques. Mais c'est dans le cas des guérisons dites miraculeuses qu'aujourd'hui encore nous voyons se produire sous nos yeux, sans le concours de l'art médical, que l'influence de l'*attente croyante* est la plus saisissante. Les véritables guérisons miraculeuses se produisent chez les croyants sous l'influence de préparatifs propres à élever les sentiments religieux, autrement dit dans des lieux où l'on vénère une image pieuse douée de pouvoirs miraculeux, où un personnage saint ou divin s'est révélé aux hommes et leur a promis le soulagement en contrepartie d'un culte, ou encore dans lesquels sont précieusement conservées les reliques d'un saint. La croyance religieuse, semble-t-il, ne suffit pas à elle seule à chasser la maladie par les voies de l'attente, car les guérisons miraculeuses supposent encore bien d'autres préparatifs. Les moments où l'on recherche la miséricorde divine doivent se distinguer par des caractères particuliers ; il faut que les peines corporelles que s'inflige le malade, les épreuves et les sacrifices du pèlerinage le rendent particulièrement digne de cette miséricorde.

Il serait commode, mais très inexact, de tout simplement refuser de croire à ces guérisons miraculeuses, et d'expliquer les récits qui les retracent par la conjonction de pieux mensonges et d'observations inexactes. Bien que cette tentative d'explication soit bien souvent justifiée, elle n'en reste pas moins incapable de supprimer le fait des guérisons miraculeuses. Celles-ci ont lieu réellement, elles se sont produites de tout temps, et elles concernent

13 *gläubige Erwarttung.* Les termes *gläubig*, *gläubigkeit*, que Freud va utiliser dans la suite de l'article, sont difficiles à traduire de façon univoque. Ils renvoient en effet aussi bien au registre de la croyance, voire de la crédulité, qu'à celui de la foi proprement religieuse. Il a donc fallu opter, selon le contexte, pour l'un ou l'autre de ces sens, étant entendu qu'ils ne sont pas rigoureusement distincts chez Freud.

non seulement des maux d’origine psychique – qui ont de ce fait leurs fondements dans l'« imagination » et sur lesquels, justement, les circonstances du pèlerinage peuvent agir particulièrement –, mais aussi des maladies à fondement « organique » qui avaient jusque-là défié tous les efforts des médecins.

Pourtant, rien n’oblige à faire appel à des forces autres que psychiques pour expliquer les guérisons miraculeuses ; même dans ces conditions, on ne rencontre rien qui soit susceptible de dépasser l’entendement. Tout se passe de la façon la plus naturelle ; bien plus, le pouvoir de la foi religieuse est renforcé ici par plusieurs forces pulsionnelles véritablement humaines[14]. La foi de l’individu est intensifiée par l’enthousiasme de la foule au milieu de laquelle il a coutume de se rendre au lieu saint. De tels effets de masse peuvent accroître jusqu’à la démesure toutes les motions psychiques d’un individu. Lorsqu’une personne se rend seule dans un lieu sacré afin d’y chercher la guérison, la réputation du lieu, son prestige se substituent à l’influence de la foule ; il ne s’agit donc là que d’un nouvel effet du pouvoir de la multitude. Cette influence se manifeste encore d’une autre façon. Comme il est notoire que la grâce divine n’élit jamais qu’un petit nombre parmi tous ceux qui la convoitent, chacun voudrait faire partie de ces rares élus ; l’ambition qui sommeille en chacun vient soutenir la foi. Là où tant de forces puissantes collaborent, nous ne devons pas nous étonner si le but est parfois réellement atteint.

Même les incroyants n’ont aucune raison de renoncer aux guérisons miraculeuses. Le prestige et l’effet de masse remplacent amplement, chez eux, la foi religieuse. Chaque époque nous apporte ses cures et ses médecins en vogue, qui exercent particulièrement leur emprise sur la haute société où l’envie de surpasser les autres et celle d’imiter les plus distingués représentent les forces pulsionnelles les plus puissantes. De telles cures déploient des effets

14 *echt menschliche Triebkräfte.*

thérapeutiques au-delà de la sphère d’intervention qui leur est propre, et les mêmes remèdes seront bien plus efficaces entre les mains du médecin en vogue qui se sera fait connaître en soignant une personnalité éminente qu’entre celles des autres médecins. C’est ainsi qu’il y a des thaumaturges humains aussi bien que divins ; néanmoins, l’influence de ces hommes qui doivent leur prestige à la mode et à l’imitation se dégrade rapidement, conformément à la nature des forces qui agissent en leur faveur.

L’insatisfaction compréhensible éprouvée à l’égard de l’aide bien souvent insuffisante apportée par l’art médical, de même peut-être que la révolte intérieure contre le carcan de la pensée scientifique, laquelle reflète aux yeux des hommes l’inexorabilité de la nature, ont de tout temps, et à nouveau de nos jours, soumis le pouvoir thérapeutique des personnes et des remèdes à une curieuse condition. L’attente croyante apparaîtra uniquement lorsque le thérapeute n’est pas médecin, lorsqu’il peut se targuer de ne rien comprendre aux bases scientifiques de l’art de guérir, et lorsque le remède n’est pas soumis à l’épreuve d’une vérification minutieuse, mais recommandé par quelque préférence populaire. D’où la pléthore de thérapies naturelles et de guérisseurs en tout genre, qui encore maintenant disputent aux médecins l’exercice de leur profession et dont on peut dire, au moins avec quelque certitude, qu’ils nuisent bien plus souvent qu’ils ne profitent à ceux qui cherchent la guérison. Même si de ce fait nous sommes en droit de stigmatiser l’attente croyante du malade, nous ne devons pas être ingrats au point d’oublier que c’est aussi la même force qui soutient sans relâche nos propres efforts médicaux. Il est vraisemblable que l’effet de tout remède prescrit par le médecin et de toute intervention entreprise par lui se compose de deux parties. L’une, plus ou moins importante, mais qu’il convient de ne jamais négliger complètement, est déterminée par le comportement psychique du malade. L’attente croyante avec laquelle il va au-devant de l’influence

directe de la mesure médicale dépend d’abord de l’intensité avec laquelle il aspire à la guérison, ensuite de sa conviction d’avoir effectué la démarche adéquate – donc du respect que lui inspire l’art médical en général –, enfin du pouvoir qu’il attribue à la personne du médecin, et même de l’inclination purement humaine que le médecin a éveillée en lui. Il y a des médecins qui possèdent davantage que d’autres le don de gagner la confiance des malades ; le malade se sent souvent soulagé dès l’instant où il voit le médecin pénétrer dans sa chambre.

Les médecins ont de tout temps pratiqué le traitement psychique, et jadis encore bien plus qu’aujourd’hui. Si par traitement psychique on entend la tentative d’éveiller chez le malade des états et des conditions psychiques propres à favoriser sa guérison, alors ce type de traitement médical est historiquement le plus ancien. Le traitement psychique était pratiquement le seul que les peuples anciens avaient à leur disposition ; aussi bien, ils ne manquaient jamais de renforcer l’action des potions et des mesures thérapeutiques par un énergique traitement psychique. L’emploi bien connu des formules magiques, les lustrations, l’évocation de rêves oraculaires durant le sommeil dans l’enceinte du temple, etc., ne peuvent avoir exercé une action thérapeutique que par des voies psychiques. La figure du médecin lui-même acquit un prestige dérivé directement de la puissance divine, car l’art de guérir était à l’origine aux mains des prêtres. Ainsi la personne du médecin était-elle à l’époque, tout comme aujourd’hui, l’un des facteurs essentiels permettant d’obtenir chez le malade l’état psychique favorable à sa guérison.

À présent, nous commençons également à comprendre la « magie » du mot. Les mots sont bien les instruments les plus importants de l’influence qu’une personne cherche à exercer sur une autre ; les mots sont de bons moyens pour provoquer des modifications psychiques chez celui à qui ils s’adressent, et c’est

pourquoi il n'y a désormais plus rien d'énigmatique dans l'affirmation selon laquelle la magie du mot peut écarter des phénomènes morbides, en particulier ceux qui ont eux-mêmes leur fondement dans des états psychiques.

Toutes les influences psychiques qui ont prouvé leur efficacité dans la suppression des maladies présentent quelque chose d'impondérable. Les affects, le recours à la volonté, le détournement de l'attention, l'attente croyante, toutes ces forces qui suppriment parfois la maladie échouent dans d'autres cas, sans que cette différence dans le résultat puisse être attribuée à la nature de la maladie. C'est manifestement l'autocratisme[15] de personnalités psychiquement si différentes qui fait obstacle à la régularité du succès thérapeutique. À partir du moment où les médecins ont clairement reconnu l'importance de l'état psychique dans la guérison, il leur est venu à l'idée de ne plus laisser au malade le soin de décider du degré de sa disponibilité psychique, mais au contraire de lui arracher délibérément l'état psychique favorable grâce à des moyens appropriés. C'est avec cette tentative que débute le *traitement psychique* moderne.

C'est ainsi que sont apparues toutes sortes de méthodes de traitement, certaines allant de soi et d'autres ne devenant compréhensibles qu'à la suite d'hypothèses compliquées. Il est évident, notamment, que le médecin, qui ne peut plus de nos jours inspirer l'admiration en tant que prêtre ou détenteur d'un savoir occulte, soigne son personnage de manière à gagner la confiance et en partie l'inclination de son malade. Il est dans l'ordre d'une opportune répartition de la clientèle qu'il n'arrive à un tel résultat qu'auprès d'un nombre restreint de malades, tandis que d'autres patients sont attirés, de par leur éducation et leurs penchants, par d'autres médecins. *Avec la suppression du droit de choisir librement*

15 *Selbstherrlichkeit*. Ce terme semble équivalent à celui d'Eigenmächtigkeit, que Freud fait intervenir un peu plus loin dans une occurrence rigoureusement identique.

son médecin serait réduite à néant une condition importante de l’influence psychique sur le malade.

Le médecin est obligé de renoncer à toute une série de moyens psychiques très efficaces. Tantôt il n’a pas le pouvoir de les utiliser, tantôt il ne peut pas s’en arroger le droit. Ceci vaut avant tout pour la provocation d’affects intenses, autrement dit pour les moyens les plus importants de l’action de l’âme sur le corps. Le destin guérit souvent des maladies grâce à de grandes joies, à la satisfaction de besoins, à la réalisation de désirs ; c’est une chose avec laquelle le médecin, qui est lui-même bien souvent impuissant en dehors des limites de son art, ne peut rivaliser. Provoquer la peur et l’effroi à des fins thérapeutiques relèverait davantage de son pouvoir mais, sauf lorsqu’il s’agit d’enfants, il devra y réfléchir à deux fois avant de recourir à ce genre de mesures à double tranchant. D’un autre côté, le médecin se doit de bannir toutes les relations avec le malade qui sont liées à des sentiments tendres, en raison des implications de ces situations psychiques. Il semblerait ainsi que son pouvoir d’induire des modifications psychiques chez ses malades soit d’emblée si limité que le traitement psychique, pratiqué intentionnellement, n’offrirait aucun avantage sur l’ancienne méthode.

Certes, le médecin peut tenter de diriger l’activité volontaire et l’attention du malade, et différentes maladies peuvent lui en fournir une bonne occasion. En poussant avec insistance le malade qui se croit paralysé à exécuter les mouvements qu’il prétend être incapable d’accomplir, ou bien en refusant d’accéder à la demande de l’anxieux qui réclame d’être examiné pour une maladie qui à coup sûr n’existe pas, il aura entrepris le traitement adéquat ; mais ces cas isolés ne nous donnent guère le droit d’élever le traitement psychique au rang de méthode thérapeutique spécifique. En revanche, le médecin s’est vu offrir, par une voie singulière et imprévisible, la possibilité d’exercer une profonde influence, quand

bien même passagère, sur la vie psychique de ses malades et de s'en servir à des fins thérapeutiques.

On savait depuis bien longtemps, quoique cela n'ait été établi de façon incontestable qu'au cours de ces dernières décennies, qu'il est possible de plonger les gens, grâce à certaines interventions pleines de douceur, dans un état psychique tout à fait singulier qui présente une grande analogie avec le sommeil et qu'on appelle pour cette raison *hypnose*. Les procédés utilisés pour induire l'hypnose n'ont, à première vue, pas grand-chose en commun. On peut hypnotiser un sujet soit en lui donnant à regarder fixement un objet brillant durant quelques minutes, soit en plaçant une montre contre son oreille pendant un laps de temps identique, soit encore en lui effleurant à plusieurs reprises le visage et les membres, les mains tenues à plat à faible distance. Mais il est possible d'atteindre le même résultat en annonçant avec une tranquille assurance à la personne qu'on désire hypnotiser la venue de l'état hypnotique avec ses particularités, autrement dit en lui insinuant l'hypnose par la parole[16]. On peut aussi combiner les deux procédés. On fait asseoir la personne, on tient un doigt devant ses yeux en lui demandant de le regarder fixement, et on lui dit alors : « Vous vous sentez fatigué. Vos yeux tombent déjà de sommeil, vous ne pouvez les garder ouverts. Vos membres sont lourds, vous ne pouvez plus bouger. Vous vous endormez », etc. On remarquera que tous ces procédés ont en commun une capture de l'attention. Dans ceux que nous avons cités en premier, il s'agit de fatiguer l'attention au moyen de stimulations sensorielles faibles et régulières. Comment il se fait que la seule persuasion verbale[17] puisse provoquer exactement le même état que les autres procédés, voilà qui n'a pas encore trouvé d'explication satisfaisante. Des hypnotiseurs expérimentés indiquent que l'on

16 *wenn man (...) ihr die Hypnose also « einredei »*. Freud joue, de manière intraduisible, sur le verbe *einreden* (persuader, suggérer), en le prenant au pied de la lettre (*ein-reden*, « parler-dans »).

17 *das blosse Einreden.*

obtient de cette manière une modification hypnotique notable chez environ 80 % des sujets. Mais il n’existe pas d’indices qui permettent de prévoir à l’avance qui est hypnotisable et qui ne l’est pas. Un état pathologique n’est en aucun cas une condition de l’hypnose ; on considère que les gens normaux sont particulièrement faciles à hypnotiser, et un certain nombre de nerveux sont très difficilement accessibles à l’hypnose, tandis que les malades mentaux y sont totalement réfractaires. L’état hypnotique présente des gradations extrêmement variées ; à son degré le plus léger, l’hypnotisé ne ressent qu’une vague torpeur ; le degré le plus élevé, qui se distingue par des caractéristiques singulières, est appelé *somnambulisme* en raison de son analogie avec le phénomène observable du *somnambulisme naturel*. Mais l’hypnose n’est en aucune façon un sommeil comparable à notre sommeil nocturne ou au sommeil artificiel produit par les somnifères. Des modifications y apparaissent et des facultés psychiques y sont conservées, qui font défaut au sommeil normal.

Maints phénomènes de l’hypnose, comme par exemple les modifications de l’activité musculaire, ne présentent qu’un intérêt scientifique. Mais le trait le plus significatif, et pour nous le plus important, de l’hypnose réside dans l’attitude de l’hypnotisé à l’égard de son hypnotiseur. Alors que l’hypnotisé se comporte vis-à-vis du monde extérieur comme un dormeur, c’est-à-dire en a détourné tous ses sens, il est *éveillé* vis-à-vis de la personne qui l’a plongé en hypnose, n’entend et ne voit qu’elle, la comprend et lui répond. Ce phénomène, qu’on appelle dans l’hypnose le *rapport*[18], trouve son pendant dans la façon de dormir de certaines personnes, par exemple la mère qui nourrit son enfant. Il est tellement frappant qu’il devrait nous mener à la compréhension de la relation entre l’hypnotisé et l’hypnotiseur.

18 *Rapport* (en français dans le texte). Le terme vient de Mesmer, qui désignait par là la circulation « harmonieuse » du « fluide magnétique » entre le magnétiseur et le magnétisé.

Mais il n'y a pas que cette réduction, pour ainsi dire, du monde de l'hypnotisé à l'hypnotiseur. Il s'y ajoute le fait que le premier devient tout à fait docile à l'égard du second, *obéissant et crédule*[19], et cela de façon quasi illimitée en cas d'hypnose profonde. Et la façon dont se réalisent cette obéissance et cette crédulité révèle dès lors l'une des particularités de l'état hypnotique : l'accroissement extraordinaire, chez l'hypnotisé, de l'influence de la vie psychique sur le corps. Lorsque l'hypnotiseur dit : « Vous ne pouvez pas bouger votre bras », le bras tombe, inerte ; l'hypnotisé mobilise manifestement toutes ses forces, mais il n'arrive pas à le mouvoir. Lorsque l'hypnotiseur dit : « Votre bras bouge tout seul, vous ne pouvez pas le retenir », le bras se met à bouger et l'on voit l'hypnotisé s'efforcer vainement de l'immobiliser. La représentation que l'hypnotiseur a communiquée à l'hypnotisé par l'intermédiaire du mot a provoqué ce comportement psychocorporel qui correspond exactement à son contenu. Cela suppose, d'une part, l'obéissance, mais aussi, d'autre part, l'accroissement de l'influence d'une idée sur le corps. Le mot a réellement retrouvé ici sa magie.

Il en va de même dans le domaine des perceptions sensorielles. L'hypnotiseur dit : « Vous voyez un serpent, vous sentez le parfum d'une rose, vous entendez la plus belle des musiques », et l'hypnotisé voit, sent, entend ce qui est exigé de lui par la représentation suggérée. D'où sait-on que l'hypnotisé perçoit réellement tout ceci ? On pourrait croire qu'il se contente de faire semblant ; il n'y a pourtant aucune raison d'émettre des doutes à ce sujet, car il se comporte tout à fait comme si cela était réel, manifeste tous les affects correspondants, et peut le cas échéant rendre compte, après l'hypnose, de ses perceptions et de ses expériences imaginaires. On remarque alors qu'il a vu et entendu à la manière dont nous voyons et entendons en rêve, c'est-à-dire qu'il a *halluciné*. Il est manifestement si crédule à l'égard de son hypnotiseur qu'il est *convaincu* qu'un serpent doit se trouver là, bien visible, du moment

19 *gläubig*.

que l’hypnotiseur le lui dit ; et cette conviction agit si puissamment sur le corps qu’il voit réellement le serpent, ainsi que cela peut du reste arriver à l’occasion à des personnes non hypnotisées.

On peut remarquer en passant qu’en dehors de l’hypnose, dans la vie réelle, une crédulité du genre de celle dont l’hypnotisé fait preuve à l’égard de son hypnotiseur ne se retrouve que dans *l’attitude de l’enfant à l’égard des parents aimés* ; et que cette façon d’accorder avec une telle soumission sa vie psychique propre sur celle d’une autre personne a un équivalent unique mais parfait dans certaines *relations amoureuses* caractérisées par un total abandon de soi. La conjonction de l’attachement exclusif[20] et de l’obéissance crédule compte généralement parmi les traits caractéristiques de l’amour.

D’autres points doivent encore être mentionnés au sujet de l’état hypnotique. La parole de l’hypnotiseur – qui fait surgir les effets magiques qu’on vient de décrire – est appelée la « suggestion », et il est devenu courant d’employer ce terme également dans les cas où il n’y a de prime abord que la seule intention de produire un tel effet. De même que le mouvement et la sensation, toutes les autres activités psychiques de l’hypnotisé obéissent à cette suggestion, alors qu’en règle générale il n’entreprend rien de sa propre initiative. Il est possible de mettre à profit cette obéissance hypnotique dans une série d’expériences hautement remarquables qui fournissent de profonds aperçus sur la mécanique psychique[21] et qui provoquent chez le spectateur la conviction inébranlable de l’emprise insoupçonnée du psychique sur le corporel. De même qu’on peut obliger l’hypnotisé à voir ce qui n’est pas là, de même on peut lui interdire de voir quelque chose qui est là et qui cherche à s’imposer à ses sens, par exemple telle personne (c’est ce qu’on appelle l’hallucination négative) ; et cette personne se verra dans l’impossibilité de se faire remarquer de

20 *Alleinschätzung.*

21 *das seelische Getriebe.*

l'hypnotisé par quelque stimulation que ce soit ; elle sera pour lui « transparente comme l'air ». On peut suggérer à l'hypnotisé d'exécuter une action donnée à un moment précis après la sortie de l'hypnose (la suggestion posthypnotique), et celui-ci s'en tient au délai imposé et accomplit l'action suggérée en pleine veille, sans pouvoir en fournir la raison. Lui demande-t-on alors d'expliquer son acte, il répond soit en alléguant une obscure poussée à laquelle il ne pouvait résister, soit en inventant un prétexte à moitié convaincant, alors qu'il ne se souvient plus de la véritable raison, à savoir la suggestion qui lui a été communiquée.

La sortie de l'hypnose s'obtient sans difficulté au moyen du maître mot de l'hypnotiseur : « Réveillez-vous. » Après les hypnoses les plus profondes il ne subsiste plus aucun souvenir de ce qui a pu être vécu sous l'influence de l'hypnotiseur. Ce fragment de la vie psychique demeure en quelque sorte séparé du reste. D'autres hypnotisés s'en souviennent comme d'un rêve, d'autres encore se souviennent bien de tout mais racontent qu'ils étaient soumis à une contrainte psychique contre laquelle aucune résistance n'était possible.

On ne saurait trop surestimer le gain scientifique qu'a apporté aux médecins et aux psychologues la connaissance des faits hypnotiques. Mais afin d'apprécier maintenant l'importance pratique de ces nouvelles découvertes, mettons le médecin à la place de l'hypnotiseur et le malade à celle de l'hypnotisé. L'hypnose ne semble-t-elle pas alors appelée à satisfaire toutes les exigences du médecin, dans la mesure où celui-ci cherche à se poser en « médecin de l'âme » face au malade ? L'hypnose confère au médecin une autorité telle que n'en posséda vraisemblablement jamais aucun prêtre ou thaumaturge, du fait qu'elle concentre tout l'intérêt psychique de l'hypnotisé sur la personne du médecin ; elle supprime chez le malade cet autocratisme[22] de la vie psychique dans lequel

22 *Eigenmächtigkeit.*

nous avons reconnu l’obstacle capricieux qui s’oppose à la manifestation d’influences psychiques sur le corps ; elle provoque de par elle-même un accroissement de la domination de l’âme sur le corps, qui ne peut être observé autrement que sous l’effet des affects les plus violents ; et grâce à la possibilité de faire en sorte que ce qui a été suggéré sous hypnose au malade n’apparaisse qu’après coup, durant l’état normal (suggestion posthypnotique), elle donne au médecin les moyens d’employer le grand pouvoir qu’il détient pendant l’hypnose à la modification du malade pendant l’état de veille. On aurait ainsi un modèle simple pour la thérapie par traitement psychique. Le médecin plonge le malade en état d’hypnose, il lui suggère, sous une forme variable selon les circonstances, qu’il n’est pas malade et qu’il ne ressentira plus rien des symptômes de sa maladie une fois réveillé ; il réveille alors le malade et il est en droit de s’attendre à ce que la suggestion ait rempli son devoir dans la lutte contre la maladie. Une seule application de ce procédé se serait-elle révélée insuffisante, on le répétera autant de fois que nécessaire.

Un seul scrupule pourrait détourner médecin et patient d’employer même une méthode thérapeutique à ce point prometteuse : à savoir l’éventualité que l’hypnose provoque un dommage concurrençant ses avantages, par exemple en laissant derrière elle une perturbation ou un affaiblissement durables de la vie psychique de l’hypnotisé. Les expériences faites jusqu’ici suffisent dès à présent à écarter ce scrupule ; des séances d’hypnose isolées ne présentent absolument aucun danger, et même lorsqu’elles sont fréquemment répétées elles restent dans l’ensemble inoffensives. Un seul point doit être soulevé : lorsque les circonstances nécessitent un usage prolongé de l’hypnose, il s’établit une accoutumance à l’égard de l’hypnose et une dépendance à l’égard du médecin hypnotiseur qui ne peuvent pas être le but du traitement.

Le traitement hypnotique représente véritablement une importante extension du champ d’intervention de la médecine et, partant, un progrès dans l’art de guérir. On peut conseiller à toute personne souffrante de s’en remettre à lui lorsqu’il est pratiqué par un médecin expérimenté et digne de confiance. Mais on devrait utiliser l’hypnose autrement qu’on ne le fait la plupart du temps de nos jours. D’habitude, on ne recourt à ce genre de traitement qu’à partir du moment où tous les autres remèdes ont échoué et où le patient est déjà découragé et plein d’amertume. C’est alors qu’on abandonne son médecin, qui ne connaît pas l’hypnose ou ne la pratique pas, pour s’adresser à un autre médecin, qui le plus souvent ne pratique que celle-ci et ne sait rien faire d’autre. Les deux solutions nuisent au malade. Le médecin de famille devrait être lui-même rompu à la thérapie hypnotique et s’en servir d’entrée de jeu lorsqu’il pense que le cas et la personne s’y prêtent. Partout où elle s’avère utilisable, l’hypnose devrait être placée sur le même plan que les autres procédés thérapeutiques et ne pas être considérée comme un ultime recours, voire comme une dégradation de l’esprit scientifique en charlatanisme. Mais la thérapie hypnotique n’est pas seulement utilisable dans le cas de tous les états nerveux et des troubles dus à l'« imagination », ainsi que dans celui de la désaccoutumance d’habitudes morbides (alcoolisme, morphinomanie, aberrations sexuelles) ; elle l’est aussi dans le cas de nombreuses maladies organiques, même d’origine inflammatoire, où l’on se propose de supprimer, malgré la persistance du mal profond, les symptômes les plus gênants pour le malade, comme les douleurs, l’inhibition motrice, etc. Le choix des cas qui relèvent du procédé hypnotique dépend de toute façon de la décision du médecin.

II est temps maintenant de dissiper l’impression qu’avec l’aide de l’hypnose s’ouvrirait pour le médecin une ère de prodiges faciles. Nous devons encore tenir compte de diverses circonstances propres à réduire considérablement nos exigences envers la thérapie

hypnotique et à ramener à leurs justes proportions les espoirs qui ont pu naître chez le malade. Avant tout, cette présupposition de base s’avère intenable selon laquelle on serait arrivé, grâce à l’hypnose, à ôter du comportement psychique des malades l’autocratisme perturbateur. Ils le conservent, et leur opposition à la tentative de les hypnotiser en témoigne déjà. Il a été dit plus haut qu’environ 80 % des gens étaient hypnotisables ; mais ce chiffre important n’a été obtenu qu’en comptant dans les cas positifs tous ceux qui présentent une quelconque trace d’influence. En fait, les hypnoses vraiment profondes, avec complète docilité, du type de celles qu’on prend pour modèle lorsqu’on décrit ces phénomènes, sont rares, en tout cas moins fréquentes qu’il ne serait souhaitable dans la perspective de la guérison. En retour, il est possible d’atténuer l’impression produite par cette constatation en soulignant que la profondeur de l’hypnose et la docilité à l’égard de la suggestion ne vont pas de pair, de sorte qu’on peut souvent observer un effet notable de la suggestion même en cas de légère somnolence hypnotique. Mais même si l’on considère la docilité hypnotique pour elle-même, en tant que trait le plus essentiel du phénomène, force est bien de reconnaître que les individus manifestent leur idiosyncrasie[23] en ce qu’ils ne se laissent influencer que jusqu’à un certain degré de docilité, et refusent d’aller au-delà. Les individus font donc preuve de degrés de disponibilité très variés à l’égard de la thérapie hypnotique. Si l’on réussissait à trouver des moyens permettant de porter jusqu’à l’hypnose parfaite tous ces stades particuliers de l’état hypnotique, l’idiosyncrasie du malade serait à nouveau supprimée et l’idéal du traitement d’âme atteint.

Mais jusqu’à présent ce progrès n’a pas été accompli ; le degré de docilité mis à la disposition de la suggestion continue de dépendre bien davantage du malade que du médecin, c’est-à-dire qu’une fois de plus tout tient au bon vouloir du malade.

23 *Eigenart.*

Un autre point est encore plus significatif. Lorsqu’on relate les succès les plus remarquables de la suggestion sous hypnose, on oublie trop volontiers qu’interviennent à cette occasion, comme dans toutes les actions psychiques, des rapports de quantité ou de force. Lorsqu’on a plongé une personne en bonne santé dans un état d’hypnose profonde et qu’on lui ordonne alors de mordre dans une pomme de terre en lui disant que c’est une poire, ou lorsqu’on la persuade qu’elle voit une connaissance qu’il lui faut saluer, on constatera aisément une totale docilité, car l’hypnotisé n’a aucun motif sérieux de se dresser contre la suggestion. Mais dès qu’il s’agit de directives différentes, comme lorsqu’on exige d’une jeune fille ordinairement pudique qu’elle se dénude ou d’un homme honnête qu’il vole un objet de valeur, on note chez l’hypnotisé une résistance[24] qui peut même aller jusqu’au point de refuser d’obéir à la suggestion. On apprend ainsi que, même dans la meilleure des hypnoses, le pouvoir exercé par la suggestion n’est pas illimité, mais seulement d’une force déterminée. L’hypnotisé consent à de petits sacrifices, il refuse d’en faire de grands, exactement comme à l’état de veille. A-t-on affaire à un malade qu’on presse, par la suggestion, de renoncer à sa maladie, on constate alors que cela ne représente pas pour lui un mince sacrifice. Il est vrai que dans ce cas le pouvoir de la suggestion se mesure également à la force qui a engendré les phénomènes morbides et qui en assure le maintien, mais l’expérience montre que cette dernière est d’un tout autre ordre de grandeur que l’influence hypnotique. Le même malade qui s’accommode avec une parfaite docilité de n’importe quelle situation onirique qui lui est suggérée – tant qu’elle n’est pas directement choquante – peut rester totalement rebelle à la suggestion qui lui conteste, disons, sa paralysie imaginaire. À quoi s’ajoute le fait que dans la pratique les malades nerveux sont précisément le plus souvent difficiles à hypnotiser, de sorte que ce n’est pas l’influence hypnotique dans sa totalité, mais seulement un fragment de celle-ci

24 *Widerstand*.

qui a à engager le combat contre les forces puissantes qui ancrent la maladie dans la vie psychique.

La victoire de la suggestion sur la maladie n'est donc pas acquise d'avance une fois que l'hypnose, fût-elle profonde, a été pratiquée avec succès. Un combat reste toujours nécessaire, dont l'issue est très souvent incertaine. Une seule hypnose, de ce fait, ne peut rien contre des troubles sérieux d'origine psychique. Mais avec sa répétition s'évanouit l'effet de miracle auquel s'attendait peut-être le malade. On peut alors, en répétant l'hypnose, parvenir à accroître l'influence sur la maladie qui faisait défaut au départ, jusqu'à ce que se produise un résultat satisfaisant. Mais un traitement hypnotique de ce genre peut suivre un cours aussi pénible et fastidieux que n'importe quel autre.

La relative faiblesse de la suggestion au regard du mal à combattre se trahit encore dans le fait qu'elle provoque certes la suppression des phénomènes morbides, mais seulement pour une courte durée. Une fois ce temps écoulé, les signes du mal réapparaissent et il faut une fois de plus les chasser en renouvelant l'hypnose et la suggestion. Si ce processus se répète trop souvent, il épuise généralement la patience et du malade et du médecin, et il entraîne l'abandon du traitement hypnotique. C'est aussi dans ces cas-là qu'ont tendance à s'installer chez le malade une dépendance à l'égard du médecin et une sorte d'addiction à l'hypnose[25].

Il est bon que le malade connaisse ces défauts de la thérapeutique hypnotique et les possibilités de déconvenue lors de son utilisation. Le pouvoir curatif de la suggestion hypnotique est quelque chose de bien réel, il n'est pas besoin de lui faire une publicité exagérée. D'autre part, on comprend aisément que les médecins, à qui le traitement psychique par l'hypnose avait promis bien plus qu'il ne pouvait tenir, ne se lassent pas de rechercher d'autres procédés permettant d'exercer une action plus efficace ou

25 *Sucht nach der Hypnose.*

moins aléatoire sur l’âme du malade. On peut s’attendre avec certitude à ce que, procédant avec méthode, le traitement psychique moderne, qui est bien une toute récente résurgence d’anciennes méthodes thérapeutiques, mette entre les mains des médecins des armes encore bien plus puissantes pour combattre la maladie. Une étude plus approfondie des processus de la vie psychique, dont les prémices reposent précisément sur les observations faites à partir de l’hypnose, nous en fournira les voies et les moyens.

Sigmund Freud

Contribution à la conception des aphasies

Une Étude critique

Table des matières

Dédié au Dr Josef Breuer en hommage amical

I.

La doctrine actuelle de l’aphasie

Je me propose de traiter, sans disposer de nouvelles observations personnelles, d’un thème auquel les meilleurs esprits de la neuropathologie allemande et étrangère, que sont Wernicke, Kussmaul, Lichtheim et Grashey, Hughlings Jackson, Bastian et Ross, Charcot et d’autres, ont déjà consacré leur énergie. Aussi, ce que j’ai de mieux à faire est d’indiquer sans tarder les quelques aspects du problème dont j’espère faire progresser la discussion. La théorie de l’aphasie, telle qu’elle a évolué grâce à la collaboration des chercheurs nommés ci-dessus, contient deux hypothèses, et je m’emploierai à montrer qu’elles peuvent être avantageusement remplacées par d’autres, ou à tout le moins qu’elles ne l’emportent pas de façon définitive sur ces autres hypothèses. La première hypothèse a pour contenu la distinction entre l’aphasie par *destruction des centres* et celle par *destruction des voies de conduction* et se retrouve chez la plupart des auteurs qui ont écrit sur l’aphasie. La seconde hypothèse concerne les relations réciproques entre les différents centres, responsables des fonctions du langage, et se rencontre essentiellement chez Wernicke et chez les chercheurs qui ont adopté et développé ses idées. Puisque ces deux hypothèses sont incluses comme éléments significatifs dans la théorie de Wernicke sur l’aphasie, je présenterai mes objections sous

forme d'une critique de cette théorie. Comme de plus elles sont en rapport intime avec cette idée qui traverse l'ensemble de la neuropathologie récente, je veux dire la réduction des fonctions du système nerveux à ses régions anatomiquement déterminées, c'est-à-dire « la localisation », il me faudra prendre en considération d'une façon générale la signification du facteur topologique en vue de la compréhension des aphasies.

L'aphasie sensorielle de Wernicke

Je remonte donc à un chapitre glorieux de l'histoire de la connaissance du cerveau. En 1861 Broca[1] communiqua à la Société anatomique de Paris les deux résultats de dissections qui lui permirent de conclure qu'une lésion de la *troisième* circonvolution frontale gauche (ou de la *première,* si l'on commence à compter à partir de la scissure de Sylvius) entraîne une perte totale ou une réduction majeure du langage articulé, l'intelligence et les autres fonctions du langage restant par ailleurs intactes. La réduction, pour le seul cas des droitiers, fut ajoutée plus tard. Les oppositions à la découverte de Broca ne se sont jamais tues complètement. Elles se trouvaient justifiées par l'exigence un peu facile d'être en mesure de parcourir le propos de Broca en sens inverse : la perte ou la détérioration du langage articulé doit permettre d'insérer l'existence d'une lésion située dans la troisième circonvolution gauche. Treize ans plus tard, Wernicke[2] publiait : *Le complexe symptomatique de l'aphasie,* Breslau 1874, petit écrit grâce auquel il a attaché à son nom un mérite que l'on peut dire éternel. Il y décrit une autre espèce de trouble du langage qui représente le pendant de l'aphasie de Broca, la perte de la compréhension du langage avec maintien de la capacité de se servir du langage articulé, et il explique ce déficit fonctionnel par la mise en évidence d'une lésion dans la première

1 P. Broca, *Sur le siège de la faculté du langage articulé avec deux observations d'aphémie (perte de la parole)*, 1861.

2 Wernicke, *Der aphasische Symptomencomplex*, Breslau, 1874.

circonvolution temporale gauche. À cette découverte de Wernicke devait être lié l'espoir de pouvoir rapporter les diverses dissociations de la faculté de langage, désignées par la clinique, à autant de lésions particulières de l'organe central. Wernicke n'apporta que les premiers éléments de solution à ce problème. Mais l'explication des troubles pathologiques du langage par une atteinte cérébrale localisée lui ouvrit la voie à une compréhension du processus physiologique du langage qui, en bref, se présente à lui comme un réflexe cérébral. Les sons du langage arrivent par la voie du nerf acoustique dans une aire située dans le lobe temporal, le centre sensoriel du langage ; de là l'excitation se propage vers l'aire de Broca dans le lobe frontal, le centre moteur, qui envoie l'impulsion au langage articulé vers la périphérie.

La façon dont les sons verbaux sont contenus dans le centre, Wernicke s'en faisait une représentation bien précise qui est d'une importance capitale pour l'ensemble de la théorie des localisations.

Quant à savoir jusqu'où on pourrait localiser des fonctions psychiques, il répond que seules les fonctions les plus élémentaires peuvent l'être. Une perception visuelle doit être rapportée dans le cortex à la terminaison centrale du nerf optique, une perception auditive à la région d'extension du nerf acoustique. Tout ce qui dépasse, ainsi la combinaison de diverses représentations en un concept et autres choses semblables, est une opération des systèmes d'association, qui relient différentes aires corticales entre elles, et ne peut donc pas être localisé en une aire unique. Cependant les excitations sensorielles qui aboutissent au cortex y laissent des traces durables qui sont, d'après Wernicke, conservées séparément dans des cellules isolées. « L'écorce cérébrale, avec ses 600 millions de corps cellulaires selon l'estimation de Meynert, offre un nombre suffisant de lieux de réserve, où peuvent être accumulées sans difficulté les unes après les autres les impression sensorielles, livrées par le monde extérieur. Ce sont de tels résidus d'excitations passées

que le cerveau est peuplé, et que nous proposons d’appeler images mnésiques. »

La conservation des représentations de langage dans les cellules

De telles images mnésiques des sons du langage se trouvent donc enfermées dans les cellules du centre sensoriel, dans la première circonvolution temporale, tandis que le centre de Broca abrite les images mnésiques des mouvements du langage, les « représentations motrices de langage ». La destruction du centre sensoriel provoque la perte des images sonores et avec cela l’incapacité de comprendre le langage : l’aphasie sensorielle, surdité verbale. La destruction du centre moteur supprime les images motrices de langage et produit ainsi l’impossibilité d’innerver les noyaux moteurs des nerfs crâniens pour la production du langage articulé : aphasie motrice. En outre, les centres moteur et sensoriel du langage sont liés entre eux par une voie d’association que Wernicke, sur la base de résultats de recherches anatomiques et d’observations cliniques, situe dans la région de l’insula. On ne sait au juste si pour Wernicke cette association s’effectue exclusivement à travers des fibres blanches ou également par l’intermédiaire de la substance grise de Pinsula. Il déclare que des fibres propres sortent de toute la région de la première circonvolution qui entoure la scissure de Sylvius, et qu’elles se terminent dans l’écorce de l’insula. Aussi celle-ci « ressemble-t-elle à une grosse araignée porte-croix, qui rassemble les fibrations radiaires provenant de toutes les régions de la première circonvolution. De cette manière est créée, comme en aucun autre endroit de l’organe central, l’apparence d’un véritable centre pour n’importe quelle fonction ». Mais en aucun cas Wernicke n’attribue au cortex insulaire d’autre opération que celle d’associer l’ « image sonore verbale » à l'« image motrice verbale » qui sont localisées en d’autres aires du cortex : opération qu’on n’attribue

ordinairement qu'aux faisceaux de fibres blanches. Aussi la destruction de cette voie d'association provoque un trouble du langage, la paraphasie avec maintien de la compréhension et de l'articulation des mots, à savoir la confusion des mots et l'incertitude quant à leur emploi. Wernicke oppose ce type de trouble du langage en tant qu' « aphasie de conduction » aux deux autres « aphasies centrales » (fig. 1)[3]

FIG. I

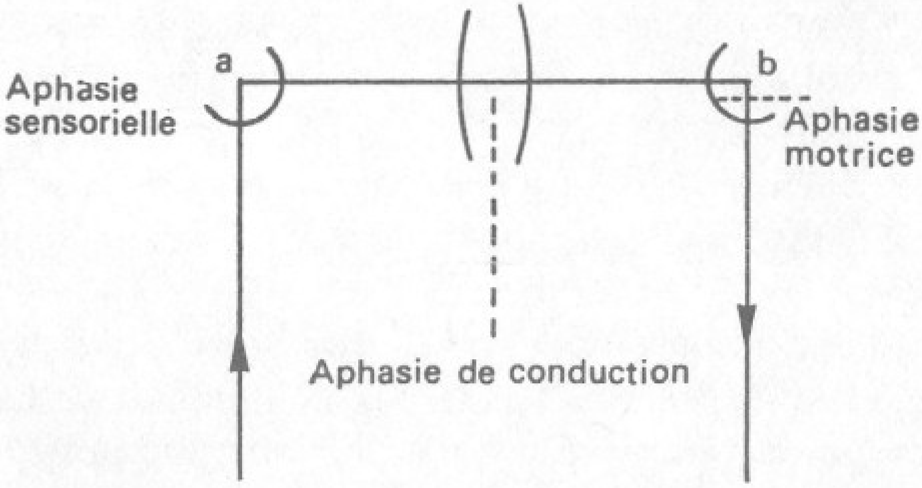


Illustration 1

J'emprunte aux travaux de Wernicke un deuxième schéma du processus du langage, se rapportant au cerveau, pour illustrer en quel point ce schéma nous oblige à une élaboration plus poussée (fig. 2).

3 Aphasie centrale et aphasie de conduction.

FIG. 2

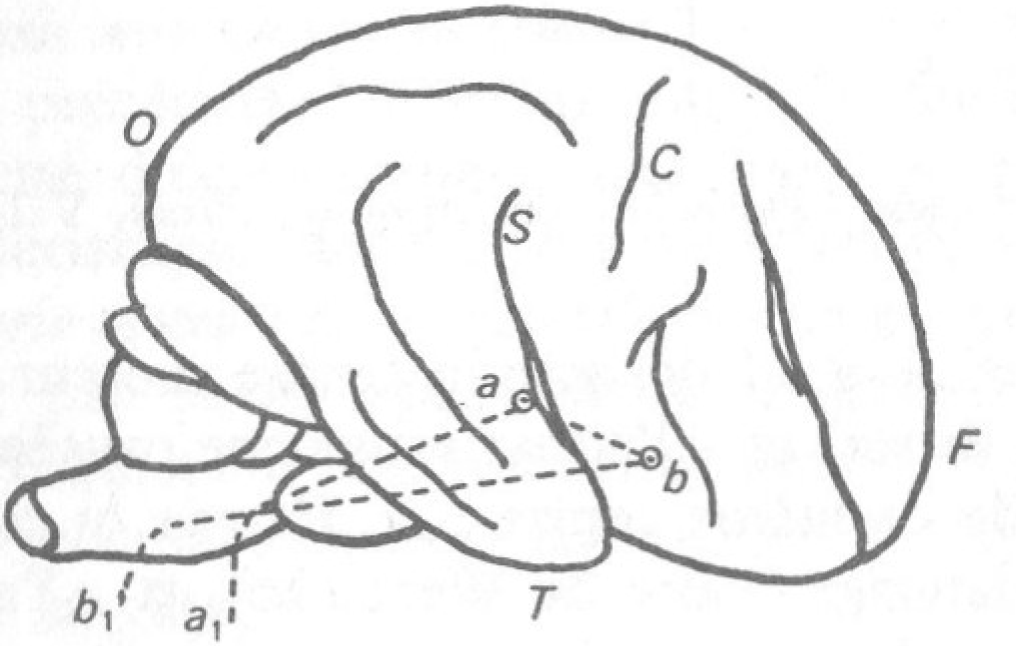


Illustration 2: Fig. 3 dans Wernicke. Le syndrome de l’aphasie. Les pôles (F frontal, O occipital, T temporal) d’un cerveau schématiquement dessiné. C la scissure centrale ; S la première circonvolution arquée tout autour de la vallée sylvienne ; a la terminaison centrale du nerf acoustique, a1 son aire d’entrée dans l’oblongata ; b lieu des représentations motrices appartenant à la production des sons, b1 sortie de la voie efférente du langage de l’oblongata.

Développement de la doctrine de Wernicke

Doctrine de l’aphasie selon Lichtheim

Le schéma de Wernicke ne fait que représenter l’appareil du langage sans rapport avec le reste de l’activité cérébrale, tel qu’il intervient dans l’activité du langage répété. Si on considère les autres liaisons des centres du langage indispensables à la possibilité

du langage spontané, alors il doit en découler une représentation plus complexe de l'appareil central du langage, qui offre néanmoins l'avantage d'expliquer un plus grand nombre de troubles du langage en supposant des lésions à des endroits circonscrits. Dans le développement logique de la pensée de Wernicke, Lichtheim[4] accomplit en 1884 le pas qui l'amena au schéma de l'appareil du langage que j'inclus ici (fig. 3).

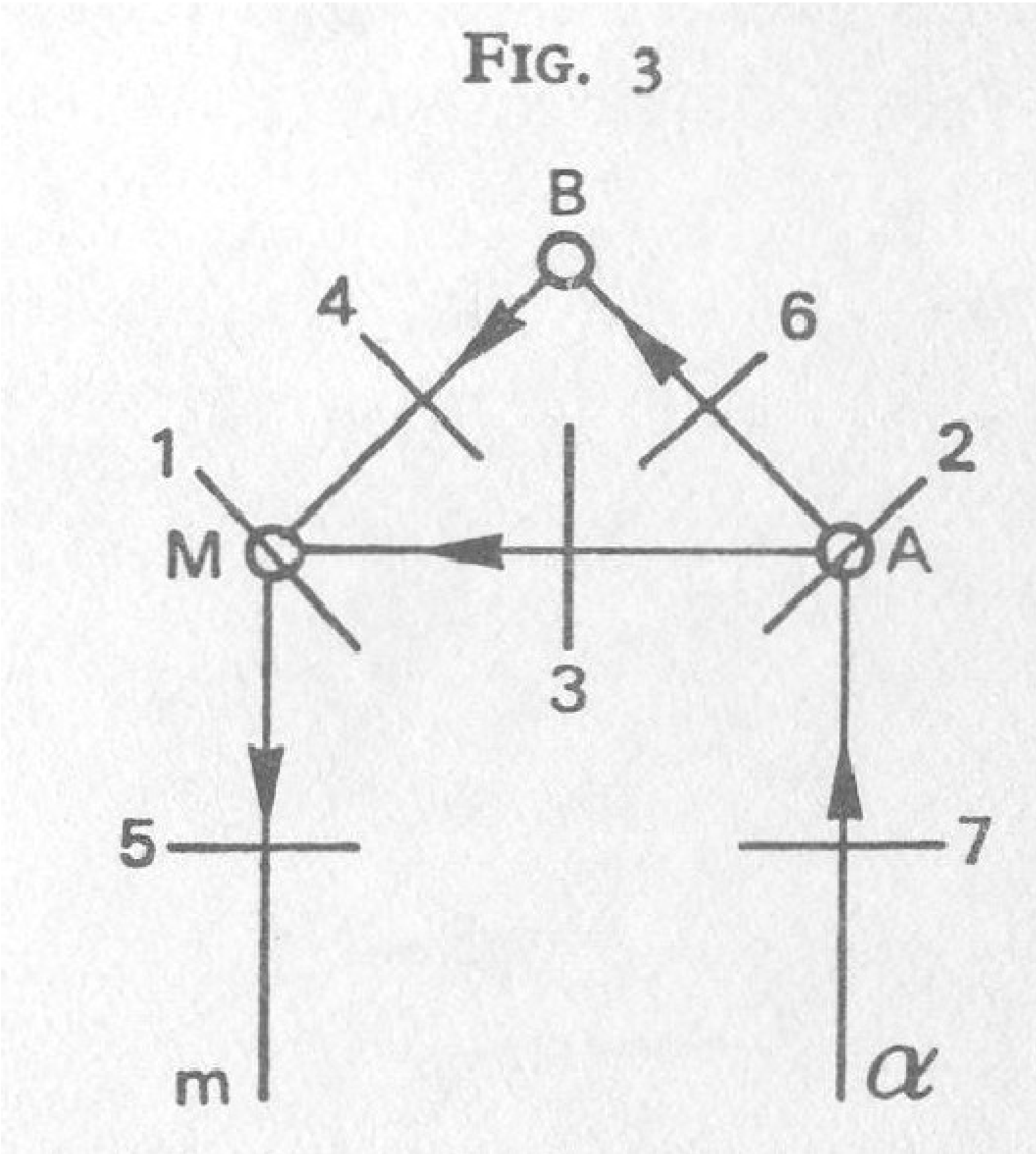


Illustration 3 Fig. 1 dans Lichtheim, On Aphasia, Brain, VII, p. 436

4 Lichtheim, Ueber Aphasie, *Deutsch. Arch.f. klin. Med.,* Bd. 36 ; On Aphasia, *Brain*, janvier 1885.

Dans celui-ci *M* désigne le centre moteur du langage (l'aire de Broca) et *1* l'aphasie motrice causée par la destruction de ce même centre ; *A* désigne le centre acoustique du langage (l'aire de Wernicke), et *2* l'aphasie sensorielle causée par la destruction de cette même aire. *3, 4,* 5, 6 et 7 correspondent à des aphasies de conduction, *S* étant l'aphasie de conduction de l'insula mise en évidence par Wernicke. Le point *B* n'a pas la même valeur dans le schéma que *A et M* qui correspondent à des régions du cortex cérébral localisables anatomiquement. En fait, il n'est rien d'autre qu'une représentation schématique des aires corticales innombrables, à partir desquelles l'appareil du langage pourra être mis en action. Aussi n'est-il nullement question d'un trouble du langage résultant d'une lésion en ce point.

Lichtheim distingua les sept formes de trouble du langage, à partir de son schéma, les aphasies des centres *(1, 2),* aphasies de conduction périphériques *(5, 7)* et aphasies de conduction centrales *(3, 4, 6).* Par la suite Wernicke[5] a remplacé cette nomenclature par une autre qui n'est pas non plus sans défaut, mais qui a l'avantage d'être plus généralement acceptée. Si nous recourons donc à cette dernière, nous devons nommer et caractériser les sept formes de trouble du langage selon Lichtheim de la façon suivante :

Les sept formes d'aphasie de Lichtheim

1) *L'aphasie motrice corticale.* – La compréhension du langage est conservée, mais le vocabulaire est supprimé ou réduit à quelques mots. Le langage spontané et le langage d'imitation sont semblablement impossibles. Cette forme recouvre l'aphasie de Broca connue de longue date.

5 Wernicke, Die neueren Arbeiten über Aphasie, *Fortschritte d. Medicin 1885*, p. 824 ; 1886, p. 371, 463.

5) *L'aphasie motrice sous-corticale.* – Celle-ci ne se distingue de la précédente qu'en un seul point (conservation de la capacité d'écrire), mais aussi par une prétendue autre caractéristique, dont il sera question plus loin.

4) *L'aphasie motrice transcorticale.* – Dans cette forme, on ne peut pas parler spontanément, mais la capacité de répéter ce qui a été entendu est conservée et il advient de la sorte une dissociation étrange de la composante motrice du langage.

2) *L'aphasie sensorielle corticale.* – Le malade ne comprend pas ce qui lui est dit, ni ne peut le répéter, mais parle spontanément avec un vocabulaire illimité. Que sa parole spontanée ne soit cependant pas intacte, mais indique l'existence d'une « paraphasie », est un fait d'une grande signification qui devra être pris en considération ultérieurement (aphasie de Wernicke).

7) *L'aphasie sensorielle sous-corticale.* – Celle-ci se distingue de la précédente par l'absence de paraphasie dans la parole.

6) *L'aphasie sensorielle transcorticale.* – Cette forme offre la dissociation la plus inattendue de la capacité de parler, qui cependant se déduit nécessairement du schéma de Lichtheim. Le malade parle spontanément de manière paraphasique, est susceptible de répéter, mais ne comprend pas ce qui lui est dit et ce qu'il répète lui-même.

3) *L'aphasie de conduction d'après Wernicke.* – Celle-ci se distingue par la présence de paraphasie, mais sans caractères négatifs.

Je reproduis ici encore un autre schéma de Lichtheim, dans lequel l'auteur en acceptant un centre visuel et un centre de l'écriture, tout comme leurs connexions, tente de promouvoir les troubles de la langue écrite se rapportant à l'aphasie (fig. 4). Cependant ce n'est que dans un travail ultérieur (Die neueren Arbeiten über Aphasie, *Fortschritte der Medicin 1885 bis 1886*) que

Wernicke mena à terme cette tâche à partir de l'exemple donné par Lichtheim.

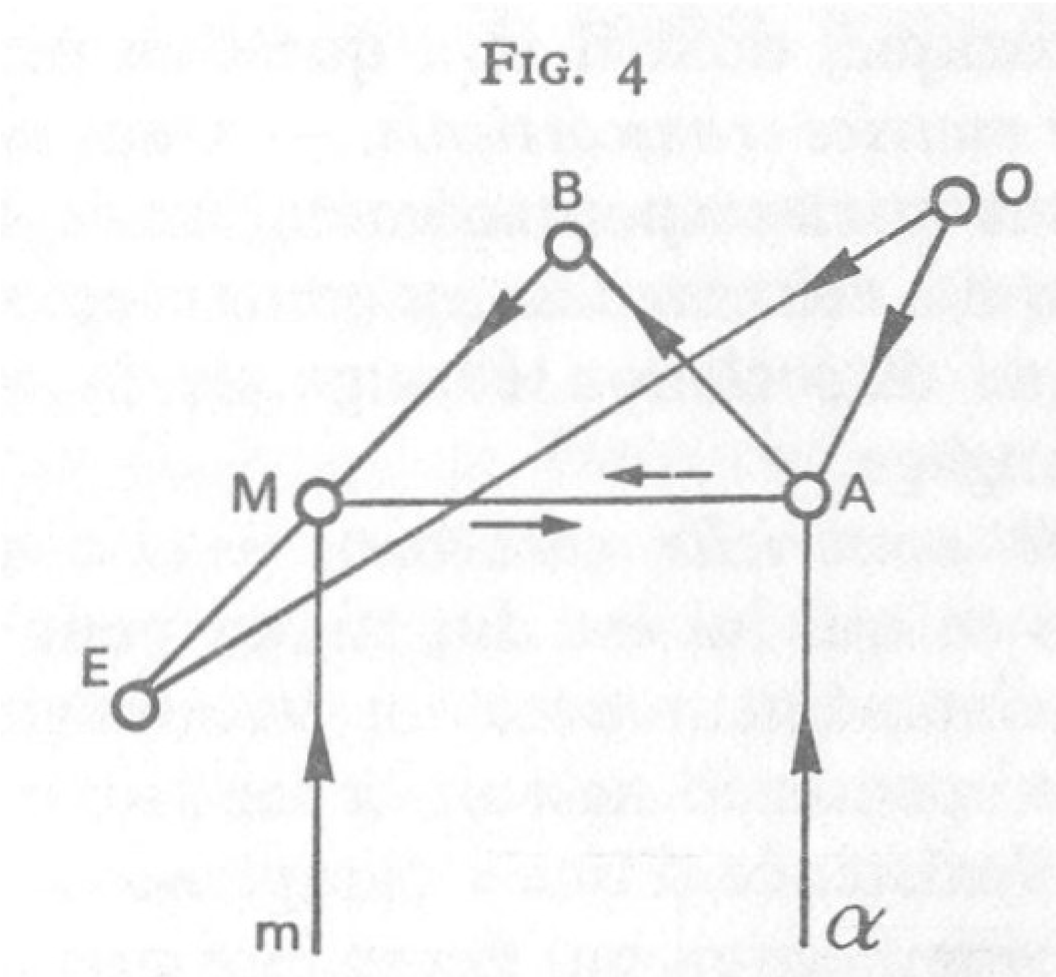


Illustration 4 Fig. 2 dans Lichtheim, On aphasia, p. 437. Dans ce schéma O désigne le centre visuel, E le centre de l'écriture. Page 443 Lichtheim donne un autre schéma qui indique E en liaison directe avec A et O à la place de M et O.

Valeur du schéma de Lichtheim

Lorsqu'on sait que Lichtheim a fondé sur des cas réellement observés, fût-ce en nombre restreint, toutes les formes de dissociation de la faculté de langage qui découlent de son schéma, on ne considérera pas comme injustifiée la large approbation qu'a rencontrée la conception de l'aphasie de Lichtheim. Son schéma

établi par voie déductive mena à des formes de dissociation du langage surprenantes et qui jusqu'alors n'avaient pas été observées. Et puisqu'on a réussi ultérieurement à confirmer par l'observation ces formes construites, ceci dut apparaître comme une preuve pleinement valable du bien-fondé des suppositions de Lichtheim. Ce n'est pas davantage un reproche à l'égard de son schéma que de faire ressortir qu'il n'est pas à comprendre dans le même sens que celui de Wernicke. Ce dernier s'inscrit pour ainsi dire dans le cerveau, la localisation des centres et voies qui y sont contenus étant vérifiée anatomiquement. Le schéma de Lichtheim y ajoute de nouvelles voies dont la connaissance nous échappe encore. Pour cette raison, on ne peut pas, par exemple, établir si les centres et les voies de Lichtheim se trouvent aussi éloignés qu'il les représente, ou si les voies de conduction d'un centre, l'une « intérieure » et l'autre « extérieure », n'empruntent pas plutôt un long trajet commun, ce qui pour la physiologie de la fonction du langage serait absolument indifférent, mais très significatif pour la pathologie des aires corticales du langage. Si la représentation de Lichtheim reposait sur de nouvelles découvertes anatomiques, alors la poursuite d'une discussion ne serait plus possible et caduques la plupart des remarques ultérieures.

Objections adressées au schéma de l'aphasie de Lichtheim

Plus lourd de conséquence est le fait qu'on rencontre régulièrement des difficultés à insérer dans le schéma de Lichtheim des troubles du langage rencontrés dans la réalité. En effet, le plus souvent les différentes fonctions du langage sont atteintes à des degrés divers, au lieu qu'une fonction soit complètement supprimée ou une autre tout à fait intacte. De plus, attribuer à des lésions combinées les troubles du langage inexpliqués par une seule interruption dans le schéma est d'une légèreté qui laisse une trop

grande place à l'arbitraire dans les tentatives d'explication. Mais tandis qu'il s'agit là de défauts plus ou moins inhérents à toute schématisation, on peut formuler une exigence spécifique au schéma de Lichtheim, à laquelle il ne semblerait effectivement pas satisfaire. Il doit notamment par sa nature prétendre à l'exhaustivité et être en mesure d'inclure toute forme observée de trouble du langage. Mais Lichtheim lui-même connaissait déjà un cas fréquent dont il ne pouvait donner l'explication à l'aide de son schéma, à savoir la combinaison de l'aphasie motrice et de la cécité de lecture (alexie), qui est pourtant trop fréquente pour être attribuée à la coïncidence fortuite de deux interruptions. Pour éclairer ce complexe symptomatique, Lichtheim fait l'hypothèse qu'il s'agit ici de cas de perte totale de toutes les fonctions du langage, mais où le trouble le plus facilement réversible, à savoir la surdité verbale, est déjà surmonté, en sorte qu'à ce stade seuls les autres troubles majeurs persistent, l'aphasie motrice et la cécité de lecture. Mais cette explication ne semble pas exacte, car Kahler[6] a communiqué par la suite un cas d'aphasie transitoire, où le malade assurait après sa guérison qu'il n'avait pas pu parler mais seulement « chevroter », ni lire, les lettres lui apparaissant comme « brouillées », alors qu'il avait compris tout ce qu'on lui disait. Ces expériences et d'autres semblables pourraient avoir amené Eisenlohr[7], un des neurologues allemands des plus sérieux, à n'attribuer qu'une valeur « essentiellement didactique » au schéma de l'aphasie de Lichtheim.

6 Kahler, Casuistische Binage zur Lehre von der Aphasie, *Prager med. W.,* Nr. 16 und 17, 1885.

7 Eisenlohr, Beiträge zur Lehre von der Aphasie, *Deutsche med. W.,* Nr. 36, 1889.

II.

Mise à l'épreuve de la distinction entre aphasie centrale et aphasie de conduction

Depuis Wernicke tous les auteurs ont accepté explicitement ou tacitement l'idée que les troubles du langage, observés par la clinique, et pour autant qu'ils aient un fondement anatomique, prennent leur origine dans la destruction des centres du langage ou dans l'interruption des voies associatives du langage, si bien qu'on aurait le droit de distinguer l'aphasie centrale de l'aphasie de conduction. Cela vaut la peine d'examiner de plus près cette distinction quant à sa pertinence, puisqu'elle est liée à une conception si importante du rôle des centres corticaux et de la localisation des fonctions psychiques, conception de Wernicke qui a été discutée plus haut.

Celui qui se représente la distinction présumée entre un « centre du langage » et une simple voie de connexion (constituée d'un faisceau de fibres blanches), doit s'attendre à ce qu'un trouble fonctionnel bien plus grave ne provienne de la destruction d'un centre plutôt que de l'interruption d'une conduction. Cette attente semble se confirmer à partir de la représentation de Wernicke. Son aphasie de conduction causée par l'interruption de la voie *a-b* (fig. 1, p. 10) se caractérise par la seule confusion des mots dans le langage

parlé, l'usage du vocabulaire et la compréhension des mots étant conservés, ce qui présente en fait un tableau clinique plus bénin que l'aphasie motrice et sensorielle, causée par la destruction des centres du langage *a* et *b*.

Critique de l'aphasie de conduction de Wernicke

Il y a néanmoins dans l'aphasie de conduction de Wernicke quelque chose de très particulier. Le trouble fonctionnel qui lui est attribué ne peut précisément pas être déduit du schéma de Wernicke. Celui-ci avance que l'interruption de la voie *a-b* produit une paraphasie. Mais si nous nous demandons quelle conséquence nous devons attendre de cette interruption de la voie, la réponse est : sur la voie *a-b* se fait l'apprentissage du langage qui consiste en la reproduction d'un son verbal enregistré. La tâche de cette voie est le langage d'imitation. La conséquence de son interruption devrait être l'impossibilité du langage d'imitation avec maintien du langage spontané et de la compréhension des mots. Pourtant personne ne contestera qu'une telle dissociation de la faculté de langage ait jamais été observée, et il est peu probable qu'elle le soit un jour. La capacité de répéter n'est jamais perdue tant que sont conservées la parole et la compréhension. Elle ne manque : 1) qu'en cas d'incapacité totale de parole, ou 2) lorsqu'il y a trouble de l'audition des mots. Je ne connais qu'un seul cas où le langage spontané n'est pas également accompagné de la capacité de répéter. En effet, il existe des aphasiques moteurs qui peuvent à l'occasion produire un juron ou un mot plus compliqué que ceux habituellement présents dans leurs « restes de langage » (Hughlings Jackson)[8]. Si ces malades sont invités à répéter ce qu'ils viennent tout juste de prononcer spontanément, ils n'y réussissent pas. Il s'agit ici cependant d'un cas tout différent : ces malades ne réussissent pas davantage à répéter *spontanément* ce qui a tout à coup enrichi leur

8 Hughlings Jackson, On affections of speech from diseases of the brain, *Brain,* I et II, 1878-1880.

vocabulaire. Du fait indubitable *qu'il n'y a pas de perte isolée de la répétition*, que la répétition (la compréhension des mots étant intacte) réussit toujours quand le langage spontané est possible, nous tirerons plus tard une conclusion très importante, à savoir *que la voie par laquelle nous parlons est identique à celle par laquelle nous répétons.*

Elle ne se laisse pas déduire du schéma. Aphasie de l'insula

Par conséquent, nous pouvons dire que l'aphasie de conduction de Wernicke n'existe pas, puisqu'il est impossible de trouver une forme de trouble du langage qui devrait en avoir les caractéristiques. Wernicke situait ce trouble du langage dans la région de l'insula. L'affection de l'insula doit donc produire une autre forme de trouble du langage. En fait, je trouve dans l'excellente présentation de l'aphasie par Bastian[9] l'affirmation sûrement remarquable qu'une affection de l'insula est la condition d'une aphasie motrice typique. Malheureusement la question de l'aphasie de l'insula, qui serait très importante pour toutes nos considérations, n'est pas éclaircie par les expériences aujourd'hui à disposition. Meynert[10], de Boyer[11], Wernicke[12] lui-même et d'autres sont persuadés que l'insula appartient à l'aire du langage, tandis que le disciple de Charcot (Bernard)[13] ne veut rien savoir d'une telle relation de l'insula. La compilation faite par Naunyn[14] en 1887 n'apporta rien de décisif à cette question. Quant bien même on peut dire avec une très grande

9 Charlton Bastian, On différent kinds of Aphasia, *British Médical Journal,* 29 oct. et 5 nov. 1887 ; Brain as an organ of Mind, 1880, *Internat, wissensch. Bibliothek,* Ba. 52 et 53 (également en allemand et en français).

10 Meynert, *Oest. Zeitsch. f. prakt. Heilkunde*, XIII.

11 De Boyer, *Etudes cliniques sur les lésions corticales,* Paris, 1879.

12 Dans son ouvrage mentionné le premier.

13 Bernard, *De l'aphasie et de ses diverses formes,* Paris, 1885.

14 Naunyn, Ueber die Localisation der Gehimkrankheiten, Correfera dans les *Discussions du IVe Congrès de Médecine interne à Wiesbaden,* 1887.

probabilité que le trouble du langage causé par la maladie de l'insula n'est pas le seul fait de la contiguïté anatomique, il n'est en aucune façon possible d'indiquer s'il revient à ce trouble du langage une forme déterminée et de la préciser[15].

La paraphasie n'est pas un symptôme focal

Nous réservons pour une discussion ultérieure la question de la signification à laquelle peut correspondre le symptôme de la paraphasie (confusion de mot) et de savoir comment Wernicke est arrivé à prétendre qu'il est caractéristique d'une rupture entre *a* et *b.* Pour le moment, nous ferons remarquer simplement que la paraphasie observée chez les malades ne diffère en rien de la confusion et de la mutilation des mots qu'une personne saine peut observer sur elle en cas de fatigue, d'attention divisée, d'influence d'affects perturbateurs, ce qui par exemple rend l'écoute de nos allocuteurs si souvent pénible. On est tenté de concevoir la paraphasie dans sa dimension la plus large comme un symptôme purement fonctionnel, comme un signe d'une moindre efficience de l'appareil des associations du langage. Ceci n'exclut pas qu'elle ne puisse apparaître sous une forme typique comme symptôme focal organique. Seul Allen Starr[16], auteur méritant, s'est donné la peine de dépister les fondements anatomiques de la paraphasie. Il est arrivé à la conclusion qu'une paraphasie peut être provoquée par des lésions situées en des régions *très différentes.* Il lui était même impossible de détecter une différence pathologique constante entre les cas d'aphasie sensorielle avec ou sans paraphasie.

15 Ch. Bastian (On *différent kinds of aphasia,* 1887) tend à expliquer la combinaison d'aphasie et d'hémianesthésie, décrite pour la première fois par Grasset, par la contiguïté dans laquelle les commissures traversant l'insula se trouvent entre les aires de Broca et de Wernicke, jusqu'au tiers postérieur (sensible) du pédoncule postérieur de la capsule interne.

16 Allen Starr, The Pathology of Sensory Aphasia, with an analysis of fifty cases, in which Broca's centre was not diseased, *Brain,* XII, 1889.

On pourrait soulever l'objection que la critique précédente à l'endroit de l'aphasie de conduction de Wernicke est injustifiée, car elle n'a pas prévu une possibilité. Elle ne doit pas nécessairement être accompagnée d'une impossibilité de répéter parce que le mot entendu qui ne peut être transféré directement au centre moteur *b* sera répété grâce au détour par la « compréhension ». La voie de connection *ABM* (fig. 3, p. 12) se ferait en remplacement de la voie *AM* interrompue qui assure habituellement la répétition. Si ce détour est vraiment praticable, l'aphasie de conduction devrait être caractérisée comme une situation où sont maintenus la compréhension du langage et le langage spontané, également la répétition des mots compréhensibles, mais où est supprimée la répétition des mots incompris, comme par exemple ceux d'une langue étrangère. Mais ce complexe de symptômes n'a pas encore été observé, à vrai dire il n'a pas encore été recherché. Il se pourrait qu'il se trouve réalisé à l'occasion.

Discussion du trouble du langage en cas de lésion sensorielle

Mais si nous reconnaissons la recevabilité de cet expédient, nous aboutissons à une deuxième attente qui doit être rattachée à la séparation stricte des centres du langage et de leurs voies d'association. La destruction d'un centre crée naturellement une perte irréparable de la fonction. Mais en cas d'interruption d'une seule voie de conduction, il devrait être possible d'exciter le centre par le détour des voies de conduction préservées et permettre ainsi à la fonction d'utiliser les images mnésiques du centre. En cherchant un cas qui puisse révéler une telle différence quant à la compensation des troubles du langage, nous trouvons en premier lieu un exemple dont la discussion est de la plus haute importance pour toute la doctrine de l'aphasie.

Tentative de Wernicke d’expliquer ce trouble

Il y a des cas de perte de la compréhension des mots (surdité verbale) sans trouble du langage spontané. Ceux-ci, bien que rares, existent néanmoins. Aussi pourrait-on affirmer que la théorie aurait connu un autre développement si les premiers exemples de Wernicke d’aphasie sensorielle avaient été de cette sorte. Mais il n’en fut rien, les cas d’aphasie sensorielle de Wernicke, comme la plupart de ceux observés ultérieurement, présentaient également un trouble de l’expression verbale, et que nous proposons provisoirement de nommer paraphasie en accord avec celui qui les a découverts. Bien entendu, un tel trouble du langage ne s’explique pas à partir du schéma de Wernicke, suivant lequel les images verbales motrices restent intactes, de même que les voies qui conduisent des concepts à ces images. Donc, si parole il y a, aucune raison ne justifie qu’elle ne soit pas également correcte. Dès lors, pour expliquer la paraphasie dans le cas d’une pure aphasie sensorielle, Wernicke devait invoquer un facteur fonctionnel qui n’apparaît pas dans son schéma. Il rappelait d’ailleurs que c’est bien souvent par la voie *a-b*[17] qu’on apprend à parler. Même si ultérieurement on parle directement à partir des concepts, il n’en reste pas moins que la voie *a-b* garde une importance évidente pour le langage : à chaque fois qu’il y a langage spontané, elle se trouve innervée et exerce ainsi une correction continue sur l’issue des représentations motrices. L’arrêt de cette innervation parallèle produit la paraphasie.

Les idées de Wernicke sur ce point difficile ne sont nullement claires, me semble-t-il, ni même conséquentes. En effet, dans un passage ultérieur il pense (p. 23, *l.c.)* que la seule existence de la voie *a-b,* sans son innervation intentionnelle, suffit déjà à assurer le choix de la représentation motrice correcte. Mais comment peut-il se faire que, du seul fait de son existence, cette voie, même sans innervation associée, puisse manifester cette action puissante sur le

17 Ou *AM* d’après la figure 3, p. 12

processus moteur du langage. Et si elle reçoit une innervation collatérale au moment de parler, comment celle-ci peut-elle se manifester. Le centre *b* n'envoie-t-il l'impulsion d'articuler qu'au moment où l'excitation du centre *a* a été reçue ? Ne commence-t-il pas à parler plus tôt, commettant des fautes et les corrigeant au moyen de l'excitation du centre des sons verbaux ? L'explication de Wernicke ne m'a pas permis de me faire une idée claire et sans réplique sur tous ces points. Lichtheim a très bien senti ce défaut de la tentative d'explication de Wernicke, puisqu'il conçoit de manière bien plus précise la condition qui permet d'éviter la paraphasie. Il ne suffirait pas pour cela que les images des sons verbaux restent intactes. Mais elles devraient également entrer en liaison avec les images motrices verbales par la voie *a-b.* En faisant un pas de plus, Lichtheim aurait admis qu'on ne peut parler qu'en passant par les images sonores et par la voie *AM.* Car l'influence de *A via* la voie *AM* est visiblement inutile, lorsqu'elle ne se fait sentir qu'après avoir déjà parlé à partir de *M.* On ne parle donc pas avant que cette excitation ait atteint *M.* Et toutes ces difficultés trouvent une solution satisfaisante, si nous abandonnons l'hypothèse superflue d'après laquelle il faudrait, pour parler, encore une excitation particulière de *M* à partir des concepts.

La clinique ne fournit aucune preuve de la dignité psychique des centres

Quoi qu'il en soit, rappelons que pour Wernicke et Lichtheim le langage spontané devient paraphasique en cas d'aphasie sensorielle (destruction de *A),* parce que sont détruites les images sonores qui opèrent une correction en *A.* On devrait s'attendre à un tableau clinique différent si ces images sonores tellement importantes n'étaient pas détruites, mais qu'était rompue la seule voie qui les relie à *M.* Cette distinction nous fournirait la preuve que les centres et les voies de conduction ont véritablement une signification

différente, que les représentations ne sont contenues que dans les premières et non pas aussi dans les dernières. Les images sonores préservées exerceraient leur influence sur le langage par le détour des « centres de concepts », ainsi que nous l'avions éclairci plus haut dans le cas de ce qui rend possible la répétition. Reste la situation dans laquelle le centre est préservé, alors qu'est rompue la voie, à savoir l'aphasie de conduction de Wernicke, à laquelle nous revenons ainsi. Il s'avère qu'un tel détour n'est pas suivi. L'interruption de *A-M* a les mêmes conséquences que la destruction de *A* lui-même, à savoir la paraphasie dans le langage spontané.

Ainsi l'aphasie de conduction de Wernicke apparaît de nouveau comme insoutenable. En effet, si nous admettons que l'interruption de la voie *a-b (A-M)* ne peut être compensée par un détour de l'innervation, alors nous devons postuler l'incapacité de répéter. Et si nous acceptons ce détour, il ne peut y avoir en aucun lieu une *paraphasie*.

En considérant aussi les autres aphasies de conduction proposées par Lichtheim, tout comme les troubles non centraux de la lecture et de l'écriture, on arrive à cette conclusion : *La destruction d'un soi-disant centre se caractérise uniquement par l'interruption simultanée de plusieurs voies. Une telle hypothèse peut être remplacée par celle de la lésion de plusieurs voies de conduction, sans que ne soit abandonnée par là l'hypothèse qui tient compte de la localisation particulière des fonctions psychiques dans les centres.*

Tentative de Watteville en vue de distinguer l'aphasie centrale

Me sentant passablement isolé en proclamant que la dignité psychique particulière, qui est attribuée aux centres du langage, devrait se trahir d'une quelconque façon dans la clinique des troubles du langage, je ne manquerai pas de citer Watteville[18] qui,

18 De Watteville, Note sur la cécité verbale, *Progrès médical*, 21 mars 1885.

dans un travail bref mais très substantiel, a émis des idées fort semblables. Cet auteur dit : « Nous considérons donc ces centres comme des endroits de dépôt, dans lesquels sont conservées les différentes images mnésiques motrices et sensorielles. Par ailleurs, nous ne pouvons chercher le substrat physiologique de l'activité mentale dans la fonction de l'une ou de l'autre partie du cerveau, mais nous devons au contraire le concevoir comme la résultante de processus s'étendant largement dans le cerveau. Sur la base de ces deux suppositions préalables, il s'ensuit que des lésions dont la symptomatologie ne révèle aucune différence importante se comporteront cependant de façon fort différente selon leur signification psychique. Prenons deux cas d'aphasie motrice, dont l'une est causée par la destruction du centre de Broca lui-même et l'autre par la rupture du faisceau centrifuge qui part de celui-ci. Dans le premier cas, le malade ne dispose plus des images motrices des mots, dans le second il les conserve. On a discuté si souvent de l'action de l'aphasie sur l'intelligence. Mais malgré de bonnes observations des deux côtés, on n'est arrivé qu'à des résultats fort contradictoires. Cela ne proviendrait-il pas de l'état de choses que nous avons mentionné plus haut ?… Il nous semble légitime d'affirmer qu'un malade doit être atteint de déficit intellectuel en cas de lésion centrale du langage, alors que ceci ne peut être le cas quand il y a une lésion des voies de conduction… »

Je ne crois pas que quelqu'un ait déjà pris la peine d'entreprendre les épreuves de contrôle indiquées par Watteville. J'ai l'impression que ne puisse être mis en évidence le lien attendu entre un déficit intellectuel plus fort et une aphasie « centrale », au contraire d'une aphasie de conduction.

III.

Doute quant au bien-fondé d'un schéma localisateur

Importance du test des syllabes de Lichtheim

En nous efforçant de trouver les rapports qui, dans l'apparition clinique des troubles du langage, confirmaient la signification psychique avancée des centres du langage, et en soumettant dans ce but l'aphasie de conduction de Wernicke à un examen critique, nous nous sommes trouvés confrontés à des faits qui nous ont forcés à mettre en doute la justesse d'un schéma fondé essentiellement sur les localisations. Et on est en droit de considérer comme tel le schéma de Wernicke et Lichtheim. Il faut cependant rappeler que les deux auteurs invoquent, sans hésitation, des facteurs fonctionnels pour expliquer les troubles du langage. Une théorie qui tenterait d'expliquer les troubles du langage observés en ne faisant appel qu'à la différence dans les localisations des lésions destructives, devrait se limiter à la supposition d'un nombre de centres et de voies de conduction fonctionnant indépendamment les uns des autres et pouvant être mis hors action par des lésions avec la même facilité. Comme nous l'avons vu, Wernicke et Lichtheim n'ont pas pu éviter que la fonction du centre moteur *M* ne dépende non seulement de son intégrité anatomique mais aussi de l'intégrité de sa connexion avec le centre sensoriel *A*. De fait, Lichtheim fit une découverte

surprenante qui, si elle se confirmait, réduirait encore davantage la signification du facteur de la localisation. Il s'est demandé si des personnes atteintes d'aphasie motrice disposaient du dit « langage intérieur », c'est-à-dire de la capacité de laisser retentir les mots qu'elles ne peuvent plus prononcer. À cet effet il demanda à ses malades de lui serrer la main autant de fois que le nombre de syllabes que contenait le mot, et il trouva que ces malades n'étaient pas capables de prouver leur connaissance du mot. Il est clair que la connaissance d'un tel fait ne pouvait manquer d'influencer profondément les représentations que nous nous faisions du processus du langage. De fait, le centre *A* est intact, ses liaisons avec le reste du cortex intègres, la seule lésion étant située très loin de la partie sensorielle de l'appareil du langage en *M* qui est le centre des représentations motrices des mots. Cependant le malade, à cause d'une lésion circonscrite dans la troisième circonvolution frontale, ne peut faire surgir les sons verbaux contenus dans le lobe temporal à l'aide d'une quelconque activité cérébrale, comme par exemple les perceptions optiques.

Une voie directe pour le langage spontané est contestée

Malheureusement, cette observation qui devrait servir de pierre angulaire pour une nouvelle théorie des troubles du langage n'a pas encore été établie indubitablement. En premier lieu, il y a quelque objection à faire sur la façon par laquelle Lichtheim essaya de la prouver. La disposition des sons verbaux, il la mesurait par la capacité que le malade avait de donner le nombre de syllabes des mots recherchés. Mais on peut supposer que les malades avaient l'habitude de donner ce nombre de syllabes par le seul transfert du son sur la voie motrice du langage. Dans ce cas, la conduite de la preuve se serait avérée impropre puisqu'elle suppose précisément le maintien de la voie qui est détruite dans l'aphasie motrice. Je crois

que Wysman[19] a émis une objection similaire à la mienne concernant la validité de la preuve de Lichtheim. Mais cette affaire amène encore une autre considération. Lichtheim rapporte qu'il n'a pu appliquer la preuve sur des cas indubitables d'aphasie (corticale) motrice (destruction de *M),* parce que les derniers temps il n'a pas eu à sa disposition des cas purs de cette espèce. Il ne communique qu'un seul cas dit d'aphasie motrice *transcorticale* pour lequel la preuve eut un résultat négatif, malgré que ce ne soit pas ici le centre *M* mais seulement ses connexions *MB* qui sont supposées détruites. Je montrerai plus loin qu'il faut faire à propos de ces cas dits d'aphasie motrice transcorticale une autre hypothèse, plus compatible avec l'ignorance des images sonores. Aussi la question de savoir si en cas d'aphasie motrice le malade dispose encore des images sonores ou si elles sont supprimées, ne m'apparaît-elle pas encore résolue. Je ne voudrais cependant pas présenter une théorie de l'aphasie avant d'avoir obtenu une connaissance parfaite de ce point.

Le trouble du langage en cas d'aphasie sensorielle est plus qu'une paraphasie

Revenons maintenant aux deux autres arguments qui doivent nous permettre de contester l'indépendance fonctionnelle du centre *M.* 1) S'il existait une connexion entre le centre M et B (voie du langage spontané) différente de la connexion avec *A* (voie permettant la répétition des mots et le langage correct), alors nous devrions trouver des troubles de la répétition sans troubles correspondants du langage spontané. Nous avons montré en détail que ce n'est pas le cas. Nous en concluons que ces deux voies coïncident. 2) Nous avons vu qu'une lésion située dans le centre *A* ou dans la voie *AM* provoquait un trouble du langage amenant Wernicke et Lichtheim à

19 Wysman, Aphasie und verwandte Zustände, *Deutsch. Arch. f. klin. Med.,* Bd. 47.

invoquer des facteurs fonctionnels à titre d'explication, sans pour autant arriver à élucider avec satisfaction le fait fondamental qui est *l'apparition du trouble du langage dans l'aphasie sensorielle.* Cette difficulté disparaît également si l'on admet qu'il n'existe que la voie *AM* et qu'on ne parle spontanément que par les images sonores. Ceci est d'autant plus admissible que la voie *AM* est indubitablement la première par laquelle l'enfant a appris à parler. Wernicke affirmait avec force qu'une autre voie plus directe, ne passant pas par les images sonores, entrait en action une fois que la première avait servi suffisamment à l'apprentissage du langage. Mais on voit difficilement comment l'apprentissage acquis à l'aide d'une voie entraînerait son abandon et l'engagement dans une nouvelle voie. Presque tous les auteurs anciens, y compris Kussmaul[20], ont tenu à ce que le langage spontané se produise par la même voie que la répétition, c'est-à-dire par le moyen des images sonores. Et parmi les auteurs plus récents, Grashey[21] est revenu à cette conception. Aussi n'ai-je jamais pu comprendre, l'analyse qui permet à Lichtheim dans sa présentation par ailleurs si limpide, de soutenir contre Kussmaul la thèse d'une voie directe du langage moteur.

Délimitation de la paraphasie

Si nous faisons passer la voie du langage spontané par le centre sensoriel *A,* le trouble du langage dû à une lésion sensorielle devient pour nous d'un grand intérêt. Nous acquérons, en effet, l'impression que Wernicke et Lichtheim n'ont pas voulu lui rendre pleine justice en le désignant du nom de « paraphasie ». Par paraphasie, nous devons entendre un trouble du langage, dans lequel le mot adéquat est remplacé par un autre qui est moins adéquat mais qui maintient une certaine relation avec le mot juste. Ces relations, nous pouvons les dépeindre approximativement

20 Kussmaul, *Die Störingen der Sprache,* 1877.

21 Grashey, Ueber Aphasie und ihre Beziehungen zur Wahmehmung, *Archiv f. Psychiatrie,* XVI, 1885.

comme suit, en nous référant aux exposés d'un philologue, Delbrück[22]. Il y a paraphasie quand celui qui parle utilise les mots les uns pour les autres qui sont semblables par le sens ou liés par de fréquentes associations, quand, par exemple, il utilise « plume » au lieu de « crayon », « Postdam » à la place de « Berlin ». Ou bien lorsqu'il confond des mots de sonorité semblable, « Butter » pour « Mutter », « Campher » pour « Pamphlet ». Enfin, lorsqu'il commet des fautes dans l'articulation (paraphasie littérale), quand certaines lettres sont remplacées par d'autres. On est tenté de distinguer ces formes variées de paraphasie suivant la région de l'appareil du langage où est introduite la maladresse. Se nomme paraphasique de surcroît le fait de fondre deux mots que l'on a l'intention de prononcer en une seule malformation, « Vutter » pour « Mutter » ou « Vater ». Et l'on s'est également accordé à mettre sur le compte de la paraphasie toute circonlocution dans laquelle un substantif déterminé est remplacé par un autre le plus indéterminé possible (« Ding », « machine », « chose ») ou par un verbe. Le trouble du langage de l'aphasie sensorielle dépasse cependant de loin ces traits paraphasiques. Il y a des cas d'aphasiques sensoriels qui ne peuvent plus dire un seul mot intelligible, mais qui enfilent en une séquence intarissable des syllabes dénuées de sens (charabia, jargon aphasique des auteurs anglais)[23]. Dans d'autres cas, comme celui observé par Wernicke lui-même, on remarque la pauvreté des formations verbales ayant une quelconque signification même précise, la surabondance des particules, les interjections et autres accessoires du langage, la répétition fréquente des substantifs et verbes déjà prononcés. Ainsi, la malade de Wernicke, à l'époque où elle « présentait déjà des progrès importants », répondait lorsqu'on lui avait offert quelque chose, « Da lasse ich mir viel viel Mal ailes

22 Delbrück, Amnestische Aphasie, *Jena'sche Zeitschr. f. Naturw.*, XX, Supplément II, 1886.

23 Cf. Ross, *On Aphasia*, London, 1887 (également *Manchester Medical Chronicle*).

Mögliche, was Sie nur haben gesehen. Ich danke halt viel liebes Mal, dass Sie mir das Alles Gesagt. Na, da danke ich vielmal, dass Sie sind so gut gewesen, dass Sie sind so gütig gewesen » (« Voilà, je laisse pour moi beaucoup beaucoup de fois tout possible ce que vous n'avez que vu. Je remercie c'est que beaucoup de fois gentiment de ce que vous m'avez dit tout cela. Allons, tenez, je vous remercie beaucoup d'avoir été si gentil, d'avoir été si bon »). Je me rappelle avoir vu à l'hôpital général de Vienne un cas d'aphasie sensorielle, Mme E. qui nous avait été présentée comme un cas de « confusion encéphalitique », et dont le langage offrait les mêmes particularités : la pauvreté de tous les éléments du discours à signification déterminée, substantifs, noms propres et verbes, la surabondance de tous les éléments neutres et la répétition des mêmes mots, une fois qu'elle avait réussi à les prononcer. Wernicke avait essayé de caractériser le trouble du langage qu'est l'aphasie sensorielle par le « maintien du vocabulaire avec paraphasie ». Je crois qu'il est plus correct de la décrire comme « pauvreté des mots avec des impulsions abondantes à parler ».

Comment Lichtheim s'explique-t-il l'aphasie motrice transcorticale **?**

Mais si nous supprimons du schéma de Lichtheim la voie *BM* du langage spontané, comment expliquons-nous alors les cas dits *d'aphasie motrice transcorticale,* que Lichtheim expliquait si facilement par l'interruption de cette voie ? Rappelons-nous que ces cas offrent la particularité de ne plus pouvoir parler spontanément, alors que la répétition, la lecture à haute voix (parler à partir de l'écriture visuelle), etc., continuent sans entraves.

Observation de Heubner

Nous sommes heureusement en mesure d'arriver par un autre biais à l'intelligence de ces cas. Heubner[24] a publié tout récemment une observation d'aphasie à laquelle nous aurons à nous rapporter plus d'une fois étant donné sa grande signification. Ce patient avait perdu la faculté de parler spontanément, mais possédait la capacité de répéter et de lire à haute voix. Il présentait donc une aphasie *motrice transcorticale* typique. De plus, il avait perdu l'intelligence du langage et ne comprenait pas davantage ce qu'il lisait lui-même, écrivait ou répétait, troubles qui recouvrent ceux de l'aphasie *sensorielle transcorticale* de Lichtheim. Son cas ne pouvait donc pas être expliqué par une seule lésion d'après le schéma de Lichtheim, mais plutôt par la coïncidence de deux lésions dans les voies *BM* et *BA.* L'autopsie de ce malade révéla un ramollissement cortical d'une localisation des plus intéressantes, à savoir dans la région sensorielle, enveloppant l'aire de Wernicke, dans la première circonvolution temporale et l'isolant du reste du cortex vers le haut, l'arrière et le bas. De plus, on trouva un ramollissement superficiel de la grosseur d'une lentille sur une arête de la troisième circonvolution frontale (fig. 5).

24 Heubner, Ueber Aphasie, *Schmidt's Jahrbücher,* 1889, Bd. 224, p. 220.

FIG. 5

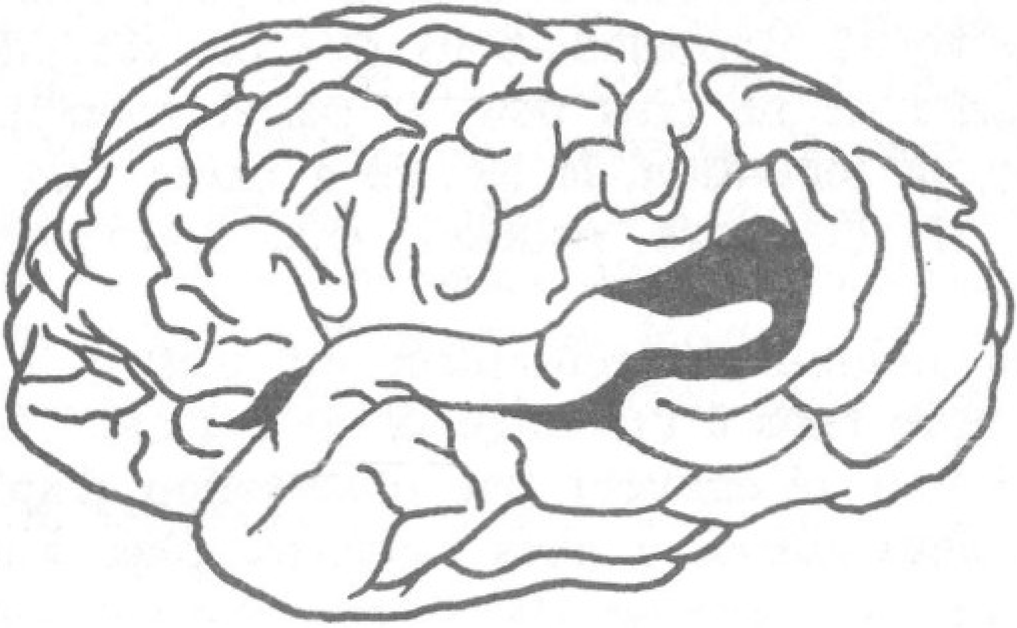


Illustration 5 Résultat d'autopsie du cas de Heubner

Dans un premier temps, le schéma de Lichtheim en parut confirmé. Mais, toute réflexion faite, on dut donner raison à Heubner et admettre que la lésion dans la région motrice était trop limitée et insignifiante pour que l'on puisse lui attribuer le « trouble puissant et profond du langage ». Du reste, elle était située dans le cortex même, devait être appelée corticale et en aucun cas transcorticale. Et si toutefois elle eût été responsable des troubles, ceux-ci auraient dû apparaître autant dans la répétition que dans le langage. Il ne reste donc comme explication du trouble du langage observé que la lésion importante dans la région sensorielle. Et nous voyons, grâce à ce cas, que l'isolation des centres sensoriels de leurs autres connexions cérébrales, c'est-à-dire une lésion *sensorielle transcorticale,* provoque la suppression du langage spontané. Ce qui signifie que la voie *BM* coïncide avec la voie *BA,* ou qu'*on parle exclusivement par les images sonores.*

Nous nous rappelons que Lichtheim, à propos de son cas d'aphasie motrice sous-corticale, avait établi à l'aide de son épreuve de syllabes que le malade ne pouvait stimuler les images sonores des mots à partir de son activité de pensée. Si nous nous permettons de conclure du cas de Heubner à celui de Lichtheim, qui de toute façon représentait un dommage moindre des fonctions du langage, alors la lésion serait située aussi pour ce dernier cas dans la région sensorielle, et le résultat négatif de l'épreuve perdrait par là même la signification qu'elle aurait eue en cas de lésion motrice avérée.

Observations de Magnan et de Hammond

Il est pourtant toujours périlleux d'étayer une décision sur un cas unique, d'autant plus que celui-ci présentait malgré tout une petite lésion motrice. Aussi me suis-je efforcé de rechercher d'autres cas de ladite aphasie motrice transcorticale avec autopsie, et je suis arrivé à un résultat auquel je ne m'attendais pas. L'impossibilité de parler spontanément avec maintien de la répétition ne dénote pas nécessairement une localisation dans la région sensorielle. Ce symptôme caractéristique de l'aphasie motrice transcorticale se retrouve aussi dans le cas où la maladie siège exclusivement dans la région motrice. Ce n'est que dans un seul cas que la lésion a pu être réellement décrite comme « transcorticale ». Il s'agissait, dans ce cas (Magnan)[25], d'une tumeur située sur la surface interne de la dure-mère. De là, elle pénétrait tel un coin dans l'hémisphère gauche et elle atteignait avec sa pointe la troisième circonvolution frontale et jusqu'au tiers antérieur du bord supérieur de l'insula. La malade était incapable de fournir des renseignements sur elle-même, ne disait que quelques mots et des syllabes dénuées de sens, mais elle pouvait répéter correctement les mots qu'elle entendait.

Dans les deux autres cas que j'ai trouvés pourvus du résultat de l'autopsie, la lésion se trouvait dans le cortex moteur lui-même.

25 Magnan, On simple aphasia, and aphasia with incohérence, *Brain*, II, 1880.

Bien plus, elle était « transcorticale » au sens propre de ce mot, qui rend ce mot tellement inapproprié quant à son utilisation dans la théorie de l'aphasie. Dans un cas, elle consistait en une hémorragie recouvrant le centre moteur, dans l'autre, en un fragment d'os qui s'y trouvait logé. Les deux cas sont dus à Hammond[26] qui les a exposés de la façon suivante :

Cas I. – Hammond se trouvait durant l'été 1857 dans les Rocheuses avec un groupe de soldats et d'ouvriers quand un de ceux-ci, un Mexicain, reçut d'un autre un coup de bâton sur la tempe gauche, et s'écroula sans connaissance. Lorsque le blessé revint à lui, il avait complètement perdu la mémoire des mots, mais nullement la capacité d'articuler. Par lui-même, il ne pouvait pas parler, mais quand on lui soufflait des mots, il les répétait sans une seule faute d'articulation, à condition de ne pas lui prononcer trop de mots à la fois. Quand, par exemple, Hammond lui demandait *Como sientes ahora ?* (Comment vas-tu aujourd'hui ?) il répétait *Como sien, sien, sien* et fondait en larmes. Le malade mourut le lendemain et on découvrit une ecchymose de la grandeur d'une pièce d'un demi-dollar sur le bord postéro-latéral du lobe frontal gauche, ainsi qu'une rupture de l'artère méningée moyenne droite.

On aura sans doute tendance à considérer l'examen que fit Hammond de ce cas guère exhaustif, car il y ajouta l'observation : « Je n'avais alors pas accordé une importance particulière à la blessure du lobe frontal gauche. Il m'a fallu attendre la discussion qui eut lieu à l'Académie de Paris en 1861 pour acquérir la conviction que l'aphasie amnésique de ce cas résultait de cette blessure. »

Cas II. – Hammond put observer, durant l'hiver 1868-1869, un homme qui, travaillant dans une carrière, avait reçu quelques mois auparavant, en se heurtant à une machine, un coup sur le côté

26 Hammond, *A Treatise on the Diseases of the Nervotis System,* Seventh Edition, London, 1882.

gauche de la tête. Le malade paraissait intelligent, comprenait tout ce qu'on lui disait et faisait les efforts les plus désespérés pour parler lui-même, mais n'arrivait pas à produire d'autres mots que « oui » et « non ». Hammond lui demanda : « Etes-vous né en Prusse ? » – « Non » – « En Bavière ? » « Non » – « En Autriche ? » – « Non » – « En Suisse ? » – « Oui, oui, Suisse, Suisse ». Il riait en même temps et agitait la main dans toutes les directions. Hammond supposa que l'accident avait provoqué une fracture de la capsule crânienne interne et qu'un fragment osseux exerçait une pression sur la troisième circonvolution frontale. Il conseilla la trépanation, qui fut faite et qui confirma pleinement son diagnostic. Dès que le malade se réveilla de l'anesthésie, il retrouva la parole[27].

L'aphasie motrice transcorticale apparaît en cas de lésions motrices et sensorielles

Nous voyons ainsi que l'aphasie motrice transcorticale de Lichtheim peut ici advenir à la suite de lésions, qui n'ont absolument rien en commun avec l'interruption d'une Voie *BM.*

L'examen plus précis de ces cas fait apparaître un autre point de vue important qui pourrait également entrer en ligne de compte pour d'autres troubles du langage. Il est généralement admis que l'aphasie motrice repose dans la plupart des cas sur un ramollissement. Aussi est-ce bien une remarquable coïncidence que les cas dits d'aphasie motrice transcorticale, que j'ai mentionnés ci-avant, renvoient à des lésions d'une autre nature, excepté le cas de Heubner qui présentait une lésion sensorielle. Le cas type de Lichtheim lui-même était de nature traumatique, ainsi que les deux

27 La description par Hammond de ces deux cas n'est pas plus complète que celle que j'ai rapportée. Toutefois, tandis que Lichtheim identifie la première comme aphasie motrice transcorticale, je me risque à considérer qu'il en est de même pour la deuxième.

cas de Hammond. Quant au cas de Magnan, il s'agissait finalement d'une tumeur[28].

Nous savons à présent que les parties du cerveau, dont l'affection se trahit avant tout par des symptômes, ne nous révèlent que des symptômes de localisation. En quoi il nous reste à deviner le diagnostic processuel à partir des circonstances du cas ou à partir du déroulement de la maladie. Cependant, l'appareil du langage dispose d'une telle richesse d'expression symptomatique que nous pouvons nous attendre à ce qu'à lui seul il nous révèle, à partir du type des troubles de la fonction et de son mode d'action, non seulement la localisation de la lésion mais aussi sa nature. Peut-être réussirons-nous un jour à différencier cliniquement les aphasies causées par une hémorragie de celles causées par un ramollissement et pourrons-nous reconnaître une série de troubles du langage comme étant caractéristiques de processus particuliers dans cet appareil.

**

Elle repose sur un état fonctionnel diminué du centre moteur du langage. Les trois degrés d'excitabilité selon Ch. Bastian

En ce qui concerne l'aphasie dite motrice transcorticale, une chose paraît certaine : son existence ne justifie en rien l'hypothèse d'une voie *BM* pour le langage spontané. Cette forme de trouble du langage résulte soit de lésions situées dans l'aire sensorielle du

28 Le cas d'aphasie motrice transcorticale sur lequel se fonde Lichtheim lui-même (cas de Farge, cf. Kussmaul, p. 49, et Nothnagel's *Topische Diagnostik,* p. 358) présentait un foyer de ramollissement cérébral dans la substance blanche à gauche, près de la troisième circonvolution gauche. Nothnagel conteste que ce cas puisse par lui-même servir de preuve pour l'origine de l'aphasie à partir du foyer de la substance blanche. Car le malade mourut après vingt jours, ce qui n'exclut pas que durant ce temps il y ait eu une action à longue distance du côté du foyer sur la troisième circonvolution et qui cependant pouvait fort bien ne pas changer anatomiquement.

langage, soit d'états morbides de l'aire motrice qui font que le centre moteur du langage *se trouve modifié dans un état de fonctionnement réduit par rapport à la normale*[29].

Charlton Bastian[30], qui propose la même explication que nous pour l'aphasie dite motrice transcorticale de Lichtheim, distingue trois états d'excitabilité diminuée d'un centre. La réduction la plus légère se manifeste en ceci que ce centre ne réagit plus à une incitation « arbitraire », mais bien encore à une incitation par voie d'association avec un autre centre et à un stimulus sensoriel direct. En cas de dommage fonctionnel plus grave, il ne réagit plus qu'à un stimulus sensible direct. Enfin, au niveau le plus profond, il ne répond même plus à celui-ci. À propos de l'aphasie motrice transcorticale, il faudrait donc supposer que le centre moteur puisse encore être mis en action par une excitation sensorielle directe, alors qu'il ne le peut plus par une incitation « arbitraire ». Et puisque ce centre moteur est toujours incitable par association avec le centre sensoriel auditif, la cause du changement d'excitabilité peut être située autant dans le centre sensoriel que dans le centre moteur lui-même.

**

À présent, nous remarquons que nous avons réussi à expliquer une forme observée cliniquement de troubles du langage selon l'hypothèse d'un changement de l'état fonctionnel au lieu d'une interruption localisée de la voie. Puisque ce pas est si important pour

29 Voici la classification des six cas d'aphasie motrice transcorticale dont l'étiologie est établie : 1) Lichtheim : trauma, contusion corticale à un endroit inconnu ; 2) Farge : action à distance sur la région motrice au travers d'un foyer voisin de ramollissement ; 3) Heubner : ramollissement dans la région sensorielle ; 4) Magnan : tumeur atteignant jusqu'à l'aire de Broca ; 5) Hammond I : hémorragie traumatique dans l'aire motrice ; 6) Hammond II : trauma, inhibition de l'aire motrice à la suite de l'intrusion d'un fragment osseux.

30 Charles Bastian, On diiferent kinds of Aphasia, *British Médical Journal,* 29 octobre et 5 novembre 1887.

la conception globale de l'aphasie, nous voulons nous rappeler ici, pour en être assurés, que nous avons été dans l'obligation d'abandonner l'explication localisatrice parce que les autopsies (Heubner, Hammond) la contredisaient. L'hypothèse à laquelle nous nous sommes ralliés avec Ch. Bastian nous apparaît comme exprimant de façon naturelle le fait que le langage répété se conserve à chaque fois plus longtemps que le langage spontané. Plus tard, nous apprendrons à connaître d'autres faits qui nous prouveront également que l'action associative d'un centre se perd moins facilement que l'action dite « spontanée ».

L'hypothèse de Bastian, certes, a quelque chose de surprenant à première vue. Elle se trouve pour ainsi dire en opposition directe à un système de pensée centré sur des lésions circonscrites et leurs actions. On croirait tout d'abord qu'aucune lésion n'est nécessaire pour expliquer une diminution d'excitabilité dans un centre, qui nous apparaît comme un état purement « fonctionnel ». Ceci est exact, et on peut trouver des états semblables à celui de l'aphasie motrice transcorticale qui sont la conséquence de dommages purement fonctionnels sans lésion organique. Cependant, lorsqu'on cherche à se faire une idée plus claire de la relation entre une « lésion organique » et un « trouble fonctionnel », on est bien forcé de s'apercevoir que toute une série de lésions organiques ne peuvent se manifester autrement que par des troubles fonctionnels, et l'expérience montre que ces lésions n'ont en fait pas d'autre effet. Depuis des décennies nous étions guidés par l'effort de mettre en valeur les troubles révélés par la clinique afin de connaître la localisation des fonctions, et nous nous étions accoutumés ainsi à ce qu'une lésion organique détruise complètement une partie des éléments du système nerveux en laissant les autres inaltérés. En effet, ce n'est qu'alors qu'elle pouvait servir notre dessein. Or, bien peu de lésions remplissent ces conditions. D'une part, la plupart ne sont pas directement destructrices et, d'autre part, elles attirent

dans la sphère de leur action perturbatrice un plus grand nombre d’éléments.

Réaction de l’appareil du langage à des lésions incomplètement destructrices

De plus, on doit envisager la relation d’une lésion incomplètement destructrice à l’appareil qu’elle atteint. Deux cas sont ici concevables, qui se produisent d’ailleurs dans la réalité : soit l’appareil se trouve mis hors d’action par la lésion de certaines parties, tandis que les autres maintenues intactes continuent à fonctionner de manière inchangée, soit il réagit comme un *tout solidaire* à la lésion et n’accuse pas la perte de certaines de ses parties, mais témoigne d’un affaiblissement dans son fonctionnement. *À une lésion incomplètement destructrice, il répond par un trouble fonctionnel qui pourrait également se produire par suite d’un dommage non matériel.* L’appareil central pour l’extrémité supérieure présente par exemple les deux types de réaction. Une petite lésion organique située dans la circonvolution centrale antérieure peut provoquer une paralysie bien isolée comme celle des muscles du pouce. Mais en général elle se manifeste par une parésie modérée de tout le bras. L’appareil du langage paraît, suite à des lésions non destructrices, faire preuve en toutes ses parties du *second type* de réaction. Il répond à une telle lésion solidairement (ou du moins en partie solidairement) par un trouble fonctionnel. Par exemple, il n’arrive jamais qu’à la suite d’une petite lésion dans le centre moteur cent mots se perdent dont la nature dépend du siège de la lésion. On s’aperçoit chaque fois que la perte partielle est l’expression d’une diminution fonctionnelle générale de ce centre. Du reste, il ne va pas de soi que les centres du langage se comportent de cette façon, ce qui nous aidera plus tard à nous faire une conception bien déterminée de la construction de ces centres.

**

Logoplégie

Avant d'abandonner cette discussion de l'aphasie motrice, je dois faire mention de deux points qui viennent en temps et lieu pour être réglés. Si l'aphasie motrice transcorticale est le symptôme d'un état situé entre la normalité et la perte complète d'excitabilité, on doit s'attendre à ce que ce symptôme s'installe dans le cas d'aphasie motrice qui est en voie d'amélioration, et que donc ces malades apprennent à répéter plus tôt et mieux, avant de pouvoir à nouveau parler spontanément. Je crois qu'un cas d'Ogle[31] révèle ce caractère. Par ailleurs, je n'ai pas pu rassembler de nombreux cas confirmant ma supposition. Je puis également dire que les cliniciens n'ont pas prêté leur attention à ce point.

Ensuite il me faut prendre en considération une objection que sans doute chaque lecteur aura déjà formulée en lui-même. Si le langage spontané est produit par la voie *BAM via* les images sonores, alors toute aphasie sensorielle devrait entraîner *la perte* du langage spontané et pas seulement une altération de celui-ci. Comment expliquer que dans ce type d'aphasie le langage soit encore si *riche* même s'il n'est pas correct ?

Destruction de l'aire de Wernicke sans surdité verbale

Je ne peux que reconnaître la difficulté et je tâcherai de la résoudre par l'évocation d'une autre. Il y a des cas de logoplégie, c'est-à-dire de suppression simultanée de la compréhension et de l'expression du langage, dans lesquels nous pourrions voir remplie notre condition de perte du langage spontané en cas d'aphasie sensorielle. Ils s'appuient cependant sur des lésions nombreuses ou étendues qui concernent à la fois la région motrice et sensorielle. Généralement ces cas suivent d'un point de vue clinique un cours

31 Cf. Bastian, On the various forms of loss of speech in cerebral disease, *British and Foreign Med.-Chir. Review,* janvier 1869.

très particulier. Notamment, le trouble sensoriel s'améliore et le malade présente à un stade ultérieur un tableau d'aphasie motrice pure. Il peut arriver également qu'un cas se présente dès le début comme une aphasie motrice, tandis que l'on découvre à l'autopsie que non seulement l'aire de Broca mais aussi une grande partie des autres aires du langage dont celle de Wernicke étaient détruites. Kahler[32] a communiqué un de ces cas qui sont fort courants et a rassemblé les autres. On connaît donc avec certitude des destructions du centre sensoriel *A* sans surdité verbale, du moins sans surdité permanente, alors qu'on rattache néanmoins toujours la surdité verbale à une lésion du centre *A*. Je ne puis dire actuellement comment cette contradiction peut être résolue. Je présume seulement que cet éclaircissement fournirait aussi la réponse à la question précédente : pourquoi l'aphasie sensorielle n'est-elle pas toujours suivie de la perte totale du langage ? Du point de vue de la théorie des centres du langage, nous devons affirmer que l'extension du centre *A* ne nous est pas encore suffisamment connue.

Par ailleurs, il y a des cas d'aphasie sensorielle sans aucun trouble du langage, des cas présentant un type restreint de paraphasies, ou un appauvrissement élevé du langage, d'autres avec dégénérescence du langage pouvant aller jusqu'au charabia. D'après Allen Starr[33] il ne serait pas possible d'expliquer ces différences quant au handicap de la fonction motrice du langage par une localisation différente de la lésion dans la région sensorielle. Quelques remarques que nous ferons plus tard nous permettront peut-être d'y voir un peu clair.

32 Kahler, Casuistische Beiträge zur Lehre von der Aphasie, *Präger med. W.,* n^{os} 16 et 17, 1885.

33 Allen Starr, The pathology of sensory aphasia, with an analysis of fifty cases in which Broca's centre was not diseased, *Brain*, XII, 1889.

IV.

Aphasie amnésique

Approximativement à l'époque où Lichtheim prolongeait dans son ouvrage et dans toutes ses conséquences l'interprétation localisatrice des troubles du langage, Grashey[34] publiait une communication dont on reconnut bien vite la signification fondamentale pour l'intelligence de l'aphasie, sans que beaucoup n'aient pour autant poursuivi depuis la réflexion sur les fondements posés d'une telle façon. Le cas présenté par Grashey ne présentait aucune particularité, sauf en un seul point. Il s'agissait d'un homme de 27 ans qui, suite à une chute dans l'escalier, souffrait d'une fracture du crâne, était *quasi* complètement sourd de l'oreille droite, avait perdu le sens du goût et de l'odorat, ne percevait de l'œil droit que les mouvements des mains, avait l'acuité visuelle gauche réduite aux deux tiers et un champ visuel réduit concentriquement. Le nerf facial et l'hypoglosse, ainsi que toute la musculature du côté droit étaient atteints de parésie. De plus, ce malade présentait un trouble du langage qui révélait immédiatement après la blessure une surdité verbale. Plus tard, au moment où Grashey le prit en observation, sa capacité de langage s'était fort rétablie et il n'existait plus que des troubles résiduels parmi les plus communs. Le malade pouvait parler

34 Grashey, Ueber Aphasie und ihre Beziehungen zur Wahrnehmung, *Archiv f. Psychiatrie,* XVI, 1885.

de façon cohérente, utilisait sans difficultés toutes les parties indifférentes du discours ainsi que maints verbes et adjectifs. Dans le flux de paroles, il trouvait de temps à autre un substantif, mais butait en général devant eux et s'aidait de circonlocutions (« Dingsda »). Il reconnaissait chaque objet qu'il avait connu avant sa maladie, mais ne trouvait pas leur nom. Sa compréhension du langage était intacte.

L'incapacité d'utiliser les substantifs dans le flux de paroles et de dénommer des objets connus est un des symptômes les plus communs de l'aphasie dite *amnésique,* que les auteurs les plus anciens distinguaient de l'aphasie dite *atactique*[35]*.*

La relation de cette aphasie amnésique aux types de troubles du langage, que l'on peut caractériser par la rupture des voies, a toujours été une source de difficultés pour sa compréhension. Ce qui est assurément concevable, puisque l'une de ces présentations reposait sur un point de vue psychologique, l'autre sur un point de vue anatomique. Pour Lichtheim, il est inadmissible de mettre les amnésies sur le même rang que les autres formes de troubles du langage. D'après lui, l'amnésie serait un phénomène concomitant fréquent des types de troubles qu'il a décrits et de leurs états de régression. Elle ne serait donc pas un symptôme focal et surviendrait en cas de problèmes pathologiques plus diffus, tels les troubles généraux de la circulation dans le cerveau, ou comme signe de la régression sénile de l'activité cérébrale.

Le cas de Grashey

L'exigence de laisser de côté, pour une classe entière des troubles du langage, le point de vue des localisations que l'on avait déclaré seul déterminant pour une autre classe, n'est, à première vue, pas du tout évidente. De plus, Grashey tenta d'analyser les caractéristiques de son cas d'aphasie amnésique à l'aide du schéma

35 La distinction entre aphasie amnésique et atactique fut proposée par Sanders en 1866.

qui est reproduit ici (fig. 6) et il arriva à la conclusion que l'on pouvait expliquer ce cas en admettant que la voie menant des images sonores aux images d'objets était libre, tandis que celle qui mène aux images sonores était rompue. Le malade serait donc capable de désigner un objet dont on lui donne le nom, mais incapable de trouver l'image sonore du mot correspondant à un objet qu'on lui montre.

FIG. 6

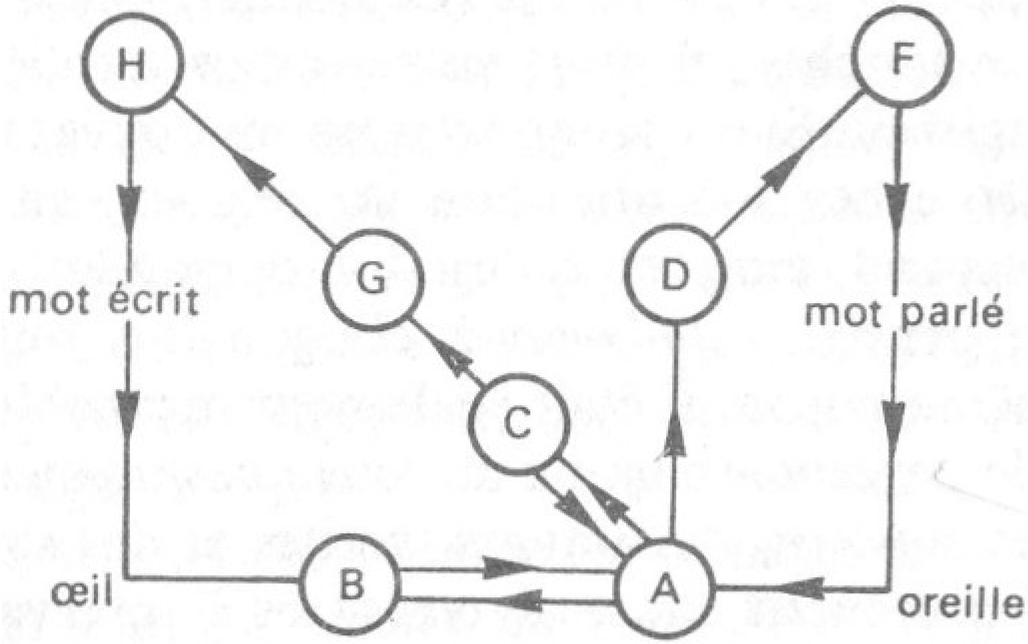


Illustration 6: Le schéma à l'aide duquel Grashey explique le trouble fonctionnel de son malade. Dans ce schéma : A est le centre des images sonores, B le centre des images d'objet, C le centre des symboles, c'est-à-dire des lettres, mots et chiffres écrits ou imprimés, D le centre des représentations motrices du langage, F les noyaux des nerfs de la phonation et de l'articulation, G le centre des représentations motrices de l'écriture, H les noyaux des nerfs moteurs fonctionnant pendant l'écriture.

Refus de l’explication localisatrice

Cependant, il eut le mérite de rejeter cette tentative d’explication en déclarant : « En fin de compte tout symptôme pourrait être expliqué de cette façon… Je n’étais pas satisfait par ces mises en circuit et ces interruptions arbitraires de voies conductrices, mais j’examinai ce malade plus minutieusement et découvris que les centres apparemment normaux étaient considérablement perturbés… dans leurs fonctions… »

Son malade présentait, en effet, une incapacité frappante de retenir au-delà d’un certain temps « des images d’objet, des images sonores et des symboles », selon l’expression de Grashey. Si on lui montrait un objet, qu’il reconnaissait bien, et qu’on lui demandait quelque temps après de le toucher, il avait entre-temps oublié de quel objet il s’agissait. Si on prononçait un mot devant lui pour ensuite détourner son attention de celui-ci, en prononçant un second mot, et qu’on lui demandait alors de répéter le premier, il l’avait à chaque fois oublié, etc. Pour la même raison, il était également incapable de synthétiser, de percevoir comme un tout « des images d’objet, des images sonores, des images tactiles et des symboles » qu’on lui présentait successivement et à intervalles sensibles. Si on couvrait le dessin d’un objet qu’il connaissait, d’une feuille de papier, dans laquelle on avait découpé une fente, et que l’on déplaçait cette feuille de sorte que le dessin n’apparaissait que par morceaux successifs, alors il était incapable de le recomposer à partir des fragments qu’il avait vus. Si on soulevait la feuille, il voyait le dessin comme un tout et le reconnaissait aussitôt. Si on couvrait un mot écrit ou imprimé de la même façon, de sorte que les lettres de ce mot n’apparaissaient qu’une à une, alors il les épelait toutes successivement et même en sens inverse, mais il ne pouvait lire le mot à partir des images d’objet, parce qu’arrivé à la dernière lettre il avait oublié toutes les précédentes.

Explication de ce cas par la diminution de la durée de la perception

Grashey explique le trouble du langage de son malade par cette altération générale de la perception, sans devoir faire appel à une lésion localisée. D'après lui, un objet peut être perçu visuellement, même s'il n'est exposé à la lumière que durant un bref instant. Par contre, pour être perçue une image sonore nécessite un temps plus long, parce qu'elle est pour notre oreille un objet qui devient, qui se forme successivement. Si la durée de l'impression de l'objet ne dure que 0,06 secondes, cet objet peut encore être saisi comme un tout, alors que seules les premières lettres de l'image sonore qui s'y rapporte peuvent être perçues dans le même temps. Image d'objet et image sonore correspondent l'une à l'autre, mais non point par point. Par exemple dans le mot *Pferd* (cheval) le son P ne correspond à aucune partie de l'objet *Pferd.* L'image sonore doit d'abord être achevée avant de pouvoir être mise en relation avec un objet. « Pour qu'une image sonore puisse être suscitée par une image d'objet, celle-ci doit être achevée et durer jusqu'à ce que toutes les parties de l'image sonore se soient formées successivement. Si la durée de l'image d'objet achevée *Pferd* se réduit aux alentours des 0,06 secondes, une partie seulement, une lettre tout au plus de l'image sonore, pourra être suscitée par cette image d'objet. » – « À l'inverse, pour qu'une image sonore puisse susciter une image d'objet, aucune partie de l'image sonore en formation ne pourra alors provoquer une partie de l'image d'objet, parce que les parties de ces deux images ne correspondent pas l'une à l'autre. Bien plus, l'image sonore doit être achevée et durer suffisamment longtemps pour que l'image d'objet se soit formée. » *Comme l'image d'objet n'a besoin pour se former que d'un moment, elle peut se produire aussi en cas de durée plus brève de l'image sonore.*

« Nous voyons donc », conclut Grashey, « qu'à cause d'un seul et même trouble, le passage des images d'objet aux images sonores est altéré, tandis que celui des images sonores aux images d'objet ne l'est pas. » Nous ajoutons : sans qu'il soit utile de faire l'hypothèse d'une lésion dans une quelconque voie ou dans un quelconque centre.

Trouver un nom à partir de sa lettre initiale

Le malade de Grashey se distinguait encore par une autre particularité. Il était capable de trouver par écrit les noms qui lui faisaient défaut s'il pouvait garder l'objet sous les yeux. Il regardait l'objet et écrivait alors la première lettre de son nom, la lisait et la prononçait constamment, puis regardait de nouveau l'objet, écrivait la deuxième lettre, prononçait les deux lettres trouvées, et poursuivait ainsi jusqu'à ce qu'il ait trouvé la dernière lettre et par là le mot recherché. On peut expliquer ce comportement singulier de façon satisfaisante en invoquant la durée courte de chaque impression particulière, si l'on se rend compte que le fait d'écrire et de lire la lettre trouvée était le moyen de fixer l'impression fugitive. Grashey pouvait en conclure avec raison que les images sonores, les images écrites et les images lues correspondaient les unes aux autres, point par point, et que leur association permettait de découvrir le mot lorsque la durée de chacune des impressions sensorielles était considérablement diminuée.

Il paraissait ainsi prouvé qu'il y a des cas d'aphasie pour lesquels point n'est besoin de recourir à une lésion localisée, mais dont les particularités s'expliquent par une modification d'une constante physiologique de l'appareil du langage. On pouvait aussi nettement opposer l'« aphasie de Grashey » à celles décrites par Wernicke et Lichtheim, qui reposent sur la localisation des lésions. Et on espérait découvrir des facteurs fonctionnels autres que celui

de la réduction de la durée des impressions sensorielles permettant d'expliquer d'autres formes d'« aphasie amnésique ».

Critique de l'explication de Grashey

Toutefois, Wernicke[36] lui-même, dans une critique pénétrante, a anéanti le sens qui est au principe de l'analyse de Grashey. Il fit remarquer que *l'on n'entend pas l'image sonore comme un ensemble de lettres.* Le son constitue un tout dont la décomposition en lettres ne se produit qu'ultérieurement dans la vie, dans le but de le faire correspondre au langage écrit. Il n'échappa pas également à Wernicke que la conception de Grashey prêtait le flanc à une autre objection importante. Si le malade avait l'ordre de reconstituer le son du mot à partir des sons des lettres, il n'aurait pas pu entendre mieux qu'il ne pouvait lire et il aurait dû être incapable de comprendre un seul mot sans le fixer par écrit. Wernicke énonce cette objection de la façon suivante : « Le même malade qui, lorsqu'on lui montre successivement différents objets ou différentes lettres, oublie chaque fois le premier dès qu'on lui présente le deuxième, peut lire couramment, comprend tout ce qu'on lui dit et peut écrire des mots sous la dictée. Or, pour qu'un mot ou une phrase soit compris, il faut que le son de plusieurs lettres ou dans le cas de phrases le son de plusieurs mots reste dans la mémoire du patient jusqu'à ce que le sens de la phrase soit exprimé de façon compréhensible. Les images sonores ont donc ici une durée bien plus longue que les images optiques d'objet et le trouble de la mémoire est en un certain sens localisé puisqu'il a atteint de préférence la région optique » (p. 470).

Nous remarquons que Wernicke n'arrive pas à expliquer le cas de Grashey autrement que par un trouble de fonction localisé (donc non symétrique). Seulement nous ne pouvons pas admettre que le déplacement de ce trouble dans la région optique explique de façon

36 Wernicke, Die neueren Arbeiten über Aphasie, *Fortschritte d. Medicin,* 1885, p. 824 ; 1886, p. 371, 463.

satisfaisante la particularité de l'observation de Grashey. Nous nous rappelons, par exemple, que Grashey avait prouvé que les images sonores elles aussi avaient une durée extrêmement courte. De plus, si la durée des images sonores n'était pas diminuée de façon décisive, on ne pourrait pas comprendre pourquoi le malade avait besoin de fixer les lettres trouvées en les écrivant ou en les lisant. Il devrait arriver sans autre aide à l'image sonore totale, pourvu qu'il renouvelle suffisamment souvent les impressions d'objet.

L'hypothèse d'une lésion localisée ne peut être évitée

Le cas de Grashey exige donc une autre explication, et j'espère que celle qui sera présentée maintenant s'avérera inattaquable. La réduction générale de la durée des impressions sensorielles ne peut, en effet, provoquer un trouble du langage comme celui qui est discuté. Rieger[37] a examiné avec le plus grand soin un malade affecté d'un trouble de la mémoire tout à fait semblable (également à la suite d'un traumatisme), et il a prêté l'attention qui sied à son trouble du langage. Ce malade trouvait difficilement, dans le cours du discours, substantifs et adjectifs, et il avait besoin d'encouragements constants pour trouver le nom d'un objet qu'il voyait. Il finissait d'ailleurs toujours par le trouver, mais *seulement après une longue pause.* Cette pause ne servait pas à chercher le mot en l'épelant, qui, au contraire, venait *de manière explosive, d'un seul coup* (p. 69). Pour expliquer le cas de Grashey, nous devons donc admettre qu'il y avait *à côté de la faiblesse générale de la mémoire, un trouble localisé,* et nous le situerons dans le centre des images sonores. Nous avons ici un cas que Bastian range au deuxième niveau de la réduction d'excitabilité, quand un centre ne répond plus à l'incitation normale (« arbitraire »), mais est encore capable de

37 Rieger, *Beschreibung der Intelligenzstdrung in Folge einer Hirnverletzung nebst einem Entwurf zu einer allgemein anwendbaren Methode der Intelligenz-prüfung*, Würzburg, 1888.

répondre à une association ou à une incitation sensorielle. Dans le cas de Grashey, le centre des images sonores ne peut plus être excité directement par les associations d'objets, mais il permet encore la conduction de l'excitation vers l'image lue, qui est associée à l'image sonore. La première partie (lettre) de cette image lue peut être reconnue durant l'instant où agit l'excitation provenant de l'objet vu, et le reste par répétition de ce processus. Les lettres de l'image lue qui sont ainsi rassemblées éveillent alors l'image sonore, qui ne pouvait être éveillée par les associations d'objet.

Explication du cas de Grashey par l'hypothèse d'une modification de Bastian dans le centre acoustique

Mon explication est spécialement appuyée sur le fait que le malade de Grashey était initialement atteint de surdité verbale, ce qui implique une lésion importante à l'endroit même où je fais l'hypothèse d'une lésion minime, afin d'expliquer les troubles du langage décrits par Grashey. J'admets évidemment, en outre, que la partie auditive de l'appareil du langage réagit solidairement à cette lésion, comme je l'ai expliqué en discutant de l'aphasie motrice transcorticale.

Du reste, des cas semblables à celui de Grashey étaient déjà connus antérieurement. Un malade, dont l'observation a été communiquée par Graves[38], avait à la suite d'une attaque d'apoplexie, perdu la mémoire des substantifs et des noms propres, mais se souvenait de leur première lettre avec une parfaite sûreté. Il avait trouvé pratique de se constituer une liste par ordre alphabétique des substantifs les plus utilisés, qu'il gardait toujours sur lui et qui lui permettait de parler. Quand il avait besoin d'un mot, il jetait un coup d'œil parmi les premières lettres, reconnaissait le mot recherché en toute évidence d'après l'image lue et pouvait alors

38 Cf. Bateman, *On Aphasia or loss of speech, etc.,* London, 1870.

le prononcer aussi longtemps qu'il gardait les yeux fixés sur l'image visuelle. Aussitôt que le cahier était refermé, le mot était oublié. Il est clair que ce malade retrouvait aussi le mot manquant au moyen de l'association par l'image de lecture.

Il n'est pas rare d'observer dans la pathologie des troubles du langage le cas où l'activité d'un centre doit être soutenue par l'activité qui lui est associée d'un autre centre, lorsque doit avoir lieu une opération du langage. Ceci se passe le plus souvent pour le centre visuel (centre des images de lettres). Dans des cas pareils, il est impossible de lire sans écrire les lettres ou sans les dessiner dans l'air. Westphal fut le premier à communiquer une pareille observation d'un aphasique qui « ne pouvait lire qu'en écrivant ». Dans les *Nouvelles leçons* de Charcot[39] que j'ai traduites, on trouve l'histoire détaillée d'un autre malade atteint de cécité verbale, qui se servait du même stratagème. La pathologie des troubles du langage ne fait que reproduire de la sorte une situation qui existait normalement pendant l'apprentissage des fonctions du langage. Aussi longtemps que nous ne pouvions lire couramment, nous cherchions tous à nous assurer de la connaissance des images de lecture en provoquant toutes les associations habituelles. De même, en apprenant à écrire, nous avons incité, en plus de l'image de lecture, la représentation sonore et la sensation d'innervation motrice. La différence réside seulement en ceci : en lisant nous sommes liés à la hiérarchie établie des centres qui ont commencé à fonctionner à des moments différents (d'abord le centre sensorio-acoustique, ensuite le centre moteur, plus tard le centre visuel et enfin le centre graphique). Tandis que dans les cas pathologiques, le centre appelé à la rescousse sera celui qui est resté le plus capable de rendement. La particularité des cas de Grashey et de Graves ne peut résider que dans le fait qu'ici il s'agit du centre des images

39 Charcot, *Neue Vorlesungen über die Krankheiten des Nervensystems, insbesondere über Hysterie,* trad. de Sigmund Freud, Wien, 1886, p. 137.

sonores qui a besoin d'être soutenu par d'autres centres, alors qu'habituellement ceux-ci dépendent de lui quant à leur activité.

Importance de l'ouvrage de Grashey pour la compréhension des troubles de la lecture

Même si la recherche de Grashey n'a pas conservé la signification qui lui avait été conférée initialement en tant qu'explication de l'aphasie amnésique à l'exclusion de facteurs de localisation, elle peut néanmoins prétendre à un mérite durable grâce à ses nombreuses découvertes secondaires. Elle fut la première à s'intéresser de nouveau à la relation véritable des centres du langage entre eux et à leur dépendance par rapport au centre des images sonores, la première à nous procurer une représentation du cours compliqué et souvent dévié des associations dans le processus du langage. Enfin, en prouvant qu'on ne lit jamais autrement qu'en épelant, elle fixe de façon immuable le point de vue correct auquel il faut aborder l'étude des troubles de la lecture. À ce propos peut-être faut-il émettre une restriction : il est probable que pour certains types de lecture (surtout de certains mots), *l'image d'objet du mot tout entier* contribue également à faire reconnaître celui-ci. Ainsi peut-on expliquer que certaines personnes atteintes d'une cécité totale des lettres peuvent cependant lire leur nom ou un mot qu'elles ont souvent vu imprimé (l'indication d'une ville, d'une maison de santé, etc.) et qu'une malade de Leube[40] qui s'était efforcée pendant longtemps d'épeler en vain un mot, le prononçait occasionnellement dès que celui-ci lui était retiré de la vue et que cessait donc la raison de l'épeler. Il faut admettre que l'image d'objet du mot écrit ou imprimé s'était entre-temps suffisamment gravée en elle (explication de Leube).

**

40 Leube, Ueber eine eigenthümliche Form von Aiexie, *Zeitschrift f. klin. Medicin*, XVIII, 1889.

Signification des modifications de Bastian

Nous sommes partis d’une conception des troubles du langage qui tentait d’expliquer certaines formes d’aphasie par les seuls effets de lésions limitées de faisceaux et de centres, tandis qu’elle rapportait une autre série d’aphasies exclusivement à des changements fonctionnels dans l’appareil du langage. Nous avons montré à propos de l’aphasie motrice transcorticale que l’explication localisatrice était irrecevable et qu’il fallait ici également aller jusqu’à admettre un changement fonctionnel. De la critique du cas de Grashey nous avons par contre conclu qu’on ne pouvait expliquer les aphasies amnésiques si ce n’est en faisant l’hypothèse d’une lésion localisée. Entre ces deux affirmations contradictoires, nous avons trouvé un lien avec la proposition suivante : les centres de l’appareil du langage *réagissent en quelque sorte solidairement par un changement fonctionnel à des lésions qui ne sont pas directement destructrices.* Nous avons adopté comme tels pour ces modifications de fonction que nous connaissons, les trois niveaux d’inexcitabilité de Bastian : 1) Un centre n’est plus excitable du tout ; 2) Il l’est seulement par une stimulus sensoriel ; 3) Il l’est encore en association avec un autre centre. Comme nous nous attendons maintenant à voir dans n’importe quel cas de trouble du langage les conséquences d’une rupture de faisceau à côté d’une modification de l’état fonctionnel, il nous revient la tâche d’indiquer les critères au moyen desquels nous rapporterons un symptôme d’un trouble du langage à l’une ou à l’autre de ces causes. Ensuite, il nous faudra élaborer une autre conception des troubles du langage qui ne soit pas sensible aux objections que nous avons émises.

V.

Centres corticaux séparés par une aire non investie

Nous avons vu dans un des chapitres précédents que la théorie du fonctionnement du langage de Wernicke reposait sur une conception bien déterminée du rôle des « centres » dans le cortex cérébral, et que certaines des attentes que l'on est en mesure de déduire d'une telle théorie ne sont pas justifiées par la clinique des troubles. Ceci nous oblige donc à envisager cette théorie d'un peu plus près.

D'après Wernicke, nous devons nous représenter l'existence dans le cortex d'aires déterminées (sans doute insuffisamment délimitées), par exemple l'aire de Broca, l'aire de Wernicke, dont les cellules nerveuses contiennent d'une façon ou d'une autre les représentations avec lesquelles œuvre la fonction du langage. Ces représentations sont des restes d'impressions, qui ont été amenées par la voie des nerfs visuels et auditifs, ou qui se sont formées au cours des mouvements du langage comme sensation d'innervation ou comme perception du mouvement effectué. En fonction de la provenance d'une de ces sources, elles se trouvent rassemblées dans le cortex cérébral, de sorte qu'un endroit contient toutes les « images sonores du mot », un autre toutes les « images motrices du mot », etc. La liaison entre ces centres corticaux distincts est assurée par des fibres blanches (faisceaux d'association), et entre les

centres, il y a « une région inoccupée » du cortex cérébral ou, selon l'expression de Meynert, des « trous fonctionnels »[41].

Avec cette dernière définition, nous avons abandonné le raisonnement de Wernicke et l'avons complété par un détail emprunté à la théorie de Meynert. Wernicke, qui ne manquait aucune occasion de rappeler que sa théorie de l'aphasie n'était qu'une application de la doctrine bien plus vaste de Meynert, préférait précisément dès le départ des vues quelque peu divergentes à propos des centres du langage. Dans son écrit sur le syndrome de l'aphasie, il considérait encore comme centre du langage l'ensemble de la première circonvolution autour de la scissure de Sylvius. Dans son traité des maladies cérébrales par contre, les centres du langage sont décrits comme les parties de la première circonvolution frontale et de la première circonvolution temporale (fig. 7).

41 Meynert, *Psychiatrie*. Erste Hälfte, 1884, p. 140.

FIG. 7

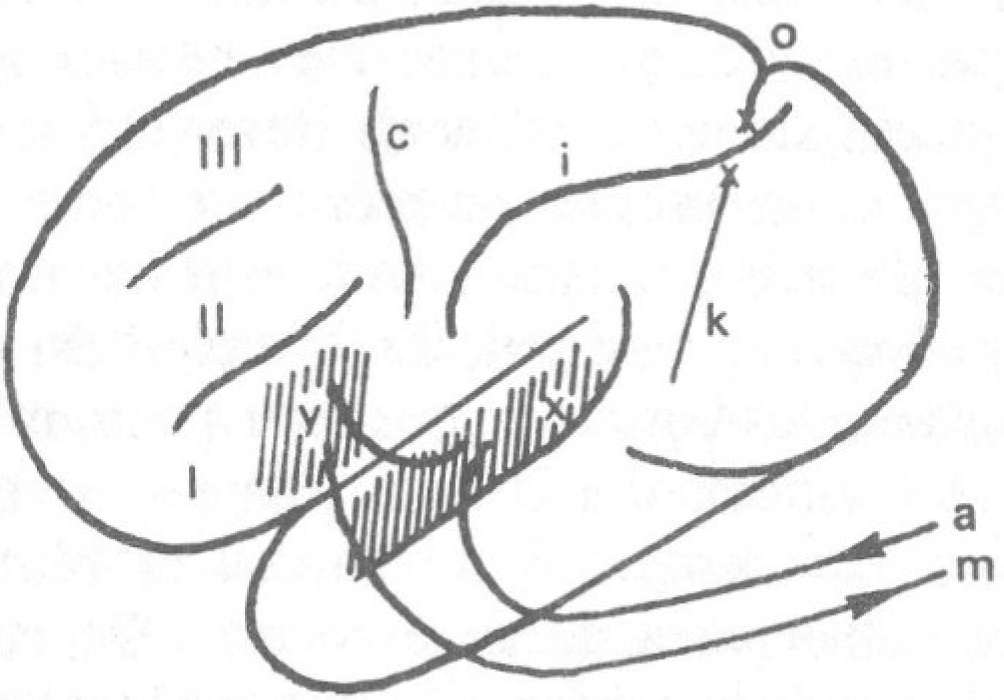


Illustration 7: D'après Wernicke, Lehrbuch der Gehirnkrankheiten, t. I, p. 206, fig. XX, Schéma du mécanisme cortical du langage. F Lobe frontal, O occipital, T temporal de l'hémisphère gauche, FS fissura Sylvii. c sillon central, g sillon occipital antérieur, i sillon interpariétal, k sillon occipital antérieur, o sillon pariéto-occipital, e sillon parallèle, I-III première à troisième circonvolution frontale, XX circonvolutions transitives, x centre sensoriel du langage, y centre moteur du langage, xy faisceau d'association entre les deux centres, ax faisceau du nerf acoustique, ym faisceau de muscles du langage.

Il me paraît opportun en ce point d'éluder en quelques phrases le système de Meynert concernant l'organisation et les opérations du cerveau. Le compte rendu que j'en ferai, ainsi que les critiques que je formulerai seront exposés dans leurs grandes lignes et sous forme d'esquisse, et je ne prétendrai pas contredire la signification

d'ensemble du sujet. Une autre forme d'appréciation dépasserait d'ailleurs et de loin le cadre de cet ouvrage qui ne doit traiter que de la conception des troubles du langage. Mais, comme celle-ci n'est pas indépendante d'une conception plus générale de l'activité cérébrale, je me sens cependant dans l'obligation d'effleurer pour le moins la question générale de la signification du cerveau.

La doctrine meynertienne du cerveau

La doctrine de Meynert de la structure du cerveau mérite la qualification de « cortico-centrique ». Par l'interprétation générale des conditions anatomiques, qui lui est propre, Meynert exprime l'idée que le cortex est, par l'extériorité de son emplacement particulièrement apte à recevoir et à incorporer l'ensemble des impressions sensorielles[42]. Aussi le compare-t-il à un être protoplasmique composé qui s'étend sur un corps dont il veut assimiler les parties constituantes en prenant la forme d'une cavité[43]. Tout le reste du cerveau apparaît comme l'appendice et l'organe auxiliaire du cortex cérébral, l'organisme entier comme une armature d'antennes et de tentacules qui lui fournissent les moyens d'incorporer l'image du monde et d'agir sur elle.

Relation du cortex au reste du cerveau

Tous les systèmes de fibres du cerveau mènent au cortex ou partent de lui. Toutes les masses grises sont des interruptions de ces masses de fibres sur leur chemin vers le cerveau. La moelle épinière est issue du cortex par une double origine, que révèle une section dans la région du pédoncule cérébral. Le dit pied du pédoncule cérébral contient les faisceaux qui transportent les impulsions de mouvement du cortex jusqu'à la périphérie, ainsi que les faisceaux qui procurent la réception des impressions sensorielles dans le

42 Cf. Meynert, Der Bau der Grosshimrinde, *etc., Vierteljahrschrift für Psychiatrie,* I, 1867.

43 *Ibid.,* et *Psychiatrie,* p. 127.

cortex. De cette façon, il y a dans le pied du pédoncule cérébral une projection du corps, pour autant que celui-ci dépend directement du cortex[44]. Le dit toit du pédoncule cérébral, par contre, fournit au cortex la connaissance des activités réflexes dans la moelle épinière et dans le tronc cérébral, et ainsi la première incitation pour l'impulsion au mouvement propre. Quant aux masses grises du tronc cérébral, soit elles sont, par leurs liaisons simultanées avec les cordons de la moelle épinière et la grande superficie sensorielle, des parties de cet appareil réflexe relié par le toit au cortex cérébral (ce sont alors les tubercules quadrijumeaux et le thalamus), soit, comme ganglions du pied des pédoncules cérébraux, elles interrompent le faisceau cérébral direct (noyau lenticulaire – corps strié). En particulier le faisceau moteur, qui soumet la musculature corporelle à l'influence du cortex, se divise sur son trajet du cortex à la périphérie en trois sections (chaînons du système de projection), qui sont séparées par deux noyaux gris (noyaux lenticulaire et caudé, substance grise de la corne antérieure). Outre cela, ce faisceau trouve dans le pont, à travers la substance grise du noyau du pont et des faisceaux de fibres « arqués », une liaison avec le cervelet, qui est par ailleurs quelque peu négligée par Meynert dans son plan du cerveau.

Reproduction du corps dans le cortex

Comment se forme maintenant la reproduction du corps dans le cortex qui est relié par de telles voies à la périphérie ? Meynert appelle cette reproduction une « projection », et certaines de ses remarques permettent de conclure qu'il admet réellement une projection, c'est-à-dire une reproduction point par point du corps dans le cortex. Ceci est dans ce sens, par exemple, signifié par la comparaison fréquente du cortex avec la rétine de l'œil, organe terminal dont de nombreux auteurs ont appelé la substance nerveuse

44 Meynert, Studien über die Bedeutung des zweifachen Rückenmarks-ursprunges aus dem Gehim, *Wiener akad. Sitzgsb.,* LX, Bd. II, 1869.

une « partie poussée en avant de la substance grise du cortex », alors que morphologiquement elle devrait correspondre à une partie de la moelle épinière grise. Voici parmi beaucoup d'autres des remarques qui semblent indiquer l'utilisation du terme de projection dans son sens strict : « Il est en tout cas très peu probable que chacun des *faisceaux des pédoncules cérébraux représentant différents groupes de muscles et différentes surfaces de peau, glandes et viscères…* soit dispersé suffisamment pour être représenté par projection sur toute la surface corticale[45], ou bien : « Une section à travers le pédoncule cérébral contient en quelque sorte tout l'organisme, qui serait seulement aveugle et incapable de sentir »[46]. Cependant d'autres développements de la doctrine de Meynert contredisent tellement une telle hypothèse que j'hésite à la lui imputer et à la combattre ici. Par contre, on risque peu de se tromper en supposant que Munk et d'autres chercheurs, qui se fondent sur Meynert, ont soutenu avec plus ou moins de clarté l'idée d'une pareille reproduction complète et topographique du corps dans le cortex.

Rectifications de la doctrine de Meynert par de nouvelles découvertes de l'anatomie cérébrale

Je voudrais maintenant faire remarquer que les nouvelles acquisitions de l'anatomie cérébrale ont rectifié certains points essentiels de la conception *meynertienne* de la structure du cerveau et ont mis en question le rôle qu'il attribuait au cortex. Ces corrections sont liées surtout au parcours de la voie la plus importante et la mieux connue qui va du cortex aux muscles du corps. Tout d'abord on ne conçoit plus le corps strié comme un ganglion interrompant le faisceau moteur. Les cliniciens, Charcot en tête, ont montré qu'une lésion de celui-ci n'était redevable de son

45 Meynert, *Bau der Grosshirnrinde, l.c.,* p. 83.

46 Meynert, *Rückenmarksursprung, l.c.,* p. 488.

influence sur la motilité qu'à sa promiscuité avec la dite capsule interne, tandis que des lésions du ganglion, sans influence sur la capsule interne, ne pouvaient provoquer aucune paralysie. Wernicke[47] a prouvé alors qu'il manquait audit ganglion du pédoncule cérébral une liaison quelque peu importante avec le cortex. Ainsi le premier internoyau était enlevé au parcours du faisceau de projection *meynertien.* L'étude de la formation en phases inégales de la myéline confirma cette hypothèse et ouvrit une nouvelle brèche dans la conception *meynertienne* de la structure du cerveau. Flechsig put démontrer que le faisceau moteur, allant du cortex cérébral vers la musculature, courait de fait sans interruption de la substance grise du cortex au pédoncule cérébral en passant par la capsule interne, et qu'il n'entretenait dans le pont aucune sorte de liaison avec le cervelet. On considère maintenant que le faisceau pyramidal représente la liaison directe entre la substance grise de la corne ventrale et celle du cortex. On n'a donc pas retenu l'affirmation de Meynert concernant un entrelacement du cervelet dans le faisceau moteur. Parmi les gros noyaux sous-corticaux, seul le thalamus optique appartient au cortex. Il est atrophié en cas de malformation congénitale des lobes cérébraux, tandis que le corps strié reste intact en cas de malformation cérébelleuse congénitale[48]. Une importante partie de la substance cérébrale – corps strié, pont et cervelet – se différencie donc du cerveau comme organe dont la fonction est inconnue. Elle a certes avec lui des liaisons importantes, mais en est indépendante du point de vue du développement et du point de vue de la fonction. L'interprétation *meynertienne* des deux étages du pédoncule cérébral n'est donc pas tenable, mais elle n'a pu être remplacée jusqu'à présent par une autre. Quand il serait question d'une double origine de la moelle épinière, il ne peut s'agir que d'une origine dans le cortex et le thalamus et d'une origine dans le corps strié et le cervelet. L'ensemble de la structure cérébrale

47 Wernicke, *Lehrbuch der Geisteskrankheiten,* 1880 bis 1883, I Bd.

48 Flechsig, *Plan des menschlichen Gehirhs,* 1883.

semble culminer dans deux appareils centraux dont le cortex est le plus récent, tandis que le plus ancien, le ganglion de l'encéphale frontal, semble avoir conservé une partie des fonctions. Il semble également qu'une autre partie importante de la doctrine de Meynert, l'hypothèse d'un double faisceau sensible, l'un direct et l'autre réflexe, ne puisse davantage être confirmée. Nos expériences jusqu'à présent nous apprennent qu'aucun faisceau de fibres n'atteint d'autres parties du cerveau sans être entré en relation avec la substance grise de la moelle épinière ou avec des formations qui lui sont analogues, et que les faisceaux réflexes proviennent toujours directement des faisceaux sensibles.

Si donc la théorie du rôle dominant du cortex est ébranlée et si l'on s'est vu forcé de transférer dans le cortex lui-même des processus que l'on considérait auparavant comme sous-corticaux, il faut maintenant se demander de quelle façon le corps est reproduit dans le cortex. Je crois qu'apparaît le rejet possible de l'hypothèse d'une projection du corps dans le cortex au sens strict du mot, par quoi il faut entendre une reproduction complète et topographiquement semblable.

Projection et représentation

Je partirai d'un point de vue que Henle lui aussi a apprécié pour considérer ce problème, celui de la *réduction des fibres à travers les masses grises.* En effet, si l'on compare le nombre de fibres entrant dans la moelle épinière avec celui des cordons blancs qui quittent celle-ci, pour la relier aux parties supérieures du cerveau, on se rend compte que ce dernier nombre ne constitue qu'une fraction du premier. D'après un calcul de Stilling, à 807 738 fibres correspondent seulement 365 814 fibres dans une section de la moelle cervicale supérieure. Les relations entre la moelle épinière et le corps sont donc d'un autre genre que celles entre la moelle épinière et les masses grises supérieures. Les conditions d'une

projection sans lacune de la périphérie du corps n'existent que dans la moelle épinière (et dans les parties de substance grise qui lui sont analogues). À chaque unité d'innervation périphérique peut correspondre dans la moelle épinière un fragment de substance grise, et dans les cas extrêmes, un unique élément central. Par suite de la réduction des fibres de projection à travers la substance grise de la moelle épinière, un élément de substance grise appartenant à un niveau élevé ne peut plus correspondre à une unité périphérique, mais doit correspondre à plusieurs de ces unités. Ceci vaut aussi pour le cortex cérébral, et il est donc souhaitable de distinguer ces deux modes de reproduction centrale en les distinguant par des noms différents. Si la reproduction dans la moelle épinière s'appelle une *projection*, peut-être est-il approprié d'appeler la reproduction dans le cortex une *représentation,* et nous dirons que la *périphérie du corps n'est pas contenue dans le cortex point par point, mais qu'elle y est représentée de façon moins détaillée par des fibres sélectionnées.*

Ce raisonnement fort simple jusqu'alors exige à présent un développement ultérieur et dans une autre direction à partir des remarques suivantes :

Réduction des fibres à travers les noyaux gris

Les fibres de la section supérieure de la moelle cervicale ne sont pas toutes destinées à entrer en liaison avec le cortex. Une partie et non des moins importantes de ces fibres (les voies courtes) ira s'épuiser jusque dans la terminaison de la substance grise du ventricule entre les noyaux nerveux du bulbe rachidien, alors qu'une autre partie de ces voies arrive dans le cervelet. Ce n'est que de la voie pyramidale que nous pouvons affirmer avec certitude qu'elle atteint la substance grise du cortex avec la même force qu'elle avait dans la moelle cervicale, et cette voie assurément est une prolongation considérablement réduite de fibres qui viennent des

muscles du corps à la moelle épinière à travers les racines ventrales. Par ailleurs, la réduction des fibres de projection n’est pas aussi importante que ce que pourrait faire croire la dernière considération. Ainsi en est-il, par exemple, des fibres des cordons postérieurs, qui n’arrivent certainement pas comme telles au cortex, alors que celui-ci reçoit les fibres du lemnisque, qui, après de nombreuses interruptions dans les noyaux du cordon postérieur, les noyaux gris du bulbe rachidien et du thalamus, représentent finalement les cordons postérieurs dans le cerveau. On ne sait pas si les fibres du lemnisque sont égales en nombre à celles des cordons postérieurs. Sans doute en sont-elles fort loin. De plus, le cerveau reçoit des fibres qui viennent du cervelet, dans lesquelles on pourrait voir un équivalent des origines cérébelleuses de la moelle épinière. Ainsi peut-on se demander si le cortex ne reçoit finalement pas autant ou même plus de fibres venant de la périphérie, même après bien des détours, que ce qui est requis pour une projection dans la moelle épinière.

Nous avons encore à envisager un autre point qui n’est pas suffisamment éclairci dans l’exposé de Meynert. Celui-ci, en insistant surtout dans le parcours des fibres sur le fait des liaisons corticales, considère qu’une fibre ou un faisceau de fibres conserve son identité, même après être passé par un nombre illimité de substances grises. Ce dont témoigne la façon dont il s’exprime : « La fibre traverse une substance grise. » Cette affirmation suscite naturellement l’impression que la fibre reste inchangée tout au long de son parcours vers le cortex, indépendamment du fait qu’elle ait pu entrer dans de nombreuses connexions.

Changement de signification des fibres sur leur chemin vers le cortex

Nous ne pouvons plus soutenir cette manière de voir. Si nous observons comment, au cours du développement individuel, la

myélinisation s'accomplit, morceau par morceau, d'une substance grise à l'autre, et comment pour une voie afférente trois fibres ou plus, qui ont pris des voies efférentes, émergent d'une substance grise, ce sont alors les substances grises et non les faisceaux de fibres qui nous apparaissent comme les organes indépendants du cortex. Si nous suivons une voie sensible (centripète) aussi loin qu'elle nous est connue, et si nous lui reconnaissons comme caractéristique principale des interruptions très fréquentes dans les substances grises et des arborisations à l'intérieur de celles-ci[49], nous devons alors accepter l'idée qu'une fibre sur son chemin vers le cortex a changé de signification fonctionnelle chaque fois qu'elle émerge d'une substance grise. Prenons un des exemples qui nous sont devenus intelligibles. Une fibre du nerf optique transporte une impression rétinienne jusqu'aux tubercules quadrijumeaux antérieurs. Elle y trouve un aboutissement provisoire[50] et sort, à sa place, une autre fibre de la substance du ganglion pour aller vers le cortex occipital. Cependant, dans la substance des tubercules quadrijumeaux a eu lieu l'association de l'impression rétinienne avec une sensation kinesthésique oculo-musculaire. Il est donc fort probable que la nouvelle fibre ne véhicule plus entre les tubercules quadrijumeaux et le cortex occipital une impression rétinienne, mais au contraire la fonction entre une ou plusieurs de ces impressions et les sensations kinesthésiques. Ce changement de signification des fibres doit être encore plus compliqué pour les systèmes de conduction de la sensibilité de la peau et des muscles. Nous n'avons pas encore la moindre idée sur les éléments qui interviennent ici pour former le nouveau contenu de l'excitation relayée.

49 Cf. les recherches d'Edinger et de Bechterew et les nôtres sur le parcours du cordon postérieur et du nerf acoustique.

50 Cf. Darkschewitsch, Ueber die sogenannten primären Opticuscentrer und ihre Beziehung zur Grosshimrinde, *Arch. f. Anat. u. Phys.,* 1886.

Le corps n’est plus reproduit topiquement dans le cortex

Nous pouvons seulement en conclure que les fibres, arrivant au cortex après être passées par les substances grises, conservent encore une relation avec la périphérie du corps, mais ne sont plus capables d’en donner une image topographiquement semblable. Elles contiennent la périphérie du corps comme un poème contient l’alphabet – pour emprunter un exemple au sujet qui nous occupe ici – dans un réaménagement qui sert d’autres buts, où les divers éléments topiques peuvent être associés de façon multiple, l’un d’eux pouvant y être représenté plusieurs fois, alors qu’un autre pas du tout. Si l’on pouvait suivre en détail ce réaménagement qui s’effectue de la projection spinale au cortex cérébral, on découvrirait probablement qu’il repose sur un principe purement fonctionnel et que des facteurs topiques ne sont conservés que pour autant qu’ils concordent avec les exigences de la fonction. Puisque rien ne prouve que ce réaménagement est de nouveau rétrograde dans le cortex, afin de donner une projection topographique complète, nous pouvons présumer que la périphérie du corps n’est absolument plus *contenue* dans les parties supérieures du cerveau, tout comme dans le cortex, de *façon topique, mais qu’elle l’est uniquement de façon fonctionnelle.* Il est vrai que l’expérimentation faite sur des animaux masque ce fait, car elle ne peut donner rien d’autre qu’une relation topique. Cependant, je crois que celui, qui recherche sérieusement dans le cortex un centre du muscle extenseur *pollucis longus* du muscle oculaire droit interne ou de la sensibilité d’une aire déterminée de la peau, méconnaît la fonction de cette partie du cerveau comme aussi la complexité des conditions que suppose cette fonction[51].

51 Je veux simplement indiquer que cette conception de la représentation du corps dans le cortex cérébral met à l’épreuve la doctrine dans le lobe occipital et qu’elle devrait être infirmée ou confirmée par une étude des hémianopsies corticales.

La localisation des éléments psychiques ne repose que sur une confusion du psychique et du physique

Revenons, après cette digression, à la conception de l'aphasie et rappelons-nous qu'avait été conçue l'hypothèse sur la base de la doctrine de Meynert, que l'appareil du langage consistait en centres corticaux distincts, dont les cellules contiennent les représentations de mot, que ces centres étaient séparés par des régions corticales sans fonction et étaient reliés par des fibres blanches (faisceaux d'association). On peut se demander si une telle hypothèse, qui relègue les représentations dans les cellules, est correcte et admissible. Je crois qu'elle ne l'est pas.

Certes, en regard d'une médecine d'époque qui avait la tendance de localiser toutes les facultés mentales, telles que délimitées par la terminologie psychologique, dans des régions déterminées du cerveau, Wernicke parut réaliser un progrès immense lorsqu'il déclara que l'on ne pouvait localiser que les éléments psychiques les plus simples, les représentations sensorielles prises une à une, et cela dans la terminaison centrale du nerf périphérique qui avait reçu l'impression. Mais, au fond, ne commet-on pas la même erreur de principe, que l'on tente de localiser un concept compliqué, une activité mentale complète, ou seulement un élément psychique ? Est-il justifié d'immerger une fibre nerveuse qui, sur toute la longueur de son parcours, n'est soumise qu'à une configuration physiologique et à des modifications physiologiques, avec sa terminaison dans le psychique et d'équiper cette terminaison d'une représentation ou d'une image mnésique ? Si l'on admet que « volonté », « intelligence » ne sont que des termes techniques de la psychologie qui correspondent dans le monde de la physiologie à des rapports très compliqués, sait-on alors avec plus de certitude de la « simple représentation sensorielle » qu'elle est autre chose qu'un tel mot technique ?

La chaîne des processus physiologiques dans le système nerveux ne se trouve probablement pas dans un rapport de causalité avec les processus psychiques. Les processus physiologiques ne s'interrompent pas dès qu'ont commencé les processus psychiques. Au contraire, la chaîne physiologique se poursuit, si ce n'est qu'à partir d'un certain moment un phénomène psychique correspond à un ou plusieurs de ses chaînons. Le processus psychique est ainsi parallèle au processus physiologique (« a dépendent concomitant »).

Je sais bien que je ne peux prétendre que les personnes dont je combats ici les vues auraient entrepris sans réflexion ce saut et ce changement de mode d'approche scientifique. Visiblement ne songeaient-elles à rien d'autre qu'au fait que la modification – relevant de la physiologie – et de la fibre nerveuse par l'excitation sensorielle provoque dans la cellule nerveuse centrale une autre modification, qui devient alors le corrélat physiologique de la « représentation ». Et comme ils en savent bien plus long sur la représentation que sur les modifications physiologiques, inconnues et non encore caractérisées, ils se servent de l'expression elliptique : dans la cellule nerveuse serait localisée une représentation. Seulement ce remplacement amène aussi une confusion entre deux choses, qui entre elles ne réclament aucune similitude. En psychologie, la simple représentation est pour nous quelque chose d'élémentaire, que nous pouvons distinguer nettement de ses combinaisons avec d'autres représentations. De là, nous arrivons à supposer que son corrélat physiologique, à savoir la modification qui provient de l'excitation de la fibre nerveuse se terminant dans le centre, est également quelque chose de simple qui peut être localisé en un point. Une telle transposition est évidemment tout à fait injustifiée. Les propriétés de cette modification doivent être définies

pour elles-mêmes et indépendamment de son corrélat psychologique[52].

Impossibilité de séparer représentation et association

Quel est dès lors le corrélat physiologique de la représentation simple ou qui réapparaît pour elle-même ? Visiblement pas quelque chose qui est au repos, mais plutôt quelque chose de la nature d'un processus. Ce processus n'est pas incompatible avec la localisation. Il part d'un endroit particulier du cortex, et s'étend de là sur tout le reste du cortex cérébral ou bien le long de voies particulières. Lorsqu'il a eu cours, il laisse derrière lui dans le cortex qui en est affecté une modification, la possibilité du souvenir. Il est tout à fait douteux que quelque chose de psychique corresponde pareillement à cette modification. Notre conscience ne présente rien de semblable qui, du côté psychique, justifierait le nom d'« image mnésique latente ». Cependant, aussi souvent qu'est stimulé le même état du cortex, renaît à nouveau le psychique sous la forme d'une image mnésique. Il est vrai que nous n'avons pas la moindre idée de la façon dont la substance animale parvient à passer par tant de modifications et à les distinguer. Mais qu'elle en soit capable, c'est ce que montre l'exemple des spermatozoïdes, dans lesquels se trouvent prêtes à se développer de telles modifications dans la plus grande diversité et dans toutes leurs particularités.

À présent, est-il possible de distinguer, dans le corrélat physiologique de la sensation, la part de la « sensation » de celle de

52 Huglings Jackson nous a mis en garde, de la façon la plus rigoureuse, contre une telle confusion du physique et du psychique dans le processus du langage : « In ail our studies of diseases of the nervous system, we must be on our guard against the fallacy, that what are physical states in lower centres fine away into psychical states in higher centres ; that for example, vibrations of sensory nerves become sensations, or that somehow or another an idea produces a movement », *Brain,* I, p. 306.

l'« association » ? Manifestement non. « Sensation » et « association » sont deux noms, sous lesquels nous rangeons des aspects différents d'un même processus. Mais nous savons que ces deux noms sont abstraits d'un processus homogène et indivisible. Nous ne pouvons avoir aucune sensation, sans l'associer aussitôt. Si conceptuellement nous pouvons les distinguer aussi nettement, elles dépendent en réalité d'un processus unique qui, débutant en un endroit du cortex, se propage sur l'entièreté de celui-ci. La localisation du corrélat physiologique est donc la même pour la représentation et pour l'association, et *comme la localisation d'une représentation ne signifie rien d'autre que la localisation de son corrélat*, nous devons refuser de transférer la représentation en un point du cortex, l'association en un autre. Au contraire l'une et l'autre partent d'un point et ne se trouvent en repos en aucun point.

Les faisceaux d'association se trouvent dans le cortex lui-même

En refusant ainsi une localisation séparée pour la représentation et pour l'association des représentations, nous perdons un des motifs principaux de distinguer centres et voies de conduction du langage. Il faut supposer des processus fonctionnels semblables en chaque endroit du cortex qui sert à la fonction du langage, et nous n'avons plus besoin d'invoquer des faisceaux de fibres blanches, par lesquels serait transportée l'association de représentations situées dans le cortex. Nous possédons d'ailleurs une autopsie qui nous démontre que l'association des représentations s'effectue par des voies situées dans le cortex lui-même. Je me réfère de nouveau au cas de Heubner dont nous avons déjà tiré une leçon très importante (cf. p. 340).

Le malade de Heubner présentait cette forme de trouble du langage que Lichtheim désigne du nom d'aphasie sensorielle transcorticale et qu'il attribue à une rupture des voies menant du

centre sensoriel du langage aux associations de concepts. On se serait donc attendu, d'après la théorie des troubles du langage dont il est ici question, à une lésion de la substance blanche en dessous du centre sensoriel. Au lieu de cela on trouva un ramollissement cortical superficiel qui isolait le centre sensoriel, intact par ailleurs et fonctionnant normalement, de la plupart de ses liaisons corticales hors de la région du langage elle-même. Heubner ne manqua pas d'accentuer l'importance de cette découverte, et Pick[53] en tira la même conclusion que nous : les voies d'association du langage paraissent courir à travers le cortex lui-même. Nous n'avons, du reste, pas besoin de contester l'idée que des faisceaux d'association, passant en dessous du cortex, peuvent contribuer à la même fonction.

L'hypothèse **des trous sans fonction**

Notre représentation de l'appareil du langage subira une transformation radicale si nous prenons encore en considération la troisième proposition de la doctrine de Meynert-Wernicke, selon laquelle les centres du langage qui fonctionnent sont séparés par des « trous sans fonction ». Il semble à première vue qu'on ne puisse mettre en doute une telle proposition en tant que résultat immédiat de l'anatomie pathologique. Mais si on examine la manière dont, à l'aide de la mise en valeur d'autopsie, on a reconstitué les centres distincts, on s'aperçoit que l'anatomie pathologique est incapable de résoudre cette question. Jetons, par exemple, un coup d'œil sur le tableau où Naunyn fait le relevé de l'extension de la lésion dans 71 cas de troubles du langage. Les régions où les lésions sont superposées de façon la plus serrée sont considérées comme les centres du langage. Ce sont, par définition, les régions dont la conservation est indispensable à l'exercice de la fonction du langage.

53 Pick, Ueber die sogenannte Re-Evolution (Huglings Jackson) nach epileptischen Anfällen nebst Bemerkungen über transitorische Worttaubheit, *Arch. f. Psych.*, XXII, 1891.

Il peut y avoir cependant, en outre d'autres régions du cortex qui servent également à la fonction du langage, mais dont la destruction est mieux supportée par la fonction du langage. Si de telles régions corticales existent, nous ne pouvons pas les découvrir par l'étude du tableau de Naunyn. Il se peut que le trouble du langage par lésion située en d'autres endroits ne provienne que de l'action exercée à distance par de telles lésions sur les centres du langage. Cependant il est également possible que dans le tableau les endroits plus rarement occupés soient également des centres du langage, mais des centres qui ne sont pas indispensables ou constants.

Consacrons-nous donc plutôt à la question : quelle est la fonction que les auteurs attribuent à la région corticale sans fonction située entre et à côté des centres du langage.

Meynert s'exprime sans détour sur ce point précis (*Psychiatrie,* p. 140) :

« Il s'ensuit naturellement qu'au cours du processus physiologique de l'occupation du cortex par des images mnésiques, une extension croissante de l'investissement des cellules corticales ait lieu, dont dépend le développement ultérieur de la sphère des intérêts de l'enfant par la multiplication des images mnésiques. Il est fort probable qu'à la mémoire, comme fondement de toutes les opérations intellectuelles, soit apposée une limite de réceptivité par les cellules du cortex. » On peut certainement interpréter cette dernière phrase en affirmant que non seulement le développement durant l'enfance, mais aussi l'acquisition des connaissances plus tardives (par exemple l'étude d'une nouvelle langue) dépendent de l'occupation d'un terrain cortical qui n'a pas été investi jusqu'alors, un peu comme une ville qui s'agrandit, en colonisant les zones situées en dehors de ces murs d'enceinte.

Le rôle des « trous sans fonction »

Dans une remarque antérieure, Meynert avait attribué aux régions avoisinantes des centres, mais non encore investies, la fonction de reprendre à leur compte les fonctions de ces centres lorsqu'ils avaient été détruits expérimentalement ou d'une autre façon. Cette idée s'appuyait sur des expériences de Munk, chercheur dont les présupposés s'enracinent parfaitement dans la doctrine de Meynert. Ainsi avons-nous donc vu dans quelle intention l'hypothèse avait été faite des « trous sans fonction » dans le cortex, et nous pouvons passer dès lors à l'examen de son utilité pour la compréhension des troubles du langage.

Association et superassociation

Nous trouvons précisément que c'est exactement le contraire qui a lieu de ce à quoi nous pouvions nous attendre sur la base de cette hypothèse. La fonction du langage présente les exemples les plus parfaits d'acquisitions nouvelles. Déjà l'apprentissage de la lecture et de l'écriture en est une, comparée à l'activité primaire du langage, et cette nouvelle acquisition est endommagée, en effet, par des localisations nouvelles de lésions, car elle fait intervenir de nouveaux éléments sensibles (optiques et cheiro-moteurs). Toutes les autres acquisitions nouvelles de la fonction du langage – comme apprendre à comprendre et à parler plusieurs langues étrangères, s'assimiler les alphabets grec et hébreu en plus de celui qu'on a étudié tout d'abord, pratiquer à côté de l'écriture cursive la sténographie et d'autres écritures – toutes ces opérations donc (et les images mnésiques qui y sont mises en œuvre peuvent très souvent dépasser en nombre celles du langage primitif), sont visiblement localisées aux mêmes endroits que ceux que nous connaissons comme centres du premier langage appris. En effet, il n'arrive jamais qu'une lésion organique provoque un trouble dans la langue maternelle et auquel échapperait une langue apprise

ultérieurement. Si chez un Allemand qui comprend aussi le français, les sons verbaux français étaient localisés, en un autre endroit que les sons verbaux allemands, il faudrait qu'il arrive un jour que, par suite d'un foyer de ramollissement, l'Allemand ne comprenne plus l'allemand mais bien encore le français. Mais c'est toujours le contraire qui se passe, et cela pour toutes les fonctions du langage. Lorsque je passe en revue les cas en question (trop peu nombreux malheureusement, eu égard à leur intérêt), je ne trouve que deux éléments déterminant les caractères des troubles du langage chez un polyglotte : 1) L'influence de l'ancienneté de l'acquisition ; 2) Celle de l'exercice. En général, ces deux facteurs travaillent dans la même direction. Là où ils s'opposent, l'aptitude acquise plus tôt peut survivre d'une façon remarquable, même à celle qui a été mieux exercée, mais jamais on n'a trouvé un rapport qui soit expliqué par une localisation divergente, et non par les deux facteurs fonctionnels mentionnés. Il est ainsi manifeste que les associations de langage, avec lesquelles travaille notre opération du langage, sont capables d'une *superassociation,* dont nous apercevons clairement le cours aussi longtemps que nous n'effectuons qu'avec difficulté les nouvelles associations et que *ce qui a été superassocié sera endommagé plus tôt que ce qui a été associé primairement, en quelqu'endroit que soit située la lésion.*

Reste du langage et « derniers mots »

À quel point une modification, qui a eu lieu *de façon exceptionnelle mais intensive,* peut survivre au dommage – ce qui est en opposition radicale avec tous les points de vue de la localisation des représentations – aucun exemple ne le montre avec plus de force que celui-ci que j'emprunte à Hughlings Jackson. Ce chercheur, dont j'ai repris les conceptions dans presque toutes les remarques précédentes pour combattre avec leur aide la théorie localisatrice des troubles du langage, discute le cas non point rare de malades

atteints d'aphasie motrice, ayant, outre le « oui » et le « non », à leur disposition un autre reste du langage, qui habituellement correspondait à une opération complexe de langage. Ce reste de langage consiste souvent en un juron énergique (sacré nom de dieu, Goddam, etc.) et Hughlings Jackson souligne qu'un tel mot appartient, aussi en cas de bonne santé, au langage émotionnel et non au langage intellectuel. Dans d'autres cas, ce reste de langage n'est pas un juron, mais un mot ou une expression à signification précise. Et l'on peut s'étonner à bon droit que ce soit précisément ces cellules ou ces images mnésiques là qui aient échappé à la destruction générale. Cependant, nous pouvons donner de la plupart de ces cas une interprétation très plausible. Par exemple, un homme qui ne pouvait dire que *I want protection* (« À l'aide, au secours ») était devenu aphasique après une bagarre, au cours de laquelle il s'était effondré sans conscience, après avoir reçu un coup sur la tête. Un autre présentait ce reste de langage assez curieux *List complete.* C'était un copiste qui était tombé malade après avoir complété un catalogue fort péniblement. De tels exemples nous suggèrent l'idée que ces restes de langage sont les derniers mots que l'appareil du langage a formés avant d'être atteint de la maladie, et peut-être déjà en pressentant celle-ci. Je serais enclin à expliquer la persistance de cette dernière modification par son intensité, lorsqu'elle survient au moment d'une grande excitation intérieure. Je me rappelle que par deux fois je me suis vu en danger de mort, dont la perception chaque fois se produisit de façon tout à fait soudaine. Dans les deux cas, j'ai pensé : « Cette fois, c'en est fait de moi », et pendant que je continuais à parler ainsi intérieurement, uniquement avec des images sonores tout à fait indistinctes et des mouvements de lèvres à peine perceptibles, j'entendis ces mots en plein danger, comme si on me les criait dans l'oreille, et je les voyais en même temps comme imprimés sur une feuille voltigeant dans l'air.

**

L'aire du langage est une région corticale continue

Nous avons donc rejeté les hypothèses selon lesquelles l'appareil du langage est constitué de centres distincts, séparés par des régions corticales sans fonction, ensuite les hypothèses selon lesquelles les représentations (images mnésiques) qui servent au langage se trouvent emmagasinées dans des endroits déterminés du cortex que l'on appelle des centres, tandis que l'association de ces représentations est assurée exclusivement par des faisceaux de fibres blanches sous-corticales. Il ne nous reste donc plus qu'à exposer la conception selon laquelle *la région corticale du langage est une aire continue du cortex,* à l'intérieur de laquelle s'effectuent, avec une complexité défiant la compréhension, les associations et les transmissions sur lesquelles reposent les fonctions du langage.

Les centres sont les coins du champ du langage

Mais comment allons-nous expliquer sur la base d'une telle hypothèse l'existence des centres du langage que nous a révélée la pathologie, surtout les aires de Broca et de Wernicke. Un coup d'œil sur la surface convexe d'un hémisphère gauche peut nous fournir l'explication. Les dits centres du langage témoignent notamment de situations qui méritent d'être interprétées et qui peuvent l'être à partir de nos conceptions. Ils sont situés fort loin les uns des autres, et, si nous suivons Naunyn, dans la partie postérieure de la première circonvolution temporale, dans la partie postérieure de la troisième circonvolution frontale, dans la partie inférieure du lobe pariétal où le gyrus angulaire émerge dans le lobe occipital. On ne peut pas encore situer au juste un quatrième centre pour les mouvements de l'écriture (partie postérieure du gyrus frontal médian ?). De plus, ces centres sont situés de telle façon qu'il y a entre eux une vaste région corticale (l'insula et les parties de circonvolution qui la recouvrent), dont une lésion est probablement toujours liée à un trouble du langage. Bien que l'examen des lésions trouvées en cas d'aphasie

n’ait pas réussi à délimiter suffisamment l’extension de ces centres, on peut dire cependant qu’il forment les régions les plus extrêmes de l’aire du langage, telle que nous la supposons et qu’un trouble du langage surviendra au-dedans de ces centres (vers le centre de l’arc de l’hémisphère), tandis que survenant à l’extérieur de leurs parties corticales, il lui faut attribuer une autre signification. Si les « centres » nous apparaissent donc comme les coins de champ du langage, il nous faut examiner maintenant à quelles autres régions extérieures ils sont contigus. L’aire de Broca se trouve dans le voisinage le plus proche des centres moteurs pour les nerfs du bulbe. L’aire de Wernicke se trouve dans une région qui contient la terminaison du nerf acoustique, dont l’endroit exact ne nous est pas connu. Et le centre visuel est contigu aux parties du lobe occipital, où nous recherchons la terminaison du nerf optique. Une telle disposition, sans signification pour la théorie des centres, s’explique pour nous de la façon suivante :

La région associative du langage, dans laquelle pénètrent des éléments optiques, acoustiques (ou kinesthésiques), s’étend précisément pour cela *entre les aires corticales de ces nerfs sensoriels et les aires corticales motrices concernées.* Si dans cette aire, associative, nous imaginons maintenant une lésion qui peut être déplacée, elle aura un effet d’autant plus grand (à étendue égale) qu’elle se rapproche d’une de ces aires corticales, c’est-à-dire qu’elle est plus proche de la périphérie de l’aire du langage. Si elle touche directement une de ces aires corticales, elle coupera l’aire associative du langage d’une de ses afférences, le mécanisme du langage sera privé de l’élément optique, acoustique, etc., puisque chaque impulsion associative de cette nature sort de l’aire corticale correspondante. Si l’on déplace la lésion plus à l’intérieur du champ associatif, son effet en sera plus indistinct. En aucun cas, elle ne pourra détruire toutes les possibilités d’association d’une même nature. De cette façon, les parties de l’aire du langage, contiguës aux

aires corticales des nerfs crâniens optiques, acoustiques et moteurs, acquièrent l'importance qu'a montrée la pathologie et qui a conduit à les présenter comme centres du langage. Cependant, cette importance ne vaut que pour la pathologie et non pour la physiologie de l'appareil du langage, car on ne peut soutenir que ces centres soient le siège de processus différents et plus importants que ceux qui ont lieu dans les parties de l'aire du langage dont les lésions sont mieux supportées. Cette conception résulte directement du refus de séparer le processus de la représentation de celui de l'association et de localiser ces deux processus en deux endroits différents.

Les centres n'ont qu'une importance anatomo-pathologique

Wernicke s'est quelque peu rapproché de ces vues, lorsque dans ses derniers propos sur ce thème il mit en doute le droit de supposer pour la lecture un centre particulier à l'intérieur de la terminaison corticale du nerf optique, pour l'écriture un centre à l'intérieur de la soi-disant région motrice du bras *(l.c.,* p. 477). Mais ces scrupules ne sont pas de nature fondamentale, car ils n'aboutissent qu'à une modification purement anatomique : les images mnésiques optiques et cheiro-motrices, importantes pour le langage, se trouvent dispersées parmi d'autres de même nature. Par contre, Heubner, en discutant le cas qu'il communiqua, fut forcé de se poser une question analogue à celle que nous traitons à propos du langage : « Peut-être bien qu'il n'existe pas du tout des aires corticales pour la cécité, la surdité et la paralysie mentale ? Est-ce que le symptôme de ces états ne proviendrait pas plutôt du fait que les aires corticales, servant directement les fonctions nommées, seraient isolées du reste du cortex par des foyers voisins de ramollissement ? »

**

Conséquences du développement unilatéral du champ du langage

Nous devons encore examiner deux réserves qui pourraient être faites quant à la valeur de notre conception des centres.

1. Si la destruction de la partie de l'aire du langage qui touche directement à une région corticale (du nerf optique, acoustique, de la main, de la langue, etc.), a sur la fonction du langage les effets que nous avons décrits, uniquement parce qu'elle est interrompue ainsi que la liaison avec les impulsions associatives optiques, auditives et autres, la destruction de ces régions corticales elles-mêmes devrait alors avoir la même conséquence pour le langage. Mais ceci serait en contradiction directe avec nos expériences qui nous ont prouvé que de telles lésions provoquaient des symptômes locaux sans trouble du langage. Cette première objection est facilement réfutée, si l'on se rend compte que *toutes les autres aires corticales sont présentes sous forme bilatérale, alors que l'aire d'association du langage n'est organisée qu'en un seul hémisphère.* La destruction d'une des aires corticales optiques par exemple n'empêchera pas l'utilisation des excitations visuelles pour le langage (la lecture), parce que l'aire du langage conserve sa liaison établie (assurée cette fois par des fibres blanches croisées) avec l'aire optique de l'autre côté. Mais si la lésion s'approche de la limite de l'aire optique, alors il se produit de l'alexie, car ainsi la liaison peut être rompue non seulement avec l'aire optique équilatérale, mais aussi avec l'aire optique croisée. Nous devons donc ajouter l'hypothèse que l'apparence de centres est en outre créée par le fait que les liaisons croisées, venant des aires corticales de l'autre hémisphère, arrivent aux mêmes endroits, c'est-à-dire à la périphérie de l'aire du langage, où s'effectue la liaison avec l'aire corticale équilatérale. Ceci est plausible puisque le dédoublement des impulsions optiques, auditives et autres n'a aucune signification physiologique pour l'opération de l'association du langage.

Par ailleurs, qu’il y ait de telles liaisons entre la région du langage et les aires corticales des deux côtés n’est pas une hypothèse nouvelle, mais empruntée à la théorie des centres. Au reste, les conditions anatomiques de cette association croisée ne sont pas encore connues avec certitude, et elles pourraient, quand elles le seront, expliquer bien des particularités de la situation et de l’extension des centres apparents, ainsi que de nombreuses caractéristiques individuelles des troubles du langage.

Le champ du langage n’a pas de voies afférentes particulières

2. On pourrait se demander quel intérêt cela peut-il avoir de contester l’existence de centres particuliers pour la faculté de parler, alors qu’on se voit quand même forcé de parler d’aires corticales, donc de centres du nerf optique, du nerf auditif et des organes moteurs du langage ? À cela on peut répliquer qu’il faudrait répéter des considérations semblables pour les autres dits centres moteurs et sensoriels du cortex, mais qu’on ne peut contester l’existence d’aires corticales, même mieux délimitées, pour les autres fonctions, parce que celles-ci peuvent être caractérisées par le fait anatomique de la terminaison du nerf sensoriel ou de la partie correspondante du faisceau pyramidal dans des régions déterminées du cortex. L’aire d’association du langage par contre n’entretient pas ces relations directes avec la périphérie du corps. Elle n’a certainement pas de

« voies de projection » sensibles propres, et très probablement pas de « voies de projection » motrices particulières[54].

54 J'avais déjà communiqué la majeure partie de cette étude en 1886 dans une conférence donnée au « Club viennois de Physiologie ». Cependant, conformément aux statuts de ce groupe, les discussions que l'on y tient n'accordent aucun droit de priorité. En 1887, Nothnagel et Naunyn présentèrent au Congrès de Médecine interne de Wiesbaden un rapport qui allait devenir célèbre : « Sur la localisation des maladies cérébrales. » Il coïncide en plusieurs points importants avec le contenu du présent écrit. L'exposé de Nothnagel sur la conception des centres corticaux, ainsi que les remarques de Naunyn à propos des relations topographiques des centres du langage donneront probablement à plus d'un lecteur l'impression que mon étude doit être rapportée à l'influence du rapport si important de ces deux chercheurs. Il n'en est rien pourtant. Mon inspiration à l'origine de cet ouvrage résulte plutôt des travaux publiés dans les *Pflügers Archiv,* par Exner, conjointement avec mon ami défunt Josef Paneth.

VI.

Toutes les aphasies reposent sur une interruption de conduction

Notre représentation de la structure de l'appareil central du langage est celle d'une *aire corticale continue* qui occupe l'espace situé entre les terminaisons des nerfs optique, acoustique, moteurs crâniens et périphériques dans l'hémisphère gauche, et participe donc probablement de l'étendue que Wernicke voulait lui attribuer dans son premier travail : la région de la première circonvolution autour de la scissure de Sylvius. Nous avons refusé de localiser les éléments psychiques du processus du langage dans des aires déterminées de cette région. Nous avons rejeté la supposition d'aires à l'intérieur de cette région qui vont exclues de l'activité ordinaire du langage et réservées à des acquisitions de nouvelles connaissances langagières. Enfin, nous avons expliqué le fait que la pathologie nous fait connaître des centres du langage, certes aux frontières indéterminées, mais qu'elle révèle par les situations anatomiques des aires corticales, qui limitent ces « centres », et par celles des faisceaux de liaison rayonnant à partir de l'hémisphère droit. Ainsi les centres du langage sont-ils devenus pour nous des régions corticales qui, bien sûr, peuvent prétendre à une signification particulière dans le domaine de l'anatomo-pathologie, mais non dans celui de la physiologie. Nous avons acquis le droit de rejeter la

distinction entre lesdites aphasies de « centre », ou aphasies corticales, et les aphasies de conduction, et celui d'affirmer que *toutes les aphasies sont fondées sur une rupture d'association, c'est-à-dire de conduction.* Une aphasie par destruction ou lésion d'un « centre » n'est pour nous ni plus ni moins qu'une aphasie causée par une lésion de ces voies d'association qui se rencontrent au point modal appelé centre.

Nous avons également affirmé qu'il faut ramener toute aphasie à un trouble du cortex lui-même (directement ou par action à distance), ce qui implique que la région du langage ne possède pas de voies particulières afférentes ou efférentes atteignant la périphérie du corps. La preuve de cette affirmation réside dans le fait que des lésions sous-corticales, qui peuvent aller jusqu'à la périphérie, ne peuvent provoquer aucun trouble du langage, si nous excluons par définition l'anarthrie des autres troubles. Jamais on n'a observé un homme atteint d'une surdité verbale sans être sourd par ailleurs, à la suite d'une lésion du tronc auditif, du bulbe, des tubercules quadrijumeaux postérieurs ou de la capsule interne, sinon qu'une lésion partielle du tronc optique, du diencéphale, etc., eût occasionné chez lui de la cécité verbale. Il est vrai que Lichtheim distingue une surdité verbale sous-corticale, une aphasie motrice sous-corticale, et que Wernicke admet des alexies et des agraphies sous-corticales. Ces formes de troubles du langage ils ne les ramènent pas à des lésions de faisceaux associatifs sous-corticaux, qui d'après notre conception n'ont pas à être différenciés des faisceaux associatifs courant à travers le cortex lui-même, mais, au contraire, à des lésions dans des voies plus radiales, c'est-à-dire afférentes et efférentes. La tâche s'impose dès lors à nous d'analyser plus précisément ces troubles de langage sous-corticaux.

L’aphasie sensorielle sous-corticale

La caractéristique d’une aphasie sensorielle sous-corticale se laisse aisément déduire du schéma de Lichtheim, qui postule une voie auditive particulière αA (fig. 3, p. 12) pour le langage. Le malade ne serait plus capable de percevoir les sons verbaux qui lui parviennent nouvellement, mais il dispose des images sonores et accomplit parfaitement toutes les fonctions du langage. De fait, Lichtheim avait découvert un cas pareil, dont il n’avait certes pu expliquer complètement les premiers stades de la maladie, mais dont le stade final correspondait tout à fait au tableau résultant de l’interruption de αA. J’avoue qu’en raison de l’importance qui revient aux « images sonores » dans l’usage du langage, il me fut extrêmement difficile de donner de cette aphasie sensorielle sous-corticale une autre explication qui renoncerait à l’hypothèse d’une voie auditive afférente αA. J’étais sur le point d’expliquer ce cas de Lichtheim en invoquant une indépendance individuelle des autres éléments du langage vis-à-vis des images sonores, étant donné que le malade de Lichtheim était un journaliste très cultivé. Mais on aurait été en droit de n’y voir qu’un subterfuge.

Le cas de Giraudeau de surdité verbale

Pour cette raison, j’ai recherché des cas semblables dans la littérature. À l’occasion de sa discussion du travail de Lichtheim, Wernicke signale qu’il avait fait une observation tout à fait analogue et qu’il la publierait dans les rapports réguliers de sa clinique. Je n’ai malheureusement pas pu trouver cette communication dans la littérature[55]. Par contre, je suis tombé sur un cas de Giraudeau[56] qui pour le moins présente de fortes similitudes avec celui de Lichtheim. La malade (Bouquinet) n’était pas du tout perturbée en parlant et

55 *P. S. à l’occasion de la correction des épreuves* : Lors d’une enquête personnelle à la clinique de Breslau on me répondit que les cas de Wernicke mentionnés dans ce contexte n’avaient de fait pas encore été publiés.

56 Giraudeau, *Revue de Médecine*, 1882, également dans *Bernard*, *l.c.*

pourtant elle était atteinte en même temps de surdité verbale à un degré extrême, sans être sourde (même si la constatation de ce dernier point laisse quelque peu à désirer). Elle était en tout cas « dure de comprenure ». Elle ne comprenait les questions qu'on lui posait que si on les lui répétait plusieurs fois, et même dans ce cas souvent sans succès. Mais lorsqu'elle avait compris et répondu à une question, elle réitérait dans toutes ses réponses ultérieures la même suite d'idée, sans plus faire attention aux questions qu'on lui posait. La différence entre ces deux cas se réduit encore, si l'on tient compte du fait que le malade de Lichtheim se comportait autrement que ne le font habituellement les malades atteints de surdité verbale. Il ne faisait, en effet, aucun effort pour comprendre les questions qu'on lui adressait, ne donnait jamais de réponse et paraissait ne vouloir accorder aucune attention à ce qu'il entendait. Sans doute, le malade donnait-il par cette conduite intentionnelle l'impression d'être atteint d'une surdité verbale totale, alors qu'il aurait été établi que sa compréhension du langage pouvait être obtenue de force, en lui posant des questions pressantes et répétées, comme on le faisait chez Mme Bouquinet. Les malades atteints de surdité verbale perçoivent en général le langage qu'ils ne comprennent pas, ils croient avoir compris quelque chose et donnent alors par suite de cette illusion une réponse inadéquate.

Difficultés et probable explication de l'aphasie sensorielle sous-corticale

La malade de Giraudeau fit l'objet d'une autopsie. La cause de son trouble du langage se révéla être une lésion des première et deuxième circonvolutions temporales, telle qu'on la trouve si souvent comme cause de l'aphasie sensorielle ordinaire. En jetant un regard sur le dessin qui accompagne la communication de Giraudeau, personne n'aurait jamais pu supposer que cette lésion ait provoqué autre chose que la forme habituelle d'aphasie sensorielle avec

trouble grave du langage. Mais il y a aussi un autre élément qui entre en ligne de compte. La lésion dans le cas de Giraudeau était de nouveau inhabituelle, il s'agissait d'une tumeur (gliosarcome). Il faut ici se rappeler d'une supposition que nous avions émise en discutant de l'aphasie motrice transcorticale, à savoir que l'appareil du langage ne donne probablement pas seulement des symptômes locaux, mais pourrait trahir également la nature particulière du processus morbide par un changement de sa symptomatique fonctionnelle. Nous voyons aussi que le cas de Giraudeau ne prouve en rien l'existence d'un faisceau afférent sous-cortical αA. La tumeur, révélée par l'autopsie, n'avait pas proliféré vers l'extérieur à partir de la substance blanche, ce qui aurait provoqué à un stade antérieur une lésion sous-corticale simple. Bien plus, elle était adhérente aux méninges, et pouvait être détachée facilement de la substance blanche ramollie. Je pense donc pouvoir admettre pour l'aphasie sensorielle sous-corticale qu'elle ne s'appuie pas sur la lésion de la voie afférente sous-corticale αA, mais au contraire sur une affection de la région mise en cause dans l'aphasie sensorielle corticale. Quant à l'état fonctionnel particulier que je dois supposer dans la région ainsi endommagée, je ne puis en donner toutefois une explication complète[57].

57 *P. S. à l'occasion de la correction des épreuves :* Malgré les considérations tenues plus haut, je garde le sentiment que l'explication de *l'aphasie sensorielle sous-corticale* (surdité verbale sans trouble du langage) me réserve de grandes difficultés alors que le schéma de Lichtheim l'explique si facilement en invoquant une simple rupture (de la voie αA). Aussi me fut-il précieux de découvrir, alors que je corrigeais ce travail, une communication d'Adler (Beitrag zur Kenntnis der selteneren Formen von sensorischer Aphasie, *Neurol. Centralblatt* du 15 mai et du 1er juin 1891), qui décrit un cas semblable comme « combinaison d'aphasie sensorielle sous – et transcorticale ».

Aphasie motrice sous-corticale et anarthrie

Nous traitons plus brièvement de l'aphasie motrice sous-corticale. Lichtheim la caractérise par le maintien de la capacité d'écrire, le reste du comportement étant celui de l'aphasie motrice corticale. Mais Wernicke qui a soumis les troubles du langage écrit à une analyse détaillée refuse, lui, d'accepter ce critère distinctif. D'après lui, l'aphasie motrice sous-corticale se caractérise par le fait que les malades « sont capables de donner le nombre de syllabes ». Mais nous avons vu à quelles controverses a donné lieu l'épreuve de

La comparaison du cas d'Adler avec celui de Lichtheim (et celui de Wernicke) nous donne une idée plus claire des conditions de la dite aphasie sous-corticale. Deux points ici sont surtout révélateurs : 1) Lichtheim signale qu'il faut peut-être caractériser son malade de « légèrement sourd », les données concernant son aptitude à entendre n'étant pas tout à fait complètes. Le malade de Wernicke présentait une déficience dans les tonalités élevées, et celui d'Adler une diminution indubitable de la capacité d'entendre, causée très probablement, d'après l'auteur, par un trouble dans l'appareil de conduction du son. Il est donc probable qu'une surdité ordinaire, d'origine périphérique, ou centrale, ne soit pas restée sans influence sur le tableau morbide – et ceci comme dans les cas d'Arnaud que nous mentionnerons plus tard. 2) La coïncidence suivante, et qui peut difficilement être fortuite, est encore plus décisive. Les deux cas (celui de Lichtheim et celui d'Adler, la communication fort concise de Wernicke est muette sur ce point) présentèrent le tableau de l'aphasie sensorielle sous-corticale uniquement après *des accidents cérébraux répétés,* parmi lesquels un au moins avait atteint *l'hémisphère droit,* qui ne sert pas à la fonction du langage. En effet, le malade de Lichtheim présentait *une parésie faciale du côté gauche,* et celui d'Adler une *hémiplégie du côté gauche.* Adler signale aussi cette coïncidence, sans en reconnaître naturellement l'importance pour l'explication de la simple surdité verbale. Je me crois donc autorisé à affirmer que l'aphasie sensorielle sous-corticale ne résulte pas d'une simple rupture de faisceau, ainsi que le postule le schéma de Lichtheim, mais de *lésions incomplètes bilatérales* de l'aire auditive sans doute sous l'influence de troubles périphériques de l'audition (comme chez Arnaud). Et je trouve que cette complication des conditions de ce tableau morbide, apparemment si simple, s'accorde bien mieux avec ma conception de l'aphasie sensorielle qu'avec celle de Lichtheim.

Lichtheim. Quelques observations de Dejerine[58] ont depuis confirmé l'importance de l'épreuve des syllabes de Lichtheim pour le diagnostic de l'aphasie motrice sous-corticale. Seulement il est tout aussi justifié de mettre ces cas au compte de l'anarthrie qu'à celui de l'aphasie.

De nombreux cas bien observés et, en dernier lieu, un cas d'Eisenlohr[59] font croire qu'une lésion située en dessous de l'aire de Broca crée un trouble du langage que l'on peut considérer comme un tableau paraphasique au sens littéral et qui représente la transition vers l'anarthrie. Pour la partie motrice de l'appareil du langage uniquement on pourrait donc envisager une voie spéciale allant vers la périphérie.

Cependant, tout en attribuant à la région corticale motrice du langage un faisceau afférant particulier, nous tenons à faire remarquer qu'une lésion de celui-ci provoque des phénomènes qui se rapprochent d'autant plus de l'anarthrie que la lésion est plus profonde. L'aphasie reste donc un phénomène cortical.

Ajoutons donc à notre conception de l'appareil du langage le fait qu'il ne possède aucune voie particulière afférente ou efférente, exceptée celle dont la lésion se traduit par de l'anarthrie. Nous traiterons brièvement plus tard des troubles de la lecture et de l'écriture dits sous-corticaux.

**

La représentation de mot

À présent nous voulons, sur la base d'une telle structure de l'appareil du langage, vérifier quelles sont les hypothèses auxquelles nous avons recours pour expliquer les troubles du langage, ou

58 Dejerine, Contribution à l'étude de l'aphasie motrice sous-corticale et de la localisation cérébrale des centres laryngés (muscles phonateurs), *Compt. rend, de la Soc. de Biologie,* 1891, n° 8.

59 *L.c.*

autrement dit ce que nous apprend l'étude des troubles du langage pour la fonction de cet appareil. De plus, nous voulons séparer autant que possible le point de vue psychologique du point de vue anatomique.

Pour la psychologie, le « mot » est l'unité de base de la fonction de langage, qui s'avère être une représentation complexe, composée d'éléments acoustiques, visuels et kinesthésiques. La connaissance de cette composition nous la devons à la pathologie, qui nous montre qu'en cas de lésions organiques dans l'appareil du langage, il se produit une décomposition correspondante du discours suivant cette composition. Nous sommes ainsi préparés au fait que la suppression de l'un de ces éléments de la représentation de mot s'avérera être la caractéristique principale qui nous permet de décider de la localisation de la lésion. On cite en général quatre composantes de la représentation de mot : « l'image sonore », « l'image visuelle de la lettre », « l'image motrice du langage », et « l'image motrice de l'écriture ». Cependant, cette composition apparaît plus compliquée lorsqu'on considère les processus associatifs probables qui ont lieu au cours de chacune des opérations de langage :

1) Nous apprenons à parler en associant une *image sonore verbale* à une *sensation d'innervation verbale.* Lorsque nous avons parlé, nous sommes en possession d'une *représentation motrice de langage* (sensations centripètes des organes du langage) de telle sorte que du côté moteur le « mot » est pour nous doublement déterminé. Des deux éléments déterminants, le premier, la représentation d'innervation verbale, paraît posséder, d'un point de vue psychologique, la plus petite valeur, voire son intervention comme facteur psychique peut-être formellement contestée. De plus, nous conservons, après avoir parlé, une « image sonore » du mot prononcé. Aussi longtemps que nous n'avons pas développé plus avant notre langage, cette deuxième image n'a besoin que d'être associée à la première, sans devoir lui être nécessairement

identique. À ce stade (celui du développement du langage infantile), nous nous servons d'un langage que nous avons créé nous-mêmes, et nous nous comportons comme des aphasiques moteurs, puisque nous associons différents sons verbaux étrangers à un son unique produit par nous-mêmes.

Le processus associatif en cas de parole et d'écriture

2) Nous apprenons le langage des autres en nous efforçant de rendre l'image sonore produite par nous-mêmes aussi semblable que possible à ce qui a donné lieu à l'innervation du langage. Nous apprenons ainsi à *répéter*. Au cours du *parler continu* nous enfilons alors les mots les uns à la suite des autres, en suspendant l'innervation du mot suivant, jusqu'à ce que l'image sonore ou la représentation motrice de langage (ou les deux) du mot précédent soit arrivée. La sûreté de notre parler paraît ainsi surdéterminée, et elle peut fort bien supporter la perte de l'un ou de l'autre des facteurs déterminants. Ainsi à l'occasion de cette suppression de la correction par la deuxième image sonore ou par l'image motrice de langage, s'expliquent bien des particularités de la paraphasie physiologique et pathologique.

3) Nous apprenons à *épeler* en reliant les images visuelles des lettres à de nouvelles images sonores qui doivent ainsi nous rappeler des sons verbaux déjà connus. Nous répétons immédiatement l'image sonore caractérisant la lettre, de sorte que la lettre nous apparaît de nouveau déterminée par deux images sonores qui se recouvrent et par deux représentations motrices qui se correspondent.

4) Nous apprenons à *lire* en reliant, d'après certaines règles, une suite de représentations d'innervation verbale et de représentations motrices verbales, que nous recevons en prononçant les lettres une à une, de sorte que se forment de nouvelles représentations motrices verbales. Dès que ces dernières ont été

prononcées, nous découvrons par l'image sonore de ces nouvelles représentations verbales que les images verbales motrices et sonores ainsi obtenues nous sont connues depuis longtemps et qu'elles sont identiques à celles qui sont utilisées durant le processus de parler. Alors nous associons à ces images de langage, que nous avons obtenues en épelant, la signification attachée aux sons verbaux primaires. À présent nous lisons tout en comprenant. Si nous avons tout d'abord parlé un dialecte et non une langue écrite, nous devons surassocier aux anciennes images verbales motrices et sonores celles obtenues par le processus de l'épellation, et apprendre ainsi une langue nouvelle, tâche qui est facilitée par la ressemblance entre le dialecte et la langue écrite.

On peut voir par cette description que l'apprentissage de la lecture constitue en soi un processus très compliqué auquel doit correspondre un va-et-vient répété de la direction des associations. On s'attend dès lors à ce que les troubles de la lecture accompagnant l'aphasie se produisent sous des formes fort variées. Seul le *trouble de la lecture des lettres* sera décisif d'une lésion de l'élément visuel servant à la lecture. L'assemblage des lettres pour faire un mot a lieu durant le transfert sur la voie du langage, et sera donc supprimé en cas d'aphasie motrice. La compréhension de ce qui a été lu s'effectue tout d'abord grâce aux images sonores que donnent les mots prononcés, ou grâce aux images verbales motrices qui se sont formées pendant que l'on parle. Elle se révèle donc comme une fonction qui sera perdue non seulement en cas de lésion motrice, mais aussi en cas de lésion auditive, et ensuite comme une fonction indépendante de l'exécution de la lecture. Chacun sait par auto-observation qu'il y a plusieurs modes de lecture dont l'un ou l'autre renonce à la compréhension de ce qui est lu. Lorsque je lis les épreuves afin de les corriger, et donc que je prête intentionnellement une attention toute spéciale aux images visuelles des lettres et autres signes, le sens de ce que j'ai lu m'échappe à ce point qu'il me

faut une lecture particulière de bout en bout pour améliorer le style. Si je lis un livre qui m'intéresse, par exemple un roman, je laisse passer pour cela toutes les fautes d'impression, et il peut m'arriver que je ne retienne rien des noms des héros si ce n'est un trait confus ou le souvenir que les noms étaient longs ou courts, ou qu'ils contenaient une lettre frappante, un *x* ou un *z*. Lorsque je dois lire à haute voix et donc que je suis obligé d'accorder une attention particulière aux images sonores de mes mots et à leur intervalle, je risque de nouveau de me soucier trop peu du sens. Et dès que je me fatigue, je lis de telle façon que les autres peuvent encore comprendre, tandis que moi-même je ne sais plus ce que j'ai lu. Ce sont des phénomènes d'attention divisée qui entrent ici en ligne de compte ; la compréhension de ce qui a été lu s'obtient par un si long détour qu'il n'est plus question de compréhension dès que le processus de lecture offre lui-même des difficultés, ceci s'explique par l'analogie avec notre comportement durant l'apprentissage de la lecture. Aussi devons-nous nous garder de considérer la suppression d'une telle compréhension comme le signe d'une rupture de faisceau. Il ne faut pas considérer la lecture à haute voix comme un processus différent de celle à voix basse, si ce n'est qu'elle contribue à soustraire l'attention de la partie sensorielle du processus de lecture.

Le processus associatif en cas de lecture et d'écriture

5) Nous apprenons à *écrire* en reproduisant les images visuelles des lettres par des images d'innervation de la main jusqu'à ce que soient produites des images visuelles identiques ou semblables. En général, les images d'écriture sont semblables et surassociées aux images de lecture, car nous apprenons à lire des caractères imprimés et à écrire d'une écriture manuelle. Écrire se révèle être un processus proportionnellement plus simple et moins facilement sujet à un trouble que celui de lire.

6) On peut admettre que nous accomplissons aussi plus tard chacune des fonctions du langage par les mêmes voies associatives que celles que nous avons utilisées durant leur apprentissage. En outre, des abréviations et des substitutions peuvent avoir lieu, mais il n’est pas toujours facile d’en dire la vraie nature. On réduira encore l’importance de celles-ci en faisant remarquer qu’en cas de lésion organique, l’appareil du langage est endommagé probablement dans son ensemble et forcé de revenir à des modes associatifs primaires, plus sûrs et plus détaillés. En ce qui concerne le processus de la lecture, l’exercice augmente certainement l’influence de l’*image visuelle verbale,* de telle sorte que certains mots isolés (noms propres) pourront être lus sans passer par l’épellation.

FIG. 8

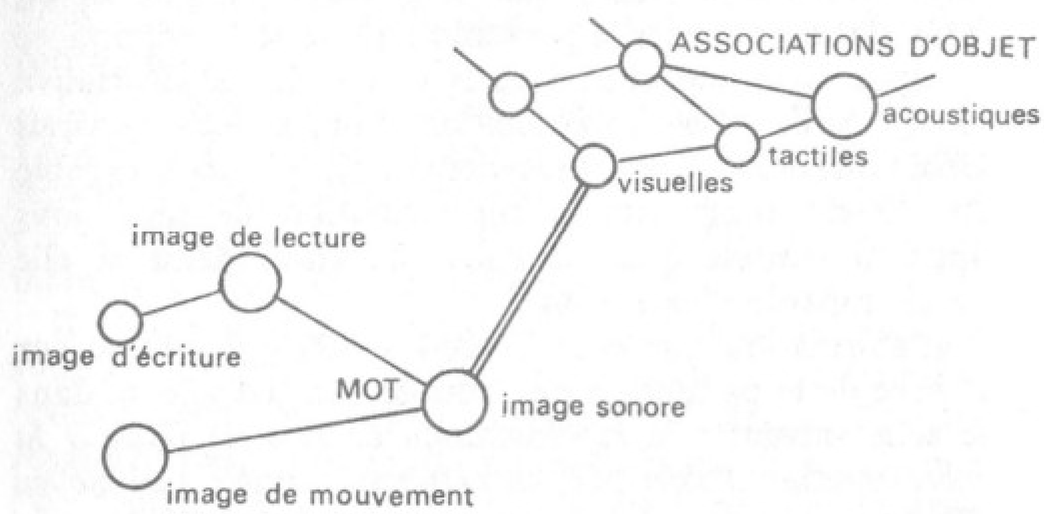


Illustration 8: Schéma psychologique de la représentation de mot. ❦ La représentation de mot apparaît comme un complexe représentatif clos, la représentation d'objet par contre comme un complexe ouvert. La représentation de mot n'est pas reliée à la représentation d'objet par toutes ses parties constituantes, mais seulement par l'image sonore. Parmi les associations d'objet, ce sont les visuelles qui représentent l'objet de la même façon que l'image sonore représente le mot. Les liaisons de l'image sonore verbale avec les autres associations d'objet ne sont pas indiquées.

Représentation de mot et représentation d'objet

Le mot est donc une représentation complexe, composée des images mentionnées, ou, autrement dit, au mot correspond un processus associatif compliqué où les éléments énumérés d'origine visuelle, acoustique et kinesthésique entrent en liaison les uns avec les autres.

Le mot acquiert cependant sa signification par la liaison avec la « représentation d'objet », si du moins nous limitons notre raisonnement aux substantifs. La représentation d'objet elle-même

est par contre un complexe associatif constitué des représentations les plus hétérogènes, visuelles, acoustiques, tactiles, kinesthésiques et autres. De la philosophie nous tirons que la représentation d'objet ne contient en outre rien d'autre et que l'apparence d'une « chose », dont les différentes « propriétés » sont révélées par ces impressions sensorielles, se réalise uniquement parce qu'en recensant les impressions sensorielles que nous recevons d'un objet, nous ajoutons encore la possibilité d'une série importante d'impressions nouvelles dans la même chaîne associative (J. S. Mill)[60]. La représentation d'objet nous apparaît ainsi non comme une représentation close, à peine capable de l'être, tandis que la représentation de mot nous apparaît comme quelque chose de clos, même si elle paraît capable d'extension.

L'affirmation que nous devons soutenir à présent sur la base de la pathologie des troubles du langage va dans le sens suivant : *la représentation de mot est reliée à la représentation d'objet par son extrémité sensible (au moyen d'images sonores).* Nous en arrivons ainsi à admettre deux classes de troubles du langage : 1) Une aphasie de premier ordre, *aphasie verbale,* dans laquelle seules sont perturbées les associations entre différents éléments de la représentation de mot ; et 2) Une aphasie de deuxième ordre, dite *aphasie asymbolique,* dans laquelle l'association entre la représentation de mot et la représentation d'objet est perturbée.

J'ai recours à la dénomination asymbolie dans un sens différent de celui qui est d'usage depuis Finkelburg[61], parce que la relation entre la représentation de mot et la représentation d'objet me paraît mériter davantage l'intitulé de « symbolique » que celle existant entre un objet et une représentation d'objet. Les troubles de la reconnaissance des objets que Finkelburg rassemble sous le terme

60 J. St. Mill, *Logik,* I, Cap. III, et *An examination of Sir William Hamilton's philosophy.*

61 D'après Spamer, Ueber Aphasie und Asymbolie, nebst Versuch einer Theorie der Sprachbildung, *Archiv. f. Psych.,* VI, 1876.

d'asymbolie, je proposerais de les appeler *agnosie.* Il est certes possible que des troubles agnosiques, qui ne peuvent survenir qu'en cas de lésions corticales bilatérales et étendues, entraînent également un trouble du langage, car toutes les impulsions au langage spontané proviennent de la région des associations d'objet. De tels troubles du langage, je les appellerais *aphasies du troisième ordre* ou *aphasies agnosiques.* La clinique de fait nous a fait connaître quelques cas qui soutiennent cette conception.

Les trois espèces d'aphasie

La première de ces aphasies agnosiques est un cas de Farges[62] qui fut mal observé et qualifié aussi inadéquatement que possible d'« aphasie chez une tactile ». J'espère cependant pouvoir l'éclairer suffisamment pour montrer ce qu'il en est réellement.

Il s'agissait d'une malade qui était devenue aveugle suite à une atteinte cérébrale, et qui avait par conséquent probablement des foyers corticaux bilatéraux. Elle ne réagissait pas lorsqu'on lui adressait la parole et, lorsque l'on tentait de se mettre en relation avec elle, répétait sans relâche, sur un ton d'extrême impatience : « Je ne veux pas, je ne peux pas. » De plus, elle ne reconnaissait pas le médecin à sa voix. Mais dès que celui-ci lui prenait le pouls et lui fournissait donc l'occasion d'une représentation tactile, elle le reconnaissait, nommait correctement son nom, s'entretenait avec lui sans troubles du langage, etc., jusqu'à ce qu'il lui lâche la main et redevienne ainsi inaccessible pour elle. La même chose se passait lorsqu'on lui procurait une représentation tactile d'un objet (ou une représentation d'odeur ou de goût). Aussi longtemps qu'elle gardait celle-ci, elle disposait des mots requis et se comportait de façon adéquate. Dès que cette représentation lui était enlevée, elle répétait sa protestation monotone d'impatience, ou prononçait des syllabes incohérentes et se montrait inaccessible à la compréhension de

62 Farges, Aphasie chez une tactile, *L'Encéphale,* 1885, n° 5.

langage. Cette malade avait donc un appareil du langage tout à fait intact, mais dont elle ne pouvait pas disposer tant qu'il n'était pas excité pour les seules associations d'objets qui restaient intactes.

L'aphasie agnosique

Une deuxième observation de ce genre a amené C. S. Freund[63] à proposer la catégorie de l'*aphasie optique.* Le malade de Freund présentait des difficultés en langage spontané et à la dénomination d'objets, exactement comme dans le cas de l'aphasie sensorielle par lésion de l'aire auditive. Ainsi nommait-il une « chandelle » une « lunette » et, après l'avoir regardée une nouvelle fois, il disait : « Eh bien, c'est comme pour poser un cylindre » et ensuite : « Eh bien, c'est comme une bougie. » Mais, si on lui mettait l'objet entre les mains, alors qu'il avait les yeux fermés, il trouvait rapidement le nom exact. L'appareil du langage était donc intact et ne réagissait défectueusement qu'aux associations optiques d'objet, tandis qu'il fonctionnait correctement à la suite d'incitations venues des associations tactiles d'objet. L'influence du trouble dans les associations d'objet n'était du reste pas aussi importante dans le cas de Freund que dans celui de Farges. Le malade de Freund se détériora progressivement et fut atteint plus tard de surdité verbale complète et révéla à l'autopsie des lésions qui atteignaient non seulement l'aire visuelle mais aussi l'aire du langage.

Que des troubles dans les éléments optiques des représentations d'objet puissent exercer une telle action sur la fonction du langage s'explique par le fait que les images visuelles sont les parties les plus saillantes et les plus importantes de nos représentations d'objet. Si le travail de la pensée s'accomplit essentiellement chez un homme à l'aide de ces images optiques, en quoi d'après Charcot l'empreinte individuelle est déterminante, alors des lésions bilatérales dans l'aire corticale optique doivent

63 C. S. Freund, Ueber optische Aphasie und Seelenblindheit, *Arch. f. Psych.*, XX, 1889.

également provoquer des troubles des fonctions du langage, qui dépassent de loin ce qui peut être expliqué par la localisation. Farges aurait dû à plus forte raison qualifier son observation d'« aphasie chez une visuelle ».

Schéma anatomique de l'appareil du langage

Alors que ces cas *d'aphasie agnosique* reposent sur une action fonctionnelle à distance sans lésion organique de l'appareil du langage, il faut que dans les cas d'aphasie verbale et asymbolique la lésion de l'appareil de langage se manifeste elle-même. Nous allons maintenant nous efforcer de séparer dans la mesure du possible autant les facteurs fonctionnels que les facteurs topographiques qui interviennent dans l'explication de ces troubles du langage.

FIG. 9

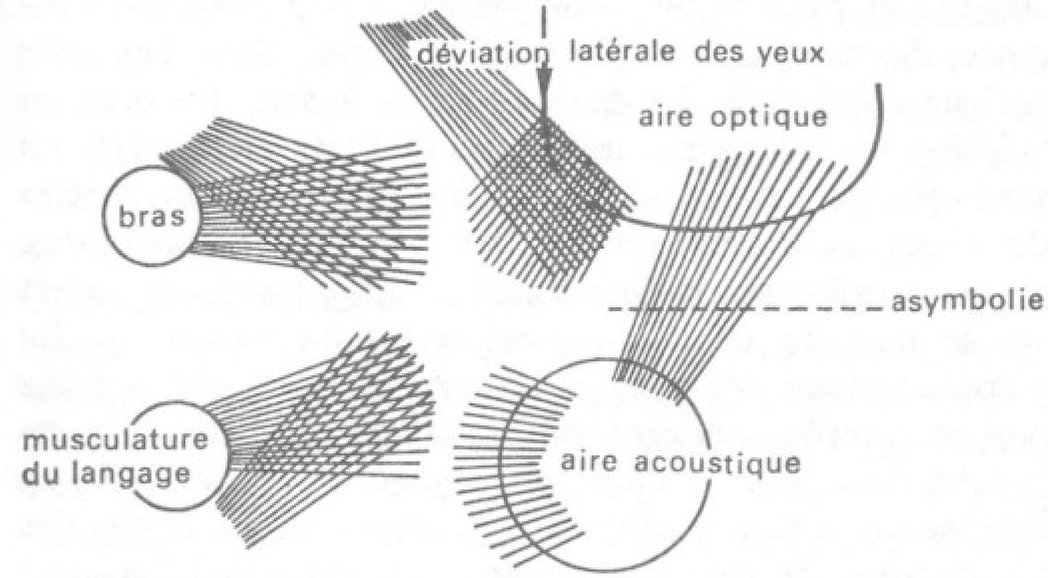


Illustration 9: Schéma anatomique de l'aire associative du langage ❦ Ce schéma explique comment se crée l'apparence de centres du langage. Les aires corticales des nerfs acoustique, optique, de la musculature du bras et du langage sont représentées par des cercles. Les voies associatives, partant de ces aires et arrivant à l'intérieur de l'aire du langage, sont représentées par des faisceaux rayonnants. Là où ceux-ci croisent les faisceaux coupés de leur origine, il se forme un « centre » pour l'élément associatif en question. Les liaisons bilatérales de l'aire acoustique ne sont pas indiquées, en partie pour ne pas embrouiller le schéma, en partie à cause du manque de clarté concernant la relation de l'aire auditive au centre acoustique du langage. Les liaisons avec l'aire optique doivent aussi être scindées spontanément, en deux faisceaux, considérant que les mouvements oculaires sont mis à contribution de façon particulière dans l'association de lecture.

Nous esquissons, à notre usage, un schéma qui fait abstraction des situations anatomiques plus précises et qui ne prétend présenter que les relations entre les divers éléments des associations de langage (fig. 9, p. 100). Dans ce même schéma, les cercles ne représentent pas lesdits centres du langage mais les aires corticales entre lesquelles évoluent les associations de langage. Les parties de l'aire du langage qui leur sont immédiatement contiguës acquièrent la signification de centres du langage en vertu de leurs liaisons croisées avec l'autre hémisphère (elles sont dessinées pour la main, la musculature du langage et pour le nerf optique). Il s'ensuit alors l'existence de trois troubles du langage qui dans l'aphasie verbale révèlent la localisation de la lésion. En effet, si la lésion se trouve dans les parties de l'aire du langage qui sont voisines des aires corticales et connues comme centres du langage, elle aura comme effet que seront impossibles : 1° Le transfert sur le faisceau du langage ; 2° Le transfert sur le faisceau de la main servant à l'écriture ; 3° La reconnaissance des lettres, ce qui entraîne une aphasie motrice simple avec agraphie et alexie. Plus la lésion s'approche du centre de l'aire du langage, moins son effet se fera sentir comme suppression d'un des éléments des associations de langage, et plus l'apparition du trouble du langage dépendra-t-elle de facteurs fonctionnels, qui sont déterminants pour l'appareil du langage indépendamment du lieu de la lésion. Aussi, dans l'aphasie verbale, pouvons-nous *ramener la perte d'éléments associatifs isolés à la localisation et l'expliquer par elle.* La sûreté du diagnostic se trouvera favorisée quand la lésion ne s'étend pas plus profondément dans l'aire du langage, mais bien plus loin dans les aires corticales qui avoisinent celle-ci, c'est-à-dire quand l'aphasie motrice s'accompagne d'une hémiplégie et l'alexie d'une hémianopsie.

L’asymbolie pure

Le trouble du langage asymbolique peut exister dans certains cas à l’état pur et à la suite d’une lésion qui n’est pas étendue et qui évolue perpendiculairement à la direction des associations. C’est, dans le cas de Heubner, ce qui met en évidence une séparation vraiment idéale de l’aire du langage par rapport à ses associations à la suite d’un foyer de ramollissement qui entoure le nœud de l’aire du langage, c’est-à-dire la région auditive. Peut-être un trouble du langage asymbolique sans complications (avec maintien de toutes les associations de mot) peut-il résulter également d’un état purement fonctionnel de tout l’appareil du langage, puisqu’on a souvent souligné le fait que la liaison entre la représentation de mot et la représentation d’objet est la partie la plus épuisable de l’opération du langage, son point faible en quelque sorte. Pick, par exemple, a traité dans un travail très intéressant de la surdité verbale transitoire suite à des accès d’épilepsie[64]. La malade qu’il observa présentait au cours de sa période de rétablissement un trouble du langage asymbolique. Auparavant elle était capable de répéter un mot prononcé avant qu’elle ne le comprenne.

L’écholalie

Le phénomène de l’écholalie, de la répétition de questions, semble de toute façon appartenir au trouble asymbolique. Dans la plupart de ces cas, par exemple celui de Skwortzoff[65] (obs. X) et celui de Fränkel[66] (cité par Ballet), l’écholalie s’avère être un moyen d’obtenir la relation compliquée du mot entendu aux associations d’objet au moyen du renforcement des sons verbaux. Ces malades ne comprennent notamment pas directement les questions, mais ils les

64 Pick, Zur Localisation einseitiger Gehorshallucinationen nebst Bemerkungen über transitorische Worttaubheit, *Jahrb. f. Psych.,* VIII, 1889, et *l.c., Arch. f. Psych.,* XXII, 1891.

65 Skwortzoff, *De la cécité et de la surdité des mots dans l’aphasie,* Paris, 1881.

66 Ballet, *Le langage intérieur et les diverses formes de l’aphasie*, Paris, 1886.

comprennent et peuvent y répondre après les avoir répétées. Nous nous souviendrons ici également de la théorie de Ch. Bastian, selon laquelle un centre du langage dont la fonction a été endommagée perd tout d'abord la capacité de répondre à une incitation « arbitraire », tandis qu'il est toujours capable de réagir à un stimulus sensoriel et par association avec d'autres centres du langage. Cependant, chaque incitation « arbitraire » des centres du langage traverse l'aire des représentations auditives et consiste en une incitation des mêmes par les associations d'objet.

Ainsi nous voyons qu'une aphasie sensorielle dite transcorticale peut être provoquée par une lésion, mais que de toute façon elle est également favorisée par un facteur fonctionnel. Les deux facteurs travaillent ici dans la même direction.

L'aphasie mixte asymbolique-verbale

Plus fréquente que l'asymbolie simple est l'aphasie mixte, asymbolique-verbale, à la suite d'une lésion de l'élément acoustique du langage. Étant donné que toutes les autres associations verbales sont reliées à l'image sonore, une lésion quelque peu étendue de l'aire du langage dans le voisinage du champ acoustique provoquera aussi bien l'interruption des associations de mot entre elles que le trouble de l'association de mot avec les associations d'objet. Le tableau qui en résulte est celui de l'aphasie sensorielle de Wernicke, qui comprend aussi des troubles de la compréhension de la lecture, de la parole et de la répétition. La région qui a trait à cette lésion est sans doute si grande qu'en cas de plus petites lésions, c'est tantôt le trouble verbal, tantôt le trouble asymbolique qui tranche plus nettement. Une connaissance anatomique précise des aires dans lesquelles aboutissent les faisceaux de nature diverse du champ du langage acoustique serait indispensable aux fins d'une localisation plus détaillée. Une telle connaissance n'est pas disponible à ce jour.

Nous pouvons seulement admettre que la direction associative la plus importante pour l’association symbolique est celle qui va vers l’aire corticale visuelle, puisque ce sont les images mnésiques visuelles qui jouent habituellement le rôle principal parmi les associations d’objet. Si ces associations sont impossibles, l’aire du langage peut certes encore recevoir des impulsions du reste du cerveau, c’est-à-dire des associations tactiles, gustatives et autres, elle peut encore, en tout état de cause, être incitée à parler. C’est ainsi que nous nous expliquons le fait qu’en cas d’aphasie asymbolique-verbale, même nettement caractérisée, le langage spontané ne soit pas supprimé, mais offre les signes de l’appauvrissement en fragments du discours ayant une signification précise. Ceux-ci (substantifs, adjectifs) seraient prononcés surtout en réponse à une incitation optique. Par contre, en réponse à l’incitation venant des autres associations d’objet, qui entrent probablement en d’autres endroits de l’aire auditive, soit l’aire du langage produit elle-même un langage mutilé, soit elle transfère toutes les incitations possibles qui ne requièrent aucune association d’objet précise, telles que les particules, les syllabes (charabia), sur le faisceau moteur du langage.

Ladite aphasie optique

Nous nous rappelons qu’entre la terminaison corticale (certainement très large) du nerf optique et celle du nerf auditif courent non seulement les voies d’associations reliant la représentation de mot à la représentation d’objet, mais aussi la voie qui permet la compréhension des images visuelles des lettres. Sur la base d’une contiguïté anatomique, il est donc possible de trouver dans le cas de certaines localisations un trouble de la lecture à côté d’un trouble asymbolique du langage. Et la clinique nous montre qu’une telle combinaison d’alexie et d’asymbolie à un degré plus ou moins Tort peut être réellement observée quand est atteint le bord

pariétal de la première circonvolution. Mais, comme nous l'avons dit, cette rencontre des deux symptômes n'est pas nécessaire. Des lésions en cet endroit ne provoquent généralement que de l'alexie, par trouble verbal. Si, en outre, il y a de l'asymbolie, c'est qu'il doit exister des lésions bilatérales de l'aire corticale optique. Dans le voisinage de l'aire auditive du langage, une lésion unilatérale suffit à provoquer de l'asymbolie (vu la liaison du « centre du langage » aux radiations optiques venant des deux hémisphères). La combinaison d'asymbolie et de surdité verbale se produit donc plus facilement que celle d'asymbolie et d'alexie. La première ne nécessite qu'une lésion unilatérale dans le voisinage de l'aire corticale auditive, la seconde une lésion bilatérale mais qui peut alors être éloignée de cette aire corticale[67].

C. S. Freund décrit le trouble combiné en question comme aphasie optique. Ce faisant, il n'a pas, à mon avis, séparé les composantes agnosique et asymbolique de l'aphasie[68].

67 Le fait que l'alexie pure sous-corticale selon Wernicke survienne fréquemment en cas de lésion du bord pariétal de la première circonvolution (gyrus angulaire et supramarginal) n'est vraisemblablement pas dénué de signification. Nous nous rappelons qu'une lésion de la partie inférieure du lobe pariétal provoque une déviation permanente des deux yeux, un genre de mouvement oculaire qui est associé pendant la lecture aux images visuelles des lettres.

68 Siemerling (Ein Fall von Sogenannter Seelenblindheit nebst anderweitigen cerebralen Symptomen, *Archiv. f. Psych.,* XXI, 1890) a démontré « qu'il est possible de produire expérimentalement un cas semblable à celui de la cécité mentale, uniquement en abaissant l'acuité visuelle et par monochromasie ». Cependant, ce que l'on produit ainsi expérimentalement ne coïncide pas tout à fait avec le tableau clinique de l'agnosie optique. À cela s'ajoute le fait que le malade est *sujet aux illusions* à cause de sa perception indistincte. De la même façon, les aphasiques avec alexie et surdité verbale connaissent des illusions. Un malade de Ross *(l.c.)* lisait le journal des heures durant sans rien y comprendre et s'étonnait des absurdités que l'on mettait dans les journaux. Les malades atteints de surdité verbale donnent en général une réponse, car ils pensent avoir compris une question.

Réaction de l'appareil du langage à des lésions situées centralement

Voilà, semble-t-il, jusqu'où nous pouvons suivre l'influence du facteur topographique de la lésion sur la symptomatologie des troubles du langage. En réalité, nous avons découvert que deux conditions étaient nécessaires à la manifestation de cette influence : 1° La lésion doit être située dans un des centres du langage, suivant notre sens (dans les régions extrêmes de l'aire d'association du langage) ; 2° Elle doit rendre ce même centre tout à fait incapable de fonctionner. Le résultat de la lésion s'affirme alors par la perte de l'un des éléments qui interviennent dans les associations de langage. Dans tous les autres cas, des rapports fonctionnels pourront être observés à côté du facteur topographique. Il faudra, dès lors, distinguer laquelle des deux conditions susmentionnées n'aura pas été remplie. Si la lésion se trouve dans un des nœuds de l'appareil du langage, sans le détruire pour autant, cet élément de l'association de langage réagira alors à la lésion comme un tout par un changement de ses conditions de fonctionnement. Le schéma des modifications de Bastian devient valable dans ce cas. Si, au contraire, la lésion se trouve davantage au centre, elle n'aura d'autre effet, même en cas d'action destructrice, que de provoquer des abaissements de fonctionnement semblables à ceux que je vais maintenant tenter d'énumérer et tels qu'ils résultent de la constitution générale d'un appareil d'association. L'extension de la lésion se limite dans ce cas par la remarque qu'elle ne peut d'aucun côté toucher un centre.

Afin d'apprécier la fonction de l'appareil du langage dans des conditions pathologiques, nous proposons la thèse de Hughlings Jackson, selon laquelle tous ces modes de réaction représentent des cas d'*involution fonctionnelle (dis-involution)* d'un appareil hautement organisé et qui correspondent ainsi à des étapes antérieures de son développement fonctionnel. Donc, en toutes circonstances, un arrangement d'associations qui s'est développé

ultérieurement et qui est d'un niveau élevé se trouvera perdu, alors que se maintient un arrangement acquis antérieurement et plus simple.

Ce point de vue éclaire un grand nombre de phénomènes de l'aphasie.

1° Tout d'abord, la perte de nouvelles acquisitions de langage à la suite de n'importe quel dommage de l'appareil du langage en tant que superassociations, alors qu'est maintenue la langue maternelle. Ensuite, la nature des restes de langage en cas d'aphasie motrice quand le malade ne dispose plus que du « oui » et du « non » ainsi que d'autres mots utilisés dès le début de l'apprentissage du langage.

Facteurs fonctionnels qui proviennent de la nature d'un appareil dissociation

2° On peut également affirmer que les associations *les plus fréquemment utilisées* résistent le mieux à la destruction. À cela se rapporte le fait que les malades atteints d'agraphie peuvent tout au plus écrire leur nom, comme nombreux sont les illettrés qui ne peuvent écrire que leur nom. (Par contre, chez des malades atteints d'aphasie motrice, la conservation du nom propre n'apparaît pas et ne doit pas être espérée, puisque nous prononçons si rarement notre nom.) Cette thèse éclaire également, de façon frappante, l'influence de la profession. Ainsi, » j'emprunte à Hammond l'observation d'un capitaine de vaisseau qui, atteint d'aphasie asymbolique, désignait tous les objets par des noms empruntés au monde naval. Aussi, conformément à cette thèse, des fonctions de langage entières se révéleront plus ou moins résistantes en cas de lésions. À propos du cas de l'avocat, observé par Marcé[69], malade aphasique dont la capacité d'écrire sous dictée était singulièrement peu altérée, je suis tenté, avec l'auteur, d'attribuer ce fait à l'entraînement auquel ces

69 Cité par Bastian, *On the varions forms*, etc., 1869.

opérations étaient soumises du fait du recueil des informations. On peut certainement s'attendre à ce que de nombreux symptômes de l'aphasie soient différents chez des hommes cultivés que chez des hommes à peine capables de parler, et on a pu l'observer dans des cas individuels.

3° Que ce qui a été associé *intensivement*, même comme résultat d'un processus de langage rare, acquiert une force qui survit à la lésion, je l'ai cité précédemment à propos des restes de langage qui sont, d'après Hughlings Jackson, les derniers mots prononcés.

4° De plus, il est remarquable que des représentations de mot *associées en série* soient mieux conservées que des représentations isolées et que les mots soient d'autant mieux conservés que leurs associations sont plus étendues. Le premier principe vaut, par exemple, pour les suites de nombres, les séries de jours, des mois, etc. Le malade de Grashey ne pouvait pas donner directement un chiffre demandé, mais, pour y arriver, comptait alors depuis le début de la série jusqu'à ce qu'il ait atteint le chiffre requis. De temps à autre, un malade peut réciter toute la série d'associations mais non un de ses chaînons particuliers. Kussmaul en a fourni de nombreux exemples. Il peut même arriver que des personnes, incapables de produire spontanément un mot, puissent chanter le texte entier d'une chanson.

5° En cas de trouble du langage par suite d'asymbolie, on remarque clairement que les mots qui se perdent les premiers, sont ceux qui ont *la signification la plus précise*, c'est-à-dire des mots qui ne peuvent être découverts que par des associations d'objet peu nombreuses et précises. Les noms propres sont déjà dans le cas d'amnésie physiologique oubliés les premiers, dans le cas d'asymbolie, ce sont d'abord les substantifs, ensuite les adjectifs et les verbes qui manquent[70].

70 Comparer à ce sujet Broadbent, A case of peculiar affection of speech with commentary, *Brain,* I, 1878-1879, p. 494.

6° Les influences de la fatigue en cas de processus associatifs prolongés, de la durée diminuée des impressions sensorielles, de l'attention fluctuante ou instable, sont des facteurs qui interviennent également de façon frappante en cas de trouble du langage, mais qui ne nécessitent pas de preuves particulières.

La plupart des facteurs rassemblés ici résultent des propriétés générales d'un appareil organisé pour l'association et sont valables d'une façon semblable pour les opérations d'autres aires corticales dans des conditions pathologiques. Peut-être la perte de la mémoire toute entière, ainsi que celle de toutes les associations corticales jusqu'à une époque précoce définie, que l'on peut observer occasionnellement à la suite d'un traumatisme crânien, sont-elles la contrepartie la plus frappante de l'involution des arrangements dans l'aire du langage.

**

Nous avons déjà discuté plusieurs fois des trois degrés de la capacité fonctionnelle diminuée, qui ont été proposés par Ch. Bastian pour les centres du langage. Nous pouvons les accepter, même en faisant abstraction des centres du langage au sens physiologique, et ce parce que nous affirmons que les parties optique, acoustique et kinesthésique de l'appareil du langage seraient encore capables de rendement sous telle ou telle condition.

De plus, nous ne voulons toujours pas perdre de vue que les modifications de Bastian sont principalement valables pour des lésions qui ne sont pas d'une nature tout à fait destructrice, et qui sont en l'occurrence nos centres. En effet, lorsque la lésion n'atteint pas tous les éléments du langage issus d'une même origine, comme c'est le cas lorsqu'elle est située aux points nodaux, la fonction du tissu nerveux resté intact remplacera celle du tissu endommagé et en couvrira le déficit. Derrière une telle affirmation se trouve évidemment l'idée qu'une simple fibre ou cellule nerveuse ne peut

servir à une unique opération associative du langage, mais qu'il s'agit là d'une situation bien plus compliquée.

Modifications fonctionnelles de l'élement acoustique

Les modifications de Bastian représentent pareillement, en un certain sens, des degrés de « dis-involution », d'involution fonctionnelle. Cependant, il me paraît particulièrement utile d'en discuter séparément pour chaque élément de l'activité associative de langage.

1° *L'élément acoustique* est le seul qui réagit à trois sortes d'incitations différentes. Celle que Bastian appelle « arbitraire » consiste en une incitation venue des associations d'objet ou, pour l'exprimer plus clairement, de toutes les autres activités corticales. Comme nous l'avons appris, c'est elle qui abdique le plus facilement quand le centre acoustique est endommagé, d'où résulte alors un trouble asymbolique partiel. Ce dernier se manifeste par un trouble du langage spontané et de la désignation arbitraire des objets, dans les cas les plus bénins par la difficulté à trouver les mots ayant une signification précise et un champ associatif réduit.

L'activité associative de l'élément acoustique se trouve au centre de la fonction du langage dans sa totalité. L'exemple de Grashey et celui de Graves illustrent un cas de renoncement arbitraire, alors qu'est maintenue l'activité associative avec l'élément visuel. Je ne puis trouver à ce propos des exemples de cas où l'élément acoustique n'est plus capable d'aucune association, alors qu'il réagit encore à une incitation directe. Une telle situation correspond probablement à l'incapacité complète d'opération, puisque le travail du centre acoustique consiste en l'association et non en un transfert sur une voie menant à la périphérie. Par contre, le cas peut se présenter où, en réponse à une incitation périphérique, l'élément acoustique est encore capable de produire des associations verbales, et non plus l'association symbolique. Ce

trouble se trahirait à nouveau par l'asymbolie (l'aphasie sensorielle transcorticale de Lichtheim). Nous sommes tentés d'en conclure que cette dernière forme de trouble du langage peut être provoquée aussi bien par une lésion du centre acoustique que par une lésion plus éloignée entre le centre acoustique et Paire corticale optique. Dans le premier cas, le trouble serait fonctionnel, dans le second il serait fondé sur un facteur topographique.

La surdité verbale

L'inexcitabilité des éléments acoustiques qui est manifestée par la surdité verbale, doit être chaque fois interprétée comme un symptôme topographique. Semblent faire exception les seuls cas observés, que je ne trouve mentionnés que par Arnaud[71] et qui peuvent être désignés comme *surdité verbale légère.* Afin de les comprendre, il est essentiel de tenir compte du fait qu'ils présentent chaque fois un degré important de faiblesse de l'ouïe ordinaire et bilatérale. Ces malades parlent tout à fait correctement, mais comprennent avec difficulté, à condition que les mots aient été articulés très lentement et très distinctement. Du fait qu'ils témoignent alors d'une compréhension du langage qui est sans lacune et sans hésitation, il faut éliminer l'hypothèse d'une lésion centrale de l'aire acoustique du langage. La seule différence de comportement entre ces malades et les durs d'oreille ordinaires consiste en ce que ces derniers comprennent en même temps qu'ils entendent, c'est-à-dire associent, tandis que dans le cas des premiers il faut que le stimulus périphérique ait dépassé un certain seuil avant qu'ils ne commencent à comprendre.

Sans doute ne devons-nous pas concevoir la compréhension des mots en cas d'incitation périphérique comme simple transmission des éléments acoustiques aux éléments des associations d'objet. Il semble plutôt qu'au cours de l'écoute compréhensive,

71 Arnaud, Contribution à l'étude clinique de la surdité verbale, *Arch. de Neurol.*, mars 1877.

l'activité associative verbale soit incitée en même temps, de sorte que nous répétons, en quelque sorte, intérieurement ce que nous avons entendu et que nous étayons alors simultanément notre compréhension sur nos impressions d'innervation du langage. Un degré plus élevé d'attention lors de l'écoute s'accompagnera d'un transfert plus important de ce qui a été entendu sur le faisceau moteur du langage. On peut imaginer que *l'écholalie* se produit lorsque la conduction de l'association vers les associations d'objets rencontre un obstacle. Alors toute l'incitation s'extériorise dans une répétition plus forte, à haute voix.

Modifications de l'élément visuel

2° *L'élément visuel* ne se trouve pas en relation directe avec les associations d'objet (nos caractères d'écriture ne sont pas comme ceux d'autres peuples des symboles directs de concepts, mais, au contraire, des symboles de sons). Nous n'avons donc pas à considérer à son propos, l'incitation arbitraire. La plupart du temps, il est activé par une incitation périphérique et, en cas d'écriture spontanée, il intervient de façon purement associative. Seule la non-reconnaissance des lettres est le signe d'un dommage de l'élément visuel du langage, puisque la « lecture » est une fonction bien plus compliquée, qui peut être altérée par une grande variété de lésions. Ici, il semble que se produit le cas anormal, où un élément ne répond plus à une incitation périphérique mais bien encore à une incitation associative. Il y a, en effet, des cas où les images de lettres ne sont plus reconnues, alors qu'elles sont fort bien écrites. Wernicke donne à de tels cas le nom *d'alexie sous-corticale* et les explique de façon localisatrice par des facteurs topographiques de la lésion. Il distingue trois troubles de la lecture dans lesquels l'ancien concept de mot (C) est intact (fig. 10) : 1° L'alexie corticale se caractérise par la suppression de l'aptitude à lire et à écrire ; 2° L'alexie sous-corticale par la suppression de l'aptitude à lire. La capacité d'écrire

étant maintenue à l'exception de l'écriture d'après modèle ; 30 L'alexie transcorticale par la suppression de l'aptitude à lire et à écrire, mais est maintenue la capacité de copier mécaniquement un texte écrit ou imprimé.

FIG. 10

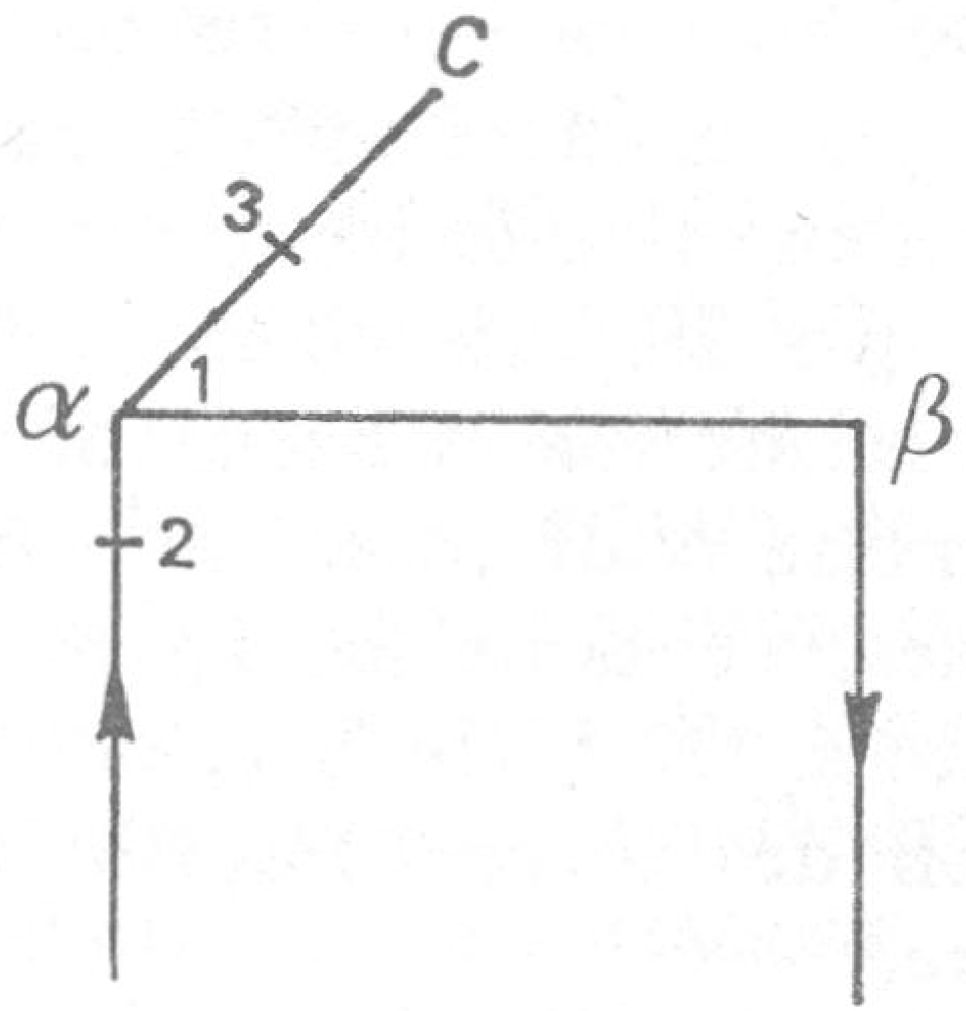


Illustration 10: Schéma de Wernicke des troubles de la lecture (Die neueren Arbeiten über Aphasie, Fortschritte der Medicin, 1886, p. 464). α représente l'image optique des lettres, β le centre moteur des mouvements de l'écriture, c = a + b le concept de mot.

Ladite alexie sous-corticale

L'objection que l'on peut faire à ce schéma des troubles de l'écriture est simple. Si, en cas d'alexie sous-corticale, la voie périphérique qui conduit à a est rompue, alors aucune impression venant des lettres que l'on a sous les yeux ne peut arriver au cortex. On ne verra rien et, par conséquent, on ne pourra également pas copier. Il faudrait donc que chacune de ces lettres soit vue par deux voies : l'une la saisirait comme un objet visuel ordinaire, l'autre comme symbole de langage. Cette objection ne peut être émise contre la surdité verbale dite sous-corticale, puisque le mot non entendu n'est pas non plus répété. Mais comme la lettre non reconnue peut être copiée, il faut exclure l'hypothèse selon laquelle elle ne peut être reconnue par suite d'une lésion avant α. Il ne s'agit pas d'un trouble de la perception, mais bien d'un trouble de l'association. Bien sûr, pour établir sa tentative d'explication, Wernicke fait la distinction entre « copier » et « dessiner d'après modèle ». Mais je suis persuadé qu'une rupture située avant α empêche les deux opérations motrices, si, du moins, nous refusons l'hypothèse qu'une image de la lettre puisse arriver au cortex par deux voies périphériques différentes, comme objet commun et comme objet de langage[72].

Ou bien l'acte de copier ne se distingue du dessin d'après modèle que graduellement, du fait de la plus grande facilité qu'entraîne la compréhension du modèle, mais il s'agirait, par ailleurs, de la même activité qui se réaliserait par la même voie. Chacun de nous a besoin de beaucoup d'attention pour copier des signes qui lui sont incompréhensibles, ce dont les aphasiques sont

72 On pourrait pourtant objecter qu'on rencontre effectivement ce cas, puisqu'en général ce type d'alexie est accompagné d'une hémianopsie du côté droit. La lettre serait conçue par l'hémisphère gauche comme objet de langage, par le droit comme objet visuel commun. Mais alors toute hémianopsie du côté droit devrait se compliquer d'alexie, ce qui n'est pas le cas.

généralement incapables. Ou bien l’acte de copier consiste en une transposition des images imprimées des lettres en images d’écriture.

Cette transposition s’expliquerait du fait que nous lisons aussi bien des caractères imprimés que des caractères écrits à la main, tandis que nous n’apprenons pas à écrire en caractères imprimés, et elle serait indépendante de la compréhension de ce que nous avons lu. Un jeune malade de Bernard (obs. V) réussissait ainsi à copier avec une facilité et une sûreté étonnante, sans pouvoir lire le moins du monde ce qu’il avait copié.

Explication de l’alexie sous-corticale

Je crois qu’il faut chercher autre part l’explication de ladite alexie sous-corticale. En écrivant tout comme en parlant, nous recevons les sensations kinesthésiques des mouvements exécutés par les muscles intéressés. Cependant, les sensations kinesthésiques venant de la main sont plus distinctes et plus intenses que celles qui nous viennent des muscles du langage, soit parce que nous accordons d’habitude une grande valeur à ces sensations de la main également pour d’autres fonctions, soit parce qu’elles sont liées à des impressions visuelles. En effet, nous nous voyons écrire, mais nous ne nous voyons pas parler. C’est pour cela que nous sommes capables d’écrire directement à partir des images sonores avec l’aide des sensations kinesthésiques et cela sans tenir compte de l’élément visuel.

Puisque l’alexie sous-corticale s’accompagne si souvent d’hémianopsie, nous pouvons affirmer qu’elle est causée par une lésion située à une extrémité de l’aire du langage. Chez elle, toute la partie motrice de l’appareil peut rester intacte et l’écriture par la voie directe à partir des images sonores reste possible. Dans certains de ces cas d’alexie sous-corticale, la lecture se fait comme nous l’avons déjà signalé, en écrivant. Les images des lettres, qui ne peuvent être associées directement avec l’élément acoustique, sont

entraînées dans ces associations au moyen des sensations kinesthésiques, éveillées par le dessin d'après modèle, et peuvent être ainsi amenées à être comprises.

Troubles de l'écriture

Presque tous les auteurs, qui citent des exemples de troubles de la lecture et de l'écriture, dans le cas d'aphasie mixte, déclarent que le trouble de l'écriture est proportionnel au trouble moteur du langage plutôt qu'à celui de la lecture. Ceci serait impossible si le processus de l'écriture n'était pas devenu, grâce à l'exercice, indépendant des images des lettres. Je crois, et l'auto-observation le révèle, qu'en cas d'écriture spontanée nous ne nous appuyons pas sur l'élément visuel, sauf pour les mots étrangers, les noms propres et les mots que l'on a appris qu'en lisant[73].

Le trouble de la reconnaissance des lettres entraîne naturellement aussi l'incapacité de lire. Par contre, on peut rencontrer un trouble de la lecture à côté du maintien de l'aptitude à reconnaître des lettres, c'est-à-dire à la suite de lésions et de conditions fort variées, ce qui se comprend facilement à partir des remarques précédentes sur la complexité des processus associatifs qui accompagnent l'acte de lecture. Le trouble de la lecture peut être dû uniquement à une légère fatigabilité de la fonction visuelle, sans qu'il existe, en outre, d'aphasie motrice ou un trouble acoustique de l'association (par exemple un cas de Bertholle cité par Bernard ; ladite dyslexie décrite par Berlin)[74]. On reconnaîtra ce cas au fait qu'une tentative d'épeler a précédé l'incapacité de lire,

73 Je crois que plus d'une particularité physiologique et individuelle de la mémoire s'explique par le rôle variable joué par chacun des éléments mnésiques. On peut avoir une très bonne mémoire et être incapable pourtant de retenir les noms et les chiffres. Les personnes qui se signalent par une mémoire exceptionnelle des noms et des chiffres sont des « visuels », c'est-à-dire que chez elles les images d'objet jouent un rôle privilégié dans le souvenir, même si ces personnes pensent en images sonores.

74 Berlin, *Eine besondere Art der Wortblindheit (Dyslexie),* 1887.

tentative réussie pendant un certain temps. On l'interprétera de la façon suivante : l'élément visuel endommagé n'est plus capable que de l'opération simple qui consiste à associer l'image visuelle avec l'élément acoustique ou kinesthésique, mais il n'arrive plus à se conformer à la répétition multiple et à l'ordonnance exacte de ces opérations – qui, pour donner lieu au processus de lecture, doivent encore s'effectuer à une certaine vitesse. Il s'agit donc d'un cas de perte de l'opération plus compliquée avec maintien de l'opération plus simple.

L'élément moteur de l'association de langage

Le trouble de la lecture peut résulter également d'un dommage de l'élément moteur et quelquefois de l'élément acoustique du langage, ce qui leur enlève naturellement toute l'importance diagnostique. Je crois que l'on peut affirmer en général qu'en cas d'aphasie motrice on perd tout aussi bien la capacité de comprendre ce que l'on a lu que celle de la lecture dite mécanique, puisque la compréhension de la lecture ne se donne qu'après avoir transféré l'excitation des éléments visuels aux éléments moteurs par l'association de ces derniers avec les éléments acoustiques. Par contre, en cas de lésion acoustique, de même qu'en cas d'asymbolie, la lecture purement mécanique peut être maintenue. En outre, l'explication des troubles de la lecture, que je ne compte d'ailleurs pas approfondir dans le détail, réserve de nombreuses difficultés, qui ne pourront être résolues, ni par le biais des facteurs purement topographiques, ni par l'hypothèse de changements fonctionnels connus. Dans les cas complexes, ce sont tantôt telles parties tantôt telles autres de la fonction qui restent préservées, sans doute suivant qu'ici ou là un plus grand nombre des éléments, servant à l'association dans une direction déterminée, seront restés efficients.

3. *L'élément moteur* (image d'innervation et de mouvement) offre moins de difficultés à notre réflexion. Nous admettons que pour

cet élément les incitations arbitraires et associatives coïncident, puisqu'en cas de langage spontané on parle *via* les images sonores. Ladite incitation périphérique, elle aussi, est une association, puisqu'elle résulte soit de l'élément acoustique (en cas de répétition), soit de l'élément visuel (en cas de lecture à haute voix). Il semble qu'il arrive accidentellement que cette dernière incitation provoque une réponse, alors que la première n'y parvient pas, et réciproquement. Dans l'aphasie motrice dite transcorticale nous avons appris à connaître le cas où l'élément moteur réagit encore à une incitation associative périphérique, alors qu'elle renonce à une incitation associative arbitraire.

Problèmes de l'aphasie motrice

Par ailleurs, la compréhension de la forme la plus ancienne et la mieux connue de troubles du langage qu'est l'aphasie motrice offre plus de difficultés qu'on ne pourrait le croire. Nous avons déjà mentionné l'incertitude sur l'inaltération de fait, en cas d'aphasie motrice, de l'opération symbolique d'association (éveil arbitraire des images sonores). L'assurance du contraire démontrerait que la suppression de l'élément moteur a une influence aussi perturbatrice sur la fonction de l'élément acoustique, ainsi que nous le savons depuis longtemps en cas d'action inverse. En outre, restent toujours inexpliqués les cas d'aphasie motrice accompagnés de cécité des lettres que l'on peut difficilement attribuer à une rencontre fortuite[75]. Finalement, on attend toujours une explication satisfaisante du fait que les cas de perte motrice totale du langage soient si fréquents, alors que ceux où le vocabulaire n'est réduit que d'un tiers ou de la moitié ne se rencontrent jamais. Les cas de cette espèce se révèlent à la suite d'une analyse plus minutieuse être toujours des aphasies sensorielles. Il semble que, dès qu'une lésion est capable d'altérer l'opération motrice du langage, elle la supprime

75 Bernard a rapporté un autre cas de ce genre *(l.c.)*, p. 125.

complètement pour la plupart du temps (jusqu'aux maigres restes de langage qui sont bien connus).

Il ne s'agit pas ici, pour ainsi dire, d'une parésie mais simplement d'une paralysie. L'incapacité d'amélioration pour la plupart des cas d'aphasie motrice mérite également une attention. Ceci contraste violemment avec le retour soudain et complet du langage dans d'autres cas. Il va sans dire qu'une perte du langage dans les premiers jours qui suivent la maladie ne possède aucune signification diagnostique. Elle peut survenir quel que soit le site de la lésion, et s'explique très facilement par le choc qu'a subi l'appareil, habitué jusqu'alors à travailler avec tous ses moyens.

4. Je ne songe pas à engager une discussion analogue sur l'*élément cheiro-moteur.* Quelques remarques importantes ont été avancées à son propos quand fut discutée l'activité visuelle du langage.

**

Le point de vue de Charcot des variations individuelles dans l'association de langage

Par contre, je voudrais signaler un point de vue intéressant et important introduit dans la théorie de l'aphasie par Charcot[76] et qui, si nous l'acceptions, nous efforcerait encore de limiter nos efforts explicatifs. Nous sommes partis de la supposition préalable que, malgré une possibilité générale d'association entre les éléments de la fonction du langage, certaines directions associatives sont néanmoins favorisées au cours de l'activité fonctionnelle, de sorte que la pathologie des troubles du langage ne doive pas tenir compte de toutes les associations possibles entre les éléments de langage, mais seulement d'un nombre déterminé d'entre elles. Nous avons admis ensuite que ces directions associatives sont celles qui étaient

76 Charcot, *Neue Vorlesungen,* etc., 1886. Cf. aussi les travaux de ses élèves Ballet, Bernard et Marie.

intervenues durant l'apprentissage des opérations du langage. Selon la conception défendue par Charcot, une telle préférence accordée à certaines directions associatives n'existe pas. Dans un premier temps, toutes les liaisons entre les éléments du langage paraissent qualifiées de façon égale pour accomplir les fonctions, et c'est à l'exercice ou à l'organisation individuelle qu'il revient de faire de l'un ou de l'autre élément du langage un point de ralliement, un nœud pour les autres. Par conséquent, un tel parlera, écrira, lira surtout ou exclusivement à l'aide de ses éléments de sensation kinesthésique, un autre se servira, dans le même but, de ses éléments visuels, etc. Ce qui supprimerait la dépendance générale de l'activité associative du langage vis-à-vis de l'élément acoustique.

Si l'on admet l'existence de telles relations, on conçoit aisément que des lésions identiques puissent provoquer des troubles du langage fort différents. Celui qui est un « parleur-moteur » pourrait supporter avec un effet à peine perceptible un dommage des éléments acoustiques et visuels. Par contre, s'il advenait que l'élément moteur soit endommagé, il serait privé de presque toutes ses opérations du langage et non seulement des opérations motrices. Chez un « parleur visuel », une lésion de l'élément visuel n'entraînerait pas seulement la cécité des lettres, mais le mettrait aussi dans l'incapacité de se servir de son appareil du langage, ou seulement d'une façon misérable. On commettrait donc une erreur diagnostique profonde en voulant tirer de la perte de fonction des conclusions touchant au lieu et à l'extension de la lésion, sans s'être assuré auparavant de savoir quelle préférence a été accordée à tel ou tel élément. Mais ce savoir, on ne l'acquerrait que dans des cas extrêmement rares.

Personne encore n'a voulu rejeter complètement ce point de vue évoqué par Charcot. Il reste pourtant à savoir quelle est l'ampleur de sa pertinence pour la doctrine des troubles du langage.

Des affirmations extrêmes, telles que celles soutenues par Stricker[77] en faveur de la prééminence de l'élément moteur, ont été rejetées par Ch. Bastian au moyen de la remarque suivante : il faut d'abord attendre qu'on nous présente un cas, où un homme est atteint de surdité verbale à la suite de la destruction de l'aire de Broca. Je crois que jusqu'à présent la pathologie des troubles du langage n'a pas apporté de raisons permettant d'accorder une grande importance à l'hypothèse de Charcot en faveur d'un phénomène global de la perte de fonction. Cependant, il ne faut pas exclure la possibilité qu'une telle préférence habituelle, accordée à l'un ou l'autre des éléments de l'association de langage, existe aussi longtemps que l'appareil du langage dispose de tous ses moyens, alors qu'en cas de maladie, c'est-à-dire de diminution générale de l'opération d'association, les directions associatives exercées initialement reprennent de l'importance. On aurait certainement tort d'oublier complètement l'idée de Charcot et d'être amené à une rigidité schématique quand il s'agit d'interpréter les troubles du langage. « Différent amounts of nervous arrangements in différent positions are destroyed with different rapidity in différent persons »[78], dit Hughlings Jackson.

**

Résumé

Nous pouvons maintenant survoler le chemin que nous avons parcouru au long de cette étude : nous sommes partis de la découverte de Broca qui, pour la première fois, a relié une forme déterminée de trouble du langage, l'aphasie motrice (qu'il appelle aphémie) à la lésion d'une aire corticale déterminée. Lorsque Wernicke répéta l'opération pour une deuxième forme d'aphasie, il ouvrait de la sorte la voie à la tentative d'expliquer différents troubles du langage par différentes localisations de la lésion.

77 Stricker, *Studien über die Sprachvorstellungen,* 1880.

78 « Un nombre multiple de dispositifs nerveux dans des positions diverses sont détruits à une rapidité variée chez des personnes différentes. »

Wernicke différencia très nettement les centres et les voies de conduction du langage, caractérisa les centres comme les lieux de dépôt des images mnésiques et proposa à côté des deux formes principales d'aphasie déjà mentionnées une aphasie de conduction. Lorsque Lichtheim prit en considération les liaisons probables des centres du langage au reste du cortex, il augmenta le nombre d'aphasies de conduction et tenta d'expliquer une plus grande diversité de formes de troubles du langage en tant qu'aphasies sous-corticales et transcorticales. Ainsi, l'opposition entre aphasies des centres et aphasies de conduction fournissait la clef d'interprétation des troubles du langage. D'un autre côté, Grashey, dans son explication de l'amnésie, abandonnait complètement le terrain de la théorie localisationniste et, au moyen d'une analyse pénétrante, ramenait une classe de troubles du langage au changement d'une constante fonctionnelle dans l'appareil du langage. Ainsi les troubles du langage se séparaient en deux classes, les aphasies par lésion localisée et les amnésies par un changement fonctionnel sans localisation précise.

Nous avons pris comme point de départ le dessein d'examiner si la localisation était vraiment d'un tel secours dans l'explication des troubles du langage. Ceci incluait la question de savoir si on était en droit de distinguer, d'une part, des centres et des faisceaux de langage et, d'autre part, des troubles du langage qui leur correspondaient. Nous avons d'abord analysé l'aphasie de conduction de Wernicke et nous avons trouvé que, en référence au schéma de Wernicke lui-même, elle devait présenter d'autres caractéristiques que celles qu'il lui attribuait, caractéristiques que par ailleurs on ne trouvera probablement jamais réalisées. Ensuite, nous nous sommes tournés vers une des aphasies de conduction de Lichtheim, l'aphasie dite motrice transcorticale, et nous avons prouvé, sur la base de nombreux résultats d'autopsies, qu'elle est provoquée par une lésion des centres eux-mêmes (le centre moteur

ou le centre sensoriel) et non par celle d'une voie de conduction, et que cette voie, dont la lésion permettait à Lichtheim d'expliquer cette forme, n'existe d'ailleurs probablement pas du tout. Au cours de notre travail, nous avons encore envisagé d'autres aphasies sous – et transcorticales, et nous avons trouvé chaque fois qu'elles résultaient de lésions du cortex lui-même. Seule l'aphasie sensorielle transcorticale, que nous proposons d'appeler « asymbolie », doit se voir attribuer une localisation particulière. Un cas de Heubner apporta à nos vues un soutien véritablement irremplaçable. Cependant, le fait que des lésions situées à un même endroit (uniquement dans le cortex lui-même) provoquaient des tableaux cliniques si différents, réclamait une explication. Nous l'avons cherchée dans l'hypothèse que lesdits centres du langage réagissent comme un tout à des lésions incomplètement destructrices par un changement fonctionnel. Les types de changement fonctionnel, nous les avons empruntés à Ch. Bastian qui prévoit pour un centre trois états pathologiques : 1° le centre n'est plus excitable à une incitation arbitraire, mais maintient son excitabilité par voie associative et à un stimulus sensoriel ; 2° le centre n'est plus excitable, sauf au stimulus sensoriel ; 3° le centre n'est plus excitable du tout.

Alors que nous faisions intervenir des facteurs fonctionnels dans l'explication des aphasies dites de conduction, nous avons dû contester que Grashey soit arrivé à expliquer un cas d'amnésie uniquement par un changement fonctionnel. Nous avons montré qu'intervenait aussi, dans ce cas, un facteur lésionnel topographique et nous avons expliqué le cas de Grashey en invoquant une des modifications fonctionnelles proposées par Bastian.

Par là, nous avions rejeté la distinction entre aphasie des centres et aphasie de conduction et la séparation entre aphasies et amnésies. Il nous revenait alors la tâche de forger une nouvelle représentation de l'organisation de l'appareil du langage et

d’indiquer de quelle manière les facteurs topographiques et fonctionnels se manifestaient en cas de troubles de celui-ci.

Résultats

Ainsi, après une digression critique concernant la doctrine meynertienne de l’organisation du cortex et de la localisation des représentations, nous avons rejeté successivement les hypothèses qui veulent : que les images mnésiques, avec lesquelles travaille la fonction du langage, soient localisées en un autre endroit que le processus par lequel elles sont associées, que l’association soit assurée par des faisceaux sous-corticaux de fibres blanches, et que les centres du langage, bien délimités, soient séparés par une région sans fonction qui attend d’être occupée par des nouvelles acquisitions. Pour nous représenter la construction de l’appareil du langage, nous nous basons sur l’observation que lesdits centres du langage sont contigus, vers l’extérieur (en bordure), à d’autres centres corticaux importants pour la fonction du langage, alors qu’ils délimitent, vers l’intérieur (nucléairement), une région non prouvée par la localisation et qui est probablement aussi un champ du langage. L’appareil du langage se révèle à nous comme une partie continue du cortex dans l’hémisphère gauche, entre les terminaisons corticales des nerfs acoustique et optique, et celle des faisceaux moteurs du langage et du bras. Les parties du champ du langage contiguës à ces aires corticales acquièrent – avec une limitation nécessairement indéterminée – la signification de centres du langage, au sens de l’anatomie pathologique et non au sens de la fonction, du fait qu’une lésion située dans ces régions coupe un des éléments de l’association de langage de ses connexions avec les autres, ce que ne réussit pas une lésion située au milieu du champ du langage. Nous avons en outre formulé l’hypothèse que ce champ du langage est également en rapport avec les aires corticales de l’hémisphère droit par des fibres blanches issues de la grande

commissure cérébrale, et que ces liaisons rayonnent également dans les parties périphériques du champ du langage (les centres du langage !). À l'intérieur de ce champ du langage, nous ne reconnaissons que des *aphasies de conduction,* des aphasies par interruption d'association et nous n'accordons à aucune lésion sous-corticale le pouvoir de provoquer une aphasie, puisque le champ du langage ne possède qu'*une seule* voie vers la périphérie qui lui soit propre, à savoir le faisceau qui traverse le genou de la capsule interne et dont la lésion se trahit par de l'anarthrie.

Lorsque nous avons recherché l'action des lésions sur cet appareil, nous avons vu qu'elles pouvaient provoquer trois sortes d'aphasie : 1° Une aphasie purement verbale, 2° Une aphasie asymbolique, et 3° Une aphasie agnosique. La découverte de cette dernière était un corrélat nécessaire de notre théorie, d'après laquelle la destruction simultanée de l'aire corticale droite et gauche pour un des éléments entrelacés dans l'association de langage devait avoir la même conséquence que la destruction unilatérale du point nodal de cet élément.

Du point de vue psychologique, nous avons défini le mot comme un ensemble de représentations, et indiqué qu'il était rattaché par son extrémité sensible (à partir de l'image sonore) à l'ensemble des représentations d'objet. Nous avons spécifié l'aphasie verbale comme étant un trouble situé à l'intérieur du complexe verbal, l'aphasie asymbolique comme séparation du complexe verbal et des représentations d'objet, enfin l'aphasie agnosique comme un trouble purement fonctionnel de l'appareil du langage.

Finalement, les facteurs suivants nous sont apparus comme déterminants pour l'action des lésions sur l'appareil du langage ainsi construit. Il s'agit de savoir si la lésion est complètement ou partiellement destructrice et si elle est située à l'intérieur ou à la périphérie du champ du langage. Si elle se trouve à la périphérie du champ du langage (donc dans un desdits centres du langage), elle

aura dès lors une action topographique. Selon qu'elle est complètement ou incomplètement destructrice, elle entraînera la perte de l'un des éléments de l'association de langage, soit qu'elle déplace cet élément dans une situation fonctionnelle transformée telle qu'elle est décrite par les modifications de Bastian. Si la lésion est située plus au centre du champ du langage, elle provoquera, selon la nature des mécanismes d'association que nous avons tenté d'énumérer, des troubles fonctionnels dans l'ensemble de l'appareil du langage.

**

Conclusion

Je sais bien que les discussions qui précèdent n'auront pu laisser au lecteur une impression satisfaisante. Je me suis efforcé d'ébranler une théorie commode et attrayante des troubles du langage et si j'ai eu quelque succès dans cette entreprise, je n'ai pu avancer à sa place qu'une théorie moins évidente et moins complète. J'espère seulement que la conception que j'ai soutenue rendra mieux justice aux situations réelles et qu'elle mettra mieux en lumière les difficultés existantes. On ne peut éclaircir un sujet scientifique qu'après avoir clairement exposé les problèmes. Je voudrais exprimer une fois encore et brièvement le fond de ma pensée. Les auteurs anciens, intéressés par le problème de l'aphasie, ne connaissant qu'une seule relation particulière entre un endroit du cortex et un trouble du langage, se virent forcés, vu l'incomplétude de leur savoir, de chercher l'explication de la multiplicité des troubles du langage dans des particularités fonctionnelles de l'appareil du langage. Lorsque Wernicke eut découvert la relation entre l'aire qui porte son nom et l'aphasie sensorielle, l'espoir a dû naître que l'on puisse comprendre cette multiplicité grâce aux seules circonstances de la localisation. Il nous semble maintenant que l'importance du facteur de la localisation pour l'aphasie a été

exagérée et que nous ferions bien de nous occuper à nouveau des conditions fonctionnelles de l’appareil du langage.

Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la « contre-volonté »[1]

Je me décide ici à publier un cas particulier de guérison par suggestion hypnotique, parce qu'une série de circonstances accessoires l'ont rendu plus probant et plus transparent que ne l'est d'ordinaire la majorité de nos succès thérapeutiques.

La femme, à qui j'ai pu prêter assistance dans un moment significatif de son existence, m'était connue depuis des années et j'ai continué à l'observer plusieurs années encore ; le trouble dont la libéra la suggestion hypnotique était survenu pour la première fois quelque temps auparavant, avait été combattu sans succès et avait contraint la malade à un renoncement dont elle fut la deuxième fois délivrée par mon aide, cependant qu'un an plus tard le même trouble s'installa de nouveau et fut vaincu de nouveau de la même manière. Le succès de la thérapie fut pour la malade de meilleure qualité et aussi il dura tant que la malade voulut exercer la fonction soumise au trouble ; et enfin on a pu réussir pour ce cas à mettre en évidence le mécanisme psychique simple du trouble et à le mettre en rapport

1 Ein Fall von hypnotischer Heilung nebst Bemerkungen über die Entstehung hysterischer Symptome durch den « Gegenwillen », *Zeitsckrift für Hypnotismus, Suggestions-thérapie, Suggestionslehre und verwandte psychologische Forschungen*, 1 (3), 102-107 et (4), 123-129. GW, I.

avec des processus similaires dans le domaine de la pathologie nerveuse.

Pour ne pas parler plus longtemps par énigmes, il s'agit d'un cas dans lequel une mère ne put pas nourrir son nouveau-né avant que la suggestion hypnotique soit intervenue, et dans lequel les processus apparus pour un enfant précédent et un enfant ultérieur permirent un contrôle, qui n'est que rarement possible, du succès thérapeutique.

L'objet de l'histoire clinique qui suit est une jeune femme entre vingt et trente ans avec qui j'étais par hasard en relation depuis les années d'enfance et qui de par ses vertus, sa pondération tranquille et son naturel n'avait auprès de personne, pas même de son médecin de famille, la réputation d'une nerveuse. Eu égard aux événements relatés ici, je dois la désigner selon l'heureuse expression de Charcot comme une *hystérique d'occasion*[2].

On sait que cette catégorie n'est pas en contradiction avec le mélange le plus réussi de qualités et avec une santé nerveuse par ailleurs exempte de troubles. De sa famille, je connais la mère, en aucune façon nerveuse, et une sœur plus jeune, de même complexion et en bonne santé. Un frère a fait une neurasthénie de jeunesse typique, qui l'a même fait échouer dans ses projets d'existence. Je connais l'étiologie et le cours de cette affection, qui se retrouve plusieurs fois par an de la même façon dans mon expérience médicale. Malgré une bonne constitution à l'origine : le désarroi sexuel habituel à l'époque pubertaire, le surmenage des années d'étudiant, la préparation aux examens, une gonorrhée et dans la suite de celle-ci l'éclosion soudaine d'une dyspepsie accompagnée de cette constipation opiniâtre quasi incompréhensible. Après des mois, cette constipation est relayée par : lourdeur dans la tête, dépression de l'humeur, incapacité au travail, et à partir de là se développent

2 En français dans le texte.

cette fermeture du caractère et ce rabougrissement égoïste, qui font du malade le fléau de sa famille. Je ne suis pas sûr que cette forme de neurasthénie ne puisse être en tout point acquise et je laisse donc ouverte — d’autant que je ne connais pas les autres parents de ma patiente — la question de savoir s’il faut admettre dans sa famille une disposition héréditaire aux névroses.

Tandis que s’approchait la naissance du premier enfant issu de son heureux mariage, la patiente avait l’intention de le nourrir elle-même. L’accouchement ne se déroula pas plus difficilement qu’il n’est habituel chez les primipares d’un certain âge, et fut achevé par forceps. Mais l’accouchée ne réussit pas, malgré sa constitution physique favorable, à être une bonne nourricière pour l’enfant. Le lait ne venait pas en abondance, la mise au sein provoquait des douleurs, l’appétit manquait, une inquiétante contre-volonté vis-à-vis de l’absorption de nourriture s’installait, les nuits étaient agitées et sans sommeil, et pour ne pas mettre plus longtemps en danger mère et enfant, la tentative, considérée comme un échec, fut interrompue au bout de quinze jours, et l’enfant fut confié à une nourrice, après quoi tous les maux de la mère disparurent rapidement. Je remarque que je ne puis rendre compte comme médecin et témoin oculaire de cette première tentative d’allaitement.

Trois ans plus tard survint la naissance d’un deuxième enfant et cette fois des circonstances extérieures firent aussi apparaître comme souhaitable d’éviter le recours à une nourrice. Mais les efforts de la mère pour nourrir elle-même semblaient avoir moins de succès et provoquer des manifestations plus pénibles que la première fois. La jeune mère vomissait toute nourriture, se mettait à s’agiter lorsqu’elle voyait celle-ci s’approcher de son lit, était absolument insomniaque, et si déprimée de son incapacité que les deux médecins de la famille, les Drs Breuer et Lott si connus de toute la ville, ne voulurent cette fois rien savoir d’une poursuite de cette

tentative. La seule chose qu’ils purent encore conseiller fut une tentative de suggestion hypnotique, et ils firent en sorte qu’on alla me chercher comme médecin, au soir du quatrième jour, auprès de cette femme amicalement connue.

Je la trouvai au lit, les joues enflammées, furieuse de son incapacité à nourrir l’enfant, qui augmentait à chaque tentative et à laquelle elle résistait pourtant de toutes ses forces. Pour éviter le vomissement, elle n’avait rien pris de toute la journée. L’épigastre était ballonné, sensible à la pression, la main à plat percevait un estomac agité, de temps en temps se produisait une éructation inodore, la malade se plaignait d’un mauvais goût continuel dans la bouche. L’aire du tympanisme gastrique était considérablement agrandie. Loin de me souhaiter la bienvenue comme à un sauveur à l’heure de la détresse, on ne m’accueillit manifestement qu’à contrecœur et je ne pouvais guère compter sur une grande confiance.

J’essayai aussitôt d’amener l’hypnose par la fixation tout en suggérant continuellement les symptômes du sommeil. Au bout de trois minutes la malade reposait là avec la calme expression de visage de quelqu’un qui dort profondément. Je ne puis me souvenir si j’ai recherché les signes de catalepsie et d’autres manifestations de soumission. J’utilisai la suggestion pour contrer toutes ses craintes et les sensations sur lesquelles les craintes s’appuyaient. « N’ayez pas peur, vous serez une excellente nourrice auprès de qui l’enfant profitera magnifiquement. Votre estomac est tout à fait calme, votre appétit excellent, vous soupirez après un repas et autres choses semblables. » La malade continua de dormir lorsque je la quittai pour quelques minutes et se montra amnésique après que je l’eus réveillée. Avant de partir, il me fallut encore contredire cette remarque inquiète du mari que l’hypnose pourrait bien ruiner radicalement les nerfs d’une femme.

Le lendemain soir j’appris quelque chose qui signifiait pour moi un gage de succès, mais qui curieusement n’avait fait aucune impression sur les proches et sur la malade. L’accouchée avait dîné sans difficulté et avait dormi tranquillement, et le lendemain matin tout comme l’enfant s’était nourrie impeccablement. Mais le repas de midi quelque peu copieux avait été trop pour elle. À peine celui-ci était-il servi que s’éveillait en elle la contre-volonté antérieure, le vomissement apparaissait avant qu’elle n’ait touché à quoi que ce soit, mettre l’enfant au sein était devenu impossible, et lorsque j’apparus, tous les signes objectifs étaient de nouveau comme la veille au soir. J’eus beau argumenter que tout était maintenant gagné une fois qu’elle s’était convaincue que le trouble pouvait céder et qu’il avait même cédé toute une demi-journée, cela resta sans effet. Lors de la seconde hypnose qui conduisit tout aussi vite au somnambulisme, je fus donc plus énergique et plus assuré. Cinq minutes après mon départ la malade mécontente allait pester contre les siens : où était donc passée la nourriture, avait-on donc l’intention de l’affamer, avec quoi allait-elle donc nourrir l’enfant si elle ne recevait rien et autres choses semblables. Lorsque je revins le troisième soir, l’accouchée n’accepta plus d’être traitée de nouveau. Il ne lui manquait plus rien, disait-elle, elle avait un appétit excellent et un lait abondant pour l’enfant, la mise au sein ne lui créait pas la moindre difficulté et autres choses semblables. Son mari avait trouvé quelque peu inquiétant que la veille au soir peu après mon départ elle ait réclamé si véhémentement de la nourriture et ait fait des reproches à sa mère comme cela n’avait jamais été dans sa manière. Mais depuis tout allait bien.

Je n’avais plus rien à y faire. La femme nourrit l’enfant huit mois durant et j’eus fréquemment l’occasion de m’assurer, à titre amical, de la bonne santé des deux personnes. Je trouvais seulement incompréhensible et contrariant qu’il ne fût jamais question entre nous de ce remarquable résultat.

Cependant, un an plus tard, mon heure arriva, lorsqu'un troisième enfant soumit la mère à ces mêmes exigences qu'elle put tout aussi peu satisfaire que les fois précédentes. Je trouvai la femme dans le même état que l'année précédente, et toute pleine d'amertume contre elle-même, de ne rien pouvoir faire par sa volonté contre son aversion de la nourriture et les autres symptômes. L'hypnose du premier soir n'eut à nouveau pour effet que de désespérer encore davantage la malade. Après la deuxième hypnose le complexe symptomatique fut de nouveau si totalement décapité qu'une troisième séance ne fut pas nécessaire. Cette femme a nourri également cet enfant, qui a aujourd'hui un an et demi, sans aucune difficulté et elle a bénéficié du plus paisible bien-être.

Et alors, à la vue de cette répétition du succès, les deux conjoints se dégelèrent et avouèrent le motif qui avait guidé leur comportement envers moi. J'ai eu honte, me dit cette femme, de voir que quelque chose comme l'hypnose pouvait être utile là où moi avec toute ma force de volonté j'étais impuissante. Cependant, je ne crois pas qu'elle ou son mari aient surmonté leur aversion à l'égard de l'hypnose.

J'en viens maintenant à discuter quel pouvait bien être chez ma patiente le mécanisme psychique de ce trouble qu'a levé la suggestion. Je n'ai pas, comme dans d'autres cas dont il sera question une autre fois, d'information directe à son sujet mais j'en suis réduit à le deviner.

Il y a des représentations auxquelles est relié un affect d'attente, et en fait celles-ci sont de deux sortes : des représentations selon lesquelles je vais faire ceci ou cela, ce qu'on appelle des *projets*, et des représentations selon lesquelles il va m'arriver ceci ou cela, à proprement parler des *attentes*. L'affect qui y est rattaché dépend de deux facteurs, premièrement la signification que le dénouement a pour moi, deuxièmement le degré

d'incertitude dont est marquée l'attente de celui-ci. L'incertitude subjective, la contre-attente, est elle-même figurée par une somme de représentations que nous désignerons comme « *représentations de contraste pénibles* ». Dans le cas du projet, ces représentations de contraste s'énoncent ainsi : je ne réussirai pas à exécuter mon projet parce que ceci ou cela est trop difficile pour moi, que j'y suis inapte ; je sais aussi que telles autres personnes dans une situation semblable ont échoué pareillement. L'autre cas, celui de l'attente, est immédiatement clair ; la contre-attente réside dans la prise en compte de toutes les autres possibilités qui peuvent m'arriver hormis la seule que je souhaite. La discussion plus approfondie de ce dernier cas conduit aux *phobies* qui jouent un si grand rôle dans la symptomatologie des névroses. Restons-en à la première catégorie, celle des projets. Comment donc une vie représentative saine traite-t-elle les représentations de contraste opposées au projet ? Elle les réprime et les inhibe autant qu'elle le peut, ce qui correspond à la forte conscience de soi propre à la santé, elle les exclut de l'association, et ceci réussit souvent à un si haut degré que l'existence de la représentation de contraste opposée au projet n'est en général pas évidente, et ne peut être rendue vraisemblable que par la prise en considération des névroses. Dans les névroses, au contraire — et je ne me réfère absolument pas à la seule hystérie, mais au *status nervosus* en général — il y a comme *donné primaire* une tendance à l'altération dépressive de l'humeur, à la diminution de la conscience de soi, celle que nous connaissons comme symptôme hautement développé et isolé dans la mélancolie. Dans les névroses ainsi donc les représentations de contraste opposées au projet reçoivent une grande considération, peut-être parce que leur contenu s'accorde avec la coloration d'humeur de la névrose, ou peut-être en ceci que sur le sol de la névrose surgissent des représentations de contraste qui sans cela seraient restées sous-jacentes.

Ce renforcement des représentations de contraste, dans le *status nervosus* simple, se manifeste alors en relation avec l'attente, comme tendance générale au pessimisme ; dans la neurasthénie il provoque par association avec les sensations les plus fortuites les phobies variées des neurasthéniques. Transféré aux projets, ce facteur engendre les troubles qui sont regroupés sous le terme de *folie de doute*[3], et qui ont pour contenu la méfiance de l'individu à l'égard de ses propres réalisations. En ce point précis, les deux grandes névroses, neurasthénie et hystérie, se comportent d'une façon différente caractéristique pour chacune. Dans la neurasthénie la représentation de contraste, pathologiquement accrue, est reliée en *un seul* acte de conscience à la représentation de vouloir, elle se retire de cette dernière et engendre la faiblesse de volonté évidente des neurasthéniques, qui leur est à eux-mêmes consciente. Dans l'hystérie en revanche, le processus diffère en deux points ou peut-être seulement en un seul. Conformément à la tendance de l'hystérie à la dissociation de la conscience, la représentation de contraste pénible, qui apparemment est inhibée, est mise hors association avec le projet, et continue à subsister, souvent inconsciente pour le malade lui-même, comme représentation séparée. Il est alors spécifiquement hystérique que cette représentation de contraste inhibée, lorsqu'on doit en venir à l'exécution du projet, s'objective par une innervation du corps avec la même facilité que le fait, dans l'état normal, la représentation de vouloir. La représentation de contraste s'établit pour ainsi dire comme « *contre-volonté* », cependant que le malade a conscience, avec étonnement, d'une volonté décidée mais impuissante. Peut-être au fond, comme nous l'avons dit, les deux facteurs n'en font-ils qu'un, la représentation de contraste trouvant la voie de l'objectivation uniquement parce que n'étant pas reliée avec le projet, elle n'est pas elle-même inhibée, alors qu'elle inhibe celui-ci[4].

3 En français dans le texte. Le terme correct serait plutôt *folie du doute*.

Dans notre cas, celui d'une mère qu'une difficulté nerveuse empêche de nourrir son enfant, une neurasthénique se serait sans doute comportée ainsi : elle se serait effrayée consciemment de la tâche qui s'offrait à elle, elle se serait beaucoup préoccupée des incidents et dangers possibles et après bien des hésitations, dans l'inquiétude et le doute elle aurait mené à bien l'allaitement sans difficulté, ou bien, si la représentation de contraste avait gardé le dessus, elle l'aurait abandonné parce qu'elle n'aurait pas osé le faire. L'hystérique ici se comporte autrement, elle n'est peut-être pas consciente de sa crainte, elle a le ferme projet de mener à bien l'allaitement et s'y met sans hésiter. Mais alors elle se comporte comme si elle avait la volonté de ne nourrir en aucun cas l'enfant, et cette volonté provoque chez elle tous les symptômes subjectifs qu'une simulatrice invoquerait pour se soustraire à l'allaitement : l'absence d'appétit, l'aversion devant la nourriture, les douleurs lors de la mise au sein et de plus, car la contre-volonté est bien supérieure à la simulation consciente dans la maîtrise du corps, une série de signes objectifs dans le tractus digestif que la simulation est incapable de produire. En opposition avec *la faiblesse de volonté* de la neurasthénie on trouve ici une *perversion de volonté*, et en opposition avec l'indécision résignée c'est ici l'étonnement et l'amertume relativement à ce clivage incompréhensible pour la malade.

Je me tiens donc pour autorisé à désigner ma malade comme une *hystérique d'occasion*[5], puisque, sous l'influence d'une cause occasionnelle, elle a été en mesure de produire un complexe symptomatique au mécanisme si spécifiquement hystérique. Comme

4 Entre la rédaction et la correction de ces lignes, j'ai pris connaissance d'un écrit de H. Kaan (*L'affect d'angoisse neurasthénique dans les obsessions*, etc., Vienne, 1893 — *Der neurasthenische Angstaffekt bei Zwangsvorstellungen*) qui contient des idées analogues.

5 En français dans le texte.

cause occasionnelle on peut ici admettre l'excitation de la première délivrance[6] ou l'épuisement après celle-ci, s'il est vrai que la première délivrance correspond au plus grand ébranlement auquel est exposé l'organisme féminin, à la suite duquel également la femme produit en général tous les symptômes névrotiques pour lesquels sommeille en elle une disposition constitutionnelle.

Le cas de ma patiente est vraisemblablement exemplaire et éclairant pour toute une série d'autres cas, dans lesquels l'allaitement ou des fonctions semblables sont entravés par l'influence des facteurs nerveux. Mais comme je n'ai fait que déduire le mécanisme psychique du cas que j'ai décrit, je m'empresse de poursuivre en assurant que je suis parvenu de façon répétée, par investigation chez les malades sous hypnose, à mettre directement en évidence un mécanisme psychique de cette sorte pour des symptômes hystériques[7].

Je ne donnerai ici qu'un des exemples les plus frappants : il y a des années, j'ai traité une dame hystérique qui était tout aussi forte de volonté dans tous les secteurs où sa maladie ne s'était pas immiscée, que sévèrement handicapée d'un autre côté par toutes sortes d'entraves et d'incapacités hystériques qui l'accablaient. Entre autres, elle se faisait remarquer par un bruit singulier qu'elle intercalait comme un tic dans sa conversation, et que je décrirais comme un claquement particulier de la langue avec ouverture brusque des lèvres convulsivement serrées. Après avoir écouté ce bruit pendant des semaines, je m'enquis un jour de la date et de l'occasion où il était apparu. La réponse fut : « Je ne sais pas quand,

6 *Entbindumg*. C'est le même terme qui dans la métapsychologie freudienne désigne la libération brusque d'une énergie jusqu'alors liée.

7 Cf., par J. Breuer et S. Freud, La communication préliminaire : sur le mécanisme psychique de phénomènes hystériques, publiée simultanément dans le *Zentralblatt* de Mendel (n° 1 et 2, 1893). [Republiée en introduction aux *Études sur l'hystérie*.]

oh il y a déjà longtemps. » Je le tins donc pour un tic véritable, jusqu'à ce qu'un jour l'idée me vînt de poser la même question à la malade sous profonde hypnose. Sous hypnose cette malade — sans qu'on eût à la suggestionner pour cela — avait aussitôt à sa disposition toute sa capacité mnésique ; je dirais : tout le champ de sa conscience, qui était rétréci pendant la veille. Elle répondit promptement : « Alors que mon plus petit enfant était si malade, qu'il avait eu des convulsions toute la journée et qu'il s'était enfin endormi le soir, et alors que j'étais assise près de son lit et que je me disais : maintenant tu dois être tout à fait calme pour ne pas éveiller ta fille, alors... m'est venu pour la première fois le claquement. Cela passa alors ; mais lorsque plusieurs années plus tard nous roulions une nuit dans la forêt près de ... et qu'un gros orage éclata et que l'éclair frappa un tronc d'arbre droit devant nous sur le chemin si bien que le cocher dut retenir les chevaux et que je me dis : Maintenant tu ne dois surtout pas crier sinon les chevaux vont s'effrayer, alors — c'est revenu et c'est resté depuis. ». Je pus me convaincre que ce claquement de langue n'était pas un tic véritable car il fut éliminé dès qu'il fut ramené à son fondement, suppression qui persista des années, aussi longtemps que je pus suivre la malade. J'eus donc alors pour la première fois l'occasion de m'expliquer, par la contre-volonté, le surgissement de symptômes hystériques par l'objectivation de la représentation de contraste pénible. La mère épuisée par l'angoisse et les soins au malade se détermine à n'amener aucun son à ses lèvres pour ne pas troubler l'enfant dans son sommeil apparu si tard. Dans son épuisement la représentation de contraste concomitante — elle le fera malgré tout — se montre la plus forte, elle parvient à l'innervation de la langue, que peut-être le projet de rester silencieuse avait oublié d'inhiber, elle rompt la fermeture des lèvres et elle produit un bruit qui désormais, surtout après une répétition du même processus, se fixe pour bien des années.

La compréhension de ce processus n'est pas complète tant qu'on n'a pas levé *une* objection précise. On sera en droit de demander comment il se fait que lors d'un épuisement général — qui constitue bien la disposition pour ce processus — ce soit la représentation de contraste qui prenne le dessus ? J'aimerais répondre par l'hypothèse que cet épuisement n'est qu'un épuisement partiel. Sont épuisés ces éléments du système nerveux qui sont les fondements matériels des représentations associées à la conscience primaire ; les représentations exclues de cette chaîne d'association — celle du moi normal —, représentations inhibées et réprimées, ne sont pas épuisées et l'emportent de ce fait dans le moment de la disposition hystérique.

Tous ceux qui connaissent l'hystérie remarqueront que le mécanisme psychique ici décrit ne permet pas seulement d'expliquer des accidents hystériques isolés, mais aussi de grands pans du tableau symptomatique de l'hystérie, tout comme un trait de caractère tout à fait frappant de celle-ci. Si nous tenons fermement que c'étaient les représentations de contraste pénibles — celles qu'inhibe et repousse la conscience normale — qui venaient au premier plan dans le moment de la disposition hystérique et trouvaient le chemin de l'innervation corporelle, nous avons en main la clé pour comprendre aussi le caractère particulier des délires de l'attaque hystérique. Ce n'est pas un hasard si les délires hystériques des nonnes dans les épidémies du Moyen Age consistaient en de graves blasphèmes et en manifestations érotiques débridées, ou si surviennent justement chez des enfants bien élevés et de bonnes manières — comme le souligne Charcot (*Leçons du Mardi*, vol. I) — des attaques hystériques où est donné libre cours à toutes les gamineries de ruisseau, folies d'enfants et mauvaises manières. Ce sont les séries de manifestations réprimées, et laborieusement réprimées, qui ici, par suite d'une sorte de contre-volonté, sont transposées en action quand la personne a succombé à l'épuisement

hystérique. Peut-être même, parfois, le rapport est-il plus intime, la répression laborieuse produisant précisément cet état hystérique — que d'ailleurs je n'ai pas entrepris ici de caractériser psychologiquement. Je ne m'occupe ici que d'expliquer pourquoi — étant présupposé cet état de disposition hystérique — les symptômes se produisent tels que nous les observons effectivement.

Dans l'ensemble, c'est à cette venue au premier plan de la contre-volonté que l'hystérie doit ce trait démoniaque qui si souvent lui appartient et qui se manifeste en ceci que les malades ne peuvent pas faire quelque chose précisément quand et où ils le veulent le plus ardemment, qu'ils font exactement le contraire de ce qu'on leur a demandé et qu'ils sont forcés d'injurier et de mépriser ce qui leur est le plus cher. La perversion de caractère de l'hystérie, la démangeaison à faire le mal, à se poser obligatoirement comme malade, là où ces personnes désirent le plus ardemment la santé — celui qui connaît des malades hystériques sait que cette compulsion atteint bien souvent les caractères les plus irréprochables, qui sont livrés pour un temps sans défense à leurs représentations de contraste.

La question : que deviennent les projets inhibés ? paraît ne pas avoir de sens pour la vie représentative normale. On voudrait y répondre qu'ils ne se forment justement pas. L'étude de l'hystérie montre qu'ils se forment pourtant, c'est-à-dire que la modification matérielle qui leur correspond est maintenue et qu'ils sont conservés, menant dans une sorte d'empire des ombres une existence précaire et insoupçonnée, jusqu'au moment où ils s'avancent au premier plan comme un fantôme et s'emparent du corps qui jusqu'alors avait servi la domination de la conscience du moi.

J'ai dit plus haut que ce mécanisme est spécifiquement hystérique ; je dois ajouter qu'il n'appartient pas exclusivement à

l'hystérie. Il se retrouve de façon frappante dans le *tic convulsif*[8], une névrose qui a une si grande similitude symptomatique avec l'hystérie que l'ensemble de son tableau peut survenir comme manifestation partielle de l'hystérie ; si bien que Charcot, si je ne me suis pas fondamentalement mépris sur ses théories à ce propos, après les avoir assez longtemps séparés ne peut fournir aucune autre marque distinctive que celle-ci : le tic hystérique s'efface à nouveau, le tic véritable perdure. Le tableau d'un *tic convulsif* grave se compose on le sait de mouvements involontaires qui ont souvent (selon Charcot et Guinon, toujours) le caractère de grimaces ou de gestes qui ont été autrefois adaptés, de coprolalie, écholalie et représentations obsédantes de la série de la *folie de doute*[9]. Il est d'ailleurs surprenant de voir que Guinon, qui est fort éloigné d'une pénétration dans le mécanisme psychique de ces symptômes, déclare de certains de ses malades qu'ils sont arrivés à leurs spasmes et grimaces sur le chemin de l'objectivation de leur représentation de contraste. Ces malades déclarent qu'ils auraient vu à une certaine occasion un tic semblable ou bien un comique déformant ainsi volontairement sa mimique et qu'ils auraient alors éprouvé la crainte d'être forcés d'imiter ces mouvements affreux. C'est à partir de là qu'ils auraient effectivement d'ailleurs commencé cette imitation. Assurément, ce n'est qu'une petite partie des mouvements involontaires qui surviennent de cette façon chez les *tiqueurs*[10]. En revanche, on pourrait être tenté de placer ce mécanisme au fondement de la survenue de la coprolalie, terme par lequel, on le sait, est désignée chez les *tiqueurs*[11] l'explosion involontaire, ou mieux contre-volontaire, des mots les plus orduriers. La racine de la coprolalie serait la perception par le malade qu'il ne peut s'empêcher de faire

8 En français dans le texte.

9 En français dans le texte.

10 En français dans le texte.

11 En français dans le texte.

exploser certains sons, le plus souvent un hum, hum. À cela viendrait se joindre la crainte de perdre aussi le contrôle sur d'autres sons, particulièrement sur ces mots que l'homme bien élevé se garde de prononcer, et cette crainte conduirait à la réalisation de ce qui est craint. Je ne trouve chez Guinon aucune anamnèse confirmant cette supposition et je n'ai moi-même jamais eu l'occasion d'interroger un malade coprolalique. En revanche, je trouve chez le même auteur le compte rendu d'un autre cas de tic, dans lequel, exceptionnellement, le mot involontairement prononcé n'appartenait pas au trésor de la langue de la coprolalie. Il s'agit du cas d'un homme adulte qui était affligé de ce cri : « Maria. » Étant écolier, il avait eu pour une jeune fille de ce nom un engouement qui l'avait alors complètement accaparé et disposé, comme nous l'admettons, à la névrose. Il se mit alors à crier tout haut, au beau milieu des classes, le nom de son adorée, et ce nom lui resta comme un tic après qu'il eut dépassé son histoire d'amour depuis la moitié d'une vie humaine. Je pense que cela ne peut guère s'être produit qu'ainsi : l'effort le plus opiniâtre pour tenir le nom secret se retourna, dans un moment d'excitation particulière, dans la contre-volonté, et à partir de là le tic persista, tout comme dans le cas de ma seconde malade.

Si l'explication de cet exemple est correcte, nous sommes bien tentés de ramener le tic coprolalique véritable au même mécanisme, car les mots orduriers sont ces secrets que nous connaissons tous et dont nous nous efforçons sans cesse de cacher aux autres la connaissance[12].

12 J'indiquerai seulement ici qu'il pourrait être fructueux de rechercher l'objectivation de la contre-volonté en dehors également de l'hystérie et du tic, elle qui survient si fréquemment dans le cadre de la normale.

Notice « III »[1]

Dans ce qui précède nous avons dû relever comme une donnée d'observation le fait que les souvenirs qui se cachent derrière les phénomènes hystériques font défaut à la mémoire dont disposent les malades, tandis que dans l'hypnose ils se laissent ranimer avec une intensité hallucinatoire. Nous avons relevé par ailleurs qu'une série de souvenirs semblables se rapporte à des incidents survenant dans des états particuliers tels que cataplexie d'effroi, demi-rêves, autohypnose et autres, dont le contenu ne se trouve pas dans une relation associative avec la conscience normale. Dès lors il nous était donc impossible de déterminer la condition de survenue de phénomènes hystériques sans engager cette hypothèse tentant de caractériser la disposition hystérique, à savoir que dans l'hystérie on en arrive facilement à la dissociation temporaire du contenu de conscience et à l'éclatement de complexes de représentations isolés ne se trouvant pas dans une relation associative. Nous cherchons donc la disposition hystérique dans le fait que de tels états soit surgissent spontanément (sous l'effet de causes internes), soit sont facilement provoqués par des influences extérieures, ce que faisant nous admettons une série de participations alternées des deux facteurs.

1 Notiz « III ». Le manuscrit est un projet non daté, remontant manifestement à l'année 1892 et titré III. GW, XVII.

Nous appelons ces états *hypnoides* et nous faisons ressortir comme essentiel pour eux que leur contenu est plus ou moins coupé du contenu de conscience existant par ailleurs, est donc exclu de la liquidation par association, tout comme dans le rêve et la veille, *modèles d'états différents, nous sommes enclins non pas à associer mais seulement à … entre eux*[2]. Chez des personnes prédisposées, chaque affect pourrait donner lieu à un tel clivage et l'impression reçue dans l'affect se transformerait ainsi en traumatisme, même si cela n'était pas dans sa nature. L'impression pourrait aussi constituer elle-même cet affect. Dans leur forme pleinement développée ces états hypnoïdes, associables les uns aux autres, constitueraient la condition seconde[3], etc., des cas connus. Des rudiments de cette constitution pourraient partout être reconnus et peuvent, par des traumatismes appropriés, être développés même chez des personnes non prédisposées. La vie sexuelle, tout particulièrement, est propre *à constituer le contenu* (de semblables traumatismes[4]), par le puissant contraste qu'elle constitue avec le reste de la personne et par la non-réactivité de ses représentations.

On comprend que notre thérapie consiste à annuler les effets des représentations non abréagies, soit que nous laissions le traumatisme se ranimer dans le somnambulisme, l'abréagissions et le corrigions, soit que sous hypnose assez légère nous le tirions dans la conscience normale.

2 Ici il manque manifestement un mot.

3 *condition seconde* en français dans le texte.

4 Ajout des éditeurs allemands.

Pour une théorie de l'attaque hystérique[1]

En collaboration avec Josef Breuer

Il n'existe encore, pour autant que nous le sachions, aucune théorie de l'attaque hystérique, mais il existe simplement, due à Charcot, une description de celle-ci, se rapportant à la « grande attaque hystérique »[2] complète qui survient rarement. Une telle attaque « typique » se compose selon Charcot de quatre phases : 1) l'épileptoïde ; 2) les grands mouvements ; 3) la phase des « attitudes passionnelles »[3] ; 4) le « délire terminal »[4]. Chacune de ces phases s'autonomise, se prolonge, se modifie ou fait défaut, et de ce fait, selon Charcot, naissent toutes ces formes diversifiées d'attaques hystériques, que l'on a, comme médecin, plus souvent l'occasion d'observer que la grande attaque[5] typique.

1 Zur Theorie des hysterischen Anfalls. Le manuscrit, un projet qui fut envoyé à Breuer, porte, écrit de la main de Freud, la date : Vienne, fin novembre 1892. Quelques paragraphes figurent dans la communication préliminaire « Sur le mécanisme psychique des phénomènes hystériques » (*Neurologisches Zentralblatt*, année 1893 ; *Études sur l'hystérie*, 1895). Ce travail a paru avec l'accord des héritiers de Breuer dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* et *Imago*, vol. XXV, 1940, n° 2. GW, XVII.

2 En français dans le texte.

3 En français dans le texte.

4 En français dans le texte.

5 *grande attaque* en français dans le texte.

Cette description n'apporte aucune espèce d'éclaircissement sur l'éventuel rapport de chacune des phases avec les autres, sur la signification de l'attaque dans le tableau d'ensemble de l'hystérie ou sur la modification des attaques chez chacun des malades. Nous ne nous égarons peut-être pas en supposant que pour la majorité des médecins prévaut la tendance à voir dans l'attaque hystérique un « déchargement périodique des centres moteurs et psychiques du cortex cérébral ».

Nous sommes parvenus à nos idées sur l'attaque hystérique en traitant des hystériques par suggestion hypnotique et en explorant par interrogatoire sous hypnose leurs processus psychiques lors de l'attaque. Nous avançons, à propos de l'attaque hystérique, les propositions suivantes, que nous prenons soin de faire précéder d'une remarque : nous considérons l'hypothèse d'une dissociation — clivage du contenu de la conscience — comme indispensable à l'explication des phénomènes hystériques.

1. Le contenu constant et essentiel d'une attaque hystérique (faisant retour) est le retour d'un état psychique que le malade a déjà vécu antérieurement, en d'autres termes, le *retour d'un souvenir*.

Nous affirmons donc que la part essentielle de l'attaque hystérique est contenue dans la phase des attitudes passionnelles[6] de Charcot. Dans de nombreux cas, il est tout à fait notoire que cette phase contient un souvenir tiré de la vie du malade et, qui plus est, fréquemment toujours le même. Mais dans d'autres cas, une telle phase semble faire défaut, l'attaque ne consiste apparemment qu'en phénomènes moteurs, en convulsions épileptoïdes, en un état de repos cataleptique ou semblable au sommeil, mais dans ces cas également, *l'exploration sous hypnose permet d'apporter la preuve certaine d'un processus psychique mnésique*, tel qu'il se révèle habituellement de toute évidence dans la phase passionnelle[7].

6 *attitudes passionnelles* en français dans le texte.

7 *phase passionnelle* en français dans le texte.

Les manifestations motrices de l’attaque ne sont jamais sans rapport avec le contenu psychique de celle-ci. Ou bien elles représentent l’expression générale du mouvement d’humeur concomitant ou bien elles correspondent exactement à celles des activités qu’entraîne le processus mnésique hallucinatoire.

2. *Le souvenir qui constitue le contenu de l’attaque hystérique n’est pas n’importe lequel, il est au contraire le retour de l’expérience même qui a causé l’explosion hystérique — le traumatisme psychique.*

Cet état de choses est une fois de plus notoire dans les cas classiques d’hystérie traumatique, tels que Charcot a enseigné à les diagnostiquer chez des patients de sexe masculin, cas où l’individu non hystérique au préalable succombe à la névrose à la suite d’une grande et unique frayeur (accident de chemin de fer, chute, etc.). Ici le contenu de l’attaque constitue la reproduction hallucinatoire de cet événement lié au danger de mort, quelque peu associé au cours des idées et aux impressions des sens que l’individu menacé a produits à ce moment-là. Mais ces cas ne s’écartent pas de la commune hystérie féminine, ils en sont bien plutôt le modèle. Explore-t-on dans cette dernière, par la voie déjà indiquée, le contenu des attaques, on rencontre des expériences qui, elles aussi, sont, de par leur nature, propres à agir comme traumatisme (frayeur, vexation, déception). En règle générale le grand traumatisme isolé se trouve ici remplacé par une série de traumatismes plus petits dont la cohésion est maintenue par leur similitude ou parce qu’ils constituent des fragments de l’histoire d’une souffrance. Alors de tels malades ont aussi fréquemment diverses sortes d’attaques, chaque sorte ayant un contenu mnésique particulier. On se trouve incité par ce fait à donner au concept d’hystérie traumatique une plus grande extension.

Dans un troisième groupe de cas on trouve, comme contenu des attaques, des souvenirs auxquels on n’accorderait pas en soi une

valeur traumatique, mais qui la doivent manifestement à la circonstance qui les a fait s’associer, par rencontre avec un facteur de disposition pathologiquement renforcé, et s’élever ainsi au rang de traumatisme.

3. *Le souvenir qui constitue le contenu de l'attaque hystérique est un souvenir inconscient — pour parler plus correctement : il appartient à l'état de conscience second, plus ou moins hautement organisé dans toute hystérie*. En conséquence, il fait également défaut à la mémoire du malade dans son état normal ou il n’y est que sommairement présent. Si l’on parvient à faire totalement rentrer ce souvenir dans la conscience normale, sa capacité à engendrer des attaques disparaît. Pendant l’attaque elle-même, le malade se trouve pleinement ou partiellement dans l’état de conscience second. Dans le premier cas il a, dans sa vie normale, une amnésie de toute l’attaque ; dans le second, il perçoit la modification de son état et ses manifestations motrices, alors que le processus psychique lui reste caché pendant l’attaque. Mais celui-ci peut être à tout moment éveillé par l’hypnose.

4. La question de l’origine du contenu des attaques hystériques se confond avec la question de savoir quelles conditions seraient déterminantes pour qu’une expérience vécue (représentation, projet, etc.) soit reçue dans la conscience seconde au lieu de l’être dans la conscience normale. De ces conditions nous en avons reconnu deux avec certitude chez les hystériques.

Si l’hystérique veut oublier intentionnellement une expérience, écarte violemment de lui, inhibe et réprime un projet, une représentation, ces actes psychiques accèdent par là à l’état de conscience second, manifestent à partir de là leurs effets permanents, et le souvenir qu’il en a revient sous forme d’attaque hystérique. (Hystérie des religieuses, des femmes continentes, des garçons bien élevés, des personnes qui ressentent en elles une propension à l’art, au théâtre, etc.)

Accèdent également à l'état de conscience second ces impressions qui ont été reçues lors d'un état psychique inhabituel (affect, extase, autohypnose).

À cela nous ajoutons que ces deux conditions se combinent fréquemment par un rapport interne et qu'en dehors d'elles il faut en supposer d'autres.

5. Si l'on part de cette proposition, au demeurant de grande portée, selon laquelle *le système nerveux s'efforce de maintenir constant, dans ses relations fonctionnelles, quelque chose qu'on peut bien nommer « somme d'excitation », et fait droit à cette condition de la santé en liquidant par association ou en déchargeant par réaction motrice correspondante tout accroissement sensible d'excitation*, on aboutit à une propriété commune de ces expériences psychiques, que l'on rencontre comme contenu des attaques hystériques. Ce sont dans tous les cas des *impressions auxquelles est refusée la décharge adéquate*, soit parce que les malades en écartent d'eux la liquidation par peur de combats psychiques douloureux, soit parce que (comme pour les impressions sexuelles) la pudeur et les conditions sociales les interdisent, ou finalement parce que ces impressions ont été reçues dans des états où le système nerveux était incapable d'en assumer la liquidation.

Sur cette voie l'on acquiert aussi une définition du traumatisme psychique utilisable pour la doctrine de l'hystérie. *Devient traumatisme psychique toute impression dont la liquidation par travail mental associatif ou réaction motrice offre des difficultés au système nerveux.*

Charcot [1]

Avec J.-M. Charcot, surpris le 16 août de cette année par une mort brutale sans souffrance ni maladie, après une vie pleine de bonheur et de gloire, la jeune science neurologique a perdu bien trop tôt son plus grand promoteur, les neurologues de tous les pays leur maître et la France un de ses hommes les plus éminents. Il n'était âgé que de soixante-huit ans, sa vigueur physique comme sa fraîcheur intellectuelle semblaient le destiner comme il n'en dissimulait pas le souhait à cette longévité qui fut l'apanage de bon nombre de travailleurs intellectuels de ce siècle. Les neuf volumes prestigieux de ses œuvres complètes, dans lesquels ses élèves ont rassemblé ses contributions à la médecine et à la neuropathologie et aussi les *Leçons du Mardi*, les rapports annuels de sa clinique de la Salpêtrière entre bien d'autres, toutes ces publications qui resteront chères à la science et à ses élèves, ne sauraient remplacer pour nous l'homme, qui avait encore beaucoup à donner et à enseigner, et dont nul n'avait approché la personne et les œuvres sans en tirer enseignement.

Il trouvait dans son grand succès un juste plaisir humain et aimait à parler de ses débuts et de la voie qu'il avait prise. Sa curiosité scientifique, racontait-il, avait été précocement éveillée par le matériel riche et totalement incompris alors des faits neuropathologiques, cela déjà lorsqu'il était jeune interne. Lorsqu'il

1 Charcot, *Wiener Medizinische Wochenschrift*, 43 (37), p. 1513-1520. GW, I.

faisait alors avec son médecin-chef la visite d'un des services de la Salpêtrière (bâtiment des femmes), traversant toute la jungle de paralysies, convulsions et contractures, qu'on ne savait il y a quarante ans ni nommer, ni comprendre, il avait coutume de dire : « *faudrait y retourner et y rester*[2] » et il tint parole. Lorsqu'il fut devenu *médecin des hôpitaux*[3], il s'efforça aussitôt de venir à la Salpêtrière dans un de ces services qui abritaient les malades nerveux et, y étant parvenu, il y resta donc, au lieu, comme les médecins-chefs français sont libres de le faire, de changer par rotation régulière d'hôpital et de service et de ce fait de spécialité.

Ainsi sa première impression et le projet qu'elle avait fait naître, avaient été déterminants pour toute son évolution ultérieure. L'important matériel de malades nerveux chroniques qu'il avait à sa disposition lui permettait maintenant de mettre en valeur ses dons propres. Ce n'était pas quelqu'un qui rumine, ni un penseur, mais une nature artistiquement douée, selon ses propres termes, un *visuel*[4], un voyant. Sur sa façon de travailler il nous racontait lui-même ce qui suit : il avait coutume de regarder toujours et à nouveau les choses qu'il ne connaissait pas, d'en renforcer l'impression jour après jour jusqu'à ce que soudain la compréhension en surgît. Devant l'œil de son esprit s'ordonnait alors le chaos, dont le retour incessant des mêmes symptômes avait donné l'illusion ; on voyait apparaître les nouveaux tableaux pathologiques, caractérisés par la connexion constante de certains groupes de symptômes ; les formes complètes et extrêmes, les « types », se détachaient à l'aide d'une sorte particulière de schématisation, et à partir des types l'œil parcourait la longue série des formes atténuées, des *formes frustes*[5], qui depuis tels ou tels indices caractéristiques du type se perdaient dans l'indéterminé. Il appelait cette sorte de travail intellectuel où il

2 En français dans le texte.

3 En français dans le texte.

4 En français dans le texte.

5 En français dans le texte.

n'avait pas son pareil, « faire de la nosographie » et il en était fier. On pouvait l'entendre dire que la plus grande satisfaction qu'un homme puisse vivre était de voir quelque chose de nouveau, c'est-à-dire de le reconnaître comme nouveau, et, par des remarques toujours répétées, il revenait à la difficulté et aux mérites de ce « voir ». D'où venait-il donc que les hommes ne voyaient jamais en médecine que ce qu'ils avaient déjà appris à voir, comme il était merveilleux de pouvoir voir brusquement de nouvelles choses — de nouveaux états pathologiques — qui pourtant étaient vraisemblablement aussi vieilles que le genre humain, et comme il devait lui-même se dire qu'il voyait maintenant bien des choses qui avaient durant trente ans échappé à son regard dans ses salles de malades. Quel trésor de formes la neuropathologie a gagné grâce à lui, quelle acuité et sûreté de diagnostic ses observations ont rendu possibles, il est à peine besoin de le signaler au médecin. Mais l'élève qui, avec lui, avait parcouru pendant des heures les salles de malades de la Salpêtrière, ce musée de faits cliniques, dont les noms et la particularité étaient dus à lui-même pour la plus grande part, cet élève était conduit à évoquer Cuvier, dont la statue devant le Jardin des Plantes montre ce grand savant qui a décrit le monde animal, entouré de la profusion des formes animales, ou bien il était conduit à penser au mythe d'Adam, qui avait dû éprouver au plus haut degré cette jouissance intellectuelle prisée par Charcot, lorsque Dieu lui avait présenté les êtres vivants du Paradis pour qu'il les distingue et les nomme.

Charcot ne se fatigua jamais non plus de défendre contre les empiétements de la médecine théorique les droits du pur travail clinique qui consiste à voir et ordonner. Nous étions un jour un petit groupe d'étrangers réunis qui, élevés dans la physiologie académique allemande, l'importunions en argumentant ses innovations cliniques : « Mais cela ne peut pas être » lui objecta une fois l'un de nous, « cela contredit la théorie de Young-Helmholtz ». Il

ne répliqua pas : « Tant pis pour la théorie, les faits de la clinique ont la préséance », etc., mais il nous dit bel et bien, ce qui nous fit une grosse impression : « *La théorie c'est bon, mais ça n'empêche pas d'exister* »[6].

Pendant de longues années Charcot occupa la chaire d'anatomie pathologique à Paris, et poursuivit sans en être chargé, comme une activité marginale, ses travaux et ses leçons de neuropathologie, qui le rendirent rapidement célèbre même à l'étranger ; pour la neuropathologie, ce fut alors une chance que le même homme pût se charger de l'exercice de deux compétences, créant d'un côté les tableaux pathologiques par l'observation clinique et démontrant de l'autre, dans le type comme dans la *forme fruste*[7], l'existence de la même altération anatomique comme fondement du mal. On connaît universellement les résultats obtenus par cette méthode anatomo-clinique de Charcot, dans le domaine des maladies nerveuses organiques, tabès, sclérose multiple, sclérose latérale amyotrophique, etc. Souvent il fallait pendant des années ronger patiemment son frein avant que, dans ces affections chroniques qui ne mènent pas directement à la mort, n'arrive la preuve de l'altération organique, et seul un hospice comme la Salpêtrière pouvait permettre de suivre et de conserver les malades pendant de si longues durées. Le premier fait de cette sorte établi par Charcot le fut d'ailleurs avant qu'il ne disposât d'un service. Le hasard lui amena pendant ses années d'études une servante qui souffrait d'un tremblement particulier et qui n'avait pu trouver aucune place à cause de sa maladresse. Charcot reconnut son état comme la paralysie *choréiforme*[8] que Duchenne avait déjà décrite mais dont on ignorait sur quoi elle reposait. Il garda l'intéressante servante bien qu'elle lui coûtât au fil des années une petite fortune en plats et assiettes, et lorsque enfin elle mourut, il put démontrer

6 En français dans le texte.

7 En français dans le texte.

8 En français dans le texte.

sur elle que la paralysie *choréiforme*[9] est l'expression clinique de la sclérose cérébro-spinale multiple.

L'anatomie pathologique a deux services à rendre à la neuropathologie : à côté de la démonstration de l'altération morbide, l'établissement de sa localisation, et nous savons tous que dans les deux dernières décennies c'est la seconde partie de la tâche qui a suscité le plus grand intérêt et connu les plus grands progrès. Charcot a aussi contribué à cette œuvre de la façon la plus éminente, bien que les découvertes qui ont ouvert la voie ne proviennent pas de lui. Il suivit tout d'abord les traces de notre compatriote Türck qui, comme on sait, a vécu comme un chercheur assez isolé dans notre milieu, et, lorsque arrivèrent les deux grandes nouveautés qui inauguraient une nouvelle époque dans notre connaissance de la « localisation des maladies nerveuses », les expériences de stimulation de Hitzig-Fritsch et les observations de Flechsig sur le développement de la moelle, il a dans ses leçons sur la localisation contribué au plus et au mieux à faire concorder les nouvelles doctrines avec la clinique et à les rendre fécondes pour elle. En ce qui concerne spécialement la relation de la musculature corporelle à la zone motrice du cerveau humain, je rappelle la longue période pendant laquelle la nature exacte et la topique de cette relation furent en question (représentation commune des deux extrémités aux mêmes lieux — représentation de l'extrémité supérieure dans la circonvolution centrale antérieure et de l'extrémité inférieure dans la circonvolution centrale postérieure, donc une division verticale) jusqu'à ce qu'enfin des observations cliniques suivies et des expériences de stimulation et d'extirpation chez l'homme vivant, à l'occasion d'interventions chirurgicales, décidassent en faveur des vues de Charcot et Pitres que le tiers moyen des circonvolutions centrales sert principalement à la représentation des bras, le tiers supérieur et la partie médiale à la représentation des jambes, et

9 En français dans le texte.

qu'ainsi c'est une division horizontale qui est réalisée dans la région motrice.

Il serait vain de vouloir montrer l'importance de Charcot pour la neuropathologie en énumérant un à un ses travaux, car au cours des deux dernières décennies il n'y a guère eu de thèmes de quelque portée, à la présentation et à la discussion desquels l'école de la Salpêtrière n'ait pris une part éminente. « L'école de la Salpêtrière », c'était naturellement Charcot lui-même, qu'il n'était pas difficile de reconnaître en chacun des travaux de ses élèves, à la richesse de son expérience, à la clarté limpide de sa diction et au caractère plastique de ses descriptions. Dans le cercle des jeunes hommes qu'il attira ainsi à lui et qu'il fit participer à ses recherches, certains s'élevèrent alors à la conscience de leur individualité, se firent eux-mêmes un nom éclatant, et ici et là il arriva aussi que tel se distingua par une affirmation que le maître trouvait plus brillante que juste et qu'il combattait assez sarcastiquement dans ses propos et ses leçons, sans que la relation à l'élève aimé en souffrît. En fait Charcot laisse derrière lui une troupe d'élèves dont la qualité intellectuelle et à ce jour les travaux offrent la garantie que la discipline neuropathologique à Paris ne descendra pas de sitôt des hauteurs où Charcot l'a placée.

À Vienne, nous avons pu faire plusieurs fois l'expérience que l'importance intellectuelle d'un professeur d'université ne va pas nécessairement de pair avec cette influence personnelle directe sur la jeunesse qui se manifeste dans la création d'une école nombreuse et de valeur. Que Charcot ait été tellement plus heureux sur ce point, on doit l'attribuer aux qualités personnelles de l'homme, au charme magique émanant de son apparence et de sa voix, à l'ouverture affable qui caractérisait ses manières, dès que les relations avaient dépassé de part et d'autre la distance du premier stade, à la disponibilité avec laquelle il mettait tout à la disposition de ses élèves et à la fidélité qu'il leur gardait la vie durant. Les heures qu'il

passait dans ses salles de malades étaient des heures de communauté et d'échange de pensées avec tout son état-major médical ; là il ne s'isolait jamais ; le plus jeune externe avait la possibilité de le voir au travail et pouvait le déranger dans ce travail et les étrangers qui dans les années ultérieures ne manquèrent jamais à sa visite jouissaient de la même liberté. Enfin, lorsqu'en soirée Mme Charcot ouvrait sa demeure accueillante à une société choisie, secondée par une fille pleine de dons, s'épanouissant dans la ressemblance à son père, les élèves et les assistants de son mari, qui ne manquaient jamais, étaient là comme une partie de la famille face aux invités.

L'année 1882 ou 1883 donna leur forme définitive aux conditions de vie et de travail de Charcot. On avait acquis la conviction que l'action de cet homme constituait une partie du patrimoine de gloire de la nation, qui fut d'autant plus jalousement préservé après la malheureuse guerre de 1870-1871. Le gouvernement à la tête duquel se trouvait Gambetta, ce vieil ami de Charcot, créa pour lui une chaire de neuropathologie à la Faculté, pour laquelle il pouvait renoncer à l'anatomie pathologique, et une clinique à la Salpêtrière, accompagnée d'instituts scientifiques annexes. « *Le service de M. Charcot* »[10] comprenait désormais, à côté des anciens pavillons occupés par des malades chroniques, plusieurs salles dans lesquelles on admettait aussi des hommes, un gigantesque service ambulatoire, la Consultation externe[11], un laboratoire d'histologie, un musée, une section d'électro-thérapie, une pour les yeux et les oreilles et un atelier photographique personnel, tout autant de moyens pour attacher durablement à la Clinique dans des places stables d'anciens assistants et élèves. Ces bâtiments de deux étages, à l'aspect délabré, avec les cours qu'ils enserraient, rappelaient de façon frappante aux étrangers notre Hôpital général, mais la ressemblance n'allait guère loin. « Ce n'est

10 En français dans le texte.

11 En français dans le texte.

peut-être pas beau ici », disait Charcot, en montrant son domaine au visiteur, « mais on trouve de la place pour tout ce qu'on veut faire ».

Charcot était à l'apogée de sa vie lorsque fut mise à sa disposition cette plénitude de moyens d'enseignement et de recherches. C'était un travailleur infatigable et je pense toujours et encore le plus zélé de toute l'école. Une consultation privée où se pressaient les malades « de Samarcande et des Antilles » ne réussit pas à l'éloigner de son activité enseignante et de ses recherches. Il est certain que cet afflux d'êtres humains ne s'adressait pas seulement au célèbre chercheur, mais tout autant à ce grand médecin et ami des hommes qui savait toujours trouver une réponse, et qui devinait là où l'état présent de la science ne lui permettait pas de savoir. On lui a mainte fois fait reproche de sa thérapeutique qui, par la richesse de ses prescriptions, ne pouvait qu'offenser les scrupules d'un esprit rationaliste. Pourtant il ne faisait que poursuivre les méthodes en usage en ce lieu et en ce temps, sans beaucoup se leurrer sur leur efficacité. Il n'était d'ailleurs pas pessimiste concernant les espoirs thérapeutiques et à tel ou tel moment il a prêté la main dans sa clinique, à l'essai de nouvelles méthodes de traitement, dont le succès éphémère a trouvé d'un autre côté son explication. Comme enseignant, Charcot était littéralement fascinant, chacune de ses conférences était un petit chef-d'œuvre de construction et d'articulation, à la forme achevée et à ce point pénétrant que de toute la journée on ne pouvait chasser de son oreille la parole entendue et de son esprit l'objet de sa présentation. Il présentait rarement un malade unique, mais la plupart du temps une série ou des cas contrastés qu'il comparait entre eux. La salle dans laquelle il donnait ses leçons était ornée d'un tableau qui représente le « citoyen » Pinel faisant ôter leurs chaînes aux pauvres insensées de la Salpêtrière ; la Salpêtrière qui pendant la Révolution avait vu tant d'horreurs avait bien été aussi le lieu de cette révolution-là, la plus humaine de toutes. Le maître

Charcot lui-même pendant une telle leçon faisait une impression particulière ; lui qui d'habitude débordait de vivacité et de gaieté, qui avait toujours sur les lèvres un mot d'esprit, avait alors, sous sa cape de velours, un air grave et solennel et même, comme s'il avait véritablement pris de l'âge, sa voix à nos oreilles était comme assourdie, et nous pouvions un peu comprendre pourquoi des étrangers malveillants en venaient à faire à l'ensemble de la leçon le reproche de théâtralisme. Ceux qui parlaient ainsi étaient sans doute habitués au manque de forme de la conférence clinique allemande ou bien ils oubliaient que Charcot ne prononçait par semaine qu'*une seule leçon* qu'il pouvait donc soigneusement préparer.

Si Charcot, avec cette leçon solennelle où tout devait être préparé et où tout devait porter juste, suivait vraisemblablement une tradition bien enracinée, il n'en éprouvait pas moins aussi le besoin de donner à ses auditeurs une image moins travaillée de son activité. C'est à quoi lui servait la consultation de la clinique, qu'il assurait personnellement dans ce qu'on a appelé *Les Leçons du Mardi*. Là il s'attaquait à des cas totalement inconnus de lui, il s'exposait à tous les aléas de l'examen, à toutes les fausses routes d'une première investigation, il se dépouillait de son autorité pour avouer à l'occasion que tel cas n'autorisait aucun diagnostic, que dans tel autre les apparences l'avaient trompé, et jamais il n'apparaissait plus grand à ses auditeurs que lorsqu'il s'était efforcé de réduire le fossé entre maître et élèves en rendant compte le plus fidèlement possible de ses démarches de pensée et en s'ouvrant au mieux de ses doutes et de ses scrupules. La publication de ces conférences improvisées des années 1887 et 1888, d'abord en français, aujourd'hui aussi en langue allemande, a encore élargi sans limite le cercle de ses admirateurs, et jamais œuvre neuropathologique n'est parvenue dans le public médical à un succès comparable.

À peu près au moment où fut fondée la Clinique et où Charcot se retira de l'anatomie pathologique, il se produisit dans ses

orientations scientifiques une mutation à laquelle nous devons ses plus beaux travaux. Il déclara alors que la théorie des maladies nerveuses organiques était pour le moment à peu près achevée, et il commença à tourner son intérêt presque exclusivement vers l'hystérie qui se trouva ainsi d'un coup placée au foyer de l'attention générale. Cette maladie nerveuse, la plus énigmatique de toutes, dont les médecins n'avaient encore trouvé à rendre compte d'aucun point de vue valable, était justement à cette époque fort tombée en discrédit, celui-ci s'étendant aussi bien aux malades qu'aux médecins qui s'occupaient de cette névrose. On disait que dans l'hystérie tout était possible, et l'on ne voulait rien croire venant des hystériques. Le travail de Charcot restitua d'abord toute sa dignité à ce sujet ; on abandonna peu à peu l'habitude du sourire méprisant auquel la malade pouvait alors s'attendre à coup sûr ; celle-ci n'était plus par nécessité une simulatrice, puisque Charcot de toute son autorité répondait de l'authenticité et de l'objectivité des phénomènes hystériques. Charcot avait répété en petit l'acte de libération, en mémoire duquel l'image de Pinel ornait l'amphithéâtre de la Salpêtrière. Après avoir renoncé à la crainte aveugle d'être mystifié par les pauvres malades, crainte qui jusqu'alors avait entravé une étude sérieuse de la névrose, on pouvait se demander comment aborder les choses pour arriver par le plus court chemin à la solution du problème. Pour un observateur sans aucune prévention, l'enchaînement suivant se serait présenté : si je trouve un être humain dans un état comportant tous les signes d'un affect douloureux, pleurs, cris, agitation, je suis tout disposé à conclure qu'il faut supposer chez cette personne l'existence d'un processus psychique dont la manifestation justifiée est constituée par ces phénomènes corporels. L'homme sain serait alors capable de faire savoir quelle impression le tourmente, l'hystérique, lui, répondrait qu'il ne le sait pas, et ce problème serait aussitôt posé : d'où vient-il que l'hystérique est soumis à un affect dont il affirme ne rien savoir du motif. Si l'on tient ferme à cette conclusion qu'il doit exister un

processus psychique correspondant, et si pourtant l'on persiste à ajouter foi à l'affirmation du malade qui dénie celui-ci, si l'on rassemble les divers indices dont il ressort que le malade se comporte comme s'il en avait pourtant connaissance, si l'on explore l'histoire du malade et si l'on trouve dans celle-ci une circonstance, un traumatisme apte à provoquer précisément ces expressions d'affect-là, alors tout cela nous pousse à cette solution que le malade se trouve dans un état psychique particulier, dans lequel le lien d'interdépendance n'englobe plus toutes les impressions ou les souvenirs de celles-ci, dans lequel un souvenir isolé a la possibilité d'exprimer son affect par des phénomènes corporels, sans que le groupe des autres processus psychiques, le moi, en ait connaissance ou puisse intervenir pour l'empêcher, et le souvenir de la dissemblance psychologique bien connue entre sommeil et veille aurait pu atténuer le caractère étrange de cette hypothèse. Que l'on n'objecte pas que la théorie d'un clivage de la conscience comme solution de l'énigme de l'hystérie est bien trop éloignée pour pouvoir s'imposer à l'observateur non prévenu et non spécialisé. En fait, le Moyen Age avait bien choisi cette solution lorsqu'il déclarait que la possession par un démon était la cause des phénomènes hystériques ; il aurait suffi de substituer à la terminologie religieuse de cette époque obscure et superstitieuse celle, scientifique, du temps présent.

Charcot ne s'engagea pas dans cette voie pour élucider l'hystérie, bien qu'il ait abondamment puisé dans les comptes rendus qui nous restent encore sur les procès de sorcellerie et sur les possessions, pour démontrer que les manifestations de la névrose étaient alors les mêmes qu'aujourd'hui. Il traita l'hystérie comme un nouveau thème de la neuropathologie, fit la description complète de ses manifestations, y démontra l'existence de lois et de règles et apprit à connaître les symptômes qui rendent possible un diagnostic de l'hystérie. Les recherches les plus minutieuses entreprises par lui

et ses élèves s'étendirent aux troubles hystériques de la sensibilité au niveau de la peau et des organes profonds, au comportement des organes des sens, aux particularités des contractures et paralysies hystériques, des troubles trophiques et des modifications du métabolisme. On décrivit les formes multiples de l'attaque hystérique, on dressa un schéma qui dépeignait la configuration typique de la grande attaque hystérique, en quatre stades, et qui permettait de ramener au type les « petites » attaques couramment observées, de même on étudia la situation et la fréquence des zones dites hystérogènes, leur relation avec les attaques, etc. Muni de toutes ces connaissances sur les manifestations de l'hystérie, on fit alors une série de découvertes surprenantes ; on retrouva l'hystérie dans le sexe masculin et particulièrement chez les hommes de la classe ouvrière avec une fréquence que l'on n'avait pas soupçonnée, on se convainquit que certains cas accidentels, que l'on avait attribué à l'intoxication par l'alcool ou par le plomb, appartenaient à l'hystérie, on fut en mesure de subsumer sous l'hystérie un grand nombre d'affections qui restaient jusque-là incomprises et isolées, et de dégager la part de l'hystérie, là où la névrose s'était mêlée à d'autres affections en des tableaux complexes. Les recherches qui eurent la plus grande portée furent bien celles qui portaient sur les affections nerveuses après des traumatismes graves, les « névroses traumatiques », dont la conception est encore en discussion, et dans lesquelles Charcot avait plaidé avec succès la cause de l'hystérie.

Les dernières extensions du concept d'hystérie ayant si fréquemment amené à rejeter des diagnostics étiologiques, il apparut nécessaire de se consacrer à l'étiologie de l'hystérie. Charcot posa pour celle-ci une formule simple : l'hérédité doit être prise comme cause unique, l'hystérie est par conséquent une forme de la dégénérescence, un membre de la *famille névropathique*[12] ;

12 En français dans le texte.

tous les autres facteurs étiologiques jouent le rôle de causes occasionnelles, *d'agents provocateurs*[13].

La construction de ce grand édifice ne se fit naturellement pas sans une violente opposition, mais c'était l'opposition stérile d'une ancienne génération, qui ne voulait rien entendre d'un changement de ses conceptions ; les plus jeunes parmi les neuropathologistes, en Allemagne également, acceptèrent les théories de Charcot dans une plus ou moins grande proportion. Charcot lui-même était parfaitement certain de la victoire de ses théories sur l'hystérie ; si l'on prétendait lui objecter que les quatre stades de l'attaque, l'hystérie chez les hommes, etc., ne pouvaient s'observer ailleurs qu'en France, il rappelait combien de temps ces choses lui avaient à lui-même échappé, et répétait que l'hystérie était la même en tout lieu et en tout temps. Il était très sensible au reproche selon lequel les Français étaient une nation bien plus nerveuse que d'autres, et l'hystérie en quelque sorte une tare nationale, et il se réjouit d'autant lorsqu'une publication « à propos d'un cas d'épilepsie réflexe » lui permit de faire à distance le diagnostic d'hystérie chez un grenadier prussien.

Sur un point de son travail Charcot dépassa encore le niveau de son approche habituelle de l'hystérie, et fit un pas qui lui assura aussi pour tous les temps la gloire d'être le premier à avoir expliqué l'hystérie. En étudiant les paralysies hystériques qui surviennent après des traumatismes, il lui vint l'idée de reproduire artificiellement ces paralysies qu'il avait précédemment différenciées avec soin des paralysies organiques et il se servit à cette fin de patients hystériques qu'il mettait, en les hypnotisant, en état de somnambulisme. Par une démonstration sans faille, il parvint à prouver que ces paralysies étaient le résultat de représentations qui dominaient le cerveau dans des moments de disposition particulière. Ainsi était pour la première fois élucidé le mécanisme d'un

13 En français dans le texte.

phénomène hystérique, et c'est de ce morceau de recherche clinique d'une incomparable beauté que partit son propre élève P. Janet, que partirent Breuer et d'autres pour jeter les bases d'une théorie de la névrose qui coïncide avec la conception du Moyen Age, une fois remplacé le « démon » de l'imagination cléricale par une formule psychologique.

L'étude par Charcot des phénomènes hypnotiques chez les hystériques contribua grandement au développement de cet important domaine de faits jusqu'alors négligés et méprisés, le poids de son nom mettant fin une fois pour toutes au doute sur la réalité des manifestations hypnotiques. Mais la matière purement psychologique ne supportait pas le traitement exclusivement nosographique qu'elle trouvait à l'École de la Salpêtrière. La limitation de l'étude de l'hypnose aux hystériques, la distinction du grand et du petit hypnotisme, la mise en place de trois stades de la « grande hypnose » et sa caractérisation par des phénomènes somatiques, tout ceci s'écroula dans l'appréciation des contemporains lorsque Bernheim, élève de Liébault, entreprit d'édifier la doctrine de l'hypnotisme sur une base psychologique plus large et de faire de la suggestion le noyau de l'hypnose. Seuls les adversaires de l'hypnotisme, qui se contentent de dissimuler leur manque d'expérience personnelle par la référence à une autorité, s'accrochent encore aux positions de Charcot et aiment à utiliser une déclaration de ses dernières années qui dénie à l'hypnose toute portée curative.

De même, les théories étiologiques que Charcot soutenait dans sa thèse de la *famille névropathique*[14], et dont il avait fait le fondement de sa conception d'ensemble des maladies nerveuses, seront assez vite à ébranler et à corriger. Charcot surestimait tant l'hérédité comme cause qu'il ne resta plus de place pour ce qu'il y a d'acquis dans les neuropathies ; il n'attribuait à la syphilis qu'une

14 En français dans le texte.

modeste place parmi les *agents provocateurs*[15], et ni pour l'étiologie ni pour le reste il ne séparait avec suffisamment d'acuité les affections nerveuses organiques des névroses. Il est inévitable que le progrès de notre science, en accroissant nos connaissances, dévalue en même temps bien des choses que Charcot nous a enseignées, mais nulle vicissitude des temps ou des mentalités ne saura porter atteinte à la gloire future de l'homme, dont aujourd'hui — en France et ailleurs — nous portons tous le deuil.

15 En français dans le texte.

Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques

M. Charcot, dont j’ai été l’élève en 1885 et 1886, a bien voulu, à cette époque, me confier le soin de faire une étude comparatives des paralysies motrices organiques et hystériques hystériques, basée sur les observations de la Salpètrière, qui pourrait servir à saisir quelques caractères généraux de la névrose et conduire à une conception sur la nature de cette dernière. Des causes accidentelles et personnelles m'ont empêché pendant longtemps d’obéir à son inspiration ; aussi je ne veux apporter maintenant que quelques résultats de mes recherches, laissant à côté les détails nécessaires pour une démonstration complète de mes opinions.

I.

Il faudra commencer par quelques remarques sur les paralysies motrices organiques, d’ailleurs généralement admises. La clinique nerveuse reconnaît deux sortes de paralysies *périphéro-spinale* (ou bulbaire) et la paralysie *cérébrale*. Cette distinction est parfaitement en accord avec les données de l'anatomie du système nerveux qui nous montrent qu’il n’y a que deux segments sur le parcours des fibres motrices conductrices, le premier qui va de la périphérie jusqu'aux cellules des cornes antérieures dans la moelle,

et le second qui va de là jusqu'à l'écorce cérébrale. La nouvelle histologie du système nerveux, fondée sur les travaux de Golgi, Ramón y Cajal, Kölliker, etc., traduit ce fait par les mots : « le trajet des fibres de conduction motrices est constitué par deux *neuron* (unités nerveuses cellulo-fibrillaires), qui se rencontrent pour entrer en relation au niveau des cellules dites motrices des cornes antérieures. » La différence essentielle de ces deux sortes de paralysies, en clinique, est la suivante : *La paralysie périphéro-spinale est une paralysie détaillée, la paralysie cérébrale est une paralysie en masse*. Le type de la première est la paralysie faciale dans la maladie de Bell, la paralysie dans la poliomyélite aiguë de l'enfance, etc. Or, dans ces affections, chaque muscle, on pourrait dire chaque fibre musculaire, peut être paralysée individuellement et isolément. Cela ne dépend que du siège et de l'étendue de la lésion nerveuse, et il n'y a pas de règle fixe pour que l'un des éléments périphériques échappe à la paralysie, tandis que l'autre en souffre d'une manière constante.

La paralysie cérébrale, au contraire, est toujours une affection qui attaque une grande partie de la périphérie, une extrémité, un segment de celle-ci, un appareil moteur compliqué. Jamais elle n'affecte un muscle individuellement, par exemple le biceps du bras, le tibial isolément, etc, et s'il y a des exceptions apparentes à cette règle (le ptosis cortical, par exemple), on voit bien qu'il s'agit de muscles qui, à eux seuls, remplissent une fonction de laquelle ils sont l'instrument unique.

Dans les paralysies cérébrales des extrémités, on peut remarquer que les segments périphériques souffrent toujours plus que les segments rapprochés du centre ; la main, par exemple, est plus paralysée que l'épaule. Il n'y a pas, que je sache, une paralysie cérébrale isolée de l'épaule, la main conservant sa motilité, tandis

que le contraire est la règle dans les paralysies qui ne sont pas complètes.

Dans une étude critique sur l'aphasie, publiée en 1891, *Zur Auffassung der Aphasien, Wien*, 1891, j'ai tâché de montrer que la cause de cette différence importante entre la paralysie périphéro-spinale et la paralysie cérébrale doit être cherchée dans la structure du système nerveux. Chaque élément de la périphérie correspond à un élément dans l'axe gris, qui est, comme le dit M. Charcot, son aboutissant nerveux ; la périphérie est pour ainsi dire projetée sur la substance grise de la moelle, point pour point, élément pour élément. J'ai proposé de dénommer la paralysie détaillée périphéro-spinale, *paralysie de projection*. Mais il n'en est pas de même pour les relations entre les éléments de la moelle et ceux de l'écorce. Le nombre des fibres conductrices ne suffirait plus pour donner une seconde projection de la périphérie sur l'écorce. Il faut supposer que les fibres qui vont de la moelle à l'écorce ne représentent plus chacune un seul élément périphérique, mais plutôt un groupe de ceux-ci et que même, d'autre part, un élément périphérique peut correspondre à plusieurs fibres conductrices spino-corticales. C'est qu'il y a un changement d'arrangement qui a eu lieu au point de connexion entre les deux segments du système moteur.

Alors, je dis la reproduction de la périphérie dans l'écorce n'est plus une reproduction fidèle point par point, n'est plus une projection véritable ; c'est une relation par des fibres, pour ainsi dire représentatives et je propose, pour la paralysie cérébrale, le nom de *paralysie de représentation*.

Naturellement, quand la paralysie de projection est totale et d'une grande étendue, elle est aussi une paralysie en masse, et son grand caractère distinctif est effacé. D'autre part, la paralysie corticale, qui se distingue parmi les paralysies cérébrales par sa plus

grande aptitude à la dissociation, présente cependant toujours le caractère d'une paralysie par représentation.

Les autres différences entre les paralysies de projection et de représentation sont bien connues ; je cite parmi elles l'intégrité de la nutrition et de la réaction électrique qui se rattache à la dernière. Bien que très importants dans la clinique, ces signes n'ont pas la portée théorique qu'il faut attribuer au premier caractère différentiel que nous avons relevé, à savoir : paralysie *détaillée* ou en *masse*.

On a assez souvent attribué à l'hystérie la faculté de *simuler* les affections nerveuses organiques les plus diverses. Il s'agit de savoir si d'une façon plus précise elle simule les caractères des deux sortes de paralysies organiques, s'il y a des paralysies hystériques de projection et des paralysies hystériques de représentation, comme dans la symptomatologie organique. Ici, un premier fait important se détache : l'hystérie ne simule jamais les paralysies périphéro-spinales ou de projection ; les paralysies hystériques partagent seulement les caractères des paralysies organiques de représentation. C'est là un fait intéressant, puisque la paralysie de Bell, la paralysie radiale, etc., sont parmi les affections les plus communes du système nerveux.

Il est bon de faire observer ici, de manière à éviter toute confusion, que je ne traite que de la paralysie flasque et non de la contracture hystérique. Il me paraît important de soumettre la paralysie et la contracture aux mêmes règles. Ce n'est que des paralysies hystériques flasques qu'on peut soutenir qu'elles n'affectent jamais un muscle, excepté le cas où ce muscle est l'instrument unique d'une fonction, qu'elles sont toujours des paralysies en masse, et qu'elles correspondent sous ce rapport à la paralysie de représentation, ou cérébrale organique. En outre, en ce qui concerne la nutrition des parties paralysée et leurs réactions

électriques, la paralysie hystérique présente les mêmes caractères que la paralysie cérébrale organique.

Si la paralysie hystériques se rattache ainsi à la paralysie cérébrale et particulièrement à la paralysie corticale, qui présente une plus grande facilité de dissociation, elle ne manque pas de s'en distinguer par des caractères importants. D'abord elle n'est pas soumise à cette règle, constante dans les paralysies cérébrales organiques, à savoir que le segment périphérique est toujours plus affecté que le segment central. Dans l'hystérie, l’épaule ou la cuisse peuvent être plus paralysées que la main ou le pied. Les mouvements peuvent venir dans les doigts tandis que le segment central est encore absolument inerte. On n’a pas la moindre difficulté de produire artificiellement une paralysie isolée de la cuisse, de la jambe, etc., et on peut assez souvent retrouver, en clinique, ces paralysies isolées, en contradiction avec les règles de la paralysie organique cérébrale.

Sous ce rapport important, la paralysie hystérique est pour ainsi dire intermédiaire entre la paralysie de projection et la paralysie de représentation organique. Si elle ne possède pas toutes les caractéristiques de dissociation et d'isolement propres à la première, elle n'est pas, tant s'en faut, sujette aux strictes lois qui régissent la dernière, la paralysie cérébrale. Ces restrictions faites, on peut soutenir que la paralysie hystérique est aussi une paralysie

de représentation mais d'une représentation spéciale dont la caractéristique reste à trouver[1].

II.

Pour avancer dans cette direction je me propose d’étudier les autres traits distinctifs entre la paralysie hystérique et la paralysie corticale, type le plus parfait de la paralysie cérébrale organique. Le premier de ces caractères distinctifs, nous l'avons déjà mentionné, c’est que la paralysie hystérique, peut être beaucoup plus dissociée, systématisée que la paralysie cérébrale. Les symptômes de la paralysie organique se retrouvent comme morcelés dans l'hystérie. De l'hémiplégie commune organique (paralysie des membres supérieurs et inférieurs et du facial inférieur) hystérie ne reproduit que la paralysie des membres et dissocie même assez souvent, et avec la plus grande facilité, la paralysie du bras de celle de la jambe sous forme de monoplégies. Du syndrome de l’aphasie organique, elle reproduit l'aphasie motrice à l’état d'isolement, et ce qui est chose inouïe dans l’aphasie organique, elle peut créer une aphasie totale (motrice et sensitive) pour telle langue, sans attaquer le moins du monde la faculté de comprendre et d’articuler telle autre, comme je l’ai observé dans quelques cas inédits. Ce même pouvoir de dissociation se manifeste dans les paralysies isolées d’un segment de

1 Chemin faisant, je ferai remarquer que ce caractère important de la paralysie hystérique de la jambe que M. Charcot a relevé d'après Todd, à savoir que l'hystérique traîne la jambe comme une masse morte au lieu d’exécuter la circumduction avec la hanche que fait l’hémiplégique ordinaire, s’explique facilement par la propriété de la névrose que j’ai mentionné. Pour l’hémiplégie organique, la partie centrale de l’extrémité est toujours un peu indemne, le malade peut remuer la hanche et il en fait usage pour ce mouvement de circumduction, qui fait avancer la jambe. Dans l’hystérie, la partie centrale (la hanche) ne jouit pas de ce privilège, la paralysie y est aussi complète que dans la partie périphérique et en conséquence, la jambe doit être traînée en masse.

membre avec intégrité complète des autres parties du même membre, ou encore dans l'abolition complète d'une fonction (abasie, astasie) avec intégrité d'une autre fonction exécutée par les mêmes organes. Cette dissociation est d'autant plus frappante, quand la fonction respectée est la plus complexe. Dans la symptomatologie organique, quand il y a affaiblissement inégal de plusieurs fonctions, c'est toujours la fonction la plus complexe, celle d'une acquisition postérieure, qui est la plus atteinte en conséquence de la paralysie.

La paralysie hystérique présente de plus un autre caractère qui est comme la signature de la névrose et qui vient s'ajouter au premier. En effet, comme je l'ai entendu dire à M. Charcot, l'hystérie est une maladie à manifestations excessives, avant une tendance à produire ses symptômes avec la plus grande intensité possible. C'est un caractère qui ne se montre pas seulement dans les paralysies, mais aussi dans les contractures et les anesthésies. On sait jusqu'à quel degré de distorsion peuvent aller les contractures hystériques, qui sont presque sans égales dans la symptomatologie organique. On sait aussi combien sont fréquentes dans l'hystérie les anesthésies absolues, profondes, dont les lésions organiques ne peuvent reproduire qu'une faible esquisse. Il en est de même pour les paralysies. Elles sont souvent on ne peut plus absolues ; l'aphasique ne profère pas un mot, tandis que l'aphasique organique garde presque toujours quelques syllabes, le « oui et non », un juron, etc. ; le bras paralysé est absolument inerte, etc. Ce caractère est trop bien connu pour y persister longuement. Au contraire, on sait que, dans la paralysie organique, la parésie est toujours plus fréquente que la paralysie absolue.

La paralysie hystérique est donc d'une *limitation exacte* et *d'une intensité excessive* ; elle possède ces deux qualités à la fois et c'est en cela qu'elle contraste le plus avec la paralysie cérébrale organique, dans laquelle, d'une manière constante, *ces deux*

caractères ne s'associent pas. Il existe aussi des monoplégies dans la symptomatologie organique, mais celles-ci sont presque toujours des monoplégies *a potiori* et non exactement délimitées. Si le bras se trouve paralysé en conséquence d'une lésion corticale organique, il y a presque toujours aussi atteinte concomitante moindre du facial et de la jambe, et si cette complication ne se voit plus à un moment donné, elle a cependant bien existé au commencement de l'affection. La monoplégie corticale est, à vrai dire, toujours une hémiplégie dont telle ou telle partie est plus ou moins effacée, mais toujours reconnaissable. Pour aller plus loin, supposons que la paralysie n'ait affecté aucune autre partie que le bras, que ce sort une monoplégie corticale pure ; alors on voit que la paralysie est d'une intensité modérée. Aussitôt que cette monoplégie augmentera en intensité, qu'elle deviendra une paralysie absolue, elle perdra son caractère de monoplégie pure et s'accompagnera de troubles moteurs dans la jambe ou la face. *Elle ne peut pas devenir absolue et restée délimitée à la fois.*

C'est ce que la paralysie hystérique peut, au contraire, fort réaliser, comme la clinique le montre chaque jour. Elle affecte par exemple le bras d'une façon exclusive, on n'en trouve pas trace dans la jambe ou la face. De plus, au niveau du bras, elle est aussi forte qu'une paralysie peut l'être, et c'est là une différence frappante avec la paralysie organique, différence qui prête grandement à penser.

Naturellement, il y a des cas de paralysie hystérique dans lesquels l'intensité n'est pas excessive et la dissociation n'offre rien de remarquable. Ceux-ci, on les reconnaît au moyen d'autres caractères ; mais ce sont des cas qui ne portent pas l'empreinte typique de la névrose et qui, ne pouvant en rien nous renseigner sur sa nature ne présentent point d'intérêt au point de vue qui nous occupe ici.

Ajoutons quelques remarques d'une importance secondaire, qui même dépassent un peu les limites de notre sujet.

Je constaterai d'abord que les paralysies hystériques s’accompagnent beaucoup plus souvent de troubles de la sensibilité que les paralysies organiques. En général, ceux-ci sont plus profonds et plus fréquents dans la névrose que dans la symptomatologie organique. Rien de plus commun que l'anesthésie ou l’analgésie hystérique. Qu'on se rappelle par contre avec quelle ténacité la sensibilité persiste en cas de lésion nerveuse. Si l’on sectionne un nerf périphérique, l'anesthésie sera moindre en étendue et intensité qu’on ne s’y attend. Si une lésion inflammatoire attaque les nerfs spinaux ou les centres de la moelle, on trouvera toujours que la motilité souffre en premier lieu et que la sensibilité est épargnée ou seulement affaiblie, car il persiste toujours nerveux qui ne sont pas complètement détruits. En cas de lésion cérébrale, on connaît la fréquence et la durée de l'hémiplégie motrice, tandis que l'hémianesthésie concomitante est indistincte, fugace et ne se trouve pas dans tous les cas. Il n'y a que quelques localisations tout à fait spéciales qui puissent produire une affection de la sensibilité intense et durable (carrefour sensitif), et même ce fait n’est pas exempt de doutes.

Cette manière d'être de la sensibilité, différente dans les lésions organiques et dans l'hystérie, n'est guère explicable aujourd'hui. Il semble qu'il y ait là un problème dont la solution nous renseignerait peut-être sur la nature intime des choses.

Un autre point qui me paraît digne d'être relevé, c'est qu'y a quelques formes de paralysie cérébrale qui ne se trouvent pas réalisées dans l'hystérie, pas plus que les paralysies péri-phéro-spinales de projection. Il faut citer en premier lieu la paralysie du facial inférieur, la manifestations la plus fréquente d'une affection organique du cerveau et, si je me permets de passer dans les

paralysies sensorielles pour un moment, l'hémianopsie latérale homonyme. Je sais que c'est presque une gageure que de vouloir affirmer que tel ou tel symptôme ne se trouve pas dans l'hystérie, quand les recherches de M. Charcot et de ses élèves y découvrent, on pourrait dire journellement des symptômes nouveaux qu'on n'avait point soupçonnés jusque-là. Mais il me faut prendre les choses comme elles sont actuellement. La paralysie faciale hystérique est fortement contestée par M. Charcot et même, si on croit ceux qui en sont partisans, c'est un phénomène d'une grande rareté. L'hémianopsie n'a pas encore été vue dans l'hystérie et, je pense, elle ne le sera jamais.

Maintenant, d'où vient-il que les paralysies hystériques, tout en simulant de près les paralysies corticales, s'en écartent par les traits distinctifs que j'ai tâché d'énumérer, et quel est le le caractère général de la représentation spéciale auquel il faut les rattacher ? La réponse à cette question contiendrait une partie de la théorie de la névrose.

III.

Il n'y à pas le moindre doute sur les conditions qui dominent la symptomatologie de la paralysie cérébrale. Ce sont les faits de l'anatomie, la construction du système nerveux, la distribution de ses vaisseaux et la relation entre ces deux séries de faits et les circonstances de la lésion. Nous avons dit que le nombre moindre des fibres qui vont de la moelle au cortex en comparaison avec le nombre de fibres qui vont de la périphérie à la moelle, est la base de la différence entre la paralysie de projection et celle de représentation. De même, chaque détail clinique de la paralysie de représentation peut trouver son explication dans un détail de la structure cérébrale et *vice-versa* nous pouvons déduire la

construction du cerveau des caractères cliniques des paralysies. Nous croyons en un parallélisme parfait entre ces deux séries.

Ainsi s’il n'y a pas une grande facilité de dissociation pour la paralysie commune, c'est parce que les fibres de conduction motrices sont trop rapprochées sur une longue partie de leur trajet intracérabral pour être lésées isolément. Si la paralysie corticale montre plus de tendance aux monoplégies, c’est parce que le diamètre du faisceau conducteur brachial, crural, etc., va en croissant jusqu'à l’écorce. Si de toutes les paralysies corticales celle de la main est la plus complète, cela vient, croyons-nous, du fait, que la relation croisée entre l'hémisphère et la périphérie est plus exclusive pour la main que pour toute autre partie du corps. Si les segments périphériques d'une même extrémité souffre plus de la paralysie que le segment central, nous supposons que les fibres représentatives du segment périphérique sont beaucoup plus nombreuses que celle du segment central, de sorte que l'influence corticale devient plus importante pour le premier qu'elle n'est pour le dernier. Si les lésions un peu étendues de l'écorce ne réussissent pas à produire des monoplégies pures, nous en concluons que les centre moteurs sur l'écorce ne sont pas nettement séparés les uns des autres par des territoires neutres, ou qu'il y a des actions en distance (*Fernwirkungen*) qui annuleraient l'effet d'une séparation exacte des centres.

De même, s'il y a dans l'aphasie organique, toujours un mélange de troubles de diverses fonctions, ça s'explique par le fait que des branches de la même artère nourrissent tous les centres du langage, ou si l’on accepte l’opinion énoncée dans mon étude critique sur l'aphasie, parce qu’il ne s’agit pas de centres séparés, mais d’un territoire continu d’association. En tout cas, il existe toujours une raison tirée de l’anatomie.

Les associations remarquables qu'on observe si souvent dans la clinique des paralysies corticales : aphasie motrice et hémiplégie droite, alexie et hémianopsie droite, s'expliquent par le voisinage des centres lésés. L'hémianopsie même, symptôme bien curieux et étranger à l'esprit non ne scientifique ne se comprend que par l'entre-croisement des fibres du nerf optique dans le chiasma ; elle en est l'expression clinique, comme tous les détails des paralysies cérébrales sont l'expression clinique d'un fait anatomique.

Comme il ne peut y avoir qu'une seule anatomie cérébrale qui soit la vraie et comme elle trouve son expression dans les caractères cliniques des paralysies cérébrales, il est évidemment impossible que cette anatomie puisse expliquer les traits distinctifs de la paralysie hystérique. Pour cette raison, il n'est pas permis de tirer au sujet de l'anatomie cérébrale des conclusions basées sur la symptomatologie de ces paralysies.

Assurément il faut s'adresser à la nature de la lésion pour obtenir cette explication difficile. Dans les paralysies organiques, la nature de la lésion joue un rôle secondaire, ce sont plutôt l'étendue et la localisation de la lésion qui dans les conditions données de structure du système nerveux produisent les caractères de la paralysie organique, que nous avons relevés. Quelle pourrait être la nature de la lésion dans la paralysie hystérique, qui à elle seule domine la situation, indépendamment de la localisation, de l'étendue de la lésion et de l'anatomie du système nerveux ?

M. Charcot nous a enseigné assez souvent que c'est une lésion corticale mais purement dynamique ou fonctionnelle.

C'est une thèse dont on comprend bien le côté négatif. Cela équivaut à affirmer qu'on ne trouvera pas de changements de tissus appréciables à l'autopsie ; mais à un point de vue plus positif, son interprétation est loin d'être à l'abri de l'équivoque. Qu'est-ce dont qu'un lésion dynamique ? Je suis bien sûr que ceux qui lisent les

œuvres de M. Charcot, croient que la lésion dynamique est bien une lésion, mais une lésion dont on ne retrouve pas la trace dans le cadavre, comme un œdème, une anémie, Une hypérémie active. Mais ce sont là, bien qu'elle ne persistent pas nécessairement après la mort, des lésions organiques vrais, qu'elles soient légères ou fugaces. Il est nécessaire que les paralysies produites par les lésions de cet ordre, partagent en tout les caractères de la paralysie organique. L'œdème, l'anémie ne pourraient, plutôt que l'hémorragie et le ramollissement, produire la dissociation et l'intensité des paralysies hystériques. La seule différence serait que la paralysie par l'œdème, par la constriction vasculaire etc., doit être moins durable par destruction du tissu nerveux. Toutes les autres conditions leur sont communes et l'anatomie du système nerveux déterminera mes propriétés de la paralysie aussi bien dans le cas d'anémie fugace que dans le cas d'anémie permanente et définitive.

Je ne crois pas que ces remarques soient tout à fait gratuites. Si on lit « qu'il doit y avoir une lésion hystérique » dans tel ou tel centre, le même dont la lésion organique produirait le syndrome organique correspondant, si l'on se souvient qu'on s'est habitué à localiser la lésion hystérique dynamique de même manière que la lésion organique, on est porté à croire que sous l'expression « lésion dynamique » se cache l'idée d'une lésion comme l'œdème, l'anémie, qui, en vérité, sont des affections organiques passagères. J'affirme par contre que la lésion des paralysies hystériques doit être tout à fait indépendante de l'anatomie du système nerveux, puisque *l'hystérie se comporte dans ses paralysies et autres manifestations comme si l'anatomie n'existait pas, et comme si elle n'en avait nulle connaissance.*

Un bon nombre des caractères des paralysies hystériques justifient en vérité cette affirmation. L'hystérie est ignorante de la distribution des nerfs et c'est pour cette raison qu'elle ne simule pas

les paralysies périphéro-spinales ou de projection ; elle ne connaît pas le chiasma des nerfs optiques et conséquemment elle ne produit pas l'hémaniopsie. Elle prend les organes dans le sens vulgaire, populaire du nom qu’ils portent : la jambe est la jambe jusqu’à l'insertion de la hanche, le bras est l'extrémité supérieure comme elle se dessine sous les vêtements. Il n’y a pas de raison pour joindre à la paralysie du bras la paralysie de la face. L'hystérique qui ne sait pas parler n’a pas de motif pour oublier l'intelligence du langage, puisque aphasie motrice et surdité verbale n’ont aucune parenté, etc. Je ne peux que m'associer pleinement sur ce point aux vues que M. Janet a avancées dans les derniers numéros des *Archives de Neurologie* ; les paralysies hystériques en donnent la preuve aussi bien que les anesthésies et les symptômes psychiques.

IV.

Je tâcherai enfin de développer *comment pourrait être* la lésion qui est la cause des paralysies hystériques. Je ne dis pas que je montrerai comment elle en fait ; il s’agit seulement d'indiquer la ligne de pensée qui peut conduire à une conception qui ne contredit pas aux propriétés de la paralysie hystérique en qu'elle diffère de la paralysie organique cérébrale.

Je prendrai le mot « lésion fonctionnelle ou dynamique » dans son sens propre : « altération de fonction ou de dynamisme » ; altération d’une propriété fonctionnelle. Une telle altération serait par exemple une diminution de l'excitabilité ou d'une qualité physiologique qui dans l'état normal reste constante ou varie dans des limites déterminées.

Mais dira-t-on, l’altération fonctionnelle n'est pas autre chose, elle n’est qu’un autre côté de l’altération organique. Supposons que le tissu nerveux soit dans un état d’anémie passagère, son

excitabilité sera diminuée par cette circonstance, il n'est pas possible d'éviter d’envisager les lésions organiques par ce moyen.

J’essaierai de montrer qu’il peut y avoir altération fonctionnelle sans lésion organique concomitante, sans lésion grossière palpable du moins, même au moyen de l’analyse la plus délicate. En d'autres termes, je donnerai un exemple approprié d’une altération de fonction primitive ; je ne demande pour cela que la permission de passer sur le terrain de la psychologie, qu'on ne saurait éviter quand on traite de l'hystérie.

Je dis avec M, Janet, que c’est la conception banale, populaire et du corps en général, qui est en jeu dans les paralysies hystériques comme dans les anesthésies, etc. Cette conception n’est pas fondée sur une connaissance approfondie de l’anatomie nerveuse mais sur nos perceptions tactiles et surtout visuelles. Si elle détermine les caractères de la paralysie hystérique, celle-là doit bien se montrer ignorante et indépendante de toute notion de l’anatomie du système nerveux. La lésion de la paralysie hystérique sera donc une altération de la conception, de l’idée de bras, par exemple. Mais de quelle sorte est cette altération pour produire la paralysie ?

Considérée psychologiquement, la paralysie du bras consiste dans le fait que la conception du bras ne peut pas entrer en association avec les autres idées qui constituent le moi dont le corps de l’individu forme une partie importante. La lésion serait donc *l'abolition de l'accessibilité associative de la conception du bras*. Le bras se comporte comme s’il n’existait pas pour le jeu des associations. Assurément si les conditions matérielles, qui correspondent à la conception du bras, se trouvent profondément altérées, cette conception sera perdue aussi, mais j’ai à montrer qu’elle peut être inaccessible sans qu’elle soit détruite et sans que son substratum matériel (le tissu nerveux de la région correspondante de l’écorce) soit endommagé.

Je commencerai par des exemples tirés de la vie sociale. On raconte l'histoire comique d'un sujet loyal qui ne voulut plus laver sa main, parce que son souverain l'avait touchée. La relation de cette main avec l’idée du roi sembla si importante à la vie psychique de l’individu, qu’il se refuse à faire entrer cette main en d'autres relations. Nous obéissons à la même impulsion si nous cassons le verre dans lequel nous avons bu à la santé de jeunes mariés ; les anciennes tribus sauvages brûlant le cheval, les armes et même les femmes du chef mort, avec son cadavre, obéissaient à cette idée que nul ne devait plus les toucher après lui. Le motif de toutes ces actions est bien clair. La valeur affective que nous attribuons à la première association d'un objet répugne à le faire entrer en association nouvelle avec un autre objet et par suite rend l’idée de cet objet inaccessible à l’association.

Ce n’est pas une simple comparaison, c'est presque la chose identique, si nous passons dans le domaine de la psychologie des conceptions. Si la conception du bras se trouve engagée dans une association d’une grande valeur affective, elle sera inaccessible au jeu libre des autres associations. *Le bras sera paralysé en proportion de la persistance de cette valeur affective ou de sa diminution par des moyens psychiques appropriés.* C'est la solution du problème que que nous avons posé, car, dans tous les cas de paralysie hystérique, on trouve *que l'organe paralysé ou la fonction abolie est engagé dans une association subconsciente qui est munie d'une grande valeur affective, et l'on peut montrer que le bras devient libre aussitôt que cette valeur affective est effacée*. Alors la conception du bras existe dans le substratum matériel, mais elle n’est pas accessible aux associations et impulsions conscientes parce que toute son affinité associative, pour ainsi dire, est saturée dans une association subconsciente avec le souvenir de l’événement, du trauma, qui a produit cette paralysie.

C’est M. Charcot qui nous a enseigné le premier qu'il faut s’adresser à la psychologie pour l’explication de la névrose hystérique. Nous avons suivi son exemple, Breuer et moi, dans un mémoire préliminaire (*Uber den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene, Neurolog. Centralblatt,* n°1 und 2, 1893). Nous démontrons dans ce mémoire que les symptômes permanents de l’hystérie dite non traumatique s’expliquent (à part les stigmates) par le même mécanisme que *Charcot* a reconnu dans les paralysies traumatiques. Mais nous donnons aussi la raison pour laquelle ces symptômes persistent et peuvent être guéris par un procédé spécial de psychothérapie hypnotique. Chaque événement, chaque impression psychique est munie d’une certaine valeur affective (*Affectbetrag*), dont le moi se délivre ou par la voie de réaction motrice ou par un travail psychique associatif. Si l’individu ne peut ou ne veut s’acquitter du surcroît, le souvenir de cette impression acquiert l’importance d’un trauma et devient la cause de symptômes permanents d’hystérie. L’impossibilité de l'élimination s'impose quand l’impression reste dans le subconscient. Nous avons appelé cette théorie : *Das Abreagiren der Reizzuwächse.*

En résumé, je pense qu’il est bien en accord avec notre vue générale sur l'hystérie, telle que nous l’avons pu former d'après l'enseignement de M. Charcot que la lésion dans les paralysies hystériques ne consiste pas en autre chose que dans l’inaccessibilité de la conception de l’organe ou de la fonction pour les associations du moi conscient, que cette altération purement fonctionnelle (avec intégrité de la conception même) est causée par la fixation de cette conception dans une association subconsciente avec le souvenir du trauma et que cette conception ne devient pas libre et accessible tant que la valeur affective du trauma psychique n’a pas été éliminée par la réaction motrice adéquate ou par le travail psychique conscient. Mais même si ce mécanisme n'a pas lieu, s’il faut pour la paralysie hystérique toujours une idée autosuggestive directe comme

dans les cas traumatiques de M. Charcot, nous avons réussi à montrer de quelle nature la lésion ou plutôt l'altération dans la paralysie hystérique devrait être, pour expliquer ses différences avec la paralysie organique cérébrale.

Les névropsychoses de défense [1]

Essai d'une théorie psychologique de l'hystérie acquise, de nombreuses phobies et représentations de contrainte et de certaines psychoses hallucinatoires

Lors de l'étude approfondie de plusieurs nerveux affligés de phobies et de représentations de contrainte[2] s'est imposé à moi un essai d'explication de ces symptômes, qui me permit ensuite de deviner avec bonheur la provenance de telles représentations morbides dans des cas autres, nouveaux, et que pour cela j'estime digne d'être communiqué et soumis plus avant à examen. Simultanément à cette « *théorie psychologique des phobies et représentations de contrainte* », se dégagea de l'observation des malades une contribution à la théorie de l'hystérie ou plutôt une modification de celle-ci, qui semble tenir compte d'un important

1 *Die Abwehr-neuropsychosen*, GW, I.

2 *Zwangsvorstellung* (*en*) : ce terme se traduit exactement par « représentation obsédante ». Il entre en jeu et en opposition avec ceux de *Zwangsaffekt* (affect obsédant) et *Zwangshandlung* (action compulsive). Dans « Obsessions et phobies », texte publié directement en français, Freud emploie concurremment les deux termes d'*obsession* (accrédité par la psychiatrie française) et d'*idée obsédante*. Nous avons suivi cet exemple dans les présentes traductions, en préférant l'expression « représentation obsédante » chaque fois qu'elle rendait plus clair le mécanisme psychique décrit par Freud. (N.d.T.)

caractère commun à l'hystérie et aux dites névroses. De plus, j'eus l'occasion d'acquérir une intelligence du mécanisme psychologique d'une forme d'affection indubitablement psychique et, ce faisant, je trouvai que le mode de considération dont je faisais l'essai établit une connexion intelligible entre ces psychoses et les deux névroses mentionnées. Une hypothèse adjuvante dont je me suis servi dans chacun des trois cas sera par moi mise en relief en conclusion de cet article.

1.

Je commence par cette modification que la théorie de la névrose hystérique me semble requérir :

Que le complexe symptomatique de l'hystérie, pour autant qu'il autorise à ce jour une compréhension, justifie l'hypothèse d'un clivage de la conscience avec formation de groupes psychiques séparés, c'est ce qui, depuis les beaux travaux de P. Janet, J. Breuer et autres, avait déjà bien pu accéder à la reconnaissance générale. Ce qui est moins clarifié, ce sont les opinions sur la provenance de ce clivage de conscience et sur le rôle que ce caractère joue dans la texture de la névrose hystérique.

D'après la doctrine de Janet[3], le clivage de conscience est un trait primaire de la modification hystérique. Il repose sur une faiblesse innée de la capacité de synthèse psychique, sur l'étroitesse du « champ de conscience »[4], qui en tant que stigmate psychique témoigne de la dégénérescence des individus hystériques.

En opposition avec la vision de Janet, qui me semble autoriser les objections les plus variées, se trouve celle que J. Breuer a soutenue dans notre Communication commune[5]. D'après Breuer, ce qui est « fondement et condition » de l'hystérie, c'est la survenue

3 *État mental des hystériques*, Paris, 1893 et 1894. Quelques définitions récentes de l'hystérie, *Archive de Neurologie*, 1893, XXXV-VI.

4 En français dans le texte.

d'états de conscience particuliers, de l'espèce du rêve, avec capacité d'association restreinte, pour lesquels il propose le nom d'« états hypnoïdes ». Le clivage de conscience est alors un clivage secondaire, acquis ; il se produit du fait que les représentations qui ont émergé dans des états hypnoïdes sont coupées du commerce associatif avec le reste du contenu de conscience.

Je puis maintenant procéder à la mise en évidence de deux autres formes extrêmes d'hystérie, dans lesquelles il est impossible que le clivage de conscience soit interprété comme un clivage primaire, au sens de Janet. Dans la première de ces formes, je réussis de façon répétée à montrer que le *clivage du contenu de conscience est la conséquence d'un acte de volonté du malade*, c.-à-d. est introduit par une contention de volonté dont on peut indiquer le motif. Naturellement, je n'affirme pas ici que le malade a l'intention d'amener un clivage de sa conscience ; l'intention du malade est autre, mais elle n'atteint pas son but, bien au contraire elle provoque un clivage de la conscience.

Dans la troisième forme d'hystérie, dont nous avons prouvé l'existence par l'analyse psychique de malades intelligents, le clivage de conscience joue un rôle très minime, peut-être pas de rôle du tout. Il s'agit de ces cas dans lesquels la réaction aux stimulus traumatiques n'a simplement pas eu lieu, qui peuvent donc être aussi liquidés et guéris par « abréaction »[6] que les pures *hystéries de rétention*.

Concernant le rattachement aux phobies et représentations de contrainte, je n'ai affaire ici qu'à la deuxième forme de l'hystérie que, pour des raisons qu'on discernera bientôt, je vais désigner comme hystérie de *défense*, et par ce nom départager des hystéries

5 Über den psychischen Mechanismus hystericher Phänomene (Sur le mécanisme psychique de phénomènes hystériques), *Neurologische Zentralblatt*, 1893, n°1 et 2 (Repris comme introduction des Études *sur l'hystérie*).

6 Cf. Notre communication commune.

hypnoïde et de *rétention*. Je puis aussi, provisoirement, donner mes cas d'hystérie de défense comme hystérie « acquise », puisqu'il n'était question dans ces cas ni de lourde charge héréditaire ni d'atrophie dégénérative propre.

Chez les patients analysés par moi une bonne santé psychique avait en effet existé, jusqu'au moment où *survint un cas d'inconciliabilité dans leur vie de représentation*, c.-à-d. jusqu'à ce qu'une expérience vécue, une représentation, sensation, approcha leur moi, éveillant un affect si pénible que la personne décida d'oublier cela, parce qu'elle ne se croyait pas la force de résoudre par le travail de pensée la contradiction entre cette représentation inconciliable[7] et son moi.

Chez les personnes du sexe féminin, de telles représentations inconciliables croissent le plus souvent sur le terrain de l'expérience de vie et de la sensibilité sexuelles, et celles qui sont tombées malades se souviennent d'ailleurs avec toute la précision souhaitable de leurs efforts de défense, de leur intention d'« écarter » la chose, de ne pas y penser, de la réprimer. Voici, relatifs à cela, des exemples tirés de mon expérience, et dont je pourrais aisément multiplier le nombre, tels que le cas d'une jeune fille qui, pendant les soins donnés à son père malade, s'en veut de penser à un jeune homme qui lui a fait une légère impression érotique ; le cas d'une gouvernante qui était tombée amoureuse de son patron et qui décida de chasser ce penchant de son esprit parce qu'il lui semblait inconciliable avec sa fierté, etc[8].

Certes je ne puis affirmer que la contention de volonté, afin de repousser de ses pensées quelque chose de cette sorte, soit un acte pathologique ; je ne saurais dire non plus si et de quelle manière réussit l'oubli intentionnel pour ces personnes qui, sous l'effet des mêmes actions psychiques, demeurent en bonne santé. Je sais

7 *Unverträglich.*

8 Ces exemples sont tirés du travail encore inédit de Breuer et moi-même sur le mécanisme psychique de l'hystérie (*Études sur l'hystérie*).

seulement que pour les patients analysés par moi un tel oubli n’a pas réussi, mais qu'au contraire il les a conduits à diverses réactions pathologiques qui engendrèrent soit une hystérie, soit une représentation de contrainte, soit une psychose hallucinatoire. Dans la capacité de provoquer, par cette contention de volonté, un de ces états qui tous sont liés à un clivage de conscience, il faut voir l'expression d'une disposition pathologique, qui pourtant n'a pas nécessairement besoin d'être identique à une « dégénérescence » personnelle ou héréditaire.

Suivant la voie qui mène de la contention de volonté du patient jusqu'à l'apparition du symptôme névrotique, je me suis formé une opinion qui, dans les abstractions psychologiques usuelles, se laisse exprimer à peu près ainsi : la tâche que s'assigne le moi opposant une défense, traiter la représentation inconciliable comme « *non arrivée* »[9], est pour celui-ci insoluble directement ; aussi bien la trace mémorielle que l'affect adhérant à la représentation sont bel et bien là, et inextirpables. Mais on a l'équivalent d'une solution approximative de cette tâche si l'on réussit *à faire de cette représentation forte une faible*, à lui arracher l'affect, la somme d'excitation dont elle est grevée. La représentation faible ne pourra alors pour ainsi dire plus émettre de prétentions au travail d'association ; *mais la somme d'excitation qui a été séparée d'elle doit être amenée à une autre utilisation.*

Jusqu'ici, les processus sont les mêmes dans l'hystérie et dans les phobies et représentations de contrainte ; à partir de là les voies bifurquent. Dans l'hystérie, l'action de rendre inoffensive la représentation inconciliable se produit du fait que sa *somme d'excitation est transposée dans le corporel*, ce pour quoi j'aimerais proposer le nom de *conversion*.

La conversion peut être totale ou partielle, et se produit en suivant cette innervation motrice ou sensorielle qui se trouve dans

9 En français dans le texte.

une corrélation intime, ou davantage relâchée, avec l'expérience vécue traumatique. Le moi a ainsi obtenu d'être devenu exempt de contradiction, mais en revanche il s'est obéré d'un symbole mnésique qui, en tant qu'innervation motrice insoluble ou en tant que sensation hallucinatoire faisant constamment retour, loge dans la conscience à la façon d'un parasite, et qui subsiste jusqu'à ce qu'une conversion ait lieu dans une direction inversée. La trace mémorielle de la représentation refoulée n'a donc pas disparu pour autant, mais forme à partir de maintenant le noyau d'un second groupe psychique.

Je ne vais plus développer qu'en peu de mots cette vision des processus psychophysiques dans l'hystérie une fois qu'un tel noyau pour une séparation par clivage hystérique a été formé dans un « moment traumatique », son agrandissement se produit dans d'autres moments que l'on pourrait nommer « *traumatiques auxiliaires* », dès qu'une impression de même espèce, arrivant de nouveau, réussit à percer la barrière instaurée par la volonté, à apporter à la représentation affaiblie un nouvel affect, et à provoquer par contrainte, pour un laps de temps, la connexion des deux groupes psychiques, jusqu'à ce qu'une nouvelle conversion crée une défense. L'état ainsi atteint dans l'hystérie, quant à la répartition de l'excitation, se révèle alors, la plupart du temps, être un état labile ; l'excitation poussée sur une fausse voie (l'innervation corporelle) rétrograde parfois vers la représentation dont elle a été détachée et astreint alors la personne à l'élaboration associative ou à la liquidation en accès hystériques, comme le prouve l'opposition connue des accès et des symptômes durables. L'action de la méthode cathartique de Breuer consiste à engendrer, avec conscience du but, une telle rétroconduction de l'excitation hors du corporel dans le psychique, afin d'obtenir ensuite par contrainte l'aplanissement de la contradiction par le travail de pensée, et l'éconduction de l'excitation par le parler.

Si le clivage de conscience de l'hystérie acquise repose sur un acte de volonté, alors s'explique avec une facilité surprenante le fait remarquable que l'hypnose élargit régulièrement la conscience rétrécie des hystériques et rend accessible le groupe psychique séparé par clivage. Nous connaissons, bien sûr, comme particularité de tous les états semblables au sommeil, le fait de supprimer cette répartition de l'excitation sur laquelle repose la « volonté » de la personnalité consciente.

Partant, nous reconnaissons le facteur caractéristique de l'hystérie non pas dans le clivage de conscience mais dans la *capacité de conversion*, et nous sommes en droit de mentionner comme étant une part importante de la disposition, par ailleurs encore inconnue, à l'hystérie, l'aptitude psychophysique au report de si grandes sommes d'excitation dans l'innervation corporelle.

Cette aptitude n'exclut pas, en soi et pour soi, la santé psychique et elle ne conduit à l'hystérie que dans le cas d'une inconciliabilité psychique ou d'un emmagasinage de l'excitation. En prenant ce tournant nous nous rapprochons, Breuer et moi, des définitions connues de l'hystérie, celles de Oppenheim[10] et Strümpell[11], et nous nous sommes écartés de Janet qui assigne au clivage de conscience un rôle démesuré dans la caractérisation de l’hystérie[12]. La présentation donnée ici est en droit de prétendre qu’elle fait comprendre la corrélation de la conversion avec le clivage de conscience hystérique.

II.

Lorsque, chez une personne disposée, l'aptitude à la conversion n'est pas présente, et que néanmoins, pour la défense

10 Oppenheim : l’hystérie est une expression exagérée des sentiments. Mais « l’expression des sentiments » représente ce quantum d’excitation psychique qui normalement subit une conversion.

11 Strümpell : le trouble de l’hystérie réside dans le domaine psychophysique, là où le corporel et le psychique sont reliés l’un à l’autre.

contre une représentation inconciliable, la séparation de celle-ci d'avec son affect est entreprise, alors *cet affect doit nécessairement demeurer dans le domaine psychique*. La représentation maintenant affaiblie subsiste dans la conscience à l'écart de toute association, *mais son affect devenu libre s'accroche à d'autres représentations, en soi non-inconciliables, qui par cette « fausse connexion », deviennent des représentations de contrainte*. Voilà en peu de mots la théorie psychologique des représentations de contrainte et phobies dont j'ai parlé au début.

J'indiquerai maintenant quels sont parmi les éléments exigés dans cette théorie ceux qui se laissent directement mettre en évidence et quels autres j'ai complétés. Peut être directement mise en évidence, en dehors de ce point final du processus qu'est précisément la représentation de contrainte, tout d'abord la source d'où est issu l'affect se trouvant dans une fausse connexion. Dans tous les cas analysés par moi, c'était la *vie sexuelle* qui avait fourni un affect pénible, exactement de la même complexion que celui qui était accroché à la représentation de contrainte. Il n'est pas théoriquement exclu que cet affect puisse apparaître occasionnellement dans un autre domaine ; il me faut seulement communiquer qu'une autre provenance ne s'est pas jusqu'ici offerte a moi. D'ailleurs, on comprend facilement que ce soit justement la vie sexuelle qui comporte les occasions les plus riches pour l'émergence de représentations inconciliables.

Peut être mise en évidence, de plus, à travers les propos les moins équivoques des malades, la contention de volonté, la tentative

12 Dans la seconde partie de son intelligent article « Quelques définitions, etc. », Janet a lui-même discuté l'objection que le clivage de conscience se retrouve dans les psychoses et dans la soi-disant psychasthénie, mais, à mon avis, il n'y a pas répondu de façon satisfaisante. C'est essentiellement cette objection qui le contraint à qualifier l'hystérie comme forme de dégénérescence. Mais il échoue à proposer une caractéristique suffisante pour distinguer le clivage de conscience hystérique des clivages psychotique et autres.

de défense sur laquelle la théorie fait porter le poids, et, dans une série de cas au moins, les malades eux-mêmes nous informent que la phobie ou la représentation de contrainte n'est survenue qu'une fois que la contention de volonté eut apparemment atteint sa visée. « Il m'est arrivé une fois quelque chose de très désagréable, je me suis puissamment efforcée de l'écarter, de ne plus y penser. Finalement j'y ai réussi, alors j'ai attrapé l'autre chose dont je ne me suis pas débarrassée depuis. » C'est en ces mots qu'une patiente me confirma les points principaux de la théorie ici développée.

Tous ceux qui souffrent de représentations de contrainte ne se font pas une idée aussi claire de leur provenance. En règle générale, lorsqu'on attire l'attention du malade sur la représentation originelle de nature sexuelle, on obtient la réponse : « Ce n'est pourtant pas de ça que ça peut venir. Je n'y ai pourtant pas beaucoup pensé. Un moment j'ai été pris d'effroi, puis je me suis trouvé une diversion et depuis j'ai été tranquille avec ça. » Dans cette objection si fréquente réside une preuve que la représentation de contrainte constitue un substitut ou un succédané de la représentation sexuelle inconciliable et qu'elle l'a relayée dans la conscience.

Entre la contention de volonté du patient, qui réussit à refouler la représentation sexuelle inacceptable, et l'émergence de la représentation de contrainte qui, en soi peu intense, est ici dotée d'un affect d'une force incompréhensible, s'entrouvre la lacune que la théorie développée ici veut combler. La séparation de la représentation sexuelle d'avec son affect et la connexion de ce dernier avec une représentation autre, qui convient mais qui n'est pas inconciliable - ce sont là des processus qui adviennent sans conscience, que l'on peut seulement supposer mais qu'on ne peut démontrer par aucune analyse clinico-psychologique. Peut-être serait-il plus exact de dire : ce ne sont pas là du tout des processus de nature psychique, mais des processus physiques dont la conséquence psychique se présente comme si était effectivement

advenu ce qui est exprimé par les locutions : « séparation de la représentation d'avec son affect et fausse connexion de ce dernier ».

À côté des cas qui prouvent une succession de la représentation sexuelle inconciliable et de la représentation de contrainte, on en trouve une série d'autres où sont présentes simultanément des représentations de contrainte et des représentations sexuelles de tonalité pénible. Appeler ces dernières : « représentations de contrainte sexuelles » ne convient pas ; il leur manque un caractère essentiel des représentations de contrainte ; elles s'avèrent pleinement fondées, tandis que la pénibilité des représentations de contrainte communes constitue un problème pour le médecin et le malade. Pour autant que j'aie pu me procurer une intelligence des cas de cette sorte, il s'agit ici d'une défense poursuivie contre les représentations sexuelles arrivant de nouveau constamment, donc d'un travail qui n'est pas encore parvenu à l'achèvement.

Les malades tiennent fréquemment secrètes leurs représentations de contrainte, aussi longtemps qu'ils sont conscients de la provenance sexuelle de celles-ci. Lorsqu'ils s'en plaignent, l'expression qu'ils donnent la plupart du temps à leur étonnement est qu'ils sont soumis à l'affect en question, qu'ils s'angoissent, qu'ils ont des impulsions déterminées, etc. Pour le médecin averti, au contraire, cet affect apparaît bien-fondé et compréhensible ; ce qu'il trouve frappant, c'est seulement la connexion d'un tel affect avec une représentation qui ne le mérite pas. L'affect de la représentation de contrainte lui apparaît - en d'autres mots - comme *disloqué ou*

transposé[13], et, s'il a admis les remarques ici consignées, il peut tenter, dans toute une série de cas de représentations de contrainte, la *retraduction en sexuel.*

Pour la connexion secondaire de l'affect devenu libre peut être utilisée toute représentation qui, ou bien selon sa nature est susceptible d'être unie avec un affect de telle qualité, ou bien qui a avec la représentation inconciliable certaines relations par suite desquelles elle apparaît utilisable comme succédané de celle-ci. Ainsi, par ex., l'angoisse devenue libre, dont la provenance sexuelle ne doit pas être remémorée, se jette sur les phobies primaires communes de l'être humain face aux animaux, à l'orage, à l'obscurité, etc., ou sur des choses dont on ne peut méconnaître qu'elles sont associées d'une façon ou d'une autre avec le sexuel, sur l'urination, la défécation, sur la souillure et la contagion en général.

L'avantage que le moi obtient en s'engageant, en vue de la défense, sur la voie de la *transposition*[14] de l'affect est de loin moindre que dans la *conversion* hystérique de l'excitation psychique en innervation somatique. L'affect dont le moi a souffert demeure non modifié et non amoindri après comme avant, sauf que la représentation inconciliable est tenue en sujétion, exclue de la

13 *Disloziert* et *transponiert*. Freud emploie ici des termes d’origine latine que nous reprenons tels quels. Notons que le terme français déplacement sera réservé — une fois la terminologie psychanalytique mieux fixée — comme équivalent de l’allemand *Verschiebung*. Quant à la *transposition*, elle est ici présentée comme caractéristique de la névrose obsessionnelle et des phobies. Le terme *Umsetzung*, que l’on traduit légitimement dans d’autres textes par le français « transposition », (cf. « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l’érotisme anal » ; trad. in *La vie sexuelle*, Paris, Presses Universitaires de France), caractérise dans ces premiers écrits le mécanisme de la conversion hystérique. Nous l’avons rendu par « report ». Ces difficultés de traduction sont dues à trois raisons : la terminologie de Freud n’est pas encore définitivement arrêtée — l’allemand dispose d’une plus grande richesse terminologique que le français —, Freud utilise à la fois des termes d’origine latine et germanique. (N.d.T.)

14 *Transposition* dans le texte allemand. (N.d.T.)

remémoration. Les représentations refoulées forment, encore une fois, le noyau d'un second groupe psychique qui, me semble-t-il, est accessible même sans recours à l'hypnose. Si, dans les phobies et représentations de contrainte, sont absents les symptômes frappants qui, dans l'hystérie, accompagnent la formation d'un groupe psychique indépendant, ceci provient probablement du fait que dans le premier des cas l'ensemble de la modification est resté dans le domaine psychique et que la relation entre excitation psychique et innervation somatique n'a connu aucune modification.

Je vais commenter ce qui a été dit ici sur les représentations de contrainte par quelques exemples qui sont vraisemblablement de nature typique :

1) Une toute jeune fille souffre de reproches de contrainte. Lisait-elle dans le journal quelque chose sur des faux-monnayeurs, la pensée lui venait qu'elle aussi avait fait de la fausse monnaie ; s'était-il produit quelque part un acte meurtrier, l'auteur étant inconnu, elle se demandait anxieusement si elle n'avait pas commis ce meurtre. Par ailleurs, elle était clairement consciente de l'aberration de ces reproches de contrainte. Pendant un certain temps la conscience de culpabilité acquit un tel pouvoir sur elle que sa critique fut étouffée, et qu'elle s'accusa devant ses parents et le médecin d'avoir effectivement commis ces forfaits (psychose par simple accroissement : *psychose par débordement*[15]). Un interrogatoire rigoureux mit alors à découvert la source d'où était issue sa conscience de culpabilité incitée par une sensation voluptueuse fortuite, elle s'était laissé entraîner par une amie à la masturbation et elle pratiquait celle-ci depuis des années avec la pleine conscience d'avoir tort et en se faisant les auto-reproches les plus violents mais, comme d'habitude, inutiles. Un excès, après un bal, avait provoqué

15 Uberwältigungspsychose : accablement ou débordement du moi par le phénomène purement économique d'une trop grande augmentation de l'excitation. (N.d. T.)

l'accroissement jusqu'à la psychose. - La jeune fille guérit après quelques mois de traitement et la surveillance la plus stricte.

2) Une autre jeune fille souffrait de la peur d'être assaillie par une pressante envie d'uriner et de devoir se mouiller, depuis qu'une telle envie pressante l'avait un jour effectivement obligée à quitter une salle de concert pendant l'exécution. Cette phobie l'avait peu à peu rendue incapable de toute jouissance et de tout commerce. Elle ne se sentait bien que lorsqu'elle savait qu'il y avait, à proximité, des cabinets auxquels elle pouvait parvenir sans frapper l'attention. Une souffrance organique, qui aurait justifié cette méfiance dans le contrôle de sa vessie, était exclue. À la maison, dans des conditions de tranquillité et à l'heure de la nuit, la pressante envie d'uriner n'était pas présente. Un examen approfondi mit en évidence que la pressante envie d'uriner était survenue pour la première fois dans les conditions suivantes : dans la salle de concert, avait pris place non loin d'elle un monsieur qui n'était pas indifférent à ce qu'elle ressentait. Elle commença à penser à lui et à se dépeindre la scène où, étant sa femme, elle serait assise à côté de lui. Dans cette rêverie érotique, elle eut cette sensation corporelle qu'il faut bien comparer à l'érection de l'homme et qui, chez elle - je ne sais si c'est général -, s'acheva par une légère envie d'uriner. Elle fut alors prise d'un violent effroi devant cette sensation sexuelle, à laquelle elle était par ailleurs habituée, parce qu'elle avait décidé par-devers elle de combattre ce penchant comme tout autre et, dans le moment qui suivit, l'affect s'était transféré sur l'envie d'uriner qui l'accompagnait et l'obligea à quitter la salle après un combat plein de tourments. Dans la vie, elle était si prude qu'elle avait intensément horreur de tout ce qui est sexuel et ne pouvait concevoir la pensée de jamais se marier ; d'un autre côté, elle était sexuellement si hyperesthésique qu'à chaque rêverie érotique qu'elle aimait s'accorder, survenait cette sensation voluptueuse. La pressante envie d'uriner avait chaque fois accompagné l'érection, sans lui faire, jusqu'à la scène de

la salle de concert, la moindre impression. Le traitement conduisit à une maîtrise presque parfaite de la phobie.

3) Une jeune femme qui, d'un mariage de cinq ans, n'avait eu qu'un enfant, se plaignait à moi de l'impulsion de contrainte à se précipiter de la fenêtre ou du balcon, et de la peur, qui s'emparait d'elle à la vue d'un couteau aiguisé, d'en transpercer son enfant. Le commerce conjugal, avouait-elle, devenait rare, et n'était pratiqué qu'avec des précautions contre la conception ; cependant, cela ne lui manquait pas, elle n'était pas une nature sensuelle. J'osai lui dire qu'à la vue d'un homme elle avait des représentations érotiques, qu'à cause de cela elle avait perdu confiance en elle, et qu'elle se faisait l'effet d'être une personne rejetée qui était capable de tout. La retraduction de la représentation de contrainte en sexuel avait réussi ; elle avoua aussitôt, en pleurant, sa misère conjugale longtemps cachée, et communiqua également plus tard des représentations pénibles au caractère sexuel non modifié, ainsi la sensation, faisant fréquemment retour, de quelque chose qui se pousserait sous ses jupes.

J'ai mis à profit, pour la thérapie, des expériences de cette sorte, afin, dans les phobies et représentations de contrainte, malgré toute la rébellion des malades, d'orienter l'attention en arrière sur les représentations sexuelles refoulées et, là où ça marchait, de colmater les sources d'où celles-ci étaient issues. Je ne puis naturellement pas affirmer que *toutes* les phobies et représentations de contrainte apparaissent de la façon mise à découvert ici ; premièrement mon expérience n'embrasse, par rapport à l'abondance de ces névroses, qu'un nombre limité, et deuxièmement je sais moi-même que ces symptômes « *psychasthéniques* » (selon la

désignation de Janet) ne sont pas tous équivalents[16]. Il y a, par ex., des phobies purement hystériques. Je pense pourtant que le mécanisme de la *transposition* de l'affect sera à mettre en évidence dans la grande majorité des phobies et représentations de contrainte, et je voudrais plaider pour qu'on ne mette pas ces névroses, qui se rencontrent aussi souvent isolées que combinées à l'hystérie ou à la neurasthénie, pêle-mêle avec la neurasthénie commune, pour les symptômes fondamentaux de laquelle il n'y a absolument pas à admettre un mécanisme psychique.

III.

Dans les deux cas considérés jusqu'ici, la défense contre la représentation inconciliable était advenue par séparation de celle-ci d'avec son affect ; la représentation était, bien qu'affaiblie et isolée, demeurée à la conscience. Or il est un mode de défense ayant beaucoup plus d'énergie et de succès, qui consiste en ceci que le moi rejette[17] la représentation insupportable[18] en même temps que son affect et se comporte comme si la représentation n'avait jamais

16 Le groupe des phobies typiques, dont l'*agoraphobie* est le prototype, ne se laisse pas ramener au mécanisme psychique décrit ci-dessus ; au contraire, le mécanisme de l'agoraphobie diffère par un point décisif de celui des obsessions véritables et des phobies qui sont réductibles à celles-ci. On ne trouve pas ici de représentation refoulée dont l'affect d'angoisse aurait été séparé. L'angoisse de ces phobies a une autre origine.

17 *Verwift.* (N.d.T.)

18 En allemand : *unerträglich*. On trouve dans ce texte deux termes allemands qui ne diffèrent que par une lettre : *umerträglich* (inconciliable) et *unerträglich* (insupportable). *Unverträglich* est le terme le plus fréquent, celui qui correspond le mieux au mécanisme spécifique décrit par Freud. Sa traduction par « inconciliable » est attestée par le texte « Obsessions et phobies » publié directement en français par Freud (présent recueil, p. 39-45). Le terme *unerträglich* se rencontre deux fois dans l'édition originale. Nous avons respecté ces deux lectures tout en les signalant et en pensant, avec les éditeurs de la *Standard Édition*, qu'il s'agit peut-être d'une erreur de typographe. (N.d.T.)

abordé le moi. *Mais, au moment ou ceci a réussi, la personne se trouve dans une psychose que l'on ne peut guère classifier que comme « confusion hallucinatoire* ». Un unique exemple va illustrer cette affirmation :

Une toute jeune fille fait don à un homme de sa première inclination impulsive et croit fermement à son amour en retour. En fait elle se trouve dans l'erreur ; le jeune homme a un autre motif pour fréquenter sa maison. Les désillusions ne se font d'ailleurs pas attendre ; elle s'en défend tout d'abord en convertissant hystériquement les expériences correspondantes, conserve ainsi sa croyance qu'un jour il viendra la demander en mariage, mais ce faisant elle se sent, par suite de la conversion incomplète et de la poussée constante de nouvelles impressions douloureuses, malheureuse et malade. Elle l'attend finalement, dans une extrême tension, pour un jour déterminé, le jour d'une fête de famille. Le jour s'écoule sans qu'il soit venu. Une fois que tous les trains avec lesquels il pourrait venir sont passés, elle vire à la confusion hallucinatoire. Il est arrivé, elle entend sa voix dans le jardin, elle s'empresse de descendre en vêtement de nuit pour le recevoir. À partir de là, elle vit durant deux mois dans un rêve heureux dont le contenu est : il est là, il est toujours autour d'elle, tout est comme auparavant (avant l'époque des désillusions contre lesquelles elle s'est défendue à grand-peine). Hystérie et humeur dépressive sont surmontées ; de toute cette dernière époque de doute et de souffrances, il n'est pas parlé pendant la maladie ; elle est heureuse tant qu'on la laisse sans la troubler et ne se déchaîne que lorsqu'une mesure prise par son entourage fait pour elle obstacle à quelque chose qu'elle prétend déduire, en toute conséquence, de son rêve bienheureux. Cette psychose, en son temps incompréhensible, fut mise à découvert dix ans plus tard par une analyse hypnotique.

Le fait sur lequel j'attire l'attention est que le contenu d'une telle psychose hallucinatoire *consiste précisément en la mise en*

relief de cette représentation qui était menacée par le facteur occasionnant l'entrée en maladie. On est donc fondé à dire que le moi, par la fuite dans la psychose, a exercé une défense contre la représentation insupportable[19] ; le processus par lequel ceci a été atteint se soustrait, lui encore, à l'autoperception comme à l'analyse psychologico-clinique. Il est à considérer comme l'expression d'une disposition pathologique d'un degré supérieur, et il peut se laisser circonscrire à peu près comme suit : le moi s'arrache à la représentation inconciliable, mais celle-ci est dans une corrélation inséparable avec un morceau de la réalité et tandis que le moi accomplit cette opération, il s'est détaché aussi de la réalité, totalement ou partiellement. Ce dernier point, à mon avis, est la condition sous laquelle il est conféré à des représentations propres une vivacité hallucinatoire, et ainsi, après une défense heureusement réussie, la personne se trouve en confusion hallucinatoire.

Je ne dispose que de très peu d'analyses de psychoses de ce genre ; mais j'estime qu'il doit s'agir là d'un type très fréquemment utilisé d'entrée en maladie psychique, car les exemples, à considérer comme analogues, de la mère qui, tombée malade par la perte de son enfant, berce maintenant inlassablement dans ses bras un morceau de bois, ou de la fiancée dédaignée qui, depuis des années, attend dans ses atours son fiancé, ne manquent dans aucun asile.

Il n'est peut-être pas superflu de mettre en relief que les trois modes de défense ici décrits, et par conséquent les trois formes d'entrée en maladie auxquelles conduit cette défense, peuvent être réunis en la même personne. La survenue simultanée de phobies et de symptômes hystériques, qui est in praxis si fréquemment observée, appartient bel et bien aux facteurs qui rendent difficile une séparation impeccable de l'hystérie d'avec d'autres névroses et qui obligent à poser l'existence des « névroses mixtes ».

19 *Unerträglich* dès la première édition allemande : cf. note précédente. (N.d.T.)

La confusion hallucinatoire, il est vrai, ne se concilie pas fréquemment avec la persistance de l'hystérie ni, en règle générale, avec celle des représentations de contrainte. Par contre il n'y a rien de rare à ce qu'une psychose de défense fasse irruption épisodiquement dans le déroulement d'une névrose hystérique ou mixte.

Je vais pour finir rappeler en peu de mots la représentation adjuvante dont je me suis servi dans cette présentation des névroses de défense. C'est la représentation selon laquelle, dans les fonctions psychiques, quelque chose est à différencier (montant d'affect, somme d'excitation) qui a toutes les propriétés d'une quantité bien que nous ne possédions aucun moyen de mesurer celle-ci - quelque chose qui est capable d'agrandissement, d'amoindrissement, de déplacement et d’éconduction, et qui s’étend sur les traces mémorielles des représentations, un peu comme une charge électrique sur la surface des corps.

On peut utiliser cette hypothèse, qui d’ailleurs se trouve déjà au fondement de notre théorie de l’« abréaction » (Communication provisoire, 1993) dans le même sens que celui qu’utilisent les physiciens en faisant l’hypothèse du courant d’un fluide électrique. Elle est justifiée, provisoirement, en ce qu’elle est utilisable pour regrouper et expliquer des états psychiques variés.

Sigmund Freud

Esquisse d’une psychologie scientifique[1]

1 Freud n’avait donné aucun titre à cet essai. Dans ses lettres, il parle de « notes » ou de « psychologie ». [Il fait aussi mention de « psychologie à l’usage des neurologues » et de « φψω ».]

Table des matières

Avant-propos de l'éditeur

Le manuscrit qui suit a été écrit durant l'automne de 1895. La Première et la Deuxième Partie (pp. 8 et 14) ont été commencées par Freud, dans le train, au retour d'une rencontre avec Fliess (lettre du 23-9-95). Une partie du manuscrit a été écrite au crayon depuis la fin du chapitre II de la Première Partie. Ces deux chapitres ont été achevés le 25 septembre (voir la date au début du chapitre III). La Troisième Partie a été commencée le 5 octobre 1895. C'est le 8 octobre que les trois parties furent envoyées à Fliess.

Dans une IVe Partie, Freud se proposait d'étudier la psychologie du refoulement qu'il considérait comme le « fond même de l'énigme », mais ce chapitre ne fut évidemment jamais terminé. En étudiant cette question, Freud vit se renforcer ses doutes relatifs à la valeur des vues énoncées dans l'Esquisse. Ces hésitations le saisirent peu après qu'il eût achevé le travail entrepris avec tant d'enthousiasme. Dès le 29 novembre 1895 (lettre 36), Freud se montre sceptique : « L'état d'esprit dans lequel j'ai conçu la psychologie m'est devenu étranger », écrit-il. Dans sa lettre du 1er janvier 1896, il tente une révision de ses hypothèses relatives aux rapports réciproques des trois sortes de neurones et explique, en particulier, le rôle des « neurones de perception ». Un peu plus d'un an après la rédaction de l'Esquisse, ses conceptions s'étaient à tel point développées qu'il put donner de l'appareil psychique une description à peu près semblable à celle que l'on trouve dans

L'Interprétation des rêves (chap. VII) (lettre 52 du 6 décembre 1896). Dès lors, Freud cessa de s'intéresser aux tentatives faites pour représenter l'appareil psychique en langage de neuro-physiologie. Quelques années plus tard, il fit allusion, dans les termes suivants, à l'échec de ses efforts dans ce sens : « Toutes les recherches ont irréfutablement prouvé que l'activité psychique est liée au fonctionnement du cerveau plus qu'à celui de n'importe quel autre organe. » Et un peu plus loin, il ajoute : « On ignore jusqu'où peut nous entraîner la découverte de l'inégale importance des diverses parties du cerveau et de leurs relations particulières avec certaines zones du corps et certaines activités intellectuelles. Toutes les tentatives que l'on a faites pour déduire de ces faits une localisation des processus mentaux, tous les efforts tendant à représenter les idées comme emmagasinées dans les cellules nerveuses et cheminant le long des fibres nerveuses, ont totalement échoué » (Freud, *Métapsychologie,* 1915 *e).* Les recherches récentes relatives à la physiologie du cerveau ont, dans l'ensemble, abouti aux mêmes conclusions. (Voir à ce sujet le beau travail de E. D. Adrian sur « Les origines mentales et physiques du comportement » (1946).)

Mais en ce qui concerne la physiologie du cerveau, l'Esquisse est fort riche en hypothèses psychologiques concrètes, en idées théoriques générales et en suggestions diverses. Un grand nombre de ces idées, après avoir subi les modifications nécessitées par l'abandon de la tentative physiologique, se retrouvent dans les écrits ultérieurs de Freud et quelques-unes d'entre elles se rangent parmi les éléments permanents des hypothèses psychanalytiques. D'autres parties de l'Esquisse (comme, par exemple, la façon de concevoir la psychologie des phénomènes intellectuels, pp. 113 et suiv.) ont été plus négligées dans les autres publications de Freud, encore que certaines idées qui se trouvent ici développées puissent sans difficulté être intégrées dans le système des hypothèses psychanalytiques.

Parmi les œuvres de Freud, c'est dans *L'Interprétation des rêves* que l'on découvre la suite immédiate de l'Esquisse. Mais la description de la nature de l'appareil psychique donnée dans le Septième Chapitre de cet ouvrage n'atteint pas, tout au moins en un point, les idées exprimées dans l'Esquisse, Freud n'étant pas arrivé à expliquer entièrement, dans *L'Interprétation des rêves,* la position occupée par la fonction perceptive. (Voir à ce sujet le *Complément métapsychologique à la Science des rêves,* 1917 *d.)* Seule l'hypothèse relative à la structure psychique, telle qu'elle a été formulée dans *Le Moi et le Ça* (1923 *b*) a, depuis, permis de résoudre ce problème. Mais on voit déjà se dessiner cette évolution dans l'Esquisse et cela grâce à la conception justifiée de l'hypothèse sur l'organisation du moi « perpétuellement investi », hypothèse que Freud reprit après un intervalle de trente ans.

À l'époque où Freud écrivit son Esquisse, il s'intéressait surtout aux questions de neurophysiologie. Après l'échec des hypothèses relatives à ces problèmes, il abandonna aussi temporairement l'étude d'autres sujets, particulièrement en ce qui concernait le moi dont il a dit, dans l'Esquisse, qu'il se rattachait à un groupe de neurones bien déterminé.

Immédiatement après l'Esquisse, Freud fut amené à s'intéresser à d'autres questions. Revenu aux travaux cliniques, il va mettre au premier plan l'étude des névroses et la découverte décisive qu'il fait en automne 1895 se rapporte aux distinctions à établir dans la névrose obsessionnelle et l'hystérie, entre les facteurs génétiques (lettre 34, etc.)

Afin de faciliter au lecteur la compréhension des idées extrêmement condensées exposées dans ce travail, nous le faisons précéder d'une table des matières. Lorsque l'exposé d'un sujet donné

reste inachevé, nous indiquons quelle suite lui a plus tard été donnée[2].

2 Nous avons jugé utile d'insérer également les notes que le traducteur anglais a ajoutées au travail. Ces notes se trouvent entre parenthèses, à angles droits. *(N. d. la T.)*

Première partie

Introduction

Dans cette Esquisse, nous avons cherché à faire entrer la psychologie dans le cadre des Sciences naturelles, c'est-à-dire à représenter les processus psychiques comme des états quantitativement déterminés de particules matérielles distinguables, ceci afin de les rendre évidents et incontestables. Ce projet comporte deux idées principales :

1) Ce qui distingue l'activité du repos est d'ordre quantitatif. La quantité (Q) se trouve soumise aux lois générales du mouvement.

2) Les particules matérielles en question sont les neurones.

N et Qή [neurones et quantité][3]. Les expériences de ce genre sont maintenant fréquentes[4].

I. Première notion fondamentale

Le concept de quantité

Ce concept découle directement des observations cliniques de pathologie, surtout dans les cas de « représentations hyperintenses » (comme dans l'hystérie et dans la névrose obsessionnelle où, nous le verrons, le caractère quantitatif est plus marqué que chez les

3 Dans son manuscrit, Freud a utilisé de nombreuses abréviations dont la plupart ont été expliquées dans la version imprimée. À côté d'abréviations courantes ou faciles à deviner, Freud s'est servi d'un grand nombre de signes fixes. Ainsi N désigne les « neurones » et φ, ψ et ω indiquent les trois systèmes de neurones (φ étant souvent employé adjectivement). Freud parle aussi souvent du système des neurones ω comme étant celui des « neurones perceptifs » [ou « neurones W », voir note p. 27]. En pareils cas, nous avons mis les abréviations entre parenthèses arrondies. Pour désigner la quantité, Freud emploie Q et Qή. Vers la fin de l'Esquisse (p. 88), il explique la distinction : Q représente la quantité « extérieure » et Qή la quantité « psychique ». Cette différenciation n'a pas toujours été rigoureusement respectée dans le manuscrit et, dans la lettre du 1-1-1896, on n'en trouve nulle trace. Dans le présent texte, Q et Qή ont été remplacés par le mot « quantité » et les abréviations ont été mises entre guillemets. Quand il n'y a aucun signe abréviatif après le mot « quantité », c'est que Freud a écrit le mot en entier. [MM. Mosbacher et James Strachey, les traducteurs anglais de ce volume, inclinent à croire, toutefois, que l'emploi par Freud des abréviations Q et Qή) devrait être plus exactement précisé. Q paraît signifier la quantité d'une façon très générale – y compris les quantités se trouvant dans le monde extérieur, sans indication plus précise. Qή semble indiquer les quantités se trouvant dans les neurones ; ainsi Qή appartient au système φ de neurones et au système ω aussi bien qu'au système ψ. Le traducteur tente également d'expliquer le mystérieux signe Qή. Comme on le verra plus loin (note p. 27), Freud a utilisé par plaisanterie, la lettre ω pour W ou *Wahrnehmung* (perception). Peut-être a-t-il de la même façon employé le ή grec qui n'est qu'un *n* à long appendice. Si tel est bien le cas, Qή serait le symbole convenant à la « quantité neuronique ».]

normaux) (voir IIe Partie, pp. 71 et suiv.). Des processus tels que ceux de l'excitation, de la substitution, de la conversion et de la décharge, qui se rattachent à ces troubles, nous font concevoir que les excitations neuroniques sont des quantités mouvantes[5]. Il nous a semblé permis de généraliser les faits ainsi reconnus. En partant de là, nous avons pu poser un principe fondamental, relatif à l'activité des neurones, par rapport à la quantité (Q), principe qui, nous l'espérions, éclairerait bien la question puisqu'il semblait embrasser l'ensemble de la fonction [neuronique] et que nous appelons *principe de l'inertie des neurones* ; d'après cela, les neurones tendent à se débarrasser des quantités (Q) et, en l'admettant, il devient possible de comprendre la structure et le développement des neurones aussi bien que leurs fonctions.

4 Nous ne pouvons préciser de manière certaine à quels essais Freud fait allusion ici. En ce qui concerne les conceptions de la physiologie du cerveau, voir les œuvres de E. Fleischl von Marxow (1893), accompagnées d'une esquisse biographique due au Pr Sigmund Exner (1893) ; pour les rapports entre la physiologie et la psychologie, consulter les travaux d'Exner lui-même et en particulier son *Esquisse d'une explication physiologique des phénomènes psychiques,* 1894, où il écrit (p. 225) : « Tous les phénomènes de quantité et de qualité des sensations, perceptions et représentations conscientes peuvent se ramener à des stimuli quantitativement variables des diverses parties de cet ensemble de voies. » Pour la question de la mémoire, voir les auteurs français et aussi la conférence de A. Forel sur *La mémoire et ses anomalies*, Zurich, 1885, travaux que Freud lut attentivement et dont il put tirer des suggestions.

5 En écrivant que l'application réussie des concepts dynamiques aux problèmes de l'hystérie lui a suggéré les présentes recherches, Freud nous remet en mémoire que les *Études sur l'Hystérie* n'avaient paru que peu de temps avant la rédaction de ce travail. Tout nous permet de supposer que Freud a tenté dans l'Esquisse de résoudre les difficultés contre lesquelles Breuer avait buté dans la partie théorique des *Études.* Freud est ici en complet désaccord avec Breuer qui écrit : « Dans ces pages nous parlerons peu du cerveau et pas du tout des molécules. Les processus psychiques doivent être décrits dans la langue de la psychologie ; il ne peut en être autrement. »

Le principe d’inertie fait d’abord comprendre la division des neurones en deux classes : les moteurs et les sensibles, division qui contrecarre la réception des quantités (Qή) en s’en débarrassant. Le mouvement réflexe s’explique ainsi : c’est un moyen de décharge de ces quantités et le principe d’inertie nous en donne le motif. En regardant un peu en arrière, nous pouvons relier le système neuronique (héritier de l’excitabilité protoplasmique générale) à la surface extérieure irritable du protoplasme, cette surface étant interrompue par de larges bandes [de substance] non irritable[6]. Un système neuronique primaire ayant ainsi acquis une certaine quantité (Qή) va pouvoir, par la voie menant au mécanisme musculaire, se décharger et se maintenir par là en état de non-excitation. Le processus de décharge constitue la fonction primaire du système neuronique.

Ici va pouvoir se développer une fonction *secondaire.* En effet, parmi les diverses méthodes de décharge, certaines sont préférées et maintenues parce qu’elles impliquent une cessation des excitations, *la fuite,* par exemple. Il s’établit ici un équilibre entre la quantité d’excitation et l’effort qu’exige la fuite devant cette dernière ; il s’ensuit que le principe d’inertie ne se trouve pas perturbé en pareil cas.

Mais en tout premier lieu, le principe d’inertie se trouve bouleversé par d’autres circonstances. À mesure que s’accroît la complexité interne de l’organisme, le système neuronique reçoit des stimuli provenant des éléments somatiques eux-mêmes, des stimuli endogènes qui tendent aussi à se décharger. Ils prennent naissance dans les cellules du corps et provoquent les grands besoins : la faim, la respiration, la sexualité. L’organisme ne peut leur échapper comme il le fait pour les stimuli extérieurs ; il n’est pas en mesure d’employer leur quantité (Q) pour les fuir. Les excitations ne cessent que si des conditions bien déterminées se trouvent réalisées dans le

6 Le mot *substance* manque dans le manuscrit.

monde extérieur (par exemple dans le cas du besoin de nourriture). Pour exécuter l'acte [capable de fournir ces conditions] et pouvant être qualifié de spécifique, il faut un effort indépendant des quantités endogènes (Qή) et généralement plus grand qu'elles, puisque l'individu est soumis à certaines conditions que l'on peut appeler *urgence de la vie.* En conséquence, le système neuronique se voit obligé de renoncer à sa tendance originelle à l'inertie, c'est-à-dire à sa tendance au niveau = 0. Il doit apprendre à supporter une quantité emmagasinée (Qή) qui suffise à satisfaire les exigences d'un acte spécifique. Suivant la façon dont il le fait, cependant, la même tendance persiste sous la forme modifiée d'un effort pour maintenir la quantité à un niveau aussi bas que possible et éviter toute élévation, c'est-à-dire pour conserver constant ce niveau. Toutes les réalisations du système neuronique doivent être envisagées soit sous l'angle de la fonction primaire soit sous celui de la fonction secondaire imposée par les exigences de la vie[7].

II. Seconde notion fondamentale

La théorie des neurones

L'idée de combiner cette « théorie de la quantité (Qή) » avec la connaissance des neurones, telle que la présente actuellement l'histologie, fournit à notre théorie un second point d'appui. Dans ces récentes découvertes, le point essentiel est que le système neuronique consiste en neurones distincts mais de structure analogue, qui ne sont en contact que par l'intermédiaire d'une

7 Les idées ici exposées ont été reprises par Freud dans les *Zwei prinzipien des psyschischen Geschehen (Les deux principes du fonctionnement mental),* 1911 *b.* On les trouve également dans le VIIe Chapitre de *L'Interprétation des rêves,* 1900. Il est question de la distinction à établir entre la tendance à réduire la tension à zéro et la modification de cette tendance qui veut alors maintenir aussi bas que possible le niveau de la tension, c'est-à-dire entre le « principe de Nirvana » et « le principe de plaisir ». Voir *Au-delà du principe de plaisir,* 1920 g.

substance étrangère et se terminent les uns à côté des autres comme sur des morceaux de tissu étranger. Certaines conductions s'y trouveraient préfigurées du fait qu'elles reçoivent les excitations au moyen de dentrites et les déchargent par des cylindres-axes [ou axones] ; en outre, il existe de nombreuses ramifications de diamètres très différents.

En combinant cette manière de concevoir les neurones avec la « théorie de la quantité (Qή), on en vient à se représenter un neurone « investi » (N) rempli d'une certaine quantité (Qή*),* mais pouvant, à d'autres moments, être vide. Le principe d'inertie (p. 9) trouve son expression dans l'hypothèse d'un *courant* venant des appendices cellulaires ou dentrites et se dirigeant vers les cylindres-axes. Chaque neurone isolé est ainsi le prototype du système neuronique dans son ensemble avec sa division en deux classes de neurones, le cylindre-axe étant l'organe de décharge. Mais la fonction secondaire qui exige un emmagasinement de quantité (Qή) devient possible si l'on suppose l'intervention de résistances qui s'opposent à la décharge ; la structure des neurones permet de penser que ces résistances se produisent aux points de *contact* [entre les neurones] qui jouent ainsi le rôle de *barrières.* L'hypothèse des « barrières de contact » s'avère fructueuse dans bien des domaines.

III. Les barrières de contact

La première justification de cette hypothèse découle du fait qu'ici la transmission se fait au travers d'un protoplasme indifférencié et non pas, comme ordinairement au-dedans des neurones, par un protoplasme différencié, sans doute mieux adapté à la conduction. Nous sommes ainsi amenés à supposer qu'il existe un certain rapport entre la différenciation et la capacité de conduction. Peut-être alors trouverons-nous que le processus de conduction lui-même crée une différenciation dans le protoplasme et par là ensuite une possibilité de meilleure conduction.

La théorie des barrières de contact présente d'autres avantages encore. Une des propriétés principales du tissu nerveux est celle de la « mémoire », c'est-à-dire, en somme, la faculté de subir, du fait de quelque processus unique, isolé, une modification permanente. Il y a là un contraste frappant avec la manière de réagir d'une matière qui se laisse traverser par des ondes mouvantes pour ensuite revenir à son état antérieur. Toute théorie psychologique digne d'intérêt se doit de fournir une explication de la mémoire. Mais chacune de ces explications se heurte à une difficulté : d'une part, en effet, nous devons affirmer qu'après l'excitation les neurones restent à tout jamais différents de ce qu'ils étaient auparavant, tandis que, d'autre part, nous ne saurions le nier d'une façon générale, les nouvelles excitations se trouvent dans les mêmes conditions de réception que leurs devancières. Les neurones sembleraient donc à la fois influencés et inchangés, « neutres ». À première vue, il nous semble impossible d'imaginer un appareil à fonctionnement aussi compliqué. Pour nous tirer d'embarras, nous sommes obligés d'assigner la capacité d'être durablement modifié par une excitation à *une certaine catégorie* de neurones et l'inaltérabilité – la faculté d'être toujours prêt à recevoir de nouvelles excitations – à *une autre catégorie*. C'est de là qu'est venue la distinction établie et courante entre « cellules de perception » et « cellules de souvenir », distinction qui ne repose pourtant sur rien et ne s'adapte nulle part.

La théorie des barrières de contact peut se tirer de cette difficulté de la façon suivante : il y a deux catégories de neurones, ceux d'abord qui se laissent traverser par les quantités (Qή) comme si les barrières de contact n'existaient pas et qui, après le passage de l'excitation, reviennent à leur état antérieur ; ensuite ceux dont les barrières de contact ont une action en ne permettant à la quantité (Qή) qu'un passage partiel ou difficile. Cette seconde catégorie de

neurones peut avoir subi une modification, ce qui *donne ainsi une possibilité de se représenter la mémoire*[8].

Il existe donc des neurones *perméables* servant à la perception (qui n'opposent aucune résistance et ne retiennent rien) et des neurones *imperméables* (résistants et rétenteurs de quantité (Qή) ; de ces derniers dépendent la mémoire et probablement aussi les processus psychiques en général. J'appellerai donc désormais neurones φ ceux du premier groupe et neurones ψ ceux du second[9].

Pour faire comprendre les caractères les plus généraux de la mémoire il semble maintenant indiqué d'exposer ce que nous devons savoir concernant les neurones ψ. L'argument est le suivant. Le cours d'une excitation modifie de façon permanente ces neurones. En adoptant la théorie des barrières de contact, nous dirons que ces barrières ont subi un changement durable. Or, comme l'expérience psychologique enseigne qu'il existe un apprentissage progressif basé sur la remémoration, nous en concluons que le changement produit consiste en une meilleure conduction par les barrières de contact, celles-ci devenant moins imperméables et plus semblables à celles du système φ. Ces états des barrières de contact est ce que nous appellerons leur degré de « frayage ». Nous dirons alors que *la*

8 Freud s'est servi de quelques-unes de ces idées dans *Au-delà du principe de plaisir.* Il y déclare « avoir adopté à propos de la localisation, la manière de voir de l'anatomie cérébrale ». D'après l'analyse qu'a donnée Dorer (1932) de l'attitude de Freud à l'égard des théories de Meynert, il est incontestable que Freud, en écrivant cette phrase, pensait à Meynert. L'influence de celui-ci semble se faire sentir en plusieurs endroits de *l'Esquisse,* bien qu'il ne soit guère possible de la distinguer de prime abord des opinions neurologiques généralement admises à la fin du XIX[e] siècle.

9 De ce qui va suivre, nous pourrons déduire les caractères des deux groupes de neurones, qui sont les suivants : les neurones φ sont « perméables », c'est-à-dire qu' ils n'offrent pas de résistance ; ils servent à atténuer les stimuli venant du monde extérieur et s'identifient à la substance grise de la moelle. Les neurones ψ sont rétenteurs, réduisent les stimuli internes et s'identifient à la substance grise supérieure du cerveau.

mémoire est représentée par les frayages se trouvant entre les neurones ψ.

Supposons que les barrières de contact offrent toutes d'excellents frayages ou encore, ce qui revient au même, qu'elles opposent toutes une égale résistance, les particularités de la mémoire n'en seraient guère mieux mises en lumière. La mémoire, en effet, est évidemment l'une des forces déterminantes, dirigeantes, par rapport à la voie que suit l'excitation et si les frayages étaient partout les mêmes, il deviendrait impossible d'expliquer la préférence accordée à telle ou telle voie. Il est donc plus exact de dire que *la mémoire est représentée par les différences de frayages existant entre les neurones ψ.*

Mais de quoi donc dépendent les frayages dans ces neurones ? L'expérience psychologique montre que la mémoire (c'est-à-dire la force persistante d'un certain incident) dépend d'un facteur qui est *l'intensité* de l'impression reçue et aussi de la répétition plus ou moins fréquente de cette dernière. Ou encore, pour employer notre façon de voir, le frayage dépend de la quantité (Qή) qui traverse un neurone au cours du processus d'excitation et aussi du nombre de répétitions de ce processus. Nous voyons ainsi que la quantité (Qή) constitue le facteur actif mais qu'elle peut être remplacée par la quantité *plus* le frayage qui en résulte (p. 39).

Nous pensons, presque malgré nous, à l'effort primaire du système neuronique, persistant à travers toutes les modifications, pour éviter une surcharge de quantité (Qή) ou pour diminuer celle-ci dans toute la mesure du possible. Sous la pression des exigences de la vie, le système neuronique se voit contraint de constituer des réserves de quantité (Qή) (p. 11). Pour ce faire, il doit augmenter le nombre des neurones et il faut que ceux-ci soient imperméables. Mais le système neuronique évite, dans une certaine mesure tout au moins, d'être rempli par la quantité (Qή), c'est-à-dire d'être investi. Il

établit donc des frayages. Ainsi, nous le voyons, *les frayages servent à la fonction primaire.*

La nécessité de réserver une place à la mémoire dans la théorie des barrières de contact entraîne autre chose encore. Il y a généralement lieu de présumer que chaque neurone dispose de plusieurs voies de communications avec d'autres neurones, c'est-à-dire de plusieurs barrières de contact. C'est de cela que dépend la possibilité pour l'excitation de choisir une voie, ce qui est déterminé par le frayage. Il est clair que l'état de frayage de chaque barrière de contact doit être indépendant de celui de toutes les autres dans un même neurone ψ, sans quoi aucun choix de la voie à emprunter, donc aucun motif, ne serait possible. Nous en tirons une conclusion négative par rapport à la nature de l'état de « *frayage* ». Si nous imaginons un neurone rempli d'une quantité (Qή), c'est-à-dire chargé, nous ne pouvons nous représenter cette quantité (Q) autrement qu'uniformément répartie dans toutes les régions du neurone, y compris celles de ses barrières de contact. D'autre part, nous n'avons aucune peine à supposer que, dans le cas d'une quantité (Qή) qui s'écoule, elle n'empruntera qu'une seule voie particulière à travers le neurone ; de cette façon, cette quantité (Qή) ne va agir que sur une seule des barrières de contact laquelle, ensuite, conserve le frayage ainsi réalisé. Il s'ensuit qu'aucun frayage ne peut s'établir sur un investissement en rétention puisque cela ne produirait aucune différence de frayage dans les barrières de contact d'un même neurone.

Reste à savoir, à part cela, *en quoi consiste* le frayage. Nous pouvons tout d'abord penser qu'il s'agit d'une absorption de quantité (Qή) par les barrières de contact. Peut-être éluciderons-nous plus tard cette question. La quantité (Qή) qui a laissé derrière elle un frayage subit sans aucun doute une décharge, à cause précisément de ce frayage qui augmente la perméabilité. Rien d'ailleurs ne permet de supposer que le frayage demeurant après le passage de la

quantité (Qή) soit nécessairement aussi grand qu'il l'a été pendant ce passage (p. 37). Peut-être n'en demeure-t-il qu'une fraction sous la forme d'un frayage *permanent.* Nous ne saurions préciser non plus si l'effet produit par le passage en une fois d'une quantité (Qή) donnée est équivalent à celui du passage en trois fois de cette même quantité[10]. Les applications de la théorie aux faits psychiques nous permettront d'élucider ces questions.

IV. Le point de vue biologique

Nous admettons ainsi l'existence de deux systèmes de neurones φ et dont le premier est fait d'éléments perméables et le second d'éléments imperméables. De cette façon une particularité du système neuronique – sa capacité de retenir tout en demeurant réceptif – semble s'expliquer. Tout gain psychique consisterait donc en une organisation du système ψ par le moyen d'une levée partielle et localement déterminée de la résistance dans les barrières de contact qui différencie ψ de φ. À mesure que cette organisation s'effectue, la réceptivité du système neuronique atteindrait, en fait, sa limite.

Toute personne qu'intéressent les hypothèses scientifiques ne les prend au sérieux que si elles concordent de plusieurs façons avec

10 On trouve, p. 41, une réponse à cette question. Certaines des questions traitées dans ce chapitre se retrouvent sous une forme modifiée dans les hypothèses de Freud relatives à la mémoire et à l'état conscient. Voir à ce sujet *L'Interprétation des rêves,* p. 485 de la trad. franç., et la théorie suivant laquelle « mémoire et qualité qui caractérisent l'état conscient s'excluent » l'une l'autre dans les systèmes ψ. Freud a plus tard exprimé, d'une façon plus radicale encore, l'hypothèse d'après laquelle « le conscient surgit en lieu et place de la trace mnémonique (*Au-delà du principe de plaisir,* 1920 g*),* où ces idées sont attribuées à Breuer. Lire également *Notice sur le bloc magique* (1925 *a)* et la lettre 52 du 6 décembre 1896. Breuer a soutenu une opinion semblable dans son chapitre théorique des *Études sur l'hystérie,* 1895, p. 164. « Cet appareil perceptif incluant les sphères sensorielles du cortex doit être distinct de l'organe qui emmagasine et produit les impressions sensorielles sous la forme d'images mnémoniques… »

ce que nous savons déjà et quand le caractère arbitraire d'une construction *ad hoc* peut ainsi être atténué. Notre hypothèse des barrières de contact, objectera-t-on, nous fait admettre deux catégories de neurones dont les fonctionnements diffèrent totalement l'un de l'autre. Or, rien ne permet, pour le moment, de justifier cette distinction. Au point de vue morphologique (c'est-à-dire histologique) tout au moins, une pareille supposition ne repose sur rien.

Sur quoi alors fonder cette division en deux catégories ? Eh bien, si possible sur le développement *biologique* du système des neurones qui, comme tous les autres – les naturalistes nous l'apprennent – s'effectue progressivement. Nous voudrions savoir si les deux classes de neurones ont pu avoir une signification biologique différente et, dans ce cas, quels mécanismes ont provoqué l'apparition de caractères aussi opposés que ceux de perméabilité et d'imperméabilité. La solution la plus satisfaisante serait naturellement de voir le mécanisme recherché surgir de lui-même du rôle biologique primitif joué [par les deux catégories de neurones]. Une seule réponse suffirait aux deux questions.

Rappelons-nous que, dès le début, deux fonctions incombaient au système neuronique : recevoir les stimuli de l'extérieur et assurer la décharge des excitations endogènes. C'est de cette dernière tâche, nous le savons (p. 12) que naquit, sous la pression des nécessités vitales, un besoin de poursuivre le développement biologique. On est ainsi amené à supposer que nos systèmes φ et ψ ont bien pu assumer chacun l'une de ces obligations primaires. Le système φ serait constitué par le groupe de neurones qui reçoivent les stimuli exogènes, tandis que le système ψ contiendrait les neurones qui perçoivent les excitations endogènes. S'il en était ainsi, nous n'aurions pas *inventé*, mais seulement *découvert* φ et ψ. Il ne resterait plus qu'à les identifier aux faits déjà connus. D'ailleurs, l'anatomie nous apprend qu'il existe un système de neurones

(substance grise de la moelle) qui se trouve seule en contact avec le monde extérieur et un système situé au-dessus, la matière grise du cerveau, qui n'a aucun contact périphérique direct mais dont dépendent le développement du système neuronique et les fonctions psychiques. Le cerveau primaire s'accorde assez bien à notre façon d'envisager les particularités que nous attribuons au système ψ, à condition de pouvoir admettre que certaines voies indépendantes de φ conduisent directement du cerveau à l'intérieur du corps. Les anatomistes ignorent l'origine et l'importance biologique originelle du cerveau primaire ; d'après notre théorie, ce ne serait ni plus ni moins qu'un ganglion du sympathique. C'est ici que les matériaux réels vont nous permettre de vérifier la valeur de nos vues[11].

Contentons-nous, pour le moment, de penser que le système ψ s'identifie à la substance grise du cerveau. Mes précédentes remarques biologiques [p. 12] permettent de comprendre que c'est justement ψ qui se trouve soumis à un développement ultérieur, grâce à une multiplication de ses neurones et à une accumulation de quantité. On voit aussi combien il est utile que ψ soit constitué par des neurones imperméables puisque, sans cela, il serait incapable de répondre aux exigences d'une action spécifique. Mais de quelle manière ψ a-t-il pu acquérir cette imperméabilité ? Après tout φ a, lui aussi, des barrières de contact, mais si elles ne servent à rien, pourquoi celles de ψ fonctionnent-elles ? Admettre qu'il existe une différence originelle entre la valeur des barrières de contact de φ et de ψ, c'est à nouveau adopter arbitrairement une opinion douteuse, encore que l'on puisse maintenant s'appuyer sur les idées de Darwin relatives à la nécessité et, par-là, à la survivance de neurones imperméables.

Un autre biais nous semble plus avantageux et moins prétentieux. Rappelons que les barrières de contact – et même celles des neurones ψ – finissent par être soumises au frayage et que ce qui

11 Voir p. 22

le leur permet est la quantité (Qή) (p. 14). Plus est importante la quantité (Qή) en jeu lors du passage d'une excitation, plus grand sera le frayage, mais aussi plus proches les particularités des neurones φ. Il s'ensuit que la différence ne saurait être attribuée aux neurones mais bien aux quantités auxquelles ils ont affaire. Nous soupçonnons alors que la résistance émanée des barrières de contact et qui s'oppose aux quantités traversant les neurones φ est négligeable. Au contraire, les neurones ψ ne sont atteints que par des quantités appartenant au même ordre de grandeur que cette résistance. Si tel est bien le cas, un neurone φ deviendrait imperméable et un neurone ψ perméable au cas où nous arriverions à échanger leurs localisations et leurs connexions ; mais ils conservent leurs caractéristiques, parce qu'ils sont liés les uns, les neurones φ, à la périphérie seulement ; les autres, les neurones ψ, uniquement à l'intérieur du corps. La différence de nature est ainsi remplacée par une distinction du *milieu* auquel ils ont été destinés.

Voyons maintenant si nous avons raison de prétendre que les quantités d'excitation venues de la périphérie du corps et atteignant les neurones sont d'un ordre plus élevé que celles venues de la périphérie interne. Certains faits semblent le confirmer.

Tout d'abord, il est indéniable que le monde extérieur est la source des plus grandes quantités d'énergie, la physique nous enseignant, en effet, qu'il est constitué par des masses puissamment mouvantes et qui transmettent leur mouvement. Le système φ qui est tourné vers l'extérieur doit avoir pour tâche de décharger aussi rapidement que possible les quantités (Qή) assaillant les neurones ; mais quoi qu'il arrive ce système reste soumis à l'influence de quantités (Q) considérables.

Le système ψ pour autant que nous sachions, reste sans contact avec le monde extérieur. Il ne reçoit de quantités (Q) que des neurones φ, d'une part, et, d'autre part, des éléments cellulaires de l'intérieur du corps. Il reste maintenant à démontrer que ces

quantités d'excitation sont vraisemblablement peu élevées. Peut-être nous paraîtra-t-il déconcertant, au premier abord, de nous voir obligés d'attribuer aux neurones ψ deux sources de stimuli aussi différentes que φ et les cellules de l'intérieur du corps ; mais c'est ici que l'histologie récente du système neuronique nous apporte justement une aide décisive en nous montrant que les *terminaisons* et les *connexions* neuroniques ont une structure de même type et que les neurones se terminent l'un dans l'autre de la même façon que dans les éléments somatiques (p. 12) ; il s'ensuit que, dans les deux cas, le processus doit probablement être du même type. Nous pouvons donc nous attendre à ce que les quantités soient semblables dans les terminaisons nerveuses et dans les conduits intercellulaires. Il est probable aussi que les excitations *endogènes* appartiennent à un ordre de grandeur *intercellulaire.* Une seconde occasion de mettre à l'épreuve notre théorie s'offre à nous ici (p. 19).

V. Le problème de la quantité

J'ignore tout de la grandeur absolue des stimuli intercellulaires, mais je me permets de penser qu'elle est relativement faible et du même ordre que celle de la résistance des barrières de contact. S'il en est ainsi, tout s'éclaire. L'hypothèse que j'expose confirme la similitude essentielle des neurones φ et ψ, tout en faisant biologiquement comprendre leur différence par rapport à la perméabilité.

En l'absence de preuves, il devient d'autant plus intéressant d'envisager, en partant de cette hypothèse, certains points de vue, certaines possibilités. Commençons par nous demander si, une fois acquise une idée exacte de l'importance des quantités (Q) dans le monde extérieur, la tendance originelle du système neuronique à maintenir la quantité (Qή) à zéro (puisqu'il cherche toujours une prompte décharge) ne jouerait pas déjà, dans le processus de

réception des stimuli[12]. Nous voyons, en fait, que les neurones φ ne se terminent pas librement à la périphérie mais sous les structures cellulaires. Ce sont ces dernières et non les neurones φ qui reçoivent les stimuli exogènes. Un « ensemble de terminaisons nerveuses » (pour employer ce terme dans son sens le plus général) pourrait bien servir à empêcher les quantités exogènes (Q) d'agir sur φ dans la plénitude de leur force, jouant ainsi le rôle d'écrans à l'égard de certaines quantités (Q) et ne laissant passer que *des fractions* de quantités exogènes (Q).

Tout ceci concorderait avec le fait que l'autre sorte de terminaison nerveuse – l'espèce libre, dépourvue de tout organe terminal – est de loin la plus commune, à la périphérie *interne* du corps. Nul écran s'opposant aux quantités Q n'est ici nécessaire, probablement parce que les quantités à recevoir (Qή) n'exigent pas d'être ramenées au niveau intercellulaire, étant donné qu'elles sont déjà, de prime abord, à ce niveau.

Puisque nous pouvons calculer les quantités (Q) reçues par les terminaisons des neurones φ, nous aurons peut-être aussi la possibilité de nous faire une idée des grandeurs qui s'écoulent entre les neurones ψ et qui doivent donc être du même ordre que les résistances des barrières de contact.

Nous soupçonnons ici, en outre, l'existence d'une tendance déterminant peut-être le fait que le système neuronique se compose de *plusieurs* systèmes : une tendance toujours croissante à retenir loin des neurones une quantité (Qή). Ainsi la *structure* du système neuronique servirait à *retenir,* hors des neurones, une quantité (Qή), tandis que sa *fonction* serait de *les décharger.*

VI. La douleur

Toute organisation d'ordre biologique connaît des limitations de son action, au-delà desquelles elle cesse de fonctionner. C'est ce

12 Voir p. 12 et note 8.

qui se manifeste par des phénomènes frisant la pathologie et fournissant ce qu'on peut appeler les prototypes normaux de faits pathologiques. Nous avons affaire à un système neuronique établi de telle façon que les quantités externes (Q) sont maintenues hors de φ et même, plus encore, hors de ψ. Cet état de choses se trouve favorisé par les écrans des terminaisons nerveuses et par le fait que ψ n'est qu'indirectement en rapport avec le monde extérieur. Existe-t-il un phénomène capable de coïncider avec l'échec de cette organisation ? À mon avis oui, la *douleur.*

Tout ce que nous savons de la douleur confirme cette thèse. Le système neuronique tend, de la façon la plus marquée, à fuir la douleur et nous voyons dans cette réaction une manifestation de sa tendance primaire à éviter tout accroissement de tension quantitative (Qή). Nous en concluons que la douleur consiste en *une irruption de grandes quantités (Q) dans* ψ. Les deux tendances n'en constituent donc qu'une seule et unique.

La douleur met en branle le système φ et le système ψ ; sa transmission ne se heurte à aucun obstacle. Nous y voyons le plus impérieux de tous les processus. Les neurones ψ semblent lui être perméables. Il s'ensuit que des quantités d'un ordre relativement élevé doivent agir en ce cas.

La douleur résulte, d'une part, d'une augmentation de quantité ; toutes les excitations sensorielles (même celles qui atteignent les organes sensoriels les plus élevés) tendent à se transformer en douleur quand les stimuli s'intensifient. De toute évidence, il s'agit incontestablement en ce cas d'un échec. D'autre part, une douleur peut survenir là même où les stimuli extérieurs sont *faibles.* S'il en est ainsi, c'est qu'elle se trouve régulièrement associée à une solution de continuité. Je veux dire qu'une douleur se produit quand une certaine quantité (Q) externe vient agir directement sur les extrémités des neurones φ et non en traversant l'« appareil des terminaisons nerveuses ». La douleur se caractérise

donc par une irruption de quantités excessives (Q) dans φ et ψ – de quantités (Q), dis-je d'un ordre plus élevé que les stimuli φ.

On conçoit aisément pour quelle raison la douleur passe par toutes les voies de frayage. Suivant notre théorie, la quantité (Q) produit un frayage (p. 15) et il est certain que la douleur laisse derrière elle des frayages permanents en ψ – à la manière d'un coup de foudre. Il peut arriver que ces facilitations suppriment tout à fait la résistance des barrières de contact et établissent une voie de conduction semblable à celle de φ[13].

VII. Le problème de la qualité

Jusqu'ici nous n'avons fait aucune mention du fait que toute théorie psychologique doit, non seulement obéir aux exigences des sciences naturelles, mais encore se plier à une autre obligation majeure. Elle doit nous expliquer tout ce que, d'une façon si mystérieuse, nous apprend notre « conscient ». Or, comme ce conscient ignore tout de ce que nous avons admis jusqu'à présent – les quantités comme les neurones – il convient que notre théorie puisse expliquer jusqu'à cette ignorance elle-même.

Une hypothèse qui nous a jusqu'ici guidés va maintenant devenir claire. Nous avons traité les processus psychiques comme quelque chose que le conscient pouvait se dispenser de connaître, une chose indépendante de lui. Nous nous attendons à trouver que certains de nos postulats ne sont pas confirmés par le conscient. Toutefois, ce fait ne doit pas nous décourager, parce que nous admettons que le conscient nous fournit sur les processus neuroniques des renseignements qui ne sauraient être ni complets ni certains ; l'ensemble de ces processus doit tout d'abord être considéré comme inconscient et il faut les inférer d'autres phénomènes naturels.

13 Pour plus de détails, voir chapitre XII : L'expérience de la douleur.

Mais nous voilà alors obligés de ranger le contenu de la conscience parmi les processus quantitatifs ψ. L'état conscient nous fournit ce que nous appelons des « qualités » – des sensations, très variées, de « différences » et ces dernières dépendent des relations avec l'extérieur. Parmi elles se trouvent des séries, des similitudes, etc., mais on n'y découvre rien de quantitatif. Demandons-nous *où* et *comment* se produisent ces qualités. Ce sont là des questions qui devraient être très soigneusement étudiées mais dont nous ne pouvons donner ici qu'un exposé approximatif.

Où se créent les qualités ? Pas dans le monde extérieur puisque, d'après les données scientifiques, auxquelles la psychologie doit, elle aussi, se soumettre, il ne s'y trouve que des masses mouvantes et rien d'autre. Serait-ce dans le système φ ? Cela concorderait avec le fait que les qualités sont liées à la perception, mais les arguments que l'on présente, à juste titre, pour situer le conscient au niveau supérieur du système neuronique, viennent contredire cette supposition. Dans le système ψ ? Mais une objection sérieuse s'y oppose. Dans la perception les systèmes φ et ψ agissent de concert, mais un seul phénomène psychique se produit et cela exclusivement sans aucun doute en ψ – reproduction ou remémoration – et ce processus est, de façon générale, dépourvu de qualité. La remémoration n'apporte généralement rien de ce qui caractérise particulièrement une qualité perçue. C'est pourquoi nous devons avoir le courage d'admettre qu'il existe un *troisième* système de neurones auxquels on pourrait donner le nom de « neurones perceptifs » qui, excités comme les autres durant la perception, ne le sont plus durant la reproduction et dont les états d'excitation

fournissent les diverses qualités – c'est-à-dire constituent les sensations conscientes[14].

En soutenant que notre conscient ne livre que des *qualités* alors que les sciences naturelles ne reconnaissent que des *quantités,* nous découvrons, comme par une règle de trois, un caractère distinctif des neurones de perception. Tandis, en effet, que la science s'est donné pour tâche de rapporter toutes les *qualités* de nos sensations à des *quantités* extérieures, la structure du système neuronique nous permet de soupçonner que la tâche de ce système consiste à transformer une *quantité* extérieure en *qualité.* Là encore, la tendance originelle à se débarrasser des quantités parait triompher. Les terminaisons nerveuses formaient un écran ne laissant agir sur φ qu'une fraction des quantités (Qή) d'un neurone sur l'autre, tandis qu'en même temps φ assure *grosso modo* la décharge de la quantité. Le système ψ se trouvait déjà prémuni contre des quantités supérieures et n'avait affaire qu'à des grandeurs intercellulaires. Nous pouvons supposer que, par la suite, le système W[15] est mis en branle par des quantités encore plus faibles. Peut-être alors le caractère distinctif de la qualité (c'est-à-dire la sensation consciente) n'apparaît-il que là où les quantités ont été aussi réduites que possible. Elles ne peuvent être totalement supprimées car il faut se représenter ces neurones perceptifs comme investis, eux aussi, de quantités (Qή) dont ils cherchent à se débarrasser.

Mais ici nous nous heurtons à une difficulté en apparence formidable. La perméabilité, nous l'avons vu, dépend de l'action des quantités (Qή), alors que les neurones ψ sont déjà imperméables.

14 Le rôle des neurones perceptifs et de leurs relations avec les neurones φ et φ est formulé d'une nouvelle façon dans la lettre 39 du 1-1-1896. Freud s'y exprime ainsi : « J'intercale maintenant entre les neurones φ et ψ les neurones de perception, de telle sorte que φ transmet sa qualité à ω et que ω ne transmet ni qualité, ni quantité à ψ et ne fait que l'exciter, c'est-à-dire qu'il indique la voie que l'énergie psychique libre doit suivre.

15 W signifie *Wahrnehmung*, « perception ».

Étant donné que la quantité (Qή) en question est plus faible, les neurones perceptifs doivent être plus impénétrables encore. Nous ne pouvons cependant attribuer pareil caractère aux véhicules de la conscience. La mutabilité de leurs contenus, la fugacité de l'état conscient, la combinaison aisée des qualités simultanément perçues, tout cela ne peut résulter que d'une perméabilité complète des neurones de perception, alliée à une totale *restitutio in integrum* [un retour à l'état antérieur]. Les neurones perceptifs se comportent comme des organes de perception et nous ne saurions y situer la mémoire. Ici donc la perméabilité, le frayage complet n'émanent pas des quantités. Mais alors d'où proviennent-ils ?

Je n'aperçois qu'une échappatoire pour nous permettre de réviser nos hypothèses fondamentales relatives au passage d'une quantité (Qή). Jusqu'à présent, je n'avais considéré cet écoulement que comme un transfert de quantité (Qή) d'un neurone à un autre. Mais il doit être pourvu d'un autre caractère encore, d'un caractère *temporel.* La mécanique des physiciens a attribué ce caractère temporel lui-même au mouvement des masses dans le monde extérieur et c'est lui que j'appellerai brièvement « période ». J'admets donc que la résistance des barrières de contact ne joue que pour le transfert de quantité (Q) mais que la *période* du mouvement neuronique se propage partout, sans rencontrer d'obstacles, à la manière d'un phénomène d'induction.

Il reste beaucoup de points à éclaircir au point de vue de la physique car ici, comme ailleurs, les lois générales du mouvement doivent sans contredit, s'appliquer. Cependant, mon hypothèse va plus loin. D'après elle, les neurones perceptifs, incapables de recevoir des quantités (Qή) assimilent, en revanche, *la période* d'une excitation. Le fait, pour eux, d'être impressionnés par une période tout en n'étant remplis que d'un minimum de quantité (Qή) constitue le fondement même de l'état conscient. Les neurones ψ ont évidemment aussi leur période mais dépourvue de qualité ou plus

précisément monotone. Tout écart de cette période psychique spécifique surgit, sous forme de qualités, dans le conscient.

D'où cette diversité dans les périodes provient-elle ? Tout indique qu'elle est due aux organes sensoriels dont les qualités doivent être représentées par différentes périodes du mouvement neuronique. Les organes sensoriels n'agissent pas seulement comme des écrans réglant la quantité (Q) – comme toutes les terminaisons nerveuses – mais aussi comme des *tamis*, ne laissant passer, parmi les stimuli, que ceux de certains processus à périodes déterminées. Sans doute reportent-ils ces différences sur φ, en transmettant aux périodes des mouvements neuroniques nantis de différences rappelant, de quelque manière [celles des processus se déroulant dans le monde extérieur] – l'énergie spécifique. Ce sont ces modifications venant de φ, passant par ψ pour aboutir à W qui, dès lors, presque entièrement privées de quantité, créent des sensations conscientes de qualité[16]. Cette transmission de qualité n'est pas durable, ne laisse aucune trace, et ne peut se reproduire.

VIII. L'état conscient

Ce n'est qu'à l'aide de ces hypothèses compliquées et vraiment peu évidentes en soi que j'ai jusqu'ici réussi à intégrer les phénomènes de la conscience dans la structure de la psychologie quantitative.

Nous ne chercherons naturellement pas à expliquer la raison pour laquelle les processus d'excitation qui se déroulent dans les neurones perceptifs (ωN) impliquent un état conscient. Notre tâche se borne seulement à découvrir les divers processus qui se réalisent dans les neurones de perception et qui sont parallèles aux particularités de la conscience déjà connues de nous. C'est là, somme toute, un travail assez facile.

16 Voir plus loin p. 90 et suivante.

Mais commençons par comparer à d'autres cette théorie de l'état conscient. Suivant une théorie mécaniste moderne, l'état conscient ne serait qu'un simple adjuvant aux processus psycho-physiologiques, adjuvant dont l'absence ne modifierait en rien le cours des faits psychiques. Suivant une autre thèse, l'état de conscience formerait le côté subjectif de tout fait psychique et serait ainsi inséparable des processus physiologico-mentaux. C'est entre ces deux théories que se situe la nôtre. D'après elle, le conscient représente ici le côté subjectif *d'une partie* des processus physiques qui se déroulent au sein du système neuronique, c'est-à-dire des processus *perceptifs* (processus ω) ; l'absence de la conscience ne *serait pas sans influencer* les faits psychiques mais impliquerait la non-présence d'un élément émané du système W (ω).

Si nous représentons l'état conscient par les neurones perceptifs (ωN), plusieurs conséquences s'ensuivent. Ces neurones ont besoin d'une décharge si petite soit-elle et il existe certainement un moyen quelconque de remplir les neurones perceptifs de la faible quantité (Qή) nécessaire. Comme partout ailleurs la décharge se produit par la motilité. Il faut faire observer à cet égard que, lors du changement en mouvement, tout ce qui caractérise les qualités, toute particularité périodique, disparaissent. Il est évident que les neurones perceptifs ne se remplissent que d'une quantité venant de ψ car nous désirerions exclure toute connexion directe entre ce troisième système et φ. Il est impossible de donner une idée de ce qu'a pu être la valeur biologique originelle des neurones de perception.

Mais nous n'avons donné jusqu'à présent qu'une description incomplète du contenu du conscient ; en dehors de la série des qualités sensorielles, il comprend une autre série, fort différente, celle des sensations de plaisir et de déplaisir qu'il convient maintenant d'expliquer. Nous savons qu'il existe dans le psychisme une certaine tendance à *éviter le déplaisir,* nous sommes donc tentés

de confondre cette tendance avec celle, primaire, à l'inertie. En ce cas, *le déplaisir* coïnciderait avec une élévation du niveau de la quantité *(Qή)* ou avec une augmentation de tension ; une sensation serait perçue quand la quantité (Qή) augmenterait dans Le *plaisir* naîtrait d'une sensation de décharge. Or, comme le système W est, nous le présumons, rempli par ψ, il s'ensuit que la charge augmente dans W quand le niveau s'élève en ψ et diminue quand ce niveau baisse. Le plaisir et le déplaisir seraient les sensations dues à la propre charge, au propre niveau de W, alors que W et ψ fonctionneraient à peu près comme des tuyaux communicants. C'est de cette manière que les processus quantitatifs en ψ parviendraient au conscient sous une forme qualitative (p. 27 et suivante).

La faculté de percevoir les qualités sensorielles qui gisent, pour ainsi dire, dans la zone d'indifférence – entre le plaisir et le déplaisir – disparaît en même temps[17]. Nous expliquons ainsi ce fait : dans les neurones de perception (ωN) existe un point optimum de réceptivité à l'égard de la période du mouvement neuronique quand ils sont nantis d'une certaine charge. Quand la charge augmente il y a déplaisir, quand elle diminue, c'est le plaisir qui se produit – jusqu'au moment où *il n'y a plus du tout de charge.* La forme du mouvement en question devrait être construite d'après ces données.

IX. Le fonctionnement de l'appareil

Nous voilà maintenant en mesure de nous représenter le fonctionnement de l'appareil constitué par φ, ψ et ω.

17 [Cette idée a été reprise dans le Premier Chapitre de *Au-delà du principe de plaisir* (1920 g) où Freud l'attribue à Fechner.]

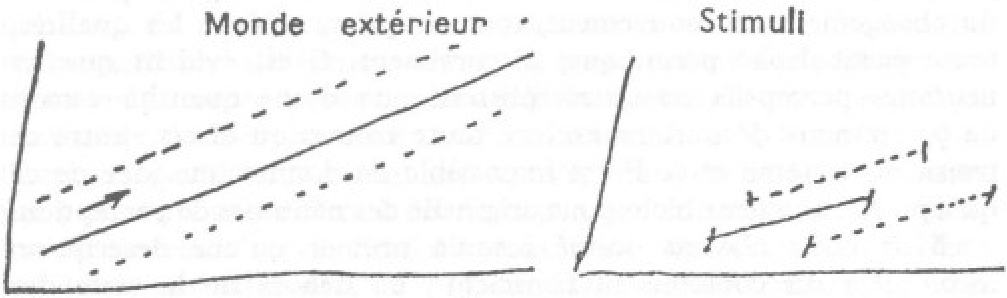


FIG. 12

Les sommes d’excitation venues du dehors abordent les terminaisons nerveuses du système φ. Se heurtant d’abord à ces dernières, elles se trouvent réduites en fractions d’un ordre vraisemblablement supérieur à celui des excitations intercellulaires (ou bien peut-être du même ordre qu’elles). Ici se trouve un premier seuil ; au-dessous d’une certaine quantité aucune fraction active n’est créée, de telle sorte que le pouvoir d’action des stimuli se limite plus ou moins à des quantités *moyennes.* En outre, les gaines nerveuses agissent à la façon d’un tamis, de manière à rendre inopérantes, aux diverses terminaisons nerveuses, certaines espèces de stimuli. Les excitations qui atteignent réellement les neurones φ ont un caractère à la fois quantitatif et qualitatif[18]. Il y a formation, dans le monde extérieur, d’une série possédant la même qualité [que le stimuli] et [un degré de] quantité croissant du seuil à la limite de la douleur.

Tandis qu’à l’extérieur les *processus* forment un *continuum* à deux points de vue – suivant la quantité et la période (la qualité) – les excitations correspondantes sont, en ce qui concerne la quantité, d’abord *réduites* et ensuite *limitées* par coupure. En ce qui concerne la qualité, elles sont *discontinues*, de telle sorte que certaines périodes n’agissent nullement comme des stimuli (fig. 12, p. 31).

18 [Pour plus de clarté indiquons que ni les « processus » dans le monde extérieur, ni les « stimuli » qui traversent « l’appareil des terminaisons nerveuses » en φ, ni les investissements en φ ou ψ ne possèdent de qualité. Ils n’ont qu’une « période » *caractéristique* qui, à l’arrivée en ω, *devient* qualité.]

La qualité, ce caractère distinctif des excitations, passe sans entraves par φ au travers de ψ, pour aboutir à ω où elle crée une sensation ; elle est représentée par une période particulière du mouvement neuronique, qui n'est certainement pas la même que celle du stimulus, tout en conservant quelques rapports avec lui, suivant une formule de réduction que nous ignorons. Cette période ne persiste pas longtemps et disparaît en empruntant la voie motrice. Ce passage lui reste ouvert, mais elle n'abandonne derrière elle aucune trace mnémonique.

La *quantité* du stimulus φ renforce, dans le système nerveux, une tendance à la décharge et se mue en excitation motrice proportionnelle. (L'appareil moteur est directement relié à φ.) Les quantités ainsi converties produisent un effet qui les dépasse quantitativement de beaucoup ; elles pénètrent, en effet, dans les muscles, les glandes, etc. et y agissent par *libération* [de quantités] alors qu'entre les neurones c'est uniquement une *transmission* [de quantité] qui se produit.

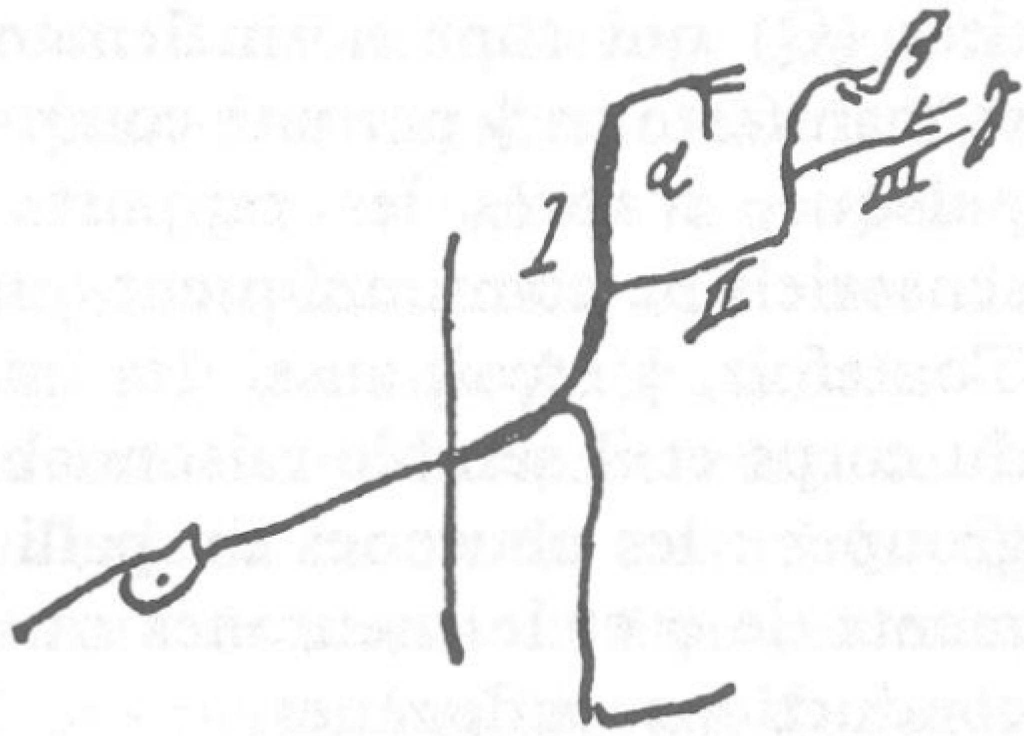


FIG. 13

En outre, c'est dans les neurones φ que se terminent les neurones ψ auxquels une partie de la quantité (Qή) se trouve transmise, mais seulement peut-être une simple fraction correspondant à l'importance des stimuli intercellulaires. Demandons-nous maintenant si la quantité (Qή) transmise à ψ ne s'accroîtrait pas proportionnellement à la quantité Q du courant en φ, de telle sorte qu'un stimulus plus grand puisse produire un effet psychique plus considérable. Un aménagement particulier semble ici exister de façon à maintenir la quantité (Q) loin de ψ. Les voies de conduction sensorielles en φ ont une structure particulière : elles se ramifient sans cesse et offrent des voies plus épaisses ou plus ténues qui ont de nombreuses terminaisons. La figure ci-dessus (fig. 13, p. 34) va probablement permettre de le comprendre.

Une excitation forte emprunte d'autres voies qu'une excitation plus faible. Par exemple, Qή 1 ne passe que par la voie I et transmet

une fraction en ψ à un point terminal α. Qή 2 [c'est-à-dire une quantité deux fois plus forte que Qή 1] ne va pas transférer une fraction double à α, mais sera capable de parcourir la voie II, plus étroite que I, et d'y ouvrir une deuxième terminaison ψ (en β). Qή 3 ouvrira la voie la plus étroite et opérera la transmission à travers la terminaison γ (voir la figure). Ainsi, chaque voie φ sera débarrassée de sa charge et la quantité *plus grande* en φ se manifestera par le fait que *plusieurs* neurones, au lieu d'un seul, se trouveront investis en ψ. Tous les investissements des divers neurones ψ peuvent en pareil cas être à peu près de même importance. Lorsque Qή en φ produit une charge en ψ alors Qή 3 se traduit par une charge en ψ 1 + ψ 2 + ψ 3. Ainsi la *quantité* en φ se manifeste par une *complication* en ψ. C'est de cette façon que la quantité (Q) est retenue loin de ψ, tout au moins dans une certaine limite. Tout cela rappelle la loi de Fechner[19] qui pourrait ainsi se trouver localisée.

C'est de cette façon qu'à partir de φ, ψ se trouve chargé de quantités (Q) qui sont normalement faibles. La *quantité* d'excitation φ se manifeste en ψ par une complication et la *qualité* par la topographie puisque, d'après les rapports anatomiques, les différents organes sensoriels ne communiquent que par des neurones ψ bien déterminés. Toutefois, ψ reçoit aussi des investissements provenant de l'intérieur du corps et il semble raisonnable de diviser les neurones ψ en deux groupes : les neurones du pallium[20] qui reçoivent leurs investissements de φ et les neurones nucléaires qui les reçoivent des voies de conductions endogènes.

19 [Explication du rapport existant entre les modifications d'intensité et les changements que celles-ci entraînent dans la sensation correspondante. Freud semble suggérer que la loi de Fechner s'applique à ce point particulier dans le système neuronique.]

20 [Les histologistes du siècle dernier avaient distingué deux strates principales de cellules nerveuses dans le cortex cérébral et ont donné le nom de « pallium » à la couche extérieur. La neuro-anatomie a révélé la présence d'une stratification bien plus compliquée.]

X. Les voies de conduction ψ

La partie nucléaire de ψ est reliée aux voies par lesquelles montent les quantités endogènes d'excitation (Q). Sans nier la possibilité de connexions entre ces voies et φ, nous sommes obligés de nous en tenir à notre opinion originelle, suivant laquelle une voie directe mène de l'intérieur du corps aux neurones ψ (p. 19). Mais il s'ensuit alors que se trouve exposé sans protection aux quantités (Q) venant de là et c'est dans ce fait (nous le verrons, p. 38) que réside la force motrice des mécanismes psychiques.

Ce que nous savons des excitations endogènes nous permet de dire qu'elles sont de nature intercellulaire, qu'elles se produisent de façon continue pour ne se transformer que périodiquement en excitations psychiques. L'idée d'une accumulation ne saurait être rejetée et l'intermittence de leur action psychique nous amène à penser que ces stimuli, lors de leur acheminement vers ψ, se heurtent à des résistances qui ne peuvent être surmontées que si la quantité d'excitation augmente. Il s'agit donc de voies de conduction aménagées en séries, pourvues de plusieurs barrières de contact aboutissant au noyau ψ. Toutefois, au-dessus d'une certaine quantité (Q), les stimuli endogènes ont une action continue et toute augmentation de la quantité (Q) sera perçue comme une augmentation du stimulus ψ. Il existe donc un état où les voies de conduction sont devenues franchissables. L'expérience montre, en outre, qu'après décharge de l'excitation ψ, la voie de conduction récupère une fois de plus sa résistance.

On donne à ce genre de processus le nom de « sommation ». Du fait de celle-ci, les voies de conduction ψ se remplissent jusqu'au moment où elles deviennent perméables. C'est évidemment la faiblesse des divers stimuli qui permet à cette sommation de se produire. On a aussi démontré l'existence d'une sommation dans les voies de conduction φ – par exemple dans le cas d'un passage de la douleur – mais seulement pour de petites quantités. Le moindre rôle

de la sommation du côté de φ suggère qu'il s'agit en ce cas de quantités (Q) plus considérables. Les très faibles quantités semblent être retenues par l'action de l'appareil des terminaisons nerveuses servant de seuil, tandis que du côté de ψ où cet appareil est inexistant, seules les quantités faibles (Qή) agissent.

Notons que les neurones des conductions peuvent avoir à la fois des caractères de perméabilité et d'imperméabilité car, malgré le passage d'une quantité (Qή), ils récupèrent presque totalement leur résistance. Ce fait contredit tout à fait l'opinion que nous avons formulée touchant la qualité des neurones ψ qui seraient constamment traversés par un courant de quantité (Qή) (p. 14). Comment expliquer cette contradiction ? Eh bien en admettant que le rétablissement de la résistance, après le passage du courant, constitue une propriété générale des barrières de contact. Cette façon de voir s'accorde par ailleurs sans difficulté avec le fait que les neurones ψ sont influencés [par le passage de la quantité] en ce qui concerne le frayage. Après cela nous admettrons que le frayage persistant après le passage de la quantité (Q) consiste, non pas en une suppression de *toute* résistance, mais en un affaiblissement de cette dernière jusqu'au minimum nécessaire. Durant le passage de la quantité (Q), la résistance est supprimée pour se trouver ensuite rétablie – mais seulement jusqu'à un certain niveau proportionnel à la quantité (Q) qui a passé, de telle sorte que la fois suivante une quantité plus petite puisse traverser et ainsi de suite. Une fois qu'un frayage total s'est établi, une certaine résistance persiste, égale à toutes les barrières de contact ; il faudra que les quantités (Q) augmentent jusqu'à un certain seuil pour devenir capables de les traverser. Cette résistance serait une constante. Ainsi, le fait que des quantités endogènes (Qή) agissent par sommation signifie qu'elles sont composées de très faibles excitations, d'excitations moindres que la constante. Il y a frayage total dans les voies endogènes de conduction.

Il s’ensuit cependant que les barrières de contact ψ sont généralement plus élevées que les voies de conduction [endogènes], de telle sorte qu’une nouvelle accumulation de quantité (Qή) peut se réaliser dans les neurones nucléaires (voir p. 43). Une fois la voie de conduction remplie, cette accumulation ne connaîtra plus de limites. ψ est à la merci de la quantité (Q) et c’est ainsi que naît, à l’intérieur du système, l’impulsion qui entretient toute activité psychique. Nous savons que cette force est « la volonté », dérivée des « instincts » (p. 61).

XI. L’épreuve de la satisfaction

Le remplissage des neurones nucléaires en ψ a pour conséquence un besoin de décharge, une poussée, qui va se réaliser par le moyen de la motricité. L’expérience montre que la première voie à suivre est celle menant à une *modification interne* (manifestations émotives, cris, innervations musculaires). Mais, nous l’avons déjà dit, aucune décharge de ce genre ne fait baisser la tension puisque de nouvelles excitations endogènes continuent, malgré tout, à affluer et que la tension ψ se trouve rétablie. L’excitation ne peut se trouver supprimée que par une intervention capable d’arrêter momentanément la libération des quantités (Qή) à l’intérieur du corps. Cette sorte d’intervention exige que se produise une certaine modification à l’extérieur (par exemple apport de nourriture, proximité de l’objet sexuel), une modification qui, en tant qu’ « action spécifique ne peut s’effectuer que par des moyens déterminés. L’organisme humain, à ses stades précoces, est incapable de provoquer cette action spécifique qui ne peut être réalisée qu’avec une aide extérieure et au moment où l’attention d’une personne bien au courant se porte sur l’état de l’enfant. Ce dernier l’a alertée, du fait d’une décharge se produisant sur la voie des changements internes (par les cris de l’enfant, par exemple). La voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire d’une

extrême importance : celle de la *compréhension mutuelle.* L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi *la source première de tous les motifs moraux* (p. 92)[21].

Quand la personne secourable a exécuté pour l'être impuissant l'action spécifique nécessaire, celui-ci se trouve alors en mesure, grâce à ses possibilités réflexes, de réaliser immédiatement, à l'intérieur de son corps, ce qu'exige la suppression de stimulus endogène. L'ensemble de ce processus constitue un « fait de satisfaction » qui a, dans le développement fonctionnel de l'individu, les conséquences les plus importantes. Trois phénomènes, en effet, se produisent dans le système ψ : 1° Une décharge durable s'effectue, ce qui entraîne la suppression de la tension ayant suscité en W du déplaisir ; 2° L'investissement correspondant à la perception d'un objet se produit dans un ou plusieurs neurones du pallium (p. 35) ; 3° D'autres points du pallium reçoivent l'annonce de la décharge provoquée par le déclenchement du mouvement réflexe qui a suivi l'action spécifique. Un frayage s'établit entre ces investissements [(2) et (3)] et les neurones nucléaires [qui ont été chargés à partir des sources endogènes durant le stade d'urgence].

(L'annonce du réflexe de décharge se produit grâce au fait que chaque mouvement, par suite de conséquences secondaires, donne lieu à de nouvelles excitations sensorielles – de la peau et des muscles – excitations qui produisent en W une image motrice [ou kinesthésique].)

La façon dont se produit le frayage permet de mieux comprendre le développement de ψ. Nous avons appris déjà que les neurones ψ subissaient l'action des neurones φ, au travers des voies endogènes de conduction, tandis que les divers neurones ψ sont séparés les uns des autres par des barrières de contact nanties de fortes résistances. Or, il existe une loi fondamentale d'*association*

21 Presque jamais Freud, dans ses écrits ultérieurs, n'a été plus loin dans la formulation de ces idées. Le rôle que jouent les relations objectales dans le passage du principe de plaisir au principe de réalité s'y trouve indiqué.

par simultanéité et cette loi joue au cours de l'activité ψ pure (durant la reproduction par le souvenir) et donne le fondement de toutes les connexions entre neurones ψ. Nous trouvons que le conscient (c'est-à-dire la charge quantitative) passe d'un neurone α à un autre β, lorsque α et β ont simultanément reçu une charge venue de φ (ou d'ailleurs). Ainsi la charge simultanée α-β a entraîné le frayage d'une barrière de contact. Il s'ensuit, pour employer les termes mêmes de notre théorie, qu'une quantité (Qή) passe plus aisément d'un certain neurone à un neurone chargé qu'à un neurone non chargé. Ainsi la charge du second neurone va augmenter celle du premier et en ce cas encore *la charge s'avère équivalente au frayage, par rapport au passage de la quantité* (Qή).

Nous voyons apparaître ici un second facteur important qui règle le cours d'une quantité (Qή). Cette quantité Qή) dans le neurone α ne prendra pas seulement la direction de la barrière la mieux frayée, mais aussi de celle qui est investie du côté opposé.

Les deux facteurs peuvent soit se seconder soit, en certains cas, se contrecarrer.

Ainsi la satisfaction aboutit à un frayage entre les deux images mnémoniques [celle de l'objet désiré et celle du mouvement réflexe] et les neurones nucléaires qui ont été investis pendant l'état de tension. Il est certain que, durant la décharge amenée par la satisfaction, la quantité (Qή) s'écoule également hors de l'image mnémonique. Dès la réapparition de l'état de tension ou de désir, la charge se transmet aussi aux deux souvenirs et *les réactive.* Il est fort probable que c'est l'image mnémonique de l'objet qui est, la première, atteinte par la réactivation.

Cette réaction, j'en suis persuadé, fournit tout d'abord quelque chose d'analogue à une perception – c'est-à-dire une hallucination. Si quelque incitation à l'acte réflexe se produit alors, une déception s'ensuit inévitablement.

XII. L'épreuve de la souffrance

Normalement ψ se trouve exposé à la quantité (Q) à partir des conductions endogènes. Anormalement (mais non encore pathologiquement), dans les cas où des quantités excessives (Q) font une brèche dans le dispositif de protection pour pénétrer dans φ – c'est-à-dire dans les cas de *souffrance,* [p. 23]. Celle-ci produit en ψ : 1° Une importante élévation du niveau [de la quantité] qui provoque en W du déplaisir [p. 30] ; 2° Une tendance à la décharge qui peut être diversement modifiée ; 3° Un frayage entre cette tendance à la décharge et l'image mnémonique de l'objet qui a causé la douleur. Il est d'ailleurs certain que la souffrance possède une qualité spéciale ressentie en même temps que le déplaisir.

Si l'image mnémonique de l'objet (hostile) [c'est-à-dire générateur de souffrance] se trouve à nouveau fraîchement chargée (du fait de nouvelles perceptions), les conditions sont modifiées, il n'y a pas souffrance mais quelque chose de semblable à la souffrance, quelque chose qui comporte du déplaisir et un besoin de décharge correspondant au fait douloureux. Étant donné que le déplaisir implique un niveau accru [de quantité], demandons-nous d'où celle-ci (Qή) émane. Au cours de l'incident réel qui a suscité de la douleur, ce fut une quantité jaillissant du dehors (Q) qui provoqua en une élévation du niveau. Dans sa reproduction – dans l'affect – la seule quantité (Qή) qui surgisse est la quantité (Q) qui investit le souvenir. Ce fait est évidemment de la même nature que toute autre perception et ne peut fournir une augmentation générale de quantité (Qή).

Nous sommes ainsi amenés à penser que l'investissement des souvenirs provoque un déplaisir émanant de l'intérieur du corps, un déplaisir nouvellement ressurgi. Le mécanisme de cette libération de déplaisir ne peut se représenter que de la façon suivante : il existe des neurones moteurs qui, lorsque leur charge atteint un certain degré, amènent les quantités (Qή) dans les muscles pour ainsi les

décharger. De même, il doit y avoir des neurones *sécréteurs* qui, après avoir reçu une excitation, engendrent à l'intérieur du corps quelque chose qui agit à la façon d'un stimulus sur les voies endogènes de conduction aboutissant à ψ. Ces neurones de sécrétion doivent influer sur la production des quantités endogènes (Qή). De ce fait, loin de provoquer une *décharge* de ces dernières, ils les *ajoutent*, par certains détours. Nous qualifierons ces neurones sécréteurs[22] de « neurones-clés ». Ils ne sont évidemment excités que lorsqu'un certain niveau est atteint en ψ. L'expérience de la douleur fournit un excellent frayage entre l'image mnémonique de l'objet hostile et ces neurones-clés. Grâce à ce frayage, l'affect désagréable se trouve libéré.

Cette surprenante mais indispensable hypothèse se trouve étayée par la façon dont se réalise la production de sensation sexuelle. Nous sommes, en même temps, obligés de soupçonner que, dans ces deux exemples, les stimuli endogènes consistent en *produits chimiques* dont le nombre peut être fort élevé. Étant donné que la production de déplaisir est parfois extrêmement considérable alors que le souvenir pénible est fort peu investi, nous en concluons que la souffrance laisse derrière elle des frayages particulièrement abondants. Nous pouvons alors soupçonner que le frayage dépend entièrement de la quantité (Qή) atteinte, de telle manière que l'effet de facilitation de 3 Qή est quelquefois plus considérable que celui de Qή 3 fois répété (voir p. 18).

XIII. Affects et états de désir

Les traces laissées par les deux sortes d'expériences vécues dont nous avons parlé [celles engendrant une satisfaction et celles provoquant du déplaisir] sont *les affects* et *les états de désir.* Ils ont en commun le fait que tous deux impliquent une augmentation de

22 Dans le manuscrit, Freud a ici employé le mot « moteur », ce qui est évidemment un lapsus.

tension quantitative en ψ. Dans le cas des affects, il y a libération soudaine ; dans le cas des désirs, accumulation. Par rapport au passage de la quantité en ψ, ces deux états ont la plus grande importance, puisqu'ils laissent derrière eux des forces motivantes qui affectent compulsionnellement ce passage. Tout état de désir crée une *attraction* vers l'objet désiré et aussi vers l'image mnémonique de ce dernier ; tout événement pénible engendre une répulsion, une tendance qui s'oppose à l'investissement de l'image mnémonique hostile. Nous avons ici *une attraction et une défense primaires*[23].

Il est facile d'expliquer l'attirance due au désir en supposant que l'investissement, dans l'état de désir, d'un souvenir agréable est bien plus considérable en quantité (Qή) que ne l'est une simple perception ; dans le premier cas, le frayage entre le noyau ψ et les neurones correspondantes du pallium, est particulièrement bien réussi.

La défense primaire ou « refoulement » est bien plus difficilement explicable, je veux dire le fait qu'une image mnémonique hostile perde aussi vite que possible son investissement[24]. Peut-être cependant faut-il se dire qu'un réflexe de défense a mis fin à l'expérience primaire douloureuse. L'apparition d'un objet, venu remplacer l'objet ennemi, a pu servir à signaler que l'expérience pénible était terminée, et le système ψ instruit par l'expérience biologique cherche à reproduire en ψ l'état qui a marqué la fin de la situation pénible. L'expression « instruit par l'expérience biologique » nous permet de jeter de nouveaux fondements d'une explication ayant sa valeur propre, tout en n'excluant nullement (au contraire) un recours aux principes mécaniques, c'est-à-dire aux

23 [Cette question sera encore traitée dans la IIIe Partie.]

24 Freud a, dans ce même travail, établi une distinction entre la défense primaire et le refoulement. Plus tard, il a séparé la réaction à la douleur du refoulement. Voir *Le Refoulement* (1915 *d).*

facteurs quantitatifs[25]. Dans le cas présent, il se peut que l'augmentation de la quantité (Qή), inévitable quand des souvenirs pénibles se trouvent investis, intensifie l'activité de décharge et provoque par là, en même temps, un écoulement de quantité hors des souvenirs.

XIV. Premières notions du « moi »

En admettant l'idée d'une « attirance provoquée par le désir » et d'une tendance au refoulement, nous avons abordé une question nouvelle, celle d'un certain état de ψ. Les deux processus nous montrent, en effet, que s'est formée en ψ une instance dont la présence entrave le passage [de quantités] lorsque ledit passage s'est effectué pour la première fois d'une manière particulière [c'est-à-dire lorsqu'il s'accompagnait de satisfaction ou de souffrance]. Cette instance s'appelle le « Moi ». On le décrit facilement en faisant ressortir que la réception, constamment répétée, de quantités endogènes (Qή) dans certains neurones (du noyau) et le frayage que cette répétition provoque, ne manquent pas de produire un groupe de neurones chargés de façon permanente (p. 12) et devenant ainsi le véhicule des réserves de quantités qu'exige la fonction secondaire[26]. Nous décrirons donc le moi en disant qu'il constitue à tout moment la totalité des investissements Dans ceux-ci nous distinguons une fraction permanente et une fraction variable (p. 51). Il est facile de voir que les frayages entre neurones ψ font partie du domaine du moi puisqu'ils représentent une possibilité de déterminer à n'importe quel moment l'extension du moi mouvant.

25 Le fait d'être « instruit par l'expérience » a fait l'objet d'autres mentions dans la IIIe Partie.

26 Un investissement constant d'énergie, la fonction d'inhiber ou de retarder certaines décharges et un connexion avec le processus secondaire, tout cela fait partie des propriétés de « l'instance du Moi », dit Freud dans son ouvrage théorique *Le Moi et le Ça* (1923 *b*), et dans ses écrits ultérieurs.

Tandis que le moi s’efforce de se débarrasser de ses charges au moyen d’une satisfaction, il est inévitablement amené à agir sur la répétition des expériences douloureuses et dés affects et il doit le faire de la façon suivante généralement qualifiée d’« inhibition ».

Une quantité (Qή), venue d’un endroit quelconque et pénétrant dans un neurone, poursuit sa route en franchissant les barrières de contact les mieux frayées et suscite un courant dans cette direction ou, plus exactement, le courant de la quantité (Qή) se divise, suivant un mode inversement proportionnel à la résistance des barrières de contact qu’il rencontre. Quand ensuite une fraction de quantité se heurte à une barrière de contact dont la résistance est plus forte qu’elle, rien n’en peut pratiquement passer. Cette situation peut être différente en ce qui concerne les quantités (Qή) dans le neurone, car certaines fractions qui dépassent le seuil d’autres barrières de contact peuvent y apparaître. Ainsi le processus dépend des quantités (Qή) et de la force relative des frayages. Mais nous avons appris à connaître un troisième et important facteur (p. 39). Quand un neurone contigu se trouve simultanément chargé, ce fait agit à la manière d’un frayage temporaire des barrières de contact entre les deux neurones et modifie le trajet du courant qui, sans cela, aurait emprunté la direction de la seule barrière de contact frayée. Un investissement « latéral » agit donc *en s’opposant au passage de la quantité* (Qή).

Imaginons le moi comme un réseau de neurones investis dont les relations mutuelles sont faciles (voir fig. 14 p. 46). Supposons ensuite qu’une quantité (Qή), venant de l’extérieur (φ) pénètre dans le neurone *a.* Si rien n’avait agi sur elle, elle se serait dirigée vers le neurone *b.* Mais en réalité, elle subit à tel point l’influence de la charge latérale du neurone *a* qu’elle ne livre qu’une fraction d’elle-même à *b* ou même ne l’atteint pas du tout. Si donc un moi existe, il doit entraver les processus psychiques primaires.

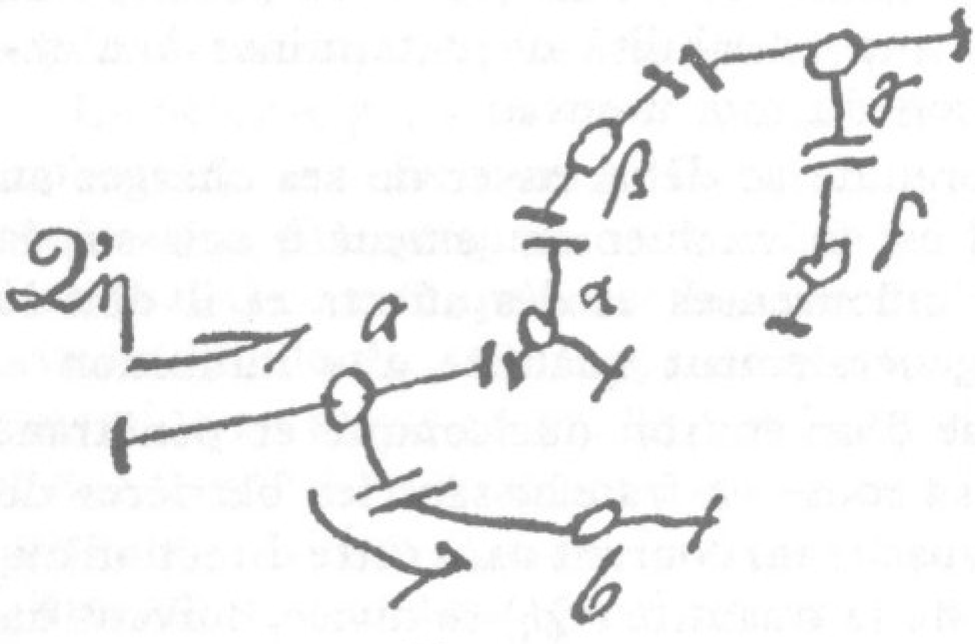


FIG. 14

Néanmoins, une inhibition de ce genre donne à ψ un grand avantage. Supposons que *a* représente un mauvais souvenir et *b* un neurone clé [p. 41]. Si *a* surgit, il y aura d'abord une libération de déplaisir, peut-être superflue, tout au moins si elle est totale. Toutefois, par suite de l'action inhibante de *a,* la production de déplaisir est minime et le système neuronique, sans avoir subi d'autres dommages, se voit épargner le développement et la décharge de quantité. Nous voyons aisément comment, à l'aide du mécanisme qui attire l'*attention*[27] du moi sur un investissement nouveau de l'image pénible, le moi arrive quelquefois à arrêter le passage d'une quantité émanant de cette image et menant à une production de déplaisir. Il y parvient, grâce à un investissement latéral considérable, susceptible d'augmenter quand les circonstances l'exigent. Admettons que la production désagréable initiale de quantités (Qή) atteigne le moi, celui-ci doit alors trouver en lui-même la source de quantité dont l'utilisation reste nécessaire à la réalisation d'un investissement latéral inhibant.

27 Le rôle de l'attention sera discuté par la suite p. 87 et suiv.

Ainsi plus le déplaisir sera grand, plus forte sera la défense primaire.

XV. Les processus primaire et secondaire en ψ

Tout ce qui précède nous permet de conclure qu'il existe deux situations où le moi en ψ (que nous pouvons, à cause de ses connexions, considérer comme l'ensemble du système nerveux), le moi, dis-je, risque de tomber dans une impuissance dangereuse.

La première de ces situations est celle où le moi, *en proie à quelque désir*, investit à nouveau le souvenir de l'objet puis déclenche le processus de décharge alors que, l'objet n'étant pas *réellement* présent et n'existant que dans l'imagination, toute satisfaction est impossible. À un stade précoce ψ n'est pas en mesure d'établir cette distinction puisqu'il ne peut travailler qu'en s'appuyant sur une série d'états analogues entre ses neurones, [c'est-à-dire grâce à des expériences antérieures ayant montré que l'investissement objectai avait été suivi de satisfaction]. C'est donc un autre critère qui doit servir à distinguer la *perception* de la *représentation*[28].

D'autre part, ψ a besoin d'un indice qui attire son attention sur le réinvestissement d'une image mnémonique hostile et qui lui permette d'éviter, au moyen d'un investissement latéral, la production consécutive de déplaisir. Quand ψ est capable de réaliser à temps cette inhibition, la production de déplaisir et la défense contre ce dernier seront légères ; dans le cas contraire, le déplaisir sera immense et la défense primaire excessive.

L'intensité du désir comme la production de déplaisir peuvent, toutes deux, avoir des effets biologiquement nuisibles lorsque se

28 On trouve, dans les pages suivantes, la première formulation d'une notion dont Freud a parfois donné des versions différentes pour aboutir finalement à l'idée que l'épreuve de la réalité constituait une fonction du moi. On trouvera d'autres et plus anciennes conceptions dans *L'Interprétation des rêves* et dans *Les deux Principes du fonctionnement mental* (1911 *b).*

renouvelle l'investissement du souvenir. C'est ce qui se produit dès que la force du désir dépasse certaines limites en favorisant ainsi une décharge. C'est ce qui se passe toujours aussi dans une production de déplaisir quand l'investissement de l'image mnémonique hostile émane de ψ lui-même (par association) et non de l'extérieur. Dans ce dernier cas, c'est encore un indice qui doit permettre de distinguer une perception d'un souvenir (ou d'une représentation).

Ce sont très probablement les neurones perceptifs qui fournissent cet indice : un « indice de réalité ». Toute perception extérieure produit toujours en W une certaine excitation qualitative qui n'a par elle-même aucune action sur ψ. Il faut donc ajouter que l'excitation perceptive aboutit à une *décharge* perceptive et que l'annonce de cette dernière (comme de toutes les autres sortes de décharge) atteint ψ. *C'est cette annonce de décharge provenant de W* (ω), *qui constitue pour* ψ *un indice de qualité ou de réalité.*

Si l'objet désiré est pleinement investi, de façon à prendre une forme hallucinatoire, le même indice de décharge ou de réalité que dans le cas d'une perception extérieure apparaît. En pareil cas le critère fait défaut. Mais si la charge en désir se trouve soumise à une *inhibition* – ce qui devient possible lorsque le moi est investi – une réaction d'ordre quantitatif peut survenir, au cours de laquelle la charge en désir ne suffit pas à donner un *indice de qualité,* comme il arriverait pour une perception extérieure. Dans ce cas, le critère conserve sa valeur. La distinction entre les deux instances tient au fait que les indices de qualité provenant du dehors apparaissent *quelle que soit* l'intensité de l'investissement, tandis que ceux émanant de ψ ne se présentent que si la charge est forte. Par conséquent, *c'est une inhibition due au moi qui rend possible la formation d'un critère permettant d'établir une distinction entre une perception et un souvenir.* L'expérience biologique enseigne ensuite que la décharge ne doit pas être amorcée avant la survenance d'un

indice de réalité et que, pour cette raison, l'investissement des souvenirs souhaités ne doit pas dépasser un certain degré.

D'autre part, l'excitation des neurones perceptifs peut servir de protection au système ψ dans le *second* cas, c'est-à-dire en attirant l'attention de ψ sur le fait de la présence ou de l'absence d'une perception. Nous admettrons alors que les neurones de perception (ωN) ont été, à l'origine, anatomiquement reliés aux voies de conduction venant des divers organes sensoriels et que la décharge s'est trouvée dirigée à nouveau vers l'appareil moteur appartenant aux mêmes organes sensoriels. Ensuite, l'annonce de cette dernière décharge (je veux dire l'annonce de *l'attention réflexe)* agit comme un signal biologique informant ψ qu'une certaine quantité d'investissement doit être envoyée dans la même direction.

En résumé, lorsque l'inhibition est pratiquée par un moi investi, les indices de décharge ω servent généralement d'indices de réalité dont ψ apprend, par expérience biologique, à faire usage. Si ce moi est en proie à quelque tension de désir au moment où surgit l'indice de réalité, ce fait permettra à la décharge de s'effectuer grâce à l'action spécifique. Quand une augmentation de déplaisir coïncide avec l'indice de réalité, institue au point indiqué une défense d'intensité normale au moyen d'un grand investissement latéral approprié. Si rien de tout cela ne se produit [c'est-à-dire s'il n'y a ni état de désir, ni augmentation de déplaisir au moment où l'indice de réalité est perçu], l'investissement se produit sans obstacle, suivant les conditions de frayage établies. Une charge en désir allant jusqu'à l'hallucination, jusqu'à la production totale de déplaisir et impliquant l'intervention de toute la défense peut être qualifiée de « processus psychique primaire ». Nous appelons « processus secondaires », au contraire, ceux que rendent possibles un bon investissement du moi et une modération du processus primaire. Nous voyons que ce dernier ne peut se réaliser que par une

utilisation correcte des indices de réalité, utilisation que seule rend possible une inhibition venue du moi[29].

XVI. La pensée cognitive et reproductive

D'après nos hypothèses, l'inhibition venue du moi tend, au moment du désir, à atténuer l'investissement de l'objet, ce qui permet de reconnaître l'irréalité de celui-ci. Nous allons maintenant pousser plus loin l'analyse de ce processus. Plusieurs cas peuvent se présenter.

Dans un premier cas, la charge en désir de l'image mnémonique peut s'accompagner d'une perception simultanée de celle-ci [c'est-à-dire d'une perception de l'objet dont on se souvient]. Les deux investissements vont alors coïncider (situation dont aucun profit biologique ne peut découler). En outre, W envoie un indice de réalité qui, nous l'avons vu, est suivi d'une décharge réussie. Ce cas est aisément concevable[30].

Dans un second cas, la charge en désir présente peut être accompagnée d'une perception qui ne corresponde que partiellement et non totalement avec elle. Le moment est venu de rappeler que les investissements perceptuels ne sont jamais des investissements de neurones isolés, mais toujours de complexes de neurones. Nous

29 Pour permettre au lecteur de comparer ces théories aux conceptions exposées dans *L'Interprétation des rives,* citons le passage suivant : « Nous avons appelé désir ce courant de l'appareil psychique du désagréable à l'agréable… Désirer a dû être d'abord une occupation hallucinatoire par le souvenir de l'apaisement… Je m'en tiens à l'idée que l'activité du premier système ψ tend à faire *écouler librement* les quantités d'excitation et que le second système, par ses occupations, *arrête cet écoulement* et le transforme en occupation immobile, probablement en relevant le niveau. J'admets donc que l'écoulement de l'excitation se trouve dans des conditions mécaniques toutes différentes selon que c'est le second système qui domine ou le premier. Quand le second système a achevé son travail d'épreuve, il ouvre les écluses et laisse les excitations s'écouler vers la motilité » (trad. I. Meyerson, P. U. F., Paris).

avons jusqu'ici négligé ce caractère, il est temps d'en tenir compte. Supposons que l'investissement par le désir soit, d'une façon générale, lié à un neurone *a* + un neurone *b,* tandis que l'investissement perceptif est attaché à un neurone *a* + un neurone *c,* c'est là le cas le plus ordinaire, plus fréquent que celui d'une identité, et il mérite d'être soigneusement étudié. Là encore, l'expérience biologique enseigne qu'il est hasardeux de déclencher une décharge lorsque les indices fournis par la réalité ne confirment qu'une partie seulement du complexe et non sa totalité. Toutefois, nous possédons le moyen de changer la similarité en identité complète. En comparant le complexe W à d'autres complexes W, nous sommes capables de le diviser en deux fractions : un neurone *a* qui demeure généralement semblable à lui-même et un autre neurone *b,* qui, la plupart du temps, est variable. C'est à ce processus d'analyse que le langage va plus tard donner le nom de « jugement ». Il découvrira aussi la ressemblance existant entre le noyau du moi et l'élément constant du complexe perceptuel d'une part et, d'autre part, entre les investissements changeants dans le pallium et l'élément inconstant du complexe perceptif (p. 43) ; le

30 Freud a, par la suite, donné de ces processus et de ceux qui sont exposés plus loin, une version différente : « Ainsi le premier but et le plus immédiat de l'épreuve de la réalité n'est pas de découvrir un objet de perception réelle correspondant à ce qui a été imaginé, mais de *redécouvrir* cet objet, de se convaincre qu'il est toujours là. La distinction entre ce qui est subjectif et ce qui est objectif dépend d'une autre faculté de la pensée. La reproduction d'une perception en tant qu'image n'est pas toujours fidèle et peut être modifiée par des omissions ou par fusion de quelques-uns de ses éléments. C'est par l'épreuve de la réalité que doit être mesurée l'étendue de ces déformations. Mais, de toute évidence, une condition nécessaire de l'épreuve de la réalité est que les objets ayant jadis procuré quelque satisfaction réelle aient été perdus » *(La Dénégation,* 1925). Dans l'Esquisse, le rapport auquel il est fait allusion dans cette dernière phrase, n'est qu'implicitement contenu. Mais l'exemple que Freud donne dans le passage où il traite de la reconnaissance d'une identité entre la représentation et ce qui est représenté est celui de l'image que se fait l'enfant du sein maternel (pp. 51 et 54).

langage décrit le neurone *a* comme une « chose » et le neurone *b* comme l'activité ou la propriété de cette chose, bref comme son « attribut » (pp. 54 et 92).

Le jugement constitue donc un processus ψ que seule une inhibition venue du moi rend possible. Il est provoqué par une dissemblance entre l'investissement du souvenir empreint de désir et un investissement perceptuel qui lui ressemble. Il s'ensuit que lorsque ces deux investissements coïncident, il y a un signal biologique enjoignant de mettre fin à l'activité de la pensée et de déclencher la décharge. Quand les deux investissements ne *coïncident* pas, il se produit une poussée vers l'activité de la pensée qui cesse dès qu'il y a coïncidence.

L'analyse de ce processus peut être poussée plus loin encore : lorsque le neurone *a* est présent dans les deux investissements, l'appétitif et le perceptif, mais que le neurone c est perçu au lieu du neurone *b,* les efforts du moi suivent les connexions de ce neurone *c* et, au moyen d'un afflux de quantité (Qή) le long de ces connexions, entraîne l'émergence de nouveaux investissements jusqu'à ce que le neurone manquant *b* soit enfin atteint. En règle générale, c'est une image motrice qui s'intercale entre les neurones *c* et *b*. Une fois que cette image s'est trouvée ravivée par l'exécution d'un mouvement réel, le neurone *b* est perçu et l'identité souhaitée est établie. Supposons, par exemple, en prenant le cas du bébé, que l'image mnémonique désirée soit celle du sein maternel et de ses mamelons vus de face. Supposons encore que ce petit enfant commence à percevoir le même objet, mais *de côté*, sans le mamelon. Il a gardé, dans sa mémoire, le souvenir d'une expérience vécue fortuitement au cours de sa tétée, celui d'un mouvement de tête particulier qui a transformé l'aspect de face en aspect de côté. L'image de côté qu'il regarde maintenant l'incite à remuer la tête puisqu'il a appris, par expérience, qu'il doit faire le mouvement inverse pour obtenir une vue de face.

Dans cet exemple le jugement ne joue qu'un faible rôle, mais il montre la possibilité d'arriver, en reproduisant des investissements, à exécuter un acte qui n'est qu'un mode accidentel d'action spécifique.

C'est sans aucun doute la quantité (Qή) provenant du moi investi qui est sous-jacente à ce trajet le long des neurones frayés. Ce parcours n'est pas commandé par les frayages, mais par un but à atteindre. Mais ce but, quel est-il ? Comment y parvenir ?

Eh bien, il s'agit de revenir au neurone *b* manquant et de libérer la sensation d'identité, c'est-à-dire le moment où seul le neurone *b* est investi et où l'investissement mobile débouche dans le neurone *b.* C'est ce qui advient quand les quantités Qή se trouvent expérimentalement déplacées dans toutes les directions. Dans ce but, une dépense en charge latérale tantôt plus, tantôt moins considérable devient nécessaire suivant les possibilités d'utilisation des frayages existants ou le besoin de mener une lutte contre eux. Cette lutte entre les frayages fixes et les investissements changeants caractérise le processus secondaire de la pensée reproductive, ce qui contraste avec la succession primaire des associations.

Par quoi le choix du trajet est-il dicté ? Par le fait que le souvenir de l'idée appétitive reste investi tant que la chaîne des associations est suivie à partir du neurone *c.* Nous savons que l'investissement du neurone *b* favorise le frayage et facilite l'accès de toutes les connexions de celui-ci.

Au cours de ce trajet, il arrive parfois que la quantité (Qή) se heurte à quelque souvenir lié à une expérience douloureuse ; il en résulte une production de déplaisir. Comme il y a là une preuve du fait que le neurone *b* ne peut être atteint par cette voie, il se produit instantanément une dérivation du courant qui l'éloignera de l'investissement en question. Les voies douloureuses conservent toutefois leur grande importance parce qu'elles règlent le courant de la reproduction.

XVII. Mémoire et jugement

Ainsi la pensée reproductive répond à un dessein pratique et à un but biologiquement déterminé : elle tend à éloigner une quantité (Qή) mobile de la perception désagréable pour la ramener à l'investissement neuronique manquant. Identité et droit à la décharge sont donc simultanément acquis, à condition que le neurone *b* donne bien l'indice de la réalité. Mais le processus peut négliger le second de ces buts [c'est-à-dire la décharge] et ne rechercher que la seule identité. Ce que nous trouvons, en ce cas, devant nous n'est qu'un simple acte mental qui, néanmoins, peut avoir, par la suite, son utilité pratique. De plus, le moi investi se comporte, en pareils cas, exactement de la même façon.

Envisageons maintenant une troisième possibilité susceptible de se réaliser lors d'un état d'appétition. [En ce qui concerne les deux premières possibilités, voir plus haut, p. 50.] Lorsqu'il y a charge de désir, il peut arriver que surgisse une perception ne s'accordant d'aucune manière avec l'image mnémonique désirée (image que nous appellerons Souv. +). Il deviendra alors intéressant de connaître cette image perceptive afin d'arriver, malgré tout, à découvrir une voie menant d'elle au Souv. +. C'est dans ce but que la perception [entière] se trouve probablement surinvestie à partir du moi, exactement comme dans le cas précédent, par l'élément de perception que constitue le neurone *c* [p. 51]. Si la perception n'est pas absolument nouvelle, elle suscite le *rappel,* la *reviviscence* du souvenir de quelque autre perception ayant avec elle au moins un point commun. Et alors le processus cogitatif que j'ai déjà écrit se répétera à propos de cette image mnémonique mais, dans une certaine mesure, sans le but que fournit l'idée appétitive investie.

Dans la mesure où les investissements coïncident, ils ne fournissent pas à la pensée d'occasion de s'exercer. Mais les différentes parties de l'investissement « éveillent l'intérêt » et donnent parfois à deux sortes d'activités cogitatives une occasion de

se manifester. Le courant peut alors se diriger vers les souvenirs ressurgis et déclencher une activité mnémonique sans but (motivée par des dissemblances et non par des ressemblances). Ou bien, il va se concentrer sur les éléments perceptifs nouvellement apparus et mettre en branle *une activité de jugement* également privée de but.

Supposons que l'objet perçu soit semblable [au sujet qui perçoit], c'est-à-dire à un être humain. L'intérêt théorique qu'il suscite s'explique encore par le fait que *c'est un objet du même ordre* qui a apporté au sujet sa première satisfaction (et aussi son premier déplaisir) et qui fut pour lui la première puissance. L'éveil de la connaissance est donc dû à la perception d'autrui. Les complexes perceptifs qui en émanent sont, en partie, nouveaux et non comparables à autre chose – par exemple les traits de la personne en question (dans la sphère visuelle) ; mais d'autres perceptions visuelles (par exemple les mouvements de la main) rappelleront au sujet les impressions visuelles que lui ont causé les mouvements de sa propre main, impressions auxquelles seront associés les souvenirs d'autres mouvements encore. Il en sera de même pour d'autres perceptions de l'objet. Ainsi, lorsque celui-ci crie, le sujet se souvient de ses propres cris et revit ses propres expériences douloureuses. Le complexe d'autrui se divise donc en deux parties, l'une donnant une impression de structure permanente et restant un tout cohérent, tandis que l'autre peut être *comprise* grâce à une activité mnémonique, c'est-à-dire attribuée à une annonce que le propre

corps du sujet lui fait parvenir[31]. Cette analyse d'un complexe perceptif a été qualifiée de *reconnaissance,* implique un *jugement* et s'achève avec ce dernier. Nous voyons que le jugement ne constitue pas un processus primaire et présuppose un investissement de la partie disparate (non comparable) du complexe, investissement émanant du moi. Le fait de juger n'implique tout d'abord aucun but pratique et il semble que, lors du jugement, l'investissement des éléments disparates se trouve probablement déchargé, ce qui expliquerait pourquoi les activités, les « prédicats » ne communiquent avec l'élément « subjectif » que par une voie mal déterminée [v. pp. 92 et 114].

Tout ceci pourrait nous permettre d'analyser plus à fond le fait de juger, mais nous éloignerait trop de notre thème.

Contentons-nous de retenir que l'intérêt originel (du sujet) à établir une situation agréable produit tantôt une *réflexion reproductive,* tantôt un *jugement,* moyens de passer d'une situation réelle perçue à la situation désirée. Pour ce faire, il faut *absolument* que les processus ψ soient gênés et qu'ils restent soumis à l'action du moi. La signification éminemment pratique de toute activité mentale se trouvera ainsi démontrée.

XVIII. Pensée et réalité

Le but, la fin, de tous les processus cogitatifs est donc l'instauration d'un *état d'identité,* la transmission d'une quantité

31 Ces réflexions relatives aux fondements de la compréhension des actes expressifs d'autrui ne se retrouvent plus formulés de la même façon dans les œuvres postérieures de Freud. Dans un chapitre de son livre sur *Le Mot d'esprit et ses rapport avec l'inconscient*, Freud expose une hypothèse suivant laquelle le souvenir de sa propre dépense en énergie est ce qui permettrait à un individu de comprendre la mimique et les gestes d'autrui. Des recherches récentes sur le « schéma corporel » ont permis d'éclairer d'un jour nouveau ces données de Freud. Voir Paul Schilder, 1942. Pour les relations entre les contacts corporels et les plus précoces et l'identification, consulter Kris, 1952.

investissante (Qή) venue de l'extérieur, à un neurone investi par le moi. Pensée cognitive ou jugement cherchent à s'identifier à un investissement somatique ; la pensée reproductive tend à s'identifier à un investissement psychique (expérience vécue par le sujet). La pensée jugeante précède la reproductive en lui assurant, pour d'autres trajets des associations, des frayages tout préparés. Quand, après la fin de l'acte cogitatif, l'indice de réalité vient à atteindre la perception, alors une *appréciation de la réalité*, la *croyance,* ont pu se réaliser et le but de toute cette activité est atteint.

Il y a plus à dire sur le jugement qui se fonde évidemment sur des expériences somatiques, des sensations et des images motrices propres au sujet. Tant que manquent ces dernières, la fraction variable[32] du complexe perceptif ne saurait se concevoir ; on pourrait, à vrai dire, le reproduire mais sans qu'il puisse donner de nouvelles directives pour d'autres cheminements de la pensée. Par exemple – et c'est un fait dont on verra plus tard l'importance – tant que le sujet n'éprouve aucune sensation sexuelle, c'est-à-dire, en général, jusqu'au début de la puberté, aucune expérience sexuelle n'aura d'effet.

Le jugement primaire semble impliquer un moindre degré d'action du moi investi que la pensée reproductive. Bien qu'il puisse arriver qu'une association se poursuive du fait d'une coïncidence partielle [entre les investissements de désir et perceptifs] et que le besoin de modification ne se fasse pas sentir, il est cependant des cas où toute la quantité se trouve utilisée dans le processus associatif de jugement. On peut dire que la perception correspond à un objet nucléaire *plus* une image motrice. Tout en percevant W, on imite soi-même les mouvements, c'est-à-dire que l'on innerve sa propre image motrice (qui coïncide avec la perception) au point de reproduire réellement le mouvement. C'est pourquoi il est permis de parler de la « valeur imitative » d'une perception (voir p. 92). Il arrive encore que

32 [Le mot *verarbeitende* se trouve par erreur dans l'édition allemande de 1950.]

la perception suscite l'image mnémonique d'une sensation douloureuse ayant été ressentie par le sujet, de telle sorte qu'il éprouve le déplaisir correspondant et réitère les mouvements défensifs appropriés. C'est là ce qu'on appelle « valeur sympathique » d'une perception.

Ces deux cas nous montrent indubitablement le *processus primaire* qui se déroule lors du jugement et nous admettons que tous les jugements secondaires s'effectuent grâce à l'atténuation de ces processus purement associatifs. Donc, le fait de juger (qui devient plus tard le moyen de reconnaître un objet pouvant avoir quelque importance pratique) ce fait, dis-je, constitue à l'origine un processus d'association entre certains investissements venus du dehors et d'autres émanés du corps du sujet, une identification entre des renseignements ou des investissements venant de φ et de l'intérieur. Nous sommes peut-être en droit de supposer que le jugement permet aussi de voir comment les quantités venues de φ peuvent être transmises et déchargées. Ce que nous qualifions d'« objets » est fait de reliquats échappant au jugement.

L'exemple du jugement nous porte à croire qu'il existe une différence quantitative entre la pensée et le processus primaire. Il paraît raisonnable de supposer que, dans l'acte de penser, un petit courant d'innervation motrice émane de ψ mais seulement, bien entendu, si, durant cet acte, un neurone moteur ou un neurone-clé (c'est-à-dire sécréteur [v. p. 41]) se trouve innervé. Toutefois, on aurait tort de confondre cette décharge avec le processus cogitatif lui-même dont elle n'est qu'un résultat non prévu et accessoire. Le processus cogitatif consiste en un investissement des neurones ψ accompagné d'une modification apportée aux frayages obligatoires, cela du fait d'un investissement latéral dû au moi. Au point de vue mécanique, on comprend que, dans ce processus, une partie seulement de la quantité (Qή) se trouve capable de suivre les voies frayées et que l'importance de cette partie soit constamment réglée

par les investissements. Mais on voit clairement aussi que, de cette façon, il y a, en même temps, une économie de quantité (Qή) suffisante pour rendre profitable une reproduction. S'il en était autrement *toute* la quantité (Qή) nécessaire à la décharge finale, serait dépensée, pendant son parcours, aux points d'issue motrice. *Le processus secondaire est donc une répétition du phénomène originel d'excitation en ψ, mais à un niveau moins élevé et avec de moindres quantités.*

Mais alors, va-t-on se demander, qu'advient-il de quantités plus faibles encore que celles qui traversent normalement les neurones ψ ? Comment ces quantités (Qή) si faibles parviennent-elles à passer par des voies où ne s'écoulent que des quantités dépassant celles que ψ reçoit habituellement ? Une seule réponse est admissible : cette possibilité doit être la conséquence mécanique des investissements latéraux. Nous en concluons que lorsqu'il existe un investissement latéral, de petites quantités (Qή) passent au travers de frayages que seules de plus considérables auraient normalement pu franchir. L'investissement latéral « lie », pour ainsi dire, une certaine fraction de quantité (Qή) traversant le neurone.

La pensée est encore soumise à une autre condition. Elle ne doit déterminer aucune modification essentielle dans les frayages qu'a déjà établis le processus primaire, sans quoi les traces laissées par la réalité s'en trouveraient faussées. Il suffira de dire à ce propos que le frayage résulte probablement de l'unique passage d'une quantité importante et que l'investissement, bien que très puissant, sur le moment, ne laisse pas derrière lui d'effets aussi durables. Les petites quantités (Q) qui passent durant le processus cogitatif ne prévalent généralement pas sur les frayages.

Il reste, malgré tout, indéniable que les processus cogitatifs abandonnent des traces permanentes. Une seconde réflexion nous coûte, en effet, bien moins d'efforts que la première. Pour que la réalité ne se trouve pas faussée, il faut qu'il en reste des traces

particulières (indices de processus cogitatifs). Elles constituent une « mémoire cogitative », quelque chose qu'il n'a pas encore été possible de formuler. Nous allons voir par quel moyen nous distinguerons les traces des processus cogitatifs de celles de la réalité[33].

XIX. Processus primaires. Sommeil et rêves

Demandons-nous maintenant de quelle *source* dérivent les facteurs quantitatifs qui permettent au processus primaire ψ de se dérouler. Dans le cas d'une *expérience douloureuse*, cette source est évidemment la quantité (Q) qui est issue de l'extérieur ; dans le cas des *affects,* c'est la quantité libérée par le frayage ; s'il s'agit du processus secondaire de la *pensée reproductive,* une quantité plus ou moins grande peut se trouver transférée du moi au neurone *c* (p. 51)[34], c'est ce que l'on peut appeler « intérêt cogitatif ». Il est proportionnel à « l'intérêt affectif » là où celui-ci peut se développer. Il s'agit simplement de savoir s'il existe des processus ψ de caractère primaire pour lesquels la quantité (Qή) fournie par φ soit suffisante ou si à l'investissement φ d'une perception s'ajoute automatiquement l'appoint de ψ (c'est-à-dire de l'attention). C'est cet appoint seul qui rendrait possible le processus ψ. La question n'est pas résolue, mais peut-être le sera-t-elle si nous nous référons à certains faits psychologiques particuliers.

Examinons l'un de ces faits importants : parmi les processus primaires ψ ceux qui ont été progressivement éliminés par les nécessités biologiques, au cours de l'évolution de ψ se représentent quotidiennement à nous pendant nos rêves. Un second fait, d'importance égale, est que les mécanismes pathologiques révélés par une analyse très minutieuse des psychonévroses ont avec les

33 Voir IIIe Partie.

34 Ce que Freud appelle « intérêt cogitatif » semble se confondre avec ce qu'il nomme « attention » un peu plus loin et dans la IIIe Partie de ce travail où il étudie plus à fond ce sujet.

processus oniriques la plus grande ressemblance. Nous pouvons tirer de ce parallélisme des conclusions d'une importance capitale. Nous en reparlerons (voir p. 65)[35].

Mais il convient d'intégrer d'abord dans notre théorie la question du sommeil. Ce qui détermine essentiellement le sommeil apparaît chez les enfants avec évidence. Les enfants continuent à dormir tant que les besoins physiques ou des stimuli externes ne les tourmentent pas (par exemple la faim, les sensations de froid quand ils ont mouillé leur couche). Une fois satisfaits (au sein), ils s'endorment. De même l'adulte s'endort facilement *post coenam et coitum.* Il s'ensuit que ce qui conditionne le sommeil est *une diminution de la charge endogène dans le noyau* ψ, diminution qui rend inutile la fonction secondaire. Pendant qu'il dort, le sujet se trouve dans un état idéal d'inertie alors que son stock de quantité (Qή) est déchargé.

À l'état de veille, c'est dans le « moi » que ce stock s'accumule et nous sommes en droit d'admettre que ce qui conditionne nécessairement et ce qui caractérise le sommeil, est justement cette décharge du moi. Nous nous rendons immédiatement compte *qu'il s'agit là d'une condition nécessaire à la production du processus psychique primaire.*

Nous n'oserions affirmer que, chez les adultes endormis, le moi se trouve *totalement* débarrassé de sa charge. En tout cas, il retire un grand nombre de ses investissements qui, toutefois, se rétablissent immédiatement et sans peine au réveil. Ce fait ne contredit aucune de nos hypothèses mais nous amène à supposer que certains courants, agissant sur l'ensemble du niveau [des investissements], doivent s'écouler entre les neurones étroitement liés, comme dans des canaux communicants – et pourtant la hauteur

35 Voir L'Interprétation des rêves. Il semble que Freud ait perdu de vue la découverte dont il fait ici mention, celle d'une « ressemblance » entre le processus onirique et les mécanismes psycho-névrotiques, pour ne les redécouvrir qu'au début (lettre 105). Voir aussi p. 77

du niveau dans les divers neurones n'est pas nécessairement uniforme mais seulement proportionnelle [p. 98].

Les particularités du rêve révèlent certaines choses impossibles à deviner.

Le sommeil se caractérise par une *paralysie motrice*, *une paralysie de la volonté* [voir plus loin, p. 62]. La volonté consiste en une décharge de la quantité ψ totale (Qή). Dans le sommeil, le tonus spinal est partiellement relâché (il semble probable que la décharge motrice φ se manifeste dans le tonus). D'autres innervations persistent, ainsi que leurs sources d'excitation.

Fait extrêmement intéressant, l'état de sommeil débute et se trouve provoqué par la fermeture de ceux des organes sensoriels qui peuvent être fermés. Pendant le sommeil, toute perception doit être exclue. Or, rien ne trouble autant le sommeil que les impressions sensorielles, les investissements venant de φ et pénétrant dans ψ. Voilà qui semble indiquer que, pendant la journée, une charge constante, bien que mobile (l'attention)[36] est envoyée dans les neurones du pallium auxquels φ fait parvenir les perceptions ; il est donc tout à fait possible que les processus ψ primaires s'effectuent à cause de cette contribution de ψ (p. 60). (Nous ignorons encore si ce sont les neurones du pallium eux-mêmes ou les neurones nucléaires contigus qui se trouvent déjà préinvestis. Si ψ vient à retirer ces investissements du pallium, les perceptions atteignent alors des neurones non investis, demeurent faibles et sont peut-être incapables de fournir un indice de qualité[37]. Comme nous venons de l'indiquer, en même temps que se produit l'évacuation des neurones de perception (ωN), une innervation de décharge qui accroît l'attention atteint son point d'arrêt. Peut-être abordons-nous ici l'énigmatique question de l'hypnose. L'apparente insensibilité, dans

36 [Voir la note 35.]

37 [Dans l'édition allemande, le mot « quantité » a, par erreur, été imprimé au lieu de « qualité »].

cet état, des organes sensoriels semble reposer sur le retrait de l'investissement en attention.

Ainsi, un mécanisme automatique inverse de celui de l'attention, ψ exclut les impressions φ tant qu'il n'est pas lui-même investi.

Mais le plus extraordinaire est que, durant le sommeil, des processus ψ se déroulent : les rêves, dont bien des particularités restent incompréhensibles.

XX. L'analyse des rêves[38]

Bien que l'on découvre dans les rêves tous les degrés de transition vers les états de veille et toutes sortes de combinaisons avec les processus ψ normaux, leurs caractères essentiels peuvent aisément être dégagés.

1) Les rêves sont dépourvus de décharge motrice et la plupart du temps d'éléments moteurs. Nous y sommes paralysés.

L'explication la plus simple de ce fait s'appuie sur l'absence de préinvestissement spinal par suite d'une suppression de décharge φ. Les neurones n'étant pas investis, l'excitation motrice ne peut franchir les barrières. Dans d'autres états voisins du rêve, il peut y avoir mouvement. Ce n'est donc pas là qu'il convient de chercher un caractère fondamental du rêve.

2) Dans le rêve, les connexions sont en partie incohérentes, en partie faiblement motivées, parfois même étrangement absurdes.

38 Cette première tentative d'explication des rêves est si fragmentaire qu'il semble à peine utile de la comparer aux hypothèses développées dans *L'Interprétation des rêves*. Nous voyons Freud arriver à cette étude par deux voies différentes ; ses effort pour établir la nature de l'appareil psychique lui permettent de comprendre les mécanismes généraux de l'élaboration onirique, mais seule l'analyse de ses propres rêves et l'expérience concrète de son auto-analyse, lui permettent de s'engager sur la voie qui la le mener des vues exposées dans cette Esquisse à l'interprétation des rêves.

Cette dernière particularité est due au fait que la compulsion à associer prévaut dans les rêves, comme d'ailleurs, sans aucun doute, primairement dans toute la vie psychique. Deux investissements simultanément présents doivent, semble-t-il, entrer en connexion[39]. J'ai rassemblé plusieurs exemples amusants de prédominance, à l'état de veille, de ce besoin (par exemple en France, quelques provinciaux, ayant assisté à la séance de la Chambre où une bombe fut jetée, en avaient conclu que chaque fois qu'un député avait prononcé un éloquent discours, un coup de feu était tiré en signe d'approbation)[40].

Les deux autres particularités, d'ailleurs identiques, montrent qu'une partie des expériences psychiques du rêveur ont sombré dans l'oubli. De fait, le sujet a oublié toutes les expériences biologiques qui entravent généralement le processus primaire, ce qui est dû à un investissement insuffisant du moi. Le caractère absurde et illogique des rêves est vraisemblablement attribuable au même fait. Tout porte à croire que les investissements ψ qui n'ont pas été éliminés trouvent leur équilibre en partie dans les frayages les plus proches et, en partie, dans les investissements voisins. Si le moi se déchargeait complètement, le sommeil serait alors dépourvu de rêves.

3) Dans les rêves, les représentations ont un caractère hallucinatoire, elles éveillent l'état conscient et suscitent la créance.

Il faut y voir la particularité la plus importante du sommeil. Elle devient immédiatement évidente lorsqu'il y a alternance de sommeil et de réveils. On ferme les yeux et les hallucinations se

39 [Freud a souligné ce fait dans une longue note ajoutée à l'histoire d'Emmy von N..., à la date du 14 mai, dans ses *Études sur l'hystérie* (1895). Il y est revenu dans le chapitre V de *L'Interprétation des rêves* (1900)].

40 Freud s'est servi de ces exemples dans *L'Interprétation des rêves,* p. 426 de la trad. franç. et les a décrits comme « étant des efforts tentés pour porter au plan intelligible les impressions sensorielles que nous percevons ».

produisent. On les rouvre et l'on traduit ses pensées en paroles[41]. On explique de diverses façons le caractère hallucinatoire des investissements oniriques. On peut d'abord supposer que le courant allant de φ à la motilité [à l'état de veille] agit à la façon d'un obstacle se dressant contre tout investissement rétrograde des neurones φ, à partir de ψ. Mais rien n'empêche de penser non plus que, lors de l'interruption du courant, φ se trouve rétrogressivement investi et qu'alors existeraient toutes les conditions requises pour une production de qualité[42].

Une seule objection pourrait être soulevée à l'encontre de cette thèse : le fait que les neurones φ devraient, par suite de leur non-investissement, être protégés (tout à fait comme dans le cas de la motilité) (p. 64) contre n'importe quel investissement venant de ψ. Une particularité du sommeil est son pouvoir de renverser toute la situation : il arrête la décharge motrice de ψ, et rend possible une décharge rétrograde vers φ. On serait tenté d'attribuer ici un rôle déterminant, pendant l'état de veille, au grand courant de décharge allant de φ à la motilité. En second lieu, nous pourrions examiner la nature du processus primaire en soulignant que le souvenir primaire d'une perception est toujours une hallucination et que seule l'inhibition venue du moi nous enseigne à ne jamais investir W de façon à lui permettre de transmettre rétrogressivement cet investissement à φ. Cette hypothèse nous paraîtra plus plausible si nous considérons que la conduction de φ à ψ est, en tout cas, plus facile que celle de ψ à φ. Il s'ensuit que l'investissement ψ d'un neurone, même s'il est beaucoup plus intense que son investissement perceptif, n'implique pas forcément une conduction rétrograde. Cette explication se trouve encore confirmée par le fait que, dans les rêves, la vivacité de l'hallucination est directement proportionnelle à l'importance (c'est-à-dire à l'investissement quantitatif) de la

41 *L'Interprétation des rêves,* chap. I[er].

42 [Cette explication de la régression dans les rêves est reprise et critiquée dans le chap. VII de *L'Interprétation des rêves* (1900 a).]

représentation en question. Nous voyons ainsi que c'est la quantité (Q) qui conditionne l'hallucination. Quand, à l'état de veille, une perception émane de φ, l'investissement ψ (son intérêt) la rend plus distincte mais non pas plus vive ; son caractère quantitatif ne s'en trouve pas modifié.

4) Le but et la signification des rêves (tout au moins de ceux qui sont normaux) peuvent être déterminés avec certitude. *Les rêves sont des réalisations de désir*[43], c'est-à-dire des processus primaires succédant à certains faits vécus agréables. Si le rêveur ne les reconnaît pas pour tels, c'est surtout à cause de la faiblesse de leur production en plaisir (de la reproduction des décharges agréables). Ils sont, en effet, généralement dénués d'affect (sans réactions motrices). Mais il est facile de démontrer que telle est leur nature propre et cette même raison m'incite à croire que *les investissements par désirs primaires ont, eux aussi, un caractère hallucinatoire.*

5) Il faut noter également la déficience de la mémoire dans les rêves ainsi que les minimes dommages que ceux-ci causent, comparativement aux autres processus primaires. L'explication en est simple. Les rêves suivent généralement des frayages anciens et ne provoquent ainsi aucune modification. Les incidents ψ ne les affectent pas et, par suite de la paralysie motrice, ils ne laissent derrière eux aucune trace de décharge.

6) Un fait encore mérite d'être souligné : la conscience renseigne sur la qualité aussi facilement dans le rêve qu'à l'état de veille, ce qui montre que l'état conscient n'est pas limité au moi mais peut s'attacher à n'importe quel processus ψ. Nous sommes ainsi mis en garde contre le risque d'identifier les processus primaires aux

43 C'est après avoir interprété son rêve de « l'infection d'Irma » que Freud était arrivé à cette conclusion (juillet 1895) (v. lettre 137). II semble que l'analyse de ce rêve n'ait pas encore été reliée à son auto-analyse. L'analyse du rêve se fondait sur la dynamique mais non sur la génétique.

processus inconscients. *Nous trouvons là deux inappréciables indications pour ce qui va suivre.*

Lorsqu'il y a souvenir d'un rêve et que nous faisons appel au conscient pour en connaître le contenu, nous découvrons que la signification des songes en tant que réalisations de désir est masquée par un certain nombre de processus ψ, tous présents dans les névroses et qui montrent la nature pathologique de ces troubles[44].

XXI. La conscience dans le rêve

La conscience des représentations oniriques est avant tout discontinue. Ce n'est pas la chaîne tout entière des associations qui devient consciente, mais seulement certains éléments disjoints de celle-ci. Entre eux se trouvent des chaînons intermédiaires inconscients que nous découvrons aisément à l'état de veille. Quand nous cherchons à expliquer ces discontinuités, voici ce que nous trouvons : supposons (fig. 15, p. 68) que A figure une représentation onirique devenue consciente et qui mène vers B. Mais voilà qu'au lieu de B, c'est C qui apparaît dans le conscient, parce qu'il se trouve sur le chemin entre B et un autre investissement D présent au même moment. La diversion qui se produit alors est due à un investissement simultané différent qui, d'ailleurs, n'est pas conscient. C a pris la place de B bien que B concorde mieux avec la chaîne de pensées, c'est-à-dire avec la réalisation de désir.

44 Voir p. 60 et note du bas de cette page. Voir aussi pp. 73 et 77.

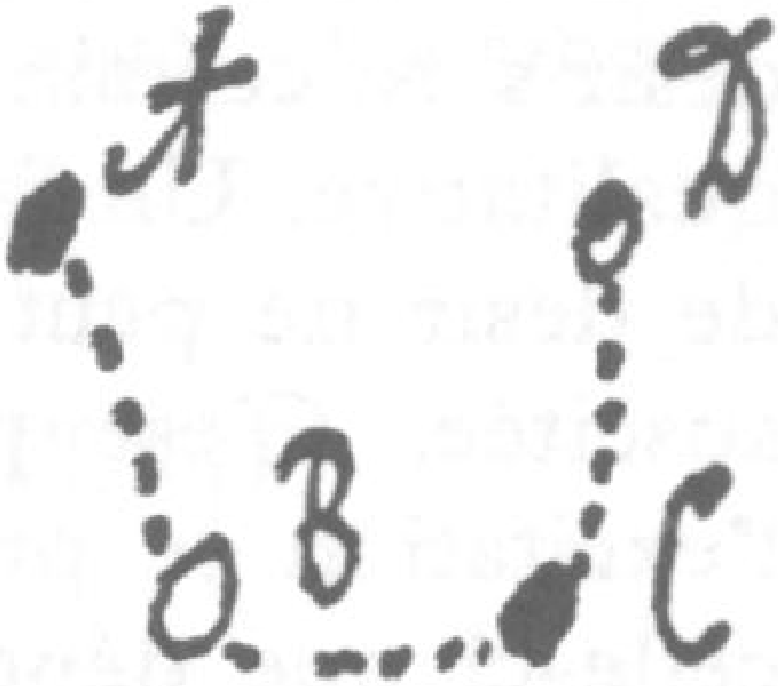


FIG. 15

Examinons un rêve, par exemple celui où O… fait à Irma une injection de propyle [A][45]. Je vois ensuite très nettement devant moi la formule de la « triméthylamine » [C]. Au même instant, je pense que la maladie d'Irma est de nature sexuelle [D], Entre cette idée et celle du propyle se trouve une idée [B] associée, celle d'une conversation avec W. Fl… [Wilhelm Fliess] sur la chimie sexuelle, conversation où il fut particulièrement question de la triméthylamine. Cette dernière idée devient consciente grâce à une poussée venant des deux côtés. Fait surprenant, ni le chaînon intermédiaire (la chimie sexuelle) [B], ni l'idée déviée (le caractère sexuel de la maladie) [D] ne sont conscients. Ce fait a besoin d'être expliqué. On peut supposer que l'investissement de B ou de D

45 Voir la discussion relative au rêve de l'Infection d'Irma dans *L'Interprétation des rêves,* p. 101 de la trad. franç.

n'aurait pas été assez intense pour provoquer une hallucination rétrograde, mais que C, investi des deux côtés, est capable de la produire. Toutefois, dans mon exemple, D (le caractère sexuel de la maladie) était certainement aussi intense que A (l'injection de propyle) et le dérivé des deux (la formule chimique [C]) s'avérait plein de vivacité.

Le problème des chaînons intermédiaires inconscients se pose également pour la pensée en état de veille où de semblables faits se réalisent journellement. Mais ce qui caractérise le rêve reste *le déplacement aisé de la quantité* (Qή) qui s'y réalise et la façon dont B est remplacé par un C qui lui est quantitativement supérieur.

Et, d'une façon générale, il en va de même dans la réalisation onirique des désirs. Il n'arrive pas qu'un désir conscient ait ensuite sa réalisation hallucinatoire. C'est cette dernière seule qui sera consciente et le chaînon intermédiaire [le désir] doit être inféré. Ce désir s'est certainement produit mais sans avoir pu prendre une forme qualitative. Un fait est évident : l'investissement de la représentation de désir ne peut, en aucun cas, être plus fort que le motif qui l'a suscitée. C'est pourquoi, dans les rêves, le cours psychique de l'excitation se produit suivant la quantité Q, mais ce n'est pas de celle-ci que dépend la prise de conscience.

Le processus onirique nous permet de penser que l'état conscient se réalise *durant le passage* d'une quantité (Qή), donc qu'il n'est pas dû à un investissement *constant.* Nous sommes ensuite amenés à soupçonner qu'un courant intense de quantité (Qή) ne favorise pas la prise de conscience, puisque cette dernière se trouve liée à l'aboutissement de ce courant, c'est-à-dire, dans une certaine mesure, à la relativement tranquille persistance de l'investissement. Il est difficile de s'orienter à travers ces conditions contradictoires pour arriver jusqu'aux déterminantes réelles de l'état conscient et nous sommes obligés de tenir compte des circonstances au milieu

desquelles se réalise, au cours du processus secondaire, la prise de conscience.

Cette dernière particularité de la conscience dans le rêve peut peut-être s'expliquer en supposant que le courant rétrograde de quantité (Qή) allant vers φ est incompatible avec le courant relativement énergétique qui se dirige vers les voies ψ d'association. D'autres conditions semblent s'appliquer aux processus conscients φ.

Deuxième partie. Psychopathologie

25 septembre 1895

Dans la première partie de ce travail, j'ai exposé tout ce que l'on peut, *a priori* et dans une certaine mesure, tirer de notre hypothèse fondamentale, une fois celle-ci modelée et corrigée suivant quelques données expérimentales. Dans cette seconde partie, je m'efforcerai de déterminer, par l'analyse des processus pathologiques, d'autres particularités du système établi sur notre hypothèse fondamentale. Dans une Troisième Partie, basée sur les deux précédentes, je tenterai de mettre en évidence tout ce qui caractérise le cours des phénomènes psychologiques normaux.

Psychopathologie de l'hystérie

I. L'obsession hystérique

Je commencerai par des faits observables dans l'hystérie, mais qui ne lui sont pas nécessairement particuliers.

Tout observateur des hystériques constate sans peine que ces malades obéissent à une *compulsion* émanant de *représentations hyper-intenses.* Une idée émerge très fréquemment dans la conscience sans que les événements en justifient l'apparition – ou bien le réveil de ce neurone s'accompagne de conséquences psychiques inintelligibles. La survenue d'une représentation excessivement intense produit des effets qu'il n'est possible ni de

supprimer, ni de comprendre : décharges d'affect, innervations motrices, inhibitions. Le sujet lui-même se rend compte de la bizarrerie de sa situation.

Des représentations hyperintenses peuvent aussi surgir de façon normale. Ce sont elles qui confèrent au moi son caractère particulier. Elles ne nous surprennent pas quand nous connaissons leur développement génétique (éducation, faits vécus) et leurs motifs. Nous avons l'habitude de regarder ces idées trop intenses comme des effets de causes puissantes et raisonnables. *Chez les hystériques,* au contraire, les représentations excessives nous frappent par leur bizarrerie. Ces mêmes idées resteraient sans effets chez d'autres sujets et nous n'en pouvons saisir l'importance. Elles nous apparaissent comme des intruses, des usurpatrices, nous les jugeons ridicules.

Donc *l'obsession hystérique* semble : 1° Incompréhensible ; 2° Impossible à réduire par quelque travail cogitatif que ce soit ; et 3° *Incongruente* dans sa structure.

Il existe une *obsession névrotique simple* opposable à l'obsession hystérique. Prenons un exemple : un homme a couru un grand danger en tombant de voiture. Par la suite il lui devient impossible d'utiliser ce moyen de transport. Cette obsession nous paraît : 1. Compréhensible puisque nous en connaissons l'origine ; et 2. Congruente, puisque l'association avec l'idée du danger justifie la peur liée aux trajets en voiture. Toutefois, aucun travail mental n'est capable de réduire cette appréhension, ce qui ne saurait être considéré comme entièrement pathologique. Nos pensées normales trop intenses ne sont-elles pas, elles aussi, souvent impossibles à réduire ? Nous serions enclins à nier tout caractère pathologique aux obsessions névrotiques si l'expérience ne nous montrait que, chez le normal, une pareille obsession ne persiste que peu de temps après l'événement déterminant, pour ensuite diminuer peu à peu. Ainsi la persistance d'une obsession trahit la présence d'une *névrose simple.*

Or, nos analyses ont montré qu'une obsession hystérique est *réduite* dès qu'on l'*explique,* c'est-à-dire dès qu'on la rend compréhensible. Ces deux particularités n'en constituent en réalité qu'une seule. L'analyse nous enseigne également d'où provient l'aspect absurde et *incongruent* de ce processus. En règle générale, voici comment se présente le résultat d'une analyse :

Avant l'analyse. – *A* est une représentation d'intensité excessive qui surgit trop souvent dans le conscient en provoquant chaque fois des larmes. Le sujet ignore pourquoi *A* l'oblige à pleurer et considère cette réaction comme absurde, sans toutefois pouvoir l'empêcher.

Après l'analyse. – On a découvert l'existence d'une certaine idée *B* qui, à juste titre, a provoqué des larmes. Elle survient souvent, jusqu'au moment où le sujet réussit, par un travail psychique compliqué, à l'éliminer. L'effet de *B* n'est pas absurde, le sujet se l'explique et peut le combattre.

B a certains points de contact avec *A.* Un certain événement consistant en *A* + *B* s'est produit. *A* y représentait une circonstance accessoire, alors que *B* possédait tout ce qu'il faut pour produire un effet durable. Lorsque le souvenir de cet événement resurgit tout se passe comme si *A* avait pris la place de *B*. *A* s'est donc substitué à *B,* en est devenu le « symbole »[46]. De là l'impression d'absurdité puisque *A* s'accompagne de conséquences qui le dépassent, qui ne cadrent pas avec lui.

Les symboles se forment aussi de façon normale. Le soldat se sacrifie pour un morceau d'étoffe multicolore attaché à une hampe, parce que cette étoffe est le symbole de son pays natal ; personne ne saurait considérer ce fait comme pathologique. Mais le symbole hystérique est autre. Le chevalier qui se bat pour le gant de sa Dame *sait bien* que ce gant doit toute sa valeur à celle-ci et le prix qu'il y

46 Après les *Études sur l'hystérie,* Freud a rarement utilisé dans ce sens le terme de « symbole ».

attache ne l'empêche nullement de penser à la Dame et de la servir d'autres façons. L'hystérique que *A* fait pleurer ignore qu'il ne s'agit que d'une association entre *A et B où B* lui-même ne joue aucun rôle dans sa vie psychique. Le symbole s'est, en pareil cas, complètement substitué à l'objet.

Cette assertion est parfaitement exacte. Il est facile de se convaincre que chaque fois qu'un stimulus venant du dehors ou une association devrait investir *B*, c'est *A* qui apparaît dans la conscience. On arrive à découvrir ce qu'est *B* d'après les circonstances dans lesquelles *A* surgit si bizarrement.

Résumons cet état de choses en disant qu'*A* est obsessionnel et *B* refoulé (tout au moins chassé hors du conscient).

À notre grande surprise, l'analyse a révélé qu'à toute obsession correspond un *refoulement* et que l'amnésie affecte toute irruption excessive dans l'état conscient.

Le terme « intensité excessive » désigne un caractère d'ordre *quantitatif.* Tout permet d'admettre que le *refoulement* dénote, au point de vue quantitatif, un retrait de quantité et que la somme des deux [c'est-à-dire l'obsession *plus* le refoulement] est égale à la normale. S'il en est bien ainsi, c'est la *répartition* de la quantité qui s'est trouvée modifiée. Quelque chose s'est ajouté à *A* après avoir été enlevé à *B.* Le phénomène pathologique est un processus de *déplacement*, semblable à ceux que nous ont fait connaître les rêves. Il constitue donc un processus primaire.

II. Genèse de l'obsession hystérique

Diverses questions importantes se posent maintenant. Dans quelles conditions y a-t-il formation pathologique d'un symbole comme celui-là (ou d'autre part) d'un refoulement ? Quelle force entre en jeu ? Quel est l'état neuronique d'une représentation exagérément intense ou refoulée ?

Nous l'ignorerions tout à fait et rien n'en pourrait sortir si l'expérience clinique ne nous révélait deux faits : d'abord le refoulement affecte exclusivement des représentations qui éveillent dans le moi des émotions pénibles (déplaisir). Deuxièmement, il se rapporte toujours à la sexualité.

Nous soupçonnons immédiatement que le refoulement a été causé par quelque émotion pénible. Nous avons déjà admis l'existence d'une « défense primaire » qui consiste en une rétrogradation du courant de pensées, dès que celui-ci aborde un neurone dont l'investissement provoque du déplaisir.

Deux observations vont nous permettre de justifier notre hypothèse : 1° Cet investissement n'est certainement pas celui qu'on recherchait au moment où le processus cogitatif avait instauré une situation ψ satisfaisante ; 2° Quand une expérience douloureuse prend fin de façon réflexe, la perception désagréable se trouve remplacée par une autre.

Mais il y a une façon plus directe de nous convaincre du rôle assumé par les affects de défense. Quand nous étudions l'état dans lequel se trouve [l'idée] refoulée *B,* nous découvrons qu'elle peut aisément être retrouvée et ramenée à la conscience. Voilà qui est bien fait pour nous surprendre puisque nous pouvions supposer que *B* avait réellement été oublié et qu'aucune trace n'en avait subsisté dans ψ. Tel n'est pas le cas. *B* est une image mnémonique pareille à toutes les autres, une image non effacée ; mais lorsque, comme d'habitude, *B* est un complexe d'investissements, une résistance d'une rare puissance, difficile à vaincre, s'oppose à toute activité mentale se rapportant à *B.* Cette opposition à *B,* nous le voyons immédiatement, donne la mesure de la *poussée* exercée par *A* et nous en concluons que la force qui a originellement refoulé *B* agit une fois de plus dans la résistance. Nous apprenons, en même temps, autre chose encore. Nous savions seulement jusqu'ici que *B* ne pouvait devenir *conscient,* nous ignorions tout de son comportement

par rapport à l'investissement de la pensée. Nous apprenons maintenant qu'une résistance s'oppose à toute opération mentale intéressant *B*, même s'il y a déjà prise de conscience partielle. Il ne convient pas de dire qu'il s'est produit un « rejet hors du conscient », mais seulement un « maintien hors du processus mental ».

C'est donc un processus de défense venant du *moi investi* qui donne lieu au refoulement hystérique et, par là même, à l'obsession hystérique. Jusqu'à ce point le processus semble se différencier du processus primaire.

III. La défense pathologique

Quoi qu'il en soit, la solution du problème semble encore lointaine. Le résultat du *refoulement hystérique,* nous l'avons vu, est fort différent de celui bien connu d'une défense normale. Nous évitons, c'est évident, de penser aux choses qui ne peuvent être que désagréables et y parvenons en dirigeant notre pensée vers d'autres sujets. Toutefois, même quand nous réussissons à rendre plus rare l'émergence dans la conscience d'une représentation intolérable *B,* en la maintenant aussi isolée que possible, nous n'arrivons jamais à l'oublier au point qu'aucune perception nouvelle ne puisse la faire resurgir. Et le retour d'une idée semblable ne peut être évité non plus dans l'hystérie. La seule différence réside dans le fait que ce qui devient conscient dans cette maladie (c'est-à-dire ce qui se trouve investi) est toujours *A* au lieu de *B.* C'est à une symbolisation immuable qu'est dû l'excès considérable de défense normale.

Une première explication évidente nous vient à l'esprit : ce fonctionnement excessif serait attribuable à une plus grande intensité de l'affect défensif. Mais l'expérience montre que les souvenirs les plus pénibles, ceux qui doivent nécessairement susciter le plus de déplaisir (souvenirs de remords provoqués par de mauvaises actions) ne peuvent être ni refoulés ni remplacés par des symboles. L'existence [p. 75] d'une seconde condition nécessaire de

toute défense pathologique – la sexualité – indique qu'il faut chercher ailleurs une explication.

Il n'est pas possible de supposer que les émotions sexuelles désagréables puissent dépasser à tel point en intensité tous les autres affects pénibles. Les représentations sexuelles doivent certainement présenter quelque autre particularité permettant de comprendre pourquoi seules les idées d'ordre sexuel sont soumises au refoulement.

Une autre remarque s'impose ici : le refoulement hystérique se réalise évidemment grâce à la symbolisation, aux *déplacements* vers d'autres neurones. Il est permis de penser que l'énigme gît dans le mécanisme de ce déplacement et que le refoulement lui-même ne pose aucun problème. Mais, en analysant les obsédés, par exemple, nous constaterons qu'il existe chez eux des refoulements *sans* symbolisation et même que le refoulement et la substitution ne s'effectuent pas simultanément. C'est donc dans le *refoulement* que réside la clef du problème.

IV. Le πρώτον ψεύδος hystérique [Premier mensonge]

L'obsession hystérique, nous l'avons vu, émane d'une sorte particulière de mouvement quantitatif (la symbolisation), qui constitue vraisemblablement un *processus primaire,* puisqu'on peut le voir à l'œuvre dans les rêves[47]. En pareil cas, la force motrice résulte d'une *défense* opposée par le moi, force qui pourtant ne dépasse pas ici les limites d'une fonction normale. Ce qu'il faut expliquer, c'est pourquoi une *action du moi* s'accompagne d'effets que nous ne sommes habitués à observer que dans les processus primaires. Il faut donc nous attendre à découvrir certaines conditions psychiques spéciales. La clinique nous enseigne que tout ceci appartient au seul domaine sexuel. Peut-être parviendrons-nous alors

47 Pour les processus primaires, voir pp. 47 et suiv.

à expliquer les conditions psychiques spéciales par les traits caractéristiques naturels de la sexualité.

Or, nous trouvons dans le domaine sexuel une certaine constellation psychique peut-être capable de nous éclairer. C'est empiriquement que nous en avons pris connaissance et un exemple servira à la mettre en lumière[48].

Emma est actuellement hantée par l'idée qu'elle ne doit pas entrer *seule* dans une boutique. Elle en rend responsable un souvenir remontant à sa 13e année (peu après la puberté). Ayant pénétré dans une boutique pour y acheter quelque chose, elle aperçut les deux vendeurs (elle se souvient de l'un d'eux) qui s'esclaffaient. Prise de panique, elle sortit précipitamment. De là l'idée que les deux hommes s'étaient moqués de sa toilette et que l'un d'eux avait exercé sur elle une attraction sexuelle.

Le lien qui unit ces fragments d'histoire, aussi bien que les effets de l'incident, restent incompréhensibles. Si les vendeurs, en se moquant de sa toilette l'avaient désagréablement impressionnée, cette impression aurait dû depuis longtemps s'effacer – depuis qu'elle s'habillait comme une dame. Le fait d'aller seule ou accompagnée dans les magasins ne peut en rien modifier son habillement. Il ne s'agit pas simplement d'une question de protection (comme dans les cas d'agoraphobie), puisque la compagnie d'un jeune enfant suffit à lui donner un sentiment de sécurité. Mais un élément tout à fait isolé demeure : l'un des deux hommes lui a plu. Mais là encore, le fait d'être accompagnée ne pouvait rien changer. Ainsi le souvenir resurgi n'explique ni l'obsession ni la détermination du symptôme.

L'analyse met ensuite en lumière un autre souvenir qui, dit-elle, n'était nullement présent à son esprit au moment de la scène I, présence, du reste, que rien ne vient confirmer. À l'âge de 8 ans, elle était entrée deux fois dans la boutique d'un épicier pour y acheter

48 Freud ne s'est plus servi de cet exemple dans ses œuvres publiées.

des friandises et le marchand avait porté la main, à travers l'étoffe de sa robe, sur ses organes génitaux. Malgré ce premier incident, elle était retournée dans la boutique, puis cessa d'y aller. Par la suite, elle se reprocha d'être revenue chez ce marchand, comme si elle avait voulu provoquer un nouvel attentat. Et de fait, la « mauvaise conscience » qui la tourmentait pouvait bien dériver de cet incident.

Nous comprenons maintenant la scène I (celle des commis) si nous la rapprochons de la scène II (celle de l'épicier). Il ne nous reste plus qu'à découvrir entre les deux un lien associatif. La patiente me fit elle-même observer que ce lien était fourni par le *rire*. Celui des deux commis lui avait rappelé le sourire grimaçant dont le marchand avait accompagné son geste. Reconstituons maintenant tout le processus. Les deux vendeurs *rient* dans la boutique et ce *rire* rappelle (inconsciemment) le souvenir du marchand. La seconde situation a avec la première un autre point commun : la petite n'était pas accompagnée. Elle se souvenait de l'attouchement pratiqué par le marchand. Mais depuis, elle avait atteint la puberté. Le souvenir déclenche une *libération* [*d'énergie*] *sexuelle* (qui n'eût pas été possible au moment de l'incident) et qui se mue en angoisse. Une crainte la saisit, elle a peur que les commis ne répètent l'attentat et s'enfuit.

Il est tout à fait certain que nous nous trouvons ici en présence de l'intrication de deux sortes de processus et que la remémoration de la scène II (celle du marchand) s'est produite dans un état différent de celui du premier. Le cours des événements peut se représenter de la façon suivante :

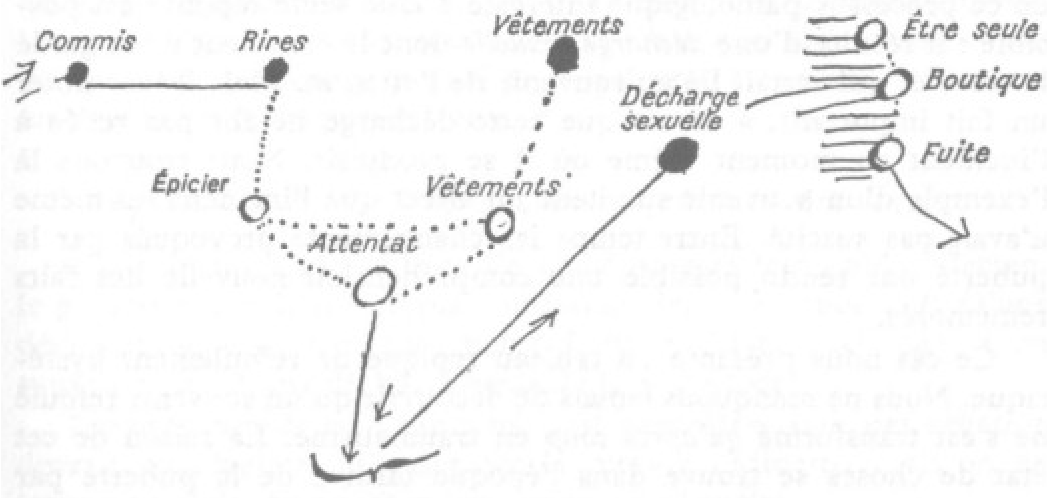


FIG. 16

Les représentations figurées par des points noirs sont les perceptions dont la patiente se souvient. Le fait qu'une décharge sexuelle ait pénétré dans le conscient est démontré par l'idée – sans cela incompréhensible – que le commis moqueur lui avait plu. La conclusion finale qu'elle tira, celle de ne pas rester seule dans la boutique par crainte d'un attentat, paraît logique, si l'on tient compte de tous les éléments du processus associatif. Mais aucun élément du processus (ci-dessus représenté) n'est devenu conscient, hormis l'élément « vêtements ». La partie de la pensée fonctionnant *consciemment* a établi deux connexions erronées dans les matériaux en question (commis, rires, vêtements et sensation sexuelle) : on s'était moqué d'elle à cause de son habillement et l'un des vendeurs avait provoqué chez elle une excitation sexuelle.

L'ensemble de ce complexe (indiqué par les lignes brisées) est représenté dans le conscient par l'unique idée des « vêtements », c'est-à-dire par l'élément en apparence le plus innocent. C'est un refoulement accompagné d'une symbolisation qui s'est ici produit. L'aboutissement – le symptôme – possède une structure tout à fait logiquement établie et, ainsi, le symbole n'y joue aucun rôle et reste une particularité du cas.

Disons qu'il n'est nullement étonnant de voir une association passer par un certain nombre de chaînons intermédiaires

inconscients pour aboutir à un chaînon conscient, ainsi que cela s'est ici produit. L'élément devenu conscient est probablement celui qui a suscité le plus vif intérêt. Mais, chose remarquable, dans notre exemple ce n'est pas le fait de l'attentat qui a pénétré dans le conscient, mais un autre élément symbolisant : les vêtements. Où chercher la cause de ce processus pathologique intercalé ? Une seule réponse est possible : il résulte d'une *décharge sexuelle* dont le conscient avait gardé la trace et qui restait lié au souvenir de l'attentat. Mais il faut noter un fait important, à savoir que cette décharge ne fut pas reliée à l'incident au moment même où il se produisit. Nous trouvons là l'exemple d'un souvenir suscitant un affect que l'incident lui-même n'avait pas suscité. Entre-temps les changements provoqués par la puberté ont rendu possible une compréhension nouvelle des faits remémorés.

Ce cas nous présente un tableau typique de refoulement hystérique. Nous ne manquons jamais de découvrir qu'un souvenir refoulé ne s'est transformé *qu'après coup* en traumatisme. La raison de cet état de choses se trouve dans l'époque tardive de la puberté par comparaison avec le reste de l'évolution des individus[49].

V. Les déterminantes de πρώτον ψεύδος ύοτ [Premier mensonge hystérique]

Bien qu'il soit rare qu'un souvenir suscite dans le psychisme une émotion qu'aucun incident actuel ne justifie, c'est pourtant ce qui se produit tout à fait ordinairement dans les cas de représentations d'ordre sexuel – précisément à cause du retard de la puberté. Ce retard constitue un caractère général de l'organisation. Tout adolescent recèle des traces mnémoniques qui ne deviennent compréhensibles qu'après l'apparition de ses propres sensations

49 Freud, dans ses découvertes ultérieures relatives à la sexualité infantile et à l'importance de celle-ci, n'a pas complètement abandonné ce point de vue et a mis en lumière l'investissement régressif des matériaux infantiles, lors de la puberté.

sexuelles. Chacun devrait donc porter en soi un germe d'hystérie. Il faut évidemment que d'autres facteurs entrent en jeu puisque cette tendance générale se limite au petit nombre d'individus qui deviennent vraiment hystériques.

Or l'analyse montre que c'est la décharge affective qui constitue, lors d'un traumatisme sexuel, l'élément perturbateur. En outre, l'expérience nous enseigne, en partie, que les hystériques sont des gens à sexualité trop précocement éveillée, du fait de stimulations mécaniques et émotionnelles (masturbation) et dont nous disons parfois qu'ils sont prédisposés aux décharges sexuelles précoces. Un *début* précoce de décharge sexuelle ou une décharge précocement trop intense ont évidemment un rôle équivalent. Ce facteur est d'ordre quantitatif.

Quelle signification faut-il attribuer à cette précocité de la décharge sexuelle ? Il convient de lui attribuer la plus grande importance car l'on ne saurait soutenir que toute décharge sexuelle soit suivie de refoulement, sans quoi celui-ci devrait être considéré comme un processus de fréquence normale.

VI. Troubles de la pensée provoqués par des affects

Nous sommes ainsi forcés de conclure que le trouble affectant le processus psychique normal dépend de deux conditions : 1° D'une décharge sexuelle liée non point à un incident réel mais à un souvenir ; 2° D'une décharge sexuelle trop précoce.

Lorsque ces deux conditions sont présentes, une perturbation devrait en résulter. Elle dépasse la mesure ordinaire, mais on en trouve aussi des traces chez les personnes normales.

L'expérience quotidienne nous apprend que toute production d'affect gêne le cours normal de la pensée et cela de diverses façons. En premier lieu, bien des associations sont soumises à l'oubli, sans quoi le sujet en tiendrait compte – un peu comme dans les rêves [p. 65]. Au milieu du trouble que me causait une grave inquiétude, il

m'est arrivé, par exemple, d'oublier de me servir du téléphone récemment installé dans ma maison. La voie nouvellement tracée s'était effacée du fait de l'état affectif. Le frayage, c'est-à-dire la voie *ancienne,* reprend la première place. De semblables oublis impliquent une perte de pouvoir de sélection, d'efficacité et de logique, tout à fait comme dans les rêves. En second lieu, s'il n'y avait pas oubli, des voies que l'on aurait sans cela évitées, seraient suivies, en particulier celles qui aboutissent à une décharge comme, par exemple, les actes accomplis sous l'empire de quelque émotion. Bref, la réaction affective rappelle un processus primaire non entravé.

Nous pouvons en tirer certaines conclusions. D'abord, une fois que la décharge d'affect s'est réalisée, la représentation qui l'a suscitée s'intensifie. Ensuite, le moi investi a pour fonction essentielle d'éviter de nouveaux processus impliquant des affects et de réduire les anciens frayages affectifs. Cette situation ne peut se décrire que de la façon suivante : originellement un investissement perceptif a été suivi d'une expérience douloureuse génératrice de déplaisir ; l'investissement se trouve augmenté de la quantité (Qή) qui a été mise en liberté et cherche à se décharger en suivant des voies déjà partiellement tracées. Après l'instauration d'un moi investi, « l'attention » s'attache aux investissements perceptifs nouveaux, créés de la façon que nous savons [p. 61] et va suivre, nantie d'investissements latéraux, la même voie que la quantité venant de W[50]. Le déclenchement de déplaisir se trouve ainsi réduit en quantité et va agir à la façon d'un signal avertissant le moi d'assurer sa défense normale. La production de nouveaux incidents pénibles, avec leurs frayages, est rendue plus malaisée. Plus est intense le déclenchement de déplaisir, plus est dure la tâche du moi. Le moi, en effet, ne peut fournir de contrepoids aux quantités (Qή) en question que dans certaines limites seulement – et cela grâce à ses

50 [Ce processus est plus longuement décrit dans la IIIe Partie de ce travail].

investissements latéraux. Il ne saurait, par conséquent, empêcher entièrement la survenue d'un processus primaire.

En outre, plus la quantité qui tend à s'écouler est considérable, plus le moi a de peine à se livrer à une activité mentale qui, tout l'indique, consiste en un déplacement expérimental de petites quantités (Qή) [pp. 60 et suiv.]. La « réflexion » est une activité du moi qui exige du temps ; elle devient impossible quand le niveau affectif nécessite de grandes quantités. C'est pourquoi lorsqu'il y a affect, nous observons une précipitation et un choix de moyens analogues à ceux que nécessite le processus primaire.

Il appartient donc au moi d'empêcher tout déclenchement d'affect qui permettrait alors la production d'un processus primaire. Le meilleur instrument dont il dispose pour ce faire est le mécanisme de l'attention. Si l'investissement générateur de déplaisir était capable d'échapper à l'attention, l'intervention du moi serait trop tardive. C'est là justement ce qui arrive dans le cas du *proton pseudos* hystérique. L'attention se concentre sur des perceptions généralement susceptibles de déclencher du déplaisir. Mais ici c'est une trace mnémonique et non une perception qui, inopinément, provoque ce déplaisir et le moi le découvre trop tard. C'est parce qu'il ne s'y attendait pas qu'il a laissé se dérouler un processus primaire.

Les souvenirs peuvent cependant en d'autres circonstances encore déclencher du déplaisir. Le fait est certes tout à fait normal lorsqu'il s'agit de souvenirs récents. Quand un traumatisme (un incident pénible) se produit pour la première fois, à une époque où le moi est déjà formé – car les tout premiers traumatismes échappent entièrement au moi – il y a production de déplaisir ; mais le moi est déjà l'œuvre et crée alors des investissements latéraux. Quand ensuite, un investissement de *la trace mnémonique* se produit, le déplaisir se renouvelle, mais les frayages du moi existent déjà et l'expérience montre que ce second *déclenchement de déplaisir*

diminue, jusqu'au moment où, après plusieurs répétitions, il n'est plus qu'un signal d'une intensité que le moi est capable de supporter. L'essentiel est donc que lors du *premier* déclenchement de déplaisir, il y ait inhibition du moi afin que le processus ne s'effectue pas à la façon d'une expérience affective primaire « posthume ». Et pourtant, justement ce qui se produit lorsque, comme dans le cas du *proton pseudos* hystérique, le déclenchement de déplaisir est occasionné par *un souvenir.*

Par là se trouve confirmée l'importance d'une des conditions nécessaires que nous a fait connaître l'expérience clinique, à savoir que *la date tardive de la puberté rend possible la production de processus primaires posthumes.*

Troisième partie. Essai d’exposé de processus ψ normaux

5 octobre 1895

I.

Il serait sans doute possible de donner une explication mécanique de ce que nous appelons « processus secondaire » en nous basant sur les effets qu’exerce un groupe de neurones à investissement *constant* (le moi) sur d’autres neurones à investissements *changeants.* Essayons d’abord de donner de ces phénomènes une description psychologique.

D’une part, nous avons le moi, d’autre part W (les perceptions), c’est-à-dire, en des investissements venus de φ (du monde extérieur). Il nous reste à découvrir le mécanisme grâce auquel le moi se conforme aux perceptions tout en agissant sur elles. D’après moi, ce mécanisme dépend du fait que, conformément à mes hypothèses, toute perception excite immanquablement ω[51], c’est-à-dire transmet les indices de qualité[52]. Plus exactement, la perception suscite en W la conscience (la conscience d’une qualité) et la décharge de cette excitation perceptive fournit en ψ un renseignement qui constitue, en fait, un indice de qualité. Je suggère donc que ce sont ces indications

51 Le système W.

52 Dans l’édition allemande de 1950 on trouve, par suite d’une erreur, le mot « quantité ».

de qualité qui, dans une perception, *intéressent* ψ [v. p. 60]. C'est là, semble-t-il, ce qui constitue le *mécanisme de l'attention psychique*[53]. Il me semble difficile de donner une explication mécanique (automatique) de son origine. Je crois donc qu'elle est *biologiquement* déterminée, c'est-à-dire qu'elle a subsisté au cours de l'évolution psychique, parce que tout autre comportement de ψ était exclu étant donné le déplaisir qu'il créait. L'attention psychique a pour effet d'investir des neurones déjà investis par la perception. Cet état d'attention trouve son prototype dans « l'expérience de la satisfaction » (p. 38) (qui joue un rôle si important dans l'évolution) et dans les répétitions de cette satisfaction – les états d'aspiration ardente qui ont fourni les états de désir et d'espoir. J'ai déjà montré (Ire Partie, chapitres 18 et 19) que ces états impliquent la justification biologique de la pensée tout entière. Dans de semblables états, la situation psychique peut se décrire de la façon suivante : une aspiration ardente crée dans le moi une certaine tension et, par suite, un investissement de la représentation de l'objet aimé (représentation de désir). L'expérience biologique nous enseigne qu'il ne faut pas que cette représentation soit investie au point de la faire prendre pour une perception. La décharge doit être différée jusqu'au moment où les renseignements relatifs à la qualité prouvent bien que l'investissement est d'ordre perceptif. Quand une perception identique ou semblable à l'idée de désir se produit, elle trouve ses neurones préinvestis par le désir, c'est-à-dire que tous – ou certains d'entre eux – sont investis d'après le degré de concordance de la représentation avec la perception. La différence entre l'idée et la perception déclenche le processus mental qui s'achève lorsque les

53 Le rôle attribué à l'attention dans cet exposé explique pourquoi Freud s'en est écarté dans ses travaux ultérieurs. Il insiste déjà, dans *L'Interprétation des rêves* (p. 517 de la trad. franç.) sur le fait que « les activités de pensées les plus compliquées peuvent se produire sans que le conscient y prenne part » et que « la prise de conscience dépend de l'orientation d'une certaine fonction psychique, l'attention ». Voir aussi plus loin, p. 102.

investissements perceptifs en excédent ont réussi à découvrir la voie où ils se confondent avec les investissements idéatifs. C’est à une *identité* que l’on aboutit alors[54].

Il y a *attention* quand s’établit une situation d’expectation, même en ce qui concerne certaines perceptions qui ne concordent pas même partiellement avec les investissements de désir. Il est devenu important, en effet, d’envoyer un investissement vers *toutes* les perceptions. L’attention trouve une justification biologique. Il s’agit seulement de faire savoir au moi quelle sorte d’investissement il doit établir, décision qui dépend des informations de qualité.

On peut étudier, avec plus de précision encore, l’instauration de l’*attitude* psychique [appelée attention]. Au début, il semble que le moi y soit mal préparé. Un investissement perceptif s’est produit, suivi d’une annonce de qualité. Le frayage étroit entre ces deux informations augmente davantage encore l’investissement perceptif et l’attention, dès lors investie, s’attache aux neurones perceptifs. La perception suivante du même objet aura pour effet (d’après la deuxième loi qui régit les associations) de réaliser un investissement plus poussé de l’objet perçu et ce n’est que cette dernière perception qui va trouver son utilisation psychique.

(Cette partie de notre exposé nous amène déjà à une très importante conclusion. Le premier en date des investissements perceptifs n’est pas fort intense et ne comporte qu’une faible quantité (Q) ; la seconde fois, le pré-investissement ψ étant, établi, la quantité est plus considérable. Mais alors l’attention n’implique

54 Voir à ce sujet *L’Interprétation des rêves* (p. 512 de la trad. franç.) où, après avoir parlé de la relation entre perception et réalisation du désir, Freud ajoute : « Cette première activité psychique tend donc à *une identité de perception*, c’est-à-dire à la répétition de la perception à laquelle se trouve lié l’apaisement du besoin. » L’Esquisse présente cette idée sous une forme plus détaillée. Freud y essaie de montrer que la pensée et l’épreuve de réalité proviennent d’une tension à laquelle l’enfant se trouve soumis lorsqu’il attend une satisfaction. Voir aussi p. 105et suiv.

aucun changement intrinsèque dans le jugement que l'on porte sur les attributs quantitatifs de l'objet. Par conséquent, la quantité externe (Q) des objets ne peut s'exprimer en ψ par une quantité psychique *(Qή)* [voir p. 100]. La quantité psychique (Qή) a une signification tout à fait différente et qui n'est pas représentée dans la réalité ; la quantité externe (Q) se manifeste en ψ par quelque chose de différent, par la complexité des investissements. C'est de cette façon que la quantité externe (Q) est maintenue hors de ψ [p. 33].)

L'exposé suivant est plus satisfaisant encore. D'après l'expérience biologique, nous savons que l'attention se porte constamment sur les indices de qualité. Ceux-ci se produisent dans les neurones déjà investis. Ainsi renforcés, les indices de qualité deviennent capables, grâce à leur frayage, d'augmenter les investissements perceptifs. Et le moi a appris à pousser ses investissements d'attention dans la voie associative menant des indices de qualité à la perception. C'est de cette façon que le moi devient capable d'investir justement les vraies perceptions ou ce qui les entoure. Et, en admettant que c'est la même quantité (Qή) venant du moi qui s'écoule le long du frayage en allant des informations de qualité à la perception, nous aurons trouvé l'explication mécanique (automatique) des investissements de l'attention. L'attention abandonne donc les indices de qualité pour se tourner vers les neurones perceptifs qui, dès lors, sont surinvestis.

Supposons que, pour une raison quelconque, le mécanisme de l'attention cesse de fonctionner. En ce cas, les neurones perceptifs ne subiront pas l'investissement ψ et la quantité (Q), qui les a atteints, va être transmise (uniquement par association) en suivant les meilleurs frayages et dans la mesure où les relations entre les résistances et l'importance de l'investissement perceptif le permettront. Ce passage de quantité sera probablement de courte durée puisque la quantité (Q) va se partager et devenir, dans l'un des neurones voisins, trop faible pour se répandre davantage. Le trajet

des quantités liées à la perception (Wq) peut ensuite, selon les circonstances, soit attirer l’attention, soit passer inaperçu. En ce dernier cas, il va aboutir, sans avoir été observé, dans l’investissement de certains neurones avoisinants dont nous ignorons le destin ultérieur. C’est là le sort réservé à toute perception qui n’a pas éveillé l’attention et le fait se reproduit quotidiennement un nombre incalculable de fois[55]. Comme le montrera l’analyse du processus de l’attention, le trajet suivi ne peut être long, ce qui nous amène à en inférer une faiblesse des quantités (Wq) liées à la perception.

Mais une fois que le système W a reçu un investissement d’attention, plusieurs faits peuvent se produire ; notons surtout deux situations : celle de la pensée *banale* et celle de la pensée uniquement *observante*. C’est ce dernier cas qui pourrait paraître le plus simple. Il correspondrait à l’état d’un chercheur qui, ayant perçu quelque chose, se demande : « Que signifie cela ? Où cela va-t-il me mener ? » C’est là ce qui se passe, mais afin de ne rien compliquer, il faut que je substitue maintenant à l’investissement perceptif complexe celui d’un seul neurone. Le neurone perceptif se trouve surinvesti. La quantité fournie par l’addition des quantités extérieures et psychiques (Q et Qή) s’écoule le long des meilleurs frayages et va traverser un certain nombre de barrières, suivant la résistance et la quantité en jeu. D’autres neurones associés seront investis, mais certaines barrières ne pourront être franchies, parce que la fraction qui les atteint ne peut dépasser leur niveau[56]. Il est certain qu’un plus grand nombre de neurones – et de neurones plus éloignés – ne seront investis que lorsque le processus associatif se réalise sans participation de l’attention. Mais, en ce cas, le courant va ici aussi prendre fin dans un ou plusieurs investissements

55 Ce qui suit est en contradiction avec les vues ultérieures de Freud (déjà exposées dans *L’Interprétation des rêves)* où il traite de l’importance des processus psychiques préconscients. Voir aussi pp. 102 Et suiv.

56 [Neuf mots ont été omis dans l’édition allemande de 1950.]

terminaux. Grâce à l'attention, ce ne sera pas une perception qui se produira mais plusieurs investissements mnémoniques apparaîtront, associativement liés au neurone initial.

Pour simplifier, supposons qu'il ne s'agisse que d'une *unique* image mnémonique. Si celle-ci pouvait se trouver à nouveau investie à partir de ψ (par de l'attention), le jeu se répéterait et la quantité (Q) recommencerait à s'écouler et investirait (ferait resurgir) une image mnémonique nouvelle le long des meilleures voies de frayage. Mais la *pensée observante* tend évidemment à très bien connaître les voies menant le plus loin possible à partir du système W. Une connaissance approfondie de l'objet perçu s'obtient de cette façon. (Notons que la méthode de pensée ici décrite aboutit à une *cognition*.) C'est pourquoi il faut, à nouveau, aux images mnémoniques atteintes un investissement ψ. Le jeu d'un certain mécanisme pouvant diriger cet investissement vers les endroits adéquats est également nécessaire. Comment, sans cela, les neurones ψ présents dans le moi connaîtraient-ils la direction que l'investissement devrait prendre ? Un mécanisme d'attention, semblable à celui que nous avons décrit plus haut [p. 88] présuppose ici encore la présence d'indices de qualité. Ceux-ci apparaissent-ils au cours des associations ? Nous ne le croyons pas. Toutefois, ils peuvent se produire grâce au jeu du mécanisme suivant : les indices de qualité ne sont généralement fournis que par une perception. Il s'agit donc d'obtenir celle-ci grâce au passage d'une quantité (Qή). Si, au simple passage, s'ajoutait une *décharge* liée au passage de la quantité (Qή), cette décharge, comme n'importe quel autre mouvement, serait ressentie. Après tout, les annonces de qualité ne sont-elles pas elles-mêmes des annonces de décharge ? (Peut-être verrons-nous par la suite quelle en est l'espèce.) Il peut cependant arriver que, durant le passage d'une quantité (Q), un neurone *moteur* soit investi pour ensuite décharger une quantité (Qή) et fournir une indication de qualité. Mais il s'agit d'obtenir de *tous* les

investissements qu’ils donnent lieu à de semblables décharges. Mais tous les neurones ne sont pas moteurs, c’est pourquoi ils doivent être accompagnés de neurones moteurs pour s’engager sur une voie sûre.

C’est ce que les *associations verbales* permettent de réaliser. Elles consistent en une liaison des neurones avec les neurones servant aux images auditives et sont elles-mêmes très étroitement associées aux images verbales motrices. Ces dernières associations ont sur d’autres l’avantage de posséder deux particularités : elles sont circonscrites (c’est-à-dire en nombre restreint) et exclusives, passent de l’image auditive à l’image verbale et de là à une décharge. Si donc les images mnémoniques sont constituées de telle sorte qu’un courant dérivé aboutisse aux images auditives et verbales motrices, alors l’investissement des images mnémoniques s’accompagne d’annonces de décharge qui sont des indices de qualité, en même temps que des indices de souvenir conscient. Si, alors, le moi préinvestit ces images verbales, comme il a déjà préinvesti les images d’une décharge de perceptions, il crée un mécanisme capable de diriger l’investissement vers les souvenirs qui émergent durant le passage de la quantité (Qή)[57]. Nous avons ici affaire à *la pensée consciente observante.*

Non seulement les associations verbales rendent possible la connaissance, mais encore elles réalisent autre chose de très important. Les frayages entre neurones ψ constituent, nous le savons, la « mémoire » – la représentation de toutes les influences exercées sur par le monde extérieur. Mais le moi investit lui aussi les neurones et suscite des courants qui ne manquent certes pas de

57 Dans *L’Interprétation des rêves,* Freud écrit : « Pour donner une qualité à ces processus (de pensée), l’homme les associe à des souvenirs de mots. » Dans ses travaux postérieurs, Freud a ainsi formulé sa pensée : « La représentation consciente englobe la représentation objectale *plus* la représentation verbale correspondante, tandis que la représentation inconsciente n’est que la représentation objectale seule » (p. 156, Métapsychologie (l’Inconscient)).

laisser des traces sous la forme de frayages. Or ψ ne possède aucun moyen d'établir une distinction entre ces traces (les résultats des processus cogitatifs) et les résultats de processus perceptifs. Il doit être possible de reconnaître et de reproduire les processus perceptifs grâce à leur association avec les décharges de la perception ; mais les frayages produits par la *pensée* ne laissent derrière eux que leurs effets et non la *mémoire.* Un frayage de pensée peut, tout aussi bien, se réaliser par un unique processus intense que par dix processus moins impressionnants. Or, *les indices de décharges par la voie du langage* peuvent servir à pallier cette insuffisance. Ils portent les processus cogitatifs sur le plan même des processus perceptifs en leur conférant une réalité et *en rendant possible leur souvenir* (voir p. 108).

Il convient de considérer le développement *biologique* de ces très importantes associations verbales. L'innervation du langage est, originellement, une décharge qui se réalise au bénéfice de ψ, comme par une sorte de soupape de sûreté servant à régler les oscillations de la quantité (Qή) ; c'est une partie de la voie aboutissant aux *modifications internes,* seul moyen de déversement tant que *l'action spécifique* n'est pas encore connue [p. 38]. Cette voie acquiert une fonction secondaire, elle doit attirer l'attention d'une personne secourable (qui est ordinairement l'objet désiré) sur les besoins et la détresse de l'enfant. Par ce moyen, qui va s'intégrer dans l'action spécifique, l'entente avec autrui se trouve assurée.

Nous avons pu voir déjà (pp. 51 et 54) qu'au moment où s'installe la fonction du jugement, les perceptions éveillent l'intérêt par suite de leur connexion possible avec l'objet désiré. Leurs complexes se trouvent ainsi divisés en une fraction non assimilable (l'« objet ») et une autre fraction révélée au moi par sa propre expérience (les « propriétés », ou activités de l'objet). C'est à cette opération qu'on donne le nom de *compréhension.* Elle a avec l'expression verbale deux points de contact : il y a, en premier lieu,

des objets (des perceptions) qui font crier parce qu'ils provoquent une souffrance. C'est un fait d'une extrême importance de voir que cette association d'un son (donnant également lieu aux images motrices des mouvements du sujet lui-même) avec une perception qui est déjà elle-même un complexe, puisse augmenter le caractère « hostile » de l'objet et servir à diriger l'attention vers une perception. Nos propres cris confèrent son caractère à l'objet, alors qu'autrement, et à cause de la souffrance, nous ne pourrions en avoir aucune notion qualitativement claire. Cette association fournit donc le moyen de rendre conscients des souvenirs *pénibles* et d'attirer sur eux l'attention : la première catégorie des *souvenirs conscients* se trouve par là créée[58]. De là il ne reste que peu de pas à faire pour découvrir le langage. Il existe une seconde catégorie d'objets émettant constamment certains bruits, c'est-à-dire des objets dans le complexe perceptif desquels un son joue quelque rôle. Par suite d'une tendance à *imiter* qui surgit pendant le processus du jugement [p. 57], il devient possible de trouver une annonce d'un mouvement [exécuté par soi-même] relié à cette image auditive. La série de souvenirs dont nous parlons ici peut, par là, elle aussi devenir consciente. Il faut ensuite associer les sons *volontairement émis* aux perceptions. Ceci fait, les souvenirs qui surgissent au moment où le sujet observe les indications sonores de décharge, deviennent conscients comme des perceptions et peuvent être investis à partir de ψ.

Nous avons ainsi découvert ce qui caractérise le processus de la pensée cognitive, le fait que l'attention s'applique dès le début aux annonces de décharge de la pensée, c'est-à-dire aux signes du

58 Voici comment on peut traduire ce passage en employant la terminologie ultérieure de Freud : les frustrations subies dans la première enfance contribuent en général beaucoup au développement du sens de la réalité. Elles fournissent, en particulier, à l'enfant une raison de reconnaître, d'identifier, la personne qui s'occupe de lui et qui lui procure à la fois satisfaction et frustration.

langage. On sait que ce que nous appelons « pensée consciente » s'accompagne d'une légère dépense motrice[59].

Le courant associatif d'une quantité (Q) peut se poursuivre pendant un temps indéfini, généralement jusqu'au moment où les éléments associatifs terminaux « tout à fait connus » sont atteints. La fixation de la voie et de ses points terminaux constitue la « reconnaissance » de ce qui a peut-être été une perception nouvelle.

Nous aimerions maintenant posséder un renseignement d'ordre *quantitatif* sur le processus de cognition. Par comparaison avec ce qui se produit dans un processus associatif simple, on découvre, en pareil cas, que la perception se trouve surinvestie. Le processus lui-même consiste en un déplacement de quantités (Qή) que règle une association avec les indices de qualité. À chaque point d'arrêt, l'investissement ψ est renouvelé et, finalement, une décharge venant des neurones moteurs de la voie verbale se réalise. Demandons-nous maintenant si, au cours de ce processus, le moi perd une quantité (Qή*)* considérable ou si la dépense en activité cogitative est relativement faible. Un fait va nous suggérer notre réponse : le courant des innervations verbales est évidemment très faible au cours du processus de la pensée. Pas plus que nous ne nous mouvons *réellement* lorsque nous nous représentons une image motrice, nous ne parlons *réellement* en pensée. Mais la différence entre imaginer et se mouvoir n'est que d'ordre quantitatif, comme l'expérience de la « lecture des pensées » nous l'a appris. Lorsque nous réfléchissons profondément, il peut nous arriver de parler à haute voix. Mais comment de si faibles décharges arrivent-elles à se produire, puisque, après tout, les petites quantités (Qή) ne s'écoulent

59 La pensée « est essentiellement une sorte d'action expérimentale qui s'accompagne d'un déplacement de faibles quantités d'investissement avec faible dépense (décharge) » (Formulations des deux principes du fonctionnement mental, 1911 *b).*

pas et que les grandes ont leur niveau abaissé *en masse*[60] par les neurones moteurs ?

Il semble probable que les quantités en jeu dans le déplacement qui s’effectue pendant le processus cogitatif ne sont pas considérables, car la dépense de grandes quantités (Qή) signifierait, en premier lieu, une perte pour le moi et les pertes que subit le moi doivent être aussi petites que possible. La quantité (Qή), en effet, doit être employée à l’« action spécifique », laquelle est fort exigeante (p. 11). En second lieu, une grande quantité (Qή*)* passerait simultanément par plusieurs voies associatives, ce qui priverait de temps l’investissement cogitatif et provoquerait une dépense considérable. Il en résulte que les quantités (Q) qui s’écoulent durant le processus mental doivent sans nul doute être faibles. Quoi qu’il en soit, la perception et la mémoire se trouvent nécessairement, suivant nos hypothèses, surinvesties au cours du processus cogitatif et sont plus intenses que dans une simple perception. En outre, les degrés d’attention sont d’intensité variable, ce qui ne peut s’expliquer que par une variation du degré de renforcement des quantités investissantes (Qή). Il s’ensuit que la difficulté de poursuivre [c’est-à-dire d’observer] ce processus devrait être proportionnelle à l’attention, supposition que son caractère inadéquat ne permet pas de retenir.

Nous sommes donc en face de deux faits d’aspect contradictoires : un puissant investissement et un faible déplacement. Si nous désirons les mettre en harmonie, nous sommes obligés de revenir à l’hypothèse de ce qu’on pourrait appeler *un état lié* des neurones[61], *état qui, malgré un investissement marqué ne laisse passer qu’un faible courant.* Cette hypothèse apparaîtra sans doute plus plausible si l’on considère que les investissements environnants agissent sur les courants neuroniques. Or, le moi lui-même est une masse de neurones de ce genre qui maintiennent leurs

60 En français dans le texte.

investissements (je veux dire qui se trouvent liés), ce fait ne résultant évidemment que de l’influence qu’ils exercent les uns sur les autres. Nous pouvons ainsi imaginer qu’un neurone perceptif investi d’attention est, de ce fait, passagèrement englobé dans le moi et se voit alors soumis au même enchaînement de sa quantité (Qή) que les autres neurones du moi. Quand l’investissement augmente, la quantité (Q) du courant peut être *diminuée* et non pas nécessairement accrue. Peut-être avons-nous le droit de supposer que, par suite de cette fixation, la quantité extérieure (Q) arrive à librement s’écouler, tandis que l’investissement en attention reste lié, état de choses qui, cela va de soi, n’est pas forcément permanent.

Ainsi le processus cogitatif se caractériserait, au point de vue mécanique, par cet état lié où un fort investissement se trouve combiné avec un faible courant. Il est possible que, dans certains autres processus, le courant soit *parallèle* à l’investissement – dans les processus à décharge non entravée.

J’espère que l’hypothèse d’un état lié de ce genre sera soutenable au point de vue mécanique. J’aimerais toutefois en éclairer un peu les conséquences psychologiques. Au premier abord, deux contradictions internes semblent s’y opposer. Si nous admettons que dans l’état « lié », seules de faibles quantités (Q) restent à déplacer lors d’un semblable investissement, comment expliquer l’englobement de nouveaux neurones, c’est-à-dire le trajet de grandes quantités (Q) au travers de ceux-ci ? Et en dehors même de cette difficulté, comment se figurer la façon dont un moi ainsi composé a pu se développer ?

61 [La distinction établie entre énergie psychique « liée » ou « statique » d’une part, et énergie « libre » ou « mobile » d’autre part, constitue l’un des concepts fondamentaux de Freud. Il y revient dans ses travaux ultérieurs. Par exemple dans *L’Interprétation des rêves,* chap. VII (E), il attribue cette distinction à Breuer qui en avait parlé dans la IIe Partie de sa Contribution théorique aux *Études sur l’hystérie,* ouvrage paru quelques mois avant que Freud n’écrivît *l’Esquisse* (1895).]

Nous nous trouvons soudain en face du plus obscur des problèmes, celui de la formation du moi, c'est-à-dire d'un complexe de neurones solidement attachés à leurs investissements et qui constituent ainsi, pour de courtes périodes de temps, un complexe à niveau constant[62]. La façon la plus instructive d'aborder ce problème est de l'étudier du point de vue génétique. Le moi est originellement constitué par des neurones nucléaires [p. 35] qui reçoivent par les voies de conduction [p. 35] des quantités endogènes (Qή) dont ils se déchargent au moyen d'une transformation interne. « L'expérience de la satisfaction » [p. 39] provoque l'association de ce noyau avec une perception (image du désir) et l'annonce d'un mouvement (élément réflexe de l'action spécifique) [p. 39]. L'éducation et le développement de ce moi originel se produisent dans des états où il y a répétition du besoin : les états *d'expectation.* Le moi apprend d'abord à ne pas investir les images motrices [avec la décharge consécutive] tant que certaines conditions ne se trouvent pas encore établies du côté de la perception. Il apprend ensuite à ne pas investir non plus les représentations de désir au-dessus d'un certain degré parce que, sans cela, il deviendrait la proie d'une erreur hallucinatoire. S'il respecte ces deux restrictions et porte son attention sur les perceptions nouvelles, il pourra espérer obtenir la satisfaction souhaitée. Il est évident que les limitations qui empêchent le moi d'investir au-dessus d'un certain degré l'image d'un désir et l'image motrice sont causes d'une accumulation de quantités (Qή) dans le moi et l'obligent, semble-t-il, à transférer, dans certaines limites, ses quantités (Qή) aux neurones accessibles.

Les neurones nucléaires surinvestis aboutissent finalement aux voies de conduction appartenant à l'intérieur du corps et qui, étant sans cesse remplies d'une quantité (Qή) [p. 35] se sont perméabilisées. Comme les neurones nucléaires sont des prolongations de ces voies de conduction, ils doivent aussi demeurer

62 [Voir pp. 43 et suiv.]

remplis d'une quantité (Qή). Cette dernière s'écoule proportionnellement aux résistances qu'elle rencontre sur son parcours, jusqu'au moment où les résistances suivantes deviennent plus considérables que la fraction de quantité (Qή) mise à la disposition du courant. Mais alors, tout l'investissement se trouve en état d'équilibre, retenu d'une part par les deux limites imposées à la motilité et au désir, d'autre part, par la résistance qu'opposent les neurones les plus externes, et, du côté interne par la pression constante des voies de conduction. À l'intérieur de la structure du moi, l'investissement n'est jamais également réparti et ne nécessite qu'une égalité *proportionnelle,* c'est-à-dire en rapport avec les frayages [voir p. 61].

Lorsque le niveau de l'investissement dans le noyau du moi s'élève, le moi devient capable d'étendre son champ (d'action) ; lorsqu'il baisse, le moi se rétrécit concentriquement. Une fois que le moi a atteint un certain niveau et une certaine extension, aucun obstacle ne s'oppose plus aux déplacements qui se produisent dans la région de ses investissements.

Reste à savoir maintenant d'où émanent les deux limitations qui assurent au niveau du moi sa constance et, en particulier, d'où provient cette limitation des images motrices, qui empêche la décharge. Nous nous trouvons ici-devant un problème décisif dont dépend la compréhension de toute l'organisation. La seule chose que nous puissions dire est qu'à l'époque où ces limitations n'existaient pas encore et où la décharge motrice se réalisait dès l'apparition du désir, le plaisir escompté ne se produisait pas et la production continuée de stimuli endogènes provoquait, en fin de compte, du déplaisir. Seul ce *risque de déplaisir* lié à une décharge prématurée peut correspondre aux limitations que nous étudions. Au cours du développement, les frayages assument une partie de la tâche [qui consiste à établir lesdites limitations]. Mais un fait demeure : la quantité (Qή) dans le moi n'investit pas immédiatement les images

motrices. Si, en effet, l'investissement s'effectuait sur-le-champ, c'est le déplaisir qui surgirait.

Tout ce que j'ai qualifié d'« acquisition biologique » du système neuronique est, je crois, représenté par une *menace de déplaisir* de ce genre. Grâce à celle-ci les neurones capables de produire un déplaisir ne se trouvent pas investis. C'est ce qui constitue la *défense primaire*, conséquence bien compréhensible d'une tendance originelle du système neuronique [pp. 9 et 11]. Le déplaisir reste la seule mesure éducative. Mais comment donner une explication d'ordre mécanique de la défense primaire – du non-investissement dû à une menace de déplaisir ? C'est là, je le confesse, une question à laquelle je ne saurais répondre.

Désormais je ne chercherai plus à trouver une explication mécanique de ces lois biologiques et me déclarerai satisfait si j'arrive à donner de ce développement une description claire et fidèle.

Il existe, sans aucun doute, une seconde loi biologique, dérivée du processus d'expectation, et suivant laquelle l'attention se porte sur les indices de qualité (parce qu'ils appartiennent à des perceptions capables de susciter quelque satisfaction) et l'individu passe de ces indices de qualité à la perception surgie. En bref, le mécanisme de l'attention doit son origine à une loi biologique de ce genre qui règle le déplacement des investissements du moi[63].

Peut-être nous objectera-t-on qu'un mécanisme comme celui-là, opérant grâce aux indices de qualité, est bien inutile. Le moi, dira-t-on, peut bien avoir biologiquement appris de lui-même, pendant ses états d'expectation, à investir le domaine perceptif au lieu de n'y être amené que par l'intermédiaire des indices de qualité. Mais deux raisons peuvent justifier le mécanisme de l'attention : 1° La sphère des indices de décharge venant du système W (ω) est, de toute

63 Freud a continué à exposer ces idées (1911 *b*) en attribuant à l'attention la tâche « d'explorer périodiquement le monde extérieur pour que les faits qui s'y déroulent soient déjà connus au cas où une nécessité interne impérieuse viendrait à surgir ».

évidence, plus petite et comprend moins de neurones que la sphère des perceptions, c'est-à-dire de l'ensemble du pallium de ψ lié aux organes sensoriels. En conséquence, le moi fait une énorme économie en investissant non la perception mais bien la décharge ; 2° Les indices de décharge ou de qualité constituent avant tout des indices de *réalité,* permettant une différenciation entre les investissements de perceptions réelles et celles des désirs. Nous voyons ainsi l'impossibilité de se passer du mécanisme de l'attention, grâce auquel, dans chaque cas, le moi investit les neurones dans lesquels un investissement est déjà apparu.

Nous pouvons ainsi énoncer, de la façon suivante, par rapport au moi, la loi biologique de l'attention : *Quand surgit un indice de réalité, l'investissement perceptif alors présent doit être surinvesti.*

Telle est la seconde loi biologique, la première étant celle de la défense primaire.

II.

Ce que nous venons de dire nous fournit quelques indications générales pour une présentation mécanique, du genre de cette première indication selon laquelle les quantités extérieures ne peuvent être figurées par Qή (quantités psychiques). La description du moi et de ses variations, telle que nous l'avons donnée, nous montre que le niveau [de l'investissement] n'a, lui non plus, aucun rapport avec le monde extérieur et que s'il venait à être relevé ou abaissé, ce fait ne saurait normalement rien changer à l'image du monde extérieur. Étant donné que cette représentation s'est établie d'après les frayages, il faut en conclure que les variations générales du niveau n'ont aucune action sur ces derniers. Nous avons déjà fait mention d'un second principe [p. 98], à savoir que les petites quantités sont plus aisément déplaçables quand le niveau est élevé que lorsqu'il est bas. Ce sont là quelques points à retenir si nous

voulons tenter de décrire les mouvements neuroniques caractéristiques dont nous n'avons encore qu'une faible idée.

Revenons à la description des processus mentaux d'observation ou de cognition. Ils diffèrent des processus *d'expectation* en ce qu'ici les perceptions n'intéressent pas les investissements *de désir.* Ici l'attention du moi se trouve attirée par les premiers indices de réalité vers la sphère de perception à investir. Le courant d'associations de la quantité (Q) apportée [par les perceptions] passe à travers des neurones préinvestis et Qφ (c'est-à-dire la quantité appartenant aux neurones φ et qui se déplace [le long de ces neurones] est chaque fois remise en liberté. C'est pendant ce trajet des associations que les indices de qualité (du langage) sont créés. Le courant d'associations devient ainsi conscient et capable de se reproduire.

Une fois de plus nous pourrons nous interroger sur le profit à tirer des indices de qualité. Leur seul effet, dira-t-on, est d'inciter le moi à envoyer un investissement à l'endroit où surgit un autre investissement au cours des associations. Mais ce n'est pas eux qui fournissent ces quantités investissantes (Qή), tout au plus y apportent-ils leur contribution. Et s'il en est bien ainsi, le moi est en mesure de faire voyager, sans leur concours, son investissement le long du courant de quantité (Q).

C'est là, sans aucun doute, ce qui se produit, seulement il n'en reste pas moins utile de tenir compte des indices de qualité. Il convient de souligner que la loi biologique de l'attention (citée p. 100) découle de la *perception* et ne s'applique d'abord qu'aux indices de *réalité.* Les indices de décharge par la voie verbale sont, eux aussi, dans un certain sens, des indices de *réalité*, de réalité de *pensée* et non de réalité *extérieure*[64], mais aucune loi biologique de cette espèce n'a été établie dans le cas de ces indices de réalité

64 [Freud a maintes fois souligné, dans ses travaux ultérieurs, cette distinction (voir par exemple les dernières pages de *L'Interprétation des rêves*).]

cogitative, étant donné que nul déplaisir ne menace, de façon certaine, les infractions éventuelles. Le déplaisir que peut provoquer un défaut de cognition n’est pas aussi intense que celui qui découle d’une ignorance du monde extérieur, bien que les deux cas soient au fond semblables. Il existe réellement une sorte de *processus mental d’observation* au cours duquel les indices de qualité font défaut ou ne surgissent que d’une façon sporadique. Le processus de la pensée devient possible du fait que le moi suit *automatiquement,* avec ses investissements, le courant des associations. Ce genre de processus, nullement anormal, est de loin le plus fréquent et constitue notre mode de penser habituel, inconscient mais avec, parfois, une irruption d’idées dans le conscient, c’est ce qu’on peut qualifier de pensée consciente nantie de chaînons intermédiaires inconscients mais capables de devenir conscients[65].

Quoi qu’il en soit les indices de qualité ont pour la pensée une indiscutable valeur. En premier lieu, ils renforcent les indices de qualité perçus, les investissements dans la chaîne des associations et assurent le fonctionnement de l’attention automatique qui – nous ne savons comment – se trouve évidemment lié à l’apparition de ces investissements. En outre – et ce point semble plus important encore – l’attention qui se porte sur les indices de qualité garantit l’impartialité au cours des associations. C’est pour le moi une tâche ardue, en effet, que de se maintenir entièrement dans la « recherche pure ». Le moi reste presque toujours pourvu d’investissements en désirs et en buts, dont la présence durant les « recherches » ne laisse pas que d’influer, comme nous le verrons plus loin (pp. 106 et suiv.), sur le cours des associations et fausse la connaissance des perceptions. Or, la protection la plus efficace contre ces erreurs de pensée se trouve mise en œuvre quand le moi dirige une quantité (Qή), normalement mobile, vers une région incapable de produire (c’est-à-dire de provoquer) pareille déviation du cours des associations. Un seul moyen efficace existe : l’attention doit se

65 Première description par Freud des processus cogitatifs préconscients.

diriger vers les indications de qualité, celles-ci ne constituant pas des représentations de but. Bien au contraire, leur investissement confère une grande importance au cours des associations en s'ajoutant à la quantité investissante.

Donc la pensée comportant un investissement d'indications de la réalité cogitative ou d'indications verbales est la forme la plus haute et la plus sûre du processus mental de cognition.

Nous savons que la production d'indications de la pensée a une incontestable valeur. Il nous est donc permis d'espérer découvrir quelque moyen de l'assurer. Les indications de la pensée, en effet, contrairement à celles de la réalité, n'apparaissent pas spontanément, sans la participation de ψ. L'observation montre que ces moyens n'ont pas dans tous les processus cogitatifs, une efficacité égale à celle dont ils témoignent dans les processus de recherches. Pour que les indications de la pensée surgissent, il faut absolument qu'elles soient investies d'attention et, dans ce dernier cas, elles apparaissent en vertu d'une loi suivant laquelle la conduction s'avère meilleure entre deux neurones liés et simultanément investis. Néanmoins, l'« attrait » que suscite le préinvestissement des indices de pensée n'est pourvu du pouvoir de lutter contre d'autres influences que dans une certaine mesure. C'est ainsi, par exemple, que n'importe quel investissement (de but ou affectif) dans le voisinage du courant d'associations concurrence le préinvestissement de l'attention et tend à rendre inconscient ce courant. L'expérience montre aussi que le même effet se produit quand les quantités en jeu au cours des associations sont considérables, parce qu'alors elles le grossissent et, par conséquent, l'accélèrent. On entend fréquemment dire qu'une chose est arrivée si vite qu'on ne l'a même pas remarquée – ce qui est parfaitement exact ; chacun sait aussi que les affects sont capables de perturber la survenance des indications de la pensée.

Tout ceci nous amène à adopter une nouvelle proposition relative à la représentation mécanique des processus psychiques, à savoir que le cours des associations lorsqu'il n'est pas affecté par le niveau [de l'investissement] peut être modifié par l'importance de la quantité affluente (Q) [p. 108]. D'une façon générale, *une grande quantité (Q) choisit dans le réseau des frayages une voie différente de celle qu'emprunte une quantité faible.* Il n'est pas difficile, semble-t-il, d'illustrer ce fait.

Il y a, pour toute barrière, un certain seuil au-delà duquel la quantité (Q) – et, à plus forte raison, aucune fraction de cette quantité – n'arrive à passer. Quand une quantité (Q) est trop faible, elle se répartit le long de deux autres voies aux frayages appropriés. Lors d'un renforcement de quantité (Q), la première voie offre le passage et assure, en outre, la transmission de fractions de celle-ci ; de plus, les investissements qui se trouvent au-delà des limites devenues franchissables, peuvent alors être perçus. Mais un autre facteur acquiert parfois aussi de l'importance. On peut admettre que les voies traversant les neurones ne sont pas toutes également réceptives à une certaine quantité (Q) et nous dirons de cette différence qu'elle constitue « la largeur de la voie ». Cette largeur est elle-même indépendante de la résistance, car cette dernière peut être modifiée par la quantité qui s'écoule *(Abq)*[66], tandis que la largeur, elle, reste constante. Supposons maintenant que, durant l'augmentation de la quantité (Q), une voie s'ouvre dont la largeur puisse être perçue, nous voyons alors que l'écoulement de la quantité (Q) est parfois fondamentalement modifié par la quantité (Q) affluente. L'expérience quotidienne semble confirmer cette conclusion.

Ainsi l'apparition des indications de la pensée semble être liée au passage de quantités (Q) *faibles.* N'en concluons pas que d'autres passages doivent nécessairement demeurer inconscients – puisque

66 En allemand « Ablaufquantität ».

l'état conscient peut être provoqué autrement que par la survenue de ces indications.

Comment alors se représenter clairement une pensée qui ne devient consciente que par intermittence, par intrusions soudaines dans le conscient (p. 102) ? Notre pensée ordinaire, dépourvue de but, bien qu'elle soit accompagnée d'un préinvestissement et d'une attention automatique, n'attribue aucune valeur aux indications de la pensée. De plus, rien ne nous permet de démontrer, en nous fondant sur la biologie, que ces indications soient indispensables dans le processus en question. Et pourtant, elles apparaissent : 1° Quand l'écoulement réalisé sans heurts se termine ou se heurte à quelque obstacle ; et 2° Quand il éveille une représentation qui, pour d'autres raisons, suscite des indications de qualité, c'est-à-dire un état conscient. Mais j'interromps ici cet exposé.

III.

Évidemment d'autres sortes de processus cogitatifs tendent non pas vers un but désintéressé de cognition, mais vers un but pratique. L'état d'expectation, d'où naît généralement la pensée, nous fournit un exemple de ce deuxième mode de penser. C'est ici sur un désir que se fixe fermement l'intérêt, tandis qu'un second investissement, d'ordre perceptif, surgit et attire l'attention. Mais le but n'est pas de découvrir où il aboutit d'une manière générale, mais bien d'arriver à savoir par quelles voies il conduit à l'activation de l'investissement de désir lequel est, entre-temps, resté lié. Ce genre de processus cogitatif qui est, au point de vue biologique, le plus précoce, peut aisément être représenté suivant nos hypothèses. Supposons que + *V* figure le désir tout spécialement investi, *W* la perception à poursuivre, l'effet de la fixation d'attention sera d'abord de faire passer la quantité Qφ (v. p. 102) dans le neurone le mieux frayé *a* ; de là, elle passerait une fois de plus par la meilleure voie, n'était la présence *d'investissements latéraux* perturbants (p. 47).

Imaginons trois voies partant de a..., rangées d'après leur degré de frayage, suivant *b, c, d.* Si *d* se trouve dans le voisinage de l'investissement de désir + *V,* il peut en résulter que, malgré les frayages, Qφ ne s'écoulera pas vers c et *b,* mais vers *d* et de là vers + *V.* Ce sera donc la voie *W...a...d...* + *V* qui s'avérera celle qu'on recherche. Un principe qui nous est connu de longue date règle ici le jeu [pp. 39 Et suiv.] : l'investissement détourne le frayage, contrariant par là ce dernier. En conséquence, l'investissement latéral peut modifier le courant de la quantité (Qή). Étant donné que les investissements sont modifiables, le moi reste libre de modifier le trajet partant de W pour le diriger vers n'importe quel but investi.

En parlant de fixation de but, nous ne pensons pas à quelque fixation uniforme, comme celle qui affecte tout un domaine dans le cas de l'attention. Nous pensons à une charge accentuée s'élevant au-dessus du niveau du moi. Probablement devons-nous aussi admettre que, dans ce mode de pensée avec investissement de but, une quantité (Qή) part aussi en même temps de + *V,* de telle sorte que tout le cours des associations de *W* peut être influencé non seulement par + *V* lui-même, mais encore par les autres points atteints. En pareil cas, cependant, la voie partant de + *V* est connue et fixée, tandis que celle venant *de W... a...* reste encore à découvrir. Or comme en réalité, notre moi maintient des investissements de but – et souvent plusieurs à la fois – nous comprenons combien difficiles s'avèrent la poursuite d'une pensée, d'une idée purement cognitive et aussi la possibilité, dans les cas de pensée pratique, de voir celle-ci s'engager dans des voies diverses, à divers moments, en diverses circonstances et chez divers individus.

Nous pouvons aussi concevoir les difficultés qui s'opposent à la pensée quand il s'agit de la réflexion pratique ; notre expérience journalière nous les fait connaître. Reprenons notre premier exemple, celui dans lequel le courant Qφ s'écoule naturellement vers *b* et *c,* tandis que *d* se distingue par son lien étroit avec un

investissement de but ou les idées qui en découlent. Il peut alors arriver que l'action du frayage en faveur de *b*… c soit si poussée qu'elle l'emporte de beaucoup sur l'attraction exercée par *d*… + *V.* En dépit de ce fait et pour que le cours des associations puisse être dirigé vers + *V* il faudrait que l'investissement de + *V* et des représentations qui en découlent fût encore augmenté ; peut-être conviendrait-il aussi que l'attention qui se porte sur W fût modifiée, afin de pouvoir accéder à un degré supérieur ou moindre de « liaison », ainsi qu'à un niveau de courant plus favorable au trajet de *d*… + *V.* L'effort requis pour empêcher la quantité (Q) de s'engager dans les meilleurs frayages et pour l'attirer vers des voies mal frayées mais plus proches du but investi, correspond aux difficultés qui s'opposent à la pensée.

Le rôle des indices de qualité diffère peu, dans la pensée pratique de celui qu'ils jouent dans la pensée cognitive. Les indices de qualité assurent et déterminent le cours des associations, sans toutefois lui être absolument indispensables. Si nous remplaçons les représentations et les neurones isolés par des complexes de représentations et de neurones, nous nous trouvons en face d'une complication de la pensée pratique, impossible à représenter. Nous comprenons alors qu'une conclusion rapide est souhaitable en pareils cas [p. 114]. Mais en général les indices de qualité n'ont pas tous fait leur apparition et leur survenue a plutôt pour effet de ralentir et de compliquer le cours des associations. Là où le trajet d'une perception particulière vers un investissement de but particulier s'est répété et est devenu stéréotypé du fait des frayages mnémoniques, les indices de qualité surgissent rarement.

Le but de la pensée pratique est *l'identité,* c'est-à-dire la pénétration de l'investissement déplacé Qφ dans l'investissement de désir qui, lui s'est fermement maintenu. Au point de vue purement biologique, le résultat est de mettre fin à la nécessité de penser. En revanche, une totale innervation des *images motrices* touchées au

cours du passage [de la quantité] devient possible, ces images constituant alors une partie autorisée et accessoire de « l'action spécifique ». Or, durant le passage, l'investissement des dites images ne se réalisait que par suite d'une « liaison » et le processus cogitatif se trouvait déclenché par une perception (W) qui ne représentait qu'une image mnémonique. Il en résulte que tout ce processus est capable de se détacher à la fois de l'expectation et de la réalité et qu'il peut aller vers une identité sans subir de modification. Ainsi, partant d'une simple *représentation* et même après avoir été complété, il n'aboutit pas à l'acte, mais à une production de *connaissance pratique* utilisable le cas échéant. L'expérience montre, en effet, que mieux vaut être toujours prêt à mettre en branle ce processus cogitatif d'ordre pratique, sans attendre que la réalité vienne en imposer le déclenchement.

Le moment est venu de restreindre la portée d'un exposé que j'ai fait (p. 91) et d'après lequel seuls les indices de qualité rendraient possible le souvenir d'un processus cogitatif, parce que s'il en était autrement, ses traces ne sauraient être distinguées des traces laissées par les frayages perceptifs. Il reste vrai qu'un souvenir réel ne doit vraiment pas être modifié par les réflexions qu'il inspire. Mais il est indéniable, d'autre part, que le fait de réfléchir à quelque chose laisse des traces extrêmement marquées sur les réflexions ultérieures concernant le même sujet et nous nous demanderons si seule la pensée qui s'accompagne d'indices de qualité et d'états conscients peut aboutir à de pareils résultats. Sans doute existe-t-il des frayages de pensée encore que les frayages associatifs primitifs doivent subsister. Cependant, comme il ne peut y avoir qu'une sorte de frayage, on est amené à présumer l'incompatibilité de ces deux conclusions. Quoi qu'il en soit, il est sans doute possible de les faire concorder et de les expliquer en rappelant que les frayages *de pensée* n'ont pu prendre naissance ni se faire sentir que lorsque le niveau [de l'investissement] était élevé ;

les frayages *associatifs,* eux, ont été créés lors de passages complets ou primaires de quantités, pour ne réapparaître qu'au moment où se trouvent rétablies les conditions nécessaires à un libre passage[67]. On ne saurait nier l'action possible des frayages de pensée sur les frayages associatifs.

Nous arrivons ici à découvrir une autre particularité du mouvement neuronique inconnu. La mémoire est faite de frayages. Une élévation du niveau [de l'investissement] ne les modifie pas, bien que certains frayages ne fonctionnent qu'à un niveau déterminé. La direction dans laquelle s'engage la quantité n'est pas tout d'abord modifiée par un changement de niveau, mais, par contre, la quantité du courant [p. 105] et les investissements latéraux la modifient certainement. Quand le niveau est élevé, les petites quantités (Q) se déplacent plus aisément.

À côté de la pensée *cognitive* et de la pensée *pratique,* nous distinguons une pensée *reproductive* ou *mnémonique* qui se confond partiellement avec la pensée pratique sans l'englober tout à fait. La remémoration est une condition préalable de tout essai de pensée critique. Elle suit à rebours jusqu'à la perception elle-même la voie qu'a empruntée un processus cogitatif donné et cela sans but (contrairement à la pensée pratique), mais en utilisant dans une large mesure les indices de qualité. Au cours de ce trajet inversé, le processus se heurte à des chaînons intermédiaires, restés jusque-là inconscients et qui n'ont laissé aucun indice de qualité. Toutefois, ces derniers apparaissent après coup. Nous en déduisons que le passage de la pensée en soi et dépourvu d'indices de qualités, laisse derrière lui certaines traces. En certains cas pourtant, il semble que nous ne puissions supposer la présence de traces abandonnées par une chaîne de pensées que parce que leurs points de départ et d'arrivée sont donnés par les indices de qualité.

67 Le mot « umgebenden » (environnant) a été imprimé par erreur dans l'édition allemande de 1950 au lieu du mot « ungebunden » (non lié, libre).

En tout cas, la reproductibilité des processus cogitatifs s'étend bien au-delà de leurs indices de qualité ; ils sont capables de devenir conscients après coup, bien que, peut-être, le résultat qu'ils fournissent laisse derrière eux, bien plus souvent que les stades intermédiaires, certaines traces.

Au cours des pensées – qu'elles soient cognitives, critiques ou pratiques – des incidents de toutes sortes, dignes d'être relatés, peuvent se produire. La pensée est capable d'aboutir à un *déplaisir* ou à une *contradiction.*

Envisageons le cas où une pensée d'ordre pratique, accompagnée d'une fixation de but, entraîne la production d'un déplaisir. L'expérience la plus banale nous enseigne qu'un fait de ce genre gêne le processus cogitatif. Comment cela peut-il se produire ? Lorsqu'un souvenir engendre quelque déplaisir c'est, en général, parce que la perception correspondante a provoqué, au moment où elle s'est produite, un sentiment désagréable, donc qu'elle se trouve liée à quelque pénible incident [p. 41]. Des perceptions de ce genre accaparent, nous le savons, l'attention, tout en suscitant moins d'indices de leur propre qualité que d'indices qualitatifs de la réaction provocante ; elles s'associent à leurs propres manifestations émotives et défensives. Si nous étudions le destin de semblables perceptions une fois qu'elles se sont muées en images mnémoniques, nous remarquons que leurs *premières* répétitions continuent à engendrer le même émoi aussi bien que le même déplaisir jusqu'à ce que, le temps aidant, elles finissent par perdre cette propriété. Elles subissent, en même temps, un autre changement. Au début, elles conservent les particularités des qualités sensorielles, mais en perdant leur capacité de susciter des affects, elles perdent également leurs qualités sensorielles et finissent par ressembler aux autres images mnémoniques. Quand une chaîne de pensée se heurte à une image mnémonique encore « indomptée », des indices de qualité (souvent d'ordre sensoriel) surgissent en même temps que

des impressions déplaisantes et des tendances à la décharge dont la combinaison caractérise un affect particulier. La chaîne des pensées se rompt alors.

Que deviennent, une fois « domptés » les souvenirs générateurs d'affects ? Nous ne pouvons supposer que le « temps » puisse affaiblir leur faculté d'engendrer des émotions puisque, normalement, ce facteur contribue plutôt à *renforcer* une association. Il doit certainement arriver quelque chose pendant le « temps » où se produisent ces répétitions, quelque chose qui entraîne la « soumission » de souvenirs et qui ne peut être que leur subjugation par le moi ou par ses investissements. Si cette réaction s'effectue, en ce cas, plus lentement que de coutume, nous en découvrons le motif particulier dans l'origine de souvenirs capables de susciter l'affect. Constituant les traces d'incidents pénibles, ils ont été investis (conformément à notre hypothèse sur la souffrance) d'une quantité (Qφ) trop considérable et ont acquis un frayage excessif aboutissant à une production de déplaisir et d'affect. C'est pourquoi il leur faut, provenant du moi, une très forte « liaison » souvent répétée, pour que ce frayage aboutissant à un déplaisir puisse être contrebalancé.

Le fait que les souvenirs conservent aussi longtemps un caractère hallucinatoire exige aussi une explication dont notre conception de l'hallucination pourra tirer grand profit. Tout permet de supposer que cette faculté de créer des hallucinations – de même que la possibilité pour la mémoire d'engendrer des affects – indiquent que l'investissement du moi n'exerce encore nulle influence sur le souvenir et que les méthodes primaires de décharge et le processus total ou primaire [p. 48] restent prédominants.

Nous devons nécessairement supposer que, dans les états hallucinatoires, la quantité (Q) reflue vers φ et en même temps vers W (ω) ; un neurone lié ne permet pas la production d'un tel reflux. Demandons-nous ensuite si c'est bien la quantité excessive

d’investissement du souvenir qui rend possible le reflux. Toutefois, rappelons-nous que cette si grande quantité (Q) n’est présente que la première fois, au moment où l’incident réel, générateur de souffrance s’est produit. Lors de la répétition, nous n’avons plus affaire qu’à un investissement mnémonique d’intensité ordinaire, qui parvient néanmoins à provoquer une hallucination et du déplaisir. Il s’ensuit que s’il en est bien ainsi, c’est à cause d’un frayage d’une inhabituelle importance. Il faut en conclure qu’une quantité φ ordinaire suffit à provoquer un reflux et une décharge ; l’effet inhibant des liens avec le moi acquiert ainsi de l’importance.

Il devient enfin possible d’investir le souvenir douloureux de manière à empêcher désormais les reflux et à diminuer considérablement une production de déplaisir. Le souvenir a été « maîtrisé » et cela grâce à un frayage cogitatif assez puissant pour avoir un effet permanent et pour agir comme une inhibition lors de toute réapparition du souvenir. La résistance de la voie menant à une production de déplaisir augmente progressivement par suite du défaut d’usage, ces frayages étant soumis au déclin (c’est-à-dire à l’oubli). C’est à ce moment seulement que le souvenir se mue en souvenir maîtrisé semblable à tous les autres.

Il semble pourtant que ce processus de domination d’un souvenir laisse après soi des séquelles permanentes dans le processus cogitatif. Auparavant, le cours des idées s’interrompait à chaque réactivation du souvenir chargé de déplaisir. On voit maintenant apparaître une tendance à entraver le cours des pensées, dès que le souvenir « dompté » est ranimé et que le déplaisir apparaît. La pensée pratique utilise, bien à propos, cette tendance car aucun élément intermédiaire susceptible de faire surgir du déplaisir, ne se trouve sur la voie recherchée menant vers une identité avec l’investissement de désir. Une « défense primaire de la pensée » se trouve ainsi créée. Elle va prendre, dans la pensée pratique, toute production de déplaisir pour un avertissement, un

signal d’avoir à abandonner une certaine voie. Il faut que l’investissement de l’attention se porte ailleurs[68]. Là encore le déplaisir règle l’afflux de la quantité (Qή) conformément à la première loi biologique (p. 100). On peut se demander pour quelle raison cette défense de la pensée ne s’est pas dirigée contre les souvenirs encore chargés d’affectivité. Il est probable que la *deuxième* loi biologique [p. 103] s’y est opposée, puisqu’elle a besoin de l’attention dès qu’il y a un indice de réalité. En outre, le souvenir encore « indompté » continue à être capable de renforcer la production de vrais indices de qualité. Les deux règles, on le voit, s’accordent bien.

Il est intéressant d’observer la façon dont la pensée *pratique* se conforme à la règle biologique de défense. Dans la pensée *théorique* (cognitive et critique), la règle est négligée, ce qui est fort compréhensible, puisque dans toute pensée tendant vers un but, il s’agit de découvrir une certaine *voie.* Les voies auxquelles s’attache du déplaisir peuvent être exclues. La pensée théorique, au contraire, doit pouvoir suivre *toutes* les voies.

IV.

Demandons-nous maintenant comment peut se produire une *erreur* durant le passage de la pensée. Mais d’abord qu’appelle-t-on erreur ?

Études de plus près le processus cogitatif. La pensée pratique où il a pris naissance reste aussi son but final. Toutes les autres sortes de pensées en découlent. Il y a un avantage certain à

68 V. *L’Interprétation des rêves* (p. 512 de la trad. franç.) où Freud écrit : « D’autre part, on voit aisément que le principe du désagréable, qui par ailleurs offre à la pensée des points d’appui importants, la gêne dans sa poursuite de l’identité. La tendance de la pensée doit donc être de s’affranchir toujours davantage de la régularisation exclusive par le principe du désagréable et de réduire le développement du désagréable à un minimum utilisé comme signal. »

ce que la conduction de la pensée, telle qu’elle se produit dans la pensée pratique, s’effectue tout de suite, sans attendre qu’un état d’expectation se soit instauré et cela pour deux raisons : 1° Parce qu’il y a gain de temps pour arriver à l’acte spécifique et 2° Parce que l’expectation est loin de favoriser particulièrement la pensée. L’importance de la vitesse durant le court intervalle entre la perception et l’acte s’explique quand nous voyons avec quelle rapidité les perceptions se succèdent. Lorsque le processus cogitatif se prolonge trop, le résultat est inutilisable. C’est pour cette raison que nous « préméditons ».

Le début des processus cogitatifs dérivant de la pensée pratique se découvre dans la *formation du jugement.* Le moi y parvient en utilisant une découverte faite dans son organisation, en constatant (ce que nous avons indiqué déjà [pp. 51 et 92]) que les investissements perceptifs coïncident en partie avec des nouvelles émanant du propre corps du sujet. C’est de cette façon que les complexes de perception se divisent en une fraction constante incomprise, *l’objet,* et une autre fraction changeante compréhensible – les attributs ou les mouvements de cet objet. Le « complexe de l’objet » réapparaît toujours accompagné de divers « complexes d’attributs », il devient donc possible de tracer à la pensée des voies qui, partant de ces deux sortes de complexes, aboutissent à l’état souhaité de « l’objet », cela d’une façon, pour ainsi dire, généralement valable et qui ne dépend pas de la perception réelle à ce moment-là. Ainsi le travail de la pensée, qui s’accompagne d’un jugement et non de complexes perceptifs isolés et non ordonnés, constitue une importante économie. Laissons de côté la question de savoir si l’unité psychologique ainsi obtenue se trouve, elle aussi, représentée, dans la chaîne des pensées, par une unité neuronique correspondante (en dehors de l’unité que représentent les images verbales).

Des erreurs sont toujours possibles dans la formation d'un jugement. Les complexes d'objets (ou de mouvements) ne sont, en effet, jamais parfaitement identiques et, parmi leurs éléments dissemblables, certains peuvent, s'ils sont négligés, troubler l'aboutissement à la réalité. Ces imperfections découlent d'une tendance (dont nous-mêmes d'ailleurs faisons preuve ici) à substituer un neurone unique au complexe – ce qui est déterminé par l'immense complexité des matériaux. *Ce sont des erreurs de jugement dues à des prémisses erronées.*

Une autre cause d'erreur tient au fait que la perception des objets réels n'a pas été totale parce qu'ils se trouvaient au-delà des limites de nos sens. Il s'agit *d'erreurs par ignorance,* d'erreurs que nul être humain ne saurait éviter. Mais dans d'autres cas, certains investissements psychiques préalables défectueux peuvent se produire (lorsque le moi ne prête pas attention aux perceptions). En pareil cas, nous pouvons aboutir à des perceptions inexactes et à des chaînes de pensées incomplètes. Il s'agit alors d'*erreurs dues à une insuffisante attention.*

Si nous prenons maintenant, comme matériaux des processus cogitatifs, les complexes jugés et bien ordonnés et non pas les plus simples, l'occasion nous sera fournie de réduire le processus cogitatif lui-même. S'il arrive, en effet, que la voie menant de la perception à l'identité avec l'investissement de désir, a passé au travers d'une image de mouvement M, il est biologiquement certain qu'une fois l'identité obtenue, cet *M* se trouvera pleinement innervé. La simultanéité de la perception et de *M* produira un frayage important entre les deux et la perception suivante va susciter M sans intervention de la suite des idées. (Tout cela présuppose évidemment la possibilité d'établir, à tout moment, un lien entre deux investissements.) La connexion entre les pensées dont l'établissement exigea originellement tant d'efforts est devenue, par suite d'investissement total et simultané, un important frayage. La

seule question qui se pose à propos de ce dernier est de savoir s'il suit toujours la voie découverte en premier lieu ou s'il peut fournir une ligne de connexion plus directe. Cette dernière possibilité semble à la fois plus probable et mieux appropriée, parce que, de cette façon, il n'est plus indispensable de fixer à la pensée des voies qui doivent rester libres pour les connexions les plus variées. Lorsque la voie primitive est abandonnée, nous devons nous attendre à voir disparaître son frayage et le résultat sera mieux fixé par une connexion *directe.* Nous ignorons d'ailleurs où doit se situer le point de départ de la nouvelle voie. Si les investissements *W* et *M* étaient tous deux associés à un troisième, le problème serait plus facilement résolu.

On peut également souligner l'importance de la fraction du processus cogitatif qui va de la perception à l'identité en passant par une image motrice. Le résultat en est semblable dans les cas où l'attention fixe l'image motrice et l'associe aux perceptions – celles-ci ayant elles-mêmes été fixées une fois de plus. Là encore, ce frayage de la pensée se rétablit dès qu'une occasion réelle s'en présente.

Dans ce genre d'activité mentale, les possibilités d'erreur ne sont pas évidentes au premier abord. Mais il est certain que la pensée s'engage parfois dans une mauvaise voie et que des mouvements inutiles peuvent être exécutés, bien, qu'après tout, dans le cas d'une pensée pratique, le choix ne dépende que d'expériences susceptibles d'être reproduites.

À mesure que s'accroît le nombre des souvenirs, de nouvelles voies de déplacements se créent sans cesse. C'est pourquoi il est avantageux de suivre jusqu'au bout les diverses perceptions afin de découvrir la voie la plus favorable. Telle est la tâche de la pensée *cognitive* qui apparaît ainsi comme une préparation à la pensée pratique, bien qu'en fait elle ne se soit développée qu'à partir de celle-ci et à une époque tardive. Les résultats en sont utiles à plus d'une espèce d'investissement de désir.

Les erreurs qui affectent la pensée cognitive paraissent évidentes. Elles sont dues à une partialité qui se fait jour quand les investissements de but n’ont pu être évités, imputables aussi au caractère d’inachèvement qui persiste, jusqu’au moment où toutes es voies ont été explorées. Ici l’apparition simultanée d’indices de qualité constitue évidemment un énorme avantage. Lorsque ces processus cogitatifs ont été choisis et intégrés dans un état d’expectation, il devient possible à toutes les associations, et ceci depuis le début jusqu’à la fin, de passer par la voie des indices de qualité et sans traverser toute l’étendue des pensées ; peu importe que la série des qualités corresponde complètement à celle des idées.

Dans la pensée théorique, le déplaisir ne joue aucun rôle, c’est pourquoi elle peut se poursuivre même quand le souvenir est « dompté ».

Nous examinerons aussi un autre genre de pensée : la pensée critique ou contrôlante. Elle entre en jeu lorsque, malgré une stricte obéissance aux règles, l’état d’expectation, suivi de l’action spécifique, aboutit non à quelque satisfaction, mais à du déplaisir. La pensée critique, sans tendre vers un but pratique, en procédant comme par plaisir, cherche, en faisant appel à tous les indices de qualité, à renouveler tout le passage de la quantité (Qή)[69] afin de déceler quelque erreur intellectuelle ou quelque défaut psychologique. Cette pensée est d’ordre cognitif, s’exerce sur un objet donné, c’est-à-dire sur une chaîne de représentations. Nous savons déjà en quoi ils consistent [les défauts psychologiques ?]. Mais qu’appelle-t-on *erreurs de logique* ?

Pour les décrire brièvement nous dirons que ces erreurs consistent en une négligence des *lois biologiques* qui commandent les séries de pensées. Ces lois nous font connaître sur quoi doit

69 Dans l’édition allemande de 1950 le mot *qualité* se trouve, par erreur, à la place du mot *quantité.*

chaque fois se porter l'attention et à quel moment il convient que le processus cogitatif s'arrête. Elles sont protégées par les risques de déplaisir ; c'est l'expérience qui les a fait naître et elles peuvent se muer directement en lois logiques (ce qu'il conviendra d'exposer en détail). Ainsi le déplaisir intellectuel d'une contradiction, qui fait stopper la pensée contrôlante, n'est autre chose que le déplaisir amassé en vue d'une défense des lois biologiques et déclenché par un processus cogitatif erroné.

L'existence de ces lois biologiques se démontre, en fait, par le sentiment de déplaisir que suscitent les erreurs logiques[70].

Il faut concevoir *l'action* comme un investissement total à la fois des images motrices portées au premier plan durant le processus cogitatif et aussi, peut-être, des images motrices comprises dans l'élément volontaire de l'acte spécifique (dans les cas où nous avons affaire à un état expectatif). Il y a ici renoncement à l'état « lié » et abandon des investissements de l'attention. En ce qui concerne l'abandon de l'état « lié », il s'agit, sans aucun doute, d'une baisse, impossible à arrêter, du niveau, dans le moi, lors du premier passage de la quantité venant des neurones moteurs. Il ne faut pas s'attendre à une décharge *totale* du moi par certains actes isolés, mais seulement par des actes comportant une satisfaction quasi totale. Il est instructif de constater que l'acte s'effectue non en suivant à rebours la voie qu'ont empruntée les images motrices, mais par la traversée de voies motrices spéciales. C'est pourquoi aussi l'affect, attaché au mouvement, n'est pas forcément celui qu'on désirait, celui qui se produirait s'il s'agissait simplement d'une inversion de la voie originelle. Pendant l'action, une nouvelle comparaison entre les

70 Dans *L'Interprétation des rêves,* Freud n'a fait qu'effleurer en passant cette question. Il écrit (p. 425 de la trad. franç.) : « Notre pensée de veille (pensée préconsciente) se comporte à l'égard des éléments fournis par la perception exactement comme la fonction que nous venons d'étudier vis-à-vis du contenu des rêves. Elle met de l'ordre, introduit des relations, apporte une cohésion intelligible conforme à notre attente. »

annonces des mouvements qui vont être effectués et les mouvements préinvestis doit s'établir. Il faut aussi que les innervations rectificatives soient excitées pour que l'identité puisse être acquise. Nous voyons ici se répéter un cas semblable à celui des perceptions, toutefois avec une moindre diversité, une vitesse accrue et une décharge toujours *totale,* ce qui ne saurait être le cas quand il s'agit de perceptions. L'analogie que l'on observe entre la pensée pratique et l'action efficace mérite, malgré tout, d'être notée. Elle nous montre que les images motrices sont *sensorielles.* Mais un fait mérite surtout d'attirer l'attention : dans le cas d'un acte, les voies traversées sont nouvelles ; il ne s'agit plus d'une simple rétrogradation dans les voies anciennes, ce qui semble prouver que la ligne de conduction des éléments neuroniques est bien fixée. Il est donc possible que le mouvement neuronique ait dans les deux cas des caractéristiques différentes.

Les images motrices sont des perceptions et, à ce titre, possèdent naturellement des qualités et suscitent l'état conscient. On ne saurait non plus contester le fait qu'elles attirent sur elles-mêmes une attention marquée. Toutefois, leurs qualités sont peu impressionnantes et sans doute moins variées que celles du monde extérieur. Elles ne s'associent pas non plus à des images verbales, mais trouvent plutôt leur emploi partiel dans ces associations. Rappelons-nous cependant qu'elles n'émanent pas d'organes sensoriels hautement organisés, mais que leur qualité est, sans aucun doute, monotone [v. pp. 26 et 27].

Annexes

I. Bibliographie des œuvres de Freud citées dans cet ouvrage

1877 *a)* Über den Ursprung der hinteren Nervenwurzeln im Rückenmarke von Ammocoetes (Petromyzon Planeri), *Sitzb. k. Akad. Wissensch.,* Vienne, III, 75.

1878 *a)* Über Spinalganglien und Rückenmark des Petromyzon, *Sitzb. k. Akad. Wissensch.,* Vienne, *Math. Naturwiss. Kl.,* III, 78.

1884 *a)* Ein Fall von Himblütung mit indirekten basalen Herdsymptomen bei Scorbut, *Wiener med. Wochenschr.,* n° 9.

1884 *d)* Eine neue Methode zum Studium des Faserverlaufes im Centralnerven-system, *Archiv., Anat. Physiol.,* Anat. Abt.

1884 *e)* Über Coca, *Centralbl. ges. Therapie, 2,* 289.

1885 *a)* Beitrag zur Kenntniss der Cocawirkung, *Wiener med. Wochenschr.,* 35, n° 5.

1885 *c)* Ein Fall von Muskelatrophie mit ausgebreiteten Sensibilitâtsstorungen (Syringomyelie), *Wiener med. Wochenschrift,* 35, n°8 13 et 14.

1885 *d)* Zur Kenntniss der Olivenzwischenschicht, *Neurol. Centralblatt,* 4, n° *12.*

1886 *a)* Akute multiple Neuritis der spinalen und Himnerven, *Wiener med. Wo*

chenschr., 36, n° 6.

1886 *b)* Über die Beziehung des Strickkörpers zum Hinterstrang und Hinterstrangskem nebst Bemerkungen über zwei Felder der Oblongata, *Neurol. Centralbl.,* 5, n° 6.

1886 *c)* Über den Ursprung des Nervus acusticus, *Monatschr. Ohrenheilk,* Neue Folge, 20, n° 8.

1886 *e)* Beobachtung einer hochgradigen Hemianästhesie bei einem hysterichen Manne (Beiträge zur Kasuistik der Hysterie I), *Wiener med. Wochenschrift,* 36, n° 49.

1886 *f)* Übersetzung mit Vorwort und Anmerkungen zu Charcot, *Leçons sur les maladies du système nerveux,* t. III, Paris, 1887.

1887 *d)* Bemerkungen über Cocainsucht und Cocainfurcht, mit Beziehung auf einen Vortrag *W.* A. Hammond’s, *Wiener med. Wochenschr.,* 37, n° 28.

1888 *a)* Über Hemianopsie im frühesten Kindesalter, *Wiener med. Wochenschr.,* 38, n° 32.

1888 *b)* Aphasie, Gehim und Hysterie, *in* Villaret’s, *Handwörterbuch der gesamte Medizin,* I, Stuttgart.

1888-9. Traduction avec avant-propos et notes de l’ouvrage de Bernheim, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique,* Paris, 1886.

1891 a) En collab. avec Rie : *Klinische Studie über die halbseitige Cerebrallähmung der Kinder,* III ; *Beiträge zur Kinderheilkunde,* Kassowitz, Vienne.

1891 *b) Zur Auffassung der Aphasien,* Vienne.

1891 *c)* Kinderlàhmung und Lähmung, *in* Villaret’s, *Handwörterbuch der ges. Medizin,* 2, Stuttgart.

1892 *a)* Traduction de *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie : études nouvelles,* de Bernheim, Paris, 1891.

1892-3 *a)* Traduction avec préface et notes des *Leçons du mardi* (1887-8) de Charcot, Paris, 1888.

1892-3 *b)* Ein Fall von hysterischer Heilung nebst Bemerkungen über die Entstehung hysterischer Symptöme durch den « Gegenwillen », *Ges. W. I.*

1893 *a)* En collab. avec J. Breuer : Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene : Vorläufige Mitteilung, *G. W. I.* Trad. franç. : *Du mécanisme psychique des phénomènes hystériques,* trad. Anne Berman, P. U. F., Paris, 1956.

1893 *b)* Zur Kenntniss der cerebralen Diplegien des Kindersalters (im Anschbuss an die Little'sche Krankheit, III, suite des *Beiträge zur Kinderheilkunde,* éd. Kassowitz, Vienne.

1893 *c)* Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques, *Ges. W. I.*

1893 *f)* Charcot, *Ges. W. I.*

1893 g*)* Über ein Symptom, das häufig die Enuresis nocturna der Kinder begleitet, *Neurol. Gentralblatt,* 12, n° 21.

1894 *a)* Die Abwehr-Neuropsychosen, *G. W. I.*

1895 *b)* Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angsneurose » abzutrennen, *Ges. W. I.*

1895 *c)* Obsessions et phobies, *G. W. I.*

1895 *d)* En collab. avec J. Breuer : Studien über Hysterie, Vienne, *G. W.* I.,

trad. *Études sur l'hystérie,* P. U. F., 2e éd., 1967.

1895 *e)* Über die Bemhardt'sche Sensibilitätsstorung am Oberschenkel, *Neurol. Centralbl.,* 14, n° 11.

1895 *f)* Zur Kritik der Angstneurose, *G. W. I.*

1895 g*)* Über Hysterie, v. *Wienerklin. Rundschau,* 9, n° 42-44.

1896 *a)* L'hérédité et l'étiologie des névroses, *G. W. I.*

1896 *b)* Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen, *G. W. I.*

1896 *c)* Zur Ätiologie der Hysterie, *G. W. I.*

1897 *a)* Die infantile Cerebrallähmung, 9, IIe Partie de la *Spezielle Pathologie*

und Therapie de Nothnagel, Vienne.

1897 *b)* Inhaltsangaben der wissenschaftlichen Arbeiten des Privatdozenten Dr Sigm. Freud (1877-1897), Vienne, *G. W. I.*

1898 *a)* Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen, *G. W. I.*

1898 *b)* Zum psychischen Mechanismus der Vergesslichkeit, *G. W. I.*

1899 *a)* Über Deckerinnerungen, *G. W. I.*

1900 *a)* Die Traumdeutung, *G. W.,* 2-3. *L'Interprétation des rêves,* trad. Meyerson, P. U. F., nouv. éd., Paris, 1967.

1901 *a)* Über den Traum, Wiesbaden, *G. W.,* 2-3.

1901 *b)* Zur Psychopathologie des Alltagslebens, Berlin, 1904, *G. W.,* 4. *Psychopathologie de la vie quotidienne,* trad. S. Jankélévitch, Payot, Paris, 1922.

1905 *c)* Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten, Vienne, *G. W., 6. Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient,* trad. Marie Bonaparte et M. Nathan, Gallimard, Paris, 1930.

1905 *d)* Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, Vienne, *G. W.,* 5. *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* trad. Reverchon, Gallimard, Paris, 1923.

1905 *e)* Bruchstück einer Hysterie-Analyse, G. *W.,* 5. Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) in *Cinq psychanalyses,* trad. Marie Bonaparte et R. Lœwen-stein, P. U. F., 3e éd., 1967.

1907 *a)* Der Wahn und die Traume in W. Jensens « Gradiva », *G. W.,* 7. *Délite et rêves dans un ouvrage littéraire :* « *La Gradiva* » *de Jensen,* trad. Marie Bonaparte, Gallimard, Paris, 1931.

1908 *d)* Die « kulturelle » Sexualmoral und die moderne Nervosität, *G. W.,* 7.

1908 *e)* Der Dichter und das Phantasieren, *G. W.,* 7.

1909 *b)* Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben. *G. W.,* 8. Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans, in *Cinq psychanalyses,* trad. Marie Bonaparte et R. Lœwenstein, P. U. F., 3e éd., 1967.

1909 *d)* Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose, *G. W.,* 8. Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle, in *Cinq psychanalyses,* P. U. F., 3e éd., 1967.

1910 g*)* Zur Selbtsmord-Diskussion, *G. W.,* 8.

1911 *b)* Formulierung über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens, G. *W.,* 8.

1911 *c)* Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia, *G. W.,* 8. Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa, in *Cinq psychanalyses,* trad. Marie Bonaparte et R. Lœwenstein, P. U. F., 3e éd., 1967.

1912 *d)* Über die allgemeinste Erniedrigung des Liebeslebens, *G. W.,* 8.

1912-13. Totem und Tabu, *G. W.,* 10. *Totem et Tabou,* trad. S. Jankélévitch,

Payot, Paris, 1924.

1913 *i)* Die Disposition zur Zwangsneurose, G. *W.,* 8. La prédisposition à la névrose obsessionnelle, trad. Pichon et Hcesli, *Revue française de Psychanalyse,* vol. III, 1929.

1914 *d)* Geschichte der psychoanalytischen Bewegung, G. *W.,* 10.

1915 *d)* Die Verdrängung, *G. W.,* 10. Le refoulement in *Métapsychologie,* trad. Marie Bonaparte et Anne Berman, Gallimard, Paris, 1940.

1915 *e)* Das Unbewusste, G. *W.,* 10. L'inconscient in *Métapsychologie,* trad. Marie Bonaparte et Anne Berman, Gallimard, Paris, 1940.

1917 *d)* Metapsychologische Ergânzung zur Traumlehre, G. *W.,* 10. Complément métapsychologique à la doctrine des rêves in *Métapsychologie,* trad. Marie Bonaparte et Anne Berman, Gallimard, Paris, 1940.

1917 *e)* Trauer und Melancholie, G. *W.,* 10. Deuil et mélancolie, in *Métapsychologie,* trad. Marie Bonaparte et Anne Berman, Gallimard, Paris, 1940.

1919 *e)* Ein Kind wird geschlagen, G. *W., 12.* Un enfant est battu, trad. H. Hœsli, in *Revue française de Psychanalyse,* VI, 1933.

1920 g*)* Jenseits des Lustprinzips, G. *W.,* 13. Au-delà du principe de plaisir, in *Essais de psychanalyse,* trad. Jankélévitch, Payot, Paris, 1927.

1922 *a)* Traum und Telepathie, G. *W.,* 13.

1923 *b)* Das Ich und das Es, G. *W.,* 13. Le Moi et le Ça, in *Essais de psychanalyse,* trad. S. Jankélévitch, Payot, Paris, 1927.

1924 *d)* Der Untergang des Œdipuskomplexes, G. *W.,* 13. Le déclin du complexe d'Œdipe, trad. Anne Berman, *Revue française de Psychanalyse,* VII, 1934.

1925 *a)* Notiz über den « Wunderblock », G. *W.,* 14.

1925 *d)* Selbstdarstellung, G. *W.,* 14. *Ma Vie et la Psychanalyse,* trad. Marie Bonaparte, Gallimard, Paris, 1930.

1925 g*)* Josef Breuer, G. *W.,* 14.

1925 *h)* Die Vemeinung, G. *W.,* 14.

1926 *c)* Bemerkung zu E. Pickworth Faarow's « Eine Kindheitserinnerung aus dem 6 Lebensmonat », G. *W.,* 14.

1926 *d)* Hemmung, Symptom und Angst, *G. W.,* 13. *Inhibition, symptôme et angoisse,* trad. Jury et Fraenkel, P. U. F., 2e éd., 1968.

1928 *b)* Dostojewski und die Vatertotung, *G. W.,* 14.

1930 *a)* Das Unbehagen in der Kultur, *G. W.,* 14. *Malaise dans la civilisation,* trad. Ch. et I. Odier, Denoël & Steele, Paris, 1934.

1930 *e)* Ansprache im Frankfurter Gœthe-Haus, *G. W.,* 14.

1933 *b)* Warum Krieg ?, *G. W., 16. Pourquoi la guerre ?* édité par le Comité permanent des Lettres et des Arts de la Société des Nations, 1933.

1935 *b)* Die Feinheit einer Fehlhandlung, *G. W.,* 16.

1936 *a)* Brief an Romain Rolland : Eine Erinnerungsstörung auf der Akropolis, *G. W.,* 16.

1937 *c)* Die endliche und die unendliche Analyse, *G. W.,* 16. Analyse terminée et analyse interminable, trad. Anne Berman, *Revue française de Psychanalyse,* 1939.

1937 *d)* Konstruktionen in der Analyse, *G. W.,* 16.

1939 *a)* Der Mann Moses und die monotheistische Religion, *G. W.,* 16. *Moïse et le monothéisme,* trad. Anne Berman, Gallimard, Paris, 1948.

1940 *d)* En collab. avec Breuer : Zur Theorie des hysterischen Anfall, *G. W.,* 17.

1941 *a)* Brief an Josef Breuer, *G. W.,* 17.

1941 *b)* Notiz III, *G. W.,* 17.

1941 *c)* Eine erfüllte Traumahnung, *G. W.,* 17.

1941 *e)* Ansprache an die Mitglieder des Vereins B'Nai B'rith, *G. W.,* 17.

1941 *f)* Ergebnisse, *G. W.,* 17.

II. Index bibliographique des œuvres citées autres que celles de freud

Abraham, Karl. (1912) Ansätze zur psychoanalytischen Erforschung und Behandlung des manischdepressiven Irreseins und verwandter Zustände, *Zbl. Psychoanal., 2,* 302 (92) [1].

Abrahamsen, D. (1946) *The Mind and Death of a Genius,* New York (37).

Aelby, J. (1928) *Die Fliess'sche Periodenlehre im Lichte biologischer und mathematischer Kritik* (6, 36).

Baldwin, J. M. (1895) *Mental Development in the Child and the Race,* New York (202).

Beard, G. M. (1881) *American Nervousness, its Causes and Consequences,* New York.

— (1886) *Sexual Neurasthenia, nervous exhaustion, its hygiene, causes, symptoms and treatment,* New York (203).

Bernfeld, S. (1944) Freud's earliest Theories and the School of Helmholtz, *Psychoanal. Quart.,* 13, 341.

— (1946) An unknown biographical Fragment by Freud, American *Imago,* 4, n° 1 (27, 210, 249).

— (1949) Freud's scientific Beginnings, *American Imago, 6,* n° 3 (305).

— (1951) Sigmund Freud, M. D., 1882-1885, *Int. J. psychoanal.,* 14, n° 3.

[1] Les nombres entre parenthèses placés après les références renvoient aux

pages de la présente édition.

Bernfeld, S. et C. (1944) Freud's early Childhood, *Bull. Menninger Clin.,* 8, n° 4 (27).

— (1952) Freud's first Years in Practice, 18-1887, *Bull. Menttinger Clin., 16,* n° 2 (17, 18).

Bernfeld, S. C. (1952) Discussion of Buxbaum, Freud's Dream Interprétation in the Light of his Letters to Fliess, *Bull. Menninger Clin.,* 16, n° 2 (31).

Bernheim, S. (1886) *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique,* Paris (2e éd., 1887) (15, 52, 53).

— (1891) *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie. Études nouvelles,* Paris (15, 49).

Blau, A. (1946) *The Master Hand,* American Orthopsychiatric Association, Res.

Mon., n° 5, New York (214).

Bleuler, E. (1913) Der Sexualwiderstand, *Jb. Psychoanal. Psychopath. Forsch.,* 5, 442.

Brun, R. (1936) Sigmund Freud's Leistungen auf dem Gebiet der organischen Neurologie, *Schvieiz. Arch. Neurol. und Psychiatrie,* 37 (15, 52, 56).

Bunker, H. A. (1930) Symposium on Neurasthenia, from Beard to Freud, a brief History of the Concept of Neurasthenia, *Médical Rev. of Rev.,* N. Y., 36, n° 3.

Buxbaum, E. (1951) Freud's Dream Interprétation in the Light of his Letters to Fliess, *Bull. Menninger Clin.,* 15, n° 6 (31).

Charcot, J. M. (1886) *Leçons sur les maladies du système nerveux,* t. III, Paris,

1887 (13, 15, 51).

— (1888) *Leçons du mardi à la Salpêtrière,* Paris (15, 16, 18, 20, 48).

Denker, A. et Kahler, O. (1928) *Handbuch der Hais-, Nasen-, und Ohren-Heilkunde,* Vienne (3, 6).

Dorer, M. (1932) *Die historische Grundlagen der Psychoanalyse,* Leipzig (42).

Eisler, K. R. (1951) An unknown Autobiographical Letter by Freud and a short Comment, *Int. J. psychoanal.,* 22, n° 4.

Ellis, Havelock. (1898) Hysteria in Relation to the sexual Emotions, *A lien, and Neurol.*

Erb, W. (1882) *Handbuch der Elektrotherapie,* 3 de *Handbuch der allgemeinen Therapie,* H. von Ziemssen, Leipzig (48).

Exner, S. (1894) *Entwurf einer physiologischen Erklärung der psychischen Erscheinungen,* Vienne (316).

Farrow, Pickworth, E. (1942) *A practical Method of Self-Analysis,* London.

Fenichel, O. (1945) Nature and Classification of the socalled psychosomatic Phenomena, *Psychoanal. Quart.,* 14 (40).

Fleischl, E. von Masxow. (1893) *Gesammelten Abhandlungen,* herausgegeben von Otto Fleischl von Marxow, mit biogr. Skisse von Prof. Sigmund Exner, Leipzig (316).

Fliess, W. (1892) *Neue Beiträge und Therapie der nasalen Reflexneurose,* Vienne.

— (1893) Die nasale Reflexneurose, *Verhandlungen des Kongresses für innere Medizin,* Wiesbaden, 384-94.

— (1895) Magenschmerzen und Dysmenorrhöe in einem neuen Zusammenhang, *Wien. Klin. Rdsch.*

— (1897) *Die Beziehungen zwischen Nase und aeibliche Geschlechtsorganen in ihrer biologischen Bedeutungen dargestellt,* Wien (133, 14°)-

— (1902) *Uber den ursächlicken Zusammenhang von Nase und Geschlechtsorgan, zugleich ein Betrag zur Nervenphysiologie,* Halle (294).

— (1906 *a) In Eigener Sache. Gegen Otto Weininger und Hermann Stooboda,* Berlin (214, 288).

— (1906 *b) Der Ablauf des Lebens,* 2e éd., 1923, Vienne (6, 20).

— (1924 *a) Vom Leben und vom Tode,* 5' éd., Iéna.

— (1924 *b) Das Jahr im Lebendigen,* 2e éd., Iéna.

— (1925) *Gesammelte Aufsätze zur Periodenlehre,* Iéna.

Forel, A. (1885) *Dos Gedächtnis und seine Abnormalitäten,* Zurich (316).

Frese, O. (1928) Die Krankheiten der Luftwege und der Mundhöhle in *Handbuch der Hais-, Nasen-, und Ohren-Heilkunde,* 2,51, A. Denker et O. Kahler, Vienne (36).

Frbund, C. S. (1893) Über psychische Lahmungen, *Neurol. Zbl.,* 938.

Friedjung, H. (1897) *Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland,* 1859-66, Stuttgart.

— (1908) *Osterreich von 1848-1860,* 2e éd., Stuttgart et Berlin.

Fromm, E. (1951) *The forgotten Language. An Introduction to the Understanding of Dreams, Fairy Taies and Myths,* N. Y. (London, 1952) (30).

Gattl, F. (1898) *Uber die sexuellen Ursachen der Neurasthenie und Angstneurose,* Berlin.

Gray, H. (1948) Bibliography of Freud’s Pre-Analytic Period, *Psychoanal. Rev.,* 35, n° 4.

Hartmann, E. von. (1890) *Philosophie des Unbewussten,* 10e édit., Leipzig (ire édit., 1869).

Hartmann, H. (1940) Ichpsychologie und Anpassungsprobleme, *Int. Z. Psychoanal., 26* (155).

Hartmann, H., Kris, E. and Loewenstein, R. (1947) Some Comments on the Formation of Psychic Structure, *Psychoanalytic Study of the Child, 2* (41, 155).

— (1953) The Function of Psychoanalytic Theory in *The Psychology of Instincts.* Essays in honour of Marie Bonaparte, R. M. Loewenstein, N. Y. (59).

Head, H. et Campbell. (1900) The Pathology of Herpes Zoster and its Bearing on Sensory Localisation, *Brain,* 91, 3, 353 (291, 300).

Holmes, T. H., etc. (1949) *Nose.* An experimental Study of Reactions within the Nose in Human Subjects during varying Life Expériences. Avec un avant-propos de W. T. Longcope, Springfield.

Isakower, O. (1939) On the exceptional Position of the Auditory Sphere, *Int. J. psychoanal.,* 20, 340 (26).

Jackson, C. et C. L. (1945) *Diseases of the Nose, Throat and Ear* (15).

Jackson, Hughlings. (1879) On Affections of the Speech from Diseases of the Brain, *Brain,* 1.

— (1880), *Ibid.* (15, 39).

Janet, P. (1894) *L'état mental des hystériques. Les accidents mentaux,* Paris.

— (1898) *Névroses et idées fixes, 2* vol., t. *2* en collab. avec Raymond, F., Paris (70, 76, 219).

Jelliffe, S. E. (1937) Sigmund Freud as Neurologist. Some notes on his earlier neurological and clinical Studies, *J. Nerv. Ment. Dis.,* 86, n° 6.

Jerusalbm, W. (1895) *Urteilsfunktion,* Vienne (107).

Jones, E. (1952) Letter on Van der Heide, *Bull. Menninger Clin.,* 16, n° 5 (31).

Kassowitz, M. (Ed.) (1890) *Beiträge zur Kinderheilkunde an dem ersten öffentlichen Kinderkrankeninstitut,* Vienne (13).

Knaus, H. (1938) Zur Periodizität des menstruellen Zyklus, *Münchner med. Wschr.,* 47 *(6,* 69).

Kris, E. (1940) On Inspiration, *Int. J. psychoanal.,* 20, réédité in *Psychoanalytic Explorations in Art,* N. Y., 1952 (273).

— (1946) Review of F. J. Hoffmann's Freudianism and the literary Mind, *Psychoanal. Quart.,* 15, réédité en 1952.

— (1947) The Nature and Validation of Psychoanalytic Propositions, *Freedom and Expérience. Essays in Honour of Horace Kallen* (41, 42), N. Y. et London.

— (1950 a) The Significance of Freud’s earliest Discoveries, *Int. J. psychoanal.,* 29, n° *1* et 2 (26).

— (1950 *b)* On preconscious Mental Processes, *Psychoanal. Quart.,* publié par S. Lorand, 1951 ; in *Psychoanalytic Explorations in Art,* N. Y., 1952. Également une version un peu modifiée in *Organization and Pathology of Thought,* publié par D. Rapaport, N. Y., 1952.

— (1951) The Development of Ego-Psychology, *Samiksa,* 5, n° 3.

Kroell, H. (1900) *Der Aufbau der menschlichen Seele, eine psychologische Skisse,* Leipzig.

Laistner, S. L. (1889) *Das Rätsel der Sphinx. Grundzüge der Mythenforschung,* 2 vol., Berlin (295).

Lipps, T. (1883) *Grundtaschen des Seelenlebens,* Bonn (231, 237).

— (1898) Komik und Humor in *Beiträge zur Âsthetik*, Hamburg (231).

Lowenfeld, S. L. (1895) Über die Verknüpfung neurasthenischer und Hysterisch Symptôme in Anfallsform nebst Bemerkungen über die Freudsche Angstneurose, *Münchner med. Wschr.,* n° 13 (31, 32).

Marshall, H. R. (1894) *Pain, Pleasure and Aesthetics,* London.

— (1895) *Aesthetic Principles,* London et New York.

Maylan, C. (1930) *Freuds tragischer Komplex,* Munich (30).

Merlan, P. (1945) Brentano and Freud, *J. Hist. Ideas, 6,* n° 3 (305).

Pfenning, A. R. (1906) *Wilhelm Fliess und seine Nachentdecker : Otto Weininger und H. Swoboda,* Berlin (37, 214).

Preyer, A. (1884) *Die chronische nervöse oder reflektorische Diarrhöe (Diarrhoea Chronica Nervosa). Ein Beitrag zur Lehre der Darmerkrankungen,* Bâle (68).

— (1888) *Die reizbare Blase oder idiopathische Blasenreizung. Ihre Ursachen, Diagnose und Behandlungen. Eine Studie aus der Praxis,* Stuttgart (68).

— (1889 *a)* Der Urin bei Neurosen. *Sammlung klinischer Vorträge in Verbindung mit Deutschen Klinikern,* R. von Volkmann, 2, n° 131, 12e série, Leipzig (68).

— (1889 *b*) Asthma und Geschlechtskrankheiten (Asthma sexuale). Berliner Klinik, *Sammlung kliniker Vorträge,* Berlin (68).

— (1891) Die Neurose der Prostata. Berliner Klinik, *Sammlung klinischer Vorträge,* Berlin (68).

— (1893) Die nervösen Affektionen des Darmes bei der Neurasthenie des männlichen Geschlechtes (Darmneurasthenie) Wiener Klinik. *Vorträge aus der gesamten praktischen Heilkunde,* I, Vienne (68).

— Der unvollständige Beischlaf (Congressus Interruptus, Onanismus Conjugalis) und seine Folgen beim männlichcn Geschlechte, *Eine Studie aus der Praxis* (61).

Rank, O. (1909) *Der Mythus von der Geburt des Helden,* Leipzig et Vienne (182).

Riebold, G. (1942) *Einblick in den periodischen Ablauf des Lebens mit besonderer Berücksichtigung des Menstruationsvorgangs,* Stuttgart (6, 36).

Saaler, B. (1914) Die Fliess'sche Periodizitätslehre und ihre Bedeutung für die Sexualbiologie, *Z. Psychoanal. Psychother.,* 4 (214).

Sachs, Hanns. (1945) *Freud, Master and Friend,* London (210).

Sachs, Heinrich. (1893) *Vorträge über Bau und Tätigkeit des Grosshirns und die Lehre von der Aphasie und Seelenkrankheit,* Breslau (120).

Schilder, P. (1942) *Mind, Perception and Thought,* New York (349).

Sluder, Greenfield. (1927) *Nasal Neurology, Headaches and Eye Disorders,* Saint-Louis (3).

Spitta, W. (1892) *Die Schlafund Traumzustände der menschlichen Seele,* Tübingen (250)

Swoboda, H. (1906) *Die gemeinnützige Forschung und der eigennützige Forscher,* Vienne (37).

Van der Heide, C. (1952) Discussion of Buxbaum (1951), *Bulletin Menninger Clin., 16, n*° 2 (31).

Villaret, A. (1888) *Handwôrterbuch der gesamten Medizin,* I, Stuttgart.

— (1892) *Ibid., 2* (15, 48, 52).

Weininger, O. (1902) *Geschlecht und Charakter,* Vienne (37).

Wittels, F. (1924) *Sigmund Freud, der Mann, die Lehre, die Schule,* Vienne (10, 30).

III. Index général

T

Sigmund Freud

Études sur l’hystérie

Table des matières

Préface

Les Études sur l'hystérie *de Breuer et Freud, parues en 1895, sont d'un grand intérêt historique pour l'histoire de la psychanalyse. C'est ce travail qui ouvrit la voie à la psychanalyse proprement dite, dont la méthode cathartique constitue pour ainsi dire l'échelon initial. Mlle Anna O…, le premier cas traité, était une patiente de Breuer, tombée malade après la mort de son père et qu'il soigna par la catharsis sous hypnose. Ainsi put-il libérer ses affects coincés. Les quatre cas suivants furent traités par Freud lui-même.*

D'un grand intérêt scientifique sont les trois essais théoriques : la Communication préliminaire, *de Freud et Breuer,* De la théorie, *de Breuer, et* De la psychothérapie de l'hystérie, *de Freud. Le lecteur y trouvera en germe, à côté d'hypothèses depuis abandonnées par Freud, maints concepts qu'il devait développer par la suite quand il créerait la psychanalyse.*

La traduction d'Anne Berman, aussi élégante qu'elle est fidèle, rend avec précision la pensée des auteurs.

Marie Bonaparte

Avant-propos de la première édition

Dans une *Communication préliminaire*, nous avons, en 1893, fait connaître nos essais d’une nouvelle méthode d’étude et de traitement des phénomènes hystériques (p. 1). Ces considérations étaient suivies d’un exposé, aussi concis que possible, des points de vue que nous avions adoptés. Nous rééditons ici cette *Communication préliminaire* en la présentant comme une thèse qu’il conviendra d’illustrer et de confirmer.

Nous la faisons suivre d’une série d’observations de malades dont, malheureusement, le choix n’a pu être uniquement dicté par des considérations d’ordre scientifique. Les malades étudiées appartiennent toutes à un milieu instruit et cultivé, celui de notre clientèle privée. Cette étude nous a souvent fait pénétrer dans leur intimité et nous a permis de connaître leur existence secrète. Ce serait commettre un grave abus de confiance que de publier de pareilles observations en négligeant le risque de faire reconnaître les malades et de répandre, dans leur milieu, des faits confiés au seul médecin. C’est pourquoi nous avons renoncé à publier les observations les plus instructives et les plus convaincantes. Nous parlons évidemment là de cas où les relations sexuelles et conjugales prennent une importance étiologique. Il s’ensuit que nous avons rarement été en mesure de justifier complètement l’opinion que nous avons pu nous faire et qui est la suivante : c’est à la sexualité, source de traumatismes psychiques, et facteur motivant du rejet et du

refoulement de certaines représentations hors du conscient, qu'incombe, dans la pathogenèse de l'hystérie, un rôle prédominant. Nous nous sommes vus obligés d'exclure de notre exposé justement les observations à contenu fortement sexuel.

Une série de considérations théoriques fait suite aux histoires de malades et, dans un dernier chapitre, nous avons décrit la technique du procédé cathartique telle qu'elle s'est développée entre les mains des neurologues.

Si parfois le lecteur se trouve en face d'opinions divergentes, qu'il n'attribue pas ce fait à l'instabilité des conceptions. Ces contradictions sont dues aux différences d'opinions naturelles et justifiées de deux observateurs qui, tout en partageant la même façon de voir sur les idées et les faits essentiels, ne sont pas toujours d'accord touchant les interprétations et les hypothèses.

Avril 1895.

J. Breuer, S. Freud

Avant-propos de la deuxième édition

L'intérêt toujours croissant que suscite la psychanalyse paraît maintenant s'étendre jusqu'aux *Études sur l'hystérie*. L'éditeur désire publier une nouvelle édition de cet ouvrage épuisé. Bien que les vues et les méthodes exposées dans la première édition aient été profondément modifiées, rien n'a été changé dans le texte. En ce qui me concerne personnellement, j'ai cessé de m'occuper activement de ce sujet, n'ai pris aucune part à son important développement et n'ai rien su ajouter aux données de 1895. C'est pourquoi je me contenterai de souhaiter que mes deux chapitres contenus dans ce volume paraissent sans remaniement dans cette nouvelle édition.

J. Breuer

En ce qui me concerne, je trouve également que la seule solution possible était de reproduire le texte de la première édition sans y apporter de modification. L'évolution, les modifications de mes vues au cours de treize années de travail sont trop considérables pour que je risque, en les ajoutant à cet ancien exposé, d'en altérer entièrement le caractère. Au reste, je n'ai aucune raison de vouloir supprimer ce témoignage de mes premières opinions. Je ne les considère d'ailleurs pas comme erronées, mais simplement comme des tentatives pour aborder des concepts qui, après des efforts prolongés de ma part, ont fini par s'imposer. Le lecteur attentif trouvera en germe, dans ce livre, tout ce qui s'est ultérieurement

ajouté à la théorie cathartique : le rôle du facteur psycho-sexuel, celui de l'infantilisme, la signification des rêves et le symbolisme de l'inconscient. Le meilleur conseil que je puisse donner à toute personne qu'intéresse l'acheminement de la catharsis vers la psychanalyse est de commencer par les *Études sur l'hystérie* et de suivre ainsi la voie que j'ai moi-même parcourue.

Freud

Vienne, juillet 1908.

Chapitre I. Le mécanisme psychique de phénomènes hystériques

Communication préliminaire

Par J. Breuer et S. Freud

I.

Une observation fortuite nous a amenés à rechercher depuis quelques années déjà, dans les formes et les symptômes les plus divers de l'hystérie, la cause, l'incident, qui a, pour la première fois et souvent très loin dans le passé, provoqué le phénomène en question. Dans la plupart des cas, un simple examen clinique, si poussé soit-il, ne réussit pas à établir cette genèse, en partie d'abord parce qu'il s'agit souvent d'un événement dont les malades n'aiment pas parler et surtout parce qu'ils en ont réellement perdu le souvenir et qu'ils ne soupçonnent nullement le rapport de cause à effet entre l'incident motivant et le phénomène. Il est généralement nécessaire d'hypnotiser les malades et d'éveiller ensuite, pendant l'hypnose, les souvenirs de l'époque où le symptôme fit sa première apparition. C'est ensuite seulement que l'on réussit à établir de la façon la plus nette et la plus convaincante le rapport en question.

Cette méthode d'investigation nous a donné, dans un grand nombre de cas, des résultats qui nous semblent précieux aux deux points de vue théorique et pratique.

Au point de vue *théorique*, ils montrent que le facteur accidentel est, bien au-delà de ce que l'on pensait, déterminant dans la pathologie de l'hystérie. Quand il s'agit d'une hystérie « traumatique », nous reconnaissons de façon évidente que c'est l'accident qui a provoqué le syndrome. Lorsque, en traitant des hystériques, nous apprenons de leur bouche que, lors de chacun de leurs accès, ils ont la vision hallucinatoire de l'incident qui a provoqué la première attaque, nous apercevons nettement ici encore le rapport de cause à effet. L'état de choses reste plus obscur dans les autres phénomènes.

L'expérience pourtant nous a enseigné que *les symptômes les plus différents, qui passent pour être des productions spontanées et, pour ainsi dire, idiopathiques, de l'hystérie, ont avec le traumatisme motivant un rapport tout aussi étroit que les phénomènes, si clairs à ce point de vue, dont nous venons de parler*. Nous avons réussi à retrouver les motivations de toutes sortes d'affections : névralgies, anesthésies les plus diverses et souvent très anciennes,''contractures et paralysies, accès hystériques et convulsions épileptoïdes que tous les observateurs avaient prises pour de l'épilepsie vraie, petit mal et affections à tics, vomissements persistants, anorexies allant jusqu'au refus de toute nourriture, troubles de toutes sortes de la vue, hallucinations visuelles toujours répétées, etc. La disproportion entre le symptôme hystérique qui persiste des années et une motivation due à un incident unique est celle même que nous sommes habitués à rencontrer dans la névrose traumatique. Très souvent, ce sont des événements survenus dans l'enfance qui ont provoqué, au cours de toutes les années suivantes, un phénomène pathologique plus ou moins grave.

Le lien est souvent si évident que l'on saisit parfaitement la raison pour laquelle l'incident considéré a justement créé tel phénomène et non tel autre. Celui-ci est donc ensuite clairement déterminé par son occasion de survenue. Prenons l'exemple le plus banal, celui d'une émotion douloureuse survenue au cours d'un repas mais que l'on a étouffée et qui, par la suite, provoque des nausées et des vomissements ; ceux-ci, de nature hystérique, peuvent persister des mois durant. Une jeune fille inquiète et angoissée qui veille au chevet d'un malade tombe dans un état de somnolence pendant lequel lui vient une terrible hallucination, tandis que son bras droit, pendant sur le dossier de la chaise, s'engourdit. Une parésie de ce bras, avec contracture et insensibilité, se déclare. Elle veut prier et ne trouve plus ses mots, mais réussit enfin à dire une prière enfantine anglaise. Lorsque, par la suite, une hystérie très grave et très compliquée se développe chez elle, elle ne comprend plus que l'anglais, n'écrit plus que dans cette langue et cesse, pendant un an et demi, de comprendre sa langue maternelle. Un enfant très malade finit par s'endormir. Sa mère fait l'impossible pour se tenir tranquille, pour ne pas le réveiller ; mais justement à cause de cette décision, elle émet une sorte de claquement de la langue (« contre-volonté hystérique ») qui se répète ultérieurement à une autre occasion où il faut aussi qu'elle se tienne parfaitement tranquille. Il y a alors production de tic, sous la forme d'un claquement de langue se reproduisant, pendant toutes les années suivantes, chaque fois qu'elle a un motif de s'énerver. Un homme des plus intelligents assiste à l'opération subie par son frère sous anesthésie : une extension de l'articulation de la hanche. A l'instant précis où l'articulation Cède en craquant, il ressent dans sa propre hanche une violente douleur qui persistera pendant toute une année.

Dans d'autres cas, la connexion n'est pas aussi nette. Il n'existe plus, pour ainsi dire, qu'un *lien symbolique* entre le phénomène pathologique et sa motivation, un lien semblable à ceux que tout

individu normal peut former dans le rêve quand, par exemple, une névralgie vient s'ajouter à quelque souffrance psychique ou des vomissements à un affect de dégoût moral. Nous avons pu voir des malades qui faisaient de cette sorte de symbolisation le plus grand usage. Dans d'autres cas encore, une détermination de cet ordre n'est pas immédiatement compréhensible. C'est justement à cette catégorie qu'appartiennent les symptômes typiques de l'hystérie, tels que l'hémi-anesthésie, le rétrécissement du champ visuel, les convulsions épileptoïdes, etc. Nous nous réservons d'exposer notre point de vue dans un exposé plus détaillé.

De semblables observations nous paraissent démontrer *l'analogie existant, au point de vue de la pathogénie, entre l'hystérie banale et la névrose traumatique et justifier une extension du concept d'hystérie traumatique*. Dans la névrose traumatique, la maladie n'est pas vraiment déterminée par une passagère blessure du corps, mais bien par une émotion : la frayeur, par *un traumatisme psychique*. Nous avons, de façon analogue, constaté que la cause de la plupart des symptômes hystériques méritait d'être qualifiée de traumatisme psychiques. Tout incident capable de provoquer des affects pénibles : frayeur, anxiété, honte, peut agir à la façon d'un choc psychologique et c'est évidemment de la sensibilité du sujet considéré (et également d'autres facteurs dont nous parlerons plus tard) que dépendent les effets du traumatisme. Dans l'hystérie banale, il arrive assez souvent qu'il y ait non point un unique incident traumatisant, mais plusieurs traumatismes partiels, plusieurs motifs groupés qui ne deviennent actifs qu'en s'additionnant et qui se conjuguent parce qu'ils constituent des fragments de l'histoire d'une maladie. Ailleurs encore ce sont des circonstances d'apparence anodine qui, « par leur coïncidence avec l'incident réellement déterminant ou avec une période de particulière excitabilité, ont été élevées à la dignité de traumatismes, dignité qui ne leur appartenait pas, mais qu'elles conservent désormais.

Mais en ce qui concerne la relation causale entre le traumatisme psychique motivant et le phénomène hystérique, il faut se garder de croire que le traumatisme agit à la façon d'un *agent provocateur*[1] qui déclencherait le symptôme. Celui-ci, devenu indépendant, subsisterait ensuite. Mieux vaut dire que le traumatisme psychique et, par suite, son souvenir agissent à la manière d'un corps étranger qui, longtemps encore après son irruption, continue à jouer un rôle actif. Une preuve de ce fait nous est fournie par un phénomène extrêmement curieux et bien fait pour conférer à nos découvertes une grande importance pratique.

A notre très grande surprise, nous découvrîmes, en effet, que chacun des symptômes hystériques disparaissait immédiatement et sans retour quand on réussissait à mettre en pleine lumière le souvenir de l'incident déclenchant, à éveiller l'affect lié à ce dernier et quand, ensuite, le malade décrivait ce qui lut était arrivé de façon fort détaillée et en donnant à son émotion une expression verbale. Un souvenir dénué de charge affective est presque toujours totalement inefficace. Il faut que le processus psychique originel se répète avec autant, d'intensité que possible, qu'il soit remis *in statum nascendi*, puis verbalement traduit. S'il s'agit de phénomènes d'excitation : crampes, névralgies, hallucinations, on les voit, une fois de plus, se reproduire dans toute leur intensité pour disparaître ensuite à jamais. Les troubles fonctionnels, les paralysies, les anesthésies disparaissent également, naturellement, sans que leur recrudescence momentanée ait été perçue[2].

On pourrait aisément soupçonner là quelque suggestion inintentionnelle ; le malade s'attendrait à ce qu'on le débarrassât de ses maux par ce procédé et ce serait cette attente et non ses révélations verbales qui agiraient alors. Toutefois il n'en est rien. La première observation de ce genre ayant eu pour objet un cas extrêmement complexe d'hystérie date de 1881, donc d'une époque

1 En français dans le texte.

« présuggestive ». L'analyse fut pratiquée de cette façon et les symptômes provoqués par des causes diverses furent isolément supprimés. Or cette observation fut rendue possible par l'auto-hypnose spontanée de la malade et provoqua chez l'observateur le plus grand étonnement.

Contrairement à ce que dit l'axiome : *cessante causa, cessât effectus*, nous pouvons sans doute déduire de ces observations que l'incident déterminant continue, des années durant, à agir et cela non point indirectement, à l'aide de chaînons intermédiaires, mais directement en tant que cause déclenchante, tout à fait à la façon d'une souffrance morale qui, remémorée, peut encore tardivement, à l'état de conscience claire, provoquer une sécrétion de larmes : c'est de réminiscences surtout que souffre l'hystérique[3].

II.

Il semble au premier abord surprenant que des événements depuis longtemps passés puissent exercer une action aussi intense et que leur souvenir ne soit pas soumis à l'usure, comme cela se produit

2 Delbœuf et Binet ont nettement reconnu la possibilité d'un semblable traitement, comme le montrent les citations suivantes : Delbœuf, *Le magnétisme animal*, Paris, 1889 : « On s'expliquerait dès lors comment le magnétiseur aide à la guérison. Il remet le sujet dans l'état où le mal s'est manifesté et combat par la parole le même mal, mais renaissant. » – Binet, *Les altérations de la personnalité*, 1892, p. 243 : « … Peut-être verra-t-on qu'en reportant le malade par un artifice mental, au moment même où le symptôme a apparu pour la première fois, on rend ce malade plus docile à une suggestion curative. » Dans l'intéressant livre de P. Janet, *L'automatisme psychologique*, Paris, 1889, on trouve l'histoire d'une guérison obtenue, chez une jeune fille hystérique, par l'emploi d'un procédé analogue au nôtre.

3 Dans le texte de cette *Communication préliminaire*, nous ne pouvons délimiter ce qui y est nouveau et ce qui se trouve chez d'autres auteurs tels que Möbius et Strümpel, ceux-ci ayant formulé sur l'hystérie des opinions analogues aux nôtres. C'est dans certaines observations publiées, à l'occasion, par Benedikt que nous avons trouvé les vues les plus rapprochées des nôtres. Nous en reparlerons ailleurs.

pour tous nos autres souvenirs. Peut-être les considérations suivantes nous permettront-elles d'éclairer un peu ces faits.

L'effacement d'un souvenir, ou la perte en affect qu'il subit, dépend de plusieurs facteurs. En premier lieu, il importe de savoir *si l'événement déclenchant a ou non provoqué une réaction énergique*. En parlant ici de réaction, nous pensons à toute la série des réflexes volontaires ou involontaires grâce auxquels, comme le montre l'expérience, il y a décharge d'affects, depuis les larmes jusqu'à l'acte de vengeance. Dans les cas où cette réaction s'effectue à un degré suffisant, une grande partie de l'affect disparaît ; nous appelons ce fait d'observation journalière « se soulager par les larmes », « décharger sa colère »[4].

Quand cette réaction se trouve entravée, l'affect reste attaché au souvenir. On ne se souvient pas de la même façon d'une offense vengée – ne fût-ce que par des paroles – ou d'une offense que l'on s'est vu forcé d'accepter. Le langage lui-même tient compte de cette différence dans les conséquences morales et physiques en donnant, très à propos, à cette souffrance endurée sans riposte possible, le nom d' « affection ». La réaction du sujet qui subit quelque dommage n'a d'effet réellement « cathartique » que lorsqu'elle est vraiment adéquate, comme dans la vengeance. Mais l'être humain trouve dans le langage un équivalent de l'acte, équivalent grâce auquel l'affect peut être « abréagi » à peu près de la même façon. Dans d'autres cas, ce sont les paroles elles-mêmes qui constituent le réflexe adéquat, par exemple les plaintes, la révélation d'un secret pesant (confession). Quand cette sorte de réaction par l'acte, la parole et, dans les cas les plus légers, par les larmes, ne se produit pas, le souvenir de l'événement conserve toute sa valeur affective.

Toutefois, « l'abréaction » n'est pas l'unique mode de décharge dont peut disposer le mécanisme psychique normal d'un individu

4 Les mots allemands « sich austoben, sich ausweinen » signifiant « se vider par la colère, par les pleurs », sont intraduisibles en français *(N. d. I. Tr.)*.

bien portant quand ce dernier a subi un traumatisme psychique. Le souvenir, même non abréagi, s'intègre dans le grand complexe des associations, y prend place à côté d'autres incidents pouvant même être en contradiction avec lui, et se trouve corrigé par d'autres représentations. Après un accident, par exemple, le souvenir de ce qui l'a suivi, du sauvetage, la notion de la sécurité actuelle, viennent se rattacher au souvenir du danger couru, à la répétition (atténuée) de la frayeur éprouvée. Le souvenir d'une humiliation est modifié par une rectification des faits, par un sentiment personnel de dignité, etc. C'est ainsi que l'être normal réussit, par les effets de l'association, à faire disparaître l'affect concomitant.

A cela, ajoutons encore une atténuation générale des impressions, un effacement des souvenirs, tout ce que nous appelons « oubli » et qui grignote surtout les représentations ayant perdu leur efficience affective.

Nos observations prouvent que, parmi les souvenirs, ceux qui ont provoqué l'apparition de phénomènes hystériques ont conservé une extraordinaire fraîcheur et, pendant longtemps, leur pleine valeur émotionnelle. Il faut cependant souligner, comme un fait remarquable dont il y aura lieu de se servir, que ces souvenirs, contrairement à bien d'autres, ne sont pas tenus à la disposition du sujet. *Tout au contraire, la mémoire des malades ne garde nulle trace des incidents en question ou alors ne les conserve qu'à l'état le plus sommaire*. Ce n'est qu'en interrogeant des patients hypnotisés que ces souvenirs resurgissent, avec toute la vivacité d'événements récents.

Six mois durant, une de nos malades revécut avec une netteté hallucinatoire tout ce qui l'avait émue le même jour de l'année précédente (pendant une hystérie aiguë). Un journal, tenu par sa mère et dont elle ignorait l'existence, vint prouver l'exactitude impeccable de cette réitération. Une autre malade revivait, en partie sous hypnose, en partie au cours d'accès spontanés, et également

avec une netteté hallucinatoire, tout ce qui lui était arrivé dix ans auparavant alors qu’elle était affectée d’une psychose hystérique. Jusqu’au moment de cette réapparition, les faits en question avaient, pour la plus grande part, succombé à l’amnésie. D’autres souvenirs encore, vieux de quinze à vingt ans et très importants au point de vue étiologique, réapparurent aussi dans leur surprenante intégralité et toute leur force sensorielle, déployant, lors de leur retour, toute la puissance affective propre aux événements nouveaux.

Comment expliquer pareil fait sans penser que ces souvenirs occupaient, dans tous les cas précités, une place exceptionnelle en ce qui touche leur usure. On constate, en effet, que ces souvenirs correspondent à des traumatismes qui n’ont pas été suffisamment « abréagis ». En étudiant de plus près les motifs qui ont empêché cette abréaction de s’effectuer, nous découvrons deux séries, au moins, de conditions capables d’entraver la réaction au traumatisme.

Dans le premier groupe, nous rangeons les cas où les malades n’ont pas réagi au traumatisme psychique parce que la nature même de ce dernier excluait toute réaction, par exemple lors de la perte d’un être aimé paraissant irremplaçable ou parce que la situation sociale rendait cette réaction impossible ou encore parce qu’il s’agissait de choses que le malade voulait oublier et qu’intentionnellement il maintenait, repoussait,|refoulait hors de sa pensée consciente. L’hypnose nous permet de constater que ce sont justement ces choses pénibles qui donnent les fondements des phénomènes hystériques (délires hystériques des saints et des religieuses, des femmes continentes, des enfants sévèrement éduqués).

Dans la seconde série des conditions nécessaires, la maladie n’est pas déterminée par le contenu des souvenirs mais bien par l’état psychique du sujet au moment où s’est produit l’événement en question. L’hypnose montre, en effet, que le symptôme hystérique est dû à des représentations qui, sans importance propre, doivent leur

maintien au fait qu'elles ont coïncidé avec de fortes émotions paralysantes, telles, par exemple, qu'une frayeur, ou qu'elles se sont produites directement au cours de certains états psychiques anormaux, pendant un état d'engourdissement semi-hypnotique, de rêverie, d'auto-hypnose, etc. C'est ici le caractère même de ces états qui a rendu impossible une réaction à l'incident.

Les deux conditions peuvent évidemment coïncider, ce qui n'est pas rare. C'est ce qui advient quand un traumatisme déjà actif en soi se produit au moment où le sujet se trouve dans une période de graves et paralysantes émotions ou dans un état de conscience modifiée ; il semble bien aussi que, chez nombre de gens, le traumatisme psychique provoque l'un de ces états anormaux qui rendent eux-mêmes toute réaction impossible.

Un point reste commun à ces deux groupes de conditions nécessaires : les traumatismes psychiques qu'une réaction n'a pas liquidés ne peuvent l'être non plus par élaboration associative. Dans le premier groupe, le malade essaie d'oublier l'événement, de l'exclure, dans toute la mesure du possible, de ses associations. Dans le second cas, cette élaboration échoue parce qu'il n'existe entre l'état conscient normal et l'état pathologique où ces représentations sont nées aucun lien associatif utile. Nous aurons tout de suite l'occasion de revenir sur ce point.

On peut donc dire que, si les représentations devenues pathogènes se maintiennent ainsi dans toute leur fraîcheur et toujours aussi chargées d'émotion, c'est parce que l'usure normale due à une abréaction et à une reproduction dans des états où les associations ne seraient pas gênées leur est interdite.

III.

Nos expériences nous ont montré que les phénomènes hystériques découlaient de traumatismes psychiques. Nous avons déjà parlé des états anormaux du conscient dans lesquels se

produisaient ces représentations pathogènes et avons été forcés de souligner que le souvenir du traumatisme psychique actif ne pouvait se découvrir dans la mémoire normale du malade mais seulement dans celle de l'hypnotisé. En étudiant de plus près ces phénomènes, nous nous sommes toujours davantage convaincus du fait que la *dissociation du conscient, appelée « double conscience » dans les observations classiques, existe rudimentairement dans toutes les hystéries. La tendance à cette dissociation, et par là à l'apparition des états de conscience anormaux que nous rassemblons sous le nom d'états « hypnoïdes », serait, dans cette névrose, un phénomène fondamental*. Nous partageons avec Binet et les deux Janet cette opinion, mais sans disposer encore d'expériences relatives aux très surprenantes découvertes qu'ils ont faites chez des anesthésiques.

Nous voudrions ainsi substituer à la formule fréquemment employée, et d'après laquelle l'hypnose serait une hystérie artificielle, la proposition suivante : le fondement, la condition nécessaire d'une hystérie est l'existence d'états hypnoïdes. Quelles que soient leurs différences, ces états concordent entre eux et avec l'hypnose sur un point : les représentations qui y surgissent tout en étant fort intenses n'ont aucune corrélation avec le reste du contenu du conscient. Mais ces états hypnoïdes peuvent s'associer entre eux et leur contenu en représentations peut, par cette voie, parvenir à des degrés différents d'organisation psychique. Au reste, la nature de ces états, leur degré d'isolement du reste des processus qui s'effectuent dans le conscient, varient comme nous le voyons dans l'hypnose, allant d'une légère somnolence au somnambulisme, d'une parfaite possession des souvenirs jusqu'à l'amnésie totale.

Lorsque ces états hypnoïdes ont déjà précédé la maladie manifeste, ils fournissent le terrain sur lequel l'affect va édifier le souvenir pathogène avec ses conséquences somatiques. Ce fait correspond à une prédisposition à l'hystérie. Mais nos observations montrent qu'un traumatisme grave (comme celui d'une névrose

traumatique), une répression pénible (celle de l'affect sexuel, par exemple) peuvent provoquer, même chez un sujet normal, une dissociation des groupes de représentations et c'est en cela que consisterait le mécanisme de l'hystérie psychiquement acquise. Il faut tenir compte du fait qu'entre les cas extrêmes de ces deux formes il existe toute une série de représentations au sein desquelles la facile production d'une dissociation, chez un sujet donné, et l'importance de la charge affective du traumatisme varient en sens inverse.

Sur quoi s'édifient donc les états hypnoïdes prédisposants ? Nous ne pouvons, sur ce point, rien dire de nouveau. Nous croyons qu'ils se développent à partir des « rêveries diurnes », si fréquentes même chez les gens bien portants et auxquelles les ouvrages de dames, par exemple, fournissent tant d'occasions de se produire. La question de la ténacité des « associations pathologiques » formées dans ces états et de leur action sur les processus somatiques, bien plus forte que celle des autres associations, s'intègre dans le problème relatif aux effets de la suggestion hypnotique. Nos expériences ne nous ont rien apporté de nouveau sur ce point ; en revanche, elles mettent en lumière la contradiction existant entre l'assertion selon laquelle l'hystérie serait une psychose et le fait qu'on trouve parfois parmi les hystériques des personnes possédant une grande clarté de vues, une très forte volonté, un caractère des plus fermes, un esprit des plus critiques. Tout cela est exact, dans ces cas-là, quand le sujet se trouve dans l'état de veille normal. Dans les états hypnoïdes, il ne s'agit plus que d'un aliéné, comme nous le sommes tous dans nos rêves. Toutefois, tandis que nos psychoses oniriques n'exercent, à l'état de veille, aucune action, les productions de l'état hypnoïde pénètrent dans la vie du sujet éveillé sous la forme de phénomènes hystériques.

IV.

Ce que nous venons de dire des symptômes hystériques permanents s'applique, à peu de chose près, aux accès d'hystérie. On sait que Charcot nous a donné une description schématique du « grand » accès hystérique. Dans cet accès complet, on reconnaît quatre phases : 1) La phase épileptoïde ; 2) Celle des grands gestes ; 3) Celle des attitudes passionnelles (phase hallucinatoire) ; 4) Celle du délire terminal. Charcot fait découler de la durée longue ou courte de l'accès, de l'absence ou de l'indépendance des diverses phases, toutes les formes d'hystéries bien plus fréquentes que la grande attaque totale.

En ce qui nous concerne, nous nous proposons l'étude de la troisième phase, celle des attitudes passionnelles. Quand cette phase est très marquée, on y retrouve, mise à nu, une reproduction hallucinatoire du souvenir qui a joué un rôle important dans la production de l'hystérie. Il s'agit là de la remémoration du grand traumatisme unique, de ce qu'on appelle κατ´ ἐξοχήν hystérie traumatique, ou encore d'une série de traumatismes partiels et concomitants, comme ceux sur lesquels s'édifie l'hystérie banale. Ou bien, enfin, l'accès fait réapparaître les incidents qui, par leur coïncidence avec un moment de particulière disposition, ont été élevés au rang de traumatismes.

Mais certains accès ne se manifestent, en apparence, que par des phénomènes moteurs et sont dépourvus de phase passionnelle. Si, pendant ces sortes d'accès de contractions généralisées, de rigidité cataleptique ou pendant une *attaque de sommeil*[5], on réussit à entrer en contact avec le malade ou, mieux encore, à provoquer, sous hypnose, cet accès, on découvre, là encore, que ces manifestations reposent sur le souvenir d'un ou de plusieurs traumatismes. En général, ce souvenir ne devient évident qu'au cours de la phase hallucinatoire. Une petite fille souffre depuis des

5 En français dans le texte.

années de crises de crampes généralisées que l'on serait tenté de qualifier d'épileptiques, comme d'ailleurs on l'a fait. Afin d'établir un diagnostic différentiel, on hypnotise et aussitôt sa crise se manifeste. Interrogée sur ce qu'elle voit alors, elle répond : « le chien, voilà le chien qui arrive ! », et l'on apprend que la première crise de ce genre est survenue après qu'elle eut été poursuivie par un chien sauvage. Le succès de la thérapeutique confirme ensuite le diagnostic établi.

Un employé, devenu hystérique à la suite des procédés brutaux de son chef, souffre d'accès pendant lesquels, furieux, il s'écroule par terre, sans prononcer une parole ou révéler quelque hallucination. On réussit à provoquer la crise sous hypnose et alors le malade nous apprend qu'il revit un incident où le chef en question lui fit une scène en pleine rue et le frappa à coups de canne. Quelques jours après cette séance, le malade vient se plaindre d'avoir eu un nouvel accès. Cette fois, l'hypnose montre qu'il a revécu la scène qui déclencha vraiment la maladie, la scène du procès où il ne put obtenir satisfaction des sévices subis, etc.

Les souvenirs apparaissant au cours des accès hystériques ou qui s'y éveillent correspondent aussi sur tous les autres points avec les incidents que nous tenons pour responsables des symptômes hystériques durables. Comme eux, ils se rapportent à des traumatismes psychiques ayant échappé à toute liquidation par abréaction ou par travail mental d'association. Comme eux encore, la totalité ou une partie essentielle d'eux-mêmes échappent au souvenir conscient et appartiennent au contenu en représentations des états hypnoïdes de la conscience, avec pouvoir d'association limité. Enfin, ils peuvent se prêter aux tentatives thérapiques. Nos observations nous ont maintes fois permis de constater qu'un souvenir ayant jusqu'alors provoqué des accès n'en est plus capable, une fois qu'on lui a fait subir, au cours d'une hypnose, une réaction et une correction associative.

Les phénomènes moteurs de l'accès hystérique peuvent être considérés, en partie, comme des formes réactionnelles ordinaires de l'affect lié au souvenir (c'est ce qui se produit chez le nourrisson qui gigote et agite bras et jambes), en partie comme des mouvements exprimant ce souvenir. Toutefois, comme les stigmates hystériques des symptômes permanents, ils restent partiellement inexplicables.

On acquiert encore une connaissance particulière de l'accès hystérique en tenant compte de la théorie ci-dessus mentionnée d'après laquelle les groupes de représentations présents dans les états hypnoïdes de l'hystérie et qui demeurent isolés des autres représentations tout en pouvant s'associer entre eux, représentent le rudiment, plus ou moins organisé, d'un second conscient, d'une condition seconde. Ensuite, le symptôme hystérique permanent correspond, à une infiltration de ce second état dans l'innervation corporelle que domine généralement le conscient normal. L'accès hystérique révèle, lorsqu'il vient d'apparaître, que cette condition seconde s'est mieux, organisée et qu'à un moment donné le conscient hypnoïde a envahi toute l'existence du sujet, donc qu'il s'agit d'une hystérie aiguë ; mais si l'on a affaire à un accès réitéré contenant quelque réminiscence, c'est qu'il y a retour d'un incident antérieur. D'après Charcot, l'accès hystérique serait le rudiment d'une condition seconde. Au cours de l'accès, c'est le conscient hypnoïde qui régirait l'ensemble de l'innervation corporelle. Comme le montrent des expériences bien connues, la conscience normale ne se trouve pas toujours entièrement étouffée ; elle reste capable de percevoir elle-même les phénomènes moteurs de l'accès alors que les phénomènes psychiques lui échappent.

Nous savons comment évolue typiquement une hystérie grave : d'abord on voit se former, dans les états hypnoïdes, un contenu en représentations qui, une fois suffisamment développé, se rend maître, pendant une période « d'hystérie aiguë », de l'innervation corporelle du malade et gouverne toute l'existence de celui-ci. Il crée

aussi les symptômes durables et les accès, puis, à l'exception de quelques séquelles, guérit. Dans les cas où la personne normale réussit à prédominer, le reste des représentations hypnoïdes reparaît sous forme d'accès hystériques et replonge de temps en temps le sujet dans des états semblables aux précédents, états à nouveau influençables et accessibles aux traumatismes. Une sorte d'équilibre s'établit alors entre les groupes psychiques présents chez un même sujet, les accès et la vie normale subsistent côte à côte sans s'influencer mutuellement. L'accès survient alors spontanément, de la même manière que surgissent en nous les souvenirs, mais il peut également être provoqué, comme toute réminiscence, d'après les lois de l'association. Cette provocation à l'accès s'effectue soit par excitation d'une zone hystérogène, soit à la suite d'un incident nouveau rappelant l'incident pathogène. Nous espérons pouvoir démontrer qu'il n'existe aucune différence essentielle entre des conditions en apparence si peu semblables et que, dans les deux cas, c'est un souvenir hyper-esthésique qui est en cause. Dans d'autres cas, cet équilibre est fort instable ; l'accès apparaît comme manifestation des éléments hypnoïdes du conscient, chaque fois que le sujet est surmené et incapable de travailler. Ne nions pas qu'en pareils cas l'accès dépouillé de sa signification primitive puisse reparaître sous forme de réaction motrice dénuée de tout contenu.

Il reste à rechercher les facteurs qui déterminent le genre des manifestations hystériques : par accès, par symptômes permanents ou par mélange de ces deux formes.

V.

On comprend maintenant pour quelle raison le procédé psychothérapique que nous venons de décrire agit efficacement. Il supprime les effets de la représentation qui n'avait pas été primitivement abréagie, en permettant à l'affect coincé de celle-ci de se déverser verbalement ; il amène cette représentation à se

modifier par voie associative en l'attirant dans le conscient normal (sous hypnose légère) ou en la supprimant par suggestion médicale, de la même façon que, dans le somnambulisme, on supprime l'amnésie.

A notre avis, le gain thérapeutique ainsi obtenu est considérable. Il va de soi que si l'hystérie résulte d'une prédisposition, nous ne la guérissons pas, nous restons impuissants devant le retour des états hypnoïdes. Et dans le stade de production d'une hystérie aiguë, notre procédé ne saurait empêcher le remplacement immédiat de manifestations péniblement supprimées par d'autres phénomènes pathologiques. Toutefois, une fois ce stade dépassé et quand ses séquelles n'apparaissent plus que sous la forme de symptômes permanents et d'accès, notre méthode supprime souvent et à jamais ces derniers, parce qu'elle est radicale et nous semble dépasser de très loin l'efficacité du procédé par suggestion directe, tel que le pratiquent aujourd'hui les psychothérapeutes.

Si la découverte du mécanisme psychique des phénomènes hystériques a pu nous faire faire un pas de plus dans la voie où s'est d'abord, avant tant de succès, engagé Charcot, lorsqu'il a expliqué et reproduit expérimentalement les paralysies hystéro-traumatiques, nous ne nous dissimulons pas, pour cela, le fait que seul le mécanisme du symptôme hystérique nous apparaît plus compréhensible. La cause interne de l'hystérie reste encore à découvrir. Nous n'avons fait qu'effleurer l'étiologie de l'hystérie, jeter quelque lumière sur la causation des formes aquises et mettre en valeur le facteur accidentel des névroses

Vienne, décembre 1892.

Chapitre II. histoires de malades

A – *Mademoiselle Anna O…*

Par J. Breuer

Fräulein Anna O…, âgée de 21 ans à l'époque de sa maladie (1880), semble avoir une hérédité névrotique assez chargée. On trouve, en effet, dans sa nombreuse famille, quelques cas de psychoses ; ses parents sont des nerveux bien portants. Elle-même s'est jusqu'alors fort bien portée, n'a jamais présenté de phénomènes névrotiques pendant tout son développement. Elle est remarquablement intelligente, étonnamment ingénieuse et très intuitive. Étant donné ses belles qualités mentales, elle aurait pu et dû assimiler une riche nourriture intellectuelle qu'on ne lui donna pas au sortir de l'école. On remarquait en elle de grands dons poétiques, une grande imagination contrôlée par un sens critique aiguisé qui, d'ailleurs, la rendait totalement inaccessible à la suggestion ; les arguments seuls pouvaient agir sur elle, jamais de simples affirmations. Elle est énergique, opiniâtre, persévérante. Sa volonté se mue parfois en entêtement et elle ne se laisse détourner de son but que par égard pour autrui.

Parmi les traits essentiels de son caractère, on notait une bonté compatissante. Elle prodiguait ses soins aux malades et aux pauvres gens, ce qui lui était à elle-même d'un grand secours dans sa maladie

parce qu’elle pouvait, de cette façon, satisfaire un besoin profond. On observait encore chez elle une légère tendance aux sautes d’humeur. Elle pouvait passer d’une gaieté exubérante à une tristesse exagérée. L’élément sexuel était étonnamment peu marqué. Je ne tardai pas à connaître tous les détails de son existence et cela à un degré rarement atteint dans les relations humaines. La malade n’avait jamais eu de relations amoureuses et, parmi ses multiples hallucinations, jamais cet élément de la vie psychique ne se manifestait.

Cette jeune fille d’une activité mentale débordante menait, dans sa puritaine famille, une existence des plus monotones et elle aggravait encore cette monotonie d’une façon sans doute à la mesure de sa maladie. Elle se livrait systématiquement à des rêveries qu’elle appelait son « théâtre privé ». Alors que tout le monde la croyait présente, elle vivait mentalement des contes de fées, mais lorsqu’on l’interpellait, elle répondait normalement, ce qui fait que nul ne soupçonnait ses absences. Parallèlement aux soins ménagers qu’elle accomplissait à la perfection, cette activité mentale se poursuivait presque sans arrêt. J’aurai plus tard à raconter comment ces rêveries, habituelles chez les gens normaux, prirent, sans transition, un caractère pathologique.

Le cours de la maladie se divise en plusieurs phases bien distinctes :

A) L’incubation latente : à partir de la mi-juillet 1880 jusqu’au 10 décembre environ. Nous ignorons la plus grande partie de ce qui d’ordinaire se produit dans cette phase, mais le caractère particulier de ce cas nous permet de le comprendre si parfaitement que nous en apprécions beaucoup l’intérêt au point de vue pathologique. J’exposerai plus tard cette partie de l’observation ;

B) La maladie manifeste : une psychose singulière avec paraphasie, strabisme convergent, troubles graves de la vue, contracture parésique totale dans le membre supérieur droit et les

deux membres inférieurs, et partielle dans le membre supérieur gauche, parésie des muscles du cou. Réduction progressive de la contracture dans les membres droits. Une certaine amélioration se trouva interrompue par un grave traumatisme psychique en avril (décès du père) ; à cette amélioration succéda :

C) Une période de durable somnambulisme alternant, par la suite, avec des états plus normaux ; persistance d'une série de symptômes jusqu'en décembre 1881 ;

D) Suppression progressive des troubles et des phénomènes jusqu'en juin 1882.

En juillet 1880, le père de la malade qu'elle aimait passionnément fut atteint d'un abcès péripleuritique qui ne put guérir et dont il devait mourir en avril 1881. Pendant les premiers mois de cette maladie, Anna consacra toute son énergie à son rôle d'infirmière et personne ne put s'étonner de la voir progressivement décliner beaucoup. Pas plus que les autres, sans doute, la malade ne se rendait compte de ce qui se passait en elle-même, mais, peu à peu, son état de faiblesse, d'anémie, de dégoût des aliments, devint si inquiétant qu'à son immense chagrin on l'obligea à abandonner son rôle d'infirmière. De terribles quintes de toux fournirent d'abord le motif de cette interdiction et ce fut à cause d'elles que j'eus pour la première fois, l'occasion d'examiner la jeune fille. Il s'agissait d'une toux nerveuse typique. Bientôt, Anna ressentit un besoin marqué de se reposer l'après-midi, repos auquel succédaient, dans la soirée, un état de somnolence, puis une grande agitation.

Un strabisme convergent apparut au début de décembre. Un oculiste attribua (faussement) ce symptôme à une parésie du nerf abducens. A partir du 11 décembre, la patiente dut s'aliter pour ne se relever que le Ier avril.

Des troubles graves, en apparence nouveaux, se succédèrent alors rapidement. Douleurs du côté gauche de l'occiput ; strabisme convergent (diplopie) plus prononcé à chaque contrariété ; peur d'un

écroulement des murs (affection du muscle oblique), troubles de la vue difficilement analysables, parésie des muscles antérieurs du cou, de telle sorte que la patiente finissait par ne plus pouvoir remuer la tête qu'en la resserrant entre ses épaules soulevées et en faisant mouvoir son dos, contracture et anesthésie du bras droit, puis, au bout de quelque temps, de la jambe droite, ce membre étant raidi et recroquevillé vers le dedans ; plus tard, les mêmes troubles affectent la jambe et enfin le bras gauches, les doigts conservant pourtant une certaine mobilité. Les articulations des deux épaules ne sont pas non plus tout à fait rigides. La contracture affecte surtout les muscles du bras puis, plus tard, lorsque l'anesthésie put être mieux étudiée, la région du coude qui s'avéra la plus insensible. Au début de la maladie, l'examen de l'anesthésie ne fut pas suffisamment poussé, à cause de la résistance qu'y opposait la malade apeurée.

C'est dans ces circonstances que j'entrepris le traitement de la malade et je pus tout aussitôt me rendre compte, de là profonde altération de son psychisme. On notait chez elle deux états tout à fait distincts qui, très souvent et de façon imprévisible, alternaient et qui, au cours de la maladie, se différencièrent toujours davantage l'un de l'autre. Dans l'un de ces états, elle reconnaissait son entourage, se montrait triste, anxieuse, mais relativement normale ; dans l'autre, en proie à des hallucinations, elle devenait « méchante », c'est-à-dire qu'elle vociférait, jetait des coussins à la tête des gens et, dans la mesure où sa contracture le lui permettait, arrachait avec ses doigts restés mobiles, les boutons de ses couvertures, de son linge, etc. ; si, pendant cette phase, l'on modifiait quelque chose dans la pièce, si quelqu'un venait à entrer ou à sortir, elle se plaignait de ne pas avoir de temps à elle et remarquait les lacunes de ses propres représentations conscientes. Dans la mesure du possible, on la contredisait et on cherchait à la rassurer, quand elle se plaignait de devenir folle, mais alors, chaque fois qu'elle avait jeté au loin ses

coussins, etc., elle gémissait de l'abandon, du désordre où on la laissait et ainsi de suite.

Dès avant qu'elle s'alitât, on avait déjà noté chez elle de semblables absences. Elle s'arrêtait au milieu d'une phrase, en répétait les derniers mots pour la poursuivre quelques instants plus tard. Peu à peu ces troubles prirent l'acuité que nous avons décrite et, au point culminant de la maladie, quand la contracture affecta aussi le côté gauche, elle ne se montra à moitié normale que pendant de très courts instants de la journée. Toutefois même pendant les périodes de conscience relativement claire, les troubles réapparaissaient : sautes d'humeur des plus rapides et des plus prononcées, gaieté très passagère, en général, vifs sentiments d'anxiété, refus tenace de toute mesure thérapeutique, hallucinations angoissantes où cheveux, lacets, etc., lui semblaient être des serpents noirs. En même temps, elle s'adjurait de n'être pas aussi stupide puisqu'il ne s'agissait que de ses propres cheveux et ainsi de suite. Dans ses moments de pleine lucidité, elle se plaignait de ténèbres dans son cerveau, disant qu'elle n'arrivait plus à penser, qu'elle devenait aveugle et sourde, qu'elle avait deux « moi », a l'un qui était le vrai et l'autre, le mauvais, qui la poussait à mal agir, etc.

L'après-midi, elle tombait dans un état de somnolence qui se prolongeait jusqu'au coucher du soleil. Ensuite, réveillée, elle se plaignait d'être tourmentée ou plutôt ne cessait de répéter l'infinitif : tourmenter, tourmenter.

Un grave trouble fonctionnel du langage était apparu en même temps que les contractures. On observa d'abord qu'elle ne trouvait plus ses mots, phénomène qui s'accentua peu à peu. Puis grammaire et syntaxe disparurent de son langage, elle finit par faire un usage incorrect des conjugaisons de verbes, n'utilisant plus que certains infinitifs formés à l'aide de prétérits de verbes faibles et omettant les articles. Plus tard, les mots eux-mêmes vinrent à lui manquer presque totalement, elle les empruntait péniblement à 4 ou 5 langues

et n’arrivait plus guère à se faire comprendre. En essayant d’écrire, elle se servait du même jargon (au début, car ensuite la contracture l’en empêcha tout à fait). Deux semaines durant, elle garda un mutisme total et, en s’efforçant de parler, n’émettait aucun son. C’est alors seulement que le mécanisme psychique de la perturbation put s’expliquer. Je savais qu’une chose qu’elle avait décidé de taire l’avait beaucoup tourmentée. Lorsque j’appris cela et que je la contraignis à en parler, l’inhibition, qui avait rendu impossible toute autre expression de pensées, disparut.

Cette amélioration coïncida, en mars 1881, avec la mobilité récupérée des membres gauches ; la paraphasie disparut, mais elle ne s’exprimait plus qu’en anglais, en apparence sans s’en rendre compte ; elle querellait son infirmière qui, naturellement, ne la comprenait pas ; quelques mois plus tard seulement, j’arrivai à lui faire admettre qu’elle utilisait l’anglais. Toutefois, elle n’avait pas cessé de comprendre son entourage qui s’exprimait en allemand. Dans les moments d’angoisse intense seulement, elle perdait entièrement l’usage de la parole ou bien elle mêlait les idiomes les plus différents. A ses meilleurs moments, quand elle se sentait le mieux disposée, elle parlait français ou italien. Entre ces périodes et celles où elle s’exprimait en anglais, on constatait une amnésie totale. Le strabisme également s’atténua pour ne plus apparaître que dans des moments de grande agitation. La malade pouvait maintenant redresser la tête et quitta son lit, pour la première fois, le Ier avril.

Mais le 5 avril, son père adoré, qu’elle n’avait que rarement entrevu au cours de sa propre maladie, vint à mourir. C’était là le choc le plus grave qui pût l’atteindre. A une agitation intense succéda, pendant deux jours, un état de prostration profonde dont Anna sortit très changée. Au début, elle se montra bien plus calme avec une forte atténuation de son sentiment d’angoisse. Les contractures de la jambe et du bras droits persistaient ainsi qu’une

anesthésie peu marquée de ces membres. Le champ visuel se trouvait extrêmement rétréci. En contemplant une gerbe de fleurs qui lui avait fait grand plaisir, elle ne voyait qu'une seule fleur à la fois. Elle se plaignait de ne pas reconnaître les gens. Autrefois elle les reconnaissait sans effort volontaire, maintenant elle se voyait obligée, en se livrant à un très fatigant « recognising work », de se dire que le nez était comme ci, les cheveux comme ça, donc qu'il s'agissait bien d'un tel. Les gens lui apparaissaient comme des figures en cire, sans rapport avec elle-même. La présence de certains proches parents lui était très pénible et « cet instinct négatif » ne faisait que croître. Si quelqu'un, dont la visite lui faisait généralement plaisir, pénétrait dans la pièce, elle le reconnaissait, demeurait quelques instants présente pour retomber ensuite dans sa rêverie et, pour elle, la personne avait disparu. J'étais la seule personne qu'elle reconnût toujours. Elle demeurait présente et bien disposée tant que je lui parlais jusqu'au moment où, tout à fait à l'improviste, survenaient ses absences hallucinatoires.

Elle ne s'exprimait maintenant qu'en anglais, sans plus comprendre ce qu'on lui disait en allemand. Son entourage se voyait forcé de lui parler en anglais et l'infirmière elle-même apprit à se faire à peu près comprendre. Mais la malade lisait des livres français et italiens ; lorsqu'on lui demandait de lire à haute voix, elle traduisait les textes avec une surprenante rapidité et dans un anglais parfaitement correct.

Elle recommença à écrire, mais d'une façon bizarre, en se servant de l'articulation de sa main gauche et en traçant des lettres d'imprimerie dont elle s'était fait un alphabet copié dans son Shakespeare.

Elle n'avait jamais été grosse mangeuse, mais maintenant elle refusait toute nourriture, en dehors pourtant de celle qu'elle m'autorisait à lui faire ingurgiter, de sorte qu'elle put rapidement reprendre des forces. Toutefois, elle refusait toujours de manger du

pain et ne manquait jamais, une fois le repas terminé, d'aller se rincer la bouche, ce qu'elle faisait aussi quand, sous un prétexte quelconque, elle n'avait rien voulu avaler – un indice du fait qu'elle était alors absente.

Les somnolences de l'après-midi, le profond assoupissement au coucher du soleil, persistaient. Mais quand elle avait pu « se raconter » elle-même, elle se montrait calme, tranquille et enjouée. (Je reviendrai ultérieurement, d'une façon plus explicite, sur ce point.)

Cet état relativement supportable ne se maintint pas longtemps. Dix jours environ après la mort de son père, un consultant fut appelé. Comme toujours quand il s'agissait de personnes étrangères, elle ignora absolument sa présence.

J'informai le médecin de tout ce qui caractérisait ma malade et lorsque je fis traduire à celle-ci un texte en français, « That is like an examination », dit-elle en souriant. Le médecin étranger lui parla, essaya de se faire remarquer d'elle, mais en vain. Il s'agissait, en l'occurrence, de cette « hallucination négative », si souvent expérimentalement établie depuis. Le praticien réussit enfin à marquer sa présence en lui lançant au visage la fumée de sa cigarette. Elle aperçut soudain cet étranger, se précipita vers la porte pour en enlever la clé et s'écroula inanimée. Après quoi, elle eut un court accès de colère auquel succéda une crise aiguë d'angoisse que j'eus beaucoup de mal à calmer. Le malheur voulut que je fusse obligé, ce soir-là, de partir en voyage et quand, plusieurs jours après, je revins, je trouvai que l'état de ma malade s'était bien aggravé. Elle avait, pendant mon absence, refusé tout aliment, était en proie à des sentiments d'angoisse.

Ses absences hallucinatoires étaient remplies de figures terrifiantes, de têtes de mort et de squelettes. Comme elle racontait une partie de ces scènes tout en les vivant, son entourage prenait généralement connaissance du contenu des hallucinations. L'après-

midi : somnolence, vers le soir : hypnose profonde à laquelle elle avait donné le nom technique de « clouds » (nuages). Si elle pouvait ensuite raconter ses hallucinations de la journée, elle se réveillait lucide, calme, gaie, se mettait au travail et passait la nuit à dessiner et à écrire, se montrait tout à fait raisonnable et se recouchait vers 4 heures. Les mêmes scènes que les jours précédents se reproduisaient le matin. Le contraste que présentait la malade irresponsable, poursuivie par ses hallucinations dans la journée, et la jeune fille parfaitement lucide qu'elle était pendant la nuit semblait des plus frappants.

En dépit de cette euphorie nocturne, l'état psychique ne cessait d'empirer. D'intenses compulsions au suicide apparurent ; c'est pourquoi nous trouvâmes qu'il ne convenait pas de la laisser plus longtemps loger au troisième étage de sa demeure. La malade, bien contre son gré, fut conduite dans une villa à proximité de Vienne (le 7 juin 1881). Il n'avait jamais été question entre nous de l'éloigner de sa maison car elle s'y serait opposée, mais elle prévoyait cette décision et la craignait en silence. A cette occasion, on put, une fois de plus, constater à quel point l'affect d'angoisse dominait le trouble psychique. Comme après la mort de son père, elle traversait, maintenant que le fait redouté s'était accompli, une période d'accalmie non point, à vrai dire, sans que le changement de demeure n'eût été immédiatement suivi de trois jours et de trois nuits d'insomnie, de jeûne complet et d'une tentative de suicide (heureusement sans danger) dans le jardin, ainsi que de bris de vitres, etc. Elle avait des hallucinations sans absences qu'elle distinguait fort bien des autres. Elle finit par se calmer, accepta que l'infirmière la fît manger et prit même le soir son chloral.

Avant de continuer la description du cas, je dois, une fois de plus, revenir en arrière et signaler encore un fait particulier que je me suis jusqu'ici contenté de mentionner en passant.

Nous savons déjà que pendant toute sa maladie, la patiente tombait l'après-midi dans un état de torpeur, auquel succédait, vers le coucher du soleil, un sommeil profond (nuages). (On aurait pu voir dans cette périodicité une conséquence du travail d'infirmière qu'elle s'était imposé des mois durant. La nuit, en effet, elle avait veillé au chevet de son père ou bien elle allait s'allonger, pleine d'inquiétude, prêtant l'oreille au moindre bruit, sans dormir ; l'après-midi, comme la plupart des infirmières, elle allait se reposer. Et ce furent ces veilles nocturnes et ce sommeil diurne qui se prolongèrent au cours de sa propre maladie, puisque, depuis longtemps, un état hypnotique avait remplacé le sommeil.) Au bout d'une heure d'assoupissement, elle s'agitait dans son lit et ne cessait de s'écrier, sans ouvrir les yeux : tourmenter, tourmenter ! D'autre part, on observait que pendant ses absences de la journée, elle imaginait une situation ou une. histoire, ce qui se trahissait par quelques mots marmottés. Il arriva d'abord par hasard, puis intentionnellement, que quelqu'un de l'entourage répétât une de ces phrases pendant qu'elle se plaignait de son « tourment » ; aussitôt elle s'emparait de ce mot et se mettait à dépeindre une situation ou à raconter une histoire, avec hésitation au début et dans son jargon paraphasique, puis toujours plus vite pour finir par s'exprimer dans un allemand des plus purs (ceci dans les premiers temps, avant d'arriver à ne plus parler qu'anglais). Ses récits, toujours tristes, contenaient de fort jolis passages et rappelaient le *Livre d'images sans images* d'Andersen qui sans doute les avait inspirés. Comme point de départ ou point central de son histoire, elle prenait généralement le cas d'une jeune fille angoissée au chevet d'un malade, mais elle pouvait aussi aborder des sujets tout à fait différents. Quelques instants après avoir terminé son récit, Anna se réveillait, visiblement rassérénée ou, comme elle disait, « bien à son aise ». Au cours de la nuit, elle recommençait à s'agiter et le matin, après deux heures de sommeil, il devenait évident qu'elle se mouvait à nouveau dans un cercle différent de représentations. S'il arrivait qu'elle fût empêchée de me raconter son histoire, elle ne

retrouvait pas son calme vespéral et, pour provoquer ce dernier, il fallait, le jour suivant, qu'elle racontât deux histoires au lieu d'une.

Pendant les dix-huit mois que dura cette observation, jamais les manifestations essentielles de la maladie ne manquèrent, à savoir : accumulation et condensation des absences allant, le soir, jusqu'à l'autohypnose, action excitante des productions fantasmatiques, soulagement et suppression de l'excitation par expression verbale sous, hypnose.

Après la mort du père, les récits de la malade prirent naturellement un tour plus tragique encore, mais ce ne fut qu'après l'aggravation de l'état psychique provoquée par la brutale irruption du somnambulisme et dont nous avons parlé que les narrations du soir perdirent leur caractère plus ou moins libre et poétique pour se transformer en séries d'hallucinations horribles et terrifiantes. Le comportement de la malade pendant les heures précédentes permettait d'ailleurs de prévoir celles-ci. Mais j'ai déjà dit comment elle parvenait à libérer complètement son psychisme après que, toute tremblante d'épouvante et d'horreur, elle avait revécu et décrit toutes ces images terrifiantes.

A la campagne où il ne me fut pas possible d'aller voir quotidiennement la malade, les choses se passèrent de la façon suivante : j'arrivais le soir, au moment où je la savais plongée dans son état d'hypnose et la débarrassais de toutes les réserves de fantasmes accumulées depuis ma dernière visite. Pour s'assurer le succès, il fallait que ce fût fait à fond. Alors, tout à fait tranquillisée, elle se montrait le jour suivant aimable, docile, laborieuse, voire même enjouée. Le deuxième jour, et surtout le troisième, son humeur devenait toujours moins bonne, elle était revêche, désagréable. En cet état, il devenait parfois difficile, même sous hypnose, de la faire parler. Elle avait donné à ce procédé le nom bien approprié et sérieux de « talking cure » (cure par la parole) et le nom humoristique de « chimney sweeping » (ramonage). Elle savait

qu’après avoir parlé, elle aurait perdu tout son entêtement et toute son « énergie ». Lorsque son humeur redevenait maussade (après un intervalle prolongé) et qu’elle refusait de parler, je devais l’y contraindre en insistant, suppliant et aussi en me servant de certains artifices, en prononçant, par exemple, une formule stéréotypée du début de ses récits. Car elle ne se décidait à obéir qu’après s’être convaincue de mon identité en tâtant soigneusement mes mains. Pendant les nuits où l’apaisement par le récit ne s’était pas produit, il fallait lui administrer du chloral. J’avais auparavant déjà fait usage pour elle de ce médicament, mais il fallait lui en donner 5 grammes et un état d’ivresse d’une durée de plusieurs heures précédait alors le sommeil, ivresse gaie en ma présence, mais accompagnée, quand je n’étais pas là, d’un état d’anxiété extrêmement désagréable (soit dit en passant, cet état accentué d’ivresse n’avait aucune action sur la contracture). J’avais pu éviter les narcotiques parce que le fait de parler provoquait sinon le sommeil du moins l’apaisement. A la campagne, les nuits, qui séparaient les séances apaisantes d’hypnotisme, étaient à tel point insupportables qu’il fallait bien avoir recours au chloral ; on put d’ailleurs en diminuer progressivement les doses.

Le somnambulisme permanent disparut, mais ce qui persista fut l’alternance de deux états de la conscience. Au beau milieu d’une conversation, certaines hallucinations pouvaient survenir, la malade s’enfuyait, essayait de grimper sur un arbre, etc. Lorsqu’on la retenait, elle reprenait presque immédiatement le fil de son discours comme si rien ne s’était produit entre-temps. Mais ensuite, elle décrivait sous hypnose toutes ces hallucinations.

Dans l’ensemble son état s’améliora. Il devint possible de l’alimenter et elle laissait l’infirmière lui introduire la nourriture dans la bouche ; toutefois, après avoir réclamé du pain, elle le refusait dès qu’il était en contact avec ses lèvres. La contracture parésique de la jambe s’atténua notablement. Elle put porter un

jugement exact sur le médecin qui venait la voir, mon ami le Dr B…, et s’attacha beaucoup à lui. Un terre-neuve dont on lui fit présent et qu’elle aimait passionnément nous fut aussi d’un grand secours. Ce fut un spectacle magnifique que de voir, un jour où cet animal avait attaqué un chat, notre frêle jeune fille saisir un fouet et en fustiger l’énorme chien, pour lui faire lâcher sa proie. Plus tard, elle s’occupa de quelques malades indigents, ce qui lui fut très utile.

C’est en rentrant de voyage, après plusieurs semaines de vacances, que j’obtins la preuve la plus évidente de l’action pathogène, excitante, des complexes de représentations produits au cours de ses états d’absence, dans sa « condition seconde », la preuve aussi de leur liquidation par un récit fait sous hypnose. Pendant mon voyage, aucune « talking cure » n’avait été entreprise, puisqu’il était impossible d’amener la malade à parler devant qui que ce soit d’autre que moi, fût-ce même devant le Dr B… qu’elle aimait pourtant beaucoup. Je la retrouvai dans un triste état moral, paresseuse, indocile, d’humeur changeante, méchante même. Dans les récits du soir, je constatai que sa veine poético-imaginative était en train de s’épuiser ; elle donnait toujours plus de comptes rendus de ses hallucinations et de ce qui, les jours précédents, l’avait contrariée, tout cela enjolivé de fantasmes, mais plutôt traduit en formules stéréotypées qu’en poèmes. L’état de la patiente ne devint supportable que lorsqu’elle fut revenue passer une semaine en ville et que j’eus réussi à lui extorquer, soir après soir, trois à cinq récits. Une fois ce travail terminé, tout ce qui s’était accumulé pendant mon absence se trouva liquidé. C’est alors seulement que se rétablit le rythme de comportement dont nous avons parlé : le lendemain de son récit, amabilité, gaieté ; le jour suivant, plus grande irritabilité, maussaderie ; le troisième jour, humeur vraiment détestable. Son état moral était fonction du temps écoulé depuis la dernière séance, parce que chacune des productions spontanées de son imagination, chacun des incidents saisi par la partie malade de son psychisme

agissait à la manière d’un excitant psychique, tant qu’elle n’en avait pas, en état d’hypnose, fait le récit. Grâce à ce récit l’incident perdait totalement sa nocivité.

Quand, en automne, la patiente regagna la ville (pour y habiter un appartement autre que celui où elle était tombée malade) son état était devenu supportable, tant au point de vue somatique qu’au point de vue moral. Peu d’incidents, en dehors de ceux qui avaient vraiment quelque importance, agissaient pathologiquement. J’espérais obtenir une amélioration toujours croissante en faisant régulièrement parler la malade et en empêchant, par ce moyen, son psychisme de se charger de nouvelles excitations. Je fus d’abord déçu. En décembre, son état psychique s’aggrava beaucoup. Elle se montrait à nouveau agitée, maussade, irritable et « les journées entièrement bonnes » devenaient rares, même quand rien n’était décelable à l’arrière-plan. A la fin de décembre, vers la Noël, elle se montra particulièrement agitée, ne raconta rien de nouveau pendant toute une semaine, mais seulement les fantasmes qu’elle avait élaborés jour après jour, pendant les périodes de fêtes de 1880. Après cette série, on nota une grande amélioration.

Un an s’était écoulé depuis que, séparée de son père, elle s’était alitée. A dater de cet anniversaire son état s’organisa et se systématisa de façon très particulière. Les deux états de la conscience alternaient de la manière suivante : à partir de la matinée et à mesure que la journée s’avançait, les absences (c’est-à-dire les états seconds) devenaient plus fréquentes et, le soir, seule la condition seconde demeurait. Les deux états ne différaient plus seulement par le fait que dans l’un, le premier, la patiente se montrait normale et dans l’autre, aliénée, mais surtout parce que, dans le premier état, elle se trouvait, comme nous tous en l’hiver de 1881-1882, tandis que, dans sa condition seconde, elle revivait l’hiver de 1880-1881 et tout ce qui était arrivé depuis était oublié. Malgré tout, elle semblait généralement se souvenir de la perte de

son père. Toutefois la rétrogression vers l'année précédente était si marquée que, dans son nouvel appartement, elle se croyait encore dans son ancienne chambre et quand elle voulait aller vers la porte, elle se dirigeait vers la cheminée qui, par rapport à la fenêtre, se trouvait située comme l'était la porte dans l'ancienne demeure. Le passage d'un état dans l'autre s'effectuait spontanément, mais pouvait aussi, avec une facilité extrême, être provoqué par une quelconque impression sensorielle rappelant un fait de l'année précédente. Il suffisait de lui montrer une orange (son principal aliment pendant les premiers temps de sa maladie) pour la faire rétrograder de l'année 1882 en l'année 1881. Ce retour en arrière dans le temps ne s'effectuait pourtant pas n'importe comment, d'une façon indéterminée, et elle revivait jour après jour l'hiver précédent. Je n'aurais pu que soupçonner ce fait si, chaque soir, dans son hypnose, elle ne racontait ce qui l'avait émue le jour correspondant de 1881 et si, un carnet intime tenu par sa mère, en cette même année, ne venait confirmer l'exactitude indéniable des incidents racontés. Cette reviviscence de l'an précédent persista jusqu'à la fin définitive de la maladie, en juin 1882.

Il était également fort intéressant d'observer comment ces excitations psychiques ressuscitées passaient du second état au premier, plus normal. Parfois la malade me disait, le matin, en riant, qu'elle ne savait pas pourquoi elle m'en voulait ; grâce au journal intime, j'apprenais de quoi il s'agissait et ce qui se produirait le soir au cours de l'hypnose. En 1881, j'avais, à cette même date, violemment irrité ma malade. Ou bien elle disait que ses yeux étaient malades, qu'elle voyait faussement les couleurs : sa robe était marron, elle le savait mais la voyait bleue. On découvrit bientôt qu'elle distinguait exactement et parfaitement les couleurs d'un papier d'essai et que l'erreur ne s'appliquait qu'à l'étoffe de la robe. Le motif en était qu'en 1881, aux dates correspondantes, elle s'était beaucoup occupée d'une robe de chambre destinée à son père et

faite dans le même tissu que sa robe à elle, mais bleu. En outre, on pouvait prévoir l'effet de ces souvenirs resurgis car la perturbation de l'état normal les précédait et ils ne s'éveillaient que progressivement dans la condition seconde.

L'hypnose vespérale était très compliquée parce que la malade devait révéler, non seulement les fantasmes récents, mais aussi les incidents et les « vexations » de 1881 (heureusement, j'avais déjà pu éliminer les fantasmes de 1881). Mais la tâche du médecin et de sa patiente se trouva encore énormément accrue par une troisième série de troubles particuliers qu'il fallut supprimer de la même manière : je veux parler des incidents psychiques survenus pendant la période d'incubation, de juillet à décembre 1880, incidents qui avaient créé l'ensemble des phénomènes hystériques et dont la mise au jour provoqua la disparition des symptômes.

Ma surprise fut très grande la première fois que je vis disparaître un trouble déjà ancien. Nous traversions cet été-là une période caniculaire et la patiente souffrait beaucoup de la chaleur ; tout à coup, sans qu'elle put en donner d'explication, il lui fut impossible de boire. Elle prit dans la main le verre d'eau dont elle avait envie, mais, dès qu'il toucha ses lèvres, elle le repoussa, à la manière d'une hydrophobique. Elle se trouvait évidemment, pendant ces quelques secondes, dans un état d'absence. Pour calmer sa soif ardente, elle ne prenait que des fruits, des melons, etc. Au bout de six semaines environ, elle se mit un beau jour à me parler, pendant l'hypnose, de sa dame de compagnie anglaise qu'elle n'aimait pas et raconta avec tous les signes du dégoût qu'étant entrée dans la chambre de cette personne, elle la vit faisant boire son petit chien, une sale bête, dans un verre. Par politesse, Anna n'avait rien dit. Après m'avoir énergique ment exprimé sa colère rentrée, elle demanda à boire, avala sans peine une grande quantité d'eau et sortit de son état hypnotique, le verre aux lèvres ; après quoi le symptôme ne se manifesta jamais plus. Certaines marottes étranges

et tenaces disparurent de la même manière après le récit de l’incident qui les avait provoquées. Mais nous fîmes un grand pas en avant le jour où, de la même façon, un des symptômes chroniques, la contracture de la jambe droite qui, à vrai dire s’était déjà bien atténuée, fut supprimé. En observant que chez cette malade les symptômes disparaissaient dès que les incidents qui les avaient provoqués se trouvaient reproduits, nous en tirâmes une thérapeutique à laquelle il était impossible de rien reprocher au point de vue des conclusions logiques et de la réalisation systématique. Chacun des symptômes de ce tableau clinique compliqué fut isolément traité ; tous les incidents motivants se trouvèrent mis à jour dans l’ordre inverse de leur production, à partir des jours ayant précédé l’alitement de la malade et en remontant jusqu’à la cause de la première apparition des symptômes. Une fois cette cause révélée, les symptômes disparaissaient pour toujours.

C’est ainsi que furent éliminés, grâce à cette « narration dépuratoire », les contractures parésiques et les anesthésies, les troubles de la vision, de l’audition, les névralgies, la toux, les tremblements, etc., et finalement aussi les troubles de l’élocution. En ce qui concerne les troubles de la vue, par exemple, nous supprimâmes tour à tour le strabisme convergent avec diplopie, la déviation des deux yeux vers la droite obligeant la main à se porter trop à droite de l’objet qu’elle devait saisir, le rétrécissement du champ visuel, l’amblyopie centrale, la macropsie, la vision d’une tête de mort à la place du père et l’incapacité de lire. Seuls quelques phénomènes isolés survenus au cours de son séjour au lit échappèrent à cette analyse, telle par exemple l’extension au côté gauche de la contracture parésique qui ne devait d’ailleurs pas avoir vraiment une origine psychique directe.

Nous pûmes constater qu’il n’était nullement profitable de raccourcir, pour cette malade, la durée du traitement, en cherchant

directement à provoquer le retour dans le psychisme de la malade de la première motivation du symptôme. Elle n'arrivait pas à la retrouver, était déconcertée, et tout allait plus lentement que lorsqu'on la laissait tranquillement et sûrement dévider l'écheveau de son souvenir en remontant vers le passé. Mais les choses allaient trop lentement pendant l'hypnose vespérale du fait que la malade était distraite et fatiguée par l'expression des deux autres séries d'expériences, et qu'en outre, il fallait beaucoup de temps pour mettre les souvenirs en pleine lumière. J'instaurai la méthode suivante : pendant ma visite matinale, je l'hypnotisai (par un très simple procédé empiriquement trouvé) et je lui demandai de concentrer ses pensées sur le symptôme dont nous venions justement de nous occuper, pour découvrir dans quelle circonstance il était d'abord apparu. La patiente décrivait alors rapidement, par de courtes phrases et en raccourci, ces circonstances extérieures que je notais. Dans l'hypnose du soir, elle racontait ensuite avec assez de détails tous ces incidents, ce que confirmaient les faits déjà notés. Un exemple montre la précision minutieuse à tous points de vue de cette manière d'opérer. Souvent la patiente n'entendait pas quand on l'interpellait. Ce défaut passager d'audition se différenciait de la façon suivante :

a) Ne pas entendre quand quelqu'un entre dans la pièce – distraction : 108 cas particuliers détaillés, citation des personnes et des circonstances, souvent même de la date ; premier fait : elle n'avait pas entendu entrer son père ;

b) Ne pas comprendre lorsque plusieurs personnes conversent : 27 fois. La première fois à l'occasion d'une conversation entre son père et une personne de leur connaissance ;

c) Ne pas entendre quand elle était seule et qu'on l'interpellait directement : 50 fois. Origine : le père lui avait vainement demandé du vin ;

d) Surdité par secousses (en voiture, etc.) : 15 fois. Origine : son jeune frère, en se disputant avec elle, l'avait secouée un jour qu'il l'avait surprise se tenant aux aguets devant la porte du malade ;

e) Surdité par peur d'un bruit : 37 fois. Origine : une crise d'étouffement du père qui avait avalé de travers ;

f) Surdité en état profond d'absence : 12 fois ;

g) Surdité après avoir longtemps écouté et épié, de telle façon qu'elle n'entendait pas quand on s'adressait à elle : 54 fois.

Naturellement, tous ces cas sont pour la plupart identiques puisqu'ils peuvent se ramener à la distraction, à l'absence ou à un affect de peur. Toutefois, ils étaient si nettement distincts les uns des autres dans la mémoire de la malade que lorsqu'il lui arrivait de confondre l'ordre des incidents, il fallait le rétablir exactement, sinon elle ne poursuivait pas son récit. La précision de ses dires, et leur manque d'intérêt, leur insignifiance, ne permettaient pas de penser qu'ils fussent inventés. Beaucoup d'entre eux échappaient à la vérification en tant que phénomènes intérieurs. L'entourage de la malade avait gardé le souvenir d'autres incidents ou des circonstances qui les avaient entourés.

Il arriva ici ce qui s'observait chaque fois qu'un symptôme se trouvait éliminé au moyen de la parole : son intensité s'accroissait pendant le récit. C'est ainsi que, pendant l'analyse de sa surdité, elle devenait si sourde que j'étais obligé de me faire, en partie, comprendre d'elle par écrit. Ce qui avait provoqué le symptôme considéré était toujours une frayeur ressentie pendant qu'elle soignait son père, un oubli de sa part, etc.

Le souvenir ne surgissait pas toujours rapidement et la malade était parfois obligée de faire de grands efforts. Une fois même, le traitement se trouva quelque temps arrêté parce qu'un certain souvenir n'arrivait pas à resurgir : il s'agissait d'une hallucination qui terrifiait la malade : elle avait vu son père, qu'elle soignait, avec une tête de mort. Ses proches et elle-même se souvenaient aussi de

la visite qu'elle avait faite un jour à l'une de ses parentes, à une époque où elle paraissait encore bien portante ; elle avait ouvert la porte et aussitôt était tombée évanouie. Pour vaincre cet obstacle, elle retourna chez la même parente, et cette fois encore, se trouva mal en pénétrant dans la pièce. L'obstacle se trouva surmonté au cours de l'hypnose du soir : lorsqu'elle était entrée dans cette pièce, elle avait aperçu, dans la glace, posée en face de la porte, un visage blême, non pas le sien mais celui de son père avec une tête de mort. Nous avons eu maintes occasions de constater que la peur d'un souvenir – et c'est le cas ici – gêne sa survenue, et qu'en pareil cas, la patiente ou le médecin doivent à toute force en provoquer l'apparition.

Le fait suivant montre de quelle puissance était nantie la logique interne de cet état : la patiente, nous l'avons déjà dit, se trouvait toujours, la nuit, dans sa « condition seconde », donc en 1881. Il lui arriva une fois de se réveiller nuitamment en prétendant qu'on l'avait de nouveau éloignée de chez elle ; elle se montra très agitée et alarma toute la maison. Le motif en était bien simple : le soir précédent, la « talking cure » avait fait disparaître son trouble visuel, même dans sa « condition seconde ». Aussi quand elle se réveilla au milieu de la nuit, elle se vit dans une chambre inconnue, sa famille ayant changé de domicile depuis le printemps de 1881. Sur sa demande, j'empêchai, chaque soir, ces accès très désagréables en fermant les yeux de la malade, et en lui suggérant, ce faisant, d'attendre pour les ouvrir que je vienne l'y aider le matin. Le vacarme ne se renouvela qu'une seule fois, lorsque la patiente, ayant pleuré en rêve avait ouvert les yeux en se réveillant.

Comme cette difficile analyse des symptômes était consacrée à l'été de 1880, au cours duquel s'était préparée la maladie, j'arrivai à connaître parfaitement l'incubation et la pathogenèse de cette hystérie. J'en donnerai ici un bref exposé.

En juillet 1880, un abcès subpleural rendit son père gravement malade. Anna et sa mère se partagèrent les soins à donner. La jeune fille se réveilla une nuit dans un état de grande angoisse et d'attente anxieuse : le malade était très fiévreux et l'on attendait de Vienne l'arrivée du chirurgien qui devait procéder à l'opération. La mère s'était éloignée pour quelques moments et Anna, assise auprès du lit, avait le bras droit appuyé sur le dossier de sa chaise. Elle tomba dans un état de rêverie et aperçut, comme sortant du mur, un serpent noir qui s'avançait vers le malade pour le mordre. Il est très vraisemblable que dans la prairie située derrière la maison se trouvaient réellement des reptiles qui avaient en d'autres occasions effrayé la jeune fille et qui maintenant formaient l'objet de l'hallucination. Elle voulut mettre en fuite l'animal, mais resta comme paralysée, le bras droit « endormi », insensible et devenu parésique, pendant sur le dossier de la chaise. En regardant ce bras, elle vit ses doigts se transformer en petits serpents à tête de mort (les ongles). Sans doute avait-elle tenté de chasser les serpents à l'aide de sa main droite engourdie, d'où l'insensibilité et la paralysie de celle-ci, ainsi associées à l'hallucination des serpents. Lorsque ceux-ci eurent disparu, dans sa terreur, elle voulut prier mais les mots lui manquèrent, elle ne put s'exprimer en aucune langue jusqu'au moment où elle trouva enfin un vers enfantin anglais, et qu'elle put, en cette langue, continuer à penser et à prier.

Le sifflet de la locomotive qui amenait le médecin attendu vint chasser ces fantômes. Quand, un autre jour, elle voulut enlever du buisson où il avait été lancé pendant un jeu, un certain anneau, une branche tordue ramena l'hallucination du serpent et de nouveau le bras droit se trouva raidi. Et le fait se renouvelait chaque fois qu'un objet pouvant plus ou moins rappeler un serpent provoquait l'hallucination. Mais celle-ci, comme la contracture, ne survenait que pendant de courts moments d'absence qui, depuis cette nuit-là, ne cessaient de gagner en fréquence (la contracture ne devint

permanente qu'en décembre, lorsque la patiente, totalement épuisée, ne put plus quitter son lit). Lors d'un incident que j'omis de noter et dont je ne me souviens plus, une contracture de la jambe droite vint s'ajouter à celle du bras.

C'est ainsi que se trouva créée la tendance aux absences autohypnotiques. Au cours de la journée qui succéda à la nuit en question, son état d'absence pendant l'attente du chirurgien fut tel que lorsque, enfin, celui-ci pénétra dans la pièce, elle ne l'entendit pas entrer. Son sentiment d'angoisse l'empêchait de manger et aboutit à la longue à un dégoût intense. En dehors de cela, chacun des symptômes hystériques était apparu à l'occasion de quelque émotion. Nous ne savons pas très bien s'il y avait toujours, en pareil cas, absence momentanée totale, mais la chose paraît vraisemblable puisque, à l'état de veille, la malade n'en savait plus rien.

Néanmoins, certains symptômes provoqués par quelque émotion semblent être apparus, non pendant les états d'absence, mais bien à l'état de veille. C'est ainsi que les troubles de la vue purent être attribués à des motivations plus ou moins clairement déterminées. Donnons-en des exemples : la patiente, les larmes aux yeux, est assise auprès du lit de son père qui lui demande tout à coup l'heure qu'il est. Elle, voyant mal, fait des efforts, approche la montre de ses yeux, et alors, les chiffres du cadran lui paraissent énormes (macroscopie et strabisme convergent), ou bien elle s'efforce de refouler ses larmes afin que le malade ne s'en aperçoive pas.

Une querelle dans laquelle elle fut obligée de ne pas répondre provoqua un spasme de la glotte, lequel se répéta à chaque occasion analogue.

La parole lui manquait : *a)* Par angoisse, depuis sa première hallucination nocturne ; *b)* Depuis qu'elle avait étouffé, une fois de plus, une réflexion (inhibition active) ; *c)* Depuis un jour où elle avait été injustement grondée ; *d)* Dans toutes les circonstances analogues (offenses). La toux avait fait son apparition le jour où, veillant au

chevet du malade, les sons d'une musique de danse venus d'une maison voisine, parvinrent à ses oreilles et qu'un désir d'être là-bas éveilla en elle des remords. Dès lors, pendant sa maladie, elle réagit à toute musique bien rythmée par une toux nerveuse.

Je ne regrette pas trop que le caractère incomplet de mes notes m'empêche de ramener tous les symptômes hystériques à leurs motivations. La patiente les avait retrouvées, à une exception près, comme nous l'avons dit, et chacun des symptômes disparaissait, une fois que la première cause déclenchante avait été racontée.

C'est de cette même façon que s'acheva toute l'hystérie. La malade elle-même était fermement décidée à ce que sa maladie fût liquidée le jour anniversaire de son transfert à la campagne. C'est dans cette intention qu'elle déploya, au début de juin, une grande énergie à pratiquer sa « talking cure ». Le dernier jour, après avoir arrangé sa chambre comme l'avait été celle de son père (ce qui contribua à la solution), elle me fit le récit de l'angoissante hallucination que nous avons rapportée, qui avait déterminé toute la maladie et à partir de laquelle elle n'avait plus été capable de penser ou de prier, qu'en anglais. Immédiatement après ce récit elle s'exprima en allemand et se trouva, dès lors, débarrassée des innombrables troubles qui l'avaient affectée auparavant. Elle partit ensuite en voyage mais un temps assez long s'écoula encore avant qu'elle pût trouver un équilibre psychique total. Depuis, elle jouit d'une parfaite santé.

Bien que j'aie supprimé beaucoup de détails très intéressants, l'observation d'Anna O… a pris plus d'extension que ne semble le mériter une banale hystérie, mais il était impossible d'exposer le cas sans en donner les détails et les particularités, qui me semblaient avoir une importance bien capable d'en faire excuser la longue description. De la même façon, si les œufs des échinodermes intéressent l'embryologiste, ce n'est point parce que l'oursin est un animal particulièrement intéressant, mais parce que son protoplasme

est transparent et que ce qu’on y trouve peut nous permettre d’en induire ce qui peut se passer dans les œufs à plasma opaque.

L’intérêt de ce cas me semble dépendre avant tout du fait que la pathogenésie en est très transparente et très aisément explicable. Deux particularités psychiques observables chez cette jeune fille alors qu’elle était encore parfaitement bien portante ont joué le rôle de facteurs prédisposant à l’hystérie :

1) Dans cette monotone existence familiale, la jeune fille, privée d’un travail intellectuel approprié, voyait se décharger par des fantasmes continuels un excès inemployé d’activité et d’énergie psychiques.

2) Une rêverie diurne habituelle, « le théâtre privé », pouvait favoriser l’établissement d’une dissociation de la personnalité mentale. Toutefois cette dernière ne sort pas encore des limites du normal. La rêverie comme la méditation, pendant un travail plus ou moins mécanique, n’entraînent pas nécessairement de dissociation pathologique du conscient, étant donné que toute interruption, toute interpellation par exemple, en rétablissent l’unité normale et qu’il n’en demeure probablement aucune amnésie. Toutefois, chez Anna O…, les rêveries préparèrent le terrain sur, lequel s’établit, comme nous l’avons décrit, l’affect d’angoisse et d’attente anxieuse une fois que cet affect eût mué la rêvasserie habituelle en absence hallucinatoire.

On constate avec étonnement que, dans les premières manifestations des débuts de la maladie, les caractéristiques principales de celle-ci, destinées à persister pendant presque deux années, se trouvent déjà entièrement constituées, l’existence d’un second état de conscience apparaissant d’abord sous la forme d’une absence passagère pour ensuite donner une « double conscience » ; les troubles du langage provoqués par l’affect d’angoisse avec décharge fortuite due à une poésie enfantine anglaise ; plus tard une paraphasie et un oubli de la langue maternelle remplacée par un

anglais parfait ; enfin la paralysie, par compression du bras droit, qui se transforme ultérieurement en contracture parésique droite. Le mécanisme de formation de cette dernière affection correspond entièrement à la théorie de Charcot relative à l'hystérie traumatique : état hypnotique où se produit un léger traumatisme.

Mais, tandis que la paralysie hystérique, expérimentalement provoquée chez ses malades par Charcot, se stabilisait aussitôt, et alors que chez les femmes ébranlées par un grave traumatisme de peur, une névrose traumatique se manifeste bientôt, le système nerveux de notre jeune fille opposa pendant quatre mois encore une résistance victorieuse à la maladie. La contracture, ainsi que les troubles qui s'y adjoignirent peu à peu, n'apparaissaient que pendant les absences momentanées de la « condition seconde » et laissaient à la patiente, pendant l'état normal la pleine disposition de son corps et de ses sens, de telle sorte que ni elle-même, ni son entourage, ne pouvaient s'apercevoir de quoi que ce soit, leur attention d'ailleurs, toute centrée sur le père gravement malade, ne se portait sur rien d'autre.

Toutefois, comme, depuis l'auto-hypnose hallucinatoire initiale, les absences s'accompagnant d'amnésie totale et de phénomènes hystériques devinrent de plus en plus fréquentes, les occasions de créer de nouveaux symptômes se multiplièrent, et les anciens symptômes se consolidèrent alors par de fréquentes répétitions. A cela s'ajouta le fait que tout nouvel affect pénible, soudainement apparu, agissait à la façon d'une absence (à moins peut-être qu'il ne provoquât toujours une absence momentanée) ; certaines coïncidences fortuites créaient des associations pathologiques, des troubles sensoriels ou moteurs qui, dès lors, resurgissaient en même temps que l'affect, mais tout cela de façon passagère, momentanée ; avant même que la patiente se fût alitée, une multitude de phénomènes hystériques s'était donc développée chez elle, sans que qui que ce soit l'eût observé. Ce fut seulement quand la malade,

complètement épuisée par l'inanition, l'insomnie et une angoisse perpétuelle, se trouva à bout, quand la « condition seconde » l'emporta sur l'état normal, que les phénomènes hystériques se continuèrent dans ce dernier état et que les crises se transformèrent en symptômes permanents.

Mais, se demandera-t-on, dans quelle mesure peut-on se fier aux dires de la malade ? Le mode de formation des phénomènes, leur motivation, étaient-ils vraiment ceux qu'elle indiquait ? En ce qui concerne les processus les plus importants, ceux qui étaient fondamentaux, le rapport fait par la patiente me paraît d'une incontestable exactitude. Ce n'est pas sur la disparition, chez elle, des symptômes une fois qu'elle avait « parlé », que je m'appuie, car on pourrait l'expliquer par la suggestion, mais cette malade faisait toujours preuve de grande sincérité et l'on pouvait se fier à elle ; les faits racontés se rattachaient à ce qu'il y avait pour elle de plus sacré ; tout ce qui put être contrôlé par des tiers s'avéra parfaitement exact. D'ailleurs, la plus douée des jeunes personnes ne parviendrait pas à édifier un système aussi cohérent que celui inclus dans l'histoire du développement de cette maladie. Il ne faut néanmoins pas éliminer, de prime abord, l'idée qu'elle ait pu, du fait justement de cette rigoureuse logique, introduire (de très bonne foi) une motivation inexistante de certains symptômes. Mais je tiens cette supposition elle-même pour inexacte. C'est justement l'insignifiance de tant d'incidents, le caractère irrationnel de tant de connexions, qui témoignent en faveur de leur réalité. La malade n'arrivait pas à comprendre pourquoi la musique de danse la faisait tousser. La chose semblait vraiment trop dénuée de sens pour qu'on pût la croire volontairement inventée ; or, j'étais autorisé à penser que tout scrupule de conscience provoquait chez cette jeune fille un spasme de la glotte. Je crois donc, pour ma part, que l'impulsion motrice due à une envie de danser transforma chez elle ce spasme

en une toux nerveuse. Je tiens ainsi les dires de la malade comme dignes de foi et conformes à la vérité.

Peut-on, alors, assurer que chez d'autres hystériques, le développement de l'hystérie s'effectue de façon analogue, que des phénomènes semblables se produisent, même là où ne se révèle aucune « condition seconde » aussi nettement dissociée ? Je dois indiquer que l'évolution de la maladie serait restée totalement ignorée du médecin comme de la malade elle-même, si cette dernière n'avait présenté la particularité de se souvenir, comme nous l'avons décrit, pendant l'hypnose et de raconter ensuite ce dont elle s'était souvenue. A l'état de veille, elle n'en savait plus rien. L'examen clinique des sujets à l'état de veille ne saurait jamais nous renseigner sur ce qui se passe chez d'autres personnes, puisque, avec la meilleure volonté du monde, ils sont incapables de nous rien révéler. J'ai déjà indiqué que l'entourage pouvait mal se rendre compte de tous ces processus. Pour savoir comment les choses se passent chez les autres malades, il faudrait employer un procédé capable de donner des résultats analogues à ceux qu'avait fournis chez Anna O... l'auto-hypnose. Il nous fut d'abord permis de supposer que des processus analogues pourraient bien être plus fréquents que ne le laissait prévoir notre ignorance du mécanisme pathogène.

Lorsque la malade se fut alitée et que son conscient se mit à osciller sans cesse entre l'état normal et l'état second, la foule des symptômes hystériques, isolément formés et jusque-là restés latents, se muèrent en symptômes permanents. Un groupe de symptômes, paraissant différer des premiers par leur origine, vint se joindre à ceux-ci : la contracture paralytique des membres du côté gauche, et la parésie des muscles du cou. Je les distingue des autres phénomènes parce qu'une fois disparus, on ne les vit jamais réapparaître, fût-ce sous forme d'accès ou de simples indices, même au cours des phases terminale et de guérison, alors que tous les autres symptômes, après un long assoupissement, se réveillaient à

nouveau. De ce fait même, on ne les vit jamais surgir dans les analyses hypnotiques et on n'était pas en mesure de les attribuer à des causes affectives ou fantasmatiques. Tout cela m'incite à croire qu'ils ne devaient pas leur existence au même incident psychologique que les autres symptômes, mais à une extension secondaire de l'état somatique inconnu sur lequel se fondent les phénomènes hystériques.

Pendant toute la maladie, les deux états du conscient ont subsisté parallèlement : l'état primaire, celui où le psychisme de la malade se montrait tout à fait normal, et l'état « second » comparable au rêve à cause de sa richesse en fantasmes et en hallucinations, de ses grandes lacunes mnémoniques, de l'absence de frein et de contrôle dans les idées. Dans ce second état, la patiente était aliénée. L'intrusion de cet état anormal dans l'état normal, dont dépendait l'état psychique de la malade, offre, à mon avis, une bonne occasion de connaître la nature d'au moins une forme de psychose hystérique. Chacune des hypnoses du soir apportait la preuve du fait que la malade restait parfaitement lucide, gardait sa clarté d'esprit, se montrait normale au point de vue sensibilité et volonté, tant qu'aucun produit de l'état second n'agissait, « dans l'inconscient », comme facteur incitant. La psychose qui éclatait chaque fois qu'il survenait un intervalle prolongé dans ce processus de décharge révélait justement le degré d'action de ces produits sur le psychisme « normal ». On se voit presque obligé de dire que la malade était partagée en deux personnes, l'une psychiquement normale, l'autre mentalement malade. Je pense que, chez notre patiente, la nette disjonction des deux états ne faisait qu'éclairer un comportement qui, chez bien d'autres hystériques, pose toujours un problème. Chez Anna, on s'étonnait de constater à quel point les productions de son « mauvais moi », comme elle le qualifiait elle-même, pouvaient agir sur sa tenue morale. Si ces productions n'avaient pas été perpétuellement

éliminées, nous aurions eu affaire à une hystérique du type malfaisant, récalcitrante, paresseuse, désagréable, méchante ; loin de là, après suppression des excitations, son véritable caractère, tout à fait contraire à celui que nous venons de décrire, reprenait le dessus.

Mais, bien que les deux états fussent nettement distincts, il ne s’agissait pas seulement d’une irruption du second état dans le premier, mais, comme le disait la patiente, d’un observateur pénétrant et tranquille, spectateur de toutes ces extravagances et qui restait, même pendant les plus mauvais moments, tapi dans un coin de son cerveau. Cette persistance d’une pensée claire pendant les manifestations psychotiques se traduisait d’une très curieuse façon : lorsque la patiente, une fois les phénomènes hystériques terminés, se trouvait dans un état passager de dépression, elle ne manifestait pas seulement certaines craintes enfantines, ne se contentait pas de s’adresser à elle-même des reproches, mais déclarait aussi n’être nullement malade. Tout cela, disait-elle, avait été simulé. C’est là, on le sait, un fait assez courant.

Après la maladie, lorsque les deux états de la conscience ont retrouvé leur unicité, les patients, en jetant un regard en arrière, se considèrent chacun comme une personne non partagée, qui a toujours eu la notion de cette extravagance. Ils croient qu’ils auraient pu la faire cesser s’ils l’avaient voulu, ainsi, ce serait intentionnellement qu’ils auraient provoqué pareil désordre. – Cette persistance de la pensée normale pendant l’état second devrait d’ailleurs subir d’énormes variations quantitatives, voire disparaître en grande partie.

J’ai déjà décrit le fait surprenant de la suppression durable des excitations émanées du deuxième état et de leurs conséquences, toutes les fois qu’au cours de la maladie, la malade put en faire le récit. Il ne me reste rien à ajouter, mais j’affirme cependant que je n’ai nullement cherché à suggérer ma découverte à la patiente ; au

contraire, ma stupéfaction a été immense et ce n’est qu’après toute une série de liquidations spontanées que je pus en tirer une technique thérapeutique.

Quelques mots encore à propos de la guérison définitive de l’hystérie. Elle survint, chez notre malade, de la façon que nous avons décrite, après une période d’agitation marquée et une aggravation de son état. On avait tout à fait l’impression de voir la masse des productions de l’état second, jusque-là assoupies, envahir le conscient et resurgir dans le souvenir, encore que ce fût d’abord dans la « condition seconde ». Reste à savoir si, dans d’autres cas encore, la psychose à laquelle aboutissent certaines hystéries chroniques n’aurait pas la même origine.

B – *Mme Emmy von N…, 40 ans. Livonienne*

Par S. Freud

Le 1er mai 1889, je fus appelé à donner mes soins à une dame d’environ 40 ans dont la maladie autant que la personnalité m’inspirèrent tant d’intérêt que je lui consacrai une grande partie de mon temps et que je pris à cœur de la guérir. C’était une hystérique très facilement hypnotisable, ce qui, quand je le remarquai, me décida à lui appliquer le procédé d’investigation, au moyen de l’hypnose, utilisé par Breuer. Les observations de celui-ci relatives à la guérison de sa première malade m’avaient fait connaître cette méthode thérapeutique que j’allais utiliser pour la première fois, alors que j’étais encore bien éloigné d’en bien posséder le maniement. De fait, je n’ai ni poussé assez loin l’analyse des symptômes ni suivi, à leur égard, un plan suffisamment établi. Pour bien faire comprendre l’état de la malade et mon action médicale, le mieux sera sans doute de reproduire les notes prises tous les soirs pendant les trois premières semaines du traitement. Là où les expériences ultérieures m’auront permis de mieux comprendre le cas, je le ferai connaître à l’aide de notes et de remarques.

1er mai 1889. – Je me trouve en présence d'une femme paraissant encore jeune, aux traits expressifs, étendue sur un divan, la tête appuyée sur un traversin en cuir. L'expression de son visage est crispée, douloureuse, les yeux sont clignotants, le regard est dirigé vers le sol, les sourcils froncés, les plis naso-labiaux prononcés. Elle parle avec effort, à voix basse, interrompue de temps en temps par un trouble spasmodique de la parole allant jusqu'au bégaiement.

En même temps, elle agite continuellement et spasmodiquement les doigts qu'elle tient entrelacés. On note de fréquents mouvements convulsifs de la face et des muscles du cou dont certains et particulièrement le sterno-cleido-mastoïdien font alors spasmodiquement saillie. En outre elle s'interrompt souvent de parler pour émettre un bizarre claquement de la langue que je ne parviens pas à imiter[6].

Ses phrases sont parfaitement cohérentes et dénotent, de toute évidence, une intelligence et une culture peu ordinaires. Il semble d'autant plus étrange de la voir s'interrompre toutes les deux minutes, l'expression de son visage exprimant à cet instant la terreur et le dégoût. Les doigts crispés, recroquevillés, elle fait un geste du bras comme pour me repousser en s'écriant d'une voix angoissée : « ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ! » Sans doute est-elle sous l'impression de quelque effrayante vision itérative et se sert-elle de cette formule pour parer l'intrusion de cet élément étranger[7]. Cet épisode prend fin aussi brusquement qu'il est survenu et la malade continue à parler sans plus tenir compte de son

6 Ce claquement comportait plusieurs temps ; des confrères chasseurs qui l'avaient entendu en comparaient le son final à celui qu'émet le coq des bruyères lors de l'accouplement.

7 Ces mots correspondaient réellement à une *formule de protection* qui sera expliquée dans les pages qui suivent. J'ai observé depuis une formule de protection analogue chez une mélancolique qui essayait, par ce moyen, d'éliminer ses pensées pénibles (désir de voir son mari nuire à sa mère, sacrilèges, etc.).

précédent état d'excitation sans expliquer ou chercher à excuser son comportement, donc, sans doute, sans s'être elle-même rendu compte de cette interruption[8].

Voici ce qu''elle m'apprend touchant sa situation : sa famille, originaire de l'Allemagne centrale, habite depuis deux générations dans les provinces baltes russes où elle possède de grands biens. Ses parents avaient eu 14 enfants dont elle était la 13e. Quatre de ces enfants seulement sont encore vivants. Elle a été élevée avec soin, mais aussi avec rigueur, par une mère sévère et d'un dynamisme débordant. A 23 ans, elle épousa un homme fort capable, doué d'éminentes qualités, qui s'était acquis une situation brillante dans la grande industrie, mais qui était bien plus âgé qu'elle. Il mourut subitement au bout de peu de temps d'une crise cardiaque. Mme Emmy attribuait sa propre maladie à cet événement ainsi qu'à l'éducation de ses deux filles, âgées maintenant de 16 et 14 ans et qui étaient très maladives et atteintes de troubles nerveux. Depuis la mort de son mari, survenue quatorze ans auparavant, elle n'avait jamais cessé d'être plus ou moins souffrante. Il y a quatre ans de cela, un traitement de massages et d'électrothérapie lui a procuré un soulagement passager, mais, en dehors de cela, tous ses efforts pour guérir sont restés vains. Elle a fait de nombreux voyages, s'intéresse vivement à beaucoup de choses. Actuellement, elle habite un château situé au bord de la Baltique, à proximité d'une grande ville. Depuis quelques mois, son état a empiré de nouveau, elle est déprimée, souffre d'insomnies, de douleurs et, ayant vainement cherché à Abbazia une amélioration de son état, s'est, depuis six semaines, installée à Vienne où elle a été soignée, jusqu'à ce jour, par un éminent médecin.

8 Il s'agissait d'un délire hystérique alternant avec l'état normal conscient, de la même façon qu'un tic qui vient s'insinuer dans un mouvement volontaire sans gêner celui-ci ni s'y mélanger.

Elle accepte, sans y rien objecter, ma proposition de se séparer de ses deux filles qui ont une gouvernante et d'entrer dans une maison de santé où je pourrais, tous les jours, venir la voir.

Dans la soirée du 2 mai, je me rends auprès d'elle dans la maison de santé. J'observe qu'elle sursaute violemment chaque fois que la porte s'ouvre inopinément. Je demande alors aux médecins de l'établissement et au personnel de frapper fort et de ne pénétrer dans la pièce que lorsqu'elle leur aura dit d'entrer. Malgré cela, elle fait la grimace et tressaille encore toutes les fois que survient quelqu'un.

Elle se plaint surtout aujourd'hui d'une sensation de froid ainsi que de douleurs dans la jambe droite, douleurs partant du dos et passant au-dessus de la crête iliaque. J'ordonne des bains chauds et pratiquerai, deux fois par jour, des massages de tout le corps.

Elle est parfaitement accessible à l'hypnose. Je place un doigt devant ses yeux et lui enjoins de dormir et elle se laisse tomber en arrière avec une expression de stupeur et de confusion mentale. Je lui suggère le sommeil, l'amélioration de tous ses symptômes, etc. Elle m'écoute, les yeux clos, mais avec une grande et évidente attention. En même temps ses traits se détendent peu à peu et l'apaisement se lit sur son visage. Un vague souvenir de mes paroles subsiste après cette première hypnose, mais dès après la séance suivante, un somnambulisme total (amnésie) apparaît. Je lui avais annoncé que j'allais l'hypnotiser et elle y avait consenti sans m'opposer la moindre objection. Elle n'a jamais été hypnotisée, mais tout me porte à croire que ses lectures l'ont renseignée sur

l’hypnose, encore que j’ignore quelle idée elle peut se faire de l’état hypnotique[9].

Le traitement par bains chauds, massages bi-quotidiens et suggestion hypnotique se poursuivit les jours suivants. Elle dormait bien, se remettait à vue d’œil et passait la plus grande partie de la journée tranquillement allongée. Il ne lui était interdit ni de voir ses enfants, ni de lire, ni de faire sa correspondance.

Matinée du 8 mai. – Tout en paraissant tout à fait normale, elle me raconte d’effrayantes histoires d’animaux. Elle vient de lire, dans la Gazette de Francfort posée devant elle sur la table, qu’un apprenti, après avoir ligoté un jeune garçon, lui avait fourré une souris blanche dans la bouche ; le jeune garçon en serait mort de terreur. Le Dr K… avait dit à la malade qu’il avait expédié à Tiflis une caisse pleine de rats blancs. En me faisant ce récit, la malade manifeste une évidente terreur, se tord, plusieurs fois, convulsivement les mains :

Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ! Ah ! si je trouvais un animal pareil dans mon lit ! Imaginez un peu l’ouverture de la caisse (frisson d’horreur). Il s’y trouve un rat crevé, un rat cloué !

Je m’efforce, sous hypnose, de dissiper ces hallucinations d’animaux. Pendant son sommeil, je prends la Gazette de Francfort et y trouve vraiment l’histoire des sévices exercés sur un apprenti,

9 Chaque fois qu’elle se réveillait de son sommeil hypnotique, elle regardait un instant autour d’elle d’un air égaré, puis posait son regard sur moi, paraissait reprendre ses esprits, remettait ses lunettes qu’elle avait ôtées avant de s’endormir et se montrait ensuite enjouée et en pleine possession de ses esprits. Bien que pendant le traitement qui, cette année-là, dura sept semaines et l’année suivante, huit, nous ayons parlé de n’importe quel sujet et qu’elle fût endormie par moi presque quotidiennement deux fois, elle ne m’adressa jamais aucune question ou observation relative à l’hypnose et paraissait ignorer totalement, à l’état de veille, le fait d’avoir été hypnotisée.

mais sans qu'il soit fait mention de souris ou de rats. Ainsi, elle les a ajoutés à l'article.

Le soir, je lui parle de notre conversation relative aux souris blanches. Elle l'ignore, se montre très surprise et rit de bon cœur[10].

Dans l'après-midi, elle avait souffert d'une soi-disant « crampe à la nuque », mais pas très longtemps, pendant deux heures seulement.

Dans la soirée du 8 mai, l'ayant hypnotisée, je l'invite à parler, ce qu'elle arrive à faire après quelques efforts. Elle parle à voix basse, réfléchit chaque fois avant de répondre. Sa physionomie change suivant le contenu de son récit et, dès que je mets fin par la suggestion, à l'impression provoquée, en elle-même, par ce qu'elle dit, l'expression de son visage devient calme. Je lui demande d'où vient qu'elle s'effraye aussi facilement. Elle répond :

A cause de souvenirs de mon tout jeune âge. – De quand ? – D'abord de l'époque où j'avais 5 ans et où mes frères et sœurs me lançaient très souvent à la tête des bêtes mortes ; c'est alors que je me trouvai mal pour la première fois, avec accompagnement de convulsions. Mais ma tante déclara que c'était horrible et qu'on ne devait pas avoir de pareils accès. Alors ils ont cessé. Ensuite, à 7 ans, quand je me suis trouvée, sans m'y être attendue, devant le cercueil de ma sœur, puis à 8 ans, quand mon frère revêtu de linges blancs jouait au fantôme pour me faire peur ; à 9 ans, quand je vis

10 Cette immixtion, à l'état de veille, d'un délire n'était pas rare chez elle. Je l'observai plusieurs fois encore. Elle se plaignait souvent de donner, au cours des conversations, les réponses les plus biscornues, de telle sorte que son entourage ne les comprenait pas. Lors de ma première visite, quand je lui demandai son âge, elle me répondit d'un air très sérieux : « Je suis une femme du siècle dernier. » Quelques semaines plus tard, elle m'expliqua que, dans son délire, elle avait à ce moment là, pensé à une belle vieille armoire que, dans son amour des meubles anciens, elle avait achetée au cours d'un voyage. C'est à cette armoire qu'elle pensait en répondant à ma question.

ma tante dans son cercueil et que, tout à coup, son menton se décrocha.

Les événements traumatisants qu'elle me cite là en réponse à la question que je lui posais au sujet de ses épouvantes sont, évidemment, tout prêts dans sa mémoire, sinon elle n'aurait pu, pendant les courts instants séparant ma question de sa réponse, rassembler aussi rapidement les incidents survenus dans des périodes différentes de son enfance. A la fin de chaque partie de son récit tout son corps est saisi de mouvements spasmodiques et son visage prend une expression d'horreur et d'effroi ; finalement elle ouvre tout grand la bouche et respire avec difficulté. Les mots traduisant les terrifiantes péripéties des incidents sortent péniblement, d'une façon saccadée, ensuite ses traits se détendent.

Sur ma demande, elle confirme que, pendant son récit, elle a réellement vu se dérouler avec leurs couleurs naturelles les scènes qu'elle racontait. Elle pense d'ailleurs très souvent à ces incidents et les a justement évoqués ces jours derniers. Chaque fois que ces souvenirs lui reviennent à l'esprit, elle en revoit les scènes avec toute l'acuité du réel[11]. Je comprends maintenant pourquoi elle me parle aussi fréquemment de scènes où figurent des animaux et des cadavres. Mon traitement consiste à effacer ces images afin d'en empêcher le retour. Pour consolider l'effet de la suggestion, je lui passe, plusieurs, fois, la main sur le front.

Soirée du 9 mai. – Sans l'aide d'une nouvelle suggestion, elle a bien dormi, mais a souffert le matin de douleurs gastriques. Celles-ci s'étaient déjà produites la veille, dans le jardin où elle était restée trop longtemps avec ses enfants. Elle consent à limiter à deux heures et demie la durée de leurs visites ; quelques jours auparavant, elle s'était reprochée d'abandonner ses filles. Je la trouve aujourd'hui quelque peu agitée, les sourcils froncés. Elle parle avec peine et

11 Bien d'autres hystériques nous ont parlé de ces réminiscences en images animées, surtout dans le cas de souvenirs pathogènes.

émet son claquement de langue. Pendant la séance de massage, elle nous raconte que la gouvernante des enfants lui a apporté un atlas d’histoire de la civilisation et que des images représentant des Indiens déguisés en animaux l’y avaient violemment effrayée : « pensez donc ! S’ils prenaient vie ! » (frisson d’horreur).

Au cours de la séance d’hypnose, je lui demande pourquoi ces images l’ont tant effrayée puisqu’elle a cessé de craindre les animaux. Elles lui auraient rappelé certaines visions qu’elle avait eues au moment de la mort de son frère (à 19 ans). Je réserve ce souvenir pour plus tard. Je l’interroge encore sur l’origine de son bégaiement. L’a-t-elle toujours eu ? Et à quel moment lui est venu son tic ? (le claquement de langue)[12]. Le bégaiement serait une des manifestations de sa maladie. Quant au tic, elle l’avait depuis cinq ans, à partir du jour où, assise auprès du lit de sa fille cadette très souffrante, elle avait décidé de se tenir tout à fait tranquille. J’essaye d’atténuer l’importance de ce souvenir, rien de fâcheux n’étant arrivé à l’enfant, etc. Elle, alors : « cela se reproduit chaque fois que je redoute quelque chose ou que quelque chose m’effraye. » Je l’invite à ne plus avoir peur à la vue d’images d’indiens, mais plutôt d’en bien rire et de me le faire remarquer. C’est ce qui se produit au réveil. Elle cherche le livre, me demande si je l’ai déjà regardé, l’ouvre à la page en question et rit à gorge déployée devant les figures grotesques, sans manifester de frayeur et les traits tout à fait détendus. Le Dr Breuer survient inopinément en compagnie du médecin de l’établissement.

Elle s’effraye et fait claquer sa langue de telle sorte que les deux messieurs nous quittent très vite. Elle explique cette agitation en disant ressentir une impression désagréable toutes les fois que quelqu’un venait pendant que j’étais présent.

12 A l’état de veille, elle avait répondu à la même question : « je n’en sais rien, mais depuis très longtemps. »

La patiente étant sous hypnose, j’avais, en outre, par contact de la main, supprimé sa douleur gastrique en lui annonçant qu’après le repas, elle s’attendrait à un retour de celle-ci qui cependant ne se reproduirait pas.

Dans la soirée, elle se montre pour la première fois bien disposée et loquace, manifeste un humour que je n’eus pas soupçonné chez une personne aussi grave. C’est ainsi que, satisfaite de l’amélioration de son état, elle tourne en ridicule le traitement prescrit par son médecin précédent. Elle avait, de longue date, projeté de se soustraire à ce traitement sans trouver le moyen de le faire, jusqu’au moment où une remarque fortuite du Dr Breuer dont elle avait un jour reçu la visite lui en eût fourni le prétexte. Comme je semble fort étonné en apprenant cela, elle s’effraye, se reproche violemment d’avoir commis une indiscrétion, mais se laisse, en apparence, calmer par moi.

Pendant sa séance d’hypnose, je lui demande de me conter d’autres incidents ayant provoqué chez elle une frayeur tenace. Aussi rapidement que la première fois, elle m’en révèle toute une série datant de sa jeunesse et m’assure à nouveau qu’elle revoit souvent devant elle ces scènes toujours colorées et animées. Elle raconte comment, âgée de 15 ans, elle vit emmener sa cousine à l’asile d’aliénés ; elle voulut appeler au secours, ne le put pas et perdit, jusqu’au soir, l’usage de la parole. Il lui arrive souvent, à l’état de veille, de parler de maisons de fous et je l’interromps pour l’interroger sur d’autres circonstances où elle aurait pu avoir affaire à des cas de folie. Elle me raconte que sa propre mère a été, pendant quelque temps, soignée dans un asile. Elles auraient eu à leur service une domestique dont la patronne avait longtemps séjourné dans un asile d’aliénés et qui avait l’habitude de lui raconter de terrifiantes histoires : comment les malades étaient ligotés sur des chaises, comment on les corrigeait, etc. En me racontant cela, ma malade a les mains crispées et manifeste une grande terreur, elle

revoit tout cela. Je m'efforce de modifier l'idée qu'elle se fait d'un asile d'aliénés. J'affirme qu'elle pourra désormais entendre parler d'un semblable établissement sans y voir quelque rapport avec elle-même et je vois son visage se détendre.

Elle, poursuivant l'énumération de ses souvenirs terrifiants, raconte comment, à l'âge de 15 ans, elle découvrit sa mère gisant sur le sol après une attaque. La pauvre femme survécut quatre ans, mais notre patiente, alors âgée de 19 ans, trouva un jour, en rentrant à la maison, sa mère morte et défigurée. Atténuer l'action de cette sorte de souvenirs est naturellement chose bien plus malaisée ; après une analyse plus poussée, je certifie à la malade qu'elle reverra cette scène mais d'une façon plus vague, moins virulente. Elle raconte encore comment, à l'âge de 19 ans, elle avait trouvé un crapaud, en soulevant une pierre, ce qui lui avait enlevé pour plusieurs heures l'usage de la parole[13].

Je puis me convaincre, au cours de cette séance, qu'elle sait bien ce qui s'est passé dans la séance précédente, alors qu'à l'état de veille elle en ignore tout.

Matinée du 10 mai. – Aujourd'hui, pour la première fois, elle a pris au lieu d'un bain chaud un bain de boue. Je lui trouve l'air mécontent, renfrogné ; les mains enveloppées d'un châle, elle se plaint de douleurs et du froid. Je lui demande ce qu'elle a et elle me dit qu'incommodément assise dans son étroite baignoire, elle y a attrapé des douleurs. Pendant le massage, elle déclare se reprocher amèrement, en dépit de tout, d'avoir, la veille, trahi le Dr Breuer. Je la rassure par un pieux mensonge en lui affirmant que je connaissais déjà auparavant cette histoire. Grâce à cela, sa surexcitation (c'est-à-dire ses claquements de langue, la contraction de ses traits) cesse. C'est ainsi que s'exerce mon influence dès la séance de massage ; elle se tranquillise, devient plus sereine et découvre, même en

13 Un symbolisme particulier que je n'ai malheureusement pas essayé de découvrir doit s'être attaché à ce crapaud.

dehors des questions posées sous hypnose, les motifs de chacun de ses accès de mauvaise humeur. D'ailleurs les propos qu'elle me tient, pendant que je la masse, ne sont pas non plus aussi inintentionnels que leur apparence le ferait supposer ; ils reproduisent plutôt assez fidèlement les souvenirs et les impressions nouvelles qui ont agi sur elle depuis notre dernier entretien et émanent, souvent d'une façon tout à fait inattendue, de réminiscences pathogènes dont elle se décharge spontanément par la parole. Tout se passe comme si elle s'était approprié mon procédé. Elle semble utiliser cette conversation, en apparence menée à bâtons rompus, comme complément de l'hypnose. C'est ainsi qu'elle en vient aujourd'hui à parler de sa famille, et, par toutes sortes de détours, à conter l'histoire d'un cousin original et borné, auquel ses parents avaient fait arracher toutes les dents en une seule séance. Elle accompagne ce récit de tous les signes de l'effroi en répétant plusieurs fois sa formule de protection : « restez tranquille ! » – ne dites rien ! – ne me touchez pas ! ». Ensuite elle se rassérène et se déride. Ainsi, son comportement à l'état de veille est, malgré tout, dicté par les expériences qu'elle a faites au cours du somnambulisme, et dont elle croit alors ne rien savoir.

Pendant l'hypnose je la questionne à nouveau sur la cause de sa mauvaise humeur et reçois les mêmes réponses qu'auparavant, mais dans un ordre inverse : 1) Son bavardage d'hier ; 2) Les douleurs provoquées par l'incommodité de sa position dans la baignoire. Je demande aujourd'hui ce que signifient les phrases : « ne bougez pas, etc. » Elle explique qu'elle craint, lorsqu'elle a des pensées angoissantes, d'en voir interrompre le cours, parce que alors tout s'embrouille et qu'elle se sent encore plus mal. Le « ne bougez pas » se rapporte au fait que les figures d'animaux semblent entrer en mouvement et se précipiter sur elle dès que quelqu'un remue ; enfin l'imploration « ne me touchez pas » se rapporte aux incidents suivants : son frère, rendu très malade par la grande

quantité de morphine qu'il prenait à 19 ans, l'empoignait souvent tout à coup, dans ses terribles accès. Plus tard, un monsieur de sa connaissance, pris chez elle d'un accès de folie subite, l'avait saisie par le bras. (Il s'était encore produit un troisième cas de ce genre dont elle ne pouvait se souvenir avec exactitude.) Enfin, lorsqu'elle avait 28 ans, elle avait failli être étouffée par sa fille cadette très malade, qui dans son délire l'avait violemment serrée. Malgré le grand laps de temps qui sépare ces divers incidents, la patiente les raconte tout d'un trait comme s'il s'agissait d'une seule histoire en quatre actes. Tous les récits de ces traumatismes ainsi groupés commencent d'ailleurs par « comme » et chacun est relié au suivant par « et ». Ayant remarqué que la formule de protection est destinée à empêcher le retour d'incidents semblables, j'utilise la suggestion pour lui enlever cette crainte, et, de fait, je ne l'entends plus prononcer les paroles en question.

Le soir, je la trouve très bien disposée. Elle me raconte en riant que, dans le jardin, les aboiements d'un petit chien l'ont effrayée. Néanmoins, son visage est légèrement crispé et je note une certaine agitation intérieure qui ne disparaît que lorsque je lui affirme n'être pas froissé d'une observation faite par elle au cours du massage matinal. Ses règles sont venues aujourd'hui après un intervalle d'à peine quinze jours. Je lui promets de rétablir par la suggestion hypnotique la périodicité normale, et ordonne pendant l'hypnose que l'intervalle soit vingt-huit jours[14].

Je lui demande aussi, au cours de l'hypnose, si elle se souvient de ce qu'elle m'a raconté en dernier lieu. Ce faisant, je pense à quelque chose qui hier n'a pas été liquidé. Elle commence, cependant, à me parler de façon correcte du « ne me touchez pas » de l'hypnose matinale. Je la ramène alors au thème de la veille. Je lui avais demandé d'où venait son bégaiement et elle m'avait répondu

14 Ce qui se produisit.

« je n'en sais rien »[15]. C'est pourquoi je l'avais invitée à s'en souvenir pour le dire au cours de la séance d'aujourd'hui. Elle me répond donc, sans plus réfléchir, mais avec une grande agitation et un langage spasmodique :

Un jour, les chevaux attelés à la voiture dans laquelle se trouvaient les enfants s'emballèrent ; une autre fois, je traversais la forêt en voiture, avec les enfants, pendant un orage. La foudre tomba sur un arbre, juste devant les chevaux ; les animaux eurent peur et je pensai ; « surtout reste bien tranquille sans quoi tu vas effrayer davantage encore les chevaux par tes cris, et le cocher ne pourra plus les retenir. » C'est à partir de ce jour que ça a commencé.

Ce récit l'a énormément agitée. Elle m'apprend encore que le bégaiement était survenu tout de suite après le premier incident, mais pour bientôt disparaître et ne revenir qu'après le second. Je supprime le souvenir plastique de ces scènes tout en demandant à la malade de se les représenter une fois de plus. Elle semble s'y efforcer mais reste calme, et en parle désormais sous hypnose sans trouble spasmodique du langage[16].

La voyant disposée à me fournir des renseignements, je lui demande s'il y a encore d'autres événements qui l'ont effrayée au cours de son existence, au point d'en avoir conservé un souvenir vivace. Elle me cite toute une série d'incidents analogues : un an après la mort de sa mère, alors qu'elle se trouvait chez une amie

15 La réponse « je n'en sais rien » pouvait être exacte, mais aussi exprimer le déplaisir de parler des motifs en question. J'ai observé ultérieurement que, même sous hypnose, les malades se rappelaient d'autant plus difficilement un fait qu'ils avaient eu plus de peine à le chasser de leur conscient.

16 Ainsi qu'on le voit ici, le claquement de langue, sorte de tic, et le bégaiement spasmodique de cette malade constituent deux symptômes qui se rapportent à des causes et à un mécanisme semblables. J'ai traité de ce mécanisme dans un court article intitulé : Un cas de guérison par l'hypnotisme. Remarques sur la résistance hystérique (*Zeitsch. Zur hypnotismus*, vol. I, Ges. W.). J'y reviendrai d'ailleurs dans ce chapitre.

française, on l'envoya, avec une autre jeune fille, chercher un lexique dans la pièce voisine. Là elle vit se dresser sur le lit une personne exactement semblable à celle qu'elle venait de quitter. Elle demeura clouée sur place. Plus tard, on lui dit qu'il s'agissait d'une poupée que l'on avait mise là. Je lui explique que cette apparition est une hallucination et fais appel à son intelligence ; après quoi ses traits retrouvent leur sérénité.

Elle raconte encore comment elle soignait son frère malade qui, à cause de la morphine, était sujet à de terribles crises pendant lesquelles il la terrorisait en la saisissant. Je lui fais observer qu'elle a déjà, le matin même, parlé de cet incident, et pour mieux me rendre compte des faits, je lui demande quand elle a encore été ainsi « empoignée ». Je suis alors agréablement surpris, elle réfléchit cette fois plus longtemps avant de répondre, pour finalement me dire en hésitant « la petite ? ». Elle n'arrive pas à se souvenir des deux autres incidents (voir plus haut). L'ordre que je lui avais donné d'effacer ce souvenir a donc été suivi. Elle poursuit : à l'époque où elle soignait son frère, elle vit un jour, tout à coup, apparaître le pâle visage de sa tante, au-dessus du paravent. La tante était venue pour convertir le malade à la foi catholique. Je remarque qu'ici, j'arrive au cœur même de sa peur constante des surprises et lui demande en quelles circonstances elle en a eu d'autres encore. Elle raconte comment ils avaient chez eux un ami qui aimait à s'introduire en catimini dans la pièce et à se dresser brusquement devant elle ; comment, tombée malade après la mort de sa mère, elle alla se soigner dans une ville d'eaux ; là un fou pénétra plusieurs fois, par erreur, dans sa chambre et s'avança jusqu'à son lit ; enfin comment, pendant son trajet de retour d'Abbazia, un étranger ouvrit quatre fois inopinément la portière de son compartiment, la dévisageant chaque fois fixement. Elle eut si peur qu'elle appela le contrôleur.

J'efface ces souvenirs, la réveille et lui certifie qu'elle dormira bien cette nuit, mais en omettant de lui faire cette suggestion à l'état

d’hypnose. Une remarque qu’elle fait prouve l’amélioration de son état : elle déclare, en effet, n’avoir rien lu aujourd’hui, tant elle vivait dans un rêve heureux, elle qui, perpétuellement agitée intérieurement, ne pouvait jamais rester inoccupée.

Matinée du 11 mai. – J’ai pris rendez-vous pour aujourd’hui avec le Dr N…, gynécologue. Il doit examiner la fille aînée de ma malade qui souffre de troubles menstruels. Je trouve Mme Emmy dans un état d’agitation dont les manifestations sont toutefois plus légères que jadis. Elle répète de temps en temps : « j’ai peur, si peur ; il me semble que je vais mourir. » De quoi donc a-t-elle peur ? Serait-ce du Dr N… ? Elle n’en sait rien, elle a peur, et voilà tout. Dans l’hypnose que je pratique avant l’arrivée de mon collègue, elle m’avoue sa crainte de m’avoir offensé, hier pendant le massage, par une remarque qui lui semble impolie. Elle redoute aussi tout ce qui est nouveau, donc le nouveau médecin. Elle se calme, tressaille plusieurs fois, il est vrai, devant le Dr N…, mais autrement se comporte bien, ne manifeste aucun trouble d’élocution et n’émet aucun claquement de langue. Après le départ du médecin, je la remets en état d’hypnose afin de faire disparaître les reliquats d’excitation que cette visite aurait pu laisser. Elle se montre fort satisfaite de son propre comportement, met de grands espoirs en son traitement, et je cherche à lui montrer par cet exemple qu’il n’y a pas lieu de s’effrayer des nouveautés qui peuvent aussi parfois être favorables[17].

Le soir, elle se montre très bien disposée et se débarrasse de bien des scrupules au cours de l’entretien qui précède la séance d’hypnose. Au cours de l’hypnose je lui demande quel fait a le plus marqué dans son existence et réapparaît le plus souvent dans son souvenir : c’est la mort de son mari. Je lui fais décrire cet événement dans tous ses détails, ce qu’elle fait en donnant tous les signes de la plus profonde émotion, mais sans claquer de la langue ni bégayer.

17 Comme on le verra par la suite, ces suggestions instructives n’eurent aucun succès auprès de Mme Emmy.

Étant sur la Riviera qu’ils aimaient tous deux beaucoup, ils passèrent un jour sur un pont, et son mari, saisi d’une crise cardiaque, s’affaissa soudain et demeura quelques minutes sans connaissance, pour ensuite se relever en parfait état. Peu de temps après, alors qu’elle se trouvait encore au lit après ses couches et avait son bébé auprès d’elle, son mari qui était assis à une petite table près du lit et prenait son petit déjeuner, se leva soudain, la regarda d’un air bizarre, fit quelques pas, et tomba par terre, mort. Elle sauta hors du lit ; les médecins appelés tentèrent de ranimer son mari (ce qu’elle entendit de la pièce voisine), mais tous leurs efforts restèrent vains. – Elle poursuit. – Ensuite, le bébé, alors âgé de quelques semaines, tomba gravement malade et le demeura pendant six mois, alors qu’elle-même devait rester alitée avec une forte fièvre – puis suivent, par ordre chronologique, des doléances au sujet de cette enfant, griefs qu’elle énumère rapidement, d’un air irrité, comme lorsqu’on parle de quelqu’un dont on a assez. La petite fille avait été longtemps assez bizarre, elle criait sans cesse, ne dormait pas, avait été atteinte d’une paralysie de la jambe gauche dont on désespérait presque de la guérir. A 4 ans, elle avait eu des visions, n’avait appris que tardivement à marcher et à parler, si bien qu’on l’avait tenue longtemps pour idiote ; d’après les médecins, elle aurait été atteinte d’une inflammation du cerveau et de la moelle, et de Dieu sait quoi encore ! Je l’interromps en lui faisant remarquer que cette même enfant est aujourd’hui normale et d’une santé florissante, et je lui enlève la possibilité de revoir tous ces épisodes pénibles en effaçant de sa mémoire, non seulement le souvenir plastique, mais tout l’ensemble de cette réminiscence, comme si elle n’y avait jamais été mêlée. Je lui promets la cessation de cette attente anxieuse des malheurs, qui la torture continuellement et

aussi des douleurs généralisées dont elle s'était plainte pendant son récit, alors qu'il n'en avait plus été question depuis plusieurs jours[18].

Immédiatement après mes suggestions, et à ma grande stupéfaction, la malade se met à me parler du prince L... dont l'évasion d'un asile d'aliénés avait fait grand bruit. Elle émet de nouvelles idées angoissantes à propos des asiles, elle dit qu'on y verse des douches froides sur la tête des gens, qu'on les met dans un appareil où on les fait tourner jusqu'à ce qu'ils se tiennent tranquilles. Trois jours auparavant, je l'avais interrompue au moment où elle se lamentait de ce que, dans ces établissements, on ligotât les malades sur leur chaise. Je constate que je n'aboutis à rien de cette façon-là et que je ne puis éviter d'écouter jusqu'au bout ce qu'elle a à me dire à propos de chaque chose. Une fois ceci établi, je lui enlève ces nouvelles images terrifiantes, je fais appel à son discernement, disant qu'elle a plus de raisons de me croire, moi, que la sotte domestique de qui elle tient ces effrayantes descriptions de l'organisation des asiles d'aliénés. Remarquant qu'au cours de ces récits elle bégaye, malgré tout, de temps en temps, je lui demande d'où provient ce bégaiement. Pas de réponse. « vous n'en savez rien ? » – « non. » – « et pourquoi ? » – « pourquoi ? Parce que ça ne m'est pas permis » (elle prononce ces paroles avec vivacité et une nuance de contrariété). Je crois voir dans cette déclaration un succès de la suggestion, mais elle exprime le désir de sortir de l'hypnose et j'y consens[19].

18 Dans mon ardeur, j'étais sans doute, cette fois-là, allé trop loin. Un an et demi plus tard, quand je revis Mme Emmy alors relativement bien portante, elle se plaignit, chose étrange, de ne pouvoir se souvenir que fort imparfaitement de faits très importants de sa vie. Elle y voyait une preuve de l'affaiblissement de sa mémoire, tandis que je me gardai bien de lui expliquer les raisons de cette amnésie particulière. L'efficacité de la thérapeutique sur ce point était sans doute due aussi à ce que je m'étais fait raconter ce souvenir d'une façon aussi détaillée (avec bien plus de détails qu'il ne s'en trouve dans mes notes) tandis que généralement je me contentais de simples mentions.

12 mai. – Contrairement à mes prévisions, elle a peu et mal dormi. Je la trouve très angoissée, mais sans les manifestations physiques habituelles. Elle refuse de dire ce qu'elle a ; elle m'annonce seulement qu'elle a fait de mauvais rêves et qu'elle revoit toujours les mêmes choses. « quelle horreur s'ils prenaient vie ! » Au cours du massage, elle se libère quelque peu en me questionnant, récupère sa bonne humeur, me décrit les relations qu'elle entretient dans sa maison de veuve, sur la Baltique, les gens éminents de la ville voisine qu'elle a coutume d'y inviter, etc.

Hypnose. – Elle a fait des rêves affreux, les pieds des chaises et les dossiers des fauteuils étaient tous des serpents, un monstre à tête de vautour l'avait becquetée et mordue par tout le corps, d'autres bêtes sauvages s'étaient aussi précipitées sur elle, etc. Puis elle passe aussitôt à d'autres délires d'animaux, à propos desquels elle ajoute « mais ça c'était vrai » (et non des rêves). Ainsi, un jour, voulant attraper une pelote de laine, elle vit que c'était une souris qui prit la fuite ; une autre fois, dans une promenade, un gros crapaud avait sauté sur elle, etc. Je note que mon interdiction générale n'a pas eu de résultat et qu'il faut que je lui enlève une à une ses impressions effrayantes[20]. Par un détour quelconque, j'arrivai à lui demander comment ses douleurs gastriques étaient survenues

19 Je ne compris cette petite scène que le jour suivant. Sa nature récalcitrante qui se cabrait, à l'état de veille, comme pendant l'hypnose, devant toute contrainte, s'était irritée de me voir considérer son récit comme terminé et d'avoir interrompu ce dernier par ma suggestion concluante. J'ai eu bien d'autres preuves du fait que dans son conscient hypnotique, elle contrôlait mon travail. Sans doute désirait-elle me reprocher mon interruption de ce jour-là, comme lors de sa description horrifiante des asiles d'aliénés. Mais n'osant le faire, elle ne revint que plus tard et comme incidemment à ce sujet, en omettant d'en révéler les liens associatifs. Ce fut une remarque de sa part qui m'éclaira sur ma bévue.

20 J'ai malheureusement, dans ce cas, omis de rechercher la signification de la zoopsie, et même d'y faire la part de ce qui, dans cette peur des animaux, était une terreur primaire propre à bien des névropathes depuis leur enfance et de ce qui participait d'une symbolique.

et d’où elles provenaient. Je crois que ces douleurs accompagnent toujours chez elle les accès de zoopsie. Avec assez de réticence, elle me répond qu’elle n’en sait rien. Je lui donne jusqu’à demain pour s’en souvenir. Elle me dit alors, d’un ton très bourru, qu’il ne faut pas lui demander toujours d’où provient ceci ou cela mais la laisser raconter ce qu’elle a à dire. J’y consens et elle poursuit sans préambule : « quand ils l’ont emporté, je n’ai pas pu croire qu’il était mort » (la voilà donc qui reparle de son mari, et je découvre maintenant que sa mauvaise humeur était due au fait qu’elle n’avait pas achevé cette histoire). Ensuite, elle s’était dit que si son bébé ne l’avait retenue au lit, elle aurait pu soigner son époux, et alors, pendant trois ans, elle avait détesté cette enfant. La mort de son mari n’avait été suivie que de tourments et de tracas. La famille du mari qui s’était toujours opposée au mariage et s’était irritée de leur bonheur, insinuait maintenant qu’il avait été empoisonné par sa femme et voulait exiger une enquête. Par l’intermédiaire d’un abominable homme d’affaire marron, cette famille lui avait intenté toutes sortes de procès. Le coquin avait embauché des agents pour la calomnier, avait fait publier des articles diffamatoires dans les journaux locaux, et lui en avait envoyé ensuite les coupures. C’est de là qu’étaient venues sa peur des gens et sa misanthropie. Après les paroles apaisantes que je prononce à la suite de ce récit, elle se déclare soulagée.

13 mai. – Des douleurs gastriques ont à nouveau troublé son sommeil, elle n’a pas dîné hier soir et se plaint de douleurs dans le bras droit. Néanmoins, elle est de bonne humeur, bien disposée et me traite depuis hier avec une considération particulière, me demandant mon opinion sur les choses les plus diverses qui lui semblent importantes ; mais elle s’agite outre mesure au moment où je suis obligé de me mettre à la recherche d’une serviette dont j’ai besoin pour le massage, etc. Elle émet alors de fréquents claquements de langue et a des tics.

Hypnose. – Hier soir, elle a soudain compris pour quelle raison les petits animaux qu'elle voyait prenaient des proportions gigantesques. C'est pendant un spectacle donné au théâtre de D… que cela lui était arrivé pour la première fois. Il y avait sur la scène un énorme lézard. Ce souvenir, hier soir, l'avait excessivement troublée[21].

Si le claquement de langue a réapparu, c'est parce qu'elle a souffert hier de douleurs dans le bas-ventre, et qu'elle s'est efforcée de ne pas révéler celles-ci par ses soupirs. Elle ignore entièrement la véritable cause de ce claquement (voir p. 43). Elle se rappelle aussi que je lui ai donné pour tâche de découvrir d'où provenaient ses douleurs gastriques. Elle n'en sait rien et me prie de l'aider. Je demande si elle n'a pas, un jour, été forcée de manger, après avoir éprouvé une grosse contrariété. C'est exact. Après la mort de son mari, elle avait, pendant longtemps, perdu tout appétit, ne se nourrissait que par devoir, et c'est alors que débutèrent les douleurs gastriques. En lui effleurant plusieurs fois l'épigastre, je supprime les souffrances. Spontanément, elle commence alors à parler de ce qui l'a le plus affectée. « Je vous ai dit que je n'avais pas aimé la petite, mais il faut ajouter que rien dans mon comportement n'aurait pu le faire soupçonner. J'ai fait tout ce qui était nécessaire. Maintenant encore, je continue à me reprocher de préférer l'aînée. »

14 mai. – Elle se sent bien et calme et a dormi presque jusqu'à 7 h 30. Elle ne se plaint que de quelques douleurs dans la région radiale de la main et de douleurs dans la tête et au visage. Ce qu'elle

21 Le souvenir du grand lézard n'avait assumé une telle importance que par sa coïncidence avec un état affectif important sous l'empire duquel elle devait se trouver lors de la représentation. Mais, dans le traitement de cette malade, comme je l'ai avoué, je me suis fréquemment contenté de données superficielles, sans chercher à les approfondir, comme c'est le cas ici. D'ailleurs, qu'on se souvienne à ce sujet de la macropsie hystérique. Mme Emmy était très myope et astigmate et ses hallucinations pouvaient bien souvent être provoquées par le manque de netteté de ses perceptions visuelles.

révèle avant l’hypnose ne cesse de gagner en importance. Aujourd’hui, elle n’a presque rien d’affreux à dire. Elle se plaint d’une douleur et d’un manque de sensibilité dans la jambe droite et me raconte à ce sujet qu’en 1871, à peine remise d’une inflammation du bas-ventre, elle a dû soigner son frère malade, et ainsi ont commencé ces douleurs qui ont parfois provoqué une paralysie du pied droit.

Pendant l’hypnose, je lui demande si elle serait déjà capable de se conduire parmi les humains ou si la peur prévaudrait encore. Elle pense que le fait de sentir quelqu’un derrière elle ou trop près lui serait pénible, et raconte à ce propos certains cas de surprises désagréables provoquées par des personnes surgissant subitement. Ainsi, étant allée se promener un jour avec ses filles à Rügen, elles virent surgir, de derrière un buisson, deux individus à mine patibulaire qui les insultèrent. Pendant une promenade, un soir, à Abbazia, un mendiant dissimulé derrière une pierre se serait tout à coup dressé, puis agenouillé devant elle. Il s’agissait, parait-il, d’un fou inoffensif. Elle raconte enfin une effraction commise dans son château isolé et qui l’avait fort effrayée.

Mais il est facile de comprendre que cette peur des gens provient surtout des persécutions auxquelles elle fut en butte après la mort de son mari[22].

Le soir. – Très bien disposée en apparence, elle me reçoit pourtant en s’écriant : « je meurs de peur, ah ! Je puis à peine vous le raconter, je me hais. » J’apprends enfin que le Dr Breuer est venu la voir et qu’elle a sursauté à son apparition. Il s’en est aperçu, mais elle lui a assuré que c’était seulement cette fois-là et qu’elle était navrée, à cause de moi, d’avoir ainsi manifesté ce reste de sa poltronnerie de jadis ! J’avais d’ailleurs eu l’occasion de constater, ces jours derniers, combien elle se montrait dure envers elle-même

22 J’étais alors enclin à attribuer à tous les symptômes d’une hystérie une origine *psychique*. Aujourd’hui je qualifierais de *névrotique* les tendances à l’angoisse de cette femme qui vivait dans le continence (névrose d’angoisse).

et prête à se reprocher amèrement ses plus petites négligences, par exemple de n'avoir pas posé à leur place les serviettes pour le massage ni placé en évidence le journal que je devais lire pendant son sommeil. Après qu'une première assise superficielle des réminiscences pénibles lui a été enlevée, on voit apparaître sa personnalité, moralement hypersensible et affectée d'une tendance à la dépréciation d'elle-même. Je lui répète, à l'état de veille, comme dans l'hypnose, une paraphrase du vieil adage *minima non curât praetor*, et lui dis qu'entre le bien et le mal se trouve tout un groupe de petites choses indifférentes que personne ne doit se reprocher. Je crois que cette leçon ne lui fait pas plus d'effet qu'elle n'en aurait fait à un moine ascète du Moyen Age, qui voyait dans le plus petit incident le concernant le doigt de Dieu et la tentation du Diable et n'était à aucun moment capable d'imaginer le monde ou quoi que ce fût, sans le rapporter à sa propre personne.

Dans l'hypnose, elle me livre un certain nombre d'images terrifiantes complémentaires (par exemple, la vision de têtes sanglantes sur chaque vague à Abbazia). Je lui fais répéter les avis que je lui avais donnés, alors qu'elle était à l'état de veille.

15 mai. – Elle a dormi jusqu'à 8 h 30 mais s'est un peu agitée à l'approche du matin et, à mon arrivée, présente un léger tic, des claquements de langue et quelques troubles de l'élocution. « Je meurs de peur », dit-elle. Je lui demande pourquoi et elle me raconte que la pension où sont ici placées ses enfants se trouve au quatrième étage et qu'on y accède par un ascenseur. Hier, elle a exigé que les enfants puissent aussi se servir de l'ascenseur pour descendre et se le reproche maintenant car cet ascenseur n'est pas très sûr, le propriétaire de la pension l'avait lui-même déclaré. N'avais-je pas entendu parler de l'histoire arrivée à la comtesse Sch… qui avait trouvé la mort à Rome dans un accident semblable ? Je connais le propriétaire de la pension de famille en question et sais que l'ascenseur lui appartient ; il me paraît donc peu probable que cet

homme qui, dans ses annonces, fait valoir l'avantage de l'ascenseur, ait mis lui-même sa clientèle en garde contre l'utilisation de ce dernier. Je suppose qu'il s'agit là d'une erreur de mémoire suscitée par l'angoisse et lui ayant fait part de mon opinion l'amène sans effort à rire elle-même de l'invraisemblance de ses craintes. C'est pour cette raison que je n'arrive pas à croire qu'il puisse s'agir là de la véritable cause de son anxiété et j'entreprends d'interroger son conscient hypnotique. Pendant le massage que je pratique aujourd'hui après plusieurs jours d'interruption, elle me raconte certaines histoires sans lien entre elles, mais qui, pourtant, pourraient être vraies. Celle, par exemple, d'un crapaud trouvé dans une cave, d'une mère excentrique qui soignait son enfant idiote d'une façon très originale, d'une femme devenue mélancolique qu'on avait enfermée dans un asile. Je vois ainsi quelles réminiscences passent par la tête de Mme von N… quand elle est de mauvaise humeur. Après s'être soulagée par ces récits, elle devient très gaie, parle de l'existence qu'elle mène dans ses terres, des belles relations qu'elle entretient avec des hommes éminents habitant les provinces baltiques et l'Allemagne du Nord ; il me semble alors difficile de concilier cette abondance d'occupations, avec l'idée d'une femme aussi nerveuse.

Je lui demande donc, pendant l'hypnose, pourquoi elle s'est montrée aussi agitée ce matin et, au lieu de parler de ses craintes

relatives à l'ascenseur, elle me dit avoir eu peur de voir ses règles revenir à nouveau et empêcher les massages[23].

Je lui fais conter l'historique de ses douleurs dans les jambes. Elle commence comme la veille, énumère une longue série d'épisodes divers, pénibles et irritants, pendant lesquels elle souffrait des jambes, et ces incidents ne manquaient jamais d'aggraver ses douleurs, allant même jusqu'à provoquer une

23 Voici comment les choses s'étaient passées : en se réveillant le matin, elle s'était sentie anxieuse, et pour donner un motif à ce malaise, s'était jetée sur la première représentation d'angoisse venue. La veille, l'ascenseur de la pension avait fait l'objet d'un entretien pendant lequel cette mère perpétuellement inquiète avait demandé à la gouvernante si sa fille aînée, qui ne pouvait pas beaucoup marcher à cause de son ovaire droit et de douleurs dans la jambe droite, aurait la possibilité de se servir de l'ascenseur pour la descente. Une erreur de mémoire permit ensuite à Mme v. N… de rattacher l'angoisse dont elle avait conscience, à l'idée de cet ascenseur. Elle ne découvrit pas dans son conscient le motif véritable de son angoisse, et ne me le révéla – cela sans la moindre hésitation – que lorsque je l'interrogeait pendant l'hypnose. Il s'agissait du processus que Bernheim, et d'autres après lui, ont étudié chez des sujets qui exécutent après la séance d'hypnotisme l'ordre qui leur avait été donné au cours de cette séance. C'est ainsi que Bernheim a suggéré à l'un de ses malades de mettre après son réveil ses deux pouces dans la bouche. Le malade exécute cet ordre et s'en excuse en expliquant que, s'étant mordu la langue le jour précédent au cours d'un accès épileptique, il y ressentait une douleur. Une jeune fille, obéissant à une suggestion, essaye de commettre un attentat sur la personne d'un magistrat qu'elle ne connaît absolument pas ; arrêtée dans son geste et interrogée sur les motifs de son acte, elle raconte une histoire de sévices subis par elle et qui crient vengeance. Il semble exister un besoin de procurer aux phénomènes psychiques dont on devient conscient un lien causal avec d'autres éléments conscients. Là où la véritable raison échappe aux perceptions du conscient, le malade n'hésite pas à en chercher une autre à laquelle il croit lui-même, bien qu'elle soit fausse. Il est clair qu'une scission dans le contenu du conscient doit favoriser au plus haut degré de pareils liens causaux fictifs. Je désire m'appesantir un peu plus longuement sur l'exemple précité de fausse connexion, parce qu'à plus d'un égard il peut être considéré comme un prototype. Prototype d'abord du comportement de cette

paralysie des deux jambes avec perte de la sensibilité. Il en fut de même pour les douleurs dans les bras ainsi que pour les crampes dans la nuque qui commencèrent également pendant qu'elle soignait un malade. Au sujet de cette « crampe de la nuque », j'obtiens seulement les informations suivantes : elles ont succédé à certains états particuliers d'agitation avec mauvaise humeur et subsistèrent sous forme de « main glaciale » sur la nuque, avec raideur et sensation de froid douloureux aux extrémités, incapacité de parler et

malade qui, au cours de son traitement, me fournit encore maintes occasions de dénouer ces fausses associations et leurs conséquences, grâce aux explications fournies pendant l'hypnose. Je vais exposer en détail un cas de ce genre parce qu'il éclaire d'une lumière assez crue le fait psychologique en question. J'avais proposé à Mme Emmy de prendre un bain de siège froid au lieu de son bain tiède habituel, ce qui lui procurerait, disais-je, plus de bien-être. Elle se conformait en général aux prescriptions médicales avec une docilité absolue, tout en manifestant chaque fois la plus grande incrédulité. J'ai déjà signalé que son traitement médical ne lui avait presque jamais procuré de soulagement, ce fut donc en évitant de me montrer trop autoritaire que je lui proposai les bains froids, de sorte qu'elle trouva le courage de m'exprimer ses objections : « chaque fois que j'ai pris des bains froids, je me suis sentie mélancolique toute la journée, mais je vais encore essayer, si vous y tenez. Soyez sûr que je fais tout ce que vous me dites. » Je renonce en apparence à ma proposition, mais au cours de la séance d'hypnose suivante je lui suggère de proposer elle-même ces bains froids, de penser qu'elle y a réfléchi, qu'elle désire faire une nouvelle tentative, etc. Ainsi fut fait. Elle reprit le jour suivant mon idée d'essayer un demi-bain froid, chercha par toutes sortes d'arguments (ceux-là mêmes que je lui avais exposés) à me convaincre de leur nécessité, et je cédai, sans montrer beaucoup d'empressement. Le jour qui suivit ce demi-bain, je la trouvai réellement de très mauvaise humeur. « Pourquoi êtes-vous ainsi aujourd'hui ? » – « je le savais d'avance, les bains froids me font toujours cet effet-là » ; « c'est vous-même qui les avez exigés, vous savez maintenant que vous ne les supportez pas ; nous allons revenir aux bains tièdes. » Au cours de l'hypnose je lui demande : « est-ce vraiment le bain froid qui vous a tant déprimée ? » – « Ah, le bain froid n'y est pour rien, répond-elle, j'ai lu ce matin dans le journal qu'une révolution avait éclaté à Saint-Domingue. Quand il y a des troubles là-bas, ce sont toujours les blancs qui en sont les victimes, et j'ai un frère à Saint-Domingue qui nous a déjà causé bien des soucis. Je

prostration complète ; tout cela dure de six à douze heures. Mes tentatives pour lui démontrer que ce symptôme n'est qu'une réminiscence échouent, et lorsque je lui demande, dans ce but, de me dire si son frère qu'elle soignait ne l'aurait pas, dans son délire, saisie par la nuque, elle le nie, et dit ignorer ce qui a pu provoquer ces accès[24].

crains qu'il ne lui arrive quelque chose. » C'est ainsi que la question se trouva réglée entre nous… Le lendemain matin, elle prit son bain froid comme si c'était là une chose entendue et continua ainsi pendant plusieurs semaines sans jamais lui attribuer ses accès de mauvaise humeur. On m'accordera sans peine que cet exemple reste typique du comportement de beaucoup d'autres névropathes, à l'égard des traitements recommandés par leur médecin. Qu'il s'agisse de soulèvements à Saint-Domingue ou ailleurs, ils suscitent, en un jour déterminé, certains symptômes, et le malade est toujours enclin à en rendre responsables les derniers avis de son médecin. Des deux conditions qui suscitent l'apparition de ces fausses associations, l'une, la méfiance semble être toujours présente ; l'autre, la scission du conscient, se trouve dissimulée, soit parce que la plupart des névropathes n'ont aucune notion des causes réelles (ou du moins du motif occasionnel) de leur mal ; soit parce qu'ils refusent d'en prendre connaissance, ne voulant pas qu'on leur rappelle qu'ils en portent la responsabilité. On serait tenté de croire que chez les névropathes, les conditions psychiques d'ignorance ou d'omission volontaire, en dehors même des cas d'hystérie, favorisent plus que la scission du conscient, l'apparition d'une fausse association et pourtant cette scission prive le conscient des matériaux du rapport causal. Mais cette dissociation est rarement nettement délimitée : la plupart du temps, certains éléments du complexe de représentation préconscient pénètrent dans la conscience ordinaire, et ce sont eux qui fournissent à ces troubles l'occasion de se manifester. Habituellement, c'est l'impression générale liée au complexe (angoisse, deuil, comme dans l'exemple précédent) qui est consciemment ressentie, et pour laquelle il faut que soit établi, par une sorte de « compulsion à l'association », un lien avec certains complexes de représentation, présents dans le conscient. (Voir d'ailleurs le mécanisme de la *représentation obsessionnelle* que j'ai décrit dans une communication, *Neurol. Zentralb.*, n°10 et 11, 1894. Voir aussi Obsessions, phobies, *Revue neurologique*, n° 2, 1895.) J'ai pu récemment, grâce à des observations

Le soir. – Elle est très gaie, très en train. Pour l'ascenseur, rien ne s'était passé comme elle me l'avait raconté, ce n'était qu'un prétexte pour éviter de s'en servir pour la descente. Suivent une foule de questions sans rapport avec sa maladie. Elle a beaucoup souffert de douleurs au visage, à la main du côté du pouce et à la jambe. Elle ressent de la raideur et des douleurs au visage lorsqu'elle est restée longtemps assise sans bouger ou qu'elle a fixé un point. Elle souffre aussi dans le bras quand elle soulève un objet

pratiquées en d'autres domaines, me convaincre de la force d'une pareille compulsion. Pendant plusieurs semaines, je fus obligé de remplacer mon lit habituel par une couche plus dure, sur laquelle je devais rêver soit davantage, soit de façon plus active, ou peut-être sans obtenir le même sommeil profond. Pendant le quart d'heure qui suivait mon réveil, je me souvenais de tous mes rêves de la nuit et me donnais la peine de les noter et de tenter de les expliquer. Je réussis à ramener ces rêves à deux facteurs : 1) A la nécessité d'élaborer les représentations sur lesquelles je n'avais fait que jeter un coup d'œil pendant la journée et qui n'avaient pas été liquidées ; 2) A la compulsion à relier ensemble des choses présentes à un moment donné dans un certain état de la conscience. Il fallait attribuer à l'action souveraine de ce dernier facteur les contradictions et l'absurdité des rêves. Le traitement d'une autre malade, Mme Cécilie M..., m'a montré que l'état d'âme suscité par un incident et le contenu de ce dernier divergent régulièrement par rapport au conscient primaire. De tous les cas que je décris ici, c'est ce dernier que j'ai le mieux étudié. J'ai pu y rassembler les preuves les plus nombreuses et les plus convaincantes du mécanisme psychique des phénomènes hystériques décrits. Malheureusement, des raisons personnelles m'empêchèrent d'exposer tous les détails de cette observation sur laquelle je pense m'appuyer à l'occasion. Mme Cécilie M... se trouva, en dernier lieu, dans un état hystérique particulier qui n'est certainement pas isolé, bien que j'ignore s'il a jamais été reconnu. On pourrait le qualifier de « psychose hystérique d'abolition ». La malade, ayant subi de nombreux traumatismes psychiques, avait souffert, de longues années durant, d'une hystérie chronique à manifestations très variées. Les motifs de ces états étaient ignorés d'elle et d'autrui, sa mémoire, pourtant magnifique, présentait d'évidentes lacunes ; sa vie, disait-elle, lui semblait séparée en tronçons. Un beau jour, une réminiscence surgit soudain avec toute la fraîcheur et toute la clarté d'une impression nouvelle, et à partir de ce moment-là, elle revécut, en près de trois ans, tous les traumatismes de sa

pesant. L'examen de la jambe droite révèle une assez bonne sensibilité dans la cuisse, une insensibilité marquée dans la jambe et le pied, moindre dans la région du bassin et des lombes.

Pendant l'hypnose, elle avoue avoir encore de temps en temps des craintes au sujet de ses enfants, elles pourraient tomber malades, cesser de vivre ; un accident pourrait arriver à son frère actuellement en voyage de noces ; la femme de ce frère pourrait mourir, aucun de ses frères et sœurs n'a été marié longtemps. – Je n'en puis plus rien tirer au sujet de ses autres craintes. Je lui interdis

vie qu'on croyait oubliés depuis longtemps, et auxquels elle n'avait vraiment jamais pensé. Ce réveil des souvenirs fut accompagné d'épouvantables souffrances et du retour de tous les symptômes qu'elle avait pu avoir jusqu'alors. Cette « liquidation d'une vieille dette » embrassant un laps de temps de trente-trois ans permit de retrouver la détermination, souvent très complexe, de chacun de ses états. On ne put la soulager qu'en lui procurant l'occasion de révéler sous hypnose, avec toutes les manifestations émotionnelles et physiques appropriées, chacune des réminiscences qui la tourmentait à ce moment précis. Quand je ne pouvais être présent et qu'elle était forcée de parler devant une personne qui l'intimidait, il lui arrivait parfois de raconter très tranquillement son histoire et de me réserver ensuite, au cours de l'hypnose, tous les pleurs, toutes les manifestations de désespoir dont elle aurait voulu accompagner son récit. Après cette épuration par l'hypnose, elle se sentait, pendant plusieurs heures, tout à fait à l'aise, et revenue dans le réel. Peu de temps après, c'était le tour de la réminiscence suivante qui se faisait précéder, pendant quelques heures, d'un état d'esprit adéquat. La malade était irritable, ou anxieuse, ou désespérée, sans soupçonner que cette humeur, indépendante des choses actuelles, dépendait de l'état où elle se trouverait immédiatement après. Au moment de ce passage, elle ne manquait pas de faire un rapprochement erroné auquel elle s'accrochait opiniâtrement jusqu'à la séance d'hypnotisme. Par exemple, elle me reçut un jour en me disant : « ne nsuis-je pas une réprouvée ? N'est-ce pas un signe de dépravation de vous avoir raconté tout cela hier ? » Ce qu'elle m'avait dit la veille n'était vraiment pas fait pour justifier cette condamnation, et elle le reconnut du reste après un court entretien, mais la séance d'hypnose suivante fit apparaître le souvenir d'un incident à la suite duquel elle s'était fait de durs reproches, douze ans auparavant, mais auquel elle ne pensait d'ailleurs plus, à l'heure actuelle.

de s’effrayer sans motif. Elle promet de m’obéir « parce que vous l’exigez ». D’autres suggestions à propos de ses douleurs, de sa jambe, etc., interviennent.

16 mai. – Elle a bien dormi, se plaint encore de douleurs au visage, au bras, aux jambes, se montre très gaie. L’hypnose ne donne rien. Faradisation de la jambe insensible.

24 Après mûre réflexion, je me suis dit que ces « crampes à la nuque » devaient être des états semblables à la migraine, avoir une origine organique. On voit, *in praxi*, bien des états de cette sorte qui n’ont pas été décrits et qui montrent une telle similitude avec les accès classiques d’hémicranie que l’on voudrait élargir la définition de celle-ci, et repousser au second plan la localisation de la douleur. Comme chacun sait, beaucoup de névrosées ont coutume d’allier à leurs accès de migraine des accès hystériques (contractions et délires) ; dès que Mme Emmy se plaignait de cette crampe à la nuque, l’accès de délire était là. En ce qui concerne les douleurs dans les bras et les jambes, je crois qu’il s’agissait là d’un de ces cas peu intéressants, mais d’autant plus fréquents, de détermination par coïncidence fortuite. Elle avait eu ces douleurs pendant une période d’agitation, à l’époque où elle soignait un malade et, par suite du surmenage, les souffrances, ressenties davantage, avaient été, à l’origine et par hasard, associées aux événements en question ; elles se trouvaient donc, dans son souvenir, répétées comme le symbole physique du complexe d’association. Je pourrai donner, par la suite, d’autres exemples probants de ce genre de processus. Les douleurs avaient probablement été rhumatismales à l’origine, c’est-à-dire, pour préciser un terme dont on abuse, qu’il s’agissait de douleurs siégeant surtout dans les muscles. Dans les périodes où elles se manifestent, on note une grande sensibilité à la pression et une modification de la consistance des muscles, se manifestant le plus intensément après un repos prolongé ou une longue immobilisation des membres, donc le matin. Les souffrances se calment par l’exercice des mouvements douloureux et peuvent disparaître par les massages. Les douleurs d’origine musculaire, très fréquentes chez tous, prennent chez les névropathes une importance accrue, et, avec l’appui des médecins qui n’ont pas l’habitude de vérifier l’état des muscles par la pression digitale, sont tenues pour des douleurs nerveuses et forment une grande part des prétendues névralgies hystériques, sciatiques, etc. Je ne fais qu’effleurer ici la question des rapports entre ces douleurs et une

Le soir. – Elle sursaute à mon arrivée. « Heureusement que vous arrivez, j’ai eu si peur. » Cela avec tous les signes de la terreur, bégaiement, tics ; je lui fais raconter, pendant qu’elle est éveillée, ce qui est arrivé ; alors, les doigts crispés, les bras tendus en avant, elle me décrit son épouvante de façon parfaite. Dans le jardin, une souris monstrueuse a tout à coup, frôlé sa main ; elle trottait tout le temps de-ci, de-là (illusion par jeux d’ombres ?). Sur les arbres, des quantités de souris étaient perchées. – N’entendez-vous pas les chevaux piaffer dans le cirque ? – A côté il y a un monsieur qui gémit, je crois qu’il souffre après son opération. – Suis-je à Rügen ? J’y avais une cheminée semblable ? – Elle est dans un état de confusion mentale du fait de toutes les pensées qui se croisent en elle et parce qu’elle s’efforce d’y distinguer la réalité. Quand je l’interroge sur les choses présentes, elle n’arrive pas à me répondre. J’essaie, au cours de l’hypnose, de mettre de l’ordre dans cet état.

Hypnose. – De quoi avez-vous eu peur ? Elle répète l’histoire des souris avec toutes les manifestations de la terreur : alors qu’elle traversait l’escalier, une horrible bête y était couchée et a disparu aussitôt. Je lui explique qu’il s’agit d’hallucinations et qu’elle ne doit plus craindre les souris que seuls les ivrognes voient (et elle a les ivrognes en horreur). Je lui raconte l’histoire de l’évêque Hatto, qu’elle connaît aussi ; elle l’écoute terrifiée. – Comment en êtes-vous arrivée à parler du cirque ? – Elle entend distinctement tout près les chevaux piaffer dans les écuries et, de ce fait, risquer de se faire mal en s’empêtrant dans leur licou. Johann avait alors l’habitude de sortir et de les détacher. Je conteste la proximité des écuries et les gémissements du voisin. – Sait-elle où elle se trouve ? – Elle le sait mais croyait tout d’abord être à Rügen. – A quel propos ce souvenir

prédisposition à la goutte. La mère et les deux sœurs de ma malade avaient beaucoup souffert de cette maladie (ou d’un rhumatisme chronique). Une partie des douleurs dont elle se plaignait pouvait aussi être actuelle ; je l’ignore. Je n’étais pas encore très habitué, à cette époque, à juger de l’état des muscles.

lui est-il venu ? Ils parlaient dans le jardin de la chaleur qu'il faisait en un certain endroit, et elle pensa alors à la terrasse sans ombre de Rügen. – Quels sont les souvenirs tristes attachés au séjour à Rügen ? – Elle m'en cite toute la série. C'est là qu'elle avait eu ses plus terribles douleurs dans le bras et les jambes ; pendant certaines excursions, elle s'était plusieurs fois égarée dans le brouillard ; deux fois, en se promenant, elle avait été poursuivie par un taureau, etc. – Pourquoi a-t-elle eu aujourd'hui cet accès ? – Oui, pourquoi ? Elle avait écrit des lettres pendant trois heures, ce qui lui avait donné une lourdeur de tête. J'admets donc que c'est la fatigue qui a amené cet accès de délire dont le contenu a été déterminé par certaines réminiscences, telles que l'endroit sans ombre du jardin, etc. Je lui renouvelle toutes les recommandations que j'ai coutume de lui faire et la laisse endormie.

17 mai. – Elle a très bien dormi. Dans le bain de son qu'elle a pris aujourd'hui, elle a plusieurs fois crié, prenant la boue pour de petits vers. C'est l'infirmière qui me le dit, car Mme Emmy ne tient pas à me le raconter. Elle se montre d'une gaîté folle, presque trop exubérante, mais s'interrompt souvent pour pousser des « Oh ! » en faisant des grimaces qui traduisent sa terreur. Elle bégaie plus que ces jours derniers, et raconte qu'elle s'est vue en rêve, cette nuit, marchant sur des tas de sangsues. La nuit précédente, elle avait eu d'affreux cauchemars où elle devait faire la toilette d'une quantité de morts et les mettre en bière. Mais elle se refusait toujours à fermer les couvercles (évidemment un souvenir de son mari) (voir plus haut). Elle dit encore comment, au cours de sa vie, elle a eu une foule de mésaventures avec des animaux, la plus horrible avec une chauve-souris qui s'était laissé enfermer dans l'armoire du cabinet de toilette ; Emmy s'était alors précipitée nue hors de la pièce. Pour la guérir de sa peur, son frère lui avait fait cadeau d'une belle broche représentant une chauve-souris, mais elle n'avait jamais pu la mettre.

Pendant l'hypnose : sa peur des vers vient de ce qu'ayant reçu un jour une jolie pelote à épingles, elle s'aperçut, en voulant s'en servir le matin suivant, qu'un tas de petits vers en sortaient, le son utilisé pour la rembourrer n'étant pas tout à fait sec (hallucination ou réalité ?). Je lui demande d'autres histoires d'animaux. Un jour qu'elle se promenait avec son mari dans un parc de Saint-Pétersbourg, toute la route jusqu'à l'étang se trouva couverte de crapauds, de sorte qu'ils durent rebrousser chemin. A certaines époques de sa vie, elle ne pouvait tendre la main à qui que ce fût de peur de la voir se transformer en quelque horrible bête, comme cela lui était arrivé si souvent. Pour essayer de la débarrasser de cette crainte des animaux, je les passe tous en revue en lui demandant s'ils lui font peur. Pour les uns elle répond « non », pour les autres : « il ne faut pas que j'aie peur[25]. » Je lui demande pourquoi elle a si fortement sursauté et bégayé hier et aujourd'hui. – C'est ce qui lui arrive quand elle est aussi craintive[26]. – Pourquoi était-elle si craintive hier ? – C'est que dans le jardin, toutes sortes d'idées qui pesaient sur elle lui étaient revenues à l'esprit. Tout d'abord, comment pourrait-elle empêcher que les choses s'accumulent de nouveau en elle, une fois le traitement terminé ? Je lui répète les deux motifs d'espérer que je lui avais déjà communiqués alors qu'elle était éveillée : 1) Dans l'ensemble, elle se portait mieux maintenant, était plus résistante ; 2) Elle s'habituerait à confier ses pensées à

25 Ce n'est pas une très bonne méthode que j'ai suivie là. Tout cela n'était pas assez approfondi.

26 Le retour aux deux traumatismes initiaux n'a pas supprimé entièrement le bégaiement et (le claquement de langue, bien qu'à partir de ce moment-là les deux symptômes eussent notablement diminué. La malade expliqua elle-même pour quelle raison le succès ne fut pas total (voir p. 40). Elle avait pris l'habitude de faire claquer sa langue et de bégayer chaque fois qu'elle avait peur. C'est pourquoi ces symptômes finirent pas être associés, non seulement aux traumatismes initiaux, mais encore à toute la chaîne des souvenirs liés à ces derniers et que j'avais omis de supprimer. C'est là un cas assez fréquent et qui ne manque jamais de compromettre l'élégance et l'achèvement des résultats thérapeutiques de la méthode cathartique.

d’autres intimes ; 3) Toutes sortes de choses qu’elle prenait trop à cœur lui deviendraient désormais indifférentes. Elle s’était reproché de ne pas m’avoir remercié de ma visite tardive, elle craignait que je ne perdisse patience à cause de sa dernière rechute. Une chose aussi l’avait beaucoup inquiétée et tourmentée : le médecin de la maison avait dans le jardin demandé à un monsieur s’il se sentait déjà le courage d’affronter une opération. Le femme de ce monsieur était présente et devait penser que c’était peut-être la dernière soirée de ce pauvre homme. Cette réflexion semble amener une détente de sa mauvaise humeur[27].

Dans la soirée, elle est très gaie et très contente. L’hypnose ne donne rien. Je m’occupe de traiter les douleurs musculaires et de rétablir la sensibilité dans la jambe droite ; j’y réussis très facilement au cours de l’hypnose, mais la sensibilité récupérée disparaît ensuite en partie au réveil. Avant que je la quitte, elle s’étonne de ne pas avoir souffert depuis longtemps de crampes dans la nuque ainsi qu’elle en avait pris l’habitude autrefois, avant chaque orage.

18 mai. – Il y a des années qu’elle n’avait pas dormi comme cette nuit. Toutefois, elle se plaint de ressentir depuis son bain des douleurs à la face, aux mains et aux pieds, d’avoir une sensation de froid à la nuque et des contractions ; ses traits sont tendus, ses mains crispées. L’hypnose ne révèle aucun des contenus psychiques de cette « crampe de la nuque » que j’atténue ensuite, après le réveil, par des massages[28].

J’espère que ces notes extraites de la chronique des trois premières semaines du traitement suffisent à donner une impression

27 J’appris alors pour la première fois ce dont je pus avoir d’innombrable preuves par la suite, c’est que, dans la suppression hypnotique d’un délire hystérique récent, les malades, dans leur récit, inversent l’ordre chronologique ; ils décrivent d’abord leurs dernières impressions et les moins importantes, puis arrivent aux émotions primordiales, probablement les plus importantes, parce qu’elles ont déclenchés les troubles.

de l'état de la malade, du genre de mes efforts thérapeutiques et de leurs résultats. Je vais maintenant compléter cette observation.

Le délire hystérique que j'ai décrit en dernier lieu constitua l'ultime manifestation morbide notable de Mme Emmy. Comme je ne m'appliquais pas à étudier indépendamment les symptômes morbides et leur origine, mais que j'attendais tranquillement que quelque chose me révélât ses pensées terrifiantes ou que la malade les avouât, les séances d'hypnose devinrent bientôt infructueuses et je ne les utilisai plus que pour lui donner des instructions. Celles-ci devaient rester toujours présentes dans son esprit, et la prémunir, surtout une fois rentrée chez elle, contre le retour d'états semblables. J'étais alors tout à fait partisan des idées de Bernheim relatives à la suggestion et en attendais plus que je n'en attendrais

28 Son étonnement, la veille au soir, de n'avoir pas souffert depuis si longtemps de cette crampe n'était donc pas la notion de l'état avenir qui déjà se préparait et avait été perçu dans l'inconscient. Cette forme bizarre d'intuition s'observait tout à fait habituellement chez Mme Cécilie M… dont j'ai déjà parlé. Chaque fois qu'elle se sentait tout à fait bien, elle déclarait : « Il y a très longtemps que je n'ai pas eu peur, la nuit, des sorcières » ou bien « Comme je suis contente de n'avoir pas souffert des yeux depuis si longtemps » ; je pouvais alors être sûr la nuit suivante que l'infirmière aurait fort à faire à cause d'une crainte atroce des sorcières ou que se produirait l'accès de douleurs oculaires redouté. Chaque fois, transparaissait ainsi une lueur de ce qui se trouvait déjà préformé dans l'inconscient. Le conscient « officiel » (selon l'expression de Charcot), dans son ignorance, transformait la représentation surgie soudain en une manifestation de satisfaction, certainement bientôt punie comme un mensonge. Mme Cécilie, femme très intelligente, à qui je dois une grande partie de ma compréhension des symptômes hystériques, me fît elle-même remarquer que des faits de ce genre pouvaient bien avoir donné lieu aux superstitions fort connues de l'ensorcellement et des sorts jetés. Il ne faut jamais proclamer sa chance, ni par ailleurs peindre le diable sur un mur, sinon il accourt ; en général on ne se félicite de son bonheur que lorsque le malheur vous guette déjà et l'on formule le pressentiment sous la forme d'une satisfaction, parce qu'en ce cas le contenu de la réminiscence précède le sentiment qui s'y rattache et aussi à cause du contraste agréable présent dans le conscient.

aujourd'hui. L'état de ma patiente s'améliora rapidement et à tel point qu'elle m'assura ne s'être jamais mieux sentie depuis la mort de son mari. C'est seulement après sept semaines de traitement que je la laissai retourner chez elle, sur les bords de la Baltique.

C'est au bout de sept mois environ qu'elle donna de ses nouvelles, non à moi, mais au Dr Breuer. Sa santé avait continué à être bonne pendant plusieurs mois, puis une nouvelle secousse psychique était survenue. La fille aînée qui, dès leur premier séjour à Vienne, avait, à l'image de sa mère, souffert de crampes à la nuque, de légers états hystériques et surtout de douleurs en marchant, par suite d'une rétroversion de l'utérus, s'était fait traiter, sur mon conseil, par le Dr N…, un de nos gynécologues les plus réputés. Grâce à des massages, il lui redressa l'utérus, de sorte qu'elle cessa de souffrir pendant plusieurs mois. Quelque temps après son retour à la maison, les douleurs réapparurent et Mme Emmy s'adressa au gynécologue de la ville universitaire la plus proche, qui fit appliquer à la fillette un traitement à la fois local et général. Ce traitement eut pour conséquence de provoquer chez cette enfant de graves troubles nerveux. Il est probable que les prédispositions pathologiques de la patiente, alors âgée de 17 ans, trouvèrent là une première occasion de se produire, pour devenir manifestes, un an plus tard, dans une transformation du caractère. La mère, toujours à la fois soumise et méfiante, avait confié son enfant aux médecins et se faisait après le malheureux échec de ce traitement les reproches les plus sanglants. Elle en arriva, par une voie que je n'avais pas prévue, à conclure que le Dr N… et moi-même étions responsables de l'état de sa fille parce que nous lui avions représenté cette maladie grave comme peu inquiétante. Elle supprima, dans une certaine mesure par un acte volontaire, l'effet de mon traitement, et se retrouva aussitôt en proie aux troubles dont je l'avais débarrassée. Un éminent médecin de sa région et le Dr Breuer qui entretint avec elle une correspondance suivie parvinrent, il est vrai, à la convaincre de l'innocence des deux

accusés, mais l'aversion qu'elle avait conçue à mon égard persista, même après cette explication, en tant que séquelle hystérique. Elle déclara qu'il lui serait impossible de se faire à nouveau traiter par moi. Suivant le conseil des praticiens éminents dont j'ai déjà parlé, elle partit se faire soigner dans un sanatorium de l'Allemagne du Nord et, sur la demande de Breuer, j'indiquai au médecin-chef de cet établissement quelles modifications de la thérapeutique hypnotique s'étaient montrées efficaces dans son cas.

Cette tentative de transfert échoua totalement. Il semble qu'elle ne put jamais s'entendre avec le médecin, qu'elle se dressa contre tout ce qu'on voulut tenter pour elle, qu'elle déclina, perdit le sommeil et l'appétit et ne se remit que lorsqu'une amie, venue la voir dans l'établissement, l'en fit partir subrepticement pour de bon et l'emmena chez elle pour la soigner. Au bout de peu de temps, un an exactement après notre première rencontre, elle revint à Vienne et se remit entre mes mains.

Je la trouve en bien meilleur état que ne me l'avaient laissé prévoir les nouvelles qui m'en étaient parvenues. Elle se montre pleine d'allant, dépourvue d'angoisse ; bien des progrès obtenus l'année précédente s'étaient maintenus. Elle se plaint seulement de fréquentes confusions mentales, « les tempêtes sous le crâne » selon son expression. De plus, elle souffre d'insomnies, pleure des heures entières, et vers une certaine heure (5 heures) est envahie par la tristesse. C'était l'heure où l'hiver dernier, elle pouvait aller voir sa fille au sanatorium. Elle bégaye et fait claquer sa langue en se tordant les mains, et quand je lui demande si elle voit beaucoup de bêtes, elle me répond seulement : « Oh ! taisez-vous ! »

A ma première tentative pour la plonger dans l'hypnose, elle serre les poings et crie : « Je ne veux pas d'injection d'antipyrine, je préfère conserver mes douleurs. Je n'aime pas le Dr R..., il m'est antipathique. » Je reconnais qu'elle se trouve empêtrée dans la

réminiscence d'une hypnose subie à l'établissement. Elle se tranquillise quand je la ramène à la situation actuelle.

Dès le début du traitement, je fais une découverte instructive. Je lui avais demandé à quel moment elle avait recommencé à bégayer et elle avait répondu, en hésitant (sous hypnose), que c'était depuis la peur qu'elle avait eue à D… cet hiver. Un garçon de l'hôtel où elle logeait s'était caché dans sa chambre ; dans l'obscurité elle l'avait pris pour un paletot et l'avait saisi ; l'homme avait alors bondi tout à coup. Je supprime cette image et, de fait, à partir de ce moment, sous hypnose comme à l'état de veille, elle ne bégaie qu'à peine. Je ne sais plus ce qui m'a poussé alors à tenter la chance, mais quand je reviens le soir je lui demande avec une grande innocence apparente, comment il faudra faire en m'en allant, quand elle dormira, pour fermer la porte de façon à empêcher que quelqu'un puisse se glisser dans la pièce. A ma grande stupéfaction, elle a une grosse réaction de peur, grince des dents, se frotte les mains l'une contre l'autre, et me donne à entendre qu'elle a éprouvé une grande frayeur de ce genre à D…, mais rien ne peut la décider à raconter son histoire. Je constate qu'il s'agit de l'histoire qu'elle m'a fait connaître ce matin, pendant la séance d'hypnose, et que je croyais avoir fait disparaître. Au cours de la séance suivante elle me donne plus de détails et probablement une version plus véridique. Fort agitée, elle s'était, le soir, promenée de long en large dans le couloir, et trouvant ouverte la porte de la chambre de sa domestique, voulut y entrer pour s'y reposer. La femme de chambre tenta de lui barrer le chemin, mais elle ne se laissa pas faire, pénétra quand même dans la pièce et remarqua alors sur le mur quelque chose de sombre qui était un homme. C'est évidemment le caractère érotique de cette petite aventure qui l'avait poussée à m'en faire un récit inexact. L'expérience m'avait appris qu'un récit incomplet fait en état d'hypnose ne provoquait aucun effet curatif et je tenais, dès lors, pour insuffisant tout récit n'ayant fourni aucun progrès. Peu à peu

j'avais appris à discerner d'après l'expression des malades la dissimulation d'une partie essentielle de leurs conflits.

Le travail que je dois entreprendre cette fois-ci consiste à éliminer par l'hypnose les impressions désagréables qu'elle a ressenties pendant le traitement de sa fille et son séjour à la maison de santé. Elle est pleine de colère rentrée contre le médecin qui l'a obligée, au cours d'une séance d'hypnose, à épeler le mot C… R… A… P… A… U… D et me fait promettre de ne jamais le lui faire dire. Je me permets alors une plaisanterie suggestive qui constitue le seul innocent mesusage de l'hypnose que j'aie d'ailleurs eu à me reprocher dans le cas de cette malade. Je lui affirme que le séjour à… tal lui apparaîtrait désormais si lointain qu'elle ne pourrait même pas se rappeler le nom exact de cet endroit quand elle voudrait en parler et que, chaque fois, elle hésiterait entre…berg,…tal,…wald., etc., ce qui advint bientôt et fut le seul trouble du langage que l'on put observer chez elle jusqu'au jour où, sur une remarque faite par le Dr Breuer, je la débarrassai de cette compulsion à la paramnésie.

J'eus plus de mal à supprimer les états qu'elle qualifiait de « tempêtes sous le crâne » que les séquelles de ces incidents. Quand je la vis pour la première fois dans cette sorte d'état, elle était étendue, les traits contractés, sur un divan, ne cessant de se contorsionner, se prenant le front entre les mains et prononçant en même temps d'un ton suppliant et désespéré le nom d' « Emmy » qui était le sien et celui de sa fille aînée. Une fois plongée dans l'hypnose, elle m'apprit que cet état était une répétition de nombreux accès de désespoir qui s'emparaient d'elle pendant le traitement de sa fille. Lorsqu'elle avait, des heures durant, réfléchi sans succès à la façon dont on pourrait pallier les mauvais résultats du traitement et qu'elle sentait alors s'embrouiller ses pensées, elle s'habituait à prononcer à haute voix le nom de sa fille afin de s'éclaircir les idées. Elle avait décidé, à cette époque, lorsque l'état de sa fille lui eut imposé de nombreux devoirs et qu'elle sentit que sa

nervosité allait reprendre le dessus, que tout ce qui concernait cette enfant devait échapper à la confusion, même si tout le reste devait être sens dessus-dessous dans sa tête.

Au bout de quelques semaines, ces réminiscences elles-mêmes furent supprimées, et, pendant quelque temps encore, l'état de Mme Emmy, que je continuai à observer, demeura parfait. Ce fut juste vers la fin de son séjour que se produisit un fait que je raconterai en détail parce que c'est cet épisode qui mit le mieux en lumière le caractère de la malade et le mode d'apparition de ses états.

Je vins un jour la voir à l'heure de son déjeuner et la surpris au moment où elle jetait dans le jardin, par la fenêtre, aux enfants du valet de chambre, quelque chose d'enveloppé dans du papier. A la question que je lui posai, elle répondit que c'était son entremets (sec) qui, tous les jours, prenait le même chemin. Cela me fournit l'occasion de m'informer du sort des autres plats, et je trouvai, sur les assiettes, plus d'aliments qu'elle n'en pouvait avoir absorbé. Lui ayant demandé pourquoi elle mangeait si peu, elle me dit n'être pas habituée à manger davantage, ce qui lui serait d'ailleurs nuisible. Elle ajouta qu'elle tenait cela de son père défunt, lui aussi petit mangeur. Quand je m'informai de ce qu'elle buvait, elle me dit ne supporter que d'épais breuvages tels que le lait, le café, le cacao, etc. ; dès qu'elle buvait de l'eau de source ou de l'eau minérale, elle souffrait de l'estomac. Voilà qui portait indéniablement le sceau du choix névrotique. J'emportai un peu d'urine pour l'analyser et la trouvai très concentrée et contenant un excès d'urates.

En conséquence, je trouvai indiqué de lui conseiller de boire davantage et j'entrepris également d'augmenter sa ration de nourriture. Elle n'était nullement trop maigre, mais je pensais qu'un peu de suralimentation devrait être essayé. Quand, à ma visite suivante, je lui recommandai une eau alcaline et que je lui interdis d'utiliser les entremets à sa façon habituelle, elle se montra assez agitée. « Je le ferai parce que vous l'exigez, mais je vous avertis par

avance que cela donnera de mauvais résultats parce que c'est contraire à ma nature et que mon père était comme moi. » Pendant la séance d'hypnose, quand je lui demande pourquoi elle ne peut ni bien manger, ni boire de l'eau, elle me répond d'un air assez grognon « je n'en sais rien ». Le jour suivant, l'infirmière confirma que Mme Emmy avait mangé tout son repas et bu un verre d'eau minérale. Toutefois je trouvai la malade couchée, de très mauvaise humeur et avec un moral très bas. Elle se plaignait de violents maux d'estomac : « Je vous l'avais bien dit ! Tous les progrès obtenus à grand-peine vont être réduits à zéro. Je me suis abîmé l'estomac comme chaque fois que je mange davantage ou que je bois de l'eau. Maintenant il va falloir que je reste à la diète totale pendant cinq à huit jours avant de pouvoir supporter quoi que ce soit. » Je lui affirmai qu'elle n'aurait pas besoin de cette diète totale, qu'il était tout à fait impossible de s'abîmer l'estomac de cette façon, que ses douleurs en mangeant et en buvant provenaient de ses craintes. Ces assurances ne lui firent assurément pas le moindre effet car, lorsque je voulus peu après l'endormir, je ne pus, pour la première fois, réussir à l'hypnotiser et, au regard irrité qu'elle me lança, je vis qu'elle était en pleine révolte et que la situation était fort grave. Je renonçai à l'hypnotiser, lui annonçai que je lui laissais vingt-quatre heures pour réfléchir et pour se convaincre que ses douleurs gastriques n'émanaient que de ses craintes, et, au bout de huit jours, je lui demanderais si elle pensait toujours qu'on pût être malade de l'estomac pendant une semaine, par suite de l'absorption d'un verre d'eau minérale et d'un frugal repas. Si cette croyance persistait, je la prierai alors de partir. Cette petite scène contrasta de façon frappante avec nos relations en général très amicales.

Vingt-quatre heures plus tard, je la retrouvai docile et soumise. Lorsque je l'interrogeai sur l'origine de ses douleurs gastriques, incapable de dissimuler, elle me répondit : « Je crois qu'elles viennent de mes appréhensions, mais uniquement parce que vous le

dites. » Je l’hypnotise et lui demande de nouveau : « Pourquoi ne pouvez-vous plus manger ? »

La réponse ne se fait pas attendre et consiste en un nouvel exposé de motifs chronologiques sériés, tirés du souvenir :

Quand j’étais enfant, il arrivait souvent que par caprice je refusais de manger ma viande. Ma mère se montrait alors très sévère et j’étais obligée, en châtiment, de manger ma viande quelques heures plus tard sur l’assiette où elle était restée. La viande était devenue tout à fait froide et la graisse figée (expression de dégoût) et je vois encore devant moi la fourchette dont une dent était un peu tordue. Quand, à l’heure actuelle, je me mets à table, je revois toujours l’assiette posée devant moi avec la viande et la graisse refroidies et je me vois aussi, bien des années plus tard, habitant avec mon frère qui était officier et avait une sale maladie ; je savais qu’elle était contagieuse et j’avais une peur horrible de me servir de sa fourchette et de son couteau (expression d’effroi). Malgré cela je mangeais avec lui pour que personne ne pût remarquer qu’il était malade. – Et puis, bientôt après, j’ai soigné mon autre frère qui avait les poumons si malades. Nous nous tenions auprès de son lit, et le crachoir était toujours posé sur une table, et ouvert (effroi), et il avait l’habitude de cracher par-dessus l’assiette, dans le récipient. Cela m’a toujours bien dégoûtée et je ne pouvais pas le lui montrer pour ne pas l’offenser. – Et ces crachoirs continuent à se trouver sur la table quant je mange, ça me dégoûte toujours autant.

Je fais naturellement disparaître le dégoût avec l’ustensile et lui demande ensuite pourquoi elle ne peut boire d’eau. Elle avait 17 ans, quand sa famille alla passer quelques mois à Munich. Là, tout le monde fut atteint d’embarras gastrique par suite de l’absorption d’eau polluée ; grâce aux soins médicaux, les autres furent bientôt remis, mais son état ; à elle ne s’améliora pas. Elle s’était immédiatement dit, lorsque le médecin lui avait remis son

ordonnance, que cela ne servirait certainement à rien, et les eaux qui lui furent prescrites restèrent sans effet. Et c'est à partir de ce moment que, d'innombrables fois, se répéta cette intolérance à l'égard des eaux de source et minérales.

L'effet thérapeutique de ce travail hypnotique fut immédiat et permanent. Elle ne jeûna pas huit jours durant, mais but et mangea dès le jour suivant sans que cela entraînât d'effets fâcheux. Deux mois plus tard, elle écrivit dans une lettre : « Je mange très bien et j'ai bien repris ; j'ai déjà avalé 40 bouteilles d'eau. Croyez-vous que je doive continuer ? »

Je revis Mme v. N… au printemps de l'année suivante dans sa propriété de D… Sa fille aînée dont elle avait coutume de clamer le nom pendant ses crises de « tempête dans la tête » traversait à cette époque une phase de développement anormal, montrait une ambition démesurée hors de proportion avec ses faibles dons, devenait insubordonnée, allant jusqu'à se livrer sur sa mère à des voies de fait. Je possédais encore la confiance de celle-ci qui me demanda mon opinion sur l'état de la jeune fille. L'impression que sa transformation psychique me causait fut défavorable et, en établissant mon pronostic, je dus tenir compte du fait que tous les demi-frères et sœurs de la malade (enfants d'un premier lit de M. v. N…) avaient fini paranoïaques. Dans la famille maternelle, les névropathes ne manquaient pas non plus, bien que personne, parmi les plus proches, n'eût jamais été atteint d'une psychose définitive. Mme v. N… à qui je communiquai sans dissimulation les renseignements qu'elle exigeait conserva une attitude tranquille et compréhensive. Elle avait pris des forces, respirait la santé, et avait passé les trois quarts de l'année écoulée depuis la fin de son dernier traitement dans un assez grand bien-être, troublé seulement par des crampes à la nuque et d'autres petits malaises. Ce n'est que pendant ce séjour dans sa maison que j'appris à connaître tout l'étendue de ses obligations, de ses activités et de ses intérêts intellectuels. Je

rencontrai aussi le médecin de famille qui n’avait pas trop à se plaindre de la dame ; elle s’était donc réconciliée avec la *profession*.

La santé de Mme v. N… s’était ainsi bien améliorée et elle avait une plus grande activité, mais les traits fondamentaux de son caractère, en dépit de toutes les instructions que je lui avais suggérées, s’étaient peu modifiés. Elle ne paraissait pas avoir acquis la notion des « choses indifférentes » et sa tendance à se tourmenter elle-même était à peine moindre qu’à l’époque du traitement. La prédisposition hystérique n’avait pas non plus disparu pendant cette période favorable. Elle se plaignait, par exemple, de l’impossibilité où elle se trouvait de faire de longs voyages en train, comme cela lui était arrivé ces temps derniers. Un essai, nécessairement hâtif, pour supprimer cette difficulté n’eut pour effet que d’éliminer de petites impressions désagréables qu’elle avait eues au cours de ses derniers voyages à D… et dans les environs. Elle parut ne se livrer qu’à contre-cœur à l’hypnose, et je fus déjà alors amené à supposer qu’elle était sur le point d’échapper à nouveau à mon influence, et que le dessein secret de cette aversion du train était d’empêcher un nouveau voyage à Vienne.

Pendant ce séjour, elle se plaignit aussi de lacunes dans la mémoire, « justement en ce qui concernait les événements les plus importants ». J’en conclus que mon travail, deux ans auparavant, avait agi assez profondément et de façon durable. En nous promenant un jour dans une allée menant de la maison à une anse du lac, j’osai lui demander s’il y avait souvent beaucoup de crapauds dans cette allée. Elle me lança en guise de réponse un regard plein de reproches, mais sans manifester d’effroi, puis elle ajouta, en conclusion : « Mais il y en a de réels, ici ! » Pendant la séance d’hypnose que j’entrepris pour la débarrasser de ses inhibitions relatives au train, elle parut elle-même mécontente des réponses qu’elle donnait, et m’exprima la crainte de n’être plus aussi docile qu’auparavant sous hypnose. Je décidai de la convaincre du contraire

et, écrivant quelques mots sur une feuille de papier, je la lui tendis en disant : « Au déjeuner, vous me verserez comme hier un verre de vin rouge, et dès que je porterai le verre à mes lèvres, vous me direz : « S’il vous plaît remplissez aussi mon « verre ». Au moment où je saisirai la bouteille, vous vous écrierez : « Non, je vous remercie, il vaut mieux pas. » Ensuite vous tirerez de votre poche le papier sur lequel ces mots sont tracés. » Cela se passait le matin ; quelques heures plus tard toute cette petite scène se déroula exactement comme je l’avais prescrit, et avec tant de naturel, qu’aucun des nombreux convives ne s’en aperçut. Elle parut, en me demandant du vin, être en proie à une lutte intérieure – elle ne buvait jamais de vin – et, après m’avoir donné son contre-ordre avec un visible soulagement, elle fouilla dans sa poche, en tira la feuille de papier sur laquelle elle put lire les mots qu’elle avait prononcés, secoua la tête et me regarda avec stupeur.

Depuis cette visite en mai 1890, les nouvelles de Mme v. N… se firent peu à peu plus rares. J’appris indirectement que l’état de sa fille, cause pour elle de pénibles émotions, était en fin de compte, parvenu à la replonger dans la maladie. En dernier lieu je reçus d’elle (pendant l’été de 1893), une courte lettre où elle me demandait l’autorisation de se faire hypnotiser par un autre médecin, parce que, de nouveau souffrante, elle ne pouvait venir à Vienne. Je ne compris pas d’abord pourquoi elle avait besoin de ma permission, jusqu’au moment où je me souvins de l’avoir, en 1890, sur sa propre demande, prémunie contre l’hypnotisme pratiqué par quelqu’un d’autre. Elle ne voulait pas s’exposer au danger de tomber, comme jadis à…berg…, tal…, wald…, sous la férule d’un médecin qui lui serait antipathique. Je renonçai alors, par écrit, à mon droit exclusif.

Analyse critique

Il n’est guère facile, sans entente préalable, de décider de la valeur et de la signification des termes. Il n’est pas aisé de savoir si

un certain état morbide doit être tenu pour hystérique ou rangé parmi d’autres névroses (non purement neurasthéniques). Dans d’autres domaines, parmi les névroses les plus banales, on attend encore la main qui les classera, les délimitera et, pour les caractériser, en mettra en lumière les principaux traits saillants. Si l’on s’est accoutumé jusqu’à présent à diagnostiquer l’hystérie, dans le sens étroit du mot, d’après sa ressemblance avec les cas typiques connus, on pourra, presque sans conteste, donner au cas de Mme Emmy v. N… le nom d’hystérie. L’apparition facile des délires et des hallucinations avec une activité mentale pourtant intacte, les modifications de la personnalité et de la mémoire au cours du somnambulisme artificiel, l’insensibilité des extrémités douloureuses, certains faits d’anamnèse, les troubles ovariens, etc., ne permettent pas de douter de la nature hystérique de la maladie, ou tout au moins de la malade. Le fait que cette question ait pu même être posée provient d’un caractère propre à ce cas et qui fournit aussi l’occasion d’émettre une remarque d’ordre général. Comme on l’a pu voir dans notre *Communication préliminaire*, nous considérons les symptômes hystériques comme des affects et des séquelles d’émotions qui ont agi à la manière de traumatismes sur le système nerveux. Ces résidus ne persistent pas quand l’émoi initial a été liquidé par abréaction ou élaboration mentale. Il est devenu impossible de ne pas prendre en considération la question de la quantité (même si elle n’est pas mesurable). Il faut comprendre que tout se passe comme si une certaine somme d’excitation abordant le système nerveux se trouvait transformée en symptôme durable dans la mesure où elle n’est pas, suivant son importance, utilisée sous forme d’action extérieure. Nous avions accoutumé de penser que, dans l’hystérie, une partie considérable de la « somme d’excitation » du traumatisme se transformait en symptôme somatique. C’est ce dernier caractère de l’hystérie qui, pendant si longtemps, a empêché qu’on considérât cette maladie comme une affection psychique.

Si nous désignons brièvement par le mot « conversion » la transformation d'une excitation psychique en symptôme somatique durable, tel que celui qui caractérise l'hystérie, nous pouvons dire qu'il y a chez Mme Emmy v. N... de faibles indices de conversion, l'émoi originellement psychique, demeurant le plus souvent dans le domaine psychique. Nous pouvons ainsi facilement constater que le cas en question ressemble à d'autres névroses non hystériques. Dans certaines hystéries, la conversion concerne l'ensemble du renforcement de l'excitation, de telle sorte que les symptômes somatiques de l'hystérie font irruption dans un conscient en apparence tout à fait normal. Toutefois, c'est le plus souvent une conversion incomplète qui se produit, de telle sorte qu'au moins une partie des affects accompagnant le traumatisme persiste dans le conscient en tant qu'élément de l'état d'âme.

Dans le cas qui nous occupe, les symptômes psychiques d'une hystérie peu convertissable peuvent être classés en modifications de l'humeur (angoisse, dépression mélancolique), phobies et aboulies (troubles de la volonté). Ces deux dernières espèces de troubles psychiques, interprétés par l'École française de Psychiatrie comme des stigmates de dégénérescence nerveuse, se montrent pourtant, dans notre cas, suffisamment déterminés par des incidents traumatisants. Il s'agit surtout de phobies traumatiques et d'aboulies, ainsi que je le montrerai en détail.

En ce qui concerne les phobies, quelques-unes correspondent bien, il est vrai, aux phobies primaires des hommes et surtout des névropathes, peur de certains animaux (serpents, crapauds, et aussi vermine dont Méphistophélès se vante d'être le grand-maître), crainte des orages, etc. Mais les phobies elles-mêmes ont été consolidées par des événements vécus. Ainsi la peur des crapauds se trouva renforcée le jour où son frère lui lança à la tête un crapaud crevé (incident à la suite duquel elle eut son premier accès de contracture hystérique). La peur des orages fut accrue par la frayeur

qui suscita l'apparition du claquement de langue, la crainte du brouillard suivit la promenade à Rügen. Quoi qu'il en soit, c'est à la peur primaire, et pour ainsi dire instinctive en tant que stigmate psychique, qu'incombe dans ce groupe le rôle principal.

Les autres phobies plus spéciales ont, elles aussi, trouvé leur justification dans des incidents particuliers. La peur de voir se produire soudain un fait épouvantable et inattendu résulte de l'horrible impression que lui fit, au cours de son existence, la mort subite de son mari, alors qu'il paraissait en bonne santé. La crainte des inconnus, puis de toute l'humanité, remonte à l'époque où, persécutée par sa belle-famille, elle inclinait à voir, dans toute personne étrangère un agent de ses parents et était prête à penser que tous les étrangers connaissaient ce qui se disait d'elle oralement ou par écrit. La peur des asiles d'aliénés et de ses habitants provient de toute une série d'événements survenus dans sa famille ainsi que des descriptions qu'une domestique stupide avait faites à l'enfant crédule. En outre cette phobie repose d'une part sur l'effroi primaire, instinctif, qu'inspire la folie à l'être normal, d'autre part sur le souci propre à tout névrosé, et à elle comme aux autres, de ne pas succomber soi-même à cette maladie. La peur très particulière de trouver quelqu'un derrière elle est motivée par plusieurs impressions terrifiantes subies dans sa jeunesse et à des époques plus tardives. Sa crainte de voir une personne inconnue se glisser dans sa chambre s'est trouvée surtout accrue depuis l'incident survenu à l'hôtel et d'autant plus pénible qu'un élément érotique s'y rattachait. Enfin, la phobie, si fréquente chez les névropathes, d'être enterrés vivants trouve son explication dans la croyance que son mari n'était pas mort au moment où l'on emportait son cadavre, idée dans laquelle se manifeste, d'une façon bien touchante, l'incapacité de concevoir la cessation soudaine de la vie en commun avec un être aimé. Je pense en outre que tous ces facteurs *psychiques* expliquent le choix mais non la persistance des phobies. Pour cette dernière, il

convient d'ajouter un facteur *névrotique*, le fait que la malade vivait depuis des années dans la continence, cause la plus fréquente d'une tendance à l'angoisse.

Les aboulies que présente notre malade (troubles de la volonté, difficultés de travail), permettent, moins encore que les phobies, de penser que les stigmates psychiques émanent d'une capacité d'agir diminuée. L'analyse hypnotique du cas nous fait plutôt voir que les aboulies sont ici conditionnées par un double mécanisme psychique qui, en fin de compte, n'en constitue qu'un seul. L'aboulie peut être simplement la conséquence d'une phobie, dans les cas, par exemple, où la phobie s'attache à l'action même du sujet au lieu de s'attacher à une appréhension (sortir, aller voir des gens, craindre que quelqu'un ne se glisse dans la pièce, etc.) et c'est l'angoisse liée au résultat de l'action qui provoque le trouble de la volonté. On aurait tort de faire de cette sorte d'aboulie un symptôme particulier qu'il convient de ranger à côté des phobies correspondantes, mais il faut bien reconnaître qu'une phobie de cette espèce peut subsister, lorsqu'elle n'est pas trop prononcée, sans aboutir à une aboulie. L'autre sorte d'aboulie repose sur l'existence d'associations teintées d'affects et non supprimées, qui s'opposent à l'enchaînement à de nouvelles associations et en particulier de celles qui sont insupportables. L'anorexie de notre malade offre l'exemple le plus frappant de ce genre d'aboulie. Elle ne mange aussi peu que parce que les aliments ne lui plaisent pas et, si elle ne les trouve pas à son goût, c'est parce que l'idée de manger se trouve liée depuis son enfance à des souvenirs écœurants dont la charge affective n'a pas subi de diminution. Il est cependant impossible de manger avec, à la fois, du dégoût et du plaisir. L'atténuation du dégoût provoqué par les repas ne s'est pas produite, parce que la malade a, chaque fois, été obligée de la réprimer au lieu de s'en débarrasser par réaction : étant enfant, elle se voyait contrainte, par peur d'une punition, de manger avec répugnance son repas froid et, plus tard, par égard

pour ses frères, elle se gardait d'exprimer les sentiments qu'elle éprouvait au cours des repas pris en commun.

Peut-être pourrai-je rappeler ici un petit travail dans lequel j'ai essayé de donner une explication psychologique des paralysies hystériques. J'y arrivais à la conclusion que ces paralysies résidaient dans l'impossibilité d'intégrer dans de nouvelles associations un groupe des représentations, celui par exemple d'une extrémité. Cette inaccessibilité associative provient cependant du fait que la représentation du muscle paralysé se trouve incluse dans le souvenir du traumatisme, souvenir auquel est resté accroché un affect non liquidé. D'après des exemples tirés de la vie quotidienne, je montrais qu'un émoi non liquidé, en investissant une représentation, entraînait chaque fois une certaine inaccessibilité associative rendant impossibles de nouveaux investissements[29].

Je n'ai pas réussi jusqu'à ce jour à démontrer par une analyse hypnotique la justesse de mes hypothèses d'alors en ce qui concerne la paralysie motrice, mais l'analyse de Mme v. N… peut me servir à prouver que ce mécanisme est bien celui de certaines aboulies. Or les aboulies ne sont rien d'autre que des paralysies psychiques très spéciales, « systématisées », suivant l'expression française.

On peut, chez Mme v. N…, caractériser pour l'essentiel, l'état psychique en faisant ressortir deux points : 1) Chez elle, les affects pénibles suscités par des incidents traumatisants n'ont pas été liquidés, par exemple la mauvaise humeur, le chagrin (de la mort de son mari), la rancune (à cause des persécutions de la famille), le dégoût (des repas avalés par contrainte), la peur (de tant d'incidents effrayants), etc. ; 2) L'activité mnémonique est chez elle très poussée et fait resurgir, dans la conscience, bribes par bribes, tantôt spontanément, tantôt par l'effet d'une excitation nouvelle et ravivante (comme par exemple la nouvelle de la révolution de Saint-

29 Quelques considérations pour une études comparatives des paralysies motrices organiques et hystériques. *Archive de neurologie*, n° 77, 1893.

Domingue) les traumatismes avec l'état affectif qui les accompagnait. Ma thérapeutique s'adapta à l'allure de cette activité mnémonique et chercha, jour après jour, à dissiper et à liquider tout ce que la journée avait ramené à la surface, jusqu'à ce que la réserve accessible des souvenirs morbides parût épuisée.

Je considère ces deux caractères psychiques comme toujours présents dans les paroxysmes hystériques, et l'on peut émettre à ce propos quelques considérations importantes dont je remets la discussion jusqu'à ce que soit mieux étudié le mécanisme des symptômes somatiques.

On ne peut attribuer à tous les symptômes somatiques des malades, une même origine, mais ce cas peu riche en symptômes nous enseigne qu'ils naissent chez les hystériques de diverses manières. Je me permettrai d'abord de ranger les douleurs parmi les manifestations somatiques. Pour autant que je sache, une partie de ces douleurs était certainement d'origine organique et causée par de légères altérations (rhumatismales) dans les muscles, les tendons et les aponévroses, modifications bien plus douloureusement ressenties par le névrosé que par le normal ; une autre partie des douleurs était très vraisemblablement une réminiscence de souffrances, un symbole mnémonique des périodes d'agitation, des soins donnés aux malades, toutes choses qui avaient occupé une si grande place dans la vie de notre malade. Peut-être ces douleurs, originellement d'ordre organique, avaient-elles été ensuite élaborées dans le sens de la névrose. Si je formule ces idées à propos des douleurs éprouvées par Mme v. N..., c'est en m'appuyant sur certaines autres de mes expériences que je communiquerai plus loin ; il n'était guère permis d'espérer que le cas de cette malade pût nous éclairer davantage sur ce point précis.

Chez Mme v. N..., une partie des surprenantes manifestations motrices n'était qu'une manifestation de ses émotions, ce qui se perchait facilement par une expression de son visage, par un geste

d’effroi, lorsqu’elle tendait ses mains en avant, les doigts crispés, etc. La mimique habituelle de cette femme répondait à son éducation et à sa race, et rendait surprenante cette manifestation plus vive, moins retenue, de son émotion. En dehors de ses états hystériques, elle se montrait réservée, presque guindée dans ses gestes et ses expressions. Une autre partie de ses mouvements symptomatiques était, d’après elle, en rapport direct avec ses douleurs ; elle jouait sans cesse avec ses doigts (1888) ou se frottait les mains (1889) afin de ne pas devoir crier. Cette motivation fait beaucoup penser à l’un des principes formulés par Darwin pour expliquer les mouvements expressifs : le principe de la « dérivation de l’émotion » dont il se sert pour expliquer par exemple le frétillement de la queue du chien. Nous remplaçons d’ailleurs le cri, pendant de douloureuses sensations, par des innervations motrices d’un ordre différent. Celui qui a décidé, chez le dentiste, de ne remuer ni la tête ni la bouche et ne pas faire intervenir ses mains, se contente tout au moins de trépigner.

Les mouvements rappelant les tics dénotent chez Mme v. N… une sorte plus compliquée de conversion, ainsi que le claquement de langue et le bégaiement, l’appel de son propre nom « Emmy » pendant les accès de confusion et la formule de protection composée : « Restez tranquille, taisez-vous, ne me touchez pas ! » (1888). Parmi ces manifestations motrices, le bégaiement et le claquement de langue s’expliquent par le mécanisme que j’ai exposé dans une petite communication, publiée dans la *Revue d’Hypnotisme* (vol. I, 1895), sous le nom de « objectivation de la représentation contrastante ». Le processus, d’après notre exemple même, serait le suivant : l’hystérique, épuisée par les soucis et les veilles, se tient au chevet de son enfant malade qui s’est enfin endormie. Elle se dit : « Il faut que je me tienne bien tranquille pour ne pas réveiller la petite. » Ce dessein provoque sans doute une représentation contrastante, la crainte de faire quelque bruit qui réveillerait l’enfant

d’un sommeil longtemps désiré. De semblables représentations contrastées contre une décision prise s’observent tout aussi facilement en nous dès que nous ne nous sentons pas tout à fait sûrs de pouvoir réaliser quelque dessein important. Le névrosé, chez qui se marque presque toujours un trait de dépression d’attente anxieuse, crée ces représentations contrastantes en plus grand nombre ou les tient plus facilement pour vraies ; il y attache aussi plus d’importance. Dans l’état d’épuisement où se trouve notre malade, l’idée contrastante jusqu’alors repoussée s’avère la plus forte, c’est elle qui s’objective et provoque, au grand effroi de la malade, le bruit redouté. Pour expliquer tout ce processus, j’admets encore que la fatigue est partielle, qu’elle n’atteint, suivant l’expression qu’emploieraient Janet et ses disciples, que le moi primaire du malade. Elle ne parvient pas à faire perdre de sa force à la représentation contrastante.

J’admets en outre, que c’est l’épouvante d’avoir, contre son gré, fait du bruit qui confère à ce facteur une activité traumatisante et qui fait du bruit lui-même un symptôme mnémonique de toute la scène. Oui, je crois reconnaître dans le caractère même de ce tic, fait de sons spasmodiquement émis et séparés les uns des autres par des pauses, la trace du processus auquel il doit son apparition. Il semble qu’il y ait lutte entre la résolution prise par le sujet et la représentation contrastante, la volonté antinomique, et que cette lutte ait conféré au tic son caractère intermittent et ait réduit la représentation contrastante à prendre la voie d’une innervation inhabituelle, celle des muscles commandant l’émission des sons.

Le trouble spasmodique du langage, le bégaiement véritable, persista comme conséquence d’un événement somme toute semblable ; mais cette fois, ce ne fut pas le cri, résultat de l’innervation finale, qui symbolisa cet incident dans le souvenir, mais le processus d’innervation lui-même ; il y eut tentative d’inhibition convulsive des organes du langage.

Les deux symptômes très voisins par leur mode d'apparition, le claquement de langue et le bégaiement, restèrent à l'avenir associés et, par la répétition, se muèrent en symptôme durable. Mais un autre emploi leur fut ensuite attribué. Suscités par une violente frayeur, ils s'associent dès lors (suivant le mécanisme de l'hystérie monosymptomatique dont je parlerai pour le cas D…) à toute frayeur nouvelle même quand celle-ci ne fournit pas l'occasion d'objectiver une représentation contrastante.

Enfin, les symptômes liés à un aussi grand nombre de traumatismes avaient tant de motifs de se reproduire dans le souvenir qu'ils interrompaient sans raison la conversation, à la manière d'un tic dénué de sens. Mais l'analyse hypnotique put montrer quelle signification se dissimulait derrière ce tic apparent, et si la méthode de Breuer ne parvint pas en ce cas à éliminer entièrement et d'un seul coup les deux symptômes, ce fut parce que

la catharsis ne s'appliqua qu'aux trois traumatismes principaux, en négligeant ceux qui leur étaient secondairement associés[30].

L'appel du nom d'Emmy dans les accès de confusion qui, conformément à la règle des crises hystériques, traduisaient pendant le traitement de sa fille de fréquents états de perplexité, était lié, par une chaîne très complexe d'idées, au contenu de l'accès. Il équivalait sans doute à une formule de protection utilisée par la malade contre

30 On aura peut-être l'impression que j'attache trop d'importance aux détails du symptôme et que je me perds dans une interprétation inutile. Toutefois, j'ai appris que la détermination des symptômes hystériques exige la connaissance de leurs moindres détails et qu'on ne saurait leur attribuer trop d'importance. Je désire donner ici un exemple propre à me justifier. Il y a quelques mois, j'eus en traitement une jeune fille de 18 ans à l'hérédité chargée ; l'hystérie tenait dans cette névrose son rôle habituel. Elle commença par se plaindre d'accès de désespoir à double contenu : d'une part, en effet, elle ressentait dans la partie inférieure du visage, depuis les joues jusque vers la bouche, des tiraillements et des picotements, d'autre part, elle souffrait de crampes aux deux orteils en extension qui s'agitaient sans cesse de-ci de-là. Au début, je ne fus pas disposé à attribuer beaucoup d'importance à ces détails et les anciens médecins que l'hystérie intéressait auraient sans doute vu dans ces manifestations les preuves d'une excitation des centres corticaux au cours de l'accès hystérique. Nous ignorons, il est vrai, où se trouvent les centres de semblables paresthésies, mais on sait que ces dernières préparent l'épilepsie partielle et constituent l'épilepsie sensorielle de Charcot. En ce qui concerne le mouvement des orteils il fallait en rendre responsables les zones corticales symétriques tout à proximité de la fente médiane. Mais l'explication fut différente. Quand je connus mieux la jeune fille, je lui demandai un jour, sans circonlocution, à quoi elle pensait pendant ces sortes de crises ; il ne fallait pas qu'elle se sentît gênée et elle devait certainement pouvoir expliquer ces deux manifestations. La malade rougit de honte et, sans que j'eusse recours à l'hypnose, parvint à me donner les éclaircissements suivants dont la véracité me fut entièrement confirmée par sa dame de compagnie qui se trouvait présente. A partir du moment de sa formation, la malade n'avait cessé, et cela pendant des années, de souffrir d'une céphalée des adolescents qui l'empêchait de se livrer à toute occupation suivie et gênait son développement. Enfin, débarrassée de ces troubles, cette enfant ambitieuse et un peu bornée tenta de rattraper ses

cet accès ; il devait aussi, par une utilisation plus lâche de sa signification, avoir acquis la particularité de n'être plus qu'un tic. La formule compliquée de protection « ne me touchez pas », etc., avait déjà acquis ce sens mais la thérapie hypnotique empêcha dans les deux cas ce symptôme de se développer. Je trouvai le tout nouveau cri « Emmy » encore limité à son point de départ, l'accès de confusion.

sœurs et les autres fillettes de son âge. Elle se surmena au-delà de toute mesure et ses efforts aboutissaient généralement à des crises de désespoir en constatant qu'elle avait trop escompté de ses forces. Elle avait aussi naturellement l'habitude de comparer son physique à celui des autres jeunes filles et se sentait malheureuse lorsqu'elle se découvrait quelque désavantage. Son prognathisme (très évident) commença à la faire souffrir et elle eut l'idée de le corriger en s'exerçant pendant un quart d'heure à tirer la lèvre supérieure sur ses dents proéminentes. L'échec de cette tentative enfantine provoqua un jour une crise de désespoir et c'est à partir de ce moment que les tiraillements et les picotements (depuis les joues jusqu'au menton), fournirent le contenu des accès. La cause déterminante des symptômes moteurs d'extension et de crampes des orteils n'était pas moins évidente. J'avais appris que le premier accès de ce genre avait eu lieu pendant une excursion au Schafberg près d'Ischl et sa famille était naturellement encline à l'attribuer à un excès de fatigue. Mais la jeune fille rapporta les faits suivants : ses frères et sœurs la taquinaient volontiers à propos de ses grands pieds. Notre malade, qui depuis toujours souffrait de ce défaut physique, essayait de comprimer ses pieds dans les chaussures les plus étroites, mais son père l'ayant remarqué le lui défendit et veilla à ce qu'elle ne portât que des chaussures confortables. Très mécontente de cette décision, elle ne cessait d'y penser et prit l'habitude de faire mouvoir ses orteils dans ses souliers comme on a coutume de le faire lorsqu'on veut voir de combien la chaussure est trop grande et quelle pointure plus petite on pourrait supporter. Pendant l'ascension au Schafberg qu'elle ne trouva nullement fatigante, l'occasion se présenta naturellement, à cause de sa jupe courte, de parler des chaussures. Une de ses sœurs lui dit en chemin : « Aujourd'hui, tu as mis des chaussures particulièrement grandes. » Elle essaya de remuer ses orteils et fut du même avis. Le mécontentement d'avoir d'aussi grands pieds ne la quitta plus et lorsqu'elle rentra chez elle, elle eut son premier accès pendant lequel, symbole mnémonique de toutes ces

Que les symptômes moteurs aient été produits par objectivation d'une représentation contrastée (comme le claquement de langue) ou par simple conversion d'une excitation psychique en manifestation motrice (comme le cri d' « Emmy ») ou encore (comme la plus longue formule de protection) par un acte voulu de la malade dans le paroxysme hystérique, une chose est commune à tous : on peut démontrer qu'ils se trouvent tous liés, originellement ou de façon durable, à des traumatismes qu'ils représentent dans l'activité mnémonique sous forme de symboles.

Chez cette malade, d'autres symptômes somatiques ne sont nullement de nature hystérique ; c'est le cas, par exemple, de la crampe à la nuque que je considère comme une migraine modifiée et qui, à ce titre, doit être rangée non parmi les névroses, mais bien parmi les affections organiques. Toutefois des symptômes hystériques' s'y rattachent et chez Mme v. N..., les crampes à la nuque se substituent aux accès hystériques, alors qu'elle ne dispose plus des formes d'apparition typiques de ces accès.

J'achèverai de caractériser l'état psychique de Mme v. N... en décrivant maintenant les transformations morbides patentes de son conscient. Les impressions pénibles actuelles (qu'on se rappelle le dernier délire dans le jardin) telles la crampe de la nuque ou les résonances puissantes d'un de ses traumatismes ont le pouvoir de la rejeter dans un état de délire. Là, ainsi que les rares observations que j'ai pu faire à ce sujet me l'ont bien montré, on voit s'instaurer une limitation du conscient, une compulsion aux associations, pareilles à celles que l'on constate dans le rêve, où les hallucinations,

associations pénibles, elle souffrit de crampes et de mouvements involontaires des orteils. J'observe qu'il s'agit ici d'accès et non de symptômes permanents. J'ajouterai qu'après ses aveux, les symptômes de la première espèce cessèrent, mais que ceux de la seconde, l'agitation des orteils, persistèrent. C'est donc que tout n'avait pas été dit à ce sujet. *Complément*. J'appris ultérieurement que cette petite sotte s'efforçait avec tant de zèle de s'embellir, parce qu'elle voulait plaire à un jeune cousin. (Quelques années plus tard, sa névrose se transforma en démence précoce.)

les illusions sont extrêmement facilitées, où des conclusions illogiques ou vraiment erronées sont tirées. Cet état, comparable à l'aliénation mentale, remplace probablement chez elle un accès, comme une psychose aiguë équivalant à une crise. On pourrait ranger cet état parmi ceux de « confusions hallucinatoires ». Autre ressemblance avec l'accès hystérique typique : la plupart du temps on constate qu'une partie des anciens souvenirs traumatiques constitue le fondement du délire. La transition de l'état normal à ce délire passe souvent à peu près inaperçue. La malade vient de parler tout à fait raisonnablement de choses qui lui tiennent peu à cœur, et en poursuivant la conversation qui l'amène à aborder des sujets pénibles, je remarque, par ses plus grandes gesticulations, par l'apparition de ses formules, etc., qu'elle délire. Au début du traitement, le délire se poursuivait toute la journée, de sorte qu'il semblait difficile de décider si les divers symptômes, comme les gesticulations, entraient dans l'état mental à la façon de symptômes survenant par accès ou s'ils étaient devenus de véritables symptômes permanents comme le claquement de langue ou le bégaiement. Souvent, on ne réussissait qu'après coup à distinguer les faits survenus au cours du délire de ceux de l'état normal. C'est que les deux états se trouvaient séparés par la mémoire, la malade étant ensuite tout à fait stupéfaite d'apprendre ce que le délire avait ajouté à une conversation normalement menée. Le premier entretien que j'eus avec elle montra de la façon la plus frappante comment les deux états se superposaient sans que l'un eût la notion de l'autre. Une seule fois pendant cette oscillation, le conscient normal préoccupé du réel se trouva influencé, le jour où elle me fit la réponse suivante issue de son délire : « Je suis une femme du siècle passé. »

L'analyse de ce délire chez Mme v. N… n'a pas été poussée à fond et cela surtout parce que son état s'améliora très vite, à tel point que les délires se séparèrent nettement de sa vie normale et se

limitèrent aux moments des crampes à la nuque. J'ai mieux encore observé le comportement de la patiente dans un troisième état psychique, celui du somnambulisme artificiel. Tandis qu'elle ignorait dans ses moments normaux ce qu'elle avait mentalement vécu dans ses délires et sous hypnose, elle disposait alors des souvenirs relatifs aux trois états ; c'est alors qu'elle était vraiment le plus normale. Si je néglige le fait que, somnambule, elle se montrait bien moins réservée que dans les meilleurs instants de sa vie ordinaire, c'est-à-dire qu'elle me racontait alors des anecdotes concernant sa famille tandis qu'à l'état de veille elle me traitait comme un étranger, si en outre, dis-je, j'omets le fait qu'elle était tout aussi suggestionnable que les somnambules, je suis obligé de dire que, sous hypnose, elle se trouvait dans un état parfaitement normal. D'autre part, il est intéressant de noter qu'aucun caractère supranormal n'affectait ce somnambulisme qui révélait toutes les défectuosités psychiques que nous attribuons à un état conscient normal. Les exemples que je vais relater montreront sans doute le comportement de la mémoire à l'état somnambulique. Au cours d'une conversation, elle m'exprima un jour la joie que lui causait la vue d'une plante en pot qui ornait le vestibule du sanatorium : « Mais quel est son nom, Docteur, le savez-vous ? Moi, je connaissais ses noms latin et allemand, mais ils m'échappent. » Elle avait une parfaite connaissance des plantes, tandis qu'en cette circonstance, j'avouai ma propre ignorance. Quelques minutes plus tard, je lui demandai pendant la séance d'hypnose : « Vous rappelez-vous maintenant le nom de la plante qui est dans la cage de l'escalier ? » Sans la moindre hésitation, elle répondit : « En allemand elle s'appelle *Turkenlilie* (lis martagon), mais le nom latin, je l'ai vraiment oublié. » Une autre fois, très bien disposée, elle me raconte une visite aux catacombes de Rome ; deux mots lui échappent dans cette description et je ne suis pas en mesure de l'aider à les retrouver. Immédiatement après, je m'informe de ces mots, pendant son sommeil hypnotique. Elle continue à les ignorer.

Je lui dis alors : « N’y pensez plus, demain entre 5 et 6 heures de l’après-midi, dans le jardin, vous vous en souviendrez tout à coup. »

Le soir suivant, elle s’écrie soudain, au milieu d’une conversation sans rapport aucun avec les catacombes : « Crypte, Docteur, et columbarium. » – « Oh ! ce sont les mots dont vous ne vous souveniez pas hier ? Quand vous les êtes-vous rappelés ? » – « Cet après-midi, dans le jardin, peu avant de remonter. » Je remarquai qu’elle voulait me montrer par là qu’elle avait respecté l’heure indiquée, étant, en effet, habituée à quitter le jardin vers 6 heures. Donc, même en état de somnambulisme, elle ne disposait pas de tout l’ensemble de ses connaissances, il existait pour celles-ci un conscient manifeste et un conscient potentiel. Lorsque je lui demandai pendant son sommeil hypnotique d’où venait telle ou telle manifestation, il m’arrivait assez souvent de la voir froncer les sourcils et me répondre d’un ton las qu’elle n’en savait rien. J’avais alors l’habitude de dire : « Tâchez de vous souvenir, vous le saurez tout de suite » ; alors, après avoir un peu réfléchi, elle me donnait le renseignement en question. Toutefois il lui arrivait aussi de ne pouvoir répondre et, en pareil cas, je lui demandai de s’en souvenir dans les vingt-quatre heures, ce qui réussissait chaque fois. Cette femme qui, dans sa vie ordinaire, évitait scrupuleusement tout mensonge, ne mentait jamais non plus en état d’hypnose, mais il lui arrivait parfois de donner des renseignements incomplets, de taire un fragment de son récit, jusqu’au moment où j’en exigeais le complément. Comme dans l’exemple cité p. 61, c’était généralement l’aversion que lui inspirait le thème en question qui lui fermait la bouche pendant l’hypnose. Malgré ces quelques limitations, son comportement psychique au cours du somnambulisme donnait, somme toute, l’impression d’aboutir à un libre épanouissement de sa force mentale et à la pleine possession de son trésor en souvenirs.

Sa grande et incontestable suggestibilité dans le somnambulisme était pourtant éloignée de toute inertie morbide. Je

dois dire que, dans l'ensemble, je ne faisais pas plus d'impression sur elle que je n'en aurais fait, en intervenant ainsi, dans le mécanisme psychique de toute autre personne en pleine possession de ses moyens et ayant placé en moi sa confiance. La seule différence était que Mme v. N…, quand elle se trouvait dans son état dit normal, ne m'offrait pas d'aussi favorables dispositions psychiques. Là où je ne réussissais pas à la convaincre (comme pour la peur des animaux), ou bien quand je n'approfondissais pas l'historique psychique de l'apparition du symptôme mais que j'agissais par suggestion autoritaire, j'observais chaque fois l'air mécontent, irrité, de la malade endormie, et quand finalement je lui demandais : « Alors, continuerez-vous à avoir peur de ces animaux ? », elle me répondait : « Non, puisque vous l'exigez. » Une semblable promesse, reposant seulement sur de la soumission à mon égard, n'avait jamais de résultats vraiment favorables ; j'avais aussi peu de succès que dans toutes les recommandations que je lui faisais et j'aurais aussi bien pu lui suggérer de recouvrer la santé.

Cette même malade qui défendait si opiniâtrement ses symptômes morbides contre toutes mes suggestions et ne les abandonnait qu'après une analyse psychique ou une fois bien convaincue, était par ailleurs, aussi docile que le meilleur médium d'hôpital dès qu'il s'agissait de suggestions insignifiantes, de choses sans rapport avec sa maladie. J'ai donné dans cette histoire de malade quelques exemples de cette obéissance post-hypnotique. Cette attitude ne comporte, à mon avis, aucune contradiction, le droit des représentations les plus fortes devant aussi s'imposer ici. Si l'on étudie à fond le mécanisme de l' « idée fixe » pathologique, on découvre qu'elle est due à tant d'incidents intensément agissants que l'on ne saurait s'étonner de la voir capable de résister victorieusement à une représentation contraire suggérée, pourvue seulement d'une certaine force. Ce n'est que dans un cerveau réellement pathologique qu'il serait possible de dissiper par la

suggestion les effets justifiés d’événements psychologiques aussi

puissants[31].

C’est à l’époque où j’étudiais le somnambulisme de Mme v. N… que des doutes s’imposèrent pour la première fois à mon esprit au sujet de la phrase de Bernheim : *Tout est dans la suggestion*[32] et à propos des conséquences tirées par son subtil ami Delbœuf *comme quoi il n’y a pas d’hypnotisme*[33]. Je n’arrive pas, même aujourd’hui, à comprendre comment, à l’aide de mon doigt maintenu devant ses

31 J’ai pu observer, dans un autre cas qui m’a beaucoup impressionné, ce même contraste intéressant entre l’opiniâtreté quand il s’agissait des symptômes et l’obéissance la plus poussée dans toutes les autres circonstances. C’est qu’en effet les symptômes ont des racines profondes, inaccessibles à l’analyse. Je traitais depuis cinq mois sans succès une jeune fille bien douée et pleine de vivacité qui, depuis dix-huit mois, souffrait de troubles graves de la locomotion. Cette malade avait de l’analgésie avec quelques points douloureux aux deux jambes, des tremblements rapides des mains, marchait à petits pas, courbée, avec de la raideur des jambes, en titubant comme si elle était atteinte de troubles cérébelleux. Elle tombait aussi assez souvent. La jeune fille se montrait d’une bonne humeur surprenante. Trompé par ce symptôme, un éminent médecin viennois de l’époque avait diagnostiqué une sclérose en plaques. Un autre praticien reconnut qu’il s’agissait d’une hystérie, ce que confirmait la complexité du tableau clinique au début de la maladie (douleurs, évanouissement, amaurose). Il m’amena la malade et je tentai d’améliorer sa démarche par suggestion hypnotique, traitement des jambes pendant l’hypnose, etc., mais sans aucun succès, bien qu’elle fût une excellente somnambule. Un jour où elle était entrée en chancelant dans la pièce, un bras appuyé sur celui de son père et s’aidant d’un parapluie dont le bout était déjà fortement usé, je m’impatientai et lui criai pendant l’hypnose : « Ça suffit comme ça ! Pas plus tard que demain matin, votre parapluie se cassera dans votre main et vous serez obligée de rentrer chez vous sans parapluie. Désormais, vous n’en aurez plus besoin. » J’ignore comment je pus être assez bête pour chercher à suggestionner un parapluie, j’en eus honte ensuite et ne soupçonnai pas que mon intelligente patiente se chargerait, auprès de son père qui était médecin et assistait à la séance, de mon sauvetage. Le jour suivant, voilà ce que me raconta ce père : « avez-vous ce qu’elle a fait hier ? Nous nous promenions sur le Ring (boulevard de Vienne), tout à coup elle devint d’une gaîté exubérante, et la voilà qui en pleine rue se met à chanter *Nous vivons libres*, bat la mesure avec son parapluie en

yeux et l'ordre de dormir, je réussissais à créer cet état psychique particulier où la mémoire de la malade embrassait tous les faits psychiques de sa vie. Je pouvais bien avoir suscité cet état mais non l'avoir créé par ma suggestion, car ses caractéristiques, qui sont d'ailleurs partout les mêmes, me surprenaient fort.

Cette observation de malade montre suffisamment de quelle manière je pratiquai mon traitement dans le somnambulisme. Comme on le fait généralement en psychothérapie hypnotique, je luttai contre les idées morbides présentes par des encouragements, des interdictions, et l'énoncé d'idées contraires de toutes sortes. Toutefois, je ne me contentai pas de cela, mais recherchai les raisons de l'apparition des divers symptômes, afin d'être en mesure de combattre les fondements mêmes des idées morbides. Pendant ces analyses, il arriva régulièrement que la malade, avec les signes de la plus vive agitation, parlât de choses dont l'affect n'avait pu se traduire jusqu'alors que par des émois. Il m'est impossible d'indiquer quelle part du succès thérapeutique revint alors à l'élimination *in statu nascendi* par suggestion et quelle autre part fut attribuable, dans la liquidation de l'affect, à l'abréaction, parce que j'ai fait agir

frappant le pavé, et brise son parapluie ». Elle ne soupçonnait pas le moins du monde qu'elle avait, avec autant de malice, transformé une suggestion stupide en une suggestion brillamment réussie. Comme les encouragements, les injonctions, et le traitement hypnotique n'avaient pas amélioré son état, je me tournai vers l'analyse psychologique et exigeai de savoir quelles émotions avaient provoqué l'apparition de la maladie. Elle raconta alors, sous hypnose, mais avec calme que, peu de temps auparavant, un jeune parent qu'elle considérait depuis de longues années comme son fiancé, était mort. Mais ce récit ne changea rien à son état et, à la séance suivante, je fus convaincu que la mort de ce cousin n'avait aucun rapport avec cet état ; il devait y avoir eu autre chose qu'elle ne m'avait pas raconté. Elle se laissa alors arracher une unique indication, mais à peine eut-elle prononcé un mot, qu'elle se tut, et son père, assis derrière elle, se mit à sangloter amèrement. Je n'insistai évidemment pas davantage, et ne revis plus jamais ma malade.

32 En français dans le texte.

33 En français dans le texte.

simultanément ces deux facteurs. Ce cas ne saurait donc fournir une preuve rigoureuse de l’action thérapeutique du procédé cathartique, mais je suis pourtant obligé de dire que seuls les symptômes morbides ayant été soumis à mon analyse psychologique ont été éliminés de façon durable.

Le résultat thérapeutique fut, dans l’ensemble, très considérable, mais de peu de durée. Je ne réussis pas à supprimer le penchant de la malade à réagir de la même façon anormale, chaque fois que l’atteignaient de nouveaux traumatismes. Tout médecin qui voudrait guérir définitivement une hystérie de ce genre, devrait s’efforcer, plus que ne je l’ai alors tenté, de connaître les liens reliant entre eux les phénomènes. Mme v. N… avait certainement une hérédité névropathique très chargée. Sans cette prédisposition, personne, sans doute, ne serait atteint d’hystérie. Mais une prédisposition ne suffit pas seule à créer l’hystérie, il y faut des motifs et, je le prétends, des motifs adéquats, une certaine étiologie déterminée. J’ai déjà signalé que chez Mme v. N…, les affects d’un grand nombre d’incidents traumatisants paraissaient conservés, et qu’une activité mnémonique vivace faisait remonter à la surface psychique, tantôt tel traumatisme, tantôt tel autre. Je vais tenter d’expliquer maintenant la persistance des affects chez Mme v. N… ; elle tient, sans contredit, à sa constitution héréditaire. D’une part, ses impressions étaient très intenses et, douée d’une nature ardente, elle pouvait se montrer extrêmement passionnée ; d’autre part, depuis la mort de son mari, elle vivait dans une solitude morale absolue. Devenue méfiante à l’égard de ses amis à la suite des persécutions de sa parenté, elle veillait jalousement à ce que nul ne se mêlât trop de ses affaires. Elle avait de multiples obligations qu’elle remplissait seule, sans ami ni confident, presque isolée de sa famille. Cette situation était encore aggravée du fait de sa scrupulosité, de sa tendance à se tourmenter elle-même et souvent aussi de l’embarras naturel dû à sa qualité de femme. Bref, le

mécanisme de *la rétention de grandes quantités d'excitation* est ici indéniable ; il est dû, pour une part aux circonstances de sa vie, pour l'autre, à une prédisposition naturelle. Sa pudeur, par exemple, sa crainte de révéler quelque chose d'elle-même, était si grande que je pus m'apercevoir avec étonnement en 1891 que nul, parmi ses visiteurs journaliers, ne savait qu'elle était malade et que j'étais son médecin.

Ai-je étudié à fond l'étiologie de ce cas d'hystérie ? Je ne le pense pas, car à l'époque de ces deux traitements je ne me posais pas encore les questions auxquelles il faut répondre si l'on veut vraiment s'expliquer parfaitement la maladie. Je crois qu'il a dû arriver quelque chose de plus pour que des conditions inchangées et étiologiquement actives aient, justement en ces dernières années, déclenché un accès de la maladie. J'avais remarqué que dans toutes les confidences intimes de la patiente, l'élément sexuel, plus que tout autre capable de fournir des traumatismes, manquait totalement. Il est impossible que des émois de cet ordre ne laissent aucune séquelle ; elle m'avait donc donné, sans doute, de l'histoire de sa vie, une édition *ad usum delphini*. La patiente montrait dans tout son comportement, mais sans affectation, ni pruderie, la plus grande décence. Cependant, quand je me rappelle avec quelle réserve elle m'avait raconté, pendant l'hypnose, la petite aventure de sa femme de chambre à l'hôtel, j'en viens à soupçonner que cette femme d'un tempérament violent, si capable d'éprouver des sentiments passionnés, avait dû mener une lutte serrée pour vaincre ses besoins sexuels et s'épuiser psychiquement beaucoup à l'époque, en essayant d'étouffer cet instinct, le plus puissant de tous. Elle m'avoua un jour ne s'être pas remariée parce que, étant donné sa grosse fortune, elle n'avait jamais été assez sûre du désintéressement de ses soupirants, et aussi parce qu'elle se serait reproché de léser les intérêts de ses deux filles, en contractant une nouvelle union.

Avant de terminer l'histoire de cette malade, j'ajouterai encore une remarque. Le Dr Breuer et moi connaissions assez bien et depuis assez longtemps Mme v. N… pour pouvoir rire souvent, en mettant en parallèle son type caractériel avec la description du psychisme hystérique, telle qu'elle se présente depuis longtemps dans les livres et dans l'opinion des médecins. Si l'observation de Mme Cécilie M… nous avait montré que l'hystérie, sous sa forme la plus grave, n'est pas incompatible avec les dons les plus riches et les plus originaux – fait que rend d'ailleurs évident la biographie des femmes qui se sont illustrées dans l'histoire et les lettres – nous trouvions en Mme Emmy v. N… une preuve de ce que l'hystérie n'exclut ni un caractère impeccable, ni la recherche de buts bien définis. Nous avions affaire à une femme remarquable, d'une haute moralité, prenant au sérieux ses devoirs et dont l'intelligence et l'énergie vraiment viriles, la grande culture et l'amour de la vérité, nous en imposaient à tous deux, alors que son souci du bien-être des gens d'une situation inférieurr à la sienne, sa modestie innée et l'élégance de ses manières en faisaient réellement une grande dame. Qualifier une femme comme elle de « dégénérée » serait modifier, jusqu'à le rendre méconnaissable, le sens de ce mot. Il convient d'établir une discrimination nette entre les concepts de « prédisposés » et de « dégénérés », sans quoi l'on sera obligé d'admettre que l'humanité doit une bonne part de ses grandes acquisitions aux efforts d'individus « dégénérés ».

J'avoue aussi ne rien trouver dans l'histoire de Mme v. N… qui rappelle la « diminution de production psychique » que Pierre Janet tient pour responsable de l'apparition de l'hystérie. Il pense que la prédisposition hystérique consiste en un rétrécissement anormal du champ de la conscience (par suite de dégénérescence héréditaire), rétrécissement qui conduit à la négligence de plusieurs séries de perceptions, puis à la désagrégation du moi et à la formation d'états seconds. En conséquence, déduction faite des groupes psychiques

hystériques organisés, le reste du moi devrait être aussi moins capable de réalisations que le moi normal : et de fait, ce moi, suivant Janet, est chez les hystériques affecté de stigmates psychiques, réduit au monoïdéisme et incapable d'accomplir les actes volontaires de l'existence. A mon avis, Janet a placé, à tort, les états consécutifs aux modifications hystériques de la conscience au rang de conditions primaires de l'hystérie. Ce sujet mérite d'être traité dans un autre chapitre. Cependant, chez Mme v. N... on n'observait aucune trace de cette diminution ; pendant les périodes où son état était le plus grave, elle continuait à participer à la direction d'une importante entreprise industrielle, ne négligeant jamais l'éducation de ses enfants, entretenant toujours une correspondance avec des gens éminents, bref, remplissant toutes ses obligations de façon telle que sa maladie passait inaperçue. Je crois volontiers que tout cela avait provoqué un surmenage psychique considérable, impossible à supporter longtemps et qui devait aboutir à l'épuisement, à une misère psychologique secondaire. A l'époque où je la vis pour la première fois, ces troubles commençaient à influer sur sa capacité

d'agir, mais, en tout cas, cette grave hystérie existait plusieurs années avant l'apparition des symptômes de surmenage[34].

C – *Miss Lucy R…, 30 ans*

Par S. Freud

Vers la fin de 1892, un médecin de mes amis m'adressa une jeune personne qu'il traitait pour une rhinite chronique purulente, à

34 *Complément 1924.* – Je sais que nul analyste ne lira sans un sourire de pitié cette histoire de malade. Mais il faut se rappeler que c'était le premier cas où j'employais dans une large mesure le procédé cathartique. C'est pourquoi je conserve à cette observation sa forme originale. Je ne désire parler d'aucune des critiques si faciles à formuler aujourd'hui, ni entreprendre de combler les nombreuses lacunes de cet exposé. Je n'ajouterai que deux choses : mon opinion, acquise plus tard, sur l'étiologie actuelle de la maladie et quelques remarques sur le cours ultérieur de celle-ci. Alors que j'étais son hôte dans sa maison de campagne, j'assistai un jour à un repas auquel prenait également part un étranger qui s'efforçait visiblement de se montrer aimable. Après son départ, elle me demanda s'il m'avait plu et ajouta incidemment : « Figurez-vous qu'il veut m'épouser. » En rapprochant cette phrase d'autres propos, que j'avais omis de prendre en considération, je compris qu'elle avait alors envie de se remarier mais qu'elle considérait que l'existence de ses deux filles, héritières des biens paternels, constituait un obstacle à la réalisation de ce projet. Quelques années plus tard, à un Congrès de Naturalistes, je rencontrai un éminent médecin habitant le même endroit que Mme Emmy v. N… et je lui demandai s'il la connaissait et comment elle se portait. Il la connaissait, en effet, et l'avait lui-même traitée par l'hypnotisme. Elle avait agi, vis-à-vis de lui et de bien d'autres médecins encore, de la même façon qu'avec moi. Très mal portante, elle s'était adressée à lui et le traitement hypnotique auquel elle s'était soumise lui avait fait le plus grand bien, puis, tout à coup, elle s'était brouillée avec son médecin et était retombée tout-aussi malade qu'auparavant. Il s'agissait là d'un véritable automatisme de répétition. Ce ne fut qu'au bout d'un quart de siècle que je pus, à nouveau, avoir des nouvelles de Mme v. N… Sa fille aînée, celle pour qui j'avais fait de si fâcheux pronostics, m'écrivit pour me prier de lui fournir un rapport sur l'état mental de sa mère à l'époque où je l'avais traitée. Elle voulait lui intenter un procès et me la dépeignait comme une despote cruelle, ne méritant aucun ménagement. Mme v. N… avait chassé ses deux enfants et

rechutes. Comme on put l'établir plus tard, c'était à une carie de l'ethmoïde qu'était due la ténacité de son mal. En dernier lieu, la malade s'était adressée à mon ami pour le consulter sur de nouveaux symptômes que ce praticien expérimenté ne put, cette fois, attribuer à une affection locale. Elle avait totalement perdu l'odorat et était, presque sans interruption, poursuivie par une ou deux sensations olfactives d'ordre subjectif. Cette sensation lui semblait fort pénible, elle se sentait en outre d'humeur morose, fatiguée, se plaignait de lourdeurs de tête, de manque d'appétit et d'adynamisme.

Cette jeune personne, gouvernante chez un directeur d'usine habitant la banlieue de Vienne, vint me consulter de temps en temps. C'était une Anglaise, de constitution délicate, pâlotte, mais qui s'était bien portée jusqu'à l'époque de son affection nasale. Ce qu'elle me dit tout d'abord confirma l'opinion du médecin. Elle souffrait d'humeurs noires et de fatigue, était poursuivie par des sensations olfactives de nature subjective. En ce qui concerne les symptômes hystériques, elle était atteinte d'une assez nette analgésie générale avec sensations tactiles intactes ; l'examen superficiel (à l'aide de la main) du champ visuel ne révéla aucun rétrécissement de celui-ci ; l'intérieur du nez était parfaitement analgésique et dépourvu de réflexe. Les contacts étaient ressentis mais les perceptions olfactives étaient supprimées, aussi bien pour les excitations spécifiques que pour d'autres (ammoniaque, ac. acétique). Le catarrhe nasal purulent se trouvait justement dans une période d'amélioration.

Dans mes premiers efforts pour comprendre ce cas, il fallut bien ranger les sensations olfactives subjectives parmi les symptômes hystériques permanents. L'humeur maussade faisait peut-être partie de la charge affective du traumatisme et sans doute s'était-il produit un incident à l'occasion duquel les odeurs avaient été objectives, avant de devenir subjectives. C'était cet incident qui constituait probablement le traumatisme dont les sensations

leur refusait toute aide matérielle (dans leur indigence). Ma correspondante elle-même avait passé un doctorat et s'était mariée.

olfactives étaient le symbole resurgissant dans les réminiscences. Peut-être serait-il plus exact de considérer les hallucinations olfactives répétées, ainsi que la mauvaise humeur qui les accompagnait, comme des équivalents d'un accès hystérique. La nature des hallucinations récurrentes les rend impropres à jouer le rôle de symptôme permanent. Il ne s'agissait pas de cela dans ce cas rudimentaire, mais il fallait de toute nécessité que les sensations olfactives subjectives dénotassent une spécialisation pareille à celle qu'exigeait leur dérivation d'un objet réel bien déterminé.

Cette hypothèse se trouva bientôt confirmée lorsque je lui demandai quelle odeur la poursuivait surtout ; elle me répondit que c'était celle d'un entremets brûlé. J'admis donc simplement qu'elle avait dû réellement sentir cette odeur lors de l'incident traumatisant. Il n'est pas du tout habituel que des sensations olfactives soient choisies pour jouer le rôle de symbole mnémonique d'un traumatisme, mais ce choix était facile à comprendre. La malade était atteinte de rhinite purulente et c'est pourquoi le nez et ses perceptions étaient au premier plan de ses préoccupations. En ce qui concerne les conditions d'existence de la malade, je ne savais qu'une chose, c'est que dans la maison où elle soignait deux enfants, il n'y avait pas de mère, celle-ci ayant succombé quelques années plus tôt à une grave maladie.

Je résolus alors de prendre comme point de départ de l'analyse cette odeur d'entremets brûlé. Je raconterai l'histoire de cette analyse telle qu'elle se serait déroulée dans des conditions favorables ; en réalité, ce qui aurait pu ne prendre qu'une séance en exigea plusieurs, parce que la malade ne pouvait venir qu'à mes heures de consultation, pendant lesquelles je ne pouvais lui consacrer que peu d'instants. En outre, ces entretiens avaient lieu tout au plus une fois par semaine parce que ses obligations ne lui permettaient pas de faire plus souvent le long trajet de la fabrique à mon domicile. Nous nous interrompions donc au beau milieu de

notre conversation et il fallait, la fois suivante, en renouer le fil coupé.

Miss Lucy ne céda pas au somnambulisme quand je tentai de l'hypnotiser. J'y renonçai alors et, pendant toute son analyse, elle demeura dans un état fort peu différent de l'état normal.

Il faut que je décrive ici avec plus de précision la technique du procédé que j'employai. Quand, en 1889, je me rendis aux cliniques de Nancy, j'entendis le grand maître de l'hypnotisme, le Dr Liébault, dire : « Ah ! si nous avions la possibilité de rendre tout le monde somnambule, la thérapeutique hypnotique deviendrait la plus puissante de toutes. » Et à la clinique de Bernheim, il semblait bien qu'il existât un art pareil et que Bernheim pût l'enseigner. Dès que j'essayai de pratiquer cet art sur mes propres malades, je remarquai que d'étroites limites bornaient, tout au moins en ce qui me concernait, le champ de mon action et que lorsqu'un patient ne s'endormait pas au bout d'une à trois tentatives, je ne possédais aucun moyen de le rendre somnambule ; le pourcentage des somnambules m'apparaissait bien plus faible que celui indiqué par Bernheim.

Je devais donc soit renoncer à la méthode cathartique dans la plupart des cas auxquels elle aurait convenu, soit essayer de l'utiliser en dehors du somnambulisme, dans des états légers, voire douteux d'influence hypnotique. Le degré d'hypnose qui correspondait à l'état non somnambulique, et qui était déterminé suivant une des échelles faites à cet usage, me semblait indifférent puisque chaque orientation de la suggestibilité est au surplus indépendante des autres et que le suscitement de la catalepsie, des mouvements automatiques, etc., ne permet pas de préjuger de l'éveil facilité de souvenirs oubliés, tels que ceux dont j'avais besoin. Je perdis bientôt l'habitude de pratiquer les épreuves destinées à déterminer le degré d'hypnose, car celles-ci, dans un grand nombre de cas, provoquaient chez les malades de la résistance et altéraient la confiance dont je ne

pouvais me passer pendant ce travail psychique si important. En outre, j'étais las, après avoir répété cette affirmation et cet ordre : « Vous allez dormir. Dormez ! » de m'entendre répondre sans cesse, dans les degrés légers d'hypnose : « Mais Docteur, je ne dors pas ! » et de devoir faire une délicate distinction en disant : « Mais il ne s'agit pas d'un sommeil ordinaire, mais bien de l'hypnose. Voyez-vous, vous êtes hypnotisé, vous ne pouvez ouvrir les yeux, etc. Et d'ailleurs je n'ai pas besoin que vous dormiez ! », etc. Je suis bien convaincu que nombre de mes collègues psychothérapeutes savent se tirer de ces difficultés bien plus adroitement que moi, peut-être opèrent-ils de façon différente, mais je trouve que lorsqu'un mot risque aussi souvent de vous mettre dans l'embarras, il vaut mieux alors éviter ce mot et cet embarras. Donc, quand une première tentative n'aboutissait ni au somnambulisme, ni à des modifications somatiques nettes, j'abandonnais en apparence l'hypnose pour n'exiger que la concentration et ordonnais au malade de s'allonger et de fermer les yeux afin d'obtenir celle-ci. Sans doute suis-je parvenu ainsi à obtenir le degré le plus élevé possible d'hypnose.

Mais en renonçant au somnambulisme, je me privais peut-être d'une condition préalable dont l'absence ferait paraître impraticable la méthode cathartique. Cette dernière ne reposait-elle pas sur le fait que les malades disposaient, dans leur état de conscience modifié, de souvenirs et d'associations non présents lorsqu'ils se trouvaient dans leur état normal ? Là où l'élargissement hypnotique du champ de la mémoire ne se produisait pas, il devenait impossible d'établir une détermination causale, détermination que le malade n'offrait pas au médecin comme une chose connue. Or ce sont justement les souvenirs pathogènes qui « font défaut à la mémoire des malades dans leur état psychique ordinaire ou qui y sont seulement tout à fait sommairement présents ». (Voir la *Communication préliminaire*.)

Dans ce nouvel embarras, je me rappelai avec profit avoir entendu dire à Bernheim que les souvenirs du somnambulisme

n’étaient oubliés qu’en apparence à l’état de veille. Ils pouvaient être évoqués par une petite exhortation alliée à un contact de la main pour marquer un autre état de la conscience. Par exemple, il avait créé chez une somnambule une hallucination négative suivant laquelle il n’était, lui-même, plus présent. Ensuite, il avait tenté, sans y parvenir, de se faire remarquer d’elle de toutes sortes de façons, en intervenant même de façon assez rude. Une fois la malade réveillée il exigea de savoir ce qu’il lui avait fait pendant qu’elle le croyait absent. Stupéfaite, elle lui répondit qu’elle n’en savait rien. Sans renoncer, il lui affirma qu’elle se souviendrait de tout, et lui posa la main sur le front pour qu’elle réfléchît. Elle finit alors par lui raconter ce qu’elle n’avait soi-disant pas perçu pendant son somnambulisme et qu’elle prétendait ignorer à l’état de veille.

Cette expérience, à la fois étonnante et instructive, me servit de modèle. Je décidai d’utiliser comme point de départ l’hypothèse suivante : mes malades étaient au courant de ce qui pouvait avoir une importance pathogène, il s’agissait seulement de les forcer à le révéler. Donc, lorsque je demandais au malade depuis quand il avait tel ou tel symptôme et d’où émanait ce dernier et qu’il me répondait : « Je n’en sais vraiment rien », j’agissais de la façon suivante : j’appuyais une main sur le front du patient, ou bien je lui prenais la tête entre les deux mains en disant : « Vous allez vous en souvenir sous la pression de mes mains. Au moment où cette pression cessera, vous verrez quelque chose devant vous ou il vous passera par la tête une idée qu’il faudra saisir, ce sera celle que nous cherchons. Eh bien, qu’avez-vous vu ou pensé ? »

Lorsque je commençai à utiliser ce procédé (ce ne fut pas pour Miss Lucy), je fus moi-même étonné de constater qu’il me livrait justement ce dont j’avais besoin et je puis dire qu’il ne m’a presque jamais déçu ; il m’a toujours montré la voie à suivre dans mes investigations et m’a permis de mener ces sortes d’analyses jusqu’au bout, sans recourir au somnambulisme. Je m’enhardis peu à peu à tel

point que je dis aux malades qui prétendaient n’avoir rien vu ou n’avoir pensé à rien que ce n’était pas possible. Ils avaient certainement appris la vérité, mais se refusaient à la reconnaître et l’avaient rejetée ; je renouvellerais ce procédé autant de fois qu’ils le voudraient, et, chaque fois, ils reverraient la même chose. Et en fait l’expérience me donna chaque fois raison. Les malades n’avaient pas encore appris à abandonner l’usage de leur sens critique et rejetaient l’idée ou le souvenir resurgis parce qu’ils les considéraient comme inutilisables, ou comme un obstacle interfèrent ; mais une fois qu’ils l’avaient révélé, nous pouvions toujours constater qu’il s’agissait vraiment du fait important. Parfois, lorsque après la troisième ou quatrième pression j’avais fini par extorquer leur information aux malades, ils me disaient : « C’est vrai, je l’avais appris dès la première fois, mais je ne voulais pas le dire. » Ou bien : « J’espérais que ce ne serait pas ça ! »

Cette façon d’élargir le champ sans doute rétréci d’une conscience exigeait bien plus d’efforts que l’investigation à l’aide de l’hypnose, mais elle me rendit indépendant du somnambulisme et me permit de prendre connaissance des causes souvent déterminantes de l' « oubli » des souvenirs. Je puis affirmer que ces comportements sont souvent intentionnels, souhaités et ne réussissent jamais *qu’en apparence*.

Il m’a semblé peut-être plus étrange encore de faire resurgir, par un procédé semblable, des chiffres et des dates soi-disant depuis longtemps oubliés et de prouver ainsi la fidélité insoupçonnée de la mémoire.

La pauvreté des renseignements fournis par la recherche de chiffres et de dates permet, en effet, de faire appel au principe bien connu, tiré de l’étude de l’aphasie et suivant lequel reconnaître quelque chose exige moins d’effort mnémonique que celui de s’en souvenir spontanément.

On cite donc au patient qui ne peut se rappeler l'année, le mois, le jour où s'est produit un certain incident, les années, les noms des 12 mois, les 31 chiffres du mois, en lui certifiant que lorsqu'il entendra le chiffre ou le nom exacts, ses yeux s'ouvriront d'eux-mêmes, ou qu'il sentira quel chiffre est le bon. Dans la plupart des cas, les malades se décident vraiment pour une date déterminée et, assez souvent (comme dans le cas de Mme Cécilie M…), les notes prises à l'époque prouvent que la date indiquée est exacte. D'autres fois, et chez d'autres malades, l'enchaînement des faits revenus à la mémoire montre que les renseignements obtenus sont incontestables. La malade, par exemple, fait observer, après qu'on lui a présenté la date retrouvée par énumération, qu'il s'agit du jour de l'anniversaire de son père, et ajoute : « Mais naturellement, c'est parce que c'était l'anniversaire de mon père que je m'attendais à voir se produire l'incident dont nous avons parlé. »

Je ne puis qu'effleurer ici ce sujet. La conclusion que je tirai de toutes ces expériences fut la suivante : les incidents ayant une importance pathogène, ainsi que toutes les circonstances qui les accompagnèrent, sont fidèlement conservés dans la mémoire, même

quand ils paraissent avoir été oubliés et que le malade n'arrive pas à se les rappeler[35].

Après cette longue mais indispensable digression, j'en reviens à l'histoire de Miss Lucy R… Mes essais d'hypnose ne provoquèrent pas chez elle de somnambulisme mais elle restait tranquillement allongée, soumise à une légère influence, les yeux continuellement fermés, l'expression quelque peu figée, sans remuer un membre. Je

35 Comme exemple de la technique de recherche dans les états non hypnotiques que nous venons d'exposer, je citerai un cas que je viens justement d'analyser. Je soigne une femme de 38 ans, souffrant d'une névrose d'angoisse (agoraphobie, crises de peur de la mort, etc.) qui, comme beaucoup de ces malades, avoue non sans répugnance que ses troubles sont apparus au cours de sa vie conjugale et en situe même l'origine à une date plus reculée de sa première jeunesse. Elle m'apprend ainsi qu'âgée de 17 ans, elle a eu, dans une rue de sa bourgade, son premier accès de vertige accompagné d'angoisse et d'une sensation de défaillance. Cet accès s'était de temps en temps renouvelé, pour être remplacé depuis quelques années par les troubles actuels. Je soupçonne alors que ces premiers accès de vertiges où l'angoisse joua un rôle de moins en moins important durent être hystériques et je décide de les analyser. Au début, elle prétend tout ignorer, sauf que ce premier accès était survenu hors de chez elle, devant les boutiques de la Grand-Rue où elle venait faire ses achats. « Que désiriez-vous acheter ? » – « Plusieurs choses, je crois, pour un bal auquel j'étais invitée. » – « Quand ce bal devait-il avoir lieu ? » – « Deux jours plus tard, il me semble. « Il devait s'être produit auparavant quelque chose qui vous avait émue, impressionnée. » – « Je n'en sais rien, il y a vingt et un ans de cela. » – « Cela ne fait rien, vous vous en souviendrez. Je vais poser les mains sur votre tête et quand je les enlèverai, vous penserez à quelque chose ou vous verrez quelque chose, et vous le direz. » J'agis de cette façon, mais elle garde le silence. – « Alors, rien ne vous est venu à l'esprit ? » – « Si, j'ai pensé à quelque chose, mais ça ne peut avoir aucun rapport… » – « Dites-le » – « J'ai pensé à une amie, une jeune fille qui est morte, mais elle n'est morte qu'un an plus tard, j'avais alors 18 ans. » – « Nous allons voir, ne quittons pas ce sujet et parlons de cette amie. » – « Sa mort m'a beaucoup secouée parce que je la voyais souvent. Quelques semaines auparavant une autre jeune fille était morte aussi, ça avait fait sensation dans la ville. C'est vrai, ça devait s'être produit l'année de mes 17 ans. » – « Vous voyez, je vous l'avais dit, il faut se

lui demandai si elle se souvenait des circonstances qui avaient entouré l'apparition de la sensation olfactive d'entremets brûlé.

Oh ! oui, dit-elle, je le sais très bien, c'est il y a deux mois environ, deux jours avant mon anniversaire. Je me trouvais dans la salle d'études avec les enfants et jouais avec elles (deux fillettes) à faire la cuisine. On me remet une lettre que le facteur vient d'apporter. D'après le timbre et l'écriture, je reconnais que c'est une

fier à ce dont on se souvient sous la pression de la main. Maintenant, à quoi pensiez-vous au moment de votre accès de vertige dans la rue ? » – « A rien, il n'y avait que le vertige. » – « C'est impossible, il ne se produit pas d'accès semblable sans idée concomitante. Je vais de nouveau appuyer sur votre front et le souvenir de cette période resurgira – Alors, à quoi avez-vous pensé ? » – « J'ai pensé : ça va être mon tour. » – « Expliquez-vous ? » – « J'ai dû me dire pendant mon accès de vertige que j'allais mourir comme les deux autres jeunes filles. » – « Voilà donc l'idée que vous avez eue pendant l'accès, vous avez pensé à votre amie. Sa mort avait dû vous faire grande impression. » – « Oui, certainement, je me rappelle maintenant que, lorsque j'ai appris cette nouvelle, l'idée d'aller au bal, alors qu'elle était morte, m'a paru épouvantable. Mais j'étais si contente d'aller à la soirée et cette invitation me donnait beaucoup à faire. Je ne voulais pas du tout penser à ce triste événement » (on remarquera ici le refoulement intentionnel hors du conscient qui a donné au souvenir de l'amie son caractère pathogène). L'accès s'explique ainsi dans une certaine mesure, mais j'ai besoin de connaître quel facteur occasionnel a, juste à ce moment-là, provoqué la réminiscence. J'émets alors à ce propos une hypothèse qui s'avère exacte : « Vous souvenez-vous de la rue où vous vous trouviez alors ? » – « Bien sûr, c'était la Grand-Rue avec ses vieilles maisons. Je la revois encore. » – « Bon, et où habitait votre amie ? » – « Dans cette rue, je venais de passer devant sa demeure et c'est deux maisons plus loin que j'ai eu mon accès. » – « Donc, c'est la maison qui vous a rappelé votre amie au moment où vous passiez devant et le contraste que vous vouliez écarter s'est à nouveau imposé à vous. » Je ne me tiens pas encore pour satisfait. Peut-être découvrirai-je encore un autre facteur ayant éveillé ou renforcé la prédisposition hystérique chez cette jeune fille jusqu'alors normale. Je pense à l'indisposition périodique qui pourrait bien constituer un facteur approprié et le lui demande : « Savez-vous à quel moment vos règles sont venues ce mois-là ? » Elle se rebiffe : « Il faut encore que je sache ça ! Je sais seulement qu'à cette

lettre de ma mère qui habite Glasgow ; le veux l'ouvrir et la lire, mais les enfants se jettent sur moi, m'arrachent la lettre des mains en criant : « Non, tu ne la liras pas maintenant, c'est sûrement une lettre pour ton anniversaire, nous allons la mettre de côté. » Tandis que les enfants s'amusent ainsi autour de moi, voilà qu'une intense odeur de brûlé se répand tout à coup. Les enfants avaient planté là l'entremets qu'elles faisaient cuire, et il brûlait. Cette odeur me poursuit, je la sens tout le temps et elle devient plus forte quand je m'énerve.

« Vous voyez distinctement cette scène ? » – « Tout à fait comme je l'ai vécue. » – « Qu'est-ce qui a pu vous frapper à ce point dans cet incident ? » – « J'ai été touchée de voir combien les enfants se montraient affectueuses à mon égard. » – « Ne l'étaient-elles pas toujours ? » – « Oui, mais c'était justement au moment où je venais de recevoir la lettre de ma mère. » – « Je ne comprends pas comment les témoignages d'affection des enfants et la lettre de votre mère ont pu susciter le contraste auquel vous semblez faire allusion. » – « J'avais justement l'intention de partir chez Maman et il me parut bien pénible de quitter ces chères enfants. » – « Parlez-moi de votre mère, se sent-elle isolée, veut-elle vous faire revenir ? Ou bien est-elle malade en ce moment et attendez-vous de ses nouvelles ? » –

époque elles étaient très rares et très irrégulières. A 17 ans, je ne les ai eues qu'une seule fois. » – « Alors nous allons calculer le moment où elles eurent lieu, cette fois-là. » En réfléchissant, elle indique avec certitude un certain mois et hésite entre deux jours précédant immédiatement la date d'une fête fixe. « Était-ce au moment du bal ? » Elle répond en baissant le ton : « Le bal avait lieu le jour de cette fête ; et je me rappelle aussi maintenant que les seules règles que j'ai eues cette année-là devaient se produire juste avant le bal, le premier auquel j'étais invitée. » Il est facile, dès lors, de reconstituer la chaîne des circonstances et de saisir le mécanisme de cet accès d'hystérie. Ce n'est pas sans beaucoup de peine que ce résultat put être obtenu, et il exigea de ma part une confiance totale dans cette technique, et, chez mon incrédule patiente restée pourtant éveillée, il dépendit du rappel de certaines pensées conductrices propres à ramener à la mémoire, au bout de vingt et un ans, de pareils détails d'un incident oublié. Mais dès lors tout alors concorda.

« Non, elle est maladive mais non vraiment malade et elle a auprès d'elle une dame de compagnie. » – « Pourquoi, alors, allez-vous quitter les enfants ? »,— « La maison est devenue intenable, l'intendante, la cuisinière et la Française semblent penser que je me crois trop ; elles ont intrigué ensemble contre moi et ont raconté au grand-papa (des enfants) toutes sortes de choses sur mon compte. Je n'ai pas trouvé auprès des deux messieurs l'appui sur lequel je comptais quand je me suis plainte. Là-dessus, j'ai offert ma démission au directeur (le père des fillettes), il m'a dit très amicalement de réfléchir encore deux semaines avant de lui faire part de ma décision définitive. C'est dans cette période de flottement que je me trouvais, je pensais quitter la maison, mais j'y suis restée. » – « En dehors de l'affection des enfants, y a-t-il quelque chose d'autre qui vous attache à cette maison ? » – « Oui, à son lit de mort, j'avais promis à la mère des enfants, qui est une parente éloignée de ma mère, de me consacrer aux petites de toute mon âme, de ne pas les abandonner et de leur tenir lieu de maman. En donnant ma démission je trahissais ma promesse. »

Ceci étant dit, l'analyse de la sensation olfactive subjective semblait parachevée ; cette sensation avait été d'abord vraiment objective et étroitement liée à un incident, une petite scène au cours de laquelle des affects contradictoires s'étaient heurtés : le regret de quitter les enfants et les désagréments qui l'avaient contrainte à prendre cette détermination. La lettre, on le comprend, lui avait rappelé les motifs de cette décision, puisqu'elle songeait à retourner chez sa mère. Le conflit des affects avait donné à cet incident son caractère traumatisant, et la sensation olfactive qui y était attachée était demeurée en tant que symbole du traumatisme. Il reste à savoir pourquoi, parmi toutes les perceptions sensorielles qu'elle avait pu avoir pendant cette scène, c'était justement une odeur qu'elle avait prise pour symbole. Toutefois, je m'attendais bien déjà à me l'expliquer par son affection nasale chronique et lui posai à ce sujet

une question directe. Elle me répondit qu'à ce moment-là elle était enrhumée et qu'elle avait presque perdu l'odorat. Dans l'état émotif où elle se trouvait, elle perçut l'odeur de l'entremets brûlé qui réduisit l'anosmie d'origine organique.

Je ne me contentai pas de l'explication ainsi obtenue. Tout semblait fort plausible, mais quelque chose manquait : un motif admissible, capable de faire comprendre pour quelle raison cette série d'émotions et ces affects contradictoires avaient justement abouti à une hystérie. Pourquoi tout cela n'était-il pas demeuré dans le domaine de la normalité ? Autrement dit, qu'est-ce qui justifiait la conversion en question ? Pourquoi la malade ne pensait-elle pas continuellement à la scène elle-même au lieu de penser à la sensation concomitante qu'elle avait choisie comme symbole du souvenir ? Ces sortes de questions paraîtraient oiseuses et superflues s'il s'agissait d'une vieille hystérique, coutumière de ces mécanismes de conversion ; mais cette jeune fille était devenue hystérique seulement à la suite de ce traumatisme ou du moins de cette petite histoire douloureuse.

Or, l'analyse de cas analogues m'avait appris que l'on découvre immanquablement dans tous les cas d'hystérie nouvellement acquise, une cause psychique et qu'il faut qu'une certaine représentation ait été *intentionnellement refoulée du conscient* et exclue de l'élaboration associative.

C'est dans ce refoulement intentionnel que gît, à mon avis, le motif de la conversion totale ou partielle de la somme d'excitation. Cette somme qui n'est pas destinée à entrer dans une association psychique trouve d'autant plus facilement un mauvais débouché vers l'innervation corporelle. Ce refoulement ne peut être dû qu'à un sentiment de déplaisir, celui de l'incompatibilité de l'idée à refouler avec l'ensemble des représentations dominantes du moi. L'idée refoulée se venge alors en devenant pathogène.

Mais du fait que Miss Lucy R… avait succombé à ce facteur de conversion hystérique, la conclusion suivante s'imposait : parmi les faits ayant provoqué le traumatisme devait s'en trouver un que la jeune fille désirait laisser dans l'ombre et qu'elle s'efforçait d'oublier. En rapprochant l'amour des enfants et le ressentiment envers les autres personnes de la maison, je trouvai une seule explication. J'eus le courage d'en faire part à la patiente en lui disant :

« Je ne crois pas que cela explique entièrement vos sentiments à l'égard des enfants ; je soupçonne plutôt que vous êtes amoureuse de votre patron, le directeur, peut-être sans vous en rendre compte vous-même. Vous devez nourrir l'espoir de prendre vraiment la place de la mère. A cela s'ajoute le fait que vous êtes devenue très susceptible à l'égard des domestiques avec qui vous entreteniez depuis des années de bonnes relations. Vous craignez qu'elles ne s'aperçoivent de vos espoirs et qu'elles ne se moquent de vous à cause de cela. »

Elle me répondit avec sa brièveté habituelle : « Oui, je crois bien que c'est ça. » – « Mais puisque vous savez que vous aimez le directeur, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? » – « Je l'ignorais ou plutôt je ne voulais pas le savoir, je voulais le chasser de mon esprit,

ne plus jamais y penser, et je crois y avoir réussi ces temps derniers. »[36]

« Pourquoi donc ne vouliez-vous pas vous avouer cette inclination ? Étiez-vous honteuse d'aimer un homme ? » – « Oh non, je ne suis pas aussi stupidement prude, d'ailleurs on n'est pas responsable de ses sentiments. Ce qui m'était pénible, c'est qu'il s'agissait de mon patron, que je suis à son service, que je vis dans sa maison et que devant lui je ne puis me sentir aussi indépendante que devant les autres. Et puis aussi, je suis une pauvre fille et lui est un homme riche appartenant à une famille considérée ; on se moquerait de moi si l'on soupçonnait cela. »

J'arrivai sans peine à connaître l'évolution de ce sentiment. Elle avait d'abord, racontait-elle, passé dans cette maison des années tranquilles, remplissant ses devoirs sans forger des souhaits irréalisables. Mais un jour, cet homme sérieux, accablé de travail et qui s'était toujours montré très réservé à son égard, eut avec elle un long entretien sur l'éducation des enfants. Il se montra plus cordial et plus aimable que d'habitude, lui dit combien il comptait sur elle pour les soins à donner à ses enfants privés de mère, et la regarda en même temps d'une certaine façon… C'est à partir de ce moment-là qu'elle se mit à l'aimer et se plut à nourrir en elle l'espoir joyeux

36 Je n'ai jamais disposé d'une autre et meilleure description de cet état singulier où le sujet sait tout sans le savoir. Il est évident que ce fait ne devient compréhensible que si l'on s'est trouvé soi-même dans un pareil état ; je dispose d'un très bizarre souvenir de ce genre qui me revient très nettement à l'esprit. Quand je m'efforce de me rappeler ce qui se passa alors en moi, je n'en retire qu'un très mince bénéfice. Je vis alors quelque chose qui allait à l'encontre de ce que j'attendais, mais cela ne me fit nullement renoncer à certains projets bien déterminés que cette perception aurait dû me faire abandonner. Je ne me rendis nul compte de cette contradiction non plus que de l'affect de répulsion certainement responsable de l'inutilisation psychique de cette vision. Je fus atteint de cet aveuglement des non-aveugles que l'on s'étonne de constater chez les mères quand il s'agit de leurs filles, chez les maris quand il est question de leurs femmes, chez les souverains à l'égard de leurs favoris.

que cet entretien avait fait naître. Mais après avoir constaté qu'il n'en était rien résulté et que, contre son attente et son désir, aucun autre échange confiant d'idées n'avait eu lieu, elle décida de n'y plus penser. Elle me concéda qu'en la regardant, comme elle me l'avait dit, au cours de leur conversation, il pensait peut-être à sa défunte femme. Elle se rend aussi parfaitement compte qu'il s'agit là d'une inclination sans espoir.

Je m'attendais, après cet entretien, à constater une amélioration profonde de son état, mais elle ne se produisit pas alors. Miss Lucy continua à être maussade et déprimée ; le traitement hydrothérapique auquel je la soumis en même temps la réconforta un peu le matin ; l'odeur d'entremets brûlé n'avait pas tout à fait disparu mais était devenue plus rare et moins intense et, disait-elle, cette odeur ne la tourmentait plus que dans ses moments de grand énervement.

La persistance de ce symbole de souvenir me porta à croire qu'il avait dû se charger, en dehors de la scène principale, d'une quantité de petits traumatismes secondaires ; c'est pourquoi nous recherchâmes tout ce qui pouvait avoir quelque rapport avec la scène de l'entremets brûlé, nous parlâmes des discussions dans la maison, du comportement du grand-père, etc. Ce faisant, la sensation olfactive de roussi s'atténua toujours davantage. Le traitement se trouva alors interrompu quelque temps à cause d'une nouvelle affection nasale qui aboutit à la découverte d'une carie de l'ethmoïde.

Lorsqu'elle revint, elle me raconta qu'à la Noël elle avait reçu de nombreux cadeaux des deux messieurs et même des domestiques de la maison, comme si tous s'étaient efforcés de se réconcilier avec elle et d'effacer le souvenir des conflits récents. Mais cet étalage de bienveillance ne l'avait pas impressionnée.

Quand je revins une autre fois à l'odeur de brûlé, elle me dit que cette dernière avait tout à fait disparu mais qu'une autre odeur

semblable la tourmentait, l'odeur de la fumée de cigare. Cette odeur devait exister auparavant, mais avait été dissimulée par celle de l'entremets brûlé. Maintenant, elle apparaissait à l'état pur.

Je n'étais pas très satisfait du résultat de mon traitement. Il s'était produit ce qui se produit toujours quand on ne fait usage que d'une thérapeutique appliquée aux seuls symptômes : j'avais remplacé un symptôme par un autre. Je m'efforçai alors d'éliminer par l'analyse ce nouveau symbole de souvenir.

Mais, cette fois, Miss Lucy ignorait d'où émanait cette sensation subjective de l'odorat et dans quelle importante circonstance celle-ci avait été objective. « On fume tous les jours chez nous, déclara-t-elle ; je ne sais vraiment pas si l'odeur que je sens représente un incident important. » J'insistai pour qu'elle essayât de se souvenir sous la pression de ma main. J'ai déjà dit que ses souvenirs présentaient toute la vivacité de scènes réelles et qu'elle était une visuelle. De fait, une image surgit en elle sous une nouvelle pression de ma main, une image, au début imprécise et fragmentaire, celle de la salle à manger de la maison. En compagnie des enfants, elle attend que les messieurs reviennent de l'usine pour le déjeuner.

« Nous voilà tous autour de la table, les messieurs, la Française, l'intendante, les enfants et moi. C'est comme tous les jours. » – « Considérez encore cette image, elle se développera et se précisera. » – « Oui, il y a un invité, le comptable chef, un vieux monsieur qui aime les enfants comme s'ils étaient ses propres neveux, mais rien d'extraordinaire là-dedans, car il vient très souvent déjeuner. » – « Persévérez, regardez cette image, quelque chose va sûrement se passer. » – « Rien, nous quittons la table, les enfants doivent dire au revoir comme tous les jours et monter avec nous au second étage. » – « Et ensuite ? » – « C'est vrai, un incident se produit ; je reconnais maintenant cette scène. Au moment où les enfants lui disent au revoir, le chef comptable veut les embrasser. Le

patron se lève brusquement et lui crie : « N'embrassez pas les enfants ! » Cela me donne un coup au cœur et comme les messieurs sont déjà en train de fumer, c'est l'odeur de cigare qui me reste dans la mémoire.

Telle était donc la scène plus profondément enfouie qui, ayant eu une action traumatisante, avait laissé un symbole mnémonique. Mais à quoi attribuer les effets de cette scène ? Je lui demandai lequel des deux incidents s'était produit le premier, celui-ci ou celui de l'entremets brûlé ? La dernière scène a précédé l'autre de deux mois.

« Pourquoi cette réaction du père vous a-t-elle donné un coup au cœur puisque l'admonestation ne s'adressait pas à vous ? » – « Ce n'était pas bien de rudoyer de cette façon un vieil homme, grand ami de la maison, et de plus, invité. On aurait pu le dire tranquillement. » – « Donc, c'est la façon cavalière dont votre patron a parlé qui vous a blessée, peut-être avez-vous été gênée pour lui, ou bien vous êtes-vous demandé en le voyant traiter un vieil ami avec tant de rudesse pour une bagatelle, comment il agirait envers vous si vous étiez sa femme ? » – « Non, ça n'était pas ça. – « Mais c'était bien à cause de sa violence ? » – « Oui, à cause des baisers aux enfants, il ne voulait jamais qu'on les embrassât. »

Et maintenant, le souvenir d'une scène plus ancienne surgit sous la pression de ma main, celui du traumatisme véritable qui avait conféré à l'affaire du chef comptable son pouvoir traumatisant.

Plusieurs mois auparavant, une dame était venue en visite et, en partant, avait embrassé les enfants sur la bouche. Le père présent se contraignit à ne rien dire à la dame mais, après son départ, attrapa violemment la malheureuse gouvernante. Il lui déclara qu'elle serait responsable si quelqu'un embrassait les petites sur la bouche, qu'elle se devait de ne pas le supporter et qu'elle manquait à ses devoirs en le tolérant. Si cela devait se reproduire, il confierait à quelqu'un d'autre l'éducation de ses enfants. A cette époque, Lucy

s'imaginait encore être aimée et espérait avoir encore avec lui un second entretien amical pareil au premier. Cette scène anéantit ses espoirs. Elle se dit que s'il était capable de s'en prendre ainsi à elle et de la menacer de cette façon pour une bagatelle dont elle n'était d'ailleurs pas responsable, c'est qu'elle s'était trompée et qu'il n'éprouvait pour elle aucun sentiment ; autrement il aurait montré plus d'égards. C'est évidemment le souvenir de cette scène pénible qui resurgit au moment où le chef comptable, voulant embrasser les enfants, fut rabroué par le père.

Quand Miss Lucy revint me voir, deux jours après cette dernière analyse, je lui demandai ce qui lui était arrivé d'heureux.

Elle semblait transformée, souriante, et portait la tête haute. Je crus même un instant avoir porté un faux jugement sur les faits et que, de gouvernante des enfants, elle était devenue la fiancée du directeur, mais elle détruisit mon hypothèse.

« Rien n'est arrivé, mais vous ne me connaissez pas. Vous m'avez toujours vue malade et déprimée, alors qu'en général je suis toujours gaie. Hier, au réveil, mon oppression avait disparu, et depuis je me sens bien. » – « Et pour votre situation, que pensez-vous qu'elle devienne ? » – « Je me rends bien compte qu'il n'y a rien à en espérer, mais je ne m'en ferai pas à ce sujet. » – « Allez-vous désormais vous entendre avec le personnel ? » – « Je crois bien que c'est ma susceptibilité qui a surtout joué à ce point de vue. » – « Continuez-vous à aimer le directeur ? » – « Certainement, je l'aime, mais cela ne me fait plus rien. On est libre de penser et de sentir ce qu'on veut. »

J'examine son nez et constate que sensibilité et réflexes sont presque entièrement revenus, elle distingue aussi les odeurs, mais en hésitant, et seulement quand elles sont intenses. Je ne saurais dire jusqu'à quel point l'affection nasale était responsable de cette anosmie.

Le traitement s'était poursuivi pendant neuf semaines. Quatre mois plus tard, je rencontrai par hasard ma malade dans un lieu de villégiature, elle était gaie et continuait à se bien porter.

Analyse critique

Bien qu'il ne s'agisse ici que d'un cas léger d'hystérie avec peu de symptômes, je ne saurais en sous-estimer l'importance. Le fait qu'une maladie comportant aussi peu d'éléments névrotiques ait nécessité tant de conditions psychiques me semble instructif. En étudiant de plus près cette histoire de malade, je suis tenté d'en faire le prototype d'un certain genre d'hystérie, celle qu'une personne sans hérédité chargée peut acquérir à la suite d'événements appropriés. Bien entendu, je n'entends pas parler d'une hystérie indépendante de toute prédisposition, car il n'en existe probablement pas, mais on ne constate cette prédisposition que lorsque le sujet est devenu hystérique ; auparavant, rien ne la faisait prévoir. Ce qu'on entend généralement par prédisposition névropathique est autre chose, elle est déterminée, dès avant l'apparition de la maladie, par le degré d'hérédité ou la somme personnelle d'anomalies psychiques. Pour autant que je sache, aucun de ces deux facteurs n'était décelable chez Miss Lucy R… ; son hystérie peut donc être qualifiée d'acquise et ne présuppose qu'une tendance sans doute très diffuse à être la proie d'une hystérie, tendance dont nous ne découvrons qu'à peine la trace. En pareil cas, tout dépend surtout de la nature du traumatisme, en rapport naturellement avec la réaction du sujet à son égard. Une condition indispensable de l'apparition de l'hystérie est qu'il y ait incompatibilité entre le moi et la représentation qui le confronte. J'espère pouvoir montrer ailleurs comment des troubles névrotiques découlent des modes divers adoptés par le « moi » pour se débarrasser de cette incompatibilité. La défense hystérique pour laquelle une certaine aptitude est nécessaire consiste alors en une *conversion* de l'émoi en innervation somatique. Le gain qui en

résulte est l’expulsion hors du moi conscient de la représentation inconciliable. Dans ce cas, le moi conscient contient la réminiscence somatisée par conversion, c’est-à-dire, dans le cas envisagé, les sensations olfactives d’ordre subjectif ; la malade souffre de l’affect, plus ou moins nettement ressenti, lié à ces réminiscences. La situation ainsi créée ne peut plus se modifier parce que, du fait du refoulement et de la conversion, la contradiction qui aurait entraîné la liquidation de l’affect est supprimée. C’est ainsi que le mécanisme qui provoque l’hystérie correspond à un acte de pusillanimité morale et, par ailleurs, apparaît comme une mesure de protection dont le moi dispose. Il y a assez de cas où l’on est obligé de reconnaître que la défense contre un accroissement d’excitation par production d’hystérie constitue alors la mesure la plus adéquate, mais, plus souvent, on doit naturellement conclure qu’une quantité plus grande de courage moral eût été plus avantageuse pour le sujet.

Aussi le véritable moment traumatisant est-il celui où la contradiction s’impose au moi et où celui-ci décide de chasser la représentation contradictoire. Par ce rejet, la représentation n’est point anéantie mais seulement repoussée dans l’inconscient. Lorsque ce processus apparaît pour la première fois, il donne lieu à la production d’un noyau ou d’un point central de cristallisation où se forme un groupe psychique séparé du moi et autour duquel tout ce qui dépendait de l’idée contradictoire va se concentrer. La dissociation du conscient produite dans les cas d’hystérie acquise est ainsi une dissociation voulue, intentionnelle, ou, souvent, tout au moins introduite par un acte volontaire. En réalité, il se produit autre chose que ce que le sujet désirait ; il voulait supprimer une représentation comme si elle ne s’était jamais produite, mais il ne réussit qu’à l’isoler psychiquement.

Dans l’histoire de notre patiente, le moment traumatisant correspond à la scène que lui fit le directeur à cause du baiser donné aux enfants, mais cette scène reste quelque temps sans effet

perceptible ; peut-être a-t-elle provoqué de la mauvaise humeur, de la susceptibilité, je n'en sais rien. Les symptômes hystériques n'apparurent que plus tardivement, en des moments que l'on peut qualifier d' « auxiliaires » et que l'on caractériserait en disant que les deux groupes psychiques, pour un temps isolés, y coïncident comme dans le conscient somnambulique élargi. Le premier de ces incidents générateurs de la conversion fut d'abord, pour Miss Lucy R..., la scène de la salle à manger au moment où le chef comptable voulut embrasser les enfants ; le souvenir traumatique entra ici en jeu, et la jeune fille se comporta comme si elle n'avait pas renoncé à tout ce qui se rapportait à son inclination pour son patron.

Dans d'autres histoires de malades, ces facteurs différents coïncident et la conversion s'effectue immédiatement sous l'effet du traumatisme.

Le deuxième facteur auxiliaire reproduit assez fidèlement le mécanisme du premier. Une forte impression rétablit passagèrement l'unicité du conscient, et la conversion se produisit de la même façon que la première fois. Chose intéressante, le symptôme apparu en second lieu dissimule le précédent, de sorte que le premier n'est nettement ressenti que lorsque le second a été éliminé. Il faut noter aussi l'ordre inversé auquel l'analyse doit de même se plier. Dans toute une série de cas, j'ai pu constater de la même manière que les symptômes apparus en dernier recouvraient les premiers, et que seule la découverte de ceux-ci par l'analyse permettait de trouver la clé de tout le phénomène.

La thérapeutique consista ici à imposer l'union du groupe psychique isolé avec le moi conscient ; chose remarquable, le succès ne progressa pas parallèlement au travail fourni ; ce ne fut qu'une fois la dernière partie terminée que la guérison apparut soudain.

D. Katharina

Par S. Freud

Pendant les vacances de 189…, je fis une excursion aux monts Tauern afin d'oublier un moment la médecine et surtout les névroses. J'y avais presque réussi quand, un jour, il m'arriva de quitter la route principale pour gravir une montagne des environs, renommée pour son panorama et son refuge bien tenu. Parvenu au sommet et une fois réconforté et reposé d'une marche fatigante, je m'étais plongé dans la contemplation d'un point de vue magnifique, si oublieux de ma propre personne que lorsque j'entendis quelqu'un demander : « Est-ce que Monsieur n'est pas médecin ? », je ne rapportai tout d'abord pas ces paroles à moi-même. C'était pourtant à moi que cette question s'adressait et elle m'était posée par la jeune fille d'environ 18 ans qui m'avait servi à déjeuner d'un air assez maussade et que la patronne avait interpellée en l'appelant « Catharina ». Ses vêtements et son comportement indiquaient qu'elle n'était pas une servante, mais la fille ou la parente de notre hôtesse.

Rappelé à la réalité, je répondis que j'étais bien médecin et lui demandai comment elle l'avait appris.

Monsieur s'est inscrit dans le livre des étrangers et alors je me suis dit que si Monsieur le Docteur avait un petit peu de temps à lui… C'est que je souffre des nerfs et, une fois déjà, j'ai consulté un docteur à L… Il m'avait donné quelque chose à prendre, mais je ne me sens pas encore bien.

Je me retrouvai donc en face d'une névrosée, car il ne pouvait guère s'agir d'autre chose chez cette grande et forte fille à la mine chagrine. Intéressé d'apprendre que des névroses pouvaient si bien prospérer à plus de 2.000 mètres d'altitude, je continuai à questionner la jeune fille. Je reproduis ici l'entretien tel qu'il s'est gravé dans ma mémoire, sans modifier le dialecte local de mon interlocutrice.

« De quoi souffrez-vous donc ?

— J'ai du mal à respirer et, pas toujours mais quelquefois, ça me prend comme si j'allais étouffer. »

A première vue, ce trouble ne semblait pas névrotique, mais il me parut tout de suite probable qu'il s'agissait de la désignation d'un accès d'angoisse. C'est l'élément suffocation que la jeune fille soulignait dans ce complexe d'angoisse.

« Asseyez-vous là. Décrivez-moi ce qui se passe dans l'état où vous avez du mal à respirer » ?

— Ça me vient tout à coup. Je sens d'abord comme une pression sur les yeux, j'ai la tête lourde et un bourdonnement à n'y pas tenir, et puis j'ai des vertiges comme si j'allais tomber et je me sens un poids sur la poitrine à en perdre la respiration.

— Rien à la gorge ?

— J'ai la gorge nouée comme si j'allais étouffer.

— Et dans la tête, se passe-t-il encore autre chose ?

— Oui, ça me tape comme si tout allait sauter.

— Est-ce qu'en même temps vous avez peur de quelque chose ?

— Oui, je m'imagine toujours que je vais mourir et pourtant je ne suis pas froussarde en général, je vais partout toute seule, dans la cave et en bas, partout sur la montagne, mais les jours où j'ai ça, je m'imagine tout le temps que quelqu'un est derrière moi et va me saisir tout à coup. »

Il s'agissait réellement d'un accès d'angoisse auquel préludaient les indices d'une aura hystérique à contenu d'angoisse. N'y avait-il pas d'autre contenu ?

« Pensez-vous chaque fois à la même chose, ou bien voyez-vous quelque chose devant vous pendant votre accès ?

— Oui, chaque fois un visage horrible qui me regarde d'un air effrayant ; alors, j'en ai très peur. »

Peut-être pourrait-on, à partir de ce point, découvrir la voie aboutissant au nœud de la question.

« Reconnaissez-vous ce visage ? Je veux dire, est-ce un visage que vous avez réellement vu un jour ? » – « Non. »

« Savez-vous d'où sont venus ces accès ? » – « Non. » – « Quand les avez-vous eus pour la première fois ? » – « D'abord il y a deux ans, quand j'habitais encore avec ma tante sur l'autre montagne, c'est là qu'elle tenait autrefois un refuge ; il y a maintenant un an et demi que nous sommes ici, mais ça revient toujours. »

Fallait-il tenter une analyse ? Je ne me hasardai pas à essayer de transplanter l'hypnose sur ces sommets, mais peut-être une simple conversation aurait-elle un bon résultat ; je devais deviner juste. Combien de fois n'avais-je pas vu l'angoisse, chez les jeunes filles, être la conséquence de la terreur que suscite dans un cœur virginal, la première révélation du monde de la sexualité[37].

Je lui dis alors : « Si vous ne le savez pas, je vais vous dire à quoi, moi, j'attribue vos accès. Il y a deux ans, vous avez dû voir ou entendre quelque chose qui vous a beaucoup gênée, que vous auriez préféré ne pas voir. »

Elle alors : « Oh ! doux Jésus, c'est vrai. J'ai vu mon oncle avec cette jeune fille, Franziska, ma cousine ! »

37 Je vais décrire le cas où ce rapport causal m'est apparu pour la première fois. Je traitais une jeune femme souffrant d'une névrose compliquée et qui, comme il arrive souvent, refusait d'admettre que ces troubles étaient survenus après son mariage. Elle m'objectait qu'étant jeune fille, elle souffrait déjà d'accès d'angoisse qui se terminaient par un évanouissement. Je tins bon. Lorsque nous nous connûmes mieux, elle me dit tout à coup un beau jour : Je vais maintenant vous dire comment mes accès d'angoisse me sont venus. Quand j'étais jeune fille. Je couchais à cette époque dans une chambre attenante à celle de mes parents, la porte était ouverte et une veilleuse brûlait sur la table. J'ai pu voir plusieurs fois mon père entrer dans le lit de ma mère et j'ai entendu quelque chose qui m'a beaucoup frappée. C'est alors que j'ai eu mes premiers accès.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Voudriez-vous me la raconter ?

— On a le droit de tout dire à un docteur. Alors, n'est-ce pas, cet oncle, c'était le mari de ma tante que vous avez vue. Il tenait alors avec elle l'auberge sur le mont, maintenant il a divorcé et c'est de ma faute, ce divorce, parce que c'est par moi qu'on a su qu'il avait des relations avec Franziska.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— Voilà. Il y a deux ans, deux messieurs arrivés là-haut, ont demandé à manger. Ma tante n'était pas là, et pas possible de trouver Franziska qui faisait toujours la cuisine. Pas moyen non plus de trouver mon oncle. Nous les cherchons partout, alors le gosse Aloïs, mon cousin, dit : « Peut-être bien que Franziska est chez Papa. » Nous avons ri tous les deux, mais sans penser à mal. Nous voulions aller dans la chambre de mon oncle, mais elle était verrouillée. Ça m'a paru drôle. Alors Aloïs m'a dit : « Sur le palier il y a une lucarne par où on peut regarder dans la chambre. » Nous allons sur le palier mais Aloïs refuse de regarder par la lucarne, disant qu'il a peur. Je lui réponds qu'il est idiot, que je vais y aller et que, moi, je n'ai pas peur du tout. Je ne pensais toujours à rien de vilain. Je regarde à l'intérieur, la chambre était assez sombre, mais je vois mon oncle avec Franziska, il était couché sur elle.

— Et alors ?

— J'ai tout de suite quitté la fenêtre pour m'appuyer au mur, et j'ai étouffé comme je fais depuis ; je me suis trouvée mal, j'ai senti une pression sur les yeux, et dans ma tête, ça cognait et ça bourdonnait.

— Est-ce que vous l'avez raconté à votre tante le jour même ?

— Oh non, je ne lui ai rien dit.

— Pourquoi avez-vous eu si peur en trouvant ce couple ? Avez-vous compris ? Avez-vous pensé à ce qui se passait ?

— Oh non ! A ce moment-là je n'ai rien compris, je n'avais que seize ans. Je ne sais pas pourquoi j'ai eu si peur.

— Fräulein Katharina, ce serait bien utile si vous pouviez vous rappeler ce qui s'est alors passé en vous, comment vous avez eu votre premier accès.

— Oui, si je pouvais, mais j'ai eu un tel choc que j'ai tout oublié. »

(Dans le langage de notre *Communication préliminaire*, tout ceci signifie que l'affect crée lui-même l'état hypnoïde dont les productions restent ensuite en dehors de toute association avec le moi conscient.)

« Dites-moi, Fräulein, la tête que vous voyez pendant vos suffocations est-elle celle de Franziska, telle que vous l'avez alors aperçue ?

— Oh non ! Son visage n'était pas aussi horrible, et puis c'est une tête d'homme.

— Peut-être la tête de votre oncle ?

— Je n'ai pas bien vu son visage, il faisait trop noir dans la pièce, et pourquoi aurait-il eu un air aussi affreux ?

— Vous avez raison. (La voie semblait soudain barrée. Peut-être trouverai-je autre chose dans la suite du récit.)

— Et qu'est-il arrivé ensuite ?

— Ils ont dû entendre du bruit et sont bientôt sortis de la chambre. Tout ce temps-là je me suis sentie très mal, il fallait tout le temps que j'y repense ; et puis deux jours après, c'était dimanche, il y a eu beaucoup à faire et toute la journée j'ai travaillé, mais le lundi matin, mon vertige m'a reprise, j'ai vomi, et j'ai dû rester trois jours à vomir tout le temps. »

Il nous était souvent arrivé de comparer la symptomatologie hystérique à des hiéroglyphes que la découverte de certains écrits bilingues nous avait permis de déchiffrer. Dans cet alphabet,

vomissement équivaut à dégoût. Je lui dis donc : *« Si trois jours plus tard vous avez eu ces vomissements, je crois que c'est parce que vous aviez été dégoûtée par ce que vous aviez vu dans la chambre. » – « Oui, sûrement que j'ai été dégoûtée, mais de quoi ? »*

« Peut-être avez-vous aperçu quelque chose de nu. Comment étaient les deux personnes dans la chambre ?

— Il faisait trop noir pour voir quelque chose, ils étaient habillés tous les deux. Ah, si je savais ce qui m'a dégoûtée alors ! »

Moi non plus, je n'en savais rien. Mais je l'invitai à me raconter ce qui lui venait à l'esprit, étant certain qu'elle penserait justement à ce dont j'avais besoin pour expliquer le cas.

Elle m'apprit alors qu'elle finit par raconter sa découverte à sa tante qui la trouvait changée et de ce fait soupçonnait quelque mystère. Il y eut alors, entre l'oncle et la tante, des scènes pénibles pendant lesquelles les enfants entendirent des choses qui leur ouvrirent les yeux sur bien des faits et qu'il eût mieux valu qu'ils n'entendissent point. Finalement la tante décida de partir avec ses enfants et sa nice, de prendre l'auberge actuelle et de laisser l'oncle en compagnie de Franziska devenue enceinte. Puis, à ma grande surprise, Katharina lâche le fil de son récit et me raconte deux séries d'histoires antérieures de deux à trois ans à l'incident traumatisant. La première série comporte des faits où le même oncle chercha à la séduire elle-même alors qu'elle avait 14 ans. Faisant en sa compagnie une excursion dans la vallée, ils avaient passé la nuit à l'auberge. Il était resté au café pour boire et jouer aux cartes, et elle, ayant sommeil, alla de bonne heure se coucher dans la chambre à deux lits située à l'étage au-dessus. Ne dormant pas encore à poings fermés quand son oncle monta à son tour, elle se rendormit bientôt, mais fut soudain réveillée en « sentant le corps de l'oncle » dans sa couche. Elle sauta hors du lit et lui fit des reproches. « Qu'est-ce que vous faites, mon oncle, pourquoi ne restez-vous pas dans votre lit ? » Il essaya de l'amadouer : « Tais-toi donc, petite sotte, tu ne sais pas

comme c'est bon. » – « Je n'en veux pas de vos bonnes choses, vous ne me laissez même pas dormir ! » Elle resta debout près de la porte, prête à fuir sur le palier, jusqu'à ce qu'il renonçât et s'endormît. Après quoi elle se coucha dans son propre lit et dormit jusqu'au matin. La manière dont elle s'était défendue semble prouver qu'elle ne s'était pas rendu compte qu'il s'agissait de tentatives sexuelles, et lorsque je lui demande si elle savait alors ce qu'il désirait d'elle, elle me répond : « Non, pas à cette époque, c'est bien plus tard que j'ai compris. » Si elle s'était rebiffée, c'était parce qu'elle était furieuse de voir son sommeil troublé et parce que « ça ne se faisait pas ».

Si j'ai relaté tous les détails de ces incidents, c'est parce qu'ils éclairent tout le reste. Elle raconte encore d'autres faits survenus plus tard. Une fois, dans une auberge, elle avait dû se défendre parce qu'il était complètement ivre, etc. Je veux savoir si, à cette occasion, elle a ressenti quelque chose d'analogue à ses suffocations ultérieures, et elle m'affirme avoir eu, chaque fois, l'impression d'un poids sur la poitrine et sur les yeux, mais pas avec autant d'intensité que le jour de la découverte.

Après avoir énuméré tous ces souvenirs, elle en évoque immédiatement d'autres. Il s'agit de certaines circonstances où son attention fut attirée par ce qui se passait entre son oncle et Franziska. Une fois, par exemple, toute la famille avait passé la nuit sans se dévêtir, dans un grenier à foin. Un bruit l'avait soudain réveillée ; elle crut remarquer que son oncle, allongé entre Franziska et elle-même, s'était reculé et que Franziska se redressait. Une autre fois, dans une auberge du village de N… ils avaient couché, son oncle et elle, dans une chambre, Franziska dans la chambre voisine. Dans la nuit elle se réveilla soudain et aperçut une longue forme blanche tout près de la porte et sur le point de soulever le loquet : « Jésus, c'est vous, mon oncle, qu'est-ce que vous faites près de cette porte ? » – « Tais-toi, je cherche quelque chose. » – « Mais, c'est par l'autre porte qu'on sort ! » – « Je me suis trompé », et ainsi de suite.

Je lui demande si, à cette époque, elle soupçonnait quelque chose. « Non, je ne me suis rien figuré du tout, ça m'avait frappée, mais sans plus. » Avait-elle ressenti de l'angoisse dans ces circonstances ? Elle le suppose, mais sans en être cette fois aussi sûre.

Après le récit de ces deux séries de faits, elle s'arrête, et semble transformée ; son expression maussade, douloureuse, a disparu, son regard s'anime, elle est soulagée, rassérénée. Pour ma part, j'ai pu, entre-temps, voir clair dans son cas. Ce qu'elle m'a raconté en dernier lieu, comme à bâtons rompus, explique parfaitement son comportement lors de la découverte. Elle portait en elle deux séries de faits dont elle se souvenait sans pouvoir les comprendre, ni en tirer quelque chose ; à la vue du couple en train de coïter, une jonction de l'impression nouvelle avec les deux chaînes de réminiscences s'établit immédiatement ; elle commence à comprendre et en même temps à se défendre. Une courte période d'élaboration, « l'incubation » s'ensuit ; puis apparaissent les symptômes de conversion, les vomissements, substituts du dégoût moral et physique. L'énigme était ainsi résolue ; ce n'était pas la vue du couple qui l'avait dégoûtée mais le souvenir réveillé par ce spectacle et qui, en fin de compte, devait être celui de la nuit où, attaquée, elle avait « senti le corps de son oncle ».

Quand elle eut achevé sa confession je lui dis : « Je sais maintenant à quoi vous avez pensé en regardant dans la chambre. Vous vous êtes dit qu'il faisait maintenant avec elle ce qu'il aurait voulu faire avec vous la nuit dont vous m'avez parlé et les autres fois. C'est cela qui vous a dégoûtée parce que vous vous êtes souvenue de votre impression en vous réveillant cette nuit-là et en sentant son corps près du vôtre.

Elle répond : *« C'est peut-être vrai que j'ai été dégoûtée et que j'ai eu cette idée. »*

« Dites-moi exactement ce qu’il en est. Vous êtes maintenant une grande fille et savez des tas de choses.

— Oui, bien sûr.

— Racontez-moi exactement quelle est la partie de son corps dont vous avez senti le contact. »

Mais elle ne me donne aucune réponse plus précise, sourit d’un air gêné, confondu, à la manière de quelqu’un qui est parvenu au cœur d’une question sur laquelle il n’y a plus grand-chose à dire. J’imagine bien la sorte de sensation tactile qu’elle apprit plus tard à interpréter. Elle suppose bien, comme le montre l’expression de son visage, que je vois juste, mais je ne puis pousser plus loin mon investigation. Je lui suis d’ailleurs reconnaissant de m’avoir parlé bien plus facilement que n’ont coutume de le faire les dames prudes de ma clientèle viennoise pour qui tout semble *naturalia turpia*.

Le cas serait ainsi éclairci, mais attention ! D’où provient l’hallucination répétée d’une tête effrayante ? Je l’interroge là-dessus. Comme si cet entretien avait élargi le champ de sa compréhension, elle répond aussitôt :

« Ah oui ! Je sais maintenant, c’est la tête de mon oncle, mais pas comme elle était à ce moment-là, je la reconnais maintenant. Plus tard, quand toutes les disputes ont commencé, mon oncle s’est mis contre moi dans une colère effroyable, il répétait que j’étais cause de tout ; si je n’avais pas bavardé, on n’en serait jamais arrivé au divorce ; il me menaçait tout le temps, me disant que j’allais voir ce qu’il ferait ; du plus loin qu’il m’apercevait, sa figure se contractait de colère, et il s’élançait sur moi les poings levés. Je m’enfuyais chaque fois et j’ai toujours eu très peur qu’il m’attrape sans que je l’aie vu. La figure que je vois toujours est la sienne quand il était en colère. »

Ce récit me rappelle que le premier symptôme de l’hystérie, le vomissement, a disparu, l’accès d’angoisse, lui, est demeuré chargé d’un nouveau contenu. D’où il s’ensuit qu’il s’agit d’une hystérie

ayant été, en grande partie, abréagie, car la malade a réellement bientôt fait part de sa découverte à sa tante.

« Avez-vous également raconté les autres histoires à votre tante, les tentatives de votre oncle ?

— Oui, pas immédiatement, mais plus tard, quand il a été question du divorce. Alors ma tante a dit : « Réservons-nous ça ; s'il nous fait des difficultés devant les juges, nous le raconterons aussi. »

Je le vois, le symbole mnémonique date de cette époque plus récente, époque d'accumulation et de rétention d'affects, où les scènes à la maison se multiplièrent, où son état avait cessé d'intéresser sa tante, où cette dernière avait été entièrement absorbée par les dissensions familiales.

J'espère que cet entretien a pu faire quelque bien à cette jeune personne si précocement blessée dans ses émotions sexuelles et que je n'ai jamais revue depuis.

Je ne trouverais rien à répondre si l'on m'objectait que l'hystérie dans ce cas, a été guérie plutôt par la divination que par l'analyse. La malade, il est vrai, admit la vraisemblance de tout ce que j'ajoute à son récit, mais sans toutefois être en mesure de le reconnaît comme ayant été vécu. Pour obtenir cela, il aurait fallu, je crois recourir à l'hypnose. Si j'admets avoir vu juste et que j'essaie maintenant de réduire ce cas au schéma d'une hystérie acquise, comme celle du cas C, je suis alors amené à attribuer aux deux séries d'incidents érotiques le rôle de facteurs traumatisants, et à la scène de la découverte du couple, celui de facteur auxiliaire. La ressemblance vient de ce qu'un contenu de conscience se trouve, dans les premiers incidents, tout à fait exclu de l'activité mentale du moi, mais cependant maintenu. Dans la dernière scène, une impression nouvelle a entrané l'union associative avec le moi de ce groupe de perceptions resté à l'écart. D'autre part, il convient de ne pas négliger certaines anomalies. La cause de l'isolation ne dépend pas, comme dans le cas d'une volonté du moi, mais de l'ignorance de

ce dernier qui, en fait des expériences sexuelles, ne sait quoi faire. A ce point de vue, le cas de Katharina est typique. Dans toutes les analyses d'hystérie fondé sur des traumatismes sexuels, on découvre que certaines impression reçues à une époque présexuelle et qui n'avaient eu aucun effet sur l'enfant, conservent plus tard leur puissance traumatisante, en tant que souvenir, une fois que la jeune fille ou la femme a acquis la notion de la sexualité. La dissociation des groupes psychiques constitue pour ainsi dire un phénomène normal au cours du développement des adolescents et l'on comprend alors que sa prise de conscience par le moi puisse assez souvent donner lieu à des troubles psychique. En outre, je me demande si une dissociation du conscient due à l'ignorance diffère de celle qui se produit par rejet conscient. Les adolescents n'ont-ils pas, bien plus souvent que nous ne le supposons et qu'eux-mêmes ne le croient, la connaissance de la sexualité.

Une autre anomalie dans le mécanisme psychique du cas tient de ce que la scène de la découverte, que nous qualifions d'auxiliaire mérite également d'être appelée traumatisante. Elle agit par son propre contenu et non pas seulement par le réveil des incidents traumatisants précédents, elle comporte à la fois les particularités d'une cause « auxiliaire » et d'une cause « traumatique ». Toutefois, je ne vois dans cette coïncidence aucune raison de renoncer à notion d'une division conceptuelle correspondant, dans d'autres cas à une division temporelle. Ce qui distingue encore le cas de Katharina, c'est que la conversion et la formation du phénomène hystérique ne succèdent pas immédiatement au traumatisme, mais n'apparaissent qu'après une période d'incubation. Charcot aimait appeler cet intervalle « temps d'élaboration psychique ».

L'angoisse dont souffre Katharina au cours de cet accès est une angoisse hystérique, c'est-à-dire la répétition de l'angoisse apparue lors de chacun des traumatismes sexuels. Je m'abstiens de parler ici du phénomène que j'ai régulièrement constaté dans un très grand

nombre de cas, l’apparition chez les vierges de l’affect d’angoisse quand la notion de rapports sexuels s’impose à elles[38].

E – *Mademoiselle Elisabeth v. R.*

Par S. Freud

Au cours de l’automne 1892, un médecin de mes amis me demanda d’examiner une jeune fille qui, depuis plus de deux ans, souffrait de douleurs dans les jambes et marchait avec difficulté. Il ajouta qu’il s’agissait, d’après lui, d’une hystérie bien qu’aucun des symptômes habituels de cette névrose ne soit décelable. Il connaissait un peu la famille de la malade et savait que les années écoulées lui avaient apporté beaucoup de malheurs et peu de joie. D’abord, la malade avait perdu son père, puis sa mère avait dû subir une grave opération aux yeux et bientôt après une de ses sœurs mariée était morte d’une affection cardiaque après son accouchement. C’est notre patiente qui avait eu la plus grande part de tous les soucis ainsi que de tous les soins à donner.

Ma première entrevue avec cette jeune fille alors âgée de 24 ans ne me permit pas d’éclairer davantage le cas. Elle paraissait intelligente, et supportait les souffrances qui gênaient ses relations sociales, et ses plaisirs avec la mine sereine et, me dis-je, la « belle indifférence » des hystériques. Elle marchait le buste penché en avant mais sans appui, sa démarche ne rappelait aucune démarche pathologique connue et ne paraissait d’ailleurs pas extraordinairement anormale. Elle se plaignait de souffrir beaucoup et de se fatiguer tout de suite en marchant et lorsqu’elle restait

38 *Complément de 1924.* – Bien des années s’étant écoulées depuis lors, je me crois autorisé à enfreindre la règle de discrétion que je m’étais imposée et à ajouter que Katharina était non la nièce, mais la fille de l’aubergiste. La maladie de la jeune fille avait donc été causée par les tentatives de son propre père. Dans une observation de malade, il faudrait toujours éviter de semblables altérations ; elle n’est naturellement pas aussi insignifiante que le simple déplacement des faits d’une montagne à une autre.

debout. Très vite, elle allait se reposer et les douleurs s'atténuaient sans pourtant jamais disparaître tout à fait. Elles étaient de nature indéterminée, une sorte de fatigue douloureuse, et émanaient le plus souvent d'une assez grande étendue mal délimitée à la face antéro-supérieure de la cuisse droite. C'est là aussi qu'elles atteignaient leur plus grande intensité et que la peau et les muscles étaient le plus sensibles à la pression et au pincement, tandis que les piqûres d'épingle ne provoquaient aucune réaction. L'hyperesthésie de la peau et des muscles s'observait non seulement à cet endroit, mais encore sur presque toute la surface des deux jambes. Les muscles étaient peut-être encore plus douloureux que la peau, mais c'était sans conteste aux cuisses que la douleur était la plus forte. La motilité des jambes n'était pas diminuée, les réflexes étaient d'intensité moyenne, et tous les autres symptômes faisaient défaut, de sorte que rien ne pouvait faire présumer la présence d'une grave affection organique. Le mal s'était progressivement développé depuis deux ans, avec des intensités variables.

Le diagnostic ne fut guère facile à établir, mais deux motifs me poussèrent à adopter l'avis de mon collègue. D'abord, tous les renseignements donnés par cette malade très intelligente manquaient de précision en ce qui touchait la nature de ses douleurs. Tout malade atteint d'une affection organique, s'il n'est, en outre, un nerveux, parvient à décrire ses douleurs tranquillement et avec certitude, à dire si elles sont lancinantes, si elles surgissent par intervalles, de quel point à quel autre elles se diffusent et ce qui, à son avis, les provoque. Le neurasthénique (hypocondriaque affecté de névrose d'angoisse) qui décrit son mal donne l'impression d'accomplir un travail mental bien au-dessus de ses forces. Ses traits sont contractés et grimaçants comme s'il était dominé par quelque pénible émotion, sa voix se fait stridente, il cherche ses expressions, rejette toute qualification de ses douleurs proposée par le médecin, même lorsque l'exactitude de cette dernière est ensuite

indubitablement reconnue. Il pense évidemment que la langue est trop pauvre pour lui permettre de dépeindre ses sensations ; ses sentiments eux-mêmes sont quelque chose d'unique, de jamais vu encore, que l'on ne saurait parvenir à décrire parfaitement. C'est pourquoi il n'est jamais las de donner toujours de nouveaux détails, et s'il est forcé de s'interrompre, il garde sûrement l'impression de n'avoir pas réussi à se faire comprendre du médecin. Cela vient de ce que toute son attention s'est concentrée sur ses propres souffrances. Le comportement de Fräulein v. R... était tout à fait contraire à celui-là et il fallait en conclure que l'attention de la jeune fille, qui attribuait pourtant de l'importance à son mal, était tournée vers quelque chose d'autre dont les douleurs ne constituaient qu'un phénomène concomitant, sans doute vers des pensées et des sentiments liés à ces souffrances.

Toutefois un second facteur paraît plus déterminant encore pour l'interprétation de ces souffrances. Quand, chez un malade atteint de troubles organiques ou chez un neurasthénique, on vient à exciter une zone douloureuse, la physionomie du sujet trahit nettement une impression de malaise ou de douleur physique ; de plus, le malade se contracte, veut se dérober à l'examen et résiste. Au contraire, chez Fräulein v. R..., si l'on pinçait la peau ou les muscles hyperalgiques, ou si l'on exerçait une pression sur eux, ses traits prenaient une singulière expression de satisfaction plutôt que de douleur. Elle poussait des cris – comme pour des chatouillements voluptueux, me disais-je – rougissait, renversait la tête et le buste en arrière, fermait les yeux ; tout cela ne semblait pas très marqué tout en étant néanmoins très net. Il fallait bien attribuer toutes ces manifestations à l'hystérie et penser que l'excitation avait atteint une zone hystérogène.

L'expression du visage ne correspondait pas à la douleur que devaient soi-disant provoquer les pincements de la peau et des muscles, mais sans doute concordait mieux avec le contenu des

pensées à l'arrière-plan de cette douleur, contenu que l'excitation des parties du corps associées avec lui remettait au jour. J'avais déjà, de la même manière, observé des expressions significatives en excitant, dans un cas d'hystérie avérée, les zones hyperalgiques ; les autres mimiques correspondaient aux indices les plus légers d'un accès hystérique.

Je ne pus, au début, m'expliquer la localisation inhabituelle de la zone hystérogène. Il fallait aussi trouver pourquoi l'hyperalgie affectait principalement les muscles. La sensibilité locale des muscles à la pression est le plus souvent due à l'infiltration rhumatismale de ces derniers, à ce qu'on appelle ordinairement le rhumatisme musculaire chronique dont j'ai déjà dit qu'on pouvait le confondre avec certaines affections nerveuses. Chez Fräulein v. R… la consistance des muscles n'infirmait pas cette hypothèse, car on découvrait dans les masses musculaires une quantité de cordons durs qui paraissaient aussi particulièrement sensibles. Probablement existait-il, comme nous l'avons indiqué, une altération organique des muscles servant de base à la névrose et dont celle-ci faisait ressortir de façon exagérée l'importance.

Pour déterminer le traitement, nous partîmes donc de l'hypothèse d'une maladie mixte. Nous recommandâmes la continuation des massages systématiques et de la faradisation des muscles, sans tenir compte des douleurs que ces traitements provoqueraient. Je me réservai le traitement des jambes par une franklinisation énergique, ceci afin de rester en contact avec la malade. Quand elle me demanda si elle devait s'efforcer de marcher, je lui répondis par une nette affirmation.

Nous obtînmes ainsi une légère amélioration. La malade paraissait particulièrement apprécier de plus en plus les chocs électriques douloureux, et plus ceux-ci étaient forts, plus ils semblaient atténuer les souffrances de la malade. Pendant ce temps, mon collègue préparait le terrain en vue d'un traitement psychique

et, lorsque après quatre semaines de ce simulacre de traitement, j'en vins à proposer une cure psychologique, et que je donnai à la malade quelques renseignements sur le procédé employé et son mode d'action, je rencontrai tout de suite chez elle de la compréhension et peu de résistance.

Cependant, la tâche que j'entrepris alors s'avéra une des plus ardues que j'eusse jamais réalisée – et parmi toutes les difficultés que je dus alors surmonter, celle-ci occupa une bonne place. Pendant longtemps je ne pus comprendre le rapport unissant cette histoire de maladie et le mal lui-même, qui trouvait cependant dans la série des incidents vécus, sa cause et sa détermination.

Lorsqu'on entreprend un traitement cathartique de cette sorte, il faut d'abord se demander si le sujet connaît l'origine et le motif de sa maladie. Ensuite, il deviendra sans doute superflu d'utiliser une technique quelconque particulière pour le pousser à révéler l'histoire de son mal ; l'intérêt qu'on lui témoigne, la compréhension qu'on lui fait pressentir, l'espoir de guérir qu'on fait luire à ses yeux, poussent le malade à livrer son secret. Dès le début, je soupçonnais que Fräulein Élisabeth devait connaître les motifs de sa maladie, donc qu'elle renfermait dans son conscient non point un corps étranger, mais seulement un secret. En la regardant, on pensait aux paroles du poète : « Ce petit masque-là fait augurer un sens caché[39]. »

Je pus donc tout de suite renoncer à l'hypnose en me réservant pourtant d'y recourir plus tard dans le cas où, au cours de la confession, la mémoire de la malade ne parviendrait pas à mettre en lumière certaines associations. Ce fut là ma première analyse complète d'une hystérie. Elle me permit de procéder pour la première fois, à l'aide d'une méthode que j'érigeai plus tard en technique, à l'élimination, par couches, des matériaux psychiques, ce que nous aimions à comparer à la technique de défouissement d'une ville ensevelie. Je me faisais d'abord raconter par la malade tout ce

39 On verra que je me trompai sur ce point.

qui lui était connu, en notant avec soin les passages où une association demeurait énigmatique, où un maillon semblait manquer dans la chaîne des motivations ; puis je poussai ensuite plus avant dans les couches profondes du souvenir en utilisant, dans ce cas, soit l'investigation hypnotique, soit une technique analogue à cette dernière. Si nous employions ce procédé, c'est naturellement parce que nous espérions mettre en lumière une détermination parfaitement suffisante. Nous parlerons bientôt des moyens d'exploration en profondeur.

L'histoire des souffrances racontée par Fräulein Élisabeth était fort longue et tissée de toutes sortes d'événements douloureux. Pendant ses récits, elle n'était pas en état d'hypnose, mais je la faisais s'allonger, les yeux fermés. Toutefois, je ne m'opposais pas à ce qu'elle ouvrît de temps en temps les yeux, qu'elle changeât de position, qu'elle s'assît, etc. Quand un passage de son récit la touchait plus profondément, elle semblait tomber spontanément dans un état analogue à l'état hypnotique ; en pareil cas, elle restait allongée sans bouger, les yeux fermés.

Voici, d'après ses dires, de quoi se composait la couche la plus superficielle de ses souvenirs : cadette de trois filles, tendrement attachée à ses parents, elle avait passé sa jeunesse dans un domaine de Hongrie. L'état de santé de sa mère laissait beaucoup à désirer à cause d'une affection oculaire accompagnée de troubles nerveux. Il s'ensuivit qu'elle s'attacha très profondément à son père, homme enjoué, aimant profiter de la vie, qui avait accoutumé de dire que pour lui, Élisabeth remplaçait un fils et un ami avec qui il pouvait échanger des idées. Bien qu'elle eût beaucoup gagné, au point de vue intellectuel, dans ces relations, le père comprenait que la forme d'esprit de sa fille n'était pas de celle que l'on aime trouver chez une jeune personne ; par plaisanterie, il la qualifiait d'impertinente et d'ergoteuse, la mettait en garde contre des jugements trop catégoriques et une franchise trop brutale et répétait souvent qu'elle

trouverait difficilement un mari. En fait, elle était elle-même très mécontente de sa féminité, forgeait quantité de plans ambitieux, voulait faire des études ou devenir musicienne, s'insurgeait contre l'idée de devoir sacrifier, dans quelque mariage, ses inclinations et la liberté de son jugement. En attendant, elle était fière de son père, de la situation sociale de sa famille, de la considération dont celle-ci jouissait et veillait jalousement à tout ce qui touchait ces biens précieux. Elle s'effaçait, à l'occasion, devant sa mère et ses aînées, atténuant ainsi pour elles les aspérités de son caractère.

L'âge des jeunes filles incita la famille à aller résider dans la capitale où Élisabeth put, pendant quelque temps, profiter d'une existence familiale plus large et plus gaie. Puis vint la catastrophe qui anéantit tout le bonheur de cette famille ; le père avait soit caché aux siens, soit ignoré lui-même, une affection cardiaque chronique, et on le ramena un jour chez lui inanimé, après une première crise d'œdème pulmonaire. Il fallut le soigner pendant un an et demi et c'est Élisabeth qui s'y consacra le plus. Elle dormait dans la chambre de son père, s'éveillait la nuit à son appel, s'occupait continuellement de lui et s'efforçait de paraître gaie, tandis que lui-même supportait cet état sans espoir avec une aimable résignation. C'est de cette époque que devait dater la maladie d'Élisabeth car elle se souvenait d'avoir été obligée de rester un jour et demi au lit, au cours des six derniers mois de son travail d'infirmière, à cause de douleurs dans la jambe droite semblables à celles d'aujourd'hui. Mais elle prétend que ces douleurs avaient rapidement disparu et qu'elle n'y avait alors prêté aucune attention. En fait, ce ne fut que deux ans après la mort de son père qu'elle se sentit malade et que ses douleurs l'empêchèrent de marcher.

Le vide laissé par la mort du père dans cette famille composée de quatre femmes, la vie retirée, la cessation d'une quantité de relations dont on avait espéré tirer agrément et avantage, l'état de plus en plus maladif de la mère, tout cela affecta l'humeur de notre

patiente, tout en éveillant en elle un ardent désir de voir pour les siens un bonheur nouveau remplacer le bonheur perdu et elle se consacra désormais entièrement à la survivante, sa mère.

L'année de deuil une fois terminée, la plus âgée de ses sœurs épousa un homme intelligent, travailleur, bien considéré, et à qui un grand avenir semblait promis, du fait de ses dons intellectuels. Mais les relations plus intimes mirent bientôt en lumière sa susceptibilité maladive, son humeur toujours capricieuse, son égoïsme. Il fut le premier, au sein de cette famille, à oser manquer d'égards envers la vieille dame. Ce fut plus qu'Élisabeth n'en put supporter et elle se sentit appelée à mener le combat contre son beau-frère chaque fois qu'il en fournirait l'occasion ; les autres femmes, elles, prenaient à la légère les explosions de ce tempérament irritable. Ce fut pour elle une douloureuse déception de constater que la reconstruction de son ancien bonheur familial était ainsi entravée, et elle ne pardonnait pas à sa sœur mariée qui, en épouse soumise, ne voulait pas prendre parti. Toute une série de scènes était ainsi restée gravée dans la mémoire d'Élisabeth, certaines même qu'elle n'avait encore jamais mentionnées bien qu'elles concernassent ce premier beau-frère. Toutefois, le plus grand reproche qu'elle lui faisait était d'avoir émigré, avec toute sa petite famille, dans une ville éloignée d'Autriche, cela dans l'espoir d'obtenir de l'avancement (dans sa carrière), contribuant ainsi à accroître l'isolement de leur mère. A cette occasion, Élisabeth avait très nettement senti son impuissance, son incapacité à offrir à sa mère une compensation pour le bonheur perdu, et l'impossibilité de réaliser le projet conçu à la mort de son père.

Le mariage de la deuxième sœur semblait devoir apporter plus de joie à la famille, car ce beau-frère, bien que moins doué intellectuellement que l'autre, était un homme fait pour plaire à des femmes ayant des sentiments délicats et habituées à tous les égards. Son comportement réconcilia Élisabeth avec l'institution du mariage

et avec la pensée du sacrifice que celui-ci impliquait. En outre, les jeunes gens vinrent habiter tout près de la mère et leur enfant devint le préféré d'Élisabeth. Malheureusement, l'année où cet enfant naquit fut troublée par un autre événement. L'état des yeux de la mère exigea une cure d'obscurité de plusieurs semaines à laquelle Élisabeth s'astreignit aussi. Puis une opération fut déclarée indispensable et les inquiétudes causées par cette intervention coïncidèrent avec les préparatifs du départ du premier beau-frère. L'opération une fois pratiquée, par un grand ophtalmologue, les trois familles se réunirent pour passer ensemble les vacances dans une ville d'eaux. Élisabeth, épuisée par les soucis qui l'avaient accablée pendant les derniers mois, aurait dû se remettre durant cette période de détente où, pour la première fois depuis la mort du père, souffrances et craintes avaient cessé d'accabler la famille.

Mais ce fut justement pendant cette villégiature qu'apparurent les douleurs et les troubles de la locomotion ; les douleurs s'étaient déjà fait sentir peu de temps auparavant, mais elles ne devinrent violentes qu'après un bain chaud pris dans l'établissement hydrothérapique de l'endroit. L'apparition des douleurs fut attribuée à une longue promenade, une marche d'une demi-journée faite quelques jours auparavant. On crut ainsi qu'Élisabeth s'était « surmenée » et avait ensuite « pris froid ».

A partir de ce jour, Élisabeth devint la malade de la famille. Un médecin lui conseilla d'aller passer la fin de l'été dans une ville d'eaux, à Gastein, où elle se rendit avec sa mère, non sans que de nouveaux soucis ne fussent venus l'assaillir. Sa deuxième sœur se trouvait de nouveau enceinte, et, d'après les nouvelles qu'on en avait, cette grossesse s'annonçait fort mal. De ce fait, Élisabeth se décida très difficilement à partir pour Gastein et deux semaines à peine plus tard, sa mère et elle furent appelées auprès de la malade maintenant alitée et qui n'allait pas bien.

Ce fut d'abord le voyage si pénible, pendant lequel, pour Élisabeth, les souffrances physiques s'ajoutèrent à sa terrible appréhension, puis l'arrivée à la gare où certains indices firent soupçonner le pire, et enfin, quand elles pénétrèrent dans la chambre de la malade, la certitude d'être arrivées trop tard pour dire adieu à une vivante.

Élisabeth ne souffrit pas seulement de la perte d'une sœur tendrement aimée, mais presque autant des pensées que fit naître cette mort et des changements qu'elle entraîna. Sa sœur avait succombé à une maladie de cœur aggravée par la grossesse.

On se dit alors que la maladie de cœur était un héritage paternel, puis on se rappela que la défunte dans sa première jeunesse avait été atteinte de chorée accompagnée d'une légère affection cardiaque ; on reprocha aux médecins et on se reprocha à soi-même d'avoir laissé le mariage se faire et l'on fit grief au malheureux veuf d'avoir compromis la santé de sa femme par deux grossesses successives. A partir de cette époque, l'impression pénible causée par cette mort qui mettait fin à une union heureuse où, chose rare, toutes les conditions de bonheur étaient réunies, ne cessa d'occuper entièrement l'esprit d'Élisabeth. De plus, elle voyait à nouveau détruit tout ce qu'elle avait souhaité pour sa mère. Le beau-frère, veuf inconsolable, s'éloigna de la famille de sa femme, et il semble que sa propre famille, qu'il avait négligée pendant sa courte et heureuse union, ait alors trouvé le moment favorable pour le reprendre. Il ne fut pas possible de maintenir l'ancienne intimité car le veuf ne pouvait songer à habiter avec sa belle-mère, vu la présence d'une belle-sœur célibataire. Il refusa de confier à ces deux femmes son unique enfant, seul héritage de la défunte, en fournissant ainsi, pour la première fois, une occasion de lui reprocher sa dureté de cœur. Enfin, et ce ne fut pas le moins pénible, Élisabeth entendit vaguement parler d'une querelle qui aurait éclaté

entre ses deux beaux-frères et dont elle ne pouvait que soupçonner le motif.

Il semble que le veuf ait formulé certaines exigences d'ordre pécuniaire que l'autre beau-frère tenait pour injustifiées, et qu'il qualifiait même, en raison du deuil récent de la mère, de grave extorsion de fonds. Telle était la triste histoire de cette jeune fille ambitieuse et avide d'amour. Elle en voulait au destin et était pleine d'amertume d'avoir vu échouer tous les petits plans qu'elle avait forgés pour redonner de l'éclat à sa maison, ceux qu'elle aimait étant morts, ou éloignés, ou devenus des étrangers. N'ayant aucune tendance à chercher refuge dans l'amour d'un homme, elle vivait depuis un an et demi presque séparée du monde, uniquement occupée à soigner sa mère et ses propres douleurs.

Si l'on voulait bien oublier l'existence de plus grandes souffrances et faire sien le psychisme d'une jeune fille, on ne pouvait refuser à Fräulein Élisabeth une amicale sympathie humaine. Mais, au point de vue médical, comment interpréter, dans cette observation, les rapports entre les souffrances morales et les troubles locomoteurs, comment expliquer et traiter ce cas dont la guérison devait, peut-être, impliquer la connaissance des traumatismes psychiques ?

La confession de cette malade causa d'abord une grosse déception au médecin. Il s'agissait d'une banale histoire de secousses morales qui n'expliquait ni pourquoi l'intéressée devait être atteinte d'hystérie, ni pour quelle raison l'hystérie avait justement pris la forme d'une abasie. La cause et la détermination de l'hystérie en question restaient obscures. Peut-être pouvait-on admettre que la malade avait établi une association entre des souffrances morales et des douleurs physiques que le hasard avait fait coïncider dans le temps ; peut-être, fallait-il supposer qu'elle utilisait dans sa mémoire les sensations physiques comme symboles de faits psychiques. Il n'était pas encore possible de savoir pour quel

motif et à quel moment s'était effectuée cette substitution. C'étaient là d'ailleurs des questions dont les médecins ne se souciaient ordinairement pas jusqu'à ce jour. On se contentait de dire que la malade était affectée d'une constitution hystérique et que sous la pression intense d'*excitations quelconques*, elle pouvait, selon son tempérament, développer des symptômes hystériques.

Cette confession semblait devoir procurer encore moins d'avantages pour la guérison du cas que pour sa compréhension. Il était impossible de soupçonner quelle influence bienfaisante pourrait avoir sur Fräulein Élisabeth le fait de raconter à un étranger qui lui témoignait alors une sympathie modérée, les malheurs bien connus qui avaient frappé toute sa famille. Et, de fait, aucun succès thérapeutique ne résulta, de ce récit. Au cours de cette première période du traitement, la malade ne manqua jamais de répéter à son médecin qu'elle continuait à mal aller, que les douleurs n'avaient pas diminué… Quand elle me regardait d'un air malicieux et sarcastique, tout en reconnaissant qu'elle avait raison, je pensais à son père, M. v. R…, qui avait qualifié sa fille préférée d'« insolente » et de « méchante ».

Si, parvenu à ce stade, j'avais abandonné à ce stade le traitement psychique de Fräulein Élisabeth, le cas n'aurait, en rien, pu servir à édifier une théorie de l'hystérie ; mais je poursuivis mon analyse, parce que j'étais certain d'arriver à tirer des couches plus profondes de la conscience, la compréhension aussi bien de la motivation que de la détermination du symptôme hystérique.

Je décidai donc de demander directement au conscient élargi de la malade à quelle impression psychique était liée la première apparition des douleurs.

Il fallait, pour cela, plonger la malade dans l'état hypnotique, mais malheureusement, je fus forcé de reconnaître que le procédé utilisé à cet effet ne parvenait pas à mettre la patiente dans un état différent de celui où elle m'avait fait sa confession. Je dus me tenir

pour satisfait de ne pas l'entendre dire cette fois, d'un air triomphant : « Vous voyez, je ne dors pas, il n'y a pas moyen de m'hypnotiser. » Dans mon embarras, l'idée me vint d'utiliser le procédé par pression sur la tête, que j'ai exposé en détails dans une précédente observation, celle de Miss Lucy. Je le pratiquai en recommandant expressément à la malade de me faire part de tout ce qui surgirait devant son regard intérieur ou dans son esprit. Elle resta longtemps muette et reconnut ensuite lorsque j'insistai qu'elle avait pensé à une soirée où un jeune homme l'avait raccompagnée chez elle, à la conversation qu'ils avaient eue, à l'impression ressentie en retournant au chevet de son père malade.

En faisant, pour la première fois, mention de ce jeune homme, elle m'ouvrait un nouveau champ d'investigations que je ne pus défricher que peu à peu. Il s'agissait là d'un secret dont nul, sauf une amie commune, n'avait eu vent, non plus que des espoirs qu'elle nourrissait à ce sujet. La famille de ce garçon, amie des R... depuis longtemps, habitait près de leur ancienne demeure, et le jeune homme, orphelin, s'était attaché avec beaucoup de dévouement au père d'Élisabeth, se laissait guider par lui dans sa carrière, et avait étendu aux femmes de la famille son affection pour le père. De nombreux souvenirs de lectures faites en commun, d'échanges de vues, de réflexions qu'il avait faites et qui furent répétées à la jeune fille renforcèrent chez elle la conviction peu à peu croissante qu'il l'aimait et la comprenait et qu'en l'épousant elle ne s'exposerait pas au sacrifice redouté que le mariage devait, selon elle, impliquer. Malheureusement, il n'était son aîné que de peu d'années et se trouvait encore fort loin d'avoir une situation indépendante. Mais elle était bien décidée à l'attendre.

La grave maladie du père et les exigences de son rôle d'infirmière firent que leurs relations s'espacèrent de plus en plus. C'est au cours de la soirée dont elle se souvint en premier lieu que son sentiment atteignit un point culminant, mais ils ne s'étaient pas

expliqués encore. Ce jour-là elle s'était laissée convaincre par les siens et par son père lui-même de quitter la chambre du malade pour se rendre à cette réunion où elle pouvait s'attendre à le rencontrer. Elle voulait se dépêcher de rentrer mais on l'obligea à rester et elle céda quand il lui promit de la raccompagner. Elle ne s'était jamais sentie aussi attirée vers lui que durant le chemin du retour, mais quand, en ravissement, elle rentra tard à la maison, elle trouva que l'état de son père s'était aggravé et se fit les plus amers reproches d'avoir consacré tant de temps à ses propres plaisirs. Ce fut la dernière fois qu'elle abandonna pour toute une soirée son père malade et elle ne revit plus que rarement cet ami. Après la mort du père, il parut se tenir éloigné par respect pour la douleur de la jeune fille, puis le sort l'entraîna vers d'autres voies. Elle dut s'habituer à reconnaître que l'intérêt dont il avait fait preuve à son égard avait été étouffé par d'autres sentiments et qu'il était perdu pour elle. Cet échec de son premier amour la faisait encore souffrir chaque fois qu'elle y pensait.

Il convenait donc de rechercher la cause des premières douleurs hystériques dans ces faits et dans la scène ci-dessus mentionnée. C'est du contraste entre l'ivresse joyeuse alors ressentie et la misérable condition où se trouvait son père quand elle rentra à la maison, que naquit un conflit, un cas d'incompatibilité. En conséquence, la représentation érotique fut rejetée hors de l'association et l'affect qui s'y trouvait lié servit à augmenter ou à ranimer une douleur physique présente à ce moment-là (ou peu auparavant). Il s'agissait donc d'un *mécanisme de conversion au service d'une défense*, mécanisme que j'ai déjà décrit ailleurs[40]. Toutes sortes de remarques trouvent ici leur place. Il faut souligner que je ne réussis pas à prouver, à l'aide de ses souvenirs, que la conversion s'était bien effectuée au moment de son retour à la maison. C'est pourquoi je recherchai si d'autres incidents analogues ne s'étaient pas produits au cours de cette maladie du père et je fis

40 Les psychonévroses de défense, *Neurolog. Zenlralblatt.*, juin 1894.

resurgir toute une série de scènes ; elle se rappelait, par exemple, avoir dû souvent sauter pieds nus hors du lit, sur un appel de son père. J'étais enclin à attribuer une certaine importance à ces incidents parce que la malade se plaignait non seulement de douleurs dans les jambes, mais encore d'une pénible sensation de froid. Mais ici encore, je n'arrivai à saisir aucune scène pouvant être désignée avec certitude comme celle de la conversion. C'est pourquoi je fus amené à admettre ici une lacune dans l'explication des faits jusqu'au moment où je me rappelai que les douleurs hystériques dans les jambes n'étaient pas survenues à l'époque de la maladie du père. La jeune fille ne m'avait parlé que d'une seule crise douloureuse, n'ayant duré que quelques jours et à laquelle, à ce moment-là, personne n'avait attaché d'importance.

C'est donc cette première apparition des douleurs que je me mis à étudier. Je réussis à en éveiller un certain souvenir : un parent était justement venu la voir, mais étant alitée, elle ne put le recevoir ; deux ans plus tard, il était revenu mais avait eu de nouveau la malchance de la trouver au lit. Chaque fois, cependant, que j'essayai de découvrir un motif psychique, ma tentative subit un échec. Je crus donc pouvoir admettre que les premières douleurs n'émanaient vraiment que d'une légère affection rhumatismale, sans fondement psychique, et j'appris aussi que cette maladie organique, prototype de sa reproduction hystérique ultérieure, était survenue avant la scène du retour de la soirée. Étant donné les faits, il restait toutefois possible que ces douleurs, organiquement fondées, eussent subsisté un certain temps sous une forme atténuée et sans attirer l'attention. Toute la difficulté provient de ce que l'analyse fait remonter la conversion d'un émoi psychique en douleur physique à une époque où cette douleur ne fut certainement pas ressentie et ne fit pas l'objet d'un souvenir. C'est là un problème que j'espère résoudre par des réflexions ultérieures et d'autres exemples[41].

41 Je ne puis non plus ni prouver, ni exclure l'idée que les douleurs intéressant surtout la cuisse étaient de nature neurasthénique.

Une période fructueuse de traitement débuta après la découverte du motif de la première conversion. La malade commença par me surprendre en m'annonçant qu'elle savait maintenant pour quelle raison les douleurs partaient toujours d'un point déterminé de la cuisse droite et y étaient toujours les plus violentes. C'était justement l'endroit où, chaque matin, son père posait sa jambe très enflée, lorsqu'elle en changeait les bandages. Cela lui était arrivé au moins une centaine de fois et, chose bizarre, elle n'y avait jamais pensé jusqu'à ce jour ; elle me livrait ainsi l'explication de la formation d'une zone hystérogène atypique. En outre, les jambes douloureuses commencèrent elles aussi à « parler » pendant nos séances d'analyse. Expliquons-nous cet étrange état de choses : en général, au moment où nous commencions notre travail, la malade ne souffrait pas ; lorsque, par mes questions, ou en appuyant sur sa tête, j'éveillai quelque souvenir, une sensation douloureuse se produisait. Elle était même généralement si intense que la malade se contractait et portait la main à l'endroit douloureux. Cette souffrance ainsi réveillée persistait tant que la patiente était la proie du souvenir ; elle atteignait son point culminant à l'instant où elle allait révéler des faits essentiels et décisifs, pour disparaître avec les derniers mots de son récit. J'appris peu à peu à me servir de l'éveil de cette douleur comme d'une boussole. Lorsqu'il lui arrivait de se taire sans que la douleur eût cessé, je savais qu'elle n'avait pas encore tout dit et j'insistais pour qu'elle continuât cette confession jusqu'au moment où celle-ci avait supprimé la douleur. C'est alors seulement que j'éveillais un nouveau souvenir.

Au cours de cette période « d'abréaction », l'état de la malade s'améliora, tant au point de vue psychique qu'au point de vue somatique, de façon si évidente que j'avais pris l'habitude, en manière de plaisanterie, d'affirmer que je la débarrassais chaque fois d'une centaine de motifs de souffrance, et qu'une fois que tout aurait

été enlevé, elle serait bien portante. Elle arriva bientôt à passer la plus grande partie du temps sans souffrir, se laissa convaincre de marcher beaucoup et de renoncer à son isolement. Au cours de l'analyse, je me laissais diriger, tantôt par les fluctuations de son état, tantôt par mon propre jugement, par exemple lorsque je trouvais qu'une partie de son histoire n'avait pas encore été suffisamment fouillée. Ce travail me permit de faire certaines constatations dont la valeur théorique me fut confirmée plus tard chez d'autres malades.

En premier lieu, en ce qui concerne les variations spontanées, je vis qu'aucune ne survint jamais sans avoir été provoquée associativement par un incident de la journée. Un jour, elle avait entendu parler de la maladie d'une personne qu'elle connaissait et certains détails lui avaient rappelé la maladie de son père ; une autre fois, l'enfant de sa sœur morte était venue la voir, et sa ressemblance avec la disparue avait réveillé, chez notre malade, de cruels regrets ; une autre fois encore, une lettre de sa sœur qui vivait au loin avait trahi l'influence du beau-frère brutal et suscité une souffrance, celle-ci provoquant ensuite le récit d'une scène familiale non encore racontée.

Étant donné qu'elle ne parlait jamais deux fois de la cause d'un incident pénible, notre espoir d'épuiser de cette façon le stock de réminiscences ne me paraissait pas injustifié et je ne m'opposai nullement à la laisser se mettre dans des situations propres à susciter des souvenirs non encore ramenés à la surface ; par exemple, j'envoyais la jeune fille sur la tombe de sa sœur ou bien je l'incitais à fréquenter une société où elle avait l'occasion de rencontrer son ami de jeunesse, maintenant revenu.

J'acquis ensuite une notion de la façon dont se produit une hystérie dite *monosymptomatique*. Je trouvai notamment que pendant les séances d'hypnose, la jambe droite devenait douloureuse lorsqu'il s'agissait des soins donnés au père, des rencontres avec son

ami d'enfance et d'autres faits survenus au cours de la première période de l'époque pathogène. Par contre, la douleur atteignait la jambe gauche dès que j'évoquais le souvenir de la sœur disparue, des deux beaux-frères, bref d'une émotion éprouvée dans la seconde moitié de son histoire pathologique. Ce fait constant ayant attiré mon attention, je continuai à l'étudier et acquis ainsi l'impression que les choses allaient plus loin encore et que tout nouvel incident générateur d'émotions pénibles se rattachait à d'autres zones douloureuses de la jambe. L'endroit originellement douloureux à la cuisse droite avait un lien avec les soins donnés au père ; puis, à partir de cette époque, la zone douloureuse s'était élargie par adjonction, à l'occasion, de chaque nouveau traumatisme. On peut donc dire que, somme toute, il n'existait pas là *un seul et unique symptôme* somatique lié à de multiples complexes mnémoniques, mais une pluralité de symptômes semblables qui, superficiellement considérés, paraissaient avoir fusionné pour donner un seul symptôme. Je n'ai, bien entendu, pas cherché à délimiter les zones douloureuses correspondant à tel ou tel émoi psychique parce que, comme je l'observai, l'attention de la malade ne s'y appliquait pas.

En revanche, je m'intéressai à la façon dont s'était bâti sur ces zones douloureuses tout le complexe symptomatique de l'abasie. Dans ce but, je posai à la jeune fille diverses questions telle, par exemple, celle-ci : « Où naissent vos douleurs quand vous marchez, quand vous restez debout, quand vous êtes couchée ? » Elle répondait spontanément ou sous la pression de ma main. Je découvris ainsi deux choses ; d'abord qu'elle groupait toutes les scènes liées à de pénibles impressions suivant la position, debout ou couchée, qu'elle occupait au moment où ces scènes avaient eu lieu. Par exemple, elle se trouvait debout devant une porte au moment où l'on ramenait à la maison son père frappé d'une crise cardiaque. Elle demeura alors comme clouée sur place. A ce premier souvenir « d'épouvante subie en position verticale », s'en ajoutaient d'autres

jusqu'à la scène terrible où elle se trouva à nouveau figée devant le lit de sa sœur morte. Toute la chaîne des réminiscences devait faire ressortir le rapport justifié entre la station debout et les douleurs et pouvait également passer pour une preuve de l'association ; toutefois, il ne fallait pas oublier que dans toutes ces circonstances un autre facteur devait avoir joué un rôle, un facteur ayant attiré l'attention – et par suite la conversion – sur la station debout (ou sur la marche, ou sur la position assise, etc.). Comment expliquer cette orientation de l'attention sinon en pensant que justement la marche, la position verticale, la position couchée, sont liées aux tâches et aux états dépendant des parties du corps où se situent ici les zones douloureuses, c'est-à-dire aux jambes ? Il était donc facile de saisir, dans cette observation, le lien entre l'astasie-abasie et le premier cas de conversion.

Une scène se détachait nettement de toutes celles qui, d'après cette liste, auraient rendu la locomotion douloureuse : une promenade faite en compagnie de beaucoup de gens, dans le lieu de villégiature dont nous avons parlé et qui avait été trop longue. Elle ne me raconta qu'avec hésitation les détails de cette histoire dont certains points demeurèrent obscurs. Étant ce jour-là d'humeur particulièrement douce, elle s'était jointe avec plaisir à un groupe de personnes amies ; la journée était belle, pas trop chaude, sa mère devait rester à la maison, sa sœur aînée venait de repartir, la cadette s'était sentie souffrante mais n'avait pas voulu troubler le plaisir des autres. Le mari de cette seconde sœur, après avoir déclaré qu'il resterait avec sa femme, finit par se décider à faire la promenade, pour accompagner Élisabeth, dit-il. Cette scène paraissait avoir joué un rôle important dans la première apparition des souffrances car la jeune fille se rappelait s'être sentie très fatiguée et avoir éprouvé de violentes douleurs au retour de cette excursion mais elle ne put dire sûrement si elle avait souffert auparavant. Je fis ressortir que dans le cas où elle aurait éprouvé de vives douleurs, elle n'aurait sans doute

pas décidé de faire cette longue route. Lorsque je lui demandai ce qui, dans cette promenade, avait pu provoquer ses douleurs, elle fit une réponse peu claire, disant que le contraste entre son isolement et le bonheur conjugal de sa sœur malade, qui lui mettait sans cesse sous les yeux le comportement de son beau-frère, lui avait été douloureux.

Une autre scène, très apparentée à la précédente, jouait un rôle dans les rapports des douleurs avec la posture assise. C'était peu de jours après la promenade ; sa sœur et son beau-frère étaient repartis ; elle se sentit énervée, nostalgique, se leva tôt et gravit une petite colline jusqu'à un certain endroit où ils s'étaient souvent rendus ensemble et d'où l'on avait une vue magnifique. Là elle s'assit et songea de nouveau à sa solitude, au destin de sa famille. Cette fois, elle m'avoua sans détours avoir ressenti le désir ardent de trouver le même bonheur que sa sœur. C'est au retour de cette méditation matinale qu'elle fut saisie de violentes douleurs, et le soir même elle prit le bain à la suite duquel ces douleurs s'installèrent définitivement.

Nous pûmes, en outre, établir qu'au début les douleurs provoquées par la marche et la station verticale se calmaient lorsque la malade était allongée. L'association entre la position couchée et les douleurs ne s'établit que lorsque, ayant appris la maladie de sa sœur, elle prit le soir même le train et qu'allongée dans son compartiment sans pouvoir dormir, elle fut torturée à la fois par d'horribles souffrances physiques et par l'inquiétude. Pendant un certain temps, la position couchée lui demeura même plus pénible que la marche ou la position assise.

C'est de cette façon que la zone douloureuse s'était élargie par adjonction, d'abord parce que chaque incident pathogène agissait sur une nouvelle région de la jambe, et ensuite du fait que chacune des scènes à retentissement émotionnel avait laissé une trace par un investissement durable des diverses fonctions de la jambe, rendu

toujours plus considérable par accumulation. Il s'était produit un rattachement de ces fonctions aux sensations douloureuses, mais indubitablement un troisième mécanisme avait dû entrer en jeu dans la formation de l'astasie-abasie. En effet, la malade terminait chaque fois le récit de toute une série d'incidents en se plaignant d'avoir douloureusement ressenti sa « solitude »[42]. En racontant d'autres faits relatifs à ses tentatives infructueuses pour établir une nouvelle vie familiale, elle ne se lassait jamais de répéter que ce qui lui semblait pénible en ces cas, c'était le sentiment de son « impuissance », son impression de ne « pouvoir avancer ». Il fallait bien dès lors attribuer à ces réflexions quelque influence sur la formation de l'abasie et admettre qu'en cherchant directement quelque traduction symbolique de ses pensées pénibles, elle l'avait trouvée dans une intensification de ses douleurs. Nous avons déjà dit dans notre communication préliminaire que de pareilles symbolisations pouvaient donner lieu à des symptômes somatiques d'ordre hystérique. Dans l'analyse critique de cette observation, je donnerai, de ce fait, quelques exemples probants. Chez Fräulein Élisabeth v. R… le mécanisme psychique de la symbolisation n'apparaissait pas au premier plan et n'avait pas créé l'abasie, mais tout semblait prouver que l'abasie déjà existante avait subi, par ce moyen, un renforcement considérable. Par conséquent, cette abasie, au stade de développement où il me fut donné de l'observer, devait être regardée, non seulement comme une paralysie fonctionnelle créée par association psychique, mais encore comme une paralysie fonctionnelle symbolique.

Avant de poursuivre l'histoire de ma malade, j'ajouterai encore un mot au sujet de son comportement pendant cette deuxième période du traitement. Au cours de toute cette analyse, pour provoquer l'apparition des images et des idées, je me suis servi du procédé de pression sur la tête, donc d'un procédé qui n'aurait pu être employé sans la collaboration et l'attention volontaire de la

42 Mot à mot : se trouver debout seule (*Alleinstehen*). (N.d.T.)

malade. Elle se comportait parfois de la manière la plus souhaitable, et la façon rapide et chronologiquement impeccable dont se présentaient à ces moments-là toutes les scènes faisant partie d'une même connexion, nous semblait vraiment surprenante. Tout se passait comme si elle lisait un gros volume illustré dont on aurait feuilleté les pages devant ses yeux. D'autres fois, semblaient se dresser des obstacles dont, à cette époque, je ne soupçonnais encore rien. Quand j'appuyais sur sa tête, elle prétendait n'avoir pensé à rien. Je renouvelais la pression en lui ordonnant d'attendre – toujours rien. La première fois où s'affirma cette indocilité, je me résignai à interrompre le travail, la journée n'étant pas favorable ; ce serait pour une prochaine fois. Cependant, les deux observations suivantes me décidèrent à modifier mon comportement, tout d'abord parce que cet échec du procédé ne se produisait que lorsque Élisabeth se montrait enjouée et ne souffrait pas, jamais pendant une mauvaise journée ; ensuite, parce que quand elle déclarait n'avoir rien vu, c'était souvent après un long intervalle de temps, alors que son air préoccupé, sa mine tendue, me révélaient pourtant un processus psychique. Je décidai alors d'admettre que la méthode devait toujours réussir, qu'Élisabeth avait, chaque fois, sous la pression de ma main, pensé à quelque chose, ou aperçu une image, mais sans vouloir m'en faire part et en essayant au contraire de chasser ce qui avait été ainsi évoqué. A mon avis, ce silence pouvait être interprété de deux façons : ou bien Élisabeth exerçait sa critique sur l'idée apparue, la trouvant trop dénuée de valeur ou non conforme à la question posée, ce qu'elle n'aurait pas dû faire ; ou bien elle craignait de la révéler, parce que cette confession lui aurait été désagréable. Je procédai donc comme si j'étais absolument certain des résultats de ma technique. Je ne cédais plus désormais quand elle prétendait n'avoir pensé à rien et lui affirmais qu'une idée lui avait certainement traversé l'esprit, sans qu'elle y prêtât peut-être attention, mais que je renouvellerais volontiers ma pression. Peut-être aussi pensait-elle que l'idée surgie n'était pas la bonne, mais

cela ne la regardait point ; elle devait rester absolument objective et dire tout ce qui lui passerait par la tête, que cela lui convienne ou non ; enfin, et je le savais pertinemment, elle avait eu une idée qu'elle me dissimulait, mais elle ne se débarrasserait jamais de ses maux, tant qu'elle me cacherait quelque chose. En insistant ainsi, j'arrivai vraiment à obtenir qu'aucune pression ne demeurât inefficace. Je fus forcé de reconnaître que j'avais eu une vue exacte de l'état des choses, et, grâce à cette analyse, j'acquis une confiance totale dans ma technique. Il advint quelquefois qu'elle ne parlât qu'après ma troisième pression, mais, en pareil cas, elle ajoutait spontanément : « J'aurais pu vous raconter ça dès la première fois. » « Et alors, pourquoi n'avez-vous pas parlé tout de suite ? » – « J'ai pensé que ce n'était pas ce que nous cherchions » ou encore « J'ai cru que je pourrais l'éviter, mais chaque fois, j'y ai repensé. » Au cours de ce travail pénible j'appris à attribuer une grande importance à la résistance dont faisait preuve la malade lors du rappel de ses souvenirs et je groupai soigneusement les occasions où cette résistance se manifestait de la façon la plus évidente.

J'en viens maintenant à l'exposé de la troisième période du traitement. L'état de la malade s'était amélioré et, soulagée psychiquement, elle était devenue capable d'agir ; mais, de toute évidence, les douleurs n'avaient pas disparu et revenaient de temps en temps avec la même intensité qu'autrefois. Le succès thérapeutique incomplet était proportionnel à l'analyse incomplète, et je ne savais pas encore exactement à quel moment, et par quel mécanisme, les douleurs avaient été créées. Durant la deuxième période, au rappel de diverses scènes, tandis que j'observais la répugnance de la malade à parler, un certain soupçon avait germé dans mon esprit, mais je n'osais encore régler sur lui ma façon de procéder. Ce fut une observation fortuite qui m'y décida. J'étais un jour en train de travailler avec ma malade quand nous entendîmes, dans la pièce voisine, résonner des pas d'homme, et une voix

agréable qui semblait poser des questions. Ma patiente se leva alors et me demanda d'interrompre la séance car c'était son beau-frère qui la demandait. Jusqu'à ce moment-là, elle n'avait pas souffert. Mais après cette interruption, sa physionomie et sa démarche révélèrent l'apparition soudaine de violentes douleurs. Mes soupçons se trouvèrent renforcés et je résolus de provoquer un éclaircissement décisif.

Je l'interrogeai donc sur les circonstances et les causes de la première apparition des douleurs. Ses pensées s'attachèrent alors à ses vacances dans la ville d'eaux où elle était allée avant son voyage à Gastein et certaines scènes surgirent, que nous avions déjà plus superficiellement traitées auparavant. Elle parla de son état d'âme à cette époque, de sa lassitude après tous les soucis que lui avaient causés la maladie ophtalmique de sa mère et les soins qu'elle lui avait donnés à l'époque de l'opération ; elle parla enfin de son découragement final, en pensant qu'il lui faudrait, vieille fille solitaire, renoncer à profiter de l'existence et à réaliser quelque chose dans la vie. Jusqu'alors, elle s'était trouvée assez forte pour se passer de l'aide d'un homme ; maintenant, le sentiment de sa faiblesse féminine l'avait envahie, ainsi que le besoin d'amour et alors, suivant ses propres paroles, son être figé commença à fondre. En proie à un pareil état d'âme, l'heureux mariage de sa sœur cadette fit sur elle la plus grande impression ; elle fut témoin de tous les tendres soins dont le beau-frère entourait sa femme, de la façon dont ils se comprenaient d'un seul regard, de leur confiance mutuelle. On pouvait évidemment regretter que la deuxième grossesse succédât aussi rapidement à la première, mais sa sœur qui savait que c'était là la cause de sa maladie supportait allègrement son mal en pensant que l'être aimé en était la cause. Au moment de la promenade qui était étroitement liée aux douleurs d'Élisabeth, le beau-frère avait tout d'abord refusé de sortir, préférant rester auprès de sa femme malade, mais un regard de celle-ci pensant qu'Élisabeth

s’en réjouirait, le décida à faire cette excursion. La jeune fille resta tout le temps en compagnie de son beau-frère, ils parlèrent d’une foule de choses intimes et tout ce qu’il lui dit correspondait si harmonieusement à ses propres sentiments qu’un désir l’envahit alors : celui de posséder un mari ressemblant à celui-là. Puis ce fut le matin qui suivit le départ de la sœur et du beau-frère qu’elle se rendit à ce site, promenade préférée de ceux qui venaient de partir. Là, elle s’assit sur une pierre, et rêva à nouveau d’une vie heureuse comme celle de sa sœur, et d’un homme, comme son beau-frère, qui saurait capter son cœur. En se relevant, elle ressentit une douleur qui disparut cette fois-là encore et ce ne fut que dans l’après-midi qui suivit un bain chaud pris dans cet endroit que les douleurs réapparurent pour ne plus la quitter. J’essayai de savoir quelles pensées l’avaient préoccupée dans son bain ; je ne pus apprendre qu’une seule chose, c’est que l’établissement de bains l’avait fait se souvenir de ce que le jeune ménage y avait habité.

J’avais compris depuis longtemps de quoi il s’agissait. La malade, plongée dans ses souvenirs à la fois doux et amers, paraissait ne pas saisir la sorte d’explication qu’elle me suggérait, et continuait à rapporter ses réminiscences. Elle dépeignait son séjour à Gastein et l’état d’anxiété où la plongeait l’arrivée de chacune des lettres ; enfin lui parvint la nouvelle de l’état alarmant de sa sœur, et Élisabeth décrivit la longue attente, le départ du train, le voyage fait dans une angoissante incertitude, la nuit sans sommeil, tout cela accompagné d’une violente recrudescence des douleurs. Je lui demandai si elle s’était représenté pendant le trajet la tragique possibilité qu’elle trouva réalisée à son arrivée. Elle me dit avoir fait l’impossible pour chasser cette idée, mais sa mère, croyait-elle, s’était dès le début attendue au pire. Suivit le récit de son arrivée à Vienne. Elle décrivit l’impression causée par les parents qui les attendaient à la gare, le petit trajet de Vienne à la proche banlieue où habitait sa sœur, l’arrivée le soir, la traversée rapide du jardin

jusqu’à la porte du petit pavillon, la maison silencieuse et plongée dans une angoissante obscurité, le fait que le beau-frère ne vint pas à leur rencontre. Puis l’entrée dans la chambre où reposait la morte, et tout à coup, l’horrible certitude que cette sœur bien-aimée était partie sans leur dire adieu, sans que leurs soins eussent pu alléger ses derniers moments. Au même instant une autre pensée avait traversé l’esprit d’Élisabeth, une pensée qui, à la manière d’un éclair rapide, avait traversé les ténèbres : l’idée qu’il était devenu libre et qu’elle pourrait l’épouser.

Tout s’éclairait. Les efforts de l’analyste étaient couronnés de succès. A cette minute, ce que j’avais supposé se confirmait à mes yeux, l’idée de la « défense » contre une représentation insupportable, l’apparition des symptômes hystériques par conversion d’une excitation psychique en symptômes somatiques, la formation – par un acte volontaire aboutissant à une défense – d’un groupe psychique isolé. C’était ainsi et non autrement que les choses s’étaient ici passées. Cette jeune fille avait éprouvé pour son beau-frère une tendre inclination, mais toute sa personne morale révoltée avait refusé de prendre conscience de ce sentiment. Enfin, lorsque cette certitude s’était imposée à elle (pendant la promenade faite avec lui, pendant sa rêverie matinale, au bain et devant le lit de sa sœur), elle s’était créé des douleurs par une conversion réussie du psychique en somatique. A l’époque où j’entrepris son traitement, l’isolement du groupe d’associations relatives à cet amour était déjà fait accompli, sans cela, je crois qu’elle ne se serait jamais prêtée au traitement ; la résistance qu’elle opposa maintes fois à la reproduction des scènes traumatisantes correspondait réellement à l’énergie mise en œuvre pour rejeter hors des associations l’idée intolérable.

Toutefois, le thérapeute fut en proie à bien des difficultés dans le temps qui suivit. Pour cette pauvre enfant l’effet de la prise de conscience d’une représentation refoulée fut bouleversante. Elle

poussa les hauts cris, lorsqu'en termes précis, je lui exposai les faits en lui montrant que, depuis longtemps, elle était amoureuse de son beau-frère. A cet instant elle se plaignit des plus affreuses douleurs et fit encore un effort désespéré pour rejeter mes explications : « Ce n'était pas vrai, c'était moi qui le lui avais suggéré, c'était impossible, elle n'était pas capable de tant de vilenie, ce serait impardonnable, etc. » Il ne fut pas difficile de lui démontrer que ses propres paroles ne laissaient place à aucune autre interprétation, mais il me fallut longtemps pour lui faire accepter mes deux arguments consolateurs, à savoir que l'on n'est pas responsable de ses sentiments et que, dans ces circonstances, son comportement, son attitude, sa maladie, témoignaient suffisamment de sa haute moralité.

Il fallait décider à présent des moyens propres à soulager la malade. En premier lieu, je voulus lui fournir l'occasion de se débarrasser par « abréaction » de tous les émois accumulés. Nous étudiâmes les premières impressions provoquées par ses rapports avec son beau-frère au point de vue de cette inclination maintenue inconsciente. Nous y pûmes déceler tous les petits signes précurseurs, tous les indices dont une passion en plein développement sait rétrospectivement si bien faire usage. Lors de sa première visite à la maison, il avait pris Élisabeth pour la fiancée qu'on lui destinait et l'avait saluée avant son insignifiante sœur aînée. Un soir, ils s'étaient entretenus avec tant d'animation et paraissaient si bien s'entendre que la fiancée avait interrompu leur entretien en disant d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux : « Au fond, vous auriez été faits l'un pour l'autre. » Une autre fois, dans une société qui ignorait encore les fiançailles, il fut question du jeune homme et une amie critiqua un défaut de conformation de celui-ci en disant qu'il avait dû être atteint d'une ostéopathie dans son enfance. La fiancée ne broncha pas, mais Élisabeth s'emporta et affirma, avec une vivacité qui l'étonna elle-même, l'absence de défaut physique

chez son futur beau-frère. Pendant que nous examinions à fond ces réminiscences, Élisabeth reconnut que depuis longtemps, peut-être même depuis le début de leurs relations, ses tendres sentiments à l'égard du jeune homme étaient demeurés assoupis en elle et devaient avoir emprunté l'aspect de simples liens de parenté, ainsi que l'exigeait sa conception élevée de la famille.

Cette abréaction obtint incontestablement d'heureux résultats ; cependant, je pus apporter à ma malade plus de soulagement encore en me préoccupant amicalement de sa situation présente. C'est ainsi que je m'assurai un entretien avec Mme v. R..., femme compréhensive et pleine de délicatesse, bien que déprimée par les derniers événements de sa vie. Elle m'apprit que l'accusation d'indélicatesse portée contre le veuf par le premier beau-frère et qui avait été si pénible à Élisabeth n'avait pas été retenue à la suite d'investigations plus poussées. Le caractère du jeune homme ne laissait prise à aucun soupçon, il s'agissait simplement d'un malentendu, d'une manière différente d'apprécier la valeur de l'argent, celui-ci, en effet, étant pour un commerçant un instrument de travail, alors qu'il est apprécié tout à fait différemment par un fonctionnaire. Rien en dehors de cela ne subsistait de cet incident en apparence si pénible. Je priai cette dame de donner dorénavant à Elisabeth toutes les explications dont elle aurait besoin, et de lui fournir, à l'avenir, toutes les occasions possibles de parler à cœur ouvert puisque je l'y avais habituée.

Je désirais naturellement savoir aussi si la jeune fille pouvait espérer une réalisation de ses désirs devenus conscients. Les choses semblaient ici moins favorables. Mme v. R... dit avoir depuis longtemps soupçonné l'inclination d'Élisabeth pour son beau-frère, mais sans savoir que ce sentiment avait déjà joué un rôle du vivant de sa sœur ; toute personne ayant l'occasion de voir les deux jeunes gens réunis, ce qui était rare maintenant, devait se rendre compte du désir qu'avait Élisabeth de plaire à son beau-frère. Toutefois, ni la

mère, ni les conseillers de la famille ne se montraient favorables à cette union, le jeune homme ayant une santé délicate qu'avait encore ébranlée la mort d'une femme bien-aimée. Rien ne laissait d'ailleurs penser qu'il se trouvait assez remis de son choc moral pour contracter une nouvelle union, et peut-être ne se montrait-il aussi distant que parce que, étant peu sûr de lui-même, il voulait éviter les commérages toujours possibles. Cette réserve des deux parties intéressées ne pouvait guère que faire échouer le dénouement désiré par Élisabeth.

Je fis part à la jeune fille de tout ce que m'avait appris sa mère, et eus la satisfaction de la rassurer en lui donnant l'explication de l'affaire d'argent citée plus haut. D'autre part, je l'invitai à supporter paisiblement l'incertitude du destin qui ne pouvait être dissipée. Mais l'époque estivale déjà avancée nous contraignit alors à mettre fin au traitement. Elle se trouvait à nouveau en meilleur état ; il n'était plus question entre nous de ses douleurs depuis que nous nous étions préoccupés des causes qui les avaient provoquées. Nous avions tous deux l'impression d'avoir achevé notre tâche, néanmoins je me disais que, malgré tout, l'abréaction de la tendance réprimée n'avait pas été poussée jusqu'au bout. Je considérai la malade comme guérie et lui conseillai de continuer à poursuivre elle-même ses efforts en vue d'une solution puisque le chemin était déjà frayé. Elle ne s'y opposa pas et partit avec sa mère pour passer les vacances en compagnie de sa sœur aînée et de la famille de celle-ci.

Ajoutons quelques brefs renseignements sur le cours ultérieur de la maladie de Fräulein v. R… Quelques semaines après qu'elle eût pris congé de moi, sa mère m'adressa une lettre désespérée. Elle m'y disait qu'elle avait tenté de parler à Élisabeth de ses affaires de cœur, que celle-ci était aussitôt entrée dans une violente colère et que ses douleurs l'avaient reprise depuis lors. En outre elle m'en voulait beaucoup parce que j'avais trahi son secret, et se montrait parfaitement intraitable. Le traitement aurait donc totalement

échoué, que faire maintenant ? Élisabeth ne voulait plus entendre parler de moi. Je ne répondis pas. Comme elle n'était plus sous ma férule, il fallait s'attendre à ce qu'elle tentât, cette fois encore, de refuser l'intervention de sa mère et de revenir à son extrême réserve d'autrefois ; cependant, j'étais presque sûr que tout s'arrangerait et que mes efforts n'auraient pas été vains. Deux mois plus tard, les deux dames étaient de retour à Vienne et le collègue qui m'avait adressé la malade m'apprit qu'Élisabeth se portait parfaitement bien et qu'elle se comportait en personne normale, tout en souffrant pourtant de temps en temps de ses jambes. Depuis, elle m'a fait, à plusieurs reprises, parvenir des messages analogues, promettant chaque fois de revenir me voir. Mais, et c'est là un fait qui caractérise les rapports personnels établis pendant ces sortes de traitements, elle ne le fit jamais. Ainsi que mon confrère me l'affirma, elle peut être considérée comme guérie ; quant à l'attitude du beau-frère à l'égard de la famille, elle ne s'est pas modifiée.

Au cours du printemps de 1894, j'entendis raconter qu'elle allait se rendre à un bal où je pouvais me faire inviter et je ne laissai pas échapper cette occasion d'aller voir mon ancienne malade se laisser entraîner dans une danse rapide. Depuis lors, elle a épousé par inclination un étranger.

Analyse critique

Je n'ai pas toujours été psychothérapeute. Comme d'autres neurologues, je fus habitué à m'en référer aux diagnostics locaux et à établir des pronostics en me servant de l'électrothérapie, c'est pourquoi je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans et qu'elles ne portent pour ainsi dire pas ce cachet sérieux, propre aux écrits des savants. Je m'en console en me disant que cet état de choses est évidemment attribuable à la nature même du sujet traité et non à mon choix personnel. Le diagnostic par localisation, les réactions électriques,

importent peu lorsqu'il s'agit d'étudier l'hystérie, tandis qu'un exposé détaillé des processus psychiques, comme celui que l'on a coutume de trouver chez les romanciers, me permet, en n'employant qu'un petit nombre de formules psychologiques, d'acquérir quelques notions du déroulement d'une hystérie. Ces sortes d'observations doivent être jugées comme celles d'ordre psychiatrique, mais présentent sur elles un avantage : le rapport étroit qui existe entre l'histoire de la maladie et les symptômes morbides, rapport que nous recherchons vainement dans les biographies d'autres psychoses.

Je me suis efforcé d'intégrer les explications que je puis donner sur le cas de Fräulein Élisabeth v. R... dans l'histoire de sa guérison. Peut-être n'est-il pas inutile d'en répéter ici l'essentiel. J'ai dépeint le caractère de la malade, certains indices fréquents chez tant d'hystériques et qu'on ne saurait réellement mettre au compte de la dégénérescence, les dons, l'ambition, la délicatesse morale, le besoin excessif d'être aimée et d'aimer qui trouve en premier lieu sa satisfaction au sein de la famille, l'indépendance de sa nature outrepassant chez elle l'idéal féminin et se traduisant, pour une bonne part, par de la ténacité, de la combativité et une extrême réserve. D'après les renseignements communiqués par mon collègue, on n'avait connaissance, dans les deux familles, d'aucune hérédité morbide. Toutefois, la mère d'Élisabeth avait souffert, de longues années durant, d'une mauvaise humeur névrotique, mais ses sœurs, son père et la famille de ce dernier pouvaient être considérés comme des gens équilibrés et non nerveux. Aucun cas grave de psychonévrose ne s'était jamais présenté parmi les proches.

Toutes les émotions pénibles agissaient sur cette nature et surtout les soins prolongés et déprimants prodigués à un père bien-aimé.

Il y a de bonnes raisons pour que le rôle d'infirmière joue un rôle très important dans la genèse des hystéries. Un grand nombre de facteurs actifs entrent évidemment en jeu : trouble de l'état

physique par sommeil interrompu, soins corporels négligés, contre coup sur les fonctions végétatives d'une inquiétude constamment lancinante ; mais c'est ailleurs, d'après moi, qu'il convient de rechercher le point le plus important. Celui qui est accaparé et sans cesse préoccupé des mille besognes exigées par les soins donnés à un malade, soins qui se prolongent sans interruption, interminablement, pendant des semaines et des mois, celui-là s'accoutume peu à peu à étouffer en lui tous les indices d'émotion et, d'un autre côté, détourne son attention de ses propres impressions parce qu'il n'a ni le temps, ni la force d'en tenir compte. Ainsi tout garde-malade emmagasine une quantité d'impressions à charge affective, très peu perçues et qui n'ont pu être atténuées par abréaction. Par là se trouvent réunis les matériaux d'une hystérie de rétention. Si le malade guérit, toutes ces impressions perdent évidemment leur valeur, mais s'il vient à mourir, c'est la période de deuil qui s'instaure, au cours de laquelle rien ne semble important en dehors de ce qui concerne le défunt. Là aussi, les sentiments à la délivrance entrent en ligne de compte, et, après un court intervalle d'épuisement, l'hystérie, dont le germe avait été posé pendant la période des soins à donner, apparaît alors.

On peut encore rencontrer parfois cette même liquidation ultérieure des traumatismes accumulés au cours de soins donnés, chez des sujets ne donnant pas l'impression d'être malades, mais chez qui, pourtant, le mécanisme de l'hystérie existe. Je connais ainsi une femme très intelligente, souffrant de légers troubles névrotiques dont toute la personnalité trahit l'hystérie bien qu'elle n'en ait pas importuné les médecins et qu'elle n'ait jamais cessé de remplir ses obligations. Cette femme a déjà soigné jusqu'à leur mort trois ou quatre personnes aimées et chaque fois jusqu'à l'épuisement total de ses forces physiques. Elle n'est pas tombée malade une fois ces tristes tâches terminées, mais peu de temps après le décès du malade, un travail de reviviscence se fait en elle et elle revoit alors

les scènes de la maladie et de la mort. Chaque jour, elle revit toutes ses émotions, pleure et se console, tout à son aise pourrait-on dire. Cette liquidation s'effectue au milieu de ses occupations journalières et sans que les deux activités s'entremêlent ; tous les incidents se reproduisent chronologiquement devant elle, mais j'ignore si le travail mnémonique d'un jour correspond exactement à un jour déterminé du passé. Je pense que cela doit dépendre des loisirs que lui laissent les affaires courantes de sa maison.

En dehors de ces « larmes retardées » succédant à la mort et séparées par de courts intervalles, cette dame célèbre régulièrement chaque année des fêtes anniversaires à l'époque de chacune des catastrophes, et là, sa vive reproduction visuelle et ses manifestations émotives correspondent fidèlement aux dates. Je la rencontre par exemple en larmes et lui demande avec sympathie ce qui vient de lui arriver. Un peu agacée, elle élude ma question en disant : « Mais non, seulement le conseiller N… est revenu aujourd'hui et nous a laissé entendre qu'il n'y avait rien à faire. A ce moment-là je n'ai pas eu le temps de m'en affliger. » Il s'agit en réalité de la dernière maladie de son mari, mort il y a trois ans. Il serait très intéressant de savoir si, à chacun de ces anniversaires annuels, elle revoit toujours les mêmes scènes ou si, chaque fois, de nouvelles particularités s'offrent à l'abréaction, comme je le suppose,

en confirmation de mes théories[43]. Je ne puis pourtant rien apprendre de certain à ce sujet, car cette femme aussi intelligente qu'énergique avait honte de l'effet violent que ces réminiscences produisaient sur elle.

Je le répète encore, cette femme n'est pas malade, l'abréaction tardive, bien qu'elle ressemble à un processus hystérique, n'en est pas un, et l'on se demande alors pour quelle raison une hystérie

43 J'ai, un jour, appris avec surprise, qu'une semblable « abréaction après coup » peut fournir, après d'autres impressions que celles provoquées par la garde de malades, peut constituer le contenu d'une névrose qui resterait sans cela énigmatique. Il s'agissait d'une jolie jeune fille de 19 ans, Mathilde H…, chez qui je constatai d'abord une paralysie partielle de la jambe, mais qui ne commença son traitement chez moi que quelques mois plus tard, parce que son caractère avait changé ; elle avait perdu le goût de vivre, se montrait brutale envers sa mère, irritable, inabordable. L'ensemble du tableau clinique me permit d'admettre qu'il s'agissait d'une mélancolie banale. La malade était très facilement hypnotisable et je pus me servir de cette particularité pour lui donner chaque fois ordres et suggestions qu'elle écoutait, pendant son profond sommeil, en les accompagnant de larmes abondantes mais qui restèrent sans grand effet sur son état. Un beau jour, cependant, elle devint loquace sous hypnose et m'apprit que sa tristesse était causée par la rupture de ses fiançailles survenue bien des mois auparavant. En apprenant à mieux connaître le fiancé, on s'était de plus en plus rendu compte de certains faits désagréables à elle-même et à sa mère ; d'autre part, les avantages matériels de cette union étaient trop manifestes pour que la décision de rompre pût être prise de gaîté de cœur, c'est pourquoi la mère et la fille avaient longtemps hésité. Mathilde était tombée dans un état d'indécision qui lui faisait tout accepter sans réagir, si bien que, finalement, ce fut la mère qui se chargea du « non » définitif. Peu après, la jeune fille s'était éveillée comme d'un rêve, avait commencé à ruminer activement à propos de la décision déjà prise et à peser le pour et le contre, ce qu'elle continuait encore à faire. Elle vivait toujours ces moments de doute et était chaque jour en proie à de la mauvaise humeur et à des pensées appropriées à ce jour passé ; son irritabilité à l'égard de sa mère se fondait également sur les incidents de cette époque, et la vie actuelle, à côté de son activité mentale, lui apparaissait comme une existence fictive, comme une sorte de rêve. Je ne réussis plus ensuite à faire parler la jeune fille et continuai à l'étudier quand

apparaît après une période de soins donnés à un malade, dans certains cas et non dans d'autres, ce qui n'est pas dû à quelque prédisposition personnelle ; celle-ci, chez la dame à laquelle je pense en ce moment, était très marquée.

J'en reviens à Fräulein Élisabeth v. R... C'est pendant qu'elle soignait son père que se forma chez elle, pour la première fois, un symptôme hystérique, et cela sous la forme d'une douleur affectant une partie déterminée de la cuisse droite. L'analyse permit suffisamment d'expliquer le mécanisme de ce symptôme. Le processus s'était déroulé à un moment où il y avait conflit entre le cercle de ses représentations relatives à ses devoirs de garde-malade et le contenu, à cette même époque, de ses désirs érotiques. Se reprochant amèrement ces derniers, elle choisit la première alternative, et ce faisant, créa la douleur hystérique. Si nous nous en rapportons à notre façon de concevoir le phénomène de conversion de l'hystérie, les choses se présentèrent de la manière suivante : elle avait refoulé hors de son conscient la représentation érotique et transformé toute la charge affective de celle-ci en sensations physiques douloureuses. Nous ne fûmes pas en mesure de déterminer si ce premier conflit s'était produit une seule ou plusieurs fois, probablement s'était-il répété. Un conflit tout à fait analogue, d'une importance morale bien plus grande, et qui fut mieux mis en lumière par l'analyse, se produisit quelques années plus tard et entraîna une aggravation des douleurs et leur extension au-delà des limites d'abord posées. Il s'agissait, cette fois encore, d'un ensemble de représentations érotiques en conflit avec toutes ses conceptions morales. En fait, l'objet de son inclination était son beau-frère et, aussi bien du vivant de sa sœur qu'après la disparition de celle-ci,

elle était plongée dans un profond somnambulisme. Je la voyais chaque fois fondre en larmes, mais sans me répondre, puis, un beau jour, à peu près au moment de l'anniversaire de ses fiançailles, toute sa mauvaise humeur disparut. Ce fut considéré comme un grand succès de la thérapeutique hypnotique et porté à mon actif.

l'idée de désirer justement cet homme-là lui semblait inacceptable. L'analyse donne de ce conflit, point dominant de l'observation, une description détaillée. Le penchant de la malade pour son beau-frère pouvait avoir germé en elle depuis longtemps, mais il se trouva favorisé par le surmenage physique dû à son travail renouvelé de garde-malade, à son épuisement moral, conséquence des déceptions subies des années durant. Sa pruderie intérieure commença à se dissiper et elle s'avoua à elle-même son besoin d'être aimée d'un homme. La fréquentation de son beau-frère pendant plusieurs semaines (dans la ville d'eaux) aboutit au point culminant des tendances érotiques en même temps qu'à celui des douleurs. En ce qui concerne cette époque, l'analyse montre qu'il existe, chez la malade, un état psychique particulier dont les rapports avec l'inclination et les douleurs semblent rendre possible la compréhension de ce processus suivant la théorie de la conversion.

Pour moi, je soutiens qu'à cette époque la malade ne se rendait pas du tout compte, sauf à de rares et fugitifs instants, de ce sentiment, quelque intense qu'il pût être, à l'égard de son beau-frère. S'il en avait été autrement, elle aurait pris conscience de la contradiction existant entre son penchant et ses conceptions morales, et ses tourments psychiques auraient été semblables à ceux que j'observai chez elle après l'analyse. Les souvenirs ne révélaient rien d'analogue à ce genre de souffrance, elle avait échappé à celle-ci, et par conséquent était restée dans l'ignorance de son sentiment. A cette époque, comme à celle de l'analyse, son sentiment pour son beau-frère se trouvait inséré dans son conscient à la façon d'un corps étranger sans relation avec ses autres représentations. Relativement à cette représentation, il y avait à la fois connaissance et non-connaissance, c'est-à-dire l'état dans lequel se trouve un groupe psychique isolé. Quand nous prétendons que cette jeune fille n'avait pas clairement conscience de son inclination, nous n'entendons pas parler d'autre chose, nous ne voulons pas dire qu'il s'agissait d'une

qualité inférieure ou d'un degré moindre de conscience, mais bien d'une disjonction entre le courant des pensées associées et le reste des représentations contenues.

Comment peut-il se faire qu'un groupe de représentations aussi intensément marquées puisse être maintenu isolé ? Généralement, en effet, le rôle joué par une idée gagne en importance suivant la charge affective de celle-ci.

Pour répondre, il faut tenir compte de deux faits que l'on peut considérer comme bien établis, à savoir que : 1) Les douleurs hystériques apparurent en même temps que se forma le groupe psychique en question ; 2) La malade s'opposa énergiquement à toute tentative d'établir une association entre le groupe psychique isolé et le reste du contenu du conscient puis, une fois que, malgré elle, cette liaison se trouva faite, elle en éprouva une grande souffrance morale. Suivant notre conception de l'hystérie, ces deux facteurs sont liés à la dissociation du conscient. Nous prétendons en effet que le deuxième fait donne l'indication du motif de la dissociation et le premier l'indication du mécanisme de ce processus. La défense, la révolte de tout le moi contre l'acceptation de ce groupe de représentations en était le *motif*, à savoir la répulsion de tout le moi à s'accommoder de ce groupe de représentations. Le mécanisme consistait en une *conversion*, c'est-à-dire qu'en lieu et place des douleurs morales évitées, des douleurs physiques survinrent ; la transformation fournissait un bénéfice du fait que la malade échappait à un état moral insupportable, mais au prix d'une anomalie psychique, d'une dissociation du conscient et d'un mal physique, les douleurs sur lesquelles s'établit une astasie-abasie.

Bien entendu, je ne saurais indiquer comment on effectue en soi-même une pareille conversion. Il est évident qu'il ne s'agit point là d'un acte intentionnel, volontaire ; c'est un processus de défense qui se produit dans un individu lorsque l'organisation de celui-ci l'y prédispose ou s'y prête à ce moment-là.

On a le droit de serrer la théorie de plus près et de demander : « Mais enfin, qu'est-ce donc qui se transforme en douleurs physiques ? » Avec prudence, on répondra : « Quelque chose qui aurait pu et qui aurait dû donner naissance à une douleur morale. » En se montrant un peu plus hardi et en tentant de donner une sorte d'exposé algébrique du mécanisme des représentations, on attribuera au complexe idéatif de cette inclination demeurée inconsciente une certaine charge affective et l'on dira que c'est cette dernière quantité qui a subi la conversion. Cette manière de voir aurait pour conséquence de faire penser que « l'amour inconscient » dut perdre en intensité au point de n'être plus qu'une représentation dénuée de puissance ; son existence en tant que groupe psychique isolé ne serait alors rendue possible que par cet affaiblissement. Cependant, le cas exposé n'est guère fait pour rendre compréhensible un sujet aussi épineux. Mais on n'y a probablement affaire qu'à une conversion incomplète ; d'autres cas permettent de penser qu'il existe aussi des conversions totales et que, dans celles-ci, la représentation intolérable a, de fait, été « refoulée. », comme seule peut l'être une représentation très peu intense. Une fois la jonction associative réalisée, les malades affirment n'avoir plus pensé à l'idée intolérable depuis l'apparition du symptôme hystérique.

J'ai soutenu plus haut que la malade, en certaines occasions – fugitives il est vrai – reconnaissait consciemment aimer son beau-frère. Il en fut ainsi, par exemple, quand auprès du lit de mort de sa sœur, une idée lui traversa l'esprit : « Il est libre maintenant, je pourrai l'épouser. » Pour comprendre toute cette névrose, il faut bien mentionner l'importance de facteurs pareils. Mais, à mon avis, la conception d'une hystérie de défense implique nécessairement qu'au moins un incident semblable ait été vécu. Le conscient ne sait pas par avance quand surgira une représentation révoltante ; celle-ci qui, avec ses idées connexes, a été chassé et a formé un groupe

psychique indépendant, doit avoir été présente au début, dans le phénomène cogitatif puisque, sans cela, le conflit qui a donné lieu à l'exclusion ne se serait pas produit[44]. Ce sont justement ces incidents-là qu'il faut qualifier de traumatisants : c'est lors de leur survenue que s'est produite la conversion, et ses résultats ont été une dissociation du conscient et le symptôme hystérique. Chez Fräulein Élisabeth v. R…, tout indique une pluralité d'incidents semblables (les épisodes de la promenade, de la méditation matinale, du bain, la scène du lit de mort) ; peut-être même a-t-elle vécu de nouveaux instants semblables pendant son traitement. La multiplicité de ces facteurs traumatisants est rendue possible par le fait qu'un incident, analogue à celui qui a fait naître la représentation intolérable, redonne au groupe psychique isolé une nouvelle excitation et interrompt momentanément le succès de la conversion. Le moi, contraint de se préoccuper de cette idée surgie et tout à coup renforcée, se voit obligé de rétablir l'état antérieur par le moyen d'une nouvelle conversion. Fräulein Élisabeth, en continuelles relations avec son beau-frère, se trouvait particulièrement exposée à l'apparition de nouveaux traumatismes. Tout cas dont l'histoire traumatique eût été achevée dans le passé se fût avéré plus souhaitable pour mon exposé.

Je passe maintenant à un point qui rend difficile, je l'ai déjà indiqué, la compréhension du cas présent. En me basant sur l'analyse, j'avais admis qu'il s'était produit chez la malade une première conversion à l'époque où elle soignait son père, c'est-à-dire au moment où ses devoirs de garde-malade s'étaient opposés à ses désirs érotiques ; j'y voyais le prototype des phénomènes ultérieurs qui devaient entraîner l'apparition de la maladie, lors du séjour dans les Alpes. Toutefois, il ressort maintenant des dires de la patiente qu'à l'époque de la maladie de son père et dans la période de temps qui suivit et que j'ai qualifiée de « première période » *elle n'avait*

44 Il en va autrement de l'hystérie hypnoïde où le contenu du groupe psychique isolé n'aurait jamais été présent dans le conscient.

éprouvé ni douleurs, ni troubles de la locomotion. Elle avait, il est vrai, dû garder le lit quelques jours pendant la maladie de son père, à cause de douleurs dans les pieds, mais il faut se demander s'il convient vraiment d'attribuer déjà à cet accès une origine hystérique. L'analyse n'arriva à déceler aucun rapport causal entre ces premières douleurs et une quelconque impression psychique. Il reste possible, et même probable, qu'il se soit agi là d'une simple douleur musculaire d'origine rhumatismale. Si l'on voulait admettre que ce premier accès résultait d'une conversion hystérique par suite du rejet de ses pensées érotiques, un fait n'en demeurerait pas moins certain, c'est que les douleurs disparurent au bout de peu de jours. Ainsi, la malade s'était comportée autrement dans la réalité que l'analyse ne semblait l'indiquer. En racontant les faits de cette soi-disant première période, elle accompagnait de manifestations douloureuses tous les récits relatifs à la maladie et à la mort de son père, aux impressions fournies par ses relations avec son premier beau-frère, etc., alors qu'à l'époque où elle avait vécu ces mêmes émotions, les douleurs étaient inexistantes. Ne faudrait-il pas voir là une contradiction propre à diminuer de beaucoup notre confiance en la valeur explicative d'une semblable analyse ?

Je pense pouvoir réduire cette contradiction en admettant que les douleurs – produits de la conversion – n'avaient pas encore fait leur apparition à l'époque où la malade subissait les émotions de la première période, mais qu'elles étaient apparues plus tard, c'est-à-dire au cours de la deuxième période, celle où la malade reproduisit dans ses pensées, ces mêmes émotions. Ce n'étaient pas les impressions fraîchement ressenties, mais leur souvenir, qui avaient fait surgir la conversion. Je crois même qu'un processus semblable n'est pas inhabituel dans l'hystérie et qu'il joue régulièrement un rôle dans l'apparition de cette maladie. Toutefois, comme une pareille assertion ne saurait certainement pas convaincre, j'essaierai de la rendre plus plausible en citant d'autres faits d'expérience.

Il m'arriva un jour, au cours d'un traitement analytique, de voir se déclarer, chez ma malade, un nouveau symptôme hystérique, de telle sorte que je pus, aussitôt après son apparition, m'attacher à le faire disparaître.

Je vais donner ici les traits essentiels de l'histoire de cette malade, histoire assez simple, mais non dépourvue d'intérêt.

Frl. Rosalie H…, 23 ans, apprend le chant depuis plusieurs années afin de devenir cantatrice, mais se plaint de ce que pour certains sons, sa belle voix ne lui obéisse plus. Elle a la gorge serrée, éprouve une sensation d'étranglement, de sorte que le son paraît sourd, et c'est pourquoi son professeur ne lui a pas encore permis de se produire en public. Bien que cette imperfection n'atteigne que le registre moyen, elle ne saurait être attribuée à un défaut de son organe ; à certaines périodes, le trouble disparaît tout à fait, de sorte que le professeur se déclare très satisfait ; d'autres fois, à la moindre contrariété, et quelquefois sans motif apparent, la sensation de constriction apparaît et le libre développement de la voix se trouve gêné. Il n'était pas difficile de déceler dans cette sensation importune une conversion hystérique. Je n'ai pu faire constater s'il existait réellement une contracture dans certains muscles des cordes vocales[45]. Au cours de l'analyse hypnotique que j'entrepris, la jeune fille m'apprit ce qui suit sur son destin, et par là, sur la cause de ses

45 J'ai encore eu l'occasion d'observer un autre cas où la contracture des masseters rendait impossible à une cantatrice l'exercice de son art. De pénibles événements familiaux avaient poussé cette jeune femme vers le théâtre. A Rome, pendant une répétition, très émue, elle eut soudain l'impression de ne plus pouvoir refermer la bouche, et tomba évanouie. Le médecin appelé lui remit, sans douceur, la mâchoire en place, mais à partir de ce moment-là, la malade devint incapable d'ouvrir la bouche de plus d'un doigt, et dut abandonner la carrière qu'elle venait d'embrasser. Quand, quelques années plus tard, elle se fit soigner par moi, les causes de ses émois ayant évidemment disparu, un massage effectué au cours d'une légère hypnose suffit à lui permettre d'ouvrir largement la bouche. Cette dame a pu, depuis lors, chanter en public.

troubles ; de bonne heure orpheline, elle avait été élevée chez une tante, mère de nombreux enfants et participa ainsi à une vie familiale des plus malheureuses. Le mari de cette tante, évidemment malade, maltraitait sa femme et ses enfants de la façon la plus brutale et les faisait surtout souffrir par la préférence sexuelle ouvertement manifestée à l'égard des domestiques et des bonnes d'enfants de la maison, ce qui devenait de plus en plus choquant à mesure que les enfants grandissaient. A la mort de sa tante, Rosalie devint la protectrice des orphelins opprimés par leur père. Elle prit son devoir au sérieux, fit front à tous les conflits dans lesquels l'entraînait sa situation tout en ayant le plus grand mal à étouffer la haine et le mépris que lui inspirait son oncle[46]. C'est alors qu'apparut la sensation de constriction de la gorge ; chaque fois qu'elle se voyait forcée de ne pas répondre, de supporter sans réagir quelque accusation révoltante, elle ressentait des grattements dans la gorge, un étranglement, de l'aphonie, etc., bref toutes les sensations localisées dans le larynx et le pharynx qui l'empêchaient maintenant de chanter. Comment ne pas comprendre qu'elle cherchât à se rendre indépendante, à échapper à toutes les agitations, à tous les émois pénibles que lui apportait chaque jour l'existence chez son oncle ? Un excellent professeur de chant s'occupa d'elle avec désintéressement et affirma à la jeune fille que sa voix lui permettrait de devenir cantatrice. Elle prit alors des leçons de chant chez lui, en secret ; mais, du fait qu'après les violentes scènes survenues à la maison, elle avait fréquemment la gorge serrée et se hâtait ensuite d'aller prendre sa leçon de chant, une corrélation s'établit entre le chant et la paresthésie hystérique, paresthésie préparée par la sensation éprouvée en chantant. L'organe dont elle aurait dû avoir la libre disposition pendant qu'elle chantait se trouva investi d'innervation résiduelle, conséquence de l'émotion étouffée après chacune des nombreuses scènes. Elle avait depuis quitté la maison de son oncle et s'était installée dans une ville étrangère afin

46 Note de 1924. – Ici encore, il s'agissait du père, et non de l'onde.

d’être loin de sa famille. On ne trouva aucun autre symptôme hystérique chez cette jolie jeune fille d’une intelligence peu commune.

Je m’efforçai de réduire cette hystérie de rétention par la reproduction de toutes les impressions irritantes et par abréaction secondaire. Je la laissai parler, discourir, jeter ses vérités à la face de son oncle, etc. Ce traitement lui fit grand bien, mais malheureusement les conditions de son existence ici étaient fort défavorables. Elle n’avait vraiment pas de chance en ce qui concernait sa famille et logeait chez un autre oncle qui, en l’accueillant amicalement, avait suscité, à l’égard de la jeune fille, l’animosité de la tante. Cette femme pensait que son mari s’intéressait trop vivement à sa nièce et faisait tout son possible pour rendre le séjour de Vienne insupportable à la jeune fille. Elle avait elle-même, dans sa jeunesse, été forcée de renoncer à sa vocation artistique et enviait maintenant sa nièce dont le talent pouvait être cultivé, quoique la jeune fille eût pris la décision de travailler le chant plutôt par besoin d’indépendance que par goût. Rosalie, dans cette maison, se sentait si gênée qu’elle n’osait par exemple, ni chanter, ni jouer du piano, quand sa tante pouvait l’entendre, et évitait avec soin de jouer ou de chanter quelque chose pour son vieil oncle, frère de sa mère, quand sa tante aurait pu survenir.

Pendant que je tentais d’effacer toutes les traces des anciennes émotions, d’autres se produisaient, attribuables à ses hôtes, contrariétés risquant de compromettre le succès du traitement et qui d’ailleurs entraînèrent la fin prématurée de ce dernier.

Un beau jour, la patiente me fit part d’un nouveau symptôme datant d’à peine vingt-quatre heures. Elle se plaignait d’un picotement désagréable au bout des doigts, apparu la veille, qui se produisait toutes les deux heures environ et la contraignait à remuer les doigts rapidement et d’une certaine façon. Il ne me fut pas donné d’assister à cet accès, sans quoi, d’après les mouvements, j’en aurais

sans doute deviné la motivation. J'essayai cependant de déceler tout de suite celle-ci par une analyse hypnotique ; le phénomène étant tout récent, j'espérais arriver rapidement à l'expliquer et à le supprimer. A mon grand étonnement, la malade me conta sans hésiter et en suivant un ordre chronologique, toute une série de scènes ayant débuté dans sa prime enfance et où l'on pouvait trouver un point commun : dans toutes, la patiente sans défense avait été victime d'une injustice avec comme résultat, un picotement dans les doigts. A l'école, par exemple, le maître lui avait donné des coups de règle sur les doigts qu'il l'obligeait à lui présenter. Toutefois, il s'agissait là d'incidents banaux dont j'aurais volontiers contesté le rôle dans l'étiologie d'un symptôme hystérique. Il en allait autrement d'une scène survenue alors qu'elle était plus grande. Le méchant oncle qui souffrait de rhumatismes avait exigé qu'elle lui massât le dos et elle n'osa pas refuser. Il était au lit, et, tout à coup, rejetant ses couvertures, se leva et tenta de la saisir et la renverser. Naturellement, interrompant le massage, elle fuit aussitôt et alla se réfugier dans sa chambre. Évidemment, ce souvenir lui répugnait et elle ne voulut pas dire si quelque chose l'avait frappée, alors que cet homme s'était subitement dressé nu devant elle. La sensation dans les doigts pouvait s'expliquer par la pulsion étouffée de le châtier, ou être simplement due au fait qu'elle était à ce moment-là occupée à le masser. Après m'avoir raconté cette histoire, elle m'en décrivit une autre dans laquelle l'oncle chez qui elle demeurait en ce moment l'avait priée de lui jouer quelque chose ; croyant sa tante sortie, elle se mit au piano et s'accompagna en chantant quand, soudain, la tante apparut dans l'embrasure de la porte. Rosalie sursauta, ferma le piano et rejeta le papier à musique, mais on devine quel souvenir surgit en elle et quelles pensées elle chassa de son esprit à ce moment-là, celle d'un soupçon injustifié qui devait la décider à quitter la maison, alors que son traitement l'obligeait à rester à Vienne et qu'elle n'avait pas d'autre logis. Le mouvement des doigts que je pus observer lors de la reproduction de cette scène était celui

d’un rejet comme lorsqu’on repousse quelque chose loin de soi, que ce soit réel ou au figuré, par exemple pour rejeter loin de soi un morceau de musique ou pour refuser quelque proposition. Elle affirmait péremptoirement n’avoir auparavant jamais ressenti ce symptôme qui n’était pas apparu lors de la première scène racontée. Que penser alors, sinon que l’incident de la veille avait réveillé le souvenir d’autres faits antérieurs et qu’ensuite, le symbole mnémonique formé avait englobé tout le groupe des souvenirs. La conversion s’était partagée entre l’affect nouveau et l’affect ancien revenu à la mémoire.

En examinant de plus près cet état de choses, on est obligé de reconnaître que, dans la formation d’un symptôme hystérique, il faut considérer un semblable processus comme constituant plutôt la règle que l’exception. Presque toujours, en recherchant la détermination de ces sortes d’états, j’ai découvert, non pas un seul motif traumatisant, mais un groupe de motifs (voir le bel exemple fourni par Mme Emmy. Cas n° 2). J’ai pu parfois établir que le symptôme en question avait fait une courte apparition dès le premier traumatisme pour disparaître ensuite jusqu’à ce qu’un autre choc le fît resurgir et le stabilisât. Entre cette apparition temporaire et l’installation définitive après les premières motivations, il n’existe pourtant aucune différence essentielle. Dans la plupart des cas, on put maintes fois constater que les premiers traumatismes n’avaient laissé aucune trace, tandis qu’un traumatisme ultérieur de la même espèce provoquait un symptôme dont la suppression ne devenait possible qu’en tenant compte de toutes les motivations. Traduit en langage de la théorie de conversion, le fait indéniable de la sommation des traumatismes et de la latence première, signifie qu’il y a conversion de l’affect nouveau aussi bien que de l’ancien et cette notion explique entièrement la contradiction qui semble exister dans l’histoire et l’analyse de Fräulein Élisabeth v. R…

Chacun sait que les normaux supportent dans une certaine mesure, dans leur conscient, la persistance de nombreuses représentations chargées d'affects non liquidés. Ce que je soutiens justement ici ne fait que rapprocher le comportement de l'hystérique de celui du normal. Il ne s'agit évidemment que d'un facteur quantitatif, de la mesure de tension affective que supporte telle ou telle constitution. Les sujets hystériques eux-mêmes sont capables de conserver une certaine dose d'émotion non liquidée ; lorsque celle-ci s'accroît par sommation à l'occasion d'incidents provocateurs semblables, et en dépassant les limites de ce que le tempérament de l'individu lui permet de supporter, l'impulsion à la conversion est donnée. Quand nous disons que la formation du symptôme hystérique pourrait bien se produire aux frais de l'affect resurgi dans la mémoire, il ne s'agit donc pas d'une assertion bizarre, mais presque d'un postulat.

J'ai parlé du *motif*, et du *mécanisme* de ce cas d'hystérie, il convient encore de traiter de la *détermination* du symptôme hystérique. Pourquoi donc des douleurs dans les jambes sont-elles venues remplacer une souffrance morale ? Les circonstances, dans le cas en question, indiquent que cette douleur somatique n'a pas été créée par la névrose, mais seulement que celle-ci s'en est servie, l'a augmentée et maintenue. J'ajouterai tout de suite que dans la plupart des algies hystériques qu'il m'a été donné d'observer, les choses se passaient de façon analogue : une douleur d'origine réellement organique avait réellement existé au début. Ce sont les douleurs les plus communément répandues parmi les êtres humains qui semblent être le plus souvent appelées à jouer ce rôle dans l'hystérie ; en particulier les douleurs périostiques et névralgiques dans les maladies dentaires, les maux de tête émanant de diverses sources et, tout aussi souvent, les douleurs rhumatismales musculaires si fréquemment méconnues. J'attribue une origine organique au premier accès de douleurs qu'eut Fräulein Élisabeth à

l'époque où elle soignait son père car, lorsque je m'attachai à trouver à cet accès un fondement psychique, je n'en pus découvrir, et il faut bien avouer que je suis enclin à attribuer une valeur de diagnostic différentiel à ma méthode de rappel des souvenirs, lorsqu'elle est soigneusement employée. Cette douleur primitivement rhumatismale[47] devint chez la malade le symbole mnémonique de ses pénibles émois psychiques, et cela pour plus d'une raison, ainsi que je l'ai constaté. D'abord et surtout, je crois, parce que la douleur coïncida dans le conscient avec les émotions, et ensuite parce qu'elle se trouva multiplement liée, ou pouvant le devenir, au contenu des représentations : d'ailleurs, elle ne constituait sans doute qu'une conséquence lointaine des soins donnés, des mouvements restreints et de la mauvaise alimentation que la tâche d'infirmière lui avait imposés. Mais de tout ceci, la malade ne se rendait pas nettement compte, et il faut plutôt prendre en considération qu'elle devait la ressentir à certains moments importants de son travail d'infirmière, quand, par exemple, elle sautait du lit, pendant l'hiver, à l'appel de son père. Toutefois, le fait décisif en ce qui concerne le tour pris par la conversion dut être l'autre aspect du lien associatif ; pendant une longue série de jours, l'une de ses jambes douloureuses dut être en contact avec la jambe enflée de son père lors du changement des pansements, et à partir de cette époque, l'endroit de la jambe droite ayant subi ce contact resta le siège et le point de départ de ses douleurs, zone hystérogène artificielle dont le choix s'explique clairement dans ce cas.

Si quelqu'un m'exprimait son étonnement du lien associatif établi entre une douleur physique et un affect psychique, et le prétendait multiplement déterminé et artificiel, je répondrais que cet étonnement est tout aussi déraisonnable que celui exprimé par la phrase suivante : « Ce sont justement les riches qui, dans le monde, possèdent le plus d'argent. » C'est que là où il n'y a pas autant d'associations, il ne se forme pas de symptômes hystériques, et je

47Peut-être s'agissait-il quand même d'une irritation spinale.

suis en mesure d'affirmer que le cas de Fräulein Élisabeth v. R… peut se ranger parmi les plus simples au point de vue de la détermination. Il m'est arrivé, en particulier chez Mme Cecilie M…, de désentortiller les nœuds les plus compliqués.

J'ai déjà dit dans l'histoire du cas comment l'astasie-abasie de notre malade s'était bâtie sur ses douleurs une fois qu'un chemin déterminé avait pu s'ouvrir à la conversion. Mais j'ai aussi soutenu l'idée que la malade avait créé ou accru son trouble fonctionnel par la symbolisation et, qu'en compensation de son état de dépendance et de son impuissance à changer quoi que ce soit aux conditions existantes, elle avait trouvé dans l'astasie-abasie une façon de s'exprimer. Les phrases : rester clouée sur place, n'avoir aucun appui, etc., servent de fond à ce nouvel acte de conversion. Je m'efforcerai de justifier ce point de vue par d'autres exemples.

La conversion résultant de la simultanéité des liaisons associatives déjà présentes semble faire appel de façon très minime à la prédisposition hystérique ; la conversion par symbolisation paraît, au contraire, exiger un haut degré d'altération hystérique, comme celui devenu décelable chez Fräulein Élisabeth v. R… dans les stades tardifs de son hystérie. C'est chez Mme Cecilie M… que j'ai observé les plus beaux exemples de symbolisation, et j'en puis dire qu'ils ont été les plus difficiles et les plus instructifs de tous ceux que j'ai traités. J'ai déjà signalé que cette histoire de malade ne peut malheureusement faire l'objet d'un récit détaillé[48].

Mme Cecilie souffrait, entre autres maux, d'une névralgie faciale extrêmement violente, apparaissant inopinément deux ou trois fois l'an, qui persistait de cinq à dix jours, résistait à tous les traitements, pour cesser tout à coup, comme par résection. Elle n'intéressait que la deuxième et la troisième branche du trijumeau, et comme on constatait la présence indéniable d'uraturie, et qu'un « rhumatisme aigu » mal défini avait joué un certain rôle dans

48 Cf. note pp. 53-55.

l'histoire de la malade, on inclinait à penser qu'il s'agissait d'une névralgie goutteuse. C'est l'opinion que partageaient aussi tous les consultants appelés lors de ces accès : la névralgie fut traitée par toutes les méthodes usuelles, badigeonnages électriques, eaux alcalines, laxatifs, mais toujours sans résultat jusqu'au moment où cette douleur voulut bien céder la place à quelque autre symptôme. Dans les premières années (la névralgie datait de quinze ans), les dents furent accusées d'en être la cause et condamnées à l'extraction. Un beau jour, on procéda sous anesthésie à l'extraction de sept de ces responsables, mais cela ne se passa pas sans dommage car les dents étaient si solidement plantées que l'on dut laisser les racines de la plupart d'entre elles. Aucun avantage temporaire ou permanent ne résulta de cette cruelle opération, et à cette époque, les névralgies firent rage des mois durant. Lorsque j'entrepris mon traitement, le dentiste était consulté lors de chaque crise et, prétendant chaque fois découvrir des racines malades, se mettait à l'ouvrage, mais se trouvait généralement interrompu par la disparition subite de la douleur névralgique, en même temps que cessait le besoin de ces soins. Dans les intervalles, la malade ne souffrait nullement des dents. Un jour, à l'occasion d'un nouvel accès, je fus invité par la malade à la traiter par l'hypnose. Je jetai alors sur les douleurs un très énergique interdit et, à partir de ce moment, elles cessèrent. Je commençai alors à douter de l'authenticité de cette névralgie.

Un an environ s'était écoulé depuis ce succès thérapeutique, quand la maladie de Mme Cecilie prit un nouveau tour surprenant. D'autres états, différents de ceux des années précédentes, se déclarèrent tout à coup, mais la malade déclara, après réflexion, qu'ils n'étaient pas nouveaux et s'étaient répartis tout au long de sa maladie vieille de trente ans. Et, de fait, il se produisit une quantité étonnante de manifestations hystériques que la patiente chercha à localiser à leur place réelle dans le passé. Bientôt aussi survinrent

les associations d'idées, souvent très embrouillées, qui déterminaient l'ordre de ces accès. Il s'agissait, en quelque sorte, d'images en séries avec commentaires. Pitres, dans son exposé du *délire ecmnésique*[49] doit avoir envisagé quelque chose de semblable. La façon dont se répétait un état hystérique de ce genre, appartenant au passé, était des plus singulières. La malade très bien disposée jusqu'à ce moment-là devenait la proie d'un certain état d'âme pathologique d'une teinte particulière dont elle méconnaissait chaque fois le caractère et qu'elle attribuait à quelque incident banal et récent. Ensuite en même temps que l'humeur s'assombrissait se succédaient des symptômes hystériques : hallucinations, douleurs, crampes, longues déclamations. Finalement surgissait un événement du passé qui expliquait l'état d'âme initial et pouvait avoir déterminé le symptôme actuel. Tout redevenait clair avec cette dernière partie de la crise, les troubles disparaissaient comme par enchantement et le bien-être s'instaurait à nouveau, jusqu'au prochain accès, douze heures plus tard. On m'appelait généralement au moment de la pleine crise. J'utilisais l'hypnose, suscitais la reproduction de l'incident traumatisant et, par certains artifices, hâtais la fin de l'accès. Après avoir traversé avec la malade plusieurs centaines de ces cycles, je me trouvais posséder les renseignements les plus instructifs sur la détermination des symptômes hystériques. En outre, l'observation de ce cas remarquable faite en commun avec Breuer, nous incita à publier tout de suite notre « Communication préliminaire ».

Tout cet ensemble d'associations amena finalement la malade à parler aussi de sa névralgie faciale que j'avais moi-même pu traiter. J'étais curieux de savoir si nous découvririons là encore une cause psychique. Alors que j'essayais d'évoquer la scène traumatisante, la patiente se trouva replacée à une époque de grande susceptibilité sentimentale à l'égard de son mari. Elle me rapporta une conversation qu'elle avait eue avec lui, une remarque qu'il avait faite

49 En français dans le texte.

et qui l’avait péniblement frappée. Puis elle porta tout à coup la main à sa joue devenue douloureuse au point qu’elle se mit à pousser des cris de douleur et s’écria : « C’est comme un coup reçu en plein visage. » La douleur et l’accès trouvèrent là leur point final.

Sans aucun doute, il s’agissait d’une symbolisation ; elle avait réellement ressenti comme un coup en plein visage. Mais ici, chacun va encore demander par quel phénomène la sensation de ce « coup » a pu s’extérioriser, prendre la forme d’une névralgie du trijumeau, se limiter aux deuxième et troisième rameaux, s’intensifier quand la jeune femme ouvrait la bouche, quand elle mastiquait (et non quand elle parlait).

Le jour suivant, la névralgie avait fait sa réapparition, mais pour disparaître à nouveau lors de la reproduction d’une autre scène où il était également question d’une prétendue offense. Tout se passa de la même façon pendant neuf jours ; il semblait que les affronts subis au cours de plusieurs années, surtout par des paroles, eussent provoqué, par le moyen de la symbolisation, de nouveaux accès de cette névralgie faciale.

Nous réussîmes enfin à pénétrer jusqu’au premier accès de névralgie (remontant à plus de quinze ans). Ici, pas de symbolisation, mais une conversion par simultanéité ; il s’agissait d’un spectacle pénible ayant suscité chez elle des remords et qui l’avait poussée à chasser d’autres associations. C’était donc un cas de conflit et de défense. L’éclosion de la névralgie à ce moment-là serait inexplicable si l’on refusait d’admettre que la patiente avait alors été atteinte de légères douleurs dentaires ou faciales, ce qui n’était pas invraisemblable puisqu’elle se trouvait justement dans les premiers mois de sa première grossesse.

On s’explique ainsi que cette névralgie soit devenue, par la voie habituelle de la conversion, la marque d’un trouble psychologique déterminé et que plus tard elle ait pu être réveillée par résonance associative des pensées, par conversion symbolisante.

C’est là un phénomène semblable à celui que nous avons observé chez Fräulein Élisabeth v. R...

Je citerai ici un second exemple capable de montrer, entre autres conditions nécessaires, l’activité de la symbolisation. A une certaine époque, Mme Cecilie se plaignit d’une violente douleur au talon droit, d’élancements à chaque pas qu’elle faisait, ce qui lui rendait toute marche impossible. L’analyse nous ramena à une certaine époque où la patiente avait séjourné dans une maison de santé étrangère. Elle était demeurée huit jours alitée, après quoi il fut décidé que le médecin de l’établissement viendrait la chercher pour la première fois, afin de la conduire à la salle à manger commune. La douleur était apparue à la seconde même où elle avait pris le bras du médecin pour quitter sa chambre, et disparut, pendant la réapparition de cette scène, quand la patiente déclara avoir été dominée par la crainte de ne pas se présenter « comme il le faudrait » devant tous ces étrangers[50].

Voilà qui semble être un exemple frappant, presque comique, de l’éclosion, au moyen du langage, d’un symptôme hystérique par symbolisation. Toutefois un examen plus approfondi des circonstances nous fait préférer une autre explication. La malade, à cette époque, souffrait déjà de douleurs aux pieds, c’était même à cause d’elles qu’elle avait si longtemps gardé le lit. Il faut bien admettre que la crainte dont elle fut saisie dès le premier pas fit ressortir parmi les douleurs déjà présentes à ce moment-là celle du talon droit, symboliquement adéquate, pour en faire une algie psychique et lui assurer une persistance particulière.

Si, dans ces exemples, le mécanisme de la symbolisation semble être repoussé au second plan – ce qui doit sûrement être la règle – je dispose cependant d’autres cas qui paraissent démontrer la formation possible des symptômes par simple symbolisation. L’un de mes plus beaux exemples est le suivant : il se rapporte, cette fois

50 Auftreten veut dire à la fois marcher et se présenter, apparaître. (N.d.I. Tr.)

encore, à Fräu Cecilie. Alors âgée de 15 ans, elle gardait le lit, veillée par une grand-mère, fort sévère. Soudain l'enfant se mit à crier car elle éprouvait une douleur térébrante au front, entre les yeux, et cette douleur persista pendant plusieurs semaines. Dans l'analyse de cette douleur qui réapparut trente ans plus tard environ, la malade déclara que sa grand-mère l'avait regardée d'une façon si « perçante » que ce regard avait pénétré profondément son cerveau ; elle avait craint que cette vieille dame ne l'eût considérée avec méfiance. En me faisant part de cette idée, elle éclata d'un rire sonore, et la douleur se dissipa alors de nouveau. Je trouve ici que le mécanisme de la symbolisation ne fait que tenir le milieu entre le mécanisme de l'autosuggestion et celui de la conversion.

L'observation du cas de Fräu Cecilie M… m'a fourni l'occasion de réunir une vraie collection de ces sortes de symbolisations. Toute une série de sensations corporelles, généralement organiquement provoquées, était chez elle d'origine psychique, ou tout au moins, avait une signification telle. D'autres incidents étaient, pour elle, accompagnés d'une sensation de coup de poignard dans la région cardiaque (« ça m'a donné un coup au cœur »). Pour supprimer le mal de tête hystérique, il faudrait, sans aucun doute, le traiter comme une douleur créée par un problème intellectuel (« j'ai quelque chose dans la tête »). Et, en effet, la douleur disparaissait chaque fois que le problème en question était résolu. La sensation d'aura hystérique de la gorge se produisait parallèlement à la pensée : (« me voilà obligée d'avaler ça »), lorsque cette sensation se trouvait provoquée par quelque offense. Il existait toute une série de sensations et de représentations parallèles. C'était tantôt la sensation qui suggérait l'idée, tantôt l'idée qui, par symbolisation, avait créé la sensation, et il arrivait souvent qu'on se demandât lequel de ces deux éléments était l'élément primaire.

Je n'ai réussi à trouver chez aucune autre patiente un emploi aussi poussé de la symbolisation. Cecilie M… était, il est vrai, une

femme remarquablement douée, en particulier pour les arts, don très développé qui l'avait amenée à écrire de fort beaux poèmes. Je prétends que lorsque l'hystérique crée une représentation teintée d'affectivité, par symbolisation d'une manifestation somatique, l'élément individuel et volontaire y joue un rôle moindre que l'on ne serait tenté de le croire. En prenant les locutions « coup au cœur » ou « coup au visage » dans leur sens littéral à l'occasion d'une offense, en les ressentant comme un fait réel, elle n'en fait pas un mésusage spirituel, mais ne ranime que les impressions auxquelles la locution verbale doit sa justification. Comment en sommes-nous venus à dire, en parlant d'une personne offensée : « ça lui a donné un coup au cœur » si l'impression pénible n'a pas réellement été accompagnée d'une sensation précordiale qu'elle reconnaît et qui peut donc être reconnaissable.

N'est-il pas vraisemblable que l'expression « avaler quelque chose » utilisée pour parler d'une offense subie à laquelle on n'a pas répondu, émane vraiment de sensations d'innervation apparaissant dans la gorge, lorsque l'offensé s'est interdit de répondre et de réagir ? Toutes ces innervations, toutes ces sensations font partie de « l'expression des mouvements émotionnels » comme l'a enseigné Darwin. Consistant primitivement en actes adéquats, bien motivés, ces mouvements, à notre époque, se trouvent généralement si affaiblis que leur expression verbale nous apparaît comme une traduction imagée, mais il semble probable que tout cela a eu jadis un sens littéral. L'hystérique a donc raison de redonner à ses innervations les plus fortes leur sens verbal primitif. Peut-être même a-t-on tort de dire qu'elle crée de pareilles sensations par

symbolisation ; peut-être n'a-t-elle nullement pris le langage usuel comme modèle, mais a-t-elle puisé à la même source que lui[51].

51 Dans certains états d'altération psychique profonde, il se produit évidemment aussi une imprégnation symbolique des expressions verbales plus artificielles par image sensorielle et sensation. Chez Fräu Cecilie, chaque pensée se transformait à certains moments en une hallucination dont la suppression exigeait beaucoup d'esprit. Elle se plaignait alors d'être poursuivie par une hallucination où elle voyait ses deux médecins (Breuer et moi) pendus dans le jardin à deux arbres voisins. Cette hallucination disparut après que l'analyse eût découvert les faits suivants : le soir précédent, elle s'était vu refuser par Breuer un certain médicament qu'elle réclamait. Elle espéra alors réussir auprès de moi mais me trouva tout aussi impitoyable que Breuer. Elle se fâcha et se dit dans son émotion : « Ces deux-là se valent, l'un est bien le *pendant* de l'autre »

Chapitre III. Considérations théoriques

Par J. Breuer

Au début de ces études, nous avons, dans notre *Communication préliminaire*, exposé les opinions auxquelles ont abouti nos observations et je crois que nous n'avons rien à y changer, tout au moins pour ce qui concerne l'essentiel. Cette *Communication* est cependant si courte, si sommaire que nous n'avons généralement fait qu'y effleurer les questions qui nous préoccupaient. Qu'il me soit donc permis, maintenant que les observations de malades nous ont fourni des justifications, d'exposer nos vues de façon plus détaillée. Nous ne voulons ni ne pouvons ici traiter à fond la question de l'hystérie. Il s'agit seulement d'étudier avec plus de précision, quelquefois même en les réduisant, les points insuffisamment établis ou mal soulignés dans la *Communication préliminaire*.

Dans cet exposé, il sera peu question du cerveau et pas du tout des molécules. Pour parler des phénomènes psychologiques, nous utiliserons la terminologie de la psychologie. Comment d'ailleurs agir autrement ? En admettant qu'au lieu du mot « représentation », nous employions celui d' « excitation corticale », ce dernier terme n'aurait pour nous de signification que si nous parvenions à reconnaître, sous ce déguisement, une vieille connaissance et à le remplacer silencieusement par « représentation ». Car tandis que tous les aspects des représentations, objets perpétuels d'expérience, nous

sont connus, « d'excitation corticale », elle, représente plutôt pour nous un postulat, quelque chose dont nous attendons une connaissance plus approfondie. Ce changement de terminologie nous paraît être une simple et inutile mascarade.

Ainsi nous ne nous servirons presque exclusivement que de termes psychologiques.

D'avance aussi, je réclamerai l'indulgence des lecteurs pour autre chose encore. Quand une science progresse rapidement, les pensées exprimées d'abord par quelques-uns deviennent aussitôt la propriété de tous. Ainsi toute personne qui cherche de nos jours à exposer sa façon de voir touchant l'hystérie et son fondement psychique, ne saurait éviter d'énoncer et de répéter nombre d'idées appartenant à autrui, idées qui, ayant d'abord été la propriété d'un seul, sont devenues bien commun. Il est à peine possible de découvrir chaque fois, qui les a d'abord formulées et l'on risque de s'attribuer à soi-même ce qui a déjà été dit par d'autres. Que les lecteurs excusent le petit nombre de citations contenues dans ce travail et nous pardonnent de n'avoir pas strictement délimité ce qui nous appartient et ce qui appartient à autrui. Dans les pages qui suivent, l'originalité est ce dont nous nous targuons le moins.

I. Les phénomènes hystériques sont-ils tous idéogènes ?

Dans la *Communication préliminaire* nous avons parlé du mécanisme psychique de certains phénomènes hystériques, mais non de celui de l'hystérie. Nous refusions, en effet, d'affirmer que la théorie psychologique des symptômes hystériques pouvait s'appliquer à tous les cas, sans exception. Nous ne pensons pas que toutes les manifestations hystériques se forment de la façon que nous avons exposée, ni qu'elles soient toutes *idéogènes*, c'est-à-dire déterminées par des représentations. C'est par là que nous nous

écartons de Möbius[52] qui proposa en 1888 la définition suivante : « Sont hystériques toutes les manifestations pathologiques causées par des représentations. » Plus tard, il ajouta un commentaire à cette proposition : une partie seulement des phénomènes pathologiques correspond par son contenu aux idées motivantes, c'est-à-dire à celles provoquées par des suggestions étrangères et des autosuggestions, dans le cas, par exemple, où l'idée de ne pouvoir mouvoir le bras entraîne une paralysie de celui-ci. D'autres phénomènes hystériques, tout en émanant bien de représentations, ne leur correspondent pas au point de vue du contenu. C'est ce qui se passe lorsque, comme dans l'une de nos observations, la paralysie du bras est suscitée par la vue d'objets en forme de serpents.

En donnant cette définition, Möbius n'entend ni modifier la nomenclature, ni prétendre que seuls désormais les phénomènes idéogènes pathologiques doivent être qualifiés d'hystériques, mais il soutient que toutes les manifestations morbides hystériques sont idéogènes. « C'est parce qu'il est très fréquent que les manifestations hystériques soient provoquées par des représentations que nous leur attribuons toujours cette même cause. » Il qualifie cette conclusion d'« analogique ». Je préférerais la qualifier de « généralisation » dont il conviendrait de vérifier si elle est exacte.

Avant toute discussion, il faut évidemment s'entendre sur la signification du mot « hystérie ». A mon avis, c'est empiriquement et grâce aux observations qu'on peut, comme pour la phtisie pulmonaire, établir le tableau clinique de cette maladie. Grâce aux progrès de la science, ces tableaux cliniques fournis par l'expérience ont été corrigés, expliqués, approfondis sans qu'il faille en faire fi. Les recherches étiologiques ont montré que tous les processus partiels de la phtisie pulmonaire sont diversement motivés, le tubercule est dû au bacille de Koch, la destruction des tissus, la

52 Möbius, *Über den Begriff der Hysterie*, réédité dans les *Neurologische Beiträge*, n° 1, 1894.

formation des cavernes, la fièvre infectieuse, à d'autres microbes. Mais la phtisie tuberculeuse n'en constitue pas moins une unité clinique et il serait erroné d'en détruire la notion en ne mettant à son compte que les « tuberculoses spécifiques », les altérations de tissus provoquées par le bacille de Koch et en lui enlevant les autres manifestations pathologiques. C'est de la même façon qu'il convient de conserver l'unicité clinique de l'hystérie, même lorsqu'on constate que ses manifestations se trouvent déterminées par des causes diverses et sont dues, les unes à un mécanisme psychique, les autres, non.

Je crois fermement qu'il en est bien ainsi. Une partie seulement des manifestations hystériques est idéogène et la définition de Möbius détruit l'unicité clinique de l'hystérie, voire celle d'un seul et même symptôme chez un seul et même malade.

Étant donné que, très souvent, certaines représentations, certaines perceptions, provoquent une érection, il faudrait admettre, si nous acceptions la conclusion analogique de Möbius, « qu'elles seules suscitent toujours cette réaction vaso-motrice et que les excitations périphériques elles-mêmes ne la déclenchent que par le détour du psychisme ». Nous savons que ce serait là une erreur et pourtant bien des faits nous inciteraient à adopter une opinion analogue à celle formulée par Möbius sur l'hystérie. Par analogie avec un grand nombre de processus physiologiques, tels que les sécrétions de salive ou de larmes, les variations cardiaques, etc., nous tenons pour vraisemblable et probable qu'un même processus puisse être déclenché aussi bien par des représentations que par des excitations périphériques ou autres, mais non psychiques. Il s'agirait de prouver le contraire et nous sommes encore loin de pouvoir le faire. Il semble vraiment certain qu'un grand nombre de phénomènes qualifiés d'hystériques ne sont pas uniquement dus à des représentations.

Considérons un cas tout à fait banal. A toute émotion, une femme réagit par un érythème siégeant au cou, à la poitrine ou au visage, d'abord par plaques, ensuite confluent. Cet accident, provoqué par des représentations, serait donc, si l'on en croit Möbius, de nature hystérique. Cependant, ce même érythème peut se produire, sur une moins large surface, par irritation de la peau ou par quelque contact, etc. En ce dernier cas, on ne pourrait le considérer comme hystérique. Il s'ensuit qu'un phénomène certainement unique serait quelquefois attribuable à l'hystérie et quelquefois, non. Faut-il alors ranger l'éréthisme des vaso-moteurs parmi les manifestations spécifiquement hystériques ou plutôt le considérer comme un symptôme de banale « nervosité » ? Mais Möbius lui-même estime que cette discrimination au sein d'un processus simple devrait, en tout cas, être effectuée et que seul l'érythème provoqué par une émotion pourrait être qualifié d'hystérique.

Il en va de même en ce qui concerne les algies hystériques qui ont, dans la pratique, une si grande importance. Certes, ces algies sont souvent dues à des représentations ; ce sont des « hallucinations de douleurs ». Considérons les faits de plus près. Nous verrons qu'il ne suffit pas que les impressions soient très vives pour que ces douleurs se produisent. Il faut encore que l'état de l'appareil récepteur et conducteur de la souffrance soit particulièrement anormal, comme il faut que les vaso-moteurs aient une excitabilité anormale pour qu'un érythème émotionnel se produise. Le terme d' « hallucinations de douleurs » décrit certes de la façon la plus frappante la nature de cette névralgie, mais nous contraint aussi à juger celle-ci de la même façon que toute autre hallucination. Ce n'est pas ici le lieu où discuter à fond de cette question. A mon avis, les « représentations », les images mnémoniques même les plus vives ne peuvent, à elles seules, sans

excitation de l'appareil percepteur, acquérir un caractère objectif, celui qui fait justement de l'hallucination ce qu'elle est[53].

Tout cela s'applique bien aux hallucinations sensorielles et davantage encore aux hallucinations de douleurs. Le sujet normal, en effet, ne saurait conférer au souvenir d'un mal physique l'intensité d'une sensation réelle ni lui trouver une ressemblance même lointaine avec celle-ci, intensité et ressemblance que peuvent présenter des images mnémoniques visuelles ou acoustiques. Je crois que même dans l'état hallucinatoire normal – je veux dire dans le sommeil – le sujet ne rêve de douleurs physiques que si celles-ci existent vraiment. Ainsi une excitation « rétrogradante » de l'appareil percepteur qui, du fait de certaines représentations, émanerait de l'organe de la mémoire, est donc de *norma* encore plus difficilement concevable en ce qui concerne les douleurs que par rapport aux sensations visuelles auditives. Chaque fois qu'apparaissent, avec une telle facilité, au cours d'une hystérie, des hallucinations de douleurs, il faut en induire l'existence d'une irritabilité anormale de l'appareil qui enregistre les douleurs.

Cette hypersensibilité ne se manifeste pas seulement sous l'effet de représentations, mais aussi par suite d'excitations

53 Cet appareil de perception (y compris les sphères corticales sensorielles) doit être différent de celui qui reproduit, sous la forme d'images mnémoniques, les impressions sensorielles. Une condition nécessaire de la fonction remplie par l'appareil percepteur est l'extrême rapidité du *restitutio in statum quo ante*, sans quoi d'autres perceptions ne pourraient plus se produire. Pour la mémoire, au contraire, une telle restauration ne saurait s'effectuer et toute perception crée une modification permanente. Il est impossible qu'un seul et même organe suffise à ces deux conditions contradictoires. Le miroir d'un télescope à réflexion ne peut être, en même temps, une plaque photographique. Je partage l'opinion de Meynert quand il dit que l'excitation de l'appareil percepteur confère à une hallucination un caractère objectif ; j'entends parler ainsi de l'appareil percepteur dans son ensemble sans spécifier s'il s'agit d'une excitation des centres sous-corticaux. Nous devons alors admettre qu'il est affecté d'une excitabilité anormale, caractère qui, justement, rend possible l'hallucination.

périphériques, tout à fait comme dans le cas précité d'éréthisme des vaso-moteurs.

Nous observons tous les jours, chez des nerveux normaux, la présence de douleurs périphériques provoquées, dans d'autres organes, par des processus pathologiques mais non douloureux en soi, par exemple, les céphalées provenant d'altérations relativement insignifiantes du nez et de ses annexes, les douleurs intercostales et brachiales d'origine cardiaque, etc. Une irritabilité anormale est, nous sommes bien forcés de l'admettre, condition nécessaire des hallucinations de douleurs et lorsqu'elle existe chez un malade, elle se trouve, pour ainsi dire, au service des irradiations dont nous avons parlé. Celles-ci, survenant même chez des personnes non nerveuses, deviennent plus intenses et certaines irradiations qu'à vrai dire nous n'observons que chez les névropathes dépendent du même mécanisme que les premières. C'est ainsi, à mon avis, que l'ovarialgie dépend de l'état de l'appareil génital et il reste à démontrer qu'elle a bien une origine psychique, mais le fait que l'on arrive à provoquer sous hypnose une hallucination de cette douleur comme de toute autre ne suffit pas à démontrer qu'elle est psychiquement déterminée. C'est que justement, de même que l'érythème ou n'importe quelle sécrétion normale, celle-ci peut se produire aussi bien pour des causes purement psychiques que pour des causes somatiques. Faudrait-il donc réserver le qualificatif d'hystériques aux seuls troubles de la première catégorie, à ceux dont nous connaissons l'origine psychique ? En pareil cas, nous devrions vraiment distinguer l'ovarialgie banale du complexe de symptômes hystériques, ce qui ne saurait se faire.

Quand on voit se développer progressivement, après quelque léger traumatisme subi par une articulation, une grave névrose articulaire, c'est qu'un élément psychique est intervenu dans le processus : le sujet concentre son attention sur la partie atteinte, ce qui accroît la sensibilité des voies nerveuses intéressées, mais nul

n'oserait affirmer que cette hyperalgie est déterminée par des représentations.

On peut en dire autant de l'affaiblissement pathologique des sensations. Il reste tout à fait indémontré et improbable que l'analgésie générale ou l'analgésie de certaines parties du corps, sans anesthésie, soit due à des représentations. Même si la découverte de Binet et de Janet se trouvait parfaitement confirmée et que l'hémi-anesthésie soit due à un état psychique particulier, déterminé par une dissociation du psychisme, il s'agirait bien, en ce cas, d'un phénomène psychogène, mais non d'un phénomène idéogène. On ne pourrait donc, selon Möbius, le qualifier d'hystérique.

Si, pour un grand nombre de phénomènes hystériques caractérisés, il nous est interdit de penser qu'ils sont idéogènes, nous trouverons indiqué d'atténuer la proposition de Möbius. Nous ne dirons pas : « Sont hystériques les manifestations pathologiques provoquées par des représentations », mais seulement : *Un grand nombre de phénomènes hystériques, plus peut-être que nous ne l'imaginons aujourd'hui, sont idéogènes*. Toutefois l'altération pathologique fondamentale, générale, qui permet l'action pathogène des représentations comme des excitations non psychologiques, consiste en une excitabilité anormale du système nerveux[54]. Dans quelle mesure celle-ci est-elle, elle-même, d'origine psychique ? C'est ce qu'il faudra déterminer ?

Il s'ensuit que si certains seulement des phénomènes hystériques peuvent être idéogènes, c'est qu'alors eux seuls doivent être considérés comme spécifiquement hystériques. Leur étude, la découverte de leur origine psychique, constituent un tout récent progrès, et le plus essentiel, dans la théorie de cette maladie. Mais

54 OPPENHEIM, *Labilitüt der Moleküle*. Peut-être deviendra-t-il un jour possible de remplacer la très vague expression ci-dessus par une formule plus précise et plus riche en contenu.

comment ces phénomènes se produisent-ils et quel en est le « mécanisme psychique » ?

Les deux groupes de symptômes idéogènes distingués par Möbius se comportent différemment à cet égard. Ceux dans lesquels le phénomène pathologique correspond au contenu de la représentation incitante, sont relativement compréhensibles et transparents. Lorsque l'idée d'une voix entendue ne se présente pas comme une « voix intérieure », celle que perçoit le sujet bien portant, mais qu'elle est hallucinatoirement entendue, à la manière d'une sensation auditive réelle et objective, le fait correspond à un phénomène normal bien connu (le rêve) et reste compréhensible si l'on admet l'existence d'une irritabilité anormale. Nous savons que, dans tout mouvement volontaire, c'est l'idée du résultat à obtenir qui déclenche la contraction musculaire adéquate. Si le sujet se disait, à ce moment-là, que cette contraction musculaire est impossible, tout permettrait de supposer qu'alors le mouvement serait empêché (paralysie par suggestion).

Mais en ce qui concerne les phénomènes sans lien logique avec la représentation incitante, il en va autrement. (Ici encore la vie normale nous offre certaines analogies, par exemple, le rouge de la honte, etc.) Comment ces phénomènes se produisent-ils, pourquoi chez le malade une certaine idée provoque-t-elle justement un mouvement tout à fait inadéquat, irrationnel ou bien une hallucination ?

Nous imaginions dans la *Communication préliminaire* être en mesure, grâce à nos observations, de pouvoir fournir quelques données relatives à ce lien causal. Mais, dans notre exposé, nous avons introduit et utilisé le concept *d'une excitation qui doit être liquidée ou abréagie*. Cette idée qui semble avoir, au point de vue des réactions dont nous nous occupons et de la théorie des névroses, une importance capitale, paraît exiger et mériter une étude plus approfondie. Avant d'aborder celle-ci, je m'excuserai de revenir à un

problème fondamental posé par le système nerveux. Cette « redescente vers les mères »[55] a toujours quelque chose d'ennuyeux, mais lorsqu'on tente d'aller jusqu'au cœur des choses, on est inévitablement ramené vers la question fondamentale qu'on ne saurait éluder. Puisse donc le caractère abstrus de ces considérations être jugé avec indulgence !

II. L'excitation tonique intracérébrale. Les affects

A) Deux états extrêmes du système nerveux central nous sont connus, le sommeil sans rêves et l'état de veille. Entre eux se rangent des états moins voyants, à tous les degrés intermédiaires. Ce qui nous intéresse n'est pas le but ou le fondement physique du sommeil (les conditions chimiques ou vasomotrices) mais la différence essentielle des deux états.

En ce qui concerne le sommeil le plus profond, le sommeil sans rêves, nous n'en pouvons rien connaître directement puisque c'est justement le manque total de conscience qui empêche toute observation et toute expérience. Mais en ce qui touche l'état voisin, celui du sommeil avec rêves, nous avons l'impression de nous y mouvoir volontairement, d'y marcher, d'y parler, etc., sans, pour cela, que les contractions musculaires correspondantes interviennent à volonté, comme elles le font à l'état de veille. Nous n'ignorons pas que les excitations sensorielles sont peut-être perçues (puisqu'elles interviennent souvent dans le rêve) mais sans être appréhendées, c'est-à-dire sans se transformer en perceptions conscientes ; nous savons aussi que les représentations qui surgissent ne rendent pas actuelles, comme à l'état de veille, toutes les idées concomitantes présentes dans la conscience potentielle, mais que beaucoup d'entre celles-ci restent inactivées (comme lorsque nous parlons à une personne disparue sans nous rappeler qu'elle est morte) ; nous constatons que des représentations inconciliables peuvent ensemble

55 GŒTHE, *Faust*, IIe Partie.

subsister sans se gêner l'une l'autre, contrairement à ce qui arriverait à l'état de veille. Nous en déduisons que les associations sont défectueuses et incomplètes et pouvons ainsi admettre que, dans le sommeil le plus profond, cette suppression des liens unissant les éléments psychiques est plus complète encore, qu'elle est même totale.

A l'état de veille, au contraire, tout acte volontaire déclenche le mouvement qui lui correspond, les impressions sensorielles deviennent des perceptions, les représentations s'associent au reste du contenu de la conscience potentielle. Le cerveau fonctionne alors comme une unité, avec des connexions internes complètes.

Peut-être ne faisons-nous que décrire en termes différents cet état de choses lorsque nous disons que, dans le sommeil, les voies de transmission et de relation du cerveau sont inaccessibles aux excitations émanant des éléments psychiques (cellules corticales ?), tandis qu'elles le deviennent totalement à l'état de veille.

L'existence de ces deux états différents des voies de transmission ne devient compréhensible que si l'on admet qu'elles subissent, à l'état de veille, une excitation tonique (tétanos intercellulaire d'Exner) et que cette *excitation intracérébrale* est la condition même du pouvoir de transmission. C'est donc sa chute ou sa disparition qui provoque l'état de sommeil.

Ne nous représentons pas la voie de transmission cérébrale comme un fil téléphonique qui ne s'électrise qu'en fonctionnant, c'est-à-dire, dans notre cas, en transmettant un signe. Regardons-le plutôt comme ces transmetteurs téléphoniques que parcourt constamment un courant galvanique et qui cessent de fonctionner dès que celui-ci ne passe plus. Ou, mieux encore, pensons à une installation électrique montée en dérivés multiples et destinée à assurer l'éclairage et la transmission d'une force motrice. Cette installation doit être faite de telle sorte que chacune des lampes, chacun des moteurs puisse fonctionner par simple établissement

d'un contact. Pour que la machine soit toujours prête à travailler, il faut qu'une certaine tension persiste dans tout le réseau conducteur et, dans ce but, la dynamo doit dépenser une certaine quantité d'énergie. C'est de la même façon qu'un certain degré d'excitation doit aussi se maintenir dans les voies de transmission du cerveau au repos, qui reste tout prêt à fonctionner[56].

Un fait corrobore cette conception : sans qu'il y ait production de travail pendant l'état de veille, la fatigue survient et le besoin de sommeil se fait sentir. Même là il y a utilisation d'énergie.

Représentons-nous un individu en proie à un état d'attente hyper-tonique qui cependant n'affecte aucun domaine sensoriel particulier. Il s'agit, en pareil cas, d'un cerveau au repos mais capable de fonctionner. Nous admettons alors que toutes les voies de transmission se trouvent portées au point maximum de leur capacité de transmettre, qu'elles sont toniquement excitées. C'est ce que l'on appelle état de tension. L'expérience montre que cet état engendre

56 Qu'il me soit id permis d'ajouter quelques mots relatifs à la conception qui est à la base même de l'exposé ci-dessus. Nous nous figurons généralement à tort les cellules nerveuses sensorielles comme un appareil de perception passif. Or l'existence même d'un système de fibres associatives prouve que de ces cellules aussi émane un courant d'excitation dans les fibres nerveuses. Dans une fibre nerveuse qui, par continuité ou par contiguïté, relie deux cellules sensorielles, doit exister un état de tension quand, à partir de deux cellules, une excitation l'atteint. Cette tension se comporte à l'égard d'une excitation s'écoulant, par exemple, dans une fibre périphérique motrice, de la même façon qu'une pression hydrostatique à l'égard de la force vive d'une eau courante ou comme une tension électrique à l'égard du courant. Lorsque tout l'ensemble des cellules nerveuses se trouve dans un état d'excitation moyenne et qu'il transmet son excitation aux prolongements nerveux, tout l'énorme réseau forme un réservoir unique de « tension nerveuse ». Nous devrions donc admettre, en dehors même de l'énergie potentielle qui se trouve dans la partie chimique de la cellule, et en plus aussi de cette forme inconnue d'énergie cinétique qui traverse les fibres excitées, l'existence d'encore un autre état quiescent d'excitation : *excitation tonique* ou *tension nerveuse*.

une grande fatigue et exige d'importants efforts sans pourtant se traduire par un travail actuel moteur ou psychique quelconque.

Mais il s'agit là d'un état exceptionnel que l'individu ne saurait supporter trop longtemps à cause de cette grande consommation d'énergie. Mais l'état normal de pleine veille lui-même comporte, dans des limites assez restreintes, une quantité variable d'excitation intracérébrale ; tous les degrés, depuis l'état de veille jusqu'à la somnolence et le sommeil vrai, correspondent à des degrés plus faibles d'excitation.

Il va de soi que la production d'un travail effectif nécessite une plus grande dépense d'énergie que le simple fait d'être prêt à travailler (de même que, dans l'installation électrique prise comme exemple une plus grande quantité d'énergie s'écoule quand beaucoup d'ampoules ou de machines s'y trouvent intercalées). Lorsque le fonctionnement est normal, la quantité d'énergie libérée ne dépasse pas celle nécessitée par le travail à accomplir à ce moment-là. Mais le cerveau se comporte comme une installation à capacité de production limitée incapable de produire, en même temps, de grandes quantités de lumière et de travail mécanique. Peu d'énergie lumineuse reste disponible quand il y a transmission de forces et inversement. Ainsi un individu qui fait de grands efforts musculaires ne peut absolument pas se livrer à des réflexions prolongées. L'attention, lorsqu'elle se concentre sur un certain domaine sensoriel, provoque une chute de potentiel dans les autres parties du cerveau qui utilise, de ce fait, une quantité d'énergie variable mais limitée.

La répartition inégale de l'énergie dépend sans doute de ce que Exner nomme « rayage par l'attention », soit une augmentation de la capacité de conduction dans les voies utilisées, et une diminution dans les autres. C'est pour cette raison que, dans le

cerveau en activité, « l'excitation tonique intracérébrale » se trouve elle aussi inégalement répartie[57].

En réveillant un dormeur que faisons-nous ? Eh bien, nous augmentons soudain son excitation intracérébrale tonique en faisant agir sur lui une vive excitation sensorielle. Mais nous ne savons pas si ce réveil n'entraîne pas nécessairement chez le sujet une modification de la circulation sanguine cérébrale, ni si l'excitation provoque d'abord une dilatation des vaisseaux, ni si cette dilatation est due à une excitation des éléments cérébraux. On l'ignore encore tout cela mais une chose est certaine : l'état d'excitation venu des organes sensoriels se répand de là dans tout le cerveau et favorise le passage dans toutes les voies de transmission.

On n'a encore aucune lumière sur la façon dont s'effectue le réveil. Est-ce toujours la même région du cerveau qui entre, en premier lieu, dans l'état d'excitation propre à la veille et d'où cette excitation se répand ? Ou bien est-ce tantôt tel groupe d'éléments, tantôt tel autre qui provoque le réveil ?

Toutefois le réveil spontané qui se produit en plein silence, en pleine obscurité, sans incitation extérieure, montre que la production d'énergie dépend du processus vital des éléments cérébraux.

Le muscle demeure inexcité, tranquille, même lorsqu'il est demeuré très longtemps au repos et qu'il a emmagasiné son maximum de force tonique. Pour les éléments cérébraux, il n'en va pas de même. Nous admettons, à juste titre sans doute, que ceux-ci se rechargent pendant le sommeil, accumulent leurs forces de tension. Une fois que cette recharge a atteint un certain degré, un certain niveau pour ainsi dire, l'excédent s'en écoule par les voies de

57 Cette façon de concevoir l'énergie du système nerveux central comme inégalement et variablement répartie dans le cerveau n'est pas nouvelle. « La sensibilité », dit Cabanis, semble se comporter à la manière d'un fluide dont la quantité totale est déterminée et qui, toutes les fois qu'il se jette en plus grande abondance dans un de ses canaux, diminue proportionnellement dans les autres » (cit. d'après Janet, État mental, II, p. 277).

transmission, s'y fraye un passage et provoque l'excitation intracérébrale du réveil.

Nous observons, de façon fort instructive, ce même processus à l'état de veille. Quand le cerveau est resté longtemps en repos, sans avoir eu l'occasion de transformer une tension en énergie active, un besoin d'agir, une compulsion à être actif, se manifeste. Une immobilité prolongée crée le besoin de mouvements (allées et venues sans but des animaux dans leur cage) et un sentiment pénible naît lorsque ce besoin ne peut être satisfait. Un manque d'excitation sensorielle, l'obscurité, le silence se muent en tourment, le désœuvrement intellectuel, le défaut de perceptions, de représentations, d'activité associative, suscitent un pesant ennui. Ces sentiments de déplaisir correspondent à une « incitation », à un accroissement de l'excitation intracérébrale normale.

Les éléments cérébraux entièrement rechargés libèrent donc, même à l'état de repos, une certaine quantité d'énergie qui, si elle n'est pas fonctionnellement utilisée, augmente l'excitation intracérébrale, ce qui crée une impression désagréable. Ce déplaisir est ressenti chaque fois qu'un besoin organique ne peut être satisfait. L'impression pénible disparaît quand il y a utilisation fonctionnelle de l'excédent d'excitation libérée. Nous devons en conclure que la suppression d'un excès d'excitation constitue un besoin de l'organisme et nous nous trouvons ici, pour la première fois, devant le fait *d'une tendance dans l'organisme à maintenir constante l'excitation intracérébrale* (Freud).

Un excès d'excitation est pesant, accablant et le besoin marqué de l'utiliser se fait sentir. Si cette utilisation s'avère impossible par le moyen de quelque activité sensorielle ou mentale, l'excès en question se transforme en manifestation motrice dénuée de but, en allées et venues, etc., toutes actions qui, nous le voyons, constituent la forme de décharge la plus fréquente des tensions excessives.

Les différences individuelles sont, nul ne l'ignore, considérables en ce domaine. On sait à quel point les gens actifs diffèrent des paresseux, des indolents et ceux qui sont incapables de « se tenir tranquilles » de ceux qui ont le talent inné de « savoir rester allongés sur un divan », les esprits vifs, des apathiques capables de supporter pendant un temps indéfini le repos intellectuel. Ces différences, qui constituent « le tempérament » et la « mentalité » des individus, sont certainement dues à leur système nerveux profondément différent et tout dépend du degré auquel les éléments cérébraux en repos libèrent de l'énergie.

Nous avons parlé d'une tendance de l'organisme à maintenir constante l'excitation cérébrale tonique. Nous ne saurions comprendre cette tendance qu'en nous rendant compte de la nature du besoin qu'elle satisfait. Si nous comprenons la tendance à garder constante la température moyenne des animaux à sang chaud, c'est parce que l'expérience enseigne qu'il s'agit là d'un point optimum pour le fonctionnement de l'organisme. Et nous supposons qu'il en est de même en ce qui concerne la constance de la teneur du sang en eau, etc. On peut, je crois, admettre qu'il existe aussi un optimum du degré d'excitation intracérébrale tonique. A ce niveau d'excitation-là, le cerveau est accessible à tous les stimuli externes, les réflexes ont leur voie frayée, mais seulement suivant la mesure d'une activité réflective normale, toutes les représentations présentes sont capables de s'éveiller et de s'associer chaque fois que les rapports mutuels relatifs des diverses idées correspondent à une claire réflexion ; cet état est le plus favorable au travail.

La situation est déjà modifiée par cette élévation uniforme de l'excitation tonique qu'on appelle « attente ». Elle rend le sujet hyperesthésique aux excitations sensorielles qui aussitôt deviennent pénibles ; elle favorise le déclenchement des réflexes au-delà du degré utile (appréhension excessive). Certes, dans certaines situations, en certains cas, cet état a son utilité, mais quand il

s’instaure spontanément sans cette précondition, loin d’améliorer notre rendement possible, il lui nuit. C’est là ce que, dans la vie de tous les jours, nous appelons « être nerveux ». – Mais dans le nombre bien plus considérable des formes que peut prendre un surcroît d’incitations, il s’agit d’une surexcitation irrégulière, directement nuisible à notre faculté de produire. Nous l’appelons « agitation ». On comprend aisément qu’il y a là une analogie avec d’autres régulations de l’organisme quand ce dernier tend à maintenir le point optimum de stimulation ou à le rétablir quand il a été dépassé.

Qu’il nous soit permis de comparer une fois de plus ces phénomènes à des installations d’éclairage électrique. Dans le réseau de transmission de ce dernier existe aussi un optimum ; quand cet optimum est dépassé, le fonctionnement est facilement perturbé, les filaments, par exemple, sont rapidement brûlés. Nous reviendrons encore, par la suite, aux dommages que l’installation elle-même subit du fait d’un isolement défectueux et par un « court-circuit ».

B) Notre langage, fruit de l’expérience acquise par de nombreuses générations, distingue avec une surprenante subtilité ces formes et ces degrés de la montée des stimuli encore utiles à l’activité mentale parce qu’ils intensifient uniformément l’énergie libre de toutes les fonctions cérébrales. Il les différencie, en effet, de ceux qui nuisent à ces fonctions psychiques en les augmentant ou en les réduisant de façon partielle et irrégulière.

Nous appelons les premiers *stimulations*, les seconds *surexcitations*. Une conversation intéressante, le thé, le café stimulent ; une dispute, une grande quantité d’alcool surexcitent. Tandis que la stimulation ne fait qu’éveiller le besoin d’une utilisation fonctionnelle de l’incitation accrue, la surexcitation cherche à se décharger par des processus plus ou moins importants, frisant le pathologique ou réellement morbides. C’est elle qui donne le fondement psychophysique des affects et nous y reviendrons par la

suite. Auparavant, nous aborderons en passant la question des causes physiologiques, endogènes, de l'augmentation des excitations.

Il s'agit d'abord des grands besoins physiologiques, des instincts organiques : besoins d'oxygène, d'aliments, soif. L'excitation qu'ils provoquent, étant certainement liée à des sensations et à des buts déterminés, ne peut être considérée comme une stimulation accrue de la même façon que celle dont nous avons parlé et qui n'est due qu'au repos des éléments du cerveau. Elle conserve toujours son caractère propre mais devient évidente dans le trouble de la dyspnée comme dans l'agitation des affamés.

La poussée d'excitation émanée de ces sources est causée par une modification chimique des éléments du cerveau lui-même, appauvris en oxygène, en forces de tension ou en eau. L'excitation s'écoule dans des voies motrices préformées qui aboutissent à la satisfaction du besoin déclenchant, de la dyspnée dans les efforts respiratoires, de la faim et la soif dans la recherche et l'obtention de nourriture et de boisson. Le principe de constance joue, dans cette sorte d'excitation, un rôle minime ; c'est que l'organisme est ici bien plus intéressé par les conséquences d'une augmentation d'excitation que par le rétablissement, dans le cerveau, d'un état fonctionnel normal. On voit, il est vrai, les animaux d'une ménagerie s'agiter et courir de long en large avant l'heure de leur repas, toutefois cela pourrait être considéré non comme un moyen de débarrasser le système nerveux d'une excitation mais comme le reliquat d'une action motrice préformée : à savoir la recherche de la nourriture, devenue inutile du fait de la captivité – et non comme un moyen de débarrasser le système nerveux d'une excitation.

Lorsqu'une absorption incessante de matières étrangères a entraîné une modification durable de la composition chimique du système nerveux, toute privation de ces matières provoque des états d'agitation semblables à ceux que détermine chez les bien-portants

un manque d'aliments normaux, pareils aussi à une privation de narcotiques.

Les excitations sexuelles, l'affect sexuel constituent le passage entre une augmentation des motions endogènes et les affects psychiques proprement dits. A la puberté, la sexualité fournit une première poussée vague, indéterminée, dénuée de but. Au cours du développement, il doit (normalement) s'établir un lien entre cette excitation endogène, due au fonctionnement des glandes sexuelles, et la perception ou la représentation du sexe opposé, et l'on voit aussi se produire le phénomène merveilleux de l'amour voué à une seule personne. C'est à cette dernière alors que revient tout l'émoi libéré par l'instinct sexuel. Elle devient une « représentation affective », c'est-à-dire que, du fait de son actualisation dans la conscience, elle déclenche une excitation qui, en réalité, émane d'une autre source : les glandes sexuelles.

L'instinct sexuel est certainement la source la plus abondante des poussées d'excitation prolongées (et par là des névroses) ; ces poussées se trouvent inégalement réparties dans le système nerveux. A leurs degrés d'intensités les plus élevés, le cours des représentations est perturbé, la valeur des idées, modifiée et, dans l'acte sexuel, la pensée est presque totalement abolie.

La perception, l'élaboration psychique des impressions sensorielles sont, elles aussi, atteintes. L'animal généralement craintif, méfiant, devient aveugle et sourd devant le danger. En revanche, l'intensité de l'instinct agressif – tout au moins chez les mâles – s'accroît ; l'animal paisible se fait dangereux jusqu'au moment où l'excitation se trouve déchargée grâce aux efforts moteurs de l'acte sexuel.

C) C'est une perturbation analogue de l'équilibre dynamique du système nerveux, la répartition inégale d'une excitation accrue, qui constitue justement le côté psychique de l'affect.

Nous ne voulons pas ici établir une psychologie ou une physiologie de l'affect. Nous n'examinerons qu'un seul point important au point de vue pathologique, mais seulement au point de vue des affects idéogènes, de ceux qui sont provoqués par des perceptions et des représentations (Lange[58] a une fois de plus attiré notre attention sur le fait que les affects peuvent être provoqués aussi bien par des substances toxiques, ainsi que le montre la psychiatrie – et primairement par des altérations pathologiques – que par des représentations).

Il serait certainement inutile d'insister davantage sur le fait que toutes les perturbations survenant dans l'équilibre psychique et auxquelles nous donnons le nom d'affects graves, coïncident avec une poussée d'excitation (dans les états émotionnels chroniques, les chagrins, les soucis, c'est-à-dire dans une anxiété diffuse ; un état de grave fatigue vient compliquer les choses. Tout en laissant subsister l'inégale répartition de l'excitation – et par là le trouble de l'équilibre – cette fatigue en diminue cependant l'intensité). Mais l'excitation accrue ne peut être utilisée sous forme d'activité psychique. Toutes les émotions violentes nuisent à la faculté d'associer et gênent le cours des représentations. Dans la colère ou la peur, « on perd la tête ». Seul le groupe de représentations responsable de l'affect persiste, avec une intensité maxima, dans la conscience. C'est pourquoi aucune compensation par activité associative ne demeure possible.

Néanmoins les affects « actifs », « sténiques », compensent la poussée d'excitation par une décharge motrice. Les cris et les sauts de joie, le tonus musculaire accru de la colère, les vociférations, les représailles, permettent à l'excitation de se décharger par certains mouvements. La souffrance morale, elle, se débarrasse de l'excitation par des efforts respiratoires et par des sécrétions : les sanglots et les larmes. Chacun peut journellement constater que ces

58 Lange, Über Gemütsbewegungen, 1887.

réactions tendent à diminuer et à apaiser l'excitation. Comme nous l'avons déjà souligné, ce fait a été traduit par les locutions : « pleurer tout son saoul », « se décharger de sa colère », etc. Ce dont on se débarrasse alors, c'est justement de l'excitation cérébrale accrue.

Quelques-unes seulement de ces réactions sont bien appropriées et parviennent à modifier quelque peu la situation comme par exemple l'accès ou les cris de colère. Les autres sont absolument inutiles ou plutôt n'ont d'autre but que de compenser le surcroît d'excitation et de rétablir un équilibre psychique. En y parvenant, elles favorisent « la tendance au maintien de l'excitation cérébrale à un niveau constant ».

Cette réaction de décharge fait défaut aux affects « asthéniques » de la peur et de l'angoisse. La frayeur a, sur la motilité comme sur les associations, une action paralysante et l'angoisse agit de la même façon dans les cas où une réaction adéquate, la fuite, est rendue impossible par la cause même de l'émoi et par les circonstances. L'excitation provoquée par la frayeur ne disparaît que par une progressive compensation.

La colère comporte des réactions adéquates et qui correspondent bien à son motif. Si ces réactions sont entravées ou impossibles, d'autres, entièrement impropres, les remplacent. Les vociférations constituent déjà un substitut, mais d'autres actes tout à fait inutiles peuvent aussi jouer un rôle. Quand Bismarck se voit obligé, en présence du roi, d'étouffer sa colère, il se soulage en brisant un vase précieux en mille morceaux. Cette substitution volontaire d'un geste à un autre équivaut tout à fait au remplacement d'un affect naturel de douleur par d'autres contractions musculaires. Ainsi, lors d'une extraction dentaire, le réflexe préformé est de repousser l'opérateur et de crier. Si, au lieu de cela, nous contractons les muscles de nos bras et que nous nous adossions fortement au fauteuil, nous faisons passer d'un groupe de muscles à un autre la quantité d'excitation que déclenche la douleur.

Dans la rage de dents qui ne comporte, en dehors des plaintes, aucun réflexe préformé, l'excitation se traduit par des allées et venues sans but. C'est ainsi que nous transférons l'excitation de la colère d'une réaction adéquate à d'autres et que nous nous sentons soulagés quand elle peut être utilisée à quelque forte innervation motrice.

Quand une décharge de cette sorte est tout à fait impossible, le résultat est alors, dans la colère, identique à celui que fournissent la peur et l'angoisse : l'excitation intracérébrale se trouve fortement accrue sans qu'une activité associative ou motrice puisse l'utiliser. Chez l'individu normal, tout finit par rentrer dans l'ordre, mais chez d'autres, des réactions anormales se produisent et l'on voit apparaître « une manifestation anormale des émois » (Oppenheim).

III. La conversion hystérique

Si je compare, une fois encore, le système nerveux à une installation électrique, qu'on n'aille pas me soupçonner d'identifier l'excitation nerveuse à l'électricité. Quand, dans une installation électrique, la tension devient excessive, un danger menace, celui de voir céder les points les plus faibles des isolants. Des phénomènes électriques se produisent alors en des endroits mal installés, ou quand deux fils se trouvent juxtaposés, il y a « court-circuit ». Étant donné qu'une modification durable se trouve établie en ces points, le dommage qu'elle cause peut toujours se reproduire quand la tension prend une certaine force. Un frayage anormal s'est créé.

On pourrait soutenir que, dans une certaine mesure, tout se passe de façon analogue dans le système nerveux. Nous avons affaire à un tout parfaitement cohérent ; mais en bien des points, des résistances considérables – mais non insurmontables – se sont intercalées et entravent la répartition régulière de l'excitation. Chez un sujet normal à l'état de veille, l'excitation de l'appareil des représentations ne se transmet pas à l'appareil percepteur et aucune

hallucination ne se produit. Dans l'intérêt de la sécurité et de la productivité de l'organisme, les systèmes nerveux des organes vitaux, de la circulation, de la digestion, sont séparés des appareils de la représentation par de puissantes résistances, leur autonomie est sauvegardée et ils ne subissent pas directement l'influence des représentations. Mais la force de ces résistances est variable suivant les individus et ce sont elles qui empêchent le passage dans les appareils circulatoire et digestif de l'excitation intracérébrale ; prenons l'homme idéal, absolument « non nerveux », aujourd'hui devenu un spécimen rare, l'homme dont l'état cardiaque reste constant dans toutes les situations et sur qui seul le travail à accomplir a quelque action qui, en face de n'importe quel danger, conserve bon appétit et bonne digestion. Comparons-le au « nerveux » chez qui tout incident provoque des palpitations ou de la diarrhée ; entre ces deux spécimens on trouve tous les degrés de l'irritabilité affective.

Cependant, chez les normaux, des résistances s'opposent au passage de l'excitation cérébrale vers les organes végétatifs. Elles représentent les homologues des isolants placés dans les installations électriques. En tous les points où elles sont anormalement faibles, elles cèdent lors d'une excitation cérébrale et celle-ci, l'excitation émotionnelle, gagne l'organe périphérique. « Une manifestation anormale de l'émoi » se produit alors.

L'une des deux conditions pour cela nécessaires a déjà été exposée en détail. Il s'agit d'une quantité considérable d'excitation intracérébrale qui ne trouve d'équilibre ni dans le cours des représentations ni dans une décharge motrice ou qui atteint un niveau tel que cette décharge ne suffit plus.

L'autre condition est une faiblesse anormale de la résistance dans certaines voies particulières de transmission. Elle est due parfois à la constitution originelle du sujet (prédisposition innée) ; elle peut être causée soit par des états d'agitation trop prolongés qui

provoquent, pour ainsi dire, un relâchement de la structure nerveuse et une diminution de toutes les résistances (cas de la puberté) soit par des facteurs affaiblissants : maladies, sous-alimentation, etc. (états d'épuisement) ;

la résistance de certaines voies de transmission se trouve parfois atténuée par quelque maladie passagère de l'organe en question, celui qui servait de passage aux stimuli provenant du cerveau ou y revenant. Un cœur malade subit plus qu'un cœur en bon état l'influence des émotions. « J'ai une résonance dans le bas-ventre », me dit un jour une femme atteinte de paramétrite chronique ; « tout ce qui m'arrive réveille ma vieille douleur » (complaisance du fait d'une maladie localisée).

Les actions motrices grâce auxquelles se produit la décharge des affects sont bien ordonnées et coordonnées, encore que souvent sans but. Mais une excitation excessive peut se détourner des centres de coordination ou les fracturer, et se disperser grâce à des mouvements élémentaires. Chez le nourrisson, en dehors de l'acte respiratoire qu'est le cri, on n'observe que ces contractions musculaires désordonnées ; ils gigotent et gambillent, ce qui constitue un effet et une manifestation de leur émotion. Au cours du développement, la musculature se trouve de plus en plus soumise à la faculté de coordonner et à la volonté. Toutefois l'opisthotonos, qui représente l'effort moteur maximum de l'ensemble de la musculature, ainsi que les mouvements cloniques (trépignements, frétillements) restent, la vie durant, la forme réactionnelle d'agitation cérébrale portée à son comble et cela aussi bien pour les manifestations purement physiques de l'accès épileptique que pour la décharge des émotions les plus vives, sous la forme plus ou moins épileptoïde de crampes (partie purement motrice de l'accès hystérique).

Bien que ces réactions anormales des affects appartiennent au domaine de l'hystérie, elles peuvent cependant se manifester en

dehors de cette maladie ; elles témoignent d'un état plus ou moins prononcé de nervosité sans qu'il puisse être question d'hystérie. Ces phénomènes ne doivent être considérés comme hystériques que lorsqu'ils surgissent en apparence spontanément, en tant que manifestations morbides et sans être motivés objectivement par quelque émotion violente. En ce qui concerne ces manifestations, un grand nombre d'observations – et parmi elles les nôtres – ont prouvé qu'elles émanaient de réminiscences. Ces dernières ravivent l'affect originel *ou plutôt le raviveraient si justement les réactions en question ne s'étaient pas déjà produites*.

Chez tous les sujets à l'esprit éveillé, un courant de représentations et de souvenirs traverse, sans doute, sans bruit leur conscient pendant les périodes de repos psychique ; les impressions sont alors si peu vives qu'elles ne laissent aucune trace dans la mémoire et l'on ne saurait expliquer ensuite comment l'association a pu se produire. Mais si quelque représentation originellement liée à un puissant affect vient à surgir, le dit affect se ravive avec plus ou moins d'intensité. La représentation qui a ainsi acquis une « teinte » affective apparaît alors, claire et vive, dans la conscience. La puissance de l'émotion qu'un souvenir a déclenchée varie beaucoup suivant l'intensité des influences « érosives » auxquelles elle a été soumise, suivant surtout « l'abréaction » de l'affect originel. Dans notre *Communication préliminaire,* nous avons indiqué combien pouvait varier la façon dont un affect – celui de la colère, par exemple – était ranimé par le souvenir, suivant que l'offense avait été vengée ou supportée en silence. Quand lors de l'incident motivant primitif, le réflexe psychologique s'est bien produit, la charge du

souvenir en irritation est bien moindre[59]. Dans le cas contraire, le souvenir fait toujours remonter aux lèvres les mots injurieux jadis étouffés et qui constituent le réflexe psychologique de l'irritation alors éprouvée.

Quand l'affect a pu se décharger par un réflexe non point normal mais « anormal », c'est ce dernier que déclenchera aussi le souvenir, l'excitation issue de la représentation affective se « convertit » en phénomène somatique (Freud).

Lorsque, par une répétition fréquente, ce réflexe anormal a achevé de se frayer une voie, l'activité des représentations déclenchantes s'en trouve, semble-t-il, épuisée à tel point que l'affect lui-même ne se reproduit que faiblement ou même pas du tout ; en pareil cas la « conversion hystérique » est totale. Mais alors le sujet peut ne pas même s'apercevoir que cette représentation, maintenant dénuée de toute action psychique, existe ou bien oublier immédiatement qu'elle s'est produite, comme il arrive pour toute représentation sans teinte affective.

Cette substitution d'une excitation des voies périphériques à une excitation cérébrale devant conditionner une représentation paraît peut-être plus admissible lorsqu'on pense à la situation inverse, celle où il y a absence de tout réflexe préformé. Prenons un exemple tout à fait grossier, celui du réflexe sternutatoire. Quand la muqueuse nasale, irritée, ne peut, pour un motif quelconque,

59 Le besoin de vengeance, si puissant chez les êtres primitifs et qui, dans nos civilisations, est plus déguisé qu'étouffé, n'est rien autre que l'excitation d'un réflexe inaccompli. Dans tout combat, chercher à éviter les blessures et à en infliger à l'adversaire, constitue un réflexe psychique approprié, préformé. S'il ne s'est pas produit ou s'il a été insuffisant, le souvenir ne cesse de le déclencher et alors une « soif de vengeance » se trouve créée, compulsion volontaire irrationnelle comme toutes les « pulsions ». Cette irrationalité, cette négligence de toute utilité, de tout but raisonnable, cette victoire sur toutes les considérations de sécurité personnelle, en fournissent les preuves. Dès que le réflexe a été déclenché, cette irrationalité peut apparaître dans la conscience. « L'acte accompli change de visage. »

déclencher ce réflexe préformé, le sujet éprouve, comme chacun sait, une sensation d'irritation et de tension. C'est cette irritation qui, n'arrivant pas à se déverser par les voies motrices, se répand dans le cerveau et empêche tout autre genre d'activité. Ce très banal exemple nous montre le schéma du processus qui se déroule lorsque les réflexes les plus compliqués n'arrivent pas à se déclencher. L'irritation que provoque un besoin de vengeance est essentiellement semblable à la précédente et nous pouvons observer, jusque dans les sphères les plus élevées, des réalisations humaines ce même processus. Goethe ne pouvait s'accommoder des événements avant d'y avoir appliqué son activité littéraire. Il s'agit, dans son cas, du réflexe préformé d'un affect et tant que la réaction ne s'est pas produite, une pénible irritation accrue subsiste.

La stimulation cérébrale et le processus de stimulation dans les voies périphériques sont des grandeurs réciproques ; la première augmente tant que le réflexe ne s'est pas déclenché ; elle diminue, puis disparaît, quand elle s'est muée en stimulation nerveuse périphérique. On peut donc arriver à comprendre pourquoi aucun affect perceptible ne se produit quand la représentation qui devrait le susciter déclenche immédiatement un réflexe anormal et que l'excitation produite s'y déverse aussitôt. La « conversion hystérique » est alors complète ; la stimulation, originellement intracérébrale, de l'affect, s'est muée en processus d'excitation des voies périphériques. La représentation primitivement chargée

d’affect ne provoque plus celui-ci, mais seulement un réflexe anormal[60].

Nous avons ainsi avancé d’un pas dans la question de « l’expression anormale des émois ». Il arrive que certains malades intelligents et bons observateurs ne considèrent pas leur phénomène hystérique (leur réflexe anormal) comme idéogène, et cela parce que la représentation motivante est dépourvue de teinte affective et ne se distingue plus des autres représentations et des autres souvenirs ; elle n’apparaît dès lors que comme une réaction purement somatique en apparence sans fondement psychologique.

Qu’est-ce donc qui détermine la décharge de l’excitation émotionnelle de telle façon que se trouve justement créé un réflexe anormal déterminé et non pas n’importe quel autre ? Nous sommes capables, dans bien des cas, de répondre à cette question : cette décharge obéit, elle aussi, au « principe de moindre résistance » et s’effectue sur les points où certaines circonstances favorisantes ont provoqué une diminution des résistances. Nous pouvons faire entrer dans cette catégorie le cas déjà étudié d’un certain réflexe qui s’est frayé une voie à travers quelque maladie somatique. C’est ce qui arrive, par exemple, quand une émotion entraîne une crise, chez un sujet atteint de cardialgie. Il arrive encore que le réflexe s’assure un accès parce qu’au moment où l’émotion a surgi, l’innervation musculaire en question s’était intentionnellement produite ; Anna

60 Je ne voudrais pas me servir à satiété de mon exemple des installations électriques ; étant donné les circonstances différentes, il ne saurait qu’à peine illustrer les phénomènes qui se produisent dans le système nerveux, encore moins les expliquer. Mais rappelons ici encore que, du fait d’une haute tension, les isolants, dans une installation électrique, sont quelquefois détériorés et qu’un court-circuit peut, en certains points, se produire. Dans le cas où apparaîtraient, en ces endroits, certains phénomènes électriques (par exemple chaleur, étincelles, etc.), la lampe à laquelle le courant est transmis ne s’allume plus ; l’affect, lui, ne se produit plus quand l’excitation s’écoule sous la forme d’un réflexe anormal ; il se transforme alors en phénomène somatique.

O…, par exemple (cas n°1), tente, dans son effroi, d'étendre son bras droit engourdi pour chasser le serpent et, à dater de ce jour, la vue de tout objet rappelant la forme du serpent provoque une contracture de ce bras. Ou encore, elle s'efforce de voir l'heure et le strabisme convergent devient l'un des réflexes de l'affect.

Tel est donc l'effet de la simultanéité et cette action régit aussi nos associations normales ; toute perception sensorielle en attire dans le conscient quelque autre qui s'était à l'origine produite en même temps qu'elle (voir l'exemple classique de l'image du mouton éveillant l'idée du bêlement, etc.).

Quand donc l'émotion originelle a été accompagnée d'une vive impression sensorielle, cette dernière se reproduit lors de chaque émotion nouvelle et, puisqu'il s'agit en pareil cas de la décharge d'une surexcitation, ne prend pas la forme d'un souvenir mais celle d'une hallucination. Presque toutes nos observations nous en ont fourni des exemples. C'est du même phénomène qu'il s'agit quand une femme ayant subi quelque douloureuse émotion à un moment où elle souffrait d'une rage de dents périostique, éprouve une névralgie sous-orbitaire, à chaque renouvellement de cette émotion, etc.

Telle est la voie qu'empruntent, suivant la loi générale des associations, les réflexes anormaux. Quelquefois, mais seulement dans les hystéries graves, on constate la présence, entre l'affect et son réflexe, de véritables séries de représentations associées, c'est là ce qu'on appelle « détermination par symbolisme ». Il s'agit souvent de jeux de mots ridicules, d'associations par consonance, qui relient entre eux l'affect et le réflexe. Toutefois ce fait ne saurait s'intégrer dans le groupe de phénomènes dont nous traitons ici parce qu'il ne se produit que dans certains états oniriques où le sens critique se trouve affaibli.

Dans bien des cas, par suite de notre connaissance extrêmement incomplète des représentations et de l'état psychologique présent au moment de la production des états

hystériques, la détermination nous en reste incompréhensible. Mais nous sommes en droit d'admettre alors que le processus ne doit pas être entièrement différent de ceux que nous observons dans des cas plus simples.

Nous qualifions de *traumatismes psychiques* les incidents qui ont déclenché l'affect originel et dont la charge en excitation s'est ensuite convertie en phénomène somatique et nous donnons le nom de *symptômes hystériques d'origine traumatique* aux manifestations pathologiques ainsi réalisées. (On désigne déjà sous le nom « d'hystérie traumatique » les manifestations qui, en tant que conséquences de blessures corporelles, de traumatismes au sens propre de ce mot, constituent une partie des névroses traumatiques.)

La conversion hystérique de l'excitation psychique, lorsqu'elle ne résulte ni d'incitations extérieures, ni de troubles des réflexes normaux, mais qu'elle est due à des inhibitions affectant le cours des associations, rappelle parfaitement la production de manifestations hystériques provoquées par un traumatisme.

Prenons un exemple simple, un paradigme de ce fait : l'irritation que nous éprouvons quand un nom nous échappe, quand nous ne parvenons pas à résoudre une énigme, etc. Si l'on vient à nous fournir ce nom, à nous donner le mot de l'énigme, l'impression désagréable se dissipe du fait que la chaîne des associations se referme de la même manière que se referme une chaîne de réflexes. L'intensité de l'irritation que provoque un arrêt dans une série d'associations est proportionnelle à l'intérêt que suscitent en nous celles-ci, c'est-à-dire au degré où elles mettent en jeu la volonté. Cependant, comme la recherche d'une solution de problème ou toute autre opération du même genre exige toujours, même si elle doit être infructueuse, un travail considérable, toute forte irritation trouve son emploi et ne devient pas pathogène puisque aucune compulsion à la décharge ne se produit en pareil cas.

Mais il en va sans doute autrement quand le cours des associations se trouve gêné par quelque *incompatibilité* entre représentations de valeur égale. Il en est ainsi, par exemple, quand des idées nouvelles entrent en conflit avec des complexes de représentations déjà fortement enracinés. Tel est le cas des tourments que suscite le doute religieux, tourments qui accablent et ont accablé tant de gens. Ici encore l'irritation s'accroît et, avec elle, la souffrance morale, le sentiment de déplaisir, mais cela uniquement quand un intérêt volontaire s'y trouve impliqué, quand celui qui doute croit son bonheur, le salut de son âme, menacés.

Il en va toujours ainsi lorsque le conflit se joue entre le complexe fortement implanté des conceptions morales et le souvenir d'actes ou de pensées incompatibles avec celui-ci, c'est alors le remords. Le désir de tirer satisfaction de sa propre personnalité, d'être content de soi, joue son rôle et augmente au maximum l'irritation causée par les entraves apportées au jeu des associations. L'expérience de tous les jours montre que ce conflit entre idées incompatibles a toujours une action pathogène. Il s'agit généralement de conceptions et de faits relatifs à la sexualité, de masturbation chez les adolescents sensibles, de la prise de conscience, par une femme vertueuse de son inclination pour quelque étranger. Et assez souvent même, la première apparition de sensations et de pensées d'ordre sexuel suffit déjà à créer un état d'agitation dû à quelque conflit avec la notion fortement enracinée de pureté morale[61].

Ce conflit a généralement des conséquences psychiques : mauvaise humeur pathologique, états anxieux (Freud). Les circonstances favorisent quelquefois l'apparition d'un phénomène somatique grâce auquel se décharge l'excitation : vomissement quand le sentiment de souillure morale provoque une sensation

61 Voir à ce sujet quelques intéressantes communications de BENEDIKT (1889) reproduites dans l'ouvrage intitulé *Hypnotisme et suggestion* (1894).

physique de dégoût, toux nerveuse comme chez Anna O… (obs. n°1) quand l'anxiété provoque une crampe de la glotte, etc.[62].

L'excitation provoquée par des représentations très vives et incompatibles comporte une réaction normale adéquate : la communication verbale. Nous trouvons une description comiquement exagérée de ce besoin dans la fable du barbier de Midas qui révèle son secret au roseau ; nous le retrouvons à l'état de pierre fondamentale d'une grandiose institution historique, je veux parler de la confession catholique. La communication verbale soulage, la tension s'y décharge, même lorsqu'elle ne s'adresse pas à un prêtre et qu'elle n'est suivie d'aucune absolution. Lorsque cette issue se trouve bouchée, l'excitation se convertit parfois en phénomène somatique, tout à fait de la même façon qu'une irritation due à des affects traumatisants et, avec Freud, nous pouvons donner à l'ensemble du groupe de manifestations hystériques ayant cette origine le nom de phénomènes de rétention hystérique.

Peut-être reprochera-t-on à cet exposé du mode d'apparition des phénomènes hystériques de le trop schématiser et de faire apparaître ce processus moins compliqué qu'il n'est en réalité. Pour que se forme, chez un sujet normal, sans prédisposition névropathique, un symptôme hystérique vrai sans lien apparent avec le psychisme, il faut presque toujours que de multiples circonstances concourent à cette formation.

62 Je trouve dans *Les sensations motrices* de MACH une remarque que je puis, sans doute, me permettre de reproduire ici : « Dans nos expériences (sur les vertiges) nous avons maintes fois constaté que la sensation de dégoût se produisait surtout quand il était difficile de faire concorder les sensations motrices avec les impressions optiques. Il semblait qu'une partie de l'excitation émanée du labyrinthe fût contrainte d'abandonner les voies optiques et d'emprunter un chemin tout à fait différent… En essayant de combiner des images stéréoscopiques très différentes, j'ai, à maintes reprises, observé une sensation de dégoût. » On voit véritablement là le schéma physiologique d'une formation de phénomènes pathologiques, hystériques, de par la coexistence de représentations vives et incompatibles.

Le cas que je vais exposer donnera peut-être une idée de la complexité du processus. Un garçon de 12 ans, ayant autrefois souffert de terreurs nocturnes et fils d'un névrosé, revient un jour, malade, de son école. Il se plaint de dysphagie, c'est-à-dire n'avale qu'à grand-peine et a mal à la tête. Le médecin de la famille diagnostique une angine. Mais les jours suivants, l'état ne s'améliore pas ; le jeune garçon refuse de manger, vomit lorsqu'on veut le forcer à s'alimenter, se traîne languissant et n'ayant de goût à rien, veut rester au lit et décline physiquement beaucoup. Quand, cinq semaines plus tard, je le vois, il me paraît craintif, taciturne et je suis convaincu que son état a une cause psychique. Je le presse de questions et il me donne comme motif un fait banal, une sévère réprimande de son père. Il ne faut évidemment pas voir là la cause véritable de sa maladie. Rien non plus du côté de l'école. Je promets de lui arracher, plus tard, cette information au cours d'une hypnose, ce qui s'avère inutile. Un jour, en effet, sa mère, personne intelligente et énergique, insiste avec force auprès de lui ; il commence alors son récit en versant un flot de larmes. En revenant de l'école ce jour-là, il était entré dans une pissotière où un homme lui avait montré son pénis en exigeant de le lui mettre dans la bouche. Épouvanté, il s'était enfui. Rien d'autre ne lui était arrivé. Mais c'est alors qu'il était tombé malade. Cette confession amène une guérison complète. Pour créer les phénomènes d'anorexie, de dysphagie, de vomissements, le concours de plusieurs facteurs avait été nécessaire : une prédisposition nerveuse, une frayeur, l'irruption du sexuel sous sa forme la plus brutale dans l'âme enfantine et, facteur déterminant, la représentation dégoûtante. C'est à cause du mutisme de l'enfant que s'était prolongée la durée de la maladie, ce silence ayant empêché tout écoulement normal de l'excitation.

Pour qu'un symptôme hystérique affecte un sujet jusqu'alors normal, il faut, comme dans le cas précédent, que plusieurs facteurs

agissent simultanément ; suivant l'expression de Freud, le symptôme est toujours surdéterminé.

Il faut encore parler de « surdétermination » quand un même affect est provoqué par la répétition de plusieurs incidents motivants. Le malade et son entourage n'attribuent le symptôme hystérique qu'au dernier en date de ces incidents, alors qu'en réalité ce symptôme n'a fait son apparition qu'après avoir été presque entièrement constitué par d'autres traumatismes.

Une jeune fille n'eut son premier accès d'hystérie, suivi de toute une série d'autres, que lorsque, un beau jour, un chat lui sauta sur l'épaule dans l'obscurité. Il paraissait s'agir d'un simple effet de peur. Toutefois une recherche plus poussée montra que cette jeune fille de 17 ans, ravissante et mal surveillée, avait été, récemment, l'objet de maintes tentatives brutales ayant provoqué chez elle une excitation sexuelle (prédisposition). Sur ce même escalier obscur, un jeune homme l'avait, quelques jours auparavant, assaillie et c'était à grand-peine qu'elle avait réussi à le repousser. Tel était le véritable traumatisme psychique dont l'effet, ne se manifesta qu'après l'incident du chat. Mais dans combien de cas ne prend-on pas un chat pour une cause efficiente et suffisante[63] *?*

Pour que s'effectue une semblable conversion, il n'est pas toujours besoin qu'interviennent des causes extérieures multiples. Il suffit souvent que l'affect resurgisse dans le souvenir lorsque cette réapparition s'effectue très vite et très souvent après le traumatisme et avant tout affaiblissement de l'affect. Il faut, en ce cas, que l'émotion ait été très vive ; c'est ce qui arrive dans les hystéries traumatiques proprement dites.

Dans la période qui suit une catastrophe de chemin de fer, par exemple, l'on revit, toujours avec un retour de l'affect de peur, les scènes d'épouvante, jusqu'à ce qu'après ce temps « d'élaboration psychique » (Charcot) ou « d'incubation », la conversion en

63 Je dois cette observation au Dr Paul KARPLUS.

phénomène somatique finisse par s'effectuer. (A vrai dire il y faut encore la participation d'un autre facteur dont nous reparlerons.)

Mais en général la représentation à charge affective est soumise à une usure, à toutes les influences dont nous avons parlé dans la *Communication préliminaire*. Peu à peu celles-ci lui enlèvent sa valeur émotionnelle. La réapparition de cette représentation exige une quantité d'excitation toujours plus faible et, de ce fait, le souvenir perd le pouvoir qu'il détenait de contribuer à la formation d'un phénomène somatique. Le réflexe anormal ne trouve plus sa voie et le statu quo ante se rétablit.

Les usures qui se produisent sont toutes l'œuvre des associations de la pensée ; elles sont dues à l'action corrective d'autres représentations. Cette action devient impossible quand l'idée chargée d'affect se trouve isolée des « connexions associatives » alors qu'elle conserve toute sa valeur émotionnelle. La totalité de l'excitation qu'a provoquée l'affect primitif se trouve à nouveau libérée chaque fois que réapparaît cette représentation et le passage du réflexe anormal est alors tracé ou encore la voie qui se trouvait déjà frayée est maintenue et stabilisée. Le phénomène de conversion hystérique s'instaure totalement et durablement.

Quelle forme emprunte donc ce rejet hors des associations de certaines associations chargées d'affect ? Nos observations nous en font connaître deux :

La première est une « défense », l'étouffement volontaire de représentations pénibles qui menacent la joie de vivre ou l'amour-propre de l'individu. Freud, dans Les Neuropsychoses de défense (*Neurol. Zentralblatt*, n° 10, 1894) et dans les cas exposés plus haut, a parlé de ce processus certainement fort important au point de vue pathologique.

On a peine à comprendre comment une représentation peut être volontairement chassée de la conscience ; mais nous connaissons bien le processus positif correspondant : la

concentration de l'attention sur une idée et il nous est tout aussi impossible de dire comment elle s'effectue.

Ainsi les représentations dont le conscient se détourne, auxquelles l'on ne pense pas, échappent à l'usure et conservent, inchangée, leur charge affective.

Nous avons en outre découvert qu'une autre sorte de représentations échappait à l'usure résultant de la pensée et cela non point parce que le sujet ne veut pas s'en souvenir, mais parce qu'il ne le peut pas. Elles avaient d'abord surgi dans certaines circonstances et avaient été accompagnées d'affects qui à l'état de veille étaient soumis à l'amnésie, c'est-à-dire dans des états hypnotiques ou apparentés à l'hypnose. Ces derniers semblent avoir, pour la connaissance de l'hystérie, la plus grande importance et méritent d'être plus minutieusement étudiés[64].

IV. États hypnoïdes

En disant dans la *Communication préliminaire* que le fondement, la condition nécessaire de l'hystérie, est la présence d'états hypnoïdes, nous avons omis, par inadvertance, d'ajouter que Möbius avait, dès 1890, soutenu une opinion exactement semblable : « Pour que les représentations », dit-il, « puissent avoir une action (pathogène), il faut, d'une part, qu'existe une prédisposition innée, je veux dire une prédisposition à l'hystérie et, d'autre part, un état d'âme particulier. On a peine à se figurer ce dernier qui doit ressembler à l'état hypnotique et correspondre à un certain vide à

64 Quand maintenant et par la suite nous parlerons de représentations actuelles, agissantes et pourtant inconscientes, le lecteur devra se dire qu'il ne s'agit que rarement de représentations isolées (comme par exemple chez Anna O…, l'hallucination du grand serpent qui déclenche la contracture). Presque toujours il s'agit de complexes de représentations, de connexions, de souvenirs d'incidents extérieurs, de séries d'idées. Les représentations isolées contenues dans ces complexes idéatifs reviennent consciemment parfois à la pensée. Seule leur combinaison bien déterminée reste bannie de la conscience.

l'intérieur de la conscience. C'est pourquoi n'importe quelle représentation peut, sans se heurter à l'opposition de quelque autre, pénétrer dans cette conscience. Sa place est, pour ainsi dire, à la disposition de qui la veut prendre. Nous savons qu'il est possible de provoquer un état analogue non seulement par l'hypnotisme mais aussi par des chocs psychologiques (par la peur, la colère, etc.) et par des actions épuisantes (insomnies, faim, etc.) »[65].

La question que Möbius cherchait ainsi à résoudre était celle de la production de phénomènes somatiques par des représentations. Il rappelle avec quelle facilité cette production s'effectue dans l'hypnose et tient à en rapprocher l'action des affects. Nous avons déjà exposé en détail nos divergences de vues par rapport au rôle des émotions. C'est pour cette raison que je ne reviendrai plus ici sur les difficultés découlant du postulat de Möbius qui admet, dans la colère, l'existence d'un vide « dans la conscience »[66] (ce vide, il est vrai, existe dans les états de frayeur et d'angoisse diffuse). Comment aussi faire un rapprochement entre l'état d'agitation émotionnelle et le calme de l'hypnose ? Néanmoins nous reviendrons plus tard aux théories de Möbius qui, à mon avis, contiennent nombre d'importantes idées exactes.

Pour nous, l'importance des états analogues à l'hypnose, c'est-à-dire des états hypnoïdes, dépend en outre et surtout de l'amnésie et de son pouvoir d'entraîner cette dissociation du psychisme que nous étudierons ultérieurement et qui joue un rôle fondamental dans la « grande hystérie ». Nous attribuons aussi une grande importance à ces états, mais en soumettant ces hypothèses à quelques larges restrictions. La conversion, la production idéogène de phénomènes somatiques, se réalisent également en dehors des états hypnoïdes et, en ce qui concerne la formation des complexes de représentations

65 Möbius, De l'astasie-abasie, *Neurol. Beiträge*, I, fasc., p. 17.

66 Peut-être Möbius pense-t-il seulement en parlant de ce vide de la conscience à une inhibition dans le cours des représentations, arrêt qui existe, il est vrai, dans l'affect bien qu'autrement provoqué que dans l'hypnose.

exclues des associations, Freud en a trouvé, dans l'amnésie volontaire de ce rejet, une seconde source, indépendante des états hypnoïdes. Toutefois, je persiste à croire, même en acceptant cette restriction, que les états hypnoïdes constituent la cause et la condition nécessaire d'un grand nombre, sinon de la plupart, des grandes hystéries compliquées.

Il faut naturellement ranger avant tout parmi les états hypnoïdes les autohypnoses réelles qui ne se distinguent des hypnoses artificielles que par leur apparition spontanée. Elles sont plus ou moins fréquentes, plus ou moins durables, ainsi que nous pouvons l'observer ; dans les hystéries pleinement développées, elles alternent souvent et très rapidement avec les états normaux de veille[67]. Leur contenu idéatif, analogue à celui des rêves, permet maintes fois de les qualifier de « délires hystériques ». Une fois le sujet éveillé, une amnésie plus ou moins complète recouvre les processus internes de ces états qui, au contraire, resurgissent en entier dans le souvenir au cours des hypnoses artificielles. C'est que les résultats psychiques de semblables états – les associations qui s'y forment – échappent justement, par l'amnésie, à toute correction dans la pensée éveillée. Et comme, dans l'autohypnose, la critique et le contrôle se voient réduits par d'autres représentations et ont presque entièrement disparu, les idées délirantes les plus folles apparaissent et se maintiennent longtemps intactes. « Un rapport symbolique quelque peu compliqué, irrationnel, s'établit ainsi entre la motivation et le phénomène pathologique », rapport reposant sur des similitudes sonores des plus ridicules et sur des associations verbales qu'on ne trouve presque que dans ces états. Du manque de critique qui s'y manifeste, découlent bien souvent des autosuggestions, cas, par exemple, de certaines paralysies qui s'installent après un accès hystérique. Mais – peut-être le fait est-il attribuable au hasard – nous n'avons jamais eu l'occasion, dans nos analyses, d'observer cette forme d'apparition d'un phénomène

67 Observations I et II.

hystérique. Nous avons toujours trouvé que ce dernier était déterminé, dans l'autohypnose comme en dehors d'elle, par la conversion d'un émoi.

Quoi qu'il en soit, la « conversion hystérique » s'effectue plus facilement dans l'autohypnose qu'à l'état de veille. Et de même, dans l'hypnose artificielle, les représentations se manifestent somatiquement avec bien plus de facilité sous la forme de mouvements et d'hallucinations. Mais le processus de conversion d'une excitation est essentiellement identique à celui décrit plus haut. Une fois que le phénomène somatique s'est réalisé, il se reproduit dès que l'affect et l'autohypnose sont à nouveau simultanés. Tout porte à croire que l'état hypnotique est provoqué par l'affect lui-même. Tant que l'hypnose alterne nettement avec l'état de veille, le symptôme hystérique n'apparaît qu'au cours des états hypnotiques et se renforce alors par sa répétition. La représentation motivante ne peut être corrigée par la pensée claire puisqu'elle n'apparaît jamais aux moments où le sujet est pleinement éveillé.

Chez Anna O..., par exemple (obs. I), la contracture du bras droit, qui s'était associée dans les états d'autohypnose à l'affect d'angoisse et à l'idée du serpent, resta limitée, tout en se répétant souvent, aux seuls états hypnotiques (ou hypnoïdes, suivant certains à qui la qualification d' « hypnotiques » semble inadéquate, quand il s'agit d'absences de très courte durée). Il en fut de même pour d'autres conversions réalisées dans des états hypnoïdes et c'est ainsi, en pleine latence, que se réalisèrent ces grands complexes de phénomènes hystériques qui apparurent lorsque l'état hypnoïde devint permanent.

A l'état de pleine veille, les phénomènes ainsi produits n'apparaissent qu'une fois la dissociation du psychisme réalisée et lorsque, au lieu d'une alternance entre les états de veille et de conscience claire, nous nous trouvons en face de la coexistence de

complexes de représentations normaux et hypnoïdes. Nous reviendrons par la suite sur la question du morcellement dans le psychisme.

Existait-il déjà, avant la maladie, des états hypnoïdes semblables ? Comment se sont-ils formés ? J'ai peu de chose à dire à ce sujet, car nous ne disposons que d'un seul cas capable de nous éclairer sur ce point, le cas d'Anna O… Il semble bien que, chez ces malades, l'autohypnose se trouvait préparée par d'habituelles rêveries et qu'elle ne se voit vraiment instaurée que par l'action d'un affect d'angoisse diffuse créant lui-même un état hypnoïde. Il ne paraît pas invraisemblable que ce processus puisse être d'ordre général.

Les « absences » peuvent survenir dans des états fort différents, mais un petit nombre seulement d'entre elles prédisposent à l'autohypnose ou se muent directement en celle-ci. Le chercheur plongé dans un problème et, lui aussi, jusqu'à un certain point, anesthésique, ne saurait transformer d'importants groupes de sensations en perceptions conscientes ; tel est le cas de ceux qui inventent avec vivacité des histoires fantastiques (Anna O… dans son « théâtre privé »). Mais un travail psychique important se réalise au cours de ces états et l'excitation du système nerveux libérée s'y trouve utilisée. Dans la distraction, la rêvasserie, au contraire, l'excitation intracérébrale tombe au-dessous du niveau de la conscience claire. Ces états sont apparentés à la somnolence et se convertissent en sommeil. Mais si, lorsque le sujet est ainsi « absorbé » et que le cours de ses pensées se trouve entravé, une série de représentations à charge affective vient à agir, elle crée une intense excitation intracérébrale qui, non utilisée par quelque travail psychique, reste, de ce fait, disponible, va donner des effets anormaux et subir une conversion.

Ainsi, contrairement aux rêveries chargées d'affect ou à l'état de lassitude qui accompagne les émotions diffuses, ni les

« absences » provoquées par un travail absorbant ni les états crépusculaires non émotionnels ne sont pathogènes. La rumination des personnes accablées de soucis, l'angoisse de celles qui veillent auprès du lit d'un malade aimé, les rêveries amoureuses, représentent des états chargés d'émotion. C'est l'esprit qui se concentre sur le groupe des représentations affectives qui détermine d'abord les « absences ». Peu à peu le cours des représentations se ralentit pour finalement presque s'arrêter ; mais la représentation affective avec son affect demeurent vivaces de même que la grande quantité d'excitation non fonctionnellement utilisée. Comment ne pas trouver de ressemblance entre ces cas et les conditions d'une hypnose ? Le sujet hypnotisé ne doit pas non plus réellement s'endormir, c'est-à-dire que son excitation intracérébrale ne doit pas tomber au niveau du sommeil ; il faut cependant que le cours de ses représentations soit entravé et, alors, la totalité de l'excitation se trouve mise à la disposition de la représentation suggérée.

C'est sans doute de cette façon que se réalise, chez certains sujets, l'autohypnose, du fait que l'émotion pénètre dans la rêverie habituelle. Nous pouvons peut-être voir là l'une des causes de la présence, si fréquente dans l'anamnèse hystérique, des deux grands facteurs pathogènes : l'état amoureux et les soins donnés à un malade. Dans l'état amoureux qui crée une nostalgie de l'être aimé absent, le sujet est « dans la lune », la réalité ambiante pour lui s'efface ; puis se produit un arrêt de la pensée, accompagné d'affects. Par suite de la tranquillité extérieure qu'il impose, le rôle de garde-malade exige une concentration d'esprit sur un seul objet, une attention portée sur la respiration du malade, c'est-à-dire que sont réalisées les conditions mêmes de tant de procédés d'hypnotisme. L'état crépusculaire ainsi créé se trouve envahi par des sentiments d'angoisse. Peut-être cette sorte d'état ne se distingue-t-il des véritables autohypnoses qu'au point de vue quantitatif et se mue-t-il parfois en ces dernières.

Lorsque ce processus s'est une fois produit, l'état pseudo-hypnotique sera recréé chaque fois que les mêmes circonstances se reproduiront. Le sujet aura dès lors trois états mentaux au lieu des deux normaux : état de veille, sommeil et, en plus, état hypnoïde, semblable à ce que nous observons dans la fréquente répétition des hypnoses profondes, artificiellement provoquées.

Des états hypnotiques spontanés pourraient-ils, sans cette intervention de l'affect, se développer en tant que résultats de prédispositions innées ? Je ne saurais en décider, tout en le tenant pour fort probable. En observant combien diffère chez les bien portants et chez les malades la faculté d'être artificiellement hypnotisés et avec quelle facilité l'hypnose agit chez certains sujets, l'on est amené à penser qu'elle pourrait bien aussi se produire spontanément chez ces derniers. Peut-être la transformation d'une rêverie en autohypnose implique-t-elle l'existence d'une prédisposition. Je suis donc fort loin de supposer que le mécanisme de formation que nous a fait connaître Anna O… joue chez tous les hystériques.

Je parle d'états hypnoïdes et non de l'hypnose même parce que, dans le développement de l'hystérie, ces états si importants sont très mal circonscrits. Nous ignorons si la rêverie dont j'ai dit plus haut qu'elle constituait un stade préliminaire de l'autohypnose, n'a pas déjà exercé la même action pathogène que cette dernière et si l'affect d'angoisse diffus ne peut également avoir le même effet. En ce qui touche la frayeur, c'est là un fait certain. En gênant le cours des pensées au moment justement où une représentation émotionnelle (le danger) est très vive, la frayeur peut tout à fait être mise en parallèle avec la rêverie chargée d'affect et, comme le souvenir constamment renouvelé rétablit sans cesse cet état d'âme, un « état hypnoïde de frayeur » se produit dans lequel la conversion s'instaure ou se stabilise ; c'est le stade d'incubation de l' « hystérie traumatique » au sens propre de ce mot.

Puisque tant d'états différents, mais concordant par bien des points, entrent dans la catégorie des états autohypnotiques, le terme d' « hypnoïde » qui souligne cette ressemblance interne s'impose et résume l'opinion de Möbius exprimée dans les phrases citées plus haut.

Mais surtout ce terme désigne l'autohypnose dont le rôle important dans le développement des phénomènes hystériques tient surtout au fait qu'elle favorise la conversion et qu'elle assure aux représentations converties et à la dissociation psychique qui s'ensuit une protection contre l'usure (par l'amnésie).

Ainsi, quand un symptôme somatique est causé par une représentation et qu'il est sans cesse déclenché par celle-ci, on pourrait s'attendre à voir les malades intelligents et capables de s'observer eux-mêmes prendre conscience de cette connexion. L'expérience, se dira-t-on, leur fera saisir la coïncidence du phénomène somatique avec le souvenir d'un incident déterminé. Certes, ils ignorent le rapport de cause à effet, mais nous savons tous quelles idées nous font pleurer, rire ou rougir, bien que nous connaissions très mal le mécanisme nerveux de ces phénomènes idéogènes. – Quelquefois pourtant les malades observent vraiment la connexion et en sont conscients. Une femme, par exemple, prétend que ses légers accès d'hystérie (tremblements, palpitations) émanent d'une grande émotion et qu'ils surviennent à chaque incident capable de la rappeler. Mais dans beaucoup, sinon dans la plupart des symptômes hystériques, les choses ne se passent pas ainsi. Les malades, même intelligents, ignorent que leurs symptômes découlent d'une représentation et les tiennent pour des phénomènes somatiques indépendants. Il ne pourrait en être autrement que si la théorie de l'hystérie avait déjà atteint un âge respectable.

Tout nous porte ainsi à croire que les manifestations pathologiques en question sont, il est vrai, primitivement idéogènes, mais que leur répétition les a, suivant l'expression de Romberg,

« implantées » dans le somatique et, dès lors, elles ne s'appuient plus sur un processus psychique, mais sur les modifications du système nerveux intervenues entre-temps, elles sont devenues des symptômes autonomes et réellement somatiques.

De prime abord, cette façon d'envisager les choses ne semble ni impossible ni improbable. Mais je crois que ce que nos observations ont apporté de nouveau à l'étude de l'hystérie repose justement sur la preuve que – dans bien des cas tout au moins – cette supposition est inexacte. Nous avons vu les symptômes hystériques les plus différents et les plus persistants « disparaître immédiatement et sans retour une fois que nous avions pu réveiller et mettre en pleine lumière le souvenir de l'incident motivant et, ce faisant, rappeler l'affect concomitant. Il fallait que le malade eût réussi à décrire, avec le plus de détails possible, l'incident en question et à traduire verbalement son émotion ». Les histoires de malades contenues dans ce volume étayent cette assertion. En retournant la phrase : *cessante causa cessât effectus*, nous pouvons sans doute dire, après ces observations : « L'incident motivant (c'est-à-dire son souvenir) poursuit encore son action au bout de plusieurs années, non pas indirectement par l'entremise d'une chaîne de causes intermédiaires, mais directement en tant que motivation, à la manière d'une souffrance morale dont on se souvient consciemment et qui provoque, bien longtemps après qu'elle a été éprouvée, une sécrétion de larmes. L'hystérique souffre surtout de réminiscences ».

Si ce fait est exact, si le souvenir du traumatisme psychique, bien longtemps après son apparition, joue encore, à la manière de quelque corps étranger, un rôle très actif, si le malade n'est conscient ni de ces souvenirs, ni de leur survenue, nous devons admettre que des *représentations inconscientes* existent et agissent encore.

Dans l'analyse des phénomènes hystériques, ces représentations inconscientes ne nous apparaissent pas isolées.

Reconnaissons alors, avec des chercheurs français de grand mérite, l'existence de graves complexes de représentations et celle de processus psychiques compliqués et lourds de conséquences. Chez certains malades, ils restent parfaitement inconscients et coexistent avec la vie psychique consciente. Constatons aussi qu'il peut se produire une dissociation de l'activité psychique qui a parfois, pour la compréhension des hystéries compliquées, une importance capitale.

Qu'il me soit permis d'étudier de plus près cette difficile et obscure question ; la nécessité de bien établir le sens des termes utilisés pourra peut-être, dans une certaine mesure, faire excuser cette analyse théorique.

V. Représentations inconscientes et ne pouvant devenir conscientes

Dissociation du psychisme

Nous appelons conscientes les représentations dont nous prenons connaissance. Les humains possèdent l'étonnante faculté d'avoir conscience d'eux-mêmes. Nous sommes capables de considérer, d'observer les pensées qui surgissent en nous et se suivent, de la même manière que nous considérons et observons les objets. Cela ne se produit pas toujours car nous avons peu d'occasions de nous observer nous-mêmes. Néanmoins, c'est une faculté commune à tous les humains et chacun peut dire : « J'ai pensé à telle ou telle chose. » Nous appelons conscientes les représentations que nous observons ou que nous pourrions observer comme si elles vivaient en nous, pour peu que nous y prêtions attention. Elles sont, à tout moment, peu nombreuses et si, à côté d'elles, d'autres pensées existent, nous devons les qualifier d'*inconscientes*.

Il semble à peine nécessaire de soutenir l'existence des représentations actuelles mais inconscientes ou subconscientes. Ce sont là faits d'expérience journalière. Quand j'oublie de faire une visite médicale, j'éprouve un vif malaise. L'expérience m'a appris que cette impression révèle quelque oubli. Je fouille en vain ma mémoire, je ne retrouve rien jusqu'au moment où, tout à coup, souvent au bout de quelques heures, le fait oublié surgit dans la conscience. Mais pendant tout ce temps, l'inquiétude ne m'avait pas quitté. C'est donc que l'idée de cette visite, tout en restant présente, n'agissait pas dans le conscient.

Quelque chose a, un certain matin, contrarié un homme fort occupé. Sa profession l'accapare entièrement ; pendant qu'il travaille, sa pensée consciente est entièrement prise et il ne pense pas à sa contrariété. Mais toutes ses décisions vont être influencées par elle et il lui arrive de dire « non » là où il aurait habituellement dit « oui ». Le souvenir continue, malgré tout, à agir, donc à être présent. Une grande partie de ce que nous appelons « état d'âme » découle de cette source de représentations qui existent et agissent au-dessous du seuil du conscient. Oui, la conduite de notre vie est entièrement, continuellement soumise à l'influence des représentations subsconscientes. Il nous arrive journellement de voir, dans les décadences intellectuelles, par exemple au début d'une paralysie, les inhibitions qui empêchaient généralement certaines réactions s'atténuer et disparaître. Mais ce n'étaient pas des réflexions ou des souvenirs conscients qui avaient, quand il se portait bien, empêché le paralytique de tenir devant les femmes des propos obscènes. Il évitait « instinctivement », automatiquement, ces derniers, c'est-à-dire qu'il était gêné par des représentations d'abord suscitées par l'impulsion à commettre ces actions, mais qui demeuraient cependant sous le seuil du conscient. Toute activité intuitive est commandée par des représentations en grande partie subconscientes. Seules les pensées les plus claires, les plus fortes

sont saisies par l'aperception, tandis que la grande masse des représentations actuelles mais plus faibles reste inconsciente.

Tout ce qu'on allègue contre l'existence et le rôle des « représentations inconscientes » semble, la plupart du temps, être dû à une querelle de mots. Il est évident que le mot « représentation » appartient à la terminologie de la pensée consciente et c'est pourquoi le terme de « représentation inconsciente » semble contradictoire. Mais que la représentation soit au-dessus ou au-dessous du seuil de la conscience, le processus physique sous-jacent à cette représentation reste le même (par son contenu et par sa forme, mais non par sa valeur quantitative). Il suffirait de créer un terme tel, par exemple, que « substratum de représentation » pour éviter toute contradiction et échapper à la critique.

Rien n'empêche en principe, semble-t-il, de reconnaître que certaines représentations inconscientes puissent aussi provoquer des phénomènes pathologiques. Toutefois d'autres difficultés se présentent lorsqu'on veut approfondir la chose. En général, quand les représentations inconscientes deviennent plus fortes, elles pénètrent *eo ipso* dans le conscient et ne restent inconscientes que si elles sont très peu intenses. Mais il est malaisé de concevoir comment une représentation pourrait être assez puissante pour provoquer, par exemple, une vive action motrice sans arriver pour autant à devenir consciente,

J'ai déjà fait mention d'un point de vue qui, peut-être, ne devrait pas être rejeté sans réflexion. La clarté de nos pensées, leur faculté d'être observées aperceptivement, de devenir conscientes, sont conditionnées par les sentiments de plaisir ou de déplaisir qu'elles éveillent, par leur valeur affective. Quand une idée provoque immédiatement des effets somatiques, l'excitation se déverse dans la voie indiquée et, de là, devrait ordinairement se répandre dans le cerveau. Mais ayant des conséquences somatiques et du fait que

l'excitation psychique s'est *convertie* en phénomène somatique, la représentation perd la clarté qui, sans cela, aurait permis de la distinguer dans l'afflux des autres associations ; elle se confond dans celles-ci.

Quelqu'un, par exemple, a éprouvé, au cours d'un repas, une violente émotion qu'il n'a pas « abréagie ». Il essaye ensuite de manger, mais suffoque et vomit. D'après le malade, ce ne sont là que des symptômes purement somatiques. Certains vomissements hystériques persistent longtemps, pour disparaître une fois que, sous hypnose, l'affect s'est reproduit, a été raconté, et que le sujet y a réagi. La tentative de manger devait certainement chaque fois avoir évoqué le souvenir et déclenché le vomissement. Mais ce souvenir, maintenant dénué d'affect, n'apparaît pas nettement dans le conscient alors que le vomissement accapare entièrement l'attention.

En conséquence on comprend que certaines représentations, bien qu'elles déclenchent des manifestations hystériques, ne soient pas reconnues responsables de celles-ci. Toutefois cette méconnaissance de représentations, maintenant dénuées d'affect de par leur conversion, n'empêche pas que certains autres complexes de représentations – qui ne sont rien moins que dénués d'affect – paraissent absents du conscient. C'est ce dont on découvre bien des preuves dans nos histoires de malades.

Chez ces sujets, il est de règle que les sautes d'humeur, l'irritabilité coléreuse, la tristesse, précèdent l'apparition du symptôme somatique ou le suivent immédiatement pour augmenter jusqu'au moment où une révélation verbale les supprimera ou bien jusqu'à la disparition progressive de l'affect et des phénomènes somatiques. Dans le premier cas, la qualité de l'affect reste tout à fait compréhensible, même si son intensité apparaît tout à fait disproportionnée aux yeux des normaux – et même à ceux du malade – une fois la guérison acquise. Il s'agit donc de représentations assez intenses pour provoquer non seulement des phénomènes somatiques

mais pour faire également surgir les affect qui s'y rattachent, pour agir sur les associations en favorisant les pensées concomitantes, tout en restant néanmoins elles-mêmes en dehors du conscient. Il est nécessaire d'utiliser l'hypnose, comme dans les observations I et 2, ou de s'assurer le concours actif du médecin (obs. 4 et 5) et de se livrer à de pénibles investigations pour ramener ces observations dans le conscient.

Nous appellerons ces sortes de représentations (actuelles) qui demeurent inconscientes non point parce qu'elles manquent de vivacité, mais au contraire en dépit de leur grande force, « représentations incapables de devenir conscientes »[68].

L'existence de ces pensées-là ressortit à la pathologie. Chez les êtres normaux, toutes les idées capables de devenir actuelles pénètrent, quand elles sont suffisamment intenses, dans le conscient. Chez, nos malades, nous découvrons, à côté du grand complexe des représentations ne pouvant devenir conscientes, un complexe moins important de pensées capables de resurgir dans le conscient. C'est dire que chez eux, le champ d'activité psychique de la pensée ne s'accorde pas, en puissance, avec celui du conscient, mais que ce dernier est plus limité que l'autre. Pour créer des représentations, le psychisme déploie une activité en partie consciente, en partie inconsciente. Les représentations peuvent ou non devenir conscientes. Il ne convient donc pas de parler d'une scission dans le conscient mais bien d'une *dissociation du psychisme*.

Inversement, ces représentations subconscientes ne sauraient être influencées par la pensée consciente ni modifiées par elle. Il s'agit, dans bien des cas, d'incidents ayant, depuis leur survenue, été privés de leur contenu ou bien de craintes sans fondements ou encore d'une frayeur que l'hilarité ou la joie d'avoir été sauvé a dissipée. Ces conséquences enlèvent au souvenir, en ce qui concerne

68 Cette définition n'est pas univoque et laisse, de ce fait, beaucoup à désirer, mais sans doute le manque d'autres termes plus adéquats doit-il en justifier l'emploi.

la pensée consciente, toute affectivité ; mais la pensée subconsciente qui provoque des manifestations somatiques reste intouchée.

Qu'il me soit permis d'en citer un exemple encore : une jeune femme se fait, pendant quelque temps, beaucoup de souci au sujet de sa sœur cadette. Sous l'empire de cette inquiétude des troubles de la menstruation surviennent ; ses règles, jusqu'alors régulières, durent quinze jours. La patiente commence à souffrir du côté droit de l'hypogastre et, par deux fois, sortant d'un « évanouissement », se retrouve gisant sur le sol. Ensuite une ovarite gauche se déclare, avec tous les symptômes d'une péritonite grave sans fièvre, une contracture de la jambe gauche (et dorsale) ; on diagnostiqua une pseudo-péritonite. (Quand, quelques années plus tard, la malade mourut et qu'on pratiqua son autopsie, on ne constata qu'une légère dégénérescence kystique des deux ovaires, sans séquelle de péritonite ancienne.) Les symptômes graves avaient peu à peu disparu et seule l'ovarite demeurait ainsi qu'une contracture des muscles dorsaux, de telle sorte que le tronc était raide comme une poutre ; on notait également une contracture de la jambe gauche. Cette dernière fut supprimée sous hypnose, par suggestion directe. La contracture du dos resta inchangée. Entre-temps, le cas de la sœur cadette avait très bien pu s'arranger et il n'y avait plus lieu de s'en inquiéter. Néanmoins chez notre patiente, les phénomènes hystériques qui devaient leur origine à la maladie de sa sœur persistaient sans changement. Tout laissait supposer qu'il s'agissait là de troubles de l'innervation, d'altérations devenues autonomes et sans lien désormais avec la représentation motivante. Cependant, quand au cours des séances d'hypnose, la malade fut obligée de raconter toute son histoire jusqu'à sa « péritonite » (ce qu'elle fit de fort mauvaise grâce) elle fut aussitôt capable de s'asseoir dans son lit et la contracture dorsale disparut sans retour. (L'ovarite dont l'origine était certainement bien plus ancienne resta inchangée.) Il s'ensuit de tout cela que la représentation pathogène d'angoisse

avait persisté en conservant toute son activité pendant des mois et en échappant totalement à l'influence des événements.

Si nous reconnaissons l'existence de complexes de représentations incapables de pénétrer dans la conscience claire et sur lesquels la pensée éveillée reste sans action, nous devons alors admettre que s'est produit, même dans une hystérie aussi simple que celle-ci-dessus décrite, un morcellement du psychisme en deux parties relativement indépendantes. Je n'entends pas affirmer que tous les symptômes appelés hystériques soient déterminés par une semblable dissociation ni fondés sur elle. Mais je soutiens que « la dissociation qui apparaît dans l'activité psychique et dont les manifestations nous frappent, sous forme de double conscience dans certains cas bien connus, existe de façon rudimentaire dans toute « grande » hystérie. A notre avis, la tendance à cette dissociation, sa possibilité, constituent, dans cette névrose, un phénomène fondamental ».

Mais avant d'aborder la discussion de ce phénomène, j'ajouterai ici une remarque relative aux représentations inconscientes capables de provoquer des manifestations somatiques. Comme dans les cas de contractures cités plus haut, beaucoup de phénomènes hystériques sont durables et permanents. Pouvons-nous, devons-nous admettre que, pendant tout ce temps, la représentation motivante reste vivace et présente ? Je crois que oui. Certes, chez les normaux, les représentations se succèdent rapidement dans le psychisme. Mais nous voyons les mélancoliques gravement atteints demeurer continuellement absorbés par la même triste pensée toujours actuelle et agissante. Tout nous permet de penser que, chez les normaux, un gros souci peut être présent même quand la conscience est remplie d'autres idées puisque ce souci détermine l'expression de la physionomie. Mais l'élément isolé de l'activité du psychisme qui, supposons-nous, doit, chez l'hystérique, être plein de pensées inconscientes, en est généralement si pauvrement investi, si

inaccessible aux changements d'impressions extérieures que nous nous croyons autorisés à penser à la permanence possible d'une représentation toujours active.

En admettant, avec Binet et Janet, que la scission d'une partie de l'activité psychique semble caractériser l'hystérie, nous voilà obligés de chercher à éclairer le plus possible ce phénomène. Évitons un travers qui consiste à voir, derrière le substantif, une substance et à considérer peu à peu le « conscient », la « conscience » comme des objets. Lorsqu'on s'est habitué à utiliser des localisations métaphoriques, telles que le subconscient, on voit progressivement se former une représentation dans laquelle la métaphore semble avoir été oubliée et dont on se sert comme d'une chose réelle. La mythologie se trouve ainsi achevée.

Des représentations spatiales s'imposent de cette façon à notre esprit pour escorter et aider celui-ci. Quand nous parlons de représentations présentes dans la conscience claire et de représentations qui jamais ne surgissent dans la clarté, une image s'impose à nous, celle d'un tronc d'arbre dressé en pleine lumière, mais dont les racines plongent dans les ténèbres, ou celle encore d'un édifice avec son sombre souterrain. Mais si nous gardons toujours présente à la pensée la notion du fait qu'ici la spatialité n'est que métaphore, si nous ne nous laissons pas induire à la localiser dans notre cerveau, rien ne nous empêchera alors de parler de conscient et d'inconscient, à condition de maintenir cette restriction.

Nous risquerions certainement d'être nous-mêmes victimes de nos métaphores si nous cessions de penser que c'est toujours dans le même cerveau et, très vraisemblablement, dans la même écorce cérébrale que naissent les représentations conscientes ou inconscientes ; nous ne saurions dire comment la chose est possible, mais l'activité psychique de l'écorce cérébrale nous est si mal connue qu'une énigme compliquée de plus ne renforcerait guère

notre incommensurable ignorance. Nous ne devons reconnaître qu’un fait : chez les hystériques, une partie de l’activité psychique employée à la perception n’arrive pas à pénétrer dans le champ du conscient des sujets et il y a, de ce fait, morcellement du psychisme.

Un cas bien connu de ce fractionnement de l’activité psychique est fourni par l’accès hystérique dans certains de ses stades et de ses formes. Au début, la pensée consciente y est tout à fait assoupie pour ensuite se réveiller peu à peu. Beaucoup de malades intelligents avouent que leur moi conscient reste, durant l’accès, parfaitement clairvoyant et qu’il a observé, avec étonnement et curiosité, toutes les extravagances qu’ils ont dites ou faites. Ces sujets pensent quelquefois (à tort) qu’avec de la bonne volonté, ils auraient pu empêcher l’accès de se produire et sont enclins à s’en tenir pour responsables. « Ils n’auraient pas dû faire ça. » (Les auto-reproches de simulation se fondent aussi en grande partie sur cette impression.) Dans les accès ultérieurs le moi conscient n’arrive pas davantage à dominer les faits. C’est que la pensée, la faculté de spéculer dont dispose le moi conscient éveillé se trouvent alors à côté des représentations en général confinées dans l’obscurité de l’inconscient. Elles gênent la musculature et le langage et même une partie de la faculté idéative et la dissociation du psychisme devient manifeste.

Binet et Janet ont découvert et décrit le morcellement non seulement de l’activité psychique mais aussi de la conscience ; on sait que ces observateurs ont réussi à entrer en contact avec le subconscient de leurs malades, c’est-à-dire avec cette fraction de l’activité psychique qu’ignore le moi conscient éveillé. Ils y ont démontré, dans certains cas, l’existence de toutes les fonctions psychiques, y compris celle de la conscience de soi. Car l’on y retrouve le souvenir de faits psychiques antérieurs. Cette moitié de psychisme forme donc un tout conscient en soi. La partie scindée du psychisme est, dans nos cas, « reléguée dans les ténèbres » comme

dans les gouffres de l'Etna, les Titans qui pouvaient ébranler la terre, mais à qui il était interdit de paraître à la lumière. Dans les cas de Janet, c'est un total fractionnement de ce domaine psychique qui s'est réalisé. Il subsiste bien encore une différence de valeur, mais celle-ci disparaît quand les deux moitiés du conscient apparaissent alternativement, comme dans les cas bien connus de double conscience et que leurs pouvoirs d'action ne se distinguent par aucune différence.

Mais revenons-en aux représentations qui, nous l'avons démontré, ont provoqué, chez nos malades, des manifestations hystériques. Il s'en faut de beaucoup que nous puissions dire des unes qu'elles sont inconscientes et des autres qu'elles sont « capables de le devenir ». A partir de la pensée parfaitement consciente qui déclenche un réflexe inhabituel jusqu'à celle qui ne surgit dans la conscience que sous hypnose et jamais à l'état de veille, on trouve une série presque ininterrompue passant par tous les degrés de demi-clarté, d'opacité d'obscurité. Néanmoins, il semble, à notre avis, démontré que, dans, les hystéries très accentuées, une dissociation de l'activité psychique a eu lieu et qu'elle seule permet d'établir une théorie psychologique de la maladie.

Qu'avons-nous alors le droit de supposer ou de dire touchant la cause et le développement de ce phénomène ?

P. Janet, qui a tant fait pour la connaissance de l'hystérie et dont nous approuvons la plupart des vues, a formulé à ce sujet une opinion que nous ne saurions adopter.

Janet soutient que le « dédoublement de la personnalité » repose sur une faiblesse originelle du pouvoir mental de synthèse (insuffisance psychologique)[69] ; toute activité mentale présuppose une certaine faculté de « synthèse », une possibilité de réunir plusieurs représentations en un tout. La fusion des diverses

69 En français dans le texte.

perceptions sensorielles en une seule image serait déjà l'œuvre de cette activité synthétisante ; nous voyons, chez les hystériques, cette fonction tomber bien au-dessous de la normale. L'individu normal, quand il dirige au maximum son attention sur un certain point, par exemple sur une perception sensorielle, perd passagèrement la faculté de percevoir les impressions fournies par d'autres sens, c'est-à-dire de les admettre dans sa pensée consciente. C'est là justement ce qui advient chez les hystériques, mais sans préalable concentration particulière de l'attention. Perçoivent-ils quelque chose ? Les voilà aussitôt inaccessibles à toute autre perception sensorielle. Ils ne seraient même pas capables de saisir l'ensemble des impressions reçues par un seul sens ; par exemple, ils ne perçoivent que les impressions tactiles sur une moitié du corps ; les sensations de l'autre moitié parviennent au centre, et sont utilisées pour coordonner des mouvements, mais sans être perçues. Les sujets appartenant à cette catégorie sont hémianesthésiques.

Chez les normaux, toute représentation en appelle par association, dans le conscient, quantité d'autres qui entrent en relation avec la première pour la favoriser ou l'entraver. Seules les représentations les plus vives sont hyperpuissantes à un degré tel que les associations demeurent, en pareils cas, sous-jacentes au conscient. C'est ce qui se produit toujours chez les hystériques. Toute représentation accapare l'ensemble de l'activité mentale, d'où les excessives réactions émotives des malades.

C'est à cette propriété de leur psychisme que Janet a donné le nom de « rétrécissement du champ de la conscience » des hystériques, par analogie avec le « rétrécissement du champ visuel ». Les impressions sensorielles non perçues et les représentations qui, bien que s'étant présentées, n'ont pas pénétré dans le conscient, s'éteignent généralement sans avoir d'effets. Quelquefois, cependant, elles s'agrègent pour former des complexes,

c'est-à-dire la couche psychique qui échappe au conscient, le subconscient.

L'hystérie essentiellement due à cette dissociation du psychisme serait « une maladie de faiblesse » et c'est pourquoi elle se développerait surtout quand, sur un psychisme originellement faible, certaines influences, elles-mêmes affaiblissantes, s'exerceraient ou quand des exigences fortes s'imposeraient à lui en face desquelles l'insuffisance mentale apparaîtrait plus accusée encore.

Janet, dans cet exposé de ses vues, a déjà donné aussi une interprétation de la prédisposition à l'hystérie. Il existe un *type hystérique* (ce terme a ici la même signification que le « type phtisique » qui comporte un thorax étroit allongé, un cœur petit, etc.). Janet voit dans une certaine forme innée de faiblesse mentale une prédisposition à l'hystérie. Nous allons brièvement lui opposer nos vues à ce sujet. La dissociation du conscient apparaît non parce que les malades sont faibles d'esprit, mais simplement parce qu'ils paraissent l'être, par suite du morcellement de leur activité psychique et parce que leur pensée consciente ne dispose que d'une fraction de leur capacité de produire. Nous ne saurions admettre que la faiblesse mentale constitue le « type hystérique » ni qu'elle caractérise la prédisposition à l'hystérie.

Un exemple permettra de comprendre notre première assertion. Nous avons pu observer, à maintes reprises, chez une de nos malades (Mme Cécilie M…), les faits suivants : dans les périodes de relatif bien-être, nous vîmes surgir un symptôme hystérique, une pénible et obsédante hallucination, une névralgie et autres manifestations analogues dont l'intensité augmentait pendant un certain temps. Simultanément, l'activité mentale ne cessait de diminuer et, au bout de quelques jours, n'importe quel observateur profane aurait considéré la malade comme faible d'esprit. Sous hypnose par les soins du médecin ou par le récit de l'incident, fait

dans un moment d'émotion et avec expression d'un affect intense, elle se débarrassait de la représentation inconsciente (c'est-à-dire du souvenir d'un traumatisme psychologique subi dans un lointain passé). Ceci fait, non seulement elle se montrait calme et gaie, délivrée du symptôme qui la tourmentait, mais nous nous étonnions chaque fois de sa claire et belle intelligence, de sa finesse et de la sûreté de son jugement. Son jeu préféré où elle excellait était le jeu d'échecs et elle se plaisait à mener deux parties à la fois, ce qui n'est certes pas l'indice d'un pouvoir intellectuel de synthèse diminué. Une impression s'imposa à notre esprit : au cours de tout ce processus pathologique, la représentation inconsciente avait attiré à soi une fraction toujours croissante d'activité psychique et, à mesure que se produisait ce phénomène, la participation de la pensée consciente devenait moindre jusqu'à ce que la malade chût dans une totale imbécillité ; mais plus tard, en « reprenant ses esprits », Mme v. N… témoignait d'éminentes capacités.

Nous ne devons pas, pour établir une comparaison avec les états des sujets normaux, nous servir de la concentration d'esprit propre à l'attention, mais de la « préoccupation ». Quand une vive représentation, un souci par exemple, préoccupe un individu, tout le rendement intellectuel de celui-ci s'en ressent d'une façon analogue.

Tout observateur subit l'influence de l'objet observé et nous sommes tentés de croire que Janet a établi ses conceptions principalement en étudiant à fond les hystériques débiles mentaux que recueillent les hôpitaux et les asiles, parce que leur maladie et la déficience mentale qui en découle les empêchent de s'adapter à l'existence. L'hystérique plus instruite que nous avons observée nous impose, relativement à son psychisme, une idée essentiellement différente. Parmi les hystériques se trouvent, pensons-nous, certains sujets possédant l'intelligence la plus lucide, la volonté la plus forte, l'esprit le plus critique. L'hystérie n'exclut à aucun degré les dons psychiques que le sujet possède en puissance, mais que la maladie

l’empêche d’utiliser. La patronne des hystériques, sainte Thérèse, ne fut-elle pas une femme géniale, ayant le sens pratique le plus développé ?

Il est vrai d’ailleurs qu’à aucun degré la sottise, l’incapacité, la mollesse ne sauraient prémunir contre l’hystérie. Même si l’on fait abstraction de tout ce qui ne découle que de la maladie, on est obligé de reconnaître la fréquence, chez les hystériques, d’une débilité mentale. Mais il ne s’agit point, dans ce cas, de sottise, d’engourdissement mental, mais plutôt d’un degré excessif de mobilité qui fait du sujet un incapable. J’aborderai par la suite la question des prédispositions. Disons seulement ici que nous ne saurions accepter l’assertion de Janet qui affirme qu’une déficience mentale est à la base de l’hystérie et de la dissociation psychique.

A l’inverse de Janet, je crois que, dans un grand nombre de cas, la dissociation se fonde sur une excessive activité psychique, sur une habituelle coexistence de deux séries de représentations hétérogènes. On a maintes fois souligné le fait qu’il nous arrivait souvent de ne pas agir seulement de façon mécanique alors que toute une série de représentations traversent notre pensée consciente. Nous sommes capables de fournir un travail psychique incontestable alors que notre pensée est « occupée quelque part ailleurs », comme, par exemple, quand nous lisons un texte à haute voix, avec les intonations appropriées, sans cependant savoir le moins du monde ce que nous avons lu.

Il existe toutes sortes d’activités, depuis celles qui sont uniquement mécaniques, comme le tricotage, les exercices de gammes, jusqu’à celles qui exigent une certaine participation du psychisme, activités auxquelles bien des gens se livrent sans y appliquer la totalité de leur esprit. Nous voulons parler, en particulier, des personnes pleines de vivacité qui souffrent de devoir se livrer à quelque occupation simple, monotone, affadissante et qui, tout à fait volontairement au début, se procurent la distraction de

penser à autre chose (cas du « théâtre privé » d'Anna O...). Un autre cas pouvant rappeler le précédent est celui d'une série de représentations intéressantes issues de lectures, de pièces de théâtre, etc. Ces représentations s'imposent à l'esprit et y pénètrent. Cette irruption est plus marquée encore quand la série de représentations en question comporte une « teinte affective », du fait de soucis, d'aspiration amoureuse. On a alors affaire à l'état dont nous avons déjà parlé, celui de la préoccupation, qui n'empêche pas, malgré tout, de nombreux sujets de réaliser certains actes moyennement compliqués. Les conditions sociales exigent souvent pareilles duplications et certaines idées dominantes ont une action analogue, par exemple quand une femme, en proie à de graves soucis ou à une agitation passionnelle, se voit obligée d'accomplir certains devoirs mondains et de remplir les fonctions incombant à une maîtresse de maison aimable. Notre profession nous oblige plus ou moins à nous comporter ainsi ; mais l'observation de soi semble montrer à chacun que le groupe de représentations affectives ne fait pas que s'éveiller de temps en temps par association, mais qu'il demeure constamment actuel dans le psychisme lorsque celui-ci n'est pas absorbé par quelque impression extérieure ou par quelque acte volontaire.

Même chez les gens qui ne s'adonnent pas, en dehors de leur activité ordinaire, à d'habituelles rêveries diurnes, certaines situations provoquent, pendant des temps assez longs, des impressions changeantes et des réactions dues à la vie extérieure, coexistant avec un groupe de représentations à charge affective. *Post equitem sedet atra cura*. Il s'agit surtout de situations où le sujet soigne un être cher ou encore d'inclinations amoureuses. L'expérience nous enseigne que les tâches incombant aux garde-malades et l'affect sexuel jouent, dans la plupart des cas d'hystérie, un rôle primordial, comme le montre l'étude approfondie de nos cas.

Je suppose que ce dédoublement des facultés, habituel ou bien provoqué par des situations capables de susciter l'émotion, prédispose essentiellement à une dissociation pathologique du psychisme. Il aboutit à cette dernière lorsque le contenu des deux groupes de représentations coexistantes est devenu dissemblable, quand l'un des groupes contient des pensées susceptibles de devenir conscientes : les pensées repoussées et celles qui émanent d'états hypnoïdes. En pareil cas, la confluence des deux courants temporairement séparés et qui, chez les normaux, ne manque pas de se réaliser, devient impossible. C'est dans la partie dissociée que va, en permanence, s'exercer une activité psychique inconsciente. Cette dissociation hystérique du psychisme est, par rapport au « moi double » de l'être normal, ce que l'hypnoïdie est par rapport à la rêverie ordinaire. C'est l'amnésie qui détermine ici le caractère pathologique et l'impossibilité pour certaines représentations de devenir conscientes.

L'observation 1 (Anna O…), à laquelle je suis toujours obligé de revenir, nous permet de nous faire de ce processus une idée nette. Cette jeune fille, alors qu'elle était encore en pleine santé, avait pris l'habitude de se livrer à ses pensées fantasmatiques. A un moment favorable à l'autohypnose, un affect d'angoisse s'insinue dans la rêverie et crée un état hypnoïde soumis à l'amnésie. Le fait se reproduit en diverses circonstances et son contenu représentatif s'enrichit toujours davantage ; mais cet état alterne encore avec ceux où la pensée reste claire et parfaitement normale.

Quatre mois plus tard la malade est entièrement plongée dans l'état hypnoïde ; alors que les diverses attaques confluent, il se forme un *état de mal*[70], une très grave hystérie aiguë. Au bout de quelques mois, cet état qui a emprunté différentes formes (période de somnambulisme) se trouve brusquement interrompu et recommence à alterner avec un comportement psychique normal. Mais même

70 En français dans le texte.

alors, les phénomènes somatiques et psychiques, dont nous savons qu'ils reposent sur des représentations d'ordre hypnoïde, persistent (contracture, hémiasnesthésie, altération du langage). Ce fait prouve que, même dans les périodes de comportement normal, le complexe des représentations hypnoïdes, le « subconscient », demeure présent et que la dissociation psychique n'a pas cessé d'exister.

Je n'ai pas d'autres exemples de ce phénomène à fournir, mais je crois que cet unique exposé peut jeter quelque lumière sur la formation des névroses traumatiques. Dans ces névroses, la réaction hypnoïde de peur accompagne, dans les jours qui suivent l'accident, le souvenir de ce dernier ; au cours de ces répétitions toujours plus fréquentes, l'intensité de cette réaction hypnoïde diminue de telle façon que le souvenir n'alterne plus avec la pensée claire mais subsiste à ses côtés. Cette réaction s'installe et les symptômes somatiques qui n'apparaissaient que pendant les accès de peur, deviennent permanents. Mais je ne puis ici que conjecturer la réalité de ces faits car je n'ai analysé aucun cas semblable.

Les observations et les analyses pratiquées par Freud prouvent que la dissociation du psychisme peut aussi être provoquée par une « défense », le conscient cherchant volontairement à éviter les représentations pénibles. Mais ceci ne se produit que chez certaines gens à qui, pour cette raison, nous attribuons une particularité psychique. Les normaux réussissent à réprimer ces représentations qui ensuite disparaissent totalement. S'ils n'y réussissent pas, elles continuent toujours à resurgir dans le conscient. Je ne saurais dire à quoi est attribuable cette particularité. Je me contenterai d'avancer l'hypothèse suivante : un état hypnoïde serait nécessaire pour que la défense, non seulement quand certaines représentations converties sont devenues inconscientes, mais quand une véritable dissociation du psychisme s'est produite. L'autohypnose crée, pour ainsi dire, l'espace, le lieu où s'exerce l'action psychique inconsciente et où les représentations rejetées sont refoulées. Quoi qu'il en soit, nous

sommes obligés de reconnaître l'importance pathogène de la « défense ».

Mais je suis loin de croire qu'après avoir parlé de processus à moitié compréhensibles, nous ayons le moins du monde épuisé la question de la genèse des dissociations du psychisme. Au début des hystéries graves, on observe généralement, pendant un certain temps, un syndrome que l'on aurait le droit de qualifier d'hystérie aiguë (dans les anamnèses de certains hommes hystériques, on parle, dans la plupart de ces cas, d'« inflammation du cerveau », chez les femmes hystériques, l'ovarite entraîne le diagnostic de péritonite).

Au cours de cette phase aiguë de l'hystérie, on observe des manifestations psychotiques très nettes : états d'excitation maniaques et coléreuses, changement rapide des phénomènes hystériques, hallucinations, etc. Il est possible que, dans ces états, la dissociation du psychisme s'effectue autrement que nous n'avons tenté plus haut de le décrire.

Peut-être faut-il considérer toute cette phase comme un état hypnoïde prolongé dont les séquelles fournissent le noyau du complexe de représentations inconscient, tandis que la pensée claire est, elle, amnestique. Comme les conditions d'apparition d'une hystérie aiguë de ce genre nous restent la plupart du temps inconnues, on peut supposer qu'il s'agit là d'une dissociation psychique qui, contrairement à celle dont nous avons parlé plus haut, devrait être qualifiée d'irrationnelle. (Je n'oserais affirmer que les choses se passent partout de la même manière que chez Anna O…)[71]. Il doit certainement exister d'autres formes de ce processus, que notre récente prise de connaissance des phénomènes psychologiques

71 Je ferai observer ici que c'est dans le cas de grande hystérie avec double conscience manifeste le mieux connu et le plus transparent, celui justement d'Anna O…, que : 1° aucune séquelle du stade aigu n'était observable dans le stade chronique ; et que 2° tous les phénomènes de ce dernier avaient été créés dès le « temps d'incubation » dans des états hypnoïdes et émotionnels.

ne nous a pas encore permis d'observer. Il est certain que nous n'avons encore fait, dans ce domaine, que les premiers pas. D'autres expériences ne manqueront pas de bouleverser de fond en comble nos vues actuelles.

Voyons maintenant en quoi les connaissances acquises au cours de ces dernières années ont pu contribuer à la compréhension de l'hystérie. Cette contribution semble multiple et importante.

Il nous est permis de ramener certains symptômes d'apparence purement somatique à des représentations impossibles à retrouver dans le conscient des malades. Il serait inutile de revenir une fois de plus sur cette question.

Nous avons appris que les accès résultaient, tout au moins en partie, d'un complexe inconscient de représentations (Charcot).

Nous avons également appris à comprendre certaines particularités de l'hystérie et c'est là un point qui mérite d'être approfondi.

Les « représentations inconscientes » n'apparaissent pas (ou ne surgissent que difficilement et rarement) dans la conscience claire et pourtant elles exercent une action sur celle-ci. Elles agissent d'abord par leurs effets quand, par exemple, une hallucination totalement incompréhensible et absurde dont la signification et la motivation ne s'éclairent qu'au cours de l'hypnose, vient tourmenter le malade.

Les représentations inconscientes influencent aussi les associations en rendant plus vives certaines d'entre elles, comme par un renforcement venu de l'inconscient. C'est de cette façon que s'imposent aux malades certains groupes déterminés de représentations auxquelles ils sont contraints de penser. (Tout cela est analogue au cas des hémianesthésiques de Janet qui, insensibles aux pressions que l'on exerce sur leur main et invitées à en dire le nombre, choisissent toujours le chiffre exact.) Ces représentations régissent aussi les états d'âme, l'humeur bonne ou mauvaise. Quand

Anna O..., en rapportant ses souvenirs, se rapprochait d'un incident primitivement lié à quelque vive émotion, l'état d'âme correspondant apparaissait plusieurs jours auparavant, précédant même l'apparition du souvenir, dans le conscient hypnotique.

Voilà qui nous fait comprendre les « mauvaises humeurs » inexplicables, les dépressions immotivées, dans les états de pensée claire. L'émotivité des hystériques est, pour une grande part, simplement originelle, mais les vives émotions où les plongent des incidents relativement insignifiants s'expliquent mieux si nous nous rappelons que le « psychisme dissocié » agit de la même façon qu'un résonateur sur un diapason. N'importe quel incident capable d'éveiller les souvenirs « inconscients » libère toute la puissance affective de ces représentations toujours fraîches et l'émotion ainsi provoquée est tout à fait disproportionnée à celle qui serait apparue seule dans le psychisme conscient.

Nous avons déjà parlé (voir p. 35, Mme Cecilie v. N...) d'une malade dont les productions psychiques sont en rapport inversement proportionnel avec la vivacité de ses représentations inconscientes. L'affaiblissement de sa pensée consciente repose en partie – mais en partie seulement – sur son mode particulier de distraction ; après chaque « absence » passagère – et ces absences se reproduisent sans cesse – elle ignore quel fut l'objet de ses pensées à ces moments-là. Elle oscille entre la « condition première » et la « condition seconde », entre les complexes conscient et inconscient de représentations. Mais ce n'est pas seulement à cause de cela que son activité psychologique est diminuée, ni non plus à cause de l'affect émané de l'inconscient qui la domine. Dans cet état, sa pensée à l'état de veille se trouve privée de toute énergie, son jugement devient infantile ; elle semble, nous l'avons déjà dit, tombée dans l'imbécillité. A mon avis, ce fait est imputable à la diminution de l'énergie dont dispose la pensée claire lorsqu'une grande quantité d'excitation psychique se trouve confisquée par l'inconscient.

Quand ce cas est persistant, quand le psychisme dissocié demeure dans un état de perpétuelle excitation, comme chez les hémianesthésiques de Janet, chez qui les sensations d'une moitié du corps elles-mêmes ne sont perçues que par le psychisme inconscient, la pensée, à l'état de veille, ne dispose plus que d'une très faible activité cérébrale, ce qui explique parfaitement la faiblesse psychique décrite par Janet et considérée par lui comme innée. Rares sont les gens dont on pourrait dire comme du Bertrand de Bonn, de Uhland « qu'ils n'ont jamais besoin que d'une moitié de leur esprit ». Avec une telle réduction de leur énergie psychique, la plupart des gens seraient des débiles mentaux.

C'est sur la faiblesse mentale issue d'une dissociation psychique que semble reposer une caractéristique lourde de conséquences de certains hystériques : leur suggestibilité. (Je dis bien « de certains » hystériques car il est patent que l'on trouve, parmi ces malades, des sujets possédant le jugement le plus sûr et le sens critique le plus aiguisé.)

Quel sens donner au mot suggestibilité ? Eh bien, il signifie un manque de critique (de jugement) en face des représentations et des complexes de représentations qui surgissent dans le conscient ou qui y sont introduits du dehors par l'audition de discours ou par des lectures. La critique que suscitent les représentations en pénétrant dans le conscient est due au fait qu'elles éveillent associativement d'autres pensées et, entre autres, certaines idées qui ne s'accordent pas avec elles. La résistance contre ces idées incompatibles dépend donc de leur énergie dans le conscient potentiel et son intensité correspond au rapport existant entre la vivacité des représentations nouvelles et celle des souvenirs resurgis. Ce rapport est très variable, même dans les intellects normaux. Ce que nous appelons « intellectualité » en dépend pour la plus grande part. Le sujet « sanguin », celui qu'enchantent les nouvelles gens, les nouvelles choses, est sans doute tel parce que l'intensité des images

mnémoniques est chez lui plus faible par rapport aux impressions récentes qu'elle ne l'est chez l'individu « flegmatique », plus tranquille. Dans les états pathologiques, l'excédent des représentations toutes fraîches et le manque de résistance à l'égard de ces dernières croissent suivant la faible proportion des images mnémoniques resurgies et le peu de force, la pauvreté des associations. Il en va de même dans le sommeil et le rêve ainsi que dans l'hypnose, à chaque diminution de l'énergie mentale et tant que la vivacité de nouvelles représentations ne s'en trouve elle-même pas endommagée.

Le psychisme inconscient et dissocié de l'hystérique est éminemment suggestionnable par suite de la pauvreté et du caractère incomplet de son contenu idéatif. Mais la suggestibilité du psychisme conscient de certains hystériques semble avoir la même cause. Ils sont excitables suivant leurs prédispositions ; les nouvelles représentations sont, chez eux, très actives. Par contre, l'activité vraiment intellectuelle, le pouvoir associatif, se trouvent abaissés parce que la pensée à l'état de veille et par suite de la dissociation d'une fraction inconsciente, ne dispose plus que d'une fraction seulement de l'énergie psychique.

C'est pour cette raison que la faculté de résister aux auto-suggestions comme aux suggestions extérieures est, chez ces sujets, diminuée, voire quelquefois supprimée. C'est pour la même cause que leur volonté se laisse également impressionner. Au contraire, la suggestibilité hallucinatoire, qui transforme sur-le-champ chaque représentation de perception sensorielle en perception présente exige, comme toute hallucination, un degré anormal d'excitabilité de l'organe percepteur et n'est pas attribuable à la seule dissociation psychique.

VI. Prédisposition. Formation de l'hystérie

Dans cet exposé j'ai, à maintes reprises, fait ressortir que la plupart des manifestations dont nous cherchons l'explication reposaient sur une constitution innée, échappant à toute interprétation qui tenterait d'aller au-delà d'une constatation du fait patent. Mais la possibilité de *devenir* hystérique est, elle aussi, certainement liée à une particularité du sujet qu'il ne serait peut-être pas inutile de définir avec plus de précision.

J'ai déjà montré plus haut pourquoi l'opinion de Janet est inadmissible ; selon cet auteur la prédisposition à l'hystérie reposerait sur une faiblesse psychique constitutionnelle. Le praticien qui, dans son rôle de médecin de famille, peut observer à tous les âges les membres hystériques de celle-ci sera de préférence enclin à rechercher cette prédisposition dans un excédent plutôt que dans un déficit. Les adolescents qui deviendront hystériques se montrent généralement, avant de tomber malades, pleins de vivacité, doués, très intéressés par les choses intellectuelles ; leur volonté est souvent remarquable. C'est parmi eux que l'on trouve ces jeunes filles qui se lèvent la nuit pour se livrer en secret à des études auxquelles leurs parents, par crainte du surmenage, s'étaient opposés. Certes, la faculté de juger sainement ne leur est pas plus généreusement impartie qu'aux autres humains, mais il est rare de découvrir parmi eux des sots et des sujets affectés de paresse d'esprit. Leur productivité mentale débordante amena l'un de nos amis à prétendre que les hystériques formaient la fleur de l'humanité, aussi stérile, il est vrai, mais aussi belle que certaines fleurs.

Leur vivacité et leur agitation, leur besoin de sensations et d'activité intellectuelle, leur inaptitude à supporter la monotonie et l'ennui peuvent s'expliquer de la façon suivante : ils appartiennent à une catégorie d'individus dont le système nerveux libère, à l'état de repos, un excédent d'excitation qui exige d'être utilisé (voir p. 157).

Pendant leur développement et, par suite, à la puberté, la forte poussée d'excitation que provoquent la sexualité naissante et les glandes sexuelles vient s'ajouter à l'excédent originel. En conséquence, les phénomènes pathologiques disposent d'une quantité excessive d'excitation nerveuse libre, mais pour que cette dernière prenne la forme de manifestations morbides hystériques, il faut la présence, chez le sujet, de certaines particularités spécifiques. La grande majorité des êtres vifs et agiles ne deviennent pas, pour autant, hystériques.

J'ai dû, plus haut, me contenter de dire de ces malades, en me servant de termes vagues et peu significatifs, que « leur système nerveux était anormalement excitable ». Mais on pourrait peut-être aller plus loin et ajouter que cette anomalie est due au fait que, chez eux, l'excitation de l'organe central se déversa dans le système nerveux sensoriel qui, normalement, n'est accessible qu'aux excitations périphériques et à celles venant d'organes végétatifs isolés par de fortes résistances du système nerveux central. Cette conception d'un excédent permanent d'excitation à laquelle les appareils viscéraux de la sensibilité et de la vaso-motricité seraient accessibles suffirait peut-être à expliquer certains phénomènes pathologiques.

Quand, chez les sujets ainsi constitués, l'attention se trouve concentrée sur une partie du corps, « la voie attentionnelle » (Exner) se trouve plus largement ouverte aux sensations qu'il ne serait nécessaire ; l'excitation libre, flottante, s'engage pour ainsi dire dans cette voie et une hyperesthésie locale apparaît. En conséquence, les douleurs, quelle que soit leur origine, prennent une intensité maxima et toutes les souffrances deviennent « épouvantables », « intolérables ». Mais la quantité d'excitation qui a, une fois, investi une voie sensible ne l'abandonne pas toujours, comme cela se produit chez les normaux ; non seulement elle s'accroche, mais elle s'intensifie par afflux constant de nouvelles excitations. Un

traumatisme articulaire léger, une névrose articulaire, se produisent alors. Les sensations douloureuses de l'œdème ovarien se muent en ovarite chronique.

Le système nerveux de l'appareil circulatoire est plus accessible à l'influence du cerveau que chez les êtres normaux ; on observe des palpitations nerveuses, une tendance à la syncope, des rougeurs ou des pâleurs excessives, etc.

Mais ce ne sont pas seulement les influences centrales qui excitent plus facilement les zones nerveuses périphériques. Ces dernières réagissent également de façon excessive et inadéquate aux stimuli fonctionnels normaux. Les palpitations surviennent après une légère excitation ou après un effort modéré et les vaso-moteurs, provoquent sans participation d'une influence psychique quelconque, une contraction des artères (« doigts morts »). De même qu'un léger traumatisme peut provoquer une névrose articulaire, de même une bronchite de courte durée est capable d'engendrer de l'asthme nerveux, une indigestion ou – fait fréquent – une cardialgie. Nous sommes ainsi amenés à constater que l'accès permis aux sommes d'excitation d'origine centrale, tout en ne constituant qu'un cas spécial d'excitation générale anormale[72], n'en a pas moins une grande importance dans la question que nous traitons ici.

C'est pour cette raison que je ne voudrais pas rejeter entièrement la vieille « théorie des réflexes » de ces symptômes. Peut-être ferait-on mieux de simplement qualifier ces derniers de « nerveux », mais ils appartiennent au tableau clinique empirique de l'hystérie. Les vomissements qui accompagnent la dilatation de l'utérus peuvent très bien, dans les cas d'excitabilité anormale, être déclenchés, de façon réflexe, par une irritation utérine passagère et peut-être même par des œdèmes mobiles des ovaires. Nous le savons, les altérations organiques peuvent avoir tant de répercussions lointaines, tant de « points conjugués » singuliers que

72 OPPENHEIM, *Labilité de la molécule.*

rien ne nous autorise à rejeter l'idée qu'une quantité de symptômes nerveux à fondement psychique représentent, en certains cas, de lointaines conséquences réflexes. J'irai même jusqu'à formuler une hérésie tout à fait démodée en disant que les difficultés de mouvements d'une jambe pourraient parfois être non point psychiques mais directement réflexes, et avoir été provoqués par une affection génitale. Je crois que mieux vaut ne pas soutenir trop péremptoirement nos nouvelles idées ni les appliquer à tous les cas.

D'autres formes de sensibilité anormale échappent encore entièrement à notre compréhension. Tel est le cas de l'analgésie générale des plaques anesthésiques, celui du rétrécissement réel du champ visuel, etc. Il est possible et peut-être même probable que d'autres observations permettent de découvrir l'origine psychique de n'importe quel stigmate de cette espèce, et, par là, d'expliquer le symptôme ; cette explication n'a jusqu'ici pas été possible (je n'oserais généraliser l'indication que nous a fournie notre cas n°1) et je ne crois pas qu'il soit indiqué de présupposer, avant qu'elle puisse le confirmer, cette conclusion.

Au contraire la particularité citée du système nerveux et du psychisme semble expliquer certains traits caractéristiques, bien connus, de nombreux hystériques. Tout excédent d'excitation libéré par leur système nerveux provoque, chez eux, une incapacité d'endurer l'ennui et la monotonie ; leur besoin de sensations les pousse, quand débute leur maladie, à interrompre le cours monotone de leur existence par toutes sortes d' « incidents », qui constituent, est-il besoin de le dire ? surtout des phénomènes pathologiques. L'autosuggestion y concourt souvent. Les malades y inclinent toujours davantage en vertu de leur besoin de maladie, trait surprenant aussi pathognomonique de l'hystérie que la peur des maladies l'est de l'hypocondrie. Je connais une hystérique qui, fort souvent, s'amusait à se faire du mal à elle-même, sans que l'entourage ou le médecin s'en doutassent. A défaut d'autre chose,

seule dans sa chambre, elle se livrait à toutes sortes d'excentricités afin de se prouver à elle-même qu'elle n'était pas normale. Elle a conscience de son état pathologique, remplit mal ses obligations et, par de semblables actes, se justifie elle-même. Une autre malade, très gravement atteinte, affectée de scrupules morbides et pleine de méfiance d'elle-même, ressent chacune de ses manifestations hystériques comme un remords « parce qu'elle n'aurait pas dû avoir ça si seulement elle l'avait voulu ». Sa parésie de la jambe fut faussement attribuée à une affection spinale et ce diagnostic la soulagea moralement. Mais quand on lui expliqua qu'il ne s'agissait que de troubles « nerveux » destinés à disparaître, cela suffit à créer chez elle de graves crises d'anxiété. Le besoin de maladie répond à l'envie lancinante qu'a la malade de se convaincre elle-même et de convaincre les autres de la réalité de son mal. Quand tout cela vient s'ajouter au tourment causé par la monotonie d'une chambre de malade, une tendance à toujours créer de nouveaux symptômes se développe de la façon la plus marquée.

Mais quand cette tendance se mue en habitude de mensonge et en simulation réelle – et je crois que nous rejetons actuellement le concept de simulation avec autant de conviction que nous l'avions jadis admis – ce fait n'est pas dû à une prédisposition hystérique mais, comme Möbius l'a justement indiqué, à une combinaison de celle-ci avec d'autres dégénérescences originellement de valeur morale minime. Ainsi l'hystérique devient « méchant » du fait qu'à son âme faible s'ajoute un trouble caractériel à forme égoïste, ce qui provoque très facilement une maladie chronique et minante. La « méchanceté » est d'ailleurs à peine plus fréquente chez les hystériques que chez les tabétiques aux stades tardifs.

Un excès d'excitation provoque aussi des réactions pathologiques dans le domaine de la motricité. C'est ainsi que des enfants appartenant à cette catégorie exécutent très facilement certains mouvements apparentés aux tics. Ceux-ci, d'abord suscités

par quelque sensation oculaire ou au visage, peuvent devenir permanents si l'on ne s'y oppose pas immédiatement. Les voies réflexes sont très aisément, très rapidement établies.

Il ne faut pas non plus nier l'existence de crampes purement motrices, indépendantes de tout facteur psychique. Dans ces accès, la quantité d'excitation accumulée se décharge, tout à fait comme celle amassée par suite d'altérations anatomiques, dans l'accès épileptique. Il s'agirait, en pareil cas, de crampes hystériques non idéogènes.

Nous avons bien souvent affaire à des adolescents qui, jusqu'alors bien portants, ont été atteints d'hystérie à leur puberté et nous nous demandons alors si ce n'est pas ce processus de maturation qui a créé une prédisposition là où elle n'existait pas originellement. Et d'ailleurs nous devons nous demander s'il ne conviendrait pas d'attribuer à la puberté plus qu'une simple poussée d'excitation ; la maturation sexuelle affecte l'ensemble du système nerveux, accroît partout l'excitabilité en affaiblissant les résistances. L'observation d'adolescents non hystériques est, à ce point de vue, instructive et tout nous porte à croire que la puberté instaure une complaisance à l'hystérie dans la mesure où celle-ci consiste justement en cette particularité du système nerveux. Nous constatons déjà que la sexualité est l'une des grandes composantes de l'hystérie. Nous verrons que sa participation y est encore plus considérable et qu'elle concourt, par les moyens les plus divers, à la formation de la maladie.

Quand les stigmates émergent directement du sol originel de l'hystérie et ne sont pas d'origine idéogène, il devient impossible de faire de l'idéogénie, comme on le fait quelquefois de nos jours, le noyau de l'hystérie. Que pourrait-on considérer de plus hystérique que les stigmates, ces indices pathognomoniques qui permettent d'établir un diagnostic et qui justement ne semblent pas idéogènes ? Mais si l'hystérie se fonde sur une particularité du système nerveux

total, c'est sur cette maladie, néanmoins, que s'établit le complexe des symptômes psychiquement et idéogéniquement déterminés, comme une construction sur ses fondements. Et il s'agit *d'un édifice à plusieurs étages*. De même que l'on ne se rend compte de la structure de cet édifice que si l'on comprend le plan des différents étages, de même la compréhension de l'hystérie dépend d'une compréhension des différentes causes complexes de la maladie. Si l'on néglige cela et que l'on essaye d'expliquer l'hystérie en ne se servant que d'un unique ensemble de causes, on constate qu'un très grand nombre de phénomènes restent encore incompris, et tout se passe comme si l'on tentait de faire tenir les différentes pièces d'un immeuble de plusieurs étages sur le plan d'un seul étage.

Nous avons déjà pu voir que, comme les stigmates, une série d'autres symptômes ne sont pas dus à des représentations, mais découlent directement d'une anomalie fondamentale du système nerveux. C'est le cas de certaines algies, de certains phénomènes vaso-moteurs et peut-être même de quelques accès de crampes purement motrices.

A côté de ces cas, il convient de ranger les phénomènes idéogènes simplement dus aux conversions d'émois (p. 164). Ils émanent d'affects chez des sujets à prédisposition hystérique et ne représentent d'abord qu'une « manifestation anormale des mouvements d'humeur » (Oppenheim)[73]. Cette réaction se transforme, par sa répétition, en un symptôme hystérique réel et d'apparence purement somatique, tandis que la représentation motivante devient imperceptible (p. 164) ou rejetée, donc chassée du conscient. La plupart des représentations ainsi repoussées et converties ont un contenu sexuel. On les trouve à la base d'une grande partie des hystéries de la puberté. Les adolescents – car c'est, en effet, de celles-ci qu'il s'agit surtout – se comportent de

73 Cette prédisposition constitue justement ce que Strümpell qualifie de « trouble dans le domaine psycho-physique », trouble qui s'observe à la base de l'hystérie.

façon très différente à l'égard des représentations et des sensations sexuelles qui les assaillent. Certaines y réagissent très calmement, très naturellement, parfois en ignorant tout ce domaine, en n'en tenant aucun compte. D'autres réagissent à la manière des garçons ; c'est, en général, le cas des paysannes et des ouvrières. D'autres encore cherchent avidement, avec une curiosité plus ou moins morbide, ce qui, dans les conversations ou dans les livres, pourrait les renseigner sur la sexualité. Certaines enfin, douées d'une nature délicate, très sensibles à la sexualité en même temps que très pures moralement, tiennent tout ce qui est sexuel pour incompatible avec leur moralité et le considèrent comme une saleté et une souillure[74]. Elles éliminent de leur conscient la sexualité. Les représentations affectives de celle-ci, qui ont provoqué des phénomènes somatiques, une fois qu'elles ont été rejetées deviennent inconscientes.

La tendance à rejeter ce qui est sexuel se renforce encore du fait qu'à l'excitation sensuelle des vierges se mêle une crainte de l'inconnu, du soupçonné, de ce qui va se produire. Chez le jeune homme sain, normal, au contraire, on ne trouve qu'un instinct purement agressif. La jeune fille pressent, dans Éros, la force terrible qui va régler son destin, en décider, et c'est ce qui l'épouvante. Sa tendance à ne pas regarder les faits en face et à chasser hors du conscient le motif de la crainte s'en trouve renforcée.

Le mariage suscite de nouveaux traumatismes sexuels et l'on peut s'étonner de voir que la nuit des noces n'exerce pas plus souvent d'action pathogène puisqu'elle comporte maintes fois, non pas une séduction érotique, mais un viol. Quoi qu'il en soit l'hystérie n'est pas rare chez les jeunes femmes et l'on peut fréquemment l'attribuer à cette initiation. Elle disparaît par la suite, une fois que la révélation au plaisir sexuel a été réalisée et le traumatisme, effacé.

74 Certaines observations nous permettent de penser que la peur des contacts – autrement dit la peur des souillures – qui pousse les femmes à se laver sans cesse les mains, a souvent pareille origine. Le lavage découle du même processus que chez Lady Macbeth.

Mais d'autres traumatismes sexuels peuvent encore survenir au cours de bien des vies conjugales. Certaines histoires de malades que nous avons dû nous abstenir de publier relatent un grand nombre d'exigences et de pratiques perverses de la part du mari, etc. Je ne pense pas exagérer en prétendant que *le lit conjugal est, chez les femmes, à l'origine de la plupart des névroses graves*[75].

Freud a découvert[76] que certaines des perturbations sexuelles qui résultent de satisfactions incomplètes (coït interrompu, éjaculation précoce, etc.) n'entraînent pas une hystérie, mais une névrose d'angoisse. Mais, à mon avis, il arrive assez souvent qu'une excitation de l'affect sexuel se convertisse en phénomène somatique hystérique.

On n'a pas de peine à comprendre un fait que d'ailleurs nos observations nous révèlent assez clairement, à savoir que les affects non sexuels, telles la peur, l'anxiété, la colère, entraînent l'apparition de phénomènes hystériques. Mais il n'est peut-être pas superflu de faire toujours ressortir que le facteur sexuel dépasse de loin en importance et en conséquences pathologiques, tous les autres facteurs. Les naïves observations de nos prédécesseurs, qui ont donné au mot « hystérie » un sens que nous lui avons en partie conservé, sont plus proches de la vérité que les toutes récentes opinions émises à ce propos et suivant lesquelles la sexualité est reléguée à peu près au dernier plan, cela afin d'épargner aux malades des reproches d'ordre moral. Il est certain que les besoins sexuels varient, suivant les individus, autant chez les normaux que chez les hystériques et qu'ils ne sont pas plus puissants chez ces

75 Il est bien dommage que les cliniciens ignorent ce facteur pathogène ou ne le mentionnent qu'en passant alors qu'il est pourtant l'un des plus importants. C'est là un fait d'expérience que le praticien se devrait de faire connaître aux jeunes médecins. Ceux-ci passent généralement en aveugles devant la sexualité, tout au moins en ce qui concerne leurs malades.

76 Freud, « Über die Berechtigung von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als Angstneurose abzutrennen », *Neurol. Zentralblatt.*, 1895, n°2.

derniers. Mais ce sont ces besoins qui les ont rendus malades et, en grande partie justement, parce que ces malades les ont combattus en repoussant la sexualité.

N'omettons pas de rappeler qu'à côté de l'hystérie sexuelle existe une hystérie de frayeur, une hystérie véritablement traumatique. Elle est une des formes les mieux connues et reconnues d'hystérie.

Il convient de ranger dans la même assise, pour ainsi dire, que les phénomènes nés d'une conversion d'excitation émotionnelle les réactions qui doivent leur naissance à la suggestion (en particulier à l'autosuggestion) chez des sujets originellement influençables. La suggestibilité, quand elle est très marquée, c'est-à-dire quand elle favorise l'action excessive et sans bornes des nouvelles représentations, n'appartient pas à l'essence même de l'hystérie. Chez le prédisposé, elle peut, toutefois, compliquer les choses. L'état particulier du système nerveux des prédisposés à l'hystérie facilite en effet l'action somatique des représentations trop puissantes. D'ailleurs, ce ne sont généralement que des pensées à charge affective qui se traduisent suggestivement par des phénomènes somatiques et c'est ainsi que l'on peut souvent interpréter ce processus comme une conversion des affects concomitants de peur et d'angoisse.

Les processus de *conversion d'affects* et de *suggestion* demeurent identiques jusque dans les formes compliquées d'hystérie qu'il nous reste à examiner et y trouvent même des conditions plus favorables ; mais les phénomènes hystériques psychiquement déterminés doivent toujours leur production à l'un de ces deux processus.

C'est l'hypnoïdie, la tendance à l'autohypnose (p. 172), qui fournit le troisième élément de la prédisposition hystérique. Dans certains des cas cités, elle joue son rôle, facilite et favorise au plus haut point la suggestion et édifie, pour ainsi dire, au-dessus des

petites hystéries, un autre étage de grande hystérie. Cette hypnoïdie ne constitue d'abord qu'un état passager, alternant avec l'état normal et auquel nous pouvons attribuer une action psychique sur le corps, semblable à celle que nous observons dans l'hypnose artificielle ; cette action est ici d'autant plus intense et profonde qu'elle affecte un système nerveux déjà anormalement excitable en dehors de l'hypnose[77].

Dans quelle mesure et dans quels cas la tendance à l'autohypnose est-elle une propriété originelle de l'organisme ? C'est ce que nous ignorons. J'ai plus haut émis l'opinion (p. 175) qu'elle se développait en partant des rêveries à charge affective. Mais il y faut certainement aussi une prédisposition innée. Si cette opinion est exacte, on conçoit nettement aussi l'importance du rôle que joue la sexualité dans la formation de l'hystérie. Car, en dehors des soins donnés à un malade, aucun facteur psychique n'est plus propre à provoquer des rêveries chargées d'affects que le besoin d'amour. En outre, l'orgasme sexuel, avec ses affects multiples, avec le rétrécissement du conscient qu'il suscite, est très apparenté aux états hypnoïdes.

C'est dans l'accès hystérique et dans l'état qualifié d'hystérie aiguë et qui, semble-t-il, joue dans la formation de la grande hystérie un rôle si important (p. 172) que l'hypnoïdie apparaît la plus évidente. Il s'agit là d'états de longue durée nettement psychotiques, persistant souvent plusieurs mois et que l'on qualifie souvent de « confusions hallucinatoires ». Même quand le trouble n'est pas aussi accentué, cet état comporte des phénomènes hystériques variés dont

77 On serait tenté de croire qu'il convient d'identifier la prédisposition à l'hypnose avec une excitabilité originelle anormale, puisque l'hypnose artificielle elle-même est capable de modifier la sécrétion, la quantité locale du sang, la vésiculation, etc. ; Möbius semble le croire. Mais à mon avis c'est là s'enfermer dans un cercle vicieux. Nous n'observons, pour autant que je sache, cette thaumaturgie de l'hypnose que chez les hystériques. Nous attribuons là à l'hypnose les effets de l'hystérie pour ensuite faire dériver celle-ci de l'hypnose.

quelques-uns persistent. En ces cas, une partie du contenu psychique consiste en représentations rejetées, à l'état de veille, et refoulées hors du conscient (délires hystériques des saints et des nonnes, des femmes continentes, des enfants trop bien élevés).

Étant donné le fait que ces états constituent très souvent de véritables psychoses bien qu'ils proviennent directement et exclusivement de l'hystérie, je ne puis me rallier à l'opinion de Möbius lorsqu'il dit que « sauf en ce qui concerne les délires liés à l'accès, on ne saurait parler de véritable démence hystérique »[78]. Ces états sont, en bien des cas, psychotiques et, dans le cours ultérieur de l'hystérie, ces sortes de psychoses se répètent, tout en ne constituant, en effet, rien d'autre que le stade psychotique de l'accès. Toutefois comment serait-il possible de les qualifier d' « accès » quand ils se prolongent pendant des mois ?

De quelle manière naissent les hystéries aiguës ? Dans le cas le mieux connu (obs. 1), elle s'est développée par accumulation des attaques d'hypnoïdie ; dans un autre cas (hystérie déjà formée et compliquée), elle était due à une privation de morphine. La plupart du temps, le processus reste obscur et, pour le comprendre, d'autres observations seraient nécessaires.

La phrase de Möbius s'applique aux hystéries dont nous avons traité ici : « La modification essentielle qu'entraîne l'hystérie », dit-il, « est due au fait que l'état mental, passager ou durable, de l'hystérique équivaut à celui de l'hypnotisé. »

La persistance, dans l'état normal, d'un symptôme hystérique créé pendant l'état hypnoïde confirme tout à fait nos expériences sur la suggestion post-hypnotique. D'où alors l'idée que les complexes de représentations non susceptibles de devenir conscients coexistent avec les séries d'idées conscientes et que la *dissociation du psychisme* (p. 178) est un fait accompli. Il semble certain que cette

78 Möbius, Gegenwärtige Auffassung der Hysterie, *Monatschrift für Geburtshilfe und Gynäkologie*, 1895, vol. I.

dissociation peut aussi se réaliser sans hypnoïdie, à partir de la foule des idées éliminées, rejetées hors du conscient, mais non étouffées. Il s'établit, d'une façon quelconque, un domaine psychique tantôt pauvre en idées, rudimentaire, tantôt plus ou moins semblable à celui de la pensée consciente, et c'est avant tout à Binet et à Janet que nous en devons la connaissance. La dissociation du psychisme est l'achèvement de l'hystérie ; nous avons exposé déjà (chap. V) comment elle pouvait expliquer les caractères essentiels de la maladie. D'une façon constante, mais avec une changeante vivacité des représentations, une partie du psychisme des malades hypnoïdes se tient toujours prête, en abandonnant la pensée claire, à s'emparer de tout l'individu (accès, délires). C'est ce qui se produit dès qu'un affect puissant vient troubler le cours normal des pensées, dans les états crépusculaires et de surmenage. A partir de cette hypnoïdie persistante, des représentations immotivées, étrangères aux associations normales, pénètrent dans le conscient, des hallucinations s'insinuent dans la perception, des actions motrices se produisent sans intervention de la volonté consciente. Le psychisme dissocié est au plus haut point accessible à une conversion d'affect et à la suggestion et c'est ainsi qu'apparaissent aisément de nouveaux phénomènes hystériques qui, sans cette dissociation, n'auraient pu que très difficilement se produire sous la pression d'émotions répétées. Le psychisme dissocié est le *démon* dont, aux époques de naïves superstitions, on croyait le malade possédé. Il était exact qu'un esprit étranger à la conscience claire dominait le malade, mais il s'agissait non d'un élément étranger à ce dernier, mais bien d'une partie de son esprit.

Certains, en nous voyant tenter de rassembler toutes les connaissances que nous possédons pour en faire une construction synthétisante, nous reprocheront peut-être notre éclectisme. Ce reproche se justifie-t-il vraiment ? Nous avons, il est vrai, donné leur place à maintes explications de l'hystérie, depuis la vieille « théorie

des réflexes » jusqu'à la « dissociation de la personnalité ». Mais comment procéder autrement ? Tant d'observateurs excellents, tant de savants perspicaces se sont déjà occupés de l'hystérie. Comment leurs diverses explications ne contiendraient-elles pas, chacune, une part de vérité ?

Tout exposé futur de l'état réel des choses devra certainement contenir toutes ces théories et combiner toutes les vues unilatérales émises à ce propos pour en faire une solide réalité. C'est pourquoi le reproche d'éclectisme ne me semble pas justifié.

Mais que nous sommes loin encore de la possibilité d'une compréhension parfaite de l'hystérie ! De quels traits mal assurés les contours n'en sont-ils pas tracés ! Quels lourds concepts n'utilisons-nous pas pour dissimuler et combler les lacunes béantes ! Une seule réflexion est capable, jusqu'à un certain point, de nous rassurer : ces difficultés sont inhérentes, et doivent l'être, à tous les exposés physiologiques de processus psychiques complexes. On peut toujours répéter à leur propos ce que dit Thésée dans *Le songe d'une nuit d'été* : « Ce qu'il y a de mieux, dans ce genre, n'est jamais qu'un jeu d'ombres. » Mais les plus grandes faiblesses ont de la valeur quand on cherche, franchement, modestement, à retenir les traits irréels que projette sur le mur l'objet réel inconnu. On a ainsi toujours le droit d'espérer que subsiste plus ou moins une certaine concordance entre les faits réels et l'idée que nous en avons.

Chapitre IV. psychothérapie de l'hystérie

Par S. Freud

Dans notre *Communication préliminaire* nous déclarions avoir découvert, en étudiant l'étiologie des symptômes hystériques, une méthode thérapeutique ayant, à notre avis, une grand valeur pratique. Nous fûmes d'abord extrêmement surpris *de constater que les divers symptômes hystériques disparaissaient sans retour dès que nous réussissions à évoquer et à mettre en pleine lumière le souvenir des incidents qui les avaient provoqués et en même temps l'affect concomitant. Il fallait aussi que le malade décrivit, avec le plus de détails possible, cet incident et qu'il donnât à l'affect une expression verbale* (voir p. 4).

Nous cherchâmes ensuite à expliquer la façon dont agissait notre procédé psychothérapique. *Il supprime l'action de la représentation primitive non abréagie en permettant la liquidation, par expression verbale, de l'affect concomitant. En ramenant la représentation dans le conscient normal (par le moyen d'une hypnose légère) nous lui faisons subir une correction associative ou encore nous la supprimons par suggestion médicale, de la même façon que pour l'amnésie, dans le somnambulisme* (p. 13).

Bien que l'essentiel ait été dit sur ce sujet dans les cas déjà exposés, il ne m'est pas possible d'éviter ici certaines répétitions et j'essaierai maintenant de démontrer jusqu'où peut nous amener

notre méthode, quels sont ses avantages sur d'autres procédés, quelle technique elle utilise et à quelles difficultés elle se heurte.

I.

En ce qui me concerne, j'ai le droit de dire que je puis toujours soutenir les points de vue exposés dans la *Communication préliminaire*. Je reconnais toutefois que, n'ayant jamais cessé, au cours des années écoulées depuis lors, de me préoccuper des questions qui y furent abordées, de nouvelles opinions se sont imposées à mon esprit. J'ai été tout au moins amené à regrouper et à envisager différemment une partie des matériaux déjà connus. Il serait injuste d'attribuer à mon vénéré ami, Joseph Breuer, une trop lourde part de responsabilité dans cette évolution. C'est donc surtout en mon propre nom que je vais ajouter les considérations qui suivent.

Lorsque je tentai d'appliquer à un grand nombre d'hystériques hypnotisés la méthode thérapeutique de Breuer par détection et abréaction, je me heurtai à deux difficultés qui m'amenèrent, pour les résoudre, à modifier aussi bien ma technique que mes conceptions : 1° Les sujets incontestablement hystériques et fort probablement soumis aux mêmes mécanismes ne sont pas tous hypnotisables ; 2° Il m'a fallu déterminer ce qui caractérisait essentiellement l'hystérie et ce qui la différenciait des autres névroses.

Je décrirai plus tard la façon dont j'ai pu surmonter la première de ces difficultés et ce que celle-ci m'a appris. Commençons d'abord par exposer quelle attitude j'ai adoptée, dans la pratique quotidienne, à l'égard du second problème. Il est fort malaisé de se faire une opinion exacte d'un cas de névrose avant d'avoir soumis celui-ci à une analyse approfondie, qui ne peut être différente de celle utilisée par Breuer. Pourtant c'est avant même de connaître en détail le cas que l'on se voit obligé d'établir un diagnostic et de déterminer le traitement. Que faire alors sinon utiliser le procédé

cathartique dans les cas probablement hystériques et présentant un ou plusieurs stigmates ? Parfois alors les résultats thérapeutiques, en dépit du diagnostic d’hystérie, restaient bien médiocres et l’analyse elle-même ne mettait rien d’important en lumière. D’autres fois, j’essayais de traiter par la méthode de Breuer des névrosés que nul certainement n’aurait tenus pour hystériques et sur lesquels néanmoins le procédé agissait et parfois même supprimait les symptômes. C’est ce qui m’arriva, par exemple, dans des cas d’idées obsédantes véritables, du type de Westphal, cas qui ne rappelaient l’hystérie par aucun trait. Ainsi le mécanisme révélé dans la *Communication préliminaire* ne pouvait être regardé comme un signe pathognomonique de l’hystérie ; cependant, il ne m’était pas possible, pour l’amour de ce mécanisme, de mettre tant d’autres névroses dans le même panier que l’hystérie. Un plan finit par surgir de tous mes doutes : je décidai de traiter, de la même façon que l’hystérie, toutes les autres névroses, de rechercher partout l’étiologie et le genre du mécanisme psychique. Ce furent les résultats de cette recherche qui déterminèrent et justifièrent finalement pour moi le diagnostic de l’hystérie.

En partant ainsi de la méthode de Breuer, j’arrivai à étudier d’une façon générale l’étiologie et le mécanisme des névroses. J’eus ensuite la chance d’aboutir, en un laps de temps relativement court, à des résultats appréciables. Je fus forcé de reconnaître que puisque l’on pouvait parler de *cause* dans l’acquisition d’une névrose, l’étiologie devait tenir à des facteurs *sexuels*. Je trouvai encore que, dans l’ensemble, différents facteurs sexuels créaient aussi différents tableaux cliniques de névroses. Dans la mesure où ce dernier fait se confirmerait, on pourrait donc essayer d’utiliser l’étiologie pour caractériser les névroses et établir, en ce qui les concerne, une stricte délimitation des tableaux cliniques. Au cas où les caractères étiologiques coïncideraient, de façon constante, avec certains caractères cliniques, cette manière de voir se trouverait justifiée.

Je pus ainsi constater que la *neurasthénie* correspondait vraiment à un tableau clinique uniforme dans lequel, comme les analyses le montrent, aucun « mécanisme psychique » ne participe. La *névrose obsessionnelle* se distingue nettement de la neurasthénie. Dans ces névroses à idées obsessionnelles véritables on observe un mécanisme psychique compliqué, une étiologie semblable à celle de l’hystérie et une large possibilité de guérison par la psychothérapie. D’autre part, je constatai qu’il convenait sans hésiter de séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes névrotiques à étiologie tout à fait différente et même au fond inverse, tandis que les éléments de ce complexe sont reliés par un de leurs caractères déjà reconnu par E. Hecker[79]. Il s’agit, en effet, soit de symptômes, soit d’équivalents ou de rudiments de manifestations d’angoisse. C’est pourquoi j’ai donné à ce complexe, distinct de la neurasthénie, le nom de névrose d’angoisse. J’ai dit de lui qu’il provenait d’une accumulation de tensions physiques, elles-mêmes d’origine sexuelle. Cette névrose, sans encore comporter de mécanisme psychique, agit toujours sur le psychisme, de telle sorte que l’attente anxieuse, les phobies, l’hyperesthésie à l’égard des douleurs, etc., font partie de ses manifestations habituelles. Cette névrose d’angoisse, telle que je la conçois, peut, en partie, se confondre avec la névrose décrite dans certains exposés à côté de l’hystérie et de la neurasthénie et dénommée « hypocondrie ». Toutefois, je ne considère aucune des descriptions faites jusqu’à ce jour comme exactes et je trouve qu’en n’attribuant au mot hypocondrie que le sens d’une « peur des maladies » on en limite fort la portée.

Après m’être ainsi formé de la neurasthénie, de la névrose d’angoisse ; et des idées obsessionnelles, une image simple, je m’appliquai à comprendre ces cas banaux de névrose que l’on considère comme des hystéries. Je me dis qu’il ne convenait pas de marquer une névrose du sceau de l’hystérie simplement parce que quelques traits de cette maladie résultaient du complexe des

79 E. HECKER, *Zemtralblatt für Nervenheilkunde*, déc. 1893.

symptômes. Je m’expliquais fort bien cette habitude étant donné que l’hystérie est, de toutes les névroses connues, la plus ancienne, la mieux connue et la plus voyante. Mais c’était employer abusivement le mot hystérie que de porter au compte de cette maladie tant de traits de perversion et de dégénérescence. Dès que, dans un cas difficile d’anomalie psychique, l’on venait à découvrir quelque indice d’hystérie, une anesthésie, un accès caractéristique, la maladie dans son ensemble était considérée comme une « hystérie » et les cas les plus graves et les plus contradictoires se trouvaient réunis sous cette même étiquette. Ce diagnostic était de toute évidence inexact. Et l’on pouvait avec assurance distinguer, au point de vue névrotique, les diverses formes de cette maladie, puisque la neurasthénie, la névrose d’angoisse, etc., étaient déjà connues à l’état pur ; on ne devait plus les méconnaître dans leurs combinaisons.

Les propositions ci-après semblent donc plus exactes : les névroses banales doivent, la plupart du temps, être considérées comme des névroses « mixtes ». On décèle sans peine, surtout chez les jeunes, des formes pures de neurasthénie et de névrose d’angoisse. L’hystérie et la névrose obsessionnelle existent rarement à l’état pur et généralement on se trouve en présence d’une combinaison de ces deux névroses avec une névrose d’angoisse. Si les névroses mixtes sont aussi fréquentes c’est parce que leurs facteurs étiologiques se mélangent très souvent, tantôt de façon fortuite tantôt par suite de relations causales entre les processus d’où ils émanent. C’est ce qu’il est facile de démontrer. En ce qui concerne l’hystérie, il s’ensuit qu’on ne peut la détacher de l’ensemble des névroses sexuelles pour l’étudier à part. Elle ne constitue que l’une des faces, l’un des aspects des névroses complexes et ne peut être décelée et traitée comme une névrose isolée que dans certains cas limites. Dans toute une série de cas il est possible de dire que *a potiori fit denominatio*.

Je me propose d’examiner si les cas que j’ai décrits corroborent ma façon de concevoir l’autonomie clinique de l’hystérie. Anna O…, la malade de Breuer, semble réfuter mon opinion et être affectée d’un trouble purement hystérique. Mais ce cas, si riche en renseignements pour la connaissance de l’hystérie, ne fut nullement considéré par son observateur sous l’angle de la névrose sexuelle et ne saurait, aujourd’hui, nous servir de démonstration. En commençant l’analyse de la deuxième malade, Mme Emmy v. N… (voir p. 35), j’étais assez loin de donner comme support à l’hystérie une névrose sexuelle. A peine sorti de l’École de Charcot, je rougissais de la connexion entre l’hystérie et le thème de la sexualité, à peu près comme les patientes elles-mêmes le font en général. Quand je relis aujourd’hui les notes relatives à ce cas, j’y reconnais une névrose d’angoisse grave, avec attente anxieuse et phobies, névrose provenant d’une continence sexuelle et qui s’était combinée à une hystérie.

Le troisième cas, celui de Miss Lucy R…, est, de tous, celui qui pourrait peut-être le mieux être tenu pour un cas limite d’hystérie pure ; il s’agit ici d’une hystérie de courte durée, épisodique, avec une étiologie sexuelle impossible à méconnaître et pareille à celle d’une névrose d’angoisse. Il s’agissait d’une jeune fille un peu mûre, avide d’amour, dont l’inclination fut trop vite éveillée par un malentendu. Mais le diagnostic de névrose d’angoisse ne put être confirmé ou m’échappa alors. Le quatrième cas, celui de Katharina, nous fournit vraiment le modèle de ce que j’ai appelé la peur virginale ; c’est une combinaison de névrose d’angoisse et d’hystérie, la première créant les symptômes et la seconde renouvelant ceux-ci et les utilisant. Il y faut voir d’ailleurs le cas type d’une quantité de névroses de jeunesse qualifiées d’« hystéries ». Le cinquième cas, celui d’Elisabeth v. R…, n’a pas non plus été étudié sous l’angle de la névrose sexuelle. J’ai soupçonné, sans pouvoir le confirmer, qu’une neurasthénie spinale se trouvait à la base du trouble. Ajoutons

cependant que depuis, les cas d’hystéries pures se sont faits, en ce qui me concerne, de plus en plus rares. Si j’ai groupé ces quatre cas sous la dénomination d’hystéries, si j’ai pu négliger, en en parlant, certains points de vue essentiels en matière de névroses sexuelles, c’est parce qu’il s’agit là de cas anciens et que je ne me livrais pas encore alors à des recherches systématiques et pressantes sur les fondements sexuels des névroses. Si je n’ai exposé que ces quatre cas et non les douze où l’analyse aurait pu confirmer l’existence pour nous certaine du mécanisme psychique en question, c’est qu’une circonstance m’y obligea : le fait justement que l’analyse de ces cas pathologiques démontra qu’il s’agissait là encore de névroses sexuelles, encore qu’aucun médecin n’eût refusé de les qualifier d’« hystéries ». Toutefois l’étude de semblables névroses sexuelles ne saurait entrer dans le cadre de notre commune publication.

Je ne voudrais pas qu’on se méprît sur mes intentions et qu’on crût que je ne tiens pas l’hystérie pour une affection névrotique autonome. Je ne la considère pas uniquement comme l’expression psychique d’une névrose d’angoisse et ne lui attribue pas seulement des « symptômes idéogènes ». Je ne cherche pas non plus, loin de là, à intégrer les symptômes somatiques (points hystérogènes, anesthésies) dans la névrose d’angoisse. Je crois que l’hystérie débarrassée de toute immixtion peut, à tout point de vue, être décrite séparément, sauf en ce qui concerne la thérapeutique. Car en thérapeutique, c’est un but pratique que l’on veut atteindre : la suppression de l’état pathologique dans son ensemble. Or l’hystérie n’est le plus souvent qu’une des composantes de quelque névrose mixte et le cas rappelle celui d’une infection par association microbienne où la conservation de la vie se présente comme une lutte contre l’action non d’un seul mais de plusieurs agents nocifs.

Si je tiens tant à délimiter, dans le tableau des névroses mixtes, les participations respectives de l’hystérie, de la neurasthénie, de la névrose d’angoisse, etc., c’est qu’une fois ces distinctions établies je

puis exposer brièvement la valeur thérapeutique du procédé cathartique. Je soutiens notamment qu'en principe cette méthode est très capable de supprimer à volonté tout symptôme hystérique, tandis que, chose facile à constater, elle reste totalement impuissante en face des phénomènes de la neurasthénie et n'agit que rarement et par des voies détournées sur les effets psychiques d'une névrose d'angoisse. Ainsi son efficacité thérapeutique dépend, dans chaque cas particulier, de la place plus ou moins importante qu'occupent, dans le tableau clinique, les éléments hystériques par rapport aux autres éléments névrotiques.

L'action de la méthode cathartique connaît d'autres restrictions encore. Nous les avons déjà mentionnées dans notre *Communication préliminaire*. Ce procédé n'agit nullement sur les causes déterminantes de l'hystérie et ne peut ainsi empêcher que de nouveaux symptômes viennent remplacer ceux qui ont été écartés. Dans l'ensemble, c'est une place de premier rang que je revendique, dans le cadre de la thérapie des névroses, pour notre méthode. Néanmoins, je déconseillerais de la faire entrer en ligne de compte ou de l'utiliser en dehors de ce domaine. Je ne puis ici donner le traité de « thérapeutique des névroses » qui serait pourtant si nécessaire aux praticiens et, à mon avis, ces propos doivent être considérés comme un renvoi à d'éventuelles futures communications. Néanmoins, je crois encore pouvoir ajouter les détails et les commentaires qui suivent :

1) Je ne prétends pas avoir réellement supprimé à l'aide du procédé cathartique tous les symptômes hystériques que j'ai traités par ce moyen. Mais je crois que les difficultés rencontrées tenaient aux particularités personnelles des cas et non au principe même de la chose. En jugeant les faits, je me sens le droit de négliger certains échecs de la même façon qu'un chirurgien, lorsqu'il adopte une technique nouvelle, néglige les cas de morts sous anesthésie, par hémorragie ou par infection microbienne fortuite, etc. En parlant

plus tard des inconvénients et des difficultés du procédé, nous reviendrons sur des échecs de cet ordre ;

2) Il ne conviendrait pas de dénier toute valeur à la méthode cathartique en alléguant qu’elle est *symptomatique* mais non *causale*. En effet, une thérapie causale est généralement d’ordre prophylactique seulement. Elle empêche toute extension ultérieure des dommages, sans nécessairement détruire ce que les facteurs nocifs ont déjà déterminé. Il faut, en général, une seconde action pour que cette dernière tâche s’accomplisse et, dans le cas de l’hystérie, la méthode cathartique ne saurait être surpassée ;

3) Quand une période de production hystérique, un paroxysme hystérique aigu, ont pu être surmontés et que seuls les symptômes hystériques persistent comme des séquelles, la méthode cathartique s’avère suffisante et aboutit à un succès total et définitif. Une pareille constellation favorable n’est pas rare et cela justement dans le domaine de la sexualité. Ce fait est dû aux grandes variations d’intensité des besoins sexuels et à la complexité des conditions indispensables au traumatisme sexuel. C’est ici que la méthode cathartique répond à tout ce qu’on exige d’elle, car le médecin ne saurait se proposer de transformer une constitution telle que la constitution hystérique. Il doit se contenter d’écarter les dommages auxquels cette constitution prédispose le malade, dommages qu’elle peut provoquer avec le concours de circonstances extérieures. Que le praticien soit satisfait s’il réussit à redonner à la malade sa capacité d’agir. D’ailleurs même s’il envisage la possibilité d’une récidive, il se rassure en pensant qu’il pourra recourir plus tard encore à la même méthode. Il connaît le caractère principal de l’étiologie des névroses, c’est-à-dire la *surdétermination* de leur formation. Il sait que plusieurs facteurs entrent alors simultanément en jeu et a le droit d’espérer que cette coïncidence ne se reproduira pas très vite, même si quelques-uns des facteurs étiologiques restent encore agissants.

Peut-être nous fera-t-on observer que dans ces cas d’hystéries guéries, les symptômes résiduels peuvent disparaître spontanément ; nous répondrons que ces guérisons spontanées ne se produisent bien souvent ni assez vite, ni assez complètement, alors qu’une intervention du traitement les stimule énormément. Mieux vaut, pour le moment, ne pas décider si la méthode cathartique n’est capable de guérir que ce qui aurait pu guérir spontanément ou si elle fait quelquefois disparaître ce qui n’aurait pas disparu de soi-même ;

4) Quand on a affaire à une hystérie aiguë, à un cas où les symptômes hystériques sont en pleine période d’effervescence et où, par conséquent, le moi se trouve submergé par les productions morbides (psychose hystérique), la méthode cathartique ne pourra que faiblement modifier le cours de la maladie. On se trouve là en face d’une situation analogue à celle du médecin devant une grave maladie infectieuse. A un moment donné déjà passé, les facteurs étiologiques, échappant à toute influence, ont exercé une action suffisante pour devenir manifestes, une fois que s’est terminée la période d’incubation. La marche de l’affection ne peut plus être arrêtée et l’on se voit obligé de laisser la maladie suivre son cours en assurant toutefois au malade, pendant tout ce temps, les meilleures conditions possibles. Si l’on tentait pendant ces périodes de fortes poussées de supprimer les productions pathologiques, les symptômes hystériques récemment apparus, il faudrait s’attendre à les voir bientôt remplacés par d’autres. Le médecin aura alors l’impression pénible d’accomplir une tâche analogue à celle des Danaïdes, ou un « blanchiment de nègre ». L’immense effort exigé, le mécontentement des proches, qui ne s’accoutument pas à penser que la durée d’une névrose puisse être égale à celle de n’importe quelle maladie infectieuse grave, bien d’autres faits encore, rendront généralement impossible un emploi prolongé de la méthode cathartique dans un cas donné. Cependant il faut se demander si, même dans une hystérie grave, la suppression des productions

pathologiques n’a pas chaque fois une action curative en protégeant le moi du sujet, ce moi qui est absorbé par sa défense, en le soustrayant au danger d’être vaincu, de succomber à la psychose et, peut-être même finalement, à la démence.

L’histoire d’Anna O… a donné à Breuer une première occasion de mettre en pratique la méthode cathartique. Elle montre de façon incontestable ce que peut donner, même dans les cas d’hystérie grave, ce procédé qui réussit, ainsi que le montrent nettement ses résultats pratiques, à empêcher de nouvelles productions de symptômes morbides ;

5) Quand nous avons affaire à des hystéries chroniques avec production modérée mais constante de symptômes hystériques, nous pouvons regretter l’absence d’une thérapeutique qui agirait sur les causes du mal, mais c’est en pareil cas aussi que nous apprécions le mieux l’importance du procédé cathartique en tant que traitement symptomatique. Nous avons alors affaire à des perturbations résultant d’une étiologie à action chronique. Il convient donc de renforcer les possibilités de résistance du système nerveux et il faut se dire que la présence d’un symptôme hystérique signifie l’affaiblissement de cette résistance et constitue un facteur prédisposant. Comme le montre le mécanisme des hystéries monosymptomatiques, c’est surtout en se raccordant à un symptôme déjà existant et présentant avec lui quelque analogie que tout nouveau symptôme se forme. L’endroit de sa première « attaque » devient un point sensible qu’il attaquera encore la fois suivante[80]. Tout groupe psychique dissocié joue le rôle du cristal amorçant une cristallisation qui, sans lui, ne se serait pas produite. Écarter les symptômes, supprimer les modifications psychiques sur lesquelles ils se fondent, c’est redonner aux malades la pleine et entière disposition de leur pouvoir de résistance. Ils seront ainsi ensuite capables de s’opposer avec succès aux influences nocives. On peut

80 V. BREUER, *Considérations théoriques*, p. 146.

faire beaucoup pour ces malades par une surveillance prolongée et un « ramonage » temporaire[81].

6) Il faudrait encore penser à une autre contradiction apparente. On admet, en effet, que les symptômes hystériques ne sont pas forcément tous psychogènes et l'on affirme néanmoins que tous peuvent être supprimés par un procédé de psychothérapie. Le fait s'explique si l'on songe qu'une partie de ces symptômes non psychogènes bien qu'ils représentent des signes pathologiques ne peuvent cependant être considérés comme des souffrances. C'est, par exemple, le cas des stigmates. Pratiquement, ils passent inaperçus lorsqu'ils persistent après l'obtention du succès thérapeutique. En ce qui concerne d'autres symptômes encore, il semble qu'ils puissent, par quelque détour, être rangés parmi les symptômes psychogènes, puisqu'ils ressortissent malgré tout à une cause psychique.

Je vais maintenant aborder la question des difficultés et des inconvénients de notre thérapeutique pour le cas où les histoires de malades qui précèdent et les remarques sur la technique du procédé, n'auraient pas éclairé tout le monde. Je compte énumérer et esquisser plutôt que développer. Le procédé en question est fatigant pour le médecin, lui prend un temps considérable et présuppose chez lui un grand intérêt pour les faits psychologiques et beaucoup de sympathie personnelle pour les malades qu'il traite. Je ne saurais m'imaginer étudiant, dans le détail, le mécanisme psychique d'une hystérie chez un sujet qui me semblerait méprisable et répugnant et qui, une fois mieux connu, s'avérerait incapable d'inspirer quelque sympathie humaine. Je pourrais, au contraire, soigner n'importe quel tabétique, n'importe quel rhumatisant, sans me soucier de sa personnalité. Quant aux malades, ce qu'on leur demande n'est pas peu non plus. Le procédé exige des sujets un certain degré d'intelligence au-dessous duquel il reste tout à fait inutilisable. Toute

81 V. BREUER, Anna O,.., p. 14.

dose de débilité mentale en rend l’emploi extrêmement difficile. L’adhésion totale des patients, leur entière attention mais surtout leur confiance sont indispensables, puisque l’analyse nous entraîne toujours vers les faits les plus secrets, les plus intimes. Bien des malades, parmi ceux auxquels le traitement se prêterait le mieux, échappent au médecin dès qu’ils ont le moindre soupçon de la voie où va les entraîner cette investigation. Pour ceux-là le médecin est demeuré un étranger. D’autres se décident à se livrer au médecin, à lui témoigner une confiance que l’on n’accorde généralement que par choix libre et sans qu’elle soit jamais exigible. Pour ces patients-là, il est presque inévitable que les rapports personnels avec leur médecin prennent, tout au moins pendant un certain temps, une importance capitale. Il semble même que cette influence exercée par le médecin soit la condition même de la solution du problème. Je ne pense pas que cet état de choses puisse se trouver essentiellement modifié suivant qu’on emploie l’hypnose, qu’on la néglige ou qu’on la remplace par un autre procédé. Toutefois l’équité nous oblige à mettre en évidence le fait que les inconvénients inhérents à notre procédé ne peuvent être mis à charge à ce dernier. Il est facile de constater qu’ils constituent plutôt une condition préalable des névroses appelées à guérir et qu’ils découlent de l’influence du médecin chaque fois qu’il y a contact étroit avec un malade et réalisations chez celui-ci de modifications psychiques. Bien que j’aie très souvent et dans un grand nombre de cas et sur une vaste échelle, utilisé l’hypnotisme, je ne puis lui attribuer ni dommages ni conséquences dangereuses. Dans les cas où j’ai pu nuire, ce fut pour des motifs différents et plus profonds. Si je considère les efforts thérapeutiques accomplis, ces dernières années, depuis que les communications de mon vénéré maître et ami J. Breuer m’ont mis en main la méthode cathartique, je crois m’être rendu bien plus souvent utile que nuisible et avoir réussi là où tout autre moyen thérapeutique eût échoué. Un important « gain thérapeutique » fut, de cette façon, acquis – comme le dit la *Communication préliminaire*.

Soulignons un autre avantage encore de ce procédé. Quand j'ai affaire à un cas grave de névrose compliquée, plus ou moins associée à l'hystérie, je ne saurais mieux m'orienter qu'en le soumettant à une analyse pratiquée suivant la méthode de Breuer. Je fais ainsi d'abord disparaître ce que révèle le mécanisme hystérique. J'ai appris entre temps, dans cette analyse, à ramener le reste des manifestations à leur étiologie et à les interpréter. C'est de cette façon que j'ai obtenu un point d'appui me permettant de choisir le traitement approprié au cas parmi toutes les thérapeutiques appliquées aux névroses. En considérant combien diffère habituellement le jugement que je porte sur un cas donné avant et après une semblable analyse, je suis presque tenté de considérer celle-ci comme indispensable à la connaissance d'un trouble névrotique. Je me suis en outre habitué à combiner l'emploi de la psychothérapie cathartique avec l'alitement et, suivant les besoins, avec une cure de suralimentation suivant la méthode de Weir-Mitchell. L'avantage que j'en tire est d'une part, d'éviter l'immixtion défavorable au traitement de nouvelles impressions psychologiques, d'autre part, de supprimer l'ennui que cause la cure de suralimentation de Weir-Mitchell pendant laquelle il n'est pas rare que les malades tombent dans des rêveries nuisibles. On devrait s'attendre à ce que le travail psychique, souvent fort considérable, que l'on impose aux malades pendant le traitement cathartique, ainsi que les émotions nées d'une reviviscence d'événements traumatisants, contrarient la cure de repos préconisée par Weir-Mitchell et en compromettent le succès habituel. Toutefois c'est le contraire qui se produit quand on combine le traitement de Breuer avec celui de Weir-Mitchell et l'on obtient tous les progrès physiques que cette cure fait espérer. En même temps, une action favorable s'exerce sur le plan psychique, action que seule l'adjonction d'une psychothérapie à la cure de repos permet d'obtenir.

II.

A mes précédentes observations j’ajouterai qu’en essayant d’utiliser sur une plus vaste échelle la méthode de Breuer je me suis heurté à la difficulté suivante : un certain nombre de malades ne pouvaient être hypnotisés bien que le diagnostic décelât chez eux des troubles hystériques et que tout permît de supposer l’existence du mécanisme psychique que nous avons déjà décrit. J’avais besoin de l’hypnose pour élargir le champ de la mémoire et pour découvrir les souvenirs pathogènes non présents dans la conscience ordinaire. Je me vis alors contraint soit de renoncer à soigner ces malades, soit de découvrir une autre façon d’obtenir ce renforcement de 1a mémoire.

Comme tout le monde, j’ignorais pour quelle raison tel individu était hypnotisable et tel autre non. Il ne m était donc pas possible de m’engager dans la voie de la causation pour supprimer l’obstacle. Je remarquai seulement que, chez certains patients, la difficulté paraissait encore accrue du fait qu’ils s’opposaient même à ce qu’on essayât de les hypnotiser. Je me dis alors un beau jour que les deux cas pourraient bien être identiques et signifier l’un comme l’autre un refus. Un sujet qui se méfie de l’hypnose, qu’il exprime ou non ce refus, ne peut être hypnotisé. J’ignore si je dois persévérer dans cette façon de voir.

Quoi qu’il en soit, je réussis à me passer de l’hypnose et à retrouver sans son concours les souvenirs pathogènes. Voici comment j’y parvins :

Quand, à la première entrevue, je demandais à mes malades s’ils se souvenaient de ce qui avait d’abord provoqué le symptôme considéré, les uns prétendaient n’en rien savoir, les autres me rapportaient un fait dont le souvenir, disaient-ils, était vague et auquel ils ne pouvaient rien ajouter. Suivant l’exemple de Bernheim quand, pendant une séance d’hypnotisme, il évoquait les souvenirs soi-disant oubliés, j’insistais auprès des malades des deux catégories

pour qu’ils fassent appel à leurs souvenirs et leur affirmais qu’ils les connaissaient, qu’ils s’en souviendraient (voir p. 86), les uns déclaraient avoir eu une idée et chez d’autres le souvenir se précisait un peu. Je devenais alors plus pressant encore et j’invitais les malades à s’allonger, à fermer volontairement les yeux et à se « concentrer », ce qui présentait au moins une certaine ressemblance avec l’hypnose. Je constatai ainsi que, sans la moindre hypnose, de nouveaux souvenirs s’étendant plus loin dans le passé et qui avaient probablement quelque connexion avec le sujet dont nous parlions, faisaient leur apparition. Ces expériences me donnèrent l’impression qu’il devait effectivement être possible de faire apparaître, simplement en insistant, la série de représentations pathogènes existantes. Comme cette insistance me coûtait beaucoup d’efforts, je ne tardai pas à penser qu’il y avait là une résistance à vaincre, fait dont je tirai la conclusion suivante : *par mon travail psychique je devais vaincre chez le malade une force psychique qui s’opposait à la prise de conscience (au retour du souvenir) des représentations pathogènes*. Des perspectives nouvelles semblaient ainsi s’offrir à moi. Sans doute s’agissait-il justement de la force psychique qui avait elle-même concouru à la formation du symptôme hystérique en entravant, à ce moment-là, la prise de conscience de la représentation pathogène. A quelle force convenait-il d’attribuer cette action ? Pour quel motif avait-elle exercé cette dernière ? Je n’eus pas de peine à me faire une opinion sur ce point. Je pouvais déjà disposer de quelques analyses achevées qui m’avaient fait connaître des exemples de représentations pathogènes oubliées et maintenues hors de la conscience. Je constatai que ces représentations possédaient un caractère commun : elles étaient toutes pénibles, propres à figurer des affects de honte, de remords, de souffrance morale. Elles évoquaient un préjudice moral, tous ces sentiments appartenaient à la catégorie de ceux qu’on voudrait bien n’avoir jamais éprouvés et qu’on préfère oublier. Tout cela suggérait naturellement l’idée d’une *réaction de défense*. Les psychologues

admettent généralement que l’acceptation d’une nouvelle représentation (le mot acceptation étant pris dans le sens de créance, de reconnaissance d’une réalité) dépend du genre et de la tendance des représentations déjà réunies dans le moi. Ils ont créé pour désigner l’action de la censure qui s’applique à ces nouvelles idées des dénominations techniques particulières. Une représentation accède au moi, s’y avère inconciliable et suscite en lui une force de répulsion. Celle-ci constitue une *défense* contre l’idée inconciliable défense qui atteint son but, la représentation en question étant rejetée hors du conscient et hors du souvenir et ne laissant, en apparence du moins, nulle trace. Mais cette trace devait subsister. En m’efforçant de diriger vers elle l’attention du patient, je sentais cette force de répulsion, celle même qui s’était manifestée par un rejet lors de la genèse du symptôme, agir sous la forme d’une *résistance*. Lorsque je réussissais à faire admettre comme vraisemblable le fait que la pathogénéité de la représentation était justement due au rejet et au refoulement, la chaîne paraissait se refermer. Dans plusieurs analyses critiques et dans un petit travail sur les névroses de défense (1894), j’ai essayé d’indiquer les hypothèses psychologiques à l’aide desquelles il deviendrait possible d’expliquer aussi cette réaction – le fait de la *conversion*.

C’était donc une force psychique, une aversion du moi, qui avait primitivement provoqué le rejet de l’idée pathogène hors des associations et qui s’opposait au retour de celle-ci dans le souvenir. L’ignorance des hystériques était ainsi un refus plus ou moins conscient et la tâche du thérapeute consistait à vaincre, par un travail psychique, cette résistance aux associations. C’est ce qu’obtient le praticien, d’abord par « insistance », en utilisant une contrainte psychique dans le but d’attirer l’attention du malade sur les traces des représentations cherchées. Mais sa tâche n’en est pas pour cela achevée. Il doit, comme je le montrerai, adopter d’autres mesures encore et faire appel à d’autres forces psychiques.

N'abandonnons pas encore la question de l'insistance. En se contentant simplement d'affirmer aux malades qu'ils savent, qu'ils doivent parler, qu'ils vont tout de suite se souvenir, on n'avance guère. Après quelques phrases le fil des associations se rompt chez les patients en état de « concentration ». Mais n'oublions pas qu'il s'agit partout d'un parallèle d'ordre quantitatif, d'une lutte entre des motivations plus ou moins puissantes ou intenses. Dans les cas graves d'hystérie les exhortations d'un médecin étranger, non au courant des faits, ne peuvent égaler la « résistance aux associations ». Il faut recourir à des procédés plus efficaces.

Je fais, en pareil cas, usage d'un petit artifice technique. J'informe mon malade que je vais, dans l'instant qui suivra, exercer une pression sur son front et lui assure que, pendant tout le temps que durera cette pression, un souvenir surgira en lui sous la forme d'une image ou bien qu'une idée se présentera à son esprit. Je lui enjoins de me faire part de cette image ou de cette idée quelles qu'elles puissent être. Il ne doit pas les taire, même s'il pense qu'elles n'ont aucun rapport avec ce qu'on recherche, qu'il ne s'agit pas de cela ou encore s'il les trouve désagréables à révéler. Aucune critique, aucune réserve ne sont admises même pour des raisons d'affect ou de mésestimation ! C'est de cette façon seulement que nous parviendrions immanquablement à trouver ce que nous recherchons. Puis j'exerçai pendant quelques secondes une pression sur le front du malade allongé devant moi et lui demandai ensuite, d'un ton assuré, comme si la déception était impossible : « Qu'avez-vous vu ? » ou « A quoi avez-vous pensé ? »

Ce procédé, tout en me permettant d'arriver au but visé, m'a appris bien des choses ; je ne saurais plus m'en passer aujourd'hui. Je n'ignore naturellement pas que je pourrais remplacer par quelque autre manœuvre ou quelque autre action corporelle, ma pression sur le front. Mais mon malade étant allongé devant moi, je trouve qu'exercer cette pression sur son front ou prendre sa tête entre mes

deux mains me fournit le moyen le plus commode et le plus évocateur dont je puisse disposer. Pour expliquer l'efficacité de cet artifice, je pourrais, par exemple, dire qu'il correspond à « une hypnose temporairement renforcée », mais le mécanisme de l'hypnose semble si énigmatique que je ne voudrais pas m'appuyer sur lui pour fournir quelque explication. Je crois plutôt que l'avantage du procédé tient au fait que, grâce à lui, j'arrive à détourner l'attention du malade de sa recherche et de ses réflexions conscientes, bref de toutes les choses qui pourraient traduire sa volonté ; tout cela rappelle ce qui se passe lorsqu'on fixe un globe de cristal, etc. Mais chaque fois je découvre ce que je cherche par cette pression de la main, d'où la conclusion suivante : la représentation pathogène soi-disant oubliée est là, toute proche, on y accède par des associations facilement accessibles, il ne s'agit ainsi que de supprimer un certain obstacle qui semble ici encore être la volonté du patient. Les différents sujets apprennent plus ou moins facilement à renoncer à leur volonté et à se comporter en observateurs parfaitement objectifs à l'égard de leurs processus psychiques.

Ce n'est pas toujours un souvenir « oublié » qui surgit sous la pression de la main ; dans certains cas – extrêmement rares – les souvenirs authentiquement pathogènes se trouvent tout près de la surface ; mais bien plus souvent, la pensée qui resurgit représente, dans la chaîne des associations, un chaînon intermédiaire entre la représentation primitive et l'idée pathogène à découvrir ou encore on voit apparaître une représentation qui constitue le point de départ d'une nouvelle série de pensées et de souvenirs, série au bout de laquelle se découvre l'élément pathogène. Il est vrai qu'en ce cas, la pression ne dévoile pas cette dernière idée – qui d'ailleurs, arrachée sans préliminaires à son contexte, demeurerait incompréhensible – mais montre néanmoins la voie à suivre, indique la direction dans laquelle les recherches doivent être poursuivies. La première représentation suscitée par la pression peut correspondre à un

souvenir bien connu, n’ayant jamais été refoulé. Quand, sur la voie de la représentation pathogène, la chaîne des associations se rompt à nouveau, il suffit de répéter le procédé pour créer une nouvelle orientation et de nouveaux liens associatifs.

Dans d’autres cas encore, il arrive que l’apparition d’un souvenir bien connu pourtant, surgi sous la pression de la main, stupéfie le malade parce que celui-ci en avait oublié la connexion avec la représentation ayant servi de point de départ. La suite de l’analyse doit mettre ce lien en lumière. Tous les résultats de ce procédé donnent l’impression trompeuse qu’il existe, en dehors du conscient des sujets, une intelligence supérieure qui détient et groupe dans un but déterminé d’importants matériaux psychiques. Elle semble avoir trouvé, pour le retour dans le conscient de ceux-ci, un ingénieux arrangement. Mais je suppose que cette seconde intelligence inconsciente n’est qu’apparente.

Dans toute analyse compliquée, nous employons couramment sinon toujours, ce même procédé. Il permet de trouver, à partir de l’endroit où s’interrompent les retours en arrière de la patiente, la voie qu’il faut suivre, à travers les souvenirs conservés ou encore il met en valeur certaines connexions tombées dans l’oubli, évoque et réinsère des réminiscences depuis longtemps retirées des associations tout en constituant vraiment des souvenirs que l’on reconnaît. Enfin, et c’est là le point le plus important, il permet l’émergence de pensées que le malade refuse toujours de reconnaître comme siennes, dont il ne se souvient pas du tout, bien qu’il admette qu’elles appartiennent sans conteste aux associations et qu’il se convainque que ce sont justement ces idées-là qui amènent la fin de l’analyse et la cessation des symptômes.

Je vais essayer d’exposer, en les sériant, quelques exemples des excellents résultats fournis par ce procédé technique : je soignais une jeune fille affectée, depuis six ans, d’une toux nerveuse insupportable qui, évidemment, trouvait un aliment dans chaque

catarrhe banal mais devait avoir une forte motivation psychique. Toutes les thérapeutiques s’étaient montrées inefficaces. Je cherchai donc à me servir de l’analyse psychique pour supprimer ce symptôme. La jeune personne ne sait qu’une chose, c’est que cette toux nerveuse a débuté à l’époque où, âgée alors de 14 ans, elle se trouvait en pension chez une de ses tantes. Elle ne veut pas entendre parler d’éventuelles émotions alors éprouvées et ne croit pas à une motivation de son mal. Sous la pression de ma main, elle pense tout d’abord à un grand chien, puis reconnaît cette image mnémonique. Il s’agit de l’un des chiens de sa tante qui s’était attaché à elle, la suivait partout, et ainsi de suite. Ah oui ! maintenant, elle se le rappelle sans que j’aie à intervenir, ce chien mourut, les enfants l’enterrèrent en grande pompe et c’est en revenant de cet enterrement qu’elle eut sa première quinte. J’en demande la raison, mais suis obligé de renouveler ma pression ; une pensée surgit alors : « Me voilà toute seule au monde maintenant. Personne ici ne m’aime, cet animal était mon seul ami et je l’ai perdu. » Elle poursuit son récit : « Ma toux cessa quand je quittai ma tante, mais pour réapparaître dix-huit mois plus tard. » – « Pour quel motif ? » – « Je n’en sais rien. » J’exerce à nouveau ma pression. Elle se rappelle qu’en apprenant la mort de son oncle, la toux la reprit et que les mêmes pensées lui étaient venues. L’oncle en question était soi-disant le seul qui, dans cette famille, eût eu un sentiment pour elle, l’eût aimée. Telle était donc la représentation pathogène : on ne l’aimait pas, on lui préférait n’importe qui, elle ne méritait d’ailleurs pas d’être aimée, etc. Toutefois quelque chose d’autre devait encore se rattacher à cette conception de « l’amour », quelque chose qu’une forte résistance l’empêchait de révéler. L’analyse fut interrompue avant que cette question pût être résolue.

Il y a quelque temps, je fus appelé à débarrasser de ses accès d’angoisse une dame âgée dont le caractère semblait mal se prêter à cette sorte d’action. A partir de sa ménopause, cette dame était

devenue d'une extrême piété, me recevait chaque fois en tenant caché dans sa main un petit crucifix en ivoire, comme si j'étais Satan. Ses accès d'angoisse, de teinte hystérique, remontaient à ses premières années de jeunesse et avaient soi-disant été provoqués par l'emploi d'une préparation iodée ordonnée à la jeune fille pour combattre un gonflement de la thyroïde. Je rejetai, cela va de soi, cette explication et cherchai à lui en substituer une autre qui concorderait mieux avec mes vues sur l'étiologie des symptômes névrotiques. Je commençai par l'interroger sur les impressions de jeunesse susceptibles d'avoir quelque rapport avec ses accès d'angoisse. Sous la pression de ma main surgit alors le souvenir de la lecture d'un livre dit édifiant où il était fait mention, avec assez de pieuses restrictions, aux phénomènes sexuels. Le passage en question avait fait, sur la fillette, l'impression inverse de celle qu'espérait susciter l'auteur ; elle fondit en larmes et rejeta le livre. Cet incident avait précédé le premier accès d'angoisse. Une deuxième pression sur le front de la malade évoqua une autre réminiscence, le souvenir d'un précepteur de ses frères qui lui témoignait beaucoup de respect et pour lequel elle éprouvait un tendre sentiment. Ce souvenir atteignait son point culminant dans le rappel d'une soirée à la maison paternelle où tous, assis autour d'une table en compagnie de ce jeune homme, avaient pris part, avec grand agrément, à une conversation animée. Dans la nuit qui suivit, la malade fut réveillée par son premier accès d'angoisse, probablement dû plus à une révolte contre quelque excitation sensuelle qu'au traitement iodé appliqué à cette même époque. Par quel autre procédé serais-je parvenu à déceler chez cette malade récalcitrante, dressée contre moi et contre tout remède temporel [non religieux], un semblable enchaînement de faits ?

Une autre fois, c'est à une jeune femme, heureuse en ménage, que j'eus affaire. Dès ses premières années de jeunesse et pendant une certaine période de temps, on la trouvait tous les matins en

proie à un état de torpeur avec les membres rigides, la bouche ouverte, la langue pendante. Des phénomènes analogues, bien que moins marqués, se reproduisaient maintenant au réveil. Il fut impossible de la plonger dans un état hypnotique profond. Je commençai donc mes investigations en provoquant un état de concentration et lui affirmai que, dès la première pression, elle verrait quelque chose datant de son enfance et qui serait en rapport direct avec les motifs de son état. Elle se prêta avec tranquillité et de bonne grâce à mon procédé, revit la maison où s’étaient écoulées ses années de jeunesse, sa chambre, la position de son lit, sa grand-mère qui habitait alors avec eux et l’une de ses gouvernantes qu’elle avait beaucoup aimée. Plusieurs petites scènes, toutes vraiment insignifiantes, survenues dans cette maison et entre ces personnages, se succédèrent. Pour conclure, la malade me conta le départ de sa gouvernante qui les quittait pour se marier. Je ne savais vraiment comment interpréter ces réminiscences et n’arrivais à établir aucun lien entre elles et l’étiologie des accès. Cependant certaines circonstances permettaient de retrouver le moment où ces derniers s’étaient produits pour la première fois.

Avant même que je puisse poursuivre cette analyse, une occasion me fut offerte de parler à l’un de mes collègues qui avait, autrefois, été le médecin attitré de la famille. Il me donna les renseignements suivants : à l’époque où il soignait, pour ses premiers accès, cette adolescente physiquement bien développée, il fut frappé de la façon excessivement tendre dont elle et la gouvernante se traitaient. Ayant conçu certains soupçons, il avertit la grand-mère et l’invita à surveiller ces relations. Peu de temps après, la vieille dame lui apprit que la gouvernante avait l’habitude de faire des visites nocturnes à l’enfant, dans son lit et que c’était après de semblables nuits que l’on découvrait celle-ci en proie à son accès. Sans hésiter, ils décidèrent alors, en évitant tout scandale, d’éloigner cette dépravatrice de la jeunesse. On fit croire aux enfants et à leur

mère également que la gouvernante quittait la maison pour se marier.

Le traitement couronné de succès qui suivit consista simplement à révéler à la jeune femme l’explication qui m’avait été donnée.

Il arrive parfois que les renseignements obtenus par le procédé de la pression se produisent sous une forme très curieuse et qui font apparaître plus séduisante encore l’hypothèse d’une intelligence inconsciente. Je me souviens ainsi d’une dame souffrant depuis de nombreuses années d’idées obsédantes et de phobies qui, tout en rapportant l’apparition de ses troubles à ses années d’enfance, en ignorait absolument la cause. Sincère et intelligente, elle ne m’opposait qu’une résistance consciente à peine perceptible. (J’ajouterai ici que le mécanisme des idées obsédantes a avec celui du symptôme hystérique une parenté interne très étroite et que la technique de l’analyse doit être la même dans les deux cas.)

Quand je demandai à cette dame si, sous la pression de ma main, elle avait vu quelque chose, elle me répondit : « Rien du tout, mais tout à coup j’ai pensé à un mot. » – « A un seul mot ? » – « Oui, mais ça me semble trop bête. » – « Dites-le quand même. » – « Eh bien, concierge. » – « Rien d’autre ? » – « Non. » J’exerce une deuxième pression et un autre mot lui traverse l’esprit : « Chemise. » – Je remarque alors qu’il y a ici une nouvelle façon de répondre et, en répétant la pression, je provoque l’énonciation d’une série de mots en apparence dénuée de sens : « Concierge, chemise, lit, ville, charrette. » – « Que signifie tout cela ? » Elle réfléchit un moment puis une idée lui vient à l’esprit : « Il ne peut s’agir que d’une histoire dont je me souviens maintenant. J’avais 10 ans et celle de mes sœurs dont l’âge se rapprochait le plus du mien – elle avait 12 ans – eut, une nuit, un accès de délire. On fut obligé de la ligoter et de la transporter sur une charrette à la ville. Je sais avec certitude que c’est le concierge qui la maîtrisa et qui la conduisit ensuite à la

maison de santé. » Nous persévérons dans notre méthode de recherche et notre oracle nous fait entendre d’autres paroles que nous ne pûmes toutes interpréter, mais qui permirent de poursuivre cette histoire et de lui en rattacher une autre. Bientôt aussi nous arrivâmes à saisir la signification de ces réminiscences. Si la maladie de sa sœur l’avait aussi vivement frappée, c’est qu’elles partageaient un secret ; couchant dans la même chambre, elles avaient toutes deux été, une certaine nuit, victimes d’une tentative de viol commise par le même homme. La mention de ce traumatisme sexuel, subi dans la première jeunesse, permit de découvrir non seulement l’origine des premières idées obsédantes, mais aussi le traumatisme pathogène qui avait ultérieurement agi. L’originalité de ce cas ne tient qu’à l’apparition de mots importants isolés dont nous devions ensuite faire des phrases, car le manque apparent de rapports et de liens affecte toutes les idées, toutes les scènes généralement évoquées par la pression, de la même façon qu’il affectait les mots lancés comme des oracles. Par la suite, on est toujours en mesure d’établir que les réminiscences en apparence décousues se trouvent étroitement liées par des connexions d’idées et qu’elles mènent tout à fait directement au facteur pathogène recherché.

Je pense volontiers à un cas d’analyse où ma confiance dans les résultats de la pression fut mise à une rude épreuve pour se trouver, par la suite, brillamment justifiée. Une jeune femme fort intelligente et semblant très heureuse était venue me consulter au sujet d’une douleur persistante au bas-ventre qu’aucun traitement n’était capable de guérir. Je reconnus que cette douleur siégeait dans les parois intestinales, qu’elle était attribuable à des callosités musculaires palpables et j’ordonnai un traitement local.

Au bout de quelque temps, je revis la malade. « Ma douleur d’alors », me dit-elle, « a disparu après le traitement que vous m’aviez prescrit, mais maintenant elle s’est transformée en douleur nerveuse. Je m’en rends bien compte parce qu’elle ne survient plus,

comme jadis, lorsque je fais certains mouvements, mais à des moments fixes, par exemple le matin, au réveil, et quand j’ai certaines contrariétés bien déterminées. » Le diagnostic posé par cette dame était parfaitement exact. Il s’agissait maintenant de découvrir la cause de cette douleur et la patiente ne pouvait, sans y avoir été incitée, m’être d’aucun secours. Il fallait recourir à la suggestion. Quand je l’interrogeai sur ce qu’elle pensait ou voyait, dans un état de concentration et sous la pression de ma main, elle choisit les images et entreprit de me raconter ses visions. Elle voyait comme une sorte de soleil avec des rayons, ce que naturellement je pris pour un phosphène provoqué par cette pression sur les globes oculaires. Je m’attendais à l’émission de paroles utilisables, mais elle poursuivit, déclarant voir des étoiles brillant d’une étrange lumière bleuâtre semblable à celle de la lune, et ainsi de suite. Des points scintillants, brillants, étincelants devant les yeux, pensai-je. J’étais tout prêt à considérer cette tentative comme un échec et je songeais déjà à la façon dont je pourrais habilement me tirer d’affaire lorsqu’une des visions qu’elle décrivait retint mon attention : une grande croix noire qu’elle voyait penchée et bordée de ces mêmes lueurs lunaires qui avaient éclairé toutes les images qu’elle venait de voir. Sur les poutres croisées, une petite flamme vacillait ; il ne s’agissait évidemment plus là de phosphènes. J’écoutai. Une foule d’images se présentaient dans la même clarté, des signes bizarres rappelant à peu près des caractères sanskrits, des figures géométriques, par exemple des triangles et parmi eux un plus grand. Puis à nouveau la croix…

Cette fois, je pense à quelque signification allégorique et demande ce que signifie cette croix. « Probablement la douleur », me répond-elle. Je réponds que c’est plutôt à un fardeau moral qu’on donne le nom de croix. Que se dissimule-t-il derrière cette douleur ? Elle l’ignore et se replonge dans ses visions : un soleil avec des rayons dorés qu’elle sait interpréter. C’est Dieu, la force primitive.

Ensuite un lézard gigantesque qui la regarde d’un air interrogateur, mais non effrayant, ensuite un tas de serpents, puis à nouveau un soleil, mais, cette fois, avec de doux rayons argentés et devant, entre cette source de lumière et sa propre personne, une grille qui dissimule le point central de l’astre.

Je sais depuis longtemps que j’ai affaire à des allégories et j’interroge immédiatement la patiente sur la signification de la dernière image. Elle répond sans avoir pris la peine de réfléchir : « Le soleil c’est la perfection, l’idéal ; la grille représente mes faiblesses, mes erreurs qui me barrent le chemin de l’idéal. » – « Vous reprocheriez-vous quelque chose ? Seriez-vous mécontente de vous-même ? » – « Bien sûr. » – « Et depuis quand ? » – « Depuis que je fais partie de la société de théosophie et que je lis ses publications. » – « Et qu’est-ce qui vous a fait, en dernier lieu, la plus grande impression ? » – « Une traduction du sanskrit qui paraît actuellement en fascicules. » Une minute plus tard elle m’initie à ses conflits moraux, aux reproches qu’elle s’adresse et elle me raconte un petit incident ayant suscité chez elle des remords et à l’occasion duquel la douleur organique antérieure résulta d’abord d’une conversion d’émoi. Les visions que j’avais prises pour des phosphènes étaient des symboles d’associations d’idées relatives à l’occultisme, peut-être même des symboles empruntés à des couvertures de livres traitant de ce sujet.

Ayant ainsi fait un grand éloge des résultats de mon procédé auxiliaire de pression, tout en négligeant beaucoup les questions de défense ou de résistance, j’ai dû donner au lecteur l’impression que l’on pouvait arriver, par le moyen de ce petit artifice, à surmonter les obstacles psychiques s’opposant au traitement cathartique. Mais croire cela serait se tromper lourdement. Il n’existe pas, que je sache, de profits semblables en thérapeutique. Ici comme ailleurs, de grands avantages ne sauraient s’obtenir qu’au prix de grands efforts. Le procédé par pression n’est qu’un artifice comme un autre. Grâce

à lui le moi qui aspire à se défendre est attaqué à l’improviste. Dans tous les cas plus sérieux, le moi refuse de renoncer à ses desseins et poursuit sa résistance.

Envisageons toutes les formes que revêt cette résistance. Disons d’abord que la tentative par pression échoue généralement la première ou la seconde fois et le malade, très déçu, dit alors : « Je m’attendais à avoir une idée, mais je n’ai pensé qu’à mon état d’attente anxieuse et rien ne m’est venu à l’esprit. » Il ne faut pas ranger parmi les obstacles cette « prise de position » du patient ; on lui répond : « C’est que justement vous avez été trop curieux ; ça marchera mieux la deuxième fois. » Et, en effet, cette deuxième tentative donne de meilleurs résultats. Chose surprenante, il arrive très souvent que les malades – même les plus dociles et les plus intelligents – oublient la promesse qu’ils avaient faite auparavant. Ils s’étaient engagés à révéler tout ce qui leur traverserait l’esprit au moment où j’appuierais sur leur front, même si l’idée qui surgirait leur paraissait dénuée d’importance ou désagréable à dire. Ils ne choisiraient pas, ne mettraient en jeu ni esprit critique ni affectivité. Malgré cela, ils ne tiennent pas leur promesse, ce qui est évidemment au-dessus de leurs forces. Infailliblement, le travail s’arrête et les malades prétendent toujours n’avoir cette fois-là pensé à rien. Il convient de ne pas ajouter créance à leurs affirmations et il faut admettre et dire qu’ils répriment quelque chose qu’ils considèrent comme inutile de mentionner ou pénible à avouer. On insiste et renouvelle la pression en continuant d’affirmer l’infaillibilité du procédé jusqu’au moment où les patients parlent vraiment. Ils déclarent alors : « J’aurais bien pu vous dire ça tout de suite ! » – « Pourquoi alors ne l’avez-vous pas dit ? » – « Parce que je n’aurais jamais cru que c’était ça. Ce n’est qu’en y repensant que je me suis décidé à le dire. » Ou encore : « J’espérais que ce ne serait pas ça et pensais pouvoir ne pas le dire. C’est seulement en voyant que je n’arrivais pas à le chasser que j’ai vu qu’il n’y avait rien à

faire ! » – Le malade révèle ainsi une résistance qu'au début il avait voulu nier. De toute évidence il ne pouvait faire autre chose que résister.

On est surpris de voir par quels faux-fuyants les malades masquent souvent cette résistance : « Je suis distrait aujourd'hui, la pendule ou le piano de la pièce voisine me gênent. » A cela je fais habituellement la réponse suivante : « C'est inexact. Vous êtes en train de vous heurter à quelque chose qu'il vous est désagréable de dire – mais à quoi bon ? Ne vous écartez pas de ce sujet. » Ma méfiance augmente à mesure que se prolonge l'intervalle entre la pression de ma main et la réponse du malade et plus s'accroît aussi ma crainte qu'il n'accommode les idées surgies, qu'il ne les arrange à sa façon. Avant de faire les révélations les plus importantes, le malade déclare souvent qu'elles ne comportent que des bagatelles inutiles, ce qui fait penser à cet opéra où un prince se déguise en mendiant : « J'ai eu une idée, mais elle n'a aucun rapport avec tout ça. Je ne vous la dis que parce que vous exigez de tout savoir. » C'est ordinairement la solution longtemps cherchée que ce prélude annonce. Mon attention s'éveille quand j'entends un malade parler ainsi d'un ton méprisant d'une idée. Le fait que les représentations pathogènes paraissent aussi peu importantes au moment de leur réapparition est l'indice d'une défense réussie ; on voit par là de quelle façon s'est déroulé le processus défensif : il avait pour tâche de transformer une représentation puissante en représentation faible, à lui arracher tout affect.

On reconnaît ainsi le souvenir pathogène au fait que le malade, tout en le citant avec répugnance, le minimise en le qualifiant d'insignifiant. Dans certains cas, le malade cherche même, lors du retour de cette réminiscence, à la nier. « Je viens d'avoir une idée, mais c'est certainement vous qui me l'avez suggérée », ou encore : « Je sais bien quelle réponse vous voulez obtenir. Vous croyez sûrement que j'ai pensé à ceci ou à cela. » Une façon

particulièrement intelligente de nier consiste à dire : « C’est vrai, une idée m’est venue mais il me semble bien que c’est moi qui ai volontairement voulu l’ajouter. Je ne crois pas qu’il s’agisse d’une idée réapparue. » Dans tous ces cas, je maintiens imperturbablement mes affirmations et n’accepte aucune de ces distinctions. J’explique au patient qu’il ne s’agit là que d’apparences et de prétextes dont la résistance se sert pour s’opposer au retour d’un souvenir que nous devons bien reconnaître en dépit de tout.

Le retour des images nous donne généralement moins de peine que celui des idées. L’analyste a moins de difficultés, à ce point de vue, avec les hystériques – qui sont le plus souvent des visuels – qu’avec les obsédés. Lorsqu’une image a réapparu dans le souvenir, le sujet déclare parfois qu’elle s’effrite et devient indistincte à mesure qu’il en poursuit la description. *Tout se passe, quand il transpose la vision en mots, comme s’il procédait à un déblaiement.* L’image mnémonique elle-même fournit l’orientation, indique dans quelle direction le travail devra s’engager. « Regardez encore une fois l’image. A-t-elle disparu ? » – « Dans son ensemble, oui, mais je vois encore un détail. » – « C’est alors qu’il doit avoir son importance. Ou vous apercevrez encore quelque chose de nouveau ou ce qui reste vous suggérera une idée. » Une fois le travail terminé, le champ visuel redevient libre et l’on peut évoquer une autre image. Mais parfois la même image continue opiniâtrement à se présenter à la vue intérieure du malade bien qu’il l’ait déjà décrite. C’est alors pour moi l’indice que le malade a encore quelque chose d’important à me dire à propos de cette image. Dès qu’il l’a révélé, l’image disparaît à la manière d’un fantôme racheté qui trouve enfin le repos.

Il importe naturellement pour que l’analyse puisse se poursuivre que le praticien ne se trouve jamais en défaut, sinon il dépendrait de ce que le malade jugerait bon de révéler. C’est pourquoi il est rassurant de savoir que le procédé par pression ne

connaît pas d’échec, à l’exception d’un seul cas dont je parlerai plus tard. Toutefois je tiens dès maintenant à faire observer à propos de ce dernier qu’il comporte la présence d’un motif particulier de résistance. Le procédé peut évidemment être quelquefois utilisé dans des conditions où rien ne peut être mis au jour ; ainsi on peut interroger le patient sur l’étiologie déjà connue d’un symptôme alors que celle-ci est déjà dépassée ou bien rechercher la généalogie psychique d’un symptôme, d’une douleur, par exemple, alors qu’il s’agit en réalité d’une douleur physique. En pareils cas, le malade prétend qu’aucune idée ne lui est venue et, cette fois, il a raison. Il faut bien se garder de le contredire, mais se faire une règle d’observer pendant l’analyse les jeux de physionomie du malade allongé. On arrivera sans peine alors à savoir si les réminiscences font réellement défaut, car l’expression du sujet révélera une paix intérieure. Au contraire, si le sujet se défend en cherchant à nier la réminiscence apparue, son état de tension, son émotion le trahiront. C’est sur de semblables expériences que repose d’ailleurs l’établissement du diagnostic différentiel par ce procédé.

Ainsi le travail accompli à l’aide du procédé par pression ne se réalise pas sans peine. Mais ses résultats nous ont appris – et c’est un avantage – comment diriger nos recherches et ce qu’il est nécessaire d’imposer au malade. Cela suffit dans certains cas ; il s’agit surtout pour moi de deviner le secret du patient et de le lui lancer au visage. Il est généralement obligé de renoncer à nier. Ailleurs, il faut agir davantage ; la résistance persistante du malade se traduit par une rupture des associations, un manque de solutions, un défaut de netteté des images et leur caractère incomplet. Quand, parvenu à un stade plus avancé de l’analyse, on jette un coup d’œil en arrière, on s’étonne de constater que les idées, les scènes que l’on avait arrachées au malade à l’aide du procédé par pression étaient toutes tronquées. C’était justement l’essentiel qui y faisait défaut, et c’est pour cette raison que les rapports, les personnes, le thème ou

l’image restaient incompréhensibles. Je citerai un ou deux exemples des effets de cette censure lors de la première apparition des souvenirs pathogènes. Le malade, par exemple, voit un buste féminin voilé mais dont le voilage, comme par négligence, présente un trou ; bien plus tard, il ajoute une tête à ce torse, faisant ainsi connaître une certaine personne, une certaine relation. Ou encore il raconte un souvenir d’enfance relatif à deux gamins dont la description physique reste vague mais qui avaient la réputation d’être assez méchants. Ce ne fut qu’après de longs mois d’analyse et seulement lorsque de grands progrès se furent réalisés, que le sujet revit cette réminiscence et s’y reconnut ainsi que son frère. De quels moyens dispose-t-on pour vaincre cette résistance prolongée ?

Ces moyens, peu nombreux, sont presque toujours ceux que l’individu emploie pour exercer une influence morale quelconque. Sachons bien d’abord que toute résistance psychique, et notamment toute résistance depuis longtemps constituée, ne peut être liquidée que lentement, pas à pas, et qu’il faut s’armer de patience. Ensuite nous spéculons sur l’intérêt intellectuel que suscite, au bout de peu de temps, chez le malade, ce travail. En lui fournissant des explications, en lui révélant le monde merveilleux dès processus psychiques que de semblables analyses nous ont, nous-mêmes, permis de connaître, nous transformerons notre patient en collaborateur et l’amènerons à s’étudier lui-même avec l’intérêt objectif propre aux chercheurs. C’est ainsi que nous parviendrons à étouffer une résistance fondée sur l’affectivité. Enfin et c’est là notre plus puissant levier, nous essayerons, après avoir deviné les motifs de cette défense, de ravaler ces derniers ou même de les remplacer par d’autres, plus puissants qu’eux. Ici cesse sans doute la possibilité de mettre en formules la pratique psychothérapique. Nous agissons, autant que faire se peut, en instructeur là où l’ignorance a provoqué quelque crainte, en professeur, en représentant d’une conception du monde, libre, élevée et mûrement réfléchie, enfin en confesseur qui,

grâce à la persistance de sa sympathie et de son estime une fois l'aveu fait, donne une sorte d'absolution. Dans la mesure où le permet l'intérêt que suscitent en nous le cas considéré et notre propre personnalité, nous cherchons à venir humainement en aide à notre patient. Pour exercer une action psychique de cette espèce, une condition s'avère indispensable : avoir à peu près deviné la nature du cas et les motifs de la défense. Il est fort heureux que la technique de l'insistance et le procédé par pression nous permettent justement d'y parvenir. Plus on a résolu d'énigmes de ce genre plus il deviendra peut-être facile d'en résoudre de nouvelles et plus vite aussi le travail vraiment curatif pourra être entrepris. Il faut bien se rendre compte du fait suivant : le malade se débarrasse de son symptôme hystérique en reproduisant les impressions pathogènes motivantes et en les révélant avec émotion, mais il n'en demeure pas moins vrai que la tâche curative consiste justement à l'y inciter. Une fois cette tâche accomplie, le médecin n'a plus rien à corriger ou à supprimer. Toutes les contre-suggestions nécessaires ont déjà été employées dans la lutte menée contre la résistance. Le cas peut se comparer à celui d'une porte verrouillée. Une fois le verrou ouvert, le déclenchement du loquet n'offre aucune difficulté.

A côté des facteurs intellectuels auxquels on fait appel pour vaincre la résistance, un facteur affectif dont on peut rarement se passer joue son rôle. Je veux parler de la personnalité du médecin et, dans de nombreux cas, c'est elle seulement qui sera capable de supprimer la résistance. Ici comme partout en médecine et dans toutes les méthodes thérapeutiques, il est impossible de renoncer totalement à l'action de ce facteur personnel.

III.

En présence de ces faits, le lecteur des commentaires qui précèdent et dans lesquels j'ai exposé sans fard les difficultés de ma technique se demandera s'il ne serait pas plus avantageux, pour

éviter tous ces ennuis, de recourir plus énergiquement à l'hypnose ou de n'appliquer strictement le procédé cathartique qu'aux seuls malades hypnotisables. Disons tout de suite que j'ai pris mes exemples parmi les cas les plus difficiles et que, souvent, le traitement s'applique avec bien moins de difficulté. Je répondrai à la dernière question posée que le nombre des patients hypnotisables serait beaucoup trop faible pour ma capacité d'hypnotiseur. En ce qui concerne la première suggestion, je répliquerai que la résistance ne serait sans doute guère diminuée si l'on pratiquait une hypnose forcée. Le hasard a voulu que mes expériences à ce sujet fussent si peu nombreuses que je dois me borner à faire des hypothèses. Mais chaque fois que j'ai procédé à une cure cathartique, non par concentration mais avec le concours de l'hypnose, j'ai trouvé que le travail qui m'incombait ne s'en trouvait nullement diminué. J'ai récemment achevé un traitement de ce genre qui m'a permis de faire céder une paralysie hystérique de la jambe.

La patiente tomba dans un état psychiquement très différent de l'état de veille et qui, au point de vue somatique, se manifestait par l'impossibilité où elle se trouvait d'ouvrir les yeux ou de se soulever avant que je lui aie dit : « Maintenant, réveillez-vous ! » Et pourtant, je ne me suis nulle part ailleurs heurté à autant de résistance. Je n'attribuais aucune importance à ces signes corporels qui d'ailleurs devinrent imperceptibles vers la fin du dixième mois de traitement ; les conditions dans lesquelles se pratiquait ce traitement n'avaient en rien modifié ses particularités, c'est-à-dire la possibilité pour le sujet de retrouver des souvenirs inconscients et d'entretenir avec le médecin les rapports propres à cette méthode. L'histoire de Mme Emmy v. N… m'a, il est vrai, fourni l'occasion de décrire un traitement cathartique effectué en plein somnambulisme et où le rôle de la résistance était presque nul. Toutefois, pour me conter les incidents de sa vie, cette femme ne se heurtait à aucune difficulté particulière, il n'y avait rien qu'elle n'eût pu révéler, à l'état de veille,

à quelque vieil ami intime. Je n'ai pas réussi à connaître les causes véritables de sa maladie, causes certainement identiques à celles des récidives survenues après mon traitement. Il faut dire que c'était mon premier essai de ce traitement. L'unique fois où je lui soutirai une réminiscence légèrement teintée d'érotisme, la malade montra la même résistance et fit un récit aussi imprécis que n'importe quel autre de mes patients non somnambules. En exposant ce cas, j'ai déjà parlé des résistances qu'elle opposait, même en état de somnambulisme, à d'autres incitations et à d'autres propositions. D'ailleurs, je doute fort maintenant de l'efficacité de l'hypnose dans les cures cathartiques, après avoir constaté l'échec thérapeutique total de traitements où les malades se montraient parfaitement obéissants pendant le sommeil hypnotique. J'ai déjà brièvement relaté (p. 2) un cas de ce genre et je pourrais en citer d'autres. J'avoue d'ailleurs que cette expérience a assez bien flatté mon besoin de rapports quantitatifs, même dans le domaine psychique, entre la cause et l'effet.

Dans l'exposé qui précède j'ai poussé au premier plan l'idée de la *résistance* ; j'ai montré comment nous étions amenés, au cours du travail thérapeutique, à trouver que l'hystérie se formait par suite du refoulement d'une idée intolérable et en tant que mesure de défense ; la représentation refoulée demeure sous la forme d'une trace mnémonique faible (peu intense) et l'affect concomitant qui lui avait été arraché sert ensuite à une innervation somatique, c'est-à-dire à une conversion de l'émoi. La représentation devient alors, du fait même de son refoulement, la cause des symptômes morbides, elle est donc pathogène. On a justement donné à l'hystérie, nanti de ce mécanisme psychique, le nom d'« hystérie de défense ». Nous avons maintes fois parlé, Breuer et moi-même, de deux autres sortes d'hystérie que nous avons qualifiées d'hystérie « hypnoïde » et d'hystérie de « rétention ». L'hystérie hypnoïde est la toute première que nous ayons eu l'occasion d'étudier. Je ne saurais donner un

meilleur exemple de cette maladie qu’en citant le premier cas de Breuer, celui d’Anna O… Breuer a attribué à cette hystérie hypnoïde un mécanisme essentiellement différent de celui de la défense par conversion. En ce cas, la représentation deviendrait pathogène du fait que, surgie au moment où le sujet se trouvait dans un état psychique particulier, elle reste, dès le début, en dehors du moi. Aucune force psychique n’a donc dû agir pour la maintenir hors du moi et, lorsqu’on cherche à l’y introduire, en utilisant l’aide somnambulique, aucune résistance ne vient s’y opposer. Et de fait, dans le cas d’Anna O…, nulle résistance n’est perceptible.

J’attribue à cette distinction tant d’importance que je m’appuierais volontiers sur elle pour confirmer un diagnostic d’hystérie hypnoïde. Chose bizarre, je ne me suis jamais personnellement trouvé en face d’une hystérie hypnoïde vraie ; les cas que j’ai traités se sont mués en hystérie de défense. Certes, j’ai quelquefois eu affaire à des états isolés de conscience et qui, de ce fait, ne pouvaient être admis dans le moi. Parmi mes cas s’en trouvaient bien de semblables, mais alors je pouvais prouver que l’état soi-disant hypnoïde devait son isolement au fait qu’un groupe psychique, déjà auparavant scindé par la défense, était entré en jeu. Bref, je ne puis m’empêcher de soupçonner que les hystéries hypnoïdes et de défense ont quelque part une racine commune et que c’est la défense qui y est primaire. Toutefois je ne saurais en décider.

Mon opinion touchant « l’hystérie de rétention » est également incertaine. Ici encore le travail thérapeutique ne devrait se heurter à aucune résistance. Dans un cas que je considérais comme une hystérie de rétention typique, j’escomptais une réussite aisée et sûre, mais je fus déçu, quelque facilité qu’offrit vraiment le travail. Je suppose donc, avec toute la réserve qui sied à l’ignorance, qu’au fin fond de l’hystérie de rétention gît un élément de défense qui a transformé tout le processus en phénomène hystérique. Peut-être

risquai-je, à cause de ma tendance à étendre le concept de défense sur tout l’ensemble de l’hystérie, de tomber dans le parti pris et l’erreur, mais c’est ce dont décideront, je l’espère, de nouvelles expériences.

Je n’ai jusqu’ici parlé que des difficultés et de la technique du procédé cathartique. Je voudrais encore ajouter quelques informations sur la façon dont se présente une analyse réalisée de cette façon. Bien que ce soit là pour moi un sujet très intéressant, je ne m’attends nullement à ce qu’il éveille, chez des personnes n’ayant jamais pratiqué cette sorte d’analyse, un intérêt analogue au mien. Nous allons continuer à parler de technique, mais cette fois pour en faire ressortir les difficultés inhérentes au contenu et dont le malade ne saurait être responsable. Elles doivent, en partie, être les mêmes dans les hystéries hypnoïdes ou de rétention que dans les hystéries de défense qui me paraissaient devoir être prises comme modèles. J’entreprends cette dernière partie de mon exposé en espérant que les particularités psychiques à découvrir auront, un jour, en tant que matériaux bruts, une certaine importance au point de vue d’une dynamique de la représentation.

La première et très forte impression produite par une semblable analyse tient certainement au fait que les matériaux psychiques pathogènes soi-disant oubliés, dont le moi ne dispose pas et qui ne jouent aucun rôle dans les associations et le souvenir, sont malgré tout présents et rangés en bon ordre. Il s’agit seulement d’écarter les résistances qui nous empêchent de parvenir jusqu’à eux. Par ailleurs ce matériel est connu[82], de la même façon dont nous connaissons en général quelque chose. Les associations correctes entre les diverses représentations et avec des idées non pathogènes dont le souvenir se présente souvent existent bien, ont de leur temps constitué des réalités et se sont maintenues dans la mémoire. Les matériaux pathogènes semblent appartenir en propre à une

82 *Gewusst* (1re édition), *bewusst* (éditions ultérieures).

intelligence non nécessairement inférieure au moi normal. L’apparence d’une personnalité seconde est souvent des plus trompeuses.

Cette impression est-elle exacte ? Ne reporte-t-on pas en pareil cas à l’époque de la maladie l’ordonnance des matériaux telle qu’elle se présente après la liquidation ? Ce sont là des questions auxquelles je ne suis pas encore en mesure de répondre et que je ne voudrais d’ailleurs pas traiter ici. Quoi qu’il en soit, l’on ne pourrait mieux et plus explicitement décrire les expériences faites au cours de ces analyses qu’en considérant tout l’ensemble des faits une fois la liquidation réalisée.

L’état des choses n’est généralement pas aussi simple que la description de certains cas particuliers le ferait croire, comme, par exemple, quand un grave traumatisme n’a créé qu’un seul symptôme. Dans la plupart des cas ce n’est pas à un unique symptôme hystérique qu’on a affaire, mais à plusieurs dont les uns sont autonomes et les autres non. Il ne faut pas s’attendre à découvrir un seul souvenir traumatique issu d’une unique représentation pathogène, mais, au contraire, toute une série de traumatismes partiels et d’associations d’idées pathogènes. L’hystérie traumatique monosymptomatique apparaît, pour ainsi dire, comme un organisme élémentaire, un être monocellulaire, lorsqu’on la compare à la structure complexe d’une grave névrose hystérique, pareille à celle que nous rencontrons habituellement.

Les matériaux psychiques d’une semblable hystérie se présentent alors comme un édifice à plusieurs dimensions comportant pour le moins *trois sortes de stratification*. J’espère être bientôt en mesure de justifier cette façon imagée de m’exprimer. Il y a d’abord un *noyau* de souvenirs (souvenirs d’événements ou de suite d’idées) où le facteur traumatisant a culminé ou bien où l’idée pathogène s’est le plus nettement formée. Autour de ce noyau se trouve une quantité souvent étonnamment abondante de matériaux

mnémoniques qu'il va falloir perlaborer à fond dans l'analyse en ordre triple, comme nous l'avons dit. En premier lieu, on reconnaît une évidente disposition chronologique linéaire, réalisée à l'intérieur de chacun des thèmes en question. Pour en donner un exemple, il suffit de citer l'ordonnance chronologique du cas d'Anna O… rapporté par Breuer. Prenons l'exemple de la surdité, de la non-audition. On y découvre sept catégories différentes. Dans chacune se trouvent rassemblés, en ordre chronologique, de dix à plus de cent souvenirs particuliers. Tout se passe comme si l'on dépouillait des archives tenues dans un ordre parfait. Dans l'analyse de ma patiente, Emmy v. N…, je trouvai un ensemble de contenus semblable, bien que moins complet. C'est d'ailleurs là un fait ordinaire et qui se présente dans toutes les analyses. L'ordre chronologique en est aussi rigoureux que l'est celui des jours de la semaine ou des mois de l'année chez les personnes mentalement normales. Ces ensembles rendent plus malaisé le travail analytique du fait que l'ordre chronologique d'apparition des incidents s'y trouve inversé ; c'est l'incident le plus récent, le dernier vécu qui se présente le premier à la façon d'une « chape ». C'est l'impression originelle, celle qui s'est, en réalité, produite au début de la série, qui met le point final.

J'ai indiqué que le groupement de ces sortes de souvenirs en une pluralité d'assises, de strates linéaires se présentait comme un dossier d'actes, un paquet, etc., et caractérisait la formation d'un *thème*. Ces thèmes sont autrement groupés encore, ce que je ne saurais décrire qu'en disant qu'*ils sont concentriquement disposés autour du noyau pathogène*. Il n'est pas difficile de dire ce que représente cette stratification, ni suivant quelle proportion croissante ou décroissante elle se produit. Ce sont des strates présentant une résistance égale, résistance qui croît lorsqu'on s'approche du noyau, *donc des zones comportant une égale altération de la conscience*, zones dans lesquelles s'étalent les différents thèmes. Les strates les plus extérieures comprennent les

souvenirs (ou faisceaux de souvenirs) qui peuvent le plus facilement revenir à la mémoire et sont toujours clairement conscients. A mesure que l’on pénètre plus profondément au travers de ces couches, la reconnaissance des souvenirs qui émergent se fait plus difficile jusqu’au moment où l’on se heurte au noyau central des souvenir dont le patient persiste à nier l’existence lors de leur apparition.

C’est cette particulière disposition concentrique des matériaux psychiques pathogènes qui confère, nous le verrons, son caractère propre à la marche des analyses. Citons encore maintenant une troisième sorte d’agencement, la plus essentielle, celle dont on peut le plus malaisément tirer une règle générale. Je veux parler de la disposition suivant le contenu mental, l’enchaînement par des liens logiques se prolongeant jusqu’au noyau, et qui, dans chaque cas, peut suivre un chemin irrégulier, une voie très sinueuse. Cette disposition a un caractère dynamique, à l’inverse du caractère morphologique des deux assises précédemment citées. Ces dernières pouvaient être figurées par un schéma spatialement tracé, par des lignes continues courbes et droites. Au contraire pour nous figurer l’enchaînement logique, nous nous représenterons une baguette pénétrant par les voies les plus sinueuses, depuis la périphérie jusqu’aux couches les plus profondes et inversement, mais plus généralement, de l’extérieur au noyau central en s’arrêtant à toutes les stations, ce qui rappelle le problème des zigzags du cavalier sur les damiers des jeux d’échecs.

Servons-nous un moment encore de cette comparaison pour soulever un point où cette fois elle s’écarte des particularités de l’objet comparé. L’enchaînement logique ne rappelle pas seulement une ligne en zigzag, mais plutôt un système de lignes ramifiées et surtout convergentes. Ce système présente des nœuds où se rencontrent deux ou plusieurs lignes. Une fois réunies, ces lignes poursuivent ensemble leur route. En règle générale, plusieurs lignes,

indépendantes les unes des autres ou parfois reliées, débouchent ensemble dans le noyau central. Autrement dit, il convient de noter avec quelle fréquence un symptôme est *multi* – ou *surdéterminé*.

J’ai tenté de décrire l’organisation des matériaux psychiques pathogènes. J’achèverai mon exposé en faisant mention d’une seule et dernière complication. Il arrive parfois que l’on ait affaire, dans les matériaux pathogènes, non point à un seul noyau, mais à plusieurs, par exemple quand il faut analyser un second accès hystérique possédant son étiologie particulière mais qui est, malgré tout, lié à un premier accès aigu déjà depuis longtemps surmonté. On se représente sans peine quelles assises, quelles chaînes de pensée, s’interposent en pareil cas pour relier entre eux les deux noyaux pathogènes.

Ajoutons certaines remarques à l’image ainsi tracée de l’organisation des matériaux pathogènes. Nous avons dit de ces matériaux qu’ils jouaient le rôle d’un corps étranger ; le traitement agit en débarrassant le tissu vivant de ce corps. Nous voilà maintenant en mesure de voir par où pèche notre comparaison. Un corps étranger, bien qu’il modifie les couches de tissus qui l’entourent et qu’il y provoque une réaction inflammatoire, ne se lie nullement à elles. Au contraire, nos groupes psychiques pathogènes ne se laissent pas aussi facilement extraire du moi ; leurs couches superficielles s’intègrent partout dans les éléments du moi normal et lui appartiennent tout autant qu’à l’organisation pathogène. La limite entre les deux est, en analyse, purement conventionnelle et se trouve tantôt à tel endroit, tantôt à tel autre et, parfois même, il devient impossible de les localiser. Les couches intérieures deviennent de plus en plus étrangères au moi sans que là encore la limite du pathogène devienne quelque part visible. L’organisation pathogène n’agit pas réellement comme un corps étranger, mais plutôt comme un infiltrat. Dans ce parallèle, c’est la résistance qui représente l’élément infiltrant. La thérapeutique ne consiste pas à extirper, ce

qu’aujourd’hui encore elle ne saurait réaliser, mais s’efforce de faire cesser la résistance pour permettre ainsi la libre circulation dans une voie jusqu’alors barrée.

(J’emploie ici une série de comparaisons n’ayant qu’une très vague ressemblance avec le sujet dont je m’occupe et qui ne s’accordent guère entre elles. Je le reconnais et ne risque nullement d’en surestimer la valeur, mais si je poursuis ces parallèles, c’est afin de rendre compréhensibles, par divers rapprochements, des idées extrêmement compliquées et jamais encore exposées. Je m’octroie ainsi la liberté de continuer, dans les pages suivantes, à me servir de ces comparaisons, si discutables qu’elles puissent être.)

S’il devenait possible, une fois la liquidation des matériaux pathogènes achevée, de les exposer à une tierce personne dans leur aménagement connu, complexe et comportant plusieurs dimensions, celle-ci ne manquerait pas de se demander à juste titre comment pareil chameau a pu passer par ce trou d’aiguille. On parle non sans raison d’une « étroitesse de la conscience ». Le terme prend toute sa valeur, toute sa signification pour le médecin qui procède à une analyse semblable. Ce n’est jamais qu’un seul souvenir qui émerge dans la conscience du moi ; le malade tout préoccupé par la perlaboration de ce souvenir n’aperçoit rien de ce qui pousse par-derrière, et oublie ce qui a déjà forcé le chemin. Si quelque difficulté s’oppose à la maîtrise du souvenir en question, ce qui arrive, par exemple, quand le malade ne parvient pas à faire taire la résistance et qu’il tente de refouler ou de mutiler la réminiscence pathogène, le défilé se trouve alors, pour ainsi dire, obstrué ; le travail se bloque, rien ne peut plus surgir et le souvenir qui était sur le point d’émerger se trouve arrêté devant le patient jusqu’au moment où ce dernier l’accueillera dans l’espace moi. Tous les matériaux pathogènes, formant une masse spatialement étendue, traversent ainsi une fente étroite pour arriver comme fragmentés et étirés dans le conscient. Il appartient au psychothérapeute de reconstituer

l’organisation présumée. Toute personne friande de comparaisons ne manquera pas de penser ici à quelque jeu de patience.

Celui qui entreprend pareille analyse doit s’attendre à se trouver en face d’une organisation des matériaux pathogènes de cette sorte. Fort des expériences passées, qu’il se dise bien qu’*il faut absolument renoncer à pénétrer directement jusqu’au cœur de l’organisation pathogène*. En admettant même que l’on vienne à la deviner, le malade ne saurait faire aucun usage de la révélation qu’on lui en ferait et son psychisme n’en serait point modifié.

Il ne reste qu’à s’en tenir pour débuter à la périphérie de l’édifice psychique pathogène. On laisse le malade raconter ce qu’il sait, tout en dirigeant d’abord son attention et en surmontant, grâce au procédé par pression, les résistances légères. Chaque fois que, grâce à cette pression, une voie nouvelle a été ouverte, il faut s’attendre à ce que le malade s’y engage un peu, sans nouvelle opposition.

Après avoir quelque temps travaillé de cette façon, on voit ordinairement le malade participer au travail. Une foule de réminiscences surgissent en lui sans qu’il soit nécessaire de lui poser des questions ou de lui imposer des tâches ; c’est que l’on a justement ouvert une voie dans quelque assise intérieure et que le malade dispose alors spontanément des matériaux de cette même résistance. On le laisse alors un moment reproduire ses souvenirs sans chercher à l’influencer. A dire vrai il ne serait pas en état de découvrir de lui-même les rapports importants, mais on peut lui confier le soin de déblayer l’intérieur de la couche en question. Les choses qu’il met ainsi en lumière semblent souvent décousues, mais n’en fournissent pas moins les matériaux qui, ultérieurement, joueront leur rôle grâce à la découverte d’un lien.

Deux écueils doivent généralement être évités. Lorsqu’on empêche le malade de révéler tout ce qui lui passe par la tête, on court le risque de « bloquer » certaines choses que l’on aura ensuite

beaucoup de mal à libérer. D'autre part, il faut se garder de surestimer « l'intelligence » inconsciente du malade et ne pas abandonner à celle-ci la conduite du travail tout entier. Si je voulais schématiser le mode de travail, je dirais, par exemple, que le médecin doit assurer l'accès des couches internes, leur pénétration radiaire, alors que le malade assure l'extension périphérique.

La pénétration s'effectue, comme nous l'avons déjà signalé, en surmontant la résistance. Toutefois il est généralement nécessaire de réaliser d'abord une autre tâche : saisir un brin du fil logique qui seul pourra permettre de pénétrer à l'intérieur. Qu'on ne s'attende point à ce que les libres propos du malade facilitent à l'analyste la reconnaissance des matériaux contenus dans les couches les plus superficielles, l'évaluation de la profondeur où ils se trouvent ni la détermination des points où se relient entre elles les associations d'idées cherchées. Au contraire, tout cela reste soigneusement dissimulé. La narration que fait le malade semble achevée, solide. On se trouve d'abord devant elle comme devant un mur bouchant toute perspective et ne laissant pas deviner ce qui se cache derrière elle ni même s'il s'y cache quelque chose.

Une fois que le praticien a sans trop de peine et de résistances obtenu un exposé de son malade, il soumet cet exposé à la critique et y découvre immanquablement des lacunes et des défectuosités. Ici les associations se trouvent visiblement rompues et le malade les complète avec peine par une phrase, par un renseignement insuffisant ; ailleurs, on se heurte à une motivation qui, chez un homme normal, n'aurait eu aucun effet. Le malade refuse de reconnaître la présence de ces lacunes lorsqu'on cherche à les lui faire observer. Mais le médecin a raison de vouloir découvrir derrière ces défectuosités un accès aux matériaux des couches plus profondes s'il espère justement, en ce point-là, découvrir le fil des associations dont le procédé par pression lui a indiqué la trace. Il dit alors au malade : « Vous vous trompez ; ce que vous me dites n'a aucun

rapport avec la question qui nous préoccupe. Il faut ici que nous découvrions autre chose, quelque chose à quoi vous allez penser lorsque j'appuierai la main sur votre front. »

Le praticien est en droit d'exiger d'un hystérique des associations logiques, des motivations semblables à celles qu'il exigerait d'un individu normal. Dans le domaine de la névrose, les associations restent logiques. Il arrive que chez un névrosé et particulièrement chez un hystérique, les chaînes d'associations donnent l'impression d'être disloquées et que les rapports d'intensité entre différentes représentations paraissent ne pouvoir s'expliquer par les seuls motifs psychiques. Nous connaissons justement la raison de cette apparence, c'est *l'existence de motifs cachés, inconscients*. Nous sommes ainsi amenés à soupçonner la présence de semblables motifs secrets partout où nous décelons de pareilles lacunes dans les associations et où le degré d'action normal et justifié de la motivation se trouve dépassé.

Pour se livrer à ce travail, le praticien doit naturellement se débarrasser de toute opinion théorique préconçue et ne pas se dire qu'il a affaire aux cerveaux anormaux de dégénérés et de déséquilibrés[83] chez qui, penserait-il, la liberté, les lois psychologiques ordinaires régissant les liens représentatifs, ne joueraient plus aucun rôle. Suivant cette conception aussi, une représentation quelconque pourrait chez eux acquérir, sans raison, une excessive intensité, tandis qu'une autre, sans motif psychologique particulier valable, demeurerait intangible. II s'agirait là d'un stigmate propre à ces malades. Or l'expérience montre qu'en ce qui concerne l'hystérie, c'est le contraire qui est vrai. Lorsqu'on parvient à découvrir les motifs cachés – souvent restés inconscients – et qu'on en tient compte, les associations de pensées hystériques cessent de paraître énigmatiques et contraires aux règles.

83 En français dans le texte.

C'est donc de cette façon, en dépistant les lacunes qui se trouvent dans le premier exposé du malade et qui sont souvent dissimulées par de « fausses connexions » que l'on parvient à saisir un brin du lien logique à la périphérie et que l'on peut continuer, en se servant du procédé par pression, à se frayer une voie.

Il est très rare qu'un seul lien vous fasse pénétrer jusqu'au bout. Le plus souvent, ce lien se rompt en route soit parce que le procédé ne donne rien, soit parce que ce qu'il donne ne peut, même au prix de gros efforts, ni s'expliquer, ni se continuer. On apprend très vite à se prémunir, en pareil cas, contre de menaçantes confusions. Les jeux de physionomie du malade permettent de décider si l'on est vraiment parvenu à un terme ou si l'on a affaire à un cas ne nécessitant aucune explication psychologique ou encore s'il existe là quelque résistance excessive qui arrête le travail. Lorsque le médecin ne parvient pas tout de suite à surmonter celle-ci, il peut admettre que le lien associatif l'a conduit jusqu'à une couche encore imperméable. Il abandonne alors ce lien pour se saisir d'un autre qui l'amènera peut-être tout aussi loin. Une fois que tous les liens associatifs ont abouti à cette même couche et que nous y découvrons les enchevêtrements qui empêchaient de suivre chacune des chaînes isolément, nous pouvons songer à attaquer à nouveau la résistance imminente.

On se représente sans nulle peine la complexité d'un semblable travail. La pénétration dans les couches profondes ne s'effectue qu'au prix de constantes victoires sur les résistances. Il faut apprendre à reconnaître les thèmes accumulés à l'intérieur de ces strates ainsi que les chaînes d'associations qui les traversent et vérifier jusqu'où l'on a pu parvenir à l'aide des moyens dont on dispose à ce moment-là et des connaissances que l'on a acquises. Le procédé par pression permet de s'assurer un premier aperçu des strates avoisinantes. On abandonne les fils conducteurs pour les reprendre ensuite, on en observe le parcours jusqu'au point de

jonction et l’on revient constamment en arrière pour arriver chaque fois, en poursuivant un groupe de souvenirs, à une voie latérale qui cependant s’anastomose encore. Finalement on arrive, par ce moyen, à abandonner le travail par assises et à gagner la voie principale accédant directement au cœur même de l’organisation pathogène. La victoire est ainsi acquise mais la lutte n’en est pas pour autant achevée. Il faut s’emparer des autres fils conducteurs et épuiser les matériaux. Mais alors le malade prête au médecin un concours énergique, sa résistance ayant, la plupart du temps, déjà été brisée.

Dans ces stades avancés du travail, il est utile de deviner l’association et d’en faire part au malade avant même d’en avoir la preuve. Si l’on a deviné juste, la durée de l’analyse s’en trouve abrégée, mais une hypothèse même erronée a son utilité parce que l’on oblige le patient à prendre parti et qu’on lui arrache des dénégations énergiques qui révèlent une connaissance améliorée et plus sûre des faits.

Le médecin se convainc alors avec surprise qu’*il n’est en mesure ni d’imposer au malade quoi que ce soit relativement aux choses que celui-ci prétend ignorer, ni d’influencer les résultats de l’analyse en suscitant son expectative dans un certain sens*. Je n’ai jamais réussi à modifier ou à fausser par mes prédictions la reproduction des souvenirs ou la connexion des incidents, ce qui, en fin de compte, n’aurait pas manqué de se révéler par quelque contradiction dans le contexte. Quand j’avais deviné juste, de multiples et certaines réminiscences venaient le confirmer. Il ne faut donc pas craindre d’énoncer, devant le malade, une opinion, quelle qu’elle soit, sur les associations à venir. Cela ne saurait nuire.

Une autre observation que l’on a, chaque fois, l’occasion de faire concerne les reproductions que le malade fournit librement. On peut affirmer que toute réminiscence apparue au cours de ces sortes d’analyses a son importance propre. Jamais des images dépourvues de liens associatifs ne viennent s’intriquer d’une façon quelconque

aux images mnémoniques importantes. On ne saurait infirmer cette règle en postulant l’existence de souvenirs qui, bien qu’insignifiants en soi sont néanmoins absolument nécessaires. Ils servent, en effet, de pièces intermédiaires indispensables entre deux souvenirs ayant entre eux d’importants rapports et l’association ne peut se faire que par leur entremise. La durée du séjour d’un souvenir dans le passage étroit qui précède le conscient dépend directement, nous l’avons dit déjà, de son importance. Une image qui ne s’efface pas veut que l’on continue à s’occuper d’elle, une pensée impossible à chasser exige d’être approfondie. Jamais une réminiscence liquidée ne réapparaît une seconde fois ; une image que le patient a décrite ne resurgit pas non plus. Si cela, malgré tout, venait à se produire, il faudrait certainement s’attendre à ce qu’un nouveau contenu idéatif soit attaché à l’image, une nouvelle série de représentations, à l’idée. Cela signifierait que la liquidation a été imparfaitement réussie. On voit, par contre, s’effectuer très souvent un retour d’images ou d’idées d’intensités différentes, d’abord vagues, puis tout à fait nettes, sans pourtant que ce fait contredise la thèse que nous venons de soutenir.

Lorsqu’il s’agit, dans une analyse, de supprimer un symptôme capable de s’intensifier ou de réapparaître (douleurs, symptômes d’excitation tels que vomissements, sensations, contractures), on observe que le dit symptôme a, lui aussi, « son mot à dire » et c’est là un phénomène intéressant et qu’il n’y a pas lieu de redouter. Le symptôme en question réapparaît ou gagne en intensité dès que l’on pénètre dans la région de l’organisation pathogène qui en détient l’étiologie et il accompagne dès lors le travail, avec des variations caractéristiques très propres à éclairer le praticien. La virulence de ce symptôme (disons d’une tendance au vomissement) croît à mesure que l’on pénètre plus profondément dans l’un des souvenirs à action pathogène, atteint son point culminant peu avant la narration de ceux-ci et s’atténue tout à coup, voire disparaît tout à fait, pendant

un temps, une fois le récit achevé. Quand une résistance empêche longtemps le malade de parler, la poussée de la sensation, de la nausée, devient intolérable et s'il est impossible d'obtenir que le patient parle, le vomissement se produit effectivement. On a alors nettement l'impression que le vomissement remplace un acte psychique (ici la narration).

Ces variations d'intensité du symptôme hystérique se répètent toutes les fois que l'on s'attaque à un nouveau souvenir pathogène, le symptôme demeurant tout le temps à *l'ordre du jour*, si l'on peut dire. Qu'on abandonne un moment le fil auquel tient le symptôme et celui-ci va disparaître dans l'ombre pour resurgir à une période plus avancée de l'analyse. Ce jeu se poursuit jusqu'au moment où, les matériaux pathogènes ayant subi un remaniement, le symptôme sera définitivement liquidé.

En somme le comportement du symptôme hystérique ne diffère nullement de celui de l'image mnémonique ou de l'idée que la pression de la main a fait surgir. Ici comme là on découvre, chez le malade, la même persistance obsédante du retour des réminiscences qui appelle une liquidation. La seule différence réside dans l'apparition, en apparence spontanée, du symptôme hystérique, alors que l'on se souvient bien d'avoir soi-même provoqué les scènes et les idées. Mais c'est qu'en réalité une série ininterrompue de *résidus mnémoniques* inchangés, que des incidents générateurs d'émotions et des actes mentaux ont laissés, aboutit aux symptômes hystériques – leurs *symboles mnémoniques*.

Le phénomène de la « collaboration » du symptôme hystérique pendant l'analyse entraîne avec soi un inconvénient pratique qu'il faut faire tolérer au malade. Il est tout à fait impossible de réaliser tout d'un trait l'analyse d'un symptôme ou de répartir les interruptions du travail de façon qu'elles coïncident justement avec les pauses dans la liquidation. Les interruptions inévitables que dictent les circonstances accessoires du traitement, les heures de

séances modifiées, etc., surviennent plutôt aux moments les moins favorables, au moment justement où l’on espérait se rapprocher d’une décision, où un nouvel élément allait surgir. Ce sont là des désagréments comparables à ceux qui gâchent, pour le lecteur d’un journal, la lecture des chapitres quotidiens du feuilleton quand, immédiatement après le discours décisif de l’héroïne, après le déclic de l’arme à feu, etc., vient « la suite au prochain numéro ». Dans le cas qui nous occupe la question traitée mais non épuisée, le symptôme d’abord renforcé mais non encore expliqué, demeurent dans le psychisme du malade qu’ils tourmentent plus peut-être qu’auparavant. Il faut justement savoir s’adapter à cette situation inévitable. Certains malades d’ailleurs ne peuvent plus abandonner le thème qu’ils ont une fois abordé et en restent obsédés pendant le laps de temps qui sépare deux séances. Or, ne pouvant seuls avancer dans la voie de la liquidation, ils commencent d’abord par souffrir plus qu’avant le traitement. Ces patients-là finissent, eux aussi, par attendre que le médecin les aide et par reporter au moment des séances tout l’intérêt qu’a suscité chez eux la liquidation des matériaux pathogènes. Après quoi, ils se sentent mieux disposés dans les périodes intermédiaires.

L’état général des malades mérite aussi qu’on lui prête attention. Il échappe pendant un temps à l’influence du traitement, ce qui résulte de l’action des facteurs antérieurement actifs. Puis, à un moment donné, une fois que le malade est « bien en mains », qu’il est captivé par le traitement, son état général va dépendre toujours davantage des circonstances du traitement. Dès qu’il devient possible de donner quelque nouvelle explication, dès qu’un chapitre important de l’analyse est abordé, le malade se sent soulagé et éprouve une sorte de pressentiment de sa libération prochaine ; à tout arrêt du traitement, à toute menace de trouble, le fardeau psychique qu’il supporte devient plus pesant, son impression d’être malheureux, son improductivité augmentent, mais à vrai dire, pour

peu de temps, car l’analyste poursuit son travail sans se réjouir des moments de bien-être et sans s’inquiéter des périodes sombres. Une occasion de se féliciter lui est généralement donnée quand il a réussi à remplacer, chez les malades, les variations spontanées de leur état par d’autres qu’il a lui-même suscitées et qu’il comprend. De même aussi, il a plaisir à voir survenir, au lieu d’une disparition spontanée des symptômes, un ordre du jour conforme à l’état actuel de l’analyse.

Habituellement, le travail commence par devenir de plus en plus confus et difficile à mesure que nous pénétrons plus profondément dans la construction psychique faite de couches superposées que nous avons décrite. Mais si nous parvenons à nous insinuer jusqu’au noyau central, tout s’éclaire et le malade n’a plus à redouter de voir son état général s’aggraver beaucoup. Toutefois la récompense du travail accompli, c’est-à-dire la suppression des symptômes pathologiques, ne peut s’obtenir, sachons-le bien, que lorsque chacun des symptômes particulier a été totalement analysé. Et dans les cas où les divers symptômes sont liés les uns aux autres par des nœuds multiples, aucun succès partiel n’encouragera l’analyste. Par suite même de ces nombreuses associations causales, les représentations pathogènes non encore liquidées vont servir de motifs à toutes les créations de la névrose. Ce n’est qu’avec le dernier mot de l’analyse que s’efface le tableau clinique de la même manière que chacun des symptômes reproduits.

Lorsqu’on découvre, grâce au travail analytique, un souvenir ou une association pathogènes autrefois retirée au moi conscient et qu’on les réintègre dans celui-ci, on observe que la personnalité psychique ainsi enrichie peut réagir de diverses façons à ce gain. Le plus souvent, les malades qu’on a contraints à prendre connaissance de certains faits déclarent qu’ils ne les ont jamais ignorés et qu’ils auraient pu en parler plus tôt. Les plus perspicaces reconnaissent que c’est là pure illusion et s’accusent d’ingratitude. Généralement

l’attitude du moi en face de sa nouvelle prise de connaissance dépend de quelle assise de l’analyse cette dernière émane. Le patient reconnaît sans peine ce qui appartient aux couches superficielles puisque le moi en disposait encore. Seuls ses liens avec les couches de matériaux pathogènes plus profondes apparaissent au moi comme quelque chose de nouveau. Ce que l’on parvient à extraire de ces couches abyssales finit bien par être reconnu et admis, mais souvent après bien des hésitations et des doutes. Il est naturellement plus difficile de nier les images mnémoniques que les traces mnémoniques de simples associations de pensées. Le malade commence assez souvent par dire : « Peut-être ai-je pensé à cela, mais je ne puis m’en souvenir. » Et ce n’est qu’après s’être familiarisé avec l’idée en question qu’il finit par la reconnaître ; il s’en souvient et confirme, par des associations accessoires, le fait que ces pensées ont réellement, un jour, été siennes. Toutefois, je me suis fait une règle d’apprécier, au cours de l’analyse, la valeur d’une réminiscence qui surgit, sans tenir compte de sa reconnaissance par le malade. Je ne me lasserai jamais de répéter que nous devons absolument admettre tout ce que nos procédés permettent de mettre au jour. Si, parmi toutes ces données, il s’en trouvait de fausses ou d’inexactes, les associations permettraient par la suite de les déceler. Entre parenthèses, je n’ai presque jamais eu l’occasion de soustraire après coup à la reconnaissance une réminiscence provisoirement admise. La contradiction n’était qu’apparente et la preuve de l’exactitude du souvenir resurgi a toujours été faite.

Les représentations émanant des plus grandes profondeurs et qui constituent le noyau même de l’organisation pathogène sont celles auxquelles les malades ont le plus de peine à attribuer le caractère de souvenirs. Même quand tout est terminé, après que les malades ont été vaincus par la logique qui s’impose à eux et par l’effet curatif qui a coïncidé avec l’apparition même de ces représentations, quand, dis-je, ces malades ont eux-mêmes admis

avoir pensé ceci ou cela, ils ajoutent pourtant souvent : « Mais quant à me *souvenir* d’avoir pensé ça, je n’y arrive pas ! » On parvient facilement alors à s’entendre avec eux : c’est de pensées *inconscientes* qu’il s’agissait. Mais alors de quelle façon convient-il d’intégrer ces faits dans les vues psychologiques générales ? Faut-il négliger ce retard de reconnaissance qui, une fois le travail terminé, semble immotivé ? S’agit-il réellement de pensées inachevées ayant simplement eu la possibilité d’exister ? En pareil cas, la thérapeutique consisterait simplement en l’achèvement d’un acte psychique resté jadis inaccompli. Personne ne saurait évidemment porter un jugement sur ce point – c’est-à-dire sur l’état des matériaux pathogènes tel qu’il était avant l’analyse – sans avoir éclairci à fond ses théories psychologiques fondamentales, en particulier celles relatives à la nature même du conscient. Un fait mérite bien réflexion : dans ces sortes d’analyses, on observe la marche de la pensée à partir du conscient jusque dans l’inconscient (je parle d’une pensée non reconnue comme étant un souvenir). De là on suit une partie de son parcours à travers le conscient pour se terminer dans l’inconscient, sans que ce changement « l’éclairage psychique » modifie en quoi que ce soit la logique de la pensée, la coordination de ses diverses parties ou son caractère propre. Une fois que j’ai bien suivi tout l’enchaînement des idées, il m’est impossible de distinguer les éléments que le malade reconnaît comme étant des souvenirs de ceux qu’il ne reconnaît pas pour tels. Je ne vois, dans une certaine mesure, plonger dans l’inconscient que les extrémités des chaînes de pensées, à l’inverse de ce qu’on a affirmé relativement aux processus psychiques normaux.

Il me reste enfin à traiter un sujet auquel incombe, dans la réalisation de cette analyse cathartique, un rôle important et gênant. Il peut parfois arriver, comme je l’ai déjà avoué, que le procédé par pression échoue et que, malgré toutes les assurances, toutes les insistances, aucune réminiscence ne surgisse. J’ajoutais que deux cas

peuvent se présenter : 1) Il n’y a vraiment rien à tirer de l’endroit où se fait l’investigation, ce que révèle d’ailleurs l’air parfaitement calme du malade, ou bien 2) Le praticien se heurte à une résistance qu’il ne pourra vaincre qu’ultérieurement et se trouve devant une nouvelle assise dans laquelle il ne peut encore pénétrer. C’est à nouveau la physionomie contractée du patient, qui trahit une tension psychique. Mais un troisième cas peut aussi se présenter, un cas révélant également quelque obstacle, non intérieur mais extérieur cette fois. C’est ce qui se produit quand les relations du malade avec son médecin sont troublées et alors ce dernier se trouve devant le plus grand des obstacles à vaincre. Dans toute analyse importante, on peut cependant s’attendre à le rencontrer.

J’ai déjà fait allusion au rôle considérable que joue la personne du médecin dans la création des motifs servant à surmonter la puissance psychique des résistances. Dans bien des cas et principalement chez les femmes, et lorsqu’il s’agit d’expliquer des associations de pensées érotiques, la collaboration des patients devient un sacrifice personnel qu’il faut compenser par quelque succédané d’amour. Les efforts du médecin, son attitude de bienveillante patience doivent constituer de suffisants succédanés.

Dans les cas où les relations entre médecin et malade viennent à être troublées, la docilité de ce dernier cesse et lorsque le praticien tente de se renseigner sur l’idée pathogène qui va surgir, la prise de conscience par les patients des griefs qu’ils ont accumulés contre leur médecin s’oppose à leurs révélations. Pour autant que je sache, cette difficulté se présente surtout dans trois cas :

1° A cause d’un grief personnel, quand le malade se croit négligé, humilié ou offensé ou encore quand il a pris connaissance de propos défavorables sur son médecin ou sur la méthode de traitement. C’est le cas le moins grave ; il est facile de surmonter l’obstacle en le commentant et l’expliquant, encore que la

susceptibilité et l’esprit soupçonneux des hystériques puissent, à l’occasion, se manifester dans des proportions inattendues ;

2° Quand la malade est saisie d’une crainte de trop s’attacher à son médecin, de perdre à l’égard de celui-ci son indépendance et même d’être sexuellement asservie à lui. Ce cas est plus grave parce que moins individuellement conditionné. La raison de cet obstacle tient à la nature même du traitement. La malade y trouve de nouveaux motifs de résistance et celle-ci se produit non seulement à l’occasion d’une certaine réminiscence, mais lors de chacune des tentatives thérapeutiques. Très fréquemment quand on utilise le procédé par pression, la malade se plaint de maux de tête. La plupart du temps, elle reste ignorante de la cause nouvelle de sa résistance et ne la révèle que par un symptôme hystérique nouveau. Le mal de tête traduit l’aversion de la malade à l’égard de toute influence qui s’exercerait sur elle ;

3° Quand la malade craint de reporter sur la personne du médecin les représentations pénibles nées du contenu de l’analyse. C’est là un fait constant dans certaines analyses. Le transfert au médecin se réalise par une *fausse association* (voir p. 52). J’en donnerai ici un exemple. Chez l’une de mes patientes, un certain symptôme hystérique tirait son origine du désir éprouvé longtemps auparavant, mais aussitôt rejeté dans l’inconscient, de voir l’homme avec qui elle avait alors conversé, la serrer affectueusement dans ses bras et lui soustraire un baiser. Or il advient, à la fin d’une séance, qu’un désir semblable surgit chez la malade par rapport à ma personne ; elle en est épouvantée, passe une nuit blanche et, à la séance suivante où, cependant, elle ne refuse pas de se laisser traiter, le procédé reste entièrement inopérant. Après avoir appris de quelle difficulté il s’agissait et être parvenu à la surmonter, je puis reprendre le travail et voilà que le désir qui a tant effrayé la malade s’avère le plus proche des souvenirs pathogènes, celui même que faisait nécessairement prévoir l’enchaînement logique des faits. Les

choses s’étaient déroulées de la façon suivante : le contenu du désir avait surgi dans le conscient de la malade, mais sans être accompagné du souvenir des circonstances accessoires capables de situer ce désir dans le passé. Le désir actuel se trouva rattaché, par une compulsion associative, à ma personne évidemment passée au premier plan des préoccupations de la malade. Dans cette *mésalliance*[84] – à laquelle je donne le nom de faux rapport – l’affect qui entre en jeu est identique à celui qui avait jadis incité ma patiente à repousser un désir interdit. Depuis que je sais cela, je puis, chaque fois que ma personne se trouve ainsi impliquée, postuler l’existence d’un transfert et d’un faux rapport. Chose bizarre, les malades sont en pareil cas toujours dupes.

Si l’on ignore comment procéder en face d’une résistance issue de ces trois cas, il est impossible de mener à bien une analyse. On découvre la voie à suivre lorsqu’on se propose de traiter tout symptôme nouveau calqué sur un vieux modèle de la même façon que les anciens. Il faut d’abord ramener l' « obstacle » au conscient du malade. Il m’arriva un beau jour de voir échouer, chez une de mes malades, le procédé par pression. J’avais tout lieu de croire à une idée inconsciente semblable à celle-citée dans le § 2. Je pris pour la première fois la patiente par surprise en lui disant qu’il devait s’agir de quelque obstacle s’opposant à la continuation du traitement, mais que la pression aurait, pour le moins, le pouvoir de lui montrer ce qu’il en était et j’appuyai sur sa tête. Toute étonnée, elle me dit : « Je vous vois là assis sur cette chaise. C’est idiot. Qu’est-ce que ça peut bien vouloir dire ? » J’arrivai alors à la renseigner.

Chez une autre l' « obstacle » ne se manifestait pas directement à la pression, mais je le décelais chaque fois que je ramenais la patiente au moment où il était survenu. Le procédé par pression ne manquait jamais de faire resurgir ce même moment. En mettant en lumière et en démontrant l’obstacle, une première

84 En français dans le texte.

difficulté se trouva supprimée, mais une autre, plus grande, subsistait encore. Il fallait, en effet, pousser la malade à parler, quand certains rapports personnels semblaient entrer en jeu, et qu’une tierce personne se confondait avec celle du médecin. Au début, cette augmentation de mon travail psychique me mécontenta fort jusqu’au moment où je me rendis compte que tout ce processus était de règle et alors je remarquai aussi qu’un semblable transfert n’exigeait aucun travail supplémentaire considérable. Pour la patiente, le travail restait le même, il s’agissait, par exemple, de vaincre l’affect pénible qu’avait engendré en elle, à un moment donné, un pareil désir. Pour le résultat à obtenir il importait peu qu’en me révélant, dans cette partie de son travail, le rejet psychique, elle le situât dans un passé historique ou dans le présent et, dans ce dernier cas, en m’y impliquant. Les malades d’ailleurs apprenaient peu à peu que, dans de semblables transferts à la personne du médecin, il s’agissait d’une pulsion et d’une erreur que la fin de l’analyse dissiperait. Toutefois je pense que si j’avais omis de leur faire comprendre la nature de l' « obstacle », je n’aurais fait que remplacer un symptôme hystérique spontanément apparu par un autre, plus léger, il est vrai.

Je pense avoir suffisamment indiqué ce qu’étaient la marche de ces analyses et les expériences réalisées. Peut-être mon exposé fait-il apparaître les choses plus compliquées qu’elles ne sont en réalité. Dans cette sorte de travail, il arrive souvent que tout se fasse de soi-même. En faisant ressortir les difficultés de la méthode cathartique, je n’ai nullement eu l’intention de dire qu’il ne faudrait exiger de tels efforts de la part des médecins et des malades que dans des cas extrêmement rares. C’est l’idée contraire qui détermine le choix de mon action médicale. Je ne saurais donner d’indications formelles touchant l’emploi de la méthode thérapeutique que je viens de décrire sans aborder le sujet plus vaste et plus important du traitement général des névroses. J’ai souvent mentalement comparé

la psychothérapie cathartique aux interventions chirurgicales et je qualifie mes cures d’*opérations psychothérapiques* en les comparant à l’ouverture d’une cavité pleine de pus, au grattage d’une carie, etc. Cette analogie se trouve confirmée non pas tant par la suppression des parties malades que par l’établissement de conditions plus favorables à l’évolution du processus de guérison.

J’ai très souvent entendu mes malades m’objecter, quand je leur promettais un secours ou une amélioration par le procédé cathartique : « Mais vous dites vous-même que mon mal est en rapport avec les circonstances de ma vie, avec mon destin. Alors comment pourrez-vous m’aider ? » J’ai alors donné la réponse suivante : « Certes, il est hors de doute qu’il serait plus facile au destin qu’à moi-même de vous débarrasser de vos maux, mais vous pourrez vous convaincre d’une chose, c’est que vous trouverez grand avantage, en cas de réussite, à transformer votre misère hystérique en malheur banal. Avec un psychisme redevenu sain vous serez plus capables de lutter contre ce dernier.

INDEX ANALYTIQUE

A

E

Qu’il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de « névrose d’angoisse »

Il est difficile d’énoncer sur la neurasthénie des vérités d’une portée générale, aussi longtemps qu’on laisse cette dénomination nosologique recouvrir tout ce que Beard a voulu y mettre. À mon avis, la neuropathologie ne peut que gagner à tenter de distinguer de la neurasthénie proprement dite toutes les affections névrotiques dont les symptômes, d’une part, sont plus solidement reliés entre eux qu’ils ne le sont avec les symptômes neurasthéniques typiques (maux de tête à type de pression, irritation spinale, dyspepsie avec flatulence et constipation), et dont l’étiologie et le mécanisme, d’autre part, montrent des différences essentielles avec la névrose neurasthénique typique. Si l’on suit cette visée, on arrivera bientôt à un tableau assez uniforme de la neurasthénie. On sera alors en mesure de distinguer, de la neurasthénie véritable, différentes pseudo-neurasthénies (le tableau de la névrose nasale réflexe à mécanisme organique, les troubles nerveux des cachexies et de l’artériosclérose, les stades préliminaires de la paralysie progressive et ceux de nombreuses psychoses) ; en outre on pourra — comme le propose Möbius — éliminer un certain nombre de *status nervosi* des dégénérés héréditaires, et l’on trouvera aussi des raisons pour porter plutôt au compte de la mélancolie un certain nombre de névroses

que l’on nomme aujourd’hui neurasthénies, particulièrement celles qui sont d’une nature intermittente ou périodique. Mais la modification la plus tranchée résulte de la décision de séparer de la neurasthénie le complexe symptomatique que je vais décrire et qui remplit de façon particulièrement adéquate les conditions posées ci-dessus. Les symptômes de ce complexe sont cliniquement beaucoup plus étroitement rapprochés les uns des autres que de ceux de la neurasthénie véritable (c’est-à-dire qu’ils se présentent souvent ensemble et qu’ils se remplacent les uns les autres dans le cours de la maladie) et l’étiologie comme le mécanisme de cette névrose sont fondamentalement différents de l’étiologie et du mécanisme de la neurasthénie véritable, telle que celle-ci subsiste une fois qu’on a effectué cette séparation.

Je nomme ce complexe symptomatique « névrose d’angoisse », parce que l’ensemble de ses éléments se regroupe autour du symptôme fondamental de l’angoisse, parce que chacun d’entre eux possède une relation déterminée avec l’angoisse. Je croyais avoir la priorité pour cette conception des symptômes de la névrose d’angoisse, jusqu’au jour où je mis la main sur un intéressant exposé de E. Hecker[1] où je trouvai la même interprétation exposée aussi clairement et complètement qu’il est possible. Pourtant, Hecker ne sépare pas de l’ensemble de la neurasthénie, comme je veux le faire, les symptômes qu’il reconnaît comme équivalents ou rudiments de l’accès d’angoisse ; mais cela provient manifestement du fait qu’il n’a pas pris en considération la différence des conditions étiologiques dans un cas et dans l’autre. Avec la connaissance de cette dernière

1 E. Hecker, Uber larvierte und abortive Angstzustände bei Neurasthenie (Les états d'angoisse larvés et abortifs dans la neurasthénie), *Zentralblatt für Nervenheilkunde,* décembre 1893. — L’angoisse est justement présentée comme un des symptômes majeurs de la neurasthénie dans l’étude de Kaan, *Der neurasthenische Angsaffekt bei Zwangsvorstellungen und der primordiale Grübelzwang (L’affect d’angoisse neurasthénique dans les obsessions et les ruminations obsédantes primordiales),* Vienne, 1893.

différence, nous ne sommes plus du tout contraints de désigner les symptômes d’angoisse du même nom que les symptômes authentiquement neurasthéniques, puisqu’une dénomination serait arbitraire si elle n’avait avant tout le but de nous faciliter l’énoncé d’affirmations générales.

I. Symptomatologie clinique de la névrose d’angoisse

Ce que je nomme « névrose d’angoisse » se rencontre soit sous forme complète soit sous forme rudimentaire, isolée ou en combinaison avec d’autres névroses. Ce sont naturellement les cas plus ou moins complets et, de plus, isolés qui confirment particulièrement l’impression que la névrose d’angoisse possède une autonomie clinique. Dans d’autres cas, devant un complexe symptomatique qui correspond à une « *névrose mixte* », la tâche consiste à choisir et à séparer les symptômes qui n’appartiennent pas à la neurasthénie, à l’hystérie, etc., mais à la névrose d’angoisse.

Le tableau clinique de la névrose d’angoisse comprend les symptômes suivants :

1) *L’excitabilité générale.* C’est là un symptôme nerveux fréquent appartenant comme tel à de nombreux *status nervosi.* Je la mentionne ici parce que dans la névrose d’angoisse elle apparaît constamment et qu’elle a une importance théorique. En effet l’augmentation de l’excitabilité indique toujours une accumulation d’excitation ou une incapacité de supporter une accumulation, donc une accumulation d’excitation *absolue* ou *relative.* Une expression de cette excitabilité augmentée me paraît digne d’être particulièrement soulignée : une *hyperesthésie auditive,* une sensitivité excessive aux bruits, symptôme qui s’explique certainement par l’intime relation innée entre les impressions auditives et l’effroi. L’hyperesthésie auditive se retrouve souvent comme cause de *l’insomnie* dont plus d’une forme fait partie de la névrose d’angoisse.

2) *L’attente anxieuse.* Je ne saurais mieux expliquer l’état dont je parle qu’en lui donnant ce nom et en ajoutant quelques exemples. Ainsi, une femme qui souffre d’attente anxieuse pense, chaque fois que son mari est enrhumé et tousse, à une pneumonie grippale et elle voit en esprit passer son cortège funèbre. Rentrant à la maison, elle voit devant sa porte deux personnes debout, et elle ne peut se défendre de la pensée qu’un de ses enfants est tombé par la fenêtre ; elle entend la cloche sonner, c’est qu’on lui apporte la nouvelle d’un deuil, etc. ; pourtant, dans tous ces cas, il n’existe aucune circonstance particulière qui soit venue renforcer une simple possibilité.

L’attente anxieuse, naturellement, trouve constamment un certain écho dans le normal ; elle englobe tout ce qu’on désigne communément comme « anxiété, tendance à une conception pessimiste des choses », mais en chaque occasion elle dépasse cette anxiété plausible, et fréquemment le malade lui-même peut y reconnaître une espèce de compulsion. Pour une forme de l’attente anxieuse, celle qui est en rapport avec la santé du sujet, on peut réserver la vieille dénomination nosographique d'*hypocondrie.* L’hypocondrie ne va pas toujours de pair avec l’intensité de l’attente anxieuse générale, elle nécessite comme condition préalable l’existence de paresthésies et de sensations corporelles pénibles, de sorte que l’hypocondrie est la forme préférée des neurasthéniques authentiques lorsqu’ils tombent dans la névrose d’angoisse, ce qui se produit fréquemment.

Une autre manifestation de l’attente anxieuse serait, chez des personnes d’une sensibilité morale particulière, la tendance si fréquente à l’angoisse de conscience, à la scrupulosité et à la maniaquerie, tendance qui elle aussi varie depuis le normal jusqu’à la forme extrême de la *folie du doute*[2].

2 *Zweifelsucht.* Plus loin, Freud emploie le terme français classique : *folie de doute ou folie du doute.* (N. d. T.)

L’attente anxieuse est le symptôme nucléaire de la névrose ; on y découvre à ciel ouvert une partie de la théorie. On pourrait dire qu’ici est présent un *quantum d’angoisse librement flottant,* qui, pendant l’attente, domine le choix des représentations et est chaque fois prêt à se lier avec n’importe quel contenu représentatif qui convienne.

3) Ce n’est pas là la seule manière dont peut se manifester cette anxiété, le plus souvent latente pour la conscience mais constamment aux aguets. Elle peut encore faire brusquement irruption dans la conscience, sans être éveillée par le cours des représentations : elle provoque alors un *accès d’angoisse.* Ou bien cet accès d’angoisse comporte uniquement le sentiment d’angoisse sans aucune représentation associée, ou bien il relie ce sentiment à l’interprétation la plus proche, anéantissement de la vie, « attaque »[3], menace de folie ; ou bien encore, une quelconque paresthésie se combine au sentiment d’angoisse (de la même façon que dans l’aura hystérique) ; ou bien enfin il s’associe à la sensation d’angoisse un trouble d’une ou plusieurs fonctions corporelles, respiration, activité cardiaque, innervation vasomotrice, activité glandulaire. Dans cette combinaison, le malade choisit particulièrement tantôt un facteur tantôt l’autre, se plaignant de « spasmes cardiaques », « étouffements », « accès de transpiration », « fringale », etc. ; dans sa description, le sentiment d’angoisse passe souvent tout à fait à l'arrière-plan, ou bien est désigné de façon tout à fait méconnaissable comme « inconfort », « malaise », etc.

4) Il est intéressant et important pour le diagnostic de mentionner que la proportion de ces éléments dans l’accès d’angoisse varie à l’infini et que pour ainsi dire chaque symptôme accompagnateur peut, aussi bien que l’angoisse elle-même, constituer à lui seul tout l’accès. Il y a donc des *accès d’angoisse rudimentaires* et des *équivalents de l’accès d’angoisse,* qui

3 *Schlagtreffen.* (N. d. T.)

vraisemblablement ont tous la même signification et présentent une grande richesse de formes, peu soulignées jusqu’à ce jour. Une étude plus précise de ces états d’angoisse larvés (Hecker) et leur séparation diagnostique d’avec d’autres accès pourraient constituer bientôt une tâche indispensable pour les neuropathologistes.

J’ajoute ici la simple liste des formes d’accès d’angoisse que je connais :

a) Formes avec troubles de *l’activité cardiaque,* palpitations, avec arythmie transitoire, avec une tachycardie plus durable allant jusqu’à de sévères états de faiblesse cardiaque qui ne sont pas toujours faciles à distinguer d’une affection cardiaque organique ; pseudo-angine de poitrine, domaine où le diagnostic est épineux !

b) Avec troubles de la *respiration,* diverses formes de dyspnée nerveuse, accès asthmatiformes. Je souligne que même ces accès ne sont pas toujours accompagnés d’une angoisse reconnaissable.

c) Accès de *sudation,* souvent nocturnes.

d) Accès de *tremblements* et de *secousses corporelles,* qui ne sont que trop facilement confondus avec des accès hystériques.

e) Accès de *fringale,* souvent accompagnés de vertige.

f) Diarrhées survenant comme des accès.

g) Accès de *vertige* locomoteur.

h) Accès de ce qu’on dénomme *congestions,* incluant pratiquement tout ce que l’on a nommé neurasthénie vasomotrice.

i) Accès de *paresthésies* (mais il est rare qu’elles ne s’accompagnent pas d’angoisse ou d’un malaise comparable).

5) *Le réveil nocturne dans l’effroi (pavor nocturnus* des adultes) accompagné habituellement d’angoisse, de dyspnée et de sueurs, etc., n’est très fréquemment rien d’autre qu’une variété d’accès d’angoisse.

Ce trouble est à l’origine d’une seconde forme d’insomnie, dans le cadre de la névrose d’angoisse. — Je suis d’ailleurs arrivé à la conviction que le *pavor nocturnus* des enfants comporte une forme qui appartient à la névrose d’angoisse. La teinte hystérique, la connexion de l’angoisse avec la reproduction d’un événement ou d’un rêve approprié font que le *pavor nocturnus* des enfants apparaît comme quelque chose de particulier ; mais il survient aussi dans une forme pure, sans rêve ni hallucination répétitive.

6) Le « *vertige* » occupe, dans l’ensemble des symptômes de la névrose d’angoisse, une place éminente ; dans ses formes légères on le nomme plus justement « étourdissement » ; dans ses manifestations plus sévères, c’est l’accès de vertige, avec ou sans angoisse, qui appartient aux symptômes les plus graves de la névrose. Le vertige de la névrose d’angoisse n’est pas un vertige rotatoire et ne privilégie pas, comme le vertige de Menière certains plans ou certaines directions. Il appartient aux vertiges locomoteurs ou coordinatoires, comme le vertige de la paralysie occulaire ; il consiste en un état de malaise spécifique, accompagné des sensations que le sol flotte, que les jambes se dérobent, qu’il est impossible de se tenir debout ; les jambes sont lourdes comme du plomb et tremblent, les genoux plient. Ce vertige n’aboutit jamais à une chute. Par contre, j’affirmerai qu’un accès de vertige de ce type peut aussi être remplacé par un accès *d’évanouissement* profond. D’autres sortes d’évanouissement semblent dépendre, dans la névrose d’angoisse, d’un *collapsus cardiaque.*

Il n’est pas rare que l’accès de vertige soit accompagné de la pire sorte d’angoisse, et il est combiné fréquemment avec des troubles cardiaques et respiratoires. Dans la névrose d’angoisse on rencontre fréquemment aussi, selon mes observations, le vertige des hauteurs, le vertige de la montagne et du précipice ; si bien que je

me demande si on est encore autorisé à admettre en outre un *vertigo a stomacho laeso.*

7) Sur la base d’une part de l’anxiété chronique (attente anxieuse), d’autre part de la tendance aux accès d’angoisse vertigineuse, il se développe deux groupes de phobies typiques, le premier en rapport avec les menaces physiologiques communes, l’autre ayant trait à la locomotion. Au premier groupe appartiennent l’angoisse des serpents, des orages, de l’obscurité, des araignées, etc., l’hyperscrupulosité morale typique et des formes de la folie du doute ; ici, l’angoisse disponible est simplement utilisée pour renforcer des répulsions qui sont instinctivement implantées en tout être humain. Habituellement, il se forme une phobie se manifestant sur le mode obsessionnel, mais seulement lorsque vient s’ajouter la réminiscence d’un événement au cours duquel cette angoisse a pu se manifester, par exemple après que le malade a assisté à un orage en plein air. On fait erreur en voulant expliquer de tels cas simplement comme *persistance d’impressions fortes :* ce qui rend ces événements importants, et leur souvenir, durable, c’est seulement l’angoisse qui a pu se manifester alors, et qui peut de même se manifester aujourd’hui. En d’autres termes, de telles impressions ne gardent leur pouvoir que chez des personnes où l’on trouve l’« attente anxieuse ».

L’autre groupe comprend *l'agoraphobie* et toutes ses formes annexes, dont la caractéristique d’ensemble est la relation à la locomotion. Ici, un accès d’angoisse préalable se retrouve fréquemment comme fondement de la phobie ; je ne crois pas qu’on puisse le postuler à chaque fois. On observe parfois qu’après un premier accès de vertige sans angoisse, la locomotion va s’accompagner constamment de la sensation de vertige mais demeurer pourtant possible sans limitation ; mais, une fois que

l'angoisse s'est associée à un accès de vertige, la locomotion se refuse dans des conditions telles que la solitude, les rues étroites, etc.

La relation de ces phobies aux phobies de la névrose obsessionnelle, dont j'ai révélé le mécanisme dans un précédent numéro de cette revue[4], est la suivante : ce qui est commun aux deux cas, c'est qu'une représentation devient obsédante par sa connexion avec un affect disponible. Le mécanisme de la *transposition de l'affect*[5] vaut donc pour les deux sortes de phobies. Mais dans les phobies de la névrose d'angoisse 1° cet affect est monotone, toujours celui de l'angoisse ; 2° il ne provient pas d'une représentation refoulée mais l'analyse psychologique montre qu'il n'est *pas réductible plus avant, de même qu'il n'est pas non plus attaqué par la psychothérapie*. Le mécanisme de la *substitution* ne vaut donc pas pour les phobies de la névrose d'angoisse.

Les deux sortes de phobies (ou d'obsessions) se produisent fréquemment côte à côte, bien que les phobies atypiques, qui reposent sur des obsessions, ne se développent pas nécessairement sur le terrain de la névrose d'angoisse. Il se produit très fréquemment un mécanisme d'apparence compliquée, lorsque, dans ce qui est à l'origine une simple phobie de la névrose d'angoisse, le contenu de la phobie se voit substituer une autre représentation, la substitution s'ajoutant ainsi après coup à la phobie. Pour cette substitution, sont utilisées le plus fréquemment les « *mesures de protection* » qui à l'origine ont été essayées pour combattre la phobie. Ainsi, par exemple, la rumination mentale provient de l'effort pour se donner la preuve que l'on n'est pas fou, malgré ce qu'affirme la phobie hypocondriaque ; l'hésitation et le doute, et encore plus les

4 Die Abwehr-Neuropsychosen (Les psychonévroses de défense), *Neurologisches Zentralblatt,* 1894, n° 10 et 11.

5 *Affektversetzung.* C'est le même mécanisme que Freud désigne, dans « les psychonévroses de défense », du terme français *transposition.* (N. d. T.)

répétitions de la *folie de doute*[6], proviennent du doute justifié concernant la certitude de ses propres pensées, car le sujet est bien conscient du trouble apporté à leur cours par le retour obstiné de la représentation obsédante, etc. On peut donc affirmer que bien des syndromes de la névrose obsessionnelle, comme la *folie de doute* et d'autres, peuvent être attribués cliniquement, sinon conceptuellement, à la névrose d'angoisse[7].

8) L'activité digestive ne connaît dans la névrose d'angoisse que peu de perturbations, mais celles-ci sont caractéristiques. Des sensations comme l'envie de vomir et les nausées ne sont pas rares, et le symptôme de la fringale peut, à lui seul ou accompagné d'autres symptômes (congestions), représenter un accès d'angoisse rudimentaire ; une tendance à la diarrhée, occasion des plus étranges erreurs de diagnostic, est une modification chronique analogue à l'attente anxieuse. Si je ne me trompe, c'est sur cette diarrhée que Möbius[8] a récemment attiré l'attention dans un petit article. Je soupçonne aussi que la diarrhée réflexe de Peyer, qu'il fait dériver des troubles de la prostate[9], n'est pas autre chose que cette diarrhée de la névrose d'angoisse. L'illusion d'une relation de type réflexe vient du fait que, dans l'étiologie de la névrose d'angoisse, entrent en jeu les mêmes facteurs qui agissent à l'origine de ces affections prostatiques.

Le mode de fonctionnement gastro-intestinal dans la névrose d'angoisse offre un contraste net avec les modifications de la même fonction dans la neurasthénie. Des cas mixtes présentent souvent la familière « alternance de diarrhée et de constipation ». Analogue à

6 En français dans le texte. (N. d. T.)

7 Obsessions et phobies, *Revue neurologique,* 1895.

8 Möbius, *Neuropathologische Beiträge (Contributions neuropathologiques),* 1894, t. 2.

9 Peyer, Die nervösen Affektionen des Darmes (Les affections nerveuses de l'intestin), *Wiener Klinik,* janvier 1893.

cette diarrhée est l'*envie impérieuse d'uriner* de la névrose d’angoisse.

9) Les *paresthésies* qui peuvent accompagner l’accès de vertige ou d’angoisse sont intéressantes en ce qu’elles s’associent en une série définie, tout comme les sensations de l’aura hystérique ; cependant je trouve, en opposition avec l’hystérie, que ces sensations associées sont atypiques et changeantes. Une autre similitude avec l’hystérie vient du fait que, dans la névrose d’angoisse, il se produit une sorte de *conversion*[10] sur des sensations corporelles qui échappent aisément à l’observation, par exemple sur les muscles rhumatisants. Un bon nombre de soi-disant rhumatisants, dont on peut d’ailleurs montrer qu’ils le sont aussi, souffrent en réalité de névrose d’angoisse. À côté de cette augmentation de la sensibilité douloureuse, j’ai observé dans un certain nombre de cas de névrose d’angoisse une tendance aux *hallucinations*, celles-ci ne se laissant pas interpréter comme hystériques.

10) Plusieurs des symptômes énumérés, qui accompagnent ou remplacent l’accès d’angoisse, peuvent se présenter aussi de façon chronique. Ils sont alors moins faciles encore à reconnaître car la sensation anxieuse qui les accompagne est moins nette que dans l’accès d’angoisse. C’est le cas en particulier pour la diarrhée, le vertige et les paresthésies. Tout comme l’accès de vertige peut être remplacé par un accès d’évanouissement, le vertige chronique peut l’être par une sensation persistante de grande faiblesse, de lassitude, etc.

10 Freud, *Die Abwehr-Neuropsychosen (Les psychonévroses de défense).*

II. Circonstances d'apparition et étiologie de la névrose d'angoisse

Dans certains cas de névrose d'angoisse, aucune étiologie ne peut être découverte. Il est remarquable que, dans ces cas, la preuve d'une lourde tare héréditaire est rarement difficile à apporter.

Mais lorsqu'on est fondé à tenir cette névrose pour *acquise,* un examen soigneux et orienté en ce sens découvre comme facteurs étiologiques actifs une série de nuisances[11] et d'influences provenant de la *vie sexuelle.* Au premier abord celles-ci semblent être de natures diverses, mais on découvre facilement le caractère commun qui explique la similitude de leur action sur le système nerveux ; on les trouve soit de façon isolée, soit associées à d'autres nuisances *banales* auxquelles on peut attribuer une action adjuvante. Cette étiologie sexuelle de la névrose d'angoisse peut être démontrée dans l'immense majorité des cas, si bien que je me permets, *dans les limites de cette courte communication,* de laisser de côté les cas dont l'étiologie est douteuse ou d'autre nature.

Pour une présentation plus précise des conditions étiologiques d'apparition de la névrose d'angoisse, il est souhaitable de considérer séparément les hommes et les femmes. Chez les individus du *sexe féminin* — en faisant ici abstraction de leur prédisposition — la névrose d'angoisse s'installe dans les cas suivants :

a) *Angoisse virginale* ou *angoisse des adolescentes.* Un certain nombre d'observations indubitables m'ont montré qu'une première rencontre avec le problème sexuel, une révélation plus ou moins soudaine de ce qui a été voilé jusqu'alors, par exemple par le spectacle d'un acte sexuel, une conversation ou des lectures, peuvent provoquer, chez des jeunes filles en voie de maturation, une

11 *Schädlichkeit.* Nous avons employé le vieux vocable « nuisance » qui désigne tout facteur, action ou circonstance aux conséquences préjudiciables. (N. d. T.)

névrose d'angoisse ; celle-ci est combinée, de façon presque typique, avec une hystérie.

b) *Angoisse des jeunes mariées.* II n'est pas rare que de jeunes femmes qui sont restées anesthésiques pendant les premiers rapports, soient atteintes d'une névrose d'angoisse qui disparaît à nouveau une fois que l'anesthésie a fait place à une sensibilité normale. Mais comme la plupart des jeunes femmes ne tombent pas malades malgré une telle anesthésie des débuts, il faut, pour que survienne cette angoisse, que s'ajoutent d'autres conditions que j'indiquerai plus loin.

c) Angoisse des femmes dont les maris souffrent d'éjaculation précoce[12] ou d'une puissance sexuelle très diminuée ; et

d) dont les maris pratiquent le coït interrompu ou réservé. Ces cas vont ensemble car on peut facilement se convaincre, par l'analyse d'un grand nombre d'exemples, que le seul point important est de savoir si la femme parvient ou non à la satisfaction dans le coït. Dans le cas négatif, la condition est donnée pour que survienne la névrose d'angoisse. Par contre la femme est épargnée par la névrose lorsque l'homme atteint d'éjaculation précoce est capable aussitôt après de répéter le rapport avec un meilleur résultat. Le rapport réservé, au moyen d'un préservatif, ne comporte aucune nuisance pour la femme lorsqu'elle est très rapidement excitable et que l'homme est très puissant ; dans le cas contraire, cette sorte de précaution n'est pas moins nuisible que les autres. Le coït interrompu est presque régulièrement une nuisance ; mais, pour la femme, il n'en est une que si l'homme le pratique sans égards, c'est-à-dire interrompt le coït aussitôt qu'il est proche de l'éjaculation, sans se soucier du déroulement de l'excitation chez la femme. Au

12 Ici et dans la suite, Freud emploie les termes latins, comme il est de tradition dans la médecine allemande : *Ejaculatio praecox, coïtus interruptus, congressus reservarus.* (N. d. T.)

contraire, si l’homme attend la satisfaction de la *femme,* le coït a pour celle-ci la signification d’un rapport normal ; mais c’est alors l’homme qui est atteint de névrose d’angoisse. J’ai rassemblé et analysé un grand nombre d’observations d’où ressortent les affirmations ci-dessus.

e) Angoisse des *veuves* et des femmes *intentionnellement abstinentes,* qu’il n’est pas rare de trouver combinée, de façon typique, avec des obsessions.

f) Angoisse de *l’âge critique*[13], lors de la dernière grande augmentation du besoin sexuel.

Les *cas c), d), et e)* comprennent les conditions les plus fréquentes et les plus indépendantes d’une disposition héréditaire pour que survienne la névrose d’angoisse dans le sexe féminin. C’est sur ces cas — guérissables, acquis — de névrose d’angoisse que je tenterai d’apporter la preuve que la nuisance sexuelle retrouvée constitue véritablement le facteur étiologique de la névrose. Mais auparavant je discuterai les conditions sexuelles de la névrose d’angoisse chez les *hommes.* Je constituerai les groupes suivants, qui trouvent dans l’ensemble leurs analogies chez la femme.

a) Angoisse des hommes intentionnellement *abstinents,* fréquemment combinée avec des symptômes de *défense* (obsessions, hystérie). Les motifs qui sont déterminants pour cette abstinence intentionnelle impliquent qu’un bon nombre de sujets héréditairement prédisposés, excentriques, etc., entrent dans cette catégorie.

b) Angoisse des hommes à l’excitation *frustrée* (pendant les fiançailles), des personnes qui (par peur des conséquences du rapport sexuel) se contentent de toucher ou de regarder la femme. Ce groupe de conditions (qui d’ailleurs peut être transféré sans

13 *Klimakterium.* (N. d. T.)

changement à l'autre sexe — fiançailles, relations avec réserve sexuelle), donnent les cas les plus purs de la névrose.

c) Angoisse des hommes qui pratiquent le coït interrompu. Comme on l'a déjà vu, le coït interrompu est nuisible pour la femme lorsqu'il est pratiqué sans considération pour sa satisfaction ; mais il devient nuisible pour l'homme lorsque celui-ci, pour atteindre la satisfaction de la femme, dirige volontairement le coït et retarde l'éjaculation. On peut ainsi comprendre que, dans un couple qui pratique le coït interrompu, seul *un* des partenaires tombe habituellement malade. Chez les hommes, d'ailleurs, le coït interrompu ne provoque que rarement une pure névrose d'angoisse, mais la plupart du temps un alliage de celle-ci avec la neurasthénie.

d) Angoisse des hommes à la *sénescence*[14]. Il est des hommes qui, comme les femmes, présentent un âge critique et font une névrose d'angoisse à l'époque où leur puissance diminue et où la libido augmente.

Je dois enfin ajouter encore deux cas, valables pour les deux sexes :

α) Les neurasthéniques par suite de masturbation tombent dans la névrose d'angoisse aussitôt qu'ils abandonnent leur type de satisfaction sexuelle. Ces personnes se sont rendues particulièrement incapables de supporter l'abstinence.

Je ferai ici la remarque, importante pour la compréhension de la névrose d'angoisse, qu'un développement tant soit peu notable de celle-ci ne se produit que chez les hommes demeurés puissants et chez les femmes qui ne sont pas anesthésiques. Chez les neurasthéniques, qui ont déjà gravement endommagé leur puissance par la masturbation, la névrose d'angoisse, dans le cas de l'abstinence, est tout à fait minime, et se limite la plupart du temps à de l'hypocondrie et à un léger vertige chronique. Les femmes, en

14 *Im Senium.* (N. d. T.)

vérité, doivent être considérées dans leur majorité comme « puissantes » ; une femme véritablement impuissante c’est-à-dire véritablement anesthésique est, de la même façon, peu accessible à la névrose d’angoisse et supporte remarquablement bien les nuisances dont j’ai parlé. Dans quelle mesure est-on, par ailleurs, autorisé à admettre des relations constantes entre chacun des facteurs étiologiques et chacun des symptômes du complexe de la névrose d’angoisse, c’est ce que je ne voudrais pas encore discuter ici.

β) La dernière des conditions étiologiques à mentionner ne semble tout d’abord pas être de nature sexuelle du tout. La névrose d’angoisse survient aussi, et ceci dans les deux sexes, comme résultat d’un facteur de surmenage, d’effort épuisant, par exemple après des veilles, des soins donnés aux malades et même après des maladies sévères.

***

Le reproche majeur contre ma postulation d’une étiologie sexuelle de la névrose d’angoisse sera sans doute le suivant : des circonstances anormales de la vie sexuelle, telles que je les ai décrites, se retrouvent avec une telle fréquence qu’elles seraient partout à portée de la main pourvu qu’on les recherche. Leur présence dans les cas de névrose d’angoisse que je rapporte ne prouverait donc pas que l'étiologie de la névrose serait découverte là. D’ailleurs, le nombre des personnes qui pratiquent le coït interrompu, etc., serait incomparablement plus grand que celui des patients atteints de névrose d’angoisse et la grande majorité des premiers supporterait parfaitement bien cette nuisance.

Je répliquerai tout d’abord qu’étant donné l’énorme fréquence reconnue pour les névroses, et spécialement la névrose d’angoisse, on ne peut certainement pas s’attendre à trouver un facteur étiologique d’une *rare* occurrence ; d’autre part, c’est précisément

un postulat de la pathologie qui se trouve satisfait lorsque, dans une recherche étiologique, le facteur étiologique se révèle être encore plus fréquent que son effet, puisque ce dernier peut exiger encore d’autres conditions (disposition, sommation de l'étiologie spécifique, renforcement par d’autres nuisances de nature banale) ; de plus, un démembrement détaillé de cas appropriés de névrose d’angoisse démontre sans aucune ambiguïté l’importance du facteur sexuel. Je me limiterai cependant ici au seul facteur étiologique du coït interrompu, en mettant en évidence certaines observations probantes.

1) Aussi longtemps que, chez des jeunes femmes, la névrose d’angoisse n’est pas encore constituée, ne survenant que par bribes qui redisparaissent toujours spontanément, on peut prouver que chacune de ces poussées de la névrose se rapporte à un coït avec défaut de satisfaction. Deux jours après cette expérience, et, chez des personnes peu résistantes, le jour suivant, survient régulièrement l’accès d’angoisse ou de vertige auxquels se joignent d’autres symptômes de la névrose ; les rapports conjugaux devenant plus rares, les symptômes s’estompent ensemble. Un voyage fortuit du mari, un séjour à la montagne avec séparation du couple, ont un effet favorable ; le traitement gynécologique, auquel on a le plus souvent recours en première ligne, est bénéfique en ce que, pendant sa durée, les relations conjugales sont interrompues. Fait remarquable, le succès du traitement local est passager, la névrose se réinstalle à la montagne, dès que le mari prend à son tour ses vacances, etc. Si, alors que la névrose n’est pas encore établie, un médecin averti de cette étiologie fait remplacer le coït interrompu par des relations normales, on obtient la preuve *thérapeutique* de la thèse que nous soutenons. L’angoisse est supprimée et ne revient pas, à moins d’une nouvelle occasion semblable.

2) Dans l'anamnèse de nombreux cas de névrose d’angoisse, chez l’homme comme chez la femme, on est frappé par une oscillation dans l’intensité des manifestations, et même dans la survenue et la disparition de l’ensemble de l’état pathologique. Telle année a été presque entièrement bonne, la suivante effroyable, etc. ; on portera une fois l’amélioration au crédit de telle cure, mais celle-ci fera faux bond à l’accès suivant, etc. Mais si l’on s’informe du nombre et de la succession des enfants et si l’on met cette chronique du mariage en regard du déroulement particulier de la névrose, la solution est simple : les périodes d’amélioration ou de bonne santé coïncident avec les grossesses de la femme pendant lesquelles, naturellement, les raisons de prendre des précautions avaient disparu. Quant au mari, il avait soi-disant tiré profit du traitement, que ce soit celui du Pasteur Kneipp ou d’un établissement hydrothérapique, pour la raison que sa femme était enceinte lorsqu’il était retourné auprès d’elle.

3) L’anamnèse des malades montre souvent que les symptômes de la névrose d’angoisse ont succédé à une certaine époque à ceux d’une autre névrose, neurasthénie par exemple, et se sont mis à leur place. On peut alors montrer tout à fait régulièrement que peu avant ce changement du tableau clinique un changement correspondant a eu lieu dans la forme d’altération de la vie sexuelle.

Des observations de ce genre, que le médecin pourrait multiplier à volonté, lui imposent pour ainsi dire l’étiologie sexuelle pour une certaine catégorie de cas ; mais d’autres cas, qui sans cela demeureraient incompréhensibles, se laissent au moins comprendre et classifier sans contradiction grâce à la clé de l'étiologie sexuelle. Ce sont les cas très nombreux où certes est présent tout ce que nous avons trouvé dans la catégorie précédente, d’une part les manifestations de la névrose d’angoisse, d’autre part le facteur spécifique du coït interrompu ; pourtant quelque chose d’autre vient

encore s'intercaler : un long intervalle entre l'étiologie supposée et son effet, et peut-être aussi des facteurs étiologiques de nature non-sexuelle. Voici par exemple un homme qui a une attaque cardiaque à la nouvelle de la mort de son père et, à partir de là, est victime de la névrose d'angoisse. Le cas n'est pas compréhensible, car cet homme n'était pas un nerveux jusqu'alors ; la mort du père, très âgé, s'est produite dans des circonstances qui n'avaient rien de particulier, et l'on admettra que le décès normal, attendu, d'un vieux père n'appartient pas aux événements qui rendent habituellement malade un adulte sain. Peut-être l'analyse étiologique s'éclairera-t-elle si j'ajoute que cet homme pratiquait depuis onze ans le coït interrompu en prenant en considération le plaisir de sa femme. Les manifestations, en tout cas, sont exactement les mêmes que celles qui surviennent chez d'autres personnes après une courte nuisance sexuelle de ce type et sans survenue intercurrente d'un autre traumatisme. Notre opinion sera semblable dans le cas d'une femme dont la névrose d'angoisse se déclare après la perte de son enfant, ou d'un étudiant perturbé dans la préparation de son dernier examen. Dans un cas comme dans l'autre je trouve que l'étiologie alléguée n'explique pas l'effet. On ne doit pas se laisser « surmener » dans ses études, et une mère en bonne santé ne réagit à la perte d'un enfant que par un deuil normal. Mais, avant tout, je m'attendrais à ce que l'étudiant acquière par le surmenage une céphalasthénie, et la mère de notre exemple une hystérie. Que tous les deux fassent une névrose d'angoisse, cela m'amène à mettre l'accent sur le fait que la mère, depuis huit années, vit conjugalement dans le coït interrompu, tandis que l'étudiant, depuis trois ans, entretient une chaude relation amoureuse avec une jeune fille « comme il faut » qu'il doit se garder de rendre enceinte.

Ces considérations nous amènent à la conclusion que la nuisance sexuelle spécifique du coït interrompu, lorsqu'elle n'est pas capable à elle seule de provoquer la névrose d'angoisse, prédispose

tout au moins à son acquisition. La névrose d’angoisse éclate alors dès que vient s’ajouter à l’action latente du facteur spécifique celle d’une autre nuisance, banale. Cette dernière peut quantitativement suppléer le facteur spécifique, mais non pas le remplacer qualitativement. C’est toujours le facteur spécifique qui détermine la forme de la névrose. J’espère pouvoir prouver également dans un contexte plus large, cette proposition concernant l’étiologie des névroses.

Dans ces dernières considérations se trouve encore comprise une hypothèse qui n’est pas invraisemblable : une nuisance sexuelle comme le coït interrompu acquiert son efficace par sommation. Selon la disposition de l’individu et les autres tares de son système nerveux, il faudra plus ou moins longtemps pour que l’effet de cette sommation devienne visible. Les individus qui supportent apparemment sans dommage le coït interrompu sont en réalité prédisposés par celui-ci aux troubles de la névrose d’angoisse, qui peuvent éclater un jour spontanément ou après un traumatisme banal en soi inadéquat, tout comme l’alcoolique chronique, par la voie de la sommation, développe finalement une cirrhose ou une autre affection, ou bien, sous l’influence d’une fièvre, fait un *delirium.*

III. Éléments pour une théorie de la névrose d'angoisse

Les considérations qui suivent ne prétendent être rien d’autre qu’une première tentative tâtonnante, et la critique qu’on peut en faire ne devrait pas affecter l’acceptation des *faits* présentés ci-dessus. De plus, l’appréciation de cette « théorie de la névrose d’angoisse » est encore rendue difficile par le fait qu’elle ne correspond qu’à un fragment d’une présentation plus englobante des névroses.

Dans ce qui a été apporté jusqu’ici, on trouve déjà quelques points d’appui pour pénétrer dans le mécanisme de la névrose d’angoisse. D’abord la supposition qu’il pourrait s’agir d’une accumulation d’excitation ; puis le fait, d’une importance capitale, que l'*angoisse* qui est à la base des manifestations de la névrose n’admet *aucune dérivation d'origine psychique.* Celle-ci existerait par exemple si on trouvait comme fondement de la névrose d’angoisse un effroi justifié, unique ou répété, qui depuis lors fournirait la source de la propension à l’angoisse. Eh bien, ce n’est pas le cas ; un effroi unique peut bien provoquer une hystérie ou une névrose traumatique, *mais jamais* une névrose d’angoisse. Étant donné que, parmi les causes de la névrose d’angoisse, le coït interrompu occupe une place si prééminente, j’ai cru au début que la source de l’angoisse continue pouvait se trouver dans la crainte, répétée à chaque acte sexuel, que la technique échoue et que la conception se produise. Mais j’ai découvert que la présence de ce sentiment, chez la femme ou chez l’homme, pendant le coït interrompu, est sans importance pour la survenue de la névrose d’angoisse ; les femmes qui au fond sont indifférentes aux conséquences d’une conception possible sont tout aussi exposées à la névrose que celles qui tremblent devant cette possibilité ; le seul point important est de savoir quel partenaire a sacrifié sa satisfaction dans cette technique sexuelle.

Un autre point d’appui est fourni par une observation que je n’ai pas encore mentionnée : dans quantité de cas, la névrose d’angoisse s’accompagne de la diminution la plus claire de la libido sexuelle, du *plaisir psychique,* si bien que les malades, lorsqu’on leur déclare que leur souffrance provient d’une « satisfaction insuffisante », répondent régulièrement : c’est impossible puisque maintenant, justement, tout besoin s’est éteint. Toutes ces indications : il s’agit d’une accumulation d’excitation ; l’angoisse qui correspond vraisemblablement à cette excitation accumulée est

d’origine somatique, si bien que ce qui est accumulé est donc de l’excitation somatique ; de plus cette excitation somatique est de nature sexuelle, et une diminution de la participation psychique aux processus sexuels va de pair avec elle ; — toutes ces indications, dis-je, nous mènent à supposer que *le mécanisme de la névrose d'angoisse est à rechercher dans la dérivation de l’excitation sexuelle somatique à distance du psychisme et dans une utilisation anormale de cette excitation, qui en est la conséquence.*

Cette représentation du mécanisme de la névrose d’angoisse peut être rendue plus claire si l’on accepte, concernant le processus sexuel et tout d’abord celui de l’homme, les conceptions suivantes. Dans l’organisme masculin sexuellement adulte, est produite — vraisemblablement de façon continue — l’excitation sexuelle somatique, qui, périodiquement, se transforme en un stimulus pour la vie psychique. Pour mieux fixer nos idées, intercalons ici la notion que cette excitation sexuelle somatique se manifeste sous forme d’une pression exercée sur les terminaisons nerveuses de la paroi des vésicules séminales ; si bien que cette excitation viscérale augmentera certes de façon continue, mais ne sera capable qu’à partir d’un certain niveau de vaincre la résistance interposée par les conductions nerveuses jusqu’à l’écorce cérébrale, et de se manifester comme excitation psychique. Alors, le groupe des représentations sexuelles présent dans la psyché se trouve approvisionné en énergie, et il se produit l’état psychique de tension libidinale, accompagné de la poussée tendant à supprimer cette tension. Une telle décharge psychique n’est possible que par la voie que je désignerai comme action *spécifique* ou *adéquate.* Cette action adéquate, pour la pulsion sexuelle de l’homme, consiste d’une part en un acte réflexe spinal compliqué qui a pour conséquence de décharger ces terminaisons nerveuses, et d’autre part dans tous les préparatifs psychiques qui doivent être mis en œuvre pour le déclenchement de ce réflexe. Toute autre chose que l’action

adéquate ne servirait de rien, car l'excitation sexuelle somatique, une fois qu'elle a atteint la valeur du seuil, se transforme continuellement en excitation psychique ; il faut absolument que se produise l'action qui libère les terminaisons nerveuses de la pression qui pèse sur elles, supprimant ainsi toute l'excitation somatique existante, et permettant à la voie de conduction subcorticale de rétablir sa résistance.

Je renoncerai à présenter de façon semblable des cas compliqués de processus sexuel. J'affirmerai seulement que ce schéma peut, pour l'essentiel, être transféré aussi à la femme, malgré toute l'atrophie et tout le retard artificiels de la pulsion sexuelle féminine, qui viennent compliquer le problème. Chez la femme aussi, il faut admettre l'existence d'une excitation sexuelle somatique, un état dans lequel cette excitation devient stimulus psychique, libido, provoquant la poussée à l'action spécifique, action à laquelle est attaché le sentiment de jouissance. Mais chez la femme on n'est pas en mesure d'indiquer ce qui pourrait bien être analogue au relâchement de tension des vésicules séminales.

Dans le cadre de cette description du processus sexuel, on peut aussi bien faire entrer l'étiologie de la neurasthénie authentique que celle de la névrose d'angoisse. La neurasthénie survient chaque fois où la décharge (l'action) adéquate est remplacée par une moins adéquate, où le coït normal pratiqué dans les conditions les plus favorables est remplacé par une masturbation ou une pollution spontanée ; ce qui mène à la névrose d'angoisse, ce sont tous les facteurs qui empêchent l'élaboration psychique de l'excitation sexuelle somatique. Les manifestations de la névrose d'angoisse surviennent quand l'excitation sexuelle somatique, dérivée hors du psychisme, se dépense de façon subcorticale dans des réactions totalement inadéquates.

J'essaierai maintenant de voir si les conditions étiologiques de la névrose d'angoisse mentionnées plus haut comportent bien la caractéristique commune que nous avons posée. Chez l'homme, le premier facteur étiologique que j'ai indiqué est l'abstinence intentionnelle. L'abstinence consiste dans le refus[15] de l'action spécifique qui d'habitude résulte de la libido. Un tel refus pourra avoir deux conséquences : l'excitation somatique s'accumule, et, immédiatement, elle est dérivée sur d'autres voies où s'offre une meilleure possibilité de décharge que par la voie du psychisme. Finalement donc, la libido déclinera et l'excitation se manifestera de façon subcorticale, comme angoisse. Quand la libido n'est pas diminuée, ou quand l'excitation somatique est dissipée, par court-circuit, dans des pollutions, ou quand cette excitation, à force d'être repoussée, est véritablement tarie, alors il se produit toutes sortes d'autres choses que la névrose d'angoisse. C'est de cette façon que l'abstinence mène à la névrose d'angoisse. Mais l'abstinence est aussi l'élément actif dans le second groupe étiologique, celui de l'excitation frustrée. Le troisième cas, celui du coït réservé mais attentif à la femme, agit en perturbant la préparation psychique à l'acte sexuel, en introduisant, à côté de la maîtrise de l'affect sexuel, une autre tâche psychique qui fait dérivation. Cette dérivation psychique, elle aussi, aboutit progressivement à la disparition de la libido, de sorte que le déroulement ultérieur est le même que dans le cas de l'abstinence. L'angoisse de la sénescence (âge critique de l'homme) nécessite une autre explication. Ici la libido ne diminue pas ; mais il se produit, comme à l'âge critique de la femme, une telle augmentation dans la production de l'excitation somatique que le psychisme est dans un état d'insuffisance relative pour maîtriser cette excitation.

15 *Versagung.* Ce passage, parmi d'autres, confirme le fait que le terme *Versagung* recouvre des significations plus variées que le français « frustration ». (N. d. T.)

Nous ne rencontrerons pas de plus grandes difficultés pour subsumer sous le point de vue qui est le nôtre les conditions étiologiques de la femme. Le cas de l'angoisse virginale est particulièrement clair. Ici, précisément, les groupes de représentations avec lesquels l'excitation sexuelle doit se connecter ne sont pas encore suffisamment développés. Chez la jeune mariée anesthésique, l'angoisse ne survient que lorsque les premières relations éveillent une quantité suffisante d'excitation somatique. Lorsque manquent les signes locaux d'une telle excitation (comme la sensation spontanée d'excitation, l'envie d'uriner, etc.), l'angoisse elle aussi est absente. Le cas de l'éjaculation précoce et du coït interrompu s'explique comme chez l'homme par le fait que, pour un acte psychiquement insatisfaisant, la libido disparaît progressivement, tandis que l'excitation qui a alors été éveillée est dissipée de façon subcorticale. L'établissement d'un *divorce*[16] entre le somatique et le psychique dans le cours de l'excitation sexuelle se produit plus rapidement et est plus difficile à supprimer chez la femme que chez l'homme. Le cas du veuvage et celui de l'abstinence volontaire, tout comme le cas de l'âge critique, s'expliquent de la même façon chez la femme que chez l'homme, mais, dans le cas de l'abstinence, il faut certainement encore ajouter ce refoulement intentionnel du cercle des représentations sexuelles auquel la femme abstinente, dans son combat contre la tentation, doit souvent se résoudre ; la même action peut provenir à l'époque de la ménopause, de l'horreur ressentie par une femme vieillissante à l'égard d'une libido devenue trop grande.

Les deux conditions étiologiques que nous avions indiquées pour terminer semblent aussi prendre leur place sans difficulté.

La tendance à l'angoisse des masturbateurs devenus neurasthéniques s'explique par le fait que ces personnes passent facilement à l'état de « l'abstinence » après s'être si longtemps

16 *Entfremdung* (N. d. T.)

habitués à décharger chaque petite quantité d'excitation somatique, aussi déviante que soit une telle décharge. Considérons enfin le dernier cas, la survenue de la névrose d'angoisse à la suite d'une maladie sévère, d'un surmenage, du soin épuisant donné aux malades, etc. : en prenant appui sur le mode d'action du coït interrompu, on peut, sans rien forcer, avancer l'interprétation que le psychisme, du fait de sa dérivation sur autre chose, devient insuffisant à maîtriser l'excitation sexuelle somatique, tâche qui, on le sait, est continuellement présente. On connaît le bas niveau auquel peut descendre la libido dans de telles conditions, et l'on se trouve ici devant le bel exemple d'une névrose qui, *sans avoir d'étiologie sexuelle, présente néanmoins un mécanisme sexuel.*

La conception développée ici présente dans une certaine mesure les symptômes de la névrose d'angoisse comme des *succédanés* de l'action spécifique qui fait défaut à la suite de l'excitation sexuelle. Pour confirmer encore ces vues, je rappelle que, dans le coït normal aussi, l'excitation se dépense conjointement sous forme d'accélération respiratoire, battements de cœur, sudation, congestion, etc. Dans notre névrose, l'accès d'angoisse correspondant nous présente la dyspnée du coït, ses battements de cœur, etc., isolés et exagérés.

On pourrait encore demander : pourquoi donc dans de telles circonstances, dans cette insuffisance psychique à maîtriser l'excitation sexuelle, le système nerveux tombe-t-il dans cet état affectif particulier qu'est l'*angoisse* ? Nous suggérerons la réponse suivante : la psyché tombe dans l'affect d'angoisse lorsqu'elle se sent incapable de liquider par la réaction correspondante une tâche *provenant de l'extérieur* (danger) ; elle tombe dans la névrose d'angoisse lorsqu'elle se voit incapable de régler l'excitation d'origine endogène (sexuelle). *Elle se comporte donc comme si elle projetait cette excitation vers l'extérieur.* L'affect et la névrose qui lui

correspond sont dans une étroite relation, le premier est la réaction à une excitation exogène, la seconde la réaction à l’excitation endogène analogue. L’affect est un état passager, la névrose un état chronique parce que l’excitation exogène agit comme un impact unique et l’excitation endogène comme une force constante. *Le système nerveux réagit dans la névrose contre une source d'excitation interne comme il le fait, dans l'affect correspondant, contre une source externe.*

IV. Relation à d’autres névroses

Il reste à faire quelques remarques sur les relations de la névrose d’angoisse avec les névroses, selon les points de vue de leur apparition et de leurs affinités internes.

Les cas les plus purs de la névrose d’angoisse sont généralement aussi les plus marqués. On les rencontre chez des individus jeunes et puissants, lorsque l'étiologie forme une unité et que la maladie ne dure pas depuis trop longtemps.

Plus fréquente, cependant, est l’apparition simultanée et combinée de symptômes d’angoisse avec ceux de la neurasthénie, de l’hystérie, des obsessions, de la mélancolie. Si une telle intrication clinique devait nous empêcher de reconnaître la névrose d’angoisse comme une unité autonome, alors on devrait aussi, de façon conséquente, renoncer à cette séparation de l’hystérie et de la neurasthénie qu’il a fallu tant d’efforts pour établir.

Pour l’analyse des « névroses mixtes » je puis avancer une thèse importante : *lorsqu'on rencontre une névrose mixte, on peut mettre en évidence une intrication de plusieurs étiologies spécifiques.*

La multiplicité des facteurs étiologiques qui conditionnent une névrose mixte peut être purement le fait du hasard, comme lorsqu’une nuisance nouvelle vient ajouter son action à celle d’une

autre déjà présente ; par exemple une femme, hystérique depuis toujours, se met à pratiquer, à un certain moment de son mariage, le coït réservé, ajoutant alors une névrose d’angoisse à son hystérie ; un homme qui s’était jusqu’alors masturbé et était devenu neurasthénique se fiance, s’excite auprès de sa fiancée, et voilà que s’associe à la neurasthénie une toute nouvelle névrose d’angoisse.

Dans d’autres cas, la multiplicité des facteurs étiologiques n’est pas accidentelle, c’est l’un de ceux-ci qui a mis l’autre en action. Par exemple une femme dont le mari pratique le coït réservé sans considération pour la satisfaction de son épouse, se sent contrainte, après cet acte, à mettre fin à l’excitation pénible par une masturbation ; à la suite de quoi, elle ne présente pas une pure névrose d’angoisse mais aussi des symptômes de neurasthénie ; une deuxième femme, soumise à la même nuisance, aura à combattre des images lubriques dont elle veut se défendre de sorte que, par le coït interrompu, elle fera des obsessions en plus de la névrose d’angoisse ; une troisième femme enfin, par suite du coït interrompu, perdra son attachement pour son mari, contractera un autre attachement qu’elle maintient soigneusement secret, à la suite de quoi elle présentera un mélange de névrose d’angoisse et d’hystérie.

Dans une troisième catégorie de névroses mixtes, l’interrelation des symptômes est encore plus intime puisque c’est la même condition étiologique qui, régulièrement et simultanément, provoque les deux névroses. Ainsi par exemple les explications sexuelles subitement reçues, que nous avons retrouvées dans l’angoisse virginale, provoquent toujours en même temps de l’hystérie ; la grande majorité des cas d’abstinence intentionnelle sont reliés dès le début à d’authentiques obsessions ; le coït interrompu de l’homme me semble ne pouvoir jamais provoquer une pure névrose d’angoisse, mais toujours une intrication de celle-ci avec la neurasthénie, etc.

Il ressort de ces considérations qu’on doit encore distinguer, des facteurs étiologiques spécifiques des névroses, les conditions étiologiques d’apparition. Celles-ci, par exemple le coït interrompu, la masturbation, l’abstinence, sont encore ambiguës et peuvent chacune produire différentes névroses ; ce sont seulement les facteurs étiologiques qu’on peut en abstraire, comme la *décharge inadéquate*, *l'insuffisance psychique*, *la défense avec substitution*, qui ont une relation univoque et spécifique avec l’étiologie de chacune des grandes névroses.

Dans son essence intime, la névrose d’angoisse présente les plus intéressantes concordances et les plus intéressantes différences avec les autres grandes névroses, en particulier la neurasthénie et l’hystérie. Avec la neurasthénie, elle partage ce seul caractère fondamental que la source d’excitation, la cause déclenchante du trouble, se trouve dans le domaine somatique, et non pas, comme dans l’hystérie et la névrose obsessionnelle, dans le domaine psychique. Pour le reste, on trouverait plutôt une sorte d’opposition entre les symptômes de la neurasthénie et ceux de la névrose d’angoisse, opposition qui pourrait s’exprimer schématiquement ainsi : accumulation d’excitation — appauvrissement en excitation. Cette nature opposée n’empêche pas que les deux névroses puissent s’intriquer, mais elle se révèle en ceci que les formes les plus extrêmes de chacune sont aussi les formes les plus pures.

Avec l’hystérie, la névrose d’angoisse montre d’abord toute une série de concordances dans la symptomatologie qui n’ont pas encore été prises en considération avec une précision suffisante. La survenue des manifestations comme symptômes durables ou par accès, les paresthésies groupées sur le mode d’une aura, les hyperesthésies et les points de pression qu’on retrouve dans certains succédanés de l’accès d’angoisse, dans la dyspnée et l’accès cardiaque, l’intensification (par conversion) de douleurs qui peuvent

être organiquement justifiées : ces traits communs, et d’autres encore, permettent même de supposer que bien des choses qu’on attribue à l’hystérie pourraient être à plus juste titre mises au compte de la névrose d’angoisse. Si l’on entre dans le mécanisme des deux névroses, pour autant que celui-ci s’est laissé pénétrer à ce jour, on arrive à des points de vue qui font positivement apparaître la névrose d’angoisse comme le pendant somatique de l’hystérie. Ici et là, accumulation d’excitation — ce qui fonde peut-être la similitude des symptômes ci-dessus décrite ; ici et là, une *insuffisance psychique, à la suite de quoi se produisent des processus somatiques anormaux.* Ici et là survient, à la place d’une élaboration psychique, une dérivation de l’excitation dans le somatique ; la seule différence, c’est que l’excitation, dont le déplacement est la manifestation de la névrose, est purement somatique (excitation sexuelle somatique) dans la névrose d’angoisse, tandis que, dans l’hystérie, elle est psychique (provoquée par conflit). Il n’y a donc rien d’étonnant à ce que l’hystérie et la névrose d’angoisse se combinent régulièrement l’une à l’autre, comme dans « l'*angoisse virginale* » ou dans « l'*hystérie sexuelle* », à ce que l’hystérie emprunte tout simplement un certain nombre de symptômes à la névrose d’angoisse, etc. Ces relations intimes entre la névrose d’angoisse et l’hystérie sont encore un nouvel argument pour exiger qu’on sépare la névrose d’angoisse de la neurasthénie ; car si l’on refuse cette séparation, on ne peut plus maintenir non plus la distinction de la neurasthénie et de l’hystérie, qui a été acquise après tant d’efforts et qui est si indispensable pour la théorie des névroses.

Vienne, décembre 1894.

Obsessions et phobies. Leur mécanisme psychique et leur étiologie[1]

Je commencerai par contester deux assertions, qui se trouvent souvent répétées sur le compte des syndromes : « obsessions et phobies ». Il faut dire : 1°) qu'ils ne se rattachent pas à la neurasthénie propre, puisque les malades atteints de ces symptômes sont aussi souvent des neurasthéniques que non ; 2°) qu'il n'est pas justifié de les faire dépendre de la dégénération mentale, parce qu'ils se trouvent chez des personnes pas plus dégénérées que la plupart des névrotiques en général, parce qu'ils s'amendent quelquefois et qu'on parvient même quelquefois à les guérir[2].

Les obsessions et les phobies sont des névroses à part, d'un mécanisme spécial et d'une étiologie que j'ai réussi à mettre en lumière dans un certain nombre de cas, et qui, je l'espère, se montreront de même dans bon nombre de cas nouveaux.

Quant à la division du sujet je propose d'abord d'écarter une classe d'obsessions intenses, qui ne sont autre chose que des souvenirs, des images non altérées d'événements importants. Je citerai, par exemple, l'obsession de *Pascal* qui croyait toujours voir

1 Publié directement en français dans la *revue neurologique*, III, 2. Le texte adopté est celui des GW, I (1952).

2 Je suis très content de trouver que les auteurs les plus récents sur notre sujet expriment des opinions voisines de la mienne. Voir Gélineau, *Des peurs maladives ou phobies*, 1894, et Hack Tuke, On impressive ideas, *Brain*, 1894.

un abîme à son côté gauche, « depuis qu'il avait manqué d'être précipité dans la Seine avec son carrosse ». Ces obsessions et phobies, qu'on pourrait nommer *traumatiques*, se rattachent aux symptômes de l'hystérie.

Ce groupe mis à part il faut distinguer : A) les obsessions vraies ; B) les phobies. La différence essentielle est la suivante.

Il y a dans toute obsession deux choses : 1° une idée qui s impose au malade ; 2° un état émotif associé. Or, dans la classe des phobies, cet état émotif est toujours l'*angoisse*, pendant que dans les obsessions vraies ce peut être au même titre que l'anxiété un autre état émotif comme le doute, le remords, la colère. Je tâcherai d'abord d'expliquer le mécanisme psychologique vraiment remarquable des obsessions vraies, qui est bien différent de celui des phobies.

I.

Dans beaucoup d'obsessions vraies, il est bien évident que l'état émotif est la chose principale, puisque cet état persiste inaltéré pendant que l'idée associée est variée. Par exemple, la fille de l'observation I avait des remords, un peu en raison de tout, d'avoir volé, maltraité ses sœurs, fait de la fausse monnaie, etc. Les personnes qui doutent, doutent de beaucoup de choses à la fois ou successivement. C'est l'état émotif qui, dans ces cas, reste le même : l'idée change. En d'autres cas l'idée aussi semble fixée, comme chez la fille de l'observation IV, qui poursuivait d'une haine incompréhensible les servantes de la maison en changeant pourtant de personne.

Eh bien, une analyse psychologique scrupuleuse de ces cas montre que *l'état émotif, comme tel, est toujours justifié*. La fille I, qui a des remords, a de bonnes raisons ; les femmes de l'observation III, qui doutaient de leur résistance contre des tentations, savaient bien pourquoi ; la fille de l'observation IV, qui détestait les servantes, avait bien le droit de se plaindre, etc. Seulement, et c'est dans ces

deux caractères que consiste l'empreinte pathologique : 1) *l'état émotif s'est éternisé*, 2) l'idée associée *n'est plus l'idée juste, l'idée originale, en rapport avec l'étiologie de l'obsession, elle en est un remplaçant, une substitution*.

La preuve en est qu'on peut toujours trouver dans les antécédents du malade *à l'origine de l'obsession*, l'idée originale, substituée. Les idées substituées ont des caractères communs, elles correspondent à des impressions vraiment pénibles de la vie sexuelle de l'individu que celui-ci s'est efforcé d'oublier. Il a réussi seulement à remplacer l'idée *inconciliable* par une autre idée mal appropriée à s'associer à l'état émotif qui de son côté est resté le même. C'est cette mésalliance de l'état émotif et de l'idée associée qui rend compte du caractère d'absurdité propre aux obsessions. Je veux rapporter mes observations, et donner une tentative d'explication théorique comme conclusion.

Obs. I. - Une fille qui se faisait des *reproches*, qu'elle savait absurdes, d'avoir volé, fait de la fausse monnaie, de s'être conjurée, etc., selon sa lecture journalière.

Redressement de la substitution. - Elle se reprochait l'onanisme qu'elle pratiquait en secret sans pouvoir y renoncer.

Elle fut guérie par une observation scrupuleuse qui l'empêcha de se masturber.

Obs. II. - Jeune homme, étudiant en médecine, qui souffrait d'une obsession analogue. Il se reprochait toutes les actions immorales : d'avoir tué sa cousine, défloré sa sœur, incendié une maison, etc. Il en vint à la nécessité de se retourner dans la rue pour voir s'il n'avait pas encore tué le dernier passant.

Redressement de la substitution. - Il avait lu, dans un livre quasi médical, que l'onanisme, auquel il était sujet, abîmait la morale, et il s'en était ému.

Obs. III. - Plusieurs femmes qui se plaignaient de l'obsession de se jeter par la fenêtre, de blesser leurs enfants avec des couteaux, ciseaux, etc.

Redressement. - Obsessions de *tentations typiques*. C'étaient des femmes qui, pas du tout satisfaites dans le mariage, se débattaient contre les désirs et les idées voluptueuses qui les hantaient à la vue d'autres hommes.

Obs. IV. - Une fille qui, parfaitement saine d'esprit et très intelligente, montrait une *haine incontrôlable contre les servantes de la maison*, qui s'était éveillée à l'occasion d'une servante effrontée, et s'était transmise depuis de fille en fille, jusqu'à rendre le ménage impossible. C'était un sentiment mêlé de haine et de dégoût. Elle donnait comme motif que les saletés de ces filles lui gâtaient son idée de l'amour.

Redressement. - Cette fille avait été témoin involontaire d'un rendez-vous amoureux de sa mère. Elle s'était caché le visage, bouché les oreilles et s'était donné la plus grande peine pour oublier la scène, qui la dégoûtait et l'aurait mise dans l'impossibilité de rester avec sa mère qu'elle aimait tendrement. Elle y réussît, mais la colère, de ce qu'on lui avait souillé l'image de l'amour, persista en elle, et à cet état émotif ne tarda pas à s'associer l'idée d'une personne pouvant remplacer la mère.

Obs. V. - Une jeune fille s'était presque complètement isolée en conséquence de la peur obsédante de l'incontinence des urines. Elle ne pouvait plus quitter sa chambre ou recevoir une visite sans avoir uriné nombre de fois.

Chez elle et en repos complet la peur n'existait pas.

Redressement. - C'était une obsession de *tentation* ou de *méfiance*. Elle ne se méfiait pas de sa vessie mais de sa résistance contre une impulsion amoureuse. L'origine de l'obsession le montrait bien. Une fois, au théâtre, elle avait senti à la vue d'un homme qui lui plaisait une envie amoureuse accompagnée (comme toujours dans la

pollution spontanée des femmes) de l'envie d'uriner. Elle fut obligée à quitter le théâtre, et de ce moment elle était en proie à la peur d'avoir la même sensation, mais l'envie d'uriner s'était substituée à l'envie amoureuse. Elle guérit complètement.

Les observations énumérées, bien qu'elles montrent un degré variable de complexité, ont ceci de commun, qu'à l'idée originale (inconciliable) s'est substituée une autre idée, idée remplaçante. Dans les observations qui vont suivre maintenant, l'idée originale est aussi remplacée mais non par une autre idée ; elle se trouve remplacée par des actes ou impulsions qui ont servi à l'origine comme *soulagements* ou *procédés protecteurs*, et qui maintenant se trouvent en association grotesque avec un état émotif qui ne leur convient pas, mais qui est resté le même, et aussi justifié qu'à l'origine.

Obs. VI. - *Obsession d'arithmomanie*. - Une femme avait contracté le besoin de compter toujours les planches du parquet, les marches de l'escalier, etc., ce qu'elle faisait dans un état d'angoisse ridicule.

Redressement. - Elle avait commencé à compter pour se distraire de ses idées obsédantes (de tentation). Elle y avait réussi, mais l'impulsion de compter s'était substituée à l'obsession primitive.

Obs. VII. - Obsession de « *Grübelsuchi* » (folie de spéculation). Une femme souffrait d'attaques de cette obsession, qui ne cessaient qu'aux temps de maladie, pour faire place à des peurs hypocondriaques. Le sujet de l'attaque était ou une partie du corps ou une fonction, par exemple, la respiration : Pourquoi faut-il respirer ? Si je ne voulais pas respirer ? etc.

Redressement. - Tout d'abord elle avait souffert de la peur de devenir folle, phobie hypocondriaque assez commune chez les femmes non satisfaites par leur mari, comme elle l'était. Pour *s'assurer qu'elle n'allait pas devenir folle*, qu'elle jouissait encore de son intelligence, elle avait commencé à se poser des questions, à

s'occuper de problèmes sérieux. Cela la tranquillisait d'abord, mais avec le temps cette habitude de la spéculation se substituait à la phobie. Depuis plus de quinze ans des périodes de peur (pathophobie) et de folie de spéculation alternaient chez elle.

Obs. VIII. - *Folie du doute*. - Plusieurs cas, qui montraient les symptômes typiques de cette obsession, mais qui s'expliquaient bien simplement. Ces personnes avaient souffert ou souffraient encore d'obsessions diverses, et la conscience de ce que l'obsession les avait dérangées dans toutes leurs actions et interrompu maintes fois le cours de leurs pensées provoquait un doute légitime de la fidélité de leur mémoire.

Chacun de nous verra chanceler son assurance et sera obligé de relire une lettre ou de refaire un compte si son attention a été distraite plusieurs fois pendant l'exécution de l'acte. Le doute est une conséquence bien logique de la présence des obsessions.

Obs. IX. - *Folie du doute (hésitation)*. La fille de l'obs. IV était devenue extrêmement lente dans toutes les actions de la vie ordinaire, particulièrement dans sa toilette. Il lui fallait des heures pour nouer les cordons de ses souliers ou pour se nettoyer les ongles des mains. Elle donnait comme explication qu'elle ne pouvait faire sa toilette ni pendant que les pensées obsédantes la préoccupaient, ni immédiatement après de sorte qu'elle s'était accoutumée à attendre un temps déterminé après chaque retour de l'idée obsédante.

Obs. X. - *Folie du doute, crainte des papiers*. - Une jeune femme, qui avait souffert des scrupules après avoir écrit une lettre, et qui dans ce même temps ramassait tous les papiers qu'elle voyait, donnait comme explication l'aveu d'un amour que jadis elle ne voulait pas confesser..

À force de se répéter sans cesse le nom de son bien-aimé, elle fut saisie par la peur que ce nom se serait glissé sous sa plume,

qu'elle l'aurait tracé sur quelque bout de papier dans une minute pensive[3].

Obs. XI. - *Mysophobie*. - Une femme qui se lavait les mains cent fois par jour et ne touchait les loquets des portes que du coude.

Redressement. - C'était le cas de Lady Macbeth. Les lavages étaient symboliques et destinés à substituer la pureté physique à la pureté morale qu'elle regrettait avoir perdue. Elle se tourmentait de remords pour une infidélité conjugale dont elle avait décidé de chasser le souvenir. Elle se lavait aussi les parties génitales.

Quant à la théorie de cette substitution, je me contenterai de répondre à trois questions qui se posent ici :

1° *Comment cette substitution peut-elle se faire ?*

Il semble qu'elle est l'expression d'une disposition psychique spéciale. Au moins rencontre-t-on dans les obsessions assez souvent l'hérédité similaire, comme dans l'hystérie. Ainsi le malade de l'obs. Il me racontait que son père avait souffert de symptômes semblables. Il me fit connaître un jour un cousin germain avec obsessions et tic convulsif, et la fille de sa sœur âgée de 11 ans, qui montrait déjà des obsessions (probablement de remords).

2° *Quel est le motif de cette substitution ?*

Je crois qu'on peut l'envisager comme un *acte de défrise (Abwehr) du moi contre l'idée inconciliable*. Parmi mes malades il y en a qui se rappellent l'effort de la volonté pour chasser l'idée ou le souvenir pénible du rayon de la conscience (v. les obs. III, IV, XI). En d'autres cas cette expulsion de l'idée inconciliable s'est produite d'une manière inconsciente qui n'a pas laissé trace dans la mémoire des malades.

3 Voir aussi la *chanson populaire allemande* :
Auf jedes weiße Blatt Papier möcht ich es schreiben :
Dein ist mein Herz und soll es ewig, ewig bleiben.

3° *Pourquoi l'état émotif associé à l'idée obsédante s'est-il perpétué, au lieu de s'évanouir comme les autres états de notre moi ?*

On peut donner cette réponse en s'adressant à la théorie développée pour la genèse des symptômes hystériques par M. Breuer et moi[4]. Ici je veux seulement remarquer que, par le fait même de la substitution, la disparition de l'état émotif devient impossible.

II.

À ces deux groupes d'obsessions vraies s'ajoute la classe des « phobies », qu'il faut considérer maintenant. J'ai déjà mentionné la grande différence des obsessions et des phobies ; que dans les dernières l'état émotif est toujours l'anxiété, la peur. Je pourrais ajouter que les obsessions sont multiples et plus spécialisées, les phobies plutôt monotones et typiques.

Mais ce n'est pas une différence capitale.

On peut discerner aussi parmi les phobies deux groupes, caractérisés par l'objet de la peur 1° phobies communes : peur exagérée des choses que tout le monde abhorre ou craint un peu la nuit, la solitude, la mort, les maladies, les dangers en général, les serpents, etc. ; 2° phobies d'occasion, peur de conditions spéciales, qui n'inspirent pas de crainte à l'homme sain, par exemple l'agoraphobie et les autres phobies de la locomotion. Il est intéressant de noter que ces dernières phobies ne sont pas obsédantes comme les obsessions vraies et les phobies communes. L'état émotif ici ne paraît que dans ces conditions spéciales que le malade évite soigneusement.

Le mécanisme des phobies est tout à fait différent de celui des obsessions. Ce n'est plus le règne de la substitution. Ici on ne dévoile plus par l'analyse psychique une idée inconciliable, substituée. On ne

4 *Neurologisches Zentralblatt*, 1893, n° 1 et 2.

trouve jamais autre chose que *l'état émotif anxieux*, qui par une sorte d'élection a fait ressortir toutes les idées propres à devenir l'objet d'une phobie. Dans le cas de l'agoraphobie, etc., on rencontre souvent le *souvenir d'une attaque d'angoisse*, et en vérité ce que redoute le malade c'est l'événement d'une telle attaque dans les conditions spéciales où il croit ne pouvoir y échapper.

L'angoisse de cet état émotif, qui est au fond des phobies, n'est pas dérivé d'un souvenir quelconque ; on doit bien se demander quelle peut être la source de cette condition puissante du système nerveux.

Eh bien j'espère pouvoir démontrer une autre fois qu'il y a lieu de constituer une névrose spéciale, *la névrose anxieuse*, de laquelle cet état émotif est le symptôme principal ; je donnerai l'énumération de ses symptômes variés, et j'insisterai en ce qu'il faut différencier cette névrose de la neurasthénie, avec laquelle elle est maintenant confondue. Ainsi *les phobies font partie de la névrose anxieuse*, et elles sont presque toujours accompagnées d'autres symptômes de la même série.

La névrose anxieuse est d'origine sexuelle, elle aussi, autant que je puis voir, mais elle ne se rattache pas à des idées tirées de la vie sexuelle elle n'a pas de mécanisme psychique, à vrai dire. Son étiologie spécifique est l'accumulation de la tension génésique, provoquée par l'abstinence ou l'irritation génésique fruste[5] (pour donner une formule générale pour l'effet du coït interrompu[6], de l'impuissance relative du mari, des excitations sans satisfaction des fiancés, de l'abstinence forcée, etc.).

C'est dans de telles conditions extrêmement fréquentes, principalement pour la femme dans la société actuelle, que se développe la névrose anxieuse, de laquelle les phobies sont une manifestation psychique.

5 Il est probable qu'il faut lire ici « *frustrée* » (N. d. J. L.)

6 Toutes les éditions avant 1952 donnent ici : « *réservé* » (N. d. J. L.)

Je ferai remarquer, comme conclusion, qu'il peut y avoir combinaison de phobie et d'obsession propre, et même que c'est un événement très fréquent. On peut trouver qu'il y avait au commencement de la maladie une phobie développée comme symptôme de la névrose anxieuse. L'idée qui constitue la phobie qui s'y trouve associée à la peur peut être remplacée par une autre idée ou plutôt par le *procédé protecteur* qui semblait soulager la peur. L'obs. VI[7] (folie de la spéculation) présente un bel exemple de cette catégorie, *phobie doublée d'une obsession vraie par substitution.*

7 Lire : VII (N. d. J. L.)

L’étiologie de l’hystérie

I.

Messieurs, lorsque nous commençons à nous faire une opinion sur la cause d’un état morbide tel que l’hystérie, nous prenons d’abord le chemin de la recherche anamnestique ; nous interrogeons le malade ou ses proches, afin de savoir à quelles influences nuisibles ils ramènent eux-mêmes l’apparition de ces symptômes névrotiques. Ce que nous apprenons ainsi est, bien entendu, faussé par tous les facteurs qui d’ordinaire cachent à un malade la connaissance de son propre état : le manque de compréhension scientifique des influences étiologiques, la fausse argumentation « *post hoc, ergo propter hoc* », le déplaisir à se remémorer certains éléments nocifs et certains traumas, ou à en faire mention. C’est pourquoi, dans une investigation anamnestique de ce genre, nous nous en tenons au principe de ne jamais faire nôtres les croyances du malade sans leur avoir fait subir un examen critique détaillé, nous nous refusons à ce que les patients influencent notre opinion scientifique sur l’étiologie de la névrose. Si d’une part nous admettons la vérité de certaines opinions qui reviennent constamment, comme celles qui veulent que l’état hystérique soit l’effet longtemps persistant d’une émotion ressentie dans le passé, nous avons d’autre part introduit dans l’étiologie de l’hystérie un facteur que le malade n’allègue jamais de lui-même et qu’il n’admet qu’à regret : la prédisposition héréditaire

venant de ses géniteurs. Vous savez que pour l’influente école de Charcot l’hérédité seule mérite d’être reconnue comme la véritable cause de l’hystérie, alors que toutes les autres nuisances[1], quelles qu’en soient la nature et l’intensité, ne jouent le rôle que de causes occasionnelles : « *d'agents provocateurs* »[2].

Vous m’accorderez sans difficulté qu’il serait souhaitable, pour arriver à l'étiologie de l’hystérie, de disposer d’une deuxième méthode avec laquelle on se sentirait plus indépendant des déclarations du malade. Le dermatologue, par exemple, sait reconnaître qu’un chancre est syphilitique d’après l’état de ses contours, de son enduit et de ses bords, sans être abusé par les protestations du malade qui nie une source d’infection. Le médecin légiste s’entend à expliquer ce qui a provoqué une blessure, quand bien même il devrait se passer des informations du blessé. À vrai dire il existe aussi pour l’hystérie une telle possibilité de remonter des symptômes à la connaissance des causes. Mais je désirerais vous exposer la relation qui existe entre la méthode à utiliser dans ce cas et la méthode plus ancienne de la recherche anamnestique, en utilisant l’image d’un progrès réalisé dans un autre domaine.

Admettons qu’un chercheur arrive dans une région peu connue, où son intérêt est éveillé par un vaste amas de ruines avec des restes de murs, des fragments de colonnes et de tablettes portant des caractères effacés et illisibles. Il peut se contenter d’examiner ce qui se trouve à découvert, puis de questionner les habitants peut-être à demi barbares demeurant dans les environs, sur ce que la tradition leur a transmis de l’histoire et de la signification de ces restes monumentaux ; il peut consigner leurs informations et continuer son voyage. Mais il peut aussi procéder autrement ; il peut avoir apporté avec lui pioches, pelles et bêches, il peut engager les habitants à travailler avec ces outils, s’attaquer avec eux à l’amas de ruines, ôter les gravats et à partir des restes

1 En allemand : *Schädlichkeiten.* (N. d. T.)

2 En français dans le texte. (N. d. T.)

visibles découvrir ce qui est enfoui. Si le succès couronne son travail, les découvertes parlent d’elles-mêmes ; les restes de murs font partie de l’enceinte d’un palais ou d’un trésor, les fragments de colonnes s’assemblent en un temple, les nombreuses inscriptions découvertes, qui par un heureux hasard sont bilingues, révèlent un alphabet et une langue dont le déchiffrage et la traduction donnent des informations inespérées sur les événements du passé, à la mémoire desquels ces monuments ont été érigés. *Saxa loquuntur !*

Si l’on veut, d’une manière à peu près analogue, faire parler les symptômes d’une hystérie comme témoins de la genèse de la maladie, on doit partir de l’importante découverte de J. Breuer, à savoir que les *symptômes de l'hystérie* (les stigmates mis à part) *tirent leur détermination de certaines expériences du malade qui ont agi de manière traumatique, et qui sont reproduites dans la vie psychique du patient sous la forme de symboles mnésiques.* On doit appliquer la méthode de Breuer — ou une méthode qui soit analogue dans son essence — pour ramener l’attention du malade du symptôme à la scène au cours de laquelle et par laquelle ce symptôme a pris naissance. Après avoir localisé ce symptôme, on le supprime, lors de la reproduction de la scène traumatique, en opérant une correction après-coup du déroulement de l’événement psychique ancien.

Il n’est pas du tout dans mes intentions de traiter aujourd’hui de la technique délicate de cette méthode thérapeutique ou des éclaircissements psychologiques qu’on en a retirés. Mais je devais partir de là, parce que les analyses entreprises d’après la méthode de Breuer paraissent en même temps ouvrir l’accès aux causes de l’hystérie. Si nous soumettons à ce genre d’analyse un assez grand nombre de symptômes apparus chez de nombreuses personnes, nous serons conduits à la connaissance d’un nombre tout aussi grand de scènes agissant traumatiquement. C’est dans ces expériences que les causes agissantes de l’hystérie sont entrées en action. Il nous est

permis aussi d'espérer que nous pourrons apprendre, par l'étude des scènes traumatiques, quelles sont les influences qui engendrent des symptômes hystériques et de quelle manière.

Cet espoir est pleinement justifié, puisque les thèses de Breuer sont confirmées par l'examen de multiples cas. Mais le chemin qui mène des symptômes de l'hystérie à son étiologie est plus long et plus difficile et il nous fait passer par d'autres connexions que celles que l'on se serait imaginées.

Expliquons-nous sur un point ; remonter d'un symptôme hystérique à une scène traumatique n'apporte quelque chose à notre compréhension, que si cette scène satisfait à deux conditions : si elle possède la *capacité déterminante*[3] correspondant au symptôme et si l'on peut lui reconnaître la *force traumatique* nécessaire. Donnons un exemple, plutôt que des explications verbales ! Soit le symptôme du vomissement hystérique ; nous croyons pouvoir en pénétrer les causes (jusqu'à un certain reste), lorsque l'analyse fait remonter le symptôme à une expérience qui a pu, *à juste titre,* faire naître *un grand dégoût* comme, par exemple, la vue d'un cadavre humain en décomposition. Si, au lieu de cela, l'analyse indique que le vomissement provient d'un grand effroi, par exemple celui d'un accident de chemin de fer, alors on ne pourra qu'être insatisfait et se demander pourquoi donc l'effroi conduit précisément au vomissement. Il manque à cette déduction la *capacité de détermination.* Nous sommes en présence d'un autre cas d'explication insatisfaisante, lorsque le vomissement paraît dû à la consommation d'un fruit dont une partie était pourrie. Certes le vomissement est ici déterminé par le dégoût, mais on ne comprend pas comment le dégoût, en ce cas, a pu être assez puissant pour se perpétuer en un symptôme hystérique. Là l'expérience manque de *force traumatique.*

3 *Determinierende Eignung.* (N. d. T.)

Examinons maintenant dans quelle mesure les scènes traumatiques découvertes par l’analyse de l’hystérie satisfont, dans un suffisamment grand nombre de symptômes et de cas, aux deux exigences que j’ai mentionnées. Là nous nous heurtons à la première grande déception ! Il se vérifie quelquefois, à vrai dire, que la scène traumatique au cours de laquelle est apparu le symptôme possède effectivement et la capacité déterminante et la force traumatique nécessaires à la compréhension du symptôme. Mais bien plus souvent, incomparablement plus souvent, nous trouvons réalisée l’une des trois autres possibilités, si défavorables à la compréhension : ou bien la scène à laquelle nous a conduit l’analyse, et où le symptôme est apparu pour la première fois, nous semble incapable de déterminer le symptôme, son contenu ne présentant aucune relation avec la nature du symptôme ; ou bien l’expérience prétendument traumatique, dont le contenu a manifestement une relation avec le symptôme, se révèle être une impression normalement anodine et habituellement incapable de produire quelque effet ; ou enfin « la scène traumatique » nous déroute dans ces deux directions : elle apparaît tant anodine que dénuée de relation avec la particularité du symptôme hystérique.

(Je remarque en passant que la conception de Breuer sur l’origine des symptômes hystériques, n’a pas été ébranlée par la découverte de scènes traumatiques correspondant à des expériences insignifiantes en soi. Breuer admettait en effet — avec Charcot — qu’une expérience même anodine peut s’ériger en trauma et développer une force déterminante quand elle atteint une personne qui se trouve dans une disposition psychique particulière, dans ce que l’on appelle un *état hypnoïde.* Mais je trouve qu’on n’a souvent aucune base pour présupposer la présence de tels états hypnoïdes. Et, en dernier ressort, la théorie des états hypnoïdes n’apporte pas de solution à nos autres difficultés, à savoir par exemple qu’aux scènes traumatiques manque si souvent la capacité déterminante.)

Ajoutez à cela, Messieurs, qu’à cette première déception rencontrée en suivant la méthode de Breuer va s’en ajouter immédiatement une autre, qui nous est pénible spécialement à nous, médecins. Une démarche récurrente telle que nous venons de la décrire, si elle se révèle insuffisante, du point de vue de la détermination et de l’efficacité traumatique, ne nous apporte rien non plus sur le plan thérapeutique. Le malade conserve ses symptômes inchangés, malgré le premier résultat que nous a livré l’analyse. Vous comprendrez combien la tentation est grande de renoncer à poursuivre ce travail, qui est en tout cas bien difficile.

Mais peut-être nous suffit-il d’une idée nouvelle pour nous aider à nous tirer d’affaire et pour nous mener à des résultats valables ! L’idée qui nous vient est la suivante : comme nous l’avons appris par Breuer, les symptômes hystériques sont appelés à disparaître si, partant de ces symptômes, on arrive à trouver le chemin qui mène au souvenir de l’expérience traumatique. Si le souvenir que nous avons découvert ne correspond pas à ce que nous attendons, peut-être faut-il poursuivre le même chemin un peu plus loin, peut-être se cache-t-il, derrière la première scène traumatique, le souvenir d’une seconde scène qui répond mieux à nos exigences et dont la reproduction aura plus d’efficacité thérapeutique. Ainsi donc la scène découverte en premier n’aurait que la signification d’un maillon dans l’enchaînement associatif ? Et peut-être arrive-t-il fréquemment que des scènes inopérantes s’intercalent dans le cours de la reproduction, comme autant de transitions nécessaires, jusqu’à ce que, partant du symptôme hystérique on parvienne enfin à la scène proprement traumatisante ; scène qui nous satisfera tant du point de vue thérapeutique que du point de vue analytique ? Eh bien, Messieurs, cette supposition est juste. Lorsque la scène découverte en premier n’est pas satisfaisante, nous disons au malade que cette expérience n’explique rien, et qu’il doit se cacher derrière elle une expérience antérieure, plus significative ; et nous attirons son

attention, selon la même technique, sur le fil associatif qui relie les deux souvenirs : celui qui a été découvert et celui qui reste encore à découvrir[4]. La poursuite de l'analyse conduit alors chaque fois à la reproduction de scènes nouvelles ayant les caractères attendus. Reprenons par exemple le cas, choisi tout à l'heure, du vomissement hystérique : l'analyse l'a fait remonter d'abord à l'effroi éprouvé lors d'un accident de chemin de fer. Il manquait à cette émotion la capacité déterminante. J'apprends alors, en poussant plus loin l'analyse, que cet accident a éveillé le souvenir d'un autre accident survenu antérieurement, auquel le malade n'a pas, à vrai dire, assisté lui-même, mais qui lui a donné l'occasion d'avoir le spectacle horrible et répugnant d'un cadavre. C'est comme si l'action combinée de deux scènes rendait possible l'accomplissement de nos postulats : l'une des expériences apportant, par l'effroi, la force traumatique, l'autre, par son contenu, l'effet déterminant. L'autre cas, celui où le vomissement avait été ramené à la consommation d'une pomme dont une partie était pourrie, a été complété par l'analyse à peu près de la manière suivante : la pomme pourrissante a rappelé au malade une expérience antérieure, le ramassage de pommes tombées dans un jardin, au cours duquel il avait heurté un cadavre de bête dégoûtant.

Je ne reviendrai plus sur ces exemples, car je dois avouer qu'ils ne sont pas tirés de mon expérience. Je les ai inventés, et il est même fort vraisemblable que ce sont de très mauvaises inventions. Je tiens moi-même pour impossible semblable résolution de symptômes hystériques. Mais j'ai été obligé de prendre des exemples fictifs pour différentes raisons ; je peux vous en citer une immédiatement : les exemples réels sont tous incomparablement plus compliqués et la

4 Intentionnellement je ne débattrai pas ici de la catégorie à laquelle appartient l'association des deux souvenirs (si c'est une association de simultanéité, de causalité, d'analogie de contenu, etc.) et à quelle caractéristique psychologique (consciente ou inconsciente) peuvent prétendre les différents « souvenirs ».

communication d’un seul cas suffirait à remplir l’heure entière de cet exposé. En effet, la chaîne associative se compose toujours de plus de deux maillons, les scènes traumatiques forment non pas de simples rangs comme dans un collier de perles, mais des ensembles qui se ramifient à la manière des arbres généalogiques, de telle sorte que, lors d’une expérience nouvelle, deux ou plusieurs expériences antérieures entrent en action sous forme de souvenirs. Bref, relater la résolution d’un seul symptôme nous oblige à exposer en fait l’histoire d’un malade dans son intégralité.

Nous ne voudrions cependant pas manquer de faire ressortir avec insistance l’une des conclusions à laquelle le travail analytique nous a conduit, au long de ces chaînes de souvenirs, et ce contre toute attente. Nous avons appris qu'*aucun symptôme hystérique ne peut être issu uniquement d'une expérience réelle, mais qu'à chaque fois le souvenir d'expériences antérieures, réveillé par association, concourt à la causation du symptôme.* Si — comme je le pense — cette conclusion est juste *sans aucune exception,* alors c’est qu’elle nous indique le fondement sur lequel une théorie psychologique de l’hystérie doit être construite.

Vous pourriez penser que les rares cas dans lesquels l’analyse fait remonter directement le symptôme à une scène traumatique dotée d’une bonne capacité déterminante et d’une bonne force traumatique — ce qui a pour conséquence d’éliminer du même coup ce symptôme — (comme Breuer le décrit dans l’histoire de sa malade Anna O.), vous pourriez penser que ces cas constituent de puissantes objections à la valeur universelle de la proposition que nous venons d’exposer. Il semble effectivement qu’il en soit ainsi. Mais je puis vous assurer que j’ai les meilleures raisons de croire que, même dans ces cas-là, il existe un enchaînement de souvenirs actifs qui remonte bien plus loin en arrière que la première scène traumatique, *quand bien même* la reproduction de la seule dernière scène aurait pour conséquence la disparition du symptôme.

Je trouve vraiment surprenant que des symptômes hystériques ne puissent apparaître qu’avec le concours de souvenirs, surtout si l’on considère que, d’après les déclarations unanimes des patients, ces souvenirs n’étaient pas parvenus à la conscience au moment où le symptôme faisait son apparition pour la première fois. Il y a ici matière à nombreuses réflexions. Mais ces problèmes ne doivent pas nous distraire pour l’instant de notre recherche de l’étiologie de l’hystérie. Nous devons plutôt nous demander : où arrivons-nous lorsque nous suivons les chaînes de souvenirs associés que nous découvre l’analyse ? Jusqu’où parviennent-elles ? Trouvent-elles quelque part une fin naturelle ? Nous conduisent-elles à des expériences qui ont quelque ressemblance entre elles, soit en ce qui concerne leur contenu soit en ce qui concerne l’époque de l’existence où elles se sont produites, de telle sorte que nous puissions discerner, dans ces facteurs partout semblables, l’étiologie de l’hystérie dont nous sommes en quête ?

L’expérience que j’ai acquise jusqu’à présent me permet déjà de répondre à ces questions. Si l’on part d’un cas qui présente plusieurs symptômes, on arrive au moyen de l’analyse, en partant de chaque symptôme, à une série d’expériences dont les souvenirs sont reliés les uns aux autres par association. Pour commencer, les différentes chaînes de souvenirs remontent en arrière séparément les unes des autres ; mais, comme nous l’avons déjà mentionné, elles se ramifient. À partir d’une scène, deux ou plusieurs souvenirs sont atteints en même temps, d’où partent alors des chaînes latérales dont les différents maillons peuvent être à leur tour reliés associativement aux maillons de la chaîne principale. La comparaison avec l’arbre généalogique d’une famille dont les membres se sont, de plus, mariés entre eux, ne convient vraiment pas mal. D’autres complications apparaissent dans l’enchaînement, du fait qu’une scène particulière peut être évoquée plusieurs fois dans la même chaîne, si bien qu’elle a des relations de plusieurs

sortes avec une scène plus tardive : une liaison directe avec elle et une liaison par des maillons intermédiaires. Bref, l'ensemble est loin d'être simple, et la découverte des scènes dans un ordre chronologique inversé (qui justifie précisément la comparaison avec le déblaiement d'un champ de ruines stratifié) n'aide assurément pas à comprendre rapidement comment les choses se sont passées.

De nouvelles complications apparaissent lorsque l'on poursuit plus loin l'analyse. Les chaînes associatives appartenant à chacun des symptômes commencent alors à entrer en relation les unes avec les autres ; les arbres généalogiques s'enchevêtrent. Pour un certain événement de la chaîne de souvenirs, par exemple pour le vomissement, en plus des maillons remontant de cette chaîne, un souvenir appartenant à une autre chaîne est réveillé, souvenir qui est à l'origine d'un autre symptôme, peut-être un mal de tête. Cette expérience appartient de ce fait à deux séries, elle représente donc un *point nodal*, comme on en découvrira plus d'un dans chaque analyse. Ce qui peut lui correspondre dans le tableau clinique, c'est le fait qu'à partir d'un certain moment les deux symptômes apparaissent ensemble, symbiotiquement, sans pour autant avoir de dépendance interne entre eux. Nous trouvons des *points nodaux d'une autre sorte* en remontant encore plus loin en arrière. C'est là que convergent les différentes chaînes d'associations ; on trouve des expériences d'où sont partis deux ou plusieurs symptômes. À l'un des détails de la scène s'est nouée une chaîne, à un autre détail s'est nouée la seconde chaîne.

Mais le résultat le plus important auquel on parvient, en poursuivant l'analyse de cette manière conséquente, est celui-ci : de quelque cas et de quelque symptôme que l'on soit parti, *on finit toujours immanquablement par arriver au domaine du vécu sexuel.* Ici, pour la première fois, nous aurions découvert une condition étiologique des symptômes hystériques.

Je peux prévoir, d’après mes expériences antérieures, que c’est précisément contre cette proposition ou contre la valeur universelle de cette proposition que vous allez diriger, Messieurs, votre contradiction. Il serait peut-être mieux de dire : votre inclination à la contradiction, car aucun d’entre vous n’a sans doute encore à sa disposition des investigations qui, effectuées par le même procédé, aient pu donner un autre résultat. En ce qui concerne l’objet de la controverse, je voudrais seulement vous faire remarquer que la mise en valeur du facteur sexuel dans l'étiologie de l’hystérie ne vient, de ma part du moins, d’aucune opinion préconçue. Les deux chercheurs auprès desquels j’ai commencé, en tant qu’élève, mes travaux sur l’hystérie, étaient loin — aussi bien Charcot que Breuer — d’une telle hypothèse ; ils y montraient même une aversion personnelle que je partageai moi-même au début. Seules des investigations détaillées fort difficiles m’ont converti à l’opinion que je défends aujourd’hui, et à vrai dire assez lentement. Si vous soumettez au plus sévère examen mon affirmation selon laquelle l’étiologie de l’hystérie se trouverait dans la vie sexuelle, vous verrez qu’elle s’appuie sur ceci : dans quelque dix-huit cas d’hystérie, j’ai pu découvrir cette connexion pour chacun des symptômes, et, là où les circonstances le permettaient, j’ai pu en obtenir confirmation par le succès thérapeutique. Certes, vous pourrez m’objecter que la dix-neuvième et la vingtième analyses vont peut-être nous apprendre que les symptômes hystériques découlent aussi d’autres sources ; ainsi l'étiologie sexuelle ne serait plus valable universellement, mais seulement à quatre-vingts pour cent. Nous voulons bien attendre, mais étant donné que ces dix-huit cas représentent la totalité de ceux avec lesquels j’ai pu entreprendre le travail d’analyse, et que personne ne me les a sélectionnés pour me complaire, vous trouverez compréhensible que je ne partage pas votre espoir. Au contraire, ma conviction est telle que je suis prêt à croire au-delà de ce que prouvent mes expériences faites à ce jour. Au demeurant, un autre motif me pousse encore qui n’a, pour le moment qu’une valeur

purement subjective. L’unique tentative que j’aie faite, dans le but de coordonner mes observations, pour expliquer les mécanismes physiologiques et psychiques de l’hystérie, m’a amené à considérer l’intervention des forces pulsionnelles sexuelles comme une hypothèse indispensable.

Ainsi donc, après que les chaînes mnésiques ont convergé, on arrive finalement au domaine sexuel et à un petit nombre d’expériences qui pour la plupart ont eu lieu à la même période de la vie, à l’âge de la puberté. C’est de ces expériences que nous devons tirer l’étiologie de l’hystérie, et c’est à travers elles que nous apprendrons à connaître l’origine des symptômes hystériques. Mais ici on éprouve une nouvelle et très sérieuse déception ! Ces expériences découvertes avec tant de peine, extraites de tout un matériel mnésique et qui nous paraissent être les expériences traumatiques les plus anciennes ont, il est vrai, ces deux caractères en commun : ce sont des expériences sexuelles et elles ont eu lieu à l’âge de la puberté ; mais elles sont par ailleurs *tout à fait disparates et d'inégale valeur.* Dans quelques cas, il s’agit d’expériences que nous sommes bien obligés de reconnaître comme ayant pu être de graves traumas : une tentative de viol qui d’un seul coup a dévoilé à la petite fille immature toute la brutalité du désir sexuel ; le spectacle involontaire des actes sexuels des parents qui à la fois révèle une laideur insoupçonnée et blesse aussi bien la sensibilité de l’enfant que son sens moral ; et bien d’autres choses encore. Dans d’autres cas les expériences sont d’une étonnante insignifiance. Pour l’une de mes patientes, il se révéla qu’il y avait à la base de sa névrose l’expérience suivante : un jeune garçon de son entourage lui avait caressé tendrement la main, et une autre fois il avait pressé son genou contre sa robe, alors qu’ils étaient assis à table, l’un à côté de l’autre, lui laissant entendre par son expression qu’il s’agissait de quelque chose de défendu. Il avait suffi à une autre jeune dame d’entendre une plaisanterie faisant supposer une réponse obscène

pour que se déclenche le premier accès d’angoisse et qu’ainsi débute la maladie. De telles données ne favorisent évidemment pas la compréhension de la causation des symptômes hystériques. Si des expériences graves aussi bien que des expériences insignifiantes, des expériences ressenties dans le corps propre aussi bien que des perceptions visuelles ou des perceptions auditives, doivent être reconnues comme les traumas ultimes de l’hystérie, on pourrait être tenté d’avancer l’interprétation suivante : les hystériques sont des créatures d’une nature bien particulière — vraisemblablement en raison d’une disposition héréditaire ou d’une dégénérescence —, créatures pour lesquelles la crainte de la sexualité, qui normalement joue un certain rôle à l’âge de la puberté, est devenue pathologique et le demeure de façon permanente. Ce sont des sujets qui, pour ainsi dire, ne peuvent satisfaire psychiquement aux exigences de la sexualité. On néglige bien entendu, dans cette conception, l’hystérie masculine ; mais même si nous n’avions pas des objections aussi grosses que celle-ci, nous ne serions guère tenté de nous en tenir à cette solution. On ne ressent que trop nettement ici l’impression intellectuelle de l’à-moitié compris, de l’obscur et de l’insuffisant.

Par bonheur pour notre explication, quelques-unes de ces expériences sexuelles de la puberté présentent une autre inadéquation propre à nous inciter à poursuivre plus loin le travail analytique. Il arrive qu’il manque à ces expériences la capacité déterminante, bien que cela soit beaucoup plus rare que dans le cas des scènes traumatiques ayant eu lieu plus tard dans l’existence. Prenons par exemple les deux patientes que j’ai citées plus haut comme cas où les expériences pubertaires étaient proprement inoffensives. À la suite de ces expériences elles avaient été sujettes à des sensations particulièrement douloureuses dans les parties génitales, sensations qui s’étaient érigées en symptômes essentiels de la névrose. La détermination de ces sensations ne pouvait se ramener ni à des scènes vécues à la puberté ni à des scènes plus

tardives ; mais elles n'appartenaient assurément pas non plus aux impressions organiques normales ou aux signes d'une excitation sexuelle. On était alors amené à penser qu'il fallait rechercher la détermination de ces symptômes dans d'autres expériences, remontant encore plus loin ; il fallait suivre pour la seconde fois l'intuition heureuse qui nous avait précédemment conduit des premières scènes traumatiques aux chaînes de souvenirs sous-jacentes. Il est vrai qu'en procédant ainsi on arrive à la période de la première enfance, période précédant le développement de la vie sexuelle, ce qui devrait, semble-t-il, nous amener à renoncer à l'étiologie sexuelle. Mais n'est-on pas en droit d'admettre que même l'enfance n'est pas sans connaître de légères excitations[5] sexuelles et que le développement sexuel postérieur est peut-être influencé de manière décisive par les expériences enfantines ? Des dommages causés à l'organe immature, à la fonction en cours de développement, ont souvent des conséquences plus graves et plus durables qu'ils ne pourraient en avoir à un âge plus avancé. Peut-être la réaction anormale aux impressions sexuelles, qui nous surprend chez les hystériques à l'âge de la puberté, se fonde-t-elle en général sur des expériences sexuelles de cet ordre, expériences qui devraient alors être semblables entre elles, et importantes. On aurait alors l'espoir de pouvoir reconnaître comme acquis prématurément ce que l'on avait dû jusqu'ici mettre au compte d'une prédisposition

5 Dans ce texte, comme dans beaucoup d'autres, Freud emploie deux séries de termes dont le sens est assez proche : d'une part *Erregung* (et rarement : *Aufregung),* d'autre part *Retz* et *Reizung.* Bien que les deux séries puissent être également traduites par « excitation », nous préférons choisir deux racines françaises différentes : « excitation » pour *Erregung,* « stimulus » et « stimulation » pour *Reiz* et *Reizung.* Un usage semblable a été adopté par les éditeurs de la *Standard Edition.* Il se justifie par le fait que *Reiz* désigne plutôt l'*excitant,* qu'il soit interne ou externe, avant qu'il ne soit métabolisé en son effet physiologique ou psychique : l'*excitation.* Cette distinction est manifeste dans des expressions comme *der (psychisch) erregendt Reiz :* « le stimulus psychiquement excitateur » (cf. plus bas). [N. d. T.]

héréditaire à vrai dire peu compréhensible. Et, étant donné que des expériences infantiles à contenu sexuel ne peuvent exercer d’effet psychique que grâce à leurs *traces mnésiques,* ceci ne peut-il pas apporter un complément bienvenu à ce résultat de l’analyse, selon lequel *les symptômes hystériques ne peuvent apparaître qu'avec le concours des souvenirs ?*

II.

Vous avez bien deviné, Messieurs, que je n’aurais pas poursuivi aussi loin cette dernière démarche si je n’avais voulu vous préparer à l’idée que cette voie seule peut nous conduire au but après tant d’ajournements. Nous sommes en vérité au bout de notre laborieux et fatiguant travail analytique ; toutes les exigences et toutes les attentes, sur lesquelles nous avons tant insisté jusqu’ici, se trouvent enfin satisfaites. Si nous avons assez de persévérance pour progresser par l’analyse jusqu’à la prime enfance, aussi loin en arrière que peut aller une mémoire humaine, nous amenons toujours le malade à reproduire des événements qui, du fait de leurs particularités aussi bien que de leurs relations avec les symptômes plus tardifs, doivent être considérés comme l’étiologie que nous recherchions. Ces expériences *infantiles* sont une fois de plus à contenu *sexuel,* mais elles sont, de loin, beaucoup plus comparables entre elles, que ne l’étaient les scènes de la puberté découvertes dernièrement. Il ne s’agit plus dans ces scènes de l’éveil du thème sexuel par le moyen d’une quelconque impression des sens, mais d’expériences sexuelles vécues dans le propre corps, *de rapports sexuels* (au sens large du terme). Vous m’accorderez que *l’importance* de telles scènes n’a pas besoin d’être autrement prouvée. Ajoutons encore qu’à chaque fois vous pourrez découvrir dans les détails de ces scènes les facteurs *déterminants* qui auraient encore pu vous manquer dans les autres scènes, celles qui eurent lieu plus tard et furent reproduites en premier.

J'affirme donc qu'à la base de chaque cas d'hystérie, on trouve *un ou plusieurs événements d'une expérience sexuelle prématurée*, événements qui appartiennent aux toutes premières années de la jeunesse et qui sont reproductibles grâce au travail analytique malgré des intervalles de temps de plusieurs décennies[6]. Je considère qu'il s'agit là d'une révélation importante, quelque chose comme la découverte d'une « *caput Nili* »[7] de la neuropathologie. Mais je ne sais d'où partir pour poursuivre la discussion de ce sujet. Dois-je étaler devant vous le matériel réel que j'ai tiré de mes analyses, ou ne dois-je pas plutôt, avant toutes choses, chercher à faire face à la masse d'objections et de doutes qui ont captivé votre attention, comme j'ai quelques raisons de le supposer ? Je choisis cette dernière solution. Peut-être serons-nous plus tranquilles ensuite pour nous arrêter aux faits réels.

a) Celui qui est résolument hostile à la conception psychologique de l'hystérie, qui ne veut pas abandonner l'espoir qu'on arrivera un jour à ramener ses symptômes à de « subtiles altérations anatomiques », et qui se refuse à examiner l'idée que les fondements matériels des altérations hystériques devraient être identiques à ceux de nos processus mentaux normaux, celui-là n'aura évidemment aucune confiance à accorder aux résultats de nos analyses. La différence de principe entre ses hypothèses de départ et les nôtres nous dispense donc de tenter de le convaincre point par point.

Mais d'autres personnes, moins réticentes à l'égard des théories psychologiques de l'hystérie, seront tentées, au vu de nos résultats analytiques, de poser la question de la garantie qu'apporte l'utilisation de la psychanalyse. Ils pourront se demander s'il n'est pas possible que le médecin impose de telles scènes, comme prétendus souvenirs, au malade complaisant ? Ou bien que le malade rapporte des choses délibérément inventées, et des fantasmes

6 [Note ajoutée en 1924.] Voir la remarque plus bas.

7 Source du Nil. (N. d. T.)

gratuits au médecin qui les tiendra pour vrais ? Je répondrai à ceci que les doutes relatifs à la fiabilité de la méthode psychanalytique en général ne pourront être pris en considération, puis écartés, que lorsque nous disposerons d’une présentation complète de sa technique et de ses résultats. Quant aux doutes concernant l’authenticité des scènes sexuelles infantiles, on peut dès maintenant les infirmer par plus d’un argument. D’abord le comportement des malades lorsqu’ils reproduisent ces expériences infantiles est à tous égards incompatible avec l’idée que les scènes sont autre chose qu’une réalité ressentie douloureusement et remémorée avec le plus grand déplaisir. Les malades ne savent rien de ces scènes avant l’application de l’analyse. Il est de règle qu’ils s’indignent lorsqu’on leur annonce que de telles scènes risquent de faire surface. C’est seulement sous la puissante contrainte[8] du traitement qu’ils sont amenés à s’engager dans le processus de reproduction. En rappelant à leur conscience ces expériences infantiles, ils endurent les sensations les plus violentes, dont ils ont honte et qu’ils cherchent à cacher. Et même après qu’ils ont revécu ces expériences d’une manière si convaincante, ils essaient encore de refuser d’y ajouter foi en insistant sur le fait qu’ici ils n’ont pas le sentiment propre au souvenir, comme il arrive dans le cas d’autres choses oubliées[9].

Cette dernière attitude me paraît absolument concluante. Pourquoi les patients m’assureraient-ils aussi catégoriquement de leur incrédulité, si ce qu’ils désirent discréditer était quelque chose qu’ils auraient, pour on ne sait quel motif, inventé eux-mêmes ?

Que le médecin impose au malade de telles réminiscences, qu’il use de suggestion pour que celui-ci se les représente et les reproduise, cela est moins facile à réfuter, mais me paraît néanmoins tout aussi indéfendable. Il ne m’est encore jamais arrivé d'imposer à

8 *Zwang.* (N. d. T.)

9 [Note ajoutée en 1924.] Tout ceci est juste, mais il faut noter que je ne m’étais pas encore libéré à cette époque de la surestimation de la réalité et de la sous-estimation du fantasme.

un malade une scène que j’attendais, au point qu’il paraisse la revivre avec toutes les émotions qui pouvaient s’y rattacher.

Il y a encore toute une autre série d’éléments cautionnant la réalité des scènes sexuelles infantiles. D’abord l’uniformité de certaines de leurs particularités, qui est une conséquence nécessaire étant donné que ces événements présupposent toujours des origines de même nature, à moins qu’il ne faille croire que les différents malades se sont concertés en secret. De plus les malades décrivent comme anodins des incidents dont ils ne comprennent pas la signification ; s’ils la comprenaient, ils seraient horrifiés. Ou alors ils abordent certains détails sans leur accorder de valeur, détails que seul un homme d’expérience connaît et peut apprécier comme autant de traits caractéristiques subtils du réel.

Des faits de cet ordre renforcent notre impression que les malades doivent avoir véritablement vécu les scènes d’enfance qu’ils reproduisent sous la contrainte de l’analyse. Mais une autre preuve, plus puissante, ressort de la relation qui existe entre les scènes infantiles et le contenu de tout le reste de l’histoire du malade. Dans les puzzles d’enfants, après toutes sortes d’essais, on est finalement absolument certain que tel morceau correspond à l’espace vide, parce que seul il complète le tableau et qu’en même temps ses dents irrégulières s’emboîtent avec celles des autres morceaux, de façon qu’il ne reste aucun espace vide et qu’aucune superposition ne s’impose. Il en va ainsi du contenu des scènes infantiles ; elles se présentent comme des compléments indispensables à la structure associative et logique de la névrose, dont seule l’insertion rend toute la genèse du cas compréhensible[10], on peut même souvent dire : évidente[11].

Sans vouloir mettre cette preuve au premier plan, j’ajoute que, dans toute une série de cas, le succès thérapeutique peut être

10 *Verständlich.* (N. d. T.)

11 *Selbstverständlich.* (N. d. T.)

avancé aussi en faveur de l’authenticité des scènes infantiles. Il est des cas où l’on peut réussir à obtenir une guérison complète ou partielle sans que l’on ait à descendre jusqu’aux expériences infantiles. Il en est d’autres où tout résultat se fait attendre jusqu’à ce que l’analyse ait trouvé sa fin naturelle avec la découverte des traumas les plus anciens. Je pense que pour les premiers cas, on n’est pas assuré contre les récidives. Je m’attends à ce qu’une psychanalyse complète signifie une guérison radicale d’une hystérie. En attendant n’anticipons pas ici sur les enseignements de l’expérience !

Il y aurait encore une preuve, et une preuve réellement inattaquable, de l’authenticité des expériences sexuelles des enfants : à savoir que les assertions d’une personne pendant l’analyse se trouvent confirmées par les informations données par une autre personne, dans le cadre d’un traitement ou non. Ces deux personnes devraient avoir pris part dans leur enfance à la même expérience, par exemple avoir eu une relation sexuelle entre elles. De telles relations entre enfants ne sont pas rares du tout, comme vous allez l’entendre dans un instant. De plus il arrive encore assez souvent que les deux participants souffrent plus tard de névroses. Je pense que c’est une chance, malgré tout, qu’il me soit arrivé de pouvoir obtenir une confirmation objective de cet ordre dans deux des dix-huit cas que j’ai traités. Une fois ce fut le frère demeuré en bonne santé qui, sans y avoir été engagé, m’a confirmé non pas les expériences sexuelles les plus anciennes qu’il avait eues avec sa sœur malade, mais du moins des scènes sexuelles plus tardives de leur enfance et le fait qu’il y avait eu des relations sexuelles remontant plus loin. Une autre fois il arriva que deux femmes qui étaient en traitement avaient eu, dans l’enfance, des relations sexuelles avec le même homme, au cours desquelles s’étaient produites certaines scènes *à trois*[12]. Un symptôme particulier, qui

12 En français dans le texte. (N. d. T.)

découlait de ces expériences de l’enfance, s’était développé dans les deux cas, témoignant de ce qu’elles avaient vécu en commun.

b) Des expériences sexuelles dans l’enfance qui consistent en des stimulations des organes génitaux, en actes analogues au coït, etc., doivent donc, en dernière analyse, être reconnues comme étant les traumas qui conduisent au mode hystérique de réaction face aux événements de la puberté et au développement de symptômes hystériques. Contre ce jugement s’élèveront assurément de différentes parts deux objections, en contradiction l’une avec l’autre. Les uns diront que de semblables abus sexuels, pratiqués sur des enfants ou entre enfants, arrivent trop rarement pour que l’on puisse y voir la condition d’une névrose aussi répandue que l’hystérie. D’autres feront peut-être valoir que des expériences de cet ordre sont au contraire très répandues, trop répandues pour qu’on puisse reconnaître une signification étiologique à leur présence, décelée chez un malade. Ils allégueront encore qu’il est facile, en faisant quelques sondages, de découvrir des personnes qui se souviennent de scènes de séduction sexuelle et d’abus sexuel de leur enfance, et qui cependant n’ont jamais été hystériques. Finalement nous aurons à entendre un argument de grand poids : dans les basses couches sociales de la population, l’hystérie n’apparaît sûrement pas plus souvent que dans les couches élevées, alors que tout indique que le principe de la sauvegarde sexuelle de l’enfance est incomparablement plus souvent transgressé dans le cas des enfants de prolétaires.

Commençons notre défense par la partie la plus facile de la tâche.

Il me paraît certain que nos enfants sont exposés aux agressions sexuelles beaucoup plus souvent que l’on s’y attendrait d’après le peu de souci qu’en manifestent les parents. D’après les premières investigations que j’ai faites pour faire le point sur ce sujet, j’ai appris par des collègues qu’il existe plusieurs publications

de pédiatres dénonçant la fréquence des pratiques sexuelles exercées, jusque sur les nourrissons, par des nourrices et des bonnes d’enfants ; et, au cours de ces dernières semaines, j’ai eu entre les mains une étude du Dr Stekel de Vienne qui traite du « Coït dans l’enfance » (*Wiener medizinische Blätter*, 18 avril 1896). Je n’ai pas eu le temps de rassembler d’autres preuves dans la littérature, mais même s’il n’existait que ces témoignages isolés, on devrait s’attendre à ce que l’attention accrue pour ce sujet confirmât très bientôt la grande fréquence des expériences sexuelles et des activités sexuelles durant l’enfance.

En dernier ressort, les résultats de mon analyse parlent d’eux-mêmes. Dans la totalité des dix-huit cas (soit d’hystérie pure, soit d’hystérie combinée d’obsessions : six hommes et douze femmes), je suis arrivé, comme je l’ai mentionné plus haut, à retrouver ces expériences sexuelles infantiles. Je peux ranger mes cas en trois groupes selon l’origine de la stimulation sexuelle. Dans le premier groupe, il s’agit d’attentats, d’abus ayant eu lieu une fois ou du moins isolément, pratiqués le plus souvent sur des enfants du sexe féminin par des individus adultes étrangers à la famille (qui savaient éviter une grossière blessure mécanique). Dans ces cas-là, le consentement de l’enfant ne venait pas en question, et la première conséquence de l’événement était que l’effroi l’emportait sur tout le reste. Un deuxième groupe comprend les cas de loin les plus nombreux : une personne adulte s’occupant de l’enfant, bonne d’enfant, gouvernante, précepteur, malheureusement aussi beaucoup trop souvent un proche parent, a initié l’enfant aux rapports sexuels et a entretenu avec lui, souvent pendant des années, une véritable relation amoureuse — développée également sur le plan sentimental. Au troisième groupe appartiennent enfin les relations enfantines proprement dites, les relations sexuelles entre deux enfants de sexe différent, le plus souvent entre frère et sœur, relations qui seront souvent poursuivies au-delà de la puberté, et qui auront les

conséquences les plus durables pour le couple en question. Dans la plupart de mes cas se trouvaient combinés les effets de deux ou de plusieurs de ces étiologies. Chez certains l’accumulation des expériences sexuelles de plusieurs origines était positivement étonnante. Mais vous comprendrez aisément cet aspect particulier de mes observations si vous considérez que j’avais toujours à traiter des cas d’atteinte névrotique grave, menaçant de rendre l’existence impossible.

Là où une relation avait existé entre deux enfants, j’ai trouvé quelquefois la preuve que le garçon — qui dans ce cas jouait le rôle d’agresseur — avait été séduit auparavant par une femme adulte et que, sous la pression de sa libido prématurément éveillée et du fait de la compulsion du souvenir, ce jeune garçon tentait de renouveler sur la petite fille exactement les mêmes pratiques qu’il avait apprises de l’adulte, sans apporter de lui-même de modifications à la nature de l’activité sexuelle.

Je suis porté à croire, au vu de ces exemples, que les enfants ne peuvent trouver le chemin des actes d’agression sexuelle s’ils n’ont été séduits auparavant. Le fondement de la névrose serait par conséquent toujours posé par les adultes dans l’enfance, et les enfants se transmettraient les uns aux autres la disposition à souffrir plus tard d’hystérie. Je vous prie de vous arrêter un moment encore à la fréquence particulière des relations sexuelles dans l’enfance, précisément entre frères et sœurs et cousins, du fait qu’ils ont souvent l’occasion d’être ensemble. Supposez que dix ou quinze ans plus tard, dans cette famille, plusieurs individus de la jeune génération tombent malades, et demandez-vous si cette apparition d’une névrose familiale n’est pas propre à suggérer par erreur une prédisposition héréditaire, là où il n’y a cependant qu’une *pseudo-hérédité*, et où ce qui s’est produit en réalité c’est une transmission[13] de la maladie, une infection dans l’enfance.

13 *Übertragung.* Il n’est pas tout à fait indifférent de noter cet emploi du terme, traduit techniquement par « transfert ». [N. d. T.]

Venons-en maintenant à l'autre objection, qui se fonde précisément sur la reconnaissance de la fréquence des expériences sexuelles infantiles et sur le fait avéré que de nombreuses personnes se souviennent de scènes de ce genre sans être devenues hystériques. Nous répondrons d'abord que l'énorme fréquence d'apparition d'un facteur étiologique ne peut être utilisée comme objection contre sa signification étiologique. Le bacille de la tuberculose n'est-il pas présent partout, et ceux qui le respirent ne sont-ils pas bien plus nombreux que ceux qui présentent des atteintes tuberculeuses ? Sa signification étiologique est-elle entamée par le fait qu'il a manifestement besoin du concours d'autres facteurs pour provoquer son effet spécifique, la tuberculose ? Pour reconnaître au bacille sa valeur d'étiologie spécifique, il suffit que la tuberculose ne soit pas possible sans son concours. Il en est de même de notre problème. Peu nous importe que de nombreux individus vivent des scènes sexuelles infantiles sans devenir hystériques, si tous ceux qui le deviennent ont vécu de telles scènes. Le champ d'action d'un facteur étiologique peut bien être plus étendu que celui de son effet spécifique, mais il ne peut pas être plus étroit. Parmi ceux qui touchent un varioleux ou qui s'en approchent, tous ne contractent pas la variole, et cependant la transmission par un varioleux est presque la seule étiologie connue de la maladie.

Certes, si l'activité sexuelle infantile était un fait généralisé, alors la preuve qu'elle existe dans chacun des cas d'hystérie n'aurait plus aucun poids. Mais premièrement une affirmation de ce genre serait fortement exagérée, et deuxièmement si les scènes infantiles peuvent prétendre jouer un rôle étiologique ce n'est pas seulement en raison de la constance de leur apparition dans l'anamnèse des hystériques, mais surtout par l'évidence des liens associatifs et logiques entre ces scènes et les symptômes hystériques, ce qui serait

pour vous clair comme le jour si l’on vous relatait l’histoire complète d’un cas.

Quels peuvent bien être encore les autres facteurs dont « l'étiologie spécifique » de l’hystérie a besoin pour produire effectivement la névrose ? Ceci, Messieurs, est à proprement parler un sujet en soi que je n’ai pas l’intention de traiter. Je n’ai besoin aujourd’hui que d’indiquer le point de contact où s’articulent les deux parties de notre sujet — étiologie spécifique et étiologie auxiliaire. Un nombre considérable de facteurs devra sans doute être pris en considération : la constitution héréditaire et personnelle, l’importance intrinsèque des expériences sexuelles infantiles, et surtout leur accumulation. Une brève relation avec un jeune garçon étranger, devenu plus tard indifférent, aura un effet beaucoup moins important en comparaison avec des relations sexuelles intimes, s’étalant sur plusieurs années, avec un frère. Il y a dans l'étiologie des névroses des conditions quantitatives tout aussi importantes que des conditions qualitatives. Il y a des seuils qui doivent être franchis pour que la maladie devienne manifeste. D’ailleurs je ne considère pas la série des facteurs étiologiques cités ci-dessus comme exhaustive ; elle ne résout pas encore cette énigme : pourquoi l’hystérie n’est-elle pas plus fréquente dans les basses classes de la société ? (Rappelez-vous d’ailleurs l’extension extraordinaire de l’hystérie masculine que Charcot affirmait trouver dans la classe ouvrière.) Mais je dois aussi vous rappeler que j’ai fait allusion moi-même, voici peu d’années, à un facteur auquel on avait accordé peu d’importance jusqu’ici. Je prétends que ce facteur joue le rôle principal dans l’apparition de l’hystérie après la puberté. J’ai souligné à l’époque que l’irruption de l’hystérie remonte presque invariablement à un *conflit psychique,* une représentation inconciliable[14] mettant en action *la défense* du moi et provoquant le refoulement. Dans quelles conditions cet effort de défense a-t-il

14 Pour l’usage de ce terme, cf. le texte « Les psychonévroses de défense » ; [N. d. T.]

l’effet pathologique de refouler dans l’inconscient le souvenir accablant pour le moi et de créer à sa place un symptôme hystérique ? Je n’étais pas encore capable de vous l’indiquer à cette époque. Je peux y suppléer aujourd’hui. *La défense atteint son but qui est de repousser hors de la conscience la représentation inconciliable, lorsque se trouvent chez le sujet en question, jusqu'ici en bonne santé, des scènes sexuelles infantiles à l'état de souvenirs inconscients, et lorsque la représentation à refouler peut être mise en relation par un lien logique ou associatif, avec une expérience infantile de cet ordre.*

Étant donné que l’effort de défense du moi dépend de tout le développement moral et intellectuel de la personne, nous trouverons maintenant moins incompréhensible que l’hystérie soit beaucoup plus rare dans le bas peuple que son étiologie spécifique ne devrait le permettre.

Messieurs, revenons encore une fois au dernier groupe d’objections, dont la discussion nous a entraîné si loin. Nous avons entendu et admis que de nombreuses personnes se souvenaient très clairement d’expériences sexuelles infantiles sans être néanmoins hystériques. Cette objection n’a aucun poids, mais elle va nous offrir l’occasion de faire une précieuse remarque. D’après ce que nous avons compris de la névrose, les personnes de cette catégorie *peuvent* ne pas être hystériques du tout, ou du moins ne pas être hystériques à cause des scènes dont elles se souviennent consciemment. Chez nos malades, ces souvenirs ne sont jamais conscients. Nous les guérissons de leur hystérie en transformant en souvenirs conscients leurs souvenirs inconscients de scènes infantiles. Qu’ils aient eu de telles expériences, nous n’y pouvons rien changer et nous n’avons pas besoin d’y rien changer. À partir de là, vous voyez bien que la question n’est pas uniquement celle de l’existence de scènes sexuelles infantiles, mais qu’une condition psychologique nécessaire est aussi en cause : ces scènes doivent être

présentes à l'état de *souvenirs inconscients.* C'est seulement aussi longtemps et dans la mesure où elles sont inconscientes qu'elles peuvent produire et entretenir des symptômes hystériques. Mais qu'est-ce qui décide si ces expériences vont produire des souvenirs conscients ou inconscients ? Cela est-il conditionné par le contenu des expériences, par la période à laquelle elles sont apparues, ou par des influences postérieures ? C'est là un nouveau problème que nous laisserons prudemment à l'écart. Laissez-moi seulement vous rappeler que l'analyse nous a apporté, comme premier résultat, la proposition suivante : *les symptômes hystériques sont des rejetons de souvenirs inconsciemment actifs.*

c) Notre conception est que les expériences sexuelles infantiles constituent la condition fondamentale et, pour ainsi dire, la *disposition* à l'hystérie ; qu'elles n'engendrent cependant pas les symptômes hystériques directement, mais demeurent d'abord inactives et n'ont un effet pathogène que plus tard, lorsqu'elles ont été réveillées, sous la forme de souvenirs inconscients, après la puberté ; si nous maintenons cette position, nous devons nous expliquer sur les nombreuses observations de cas montrant qu'une atteinte hystérique peut faire son apparition dès l'enfance et avant la puberté. Cependant cette difficulté sera résolue si l'on examine de plus près les données tirées des analyses et se rapportant à la chronologie des expériences sexuelles infantiles. Dans nos cas graves, on s'aperçoit que la formation des symptômes hystériques commence à la huitième année — non pas exceptionnellement mais de façon régulière —, et que les expériences sexuelles qui ne produisent pas d'effets immédiats remontent invariablement plus loin, à la quatrième, à la troisième, voire à la deuxième année. Étant donné qu'en aucun de mes cas la chaîne des expériences actives n'est interrompue à la huitième année, je dois admettre que cette période de l'existence où apparaît la poussée de la seconde dentition constitue pour l'hystérie une frontière au-delà de laquelle la maladie

ne peut plus être causée. Celui qui n'a pas eu d'expériences sexuelles plus tôt ne peut plus désormais être accessible à l'hystérie ; celui qui en a eu est dorénavant susceptible de développer des symptômes hystériques. La présence de manifestations hystériques isolées, également en deçà de cette frontière d'âge (c'est-à-dire avant huit ans), peut être interprétée comme un phénomène de maturité précoce. L'existence de cette frontière dépend très vraisemblablement des processus de développement du système sexuel. Une prématurité du développement sexuel somatique peut être souvent observée, et il est même plausible qu'elle puisse être accélérée par une stimulation sexuelle ayant lieu avant l'heure.

Nous obtenons ainsi l'indication qu'un certain état *infantile* des fonctions psychiques comme du système sexuel est nécessaire pour qu'une expérience sexuelle, ayant lieu au cours de cette période, développe plus tard, comme souvenir, une action pathogène. Pour l'instant, je ne m'aventurerai pas à donner des explications plus précises sur la nature de cet infantilisme psychique et sur sa délimitation temporelle.

d) Une autre objection pourrait s'élever contre l'idée que le *souvenir* des expériences sexuelles infantiles puisse exercer une action pathogène aussi énorme, alors que l'expérience immédiate elle-même est demeurée sans effet. En fait nous ne sommes pas habitués à ce que d'une image mnésique émanent des forces que n'avait pas l'impression réelle. Vous remarquez d'ailleurs, dans le cas de l'hystérie, la rigueur avec laquelle s'applique notre thèse selon laquelle des symptômes ne peuvent provenir que de souvenirs. Aucune des scènes tardives, au cours desquelles apparaissent les symptômes, ne sont les scènes actives, et les expériences proprement actives n'engendrent tout d'abord aucun effet. Mais nous nous trouvons ici devant un problème que nous pouvons à bon droit dissocier de notre sujet. On se sent, il est vrai, poussé à faire

une synthèse lorsqu’on réfléchit à toute la série des causes surprenantes dont nous avons pris connaissance jusqu’ici. Pour que se forme un symptôme hystérique, il doit y avoir un effort de défense contre une représentation pénible ; cette représentation doit avoir une liaison logique et associative avec un souvenir inconscient par l’intermédiaire de maillons, nombreux ou peu nombreux, qui demeurent eux-mêmes inconscients à ce moment-là ; ce souvenir inconscient ne peut avoir qu’un contenu sexuel ; il a pour contenu une expérience qui s’est passée à une certaine période de la vie infantile ; et on ne peut s’empêcher de se demander comment il se fait que ce souvenir d’une expérience anodine en son temps puisse avoir, de façon posthume, cet effet anormal de conduire un processus psychique comme la défense à un résultat pathologique, tout en demeurant lui-même inconscient pendant ce temps.

Mais on devra se demander : ne s’agit-il pas d’un problème purement psychologique qui ne pourra être résolu que lorsque l’on aura établi les hypothèses adéquates pour expliquer les processus psychiques normaux et le rôle de la conscience dans ces processus ? Problème que l’on peut laisser momentanément sans solution, sans que cela dévalorise la compréhension que nous avons acquise sur l'étiologie des phénomènes hystériques.

III.

Messieurs, le problème dont je viens de formuler les données, est le problème du *mécanisme* de la formation des symptômes hystériques. Mais nous sommes obligés d’exposer la causation des symptômes sans prendre en considération ce mécanisme, ce qui nuit inévitablement à l’élégance et à la clarté de notre discussion. Revenons au rôle des scènes sexuelles infantiles. Je crains de vous avoir conduit à surestimer leur pouvoir de créer des symptômes. C’est pourquoi je souligne, une fois encore, que chaque cas d’hystérie présente des symptômes qui ne sont pas déterminés par

des expériences infantiles mais au contraire par des expériences plus tardives et souvent même par des expériences récentes. Un autre groupe de symptômes remonte assurément aux toutes premières expériences et appartient pour ainsi dire à la plus ancienne noblesse. À ce groupe appartiennent avant tout les nombreuses et diverses sensations et paresthésies des organes génitaux ou d'autres parties du corps, qui correspondent tout simplement au contenu affectif des scènes infantiles, reproduit de façon hallucinatoire et souvent intensifié douloureusement.

Une autre série de phénomènes hystériques extrêmement courants comme le besoin pressant et douloureux d'uriner, la sensation accompagnant la défécation, des troubles des fonctions intestinales, la nausée, le vomissement, les dérangements d'estomac et les dégoûts d'aliments, toute cette série de phénomènes s'est également révélée dans mes analyses — et ceci avec une régularité surprenante — comme étant dérivée des mêmes expériences infantiles et pouvant être expliquée facilement par des particularités constantes de ces scènes. Les scènes sexuelles infantiles sont évidemment difficiles à admettre pour la sensibilité d'un homme sexuellement normal. Elles incluent toutes les transgressions connues des débauchés et des impuissants qui mésusent des cavités buccales et du rectum à des fins sexuelles. Chez le médecin l'étonnement à l'égard de ces pratiques cède aussitôt la place à une entière compréhension. On ne peut attendre des personnes qui n'ont aucun scrupule à satisfaire leurs besoins sexuels sur des enfants qu'elles s'encombrent de nuances dans la manière d'obtenir cette satisfaction ; et l'impuissance sexuelle inhérente aux enfants contraint immanquablement ceux-ci aux mêmes pratiques succédanées auxquelles s'abaisse l'adulte devenu impuissant. Toutes les conditions étranges dans lesquelles se déroulent les relations amoureuses du couple inégalement assorti (d'un côté l'adulte, qui ne peut se soustraire à la part de dépendance mutuelle résultant

nécessairement de toute relation sexuelle, mais qui, lui, est armé de l'autorité absolue et du droit de punir, et qui peut échanger un rôle contre l'autre afin de satisfaire librement ses humeurs ; de l'autre côté l'enfant, sans recours[15], à la merci de cet arbitraire, prématurément éveillé à toutes les sensations, exposé à toutes les déceptions, souvent interrompu, dans la pratique des actes sexuels qui lui sont assignés, par sa maîtrise imparfaite des besoins naturels), toutes ces incongruités grotesques et cependant tragiques impriment, dans le développement futur de l'individu et de sa névrose, un nombre incalculable d'effets durables, qui mériteraient d'être étudiés dans leurs moindres détails. Là, où la relation se passe entre deux enfants, les scènes sexuelles conservent ce même caractère rebutant, étant donné que toute relation enfantine postule une séduction préalable d'un des enfants par un adulte. Les conséquences psychiques de telles relations entre enfants sont extraordinairement profondes ; les deux personnes demeurent, leur vie entière, enchaînées l'une à l'autre par un lien invisible.

Parfois, ce sont des circonstances incidentes de ces scènes sexuelles infantiles qui acquièrent au cours des années suivantes le pouvoir de déterminer les symptômes de la névrose. Ainsi dans l'un de mes cas, le fait que l'enfant avait été dressé à exciter les organes génitaux d'une adulte avec son pied a suffi pour fixer une attention névrotique sur les jambes et leur fonction, et pour finalement produire une paraplégie hystérique. Dans un autre cas, la malade souffrait d'accès d'angoisse qui arrivaient de préférence à certaines heures de la journée, et elle ne pouvait se calmer que lorsqu'une de ses nombreuses sœurs demeurait à ses côtés. La raison de ce comportement serait demeurée mystérieuse, si l'analyse n'avait révélé que l'auteur des agressions sexuelles s'informait autrefois, à chacune de ses visites, de la présence de cette sœur dont il redoutait qu'elle ne vînt interrompre les relations.

15 *In seiner Hilflosigkeit.* (N. d. T.)

Il arrive que la force déterminante des scènes infantiles se cache si bien, qu’elle risque d’échapper à une analyse superficielle. On s’imagine, en ces cas-là, que l’on a trouvé l’explication d’un certain symptôme dans le contenu d’une des scènes tardives, puis on se heurte en cours d’analyse au même contenu dans une des scènes infantiles, si bien que l’on doit se dire finalement que la scène tardive ne doit sa capacité de détermination des symptômes qu’à sa concordance avec la scène antérieure. Je ne veux pas pour cela présenter la scène tardive comme sans importance. Si j’avais pour tâche de discuter devant vous des règles de formation des symptômes hystériques, je devrais reconnaître que l’une de ces règles est que la représentation choisie pour la production d’un symptôme est celle qui résulte du concours de plusieurs facteurs, qui ont été réveillés de différentes parts et en même temps. C’est ce que j’ai essayé d’exprimer ailleurs par cette phrase : *les symptômes hystériques sont surdéterminés.*

Encore autre chose, Messieurs ! Il est vrai que j’ai laissé de côté précédemment la relation qui existe entre l’étiologie récente et l'étiologie infantile, considérant qu’il s’agissait d’un thème en soi. Mais je ne peux abandonner mon sujet, sans enfreindre cette résolution, du moins par une remarque. Vous m’accorderez qu’il est *un* fait surtout qui nous induit en erreur dans la compréhension psychologique des phénomènes hystériques, un fait qui paraît nous mettre en garde de mesurer les actes psychiques des hystériques et ceux des individus normaux avec le même étalon. Ce fait est la disproportion constatée chez l’hystérique entre le stimulus psychiquement excitateur et la réaction psychique. Nous cherchons à l’expliquer en supposant l’existence d’une susceptibilité générale anormale aux stimuli[16], et nous nous efforçons d’y donner une explication physiologique, comme si, chez les malades, certains organes du cerveau servant à la transmission se trouvaient dans un état chimique particulier — un peu comme les centres spinaux de la

16 *Reizbarkeit :* mot à mot : stimulabilité.

grenouille à laquelle on a injecté de la strychnine —, ou bien comme si ces organes du cerveau s'étaient soustraits à l'influence des centres inhibiteurs supérieurs, comme dans une expérience de vivisection chez l'animal. Ces deux conceptions peuvent dans certains cas expliquer parfaitement les phénomènes hystériques. Je ne le conteste pas. Mais l'essentiel du phénomène de la réaction anormale, exagérée, de l'hystérique à des stimuli psychiques, permet une autre explication qui se fonde sur d'innombrables exemples tirés des analyses ; cette explication est la suivante : *la réaction des hystériques n'est qu'apparemment exagérée ; si elle nous apparaît nécessairement ainsi, c'est que nous ne connaissons qu'une petite partie des motifs dont elle résulte.*

En réalité cette réaction est proportionnelle au stimulus excitateur, donc normale et compréhensible psychologiquement. Nous le saisissons immédiatement lorsque l'analyse a ajouté aux motifs manifestes, dont le malade a conscience, ces autres motifs qui avaient été actifs sans que le malade les connût, et qu'il ne pouvait donc pas nous communiquer.

Je pourrais passer des heures à vous démontrer l'importance de cette thèse pour l'ensemble de l'activité psychique des hystériques, mais je dois me limiter à quelques exemples. Vous vous souvenez de l'extrême « sensitivité » psychologique si fréquente chez les hystériques, qui les fait réagir au plus léger signe de dépréciation comme s'ils étaient mortellement blessés. Que penseriez-vous donc si vous observiez un aussi haut degré de susceptibilité à la moindre occasion, entre deux personnes en bonne santé, disons entre deux époux ? Vous en tireriez sûrement la conclusion que la scène conjugale à laquelle vous avez assisté n'est pas seulement le résultat de cette dernière et insignifiante occasion, mais que le matériel inflammable a été accumulé depuis longtemps, et qu'il a été amené à exploser dans toute sa masse par le dernier choc.

Transposez, s'il vous plaît, la même démarche de pensée au cas des hystériques. Ce n'est pas la dernière blessure, minime en soi, qui provoque la crise de larmes, l'explosion de désespoir, la tentative de suicide, au mépris de l'axiome de la proportionnalité entre l'effet et la cause. Mais cette petite blessure actuelle a réveillé les souvenirs de nombreuses blessures antérieures plus importantes, derrière toutes lesquelles se cache encore le souvenir d'une grave blessure infantile qui n'a jamais été guérie. Ou encore : si une petite fille se fait les reproches les plus effroyables parce qu'elle a permis à un jeune garçon de lui caresser la main tendrement en secret, et qu'à partir de ce moment elle est devenue névrosée, vous pouvez bien résoudre le problème en déclarant que c'est une personne anormale, excentrique et hypersensible. Mais vous penserez autrement lorsque l'analyse vous aura montré que ce contact en rappelait un autre semblable, qui s'était produit dans la toute première jeunesse et faisait partie d'un tout bien moins anodin, si bien que les reproches se rapportaient en réalité à cette ancienne occasion. Finalement le problème des points hystérogènes n'est pas différent. Si vous touchez un endroit particulier du corps, vous faites quelque chose dont vous n'aviez pas prévu les conséquences. Vous réveillez un souvenir qui peut déclencher une crise convulsive, et, étant donné que vous ne savez rien de ce maillon psychique intermédiaire, vous rapportez directement la crise à votre contact, comme à sa cause. Les malades se trouvent dans le même état d'ignorance et tombent par conséquent dans les mêmes erreurs ; ils établissent constamment de « fausses connexions » entre l'occasion la plus récente dont ils ont conscience, et l'effet qui dépend en réalité de tant de maillons intermédiaires. Mais s'il a été possible au médecin de regrouper tous les motifs conscients et inconscients afin d'expliquer une réaction hystérique, alors force lui est de reconnaître que presque toujours cette réaction apparemment démesurée est une réaction adaptée, qui n'est anormale que dans sa forme.

Si je justifie ainsi la réaction hystérique à des stimuli psychiques, vous allez m’objecter à juste titre que ce genre de réaction n’est tout de même pas normal ; car pourquoi les gens en bonne santé se comportent-ils autrement ? Pourquoi chez eux toutes les excitations depuis longtemps passées n’entrent-elles pas en action à nouveau lorsqu’une nouvelle excitation s’actualise ? On a l’impression que, chez les hystériques, tout se passe comme si toutes les anciennes expériences — auxquelles ils ont déjà réagi si souvent et à vrai dire d’une manière violente — conservaient leur pouvoir actif, comme si ces sujets étaient incapables de se débarrasser des excitations psychiques ? C’est juste, Messieurs, on doit effectivement admettre quelque chose de ce genre. Vous ne devez pas oublier que, chez les hystériques, c’est à l’occasion d’un événement actuel que deviennent opérantes les expériences anciennes, sous la forme de *souvenirs inconscients.* Tout se passe comme si la difficulté de se débarrasser d’une impression actuelle, l'impossibilité de la transformer en un souvenir dénué de pouvoir, tenait précisément au caractère de l’inconscient psychique. Vous le voyez, le reste du problème est à nouveau du ressort de la psychologie, et à vrai dire de cette sorte de psychologie pour laquelle les philosophes nous ont peu préparé le terrain.

C’est à cette psychologie, qui doit être créée maintenant pour faire face à nos besoins — à cette future *psychologie des névroses* — que je dois vous renvoyer aussi, en vous faisant pour conclure une déclaration, dont vous devrez d’abord craindre qu’elle ne jette le trouble dans notre compréhension débutante de l'étiologie de l’hystérie. Je dois dire en effet, que le rôle étiologique des expériences sexuelles infantiles ne se limite pas au domaine de l’hystérie, mais qu’il s’exerce de la même manière pour la très remarquable névrose d’obsessions[17], peut-être même aussi dans les formes de la paranoïa chronique ainsi que dans d’autres psychoses fonctionnelles. Je me prononce là-dessus moins catégoriquement, car

17 *Neurose der Zwangsvorstellungen.* (N. d. T.)

le nombre de mes analyses de névroses obsessionnelles est loin d’atteindre celui des hystériques. Pour la paranoïa je n’ai à ma disposition qu’une seule analyse complète et quelques analyses fragmentaires. Mais ce que j’ai trouvé là, m’a semblé être de bon aloi, et m’a rendu tout à fait confiant pour les cas à venir. Vous vous souvenez peut-être que précédemment j’avais déjà recommandé de regrouper hystérie et obsessions sous le titre de « *névroses de défense* », avant que ne me soit encore connue leur étiologie infantile commune. Je dois ajouter maintenant — ce à quoi il n’est sans doute pas besoin de s’attendre en règle générale — que tous mes cas d’obsessions révèlent un substratum de symptômes hystériques : la plupart du temps des sensations et des douleurs qui remontent précisément aux expériences les plus anciennes de l’enfance. Qu’est-ce qui décide donc si, des scènes sexuelles infantiles demeurées inconscientes, il sortira plus tard l’hystérie, l’obsession ou même la paranoïa, lorsque s’y seront ajoutés les autres facteurs pathogènes ? Cet élargissement de nos connaissances semble porter préjudice à la valeur étiologique de ces scènes en supprimant la spécificité de la relation étiologique.

Je ne suis pas encore en état. Messieurs, de donner une réponse assurée à cette question. Le nombre des cas que j’ai analysés n’est pas assez grand pour cela et les conditions de leur détermination ne sont pas assez variées. J’ai remarqué jusqu’à maintenant que les obsessions, démasquées par l’analyse, se révèlent être régulièrement des reproches déguisés et transformés, *reproches pour des agressions sexuelles effectuées pendant l'enfance ;* c’est pourquoi l’on rencontre les obsessions plus fréquemment chez les hommes que chez les femmes, et, chez les hommes, plus fréquemment que l’hystérie. Je pourrais en conclure que le caractère des scènes infantiles — ont-elles été vécues avec plaisir, ou seulement passivement ? — a une influence déterminante sur le choix de la future névrose ; mais je ne veux pas sous-estimer

l'influence de l'âge auquel ces actions infantiles ont eu lieu, pas plus que d'autres facteurs. Seule la discussion de nouvelles analyses pourrait nous apporter des éclaircissements à ce sujet. Mais lorsque l'on aura mis en lumière les facteurs qui régissent le choix entre les formes possibles des psychonévroses de défenses, il se posera à nouveau un problème purement psychologique, à savoir : quel est le mécanisme qui façonne la forme particulière de chacune des névroses ?

Je suis arrivé maintenant au terme de ce que j'avais à dire aujourd'hui. Préparé comme je le suis à ce que l'on me contredise et que l'on ne me croie pas, j'aimerais ajouter une chose encore à l'appui de mon propos. Quoi que vous puissiez penser de mes résultats, je vous demande de ne pas les tenir pour le fruit d'une spéculation à bon marché. Ils reposent sur l'examen individuel et laborieux de malades avec lesquels j'ai passé dans la plupart des cas une centaine d'heures et davantage. Ce qui pour moi est encore plus important que votre reconnaissance de la valeur de mes résultats, c'est l'attention que vous voudrez bien porter à la méthode dont je me suis servi. C'est une méthode nouvelle, difficile à manier et néanmoins irremplaçable pour atteindre des buts scientifiques et thérapeutiques. Vous réaliserez, j'en suis sûr, que l'on ne peut pas vraiment contester les résultats auxquels conduit cette méthode breuerienne modifiée, si on laisse de côté cette méthode pour se servir uniquement de la méthode traditionnelle d'examen des malades. Ce serait comme si l'on voulait réfuter les découvertes de la technique histologique en s'appuyant sur l'examen macroscopique. Cette nouvelle méthode de recherche nous ouvre tout grand l'accès à un nouvel élément constitutif[18] de l'événement psychique : les processus de pensées demeurés inconscients et, pour reprendre la formule de Breuer, « *incapables de devenir conscients* » ; par là même, elle nous invite à espérer une nouvelle et meilleure compréhension de tous les troubles psychiques fonctionnels. Je ne

18 *Element* : « élément constitutif ». (N. d. T.)

veux pas croire que la psychiatrie veuille différer encore longtemps l’utilisation de ce nouveau moyen de connaissance.

L'hérédité et l'étiologie des névroses[1]

Je m’adresse spécialement aux disciples de J.-M. Charcot pour faire valoir quelques objections contre la théorie étiologique des névroses qui nous a été transmise par notre maître.

On sait quel est le rôle attribué à l’hérédité nerveuse dans cette théorie. Elle est pour les affections névrosiques la seule cause vraie et indispensable, les autres influences étiologiques ne devant aspirer qu’au nom d’agents provocateurs.

Ainsi le maître lui-même et ses élèves, MM. Guinon, Gilles de La Tourette, Janet et d’autres l’ont énoncée pour la grande névrose, l’hystérie et, je crois, la même opinion est soutenue en France et un peu partout pour les autres névroses, bien qu’elle n’ait pas été émise d’une manière aussi solennelle et décidée pour ces états analogues à l’hystérie.

C’est depuis longtemps que j’entretiens quelques soupçons dans cette matière, mais il m’a fallu attendre pour trouver des faits à l’appui dans l’expérience journalière du médecin. Maintenant mes objections sont d’un double ordre, arguments de faits et arguments tirés de la spéculation. Je commencerai par les premiers, en les arrangeant selon l’importance que je leur concède.

1 Publié directement en français dans la *Revue neurologique*, IV, 6. Le texte est celui des GW, I (1952)

I.

a) On a parfois jugé comme nerveuses et démonstratives d'une tendance névropathique héréditaire, des affections qui assez souvent sont étrangères au domaine de la neuropathologie et ne dépendent pas nécessairement d'une maladie du système nerveux. Ainsi les névralgies vraies de la face et nombre des céphalées, qu'on croyait nerveuses, mais qui dérivent plutôt des altérations pathologiques post-infectieuses et des suppurations dans le système cavitaire pharyngo-nasal. Je suis persuadé que les malades en profiteraient si nous abandonnions plus souvent le traitement de ces affections aux chirurgiens rhinologistes.

b) On a accepté comme donnant lieu à la charge de tare nerveuse héréditaire pour le malade en question toutes les affections nerveuses trouvées dans sa famille sans en compter la fréquence et la gravité. N'est-ce pas que cette manière de voir semble contenir une séparation nette entre les familles indemnes de toute prédisposition nerveuse et les familles qui y sont sujettes sans borne ni restriction ? Et les faits ne plaident-ils pas plutôt en faveur de l'opinion opposée, savoir qu'il y ait des transitions et des degrés de disposition nerveuse et qu'aucune famille n'y échappe tout à fait ?

c) Assurément notre opinion sur le rôle étiologique de l'hérédité dans les maladies nerveuses doit être le résultat d'un examen impartial statistique et non pas d'une *petitio principii*. Tant que cet examen n'aura pas été fait on devrait croire l'existence des névropathies acquises aussi possible que celle des névropathies héréditaires. Mais s'il peut y avoir des névropathies acquises par des hommes non prédisposés, on ne pourra plus nier que les affections nerveuses rencontrées chez les parents de notre malade ne soient en partie de cette origine. Alors on ne saura plus les invoquer comme preuves concluantes de la disposition héréditaire qu'on impose au malade à raison de son histoire familiale, puisque le diagnostic

rétrospectif des maladies des ascendants ou des membres absents de la famille ne réussit que très rarement.

d) Ceux qui se sont attachés à M. Fournier et à M. Erb concernant le rôle étiologique de la syphilis dans le tabès dorsal et la paralysie progressive, ont appris qu’il faut reconnaître des influences étiologiques puissantes dont la collaboration est indispensable pour la pathogénie de certaines maladies, que l’hérédité à elle seule ne saurait produire. Cependant M. Charcot est demeuré jusqu’à son dernier temps, comme j’ai su par une lettre privée du maître, en stricte opposition à la théorie de Fournier qui pourtant gagne du terrain de jour en jour.

e) Il n’est pas douteux que certaines névropathies peuvent se développer chez l’homme parfaitement sain et de famille irréprochable. C’est ce qu’on observe tous les jours pour la neurasthénie de Beard ; si la neurasthénie se bornait aux gens prédisposés elle n’aurait jamais gagné l’importance et l’étendue que nous lui connaissons.

f) Il y a, dans la pathologie nerveuse, *l’hérédité similaire* et l’hérédité dite *dissimilaire*. Pour la première on ne trouvera rien à redire ; c’est même très remarquable que dans les affections qui dépendent de l’hérédité similaire (maladie de Thomsen, de Friedreich ; myopathies, chorée de Huntington, etc.) on ne rencontre jamais la trace d’une autre influence étiologique accessoire. Mais l’hérédité dissimilaire, beaucoup plus importante que l’autre, laisse des lacunes qu’il faudrait combler pour arriver à une solution satisfaisante des problèmes étiologiques. Elle consiste dans le fait que les membres de la même famille se montrent atteints par les névropathies les plus diverses, fonctionnelles et organiques, sans qu’on puisse dévoiler une loi qui dirige la substitution d’une maladie à une autre ou l’ordre de leur succession à travers les générations. À côté des individus malades il y a dans ces familles des personnes qui restent saines, et la théorie de l’hérédité dissimilaire ne nous dit pas

pourquoi cette personne supporte la même charge héréditaire sans y succomber, ni pourquoi une autre personne malade aura choisi, parmi les affections qui constituent la grande famille névropathique, une telle affection nerveuse au lieu d’en avoir choisi une autre, l’hystérie au lieu de l'épilepsie, de la vésanie, etc. Comme il n’y a rien de fortuit en pathogénie nerveuse pas plus qu’ailleurs, il faut bien concéder que ce n’est pas l’hérédité qui préside au choix de la névropathie qui se développera chez le membre d’une famille prédisposé, mais qu’il y a lieu de soupçonner l’existence d’autres influences étiologiques, d’une nature moins compréhensible[2], qui mériteraient alors le nom d'*étiologie spécifique* de telle ou telle affection nerveuse. Sans l’existence de ce facteur étiologique spécial l’hérédité n’aurait pu rien faire ; elle se serait prêtée à la production d’une autre névropathie si l'étiologie spécifique en question avait été remplacée par une influence quelqu’autre.

II.

On a trop peu recherché ces causes spécifiques et déterminantes des névropathies, l’attention des médecins demeurant éblouie par la grandiose perspective de la condition étiologique héréditaire.

Néanmoins elles méritent bien qu’on les prenne pour objet d’une étude assidue ; bien que leur puissance pathogénique ne soit en général qu’accessoire à celle de l’hérédité, un grand intérêt pratique se rattache à la connaissance de cette étiologie spécifique qui donnera accès à notre travail thérapeutique, tandis que la disposition héréditaire, fixée d’avance pour le malade dès sa naissance, oppose à nos efforts un obstacle inabordable.

Je me suis engagé depuis des années dans la recherche de l’étiologie des *grandes névroses* (états nerveux fonctionnels

2 Les éditions de 1896 et de 1952 donnent : *compréhensible* ; celles de 1906 à 1925, revues par Freud, donnent : *incompréhensible.* (N.d.J.L.)

analogues à l’hystérie) et c’est le résultat de ces études que je rapporterai dans les lignes qui vont suivre. Pour éviter tout malentendu possible j’exposerai d’abord deux remarques sur la nosographie des névroses et sur l’étiologie des névroses en général.

Il m’a fallu commencer mon travail par une innovation nosographique. À côté de l’hystérie j’ai trouvé raison de placer la névrose des obsessions (*Zwangsneurose*) comme affection autonome et indépendante, bien que la plupart des auteurs rangent les obsessions parmi les syndromes constituant la dégénérescence mentale ou les confondent avec la neurasthénie. Moi, j’avais appris par l’examen de leur mécanisme psychique que les obsessions sont liées à l’hystérie plus étroitement qu’on ne croirait.

Hystérie et névrose d’obsessions forment le premier groupe des grandes névroses, que j’ai étudiées. Le second contient la neurasthénie de Beard que j’ai décomposée en deux états fonctionnels séparés par l’étiologie comme par l’aspect symptomatique, la *neurasthénie* propre et la *névrose d'angoisse* (*Angstneurose*), dénomination qui, soit dit en passant, ne me convient pas à moi-même. J’ai donné les raisons de cette séparation, que je crois nécessaire, en détail dans un mémoire publié en 1895 (*Neurologisches Zentralblatt*, nos 10-11).

Quant à l'étiologie des névroses, je pense qu’on doit reconnaître en théorie que les influences étiologiques, différentes entre elles par leur dignité et manière de relation avec l’effet qu’elles produisent, se laissent ranger en trois classes : 1) *Conditions*, qui sont indispensables pour la production de l’affection en question, mais qui sont de nature universelle et se rencontrent aussi bien dans l’étiologie de beaucoup d’autres affections ; 2) *Causes concurrentes*, qui partagent le caractère des conditions en ceci qu’elles fonctionnent dans la causation d’autres affections aussi bien que dans celle de l'affection en question, mais qui ne sont pas indispensables pour que cette dernière se produise ; 3) *Causes*

spécifiques, aussi-indispensables que les conditions, mais de nature étroite et qui n'apparaissent que dans l'étiologie de l'affection, de laquelle elles sont spécifiques.

Eh bien, dans la pathogenèse des grandes névroses l'hérédité remplit le rôle d'une *condition*, puissante dans tous les cas et même indispensable dans la plupart des cas. Elle ne saurait se passer de la collaboration des causes spécifiques, mais l'importance de la disposition héréditaire se trouve démontrée par le fait que les mêmes causes spécifiques agissant sur un individu sain ne produiraient aucun effet pathologique manifeste pendant que chez une personne prédisposée leur action fera éclore la névrose, de laquelle le développement en intensité et étendue sera conforme au degré de cette condition héréditaire.

L'action de l'hérédité est donc comparable à celle du fil multiplicateur dans le circuit électrique, qui exagère la déviation visible de l'aiguille, mais qui ne pourra pas en déterminer la direction.

Dans les relations qui existent entre la condition héréditaire et les causes spécifiques des névroses il y a encore autre chose à noter. L'expérience montre, ce qu'on aurait pu supposer d'avance, qu'on ne devrait pas négliger dans ces questions d'étiologie les quantités relatives pour ainsi dire des influences étiologiques. Mais on n'aurait pas deviné le fait suivant, qui semble découler de mes observations, que l'hérédité et les causes spécifiques peuvent se remplacer par le côté quantitatif, que le même effet pathologique sera produit par la concurrence d'une étiologie spécifique très sérieuse avec une disposition médiocre ou d'une hérédité nerveuse chargée avec une influence spécifique légère. Alors ce n'est qu'un extrême bien plausible de cette série, qu'on rencontre aussi des cas de névroses où on cherchera en vain un degré appréciable de disposition héréditaire, pourvu que ce manque soit compensé par une puissante influence spécifique.

Comme *causes concurrentes* ou accessoires des névroses, on peut énumérer tous les agents banals rencontrés ailleurs : émotions morales, épuisement somatique, maladies aiguës, intoxications, accidents traumatiques, surmenage intellectuel, etc. Je tiens à la proposition qu'aucun d'eux, ni même le dernier, n'entre régulièrement ou nécessairement dans l'étiologie des névroses, et je sais bien qu'énoncer cette opinion c'est se mettre en opposition directe à une théorie considérée comme universelle et irréprochable. Depuis que Beard avait déclaré la neurasthénie être le fruit de notre civilisation moderne, il n'a trouvé que des croyants ; mais il m'est impossible à moi d'accepter cette opinion. Une étude laborieuse des névroses m'a appris que l'étiologie spécifique des névroses s'est soustraite à la connaissance de Beard.

Je ne veux pas déprécier l'importance étiologique de ces agents banals. Ils sont très variés, d'une occurrence fréquente, et accusés le plus souvent par les malades mêmes, ils se rendent plus évidents que les causes spécifiques des névroses, étiologie ou cachée ou ignorée. Ils remplissent assez souvent la fonction des agents provocateurs qui rendent manifeste la névrose jusque-là latente, et un intérêt pratique se rattache à eux, parce que la considération de ces causes banales peut prêter des points d'appui à une thérapie qui ne vise pas la guérison radicale, et qui se contente de refouler l'affection à son état antérieur de latence.

Mais on n'arrive pas à constater une relation constante et étroite entre une de ces causes banales et telle ou autre affection nerveuse ; l'émotion morale, par exemple, se trouve aussi bien dans l'étiologie de l'hystérie, des obsessions, de la neurasthénie, comme dans celle de l'épilepsie, de la maladie de Parkinson, du diabète, et nombre d'autres.

Les causes concurrentes banales pourront aussi remplacer l'étiologie spécifique en rapport de quantité, mais jamais la substituer complètement. Il y a nombre de cas où toutes les

influences étiologiques sont représentées par la condition héréditaire et la cause spécifique, les causes banales faisant défaut. Dans les autres cas, les facteurs étiologiques indispensables ne suffisent pas par leur quantité à eux pour faire éclater la névrose, un état de santé apparente peut être maintenu pour longtemps, qui est en vérité un état de prédisposition névrosique ; il suffit alors qu'une cause banale surajoute son action, la névrose devient manifeste. Mais il faut bien remarquer, dans de telles conditions, que la nature de l'agent banal survenant est tout à fait indifférente, émotion, traumatisme, maladie infectieuse ou autre ; l'effet pathologique ne sera pas modifié selon cette variation, la nature de la névrose sera toujours dominée par la cause spécifique préexistante.

Quelles sont donc ces causes spécifiques des névroses ? Est-ce une seule ou y en a-t-il plusieurs ? Et peut-on constater une relation étiologique constante entre telle cause et tel effet névrosique, de manière que chacune des grandes névroses puisse être ramenée à une étiologie particulière ?

Je veux maintenir, appuyé sur un examen laborieux des faits, que cette dernière supposition correspond bien à la réalité, que chacune des grandes névroses énumérées a pour cause immédiate un trouble particulier de l'économie nerveuse, et que ces modifications pathologiques fonctionnelles *reconnaissent comme source commune la vie sexuelle de l'individu, soit désordre de la vie sexuelle actuelle, soit événements importants de la vie passée*.

Ce n'est pas, à vrai dire, une proposition nouvelle, inouïe. On a toujours admis les désordres sexuels parmi les causes de la nervosité, mais on les a subordonnés à l'hérédité, coordonnés aux autres agents provocateurs ; on a restreint leur influence étiologique à un nombre limité des cas observés. Les médecins avaient même pris l'habitude de ne pas les rechercher si le malade ne les accusait lui-même. Les caractères distinctifs de ma manière de voir sont que j'élève ces influences sexuelles au rang de causes spécifiques, que je

reconnais leur action dans tous les cas de névrose, enfin que je trouve un parallélisme régulier, preuve de relation étiologique particulière entre la nature de l'influence sexuelle et l'espèce morbide de la névrose.

Je suis bien sûr que cette théorie évoquera un orage de contradictions de la part des médecins contemporains. Mais ce n'est pas ici le lieu de donner les documents et les expériences qui m'ont imposé ma conviction, ni d'expliquer le vrai sens de l'expression un peu vague « désordres de l'économie nerveuse ». Ce sera fait, j'espère le plus amplement, dans un ouvrage que je prépare sur la matière. Dans le mémoire présent je me borne à énoncer mes résultats.

La neurasthénie propre, d'un aspect clinique très monotone, si l'on a mis à part la névrose d'angoisse (fatigue, sensation de casque, dyspepsie flatulente, constipation, paresthésies spinales, faiblesse sexuelle, etc.), ne reconnaît comme étiologie spécifique que l'onanisme (immodéré) ou les pollutions spontanées.

C'est l'action prolongée et intensive de cette satisfaction sexuelle pernicieuse qui suffit en elle-même à provoquer la névrose neurasthénique ou qui impose au sujet le cachet névrasthénique spécial manifesté plus tard sous l'influence d'une cause occasionnelle accessoire.

J'ai rencontré aussi des personnes qui présentaient les signes de la constitution neurasthénique chez lesquels je n'ai pas réussi à mettre en évidence l'étiologie nommée, mais j'ai constaté au moins que chez ces malades la fonction sexuelle n'était jamais développée au niveau normal ; ils semblaient doués par héritage d'une constitution sexuelle analogue à celle qui chez le neurasthénique est produite en conséquence de l'onanisme.

La névrose d'angoisse, de laquelle le tableau clinique est beaucoup plus riche (irritabilité, état d'attente anxieuse, phobies, attaques d'angoisse complètes ou rudimentaires, de peur, de vertige,

tremblements, sueurs, congestion, dyspnée, tachycardie, etc. ; diarrhée chronique, vertige chronique de locomotion, hyperesthésie, insomnies, etc.)[3], est facilement dévoilée comme l'effet spécifique de divers désordres de la vie sexuelle, qui ne manquent pas d'un caractère commun à eux tous. L'abstinence forcée, l'irritation génitale fruste[4] (qui n'est pas assouvie par l'acte sexuel), le coït imparfait ou interrompu (qui n'aboutit pas à la jouissance), les efforts sexuels qui surpassent la capacité psychique du sujet, etc., tous ces agents, qui sont d'une occurrence trop fréquente dans la vie moderne, semblent convenir en ce qu'ils troublent l'équilibre des fonctions psychiques et somatiques dans les actes sexuels, et qu'ils empêchent la participation psychique nécessaire pour délivrer l'économie nerveuse de la tension génésique.

Ces remarques, qui contiennent peut-être le germe d'une explication théorique du mécanisme fonctionnel de la névrose en question, laissent déjà soupçonner qu'une exposition complète et vraiment scientifique de la matière ne soit pas possible actuellement et qu'il faudrait avant tout aborder le problème physiologique de la vie sexuelle sous un point de vue nouveau.

Je finis par dire que la pathogenèse de la neurasthénie et de la névrose d'angoisse peut bien se passer de la concurrence d'une disposition héréditaire. C'est le résultat de l'observation de tous les jours ; mais si l'hérédité est présente, le développement de la névrose en subira l'influence formidable.

Pour la deuxième classe des grandes névroses, hystérie et névrose d'obsessions, la solution de la question étiologique est d'une simplicité et uniformité surprenante. Je dois mes résultats à l'emploi d'une nouvelle méthode de psychoanalyse, au procédé explorateur de J. Breuer, un peu subtil, mais qu'on ne saurait remplacer, tant il s'est montré fertile pour éclaircir les voies obscures de l'idéation

3 Voir pour la symptomatologie comme l'étiologie de la névrose d'angoisse, mon mémoire cité plus haut (*Neurologisches Zentralblatt*, 1895, n° 10-11).

4 Il est probable qu'il faut lire ici « *frustrée* ». (N.d.J.L.)

inconsciente. Au moyen de ce procédé — qu'il ne faut pas décrire à cet endroit[5] — on poursuit les symptômes hystériques jusqu'à leur origine qu'on trouve toutes les fois dans un événement de la vie sexuelle du sujet bien propre à produire une émotion pénible. Remontant en arrière dans le passé du malade, de pas en pas et toujours dirigé par l'enchaînement organique des symptômes, des souvenirs et des pensées éveillés, je suis arrivé enfin au point de départ du processus pathologique et il m'a fallu voir qu'il y avait au fond la même chose dans tous les cas soumis à l'analyse, l'action d'un agent, qu'il faut accepter comme cause spécifique de l'hystérie.

C'est bien un souvenir qui se rapporte à la vie sexuelle, mais qui offre deux caractères de la dernière importance. L'événement duquel le sujet a gardé le souvenir inconscient est une *expérience précoce de rapports sexuels avec irritation véritable des parties génitales, suite d'abus sexuel pratiqué par une autre personne et la période de la vie* qui renferme cet événement funeste est la *première jeunesse*, les années jusqu'à l'âge de huit à dix ans, avant que l'enfant soit arrivé à la maturité sexuelle.

Expérience de passivité sexuelle avant la puberté : telle est donc l'étiologie spécifique de l'hystérie.

Je joindrai sans retard quelques détails de faits et quelques remarques commentaires au résultat énoncé, pour combattre la méfiance à laquelle je m'attends. J'ai pu pratiquer la psychoanalyse complète en treize cas d'hystérie, trois de ce nombre combinaisons vraies d'hystérie avec névrose d'obsessions (je ne dis pas : hystérie *avec* obsessions). Dans aucun de ces cas ne manquait l'événement caractérisé là-haut ; il était représenté ou par un attentat brutal commis par une personne adulte ou par une séduction moins rapide, et moins repoussante, mais aboutissant à la même fin. Sept fois sur treize il s'agissait d'une liaison infantile des deux côtés, de rapports

5 Voir J. Breuer et Sigm. Freud, *Studien über Hysterie*, Wien, 1895.

sexuels entre une petite fille et un garçon un peu plus âgé, le plus souvent son frère, et lui-même victime d’une séduction antérieure.

Ces liaisons s’étaient continuées quelquefois pendant des années jusqu’à la puberté des petits coupables, le garçon répétant toujours et sans innovation sur la petite fille les mêmes pratiques, qu’il avait lui-même subies de la part d’une servante ou gouvernante, et qui pour cause de cette origine étaient souvent de nature dégoûtante. Dans quelques cas il y avait concurrence d’attentat et de liaison infantile, ou abus brutal réitéré.

La date de l’expérience précoce était variable : en deux cas la série commençait dans la deuxième année (?) du petit être ; l’âge de préférence est dans mes observations la quatrième ou cinquième année. C’est peut-être un peu par accident, mais j’ai reçu de là l’impression qu’un événement de passivité sexuelle qui n’arrive qu’après l’âge de huit à dix ans, ne pourra plus jeter les fondements de la névrose.

Comment peut-on rester convaincu de la réalité de ces confessions d’analyse qui prétendent être des souvenirs conservés depuis la première enfance, et comment se prémunir contre l’inclination à mentir et la facilité d’invention attribuées aux hystériques ? Je m’accuserais de crédulité blâmable moi-même, si je ne disposais de preuves plus concluantes. Mais c’est que les malades ne racontent jamais ces histoires spontanément, ni ne vont jamais dans le cours d’un traitement offrir au médecin tout d’un coup le souvenir complet d’une telle scène. On ne réussit à réveiller la trace psychique de l’événement sexuel précoce que sous la pression la plus énergique du procédé analyseur et contre une résistance énorme, aussi faut-il leur arracher le souvenir morceau par morceau, et pendant qu’il s’éveille dans leur conscience, ils deviennent la proie d’une émotion difficile à contrefaire.

On finira même par se convaincre si l'on n'est pas influencé par la conduite des malades, pourvu qu'on puisse suivre en détail le cours d'une psychoanalyse d'hystérie par référé.

L'événement précoce en question a laissé une empreinte impérissable dans l'histoire du cas, il y est représenté par une foule de symptômes et de traits particuliers, qu'on ne saurait expliquer autrement ; il est régi[6] d'une manière péremptoire par l'enchaînement subtil mais solide de la structure intrinsèque de la névrose ; l'effet thérapeutique de l'analyse reste en retard, si l'on n'a pas pénétré aussi loin ; alors on n'a pas d'autre choix que de réfuter ou de croire le tout ensemble.

Peut-on comprendre qu'une telle expérience sexuelle précoce, subie par un individu, duquel le sexe est à peine différencié, devienne la source d'une anomalie psychique persistante comme l'hystérie ? Et comment s'accorderait une telle supposition avec nos idées actuelles sur le mécanisme psychique de cette névrose ? On peut donner une réponse satisfaisante à la première question : C'est justement parce que le sujet est infantile que l'irritation sexuelle précoce produit nul ou peu d'effet à sa date, mais la trace psychique en est conservée. Plus tard, quand à la puberté se sera développée la réactivité des organes sexuels à un niveau presque incommensurable avec l'état infantile, il arrive d'une manière ou d'une autre que cette trace psychique inconsciente se réveille. Grâce au changement dû à la puberté le souvenir déploiera une puissance qui a fait totalement défaut à l'événement lui-même ; *le souvenir agira comme s'il était un événement actuel*. Il y a pour ainsi dire *action posthume d'un traumatisme sexuel.*

Autant que je vois, ce réveil du souvenir sexuel après la puberté, l'événement même étant arrivé en un temps reculé avant cette période, constitue la seule éventualité psychologique pour que

6 Les éditions de 1896 et 1952 donnent : *régi* ; celles de 1906 à 1925, revues par Freud, donnent : *exigé*. (N.d.J.L.)

l’action immédiate d’un souvenir surpasse celle de l’événement actuel. Mais c’est là une constellation anormale, qui atteint un côté faible du mécanisme psychique et produit nécessairement un effet psychique pathologique.

Je crois comprendre que *cette relation inverse entre l'effet psychique du souvenir et de l'événement* contient la raison pour laquelle *le souvenir reste inconscient.*

On arrive ainsi à un problème psychique très complexe, mais qui dûment apprécié promet de jeter un jour une lumière vive sur les questions les plus délicates de la vie psychique.

Les idées ici exposées, ayant pour point de départ le résultat de la psychoanalyse, qu’on trouve toujours comme cause spécifique de l’hystérie un souvenir d’expérience sexuelle précoce, ne s’accordent pas avec la théorie psychologique de la névrose de M. Janet, ni avec une autre, mais elles s’harmonisent parfaitement avec mes propres spéculations développées ailleurs sur les « *Abwehrneurosen* ».

Tous les événements postérieurs à la puberté, auxquels il faut attribuer une influence sur le développement de la névrose hystérique et sur la formation de ses symptômes, ne sont vraiment que des causes concurrentes, « agents provocateurs » comme disait Charcot, pour qui l’hérédité nerveuse occupait la place que je réclame pour l’expérience sexuelle précoce. Ces agents accessoires ne sont pas sujets aux conditions strictes qui pèsent sur les causes spécifiques ; l’analyse démontre d’une manière irréfutable qu’ils ne jouissent d’une influence pathogène pour l’hystérie que par leur faculté d’éveiller la trace psychique inconsciente de l’événement infantile. C’est aussi grâce à leur connexion avec l’empreinte pathogène primaire et aspirés par elle, que leurs souvenirs deviendront inconscients à leur tour et pourront aider à l’accroissement d’une activité psychique soustraite au pouvoir des fonctions conscientes.

La névrose d’obsessions (*Zwangsneurose*) relève d’une cause spécifique très analogue à celle de l’hystérie. On y trouve aussi un événement sexuel précoce, arrivé avant l’âge de la puberté, duquel le souvenir devient actif pendant ou après cette époque, et les mêmes remarques et raisonnements exposés à l’occasion de l’hystérie pourront s’appliquer aux observations de l’autre névrose (six cas, dont trois purs). Il n’y a qu’une différence qui semble capitale. Nous avons trouvé au fond de l’étiologie hystérique un événement de passivité sexuelle, une expérience subie avec indifférence ou avec un petit peu de dépit ou d’effroi. Dans la névrose d’obsessions il s’agit au contraire d’un événement qui a fait plaisir, d’une agression sexuelle inspirée par le désir (en cas de garçon) ou d’une participation avec jouissance aux rapports sexuels (en cas de petite fille). Les idées obsédantes, reconnues par l’analyse dans leur sens intime, réduites pour ainsi dire à leur expression la plus simple ne sont pas autre chose que des *reproches, que le sujet s’adresse à cause de cette jouissance sexuelle anticipée*, mais des reproches défigurés par un travail psychique inconscient de transformation et de substitution.

Le fait même, que de telles agressions sexuelles se passent dans un âge aussi tendre, semble dénoncer l’influence d’une séduction antérieure, de laquelle la précocité du désir sexuel soit la conséquence. L’analyse vient confirmer ce soupçon, dans les cas analysés par moi. On s’explique de cette manière un fait intéressant toujours présent dans ces cas d’obsessions, la complication régulière du cadre symptomatique par un certain nombre de symptômes simplement hystériques.

L’importance de l’élément actif de la vie sexuelle pour la cause des obsessions comme la passivité sexuelle pour la pathogenèse de l’hystérie semble même dévoiler la raison de la connexion plus intime de l’hystérie avec le sexe féminin et de la préférence des hommes pour la névrose d’obsessions. On rencontre parfois des

couples de malades névrosés, qui ont été un couple de petits amoureux dans leur première jeunesse, l’homme souffrant d’obsessions, la femme d’hystérie ; s’il s’agit d’un frère et de la sœur on pourra méprendre pour un effet de l’hérédité nerveuse ce qui en vérité dérive d’expériences sexuelles précoces.

Il y a sans doute des cas d’hystérie ou d’obsession purs et isolés, indépendants de neurasthénie ou névrose d’angoisse ; mais ce n’est pas la règle. Plus souvent la psycho-névrose se présente comme accessoire aux névroses neurasthéniques, évoquée par elles et suivant leur décours. C’est parce que les causes spécifiques de ces dernières, les désordres actuels de la vie sexuelle, agissent en même temps comme causes accessoires des psycho-névroses, dont ils éveillent et raniment la cause spécifique, le souvenir de l’expérience sexuelle précoce.

Quant à l’hérédité nerveuse, je suis loin de savoir évaluer au juste son influence dans l'étiologie des psycho-névroses. Je concède que sa présence est indispensable dans les cas graves, je doute qu’elle soit nécessaire pour les cas légers, mais je suis convaincu que l’hérédité nerveuse à elle seule ne peut pas produire les psychonévroses, si leur étiologie spécifique, l’irritation sexuelle précoce, fait défaut. Je vois même que la question de savoir laquelle des névroses, hystérie ou obsessions, se développera dans un cas donné, n’est pas jugée par l’hérédité mais par un caractère spécial de cet événement sexuel de la première jeunesse.

Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense

Dans un petit article de 1894 (*Neurologisches Zentralblatt,* n° 10 et 11) j'ai rassemblé, sous le nom de « *psychonévroses de défense* », l'hystérie, les obsessions ainsi que certains cas de confusion hallucinatoire aiguë, parce qu'il apparaissait que ces affections comportaient un aspect commun : leurs symptômes survenaient par le mécanisme psychique de la *défense* (inconsciente), c'est-à-dire par la tentative de refouler une représentation inconciliable qui était entrée dans une opposition pénible avec le moi du malade. Dans certains passages d'un livre publié depuis lors par le Dr J. Breuer et moi-même, *Les études sur l'hystérie,* j'ai pu expliquer et illustrer par des observations de malades, dans quel sens doit être compris ce processus psychique de la « défense » ou du « refoulement ». Dans ce même ouvrage, on trouve aussi des indications sur la méthode laborieuse, mais parfaitement fiable, de la psychanalyse, que j'utilise dans ces investigations, celles-ci constituant en même temps une thérapie.

Mes observations de ces deux dernières années de travail ont renforcé ma tendance à faire de la défense le point nucléaire dans le mécanisme psychique des névroses en question, et elles m'ont permis aussi de donner à la théorie psychologique un fondement clinique. À ma propre surprise, je suis arrivé à quelques solutions

simples mais étroitement circonscrites des problèmes de la névrose, ce dont je rendrai compte dans les pages qui suivent de façon préliminaire et abrégée. Cette sorte de communication ne permet pas d'ajouter aux affirmations les preuves nécessaires, mais j'espère pouvoir ultérieurement remplir cette obligation dans une présentation détaillée.

I. L'étiologie « spécifique » de l'hystérie

Breuer et moi-même, dans des publications antérieures, avons déjà exprimé l'opinion que les symptômes de l'hystérie ne peuvent être compris que s'ils sont ramenés à l'action « traumatique » d'expériences vécues, et que ces traumatismes psychiques sont en rapport avec la vie sexuelle. Ce que je voudrais ajouter aujourd'hui, résultat uniforme des treize cas d'hystérie dont j'ai fait l'analyse, concerne d'une part la nature de ces traumatismes sexuels, et d'autre part la période de la vie dans laquelle ils se produisent. Pour causer une hystérie, il ne suffit pas qu'à n'importe quelle période de la vie survienne un événement qui touche de quelque façon la vie sexuelle et devient pathogène par la libération[1] et la répression d'un affect pénible. Au contraire, *ces traumatismes sexuels doivent appartenir à la première enfance (à l'époque d'avant la puberté) et leur contenu doit consister en une irritation effective des organes génitaux (processus ressemblant au coït).*

Cette condition spécifique de l'hystérie — *passivité sexuelle en des temps présexuels* —, je l'ai trouvée réalisée dans tous les cas d'hystérie que j'ai analysés (parmi lesquels deux hommes). Il suffira de mentionner combien cette présence nécessaire de facteurs étiologiques accidentels diminue l'exigence d'une disposition héréditaire ; d'autre part, ceci nous ouvre une voie pour comprendre la beaucoup plus grande fréquence de l'hystérie dans le sexe

1 Entbindung : mot à mot : déliaison. (N. d. T.)

féminin, puisque, même dans l'enfance, c'est lui qui attire le plus les attaques sexuelles.

Les objections les plus immédiates contre cette conclusion seraient sans doute que les attaques sexuelles contre de petits enfants sont trop fréquentes pour que leur constatation prenne une valeur étiologique, ou bien que de tels événements doivent précisément rester sans action parce qu'ils arrivent à un individu non développé sexuellement ; on dira encore qu'on doit se garder d'imposer aux malades, par l'examen, ces réminiscences supposées, ou de croire aux romans qu'ils se forgent eux-mêmes. À ces dernières objections, nous opposerons la requête que personne ne forme un jugement trop assuré dans ce domaine obscur, s'il ne s'est pas encore servi de l'unique méthode qui permet de l'éclairer (la psychanalyse, dont le but est rendre conscient ce qui était jusqu'à présent inconscient)[2]. Quant à la première objection, on s'en débarrassera pour l'essentiel en soulignant que ce ne sont pas les événements eux-mêmes qui ont une action traumatique, mais leur reviviscence sous forme de *souvenir,* après que l'individu a atteint la maturité sexuelle.

Mes treize cas d'hystérie étaient tous d'une nature sévère, chez tous la maladie durait depuis de nombreuses années, certains avaient subi un traitement hospitalier long et inefficace. Les traumatismes infantiles que l'analyse découvrit dans ces cas sévères, étaient tous à classer parmi les atteintes sexuelles sévères ; parfois il s'agissait de choses véritablement horribles. Parmi les personnes qui s'étaient rendues coupables d'un tel abus aux lourdes conséquences, on trouve avant tout les bonnes d'enfant, gouvernantes et autres domestiques, auxquels on confie les enfants avec trop d'insouciance ; de plus on retrouve avec une fréquence regrettable des personnes chargées de l'instruction de l'enfant ; pourtant, dans sept des treize

2 Je suppose même que les histoires d'attentat, si fréquentes chez les hystériques, sont des fictions compulsives qui proviennent de la trace mnésique du traumatisme infantile.

cas il s’agissait aussi d’attentats commis par des enfants innocents, le plus souvent des frères, qui avaient entretenu des relations sexuelles pendant des années avec leurs sœurs légèrement plus jeunes. L’origine de ceci était presque chaque fois la même, et nous avons pu la retracer avec certitude dans quelques cas individuels : le petit garçon avait subi un abus de la part d’une personne du sexe féminin, ce qui avait éveillé prématurément en lui la libido, et, quelques années plus tard, il répétait dans l’agression sexuelle envers sa sœur exactement les mêmes façons d’agir auxquelles il avait été lui-même soumis.

La masturbation active doit être exclue de la liste des nuisances sexuelles de la première enfance qui sont pathogènes pour l’hystérie. Si on la retrouve si fréquemment de pair avec l’hystérie, cela provient du fait que la masturbation elle-même, beaucoup plus fréquemment qu’on ne pense, est la conséquence de l’abus ou de la séduction.

Il n’est pas du tout rare que les deux partenaires du couple infantile soient plus tard atteints de névroses de défense, le frère d’obsessions et la sœur d’hystérie, ce qui naturellement produit l’apparence d’une disposition névrotique familiale. Mais parfois cette pseudo-hérédité se résout d’une façon surprenante ; dans l’une de mes observations, le frère, la sœur et un cousin un peu plus âgé étaient malades. L’analyse que j’entrepris avec le frère m’apprit qu’il souffrait de reproches selon lesquels il était responsable de la maladie de la sœur ; lui-même avait été séduit par le cousin, et il était bien connu dans la famille que ce dernier avait été la victime de sa bonne d’enfant.

Je ne puis indiquer de façon certaine la limite d’âge supérieure jusqu’à laquelle l’atteinte sexuelle joue un rôle dans l’étiologie de l’hystérie ; je doute pourtant que la passivité sexuelle après la huitième ou dixième année puisse amener un refoulement, si des expériences antérieures n’y ont pas prédisposé. La limite inférieure

remonte aussi loin que la mémoire elle-même, donc jusqu'à l'âge tendre de un an et demi ou deux ans ! (deux cas). Dans un certain nombre de mes cas, le traumatisme sexuel (ou la série de traumatismes) a eu lieu dans les troisième et quatrième années. Je n'accorderais pas moi-même foi à ces découvertes extraordinaires si leur totale crédibilité n'était prouvée par le développement de la névrose ultérieure. Dans chaque cas, une somme de symptômes pathologiques, habitudes, phobies, n'est explicable que si l'on se reporte à ces événements infantiles, et la contexture logique des manifestations névrotiques rend impossible d'écarter ces souvenirs surgissant de l'enfance et fidèlement conservés. Assurément, ce serait en vain qu'on voudrait obtenir ces traumatismes infantiles en questionnant un hystérique en dehors de la psychanalyse ; leur trace n'est jamais présente dans le souvenir conscient, mais seulement dans les symptômes de la maladie.

On peut prouver que toutes les expériences et excitations qui, à la période postpubertaire, préparent ou occasionnent le surgissement de l'hystérie, n'agissent qu'en éveillant la trace mnésique de ces traumatismes infantiles, trace qui ne devient pas alors consciente mais conduit à la libération d'affect[3] et au refoulement. Ce rôle des traumatismes tardifs s'accorde bien avec le fait qu'ils ne sont pas subordonnés de façon stricte aux traumatismes infantiles, mais peuvent varier en intensité et en nature, depuis le véritable viol jusqu'aux simples approches sexuelles, à la perception d'actes sexuels chez les autres ou à des informations reçues concernant les processus sexuels[4].

Comment donc l'effort de personnes, saines jusqu'alors, pour oublier une telle expérience traumatique, peut-il avoir pour résultat d'aboutir véritablement au refoulement visé et d'ouvrir ainsi la porte à la névrose de défense ? C'est ce qui restait inexpliqué dans ma première communication sur les névroses de défense. Cela ne

3 Affektenbindung. (N. d. T.)

pouvait pas tenir à la nature de l'expérience, puisque d'autres personnes, bien que soumises aux mêmes circonstances, restaient en bonne santé. L'hystérie ne pouvait donc pas être complètement expliquée par l'action du traumatisme ; on devait avouer que la capacité de réaction hystérique était déjà présente avant le trauma.

Cette disposition hystérique indéterminée peut maintenant être remplacée, totalement ou partiellement, par l'action posthume du traumatisme sexuel infantile. Le « refoulement » du souvenir d'une expérience sexuelle pénible survenue à un âge plus mature, ne peut être effectué que par les personnes chez lesquelles cette expérience peut mettre en action la trace mnésique d'un traumatisme infantile[5].

Les obsessions, de même, ont pour présupposé la survenue d'une expérience sexuelle (d'une autre nature que dans l'hystérie). L'étiologie des deux psychonévroses de défense et celle des deux névroses simples (neurasthénie et névrose d'angoisse), ont entre elles la relation suivante. Ces deux dernières affections sont l'effet immédiat des nuisances sexuelles elles-mêmes, ainsi que je l'ai exposé dans un article de 1895 sur la névrose d'angoisse ; les deux névroses de défense sont les suites médiates des nuisances sexuelles qui ont exercé leur action avant l'arrivée de la maturité sexuelle, c'est-à-dire les suites des traces mnésiques de ces nuisances. Les causes actuelles qui produisent la neurasthénie et la névrose d'angoisse jouent souvent en même temps le rôle de causes déclenchantes pour les névroses de défense ; d'autre part, les causes

4 Dans un article sur la névrose d'angoisse (*Neurologisches Zentralblatt,* 1895 n° 2), j'ai mentionné que « une première rencontre avec le problème sexuel peut provoquer, chez des jeunes filles en voie de maturation, une névrose d'angoisse ; celle-ci est combinée, de façon presque typique, avec, une hystérie ». Je sais aujourd'hui que l'occasion où surgit cette *angoisse virginale* ne correspond précisément pas à la *première* rencontre de la sexualité, mais que chez ces personnes il s'est produit auparavant, dans les années d'enfance, une expérience de passivité sexuelle, dont le souvenir est éveillé lors de la « première rencontre ».

spécifiques de la névrose de défense, les traumatismes infantiles, posent en même temps les fondations pour la neurasthénie qui se développera plus tard. Enfin, le cas n'est pas rare non plus où une neurasthénie ou une névrose d'angoisse est maintenue à l'existence seulement par l'action persistante d'un souvenir de traumatismes infantiles, et non pas par des nuisances sexuelles actuelles[6].

II. Essence et mécanisme de la névrose obsessionnelle

Dans l'étiologie de la névrose obsessionnelle, les expériences sexuelles de la première enfance ont la même importance que dans l'hystérie, mais ici il ne s'agit plus d'une passivité sexuelle, mais d'agression pratiquée avec plaisir, d'une participation, éprouvée avec

5 Une théorie psychologique du refoulement devrait également rendre compte du fait que seules des représentations à contenu sexuel peuvent être refoulées. Elle pourrait partir des indications suivantes : la représentation à contenu sexuel provoque, on le sait, des processus d'excitation dans les organes génitaux semblables à ceux qui viennent de l'expérience sexuelle elle-même. On peut admettre que cette excitation somatique se transforme en excitation psychique. En règle générale, l'effet correspondant est, lors de l'expérience, beaucoup plus fort que lors de la remémoration. Mais lorsque l'expérience sexuelle arrive à l'époque de l'immaturité sexuelle, et que son souvenir est réveillé pendant ou après l'époque de la maturation, alors le souvenir agit par une excitation incomparablement plus forte que ne l'avait fait, en son temps, l'expérience ; en effet, entre temps, la puberté a immensément augmenté la capacité de réaction de l'appareil sexuel. Or, c'est cette relation inversée entre l'expérience réelle et le souvenir qui semble receler la condition psychologique pour un refoulement. La vie sexuelle — en raison du retard de la maturité pubertaire par rapport aux fonctions psychiques — offre la seule possibilité pour que se produise cette inversion de l'efficacité relative. *Les traumatismes infantiles agissent après-coup comme des expériences neuves, mais alors de façon inconsciente.* Je remets à une autre fois une discussion psychologique plus approfondie. — J'indiquerai encore que l'époque de la « maturation sexuelle » dont il est ici question ne coïncide pas avec la puberté mais survient avant celle-ci (de la huitième à la dixième année).

plaisir, à des actes sexuels : donc d'une activité sexuelle. Cette différence dans les conditions étiologiques est à relier au fait que la névrose obsessionnelle montre une préférence visible pour le sexe masculin.

Du reste, j'ai trouvé dans tous mes cas de névrose obsessionnelle un *substratum de symptômes hystériques*, ceux-ci se laissant ramener à une scène de passivité sexuelle qui avait précédé l'action génératrice de plaisir. Je suppose que cette coïncidence est régulière et que l'agression sexuelle précoce présuppose toujours une expérience de séduction. Mais je ne puis encore donner une présentation définitive, précisément en ce qui concerne l'étiologie de la névrose obsessionnelle ; j'ai seulement l'impression que le point décisif pour que survienne, sur la base des traumatismes infantiles, une hystérie ou une névrose obsessionnelle, dépend des relations *temporelles* dans le développement de la libido.

L'essence de la névrose obsessionnelle peut s'exprimer en une formule simple : les *obsessions* sont invariablement des *reproches* transformés, faisant retour hors du *refoulement*, et se rapportant toujours à une action *sexuelle* de *l'enfance* accomplie avec plaisir. Pour éclairer cette proposition, il est nécessaire de décrire le déroulement typique d'une névrose obsessionnelle.

6 [Note de 1924.] Ce chapitre est dominé par une erreur que j'ai depuis lors reconnue et corrigée de façon répétée. Je ne savais pas encore distinguer alors les fantasmes des analysés concernant leurs années d'enfance, de souvenirs réels. Ensuite de quoi, j'attribuai au facteur étiologique de la séduction une importance et une généralité qui ne lui conviennent pas. Une fois surmontée cette erreur, notre regard s'ouvrit sur les manifestations spontanées de la sexualité infantile, que j'ai décrites dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* 1905. Cependant, tout ce qui est contenu dans le texte ci-dessus n'est pas à rejeter ; la séduction a conservé une certaine importance pour l'étiologie, et aujourd'hui encore je considère comme valables un certain nombre des développements psychologiques présentés ici.

Dans une première période — période de l'immoralité infantile — surviennent les événements qui contiennent le noyau de la névrose ultérieure. Tout d'abord, dans la toute première enfance, les expériences de séduction sexuelle qui rendent plus tard possible le refoulement, puis les actions d'agression sexuelle contre l'autre sexe, qui plus tard apparaîtront comme actions passibles de reproche.

À cette période mettra fin l'apparition de la « maturation » sexuelle — elle-même souvent anticipée. Alors un reproche s'attache au souvenir de ces actions génératrices de plaisir ; la relation avec l'expérience initiale de passivité permet — souvent, seulement après des efforts conscients dont le sujet se souvient — de refouler ce reproche et de le remplacer par un *symptôme primaire de défense.* Scrupulosité, honte, méfiance de soi-même, sont les symptômes qui ouvrent la troisième période, période de santé apparente mais en fait de défense réussie.

La période suivante, celle de la maladie, est caractérisée par le *retour des souvenirs refoulés*, donc par l'échec de la défense ; on ne saurait décider si le réveil de ces souvenirs se produit plus souvent par hasard et spontanément que par suite de perturbations sexuelles actuelles et pour ainsi dire comme effet marginal de celles-ci. Les souvenirs ré-activés, et les reproches formés à partir d'eux, n'entrent pourtant jamais dans la conscience sans être modifiés : ce qui devient conscient comme représentations obsédantes et affects obsédants, ce qui remplace pour la vie consciente le souvenir pathogène, ce sont des formations de *compromis* entre les représentations refoulées et refoulantes.

Afin de décrire d'une façon claire et vraisemblablement adéquate les processus du refoulement, du retour du refoulé et de la formation des représentations pathologiques de compromis, il faudrait se décider à faire des hypothèses très précises sur le substratum du fonctionnement psychique et de la conscience. Tant qu'on veut l'éviter, il faut se contenter des remarques suivantes qui

doivent être plutôt comprises en un sens figuré : il existe deux formes de névrose obsessionnelle, selon que seul se force l'accès à la conscience le contenu mnésique de l'action passible de reproche, ou que l'accompagne l'affect de reproche lié à cette action. Le premier cas est celui des obsessions typiques, dans lesquelles le contenu attire sur lui l'attention du malade et où le seul affect perçu est celui d'un déplaisir vague, alors que seul l'affect de reproche conviendrait au contenu de la représentation obsédante. Le contenu de la représentation obsédante est déformé d'une double façon par rapport à celui de l'action compulsive de l'enfance[7] : premièrement quelque chose d'actuel est mis à la place du passé, deuxièmement le sexuel se voit substituer un analogue, non sexuel. Ces deux altérations sont l'effet de la tendance au refoulement qui continue toujours à être en vigueur, et que nous attribuons au « moi ». L'influence du souvenir pathogène ré-activé se révèle en ceci que le contenu de la représentation obsédante est encore partiellement identique au refoulé ou bien se déduit de lui par un enchaînement correct des pensées. Si l'on reconstruit, à l'aide de la méthode psychanalytique, la survenue d'une obsession unique, on découvre qu'à partir d'une impression actuelle deux suites différentes de pensées ont été mises en branle ; celle d'entre elles qui est passée par le chemin du souvenir refoulé se révèle être aussi correcte logiquement que l'autre, bien qu'elle soit incapable de conscience et incorrigible. Si les résultats des deux opérations psychiques ne s'accordent pas, on n'en vient pas à une sorte de résolution logique de la contradiction, mais, à côté du résultat de pensée normal, une représentation apparemment absurde entre dans la conscience, comme compromis entre la résistance et le résultat de pensée pathologique. Lorsque les deux suites de pensée arrivent à la même conclusion, elles se renforcent l'une l'autre, si bien qu'un résultat de

7 *Zwangshandlung :* littéralement : « action forcée », tout comme la *Zwangsvorsttellung* (« obsession » ou « représentation obsédante ») est une « représentation forcée ». (N. d. T.)

pensée acquis par des voies normales se conduit, du point de vue psychologique, comme une obsession. *Chaque fois que la compulsion névrotique apparaît dans le psychisme, elle provient du refoulement.* Les obsessions ont, pour ainsi dire, cours forcé[8] dans le psychisme, non pas à cause de leur propre valeur, mais en raison de la source qui est à leur origine ou qui a apporté une contribution à leur valeur.

Une seconde forme de névrose obsessionnelle se produit quand ce n'est pas le contenu mnésique refoulé mais le reproche, également refoulé, qui parvient par force à se faire représenter dans la vie psychique consciente. L'affect de reproche peut, grâce à une addition psychique, se transformer en n'importe quel autre affect de déplaisir ; ceci accompli, plus rien ne s'oppose à ce que l'affect substitutif devienne conscient. Ainsi, le *reproche* (pour avoir accompli l'action sexuelle dans l'enfance) se transforme avec facilité en *honte* (si un autre pouvait l'apprendre), en *angoisse hypocondriaque* (crainte des conséquences corporelles nuisibles de l'action passible de reproche), en *angoisse sociale* (crainte du châtiment social du méfait), en *angoisse religieuse,* en *délire d'observation*[9] (crainte de trahir à d'autres l'action commise), en *angoisse de tentation* (méfiance justifiée dans sa propre force de résistance morale), etc. Par ailleurs, le contenu mnésique de l'action passible de reproche peut être conjointement représenté dans la conscience, ou rester complètement absent ce qui rend très difficile le diagnostic. De nombreux cas, qu'une investigation superficielle considère comme hypocondrie commune (neurasthénique), appartiennent à ce groupe des *affects obsédants* ; en particulier, la soi-disant « neurasthénie périodique » ou « mélancolie périodique » semble, avec une fréquence insoupçonnée, se ramener à des affects

8 *Zwangskurs :* Freud joue ici des nuances du terme *Zwang* pour comparer la circulation des représentation dans le psychisme à celle d'une monnaie. (N. d. T.)

9 *Beachtungsmahn :* mot à mot : « délire d'attirer l'attention ». (N. d. T.)

obsédants et à des représentations obsédantes, et cette découverte n'est pas indifférente du point de vue thérapeutique.

À côté de ces symptômes de compromis, qui représentent un retour du refoulé et par conséquence un échec de la résistance qui avait été réussie à l'origine, la névrose obsessionnelle construit toute une série d'autres symptômes d'une provenance toute différente. Le moi, en effet, cherche à se défendre de ces rejetons du souvenir initialement refoulés et crée, dans ce combat défensif, des symptômes qu'on peut réunir sous le nom de « *défense secondaire* ». Ce sont tous des « *mesures de protection* », qui ont rendu de bons services dans le combat contre les représentations obsédantes et les affects obsédants. Si ces auxiliaires parviennent *véritablement,* dans le combat défensif, à refouler à nouveau les symptômes du retour [du refoulé] qui s'étaient imposés au moi, alors la compulsion se transfère aux mesures de protection elles-mêmes, créant une troisième forme de « névrose obsessionnelle », les *actions compulsives.* Celles-ci ne sont jamais primaires, jamais elles ne contiennent autre chose qu'une défense, jamais une agression ; l'analyse psychique montre que — malgré leur bizarrerie — elles

peuvent être chaque fois pleinement expliquées si on les rapporte au souvenir obsédant qu'elles combattent[10].

La défense secondaire contre les représentations obsédantes peut s'effectuer par une dérivation forcée sur d'autres pensées, si possible d'un contenu contraire ; de là, dans le cas d'une réussite, la *rumination compulsive* portant régulièrement sur des choses abstraites et *suprasensibles,* puisque les représentations refoulées sont toujours en relation avec la *sensualité.* Ou bien le malade essaie de se rendre maître de chaque idée obsédante particulière par un travail logique et en faisant appel à ses souvenirs conscients ; ceci conduit à la *compulsion de pensée* et de *vérification* et à la *maladie du doute.* L'avantage de la perception sur le souvenir, dans ces vérifications, amène et ensuite contraint le malade à rassembler et conserver tous les objets avec lesquels il est entré en contact. La

10 Un seul exemple. Un petit garçon de onze ans avait institué obsessionnellement le cérémonial suivant avant de se mettre au lit : il ne s'endormait pas avant d'avoir raconté à sa mère tous les événements de la journée jusqu'au moindre détail ; sur le tapis de la chambre, on ne devait pas voir le soir le moindre petit morceau de papier ou toute autre saleté ; le lit devait être poussé tout contre le mur, trois chaises devant lui, les oreillers disposés d'une façon bien déterminée. Lui~même, pour s'endormir, devait d'abord donner un certain nombre de coups avec ses deux jambes, puis se mettre sur le côté. — Cela s'expliqua ainsi : il était arrivé qu'une servante qui mettait au lit ce joli petit garçon avait profité de l'occasion pour se coucher sur lui et abuser de lui sexuellement. Lorsqu'ultérieurement ce souvenir fut éveillé par une expérience récente, il se manifesta à la conscience par la compulsion au cérémonial ci-dessus, dont le sens était facile à deviner et fut établi point par point par la psychanalyse : les sièges devant le lit et le lit contre le mur — afin que personne ne puisse plus avoir accès au lit ; les oreillers disposés d'une certaine façon — afin qu'ils soient disposés autrement que ce soir-là ; les mouvements des jambes — pour chasser la personne couchée sur lui ; coucher sur le côté — parce que dans cette scène il était couché sur le dos ; la confession détaillée à la mère — parce qu'il lui avait caché cette expérience sexuelle et d'autres, pour obéir à l'interdiction de sa séductrice ; enfin la propreté du sol de la chambre — parce que c'était sur ce point que portait le reproche majeur de sa mère jusqu'à ce jour.

défense secondaire contre les affects obsédants produit encore un plus grand nombre de mesures de protection, qui sont susceptibles d'être transformées en actions compulsives. On peut les grouper selon leurs tendances : mesures d'*expiation* (cérémonial pesant, observance des nombres), mesures de *précaution* (toutes sortes de phobies, superstitions, maniaquerie, augmentation du symptôme primaire de la scrupulosité), mesures de *crainte de la trahison* (collection de papiers, crainte de la compagnie), mesures pour *s'étourdir* (dipsomanie). Parmi ces actions et ces impulsions compulsives, ce sont les phobies qui jouent le plus grand rôle comme limitations apportées à l'existence du malade.

Il est des cas où l'on peut observer la façon dont la compulsion se transfère de la représentation ou de l'affect aux mesures de protection ; il en est d'autres où la compulsion oscille périodiquement entre le symptôme de retour et le symptôme de défense secondaire ; mais il est aussi des cas où aucune représentation obsédante n'est formée et où le souvenir refoulé est directement représenté par la mesure de défense apparemment primaire. Ici est atteint d'un bond le stade qui, ailleurs, vient seulement conclure, après le combat défensif, le déroulement de la névrose obsessionnelle. Des cas sévères de cette affection aboutissent à la fixation de cérémonials, à une folie du doute généralisée ou à une existence d'excentrique, conditionnée par des phobies.

Le fait que la représentation obsédante et tout ce qui en dérive ne rencontre aucune croyance de la part du malade, provient sans doute de ce que s'est formé, lors du premier refoulement, le symptôme de défense de la *scrupulosité,* symptôme qui lui aussi a acquis valeur compulsive. La certitude d'avoir vécu moralement pendant toute la période de la défense réussie, rend impossible d'accorder croyance au reproche qu'implique la représentation obsédante. C'est seulement de façon passagère lors de la survenue

d'une nouvelle obsession, et, occasionnellement lors d'états mélancoliques d'épuisement du moi, que les symptômes pathologiques du retour forcent à la croyance. La « compulsion »[11] des formations psychiques décrite ici n'a, d'une façon tout à fait générale, rien à voir avec le fait d'accorder croyance et ne doit pas non plus être confondue avec ce qu'on appelle « force » ou « intensité » d'une représentation. Son caractère essentiel est bien plutôt son irréductibilité par l'activité psychique capable de conscience, et ce caractère ne subit aucune modification selon que la représentation à laquelle s'attache la compulsion est plus forte ou plus faible, intensément ou non « éclairée », « investie d'énergie », etc.

La seule cause de ce caractère inattaquable de la représentation obsédante ou de ses dérivés est sa relation avec le souvenir refoulé de la première enfance, car, lorsqu'on est parvenu à rendre celui-ci conscient, ce que les méthodes psychothérapiques semblent déjà pouvoir réaliser, alors la compulsion est réduite elle aussi.

III. Analyse d'un cas de paranoïa chronique[12]

Depuis assez longtemps je nourris le soupçon que la paranoïa — ou les groupes de cas qui appartiennent à la paranoïa — est une psychose de défense, c'est-à-dire que, comme l'hystérie et les obsessions, elle provient du refoulement de souvenirs pénibles, et que ses symptômes sont déterminés dans leur forme par le contenu du refoulé. Propre à la paranoïa devrait être une voie ou un mécanisme particulier de refoulement, de même que l'hystérie opère le refoulement par la voie de la *conversion* en innervation corporelle et la névrose obsessionnelle par *substitution* (déplacement le long de certaines catégories associatives). J'avais observé plusieurs cas qui

11 « *Zwang* ». (N. d. T.)

12 [Note de 1924.] Bien plus exactement : *Dementia paranoïdes.*

étaient favorables à cette interprétation, mais n'en avais trouvé aucun qui la confirmât ; mais, il y a quelques mois, grâce à la bonté du Dr J. Breuer, il me fut possible de soumettre à une psychanalyse dans un but thérapeutique le cas d'une femme intelligente, âgée de trente-deux ans, qu'on ne pourra refuser de caractériser comme paranoïa chronique. Si je rapporte dès à présent quelques-uns des éclaircissements tirés de ce travail, c'est que je n'ai pas la perspective de pouvoir étudier la paranoïa autrement que dans des exemples très isolés, et que je suppose qu'un psychiatre mieux placé que moi dans ce domaine pourrait trouver dans ces remarques l'occasion de donner au facteur de la « défense » la place qui lui revient dans la discussion si active concernant la nature et le mécanisme psychique de la paranoïa. En présentant cette observation unique, je n'ai naturellement pas d'autres propos que d'exprimer ceci : ce cas est une psychose de défense, et il pourrait bien y en avoir d'autres encore dans le groupe « paranoïa ».

Mme P. est âgée de trente-deux ans, mariée depuis trois ans, mère d'un enfant de deux ans ; ses parents ne sont pas des nerveux ; mais ses deux frères et sœurs, à ma connaissance, sont également névrotiques. On peut se demander si autrefois, au milieu de sa vingtième année, elle n'a pas été passagèrement déprimée et troublée dans son jugement ; dans les dernières années, elle était en bonne santé et capable, jusqu'à ce que, six mois après la naissance de l'enfant, apparussent les premiers indices de la maladie présente. Elle devint fermée sur elle-même et méfiante, montrant de la répugnance pour les relations avec les frères et sœurs de son mari, et se plaignant de ce que les voisins, dans sa petite ville, se comportaient envers elle autrement qu'avant, de façon malpolie et sans égard. Progressivement, ces plaintes augmentèrent en intensité, sinon en précision : on avait quelque chose contre elle, bien qu'elle ne pût avoir l'idée de ce que ça pouvait être. Mais il n'y avait aucun doute, tout le monde — parents et amis — lui refusait

toute considération et faisait tout pour la blesser. Elle se cassait la tête pour savoir d'où cela provenait ; mais elle ne savait pas. Quelque temps après, elle se plaignit de ce qu'on l'observait, on devinait ses pensées, on savait tout ce qui se passait chez elle à la maison. Un après-midi, il lui vint soudainement la pensée qu'on l'observait le soir lorsqu'elle se déshabillait. Désormais, elle employa les mesures de précaution les plus compliquées lorsqu'elle se déshabillait, se glissant au lit dans l'obscurité et se dévêtant seulement sous les couvertures. Comme elle refusait toute relation avec les autres, qu'elle se nourrissait mal et qu'elle était très déprimée, on l'envoya, pendant l'été 1895, dans un établissement d'hydrothérapie. Alors apparurent de nouveaux symptômes tandis que les anciens se renforçaient. Un jour déjà, au début de l'année, alors qu'elle était seule avec sa femme de chambre, elle avait éprouvé une sensation dans le bas-ventre et avait alors pensé que la jeune fille avait à ce moment une pensée inconvenante. Cette sensation devint plus fréquente pendant l'été, presque continuelle, elle ressentait ses organes génitaux « comme on ressent une main lourde ». Alors elle commença à voir des images qui la remplissaient d'horreur, des hallucinations de nudités féminines, en particulier un bas-ventre féminin nu avec sa pilosité ; parfois aussi des organes génitaux masculins. L'image du bas-ventre poilu et la sensation organique dans son propre bas-ventre se produisaient généralement ensemble. Les images devinrent très tourmentantes, car elle les avait régulièrement lorsqu'elle était en compagnie d'une femme, et il s'y ajoutait l'interprétation qu'elle voyait alors cette femme dans une nudité inconvenante, mais qu'au même moment la femme avait d'elle la même image (!). En même temps que ces hallucinations visuelles — qui disparurent à nouveau pour quelques mois après sa première entrée à la clinique — des voix commencèrent à l'importuner, qu'elle ne reconnaissait pas et ne pouvait s'expliquer. Lorsqu'elle était dans la rue, c'était : voilà Mme P. — elle s'en va. Où va-t-elle ? On commentait chacun de ses mouvements et chacune de ses actions,

parfois elle entendait des menaces et des reproches. Tous ces symptômes empiraient lorsqu'elle était en compagnie ou simplement dans la rue ; elle refusait donc de sortir ; elle déclara ensuite qu'elle avait le dégoût de la nourriture et sa santé déclina rapidement.

Voilà ce que j'appris d'elle lorsque pendant l'hiver 1895 elle vint se faire soigner par moi à Vienne. Je l'ai rapporté dans le détail pour communiquer l'impression qu'il s'agit véritablement d'une forme tout à fait fréquente de paranoïa chronique, conclusion que confirmeront encore des détails que je rapporterai sur les symptômes et sur le comportement. Elle me cacha alors les idées délirantes servant à interpréter les hallucinations, ou bien ces idées ne lui étaient véritablement pas encore venues à l'esprit ; son intelligence était intacte ; la seule chose bizarre qui me fut rapportée, c'est qu'elle avait donné de façon répétée des rendez-vous à son frère qui vivait au voisinage, afin de lui faire une confidence, mais qu'elle ne lui avait jamais rien dit. Elle ne parlait jamais de ses hallucinations et finalement très peu aussi des offenses et des persécutions dont elle souffrait.

Ce que j'ai maintenant à rapporter concerne l'étiologie du cas et le mécanisme des hallucinations. Je trouvai l'étiologie lorsque je mis en application, tout comme dans une hystérie, la méthode de Breuer, tout d'abord pour étudier et supprimer les hallucinations. Je partais là de la présupposition qu'il devait y avoir dans cette paranoïa, comme dans les deux autres névroses de défense que je connais, des pensées inconscientes et des souvenirs refoulés qui, de la même façon, peuvent être amenés à la conscience lorsqu'est surmontée une certaine résistance ; la patiente confirma aussitôt cette attente en se comportant dans l'analyse tout à fait à l'exemple d'une hystérique et, son attention étant dirigée par la pression de ma main (cf. les *Études sur l'hystérie),* en amenant des pensées qu'elle ne se souvenait pas avoir eues, qu'elle ne comprenait pas tout d'abord et qui contredisaient son attente. La présence de

représentations inconscientes importantes était ainsi démontrée pour un cas de paranoïa aussi, et je pouvais espérer ramener également la compulsion de la paranoïa au refoulement. La seule particularité était que les données provenant de l'inconscient étaient pour la plupart du temps entendues intérieurement ou hallucinées, tout comme les voix.

Sur l'origine des hallucinations visuelles, ou du moins des images vives, j'appris ce qui suit : l'image du bas-ventre féminin survenait presque toujours en même temps que la sensation organique dans le bas-ventre, mais cette dernière était beaucoup plus constante et très souvent sans l'image.

Les premières images de bas-ventre féminin étaient survenue dans l'établissement hydrothérapique, peu d'heures après que la malade eut vu réellement un certain nombre de femmes dévêtues dans la salle des bains ; elles se révélaient donc être de simples reproductions d'une impression réelle. On pouvait alors supposer que ces impressions n'avaient été répétées que parce qu'elles avaient provoqué un grand intérêt. La patiente déclara qu'elle avait alors eu honte pour ces femmes ; elle-même, aussi loin qu'elle se souvienne, avait honte d'être vue nue. Étant obligé de considérer cette honte comme quelque chose de compulsionnel, j'en conclus, d'après le mécanisme de la défense, qu'en ce point un événement avait dû être refoulé, lors duquel elle n'avait pas eu honte ; je l'invitai alors à laisser émerger les souvenirs qui appartenaient au thème de la honte. Elle me reproduisit rapidement une série de scènes, de l'âge de dix-sept ans jusqu'à celui de huit ans, au cours desquelles elle avait eu honte de sa nudité au bain, devant sa mère, sa sœur, le médecin ; mais la série débouchait sur une scène à l'âge de six ans, dans la chambre des enfants, où elle se dévêtait pour aller se coucher, sans avoir honte devant son frère. Sur mes questions, il vint au jour qu'il y avait eu de nombreuses scènes de ce genre, et que pendant des années les frères et sœurs avait eu l'habitude de se

montrer nus les uns aux autres avant d'aller se coucher. Je compris alors ce qu'avait signifié l'idée brusquement survenue qu'on l'observait lorsqu'elle allait se coucher. C'était un fragment intact du vieux souvenir passible de reproche, et elle rattrapait maintenant en honte ce qu'elle avait omis dans son enfance.

Je pensai qu'il s'agissait d'un rapport entre enfants, ce qui est si fréquent aussi dans l'étiologie de l'hystérie, et cette supposition fut renforcée par de nouveaux progrès de l'analyse, qui apportèrent en même temps la résolution de tel et tel de ces détails qui reviennent souvent dans le tableau de la paranoïa. Le début de sa dépression coïncidait avec une querelle entre son mari et son frère, à la suite de laquelle ce dernier ne lui rendit plus visite. Elle avait toujours beaucoup aimé ce frère et il lui manqua alors beaucoup. Mais, en dehors de cela, elle parlait d'un moment de sa maladie où pour la première fois « tout devint clair », c'est-à-dire qu'elle parvint à la conviction que ses suppositions — d'être universellement méprisée et intentionnellement blessée — étaient la vérité. Cette certitude lui vint par la visite d'une belle-sœur, qui, au cours de la conversation, laissa tomber les mots : « Lorsque quelque chose de semblable m'arrive, je le traite par-dessus l'épaule ! » Mme P. prit d'abord cette déclaration sans y voir du mal ; mais une fois que la visiteuse fut partie, il lui vint à l'esprit qu'un reproche à son égard était contenu dans ces mots, comme si elle était habituée à prendre à la légère les choses sérieuses ; et à partir de ce moment elle fut certaine qu'elle était la victime de la médisance universelle. Lorsque je lui demandai pourquoi elle s'était sentie justifiée à rapporter ces paroles à elle-même, elle répondit que le ton sur lequel sa belle-sœur lui avait parlé l'en avait persuadée — bien qu'après coup ; c'est là un détail caractéristique de la paranoïa. Je la forçai alors à se souvenir des propos de la belle-sœur avant la déclaration incriminée, et j'appris que celle-ci avait raconté qu'il y avait eu toutes sortes de difficultés avec les *frères* dans la maison familiale, ce à quoi s'était

ajoutée la sage remarque : « Dans chaque famille il se passe toutes sortes de choses sur lesquelles on jetterait volontiers un voile. Mais quand c'est à moi que quelque chose de ce genre arrive, je le prends légèrement. » Mme P. dut alors reconnaître que c'était à *ces* phrases avant la dernière déclaration que s'était liée sa dépression. Comme elle avait refoulé les deux phrases qui pouvaient éveiller un souvenir de sa relation à son frère, et n'avait conservé que la dernière phrase insignifiante, elle était obligée de relier à cette dernière son sentiment que sa belle-sœur lui faisait un reproche ; et comme le contenu de cette phrase n'offrait aucun appui pour cela, elle se rejetait au contenu sur le ton avec lequel ces mots avaient été prononcés. Voilà un document vraisemblablement typique pour prouver que les fausses interprétations de la paranoïa reposent sur un refoulement.

C'est de façon surprenante que se résolut aussi sa manière bizarre de fixer à son frère des rendez-vous au cours desquels elle n'avait ensuite rien à dire. Son explication était la suivante : elle pensait qu'il devait comprendre sa peine simplement à recevoir son regard, car il connaissait la cause de cette peine. Comme effectivement ce frère était l'unique personne qui pouvait savoir quelque chose de l'étiologie de sa maladie, il s'ensuit qu'elle avait agi pour un motif qu'elle ne comprenait certes pas elle-même consciemment, mais qui se montrait parfaitement justifié dès qu'on lui mettait par en-dessous un sens venant de l'inconscient. Je réussis alors à l'amener à reproduire les différentes scènes où avait culminé la relation sexuelle avec le frère (à tout le moins de six à dix ans). Pendant ce travail de reproduction, la sensation organique dans le ventre entra dans le dialogue, ce qu'on observe régulièrement dans l'analyse des restes mnésiques hystériques. L'image d'un bas-ventre féminin nu (mais maintenant réduit à des proportions infantiles et sans pilosité) survenait aussi en même temps, ou était absente, selon que la scène en question avait eu lieu à la lumière ou dans

l’obscurité. Le dégoût de la nourriture trouvait aussi son explication dans un détail répugnant de ces événements. Après que nous eûmes parcouru la série de ces scènes, les sensations et les images hallucinatoires étaient disparues pour ne pas revenir (du moins jusqu’à aujourd’hui)[13].

J’avais donc appris que ces hallucinations n’étaient rien d’autre que des fragments du contenu des expériences infantiles refoulées, des symptômes du retour du refoulé.

Je me mis alors à l’analyse des voix. Ici, il fallait avant tout expliquer qu’elle puisse ressentir si péniblement un contenu aussi indifférent que : « Voilà Mme P. qui s’en va » — « maintenant elle cherche une maison », etc. ; et aussi comment se faisait-il que c’étaient justement des phrases innocentes qui avaient réussi à être marquées par le renforcement hallucinatoire. D’emblée il était clair

13 Lorsqu'une exacerbation vint plus tard supprimer les résultats — d’ailleurs pauvres — du traitement, elle ne revit pas les images choquantes des organes génitaux d’autrui, mais elle eut l’idée que les autres voyaient *ses propres* organes génitaux, dès qu’ils se trouvaient *derrière elle.*

[D’après la *Standard Edition*, une adjonction datée de 1922 ne fut publiée qu’en anglais dans une édition de 1924. En voici la traduction (N. d. T.).]

Le compte rendu fragmentaire de cette analyse, tel qu’on le trouve ci-dessus, fut écrit alors que la patiente était encore en traitement. Très peu après, son état empira au point que le traitement dut être interrompu. Elle fut transférée dans une institution où elle vécut une période d’hallucinations sévères avec tous les signes de la démence précoce. [Le début de cette note, publié en allemand, se rapporte à cette période (N. d. T.).] Cependant, contrairement à ce qu’on craignait, elle guérit et rentra chez elle, elle eut un autre enfant tout à fait sain et fut capable pendant une longue période (douze à quinze ans) d’accomplir toutes ses tâches de façon satisfaisante. Le seul signe de sa psychose antérieure, fût-il rapporté, c’est qu’elle évitait la compagnie de tous ses parents, ceux de sa propre famille et ceux du côté du mari. À la fin de cette période, ses conditions d’existence ayant subi des changements très défavorables, elle retomba malade. Son mari était devenu incapable de travailler et les parents qu’elle avait évités étaient obligés de venir en aide à la famille. Elle fut à nouveau envoyée dans une institution où elle mourut peu après d’une pneumonie.

que ces « voix » ne pouvaient pas être, comme les images et les sensations, des souvenirs reproduits hallucinatoirement, mais qu'elles étaient plutôt des pensées « mises à voix haute »[14].

La première fois qu'elle entendit des voix, c'était dans les circonstances suivantes : elle avait lu avec une grande tension d'esprit le beau récit de O. Ludwig, *Die Heiterethei,* et avait remarqué que pendant la lecture elle était assaillie de pensées qui montaient en elle. Immédiatement après, elle alla se promener sur la route et subitement les voix lui dirent, alors qu'elle passait devant une chaumière : « C'est ainsi qu'était la maison de la *Heiterethei* ! voilà la source et voici le buisson ! comme elle était heureuse malgré sa pauvreté ! » Alors les voix lui répétèrent des passages entiers qu'elle venait de lire ; mais ce qui restait incompréhensible, c'est pourquoi la maison, le buisson et la source de la *Heiterethei,* et précisément les passages les plus banaux et insignifiants de l'histoire, s'étaient imposés à son attention avec une force pathologique. Cependant, la solution de l'énigme n'était pas difficile. L'analyse montra que pendant la lecture elle avait eu d'autres pensées aussi et qu'elle avait été excitée par de tout autres passages du livre. Contre ce matériel — analogies entre le couple de l'histoire et elle-même et son mari, souvenirs de détails intimes de sa vie conjugale et de secrets familiaux —, contre tout cela s'était élevée une résistance refoulante ; la raison de cette résistance, c'est que ce matériel était en relation, selon des voies de pensée facilement mises en évidence, avec son aversion pour la sexualité, et qu'il aboutissait ainsi, au bout du compte, à éveiller les anciennes expériences infantiles. À la suite de cette censure exercée par le refoulement, les passages innocents et idylliques qui étaient reliés aux passages proscrits par des relations de contraste et aussi de voisinage, subirent dans la conscience le renforcement leur permettant d'être mises à voix haute[15]. La première des idées refoulées concernait par

14 *Laut gewordene*. (N. d. T.)

15 *Das Lautwerden.* (N. d. T.)

exemple la médisance à laquelle l'héroïne, qui vivait seule, était exposée de la part des voisins. La patiente trouva facilement l'analogie avec sa propre personne. Elle aussi vivait dans une petite demeure, elle n'avait de relations avec personne et se croyait méprisée par les voisins. Cette méfiance à l'égard des voisins trouvait son fondement réel dans le fait qu'au début elle avait été obligée de se contenter d'une petite habitation dans laquelle le mur de la chambre à coucher, contre lequel était poussé le lit conjugal du jeune couple, était contigu à une pièce des voisins. Dès le commencement de son mariage, il s'éveilla en elle une grande aversion pour la sexualité — manifestement par un réveil inconscient des rapports enfantins, où ils avaient joué au papa et à la maman ; elle ne cessait d'être préoccupée du fait que les voisins pourraient percevoir des mots et des bruits à travers la cloison, et cette honte se transforma chez elle en suspicion à l'égard des voisins.

Les voix devaient donc leur origine au refoulement de pensées qui, en dernière analyse, avaient véritablement la signification de reproches provoqués par un événement analogue au traumatisme infantile ; elles étaient donc des symptômes du retour du refoulé, mais en même temps des conséquences d'un compromis entre la résistance du moi et la force de ce qui faisait retour, compromis qui dans ce cas avait amené une déformation rendant tout méconnaissable. Dans d'autres circonstances où j'eus l'occasion d'analyser des voix chez Mme P., la déformation était moins grande ; cependant les mots entendus avaient toujours un caractère d'imprécision diplomatique ; l'allusion blessante était la plupart du temps profondément dissimulée, la relation des phrases les unes avec les autres était déguisée par un mode d'expression étrange et des formes de langage inhabituelles : ces caractères sont généralement caractéristiques des hallucinations auditives des paranoïaques, et j'y vois la trace de la déformation par compromis. La parole : « Voilà Mme P. qui s'en va, elle cherche une habitation

dans la rue », signifiait par exemple la menace qu'elle ne guérirait jamais ; je lui avais en effet promis qu'après le traitement elle serait en mesure de retourner dans la petite ville où travaillait son mari ; elle avait loué provisoirement pour quelques mois une habitation à Vienne.

Dans quelques circonstances, Mme P. recevait aussi des menaces plus claires, par exemple au sujet de parents de son mari ; mais, là aussi, le style réservé de l'expression contrastait avec le tourment provoqué par ces voix. D'après ce qu'on sait par ailleurs des paranoïaques, je pencherais à admettre qu'il existe une paralysie progressive de la résistance qui affaiblit les reproches, si bien que finalement la défense échoue complètement et que le reproche originaire, l'injure que l'on voulait s'épargner, fait retour sous une forme non modifiée. J'ignore cependant si c'est là l'évolution constante et si la censure des paroles de reproche n'est pas susceptible d'être absente dès le début ou au contraire de persister jusqu'à la fin.

Il ne me reste plus qu'à utiliser ce que nous a appris ce cas de paranoïa pour une comparaison de la paranoïa et de la névrose obsessionnelle. Dans l'une et dans l'autre, il est montré que le refoulement est le noyau du mécanisme psychique, et le refoulé est dans les deux cas une expérience de l'enfance. Dans ce cas de paranoïa aussi, toute compulsion provient du refoulement ; les symptômes de la paranoïa admettent une classification semblable à celle qui s'est révélée justifiée pour la névrose obsessionnelle. Ici aussi, une partie des symptômes naît de la défense primaire : toutes les idées délirantes de méfiance, de suspicion, de persécution par les autres. Dans la névrose obsessionnelle, le reproche initial a été refoulé par formation du symptôme primaire de défense : *la méfiance à l'égard de soi-même.* De ce fait, le reproche est reconnu comme justifié ; en compensation, l'importance acquise, pendant l'intervalle sain, par la scrupulosité protège le sujet d'avoir à

accorder sa croyance au reproche qui fait retour sous forme de représentations obsédantes. Dans la paranoïa, le reproche est refoulé sur une voie qu'on peut désigner comme *projection*, et le symptôme de défense qui est érigé est celui de la *méfiance à l'égard des autres* ; la reconnaissance est ainsi refusée au reproche, et, comme par représailles, il n'existe aucune protection contre les reproches qui font retour dans les idées délirantes.

D'autres symptômes de mon cas de paranoïa doivent être considérés comme des symptômes de retour du refoulé et, tout comme ceux de la névrose obsessionnelle, ils portent les traces du compromis qui seul leur permet l'accès dans la conscience. Ainsi par exemple l'idée délirante d'être observée pendant le déshabillage, les hallucinations visuelles et sensitives, les voix. Dans l'idée délirante en question, on retrouve presque sans modification, rendu seulement indéterminé par omission, un contenu mnésique. Le retour du refoulé dans des images visuelles est plus proche du caractère de l'hystérie que de celui de la névrose obsessionnelle, mais l'hystérie répète ses symboles mnésiques sans modification, tandis que l'hallucination mnésique paranoïaque subit une déformation comme celle de la névrose obsessionnelle ; une image moderne analogue vient à la place de l'image refoulée (bas-ventre d'une femme adulte au lieu de celui d'un enfant ; et même, la pilosité *particulièrement* évidente, parce qu'elle manquait à l'impression originaire). Ce qui est tout à fait particulier à la paranoïa et ne peut plus être éclairé par cette comparaison, c'est le fait que les reproches refoulés font retour sous forme de pensées mises à voix haute ; dans ce processus, les reproches doivent subir une double déformation, une censure qui mène au remplacement par d'autres pensées associées ou à la dissimulation par des modes d'expression indéterminés et la relation à des expériences récentes simplement analogues aux anciennes.

Le troisième groupe de symptômes qu'on trouve dans la névrose obsessionnelle, les symptômes de défense secondaire, ne

peut être présent comme tel dans la paranoïa, car aucune défense ne peut agir contre les symptômes du retour, dont nous savons bien qu'ils trouvent croyance. À la place, on trouve dans la paranoïa une autre source de formation de symptômes ; les idées délirantes arrivées à la conscience par compromis (symptômes du retour) posent des exigences au travail de pensée du moi, jusqu'à ce qu'elles puissent être admises sans contradiction. Comme elles sont elles-mêmes incapables d'être modifiées, le moi doit s'adapter à elles, si bien que ce qui correspond aux symptômes de défense secondaire dans la névrose obsessionnelle c'est ici la formation délirante combinatoire, le *délire d'interprétation,* qui aboutit à l'*altération du moi.* De ce point de vue, le cas rapporté était incomplet ; il ne présentait pas encore à ce moment les tentatives d'interprétation qui apparurent seulement plus tard. Je ne doute pourtant pas qu'on puisse encore faire état d'un résultat important si l'on applique la psychanalyse même à ce stade de la paranoïa. On pourrait bien constater que la soi-disant *faiblesse de mémoire* des paranoïaques est, elle aussi, *tendancieuse,* c'est-à-dire qu'elle repose sur le refoulement et obéit à ses desseins. Ce qui, après-coup, est refoulé et remplacé, ce sont les souvenirs — pas du tout pathogènes — qui sont en contradiction avec l'altération du moi impérieusement exigée par les symptômes du retour.

Sur le mécanisme psychique de l’oubli[1]

Tout homme a bien éprouvé en lui-même ou observé chez d’autres, le phénomène de l’oubli, que je voudrais ici décrire et ensuite élucider. Il concerne de préférence l’usage de noms propres —- *nomina propria* — et se manifeste de la manière suivante : au beau milieu d’une conversation l’on se voit contraint d’avouer à son partenaire que l’on ne peut trouver un nom dont on voulait justement se servir, et de lui demander son aide — le plus souvent inefficace : « Comment s’appelle-t-il donc… ? ; un nom si connu ; je l’ai sur le bout de la langue ; à l’instant il m’a échappé. » Une pénible et évidente agitation, semblable à celle des aphasiques moteurs, accompagne alors les efforts successifs pour trouver le nom dont on a le sentiment qu’on aurait pu en disposer il y a encore un moment. Dans les cas en question, deux manifestations associées sont à remarquer. Premièrement, l’énergique tension volontaire de cette fonction que nous appelons attention, se montre impuissante à trouver le nom perdu, aussi longtemps qu’on la maintienne. Deuxièmement, au lieu du nom recherché, un autre nom se présente aussitôt, que l’on reconnaît comme faux et que l’on rejette, alors qu’il revient pourtant avec insistance. Ou bien l’on trouve dans sa mémoire, au lieu d’un nom de remplacement, une lettre ou une syllabe que l’on reconnaît comme élément faisant partie du nom

1 Zum psychischen Mechanismus der Vergesslichkeit, *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie*, 4 (6), p. 436-443. GW, I.

recherché. On dit par exemple : il commence par un B. À-t-on alors finalement réussi, par une voie quelconque, à découvrir le nom, qu’il apparaît dans la majorité des cas qu’il ne commence pas par B et qu’il ne contient absolument pas la lettre B.

La meilleure méthode pour se rendre maître du nom recherché consiste comme on sait à « ne pas penser à lui », c’est-à-dire à détourner de cette tâche la part de l’attention dont on dispose volontairement. Après un laps de temps, le nom recherché vous « traverse » alors brusquement ; on ne peut s’empêcher de le crier, au grand étonnement du partenaire qui a déjà oublié l’incident et n’a d’ailleurs pris qu’une modeste part aux efforts de son interlocuteur. « Peu importe donc comment s’appelle l’homme. Continuez seulement votre récit », a coutume de dire le partenaire. Pendant tout le temps qui sépare de la solution du problème et même après la distraction intentionnelle, on se sent préoccupé dans des proportions que l’intérêt de toute l’affaire ne peut en fait expliquer[2].

Dans quelques cas semblables d’oublis de noms dont j’ai fait moi-même l’expérience, j’ai pu par analyse psychique reconstituer pour moi le processus intervenu, et je veux relater en détail le cas de ce genre le plus simple et le plus transparent : pendant les vacances d’été j’entrepris un jour, à partir de la belle Raguse, une excursion en voiture vers une ville voisine en Herzégovine ; la conversation avec mon compagnon portait, comme on peut le comprendre, sur la situation des deux pays (Bosnie et Herzégovine) et le caractère de leurs habitants. Je faisais le récit des différentes particularités des Turcs qui y vivaient, telles que j’en avais entendu la description, il y a des années, par un cher collègue qui avait longtemps vécu parmi eux en tant que médecin. Un moment plus tard, notre entretien se tourna vers l’Italie et la peinture, et j’eus l’occasion de recommander instamment à mon compagnon de route d’aller un jour à Orvieto pour y voir les fresques de la *Fin du Monde* et du *Jugement dernier*,

2 Ni d’ailleurs l'éventuel sentiment de déplaisir propre à l’inhibition d’un acte psychique.

dont un grand peintre avait orné une chapelle de la cathédrale. Mais le nom du peintre m’échappait et demeurait introuvable. Je forçai ma mémoire, je fis défiler devant mon souvenir tous les détails de la journée passée à Orvieto, j’acquis la conviction que pas la moindre chose ne s’en était effacée ni obscurcie. Au contraire, je pus me représenter les peintures avec des sensations plus vives que je ne le puis habituellement ; et avec une particulière acuité se tenait devant mes yeux l’autoportrait du peintre — le visage grave, les mains croisées —, que celui-ci a placé dans le coin d’une peinture à côté du portrait de celui qui l’avait précédé dans ce travail, *Fra Angelico da Fiesole* ; mais le nom de l’artiste, qui m’est habituellement si familier, se cachait obstinément. Mon compagnon de voyage ne put me venir en aide ; mes efforts soutenus n’eurent d’autre succès que de faire émerger deux autres noms d’artistes, dont je savais pourtant qu’ils ne pouvaient être les noms justes : *Botticelli* et en second lieu *Boltraffio*[3]. La récurrence de la combinaison phonétique Bo dans les deux noms substitutifs aurait peut-être pu conduire un néophyte à supposer que celle-ci appartenait également au nom recherché ; mais je me gardai bien de laisser place à cette attente.

Comme j’étais en voyage et n’avais pas accès aux ouvrages de référence, il me fallait bien accepter pendant plusieurs jours cette défaillance de la mémoire et le tourment intérieur qui s’y associait et revenait plusieurs fois par jour, jusqu’à ce que je rencontre un Italien cultivé qui me libéra en me communiquant le nom : *Signorelli*. Je pus alors de moi-même ajouter le prénom de l’homme, *Luca*. Le souvenir trop clair des traits du visage du Maître sur sa peinture pâlit peu à peu.

Quelles influences m’avaient donc fait oublier le nom *Signorelli*, qui m’est si familier et qui s’imprime si facilement dans la mémoire ? Et quelles voies avaient conduit à sa substitution par les noms *Botticelli* et *Boltraffio* ? Un bref retour en arrière sur les

3 Le premier de ces noms m'est très familier, le second par contre à peine usuel.

circonstances dans lesquelles l'oubli se produisit suffit à éclaircir les deux points.

J'avais, peu avant d'en venir au thème des fresques de la cathédrale d'Orvieto, raconté à mon compagnon de voyage ce que, des années auparavant, j'avais entendu dire par mon collègue sur les Turcs en Bosnie. Ils traitent le médecin avec un respect particulier, et tout au contraire de notre population, ils se montrent soumis face aux coups du destin. Quand le médecin est obligé de communiquer au père de famille que l'un de ses proches est voué à la mort, il reçoit de lui la réplique : « Seigneur[4], que dire à cela ? Je sais que s'il pouvait être sauvé, tu lui viendrais en aide. » — À côté de cette histoire reposait dans ma mémoire un autre souvenir, à savoir que le même collègue m'avait raconté quelle importance prééminente est impartie, dans l'échelle des valeurs des Bosniens, aux jouissances sexuelles. Un de ses patients lui dit un jour : « Tu sais bien, Seigneur, si *cela* ne marche plus, alors la vie n'a aucune valeur. » Il nous sembla alors qu'il fallait supposer une relation intime entre les deux traits de caractère du peuple bosnien, illustrés ici. Mais, alors, en me souvenant de ce récit au cours de l'excursion en Herzégovine, je réprimai le dernier, dans lequel était abordé le thème de la sexualité. Peu après, le nom *Signorelli* m'échappa et s'imposèrent comme substituts les noms *Botticelli* et *Boltraffio*.

L'influence qui avait rendu le nom *Signorelli* inaccessible au souvenir ou, comme j'ai l'habitude de le dire, l'avait « refoulé », ne pouvait provenir que de cette histoire réprimée concernant la valeur accordée à la mort et à la jouissance sexuelle. S'il en était ainsi, alors les représentations intermédiaires qui avaient servi à la connexion des deux thèmes devaient pouvoir être mises en évidence. La parenté de contenu — ici ultime jugement, *Jugement dernier*, là mort et sexualité — paraît mineure ; comme il s'agissait du refoulement d'un nom hors de la mémoire, d'emblée il était vraisemblable que se

4 Herr.

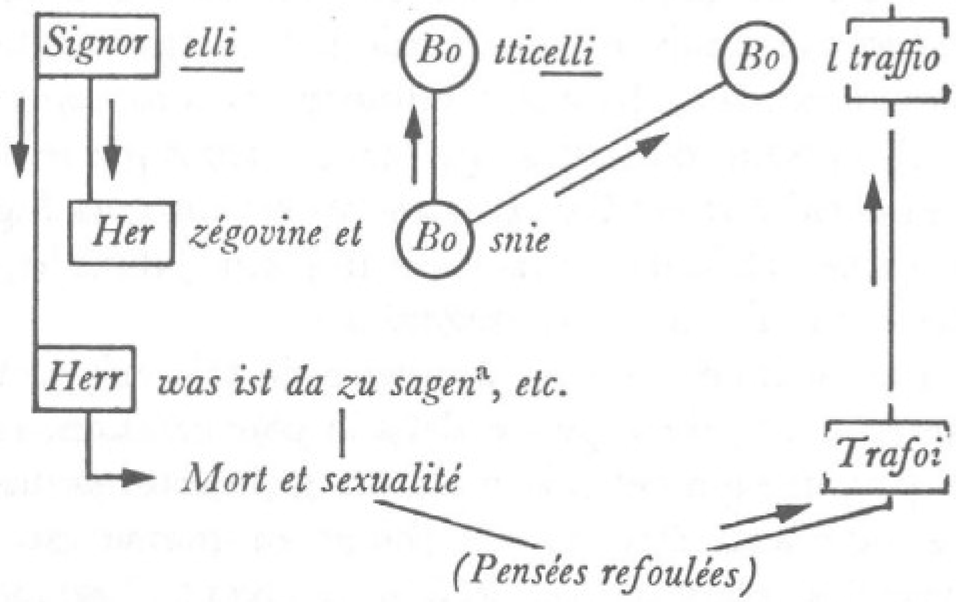
soit produite la connexion entre un nom et un autre. Or *Signor* signifie *Seigneur* (Herr) ; mais le « Herr » se retrouve dans le nom Herzégovine. En outre, il n'était certainement pas sans importance que les deux discours des patients, dont je devais me souvenir, contenaient un *Herr* lorsqu'ils s'adressaient au médecin. La traduction de *Signor* par *Herr* était donc la voie par laquelle l'histoire réprimée par moi avait entraîné dans le refoulement le nom recherché par moi. L'ensemble du processus avait manifestement été facilité du fait que, dans les derniers jours à Raguse, j'avais constamment parlé italien, c'est-à-dire que je m'étais habitué à traduire dans ma tête de l'allemand en italien[5].

Aussi lorsque je m'efforçai de retrouver le nom du peintre, de l'appeler à sortir du refoulement, l'influence de la liaison dans laquelle ce nom s'était fait prendre entre-temps devait se révéler. Je trouvai, il est vrai, un nom d'artiste, pas le bon cependant, mais un nom déplacé, et la ligne directrice du déplacement était fournie par les noms contenus dans le thème refoulé. Botti*celli* contient les mêmes syllabes terminales que Signo*relli* ; étaient donc réapparues les syllabes terminales, qui ne pouvaient pas comme le fragment initial *Signor* nouer une relation directe avec le nom Herzégovine ; mais le nom *Bos*nie habituellement lié au nom Herzégovine avait manifesté son influence en orientant la substitution sur deux noms d'artistes, qui commencent par le même *Bo* : *Bo*tticelli et ensuite *Bo*ltraffio. La découverte du nom Signorelli se révéla donc perturbée par le thème sous-jacent, dans lequel apparaissent les noms *Bo*snie et *Her*zégovine.

Pour que ce thème ait pu produire de tels effets, il ne suffit pas que je l'aie un jour réprimé dans la conversation, chose pour laquelle

5 On dira : une explication « recherchée, forcée » ! Cependant cette impression doit nécessairement se produire parce que le thème réprimé s'efforce par tous les moyens d'établir la liaison avec le thème non réprimé et que, ce faisant, il ne dédaigne pas non plus la voie de l'association extérieure. Une situation de contrainte analogue à celle de la recherche des rimes.

il y avait bien des raisons fortuites déterminantes. On doit bien davantage admettre que ce thème lui-même est en liaison intime avec des suites d’idées, qui se trouvent chez moi en état de refoulement, c’est-à-dire qui, malgré l’intensité de l’intérêt qui leur est attribué, rencontrent une résistance qui les tient à distance de l’élaboration par une certaine instance psychique, et par conséquent du devenir conscient. Qu’il en ait été effectivement ainsi chez moi à cette époque du thème de « mort et sexualité », j’en ai des preuves multiples fournies par mon investigation sur moi-même, que je n’ai pas besoin de rapporter ici. Mais je peux attirer l’attention sur un effet qui émane de ces pensées situées dans le refoulement. L’expérience m’a appris à exiger que chaque production psychique soit amenée à un total éclaircissement, y compris par la surdétermination, et il m’apparaît maintenant que le deuxième nom substitutif *Bol*traffio, dont seules jusqu’ici les deux premières lettres se justifient par l’assonance avec *Bo*snie, requiert une détermination supplémentaire. À ce propos, je me souviens alors que ces pensées refoulées ne m’ont à aucune époque davantage occupé que quelques semaines auparavant, après que j’eusse reçu une certaine nouvelle. Le lieu où cette nouvelle m’atteignit s’appelle *Trafoi*, et ce nom ressemble trop à la seconde moitié du nom *Boltraffio* pour ne pas avoir eu un effet déterminant sur le choix de celui-ci. On pourrait essayer de reproduire ces relations, maintenant clairement établies, dans un petit schéma :



En soi, il n’est peut-être pas sans intérêt de pouvoir mettre en lumière le processus d’un tel incident psychique, qui fait partie des perturbations les plus minimes dans la maîtrise de l’appareil psychique, et qui est compatible avec une santé psychique par ailleurs inaltérée. L’exemple ici illustré gagne puissamment en intérêt, lorsqu’on apprend qu’il peut avoir pour nous directement valeur de modèle pour les processus morbides, auxquels les symptômes psychiques des psychonévroses — hystérie, représentations obsédantes et paranoïa — doivent leur origine. Mêmes éléments et jeu de forces identique entre eux, ici et là. De la même manière et au moyen d’associations semblablement superficielles, une suite de pensées refoulées s’empare lors de la névrose d’une impression récente anodine et la tire vers le bas avec elle dans le refoulement. Le même mécanisme, qui de Signorelli fait naître les noms substitutifs de Botticelli et de Boltraffio, à savoir la substitution par des représentations intermédiaires ou de compromis, gouverne aussi la formation des pensées obsédantes et des illusions mnésiques paranoïaques. La propriété, sans cela incompréhensible — et de fait non comprise par le partenaire — d’un tel cas d’oubli, propriété qui consiste à dé-lier[6] continuellement du

6 En allemand : *entbinden*.

déplaisir jusqu’au moment de la solution, trouve sa pleine analogie dans la manière dont des blocs de pensées refoulées attachent leur affect à un symptôme, dont le contenu psychique apparaît à notre jugement totalement inapproprié à une telle dé-liaison d’affect. Enfin la résolution même de toute la tension du fait de la communication du nom juste par un tiers étranger est un bon exemple de l’efficacité de la thérapie psychanalytique, qui tend au redressement des refoulements et des déplacements, et qui élimine les symptômes par le rétablissement du véritable objet psychique.

Parmi les multiples facteurs qui contribuent à la survenue d’une faiblesse de la mémoire ou d’une défaillance du souvenir, il ne faut donc pas ignorer la part du refoulement, qui non seulement chez les névrosés mais aussi, sur un mode qualitativement semblable, chez les hommes normaux, peut toutefois être mise en évidence. On a le droit d’affirmer, très globalement, que la facilité — au bout du compte aussi la fidélité — avec laquelle nous réveillons dans la mémoire une certaine impression, ne dépend pas seulement de la constitution psychique de l’individu, de la force de l’impression à l’époque où elle était récente, de l’intérêt qu’on lui témoignait alors, de la constellation psychique présente, de l’intérêt qui est maintenant porté à son réveil, des connexions dans lesquelles l’impression fut impliquée, etc., mais également du caractère favorable ou défavorable d’un facteur psychique particulier, qui répugnait à reproduire quelque chose pouvant délier du déplaisir ou dans un second temps amener à une déliaison de déplaisir. La fonction de la mémoire, que nous nous représentons volontiers comme des archives ouvertes à tous ceux qui sont avides de savoir, est donc sujette à être endommagée par une tendance de la volonté, tout comme n’importe quelle partie de notre activité orientée vers le monde extérieur. On met à découvert la moitié du secret de l’amnésie hystérique en disant que les hystériques ne savent pas ce qu’ils ne veulent pas savoir, et la cure psychanalytique, qui se voit

contrainte en chemin de combler de telles lacunes mnésiques, parvient à l’idée qu’une certaine résistance, ayant une action de contrepoids en rapport avec sa grandeur, va à l’encontre de la restitution de tout souvenir semblable perdu. Dans les processus psychiques globalement normaux, on ne peut naturellement pas avancer l’exigence que ce facteur, qui influence de façon partiale la reviviscence dans la mémoire, surmonte en quelque sorte régulièrement tous les autres facteurs entrant en ligne de compte[7].

Concernant la nature tendancieuse de notre remémoration et de notre oubli, j’ai vécu récemment un exemple instructif parce que je m’y suis trahi ; j’aimerais en ajouter ici la communication. J’avais l’intention de m’inviter pour vingt-quatre heures chez un ami, qui vivait malheureusement bien loin de moi, et j’étais tout plein des choses que je voulais lui communiquer. Mais auparavant je me sentis obligé de rendre visite, à Vienne, à une famille amie dont un des membres s’était établi dans la ville en question, afin d’emporter salutations et messages pour l’absent. On me donna le nom de la pension dans laquelle il habitait, le nom de la rue et le numéro de la maison, et par égard pour ma mauvaise mémoire on écrivit l’adresse sur une carte que je plaçai dans mon portefeuille. Le lendemain, lorsque je fus arrivé chez mon ami, je commençai ainsi : j’ai juste une obligation à remplir, susceptible de troubler notre réunion ; une visite dont je m’acquitterai tout d’abord. J’ai l’adresse dans mon

7 Ce serait une erreur de croire que le mécanisme mis au jour ci-dessus n’est valable que pour de rares cas. Au contraire, il est très fréquent, par exemple : un jour où je voulus raconter cette même petite aventure à un collègue, le nom de mon informateur sur les histoires de Bosnie m’échappa soudain. Solution : J’avais joué aux cartes juste avant. L’informateur s’appelle *Pick* ; *pique* (Fick) et *cœur* (Herz) sont deux des quatre couleurs du jeu, de plus reliées par une petite anecdote où l’intéressé se désigne lui-même en disant : Mais je ne m’appelle pas cœur (Herz), je m’appelle Pick (pique). *Herz* (cœur) se trouve de nouveau dans le nom *Herz*tgovine ; le cœur (Herz) comme organe malade, joue lui-même un rôle dans les pensées que j’ai qualifiées de refoulées.

porte-cartes. Mais à mon étonnement je ne l'y trouvai pas. Maintenant, j'en étais bien réduit à ma mémoire. Ma mémoire des noms n'est pas particulièrement bonne, mais pourtant incomparablement meilleure que celle des chiffres et des nombres. Après être allé, comme médecin, toute l'année dans une certaine maison, je me trouve régulièrement dans l'embarras face à un nouveau cocher qui doit m'y conduire, à cause du numéro de la maison. Mais dans le cas présent j'avais justement retenu le numéro de la maison ; il était excessivement clair, comme par moquerie ; mais il ne restait trace du nom de la rue et de la pension. J'avais tout oublié des éléments de l'adresse, où aurait pu s'accrocher un repère pour découvrir la pension en question, et tout au contraire de mon habitude, j'avais conservé un chiffre sans utilité pour mon propos. Je ne pus donc faire ma visite, j'en fus consolé avec une facilité étonnante et je me consacrai totalement à mon ami. Lorsque je me retrouvai à Vienne devant mon bureau, je sus trouver du premier coup l'endroit où j'avais « par distraction » placé la carte avec l'adresse. Dans ce raté inconscient de la mise en place, avait agi la même intention que dans mon raté de mémoire si singulièrement modifié.

La sexualité dans l’étiologie des névroses[1]

Par des recherches approfondies, je suis parvenu, dans les dernières années, à reconnaître que des facteurs provenant de la vie sexuelle constituent les causes les plus proches et les plus importantes en pratique dans chaque cas d’affection névrotique. Cette doctrine n’est pas entièrement neuve ; une certaine importance a été concédée au facteur sexuel dans l’étiologie des névroses de tout temps et par tous les auteurs ; pour de nombreux courants marginaux de la médecine la guérison des « difficultés sexuelles » et celle de la « faiblesse nerveuse » ont été toujours unies dans une seule et même promesse. Il ne sera donc pas difficile de contester l’originalité de cette doctrine dès qu’on aura renoncé à en nier le bien-fondé.

Dans quelques articles plus courts, parus ces dernières années dans le *Neurologisches Zentralblatt*, dans la *Revue neurologique* et dans la *Wiener Klinische Rundschau*, j’ai tenté d’indiquer le matériel et les points de vue qui offrent un appui scientifique à la doctrine de l’« étiologie sexuelle des névroses ». Une présentation détaillée fait encore défaut et à vrai dire essentiellement parce qu’en s’efforçant d’éclairer les corrélations reconnues comme objectives on aborde des problèmes toujours nouveaux, pour la solution desquels on manque de travaux préliminaires. Mais il ne me paraît en rien

1 Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen, *Wiener Klinische Rundschau*, 12 (2), 21-22 ; (4). 55-57 ; (5). 70-72 et (7), 103-105. GW, I.

prématuré de tenter d’orienter l’intérêt du médecin praticien sur les faits que je mets en avant, afin qu’il se convainque de la justesse de ces affirmations et en même temps des avantages qu’il peut tirer de la connaissance de celles-ci pour sa pratique médicale.

Je sais qu’on s’efforcera immanquablement, par des arguments teintés de morale, d’écarter le médecin de la poursuite de cet objet d’étude. Qui veut savoir avec certitude à propos de ses malades, si leurs névroses sont réellement en relation avec leur vie sexuelle, ne peut éviter de s’informer auprès d’eux de leur vie sexuelle et d’insister pour être éclairé sur celle-ci d’une manière fidèle à la vérité. Mais on prétend qu’il y a là un danger pour l’individu comme pour la société. J’entends dire que le médecin n’a pas le droit de faire intrusion dans les secrets sexuels de ses patients, de blesser grossièrement la pudeur — particulièrement celle des personnes de sexe féminin — par un tel examen. De sa main maladroite, il ne peut que détruire le bonheur des familles, chez de jeunes personnes froisser l’innocence, et empiéter sur l’autorité des parents ; avec des adultes il accédera à une complicité gênante et détruira sa propre relation à ses malades. Ce serait donc son devoir moral de rester à distance de toute l’affaire sexuelle.

On a bien le droit de répondre : c’est là l’expression d’une pruderie indigne d’un médecin, laquelle cache imparfaitement son indigence derrière de mauvais arguments. Si des facteurs de la vie sexuelle doivent réellement être reconnus comme causes de maladie, alors l’investigation et la discussion de ces facteurs ressortissent justement, de ce fait, sans plus d’hésitation, aux obligations du médecin. L’offense à la pudeur, dont il se rend par là coupable, n’est ni différente ni pire, devrait-on penser, que lorsque, pour guérir une affection locale, il insiste sur l’inspection des organes génitaux féminins, exigence à laquelle l’oblige la Faculté elle-même. On entend encore souvent raconter par des femmes d’un certain âge, ayant passé leurs jeunes années en province, qu’elles s’étaient

autrefois affaiblies jusqu’à l’épuisement par des hémorragies génitales surabondantes, parce qu’elles n’avaient pu se résoudre à laisser un médecin voir leur nudité. L’influence éducative que les médecins exercent sur le public a permis, au cours d’une génération, d’obtenir qu’une telle aversion ne se produise chez nos jeunes femmes qu’avec une extrême rareté. Là où on la rencontrerait, elle serait condamnée comme incompréhensible pruderie, comme pudeur mal placée. Vivons-nous donc, demanderait le mari, en Turquie où la femme malade n’a le droit de montrer au médecin que son bras à travers un trou dans le mur ?

Il n’est pas vrai que l’examen et la complicité dans les choses sexuelles procurent au médecin une toute-puissance dangereuse à l’égard de ses patients. La même objection pouvait, en son temps, être faite avec plus de raison à l’emploi de la narcose, par laquelle le malade est privé de sa conscience et de son libre arbitre, et par laquelle le médecin a en main la possibilité de décider si et quand il les recouvrera. La narcose nous est pourtant devenue indispensable aujourd’hui, parce qu’elle participe utilement, plus que toute autre chose, à l’effort des médecins, et le médecin a assumé, parmi ses autres obligations sérieuses, la responsabilité de la narcose.

Le médecin peut causer des dommages dans tous les cas où il est soit maladroit, soit sans scrupule, dans les autres cas, il n’en cause ni plus ni moins que par l’exploration de la vie sexuelle de ses patients. Certes, celui qui ayant une précieuse disposition à la connaissance de soi pense ne pas avoir le tact, le sérieux et la discrétion, dont il a besoin pour l’examen des névrosés, celui qui sait par lui-même que les dévoilements de la vie sexuelle éveilleront en lui un frémissement sensuel au lieu d’un intérêt scientifique, celui-là fera bien de rester à l’écart du sujet de l’étiologie des névroses. Nous ne lui demandons rien d’autre que de se tenir aussi à l’écart du traitement des nerveux.

Il n'est pas vrai non plus que les malades opposent à une exploration de leur vie sexuelle des obstacles insurmontables. Des adultes ont l'habitude, après une courte hésitation, de retrouver contenance avec ces mots : Je suis donc chez le médecin, à lui on peut tout dire. De nombreuses femmes, pour qui l'obligation de cacher leurs sensations sexuelles pèse assez lourd tout au long de leur vie, se trouvent soulagées de remarquer chez le médecin que nul autre souci, en l'occurrence, ne passe avant celui de leur guérison, et elles lui sont reconnaissantes de pouvoir pour une fois se comporter de façon purement humaine à propos de choses sexuelles. Une connaissance obscure de l'importance primordiale de facteurs sexuels dans l'apparition de l'état nerveux, connaissance que je cherche à gagner à la science sous une forme neuve, semble n'avoir absolument jamais disparu de la conscience des profanes. Que de fois des scènes semblables à la suivante : on a un couple devant soi, dont un partenaire souffre de névrose. Après bien des préambules et ménagements, précisant que pour le médecin qui veut aider en pareil cas, il ne peut y avoir de limites conventionnelles et autres choses semblables, on fait part aux deux que la cause de la maladie, comme on le suppose, réside dans le mode de commerce sexuel, non naturel et dommageable, qu'ils ont dû choisir depuis les dernières couches de la femme. Que les médecins n'ont pas l'habitude, en règle générale, de se soucier de ces problèmes, mais que c'est tout simplement une mauvaise chose, même si les malades n'aiment pas en entendre parler, etc. Alors l'un des partenaires pousse l'autre du coude et dit : « Tu vois, je te l'ai dit, ça va me rendre malade. » Et l'autre répond : « J'y ai aussi pensé, mais qu'est-ce qu'il faut faire ? »

Dans certaines autres circonstances, par exemple avec des jeunes filles, qui bien sûr sont systématiquement éduquées à dissimuler leur vie sexuelle, on devra se contenter, dans une proportion fort modeste, d'une bienveillance loyale. Mais ici entre en

ligne de compte le fait que le médecin compétent n'aborde pas ses malades sans préparation, et qu'en règle générale il n'a pas à exiger d'eux un éclaircissement, mais seulement une confirmation de ses suppositions. Celui qui veut suivre mes indications sur la manière d'agencer la morphologie des névroses et de la traduire en étiologie, n'a pas besoin que les malades lui fassent beaucoup plus d'aveux. Dans la description de leurs symptômes morbides, qu'ils ne font qu'avec beaucoup trop de complaisance, ils lui ont la plupart du temps livré la connaissance des facteurs sexuels qui se cachent derrière.

Ce serait un grand avantage que les malades sachent mieux avec quelle certitude il est désormais possible au médecin d'interpréter leurs souffrances névrotiques et d'en déduire l'étiologie sexuelle en cause. Ce serait certainement une incitation pour eux à renoncer à leurs secrets à partir du moment où ils se sont déterminés à demander de l'aide pour leurs maux. Par ailleurs nous sommes tous intéressés à ce que dans les choses sexuelles aussi un degré de sincérité supérieur à celui exigé jusqu'à présent devienne une obligation pour les humains. La moralité sexuelle ne peut qu'y gagner. Présentement nous sommes tous, sans exception, en matière de sexualité, des hypocrites, malades comme bien portants. Cela ne pourra être pour nous que profitable si, par suite de la sincérité générale, une certaine dose de tolérance dans les choses sexuelles devient monnaie courante.

Le médecin trouve habituellement un intérêt minime à nombre de questions qui sont discutées chez les neuropathologistes au sujet des névroses, par exemple si l'on est fondé à différencier rigoureusement hystérie et neurasthénie, si l'on a le droit de distinguer en outre une hystéro-neurasthénie, si l'on doit ranger l'obsession avec la neurasthénie ou si l'on doit la reconnaître comme névrose particulière et ainsi de suite. Et en fait, le médecin a bien le droit d'être indifférent à de telles distinctions tant que le diagnostic

établi reste sans plus de conséquences, ni compréhension plus profonde, ni aucune indication pour la thérapie, tant que dans tous les cas le malade est envoyé à l’établissement hydrothérapique, ou s’entend dire qu’il n’a rien. Mais il en est autrement si l’on adopte nos points de vue sur les relations causales entre la sexualité et les névroses. Alors s’éveille un nouvel intérêt pour la symptomatologie des différents cas névrotiques, et il devient important pour la pratique de savoir décomposer correctement le tableau complexe en ses éléments et les dénommer correctement. La morphologie des névroses est, en effet, sans grand effort, traduisible en étiologie, et à partir de la connaissance de celle-ci se déduisent, comme allant de soi, de nouvelles indications thérapeutiques.

Or le diagnostic important, qui peut à chaque fois être obtenu par appréciation soigneuse des symptômes, a pour but de savoir si le cas comporte les caractères d’une neurasthénie ou d’une psychonévrose (hystérie, obsession). (On rencontre avec une fréquence peu commune des cas mixtes, où des signes de neurasthénie sont unis à ceux d’une psychonévrose ; mais nous en réserverons l’appréciation pour plus tard.) C’est seulement dans les neurasthénies que l’examen des malades a pour résultat de découvrir les facteurs étiologiques provenant de la vie sexuelle ; ceux-ci sont, comme il est naturel, connus du malade et appartiennent au présent, plus exactement à la période de sa vie ayant débuté avec la maturité sexuelle (bien que cette délimitation elle non plus ne permette pas d’inclure tous les cas). Dans les psychonévroses un tel examen fournit peu de chose ; il nous livre, par exemple, la connaissance de facteurs que l’on doit reconnaître comme déclenchants et qui dépendent de la vie sexuelle ou éventuellement pas du tout ; dans le premier cas ils ne se révèlent alors pas d’une autre nature que les facteurs étiologiques de la neurasthénie et sont donc totalement dépourvus de relation spécifique à la survenue de la psychonévrose. Et pourtant l’étiologie

des psychonévroses, elle aussi, réside dans chaque cas, une fois de plus, dans le sexuel. Par un remarquable détour, dont il sera question plus loin, on peut parvenir à connaître cette étiologie et à trouver compréhensible que le malade n'ait rien su nous en dire. En effet les événements et influences qui sont à la base de toute psychonévrose n'appartiennent pas à l'actualité mais à une époque de la vie depuis longtemps révolue, pour ainsi dire préhistorique, à la prime enfance et c'est pourquoi ils ne sont pas connus du malade lui-même. Il les a — dans un certain sens seulement — oubliés.

Étiologie sexuelle donc dans tous les cas de névrose ; mais dans les neurasthénies elle est de type actuel, dans les psychonévroses ce sont des facteurs de nature infantile ; ceci est la première grande opposition dans l'étiologie des névroses. On en trouve une deuxième, si l'on tient compte d'une différence dans la symptomatologie de la neurasthénie elle-même. Ici on trouve d'un côté des cas où certains maux caractéristiques de la neurasthénie se mettent au premier plan : le serrement de tête, la fatigabilité, la dyspepsie, la constipation, l'irritation spinale et ainsi de suite. Dans d'autres cas ces signes régressent, et le tableau morbide se compose d'autres symptômes qui tous révèlent une relation au symptôme nodal, l'« angoisse » (anxiété flottante, inquiétude, angoisse d'attente, crises d'angoisse complètes, rudimentaires et supplémentaires, vertige locomoteur, agoraphobie, insomnie, amplification des douleurs, etc.). J'ai laissé son nom au premier type de neurasthénie, mais j'ai désigné le second comme « névrose d'angoisse », et j'ai justifié cette distinction dans un autre écrit où il est aussi tenu compte du fait que les deux névroses, en règle générale, apparaissent ensemble. Pour notre propos, il suffit de souligner qu'à la diversité symptomatologique des deux formes, vient en parallèle une différence dans l'étiologie. La neurasthénie se laisse à chaque fois ramener à un état du système nerveux, tel qu'il est acquis par masturbation excessive, ou qu'il apparaît spontanément

par des pollutions accumulées ; dans la névrose d'angoisse on trouve régulièrement des influences sexuelles qui ont pour facteur commun la rétention ou la satisfaction incomplète, telle que : *coïtus interruptus*, abstinence avec vive libido, excitation dite frustrée et autres choses semblables. Dans le petit article qui s'efforçait d'introduire la névrose d'angoisse, j'ai énoncé la formule que l'angoisse serait en général une libido détournée de son emploi.

Quand sont réunis dans un cas des symptômes de la neurasthénie et de la névrose d'angoisse, donc dans un cas mixte, on s'en tient à cette proposition empiriquement trouvée, qu'à un mélange de névroses correspond une collaboration de plusieurs facteurs étiologiques, et l'on trouve à chaque fois son attente confirmée. Avec quelle fréquence ces facteurs étiologiques sont organiquement reliés les uns avec les autres par l'interrelation des processus sexuels, par exemple *coïtus interruptus* ou puissance masculine insuffisante avec la masturbation, ceci mériterait assurément un exposé détaillé.

Quand on a diagnostiqué avec certitude tel cas de névrose neurasthénique et qu'on en a correctement groupé les symptômes, on peut se permettre de traduire la symptomatologie en étiologie et d'exiger alors hardiment des malades la confirmation des hypothèses avancées. Une opposition initiale ne doit pas induire en erreur ; on insiste fermement sur ce qu'on a conclu, et l'on triomphe finalement de chaque résistance en affirmant le caractère inébranlable de sa conviction. Ce faisant, on apprend toutes sortes de choses de la vie sexuelle des humains, de quoi remplir un livre utile et instructif, on se met aussi à regretter à tous égards que la science sexuelle passe encore de nos jours pour déshonnête. Les écarts bénins par rapport à une *vita sexualis* normale étant beaucoup trop fréquents pour qu'on puisse accorder valeur à leur découverte, on ne fera valoir comme explication chez ses malades névrosés qu'une anormalité grave et longtemps poursuivie de la vie sexuelle ; mais qu'on puisse

par son insistance amener un malade, psychiquement normal, à s'accuser lui-même à tort d'une faute sexuelle, c'est là un danger qu'on peut en toute confiance négliger comme imaginaire.

Si l'on procède de cette façon avec ses malades, on acquiert aussi la conviction qu'il n'existe pas de cas négatifs au regard de la doctrine de l'étiologie sexuelle de la neurasthénie. Chez moi du moins, cette conviction est devenue si assurée que j'ai donné aussi une valeur diagnostique à un résultat négatif de l'examen, à savoir que je peux me dire : de tels cas ne sauraient être une neurasthénie. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises j'en vins à admettre l'existence d'une paralysie progressive au lieu d'une neurasthénie, parce que je n'étais pas parvenu à mettre en évidence l'abondante masturbation dont ma doctrine montre la nécessité, et l'évolution de ces cas me donna raison ultérieurement. Une autre fois où le malade, en l'absence d'altération organique évidente, se plaignait de serrement de tête, maux de tête, dyspepsie et s'opposait avec sincérité et hautaine assurance à mes insinuations d'ordre sexuel, j'eus l'idée de supposer une suppuration latente dans l'un des sinus latéraux du nez et un collègue, spécialiste compétent, confirma cette conclusion tirée d'un examen sexuel négatif, en délivrant le malade de ses douleurs par l'évacuation de pus fétide d'un sinus de Highmore.

L'illusion qu'il existerait pourtant des « cas négatifs » peut se produire encore d'une autre façon. L'examen révèle parfois une vie sexuelle normale chez des personnes dont la névrose est vraiment assez semblable, lors d'une observation superficielle, à une neurasthénie ou à une névrose d'angoisse. Mais une observation plus approfondie découvre alors régulièrement le véritable état de choses. Derrière de tels cas que l'on a pris pour de la neurasthénie se cache une psychonévrose, hystérie ou névrose obsessionnelle. L'hystérie en particulier qui imite tant d'affections organiques peut avec facilité donner l'apparence de l'une des névroses actuelles en élevant ses symptômes au rang de ceux de l'hystérie. De telles

hystéries sous la forme de la neurasthénie ne sont d'ailleurs pas très rares. Mais ce n'est pas une solution de peu de prix que de recourir aux psychonévroses, pour ces neurasthénies dans lesquelles l'information sexuelle est négative ; on peut en conduire la démonstration selon la seule voie qui permet de démasquer infailliblement une hystérie, selon la voie que nous mentionnerons plus loin comme celle de la psychanalyse.

Peut-être bien que certains qui sont disposés à tenir compte de l'étiologie sexuelle chez leurs malades neurasthéniques, nous reprocheront cependant comme un parti pris de ne pas les inviter à prêter aussi attention aux autres facteurs qui sont généralement mentionnés chez les auteurs comme causes de la neurasthénie. Certes il ne me vient pas à l'idée de substituer dans les névroses l'étiologie sexuelle à toute autre au point de déclarer abolie leur efficacité. Ce serait mal me comprendre. Je veux bien plutôt dire qu'à tous les facteurs étiologiques bien connus et vraisemblablement reconnus à juste titre par les auteurs, à l'origine de la neurasthénie, s'ajoutent encore les facteurs sexuels qui jusqu'à présent n'ont pas été suffisamment pris en considération. Mais ceux-ci méritent, selon mon appréciation, de se voir attribuer une place particulière dans la série étiologique. Eux seuls en effet ne manquent dans aucun cas de neurasthénie, eux seuls sont capables de produire la névrose sans autre assistance, si bien que ces autres facteurs semblent réduits au rôle d'étiologie d'appoint et supplémentaire ; eux seuls permettent au médecin de reconnaître des relations certaines entre leur diversité et la pluralité des tableaux cliniques. Quand, en revanche, je rassemble les cas qui sont prétendument devenus neurasthéniques par surmenage, trouble émotionnel, après une fièvre typhoïde, etc., je n'y retrouve rien de commun dans les symptômes, je serais incapable, d'après le type de l'étiologie, de former aucune attente concernant les symptômes, comme inversement de conclure du tableau clinique à l'étiologie à l'œuvre.

Les causes sexuelles sont aussi celles qui offrent au médecin le meilleur point d'appui pour son action thérapeutique. L'hérédité est indubitablement un facteur important là où on la retrouve ; elle fait en sorte que se produise un effet pathologique important, là où sans elle il n'y en aurait eu qu'un très petit. Mais l'hérédité est inaccessible à l'action du médecin ; chacun apporte avec lui ses tendances pathologiques héréditaires ; nous n'y pouvons plus rien changer. De plus, il ne faut pas oublier que dans l'étiologie des neurasthénies justement il est de toute nécessité pour nous de refuser le premier rang à l'hérédité. La neurasthénie (sous ses deux formes) appartient aux affections que peut aisément contracter tout individu héréditairement non taré. S'il en était autrement la gigantesque augmentation de la neurasthénie dont se plaignent tous les auteurs serait impensable. En ce qui concerne la civilisation, au débit de laquelle, dans le livre des péchés, on inscrit souvent la responsabilité de la neurasthénie, les auteurs peuvent aussi avoir raison sur ce point (bien que vraisemblablement par de toutes autres voies qu'ils ne le croient) ; mais l'état de notre civilisation est lui aussi quelque chose d'impossible à modifier pour l'individu ; d'ailleurs ce facteur, de par son caractère général pour les membres d'une même société, n'explique jamais le fait du choix de la maladie. Le médecin non neurasthénique se trouve en effet soumis aux mêmes influences de la civilisation prétendument pathogène que le malade neurasthénique qu'il a à soigner. L'importance d'influences épuisantes reste sujette aux limitations indiquées plus haut. Mais le facteur du « surmenage », que les médecins font si volontiers valoir à leurs patients comme cause de leur névrose, est souvent l'objet d'abus tout à fait démesurés. Il est parfaitement exact que celui qui s'est prédisposé à la neurasthénie par des nuisances sexuelles supporte mal le travail intellectuel et les épreuves psychiques de la vie, mais jamais personne ne devient névrotique par le travail ou l'énervement seuls. Le travail de l'esprit est bien plutôt un moyen de protection contre la maladie neurasthénique ; ce sont précisément

les travailleurs intellectuels les plus acharnés qui restent épargnés par la neurasthénie, et ce que les neurasthéniques accusent comme « surmenage qui rend malade » ne mérite en règle générale d'être reconnu comme « travail de l'esprit » ni par sa qualité ni par son étendue. À l'employé qui se « surmène » à son bureau, ou à la ménagère à qui la tenue de la maison est devenue trop lourde, les médecins devront bien s'habituer à donner l'explication qu'ils ne sont pas tombés malades parce qu'ils ont essayé de remplir leur tâche, véritablement légère pour un cerveau civilisé, mais parce que, ce faisant, ils ont massivement négligé et altéré leur vie sexuelle.

Seule l'étiologie sexuelle nous permet de plus de comprendre toutes les particularités de l'histoire de la maladie chez les neurasthéniques, les améliorations mystérieuses au milieu de l'évolution et les aggravations également inexplicables qui sont habituellement mises en relation par les médecins et les malades avec le traitement entrepris. Dans ma collection de plus de deux cents cas est, par exemple, décrite l'histoire d'un homme qui, après que le traitement du médecin de famille ne lui ait été d'aucun profit, alla voir le pasteur Kneipp et à partir de cette cure enregistra pendant un an une amélioration extraordinaire dans ses souffrances. Mais lorsqu'un an plus tard les maux se renforcèrent de nouveau et qu'il chercha derechef de l'aide à Wörishofen, cette deuxième cure resta sans succès. Un coup d'œil sur la chronique familiale de ce patient résout la double énigme : six mois et demi après le premier retour de Wörishofen, la femme du malade lui donna un enfant ; il l'avait donc quittée au début d'une grossesse encore ignorée et il put après son retour avoir des rapports naturels avec elle. Lorsqu'à l'issue de ce temps salutaire pour lui, sa névrose fut attisée de nouveau par la reprise du *coïtus interruptus*, la deuxième cure ne put que se révéler sans succès, car la grossesse mentionnée plus haut demeura la dernière.

Un cas analogue où il fallait de même expliquer une action inattendue de la thérapeutique, prit une forme encore plus instructive du fait qu'il comportait une alternance énigmatique dans les symptômes de la névrose. Un jeune nerveux avait été envoyé par son médecin dans un établissement thermal bien dirigé pour une neurasthénie typique. Là son état s'améliora au début de plus en plus, si bien qu'il y avait tout lieu d'envisager de faire sortir le patient, devenu un partisan reconnaissant de l'hydrothérapie. Survint alors, dans la sixième semaine, un revirement : le malade « ne supporta plus l'eau », devint de plus en plus nerveux et quitta finalement l'établissement deux semaines plus tard, ni guéri ni content. Lorsqu'il se plaignit auprès de moi de cette duperie de la thérapie, je m'informai un peu des symptômes qui l'avaient affecté au milieu de la cure. Curieusement une mutation s'y était accomplie. Il était entré à l'établissement avec serrement de tête, fatigabilité, dyspepsie ; ce qui l'avait perturbé pendant le traitement, c'était : énervement, crises d'oppression, vertiges à la marche et troubles du sommeil. Je pus alors dire au malade : « Vous êtes injuste envers l'hydrothérapie. Vous êtes tombé malade, comme vous le saviez vous-même très bien, par suite d'une masturbation longtemps poursuivie. Dans l'établissement, vous avez abandonné ce mode de satisfaction, en conséquence de quoi vous vous êtes rapidement rétabli. Mais, quand vous vous êtes senti mieux, vous avez inconsidérément recherché avec une dame, supposons une autre patiente, des relations qui ne pouvaient mener qu'à une excitation sans satisfaction normale. Les belles promenades aux alentours de l'établissement vous en fournissaient une bonne occasion. C'est de par cette liaison que vous êtes retombé malade, et non pas de par une intolérance subite à l'hydrothérapie. De votre état présent je conclus d'ailleurs que vous poursuivez encore la même liaison en ville. » Je peux assurer que le malade m'a alors donné confirmation point par point.

La thérapeutique actuelle de la neurasthénie, telle qu'on la pratique de la façon la plus favorable sans doute dans les établissements thermaux, se propose pour but d'atteindre l'amélioration de l'état nerveux par deux facteurs : mettre à l'abri et fortifier le patient. Je n'aurais rien d'autre à reprocher à cette thérapeutique que de ne tenir aucun compte des conditions sexuelles du cas. D'après mon expérience, il est hautement souhaitable que les médecins directeurs de ces établissements se rendent bien compte qu'ils n'ont pas affaire à des victimes de la civilisation ou de l'hérédité, mais — *sit venia verbo* — à des estropiés de la sexualité. D'une part, il leur serait alors plus facile d'expliquer leurs succès tout comme leurs insuccès, et d'autre part ils atteindraient de nouveaux succès qui étaient jusqu'à présent abandonnés au hasard ou au comportement spontané du malade. Si l'on fait sortir de sa maison pour l'envoyer à l'établissement thermal une femme neurasthénique, anxieuse, si, toutes obligations écartées, on la met alors aux bains, à la gymnastique et à une alimentation abondante, on sera certainement enclin à mettre l'amélioration souvent brillante, obtenue ainsi en quelques semaines ou mois, au compte du repos dont jouissait la malade et des forces apportées par l'hydrothérapie. C'est bien possible ; mais on oublie ici que l'éloignement de la maison s'accompagne pour la patiente d'une interruption du commerce conjugal, et que c'est seulement cette mise à l'écart temporaire de la cause pathogène qui lui donne la possibilité de se rétablir à l'aide d'une thérapeutique appropriée. La méconnaissance de ce point de vue étiologique se venge après coup, le succès thérapeutique apparemment si satisfaisant se révélant très fugitif. Peu après le retour du patient à ses relations quotidiennes, les symptômes de la maladie se réinstaurent et l'obligent ou bien à passer sans cesse, de temps en temps, une partie de son existence improductivement dans de tels établissements, ou bien l'amènent à diriger ailleurs ses espoirs de guérison. Il est donc clair que les mesures thérapeutiques dans la neurasthénie doivent avoir leur

point d'attaque non pas dans les établissements thermaux mais au sein des relations quotidiennes des malades.

Dans d'autres cas notre doctrine étiologique peut éclairer le médecin de l'établissement sur la source des échecs qui se produisent dans l'établissement lui-même, et lui suggérer comment les éviter. La masturbation est bien plus fréquente chez les filles adultes et les hommes mûrs qu'on ne le croit d'habitude, elle agit comme nuisance non seulement par la production des symptômes neurasthéniques, mais aussi en maintenant les malades sous la pression d'un secret ressenti comme honteux. Le médecin, qui n'est pas habitué à traduire neurasthénie en termes de masturbation, rend compte de l'état de la maladie en recourant à un mot tout fait tel que anémie, sous-alimentation, surmenage, etc., et escompte alors la guérison de son malade par l'élaboration et la mise en œuvre de la thérapie antagoniste. Mais à son étonnement, chez le malade, des périodes d'amélioration alternent avec d'autres où tous les symptômes s'aggravent, au milieu d'une sévère dépression. L'issue d'un tel traitement est en général douteuse. Si le médecin savait que le malade lutte en permanence contre son habitude sexuelle, qu'il est tombé dans le désespoir parce qu'il a dû y succomber de nouveau, s'il s'entendait à obtenir du malade son secret, à en dévaloriser à ses yeux la gravité, et à le soutenir dans sa lutte pour se déshabituer, alors le succès de l'effort thérapeutique s'en trouverait sans aucun doute assuré.

La désaccoutumance de la masturbation n'est qu'une des nouvelles tâches thérapeutiques qui résultent pour le médecin de la prise en compte de l'étiologie sexuelle, et cette tâche précise ne semble pouvoir être accomplie, comme toute autre désaccoutumance, que dans un établissement hospitalier et sous surveillance constante du médecin. Abandonné à lui-même, le masturbateur revient, à l'occasion de toute influence déprimante, à la satisfaction qui lui est commode. Le traitement médical ne peut ici

se fixer d'autre but que de ramener au commerce sexuel normal le neurasthénique qui a récupéré ses forces, car le besoin sexuel, dès lors qu'il a été éveillé et qu'il a été satisfait pendant un certain temps, ne peut plus être réduit au silence, mais seulement déplacé sur une autre voie. Une remarque tout à fait analogue vaut d'ailleurs aussi pour toutes les autres cures d'abstinence, qui ne réussiront qu'en apparence, tant que le médecin se contentera de retirer au malade son agent narcotique sans se soucier de la source d'où jaillit le besoin impérieux de celui-ci. « Accoutumance » n'est qu'une simple façon de parler sans valeur explicative ; tous ceux qui ont l'occasion de prendre pendant un certain temps de la morphine, de la cocaïne, du chloral et autres, n'acquièrent pas de ce fait « l'appétence » pour ces choses. Une investigation plus précise démontre en règle générale que ces narcotiques sont destinés à jouer le rôle de substituts — directement ou par voie détournée — de la jouissance sexuelle manquante, et là où ne peut plus s'instaurer une vie sexuelle normale, on peut s'attendre avec certitude à la rechute du désintoxiqué.

Une autre tâche pour le médecin est celle que lui pose l'étiologie de la névrose d'angoisse, elle consiste à inviter le malade à abandonner toutes les modalités nuisibles du commerce sexuel et à adopter des relations sexuelles normales. Il va de soi que ce devoir incombe avant tout au confident médical du malade, au médecin de famille, qui nuit gravement à ses clients s'il se croit trop respectable pour intervenir dans cette sphère.

Comme il s'agit ici la plupart du temps du couple conjugal, l'effort du médecin se heurte aussitôt aux tendances malthusiennes visant à limiter le nombre des conceptions dans le mariage. Il me paraît indubitable que ces intentions se répandent de plus en plus dans notre classe moyenne ; j'ai rencontré des couples qui, dès après le premier enfant ont pratiqué la prévention de la conception, et d'autres qui dans leur commerce sexuel ont voulu tenir compte de

cette intention dès la nuit de noces. Le problème du malthusianisme est vaste et compliqué ; je n'ai pas l'intention de le traiter ici exhaustivement, comme il serait vraiment nécessaire pour la thérapie des névroses. Je veux seulement discuter de la meilleure attitude que le médecin qui reconnaît l'étiologie sexuelle des névroses doit prendre envers ce problème.

Le plus faux est manifestement de vouloir l'ignorer — sous quelque prétexte que ce soit. Rien de ce qui est nécessaire ne peut être inférieur à ma dignité de médecin, et il est nécessaire d'assister de son conseil médical un couple qui songe à la limitation de la procréation, si l'on ne veut pas exposer à la névrose l'un des conjoints ou les deux. Il est incontestable que des mesures malthusiennes deviennent un jour ou l'autre nécessaires dans un mariage, et ce serait théoriquement l'un des plus grands triomphes de l'humanité, l'une des libérations les plus tangibles à l'égard de la contrainte naturelle à laquelle est soumise notre espèce, si l'on parvenait à élever l'acte responsable de la procréation au rang d'une action volontaire et intentionnelle, et à le dégager de son intrication avec la satisfaction nécessaire d'un besoin naturel.

Le médecin perspicace prendra donc sur lui de décider dans quelles circonstances l'application de mesures préventives contre la conception est justifiée, et il aura à distinguer parmi ces moyens ceux qui sont nuisibles de ceux qui sont inoffensifs. Est nuisible tout ce qui empêche la survenue de la satisfaction ; mais comme on le sait, nous ne possédons actuellement aucun moyen de protection contre la conception qui remplirait toutes les exigences que l'on est en droit d'attendre, c'est-à-dire qui soit sûr, commode, qui ne nuise pas à la sensation de plaisir lors du coït et ne blesse pas la délicatesse de sentiment de la femme. Une tâche pratique est offerte ici aux médecins, à la réalisation de laquelle ils peuvent appliquer leurs forces en étant payés de retour. Celui qui comblera cette lacune dans notre technique médicale aura préservé les jouissances

de la vie et protégé la santé d'innombrables personnes, il aura assurément préparé ainsi également un changement tout à fait radical dans les conditions de notre vie en société.

Par là ne sont pas épuisées les suggestions qui découlent de la reconnaissance d'une étiologie sexuelle des névroses. L'action principale que nous pouvons accomplir en faveur des neurasthéniques est du domaine de la prophylaxie. Si la masturbation est la cause de la neurasthénie dans la jeunesse et si plus tard, par la diminution de puissance qu'elle crée, elle acquiert aussi une importance étiologique pour la névrose d'angoisse, la prévention de la masturbation chez les deux sexes est une tâche qui mérite plus de considération qu'elle n'en a trouvé jusqu'à présent. Si l'on songe à tous les préjudices plus ou moins subtils ou grossiers qui proviennent d'une neurasthénie qui, paraît-il, ne cesse de s'étendre, on ne saurait manquer de trouver un intérêt public à ce *que les hommes accèdent au commerce sexuel avec une pleine puissance*. Mais en matière de prophylaxie l'individu est assez désarmé. La communauté doit prendre intérêt à cet objet et donner son accord à la création de dispositifs valables pour tous. Pour le moment nous sommes encore très loin d'une telle situation qui serait une promesse de remède, et c'est pourquoi l'on peut à juste titre rendre aussi notre civilisation responsable de l'extension de la neurasthénie. Bien des choses devraient changer. Il faut briser la résistance d'une génération de médecins qui ne sont plus capables de se souvenir de leur propre jeunesse ; il faut surmonter la superbe des pères qui n'aiment guère s'abaisser devant leurs enfants au niveau de l'humain, il faut combattre la pruderie incompréhensive des mères, qui considèrent régulièrement de nos jours comme un arrêt du destin insondable mais immérité, que « ce soit justement leurs enfants qui sont devenus nerveux ». Mais avant tout il faut que soit créé dans l'opinion publique un espace pour la discussion des problèmes de la vie sexuelle ; on doit pouvoir en parler sans être désigné comme un

perturbateur ou quelqu’un qui spécule sur les bas instincts. Et ainsi il resterait encore suffisamment de travail pour les cent années à venir, au cours desquelles notre civilisation doit être capable de se mettre en accord avec les revendications de notre sexualité !

Une distinction diagnostique exacte entre les psychonévroses et la neurasthénie démontre aussi sa valeur en ce que les premières exigent une autre appréciation pratique et des mesures thérapeutiques particulières. Les psychonévroses apparaissent dans deux sortes de circonstances, soit de façon autonome, soit à la suite des névroses actuelles (neurasthénie et névrose d’angoisse). Dans ce dernier cas on a affaire à un type nouveau, d’ailleurs très fréquent, de névroses mixtes. L’étiologie de la névrose actuelle est devenue l’étiologie auxiliaire de la psychonévrose ; il en résulte un tableau morbide dans lequel domine par exemple la névrose d’angoisse, mais qui comprend aussi des traits de la neurasthénie vraie, de l’hystérie et de la névrose obsessionnelle. On aurait tort devant une telle intrication de renoncer peut-être à une distinction des tableaux névrotiques individualisés, car il n’est malgré tout pas difficile de s’expliquer le cas de la façon suivante : comme le démontre le développement prépondérant de la névrose d’angoisse, la maladie est ici apparue sous l’influence étiologique d’une nuisance sexuelle actuelle. Mais l’individu en cause était, en dehors de cela, prédisposé à une ou plusieurs psychonévroses par une étiologie particulière et il aurait un jour ou l’autre été atteint de psychonévrose, spontanément ou par l’adjonction d’un autre facteur débilitant. Eh bien, l'étiologie auxiliaire, encore marquante, pour la psychonévrose est fournie par l’étiologie actuelle de la névrose d’angoisse.

Pour de tels cas, s’est installée avec raison la pratique thérapeutique de négliger dans le tableau clinique les composantes psychonévrotiques et de traiter exclusivement la névrose actuelle. Dans bien des cas on parvient aussi à se rendre maître de la névrose concomitante, si l’on s’oppose adéquatement à la neurasthénie. Mais

une autre appréciation est rendue nécessaire par ces cas de psychonévroses qui, ou bien surviennent spontanément, ou bien subsistent indépendamment au décours d'une maladie associant neurasthénie et psychonévrose. Si j'ai parlé de survenue « spontanée » d'une psychonévrose, je ne veux pas par là suggérer que tout facteur étiologique fasse défaut lors de l'enquête anamnestique. Cela peut bien être le cas, mais on peut aussi bien avoir l'attention attirée par un facteur indifférent, un mouvement émotionnel, un affaiblissement par une maladie somatique, etc. Cependant, on doit dans tous ces cas maintenir que la véritable étiologie des psychonévroses ne repose pas dans ces facteurs déclenchants, mais demeure insaisissable par le type habituel de recherche anamnestique.

Comme nous le savons, c'est cette lacune qu'on a tenté de combler par l'hypothèse d'une disposition névropathique particulière, dont l'existence assurément ne laisserait guère de perspective de succès pour une thérapie de ces états pathologiques. La disposition névropathique elle-même est conçue comme le signe d'une dégénérescence générale, et ainsi ce terme factice et commode en vient à être utilisé surabondamment contre les pauvres malades que les médecins sont fort impuissants à aider. Par bonheur, il en va autrement. La disposition névropathique existe bien, mais je dois contester qu'elle suffise à produire la psychonévrose. Qui plus est, je dois contester que le concours d'une disposition névropathique et de causes déclenchantes de la vie ultérieure constitue une étiologie suffisante des psychonévroses. En rapportant le destin pathologique des individus aux expériences vécues par leurs ancêtres, on est allé trop loin, et l'on a en ceci oublié qu'entre la conception et la maturité de l'individu se situe une période longue et importante de la vie, l'enfance, dans laquelle peuvent être acquis les germes d'une maladie ultérieure. Il en va effectivement ainsi dans la psychonévrose. Sa véritable étiologie est à trouver dans les

expériences vécues de l'enfance, et cela à nouveau — et exclusivement — dans des impressions concernant la vie sexuelle. On a tort de négliger totalement la vie sexuelle des enfants ; ils sont, autant que je le sache, capables de toutes les réalisations sexuelles psychiques et de nombreuses réalisations somatiques. Pas plus que les organes génitaux externes et les deux gonades ne constituent la totalité de l'appareil sexuel de l'être humain, pas davantage sa vie sexuelle ne commence-t-elle seulement avec la puberté, comme il pourrait paraître à une observation grossière. Mais il est exact que l'organisation et l'évolution de l'espèce Homme tendent à éviter une activité sexuelle trop riche dans l'enfance ; il semble que les forces pulsionnelles sexuelles de l'être humain doivent être stockées, pour servir de grands buts culturels lorsqu'elles sont ensuite libérées à l'époque de la puberté (Wilh. Fliess). À partir d'un tel ensemble de faits, on peut sans doute comprendre pourquoi des expériences sexuelles de l'enfance ne peuvent qu'agir de façon pathogène. Mais elles ne développent leur action que pour la plus petite part à l'époque où elles surviennent ; bien plus considérable est leur *action après coup*, qui ne peut apparaître qu'à des périodes ultérieures de la maturation. Cette action après coup provient, il n'en peut être autrement, des traces psychiques qu'ont laissées les expériences sexuelles infantiles. Dans l'intervalle entre l'expérience de ces impressions et leur reproduction (ou bien plutôt le renforcement des impulsions libidinales qui en découlent), non seulement l'appareil sexuel somatique mais également l'appareil psychique ont connu un développement considérable, et c'est pourquoi de l'influence de ces expériences sexuelles précoces résulte maintenant une réaction psychique anormale, et des formations psychopathologiques apparaissent.

Dans ces indications je n'ai pu que citer les facteurs principaux sur lesquels s'appuie la théorie des psychonévroses : l'après-coup, l'état infantile de l'appareil sexuel et de l'instrument psychique. Pour

arriver à une véritable compréhension du mécanisme d'apparition des psychonévroses, il aurait fallu de plus amples développements ; avant tout, il serait inévitable de rendre crédibles certaines hypothèses, qui me paraissent nouvelles, sur la composition et le mode de travail de l'appareil psychique. Dans un livre sur *L'interprétation du rêve*, que je prépare actuellement, j'aurai l'occasion d'aborder ces fondements d'une psychologie des névroses. Le rêve appartient en effet à la même série de formations psychopathologiques que l'idée fixe hystérique, l'obsession et l'idée délirante.

Comme les manifestations des psychonévroses proviennent de traces psychiques inconscientes par le moyen de l'après-coup, elles deviennent accessibles à la psychothérapie qui doit toutefois emprunter ici d'autres voies que celle qui a été jusqu'à présent uniquement suivie, la suggestion avec ou sans hypnose. M'appuyant sur la méthode « cathartique » proposée par J. Breuer, j'ai presque complètement élaboré dans les dernières années une procédure thérapeutique que je dénommerai la procédure « *psychanalytique* », à laquelle je dois de nombreux succès, tout en osant espérer accroître encore considérablement son efficacité. Dans les *Études sur l'hystérie* publiées en 1895 (avec J. Breuer) ont été données les premières communications sur la technique et la portée de la méthode. Depuis lors, bien des améliorations, j'ose l'affirmer, y ont été apportées. Tandis qu'alors nous déclarions avec modestie que nous ne pouvions nous attaquer qu'à l'élimination de symptômes hystériques et non pas à la guérison de l'hystérie elle-même, cette distinction m'est apparue depuis lors comme vide de contenu, et la perspective d'une véritable guérison de l'hystérie et des obsessions s'est offerte. C'est pourquoi j'ai trouvé un assez vif intérêt à lire dans les publications de collègues spécialistes : dans ce cas la procédure judicieuse inventée par Breuer et Freud a échoué, ou bien : la méthode n'a pas tenu ce qu'elle semblait promettre. Je ressentais

alors ce que peut éprouver un homme qui trouve dans le journal son avis de décès, mais qui sûr de son fait peut se sentir tranquille. La procédure est en effet si difficile qu'elle doit absolument être apprise ; et je n'ai pas le souvenir qu'aucun de mes critiques ait voulu l'apprendre de moi, et je ne crois pas non plus qu'ils s'y soient consacrés comme moi-même avec suffisamment d'intensité pour pouvoir la découvrir par eux-mêmes. Les indications des *Études sur l'hystérie* sont parfaitement insuffisantes pour permettre au lecteur la maîtrise de cette technique, et d'ailleurs elles ne visent nullement à donner une formation complète.

La thérapie psychanalytique n'est pas à ce jour universellement applicable ; je lui connais les limitations suivantes : elle exige chez le malade un certain degré de maturité et de discernement, et par suite elle n'est pas valable pour des personnes infantiles ou pour des débiles et des incultes d'âge adulte. Elle échoue chez des personnes trop âgées, du fait que chez elles, en raison du matériel accumulé, elle requerrait beaucoup trop de temps, si bien qu'on parviendrait à la terminaison de la cure à une époque de la vie pour laquelle on n'attribue plus de valeur à la santé nerveuse. Enfin elle n'est possible que quand le malade a un état psychique normal, à partir duquel le matériel pathologique se laisse maîtriser. Pendant une confusion hystérique, une manie ou une mélancolie intercurrentes, on n'obtient aucun résultat avec les moyens de la psychanalyse. On peut aussi soumettre de tels cas à notre procédure, après avoir, par les mesures habituelles, amené l'apaisement des manifestations violentes. Dans la pratique, les cas chroniques de psychonévroses donnent en général mieux prise à la méthode que les cas de crises aiguës dans lesquels ce qui compte avant tout, évidemment, c'est la rapidité de leur résolution. Aussi, c'est pourquoi les phobies hystériques et les différentes formes de la névrose obsessionnelle offrent le champ de travail le plus favorable à cette nouvelle thérapie.

Que la méthode soit cantonnée dans ces limites, cela s'explique en grande partie par les conditions dans lesquelles j'ai dû l'élaborer. Mon matériel, ce sont justement des nerveux chroniques appartenant aux classes cultivées. Je tiens pour tout à fait possible qu'on puisse développer des procédures complémentaires pour des personnes infantiles et pour le public qui cherche assistance dans les hôpitaux. Je dois aussi indiquer que jusqu'à présent j'ai expérimenté ma thérapie exclusivement sur des cas graves d'hystérie et de névrose obsessionnelle ; qu'en adviendrait-il dans ces cas pathologiques légers que l'on voit aboutir à une guérison, apparente du moins, avec un traitement quelconque de peu de mois, je ne saurais le préciser. Comme on le conçoit, une nouvelle thérapie qui exige de multiples sacrifices, ne pouvait compter que sur ce type de malades qui avaient déjà essayé sans succès les méthodes curatives reconnues ou dont l'état justifiait la conclusion qu'ils n'auraient rien à attendre de ces procédures curatives soi-disant plus commodes et plus brèves. Ainsi dus-je d'emblée m'attaquer avec un instrument imparfait aux tâches les plus difficiles ; l'épreuve s'en révéla d'autant plus probante.

Les difficultés essentielles qui s'opposent encore maintenant à la méthode curative psychanalytique ne résident pas en celle-ci même, mais dans le manque de compréhension, chez les médecins et les profanes, pour la nature des psychonévroses. Ce n'est que la contrepartie nécessaire de cette totale ignorance, si les médecins se croient justifiés à consoler le malade par les assurances les plus inadéquates ou à l'inciter à des mesures thérapeutiques. « Venez six semaines dans mon établissement et vous serez débarrassé de vos symptômes (angoisse des voyages, obsessions, etc.). » De fait, l'établissement est indispensable pour apaiser des épisodes aigus au cours d'une psychonévrose, par la diversion, les soins et la mise à l'abri ; pour éliminer les états chroniques, il ne sert à rien, et cela aussi peu les maisons de santé distinguées dirigées de façon

prétendument scientifique, que les établissements hydro-thérapiques communs.

Il serait plus convenable et plus profitable au malade, qui de toute façon doit finir par s'accommoder de ses maux, que le médecin dise la vérité, telle qu'il en fait tous les jours l'expérience : comme genre morbide, les psychonévroses ne sont nullement des affections légères. Lorsqu'une hystérie débute personne ne peut savoir d'avance quand elle prendra fin. On se console en vain la plupart du temps avec cette prophétie : un jour elle aura subitement disparu. La guérison se révèle assez souvent être un simple compromis de tolérance réciproque entre le sain et le malade chez le patient, ou bien elle se produit par voie de mutation d'un symptôme en une phobie. L'hystérie de la jeune fille, calmée à grand-peine, revit, après la brève interruption due au premier bonheur conjugal, dans l'hystérie de l'épouse, à ceci près que maintenant une personne autre qu'avant, l'époux, est poussé par son intérêt à faire silence sur ce cas pathologique. Là où la maladie ne provoque pas une invalidité manifeste, des atteintes à un épanouissement total des forces psychiques ne font presque jamais défaut. Les obsessions reviennent tout au long de la vie ; les phobies et autres limitations de la volonté se sont soustraites jusqu'ici à l'influence de toute thérapie. Tout cela est caché au profane et c'est pourquoi le père d'une fille hystérique s'indigne de devoir donner son accord, par exemple, à un traitement d'un an pour son enfant, alors que la maladie n'a peut-être duré que quelques mois. Le profane est pour ainsi dire profondément convaincu dans son for intérieur du caractère accessoire de toutes ces psychonévroses, c'est pourquoi face au déroulement de la maladie il ne présente aucune patience et face à la thérapie aucun esprit de sacrifice. S'il se montre plus compréhensif vis-à-vis d'une typhoïde qui dure trois semaines, d'une fracture de jambe dont la guérison réclame six mois, si la poursuite de mesures orthopédiques lui paraît envisageable pendant plusieurs années, dès

qu'apparaissent chez son enfant les premières traces d'une déviation de la colonne vertébrale, c'est que cette différence résulte d'une meilleure compréhension des médecins, qui transmettent leur savoir au profane par une information honnête. La sincérité des médecins et la docilité des profanes s'instaureront également dans le cas des psychonévroses, pas avant que la pénétration de la nature de ces affections soit devenue fonds commun de la médecine. Le traitement psychothérapique radical de celles-ci exigera toujours, certes, une formation particulière et sera inconciliable avec l'exercice d'une autre activité médicale. En revanche, à cette catégorie de médecins, fort nombreux à l'avenir, s'offriront l'occasion de glorieuses réalisations et celle d'une pénétration satisfaisante de la vie psychique des hommes.

Sur les souvenirs-écrans

Dans le cadre de mes traitements psychanalytiques (portant sur l'hystérie, la névrose obsessionnelle, etc...), j'ai souvent eu à me pencher sur les fragments de souvenirs restés dans la mémoire des individus depuis les premières années de leur enfance. Comme je l'ai déjà indiqué ailleurs, on doit accorder aux impressions de cette époque de la vie une grande importance pathogène. Mais l'intérêt psychologique du thème des souvenirs d'enfance est en tout cas assuré, car une différence fondamentale entre le comportement psychique de l'enfant et celui de l'adulte s'y montre d'une manière frappante.

Il ne fait de doute pour personne que les expériences vécues de nos premières années d'enfance ont laissé des traces ineffaçables dans notre intériorité psychique ; mais lorsque nous demandons à notre *mémoire* ce que sont les impressions sous l'effet desquelles nous sommes voués à rester jusqu'à la fin de notre vie, elle ne nous livre rien, ou bien un nombre relativement restreint de souvenirs qui restent dispersés et dont la valeur est souvent équivoque ou énigmatique. Ce n'est pas avant la sixième ou la septième année de la vie, et même, pour beaucoup de personnes, ce n'est qu'après la dixième année, que la vie est reproduite par la mémoire comme une chaîne continue d'événements. À partir de là s'établit également une relation constante entre la signification psychique d'une expérience vécue et sa fixation dans la mémoire. Ce qui est noté, c'est ce qui

apparaît important en vertu de ses effets immédiats ou presque immédiats ; ce que l'on estime ne pas être essentiel est oublié. Lorsque je peux me souvenir d'un événement longtemps après qu'il s'est produit, je trouve dans le fait qu'il s'est conservé dans ma mémoire une preuve que cet événement m'a fait en ce temps-là une profonde impression.

J'ai l'habitude de m'étonner lorsqu'il m'arrive d'avoir oublié quelque chose *d'important,* et plus encore peut-être d'avoir conservé quelque chose d'apparemment indifférent.

Ce n'est que dans certains états mentaux pathologiques que la relation, valable pour les adultes normaux, entre l'importance psychique et la fixation mémorielle d'une impression est à nouveau rompue. L'hystérique par exemple se montre régulièrement amnésique pour tout ou partie des expériences vécues qui ont conduit à l'apparition de son mal, et que cette circonstance, sans compter leur contenu propre, aurait pourtant dû lui rendre significatives. J'aimerais considérer l'analogie entre cette amnésie pathologique et l'amnésie normale qui concerne nos années d'enfance comme une indication précieuse sur les relations étroites entre le contenu psychique de la névrose et notre vie infantile.

Nous sommes tellement habitués à cette absence de souvenirs concernant les impressions de notre enfance que nous méconnaissons ordinairement le problème qui se cache derrière ce fait, et que nous sommes enclins à le faire dériver comme allant de soi de l'état rudimentaire des activités psychiques de l'enfant. En réalité l'enfant normalement développé fait preuve, entre trois et quatre ans déjà, d'innombrables performances psychiques d'une haute complexité, dans ses comparaisons, ses raisonnements, et dans l'expression de ses sentiments, et on ne peut accepter sans autre forme de procès l'idée qu'il doit exister une amnésie pour ces actes psychiques qui sont si complètement équivalents aux actes psychiques ultérieurs.

L'élaboration de ces problèmes psychologiques qui se rattachent aux premiers souvenirs d'enfance dépendrait d'une condition préalable indispensable qui consisterait naturellement à réunir au cours d'une enquête un matériel permettant d'établir ce qu'un assez grand nombre d'adultes sont capables de nous communiquer en matière de souvenirs concernant cette époque de leur vie. V. et C. Henri, en 1895, ont fait un premier pas dans cette direction par la diffusion d'un questionnaire établi par eux ; les résultats très suggestifs de cette enquête, à laquelle ont répondu 123 personnes, ont été publiés par ces deux auteurs en 1897, dans *L'Année psychologique,* tome III *(Enquête sur les premiers souvenirs de l'enfance)*[1]. Mais comme je suis loin actuellement d'avoir l'intention de traiter le thème dans son intégralité, je me contenterai de souligner les quelques points à partir desquels je pourrais réussir à introduire ce que j'ai appelé « souvenirs-écrans ».

Le contenu des tout premiers souvenirs d'enfance se situe le plus souvent à l'époque qui va de deux à quatre ans (il en est ainsi pour 88 personnes dans la série d'observations des Henri). Mais il y a des gens dont la mémoire remonte plus loin, y compris avant la fin de la première année, et par contre, des personnes chez lesquelles le tout premier souvenir ne provient que de la sixième, septième et même huitième année. Par ailleurs il est impossible de dire pour le moment à quoi tiennent ces différences individuelles ; mais, selon les Henri, on constate qu'une personne dont le tout premier souvenir date d'un âge très tendre, environ de la première année, dispose aussi de souvenirs isolés provenant des années suivantes et que la reproduction du vécu comme chaîne continue de souvenirs commence chez elle à un moment — environ la cinquième année — plus ancien que chez ceux dont le premier souvenir date d'une époque plus tardive. Ainsi ce n'est pas seulement le moment d'apparition d'un premier souvenir, mais c'est la fonction entière de la remémoration qui est en avance ou en retard chez quelques

1 En français dans le texte. *(N. d. T.)*

personnes. Il est particulièrement intéressant de se demander quel est, d'habitude, le *contenu* de ces tout premiers souvenirs d'enfance. La psychologie des adultes devrait nous amener à penser que, dans le matériau constitué par ce qui a été vécu, sont choisies comme dignes d'être notées les impressions qui ont provoqué un affect puissant ou qui ont été vite reconnues comme significatives d'après leurs conséquences. Une partie des expériences rassemblées par les Henri semblent confirmer aussi cette attente, car elles montrent que le contenu le plus fréquent des premiers souvenirs d'enfance consiste d'une part en circonstances qui ont provoqué de la peur, de la honte, des douleurs physiques et choses semblables, d'autre part en événements importants tels que maladie, mort, incendies, naissance de frères ou de sœurs, etc. On serait ainsi enclin à admettre que le principe du choix mnésique est le même pour l'enfant et pour l'adulte. On comprend bien, encore qu'il faille le mentionner explicitement, que ceux des souvenirs d'enfance qui ont été conservés doivent porter témoignage des impressions sur lesquelles se porte l'intérêt de l'enfant, à la différence de celui de l'adulte. Ainsi il est facile d'expliquer que par exemple une personne nous rapporte qu'elle se souvient de différents accidents survenus à ses poupées lorsqu'elle avait deux ans, mais qu'elle soit amnésique en ce qui concerne les événements sérieux et attristants qu'elle aurait pu percevoir alors.

Mais voilà qui est en opposition tranchée avec cette attente et qui ne peut que provoquer une surprise justifiée : nous apprenons que chez maintes personnes les tout premiers souvenirs d'enfance ont pour contenu des impressions quotidiennes et indifférentes qui n'ont pu produire d'effet affectif dans le vécu, même chez un enfant, et qui cependant ont été notés avec tous les détails — on pourrait dire, avec un luxe de détails — tandis que des épisodes à peu près contemporains n'étaient pas conservés dans la mémoire, même lorsqu'à l'époque, selon le témoignage des parents, ils avaient saisi

l'enfant d'une manière intense. Les Henri parlent ainsi d'un professeur de philologie dont le premier souvenir, situé entre trois et quatre ans, lui montrait l'image d'une table mise sur laquelle se trouvait une coupe avec de la glace. À la même époque avait eu lieu aussi la mort de sa grand-mère qui, au dire de ses parents, a bouleversé l'enfant. Mais celui qui est maintenant professeur de philologie ne sait rien de cette mort ; son seul souvenir de cette époque est celui d'une coupe avec de la glace.

Un autre rapporte comme premier souvenir d'enfance l'épisode d'une promenade au cours de laquelle il cassa une branche à un arbre. Il croit encore aujourd'hui pouvoir indiquer à quel endroit cela se produisit. Il y avait là plusieurs personnes, et l'une d'elles lui prêta secours.

Les Henri qualifient ces cas de rares ; d'après mon expérience — provenant pour la plus grande part, il est vrai, de névrosés — ils sont assez fréquents. L'un des sujets des Henri a tenté d'avancer une explication pour ces images mnésiques incompréhensibles en raison de leur caractère anodin, et dont je dois dire qu'elle est tout à fait pertinente. II pense que dans de tels cas la scène en question n'est peut-être qu'incomplètement conservée dans le souvenir ; c'est justement pourquoi elle paraît ne rien vouloir dire ; c'est dans les composantes oubliées que serait contenu tout ce qui a rendu l'impression digne d'être notée. Je peux confirmer que cela se passe effectivement ainsi ; je préférerais seulement dire « éléments escamotés » au lieu d'« éléments oubliés de l'expérience vécue ».

J'ai souvent réussi, grâce au traitement psychanalytique, à découvrir les pièces manquantes de l'expérience vécue infantile, et ainsi à démontrer que l'impression dont un fragment était resté dans le souvenir correspondait bien, une fois complétée, à la supposition selon laquelle l'important est conservé dans la mémoire. Il reste que cela n'explique pas le choix étrange qu'opère la mémoire entre les éléments d'une expérience vécue ; il faut d'abord se demander

pourquoi c'est justement ce qui est significatif qui est réprimé, et l'indifférent qui est conservé. On ne parvient à une explication qu'en pénétrant plus profondément dans le mécanisme de ces processus ; on en vient alors à cette idée que deux forces psychiques prennent part à la production de ces souvenirs : l'une s'autorise de l'importance de l'expérience vécue pour vouloir s'en souvenir, tandis que l'autre — une résistance — se dresse contre cette mise en évidence. Les deux forces agissant en sens opposé ne se suppriment pas l'une l'autre ; au lieu de la domination de l'un des motifs sur l'autre — avec ou sans dommage — il se produit un effet de compromis, en quelque sorte analogue à la formation d'une résultante dans le parallélogramme des forces. Le compromis consiste en ceci : ce n'est aucunement l'expérience vécue concernée qui donne elle-même l'image mnésique — sur ce point la résistance finit par avoir gain de cause —, mais bien un autre élément psychique, qui est lié avec l'élément inconvenant par la voix associative de la contiguïté ; ici se montre à nouveau la puissance du premier principe, qui entendait fixer les impressions significatives en produisant des images mnésiques susceptibles d'être reproduites. L'issue du conflit est donc la suivante : au lieu de l'image mnésique originairement justifiée, une autre image mnésique survient, qui est partiellement échangée contre la première par *déplacement* dans l'association. Puisque justement les composantes importantes de l'impression sont celles qui ont choqué, le souvenir substitutif doit être dépourvu de cet élément important ; pour cette raison il sera volontiers banal. Il nous apparaît incompréhensible parce que nous aimerions trouver, dans son propre contenu, la raison de sa conservation dans la mémoire alors que cette raison repose dans la relation de ce contenu à un autre contenu, réprimé. Pour me servir d'une comparaison populaire, une certaine expérience vécue de la période de l'enfance acquiert de la valeur dans la mémoire, non pas parce qu'elle est elle-même de l'or, mais parce qu'elle se trouve à côté de l'or.

Parmi les nombreux cas possibles de substitution d'un contenu psychique à un autre qui trouvent tous leur réalisation dans diverses constellations psychologiques, un des plus simples est manifestement celui des souvenirs d'enfance considérés ici : les composantes non essentielles d'une expérience vécue représentent dans la mémoire les composantes essentielles de la même expérience vécue. C'est un déplacement du type de l'association par contiguïté, ou bien, si l'on considère l'ensemble du processus, c'est un refoulement avec substitution de quelque chose de voisin (sous le rapport spatial et temporel). J'ai eu une fois l'occasion de communiquer un cas très semblable de substitution dans l'analyse d'une paranoïa[2]. J'y parlais d'une femme en proie à des hallucinations, à laquelle ses voix répétaient de grands fragments de l'*Heiterethei* de O. Ludwig[3], et justement les passages les plus anodins et les moins en rapport avec le récit. L'analyse montra que c'étaient d'autres passages de cette même histoire qui avaient suscité les pensées les plus pénibles chez la malade. L'affect pénible était un motif de défense, les motifs pour poursuivre ces pensées ne pouvaient pas être réprimés, ce qui eut donc pour résultat, comme compromis, de faire ressortir les passages inoffensifs dans le souvenir avec une force et une clarté pathologiques. Le processus que nous rencontrons ici : *conflit, refoulement, substitution avec formation de compromis,* revient dans tous les symptômes psychonévrotiques, il donne la clé pour comprendre la formation de symptôme ; si on le retrouve dans la vie psychique des individus normaux cela n'est donc pas sans signification ; le fait que chez l'homme normal il influence précisément le choix des souvenirs d'enfance est une nouvelle indication sur les relations étroites que

2 *Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen (Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense),* Névroses, psychose et perversion, p. 61-81.

3 Sur Otto Ludwig, cf. *SE, 3, p. 181, n.* 1. *Die Heiterethei* est un roman de 1857. *(N. d. T.)*

nous avons déjà soulignées entre la vie mentale de l'enfant et le matériel psychique des névroses.

Les processus manifestement très significatifs de la défense normale et pathologique et les résultats du déplacement auxquels ils conduisent n'ont, pour autant que je sache, pas du tout été étudiés jusqu'ici par les psychologues, et il reste encore à établir dans quelles couches de l'activité psychique et à quelles conditions ils se font valoir. La raison de cette négligence pourrait bien être que notre vie psychique, dans la mesure où elle devient l'objet de notre perception *consciente* interne, ne laisse rien connaître de ces processus, si ce n'est dans les cas que nous classons comme « fautes de raisonnement », ou dans maintes opérations psychiques qui donnent lieu à un effet comique. L'affirmation qu'une intensité psychique peut se déplacer d'une représentation qui demeurera dès lors abandonnée sur une autre qui reprend le rôle psychologique de la première, produit sur nous un effet étrange et peut rappeler certains traits du mythe grec, lorsque par exemple les dieux revêtent un homme de beauté comme d'un voile, là où nous ne voyons qu'une transfiguration résultant d'un changement de physionomie.

Des recherches supplémentaires sur les souvenirs d'enfance indifférents m'ont ensuite appris que leur genèse peut encore se présenter autrement, et que derrière leur caractère apparemment anodin se cache ordinairement une profusion insoupçonnée de significations. Sur ce point, toutefois, je ne veux pas me limiter à une simple affirmation ; mais je vais développer largement un exemple particulier, qui parmi un assez grand nombre d'exemples analogues m'apparaît comme le plus instructif, et qui gagne assurément en valeur du fait qu'il se rapporte à un individu qui n'est pas ou qui n'est que très peu névrosé.

Un homme de trente-huit ans[4], de formation universitaire, qui a conservé un intérêt pour les questions psychologiques bien qu'il en

4 Il s'agit de Freud lui-même. (N. d. T.)

fût professionnellement éloigné, a, l'année dernière, après que j'ai pu le libérer par la psychanalyse d'une petite phobie, dirigé mon attention sur ses souvenirs d'enfance, qui avaient déjà joué un certain rôle dans l'analyse. Après avoir pris connaissance de la recherche menée par V. et C. Henri, il récapitula pour moi les choses de la façon suivante :

« Je dispose d'un assez grand nombre de souvenirs de ma première enfance, que je peux dater avec une grande certitude. À l'âge de trois ans révolus j'ai notamment quitté la petite localité où j'étais né, pour aller demeurer dans une grande ville ; or mes souvenirs ont tous pour cadre la localité où je suis né, ils se situent donc entre la deuxième et la troisième année. Ce sont la plupart du temps de courtes scènes, mais très bien conservées et pourvues de tous les détails de la perception sensible, s'opposant par là tout à fait aux images mnésiques de mes années de maturité, auxquelles l'élément visuel fait complètement défaut. À partir de la troisième année les souvenirs se font plus rares et moins nets ; il se présente des lacunes qui doivent couvrir plus d'un an ; ce n'est qu'à partir de la sixième ou la septième année, je pense, que le courant des souvenirs devient continu. En outre, je répartis en trois groupes les souvenirs du temps où je n'avais pas encore quitté ma première demeure. Un premier groupe est formé par les scènes que mes parents m'ont racontées après coup plus d'une fois ; en ce qui les concerne, je ne me sens pas en mesure de dire si j'ai eu l'image mnésique depuis le début ou si je ne me la suis créée qu'après ce récit. Je remarque qu'il y a aussi des événements auxquels ne correspond chez moi aucune image mnésique, bien qu'ils m'aient été dépeints à maintes reprises par mes parents. J'accorde plus de valeur au deuxième groupe ; ce sont des scènes dont — autant que je sache — on ne m'a pas parlé et dont, pour une part d'entre eux, on n'a même pas pu m'avoir parlé, parce que je n'ai pas revu les personnes impliquées : nourrice, compagnons de jeu. Du troisième

groupe je parlerai plus tard. En ce qui concerne le contenu de ces scènes et partant, leur titre à être conservées dans la mémoire, je dois dire que je ne suis pas sans avoir quelques idées directrices sur la question. Certes je ne peux pas dire que les souvenirs conservés correspondent aux incidents les plus importants de cette période ou à ce que je jugerais tel aujourd'hui. De la naissance d'une sœur, qui est plus jeune que moi de deux ans et demi, je ne sais rien. Le départ, la vue du chemin de fer, le long voyage en voiture qui précéda, n'ont laissé aucune trace dans ma mémoire. J'ai en revanche noté deux petits événements survenus durant le voyage en chemin de fer ; comme vous vous en souvenez, ceux-ci sont apparus dans l'analyse de ma phobie. Ce qui pourtant aurait dû faire sur moi le plus d'impression, c'est une blessure au visage qui me fit perdre beaucoup de sang et pour laquelle je fus recousu par le chirurgien. Je peux aujourd'hui encore tâter la cicatrice qui témoigne de cet accident, mais je n'ai connaissance d'aucun souvenir qui signale directement ou indirectement cette expérience vécue. Peut-être d'ailleurs n'avais-je pas encore deux ans à ce moment-là.

« Aussi, je ne m'étonne pas des images et des scènes des deux premiers groupes. Il s'agit assurément de souvenirs déplacés, d'où l'essentiel est la plupart du temps absent ; mais dans quelques-uns il est au moins suggéré ; dans d'autres certains indices me permettent de trouver facilement le complément et lorsque je procède ainsi je saisis une bonne connexion entre les fragments mnésiques isolés, et j'aperçois clairement quel intérêt infantile a recommandé à ma mémoire ces événements-là précisément. Mais il en va tout autrement avec le contenu du troisième groupe dont j'ai jusqu'à présent réservé la discussion. Il s'agit d'un matériel — une longue scène et plusieurs petites images — avec lequel je ne sais vraiment pas comment m'y prendre. La scène me paraît assez indifférente et sa fixation incompréhensible. Permettez-moi de vous la dépeindre : je vois une prairie carrée, un peu en pente, verte et herbue ; dans ce

vert, beaucoup de fleurs jaunes, de toute évidence du pissenlit commun. En haut de la prairie, une maison paysanne ; debout devant la porte, deux femmes bavardent avec animation : la paysanne coiffée d'un foulard, et une nourrice. Sur la prairie jouent trois enfants ; je suis l'un d'eux (âgé de deux à trois ans), les deux autres sont mon cousin, qui a un an de plus que moi et sa sœur, ma cousine, qui a presque exactement mon âge. Nous cueillons les fleurs jaunes et tenons chacun à la main un certain nombre de fleurs déjà cueillies. C'est la petite fille qui a le plus joli bouquet ; mais nous, les garçons, nous lui tombons dessus comme d'un commun accord et lui arrachons ses fleurs. Toute en pleurs, elle remonte la prairie en courant et pour la consoler la paysanne lui donne un gros morceau de pain noir. A peine avons-nous vu cela que nous jetons nos fleurs et, nous précipitant nous aussi vers la maison, nous réclamons du pain à notre tour. Nous en obtenons également ; la paysanne coupe la miche avec un grand couteau. Le goût de ce pain, dans mon souvenir, est absolument délicieux et là-dessus la scène prend fin.

« Qu'y a-t-il donc dans cette expérience vécue qui justifie les frais de mémoire auxquels elle m'a poussé ? Je me suis vainement cassé la tête à ce sujet ; faut-il mettre l'accent sur notre manque de gentillesse à l'égard de la petite fille ? Est-il possible que le jaune du pissenlit, qu'aujourd'hui bien sûr je ne trouve pas joli du tout, ait alors tant plu à mes yeux ? Ou bien est-ce qu'après les gambades dans la prairie le pain m'a paru d'un goût tellement meilleur qu'à l'ordinaire qu'il en est résulté une impression ineffaçable ? Je ne peux pas trouver non plus de relations entre cette scène et l'intérêt, facile à deviner, qui relie ensemble les autres scènes de l'enfance. Somme toute j'ai l'impression qu'il y a dans cette scène quelque chose qui ne va pas ; le jaune des fleurs se détache beaucoup trop fort sur l'ensemble et le bon goût du pain m'apparaît lui aussi outré, comme dans une hallucination. Cela me rappelle des tableaux que j'ai vus un jour à une exposition burlesque, dans lesquels certains

éléments, naturellement les plus inconvenants, par exemple les tournures des dames peintes, étaient représentés en relief au lieu d'être peints. Pouvez-vous m'indiquer une voie qui conduise à l'éclaircissement ou à l'interprétation de ce souvenir d'enfance superflu ? »

Je trouvai opportun de demander depuis quand ce souvenir d'enfance l'occupait, s'il pensait qu'il revenait périodiquement à sa mémoire depuis l'enfance, ou s'il avait émergé quelque temps plus tard dans des circonstances dont il puisse se souvenir. Cette question fut toute la contribution que je pouvais apporter à la solution du problème ; quant au reste mon partenaire, qui n'était pas un débutant dans ce genre de travaux, le trouva de lui-même.

Il répondit : « Je n'avais pas encore pensé à cela. Maintenant que vous me posez la question, j'ai la quasi-certitude que ce souvenir d'enfant ne m'a pour ainsi dire pas occupé dans mes jeunes années. Mais je peux également me rappeler l'occasion qui est à l'origine du réveil de ce souvenir et de nombreux autres souvenirs se rapportant à mes premières années : à l'âge de dix-sept ans, étant collégien, je suis revenu pour la première fois dans ma petite ville natale et j'y fus l'hôte d'une famille avec laquelle nous avions gardé des liens d'amitié depuis cette lointaine époque. Je sais très bien quelle profusion d'excitations s'est alors emparée de moi. Mais je vois déjà qu'il faut vous raconter tout un grand morceau de l'histoire de ma vie ; il n'est pas hors de propos, et vous l'avez évoqué par votre question. Écoutez donc : je suis l'enfant de gens aisés à l'origine, qui, à ce que je crois, avaient mené une vie assez confortable dans ce petit trou de province. Comme j'avais environ trois ans, une catastrophe survint dans la branche industrielle où travaillait mon père. Il perdit ses biens, et nous fûmes contraints de quitter ce lieu pour nous établir dans une grande ville. Puis vinrent de longues et difficiles années ; je crois qu'elles ne valaient pas la peine qu'on en retînt quelque chose. À la ville, je ne me suis jamais senti bien à mon

aise ; je pense maintenant que la nostalgie des belles forêts de mon pays natal, dans lesquelles, à peine étais-je capable de marcher, j'avais déjà coutume d'échapper à mon père, ne m'a jamais quitté, comme en témoigne un souvenir conservé depuis cette époque.

« C'étaient mes premières vacances à la campagne ; j'étais âgé de dix-sept ans et je fus l'hôte, comme je l'ai dit, d'une famille d'amis qui depuis notre départ était parvenue au faîte de la prospérité. J'eus l'occasion de comparer l'aisance qui régnait là-bas avec le mode de vie qui était le nôtre à la ville. Mais il n'y a plus à reculer : je dois vous avouer que quelque chose d'autre encore fut pour moi une forte source d'excitation. J'avais dix-sept ans, la fille de mes hôtes en avait quinze, j'en tombai aussitôt amoureux. C'était la première fois que mon cœur s'enflammait d'une manière assez intense, mais j'en gardai complètement le secret. Peu de jours après la jeune fille retourna à son collège qu'elle avait quitté elle aussi pour les vacances et cette séparation, après une si brève rencontre, ne fit qu'exacerber ma nostalgie. Des heures durant j'allais solitaire par ces magnifiques forêts retrouvées, occupé à bâtir des châteaux en Espagne qui étrangement ne tendaient pas vers l'avenir mais cherchaient à améliorer le passé. Si seulement il n'y avait pas eu cette faillite, si seulement j'étais resté dans mon pays natal, si seulement j'avais grandi dans cette campagne, si j'étais devenu aussi robuste que les jeunes gens de la maison, frères de la bien-aimée, et si j'avais ensuite repris la profession de mon père et finalement épousé la jeune fille qui bien sûr au cours des ans serait devenue tout à fait intime avec moi ! Naturellement, je ne doutais pas un seul instant que dans les circonstances que créait ma fantaisie[5] je l'aurais aimée d'un amour aussi ardent que celui que j'éprouvais réellement alors. Ce qui est étrange, c'est que lorsqu'il m'arrive de la rencontrer — le hasard a voulu qu'elle se marie ici — elle m'est extraordinairement indifférente, et pourtant je peux me souvenir avec précision combien la couleur jaune du vêtement qu'elle portait

5 *Meine Phantasie. (N. d. T.)*

lors de notre première rencontre m'a fait de l'effet, longtemps après, quand je revoyais cette couleur quelque part.

— Cela ressemble tout à fait à la remarque que vous aviez faite au passage et selon laquelle le pissenlit commun ne vous plaît plus du tout à présent. Ne supposez-vous pas qu'il y a une relation entre le jaune du vêtement de la jeune fille et le jaune exagérément soutenu des fleurs de votre scène d'enfance ?

— C'est possible, et pourtant ce n'était pas le même jaune. La robe était plutôt d'un brun tirant sur le jaune, comme la giroflée. Néanmoins je peux mettre à votre disposition une représentation intermédiaire qui vous servirait. Dans les Alpes, par la suite, j'ai vu que beaucoup de fleurs qui ont des couleurs claires dans la plaine revêtent, sur les hauteurs, des nuances plus foncées. Sauf une grossière erreur de ma part il y a fréquemment sur les montagnes une fleur très semblable au pissenlit mais qui est d'un jaune foncé et correspondrait alors tout à fait pour la couleur à la robe de ma bien-aimée d'alors. Mais je n'ai pas encore terminé, j'en viens à une deuxième occasion plus récente qui a ravivé en moi mes impressions d'enfance. J'avais à dix-sept ans revu ce lieu ; trois ans plus tard, en visite chez mon oncle pendant les vacances, j'ai donc rencontré à nouveau les enfants qui furent mes premiers compagnons de jeu, ce même cousin, plus âgé d'un an, et cette même cousine, du même âge que moi, qui participent à la scène d'enfance de la prairie aux pissenlits. Leur famille avait quitté mon lieu de naissance en même temps que nous et avait retrouve une belle aisance dans la ville lointaine.

— Et êtes-vous là encore tombé amoureux, cette fois-ci de votre cousine et avez-vous forge de nouveaux fantasmes ?

— Non, il en fut cette fois-ci autrement. J'étais déjà à l'Université et j'appartenais entièrement à mes livres ; il ne me restait rien pour ma cousine. À ma connaissance je n'ai pas eu de tels fantasmes. Mais je crois qu'entre mon père et mon oncle avait

été conçu un plan : que j'échange mes études absconses contre des études ayant une portée plus pratique, qu'une fois mes études terminées je m'installe dans le lieu de résidence de mon oncle, et que j'épouse ma cousine. Lorsqu'on remarqua combien j'étais plongé dans mes propres desseins, on laissa simplement tomber le plan ; mais je pense que je l'avais effectivement éventé. Ce n'est que plus tard, jeune savant, alors que la nécessité de la vie me traitait durement et qu'il me fallait attendre si longtemps pour avoir une situation dans cette ville, que j'ai pu penser plus d'une fois que mon père avait réellement voulu mon bien en cherchant par ce projet de mariage à dédommager le préjudice que cette première catastrophe avait causé à toute ma vie.

— J'aimerais donc situer à cette époque de votre pénible lutte pour le pain l'émergence de ces scènes d'enfance dont il est question, si vous me confirmez encore que c'est pendant ces mêmes années que vous avez pris connaissance pour la première fois avec le monde des Alpes.

— C'est vrai. Les promenades en montagne étaient alors le seul plaisir que je me permettais. Mais je ne vous comprends pas encore très bien.

— Un instant. L'élément que vous faites ressortir de votre scène d'enfants comme étant le plus intense, c'est que le goût du pain de campagne vous paraissait extraordinairement délicieux. Ne remarquez-vous pas que cette représentation qui est ressentie de façon presque hallucinatoire correspond à l'idée de votre fantasme : si vous étiez demeuré dans votre pays natal, si vous aviez épousé cette jeune fille, comme votre vie aurait été aisée, ou pour s'exprimer symboliquement, comme il aurait eu bon goût ce pain pour lequel il vous a fallu lutter par la suite ? Et le jaune des fleurs se rapporte à la même jeune fille. Vous avez d'ailleurs dans la scène d'enfance des éléments qui ne se laissent rapporter qu'au deuxième fantasme, celui qui concerne le mariage avec votre cousine. Rejeter les fleurs pour

recevoir un pain en échange ne me paraît pas un mauvais travestissement de l'intention que votre père avait à votre égard. Il vous fallait renoncer à votre idéal irréaliste pour choisir des études menant à « un gagne-pain », n'est-ce pas ?

— J'aurais donc amalgamé les deux séries de fantasmes concernant la manière dont ma vie aurait pu se dérouler plus à l'aise, empruntant à l'un le « jaune » et le pain « de campagne » et à l'autre le rejet des fleurs et les personnes ?

— C'est ça ; les deux fantasmes sont projetés l'un sur l'autre et il en sort un souvenir d'enfance. Le passage sur les fleurs alpestres est alors en quelque sorte la marque de l'époque de cette fabrication. Je peux vous assurer qu'il est très fréquent qu'on fasse inconsciemment de telles choses, qu'on les condense pour ainsi dire en un poème.

— Mais alors ce ne serait pas là un souvenir d'enfance, ce serait un fantasme reporté rétroactivement dans l'enfance. Pourtant j'ai le sentiment que cette scène est authentique. Comment cela s'accorde-t-il ?

— Pour les données de notre mémoire il n'y a absolument aucune garantie. Mais je vous accorderai que la scène est authentique ; vous êtes alors allé la chercher parmi d'innombrables autres, semblables ou différentes, parce que grâce à son contenu — en soi indifférent — elle était appropriée à la figuration des deux fantasmes qui étaient pour vous suffisamment significatifs. J'appellerais un tel souvenir un *souvenir-écran.* Sa valeur consiste en ce qu'il représente dans la mémoire des impressions et des pensées d'époques ultérieures dont le contenu est rattaché à son contenu propre par des relations symboliques et autres du même genre. En tout cas vous cesserez de vous étonner du fréquent retour de cette scène dans votre mémoire. On ne peut plus la qualifier d'anodine lorsque, d'après ce que nous avons trouvé, elle est destinée à illustrer les plus importants tournants de l'histoire de votre vie,

l’influence des deux plus puissants ressorts pulsionnels, la faim et l’amour.

— Certes, la faim y est bien figurée, mais l’amour ?

— Dans le jaune des fleurs, à mon avis. Je ne peux d’ailleurs nier que la figuration de l’amour dans cette scène de votre enfance demeure bien en retrait de mes expériences antérieures.

— Non, pas du tout. La figuration de l’amour est bien ce qu’il y a là d’essentiel. Je le comprends à présent pour la première fois ; réfléchissez donc : ôter sa fleur à une jeune fille, cela signifie bien la déflorer. Quel contraste entre l’impudence de ce fantasme et ma timidité la première fois, mon indifférence la seconde !

— Je peux vous assurer que d’audacieux fantasmes de cette sorte forment le complément régulier de la timidité juvénile.

— Mais alors, il ne s’agissait pas d’un fantasme conscient, dont je puisse me souvenir, mais d’un fantasme inconscient qui se transforme en ces souvenirs d’enfance ?

— Des pensées inconscientes qui prolongent des pensées conscientes. Vous vous dites : si j’avais épousé celle-ci ou bien celle-là, et cela fait naître en arrière-plan l’incitation à se représenter ce mariage.

— À présent, je peux poursuivre moi-même. Ce qui dans tout ce thème attire le plus le jeune vaurien est la représentation de la nuit de noces ; que lui importe ce qui suit ! Cette représentation n’ose cependant pas paraître au grand jour ; l’état d’âme dominant, fait de réserve et de respect vis-à-vis des jeunes filles, la maintient réprimée. Elle demeure donc inconsciente…

— Et elle *s’esquive* dans un souvenir d’enfance. Vous avez raison, c’est précisément ce qu’il y a de grossièrement sensuel dans le fantasme qui fait qu’il ne se développe pas en un fantasme conscient mais doit se contenter de trouver accueil sous forme

d’allusion dans une scène d’enfance : *on jette un voile, on dit la chose avec des fleurs.*

— Puis-je vous demander pourquoi justement dans une scène d’enfance ?

— Peut-être justement à cause de l’innocence. Pouvez-vous imaginer quelque chose de plus nettement opposé à des desseins aussi violents d’agression sexuelle que les activités de l’enfant ? Il y a au demeurant d’autres raisons plus générales qui poussent les pensées et les désirs refoulés à s’esquiver dans les souvenirs d’enfance, car vous trouverez très régulièrement ce comportement chez les hystériques. Il semble aussi que la remémoration du passé lointain soit facilitée en soi par un motif de plaisir. *Forsan et haec olim meminisse juvabit*[6].

— S’il en est ainsi, j’ai perdu toute confiance dans l'authenticité de cette scène des pissenlits. Voici comment je vois la chose : lors des deux événements mentionnés émerge en moi cette pensée, soutenue par des motifs réels très compréhensibles : « Si tu avais épousé cette jeune fille ou bien cette autre, tu aurais eu une vie bien plus agréable. » Le courant sensuel qui est en moi répète la pensée de la phrase conditionnelle sous la forme de représentations qui puissent offrir à ce même courant une satisfaction ; cette deuxième version de la même pensée demeure inconsciente en raison de son incompatibilité avec la disposition sexuelle dominante, mais cela même la met en état de persister dans la vie psychique, tandis que la version consciente est mise de côté depuis longtemps par la réalité qui s’est modifiée ; la phrase demeurée inconsciente est poussée, selon une loi en vigueur, comme vous dites, à se changer en une scène d’enfance qui a le droit, grâce à son innocence, de devenir consciente ; pour cela, elle doit subir une nouvelle transformation ou plutôt deux, l’une ôtant à la première phrase ce qu’elle a de

6 « Peut-être sera-t-il un jour agréable de se souvenir même de ces choses » (Virgile, *Enéide,* I, 203). *(N. d. T.)*

choquant en l'exprimant en images, l'autre mettant la deuxième phrase sous une forme qui puisse être figurée visuellement, ce à quoi sert la représentation auxiliaire : pain - études procurant un gagne-pain. Je comprends qu'en produisant un tel fantasme j'ai accompli en quelque sorte les deux désirs réprimés — la défloration et le bien-être matériel. Mais après avoir pu me rendre compte d'une manière aussi complète des motifs qui ont conduit à la genèse du fantasme des pissenlits, il me faut admettre qu il s'agit ici d'un événement qui ne s'est aucunement produit, mais qui s'est introduit en fraude et irrégulièrement dans mes souvenirs d'enfance.

— Maintenant il me faut jouer le rôle du défenseur de l'authenticité. Vous allez trop loin. Vous m'avez laissé vous dire que tout fantasme qui subit une répression comme celle-ci a tendance à s'esquiver dans une scène d'enfance ; ajoutez-y que cela ne réussit pas sans la présence d'une trace mnésique dont le contenu offre des points de contact avec le contenu du fantasme et qui va en quelque sorte à la rencontre de ce fantasme. Une fois ce point de contact trouvé — la défloration, les fleurs prises, dans le cas qui nous occupe — le reste du contenu du fantasme est remodelé à l'aide de toutes les représentations intermédiaires admises (pensez au pain !) jusqu'à fournir de nouveaux points de contact avec le contenu de la scène infantile. Il est fort possible que dans ce processus la scène infantile elle-même subisse également des modifications ; je suis certain que par cette voie, il se produit également des falsifications du souvenir. Dans votre cas, la scène d'enfance semble n'avoir été que ciselée ; songez à la mise en relief excessive du jaune et à l'amplification de la saveur du pain. Mais le matériel brut était utilisable. S'il n'en avait pas été ainsi, ce souvenir n'aurait pu parvenir à la conscience en s'élevant justement au-dessus de tous les autres. Aucune scène de ce type ne serait devenue pour vous souvenir d'enfance, ou bien peut-être c'en aurait été un autre, car vous savez combien nous avons de l'esprit et établissons aisément des ponts qui relient toutes les

directions. Quant à l’authenticité de votre souvenir de pissenlits, en dehors de votre propre sentiment que je ne voudrais pas sous-estimer, quelque chose d’autre encore parle en sa faveur. Ce souvenir contient des traits que l’on ne peut expliquer rien qu’en les communiquant et qui ne s’accordent pas non plus avec les significations provenant du fantasme. Voici par exemple que votre cousin vous aide à dérober les fleurs à la petite fille. Pourriez-vous donner un sens à cette aide qui vous est apportée pour la défloration ? Ou encore au groupe de la paysanne et de la bonne d’enfants, en haut, devant la maison ?

— Je ne le crois pas.

— La scène d’enfance ne sert donc pas complètement d’écran au fantasme, elle ne fait que s’étayer sur elle en quelques points. Cela parle en faveur de l’authenticité du souvenir d’enfance.

— Croyez-vous qu’il soit souvent de mise d’interpréter ainsi des souvenirs d’enfance apparemment innocents ?

— Très souvent, d’après ma propre expérience. Voulez-vous pour vous amuser tenter de rechercher si les deux souvenirs communiqués par les Henri supportent d’être interprétés comme des souvenirs-écrans d'expériences vécues et de désirs ultérieurs ? Je pense à ce souvenir de la table mise sur laquelle se trouve une coupe avec de la glace, ce qui doit être en rapport avec la mort de la grand-mère, et au souvenir de la branche que l’enfant casse au cours d’une promenade, avec l’aide de quelqu’un d’autre.

Il réfléchit un instant : « Je ne sais quoi faire du premier ; il s’agit très probablement d’un déplacement mais dont on ne peut deviner les éléments médiateurs. Quant au second, je lui donnerais une interprétation si la personne qui le rapporte comme sien n’était pas Française.

— C’est à moi de ne pas vous comprendre. Qu’est-ce que cela change ?

— Cela change beaucoup de choses puisque c'est l'expression verbale qui sans doute établit la liaison entre le souvenir-écran et celui qui est recouvert. L'expression allemande si*ch einen ausreissen*[7] est une allusion, vulgaire et très connue, à l'onanisme. La scène reporterait dans la prime enfance le souvenir d'une tentative de séduction onaniste qui se serait déroulée ultérieurement, puisqu'il y a bien là quelqu'un qui l'y aide. Pourtant cela ne va pas parce qu'il y a beaucoup d'autres personnes qui sont présentes aussi dans la scène d'enfance.

— Alors que la provocation à la masturbation doit forcément avoir eu lieu dans la solitude et en secret. Eh bien, pour moi, cette opposition parle justement en faveur de votre interprétation ; elle sert une fois de plus à rendre la scène innocente. Voir en rêve « beaucoup de personnes étrangères » comme cela se produit si souvent dans les rêves de nudité au cours desquels nous nous sentons si affreusement gênés, savez-vous ce que cela signifie ? Rien d'autre que : le secret, qui se trouve ainsi exprimé par son contraire. Au demeurant cette interprétation reste une plaisanterie ; car en fait nous ne savons pas si le Français reconnaîtrait dans les mots *casser une branche d'un arbre*[8] ou dans une phrase un peu rectifiée, une allusion à l'onanisme. »

* *

Le concept de *souvenir-écran*, souvenir qui doit sa valeur pour la mémoire non à son contenu propre, mais à la relation entre ce contenu et un autre contenu réprimé, devrait maintenant être devenu quelque peu clair pour nous, grâce à l'analyse qui a été communiquée avec la plus grande fidélité possible. On peut distinguer différentes catégories de souvenirs-écrans d'après le type de relation au contenu réprimé. Nous avons trouvé des exemples de deux de ces catégories dans ce que nous appelons nos souvenirs

7 Mot à mot : « s'en arracher un ». *(N. d. T.)*

8 En français dans le texte. *(N. d. T.)*

d'enfance les plus anciens, en rangeant précisément sous le concept de souvenir-écran des scènes infantiles incomplètes et rendues par cela même innocentes. On doit présumer que des souvenirs-écrans se formeront aussi à partir des restes mnésiques des époques ultérieures de la vie. Qui ne perd pas de vue le caractère principal de ces souvenirs-écrans : une grande aptitude à être remémorés et un contenu totalement indifférent, trouvera facilement des exemples de cette sorte dans sa mémoire. Une partie de ces souvenirs-écrans dont le contenu a été vécu ultérieurement doivent leur importance à la relation qu'ils entretiennent avec des expériences vécues de la prime jeunesse qui sont demeurées réprimées, à l'inverse de ce qui se passait dans le cas que j'ai analysé où un souvenir d'enfant est justifié par ce qui est vécu ultérieurement. On peut distinguer un souvenir-écran *rétrograde* et un souvenir-écran *anticipateur* selon que c'est l'un ou l'autre rapport temporel qui s'établit entre ce qui fait écran et ce qui est recouvert. D'un autre point de vue, on distingue des souvenirs-écrans positifs et des souvenirs-écrans négatifs (ou *souvenirs offensifs)* dont le contenu est en rapport d'opposition avec le contenu réprimé. Le thème mériterait d'être approfondi ; je me contente ici d'attirer l'attention sur la complexité des processus (tout à fait analogues du reste à la formation de symptômes hystériques) qui prennent part à l'instauration de notre trésor de souvenirs.

Nos tout premiers souvenirs d'enfance feront toujours l'objet d'un intérêt particulier ; en effet, le problème mentionné au début de cet article : comment se fait-il que les impressions qui ont le plus de poids pour tout l'avenir n'ont pas besoin de laisser derrière elles une image mnésique, invite surtout à réfléchir sur l'origine des souvenirs conscients. De prime abord on sera sûrement tenté d'éliminer comme éléments hétérogènes, parmi les restes mnésiques de l'enfance, les souvenirs-écrans dont nous venons de parler et on sera tenté de se représenter simplement que les autres images

apparaissent en même temps que le vécu comme conséquence immédiate de ce qui a été vécu et reviennent dès lors périodiquement en suivant les lois communes de la reproduction. Mais une observation plus fine nous fournit des éléments qui s'accordent mal avec cette conception. Avant tout, le fait suivant : dans le souvenir que l'on garde de la plupart des scènes infantiles significatives et d'ordinaire irrécusables, on se voit soi-même comme un enfant dont on sait qu'on est soi-même cet enfant ; mais on voit cet enfant comme si on était un observateur en dehors de la scène. Les Henri ne manquent pas de faire remarquer que beaucoup de leurs sujets soulignent expressément cette particularité des scènes infantiles. Il est pourtant clair que cette image mnésique ne peut être la répétition fidèle de l'impression alors ressentie. On se trouvait bien au centre de la situation et on ne faisait pas attention à soi mais au monde extérieur.

Chaque fois que dans un souvenir la personne propre du rêveur entre en scène ainsi, comme un objet parmi d'autres, on peut revendiquer cette opposition du moi agissant et du moi se souvenant comme la preuve que l'impression originaire a subi un remaniement. C'est comme si une trace mnésique de l'enfance avait été retraduite à une époque ultérieure (époque d'évocation) sous forme plastique et visuelle. Mais rien de ce qui appartient à une reproduction de l'impression originaire n'est jamais parvenu jusqu'à notre conscience.

Un second fait vient renforcer d'une façon encore plus convaincante cet autre point de vue sur les scènes d'enfance. Parmi les souvenirs infantiles d'expériences vécues importantes qui entrent en scène avec une précision et une clarté égales, il y a quantité de scènes qui, lorsqu'on les contrôle — par exemple par le souvenir d'adultes — se révèlent falsifiées. Non pas qu'on les ait inventées de toutes pièces ; elles sont fausses en ce qu'elles placent une situation en un endroit où elle ne s'est jamais produite (comme on le voit dans

un des exemples communiqués par les Henri), fusionnent ou échangent entre elles des personnes séparées ou bien se font reconnaître comme l'assemblage de deux expériences vécues isolées. La simple infidélité du souvenir ne joue justement ici aucun rôle essentiel étant donné la grande intensité sensorielle des images et les capacités de la fonction mnésique dans la jeunesse ; un examen attentif montre bien plutôt que ces falsifications du souvenir sont tendancieuses, c'est-à-dire qu'elles servent au refoulement et à la substitution d'impressions choquantes ou désagréables. Ainsi il faut que ces souvenirs soient eux aussi apparus à une époque où de tel conflits et de telles incitations au refoulement pouvaient s'exprimer déjà dans la vie psychique, c'est-à-dire bien longtemps après cette époque qu'ils rappellent dans leur contenu. Mais là encore le souvenir falsifié est le premier souvenir dont nous ayons connaissance ; le matériau de traces mnésiques à partir duquel il a été forgé nous demeure inconnu dans sa forme originaire.

Une telle façon de voir les choses diminue à nos yeux l'écart entre les souvenirs-écrans et les autres souvenirs qui viennent de l'enfance. Il se peut qu'il soit tout à fait oiseux de se demander si nous avons des souvenirs conscients provenant de notre enfance ou s'il ne s'agit pas plutôt de souvenirs sur notre enfance. Nos souvenirs d'enfance nous montrent les premières années de notre vie, non comme elles étaient, mais comme elles sont apparues à des époques ultérieures d'évocation ; les souvenirs d'enfance n'ont pas *émergé,* comme on a coutume de le dire, à ces époques d'évocation, mais c'est alors qu'ils ont été *formés* et toute une série de motifs, dont la vérité historique est le dernier des soucis, ont influencé cette formation aussi bien que le choix des souvenirs.

Une prémonition onirique accomplie[1]

Mme B., une personne distinguée, et non sans esprit critique, raconte dans un autre contexte, sans être le moins du monde tendancieuse, qu'une fois, il y a des années, elle a rêvé qu'elle rencontrait son ancien médecin de famille et ami, le Dr K., dans la Kärntnerstrasse devant le magasin de Hies. Le lendemain matin, elle prend cette rue et rencontre réellement la dite personne à l'endroit dont elle a rêvé. Voilà l'argument. Je remarque encore que cette étonnante rencontre n'a révélé son importance par aucun événement ultérieur, donc ne se justifie pas par l'avenir.

L'analyse tient compte de l'examen constatant qu'on ne peut pas fournir la preuve qu'elle ait remémoré ce rêve le matin suivant la nuit du rêve, précisément avant la promenade. Une telle preuve aurait été la transcription ou la communication du rêve avant son accomplissement. La dame doit plutôt consentir, sans objection, à la représentation suivante de l'affaire, qui est à mes yeux la plus vraisemblable : un matin elle est allée se promener dans la Kärntnerstrasse, et a rencontré, devant le magasin de Hies, son vieux médecin de famille. Lorsqu'elle le vit, elle acquit la conviction que la nuit dernière elle avait précisément rêvé de cette rencontre au même endroit. D'après les règles valables pour l'interprétation

1 Eine erfüllte Traumahnung. Le manuscrit porte la date du 10 novembre 1899. GW, XVII.

des symptômes névrotiques, cette conviction doit être fondée. Son contenu permet qu'on en modifie l'interprétation.

Le passé de Mme B. contient l'histoire suivante à laquelle se rattache le Dr K. Jeune, elle fut mariée, sans son plein consentement, avec un homme plus âgé, mais fortuné, qui, quelques années plus tard, perdit sa fortune, devint tuberculeux et mourut. La jeune femme subvint à ses besoins et à ceux du malade plusieurs années durant en donnant des cours de musique. Elle trouva des amis dans son malheur, l'un de ceux-ci fut le médecin de famille, le Dr K., qui donna ses soins au mari et à elle lui facilita les choses pour les premières leçons. Un autre fut un avocat, également un Dr K., qui mit en ordre les affaires déplorables du commerçant ruiné, mais ce faisant rechercha l'amour de la jeune femme et même — pour la première et unique fois — alluma en elle la passion. De cette relation amoureuse ne naquit aucun véritable bonheur, les scrupules de son éducation et de sa mentalité ont gâché à la femme et plus tard à la veuve le don d'elle-même. Dans le même contexte où s'inscrit le rêve ci-dessus, Mme B. raconte un événement réel de cette époque malheureuse, dans lequel, selon son appréciation, elle voit une remarquable rencontre. Elle se trouvait dans sa chambre, agenouillée sur le sol, la tête appuyée sur un fauteuil, et sanglotait, en proie à un désir nostalgique et passionné de son ami et soutien, l'avocat, lorsque au même moment celui-ci ouvrit la porte pour lui rendre visite. Nous ne trouverons rien de remarquable dans cette rencontre si nous songeons au nombre de fois où elle a dû tourner vers lui ses pensées et au nombre de fois où il a dû lui rendre visite. D'ailleurs de tels hasards, comme s'ils étaient concertés, se trouvent dans toutes les histoires d'amour. Pourtant cette rencontre est vraisemblablement le véritable contenu de son rêve et l'unique fondement de la conviction qu'elle a que ce rêve s'est réalisé.

Entre cette scène de la réalisation du désir et ce rêve, il y a plus de vingt-cinq ans, Mme B. est devenue entre-temps veuve d'un

second mari, qui lui a laissé un enfant et de la fortune. L'inclination de la vieille dame se tourne toujours vers cet homme, le Dr K., qui maintenant est son conseiller et l'administrateur de sa fortune et qu'elle est habituée à voir fréquemment. Supposons qu'elle ait, dans les jours précédant le rêve, attendu sa visite, mais que — son empressement n'étant plus celui de jadis — il ne soit pas venu. Elle a pu alors avoir facilement durant la nuit un rêve de désir nostalgique, qui la ramène aux temps anciens. Elle rêve alors vraisemblablement d'un rendez-vous du temps de la passion et la chaîne des pensées du rêve remonte jusqu'à cette fois où, sans s'être concertés, il était venu juste au moment où elle le désirait avec nostalgie. De tels rêves pourraient bien maintenant se produire souvent chez elle ; ils sont une part de la punition tardive qui échoit en partage à la femme pour la cruauté de ses jeunes années. Mais comme rejetons d'un courant réprimé et pleins qu'ils sont de réminiscences des rendez-vous, auxquels depuis son second mariage elle n'aime plus penser, de tels rêves sont de nouveau écartés après le réveil. Il a dû en aller ainsi également de notre rêve prétendument prophétique. Elle sort alors et rencontre en un endroit de la Kärntnerstrasse, en soi indifférent, son vieux médecin de famille, le Dr K. Elle ne l'a pas vu depuis longtemps, il est intimement associé aux émois de cette période heureuse-malheureuse, il fut aussi un soutien, nous sommes en droit de supposer que dans ses pensées, peut-être aussi dans ses rêves, il est une personne-écran, derrière laquelle elle cache la personne mieux aimée de l'autre Dr K. Cette rencontre va dès lors éveiller le souvenir du rêve. Le sens de ce souvenir devrait être : c'est exact, j'ai bien rêvé aujourd'hui de mon rendez-vous avec le Dr K. Mais ce souvenir doit consentir à la déformation même, à laquelle le rêve a échappé uniquement parce qu'il ne fut pas du tout conservé dans le souvenir. À la place du K. aimé se glisse le K. indifférent, qui provoque le souvenir du rêve ; le contenu du rêve — le rendez-vous — se transfère sur la croyance qu'elle a rêvé de cet endroit déterminé, car un rendez-vous consiste en ce que deux personnes

viennent simultanément au même endroit. Quand alors chez elle se crée l'impression qu'un rêve a trouvé son accomplissement, elle ne fait par là rien d'autre que donner pleine valeur au souvenir dans lequel, lors de la scène où, pleurant, elle avait la nostalgie de sa présence, cette nostalgie a, sur-le-champ, véritablement trouvé son accomplissement.

Ainsi la création d'un rêve après-coup, qui rend seul possibles les rêves prophétiques, n'est en fait rien d'autre qu'une forme du processus de censure, qui rend possible au rêve la percée jusqu'à la conscience.

10 novembre 1899.

Bibliographie

I. — Jusqu'a 1900 *(date de la lre édition de ce livre)*

Achmetis (F. Serim), *Oneirocriticae*, Éd. Nie. Rigaltius, Paris, 1603. Alberti (Michael), *Diss. de insomniorum influxu in sanitatem et morbos,* Resp. Titius, Halae M., 1744.

Alix, Les rêves, *Rev. scientif.,* 3e série, t. VI (32e de la coll.), 3e année, 2e sem., nov. 1883, p. 554-561.

— Étude du rêve, *Mém. de l'Acad. des Sc„ etc., de Toulouse,* 9e

série, t. I, p. 283-326, Toulouse, 1889.

Almoli (Salomo), *Pithrôn Chalômôth,* Solkiew, 1848.

Aristote, *Ueber Trâume und Traumdeutungen,* trad. ail. de Bender.

— *Von der Weissagung im Traume.*

Artemidoros aus Daldis, *Symbolik der Traume,* trad. ail. de Friedr. S. Krauss, Wien, 1881.

— *Erotische Trâume und ihre Symbolik,* trad. allem. de Hans

Licht, *Anthropophyteia,* Bd. IX, p. 316-328.

Artigues, *Essai sur la valeur séméiologique du rêve,* thèse de Paris, 1884.

Bacci (Domenico), *Sui sogni e sul sonnambulismo, pensieri fisio-logico-metafisici,* Venezia, 1857.

Ball, *La morphinomanie, les rêves prolongés,* Paris, 1885.

Benezé (Emil), *Das Traummotiv in der mittelbochdeutschen Dich-tung bis 1250 und in alten deutschen Volksliedern,* Halle, 1897. (Benezé, *Sagengesch. und lit.-bist. Unters.,* I. *Das Traummotiv.)*

Benini (V.), La memoria e la durata dei sogni, *Rivista italiana di Filosofia,* mars-avril 1898.

— Nel moneto dei sogni, *Il Pensiero nuovo,* avr. 1898.

Binz (C.), *Ueber den Traum,* Bonn, 1878.

Birkmaier (Hieron), *Licht im Finsterniss der nâchtiichen Gesichte und Trâume,* Nürnberg, 1715.

Bisland (E.), Dreams and their mysteries, *N. Ann. Rev.,* 1896, 152, p. 716-726.

Borner (T.). *Das Alpdrücken, seine Beqründunq und Verbütuna,* Würzburg, 1855.

Bradley (J. H.), On the failure of movement in dream, *Mind,* juillet

1894.

Brander (R.), *Der Schlaf und das Traumleben,* Leipzig, 1884.

Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'Antiquité* (t. 1), Paris, 1879.

Bremer (L.), *Traum und Krankheiten, New York med. Monatsschr.,* 1893, V, p. 281-286.

Büchsenschütz (B.), *Traum und Traumdeutung im Altertum,* Berlin, 1868.

Burdach, *Die Physiologie aïs Erfahrungswissenschaft,* 3. Bd., 1830.

Bussola (Serafino), *De somniis* (Diss.), Ticini Reg., 1834.

Caetani-lovateui, I sogni e l’ipnotismo nel mondo antico, *Nuova Antol.,* I., déc. 1889.

Calkins (Mary Whiton), Statistics of dreams, *Amer. J. of Psychology,* V, 1893.

Cane (Francis E.), The physiology of dreams, *The Lancet,* déc. 1889.

Cardanus (Hieron), *Synesiorum somniorum, omnis generis insomnia explicantes libri IV,* Basileae, 1562 (2e éd. in *Opéra omnia Cardani,* vol. V, p. 593-727, Lugduni, 1603).

Cariero (Alessandro), *De somniis deque divinatione per somnia,* Patavii, 1575.

Carpenter, art. « Dreaming », in *Cyclop. of anat. and phys.,* IV, p. 687.

Chabaneix, *Le subconscient chez les artistes, les savants et les écrivains*, Paris, 1897.

Chaslin (Ph.), *Du rôle du rêve dans l’évolution du délire,* thèse de Paris, 1887.

Clavière, La rapidité de la pensée dans le rêve, *Revue philosophique,* XLIII, 1897.

Coutts (G. A.), Night-terrors, *Americ.]. of Med. Sc„* 1896. Dagonet, Du rêve et du délire alcoolique, *Ann. méd.-psychol.,* 1889, 7e série, t. X, p. 193.

Dandolo (G.), *La coscienza nel sonno,* Padova, 1889.

Davidson (Wolf), *Versuch über den Schlaf, 2.* Aufl., Berlin, 1799. Debacker, *Terreurs nocturnes des enfants,* thèse de Paris, 1881. Dechambre, art. « Cauchemar », in *Dict. encycl. des Sc. Méd.* Delage (Yves), Une théorie du rêve, *Revue scientifique,* 11 juillet 1891.

Delbœuf (J.), *Le sommeil et les rêves,* Paris, 1885.

Dietrich (Joh. Dav.), *An ea, quae hominibus in somno et somnio accidunt, iisdem possint imputari ?,* Resp. Gava, Vitem-bergae, 1726.

Dochmasa (A.M.), *Dreams and their significance as forebodings of disease,* Kazan, 1890.

Dreher (E.), Sinneswahrnehmung und Traumbild, *Reichs-med.*

Anzeiger, Leipzig, 1890, XV.

Ducosté (M.), *Les songes d'attaques épileptiques,* 1899.

D. (L.) [Dugas], A propos de l'appréciation du temps dans le rêve, *Rev. philos.,* XL, 1895, p. 69-72.

Dugas (L.), Le souvenir du rêve, *Revue philosophique,* XLIV, 1897.

— Le sommeil et la cérébration inconsciente durant le sommeil,

Revue philosophique, XLIII, 1897, p. 410-42.

Du Prel (Cari), Oneirokritikon ; der Traum vom Standpunkte des transcend. Idealismus, *Deutsche Vierteljahrsschrift,* H. II, Stuttgart, 1869.

— *Psychologie der Lyrik,* Leipzig, 1880.

— *Die Philosophie der Mystik,* Leipzig, 1887.

— Künstliche Trâume, *Monatsschrift* « *Sphinx* », juillet 1889.
Egger (V.), Le sommeil et la certitude, le sommeil et la mémoire,

La Critique philos., mai 1888,1, p. 321-350.

— La durée apparente des rêves, *Revue philosophique,* XL, 1895,

p. 41-59.

— Le souvenir dans le rêve, *Revue philosophique,* XLVI, 1898,

p. 154-157.

Fins (Havelock), On dreaming of the dead, *The psychological Review,* II, Nr. 5, septembre 1895.

— The stuff that dreams are made of, *Appleton'spopular Science*

Monthly, avril 1899.

— A note on hypnagogic paramnesia, *Mind,* avril 1897.

Erdmann (J.E.), *Psychologische Briefe,* 6. Aufl., Leipzig, 1848.

— *Ernste Spiele* (XII : Das Trâumen), Vortr., 3 Aufl., Berlin, 1875. Erk (V. v.), *Ueber den Unterschied von Traum und Wachen,*

Prag., 1874.

Escande de Messières, *Les rêves chez les hystériques,* th. méd., Bordeaux, 1895.

Faure, Étude sur les rêves morbides. Rêves persistants, *Arch.*

génér. de Méd., 1876, vol. I, p. 558.

Fechner (G. Th.), *Elemente der Psychophysik,* 2. Aufl., 1889. Fenizia, L'azione suggestiva delle cause esterne nei sogni, *Arch.*

per l'Antrop., XXVI, 1896.

Féré (Ch.), A contribution to the pathology of dreams and of hysterical paralysis, *Brain,* janv. 1887.

— Les rêves d'accès chez les épileptiques, *La Méd. mod.,* 8 déc.

1897.

Fichte (J. H.), *Psychologie.* Die Lehre vom bewussten Geiste des Menschen, I. Teil, Leipzig, 1864.

Fischer (Joh.), *Ad artis veterum onirocriticae historiam symbola,* Diss. Jenae, 1899.

Florentin (V.), Das Traumleben. Plauderei, *Die alte und die neue Welt,* 1899, 33. J., p. 725.

Fornaschon (H.), Die Geschichte eines Traumes als Beitrag der transcendentalen Psychologie, *Psychische Studien,* 1897, p. 274-281.

Freiligrath, *Traumbuch* (dans sa Biographie par Buchner). Frensberg, *Schlaf und Traum.* (*Samml. gemeinverst. wiss. Vortr.*

Virchow-Holtzendorf, XX. Ser., H. 466, Berlin, 1885). Frerichs (Joh. H.), *Der Mensch : Traum, Herz, Verstand,* 2. Aufl., Norden, 1878.

Galenus, *De praecognitione ad Epijenem,* Lyons, 1540.

Giessler (C. M.), *Beitrag zur Phânomenologie des Traumlebens,* Halle, 1888.

— *Au s den Tiefen des Traumlebens,* Halle, 1890.

— *Die physiologischen Beziehungen der Traumvorgange,* Halle,

1896.

Girgensohn (L.), *Der Traum, psychol.-physiol. Versuch,* S. A., 1845. Gleichen-Russwurm (A. v.), Traum in der Dichtunq, *Nat.-Ztq.,* 1899, Nr. 553-559.

Gley (E.), Appréciation du temps pendant le sommeil, *L'Intermédiaire des Biologistes,* 20 mars 1898, n° 10, p. 228.

Goblot, Sur le souvenir des rêves, *Revue philosophique,* XLII, 1896.

Gomperz (Th.), *Traumdeutung und Zauberei,* Wien, 1866.

Gorton (D.A.), Psychology of the unconscious, *N. Y. Med. Times,*

1896, XXIV, 33, 37.

Gould, *Dreams-Sleep-Consciousness,* Open Court, 1899.

Grabener (Gottl. Chr.), *Ex antiquitate iudaica de menûdim bachalôm sive excommunicatis per insomnia exerc.,* Resp. Klebius, Vitembergae, 1710.

Graffunder, *Traum und Traumdeutung,* 1894.

Greenwood, *Imaqinations in dreams and their study,* London,

1899.

Griesinger, *Pathologie und Therapie der psychischen Krankheiten,* 3. Aufl., 1871.

Grot (Nicolas), *Les rêves objets d'analyse scientifique* (en russe), Kiew, 1878.

Guardla (J.-M.), La personnalité dans les rêves, *Rev. philos.,* XXXIV, 1892, p. 225-258.

Gutfeldt (J.), Ein Traum, *Psych. Studien,* 1899, p. 491-494.

Haffner (P.), *Schlafen und Trâumen,* 1884. *Frankfurter zeitgemâsse Broschüren,* 5. Bd., Heft 10.

Hallam (Fl.) et Weed (Sarah), A study of the dream consciousness, *Amer. /. of Psychology,* VII, Nr. 3, avril 1896.

Hampe (Th.), Ueber Hans Sachsens Traumgedichte, *Zeitschrift für den deutschen JJnterricht,* 10. Jahrg., 1896, p. 616 sq.

Heerwagen, Statist. Untersuch. über Trâume u. Schlaf, *Philos. Stud.,* V, 1888, p. 88.

Hennings (Justus Chr.), *Von Trâumen und Nachtwandlern,* Weimar, 1802.

Henzen (Wilh.), *Ueber die Trâume in der altnord. Sagaliteratur,* Diss. Leipzig, 1890.

Hervey de Saint-Denys, *Les rêves et les moyens de les diriger,* Paris, 1867 (anonyme).

Hildebrandt (F. W.), *Der Traum und seine Verwertung fürs Leben,* Leipzig, 1875.

Hiller (G.), Traum. Ein Kapitel zu den zwôlf Nâchten, *Leipz. Tagbl. und Anz.,* 1899, Nr. 657, I. Beil.

Hippokrates, *Buch über die Trâume. Sâmtliche Werke,* übersetzt von Dr. Robert Fuchs, München, 1895-1900, Bd. I, p. 361-369.

Hitschmann (F.), Ueber das Traumleben der Blinden, *Zeitschr. f. Psychol.,* VII, 5-6, 1894.

Ideler, Die Entstehung des Wahnsinns aus den Tràumen, *Chanté Annalen,* 1862, III.

Jastrow, The dreams of the blind, *New Princetown Rev.,* New York, janv. 1888.

Jean-Paul, Blicke in die Traumwelt, *Muséum* (1813), II (*Werke,* hg. v. Hempel, 44, p. 128-152).

— *Ueber Wahl- und Halbtràume, ibid.,* p. 142 sq.

— *Wahrheit aus seinem Leben,* 2, p. 106-126.

Jensen (Julius), *Traum und Denken,* Berlin, 1871 *(Samml. gemein-verst. wiss. Vortr. Virchow-Holtzendorf,* Ser. VI, H. 134).

Jessen, *Versuch einer wissenschaftlichen Begründung der Psychologie,* Berlin, 1856.

Jodl, *Lehrbuch der Psychologie,* Stuttgart, 1896 (3. Aufl., 1908).

Kant, *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht,* éd. Kirchmann, Leipzig, 1880.

Kingsford (A. B.), *Dreams and dream-stories,* ed. by Maitland, 2e éd., London, 1888.

Kloepfel (F.), Traumerei und Traum. Allerlei aus unserem Traumleben, *Universum,* 1889, 15. J., Sp. 2469-2484, 2607-2622.

Kramâr (Oldrich), *O spânku a snu,* Prager Akad. Gymn., 1882.

Krasnicki (E. v.), Karls IV. Wahrtraum, *Psych. Stud.,* 1897, p. 796.

Krauss (A.), Der Sinn im Wahnsinn, *Allgemeine Zeitschrift für Psychologie,* XV et XVI, 1858-1859.

Kucera (Ed.), *Aus dem Traumleben,* Mahr.-Weisskirchen Gymn.,

1895.

Ladd, Contribution to the psychology of visual dreams, *Mind,* avril 1892.

Laistner (Ludw.), *Das Ràtsel der Sphinx,* 2 Bande, Berlin, 1889.

Landau (M.), Aus dem Traumleben, *Münchner Neueste Nachrichten,* 9 janvier 1892.

Lasègue, Le délire alcoolique n’est pas un délire, mais un rêve, *Arch. gén. de Méd.,* 1881 (réimp. in *Etudes méd.,* 1.1, p. 203-227).

Laupts, Le fonctionnement cérébral pendant le rêve et pendant le sommeil hypnotique, *Annales méd.-psychol.,* 1895.

Leidesdorf (M.), *Das Traumleben,* Wien, 1880. — Sammlung der « Aima Mater ».

Le Lorrain, La durée du temps dans les rêves, *Rev. philos.,* XXXVIII, 1894, p. 275-279.

— Le rêve, *Revue philosophique,* XL, juillet 1895.

Lélut, Mémoire sur le sommeil, les songes et le somnambulisme, *Ann. méd.-psych.,* 1852, t. IV.

Lemoine, *Du sommeil au point de vue physiologique et psychologique,* Paris, 1855.

Lerch (Math. Fr.), *Das Traumleben und seine Bedeutung,* Gymn.

Progr. Komotau, 1883-84.

Liberali (Francesco), *Dei sogni,* Thèse. Padova, 1834.

Liêbeault (A.), *Le sommeil provoqué et les états analogues,* Paris, 1889.

— A travers les états passifs, le sommeil et les rêves, *Rev. de*

l'Hypnot., etc., Paris, 1893, 4, VIII, pp. 41, 65, 106.

Lipps (Th.), *Grundtatsachen des Seelenlebens,* Bonn, 1883.

Luksch (L.), *Wunderbare Traumerfüllung als Inhalt des wirkl.*

Lebens, Leipzig, 1894.

Macario, Du sommeil, des rêves et du somnambulisme dans l'état de santé et dans l'état de maladie. *Ann. méd.-psychol.,* 1858, t. IV, V.

— Des rêves considérés sous le rapport physiologique et patholo

gique, *ibid.,* 1846, t. VIII.

— Des rêves morbides, *Gaz. méd. de Paris,* 1889, Nr. 8. Macfarlane (A. W.), Dreaming, *The Edinb. Med. /.,* 1890, t. 36. Maine de Biran, *Nouvelles considérations sur le sommeil, les*

songes et le somnambulisme (éd. Cousin), 1792.

Manaceine (Marie de), *Le sommeil, tiers de notre vie,* Paris, 1896.

— *Sleep ; its Physiology, Pathology and Psychology,* London,

1897.

Maudsley, *The Pathology of Mind,* 1897.

Maury (A.), Analogies des phénomènes du rêve et de l'aliénation mentale, *Annales méd.-psych.,* 1853, V, VI.

— De certains faits observés dans les rêves, *Ann. méd.-psychol.,*

1857, t. III.

— *Le sommeil et les rêves,* Paris, 1878.

Meisel (pseud.), *Natürlich-gôttliche teuflische Traume,* Siegharstein, 1783.

Mélinand, Dream and Reality, *Pop. Sc. Mo.,* vol. LIV, p. 96-103. Melzentin (C.), Ueber wissenschaftliche Traumdeutung, *Die Gegenwart,* 1899, Nr. 50.

Mentz (Rich.), *Die Traume in den altfranzôsischen Karls- und Artus-Epen,* Marburg, 1888 *(Ausg. u. Abh. aus d. Geb. d. roman. Phil.,* Bd. 73).

Monroe (W. S.), A study of taste-dreams, *Am. f. of Psychol.,* janv. 1899.

Moreau de la Sarthe, art. « Rêve », *Dict. des Sc. méd.,* t. 48, Paris, 1820.

Moreau (de Tours) (J.), De l'identité de l'état de rêve et de la folie, *Annales méd.-psych.,* 1855, p. 261.

Morselli (A.), Dei sogni nei genii, *La Cultura,* 1899.

Motet (A.), art. « Cauchemar », *Dict. de méd. et de chir. pratiques.* Murry (J. C.), Do we ever dream of tasting ?, *Proc. of the Americ.*

Psychol. Soc., 1894, 20.

Nagele (Anton), *Der Traum in der epischen Dichtung,* Programm der Realschule in Marburg, 1889.

Nelson (J.), A study of dreams, *Amer. J. of Psychology,* I, 1888. Newbold (W. R.), Sub-conscious reasoning, *Proc. Soc. Ps. Res.,*

1896, XII, p. 11-20.

— Ueber Traumleistungen, *Psychol. Rev.,* mars 1896, p. 132. Passavanti (Jac.), *Libro dei sogni,* Ed. d. Bibl. diamante, Roma,

1891.

Paulhan, *L'activité mentale et les éléments de l'esprit,* Paris, 1889.

— A propos de l'activité de l'esprit dans le rêve, *Rev. philos.,*

XXXVIII, 1894, p. 516-548.

Praff (E. R.), *Das Traumleben und seine Deutungnach den Prinzi-pien der Araber, Perser, Griechen, Indier und Aegypter,* Leipzig, 1868.

Pichon, *Contribution à l'étude des délires oniriques ou délires de rêve,* thèse de Bordeaux, 1896.

Pick (A.), Ueber pathologische Trâumerei und ihre Beziehungen zur Hysterie, *fahrbuch für Psychiatrie,* 1896.

Pilcz, Ueber eine gewisse Gesetzmassigkeit in den Trâumen. Autoreferat in *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie,* mars 1899.

Prévost, Quelques observations psychologiques sur le sommeil, *Bibl. univ. des sc., belles-lettres et arts,* 1834,1.1, Littérature, p. 225-248.

Purkinje, articles : « Wachen », « Schlaf », « Traum und verwandte Zustânde », in *Wagners Handwôrterbuch der Physiologie,* 1846.

Radestock (P.), *Schlaf und Traum,* Leipzig, 1878.

Ramm (Konrad), *Diss. pertractans somnia,* Viennae, 1889.

Régis, Les rêves, Bordeaux, *La Gironde* du 31 mai 1890.

— Des hallucinations oniriques des dégénérés mystiques, *C.R. du*

Congrès des Méd. aliénistes, etc., 1894, Paris, 1895, p. 260. Rêves (Les) et l'hypnotisme, *Le Monde,* 25 août 1890.

Richard (Jérôme), *La théorie des songes,* Paris, 1766.

Richardson (B.W.), The physiology of dreams, *The Asclep.,* London, 1892, IX, p. 129, 160.

Robert (W.), *Der Traum als Naturnotwendigkeit erklârt,* Hamburg, 1886.

Richier, *Onéiroiogie ou dissertation sur les songes considérés dans l'état de maladie,* thèse de Paris, 1816.

Robinson (L.), What dreams are made of, *N. Americ. Rev.,* New York, 1893, CI, VII, p. 687-697.

Rousset, *Contribution à l'étude du cauchemar,* thèse de Paris,

1876.

Roux (}.), Les rêves et les délires oniriques, *Province méd.,* 1898, p. 212.

Ryff (Walther Herm.), *Traumbüchlein,* Strasbourg, 1854.

Sanctis (Santé de), *Emozione e sogni,* 1896.

— I sogni nei delinquenti, *Arch. di psichiatr. e antrop. criminale,*

Torino, 1896, XVII, p. 488-498.

— *I sogni e il sonno nell'isterismo e nella epilessia,* Roma, 1896.

— *Les maladies mentales et les rêves,* 1897. Extrait des *Annales*

de la Société de Médecine de Gand.

— Sui rapporti d'identità, di somiglianza, di analogia e di equiva-

lenza fra sogno e pazzia, *Rivista quindicinale di Psicologia, Psichiatria, Neuropatologia,* 15 nov. 1897.

— I sogni dei neuropatici e dei pazzi, *Arch. di psichiatr. e antrop.*

crim., 1898, fasc. 4 (Bibliographie).

— Psychoses et rêves, Rapport au Congrès de neurol. et d'hypno-

logie de Bruxelles, 1898, *Comptes rendus,* fasc. I, p. 137.

— *I Sogni,* Torino, 1899.

Santel (Anton), *Poskus raz kladbe nekterih pomentjivih prikazni spanja in sanj*, Progr. Gym. Gôrz, 1874.

Sarlo (F. de), *I sogni. Saggio psicoiogico,* Napoli, 1887.

Sch. (Fr.), Etwas über Trâume, *Psych. Studien,* 1897, p. 686-694. Scherner (R. A.), *Das Leben des Traumes,* Berlin, 1861.

Schleich (K. L.), Traum und Schlaf, *Die Zukunft,* 1899, 29. Bd., p. 14-27, 54-65.

Schleiermacher (Fr.), *Psychologie.* Herausgegeben von L. George, Berlin, 1862.

Scholz (Fr.), *Schlaf und Traum,* Leipzig, 1887.

Schopenhauer, *Versuch über das Geistersehen und was damit zusammenhângt. Parerga und Paralipomena,* I. Bd., 1857. Schubert (Gotthilf Heinrich), *Die Symbolik des Traumes,* Bamberg, 1814.

Schwartzkopff (P.), *Das Leben im Traum. Eine Studie,* Leipzig, 1887.

Science of dreams, *The Lyceum,* Dublin, oct. 1890, p. 28.

Siebek (A.), *Das Traumleben der Seele,* 1877 *(Sammlung Virchow-Holtzendorf,* Nr. 279).

Simon (M.), *Le monde des rêves,* Paris, 1888.

Spitta (W.), *Die Schlaf- und Traumzustânde der menschlichen Seele, 2.* Aufl., Freiburg i. B., 1892.

Stevenson (R. L.), A Chapter on Dreams (in *A cross the Plain),* 1892. Stricker, *Studien über das Bewusstsein,* Wien, 1879.

— *Studien über die Assoziation der Vorstellungen,* Wien, 1883. Strümpell (L.), *Die Natur und Entstehung der Tràume,* Leipzig,

1877.

Stryk (M. v.), Der Traum und die Wirklichkeit (d'après C. Mêlinand), *Baltische Monatsschrift,* Riga, 1899, p. 189-210. Stumpf (E. J. G.), *Der Traum und seine Deutung,* Leipzig, 1889. Sully (J.), Étude sur les rêves, *Rev. scientif.,* 1882, p. 385.

— *Les illusions des sens et de l'esprit,* Bibl. scientif. internat.,

vol. 62, Paris, Alcan.

— *Human Mind,* London, 1892.

— The dreams as a révélation, *Fortnightly Rev.,* mars 1893.

— Laws of dream fancy, *Comhill Mag.,* vol. L, p. 540.

— Art. « Dreams » in *Encyclop. Brit.,* 9e édition.

Summers (T. O.), The physiology of dreaming, *Saint-Louis Clin.,* 1895, VIII, p. 401-406.

Surbled, *Le rêve,* 2e éd., 1898.

— Origine des rêves, *Rev. des quest. scient.,* 1895.

Synesius, *Oneiromantik* (trad. ail. de Krauss), Wien, 1888.

Tannery (P.), Sur l'activité de l'esprit dans le rêve, *Rev. philos.,*

XXXVIII, 1894, p. 630-634.

— Sur les rêves des mathématiciens, *Rev. philos.,* XLV, 1898,

p. 639.

— Sur la paramnésie dans les rêves, *Rev. philos.,* XLVI, 1898, p. 420.

— Sur la mémoire dans le rêve, *Revue philosophique,* XLVI, 1898, p. 636.

Thiêry (A.). Aristote et la psychologie physiologique du rêve, *Rev. neoscol.,* 1896, III, p. 260-271.

Thomayer (S.), Sur la signification de quelques rêves, *Rev. neurol.,* Nr. 4, 1897.

— Contribution à la pathologie des rêves, *Polyclinique de l'Uni*

versité tchèque de Prague (en tchèque), 1897.

Tissié (Ph.), Les rêves ; rêves pathogènes et thérapeutiques ; rêves photographiés, *Journ. de Méd. de Bordeaux,* 1896, XXVI.

— *Les rêves, physiologie et pathologie,* Paris, 1898.

Tuchener, Taste dreams, *Amer. J. of Psychology,* VI, 1893.

Tonnini, Suggestione e sogni, *Arch. di psichiatr., antrop. crim.,* III,

1887.

Tonsor (J. Heinrich), *Disp. de vigiia, somno et somniis,* Prop. Lucas, Marpurgi, 1627.

« Traum », art. in *Allgemeine Enzyklopâdie der Wissenschaften und Künste* de Ersch et Gruber.

Traumbuch. Apomasaris... auss griechischer Sprach ins Latein bracht durch Lewenklaw jetzt und... verteutschet, Wittem-berg.

Tuke (Hack), art. « Dreaming » in *Dict. of Psycholog. Med.,* 1892.

Ullrich (M. W.), *Der Schlaf und das Traumleben, Geisteskraft und Geinstesschwâche,* 3. Aufl., Berlin, 1897.

Unger (F.), *Die Magie des Traumes als Unsterblichkeitsbeweis,* Nebst Vorw. : *Okkultismus und Sozialismus,* von C. Du Prel, 2. Aufl. Münster, 1898.

Utility of dreams, éd. /. *Comp. Neurol.,* Granville, 1893, III, p. 17-34.

Vaschide, Recherches expérim. sur les rêves, *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences,* 17 juillet 1899.

Vespa (B.), I sogni dei neuro-psicopatici, *Bull. Soc. Lancisiana,* Roma, 1897.

Vignou, *Von den Trâumen, Illusionen und Halluzinationen,* Internationale wissenschaftliche Bibliothek, Bd. 47.

Vischer (F. Th.), Studien über den Traum, *Beilage z. Allg. Ztg.,* 1876, Nr. 105-107.

Vold (J. Mourly), Einige Expérimente über Gesichtsbilder im Traume, *Dritter intemationaler Kongress für Psychologie in München,* 1897. *Zeitschr. für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane,* XIII, p. 66-74.

— *Expériences sur les rêves et en particulier sur ceux d'origine musculaire et optique,* Christiania, 1896. — Analyse in *Revue philosophique,* XLII, 1896.

Vykoukal (F. V.), *Des rêves et de leur interprétation,* Prague, 1898 (en tchèque).

Wedel (R.), Untersuchungen auslândischer Gelehrter über gew. Traumphanomene, *Beitrâge zur Grenzwissenschaft,* 1899, p. 24-77.

Weed, Hallam et Phinney, A study of the dream-consciousness, *Americ. J. of Psychol.,* vol. VII, 1895, p. 405-411.

Wehr (Hans), *Das Unbewusste im menschlichen Denken,* Programm der Oberrealschule zu Klagenfurt, 1887.

Weil (Alex), *La philosophie du rêve,* Paris.

Wendt (K.), *Kriemhilds Traum,* Diss. Rostock, 1858.

Weygandt (W.), *Entstehung der Tràume,* Leipzig, 1893.

Wilks (S.), On the nature of dreams, *Med. Mag.,* Londres, 1893-

94, II, p. 597-606.

Williams (H.S.), The dreams State and its psychic corrélatives, *Americ. }. of Insanity,* 1891-92, vol. 17, p. 445-457.

Woodworth, Note on the rapidity of dreams, *Psychol. Review,* IV,

1897, Nr. 5.

Wundt, *Grundzüge der physiologischen Psychologie,* II, 2. Aufl., 1880.

X..., Ce qu'on peut rêver en cinq secondes, *Rev. Sc.,* 3e série, I, XII, 30 oct. 1886.

Zucarelli, Pollutions nocturnes et épilepsie, *Bull, de la Soc. de Méd. ment, de Belgique,* mars 1895.

Appendice (à la Ire édition)

Ce livre était déjà en pages, lorsque j'ai reçu, fin septembre

1899, un petit opuscule de Ch. Ruths : *Induktive Untersuchungen über die Fundamentalgesetze der psychischen Phânomene* (1898), qui annonçait un travail plus important sur l'analyse des rêves. Les indications données par l'auteur semblent montrer que ses résultats concordent avec les miens sur certains points.

(Le travail annoncé n'est jamais parvenu à ma connaissance.)

II. De 1900 à 1913[1]

*Abraham (Karl), *Traum und Mythos. Eine Studie zur Vôlkerpsy-chologie, Schriften zur angew. Seelenkunde,* Heft 4, Wien und Leipzig, 1909.

1 L'astérisque * implique des travaux qui ont tenu compte de ce livre.

*— Ueber hysterische Traumzustânde, *Jahrbuch f. psychoanalyt. und psychopathol. Forschungen,* Bd. II, 1910.

*— Sollen wir die Pat. inre Traume aufschreiben lassen ?, *Intern. Zeitschr. für ârztl. Ps.-A„* I, 1913, p. 194.

Ackerknecht (E.), Zur Konzentrationsfàhigkeit des Trâumenden, *Zeitschrift für Psychologie,* 41, I, 1907, p. 423.

*— Adler (Alfred), Zwei Traume einer Prostituierten, *Zeitschrift f. Sexualwissenschaft,* 1908, Nr. 2.

*— Ein erlogener Traum, *Zentralbl. f. Psychoanalyse,* I, 1910, Heft 3.

*— Traum und Traumdeutung, *ibid.,* III, 1912-13, p. 174.

Aliotta (A.), Il pensiero e la personalità nei sogni, *Ricerche di Psicol.,* 1905.

Amram (Nathan), *Sepher pithrôn chalômôth,* Jerusalem, 1901.

Anderson (E.), Stèle du Songe, *Sphinx,* t. 16, p. 81-90.

Arno, *Traumvisionen,* Lorch, 1909.

Arnold (Heinr. Max), *Die Verwendung des Traummotivs in der engl. Dichtung,* Diss. Kiel, 1912.

Aschaffenburg, Der Schlaf im Kindesalter und seine Stôrungen, *Wissen f. Aile,* 6. J., 1909, p. 260-280.

Auwand (O.), Der Traum im Drama, *National-Ztg,* Sonntagsbeil., Nr. 3, 1903.

Baake (E. Wilh.), *Die Verwendung des Traummotivs in der engl. Dichtung bis auf Chaucer,* Diss. Halle, 1906.

Bailey (T. P.), Snap Shot of a Dream Drama, *Journ. of Phil., Psychol. and Sc. Methods,* 3, 1906, p. 708-712.

Banchieri (F.), I sogni dei bambini di cinque anni, *Riv. di Psicol.,* 8, p. 325-330.

Beaunis (H.), Contribution à la psychologie du rêve, *Americ. f. of Psychol.,* vol. XIV, Nr. 3-4, juillet-oct. 1903.

Becker (W. H.), Mod. Traumdeuterei, *Allg. Med. Zentralzeitg.,* 80, 1911, p. 54.

1. L'astérisque * indique des travaux qui ont tenu compte de ce livre.

Behr (A.), Natürl. Schlaf und pathol. Traumzustânde, *Baltische Monatsschr.,* Riga, 1902, 53. Bd., p. 160-185.

Bergson (H.), Le rêve, *Rev. scientif.,* 1901, p. 705-713.

— Le rêve, *Bull, de l'Institut psychol. intern.,* I, 1901, p. 113.

Birnbaum (M.), Traum d. Kranken, *Die Krankenpflege,* 1911,

p. 215.

*Bleuler (E.), Die Psychoanalyse Freuds, *Jahrb. f. psychoanalyt. u. psychopatholog. Forschungen,* Bd. II, 1910.

*— Trâume mit auf der Hand liegender Deutung, *Münch. Med.,* 60, Nr. 47, 11 nov. 1913.

*Bloch (Emst), Beitrag zu den Trâumen nach Coitus interruptus, *Zentralbl. für Ps.-A.,* II, 1911-12, p. 276.

Bonus (A.), Traum und Kunst, *Kunstwart,* 19, nov. 1906, p. 177-191.

Bovet (P.) et Jaccard (H.), Exemples de travail utile pendant le rêve, *Arch. de Psychol.,* 4, 1905, p. 369-371.

*Brewster (E. T.), Dreams and forgetting. New discoveries in dream psychology, *McClure's Magazine,* oct. 1912.

*Brill (A. A.), Dreams and their relation to the neurosis, *New York Médical Journ.,* 23 avril 1901.

*— *Psychoanalysis, its theory and practical application,* Philadel-phia and New York, 1912.

*— Hysterical dreamy states, *New York Med. Joum.,* mai 1912.

*Brown (W.), Dreams, the latest views of science, *Strand Magaz.,* janv. 1913 (cf. déc. 1913).

*— Freud's theory of dreams, *The Lancet,* 19 et 26 avril 1913.

‘Bruce (A. H.), The marvels of dream analysis, *McClure’s Magaz.,* nov. 1912.

*Bruchner (Eberhard), Traum und Traumdeutung, *Frankf. Ztg.,* 30, I, 1910.

*— Traum und Traumdeutung, *Neue metaph. Rdsch.,* XX, 2-3, 1923.

*Burckhard (M.), Ein modernes Traumbuch, *Die Zeit,* 1900, Nr. 275, 276.

Busemann (A.), Traumleben der Schulkinder, *Ztschr. f. pâd. Psychol.,* 10, 1909, p. 294-301.

— Psychol. d. kindl. Traumerlebnisse, *Zeitschr. f. pâd. Psychol.,*

1910, XI, p. 320.

Chinard (Gilbert), *L’Amérique et le rêve exotique dans la litt. franç. aux xvif et xvnf s.,* Paris, 1913.

Claparède (E.), Esquisse d’une théorie biologique du sommeil, *Arch. de Psychol.,* IV, Nr. 15-16, févr.-mars 1905.

— Rêve utile, *Arch. de Psychol.,* IX, 1910, 148.

’Coriat (J.), Zwei sexual-symbolische Beispiele von Zahnarzt-Trâumen, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* III, 1912-13, p. 440.

Corona (Augusto), *Sonno e sogni,* Parma, 1900.

Czepa (A.), Schlaf und Traum, *Natum und Offenbarung,* 1907, p. 595-613.

‘David (J. J.), Die Traumdeutung, *Die Nation,* 1900, Nr. 17. 'Delacroix (H.), Sur la structure logique du rêve, *Rev. de Méta-phys.,* nov. 1904.

— Note sur la cohérence des rêves, *Rapp. et C. R. du IF Congrès*

intem. de Philos., p. 556-560.

Delage, La nature des images hypnagogiques et le rôle des lueurs entoptiques dans le rêve, *Bull, de l'Institut général psychol.,*

1903, p. 235-247.

*Dercum (F. X.), The rôle of dreams in etiology, */. Am. Med. Assoc.,* Chicago, 13 mai 1911, p. 1373.

Diepgen (Paul), *Traum und Traumdeutung aïs mediz.-wissensch.*

Problem im Mittelalter, Berlin, 1912.

Doglia (S.) et Banchieri (F.), *I sogni dei bambini di tre anni. L'inizio dell' attività onirica (Contributi psicol.,* I, 9).

Drewitt (J. A. J.), On the distinction between waking and dreaming, *Mind,* 20, 1911, p. 67-73.

Drews (A.), Das âsthetische Verhalten und der Traum, *Preuss. fb„* 1901-02, 104. Bd., p. 385-401.

Drexl (Fr. X.), *Achmets Traumbuch. Einl. und Probe eines krit.*

Textes, Münchner Diss., Freising, 1909.

Dromard (Gabriel), *Le rêve et l'action,* Paris, 1913 (Bibl. de Philos, scient., vol. 91).

Dumas (G.), Comment on gouverne les rêves, *Rev. de Paris, 22,* 1909, p. 344-367.

Duprat (E.), La mémoire des rêves chez les enfants, *Revue de Psychiatrie,* IX, Nr. 7, 4e série, juillet 1905.

— Le rêve et la pensée conceptuelle, *Rev. philos.,* LXXII, 1911,

p. 285-289.

*Edelsheim (Th.), Moderne franzôsische Traumtheorien, *Zentralbl.*

f. Ps.-A., III, 1912-13, p. 558-562.

*Eder (M.D.), Freud's theory of dreams, *Transactions of the Psy-cho-Medic. Soc. London,* vol. III, part 3, 1912.

*— Augentraume, *Internat. Ztschr. f. arztl. Ps.-A.,* I, 1913, p. 137.

*Eeden (Frederik Van), A study of dreams, *Proceedings of the Society for Pscyh. Research,* part LXVII, vol. XXVI.

Ellis (Havelock), The logic of dreams, *Contemp. Rev.,* t. 98, 1910, p. 353-359.

*— The symbolism of dreams, *The Popular Science Monthly,* juill. 1910.

*— Symbolismen in den Trâumen, *Zeitschr. f. Psychothérapie,* III,

1911, p. 29-46.

*— *The World of Dreams,* London, 1911.

*— The relation of erotic dreams to vesical dreams, *Journ. ofabn. Psychol.,* VIII, 3, août-sept. 1913.

Fabri (T.), Das Traumleben als Erzieher, *Die Woche,* 1905, Nr. 4.

*Federn (Paul), Ein Fall von pavor nocturnus mit subjektiven Lich-terscheinungen, *Internat. Zeitschr. f. ârtzl. Ps.-A.,* I, 1913,

H. 6.

Feerhow (F.), *Traum, Tod und Wahnsinn. Eine vergl. psych. Studie,* Leipzig, 1911.

*Ferenczi (S.), Die psychologische Analyse der Traume, *Psychia-trisch-Neurologische Wochenschrift,* XII, Nr. 11-13, juin 1910.

*— Symbolische Darstellung des Lust- und Realitâtsprinzips im Œdipus-Mythos, *Imago,* I, 1912, p. 276.

*— Ueber lenkbare Traume, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II, 1911-12, p. 31.

Ferrero (G.), *Les lois psychologiques du symbolisme,* Paris, 1905.

Fischer (A.), Schlaf und Traum, *Natur und Offenbarung,* 1903, p. 269-290.

'Fischer (Ottokar), *Die Traume des grünen Heinrich. Prager deutsche Studien,* hg. von Kraus und Sauer, Heft 9, Prag,

1908.

Flournoy, Note sur un songe prophétique réalisé, *Arch. de Psychol.,* IV, 1904, P. 64.

Forster (M.), Das lat.-altengl. Traumbuch, *Arch. f. d. Stud. d. n. Spr. u. Lit.,* 120, p. 43 sq. ; 125, p. 39-70 ; 127, p. I sq.

—Mittelenglische Traumbücher, *Herrings Archiv,* 1911.

*Foucault (Marcel), *Le rêve. Études et observations,* Paris, 1906.

Frank, Kritik des Traumens und der Trâumerei über das Wachen, *Das Wort,* 1901, p. 47-57, 86-90, 121-26.

Freudenberg (F.), Zur Traum-Psychologie, *Die übersinnl. Welt,*

1900, p. 49-54.

— Die Welt d. Tr„ *Die übersinnl. Welt,* 1909, p. 309.

— Seltsame Traumerlebnisse, *Die übersinnl. Welt,* 1910, 9, p. 98-

104.

'Friedjung (J. K.), Traum eines sechsjâhrigen Mâdchens, *Internat.*

Ztschr. f. àrztl. Ps.-A., I, 1913, p. 71.

*Frink (H. W.), Dreams and their analysis in référencé to psycho-therapy, *Med. Record,* mai 27, 1911.

*— On Freud’s theory of dreams, *Americ. Med.,* Burlington, New York, VI, p. 652-661.

Frost (E. P.), The characteristic form assumed by dreams, *Americ.*

J. of Psychol., juillet 1913.

*Gerhard (C.), Moderne Traumdeutungen, *Universum,* 19, 1902,

I, p. 329-332.

Giessler (C.), Grundtatsachen des Traumzustandes, *Allg. Ztschr. f. Psychiatrie und psychiatr. ger. Med.,* 1901, p. 164-183.

— Analogien zw. Zustânden von Geisteskrankheit und den Trâumen normaler Menschen, *Allg. Ztschr. f. Psychiatrie,* I, 1902, p. 885-911.

— Trâume der Geisteskranken, *Die Krankenpfl.,* 2, 1905, p. 593-

608.

— Das Ich im Traume, *Ztschr. f. Psychol. u. Physiol.,* 1905, H. 4

u. 5.

— Bedeutung der Trâume, *Deutsche Rev.,* août 1906, p. 244-247. *Gincburg (Mira), Mitteilung von Kindheisträumen mit spezieller

Bedeutung, *Int. Ztschr. f. àrztl. Ps.-A.,* I, 1913, p. 79. Gleichen-Russwurm (A.), Traum und Dichtung, *Nation,* 1904, 22, Nr. 10.

Goebeler (D.), *Was muss man vom Traumleben wissen ?,* Berlin,

1904.

Gotthardt (Otto), *Die Traumbücher des Mittelalters,* Eisleben,

1912, Progr. des Luthergymn.

*Gottschalk, Le rêve, d’après les idées du Pr Freud, *Archives de Neurol.,* 1912, n° 4.

GRAwnz (E.), Der Schlaftraum und das Schlafträumen, *Der Gesun-dheitslehrer, 4,* 1902, p. 168.

Gregory (J. C.), Dreams as a bye-product of waking activity, *Westm. Rev.,* London, 1911, vol. 175, p. 561-567.

Gruhn (A.), Zur Psychol. des Traumes, *Pàdag. Arch.,* 1907, p. 263-265.

Günther (H.), Traumtechnik, *Kosmos,* 9, 1912, p. 277.

Hackemann (A.), Traumleben der Seele, *Alte und neue Welt,* 40,

1905, p. 14-15, p. 66-67.

'Hacker (Friedr.), Systemat. Traumbeobachtungen mit bes. Berücksichtigung der Gedanken, *Arch. f. d. ges. Psychol.,* XXI, 1-3. H., 1911.

Haenel (H.), Schlafen und Traumen, *Dresd. Anz.,* Montagsbeil.,

1902, Nr. 30, 32.

*Hahn (S.), Zum augenblickl. Stand der Traumpsychologie, *Phil.*

Jahrb. d. Gôrres-Ges., 24. Bd., 1911, p. 452-472.

'Hârnik (J.), Gelunaene Ausleguna eines Traumes, *Zentralbl. f.*

Ps.-A., II, 1911-12, p. 417.

*Hartungen (Ch. v.), Kritische Tage und Traume, *Zeitschr. für Psychothérapie und med. Psychol.,* III, I, 1911.

Hegewald, *Das Buch der Traume für die gebildete Welt,* 2. Aufl., Leipzig, 1912.

Hennig (R.), Die fleissigen Heinzelmânnchen. Zur Psychol. der Traumhandlungen, *Gartenlaube,* 1908, Nr. 49.

Hessler (H.), Redreaming dreams, *Psychol. Rev.,* 1901, p. 606-609. Hey (F. O.), *Der Traumglaube derAntike. Ein hist. Versuch.* Progr.

München, 1908.

— Die Wurzeln der griech. Religion im bes. Zusammenhang mit dem Traumglauben, Neub., 1910.

Hine (R. L.), *Dreams and the way of dreams,* London and New York, 1913.

* Hitschmann (Ed.), *Freuds Neurosenlehre. Nach ihrem gegenwâr-tigen Stande zusammenfassend dargestellt,* Wien und Leipzig, 1911 ; 2. Aufl., 1913.

*— Ein Fall von Symbolik für Unglâubige, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* I,

1910-11, p. 235.

*— Beitrâge zur Sexualsymbolik des Traumes, *ibid.,* p. 561.

*— Weitere Mitt. von Kindheisträumen mit spez. Bedeutung, *Intern. Ztschr. für arztl. Ps.-A.,* I, 1913, p. 476.

*— Goethe als Vatersymbol in Traumen, *ibid.,* Heft 6.

Hoffmann (K.), Ist der Traum eine bes. Bewusstseinsform ?, *Psych.*

Studien, 1902, p. 631-636.

Huch (Friedrich), *Traume*, Berlin, 1904.

*Hug-Hellmuth (H. v.), Analyse eines Traumes eines 5 1/2 jâhrigen Knaben, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II, 1911-12, p. 122-127.

*— Kindertrâume, *Internat. Ztschr. f. ârztl. Ps.-A.,* I, 1913, p. 470. *— *Aus dem Seelenleben des Kindes. Schr. z. angew. Seelenk.,* herausg. v. Freud, H. 15, Wien und Leipzig, 1913.

Hynitzsch (Adolf), *Das Leben des Traumes und der Traum des Lebens,* Gymn. Progr. Quedlinburg, 1903 (repris in : *Erinne-rungen aus vergangenen Tagen,* Reden und Abhandlungen, Quedlinburg, 1904).

Illig (J.), Ein wahrgewordener Traum, *Psych. Studien,* 1908, p. 202-207.

Iwaya (S.), Traumdeutung in Japan, *Ostasien,* 1902, p. 312.

Jaehde (W.), *Religion, Schicksaisgiaube, Vorahnungen, Traume, Geister und Râtsei in den engiisch-schottischen Volksbal-iaden,* Thèse. Halle, 1905.

Jastrow (J.), Dreams and their meaning, *Hampton Mag.,* 28, p. 96-101, 140-144.

— The status of the subconscious, *Americ. f. of Psychology,* vol. XIV, 1903, p. 343-353.

Jentsch (E.), Traumarbeit, *Neue Rdsch.,* juin 1905, p. 875-882.

Jewell (J. R.), The psychology of dreams, *Americ. /. of Psychol.,* XVI, 1905.

*Jones (E.), On the nightmare, *Americ. J. of Insanity,* janv. 1910.

*— The CEdipus Complex as an explanation of Hamlet's mystery : A study in motive, *American fourn. of Psychology,* janv. 1910, p. 72-113.

*— Freud's theory of dreams, *American Journal of Psychology,* avril 1910.

*— Remarks on Dr. M. Prince's article : The mechanism and interpr. of dreams, *Joum. of abn. Psychol.,* 1910-11, p. 328-336.

*— Some instances of the influence of dreams on waking life, *The Journal of abnormal Psychology,* avril-mai 1911.

*— The relationship between dreams and psychoneurotic symp-toms, *Americ. J. of Insanity,* vol. 68, Nr. I, juillet 1911.

*— A forgotten dream, */. of abn. Psychol.,* avril-mai 1912.

*— *Papers on Psycho-Analysis,* London, 1912.

*— *Der Alptraum in seiner Beziehung zu gewissen Formen des mittelalterl. Aberglaubens. Schriften zur angew. Seelenk.,* hg. v. Freud, H. 14, Leipzig und Wien, 1912.

•Jung (C. G.), L'analyse des rêves, *L'Année psychologique,* t. XV.

*— Assoziation, Traum und hysterisches Sympton, *Diagnostiche Assoziationsstudien,* Beitrage zur experimentellen Psychopathologie, hg. von C. G. Jung, II. Bd., Leipzig, 1910 (Nr. VIII, p. 31-66).

*— Ein Beitrag zur Psychologie des Gerüchtes, *Zentralbl. für Psychoanalyse,* I, 1910, Heft 3.

*— Ein Beitrag zur Kenntnis des Zahlentraumes, *ibid.,* 1910-11, p. 567-572.

*— Morton Prince’s : The mechanism and interprétation of dreams. Eine kritische Besprechung, *Jahrb. f. Ps.-A. u. Psy-chopathol. Forsch.,* III, 1911.

Kalichmann (H.), *Der Einfluss von Traumen auf die Schwanger-schaft,* Thèse. München, 1908.

Kanig (O.), Traume, Schâume, *Der alte Glaube,* II, 1901, Nr. 30.

’Karell (L.), Traum (nach Freud), *Beil. z. München. Allg. Ztg.,*

1900, Nr. 234, p. 4.

Kazodowsky (A.), Zusammenhang von Traumen und Wahnvors-tellungen, *Neurol. Zbl.,* 1901, p. 440-447, 508-514.

Kemlin (M.), Les songes et leur interprétation chez les Reungao, *Bulletin de l’École franç. d’Extrême-Orient,* vol. X, p. 507-538.

Klaiber (Th.), Traumdichtung, *Mon. Bl. f. d. Lit.,* VIII, 1903, p. 119-

125.

Klippel et Trenaunay, Délire systématisé de rêve à rêve, *Rev. de Psychiatrie,* avril 1901.

Kôhler (P.), Systemat. Traumbeobachtungen, *Arch. f. d. ges. Psychol.,* 23. Bd., 1912, p. 415-483.

"Kôrber (H.), Neues von Traumen, *Salon,* Feuilleton II, 1912, 13.

Kôrman-Àlzech (J.), *Künstliche Traumerzeugung, d. i. d., Kunst, d. Traumleben nach Wunsch zu lenken und zu beeinflussen,* Leipzig, 1904.

*Korn (G.), Neuere Forschungen über Traum und Traumleben, D. *Türmer,* janv. 1902, p. 438-443.

‘Kostyleff, Freud et le problème des rêves, *Rev. philos.,* LXXII, juillet-déc. 1911, p. 491-522.

Kraepelin (E.), Ueber Sprachstôrungen im Traume, *Psychol. Arbeiten,* V. Leipzig, 1907.

Kraïnsky (N.), Théorie énergétique du rêve, *Neurol. Viestnik* (en russe), 19, 65 (375), 1912.

Krasnicki (E. v.), Traum od. Doppelgangeri, *Die übers. Welt,* 1900, p. 148-150.

Krausz (Rud.), Ueber die Traume Môrikes, *fugend,* 1904, Nr. 37, p. 749.

*L..„ Ein Grossvatertraum, *Internat. Ztschr. f. ârztl. Ps.-A.,* I, 1913, p. 475.

*Lang (J. B.), Aus der Analyse eines Zahlentraumes, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* III, 1912-13, p. 206.

’Lauer (Ch.), Das Wesen des Traumes in der Beurteilung der talmudischen und rabbinischen Literatur, *Intern. Ztschr. f. àrztl. Ps.-A.,* I, 1913, H. 5.

Leadbeater (C. W.), *Traume. Eine theosoph. Studie, 2.* verm. Aufl., deutsch von G. Wagner, Leipzig, 1912.

Lehmann, *Aberglaube und Zauberei von den altesten Zeiten bis in die Gegenwart,* deutsch von Petersen, 2. verm. Aufl., Stuttgart, 1908.

Leroy (Bernard), A propos de quelques rêves symboliques, *Journal de Psychologie,* V, 1908, p. 358-365.

— Sur l’inversion du temps dans le rêve, *Rev. philos.,* LXIX, 1910,

p. 65-69.

— et Tobolowska (J.), Mécanisme intellectuel du rêve, *Rev. philos.,* LI, 1901, p. 570-593.

*Leyen (Fr. v. d.), Traum u. Mârchen, *Der Lotse,* I. Jahrg., 1901,

2. Bd., p. 382-390.

*— Das Marchen, in *Wissensch. und Bildung,* Bd. 96, Leipzig

1911.

*Linde (van de), Zwei intéressante Traume, *Zentralbl. I. Ps.-A.,* III, 12 sept. 1913.

*Lloyd (J. H.), The so-called Œdipus-Complex in « Hamlet », *Jour, of Americ. Med. Assoc.,* 13 mai 1911.

Lobedank, *Ueber das* Wesen *des Traumes,* Prag. 1902.

"Lœwenfeld (L.), Sexuelle Traume, *Sex. Probl.,* 1908, p. 588-601.

Lœwinger, *Der Traum in der jüdischen Literatur,* Leipzig, 1908. *Mitteilungen zur jüd. Volkskunde,* H. i u. 2.

Lôvy (M.), Traum u. Wirklichkeit, *Jahrb. d. ungar. Karpathenvereines,* 33, 3, 1906, p. 20-32.

Lombard (E.), Questionnaire sur le langage dans le rêve, *Arch. de Psych.,* XI, p. 196.

Longford (E. Graf. v), *Sammle deine Traume ! Der Traum, die Sprache der Seele,* Berlin, 1908.

Lopez, *Du rêve et du délire qui lui fait suite dans les infections aiguës,* thèse de Paris, 1900.

Lubarsch (O.), Schlaf und Traum, *Die Woche,* 1901, Nr. i.

*MacComb (Sam.), The new interprétation of dreams, *Century Mag.,* vol. 84, p. 663-669, London, sept. 1912.

*Maeder (Alphonse), Essai d’interprétation de quelques rêves, *Archives de Psychol.,* t. VI, Nr. 24, avril 1907.

*— Die Symbolik in den Legenden, Mârchen, Gebrâuchen und Trâumen, *Psychiatrisch-Neurolog. Wochenschr.,* X, Jahrg.,

1908.

*— Zur Entstehung der Symbolik im Traum, in der Dementia praecox, etc., *Zentralblatt f. Ps.-A.,* I, 1910-11, p. 383-389. *— Ueber die Funktion des Traumes, *Jahrb. t. psychoanalyt.*

Forsch., IV, 1912.

*— Ueber das Traumproblem, *ibid.,* V, 1913, p. 647.

Maillet (Edm.), Les rêves et l'inspiration mathématique, extr. du *Bulletin de la Soc. Philomathique,* 1905, Paris.

'Marcinowski (J.), Gezeichnete Trâume, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II, 1911-12, p. 490-518.

*— Drei Romane in Zahlen, *ibid.,* p. 619-638.

*— *Der Mut zu sich selbst. Das Seenlenleben des Nervôsen und seine Heilung,* Berlin, 1912.

*Marcus (Ernst), Ein Fall lenkbarer Trâume, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II, 1911-12, p. 160.

Marcuse (J.), Natur und Wesen d. Tr„ *Bl. f. Volksgesundh.-Pflege,*

1902, p. 261-265.

Mayer (Ad.), Trâumen, Denken, Dichten, *Gegenwart,* 1912, Nr. 9. *Meisl (Alfred), Der Traum. Analytische Studien über die Elemente der psychischen Funktion, *Wr. klin. Rdsch.,* 1907, Nr. 3-6.

*— Der Traum eines Coitus interruptus, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II, 1911-12, p. 88.

Merkwürdige Trâume, *Psych. Studien,* 1906, p. 767-774. Meumann (E.), Organempfindungstrâume u. e. merkwürdige Tr.-Erinnerung, *Arch. f. d. ges. Psychol.,* IX, 1907, p. 63-70.

— Schlaf u. Tr. im Licht exp. Forschg., *Die Umschau,* 1908,

Nr. 21, 22.

— Lesen u. Schreiben im Tr., *Arch. f. d. ges. Psychol.,* 1909,

p. 380-400.

Meunier (P.), Des rêves stéréotypés, *Journal de Psychologie,* 1905.

— A propos de l'onirothérapie, *Arch. de Neurol.,* mars 1910.

— Valeur séméiologique du rêve, *Journ. de Psychologie,* VII,

p. 41-49, 1910.

— *Les rêveurs, les désemparés,* 2 vol., Paris, 1913.

— et Masselon, *Les rêves et leur interprétation,* Paris, 1910.
Meyer (Semi), Zum Traum-Problem, *Ztschr. f. Psychol. u. Physiol.*

d. Sinnesorgane, 53. Bd., 1909, p. 206-224.

— Trâume, *Die Umschau,* 1911, Nr. 14.

Mitchell (A.), *About Dreaming, Laughing and Blushing,* London,

1905.

Miura (K.), Japanische Traumdeuterei, *Mitt. d. deutsch. Ges. f.*

Naturu. Vôlkerk. Ostasiens, X., 291-306.

Monroe (W. S.), Mental elements of dreams, *Journ. of Philos., Psychol. and Sci. Methods,* 1905.

Mourre (Ch.), La volonté dans le rêve, *Rev. philos.,* LV, 1903, p. 506 et 634.

Muford (P.), Wert der Traumdeuterei, *Unser Hausarzt,* 17. Jahrg.,

1911, p. 74.

Müller (E.), *Schlaf u. Traum, Suggestion u. Hypnose. Psychol.*

Studie, Leipzig, 1903.

Müller (K. J.), *Das Traumleben der Seele und Traumdeutungen,* Vortr., Berlin, 1912.

Nacke (P.), Die forensische Bedeutung der Traume, *H. Gross' Archiv,* 1900.

— Ueber sexuelle Traume, *H. Gross' Archiv,* 1903, p. 307.

— Der Traum als feinstes Reagens f. d. Art d. sexuellen Empfin-

dens, *Monatsschrift f. Krim.-Psychol.,* 1905.

— Kontrasttraume und spez. sexuelle Kontrasttraume, *H. Gross'*

Archiv, 24. Bd., 1907, p. 1-19.

— Beitrâge zu den sexuellen Traumen, *H. Gross' Archiv,* 29. Bd.,

p. 363 sq.

— Die diagnostische und prognostische Brauchbarkeit der sex.

Traume, *Aerztl. Sachv.-Ztg.,* 1911, Nr. 2.

Negelein (J. v.), *Der Traumschlüssel des Yaggaddeva,* Giessen, 1912 *(Relig.-Gesch. Vers.,* XI, 4).

Nervôse Traume, *Die Mediz. Woche,* 1903, p. 163.

Obersteiner (H.), Kraepelins Traumsprache, *Ber. d. W. Kongr. f. exp. Psychol.,* 1910, p. 184.

— Zur Traumsprache, *Zeitschr. f. Psychotherap.,* II, p. 257-265. *Œdipus Myth and Psychiatry, *The Universal Médical Record,*

mars 1912.

* Onuf (B.), Dreams and their interprétations as diagnostic and therapeutic aids in psychology, *The Journal of abnormal Psychology,* févr.-mars 1910.

Pachantoni (D.), Der Traum als Ursprung von Wahnideen bei Alkoholdeliranten, *Zentralbl. f. Nervenheilk,* 32. Jahrg.,

1909, p. 796.

*Pear (T. H.), The analysis of some personal dreams, with spécial reference to Freud's interprétation, *Meeting at the British Assoc. for the Advancement of Science,* Birmingham, sept. 16-17, 1913. *British fourn. of Psychol.,* VI, 3-4, févr. 1914.

Pérès (J.), La logique du rêve et le rôle de l'association et de la vie affective, *Revue philosophique,* déc. 1913.

Petersen (F.), The new divination of dreams, *Harper's Mag,* t. 115,

1907, p. 448-452.

Petersen (Marg.), Ein telepathischer Traum, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* IV, oct. 1913.

'Pfister (Oskar), Wahnvorstellung and Schülerselbstmord. Auf Grund einer Traumanalyse beleuchtet, *Schweiz. Blâtter für Schulgesundheitspflege,* 1909, Nr. I.

*— Kryptolalie, Kryptographie und unbewusstes Vexierbild bei Normalen, *Jahrb. f. Ps.-A. Forschg.,* V. I, 1913.

*— Die psychoanalyt. Methode, *Pâdagogium,* Bd. I, Leipzig und Berlin, 1913.

Pick (A.), Clinical studies in pathological dreaming, *J. of Mental Sc.,* 1901.

— Zur Psychol. d. motor. Apraxie, *Neurol. Zentralbl.,* 1902, p. 994-1000.

Piéron (H.), La rapidité des processus psychiques, *Rev. philos.,* LV,

1903, p. 89-95.

*Pope (C.), The scientific significance of dreams, *Kentucky Med. J.,* Bowling Green, IX, 469.

Praekursor (O.), Der Traum als Helfer im tâgl. Leben, *Die übersinnl. Welt,* 1911, p. 328-335.

*Prescott (F. C.), Poetry and dreams, *Journ. abn. Psychol.,* VII, avril-juin 1912.

*Prince (Morton), The mechanism and interprétation of dreams, *The Journal of abnorm. Psych.,* oct.-nov. 1910.

*— The mechanism and interpr. of dreams ; a reply to Dr. Jones, *Journ. of abn. Psychol.,* 1910-11, p. 337-353.

Provenzali (D.), Sonno e sogni. Note di psicologia introspettiva, *Riv. di Psicol.,* 8, p. 207-224.

*Putnam (J. J.), Aus der Analyse zweier Treppen-Trâume, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II, 1911-12, p. 264.

*— Ein charakteristicher Kindertraum, *ibid.,* p. 328.

•Rank (Otto), Der Mythus von der Geburt des Helden, *Schr. z. angew. Seelenkunde,* Heft 5, Wien und Leipzig, 1909.

*— Beispiel eines verkappten Œdipus-Traumes, *Zentralblatt für Psychoanalyse,* I. Jahrg., 1910.

*— Zum Thema der Zahnreiztrâume, *ibid.*

*— Das Verlieren als Symptomhandlung. Zugleich ein Beitrag zum Verstandnis der Beziehungen des Traumlebens zu den Fehlleistungen des Alltagslebens, *ibid.*

*— Ein Traum, der sich selbst deutet, *Jahrbuch für Psychoanalyt. und Psychopathol. Forschungen,* Bd. II, 1910.

*— Ein Beitrag zum Narzissmus, *ibid.,* Bd. III, 1911.

*— Fehlleistung und Traum, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II, 1911-12, p. 266.

*— Aktuelle Sexualregungen als Traumanlâsse, *ibid.,* p. 596-602.

*— Die Symbolschichtung im Wecktraum and ihre Wiederkehr im mysthischen Denken, *Jahrb. f. Ps.-A.,* IV, 1912.

*— *Das Inzestmotiv in Dichtung und Sage. Grundzüge einer Psychologie des dichterischen Schaffens,* Wien und Leipzig,

1912.

*— Die Nacktheit in Sage und Dichtung. Eine ps.-a. Studie, *Imago,* II, 1912.

*— Eine noch nicht beschriebene Form des Œdipus-Traumes, *Intern. Zeitschr. f. àrztl. Ps.-A„* I, 1913, p. 151.

*Rank (O.) et Sachs (H.), Die Bedeutung der Psychoanalyse für die Geisteswissenschaften, *Grenz fr. d. Nerven- u. Seelenlebens,* hsg. v. Lôwenfeld, Heft 93, Wiesbaden, 1913.

*Reik (Th.), Zwei Trâume Flauberts, *Zentralbl. f. Ps.-A„* III, 1912-

13, p. 223.

*— Kriemhilds Traum, *ibid.,* II, p. 416.

*— Beruf und Traumsymbolik, *ibid.,* p. 531.

*— *Schnitzler aïs Psycholog,* Minden, 1913.

Rêve (Un) mystique infantile, *Arch. de Psychol,* XIII, n° 50, juin 1913.

Rêverie et images, *ibid.*

*Riklin (Franz), Wunscherfüllung und Symbolik im Mârchen, *Schriften zur angew. Seelenkunde,* Heft 2, Wien und Leipzig, 1908.

*— Œdipus und Psychoanalyse, *Wissen und Leben,* V, 1912,

H. 20.

•Robitsek (Alfred), Die Analyse von Egmonts Traum, *Jahrb. für Psychoanalyt. und Psychopathol. Forschungen,* Bd. II, 1910.

*— Die Stiege, Leiter, als sexuelles Symbol in der Antike, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* I, 1910-11, p. 586.

*— Zur Fraqe der Symbolik in den Trâumen Gesunder, *ibid.,* II, p. 340.

Rogers (L. T.), Quelques observations de rêves, */. de Psychologie,* VIII, 1911, p. 152-157.

Roscher (W. H.), *Ephialtes,* Leipzig, 1900.

Rousseau (P.), La mémoire des rêves dans le rêve, *Rev. philos.,* LV,

1903, p. 411-416.

Rubensohn (O.), Das Aushângebild eines Traumdeuters, *Festschrift für Joh. Vahlen,* 1900, p. 1-16.

*Sachs (Hanns), Zur Darstellungstechnik des Traumes, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* I, 1910-11.

*— Ein Fall intensiver Traumentstellung, *ibid.,* p. 588.

*— Traumdeutung und Menschenkenntnis, *Jahrb. f. Ps.-A.,* III,

1911, p. 568.

*— Ein Traum Bismarcks, *Intern. Ztschr. f. ârztl. Ps.-A.,* I, 1913,

H. i.

*— Traumdarstellungen analer Weckreize, *ibid.,* p. 489.

'Sadger (J.), Ueber das Unbewusste und die Traume bei Hebbel, *Imago,* juin 1913.

Samuely (O.), Ueber Bewusstseinsvorgânge im Schlafe und im Traume, *Zeitschr. f. Psychotherap.,* I, 1909, p. 150-165.

Sappho. Die Traumdeutung nach den Ueberlieferungen antiker Vôlker, bes. der Ægypter und Chaldâer, Uebers. aus dem engl., Leipzig, 1912.

‘Saudek (R.), Wissenschaftl. Traumdeutungen, *Westermanns Monatsh.,* nov. 1909, p. 289-295.

‘Savage, Some dreams and their significance, */. of. Ment. Sc.,* vol. 58, Nr. 242.

Scherbel, Traum und Vhtg., *Aerztl. Ratgeber,* 4, 1903, p. 199.

Schlaf- und Traumerscheinungen, *Psych. Studien,* 1909, p. 552.

*Schlesinger (Max), *Geschichte d. Symbols,* Berlin, 1912.

*Schrôtter (Karl), Experimentelle Traume, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II,

1912, p. 638.

Schultz (P.), Ueber den Traum, *Deutsche Revue,* janv. 1902, p. 106-116.

Schwarz (F.), Traum u. Traumdeutung nach ’Abdalganï an Nâbu-lusï\ *Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Ges.,* Bd. 67,1913, III. H., p. 473-493.

Secker (F.), Chines. Ansischten über den Traum, *Neue metaph. Rdschr.,* Bd. 17, 1909-10, p. 101.

*Sidis (B.), Dreams, *Psychol. Buil.,* 9, p. 36-40.

•Silberer (Herbert), Bericht über eine Methode, gewisse symbo-lische Halluzinationserscheinungen hervorzurufen und zu beobachten, *Jahrb.,* Bd. I, 1909.

*— Phantasie und Mythos, *ibid.,* Bd. II, 1910.

*— Symbolik des Erwachens und Schwellensymbolik überh., *ibid.,* III, 1911.

*— Ueber die Symbolbildung, *ibid.*

*— Zur Symbolbildung, *ibid.,* IV, 1912.

*— Spermatozoenträume, *ibid.*

*— Zur Frage der Spermatozoenträume, *ibid.*

Smith (Th. L.), The psychology of day dreaming, *Americ. Journ. of Psychol.,* vol. XV, 1904, p. 465-488.

*Sokal (E.), Wissensch. Traumdeutung, *Die Gegenwart,* 1902, Nr. 6.

*Solomon (Meyer), The analysis and interprétation of dreams based on various motives, */. of. abn. Psychol.,* VIII, 2, juin-juill. 1913.

*— A contribution to the analysis and interprétation of dreams based on the motives of selpreservation, *Americ. J. of Insanity,* 1913.

Specht (G.), Schlaf und Traum, *Veih. und Klasing Monatsh.,* janv.-févr. 1909.

*Spielrein (S.), Traum vom « Pater Freudenreich », *Intern. Ztschr. f. àrztl. Ps.-A.,* I, 1913, p. 484.

Spitteler (Karl), Meine Frühesten Erlebnisse. I. Hilflos und sprachlos. Die Trâume des Kindes, *Südd. Monatsh.,* oct. 1913.

*Staercke (August), Ein Traum, der das Gegenteil einer Wunscher-füllung zu verwirklichen schien, zugleich ein Beispiel eines Traumes, der von einem anderen Traum gedeutet wird, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II, 1911-12, p. 86.

*Staercke (Johann), Neue Traumexperimente in Zusammenhang mit âlteren und neueren Traumtheorien, *Jahrb. f. Ps.-A.,* V,

1913, p. 233.

*Stegmann (Marg.), Darstellung epileptischer Anfalle im Traume, *Intern. Ztschr. f. àrztl. Ps.-A.,* I, 1913.

*— Ein Vexiertraum, *ibid.,* p. 486.

*Stekel (Wilhelm), Beitrâge zur Traumdeutung, *Jahrbuch für psycho-analytische und psychopatholog. Forschungen,* Bd. I,

1909.

*— *Nervôse Angstzustande und ihre Behandlung,* Wien-Berlin,

1908, 2. Aufl., 1912.

*— *Die Sprache des Traumes.* Eine Darstellung der Symbolik und Deutung des Traumes in ihren Beziehungen zur kranken und gesunden Seele für Aerzte und Psychologen, Wies-baden, 1911.

*— *Die Trâume der Dichter,* Wiesbaden, 1912.

*— Ein prophetischer Nummerntraum, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II,

1911-12, p. 128-130.

*— Fortschritte der Traumdeutung, *Zentralbl. f. Ps.-A.,* III, 1913-

14, p. 154, 426.

*— Darstellung der Neurose im Traum, *ibid.,* p. 26.

Stoop (E. de), Oneirokritikon biblion, etc., *Rev. de Philol.* (nouv. sér.), t. 33, 1909, p. 93.

"Swoboda (Hermann), *Die Perioden des menschlichen Orga-nismus,* Wien und Leipzig, 1904.

*Tausk (V.), Zur Psychologie der Kindersexualitât, *Inter. Ztschr. f. arztl. Ps.-A.,* I, 1913, p. 444.

Tfinkdii (abbé Joseph), Essai sur les songes et l'art de les interpréter (onirocritie) en Mésopotamie, *Anthropos,* VIII, 2-3, mars-juin 1913.

Thèbes (Mme de), *L'énigme du rêve,* Paris, 1913.

Thoma (H.), Traumthema und künstl. Schaffen, *Kunstwart,* 1912, 26 J., H. 5, p. 309.

Tobler (O.), *Die Epiphanie der Seele in deutscher Volkssage,* Kiel, 1911.

Tobolowska (Justine), *Étude sur les illusions de temps dans les rêves du sommeil normal,* thèse de Paris, 1900.

*Traugott (Richard), *Der Traum, psychol. und kulturgeschichtl. betrachtet,* Würzburg, 1913.

Traum (Der), *Klin. therap. Wochenschr.,* 1902, p. 723.

Traum im Lichte d. wissensch. Unters, *Gaea, Natur u. Leben,* 1902, p. 44-48.

Traum (Ein) und dessen Verwirklichung, *Mitt. d. wiss. Vereines f. Okkult. in Wien,* 2. Jahrg., 1901, p. 67.

Traumbuch (Das àlteste, echte, grosse, àqyptische) vom fahre 1204, Wien, 1900.

Traume in Dichtungen, *Kunstwart,* 19. J., nov. 1906, p. 198-208.

Trenaunay (Paul), *Le rêve prolongé. Délire consécutif à un rêve prolongé à l'état de veille,* Paris, 1901.

Trômner (E.), Entstehung und Bedeutung der Traume, *Journ. f. Psychol. u. Neurol.,* 19. Bd., 1912, p. 343-350.

'Vaschide (N.), *Le sommeil et les rêves,* Paris, 1911 (bibliographie).

— et Piéron, *La psychol. du rêve au point de vue médical,* Paris, 1902.

Veronese (Franz), *Versuch einer Physiologie des Schlafes und des Traumes,* Leipzig, 1910.

Vogel (Wilh.), Ansicht über den Traum, *Die Wahrheit,* 1901, p. 58-65.

Vold (J. Mourly), *Ueber den Traum. Experimentell-psychologische Untersuchungen.* Herausgegeben von O. Klemm, I. Band, Leipzig, 1910 ; II. Bd., 1912.

Voraussehen im Traum, *Psych. Stud.,* 1900, p. 381-385.

Wahrtraum (Ein), *Mitt. d. wiss. V. f. Okk. in Wien,* II, 1900, p. 26.

Wahrtrâume (Drei), *ibid.,* p. 45.

Warcoluer (R.), Rêve commencé et terminé par deux dormeurs différents, *Ann. de Sc. psych.,* 16, 1906, p. 437.

Was ist der Traum ?, *Die Grenzboten,* 1900, Nr. II.

'Waterman (George A.), Dreams as a cause of symptoms, *The Journal of abnormal Psychol.,* oct.-nov. 1910.

*Weber (R.), Petite psychologie. Quelques rêves, *Arch. intem. de Neurol.,* 35e année, n° 1, juillet 1913, p. 1-23.

Weizsaecker (P.), *Ueber Alptràume und Verwandtes,* S.A. Stuttgart, 1901.

*Wertheimer (H. G.), Dreaming and dreams, *N. /. Med. Journ.,* vol. 97, mars 1913, p. 687.

*Weyer (E.M.), Freud’s art of interpreting dreams, *Forum,* mai 1911.

Weygandt (W.), Beitr. z. Psychologie des Traumes, *Philos. Studien,* 20. Bd., 1902, p. 456-486.

Wiggam (A.), A contribution to the data of dream psychology, *Pedagogical Seminary,* juin 1909.

* W interstein (Alfr. v.), Zum Thema : « Lenkbare Trâume », *Zentralbl. f. Ps.-A.,* II, 1911-12, p. 290.

Wolff (G.), Traumphysiologie, *Die Hilfe,* 1912, Nr. 2.

Wolff (M.), Das Trâumen und die geistige Persônlichkeit, *Glauben und Wissen,* 1904, p. 307-310.

‘Wolffensperger (W.P.), Uebersicht über die Freudsche Traumdeutung, *Med. Revue,* t. 13, 1913, p. 237.

*Wulff (M.), Ein interessanter Zusammenhang von Traum, Symbolhandlung und Krankheitssympton, *Internat. Ztschr. f. àrztl. Ps.-A.,* I, 1913, H. 6.

Index des œuvres de Freud auxquelles l'auteur se référe dans cet ouvrage

Index des principaux rêves

Index des auteurs et matières

Index des citations et références de personnes célèbres ou d'œuvres artistiques

Sigmund Freud

L'interprétation des rêves

Table des matières

Préface

« Songe, mensonge » : c'est notre formule magique pour dissoudre les angoisses, notre détergent universel qui efface les auréoles de la folie, notre sésame ouvre-toi qui permet à la raison de fuir devant les assauts de l'irrationnel. « Un songe, me devrais-je inquiéter d'un songe ? » se demande avec dédain Athalie dans la tragédie racinienne. Nous sommes tous les héritiers de la reine de Judée. Les rêves nous paraissant être les miettes de nos agapes diurnes, nous nous contentons de secouer les serviettes et de brosser la nappe pour nous en débarrasser.

Que ne prenons-nous exemple sur ces Indiens d'Amérique, dont les jésuites français, missionnaires du XVII siècle, louèrent la sagesse ? Ces Iroquois et ces Hurons veillaient à ce que les désirs de leurs frères fussent, de loin en loin, satisfaits. Quand l'un des leurs tombait malade, s'il n'était victime ni de la sorcellerie ni de la colère des dieux, les Hurons le savaient taraudé par des désirs demeurés inconscients, mais qui pouvaient lui être révélés par ses rêves. On appelait à son chevet un devin qui énumérait les objets susceptibles d'être convoités par le moribond ; tout le village participait à la collecte pour offrir des présents au malade, c'était la java des désirs réalisés, le « Festival des rêves »…

Pour nous autres qui sentons encore la pomme d'Adam au travers de la gorge, qui avons fait du scepticisme le gardien de notre

tranquillité, le rêve reste un intrus. Il vient nous importuner la nuit, quand nous relâchons le guet. Parfois, à la vue d'une ombre suspecte troublant notre somnolence, nous nous écrions « Qui va là ? », mais nous préférons attendre le petit matin, passer l'éponge et oublier les événements nocturnes. La misérable affaire ! Nietzsche, ce prince de l'inconscient, fulminait déjà contre les hommes qui craignent de se retourner sur leur ombre : « Vous voulez être responsables de toutes choses, excepté de vos rêves !... Quel manque de courage logique ! Rien ne vous appartient plus en propre que vos rêves, rien n'est davantage votre œuvre ! Sujet, forme, durée, acteur, spectateur – dans ces comédies vous êtes tout vous-mêmes ! Et c'est là justement que vous avez peur... »

Nietzsche était né en 1844, il mourut en 1900, quelques mois après la parution de l'Interprétation des rêves. *Freud, dans son cabinet de la Berggasse, et Nietzsche, dans la solitude de Sils-Maria, auraient pu, l'un comme l'autre, mettre en exergue de leur œuvre cette pensée de Hôlderlin : « L'homme est un Dieu quand il rêve et un mendiant quand il réfléchit. »*

Faut-il être Dieu ou un pauvre hère ? *Freud choisit de mendier jusqu'à ce qu'un fragment de divinité tombe dans sa sébile. L'homme n'est Dieu que s'il a exploré tous les recoins de son royaume, à commencer par l'empire du rêve. Aristote le disait déjà dans ses écrits, et Freud s'en inspira pour justifier son entreprise : le rêve est « d'essence démoniaque et non divine. En d'autres termes, le rêve n'est point une révélation surnaturelle, mais il est conforme aux lois de* l'esprit humain, lui-même parent de la divinité ».

En 1897, Freud, qui venait de publier, en collaboration avec Joseph Breuer, les Études sur l'hystérie, *dut renoncer à sa théorie de la séduction précoce (les histoires de séduction par le père que lui racontaient ses malades n'étaient, pensa-t-il, que le fruit de leur imagination). Son amitié, vieille de dix ans, avec un oto-rhino-laryngologue berlinois, Wilhelm Fliess, se détériorait ; il souffrait*

toujours d'un grand isolement professionnel et scientifique. Au début de l'année suivante, il annonça à Fliess son intention d'écrire un livre sur les rêves. Il en nourrissait le désir depuis prés de quatre ans, quand il avait appris à interpréter les rêves des malades, et une fois achevée la lecture de l'ouvrage de Griesinger, paru en 1871, sur la pathologie et la thérapie, qui décrivait les rêves et les psychoses comme des réalisations d'un désir. « Je suis destiné, confia-t-il à son futur biographe, Ernest Jones, à ne découvrir que ce qui est évident : que les enfants ont une sexualité – ce que toute nurse sait ; que nos rêves nocturnes sont, de la même façon que nos rêves diurnes, des réalisations de désir. ».

En cette fin de siècle, la littérature sur le rêve était abondante, Freud ne manqua pas de rendre hommage, dans le premier chapitre de son livre, à ses prédécesseurs, dont deux Français, Alfred Maury (le Sommeil et les rêves, 1861) *et le marquis Hervey de Saint-Denys* (les Rêves et les moyens de les diriger, 1867). *Il se référait aussi à Édouard von Hartmann qui, dans* la Philosophie de l'inconscient *(1869), se présentait comme le fils spirituel de Schopenhauer. Son chemin croisait ainsi une nouvelle fois celui de Nietzsche, qui aimait à entendre Hartmann fustiger cette « folie du vouloir » qui nous anime.*

Homme de science, Freud éprouvait cependant un grand attachement pour les récits de la Bible, les interprétations symboliques et les ouvrages de croyance populaire, ces Clefs des songes, *où rêver d'une bassinoire signifiait « amour partagé ». Les théories scientifiques, Freud le regrettait, ne laissaient nulle place au problème de l'interprétation. Il choisit pour son livre ce titre provocateur : la* Traumdeutung *qui, en allemand, évoquait l'interprétation populaire des rêves par les diseuses de bonne aventure. Voulait-il, de cette manière, payer sa dette envers la vieille paysanne qui, à sa naissance, avait prédit à sa mère qu'il serait un grand homme* ?

« Une découverte comme celle-ci, il ne vous est donné de la faire qu'une fois dans toute une vie », écrivait Freud en 1932, sept ans avant sa mort, dans la préface à la troisième édition anglaise de l'Interprétation. *Cette découverte se présente comme une mythologie dont les acteurs sont le moi, l'enfant et les désirs refoulés.* On rêve toujours de soi, *dit Freud qui se souvient du mot d'Héraclite : « Chaque homme possède en rêve son monde à soi, mais à l'état de veille, tous ont un monde commun. » On rêve de soi, mais aussi de* l'accomplissement d'un désir : « *Bien des gens dans leurs rêves ont partagé la couche maternelle », dit Jocaste dans la tragédie de Sophocle pour apaiser son fils devenu son époux, mais en vain : « Où découvririons-nous cette piste difficile d'un crime ancien* ? » *s'écrie Œdipe. C'est ainsi que fait irruption sur la scène du rêve le second acteur : l'enfant. Car, dans la vie onirique, l'enfant que chacun porte en soi poursuit son existence. Les désirs refoulés tirent leur origine de la vie infantile. Ils sont, « comme les Titans de la légende, écrasés depuis l'aube des temps sous les lourdes masses de montagnes que les dieux vainqueurs roulèrent sur eux : les tressaillements de leurs membres ébranlent encore aujourd'hui parfois ces montagnes ».*

Le rêve se révèle donc comme l'accomplissement (déguisé) d'un désir (réprimé, refoulé). *La censure veille aux portes de la conscience et exige que les désirs se travestissent avant de leur accorder un laissez-passer. Le déguisement est souvent si parfait que le rêveur ne comprend pas le sens de son rêve, il n'y voit qu'absurdités et bagatelles. Quelques années après la publication de* l'Interprétation, *Freud devait découvrir dans les* Fantaisies d'un réaliste *(1899), recueil de nouvelles d'un ingénieur viennois, Joseph Popper, qui signait sous le pseudonyme de Lynkeus, un texte intitulé « Rêver comme veiller », où un personnage dit à un autre : « Il me semble que chez vous les rêves comportent quelque chose de secret, d'impudique, quelque chose qui se dissimule dans votre être et dont*

il est difficile de se faire une idée exacte. Et c'est pourquoi vos rêves semblent si souvent dénués de sens, n'être même qu'absurdités. Mais il n'en est pas ainsi si on va au fond des choses ; il ne peut en être ainsi car c'est toujours le même individu qui veille et qui rêve. »

Dans l'Interprétation des rêves, *Freud évoquait pour la première fois le mythe d'Œdipe qu'il compara à la tragédie d'Hamlet ; mais le terme « complexe d'Œdipe », inventé par les partisans de Cari Gustav Jung, n'apparut dans ses écrits qu'en 1910. Aux thèses de Freud sur le rêve s'opposèrent longtemps celles de deux de ses disciples : Cari Gustav Jung (1875-1961) et Alfred Adler (1870-1937). Le Maître de Vienne pensait que tout rêve correspond à la satisfaction d'un désir refoulé, qui trouve son origine dans la sexualité infantile. Chez Jung, le rêve est aussi bien expression de crainte que de désir. Certains songes sont prospectifs, ils jouent un rôle d'avertissement ou de transmission parapsychologique. Contre l'avis de Freud, Jung ne fit pas la distinction entre un contenu manifeste et un contenu latent : ni la censure ni le refoulement ne trouvent place dans sa théorie, qui a recours aux symboles de la mythologie, et tente d'élucider le sens archétypique du rêve. La psychanalyse jungienne est un rejeton du romantisme, de la philosophie de la nature et de la religion, celle d'Alfred Adler, autre disciple turbulent, cherche à déterminer le facteur social dans les névroses. En interprétant le rêve, Adler veut lever le voile sur tous les aspects qu'un individu dissimule aux yeux d'autrui et qui apparaissent dans le songe grâce à un relâchement de la censure sociale.*

Freud demeure pourtant le grand découvreur du rêve : il inventa une grammaire des affects, une syntaxe des désirs refoulés. Le rêve n'est plus une succession d'images, mais un rébus, *un langage que les désirs refoulés ont imaginé à notre intention, à la manière de ces bouffons qui, pour dire des choses désagréables au*

roi, les déguisent de telle sorte qu'elles apparaissent comme des absurdités.

*« Si je ne puis fléchir les dieux, je réveillerai les enfers ! » Cette résolution, tirée de l'*Enéide *de Virgile, placée en exergue de* l'Interprétation des rêves, *est-elle une allusion à l'indifférence qu'affichait l'Université devant les théories freudiennes ? En février 1898, Freud se réjouissait déjà en pensant à tous les « hochements de tête que provoqueraient les indiscrétions et les impudences » de son livre. L'accueil fait à* l'Interprétation, *publiée en novembre 1899, fut plutôt chaleureux, mais la première édition, tirée à six cents exemplaires, ne fut épuisée qu'au bout de neuf longues années. En désespoir de cause, Freud rédigea en 1901 une version abrégée,* le Rêve et son interprétation, *qui devait contribuer à propager ses théories. Les spécialistes de l'onirologie continuaient cependant à les ignorer, les psychiatres ne leur témoignaient que du mépris ; un de leurs représentants conclut ainsi sa conférence sur l'hystérie : « Vous le voyez, les malades ont tendance à se soulager l'esprit. Un de mes confrères viennois s'est servi de cette simple propension pour édifier une théorie qui lui permettra de bien se remplir les poches. »*

Freud avait cru que sa théorie ne vaudrait pas une obole s'il ne commençait par se choisir lui-même comme sujet d'observation. Un psychanalyste doit d'abord disséquer son propre passé s'il veut livrer les résultats de l'autopsie faite sur l'âme de ses patients. Freud regrettait-il de s'être exposé à la raillerie des badauds scientifiques en évoquant dans l'Interprétation *ses rêves, son enfance, ses obsessions, ses jalousies* ? *« Le meilleur de ce que tu peux savoir, tu ne dois pas le raconter à ces garnements... » Freud avait beau se répéter le conseil de Goethe, il s'en tenait à une obligation : l'aveu de ses faiblesses. Dix ans après la parution de* l'Interprétation, *il écrivait dans la préface à la deuxième édition : « Pour moi, ce livre a une autre signification, une signification subjective que je n'ai saisie*

qu'une fois l'ouvrage terminé. J'ai compris qu'il était un morceau de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, l'événement le plus important, la perte la plus déchirante d'une vie d'homme. »

L'Interprétation *serait-elle l'autobiographie déguisée de Sigmund Freud, né en Moravie en 1856, fils d'un négociant en textile ruiné, psychologue téméraire et médecin rejeté par l'Université ? Freud, en se penchant sur ses rêves, nous livre quelques fragments de sa vie : sa naissance, la prédiction d'une paysanne sur son brillant avenir, l'éducation qu'il reçut d'une vieille nourrice, les cauchemars de son enfance (il vit en songe sa mère morte, entourée de personnages portant des becs d'oiseaux), les premiers soupçons d'antisémitisme (il se souvient d'un incident que lui raconta son père : un jour, il se promenait dans Freiberg, coiffé d'un bonnet de fourrure neuf, lorsque survint un chrétien qui d'un coup envoya son bonnet dans la boue en criant : « juif, descends du trottoir ! » Sigmund connut sa première déception quand son père lui avoua qu'il était descendu du trottoir pour ramasser son bonnet). Il y a aussi les rivalités avec les confrères, la peur d'être mal jugé par ses aînés, le désir mégalomaniaque de devenir professeur d'université, l'envie de voir Rome avant de mourir, le sentiment d'être atteint de myopie et de ne plus reconnaître ses racines juives. Page après page, le livre de la vie de Freud s'écrit dans l'impatience de conjurer la crainte de la mort, quand les avertissements du destin se multiplient et quand le châtiment se révèle inéluctable.*

Freud n'était pas un donneur de leçons. « La complexité d'un caractère humain se résout très rarement par les solutions simples de notre morale périmée », écrivait-il au terme de ce livre qui nous apprend la volupté d'être à la fois divin et misérable. Faut-il être Dieu ou mendiant ? Ni l'un ni l'autre, répondent les psychanalystes qui ne se livrent plus guère à l'interprétation des rêves ; en nous privant de nos misères, ils nous privent aussi de notre divinité. Freud mêlait ses rêves à ceux de ses patients, il prenait leurs confessions

comme un crédit qu'il lui fallait payer par ses propres aveux. Il leur citait souvent ce mot de Heinrich Heine :

> *« Vous m'avez rarement compris,*
>
> *Et je vous compris bien rarement aussi,*
>
> *Ce n'est que quand ensemble nous roulâmes dans la boue*
>
> *Que nous nous comprîmes aussitôt. »*

Roland JACCARD

Avant-propos

Nous présentons ici une édition entièrement rénovée de la première traduction française de Die Traumdeutung, *réalisée en 1926 par M. le professeur I. Meyerson sous le titre* La Science des Rêves.

Dans notre travail, nous nous sommes efforcé de suivre le plus fidèlement possible la dernière version de Die Traumdeutung *publiée par Freud en 1929 (huitième édition allemande) et éditée dans les* Gesammelte Werke, *tome II-III, en 1942. Notre traduction reproduit pour la première fois en français les diverses préfaces de Freud et tous les additifs depuis 1925. Nous avons eu parfois recours à la traduction anglaise de J. Strachey, parue en 1954. En ce qui concerne la terminologie psychanalytique, nous nous sommes référé au* Vocabulaire de la psychanalyse *de J. Laplanche et J.-B. Pontalis, publié sous la direction de D. Lagache.*

Il nous a paru nécessaire d'ajouter un certain nombre de notes à celles du premier traducteur ; nous avons indiqué les unes et les autres par la mention [N. d. T.].

Enfin, pour faciliter la tâche du lecteur, nous avons établi un index de l'ouvrage (auteurs-matières, rêves, personnages et œuvres célèbres) et fait suivre la bibliographie d'une liste des écrits de Freud auxquels il est fait référence dans l'Interprétation des Rêves.

Denise BERGER.

Avertissement de la première édition

Flectere si nequeo Superos,

Acheronta movebo.

Je me suis efforcé d'exposer, dans ce volume, l'interprétation du rêve. Ce faisant, je ne crois pas sortir du domaine de la neuropathologie. La recherche psychologique reconnaît en effet dans le rêve le premier terme d'une série de formations psychiques anormales, parmi lesquelles la phobie hystérique, les représentations obsessionnelles et délirantes doivent, pour des motifs pratiques, intéresser le médecin. Le rêve ne peut pas prétendre à une importance de cette sorte, mais sa valeur théorique comme paradigme n'en est que plus grande. Celui qui ne peut expliquer l'origine des images du rêve cherchera vainement à comprendre les phobies, les obsessions, les idées délirantes et à exercer éventuellement sur elles une influence thérapeutique.

Mais cette même connexion du rêve et des névroses, qui fait l'importance de notre sujet, doit être tenue pour responsable des lacunes de ce travail. Les si nombreuses interruptions que présentera si souvent mon exposé correspondent aussi aux multiples points de contact par lesquels le problème de la formation du rêve s'insère dans ceux beaucoup plus vastes de la psychopathologie. Ces derniers ne pouvaient être abordés ici mais il faudra les reprendre

quand j'aurai le temps et les forces nécessaires et que je disposerai de plus de matériaux.

La publication de cet ouvrage était rendue difficile par le matériel très particulier dont il traitait. On verra, en le lisant, pourquoi je ne pouvais me servir des rêves qu'on trouve dans les livres ou des rêves d'inconnus : je n'avais le choix qu'entre mes propres rêves et les rêves de mes malades en traitement psychanalytique. Je ne pouvais utiliser ces derniers, parce que les processus du rêve y étaient compliqués d'une manière fâcheuse par le mélange de caractères névrotiques. Pour communiquer mes propres rêves, il fallait me résigner à exposer aux yeux de tous beaucoup plus de ma vie privée qu'il ne me convenait et qu'on ne le demande à un auteur qui n'est point poète, mais homme de science. Cette nécessité pénible était inévitable ; j'ai dû m'y soumettre pour ne pas renoncer à présenter les arguments en faveur des résultats de mes recherches psychologiques. Naturellement, je n'ai pu résister à la tentation d'atténuer nombre d'indiscrétions par des omissions et des substituts toujours pour le plus grand détriment de mes exemples. Je ne peux qu'exprimer l'espoir que les lecteurs de ce travail, se mettant à la place difficile qui est la mienne, useront d'indulgence à mon égard et, en outre, que tous ceux qui se trouvent concernés, d'une façon ou d'une autre, par les rêves que je communique, voudront bien ne pas refuser au moins à la vie du rêve sa liberté de pensée.

Préface de la deuxième édition

La publication, moins de dix ans après la parution de cet ouvrage, d'une seconde édition, n'est pas nécessitée par l'intérêt que lui auraient accordé les cercles de spécialistes auxquels, dans ma préface originale, je m'adressais. Mes collègues les psychiatres ne semblent pas avoir pris la peine de surmonter la stupeur que leur avait causée ma nouvelle approche du rêve. Quant aux philosophes de profession, ils ont pris l'habitude de considérer les problèmes liés à la vie du rêve comme un appendice des états de conscience et de les traiter en quelques mots – les mêmes généralement ; aussi n'ont-ils pas remarqué qu'il y avait justement là matière à un certain nombre de déductions qui doivent transformer totalement nos théories psychologiques.

L'attitude des critiques scientifiques ne pouvait conduire qu'à la conviction que l'ouvrage était condamné à un silence de mort, et ce n'est pas le petit groupe des courageux partisans de mes théories, qui pratiquent sous ma conduite le traitement psychanalytique, et qui, à mon exemple, utilisent dans le traitement des névroses l'interprétation des rêves, ce n'est pas ce petit groupe qui aurait jamais pu épuiser la première édition de mon livre.

Je suis ainsi très redevable à un cercle plus large de gens cultivés et curieux dont l'intérêt m'a conduit, après neuf années, à reprendre ce difficile travail, qui est fondamental à bien des égards.

Je me réjouis de constater que j'ai trouvé très peu de choses à y reprendre. J'ai çà et là intercalé du nouveau, ajouté un détail issu de mon expérience accrue et, en quelques endroits, j'ai remanié mon texte. Mais l'essentiel de ce que j'ai écrit sur le rêve et son interprétation et sur les théorèmes psychologiques qui en découlent demeure inchangé. Tous ceux qui sont familiers de mes autres écrits (sur l'étiologie ou le mécanisme des psychonévroses) savent que je n'ai jamais présenté l'inachevé comme achevé et que je me suis toujours efforcé de transformer mes dires en fonction du progrès de mes connaissances. Pour ce qui est du rêve, j'ai pu m'en tenir à mes premières assertions. Au cours des longues années pendant lesquelles j'ai travaillé au problème des névroses, j'ai eu bien des hésitations et, souvent, je ne savais plus que penser. Chaque fois, c'est l'interprétation du rêve qui m'a rendu l'assurance. Mes nombreux adversaires scientifiques font donc preuve d'un sûr instinct, en refusant de me suivre justement sur le terrain de mes recherches sur le rêve.

La matière même de ce livre, mes propres rêves, dont je suis parti pour exposer ma méthode d'interprétation, et qui, par suite de la marche du temps, sont pour la plupart dévalués et dépassés, se sont montrés, au cours de cette révision, hostiles à toute transformation. Pour moi, ce livre a une autre signification, une signification subjective que je n'ai saisie qu'une fois l'ouvrage terminé. J'ai compris qu'il était un morceau de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, l'événement le plus important, la perte la plus déchirante d'une vie d'homme. Ayant découvert qu'il en était ainsi, je ne me sentis plus capable d'effacer les traces de cette influence. Peu importe au lecteur quel matériel lui sert à apprécier et à interpréter les rêves. Chaque fois qu'il m'a paru impossible d'incorporer dans le texte original une addition importante, j'ai indiqué, entre crochets, sa date[1].

1 Ces crochets ont été supprimés dans les éditions suivantes.

Berchtesgaden, été 1908.

Préface de la troisième édition

Neuf années séparaient la première édition de ce livre de la seconde ; mais, à peine plus d'un an s'est écoulé, que le besoin d'une troisième édition se fait sentir. J'ose me réjouir de ce nouvel état de choses, mais de même que je n'ai jamais voulu considérer l'indifférence primitive des lecteurs comme une preuve de la nullité de mon livre, je ne peux exploiter l'intérêt qu'il suscite de nos jours pour prouver son excellence.

Le progrès des connaissances scientifiques n'a pas épargné Die Traumdeutung. *En 1899, lorsque j'ai écrit ce livre, je n'avais pas encore formulé ma « théorie de la sexualité » et l'analyse des formes les plus compliquées des psychonévroses en était encore à ses débuts. J'espérais que l'interprétation du rêve permettrait une analyse psychologique des névroses ; depuis lors, la connaissance approfondie des névroses a réagi sur la compréhension du rêve. La théorie de l'interprétation du rêve a, quant à elle, continué de se développer ; la direction qu'elle a prise n'a pas été suffisamment soulignée dans la première édition de cet ouvrage. Mes expériences personnelles, comme le travail de W. Stekel et d'autres, m'ont permis de mieux apprécier l'extension et l'importance de la symbolique du rêve (ou au moins de la pensée inconsciente). Beaucoup de choses, donc, ces dernières années, ont requis mon attention. J'ai essayé de tenir compte de ces innovations en faisant de nombreux additifs, insérés dans le texte ou en notes de bas de page. Si parfois ces*

ajouts risquent de faire éclater le cadre de cet ouvrage, si je n'ai pas toujours réussi à porter le texte primitif au niveau de nos connaissances actuelles, j'en demande pardon au lecteur ; ces déficiences sont le résultat et le signe du développement de plus en plus rapide de notre science. Je pourrais prédire en quoi les prochaines éditions de cet ouvrage, s'il y en a, différeront du présent texte. Il leur faudra, d'une part, chercher un contact plus étroit avec le matériel copieux que représentent la poésie, le mythe, l'usage linguistique et le folklore ; il leur faudra, d'autre part, étudier plus en détail les rapports du rêve et des névroses et des maladies mentales.

M. Otto Rank m'a prêté un concours précieux pour la sélection des additifs et il a assumé toute la correction des épreuves. Je lui dois, comme à beaucoup d'autres, pour leurs contributions et leurs corrections, mes remerciements.

Vienne, printemps 1911.

Préface de la quatrième édition

L'an dernier (1913), le Dr A. A. Brill, de New York, a traduit ce livre en anglais (The Interprétation of Dreams, *G. Allen & Co, London). A cette occasion 0. Rank a non seulement corrigé les épreuves, mais il a enrichi le texte de deux contributions personnelles.*

Vienne, juin 1914.

Préface de la cinquième édition

L'intérêt pour Die Traumdeutung *n'a pas faibli, même au cours de la guerre mondiale, et, lors que la guerre n'est même pas terminée, il faut une nouvelle édition. Nous n'avons cependant pas pu examiner toute la littérature depuis 1914 ; ni le Dr Rank ni moi n 'avons eu connaissance depuis cette date des publications en langue étrangère.*

Une traduction hongroise, due aux soins des Dr Hollós et Ferenczi, va sortir sous peu. En 1916-1917, Hugo Heller a publié à Vienne mes Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse. Les onze leçons consacrées au rêve qui sont la partie centrale de ces Vorlesungen *s'efforcent de présenter les choses d'une façon plus élémentaire et plus étroitement liée à la théorie des névroses. C'est une sorte d'abrégé de la* Traumdeutung, *bien qu'il soit, en certains points, plus détaillé.*

Je n'ai pu me résoudre à réviser radicalement cet ouvrage, car l'élever au niveau de nos conceptions psychanalytiques actuelles c'est renoncer à son caractère de document historique. Je pense, pourtant, qu'après près de vingt années d'existence il a rempli sa tâche.

Budapest-Steinbruch, juillet 1918.

Préface de la sixième édition

Les difficultés que rencontre à présent l'industrie du livre font que cette nouvelle édition – dont le besoin s'est fait sentir depuis longtemps – ne paraît qu'aujourd'hui ; c'est aussi à cause de ces difficultés que, pour la première fois, cette édition reproduit l'édition précédente sans aucune modification. Il n'y a que la bibliographie, à la fin de l'ouvrage, qui a été complétée et mise à jour par le Dr O. Rank.

J'avais dit qu'après vingt ans presque d'existence cet ouvrage avait accompli sa tâche ; les faits ne m'ont pas donné raison, au contraire je pourrais dire que mon livre a un nouveau rôle à assumer. Si jadis il avait pour fonction d'informer sur la nature du rêve, il lui faut maintenant remédier, avec tout autant de soins, à l'incompréhension têtue que rencontre cette information.

Vienne, avril 1921.

Préface de la huitième édition

Dans l'intervalle qui a séparé la publication de la dernière (la septième) édition de cet ouvrage, en 1922, de l'édition présente, l'Internationaler psychoanalytischer Verlag, à Vienne, a publié mes Gesammelte Schriften. Le second volume de cette collection reprend exactement la première édition de la Traumdeutung ; *tous les additifs ultérieurs sont publiés dans le troisième volume de la collection. Toutes les traductions de mon livre parues dans ce même laps de temps correspondent à l'édition en un seul volume de l'ouvrage ; I. Meyerson a publié sous le titre de La Science des Rêves, dans la « Bibliothèque de Philosophie contemporaine », une traduction en français, en 1926. John Landquist en a publié une en suédois,* Drômtydning, *en 1927. Luis Lopez Ballesteras y de Torres publie une traduction en espagnol qui forme les volumes VI et VII des* Obras complétas. *La traduction en langue hongroise que, dès 1918, je croyais sur le point d'être publiée n'a pas encore paru jusqu'à ce jour.*

J'ai continué, même dans l'édition que je présente aujourd'hui, à traiter cet ouvrage comme un document historique ; je n'y ai apporté que les modifications auxquelles j'ai été conduit par la volonté de clarifier et d'approfondir mes opinions. Ainsi, finalement, j'ai été amené à y inclure une liste d'ouvrages sur les problèmes du rêve publiés depuis la première édition de mon livre et à ne plus tenir compte des chapitres correspondants des éditions précédentes.

Les deux contributions d'Otto Rank aux éditions précédentes : « Rêve et poésie », « Rêve et pensée créatrice », ont été également omises.

Vienne, décembre 1929.

Chapitre I. La littérature scientifique concernant les problèmes du rêve

Avant-Propos

Je me propose de montrer dans les pages qui suivent qu'il existe une technique psychologique qui permet d'interpréter les rêves : si on applique cette technique, tout rêve apparaît comme une production psychique qui a une signification et qu'on peut insérer parfaitement dans la suite des activités mentales de la veille. Je veux, de plus, essayer d'expliquer les processus qui donnent au rêve son aspect étrange, méconnaissable, et d'en tirer une conclusion sur la nature des forces psychiques dont la fusion ou le heurt produisent le rêve. Je limiterai là mon exposé : il aura atteint le point où le problème du rêve aboutit à des problèmes plus vastes pour la solution desquels il faut mettre en œuvre d'autres matériaux.

Je commence par un exposé historique, parce que j'aurai peu d'occasions d'y revenir dans le corps de l'ouvrage. La conception scientifique du rêve s'est, en effet, peu développée, en dépit d'efforts plusieurs fois millénaires ; le fait est si universellement admis par les auteurs qu'il semble inutile d'en apporter ici les preuves. Les travaux dont on trouvera la liste à la fin de ce livre contiennent nombre de remarques suggestives et une documentation très intéressante, mais rien ou fort peu de chose sur l'essence même du rêve, rien qui

éclaire ses énigmes. Bien entendu les notions du public cultivé sont plus pauvres encore.

J'écarte bien à regret, car c'est un sujet plein d'intérêt, de cet exposé l'examen des idées sur le rêve à l'origine de l'humanité, chez les peuples primitifs, et l'étude de l'influence que ces idées ont pu avoir sur leurs conceptions du monde et de l'âme. Pour cette question, je renvoie le lecteur aux ouvrages classiques de Sir J. Lubbock, H. Spencer, E. B. Tylor, etc., et j'ajoute que sa véritable portée ne nous apparaîtra nettement que quand nous aurons compris le problème de l'interprétation du rêve, tel qu'il va se présenter à nous.

On trouve l'écho de ces croyances primitives chez les peuples de l'Antiquité classique[2]. Ces peuples attribuaient aux rêves une importance considérable ; ils croyaient que les rêves les mettaient en rapport avec le monde des êtres surhumains et qu'ils leur apportaient des révélations venant des dieux et des démons. De plus, ils étaient persuadés que les rêves étaient envoyés à dessein au rêveur ; ils lui annonçaient le plus souvent l'avenir. Ces croyances n'ont pas abouti, il est vrai, à une doctrine : l'extraordinaire variété du contenu des rêves et des impressions qu'ils laissaient rendait difficile la formation d'une conception homogène et entraînait des distinctions et des catégories multiples d'après la valeur des rêves et la confiance qu'ils inspiraient. Il va de soi que l'opinion que les philosophes anciens se faisaient du rêve n'était pas indépendante de la place qu'ils donnaient dans leur système à la mantique en général.

Dans les deux écrits qu'il lui a consacrés, Aristote considère déjà le rêve comme un objet d'investigation psychologique. Le rêve n'est pas envoyé par les dieux, il est d'essence non divine, mais démoniaque, puisque la nature elle-même est démoniaque et non divine. En d'autres termes, le rêve n'est point une révélation

2 Nous suivrons, dans cet exposé historique, l'excellent travail de BUCHSENSCHÛTZ (Traum und Traumdeutung im Altertum, Belin, 1861).

surnaturelle, mais il est conforme aux lois de l'esprit humain, lui-même parent de la divinité. Le rêve est défini : l'activité de l'âme de l'homme endormi en tant que tel.

Aristote connaît quelques-uns des caractères de la vie du rêve, par exemple le fait que le rêve amplifie de menues stimulations nerveuses survenues pendant le sommeil (« on croit traverser du feu et avoir très chaud, alors que tel ou tel membre subit seulement un échauffement très léger »). Il en conclut que les rêves peuvent révéler au médecin les premiers signes d'un changement dans l'état du corps, imperceptibles pendant la veille[3].

Ainsi qu'on vient de le voir, avant Aristote les anciens ne considéraient pas le rêve comme une création de l'esprit du rêveur, mais comme une inspiration divine. Les deux manières de concevoir le rêve que nous allons retrouver sont ainsi apparentes déjà chez eux. Ils distinguaient les rêves véridiques et importants, envoyés au dormeur pour le mettre en garde ou lui annoncer l'avenir, des rêves vains, trompeurs et futiles qui devaient le mener à sa perte.

Gruppe *(Griechische Mythologie und Religionsgeschichte,* p. 390) nous donne une telle classification des rêves, d'après Macrobe et Artémidore : « On divisait les rêves en deux classes. L'une passait pour avoir son origine dans le présent (ou le passé) et ne rien révéler de l'avenir ; elle comprenait les ένύπνια *(insomnia),* qui rendent immédiatement la représentation ou son contraire, par exemple la faim ou son assouvissement, et les φαντα'σματα, qui amplifient de manière fantastique la représentation donnée, comme par exemple l'incube Ephialtes. Par contre, l'autre classe de rêves passait pour déterminer l'avenir ; y appartenaient : 1° la prophétie directe reçue en songe (ΧρηματισμόϚ, *oraculum)* ; 2° la prédiction d'un événement à venir (δραμα, *Visio) ;* 3° le rêve symbolique nécessitant une

3 Un chapitre du célèbre ouvrage d'HIPPOCRATE traite aussi du rapport du rêve et de la maladie.

explication (δνειροϚ, *somnium).* » Cette théorie a régné pendant de longs siècles.

Cette diversité d'appréciation posait le problème de l'interprétation des rêves.

On attendait des rêves en général des indications importantes, mais on ne pouvait comprendre directement tous les rêves, ni savoir si tel rêve incompréhensible n'était pas significatif ; c'est pourquoi on s'efforça de remplacer le contenu incompréhensible du rêve par un autre facile à reconnaître et plein de signification. Vers la fin de l'Antiquité, la plus haute autorité en matière d'interprétation des songes était Artémidore de Daldis, dont l'œuvre très détaillée peut nous dédommager de la perte des ouvrages de contenu analogue[4].

La conception préscientifique du rêve des anciens était en pleine harmonie avec leur philosophie générale, qui projetait dans le monde extérieur ce qui n'avait de réalité que dans la vie de l'esprit. De plus, elle rendait compte de l'impression essentielle que nous donnent au matin les souvenirs demeurés du rêve, car dans ces souvenirs le rêve s'oppose au contenu de notre conscience comme quelque chose d'étranger et qui provient d'un autre monde.

Il serait d'ailleurs faux de croire que, de nos jours, la doctrine de l'origine surnaturelle des rêves manque de partisans. En dehors même des écrivains religieux et mystiques – qui ont grandement raison de garder, aussi longtemps que les explications des sciences naturelles ne les en chassent pas, les restes du domaine, jadis si étendu, du surnaturel –, on rencontre des hommes sagaces et hostiles à toute pensée aventureuse qui s'efforcent d'étayer leur foi en l'existence et en l'action de forces spirituelles surhumaines

4 Voir, pour l'histoire de l'interprétation des rêves au Moyen Age, entre autres, l'ouvrage de DIEPGEN et les recherches spéciales de M. FÖRSTER, GOTTHARD, etc. ; pour les Juifs, ALMOLI, LÖWINGER, et le travail récent de LAUER qui tient compte du point de vue psychanalytique ; pour les Arabes, DREXL, F. SCHWARZ et le missionnaire TFINKDJI ; pour les Japonais, MIURA et IWAYA ; Pour les Chinois, SECKER ; pour les Hindous, NEGELEIN.

précisément sur le caractère inexplicable des visions des rêves (Haffner). Le prix que maintes écoles philosophiques (les disciples de Schelling, par exemple) attachent à la vie du rêve est un écho très clair de l'origine divine incontestée du rêve dans l'Antiquité. Sur la puissance divinatoire et prophétique du rêve, la discussion n'est pas close non plus. Si forte que soit, chez tous ceux qui ont des habitudes de pensée scientifique, la tendance à repousser ces sortes d'allégations, il faut convenir que les essais d'explication psychologique ne rendent pas compte de tous les faits accumulés.

Il est difficile de faire l'historique de notre connaissance scientifique du problème du rêve. Si, en effet, elle a pu aboutir à des études de détail intéressantes, on ne constate point de progrès d'ensemble. On n'est pas parvenu à construire une assise de résultats assurés sur lesquels les chercheurs suivants auraient continué à bâtir. Chaque nouvel auteur recommence l'étude des mêmes questions. Si je voulais m'en tenir à la succession des auteurs et dire quels points de vue chacun a développés, il me faudrait renoncer à donner une vue d'ensemble de la connaissance actuelle du problème du rêve. C'est pourquoi je préfère m'attacher aux idées directrices ; je dirai, à propos de chaque question, quels éléments les travaux antérieurs ont préparés pour sa solution. Il n'est pas facile de dominer entièrement une bibliographie aussi dispersée et qui s'étend sur tant de domaines frontières ; je prie donc mes lecteurs de se tenir pour satisfaits si je n'ai oublié dans mon exposé aucun fait fondamental ni aucun point de vue essentiel.

Jusqu'à ces temps derniers, la plupart des auteurs étudiaient ensemble le sommeil, le rêve et les états psychopathologiques analogues au rêve, comme les hallucinations, visions, etc. Les travaux les plus récents montrent, au contraire, une tendance à délimiter le sujet : ils traitent de questions isolées de psychologie du rêve. Je crois voir dans ce fait l'expression de la conviction qu'en matières si obscures la clarté et l'accord ne sauraient être obtenus

que par des séries de recherches de détail. Ce que je présente ici est une de ces recherches de détail, de nature spécialement psychologique. J'ai eu peu d'occasions de m'occuper du sommeil, car celui-ci est essentiellement un fait physiologique. Il ne sera donc pas question ici de la bibliographie du sommeil.

L'investigation scientifique dans le domaine du rêve conduit à poser un certain nombre de questions qui se lient en partie les unes aux autres et que nous allons passer en revue.

I. Relations du rêve avec la veille

Le jugement simpliste de l'homme éveillé admet que le rêve – même s'il ne provient pas d'un autre monde – transporte cependant le dormeur dans un monde différent. Le psychophysiologiste Burdach, à qui nous devons une description soigneuse et fine des phénomènes du rêve, a exprimé cette conviction en quelques phrases très remarquées (p. 474) : « … Jamais la vie de la journée ne se répète, avec ses fatigues et ses plaisirs, ses joies et ses peines ; le rôle du rêve est bien plutôt de nous en délivrer. Lors même que notre âme tout entière était pleine d'un objet, que nous étions déchiré par une profonde douleur ou entièrement préoccupé d'une tâche, le rêve nous a donné quelque chose de tout à fait étranger, ou bien il n'a pris dans la réalité que quelques éléments qu'il a fait entrer dans ses combinaisons, ou encore il n'a pris de notre humeur que la tonalité générale et a symbolisé la réalité. » – J. H. Fichte (I, 541) parle dans le même sens de rêves complémentaires et les considère comme un des bienfaits cachés de l'esprit, qui se guérit lui-même. L. Strümpell dit des choses analogues dans son important travail *Die Natur und Entstehung der Träume :* (p. 16) : « Qui rêve se détourne du monde de la conscience éveillée… » ; (p. 17) : « La mémoire du contenu ordonné et de la conduite normale de la conscience éveillée peut être considérée comme entièrement perdue dans le rêve… » ; (p. 19) : « L'âme est comme absente dans le rêve et entièrement dépourvue

des souvenirs du contenu ordinaire et de la conduite de la vie pendant la veille… »

Mais un nombre beaucoup plus considérable d’auteurs ont défendu une conception tout opposée des relations du rêve et de la veille. Ainsi Haffner écrit (p. 19) : « Avant tout, le rêve continue la vie de la veille. Nos rêves se rattachent toujours aux représentations qui peu de temps auparavant étaient dans la conscience. Une observation attentive découvrira presque toujours le fil par lequel le rêve se rattache aux événements du jour précédent. » Weygandt (p. 6) contredit directement l’affirmation de Burdach que nous avons citée plus haut : « On peut souvent observer clairement, et cela dans la grande majorité des rêves, que ceux-ci nous ramènent précisément dans la vie ordinaire au lieu de nous en délivrer. » Maury *(Le sommeil et les rêves,* p. 56) précise en une de ses brèves formules : « Nous rêvons de ce que nous avons vu, dit, désiré ou fait. » Jessen, dans sa *Psychologie,* parue en 1855 (p. 530), dit un peu plus explicitement : « Le contenu du rêve est toujours plus ou moins déterminé par la personnalité individuelle, par l’âge, le sexe, la situation, la culture, les habitudes de vie et par les événements et l’expérience de toute la vie. » Le philosophe I. G. E. Maass affirme de la manière la plus nette *(Ueber die Leiden schaften,* 1805) : « L’expérience confirme notre affirmation que le plus souvent nous rêvons des objets de nos passions les plus ardentes. On voit donc que nos passions doivent influer sur la formation de nos rêves. L’ambitieux rêve des lauriers obtenus (peut-être dans sa seule imagination) ou encore à obtenir, tandis que l’amoureux s’occupe dans ses rêves de l’objet de ses plus chères espérances. Tous les désirs et toutes les aversions sensibles qui sommeillent dans notre cœur peuvent, à condition d’être excités par une cause quelconque, faire naître un rêve des représentations qui leur sont associées, ou mêler ces représentations à un rêve déjà construit » (noté par Winterstein in *Zbl. für Psychoanalyse).*

Les Anciens pensaient de même. Je cite d'après Radestock (p. 139) : « Xerxès était détourné par ses conseillers de l'expédition contre la Grèce, mais ses rêves l'y incitaient toujours à nouveau. Artaban, le sage interprète des songes, lui dit très justement que les images des songes contenaient le plus souvent les pensées de la veille. » Lucrèce dit dans le *De Rerum Natura* (IV, v. 962-967) :

« Et quo quisque fere studio devinctus adhaeret,

aut quibus in rebus multum sumus ante morati

atque in ea ratione fuit contenta magis mens,

in somnis eadem plerumque videmur obire ;

causidici causas agere et componere leges,

induperatores pugnare ac proelia obire… »

De même Cicéron *(De Divin.,* II) (comme plus tard Maury) : « Maximeque reliquiae earum rerum moventur in animis et agitantur, de quibus vigilantes aut cogitavimus aut egimus. »

L'opposition entre les deux opinions que nous venons d'indiquer semble irréductible. Ce fait a dû frapper F. W. Hildebrandt, qui écrit (1875, p. 8) : « Les particularités du rêve ne sauraient être exprimées que par une série d'oppositions qui apparemment peuvent devenir des contradictions totales… » « La première de ces oppositions est d'une part l'isolement du rêve, son exclusion entière de la vie réelle et vraie, d'autre part l'empiétement constant de l'un sur l'autre, la constante dépendance entre l'un et l'autre. Le rêve diffère de la réalité vécue pendant la veille, il a une existence entièrement fermée et séparée de la vie réelle par un abîme infranchissable. Il nous détache de la réalité, il efface en nous le souvenir de celle-ci et nous place dans un autre monde, dans une existence toute différente et qui au fond n'a rien à voir avec notre existence réelle… » Hildebrandt montre ensuite comment, lorsque nous nous endormons, tout notre être, avec la forme même de son existence, disparaît « comme dans une trappe invisible ». On fera par

exemple la traversée de Sainte-Hélène pour offrir d'excellents vins de la Moselle à Napoléon. On sera très bien reçu par l'ex-empereur et on regrettera presque que le réveil dérange cette intéressante illusion. Comparons maintenant rêve et réalité. On n'a jamais été négociant en vins, on n'a jamais pensé à le devenir, on n'a jamais fait de traversée et Sainte-Hélène ne serait assurément pas le but que l'on choisirait. On n'a aucune sympathie pour Napoléon, mais bien plutôt une haine patriotique. De plus, le rêveur n'était pas encore au monde lors de la mort de Napoléon ; il était donc impossible qu'il fût en relation personnelle avec lui. Ainsi les événements du rêve nous apparaissent comme quelque chose d'étranger, intercalé entre deux fragments de vie qui convenaient parfaitement l'un à l'autre et se continuaient.

« Et cependant, continue Hildebrandt, le contraire est tout aussi vrai et juste. La liaison et les rapports les plus intimes vont de front avec cet isolement et cette exclusion. On peut même dire que, quoi que présente le rêve, il prend ses éléments dans la réalité et dans la vie de l'esprit qui se développe à partir de cette réalité… Si singulière que soit son œuvre, il ne peut cependant jamais échapper au monde réel, et ses créations les plus sublimes comme les plus grotesques doivent toujours tirer leurs éléments de ce que le monde sensible offre à nos yeux ou de ce qui s'est trouvé d'une quelconque manière dans la pensée de la veille, en d'autres termes, de ce que nous avons déjà vécu intérieurement ou extérieurement. »

II. Le matériel du rêve. la mémoire dans le rêve

Tout le matériel qui forme le contenu du rêve provient d'une manière quelconque de notre expérience vécue : il est donc reproduit ou remémoré dans le rêve. Cela au moins nous pouvons le tenir pour certain. Mais il ne faut pas croire que la liaison entre le contenu du rêve et la veille apparaisse sans peine comme un fait qui saute aux yeux aussitôt qu'on instaure la comparaison. Il faut au cas contraire

la rechercher avec grand soin, et dans nombre de cas elle se dissimule longtemps. Cela parce que dans le rêve notre mémoire présente une série de particularités qui, souvent observées, se sont jusqu'ici dérobées à toute explication. Elles valent la peine d'être examinées.

Tout d'abord, le rêve présente des éléments que nous ne reconnaissons pas pendant la veille comme appartenant à notre savoir et à notre expérience. On se souvient d'avoir rêvé ce dont il s'agit, mais on ne se rappelle pas quand ni comment on l'a vécu. On ne sait donc à quelle source le rêve a puisé et on est tenté de croire à une activité créatrice indépendante, jusqu'à ce qu'un événement nouveau rappelle le souvenir perdu d'un événement ancien, découvrant ainsi l'origine du songe. Il faut convenir alors qu'on a su et qu'on s'est rappelé en rêve quelque chose qui échappait à la mémoire de la veille[5].

Delbœuf raconte le fait suivant, pris dans sa propre expérience. Il voyait en rêve la cour de sa maison couverte de neige et y trouvait deux petits lézards, raidis par le froid et ensevelis par la neige, qu'il ramassait, réchauffait et rapportait dans leur petit trou, dans la muraille. Il y mettait de plus quelques feuilles d'une petite fougère qui poussait sur le mur et que les lézards aimaient. En rêve il savait que la plante s'appelait : *Asplénium ruta muralis.* Le rêve continuait ; après que d'autres événements s'y étaient intercalés, il revenait aux lézards, et Delbœuf voyait avec étonnement deux nouveaux animaux qui s'étaient formés des restes de la fougère. Il tournait ensuite ses yeux vers la campagne et voyait un cinquième, puis un sixième lézard prendre le chemin du trou dans la muraille. Enfin toute la route était couverte par une procession de lézards qui allaient tous dans la même direction, etc.

5 VASCHIDE affirme aussi que les langues étrangères sont souvent parlées d'une manière beaucoup plus pure et beaucoup plus courante en rêve que pendant la veille.

Delbœuf savait les noms latins de peu de plantes, à l'état de veille il ne connaissait pas l'*Asplénium.* Il vit, à son grand étonnement, qu'il existait réellement une fougère de ce nom. Le rêve avait un peu transformé sa dénomination exacte, qui était : *Asplénium ruta muraria.* On ne pouvait imaginer une rencontre fortuite. Delbœuf se demandait donc d'où lui était venu le nom d'*Asplénium.*

Le rêve avait eu lieu en 1862 ; seize ans plus tard, le philosophe, en visite chez un de ses amis, vit un petit album contenant des feuilles séchées comme on en vend aux étrangers, dans diverses régions de Suisse, pour servir de cadeau-souvenir. Un souvenir lui revint à l'esprit, il ouvrit l'herbier, y trouva l'*Asplenium* de son rêve et reconnut que lui-même avait écrit le nom latin. Il put rétablir alors la liaison des faits. En 1860 – deux ans avant le rêve des lézards –, une sœur de cet ami, en voyage de noces, avait rendu visite à Delbœuf. Elle avait alors l'album destiné à son frère, et Delbœuf s'était donné la peine d'écrire, sous la dictée d'un botaniste, le nom latin de chacune des plantes sèches.

Grâce au hasard, qui rend cet exemple si intéressant, Delbœuf put retrouver, pour une autre partie du contenu de ce rêve, la source oubliée. En 1877, un vieux volume d'un journal illustré lui étant tombé entre les mains, il y retrouva toute la procession des lézards telle qu'il l'avait rêvée en 1862. Le volume était de 1861, et Delbœuf se rappela qu'il avait été abonné à ce périodique dès son apparition.

Le fait que le rêve dispose de souvenirs inaccessibles à la veille est si remarquable et si important au point de vue théorique que j'y insisterai encore, en rapportant d'autres rêves « hypermnésiques ». Maury raconte que, pendant quelque temps, le mot Mussidan lui revenait souvent à l'esprit dans la journée. Il savait que c'était le nom d'une ville de France, mais rien de plus. Il rêva un jour qu'il s'entretenait avec une certaine personne, qui lui disait venir de Mussidan et qui, sur sa demande, lui dit que Mussidan était un chef-

lieu de canton du département de la Dordogne. Réveillé, Maury n'en crut rien, mais un dictionnaire de géographie lui prouva que c'était parfaitement exact. Dans ce cas encore, le rêve était plus savant que la veille, mais on n'a pu retrouver la source oubliée de ce savoir.

Jessen raconte (p. 55) un fait de rêve du temps passé, en tout point semblable. « Il faut classer, entre autres, parmi ceux-là le rêve du vieux Scaliger (Hennings, *1. c.,* p. 300) qui avait écrit à Vérone un poème à la louange des hommes célèbres. II vit en rêve un homme qui lui dit s'appeler Brugnolus et qui se plaignit d'avoir été oublié. Scaliger, bien qu'il ne se rappelât pas avoir jamais entendu parler de lui, lui consacra des vers, et son fils apprit plus tard tard à Vérone qu'il y avait eu autrefois, dans cette ville même, un célèbre critique du nom de Brugnolus. »

Hervey de Saint-Denis (cit. d'après Vaschide, p. 232) raconte un rêve hypermnésique caractérisé par la particularité suivante : il était suivi d'un second rêve qui complétait la reconnaissance du souvenir non identifié dans le premier : « Je rêve une autre nuit que je vois une jeune femme blonde comme de l'or, causant avec ma sœur et lui montrant un petit ouvrage en tapisserie qu'elle avait fait. En songe, je crois parfaitement la reconnaître ; j'ai même le sentiment de l'avoir rencontrée déjà bien des fois. Cependant, je m'éveille, et ce visage, encore présent à ma pensée, me semble dès lors absolument inconnu. Je me rendors ; la même vision se reproduit. J'ai gardé, tout en rêvant, la conscience des instants du réveil momentané que je viens d'avoir, aussi bien que de cette impression que j'ai ressentie d'avoir eu devant les yeux de mon esprit un visage que je n'avais encore jamais vu. Rendu aux illusions du rêve, je m'en étonne ; je me demande comment j'ai pu manquer à ce point de mémoire, et, mêlant l'incohérence du songe à la vague réminiscence d'une idée que je désire éclaircir, je m'approche de la blonde jeune femme et je lui demande à elle-même si je n'ai pas déjà eu le plaisir de la rencontrer. – Assurément, me répondit-elle,

souvenez-vous des bains de mer de Pornic. Ces mots me frappent. Je fus éveillé tout à fait, et je me rappelai alors parfaitement les circonstances dans lesquelles j'avais recueilli, sans m'en douter, ce gracieux cliché souvenir. »

Le même auteur (dans Vaschide, p. 233) raconte le fait suivant : Un musicien de ses amis entendit un jour en rêve une mélodie qui lui parut entièrement nouvelle. Il ne la trouva que plusieurs années après dans une vieille collection de morceaux de musique qu'il ne se rappelle toujours pas avoir eue auparavant entre les mains.

Myers a publié *(Proceedings of the Society for psychical Research)* toute une collection de rêves hypermnésiques.

Tous ceux qui se sont occupés de la question du rêve savent combien souvent il témoigne de connaissances et de souvenirs que l'on ne croyait pas posséder pendant la veille. Mes travaux psychanalytiques sur des nerveux – dont je parlerai plus tard – me donnent l'occasion, plusieurs fois par semaine, de prouver aux patients, grâce à leurs rêves, qu'il connaissent très bien des citations, des mots obscènes et bien d'autres choses semblables dont ils se servent pendant leurs rêves, bien qu'ils les oublient pendant la veille. Je voudrais communiquer encore un cas, très simple, d'hypermnésie pendant le rêve, parce qu'il est très aisé de retrouver la source d'où découlait la connaissance accessible au rêve seul.

Au cours d'un long rêve, un patient rêva qu'il s'était fait servir dans un café une « Kontuszówka ». Il me demanda, après me l'avoir raconté, ce que cela pouvait bien être. Il n'avait jamais entendu ce nom. Je lui répondis que c'était une eau-de-vie polonaise dont il n'avait assurément pas inventé le nom en rêve : je l'avais vu, en effet, depuis longtemps déjà, sur des affiches. Il ne voulut d'abord pas me croire. Quelques jours après, ayant réalisé son rêve en allant au café, il remarqua ce nom sur une affiche au coin d'une rue où, depuis des mois, il passait au moins deux fois par jour.

J’ai éprouvé moi-même quel rôle considérable joue le hasard dans la découverte de l’origine des divers éléments du rêve. L’image d’un certain clocher d’architecture très simple, et que je ne me rappelais pas avoir vu, m’a poursuivi pendant des années. Je le reconnus brusquement et avec une certitude entière dans une petite station entre Salzbourg et Reichenhall que j’avais traversée pour la première fois en 1886.

Plus tard, comme je m’occupais beaucoup de l’étude du rêve, l’image d’un certain lieu bizarre qui revenait souvent dans mes songes m’était devenue insupportable. Je voyais à ma gauche, placée d’une certaine façon par rapport à moi, une pièce sombre d’où se détachaient plusieurs statues de grès grotesques. Une ombre de souvenir à laquelle je ne voulais pas me fier me faisait croire que c’était l’entrée d’une brasserie, mais je ne pouvais m’expliquer ni le sens de cette image, ni son origine. En 1907, je vins par hasard à Padoue où à mon grand regret je n’étais plus retourné depuis 1895. Ma première visite avait d’ailleurs été incomplète : je n’avais pu voir les fresques de Giotto à la Madonna dell’Arena et j’avais fait demi-tour en apprenant que ce jour-là la petite église était fermée. Lors de ma seconde visite, douze ans plus tard, je voulus reprendre le chemin de la Madonna dell’Arena. Sur la route qui y conduisait, à gauche, à l’endroit sans doute où j’avais dû faire demi-tour en 1885, je découvris l’endroit que j’avais si souvent vu en rêve et ses statues de grès. C’était bien l’entrée du jardin d’un restaurant.

L’enfance est une des sources d’où le rêve tire le plus d’éléments, de ceux notamment que nous ne nous rappelons pas pendant la veille et que nous n’utilisons pas. Je citerai quelques-uns des auteurs qui ont souligné ce fait.

Hildebrandt remarque (p. 23) : « On a déjà convenu expressément que le rêve nous représentait quelquefois fidèlement et avec une exactitude merveilleuse des événements éloignés et que nous avions nous-mêmes oubliés. »

Strümpell dit (p. 40) : « Il est curieux encore de remarquer que le rêve ressuscite dans leur fraîcheur originelle et leur intégrité les images de lieux, d'objets et de personnes ensevelies sous les alluvions les plus profondes que l'écoulement du temps puisse déposer sur les événements de notre prime jeunesse. Il ne s'agit pas seulement d'impressions qui dès leur naissance nous avaient frappé ou s'étaient unies à de fortes valeurs psychiques et qui reviendraient plus tard en rêve comme des souvenirs véritables que la conscience de veille serait heureuse de retrouver. Il y a, dans les profondeurs de notre mémoire de rêve, des images de personnes, de choses, de lieux et d'événements d'autrefois qui nous avaient médiocrement frappé, ou ne possédaient aucune valeur psychique ; ou qui, ayant perdu depuis longtemps l'une et l'autre qualités, nous paraissent totalement étrangères en rêve comme au réveil, jusqu'à ce que nous découvrions leur origine. »

Volkelt note (p. 119) : « La manière dont nos souvenirs d'enfance et de jeunesse rentrent dans nos rêves est particulièrement remarquable. Le rêve nous rappelle inlassablement ce à quoi nous ne pensons plus, ce qui a perdu pour nous toute importance. »

Le rêve disposant de souvenirs d'enfance qui sont pour la plupart hors de la mémoire consciente, nous avons des rêves hypermnésiques fort intéressants dont je voudrais donner quelques exemples :

Maury raconte *(le Sommeil,* p. 92) que, dans son enfance, il était allé souvent de Meaux, sa ville natale, au village voisin de Trilport où son père dirigeait la construction d'un pont. Une nuit, en rêve, il se retrouve à Trilport, jouant dans les rues. Un homme qui porte une sorte d'uniforme s'approche de lui. Maury lui demande son nom. Il se nomme C…, est gardien du pont. Réveillé, Maury, doutant de l'exactitude de son souvenir, demande à une vieille servante qui était chez lui depuis son enfance si elle se rappelle un homme de ce

nom. « Assurément, dit-elle, c’était le gardien du pont que votre père a fait construire. »

La certitude des souvenirs d’enfance resurgis dans le rêve nous est encore démontrée par l’exemple, donné par Maury, d’un M. F… qui avait passé son enfance à Mont-brison. Vingt-cinq ans après en être parti, il résolut d’aller revoir sa ville natale et de rendre visite à de vieux amis de sa famille, qu’il n’avait pas vus depuis. La nuit avant son départ, il rêve qu’il est arrivé et que, près de Montbrison, il rencontre un inconnu qui lui dit qu’il est M. T…, ami de son père. Le sujet savait qu’étant enfant il avait connu un monsieur de ce nom, mais il ne se rappelait plus son aspect. Quelques jours plus tard, arrivé réellement à Montbrison, il retrouve le lieu vu en rêve, qu’il croyait ne pas connaître, et rencontre un monsieur en qui il reconnaît aussitôt M. T… de son rêve. Le personnage véritable était seulement beaucoup plus âgé que l’image du rêve.

Je puis raconter ici un de mes propres rêves dans lequel l’impression qui revient à la mémoire est remplacée par une relation. Je voyais une personne dont je savais qu’elle était le médecin de mon pays natal. Son visage était indistinct et se confondait avec celui d’un des professeurs de mon lycée que je rencontre encore aujourd’hui. Réveillé, je ne pus découvrir quel rapport unissait ces deux personnes. Je parlai à ma mère de ce médecin, j’appris qu’il était borgne ; le professeur dont le visage se confondait dans mon rêve avec celui du médecin l’était aussi. Il y avait 38 ans que je n’avais plus vu le médecin et jamais à ma connaissance je n’avais pensé à lui, durant la veille, bien qu’une cicatrice au menton eût dû me rappeler une de ses interventions.

Il semble que les observations de nombreux auteurs, selon lesquels la majorité des rêves peuvent être ramenés à des éléments datant des jours précédents, dussent contrebalancer le rôle excessif attribué aux impressions d’enfance dans la vie du rêve. Robert (p. 46) déclare même : « En général le rêve normal n’utilise que les

impressions des derniers jours écoulés. » Nous apprendrons en effet que la théorie du rêve construite par Robert exige impérieusement ce refoulement des anciennes impressions et cette poussée en avant des plus récentes. Le fait même affirmé par Robert est exact, mes propres recherches m'en ont persuadé. Un auteur américain, Nelson, estime que le rêve met le plus souvent en valeur des impressions de la veille ou de l'avant-veille, comme si les impressions du jour n'étaient pas assez affaiblies, assez extérieures.

Plusieurs auteurs, qui ne mettent pas en doute l'intime liaison entre le rêve et la veille, ont remarqué que des impressions qui avaient intensément occupé la pensée n'apparaissaient dans le rêve que lorsqu'elles avaient été en quelque sorte refoulées. Ainsi on ne rêve pas d'un mort aimé pendant les premiers temps et aussi longtemps que le chagrin préoccupe exclusivement (Delage). Toutefois, une des plus récentes observatrices, Miss Hallam, a collectionné des exemples tout opposés et déclare qu'il faut ici tenir compte de la personnalité de chacun.

La troisième, la plus remarquable et la plus incompréhensible des particularités de la mémoire dans le rêve est le choix des éléments reproduits. Ce n'est plus, comme dans la veille, le plus caractéristique, mais au contraire ce qui est le plus indifférent, le plus insignifiant, qui est considéré comme le plus digne de souvenir. Je laisse ici la parole aux auteurs qui ont exprimé leur étonnement de la manière la plus forte.

Hildebrandt écrit (p. 11) : « Le plus étonnant est qu'en général le rêve ne tire pas ses éléments des événements importants et considérables, des puissants intérêts qui, le jour précédent, nous ont stimulé ; mais des accessoires, des à-côtés et, pour ainsi dire, des miettes d'un passé ou récent ou très éloigné. La mort d'un de nos proches qui nous a bouleversé, sous l'impression de laquelle nous nous sommes endormi tard dans la nuit, disparaîtra de notre mémoire jusqu'à ce que le réveil l'y ramène avec une puissance

funeste. En revanche, une verrue sur le front d'un ami que nous avons rencontré jouera un rôle dans notre rêve, bien qu'après l'avoir quitté nous n'y ayons pas pensé un seul instant. »

Strümpell signale (p. 39) des cas où, « en fragmentant le rêve, nous en trouvons des parties qui proviennent de notre vie du ou des jours précédents, mais qui étaient si insignifiantes et si dépourvues de valeur pour la conscience de veille qu'elles étaient tombées dans l'oubli aussitôt après. Ces événements peuvent être des opinions entendues par hasard ou des actes auxquels nous avons prêté une attention superficielle, des impressions rapides d'objets ou de personnes, quelques petits passages d'une lecture, et ainsi de suite ».

Havelock Ellis dit (1899, p. 727) : « The profound émotions of waking life, the questions and problems on which we spread our chief voluntary mental energy, are not those which usually present themselves at once to dream consciousness. It is so far as the immediate past is concerned, mostly the trifling, the incidental, the "forgotten" impressions of daily life wich reappear in our dreams. The psychic activities that are awake most intensely are those that sleep most profoundly. »

Binz (p. 45) part précisément de ces particularités de la mémoire dans le rêve pour critiquer sa propre explication : « Et le rêve naturel pose les mêmes questions. Pourquoi, au lieu de rêver toujours des souvenirs les plus récents, plongeons-nous souvent sans aucun motif reconnaissable dans un passé lointain et presque éteint ? Pourquoi, en rêve, notre conscience est-elle si souvent impressionnée par des images de souvenirs *indifférents,* et pourquoi, fortement frappé, notre cerveau reste-t-il muet et figé, lors même qu'une excitation vive a tout récemment renouvelé l'impression ? »

On voit aisément comment la bizarre préférence de la mémoire du rêve pour l'indifférent, et par conséquent l'inaperçu, dans les événements du jour devait conduire le plus souvent à méconnaître la

dépendance du rêve à l'égard de la vie ordinaire ou tout au moins à rendre très difficile, dans chaque cas, la preuve de cette dépendance. C'est pourquoi Miss Calkins, dans la statistique de ses rêves (et des rêves de ses amis) trouve 11 % de rêves sans relations avec la vie de la veille. Assurément Hildebrandt a raison quand il estime que toutes nos images de rêve pourraient être expliquées génétiquement si nous consacrions chaque fois le temps et l'attention nécessaires à rechercher leur origine. À la vérité, il considère cela comme « une tâche très ingrate et très fatigante. Car il s'agit, en effet, le plus souvent de dénicher des coins les plus reculés de la mémoire toutes sortes de choses sans aucune valeur, de ramener au jour toutes sortes de moments indifférents d'un temps dès longtemps passé, que peut-être l'heure suivante avait déjà ensevelis ». Pour ma part, je regrette que cet auteur pénétrant se soit détourné de la voie dans laquelle il pouvait s'engager ainsi. Elle l'aurait immédiatement conduit au centre de l'explication du rêve.

Le comportement de la mémoire dans le rêve est certainement très significatif pour toute théorie de la mémoire. Il nous apprend que « rien de ce que nous avons possédé intellectuellement ne peut être entièrement perdu » (Scholz, p. 34). Ou, comme le dit Delbœuf, que « toute impression, même la plus insignifiante, laisse une trace inaltérable, indéfiniment susceptible de reparaître au jour », conclusion à laquelle nous conduisent également tant de phénomènes de psychologie pathologique. Il faudra se rappeler ces extraordinaires possibilités de la mémoire dans le rêve, quand nous aurons affaire à des théories qui expliquent l'absurdité et l'incohérence du rêve par un oubli partiel de ce que nous savons pendant le jour.

On pourrait avoir l'idée de ramener le phénomène du rêve à celui de la mémoration et de voir dans le rêve la manifestation d'une activité reproductrice qui ne s'arrêterait même pas pendant la nuit et serait son propre but en quelque sorte. Des travaux comme ceux

de Pilcz, selon qui on pourrait établir un rapport fixe entre le moment du rêve et son contenu, s'accorderaient avec ces vues. Nous retrouverions pendant un sommeil profond les impressions d'époques déjà lointaines ; vers le matin, nos rêves nous rendraient des impressions récentes. Mais une pareille conception semble dès l'abord invraisemblable, à cause de la manière dont le rêve emploie les éléments à mémoriser. Strümpell attire avec raison l'attention sur le fait que jamais des événements vécus ne se répètent pendant les rêves. Le rêve ajoute bien des accessoires, mais le chaînon suivant manquera, il sera transformé, ou bien un fait entièrement étranger apparaîtra à sa place. Le rêve n'apporte que des fragments de copies. Cela est tellement certain que l'on peut en tirer les déductions théoriques. Il y a cependant des exceptions, un rêve reproduisant un événement d'une manière aussi complète que pourrait le faire notre mémoire pendant la veille. Delbœuf raconte qu'un de ses collègues de l'université avait refait en rêve une promenade en voiture très dangereuse au cours de laquelle il n'avait échappé que par miracle à un accident, et cela avec tous les détails qu'il avait vécus. Miss Calkins mentionne deux rêves qui reproduisaient exactement un événement du jour précédent. Je raconterai moi-même, un peu plus loin, un exemple de retour sans modification dans le rêve d'événements d'enfance[6].

III. Les stimuli et les sources du rêve

L'expression populaire « les rêves viennent de l'estomac » explique ce que nous entendons par les stimuli du rêve, sources du rêve. Derrière ces concepts se dissimule une théorie du rêve conçu comme conséquence d'un dérangement pendant le sommeil. Nous

6 J'ajoute, parce que je l'ai constaté depuis, qu'il n'est pas rare que des occupations du jour, innocentes et sans importance, reparaissent dans le rêve. On fait des malles, on cuisine, etc. Dans ces sortes de rêves on n'a pas le sentiment du souvenir, mais celui de la « réalité » ; « J'ai réellement fait tout cela un jour. »

n'aurions rien rêvé si rien n'avait troublé notre sommeil, et le rêve est la réaction contre ce dérangement.

Les auteurs qui traitent du rêve font une large place aux causes qui le provoquent. Il est évident que le problème n'a pu se poser que du jour où le rêve est devenu objet de recherche de la part des biologistes. Les anciens, qui considéraient le songe comme envoyé par les dieux, n'avaient pas à chercher sa source dans des excitations physiques. Le rêve était envoyé par la volonté divine ou par les puissances infernales, son contenu dépendait de leur savoir ou de leurs intentions. La science, par contre, se demanda aussitôt si le stimulus du songe était toujours le même ou s'il pouvait être multiple, et dès lors la question se posa de savoir s'il appartenait à la psychologie ou à la physiologie d'expliquer les causes du rêve.

La plupart des auteurs paraissent admettre que les causes du trouble dans le sommeil, et par conséquence les sources du rêve, peuvent être multiples et qu'aussi bien les stimuli somatiques que les excitations psychiques peuvent provoquer les rêves. Les opinions diffèrent beaucoup aussitôt qu'il s'agit de préférer l'une ou l'autre des sources du rêve et de les classer par ordre d'importance.

Si l'on dénombre complètement les sources des rêves, on en trouve finalement de quatre sortes. Cette division peut d'ailleurs aussi servir pour les rêves eux-mêmes :

1. Excitation sensorielle externe (objective) ;
2. Excitation sensorielle interne (subjective) ;
3. Stimuli somatiques internes (organiques) ;
4. Source purement psychique de la stimulation.

1. Les stimuli sensoriels externes

Strümpell jeune, le fils du philosophe dont l'œuvre sur le rêve nous a si souvent guidé dans ces problèmes, a communiqué l'observation (souvent citée depuis) d'un malade atteint d'anesthésie

générale et d'anesthésie de la plupart des impressions sensorielles. Lorsque chez cet homme on supprimait momentanément les quelques impressions sensorielles restantes, il s'endormait. Quand nous voulons nous endormir, nous nous efforçons de nous mettre dans une situation analogue à celle de l'expérience de Strümpell. Nous fermons les yeux, qui sont, de toutes les portes des sens, les plus importantes, et nous nous efforçons d'éloigner de nos autres sens tout stimulus ou toute modification des stimuli qui agissent sur eux. Nous nous endormons ensuite, bien que notre effort ne soit jamais parfaitement réussi. Nous ne pouvons ni éloigner entièrement de nos sens tout stimulus, ni supprimer entièrement l'excitabilité de nos sens. Le fait que nous pouvons toujours être réveillés par un stimulus plus fort prouve bien « que, même pendant le sommeil, l'âme est en liaison constante avec le monde extérieur au corps ». Les stimuli sensoriels qui nous parviennent pendant le sommeil peuvent très bien devenir sources de rêves.

Il y a un grand nombre de ces stimuli depuis ceux que le sommeil apporte inévitablement avec lui ou laisse passer jusqu'au stimulus accidentel qui peut provoquer ou provoque vraiment le réveil. Une lumière plus forte peut frapper nos yeux, un bruit peut se faire entendre, un corps odorant peut impressionner notre muqueuse nasale. Nous pouvons, pendant notre sommeil, découvrir par un mouvement involontaire telle ou telle partie de notre corps et avoir ainsi une impression de froid, ou bien, en changeant de position, nous donner des sensations de pression et de contact. Une mouche peut nous piquer, un petit accident nocturne peut troubler plusieurs sens à la fois. On a réuni quantité de rêves dont le contenu correspondait si parfaitement au stimulus constaté au réveil qu'on pouvait reconnaître l'un comme source de l'autre.

Je donne ici, d'après Jessen (p. 527), une série de rêves que l'on peut ramener à des stimulations sensorielles objectives, plus ou moins accidentelles. Chaque bruit plus ou moins clairement entendu

éveille des images de rêves correspondantes : le roulement du tonnerre nous transportera au milieu d'une bataille, le chant du coq peut se transformer en cri d'angoisse, le grincement d'une porte peut nous faire rêver que des voleurs entrent dans la maison. Si, la nuit, nous perdons notre couverture, nous rêverons peut-être que nous nous promenons tout nu ou que nous sommes tombé dans l'eau. Si nous sommes couché en travers de notre lit et que nos pieds dépassent, il se peut que nous rêvions que nous sommes au bord d'un abîme effroyable ou que nous tombons d'une cime escarpée. Si par hasard nous mettons la tête sous l'oreiller, un énorme rocher sera suspendu sur notre tête, près de nous écraser. Une hypersécrétion spermatique engendre des rêves voluptueux, des douleurs locales donnent l'idée qu'on subit de mauvais traitements, que des ennemis nous attaquent ou que l'on a été blessé.

« Meier (*Versuch einer Erklärung des Nachtwandelns,* Halle, 1758, p. 33) rêva un jour qu'il avait été attaqué par des individus qui l'avaient étendu sur le sol et lui avaient planté un piquet entre le gros orteil et l'orteil voisin. Il se réveilla aussitôt et y trouva un brin de paille. D'après Hennings (1784, p. 258), il rêva encore, un jour où il avait serré trop fort sa chemise autour de son cou, qu'on le pendait. Hoffbauer rêva, dans sa jeunesse, qu'il était tombé d'un mur élevé et, en se réveillant, il constata que le bois de son lit s'était déboîté et qu'il était réellement tombé… Gregory raconte comment, un jour où il avait dans son lit une bouillotte d'eau chaude, il rêva qu'il faisait un voyage sur la cime de l'Etna et trouvait la chaleur du sol insupportable. Un autre, comme on lui avait mis sur la tête un vésicatoire, rêva qu'il était scalpé par les Indiens ; un troisième, qui dormait avec une chemise humide, croyait être emporté par un torrent. Un malade, sentant dans son sommeil le commencement d'un accès de goutte, croyait être tombé entre les mains de l'Inquisition et mis à la torture (Macnish). »

La thèse fondée sur la ressemblance entre le stimulus et le contenu du rêve est encore renforcée si l'on parvient à obtenir, par des stimulations sensorielles préméditées, des rêves correspondants. D'après Macnish, Giron de Buzareingues avait déjà instauré des expériences de cette espèce. « Il laissa ses genoux découverts et rêva qu'il voyageait de nuit dans une chaise de poste. Il fait remarquer que tous les voyageurs connaissent ce froid aux genoux la nuit. Une autre fois, il ne se couvrit pas la tête et rêva qu'il assistait à une cérémonie religieuse en plein air. Dans le pays où il vivait, la coutume voulait que l'on gardât toujours la tête couverte, sauf précisément dans l'occasion en question. »

Maury communique des observations analogues de rêves obtenus par lui-même (une série d'autres essais ne donna pas de résultats) :

1. On lui chatouille les lèvres et le bout du nez avec une plume. – Il rêve d'une torture effroyable. On lui a mis un masque de poix sur le visage, puis on l'a arraché, de sorte que la peau a suivi.

2. On heurte des ciseaux et une paire de pincettes. – Il entend le son des cloches, puis le tocsin, et se retrouve en juin 1848.

3. On lui fait sentir de l'eau de Cologne. – Il est au Caire dans la boutique de Jean-Marie Farina. D'autres folles aventures qu'il ne peut pas raconter se rattachent à cela.

4. On le pince légèrement à la nuque. – Il rêve qu'on lui met un vésicatoire et pense à un médecin qui l'a soigné dans son enfance.

5. On approche un fer chaud de son visage. – Il rêve qu'une bande de « chauffeurs » s'est introduite dans la maison et que l'on oblige chacun à donner son argent en lui mettant les pieds sur des charbons ardents. Puis vient la duchesse d'Abrantès, dont il est le secrétaire dans son rêve[7].

7 Il est probable que Freud ait omis les observations n°6 et 7 de Maury, qui ne figurent pas non plus dans l'édition originale allemande.

8. On lui verse une goutte d'eau sur le front. – Il rêve qu'il est en Italie, qu'il transpire énormément et boit du vin blanc d'Orvieto.

9. On fait tomber sur lui, à diverses reprises, la lumière d'une bougie à travers un papier rouge. – Il rêve d'orage, de chaleur et se retrouve dans une tempête qu'il a éprouvée un jour, comme il traversait la Manche.

Hervey de Saint-Denis, Weygandt, etc., ont fait d'autres essais de production expérimentale de rêves.

On a fait remarquer de divers côtés « la merveilleuse habileté avec laquelle le rêve introduit dans ses créations des impressions brusques venues du monde des sens de telle sorte qu'elles y prennent l'aspect d'une catastrophe préparée dès longtemps » (Hildebrandt). « Quand j'étais jeune, raconte cet auteur, je me servais d'un réveil pour me réveiller régulièrement le matin. Il m'est arrivé des centaines de fois de constater que le son de cet instrument entrait dans un rêve qui me paraissait très long et très cohérent, comme si le rêve tout entier avait été fait exprès pour cela et avait trouvé en lui sa fin normale et inévitable et le but qui lui était naturellement assigné. »

Je citerai un peu plus loin trois de ces rêves de réveil-matin qui soulèvent encore d'autres questions.

Volkelt (p. 68) raconte : « Un compositeur rêvait un jour qu'il faisait un cours. Il voulait précisément expliquer quelque chose à ses élèves. Il achève et se tourne vers un des garçons en demandant : "As-tu compris ?" Celui-ci crie, comme un possédé : "0 ja !" (Oh oui !). Fâché il lui interdit de crier. Mais toute la classe criait déjà : "Orja !" – puis "Eurjo !" – et enfin "Feuerjo !" (Au feu !) Et il se réveilla à cause du cri "Au feu !" qui retentissait réellement dans la rue. »

Garnier *(Traité des facultés de l'âme,* 1865), cité par Radestock, rapporte que Napoléon avait été arraché, par l'explosion de la machine infernale, à un rêve, tandis qu'il dormait dans sa

voiture : il se trouvait au passage du Tagliamento et entendait la canonnade autrichienne, quand l'appel : « Nous sommes minés ! » le réveilla.

Un rêve de Maury est parvenu à une grande célébrité (p. 161). Il était souffrant et couché, sa mère était assise près de lui. Il rêvait de la Terreur, traversait d'effroyables scènes de meurtre et était enfin cité devant le Tribunal Révolutionnaire. Il voyait là Robespierre, Marat, Fouquier-Tinville et tous les tristes héros de cette effroyable époque, leur parlait, était condamné, après divers incidents qu'il ne pouvait se rappeler, et ensuite conduit au lieu d'exécution, accompagné d'une foule innombrable. Il monte sur l'échafaud, le bourreau l'attache sur la planche, elle bascule, le couteau de la guillotine tombe, il sent la tête séparée du tronc, s'éveille dans une angoisse épouvantable – et s'aperçoit que le ciel de lit était tombé et que son cou avait été réellement atteint comme par le couteau d'une guillotine.

À ce rêve se rattache une intéressante discussion de Le Lorrain et d'Egger dans la *Revue philosophique.* Elle portait sur le point de savoir s'il était réellement possible et comment il était possible au sujet, dans le court espace de temps qui sépare la perception du stimulus d'éveil du réveil, de réunir un si riche contenu dans son rêve.

Des exemples de cet ordre font apparaître les stimulations sensorielles objectives pendant le sommeil comme les sources de rêve les mieux établies. Elles constituent à peu près tout le capital de connaissances du public sur cette question. Si l'on demande à un homme cultivé, mais étranger aux études sur le rêve, comment ceux-ci apparaissent, il s'en référera assurément à quelque cas connu de lui où un rêve a été expliqué, après le réveil, par des stimuli sensoriels objectifs. L'étude scientifique ne peut pas s'en tenir là. Le fait que le stimulus sensoriel qui agit pendant le sommeil n'apparaît pas dans le rêve sous sa forme véritable, mais est représenté par

d'autres qui sont avec lui dans un rapport quelconque, pose de nouvelles questions. Le rapport qui unit le stimulus du rêve au rêve lui-même est, d'après Maury (p. 72), « une affinité quelconque, mais qui n'est pas unique et exclusive ».

Voici, par exemple, trois des rêves de réveil-matin de Hildebrandt (p. 37) ; on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi le même stimulus a provoqué des rêves si différents et précisément ceux-là.

« J'allai me promener par un matin de printemps et me lançai à travers les champs verdoyants jusqu'à un village voisin. Là je vois les habitants en vêtements de fête, leur livre de psaumes sous le bras, se diriger en grand nombre vers l'église. Tout juste ! c'est bien dimanche, et le service divin du matin va bientôt commencer. Je décide d'y prendre part, mais d'abord, comme j'ai un peu chaud, je vais me promener dans le cimetière qui entoure l'église. Tandis que je lis quelques inscriptions funéraires, j'entends le sonneur qui monte au clocher et vois là-haut la petite cloche du village qui va donner le signal de la prière. Elle reste immobile encore un moment, puis commence à osciller – et brusquement, ses coups retentissent, clairs et perçants, si clairs et si perçants qu'ils me réveillent. Les sons de la cloche venaient du réveil-matin.

« Deuxième combinaison. C'est une claire journée d'hiver ; les routes sont couvertes de neige. J'ai accepté de prendre part à une promenade en traîneau, mais je dois attendre longtemps ; enfin on vient me dire que le traîneau est devant la porte. Maintenant, ce sont les préparatifs pour monter : on met sa fourrure, on prend sa chancelière… Je suis enfin assis à ma place, mais le départ est encore retardé jusqu'au moment où les rênes donnent le signal aux chevaux qui attendent. Maintenant, ils tirent ; les grelots fortement secoués commencent leur musique turque bien connue et avec une puissance telle qu'elle déchire aussitôt la trame du rêve. De nouveau, c'est le son aigu du réveil.

« Un troisième exemple encore ! Je vois une fille de cuisine qui traverse le corridor et va vers la salle à manger avec plusieurs douzaines d'assiettes empilées. Il me semble que la colonne de porcelaine, dans ses bras, est en danger de perdre l'équilibre. "Prends garde, lui dis-je, toute la charge va tomber par terre !" Naturellement, elle me répond qu'elle a l'habitude, etc., tandis que je la suis d'un regard inquiet. Tout juste, elle trébuche sur le seuil de la porte – les assiettes tombent avec bruit et se cassent en mille morceaux. Il y en a tout autour sur le plancher. Mais ce bruit ininterrompu n'est pas, comme je le remarque bientôt, un bruit d'assiettes cassées, c'est une véritable sonnerie : le réveil fait son office. »

On s'est demandé pourquoi, en rêve, notre esprit méconnaît le stimulus sensoriel objectif. Strümpell et aussi Wundt l'expliquent en disant que les stimuli qui nous arrivent pendant le sommeil présentent des caractères analogues à ceux qui, durant la veille même, aboutissent à l'illusion. Nous ne reconnaissons et n'interprétons correctement une impression sensorielle, nous ne la plaçons dans le groupe de souvenirs auquel elle appartient d'après nos précédentes expériences, que lorsque l'impression est claire, forte, assez durable, et que nous disposons d'un temps suffisant pour tout cela. Si ces conditions ne sont pas remplies, nous méconnaissons l'objet d'où l'impression vient et nous formons, sur sa nature, une illusion. « Quand quelqu'un va se promener à travers champs et perçoit indistinctement un objet éloigné, il peut le prendre pour un cheval. » À y regarder de plus près, il croira voir une vache qui se repose, et enfin cette représentation peut se préciser en celle d'un groupe d'hommes assis. Les impressions que notre esprit reçoit pendant le sommeil des stimuli externes sont de même sorte. Nous forgeons sur leur point de départ objectif des illusions, parce que l'impression a réveillé un plus ou moins grand nombre d'images mnésiques dont elle a reçu sa valeur psychique. Il est, d'après

Strümpell, impossible de préciser de quelle sphère de souvenirs émanent les images réveillées et laquelle des nombreuses relations d’association possibles a été mise en œuvre. Tout cela dépend de l’arbitraire de la vie de l’esprit.

Il faut ici, que nous choisissions. Nous pouvons convenir qu’il n’y a pas de régularité dans la formation des rêves, et renoncer dès lors à nous demander si la signification des illusions provoquées par les impressions sensorielles n’est pas liée encore à d’autres conditions. Nous pouvons aussi supposer que la stimulation sensorielle objective ne joue dans la genèse des rêves qu’un rôle accessoire ; d’autres facteurs détermineraient le choix des images rappelées à la mémoire. En réalité, si l’on examine les rêves provoqués expérimentalement par Maury, on est tenté de dire que l’expérience n’explique qu’un des éléments du rêve ; le reste paraît trop indépendant, trop bien organisé dans ses détails, pour qu’on puisse l’expliquer en supposant simplement que tout cela devrait s’accorder avec le facteur expérimental. On est même tenté de douter de la théorie de l’illusion et du pouvoir de provoquer les rêves qu’auraient les impressions objectives, quand on s’aperçoit que ces impressions peuvent prendre à l’occasion les significations les plus bizarres et les plus différentes. Max Simon, par exemple, raconte un rêve dans lequel il voyait des individus géants assis autour d’une table et entendait le claquement formidable de leurs mâchoires. En se réveillant, il entendit le bruit des sabots d’un cheval qui galopait devant sa fenêtre. Pour que ce bruit ait réveillé précisément des représentations provenant des voyages de Gulliver et de son séjour chez les géants de Brodbingnag – si je peux hasarder une interprétation sans l’aide du rêveur –, ne faut-il pas que d’autres

motifs aient facilité l'évocation d'un cercle de représentations si peu habituel[8] ?

2. Les excitations sensorielles internes (subjectives)

En dépit de toutes les objections, on devra convenir que les excitations sensorielles objectives jouent un rôle durant le sommeil et provoquent des rêves. Mais il semble, si on songe à la nature et à la quantité de ces stimuli, qu'ils ne puissent suffire à expliquer toutes les images de rêve. On est ainsi amené à chercher d'autres sources, mais qui agissent d'une manière analogue. Je ne sais où est d'abord apparue l'idée de considérer, outre les stimulations extérieures, l'excitation interne (subjective) des appareils sensoriels ; il est de fait que tous les travaux modernes sur l'étiologie du rêve le font plus ou moins expressément. Wundt (p. 363) déclare : « Les impressions subjectives visuelles ou auditives, qui, pendant la veille, apparaissent comme un chaos lumineux dans notre champ visuel obscur ou comme des tintements ou des sifflements dans les oreilles, les excitations subjectives de la rétine surtout, me paraissent encore jouer un rôle essentiel dans les illusions du rêve. Ainsi s'explique l'étrange tendance du rêve à enchanter nos yeux par quantité d'objets semblables ou du moins ressemblants. Nous voyons devant nous des oiseaux innombrables, quantité de papillons, de poissons, des perles bigarrées, des fleurs, etc. La poussière lumineuse de notre champ visuel obscur a pris des formes fantastiques, et les points lumineux qui la composent apparaissent dans le rêve comme autant d'images séparées dont la mobilité de ce chaos lumineux fait autant d'objets mouvants. De là vient, semble-t-il, la tendance du rêve à

8 L'apparition des géants en rêve est habituellement en rapport avec un souvenir d'enfance du rêveur. L'interprétation donnée ci-dessus et qui souligne une réminiscence des *Voyages de Gulliver* est un bon exemple de ce qu'une interprétation devrait ne pas être. L'interprète ne devrait pas donner libre cours à sa propre spontanéité et négliger les associations que donne le rêveur.

imaginer des espèces variées d'animaux, dont la richesse de formes est liée à l'aspect des images lumineuses subjectives. »

Considérées comme source des images de rêve, les excitations sensorielles subjectives ont sur les excitations objectives l'avantage de ne pas dépendre des hasards extérieurs. L'explication en dispose à son gré. En revanche, elles ne se prêtent que médiocrement ou pas du tout à l'observation et à l'expérience. La principale preuve de leur capacité de provoquer des rêves est l'existence d'hallucinations hypnagogiques, décrites par J. Müller comme des « apparitions visuelles fantastiques ». Ce sont des images très vives et changeantes qui se produisent assez régulièrement chez nombre d'individus au moment où ils s'endorment, qui peuvent apparaître aussi au réveil et persister quelques instants après qu'ils ont ouvert les yeux. Maury, qui y était fortement sujet, les a étudiées d'une manière pénétrante et a soutenu qu'elles étaient en relation directe avec les images du rêve et même qu'elles leur étaient identiques (comme d'ailleurs J. Müller l'avait affirmé déjà). Il faut, dit Maury, pour qu'elles apparaissent, une certaine passivité mentale, un relâchement de l'attention (p. 59 sq.). Il suffit de tomber une seconde dans cette sorte de léthargie pour avoir, pourvu que l'on y soit prédisposé, une hallucination hypnagogique, après laquelle on peut d'ailleurs se réveiller, puis recommencer, jusqu'à ce que le sommeil véritable vienne y mettre fin. Si l'on se réveille encore au bout de peu de temps, on peut, à ce qu'affirme Maury, reconnaître que l'on a eu dans son rêve des images identiques à celles qui étaient d'abord apparues sous forme d'hallucinations hypnagogiques (p. 134). Maury vit ainsi, au moment où il s'endormait, une série de figures grotesques et grimaçantes, aux coiffures bizarres, dont l'inimaginable persistance lui pesait ; après le réveil, il se rappela en avoir rêvé. Une autre fois, alors que, s'étant imposé une diète stricte, il avait faim, il eut l'image hypnagogique d'un plat et d'une main armée d'une fourchette qui y prenait des aliments. Il rêva qu'il se

trouvait devant une table chargée de victuailles et entendit le bruit que faisaient les dîneurs avec leurs fourchettes. Une autre fois, ayant les yeux échauffés et douloureux, il eut l'hallucination hypnagogique de petits signes microscopiques qu'il devait déchiffrer un à un avec une grande attention ; réveillé au bout d'une heure, il se rappela avoir rêvé d'un livre ouvert, imprimé en très petits caractères, qu'il avait dû lire avec peine.

Des hallucinations auditives de mots, de noms, etc., peuvent apparaître pareillement d'une manière hypnagogique, puis se répéter dans le rêve, comme une ouverture d'opéra présente déjà le leitmotiv de l'œuvre qui va être représentée.

Plus récemment, G. Trumbull Ladd a fait des observations analogues. À force d'exercice, il est parvenu à se réveiller sans ouvrir les yeux de deux à cinq minutes après s'être endormi, et il a pu ainsi comparer les impressions rétiniennes qui disparaissaient alors avec le souvenir de ses images de rêve. Il affirme avoir chaque fois reconnu entre les unes et les autres une relation intime : les points lumineux et les lignes de la « lumière propre » de la rétine donnaient la silhouette, le schéma des formes aperçues pendant le rêve. Ainsi, dans un rêve, il a vu nettement des lignes imprimées ; il les lisait et les étudiait ; il a pu constater que leur disposition parallèle correspondait à celle des points lumineux de la rétine. Pour reprendre ses termes : la page nettement imprimée qu'il avait vue en rêve se transformait, après son réveil, en un objet qui lui apparaissait comme un fragment d'une feuille réellement imprimée, mais vue comme à travers un petit trou dans une feuille de papier, à une distance trop grande pour permettre la vision distincte. Sans méconnaître le rôle des centres dans la production du phénomène, Ladd pense qu'il n'est point de rêve visuel sans excitation interne de la rétine.

Cela est surtout vrai des rêves faits dans une chambre obscure peu de temps après que l'on s'est endormi, tandis que les rêves du

matin peuvent avoir pour cause la lumière extérieure qui pénètre dans la chambre et frappe les yeux. Le caractère changeant et divers à l'infini des excitations internes explique bien le tourbillonnement des images si fréquent en rêve. Si les remarques de Ladd sont vraies, on ne saurait faire aux excitations subjectives une trop large part. Les images visuelles, sont, en effet, l'essentiel de nos rêves. La contribution de nos autres sens, même de l'ouïe, est moindre et moins constante.

3. Les stimuli somatiques internes, organiques

La recherche des sources internes du rêve nous conduit à examiner l'ensemble de l'organisme. Nous ignorons, à l'état normal, nos organes internes, mais ils peuvent devenir source d'impressions pour nous – impressions désagréables – lorsqu'ils sont en état d'« excitation » ou de maladie. Ils agissent alors tout comme les stimuli sensoriels et douloureux externes. Ce sont là des faits connus depuis très longtemps et qui font dire à Strümpell par exemple (p. 107) : « Dans le sommeil, la conscience que l'esprit prend du corps est beaucoup plus profonde et beaucoup plus large que pendant la veille ; il est contraint de recevoir et de laisser agir sur lui certaines excitations qui proviennent de parties de son corps et de modifications somatiques qu'il ignorait pendant la veille. » Aristote considérait déjà comme possible que le rêve nous signalât des maladies commençantes, que nous ne pouvions remarquer éveillés (cela à cause du grossissement de nos sensations pendant le rêve, cf. p. 29). Certains auteurs médicaux, qui ne croyaient assurément pas à une fonction prophétique du rêve, ont estimé qu'il pouvait tout au

moins annoncer certaines maladies (cf. M. Simon, p. 31, et bien d'autres auteurs anciens)[9].

On trouve aussi dans les temps modernes des exemples parfaitement vraisemblables de rêves pouvant faciliter des diagnostics. Tissié raconte, d'après Artigues *(Essai sur la valeur séméiologique des rêves),* l'histoire d'une femme de 43 ans qui, paraissant parfaitement bien portante, avait depuis plusieurs années des cauchemars. Un examen médical découvrit chez elle le début d'une affection cardiaque à laquelle elle succomba peu après. – Des troubles caractérisés des organes internes provoquent visiblement des rêves chez nombre de personnes. On signale de tous côtés la fréquence des cauchemars dans les maladies du cœur et des poumons. Ces relations ont été tellement étudiées que je me contente d'en indiquer la bibliographie (Radestock, Spitta, Maury, M. Simon, Tissié). Tissié pense même que les organes atteints donnent au contenu du rêve une marque caractéristique. Les rêves des cardiaques sont ordinairement très courts et s'achèvent par un réveil épouvanté, il y est presque toujours question de la mort dans de terribles conditions. Les malades des poumons rêvent d'étouffement, de cohue, de fuite, et nombre d'entre eux connaissent le fameux cauchemar d'étouffement que d'ailleurs Borner a pu provoquer

9 L'antiquité voyait dans le rêve non seulement un élément de diagnostique (cf. Hippocrate), mais une fonction thérapeutique. Les Grecs connaissaient l'oracle de rêve qu'ils consultaient en cas de maladie. Le malade se rendait au temple d'Apollon ou d'Esculape. Là on le soumettait à diverses cérémonies, on le baignait, on le frictionnait, on l'enfumait, et, l'ayant mis ainsi en état d'exaltation, on le couchait dans le temple sur la peau d'un bélier sacrifié. Il s'endormait et rêvait de moyens de guérison qui lui apparaissaient soit sous leur propre forme, soit sous la forme de symboles ou d'images que les prêtes interprétaient. Voir sur les rêves guérisseurs des Grecs : LEHMANN, I, 74 ; BOUCHÉ-LECLERCQ ; HERMANN, *Gottesd. Altert. d. Gr.*, § 41 ; *Privataltert.*, § 38, 16 ; BÖTTINGER, *in* SPRENGELS, *Beitr. Z. Gesch. d. Med.*, II, p. 163 sq. ; W. LLOYD, *Magnetism and Mesmerism in Antiquity*, London, 1877 ; DÖLLINGER, *Heidentum und Judentum,* p. 130.

expérimentalement en se couchant sur le visage et en couvrant son nez et sa bouche. Dans les troubles digestifs, le rêve contient des représentations de plaisir gustatif ou de répugnance. Enfin l'influence des excitations sexuelles sur le contenu de nos rêves est connue de tous ; elle est le soutien le plus solide de la doctrine qui représente les rêves comme provoqués par des stimuli organiques.

On ne saurait oublier, quand on étudie la bibliographie du rêve, que certains auteurs (Maury, Weygandt) ont été amenés à s'occuper de ce problème à cause de l'influence qu'avait leur propre état de santé sur le contenu de leurs rêves. Si tous ces faits sont indubitables, le nombre d'excitations oniriques de cette origine n'est pas aussi grand qu'on pourrait le croire. Le rêve étant un phénomène qui se produit chez les bien-portants, peut-être chez tous, peut-être toutes les nuits, il ne semble pas qu'un désordre organique en soit la condition indispensable. Il ne s'agit d'ailleurs pas pour nous de savoir d'où proviennent certains rêves particuliers, mais bien quelle est la cause des rêves ordinaires chez les normaux.

Un pas de plus, et nous découvrons une source de rêves qui coule bien plus abondamment que toutes les autres et ne saurait tarir en aucun cas. S'il est établi que nos organes malades provoquent des rêves, si nous admettons que, pendant le sommeil, notre esprit, détourné du monde extérieur, prête une attention plus grande à notre vie organique, nous comprendrons bientôt que la maladie n'est pas nécessaire pour que des excitations, qui d'une manière quelconque deviennent images de rêve, parviennent à l'esprit endormi. La sensibilité générale que nous éprouvons sourdement pendant la veille et qui ne nous donne que des impressions de qualité, cette cénesthésie à laquelle, de l'avis des médecins, tous nos organes contribuent aurait, la nuit, une action énorme ; elle serait, avec ses diverses composantes, la source la plus puissante et la plus ordinaire de nos représentations de rêve.

Il nous reste à chercher d'après quelles règles les stimuli organiques se transforment en images de rêve.

Nous avons indiqué ici la théorie de l'origine des rêves que préfèrent les auteurs médicaux. L'obscurité qui enveloppe l'essence de notre être, le « moi splanchnique » comme dit Tissié, et l'obscurité de l'origine du rêve se correspondaient trop bien pour qu'on n'établît pas de relations entre elles. De plus, la théorie d'après laquelle les impressions des organes de la vie végétative sont la cause de nos rêves permettait aux médecins d'unir aussi par l'étiologie le rêve et la maladie mentale, qui présentent tant de ressemblance dans leurs manifestations. Les troubles de la sensibilité générale et les stimuli provenant des organes internes jouent en effet un rôle important dans la formation des psychoses. Il ne faut donc pas s'étonner que la théorie des stimuli organiques puisse être attribuée à de nombreux auteurs qui l'avaient découverte séparément.

La théorie que Schopenhauer a développée en 1851 a servi de point de départ à de nombreux auteurs. La représentation du monde apparaît en nous parce que notre esprit place dans les formes du temps, de l'espace et de la causalité les impressions qui lui viennent du dehors. Les stimuli organiques, provenant du système sympathique, ne peuvent avoir, au plus, pendant le jour qu'une influence inconsciente sur nos dispositions. Mais ces impressions organiques s'imposent à notre attention pendant la nuit, quand l'action étourdissante des sensations du jour a cessé, de même que, la nuit, nous entendons le bruit de la source que nous ne pouvions percevoir pendant la journée. Mais l'esprit ne pourrait-il réagir à ces stimuli autrement qu'il a coutume ? Il leur donne donc la forme de l'espace et du temps, il leur fait suivre la loi de la causalité : ainsi naît le rêve.

Scherner et après lui Volkelt se sont efforcés de préciser les relations qui existent entre les stimuli organiques et les images du

rêve. Nous considérerons leur conception plus en détail dans notre chapitre sur les théories du rêve.

Le psychiatre Krauss a, dans une recherche très systématique, cru pouvoir déduire l'origine du rêve, comme celle des délires et idées délirantes, d'un même élément : une sensation conditionnée organiquement. Il n'est pas d'endroit de notre organisme qui ne puisse donner lieu à un rêve ou à une représentation délirante. Ces sensations déterminées organiquement peuvent être réparties en deux groupes : 1° la tonalité générale (cénesthésie) ; 2° les sensations spécifiques immanentes au système de la vie végétative ; on y distingue cinq groupes : *a)* sensations musculaires, *b)* sensations pneumatiques, *c)* sensations gastriques, *d)* sensations sexuelles, *e)* sensations périphériques (p. 33 du second article).

Krauss suppose que l'apparition des images de rêve à partir des stimuli organiques se passe de la manière suivante : la sensation éveillée évoque d'après une quelconque loi d'association une image parente et forme avec elle un ensemble organique. La conscience se comporte à l'égard de cet ensemble autrement qu'il n'est normal ; elle ne prête aucune attention à la sensation elle-même, mais se tourne tout entière vers les images qui l'accompagnent ; de là vient d'ailleurs que l'on a si longtemps méconnu ces faits (p. 11 sq.). Krauss donne à ce processus le nom de *transsubstantiation* de la sensation en image de rêve (p. 24).

Si l'influence des stimuli organiques sur la formation du rêve est aujourd'hui à peu près universellement reconnue, le problème des relations exactes entre les deux reçoit des réponses très diverses et souvent obscures. La tâche que devra remplir dans ce domaine l'interprétation du rêve sera de ramener le contenu du rêve aux stimuli organiques qui l'ont provoqué. Si l'on ne veut pas adopter les règles d'interprétation de Schemer, on se trouve souvent placé devant un fait fâcheux : les sources des stimuli organiques ne sont relevées que par le contenu du rêve.

Toutefois, certaines formes de rêves que l'on peut dire « typiques », tant elles reparaissent chez de nombreuses personnes avec le même contenu, sont interprétées d'une manière à peu près concordante. Ce sont les rêves bien connus de chute d'une hauteur, de perte de dent, de vol dans les airs, ou de grand embarras parce que l'on est nu ou mal habillé. Ce dernier rêve proviendrait simplement du fait que l'on a rejeté ses couvertures. Le rêve de perte de dent serait dû à une stimulation dentaire qui n'est pas nécessairement morbide. Dans le rêve de vol, l'esprit interpréterait, selon Strümpell (qui ici suit Scherner), le stimulus produit par le va-et-vient respiratoire à un moment où la sensation cutanée du thorax cesse d'être consciente, ce qui contribue à donner l'illusion que l'on plane. La chute d'une hauteur serait causée par le fait qu'un bras aurait glissé ou qu'un genou se serait brusquement détendu à un moment où l'on perdait conscience de la sensation de pression cutanée ; les mouvements du bras et du genou provoquent une reprise de conscience brusque qui s'incarne dans un rêve de chute (Strümpell, p. 118). La faiblesse de ces essais d'explication plausible vient visiblement de ce que sans raison on fait apparaître ou disparaître tel ou tel groupe de sensations organiques jusqu'à ce que l'on ait composé la constellation favorable à l'explication. J'aurai plus loin l'occasion de revenir sur les rêves typiques et leur mode de production.

Max Simon s'est efforcé, en comparant une série de rêves analogues, de trouver quelques règles précisant le rapport entre les stimuli organiques et les rêves qu'ils déterminent. Il dit (p. 34) : Quand un organe qui doit normalement participer à l'expression d'un affect se trouve, pour quelque autre motif, dans un état d'excitation analogue pendant le sommeil, le rêve qui en résulte contient des représentations qui se rapportent à cet affect. Il énonce plus loin (p. 35) cette autre règle : Quand, pendant le sommeil, un organe est

actif, excité ou troublé, le rêve apporte des représentations qui sont en relation avec l'exercice de la fonction de cet organe.

Mourly Vold (1896) a entrepris de prouver expérimentalement, pour un seul domaine, l'influence supposée des stimuli somatiques sur l'apparition du rêve. Il changeait la position des membres du dormeur et comparait les rêves obtenus avec ces changements. Voici les résultats qu'il donne :

1. La position d'un membre pendant le rêve correspond à peu près à sa position réelle : on rêve d'une attitude statique qui correspond à l'attitude vraie.

2. Quand on rêve du mouvement d'un membre, c'est parce qu'une des attitudes que l'on aurait pu prendre pendant ce mouvement correspond à l'attitude réelle.

3. On peut, en rêve, attribuer à une autre personne la position de ses propres membres.

4. On peut aussi rêver que le mouvement dont il s'agit est empêché.

5. Le membre qui est dans une position donnée peut apparaître en rêve comme un animal ou un monstre ; il y a dans ce cas une certaine analogie de forme entre l'un et l'autre.

6. La position d'un membre peut éveiller dans le rêve des pensées qui ont quelque rapport avec ce membre. Par exemple on rêvera que l'on compte si l'on remue ses doigts.

Je conclurais volontiers de ces résultats que la théorie de la stimulation somatique ne peut pas non plus expliquer entièrement l'apparente liberté que conservent les images évoquées dans les rêves[10].

10 Voir plus loin des commentaires sur les comptes rendus de rêves que cet auteur a publiés plus récemment en deux importants volumes.

4. Les sources psychiques de la stimulation

Quand nous avons traité des rapports du rêve et de la veille et de l'origine des matériaux mis en œuvre par le rêve, nous avons vu que, des plus anciens aux plus modernes, les auteurs qui ont étudié le rêve ont cru que les hommes rêvaient de ce qu'ils faisaient pendant le jour, de ce qui les intéressait pendant la veille. Cet intérêt qui se continuait de la veille au sommeil n'était pas seulement le lien psychique qui rattachait le rêve à la vie, il nous indiquait encore une source de rêves qui n'était pas à dédaigner et qui, jointe aux intérêts qui se développent pendant le sommeil, aux stimulations qui frappent le dormeur, devait suffire à expliquer l'origine de toutes les images de rêve. Mais nous avons vu aussi la contrepartie : le rêve détourne le dormeur des intérêts de la journée, et – le plus souvent – nous ne rêvons des choses qui nous ont le plus fortement impressionnés durant le jour que lorsqu'elles ont perdu pour notre vie éveillée l'intérêt de l'actualité. C'est ainsi qu'en analysant la vie du rêve nous avons eu à chaque instant l'impression qu'il ne convenait pas d'édicter des règles générales sans les restreindre par des « fréquemment », « en général », « le plus souvent », et sans annoncer des exceptions.

Si nos préoccupations de veille, jointes aux stimuli internes et externes qui nous viennent pendant le sommeil, suffisaient à expliquer l'étiologie du rêve, nous pourrions rendre compte de l'origine de tous les éléments d'un rêve ; l'énigme serait éclaircie, et il ne nous resterait plus qu'à délimiter, dans chaque rêve, la part prise par les stimuli psychiques et celle prise par les stimuli somatiques. En réalité, on n'a encore jamais pu donner cette explication totale pour aucun rêve : ceux qui l'ont essayé ont dû laisser inexpliqués des fragments de rêve parfois très étendus. La part des intérêts du jour comme source psychique du rêve est loin d'être aussi grande que celle que l'on pourrait attendre, après

l’affirmation que chacun traîne avec lui dans le sommeil ses préoccupations quotidiennes.

On ne connaît pas d’autres causes psychiques des rêves. Ainsi toutes les explications proposées par les auteurs – sauf celle de Scherner dont nous parlerons plus tard – laissent subsister une grande lacune : on ne sait comment se forment les images caractéristiques du rêve. La plupart des auteurs, embarrassés par cette question, ont eu tendance à diminuer le plus possible ce qu’ils ne pouvaient que si difficilement expliquer : le rôle joué par les facteurs psychiques dans l’instigation des rêves. Ils distinguent à la vérité *l’excitation nerveuse* et *le rêve d’association :* ce dernier trouve son origine dans la reproduction seule (Wundt, p. 365) ; mais ils ne peuvent résoudre la question de savoir « si ces rêves se présentent sans excitation organique à leur point de départ » (Volkelt, p. 127). Ils n’arrivent pas non plus à définir ce rêve d’association pur : « Dans le rêve d’association proprement dit, on ne peut parler d’un noyau solide. Les groupements flottants s’installent au centre même du rêve. La vie des représentations, qui est toujours indépendante de toute raison et de tout entendement, n’est plus même maintenue ici par les excitations somatiques et psychiques importantes, aussi est-elle abandonnée à sa propre activité bigarrée, à son joyeux désordre » (Volkelt, p. 118). Wundt essaie de diminuer la part du facteur psychique dans la création des rêves en affirmant que l’on a tort de voir dans les fantasmes du rêve de pures hallucinations. Il semble que la plupart des représentations du rêve soient en réalité des illusions, car elles partent de très légères impressions sensorielles qui ne disparaissent jamais dans le sommeil » (p. 359 sq.). Weygandt a fait sien ce point de vue et l’a généralisé. Il pense que les stimuli sensoriels sont la cause immédiate de toutes les représentations du rêve et que les associations reproductrices ne s’y rattachent qu’ensuite (p. 17). Tissié réduit plus encore la part des excitations d’origine psychique :

« Les rêves d'origine absolument psychique n'existent pas » (p. 183), et ailleurs (p. 6) : « Les pensées de nos rêves nous viennent du dehors. »

Les auteurs qui prennent, comme Wundt, une position moyenne ont soin de faire remarquer que, dans la plupart des rêves, des stimuli somatiques et des motifs psychiques provenant des préoccupations de la journée ou d'origine ignorée agissent ensemble.

Nous verrons plus loin que l'énigme de la formation du rêve peut être résolue par la découverte d'une source de stimulation psychique insoupçonnée. En attendant, il convient de ne pas nous étonner de la part excessive que l'on a faite, dans la formation des rêves, aux stimuli qui ne proviennent pas de la vie mentale. En effet, ils sont aisés à trouver et on peut s'en assurer par des expériences ; de plus, la conception somatique de l'interprétation du rêve correspond aux tendances qui dominent actuellement la psychiatrie. On insiste sans doute sur la prépondérance du cerveau dans l'organisme, mais tout ce qui pourrait indiquer une indépendance de la vie mentale à l'égard de modifications organiques démontrables, ou une spontanéité dans les manifestations de cette même vie, effraie aujourd'hui les psychiatres, comme si, en reconnaissant ces faits, on ramenait les temps de la philosophie de la nature et de l'essence métaphysique de l'âme. La méfiance des psychiatres a mis l'âme en tutelle ; aucun de ses mouvements ne doit laisser deviner en elle un pouvoir propre. Une pareille attitude témoigne d'une confiance médiocre dans la solidité de l'enchaînement causal entre le corps et l'esprit. Souvent, là où le psychique paraît être la cause primaire d'un phénomène, une recherche plus profonde arrive à en découvrir les fondements organiques. Mais il ne faudrait pas dissimuler le psychique là où il est, ou semble être, l'aboutissement momentané de nos connaissances.

IV. Pourquoi au réveil oublie-t-on les rêves ?

On sait que le rêve se dissipe au matin. On peut cependant se le rappeler. En effet, nous ne connaissons le rêve que par nos souvenirs après le réveil ; mais nous croyons fort souvent que nos souvenirs sont incomplets, que la nuit était plus riche. Nous pouvons observer comment les souvenirs d'un rêve, très vifs encore le matin, s'émiettent dans le cours de la journée. Nous savons souvent *que* nous avons rêvé, mais non pas *ce que* nous avons rêvé et nous admettons si bien qu'un rêve puisse être oublié que nous ne voyons rien d'absurde dans le fait que nous ne nous rappelons rien ni du contenu ni de la réalité d'un rêve de la nuit. Il arrive par contre que des rêves persistent dans notre mémoire d'une manière exceptionnelle. J'ai analysé des rêves de mes malades qui dataient de plus de 25 ans, et je me rappelle un de mes propres rêves, d'il y a au moins 37 ans, qui n'a rien perdu de sa fraîcheur. Tout cela est étrange et difficile à comprendre d'abord.

C'est Strümpell qui a traité le plus longuement de l'oubli des rêves. Cet oubli doit être un phénomène complexe, car Strümpell ne le ramène pas à un seul motif, mais à toute une série.

Tout d'abord, les faits qui provoquent l'oubli pendant la veille agissent également pour le rêve. Nous oublions aussitôt un très grand nombre de sensations et de perceptions parce qu'elles étaient trop faibles, parce que l'excitation mentale qui s'y attachait était trop menue. C'est aussi le cas de beaucoup d'images de rêve, elles sont oubliées parce qu'elles étaient trop faibles, tandis que nous nous rappelons des images voisines plus fortes. Mais l'intensité seule ne peut décider du maintien des images de rêve. Strümpell convient, avec d'autres auteurs (Calkins), que souvent on oublie des images de rêve dont on sait qu'elles étaient très vives, tandis que l'on conserve dans sa mémoire des images beaucoup plus faibles, des ombres d'images. Il note que, pendant la veille, nous oublions aisément ce qui ne s'est passé qu'une fois, et retenons bien mieux ce que nous

avons perçu à diverses reprises ; or la plupart des images de rêve n'apparaissent qu'une fois[11], et cette particularité contribue sans doute à leur oubli. Une troisième cause d'oubli est plus importante. Pour que nous puissions nous rappeler des sensations, des représentations, des pensées, elles ne doivent pas demeurer isolées, mais avoir entre elles des liaisons et des associations adéquates. Il est très difficile d'apprendre les mots d'un vers si on les bouleverse. « S'ils sont rangés et s'ils se suivent correctement, les mots s'aident les uns les autres et le tout est bien compréhensible et demeure dans la mémoire aisément et longtemps. Il est aussi difficile et rare de retenir des paroles insensées que des paroles confuses et sans ordre. » Or, dans la plupart des cas, le rêve manque d'ordre et de clarté. La façon dont nos rêves sont composés empêche de les retenir, et nous les oublions parce que, le plus souvent, ils se désorganisent aussitôt. – Toutefois Radestock (p. 168) prétend avoir remarqué que les rêves les plus étranges étaient précisément ceux que nous retenions le mieux, ce qui ne s'accorde guère avec ce qui précède.

Strümpell croit découvrir dans les relations entre le rêve et la veille des facteurs d'oubli plus actifs encore. Si la conscience éveillée oublie le rêve, c'est justement parce que celle-ci ne se charge (presque) jamais de souvenirs bien ordonnés de la vie de veille, mais n'en prend que des fragments qu'il détache de leur cadre psychique habituel. Ainsi le rêve ne peut trouver place dans l'ensemble des séries psychiques qui remplissent l'esprit. Il n'a pas de repère qui le rappelle. « C'est dans ces conditions que les formations du rêve se détachent du sol de notre vie mentale et planent au-dessus comme plane dans le ciel un nuage que dissipe bientôt un souffle plus vigoureux » (p. 87).

Un autre fait agit dans le même sens. Dès le réveil, le monde des sensations accapare l'attention tout entière et bien peu d'images

11 On a cependant souvent remarqué des rêves qui revenaient périodiquement (cf. CHABANEIX).

du rêve peuvent se maintenir. Elles s'évanouissent devant les impressions du jour nouveau comme l'éclat des astres devant la lumière du soleil.

Enfin, il faut songer que la plupart des hommes ne prêtent guère d'attention à leurs rêves. Quand un chercheur s'intéresse pendant quelque temps aux rêves, il rêve davantage, ce qui signifie sans doute qu'il se rappelle plus aisément et plus fréquemment ses rêves.

Bonatelli (cité par Benini) ajoute deux autres motifs d'oubli (ils semblent à la vérité contenus dans le précédents) : 1° le passage du sommeil à la veille produit un changement dans la cenesthésie qui défavorise le souvenir mutuel de chacun de ces états ; 2° l'ordre différent du matériel représentatif dans le rêve le rend pour ainsi dire intraduisible à la conscience éveillée.

Ainsi que Strümpell le fait remarquer lui-même, on s'étonne, devant tous ces motifs d'oubli, que tant de rêves demeurent dans notre mémoire. L'effort continuel des auteurs pour trouver les lois de la mémoire des rêves peut être interprété comme l'aveu qu'il y a là aussi quelque chose d'énigmatique et d'inexpliqué. On a remarqué récemment, avec raison, certaines particularités du souvenir du rêve, par exemple un rêve que l'on croyait oublié le matin peut être rappelé dans la journée par une perception, qui en évoque par hasard le contenu oublié (Radestock, Tissié). Mais le rappel complet d'un rêve est sujet à caution : nos souvenirs, qui abandonnent une si grande partie du contenu du rêve, ne faussent-ils pas ce qu'ils conservent ?

Strümpell émet des doutes sur l'exactitude de la reproduction du rêve : « Il arrive qu'involontairement la conscience de veille ajoute beaucoup au souvenir du rêve : on s'imagine avoir rêvé toutes sortes de choses que ne contenait pas le rêve véritable. »

Jessen est encore plus affirmatif (p. 547) : « Quand on examine et qu'on interprète des rêves cohérents et ordonnés, il faut

considérer une circonstance à laquelle on a accordé peu d’attention jusqu’ici : ils ne sont pas tout à fait véridiques, parce que, quand nous rappelons un rêve à notre mémoire, nous comblons les lacunes ou nous complétons certaines de ses images sans le remarquer ou sans le vouloir. Un rêve cohérent l’est rarement, ne l’a peut-être jamais été, autant que dans notre souvenir. Il est à peu près impossible, même à l’homme sincère, de raconter sans aucune adjonction et sans aucun embellissement un rêve étonnant qu’il a eu : la tendance de l’esprit humain à tout enchaîner est si grande que, lorsqu’il se rappelle un rêve quelque peu incohérent, il supplée involontairement à ses lacunes. »

V. Egger (1895) remarque, d’une façon tout à fait indépendante, des fait analogues : « …L’observation des rêves a ses difficultés spéciales et le seul moyen d’éviter toute erreur en pareille matière est de confier au papier sans le moindre retard ce que l’on vient d’éprouver et de remarquer ; sinon, l’oubli vient vite ou total ou partiel ; l’oubli total est sans gravité ; mais l’oubli partiel est perfide ; car si l’on se met ensuite à raconter ce qu’on n’a pas oublié, on est exposé à compléter par l’imagination les fragments incohérents et disjoints fournis par la mémoire… ; on devient artiste à son insu, et le récit périodiquement répété s’impose à la créance de son auteur, qui, de bonne foi, le présente comme un fait authentique, dûment établi selon les bonnes méthodes… »

Spitta juge de même (p. 338). Il paraît admettre que, lorsque nous nous efforçons de nous rappeler un rêve, nous mettons d’abord de l’ordre dans les éléments associés d’une manière lâche. « D’une juxtaposition, nous faisons une suite et une chaîne : nous ajoutons le lien logique qui manquait dans le rêve. »

Quelle valeur pourra donc conserver notre souvenir, alors que nous ne disposons dans le cas du rêve d’aucun contrôle objectif de la fidélité de notre mémoire et que nous ne pouvons connaître le rêve que par ce souvenir, subjectif ?

V. Les particularités psychologiques du rêve

Quand nous considérons le rêve d'une manière scientifique, nous partons de l'hypothèse qu'il résulte de notre activité intellectuelle ; cependant un rêve achevé nous apparaît comme un objet étranger, sur lequel nous revendiquons si peu notre propriété que nous disons également : « Il m'est apparu en songe », ou : « J'ai rêvé. » D'où vient cette « étrangeté psychique » du rêve ? Après ce que nous avons dit des sources du rêve, elle ne semble pas pouvoir provenir du matériel qui y est contenu : la plus grande partie de ce matériel est commune au rêve et à la veille. On peut se demander si ce ne sont pas des modifications des processus psychiques pendant le rêve qui lui donnent cet aspect étrange ; on pourrait essayer d'établir ainsi des caractéristiques psychologiques du rêve.

C'est G. Th. Fechner qui a, semble-t-il, le mieux établi, dans quelques remarques de ses *Elemente der Psychophysik* (t. II, p. 250), la différence essentielle qui sépare le rêve de la veille ; il en a tiré des conclusions de grande portée. Il pense que « ni le simple passage de la vie mentale au-dessous du seuil de la conscience », ni le fait que nous soustrayons notre attention aux influences du monde extérieur ne suffisent à expliquer tout ce que la vie du rêve a de particulier, d'opposé à la veille. Il croit bien plutôt que *la scène du rêve n'est pas la même que celle où se déroulent nos représentations pendant la veille.* « Si la scène de notre activité psychologique était la même pendant le sommeil et pendant la veille, le rêve ne pourrait être, à mon avis, qu'une continuation moins intense de la vie représentative de la veille, il devrait avoir même matière et même forme. Mais il en est tout autrement. »

On n'a pu savoir clairement, il est vrai, ce que Fechner entendait par ce déplacement de l'activité psychique ; personne, que je sache, n'a poussé ses recherches dans le sens qu'il avait indiqué. Il semble qu'il faille exclure une explication anatomique : localisations cérébrales ou stratification histologique du cortex. Mais la pensée de

Fechner nous apparaîtra sagace et féconde, si nous l'appliquons à l'appareil psychique, que nous supposerons formé d'instances successives.

D'autres auteurs se sont contentés de faire ressortir l'une ou l'autre des particularités psychologiques tangibles du rêve et d'en faire le point de départ d'explications générales.

On a remarqué avec raison qu'une des particularités essentielles du rêve apparaît dès le moment où l'on s'endort et peut être mise au nombre des phénomènes qui introduisent le sommeil. L'activité intellectuelle de la veille est faite, d'après Schleiermacher (p. 351), de *concepts* et non d'images. La pensée du rêve est presque toute faite *d'images* ; on peut remarquer que le sommeil s'annonce en quelque sorte par la diminution progressive de l'activité volontaire ; en même temps des représentations involontaires, qui appartiennent toutes à la classe des images, s'imposent à nous. L'impossibilité d'une activité volontaire représentative et l'émergence d'images, habituellement liée à ces états de désagrégation, sont deux caractères qui persistent dans le rêve et que son analyse psychologique nous fera accepter comme deux traits essentiels. Pour ce qui est de ces images – des hallucinations hypnagogiques –, nous savons que leur contenu même est identique à celui des images du rêve[12].

Le rêve pense donc surtout par images visuelles, mais il n'exclut pas les autres images. Il emploie aussi des images auditives, et, dans une mesure plus restreinte, des impressions provenant des autres sens. Bien des choses sont seulement pensées ou représentées par des restes d'images verbales, comme dans la veille. Toutefois, seuls les éléments qui se comportent comme des images, c'est-à-dire qui ressemblent plus à des perceptions qu'à des figures

12 H. SILBERER a montré par de beaux exemples comment, lorsqu'on est sur le point de s'endormir, les pensées elles-mêmes se transforment en images plastiques qui ont la même signification (*Jahrbuch von Bleurer-Freud*, Band I, 1909). J'aurais l'occasion de revenir sur cette remarque.

mnésiques, sont caractéristiques du rêve. Si nous laissons de côté toutes les discussions bien connues des psychiatres sur la nature de l'hallucination, nous pourrons déclarer, avec tous les auteurs informés, que le rêve « hallucine », qu'il remplace les pensées par des hallucinations. De ce point de vue, il n'y a pas de différence entre les figures visuelles et les figures auditives ; on a remarqué que, lorsqu'on s'endort avec le souvenir d'une suite de sons, cette même mélodie se transforme en hallucination pendant le sommeil ; si l'on se réveille à demi, ce qui peut arriver à diverses reprises, la figure mnésique, plus discrète et qualitativement différente, reparaît à la place de la mélodie.

La transformation de la représentation en hallucination n'est pas le seul point sur lequel le rêve diffère d'une pensée de veille qui pourrait lui correspondre. Le rêve organise ces images en scène, il représente les choses comme actuelles, il *dramatise* une idée, selon l'expression de Spitta (p. 145). Il faut ajouter, pour caractériser pleinement cet aspect de la vie du rêve, qu'en rêve – le plus souvent : les exceptions exigent des explications spéciales – nous ne croyons pas penser, mais vivre des événements ; nous avons donc une foi entière dans nos hallucinations. Lors du réveil seulement, nous critiquons et reconnaissons que nous n'avons pas vécu ces choses, mais les avons pensées d'une manière particulière, rêvées. C'est par ce caractère que le rêve véritable se distingue de la rêverie de la veille : nous ne confondons jamais celle-ci avec la réalité.

Burdach a condensé dans les formules suivantes les caractères du rêve que nous venons de considérer (p. 476) : « Il faut ranger parmi les traits essentiels du rêve : *a)* le fait que l'activité subjective de notre esprit nous paraît objective, parce que notre perception accepte les produits de l'imagination comme des excitations sensibles ;… *b)* le fait que le sommeil supprime la maîtrise de soi ; c'est pourquoi il faut, pour s'endormir, une certaine passivité… Il

faut un certain abandon de la maîtrise de soi, pour que les images du sommeil apparaissent. »

Il nous faut voir maintenant comment on a essayé d'expliquer la crédulité de l'esprit vis-à-vis des hallucinations du rêve, qui ne peuvent apparaître qu'après l'organisation d'une certaine activité propre. Strümpell indique que l'esprit se comporte à cette occasion d'une manière correcte et conforme à son mécanisme. Les éléments du rêve ne sont pas de simples représentations, mais des expériences mentales véritables et réelles semblables à celles qui sont faites durant la veille par l'entremise des sens (p. 34). Pendant la veille, l'esprit se représente et pense en images verbales et en langage ; pendant le rêve, par de véritables images sensorielles (p. 35). De plus, le rêve connaît une conscience de l'espace, et, comme la veille, il situe ses sensations et ses images dans un espace extérieur (p. 36). Il faut donc convenir que l'esprit est à l'égard de ses images et de ses perceptions dans la même situation que pendant la veille (p. 43). S'il se trompe toutefois, c'est que, pendant le sommeil, le critérium qui seul peut décider de l'origine extérieure ou intérieure des perceptions sensorielles lui manque : il ne peut soumettre ses images à l'épreuve qui garantit leur réalité objective. Outre cela, il néglige la différence qui existe entre des images que l'on peut changer entre elles *à volonté* et d'autres où cette volonté ne peut agir. Il se trompe parce qu'il ne peut appliquer la loi de causalité au contenu de son rêve (p. 58). Bref, l'esprit croit au monde subjectif du rêve parce qu'il s'est détourné du monde extérieur.

Delbœuf, après des développements psychologiques en partie différents, aboutit aux mêmes conclusions. Nous croyons aux images du rêve autant qu'au réel parce que nous ne pouvons comparer à d'autres impressions, parce que nous sommes détachés du monde extérieur. Mais ce n'est pas parce que nous ne pouvons pas soumettre nos impressions à l'épreuve que nous croyons à la réalité de nos hallucinations. Le rêve peut feindre ces épreuves, nous faire

toucher par exemple la rose que nous voyons, et cependant nous rêvons.

Il n’y a, selon Delbœuf, d’autre critérium valable entre le rêve et la réalité de la veille que le fait du réveil – et ce n’est qu’un critérium pratique. Lorsque, me réveillant, je me vois dévêtu dans mon lit, je considère comme des illusions tout ce que j’ai vécu entre le moment où je me suis endormi et le moment du réveil (p. 84). Pendant le sommeil, j’ai considéré comme vraies les images du rêve,

parce que l'on ne peut endormir aussi l'habitude de pensée qui me fait croire à un monde extérieur auquel s'oppose mon propre moi[13].

À côté de ces conceptions qui considèrent le détachement du monde extérieur comme déterminant de la vie du rêve, il convient de citer quelques fines remarques du vieux Burdach qui ramènent cette théorie à son exacte valeur. « Le sommeil, dit Burdach, ne peut apparaître que si l'esprit n'est pas excité par les sens..., mais

13 Haffner a entrepris des recherches analogues à celles de Delbœuf. Il voulait également expliquer l'activité intellectuelle pendant le rêve par le changement que doivent apporter, au fonctionnement correct d'une organisation intellectuelle intacte, des conditions anormales ; mais il décrit autrement ces conditions. La première caractéristique du rêve est, selon lui, l'absence du temps et de l'espace, c'est-à-dire le fait que les représentations se libèrent de la place assignée à l'individu dans l'ordre de nos représentations temporelles et spatiales. À cela se rattache le second caractère essentiel du rêve, la confusion entre les hallucinations, les produits de notre imagination et leurs diverses combinaisons, et la perception extérieure. « Comme l'ensemble des fonctions supérieures, en particulier la formation des concepts, des jugements et des déductions, d'une part, et notre libre auto-détermination, d'autre part, se rattachent aux images provoquées par des excitations sensorielles qui sont leur fond même, ces activités participent aussi de l'indiscipline des représentations du rêve. Elles y participent, disons-nous, car, par eux-mêmes, notre jugement et notre volonté ne sont aucunement altérés pendant le sommeil. Nous sommes, à ce qu'il semble, aussi intelligents et aussi libres que pendant la veille. Même en rêve, l'homme ne peut s'insurger contre les lois de la pensée, c'est-à-dire qu'il ne saurait rendre identique ce qui lui paraît contradictoire. Il ne peut désirer que ce qui lui apparaît comme un bien *(sub ratione boni).* Mais notre esprit est, dans le rêve, égaré dans son application des lois de la pensée et de la volonté, par la confusion qui se produit entre les représentations. De là vient que nous pouvons en rêve accepter et commettre les actes les plus contradictoires, tandis que nous portons les jugements les plus subtils, que nous parvenons aux conclusions les plus logiques et que nous prenons les résolutions les plus vertueuses et les plus saintes. Le *manque d'orientation* explique le secret des envols de notre imagination dans le rêve, le *manque de réflexion critique* et de compréhension des autres est la principale source des extravagances démesurées qui caractérisent nos jugements, nos espérances

l'essentiel n'est pas tant l'absence d'excitations que l'absence d'intérêt pour elles[14] ; certaines d'entre elles sont nécessaires pour l'apaiser : le meunier ne s'endort que lorsqu'il entend le bruit de son moulin, et celui qui est habitué à la lueur d'une veilleuse ne peut s'endormir dans l'obscurité » (p. 457).

« Dans le sommeil, l'esprit s'isole du monde extérieur et se retire de la périphérie... Le lien n'est toutefois pas entièrement rompu : si on ne pouvait entendre et sentir pendant le sommeil, mais seulement après le réveil, on ne serait jamais réveillé. La persistance des sensations est prouvée mieux encore par le fait que la force d'une impression n'est pas seule à nous réveiller, mais que sa valeur psychique agit aussi : un mot indifférent n'éveillera pas le dormeur, mais il s'éveillera si on l'appelle par son nom ;...dans le sommeil, l'esprit distingue donc entre les sensations. De là vient qu'on peut aussi être réveillé par l'absence de stimulus sensoriel, quand il a trait à un fait important pour nos représentations. C'est ainsi qu'on s'éveille parce qu'une veilleuse s'éteint et que le meunier est réveillé par l'arrêt de son moulin, c'est-à-dire par la cessation d'une activité sensorielle. Ceci implique que cette activité était perçue par l'esprit mais ne le dérangeait pas ; c'était une activité satisfaisante ou indifférente » (p. 460 sq.).

Mais, même si nous faisons abstraction de toutes ces importantes réserves, la théorie du détachement du monde extérieur se révèle incapable de nous expliquer toutes les étrangetés du rêve. On devrait en effet pouvoir expliquer tout rêve en ramenant ses hallucinations à des représentations et ses situations à des pensées : c'est bien ce que nous faisons quand nous nous rappelons notre rêve au réveil ; et cependant, même quand nous réussissons cette traduction, en partie ou tout à fait, le rêve demeure mystérieux. Aussi admet-on, en général, des transformations plus profondes du

et nos désirs dans le rêve » (p. 18).

14 Pour CLAPARÈDE (1905), le « désintérêt » est une condition essentielle du sommeil.

matériel des représentations de la veille. Strümpell s'efforce d'en dégager une (p. 17) : « Avec l'arrêt de ses intuitions sensibles et de la conscience normale de sa vie, l'esprit perd aussi le fond où s'enracinent ses sentiments, ses désirs, ses intérêts et ses actions. Les états psychiques : sentiments, intérêts, jugements de valeur, qui, pendant la veille, se lient aux images mnésiques, s'obscurcissent, se détachent des images ; les perceptions d'objets, de personnes, de lieux, d'événements et d'actions de la vie éveillée sont reproduites isolément en grand nombre, mais aucune d'entre elles ne transporte *sa valeur psychique* ; celle-ci est détachée, et les perceptions vacillent dans l'esprit, réduites à leurs seules ressources… »

Le fait que les images ont dépouillé leur valeur psychique, ramené d'ailleurs au détachement du monde extérieur, serait, d'après Strümpell, un facteur capital de l'étrangeté que présente dans nos souvenirs le rêve comparé à la vie.

On a noté que, dès le moment où nous commençons à nous endormir, nous renonçons à une de nos activités psychiques : la direction volontaire du cours de nos représentations. Ceci conduit à l'hypothèse que le sommeil s'étend aussi aux fonctions supérieures. Telle ou telle de ces fonctions peut être abolie ; celles qui demeurent peuvent-elles alors continuer à travailler sans trouble, donner un rendement normal ? Sinon, ne pourrait-on pas expliquer les particularités du rêve par une baisse d'efficience psychique ? L'impression que nous avons au réveil concorde assez avec cette conception. Le rêve est incohérent, il réunit les contradictoires sans la moindre objection, admet des impossibilités, laisse de côté notre savoir le plus important de la veille, nous montre débiles moralement. Nous considérerions comme fou tout homme qui, éveillé, aurait la conduite qu'il a en rêve, qui parlerait comme on le fait en rêve ou qui voudrait nous communiquer des événements tels que ceux qui se passent en rêve. Ainsi nous croyons n'exprimer qu'un fait, lorsque nous disons que l'activité psychique est très

réduite pendant le rêve et qu'en particulier les fonctions intellectuelles supérieures sont suspendues ou gravement détériorées.

Une rare unanimité – il sera ailleurs question des exceptions – se manifeste sur ce point chez les auteurs.

D'après Lemoine, *l'incohérence* des images est la seule caractéristique essentielle du rêve.

Maury l'approuve ; il dit *(le Sommeil,* p. 163) : « Il n'y a pas de rêves absolument raisonnables, et qui ne contiennent quelque incohérence, quelque anachronisme, quelque absurdité. »

Hegel (cité par Spitta) dénie au rêve toute cohérence objective intelligible.

Dugas dit : « Le rêve, c'est l'anarchie psychique, affective et mentale, c'est le jeu des fonctions livrées à elles-mêmes et s'exerçant sans contrôle et sans but ; dans le rêve l'esprit est un automate spirituel. »

Volkelt lui-même, qui cependant ne considère point l'activité intellectuelle pendant le sommeil comme dépourvue de but, convient que le rêve présente « une fragmentation, une dissolution et un désordre de la vie représentative, maintenue pendant la veille par la force logique du moi central » (p. 14).

L'absurdité des liaisons entre les représentations du rêve a été soulignée dès longtemps, et personne n'a été plus net à cet égard que Cicéron *(De divin.,* II) : « Nihil tam praepostere, tam incondite, tam monstruose cogitari potest, quod non possimus somniare. »

Fechner dit (p. 522) : « Il semble que l'activité psychologique ait émigré du cerveau d'un homme raisonnable dans le cerveau d'un fou. »

Radestock note (p. 145) : « Il semble impossible en fait d'établir des lois fixes dans cet ensemble extravagant. Le rêve, se dérobant à la sévère police de la volonté raisonnable, qui règle le

cours des représentations pendant la veille, et de l'attention, tourbillonne et dans ses jeux insensés confond tout, à la manière d'un kaléidoscope. »

Hildebrandt déclare (p. 45) : « Quels bonds merveilleux se permet le rêveur, dans ses conclusions par exemple ! Avec quelle tranquillité il renverse les vérités d'expérience les mieux connues ! Quelles contradictions risibles il supporte dans l'ordre de la nature et de la société, avant que, comme on dit, cela lui paraisse trop fort, et que la stupéfaction de tant d'absurdités le réveille. À l'occasion, nous multiplions tout bonnement : trois fois trois font vingt ; nous ne nous étonnons nullement d'entendre un chien réciter des vers, de voir un mort aller lui-même vers sa tombe, de voir flotter un rocher sur l'eau ; nous allons gravement, chargé d'une haute mission, vers le duché de Bernburg ou dans la principauté de Liechtenstein pour examiner la marine de guerre du pays, ou bien, peu avant la bataille de Poltawa, nous nous engageons comme volontaire dans l'armée de Charles XII. »

Binz (p. 33) indique en même temps la théorie qui se déduit de ces impressions : « Sur dix rêves, il y en a au moins neuf dont le contenu est absurde. Nous y réunissons des personnes et des choses qui n'ont aucune relation entre elles. À chaque instant, comme dans un kaléidoscope, le groupement change et il devient, s'il se peut, plus absurde encore et plus fou que précédemment ; ainsi va le jeu changeant de notre cerveau à moitié endormi, jusqu'au moment où, nous réveillant, nous passons la main sur notre front et nous demandons si nous sommes encore capables de représentations et de pensées raisonnables. »

Maury *(le Sommeil,* p. 50) caractérise le rapport entre les images du rêve et les pensées de la veille par une comparaison très impressionnante pour les médecins : « La production de ces images, que, chez l'homme éveillé, fait le plus souvent naître la volonté, correspond, pour l'intelligence, à ce que sont pour la motilité

certains mouvements que nous offrent la chorée et les affections paralytiques… » Au reste, il voit dans le rêve « toute une série de dégradations de la faculté pensante et raisonnante » (p. 27).

Il est à peine nécessaire d'indiquer les appréciations des auteurs qui appliquent la phrase de Maury à chacune des fonctions supérieures.

D'après Strümpell, toutes les opérations logiques qui reposent sur des rapports et des relations s'effacent dans le rêve (lors même que l'absurdité du rêve ne saute pas aux yeux) (p. 26). D'après Spitta (p. 148), les représentations, dans le rêve, paraissent se soustraire entièrement au principe de causalité. Radestock et d'autres insistent sur la faiblesse du jugement et des conclusions dans le rêve. Jodl souligne (p. 123) qu'il n'y a, dans le rêve, aucune critique, aucune correction d'une série de perceptions par la conscience globale. Il dit encore : « Toutes les variétés d'activité de la conscience apparaissent dans le rêve, mais incomplètes, inhibées, isolées les unes des autres. » Stricker (avec beaucoup d'autres) explique les contradictions entre le rêve et le contenu de notre savoir de veille par l'oubli de faits importants dans le rêve ou par la disparition des relations logiques entre les représentations (p. 98), etc.

Ces auteurs, qui jugent en général si durement le rendement psychique du rêve, conviennent cependant qu'il y subsiste quelques restes d'activité intellectuelle. Wundt, dont les théories ont fait autorité pour tant de chercheurs dans ce domaine, l'accorde expressément. On peut se demander ce que sont ces restes d'activité normale que le rêve manifeste. Tout le monde convient que la mémoire paraît être la fonction qui souffre le moins dans le rêve ; bien qu'il faille expliquer une partie des absurdités du rêve par l'oubli de cette vie du rêve même, elle paraît quelquefois supérieure même à la mémoire de la veille (cf. *supra*, p. 18 sq.). D'après Spitta, c'est la vie affective *(Gemüts-leben),* intacte pendant le sommeil, qui dirige le rêve. Le mot *Gemüt* signifie pour lui « l'ensemble immuable

des sentiments, essence subjective la plus profonde de l'homme » (p. 84).

Scholz (p. 37) isole dans le rêve une « transformation allégorique » *(allegorisierende Umdeutung)* agissant sur le matériel du rêve. Siebeck constate aussi dans le rêve une « activité interprétative de complètement » *(ergänzende Deutungstätigkeit,* p. 11) que l'esprit exerce sur toutes ses perceptions et intuitions.

Il est particulièrement difficile d'apprécier le rôle tenu dans le rêve par l'activité la plus élevée, celle de la conscience. On ne peut douter qu'elle subsiste : nous ne connaissons le rêve que par elle. Spitta pense toutefois que le rêve ne garde que la conscience en général et non la conscience *de soi.* Delbœuf déclare ne pouvoir comprendre cette distinction.

Les lois d'association qui unissent les représentations valent aussi pour les images du rêve, leur pouvoir apparaît même d'une manière plus nette et plus forte dans le rêve. Selon Strümpell (p. 70), « le rêve paraît se comporter ou bien d'après les lois des représentations seules ou bien d'après les lois des stimuli organiques accompagnées de représentations, c'est-à-dire sans que la réflexion et la raison, le goût esthétique et le jugement moral puissent agir sur lui ». Les auteurs dont j'indique ici les opinions paraissent se représenter la formation du rêve de la manière suivante : l'ensemble des stimulations sensorielles (provenant des diverses sources déjà indiquées) provoque d'abord dans l'esprit un certain nombre d'images qui se présentent sous la forme d'hallucinations (Wundt pense que, conséquences de stimuli internes et externes, ce sont plutôt des illusions). Celles-ci se lient entre elles d'après les lois de l'association des idées, et, d'après ces mêmes lois, évoquent de nouvelles séries de représentations (d'images). Tout cela est organisé le moins mal possible par ce qui reste d'activité intellectuelle créatrice d'ordre et de pensée (cf. Wundt et Weygandt). Toutefois on n'a pas encore pu déterminer quels motifs provoquent

l'éveil d'images ne venant pas du dehors d'après telle loi d'association plutôt que d'après telle autre.

On a remarqué à diverses reprises que les associations qui unissent entre elles les diverses images étaient d'espèce très particulière et différaient de celles qui agissent pendant la veille. Volkelt dit (p. 15) : « Pendant le rêve, les représentations se poursuivent et s'accrochent d'après des ressemblances de hasard et d'après des liaisons à peine perceptibles. Tous les rêves sont traversés par ces associations parsemées et lâches. » Maury insiste sur ce caractère qui lui permet d'établir une analogie plus étroite entre le rêve et certains troubles mentaux. Il y reconnaît deux traits essentiels du « délire » : « 1° une action spontanée et comme automatique de l'esprit ; 2° une association vicieuse et irrégulière des idées » *(le Sommeil,* p. 126). Il nous a laissé lui-même deux remarquables exemples de rêves où la seule assonance des mots forme le lien entre les images. Il rêva un jour qu'il entreprenait un *pèlerinage* à Jérusalem ou à La Mecque ; après de nombreuses aventures, il se retrouvait chez le chimiste *Pelletier* qui, après une conversation, lui donnait une *pelle* de zinc ; dans le fragment de rêve suivant, celle-ci devenait son grand sabre de bataille (p. 137). Une autre fois, il suivait en rêve une chaussée et lisait sur les bornes les *kilomètres ;* il se trouvait ensuite chez un épicier qui avait une grande balance et un homme mettait des poids d'un *kilo* sur un plateau de la balance pour peser Maury ; l'épicier lui disait ensuite : « Vous n'êtes pas à Paris, mais dans l'île *Gilolo.* » Suivaient plusieurs tableaux où il voyait la fleur *Lobelia,* puis le général *Lopez* dont il avait lu la mort peu de temps avant ; il s'éveillait enfin, jouant au *loto*[15].

Ce mépris de l'activité psychique du rêve n'a pas été sans provoquer des objections. Sans doute la thèse opposée paraît-elle difficile à établir. Il est de peu d'importance qu'un des contempteurs

15 Nous expliquerons plus loin le sens de ces rêves faits de mots qui commencent de la même manière et présentent des sons analogues.

du rêve (Spitta, p. 118) affirme que les mêmes lois psychologiques régissent le rêve et la veille, ou qu'un autre (Dugas) déclare : « Le rêve n'est pas déraison ni même irraison pure », tant qu'ils ne prennent pas la peine de mettre en accord cette appréciation avec l'état d'anarchie psychique et de dissolution de nos fonctions qu'ils décrivent. Mais d'autres auteurs paraissent avoir pressenti que la folie du rêve n'était pas « sans méthode », qu'elle était peut-être un déguisement, comme la folie d'Hamlet, sur laquelle on a porté ce jugement. Ces auteurs ont su éviter de juger d'après les apparences, à moins que les apparences que le rêve leur présentait ne fussent autres.

Ainsi, Havelock Ellis (1899), sans vouloir s'arrêter aux absurdités apparentes du rêve, le considère comme « an archaic world of vast émotions and imperfect thoughts », dont l'étude peut éclairer les premiers degrés du développement de la vie psychique. J. Sully (p. 362) défend la même conception, d'une manière encore plus large et plus pénétrante. Son témoignage mérite d'autant plus d'attention qu'il croyait, plus que nul autre psychologue, au sens caché du rêve. « *Now our dreams are a means of cotiser ving these successive personalities. When asleep we go back to the old ways of looking at things and of feeling about them, to impulses and activities which long ago dominated us.* » Delbœuf affirme (en réalité sans apporter aucune preuve contre l'ensemble des documents qui le contredisent et, par conséquent, à tort) : « Dans le sommeil, hormis la perception, toutes les facultés de l'esprit, intelligence, imagination, mémoire, volonté, moralité, restent intactes dans leur essence ; seulement elles s'appliquent à des objets imaginaires et mobiles. Le songeur est un acteur qui joue à volonté les fous et les sages, les bourreaux et les victimes, les nains et les géants, les démons et les anges » (p. 222). Le marquis d'Hervey, contre lequel Maury a engagé une violente polémique, et dont, en dépit de tous mes efforts, je n'ai pu me procurer l'ouvrage, paraît avoir été le plus

énergique défenseur du rendement intellectuel du rêve. Maury dit à son sujet (*le Sommeil,* p. 19) : « M. le marquis d'Hervey prête à l'intelligence, durant le sommeil, toute sa liberté d'action et d'attention et il ne semble faire consister le sommeil que dans l'occlusion des sens, dans leur fermeture au monde extérieur ; en sorte que l'homme qui dort ne se distingue guère, selon sa manière de voir, de l'homme qui laisse vaguer sa pensée en se bouchant les sens ; toute la différence qui sépare alors la pensée ordinaire de celle du dormeur, c'est que, chez celui-ci, l'idée prend une forme visible, objective, et ressemble, à s'y méprendre, à la sensation déterminée par les objets extérieurs ; le souvenir revêt l'apparence du fait présent. » Pour Maury, « il y a une différence de plus et capitale, à savoir que les facultés intellectuelles de l'homme endormi n'offrent pas l'équilibre qu'elles gardent chez l'homme éveillé ».

Vaschide, qui nous fait connaître le livre d'Hervey plus exactement, dit que cet auteur s'exprime de la manière suivante sur l'incohérence apparente des rêves : « L'image du rêve est la copie de l'idée. Le principal est l'idée ; la vision n'est qu'accessoire. Ceci établi, il faut savoir suivre la marche des idées, il faut savoir analyser le tissu des rêves ; l'incohérence devient alors compréhensible, les conceptions les plus fantasques deviennent des faits simples et parfaitement logiques » (p. 146). Et un peu plus loin (p. 147) ; « Les rêves les plus bizarres trouvent même une explication des plus logiques quand on sait les analyser. »

J. Stärcke a fait remarquer qu'un vieil auteur, Wolf Davidson, qui m'était inconnu, avait défendu en 1799 une théorie analogue de l'incohérence des rêves (p. 136) : « Les bonds singuliers que l'imagination fait dans le rêve ont tous leur cause dans les lois de l'association ; mais comme ces relations nous demeurent très obscures, nous croyons souvent à un bond des représentations alors qu'il n'y en a point. »

L’échelle des appréciations portées sur le rêve, considéré comme produit psychique, a une vaste étendue. Du mépris le plus profond, dont nous connaissons déjà l’expression, en passant par le pressentiment d’une valeur non découverte encore, elle va jusqu’à mettre le rêve bien au-dessus de la veille. Hildebrandt, qui résume la psychologie du rêve en trois antinomies, oppose dans la dernière les deux opinions extrêmes (p. 19) :

« Tantôt il intensifie la vie mentale jusqu’à la virtuosité, tantôt il diminue et abaisse la vie de l’esprit bien au-dessous du niveau de l’humanité.

« Pour ce qui est du premier aspect, nous savons tous par expérience que le génie du rêve déploie parfois dans la création et l’organisation une profondeur de sensibilité, une tendresse de sentiments, une clarté d’intuition, une finesse d’observation, une présence d’esprit que nous devons modestement avouer n’être pas toujours les nôtres durant la veille. Le rêve a une poésie merveilleuse, d’excellentes allégories, un humour incomparable, une ironie délicieuse. Il considère le monde dans un jour particulier qui l’idéalise, et souvent, avec un sens profond de son essence, il grandit encore l’effet de cette apparition. Il nous présente la beauté terrestre avec un éclat vraiment céleste, la grandeur dans sa plus haute majesté, ce que l’on sait effrayant sous la forme la plus horrible, le risible d’une manière indescriptiblement comique ; parfois même nous sommes, après le réveil, si pleins d’une de ces impressions qu’il nous semble que le monde réel ne nous a jamais rien montré de tel. »

On en vient à se demander si ces remarques méprisantes et ces appréciations enthousiastes s’appliquent bien au même objet. Les uns auraient-ils négligé des rêves absurdes, les autres des rêves profonds et fins ? Et n’est-il pas vain de chercher à caractériser le rêve en général quand il existe des rêves si différents ? Ne suffirait-il pas de dire que tout est possible en rêve, depuis la plus profonde dégradation de la vie intellectuelle, jusqu’à une exaltation de cette

même vie au-dessus du niveau de la veille ? Si commode que cette solution puisse paraître, elle a contre elle ce fait que les efforts de tous les spécialistes tendent vers une explication valable dans tous les cas, et susceptible de concilier les contradictions.

Il est certain que la valeur du rêve a été reconnue plus facilement à l'époque intellectualiste maintenant dépassée, où la philosophie possédait une suprématie que lui ont enlevée les sciences naturelles. De nos jours, nous avons peine à comprendre des affirmations telles que celles de Schubert, qui voyait dans le rêve la libération de l'esprit à l'égard de la nature, la délivrance de l'âme sortant des chaînes de la sensibilité, et d'autres jugements analogues portés par J. H. Fichte[16], par d'autres. Tous considéraient le rêve comme une exaltation de la vie de l'esprit. De nos jours, seuls les mystiques et les dévots répètent de semblables appréciations[17]. La pénétration d'une pensée scientifique a agi sur l'estime portée au rêve. Ce sont précisément les auteurs médicaux qui sont le plus tentés de déprécier l'activité psychologique du rêve, tandis que les philosophes et les observateurs non professionnels, les psychologues amateurs – dont en ce domaine il ne convient pas de négliger les contributions –, maintiennent la valeur psychique du rêve ; ils sont en cela plus proches du sentiment populaire. Celui qui sous-estime le fonctionnement psychique du rêve insiste évidemment sur une étiologie somatique ; celui qui reconnaît à l'âme endormie la plus grande partie de ses aptitudes de veille n'a pas de raison de lui dénier la possibilité de provoquer ses rêves.

Parmi les activités supérieures attribuées au rêve, celle de la mémoire paraît la plus frappante ; nous avons indiqué en détail les observations qui le montrent. Les anciens auteurs ont souvent loué,

16 Cf. HAFFNER et SPITTA.

17 Le subtil mystique Du Prel, un des rares auteurs que je voudrais m'excuser de n'avoir pas cités dans les premières éditions de ce livre, dit que ce n'est point la veille, mais le rêve qui nous ouvre la métaphysique en tant que celle-ci se rapporte à l'homme (*Philosophie der mystik*, p. 59).

parmi les supériorités du rêve, le fait qu'il jouait librement dans le temps et l'espace ; on voit aisément que c'est une illusion. Ce n'est là, ainsi que le remarque Hildebrandt, qu'un avantage illusoire : le rêve dispose du temps et de l'espace comme la pensée de la veille et seulement parce qu'il est une forme de la pensée. Il semble que le rêve ait sur le temps un autre avantage et qu'il en soit indépendant en un autre sens. Des rêves tels que celui de la guillotine, de Maury, sembleraient prouver que le rêve peut en un temps très court contenir plus de perceptions que notre activité psychique pendant la veille. Mais cette thèse a été combattue par de multiples arguments. Depuis les travaux de Le Lorrain et d'Egger sur « la durée apparente des rêves », il y a eu à ce sujet une discussion intéressante ; elle ne semble pas d'ailleurs avoir éclairci définitivement cette question épineuse[18].

De nombreuses relations et le recueil de Chabaneix paraissent montrer d'une manière indiscutable que le rêve reprend les travaux intellectuels de la journée et peut les amener à des résultats qu'ils n'avaient pas atteints pendant le jour. Il résout des doutes et des problèmes, il peut être, pour des poètes et des compositeurs, la source de nouvelles inspirations. Mais si le fait lui-même est incontesté, son interprétation se heurte à nombre d'objections de principe[19].

Enfin la puissance divinatoire attribuée au rêve est une cause de discussions où des assurances obstinées et répétées se heurtent à des doutes difficiles à dissiper. Il convient de ne pas refuser toute réalité à ce fait, parce que, pour toute une série de cas, la possibilité d'une explication psychologique naturelle est peut-être très proche.

18 Voir la bibliographie et une discussion critique de cette question dans TOBOWOLSKA (Thèse de Paris, 1900).

19 Cf. la critique de HAVELOCK ELLIS, *World of Dreams*, p. 268.

VI. Les sentiments moraux dans le rêve

Des motifs que l'on ne comprendra que lorsqu'on connaîtra mes propres recherches m'ont fait traiter à part la question de savoir si nos dispositions morales et nos sentiments moraux de la veille pénètrent dans le rêve et dans quelle mesure. Sur ce point, nous retrouvons la contradiction entre auteurs qui nous a déjà frappés. Les uns garantissent que le rêve ignore les exigences de notre moralité aussi nettement que les autres y affirment la persistance de la nature morale de l'homme.

Si nous en appelons à notre expérience de toutes les nuits, elle paraît mettre hors de doute l'exactitude de la première affirmation. Jessen dit (p. 553) : « Nous ne sommes pas meilleurs ni plus vertueux pendant le sommeil ; il semble bien plutôt que notre conscience se taise durant le rêve : nous n'éprouvons aucune pitié et nous commettons avec une entière indifférence et sans aucun repentir les pires crimes : vols, meurtres, assassinats. »

De même, Radestock (p. 146) : « Il convient de remarquer que dans le rêve les associations se déroulent et les représentations se lient sans que la réflexion, la raison, le goût esthétique et le jugement moral interviennent ; le jugement est très faible et une entière *indifférence morale* règne. »

Volkelt note (p. 23) : « Chacun sait qu'en rêve nous avons pour tout ce qui est sexuel un manque de retenue particulier. Le rêveur qui n'a lui-même absolument aucune pudeur, aucun sentiment, aucun jugement moral, voit aussi tous les autres, et même les personnes les plus respectées, agir d'une façon qu'il n'oserait même pas imaginer pendant la veille. »

Une série d'affirmations vont s'opposer nettement à cette thèse. Selon Schopenhauer, chacun agit et parle pendant le rêve en pleine conformité avec son caractère.

R. Ph. Fischer[20] dit que les sentiments subjectifs, les tendances, les affects et les passions se manifestent dans la liberté du rêve, que les particularités morales de l'individu s'y reflètent. Haffner écrit (p. 25) : « À quelques rares exceptions près,... un homme vertueux l'est également en rêve ; il résiste aux tentations, s'interdit la haine, l'envie, la colère et tous les vices ; l'homme de péché retrouvera dans le rêve les images auxquelles il se plaît durant la veille. » Scholz affirme (p. 36) : « La vérité apparaît dans le rêve ; en dépit de tous nos déguisements, en meilleur ou en pire, nous reconnaissons notre moi véritable... L'honnête homme ne peut commettre, même en rêve, un crime déshonorant, ou, si cela lui arrive, il s'en effraie comme d'une chose étrangère à sa nature. L'empereur romain qui fit exécuter un de ses sujets, parce que celui-ci avait rêvé qu'il faisait couper la tête du souverain, n'avait pas tort, s'il pensait que celui qui avait de semblables rêves devait, pendant la veille, nourrir des pensées analogues. Aussi disons-nous d'une chose qui ne saurait trouver place dans notre vie : je ne l'imaginerais même pas en rêve. »

Platon estime en revanche que les meilleurs d'entre nous ne connaissent qu'en rêve ce que d'autres font tout éveillés.

Pfaff[21], transformant un proverbe bien connu, dit : « Dis-moi ce que tu rêves, et je te dirai qui tu es. »

Le petit ouvrage de Hildebrandt que j'ai si souvent cité, et qui est la contribution au problème du songe la plus achevée et la plus riche que je connaisse, s'intéresse précisément d'une manière essentielle à la moralité du rêve. Hildebrandt pose aussi en principe que plus la vie est pure, plus le rêve est pur, et *vice versa.*

Dans le rêve l'homme conserve une nature morale : « Tandis que nous acceptons une erreur de calcul grossière, une extravagance

20 *Grundzüge des systems der Anthropologie*, Erlangen, 1850 (cité d'après SPITTA).

21 *Das Traumleben und seine Deutung*, 1868 (cité par SPITTA, p. 192)

scientifique, un anachronisme bouffon, nous continuons cependant à distinguer le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vice et la vertu. Pour tant que nous ayons perdu durant notre sommeil de notre savoir de la journée, l'impératif catégorique kantien nous demeure, il est lié à nous, même endormi nous ne saurions nous en défaire… Cela ne peut s'expliquer que parce que la moralité est si solidement liée à la nature humaine qu'elle ne saurait être prise dans le jeu kaléidoscopique auquel se livrent, pendant le rêve, l'imagination, l'intelligence, la mémoire et les autres facultés de ce rang » (p. 45 sq.).

Plus la discussion s'avance, plus on constate d'étranges changements et de singulières inconséquences de part et d'autre. Logiquement, tous ceux qui croient que la personnalité morale sombre dans le rêve devraient cesser de s'intéresser aux rêves immoraux. Ils ne devraient pas plus rendre le rêveur responsable de ses rêves, ni conclure de la perversité de ses rêves à celle de sa nature, qu'ils ne concluent pendant la veille de l'absurdité des rêves à la nullité intellectuelle. Les autres, ceux qui considèrent que l'« impératif catégorique » s'étend au rêve même, devraient accepter pleinement la responsabilité des rêves immoraux ; il faudrait seulement leur souhaiter des rêves tels qu'ils n'eussent point à douter de leur propre vertu.

Mais il semble bien que nul ne puisse savoir avec tant de précision jusqu'à quel point il est bon ou mauvais, et que nul ne puisse nier avoir quelques rêves immoraux. Les auteurs des deux parties s'efforcent, en effet, en dépit de leurs jugements opposés sur la moralité du rêve, d'expliquer l'origine des rêves immoraux. Une nouvelle opposition se fait jour alors entre ceux qui la recherchent dans les fonctions de la vie psychique et ceux qui la recherchent dans des influences somatiques. Ainsi les faits obligent les défenseurs de la responsabilité pendant le rêve, comme ceux de

l'irresponsabilité, à reconnaître que l'immoralité du rêve a une source psychique particulière.

Ceux qui croient à la persistance de la moralité se gardent toutefois d'accepter la pleine responsabilité de leurs propres rêves. Haffner dit (p. 24) : « Nous ne sommes pas responsables de nos rêves, parce que notre pensée et notre volonté manquent à ce moment des fondements sans lesquels notre vie ne peut avoir de vérité ni de réalité… C'est pourquoi une volonté où une action de rêve ne peuvent être assimilées à un vice ou à une vertu. » Toutefois l'homme est responsable de ses rêves coupables dans la mesure où il les a indirectement provoqués. Il a, avant de s'endormir, le devoir de purifier son âme comme pendant la veille, et d'une manière toute particulière.

L'analyse de ce mélange d'acceptation et de refus de la responsabilité à l'égard du contenu moral du rêve est poussée plus avant chez Hildebrandt. Après avoir indiqué que la manière dramatique dont le rêve décrit les faits, l'entassement des réflexions les plus compliquées dans le plus petit espace de temps, la perte de sens et la confusion des images doivent être pris en considération quand on parle de l'immoralité du rêve, il déclare cependant qu'il convient de réfléchir longuement avant de rejeter toute responsabilité dans les péchés ou les fautes du rêve.

« Quand nous voulons repousser d'une manière définitive une accusation injustifiée, spécialement une accusation qui porte sur nos projets et nos intentions, nous disons : "Je n'y aurais jamais pensé même en rêve !" Par là, sans doute, nous entendons d'une part que le domaine des rêves est le dernier pour lequel on puisse nous demander des comptes de nos pensées, parce qu'elles y sont à tel point détachées de notre être propre qu'on peut à peine les considérer comme encore nôtres ; mais d'autre part, en niant expressément l'existence de ces pensées dans ce domaine, nous donnons à entendre que notre justification ne serait pas entière si

elle n'allait pas jusque-là. Et je crois que nous parlons selon la vérité, bien que inconsciemment » (p. 49). « On ne peut imaginer une action de rêve dont le motif premier n'aurait pas traversé l'esprit pendant la veille, sous forme de souhait, de désir ou d'impulsion » (p. 52). Cette première impulsion, il faut le dire, le rêve ne l'a pas inventée, il n'a fait que la reproduire, l'amplifier, il a travaillé sur le peu de matière que nous lui offrions et lui a donné une forme dramatique ; il a réalisé le mot de l'Apôtre : celui qui hait son frère est un assassin. Et si, après le réveil, conscient de sa force morale, on rit des tableaux de ce rêve coupable, on ne saurait rire de la matière originelle qui a servi à le former. On se sent responsable des égarements du dormeur, non de leur somme totale, mais d'un certain pourcentage. « Bref, si nous comprenons en ce sens, indiscutable, la parole du Christ : les pensées mauvaises jaillissent du cœur, nous avons peine à ne pas croire que toute faute commise pendant le rêve entraîne avec elle tout au moins un obscur minimum de culpabilité. »

Hildebrandt voit donc la source de l'immoralité des rêves dans les germes et les indices d'impulsions mauvaises qui traversent chaque jour notre conscience sous forme de tentations, et il n'hésite pas à compter ces éléments immoraux dans son appréciation de la valeur morale de la personnalité. Ce sont les mêmes pensé es et la même appréciation qui de tout temps ont fait dire aux hommes pieux et aux saints qu'ils étaient de grands pécheurs[22].

Il n'est pas douteux que ces représentations-contrastes sont fréquentes chez la plupart des hommes et point seulement dans le domaine moral. Elles n'ont pas été toujours étudiées d'une manière précise. Spitta cite (p. 144) la déclaration suivante de Zeller (art.

22 Il n'est pas sans intérêt pour nous de savoir quelle attitude prenait l'Inquisition à l'égard de ce problème. On trouve le passage suivant dans le Tractatus de Officio Sanctissimæ Inquisitionis de Thomas CAREÑA, Lyon, 1659 : « si quelqu'un profère en rêve des paroles hérétiques, les Inquisiteurs examineront sa conduite, car ce qui nous préoccupe dans la journée reparaît ordinairement dans nos rêves. » (Dr EHNIGER, S. Urban, Suisse).

Irre dans l'*Allgemeine Enzyklopädie der Wissenschaften* de Ersch et Gruber) : « Il est rare qu'un esprit soit organisé si heureusement qu'il possède en tout temps une pleine puissance et que le cours continu et clair de sa pensée ne soit pas interrompu par des représentations, non seulement futiles, mais encore grotesques et absurdes ; les plus grands penseurs mêmes se sont plaints de voir cette racaille de représentations, taquines et désagréables, venir troubler leurs réflexions les plus profondes et leurs travaux les plus graves et les plus sacrés. »

La signification psychologique de ces pensées-contrastes est mieux précisée par Hildebrandt qui observe que le rêve nous ouvre parfois les profondeurs et les replis de notre être qui nous sont le plus souvent fermés pendant la veille (p. 55). Kant indique semblablement, dans un passage de l'*Anthropologie,* que le rêve a sans doute pour fonction de nous découvrir nos dispositions secrètes et de nous révéler, non point ce que nous sommes, mais ce que nous serions devenus, si nous avions reçu une autre éducation. Radestock (p. 84) pense également que le rêve ne fait que nous révéler ce que nous ne voulons pas nous avouer et que nous avons tort de l'accuser de mensonge et de tromperie. J. E. Erdmann déclare : « Jamais un rêve ne m'a révélé ce qu'il fallait penser d'un homme ; mais bien ce que j'en pensais et comment j'étais disposé à son égard et ce à ma plus grande surprise. » De même, J. H. Fichte dit : « Le caractère de nos rêves nous donne un reflet bien plus fidèle de l'ensemble de nos dispositions que ce que nous pourrions en savoir en nous observant longuement pendant la veille. » L'émergence de ces impulsions étrangères à notre conscience morale s'explique de la même manière que le fait que le rêve dispose d'images absentes ou négligées pendant la veille. Le fait a été remarqué par Benini ; « Certe nostre inclinazioni che si credevano soffocate e spente da un pezzo, si ridestano ; passioni vecchie e sepolte rivivono ; cose e persone a cui non pensiamo mai, ci vengono dinanzi » (p. 149), et par Volkelt :

« Des représentations qui ont traversé presque inaperçues la conscience éveillée, et qu'elle n'aurait peut-être jamais tirées de l'oubli, réapparaissent souvent dans le rêve, nous prévenant ainsi qu'elles demeurent dans l'esprit. » C'est ici le lieu de rappeler que, d'après Schleiermacher, le moment même où nous nous endormons s'accompagne de l'apparition de représentations (tableaux) involontaires.

On peut appeler « représentations involontaires » cette masse d'images dont l'apparition nous étonne tellement dans les rêves immoraux, comme dans les rêves absurdes. Il y a toutefois, entre les uns et les autres, une différence importante. Les représentations involontaires appartenant au domaine moral sont en contradiction avec notre manière de sentir ordinaire ; les autres nous paraissent simplement étranges. Rien n'a été fait jusqu'à présent pour donner de cette différence une explication scientifique.

Quelle est la signification de l'apparition en rêve de ces représentations involontaires ? Quelles conclusions peut-on tirer, pour la psychologie de la veille et du rêve, de cette apparition nocturne de tendances morales paradoxales ? Les auteurs diffèrent aussi d'opinion sur ce point. Si l'on suit la pensée de Hildebrandt et des défenseurs de sa thèse fondamentale, on doit considérer, sans nul doute, que, même pendant la veille, les impulsions immorales possèdent une certaine puissance qui, inhibée, ne peut passer aux actes, mais que, durant le sommeil, quelque chose qui avait agi comme une inhibition et nous avait empêchés d'apercevoir ces impulsions est supprimé. Ainsi le rêve dévoilerait, sinon toute l'essence, du moins la réalité la plus profonde de l'homme, et serait un des moyens dont nous disposerions pour connaître le contenu caché de notre âme. Il faut que Hildebrandt parte de suppositions semblables pour attribuer au rêve le rôle d'un *avertisseur* qui attirerait notre attention sur nos faiblesses cachées ; de même que, de l'aveu des médecins, il peut nous rendre attentifs à des maladies

encore inaperçues. Spitta est guidé par des conceptions analogues, quand, parlant des excitations de la puberté par exemple, il console le rêveur et lui dit qu'il a fait tout ce qui dépendait de lui, s'il a eu, pendant la veille, une conduite parfaitement vertueuse et s'est efforcé de repousser les mauvaises pensées, de ne pas les laisser mûrir et devenir des actes. D'après ces conceptions, les représentations « involontaires » seraient celles qui auraient été « réprimées » pendant le jour, et il faudrait voir dans leur émergence un véritable phénomène psychique.

Selon d'autres auteurs, ces déductions sont injustifiées. Pour Jessen, les représentations involontaires du rêve, de la veille, de la fièvre, des délires « ont le caractère d'une activité de volition qui a été mise au repos et d'une succession plus ou moins mécanique d'images et de représentations, mues par des mouvements internes » (p. 360). Tout ce qu'un rêve immoral nous apprendrait de la vie psychique du rêveur, ce serait que d'une manière quelconque il connaissait son contenu représentatif ; il ne révélerait rien de ses propres tendances. On peut se demander si Maury ne croit pas lui aussi que le rêve décompose l'activité psychique en ses éléments au lieu de la détruire au hasard. Il dit au sujet des rêves dans lesquels on franchit les bornes de la moralité : « Ce sont nos penchants qui parlent et qui nous font agir, sans que la conscience nous retienne, bien que parfois elle nous avertisse. J'ai mes défauts et mes penchants vicieux ; à l'état de veille, je tâche de lutter contre eux et il m'arrive assez souvent de n'y pas succomber. Mais dans mes songes j'y succombe toujours, ou, pour mieux dire, j'agis par leur impulsion, sans crainte et sans remords… Évidemment les visions qui se déroulent devant ma pensée et qui constituent le rêve me sont suggérées par les incitations que je ressens et que ma volonté absente ne cherche pas à refouler » *(le Sommeil,* p. 113).

Si l'on pense que le rêve dévoile une disposition immorale du dormeur qui, à la vérité, existe, mais est réprimée ou cachée, on ne

pourrait l'exprimer plus fortement que par ces mots de Maury (p. 115) : « En rêve l'homme se révèle donc tout entier à soi-même dans sa nudité et sa misère natives. Dès qu'il suspend l'exercice de sa volonté, il devient le jouet de toutes les passions contre lesquelles, à l'état de veille, la conscience, le sentiment d'honneur, la crainte nous défendent. » Ailleurs il trouve ces mots frappants (p. 462) : « Dans le rêve, c'est surtout l'homme instinctif qui se révèle… L'homme revient pour ainsi dire à l'état de nature quand il rêve ; mais moins les idées acquises ont pénétré dans son esprit, plus *les penchants en désaccord* avec elles conservent encore sur lui d'influence dans le rêve. » Et il donne comme exemple le fait que, dans ses rêves, il est souvent victime de la superstition même qu'il combat le plus activement dans ses écrits.

Maury diminue, il est vrai, la valeur de ces remarques si fines en ne voulant voir dans les phénomènes qu'il a si bien observés que des preuves en faveur de « l'automatisme psychologique » qui, selon lui, domine toute la vie du rêve. Cet automatisme lui paraît être le contraire de l'activité psychique.

Dans un passage de ses *Studien über das Bewusstsein,* Stricker dit : « Le rêve n'est pas fait uniquement d'illusions. Si, en rêve, on craint les voleurs, les voleurs sont sans doute imaginaires, mais la crainte est réelle. » Ainsi il attire notre attention sur ce fait qu'il y a lieu de séparer l'appréciation du développement d'affects dans le rêve du reste de son contenu. Un problème se pose alors : qu'y a-t-il de réel dans les processus psychiques du rêve ? que pouvons-nous y reprendre pour le ranger parmi les processus psychiques de la veille ?

VII. Théories du rêve. Fonction du rêve

On appellera théorie du rêve une analyse qui s'efforce d'expliquer d'un certain point de vue le plus grand nombre possible des caractères observés et en même temps de marquer la place du

rêve dans un ensemble plus vaste. Les diverses théories du rêve se distinguent les unes des autres par le fait qu'elles considèrent comme essentiel tel ou tel caractère, et disposent autour de ce caractère leurs explications.

Une théorie du rêve ne comporte pas nécessairement l'idée d'une fonction, c'est-à-dire d'une utilité ou d'une efficacité du rêve, mais nos habitudes téléologiques vont naturellement au-devant des théories qui attribuent au rêve une fonction.

Nous avons vu déjà plusieurs conceptions qui méritent plus ou moins le nom de théories du rêve. Les anciens croyaient le rêve envoyé par les dieux pour diriger les actions des hommes ; c'était là une théorie complète et qui expliquait tout ce que l'on désirait savoir. Depuis que le rêve est devenu objet d'investigations biologiques, le nombre des théories s'est multiplié, mais il en est beaucoup d'incomplètes.

Si l'on ne tient compte que de l'essentiel, on peut essayer de grouper les théories du rêve, d'une manière peu rigoureuse, selon ce que chacune suppose de la nature et de la quantité de l'activité psychique :

1. *Théorie qui supposent que toute l'activité psychique de la veille se trouve dans le rêve* (Delbœuf). – Ici l'esprit n'est pas endormi ; son fonctionnement demeure intact, mais, les conditions étant différentes de celles de la veille, il doit donner normalement d'autres résultats. On peut se demander si ces théories peuvent expliquer toutes les différences entre le rêve et la pensée normale par les seules conditions du sommeil. De plus, on ne voit pas comment passer de ces théories à la fonction du rêve, pourquoi le mécanisme compliqué de notre esprit continue à jouer, lors même qu'il se trouve dans des conditions pour lesquelles il ne paraît pas fait. Les seules réactions adaptées seraient un sommeil sans rêves ou le réveil quand surviennent des stimuli qui nous dérangent.

2. *Théories qui supposent, au contraire, dans le rêve une baisse de l’activité psychique, un relâchement des liaisons, un appauvrissement du matériel utilisable.* – Selon ces théories, les caractéristiques du sommeil seraient bien différentes de celles qu’expose Delbœuf. Le sommeil s’étend sur l’esprit, il ne se contente pas de le séparer du monde extérieur, il pénètre dans son mécanisme même et le rend inutilisable pour un temps. Si je pouvais user ici d’une comparaison empruntée à la psychiatrie, je dirais que les premières théories font du rêve une sorte de paranoïa, et que pour les secondes il est une sorte de débilité ou de confusion mentales.

La théorie selon laquelle le rêve n’exprime qu’un fragment de notre vie intellectuelle paralysée par le sommeil est celle que préfèrent les écrivains médicaux et le monde scientifique en général ; c’est, en somme, la théorie régnante. Il faut souligner la légèreté avec laquelle cette théorie évite le plus rude écueil de l’explication des rêves : les contrastes que l’on y rencontre. Elle considère le rêve comme une veille partielle (« une veille graduelle, partielle et en même temps très anormale », dit Herbart dans sa *Psychologie*) ; elle explique donc par une série d’états d’éveil toujours plus grand jusqu’à la veille complète toutes les variations de l’efficience du rêve, de la pleine absurdité à l’activité intellectuelle la plus concentrée.

Ceux qui ne sauraient se passer du mode d’exposition physiologique ou qui le jugent plus scientifique en trouveront l’expression dans cette description de Binz (p. 43) : « Cet état [de torpeur, *Erstarrung*] se dissipe peu à peu vers le matin. Les produits de fatigue accumulés dans l’albumen cérébral diminuent, sont décomposés ou entraînés par le courant circulatoire incessant. Ici et là quelques amas cellulaires isolés s’éveillent, cependant qu’autour tout est encore figé. Et le *travail isolé de ces groupes cellulaires* apparaît alors au sein de notre conscience embrumée, sans que puisse le contrôler cette partie du cerveau qui dirige les associations.

C'est pourquoi les images créées, images qui correspondent à l'impression matérielle d'un passé récent, sont réunies étrangement et sans règle. À mesure que le nombre des cellules qui s'éveillent croît, la déraison du rêve diminue. »

On peut retrouver cette conception du rêve veille incomplète, partielle, ou du moins des traces de cette conception, chez tous les physiologistes et tous les philosophes modernes. Elle est exposée très en détail chez Maury. On a l'impression qu'il se représente l'éveil ou le sommeil successif des différentes régions anatomiques, et que chaque province anatomique lui paraît liée à une certaine fonction psychique. Je signale seulement ici que, si la théorie de l'éveil partiel venait à être confirmée, il y aurait beaucoup à faire pour la construire d'une façon plus précise.

Ainsi conçu, le rêve ne peut avoir de fonction. Binz précise d'une manière fort tranchée son rôle (p. 357) : « Comme nous le voyons, tous les faits nous portent à considérer le rêve comme un fait *organique,* toujours inutile, souvent morbide… »

Le mot « organique » employé au sujet du rêve, et souligné par l'auteur, a plus d'un sens. Il a trait tout d'abord à l'étiologie du rêve, à laquelle Binz s'intéressait particulièrement quand il étudiait les rêves expérimentaux par ingestion de toxiques. Cette sorte de théorie considère, en effet, que les excitations qui produisent le rêve sont exclusivement d'origine somatique. Sous sa forme extrême, elle s'énoncerait à peu près ainsi : Quand, écartant tous les stimuli, nous nous sommes endormi, nous n'avons plus jusqu'au matin de motif pour rêver. À ce moment, le réveil vient peu à peu, provoqué par une série de stimuli qui se reflètent en phénomènes de rêve. On ne peut plus dès lors garder son sommeil des stimuli ; comme les germes de vie que déplore Méphisto, ils viennent de toutes parts vers le dormeur, du dehors, du dedans, des régions mêmes de son corps dont, éveillé, il ne s'était jamais préoccupé. Ainsi le sommeil est troublé ; l'esprit éveillé tantôt en un point, tantôt en un autre

fonctionne un moment avec sa partie éveillée, heureux de se rendormir à nouveau. Le rêve représente la réaction contre la perturbation du sommeil par le stimulus, réaction au reste pleinement superflue.

Considérer le rêve (qui cependant demeure le résultat d’une activité psychique) comme un fait somatique trahit encore une autre intention. On veut lui retirer ainsi la dignité de phénomène psychique. On pourrait dépeindre assez bien ce que les représentants des sciences exactes pensent de la valeur des rêves, par la très vieille comparaison avec l’homme qui, ignorant la musique, laisse courir ses doigts sur les touches d’un instrument. Selon cette conception, le rêve serait entièrement dépourvu de sens : comment les doigts de cet ignorant pourraient-ils produire un morceau de musique ?

La théorie de la veille partielle a dès longtemps rencontré des contradicteurs. En 1830, Burdach objecte : « En disant que le rêve est une veille partielle, premièrement on n’explique ni la veille ni le sommeil, deuxièmement on se contente de dire que dans le rêve quelques forces de l’esprit agissent, tandis que d’autres se reposent. Mais pareille inégalité se retrouve à tous les moments de notre vie… » (p. 483).

À la théorie régnante qui ne peut voir dans le rêve qu’un processus somatique, se rattache une très intéressante conception du rêve que Robert a présentée en 1866 ; elle est séduisante parce qu’elle attribue au rêve une fonction, une utilité. Robert prend pour base de sa théorie deux faits d’observation auxquels nous nous sommes d’ailleurs arrêté quand nous avons examiné le matériel du rêve : on rêve très souvent des menues impressions de la journée, très rarement des faits importants. Robert croit pouvoir affirmer que ce ne sont jamais les faits auxquels nous avons longuement réfléchi, mais ceux-là seuls qui demeurent inachevés dans notre esprit ou n’ont fait que l’effleurer qui deviennent excitants de nos rêves (p.

10). – « De là vient que le plus souvent on ne peut expliquer le rêve : ses causes sont précisément *celles des impressions des sens du jour précédent, dont le rêveur n'a pas eu pleinement connaissance.* » Pour qu'une impression apparaisse dans le rêve, il faut, ou que son élaboration ait été dérangée, ou qu'elle ait été trop insignifiante pour prétendre même à être élaborée.

Robert se représente donc le rêve « comme un processus somatique d'élimination dont nous prenons connaissance par notre réaction à lui ». *Le rêve est élimination de pensées étouffées dans l'œuf.* « Un homme à qui on enlèverait la possibilité de rêver deviendrait fou au bout d'un certain temps, parce qu'une masse énorme de pensées inachevées, informes et d'impressions superficielles s'amoncellerait dans son cerveau et étoufferait les ensembles bien achevés que la mémoire aurait pu conserver. » Le rêve joue, pour le cerveau surchargé, le rôle de soupape de sûreté. Les rêves ont un *pouvoir de soulagement, de guérison* (p. 32).

Ce serait mal comprendre Robert que de lui demander *comment* la représentation pendant le rêve peut soulager l'esprit. Des deux particularités du matériel du rêve qu'il a exposées, il conclut apparemment que, pendant le sommeil, une expulsion des impressions sans valeur s'accomplit *d'une manière quelconque* par un processus somatique et que le rêve n'est pas un processus psychique particulier, mais seulement une façon de prendre connaissance de celle-ci. Cette élimination n'est d'ailleurs pas la seule opération qui s'accomplisse la nuit dans l'esprit. Robert ajoute lui-même qu'outre cela les impressions de la journée sont élaborées et que « ce qui, parmi les pensées non assimilées, n'a pas pu être éliminé est complété, *arrondi par des emprunts à l'imagination* et inséré dans la mémoire sous la forme d'un tableau fantaisiste et inoffensif » (p. 23).

Mais la théorie de Robert s'oppose nettement à la théorie régnante pour ce qui est des sources du rêve. Celle-ci considérait

qu'il n'y a rêve que lorsque des excitations externes ou internes viennent frapper l'esprit. Robert pense que l'impulsion provient de l'esprit lui-même qui, surchargé, demande à se libérer. Il estime, très logiquement ici, que les motifs somatiques sont secondaires et ne pourraient, en aucun cas, provoquer le rêve dans un esprit auquel la conscience de veille n'aurait laissé aucun élément propre à former ce rêve. Il accorde seulement que les images qui, remontant des profondeurs de l'esprit, se développent dans le rêve, peuvent être influencées par les stimuli nerveux (p. 48). Si, selon Robert, le rêve n'est pas aussi dépendant des faits somatiques, ce n'est pas non plus un fait psychique : il n'a point de place parmi les phénomènes psychiques de la veille ; c'est un processus somatique de chaque nuit qui apparaît au niveau de l'appareil psychique et qui a pour fonction de préserver celui-ci d'un excès de tension ou, si l'on permet cette métaphore, de purger l'esprit.

C'est sur ces mêmes caractères du rêve mis en lumière par le choix fait par le rêve de son matériel que se fonde, pour établir sa théorie, Yves Delage – et il est curieux d'observer comment une légère variation dans la conception des mêmes faits peut amener des conclusions d'une tout autre portée.

Delage a observé sur lui-même, lors de la mort d'une personne chère, que l'on ne rêve pas de ce qui a préoccupé tout le jour ou que l'on en rêve seulement quand cette préoccupation a commencé à céder à d'autres. Une enquête auprès d'autres personnes le persuada de la généralité de ce fait. Il a fait, sur les rêves des jeunes mariés, une remarque qui serait fort jolie si on pouvait prouver qu'elle est vraie dans tous les cas : « S'ils ont été fortement épris, presque jamais ils n'ont rêvé l'un de l'autre avant le mariage ou pendant la lune de miel ; et s'ils ont rêvé d'amour, c'est pour être infidèles avec quelque personne indifférente ou odieuse. » Mais de quoi rêve-t-on alors ? Delage voit dans le matériel de nos rêves des fragments ou des restes d'impressions des jours précédents ou de

périodes plus anciennes. Tout ce qui apparaît dans nos rêves, tout ce que nous sommes d'abord tentés de considérer comme des créations de la vie du rêve, se révèle, quand nous l'examinons de plus près, comme reproduction méconnue, comme « souvenir inconscient ». Ces éléments de représentation ont un caractère commun, ils proviennent d'impressions qui, semble-t-il, ont frappé nos sens plus que notre esprit ou dont notre attention s'est détournée peu après leur apparition. Moins une impression a été consciente, et, aussi, plus elle a été forte, plus elle a de chances de jouer un rôle dans le rêve suivant.

Il s'agit, en somme, des deux mêmes catégories : impressions secondaires, impressions inachevées, sur lesquelles se fondait la théorie de Robert ; mais Delage interprète autrement. Il pense que, si elles produisent le rêve, ce n'est pas parce qu'elles sont indifférentes, mais parce qu'elle sont inachevées. Les impressions secondaires sont, en un certain sens, inachevées elles aussi ; elles sont, en cette qualité, ainsi que des impressions nouvelles, comme « autant de ressorts tendus » qui se détendraient pendant le sommeil. Une impression forte qui a été par hasard entravée au cours de son élaboration ou repoussée de propos délibéré pourra prétendre dans le rêve à une place plus grande encore qu'une impression faible et à peine remarquée. L'énergie psychique emmagasinée dans la journée par inhibition et répression devient, la nuit, le ressort du rêve. Tout le psychique *réprimé* apparaît dans le rêve[23].

Malheureusement, la pensée de Delage s'arrête là ; il n'accorde à toute activité psychique indépendante que le rôle le plus médiocre et rattache immédiatement sa théorie du rêve à la théorie régnante du sommeil partiel du cerveau. « En somme, le rêve est le

23 Anatole FRANCE dit, de même, dans *Le Lys rouge* : « ce que nous voyons la nuit, ce sont les restes malheureux de ce que nous avons négligé dans la veille. Le rêve est souvent la revanche des choses qu'on méprise ou des êtres abandonnés. »

produit de la pensée errante, sans but et sans direction, se fixant successivement sur les souvenirs qui ont gardé assez d'intensité pour se placer sur sa route et l'arrêter au passage, établissant entre eux un lien tantôt faible et indécis, tantôt plus fort et plus serré, selon que l'activité actuelle du cerveau est plus ou moins abolie par le sommeil. »

3. On peut unir en un troisième groupe *les théories qui attribuent à l'esprit pendant le rêve la capacité ou la tendance à réaliser des activités psychiques particulières,* activités qui n'existent pas ou qui n'existent qu'incomplètement pendant la veille. Ce serait là une fonction utile du rêve. De là viendrait une grande part de l'estime qu'avaient pour le rêve les anciens psychologues. Je citerai ici seulement le témoignage de Burdach, selon qui le rêve est « l'activité spontanée de l'âme, alors que, n'étant ni limitée par la force de l'individualité, ni troublée par la conscience du moi, ni dirigée par l'autodétermination, elle est jaillissement et jeu libre de ses centres sensibles » (p. 486).

Burdach et les autres partisans de cette opinion paraissent se représenter cette débauche de force comme un état dans lequel l'esprit se rafraîchit et reprend des forces pour le travail de la journée, comme des vacances. C'est pourquoi Burdach cite et accepte ce charmant éloge que Novalis a fait du rêve : « Le rêve est un bouclier contre la régularité, la monotonie de la vie, il est un libre divertissement de notre imagination enchaînée qui mélange alors toutes les images de la vie et interrompt le sérieux continuel de l'adulte par un joyeux amusement d'enfant ; assurément, nous vieillirions plus vite sans les rêves ; si nous ne considérons pas le rêve comme un don immédiat du ciel, du moins est-ce une exquise tâche et un amical compagnon dans le pèlerinage vers la tombe. »

Purkinje décrit d'une manière plus nette encore l'action rafraîchissante et salutaire du rêve (p. 456) : « Les rêves créateurs surtout remplissent, semble-t-il, ce rôle. Ce sont des jeux légers de

l'imagination, sans lien avec les événements de la journée. L'esprit ne veut pas maintenir la tension de la vie éveillée, mais s'en reposer et se détendre. Il crée donc tout d'abord des circonstances tout à fait différentes de celles de la veille. La tristesse est remplacée par la joie, les soucis par l'espérance et par des images gaies et divertissantes, la haine par l'amour et l'amitié, la peur par le courage et la confiance ; il calme le doute par la certitude et la foi robuste, l'attente vaine par l'accomplissement. Le sommeil cache, ménage, guérit des blessures que le jour aviverait. De là vient, en partie, l'action bienfaisante du temps. » Nous avons tous ressenti les bienfaits du sommeil pour l'esprit, et l'intuition obscure du peuple refuse de renoncer à croire que le rêve est un des moyens par lesquels le sommeil répand ces bienfaits.

Scherner a fait en 1861 la tentative la plus originale et la plus pénétrante pour expliquer le rêve par une activité particulière de l'esprit, qui ne pourrait se déployer librement que pendant le sommeil. Le livre de Scherner est écrit dans un pompeux galimatias, son enthousiasme excessif exaspère ceux qu'il ne séduit pas ; son analyse présente des difficultés telles que nous préférons nous servir de l'exposé plus clair et plus court que donne le philosophe Volkelt de la doctrine de Scherner. « De ce brouillamini mystique, de cet ondoiement somptueux et éclatant, jaillit parfois une apparence de sens pleine de suggestions, mais les voies du philosophe n'en deviennent pas plus claires pour cela. » Ainsi s'expriment sur le compte de Scherner ses propres disciples.

Scherner n'est pas de ceux qui croient que dans le rêve l'esprit conserve toutes ses facultés. Il montre comment la puissance de centralisation, l'énergie spontanée du moi sont privées de leur force nerveuse dans le rêve, comment, à cause de cette décentralisation, la connaissance, la sensibilité, la volonté et la puissance de représentation sont modifiées, et comment ce qui demeure de forces spirituelles n'a point un caractère intellectuel, mais reste simple

mécanisme. En revanche, l'*imagination* grandit, se libère de la raison et de tout contrôle et domine entièrement. Elle tire, il est vrai, ses matériaux de la mémoire de la veille, mais l'édifice qu'elle construit est entièrement différent des productions de la vie éveillée, elle ne reproduit pas seulement, elle crée. Ses particularités se reflètent dans le rêve. Elle a une prédilection pour tout ce qui est démesuré, excessif, monstrueux. Libérée des catégories de la pensée, elle est plus souple, plus habile, plus changeante ; elle sent très finement les menues nuances de notre vie affective aussi bien que nos passions violentes, et elle donne aussitôt aux faits de notre vie intérieure une forme extérieure plastique. Elle ne dispose pas, dans le rêve, de la langue des concepts ; il faut qu'elle montre plastiquement ce qu'elle veut dire ; et comme le concept ne peut l'affaiblir, elle peint avec toute l'abondance, la force et la grandeur de ce langage plastique. C'est pourquoi, en dépit de sa clarté, sa langue est diffuse, lourde, maladroite. La confusion est encore accrue par le fait qu'elle répugne à exprimer un objet par sa propre image. Elle choisit bien plutôt une *image étrangère,* capable d'exprimer l'aspect de l'objet auquel elle tient. C'est *l'activité symbolique de l'imagination…* Il faut remarquer de plus que l'imagination du rêve ne décrit pas les objets d'une manière complète, mais en esquisse seulement la silhouette, d'une manière très libre. De là vient qu'elle paraît inspirée. Elle ne se contente pas d'ailleurs de présenter des objets, une contrainte intérieure oblige le moi du rêve à s'y mêler plus ou moins, donc à agir. Par exemple un rêve causé par un stimulus visuel nous fait voir des pièces d'or sur la route : le rêveur les ramasse, et, content, les emporte.

Scherner croit que le matériel dont se sert l'activité artistique du rêve est fourni surtout par les stimuli somatiques organiques, si obscurs durant le jour (cf. *supra,* p. 28). Ainsi en ce qui concerne les sources et les causes du rêve, la théorie par trop fantastique de Scherner et la théorie peut-être un peu trop simpliste de Wundt et

des autres physiologistes, ordinairement aux Antipodes se recouvrent complètement. Mais, d'après la théorie physiologique, la réaction mentale aux stimuli somatiques internes est épuisée quand elle a provoqué des représentations adéquates, qui, par association, en ont évoqué quelques autres ; là prend fin la recherche des processus psychiques. D'après Scherner, au contraire, les stimuli somatiques ne fournissent à l'esprit que des éléments qu'il utilise selon les projets de son imagination. La formation du rêve commence, selon Scherner, là où, pour d'autres, elle s'achève.

On ne peut trouver bien utile ce que l'imagination du rêve fait des stimuli somatiques. Elle joue avec eux un jeu agaçant, représente les organes d'où les stimuli du rêve proviennent par des formes symboliques. Scherner croit même (Volkelt et d'autres ne le suivent pas en ce point) que notre imagination a dans le rêve une figure de prédilection pour représenter l'organisme entier : ce serait la maison. Heureusement pour ses représentations, elle ne s'en tient pas à cela ; elle peut au contraire représenter par des séries de maisons un seul organe, par exemple de longues rues figureront une excitation intestinale. D'autres fois, des parties de maisons représenteront réellement des parties du corps. Ainsi, dans un rêve de migraine, le plafond d'une chambre (que l'on voit couvert d'ignobles araignées pareilles à des crapauds) représentera la tête.

D'autres objets que la maison peuvent être employés pour symboliser tel ou tel organe : « Un poêle rempli de flammes avec son souffle ardent symbolisera les poumons, des caisses et des corbeilles vides représenteront le cœur, des objets ronds en forme de sac ou en général des objets creux figureront la vessie. Le rêveur qui ressent une excitation de ses organes sexuels trouvera sur une route la partie supérieure d'une clarinette, d'une pipe, puis une fourrure. La clarinette et la pipe représentent des formes analogues à celles du membre viril, la fourrure les poils pubiens. Dans le domaine des organes sexuels féminins, l'intervalle entre les cuisses serrées peut

être symbolisé par une cour étroite entourée de maisons, le vagin par un sentier très étroit et très moelleux qui conduit à travers la cour et que la rêveuse doit traverser pour porter par exemple une lettre à un monsieur » (Volkelt, p. 39). Il est à noter qu'à la fin de ces rêves à stimulus organique l'imagination se démasque en quelque sorte en montrant clairement l'organe excité ou sa fonction. Ainsi le rêve « à stimulus dentaire » s'achève ordinairement par le fait que le rêveur s'arrache une dent.

L'imagination du rêve peut symboliser la substance contenue dans l'organe au lieu de s'attacher à la forme de l'organe excitant. Ainsi une excitation des intestins nous fera promener dans des rues malpropres, une excitation de la vessie, près d'eaux écumantes. Il se peut aussi que le stimulus lui-même, la nature de l'excitation qu'il produit, l'objet qu'il convoite soient représentés symboliquement ou que le moi du rêve entre en relations concrètes avec le symbole de son propre état, par exemple, quand, lors de stimuli douloureux, nous croyons lutter désespérément avec des chiens enragés ou des taureaux furieux, ou quand, dans un rêve érotique, la rêveuse se croit poursuivie par un homme nu. Si l'on fait abstraction de tout ce qui est variété de réalisation, l'activité imaginative symbolique apparaît comme la force centrale de tous les rêves. Volkelt s'est efforcé de mieux connaître cette imagination, de la situer ensuite exactement dans un système philosophique. Mais bien qu'écrit avec élégance et passion son livre est difficilement compréhensible pour ceux qui n'ont pas été initiés de bonne heure à la pleine intelligence des schèmes et des concepts philosophiques.

Il n'apparaît pas que, pour Scherner, l'imagination symbolique remplisse dans le rêve une fonction utile. L'esprit qui rêve joue avec les stimuli qui le frappent. On pourrait supposer qu'il joue mal. On pourrait aussi nous demander pourquoi nous nous occupons de la théorie de Scherner alors que ses caractères de laisser-aller et d'arbitraire sont tellement choquants. Il convient toutefois de la

défendre. Cette doctrine est fondée sur les impressions d'un homme qui observait ses rêves avec beaucoup d'attention et qui paraît avoir été personnellement bien doué pour rechercher des phénomènes psychiques obscurs. De plus, elle traite d'un sujet que les hommes considèrent depuis des siècles comme énigmatique, mais riche de contenu. La science reconnaît elle-même qu'elle n'a tenté de l'élucider qu'en s'opposant à l'opinion populaire et en refusant au rêve tout contenu et toute signification. Il semble enfin, à vrai dire, que les explications du rêve échappent difficilement au fantastique. Il y a aussi un fantastique des cellules cérébrales. Le passage d'un observateur modéré et exact comme Binz (cité p. 102), décrivant comment l'aurore du réveil apparaît sur les amas cellulaires endormis du cortex, n'est guère moins fantastique et invraisemblable que les essais d'explication de Scherner. J'espère pouvoir montrer qu'il y a derrière ces derniers quelque chose de réel qui, il est vrai, n'a encore été reconnu que confusément et n'a pas le caractère de généralité auquel doit pouvoir prétendre une théorie du rêve. En tout cas, la théorie de Scherner, par son contraste avec la théorie médicale, nous montre entre quels extrêmes l'explication de la vie du rêve oscille encore de nos jours.

VIII. Rapports entre le rêve et les maladies mentales

On peut concevoir les rapports entre le rêve et les troubles mentaux sous trois formes : 1° les relations étiologiques et cliniques, comme lorsqu'un rêve remplace un état psychotique, ou lorsqu'il le précède ou le suit ; 2° les modifications que le rêve subit dans la maladie mentale ; 3° les relations profondes entre le rêve et les psychoses, les analogies tendant à montrer une parenté de nature. La question a été autrefois un des sujets favoris des auteurs de travaux médicaux. On en trouvera l'historique et la bibliographie dans les ouvrages de Spitta, Radestock, Maury, Tissié. On y est

revenu récemment ; Santé de Sanctis notamment l'a étudiée avec beaucoup de soin[24]. Nous allons l'esquisser ici à grands traits.

Pour illustrer le problème des rapports étiologiques et cliniques entre le rêve et la folie on peut noter les observations suivantes. Hohnbaum (cité par Krauss) signale que la première manifestation de la folie est souvent un rêve angoissant et que, souvent aussi, l'idée prévalente du délire est en rapport avec ce rêve. Santé de Sanctis rapporte plusieurs observations de paranoïaques dans lesquelles le rêve a été « la vraie cause déterminante de la folie ». La psychose peut se constituer d'un coup avec ce rêve morbide porteur de l'interprétation délirante ; elle peut aussi se développer lentement à travers d'autres rêves où il y a oscillation et doute, croyance incomplète au délire. Dans un cas de Sanctis, le rêve initial a été suivi de légères crises hystériques d'abord et d'un état de mélancolie anxieuse ensuite. Féré, cité par Tissié, rapporte un rêve que suivit une paralysie hystérique. Le rêve est, ici, donné comme l'étiologie du trouble mental, mais on pourrait dire tout aussi bien qu'il en a été la première manifestation, que la maladie a commencé en rêve. Dans d'autres exemples, on peut déceler dans le rêve des signes morbides ; quelquefois la psychose est limitée au rêve. Thomayer considère les rêves anxieux comme des équivalents épileptiques. Allison (cité par Radestock) décrit une *nocturnal insanity* dans laquelle les sujets sont en apparence tout à fait normaux pendant la journée, mais présentent la nuit des hallucinations, des accès de fureur, etc. Sanctis rapporte des observations analogues, notamment celle d'un alcoolique qui présentait un équivalent paranoïaque en rêve : il entendait des voix qui lui disaient que sa femme le trompait. Tissié note un grand nombre de cas dans lesquels des actes pathologiques, constructions délirantes ou impulsions obsessionnelles, ont eu leur origine dans le

24 Signalons, parmi les autres auteurs récents qui l'ont traitée, FÉRÉ, IDELER, LASÈGUE, PICHON, RÉGIS, VESPA, GIESSLER, KAZODOWSKY, PACHANTONI, etc.

rêve. Guislain décrit un cas dans lequel le sommeil était remplacé par de brefs accès de folie intermittente.

Il n'est pas douteux que le médecin devra envisager, à côté de la psychologie du rêve, une psychopathologie du rêve.

Lors de la guérison de maladies mentales, on constate quelquefois que, alors que le fonctionnement psychique est normal pendant le jour, le rêve est encore troublé. C'est Gregory qui, d'après Krauss, aurait le premier attiré l'attention là-dessus. Macario (cité par Tissié) raconte l'histoire d'un maniaque qui, huit jours après sa guérison, présentait encore en rêve la fuite des idées et les impulsions passionnelles de la maladie.

On a peu étudié jusqu'à présent les modifications que subit le rêve dans les psychoses chroniques. Par contre le problème de la parenté entre le rêve et la maladie mentale a été envisagé dès longtemps. C'est Cabanis qui, d'après Maury, l'aurait étudié le premier, dans ses *Rapports du physique et du moral,* suivi bientôt de Lélut, de J. Moreau (de Tours), de Maine de Biran. Il est probable que les premiers travaux sur cette question sont beaucoup plus anciens. Radestock commence son étude par un choix de dictons sur l'analogie entre le rêve et la folie. Kant dit quelque part : « Le fou est un dormeur éveillé » ; Krauss : « La folie est un rêve pendant que les sens sont éveillés. » Schopenhauer appelle le rêve une courte folie et la folie un long rêve. Hagen voit dans le délire un rêve amené, non par le sommeil, mais par une maladie. Wundt, dans sa *Psychologie physiologique,* déclare : « En fait, le rêve nous permet de connaître par nous-mêmes presque tous les états que l'on observe dans les asiles. »

Voici, d'après Spitta (dont le point de vue est proche de celui de Maury), les ressemblances de détail sur lesquelles on peut se fonder : « 1° suppression ou ralentissement de la conscience du moi, d'où ignorance de notre état comme tel, donc impossibilité de s'étonner, manque de conscience morale ; 2° modification de la

perception sensorielle ; mais, tandis que le rêve l'abaisse, la folie en général l'exalte ; 3° liaison des représentations uniquement selon les lois de l'association et de la reproduction, donc création automatique de séries, absence de proportion entre les représentations (exagérations, extravagances) ; comme corollaire de tout cela : 4° modification (quelquefois inversion) de la personnalité et du caractère (perversité). »

Radestock y ajoute quelques traits encore, notamment un matériel analogue : « La plupart des hallucinations et des illusions se rapportent à la vue, à l'ouïe et à la cénesthésie. L'odorat et le goût sont, comme en rêve, rarement intéressés. Le délire fébrile tout comme le rêve amène des souvenirs d'un passé lointain oublié à l'état de veille et de santé. L'analogie entre le rêve et les psychoses prend sa pleine valeur du fait qu'elle s'étend aux détails de la mimique et de l'expression du visage.

« À ceux qui souffrent physiquement et intellectuellement, le rêve donne ce que la réalité leur refuse : le bien-être, le bonheur. Ainsi apparaissent chez le malade mental les tableaux attirants de bonheur, de grandeur, de noblesse et de richesse. Le fond des délires est bien souvent cette possession prétendue de biens et la réalisation imaginaire des désirs, et leur non-réalisation l'une des causes psychiques de la folie. Le délire de la mère qui a perdu un enfant aimé est fait de joie maternelle ; l'homme qui a eu des revers de fortune pense qu'il est extrêmement riche ; la jeune fille abandonnée se croit tendrement aimée. »

(Ce passage de Radestock n'est qu'un abrégé d'un développement subtil de Griesinger [p. 111], qui montre clairement que *l'accomplissement de désirs* est un trait commun des représentations du rêve et des psychoses. Mes propres recherches m'ont montré depuis que c'est là la clef d'une théorie psychologique du rêve et des psychoses.)

« Ce qui caractérise essentiellement le rêve et la folie, ce sont les associations d'idées baroques et la faiblesse du jugement. » Dans l'un comme dans l'autre, nous surestimons nos propres inventions qu'un jugement sensé nous fait apparaître comme absurdes. Au cours kaléidoscopique des images du rêve correspond la fuite des idées de la psychose. À l'un et à l'autre manque une évaluation du temps. La dissociation de la personnalité en rêve – où notre propre savoir se partage entre deux sujets dont l'un, « l'étranger », est censé corriger le vrai moi – équivaut tout à fait à la division de la personnalité dans la paranoïa hallucinatoire. Le rêveur lui aussi entend ses propres idées exprimées par des voix étrangères. Même pour les idées délirantes durables on peut trouver un équivalent dans les rêves pathologiques qui reviennent d'une manière stéréotypée (rêves obsédants). Les malades guéris de leur délire disent souvent que toute leur maladie leur apparaît maintenant comme un mauvais rêve, ils disent aussi quelquefois que, pendant leur maladie, ils ont eu le sentiment d'être en train de rêver, comme cela arrive pendant les rêves.

On ne sera pas surpris, après tout ce qui précède, que Radestock résume sa pensée et celle de bien d'autres auteurs en disant que « la folie, phénomène pathologique, n'est qu'une exagération d'un phénomène normal et périodique : le rêve » (p. 228).

Krauss a précisé la parenté entre le rêve et la folie, en la fondant non plus sur cette analogie purement extérieure, mais sur l'étiologie (ou plutôt sur l'étude des sources d'excitation). L'élément fondamental commun aux deux est, d'après lui, nous l'avons vu plus haut, l'impression conditionnée organiquement, la sensation provoquée par des stimuli somatiques, la cénesthésie qui repose sur l'ensemble des organes (cf. Peisse, cité par Maury, p. 52).

Cette ressemblance indéniable, jusque dans les détails, entre le rêve et la maladie mentale, est le principal appui de la théorie

médicale du rêve, théorie d'après laquelle le rêve est un phénomène inutile, voire nuisible, et l'expression d'une baisse de l'activité psychique.

On sait de reste combien nos connaissances sur la nature des troubles mentaux sont vagues ; ce ne sont point elles qui pourront nous aider à trouver l'explication définitive du rêve. Mais il n'est peut-être pas téméraire d'espérer qu'une nouvelle conception du rêve pourra apporter quelque lumière sur le mécanisme intime des désordres mentaux et d'affirmer ainsi qu'en nous efforçant de révéler les secrets du rêve nous contribuons à l'explication des psychoses.

Post-scriptum (1909)

Je dois expliquer pourquoi je n'ai pas continué l'examen de la bibliographie du rêve entre la première et la seconde édition de ce livre. Les motifs qui m'avaient fait entreprendre cet historique étaient épuisés, continuer ce travail m'aurait demandé beaucoup de peine et rapporté bien peu de profit. Ces neuf ans en effet n'ont apporté ni éléments d'information, ni points de vue qui fussent neufs ou importants en la matière. Mon travail n'a été ni évoqué, ni pris en considération dans les ouvrages parus depuis ; naturellement les spécialistes surtout l'ont ignoré ; ils ont ainsi donné un exemple éclatant de l'aversion des hommes de science pour les connaissances nouvelles. « Les savants ne sont pas curieux », dit Anatole France. Si on a droit à la revanche en matière scientifique, je crois être fondé à négliger à mon tour tout ce qui a paru depuis mon livre. Les quelques comptes rendus qui ont paru dans les journaux scientifiques sont si pleins d'incompréhension et de malentendus que je ne saurais répondre aux critiques autrement qu'en les priant de relire ce livre. Peut-être devrais-je simplement dire : de le lire.

Les travaux des médecins qui ont adopté le traitement psychanalytique contiennent un grand nombre de rêves qui ont été

interprétés d'après mes directions. Les conclusions de ces travaux, dans la mesure où elles ne sont pas pure confirmation des miens, figurent dans l'exposé général de ma conception.

J'ai ajouté à la fin du livre une seconde liste bibliographique qui contient les publications les plus importantes parues depuis la première édition. L'ouvrage très riche de Santé de Sanctis sur les rêves, qui, peu après son apparition, a été traduit en allemand, a été publié presque en même temps que ma *Traumdeutung*, de telle sorte que je n'ai pu en prendre connaissance, non plus que son auteur du mien. Depuis, j'ai pu constater que ce patient travail est tellement dépourvu d'idées qu'il ne suggère même pas au lecteur l'existence des problèmes que je traite.

Je ne mentionnerai que deux publications proches de mes recherches. Un jeune philosophe, H. Swoboda, a entrepris d'étendre aux phénomènes psychiques la découverte de la périodicité biologique (séries de 23 et 28 jours) due à Wilhelm Fliess. Il a essayé, dans un travail plein d'imagination, d'appliquer cette théorie au rêve[25]. Disons tout de suite que la signification des rêves n'y trouvera pas son compte. Le contenu des rêves serait dû au retour des souvenirs qui pour la première ou la $n^{\text{ième}}$ fois ont terminé dans la nuit correspondante une période biologique. J'ai cru comprendre après une communication personnelle de l'auteur qu'il ne prenait plus sa théorie au sérieux. Il semble que je me sois trompé. J'indiquerai plus loin quelques observations en rapport avec la construction de Swoboda ; elles ne m'ont pas apporté de résultat décisif.

J'ai été beaucoup plus heureux de rencontrer par hasard, dans un domaine où je ne la cherchais certes pas, une conception du rêve qui concorde entièrement avec la mienne. Les conditions de date excluent l'hypothèse d'une influence venue de mon livre. Je suis d'autant plus heureux de pouvoir saluer le penseur qui,

25 H. SWOBODA, *Die Perioden des menschlichen Organismus*, 1904.

indépendamment de moi, est arrivé à des conclusions voisines. Il s'agit d'un livre de Lynkeus : *Phantasien eines Realisten,* dont la 2e édition a paru en 1900[26].

Post-scriptum (1914)

Les pages précédentes ont été écrites en 1909. Depuis, la situation s'est modifiée. Ma contribution à l'interprétation des rêves n'est plus négligée. Mais cette situation nouvelle rend la continuation de l'exposé bibliographique encore plus difficile. La *Traumdeutung* a apporté une série de problèmes nouveaux et d'affirmations nouvelles que différents auteurs ont envisagés de diverses manières. Je ne puis indiquer ces travaux sans dire en même temps mes propres vues auxquelles ils se rapportent. J'ai introduit les plus importantes de ces recherches dans l'exposé qui suit.

26 Cf. mon article : *Josef Popper-Lynkeus und die Theorie des Traumes* (1923).
[N. d. T.] : cf. le passage cité infra, p. 332.

Chapitre II. La méthode d’interprétation des rêves

Analyse d’un exemple de rêve

Le titre que j’ai donné à mon livre indique quelle est la tradition d’idées sur le rêve dont j’aimerais me réclamer. Je me suis proposé de montrer que les rêves sont susceptibles d’être interprétés, et, si je contribue à éclaircir quelques-unes des questions traitées plus haut, ce ne sera là qu’un profit accessoire, un à-côté du problème essentiel que j’ai à résoudre. En admettant que les rêves peuvent être interprétés, je vais à l’encontre de la théorie régnante, à l’encontre de toutes les théories du rêve, sauf celle de Scherner. En effet, « interpréter un rêve » signifie indiquer son « sens », le remplacer par quelque chose qui peut s’insérer dans la chaîne de nos actions psychiques, chaînon important semblable à d’autres et d’égale valeur.

Ainsi que nous avons pu le constater, les théories scientifiques du rêve ne laissent nulle place au problème de l’interprétation, puisque, pour elles, le rêve n’est point un acte mental, mais un processus somatique révélé seulement par certains signes psychiques. Le point de vue du sens commun a toujours été autre. Fort de son droit à l’inconséquence, il accorde que le rêve est incompréhensible et absurde, mais n’ose lui refuser une signification. Guidé par un pressentiment obscur, il semble admettre que le rêve a un sens, mais un sens caché, qu’il se substitue à un autre processus

de pensée, et qu'il n'est, pour comprendre ce sens caché, que de savoir exactement comment s'est faite la substitution.

L'humanité s'est de tout temps efforcée d'« interpréter » les rêves et a utilisé pour cela deux méthodes essentiellement différentes. Le premier procédé considère le contenu du rêve comme un tout et cherche à lui substituer un contenu intelligible et en quelque sorte analogue. C'est l'interprétation *symbolique.* Elle échoue devant les rêves qui ne sont pas seulement incompréhensibles, mais encore confus. L'explication que, dans la Bible, Joseph donne du songe de Pharaon est un bon exemple de ce procédé : les sept vaches maigres dévorant les sept vaches grasses sont une prédiction symbolique des sept années de famine en Égypte qui dévoreront tout ce que les années d'abondance auront accumulé de réserves. La plupart des rêves artificiels créés par les poètes sont destinés à être ainsi interprétés symboliquement : ils rendent la pensée de l'auteur sous un déguisement où notre expérience découvre les caractères de nos propres rêves[27]. La notion que le rêve a trait surtout à l'avenir, qu'il en révèle l'aspect, est un résidu de la valeur prophétique qu'on lui accordait autrefois. Elle fait qu'ensuite on transporte au futur le sens symbolique trouvé.

On ne saurait enseigner la manière de trouver ce sens symbolique. Le succès dépend de l'ingéniosité, de l'intuition immédiate, c'est pourquoi l'interprétation symbolique des songes a pu s'élever à la dignité d'un art qui exigeait des dons particuliers[28].

27 En lisant une nouvelle du poète W. JENSEN, intitulé *Gradiva*, je découvris plusieurs rêves artificiels très correctement construits et aisés à interpréter ; on aurait pu croire qu'ils n'avaient pas été inventés, mais rêvés réellement. À mes questions, le poète répondit qu'il ignorait mes théories. J'ai considéré cet accord entre mes recherches et la création d'un poète comme une preuve de l'exactitude de mon analyse du rêve. (Cf. *Der Wahn Und die Träume in W. Jensens « Gradiva »*, fascicule I des *Schriften zur angewandten Seelenkunde*, publiées sous ma direction, 1906, 2e éd. 1912).

Le second procédé populaire d'analyse des rêves n'a pas de telles prétentions. On pourrait l'appeler *méthode de déchiffrage,* car il traite le rêve comme un écrit chiffré où chaque signe est traduit par un signe au sens connu, grâce à une clef fixe. Je suppose que j'ai rêvé d'une lettre, puis d'un enterrement, etc. ; j'ouvre une « clef des songes », et je trouve qu'il faut traduire lettre par dépit, et enterrement par fiançailles. Il me reste alors à construire, en partant de ces mots essentiels, une relation que de nouveau je considérerai comme future. Artémidore de Daldis donne, dans son écrit sur l'interprétation des rêves, une variante intéressante de cette méthode de déchiffrage[29].

Le caractère purement mécanique de la traduction est ici en quelque façon corrigé ; il est tenu compte, non seulement du contenu du rêve, mais encore de la personnalité et des circonstances de la vie du rêveur : tel détail a une autre signification pour l'homme riche, l'homme marié, l'orateur, que pour le pauvre, le célibataire, le marchand. La caractéristique de ce procédé est que l'interprétation ne porte pas sur l'ensemble du rêve, mais sur chacun de ses éléments, comme si le rêve était un conglomérat où chaque fragment doit être déterminé à part. Ce sont très certainement les rêves discordants et confus qui ont fait naître l'idée de la méthode de déchiffrage[30].

Les deux procédés populaires d'analyse du rêve sont évidemment tout à fait inutilisables pour la recherche scientifique. La méthode symbolique est d'une application limitée, on ne peut en faire un système général. La méthode de déchiffrage dépend tout entière de la clef, « clef des songes », et rien ne garantit celle-ci. On serait tenté de donner raison aux philosophes et aux psychiatres et

28 Selon Aristote, le meilleur commentateur de rêves est celui qui saisit le mieux les ressemblances, car les images du rêve sont comme des reflets dans l'eau que le mouvement brouille, et celui-là trouve le mieux qui, dans l'image brouillée, sait reconnaître la vérité (BÜCHSENSCHÜTZ, p. 65).

d’écarter le problème de l’interprétation des rêves comme faux problème[31].

Mais j’ai pu faire un pas en avant. J’ai été amené à constater qu’il s’agissait une fois de plus d’un de ces cas, assez fréquents, où la vieille et tenace croyance populaire serrait la vérité de plus près que nos doctrines actuelles. Je prétends que le rêve a une signification et qu’il existe une méthode scientifique pour l’interpréter. Voici comment je suis arrivé à cette méthode.

29 Artémidore de Daldis, né, semble-t-il, au début du II[e] siècle de notre ère, nous a laissé l’exposé le plus complet et le plus consciencieux sur l’interprétation des songes dans le monde gréco-romain. Il s’est attaché surtout, ainsi que le montre GOMPERZ, à fonder l’analyse des rêves sur l’observation et l’expérience, et il a tenu à séparer nettement son art d’autres pratiques, trompeuses. Le fondement de son art d’interprétation est, d’après l’exposé de GOMPERZ, comme pour la magie, le principe d’association. Un élément du rêve signifie ce qu’il évoque. Bien entendu, ce qu’il évoque chez l’interprète. Mais un même élément du rêve peut rappeler à l’interprète des choses diverses et surtout évoquer chez chacun des souvenirs différents, d’où arbitraire et insécurité inévitables. La technique que j’exposerai dans les pages qui suivent diffère de celle des Anciens par ce fait essentiel qu’elle charge du travail d’interprétation le rêveur lui-même. Elle tient compte de ce que tel élément du rêve suggère non pas à l’interprète mais au rêveur. Il semble bien, d’après les observations récentes du missionnaire TFINKDJI *(Anthropos,* 1913), que les oniromanciens modernes de l’Orient utilisent assez largement la collaboration du rêveur. Voici ce que cet auteur écrit au sujet des devins chez les Arabes de Mésopotamie. « Pour interpréter exactement un songe, les oniromanciens les plus habiles s’informent de ceux qui les consultent, de toutes les circonstances qu’ils regardent comme nécessaires pour la bonne explication… En un mot, nos oniromanciens ne laissent aucune circonstance leur échapper et ne donnent pas l’interprétation désirée avant d’avoir parfaitement saisi et reçu toutes les interrogations désirables. » Parmi celles-ci se trouvent toujours des questions précises sur les proches parents (père et mère, femme, enfants), ainsi que la formule rituelle : *habuistine in hac nocte copulam conjugalem ante vel post somnium ?* « L’idée dominante dans l’interprétation des songes consiste à expliquer le rêve par son opposé. »

J'étudie depuis plusieurs années, dans un but thérapeutique, un certain nombre de processus psychopathiques tels que les phobies hystériques, les obsessions, etc. Je m'y suis attaché notamment depuis qu'une importante communication de J. Breuer a montré que, pour ces phénomènes psychologiques considérés en tant que symptômes morbides, l'explication va de pair avec la guérison[32].

Quand on a pu découvrir dans l'esprit du malade les sources d'une telle production pathologique, elle cesse et le malade est délivré. L'impuissance de nos méthodes thérapeutiques classiques et le caractère énigmatique de ces états morbides m'ont déterminé à

30 Le Dr Alf. ROBITSEK a attiré mon attention sur ce fait que les clefs des songes orientales, dont les nôtres ne sont que de misérables plagiats, expliquent le sens des éléments du rêve d'après l'assonance ou la ressemblance des mots. Le caractère incompréhensible des substitutions dans nos clefs des songes populaires est dû à ce que la traduction fait disparaître toutes ces ressemblances. (Voir, au sujet de l'extraordinaire importance des jeux de mots et calembours dans les vieilles civilisations orientales, les ouvrages de Hugo WINCKLER.) Le plus bel exemple d'interprétation que nous ait légué l'Antiquité repose sur un jeu de mots. Artémidore raconte (p. 255) : « Il me paraît qu'Aristandre a donné une très heureuse explication à Alexandre de Macédoine, alors que celui-ci ayant cerné et assiégé Tyr s'impatientait et, dans un moment de trouble, avait eu le sentiment qu'il voyait un satyre danser sur son bouclier. Il se trouva qu'Aristandre était alors dans les environs de Tyr et dans la suite du roi. Il décomposa le mot satyre en σά et τύρος – et obtint que le roi s'étant occupé du siège plus activement prit la ville » (Εά-τύρος = à toi Tyr). Au reste, le rêve est si intimement lié à l'expression verbale que, comme le remarque avec raison FERENCZI, toute langue a sa langue de rêve. En règle générale, un rêve est intraduisible, et je croyais intraduisible aussi un livre comme celui-ci. Néanmoins le Dr A.A. BRILL, de New York, et d'autres, après lui, ont réussi à traduire la *Traumdeutung.*

31 Ce livre était terminé, lorsque j'ai reçu un travail de STUMPF qui essaie de démontrer également que le rêve à un sens et qu'il peut être interprété. Mais l'interprétation est fondée sur une symbolique d'allégories qui ne se prête pas à la généralisation.

32 BREUER et FREUD, *Studien über Hysterie*, Wien, 1895 4. Aufl., 1922 (Ges. *Werke*, Bd. I).

suivre jusqu’au bout la voie tracée par Breuer, en dépit de toutes les difficultés. J’exposerai ailleurs en détail comment s’est formée la technique et quels en ont été les résultats. C’est au cours de ces études psychanalytiques que j’ai été amené à m’occuper de l’interprétation des rêves. Les malades que j’obligeais à me communiquer tout ce qui leur passait par la tête sur un sujet déterminé me racontaient leurs rêves. Ils m’ont appris ainsi que l’on pouvait insérer le rêve dans la suite des états psychiques que l’on retrouve dans nos souvenirs en partant de l’idée pathologique. De là à traiter le rêve comme les autres symptômes et à lui appliquer la méthode élaborée pour ceux-là il n’y avait qu’un pas.

La méthode exige une certaine préparation du malade. Il faut obtenir de lui à la fois une plus grande attention à ses perceptions psychiques et la suppression de la critique, qui ordinairement passe au crible les idées qui surgissent dans la conscience. Pour qu’il puisse observer et se recueillir, il est bon de le mettre dans une position de repos, les yeux fermés ; pour qu’il élimine toute critique, il est indispensable de faire des recommandations formelles. On lui explique que le succès de la psychanalyse en dépend : il faut qu’il fasse attention, il faut qu’il observe et communique tout ce qui lui vient à l’esprit, qu’il se garde bien de refouler une idée parce qu’elle lui paraît sans importance, hors du sujet ou absurde. Il faut qu’il soit tout à fait impartial vis-à-vis de ses propres idées, car c’est précisément sa critique qui, en temps ordinaire, l’empêche de trouver l’explication d’un rêve, d’une idée obsessionnelle, etc.

Au cours de mes travaux de psychanalyse, j’ai observé que l’attitude psychique d’un homme qui réfléchit est très différente de celle d’un homme qui observe ses propres réflexions. L’activité psychique est plus intense pendant la réflexion que pendant l’auto-observation même la plus attentive ; l’aspect concentré, le front ridé de celui qui réfléchit, en opposition avec le repos mimique de celui qui s’observe, en sont une preuve. Il y a concentration de l’attention

dans les deux cas, mais dans la réflexion il y a, de plus, une critique. Cette critique fait éliminer une partie des idées apparues après perception, elle coupe court à d'autres pour ne pas suivre leur cheminement, fait que d'autres enfin ne parviennent même pas à franchir le seuil de la conscience et soient réprimées avant d'être perçues. Dans l'auto-observation, par contre, le seul effort à faire est de réprimer la critique ; quand on y est parvenu, quantité d'idées, qui, sinon, seraient demeurées insaisissables, surgissent à la conscience. On arrive, grâce à l'ensemble des faits nouveaux ainsi acquis pour l'auto-observation, à expliquer les idées pathologiques et les images du rêve. Comme on le voit, il s'agit, en somme, de reconstituer un état psychique qui présente une certaine analogie avec l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil et sans doute aussi avec l'état hypnotique, au point de vue de la répartition de l'énergie psychique (de l'attention mobile). Au moment où l'on s'endort, les « représentations non voulues » apparaissent à la surface, parce qu'une certaine action volontaire (et sans doute aussi critique) est relâchée. On donne habituellement, comme cause de ce relâchement, la fatigue. Les représentations non voulues qui surgissent se transforment en images visuelles et auditives[33] (voir les remarques de Schleiermacher et d'autres, p. 37). Dans l'état que nous allons utiliser pour l'analyse des rêves et des idées pathologiques, on renonce avec intention à cette activité critique et on utilise l'énergie psychique économisée ainsi (ou une fraction de cette énergie) pour suivre avec attention des pensées non voulues, qui surgissent et qui gardent leurs caractères représentatifs, contrairement à ce qui se passe au moment où l'on s'endort. *Les représentations « non voulues » deviennent ainsi « voulues ».*

Nombre de sujets ont peine à prendre l'attitude d'esprit nécessaire pour accueillir toutes les idées qui semblent surgir

33 H. SILBERER, qui a observé cette transformation de représentations en images visuelles, en a tiré des précisions importantes pour l'étude du rêve (*Jahrbuch f. psychoanalyt. Forschungen*, I et II, 1909).

d'elles-mêmes, en renonçant à la critique habituelle. Les « pensées non voulues » déclenchent une résistance très vive qui tend à les empêcher d'émerger. Si nous en croyons Schiller, grand penseur autant que grand poète, il se produit pendant la création poétique un état analogue. Dans un passage de sa correspondance avec Körner, relevé grâce à Otto Rank, Schiller répond aux lamentations de son ami sur sa faible fécondité littéraire : « Il me semble que la racine du mal est dans la contrainte que ton intelligence impose à ton imagination. Je ne puis exprimer ma pensée que par une métaphore. C'est un état peu favorable pour l'activité créatrice de l'âme que celui où l'intelligence soumet à un examen sévère, dès qu'elle les aperçoit, les idées qui se pressent en foule. Une idée peut paraître, considérée isolément, sans importance et en l'air, mais elle prendra parfois du poids grâce à celle qui la suit ; liée à d'autres, qui ont pu paraître comme elle décolorées, elle formera un ensemble intéressant. L'intelligence ne peut en juger si elle ne les a pas maintenues assez longtemps pour que la liaison apparaisse nettement. Dans un cerveau créateur tout se passe comme si l'intelligence avait retiré la garde qui veille aux portes : les idées se précipitent pêle-mêle, et elle ne les passe en revue que quand elles sont une masse compacte. Vous autres critiques, ou quel que soit le nom qu'on vous donne, vous avez honte ou peur des moments de vertige que connaissent tous les vrais créateurs et dont la durée, plus ou moins longue, seule distingue l'artiste du rêveur. Vous avez renoncé trop tôt et jugé trop sévèrement, de là votre stérilité » (lettre du 1er décembre 1788).

En réalité, il n'est pas très difficile de retirer ainsi la garde qui veille aux portes de la raison, comme dit Schiller, et de se mettre dans l'état d'auto-observation sans critique. La plupart de mes malades y arrivent dès le premier essai, moi-même je le fais facilement, surtout si j'écris toutes les idées qui me viennent, ce qui est un grand secours. La somme d'énergie psychique libérée par la

chute de l’activité critique et utilisée pour l’auto-observation varie selon le thème, objet de l’attention.

Dès les premiers essais d’application de cette méthode, on s’aperçoit qu’il faut diriger l’attention non pas sur le rêve considéré comme un tout, mais sur les différentes parties de son contenu. Quand je demande à un malade non exercé : « À quoi vous fait penser ce rêve ? », il ne découvre, en règle générale, rien dans le champ de sa conscience. Par contre, si je lui présente son rêve morceau par morceau, il me dit, pour chaque fragment, une série d’idées, que l’on pourrait appeler les « arrière-pensées » de cette partie du rêve. Cette première condition d’application montre que la méthode d’interprétation que je pratique s’écarte de la méthode populaire d’interprétation symbolique célèbre dans la légende et dans l’histoire et se rapproche de la méthode de déchiffrage. Elle est, comme celle-ci, une analyse « en détail » et non « en masse » ; comme celle-ci elle considère le rêve dès le début comme un composé, un « conglomérat » de faits psychiques.

Au cours de mes psychanalyses de névrotiques, j’ai eu l’occasion d’interpréter plusieurs milliers de rêves, mais je n’utiliserai pas ici ces observations. Tout d’abord, il s’agit là de rêves de malades, qui n’autorisent pas d’emblée des conclusions concernant les rêves de normaux ; puis, et surtout, le thème, objet de ces rêves, est toujours l’histoire morbide qui est à la base de leur névrose. Il en résulte qu’il faudrait pour chaque rêve un très long récit préliminaire et une discussion sur l’essence et les conditions étiologiques des psychonévroses. Ce sont là des questions peu étudiées et qui nous réservent beaucoup de surprises, elles ne pourraient que nous détourner de notre sujet. Je pense tout au contraire que la solution du problème du rêve pourra servir de prolégomènes à l’étude des problèmes plus difficiles de la psychologie des névroses. Mais si je renonce ainsi aux rêves des névropathes, qui constituent le fond de mes observations, je ne puis

être trop difficile dans le choix des autres. Il me reste, en effet, quelques rêves qui m’ont été racontés par hasard par des amis ou que j’ai trouvés comme exemples dans la bibliographie. Malheureusement, il me manque l’analyse de tous ces rêves, et sans elle je ne puis trouver le sens. En effet, mon procédé n’est pas aussi facile que la méthode populaire de déchiffrage, qui permet de traduire le rêve d’après une clef constante ; je serais bien plutôt porté à dire que le même contenu peut avoir un sens différent chez des sujets différents et avec un contexte différent.

Ces remarques font comprendre comment j’ai été amené à l’étude de mes propres rêves. C’est là, chez un sujet à peu près normal, un matériel riche, facile à utiliser, et qui a trait à de multiples occurrences de la vie quotidienne. On me dira que de telles « auto-analyses » méritent peu de confiance. Sans doute laissent-elles la porte ouverte à l’arbitraire. Mais je pense que les conditions de l’auto-observation sont plus favorables que celles de l’observation des autres, et, de toute manière, il est permis d’essayer de voir jusqu’où on peut aller dans l’interprétation des rêves au moyen de l’auto-analyse. J’ai d’ailleurs à vaincre d’autres difficultés d’ordre plus « interne ». On éprouve une pudeur bien compréhensible à dévoiler tant de faits intimes de sa vie personnelle et on craint les interprétations malveillantes des étrangers. Mais il faut s’élever au-dessus de cela. « Tout psychologiste, écrit Delbœuf, est obligé de faire l’aveu même de ses faiblesses, s’il croit par là jeter du jour sur quelque problème obscur. » Et si je me résigne à ce que le lecteur soit attiré d’abord par les indiscrétions que je suis obligé de commettre, je veux espérer que cette curiosité fera bientôt place à un intérêt profond pour les problèmes psychologiques que je compte élucider[34].

34 Je dois avouer, pour préciser ce que j’ai dit plus haut, que je n’ai presque jamais donné l’interprétation complète d’un de mes rêves. Sans doute ai-je été sage de ne pas trop faire confiance à la discrétion de mes lecteurs.

Je vais donc examiner un de mes propres rêves et exposer à son sujet ma méthode d’interprétation. Tout rêve de cette sorte nécessite un récit préliminaire. Je demande au lecteur de vouloir bien pour un moment faire siennes mes préoccupations et participer aux menus événements de ma vie : un tel transfert augmente considérablement l’intérêt pour le sens caché du rêve.

Récit préliminaire

Dans le courant de l’été 1895, j’ai eu l’occasion de soigner par la psychanalyse une jeune femme de mes amies, très liée également avec ma famille. L’on conçoit que ces relations complexes créent chez le médecin, et surtout chez le psychothérapeute, des sentiments multiples. Le prix qu’il attache au succès est plus grand, son autorité est moindre. Un échec peut compromettre une vieille amitié avec la famille du malade. Le traitement a abouti à un succès partiel : la malade a perdu son anxiété hystérique, mais non tous ses symptômes somatiques. Je ne savais pas très bien à ce moment quels étaient les signes qui caractérisaient la fin du déroulement de la maladie hystérique et j’ai indiqué à la malade une solution qui ne lui a pas paru acceptable. Nous avons interrompu le traitement dans cette atmosphère de désaccord, à cause des vacances d’été. Quelque temps après, j’ai reçu la visite d’un jeune confrère et ami qui était allé voir ma malade – Irma – et sa famille à la campagne. Je lui ai demandé comment il avait trouvé Irma, et il m’a répondu : « Elle va mieux, mais pas tout à fait bien. » Je dois reconnaître que ces mots de mon ami Otto, ou peut-être le ton avec lequel ils avaient été dits, m’ont agacé. J’ai cru y percevoir le reproche d’avoir trop promis à la malade, et j’ai attribué, à tort ou à raison, l’attitude partiale présumée d’Otto à l’influence de la famille de la malade, qui, je le croyais du moins, n’avait jamais regardé mon traitement d’un œil favorable. Au reste l’impression pénible que j’avais éprouvée ne s’est pas précisée dans mon esprit et je ne l’ai pas exprimée. Le soir

même, j'ai écrit l'observation d'Irma pour pouvoir la communiquer en manière de justification à notre ami commun le Dr M… qui était alors la personnalité dominante de notre groupe. La nuit (probablement vers le matin), j'ai eu le rêve suivant, que j'ai noté dès le réveil.

Rêve du 23-24 juillet 1895[35]

Un grand hall – beaucoup d'invités, nous recevons. – Parmi ces invités, Irma, que je prends tout de suite à part, pour lui reprocher, en réponse à sa lettre, de ne pas avoir encore accepté ma « solution ». Je lui dis : « Si tu as encore des douleurs, c'est réellement de ta faute. » – Elle répond : « Si tu savais comme j'ai mal à la gorge, à l'estomac et au ventre, cela m'étrangle. » – Je prends peur et je la regarde. Elle a un air pâle et bouffi ; je me dis : n'ai-je pas laissé échapper quelque symptôme organique ? Je l'amène près de la fenêtre et j'examine sa gorge. Elle manifeste une certaine résistance comme les femmes qui portent un dentier. Je me dis : pourtant elle n'en a pas besoin. – Alors elle ouvre bien la bouche, et je constate, à droite, une grande tache blanche, et d'autre part j'aperçois d'extraordinaires formations contournées qui ont l'apparence des cornets du nez, et sur elles de larges eschares blanc grisâtre. – J'appelle aussitôt le Dr M…, qui à son tour examine la malade et confirme… Le Dr M… n'est pas comme d'habitude, il est très pâle, il boite, il n'a pas de barbe… Mon ami Otto est également là, à côté d'elle, et mon ami Léopold la percute par-dessus le corset ; il dit : « Elle a une matité à la base gauche », et il indique aussi une région infiltrée de la peau au niveau de l'épaule gauche (fait que je constate comme lui, malgré les vêtements)… M… dit : « Il n'y a pas de doute, c'est une infection, mais ça ne fait rien ; il va s'y ajouter de la dysenterie et le poison va s'éliminer. » Nous savons également, d'une manière directe, d'où vient l'infection. Mon ami Otto lui a fait

35 C'est le premier rêve que j'ai soumis à une analyse détaillée.

récemment, un jour où elle s'était sentie souffrante, une injection avec une préparation de propyle, propylène… acide propionique… **triméthylamine** *(dont je vois la formule devant mes yeux, imprimée en caractères gras)… Ces injections ne sont pas faciles à faire… il est probable aussi que la seringue n'était pas propre.*

Ce rêve frappe par un trait parmi d'autres. On voit tout de suite à quels événements de la journée il se rattache et de quel sujet il traite. Le récit préliminaire nous a renseignés là-dessus. Les nouvelles que m'a communiquées Otto sur l'état de santé d'Irma, l'histoire de la maladie que j'ai rédigée tard dans la nuit ont continué à me préoccuper pendant le sommeil. Malgré cela personne ne pourrait comprendre la signification du rêve après une simple lecture du récit préliminaire et du rêve lui-même. Moi-même je ne la connais pas. Je suis surpris par les symptômes morbides dont Irma se plaint à moi en rêve, ce ne sont pas ceux pour lesquels je l'ai soignée. L'idée absurde d'une injection avec de l'acide propionique, les encouragements du Dr M… me font sourire. La fin du rêve me paraît plus obscure et plus touffue que le commencement. Pour comprendre la signification de tout cela, je me décide à faire une analyse détaillée.

Analyse

Le hall – beaucoup d'invités, nous recevons. Nous habitions cette année-là à Bellevue une maison isolée sur l'une des collines qui se rattachent au Kahlenberg. Cette maison, qui avait été bâtie pour être un local public, avait des pièces extraordinairement hautes en forme de hall. Le rêve a eu lieu à Bellevue quelques jours avant l'anniversaire de ma femme. La veille, ma femme avait dit qu'elle s'attendait à recevoir à son anniversaire plusieurs amis, entre autres Irma. Mon rêve anticipe sur cet événement : c'est l'anniversaire de ma femme, et nous recevons, dans le grand hall de Bellevue, une foule d'invités et parmi eux Irma.

Je reproche à Irma de n'avoir pas encore accepté la solution ; je lui dis : « Si tu as encore des douleurs, c'est de ta faute. » J'aurais pu lui dire cela éveillé, je le lui ai peut-être dit. Je croyais alors (j'ai reconnu depuis que je m'étais trompé) que ma tâche devait se borner à communiquer aux malades la signification cachée de leurs symptômes morbides ; que je n'avais pas à me préoccuper de l'attitude du malade : acceptation ou refus de ma solution, dont cependant dépendait le succès du traitement (cette erreur, maintenant dépassée, a facilité ma vie à un moment où, en dépit de mon inévitable ignorance, il fallait que j'eusse des succès). La phrase que je dis en rêve à Irma me donne l'impression que je ne veux surtout pas être responsable des douleurs qu'elle a encore : si c'est la faute d'Irma, ce ne peut être la mienne. Faut-il chercher dans cette direction la finalité interne du rêve ?

Plaintes d'Irma ; maux de gorge, de ventre et d'estomac, sensation de constriction. Les douleurs d'estomac faisaient partie des symptômes présentés par ma malade, mais elles étaient peu marquées ; elle se plaignait surtout de sensations de nausées et de dégoût. Les maux de gorge, les maux de ventre, les sensations de constriction jouaient chez elle un rôle minime. Ce choix de symptômes du rêve me surprend, je ne me l'explique pas pour le moment.

Elle a un air pâle et bouffi. Ma malade était toujours rose. Je suppose qu'ici une autre personne se substitue à elle.

Je m'effraie à l'idée que j'ai pu négliger une affection organique. Cette crainte est aisée à comprendre chez un spécialiste qui a affaire à peu près uniquement à des nerveux et qui est amené à mettre sur le compte de l'hystérie une foule de symptômes que d'autres médecins traitent comme des troubles organiques. Cependant il me vient, je ne sais pourquoi, un doute quant à la sincérité de mon effroi. Si les douleurs d'Irma ont une origine organique, leur guérison n'est plus de mon ressort : mon traitement

ne s'applique qu'aux douleurs hystériques. Souhaiterais-je une erreur de diagnostic pour n'être pas responsable de l'insuccès ?

Je l'amène près de la fenêtre, pour examiner sa gorge. Elle manifeste une certaine résistance comme les femmes qui ont de fausses dents. Je me dis : elle n'en a pourtant pas besoin. Je n'ai jamais eu l'occasion d'examiner la cavité buccale d'Irma. L'événement du rêve me rappelle qu'il y a quelque temps j'ai eu à examiner une gouvernante qui au premier abord m'avait donné une impression de beauté juvénile et qui, quand il s'est agi d'ouvrir la bouche, s'est arrangée de manière à cacher son dentier. À ce cas se rattachent d'autres souvenirs d'examens médicaux et de menus secrets dévoilés à cette occasion et gênants à la fois pour le malade et pour le médecin. – *Elle n'en a pas besoin,* semble être au premier abord un compliment à l'adresse d'Irma, mais j'y pressens une autre signification. Quand on s'analyse attentivement, on sent si on a épuisé les pensées amassées sous le seuil de la conscience. La manière dont Irma se tient près de la fenêtre me rappelle brusquement un autre événement. Irma a une amie intime pour qui j'ai une très vive estime. Un soir où j'étais allé lui rendre visite, je l'ai trouvée, comme dans mon rêve, debout devant la fenêtre, et son médecin, ce même Dr M…, était en train de dire qu'elle avait de fausses membranes diphtériques. Le Dr M… et les fausses membranes vont bien apparaître l'un et l'autre dans la suite du rêve. Je songe à présent que j'étais arrivé ces derniers mois à la conclusion que cette dame était également hystérique. D'ailleurs Irma elle-même me l'avait dit. Mais que sais-je au juste de son affection ? Ceci seulement : c'est qu'elle éprouve la sensation de constriction hystérique tout comme l'Irma de mon rêve. J'ai donc remplacé en rêve ma malade par son amie. Je me rappelle maintenant m'être souvent imaginé que cette dame pourrait m'appeler pour la guérir de son mal. Mais dans ces moments mêmes, cela me paraissait invraisemblable, car elle est très réservée. Elle se

raidit, comme dans le rêve. Une autre explication serait *qu'elle n'en a pas besoin* ; elle s'est montrée jusqu'à présent assez forte pour dominer ses états nerveux sans aide étrangère. Restent quelques traits que je ne peux rapporter ni à Irma ni à son amie : pâle, bouffie, fausses dents. Les fausses dents me rappellent la gouvernante dont j'ai parlé, mais j'ai tendance à m'en tenir aux *mauvaises dents.* Je me rappelle alors une autre personne à qui cela peut s'appliquer. Je ne l'ai jamais soignée, je ne souhaite pas avoir à le faire : elle est gênée avec moi et doit être une malade difficile. Elle est habituellement pâle et, à un moment, dans une bonne période, elle était bouffie[36].

J'ai donc comparé ma malade Irma à deux autres personnes qui ont toutes deux manifesté quelque résistance contre le traitement. Pourquoi, dans mon rêve, lui ai-je substitué son amie ? Sans doute parce que je souhaitais cette substitution ; l'amie m'est plus sympathique ou je la crois plus intelligente. Je trouve Irma sotte parce qu'elle n'a pas accepté ma solution. L'autre serait plus intelligente, elle suivrait donc mieux mes conseils. *La bouche s'ouvre bien alors :* elle me dirait plus qu'Irma[37].

Ce que je vois dans la gorge : une tache blanche et des cornets couverts d'eschares. La tache blanche me fait penser à la diphtérie et par là à l'amie d'Irma ; elle me rappelle aussi la grave maladie de ma fille aînée, il y a deux ans, et toute l'angoisse de ces mauvais jours. Les eschares des cornets sont liées à des inquiétudes au sujet

36 C'est à cette troisième personne également qu'il convient de rapporter les maux de ventre au sujet desquels je ne me suis pas encore expliqué. Il s'agit de ma propre femme. Les maux de ventre me rappellent une occasion où je me suis aperçus clairement de sa pudeur. Je conviens que je ne suis pas très aimable dans ce rêve pour Irma et pour ma femme ; peut-être voudra-t-on considérer comme circonstance atténuante le fais que je les compare en somme à la malade idéale facile à traiter.

37 J'ai le sentiment que l'analyse de ce fragment n'est pas poussée assez loin pour qu'on en comprenne toute la signification secrète. Si je poursuivais la comparaison des trois femmes, je risquerais de m'égarer. Il y a dans tout rêve de l'inexpliqué ; il participe de l'inconnaissable.

de ma propre santé. J’avais, à la même époque, utilisé fréquemment la cocaïne pour combattre un gonflement douloureux de la muqueuse nasale ; il y a quelques jours, on m’a appris qu’une malade qui avait appliqué le même traitement avait une nécrose étendue de la muqueuse. D’autre part, en recommandant, dès 1885, la cocaïne, je m’étais attiré de sévères reproches. Enfin un très cher ami, mort dès avant 1895, avait hâté sa fin par l’abus de ce remède.

J’appelle vite le Dr M… qui à son tour examine la malade. Ceci peut répondre simplement à la place que le Dr M… tient parmi nous. Mais « vite » est assez frappant pour exiger une explication spéciale. Cela me rappelle un événement pénible de ma vie médicale. J’avais provoqué, chez une de mes malades, une intoxication grave en prescrivant d’une manière continue un médicament qui à ce moment-là était considéré comme anodin : le sulfonal ; et j’ai appelé en hâte à l’aide mon confrère, plus âgé et plus expérimenté. Un détail me persuade qu’il s’agit bien de ce cas. La malade qui a succombé à l’intoxication portait le même prénom que ma fille aînée. Jusqu’à présent je n’avais jamais songé à cela ; cela m’apparaît maintenant comme une punition du ciel. Tout se passe comme si la substitution de personnes se poursuivait ici dans un autre sens : cette Mathilde-ci pour l’autre ; œil pour œil, dent pour dent. Il semble que j’aie recherché toutes les circonstances où je pourrais me reprocher quelque faute professionnelle.

Le Dr M… est pâle, imberbe, il boite. Il est exact que sa mauvaise mine a souvent inquiété ses amis. Mais les deux autres traits doivent appartenir à quelque autre personne. Je songe brusquement à mon frère aîné imberbe qui vit à l’étranger ; le Dr M… du rêve lui ressemble en gros, autant qu’il m’en souvienne. J’ai reçu il y a quelques jours la nouvelle qu’il boitait, par suite d’une atteinte arthritique de la hanche. Il doit y avoir une raison pour que dans mon rêve j’aie fondu ces deux personnes. Je me rappelle en effet en

avoir voulu à tous deux pour le même motif. L’un et l’autre avaient repoussé une proposition que je leur avais faite.

Mon ami Otto est à présent à côté de la malade et mon ami Léopold l’examine et trouve une matité à la base gauche. Mon ami Léopold est également médecin, c’est un parent d’Otto. Il se trouve que tous deux exercent la même spécialité, ce qui fait qu’ils sont concurrents et qu’on les compare souvent l’un à l’autre. Ils ont été tous deux mes assistants pendant plusieurs années, alors que je dirigeais une consultation publique pour maladies nerveuses de l’enfance. Il s’y est souvent produit des faits analogues à ceux du rêve. Pendant que je discutais le diagnostic avec Otto, Léopold avait examiné l’enfant à nouveau et apportait une contribution intéressante et inattendue qui permettait de trancher le débat. Il y avait entre les deux cousins la même différence de caractère qu’entre l’inspecteur Bräsig et son ami Karl. L’un était plus brillant, l’autre lent, réfléchi, mais profond. Lorsque j’oppose dans mon rêve Otto au prudent Léopold, c’est apparemment pour faire valoir ce dernier. C’est en somme ce que j’ai fait avec Irma, malade indocile, et son amie plus intelligente. Je remarque à présent l’une des voies de l’association des idées dans mon rêve : de l’enfant malade à l’hôpital des enfants malades. La matité à la base gauche doit être le souvenir d’un cas où la solidité de Léopold m’avait particulièrement frappé. J’ai l’impression aussi qu’il pourrait s’agir d’une affection métastatique ou que c’est peut-être encore une allusion à la malade que je souhaiterais avoir à la place d’Irma. Cette dame en effet, autant que je peux juger, feint d’être atteinte de tuberculose.

Une région infiltrée de la peau au niveau de l’épaule gauche. Je sais immédiatement qu’il s’agit de mon propre rhumatisme de l’épaule que je ressens régulièrement chaque fois que j’ai veillé tard. Le groupement même des mots dans le rêve prête à équivoque : *que je sens comme lui* doit signifier : je *ressens* dans mon propre corps. Par ailleurs je songe que l’expression « région infiltrée de la peau »

est bizarre. Mais nous connaissons l’infiltration au sommet gauche en arrière, elle a trait aux poumons et par conséquent de nouveau à la tuberculose.

Malgré les vêtements. Ce n’est qu’une incidente. Nous faisions, bien entendu, déshabiller les enfants que nous examinions à l’hôpital ; on est obligé de procéder autrement en clientèle avec les malades femmes. Ces mots marquent peut-être l’opposition. On disait d’un médecin très connu qu’il procédait toujours à l’examen physique de ses malades à travers les vêtements. La suite me paraît obscure. À parler franchement, je n’ai pas envie de l’approfondir.

Le Dr M… dit : « C’est une infection, mais ça ne fait rien. Il va s’y ajouter de la dysenterie et le poison va s’éliminer. » Cela me paraît ridicule au premier abord, mais je pense qu’il y a lieu de l’analyser attentivement comme le reste. À y regarder de plus près, on y découvre un sens. J’avais trouvé chez ma malade une angine diphtérique. Je me rappelle avoir discuté lors de la maladie de ma fille des relations entre la diphtérie locale et la diphtérie généralisée ; l’atteinte locale est le point de départ de l’infection générale. Pour Léopold, la matité serait un foyer métastatique et la preuve d’une infection générale. Pour moi, je ne crois pas que ces sortes de métastases apparaissent lors de la diphtérie. Elles me feraient plutôt penser à la pyohémie.

Cela ne fait rien. C’est une consolation. L’enchaînement me paraît être le suivant : Le dernier fragment du rêve attribue les douleurs de la malade à une affection organique grave. Il semble que j’aie voulu par là dégager ma responsabilité : on ne peut demander à un traitement psychique d’agir sur une affection diphtérique. Mais en même temps j’ai un remords d’avoir chargé Irma d’une maladie aussi grave pour alléger ma responsabilité. C’est cruel. J’ai besoin d’être rassuré sur l’issue, et il me paraît assez malin de mettre cette consolation précisément dans la bouche du Dr M… Je dépasse ici le

rêve, et cela demanderait à être expliqué. – Mais pourquoi cette consolation est-elle si absurde ?

Dysenterie. Quelque vague idée théorique d’après laquelle les toxines pourraient s’éliminer par l’intestin. Voudrais-je par là me moquer du Dr M…, de ses théories tirées par les cheveux, de ses déductions et inférences extraordinaires en matière de pathologie ? Je songe, à propos de la dysenterie, à un autre événement encore. J’ai eu l’occasion de soigner il y a quelques mois un jeune homme atteint de troubles intestinaux bizarres, chez qui des confrères avaient diagnostiqué « de l’anémie avec sous-alimentation ». J’ai reconnu qu’il s’agissait d’un cas d’hystérie, mais je n’ai pas voulu lui appliquer mon traitement psychique et je l’ai envoyé faire une croisière. Il y a quelques jours, j’ai reçu de lui une lettre désespérée venant d’Égypte, me disant qu’il avait eu un nouvel accès, considéré par le médecin comme dysentérique. Je suppose qu’il y a là une erreur de diagnostic d’un confrère peu informé qui se laisse abuser par des accidents hystériques, mais je ne puis m’empêcher de me reprocher d’avoir exposé mon malade à ajouter peut-être à son affection hystérique du tube digestif une maladie organique. De plus, dysenterie assone avec diphtérie, mot qui n’est pas prononcé dans le rêve.

C’est bien cela : je me moque du Dr M… et de son pronostic consolant : il va s’y ajouter de la dysenterie. Je me rappelle, en effet, qu’il ma raconté, en riant, il y a des années, un fait analogue sur un de nos confrères. Il avait été appelé par celui-ci en consultation auprès d’un malade atteint très gravement et il se crut obligé de faire remarquer au confrère, très optimiste, que le malade avait de l’albumine dans l’urine. Le confrère ne se troubla pas et répondit tranquillement : « *Cela ne fait rien,* mon cher confrère, l’albumine s’éliminera ! » – Il n’est donc pas douteux que ce fragment du rêve est une raillerie à l’adresse des confrères qui ignorent l’hystérie. Mon hypothèse est d’ailleurs aussitôt confirmée : je me demande

brusquement : le D^{r} M… sait-il que les symptômes constatés chez sa malade (l’amie d’Irma), qu’on avait mis sur le compte de la tuberculose, sont des symptômes hystériques ? A-t-il reconnu cette hystérie ou s’y est-il laissé prendre ?

Mais quelles raisons puis-je avoir de traiter si mal un ami ? La raison est simple. Le D^{r} M… accepte aussi peu ma « solution » concernant Irma qu’Irma elle-même.

Je me suis donc vengé en rêve de deux personnes déjà : d’Irma par le « Si tu souffres encore, c’est de ta faute », et du D^{r} M… en lui mettant dans la bouche des paroles de consolation absurdes.

Nous savons d’une manière immédiate d’où vient l’infection. Ce savoir immédiat en rêve est très remarquable. Un instant avant, nous l’ignorions, puisque l’existence de l’infection n’a été prouvée que par Léopold.

Mon ami Otto lui a fait, un jour où elle s’était sentie souffrante, une injection[38] [*sous-cutanée*]. En fait, Otto m’avait raconté que, pendant son bref séjour dans la famille d’Irma, il avait été appelé dans un hôtel voisin, auprès d’une personne qui s’était sentie malade brusquement, et qu’il lui avait fait une piqûre. Les piqûres me rappellent d’autre part mon malheureux ami qui s’était intoxiqué avec de la cocaïne. Je lui avais conseillé ce remède pour l’usage interne pendant sa cure de démorphinisation ; mais il s’est fait immédiatement des piqûres.

Avec une préparation de propyle… propylène… acide propionique. À quoi cela peut-il correspondre ? Le soir où j’ai écrit l’histoire de la maladie d’Irma, ma femme a ouvert un flacon de liqueur sur lequel on pouvait lire le mot « ananas »[39] : et qui était un cadeau de notre ami Otto. Otto a, en effet, l’habitude de faire des

38 [N. d. T.] : « injection » sans qualificatif signifie en allemand très habituellement – signifiait surtout à l’époque où fut écrit ce livre – injection sous-cutanée. Le mot ayant des implication diverses, nous n’avons pas cru pourvoir lui substituer le mot français plus courant « piqûre ».

39 Ananas assone avec le nom de famille de ma malade Irma.

cadeaux à tout propos. Ça lui passera, espérons-le, quand il se mariera. Le flacon ouvert dégagea une telle odeur de rikiki que je me refusai à y goûter. Ma femme dit : « Nous le donnerons aux domestiques », mais moi, plus prudent encore et plus humain, je l’en détournai en lui disant : « Il ne faut pas les intoxiquer non plus. » L’odeur de rikiki (odeur amylique) a déclenché dans mon esprit le souvenir de toute la série : méthyle, propyle, etc., et abouti dans le rêve aux composés propyliques. J’ai fait évidemment une substitution, j’ai rêvé le propyle après avoir senti l’amyle, mais c’est, pourrait-on dire, une substitution de l’ordre de celles qui sont permises en chimie organique.

Triméthylamine. Je vois la formule chimique de cette substance, ce qui prouve que je fais un grand effort de mémoire, et cette formule est imprimée en caractères gras, comme si on avait voulu la faire ressortir tout particulièrement. À quoi me fait maintenant penser la triméthylamine sur laquelle mon attention est éveillée de la sorte ? À un entretien avec un autre ami[40] qui, depuis des années, est au courant de tous mes travaux dès leur début, comme moi des siens. Il m’avait communiqué ses idées sur la chimie des processus sexuels et dit notamment qu’il avait cru constater, parmi les produits du métabolisme sexuel, la présence de la triméthylamine. Cette substance me fait ainsi penser aux faits de sexualité ; j’attribue à ces faits le plus grand rôle dans la genèse des affections nerveuses que je veux guérir. Irma est une jeune veuve. Pour excuser l’échec de mon traitement, je suis tenté de le mettre sur le compte de cette situation, que son entourage voudrait voir cesser. Comme ce rêve est d’ailleurs curieux ! L’amie d’Irma, qui se substitue à elle, est également une jeune veuve.

Je devine pourquoi la formule de la triméthylamine a pris tant d’importance. Elle ne rappelle pas seulement le rôle dominant de la sexualité, mais aussi quelqu’un à qui je songe avec bonheur quand je

40 [FLIESS.]

me sens seul de mon avis. Cet ami, qui joue un si grand rôle dans ma vie, vais-je le rencontrer dans la suite des associations du rêve ? Oui : il a étudié tout particulièrement le retentissement des affections des fosses nasales et de leurs annexes et publié des travaux sur les relations curieuses entre les cornets et les organes sexuels chez la femme. (Les trois formations contournées dans la gorge d’Irma.) Je lui ai même demandé d’examiner Irma, pour savoir si ses maux d’estomac n’étaient pas d’origine nasale. Lui-même souffre de suppuration nasale, ce qui me préoccupe beaucoup. C’est à cela que fait sans doute allusion le mot pyohémie qui me revient à l’esprit en même temps que les métastases du rêve.

Ces injections ne sont pas faciles à faire. Ceci est indirectement un reproche de légèreté contre mon ami Otto. J’ai dû penser à quelque chose d’analogue dans l’après-midi quand ses paroles et son air m’ont fait croire qu’il avait pris parti contre moi. J’ai dû me dire : comme il est influençable, comme il a peu de sens critique ! – La phrase me fait penser également à l’ami mort qui avait décidé trop vite de se faire des piqûres de cocaïne. L’on se rappelle que je ne lui avais pas du tout conseillé de faire des piqûres. Le reproche d’avoir employé ces substances à la légère, que je fais à Otto, me rappelle, par contrecoup, la malheureuse histoire de Mathilde, où je suis coupable moi-même. J’ai évidemment réuni ici des exemples de scrupules professionnels, mais aussi de laisser-aller.

Il est probable aussi que la seringue n’était pas propre. Encore un reproche à l’adresse d’Otto, mais qui est d’une autre origine. J’ai rencontré hier par hasard le fils d’une vieille dame, âgée de 82 ans, à qui je fais deux piqûres de morphine par jour. Elle est actuellement à la campagne, et on m’a dit qu’elle souffrait d’une phlébite. J’ai pensé immédiatement qu’il devait s’agir d’une infection due à la propreté insuffisante de la seringue. Je songe avec satisfaction qu’en deux ans je ne lui ai pas occasionné un seul abcès : je veille très attentivement à l’asepsie de la seringue, je suis très scrupuleux à ce point de vue.

La phlébite me fait penser à ma femme, qui a souffert de varices pendant une de ses grossesses ; puis surgissent dans ma mémoire les circonstances très semblables où se sont successivement trouvées ma femme, Irma et Mathilde, dont j’ai relaté plus haut la mort. L’analogie de ces événements a fait que j’ai substitué dans mon rêve ces trois personnes l’une à l’autre.

Voilà donc l’analyse de ce rêve achevée[41]. Pendant ce travail, je me suis défendu autant que j’ai pu contre toutes les idées que me suggérait la confrontation du contenu du rêve avec les pensées latentes qu’il enveloppait ; ce faisant, la « signification » du rêve m’est apparue. J’ai marqué une intention que le rêve réalise et qui doit être devenue le motif du rêve. Le rêve accomplit quelques désirs qu’ont éveillés en moi les événements de la soirée (les nouvelles apportées par Otto, la rédaction de l’histoire de la maladie). La conclusion du rêve est que je ne suis pas responsable de la persistance de l’affection d’Irma et que c’est Otto qui est coupable. Otto m’avait agacé par ses remarques au sujet de la guérison incomplète d’Irma ; le rêve me venge : il lui renvoie le reproche. Il m’enlève la responsabilité de la maladie d’Irma, qu’il rapporte à d’autres causes (énoncées très en détail). Le rêve expose les faits tels que j’aurais souhaité qu’ils se fussent passés ; *son contenu est l’accomplissement d’un désir, son motif un désir.*

Tout cela saute aux yeux. Mais les détails mêmes du rêve s’éclairent à la lumière de notre hypothèse. Je me venge, non seulement de la partialité et de la légèreté d’Otto (en lui attribuant une conduite médicale inconsidérée : l’injection), mais encore du désagrément que m’a causé la liqueur qui sentait mauvais, et je trouve en rêve une expression qui unit les deux reproches : une injection avec une préparation de propylène. Mais cela ne me suffit pas, je poursuis ma vengeance : j’oppose à Otto son concurrent plus solide. C’est comme si je lui disais : « Je l’aime mieux que toi. » Mais

41 On imagine bien que je n’ai pas communiqué ici tout ce qui m’est venu à l’esprit pendant le travail d’interprétation.

Otto n’est pas seul à porter le poids de ma colère. Je me venge aussi de la malade indocile en mettant à sa place une autre plus intelligente et plus sage. Je ne pardonne pas non plus son opposition au D^r^ M… et je lui fais comprendre, par une allusion transparente, qu’il se conduit dans cette affaire comme un ignorant (il va s’y ajouter de la dysenterie, etc.). J’en appelle même, il me semble, à un autre ami plus informé (celui qui m’a parlé de la triméthylamine), de même que j’en ai appelé d’Irma à son amie, d’Otto à Léopold. Mes trois adversaires remplacés par trois personnes de mon choix, je suis délivré du reproche que je crois n’avoir pas mérité.

D’ailleurs le rêve montre surabondamment l’inanité de ces reproches. Ce n’est pas moi qui suis responsable des douleurs d’Irma, mais elle-même qui n’a pas voulu accepter ma solution. Les douleurs d’Irma ne me regardent pas, car elles sont d’origine organique et ne peuvent être guéries par un traitement psychique. Les souffrances d’Irma s’expliquent par son veuvage (triméthylamine), et je ne peux rien changer à cet état. Les souffrances d’Irma ont été provoquées par la piqûre imprudente d’Otto, faite avec une substance non appropriée ; je n’en aurais jamais fait de pareille. Les souffrances d’Irma viennent d’une piqûre faite avec une seringue malpropre, comme la phlébite chez la vieille dame dont j’ai parlé ; il ne m’arrive jamais rien de tel. Il est vrai que ces explications, qui concourent toutes à me disculper, ne s’accordent pas ensemble et même s’excluent. Tout ce plaidoyer (ce rêve n’est pas autre chose) fait penser à la défense de l’homme que son voisin accusait de lui avoir rendu un chaudron en mauvais état. Premièrement, il lui avait rapporté son chaudron intact. Deuxièmement, le chaudron était déjà percé au moment où il l’avait emprunté. Troisièmement, il n’avait jamais emprunté de chaudron à son voisin. Mais tant mieux, pourvu qu’un seulement de ces trois systèmes de défense soit reconnu plausible, l’homme devra être acquitté.

On trouve dans le rêve d'autres thèmes encore, dont le rapport avec ma défense au sujet de la maladie d'Irma est moins clair : la maladie de ma fille, celle d'une malade qui portait le même prénom, les effets nocifs de la cocaïne, l'affection du malade en voyage en Égypte, les inquiétudes au sujet de la santé de ma femme, de mon frère, du D[r] M…, mes propres malaises, l'inquiétude pour l'ami absent atteint de suppurations du nez. Mais si j'embrasse tout cela d'un coup d'œil, je peux le réunir en un seul groupe de pensées que j'étiquetterais : inquiétudes au sujet de la santé (la mienne ou celle des autres, scrupules de conscience médicale). Je me rappelle l'obscure impression pénible que j'ai ressentie lorsque Otto m'a apporté des nouvelles d'Irma. Je voudrais retrouver après coup dans ce groupe de pensées la marque de cette impression fugitive. Otto m'avait dit en somme : Tu ne prends pas assez au sérieux tes devoirs médicaux, tu n'es pas consciencieux, tu ne tiens pas ce que tu promets. Le groupe des pensées du rêve est alors venu à mon aide et m'a permis de démontrer combien je suis consciencieux et combien la santé des miens, de mes amis et de mes malades me tient à cœur. Remarquons que l'on trouve dans cet ensemble aussi des souvenirs pénibles qui tendent plutôt à confirmer l'accusation d'Otto qu'à me disculper. Il y a là une apparence d'impartialité, mais qui n'empêche qu'on reconnaît aisément le rapport entre le contenu large sur lequel le rêve repose et le thème plus étroit, objet du désir : non-responsabilité au sujet de la maladie d'Irma.

Je ne prétends nullement avoir entièrement élucidé le sens de ce rêve, ni que mon interprétation soit sans lacunes.

Je pourrais m'y attarder, rechercher de nouvelles explications, résoudre des énigmes qu'il pose encore. Je vois nettement les points d'où l'on pourrait suivre de nouvelles chaînes d'associations ; mais des considérations dont nous tenons tous compte quand il s'agit de nos propres rêves m'arrêtent dans ce travail d'interprétation. Que ceux qui seraient portés à me blâmer pour cette réserve essaient

d’être eux-mêmes plus explicites. Je m’en tiendrai pour le moment à la notion nouvelle qu’a apportée cette analyse : Quand on applique la méthode d’interprétation que j’ai indiquée, on trouve que le rêve a un sens et qu’il n’est nullement l’expression d’une activité fragmentaire du cerveau, comme on l’a dit. *Après complète interprétation, tout rêve se révèle comme l’accomplissement d’un désir.*

Chapitre III. Le rêve est un accomplissement de désir

Quand on a suivi un étroit sentier et que l'on arrive brusquement sur une hauteur, d'où l'on découvre en diverses directions des perspectives très vastes, on s'arrête et on se demande de quel côté on se tournera d'abord. C'est le sentiment que nous éprouvons après avoir surmonté notre première interprétation de rêve. Nous nous trouvons dans la pleine lumière d'une découverte soudaine.

Le rêve n'est pas un chaos de sons discordants issus d'un instrument frappé au hasard, il n'est pas dépourvu de sens, il n'est pas absurde ; pour l'expliquer, il n'est pas nécessaire de supposer le sommeil d'une partie de nos représentations et l'éveil d'une autre. C'est un phénomène psychique dans toute l'acception du terme, c'est l'accomplissement d'un désir. Il doit être intercalé dans la suite des actes mentaux intelligibles de la veille : l'activité intellectuelle qui le construit est une activité élevée et compliquée.

Mais cette notion suscite toute une série de questions. Si le rêve, après analyse, se révèle comme un désir accompli, d'où vient l'aspect étrange et surprenant de cet accomplissement ? Quelle modification ont subie nos pensées pour aboutir au rêve tel que nous nous le rappelons au réveil ? À quelles règles a obéi cette transformation ? D'où vient le contenu représentatif qui a été élaboré en rêve ? D'où viennent certains caractères qui nous frappent quand

nous analysons un rêve, tels que la contradiction (voir l'exemple du chaudron) ? Le rêve peut-il nous apprendre du nouveau sur notre vie psychique, peut-il corriger les notions et les croyances de la veille ? Nous allons laisser toutes ces questions de côté pour le moment. Nous avons appris que le rêve représente un désir comme accompli. Il convient de nous demander si c'est là un caractère général du rêve ou un cas particulier : le contenu du rêve que nous venons d'analyser (le rêve au sujet d'Irma). En effet, à supposer même que tout rêve ait un sens et une valeur psychologiques, il pourrait se faire que ce sens fût différent dans les différents rêves. Notre premier rêve a été l'accomplissement d'un désir, un autre sera peut-être l'accomplissement d'une crainte, un troisième une réflexion, un quatrième un simple souvenir. La question qui se pose est en somme la suivante : Y a-t-il beaucoup de rêves de désir, n'y a-t-il que des rêves de désir ?

Ce caractère des rêves est souvent si apparent que l'on se demande comment le langage des rêves n'a pas été compris dès longtemps. Prenons comme exemple un rêve que je puis provoquer à volonté, qui est en quelque sorte une expérience. Quand j'ai mangé le soir des sardines, des olives ou quelque autre hors-d'œuvre salé, j'ai soif la nuit et je me réveille. Mais j'ai d'abord un rêve, toujours le même : je bois. J'aspire l'eau à grands traits, elle a un goût exquis, je la savoure comme un homme épuisé, je me réveille et dois réellement boire. La raison de ce rêve si simple est la soif que je sens bien au réveil.

La sensation fait naître le désir de boire et le rêve montre ce désir réalisé. Il remplit un rôle que je puis expliquer de la manière suivante. J'ai un sommeil profond et il est rare que je sois réveillé par un besoin. Si je réussis à apaiser ma soif en rêvant que je bois, je n'ai plus à me réveiller pour boire réellement. C'est donc un *rêve de commodité.* Comme souvent dans la vie, le rêve remplace l'action. Malheureusement, il est plus difficile d'étancher par un rêve une soif

réelle qu'une soif de vengeance, comme lorsqu'il s'agissait de mon ami Otto ou du Dr M… mais l'intention est la même. Récemment, j'ai eu ce même rêve avec une variante. J'ai eu soif avant de m'endormir et j'ai bu le verre d'eau qui était sur ma table de nuit. Quelques heures plus tard, au milieu de la nuit, j'ai eu soif de nouveau. Il était peu commode de boire cette fois, il fallait me lever et prendre le verre d'eau qui se trouvait sur la table de nuit de ma femme. J'eus un rêve qui convenait aux circonstances : Ma femme me donnait à boire dans un vase, une urne étrusque que j'avais rapportée d'un voyage en Italie et que j'avais donnée depuis. Mais le goût de l'eau était si salé (à cause de la cendre, sans doute) que je me réveillai. On remarquera combien ce rêve est un effort vers la commodité. Comme son unique but est d'accomplir un désir, il est pleinement égoïste. L'amour de sa propre commodité est difficile à concilier avec les égards pour les autres. La présence de l'urne funéraire est sans doute également l'accomplissement d'un désir. Je regrette de n'avoir plus ce vase, de même qu'il m'est désagréable de ne pouvoir atteindre le verre d'eau qui est à côté de ma femme. De plus, l'urne funéraire va avec la sensation croissante de goût salé, qui, je le sais, m'obligera à me réveiller[42].

Quand j'étais jeune, j'avais souvent des rêves de cette sorte. J'ai toujours eu l'habitude de travailler tard dans la nuit et j'avais

42 WEYGANDT a bien cet aspect des rêves de soif. Il écrit (p. 11) : « La sensation de soif est mieux perçue que toutes les autres : elle provoque toujours la représentation de son apaisement. Les modes selon lesquels le rêve apaise la soif sont multiples et liés aux souvenirs les plus récents. Ce qu'on retrouve assez souvent, c'est, ici comme en bien soi-disant rafraîchissements se soit révélée aussi faible. » Ce que Weygrandt ne voit pas, c'est le sens général de cette réaction du rêvé à une excitation. – Le fait que certaines personnes, qui ont soif la nuit, se réveillent sans avoir rêvé n'est pas en opposition avec mon expérience personnelle, il prouve seulement qu'elles dorment mal. – Cf. Isaïe, XXIX, 8 : « Comme celui qui a faim rêve qu'il mange, puis s'éveille l'estomac vide, et comme celui qui a soif rêve qu'il boit, puis s'éveille épuisé et languissant… »

beaucoup de mal à me lever le matin. Je rêvais souvent que j'étais levé et devant ma table de toilette. Au bout d'un certain temps, j'étais bien obligé de constater que je n'étais pas encore levé, mais j'y avais gagné un moment de sommeil. Un de mes jeunes confrères, qui comme moi aime dormir, a fait ce rêve de paresse sous une forme particulièrement amusante. Il habitait assez près de l'hôpital où il allait tous les matins, et sa logeuse avait ordre de le réveiller de bonne heure, mais elle avait toutes les peines du monde à y parvenir. Un matin, il dormait d'un sommeil particulièrement profond. Elle cria : « Monsieur Pepi, levez-vous, faut que vous alliez à l'hôpital ! » Le dormeur rêva qu'il était à l'hôpital, dans une chambre, couché dans un lit, avec au-dessus de sa tête une pancarte sur laquelle on pouvait lire : Pepi H., étudiant en médecine, 22 ans, et il se disait en rêve : « Puisque je suis déjà à l'hôpital, je n'ai plus besoin d'y aller. » Il se retourna et continua à dormir. Il avait ainsi reconnu franchement le motif de son rêve.

Voici un autre rêve dont la stimulation agit également pendant le sommeil. Une de mes malades, qui avait subi une opération à la mâchoire, opération qui avait mal réussi, devait porter sur l'ordre de ses médecins, jour et nuit, au niveau de sa joue malade, un appareil réfrigérant. Mais elle avait l'habitude de l'arracher dès qu'elle était endormie. Un jour on m'a prié de lui faire des observations à ce sujet : elle avait de nouveau jeté son appareil par terre. La malade me répondit : « Cette fois vraiment je n'y peux rien, ça a été la suite d'un rêve que j'ai eu la nuit. Je rêvais que j'étais à l'Opéra, dans une loge, et je suivais la représentation avec beaucoup d'intérêt. À la clinique, il y avait M. Karl Meyer, qui se plaignait de terribles maux de tête. Je me suis dit : puisque moi je ne souffre pas, je n'ai pas besoin d'appareil, aussi l'ai-je jeté. » Ce rêve de la pauvre malade est comme une réalisation de l'expression consacrée : « Il y a des plaisirs plus rares. » Le rêve offre un de ces plaisirs. M. Karl Meyer, à qui la dormeuse attribuait ses propres douleurs, était, de tous les

jeunes gens dont elle pouvait se rappeler, celui qui lui était le plus indifférent.

Il est tout aussi facile de découvrir l'accomplissement de désirs dans un certain nombre d'autres rêves chez des gens bien portants. Un ami qui connaît ma théorie et qui l'a communiquée à sa femme me dit un jour : « Il faut que je te dise que ma femme a rêvé hier qu'elle a eu ses règles. Tu sauras sans doute ce que cela signifie. » Bien sûr je le sais. Si cette jeune femme a rêvé qu'elle avait ses règles, c'est parce qu'elle ne les avait pas eues ce mois-là. J'imagine bien qu'elle aurait volontiers joui quelque temps encore de sa liberté avant les misères de la maternité. C'était au fond une manière habile d'annoncer sa première grossesse. Un autre ami m'écrit que sa femme a rêvé récemment de taches de lait sur sa chemise. C'est encore une annonce de grossesse, mais pas de première grossesse cette fois : la jeune mère souhaite avoir plus de lait pour son second enfant que pour son premier.

Une jeune femme, qui a été retenue au chevet de son enfant, souffrant de maladie infectieuse, pendant des semaines et séparée du monde, rêve, après la guérison de l'enfant, qu'elle se trouve dans une soirée où elle rencontre entre autres Alphonse Daudet, Paul Bourget et Marcel Prévost, qui sont très aimables avec elle et lui disent des choses très amusantes. Les deux premiers auteurs ressemblent aux portraits qu'elle connaît d'eux ; Marcel Prévost, dont elle n'a jamais vu de photographie, ressemble à l'employé du service de désinfection qui, la veille, avait procédé au nettoyage de la chambre du petit malade et qui a été la première visite depuis de longues semaines. On peut traduire ce rêve sans difficulté : Il serait grand temps de faire quelque chose de plus amusant que de soigner éternellement des malades.

Ces quelques exemples suffiront peut-être pour montrer que l'on trouve fréquemment, dans des circonstances variées, des rêves que l'on ne peut comprendre que comme des accomplissements de

désir où cet aspect est très apparent. Ce sont le plus souvent des rêves brefs et simples, qui tranchent d'une manière heureuse sur les grands rêves confus et surchargés qui ont surtout attiré l'attention des auteurs. Il est utile d'étudier de près ces rêves simples. On trouve les formes les plus élémentaires de ces rêves chez les enfants, dont l'activité psychique est moins compliquée que celle des adultes. La psychologie de l'enfant est appelée à rendre à la psychologie de l'adulte les mêmes services que la morphologie et l'embryologie des animaux inférieurs à l'étude des animaux placés plus haut dans l'échelle. Malheureusement, jusqu'à présent, on n'a guère utilisé la psychologie de l'enfant dans ce sens.

Les rêves des jeunes enfants sont souvent des réalisations naïves. De ce point de vue, ils sont moins intéressants que les rêves d'adultes. On n'y trouve pas d'énigmes, mais ils sont un argument inappréciable pour prouver que l'essence du rêve est l'accomplissement d'un désir. Voici quelques exemples de rêves de mes propres enfants.

J'ai noté, à la suite d'une excursion de Aussee à Hallstadt (été 1896), deux rêves, l'un chez ma fillette, qui avait à ce moment-là 8 ans 1/2, l'autre chez un garçon de 5 ans et 3 mois. Je signale que nous habitions cet été-là sur une colline à côté d'Aussee, d'où, par temps clair, on avait une vue splendide sur le Dachstein. À la longue-vue on pouvait bien reconnaître le refuge de Simony. Les petits ont souvent essayé de le regarder, je ne sais avec quel résultat. Avant l'excursion, j'expliquai aux enfants que Hallstadt était au pied du Dachstein. Ils étaient ravis de faire cette promenade. De Hallstadt nous sommes allés dans la vallée d'Eschern, dont le paysage changeant les a émerveillés.

Seul le petit garçon de cinq ans est peu à peu devenu grognon. Chaque fois qu'un nouveau sommet apparaissait, il demandait : « Est-ce le Dachstein ? » et j'étais obligé de lui répondre : « Non, c'est un avant-mont. » Après avoir répété plusieurs fois cette

question, il se tut complètement, il ne voulut pas monter le chemin à degrés qui conduisait à la cascade. Je pensai qu'il était fatigué. Le lendemain matin, il vint à moi, frais et reposé, et il me raconta : « Cette nuit j'ai rêvé que nous étions allés au refuge de Simony. » Je compris alors. Quand je lui avais parlé du Dachstein, il avait cru qu'on allait faire pendant l'excursion l'ascension de cette montagne, dont il avait tant entendu parler quand on regardait avec la longue-vue. Quand il s'est aperçu qu'il ne verrait que des avant-monts et la cascade et qu'il devrait s'en contenter, il a été déçu et il est devenu triste. Le rêve l'a dédommagé de sa déception. J'ai essayé d'avoir quelques détails du rêve ; ils étaient très pauvres : « On monte pendant six heures, par un chemin à degrés » : c'est ce qu'il avait entendu dire.

La petite fille de 8 ans 1/2 avait, pendant cette promenade, également formé des vœux que le rêve devait accomplir. Nous avions amené avec nous à Hallstadt le fils de nos voisins, âgé de 12 ans, cavalier accompli, qui avait, selon toute apparence, conquis le cœur de la petite bonne femme. Le lendemain matin, elle nous raconta le rêve suivant : « Crois-tu, j'ai rêvé qu'Émile était à nous, qu'il vous appelait Papa et Maman et qu'il dormait avec nous, dans la grande chambre comme nos garçons. Là-dessus Maman arrive dans la chambre et jette sous nos lits de grosses tablettes de chocolat enveloppées de papier bleu et vert. » Les frères, à qui je n'ai apparemment pas transmis l'art d'interpréter les songes, déclarèrent, tout comme nos auteurs : « Ce rêve est absurde. » La petite fille défendit une partie de son rêve (au point de vue de la théorie des névroses, il est intéressant de savoir laquelle) : « Qu'Émile soit tout à fait à nous, ça c'est idiot, mais pour les tablettes de chocolat, non. »

C'était précisément cette dernière partie que je trouvais obscure. La maman m'a donné les éléments de l'explication. En revenant de la gare à la maison, les enfants se sont arrêtés devant un

distributeur automatique ; ils auraient voulu avoir de ces tablettes, entourées de papier d'argent, qu'ils savaient, par expérience, s'y trouver. La maman avait estimé, avec raison, que cette journée avait réalisé assez de désirs et elle avait laissé celui-ci pour le rêve. Cette petite scène m'avait échappé. Je compris sans peine la partie du rêve que ma fille avait écartée. J'avais entendu moi-même comment notre gentil invité avait, sur la route, engagé les enfants à attendre que Papa et Maman arrivent. Le rêve de la petite avait fait de ces relations temporaires une adoption durable. Son bon petit cœur ne concevait pas d'autre forme de vie en commun que celle qu'elle menait avec ses frères, et que le rêve réalisait. Il était impossible de savoir, sans interroger l'enfant, pourquoi les tablettes de chocolat avaient été jetées sous les lits.

Des amis m'ont raconté un rêve tout à fait semblable à celui de mon petit garçon. Il s'agissait cette fois d'une petite fille de huit ans. Son père avait fait, avec plusieurs enfants, une promenade à Dornbach, afin de leur montrer la Rohrerhütte, mais il avait rebroussé chemin parce qu'il était trop tard, et il avait promis aux enfants de la leur montrer à une autre occasion. Au retour on passa devant une plaque qui indiquait le chemin du Hameau. Les enfants demandèrent à aller au Hameau, et on leur promit, comme précédemment, de le faire un autre jour. Le lendemain matin, la petite fille, âgée de huit ans, a déclaré à son père avec satisfaction : « Papa, j'ai rêvé aujourd'hui que tu étais allé avec nous à la Rohrerhütte et au Hameau. » Dans son impatience, elle avait, par avance, réalisé en rêve la promesse de son père.

Ma petite fille, quand elle était âgée de 3 ans et 3 mois, a fait un rêve tout aussi clair. Il avait été inspiré par la beauté du paysage de l'Aussee. L'enfant avait, pour la première fois, fait un voyage sur le lac, et le temps de la promenade lui avait paru très court. Elle ne voulait pas quitter le bateau à l'embarcadère et pleurait à chaudes larmes. Le lendemain matin elle raconta : « Cette nuit j'ai fait une

promenade sur le lac. » Il faut espérer que cette fois la promenade aura été assez longue.

Mon fils aîné, alors âgé de huit ans, réalisait déjà en rêve les rêveries de la veille. II montait avec Achille dans un char, Diomède conduisait le char. Les jours précédents, comme de juste, il s’était passionné pour les légendes grecques que l’on avait données à sa sœur aînée.

Si l’on veut bien m’accorder que les mots dits par les enfants pendant le sommeil font partie du rêve, je pourrai communiquer l’un des rêves les plus récents de ma collection. Ma plus petite fille, âgée à ce moment de 19 mois, avait eu un matin des vomissements et avait été mise à la diète pour toute la journée. Dans la nuit qui a suivi ce jour de jeûne, on l’entendit crier, au milieu d’un sommeil agité : « *Anna F.eud, f.aises, g.osses f.aises, flan, bouillie !* » Elle employait alors son nom pour exprimer la prise de possession. Son menu comprenait apparemment tout ce qui lui avait paru désirable. Le fait qu’elle y avait mis des fraises sous deux formes était une manifestation contre la police sanitaire domestique ; elle avait remarqué, en effet, que la bonne avait mis son indisposition sur le compte d’une grande assiettée de fraises ; elle prenait en rêve sa revanche de cette appréciation inopportune[43].

Quand nous disons que l’enfance est heureuse parce qu’elle ne connaît pas encore le besoin sexuel, nous oublions qu’une source permanente de déceptions, de renoncement et, partant, de rêves est pour elle l’autre grand besoin vital[44]. Voici un autre exemple : Mon petit neveu, âgé de 22 mois, est chargé de me souhaiter ma fête et de m’apporter, comme cadeau, un panier de cerises, qui sont alors des primeurs encore. La chose lui paraît dure, il répète : « Les

43 Peu de jours après, la grand-mère eut un rêve analogue à celui de sa petite-fille (elles avaient 70 ans à elles deux). Elle avait été obligée de se mettre à la diète pendant un jour, à la suite de troubles causés par un rein flottant. La nuit elle rêva, se retrouvant sans doute fraîche jeune fille, qu’elle avait été invitée à déjeuner et à dîner et qu’on lui avait servi des mets recherchés.

cerises sont d'dans », et il ne peut pas se décider à donner la corbeille. La nuit lui apportera une compensation. Jusqu'à présent, il racontait à sa mère chaque matin qu'il avait rêvé du « soldat blanc » (un officier de la garde couvert de son manteau) qu'il avait un jour admiré dans la rue. Au lendemain du douloureux sacrifice, il se réveille heureux et déclare, confiant dans son rêve : « *He(r)man mangé toutes les cerises*[45] *!* »

Je ne sais pas de quoi rêvent les animaux. Un proverbe que m'a appris un de mes auditeurs croit le savoir. Il dit : « De quoi rêve l'oie ? De maïs[46] ». Toute la théorie du rêve accomplissement de désir tient dans ces mots[47]. Remarquons en terminant que nous aurions pu arriver à notre conclusion sur le sens caché des rêves par une voie bien plus courte, si nous avions seulement interrogé les maximes. La sagesse populaire parle quelquefois, il est vrai, des rêves avec mépris – il semble qu'elle veuille donner raison à la science quand elle dit « tout songe mensonge ». Le plus souvent cependant, pour elle, le rêve est comme la bonne fée. Quand la réalité surpasse nos espérances, nous disons : « Je n'aurais jamais osé rêver cela. »

44 Une étude plus approfondie de l'âme de l'enfant nous apprend qu'en réalité les tendances sexuelles, sous leur forme inantile, jouent dans l'activité psychique de l'enfant un rôle considérable et qui n'a été que trop méconnu. Cela nous fait quelque peu douter du « bonheur » de l'enfance » tel que les adultes le concevront plus tard. (Voir mes *Drei Abhandlungen sur Sexualtheorie,* 1905 ; *Ges. Werke*, Bd. V.)

Chapitre IV. La déformation dans le rêve

45 Il convient de signaler que les petits enfants commencent à avoir assez tôt des rêves plus compliqués et moins clairs et qu'en revanche on trouve chez les adultes, dans certaines circonstances, des rêves simples, d'aspect infantile. J'ai montré combien les rêves d'enfants de 4 à 5 ans sont déjà riches de pensées imprévues ; j'en ai rapporté des exemples (Analyse der Phobie eines funfjahrigen Knaben, *Jahrbuch von Bleuler Freud,* I, 1909). Jung en rapporte d'autres (Ueber Konflikte der kindlichen Selle, *ibid.,* II, 1910). On trouvera des analyses de rêves d'enfants chez H. von HUG--HELLMUTH, PUTNAM, RAALTE, SPIELREIN, TAUSK ; d'autres chez BANCHIERI, BUSEMANN, DOGLIA et surtout chez WIGAM qui insiste sur le caractère d'accomplissement de désir. Chez les adultes, les rêves de type infantile apparaissent surtout quand les sujets se trouvent placés dans des conditions de vie inhabituelles. Voici ce que dit NORDENSKJÖLD de l'équipage qui a hiverné avec lui *(Antartic,* 1904,1.1, p. 336) : « Nos rêves n'ont jamais été aussi fréquents et vivants que pendant cette période et ils trahissaient nos pensées les plus intimes. Ceux-là mêmes d'entre nos camarades qui n'avaient jusqu'alors rêvé que très exceptionnellement avaient tous les matins de longues histoires à raconter, et nous nous communiquions ainsi mutuellement nos derniers exploits dans le monde de l'imagination. C'était toujours notre ancienne vie, qui maintenant était si loin de nous, mais elle était peuplée d'événements de notre vie actuelle. Ainsi un de nos camarades avait fait ce rêve, très caractéristique : il était sur les bancs de l'école, et on l'avait chargé, en guise de devoir, d'écorcher des petits chiens de mer préparés tout exprès pour la leçon. Le plus souvent nos rêves tournaient autour de la nourriture et de la boisson. L'un de nous se distinguait par ses rêves de banquet, et il était parfaitement heureux quand il pouvait nous annoncer le matin qu'il "avait fait un dîner de trois services". Un autre rêvait de tabac, de montagnes de tabac, un autre d'un bateau qui allait toutes voiles dehors à travers la mer libre. Un rêve encore mérite d'être mentionné ; le facteur arrivait avec le courrier et nous expliquait longuement les causes de son

Si j'affirme ainsi que la signification de *chaque* rêve est un accomplissement de désir et qu'il n'est pas d'autres rêves que des rêves de désir, je sais que je me heurterai à une opposition irréductible. On m'objectera : le fait qu'il y a des rêves que l'on doit interpréter comme des vœux accomplis n'est pas nouveau, toute une série d'auteurs l'ont signalé dès longtemps (cf. Radestock [p. 137-138], Volkelt [p. 110-111], Purkinje [p. 456], Tissié [p. 70], M. Simon [p. 42, sur les rêves d'inanition du baron Trenck pendant son emprisonnement] et Griesinger [p. lll][48]. Mais dire qu'il n'y a que des rêves d'accomplissement de désir est une généralisation injustifiée que l'on peut réfuter sans peine. Trop de rêves enferment un contenu pénible, sans trace de réalisation d'un désir.

L'auteur qui s'oppose le plus nettement à notre conception est peut-être le philosophe pessimiste Ed. v. Hartmann. Voici ce qu'il dit dans sa *Philosophie de l'inconscient* (II^{e} partie)[49] : « Pour ce qui est du rêve, il apporte dans le sommeil toutes les misères de la vie éveillée et ne laisse de côté que ce qui pourrait réconcilier avec la vie les hommes cultivés : la joie de la science et de l'art. »

retard. Il avait mal distribué ses lettres et il avait eu toutes les peines du monde à les avoir à nouveau. Il était question, bien entendu, dans nos rêves de beaucoup de choses encore, mais ce qui m'avait frappé, aussi bien dans mes propres rêves que dans ceux qu'on me racontait, c'était le manque d'imagination. Il aurait été très intéressant au point de vue psychologique de les noter tous. On comprendra sans peine combien tous nous aspirions au sommeil qui nous apportait la réalisation de nos plus vifs désirs. » – DU PREL note (p. 231). « Pendant un voyage en Afrique, Mungo Park, mourant de soif, rêvait sans cesse des vallées et des prairies ruisselantes de sa patrie. Trenck, torturé par la faim, se voyait à la Sternschanze et Magdebourg, entouré de mets choisis, et George Back, qui prit part à la première expédition de Franklin, rêva également, à un moment où il allait mourir d'inanition, de repas abondants. »

46 *Wovon träumt die Gans ? Von Kukuruz.* – Un proverbe hongrois, que rapporte FERENCZI, affirme : « Le cochon rêve de glands, l'oie de maïs. » Un proverbe juif dit : « De quoi rêve la poule ? De millet » (*Sammlung jüd. Sprichw. u. Redensarten, herausg.* v. BERNSTEIN. 2. Aufl., p. 116).

Des observateurs moins sombres font également ressortir que le désagréable et la douleur sont plus fréquents en rêve que l'agréable et le plaisir (cf. Scholz, p. 33 ; Volkelt, p. 80). Sarah Weed et Florence Hallam, qui ont étudié leurs propres rêves, ont essayé de donner à cette prédominance du désagréable une expression statistique. D'après elles, 28,6 % des rêves seulement sont agréables et 58 % pénibles. En dehors de ces rêves, qui continuent pendant le sommeil les états affectifs pénibles de la veille, il y a encore les cauchemars, rêves d'angoisse, où ce sentiment, le plus affreux de tous, nous secoue jusqu'à ce que nous nous réveillions. Et c'est précisément chez les enfants, chez qui nous avons trouvé les rêves de désir non voilés, que ces cauchemars sont le plus fréquents (cf. Debacker, *Terreurs nocturnes des enfants*, 1881).

Il semblerait que ces cauchemars sont en contradiction avec la loi d'accomplissement de désir que nous avons cru pouvoir déduire

47 Je ne prétends point être le premier qui ait vu dans le désir l'origine du rêve. (Voir là-dessus le début du chapitre suivant.) Ceux que l'origine de cette conception intéresse en trouveront des traces dans l'Antiquité chez HÉROPHILE, médecin qui vivait sous Ptolémée I[er]. HÉROPHILE distingue, selon BÜCHSENSCHÜTZ (p. 33), trois espèces de rêves : les rêves envoyés par les dieux, les rêves naturels qui naissent quand l'âme se fait une image de ce qui pourrait lui arriver de salutaire et de ce qui va se passer, et les rêves mixtes qui naissent d'eux-mêmes, par juxtaposition d'images, quand nous voyons ce que nous souhaitons. J. STÆRCKE revèle, dans le choix d'exemple de SCHERNER, un rêve que l'auteur lui-même a considéré comme une réalisation de désir (p. 239). SCHERNER dit : « L'imagination réalisa aussitôt le vœu que la dormeuse avait caressé pendant la veille, parce qu'il était très vivant dans son esprit. » Ce rêve se trouve parmi les rêves affectifs (Stimmungsträume), à côté de rêves de langueur amoureuse et d'humeur chagrine. Comme on le voit, SCHERNER ne fait pas jouer au désir d'autre rôle dans le rêve qu'à n'importe quel autre état psychique de la veille ; il était donc loin d'établir une relation entre le désir et l'essence même du rêve.

48 PLOTIN disait déjà : « Quand nos désirs son émus, l'imagination survient qui nous donne l'illusion de posséder leur objet » (DU PREL, p. 276).

49 P. 344 de l'éd. Allemande (Stereotypausgabe).

des exemples des chapitres précédents et qu'ils rendent absurde notre tentative de généralisation.

Il n'est cependant pas difficile de répondre à ces objections, en apparence si convaincantes. Il suffit de se rappeler que notre théorie s'appuie sur un examen non du contenu manifeste du rêve, mais du contenu de pensée que le travail d'interprétation découvre derrière le rêve. Nous opposons au *contenu manifeste* le *contenu latent.* Il est vrai qu'il existe des rêves dont le contenu manifeste est pénible, mais a-t-on jamais essayé d'analyser ces rêves, de découvrir leur contenu latent ? Sinon, toutes les objections tombent, car n'est-il pas possible aussi que des rêves pénibles et des cauchemars se révèlent, en fait, après interprétation, comme des rêves d'accomplissement de désir[50].

Il est souvent utile au cours d'une recherche, quand la solution d'un problème présente des difficultés, de passer à l'examen du problème suivant ; on casse plus facilement deux noix l'une contre l'autre. Nous n'allons pas essayer de résoudre d'emblée la question de savoir comment des rêves pénibles ou des cauchemars peuvent accomplir des désirs ; nous allons nous attacher d'abord à un autre problème qui découle également de ce que nous avons vu jusqu'à présent : Pourquoi des rêves indifférents, qui à l'analyse se révèlent comme des rêves d'accomplissement de désir, n'expriment-ils pas ce

50 On ne saurait croire avec quel entêtement lecteurs et critiques se refusent à cet examen et laissent de côté la différence fondamentale entre le contenu manifeste et le contenu latent. – Par contre, personne n'est plus près de moi sur ce point que J. Sully, dans un passage de son article : *Dreams as a révélation ;* on voudra bien ne pas en sous-estimer l'importance parce qu'il n'est cité qu'ici : « It would seem then, after ail, that dreams are not the utter nonsense they have been said to be by such authorities as Chaucer, Shakespeare and Milton. The chaotic aggrega-tions of our nightfancy have a significance and communicate new knowledge. *Like some letterin cipher, the dream inscription when scrutinised closely loses its first look of balderdash and takes on the aspect of a serious, intelligible message. Or, to vary the figure slightly, we may say that, like some palimpsest, the dream discloses beneath its worthless surface-characters traces of an old and precious communication* » (P. 364).

désir clairement ? Le rêve de l'injection faite à Irma, que nous avons longuement exposé, n'avait rien de pénible, il nous est apparu après interprétation comme l'accomplissement très net d'un désir. Mais pourquoi une analyse était-elle nécessaire, pourquoi le rêve ne découvre-t-il pas aussitôt son sens ? En fait, le rêve de l'injection faite à Irma ne donnait pas au premier abord l'impression d'exaucer un souhait du rêveur. Le lecteur l'aura constaté ; je ne le savais pas moi-même avant d'en faire l'analyse. Si nous nommons ce fait : la *déformation* dans le rêve, une seconde question se posera aussitôt : d'où provient cette déformation du rêve ?

On pourrait à première vue imaginer diverses réponses. Celle-ci par exemple : il serait impossible, durant le sommeil, de trouver l'expression qui correspondrait aux pensées du rêve. Mais l'analyse de certains rêves nous oblige à donner de cette déformation une autre explication. C'est ce que je vais montrer d'après un autre de mes rêves. Il m'obligera à nouveau à un certain nombre d'indiscrétions, mais ce sacrifice personnel sera compensé par un éclaircissement complet du problème.

Récit préliminaire : Au printemps 1897, j'appris que deux professeurs de notre Université avaient proposé de me conférer le grade de *professor extraordinarius.* Cette nouvelle me surprit et me fit un vif plaisir : deux hommes éminents, qui n'étaient point de mes amis, reconnaissaient ainsi publiquement ma valeur. Mais je me dis aussitôt que je ne devais pas me faire d'illusion. Le ministère avait, dans les dernières années, refusé de nombreuses propositions de cet ordre, et bien des collègues plus âgés que moi, qui avaient rendu au moins autant de services, attendaient vainement leur nomination. Il n'y avait donc pas de raison pour que je fusse mieux traité. Je résolus donc d'en prendre mon parti. Je ne crois pas être ambitieux, j'ai assez de clientèle et n'ai pas besoin d'un titre pour en avoir davantage. Il ne s'agissait pas au reste de savoir si je trouvais les raisins trop verts : il était clair que je ne les pouvais atteindre.

Un soir, un collègue de mes amis, qui précisément était dans le même cas que moi et depuis plus longtemps, vint me voir. Dans notre société, le titre de professeur fait du médecin un demi-dieu pour ses malades ; moins résigné que moi, il se présentait de temps à autre aux bureaux du ministère pour demander où en était sa nomination. Il en revenait précisément. Il me raconta que cette fois il avait mis le directeur au pied du mur et lui avait demandé s'il était vrai que des motifs confessionnels empêchaient sa nomination. On lui avait répondu qu'évidemment – étant données les tendances actuelles – Son Excellence ne pourrait de quelque temps, etc. « Du moins, conclut mon ami, je sais où j'en suis. » Cela ne m'apprenait rien de nouveau, mais devait m'engager à me résigner plus encore. On pouvait m'opposer, en effet, les mêmes motifs confessionnels.

Le lendemain, je fis le rêve suivant, dont la forme même était curieuse. Il se composait de deux pensées et de deux images, disposées de telle sorte que, dans chaque couple, pensée et image s'expliquaient mutuellement. Je n'indique que la première moitié du rêve, l'autre ne nous intéresse pas ici.

I. Mon ami R… est mon oncle. – J'ai pour lui une grande tendresse.

II. Je vois son visage devant moi un peu changé. Il paraît allongé, on voit très nettement une barbe jaune qui l'encadre.

Ensuite viennent les deux autres parties. Une pensée et une image de nouveau, je passe.

Voici comment je procédai pour interpréter ce rêve.

Quand il me revint à l'esprit dans le cours de l'après-midi, j'en ris d'abord et je dis : « Ce rêve est absurde. » Mais je ne pouvais l'écarter, il me poursuivit tout le jour. Enfin, vers le soir, je me fis des reproches : « Si, lors de l'interprétation d'un rêve, un de tes malades te disait simplement : « c'est absurde », tu le lui reprocherais et tu penserais qu'il y a derrière ce rêve quelque histoire désagréable qu'il préfère ne pas s'avouer. Agis de même avec toi. Ton idée que le rêve

est absurde trahit sans doute une résistance intérieure à l'interprétation. Ne te laisse pas détourner. » Je me mis donc à l'interpréter.

R… est mon oncle. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Je n'ai eu qu'un oncle, l'oncle Joseph[51]. C'est une triste histoire. Il s'était laissé entraîner, il y a quelque trente ans, à des spéculations qui le menèrent trop loin. Il fut puni. Mon père, dont le chagrin rendit en peu de jours les cheveux gris, disait souvent que l'oncle Joseph n'était pas un mauvais homme, mais une tête faible ; c'était son expression. Si donc mon ami R… est mon oncle Joseph, j'entends par là : R… est une tête faible. J'ai peine à le croire et cela m'est très désagréable. Pourtant la figure aux traits allongés et à la barbe jaune que je vois dans mon rêve le confirme. Mon oncle avait bien une figure longue, entourée d'une belle barbe blonde. Mon ami R… était très brun, mais quand les bruns commencent à grisonner, ils expient la splendeur de leur jeunesse. Leur barbe noire devient brun-rouge, puis jaunâtre, grise enfin. Mon ami R… en est là, moi aussi d'ailleurs, et je le remarque avec ennui. La figure que je vois en rêve est à la fois celle de mon ami R… et celle de mon oncle, c'est une image générique à la manière de Galton qui, on le sait, faisait photographier plusieurs figures sur la même plaque pour dégager les caractères de famille. Il n'y a donc pas de doute, j'ai bien pensé que mon ami R… était une tête faible, comme mon oncle Joseph.

Je ne peux encore imaginer dans quel but j'ai établi un rapprochement qui m'indigne. Il ne peut aller bien loin. Mon oncle avait commis un crime, mon ami R… est irréprochable, il n'a jamais encouru qu'une amende, pour avoir, avec sa bicyclette, renversé un écolier. Est-ce à cela que je pense ? Ce serait ridicule. Mais une autre

51 Il est curieux que, pendant la veille, mes souvenirs se réduisent pour faciliter l'analyse. J'ai connu cinq de mes oncles, j'en ai beaucoup aimé et admiré un. Mais dès l'instant où j'ai surmonté la résistance contre l'interprétation du rêve, je me dis : Je n'ai eu qu'un oncle, celui précisément dont il est question dans le rêve.

conversation sur le même thème avec mon collègue N… me revient à l'esprit. Je rencontrai N… dans la rue ; lui aussi a été proposé comme professeur, il savait quel honneur on m'avait fait et me félicita. Je lui dis : « Quelle plaisanterie ! Vous ne savez que trop bien par vous-même quelle est la valeur de ces sortes de propositions ! » Là-dessus, lui, sans y attribuer peut-être grande importance : « On ne peut pas savoir. Il y a quelque chose de particulier contre moi. Ne savez-vous pas qu'une fois j'ai été dénoncé à la justice. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'on a arrêté l'enquête ; c'était une vulgaire tentative de chantage ; et j'eus même bien de la peine à empêcher que l'on punît la dénonciatrice. Mais l'on utilise peut-être cela contre moi au ministère pour ne pas me nommer. Vous, vous êtes irréprochable. » Voilà le criminel trouvé, et aussi le sens et la tendance de mon rêve. Mon oncle Joseph représente les deux collègues qui n'ont pas été nommés professeurs, l'un parce que tête faible, l'autre parce que criminel. Je sais maintenant pourquoi j'ai besoin de cette construction. Si des motifs confessionnels suffisent à expliquer que l'on n'ait point nommé mes amis R… et N…, ma propre nomination est bien douteuse ; mais si je puis attribuer cette opposition à d'autres motifs qui ne me touchent pas, rien ne m'empêche d'espérer. Mon rêve fait de R… une tête faible, de N… un criminel ; je ne suis ni l'un ni l'autre, il n'y a donc plus de communauté entre nous ; je peux donc compter être nommé professeur, et j'échappe au sentiment pénible de devoir m'appliquer ce que le directeur a dit à R…

Il faut que j'interprète ce rêve plus complètement. Je ne suis pas encore tranquille, je ne peux prendre mon parti de la légèreté qui m'a fait rabaisser deux collègues honorables pour me faire un chemin. Mon malaise s'est un peu atténué : je sais quelle est la valeur du témoignage dans le rêve. Je suis prêt à affirmer publiquement que R… n'est pas une tête faible, que N… a été victime d'un chantage. Je ne crois pas non plus qu'Irma ait été gravement

malade à la suite d'une injection de propylène faite par Otto ; ici comme là, mon rêve exprimait seulement le *désir qu'il en fût ainsi*. La supposition qui réalise mon désir est moins absurde dans le second rêve que dans le premier, elle utilise plus adroitement des faits matériels ; elle ressemble à une de ces calomnies bien faites où « il y a tout de même quelque chose de vrai » ; je sais, pour mon ami R…, qu'un de ses collègues a autrefois voté contre lui, et quant à mon ami N…, c'est lui-même qui m'a fourni des armes contre lui. Et cependant, je le répète, le rêve ne me paraît pas entièrement expliqué.

Je songe maintenant que le rêve contient une indication que jusqu'à présent je n'ai pas interprétée. Dès que je me suis aperçu que R… était mon oncle, j'ai éprouvé pour lui une ardente tendresse. D'où vient ce sentiment ? Je n'ai évidemment jamais rien ressenti de pareil pour mon oncle Joseph. Il y a de longues années que R… m'est cher, mais si je m'en venais lui exprimer une tendresse du genre de celle que j'éprouve pour lui dans le rêve, il serait assurément étonné. Ma tendresse pour lui me paraît fausse et exagérée. Cette exagération se retrouve, quoique en sens opposé, dans le peu d'estime que je fais de sa valeur intellectuelle en le confondant avec mon oncle Joseph. Je commence à deviner. Cette tendresse n'appartient pas au contenu latent du rêve, aux pensées qu'il recouvre, elle leur est opposée, elle a pour rôle d'empêcher l'interprétation. C'est bien cela. Je me rappelle ma résistance à cette interprétation, combien j'ai souhaité ne pas la faire, déclarant que ce rêve était absurde. Mon expérience psychanalytique m'a appris comment de tels refus doivent être interprétés. Ils n'ont pas de valeur explicative, mais manifestent nos affects. Quand ma petite fille n'a pas envie de manger une pomme qu'on lui offre, elle la déclare amère, sans même y avoir goûté. Quand mes malades se conduisent comme la petite, je sais qu'il s'agit de représentations qu'ils veulent *refouler*. Il en est de même pour mon rêve : je ne tiens

pas à l'interpréter, parce que l'interprétation contient quelque chose contre quoi je regimbe. Mon interprétation achevée, je sais de quoi il s'agissait : je me regimbais contre l'idée que R… était une tête faible. La tendresse que j'éprouvais pour lui ne provenait pas du contenu latent du rêve, mais de ma résistance. Si le contenu latent de mon rêve est ainsi déformé, déformé en son contraire, c'est que la tendresse m'est ici utile. En d'autres termes, la *déformation* est voulue, elle est un procédé de *dissimulation.* Les pensées de mon rêve étaient injurieuses pour R… ; pour que je ne le remarque pas, elles sont remplacées par l'opposé, la tendresse.

On peut considérer cette notion comme ayant une valeur générale. Ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre III, il y a des rêves non voilés de désir. Là où l'accomplissement du désir est méconnaissable, déguisé, on peut affirmer qu'il y a eu une tendance à se défendre contre lui, il n'a pu s'exprimer que déformé.

Je vais essayer de chercher un parallèle, dans la vie sociale, à cet événement de notre vie intérieure. Où trouver une telle déformation des actes psychiques dans la vie sociale sinon dans les relations de deux hommes dont l'un détient un certain pouvoir que l'autre doit ménager ; celui-ci déguisera sa pensée. Notre politesse de tous les jours est une forme de dissimulation. Quand j'interprète mes rêves pour le lecteur, je suis obligé de les déformer. Le poète connaît les mêmes contraintes : « Pourtant le meilleur de ce que tu connais ne peut être dit à ces garçons[52]. » L'écrivain politique se trouve dans une situation analogue quand il veut dire des vérités désagréables aux puissants. S'il exprime ouvertement son opinion, on l'étouffera, après s'il s'agit de paroles, avant s'il recourt à l'impression. L'écrivain redoute la *censure,* c'est pourquoi il modère et il déforme l'expression de sa pensée. Selon la force et la susceptibilité de cette censure, il devra ou bien éviter certaines formes d'attaques seulement, ou bien se contenter d'allusions et ne

52 *Das Beste was du wissen kanst, Darfst du den Buden doch nicht sagen.* (GOETHE, *Faust*, I.)

pas dire clairement de quoi il s'agit, ou bien dissimuler sous un déguisement innocent des révélations subversives : il parlera de mandarins alors qu'il songera aux fonctionnaires de son pays. Plus la

censure sera sévère, plus le déguisement sera complet, plus les moyens de faire saisir au lecteur le sens véritable seront ingénieux[53].

L'analogie qu'on retrouve jusque dans le détail entre la censure et la déformation du rêve autorise l'hypothèse de conditions analogues. Nous sommes ainsi conduits à admettre que deux grandes forces concourent à la formation du rêve : les tendances, le système. L'une construit le désir qui est exprimé par le rêve, l'autre

53 Mme H. v. HUG-HELLMUTH a communiqué en 1915 (*Internat. Zeitschr. f. ärztl. Psychoanalyse*, III) un rêve qui justifie mieux qu'aucun autre ma terminologie. La transposition du rêve agit dans mon exemple comme la censure des lettres : elle « éteint » les passages qui lui paraissent subversifs. La censure des lettres « caviarde » ces passages, la censure du rêve les remplace par un murmure incompréhensible. Il faut savoir que la rêveuse est une dame haut placée, très bien élevée, âgée de cinquante ans, veuve d'un officier supérieur mort depuis douze ans et mère de grands fils dont l'un se trouve alors sur le front. Elle rêve de « service d'amour ». *Elle va à l'hôpital n° 1 et dit au poste à l'entrée qu'elle doit parler au médecin-chef... (elle prononce un nom qui lui est inconnu), parce qu'elle doit prendre du service à l'hôpital. Mais elle prononce le mot service d'une façon telle que le sous-officier comprend aussitôt qu'il s'agit de service d'amour. Comme c'est une femme âgée, après quelque hésitation, il la laisse passer. Mais, au lieu d'arriver auprès du médecin-chef, elle arrive dans une grande pièce sombre où se trouvent beaucoup d'officiers et de médecins militaires debout ou assis, autour d'une longue table. Elle présente sa requête à un médecin-major qui la comprend au bout de peu de mots. Elle s'entend dire, en rêve : « Moi et de nombreuses autres femmes et jeunes filles de Vienne sommes prêtes pour les soldats, hommes de troupe et officiers, sans distinction... »* (Ici, un murmure.) *Mais les visages gênés ou ricanants des officiers lui montrent que tout le monde a bien compris. La dame continue : « Je sais que notre résolution peut paraître singulière, mais c'est très sérieux. On ne demande pas au soldat, sur le champ de bataille, s'il veut ou non mourir. » Suit un silence pénible de quelques minutes. Le médecin-major passe son bras autour de sa taille et dit : « Chère madame, supposez qu'il faille réellement...* (murmure). *Elle échappe à son bras en pensant : il est comme les autres..., et répond : « Mon Dieu ! je suis une vieille femme et je ne me trouverais peut-être même pas en situation... D'ailleurs il faudrait poser une condition : on aurait égard à l'âge de façon qu'une femme âgée et un tout jeune garçon...* (murmure) ; ce *serait*

le censure et par suite de cela déforme l'expression de ce désir. On peut se demander en quoi consiste le pouvoir grâce auquel cette seconde instance exerce sa censure. Si l'on songe que les pensées latentes du rêve ne sont pas conscientes avant l'analyse, mais que nous nous rappelons d'une manière consciente le contenu manifeste du rêve, on ne sera pas loin d'admettre que la seconde instance a pour rôle de permettre l'accès de la conscience. Rien du premier système ne pourrait parvenir à la conscience avant d'avoir franchi la seconde instance, et la seconde instance ne laisserait passer aucun de ces futurs états de conscience, sans exercer son droit et lui imposer les modifications qui lui conviennent. Ces notions supposent une conception particulière de « l'essence » de la conscience. Le fait de devenir conscient est pour moi un acte psychique particulier, distinct et indépendant de l'apparition d'une pensée ou d'une représentation. La conscience m'apparaît comme un organe des sens qui perçoit le contenu d'un autre domaine. On peut montrer que la psychopathologie ne saurait se refuser à admettre ce principe fondamental. Mais nous le développerons plus longuement un peu plus tard.

Si j'applique ce que je viens de dire des deux instances psychiques et de leurs relations avec la vie consciente au « rêve de l'oncle », je constate une analogie complète entre la tendresse que

effrayant. » Le médecin-major : « Je comprends très bien. » Quelques officiers, au nombre desquels s'en trouve un qui l'avait autrefois demandée en mariage, éclatent de rire. Elle demande à être conduite au médecin-chef qu'elle connaît, pour tout régler. Elle s'aperçoit alors avec consternation qu'elle ignore son nom. Toutefois le médecin-major lui indique avec beaucoup de politesse et de considération un tout petit escalier tournant en fer qui conduit directement à l'étage supérieur. En montant, elle entend dire à un officier : « C'est une résolution formidable ! Jeune ou vieille, elle mérite tout notre respect ! » Elle monte cet escalier interminable, avec le sentiment de faire simplement son devoir. Ce même rêve reparaît deux autres fois en quelques semaines avec des changements tout à fait négligeables et dépourvus de signification.

j'éprouve dans le rêve pour mon ami R… et ce qui se passe parfois dans la vie politique. Supposons un État où un souverain jaloux de son pouvoir lutte contre une opinion publique agitée. Le peuple se révolte contre un fonctionnaire qui lui déplaît et exige son renvoi. Pour ne pas laisser voir qu'il doit compter avec l'opinion populaire, le souverain conférera au fonctionnaire une haute distinction que rien ne motivait. C'est ainsi que ma seconde instance, commandant le seuil de la conscience, gratifie R… d'un débordement de tendresse parce que la tendance du premier système était d'en faire une tête faible, cela en vue d'intérêts particuliers auxquels les désirs de ce système étaient fortement liés[54].

Nous avons ici le sentiment que l'interprétation des rêves pourrait nous donner sur la structure de l'esprit des notions que jusqu'à présent nous avons vainement attendues de la philosophie. Mais laissons là ce sujet, et, maintenant que nous avons élucidé le déguisement du rêve, retournons à notre point de départ. Nous nous étions demandé comment on pouvait considérer des rêves à contenu pénible comme accomplissant un désir. Nous voyons que cela est possible s'il y a eu déformation, si le contenu pénible n'est que le travestissement de ce que nous souhaitions. Tenant compte des deux instances psychiques, nous dirons : les rêves pénibles contiennent bien des faits pénibles à la *deuxième* instance, mais ces faits renferment l'accomplissement d'un désir de la *première*. Ils sont

54 Ces rêves hypocrites ne sont pas rares. Au moment où je m'occupais d'un certain problème scientifique, j'eus plusieurs nuits de suite un rêve légèrement embrouillé où je me réconciliais avec un ami quitté depuis longtemps. À la quatrième ou cinquième fois, je parvins enfin à saisir le sens de ce rêve. Il m'encourageait à laisser là ce qui me restait d'égard pour la personne en question, à me libérer d'elle complètement, et il s'était hypocritement déguisé en son contraire. J'ai publié un « rêve d'Œdipe » hypocrite où la pensée du rêve remplaçait par une tendresse manifeste les impulsions hostiles et les souhaits de meurtre (*Typisches Beispeil eines verkappten Oedipustraumes*). Je décrirais plus loin (chapitre VI : Le travail du rêve) une autre variété du rêve hypocrite.

rêves de désir dans la mesure où tout rêve jaillit de la première instance, la seconde ne se comportant pas à l'égard du rêve d'une façon créatrice et n'exerçant qu'une action défensive[55]. Si nous jugeons seulement la contribution de la seconde instance, nous ne comprendrons jamais ceux-là. Nous retrouverons toutes les énigmes constatées jusqu'à présent par les auteurs dans le domaine du rêve.

Il faut que l'analyse dévoile le sens caché de chaque rêve qui est d'accomplir un désir. Je choisis quelques rêves à contenu pénible et vais essayer de les analyser. Ce sont, en partie, des rêves d'hystériques, ils exigent de longs récits préliminaires et parfois une intrusion dans les processus psychiques de l'hystérie. Mais je ne peux éviter ces circonstances, bien qu'elles rendent l'exposé des faits plus difficile.

Ainsi que je l'ai déjà indiqué, quand je traite un psychonévrosé, ses rêves deviennent régulièrement le sujet de nos entretiens. Je dois lui donner alors toutes les explications psychologiques grâce auxquelles je parviens moi-même à comprendre son cas, et je subis à cette occasion des critiques impitoyables : des spécialistes ne seraient pas plus durs. Régulièrement, mes malades se refusent à admettre le principe d'après lequel tous les rêves seraient l'accomplissement de désirs. Voici quelques exemples de rêves que l'on m'a opposés comme preuve du contraire.

« Vous dites toujours, déclare une spirituelle malade, que le rêve est un désir réalisé. Je vais vous raconter un rêve qui est tout le contraire d'un désir réalisé. Comment accorderez-vous cela avec votre théorie ? Voici le rêve :

« *Je veux donner un dîner, mais je n'ai pour toutes provisions qu'un peu de saumon fumé. Je voudrais aller faire des achats, mais je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que toutes les boutiques sont fermées. Je veux téléphoner à quelques fournisseurs,*

55 Nous rencontrons également des cas où le rêve exprime un désir de cette seconde instance.

mais le téléphone est détraqué. Je dois donc renoncer au désir de donner un dîner. »

Je réponds naturellement que seule l'analyse peut décider du sens de ce rêve ; j'accorde toutefois qu'il semble à première vue raisonnable et cohérent et paraît tout le contraire de l'accomplissement d'un désir. « Mais de quel matériel provient ce rêve ? Vous savez que les motifs d'un rêve se trouvent toujours dans les faits des jours précédents. »

Analyse. – Le mari de ma malade est boucher en gros ; c'est un brave homme, très actif. Il lui a dit quelques jours avant qu'il engraissait trop et voulait faire une cure d'amaigrissement. Il se lèverait de bonne heure, ferait de l'exercice, s'en tiendrait à une diète sévère et n'accepterait plus d'invitations à dîner. Elle raconte encore, en riant, que son mari a fait, à la table des habitués du restaurant où il prend souvent ses repas, la connaissance d'un peintre qui voulait à tout prix faire son portrait, parce qu'il n'avait pas encore trouvé de tête aussi expressive. Mais son mari avait répondu, avec sa rudesse ordinaire, qu'il le remerciait très vivement mais était persuadé que le peintre préférerait à toute sa figure un morceau du derrière d'une belle jeune fille[56]. Ma malade est actuellement très éprise de son mari et le taquine sans cesse. Elle lui a également demandé de ne pas lui donner de caviar. – Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

En réalité elle souhaite depuis longtemps avoir chaque matin un sandwich au caviar, mais elle se refuse cette dépense. Naturellement, elle aurait aussitôt ce caviar, si elle en parlait à son mari. Mais elle l'a prié au contraire de ne pas le lui donner, de manière à pouvoir le taquiner plus longtemps avec cela.

56 Cf. l'expression : *dem Maler sitzen* (s'asseoir pour le peintre = poser), et les vers connus de GOETHE : *Und wenn er keinen Hintern hat, Wie kann der Edle sitzen ?* (Et si le noble n'a pas de derrière, comment s'assiéra-t-il ?)

(Cela me paraît tiré par les cheveux. Ces sortes de renseignements insuffisants cachent pour l'ordinaire des motifs que l'on n'exprime pas. Songeons à la manière dont les hypnotisés de Bernheim accomplissant une mission post-hypnotique l'expliquent, quand on leur en demande la raison, par un motif visiblement insuffisant, au lieu de répondre : « Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela. » Le caviar de ma malade sera un motif de ce genre. Je remarque qu'elle est obligée de se créer, dans sa vie, un désir insatisfait. Son rêve lui montre ce désir comme réellement non comblé. Mais pourquoi lui fallait-il un tel désir ?)

Ce qui lui est venu à l'esprit jusqu'à présent n'a pu servir à interpréter le rêve. J'insiste. Au bout d'un moment, comme il convient lorsqu'on doit surmonter une résistance, elle me dit qu'elle a rendu visite hier à une de ses amies ; elle en est fort jalouse parce que son mari en dit toujours beaucoup de bien. Fort heureusement, l'amie est mince et maigre, et son mari aime les formes pleines. De quoi parlait donc cette personne maigre ? Naturellement de son désir d'engraisser. Elle lui a aussi demandé : « Quand nous inviterez-vous à nouveau ? On mange toujours si bien chez vous. »

Le sens du rêve est clair, maintenant. Je peux dire à ma malade : « C'est exactement comme si vous lui aviez répondu mentalement : « Oui da ! je vais t'inviter pour que tu manges bien, que tu engraisses et que tu plaises plus encore à mon mari ! J'aimerais mieux ne plus donner de dîner de ma vie ! » Le rêve vous dit que vous ne pourrez pas donner de dîner, il accomplit ainsi votre vœu de ne point contribuer à rendre plus belle votre amie. La résolution, prise par votre mari, de ne plus accepter d'invitation à dîner, pour ne pas engraisser, vous avait, en effet, indiqué que les dîners dans le monde engraissent. » Il ne manque plus qu'une concordance qui confirmerait la solution. On ne sait encore à quoi le saumon fumé répond dans le rêve. « D'où vient que vous évoquez dans le rêve le saumon fumé ? » – « C'est, répond-elle, le plat de

prédilection de mon amie. » Par hasard, je connais aussi cette dame et je sais qu'elle a vis-à-vis du saumon fumé la même conduite que ma malade à l'égard du caviar.

Ce même rêve comporte une autre interprétation plus délicate. On pourrait même estimer que celle-ci est rendue nécessaire par une circonstance accessoire. Les deux explications ne se contredisent pas, mais se recouvrent et sont un bel exemple du double sens que le rêve, comme toutes les autres structures psychopathologiques, présente habituellement. Nous savons qu'à l'époque de son rêve du désir non comblé notre malade s'efforçait dans la réalité de refuser de combler un de ses désirs (le sandwich au caviar). L'amie avait aussi exprimé un vœu, celui d'engraisser, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que notre malade eût rêvé qu'un souhait de son amie ne s'accomplît pas. Elle souhaite bien en effet que le désir de son amie (le désir d'engraisser) ne soit pas accompli. Mais, au lieu de cela, elle rêve qu'elle-même voit un de ses désirs non accompli. Le rêve acquiert un sens nouveau, s'il n'y est point question d'elle mais de son amie, si elle s'estime à la place de celle-ci, ou, en d'autres termes, si elle s'est *identifiée* avec elle.

Je pense que c'est là ce qu'elle fait, et que le signe de cette identification est qu'elle s'est donné dans la vie réelle un désir qu'elle se refuse de combler.

Quel est le sens de l'identification hystérique ? Il convient, pour l'expliquer, de pénétrer quelque peu dans ce sujet. L'identification est un facteur très important dans le mécanisme de l'hystérie. C'est grâce à ce moyen que les malades peuvent exprimer par leurs manifestations morbides les états intérieurs d'un grand nombre de personnes et non pas seulement les leurs, ils peuvent souffrir en quelque sorte pour une foule de gens et jouer à eux seuls tous les rôles d'un drame. On dira : c'est là l'imitation hystérique bien connue, l'aptitude qu'ont les hystériques à imiter tous les symptômes qui les impressionnent chez les autres : une sympathie

qui va jusqu'à la reproduction, pourrait-on dire. Mais on n'aura fait par là qu'indiquer la voie suivie par le processus psychique de l'imitation hystérique ; autre chose est le processus lui-même. Celui-ci est un peu plus compliqué que l'imitation hystérique telle qu'on se plaît à la représenter ; ainsi qu'un exemple va le prouver, il répond à des déductions inconscientes. Si un médecin a mis avec d'autres patientes, dans une chambre de clinique, une malade qui présente une certaine espèce de tremblement, il ne sera pas étonné d'apprendre, un matin, que cet accident hystérique a été imité. Il se dira simplement : les autres l'ont vu, l'ont imité, c'est de la contagion mentale. Oui, mais la contagion mentale se produit à peu près de la manière suivante. Les malades savent en général plus de choses sur le compte les unes des autres que le médecin n'en peut savoir sur chacune d'elles, et elles se préoccupent encore les unes des autres après la visite du médecin. L'une d'entre elles a-t-elle eu sa crise aujourd'hui, les autres sauront bientôt qu'une lettre de chez elle, un rappel de son chagrin d'amour ou d'autres choses semblables en ont été cause. Leur compassion s'émeut et elles font inconsciemment le raisonnement suivant : Si ces sortes de motifs entraînent ces sortes de crises, je peux aussi avoir cette sorte de crise, car j'ai les mêmes motifs. Si c'étaient là des conclusions conscientes, elles aboutiraient sans doute à l'*angoisse* de voir survenir cette même crise. Mais les choses se passent sur un autre plan psychique et aboutissent à la réalisation du symptôme redouté. L'identification n'est donc pas simple imitation, mais *appropriation* à cause d'une étiologie identique ; elle exprime un « tout comme si » et a trait à une communauté qui persiste dans l'inconscient.

L'identification est le plus souvent utilisée dans l'hystérie comme l'expression d'une communauté sexuelle. L'hystérique s'identifie de préférence, mais pas exclusivement, avec des personnes avec qui elle a été en relations sexuelles ou qui ont des relations sexuelles avec les mêmes personnes qu'elle. La langue est

d'ailleurs responsable de cette conception. Deux amoureux sont « un ». Le fantasme hystérique, comme le rêve, se contente, pour identifier, du fait que l'on songe à des relations sexuelles, sans que, d'ailleurs, celles-ci soient réelles. Une malade ne fait donc que se conformer aux règles de la pensée hystérique, quand elle exprime sa jalousie contre son amie (jalousie qu'elle sait d'ailleurs injustifiée) en se mettant à sa place dans le rêve et en s'identifiant avec elle par la création d'un symptôme (celui du désir qu'elle se refuse). On aimerait énoncer ce processus de la manière suivante : elle se met à la place de son amie dans le rêve, parce que celle-ci se met à sa place auprès de son mari, parce qu'elle voudrait prendre, dans l'estime de son mari, la place de son amie[57].

Une autre de mes malades, la plus spirituelle de toutes mes rêveuses, a démontré d'une manière plus simple encore comment le non-accomplissement d'un désir peut indiquer l'accomplissement d'un autre. Je lui avais expliqué un jour que le rêve était l'accomplissement d'un désir ; le lendemain elle rêvait qu'elle partait à la campagne avec sa belle-mère. Je savais combien elle s'était débattue pour ne point passer l'été auprès de sa belle-mère, je savais aussi que peu de jours avant elle s'était délivrée de cette terreur en louant une maison de campagne très éloignée du lieu où sa belle-mère résidait. Le rêve annulait la solution tant désirée, n'était-ce pas là précisément le contraire de ma théorie ? Assurément, on pouvait, pour comprendre ce rêve, s'en tenir à sa conclusion : d'après ce rêve, j'avais tort ; *elle désirait que j'aie tort, ce rêve lui montrait donc son désir comme accompli*. Mais le désir que j'aie tort, s'il se réalisait au sujet de la maison de campagne, avait trait, en réalité, à un autre objet plus sérieux. Vers le même moment, j'avais conclu, à

57 Je regrette moi-même ces intercalations de fragments sur la psychopathologie de l'hystérie : leur caractère fragmentaire et leur manque de suite font qu'ils ne sont que médiocrement explicatifs. S'ils peuvent toutefois montrer combien sont étroites les relations entre le rêve et les psychonévroses, ils auront atteint le but que je leur ai assigné.

partir du matériel qu’elle offrait à l’analyse, qu’il devait s’être passé quelque chose d’important pour sa maladie dans une certaine période de sa vie. Elle l’avait nié parce qu’elle n’en trouvait pas de traces dans sa mémoire. Nous reconnûmes peu après que j’avais eu raison. Son désir que je puisse avoir tort, qui, dans le rêve, prenait l’aspect d’un départ à la campagne avec sa belle-mère, répondait donc au désir très normal que la chose soupçonnée alors ne se fût jamais passée.

Je me suis permis d’interpréter sans analyse et par une simple supposition le menu fait suivant, arrivé à un ami qui avait été mon camarade de classe pendant nos huit années de lycée. Un jour, dans un petit cercle, il m’avait entendu exposer cette opinion nouvelle : tous les rêves seraient des accomplissements de désir ; il rentra chez lui et rêva qu’il avait perdu tous ses procès – il était avocat – et il s’en plaignit à moi. Je me tirai de là en disant : on ne peut pas gagner tous les procès, mais je pensai en moi-même : J’ai été pendant huit ans le premier de la classe, tandis qu’il avait une place quelconque dans la moyenne ; il serait bien étonnant qu’à cette époque-là il n’eût jamais souhaité que je dise une fois une bonne ânerie.

Une de mes malades m’a rapporté un autre rêve, d’un caractère plus sombre, et qui lui paraissait contredire la théorie du rêve-désir. « Vous savez, me dit cette jeune fille, que ma sœur n’a plus qu’un fils : Charles ; elle a perdu le plus âgé, Otto, alors que j’habitais encore chez elle. Otto était mon chéri, je l’avais élevé moi-même. J’aime bien le petit, sans doute, mais je suis bien loin de tenir à lui comme à celui qui est mort. J’ai rêvé cette nuit que *je voyais Charles mort devant moi. Il était étendu dans son petit cercueil, les mains jointes. Il y avait des cierges tout autour. C’était exactement comme lors de la mort du petit Otto.* Vous savez combien j’en ai été émue. Qu’est-ce que cela signifie ? Vous me connaissez, je ne suis pas assez méchante pour souhaiter que ma sœur perde son unique

enfant. Le rêve signifierait-il que je préférerais la mort de Charles à celle d’Otto, qui m’a été si cher ? »

Je lui assurai que cette dernière interprétation était inexacte. Après quelque réflexion, je pus lui donner la signification réelle du rêve, qu’elle confirma d’ailleurs. Je le pus parce que je connaissais toute la vie de la rêveuse.

Orpheline de bonne heure, la jeune fille avait été élevée dans la maison de sa sœur, beaucoup plus âgée qu’elle ; elle y avait rencontré, parmi les amis de la maison, l’homme qui avait fait sur son cœur une impression durable. Il sembla d’abord que cette inclination à peine avouée aboutirait à un mariage, mais sa sœur, sans que l’on pût trop savoir pourquoi, l’empêcha. Après cette rupture, l’homme aimé de ma malade avait évité la maison. Elle-même, quelque temps après la mort du petit Otto, sur qui elle avait reporté toute sa tendresse, était devenue indépendante. Mais elle n’avait pu se dégager de son inclination pour l’ami de sa sœur. Sa fierté lui ordonnait de l’éviter, elle n’avait pu cependant aimer aucun des prétendants qui s’étaient présentés depuis. Quand on annonçait quelque part une conférence de celui qu’elle aimait (c’était un professeur et un littérateur), elle se trouvait infailliblement dans l’auditoire ; elle saisissait d’ailleurs toutes les occasions de le voir de loin dans les lieux publics. Je me rappelai qu’elle m’avait dit la veille que le professeur allait à un certain concert et qu’elle irait aussi pour le voir encore une fois. C’était la veille du rêve ; le concert avait lieu le jour où elle me raconta le rêve. Je pus donc interpréter le rêve aisément et je lui demandai si elle se rappelait un fait qui s’était passé lors de la mort du petit Otto. Elle répondit aussitôt : « Certainement, le professeur, qu’on n’avait plus vu depuis longtemps, est revenu, et je l’ai vu près du cercueil du petit Otto. » C’était précisément ce que j’attendais. J’interprétai donc le rêve de la manière suivante. « Si l’autre petit garçon mourait, la même chose aurait lieu. Vous passeriez la journée chez votre sœur, le professeur

viendrait assurément présenter ses condoléances et vous le reverriez dans les mêmes circonstances qu'alors. Le rêve indique simplement ce désir de le revoir contre lequel vous luttez intérieurement. Je sais que vous avez dans votre poche le billet pour le concert de ce soir. Votre rêve est un rêve d'impatience, il a hâté de quelques heures l'événement de ce soir. »

Elle avait visiblement choisi, pour dissimuler son désir, une situation dans laquelle ces sortes de souhaits sont habituellement réprimés ; on est si plein de son deuil qu'on ne peut penser à l'amour. Et il est cependant bien possible que, même dans la situation réelle que le rêve copiait fidèlement, elle n'ait pu, auprès du cercueil de l'enfant qu'elle aimait si fort, réprimer ses sentiments de tendresse pour celui qu'elle n'avait plus vu depuis si longtemps.

Un rêve analogue, d'une autre malade, s'expliqua d'une façon assez différente. Cette dame, qui avait eu autrefois l'esprit vif et le caractère gai, manifestait encore ces qualités par les idées qui lui venaient à l'esprit pendant le traitement. Au cours d'un long rêve, elle vit sa fille unique, âgée de quinze ans, étendue morte dans une boîte. Elle avait bonne envie d'en tirer une objection contre la théorie du rêve-désir, mais la boîte lui fit supposer qu'il fallait comprendre autrement ce rêve[58]. Lors de l'analyse, il lui vint à l'esprit que, la veille au soir, en société, on avait parlé du mot anglais *box* et de ses nombreuses traductions possibles en allemand : boîte, loge, caisse, gifle, etc. *(Schachtel, Loge, Kasten, Ohrfeige).* D'autres fragments de ce même rêve permirent de deviner qu'elle avait saisi la parenté de l'anglais *box* et de l'allemand *Büchse* et qu'elle s'était rappelé que *Büchse* est aussi une manière vulgaire de nommer les organes sexuels féminins. En tenant compte de ses connaissances d'anatomie topographique, on pouvait donc admettre que l'enfant dans la boîte représentait un embryon dans la matrice. Parvenue à ce point de l'explication, elle ne nia pas que l'image du rêve

58 Il en est de ceci comme du saumon fumé dans le rêve du dîner manqué.

correspondît vraiment à un de ses souhaits. Comme nombre de jeunes femmes, elle n'avait été nullement heureuse quand elle s'était trouvée enceinte et elle avait souhaité plus d'une fois la mort du bébé ; dans une crise de colère, après une scène violente avec son mari, elle avait même frappé son ventre, pour atteindre l'enfant. L'enfant mort accomplissait donc bien un de ses désirs, mais un désir oublié depuis quinze ans, et on ne peut guère s'étonner que, lors de réalisations aussi tardives, le désir ne soit plus reconnu. Trop de choses ont changé depuis.

Quand nous parlerons des rêves typiques, nous retrouverons le groupe auquel appartiennent ces deux derniers rêves : ceux où il est question de la mort de parents aimés. Je montrerai alors par de nouveaux exemples que, si peu souhaité que soit leur contenu, tous ces rêves doivent être interprétés comme des rêves de désir. Ce n'est pas à un malade, mais à un juriste de mes amis, fort intelligent, que je dois le rêve qui suit. Il me l'avait raconté pour m'empêcher de généraliser trop hâtivement ma théorie des rêves de désir. « *J'ai rêvé,* me dit-il, *que j'arrivais devant ma maison avec une dame à mon bras. Une voiture fermée stationnait. Un homme vient à moi, et, m'ayant montré qu'il appartient à la police, me somme de le suivre. Je ne lui demande que le temps de mettre un peu d'ordre dans mes affaires.* – Croyez-vous vraiment que j'aie souhaité d'être mis en prison ? » – « Assurément non, dois-je concéder. Savez-vous sous quelle inculpation ? » – « Oui, je crois, pour infanticide. » – « Infanticide ? Vous savez pourtant qu'il n'y a qu'une mère qui puisse s'en rendre coupable ! » – « C'est vrai[59]. » – « Et dans quelles conditions avez-vous fait ce rêve, que s'était-il passé la veille au soir ? » – « J'aimerais mieux ne pas vous le raconter, c'est un peu particulier. » – « Il faut pourtant que je le sache ou que je renonce à

59 Il arrive souvent qu'un rêve est raconté d'une manière incomplète, et qu'on n'en retrouve que pendant l'analyse les fragments oubliés. Ces fragments retrouvés ensuite donnent presque toujours la clef de l'interprétation. Voir ce que nous disons plus loin de l'oubli des rêves.

interpréter le rêve. » – « Alors, soit. Je n'avais pas passé la nuit chez moi, mais auprès d'une dame à laquelle je tiens beaucoup. Quand nous nous sommes réveillés, le matin, il s'est de nouveau passé quelque chose entre nous. Je me suis rendormi et j'ai rêvé ce que vous savez. » – « C'est une femme mariée ? » – « Oui. » – « Et vous ne voulez pas avoir d'enfant ? » – « Non, non, cela pourrait nous trahir. » – « Vous n'avez donc pas avec elle un coït normal ? » – « J'ai soin de me retirer à temps. » – « Ne dois-je pas supposer que vous avez fait cela plusieurs fois dans la nuit et que vous n'êtes pas absolument sûr d'y avoir réussi le matin ? » – « C'est bien possible. » – « Alors, votre rêve accomplit un désir. Il vous donne la certitude de n'avoir pas engendré d'enfant, ou, ce qui est à peu près la même chose, d'avoir tué un enfant. Je peux vous indiquer aisément les intermédiaires. Rappelez-vous que nous avons parlé il y a quelques jours des misères du mariage et de l'inconséquence qui permettait d'agir de manière à éviter la fécondation et punissait comme un crime toute tentative de suppression, quand la semence et l'ovule s'étaient rencontrés et que le fœtus était formé. Nous avions ensuite pensé à la controverse médiévale sur le moment où l'âme entrait dans le fœtus ; à partir de ce moment seulement il y avait meurtre. Assurément aussi vous connaissez le poème effrayant où Lenau met sur le même rang l'infanticide et le fait d'éviter la conception. » – « Il est singulier que j'aie pensé à Lenau, comme par hasard, cet après-midi. » – « C'est encore un écho de votre rêve. Et je vous indiquerai encore dans votre rêve un petit accomplissement de désir accessoire. Vous arrivez devant votre maison avec la dame à votre bras. Vous l'amenez donc chez vous *(heimführen* : épouser), vous l'épousez, au lieu qu'en réalité vous avez passé la nuit chez elle. Le fait que l'accomplissement de votre désir, qui forme le fond du rêve, se déguise sous une forme si désagréable a peut-être plus d'un motif. Vous avez pu voir, dans mon travail sur l'étiologie de la névrose d'angoisse, que je considère le *coitus interruptus* comme une des causes essentielles de l'apparition de l'angoisse névrotique. Le fait

que des actes successifs de cette sorte vous auraient laissé un sentiment désagréable, qui serait un des éléments de votre rêve, serait en accord avec mes vues. Vous vous servez aussi de cette impression pour vous dissimuler l'accomplissement du désir. Mais nous n'avons pas expliqué le fait de l'infanticide. Comment pouvez-vous commettre un crime aussi spécifiquement féminin ? » – « Je dois vous avouer que je me suis trouvé mêlé il y a quelques années à une affaire de cette espèce. Je fus cause qu'une jeune fille se délivra, par un avortement, des conséquences de ses relations avec moi. Je n'avais naturellement rien à voir avec la manière dont elle avait réalisé son projet, mais je fus, pendant longtemps, en proie à une angoisse bien compréhensible de voir l'affaire découverte. » – « Je comprends, ce souvenir vous était encore une raison de redouter d'avoir mal réussi votre acte. »

Un jeune médecin qui entendit raconter ce rêve à mon cours dut en être particulièrement frappé, car il se hâta de le rêver à nouveau, mais en transposant ses pensées sur un autre thème. Il avait remis, peu de jours avant, sa déclaration de revenus qui était parfaitement exacte, car il avait peu de chose à déclarer. Il rêva qu'un de ses amis venait le voir après une séance de la commission d'impôts et le prévenait que toutes les autres déclarations avaient été acceptées sans observation, mais que la sienne avait éveillé une méfiance générale et qu'il aurait à subir de ce fait une amende importante. Le rêve présente l'accomplissement d'un désir à peine dissimulé : passer pour un médecin qui gagne beaucoup d'argent. Il rappelle l'histoire bien connue de cette jeune fille à qui l'on déconseillait d'agréer un prétendant parce que c'était un homme violent et qu'assurément, une fois marié, il la battrait. Elle répondit : « Que ne me bat-il déjà ! » Son désir d'être mariée était si vif qu'elle acceptait les coups par-dessus le marché et même les souhaitait.

Si je réunis sous le titre de *rêves contraires au désir (Gegenwunschtraume)* les rêves très fréquents qui paraissent

démentir ma doctrine, puisqu'ils contiennent soit le refus d'un désir, soit des événements visiblement peu désirables, on s'aperçoit qu'ils peuvent être ramenés à deux motifs, dont un que je n'ai pas encore évoqué, bien qu'il joue un rôle important dans la vie des hommes comme dans leurs rêves. L'une des forces pulsionnelles de ces rêves est le désir que j'aie tort. Ces rêves se produisent régulièrement au cours du traitement lorsque le malade me résiste, et je peux compter avec une entière certitude que je provoquerai un rêve de cette sorte en exposant au malade la doctrine d'après laquelle le rêve est un accomplissement de désir[60]. Je dois même supposer qu'il en sera ainsi pour nombre de mes lecteurs ; ils se refuseront en rêve un de leurs désirs rien que pour contenter leur désir de me voir dans mon tort. Le dernier rêve de malade que je communiquerai présente ce même caractère.

Une jeune fille, qui, pour continuer à suivre mon traitement, a dû lutter contre la volonté des siens et contre les conseils de tous ceux que sa famille avait appelés à la rescousse parce qu'ils avaient de l'autorité sur elle, rêve : *On lui défend, à la maison, de venir encore chez moi ; elle en appelle alors à la promesse que je lui ai faite de la soigner gratuitement au besoin, et je lui réponds : « Je ne saurais avoir de ménagements dans une question d'argent. »*

Il n'est réellement pas facile de trouver ici un accomplissement de désir, mais dans tous les cas de cette sorte la solution d'une seconde énigme aide à trouver celle de la première. D'où viennent les mots qu'elle met dans ma bouche ? Naturellement je ne lui ai jamais rien dit de pareil, mais un de ses frères, celui-là justement qui a le plus d'influence sur elle, a été assez aimable pour émettre cette opinion sur mon compte. Le but de son rêve est donc de donner raison à son frère ; elle ne le désire d'ailleurs pas seulement en rêve, c'est le contenu de sa vie et le motif de sa maladie.

60 Des rêves contraires au désir de cette sorte m'ont été communiqués à maintes reprises par mes auditeurs pendant ces dernières années. Us étaient une réaction à leur première rencontre de la théorie du désir dans le rêve.

Un rêve qui, au premier abord, paraît présenter pour la théorie du désir des difficultés particulières a été rêvé et interprété par un médecin (Aug. Stärcke) : « *J'ai et j'aperçois à la dernière phalange de mon index gauche une affection syphilitique primaire.* » Le contenu de ce rêve est si complètement indésirable qu'on est naturellement porté à renoncer à toute analyse. Si on la fait cependant, on apprend que « l'affection primaire » (*Primâraffekt*) signifie *prima affectio* (premier amour) et que l'horrible ulcère, comme le dit Starcke, « représente l'accomplissement d'un désir qui avait une grande charge affective »[61].

Le second motif des rêves contraires au désir est si près de nous que nous risquons fort de ne pas le voir, ainsi que je l'ai fait pendant longtemps. Il y a, dans la constitution sexuelle d'un grand nombre d'hommes, des composantes masochistes, nées de la transformation de tendances agressives et sadiques en leur contraire. On nomme ces sortes d'hommes masochistes « idéaux », lorsqu'ils ne cherchent point leur plaisir dans la douleur corporelle, mais dans l'humiliation et dans les chagrins. On voit clairement que ces sortes de personnes peuvent avoir des rêves contraires au désir, des rêves de souffrance, qui ne sont cependant pour elles que des accomplissements de désir, l'apaisement de tendances masochistes. Voici un rêve de cette sorte : Un jeune homme, qui, il y a quelques années, a beaucoup tourmenté son frère aîné, pour lequel il éprouvait une inclination homosexuelle – et qui maintenant a complètement changé de caractère –, a un rêve qui se compose de trois parties : I. *Comment son frère aîné le taquine.* II. *Comme deux adultes en relations homosexuelles se font des grâces.* III. *Son frère a vendu l'entreprise qu'il se promettait de diriger plus tard.* Il se réveille de ce dernier rêve avec des sentiments très pénibles, et c'est cependant un rêve de désir masochiste, qui pourrait être traduit de la manière suivante : c'est bien fait pour moi, si mon frère a fait cette vente pour me punir de toutes les peines que je lui ai causées.

61 *Zentralblatt für Psychoanalyse*, II, 1911-12.

J’espère que les réflexions et les exemples que je viens de présenter suffiront – provisoirement – pour faire admettre que les rêves à contenu pénible se résolvent en rêves d’accomplissement de désir[62]. Je pense que personne ne sera tenté d’attribuer au hasard le fait que l’interprétation de ces rêves tombe chaque fois sur des sujets dont on ne parle pas volontiers ou auxquels on ne pense pas volontiers. Le sentiment pénible que ces rêves éveillent est sûrement identique à la répugnance qui nous empêche – efficacement d’ordinaire – d’aborder ou d’évoquer ces sortes de sujets, répugnance que chacun de nous doit surmonter quand il est obligé de s’y arrêter. Mais ce sentiment de déplaisir qui réapparaît dans le rêve n’exclut pas l’existence d’un désir ; il y a chez tout homme des désirs qu’il ne voudrait pas communiquer aux autres et des désirs qu’il ne voudrait même pas s’avouer à lui-même. Nous pouvons établir une relation entre le caractère désagréable de tous ces rêves et le fait de la déformation du rêve, et conclure que le rêve est déformé de cette façon et que l’accomplissement du désir y est travesti d’une manière tellement méconnaissable à cause d’une répugnance, d’une intention de refoulement contre le sujet du rêve ou contre le désir qu’il traduit.

Ainsi la déformation du rêve nous apparaît nettement comme le fait de la censure. Nous tiendrons compte de tout ce que l’analyse des rêves pénibles nous a appris, si nous transformons de la manière suivante notre formule sur l’essence du rêve : *Le rêve est l’accomplissement (déguisé) d’un désir (réprimé, refoulé)*[63]*.*

Restent maintenant les rêves d’angoisse, variété de rêves à contenu pénible qu’on est le moins porté à considérer comme rêves de désir. Je puis en traiter ici très brièvement : ils ne nous dévoilent pas un nouvel aspect du problème du rêve ; il n’y a là à comprendre que l’angoisse névrotique.

62 Je préviens que ce sujet n’est pas épuisé. J’y reviendrai.

L'angoisse que nous éprouvons en rêve n'est expliquée qu'en apparence par le contenu du rêve. Lorsque nous l'interprétons, nous remarquons qu'il n'explique pas plus l'angoisse du rêve que les représentations auxquelles est liée une phobie n'expliquent l'angoisse de celle-ci. Il est exact, par exemple, qu'on peut tomber d'une fenêtre et qu'on a raison, quand on se penche, d'être prudent, mais on ne peut comprendre pourquoi la phobie correspondante s'accompagne de tant d'angoisse et poursuit le malade lors même

63 Un de nos grands poètes contemporains, qui, à ce que l'on m'a dit, ne veut entendre parler ni de psychanalyse ni d'interprétation des rêves, C. SPITTELER, a cependant trouvé lui-même une formule presque identique pour exprimer l'essence du rêve : « apparition déplacée de désirs et souhaits réprimés qui surgissent sous une fausse apparence et sous un faux nom » (Meine frühesten Erlebnisse, *Suddeutsche Monatsheffe,* octobre 1913). J'indique ici, en anticipant sur ce qui va suivre, comment Otto RANK a élargi et modifié la formule donnée plus haut : « Le rêve, sur la base et avec l'aide d'un matériel sexuel qui provient de l'enfance, et est refoulé, représente comme réalisés des désirs actuels, et aussi, en règle générale, érotiques ; il les représente sous une forme voilée et symboliquement travestie. » (Ein Traum der sich selbst deutet, *Jb. Psychoanal. psychopathol. Forschung* (1910), 2, 465.) Je n'ai jamais dit que je faisais mienne cette formule de RANK. La forme raccourcie du texte me suffit. Mais le simple fait d'avoir mentionné les modifications de RANK a suffi pour déchaîner des accusations sans nombre que « la psychanalyse affirme que tous les rêves ont un contenu sexuel ». Si on donne à cette phrase son sens véritable, elle montre avec quelle légèreté agissent les critiques et comment les opposants s'empressent de fermer les yeux devant l'explication la plus claire qui ne sert pas leurs tendances agressives. N'ai-je pas, en effet, quelques pages plus haut (p. 153 et sq.), mentionné la variété des désirs dont les rêves des enfants sont l'accomplissement (désir de participer à une excursion, de faire de la voile sur le lac, de rattraper un repas manqué, etc.) ; n'ai-je pas discuté (p. 158, n. I) des rêves de faim ; p. 150, des rêves stimulés par la soif ou par les besoins d'excrétion, ou de simples rêves de commodité (p. 150) ? RANK, lui-même, n'affirme rien de façon absolue. Les mots qu'il emploie sont : « et aussi, en règle générale, érotiques », ce qui peut être amplement vérifié en ce qui concerne les rêves de la plupart des adultes. Il en serait autrement si le terme « sexuel » était pris au sens où les psychanalystes l'emploient actuellement, au sens d'« Eros ». Mais il ne s'agit pas pour mes détracteurs

qu'il n'en voit aucun motif. La même explication convient à la phobie et au rêve d'angoisse. L'angoisse est seulement *soudée* aux représentations qui l'accompagnent, elle est issue d'une autre source.

La relation intime qui existe entre l'angoisse du rêve et l'angoisse des névroses fait que je puis renvoyer ici, pour l'explication de la première, à l'explication de la seconde. J'ai exposé autrefois, dans un petit travail sur la névrose d'angoisse *(Neurologisches Zentralblatt,* 1895, *Ges. Werke,* Bd. I), que l'angoisse névropathique provenait de la vie sexuelle et correspondait à une libido détournée de sa destination et qui n'avait pas trouvé d'emploi. Depuis lors, cette formule s'est de plus en plus révélée exacte. On peut en déduire que les cauchemars sont des rêves avec un contenu sexuel dont la libido s'est transformée en angoisse. J'aurai plus loin l'occasion de justifier cette affirmation en analysant quelques rêves de névropathes. J'examinerai, en complétant la théorie du rêve, les conditions du cauchemar et leur compatibilité avec la théorie du rêve accomplissement de désir. L'angoisse est seulement *soudée* aux représentations qui l'accompagnent, elle est issue d'une autre source.

de savoir si tous les rêves sont créés par des forces pulsionnelles « libidinales » (au contraire de « destructrices »).

Chapitre V. Le matériel et les sources du rêve

La première question que nous nous sommes posée, après avoir constaté, par l'analyse du rêve de l'injection faite à Irma, que le rêve était un accomplissement de désir, a été celle de savoir s'il s'agissait là d'un caractère général. Durant ce travail d'interprétation, d'autres questions se sont présentées à notre esprit. Maintenant que le premier point est élucidé, nous pouvons aborder ces problèmes, quitte à perdre de vue un instant le motif de l'accomplissement du désir, dont l'étude n'est nullement achevée.

Nous savons, grâce à notre travail d'interprétation, que nous pouvons découvrir dans les rêves un contenu *latent,* bien plus significatif que leur contenu *manifeste.* Nous devons nous hâter de réexaminer un par un les divers problèmes que pose le rêve et de chercher à résoudre par là des énigmes et des contradictions qui, aussi longtemps que l'on n'a connu que le contenu manifeste du rêve, ont paru insolubles.

Nous avons exposé, dans notre premier chapitre, les opinions des auteurs qui se sont occupés du rêve sur les relations entre le rêve et la veille et sur l'origine du matériel du rêve. Rappelons ici trois particularités de la mémoire du rêve, souvent observées, jamais expliquées :

1. Le rêve montre une claire préférence pour les impressions du jour précédent (Robert, Strümpell, Hildebrandt, Weed et Hallam) ;

2. Le rêve choisit d'après d'autres principes que notre mémoire éveillée, il ne se rappelle pas l'essentiel et l'important, mais l'accessoire et ce à quoi nous n'avons pas prêté attention ;

3. Le rêve dispose de nos impressions d'enfance et même de menus faits de cette époque qui nous paraissent encore une fois vulgaires et que, pendant la veille, nous croyions oubliés depuis longtemps[64].

Ces particularités dans le choix des éléments du rêve ont été bien entendu tirées d'observations faites sur le contenu manifeste du rêve.

I. Le récent et l'indifférent dans le rêve

Si, recherchant l'origine des éléments du rêve, j'examine ce que me fournit ma propre expérience, j'affirmerai d'abord que tout rêve est lié aux événements *du jour qui vient de s'écouler.* Rêves personnels, rêves étrangers, tous confirment cette expérience. Sachant cela, je peux commencer l'interprétation de tout rêve en m'informant des événements du jour qui a amené le rêve ; c'est en bien des cas le chemin le plus court. Pour les deux rêves que je viens de soumettre à une analyse précise (rêve de l'injection faite à Irma, rêve de l'oncle à la barbe jaune), leurs rapports avec la veille sont si frappants qu'il n'est pas nécessaire de les indiquer plus longuement. Mais, afin de montrer combien ces relations sont générales, je vais examiner de ce point de vue un fragment du journal de mes rêves. Je

64 L'explication fournie par ROBERT, et d'après laquelle le rêve serait destiné à décharger notre mémoire des impressions de peu de valeur de la journée, tombe quand on songe que le rêve contient quantité de souvenirs différents et qui proviennent de notre enfance. Ou alors il faudrait conclure que le rêve remplit très mal sa tâche.

ne communique de chaque rêve que ce qui est nécessaire pour en découvrir la source.

1. Je rends une visite dans une maison d'où l'on ne me laisse partir qu'avec difficulté, etc. ; pendant ce temps une dame *m'attend.*

Source : Conversation, la veille au soir, avec une parente qui doit *attendre* des fournitures qu'elle a commandées, etc.

2. J'ai écrit une *monographie* sur une certaine (obscur) espèce de plantes.

Source : J'ai vu le matin, à la devanture d'une librairie, une *monographie* sur l'espèce Cyclamen.

3. Je vois deux dames dans la rue, *la mère et la fille,* la dernière est ma malade.

Source : Une malade en traitement m'a dit l'après-midi combien sa *mère* faisait de difficultés à ce qu'elle continuât son traitement.

4. Je m'abonne à un périodique, qui coûte *20 fl.* par an, dans la librairie de S. et R.

Source : Ma femme m'a rappelé la veille que je lui devais encore *20 fl.* d'argent de la semaine.

5. Je reçois une *convocation* du comité social-démocrate, qui me considère comme un de ses membres.

Source : J'ai reçu des *convocations* du comité électoral libéral et du bureau de l'Union humanitaire dont je suis réellement membre.

6. Un homme sur un *rocher escarpé,* au milieu de la mer, à la manière de Böcklin.

Source : Dreyfus à *l'île du Diable,* en même temps nouvelles d'un de mes parents d'Angleterre, etc.

On pourrait se demander si le rêve a toujours trait aux événements du jour précédent ou s'il peut aussi utiliser des impressions provenant d'une période un peu plus étendue du passé le plus récent.

Ceci n'a pas grande importance, mais je crois que seul le dernier jour[65] agit. Chaque fois que j'ai cru découvrir l'origine du rêve dans une impression vieille de deux ou trois jours, un examen plus précis m'a prouvé que cette impression avait été évoquée la veille. Ainsi une évocation de l'événement s'était glissée entre sa date et le jour du rêve, et, de plus, on pouvait dire à quelle occasion le souvenir de l'ancienne impression avait été renouvelé. Par contre, je n'ai pu trouver entre l'impression et sa réapparition dans le rêve un intervalle régulier et ayant une signification biologique (comme les 18 heures dont parle H. Swoboda)[66].

Havelock Ellis, qui a, lui aussi, examiné cette question, convient que, « en dépit de son attention », il n'a pu trouver dans ses rêves cette périodicité. Il raconte un rêve dans lequel, se trouvant en Espagne, il voulait gagner une certaine localité : Daraus, Varaus ou Zaraus. Réveillé, il ne put se rappeler un pareil nom et ne pensa plus au rêve, plusieurs mois plus tard, il découvrit que ce nom de Zaraus était bien celui d'une station entre Saint-Sébastien et Bilbao ; il y était passé en chemin de fer 250 jours avant le rêve (p. 227).

Je pense donc que chacun de nos rêves est provoqué par un événement après lequel nous « n'avons pas encore dormi une nuit ».

Si nous excluons le jour qui a précédé le rêve, les impressions du passé proche n'ont pas plus de rapport avec le contenu du rêve que les souvenirs d'un passé ancien. Le rêve peut prendre son matériel dans n'importe quelle époque de notre vie, pourvu qu'une chaîne d'idées les relie aux événements du jour du rêve (aux impressions « récentes »).

Mais pourquoi donner aux impressions récentes cette préférence ? Nous pourrons faire des hypothèses sur ce point quand nous aurons analysé de près un des rêves dont il a été question plus haut. Je choisis le rêve de la monographie botanique.

65 [N. d. T.] : « *Traumtag* » mot à mot : Jour du rêve.

Contenu du rêve : *J'ai écrit la monographie d'une certaine plante. Le livre est devant moi, je tourne précisément une page où est encarté un tableau en couleur. Chaque exemplaire contient un spécimen de la plante séchée, comme un herbier.*

Analyse. – J'ai vu dans la matinée, à la devanture d'une librairie, un livre récemment paru, intitulé : *L'espèce Cyclamen* ; c'était probablement une monographie de cette plante.

66 Ainsi que je l'ai indiqué dans le premier chapitre, p. 118, H. Swoboda a transporté dans la vie psychique les intervalles biologiques de 23 et de 28 jours, découverts par Fliess. Swoboda croit, en particulier, que ces intervalles sont décisifs pour l'apparition des éléments du rêve. Si cela était démontré, rien d'essentiel ne serait changé dans l'interprétation des songes, mais on trouverait là une source nouvelle de leur matériel. J'ai fait récemment quelques recherches sur mes propres rêves, pour éprouver cette théorie de la périodicité ; j'ai choisi pour cela naturellement des faits frappants et dont je pouvais préciser la date avec certitude. I. *Rêve du 1/2 octobre 1910.* (Fragment)... *Quelque part en Italie. Trois filles me montrent de petits objets précieux comme dans une boutique d'antiquaire, en même temps elles s'assoient sur mes genoux. En regardant un des objets, je dis : « C'est moi qui vous l'ai donné. » Je vois clairement, en disant cela, un petit masque de profil avec les traits aigus de Savonarole.* Quand ai-je vu pour la première fois un portrait de Savonarole ? D'après mon livre de voyage, j'étais à Florence les 4 et 5 septembre ; je pensai à montrer à mes compagnons de voyage le portrait du moine fanatique incrusté dans le pavé de la Piazza Signoria où il fut brûlé, et je crois le leur avoir montré le 5, au matin. De ce moment au jour du rêve se sont écoulés 28 jours, une « période femelle » selon Fliess. Malheureusement pour cet exemple, je dois rappeler que j'ai vu le jour même du rêve, et pour la première fois depuis mon retour, un excellent collègue, aux regards si sombres que je le surnomme Rabbi Savonarole depuis des années déjà. Il m'a présenté un malade blessé dans un accident de chemin de fer sur la ligne de Pontebba où j'étais passé huit jours avant, et il a ramené ainsi ma pensée à mon récent voyage en Italie. L'apparition de Savonarole dans mon rêve s'explique par la visite de mon collègue ce jour-là, et l'intervalle de 28 jours perd sa portée. II. *Rêve du 10/11 octobre. Je fais de nouveau de la chimie au laboratoire de l'Université. Le P*[r] *L... m'invite à le suivre dans un autre endroit et me précède dans le corridor. Son attitude est singulière, il tend la tête en avant et il porte devant lui, en élevant la main,*

Les cyclamens sont la *fleur préférée* de ma femme. Je me reproche de ne penser que rarement à lui *apporter des fleurs,* comme elle le souhaite. À propos *d'apporter des fleurs,* je me rappelle une histoire que j'ai racontée récemment dans un cercle d'amis. Je voulais prouver par là mon hypothèse que nos oublis réalisent ordinairement les vues de notre inconscient et permettent de découvrir les dispositions secrètes de celui qui oublie. Une jeune femme était habituée à recevoir, lors de son anniversaire, des fleurs

une lampe ou quelque autre instrument comme pénétrant (?) [scharfsinnig] (perçant [scharfsichtig] ?). Nous arrivons ensuite sur une place libre... (le reste est oublié). Ce qu'il y a de frappant dans ce rêve, c'est la manière dont le P^r^ L... porte devant lui la lampe (ou la loupe), les yeux fixés au loin. Il y a bien des années que je n'ai plus vu L..., mais je sais bien que ce n'est qu'un personnage de remplacement : il remplace Archimède qui est représenté à Syracuse, près de la source d'Aréthuse, de cette même façon : il tient ainsi son miroir ardent et il fixe l'armée des assiégeants. Quand ai-je vu ce monument pour la première (et dernière) fois ? D'après mes notes, c'était le 17 septembre au soir, et il s'est écoulé, depuis cette date jusqu'au jour du rêve, 23 jours, une « période mâle », d'après Fliess. Malheureusement, cette connexion paraît moins s'imposer quand on interprète le rêve. Le rêve a été motivé par la nouvelle, reçue ce jour-là, que la clinique où jusqu'alors on avait bien voulu me permettre de faire mes cours serait prochainement transférée dans un autre local. Je considérai ce nouveau local comme très incommode et me dis que ce serait désormais comme si je n'avais plus de salle où faire mes cours. J'avais été ainsi amené à penser aux débuts de mon enseignement ; à cette époque-là, jeune privat-docent, je n'avais réellement pas de salle, et, quand j'en demandais, les professeurs titulaires tout-puissants ne me faisaient pas toujours très bon accueil. J'allais voir L..., qui était doyen à ce moment, et que je considérais comme mon protecteur. Il me promit son aide, mais je n'en entendis plus parler. Dans mon rêve, c'est Archimède qui me donne πού στώ et qui me conduit lui-même dans le nouveau local. On reconnaîtra aisément que le besoin de vengeance et les idées de grandeur n'ont pas été étrangers aux pensées du rêve. Sans ces motifs, il est probable qu'Archimède ne me serait pas apparu cette nuit-là. Je ne sais si l'impression récente et forte que m'avait produite la statue de Syracuse n'aurait pas pu être évoquée au bout d'un laps de temps différent.
III. Rêve du 2/3 octobre 1910.(Fragment)... Quelque chose au sujet du P^r^ Oser, qui a lui-même établi mon menu. Ce fait me tranquillise tout à fait... (le

de son mari. Ce signe de tendresse manqua une fois ; elle pleura. Le mari ne savait comment expliquer ses larmes quand elle lui dit : « C’est mon anniversaire. » Il se frappe alors le front, s’écrie : « Pardonne-moi, je l’avais complètement oublié », et veut courir chercher des fleurs. Mais cela ne la console pas, car elle voit dans l’oubli de son mari une preuve qu’elle ne tient plus dans ses pensées la même place qu’autrefois. Cette dame L… a rencontré ma femme il y a deux jours, lui a dit qu’elle se portait bien et lui a demandé de mes nouvelles. Elle a été ma cliente il y a quelques années.

Autre fait. J’ai bien fait autrefois quelque chose comme la *monographie* d’une plante : c’était un travail sur la *coca,* il a attiré l’attention de *K. Koller* sur les propriétés anesthésiantes de la cocaïne. J’avais moi-même indiqué cette utilisation, mais n’avais pas approfondi la question. Là-dessus, je songe que, dans la matinée du jour qui a suivi le rêve (je n’ai trouvé que le soir le temps de l’interpréter), j’avais pensé à la cocaïne au cours d’une sorte de fantasme diurne. Si jamais j’avais un glaucome, j’irais à Berlin, pour me faire opérer incognito chez un de mes amis par un médecin qu’il m’a recommandé. Le médecin, qui ne saurait pas à qui il a affaire, dirait, une fois de plus, combien ces opérations sont devenues aisées depuis que l’on emploie la cocaïne, et je ne trahirais en aucune

reste est oublié). Ce rêve correspond à un trouble digestif du jour. Je me suis demandé si je ne devrais pas voir un collègue qui me prescrirait un régime. Le fait que je m’adresse à Oser, mort dans le courant de l’été, se rattache à la mort tout à fait récente (1er octobre) d’un autre professeur d’université, pour qui j’avais beaucoup de considération. Quand Oser est-il mort et quand ai-je appris sa mort ? D’après l’indication du journal, il est mort le 22 août. J’étais alors en Hollande où l’on m’envoyait régulièrement la *Wiener Zeitung,* et je dois avoir lu la nouvelle de sa mort le 24 ou le 25 août. Cet intervalle ne correspond plus à aucune période, il comprend 39 ou 40 jours. Je ne peux me rappeler avoir, dans l’intervalle, parlé d'Oser ou pensé à lui. Ces sortes d’intervalles que ne saurait utiliser la théorie de la périodicité sont beaucoup plus fréquents dans mes rêves que les intervalles réguliers. La seule relation qui demeure constante est celle que j’ai déjà indiquée dans le texte : les impressions de la veille immédiate reparaissent dans le rêve.

manière la part que j'ai eue à cette découverte. À ce fantasme se mêlaient des pensées sur le désagrément qu'il y a pour un médecin à demander à des collègues une aide médicale pour lui-même. Je pourrais payer, comme n'importe qui, l'oculiste de Berlin, qui ne me connaît pas. – À présent que je me rappelle ce rêve diurne, je remarque qu'il recouvre les souvenirs d'un événement précis. En effet, peu de temps après la découverte de *Koller,* mon père fut atteint de glaucome. Il fut opéré par mon ami, *l'oculiste Königstein ;* le D^r^ *Koller* l'anesthésia à la cocaïne et fit remarquer à cette occasion que les trois personnes qui avaient participé à l'introduction de la cocaïne dans ce domaine se trouvaient réunies là.

Je me demande maintenant quand j'ai pensé pour la dernière fois à cette histoire. C'est il y a quelques jours, en recevant le volume commémoratif édité par des élèves reconnaissants pour le jubilé de leur professeur et directeur de laboratoire. On citait, parmi les titres de gloire du laboratoire, la découverte des propriétés anesthésiantes de la *cocaïne* par *Koller.* Je remarque brusquement que mon rêve se rattache à un des événements de la veille. J'ai accompagné jusque chez lui précisément le D^r^ *Königstein,* et notre conversation portait sur un fait qui, chaque fois qu'on y fait allusion, m'émeut vivement. Comme je me tenais avec lui dans l'entrée de la maison, le P^r^ *Gärtner*[67] passa avec sa jeune femme. Je ne pus m'empêcher de les féliciter tous deux de leur mine *florissante.* Or le P^r^ Gärtner est un des auteurs du volume commémoratif dont je viens de parler, et sa vue pouvait bien me le rappeler. Pour d'autres raisons, il a été question, dans ma conversation avec le D^r^ Königstein, de cette Mme L… dont je viens de raconter la désillusion le jour de son anniversaire.

Je vais essayer d'indiquer les autres faits qui ont pu déterminer le contenu du rêve. La monographie renferme un spécimen de la *plante séchée,* à la manière d'un *herbier.* À l'herbier se rattache un

67 [N. d. T.] : Gärtner = Jardinier.

de mes souvenirs de lycéen. Le proviseur de notre lycée réunit un jour les élèves des classes supérieures pour leur confier l'herbier de l'établissement qu'ils devaient examiner et nettoyer. On y avait trouvé de petits vers (*Bücherwurm*). Il ne paraît pas avoir eu grande confiance en moi, car il ne m'a confié que peu de feuilles. Je me rappelle qu'il y avait là des Crucifères. Je ne me suis jamais beaucoup occupé de botanique. Lors de mon examen de botanique, j'eus une Crucifère à déterminer, et je ne la reconnus pas. Cela se serait mal passé si mes connaissances théoriques ne m'avaient tiré d'affaire. Des Crucifères je passe aux Composées. L'artichaut est une Composée, et celle que je pourrais peut-être appeler ma *fleur préférée.* Meilleure que moi, ma femme me rapporte souvent du marché cette fleur de prédilection.

Je *vois devant moi* la monographie que j'ai écrite. Ceci n'est pas sans motif. Un de mes amis, très visuel, m'a écrit hier de Berlin : « Je pense beaucoup à ton livre sur les rêves. Je le *vois devant moi,* achevé, et je le feuillette. » Combien je lui ai envié ces qualités de voyant ! Si je pouvais, moi aussi, le voir achevé devant moi.

Le tableau en couleurs qui est encarté. Lorsque je faisais ma médecine, je ne voulais étudier que dans des *monographies.* En dépit de mes ressources assez réduites, je recevais plusieurs journaux médicaux dont les *tableaux en couleurs* me ravissaient. J'étais fier d'être si consciencieux. Quand je commençai moi-même à publier, je dus dessiner les tableaux qui accompagnaient mes travaux, et je sais que l'un d'entre eux parut si misérable qu'un collègue, pourtant bienveillant, se moqua de moi à ce sujet. À cela s'ajoute, je ne sais trop comment, un souvenir de ma petite enfance. Mon père s'amusa un jour à abandonner à l'aînée de mes sœurs et à moi un livre avec des *images en couleurs* (description d'un voyage en Perse). J'avais alors cinq ans, ma sœur n'avait pas trois ans, et le souvenir de la joie infinie avec laquelle nous arrachions les feuilles de ce livre (feuille à feuille, comme s'il s'était agi d'un *artichaut*) est à peu près le seul

fait que je me rappelle de cette époque comme souvenir plastique. Plus tard, quand je fus étudiant, j'eus une *passion* pour les livres. Je voulais les collectionner, en avoir beaucoup (c'était, comme le besoin d'étudier dans des monographies, une passion que l'on peut comparer à la passion des cyclamens et des artichauts dans la pensée du rêve). Je devint un *Bücherwurm* (rat de bibliothèque, littéralement : ver de livre).

Depuis que je médite sur ma vie, j'ai toujours rapporté cette « première passion » à cette impression d'enfance, ou, plutôt, j'ai reconnu que cette scène d'enfance était un « souvenir-écran » pour ma bibliophilie de plus tard[68]. Naturellement, j'ai appris de bonne heure que nos passions entraînent bien des maux. À 17 ans, j'avais un compte sérieux chez le libraire et aucun moyen de le payer. Mon père ne considérait pas comme une excuse le fait que mes passions n'eussent pas eu de pire objet. L'évocation de ce souvenir me ramène aussitôt à la conversation que j'ai eue avec mon ami le D^r^ Königstein. Il y était en effet question de reproches analogues à ceux d'alors : je cédais trop à mes fantaisies.

Pour des motifs étrangers au sujet, je ne continuerai pas l'interprétation de ce rêve, mais j'en indiquerai simplement la direction. Le travail d'interprétation m'a fait évoquer à diverses reprises ma conversation avec le D^r^ *Königstein.* Quand je me rappelle de quoi il a été question, le sens du rêve me paraît clair. Toutes les pensées amorcées au sujet des fantaisies de ma femme, de mes propres fantaisies, de la cocaïne, des difficultés que présentent les traitements entre médecins, de ma prédilection pour les monographies, de ma négligence pour certaines branches comme la botanique, tout cela se continue et trouve un motif dans notre entretien très multiple. Ce rêve a de nouveau, comme celui de l'injection faite à Irma, le caractère d'une justification, d'un plaidoyer ; on peut dire qu'il continue le même sujet et l'enrichit de

68 Cf. mon travail : Ueber Deckerinnerungen, in *Monatsschrift f. Psychiatrie u. Neurologie*, 1899.

nouveaux éléments apparus dans l'intervalle des deux rêves. L'expression indifférente en apparence du rêve a elle-même un sens. Cela signifie : je suis l'homme qui a fait sur la cocaïne un travail de valeur, un travail fécond – de même que je disais alors : je suis un étudiant laborieux ; dans les deux cas la conclusion est : je peux me permettre cela. Je peux arrêter ici l'interprétation, puisque je n'ai communiqué ce rêve que pour donner un exemple des relations entre le contenu du rêve et les événements actifs de la veille. Aussi longtemps que je n'ai considéré que le contenu manifeste du rêve, je n'ai saisi qu'un des rapports entre le rêve et les impressions de la journée ; après analyse, j'ai trouvé dans un autre fait de cette même journée une seconde source du rêve. Le premier est une impression secondaire, indifférente. Je vois dans une devanture un livre dont le titre me frappe à peine et dont le contenu ne m'intéresse pas. Le second fait a une haute valeur psychique. J'avais beaucoup parlé, pendant une heure, avec mon ami l'oculiste, je lui avais dit des choses importantes pour nous deux et qui ont réveillé en moi de multiples souvenirs ; j'en avais été très ému. De plus, cette conversation était restée inachevée, parce que des amis étaient survenus. Quel rapport y a-t-il entre ces deux impressions de la journée, et quel rapport entre elles et le rêve qui a suivi ?

Je ne trouve dans le contenu du rêve qu'un rappel de l'impression indifférente, je peux donc affirmer que le rêve recueille de préférence des événements secondaires de la vie. L'interprétation, au contraire, me ramène sans cesse aux événements importants et qui m'avaient ému à juste titre. Si je juge, comme il convient, le sens du rêve d'après le contenu latent que révèle l'analyse, je découvre brusquement des notions nouvelles et importantes. L'énigme du rêve qui ne retiendrait de la vie de la veille que des incidents sans valeur disparaît ; et avec elle la thèse d'après laquelle le rêve ne continue point la vie de la veille et ne peut, pour cette raison, mettre en œuvre que des futilités. C'est le contraire qui est vrai : les pensées

de nos rêves sont dominées par notre préoccupation de vie éveillée et nous ne prenons la peine de rêver qu'à ce qui a absorbé notre pensée pendant le jour.

Le fait que notre rêve, ainsi suscité par des événements importants, est cependant tissé d'impressions du jour indifférentes s'explique, ici encore, par la déformation. Cette déformation peut être ramenée, nous l'avons vu plus haut, à un pouvoir psychique qui agit à la manière d'une censure. Le souvenir de la monographie sur le cyclamen sert d'allusion à la conversation avec mon ami, comme, dans le rêve du souper manqué, l'amie était remplacée par l'allusion du saumon fumé. On peut, il est vrai, se demander quelles associations ont pu faire que la monographie devînt une allusion à ma conversation avec le D^r^ Königstein : on ne voit pas le moyen terme au premier abord. Dans l'exemple du souper manqué, la relation apparaît aussitôt : le saumon fumé est le plat préféré de l'amie, c'est donc une des représentations que celle-ci peut évoquer chez la rêveuse. Dans l'exemple de mon propre rêve, il s'agit de deux impressions bien différentes et qui ne paraissent pas avoir d'autre point commun que de s'être succédé dans la même journée. J'ai vu la monographie le matin, la conversation a eu lieu vers le soir. Mais nous savons que des relations qui n'apparaissent pas tout d'abord se dégagent après coup, quand on compare le contenu représentatif des deux impressions. J'ai déjà attiré l'attention sur les chaînons intermédiaires, par des italiques dans le récit de l'analyse. Je n'ai d'abord rattaché à la monographie que l'idée de la fleur préférée de ma femme, du bouquet oublié de Mme L... Je ne crois pas que ces idées auraient suffi pour provoquer un rêve. II est dit dans Hamlet :

« There *needs no ghost, my lord, come from the*

[grave

To tell us this. »

Mais l'analyse m'a rappelé que notre conversation avait été interrompue par M. *Gärtner,* que j'avais trouvé sa femme *florissante.*

Je me rappelle brusquement, après coup, qu'une de mes malades, qui répond au beau nom de *Flora,* a été un instant le sujet de notre conversation. Très probablement, ces chaînons intermédiaires botaniques ont rattaché l'un à l'autre les deux événements de la journée, celui qui m'était indifférent et celui qui m'avait ému. D'autres relations pouvaient encore exister, la cocaïne pouvait à bon droit relier l'idée du D[r] Königstein à celle de la monographie botanique que j'ai écrite, elle rendait plus intime la fusion des deux sphères de représentations, si bien qu'une partie du premier événement pouvait être une allusion au second.

Je sais bien que l'on considérera cette explication comme arbitraire ou artificielle. Que serait-il arrivé si le P[r] Gärtner et sa jeune femme florissante n'étaient point survenus ? Si la malade dont il avait été question s'était appelée Anna au lieu de Flora ? La réponse est facile. Si ces chaînes d'idées n'avaient pas été possibles, d'autres auraient pris leur place. Il est aisé d'établir ces sortes de relations. Nous le savons grâce aux énigmes et aux jeux d'esprit. Leur domaine est illimité. Je dirai plus : s'il n'avait pas été possible de forger suffisamment de chaînons entre ces deux événements de la journée, le rêve aurait eu un autre aspect. Quelque autre incident indifférent, tel que nous en rencontrons et que nous en oublions chaque jour des quantités, aurait pris la place de la monographie, se serait rattaché au contenu de la conversation et l'aurait représenté dans le rêve. Il semble bien, puisque la monographie a joué ce rôle, qu'elle ait été l'incident le mieux approprié. Il ne faut pas s'émerveiller, comme Hänschen Schlau dans Lessing, que « seuls les riches sur la terre aient le plus d'argent ».

Le processus psychologique grâce auquel un incident insignifiant arrive à se substituer à des faits psychiquement significatifs peut paraître singulier et discutable. Nous expliquerons, dans un chapitre ultérieur, les particularités de cette opération incorrecte en apparence. Qu'il nous suffise ici d'en examiner les

résultats ; d'innombrables observations lors de nos analyses de rêves nous ont contraint à les admettre. Il semble, à voir ce processus, que tout se passe comme s'il y avait un *déplacement* – disons : de l'accent psychique – sur le trajet de l'association. La « charge psychique » passe des représentations qui étaient au début fortement investies à d'autres dont la tension est faible. Celles-ci peuvent ainsi franchir le seuil de la conscience. Ces sortes de déplacements ne sauraient nous étonner quand il s'agit d'un apport de charge affective ou, d'une façon plus générale, de phénomènes moteurs. La tendresse de la vieille fille pour les animaux, la passion du vieux garçon pour ses collections, l'ardeur du soldat à défendre un morceau d'étoffe bigarrée, le drapeau, le bonheur que donne à l'amoureux une pression de main un instant prolongée, ou la fureur d'Othello pour un mouchoir perdu, voilà des exemples frappants de déplacements psychiques qui nous paraissent inattaquables. Mais que, par les mêmes procédés et d'après les mêmes principes, il puisse s'établir une distinction entre ce qui arrive à notre conscience et ce qui en reste exclu, donc une détermination de ce que nous pensons, cela nous apparaît comme pathologique, et nous déclarons qu'il y a une faute de raisonnement quand cela survient dans la vie de la veille. Disons aussitôt ici, quitte à indiquer plus tard comment nous sommes parvenu à ce résultat, que le processus psychique de déplacement que nous avons reconnu dans le rêve n'est pas morbide, mais est un processus normal différent ; un processus de nature plus *primaire.*

Le fait que le rêve contient des résidus d'événements peu importants nous apparaît donc comme une déformation (par déplacement). Rappelons que cette déformation résulte d'une censure entre deux instances psychiques. Nous supposerons dès lors que l'analyse nous montrera la véritable source du rêve, sa source psychiquement significative dans la vie de la veille, et cela bien que l'accent en ait été déplacé et porté sur une source indifférente. Nous prenons ainsi le contre-pied de la théorie de Robert. Le fait qu'il

voulait expliquer n'existe pas ; il a commis une méprise, il a omis de remplacer le contenu apparent du rêve par son sens réel. De plus, on peut lui objecter ceci : si réellement la tâche du rêve était de libérer notre mémoire des « scories » des souvenirs de la journée par un travail psychique d'une espèce particulière, notre sommeil serait beaucoup plus tourmenté et soumis à un travail beaucoup plus rude que ne paraît l'être notre vie même de la veille. Le nombre des impressions indifférentes de la journée, dont nous devrions protéger notre mémoire, est visiblement incommensurable ; la nuit n'y suffirait pas. Il paraît beaucoup plus vraisemblable que l'oubli des impressions indifférentes va de soi et sans intervention active de notre pouvoir psychique.

Il ne faut pas pour cela repousser en bloc les indications de Robert. Nous n'avons pas en effet expliqué pourquoi une des impressions indifférentes de la journée (plus exactement de la dernière journée) contribue régulièrement au rêve. On ne voit pas toujours immédiatement quel rapport il a pu y avoir entre cette impression et la source véritable du rêve dans l'inconscient. Il semble que ce rapport ne se soit établi qu'après coup et pendant le travail même du rêve, pour servir au déplacement souhaité. Il doit donc y avoir une contrainte qui oblige à établir une liaison précisément avec cette impression récente bien qu'indifférente. Celle-ci doit y être appropriée d'une manière quelconque. Sinon les pensées du rêve pourraient tout aussi bien transporter leur accent sur un composant de leur propre sphère représentative.

Les expériences suivantes pourront nous mettre sur la voie de l'explication. Quand une journée nous a apporté deux événements capables de provoquer des rêves, le rêve réunit en un tout les allusions à ces événements. Une sorte de *contrainte l'oblige à les combiner en un ensemble.* En voici un exemple : Je montai, un après-midi d'été, dans un wagon de chemin de fer où je rencontrai deux de mes amis, qui ne se connaissaient pas. L'un était un collègue influent,

l'autre appartenait à une famille distinguée dont j'étais le médecin. Je les présentai, mais, pendant tout ce long trajet, chacun s'entretint plus spécialement avec moi, de sorte que je fus en conversation tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Je demandai à mon collègue de recommander un de nos amis communs, qui débutait comme médecin. Il me répondit qu'il connaissait la valeur de celui-ci, mais que ses manières discrètes lui rendraient bien difficile l'accès des maisons distinguées. Je répondis : « C'est bien pour cela qu'il faut le recommander. » Je demandai à l'autre voyageur comment se portait sa tante – c'était la mère d'une de mes malades –, qui était alors alitée et gravement atteinte. La nuit suivante je rêvai que le jeune ami pour qui j'avais sollicité une recommandation se trouvait dans un salon élégant, et prononçait, avec les manières d'un homme du monde, devant une société choisie, où j'avais réuni tous les gens riches et distingués que je connaissais, l'oraison funèbre de la vieille dame, tante du deuxième voyageur (qui pour mon rêve était déjà morte). (Je dois avouer que je n'étais pas en très bons rapports avec cette dame.) Ainsi mon rêve avait relié deux impressions de la journée et en avait composé une situation unique.

D'après beaucoup d'expériences analogues, je peux poser en principe qu'il y a dans le travail du rêve une sorte de nécessité qui unit tous les stimuli qui en sont la source en un tout[69].

Reste à se demander si l'instigateur du rêve que l'analyse nous révèle doit être chaque fois un événement récent (et significatif), ou si un fait de vie intérieure, par exemple le souvenir d'un événement qui a pour nous une valeur psychique, peut jouer ce rôle. D'après de nombreuses analyses, c'est bien là le cas. Le motif qui provoque le rêve peut être un fait de notre vie intérieure que le travail de notre pensée durant le jour nous a rappelé.

69 La tendance du travail du rêve à unir tout ce qui sollicite en même temps son intérêt a déjà été signalée par plusieurs auteurs : ainsi DELAGE (p.41), DELBŒUF (« Rapprochement forcé », p. 236).

Le moment est venu de résumer en un schéma les diverses conditions qui nous feront reconnaître des sources de rêves. Ce peuvent être :

a) Un événement de notre vie psychique récent et important qui est directement représenté dans le rêve[70] ;

b) Plusieurs faits vécus récents et significatifs que le rêve unit en un tout[71] ;

c) Un ou plusieurs faits vécus récents et importants, représentés dans le rêve par la mention d'un événement simultané, mais indifférent[72] ;

d) Un fait de vie intérieure important (souvenir, suite de pensées), qui est représenté dans le rêve *toujours* par la mention d'une impression récente, mais indifférente[73].

On voit que dans l'interprétation du rêve il y a une condition qui se retrouve toujours : une partie du contenu du rêve doit reproduire une impression récente de la veille. Elle peut appartenir au groupe des représentations qui entoure l'instigateur actuel du rêve – ou en être une partie essentielle ou une partie peu importante –, ou venir de quelque impression indifférente, qui s'est trouvée mise en rapport avec l'instigateur du rêve par des relations plus ou moins nombreuses. La pluralité apparente des conditions résulte uniquement de ce qu'un déplacement a ou n'a pas eu lieu. On remarquera ici que cette alternative nous permet d'expliquer les contrastes dans le rêve avec autant de facilité qu'en offre, à la théorie médicale du rêve, la série présumée des éveils, depuis l'éveil partiel jusqu'à l'éveil complet des cellules cérébrales.

70 Rêve de l'injection faite à Irma ; rêve de l'ami qui est mon oncle.

71 Rêve de l'oraison funèbre prononcée par le jeune médecin.

72 Rêve de la monographie botanique.

73 Les rêves de la plupart de mes malades pendant le temps de l'analyse sont de cette espèce.

Pour ce qui est de cette série, on remarquera, de plus, que l'événement qui a une valeur psychique, mais qui n'est pas récent (une suite de pensées, un souvenir), peut être remplacé par un élément récent, mais indifférent au point de vue psychique, qui entrera plus aisément dans la formation du rêve ; à condition : 1° que le contenu du rêve puisse se rattacher à l'événement récent ; et 2° que l'instigateur du rêve soit un processus ayant une valeur psychique. Les deux conditions n'ont été remplies par la même impression que dans un seul cas *(a)*. Si, en outre, on se rappelle que ces mêmes impressions indifférentes, utilisées par le rêve tant qu'elles sont récentes, ne peuvent plus l'être dès qu'un ou plusieurs jours sont passés, il faudra admettre que la fraîcheur d'une impression lui confère, au point de vue de la formation du rêve, une certaine valeur psychique égale à la valeur des souvenirs ou des suites de pensées ayant un accent affectif. Nous verrons plus loin, dans nos discussions psychologiques, d'où vient l'importance des impressions récentes dans la formation du rêve[74].

Il faut noter aussi que des transformations importantes peuvent se produire, la nuit, dans nos souvenirs et nos représentations sans que nous en ayons conscience. On a tout à fait raison de penser que « la nuit porte conseil ». Remarquons que nous venons ici de passer de la psychologie du rêve à celle du sommeil ; cela nous arrivera plus d'une fois encore[75].

Mais voici une objection qui menace de renverser nos dernières conclusions. Si des impressions indifférentes ne peuvent apparaître dans le rêve qu'autant qu'elles sont récentes, d'où vient que nous y trouvions des éléments de périodes antérieures de notre vie, qui, à l'époque où ils étaient récents, n'avaient, selon le mot de Strümpell, aucune valeur psychique et qui devraient être oubliés depuis longtemps, des éléments qui ne sont ni récents ni psychiquement significatifs ? On peut écarter complètement cette

74 Voir, dans le chapitre VII, ce qui a trait au transfert.

objection si l'on tient compte des résultats de la psychanalyse chez les névropathes. Elle nous apprend que le déplacement, qui aux éléments psychiques importants en substitue d'autres, indifférents (dans le rêve comme dans la pensée), a eu lieu justement à ces mêmes périodes antérieures et s'est depuis fixé dans la mémoire. Ces faits, indifférents à l'origine, ne le sont plus, depuis que le déplacement leur a donné la valeur prise aux éléments importants au point de vue psychique. Ce qui est resté réellement indifférent ne peut plus être reproduit dans le rêve.

On conclura avec raison, des explications qui précèdent, qu'il n'y a à mon avis pas de sources de rêves indifférentes, donc pas de rêves « innocents ». Je le pense d'une manière absolue, en faisant une seule exception pour les rêves des enfants et pour de courtes réactions de rêve à des sensations nocturnes. Sauf cela, tout ce à quoi nous rêvons ou bien a manifestement une signification psychologique, ou bien est déformé et ne peut être jugé qu'après interprétation : on en aperçoit alors la signification cachée. Le rêve

75 O. PÖTZL a apporté une contributionimportante au rôle des faits récents dans la formation du rêve, dans un travail très suggestif (Experimentell erregte Traumbilder in ihren Beziehungen zum indirekten Sehen, *Zeitschr. für die ges. Neurologie und Psychiatrie*, XXXVII, 1917). PÖTZL fit dessiner par plusieurs sujets ce qu'ils avaient vu d'une image au tachistoscope. Il voulut ensuite savoir ce qu'avaient été leurs rêves dans la nuit suivante et leur en fit dessiner certaines parties. Il reconnut d'une manière indubitable que des fragments de l'image exposée, que les sujets n'avaient pas retenus d'abord, avaient contribué à la formation du rêve, tandis que des détails consciemment perçus et remémorés dans le dessin fait juste après la présentation n'apparaissaient pas dans le contenu manifeste. Le matériel traité par le travail du rêve a été utilisé pour former le rêve, d'une manière « arbitraire », ou, plus exactement, autocrate (*selbstherrlich*). Les suggestions de PÖTZL vont bien au-delà d'une interprétation des rêves telle que je l'étudie ici. Je dois cependant signaler combien cette nouvelle manière d'étudier expérimentalement la formations des rêves s'éloigne de la technique grossière d'autrefois, alors que l'on se contentait d'introduire dans le rêve des stimuli qui venaient troubler le sommeil.

ne s’occupe jamais de vétilles, nous ne laissons pas troubler notre sommeil pour si peu[76]. Les rêves innocents en apparence sont pleins de « malice » quand on les interprète, ils ont, si on peut dire, quantité d’idées de derrière la tête. Ceci étant de nouveau matière à controverse, je saisis volontiers l’occasion de montrer à l’œuvre la déformation du rêve ; je vais soumettre à l’analyse une série de rêves « innocents » de ma collection.

I. Une jeune femme intelligente et fine, réservée, du type de l’« eau qui dort », raconte : « *J’ai rêvé que j’arrivais trop tard au marché et que je ne trouvais plus rien chez le boucher et chez la marchande de légumes.* » Voilà assurément un rêve innocent ; mais un rêve ne se présente pas de cette manière ; je demande un récit détaillé. Le voici : *Elle allait au marché avec sa cuisinière, qui portait le panier. Le boucher lui a dit, après qu’elle lui eut demandé quelque chose : « On ne peut plus en avoir », et il a voulu lui donner autre chose en disant : « C’est bon aussi. » Elle a refusé et est allée chez la marchande de légumes. Celle-ci a voulu lui vendre des légumes d’une espèce singulière, attachés en petits paquets, mais de couleur noire. Elle a dit : « Je ne sais pas ce que c’est, je ne prends pas ça.* »

Il est aisé de rattacher ce rêve aux événements de la journée. Elle était réellement allée au marché trop tard et n’avait plus rien trouvé. On est tenté de dire : *la boucherie était déjà fermée.* Mais n’y a-t-il pas là – ou plutôt dans l’expression inverse – une manière très vulgaire d’indiquer une négligence dans l’habillement d’un homme[77] ? La rêveuse n’a d’ailleurs pas employé ces mots, elle les a peut-être évités… Essayons d’interpréter les détails du rêve.

76 HAVELOCK ELLIS, le plus aimable critique de la *Traumdeutung*, écrit (p. 169) : « voilà le point où beaucoup d'entre nous seront en désaccord avec FREUD. » Mais HAVELOCK ELLIS n'a pas fait d'analyses de rêves et il imagine pas combien les jugements portés d'après le contenu manifeste du rêve sont peu justifiés.

77 [N. d. T.] : référ. à l'argot viennois : « *Du hast deine Fleischbank offen* » (litt.) : « La devanture de ta boucherie est ouverte » (c.-à-d. : « Ta braguette n'est pas boutonnée »).

Quand, dans un rêve, quelque chose a le caractère d'un discours, est dit ou entendu au lieu d'être pensé – on le distingue ordinairement sans peine –, cela provient de discours de la vie éveillée. Sans doute, ceux-ci sont traités comme de la matière brute, on les fragmente, on les transforme un peu, surtout on les sépare de l'ensemble auquel ils appartenaient[78]. Le travail d'interprétation peut partir de ces sortes de discours. D'où viennent donc les paroles du boucher : « *On ne peut plus en avoir* » ? Je les ai prononcées moi-même, en lui expliquant, quelques jours avant, que nous *ne pouvions plus avoir* (évoquer) les événements de notre première enfance comme tels, mais qu'ils nous étaient rendus par des « transferts » et des rêves lors de l'analyse. C'est donc moi qui suis le boucher, et elle repousse ce « transfert » d'anciennes manières de penser et de sentir. – D'où viennent les paroles qu'elle prononce dans le rêve : « *Je ne sais pas ce que c'est, je ne prends pas ça* » ? L'analyse doit diviser cette phrase. Elle-même, la veille, au cours d'une discussion, a dit à sa cuisinière : « *Je ne sais pas ce que* c'est », mais elle a ajouté : « Soyez correcte, je vous prie. » Nous saisissons ici le déplacement : des deux phrases employées contre sa cuisinière, elle n'a gardé dans le rêve que celle qui était dépourvue de sens ; celle qu'elle a refoulée correspondait seule au reste du rêve. On dira : « Soyez correct, je vous prie » à quelqu'un qui a osé faire des suggestions inconvenantes, et a oublié de « fermer sa devanture ».

L'exactitude de notre interprétation est prouvée par son accord avec les allusions qui sont au fond de l'incident de la marchande de légumes. Un légume allongé que l'on vent en bottes (elle a ajouté ensuite qu'il allait allongé), un légume noir, cela peut-il être autre chose que la confusion, produite par le rêve, de l'asperge et du radis noir ? Je n'ai besoin d'interpréter l'asperge pour personne, mais

78 Au sujet des discours, voir le chapitre sur l'élaboration du rêve. Seul de tous les auteurs, DELBŒUF paraît avoir reconnu l'origine des discours du rêve. Il les compare à des clichés (p. 226).

l'autre légume me paraît aussi une allusion[79] à ce même thème sexuel que nous avons deviné dès le début, quand nous voulions symboliser tout le récit par la phrase : *la boucherie est fermée.* Nous n'avons pas besoin ici de découvrir tout le sens de ce rêve ; il suffit d'avoir démontré qu'il est plein de signification et n'est nullement innocent[80].

II. Voici un autre rêve innocent de cette même malade. Il contraste, d'une certaine manière, avec le précédent. *Son mari demande : Ne faudrait-il pas faire accorder le piano* ? *Elle : Ce n'est pas la peine, il faut d'abord le faire recouvrir.* C'est de nouveau la répétition d'un événement réel du jour précédent. Son mari a bien demandé cela et elle a répondu de cette manière. Mais pourquoi en rêve-t-elle ? Elle dit bien que ce piano est une boîte *dégoûtante* qui donne un *mauvais son,* que son mari l'avait déjà avant son mariage[81], etc., mais la solution nous sera donnée par la phrase : « *Ce n'est pas la peine.* » Elle l'a dite hier comme elle était en visite chez une amie. On l'engageait à enlever sa jaquette, elle s'y est refusée en disant : « *Ce n'est pas la peine,* je m'en vais tout de suite. » Je pense alors qu'hier, pendant l'analyse, elle a brusquement porté la main à sa jaquette dont un bouton venait de s'ouvrir. C'était comme si elle avait dit : « Je vous en prie, ne regardez pas de ce côté, ce *n'est pas*

79 [N. d. T.] : allusion intraduisible : *Rettich* (raifort) = *Schwarzer rette dich* (Noir, sauve-toi !).

80 À ceux qui voudraient l'approfondir, je ferais remarquer que ce rêve recouvre un fantasme : conduite provocante de ma part, défense de la sienne. On sait combien les médecins ont à subir d'accusations de cette sorte de la part de femmes hystériques, chez qui ces fantasmes ne sont point déformés et présentés comme rêves, mais apparaissent sans dissimulation et sous forme de constructions morbides. Ce rêve a correspondu au début du traitement psychanalytique de la malade. Je compris plus tard qu'il reproduisait le trauma initial d'où provenait sa névrose. D'autres personnes, qui avaient subi dans leur enfance des attentats à la pudeur et en souhaitaient le retour dans leurs rêves, m'ont souvent donné l'occasion d'observer les mêmes phénomènes.

81 Ainsi que l'analyse nous le montrera, elle dit le contraire de ce qu'elle pense.

la peine. » Ainsi elle remplace boîte par poitrine (boîte : *Kasten,* poitrine : *Brust-kasten*), et l'interprétation du rêve nous ramène à l'époque de sa formation : elle commençait alors à être mécontente de ses formes. Si nous prenons garde au « *dégoûtant* », au « *mauvais ton* » et si nous nous rappelons combien de fois dans le rêve et les expressions à double sens les petits hémisphères du corps féminin remplacent les grands, l'analyse nous ramène plus loin encore dans l'enfance.

III. J'interromps cette série par le rêve court et innocent d'un jeune homme. Il a rêvé qu'*il remettait son pardessus d'hiver, ce qui est terrible.* Le froid brusquement revenu est probablement le prétexte de ce rêve. À y regarder de plus près, on estimera toutefois que les deux parties du rêve s'accordent mal, car il n'y a rien de terrible à porter un vêtement épais et lourd quand il fait froid. Malheureusement pour l'innocence de ce rêve, la première chose qui vient à l'esprit lors de l'analyse est le souvenir d'une dame qui lui a dit hier en confidence que son dernier enfant devait la vie à un condom déchiré. Il reconstruit ainsi ses pensées : un condom mince est dangereux, un condom épais mauvais. Le condom peut à bon droit être nommé pardessus, on le met en effet par-dessus. S'il arrivait à ce célibataire ce que la dame lui a raconté, ce serait terrible pour lui.

Revenons maintenant à notre rêveuse innocente.

IV. *Elle place une bougie dans le chandelier ; la bougie est cassée, de sorte qu'elle tient mal. Les petites filles de l'école disent qu'elle est maladroite ; mais la maîtresse dit que ce n'est pas sa faute.*

L'occasion, dans ce cas encore, était réelle ; elle a bien mis hier une bougie dans le chandelier ; mais celle-ci n'était pas cassée. La symbolique ici est transparente. La bougie est un objet qui excite les organes génitaux féminins ; si elle est cassée, de sorte qu'elle ne tient pas bien, cela indique l'impuissance de l'homme *(ce n'est pas*

sa faute). Mais comment cette jeune femme, élevée avec soin et tenue loin de toute chose laide, peut-elle connaître cet emploi de la bougie ? Il se trouve qu'elle peut dire à quelle occasion elle l'a appris. Lors d'une promenade en canot sur le Rhin, elle a vu passer un bateau chargé d'étudiants qui hurlaient avec une joie toute particulière la chanson : « Quand la reine de Suède, les volets fermés, avec des bougies d'Apollon... » Elle n'avait pas entendu ou n'avait pas compris le dernier mot, son mari dut le lui expliquer. Ces vers sont remplacés dans le rêve par le souvenir innocent d'une commission qu'elle avait faite maladroitement quand elle était pensionnaire, et cela précisément parce que les volets étaient fermés. La relation entre l'onanisme et l'impuissance va de soi. L'Apollon du contenu latent du rêve réunit celui-ci à un autre où il était question de la vierge Pallas. Rien de tout cela n'était innocent.

V. Pour qu'on ne s'exagère pas la facilité avec laquelle on peut expliquer le rêve par les circonstances de la vie du dormeur, je cite encore un rêve de cette même dame. Il paraît aussi très innocent. « *J'ai rêvé,* dit-elle, *quelque chose que j'avais réellement fait dans la journée. Une petite malle était tellement pleine de livres que j'avais peine à la fermer. Je l'ai rêvé comme cela s'était réellement passé,* » La rêveuse, ici, fait elle-même remarquer l'accord du rêve et de la réalité. Tous les jugements de cette sorte, toutes les remarques faites à propos du rêve, lors même qu'ils pénètrent dans la vie éveillée, appartiennent au contenu latent, nous le verrons par d'autres exemples. On nous affirme donc que ce que le rêve raconte s'est bien passé pendant la journée. Il serait trop long d'indiquer comment on a eu l idée d'appeler l'anglais à son aide pour interpréter ce rêve. Bref, il s'agit de nouveau d'une petite boîte *(box)* (cf. p. 181, le rêve de l'enfant mort dans la boîte), qui a été tellement remplie qu'on n'y peut plus rien introduire. Cette fois du moins rien de coupable.

Dans tous ces rêves « innocents » on voit nettement comment des raisons sexuelles ont provoqué la censure. Mais ce thème est tellement essentiel que nous devons le réserver pour plus tard.

II. Le matériel d'origine infantile, source du rêve

Avec tous les auteurs qui se sont occupés de cette question (y compris Robert), nous avons reconnu que nous pouvions retrouver dans nos rêves des impressions d'époques déjà anciennes de notre vie, impressions que, pendant la veille, notre mémoire ne paraît pas se rappeler. C'est là la troisième des particularités que présente le contenu du rêve. Il est évidemment difficile de savoir si ce cas est fréquent, puisqu'on ne peut reconnaître après le réveil l'origine de ces éléments. La preuve qu'il s'agit ici d'impressions d'enfance doit être fournie par des moyens objectifs, et il est assez rare que nous en ayons à notre disposition. Une histoire particulièrement probante nous est racontée par Maury. Il s'agit d'un homme qui se décida un jour, après vingt ans d'absence, à revenir dans son pays natal. Dans la nuit qui précéda le départ, il rêva qu'il se trouvait dans une contrée complètement inconnue et qu'il rencontrait, sur la route, un inconnu avec lequel il s'entretenait. Revenu dans son pays, il put se rendre compte du fait que cette contrée inconnue se trouvait tout près de sa ville natale et que l'inconnu de son rêve était un ami encore vivant de son père. C'était bien là une preuve convaincante qu'il avait vu dans son enfance l'homme et la région. Ce rêve doit être interprété comme un rêve d'impatience, tout comme celui de la jeune fille qui a dans sa poche le billet de concert, de l'enfant à qui son père a promis une excursion au Hameau, etc. On ne saurait d'ailleurs découvrir, sans l'aide de l'analyse, les motifs qui ont poussé le rêveur à retrouver précisément ces impressions de son enfance.

Un de mes auditeurs, qui se vantait de n'avoir que très rarement des rêves déformés, me raconta un jour avoir rêvé quelque temps auparavant *que son ancien précepteur était dans le lit de la*

bonne qui avait été à la maison durant son enfance et jusqu'à ce qu'il eût onze ans. Dans son rêve, il voyait encore le cadre de cette scène. Vivement intéressé, il raconta son rêve à son frère aîné qui lui garantit en riant la réalité de cette scène. Lui, qui avait alors six ans, se rappelait fort bien tout cela. Les amoureux avaient l'habitude d'enivrer l'aîné des garçons avec de la bière quand les circonstances étaient favorables à une rencontre nocturne. Le petit de trois ans – notre rêveur –, qui dormait dans la chambre de la bonne, n'était pas considéré comme gênant.

On peut encore garantir avec certitude, et sans avoir recours à l'interprétation, qu'un rêve contient des éléments infantiles quand il est de l'espèce « récurrente », c'est-à-dire quand, ayant d'abord été rêvé dans l'enfance, il reparaît constamment, de temps en temps, pendant le sommeil de l'adulte. Bien que je ne connaisse pas moi-même de semblables rêves, je peux en citer quelques exemples. Un médecin d'une trentaine d'années m'a raconté que, depuis son enfance jusqu'à maintenant, il avait vu souvent apparaître dans ses rêves un lion jaune qu'il pouvait décrire avec beaucoup de précision. Il découvrit un jour le lion de son rêve : c'était un bibelot de porcelaine, mis de côté depuis longtemps ; sa mère lui dit alors que c'était là le jouet qu'il aimait le plus dans sa petite enfance. Lui-même ne se rappelait pas ce détail.

Si, après avoir examiné le contenu manifeste du rêve, on se tourne vers les pensées que l'analyse seule découvre, on s'aperçoit avec étonnement que les événements de notre enfance agissent aussi dans des rêves dont le contenu ne l'aurait pas laissé supposer. Je dois au collègue qui m'a fourni le rêve du « lion jaune » un exemple de rêve de cette dernière sorte. Il est particulièrement instructif. Après avoir lu le récit de l'expédition de Nansen au pôle Nord, il rêva qu'il appliquait, dans le désert glacé, un traitement électrique au hardi explorateur pour essayer de le guérir d'une sciatique douloureuse. Lors de l'analyse de ce rêve, il retrouva une histoire de son enfance

sans laquelle le rêve était incompréhensible. Comme il avait trois ou quatre ans, il entendit un jour les grandes personnes parler de voyages de découvertes et il demanda ensuite à son père si cette maladie était bien dangereuse. Il avait sans doute confondu voyages (*Reisen*) avec douleurs *(Reissen).* Les railleries taquines de ses frères l'empêchèrent d'oublier sa confusion.

C'est un cas analogue qui se présente, lorsque, dans l'analyse du rêve de la monographie sur l'espèce Cyclamen, je rencontre un souvenir de jeunesse : mon père laissant son petit garçon de cinq ans déchirer un livre avec des gravures en couleurs. On doutera peut-être que ce souvenir ait vraiment contribué à former le rêve, on avancera peut-être que c'est le travail d'analyse qui a établi ce rapport après coup. Mais la richesse et l'entrecroisement des associations garantissent la première interprétation : Cyclamen – fleur préférée – plat préféré – artichaut ; effeuiller comme un artichaut, feuille à feuille (cette tournure était familière à chacun parce qu'elle était alors fréquemment employée à l'occasion du partage de l'empire chinois) – herbier – ver de livre (rat de bibliothèque) dont les livres sont l'aliment préféré. Je peux garantir de plus que le sens ultime du rêve, que je n'ai pas rapporté ici, était en relation étroite avec le contenu de cette scène de mon enfance.

L'analyse d'une autre série de rêves nous montre que le désir même qui les a provoqués, et que le rêve accomplit, provient de notre enfance, si bien que nous avons la surprise de retrouver *dans le rêve l'enfant qui survit, avec ses impulsions.*

Je place ici l'interprétation du rêve dont nous avons déjà tiré beaucoup d'enseignements : *Mon ami R… est mon oncle*. Nous avions poussé l'analyse assez loin pour y saisir clairement le désir d'être nommé professeur, et nous nous étions expliqué la tendresse du rêve pour R… comme une création de mon opposition et de ma révolte contre ce qu'il y avait d'injurieux pour mes deux collègues dans la pensée même du rêve. Le rêve m'appartenait ; je pouvais

donc déclarer que cette analyse ne me satisfaisait pas. Je savais combien, pendant la veille, j'estimais mes deux collègues ; mon désir de ne point partager leur destinée et d'être nommé ne me paraissait pas suffire pour expliquer la différence entre le jugement que je portais sur eux pendant mon rêve et mon appréciation ordinaire. Un pareil besoin de porter un titre manifesterait chez moi une ambition maladive, que je ne me connais pas et dont je crois être bien éloigné. Je ne sais pas ce que pensent de moi, à ce sujet, ceux qui me connaissent : j'ai peut-être été ambitieux ; mais il me semble que cette ambition aurait eu d'autres objets que le titre et le rang de *prof essor extraordinarius.*

D'où peut donc venir l'ambition que le rêve m'attribue ? Je pense brusquement à ce que l'on m'a raconté si souvent dans mon enfance : lors de ma naissance, une vieille paysanne avait prophétisé à ma mère, fière de son premier enfant, que ce serait un grand homme. Ces sortes de prophéties doivent être fréquentes, il y a tant de mères remplies d'espoir, tant de vieilles paysannes et tant de vieilles femmes qui, n'ayant plus de pouvoir dans le présent, s'en dédommagent en se tournant vers l'avenir. De plus, ces sortes de prédictions doivent rapporter au prophète. Ma soif de grandeur viendrait-elle de là ? Mais je me rappelle une impression reçue quand j'étais déjà grand garçon et qui se prêterait mieux à l'explication. Mes parents m'avaient emmené un soir, alors que j'avais déjà onze ou douze ans, dans un des cafés du Prater. Ils virent un homme qui allait de table à table et, pour quelques sous, improvisait des vers sur le thème qu'on lui donnait. Ils m'envoyèrent appeler le poète à notre table, et celui-ci, reconnaissant de la commission, improvisa aussitôt quelques vers pour moi et prédit que je serais un jour ministre. Je me rappelle fort bien l'impression que me produisit cette seconde prophétie. C'était l'époque du ministère bourgeois. Peu de jours avant, mon père avait rapporté à la maison les portraits des D^rs^ Herbst, Giskra, Unger, Berger, etc., et nous

avions illuminé en l'honneur de ces messieurs. Il y avait même des juifs parmi eux ; tout petit juif laborieux portait dès lors, dans son sac d'écolier, un portefeuille ministériel. Ce sont probablement les impressions reçues à cette époque qui m'avaient d'abord orienté vers le droit. Ce ne fut qu'au dernier moment que je me décidai pour la médecine. Un médecin ne saurait devenir ministre. – Revenons maintenant à mon rêve. Je vois bien que, d'un présent un peu sombre, il m'a ramené au temps joyeux et plein d'espoir du ministère bourgeois et s'est efforcé de réaliser mes souhaits d'alors. Je malmène mes deux collègues savants et respectables parce qu'ils sont juifs ; je traite l'un de tête faible, l'autre de criminel, tout comme si j'étais le ministre. Je me suis mis à la place du ministre. Quelle vengeance ! Son Excellence refuse de me nommer *professor extraordinarius,* je me mets à sa place dans mon rêve.

J'ai pu remarquer à une autre occasion que le souhait qui provoque le rêve, lors même qu'il est actuel, est bien renforcé par des impressions profondes venues de notre enfance. Il s'agit d'une série de rêves qui trahissent le désir d'aller à Rome. Longtemps encore je devrai me contenter de satisfaire ce désir par mes rêves, parce que, à l'époque où je peux voyager, il me faut, pour des raisons de santé, éviter d'aller à Rome[82]. Je rêve un jour que, de la fenêtre du wagon, je vois le Tibre et le pont Saint-Ange ; puis le train se remet en marche, et je pense que je ne suis pas descendu dans la ville. Ce que j'ai vu dans mon rêve était composé d'après une gravure connue que j'avais aperçue la veille, en passant, dans le salon d'un de mes clients. Une autre fois, on me mène sur une colline et on me montre Rome à moitié cachée par la brume et encore si éloignée que je m'étonne de la voir si clairement. Le contenu de ce rêve est plus riche que je ne l'indique ici. On y reconnaît aisément le cliché : « voir de loin la terre promise ». La ville que j'avais vue au loin dans les

82 J'ai appris depuis qu'il suffit d'un peu de courage pour réaliser ces vœux considérés longtemps comme irréalisables et suis alors devenu un pèlerin inlassable de Rome.

nuages est Lübeck ; la colline, Gleichenberg. Dans un troisième rêve je suis enfin à Rome, comme le rêve l'indique. Mais je suis déçu, ne voyant pas de ville : *Un petit fleuve aux eaux sombres ; d'un côté des rochers noirs, de l'autre des prairies avec de larges fleurs blanches. Je remarque un M. Zucker* (que je connais peu) *et décide de lui demander la route de Rome.* Il est clair que je cherche vainement à voir en rêve une ville que je n'ai jamais pu voir tout éveillé. Si je décompose l'image du rêve en ses éléments, les fleurs blanches indiquent Ravenne, que je connais bien et qui eut quelque temps rang de capitale. C'est dans les marais de Ravenne que nous avons trouvé, au milieu d'eaux noires, de magnifiques nénuphars ; le rêve les place dans une prairie, comme les narcisses de notre Aussee, parce qu'il nous fut difficile de les atteindre dans l'eau. Le rocher sombre, si proche de l'eau, rappelle la vallée de la Tepl près de Karlsbad. Le souvenir de Karlsbad me permet d'ailleurs d'expliquer pourquoi je demande mon chemin à M. Zucker. Il y a, à la base du matériel d'où provient le rêve, deux de ces joyeuses anecdotes juives qui renferment tant de profonde et parfois d'amère sagesse et que nous citons si volontiers dans nos lettres et dans nos conversations. L'une est l'histoire du pauvre juif qui s'est glissé sans billet dans le rapide de Karlsbad ; on l'attrape, on le chasse du train chaque fois qu'on contrôle et on le traite de plus en plus mal. Un ami qui le rencontre à une des stations de cette voie douloureuse lui demande où il va, et il répond : « À Karlsbad, si ma constitution peut le supporter. » L'autre est celle du juif qui ne sait pas le français et à qui on persuade malignement de demander, à Paris, le chemin de la rue de Richelieu. Aller à Paris fut longtemps un de mes souhaits, et la joie que j'éprouvai en mettant le pied sur le pavé de Paris me parut une garantie de la réalisation d'autres vœux. Demander son chemin est une allusion directe à Rome, car on sait que tout chemin mène à Rome. De plus, le nom de Zucker nous ramène à Karlsbad, où nous envoyons tous ceux qui sont atteints de diabète[83], maladie

83 [N. d. T.] ; *Zuckerkrankheit* = m. à mot : maladie du sucre.

constitutionnelle. L’occasion de ce rêve me fut sans doute fournie par un de mes amis de Berlin qui me proposa de nous retrouver à Prague pour Pâques. Nous devions, entre autres, parler de choses se rapportant au sucre et au diabète.

Un quatrième rêve me ramène encore à Rome. Devant moi, un coin de rue ; je m’étonne d’y voir tant de plaques portant des inscriptions en allemand. Peu de jours avant, j’avais écrit à mon ami que Prague ne serait peut-être pas, pour des visiteurs allemands, un séjour bien agréable. Mon rêve exprimait à la fois le désir de le rencontrer à Rome et non dans une ville de Bohême et le souhait (celui-ci provenait sans doute de mes années d’études) que la langue allemande fût mieux accueillie à Prague. Je dois d’ailleurs avoir compris le tchèque jusqu’à trois ans : je suis né dans un petit village de Moravie dont la population était slave. J’ai retenu sans peine un petit couplet enfantin en langue tchèque, entendu quand j’avais 17 ans ; je pourrais le dire aujourd’hui encore, bien que je ne sache pas ce qu’il signifie. Ce rêve a donc bien des rapports avec les impressions de mes premières années.

Lors de mon dernier voyage en Italie, passant devant le lac de Trasimène, après avoir vu le Tibre et avoir dû tristement rebrousser chemin à 80 km de Rome, je compris quelles impressions d’enfance avaient renforcé ma nostalgie de la ville éternelle. Je pensai précisément que l’année suivante je pourrais passer par Rome en allant à Naples, et une phrase que j’avais sans doute lue dans un de nos classiques me revint[84] : « Qui sait lequel arpenta sa maison le plus impatiemment lorsqu’il conçut le projet d’aller à Rome, d’Annibal le guerrier ou de Winckelmann le vice-recteur ? » J’avais suivi les traces d’Annibal : il ne m’avait pas été donné de voir Rome : lui aussi était allé en Campanie alors qu’on l’attendait à Rome. Annibal, avec qui je me trouvais cette ressemblance, avait été le héros favori de mes années de lycée ; quand nous avions étudié les

84 L'auteur en question est sûrement Jean-Paul.

guerres puniques, ma sympathie, comme celle de beaucoup de garçons de cet âge, était allée non aux Romains, mais au Carthaginois. Dans les classes supérieures, quand je compris quelles conséquences aurait pour moi le fait d'être de race étrangère et quand les tendances antisémites de mes camarades m'obligèrent à prendre une position nette, j'eus une idée plus haute encore de ce grand guerrier sémite. Annibal et Rome symbolisèrent à mes yeux d'adolescent la ténacité juive et l'organisation catholique. La signification qu'a prise depuis, dans nos esprits, le mouvement antisémite a contribué à fixer les pensées et les sentiments de cette époque. Ainsi le souhait d'aller à Rome est devenu dans la vie du rêve le voile et le symbole de plusieurs autres souhaits très ardents, à la réalisation desquels il faut travailler avec la constance et l'obstination du Carthaginois et dont l'accomplissement paraît être aussi peu favorisé par la destinée que le fut le désir d'Annibal.

J'arrive enfin à l'événement de ma jeunesse qui agit encore aujourd'hui sur tous ces sentiments et tous ces rêves. Je devais avoir dix ou douze ans quand mon père commença à m'emmener dans ses promenades et à avoir avec moi des conversations sur ses opinions et sur les choses en général. Un jour, pour me montrer combien mon temps était meilleur que le sien, il me raconta le fait suivant : « Une fois, quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue un samedi, bien habillé et avec un bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint ; d'un coup il envoya mon bonnet dans la boue en criant : “Juif, descends du trottoir !” – Et qu'est-ce que tu as fait ? – J'ai ramassé mon bonnet », dit mon père avec résignation. Cela ne m'avait pas semblé héroïque de la part de cet homme grand et fort qui me tenait par la main. À cette scène, qui me déplaisait, j'en opposais une autre, bien plus conforme à mes sentiments, la scène où Hamilcar[85] fait jurer à son fils, devant son autel domestique, qu'il

85 Dans la première édition j'avais écrit ici Hasdrubal, erreur étrange que j'ai expliquée dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (*Psychopathologie des Alltagsleben*, *Ges. Werke*, IV, 243, 245).

se vengera des Romains. Depuis lors Annibal tint une grande place dans mes fantasmes.

Je crois pouvoir faire remonter à une époque plus ancienne encore de mon enfance ma passion pour le général carthaginois ; il ne s'agissait, en somme, ici que du transfert d'un sentiment déjà formé. Un des premiers livres qui tomba entre mes mains quand je sus lire fut l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers ; je me rappelle que je collais sur le dos de mes soldats de bois de petits écriteaux portant les noms des maréchaux de l'Empire et qu'alors déjà Masséna (dont le nom ressemble à celui du patriarche juif Manassé[86]) était mon préféré. (Cette préférence pouvait aussi s'expliquer par le fait que j'avais la même date de naissance, j'étais né juste un siècle après.) Napoléon, de même qu'Annibal, avait passé les Alpes. Il se pourrait d'ailleurs que cet idéal guerrier dût son origine aux relations tantôt amicales et tantôt belliqueuses que j'eus jusqu'à trois ans avec un garçon d'un an plus âgé que moi et aux désirs que cette relation a inspirés au plus faible des deux.

Plus on analyse les rêves, plus on découvre de traces d'événements d'enfance qui ont joué dans le contenu latent le rôle de source de rêves.

Nous avons vu que bien rarement le rêve reproduit des souvenirs d'une manière telle qu'ils apparaissent sans abréviation ni changement dans son contenu manifeste. Il y a cependant quelques exemples de ce fait, et je pourrais en ajouter d'autres, qui se rapporteraient à des scènes de vie infantile. Un de mes malades vit un jour en rêve un fait d'ordre sexuel à peine transposé qu'il reconnut aussitôt comme un souvenir fidèle. Éveillé, il n'en avait jamais perdu complètement le souvenir, mais ce souvenir était très obscurci et ne put être ranimé que par l'analyse. À l'âge de 12 ans, le rêveur était allé voir un de ses camarades alité ; celui-ci avait fait, sans doute par hasard, un mouvement qui l'avait découvert. À la vue

86 Du reste, on a des doutes quant à l'origine juive de ce maréchal.

des organes de son ami, pris d'une impulsion, il s'était défait et avait saisi le pénis de l'autre. Le camarade le regarda avec surprise, il eut honte de son geste et partit, très gêné. Vingt-trois ans après, un rêve renouvela cette scène avec tous les sentiments qui l'avaient accompagnée, mais il la transforma en même temps : le rêveur y avait un rôle passif et non actif, et son camarade y était remplacé par une personne qui appartenait à sa vie actuelle.

En général, la scène de notre enfance n'est représentée dans le contenu manifeste du rêve que par allusion et on ne peut l'y retrouver que grâce à l'interprétation. Des exemples de cette sorte sont médiocrement probants, parce que nous manquons le plus souvent de garant pour ces événements d'enfance ; quand ils datent de notre extrême jeunesse, nous ne les reconnaissons pas. Le travail psychanalytique découvre, heureusement, toute une série de facteurs dont la concordance paraît certaine ; nous pouvons donc conclure de nos rêves que de tels événements se sont réellement passés dans notre enfance. Peut-être les fragments de rêve ayant trait à l'enfance, que je vais extraire de leur ensemble pour les interpréter, produiront-ils peu d'effet, d'autant que je ne communiquerai pas tous les faits sur lesquels se fonde mon interprétation. Les voici cependant :

I. Tous les rêves d'une de mes malades ont un caractère de « course » ; elle court pour arriver à temps, pour ne pas manquer le train, etc. Dans un de ses rêves, *elle doit rendre visite à une amie ; sa mère lui a dit de prendre une voiture, de ne pas y aller à pied ; elle court et elle tombe continuellement.* Les éléments retrouvés par l'analyse permettent de reconnaître le souvenir de courses d'enfants (*kinderhetzereien*). Elle explique ce rêve en rappelant la phrase que les enfants s'amusent à dire si vite qu'elle a l'aspect d'un seul mot : « Die kuh rannte bis si fiel » (la vache courut jusqu'à ce qu'elle tombât) : c'est encore une variété de course. Toutes ces courses

innocentes entre petites amies sont remémorées parce qu'elles en remplacent d'autres, qui le sont moins.

II. Une autre malade fait le rêve suivant : *Elle se trouve dans une grande pièce où il y a toutes sortes de machines. C'est ainsi qu'elle se représente un établissement orthopédique. Elle entend dire que je dispose de très peu de temps et que je la traiterai en même temps que cinq autres. Elle se révolte et ne veut pas s'étendre dans le lit – ou l'objet en tenant lieu – qui lui est indiqué. Elle se tient dans un coin et attend que je lui dise que ce n'est pas vrai. Les autres se moquent d'elle, disant qu'elle fait des simagrées. – Il lui semble en même temps qu'elle doit dessiner un grand nombre de carrés.*

La première partie de ce rêve se rattache à son traitement et est un transfert sur moi ; la seconde est une allusion à une scène d'enfance ; c'est l'évocation du lit qui rattache les deux fragments. L'établissement orthopédique est le rappel d'une phrase dans laquelle j'avais comparé le traitement, quant à sa nature et quant à sa durée, à un traitement *orthopédique.* Je lui avais dit dès le début que je disposerais d'abord de *peu de temps* pour elle, mais que plus tard je pourrais lui consacrer une heure tous les jours. Ceci réveilla en elle une susceptibilité très ancienne, trait caractéristique des enfants prédisposés à l'hystérie. Ils ont un besoin insatiable d'affection. Ma malade était la plus jeune de six enfants (d'où : avec cinq autres) et, comme telle, la chérie de son père. Mais elle paraît avoir trouvé que ce père tant aimé lui consacrait encore trop *peu de temps* et d'affection. – Voici pourquoi elle attend que je dise : « Ce n'est pas vrai. » Un petit apprenti tailleur lui avait apporté une robe et elle l'avait payée. Elle demanda ensuite à son mari si, au cas où l'enfant perdrait l'argent, elle devrait payer à nouveau. Pour la taquiner, il dit oui (taquinerie dans le rêve), et elle demanda encore, *attendant qu'il dît enfin* que ce *n'était pas vrai.* On peut donc imaginer que dans le contenu latent du rêve elle se pose cette

question : si je lui consacre deux fois plus de temps, devra-t-elle me payer deux fois plus ? Cette pensée est avare, « dégoûtante ». (La malpropreté de l'enfance est très souvent représentée en rêve par l'avarice, le mot « dégoûtant » sert de transition.) Mais si l'attente « jusqu'à ce que je dise que ce n'est pas vrai » représente ce mot, *se tenir dans le coin, ne pas vouloir se mettre au lit* sont les autres fragments d'une scène de son enfance : elle avait sali son lit, et, pour la punir, on l'avait *mise au coin,* en lui disant que son père ne l'aimerait plus, que ses frères se moqueraient d'elle, etc. – Les petit carrés viennent des leçons de calcul qu'elle donne à sa petite nièce ; elle lui enseigne, je crois, comment on peut, dans neuf carrés, inscrire des nombres d'une façon telle qu'en quelque sens qu'on les additionne leur somme soit 15.

III. Rêve d'un homme. *Il voit deux garçons qui* se *battent. Il conclut, des objets qui se trouvent autour d'eux, que ce sont des fils de tonneliers ; l'un des garçons a jeté l'autre à terre, celui-ci a des pendants d'oreilles avec des pierres bleues. Il se précipite la canne haute sur le brutal, pour le châtier. L'enfant se réfugie vers une femme, comme si c'était sa mère ; elle est debout près d'une palissade. C'est une femme de journalier, elle tourne le dos au rêveur. Elle se retourne enfin et lui jette un regard effrayant. Épouvanté, il s'enfuit. On voyait la chair rouge de la paupière inférieure qui avançait sous les yeux.*

Ce rêve a fortement mis en valeur quelques circonstances du jour précédent. Il a réellement vu la veille dans la rue deux enfants dont l'un jetait l'autre à terre. Comme il y allait pour rétablir l'ordre, ils ont pris la fuite tous deux. Un autre rêve, dans l'analyse duquel il a employé l'expression : « se débonder », explique pourquoi c'étaient des *enfants de tonnelier.* Il a observé que les prostituées portent le plus souvent des pendants d'oreilles *garnis de pierres bleues.* Une chanson populaire sur deux garçons dit : « L'autre garçon s'appelait Marie » (c'était une fille). – La femme debout : Après la scène des

deux garçons, il est allé se promener le long du Danube et il a profité de la solitude pour uriner contre *une palissade*. Un peu plus loin, le long du chemin, une vieille dame bien mise lui sourit aimablement et lui tendit sa carte de visite. – La femme se tenant dans son rêve comme lui au moment où il urinait, il est clair qu'il s'agit d'une femme qui urine : de là viennent *le regard effrayant* et la *chair rouge,* qui ne peut indiquer que le sexe béant, dans cette posture ; cela réapparaît dans ses souvenirs comme il l'avait vu dans son enfance, mais cette fois sous l'aspect de *chair morte,* de blessure. Le rêve réunit les deux cas où le petit garçon avait pu voir le sexe des petites filles : quand elles étaient *jetées par terre* et quand elles *urinaient* ; comme il résulte de la suite de ce rêve, il se rappelait avoir été *châtié* ou menacé par son père à cause de la curiosité qu'il avait manifestée à ces occasions.

IV. Le rêve suivant est celui d'une jeune femme ; il réunit, péniblement d'ailleurs, quantité de souvenirs d'enfance.

Elle sort en hâte pour faire des commissions. Sur le Graben, elle tombe sur les genoux, s'écroule. Beaucoup de personnes, en particulier beaucoup de cochers de fiacre, se rassemblent autour d'elle, mais personne ne l'aide à se relever. Elle fait beaucoup d'efforts, mais en vain. Il faut enfin qu'elle ait réussi à se lever, car on la met dans un fiacre qui doit la ramener à la maison ; par la fenêtre, on lui jette un grand panier plein de choses lourdes, comme en prennent les ménagères pour aller au marché.

C'est la malade qui dans ses rêves court toujours comme lorsqu'elle était enfant. Le premier tableau du rêve doit être le souvenir d'un cheval qu'elle aura vu tomber ; le mot : *s'écroule* est une allusion aux courses. Jeune, elle montait à cheval, et il y a plus longtemps encore elle était sans doute elle-même le cheval. C'est une chute qui est un de ses premiers souvenirs d'enfance : le fils du concierge, âgé de 17 ans, avait été saisi dans la rue d'une crise d'épilepsie et on l'avait ramené à la maison en voiture. Elle en avait

seulement entendu parler, mais la représentation d'accès épileptiques, de *chutes,* avait joué un grand rôle dans ses fantasmes et avait plus tard influé sur la forme de ses accès hystériques. Quand une femme rêve de chutes, cela a régulièrement un sens sexuel, elle est une « *femme qui tombe* » ; on ne saurait douter de l'exactitude de cette interprétation pour ce rêve, puisqu'elle tombe sur le Graben, qui est à Vienne le « corso » de la prostitution. Le *panier* a plus d'un sens. Il rappelle en tant que tel tous les « paniers » qu'elle a donnés à ses adorateurs *(einen Korb geben* = donner un panier = repousser une déclaration d'amour) et aussi tous ceux qu'elle croit avoir reçus plus tard. Dans le même sens, *personne ne l'aide à se relever ;* ce qu'elle-même interprète comme une marque de mépris. Puis ce panier de ménagère rappelle divers fantasmes que l'analyse a déjà découverts : elle a fait un mariage bien au-dessous de son rang, elle est maintenant obligée d'aller elle-même au marché, etc. Enfin ce panier pourrait évoquer une domestique. Parmi ses souvenirs d'enfance, nous trouvons celui d'une cuisinière qui a été renvoyée parce qu'elle volait. Elle est *tombée à genoux* en suppliant. La malade avait alors 12 ans. Aussi le souvenir d'une femme de chambre qu'on a renvoyée parce qu'elle avait des relations avec le *cocher* de la maison, qu'elle a d'ailleurs épousé plus tard. Ces souvenirs nous indiquent d'où proviennent dans le rêve les cochers (qui, contrairement à ce qui s'était passé, n'aident pas la femme tombée). Reste à expliquer le panier *lancé,* et lancé *par la fenêtre.* Cela la fait penser aux paquets expédiés par chemin de fer, aux petites fenêtres sur la campagne, à de menues impressions de séjour à la campagne : comment un monsieur lançait des prunes bleues à une dame par la fenêtre de sa chambre ; comment sa petite sœur avait eu peur parce qu'un imbécile qui passait avait regardé dans la chambre *par la fenêtre.* Enfin surgit un souvenir obscur du temps où elle avait dix ans, souvenir d'une bonne qui, à la campagne, avait eu, avec un domestique de la maison, des relations que l'enfant avait remarquées ; on les avait *expédiés, jetés dehors* (le rêve remplace

par l'inverse : jeté dedans) ; divers chemins nous avaient déjà rapprochés de cette histoire. À Vienne on désigne le paquet, la malle d'une bonne du nom de « sept *prunes* » : « ramasse tes sept prunes et va-t-en ! » (fais ton paquet et va-t'en !).

J'ai recueilli un très grand nombre de rêves de malades dont l'analyse nous ramène à des impressions d'enfance qu'ils se rappellent à peine et qui datent souvent de leurs trois premières années. Mais on ne saurait, sans plus, en tirer des conséquences qui vaillent pour le rêve en général ; il s'agit toujours de névropathes, d'hystériques et il se pourrait que le rôle joué dans le rêve par les scènes de leur enfance dépendît de la nature de la névrose et non de l'essence même du rêve. En revanche, quand j'interprète mes propres rêves – et aucun symptôme pathologique ne m'y engage –, je tombe toujours à l'improviste sur quelque scène d'enfance et je m'aperçois qu'elle forme le fond de toute une série de rêves. J'ai déjà donné des exemples de ce fait et j'en donnerai encore à l'occasion. Je ne saurais achever ce chapitre mieux qu'en indiquant quelques-uns de mes rêves qui prennent leur source dans des événements récents unis à des scènes d'enfance dès longtemps oubliées.

I. Après un voyage, quand je me suis couché fatigué et affamé, les grandes nécessités de la vie se font sentir pendant le sommeil. Je rêve : *Je vais dans une cuisine pour me faire préparer un entremets. Il y a là trois femmes. L'une est l'hôtesse, elle tourne quelque chose dans ses mains, paraît faire des Knödel*[87]*. Elle répond que je n'ai qu'à attendre qu'elle ait fini* (il n'est pas sûr qu'elle parle). *Je m'impatiente et m'en vais, fâché. Je mets un pardessus, mais le premier que j'essaie est trop long pour moi. Je l'enlève, un peu surpris qu'il soit garni de fourrure. Le second a une longue queue avec des dessins turcs. Un étranger, qui a une longue figure et une petite barbe en pointe, survient et m'empêche de le mettre, en déclarant que c'est le sien. Je lui montre qu'il est couvert de*

87 [N.d.T.] : boulette de farine ou semoule. Plat très courant en Autriche ; garnie de viande, on les appelle *Fleischknödel*.

broderies turques. Il demande : En quoi les turqueries (traîne, dessins...) vous regardent-elles ?... Mais nous sommes ensuite très amis.

Lors de l'analyse de ce rêve, je me rappelle inopinément le premier roman que j'ai lu, quand j'avais à peu près 13 ans. Je l'avais commencé à la fin du premier volume. Je n'ai jamais su ni le titre ni l'auteur, mais je me rappelle très bien la conclusion. Le héros devient fou et crie sans arrêt les trois noms de femmes qui ont été le bonheur et le malheur de sa vie. Un de ces noms est *Pélagie.* Je ne sais trop en quoi cela aidera mon analyse. Ces trois femmes font surgir dans mon esprit les trois Parques qui filent les destinées humaines, et je sais que l'une des trois, l'hôtesse du rêve, est la mère qui donne la vie et aussi (c'est mon cas) la première nourriture au vivant. Le sein de la femme évoque à la fois la faim et l'amour. On sait l'anecdote du jeune homme, grand admirateur de la beauté féminine, qui, un jour où on parlait de la belle nourrice qu'il avait eue étant petit, regretta de n'avoir pas mieux profité de l'occasion. J'ai coutume d'expliquer par cette anecdote « l'après-coup » dans le mécanisme des psychonévroses. Donc, une des Parques frotte ses mains comme si elle voulait faire des *Knödel.* Occupation singulière pour une Parque ! Il faut trouver une explication. Elle est dans un autre souvenir de ma première enfance. Quand j'avais six ans et que ma mère me donnait mes premières leçons, elle m'enseignait que nous avions été faits de terre et que nous devions revenir à la terre. Cela ne me convenait pas, j'en doutai. Ma mère frotta alors les paumes de ses mains (tout à fait comme pour faire des *Knödel,* mais elle n'avait pas pris de pâte), et elle me montra les petits fragments d'*épiderme* noirâtres qui s'en étaient détachés comme une preuve que nous étions faits de terre. Je fus stupéfait par cette démonstration *ad oculos* et je me résignai à ce que plus tard j'appris

à formuler : « tu dois rendre ta vie à la nature »[88]. C'est donc bien réellement vers les Parques que je vais, dans la cuisine, comme bien souvent, quand j'avais faim étant enfant, j'allai vers ma mère, qui, près du foyer, me demandait d'attendre que le déjeuner fût prêt. Et les *Knödel* maintenant ? Un de mes professeurs d'Université, celui à qui je dois mes connaissances histologiques (épiderme), accusait une personne du nom de *Knödl (Knödel)* d'avoir *plagié* ses œuvres. Plagier, s'approprier ce qui appartient aux autres, conduit à la seconde partie du rêve où je suis traité comme le voleur qui, à un moment donné, prenait nos pardessus à la Faculté. J'ai écrit le mot plagiat sans dessein, parce qu'il s'offrait à moi ; je remarque à présent qu'il doit faire partie du contenu latent du rêve, car il peut servir à réunir les diverses parties de son contenu manifeste. La chaîne d'association : *Pélagie – plagiat – Plagiostomes*[89] *(requins) – vessie natatoire,* réunit le roman lu autrefois à l'affaire Knödl et aux pardessus qui signifient clairement un instrument des techniques sexuelles (cf., le rêve de kilo-loto, de Maury). Ce lien sans doute est absurde et forcé, mais je n'aurais pu l'établir une fois éveillé s'il n'avait pas été préparé par le travail du rêve. Il semble que la nécessité d'établir des relations entre les mots ne respecte *rien,* puisque le cher nom de Brücke *(Brücke* = pont ; *Wortbrücke* = mot-pont, mot de liaison) ne sert, on vient de le voir, qu'à me rappeler l'Institut d'Université où j'ai passé l'époque la plus heureuse de ma vie d'élève encore sans besoins[90] : ceci en contraste total avec les désirs qui me tourmentent *(plagen)* pendant mon rêve. Enfin surgit

88 Les deux sentiments qui se font jour dans cette scène, stupéfaction et résignation à l'inévitable, s'étaient trouvés quelques jours avant dans un rêve qui m'avait rappelé pour la première fois cet événement de mon enfance.

89 Je songe aux Plagiostomes peu volontiers, ils me font penser à une circonstance fâcheuse où je m'étais couvert de ridicule devant le professeur en question.

90 Cf. *So wird's Euch an der Weisheit* Brüsten *Mit jedem Tage mehr* gelusten. (Et chaque jour au *sein* de la sagesse vous trouverez plus de volupté.) (GOETHE, *Faust*, I.)

dans mon souvenir un autre de mes maîtres, dont le nom assone de nouveau avec un nom d'aliment, *Fleischl (Fleisch* = viande, comme Knödl de *Knödel,* boulette), et je me rappelle encore une scène triste où jouaient un rôle des *parcelles d'épiderme* (la mère – hôtesse), le trouble mental (le roman) et un des produits de la pharmacopée *(lateinische Küche)* qui apaisent la *faim* : la cocaïne.

Je pourrais continuer à suivre la piste que ma pensée avait parcourue et expliquer entièrement le fragment du rêve qui manque à l'analyse. Je ne le ferai pas ici, parce que j'aurais trop à parler de moi-même. Je me borne à indiquer un des fils qui, à travers le chaos du rêve, mènent aux pensées qui sont à sa base. L'étranger au long visage et à la barbe en pointe qui m'empêche de mettre mon pardessus ressemble à un marchand de Spalato, chez qui ma femme a acheté très cher des étoffes *turques.* Il s'appelait Popovic, nom équivoque[91], qui a inspiré à l'humoriste Stettenheim la boutade : « Il me dit son nom et me serra la main en rougissant. » Il faut remarquer qu'il y a encore là un jeu de mots sur un nom, ainsi que pour Pélagie, Knödl, Brücke, Fleischl. Ces sortes de jeux sont de ceux auxquels se livrent les enfants mal élevés ; si je m'y livre, c'est une sorte de revanche, car mon nom a été un nombre incalculable de fois l'objet de ces plaisanteries médiocrement spirituelles[92]. Goethe remarqua un jour combien on est susceptible pour son nom, on a grandi avec lui comme avec sa peau ; ce fut quand Herder construisit sur le nom de Goethe, les vers : « *Toi qui naquis des dieux, des Goths ou de la boue… Ainsi vous-mêmes, images des dieux, n'êtes que poussières*[93]*.* »

91 [N. d. T.] : *Popo*, dans l'allemand familier (spécifiquement à l'usage des enfants), signifie : organes sexuels féminins.

92 [N. d. T.] : *Freud* signifie : joie.

93 Der du von Göttern abstammst, von Goten oder vom kote… So seid ihr Götterbilder auch zu Staub. (Des trois termes du jeu de mots, un seul apparaît en français.)

Je remarque que la digression sur l'emploi abusif des noms propres n'est destinée qu'à préparer ce regret, mais laissons cela. – L'achat fait à Spalato me rappelle comment, à Cattaro, j'ai manqué un autre achat parce que j'ai été trop hésitant ; j'ai ainsi perdu de bonnes occasions (cf. l'occasion perdue auprès de la nourrice). Ainsi une des pensées du rêve que la faim suggérait au rêveur était : « Il ne faut rien laisser échapper, il faut prendre ce que l'on peut avoir, alors même que cela devrait entraîner quelque faute ; il ne faut manquer aucune occasion, la vie est trop courte, la mort inévitable. » Comme cette pensée a en même temps une signification sexuelle, que le désir ne veut pas s'arrêter devant la faute, ce *carpe diem* doit craindre la censure et se cacher derrière un rêve. À cela s'ajoutent toutes les pensées opposées, les souvenirs du temps où une nourriture *spirituelle* suffisait, toutes les interdictions et les menaces de maladies spéciales.

II. Un second rêve exige un plus long prologue.

Je suis allé à la gare de l'Ouest, voulant partir en vacances pour Aussee. Je sors sur le quai pour le train d'Ischl, qui part avant le mien. Je vois là le comte Thun, qui, de nouveau, va à Ischl voir l'empereur. En dépit de la pluie, il est venu en voiture découverte, il est entré par la porte des trains de banlieue et a repoussé, d'un geste de la main, sans plus, le contrôleur, qui, ne le connaissant pas, lui demandait son billet. Le train parti, je suis obligé de rentrer dans la salle d'attente surchauffée et suis ennuyé de rester là. Je passe mon temps à regarder si quelqu'un réussira à se faire réserver un compartiment par faveur, bien décidé alors à protester bruyamment et à réclamer la même chose. Entre-temps, je me chantonne quelque chose que je reconnais ensuite comme l'air des *Noces de Figaro :*

« *S'il veut la danse Monsieur le Comte (bis)*

Le guitariste ce sera moi[94]*.* »

94 Will der Herr Graf ein Tänzelein wagen, Tänzelein wagen, Soll er's nur sagen, Ich speil'ihm eins auf.

(Un autre n'aurait peut-être pas reconnu l'air.)

J'avais été toute la soirée d'humeur impertinente, batailleuse, je m'étais moqué du garçon de restaurant et du cocher, sans les blesser, je l'espère du moins ; maintenant j'ai en tête toute espèce de pensées hardies et révolutionnaires, en harmonie avec les paroles de Figaro avec la comédie de Beaumarchais que j'ai vu jouer à la Comédie-Française. Je pense à la phrase sur les grands seigneurs qui se sont donné la peine de naître, au droit du seigneur que le comte Almaviva veut exercer sur Suzanne, aux railleries que nos méchants journaux d'opposition font sur le nom du comte Thun (*Tun* : action) l'appelant le comte Nicht-sthun *(Nichtstun :* inaction). Je ne l'envie réellement pas, il fait en ce moment quelque rude démarche auprès de l'empereur ; c'est moi qui suis le véritable comte Nicht-sthun : je pars en congé. À cela s'ajoutent quantité de joyeux projets de vacances. Arrive un monsieur que je connais, parce qu'il représentait le gouvernement lors des examens de médecine ; les services qu'il y avait rendus lui avaient valu l'aimable surnom de Commissaire coronfleur du gouvernement *(Regierungsbeischläfei).* Il décline son titre et demande un demi-compartiment en première ; j'entends les employés se demander : où placerons-nous le monsieur qui a une demi-première ? Encore un passe-droit ; je paie, moi, place entière. On me donne d'ailleurs aussi un compartiment, mais dans une voiture qui n'a pas de couloir, de sorte que je ne disposerai pas d'un w.-c. pendant la nuit. Je me plains sans succès et, en matière de vengeance, propose que du moins on pratique un trou dans le plancher de ce compartiment pour le cas où les voyageurs en auraient besoin. Je suis réveillé d'ailleurs vers 3 heures moins le quart du matin, par un besoin impérieux, au milieu du rêve suivant :

Foule. Rassemblement d'étudiants. Un comte (Thun ou Taaffe) parle. On lui demande de parler des Allemands. Avec un mouvement ironique, il déclare que le tussilage est leur fleur préférée, et il met à sa boutonnière quelque chose comme une feuille déchirée, un

squelette de feuille roulé, en réalité. Je m'emporte, je m'emporte donc[95]*, mais je suis tout étonné d'avoir ces dispositions.* Puis, d'une manière moins nette : *Il me semble que je suis dans l'Aula de l'Université, les portes sont gardées et il faut s'échapper. Je me fraie un chemin à travers une série de chambres bien aménagées, des appartements officiels, semble-t-il ; les meubles sont recouverts d'une étoffe dont la couleur est entre le marron et le violet ; j'arrive enfin dans un couloir où une femme de charge, une vieille dame assez forte, est assise. J'évite de lui parler. Elle paraît croire que j'ai le droit de passer par là, car elle me demande si elle doit m'accompagner avec la lampe. Je lui dis ou lui indique qu'elle doit rester sur l'escalier et je me trouve très malin d'éviter ainsi son contrôle. Enfin je suis en bas et je trouve un étroit sentier qui monte à pic, je le suis.*

De nouveau moins net. *Il semble que j'aie maintenant une deuxième tâche à remplir, je dois sortir de la ville, comme tout à l'heure je devais sortir de la maison. Je prends un fiacre et me fais conduire à une gare. Je dis au cocher qui me reproche de le surmener : « Je ne peux évidemment pas faire avec vous le trajet du train. » Tout se passe, en effet, comme si j'avais accompli avec lui déjà une partie du parcours qu'on fait ordinairement par le train. Les gares sont gardées, je me demande si je dois aller à Krebs ou à Znaim, mais je pense que la Cour s'y trouvera et je me décide pour Graz ou quelque chose d'analogue. Je suis maintenant dans le wagon, il ressemble à un wagon du train de ceinture ; j'ai, à ma boutonnière, un objet long, bizarrement tressé ; attachées à cela, des violettes d'un violet brun d'une étoffe raide. Les gens en sont très surpris.* La scène s'arrête là.

Je me trouve de nouveau devant la gare, mais je suis avec un vieux monsieur ; j'ai trouvé un plan pour n'être pas reconnu et ce plan est déjà réalisé. Ici penser et faire sont une même chose. Le

95 Je laisse là cette répétition qui paraît s'être introduite par distraction dans le texte du rêve ; l'analyse montre, en effet, qu'elle a sa raison d'être.

vieux monsieur est aveugle ou borgne tout au moins, et je lui tends un urinai (que nous devions acheter ou que nous avons acheté à la ville). Je suis donc son infirmier, je dois lui tendre l'urinal parce qu'il est aveugle. Le chef de train nous laissera passer sans faire attention. Je vois d'une manière plastique l'attitude de l'homme et son pénis en miction. Ici réveil avec envie d'uriner.

Le rêve produit l'impression d'une manière de rêverie qui nous ramènerait en 1848. Le souvenir de cette année avait été rappelé par le jubilé de 1898 ; de plus, j'avais, au cours d'une excursion dans la *Wachau,* visité Emmersdof[96] où je croyais, à tort, que *Fischhof,* qui dirigea les mouvements d'étudiants, était enterré. Quelques traits du contenu apparent du rêve se rapportent à lui. Une association d'idées me conduit ensuite en Angleterre, dans la maison de mon frère, qui avait l'habitude de répéter à sa femme, en plaisantant : « *Fifty years ago* » (d'après le titre d'un poème de Tennyson). Là-dessus les enfants rectifiaient toujours : « *Fifteen years ago.* » Mais cette rêverie, qui paraît se rapporter aux pensées évoquées par la vue du comte Thun, est, comme la façade de certaines églises italiennes, sans rapport organique avec le bâtiment qui se trouve derrière ; pis encore, elle présente des lacunes, des confusions, certains fragments du contenu réel du rêve transparaissent en bien des endroits. Le premier tableau est construit à l'aide de plusieurs scènes que je peux retrouver. L'attitude arrogante du comte, dans le rêve, je l'ai vue au lycée quand j'avais quinze ans. Nous avions organisé une conspiration contre un professeur ignorant et peu aimable ; l'âme du complot était un de nos camarades qui parut depuis avoir pris pour modèle le roi *Henri VIII.* Ce fut à moi de frapper le grand coup, et ce fut une discussion sur l'importance du Danube pour l'Autriche (*Wachau*) qui servit de prétexte à une révolte ouverte. Un des conjurés, le seul de nos camarades qui fût d'origine

96 Cette fois il s'agit d'une erreur, non d'un lapsus. Je n'ai appris que plus tard que cet Emmersdorf n'avait rien à voir avec le lieu du même nom où s'était réfugié le chef révolutionnaire Fischhof.

aristocratique (nous l'avions surnommé la *Girafe,* à cause de son extraordinaire longueur), prié de parler, se tenait devant notre tyran, le professeur d'*allemand,* comme le comte dans mon rêve. Les explications sur la fleur favorite, le fait que l'on met à sa boutonnière quelque chose qui paraît être une fleur (ceci rappelle les orchidées que j'ai apportées ce jour-là à une amie et aussi une rose de Jéricho) évoquent irrésistiblement la scène que le drame de Shakespeare place à l'origine de la guerre des Deux Roses *(rose rouge et rose blanche) ;* c'est le nom d'Henri VIII qui a provoqué cette réminiscence. De plus, il n'y a pas loin des roses aux œillets rouges et aux œillets blancs. (Deux petits couplets me viennent à l'esprit, l'un est allemand : « Rosen, Tulpen, Nelken, alle Blumen welken » ; l'autre espagnol : « Isabelita, no llores que se marchitan las flores » ; celui-ci vient de *Figaro).* À Vienne, les œillets blancs sont l'insigne des *antisémites,* les œillets rouges l'insigne des *sociaux-démocrates.* Je me rappelle une provocation antisémite pendant un voyage en chemin de fer à travers la Saxe *(Anglo-saxon).* La troisième scène, qui a servi à former le premier tableau du rêve, date des premières années de ma vie d'étudiant. On discutait, dans un groupe d'étudiants *allemands,* les relations de la philosophie et des sciences naturelles. J'étais alors un blanc-bec tout plein des doctrines matérialistes et je défendis ce point de vue d'une manière fort exclusive. Un de mes camarades, plus âgé et plus réfléchi, et qui depuis a montré qu'il savait conduire les hommes et organiser les masses (qui par ailleurs porte un nom d'animal), combattit mon point de vue ; il dit que lui aussi, fils prodigue, avait gardé les cochons dans sa jeunesse et était revenu, repentant, dans la maison paternelle. Je *m'emportai* (comme dans le rêve), je fus grossier *(saugrob* = grossier comme une truie), et répondis que, depuis que je savais qu'il avait gardé les *cochons,* je ne *m'étonnais* plus de sa façon de parler. (Dans le rêve je *m'étonne* de mes dispositions nationalistes.) Indignation générale ; on me demanda de retirer mes

paroles, je refusai. L'offensé eut trop de bon sens pour traiter cela comme une *provocation* et laissa aller les choses.

Les autres éléments de cette scène proviennent de couches plus profondes. Pourquoi le comte choisit-il le tussilage ? Si j'interroge mes associations d'idées, je trouve ; *Huflattich* (tussilage) – *Lattich* – *Salat* – *Salathund* (« chien de la salade = « chien du jardinier » : le chien qui ne concède pas à d'autres ce que cependant lui-même ne mange pas). Il y a ici comme une collection d'injures : *girafe (Giraffe, Affe* = singe), *cochon, truie,* chien ; je ne sais comment je pourrais encore y joindre âne et railler ainsi un de nos maîtres de l'Université. D'autre part, je traduis, je ne sais si c'est exact, *huflattich* (tussilage) par *Pissenlit,* mot que j'ai appris en lisant *Germinal* (on y envoie les enfants chercher cette salade). Le nom du *chien* rappelle la grande fonction (comme celui de la salade la petite). Nous trouvons là l'inconvenance sous trois aspects, car c'est dans ce même *Germinal,* qui évoque abondamment la révolution future, que l'on trouve un tournoi d'un genre particulier. Il s'agit de la production de gaz ordinairement appelé *flatus*[97]. Et je remarque maintenant comment le chemin était dès longtemps préparé pour ce flatus. Il avait été question de *fleurs,* puis, à travers les vers *espagnols, d'Isabelita, d'Isabelle* et de *Ferdinand, d'Henri VIII.* On sait qu'après sa victoire sur l'Armada, l'Angleterre fit graver une médaille qui portait l'inscription : *Flavit et dissipati sunt*[98]. J'avais pensé à mettre cette inscription en guise d'épigraphe un peu railleuse en tête du chapitre Thérapeutique, si jamais je publiais un ouvrage un peu étendu sur mes théories et ma thérapeutique de l'hystérie.

97 Ce n'est pas dans *Germinal*, mais dans La Terre. Je remarque cette erreur après analyse. Il faut noter les lettres identiques dans *Huflattich* et *flatus*.

98 Un biographe non sollicité, le Dr Fritz WITTELS, m'a reproché d'avoir omis le nom de Jéhovah de cette devise. Sur la médaille anglaise, le nom du Dieu est écrit en hébreu, sur un nuage à l'arrière-plan : de sorte qu'il peut être vu soit comme partie du dessin, soit comme une partie de l'inscription.

Je ne peux expliquer aussi clairement le second tableau de mon rêve, parce que la censure ne le permettrait pas. Je me mets ici à la place d'un grand personnage, qui, pendant la révolution, a eu aussi affaire à un aigle (*Adler)* et a souffert d'*incontinentia alvi,* et je crois que je n'aurais pas *le droit ici de passer* la censure, bien que la plus grande partie de cette histoire m'ait été racontée par un collègue « conseiller de cour » *(Aula, consiliarius aulicus).* La série des chambres (*Zimmer*) traversées dans le rêve provient du wagon-salon de Son Excellence où j'avais pu jeter un coup d'œil ; elle évoque aussi, comme si souvent dans le rêve, des femmes (*Frauenzimmer),* ici des filles publiques. La femme de charge est une vieille dame spirituelle chez qui j'ai été reçu et qui m'a raconté quantité de jolies histoires ; mon rêve la remercie mal de son bon accueil. La marche avec la lampe est un souvenir de Grillparzer ; il avait noté un joli souvenir analogue et plus tard l'avait utilisé dans *Héro et Léandre (Vagues de la mer* et de l'amour – l'Armada et la *tempête*[99]*).*

Je ne donnerai pas l'analyse détaillée des deux autres fragments du rêve, j'y prendrai seulement des éléments utiles pour reconstituer les deux scènes de mon enfance à cause desquelles je l'ai choisi. On se doutera avec raison que cette réserve m'est imposée par des faits d'ordre sexuel ; mais ce n'est pas tout. Souvent nous nous avouons à nous-mêmes ce que nous dissimulons aux autres ; mais c'est ici la censure intérieure qui ne me laisse pas connaître le contenu réel du rêve. Je dois donc indiquer que l'analyse de ces trois fragments permet d'y reconnaître des vantardises qui proviennent d'une manie de grandeur depuis longtemps réprimée

99 H. SILBERER, dans un travail important (Phantasie und Mythos, 1910), a essayé d'utiliser cette partie du rêve pour montrer que le travail du rêve essaie de rendre non seulement son contenu latent, mais encore les processus psychiques qui l'ont formé. (« Le phénomène fonctionnel ».) Mais il me paraît n'avoir pas compris à cette occasion que je considère comme matériel de pensée pareil aux autres les processus psychiques qui organisent le rêve. Dans ce rêve de vanité, je suis visiblement fier d'avoir découvert ces provessus.

dans ma vie de veille. Cela apparaît même dans le contenu manifeste du rêve *(je me trouve malin),* et on le comprend fort bien, si on songe à l'état d'esprit qui était le mien la veille au soir. Cette vantardise s'étend à tous les domaines. S'il est question de Graz, c'est à cause de la phrase usuelle : « *Combien coûte Graz* ? » que l'on dit quand on se croit très riche. Si l'on songe à Rabelais, on placera aussi au nombre des vantardises tout ce que nous avons découvert de la première partie du rêve.

Voici les faits qui ont trait aux deux scènes de mon enfance que j'ai évoquées. J'ai acheté, pour ce voyage, une malle *neuve* dont la couleur *brun-violet* apparaît dans le rêve plusieurs fois (violettes de cette couleur faites en étoffe raide, à côté d'un objet qu'on appelle *Mädchenfänger* [« attrape-filles »] ; meubles des appartements officiels).

Tous les enfants croient que, lorsqu'ils mettent quelque chose de *neuf,* les gens *sont surpris.* On m'a raconté la scène suivante de mon enfance. Le souvenir est d'ailleurs remplacé par celui du récit. Il paraît que vers deux ans je mouillais encore mon lit de temps à autre. Un jour où l'on me faisait des reproches à ce sujet, j'avais voulu *rassurer* mon père en lui promettant que je lui achèterais un beau lit *neuf, rouge,* à la ville voisine. (C'est pourquoi, dans le rêve, *nous avons acheté ou dû acheter* l'urinal à la ville ; on doit tenir ce que l'on a promis.) (Il faut remarquer d'ailleurs la juxtaposition de l'urinal, symbole mâle, et de la malle, symbole féminin = *box.)* Toute la folie de grandeur de l'enfant est contenue dans cette promesse. Nous avons déjà indiqué, dans l'interprétation d'un autre rêve, le rôle des accidents urinaires de l'enfant. La psychanalyse des névroses nous a permis de reconnaître une liaison intime entre l'énurésie et l'ambition.

Je me rappelle ensuite un petit fait domestique qui s'est passé quand j'avais sept ou huit ans. Un soir, avant de me coucher, j'eus l'inconvenance de satisfaire un besoin dans la chambre à coucher de

mes parents et en leur présence. Mon père me réprimanda et dit notamment : « On ne fera rien de ce garçon. » Cela dut m'humilier terriblement, car mes rêves contiennent de fréquentes allusions à cette scène ; elles sont régulièrement accompagnées d'une énumération de mes travaux et de mes succès, comme si je voulais dire : « Tu vois bien que je suis tout de même devenu quelqu'un. » Cette scène explique la dernière image du rêve ; naturellement, les rôles y sont échangés, par vengeance. L'homme âgé, mon père sans doute – le fait qu'il est borgne doit se rapporter à son glaucome[100] –, urine maintenant devant moi, comme moi jadis devant lui. Le glaucome rappelle la cocaïne qui l'aida à supporter l'opération : il semble que, par là, j'aie tenu ma promesse. D'autre part, je me moque de lui parce qu'il est aveugle, parce que je dois lui tendre le verre, et je fais quantité d'allusions à mes notions toutes nouvelles au sujet de l'hystérie, dont je suis très fier[101].

On peut dire, il est vrai, que, si ces deux scènes de miction de mon enfance sont liées à mon désir de grandeur, leur évocation, pendant le voyage vers Aussee, a été favorisée par cette circonstance accessoire que le compartiment ne possédait pas de w.-c. et que je devais bien compter en être gêné pendant le voyage, ce qui d'ailleurs se produisit le matin. Je m'éveillai alors avec une sensation de besoin. On pourrait sans doute voir là le motif véritable du rêve. Mais je crois qu'il faut interpréter autrement ce processus : ce sont les pensées du rêve qui ont provoqué le besoin. Il est très rare qu'un besoin quelconque trouble mon sommeil, et cela surtout à l'heure où je me suis réveillé (2 heures 3/4 du matin) ; de plus, lors d'autres voyages, faits dans des compartiments plus commodes, je n'ai presque jamais éprouvé ce besoin après un réveil matinal. D'ailleurs la question peut rester en suspens.

100Autre interprétation : il est borgne comme Odin, le père des dieux. (La *consolation d'Odin*.) — La *consolation* vient de ma promesse d'enfant : je lui achèterai un lit neuf.

L'expérience analytique m'a montré que des rêves même dont le sens paraît d'abord complet, parce qu'on trouve aisément leurs sources et les désirs qui les ont provoqués, peuvent mettre sur la trace de pensées importantes qui remontent à notre première enfance. Je me demande donc s'il n'y aurait pas là une caractéristique qui serait une condition essentielle du rêve. Si l'on généralisait cette idée, le contenu manifeste de chaque rêve serait lié aux événements récents, son contenu latent aux plus anciens

101Ajoutons ici encore quelques éléments de l'interprétation. — Le verre rappelle l'histoire du paysan qui essaie toute une série de verres de lunettes chez l'opticien, et qui ne sait pas lire (jeu de mots sur *Bauernfänger* [filou], *Mädchenfänger* [coureur]). — La manière dont est traité le père tombé en enfance évoque la conduite des paysans dans *La Terre* de Zola. — Il y a comme une contrepartie du souvenir d'enfance dont j'ai parlé plus haut dans la triste satisfaction de voir un père, dans sa vieillesse, salir son lit comme un enfant : c'est pourquoi dans le rêve je suis son infirmier. — « *Penser et faire sont une même chose* », rappelle un drame très révolutionnaire d'Oscar Panizza dans lequel Dieu le Père, vieillard paralysé, est fort maltraité. Vouloir et acte y sont une même chose, et il faut que l'archange, une sorte de Ganymède, l'empêche de jurer et de maudire, parce que ses malédictions seraient aussitôt accomplies. — Faire des plans est un reproche à l'adresse de mon père, il date d'un âge où ma critique a commencé à se faire jour. D'une façon plus générale, l'attitude rebelle et frondeuse symbolise la révolte contre l'autorité paternelle. On dit que le prince est le père du peuple. Le père est l'autorité la plus ancienne, la première, il est pour l'enfant l'autorité unique. Tous les autres pouvoirs sociaux se sont développés à partir de cette autorité primitive (avec la seule réserve du matriarcat). — « Penser et faire sont une même chose » est une allusion à l'explication des symptômes hystériques. L'urinal se rapporte à la même question. Il y a un procédé bien connu des Viennois, sous le nom de *Gschnas,* qui consiste à construire des objets d'aspect rare et précieux avec des éléments vulgaires et de préférence comiques. Ainsi des armures à l'aide de casseroles, de bouchons de paille, etc. ; nos artistes aiment beaucoup mêler ces sortes de plaisanteries à leurs soirées. J'ai remarqué que les hystériques font la même chose. À côté d'événements réels, ils construisent inconsciemment des fantasmes horribles ou extravagants, et la matière leur en est fournie par les incidents les plus insignifiants et les plus ordinaires. Les symptômes de la maladie sont liés à ces fantasmes, non point aux souvenirs d'événements réels, futiles ou

événements de notre vie. L’analyse de l’hystérie me permet de montrer que ce passé est resté actuel dans le présent. Mais cette supposition peut paraître discutable, je reviendrai donc plus loin sur le rôle probable des événements de la première enfance dans la formation du rêve (cf. chapitre VII).

Des trois particularités de la mémoire du rêve indiquées au début de ce chapitre, nous en avons expliqué une : la préférence accordée aux impressions secondaires, en la ramenant à la déformation. Les deux autres : le rôle des événements récents et l’importance des faits de notre enfance, nous les avons constatées, mais nous n’avons pu les rattacher à la motivation du rêve. Nous nous rappellerons ces difficultés et nous en chercherons l’explication soit dans la psychologie du sommeil, soit dans celle, plus générale, de la structure de l’appareil psychique : par l’interprétation du rêve nous pourrons l’apercevoir comme par un volet entrouvert.

Il faut que je souligne ici un des résultats des analyses que nous venons de faire. Fréquemment le rêve paraît avoir plusieurs significations. Non seulement il accomplit plusieurs désirs ; mais un sens, l’accomplissement d’un désir, peut en cacher d’autres, jusqu’à ce que, de proche en proche, on tombe sur un désir de la première enfance. Ici encore, on peut se demander si, au lieu de « fréquemment », il ne faudrait pas dire « toujours »[102].

sérieux. Cette explication m’a permis de résoudre beaucoup de difficultés et j’en ai été très content. Il est possible que j’y aie fait allusion lorsque j’ai rêvé à l’urinal : en effet, on m’a raconté qu’à la dernière soirée de *Gschnas* on s’était servi de cet objet d’hôpital pour fabriquer la coupe de Lucrèce Borgia.

102La superposition des significations du rêve offre un problème des plus épineux, mais aussi des plus intéressants de l'interprétation. Si on la néglige, on se trompe aisément et on risque de faire, sur l'essence même du rêve, des hypothèses fausses. Mais on a fait très peu de recherches sur ce point. Seuls les rêves urinaires ont été étudiés à ce point de vue par O. RANK qui en a bien vu la « stratification symbolique » régulière.

III. Les sources somatiques du rêve

Quand on essaie d'expliquer à un homme instruit quels problèmes posent les rêves et qu'on lui demande d'où proviennent les rêves à son avis, on remarque, à l'ordinaire, qu'il se croit sûr d'une partie tout au moins de la solution. Il pense aussitôt à l'importance qu'ont une digestion difficile ou dérangée (« les rêves viennent de l'estomac »), des états passagers du corps et de menus faits qui dérangent notre sommeil. Il ne paraît même pas supposer que, tous ces facteurs étant considérés, il reste encore quelque chose à expliquer.

Nous avons précisé dans notre premier chapitre le rôle que la littérature scientifique accordait aux sources somatiques de stimulation dans la formation du rêve ; il suffira donc de le rappeler ici. Nous avons vu que l'on distinguait trois sortes de sources somatiques : les stimuli sensoriels objectifs (venant des objets extérieurs) ; les états d'excitations internes (subjectifs) des organes des sens ; les stimuli somatiques provenant de l'intérieur de l'organisme. Nous avons vu que les auteurs étaient portés à faire peu de cas, ou même à ne pas admettre du tout de sources psychiques du rêve. Un examen des affirmations émises par ces auteurs quant au caractère somatique des sources de stimulation nous a montré que l'importance des excitations sensorielles objectives, stimuli accidentels pendant le sommeil ou stimuli inévitables même pour un esprit endormi, était garantie par de nombreuses observations et confirmée par l'expérience ; que le rôle des excitations subjectives des organes des sens paraissait démontré par le retour des images hypnagogiques ; enfin que l'action des excitations somatiques internes sur les images et représentations du rêve, si elle ne pouvait être totalement prouvée, semblait être confirmée par le rôle joué par les états d'excitation des organes digestifs, urinaires et sexuels.

Les stimulations nerveuses et les stimulations organiques, sources somatiques du rêve, seraient donc, d'après nombre d'auteurs, les seules sources du rêve.

Mais nous avons vu, d'autre part, que cette théorie peut paraître, sinon inexacte, du moins insuffisante. Ses défenseurs eux-mêmes, malgré toute la sécurité que leur donnent leurs observations, surtout celles des stimulations extérieures et accidentelles, conviennent que le riche contenu représentatif du rêve ne peut être déduit des seules stimulations nerveuses externes. Miss Calkins a examiné de ce point de vue, pendant six semaines, ses rêves et ceux d'une autre personne, et elle n'a trouvé dans ces deux séries d'observations que 13,2 % et 6,7 % de cas où l'on pût montrer l'élément de perception sensorielle extérieure ; deux cas seulement pouvaient être ramenés à des sensations organiques. La statistique nous garantit donc ce que nous avions soupçonné en jetant sur notre expérience personnelle un coup d'œil rapide.

On s'est quelquefois contenté de considérer le « rêve à stimulation nerveuse » comme une variété inférieure facile à étudier. Spitta divisait les rêves en rêves dus à une stimulation nerveuse et rêves d'association. La solution était peu satisfaisante tant qu'on ne pouvait montrer le rapport qui unissait les sources somatiques du rêve à son contenu représentatif.

À côté de l'objection statistique, apparaît ainsi une nouvelle difficulté : celle d'expliquer les rêves ainsi provoqués. Les représentants de la doctrine organique doivent nous expliquer : d'abord pourquoi, dans le rêve, le stimulus externe n'apparaît pas sous sa forme propre, mais est toujours méconnu (cf. les rêves liés à la sonnerie du réveil) ; ensuite pourquoi la réaction de l'esprit à ce stimulus méconnu est tellement variable. Strümpell répond à cela que, pendant le sommeil, l'esprit, détourné du monde extérieur, ne saurait comprendre le sens véritable des stimuli sensoriels objectifs et se trouve contraint, par les impulsions mal déterminées qui

l’entraînent en tout sens, de créer des illusions : « Dès qu’un stimulus nerveux extérieur ou intérieur a fait apparaître, pendant le sommeil, une sensation, un complexe de sensations, un sentiment, ou, de façon plus générale, un processus psychique quelconque, ce processus appelle des images, traces de l’expérience de la veille, c’est-à-dire d’anciennes perceptions, soit nues, soit pourvues d’une charge psychique. Il rassemble un nombre plus ou moins grand de ces images, et c’est leur réunion qui donne à l’impression née du stimulus nerveux une valeur psychique. Ici encore, on peut dire, selon l’expression courante pour la vie de la veille, que dans le sommeil l’esprit interprète les impressions créées par les stimuli nerveux. Le résultat de cette interprétation est ce que l’on appelle le rêve dû à une stimulation nerveuse, c’est-à-dire un rêve dont les parties constituantes sont déterminées par les lois de reproduction auxquelles est soumis un stimulus nerveux lorsqu’il se déroule sur le plan psychique. »

Wundt s’exprime d’une manière à peu près identique. Les représentations du rêve proviendraient, d’après lui, en grande partie de stimuli sensoriels, en particulier cénesthésiques ; c’est pourquoi ce sont des illusions fantasmatiques, bien plus souvent que de pures représentations mnésiques devenues hallucinations. Le rapport entre le contenu du rêve et les stimuli d’où il provient donne à Strümpell l’occasion de la comparaison suivante : « C’est comme si un homme qui ignorerait entièrement la musique laissait courir ses dix doigts sur les touches d’un piano. » Ainsi le rêve ne serait pas un phénomène intellectuel, né de motifs psychiques, mais la conséquence d’un stimulus physiologique, qui s’exprimerait en symptômes psychiques, parce que l’appareil sur lequel agit ce stimulus ne posséderait pas d’autres moyens d’expression. C’est une hypothèse de même ordre que celle qu’a utilisée Meynert pour expliquer les obsessions : on se rappelle sa fameuse comparaison du

tableau de chiffres dans lequel certains nombres seraient mis en relief.

Bien que la doctrine de la stimulation somatique du rêve jouisse de la faveur publique et paraisse séduisante, il est aisé d’en montrer le point faible. Chaque stimulus somatique qui nécessite, durant le sommeil, la formation d’illusions peut être l’objet d’un nombre d’interprétations incalculable, il peut donc être figuré dans le rêve par un nombre incalculable de représentations[103]. La doctrine de Strümpell et de Wundt ne saurait nous dire pour quel motif telle stimulation externe a été traduite dans le rêve par telle représentation ; elle ne peut expliquer « le choix singulier que font souvent les stimuli, au cours de leur activité » (Lipps, *Grundtatsachen des Seelenlebens*). On peut faire d’autres objections à l’hypothèse essentielle de cette doctrine (d’après laquelle pendant le sommeil l’esprit ne saurait reconnaître la véritable nature des stimuli sensoriels objectifs). Burdach a montré que l’esprit est parfaitement capable de reconnaître les impressions sensorielles qui l’atteignent pendant le sommeil et d’y réagir convenablement : certaines impressions qui paraissent importantes à l’individu parviennent à échapper à la négligence du sommeil (la nourrice et l’enfant) ; on est bien plus sûrement réveillé par son propre nom que par une impression auditive quelconque, ce qui suppose que l’esprit distingue même alors entre les sensations. Burdach suppose que ce n’est pas la *capacité d’interpréter* les impressions des sens qui fait défaut pendant le sommeil, mais *l’intérêt* pour ces mêmes impressions. Les arguments employés par Burdach en 1830 se retrouvent identiques chez Lipps en 1883, quand il combat la théorie de la stimulation somatique. L’esprit nous apparaît dès lors comme le

103Il suffit de lire les deux volumes, publiés par MOURLY VOLD, de comptes rendus précis et détaillés de rêves provoqués expérimentalement, pour voir que les conditions de l'expérience n'expliquent à peu près pas le contenu des différents rêves — et que d'ailleurs ces sortes d'expériences n'aident que très peu à comprendre le problème du rêve.

dormeur de l’anecdote qui, lorsqu’on lui demande : « dors-tu ? », répond « non », et, lorsqu’on ajoute : « alors prête-moi donc un billet », se retranche aussitôt derrière un « je dors ».

On peut démontrer par d’autres voies encore l’insuffisance de la théorie somatique. L’observation montre que, dès l’instant où l’on rêve, des stimuli externes, même quand ils apparaissent dans le contenu du rêve, ne déterminent pas un rêve nouveau. On peut réagir de différentes façons à un contact ou à une pression pendant le rêve. On peut ne pas s’en apercevoir et constater en s’éveillant que l’on avait une jambe découverte ou un bras serré ; la Pathologie nous donne de nombreux exemples d’excitations diverses et fortes, sensitives ou motrices, demeurées indifférentes pendant le sommeil. On peut deviner la sensation dans le sommeil, la sentir malgré le sommeil, comme cela arrive dans le cas d’excitations douloureuses, sans la mêler au rêve. On peut aussi se réveiller, pour écarter le stimulus[104]. Enfin, quelquefois, le stimulus nerveux peut provoquer un rêve ; mais, on le voit, ce n’est qu’une des réactions possibles. Ce ne serait pas le cas *si le rêve ne pouvait provenir que de stimuli somatiques.*

D’autres auteurs, Scherner, et Volkelt après lui, ont bien vu les insuffisances de cette théorie. Ils ont essayé de déterminer plus exactement l’espèce d’activité psychique qui fait jaillir, des stimulations somatiques, les images bigarrées du rêve, ils ont donc cherché à considérer l’essence du rêve comme psychique. Scherner, qui a donné de l’activité psychique impliquée dans la formation des rêves une description très profondément sentie, très poétique et très vivante, a cru avoir trouvé le principe selon lequel l’esprit réagit aux stimuli.

104Cf. K. LANDAUER, Handlungen des Schlafenden (*Zeitschr. f. d. ges. Neurologie u. Psychiatrie*, XXXIX, 1918). Tous les observateurs ont pu constater chez les dormeurs des conduites adaptées. Le dormeur n'est pas absolument « stupide », il peu agir logiquement et avec volonté.

D’après Scherner, l’imagination, délivrée des chaînes de la veille, agirait dans le rêve de manière à représenter symboliquement la nature de l’organe d’où vient la stimulation et l’espèce de cette stimulation. Il y aurait là une sorte de clef des songes qui pourrait servir de préface à leur interprétation. « L’image du chat indique un état d’esprit pénible, l’image d’un gâteau clair et lisse la nudité corporelle. L’imagination du rêve représente le corps humain tout entier comme une maison, chaque organe comme une partie de la maison. Quand on rêve parce que l’on a mal aux dents, la bouche est représentée par un vestibule élevé et le passage du pharynx à l’œsophage par un escalier. Quand on a mal à la tête, la position élevée de la tête est représentée par un plafond très haut et couvert d’horribles araignées qui ressemblent à des crapauds ». « Le rêve dispose, pour un même organe, de symboles nombreux ; les poumons seront, à cause de la respiration, symbolisés par un poêle rempli de flammes et dont on entend le ronflement ; le cœur par des caisses vides, des corbeilles ; la vessie par des objets ronds, en forme de bourse, ou, d’une manière générale, par des objets creux. Un fait a une importance particulière : il est fréquent qu’à la fin du rêve nous nous représentions clairement l’organe excité ou sa fonction et cela dans notre propre corps. Ainsi à la fin d’un rêve de maux de dents on s’arrache une dent ».

Ce mode d’interprétation des songes n’a guère rencontré de faveurs ; on l’a trouvé extravagant, on a même hésité à lui concéder le peu de justesse auquel il peut prétendre, à mon avis. Comme on l’a vu, il reprend l’interprétation du rêve au moyen d’une *symbolique,* à la manière des Anciens, mais il restreint cette interprétation au corps de l’homme. Le défaut de technique scientifique claire pour cette interprétation rend malaisée l’application de la doctrine de Scherner. L’interprétation paraît arbitraire, d’autant qu’un même stimulus peut être représenté de diverses manières ; Volkelt refusait déjà la représentation du corps par une maison. De plus, on est

choqué, parce que le travail du rêve apparaît comme une occupation inutile et dépourvue de but : l'esprit se contente de rêvasser au sujet des excitations qui l'occupent, au lieu de s'en libérer

Mais voici de plus une grave objection. Ces stimuli somatiques existent toujours ; on accorde que l'esprit y est plus accessible pendant le sommeil que pendant la veille ; on ne comprend donc pas pourquoi nous ne rêvons pas continuellement la nuit, toutes les nuits, de tous nos organes. Si l'on veut répondre à cela qu'il faut, pour provoquer des rêves, que nos yeux, nos oreilles, nos dents, notre intestin nous envoient des excitations spéciales, on se trouve devant une nouvelle difficulté : il faut démontrer que cet accroissement de stimuli existe objectivement, ce n'est possible que dans un petit nombre de cas. Si un rêve de vol symbolise le mouvement de nos poumons, ce rêve devrait, comme le remarque Strümpell, se produire beaucoup plus souvent ou correspondre à une respiration plus active. Il y a une troisième possibilité, la plus vraisemblable de toutes : à de certains moments, des motifs particuliers nous amèneraient à prêter attention à des sensations viscérales qui existent toujours ; mais ceci nous entraînerait au-delà de la théorie de Scherner.

Les explications de Scherner et de Volkelt ont le mérite d'attirer notre attention sur une série de caractères du contenu du rêve qui ont besoin d'être expliqués et qui nous réservent peut-être des découvertes. Il est exact que le rêve contient des représentations symboliques d'organes et de fonctions : l'eau indique souvent une excitation de la vessie, l'organe sexuel de l'homme est représenté par un bâton tenu en l'air ou par une colonne, etc. Quand, au lieu d'être ternes, comme il arrive souvent, nos rêves présentent un champ visuel mouvant et des couleurs éclatantes, il faut bien les interpréter comme des rêves à stimulus visuel ; si un rêve contient du tapage, des bruits de voix, il faut faire sa part à l'illusion auditive. Le rêve de Scherner où deux rangées de petits garçons blonds sont

en face l’une de l’autre sur un pont, se saisissent mutuellement, puis reprennent leur première position, jusqu’à ce que le dormeur s’assoie sur le pont et arrache une longue dent de sa mâchoire, le rêve de Volkelt où deux rangées de tiroirs jouent un rôle analogue et qui s’achève aussi par une dent arrachée, bien d’autres encore rapportés par d’autres auteurs, nous empêchent de rejeter la théorie de Scherner comme stérile. Mais il faudra que nous trouvions une autre explication du symbolisme qui paraît contenu dans ces rêves à stimulus dentaire.

Aussi longtemps que j’ai exposé la théorie des sources somatiques, j’ai laissé de côté les arguments découverts au cours de mes analyses de rêves. Si, par un procédé que les autres auteurs n’ont pas employé, nous pouvons prouver que le rêve a sa valeur propre au point de vue psychique, que son motif est un désir, et qu’il trouve son matériel immédiat dans les événements de la journée, toute autre doctrine qui aura négligé ces faits et qui aura vu dans le rêve une réaction psychique inutile et énigmatique à des stimuli somatiques sera condamnée par là même. Ou bien il faudrait admettre un fait invraisemblable ; il y aurait deux sortes de rêves distincts, je n’aurais connu que les uns, les anciens auteurs n’auraient connu que les autres.

Il reste à introduire dans notre doctrine les faits sur lesquels s’appuie la théorie courante de la stimulation somatique.

Nous avons fait un premier pas dans ce sens, quand nous avons posé en principe que le travail du rêve était contraint d’élaborer toutes les excitations simultanées et d’en faire une unité. Nous avons vu que, lorsque deux ou plusieurs événements marquants de la veille nous étaient demeurés dans l’esprit, les désirs qui en étaient issus étaient unis dans un même rêve, et aussi que l’on retrouvait dans le matériel du rêve des impressions chargées de valeur psychique à côté de faits indifférents de la veille, à condition toutefois que des représentations les unissant pussent s’établir entre

les deux. Ainsi le rêve apparaît comme une réaction à tout ce qui existe simultanément et actuellement dans l'âme endormie. Nos analyses du matériel du rêve nous y ont fait reconnaître jusqu'à présent une collection de résidus psychiques, des traces mnésiques auxquels (à cause de la préférence accordée au récent et à l'infantile) nous avons dû attribuer le caractère d'actualité, sans d'ailleurs pouvoir préciser davantage. Nous n'aurons pas grand-peine maintenant à prédire ce qui arrivera, si, pendant le sommeil, un matériel neuf sous forme de sensations vient s'ajouter à ces souvenirs devenus actuels. Ces excitations prendront de l'importance dans le rêve parce qu'elles sont actuelles ; elles seront unies aux autres faits psychiques actuels pour former les éléments nécessaires à l'organisation du rêve. Autrement dit, les stimuli qui surviennent pendant le sommeil sont élaborés dans le sens de l'accomplissement de notre désir conjointement avec les restes psychiques diurnes. Cette réunion *n'est pas essentielle,* nous avons vu que l'on pouvait imaginer plusieurs manières de se comporter, pendant le sommeil, à l'égard des stimuli somatiques. Les cas où cette réunion s'est faite sont ceux où l'on a pu trouver un fonds d'images pour le contenu du rêve, pouvant représenter à la fois les deux espèces de *sources,* psychique et somatique.

L'essence du rêve n'est pas modifiée quand un matériel somatique s'ajoute aux sources psychiques ; il reste accomplissement de désir, quel que soit le mode d'expression que le matériel actuel donne à ce désir.

Je ferais volontiers une place ici à une série de particularités qui font que l'importance des stimuli externes varie dans le rêve. Je pense que ce qui détermine le comportement pendant le sommeil, à l'égard d'une stimulation objective quelque peu marquée, c'est, dans chaque cas particulier, l'action des facteurs individuels, physiologiques et accidentels. Le rapport entre la profondeur du sommeil, habituelle ou accidentelle, et l'intensité du stimulus fera

que celui-ci tantôt sera réprimé assez pour ne point gêner le sommeil, tantôt pourra l'interrompre ; dans certains cas enfin, il pourra entrer dans la trame du rêve et sera ainsi neutralisé. Il en résulte que, selon l'aspect habituel de ces « constellations », les stimuli externes agiront plus ou moins selon les individus. Pour moi, qui suis un excellent dormeur et qui tiens essentiellement à ne pas me laisser déranger pendant mon sommeil, je trouve pour mes rêves peu d'excitations extérieures et par contre beaucoup de motifs psychiques. Je n'ai en réalité relevé qu'un seul rêve où j'ai pu reconnaître une source stimulante douloureuse et objective. Ce rêve montre d'une manière très instructive comment le stimulus externe agit.

Je chevauche un cheval gris, d'une manière hésitante et maladroite d'ailleurs et comme si je ne faisais que m'y appuyer. Je rencontre alors mon confrère P…, en vêtement de loden, bien monté sur son grand cheval, et qui me signale quelque chose (probablement, que je monte mal). Alors je me tiens de mieux en mieux sur ce cheval très intelligent, je suis bien installé et je remarque que je m'y trouve comme chez moi. Ma selle est une sorte de coussin qui remplit complètement tout l'espace entre le cou et la croupe du cheval. Je chevauche à l'étroit entre deux camions chargés. Après avoir chevauché quelque temps le long de la route, je retourne et veux descendre de cheval, d'abord devant une petite chapelle ouverte qui donne sur la route. Ensuite je descends réellement devant une autre chapelle, qui est toute proche ; l'hôtel est dans la même rue, je pourrais laisser le cheval y aller tout seul, mais je préfère l'y conduire. Il me semble que j'aurais honte d'y arriver à cheval. Devant l'hôtel se trouve un groom qui me montre un billet m'appartenant et qu'il a trouvé. Il se moque de moi à cette occasion. Sur le billet, souligné deux fois : ne pas manger, puis, seconde résolution (indistinct), *quelque chose comme : ne pas*

travailler ; à cela se joint un vague sentiment d'être dans une ville étrangère où je ne travaille pas.

On ne remarque pas d'abord que le rêve est apparu sous l'influence, sous la contrainte d'un stimulus douloureux. Je souffrais depuis quelques jours de furoncles, qui faisaient de chaque mouvement une torture ; finalement un anthrax s'était logé à la naissance du scrotum et était devenu gros comme une pomme. Chaque pas me causait une douleur insupportable. Une fatigue fiévreuse, un dégoût de toute nourriture, la rude tâche de la journée, que j'avais voulu remplir cependant, m'avaient mis de mauvaise humeur. Je ne pouvais faire mon métier que difficilement ; mais à coup sûr l'exercice auquel le siège et la nature du mal me rendaient le plus impropre était équitation. Le rêve, en m'attribuant précisément ce genre d'activité, est la négation la plus énergique de la douleur que l'on puisse imaginer. Je ne sais pas monter à cheval, je n'en rêve jamais, je ne suis monté à cheval qu'une fois dans ma vie, sans selle d'ailleurs, et je n'y ai trouvé aucun plaisir. Dans ce rêve, je chevauche comme si je n'avais pas de furoncle au périnée, ou plus exactement : *parce que je ne veux pas en avoir.* D'après la description, ma selle doit être le cataplasme qui m'a permis de m'endormir. Il est probable que, pendant les premières heures du sommeil, il m'a empêché de sentir la douleur. Les sensations douloureuses ont apparu ensuite et elles m'auraient réveillé, si le rêve n'était venu me tranquilliser : « Dors paisiblement, il n'y a pas à te réveiller ! Tu n'as pas de furoncle, tu es à cheval. Si tu avais un furoncle là, tu ne pourrais pas monter ! » Ça a réussi, la douleur a été assourdie et j'ai continué à dormir.

Le rêve s'est d'abord efforcé de me « dé-suggestionner », de me persuader que je n'avais pas de furoncle, en maintenant obstinément une représentation incompatible avec la douleur ; il jouait le même rôle que la folie hallucinatoire de la mère qui a perdu

son enfant[105] ou du marchand qui a perdu sa fortune. Mais cela ne suffisait pas ; il a, de plus, utilisé les particularités de la sensation qu'il refoulait et de l'image qu'il employait dans ce but, pour rattacher ce qui existait actuellement dans l'esprit à la situation du rêve et pour le représenter. Je chevauche un cheval gris, la couleur du cheval est celle du vêtement *poivre et sel* que portait mon confrère P…, la dernière fois où je l'ai rencontré à la campagne. On a considéré la nourriture *épicée (poivrée*) comme pouvant être l'origine de ma furonculose ; j'aime mieux cette cause-là que le diabète, auquel il faut toujours penser dans ces cas. Mon ami P… monte volontiers sur *ses grands chevaux* avec moi, depuis qu'il m'a supplanté auprès d'une malade, auprès de qui j'avais accompli de véritables *tours de force* (je suis d'abord assis en travers du cheval, comme pour faire des *tours).* Cette malade m'avait d'ailleurs mené à sa fantaisie, comme fait le cheval dans l'anecdote du cavalier du dimanche. C'est pourquoi le cheval symbolise la malade (il est *très intelligent* dans le rêve). « *Je m'y trouve comme chez moi* » est une allusion à la situation que j'avais dans cette maison, avant que P… m'y remplaçât. Un de mes rares amis parmi les grands médecins de cette ville m'a dit il y a quelque temps, parlant de cette maison : « *Je vous y croyais bien en selle.* » C'était encore un *tour de force* de faire chaque jour huit à dix heures de psychothérapie en souffrant à ce point, mais je sais que, si je ne me porte pas bien, je ne pourrai accomplir cette tâche, particulièrement difficile, et le rêve est plein d'allusions sombres à la situation où je me trouverais alors (le billet analogue à celui des neurasthéniques – on le montre au médecin) : *ne pas travailler et ne pas manger.* Si je poursuis l'interprétation, je vois que le rêve est parvenu à passer de la chevauchée, situation souhaitée, à des scènes de disputes qui remontent à mon enfance et qui se sont déroulées entre moi et un de mes neveux, d'un an plus

105Cf. GRIESINGER, et ma remarque dans la seconde étude sur les psychonévroses de défense : Ueber Abwehr-Psycho,neurosen, *Neurologisches Zentralblatt*, 1896 (*Ges. Werke*, Bd. I).

âgé, qui vit actuellement en Angleterre. Le rêve a utilisé, de plus, certains éléments qui proviennent de mes voyages en Italie : la route que je suis est faite de souvenirs de Vérone et de Sienne. Une interprétation plus profonde encore nous ferait trouver des pensées sexuelles, et je me rappelle ce que signifiait, pour une malade qui n'était jamais allée en Italie, l'évocation de ce beau pays dans son rêve *(gen Italien* – vers l'Italie = *Genitalien* – organes génitaux) ; ceci rappelle d'ailleurs la maison dont j'ai été le médecin avant mon confrère P… et aussi la place où se trouve mon furoncle.

Un autre rêve me permit de me défendre d'une manière analogue contre une stimulation, sensorielle cette fois, qui menaçait de troubler mon sommeil ; je ne découvris que par hasard la relation entre mon rêve et ce stimulus et je compris ainsi le rêve. Je m'éveillai un jour, au cœur de l'été, au Tyrol, sachant que j'avais rêvé : « *Le pape est mort.* » Je ne pouvais interpréter ce rêve court et nullement visuel. Je me rappelais seulement avoir lu, peu de temps avant, dans les journaux, que Sa Sainteté avait été légèrement indisposée. Mais, au cours de l'après-midi, ma femme me demanda : « As-tu entendu, ce matin, ces terribles sonneries de cloches ? » Je ne savais pas que je les avais entendues, mais je compris alors mon rêve : ayant besoin de dormir, j'avais réagi au bruit par lequel cette pieuse population voulait m'éveiller. Je m'en vengeai en pensant que le pape était mort et continuai à dormir sans m'intéresser davantage à la sonnerie.

Au nombre des rêves auxquels il a été fait allusion dans les chapitres précédents, il s'en trouvait plusieurs qui auraient pu servir d'exemples d'élaboration de ce qu'on nomme des stimulations nerveuses. Le rêve au cours duquel on boit à grands traits est de cette espèce ; il semble que le stimulus somatique en soit la seule source, que le motif né de la sensation, la soif, soit le seul motif du rêve. Il en est de même dans d'autres rêves plus simples, où le stimulus somatique semble à lui seul créer le désir. Le rêve de la malade qui rejette, la nuit, l'appareil de sa joue montre une manière

inaccoutumée de réagir à un stimulus douloureux par l'accomplissement d'un désir ; il semble que la malade ait réussi pour un moment à ne plus souffrir en passant sa souffrance à un étranger.

Mon rêve des trois Parques est un rêve de faim, très net, mais il ramène le besoin de nourriture à la nostalgie de l'enfant pour le sein maternel et il utilise un penchant innocent pour en couvrir un plus grand qui, lui, ne peut s'extérioriser franchement. Nous pouvons voir dans le rêve du comte Thun de quelle manière un besoin corporel accidentel peut être rattaché aux émotions les plus fortes et les plus fortement réprimées de notre vie psychique. Et, s'il est vrai, comme Gamier le raconte, que le Premier consul avait d'abord introduit le bruit de la machine infernale dans un rêve de bataille, nous voyons très clairement par là en quel sens l'activité de l'esprit utilise les sensations pendant le sommeil. Un jeune avocat qui s'est endormi l'esprit plein de sa première grande affaire de banqueroute, objet de ses préoccupations de l'après-midi, se conduit en rêve comme Napoléon. Il rêve d'un certain G. Reich à *Hussiatyn*, qu'il a connu au cours de l'affaire. *Hussiatyn* passe au premier plan d'une manière de plus en plus impérieuse. Il se réveille et entend tousser sa femme atteinte de bronchite[106].

Confrontons le rêve de Napoléon, qui était un excellent dormeur, et celui de l'étudiant qui, éveillé par sa logeuse parce qu'il doit aller à l'hôpital, rêve qu'il y est déjà, couché dans un lit et continue à dormir en pensant : puisque je suis à l'hôpital, je n'ai pas besoin de me lever pour y aller. Le dernier est visiblement un rêve de commodité, le dormeur s'avoue le motif de son rêve et nous découvre par là un des secrets du rêve. En un sens, tous les rêves sont des *rêves de commodité,* faits pour nous permettre de continuer à dormir. *Le rêve est le gardien du sommeil et non son perturbateur.* Nous montrerons ailleurs comment cette conception peut s'appliquer

106Jeu de mots : Hussiatyn — *husten* (tousser).

aux facteurs psychiques qui nous éveillent ; nous pouvons expliquer dès maintenant le rôle des stimuli objectifs externes. Ou bien l'esprit néglige les sensations qui lui sont données pendant le sommeil (quand leur intensité et leur sens, qu'il comprend, le lui permettent), ou bien le rêve lui sert à les repousser, à les dépouiller de leur valeur, ou enfin, s'il doit les reconnaître, il s'efforce de les interpréter de manière qu'elles forment une partie d'une situation souhaitée et compatible avec le sommeil. La sensation actuelle est mêlée au rêve de manière *à perdre toute réalité.* Napoléon peut continuer à dormir, il ne s'agit que du souvenir du canon d'Arcole[107].

Le désir de dormir, où s'est logé le moi conscient, et qui, joint à la censure et à l'« élaboration secondaire » dont il sera question plus loin, représente la contribution de celui-ci au rêve, doit donc être compté chaque fois au nombre des motifs qui ont contribué à former le rêve, et chaque rêve qui réussit est un accomplissement de ce désir. Nous montrerons ailleurs comment ce désir de dormir, qui est général, régulier et toujours pareil à lui-même, se situe à l'égard des autres désirs que satisfait tour à tour le contenu du rêve. Le désir de dormir est le facteur qui comble les lacunes de la théorie de Strümpell- : Wundt, il explique pourquoi nous interprétons les stimuli externes d'une manière capricieuse et étrange. L'interprétation véritable, dont l'esprit endormi est parfaitement capable, impliquerait un intérêt actif, exigerait de mettre fin au sommeil ; c'est pourquoi la censure s'exerce d'une manière absolue et ne laisse passer que les interprétations qui s'accordent avec le désir de dormir. Un peu comme : c'est le rossignol et non pas l'alouette ; si c'était l'alouette, la nuit d'amour serait finie. C'est pourquoi, de toutes les interprétations possibles du stimulus, on choisit celle qui s'accorde le mieux avec les souhaits qui sommeillent dans l'esprit. Ainsi tout est déterminé sans équivoque, rien n'est laissé à l'aventure. La mauvaise interprétation n'est pas une illusion, mais,

107Le contenu de ce rêve est indiqué de manières différentes dans les deux sources où je puise.

pour ainsi dire, une échappatoire. Là, comme lors de la substitution par déplacement aux ordres de la censure, le processus psychique normal se plie à la nécessité.

Quand des stimuli nerveux externes et des stimuli somatiques internes sont assez intenses pour forcer notre attention – s'ils entraînent essentiellement des rêves et non le réveil –, ils sont un point d'appui pour la formation du rêve, une sorte de noyau de son matériel. Un accomplissement de désir correspondant est alors recherché à peu près comme des représentations intermédiaires le sont entre deux stimulations psychiques. C'est dans ces limites que les éléments somatiques peuvent dicter le contenu d'un certain nombre de rêves. Dans ce cas extrême, la formation du rêve peut faire appel à un désir inactuel. Mais, dans tous les cas, le rêve ne peut que représenter un désir dans la situation d'accompli ; il doit, si l'on peut dire, trouver le désir dont l'accomplissement serait possible étant donné la sensation actuelle. Ce matériel actuel peut être utilisé dans le rêve – même s'il est pénible ou douloureux. Nous formons parfois des vœux dont l'accomplissement crée du déplaisir ; cela paraît contradictoire, mais cela s'explique par la présence de deux instances psychiques et de la censure qui les sépare.

Il y a, comme nous l'avons vu, des désirs *refoulés* qui appartiennent au premier système et contre l'accomplissement desquels le second système se dresse. Nous n'entendons pas dire par là que ces désirs ont existé et ont ensuite disparu ; le principe du refoulement, tel que nous le montrent les psychonévroses, suppose que ces désirs refoulés existent encore, mais qu'ils sont inhibés. L'expression courante « réprimer » ces impulsions est très exacte. La préparation psychique qui devait permettre à ces désirs de se frayer une voie jusqu'à leur réalisation demeure et peut être utilisée. Mais dans le cas où un de ces désirs réprimés est cependant accompli, l'inhibition surmontée par le second système (conscient) se traduit par un sentiment de déplaisir. En somme, quand, pendant le

sommeil, se produisent des sensations de déplaisir de source somatique, cette situation est utilisée par le travail du rêve qui obtient ainsi l'accomplissement d'un désir jusqu'alors réprimé, en écartant plus ou moins la censure.

Ces faits expliquent un certain nombre de cauchemars. D'autres parmi ces formations du rêve non favorables à la théorie du désir trahissent un autre mécanisme. L'angoisse dans le rêve peut être d'origine psychonévrotique, elle peut provenir d'excitations psychosexuelles et alors correspondre à une libido refoulée. Cette angoisse, et tout le rêve d'angoisse, ont alors la signification d'un symptôme névrotique, et nous nous trouvons à la limite où la tendance du rêve à accomplir des désirs échoue. Mais, dans d'autres cauchemars, l'impression d'angoisse est d'origine somatique (maladies des poumons, du cœur, gêne respiratoire). Le rêve l'utilise alors à accomplir des désirs fortement réprimés qui, pour des motifs psychiques, se seraient achevés par une angoisse analogue. Il n'est pas difficile d'unir ces deux cas, différents en apparence. Quand deux formations psychiques : une tendance affective et un contenu représentatif sont étroitement unies, celle qui est actuellement donnée évoque l'autre dans le rêve ; tantôt l'angoisse somatique éveille le contenu représentatif réprimé, tantôt le contenu représentatif libéré du refoulement, accompagné de l'excitation sexuelle, provoque un déclenchement d'angoisse. On peut dire que, dans le premier cas, un affect somatique est interprété d'une manière psychique ; dans le second, le donné est tout entier psychique, mais le contenu réprimé est aisément remplacé par une interprétation somatique qui cadre avec l'angoisse. Les difficultés de compréhension qui apparaissent ici n'ont que peu de rapport avec le rêve ; elles viennent de ce que nous touchons aux problèmes du développement de l'angoisse et du refoulement.

L'état général de notre corps est assurément au nombre des stimuli somatiques directeurs du rêve. Il ne peut déterminer son

contenu, mais il fournit à ses pensées du matériel qu'elles devront utiliser ; il choisit, présente certains faits, en éloigne d'autres. Cette sensibilité générale de la veille se lie aux restes psychiques qui auront une importance pour le rêve. Elle peut d'ailleurs persister dans le rêve ou être surmontée, si bien que de désagréable elle sera transformée en son contraire, agréable.

Tant que les sources somatiques de stimulations apparues pendant le sommeil ont une intensité faible, elles jouent, à mon avis, dans la formation du rêve, un rôle analogue à celui des impressions indifférentes de la journée qui ne persistent que parce qu'elles sont récentes. Je veux dire que le rêve ne les utilise que quand elles s'assimilent aisément au contenu représentatif de sa source psychique. Il en est d'elles comme des matériaux bon marché et que l'on a toujours sous la main : on s'en sert chaque fois que l'on en a besoin, tandis qu'une matière précieuse impose d'elle-même l'usage qui doit en être fait. Quand un amateur apporte à un artiste une pierre rare, un onyx, pour que celui-ci en fasse un chef-d'œuvre, la grandeur de la pierre, sa couleur, ses taches décident de la tête ou de la scène qui sera taillée ; si l'artiste avait eu entre les mains du marbre ou du grès, il se serait fié à sa seule inspiration. Je ne peux expliquer que de cette manière le fait que tel contenu fourni par des stimuli organiques d'une intensité habituelle n'apparaît pas toutes les nuits ni dans tous les rêves[108].

Un exemple qui nous ramène à l'interprétation du rêve fera saisir plus clairement ma pensée. Un jour, je m'étais efforcé de comprendre à quoi pouvait correspondre la sensation d'être inhibé, cloué sur place, de ne pouvoir achever, si fréquente en rêve et si proche de l'angoisse. La nuit, j'eus le rêve suivant : *Je sors, en un*

108RANK a montré, dans une série de travaux, que certains rêves de réveil provoqués par des excitations organiques (rêves de miction, de pollution) manifestent tout particulièrement le conflit entre le besoin de sommeil et les exigences des besoins organiques, ainsi que l'influence de ces derniers sur le contenu du rêve.

costume très sommaire, d’un appartement situé au rez-de-chaussée et je monte l’escalier ; j’enjambe les marches quatre à quatre et suis content de grimper aussi lestement. Je vois brusquement une bonne qui descend l’escalier, elle vient donc vers moi ; je suis confus, je veux me presser, et le sentiment de contrainte apparaît : je suis comme collé aux marches, je ne peux pas bouger.

Analyse. – La situation du rêve est empruntée à la réalité. J’ai à Vienne deux appartements qui ne sont reliés que par un escalier extérieur. Mon cabinet de consultation et mon bureau sont à l’entresol, mon logement à l’étage au-dessus. Quand j’ai travaillé tard, il m’arrive de gagner ma chambre à coucher dans une toilette peu correcte ; cela avait été le cas la veille au soir, j’avais enlevé mon col, ma cravate et mes manchettes ; le rêve comme toujours en fait un costume encore moins complet, mais très indistinct. J’ai l’habitude d’enjamber plusieurs marches, c’est d’ailleurs dans mon rêve l’accomplissement d’un désir, car cela prouve le bon état de mon cœur. De plus, cette manière de monter l’escalier forme un contraste avec l’arrêt dans la seconde partie du rêve. Elle me montre, ce que je savais d’ailleurs, que le rêve représente sans aucune difficulté des actes moteurs parfaitement accomplis ; que l’on pense à l’impression de vol, si fréquente.

Mais l’escalier que je monte n’est pas celui de ma maison ; je ne le reconnais pas d’abord, la personne qui vient au-devant de moi m’aide à le localiser. Cette personne est la bonne d’une vieille dame chez qui je vais deux fois par jour pour lui faire des piqûres ; l’escalier est tout pareil à celui de cette maison.

Comment cet escalier et cette femme apparaissent-ils dans mon rêve ? La honte de n’être pas suffisamment vêtu a sans aucun doute un caractère sexuel ; or la domestique dont je rêve est plus âgée que moi, grincheuse et nullement attirante. Je ne trouve d’autre explication que celle-ci : quand je vais le matin dans cette maison, je suis souvent pris de toux en montant l’escalier ; il n’y a pas de

crachoir, j'estime qu'on devrait en mettre un et je crache sur les marches. La concierge *(Hausmeisterin),* âgée, grincheuse, mais qui a le sens de la propreté, m'épie, et, quand elle constate que je me suis conduit de cette manière, elle grogne de façon que je l'entende et, ensuite, pendant plusieurs jours, refuse de me saluer. La veille du rêve, la bonne avait eu une attitude analogue. J'avais fait comme toujours, très rapidement, ma visite, quand la domestique me dit, dans l'antichambre : « Monsieur aurait pu essuyer ses pieds avant d'entrer dans la chambre, le tapis rouge est de nouveau tout sale. » Voilà la seule raison qui explique l'apparition dans mon rêve de la bonne et de l'escalier.

Il y a un rapport intime entre le fait de « voler dans l'escalier » et celui de cracher sur l'escalier. Toux et fatigue cardiaque sont des châtiments du vice de fumer, vice qui me vaut, chez moi, auprès de la maîtresse de maison *(Hausfrau)* une réputation de malpropreté ; d'où la fusion des deux maisons dans le rêve.

Je remets la suite de l'interprétation après l'explication du rêve typique des vêtements sommaires. Je remarque seulement ici que la sensation d'inhibition apparaît toujours quand certaines circonstances la rendent nécessaire. On ne peut supposer, dans mon cas, une attitude motrice particulière, puisque je me voyais, un instant avant, bondir sur l'escalier.

IV. Les rêves typiques

Nous ne pouvons pas interpréter les rêves des autres s'ils ne veulent pas nous dire quelles pensées inconscientes se cachent derrière ; cela entrave fortement l'utilisation pratique de notre

méthode[109]. Mais en dépit de la liberté que manifeste chacun de nous dans ses rêves, il y a un certain nombre de rêves que nous avons presque tous eus de la même manière et dont on peut dire qu'ils ont, pour tous, la même signification. Ces rêves typiques méritent une attention toute particulière, parce qu'ils ont probablement les mêmes sources chez tous les hommes et peuvent nous fournir des indications sur ces sources.

L'application de nos méthodes d'interprétation à ces rêves typiques nous avait donc donné les plus grands espoirs, et c'est avec peine que nous avons dû convenir que précisément notre technique ne s'applique pas à ces cas. Quand il s'agit d'interpréter les rêves typiques, le rêveur ne se rappelle ordinairement pas les idées qui l'y ont conduit, ou bien il se les rappelle d'une manière si obscure et si incomplète que nous n'en pouvons tirer aucun parti.

Nous verrons plus loin d'où cela vient et comment suppléer à ce défaut de notre technique. Le lecteur comprendra alors pourquoi je ne traite ici que de quelques rêves typiques et pourquoi je remets à plus tard l'explication des autres.

1. Le rêve de confusion à cause de la nudité

Le rêve que l'on est nu ou mal vêtu en présence d'étrangers ne s'accompagne souvent d'aucun sentiment de honte. Nous ne nous occuperons du rêve de nudité que dans les cas où il s'accompagne de ce sentiment, où l'on veut s'enfuir, se cacher et où l'on éprouve une curieuse inhibition, telle que l'on ne peut bouger et que l'on se sent impuissant à transformer cette pénible situation. Dans ce cas seulement, le rêve est typique, quelles que soient les complications

109Cette affirmation que notre méthode d'interprétation ne peut s'appliquer que si l'on a accès au matériel associatif du rêveur nécessite une précision : dans un cas, notre activité d'interprétation est indépendante des associations du rêveur ; c'est, essentiellement, lorsque celui-ci a utilisé dans un rêve des éléments symboliques. Dans ce cas, nous utilisons ce qui est — au sens strict — une méthode auxiliaire d'interprétation du rêve.

et les additions individuelles qui s'y joignent. Il s'agit essentiellement de l'impression pénible de honte, qui fait qu'on voudrait dissimuler sa nudité, le plus souvent en s'éloignant, et qu'on n'y arrive pas. Je pense que la plupart de mes lecteurs ont déjà connu cette situation dans leurs rêves.

Habituellement, on sait mal comment on est dévêtu. On entend raconter : j'étais en chemise, mais il est rare que l'image soit claire ; elle est ordinairement si indistincte que l'on ajoute : ou en sous-vêtement. Le plus souvent le défaut de notre toilette n'était pas assez considérable pour expliquer la honte que nous avons ressentie. Chez l'ancien officier, le sentiment de nudité est remplacé par celui de porter un costume contraire aux règlements : je suis dans la rue, ne porte pas mon sabre et vois des officiers s'approcher, je n'ai pas de cravate, je porte un pantalon civil à carreaux, etc.

Les personnes devant qui on a honte sont presque toujours des étrangers dont le visage est peu distinct. Jamais, dans les rêves typiques, les vêtements qui nous gênent à tel point ne font que l'on nous apostrophe ou que l'on nous remarque seulement. Tout au contraire, les gens ont l'air indifférent, ou, comme j'ai pu le noter dans un rêve particulièrement clair, des mines solennelles et raides. Cela donne à penser.

Il y a entre la honte du rêveur et l'indifférence des spectateurs un contraste comme nous en rencontrons souvent dans nos rêves. Pour répondre à la situation du rêve et aux sentiments du rêveur, les étrangers devraient regarder celui-ci avec surprise, se moquer de lui, ou se fâcher. On peut penser que cette réaction a été écartée en accomplissement d'un désir, tandis que la honte a subsisté, maintenue par quelque force puissante : ainsi les deux parties s'accordent mal. Un témoignage intéressant va nous montrer que le rêve n'est pas entièrement expliqué par une déformation partielle due à l'accomplissement du désir.

C’est le fond d’un conte que nous avons tous lu dans Andersen[110] et que plus récemment L. Fulda a mis en œuvre dans *Le Talisman.* Le conte d’Andersen nous montre deux imposteurs qui tissent pour l’empereur un vêtement précieux, mais tel que seuls les bons et loyaux sujets peuvent le voir. L’empereur va, vêtu de la robe invisible, et chacun, effrayé par cette épreuve, feint de ne pas s’apercevoir qu’il est nu.

C’est bien là la situation de notre rêve. Il n’est pas très hardi de supposer que le contenu incompréhensible du rêve a été au nombre des motifs qui ont fait rechercher une forme telle que la situation dont on gardait le souvenir prît un sens. Celle-ci a perdu dès lors sa signification première et a été employée à d’autres fins. Mais nous verrons que cette non-compréhension du contenu du rêve par l’activité consciente d’un second système psychique est très fréquente ; il faut y voir un des facteurs qui donnent au rêve sa forme définitive. Ce sont de semblables méprises localisées dans une même personnalité psychique qui sont à l’origine des obsessions et des phobies.

Indiquons pour notre rêve sur quel matériel cette mauvaise interprétation se fonde. L’imposteur est le rêve, l’empereur est le rêveur lui-même, et la tendance moralisatrice trahit une obscure notion qu’il y a, dans le contenu latent du rêve, des désirs non permis, victimes du refoulement. Les associations que j’ai retrouvées, en analysant ces sortes de rêves chez des névrotiques, me permettent d’affirmer qu’il y a là, à la base, un souvenir de notre première enfance. Ce n’est que dans notre enfance que nous avons pu nous montrer en costume sommaire à nos parents et à des étrangers : domestiques, personnes en visite ; en ce temps-là nous n’avions pas honte d’être nus[111]. On peut remarquer que beaucoup d’enfants, assez grands même, éprouvent, quand on les déshabille,

110« Les habits neufs de l'empereur. »

111On trouve un enfant aussi dans le conte. C'est un petit enfant qui crie : « Mais il es tout nu ! »

une sorte d'ivresse et non de la honte. Ils rient, sautent, s'envoient des claques ; leur mère le leur reproche et dit : Fi, c'est une honte, on ne doit pas faire ça. Les enfants ont souvent des plaisirs d'exhibition. On ne peut guère se promener dans un village de cette région sans rencontrer des enfants de deux à trois ans qui lèvent leur chemise devant les promeneurs et en leur honneur peut-être. Un de mes malades se rappelle que, quand il avait huit ans, il voulait, avant d'aller se coucher, danser en chemise devant sa petite sœur qui était dans la chambre voisine ; la domestique l'en empêchait. Se montrer nu à des enfants de l'autre sexe joue un grand rôle au début de l'histoire morbide des névropathes ; on peut y rattacher le sentiment qu'ont les paranoïaques d'être observés quand ils s'habillent et se déshabillent ; parmi les pervers il est une catégorie chez laquelle ces impulsions infantiles ont atteint le degré d'un symptôme : ce sont les exhibitionnistes.

Quand nous regardons en arrière, cette partie de notre enfance qui ignorait la honte nous apparaît comme un paradis, et le paradis lui-même est-il autre chose que la somme des fantasmes de toutes nos enfances ? C'est pourquoi dans le paradis les hommes sont nus et n'ont point de honte, jusqu'au moment où la honte et l'angoisse s'éveillent, où ils sont chassés et où commencent la vie sexuelle et la civilisation. Le rêve peut nous ramener chaque nuit dans ce paradis ; nous avons indiqué déjà que les impressions de la première enfance (de l'époque « préhistorique » qui va jusque vers quatre ans) tendent à se reproduire, quel que soit leur contenu ; leur reproduction est l'accomplissement d'un désir. Les rêves de nudité sont donc des *rêves d'exhibition*[112].

Au cœur de tout rêve d'exhibition gît l'image du rêveur lui-même (non sous son aspect d'enfant mais sous son aspect actuel) en

112FERENCZI a publié une série de rêve de nudité chez des femmes; on les ramène sans peine au plaisir enfantin de l'exhibition, mais ils se différencient en plus d'un point des rêves de nudité « typique » dont nous venons de traiter.

petite tenue (image peu distincte soit à cause de la superposition des souvenirs de tenue négligée soit à cause de la censure). Il s'y ajoute les gens devant lesquels le rêveur se sent honteux. Je ne connais pas d'exemple où les véritables spectateurs de ces exhibitions enfantines aient réapparu dans le rêve. Le rêve n'est presque jamais un simple souvenir. Il est remarquable que les personnes qui éveillaient dans notre enfance notre intérêt sexuel soient écartées dans toutes les images du rêve, de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle ; seule la paranoïa retrouve ces spectateurs et, bien qu'ils restent invisibles, est fanatiquement convaincue de leur présence. Le « grand nombre d'étrangers » indifférents au spectacle, que le rêve leur substitue, est précisément le *contraire du souhait* de voir les quelques personnes bien connues auxquelles on se montrait tout nu étant enfant. Nous trouvons ce « grand nombre d'étrangers » dans bien d'autres rêves, ils indiquent toujours, par opposition, notre désir de « garder le secret »[113]. On voit comment la reproduction de l'ancienne situation, telle que nous la montre la paranoïa, explique cette opposition : on n'est plus seul, à coup sûr on est observé, mais par « un grand nombre d'étrangers extraordinairement indistincts et indifférents ».

De plus, il faut tenir compte, dans les rêves d'exhibition, du refoulement. L'impression pénible du rêve provient de la réaction du second système psychique : elle est due à ce que la scène d'exhibition est parvenue malgré tout à être représentée. Pour éviter cette impression pénible, il aurait fallu ne jamais revivre la scène.

Nous reparlerons encore du sentiment d'être paralysé. Le rêve s'en sert pour indiquer le *conflit de volontés,* le *non.* Selon nos projets inconscients l'exhibition doit être continuée, selon les exigences de la censure elle doit être interrompue.

Il y a entre nos rêves typiques et les contes, la poésie en général, des rapports fréquents et qui ne sont pas dus au hasard. Un

113On comprend que la présence dans le rêve de « toute la famille » a le même sens.

écrivain pénétrant a analysé le processus de transformation dont le poète est ordinairement l'instrument et l'a poursuivi en sens inverse, ramenant le poème à son rêve. Un ami me fait remarquer le passage suivant de G. E. Keller *(Der grüne Heinrich*) : « Je ne vous souhaite pas, mon cher Lee, de connaître jamais par expérience la situation d'Ulysse qui apparaît nu et couvert de fange devant Nausicaa et ses compagnes. Il y a au fond de cela une vérité saisissante et bien choisie. Voulez-vous comprendre d'où cela vient ? Supposez que, séparé de notre patrie et de tout ce qui vous est cher, vous ayez longtemps erré à l'étranger, que vous ayez vu beaucoup de choses, acquis beaucoup d'expérience, que vous soyez tourmenté et soucieux, misérable et abandonné – alors, infailliblement, une nuit, vous rêverez que vous approchez de votre patrie ; vous la voyez briller des couleurs les plus belles dans la plus douce lumière, des formes aimables et délicates viennent à vous ; quand vous vous apercevez brusquement que vous êtes tout nu et couvert de poussière. Une honte, une angoisse sans nom s'emparent de vous, vous essayez de courir et de vous cacher et vous vous éveillez baigné de sueur. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, ce sera là le rêve de l'homme tourmenté et repoussé de toutes parts ; ainsi Homère a pris cette situation dans l'essence la plus profonde et la plus durable de l'humanité. »

L'essence profonde et éternelle de l'homme est constituée par les impulsions issues d'une enfance devenue préhistorique, c'est là ce que le poète compte réveiller chez ses auditeurs. Derrière les souhaits de l'exilé, souhaits conscients et qu'il ne saurait se reprocher, apparaissent dans le rêve les souhaits de l'enfant, réprimés et interdits ; c'est pourquoi le rêve qu'objective la légende de Nausicaa s'achève toujours en cauchemar.

Mon propre rêve : course dans l'escalier se transformant en une impuissance à bouger, est encore un rêve d'exhibition, il en a toutes les caractéristiques. Il devrait donc pouvoir se ramener à des

impressions d'enfance. On saurait alors dans quelle mesure la conduite de la bonne qui m'avait reproché de salir le tapis a été la cause du rôle qu'elle joue dans le rêve. Je puis, en fait, fournir les explications souhaitées. La psychanalyse nous apprend à ramener la proximité dans le temps à l'interdépendance des faits. Deux pensées qui nous semblent n'avoir aucun lien, mais qui se suivent d'une manière immédiate, forment un tout qu'il faut deviner, comme un *a* et un *b* écrits l'un après l'autre doivent être prononcés en une seule syllabe *ab.* Il en est de même pour les rapports dans le rêve. Le rêve de l'escalier dont je viens de parler appartient à une série de rêves que j'ai tous analysés. On doit donc y retrouver les mêmes pensées que dans les autres. Or, dans quelques-uns de ces rêves, je rencontre le souvenir d'une bonne d'enfants qui m'a gardé pendant ma première enfance jusque vers deux ans et demi. Je n'en ai conservé qu'une impression très vague. D'après ce que ma mère m'en a dit il y a peu de temps, elle était vieille et laide, mais très sensée et très laborieuse ; si j'en crois mon rêve, elle m'aura parfois traité rudement et m'aura dit des choses désagréables quand je n'aurais pas été propre. La bonne qui paraît vouloir continuer à l'heure actuelle mon éducation prétend incarner dans le rêve ma vieille bonne d'enfants préhistorique. On peut supposer qu'en dépit de quelques tapes j'aimais ma bonne quand j'étais enfant[114].

2. Le rêve de la mort de personnes chères

Une autre série de rêves est également typique. Nous y voyons des membres de notre famille que nous aimons, nos parents, nos frères, nos enfants, morts. Il faut distinguer ici deux classes de rêves : ceux où nous n'avons aucun chagrin, si bien qu'au réveil

114Sur-interprétation de ce rêve : cracher sur l'escalier fait penser à l'apparition d'esprits (crache = *spucken*, apparaître = *spuken*) et, d'une manière plus lâche, à l'« esprit d'escalier » [en franç. Ds le texte]. L'esprit d'escalier c'est aussi le manque de repartie (*Schlagfertigkeit*). Je me reproche d'en manquer, mais ma bonne manquait-elle de *Schlagfertigkeit* ? [N. d. T.] = jeu de mots = *schlagen* = frapper, battre ; *Fertigkeit* = être prêt à.

notre insensibilité nous stupéfie ; ceux où nous éprouvons une peine profonde et pleurons à chaudes larmes, pendant notre sommeil même.

Laissons de côté les rêves du premier groupe, ils ne peuvent être typiques. Quand on les analyse, on s’aperçoit que leur signification est différente de leur contenu, qu’ils sont destinés à cacher quelque autre désir. Tel le rêve de la tante qui voyait le fils unique de sa sœur prêt à être enseveli ; cela ne signifiait point qu’elle souhaitait la mort de son petit neveu, mais cachait, ainsi que nous l’avons appris, le désir de revoir une personne dont elle avait été longtemps séparée et qu’elle avait revue une fois déjà, dans des conditions analogues. Ce souhait, contenu véritable du rêve, ne pouvait faire aucune peine, de là vient que le rêve n’en trahissait aucune. On voit ici que les impressions du rêve ne dépendent pas de son contenu manifeste, mais de son contenu latent, que son contenu affectif n’a pas subi la transposition que nous montre son contenu représentatif.

Il en est autrement pour les rêves qui représentent la mort d’un parent aimé et sont accompagnés d’affects douloureux. Ceux-ci ont le sens de leur contenu, ils trahissent le souhait de voir mourir la personne dont il est question. Je sais que je vais révolter ici tous les lecteurs, toutes les personnes qui ont eu des rêves analogues ; je dois donc donner à ma démonstration la base la plus large.

Nous avons pu voir déjà que les souhaits que le rêve représente comme accomplis ne sont pas toujours des souhaits actuels. Ce peuvent être aussi des souhaits Passés, dépassés, refoulés, auxquels nous ne pourrons attribuer une sorte de survivance que parce qu’ils réapparaîtront dans le rêve. Leur mort n’est pas la mort habituelle, mais celle des ombres de l’Odyssée, qui retrouvent quelque vie dès qu’elles ont bu du sang. Dans le rêve de l’enfant mort dans la boîte, il s’agit d’un souhait d’il y a quinze ans, que l’on s’avouait tranquillement alors. Il n’est pas indifférent, pour

la théorie du rêve, d'ajouter que ce souhait lui-même se rapportait à un souvenir de la première enfance. La rêveuse, alors qu'elle était encore enfant – je ne peux fixer plus exactement la date –, a entendu dire que sa mère, enceinte d'elle, avait eu un moment de grande tristesse et avait souhaité vivement la mort de l'enfant. Plus tard, enceinte à son tour, elle suivait l'exemple de sa mère.

Quand quelqu'un rêve que son père, sa mère, son frère ou sa sœur sont morts et qu'il en a beaucoup de peine, il ne faut pas supposer qu'il souhaite *actuellement* leur mort. La théorie du rêve n'exige pas tant, elle conclut seulement qu'à un moment quelconque – dans son enfance sans doute – il a souhaité leur mort. Je pense bien que cette restriction ne suffira pas à calmer ceux qui ont fait des objections ; ils nieront aussi énergiquement avoir pensé cela autrefois qu'ils nient avoir actuellement de semblables désirs. Il faut donc que je rappelle ce qu'a été notre vie mentale infantile, d'après le témoignage du présent[115]. – Rappelons-nous d'abord ce que sont les relations entre frères et sœurs. Je ne sais pourquoi nous admettons d'avance qu'elles doivent être affectueuses ; nous connaissons tous des frères ennemis et nous avons souvent constaté que l'inimitié était apparue dans l'enfance ou durait depuis toujours. Mais bien des adultes, qui aujourd'hui aiment tendrement leurs frères et sœurs, ont vécu avec eux dans leur enfance sur un pied de guerre continuel. Le plus âgé a maltraité le plus jeune, l'a calomnié, lui a pris ses jouets. Le plus jeune, rempli d'une rage impuissante, a envié et redouté son aîné ; son besoin de liberté, son sentiment du droit s'insurgeaient contre son oppresseur. Les parents disent que les enfants ne s'entendent pas et ils ne savent pas pourquoi. Il n'est pas difficile de voir que le caractère d'un enfant, même bon, est bien différent de celui que nous souhaitons trouver chez un adulte.

115Cf. Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben, in *jahrbuch für psychoanalystische und psychopathologische Forschungen*, t. I, 1909 ; et Ueber infantile Sexualtheorie, in Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre, 2. Folge (Ges. Werke, Bd. VII).

L’enfant est absolument égoïste, il sent intensément ses besoins et lutte sans ménagements pour les satisfaire ; il lutte en particulier contre ses concurrents, les autres enfants, et tout spécialement contre ses frères et sœurs. Nous ne disons pas pour cela que l’enfant est « méchant », mais qu’il est « mauvais » ; nous ne pouvons le juger responsable de ses mauvaises actions, et il ne l’est pas non plus devant la loi. Cela est juste ; nous pouvons, en effet, espérer que, dès l’enfance, le petit égoïste pourra commencer à éprouver des inclinations altruistes et s’éveiller à la vie morale ; que, pour parler comme Meynert, un moi secondaire recouvrira le moi primaire et l’inhibera. Sans doute, la moralité n’apparaît pas simultanément sur tous les points, la durée de la période amorale de l’enfance diffère avec les individus. Quand cette moralité ne se développe pas, nous parlons volontiers de dégénérescence ; il semble qu’il y ait là inhibition du développement. Là même où les traits de caractère primaires ont été recouverts par un développement ultérieur, ils peuvent reparaître partiellement au cours d’états morbides (hystérie). On est frappé par les analogies que présentent le caractère de l’hystérique et celui de l’enfant « mauvais ». La névrose obsessionnelle, par contre, correspond à une poussée de surmoralité qui a étouffé davantage les tendances primaires, toujours vivantes.

Ainsi nombre de personnes, qui aujourd’hui aiment leurs frères et sœurs et souffriraient profondément de leur tort, gardent dans leur inconscient des souhaits méchants, qui peuvent se réaliser dans leurs rêves. Il est tout particulièrement intéressant d’observer des petits enfants jusque vers trois ans et leur conduite vis-à-vis de leurs frères et sœurs plus jeunes. Tel cet enfant qui jusqu’à présent était

unique ; on lui annonce que la cigogne en a apporté un autre ; il le regarde bien, puis déclare : « Qu’elle le remporte ![116] ».

Je suis tout à fait certain que l’enfant apprécie exactement le tort que va lui faire le petit étranger. Une dame de ma famille, qui aujourd’hui s’entend très bien avec sa sœur plus jeune de quatre ans, m’a confié qu’en apprenant la naissance de celle-ci elle s’était d’abord écriée : « Mais c’est que je ne lui donnerai pas mon manteau rouge ! » L’inimitié de l’enfant date du moment où il prend conscience de faits analogues. Je sais une petite fille de moins de trois ans qui essayait d’étrangler dans son berceau le nourrisson dont la présence ne lui promettait rien de bon. Les enfants de cet âge éprouvent de la jalousie d’une manière très nette et très forte. Si un petit frère a disparu de bonne heure, de sorte que l’enfant ait de nouveau été l’objet de toute la tendresse de la maison, et que la cigogne en apporte un autre, n’est-il pas naturel que l’enfant souhaite à son nouveau concurrent le sort du premier ; de cette façon il sera aussi heureux que pendant l’intervalle[117]. Naturellement, dans des conditions normales, l’enfant ne se comporte ainsi envers les bébés que lorsque la différence d’âge est petite. Si elle est suffisante, les grandes filles sentent s’éveiller en elles, pour le tout petit, l’instinct maternel.

116L'enfant de 3 ans et ½, le petit Hans, dont j'ai analysé la phobie dans la publication que je viens d'indiquer, peu de temps après la naissance d'une sœur, a la fièvre et crie : « Je ne veux pas avoir de petite sœur ! » Un an et demi après, au cours de sa névrose, il exprime continuellement le désir que sa mère, en baignant le bébé, le laisse tomber dans la baignoire pour qu'il meure. L'enfant est cependant sage, tendre, et bientôt après il aimera sa sœur et prendra plaisir à la protéger.

117Ces morts de jeunes enfants peuvent être bientôt oubliées dans la famille, mais la psychanalyse montre qu'elles ont, pour les futures névroses, une importance déterminante.

Il est probable que les sentiments d'inimitié à l'égard des frères et sœurs sont bien plus fréquents que ne le constatent des adultes, observateurs peu avertis[118].

Je n'ai pu faire ces sortes d'observations sur mes propres enfants, qui se suivaient de près, mais je les fais maintenant sur mon petit neveu, qui a été seul maître de la maison jusqu'à 15 mois et que vient de déranger l'arrivée d'une concurrente. On me dit, il est vrai, que ce jeune homme se conduit d'une manière très chevaleresque à l'égard de sa petite sœur, lui baise la main et la caresse ; mais je constate que dès qu'il a eu deux ans et qu'il a su parler, il s'est employé à critiquer cette petite personne inutile. Dès qu'on parle d'elle, il prend part à la conversation et crie d'un air mécontent : « Top tite, top tite ! » Quand l'enfant, qui se développe parfaitement bien, a cessé de mériter ce reproche, il a expliqué d'une autre manière son médiocre intérêt. Il fait remarquer chaque fois qu'il en a l'occasion : « Elle n'a pas de dents ! »[119]. Une autre de mes nièces, alors qu'elle avait 6 ans, s'était fait confirmer par chacune de ses tantes que « Lucie ne pouvait pas encore comprendre cela ». Lucie était sa petite concurrente, plus jeune de 2 ans 1/2.

J'ai trouvé des rêves de mort de frères et sœurs – correspondant à une inimitié accrue – notamment chez toutes mes

118On a fait et publié dans la littérature psychanalytique, depuis lors, de nombreuses observations de conduites ennemies entre frères ou enfants et parents. Le poète SPITTELER a décrit d'une manière particulièrement juste et naïve ces sentiments, éprouvés dans son enfance. « Il y avait là un autre Adolphe. Un petit être dont chacun disait qu'il était mon frère, mais dont je ne pouvais comprendre l'utilité ; je comprenais moins encore pourquoi on voulait en faire un individu comme moi. Je me suffisait parfaitement, quel besoin avais-je d'un frère ? Il n'était pas seulement inutile, il était encore gênant. Quand je venais tourmenter ma grand-mère, il voulait la tourmenter aussi ; quand on me promenait dans ma petite voiture, il était assis en face de moi et prenait la moitié de la place, de sorte que nos pieds se touchaient. »

119C'est de la même manière que notre petit Hans, à trois ans et demi, critique sa petite sœur. Il suppose que l'absence de dents l'empêche de parler.

malades femmes. Je n'ai rencontré qu'une exception, mais, après analyse, j'ai pu constater facilement qu'elle confirmait la règle. Comme j'expliquais un jour au cours d'une analyse à une dame ces faits, qui me paraissaient avoir un rapport avec les symptômes que j'avais constatés chez elle, elle me répondit, à mon grand étonnement, qu'elle n'avait jamais eu cette sorte de rêves. Mais elle se rappelait un autre rêve qui, en apparence, n'avait rien à voir avec cela, et qu'elle avait eu pour la première fois à l'âge de quatre ans et souvent depuis. « *Quantité d'enfants, ses frères, ses sœurs, ses cousins et ses cousines jouaient dans une prairie. Brusquement tous eurent des ailes, s'envolèrent et disparurent.* » Elle ne soupçonnait nullement le sens de ce rêve ; nous y voyons aisément un rêve de mort des frères, sous sa forme originelle et à peine influencée par la censure. Je me risque à en donner l'analyse suivante : Lors de la mort d'un des enfants de ce groupe – on avait élevé, dans une communauté toute fraternelle, les enfants des deux frères –, notre petite rêveuse, qui n'avait pas encore quatre ans, aura demandé à quelque personne grave : « Que deviennent les enfants quand ils meurent ? » On lui aura répondu : « Ils ont des ailes et deviennent des petits anges. » Le rêve, fait après cette explication, donne des ailes à tous les petits frères, et, chose essentielle, ils s'envolent. Notre petite « faiseuse d'anges » reste seule, unique de cette bande. Le fait que les enfants jouent sur une prairie, d'où ils s'envoleront ensuite, les assimile visiblement aux papillons ; il semble que la petite fille ait eu la même association d'idées que les Anciens, qui donnaient à Psyché des ailes de papillon.

Peut-être nous objectera-t-on : oui, l'enfant éprouve des impulsions hostiles à l'égard de ses frères, mais faut-il imaginer chez lui un degré de méchanceté tel qu'il souhaite la mort de son concurrent, de son camarade de jeu ? On ne pense pas, quand on parle ainsi, que la représentation de la mort chez l'enfant n'a de commun avec la nôtre que le nom. L'enfant n'imagine pas l'horreur

de la destruction, le froid de la tombe, l’épouvante du néant sans fin, que l’adulte, comme le prouvent tous ses mythes sur l’au-delà, supporte si mal. La crainte de la mort lui est étrangère, c’est pourquoi il joue avec ce mot effrayant et menace les autres enfants. « Si tu fais encore ça, tu mourras comme François est mort » ; les pauvres mères s’épouvantent, car elles ne peuvent oublier que le plus grand nombre des humains ne dépasse pas l’enfance. Un enfant de huit ans, que l’on a conduit au musée d’histoire naturelle, peut encore dire à sa mère : « Maman, je t’aime tellement que, si tu venais à mourir, je te ferais empailler et je te mettrais dans ma chambre de manière à te voir tout le temps. » Tant l’enfant se représente peu la mort comme nous[120].

Pour l’enfant, à qui nous épargnons la vue des souffrances qui accompagnent la mort, être mort signifie seulement être parti, ne plus déranger les survivants. Il ne se demande pas si cette absence résulte d’un voyage, de l’éloignement ou de la mort[121].

Le renvoi de sa bonne et la mort de sa mère, survenus à une époque préhistorique de sa vie, sont sur le même plan, dans ses souvenirs, tels que les découvre l’analyse. Bien des mères ont

120À ma grande stupéfaction, un enfant de 10 ans, très intelligent, me dit après la mort subite de son père : « je comprends bien que mon père est mort, mais je ne peux pas comprendre pourquoi il ne rentre pas pour dîner. » Cf., sur ce thème, la rubrique « kinderseel », rédigée par Mme VON HUG-HELLMUTH, dans la revue Imago (*Zeitschrift für Anwendung der Psychoanalyse auf die Geisteswissenschaften*), Bd. I-V, 1912-1918.

121Un père, exercé à la psychanalyse, a saisi le moment où sa fille, âgée de quatre ans et très développée intellectuellement, a compris la différence entre être parti et être mort. L'enfant ne voulait pas manger et se sentait observée de manière d'une manière peu amicale par une des surveillantes de la pension. Elle dit a son père : « Joséphine devrait bien mourir. — Pourquoi mourir, dit le père doucement, ne suffisait-il pas qu'elle s'en allât ? — Non, répondit l'enfant, parce qu'elle pourrait revenir. » — Pour l'amour propre démesuré (le narcissisme) de l'enfant, tout ce qui le dérange est crime de lèse-majesté, et, comme la législation draconienne, le sentiment de l'enfant ne dose pas la peine qui convient à ces sorties de crimes.

constaté avec peine combien l'enfant regrettait peu les absents. Quand elles revenaient à la maison, après un voyage de plusieurs semaines, elles s'entendaient dire : les enfants n'ont pas demandé leur maman une seule fois. Quand la mère part « pour ce pays inexploré d'où ne revient jamais aucun voyageur », il semble d'abord que les enfants l'oublient, ce n'est qu'après *coup* qu'ils se rappelleront la morte.

De là vient que, lorsqu'un enfant souhaite l'absence d'un autre, il n'a aucune raison pour ne pas souhaiter sa mort, et la réaction psychique aux rêves qui expriment ce désir montre bien que, quelle que soit la différence de contenu, il est tout de même équivalent en quelque façon à celui que pourrait exprimer de la même façon un adulte.

Si on peut expliquer par l'égoïsme de l'enfant qu'il souhaite la mort de frères et sœurs qui sont ses concurrents, comment comprendre qu'il souhaite la mort de parents qui lui dispensent leur affection, qui satisfont ses besoins et dont il aurait tant de raisons égoïstes de désirer la conservation ?

Nous trouverons la solution de ce problème si nous observons que le rêve de mort des parents a le plus souvent pour objet celui des deux qui est du même sexe que le rêveur ; l'homme rêve de la mort de son père, la femme de la mort de sa mère. Je ne peux poser cela comme une règle absolue, mais le nombre des cas de cette sorte l'emporte si nettement qu'il faut bien l'expliquer par un facteur ayant une portée générale[122]. Tout se passe, schématiquement, comme si une prédilection sexuelle s'affirmait de bonne heure, de sorte que le garçon verrait dans son père, la fille dans sa mère, un rival en amour qu'il gagnerait à écarter.

Avant de repousser cette explication comme monstrueuse, observons quelles sont les relations réelles entre parents et enfants.

122Ce fait est fréquemment voilé par l'apparition d'une tendance auto-punitive qui, par une réaction morale, menace le rêveur de la perte du parent aimé.

Il convient de distinguer ce qu'exigent les standards culturels de piété filiale, de l'observation des faits de chaque jour. Il y a, dans les rapports entre parents et enfants, plus d'une occasion d'inimitié ; les circonstances dans lesquelles peuvent apparaître des souhaits qui ne résisteront pas à la censure sont nombreuses. Voyons d'abord les relations entre père et fils. La sainteté que nous reconnaissons aux prescriptions du Décalogue nous empêche de voir la réalité. Nous n'oserions convenir que la plus grande partie de l'humanité se soucie fort peu du quatrième commandement. Que ce soit dans les hautes ou dans les basses classes, la piété filiale recule souvent devant d'autres intérêts. Les mythes et les légendes archaïques nous montrent le pouvoir illimité du père, et l'usage sans retenue qui en est fait, sous un jour très sombre. Kronos dévore ses enfants comme le sanglier la portée de sa femelle ; Zeus châtre son père[123] et se met à sa place. Plus le pouvoir du père dans la famille antique était grand, plus le fils, son successeur naturel, devait se sentir son ennemi, plus son impatience devait être grande d'accéder à son tour au pouvoir par la mort de son père. Dans nos familles bourgeoises, le père développe l'inimitié naturelle, qui est en germe dans ses relations avec son fils, en ne lui permettant pas d'agir à sa guise et en lui refusant le moyen de le faire. Le médecin remarque souvent que le chagrin causé par la mort du père ne peut empêcher chez le fils la satisfaction d'avoir enfin conquis sa liberté. Les pères s'accrochent d'une manière maladive à ce qui reste de l'antique *potestas patris familias* dans notre société actuelle, et un auteur est toujours sûr de son effet quand, tel Ibsen, il met au premier plan de ses écrits l'antique conflit entre père et fils. Les occasions de conflit entre la mère et la fille apparaissent quand la fille grandit et trouve

123Selon certaines mythologies ; selon d'autres, c'est Kronos qui a châtré son père Ouranos. Sur l'importance mythologique de ce motif, cf. Otto RANK : *Der Mythus von der Geburt des Helden, Schriften zur angewandten Seelenkunde*, Heft 5, 1909, et *Das Inzestmotiv in Dichtung und Sage*, 1912, chap. IX, 2.

dans sa mère une gardienne, au moment où elle réclame sa liberté sexuelle. La mère, de son côté, voit dans l'épanouissement de sa fille un avertissement : il est temps pour elle de renoncer aux prétentions sexuelles.

Ces faits sont connus, mais ce n'est point sur eux que nous pouvons nous fonder dans nos analyses des rêves de mort de parents chez des personnes dont la piété filiale est dès longtemps hors de doute. Nous sommes d'ailleurs préparés, par tout ce que nous venons de voir, à rechercher les origines de ce désir dans la première enfance.

L'exactitude de cette supposition est pleinement démontrée, en ce qui concerne les psychonévroses, par les analyses qui en ont été faites. On voit là que les désirs sexuels – dans la mesure où on peut les nommer ainsi à cet âge – s'éveillent de très bonne heure chez l'enfant, et que la première inclination de la petite fille va à son père, celle du garçon à sa mère. Le père pour le garçon, la mère pour la fille sont donc des concurrents encombrants, et nous avons vu précédemment combien il faut peu de chose pour que l'enfant transforme un tel sentiment en souhait de mort. En général d'ailleurs les parents présentent aussi une prédilection sexuelle ; un attrait naturel fait que l'homme gâte sa petite fille, que la femme soutient son fils. L'enfant sent bien vite cette préférence et s'insurge contre celui des parents qui y fait obstacle. Il lui importe d'être aimé, non seulement parce que cela satisfait un besoin particulier, mais parce que cela lui garantit une complaisance générale. C'est pourquoi il suit ses pulsions sexuelles, fortifiant par là l'inclination de ses parents quand son choix a été le même que le leur.

On néglige ordinairement de reconnaître les signes de ces préférences infantiles ; il en est d'ailleurs que l'on remarque même après les premières années. Une petite fille de 8 ans, de mon entourage, profite de ce que sa mère a dû s'absenter pendant le repas pour prendre sa place : « Maintenant, je serai la maman.

Charles, veux-tu encore des légumes, prends-en je t'en prie », etc. Une petite fille très bien douée et très vivante, de 4 ans chez qui ces tendances se manifestent d'une manière toute particulière, dit tout simplement : « Maintenant ma petite mère peut s'en aller, mon petit père m'épousera et je serai sa femme. » Il ne faut pas en conclure qu'une enfant qui dit cela n'aime pas sa mère. Un petit garçon qui dort avec sa maman quand son papa part en voyage, et qui, dès le retour de celui-ci, doit retourner dans sa chambre avec une personne qui lui plaît beaucoup moins, souhaitera tout naturellement que son père soit toujours absent, pour qu'il puisse garder sa place près de sa belle et chère maman ; cela serait si son père était mort, car son expérience lui a appris que les personnes qui sont « mortes », comme grand-père par exemple, sont toujours absentes et ne reviennent jamais.

Ces sortes d'observations faites sur des enfants s'interprètent aisément comme nous l'avons fait, mais elles ne donnent pas la certitude absolue que le médecin trouve dans la psychanalyse des névropathes adultes. Le récit des rêves de ceux-ci s'accompagne d'un tel contexte qu'on ne saurait les interpréter autrement que comme des rêves de désir. Je trouve un jour une dame désolée et en larmes ; elle me dit : « Je ne veux plus voir ma famille, je dois lui faire horreur ! » Elle raconte ensuite, presque sans transition, qu'elle se rappelle un rêve dont elle ne connaît bien entendu pas la signification. Elle l'a eu à quatre ans ; le voici : *Un lynx ou un renard se promène sur le toit, quelque chose en tombe ou elle en tombe, et on emporte ensuite de la maison sa mère morte* – et la malade pleure douloureusement. À peine lui ai-je dit que ce rêve doit être lié au désir, qu'elle a eu dans son enfance, de voir sa mère morte et que son sentiment actuel de « faire horreur à sa famille » vient de là, qu'elle me fournit de nouveaux éléments d'interprétation : un gamin, alors qu'elle était encore toute petite, l'a traitée d'œil de lynx ; alors

qu'elle avait 3 ans, sa mère a reçu une ardoise sur la tête et a beaucoup saigné.

J'ai eu l'occasion d'étudier de près une jeune fille qui a traversé divers états psychiques morbides. Dans la période d'excitation et d'agitation qui marqua le début de la maladie, elle manifestait une aversion toute particulière pour sa mère, s'agitait et se fâchait dès que celle-ci s'approchait de son lit, tandis qu'elle se montrait en même temps gentille et obéissante vis-à-vis de sa sœur beaucoup plus âgée. Un état lucide, mais quelque peu apathique, avec sommeil troublé, suivit celui-ci, c'est à ce moment que je commençai à la traiter et que j'analysai ses rêves. Le sujet plus ou moins voilé d'un grand nombre d'entre eux était la mort de sa mère ; tantôt elle assistait à l'enterrement d'une vieille femme, tantôt elle voyait sa sœur et elle assises près d'une table en vêtements de deuil ; le sens de ces rêves n'était pas douteux. L'amélioration continuant, elle présenta des phobies hystériques ; celle qui la tourmentait le plus était l'idée qu'il avait pu arriver quelque chose à sa mère. Où qu'elle se trouvât, elle se précipitait vers la maison pour s'assurer que sa mère vivait encore. Ce cas, rapproché de mes autres observations, était très instructif ; il montrait, comme traduits en plusieurs langages, simultanément, divers modes de réaction de l'appareil psychique à la même représentation émouvante. Dans l'état d'agitation confuse que je considère comme un triomphe de la première instance psychique, ordinairement réprimée, sur la seconde, l'inimitié inconsciente que lui inspirait sa mère se traduisait sous forme motrice ; lors du premier apaisement, cette révolte étant réprimée et le pouvoir de la censure rétabli, le rêve seul demeura ouvert à cette inimitié et réalisa le souhait meurtrier, l'état normal se rétablissant toujours plus créa, comme contre-réaction hystérique et comme phénomène de défense, le souci démesuré au sujet de sa mère. On peut maintenant comprendre pourquoi les jeunes filles hystériques sont si souvent attachées de façon exagérée à leur mère.

J’ai pu, une autre fois, étudier la vie inconsciente d’un jeune homme qu’une névrose obsessionnelle rendait à peu près incapable de vivre ; il ne pouvait sortir tant il était poursuivi par la crainte de tuer toutes les personnes qui passaient près de lui. Il préparait toute la journée des alibis pour le cas où il serait accusé de quelque meurtre commis dans la ville. Il est utile de dire que c’était un homme moral autant que cultivé. L’analyse – qui d’ailleurs le guérit – découvrit que le fond de cette obsession pénible provenait d’impulsions meurtrières contre un père trop sévère ; il les avait constatées, à son grand étonnement, quand il avait 7 ans, mais elles provenaient naturellement de sa petite enfance. Quand son père eut succombé à une maladie douloureuse, il éprouva, à 31 ans, un remords obsessionnel, qu’il transporta sur des étrangers sous forme de phobie. Un individu qui avait pu vouloir pousser son père dans un précipice était capable de tout, il n’épargnerait assurément pas la vie de personnes qui lui étaient moins proches ; il agissait donc sagement en s’enfermant dans sa chambre.

D’après mes observations, déjà fort nombreuses, les parents jouent un rôle essentiel dans la vie psychique de tous les enfants qui seront plus tard atteints de psychonévroses. La tendresse pour l’un, la haine pour l’autre appartiennent au stock immuable d’impulsions formées à cet âge, et qui tiendront une place si importante dans la symptomatologie de la névrose ultérieure. Mais je ne crois pas que les névropathes se distinguent en cela des individus normaux, il n’y a là aucune création nouvelle, rien qui leur soit particulier. Il semble bien plutôt, et l’observation des enfants normaux paraît en être la preuve, que ces désirs affectueux ou hostiles à l’égard des parents ne soient qu’un grossissement de ce qui se passe d’une manière moins claire et moins intense dans l’esprit de la plupart des enfants. L’Antiquité nous a laissé pour confirmer cette découverte une légende dont le succès complet et universel ne peut être compris que

si on admet l’existence universelle de semblables tendances dans l’âme de l’enfant.

Je veux parler de la légende d’Œdipe-Roi et du drame de Sophocle. Œdipe, fils de Laïos, roi de Thèbes, et de Jocaste, est exposé dès le berceau parce que, dès avant sa naissance, un oracle a prévenu son père que ce fils le tuerait. Il est sauvé ; on l’élève, comme le fils du roi, dans une cour étrangère ; mais, ignorant sa naissance, il interroge un oracle. Celui-ci lui conseille d’éviter sa patrie, parce qu’il y serait le meurtrier de son père et l’époux de sa mère. Comme il fuit sa patrie supposée, il rencontre le roi Laïos et le tue au cours d’une dispute qui a éclaté brusquement. Il arrive ensuite à Thèbes où il résout l’énigme du sphinx qui barrait la route et, en remerciement, reçoit des Thébains le titre de roi et la main de Jocaste. Il règne longtemps en paix et a, de sa mère, deux fils et deux filles. Brusquement la peste éclate, et les Thébains interrogent à nouveau l’oracle. Ici commence la tragédie de Sophocle. Les messagers apportent la réponse de l’oracle : la peste cessera quand on aura chassé du pays le meurtrier de Laïos. Mais où le trouver ?

« Où découvrirons-nous cette piste difficile d’un crime ancien ? »

La pièce n’est autre chose qu’une révélation progressive et très adroitement mesurée – comparable à une psychanalyse – du fait qu’Œdipe lui-même est le meurtrier de Laïos, mais aussi le fils de la victime et de Jocaste. Épouvanté par les crimes qu’il a commis sans le vouloir, Œdipe se crève les yeux et quitte sa patrie. L’oracle est accompli.

Œdipe-Roi est ce qu’on appelle une tragédie du destin ; son effet tragique serait dû au contraste entre la toute-puissante volonté des dieux et les vains efforts de l’homme que le malheur poursuit ; le spectateur, profondément ému, devrait y apprendre la soumission à la volonté divine et sa propre impuissance. Des poètes modernes se sont efforcés d’obtenir un effet tragique semblable en présentant le

même contraste, au moyen d'un sujet qu'ils avaient eux-mêmes imaginé. Les spectateurs ont assisté sans aucune émotion à la lutte d'hommes innocents contre une malédiction ou un oracle qui finissait par s'accomplir ; les tragédies modernes du destin n'ont eu aucun succès.

Si les modernes sont aussi émus par *Œdipe-Roi* que les contemporains de Sophocle, cela vient non du contraste entre la destinée et la volonté humaine, mais de la nature du matériel qui sert à illustrer ce contraste. Il faut qu'il y ait en nous une voix qui nous fasse reconnaître la puissance contraignante de la destinée dans Œdipe ; nous l'écartons aisément dans *L'Aïeule* ou tant d'autres tragédies du destin. Ce facteur existe en effet dans l'histoire d'Œdipe-Roi. Sa destinée nous émeut parce qu'elle aurait pu être la nôtre, parce qu'à notre naissance l'oracle a prononcé contre nous cette même malédiction. Il se peut que nous ayons tous senti à l'égard de notre mère notre première impulsion sexuelle, à l'égard de notre père notre première haine ; nos rêves en témoignent. Œdipe qui tue son père et épouse sa mère ne fait qu'accomplir un des désirs de notre enfance. Mais, plus heureux que lui, nous avons pu, depuis lors, dans la mesure où nous ne sommes pas devenus névropathes, détacher de notre mère nos désirs sexuels et oublier notre jalousie à l'égard de notre père. Nous nous épouvantons à la vue de celui qui a accompli le souhait de notre enfance, et notre épouvante a toute la force du refoulement qui depuis lors s'est exercé contre ces désirs. Le poète, en dévoilant la faute d'Œdipe, nous oblige à regarder en nous-mêmes et à y reconnaître ces impulsions qui, bien que réprimées, existent toujours. Le contraste sur lequel nous laisse le Chœur :

« … Voyez cet Œdipe, qui devina les énigmes fameuses. Cet homme très puissant, quel est le citoyen qui ne regardait pas sans envie sa prospérité ? Et maintenant dans quel flot terrible de malheur il est précipité ! »

cet avertissement nous atteint nous-mêmes et blesse notre orgueil, notre conviction d'être devenus très sages et très puissants depuis notre enfance. Comme Œdipe, nous vivons inconscients des désirs qui blessent la morale et auxquels la nature nous contraint. Quand on nous les révèle, nous aimons mieux détourner les yeux des scènes de notre enfance[124].

La légende d'Œdipe est issue d'une matière de rêves archaïque *(uralt)* et a pour contenu la perturbation pénible des relations avec les parents, perturbation due aux premières impulsions sexuelles. Cela est prouvé de façon indubitable par le texte même de la tragédie de Sophocle. Jocaste console Œdipe, que l'oracle a déjà inquiété, en lui rappelant un rêve qu'ont presque tous les hommes et qui, pense-t-elle, ne peut avoir aucune signification :

« Bien des gens dans leurs rêves ont partagé la couche maternelle. Qui méprise ces terreurs-là supporte aisément la vie. »

Aujourd'hui comme autrefois, beaucoup d'hommes rêvent qu'ils ont avec leur mère des relations sexuelles ; cela les indigne et ils racontent ce rêve avec stupéfaction. Il est, on le voit, la clef de la tragédie de Sophocle, et il complète le rêve de mort du père. La légende d'Œdipe est la réaction de notre imagination à ces deux rêves typiques, et, comme ces rêves sont, chez l'adulte, accompagnés de sentiments de répulsion, il faut que la légende intègre l'épouvante et l'autopunition dans son contenu même. Le reste provient d'une élaboration secondaire et d'une méprise : on a

124Jamais la recherche psychanalytique n'a rencontré de contradictions aussi amère, de révoltes aussi indignées, d'étroitesses d'esprit aussi divertissantes que sur ce point. On a même essayé, dans ces derniers temps, de montrer, malgré toutes les expériences, que cet inceste ne devait être conçu que d'une manière symbolique. FERENCZI (Imago, I, 1912) donne une interprétation ingénieuse du mythe d'Œdipe en s'appuyant sur une lettre de SCHOPENHAUER. — Le complexe d'Œdipe, indiqué pour la première fois dans ce livre, a pris, depuis, une importance jusqu'ici insoupçonnée pour la compréhension de l'histoire de l'humanité et du développement de la religion et de la morale. Cf. *Totem und Tabu*, 1913, Ges. *Werke*, Bd. IX.

cherché à utiliser le thème dans un but théologique (cf. la matière des rêves d'exhibition). Ici, comme partout ailleurs, on devait échouer dans la réconciliation de la providence divine et de la responsabilité humaine.

Une autre de nos grandes œuvres tragiques, *Hamlet* de Shakespeare, a les mêmes racines qu'Œdipe-Roi. Mais la mise en œuvre tout autre d'une matière identique montre quelles différences il y a dans la vie intellectuelle de ces deux époques et quel progrès le refoulement a fait dans la vie affective de l'humanité. Dans Œdipe, les fantasmes-désirs sous-jacents de l'enfant sont mis à jour et sont réalisés comme dans le rêve ; dans Hamlet, ils restent refoulés, et nous n'apprenons leur existence – tout comme dans les névroses – que par l'effet d'inhibition qu'ils déclenchent. Fait singulier, tandis que ce drame a toujours exercé une action considérable, on n'a jamais pu voir clair quant au caractère de son héros. La pièce est fondée sur les hésitations d'Hamlet à accomplir la vengeance dont il est chargé ; le texte ne dit pas quelles sont les raisons ou les motifs de ces hésitations ; les multiples essais d'interprétation n'ont pu les découvrir. Selon Goethe, et c'est maintenant encore la conception dominante, Hamlet représenterait l'homme dont le pouvoir d'agir directement est paralysé par un développement excessif de la pensée (« il se ressent de la pâleur de la pensée »). Selon d'autres, le poète aurait voulu représenter un caractère maladif, irrésolu et neurasthénique. Mais nous voyons dans le thème de la pièce qu'Hamlet ne doit nullement nous apparaître incapable d'agir. Il agit par deux fois : d'abord dans un mouvement de passion violente, quand il tue l'homme qui écoute derrière la tapisserie ; ensuite d'une manière réfléchie et même astucieuse, quand, avec l'indifférence totale d'un prince de la Renaissance, il livre les deux courtisans à la mort qu'on lui avait destinée. Qu'est-ce donc qui l'empêche d'accomplir la tâche que lui a donnée le fantôme de son père ? Il faut bien convenir que c'est la nature de cette tâche. Hamlet peut agir,

mais il ne saurait se venger d’un homme qui a écarté son père et pris la place de celui-ci auprès de sa mère, d’un homme qui a réalisé les désirs refoulés de son enfance. L’horreur qui devrait le pousser à la vengeance est remplacée par des remords, des scrupules de conscience, il lui semble qu’à y regarder de près il n’est pas meilleur que le pécheur qu’il veut punir. Je viens de traduire en termes conscients ce qui doit demeurer inconscient dans l’âme du héros ; si l’on dit après cela qu’Hamlet était hystérique, ce ne sera qu’une des conséquences de mon interprétation. L’aversion pour la sexualité, que trahissent les conversations avec Ophélie, concorde avec ce symptôme. Cette aversion qui devait grandir toujours davantage chez le poète, dans les années qui suivirent, jusqu’à atteindre son point culminant dans *Timon d’Athènes.* Le poète ne peut avoir exprimé dans Hamlet que ses propres sentiments. Georges Brandes indique dans son *Shakespeare* (1896) que ce drame fut écrit aussitôt après la mort du père de Shakespeare (1601), donc en plein deuil, et nous pouvons admettre qu’à ce moment les impressions d’enfance qui se rapportaient à son père étaient particulièrement vives. On sait d’ailleurs que le fils de Shakespeare, mort de bonne heure, s’appelait Hamnet (même nom qu’Hamlet). De même qu’*Hamlet* traite des relations du fils avec ses parents, *Macbeth,* écrit vers la même époque, a pour sujet le fait de ne pas avoir d’enfant. De même que tous les symptômes névrotiques et le rêve lui-même qui peut être surinterprété et doit même l’être, si on veut le comprendre, toute vraie création poétique correspond à plus d’un motif et plus d’une émotion dans l’âme du poète et pourra avoir plus d’une

interprétation, j’ai essayé ici d’interpréter seulement les tendances les plus profondes de l’âme du poète[125].

Je ne puis abandonner les rêves typiques de la mort de parents aimés sans dire quelle est leur importance pour la théorie du rêve en général. Ces rêves nous présentent un cas peu habituel : les pensées du rêve formées par le désir refoulé échappent à toute censure et apparaissent sans changement. Il faut, pour cela, que les conditions soient d’une espèce toute particulière. Il me paraît que ces rêves sont favorisés par les deux faits suivants : Il semble d’abord qu’aucun souhait ne soit plus loin de nous ; nous pensons que, « même en rêve, nous ne pourrions avoir une idée pareille » ; de sorte que la censure du rêve n’est pas armée contre ces monstruosités, à peu près comme la loi de Solon qui n’avait pas prévu de peines contre les parricides. Il semble en second lieu que devant ce désir refoulé et dont nous ne soupçonnons pas l’existence se présentent bien souvent des restes diurnes sous forme de souci que nous inspire la vie d’une personne aimée. Ce souci ne peut apparaître dans le rêve qu’en se servant du désir ; celui-ci, en revanche, peut se cacher derrière le souci éveillé pendant le jour. On peut penser que les choses sont plus simples, que l’on ne fait que continuer la nuit, en rêve, ce que l’on a commencé le jour ; mais alors, on laisse de côté les rêves de mort de personnes chères, sans les relier à l’explication générale du rêve, et on maintient inutilement une énigme facile à résoudre.

Il est également intéressant de voir quel rapport il y a entre ces rêves et les cauchemars. Dans le rêve de la mort de personnes

125E. JONES a complété ces indications et les a défendues contre d'autres interprétations (*Das Problem des Hamlet und der Œdipus-Komplex*, 1911). Je signale qu'entre-temps j'ai cessé de croire que l'auteur de l’œuvre de Shakespeare était l'homme de Stratford. — Voir une tentative d'analyse de Macbeth dans mon étude : Einige charaktertypen aus der psychoanalytischen Arbeit, *Imago*, IV, 1916 ; cf. L. JEKELS, Shakespeares Macbeth, *Imago*, V, 1918.

chères, le désir refoulé a trouvé un moyen d'échapper à la censure et à la déformation, qu'exige celle-ci. Il y a une représentation accessoire qui ne manque jamais dans ces cas : on éprouve dans le rêve des impressions douloureuses. De même le cauchemar n'apparaît que lorsque la censure est vaincue, entièrement ou en partie ; la présence d'une angoisse en tant que sensation actuelle, d'origine somatique, rend ce processus plus aisé. On voit bien dans quel sens la censure et la déformation du rêve s'exercent : il s'agit d'éviter *le développement de l'angoisse ou d'autres formes d'affects pénibles.*

J'ai parlé précédemment de l'égoïsme de l'enfant ; je voudrais montrer maintenant comment ce trait persiste dans les rêves. Ils sont tous absolument égoïstes, nous voyons apparaître dans tous le précieux moi, bien que parfois déguisé. Les désirs qu'ils accomplissent sont régulièrement des désirs de ce moi, et quand il semble que le rêve est provoqué par l'intérêt que nous prenons à une autre personne, ce n'est là qu'une apparence trompeuse. Je vais soumettre à l'analyse quelques exemples qui semblent me donner tort.

I. Un enfant qui n'a pas encore quatre ans raconte : *Il a vu un grand plat garni sur lequel se trouvait un grand rôti. Le morceau a été avalé en une fois – sans qu'on le coupât. – Il n'a pas vu la personne qui l'a mangé*[126]*.*

Quel peut bien être l'étranger dont l'enfant a rêvé le plantureux repas ? Les faits de la journée nous le révéleront. Le petit garçon est depuis quelques jours au régime lacté ; la veille au soir, il

126Tout ce qui est grand, abondant, démesuré, excessif peut-être considérer comme d'origine infantile dans le rêve. L'enfant ne souhaite rien tant que grandir, être traîté en grande personne ; il est difficile à satisfaire, il n'a jamais assez, il redemande insatiablement ce qui lui a plu ou ce qui lui a semblé bon. Il n'apprend la mesure, la modestie, la résignation que par l'éducation. On sait que les névropathes présentent aussi ces sortes de tendances.

avait été méchant, et, pour le punir, on l'avait privé de dîner. Quelque temps avant, il avait déjà été mis à la diète et avait accepté cela très bravement. Il savait qu'on ne lui donnerait rien et ne s'était même pas risqué à faire comprendre qu'il avait faim. L'éducation commence à agir sur lui, on le voit par ce rêve qui montre un début de déformation. Il est sans aucun doute la personne qui souhaite ce repas plantureux et tout spécialement un rôti. Mais, sachant que cela lui est défendu, il ne se permet pas (comme ma petite Anna quand elle rêve de fraises) de se l'octroyer. La personne demeure anonyme.

II. Je rêve un jour que je vois en vitrine dans une librairie un nouveau volume de la collection avec reliure d'amateur, que j'ai l'habitude d'acheter (monographies d'artistes, d'histoire, de villes d'art). *Cette nouvelle collection s'intitule : Orateurs (ou discours) célèbres, et le premier volume porte le nom du D^r^ Lecher.*

À l'analyse, il me paraît impossible que la réputation du D^r^ Lecher, orateur parlementaire obstructionniste, m'ait préoccupé durant mon rêve. Le fait est que j'ai depuis quelque temps de nouveaux malades en psychothérapie et que je suis obligé de parler de dix à onze heures par jour. C'est donc moi qui suis l'orateur.

III. Je rêve un jour qu'un de mes collègues de l'Université dit : *Mon fils, le myope.* Suit un dialogue, fait de très brèves demandes et réponses. Mais un troisième fragment de rêve, où je me vois avec mes fils, montre bien que, pour le contenu latent du rêve, le P^r^ M… et son fils sont des hommes de paille qui cachent mon fils aîné et moi. J'aurai à reparler de ce rêve à un autre propos.

IV. Le rêve suivant donne un exemple de sentiments bas et égoïstes qui se dissimulent derrière un intérêt tout amical : *Mon ami Otto a mauvaise mine, sa figure paraît brunie, ses yeux sont saillants.*

Otto est notre médecin. Je lui dois beaucoup, car, depuis des années, il veille sur la santé de mes enfants, les soigne efficacement et ne laisse passer aucune occasion de leur faire des cadeaux. Il est

venu ce jour-là, et ma femme a remarqué qu'il paraissait fatigué et surmené. La nuit suivante, mon rêve lui octroie les signes de la maladie de Basedow. Si l'on interprète ce rêve sans tenir compte des règles que j'ai posées, on y verra un signe de l'intérêt que je prends à la santé de mon ami. Cela infirmerait à la fois la notion que le rêve est l'accomplissement d'un désir et celle qu'il n'est accessible qu'à des impulsions égoïstes. Mais si on l'interprète de cette façon, il faudra expliquer pourquoi je crains pour Otto précisément la maladie de Basedow que l'aspect de mon ami n'annonçait pas du tout. Mon analyse en revanche nous donne les éléments suivants, tirés d'un fait qui s'est produit il y a près de six ans. Nous faisions à plusieurs (le Pr R… était du nombre) une promenade en voiture dans la forêt de N… par une obscurité profonde. Nous étions à quelques heures de notre maison de villégiature ; le cocher qui avait bu versa le long d'une pente et nous fûmes encore heureux de nous en tirer sains et saufs. Nous fûmes obligés de passer la nuit dans l'hôtellerie la plus proche où la nouvelle de notre mésaventure éveilla beaucoup de sympathie. Un monsieur qui présentait les signes caractéristiques de la maladie de Basedow – il n'avait d'ailleurs, comme dans le rêve, que la peau brunie et les yeux saillants, mais pas de goitre – se mit à notre disposition et nous demanda ce qu'il pouvait faire pour nous. Le Pr R… lui dit, avec son genre bien personnel : « Rien : que de me prêter une chemise de nuit. » Le monsieur distingué (c'était le baron L…) répondit : « Je suis navré, mais je ne le peux pas », et il s'en alla.

Il m'est, de plus, venu à l'esprit que Basedow n'était pas le nom d'un médecin seulement, mais encore le nom d'un illustre pédagogue (une fois éveillé, j'en suis moins sûr). Otto est précisément l'ami à qui j'ai demandé, au cas où il m'arriverait malheur, de veiller à l'éducation physique de mes enfants, spécialement à l'époque de la puberté (d'où la chemise de nuit). En lui octroyant les symptômes morbides du noble sauveur, je sous-entends : s'il m'arrivait malheur, il ne ferait pas plus pour les enfants

que ne fit pour nous le baron avec toutes ses offres aimables. Le contenu égoïste du rêve est maintenant découvert[127].

Mais où découvrir l'accomplissement d'un désir ? Il ne s'agit plus ici de tirer vengeance d'Otto (il semble que sa destinée soit d'être maltraité dans mes rêves). Il s'agit ici d'autre chose. Si, dans mon rêve, Otto représente le baron L…, je suis moi-même le Pr R…, car je demande quelque chose à Otto, de même que ce jour-là le Pr R… a demandé quelque chose au baron. Tout est là. Comme moi, le Pr R…, auquel d'ailleurs je n'oserai pas me comparer, a fait sa carrière hors de la Faculté et n'est arrivé que très tard à un titre qu'il avait mérité dès longtemps. Je veux donc, une fois de plus, être nommé professeur. Les mots « très tard » sont eux-mêmes l'accomplissement d'un désir, ils indiquent que je vivrai assez longtemps pour surveiller moi-même mes garçons à l'époque de la puberté.

Je n'ai pas l'expérience personnelle de rêves typiques tel celui de voler dans les airs avec sentiment de plaisir ou de chute, avec sentiment d'angoisse ; tout ce que je dirai sur ce point, je le dois à la psychanalyse.

127Lors d'une des conférence d'ERNEST JONES, devant un public américain, une dame illustre s'indigna devant une généralisation aussi antiscientifique. Je ne pouvais affirmer l'égoïsme du rêve que pour les rêves de Autrichiens, je ne pouvais parler des rêves des Américains. Pour sa part, elle était bien sûr de n'avoir que des rêves altruistes. Pour excuser cette dame patriote, je dois ajouter qu'il ne faut pas se méprendre sur cette affirmation : tous les rêves sont totalement égoïstes. Puisque tout ce qui arrive dans la pensée préconsciente peut passer dans un rêve (que ce soit dans son contenu actuel ou dans ses pensées latentes), cette possibilité est également offerte aux impulsions altruistes. De la même façon, une impulsion tendre ou amoureuse envers quelqu'un d'autre, présente dans l'inconscient, peut apparaître dans le rêve. Il faut limiter la vérité au fait que je viens d'exposer au fait que, parmi les investigateurs inconscients du rêve, on trouve très fréquemment des impulsions égoïstes qui semblent être surmontées, dans la vie éveillée.

Les renseignements qu'elle donne permettent de conclure que ces rêves aussi ont trait à des impressions d'enfance ; qu'ils rappellent les jeux de mouvement si agréables aux enfants. Quel est l'oncle qui n'a pas fait voler un enfant, le transportant à bras tendus et courant à travers la pièce, ou qui n'a pas joué à le laisser tomber en étendant brusquement les jambes, alors qu'il le balançait sur ses genoux ; ou qui n'a pas feint de le lâcher brusquement alors qu'il l'avait levé très haut ? Les enfants poussent des cris de joie et demandent invariablement qu'on recommence surtout quand le jeu comporte un peu de terreur ou de vertige ; des années après, ils répéteront cela dans leur rêve, mais ils oublieront les mains qui les ont portés, de sorte qu'ils voleront et tomberont librement. On sait combien les petits enfants aiment se balancer et tourner ; plus tard leurs souvenirs seront rafraîchis par les exercices du cirque[128].

Chez bien des garçons, les crises hystériques ne sont que la reproduction de ces exercices qu'ils accomplissent avec beaucoup d'adresse. Il est fréquent que ces jeux de mouvement, innocents en eux-mêmes, provoquent des sensations sexuelles[129].

Pour résumer tous ces faits en un mot, le plus usité chez nous c'est le *Hetzen* de l'enfance (action de courir après, de poursuivre,

128La recherche en psychanalyse nous a montré qu'en plus du plaisir dérivé des organes concernés, un autre facteur contribue au plaisir pris par les enfants dans ces activités acrobatiques et à leur répétition dans les crises hystériques. Ce facteur est l'image mnésique (souvent inconsciente) des relations sexuelles observées dans le domaine humain ou animal.

129Une jeune collègue, exempt de tout trouble nerveux, me communiquait les faits suivants : « Je sais, d'expérience, que j'éprouvais autrefois, quand je me balançais, au moment où la balançoire descend très vite, une sensation particulière dans mes organes génitaux ; je dois bien la caractériser comme une sensation de plaisir, bien que je ne puisse dire qu'elle ne fût spécialement agréable. » Les malades m'ont souvent dit que les premières érections, accompagnées de sentiments de plaisir, dont ils se souviennent, datent de leur enfance, lorsqu'ils grimpaient aux arbres. La psychanalyse montre clairement que les premières excitations sexuelles ont souvent leur origine dans les jeux brutaux et les luttes des années d'enfance.

d'exciter) que reproduisent tous ces rêves de vol, chute, vertige, etc., mais le sentiment de plaisir est transformé en angoisse. Comme le savent bien toutes les mères, ces excitations des enfants s'achèvent souvent en réalité par des disputes et des larmes.

J'ai donc de bons motifs pour écarter l'explication des rêves de vol et de chute par les sensations tactiles, des mouvements de nos poumons, etc., pendant le sommeil. Il me semble que ces sensations sont évoquées par les souvenirs auxquels le rêve se rapporte, qu'elles sont donc le contenu et non la source du rêve.

Je ne peux cependant me déguiser qu'il m'est impossible de donner une explication complète de cette espèce de rêves typiques. C'est juste ici que mon matériel me laisse en panne. Je dois insister sur le fait que dans ces sortes de rêves toutes les sensations tactiles et de mouvement sont évoquées dès qu'il y a nécessité psychologique de les utiliser ; en cas contraire, elles sont ignorées. Je pense aussi que les relations entre les rêves et les expériences infantiles ressortent, avec certitude, des indications fournies par les analyses des psychonévroses. Mais je ne peux pas dire quelles autres significations il faut attacher à l'évocation, au cours de la vie, de telles sensations ; sans doute, des significations différentes, selon les individus, malgré l'apparence typique de ces rêves. J'aimerais bien pouvoir combler ces lacunes par des analyses soignées d'exemples frappants. Quelqu'un s'étonnera peut-être que je me plaigne du manque de matériel sur ce sujet ; en dépit de la fréquence de ces rêves de vol, de chute, je n'ai jamais eu d'expérience personnelle de ces rêves, jusqu'à ce que je me consacre à leur interprétation. Les rêves des névropathes dont je pourrais disposer ne peuvent pas toujours être interprétés, au moins pas complètement, dans beaucoup de cas. Une certaine force psychique, en relation avec l'élaboration de cette névrose, et dont l'influence se fait de nouveau sentir lorsqu'on tente de dénouer la névrose, empêche de résoudre totalement l'énigme de ces rêves.

3. Le rêve d'examen

Tous ceux qui ont passé leur baccalauréat ont été poursuivis par ce même cauchemar : ils allaient échouer, devoir redoubler la classe, etc. Pour ceux qui ont passé des examens supérieurs, ce rêve typique est remplacé par un autre : ils doivent passer à nouveau un concours difficile et objectent vainement dans leur sommeil qu'ils sont déjà depuis des années médecins, professeurs ou fonctionnaires. Ce sont les souvenirs impérissables des punitions que nous avons subies étant enfants pour avoir mal agi, qui se réveillent en nous aux deux moments cruciaux de nos études, au *dies irae, dies illa* des examens sévères. Ce sont ces peurs enfantines aussi qui viennent renforcer « l'angoisse d'examen » des névropathes. Nos études finies, nous n'aurons plus de châtiment à subir de la part de nos parents, de nos éducateurs ou de nos professeurs ; l'enchaînement impitoyable des événements se charge de continuer notre éducation, et nous rêvons alors de baccalauréat ou de licence – qui donc, même parmi les justes, n'a pas tremblé alors ? – chaque fois que nous sommes peu sûrs du succès : que nous n'avons pas bien agi, que nous avons mal organisé, chaque fois qu'une responsabilité nous pèse.

Une remarque d'un collègue avisé, qui, au cours d'un entretien, fit ressortir qu'à sa connaissance le rêve du baccalauréat n'était fait que par des personnes qui avaient réussi à cet examen et non par celles qui y avaient échoué, me fut un trait de lumière. Il semble que ce rêve angoissé survienne quand on doit accomplir le lendemain une tâche difficile et qu'on craint d'y échouer ; on paraît donc chercher dans son passé un exemple de grande angoisse injustifiée et contredite par les événements. Ce serait là un exemple très frappant de méprise sur le contenu du rêve par l'instance de la veille. Les paroles par lesquelles nous protestons contre le contenu du rêve : « Mais je suis déjà docteur », etc., seraient en réalité une consolation que le rêve nous donnerait, quelque chose comme : « Ne

t'inquiète donc pas pour demain, pense à l'angoisse que te causait ton baccalauréat, tu y as tout de même réussi. Maintenant tu es docteur, etc. » L'angoisse que nous attribuons au rêve provient des restes diurnes.

Cette explication m'a paru probante. Je l'ai vérifiée chaque fois que j'en ai eu l'occasion (ces occasions, il est vrai, n'ont pas été très nombreuses) sur moi et sur d'autres. Par exemple, j'ai été ajourné à l'examen de médecine légale ; je n'ai jamais évoqué cela en rêve, tandis que j'ai rêvé souvent d'examens de botanique, de zoologie ou de chimie, épreuves qui m'avaient inspiré des angoisses légitimes, mais qui – hasard ou bienveillance de l'examinateur – m'ont été favorables. Quand je rêve d'examens passés au lycée, c'est régulièrement d'un examen d'histoire que j'ai passé brillamment, mais, je crois, parce que mon excellent professeur – le borgne secourable que l'on retrouve dans un autre rêve – avait bien remarqué, sur la feuille de questions que je lui rendais, un coup d'ongle, barrant celle que je ne savais pas. Un de mes malades, qui a d'abord renoncé à se présenter au baccalauréat et ne l'a passé que plus tard, qui, par la suite, a échoué à son examen d'officier et n'est pas devenu officier, me dit qu'il a souvent rêvé du baccalauréat, mais jamais de l'autre examen.

Les rêves d'examen offrent pour l'interprétation les difficultés mêmes que j'ai indiquées comme caractéristiques pour la plupart des rêves typiques. Il est rare que le rêveur dispose des associations d'idées nécessaires pour l'interprétation. Pour bien comprendre ces rêves, il faut recourir à un grand nombre d'exemples. J'ai eu récemment le sentiment que les paroles : « Tu es déjà docteur », etc., n'étaient pas seulement un encouragement, mais renfermaient un reproche. À peu près celui-ci : « Tu es déjà âgé, tu as beaucoup vécu, et tu fais encore des bêtises, des enfantillages. » Ce mélange d'autocritique et réconfort paraît bien correspondre au contenu latent des rêves d'examen. On ne sera pas surpris d'apprendre que

les reproches au sujet de sottises et d'enfantillages se rapportent, dans les deux derniers exemples analysés, à la répétition d'actes sexuels répréhensibles.

W. Stekel, qui a donné la première interprétation au rêve du baccalauréat *(Maturatraum),* était d'avis qu'il se rapporte toujours à des épreuves sexuelles et à la maturité sexuelle. Mon expérience personnelle m'a souvent permis de confirmer ce point de vue.

Chapitre VI. Le travail du rêve

Toutes les tentatives faites jusqu’à présent pour élucider les problèmes du rêve s’attachaient à son contenu manifeste, tel que nous le livre le souvenir, et s’efforçaient d’interpréter ce contenu manifeste. Lors même qu’elles renonçaient à l’interprétation, elles se fondaient encore sur ce contenu manifeste.

Nous sommes seul à avoir tenu compte de quelque chose d’autre : pour nous, entre le contenu du rêve et les résultats auxquels parvient notre étude, il faut insérer un nouveau matériel psychique, le contenu *latent* ou les pensées du rêve, que met en évidence notre procédé d’analyse. C’est à partir de ces pensées latentes et non à partir du contenu manifeste que nous cherchons la solution.

De là vient qu’un nouveau travail s’impose à nous. Nous devons rechercher quelles sont les relations entre le contenu manifeste du rêve et les pensées latentes et examiner le processus par lequel celles-ci ont produit celui-là.

Les pensées du rêve et le contenu du rêve nous apparaissent comme deux exposés des mêmes faits en deux langues différentes ; ou, mieux, le contenu du rêve nous apparaît comme une transcription (*Übertragung*) des pensées du rêve, dans un autre mode d’expression, dont nous ne pourrons connaître les signes et les règles que quand nous aurons comparé la traduction et l’original.

Nous comprenons les pensées du rêve d’une manière immédiate dès qu’elles nous apparaissent. Le contenu du rêve nous est donné sous forme d’hiéroglyphes, dont les signes doivent être successivement traduits (*übertragen*) dans la langue des pensées du rêve. On se trompera évidemment si on veut lire ces signes comme des images et non selon leur signification conventionnelle. Supposons que je regarde un rébus : il représente une maison sur le toit de laquelle on voit un canot, puis une lettre isolée, un personnage sans tête qui court, etc. Je pourrais déclarer que ni cet ensemble, ni ses diverses parties n’ont de sens. Un canot ne doit pas se trouver sur le toit d’une maison et une personne qui n’a pas de tête ne peut pas courir ; de plus, la personne est plus grande que la maison, et, en admettant que le tout doive représenter un paysage, il ne convient pas d’y introduire des lettres isolées, qui ne sauraient apparaître dans la nature. Je ne jugerai exactement le rébus que lorsque je renoncerai à apprécier ainsi le tout et les parties, mais m’efforcerai de remplacer chaque image par une syllabe ou par un mot qui, pour une raison quelconque, peut être représenté par cette image. Ainsi réunis, les mots ne seront plus dépourvus de sens, mais pourront former quelque belle et profonde parole. Le rêve est un rébus, nos prédécesseurs ont commis la faute de vouloir l’interpréter en tant que dessin. C’est pourquoi il leur a paru absurde et sans valeur.

I. Le travail de condensation

Quand on compare le contenu du rêve et les pensées du rêve, on s’aperçoit tout d’abord qu’il y a eu là un énorme *travail de condensation.* Le rêve est bref, pauvre, laconique, comparé à l’ampleur et à la richesse des pensées du rêve. Écrit, le rêve couvre à peine une demi-page ; l’analyse, où sont indiquées ses pensées, sera six, huit, douze fois plus étendue. Le rapport peut varier avec les rêves, mais, ainsi que j’ai pu m’en rendre compte, il ne s’inverse jamais. En général, on sous-estime l’étendue de cette compression,

on considère qu'il n'y a pas d'autres éléments que les pensées découvertes, on néglige toutes celles qui sont cachées derrière le rêve et qu'une interprétation plus étendue pourrait nous découvrir. Nous avons déjà indiqué que l'on n'est jamais sûr d'avoir complètement interprété un rêve ; lors même que la solution paraît satisfaisante et sans lacunes, il est toujours possible que ce rêve ait eu encore un autre sens. À parler rigoureusement, on ne saurait donc déterminer le *quotient de condensation.* Faut-il expliquer la disproportion entre le contenu du rêve et les pensées du rêve exclusivement par une immense condensation du matériel psychique lors de la formation du rêve ? On peut faire à cette manière de voir une objection qui paraît probante au premier abord. Nous avons bien souvent l'impression que nous avons rêvé beaucoup toute la nuit et qu'ensuite nous avons oublié la plus grande partie de nos rêves. Le rêve que nous nous rappelons au réveil ne serait alors qu'un reste de l'ensemble du travail du rêve, qui aurait la même étendue que les pensées du rêve si nous pouvions nous le rappeler tout entier. Du moins un fragment en est sûrement exact. Tout le monde a pu constater qu'un rêve est reproduit plus fidèlement, lorsqu'on cherche à se le rappeler, au réveil ; vers le soir nous n'en retrouvons plus que des bribes. D'un autre côté, il faut reconnaître que l'impression d'avoir rêvé bien plus que ce qu'on peut retrouver repose très souvent sur une illusion dont nous expliquerons plus tard l'origine. Le fait que nous pouvons oublier nos rêves ne contredit d'ailleurs nullement l'hypothèse d'une condensation, celle-ci demeure prouvée par la quantité des représentations appartenant aux fragments non oubliés du rêve. Même si une grande part du rêve a échappé à la remémoration, cela ne peut que nous avoir ôté l'accès à un autre groupe de pensées. Rien, en effet, ne prouve que les parties oubliées

se rapportent aux mêmes pensées que celles que l'analyse de ce qui subsiste nous a permis d'atteindre[130].

Devant l'amoncellement d'idées que l'analyse tire de chacun des éléments du contenu du rêve, le lecteur commencera par se demander si tout ce qui vient à l'esprit, après coup, lors de l'analyse doit être mis au nombre des pensées du rêve, c'est-à-dire s'il faut supposer que toutes ces pensées ont agi déjà pendant le sommeil et contribué à la formation du rêve. Ne faudrait-il pas bien plutôt supposer que de nouvelles liaisons d'idées, demeurées étrangères au rêve, ont apparu lors de l'analyse ? Je ne peux adhérer qu'en partie à cette position. Il est de fait que diverses liaisons d'idées apparaissent lors de l'analyse seulement, mais on peut, chaque fois, vérifier que ces sortes de liens ne s'établissent qu'entre des pensées qui ont déjà été liées de quelque autre manière dans les pensées du rêve ; ces nouvelles liaisons sont en quelque sorte des inférences détournées, des courts-circuits, rendues possibles par l'existence de voies de liaisons autres et plus profondes. Pour ce qui est de la masse d'idées en surnombre découvertes lors de l'analyse, il faut bien convenir qu'elles ont agi déjà lors de la formation du rêve, car, lorsqu'on suit l'enchaînement de ces sortes de pensées qui paraissent d'abord sans relations avec le rêve, on tombe brusquement sur une idée qui était représentée dans le contenu du rêve, qui était indispensable pour l'interpréter, et que cependant on ne pouvait atteindre qu'en suivant cet enchaînement. Que l'on se rappelle le rêve de la monographie botanique, qui apparaît comme le résultat d'une condensation extraordinaire, bien que je n'aie cependant pas communiqué son analyse tout entière.

Mais comment faut-il se représenter l'état psychique pendant le sommeil qui précède le rêve ? Toutes les pensées du rêve sont-elles juxtaposées ? apparaissent-elles successivement ? ou plusieurs

130De nombreux auteurs signalent la condensation. DU PREL déclare qu'il est absolument sûr qu'il y a eu à un moment donné condensation d'une série de représentations.

suites de pensées simultanées se forment-elles dans divers centres pour se joindre ensuite ? Je pense que rien ne nous contraint à nous représenter d'une manière plastique notre état psychique lors de la formation du rêve. N'oublions pas qu'il s'agit ici de pensée inconsciente et que le processus peut être bien différent de celui que nous observons lors d'une réflexion consciente et dirigée.

Un fait demeure absolument certain : la formation du rêve repose sur une condensation. Comment cette condensation peut-elle se produire ?

Si l'on se rappelle qu'un petit nombre seulement de pensées du rêve, découvertes ensuite, sont représentées, il semble d'abord que la condensation s'opère par voie d'*omission,* le rêve n'étant pas une traduction fidèle ou une projection point par point de la pensée du rêve, mais une restitution très incomplète et très lacunaire. Ainsi que nous le verrons bientôt, cette explication est très insuffisante. Mais admettons-la provisoirement ; la question suivante surgit alors : si un petit nombre d'éléments des pensées du rêve peut seul pénétrer dans son contenu, quelles sont les conditions qui déterminent le choix de ces éléments ?

Pour tirer cela au clair, regardons les éléments du contenu du rêve : ils ont nécessairement rempli ces conditions. Le mieux sera de rechercher un rêve dont la formation implique une forte condensation. Je choisis le rêve de la monographie botanique.

I. Rêve de la monographie botanique. – *Contenu du rêve : J'ai écrit la monographie d'une plante* (d'espèce indéterminée). *Le livre est devant moi, je tourne précisément une page où est encarté un tableau en couleurs. Chaque exemplaire contient un spécimen de la plante séchée, comme un herbier.*

Dans ce rêve, l'élément frappant est la *monographie botanique.* Il provient des impressions de la veille du rêve : j'avais réellement vu, à la devanture d'un libraire, une *monographie de l'espèce Cyclamen.* – Le cyclamen n'est pas évoqué dans le contenu

du rêve, il n’y demeure que le souvenir d’une monographie qui se rapporte à la botanique. On voit aussitôt que la « monographie botanique » se rapporte à un *travail sur la cocaïne* que j’ai écrit autrefois ; de là, une association d’idées conduit d’une part à un livre jubilaire et à certains faits qui se sont passés dans un laboratoire de l’Université, d’autre part à mon ami *l’oculiste Königstein* qui a contribué à l’utilisation de la cocaïne. Au Dr K… se rattache d’autre part le souvenir de notre conversation interrompue de la veille au soir, puis de nombreuses réflexions sur le moyen de rétribuer les services médicaux rendus entre collègues. Cette conversation est d’ailleurs la véritable instigatrice du rêve ; la monographie sur le cyclamen est aussi un fait actuel, mais indifférent ; on voit que la « monographie botanique » du rêve est un moyen terme entre les deux événements de la journée ; prise sans changements dans une impression indifférente, elle a été rattachée à un fait psychique important par des liens associatifs multiples.

Non seulement la représentation composée, globale « *monographie botanique* », mais chacun de ses éléments « *botanique* » et « *monographie* », isolé, pénètre profondément par des associations nombreuses dans le chaos des pensées du rêve. Au mot *botanique* se rattachent les souvenirs du Pr *Gärtner* et de sa *florissante* jeune femme ; de ma malade *Flora* ; de la dame à qui son mari avait oublié d’apporter des *fleurs. Gartner,* de plus, fait penser au laboratoire et à la conversation avec *Königstein ;* il a été question des deux malades, au cours de cette conversation. La dame aux *fleurs* m’amène à songer à la *fleur favorite* de ma femme, que d’ailleurs évoquait le titre de la monographie entrevu dans la journée. D’autre part, le mot *botanique* rappelle encore un épisode de ma vie au lycée et un examen à la Faculté. Un autre sujet de conversation apparu dans mon entretien de la veille, celui qui a trait à mes fantaisies, se rattache, par l’entremise de ma soi-disant *fleur préférée,* l’artichaut à la chaîne associative qui part des fleurs

oubliées ; derrière le mot artichaut, je retrouve d'une part le souvenir de l'Italie, de l'autre le souvenir de la scène de mon enfance où j'entrai pour la première fois en relation avec les livres. Le mot *botanique* est donc un véritable nœud où se rencontrent de nombreuses associations d'idées, qui, je peux le garantir, peuvent être rattachées à bon droit à cette conversation. On se trouve au milieu d'une fabrique de pensées, où, comme pour le chef-d'œuvre du tisserand,

> « À chaque poussée du pied on meut les fils par milliers,
>
> Les navettes vont et viennent,
>
> Les fils glissent invisibles,
>
> Chaque coup les lie par milliers »[131].

Le mot « *monographie* », dans le rêve, évoque à nouveau deux sujets : le caractère unilatéral de mes études, le prix élevé de mes fantaisies.

Cette première recherche laisse l'impression que les éléments « botanique » et « monographie » ont trouvé place dans le rêve parce qu'ils étaient ceux qui présentaient, avec les pensées du rêve, le plus de points de contact ; c'étaient des nœuds, où des pensées du rêve ont pu se rencontrer en grand nombre, parce qu'ils offraient à l'interprétation des sens nombreux. On peut exprimer autrement encore le fait qui explique tout cela et dire : chacun des éléments du contenu du rêve est *surdéterminé,* comme représenté plusieurs fois dans les pensées du rêve.

Nous apprendrons plus encore si nous examinons les autres éléments du rêve dans leurs rapports avec les pensées du rêve. Le *tableau en couleurs* que je regarde évoque les critiques que mes collègues font de mes travaux et de mes fantaisies (ce dernier thème a déjà été mentionné, l'autre est nouveau) ; il est lié aussi à mes

131 Ein Tritt tausend Fäden regt, Die Schifflein herüber, hinüber schiessen, Die Fäden ungeselten fliessen, Ein Schlag tausend Verbindungen schlägt. (GOETHE, *Faust*, I.)

souvenirs d'enfance, au livre d'images que j'ai déchiré. La *plante sèche* rappelle l'herbier du lycée et ravive d'ailleurs ce souvenir. On voit de quelle espèce est le rapport entre le contenu du rêve et les pensées du rêve. Non seulement les éléments du rêve sont déterminés plusieurs fois par les pensées du rêve, mais chacune des pensées du rêve y est représentée par plusieurs éléments. Des associations d'idées mènent d'un élément du rêve à plusieurs pensées, d'une pensée à plusieurs éléments. Le rêve ne se forme donc pas à partir du résumé d'une pensée ou d'un groupe de pensées du rêve auquel d'autres résumés viendraient se juxtaposer, etc., un peu comme lorsque les diverses classes de la population choisissent des représentants. La masse entière des pensées du rêve est soumise à une certaine élaboration, d'où les éléments les mieux soutenus et les plus nombreux se détachent pour entrer dans le contenu du rêve ; on pourrait comparer ce choix à celui du scrutin de liste. Quel que soit le rêve que je décompose, je retrouve toujours les mêmes principes : les éléments du rêve sont issus de toute la masse des pensées du rêve, et chacun d'entre eux, si on le rapproche des pensées du rêve, y est plusieurs fois indiqué.

Il est bon de montrer par un deuxième exemple la relation entre le contenu du rêve et les pensées du rêve. Dans cet exemple les relations de l'un et des autres sont curieusement mêlées. Le rêve m'a été communiqué par un malade qui présentait de la claustrophobie. On verra bientôt pourquoi j'intitule comme suit ce rêve remarquablement ingénieux.

II. *Un beau rêve. – Il traverse en nombreuse compagnie la rue X… où se trouve une modeste auberge* (ce qui est inexact). *On y joue une pièce de théâtre, il est tantôt public tantôt acteur. À la fin, il faut remettre ses habits de ville pour partir. Une partie du personnel est reléguée au parterre, l'autre au premier étage. Il y a alors une discussion. Ceux qui sont en haut se fâchent parce que ceux d'en bas ne sont pas encore prêts, de sorte qu'ils ne peuvent descendre. Son*

frère est en haut, il est en bas et il se fâche contre son frère parce qu'on est si serré. (Cette partie est peu claire.) *D'ailleurs, dès l'entrée on avait indiqué qui devrait se trouver en haut et qui en bas. Il gravit ensuite seul la montée de la rue X... en allant vers la ville, et il marche si lentement, si péniblement qu'il ne parvient pas à avancer. Un monsieur d'un certain âge se joint à lui et dit du mal du roi d'Italie. Au bout de la pente, il marche bien plus aisément.*

La difficulté qu'il éprouvait à monter était si nette qu'une fois réveillé il s'est demandé pendant un moment si tout cela était bien un rêve.

On ne saurait que dire de ce rêve d'après son contenu manifeste. Je vais, au rebours de la méthode habituelle, commencer par la partie que le rêveur indique comme la plus claire.

Les difficultés que le dormeur a rêvées et qu'il a réellement senties dans son rêve, montée pénible et essoufflement, sont au nombre des symptômes que le malade a réellement présentés il y a des années ; ils étaient alors unis à une tuberculose (probablement simulée, hystérique). Les rêves d'exhibition nous ont déjà fait connaître cette sensation d'inhibition, d'espèce particulière, et nous la voyons ici de nouveau employée, comme un élément dont on disposerait en tout temps et pour n'importe quelle représentation. La description de la montée, pénible d'abord, facile ensuite, m'a fait penser, lors du récit du rêve, à la fameuse introduction de la *Sapho* d'A. Daudet. Il y a là un jeune homme qui monte un escalier avec sa maîtresse dans ses bras ; elle lui paraît d'abord très légère, mais, à mesure qu'il monte, elle lui pèse toujours plus. Cette scène est le symbole des faits que présente le roman ; A. Daudet veut mettre les jeunes gens en garde, les empêcher de s'attacher sérieusement à des filles de basse extraction et de passé douteux[132]. Tout en sachant que mon malade avait eu, peu de temps auparavant, une liaison avec une

132On comprendra mieux la valeur de cette description à la lumière de ce qui est dit sur le rêves d'ascension dans notre chapitre sur la symbolique.

actrice et puis avait rompu avec elle, je ne m'attendais pas à ce que cette idée, apparue lors de l'interprétation, fût exacte. De plus, les faits, dans *Sapho*, étaient le *contraire* de ceux du rêve ; dans celui-ci, la montée était d'abord ardue, puis facile ; dans le roman, il fallait, pour le symbole, que ce qui avait d'abord paru léger fût lourd à la fin. À mon grand étonnement, le malade remarque que l'interprétation convenait parfaitement au contenu de la pièce que, la veille, il avait vu représenter. Sous le titre *Rund um Wien,* elle montrait la vie d'une fille qui, après avoir été honnête, passe dans le demi-monde, a des relations avec des personnes haut placée, « *monte* », puis, plus tard, « *descend* » de plus en plus. Cette pièce l'avait fait penser à une autre, jouée plusieurs années auparavant, *Von Stufe zu Stufe (De marche en marche).* L'affiche qui l'annonçait portait un *escalier* de plusieurs marches.

Poursuivons l'interprétation. L'actrice avec qui il venait d'avoir des relations qui intéressent ce rêve habitait dans la rue X… Il n'y a pas d'auberge dans cette rue. Mais, comme il avait passé, à cause de cette dame, une partie de l'été à Vienne, il était « descendu » dans un petit hôtel du quartier. En quittant l'hôtel, il avait dit au cocher : « Je suis bien content, parce que du moins je n'y ai pas attrapé de vermine » (c'était encore là une de ses phobies). Le cocher avait répondu : « Aussi comment peut-on s'installer ici ! Ce n'est pas un hôtel, c'est une *auberge.* »

À cette *auberge* se rattache aussitôt le souvenir des vers :

« Je fus récemment l'hôte D'un hôtelier bien doux »[133] ;

mais, dans le poème de Uhland, l'hôtelier est un *pommier.*

D'autres vers viennent alors s'associer à ce distique :

« FAUST (dansant avec la jeune fille)

J'eus autrefois un bien *beau rêve* ;

Je voyais un *pommier* éclatant

133*Bei einem Wirte wundermild Da war ich jüngst zu Gaste.*

Où brillaient deux bien belles pommes,

Elles m'attiraient, je *montai dessus.*

LA BELLE

Ces petites pommes vous tentent beaucoup…

Ce fut ainsi au paradis déjà.

La joie m'étreint à la pensée

Que mon jardin en a de telles »[134].

Ce pommier et ces pommes ne laissent place à aucun doute. L'actrice qui a charmé mon rêveur avait, entre autres attraits, une belle poitrine.

Il était à supposer, d'après l'enchaînement de l'analyse, que le rêve se rapportait à une impression d'enfance. Si cette supposition était exacte, il s'agissait de la nourrice de cet homme, bientôt âgé de trente ans. La poitrine de sa nourrice est bien une auberge pour l'enfant. La nourrice, comme la *Sapho* de Daudet, représente l'amie abandonnée depuis peu.

Le frère du malade (plus âgé que celui-ci) apparaît aussi dans le contenu du rêve ; il est *en haut,* tandis que le malade est *en bas.* C'est de nouveau une interversion du rapport réel, car, ce que je sais, le frère a perdu sa position, tandis que mon malade a conservé la sienne. Il a évité, en racontant son rêve, d'employer l'expression

134FAUST *(mi der jungen tanzend)*
Einst hatt'ich einen schönen Traum
Da sah ich einem Apfelbaum,
Zwei schöne Æpfel glänzten dran,
Sie reizten mich, ich stieg hinan.
DIE SCHÖNE

Der ÆEpfelchen begehrt ihr sehr,
Und schon von Paradiese her.
Von Freuden fühl'ich mich bewegt,
Dass auch mein Garten solche trägt
(GOETHE, Faust, I.)

« *par terre* ». Cela aurait été trop clair, car nous disons ici qu'une personne est « *par terre* » quand elle a perdu son avoir et sa situation, quand elle est « *tombée aussi bas que possible* ». Le fait qu'ici quelque chose est renversé dans le rêve doit avoir un sens. L'interversion indique qu'il y a encore une autre relation entre la pensée et le contenu du rêve. Nous avons le moyen d'expliquer cette interversion. Nous trouvons à la fin du rêve une autre transformation : la montée y est l'inverse de ce qu'elle est dans *Sapho.* On voit par là de quoi il s'agit. Dans *Sapho* l'homme porte la femme avec laquelle il a des relations sexuelles ; dans les pensées du rêve il y a au contraire une femme qui porte un homme, et, comme ceci ne peut avoir lieu que pendant l'enfance, il s'agit donc de la nourrice qui porte péniblement son nourrisson. Ainsi la conclusion du rêve fait de *Sapho* et de la nourrice une même personne.

L'auteur a choisi le nom de *Sapho* en songeant aux mœurs lesbiennes ; de même les fragments du rêve ou l'on voit des personnes occupées *en haut* et *en bas* indiquent les fantasmes sexuels du rêveur ; leur refoulement n'est pas sans relation avec sa névrose. L'interprétation du rêve ne peut pas nous apprendre s'il s'agit ici de fantasmes ou de souvenirs de faits réels ; elle ne nous livre que les pensées et nous laisse le soin de chercher leur valeur de réalité. Des faits réels et des fantasmes semblent d'abord avoir la même valeur (ce n'est pas le cas pour le rêve seulement, mais encore pour des créations psychiques plus importantes). Comme nous le savons déjà, une société nombreuse signifie « garder un secret ». Le frère représente, par une manière de fantasme rétrospectif qui fait revivre une scène d'enfance, tous les rivaux auprès des femmes. L'épisode du personnage qui s'indigne contre le roi d'Italie est lié, par l'intermédiaire d'un événement récent et indifférent en soi, à l'introduction de personnes de condition inférieure dans des cercles sociaux plus relevés. Il semble que l'on puisse placer, à côté de

l'avertissement que Daudet donne au jeune homme, un avertissement analogue destiné au nourrisson[135].

III. *Rêve des hannetons.* – Comme troisième exemple pour l'étude de la condensation, voici l'analyse partielle d'un autre rêve, très intéressant. Je le dois à une dame déjà âgée, soumise au traitement psychanalytique. Elle souffrait d'accès d'angoisse très pénibles, et, comme il arrive habituellement dans ces cas, ses rêves présentaient quantité de pensées d'origine sexuelle. Quand je les lui fis connaître, elle en fut d'abord aussi surprise qu'effrayée. Comme je ne puis poursuivre l'interprétation jusqu'au bout, la matière du rêve paraîtra fragmentée en plusieurs groupes sans lien visible.

Contenu du rêve : *Elle se rappelle qu'elle a deux hannetons*[136] *dans une boîte ; elle veut les mettre en liberté, parce que sinon ils vont étouffer. Elle ouvre la boîte, les hannetons sont tout épuisés ; l'un d'eux s'envole par la fenêtre ouverte, l'autre est écrasé par le battant de la fenêtre, au moment où elle la ferme, comme quelqu'un le lui demandait (manifestations de dégoût).*

Analyse. – Son mari est en voyage ; sa fille, âgée de 14 ans, dort avec elle. La petite lui a fait remarquer, le soir, qu'une mite était tombée dans son verre d'eau ; elle n'a pas songé à l'en tirer, et, le matin, elle a eu pitié de la pauvre bête. Le livre qu'elle a lu, avant de s'endormir, racontait l'histoire d'enfants qui jetaient un chat dans l'eau bouillante et décrivait les soubresauts de l'animal. Ce sont les deux occasions du rêve, elles sont indifférentes en elles-mêmes. Elle continue à penser à la *cruauté à l'égard des bêtes.* Il y a quelques années, comme elles passaient l'été à la campagne, sa fille avait été très méchante pour les animaux. Elle voulait collectionner des papillons et elle lui avait demandé de l'*arsenic* pour les tuer. Un jour, un papillon de nuit, qui avait une aiguille dans le corps, vola

135La nourrice, dans ce cas, était la mère. Que l'on veuille bien ici se rappeler l'anecdote où le jeune homme regrette de n'avoir mieux employé le temps passé en nourrice. C'est bien la source du rêve.

136[N. d. T.] : *Maikäfer* (m. à mot = scarabées de mai).

longtemps encore autour de la pièce ; une autre fois, plusieurs chenilles, qu'elle avait conservées pour voir leur métamorphose, moururent de faim. Plus jeune encore, cette petite fille avait l'habitude d'arracher les ailes des *scarabées* et des *papillons* ; tout cela lui ferait horreur aujourd'hui, elle est devenue très bonne.

Ce contraste la préoccupe. Il lui en rappelle un autre, le contraste entre l'*apparence* et les sentiments, tel qu'il est décrit dans *Adam Bede* de G. Eliot. Il y a là une jeune fille, belle, mais frivole et sotte, une autre, laide, mais dont les sentiments sont nobles. Il y a un *aristocrate* qui séduit la petite sotte ; un travailleur dont les sentiments et la conduite sont élevés. On ne peut pas *deviner* ces choses d'après l'*apparence.* Qui *devinerait* qu'elle est tourmentée par des désirs charnels ?

L'année où la petite fille faisait sa collection de papillons, tout le pays était ravagé par les *hannetons.* Les enfants les poursuivaient, les *écrasaient* cruellement. Elle vit même un homme qui leur arrachait les ailes et les mangeait ensuite. Elle est née en *mai,* elle s'est mariée en *mai.* Trois jours après son mariage, elle a écrit à ses parents combien elle était heureuse, elle ne l'était pas du tout en réalité.

Le soir qui a précédé le rêve, elle avait fouillé dans de vieilles lettres, elle en avait lu quelques-unes aux siens, les unes sérieuses, les autres comiques ; parmi celles-ci, une lettre très ridicule d'un professeur de piano qui lui avait fait la cour quand elle était jeune fille, une autre d'un adorateur de famille aristocratique[137].

Elle se reproche d'avoir laissé entre les mains de sa fille un mauvais livre de Maupassant[138]. L'arsenic demandé par sa fille lui rappelle les *pilules d'arsenic* qui, dans le *Nabab,* doivent rendre au duc de Mora la vigueur de sa jeunesse.

137C'est ce qui a provoqué le rêve.

138Il faut ajouter que ces livres sont du *poison* pour une jeune fille. Elle-même dans sa jeunesse, en a lu de tels.

Rendre la liberté lui rappelle le passage de *La Flûte enchantée :*

Je ne puis te contraindre à m’aimer,

Mais je ne te *rendrai* pas *la liberté*[139]*.*

Les hannetons la font penser aux paroles de Käthchen de Heilbronn (de Kleist) :

« Tu es amoureux fou de moi. » (mot à mot : comme un scarabée)[140].

puis à Tannhäuser :

« Puisque toi, animé d’un *plaisir mauvais*[141]*…* »

Elle vit dans l’angoisse à cause de l’absence de son mari. La crainte qu’il ne lui arrive malheur en voyage s’exprime en d’innombrables fantasmes diurnes. Ses pensées inconscientes pendant l’analyse déploraient sa « sénilité ». On saisira parfaitement la pensée que ce rêve recouvre, si je raconte que, plusieurs jours avant, comme elle se livrait à ses occupations, elle fut effrayée de penser brusquement à son mari avec cet impératif : *« Pends-toi ! »* Quelques heures avant, elle avait lu quelque part que lors de la pendaison il se produisait une érection puissante. C’est le désir d’une semblable érection qui, refoulé, se traduisait sous cette forme effrayante. « *Pends-toi* » signifiait : il faut à tout prix que tu aies une érection. Les pilules d’arsenic du Dr Jenkins dans le *Nabab* appartiennent au même ordre d’idées ; la malade savait aussi que l’on prépare le plus puissant des aphrodisiaques, la *cantharide,* en *écrasant des scarabées* (appelés : mouches espagnoles). Voilà le sens de la partie principale du rêve.

Ouvrir et *fermer la fenêtre* rappelle une différence essentielle entre elle et son mari. Elle dort la fenêtre ouverte, il dort la fenêtre

139Zur Liebe kann ich dich nicht zwingen, Doch geb' ich dir die Freiheit nicht.

140Verliebt ja bist du wie ein Käfer mir. (Une autre association conduit au *Penthesilée* du même auteur : *cruauté* envers un amoureux.)

141Weil du von böser Lust beseelt...

fermée. *Épuisement* est le symptôme morbide dont elle s'est plainte le plus tous ces jours.

Dans ces trois rêves, j'ai indiqué typographiquement la réapparition de chacun des éléments du contenu dans les pensées du rêve ; on a pu voir ainsi combien leurs relations étaient multiples. Toutefois, comme je n'ai analysé aucun de ces rêves jusqu'au bout, il convient de revenir à un rêve dont l'analyse ait été faite entièrement, pour y montrer de quelle manière le contenu du rêve est surdéterminé. Je choisis le rêve de l'injection faite à Irma. Nous verrons sans peine, par cet exemple, que, lors de la formation du rêve, le travail de condensation dispose de plus d'un moyen.

Le personnage principal de ce rêve est ma malade Irma ; elle est vue avec ses traits propres et par conséquent représente en premier lieu elle-même. La position dans laquelle je l'examine près de la fenêtre provient du souvenir d'une autre personne, de la dame que je préférerais soigner, en échange, ainsi que le montrent les pensées du rêve. Dans la mesure où Irma a des membranes diphtériques qui rappellent mes inquiétudes au sujet de ma fille aînée, elle représente mon enfant, et, à cause de la similitude des noms, la malade morte d'intoxication. Dans la suite, Irma figure d'autres personnes encore (sans que son apparence se modifie dans le rêve) ; elle devient un des enfants que nous examinons à la consultation publique de l'hôpital des enfants malades, où mes amis manifestent la différence de leurs caractères. Il est probable que la transition a été fournie par l'idée de ma petite fille. Quand elle ne veut pas ouvrir la bouche, Irma devient une allusion à une autre dame que j'ai examinée et, de plus, pour le même motif, à ma propre femme. Les signes morbides que j'ai découverts dans sa gorge sont des allusions à toute une série d'autres personnes.

Toutes ces personnes que je découvre en poursuivant cette « Irma » n'apparaissent pas elles-mêmes dans le rêve ; elles se dissimulent derrière l'« Irma » du rêve qui devient ainsi une image

générique formée avec quantité de traits contradictoires. Irma représente toutes ces personnes, sacrifiées au cours du travail de condensation, puisqu'il lui arrive tout ce qui est arrivé à celles-ci.

On peut créer une *personne collective,* servant à la condensation du rêve, d'une autre manière encore : en réunissant en une seule image de rêve les traits de deux ou plusieurs personnes. C'est ainsi qu'a été formé le Dr M… de mon rêve : il porte le nom de M…, il parle et il agit comme lui ; ses caractéristiques physiques, sa maladie sont celles d'une autre personne, de mon frère aîné ; un seul trait, sa pâleur, est doublement déterminé, puisque dans la réalité il est commun aux deux personnes. Le Dr R…, du rêve de l'oncle, est un personnage de ce genre. Mais ici l'image du rêve a encore été préparée d'une autre façon. Je n'ai pas uni des traits particuliers à l'un à ceux de l'autre et simplifié dans ce but l'image-souvenir de chacun. J'ai agi comme Galton élaborant ses images génériques (ses « portraits de famille ») : j'ai projeté les deux images l'une sur l'autre, de sorte que les traits communs ont été renforcés et que les traits qui ne concordaient point se sont mutuellement effacés et sont devenus indistincts dans l'image. C'est ainsi que, dans le rêve de l'oncle, un trait se renforce parce qu'il appartient à deux personnes (de physionomies différentes et par conséquent effacées) ; c'est la barbe blonde, qui, de plus, rappelle mon père et moi grâce à l'idée de grisonner.

L'élaboration de personnes collectives et de types mixtes est un des principaux moyens dont la condensation du rêve dispose. Nous aurons bientôt l'occasion d'en reparler.

L'idée de *dysenterie* provient, dans le rêve de l'injection faite à Irma, également de plusieurs sources : d'une part d'une assonance paraphasique avec diphtérie, d'autre part de ce que cette idée est associée à celle du malade que j'ai envoyé en Orient et dont on a méconnu l'hystérie.

Un cas de condensation intéressant nous est fourni par le *propylène* mentionné dans le rêve. La pensée du rêve ne contenait pas *propylène* mais *amylène.* On pourrait penser que, lors de la formation du rêve, il y a eu là un simple déplacement. Cela est vrai, mais ce déplacement a servi la condensation, ainsi qu'on va le voir. En arrêtant mon attention sur le mot propylène, je m'aperçois qu'il assone avec *Propylées*[142]*.* Les Propylées ne sont pas seulement à Athènes. Il y a des Propylées à Munich. C'est dans cette ville qu'un an avant le rêve j'ai rendu visite à un ami très malade que ma pensée évoque certainement lorsqu'elle mentionne la *triméthylamine* aussitôt après le propylène.

Je néglige le fait, pourtant frappant, que, lors de l'analyse du rêve, des associations de valeurs diverses ont été employées à relier les idées comme si elles avaient été équivalentes ; je vais essayer de me représenter d'une manière plastique en quelque sorte comment l'*amylène* de la pensée du rêve a pu être remplacé par *propylène* dans son contenu.

On trouve d'une part le groupe de représentations de mon ami Otto qui ne me comprend pas, me donne tort, m'offre de la liqueur qui sent l'*amylène ;* d'autre part, lié par contraste, le groupe de mon ami Wilhelm qui me comprend, qui me donnerait raison et à qui je dois tant d'indications précieuses, surtout la chimie des processus sexuels.

Dans le groupe de représentations formé autour d'Otto, mon attention est surtout attirée par les faits récents, ceux qui ont provoqué le rêve : l'*amylène* est au nombre de ces éléments privilégiés, prédestinés à entrer dans le rêve. Le groupe, très riche, formé autour de Wilhelm est animé par le contraste avec le groupe d'Otto, et les éléments qui sont mis en relief correspondent aux éléments du groupe d'Otto. Dans tout ce rêve, j'en appelle d'une personne qui me contrarie à une autre que je peux lui opposer à mon

142[N. d. T.] : en allemand, *Propyläen*.

gré, point par point. C’est ainsi que le souvenir de l’*amylène,* qui provient du groupe d’Otto, provoque dans le groupe adverse des souvenirs de la sphère de la chimie, et que la *triméthylamine,* soutenue de divers côtés, entre dans le contenu du rêve. *Amylène* pouvait aussi parvenir sans changement dans le contenu, mais il subit l’influence du groupe Wilhelm ; dans l’ensemble des souvenirs que ce nom recouvre, un élément est choisi, c’est celui qui peut donner une double détermination pour *amylène. Propylène* est tout près d’*amylène,* si on se place au point de vue de l’association ; le groupe Wilhelm offre Munich et les *Propylées.* Les deux cercles de représentation se rejoignent avec *Propylène-Propylées.* Cet élément médian pénètre donc dans le contenu du rêve par une manière de compromis. Il y a eu création d’une sorte de moyen terme qui permet une détermination multiple. Nous saisissons bien ici comment la détermination multiple permet de pénétrer plus aisément dans le contenu du rêve. Pour parvenir à cette image moyenne, on a déplacé l’attention, de la pensée réelle à une autre, assez proche pour l’association.

L’étude du rêve de l’injection nous permet de jeter un coup d’œil sur le processus de condensation, tel qu’il apparaît dans la formation du rêve. Nous pouvons reconnaître les procédés particuliers du travail de condensation : choix d’éléments de pensée qui apparaissent à diverses reprises dans les pensées du rêve, formation d’unités nouvelles (personnes collectives, types mixtes) et création de moyens termes. Nous nous demanderons à quoi sert la condensation et d’où elle vient, quand nous essaierons de saisir l’ensemble des processus psychiques qui apparaissent lors de la formation du rêve. Contentons-nous pour l’instant d’affirmer l’existence d’une condensation, relation caractéristique entre les pensées du rêve et le contenu du rêve.

Ce processus de condensation est particulièrement sensible quand il atteint des mots et des noms. Les mots dans le rêve sont

fréquemment traités comme des choses, ils sont sujets aux mêmes compositions que les représentations d'objets. Ces sortes de rêves aboutissent à la création de mots comiques et étranges.

I. Un collègue m'avait envoyé un jour un de ses travaux, il y parlait d'une découverte physiologique récente, qu'il surestimait, à mon avis, et cela en termes très emphatiques ; la nuit suivante, je rêvai une phrase qui se rapportait visiblement à ce travail : *C'est un style vraiment* NOREKDAL. J'eus beaucoup de peine à comprendre comment j'avais formé ce mot : c'était visiblement une parodie des superlatifs : colossal, pyramidal ; mais je ne savais trop d'où il venait. Enfin, je retrouvai dans ce mot monstrueux les deux noms *Nora* et *Ekdal,* souvenir de deux drames connus d'Ibsen. J'avais lu peu de temps avant, dans un journal, un article sur Ibsen de l'auteur même que je critiquais dans mon rêve.

II. Une de mes malades me communique un rêve bref qui s'achève par une combinaison de mots dépourvue de sens. *Elle assiste avec son mari à une fête paysanne et dit :* « *Tout cela aboutira à un* MAISTOLLMÜTZ *général.* » Elle a en même temps en rêve le sentiment obscur qu'il s'agit d'une bouillie faite de maïs, d'une sorte de polenta. L'analyse décompose le mot en *maïs – toll – mannstoll* (nymphomane) – *Olmütz ;* tous restes d'une conversation à table avec des membres de sa famille. Le mot maïs renfermait, outre l'allusion à l'exposition du jubilé qui venait de s'ouvrir, un rappel des mots : *Meissen* (une porcelaine de Saxe [de *Meissen*] qui représente un oiseau), *Miss* (l'Anglaise de ses cousins était partie pour *Olmütz), mies* = dégoût, mot de jargon juif employé par plaisanterie. Une longue chaîne de pensées et d'associations partait de chacune des syllabes de ce mastic.

III. Un jeune homme, chez qui un ami a sonné, le soir tard, pour déposer une carte de visite, rêve, dans la nuit suivante : *Un homme d'affaires demeure tard, le soir, pour installer un téléphone d'appartement. Après son départ, la sonnerie ne résonne pas d'une*

manière continue, mais à petits coups séparés seulement. Le domestique retourne chercher l'homme ; celui-ci dit : « *Il est bien curieux que des gens, ordinairement* TUTELREIN, *ne sachent pas se tirer d'affaire en pareil cas.* »

Comme on le voit, le prétexte du rêve est indifférent et n'en recouvre qu'un élément. D'ailleurs nous n'avons pu l'interpréter que quand nous l'avons rapproché d'un des événements antérieurs de la vie du rêveur, indifférent en soi, mais auquel son imagination prêtait de l'importance. Lorsqu'il était enfant et qu'il habitait chez son père, il avait un jour, comme il était à moitié endormi, renversé un verre d'eau par terre, de sorte que le fil téléphonique avait été mouillé et que sa sonnerie incessante avait dérangé le père, qui dormait. La sonnerie continuelle correspond à la grande humidité, les quelques coups représentent la chute des gouttes. Le mot « *tutelrein* » peut s'interpréter dans trois sens : *Tutel* signifie tutelle ; *Tutel* (ou *Tuttel)* est une manière vulgaire de désigner la poitrine de la femme ; le mot *rein* (propre), si on le joint à une partie de *Zimmertelefon,* donne *zimmerrein* (« propre dans une chambre ») : le chien dressé à être propre dans la maison, ce qui rappelle le plancher mouillé de la

chambre et assone d'autre part avec le nom d'un des parents du rêveur[143].

IV. Au cours d'un long rêve confus, qui paraît avoir pour centre une croisière, le nom de la prochaine station est HEARSING, la suivante s'appelle FLIESS. Ce dernier mot est le nom de mon ami de Berlin. Je suis souvent allé le voir. Le mot *Hearsing* est fabriqué à la manière des noms de villages des environs de Vienne qui s'achèvent souvent en – ing : Hietzing, Liesing, Mödling (= Medelitz, « *mea deliciae* », c'est-à-dire *meine Freud',* ma joie) ; EARSING rappelle aussi l'anglais *Hearsay* (= ouï-dire) et signifie calomnie, ce qui dévoile l'occasion du rêve : une poésie lue dans les *Fliegende Blätter* et où il est question d'un nain calomniateur « Sagter Hatergesagt » (Ditil, Atildit). En rapprochant la syllabe finale – ing du nom Fliess, on obtient Vlissingen, nom du port où mon frère débarque quand il vient d'Angleterre. On appelle ce port en anglais Flushing, ce qui en cette langue signifie aussi rougir et rappelle les malades qui ont de l'éreuthophobie (j'en traite en ce moment quelques-uns) ; une

143Cette chimie (fragmentation et réunion de syllabes) sert, quand nous sommes éveillés, à jouer sur les mots. « Quelle est la façon la plus économique d'obtenir de l'argent (*silber*) ? Vous descendez une avenue de peupliers blancs (*silberpappeln*) et réclamez le silence. Le bavardage (*pappeln*) cesse et vous obtenez l'argent. » Celui qui le premier lut et critiqua ce volume m'a fait une objection que d'autres me feront encore sans doute : « le rêveur paraît souvent trop spirituel ». C'est vrai, mais l'objection ne porterait que s'il s'agissait de celui qui interprète le songe. Quand je suis éveillé, je ne peux passer pour spirituel ; si mes rêves le sont, cela ne dépend pas de moi, mais des circonstances particulières dans lesquelles les rêve est élaboré. Ceci est spirituel, parce que le chemin le plus directe et le plus proche pour exprimer sa pensée lui est fermé. Il l'est par force. Le lecteur a pu s'apercevoir que les rêves de mes malades donnent une impression d'esprit (de jeux d'esprit) au moins autant que les miens. — Les reproches fait à ce propos m'ont amené à comparer la technique des jeux d'esprit avec le travail du rêve. Cf. *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905 (*Ges. Werke*, Bd. VI).

publication récente de Bechterew sur cette névrose m'a été désagréable.

V. Un autre rêve se compose de deux fragments bien séparés. Le premier est le mot AUTODIDASKER, que je me rappelle bien nettement ; le second reproduit un fantasme sans grande importance qui m'est venu à l'esprit peu de jours avant : *Quand je verrai le P^r^ N…, je lui dirai :* « *Le malade au sujet duquel je vous ai consulté n'a vraiment qu'une névrose, ainsi que vous l'aviez pensé.* » Le néologisme *Autodidasker* doit non seulement contenir ou représenter un sens comprimé, mais encore un sens qui ait quelque rapport avec la résolution de faire cette réparation au P^r^ N…

On peut aisément couper *Autodidasker* en *Autor* (auteur), *Autodidacte* et *Lasker* auquel se rattache le nom de *Lassalle.* Ces mots vont me permettre d'interpréter le rêve. J'avais apporté à ma femme plusieurs volumes d'un auteur connu, J. J. David, ami de mon frère, et qui, à ce que l'on m'a dit, est né dans le même pays que moi. Elle m'a parlé un soir de l'impression profonde que lui avait produite l'histoire poignante d'un homme de talent déchu, lue dans une nouvelle de David ; notre conversation a ensuite roulé sur les dons que nous découvrions chez nos enfants. Ma femme, encore sous l'impression du roman, me dit quels soucis elle avait à ce sujet, et je la consolai en lui expliquant que ces sortes de dangers étaient précisément de ceux que l'éducation écarte. Dans la nuit, ma pensée se poursuivit, adopta les préoccupations de ma femme, et y mêla bien d'autres choses. Un mot que l'auteur avait dit un jour au cours d'une discussion avec mon frère au sujet du mariage me montre un chemin détourné qui a pu conduire à la représentation du rêve. Une dame avec qui nous étions très liés s'est mariée à Breslau. Le fond de mon rêve étant l'idée de la ruine par la femme, Breslau me fournit l'exemple de *Lasker* et de *Lassalle,* deux cas typiques de cette influence funeste[144]. On peut résumer tout ceci par « Cherchez la

144Lasker est mort de paralysie générale, conséquence de la syphilis. Lassalle a été tué dans un duel, pour une femme.

femme », ce qui, pris en un autre sens, me fait penser à mon frère *Alexandre* qui n'est pas encore marié. Je remarque que *Alex* (c'est ainsi que nous l'appelons) est presque un anagramme de *Lasker :* ceci à dû contribuer à faire faire à ma pensée le détour par Breslau.

Cette façon de jouer avec les noms et les syllabes cache encore un autre sens. Elle révèle mon désir de voir mon frère heureux dans sa famille : en effet, dans *L'Œuvre,* roman assez proche de la pensée de mon rêve, l'auteur, ainsi qu'on le sait, a épisodiquement décrit son bonheur familial ; il s'est lui-même représenté sous le nom de *Sandoz.* Il est probable que, voulant transformer son nom, il l'a retourné ainsi que le font si volontiers les enfants, en *Aloz ;* mais, cela étant trop clair encore, il a remplacé la syllade *Al,* qui est aussi la première du nom Alexandre, par *sand,* qui en est la troisième. C'est de la même manière que s'est formé le mot *Autodidasker.*

Voici comment est apparu dans le rêve le fantasme de dire au P^r^ N… que notre malade ne souffre que de névrose. Peu de temps avant la fin de l'année, j'avais eu un malade dont je ne savais comment faire le diagnostic. Il paraissait avoir une grave maladie organique, peut-être une affection de la moelle épinière, mais je n'en étais pas sûr. Un diagnostic de névrose était tentant et il eût mis fin à toutes les difficultés, mais le malade repoussait nettement toutes anamnèse sexuelle, et je ne puis admettre de névrose sans ces sortes d'antécédents. Dans mon embarras, j'appelai à mon aide le médecin pour qui j'ai le plus de respect et devant l'autorité de qui je m'incline le plus volontiers. Je lui expliquai mes doutes, il les trouva justifiés et dit ensuite : « Continuez à observer votre malade, vous verrez que ce sera bien une névrose. » Comme je sais qu'il ne partage pas mon opinion sur l'étiologie des névroses, je me tus, mais ne cachai point mon incrédulité. Quelques jours après, je dis au malade que je ne pouvais rien pour lui et lui conseillai de voir quelque autre médecin. Alors, à ma grande surprise, il s'excusa de m'avoir menti ; il avait eu trop honte ; il me découvrit l'étiologie sexuelle que j'avais

recherchée et dont j'avais besoin pour admettre la névrose. Cela me fut un soulagement, mais en même temps me fit honte, je dus m'avouer que mon collègue avait vu plus clair que moi. Je résolus de lui dire, quand je le reverrai, qu'il avait eu raison et que j'avais eu tort.

C'est justement là ce que je fais dans mon rêve. Mais avoir tort paraît l'accomplissement d'un singulier désir. C'est bien mon désir cependant ; je voudrais avoir tort de craindre, je voudrais que ma femme, dont la pensée du rêve m'a attribué les craintes, eût tort. Le fait au sujet duquel il faut avoir tort ou raison dans le rêve n'est pas très différent de ce qui concerne les pensées de ce même rêve. C'est la même alternative entre trouble organique ou fonctionnel à cause de la femme, plus exactement à cause de la vie sexuelle : paralysie générale ou névrose ; à cette dernière peut se rattacher d'une manière lâche la mort de *Lassalle*.

Dans ce rêve bien construit et tout à fait clair quand on l'interprète soigneusement, le rôle du P^r^ N… ne s'explique pas seulement par la ressemblance des cas et par mon désir d'avoir tort, par ses relations à Breslau et avec la famille de notre amie mariée là-bas – mais encore par quelques menus faits qui se rattachent à notre consultation. Ayant achevé de parler du malade, il manifesta de l'intérêt pour ma vie personnelle : « Combien d'enfants avez-vous maintenant ? » – « Six. » – Un mouvement trahit à la fois son admiration et son inquiétude. « Des filles, des garçons ? » – « Trois filles et trois garçons, ils sont ma fierté et ma richesse. » – « Eh bien, prenez garde ; avec les filles, tout est simple, mais les garçons sont difficiles à élever. » – J'objectai qu'ils avaient été jusqu'alors très doux ; assurément ce diagnostic sur l'avenir de mes fils me fut aussi peu agréable que le précédent sur la névrose de mon malade. Ces deux impressions sont donc liées par contiguïté, et, en introduisant dans le rêve l'histoire de la névrose, je ne fais que remplacer par elle notre conversation sur l'éducation, beaucoup plus proche de la

pensée du rêve puisqu'elle touche de très près aux préoccupations exprimées ultérieurement par ma femme. Ainsi ma crainte que N… ait eu raison en parlant des difficultés que pourrait présenter l'éducation de mes garçons entre dans le contenu du rêve ; elle se dissimule derrière la représentation du désir : avoir eu tort en ayant de telles craintes. Ce même fantasme sert à représenter les deux faces de l'alternative.

VI. Marcinowski raconte le rêve suivant : « Ce matin, entre le sommeil et la veille, j'eus une très jolie condensation de mots. Au cours d'une quantité de fragments de rêve difficiles à se rappeler, je fus arrêté par un mot que je voyais moitié écrit et moitié imprimé. Le mot était « ERZEFILISCH », et il appartenait à une phrase qui demeura seule dans mon souvenir : *cela agit erzefilisch sur la sensibilité sexuelle.* Je sus aussitôt que le sens était *erzieherisch* (d'une manière éducative), je n'étais d'ailleurs pas bien sûr que ce ne fût pas *erzifilisch.* À ce propos je tombai sur le mot *syphilis* et, à moitié endormi encore, je cherchai à comprendre comment ce mot pouvait entrer dans mon rêve, alors que cette maladie ne concernait ni moi, ni ma profession. Mais le mot *erzaehlerisch* (en racontant) expliquait à la fois le *e* et le motif du rêve. Notre gouvernante *(Erzieherin)* m'avait demandé la veille au soir de lui parler du problème de la prostitution ; désirant agir d'une manière « éducative » *(erzieherisch)* sur sa sensibilité encore incomplètement développée, après lui avoir parlé *(erzählt)* du problème lui-même, je lui remis le livre de Hesse, *Über die Prostitution.* Ce fait me fit comprendre qu'il ne fallait pas prendre le mot syphilis dans son sens textuel, mais dans le sens de *poison,* et ayant trait à la vie sexuelle. Ainsi, le sens de la phrase est très logique : Par mon récit *(Erzählung),* j'ai agi sur notre gouvernante *(Erzieherin)* d'une manière éducative *(erzieherisch),* et je redoute que cela ait été pour elle un *poison. Erzefilisch* = *erzäh* – (erzieh —) *(erzifilisch).* »

Les formations de mots dans le rêve ressemblent beaucoup aux formations de mots dans la paranoïa ; on en trouve d'ailleurs d'analogues dans l'hystérie et dans les obsessions. Sous ce rapport, rêve et psychonévrose sont tributaires de l'enfance. Les enfants traitent parfois les mots comme des objets ou bien trouvent des façons nouvelles de parler ou des manières artificielles de fabriquer des mots.

L'analyse des mots dépourvus de sens dans le rêve peut servir à l'étude du travail de condensation. Il ne faudrait pas conclure du petit nombre d'exemples présentés ici que ce procédé soit rare. Il est au contraire très fréquent. Mais comme l'interprétation des rêves n'est faite que lorsqu'il y a traitement psychanalytique, on ne relève que peu d'exemples et leur analyse n'est ordinairement comprise que par les spécialistes. (Voir par exemple un rêve du D^r^ v. Karpinska, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse,* II, 1914, qui contient les mots « *Svingnum elvi* »). Il faut encore signaler le cas où, dans le rêve, apparaît un mot qui a un sens propre, mais n'est pas utilisé avec cette signification, et condense plusieurs sens autres que son sens propre. Il se comporte alors comme les mots dépourvus de sens. C'est le cas pour le rêve de « *Catégorie* » fait par un garçon de 10 ans (signalé par V. Tausk, Zur Psychologie der Kindersexualität, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse,* I, 1913). Le mot « *catégorie* » désigne ici les organes sexuels féminins et « *categoriere* » signifie uriner.

Quand dans le rêve apparaissent des discours reconnus comme tels et nettement distincts des pensées, on peut toujours considérer que ce sont des souvenirs de discours réels. Les mots peuvent être restés les mêmes ou avoir légèrement changé. Il arrive que le discours du rêve soit fait d'une fusion de plusieurs discours remémorés ; les mots sont alors ceux qui ont été communs à tous les discours, leur sens peut être multivoque et plus ou moins transformé.

Souvent le discours du rêve ne fait que faire allusion à l'événement au sujet duquel il a été prononcé[145].

II. Le travail de déplacement

En rassemblant des exemples de condensation dans le rêve, nous avons remarqué que les éléments qui nous paraissaient essentiels pour le contenu ne jouaient dans les pensées du rêve qu'un rôle très effacé. Inversement, ce qui est visiblement l'essentiel des pensées du rêve n'est parfois pas du tout représenté dans celui-ci. Le rêve est *autrement centré,* son contenu est rangé autour d'éléments autres que les pensées du rêve. Ainsi, dans le rêve de la monographie botanique, le centre est visiblement le mot « botanique » ; les pensées du rêve tournent autour des difficultés et des conflits entre collègues, puis autour de l'idée que je sacrifie trop à mes fantaisies ; dans tout cela nulle place pour l'élément « botanique », à moins qu'il n'y soit lié d'une manière lâche par contraste parce que la botanique ne fut jamais une de mes études de prédilection. Dans le rêve de mon malade au sujet de Sapho, le fait de monter puis de descendre, d'être en haut puis en bas, paraît central ; or le rêve a trait au danger que présentent les relations sexuelles avec des personnes de basses classes, de sorte qu'un seul des éléments des pensées est entré dans le contenu du rêve, et il y a pris un développement démesuré. De même, dans le rêve des hannetons, qui roule autour des rapports entre les relations sexuelles et la cruauté, s'il est vrai que l'idée de cruauté apparaît dans le rêve, elle y est présentée tout autrement et rien ne rappelle la sexualité. Dépouillée de son contexte, elle apparaît sous un aspect tout différent. De même encore, dans le rêve de l'oncle, la barbe blonde,

145L'unique exception que j'ai rencontrée m'a été fournie par un jeune obsédé dont l'intelligence, d'ailleurs remarquable, était demeurée intacte. Les discours qui apparaissaient dans ses rêves ne provenaient pas de propos précédents, mais correspondaient exactement à ses obsessions, qui pendant la veille se traduisaient tout autrement.

qui en est le centre, ne paraît avoir aucune relation avec le désir de grandeur qui nous a paru être le fond des pensées de ce rêve. De tels rêves donnent à bon droit l'impression d'un *déplacement.* Par contre, le rêve de l'injection faite à Irma nous montre que les divers éléments peuvent en certains cas conserver dans le contenu la place qu'ils avaient dans les pensées. Cette relation nouvelle et en apparence capricieuse entre les pensées du rêve et son contenu nous étonne d'abord. Quand un processus psychique de la vie normale nous montre une représentation qui, mise en relief, a pris pour la conscience une vivacité particulière, nous supposons que la représentation victorieuse a une valeur psychique particulière, qu'elle a suscité un certain intérêt. Nous constatons que cette valeur des divers éléments des pensées du rêve ne persiste pas lors de la formation du rêve. Nous savons bien quels sont les éléments essentiels, nous le savons d'une manière immédiate. Or, lors de la formation du rêve, ces éléments, chargés d'un intérêt intense, peuvent être traités comme s'ils n'avaient qu'une faible valeur, et d'autres, peu importants dans les pensées du rêve, prennent leur place. Il semble d'abord que l'intensité psychique[146] des diverses représentations ne joue aucun rôle pour leur choix dans le rêve et que joue uniquement la complexité de leur détermination. On pourrait supposer que ce qui apparaît dans le rêve n'est pas ce qui était important dans les pensées du rêve, mais plutôt ce qui y était souvent répété. Cette hypothèse ne nous avance guère, car il est difficile d'admettre que les deux facteurs : répétition fréquente et valeur propre des éléments, puissent agir en sens différents lors du choix des éléments du rêve. Il semble que les représentations les plus importantes dans les pensées du rêve doivent être aussi celles qui y reviennent le plus souvent, puisque les diverses pensées du rêve doivent rayonner de là comme d'un centre commun. Et cependant le rêve peut repousser ces éléments à la fois pourvus d'un

146Il faut évidemment distinguer l'intensité, la valeur, l'intérêt psychique d'une représentation de l'intensité sensorielle, intensité de l'objet représenté.

accent intense et soutenus de toutes parts, et englober d'autres facteurs qui n'auront que cette dernière propriété.

Il faut, pour résoudre cette difficulté, recourir à une autre notion, qui est apparue comme nous examinions la surdétermination du contenu du rêve. Peut-être le lecteur a-t-il déjà pensé que cette surdétermination des éléments du rêve n'était pas une trouvaille fort importante et que cela allait de soi. L'analyse part des éléments du rêve et souligne tout ce qui peut s'y rattacher ; il n'est pas étonnant dès lors que, dans le matériel de pensées ainsi obtenu, ces mêmes éléments se retrouvent très fréquemment. Je ne peux accepter l'objection sous cette forme, mais je ferai une remarque à certains égards analogue. Parmi les pensées que l'analyse révèle, il s'en trouve beaucoup qui sont assez éloignées du noyau du rêve et qui nous font l'effet d'interpolations habiles et opportunes. On peut aisément découvrir pourquoi elles sont là : elles représentent la liaison (souvent forcée et cherchée) entre le contenu du rêve et les pensées du rêve. Si l'on retranchait ces éléments de l'analyse, ce n'est pas seulement la surdétermination qui manquerait, mais parfois même une détermination suffisante. Nous devons donc conclure que la détermination multiple qui décide du choix pour être inclus dans le rêve n'est pas toujours un facteur primaire de la formation du rêve, mais souvent le résultat secondaire d'un pouvoir psychique encore inconnu. Elle doit cependant agir sur l'entrée des différents éléments dans le rêve, car, dans les cas où elle n'apparaît pas directement à partir du matériel du rêve, il faut un certain effort pour en venir à bout.

On est ainsi conduit à penser que, dans le travail du rêve, se manifeste un pouvoir psychique qui, d'une part, dépouille des éléments de *haute* valeur psychique de leur intensité, et, d'autre part, *grâce à la surdétermination,* donne une valeur plus grande à des éléments de moindre importance, de sorte que ceux-ci peuvent pénétrer dans le rêve. On peut dès lors comprendre la différence

entre le texte du contenu du rêve et celui de ses pensées ; il y a eu, lors de la formation du rêve, *transfert et déplacement des intensités psychiques* des différents éléments. Ce processus est la partie essentielle du travail du rêve. Il peut être appelé processus de *déplacement.* Le *déplacement* et la *condensation* sont les deux grandes opérations auxquelles nous devons essentiellement la forme de nos rêves.

On reconnaîtra facilement la force psychique dont l'action se manifeste ainsi dans des faits de déplacement. Par la vertu de ce déplacement, le contenu du rêve ne ressemble plus au noyau des pensées du rêve et le rêve ne restitue plus qu'une déformation du désir qui est dans l'inconscient. Or nous connaissons déjà la déformation et nous savons qu'elle est l'œuvre de la censure qu'exerce une des instances psychiques sur l'autre instance. Le déplacement est donc l'un des procédés essentiels de la déformation. *Is fecit cui profuit.* Nous pouvons alors affirmer que le déplacement a lieu sous l'influence de la même censure, la censure de défense

endopsychique[147]. Nous rechercherons plus tard quel est le rôle et quelle est la hiérarchie de ces divers facteurs : déplacement, condensation, surdétermination. Contentons-nous de noter ici une nouvelle condition à laquelle doivent satisfaire les éléments qui parviennent dans le rêve : *il faut qu'ils aient échappé à la censure.* Sachons aussi dès maintenant que le déplacement est un fait indubitable et dont il faut tenir le plus grand compte.

147Puisque je dis que le noyau de ma théorie du rêve repose sur ce que j'ai fait dériver de la censure, le déplacement, j'insérerai ici la dernière partie d'une histoire de *Phantasien eines Realisten* de LYNKEUS (Vienne, 2e éd., 1900). J'y ai retrouvé cette caractéristique essentielle de ma théorie. Le titre de l'histoire est « Rêver comme on est éveillé ». À propos d'un homme qui a ce caractère remarquable, il ne rêve jamais d'absurdités... « Ce don splendide que tu possèdes de rêver comme si tu étais éveillé est une conséquence de tes qualités, de ta bonté, de ton sens de la justice, de ton amour de la vérité. C'est la sérénité morale qui me permet de te comprendre parfaitement. — Mais lorsque je réfléchis bien, répondit l'autre, je crois que presque tous les hommes sont faits comme moi et que personne ne fait jamais de rêves insensés. Chaque rêve que l'on peut se rappeler assez clairement pour pouvoir le décrire — c'est-à-dire chaque rêve qui n'est pas un rêve dû à la fièvre — a forcément un sens et il ne peut en être autrement. En effet, des choses qui seraient contradictoires ne pourraient se grouper en un tout. La confusion du temps et de l'espace n'affecte pas le vrai contenu du rêve, car ils n'ont sûrement pas de signification pour son essence réelle. Nous agissons souvent de même à l'état de veille. Il suffit de penser aux contes de fées et à toutes les créations imaginaires, qui sont pleins de signification et dont nul homme intelligent ne pourrait dire : « C'est absurde parce que c'est impossible. » — Si seulement on savait toujours interpréter les rêves à bon escient, comme tu viens de le faire pour le mien », rétorqua son ami. « Ce n'est certes pas aisé, mais il suffit d'un peu d'attention de la part du rêveur lui-même pour réussir. — Pourquoi n'y parvient-on pas toujours ? Chez vous, il semble qu'il y a toujours quelque chose de caché dans vos rêves, quelque chose d'impudique, une certaine qualité secrète de vos êtres qu'il est difficile de concevoir. Pour cette raison, vos rêves paraissent si souvent dépourvus de signification et même absurdes. Mais, au fond, il n'en est pas du tout ainsi, il ne peut absolument pas en être ainsi, car qu'il veille ou qu'il rêve, il s'agit toujours du même homme. »

III. Les procédés de figuration du rêve

Il est maintenant établi que la condensation et le déplacement sont les deux facteurs essentiels qui transforment le matériel des pensées latentes du rêve en son contenu manifeste ; la suite de cette recherche nous amènera à trouver deux autres conditions qui ont, sur le choix du matériel du rêve, une influence indubitable. Mais je voudrais d'abord, au risque de paraître m'arrêter en route, jeter un premier regard sur le processus de l'interprétation. Je sais bien quel serait le mode de démonstration le plus clair et le plus décisif : choisir un rêve modèle, en développer l'interprétation (comme je l'ai fait, chap. II, pour le rêve de l'injection faite à Irma), puis réunir les pensées du rêve ainsi découvertes grâce à elles et reconstruire le processus qui a été celui de la formation du rêve ; j'aurais ainsi complété l'analyse par la synthèse. J'ai fait fréquemment ce travail pour mon instruction personnelle, mais je ne saurais l'entreprendre ici, parce que, ainsi qu'on peut se le représenter aisément, je ne saurais user avec ce sans-gêne du matériel psychique nécessaire pour cette démonstration. Ces égards ne nous gênent pas pour l'analyse du rêve, car elle peut demeurer incomplète et garder toutefois sa valeur ; il suffit qu'elle nous ait fait pénétrer jusqu'à un certain point dans le tissu du rêve. Mais la synthèse, pour être probante, devrait être complète. Je ne pourrais donner la synthèse complète que des rêves de personnes que les lecteurs ne connaîtraient point. Comme je n'ai à ma disposition, en vue de ce travail, que des rêves de mes malades, des névropathes, il faut que j'attende encore. Je ne pourrai le faire que lorsque j'aurai poussé, ailleurs, mon explication psychologique des névroses assez loin pour qu'elle vienne rejoindre le thème traité ici[148].

148Depuis la parution de la première édition de ce livre, j'ai donnée une analyse et une synthèse complètes de deux rêves dans *Bruchstück einer Hysterieanalyse*, 1905, *Ges. Werke*, Bd. V. L'interprétation la plus complète d'un rêve un peu prolongé est celle qu'a donné O. RANK (*Ein Traum der sich selbst deutet*).

Mes tentatives pour reconstruire synthétiquement les rêves, en partant des pensées du rêve, m’ont appris que le matériel ainsi trouvé lors de l’interprétation était de valeurs très différentes. Les pensées essentielles du rêve, qui seraient le rêve lui-même s’il n’y avait point de censure, en forment une partie. On tient ordinairement peu compte du reste.

Rien ne permet d’affirmer que toutes les pensées qui forment ce reste prennent part à la construction du rêve. Mais on pourrait penser que certaines d’entre elles se rattachent à des faits postérieurs au rêve, apparus entre le moment du rêve et l’interprétation. On doit ranger ici toutes les voies de liaisons qui nous conduisent du contenu manifeste du rêve à ses pensées latentes, mais aussi toutes les associations d’idées par contiguïté et par ressemblance qui, pendant le travail d’interprétation, nous permettent de retrouver ces voies de liaisons.

En ce moment, nous nous attachons seulement aux pensées essentielles du rêve. Celles-ci se révèlent ordinairement comme un complexe de pensées et de souvenirs, construit d’une manière très compliquée et présentant toutes les propriétés des suites d’idées que nous connaissons pendant la veille. Souvent nous avons affaire à des pensées issues de plusieurs centres, mais même ces sortes de pensées ont des points de contact ; presque toujours une suite de pensées nettement dirigée dans un sens a près d’elle son contraire, lié à elle en vertu d’une association par contraste.

Les différents éléments de cette construction complexe sont les uns à l’égard des autres dans les relations logiques les plus variées. Il y a des pensées de premier plan et des pensées d’arrière-plan, des digressions et des éclaircissements, des conditions, des démonstrations et des oppositions. On peut se demander ce que deviennent ces liens logiques, qui avaient d’abord formé toute la charpente, quand cette masse de pensées du rêve subit la pression du travail du rêve et que ses fragments sont tordus, morcelés, réunis

comme des glaces flottantes. Quelle forme peuvent prendre dans le rêve les « quand », « parce que », « de même que », « bien que », « ceci ou cela », et toutes les autres conjonctions sans lesquelles nous ne saurions comprendre une phrase ni un discours ?

Il faut bien dire tout d’abord que le rêve n’a aucun moyen de représenter ces relations logiques entre les pensées qui le composent. Il laisse là toutes ces conjonctions et ne travaille que sur le contenu effectif des pensées du rêve. C’est à l’interprétation de rétablir les liens supprimés par ce travail.

Ce défaut d’expression est lié à la nature du matériel psychique dont le rêve dispose. Les arts plastiques, peinture et sculpture, comparés à la poésie, qui peut, elle, se servir de la parole, se trouvent dans une situation analogue : là aussi le défaut d’expression est dû à la nature de la matière utilisée par ces deux arts, dans leur effort d’exprimer quelque chose. Autrefois, alors que la peinture n’avait pas encore trouvé ses lois d’expression propre, elle s’efforçait de remédier à ce handicap ; le peintre plaçait devant la bouche des individus qu’il représentait des banderoles sur lesquelles il écrivait les paroles qu’il désespérait de faire comprendre.

Peut-être va-t-on m’objecter que le rêve ne renonce nullement à représenter les relations logiques, qu’il y a des rêves où s’accomplissent les opérations intellectuelles les plus compliquées, où on établit une opinion, où on la contredit, où on se livre à des jeux d’esprit, où on compare, exactement comme pendant la veille. Mais l’apparence nous trompe ici encore ; quand on interprète ces rêves, on apprend que tout ceci *est matériel du rêve et non représentation d’un travail intellectuel dans le rêve.* Ce qui nous est fourni par la pseudo-pensée du rêve, ce sont les pensées mêmes qui ont provoqué le rêve, c’est-à-dire leur *contenu,* et *non leurs relations mutuelles,* relations qui sont vraiment toute la pensée. J’en donnerai des exemples. Il est en tout cas aisé de constater que tous les discours

qui apparaissent dans le rêve et qui sont expressément désignés comme tels reproduisent sans aucun changement ou avec très peu de modifications des discours qui se trouvent aussi dans les souvenirs du matériel du rêve. Le discours n'est souvent qu'une allusion à un événement contenu dans les pensées du rêve ; le sens du rêve est tout autre.

Je reconnais d'ailleurs que l'on peut trouver dans la formation du rêve un travail de pensée critique qui n'est pas la reproduction simple du matériel des pensées du rêve. J'expliquerai son influence un peu plus loin. On verra alors que ce travail de pensée est suscité non point par les pensées du rêve, mais par le rêve qui en un sens est déjà achevé.

Nous considérerons provisoirement donc que les relations logiques entre les pensées du rêve ne sont pas représentées spécialement. Quand il y a par exemple une contradiction dans le rêve, ce peut être ou une contradiction à l'égard du rêve ou une contradiction venant du contenu d'une des pensées du rêve ; cette contradiction ne peut correspondre à une contradiction *entre* les pensées du rêve que d'une manière tout à fait indirecte.

Mais, de même que la peinture a fini par trouver le moyen d'exprimer autrement que par des banderoles les intentions des personnages qu'elle représentait (tendresse, menace, avertissement, etc.), le rêve parvient à faire ressortir quelques-unes des relations logiques entre ses pensées en modifiant d'une manière convenable leur figuration. On peut constater que les divers rêves vont plus ou moins loin à cet égard ; les uns ne tiennent aucun compte de la construction logique de leur matériel, d'autres s'efforcent de la présenter aussi complète que possible. Le rêve s'éloigne ainsi plus ou moins du thème sur lequel il brode. Il en est de même à l'égard de la construction temporelle des pensées du rêve, quand une construction de cette espèce existe dans l'inconscient (comme par exemple dans le rêve de l'injection faite à Irma).

Je vais essayer de montrer successivement les moyens dont le travail du rêve dispose pour indiquer ces relations entre les pensées du rêve si difficiles à représenter.

Tout d'abord le rêve exprime la relation qui existe à coup sûr entre tous les fragments de ses pensées en unissant ces éléments en un seul tout, tableau ou suite d'événements. Il présente les *relations logiques* comme *simultanées* ; exactement comme le peintre qui réunit en une École d'Athènes ou en un Parnasse tous les philosophes ou tous les poètes, alors qu'ils ne se sont jamais trouvés ensemble dans ces conditions : ils forment pour la pensée une communauté de cette sorte.

Le rêve a, même dans le détail, cette forme de représentation. Chaque fois qu'il rapproche deux éléments, il garantit par là même qu'il y a un rapport particulièrement étroit entre ce qui leur correspond dans les pensées du rêve. Il en est de cela comme de notre écriture, *ab* indique une seule syllabe, a et *b* séparés par un espace nous laissent comprendre que *a* est la dernière lettre d'un mot, *b* la première d'un autre. Ainsi ces combinaisons ne se forment pas à partir d'éléments quelconques et parfaitement disparates de son matériel mais d'éléments qui, dans les pensées du rêve, se trouvaient étroitement unis.

Les *relations causales* sont représentées dans le rêve par deux procédés qui sont au fond le même procédé. Quand les pensées du rêve s'expriment ainsi : telle chose étant ainsi, telle autre devait arriver, la proposition subordonnée apparaît comme rêve-prologue et la proposition principale s'y ajoute ensuite comme rêve principal. Si mon interprétation est juste, la succession dans le temps peut être aussi renversée ; la proposition principale correspond toujours à la partie du rêve la plus développée.

Un bel exemple de cette représentation de la causalité m'a été fourni un jour par une de mes malades : je donne plus loin ce rêve tout entier ; il se composait d'un court prologue et d'un rêve

principal, long mais fort bien centré, qu'on pourrait intituler : « *À travers les fleurs* ».

Le prologue se présente ainsi : *Elle va à la cuisine pour parler aux deux bonnes et les gronde de n'avoir pas encore fini de casser la croûte* (« mit dem bissl Essen »). *À cette occasion, elle voit renversés une quantité d'ustensiles de cuisine entassés pour qu'ils s'égouttent. Les deux servantes vont chercher de l'eau ; il faut pour cela qu'elles entrent dans une sorte de fleuve qui monte jusqu'à la maison ou tout au moins jusqu'à la cour.*

Puis vient le rêve principal qui commence de la manière suivante : *Elle descend de très haut à travers des barrières de forme bizarre et elle se réjouit à cette occasion de ce que sa robe ne s'accroche nulle part,* etc. Le rêve-prologue a trait à la maison paternelle de cette dame. Elle a souvent entendu sa mère dire ces mêmes mots à la cuisine. L'amoncellement d'ustensiles provient d'une petite boutique d'ustensiles de cuisine qui se trouvait au rez-de-chaussée à la maison. La seconde partie du rêve contient une allusion à son père qui s'occupait beaucoup des domestiques, et qui, lors d'une inondation – la maison était au bord du fleuve –, contracta une maladie mortelle. La pensée qui se cache derrière ce premier rêve est donc : « Parce que je suis née dans cette maison et que je m'y suis trouvée dans des circonstances aussi médiocres et aussi désagréables… » Le rêve principal reprend ces mêmes pensées et leur donne, accomplissant un désir, une forme nouvelle : « Je suis de haute extraction. » Le sens est donc : « Ma vie est ce qu'elle est parce que mon origine fut basse. »

Il ne me semble pas que la division du rêve en deux parties inégales indique toujours un rapport causal entre les pensées de ces deux parties. Il semble souvent que le même matériel soit représenté dans le rêve de deux points de vue différents. C'est le cas pour la série de rêves, qui se déroule au cours d'une nuit et s'achève par une pollution ; le besoin somatique s'exprime d'une manière progressive,

de plus en plus claire. Il peut aussi arriver que les deux rêves partent de foyers différents et que leurs contenus se recoupent de façon que ce qui est centre dans l'un ne soit plus qu'indication dans l'autre et inversement. Toutefois, dans un certain nombre de rêves, la diversion en rêve-prologue, court, et rêve principal, long, indique bien une relation causale.

Le rêve dispose d'un autre procédé, exigeant un matériel moins étendu, pour indiquer la relation causale : c'est la transformation d'une image du rêve en une autre, qu'il s'agisse d'une personne ou d'une chose. La relation ne peut être affirmée que quand nous assistons à cette transformation ; non lorsque nous remarquons seulement qu'une personne a pris la place d'une autre. Ainsi que je l'ai dit plus haut, les deux procédés reviennent au même ; dans les deux cas, la *causation* est représentée par une *succession* : soit succession de rêves, soit transformation immédiate d'une image en une autre. Dans la plupart des cas d'ailleurs, la relation causale n'est pas indiquée du tout, elle est cachée par la succession des éléments, qui se produit inévitablement dans le processus du rêve.

Le rêve ne peut, en aucune façon, exprimer *l'alternative* « ou bien, ou bien » ; il en réunit les membres dans une suite, comme équivalents. Le rêve de l'injection faite à Irma en donne un exemple. La pensée latente est évidemment : Je ne suis pas responsable de la persistance des souffrances d'Irma ; la faute en est *ou bien* à sa résistance à la solution, *ou bien* au fait qu'elle vit dans de mauvaises conditions sexuelles, que je ne peux transformer, *ou bien* même au fait que ses douleurs ne sont pas de nature hystérique, mais organique. Le rêve présente toutes ces possibilités, bien qu'elles s'excluent presque mutuellement, et y ajoute d'ailleurs une quatrième solution qui reflète mon désir profond. C'est après l'interprétation que j'ai pu substituer l'alternative à la succession dans les pensées du rêve.

Dans les cas où, en racontant le rêve, on a tendance à employer l'expression : « ou bien ou bien » : « c'était un jardin ou bien une chambre », cela ne signifie point que la pensée du rêve présentait une alternative ; il y a eu là un « et », une simple succession. Le « ou bien ou bien » nous sert le plus souvent à exprimer l'aspect confus d'un élément du rêve, confusion qui peut encore être éclaircie. La règle de l'interprétation doit être en pareil cas la suivante : mettre sur le même plan les deux membres de l'apparente alternative et les unir par la conjonction « et ». Par exemple, je rêve, après avoir longtemps cherché en vain l'adresse d'un de mes amis qui habite en Italie, que je reçois un télégramme portant cette adresse. Je la vois, en caractères bleus, sur le papier ordinairement employé. Le premier mot est indistinct,

peut-être *via*

ou bien *villa,* le second est clair : *sezerno,*

ou aussi *(casa)*

Le second mot, qui a bien une consonance italienne et qui, de plus, rappelle nos conversations au sujet d'étymologies, exprime mon déplaisir parce qu'il m'a si longtemps *caché* son séjour là-bas. À l'analyse, chacun des mots proposés comme premier apparaît comme le point de départ indépendant et plausible d'une série d'associations d'idées.

La nuit qui précéda l'enterrement de mon père je vis en rêve un placard imprimé, une sorte d'affiche, quelque chose comme le « Défense de fumer » des salles d'attente des gares. On y lisait :

On est prié de fermer les yeux

ou

On est prié de fermer un œil,

ce que j'ai l'habitude d'écrire ainsi :

On est prié de fermer les Yeux

un œil.

Chacune de ces formules a son sens particulier et dirige l'interprétation de manière différente. J'avais choisi le cérémonial le plus simple, sachant ce que mon père pensait de ces sortes de choses ; certains membres de la famille m'avaient désapprouvé, objectant le qu'en-dira-t-on. D'où l'expression allemande « fermer un œil » (user d'indulgence). Il est facile ici de comprendre la confusion exprimée par le « ou bien ». Le travail du rêve n'a pu parvenir à trouver un mot unique, mais ambigu, qui représentât les deux pensées ; ainsi, dans son contenu même, les deux idées principales sont déjà séparées[149].

Il arrive parfois qu'une alternative difficile à représenter soit exprimée par la division du rêve en deux parties égales.

La manière dont le rêve exprime les catégories de *l'opposition* et de la *contradiction* est particulièrement frappante : il ne les exprime pas, il paraît ignorer le « non ». Il excelle à réunir les contraires et à les représenter en un seul objet. Le rêve représente souvent aussi un élément quelconque par son désir contraire, de sorte qu'on ne peut savoir si un élément du rêve, susceptible de contradiction, trahit un contenu positif ou négatif dans les pensées du rêve[150]. Dans l'un des rêves dont nous venons de parler (celui dont nous avons interprété la première partie : « parce que j'ai telle origine »), la rêveuse descend à travers des barrières et tient à la

149[N. d. T.] : la dualité n'apparaît pas en français où l'on dit « fermer les yeux » dans le sens de : « être indulgent ».

150J'ai trouvé dans un travail de K. ABEL : *Der Gegensinn der Urworte*, 1884 (cf. mon analyse in *Jahrbuch f. Psychoanalyse*, II, 1910, *Ges. Werke*, Bd., VIII) un fait, surprenant pour moi, mais confirmé par d'autres linguistes : les langues primitives s'expriment à ce point de vue-là comme le rêve ; elles n'ont au début qu'un mot pour les deux points opposés d'une série de qualités ou d'actions (fort-faible) vieux-jeune, proche-lointain, (lié-séparé). Les termes spéciaux pour indiquer les contraires n'apparaissent que tard, par légère modification du terme primitif. ABEL note que ce fait est constant dans le veille égyptien et signale qu'on peut en trouver des traces dans les langues sémitiques et indo-européennes.

main une branche fleurie. Comme elle pense à ce propos à l'ange qui porte un lis lors de l'Annonciation (elle-même s'appelle Marie) et aux jeunes filles vêtues de blanc qui, pour la procession de la Fête-Dieu, passent dans les rues jonchées de branches vertes, le rameau fleuri du rêve est certainement un symbole d'innocence sexuelle. Mais ce rameau est couvert de fleurs rouges qui paraissent être des camélias. Le rêve indique encore qu'à la fin de sa route les fleurs sont en partie effeuillées. Suivent ensuite des allusions assez claires aux périodes menstruelles. Ainsi la même branche portée comme un lis, comme par une jeune fille innocente, contient une allusion à la Dame aux Camélias, qui, comme on le sait, portait toujours un camélia blanc, mais, à ce moment, le remplaçait par un rouge. La même branche de fleurs (« la fleur de la vierge » dans *La Trahison de la meunière* de Goethe) représente donc l'innocence, et aussi le contraire. Dans ce rêve, qui exprime le bonheur d'avoir traversé la vie sans aucune tache, on sent par endroits (lorsque les fleurs s'effeuillent) la suite d'idées opposée : elle est coupable de nombreux péchés contre la pureté sexuelle (surtout dans son enfance). L'analyse du rêve nous permet de distinguer nettement deux suites d'idées : l'une superficielle, consolante, l'autre profonde, réprobatrice, qui sont diamétralement opposées et dont les éléments, de valeur égale mais de sens contraire, sont représentés dans le rêve par les mêmes objets.

Une seule des relations logiques est favorisée par le mécanisme de la formation du rêve. C'est la *ressemblance, l'accord,* le *contact,* le « de même que » ; le rêve dispose, pour les représenter, de moyens innombrables[151]. Ces « de même que » ou leurs substituts appartenant au matériel du rêve sont les premières fondations de toute construction de rêve ; et une partie considérable du travail du rêve consiste à en créer de nouveaux parce que ceux dont il dispose ne peuvent, à cause de la censure de la résistance, pénétrer dans le

151Voir la remarque d'ARISTOTE sur les aptitudes nécessaires à l'interprétation, cf. p. 123, note 1.

rêve. La tendance à la condensation vient ici aider l'expression de la ressemblance.

La ressemblance, l'accord, la communauté sont habituellement représentés dans le rêve par le rapprochement, la fusion en une unité qui pouvait se trouver déjà dans le matériel du rêve ou qui y est formée. Dans le premier cas on peut dire qu'il y a *identification,* dans le second *formation composite.* L'identification est ordinairement employée quand il s'agit de personnes, la formation composite, quand il s'agit de choses ; toutefois elle peut également s'appliquer à des personnes. Les localités sont souvent traitées comme les personnes.

L'identification se produit de la manière suivante. Une seule des personnes qui forment un ensemble est représentée dans le contenu du rêve, les autres paraissent dans le rêve réprimées par elle. Cette « personne de couverture » apparaît dans toutes les relations et situations des personnes qu'elle recouvre autant que dans les siennes propres. Quand il y a personnalité composite, on trouve dans l'image du rêve des traits particuliers à chaque personne mais qui ne sont pas communs à toutes, si bien que c'est l'union de ces divers traits qui forme une unité nouvelle, une personnalité mélangée. Le mélange lui-même peut être obtenu par divers moyens. La personne du rêve peut porter le nom d'un des individus qu'elle représente – nous *savons* alors, à peu près comme dans la veille, qu'il s'agit de telle ou telle personne –, tandis que les traits sont ceux d'un autre ; ou bien l'image du rêve peut être faite de traits qui dans la réalité sont ceux des deux personnes. La seconde personne peut aussi être représentée par les gestes qu'on lui attribue, les mots qu'on lui fait dire ou les situations où on la place. Dans le dernier cas il n'y a pas grande différence entre l'identification et la formation d'une personne composite. Mais il peut arriver que l'on échoue dans cette formation. Alors la scène a pour acteur une personne, et une autre, ordinairement plus importante, apparaît auprès d'elle et

semble n'y point participer. L'auteur du rêve raconte par exemple : « Ma mère étant également là » (Stekel). Un élément de cette sorte peut être comparé aux déterminants des hiéroglyphes : ils ne sont point prononcés, mais expliquent d'autres signes.

L'élément commun, qui explique l'union des deux personnes ou plus exactement qui la cause, peut être représenté dans le rêve ou manquer. Ordinairement l'identification ou la formation d'une personnalité composite servent précisément à épargner cette représentation. Au lieu de répéter : A ne m'aime pas, B non plus, je forme de A et de B une personnalité composite, ou bien je me représente A dans l'une des attitudes qui ordinairement caractérisent B. La personne ainsi formée m'apparaît en rêve dans quelque circonstance nouvelle, et, comme elle représente aussi bien A que B, je suis en droit d'insérer en ce point de l'interprétation le fait commun à toutes deux : qu'elles ne m'aiment pas. C'est de cette façon que l'on atteint souvent des condensations extraordinaires dans le rêve : je peux m'épargner la représentation de circonstances très compliquées en substituant à une personne une autre qui, dans une certaine mesure, se trouve dans les mêmes circonstances. On saisit aisément combien ce mode de représentation par identification peut servir à échapper à la censure due à la résistance et qui impose des conditions de travail si difficiles au rêve. Le motif de la censure peut être précisément dans les représentations qui, dans le matériel, sont liées à l'une des personnes ; on trouve une seconde personne qui soutient les mêmes relations avec le matériel du rêve, mais avec une partie seulement de celui-ci. Le fait que les deux personnes sont unies par une circonstance soumise à la censure amène à en créer une troisième, composite et caractérisée par les traits indifférents de part et d'autre. Cette personne composite ou d'identification, étant libre de toute censure, peut désormais figurer dans le rêve. Ainsi, par la condensation, j'ai satisfait aux exigences de la censure.

Quand on trouve dans un rêve la figuration d'un fait qui est commun à deux personnes, cela indique ordinairement qu'il faut chercher autre chose qui est commun aux deux et qui demeure caché parce que la censure en a rendu la figuration impossible. Il s'est produit, si l'on peut dire, un déplacement dans le domaine du commun pour favoriser la figurabilité. Du fait que la personne composite apparaît dans le rêve avec des éléments communs indifférents, je dois conclure que les pensées du rêve renfermaient des éléments communs aussi, mais nullement indifférents.

L'identification ou la formation d'une personnalité composite peuvent donc servir dans le rêve à des buts divers : à la figuration de choses communes aux deux personnes, à la figuration de choses communes *après déplacement,* enfin à la figuration d'une chose commune que l'on ne fait que *désirer.* Le souhait que quelque chose soit commun à deux personnes se confondant souvent avec *l'échange* de l'une contre l'autre, cette dernière relation est aussi exprimée dans le rêve par l'identification. Dans le rêve de l'injection faite à Irma, je désire échanger cette malade contre une autre, je désire donc que l'autre soit ma malade comme celle-ci l'est en ce moment ; le rêve accomplit ce désir en me montrant une personne qui se nomme Irma, mais qui est examinée dans une position qui convenait seulement à l'autre. Un échange analogue est le centre même du rêve de l'oncle : je m'identifie au ministre en traitant et en jugeant mes collègues comme ils l'ont fait.

C'est la personne même du rêveur qui apparaît dans chacun des rêves, je n'ai trouvé aucune exception à cette règle. Le rêve est absolument égoïste. Quand je vois surgir dans le rêve non pas mon moi, mais une personne étrangère, je dois supposer que mon moi est caché derrière cette personne grâce à l'identification. Il est sous-entendu. D'autres fois mon moi apparaît dans le rêve et la situation où il se trouve me montre qu'une autre personne se cache derrière lui grâce à l'identification. Il faut alors découvrir par l'interprétation

ce qui est commun à cette personne et à moi et le transférer sur moi. Il y a aussi des rêves où mon moi apparaît en compagnie d'autres personnes qui, lorsqu'on résout l'identification, se révèlent être mon moi. Il faut alors, grâce à cette identification, unir des représentations diverses que la censure avait interdites. Ainsi je peux représenter mon moi plusieurs fois dans un même rêve, d'abord d'une manière directe, puis par identification avec d'autres personnes. Avec plusieurs identifications de cette sorte on peut condenser un matériel de pensées extraordinairement riche[152]. Le fait que le moi du rêveur apparaisse plusieurs fois ou sous plusieurs formes dans le rêve n'est au fond pas plus étonnant que le fait que le moi puisse, dans la pensée consciente, apparaître plusieurs fois ou à des places et dans des relations diverses. Par exemple dans l'expression : « Quand je pense à l'enfant plein de santé que j'étais ! ».

La solution des problèmes que pose l'identification est beaucoup plus aisée pour les noms de localités, parce que notre moi si puissant dans le rêve n'apporte ici aucun trouble. Dans un de mes rêves au sujet de Rome la ville où je me trouve s'appelle Rome, mais je m'étonne du grand nombre d'affiches allemandes qui se trouvent au coin d'une rue. C'est l'accomplissement d'un désir, et je songe aussitôt à Prague ; ce désir provient d'une période de ma jeunesse où je fus fort nationaliste allemand. À l'époque de ce rêve je comptais voir à Prague un de mes amis ; l'identification de Rome et de Prague prouve une communauté souhaitée ; j'aurais préféré rencontrer mon ami à Rome qu'à Prague, j'aurais voulu échanger Prague contre Rome à cette occasion.

La possibilité de former des images composites est au premier plan des faits qui donnent si souvent au rêve un cachet fantastique ; elles y introduisent, en effet, des éléments qui n'ont jamais pu être

152Quand je ne sais sous quelle personne de mon rêve se dissimule mon moi, j'applique la règle suivante : je recherche celle qui, dans le rêve, éprouve un affect que je sens dans mon sommeil.

objets de perception. Le processus psychique est évidemment le même que celui qui nous fait nous représenter ou dessiner pendant la veille un centaure ou un dragon. La différence est que les créations fantastiques de la veille sont déterminées par l'impression qu'elles sont destinées à faire, tandis que les images composites du rêve sont déterminées par un facteur qui demeure extérieur à leur forme : ce qu'il y a de commun dans la pensée du rêve. La formation composite peut être obtenue dans le rêve de multiples façons. La plus simple est la figuration des qualités d'un objet, accompagnée de la notion qu'elle convient aussi à un autre. Une technique plus compliquée réunit en une image nouvelle les traits de l'un et de l'autre objet et utilise adroitement les ressemblances réelles. Selon le matériel et l'ingéniosité qui a présidé à cet assemblage, la forme nouvelle peut sembler tout à fait absurde ou apparaître comme fantastique. Si les objets qui doivent être condensés en une unité nouvelle sont par trop disparates, le travail du rêve se contente souvent de créer une image complexe dont le noyau est assez net, mais dont les attributions le sont peu. On peut dire que l'unification, en pareil cas, n'est pas réussie ; les deux représentations se recouvrent, et il y a une sorte de concurrence entre les images visuelles. Ceci ressemble au dessin que l'on pourrait obtenir si l'on représentait un concept d'après des images de perception individuelle.

Les rêves fourmillent d'images de cette sorte. J'en ai déjà donné quelques exemples ; en voici quelques autres. Dans le rêve qui symbolise la vie de la malade par « la fleur » ou « fanée », le moi du rêve porte un rameau fleuri, qui, ainsi que nous l'avons appris, représentée à la fois l'innocence et la faute. La façon dont les fleurs sont placées sur le rameau rappelle les fleurs du *cerisier,* mais chacune est un *camélia,* de plus l'ensemble donne l'impression de plante *exotique.* La pensée du rêve explique ce qu'il y a de commun dans les éléments de cette image composite. Le rameau fleuri fait

allusion aux cadeaux qui devaient incliner ma malade à se montrer gentille et accueillante. On lui donnait des cerises quand elle était enfant, plus tard on lui a donné des camélias ; l'élément exotique est une allusion à un naturaliste, grand voyageur, qui avait voulu conquérir ses bonnes grâces avec un dessin de fleurs. Une autre malade voit en rêve un objet composite qui participe de la cabine de bain au bord de la mer, du w.-c. de village et de la mansarde de maison de ville. Les deux premiers éléments se rapportent tous deux à la nudité des gens et au fait de se déshabiller. On peut conclure de leur liaison avec le troisième que (dans son enfance) une mansarde a été pour elle la scène d'un déshabillage. Un malade rêve un lieu mixte composé de deux endroits où l'on fait une cure et où l'on fait sa cour *(Kur* = cure et cour) : mon cabinet de consultation et le lieu public où il a rencontré sa femme pour la première fois. Une fillette à qui son frère aîné a promis de la régaler de caviar rêve que les jambes de son frère sont *couvertes des perles noires du caviar.* La « contagion » au sens moral et le souvenir d'une éruption pendant l'enfance, au cours de laquelle ses jambes étaient couvertes de petits points rouges, ont formé avec les perles du caviar une image nouvelle : « ce que son frère lui a donné ». Des parties du corps humain subissent dans ce rêve le sort des objets dans les rêves antérieurs. On trouve dans un rêve communiqué par Ferenczi une image composite faite d'un *médecin* et d'un *cheval,* le tout portant une *chemise de nuit.* On trouva ce qu'il y avait de commun à ces trois images après que l'analyse eut fait reconnaître dans la chemise de nuit une allusion au père de la malade dans une scène de l'enfance de celle-ci. Il s'agissait dans les trois cas d'objets qui avaient éveillé sa curiosité sexuelle. Dans son enfance, elle avait été souvent amenée par sa bonne au haras militaire où elle avait pu satisfaire une curiosité que rien n'arrêtait alors.

J'ai dit précédemment que le rêve n'avait aucun moyen d'exprimer la relation de la contradiction, du contraire, du *non.* Je

vais montrer qu'il n'en est pas absolument ainsi. Un certain nombre de contrastes sont simplement figurés par l'identification, ceux où l'opposition peut être liée à un remplacement, à un échange. Nous l'avons prouvé par des exemples. D'autres contrastes, qui forment dans les pensées du rêve les catégories : *inversement, au contraire,* sont figurés dans le rêve d'une manière singulière et quasi spirituelle. Le renversement n'apparaît pas lui-même dans le contenu du rêve, mais il exprime ainsi sa présence dans le contenu du rêve : un élément proche appartenant au contenu déjà formé du rêve est renversé comme après coup. Le processus est plus facile à illustrer qu'à décrire. Dans le beau rêve de « haut et bas », la figuration de la montée dans le rêve est renversée, par rapport à l'image modèle des pensées du rêve : la scène d'introduction de *Sapho* de Daudet ; le fardeau du rêve est d'abord lourd, puis léger, tandis que dans cette scène il est léger d'abord, puis toujours plus lourd. De même, le rêve représente en les renversant les rapports de haut et de bas au sujet du frère. Ceci indique une relation de renversement ou de contraste entre deux fragments du matériel des pensées du rêve. Nous avons reconnu son origine : les fantasmes d'enfance du rêveur le représentaient porté par sa nourrice, ce qui était l'inverse de la situation du roman, où le héros porte sa bien-aimée. Le rêve où je vois Goethe maltraiter M. M… contient un renversement analogue. Il faut rétablir l'ordre véritable avant d'interpréter le rêve. Dans mon rêve, Goethe a attaqué un jeune homme. M. M… ; en réalité, le contenu des pensées du rêve est qu'un homme considérable, mon ami, a été attaqué par un jeune auteur inconnu. Dans mon rêve, je compte à partir de l'année de la mort de Goethe ; en réalité, mon calcul part de l'année de naissance du paralytique général. La pensée qui paraît ordonner le matériel du rêve s'oppose à l'idée qu'on puisse traiter Goethe comme un fou. Au contraire, dit le rêve, si tu ne comprends pas le livre, c'est toi qui es faible d'esprit et non l'auteur. Dans tous ces rêves où la situation est retournée, il me semble de plus qu'il y a comme une allusion à l'expression

méprisante : tourner le dos à quelqu'un (voir le renversement dans le cas du frère du rêve de *Sapho).* Il est, de plus, à remarquer que souvent cette attitude est utilisée par des rêves qui témoignent de tendances homosexuelles refoulées.

Le renversement, la transformation dans le contraire est d'ailleurs un des moyens que le travail du rêve emploie le plus souvent et le plus volontiers. Cela sert d'abord à l'accomplissement d'un désir en dépit d'un élément déterminé des pensées du rêve. Souvent nous réagissons contre des souvenirs pénibles en disant : « Si seulement c'avait été le contraire ! »

Mais le rôle de renversement est particulièrement intéressant quand il sert la censure. Il donne à la représentation un degré de déformation tel qu'à première vue le rêve paraît tout à fait inintelligible. C'est pourquoi, lorsqu'un rêve refuse obstinément de se laisser interpréter, il faut toujours essayer de renverser certaines parties de son contenu manifeste ; il est fréquent que tout s'éclaire alors.

Il ne faut pas négliger non plus le renversement dans le temps. Il est fréquent que la déformation du rêve agisse comme suit. L'issue de l'incident ou la conclusion du raisonnement est l'introduction du rêve, et l'on trouve à la fin de celui-ci les prémisses du raisonnement

ou la cause de l'incident. L'interprétation des rêves paraît impossible à ceux qui ne saisissent pas cette technique particulière[153].

Fréquemment on ne trouve le sens du rêve que lorsqu'on a fait subir à son contenu plusieurs renversements en divers sens. Par exemple, dans le rêve d'un jeune obsédé, le souvenir du désir, qu'il eut étant enfant, de la mort de son père très redouté se cache derrière les mots suivants : « *Son père se fâche contre lui parce qu'il rentre si tard à la maison.* » Mais la concordance établie entre la cure psychanalytique et les idées du rêveur prouve que la suite est ; « *Il en veut à son père et trouve que celui-ci revient toujours trop tôt à la maison.* » Il aurait préféré que son père ne revînt pas du tout à la maison, ce qui est la même chose que souhaiter sa mort. En fait, le rêveur, alors qu'il était petit garçon, avait, pendant une longue absence de son père, commis un acte d'agression sexuelle vis-à-vis d'une personne qui lui avait dit : « Attends un peu que ton père revienne ! »

Pour poursuivre l'étude des relations entre le contenu du rêve et ses pensées, le mieux sera maintenant de partir du rêve lui-même et de se demander ce que signifient certains caractères formels de sa figuration dans leur relation avec ses pensées. Au nombre de ces caractères se trouvent d'abord les différences d'intensité sensible

153La crise hystérique emploie souvent cette même technique pour tromper ses spectateurs. Par exemple, une jeune fille hystérique voulait représenter dans sa crise un petit roman qu'elle avait élaboré dans son inconscient après une rencontre en métro. Son voisin, attiré par la beauté de son pied, l'interrompait dans sa lecture, elle l'accompagnait, et il s'ensuivait une violente scène d'amour. Sa crise commence par la représentation de cette scène, : frémissement de tout le corps, mouvement des lèvres pour le baiser, bras croisés pour embrasser, puis elle passe dans une autre pièce, s'assied sur une chaise, relève sa robe de manière à montrer son pied, fait comme si elle lisait, me parle (c'est-à-dire me répond). Cf. la remarque d'ARTÉMIDORE : « quand on veut expliquer un rêve, il faut d'abord le suivre du commencement à la fin, puis de la fin au commencement... »

des diverses images et les différences de netteté des diverses parties du rêve ou de rêves entiers comparés les uns aux autres.

Les différences d'intensité entre les images forment une large gamme, depuis des impressions si précises que, sans plus de preuves, nous leur attribuons une intensité supérieure à celle de la réalité, jusqu'à une confusion irritante que l'on dit être caractéristique du rêve parce qu'elle ne saurait être comparée exactement à aucun des degrés de l'indistinction que nous pouvons être amenés à percevoir dans la réalité. De plus, nous disons ordinairement que l'impression reçue d'un objet indistinct dans le rêve est « fugitive », tandis que nous pensons que les images de rêve plus distinctes ont été perçues plus longtemps. Il faut se demander ce qui, dans les éléments du rêve, provoque ces différences de vivacité des diverses parties du contenu.

Écartons d'abord quelques hypothèses qui se présentent presque inévitablement. Étant donné que des sensations réelles, éprouvées pendant le sommeil, peuvent appartenir au matériel du rêve, on pourrait trouver vraisemblable que tel ou tel de ces éléments, dérivé de ces sensations, fût marqué dans le contenu du rêve par une intensité particulière, ou, inversement, que ce qui est très intense dans le rêve pût être rapporté à ces sensations réelles. Mon expérience n'a jamais confirmé cette supposition. Il est inexact que les éléments du rêve qui proviennent d'impressions réelles ressenties pendant le sommeil (de stimuli nerveux) se distinguent des autres par leur vivacité. Le facteur de réalité n'a aucune valeur pour la détermination de l'intensité des images du rêve.

On pourrait aussi supposer que l'intensité sensible (la vivacité) des diverses images du rêve est en rapport avec l'intensité psychique des éléments correspondants dans les pensées du rêve. Ici l'intensité se confondrait avec la valeur psychique, les éléments les plus intenses ne seraient autres que les plus caractéristiques, ceux qui forment le centre des pensées du rêve. Mais nous savons que ce sont

précisément ces éléments qui, à cause de la censure, n'entrent généralement pas dans le contenu du rêve. Les plus proches rejetons qui les représentent ne pourraient-ils cependant avoir, dans le rêve, un haut degré d'intensité, sans être le centre de la figuration ? La comparaison du rêve et du matériel du rêve détruit cette hypothèse. Il n'y a aucun rapport entre l'intensité des éléments de part et d'autre ; il y a entre le matériel du rêve et le rêve lui-même une complète « *transvaluation de toutes les valeurs psychiques* ». Souvent ce n'est que dans un élément à peine apparu et recouvert par des images plus fortes que l'on peut découvrir un rejeton direct de ce qui dominait les pensées du rêve.

L'intensité des éléments du rêve est déterminée d'une autre manière : elle l'est par deux facteurs indépendants. On voit aisément que les éléments par lesquels s'exprime l'accomplissement du désir sont représentés d'une façon particulièrement intense. L'analyse nous apprend, de plus, que c'est des éléments les plus vifs du rêve que part le plus grand nombre de suites d'idées, que les plus vifs sont en même temps les mieux déterminés. Nous ne changerons point le sens de tout ceci en formulant de la manière suivante le principe que nous venons de découvrir empiriquement : l'intensité la plus grande porte sur les éléments du rêve dont la formation a exigé le plus grand travail de condensation. Nous pouvons donc penser que cette dernière condition et celle de l'accomplissement du désir seront exprimées en une seule formule.

Je voudrais éviter toute confusion entre le problème que je traite actuellement : les causes de la plus ou moins grande intensité ou netteté des divers éléments du rêve, et un autre problème qui porte sur les différences de netteté entre des rêves entiers ou des fragments de rêves. Dans le premier cas, le contraire de net est vague, dans le second : confus. Sans doute les deux gammes de qualités ascendantes et descendantes vont-elles généralement de pair. Un fragment de rêve qui nous paraît clair contient

ordinairement un grand nombre d'éléments intenses, au contraire un rêve obscur en contient peu. Cependant le problème de la gamme qui va de la clarté apparente à la confusion incompréhensible est beaucoup plus complexe que celui des variations de vivacité des éléments du rêve ; pour des motifs que nous exposerons plus tard, il ne saurait encore être traité ici. Dans certains cas, on remarque, non sans surprise, que l'impression de clarté ou d'indistinct laissée par le rêve ne signifie rien quant à sa texture, mais provient de son matériel et en est une partie constitutive. Je me rappelle un rêve qui, au réveil, m'avait paru si bien construit, clair et complet que, encore sous l'ivresse du sommeil, je projetais de créer une nouvelle catégorie de rêves qui ne serait pas soumise au mécanisme de la condensation et du déplacement, mais serait qualifiée de « fantasme pendant le sommeil ». Un examen plus attentif découvrit dans ce rêve d'espèce rare les mêmes déchirures et les mêmes incohérences que dans les autres ; je dus laisser là les fantasmes pendant le sommeil[154]. Le contenu du rêve était que je présentais à mon ami une théorie difficile et longtemps cherchée de la bisexualité. La force avec laquelle le rêve accomplit les désirs faisait que cette théorie (non exposée d'ailleurs dans le rêve) paraissait claire et sans lacunes. Ce que j'avais considéré comme un jugement porté sur le rêve achevé était donc une partie, à la vérité la partie essentielle, du contenu du rêve. Le travail du rêve empiétait en quelque sorte sur les premières pensées de la veille et me présentait comme un *jugement* porté sur le rêve cette partie du matériel dont il n'avait pu réussir la figuration exacte dans le rêve même. Je trouvai le pendant exact de cela chez une malade qui d'abord ne voulait pas raconter un rêve que je voulais analyser, « parce qu'il était tellement indistinct et confus ». Enfin, après maintes protestations de cette espèce, elle dit que dans son rêve figuraient diverses personnes : elle, son mari, son père, mais qu'il semblait qu'elle ne pût savoir si son mari était son père, qui était son père, ou des choses de cet ordre. En confrontant

154Je ne sais plus aujourd'hui si j'ai eu raison.

ce rêve avec ce qu'elle dit pendant la séance, on comprit clairement qu'il s'agissait de l'histoire assez ordinaire de la domestique qui doit avouer qu'elle attend un enfant et s'entend demander : « Qui peut bien être le père ? »[155] Ici encore l'obscurité du rêve était un morceau du matériel qui l'avait provoqué. Une partie de ce contenu avait été représentée dans la *forme* du rêve. *La forme du rêve ou la forme dans laquelle il est rêvé est employée avec une fréquence étonnante pour représenter son contenu caché.*

Les commentaires au sujet du rêve, des remarques en apparence innocentes servent souvent à dissimuler de la façon la plus raffinée un fragment de ce qui a été rêvé ; en réalité d'ailleurs elles le trahissent. Ainsi, quand un rêveur dit : « ici le rêve est effacé » et que l'analyse retrouve une réminiscence infantile : avoir épié une personne qui s'essuyait après la défécation. Un autre exemple nous le montrera avec un peu plus de détail.

Un jeune homme a un rêve très précis qui lui rappelle des rêveries de son enfance demeurées à l'état de souvenir conscient. Il se trouve, le soir, dans un hôtel de station estivale, il se trompe de numéro de chambre et entre dans une pièce où une dame âgée et ses deux filles se déshabillent pour se mettre au lit. Il ajoute : « *Il y a ensuite des lacunes dans le rêve, il manque quelque chose, et à la fin il y a dans la chambre un homme qui veut me jeter dehors et avec qui je dois lutter.* » Il essaie vainement de se rappeler le contenu et le but des fantasmes d'enfants auxquels le rêve fait allusion. Mais on s'aperçoit enfin que ceci est précisément rendu par ce qu'il dit des parties imprécises du rêve. Les « lacunes » sont les orifices génitaux des femmes qui vont se coucher : « il manque quelque chose » est la description du caractère essentiel des organes féminins. Dans son enfance il avait une curiosité dévorante de voir des organes féminins et en était encore à la théorie enfantine de la sexualité qui suppose que la femme a un membre viril.

155Avec en plus les syndromes hystériques : aménorrhée et grande inquiétude, qui sont les troubles essentiels de ces malades.

Une réminiscence analogue d'un autre rêveur a le même aspect. Il rêve : *Je vais avec Mlle K… dans le restaurant du Volksgarten…* puis vient un moment obscur, une interruption… *je me trouve ensuite dans un bordel où je vois deux ou trois femmes dont l'une en chemise et en culotte.*

Analyse : Mlle K… est la fille d'un de ses anciens chefs et lui a été, dit-il lui-même, une sorte de sœur ; mais un jour, il y eut entre eux un entretien où ensemble ils sentirent qu'ils étaient de sexe différent, comme s'ils avaient dit : je suis un homme, tu es une femme. Il n'est allé qu'une fois dans le restaurant en question, avec la sœur de son beau-frère, jeune fille qui lui est tout à fait indifférente. Une autre fois il a accompagné trois dames jusqu'à l'entrée ; c'étaient sa sœur, sa belle-sœur et la sœur de son beau-frère, toutes bien indifférentes, mais pouvant être classées sous la rubrique : sœurs. Il est rarement allé dans une maison close, peut-être deux ou trois fois dans sa vie.

L'interprétation s'appuya sur le « moment obscur », l'« interruption » dans le rêve, et supposa que dans sa curiosité enfantine il avait regardé quelquefois, rarement sans doute, les organes génitaux de sa petite sœur, de quelques années plus jeune que lui. Quelques jours après, en effet, il retrouva le souvenir de ce méfait.

Tous les rêves d'une même nuit appartiennent à un même ensemble ; il faut considérer leur division en plusieurs fragments, leur groupement et leur nombre comme significatifs et révélateurs des pensées latentes du rêve. Quand on interprète des rêves faits de plusieurs parties ou même plusieurs rêves apparus au cours d'une même nuit, il ne faut pas oublier que ces rêves divers et successifs peuvent signifier la même chose, exprimer les mêmes impulsions au moyen d'éléments différents. Il est fréquent que le premier de ces rêves homologues soit le plus transposé et le plus timide, le suivant plus hardi et plus distinct.

Il en est déjà ainsi dans le rêve biblique du pharaon au sujet des épis et des vaches que Joseph interprète. On le trouve raconté avec plus de détails encore dans Josèphe *(Antiquités bibliques,* livre II, chap. V et VI). Le roi, après avoir raconté son premier rêve, dit : « Après ce rêve je me réveillai inquiet et je me demandai ce qu'il pouvait bien signifier, mais je me rendormis et j'eus un rêve bien plus étrange encore, qui me donna plus de crainte et de trouble. » Après avoir entendu le récit, Joseph dit : « Ton rêve, ô, roi, semble être double, mais ses deux aspects n'ont qu'une signification. »

Jung, dans son Beitrag zur Psychologie des Gerüchtes *(Zentralbl. f. Psychoanalyse,* I, 1910, p. 87), raconte comment le rêve érotique dissimulé d'une écolière est compris sans interprétation par ses amies et repris avec des variantes ; il remarque, en examinant une de ces variantes, « que la pensée finale d'une longue série d'images de rêve contient tout juste ce qui était déjà représenté dans la première image de la série. La censure repousse le complexe aussi longtemps que possible grâce à des artifices symboliques sans cesse renouvelés : écrans, déplacements, aspects ingénus, etc. ». Scherner a bien connu cette particularité de la figuration du rêve, et il la décrit, après avoir parlé des stimuli organiques, comme une loi : « On remarque enfin que toutes les images symboliques provenant d'excitations nerveuses déterminées sont soumises à une même loi générale. Au début du rêve, l'objet source du stimulus n'est indiqué que par les allusions les plus lointaines et les plus libres ; à la fin, quand l'élan créateur s'est épuisé, le stimulus lui-même et l'organe qu'il atteint ou la fonction de cet organe sont clairement représentés. De cette manière le rêve finit en indiquant lui-même son motif organique… ».

Otto Rank a publié un exemple qui confirme la loi de Scherner, dans son article : « Un rêve qui s'interprète lui-même. » Il s'agit du rêve d'une jeune fille, composé de deux rêves, séparés par un intervalle ; le second s'achève par un orgasme. Ce dernier rêve put

être interprété avec beaucoup de précision, sans beaucoup d'aide de la dormeuse, et le grand nombre de relations entre le contenu de l'un et de l'autre rêve permit de reconnaître que le premier exprimait, d'une manière timide, la même chose que le second, de sorte que celui-ci, qui s'achevait par l'orgasme, n'avait fait que découvrir clairement le sens de l'autre. Rank déduisit à bon droit de cet exemple le sens des rêves d'orgasme et de pollution dans la théorie du rêve en général.

Je ne crois pas qu'il faille toujours interpréter la clarté ou la confusion du rêve par la précision ou par l'incertitude de son matériel. Je dirai plus tard de quel autre facteur de formation du rêve, non encore invoqué, dépend essentiellement cette gamme de qualités.

Dans bien des rêves, après que l'on a vu pendant quelque temps une certaine situation ou une certaine mise en scène, il se produit des interruptions qui sont décrites de la manière suivante : « mais il semble ensuite que l'on se trouve en même temps dans un autre endroit et qu'il s'y passe ceci et cela ». Ce qui interrompt ainsi l'action principale du rêve, qui peut reprendre au bout d'un moment, correspond dans le matériel du rêve à une proposition incidente, à une pensée intercalée. Ce qui dans les pensées du rêve était condition est représenté dans le rêve même par la simultanéité (si – quand).

Que signifie la sensation que l'on ne peut bouger, si fréquente dans le rêve et si proche de l'angoisse ? On veut marcher et on ne peut quitter sa place, on veut faire quelque chose et on se heurte sans cesse à des obstacles. Le train va se mettre en mouvement et on ne peut pas l'atteindre ; on veut lever la main pour venger une injure et elle refuse tout office. Nous avons déjà rencontré cette sensation dans les rêves d'exhibition, mais nous n'avons pas recherché sérieusement comment il fallait l'interpréter. Il est aisé, mais peu concluant, de dire que nous éprouvons pendant le sommeil une

paralysie motrice qui se trahit par cette sensation. On pourrait demander, en effet, pourquoi on ne rêve pas toujours de mouvements inhibés. Il est certain que cette sensation, qui peut toujours apparaître pendant le sommeil, sert à faciliter une certaine figuration et n'est évoquée que lorsque le matériel des pensées du rêve a besoin d'une telle figuration.

Le fait de « ne pas arriver à faire quelque chose » n'apparaît pas toujours dans le rêve comme une sensation. Ce peut être aussi, simplement, un fragment du contenu. Je crois que ce cas peut nous expliquer le sens de cet aspect du rêve. Voici, à titre d'exemple, le résumé d'un rêve où je parais être accusé de malhonnêteté. *Le lieu est un mélange d'une maison de santé privée et de plusieurs autres locaux. Un domestique apparaît et me demande de venir pour une enquête. Dans mon rêve, je sais que l'on a perdu quelque chose et que l'enquête a lieu parce qu'on me soupçonne de m'être approprié l'objet. L'analyse du rêve montre qu'enquête doit être pris dans deux sens et signifie aussi un examen médical. Conscient de mon innocence et de l'importance que me donne ma fonction de médecin consultant de cette maison, je suis le domestique. A une des portes, un autre domestique nous reçoit* et *dit en me montrant : « Vous m'amenez celui-ci, mais c'est un homme correct ! » Je traverse alors, sans domestique, une grande salle où se trouvent des machines et qui me fait songer à un enfer avec ses préparatifs de supplice. Je vois un de mes collègues étendu sur un appareil, il aurait bien des raisons de remarquer ma présence, il ne le fait pas. On dit ensuite que maintenant je peux partir. Mais je ne trouve pas mon chapeau et ne peux pas encore m'en aller.*

Le désir accompli dans ce rêve est visiblement que je sois considéré comme un honnête homme et puisse m'en aller ; il doit donc y avoir dans la pensée du rêve un matériel qui contredit ceci. Pouvoir partir est le signe de l'absolution ; s'il y a, à la fin du rêve, un événement qui m'empêche de partir, il faut en conclure qu'il exprime

le matériel réprimé de la contradiction. Le fait que je ne trouve pas mon chapeau signifie donc : Tu n'es tout de même pas un honnête homme. *Ne pas arriver à faire quelque chose dans le rêve est l'expression de la contradiction, du « non ».* Il faut donc corriger l'affirmation précédemment émise selon laquelle le rêve ne peut exprimer le non[156].

Dans d'autres rêves, ne pas arriver à faire les mouvements que l'on veut n'est pas seulement un état, mais encore une sensation. Cette sensation d'inhibition exprime avec plus de force la contradiction, l'état d'une volonté à laquelle une autre volonté résiste. La sensation d'inhibition de mouvements représente donc un *conflit de volontés.* Nous verrons plus loin que la paralysie motrice pendant le sommeil est une des conditions fondamentales des processus psychiques du rêve. L'impulsion transmise le long des voies motrices n'est autre que la volonté, et le sentiment que nous avons de l'inhibition de ces impulsions pendant le sommeil montre combien ce processus est approprié à la représentation de la volonté et du « non » qui s'oppose à elle. Après l'explication que j'ai donnée de l'angoisse, on comprend aisément que la sensation d'inhibition de la volonté soit si proche de l'angoisse et s'unisse si fréquemment à elle dans le rêve. L'angoisse est une impulsion libidinale venue de

156L'analyse complète de ce rêve indique sa relation avec des faits d'enfance par l'intermédiaire suivant : « Le nègre a fait sa tâche, le nègre peut partir » (SCHILLER, Fiesko). Et puis la question plaisante : Quel âge à la nègre quand il a achevé sa tâche ? Un an, car alors il peut partir (= marcher, gehen). (J'étais venu au monde avec tant de cheveux noirs que ma mère m'avait appelé le petit nègre.) Le fait que je ne trouve pas mon chapeau est une allusion à un incident de la journée, utilisé de multiples façon. Notre femme de chambre, qui range avec une ingéniosité surprenante, l'avait caché. La fin de ce rêve dissimule aussi une certaine façon d'écarter des idées lugubres : je suis bien loin d'avoir fait ma tâche, je ne dois pas partir. — On voit donc ici la vie et la mort, comme dans le rêve de GOETHE et du paralytique général que l'on trouvera plus loin.

l'inconscient et inhibée par le préconscient[157]. Donc, quand le rêve unit l'angoisse et la sensation d'inhibition, il s'agit d'un vouloir qui éveillait la libido, d'une impulsion sexuelle.

Nous examinerons plus loin ce que signifie dans le rêve le jugement fréquent : « Ce n'est qu'un rêve », et à quelle force psychique il faut l'attribuer. J'indique dès maintenant qu'il doit servir à diminuer la valeur de ce qui est rêvé. W. Stekel, par l'analyse de quelques exemples convaincants, a résolu dans un sens analogue le problème intéressant et très proche de la signification que peut avoir dans un rêve une partie considérée comme « rêvée », l'énigme du « rêve dans le rêve ». Il s'agit d'enlever à cette partie du rêve sa valeur, sa réalité et ce que l'on rêvera après s'être réveillé du « rêve dans le rêve », ce sera ce que le désir du rêve cherche à substituer à cette réalité éteinte. Il faut donc admettre que ce qui est considéré comme « rêvé » contient la figuration de la réalité, le souvenir véritable, et que le rêve qui se continue figure au contraire le simple désir du rêveur. Il faut voir dans cette insertion, dans le « rêve du rêve », l'équivalent du souhait que le fait décrit comme rêvé ainsi ne se fût pas produit. En d'autres termes, si certains faits apparaissent dans le rêve comme rêvés, c'est qu'ils sont tout à fait réels, et cela équivaut à une *affirmation* très énergique. Le travail du rêve utilise le rêve lui-même comme une sorte de refus, prouvant par là notre découverte que le rêve accomplit un désir.

IV. La prise en considération de la figurabilité

Jusqu'à présent nous avons seulement recherché comment le rêve représentait les relations entre les pensées qui sont à sa base, mais à cette occasion nous avons souvent rencontré un autre thème : les transformations que doit subir le matériel du rêve pour la formation du rêve. Nous savons maintenant que le matériel du rêve perd en grande partie ses relations, qu'il est soumis à une

157Les connaissances actuelles ne permettent plus de maintenir cette affirmation.

compression et qu'en même temps un déplacement d'intensité entre ses éléments oblige à transformer la valeur psychique de ce matériel. Les déplacements que nous avons remarqués paraissaient être des substitutions d'une certaine représentation à une autre qui lui était étroitement associée ; ils servaient à la condensation du rêve, puisque de cette façon, au lieu de deux éléments, un seul, qui avait des traits communs à tous deux, entrait dans le rêve. Il est une autre sorte de déplacement auquel nous n'avons encore fait aucune allusion. L'analyse nous apprend cependant qu'il existe, et qu'il consiste en un *échange d'expressions verbales* entre les pensées. Il s'agit dans les deux cas de déplacement le long d'une chaîne associative, mais le même processus apparaît dans des sphères différentes : le résultat du déplacement est, dans un cas, qu'un élément est remplacé par un autre, tandis que dans l'autre cas un élément échange avec un autre sa forme verbale.

Ce second procédé n'a pas seulement un grand intérêt théorique, mais nous aide à comprendre l'apparence d'absurdité fantastique que le rêve revêt souvent. Le déplacement est, en effet, presque toujours de l'espèce suivante : une expression abstraite et décolorée des pensées du rêve fait place à une expression imagée et concrète.

On voit bien l'avantage et donc le but de cette substitution. Ce qui est imagé peut être figuré dans le rêve, on peut l'introduire dans une scène, alors qu'une expression abstraite est aussi difficile à représenter qu'un article de politique générale par une illustration. Non seulement la facilité de figuration, mais la condensation et l'ensemble des opérations liées à l'existence de la censure gagnent à cet échange. Une fois que la pensée du rêve, inutilisable sous sa forme abstraite, a été transformée en langage pictural, on trouve plus facilement, entre cette expression nouvelle et le reste du matériel du rêve, les points de contact et les identités nécessaires au travail du rêve. Elle les crée d'ailleurs là où ils n'existent pas, car, en

toute langue, les termes concrets, par suite de leur évolution, présentent plus de points de contact que les concepts. On se représente aisément qu'une grande partie du travail intermédiaire qui, lors de la formation du rêve, réduit aux termes les plus brefs et les plus condensés les diverses pensées du rêve se fait grâce à une transformation verbale appropriée. Une pensée dont l'expression venait peut-être d'autres motifs agira à cette occasion sur les possibilités d'expression d'une autre, les différenciant et y opérant un choix, et cela peut-être dès l'origine, comme il arrive pour le travail poétique. Quand un poème est rimé, le deuxième vers doit obéir à deux conditions : il doit exprimer un certain sens, et cette expression doit inclure la rime. Les meilleurs poèmes sont ceux où on ne remarque pas la recherche de la rime, mais où, par une sorte d'induction mutuelle, les deux pensées ont pris dès le début la forme verbale dont une très légère retouche fera jaillir la rime.

Dans certains cas, le changement d'expression sert la condensation du rêve d'une façon plus rapide encore. Il fait découvrir une syntaxe équivoque qui permet d'exprimer plusieurs des pensées du rêve. Tout le domaine des jeux de mots peut ainsi servir le travail du rêve. Il ne faut pas s'étonner du rôle que joue le mot dans la formation du rêve. Le mot, en tant que point nodal de représentations nombreuses, est en quelque sorte prédestiné aux sens multiples, et les névroses (les obsessions, les phobies) utilisent aussi hardiment que le rêve les possibilités de condensation et de déguisement que le mot présente[158]. Il est aisé de montrer que la déformation du rêve profite de ce déplacement de l'expression. Quand un mot à double sens remplace deux mots à sens unique, c'est pour nous une cause de méprise ; et notre esprit hésite quand on remplace une expression ordinaire par une expression imagée. Cela d'autant plus que le rêve ne nous dit point si l'élément nouveau doit

158Cf. *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905 (*Ges. Werke*, Bd., VI), et les mots de transition (*Wortbrücken*) dans la solution des symptômes névropathiques.

être pris au pied de la lettre ou dans un sens figuré, s'il faut le rattacher au matériel du rêve directement ou par des expressions intermédiaires. En général, quand il s'agit d'interpréter un élément de cette sorte, on ne sait s'il doit être :

a) pris dans un sens affirmatif ou négatif (relations de contraste) ;

b) interprété historiquement (comme une réminiscence) ;

c) compris d'une manière symbolique ;

d) interprété à partir du son du mot.

En dépit de ces possibilités multiples, on peut dire que la figuration dans le rêve, *qui n'est certes pas faite pour être comprise,* n'est pas plus difficile à saisir que les hiéroglyphes pour leurs lecteurs. J'ai déjà donné plusieurs exemples de ces représentations de rêve qui ne valent que par leur double sens (« la bouche s'ouvre.bien », dans le rêve de l'injection ; « je ne peux pas encore m'en aller », dans le rêve que je viens d'indiquer). Je vais maintenant présenter un rêve dans l'analyse duquel l'image, substituée à la pensée abstraite, joue un plus grand rôle. On peut préciser la différence qui sépare cette interprétation des rêves de l'interprétation symbolique ; dans l'interprétation symbolique, la clef du symbole est choisie arbitrairement par l'interprétateur ; dans nos cas de déguisement verbal, ces clefs sont universellement connues et livrées par des locutions usuelles. Si l'on connaît les circonstances exactes et leurs associations ordinaires, on peut comprendre des rêves de cette espèce, entièrement ou par fragments, même sans le secours du rêveur.

Une dame de mes amies rêve : *Elle est à l'Opéra. C'est une représentation de Wagner qui a duré jusqu'à 7 h 1/4 du matin. Il y a à l'orchestre et au parterre des tables où l'on dîne et où l'on boit. Son cousin, récemment revenu de son voyage de noces, est assis à une de ces tables avec sa jeune femme ; près d'eux un aristocrate. On sait que la jeune femme l'a ramené de son voyage de noces, très*

ouvertement, comme on peut rapporter de son voyage de noces un chapeau. Il y a, au milieu de l'orchestre, une haute tour couronnée d'une plate-forme entourée d'une grille de fer. Il y a là-haut le chef d'orchestre qui ressemble à Hans Richter ; il court derrière la grille, transpire énormément et dirige de là-haut l'orchestre rangé autour de la base de la tour. Elle-même est assise dans une loge avec une amie (que je connais). *De l'orchestre sa jeune sœur veut lui tendre un grand morceau de charbon, disant qu'elle ne savait pas que cela durerait si longtemps et qu'on doit geler horriblement là-haut. (Il semble que les loges auraient dû être chauffées pendant toute la représentation.)*

Le rêve est extravagant à souhait, bien qu'il se rapporte à une seule scène. Cette tour au milieu de l'orchestre d'où le chef d'orchestre dirige les musiciens et plus encore le morceau de charbon que tend la sœur sont fort étranges ! J'ai fait exprès de ne pas demander l'analyse de ce rêve ;

connaissant un peu la vie de la rêveuse, je pouvais en interpréter moi-même des parties. Je savais qu'elle avait beaucoup aimé un musicien dont la carrière avait été interrompue par une maladie mentale. La tour devait donc être prise littéralement. On comprenait dès lors que l'homme qu'elle eût souhaité voir à la place de Hans Richter dépassait les autres membres de l'orchestre de la *hauteur d'une tour.* Cette tour est une image composite, une sorte d'apposition. Le soubassement représente la hauteur de l'homme ; la grille du haut, derrière laquelle il court comme un prisonnier ou comme un animal en cage, allusion au nom de ce malheureux homme[159], représente sa destinée. Les deux idées ont pu se rencontrer dans un mot fait comme la « tour des fous »[160].

Une fois les procédés de figuration de ce rêve découverts, on pouvait essayer d'interpréter par les mêmes moyens la seconde

159Hugo Wolf. [N.d.T.] : *Wolf* signifie : loup.

160[N.d.T.] : *Narenturm*, terme ancien qui signifie asile.

extravagance apparente : le morceau de charbon que lui tend sa sœur. Charbon signifie amour caché :

Nul *feu,* nul *charbon*

Ne peut brûler autant

Qu'un *amour caché*

Ignoré de tous[161].

Elle et son amie sont *restées là (m. à mot :* restées assises, c'est-à-dire restées en plan) ; sa jeune sœur, qui espère encore se marier, lui tend le charbon, « parce qu'elle ne savait pas que ça *durerait aussi longtemps* ». Le rêve ne dit pas ce qui durera si longtemps ; dans un récit on ajouterait : la représentation. Mais dans un rêve, il faut regarder la phrase en elle-même, reconnaître qu'elle est équivoque et ajouter « jusqu'à son mariage ». L'interprétation : « amour caché » est soutenue par l'allusion au cousin assis à l'orchestre avec sa femme et par l'*aventure amoureuse avouée* attribuée à celle-ci. Le contraste entre l'amour caché et l'amour avoué, entre son ardeur et la froideur de la jeune femme, domine le rêve. Ici comme là il s'agit d'un personnage *haut placé,* et ce mot a pu servir de pont entre l'aristocrate et le musicien qui donnait de grands espoirs.

Ces explications nous ont donc amené finalement à découvrir un troisième facteur dont la part est considérable dans le passage des pensées du rêve au contenu du rêve : *prise en considération de la figurabilité par le matériel psychique propre au rêve,* c'est-à-dire, le plus souvent, par des images visuelles. De tous les raccords possibles aux pensées essentielles du rêve, ceux qui permettent une représentation visuelle sont toujours préférés, et le travail du rêve ne recule pas devant l'effort nécessaire pour faire d'abord passer les pensées toutes sèches dans une autre forme verbale, celle-ci même fût-elle très peu habituelle, pourvu qu'elle facilite la représentation

161*Kein Feuer, keine Kohle Kann brennen so heiss, Als wie heimliche Liebe, Von der niemand was weiss.* (Chanson populaire allemande.)

et mette fin à la pression psychologique exercée par la pensée contrainte. Mais cette façon de verser le contenu de la pensée dans une autre forme peut aussi servir le travail de condensation et créer des liens, qui sinon n'existeraient pas, avec d'autres idées. Ces idées peuvent d'ailleurs avoir transformé leur expression primitive pour se mieux ajuster à la pensée du rêve.

Herbert Silberer[162] a fort bien montré comment on pouvait étudier directement la transformation automatique des pensées en images lors de la formation du rêve et connaître ainsi ce facteur du travail du rêve, isolé. – Lorsque, fatigué et ivre de sommeil, il s'imposait une direction de pensée, souvent la pensée lui échappait et il s'y substituait une image en laquelle il pouvait reconnaître un équivalent de la pensée. Silberer nomme cet équivalent « auto-symbolique ». Le mot, à mon avis, n'est pas tout à fait adéquat. Voici quelques exemples tirés de son ouvrage, j'aurai d'ailleurs l'occasion d'y revenir.

« Exemple 1. Je pense que je dois corriger, dans un article, un passage d'un style raboteux.

« Symbole : Je me vois rabotant une pièce de bois.

« Exemple 5. Je cherche à me représenter le but de certaines études métaphysiques que je compte entreprendre. C'est, me semble-t-il, que la recherche des motifs de l'existence nous fraye un chemin vers des formes, des régions de conscience ou d'existence toujours plus hautes.

« Symbole : Je passe un long couteau sous une tarte comme si je voulais en prendre un morceau.

« Interprétation : Mon mouvement avec le couteau indique le fait de se frayer le chemin dont il est question… Il faut expliquer le fond du symbole de la manière suivante : Il m'arrive, à table, de couper et d'offrir une tarte, je le fais avec un long couteau flexible, ce qui exige quelque attention. En particulier, il est parfois

162*Jahrb. v. Bleuler-Freud*, I (1909).

compliqué d'enlever proprement les morceaux de tarte. Il faut glisser soigneusement le couteau sous les morceaux en question (se frayer lentement un chemin jusqu'au fond). Mais l'image contient encore d'autres symboles. En effet, cette tarte était une tarte feuilletée, le couteau qui la coupait devait donc pénétrer dans des couches, des régions diverses (les régions de la conscience et de la pensée).

« Exemple 9. Je perds le fil d'un raisonnement. Je cherche à le retrouver, mais constate que le point de contact manque.

« Symbole : Un fragment d'écrit dont les dernières lignes manquent. »

Si l'on songe au rôle que jouent les jeux de mots, les citations, les chansons et les proverbes dans la vie des gens cultivés, on supposera que des déguisements de cette espèce servent souvent à représenter les pensées du rêve. Quel est, par exemple, le sens, dans un rêve, de voitures chargées chacune d'une seule espèce de légumes ? C'est l'opposé du désir de « Kraut und Rüben »[163] c'est-à-dire pêle-mêle. Donc cela signifie « désordre ». Il est curieux que ce rêve ne m'ait été raconté qu'une seule fois[164]. Une symbolique générale du rêve n'a été faite que pour peu d'éléments, grâce à des allusions et à des substitutions de mots connues de tous. La plus grande partie de cette symbolique est d'ailleurs commune au rêve, aux psycho-névroses, aux légendes et aux traditions populaires.

Quand on examine les choses de plus près, on reconnaît que le travail du rêve en utilisant ces substitutions n'apporte rien de nouveau. Pour parvenir à son but : obtenir une possibilité de figuration qui échappe à la censure, elle suit les voies tracées dans l'inconscient et substitue volontiers, aux éléments refoulés, des traits d'esprit ou des allusions qui peuvent parvenir à la conscience. Les fantasmes des malades névrosés sont pleins de ces jeux d'esprit.

163[N.d.T.] : *littéralement* : choux et raves.

164En fait, je n'ai jamais plus rencontré cette image et n'ai donc plus confiance dans l'interprétation que j'en avais donnée.

Ceci nous fait brusquement comprendre les interprétations de Scherner dont j'ai déjà défendu le fond exact. Les rêveries au sujet de notre propre corps ne sont nullement particulières au rêve et ne sauraient le caractériser. Mes analyses m'ont montré qu'elles apparaissent régulièrement dans l'inconscient des névrosés et peuvent être ramenées à la curiosité sexuelle qui, chez l'adolescent et chez l'adolescente, porte sur les organes génitaux des autres, mais aussi sur leur propre sexe. Ainsi que le remarquent excellemment Scherner et Volkelt, la maison n'est pas le seul cercle de représentations qui serve à symboliser la vie corporelle ; – cela est vrai pour le rêve comme pour les fantasmes inconscients des névrosés. Je connais des malades qui ont conservé la symbolique architectonique du corps et des organes génitaux (l'intérêt sexuel ne porte pas seulement sur les organes externes), chez qui les piliers et les colonnes représentent les jambes (comme dans le Cantique des Cantiques), chez qui chaque porte symbolise un orifice du corps (« trou »), que toute conduite d'eau fait penser à l'appareil urinaire, etc. Mais la sphère des représentations de la vie des plantes ou de la cuisine peut également être choisie pour dissimuler des images sexuelles[165]. Pour le premier cas, les locutions usuelles, le souvenir des métaphores du passé ont fait beaucoup (la « vigne » du Seigneur, la « semence », le « jardin » de la jeune fille dans le Cantique des Cantiques). Les particularités les plus intimes et les plus laides de la vie sexuelle peuvent être pensées et rêvées sous forme d'innocentes allusions aux besognes culinaires. Les symptômes de l'hystérie deviennent incompréhensibles si l'on oublie que les symboles sexuels se cachent surtout derrière les choses habituelles et peu surprenantes. Il y a un sens sexuel très net dans l'attitude des enfants névrosés qui ne peuvent voir ni sang ni viande rouge et qui vomissent à la vue des œufs et des nouilles ; de même, quand la crainte que l'homme éprouve normalement à l'égard du serpent

165Voir de nombreux exemples dans les trois volumes du Supplément de l'*Illustrierte Sittengeschichlte* d'Ed. FUCHS (Munich, A. Langen).

s'amplifie, chez les névrosés, d'une manière monstrueuse. Chaque fois que la névrose se dissimule sous ces symboles, elle suit à nouveau les voies qui furent celles de l'humanité primitive et dont témoignent maintenant encore nos langues, nos superstitions et nos mœurs quelque peu ensevelies.

C'est ici le lieu de compléter l'analyse du « rêve de fleurs » d'une de mes malades, dont j'ai parlé plus haut. Je souligne tout ce qui a une interprétation sexuelle. Une fois interprété, ce beau rêve ne plaisait plus du tout à la rêveuse.

a) Rêve-prologue : *Elle va à la cuisine pour parler aux deux bonnes et les gronde de n'avoir pas fini de casser la croûte. À cette occasion, elle voit tant d'ustensiles de cuisine renversés qui s'égouttent, des ustensiles grossiers entassés.* Elle ajoutera plus tard : *Les deux bonnes vont chercher de l'eau, elles entrent dans une sorte de fleuve qui monte jusqu'à la maison ou dans la cour*[166]*.*

b) Rêve principal[167] : *Elle descend de haut*[168]*, à travers des barrières ou des haies bizarres, faites de grands carreaux tressés et de petits carrés*[169]. *Ce n'est pas fait pour grimper, elle craint toujours de ne pouvoir poser son pied et est bien contente parce que sa robe ne s'accroche nulle part et qu'elle garde l'air convenable*[170]*. Elle porte à la main une* GRANDE BRANCHE[171], *une sorte de branche d'arbre qui est couverte de* FLEURS ROUGES *ramifiées et épanouies*[172]*. Elle a la notion que ce sont des* FLEURS *de cerisier,*

166Voir l'interprétation de ce rêve-prologue considéré comme ayant un sens causal.

167Sa vie.

168Origine élevée, souhait contrastant avec le rêve-prologue.

169 Image composite où deux endroits sont réunis, le grenier de son père où elle jouait avec son frère, objet de ses rêveries, et la maison de campagne d'un méchant oncle qui avait l'habitude de la faire enrager.

170Désir qui contraste avec un souvenir de la maison de l'oncle : elle se découvrit en dormant.

171Comme l'ange porte une branche de lis lors de l'Annonciation.

172 Cf. p. 342. Innocence, menstruation, *La Dame aux Camélias*.

mais elles ressemblent aussi à des CAMÉLIAS *doubles, bien que ceux-ci en vérité ne poussent pas sur les arbres. Tandis qu'elle descend, elle en a d'abord* UN, *puis brusquement* DEUX, *puis de nouveau* UN SEUL[173]. *Quand elle arrive en bas, les* fleurs *du bas de la tige sont déjà en partie* tombées. *Ensuite, arrivée en bas, elle voit un domestique de la maison qui, avec un morceau de bois, enlève les espèces de* touffes de crins épaisses *qui pendent comme de la mousse d'un arbre semblable, elle serait tentée de dire qu'il le peigne… D'autres travailleurs ont abattu dans un* JARDIN *des* BRANCHES *semblables et les ont jetées dans la* RUE *où elles* GISENT, *de sorte que* BEAUCOUP DE GENS EN PRENNENT. *Elle demande si c'est bien, si on peut* en PRENDRE UNE[174]. *Il y a dans le jardin un jeune* homme (qu'elle connaît, un étranger) *vers qui elle va pour lui demander comment elle pourrait transporter ces* BRANCHES DANS SON PROPRE JARDIN[175]. *Il la saisit, elle se débat et lui demande à quoi il songe et si on a le droit de la prendre ainsi. Il répond que ce n'est pas mal, que c'est permis[176]. Ensuite il se déclare prêt à aller avec elle dans l'*AUTRE JARDIN *pour lui montrer comment on plante, et il lui dit quelque chose qu'elle ne comprend pas bien : « Il me manque d'ailleurs trois* MÈTRES – (elle dit plus tard : *mètres carrés) – ou trois toises de sol. » Il lui semble qu'en échange de sa complaisance il exige quelque chose, comme s'il avait l'intention de se* DÉDOMMAGER DANS SON JARDIN *ou s'il voulait commettre une* FRAUDE, *avoir un avantage sans qu'elle en souffre. Elle ne sait pas s'il lui a vraiment montré quelque chose ensuite.* Ce rêve que j'expose pour ses éléments symboliques peut être appelé « biographique ». Un tel type de rêve apparaît fréquemment au cours

173Allusion au nombre de personnes dont elle croit recevoir des hommages.

174Allusion à une locution populaire signifiant masturbation.

175La branche représente dès longtemps l'organe génital masculin ; elle contient, de plus, une allusion très claire à son nom de famille.

176Ceci a trait, comme ce qui suit, à des précautions conjugales.

d'une analyse, mais rarement le reste du temps[177]. Je pourrais citer beaucoup d'exemples semblables, mais leur analyse nous entraînerait trop loin vers l'étude, des phénomènes névropathiques. Tous m'ont conduit à la conclusion qu'il n'est point nécessaire d'admettre l'existence, dans le travail du rêve, d'une activité symbolique spéciale de l'esprit. Le rêve utilise les symboles tout préparés dans l'inconscient ; ce sont ceux qui satisfont le mieux aux exigences de la formation du rêve grâce à leur figurabilité et leur liberté à l'égard de la censure.

V. La figuration par symboles en rêve. Autres rêves typiques

L'analyse de ce dernier rêve, rêve biographique, montre bien que j'ai, dès le début, reconnu l'existence d'une symbolique du rêve. Je ne parvins à apprécier pleinement son importance et sa signification que peu à peu, avec l'expérience, et grâce aux contributions de Wilhelm Stekel[178] dont je dirai quelques mots ici.

Cet auteur, qui a peut-être causé à la psychanalyse autant de tort qu'il lui a été bénéfique, a fourni un grand nombre de traductions inopinées de symboles ; ces interprétations ont d'abord été regardées avec scepticisme ; la suite les a, pour la plupart, confirmées et on a dû les accepter. Je ne diminuerai pas la valeur des apports de Stekel si j'ajoute que le scepticisme qui les a accueillis n'était pas injustifié. Les exemples qu'il proposait pour illustrer ces interprétations étaient bien souvent, en effet, peu convaincants ; quant à sa méthode, nous devons la rejeter comme non scientifique.

177On peut considérer comme un rêve « biographique » analogue le rêve n°3 que j'indique un peu plus bas parmi les exemples de la symbolique onirique ; on peut aussi y rattacher le « rêve qui s'interprète lui-même » (*Ein Traum der sich selbst deutet*) de RANK, et le rêve qui doit être lu à rebours de STEKEL.

178W. STEKEL, *Die Sprache des Traumes*, 1911.

C’est par l’intuition que Stekel arrivait à ses interprétations, grâce à une aptitude particulière qui n’est pas donnée à tout le monde et ne peut être soumise à la critique et, par conséquent, ne peut être digne de foi.

C’est en somme comme si un médecin fondait son diagnostic de maladie infectieuse sur des impressions olfactives recueillies au chevet du malade ; bien qu’il y ait sûrement des médecins capables de se fier davantage que d’autres à l’odorat (généralement atrophié) et de diagnostiquer, par là, un cas de typhus abdominal.

Le développement de notre expérience psychanalytique nous a permis de rencontrer des malades qui ont fait preuve de cette compréhension directe de la symbolique du rêve, à un point étonnant. Il s’agissait, souvent, de déments précoces ; aussi, pendant un certain moment, chaque rêveur capable de cette compréhension symbolique risquait d’être considéré comme un malade de ce type. Mais c’est une erreur : cette aptitude est un don, une caractéristique personnelle qui n’a pas de signification pathologique.

Quand on s’est familiarisé avec l’emploi surabondant de la symbolique pour figurer le matériel sexuel dans le rêve, on se demande si beaucoup de ces symboles ne sont pas analogues aux signes sténographiques pourvus une fois pour toutes d’une signification précise ; on est tenté d’esquisser une nouvelle clef des songes d’après la méthode de déchiffrage. Il faut ajouter à cela que cette symbolique n’est pas spéciale au rêve, on la retrouve dans toute l’imagerie inconsciente, dans toutes les représentations collectives, populaires notamment : dans le folklore, les mythes, les légendes, les dictons, les proverbes, les jeux de mots courants : elle y est même plus complète que dans le rêve. Nous outrepasserions donc de beaucoup les limites de l’interprétation des rêves, si nous voulions étudier le rôle des symboles et traiter des nombreux problèmes, en grande partie encore non résolus, qui se rattachent au

concept de symbole[179]. Bornons-nous ici à dire que la figuration symbolique est au nombre des procédés indirects de représentation ; mais qu'il ne faut pas la confondre avec les autres procédés indirects sans s'en être fait un concept plus clair. Dans toute une série de cas, on voit clairement ce qu'il y a de commun entre le symbole et ce qu'il représente ; dans d'autres, ce rapport est caché et le choix du symbole paraît énigmatique. Ce sont précisément ces cas qui peuvent éclairer le sens profond du rapport symbolique ; ils montrent qu'il est génétique. Ce qui est aujourd'hui lié symboliquement fut vraisemblablement lié autrefois par une identité conceptuelle et linguistique[180]. Le rapport symbolique paraît être un reste et une marque d'identité ancienne. On peut remarquer à ce propos que dans toute une série de cas la communauté de symbole va bien au-delà de la communauté linguistique, ainsi que l'a indiqué Schubert (1814)[181]. Un certain nombre de symboles sont aussi anciens que la formation même des langues, d'autres apparaissent actuellement, de nos jours (par exemple le dirigeable : le Zeppelin).

179Voir les travaux de BLEULER et de ses disciples de Zurich : MAEDER, ABRAHAM, etc., sur la formation du symbolique ; voir aussi les auteurs non médicaux auxquels ils se réfèrent (KLEINPAUL, etc.). Ce qui a été dit de meilleur sur cette question se trouve dans l'ouvrage de O. RANK et H. SACHS, *Die Bedeutung der Psychoanalyse für die Geisteswissenschaften*, chap. I, 1913 ; voir aussi E. JONES, Die Theorie der Symbolik, *Intern. Z. f. Psychoanalyse*, 1919.

180Cette vue est parfaitement confirmée dans la théorie du Dr Hans SPERBER. Cet auteur (*Über der Einfluss sexueller Momente auf Enstehung und Entwicklung der Sprache*, *Imago*, I, 1912) pense que tous les mots primitifs se rapportent à des objets sexuels, puis perdent ce sens sexuel, étant appliqué à des activités et objets qui ont été comparés aux objets sexuels.

181Ainsi les Hongrois, qui ne disent pas *schiffen* (schiff : bateau) pour uriner, rêvent cependant de bateau voguant sur l'eau dans les rêves de miction (FERENCZI). Les Français et les peuples d'origine latine, qui n'ont pas l'expression *Frauenzimmer* (littéralement : chambre des femmes) pour désigner la femme, se servent cependant dans leurs rêves de la chambre pour représenter symboliquement la femme.

Le rêve emploie cette symbolique pour une figuration déguisée de ses pensées latentes. Parmi les symboles employés, il en est beaucoup qui ont toujours ou presque toujours le même sens. Mais il ne faut pas perdre de vue la plasticité particulière du matériel psychique. Il est fréquent qu'un objet symbolique apparaissant dans le contenu du rêve doive être interprété dans son sens propre ; d'autres fois un rêveur prendra, grâce à des éléments de souvenir particuliers, toutes sortes d'objets – qui ordinairement ne sont pas utilisés ainsi – comme symboles sexuels. Quand il aura le choix entre plusieurs symboles, il se décidera pour celui que des rapports quant à la matière traitée rattachent à ses pensées ; il y aura donc une motivation individuelle ajoutée à la règle générale.

Les recherches faites depuis Scherner ont obligé à reconnaître d'une manière indiscutable l'existence d'une symbolique onirique : Havelock Ellis lui-même convient que nos rêves sont remplis de symboles. Mais l'existence de ces symboles est loin de faciliter l'interprétation et même elle la complique. Si nous essayons d'interpréter les rêves d'après les idées qui viennent librement à l'esprit du rêveur, nous ne parviendrons le plus souvent à aucune explication des symboles ; il ne peut être question, pour des motifs de critique scientifique, de s'en remettre au bon plaisir de l'interprétateur, comme l'a fait l'Antiquité et comme procèdent les étranges explications de Stekel. C'est pourquoi nous serons amené à combiner deux techniques : nous nous appuierons sur les associations d'idées du rêveur, nous suppléerons à ce qui manquera par la connaissance des symboles de l'interprétateur. Une critique prudente du sens des symboles, une étude attentive de ceux-ci d'après les rêves particulièrement transparents nous permettront d'écarter toute accusation de fantaisie et d'arbitraire dans l'interprétation. Les incertitudes que nous connaissons encore viennent en partie de notre science incomplète – et elles disparaîtront à mesure que nous approfondirons ces problèmes –, en

partie de certaines propriétés des symboles du rêve. Ceux-ci ont souvent plusieurs sens, quelquefois beaucoup de sens, si bien que, comme dans l'écriture chinoise, c'est le contexte qui seul donne une compréhension exacte. C'est grâce à cela que le rêve permet une surinterprétation et qu'il peut représenter par un seul contenu diverses pensées et diverses impulsions de désir (*Wunschregüngen*) souvent très différentes de nature.

Ces limites et ces réserves étant posées, je peux commencer. L'empereur et l'impératrice, le roi et la reine représentent le plus souvent les parents du rêveur ; il est lui-même prince ou princesse. La même haute autorité peut être accordée à des grands hommes, c'est pourquoi dans certains rêves Goethe, par exemple, peut apparaître comme symbole du père (Hitschmann). – Tous les objets allongés : bâtons, trônes d'arbres, parapluies (à cause du déploiement comparable à celui de l'érection), toutes les armes longues et aiguës : couteau, poignard, pique, représentent le membre viril. Un autre symbole fréquent et peu compréhensible est la lime à ongles (peut-être à cause du frottement). – Les boîtes, les coffrets, les caisses, les armoires, les poêles représentent le corps de la femme, ainsi que les cavernes, les navires et toutes les espèces de vases. Les chambres (*Zimmer*) représentent en général les femmes *(Frauenzimmer),* la description des différentes entrées et sorties ne

peut pas tromper[182]. On comprend aisément dès lors l'intérêt qu'il y a à savoir si la chambre est ouverte ou fermée (cf. le rêve de Dora in *Bruchstück einer Hysterie-analyse).* Il est inutile de dire expressément quelle clef ouvre la chambre (voir la symbolique de la clef et de la serrure chez Uhland, dans le lied charmant et grivois du « Graf Eberstein »). Le rêve de fuite à travers des chambres est un rêve de maison close ou de harem. Il peut aussi être employé, ainsi que l'a montré H. Sachs par de beaux exemples, pour symboliser le mariage (contraste). On trouve une indication intéressante sur les idées sexuelles infantiles dans les rêves de deux chambres qui n'étaient d'abord qu'une seule, ou d'une chambre connue qui est vue divisée en deux dans le rêve, ou l'inverse. Dans l'enfance on a considéré l'appareil génital féminin[183] comme un organe unique (la théorie infantile du cloaque) et on n'a appris que plus tard que cette région du corps contient deux cavités et deux orifices distincts.

Les sentiers escarpés, les échelles, les escaliers, le fait de s'y trouver, soit que l'on monte, soit que l'on descende, sont des représentations symboliques de l'acte sexuel[184].

Les murs unis auxquels on grimpe, les façades le long desquelles on se laisse glisser (souvent avec une grande angoisse), représentent des corps d'hommes debout. Ils renouvellent

182« Un malade qui habite une pension de famille rêve qu'il rencontre une des domestiques et lui demande quel est son numéro ; à sa grande surprise, elle répond : 14. En fait, il avait noué des relations avec cette fille et avait eu des rendez-vous avec elle dans sa chambre. Elle craignait naturellement que sa maîtresse la soupçonnât, et, le jour qui avait précédé le rêve, elle lui avait proposé de se rencontrer à l'avenir dans une des chambres non occupées. Cette chambre portait réellement le n°14 ; dans le rêve, c'est la femme qui porte ce numéro. On ne peut imaginer un fait plus probant pour l'identification de la femme et de la chambre » (Ernest JONES, *Intern. Zeitschr. f. Psychoanalyse*, II, 1914). (Cf. ARTEMIDORE, *Symbolik der Träume* [trad. all. de F. S. KRAUSS, Vienne, 1881, P. 110] : « Ainsi par exemple, pour un homme marié, la chambre à coucher symbolise l'épouse ».)

183Le « popo » dans l'allemand familier.

probablement des souvenirs d'enfants qui ont grimpé sur leurs parents ou sur les personnes qui s'occupaient d'eux. Quand les murs sont lisses, ils représentent des hommes ; il est fréquent que dans les rêves d'angoisse on se tienne aux saillies des maisons. – De même représentent des femmes : la table, la table mise et les planches, sans doute à cause du contraste avec les formes du corps. Le bois paraît d'ailleurs, d'après ses rapports linguistiques, représenter la matière (*Matiere*) féminine. Le nom de Madère *(Madeira)* signifie bois en portugais. Comme « la table et le lit » constituent le mariage, il est fréquent que l'une représente l'autre et que la représentation du complexe sexuel soit transportée au complexe alimentaire. – Parmi les pièces d'habillement, le chapeau des femmes peut très souvent être interprété comme un organe génital, et plus précisément mâle. De même le manteau, et on peut se demander quelle est la part du son du mot dans ce symbole[185]. Dans les rêves des hommes, la cravate symbolise souvent le pénis, non seulement parce qu'elle est longue et pend et qu'elle est particulière à l'homme, mais parce qu'on peut la choisir à son gré, choix que la nature

184Je répète ici ce que j'ai déjà dit ailleurs (*Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie, Zentralblatt. f. Psychoanalyse, I, n*[os] *1-2, 1910* (*Ges. Werke, bd.* VIII) : « j'appris il y a quelque temps qu'un psychologue éloigné de nos théories avait fait remarquer à l'un d'entre nous que nous exagérions certainement la signification sexuelle du rêve. Son rêve le plus fréquent était qu'il escaladait un sentier ; il n'y avait sûrement là rien de sexuel. Rendu attentif à cette objection, nous avons examiné les rêves de sentiers, d'escaliers, d'échelles, et nous avons bientôt pu affirmer que le sentier escarpé ou ses analogues sont des symboles certains du coït. Les raisons sont aisées à trouver : on arrive sur une hauteur avec des mouvements rythmiques, de l'essoufflement, et en quelques sauts rapides on est bientôt en bas, ainsi le modèle rythmique du coït se retrouve bien dans le fait de monter un escalier. N'oublions pas d'utiliser les indications du langage. On emploie en Allemagne le mot *steigen* (montrer) pour désigner l'acte sexuel. On dit qu'un homme est une *steiger* (monteur). En France, les degrés de l'escalier sont des marches : on dit « un vieux marcheur », comme en Allemagne « *ein alter Steiger* » (un vieux monteur).

185[N. d. T.] : *Mantel* = manteau, *Mann* = homme.

interdit malheureusement à l'homme[186]. Les hommes dont les rêves usent de ce symbole ont ordinairement de très belles cravates et en possèdent de véritables collections. – Toutes les machines compliquées et les appareils qui figurent dans le rêve sont, vraisemblablement, des organes génitaux, ordinairement masculins ; la symbolique du rêve s'y montre inlassable ainsi que l'esprit. – Personne ne peut méconnaître que toutes les armes et tous les outils sont des symboles du membre viril : charrue, marteau, fusil, revolver, poignard, sabre, etc. – De même, on reconnaît sans peine que dans le rêve beaucoup de paysages, ceux en particulier qui présentent des ponts ou des montagnes boisées, sont des descriptions d'organes génitaux. Marcinowski a rassemblé une série d'exemples où les rêveurs expliquent leurs rêves par des dessins qui doivent représenter les paysages et les lieux où le rêve se déroule. Ces dessins montrent très clairement la différence entre le sens apparent et le sens caché du rêve. À première vue ce sont des plans, des cartes, etc., mais un examen plus pénétrant y reconnaît des représentations du corps humain, organes génitaux, etc. ; on peut, alors seulement, comprendre le rêve (cf. les travaux de Pfister sur la cryptographie et les images-devinettes). De même, des néologismes incompréhensibles doivent faire penser à des composés de fragments ayant une signification sexuelle. – Des enfants, dans le rêve, ne sont autre chose que des organes génitaux (on sait que les hommes et les femmes ont l'habitude de nommer leur sexe : leur petit). Stekel à raison d'interpréter le « petit frère » comme le pénis. Jouer avec un petit enfant, battre le petit, etc., sont souvent des figurations de l'onanisme. – Pour représenter symboliquement la castration, le rêve

186Cf. *Zentralblatt f. Psychoanalyse, II, p. 675*, le dessin d'un manique de 19 ans : un homme qui porte comme une cravate un serpent qui menace une jeune fille. Voir aussi « Der schamhaftige » (*Antropophytheia, VI, 334*) : une dame entre dans une salle de bains où se trouve un homme qui a à peine le temps de mettre sa chemise et dit : « Je vous demande pardon, je n'ai pas de cravate. »

emploie la calvitie, la coupe des cheveux, la perte d'une dent, la décapitation. Il faut aussi voir une manière de se préserver de la castration dans l'apparition de deux ou plusieurs objets servant ordinairement à symboliser le pénis. L'apparition du lézard, animal dont la queue repousse, a le même sens (cf. le rêve de lézards). – Un grand nombre des animaux que la mythologie et le folklore ont employés comme symboles génitaux jouent ce même rôle dans le rêve : le poisson, l'escargot, le chat, la souris (à cause des poils pubiens), mais surtout l'animal qui symbolise essentiellement le membre viril : le serpent. De petits animaux, de la vermine représentent des petits enfants, par exemple des frères et sœurs que l'on ne souhaite pas avoir ; être couverte de vermine est souvent être enceinte. – Le dirigeable est un symbole récent du membre viril ; il s'adaptait à cet usage à la fois à cause du vol et à cause de sa forme.

Stekel a présenté toute une série d'autres symboles en

y joignant des exemples, mais ils ne sont pas suffisamment vérifiés. Les travaux de Stekel, et en particulièrement son livre *Die Sprache des Traumes,* contiennent la plus riche collection de symboles expliqués qui ait été publiée, nombre d'entre eux ont été trouvés de manière très ingénieuse et se sont montrés exacts après vérification, par exemple ceux qui ont trait à la mort. Mais la faible critique de l'auteur et ses tendances à la généralisation à tout prix rendent un certain nombre de ses interprétations douteuses ou inutilisables, de sorte qu'il faut recommander instamment la plus grande prudence à ses lecteurs. Je me contenterai d'indiquer quelques exemples.

D'après Stekel, « droit » et « gauche », dans le rêve, ont un sens moral. « Le chemin de droite signifie toujours la route du bien, le chemin de gauche la route du crime. Ainsi seront à gauche l'homosexualité, l'inceste, la perversion ; à droite le mariage, les relations avec une prostituée, etc. Ceci en tenant compte de la morale du rêveur ». Les parents, en général, représentent des

organes génitaux. Je ne puis accepter cette signification que pour le fils, la fille, la petite sœur, en somme tous ceux à qui peut s'appliquer le terme de petit. En revanche, il y a des exemples certains de « sœurs » symbolisant les seins, de « frères » symbolisant les gros hémisphères. Ne pas rattraper une voiture indique, selon Stekel, le regret que l'on éprouve d'une différence d'âge qui ne peut être palliée. Le bagage que l'on emporte est le poids des péchés par lesquels on se sent écrasé. Mais précisément il est fréquent que les bagages symbolisent d'une manière certaine nos propres organes génitaux. Stekel a aussi donné une signification précise aux nombres qui reviennent souvent en rêve ; mais il semble que ses interprétations ne soient ni suffisamment fondées, ni généralement valables, bien qu'il faille parfois admettre la vraisemblance de certaines d'entre elles. Le nombre trois est bien un symbole, reconnu généralement exact, des organes génitaux mâles. Une des généralisations indiquées par Stekel se rapporte au double sens des symboles génitaux : « Y a-t-il un symbole qui, si l'imagination le permet, ne puisse être employé comme à la fois masculin et féminin ! » L'incise restreint beaucoup, il est vrai, la portée de cette affirmation, car l'imagination « ne le permet pas » toujours. Mais je crois utile de dire qu'un grand nombre de faits contredisent le principe général posé par Stekel. À côté des symboles qui sont également employés pour les organes génitaux masculins et pour les organes féminins, il en est qui sont employés d'une manière dominante ou exclusive pour un sexe. L'imagination ne peut employer des objets longs et fermes, des armes, comme symboles féminins, ou des objets creux (caisses, boîtes, coffrets) comme symboles masculins.

Il est exact que le penchant du rêve et de l'imagination inconsciente à employer les symboles sexuels dans un sens double trahit un fait ancien. Dans l'enfance on ne connaît pas la différence des sexes et on attribue les mêmes organes génitaux aux deux sexes.

Mais il se peut que l'on se trompe en supposant bisexuel un symbole sexuel si l'on oublie que dans certains rêves il y a une inversion du sexe : ce qui est masculin est représenté comme féminin et réciproquement. De tels rêves expriment, par exemple, le désir qu'a une femme d'être un homme.

Les organes génitaux peuvent être représentés dans le rêve par d'autres parties du corps, le membre viril par la main ou le pied, le sexe féminin par la bouche, l'oreille ou même l'œil. Les sécrétions : mucus, larmes, urine, sperme, peuvent en rêve prendre la place les unes des autres. Ces indications de Stekel, justes dans l'ensemble, ont été limitées par des observations critiques bien fondées de R. Reitler *(Int. Zeitschr, für Psychoanal.,* I, 1913). Il s'agit généralement d'une substitution de sécrétions indifférentes à la sécrétion significative : le sperme.

Ces quelques indications encore très incomplètes suffiront peut-être à susciter d'autres recueils de faits établis avec plus de soin[187]. J'ai essayé de présenter d'une manière plus détaillée la symbolique du rêve dans mes *Vorlesungen zur Einfübrung in die Psychoanalyse, 1916-1917*.

Je vais donner quelques exemples de l'emploi de ces symboles dans le rêve. Ils montreront combien il est difficile de parvenir à interpréter le rêve quand on se refuse à employer la symbolique, combien celle-ci s'impose dans nombre de cas. Mais je voudrais en même temps mettre en garde contre la tendance à surestimer l'importance des symboles, à réduire le travail de traduction du rêve à une traduction des symboles, à abandonner l'utilisation des idées qui se présentent à l'esprit du rêveur pendant l'analyse. Les deux techniques d'interprétation doivent se compléter ; mais d'un point de

187Quelque soient les différences qui séparent la conception de la symbolique du rêve apportée par SCHERNER de celle qui est présentée ici, il faut faire remarquer que c'est SCHERNER qui le premier a découvert la symbolique du rêve. Les recherches psychanalytiques ont mis tardivement en honneur son livre, qui date de 1861.

vue théorique aussi bien que pratique, la plus importante est celle que nous avons décrite en premier lieu, celle qui donne une importance décisive aux explications du rêveur ; la traduction en symboles n'intervient qu'à titre auxiliaire.

1. Le chapeau, symbole de l'homme (des organes génitaux masculins)[188]

(Fragment du rêve d'une jeune femme atteinte d'agoraphobile à la suite de son angoisse d'être tentée.)

« *Je vais me promener dans la rue en été, je porte un chapeau de paille de forme particulière, dont le milieu est relevé en l'air et dont les côtés retombent* (ici la description hésite) *de telle sorte que l'un tombe plus bas que l'autre. Je suis gaie et me sens en sécurité, et, en passant devant un groupe de jeunes officiers, je pense : vous ne pouvez rien me faire.* »

Comme elle ne peut rien me dire du chapeau de son rêve, je lui dis : « Le chapeau doit être un organe génital mâle, avec son centre dressé et ses côtés qui pendent. Il peut paraître bizarre que le chapeau représente l'homme, mais on dit bien : « Unter die Haube kommen » (= trouver à se marier ; litt. : venir sous le bonnet, porter la coiffe). » Je fais exprès de m'abstenir de toute interprétation au sujet des côtés qui pendent de manière inégale, bien que ce soient ces sortes de particularités qui guident le mieux une interprétation. J'ajoute : « Quand on a un mari aussi bien doué, on n'a rien à craindre de la part des officiers, c'est-à-dire rien à désirer d'eux. » Cela parce que ses fantasmes de tentation l'empêchent de sortir sans être protégée et accompagnée. J'avais déjà pu à diverses reprises, en m'appuyant sur d'autres faits, lui expliquer ainsi son angoisse.

La manière dont la rêveuse s'est conduite après cette interprétation est bien curieuse. Elle a d'abord retiré la description

188Extrait de : *Nachträge zur Traumdeutung, Zentralblatt für Psychoanalyse, I, n*[os] *5-6, 1911*.

du chapeau et prétendu qu’elle n’avait pas dit que les côtés pendaient. J’étais trop sûr de ce que j’avais entendu pour me laisser convaincre. Elle s’est tue un moment, puis a trouvé le courage de demander d’où venait que son mari eût un testicule placé plus bas que l’autre et si tous les hommes étaient comme ça. Ainsi s’expliquait ce détail du chapeau ; l’interprétation était acceptée.

Au moment où ce rêve me fut raconté par la malade, je connaissais depuis longtemps le symbole du chapeau. D’autres cas, moins transparents, m’ont fait supposer que le chapeau pouvait également représenter les organes féminins[189].

2. Le petit, l’organe génital – le fait d’être écrasé symbolise les rapports sexuels

(Autre rêve de la même malade.)

Sa mère renvoie sa petite fille, pour qu’elle soit obligée de sortir seule. Elle part ensuite, avec sa mère par le train, et voit sa petite fille qui va vers les rails de telle sorte qu’elle doit être écrasée. On entend craquer les os (elle éprouve un sentiment désagréable, mais pas d’épouvante véritable). Ensuite, de la fenêtre du wagon, elle regarde si on voit les morceaux par-derrière. Elle fait des reproches à sa mère, parce que celle-ci a laissé la petite aller toute seule.

Analyse. – Il n’est pas facile ici de donner l’interprétation complète du rêve. Il fait partie d’un cycle et ne peut être bien compris que si on le rattache à tous les autres. Il est difficile d’isoler le matériel nécessaire pour démontrer la symbolique. La malade trouve d’abord que le voyage en chemin de fer doit être compris historiquement comme une allusion au voyage de retour d’une maison de santé (elle s’était naturellement éprise du médecin qui la

189Cf. un exemple de cet espèce dans la communication de KIRCHGRABER (*Zentralblatt f. Psychoanal., III, 1912, p.95*). STEKEL a communiqué un rêve dans lequel le chapeau avec une plume retombé au milieu symbolise l'homme impuissant (*Jahrbuch, Bd. I, p.475*).

dirigeait). Sa mère vint la chercher. Le médecin vint à la gare et lui offrit un bouquet au moment du départ. Il lui fut désagréable que sa mère fût témoin de cet hommage. La mère apparaît donc ici comme celle qui gêne ses désirs amoureux ; c'est d'ailleurs le rôle que cette femme austère a dû jouer auprès de la jeune fille. Une autre idée lui vient au sujet de la phrase : « elle regarde si on voit les morceaux par-derrière ». Le rêve devrait faire penser naturellement aux morceaux de la petite fille écrasée. Mais l'association va dans une direction toute différente. Elle se rappelle qu'un jour elle a vu son père de dos, tout nu dans la salle de bains ; elle en vient à parler des différences sexuelles et fait remarquer que l'on peut voir le sexe de l'homme qui tourne le dos et non celui de la femme qui a la même position. Après cela, elle explique spontanément que le petit est l'organe génital, que sa petite fille est son propre organe (elle a une fillette de 4 ans). Elle reproche à sa mère d'avoir voulu la faire vivre comme si elle n'avait pas eu de sexe, et elle retrouve ce reproche dans la première phrase du rêve : « sa mère renvoie sa petite fille, pour qu'elle soit obligée de sortir seule ». Dans sa rêverie, sortir seule signifie : ne pas connaître d'homme, ne pas avoir de relations sexuelles *(coire* = aller avec), et cela lui déplaît. D'après ce qu'elle dit, il semble que, comme fillette, elle ait vraiment eu à souffrir du fait de la jalousie de sa mère parce que son père la préférait.

Une interprétation plus profonde de ce rêve est fournie par un autre rêve de la même nuit, dans lequel elle s'identifie à son frère. C'était vraiment une fillette très garçonnière et on lui a souvent dit qu'elle était un garçon manqué. Cette identification avec son frère montre bien que le petit est l'organe génital. Sa mère le menace (la menace) de castration, ce qui ne peut être qu'une punition pour avoir joué avec son membre ; cette identification indique que dans l'enfance elle a pratiqué l'onanisme, ce qu'elle se rappelait de son frère seulement. Il semble, d'après les indications de ce second rêve, qu'elle ait dû acquérir de bonne heure une connaissance des organes

mâles qu'elle a ensuite oubliée. Ce second rêve fait penser, de plus, à la théorie sexuelle enfantine d'après laquelle les filles sont des garçons châtrés. Dès que je lui eus dit cette théorie d'enfant, elle confirma mon opinion en rappelant l'anecdote où un garçon demande à une petite fille : « Ça été coupé ? » et où la petite fille répond : « Non, ça toujours été comme çà. »

Le renvoi de la petite au premier rêve a donc trait à une menace de castration. Finalement elle en veut à sa mère de ne l'avoir pas faite garçon.

Ce rêve ne montrerait pas avec évidence qu'être écrasé symbolise des rapports sexuels si on ne le savait pas d'autre part.

3. Représentation des organes génitaux par des bâtiments, des sentiers, des fosses

(Rêve d'un jeune homme inhibé par le complexe paternel.)

II va se promener avec son père dans un endroit qui est certainement le Prater, car on voit la ROTONDE ; *devant celle-ci, un petit* BÂTIMENT *auquel on a amené un* BALLON CAPTIF, *mais qui paraît un peu* MOU. *Son père lui demande à quoi sert tout cela ; il s'en étonne, mais le lui explique. Ils arrivent ensuite dans une cour où est étendue une grande plaque de tôle. Son père voudrait en* ARRACHER *un morceau, mais regarde d'abord autour de lui si personne ne peut le voir. Il dit à son père qu'il n'a qu'à prévenir d'abord le gardien et qu'il pourra ensuite prendre ce qu'il voudra. Un* ESCALIER *conduit de cette cour dans une* fosse *dont les murs sont rembourrés, un peu comme un fauteuil de cuir. À la fin de cette fosse il y a une assez longue plateforme, puis une nouvelle* FOSSE…

Analyse. – Ce rêveur appartenait à une espèce de malades difficiles à traiter, qui ne font aucune résistance à l'analyse jusqu'à un certain point, puis, à partir de là, sont insaisissables. Il interpréta ce rêve presque sans que j'intervienne. « La rotonde, dit-il, représente mes organes génitaux, le ballon captif mon pénis, en effet

trop mou. » On doit traduire, d'une manière plus exacte, que la rotonde est le siège – que l'enfant prend pour une partie des organes génitaux –, et le petit bâtiment les bourses. Dans son rêve, le père demande ce que c'est, c'est-à-dire qu'il demande à quoi servent, ce que font les organes génitaux ; on peut retourner cela et dire que c'est le jeune homme qui pose la question. Comme il ne l'a jamais fait, en réalité, les pensées du rêve doivent être comprises comme un vœu ou d'une manière conditionnelle : « Si j'avais demandé à mon père des explications de cet ordre. » Nous trouverons bientôt la suite de cette pensée.

La cour où la tôle est étendue ne doit pas être d'abord considérée comme un symbole ; elle vient de la maison de commerce de son père. Pour des motifs de discrétion, j'ai substitué la tôle à l'objet véritable de ce commerce. Je n'ai pas changé autre chose dans ce rêve. Le rêveur est entré dans les affaires de son père et a été fortement choqué des pratiques fâcheuses sur lesquelles repose une bonne partie du gain. C'est pourquoi, si on continuait la pensée indiquée plus haut, on obtiendrait : « (Si j'avais demandé à mon père des explications), il m'aurait trompé comme il trompe ses clients. » Pour le morceau de tôle que son père voudrait « arracher » et qui représente la malhonnêteté commerciale, le rêveur lui-même donne une seconde explication : cela signifie l'onanisme. Nous connaissons cela déjà et nous voyons aussi que le secret de l'onanisme est exprimé par l'inverse : on peut le faire ouvertement. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, l'onanisme est attribué au père, comme la conduite de la première scène du rêve. Le rêveur interprète la fosse, à cause des murs rembourrés, comme représentant le vagin. Nous savons d'autre part que la descente de même que la montée représentent l'acte sexuel (cf. mes remarques in *Zentralblatt für Pyschoanalyse, I, 1, 1910*).

Le malade explique dans sa biographie pourquoi la première fosse est suivie d'une longue plate-forme, puis d'une seconde fosse. Il

a eu pendant quelque temps des relations sexuelles normales, il a dû les abandonner, à la suite d'inhibitions, et espère pouvoir les reprendre, grâce à la cure que nous poursuivons. Vers la fin le rêve est moins précis, et les initiés voient aisément que l'influence d'un autre thème apparaissait dès la seconde scène du rêve. Le commerce du père, sa malhonnêteté, la première fosse représentant un vagin permettaient de deviner que tout cela avait rapport à la mère.

4. L'organe génital masculin représenté par une personne l'organe génital féminin représenté par un paysage

(Rêve d'une femme du peuple dont le mari est gardien, communiqué par B. Dattner.)

… Ensuite quelqu'un est entré dans la maison par effraction, et elle a appelé un gardien, avec beaucoup d'angoisse. Mais celui-ci, d'accord avec deux « pèlerins », est allé dans une église[190] *à laquelle on parvenait en montant plusieurs marches*[191] *; derrière l'église il y avait une montagne*[192] *et tout en haut une épaisse forêt*[193]*. Le gardien avait un casque, un hausse-col et un manteau*[194]*. Il avait une grande barbe brune. Les deux vagabonds, qui étaient allés paisiblement avec le veilleur, avaient des tabliers faits comme des sacs noués autour des reins*[195]*. Il y avait un chemin qui conduisait de l'église à la montagne. Il était couvert des deux côtés d'herbes et de fourrés qui étaient toujours plus épais et devenaient sur la hauteur une forêt véritable.*

190Ou chapelle : vagin.

191Symbole du coït.

192*Mons veneris*.

193*Crines pubis*.

194Des démons avec des manteaux et des capuchons sont, à ce qu'explique un spécialiste, d'espèce phallique.

195Les bourses.

5. Rêves de castration chez les enfants

a) Un petit garçon de 3 ans 5 mois, que le retour de son père contrarie visiblement, s'éveille un jour tourmenté et excité et demande à plusieurs reprises : « *Pourquoi papa a-t-il porté sa tête sur une assiette ? Cette nuit papa a porté sa tête sur une assiette.* »

b) Un étudiant qui souffre actuellement d'obsessions graves se rappelle avoir eu plusieurs fois, vers l'âge de 6 ans, le rêve suivant : *Il va chez le coiffeur pour se faire couper les cheveux. Une grande femme au visage sévère vient à lui et lui coupe la tête. Il reconnaît que la femme est sa mère.*

6. Symbolique urinaire

Les dessins reproduits ont été trouvés par Ferenczi dans un journal humoristique hongrois *(Fidibusz)* ; il a vu le parti qu'on pouvait en tirer pour illustrer la théorie du rêve. O. Rank les a utilisés, dans son travail sur les couches de symboles dans les rêves de réveil, sous le titre de *Rêve de la gouvernante française.* La dernière image, qui représente le réveil de la bonne à cause des hurlements de l'enfant, nous montre seule que les sept précédentes étaient les phases d'un rêve. La première image indique le stimulus qui devrait aboutir au réveil. Le gamin a un besoin et demande à le satisfaire. Le rêve change la situation : au lieu de la chambre à coucher, c'est une promenade. Dans la seconde image, le gamin se tient contre un coin, fait le nécessaire et – elle peut continuer à dormir. Mais l'excitation de réveil continue, se renforce même ; l'enfant, à qui on ne fait pas attention, hurle toujours plus fort. Plus il exige le réveil et l'aide de sa bonne, plus le rêve garantit à celle-ci que tout va bien et qu'elle n'a pas besoin de s'éveiller. De plus, le rêve traduit l'accroissement de l'excitation par celui du symbole. Le torrent qui vient du petit garçon est toujours plus puissant. Dès la quatrième image il peut porter un canot, puis une gondole, un bateau à voile et enfin un grand vapeur ! La lutte entre un besoin de

sommeil obstiné et une excitation de réveil qui ne se lasse pas est représentée ici d'une manière ingénieuse par un artiste spirituel.

7. Un rêve d'escalier

(Communiqué et interprété par Otto Rank.)

« Je dois au collègue qui m'a donné un rêve d'excitation dentaire le rêve de pollution suivant.

« *Je poursuis dans l'escalier, pour la punir, une petite fille qui m'a fait je ne sais quoi. Au bas de l'escalier quelqu'un (une femme ?) me tend l'enfant. Je la saisis, je ne sais pas si je l'ai battue ; brusquement je me trouve au milieu de l'escalier ou j'ai un coït avec l'enfant (on dirait que cela se passe dans l'air). Ce n'était pas une vraie copulation, je frottais simplement mes organes contre ses organes externes ; en même temps je voyais clairement sa tête qu'elle tenait appuyée par côté. Pendant l'acte, je voyais à ma gauche, au-dessus de moi (aussi comme en l'air), deux petits tableaux pendus, des paysages qui représentaient une maison dans la verdure. Sur le plus petit, au lieu de la signature du peintre, on pouvait lire mon prénom, comme si* ce *tableau m'avait été offert pour mon anniversaire. Une note indiquant que l'on pouvait également avoir des tableaux meilleur marché était suspendue à chacun des deux… (Ensuite je me vois d'une manière très indistincte dans mon lit comme sur le palier d'un escalier)* et *je suis réveillé par la sensation d'humidité qui provient de la pollution.* »

« *Interprétation.* – Le rêveur était allé la veille chez un libraire ; en attendant qu'on s'occupât de lui, il avait regardé quelques-uns des tableaux exposés ; ils représentaient des sujets analogues à ceux des tableaux vus pendant le rêve. Il s'approcha d'un petit tableautin qui lui avait plu particulièrement et il regarda le nom du peintre ; celui-ci lui était d'ailleurs tout à fait inconnu.

« Le même soir, un peu plus tard, il avait entendu raconter dans un salon l'histoire d'une servante tchèque qui s'était vantée de

ce que son bâtard « avait été fait sur l'escalier ». Le rêveur avait demandé des détails sur un fait aussi rare et appris que la servante avait amené son amoureux dans la maison de ses parents où ils n'avaient eu aucune possibilité d'avoir des relations et que l'homme, excité, avait fini par la prendre sur l'escalier. Là-dessus, le rêveur avait dit en plaisantant, employant l'expression usitée pour le vin falsifié, que l'enfant avait vraiment « poussé sur l'escalier de la cave ».

« Ces événements de la journée sont représentés dans le rêve d'une manière assez nette, et le rêveur les a reproduits sans plus. Il retrouve assez aisément un fragment de souvenirs d'enfance qui a également été employé dans le rêve. La cage de l'escalier est celle de la maison où il a passé la plus grande partie de son enfance et où il a notamment commencé à prendre conscience des problèmes sexuels. Il avait souvent joué dans cette cage d'escalier, où, entre autres, à cheval sur la rampe, il s'était laissé glisser tout du long et en avait ressenti une excitation sexuelle. Dans le rêve, il descend aussi l'escalier avec une extrême rapidité, une rapidité telle que lui-même déclare n'avoir pas touché les marches, mais « volé » du haut en bas de l'escalier ou glissé. Si l'on rapproche ceci de l'événement d'enfance, ce début de rêve paraît représenter le facteur d'excitation sexuelle. Dans cette cage d'escalier et dans cette maison, le rêveur avait fréquemment joué avec les enfants du voisinage à des jeux brutaux où il s'était satisfait comme dans le rêve.

« Si l'on se rappelle les recherches de Freud sur le symbolisme sexuel *(Zentralblatt für Psychoanalyse, n° 1, p. 2*), on sait que, dans le rêve, l'escalier et l'action de monter l'escalier symbolisent presque toujours le coït. Le rêve est donc parfaitement clair. Sa force pulsionnelle est d'espèce purement libidinale, ainsi que le montre son effet : la pollution. Une excitation sexuelle s'éveille pendant le sommeil (elle est représentée dans le rêve par la descente rapide – glissade – le long de l'escalier) ; son caractère sadique, qui vient des

jeux brutaux, est indiqué par la poursuite et l'enlèvement de l'enfant. L'excitation libidinale grandit et pousse à l'action (représentée dans le rêve par le moment où l'enfant est saisie et transportée sur l'escalier). Jusque-là le rêve était uniquement fait de symbolique sexuelle et des interprètes peu exercés ne pouvaient rien y découvrir. Mais l'excitation libidinale est trop forte pour se contenter de cette satisfaction symbolique qui ménage le sommeil. L'excitation conduit à l'orgasme, démasquant ainsi le symbole de la montée qui représente le coït. Ce rêve paraît confirmer très nettement la thèse de Freud, qui voit dans le caractère rythmique de la montée un des motifs de l'utilisation sexuelle de ce symbole. D'après ce qu'a dit expressément le rêveur, c'est le rythme de son acte sexuel, le frottement de haut en bas, qui a été l'élément le plus clairement exprimé dans le rêve.

« Une remarque encore, au sujet des deux tableaux[196] ; si l'on fait abstraction de leur signification réelle, ils sont bien, au sens symbolique, des bonnes femmes[197]. Ceci apparaît d'abord dans le fait qu'il y a un grand et un petit tableau, de même qu'il y a dans le rêve une adolescente et une petite fille. L'indication de tableaux à meilleur marché conduit à l'idée de prostituées ; d'autre part, le prénom du rêveur sur la petite image et l'idée qu'on la lui donnera pour son anniversaire font penser au complexe parental (né sur l'escalier = engendré dans le coït).

« La scène de conclusion peu claire où le rêveur se voit lui-même, du palier, dans son lit et sent l'humidité, paraît le reporter en pleine enfance, bien plus loin que l'onanisme enfantin ; elle paraît avoir son origine dans des scènes analogues de lit mouillé. »

8. Un rêve modifié d'escalier

Un de mes malades, un abstinent sexuel très atteint, dont les fantasmes morbides demeurent fixés sur sa mère, a rêvé à plusieurs reprises qu'il montait l'escalier avec sa mère. Je lui fais observer

196« *Bilder* ».

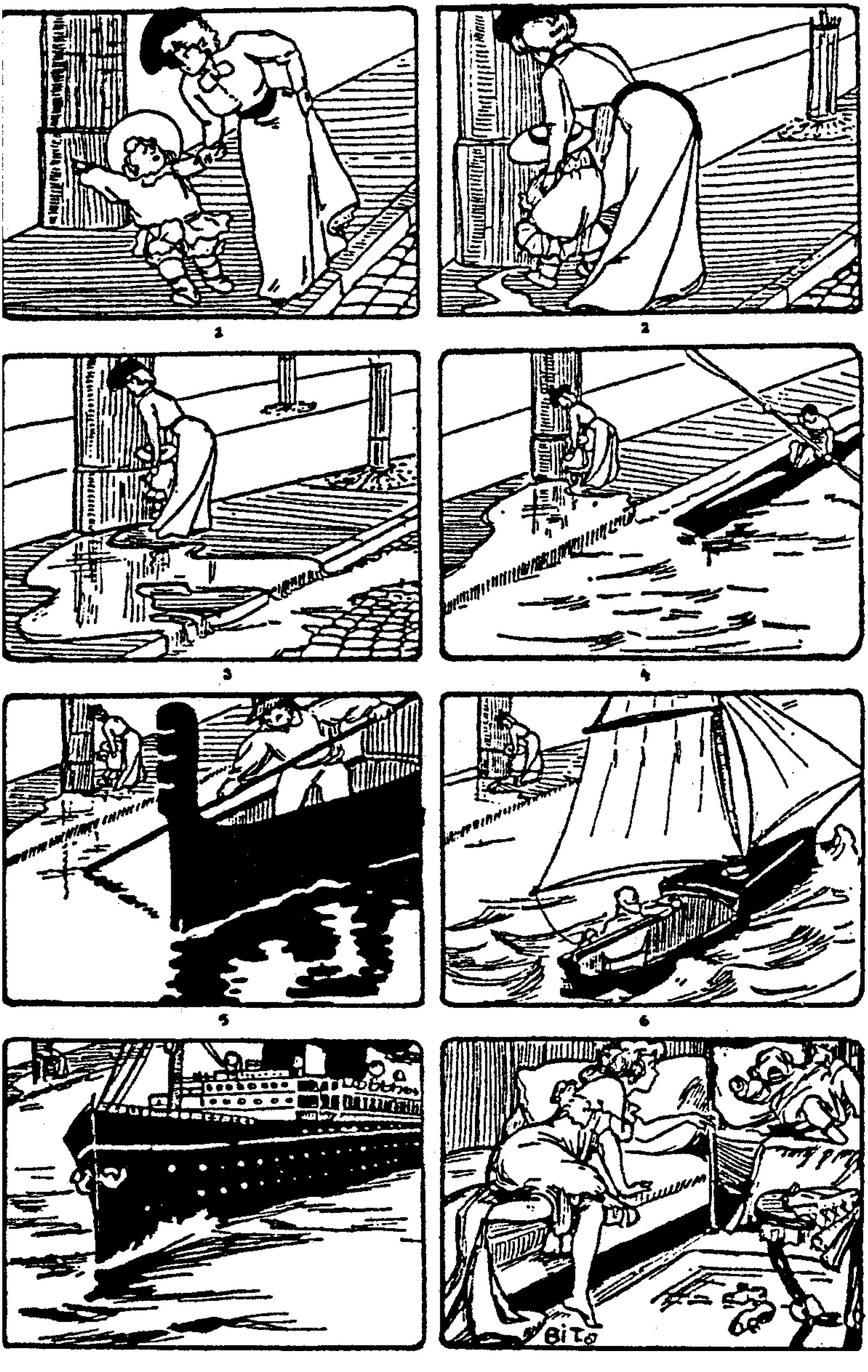
197[N. d. T.] : « Weibsbilder » — littér. : tableaux de femmes.

qu'une masturbation modérée lui nuirait probablement moins que sa continence forcée. Après cette remarque, il a le rêve suivant : *Son professeur de piano lui reproche de négliger ses exercices, de ne pas jouer les* Études *de Moscheles et le* Gradus ad Parnassum *de Clementi.* Il dit, en commentaire, que le *Gradus* est aussi un escalier et le clavier de même puisqu'il contient une échelle.

Il faut bien dire qu'il n'y a pas de sphère de représentations qui ne puisse symboliser des faits et des désirs d'ordre sexuel.

9. Sentiment de réalité et figuration de la répétition

Un homme actuellement âgé de 35 ans raconte un rêve qu'il se rappelle bien et qu'il dit avoir eu quand il avait quatre ans : *Le notaire chez qui était déposé le testament de son père* (il avait perdu son père à trois ans) *apportait deux grosses poires blanches* (Kaiserbine) ; *on en donnait* une *à l'enfant. L'autre était sur l'appui de la fenêtre du salon.* Il se réveilla persuadé de la réalité de ce qu'il avait rêvé et demanda obstinément à sa mère la seconde poire ; il affirmait qu'elle était sur l'appui de la fenêtre. Sa mère en rit.



Analyse. – Le notaire était un vieux monsieur jovial qui, à ce qu'il croit se rappeler, avait bien une fois apporté des poires. L'appui de la fenêtre était comme il l'avait vu dans son rêve. Il ne peut se rappeler autre chose ; si ce n'est que sa mère lui avait, quelque temps avant, raconté un rêve. Elle avait deux oiseaux sur la tête et se demandait quand ils s'envoleraient, mais ils ne s'envolaient pas ; seulement l'un d'eux vint à sa bouche et la suça.

Le rêveur ne pouvant nous donner d'autres souvenirs, nous avons le droit de chercher une interprétation symbolique. Les deux poires (pommes ou poires) sont les seins de la mère qui l'a nourri. L'appui de la fenêtre serait le relief de la poitrine, analogue au balcon dans les rêves de maison. Son sentiment de réalité, après le réveil, est fondé, car sa mère l'a vraiment nourri et même bien plus longtemps qu'il n'est d'usage, et la poitrine de sa mère est toujours là. Le rêve doit être traduit ainsi : Mère, donne (montre)-moi de nouveau le sein qui m'a nourri autrefois. L'« autrefois » est représenté par le fait que l'une des poires a été mangée, le « de nouveau » par le désir de l'autre. La répétition d'une action dans le temps est représentée très habituellement dans le rêve par la multiplication d'un objet, qui apparaît autant de fois.

Il est évidemment très saisissant de voir la symbolique jouer un rôle dans le rêve d'un enfant de quatre ans, mais ceci n'est pas une exception, c'est la règle. On peut dire que le rêveur dispose des symboles dès le début de sa vie.

Même en dehors du rêve, l'homme se sert de très bonne heure de représentations symboliques. On le voit bien – pour ne prendre qu'un exemple – dans ce souvenir nullement influencé d'une jeune femme actuellement âgée de 27 ans, du temps où elle en avait 3 à 4. *Avant une promenade, la bonne les avait conduits, elle, son petit frère plus jeune de 11 mois et une petite cousine d'âge intermédiaire, aux w.-c., pour qu'ils fissent leur petite affaire avant de sortir. Comme elle était la plus âgée, elle s'assit sur le siège et les*

deux autres sur des vases. Elle demanda à la petite cousine : « As-tu aussi un porte-monnaie ? Walter a une petite saucisse, moi j'ai un porte-monnaie. » Réponse de la cousine : « Oui, j'ai aussi un porte-monnaie. » La bonne d'enfants qui avait écouté tout cela en riant le raconta à la maman qui répondit par une réprimande sévère.

Voici maintenant un rêve dont le beau symbolisme put être interprété, bien que la rêveuse aidât fort peu.

10. « Contribution à la question de la symbolique du rêve chez les gens bien portants[198] »

« Une objection souvent présentée par les adversaires de la psychanalyse – et dernièrement encore par Havelock Ellis[199] – est que la symbolique des rêves vaut peut-être pour les névrosés, mais nullement pour les normaux. Or, de même que la recherche psychanalytique ne voit entre la vie mentale du normal et celle du névrosé aucune différence de nature mais seulement une différence quantitative, l'analyse des rêves où l'on voit les complexes refoulés agir de la même façon chez les sujets bien portants et chez les malades montre que les mécanismes comme la symbolique sont parfaitement identiques chez les uns et chez les autres. On peut même dire que les rêves ingénus de gens bien portants contiennent une symbolique beaucoup plus simple, plus claire et plus caractéristique que celle des névropathes. Chez ces derniers, comme la censure agit plus fortement, il y a une déformation plus importante et souvent la symbolique est tourmentée, obscure et difficile à interpréter. Le rêve qui suit illustrera ce fait. Il m'a été raconté par une jeune fille non névrosée, de nature assez prude et réservée. J'apprends, au cours de la conversation, qu'elle est fiancée, mais que son mariage rencontre des obstacles qui la font hésiter. Elle me raconte spontanément le rêve suivant : « *I arrange the centre of a table with flowers for a birthday.* » Questionnée, elle explique qu'en

198Alfred ROBISTEK, *Zentralblatt für Psychoanalyse, II, 1911, p. 340*.

199*The World of Dreams*, London, 1911, p. 168.

rêve elle se sentait comme à la maison (elle n'a pas de foyer en ce moment) et qu'elle éprouvait un sentiment de bonheur.

« La symbolique « populaire » me permet de traduire le rêve. Il exprime ses souhaits de fiancée : la table, avec les fleurs au milieu, symbolise elle-même et ses organes génitaux ; elle se représente ses vœux d'avenir comme déjà exaucés, puisqu'elle pense à la naissance d'un enfant ; le mariage est donc passé depuis longtemps.

« Lors de l'analyse, je fis d'abord remarquer que « *the centre of a table* » est une expression peu habituelle, ce qu'elle concéda, mais naturellement je ne pus pas lui poser des questions directes. J'évitai soigneusement de lui suggérer le sens du symbole et lui demandai seulement ce qui lui venait à l'esprit pour les diverses parties de ce rêve. Au cours de l'analyse, sa retenue fit place à un intérêt très sensible et à une franchise que rendait possible le sérieux de la conversation. À ma question sur l'espèce des fleurs, elle répondit d'abord : « *expensive flowers ; one has to pay for them* », puis que c'étaient : « *lilies of the valley, violets and pinks or carnations* ». Je supposai que le mot *lily,* dans ce rêve, avait son sens populaire et apparaissait comme symbole de pureté ; elle confirma cette supposition en disant que le mot *lily* évoquait pour elle *purity. Valley* est un symbole que le rêve emploie souvent pour la femme ; ainsi la rencontre fortuite des deux symboles dans le mot anglais qui signifie muguet sert, dans la symbolique du rêve, à indiquer combien sa virginité est précieuse – *expensive flowers, one has to pay for them* – et exprime en même temps l'espoir que l'homme saura l'estimer à sa valeur. La remarque *expensive flowers* a, ainsi que nous allons le voir, un sens différent pour chacune des trois fleurs symboliques.

« Je cherchai à comprendre le sens caché du mot *violets* qui paraissait bien peu sexuel ; je crus d'abord très hardi de l'expliquer par une association inconsciente avec le français viol. À ma grande surprise, la rêveuse l'associait à *violate,* qui a, en anglais, le même

sens. Le rêve utilise la grande ressemblance entre *violet* et *violate* (ils ne se distinguent que par un accent différent sur la dernière syllabe), pour indiquer, par la fleur, la pensée de la violence qui accompagne la défloration (ce mot emprunté également à la symbolique des fleurs) et peut-être aussi pour indiquer une tendance masochiste de cette jeune fille. C'est un bel exemple de mot-pont utilisé par les voies qui mènent vers l'inconscient. L'expression *one has to pay for them* indique la souffrance avec laquelle elle devra payer la joie d'être femme et mère.

« À propos du mot *pinks,* qu'elle transforme ensuite en *carnations,* je pense à *charnel.* Mais le mot qui lui vient à l'esprit est *colour.* Elle ajoute que les *carnations* sont les fleurs que son fiancé lui a apportées souvent et en grande quantité. À la fin de la conversation, elle avoue brusquement, d'une manière spontanée, qu'elle ne m'a pas dit la vérité et que ce n'est pas *colour,* mais *incarnation* qui lui est venu à l'esprit. C'est le mot que j'avais attendu ; d'ailleurs *colour* n'en est pas très éloigné, il est même amené par le sens de carnation (couleur de la chair), il est donc déterminé par le complexe. Cette insincérité montre que c'est en ce point qu'il y avait le plus de résistance ; c'est ici que la symbolique est la plus transparente, et le combat entre la libido et le refoulement le plus grand, car c'est un thème phallique. La remarque que ces fleurs avaient été souvent offertes par le fiancé est encore une indication de leur sens phallique et s'ajoute au double sens de carnation. Le prétexte des fleurs données est utilisé pour exprimer la pensée de présent sexuel et de présent réciproque ; elle donne sa virginité et attend, en échange, une riche vie d'amour. Ici aussi l'expression « *expensive flowers, one has to pay for them* » a une signification et probablement matérielle. La symbolique des fleurs dans le rêve contient donc le symbole de la jeune fille et de la femme, le symbole de l'homme et une indication de défloration forcée. Il faut indiquer à ce propos que la symbolique sexuelle des

fleurs est très répandue : les fleurs, organes de reproduction des plantes, tendent naturellement à représenter les organes humains ; les fleurs offertes par les amoureux ont peut-être surtout cette signification inconsciente.

« La fête d'anniversaire qu'elle prépare en rêve signifie probablement la naissance d'un enfant. Elle s'identifie avec le fiancé, le représente « la préparant » à une naissance, donc en coït avec elle. La pensée latente paraît être : Si j'étais lui, je n'attendrais pas, mais je déflorerais la fiancée sans lui en demander la permission, j'emploierais la force ; – c'est ce qu'indique aussi le mot *violate.* Ainsi s'exprime la composante sadique de la libido.

« Dans une couche plus profonde du rêve, le *I arrange* devait avoir un sens auto-érotique, donc infantile.

« Elle a aussi une notion de son indigence physique, qui n'est possible qu'en rêve. Elle se voit plate comme une table ; elle insiste d'autant plus sur le caractère précieux du « centre » (elle le nomme à un autre moment *a centre piece of flowers),* de sa virginité. L'horizontalité de la table doit aussi contribuer au symbole. Cette concentration du rêve est à remarquer, rien n'est superflu, chaque mot est un symbole.

« Elle apporte plus tard un complément au rêve : « *I decorate the flowers with green crinkled paper* (elle ajoute que c'est du *fancy paper* avec lequel on recouvre les pots de fleurs ordinaires), *to hide untidy things, whatever was to be seen, which was not pretty to the eye ; there is a gap, a little space in the flowers. The paper looks like velvet or moss.* » À *decorate* elle associe *décorum,* comme je m'y étais attendu. La couleur verte domine. À cela elle associe *hope,* encore une allusion à la grossesse. Dans cette partie du rêve, ce n'est pas l'identification avec l'homme qui domine, ce sont des pensées de honte et de franchise. Elle se fait belle pour lui, avoue ses défauts physiques dont elle a honte et qu'elle cherche à corriger. Les mots velours, mousse indiquent clairement les *crines pubis.*

« Le rêve exprime des pensées que la jeune fille, éveillée, connaît à peine. Ces pensées ont trait à l'amour physique, à ses organes ; elle est préparée pour un jour de naissance, c'est-à-dire que l'acte s'accomplit ; la crainte de la défloration, peut-être aussi la douleur mêlée de joie s'expriment en même temps ; elle s'avoue ses défauts physiques, les compense en surestimant la valeur de sa virginité. Sa pudeur excuse la sensualité qui apparaît ainsi, en lui donnant pour but un enfant. Des considérations matérielles, étrangères à l'amour, s'expriment aussi. La coloration affective de ce rêve simple (le sentiment de bonheur) montre assez que de puissants complexes affectifs y ont été satisfaits. »

Ferenczi a fait observer avec raison que ce sont précisément les rêves des ingénus qui permettent de trouver le sens des symboles et la signification des rêves (*Intern. Zeitschrift für Psychoanal., IV, 1916-17*).

J'introduis ici l'analyse du rêve d'un personnage historique de notre époque, parce qu'un objet, qui paraîtrait en tout cas représenter le membre viril, est parfaitement caractérisé comme symbole phallique par une indication supplémentaire. L'allongement indéfini d'une cravache ne peut vraiment indiquer que l'érection. De plus, ce rêve est un bel exemple de la manière dont les pensées sérieuses et éloignées de la sexualité sont figurées par des éléments sexuels infantiles.

11. Un rêve de Bismarck

(Communiqué par le Dr Hanns Sachs)

« Dans ses *Gedanken und Erinnerungen (Volksausgabe, II, p. 222)*, Bismarck reproduit une lettre qu'il écrivit le 18 décembre 1881 à l'empereur Guillaume. Cette lettre contient le passage suivant : « Ce que me dit Votre Majesté m'encourage à lui raconter un rêve que j'eus au printemps de 1863, dans les jours les plus difficiles, alors que nul œil humain ne voyait d'issue possible. Je rêvai, et je le

racontai le lendemain matin à ma femme et à d'autres témoins, que *je chevauchais sur un étroit sentier des Alpes. À droite l'abîme, à gauche des rochers ; le sentier devenait de plus en plus étroit, si bien que mon cheval refusait d'avancer et que le manque de place rendait impossible de revenir en arrière ou de mettre pied à terre ; alors je frappai la muraille de rocher de ma cravache que je tenais dans ma main gauche et j'appelai Dieu à mon aide ; la cravache s'allongea à l'infini, le mur de rocher s'écarta comme une coulisse et ouvrit un large chemin d'où on voyait des collines et des pays boisés comme en Bohême et des troupes prussiennes avec des drapeaux. En rêve je me demandais comment je pourrais prévenir rapidement Votre Majesté.* Ce rêve s'accomplit et je m'éveillai joyeux et fortifié. »

« L'action du rêve se divise en deux parties. Dans la première le rêveur se trouve dans une situation terrible, dans la seconde il en est tiré d'une manière miraculeuse. La situation difficile où se trouvent le cheval et le cavalier est une représentation de rêve de la position critique de l'homme d'État : la veille au soir il avait médité sur les problèmes politiques et l'avait ressentie d'une manière particulièrement amère. Les expressions figurées dont se sert Bismarck dans le passage cité plus haut décrivent la situation désespérée où il se trouvait alors ; il la connaissait donc fort bien et y pensait beaucoup. Nous trouvons également ici un bel exemple du « phénomène fonctionnel » de Silberer. Les idées qui occupent l'esprit du rêveur, le fait que chacune des solutions qu'il imagine se heurte à des obstacles insurmontables, mais que son esprit ne peut ni ne doit se détacher de ces problèmes, sont très bien représentés par le cavalier qui ne peut ni avancer, ni reculer. La fierté qui lui interdit de céder ou de se retirer s'exprime dans le rêve par les mots : *revenir ou descendre de cheval… impossible.* La nature d'homme d'action, sans cesse tourmenté pour le bien des autres, faisait que Bismarck pouvait aisément se comparer à un cheval. Il l'a d'ailleurs fait à diverses occasions et notamment dans l'expression

bien connue : « Un cheval courageux meurt sous le harnais. » Ainsi expliqués, les mots *le cheval refusait d'avancer* signifient que l'homme surmené éprouvait le besoin de se détourner des soucis du présent, autrement dit qu'il était en train de se dégager des liens du principe de réalité par le sommeil et le rêve. L'accomplissement du désir, qui est si fortement marqué dans la seconde partie du rêve, est déjà indiqué ici par le *sentier des Alpes :* Bismarck savait déjà alors qu'il passerait son prochain congé dans les Alpes, à Gastein ; le rêve qui l'y transporte le délivre ainsi d'un seul coup de toutes les fâcheuses affaires d'État.

« Dans la seconde partie, les souhaits du rêveur sont représentés comme accomplis, et cela de deux manières, l'une toute simple et claire, l'autre symbolique. D'une manière symbolique, par la disparition du rocher qui le gênait, à la place duquel apparaît un large chemin – qui représente l'issue cherchée sous sa forme la plus commode ; d'une manière claire, par le spectacle des troupes prussiennes qui avancent. Il est inutile d'invoquer, pour expliquer cette vision prophétique, des influences mystiques ; la théorie freudienne de l'accomplissement du désir suffit pleinement. À ce moment déjà, Bismarck souhaitait une guerre victorieuse avec l'Autriche comme le meilleur moyen de sortir des conflits intérieurs de la Prusse. Voir les troupes prussiennes avec leurs drapeaux en Bohême, donc en pays ennemi, c'est réaliser ce désir par le rêve, ainsi que le postule la théorie de Freud. Il faut seulement ajouter, comme trait individuel, que le rêveur dont il est ici question ne se contentait pas de l'accomplissement du rêve, mais savait aussi forcer la réalité. La cravache qui devient « infiniment longue » est un trait frappant pour tous ceux qui connaissent un peu la technique d'interprétation psychanalytique. La cravache, la canne, la lance et tous les objets de cette espèce sont des symboles phalliques courants ; mais quand cette cravache possède encore la propriété de s'étendre, particulière au phallus, aucun doute n'est plus possible.

L'exagération du phénomène par l'allongement « à l'infini » paraît indiquer un surinvestissement infantile. Le fait de prendre la cravache dans la main est une allusion très claire à la masturbation. Il ne s'agit évidemment pas de la vie actuelle du rêveur, mais d'un désir d'enfance très lointain. L'interprétation du Dr Stekel est très utile ici ; d'après lui, la gauche, dans le rêve, indique la faute, le défendu, le péché, ce qui peut très bien s'appliquer à l'onanisme enfantin. On peut indiquer, entre ces couches infantiles très profondes et les couches supérieures qui ont trait aux projets actuels de l'homme d'État, une couche moyenne qui serait en relation avec les deux autres. Toute la scène : délivrance miraculeuse d'une situation terrible, grâce à un coup qu'on frappe sur un rocher en invoquant l'aide de Dieu, rappelle d'une manière évidente la scène biblique où Moïse fait jaillir du rocher qu'il frappe l'eau pour les Israélites altérés. Nous pouvons aisément admettre que Bismarck, issu d'une famille protestante nourrie de la Bible, n'avait pas oublié ce passage. En ces temps de conflit, Bismarck pouvait aisément se comparer à Moïse, récompensé par l'insurrection, la haine et l'ingratitude du peuple qu'il voulait délivrer. Ceci rattacherait cette scène à ses souhaits actuels. D'autre part, le passage de la Bible contient bien des particularités très utilisables pour un fantasme de masturbation. Moïse prend sa verge malgré l'ordre du Seigneur, et Dieu punit cette désobéissance en lui annonçant qu'il mourra sans voir la Terre promise. La verge – symbole phallique incontestable – saisie malgré la défense, le liquide qui résulte du coup donné, la menace de mort résument parfaitement les principaux moments de la masturbation chez l'enfant. Il est intéressant de voir comment ces deux images hétérogènes, nées l'une de l'esprit d'un homme d'État génial, l'autre des tendances d'une âme primitive d'enfant, se sont fondues grâce à la scène biblique et ont pu de cette manière écarter tous les éléments pénibles. Le fait que saisir la verge est une action défendue, une rébellion, n'est indiqué que d'une manière symbolique, par la main gauche. Mais, dans le contenu manifeste du

rêve, Dieu est invoqué à cette occasion comme pour écarter nettement l'idée de défense ou de chose cachée. Des deux prophéties que Dieu fait à Moïse : il verra la Terre promise, il n'y entrera pas, l'une est très clairement représentée comme accomplie (regard sur les collines et le pays boisé), l'autre, très pénible, n'est pas évoquée du tout. Il est vrai que l'eau a disparu, victime de l'élaboration secondaire qui réunit les deux scènes, mais c'est le rocher lui-même qui tombe.

« On pourrait s'attendre à ce que la conclusion d'un rêve infantile de masturbation, où l'interdiction est indiquée, fût le désir chez l'enfant que les personnes de son entourage détenant l'autorité n'en sachent rien. Dans ce rêve, ce souhait est remplacé par son contraire, le désir d'annoncer aussitôt au roi ce qui s'est passé. Mais ce renversement s'ajuste parfaitement aux fantasmes de victoires des couches supérieures de la pensée du rêve et d'une partie du contenu manifeste. Un rêve de victoire et de conquête recouvre souvent un désir de réussir une conquête érotique. Quelques traits du rêve : résistance opposée à une pénétration, large chemin frayé par la cravache allongée, iraient dans ce sens ; mais ce n'est pas une base suffisante pour en conclure que des pensées et désirs si définis parcourent le rêve. Nous avons ici un exemple type de déformation du rêve parfaitement réussie. L'inconvenant a été retouché d'une manière telle qu'il ne traverse jamais la trame étendue sur lui comme un voile protecteur. De là vient qu'on a pu éviter le déclenchement de l'angoisse. C'est un cas idéal d'accomplissement de désir réussi sans que la censure en souffre, et c'est pour cela qu'au réveil de rêves de cette sorte le rêveur se sent joyeux et fortifié.

12. Rêve d'un chimiste

Il s'agit d'un jeune homme qui essaie de renoncer à ses pratiques de masturbation et d'avoir des relations avec une femme.

Récit préliminaire. – La veille du rêve il a donné des explications à un étudiant sur la réaction de Grignard dans laquelle on dissout du magnésium dans l'éther absolument pur sous l'action catalytique de l'iode. Deux jours avant, cette même réaction avait entraîné une explosion au cours de laquelle un étudiant s'était brûlé la main.

Rêve : I. *Il doit préparer du bromure de phénylmagnésium ; il voit très bien l'appareil, mais il est lui-même le magnésium. Il se sent dans un état particulièrement vacillant (consistance incertaine), il se dit sans cesse : « C'est cela, ça va, mes pieds se décomposent déjà, mes genoux s'amollissent. » Puis il y met la main, palpe ses pieds, tire entre-temps (il ne sait comment) ses jambes de l'alambic, se dit de nouveau : « Ce n'est pas possible. Oui, cependant, c'est bien fait. » Là-dessus il se réveille à moitié et se répète le rêve parce qu'il veut me le raconter. Il craint la conclusion du rêve et est très excité pendant ce demi-sommeil ; il se répète tout le temps : « Phényl, phényl... ».*

II. *Il est avec toute sa famille à...ing, il doit se trouver à 11 h 1/2 à un rendez-vous à Schottentor*[200] avec une certaine dame ; mais il ne se réveille qu'à 11 h 1/2. Il se dit : il est trop tard maintenant, tu n'arriveras pas avant midi et demi. Aussitôt après il voit toute sa famille réunie autour de la table, il voit d'une façon particulièrement nette sa mère et la femme de chambre qui apporte la soupière. Il se dit alors : puisqu'on se met à table, je ne peux plus sortir.

Analyse. – Il est persuadé que le premier rêve se rapportait déjà à la dame avec qui il a rendez-vous (le rêve a été fait dans la nuit qui a précédé le rendez-vous). L'étudiant à qui il donnait des explications est un garçon particulièrement répugnant ; il lui disait : « Ce n'est pas ça », parce que le magnésium n'avait pas encore été touché ; et celui-ci lui a répondu, comme si cela lui était bien égal :

200[N.d.T.] : La plupart des noms des localités des environs de Vienne se terminent en *ing* ; Schottentor est dans le centre de la ville.

« Bien oui ! ce n’est pas ça ; et puis après ? » Il doit être lui-même cet étudiant – il est aussi indifférent à son *analyse* que l’autre à sa *synthèse ;* c’est moi qui joue son rôle dans le rêve, je procède à l’opération. Combien son indifférence quant au résultat doit me « répugner » !

D’autre part, il est ce dont on fait l’analyse (la synthèse). Il s’agit de la cure. Les jambes, dans le rêve, rappellent une impression de la veille au soir. À sa leçon de danse, il a rencontré une dame dont il voudrait faire la conquête ; il l’a pressée si fortement contre lui qu’elle a crié. Quand il a cessé de la serrer, il a senti une pression qui venait d’elle sur le bas de sa jambe et jusqu’au genou, à l’endroit indiqué dans le rêve. C’est donc la femme qui était le magnésium dans la cornue et avec qui à la fin tout va bien. Il est féminin vis-à-vis de moi, de même qu’il est viril vis-à-vis de la femme. Si ça va pour la femme, ça ira pour la cure. Le fait qu’il se palpe lui-même et qu’il perçoit ses genoux indique l’onanisme et correspond à sa fatigue de la veille. Le rendez-vous était bien pour 11 h 1/2. Son désir de dormir à cette heure-là et de s’en tenir aux objets sexuels domestiques (c’est-à-dire l’onanisme) répond à sa résistance.

Au sujet de la répétition du mot phényl, il me dit que tous ces radicaux en *yl* lui ont toujours plu beaucoup, ils sont très commodes à employer. Tout ceci n’explique rien, mais, lorsque je lui propose le radical *Schlemihl,* il rit beaucoup et me raconte qu’il a lu cet été un livre de Prévost où le chapitre : les exclus de l’amour, traitait des « schlemiliés » ; en lisant la description, il s’était dit : voilà mon cas. Ç’aurait été de la « schlemilerie » s’il avait manqué le rendez-vous.

Il semble que la symbolique des rêves ait trouvé une confirmation expérimentale directe. En 1912, sur une indication de Swoboda, le Dr K. Schrötter a provoqué, par suggestion portant sur des sujets hypnotisés, des rêves dont il fixait en grande partie le contenu. Quand il suggérait de rêver de relations sexuelles normales ou anormales, le rêve substituait aux éléments sexuels des symboles

que connaît l'interprétation psychanalytique. Par exemple, une suggestion lesbienne provoquait l'image de l'amie tenant à la main un sac de voyage usé sur lequel était collée une étiquette avec les mots : Dames seules. On n'avait jamais rien dit à la rêveuse de la symbolique du rêve et de son interprétation. Malheureusement pour ces expériences importantes, nous ne pouvons apprécier leur portée avec l'aide du Dr Schrötter : il s'est suicidé peu après. Nous n'avons de lui qu'une communication dans le *Zentralblatt für Psychoanalyse.*

En 1923, Roffenstein a publié des résultats semblables. D'autre part, des expériences faites par Betlheim et Hartman nous intéressent particulièrement en ce qu'elles n'ont pas utilisé l'hypnose (*Über Fehlreaktionen beider Korsakoffschen Psychose, Archiv. f. Psychiatrie, t. 72, 1924*). Ces auteurs ont raconté à des malades atteints de psychose de Korsakoff des histoires sexuelles corsées ; puis ils ont examiné les déformations subies par ces histoires lorsque les malades les racontaient à leur tour. Ils y ont retrouvé les symboles qui nous sont familiers (monter un escalier, piquer et tirer un coup, comme symboles du coït, couteaux et cigarettes, comme symboles du pénis). Les auteurs ont attaché une importance particulière au symbolisme de l'escalier, car, disent-ils à bon droit, « une telle symbolisation serait inaccessible à un désir de déformation conscient ».

Ayant ainsi traité de la symbolique dans le rêve, nous pouvons revenir à ce que nous disions des rêves typiques. Je crois qu'on peut, en gros, les diviser en deux classes : les uns ont toujours le même sens, les autres, malgré un contenu identique ou analogue, doivent être interprétés de façons très diverses. J'ai déjà parlé d'un des rêves typiques de la première espèce, à propos du rêve d'examen.

Les rêves de *train manqué* doivent être joints aux rêves d'examen, parce qu'ils donnent la même impression affective. Leur explication justifie d'ailleurs ce rapprochement. Ce sont des rêves de consolation, ils nous rassurent contre une autre angoisse éprouvée

dans le rêve : l'angoisse de la mort. Partir en voyage est une des expressions symboliques les mieux fondées et les plus souvent employées pour mourir. Le rêve nous console en disant : sois tranquille, tu ne mourras pas (tu ne partiras pas), comme le rêve d'examen nous apaise : n'aie pas peur, il ne t'arrivera rien cette fois encore. La difficulté qu'il y a à comprendre ces deux sortes de rêves vient de ce que l'impression d'angoisse est précisément liée à l'expression de la consolation.

Le sens des rêves des *dents arrachées,* que j'ai eu souvent à analyser chez mes malades, m'a longtemps échappé, parce qu'à ma vive surprise ils opposaient à l'interprétation une trop grande résistance.

Enfin l'explication m'apparut avec évidence : la force pulsionnelle de ces rêves était, chez les hommes, l'onanisme de la puberté. Je vais analyser deux de ces rêves dont l'un est en même temps un rêve de vol. Tous deux viennent de la même personne, un jeune homme qui a de fortes tendances homosexuelles, mais qui, dans la vie, les inhibe.

Il assiste à une représentation de Fidelio, *il est à l'orchestre de l'Opéra à côté de L…, qui lui est sympathique et dont il voudrait bien conquérir l'amitié. Brusquement il s'envole d'un bout à l'autre de l'orchestre, il met la main dans sa bouche et il s'arrache deux dents.*

Il décrit lui-même sa fuite comme s'il avait été « jeté » dans l'air. Comme il s'agit d'une représentation de *Fidelio,* nous nous rappelons le vers :

Qui a conquis une jolie femme[201]…

Mais conquérir une aimable femme n'est pas un des souhaits du rêveur. Son désir serait mieux exprimé par ces autres vers :

Qui a réussi le grand coup

D'être l'ami d'un ami[202].

201*Wer ein holdes Weib errungen…*

202*Wem der grosse Wurf gelungen Eines Freundes Freund zu sein.*

Le rêve contient ce grand coup, mais ce n’est pas là l’accomplissement d’un désir. Il cache des réflexions pénibles sur les malheurs qui lui ont déjà valu ses entreprises amicales ; il a été « jeté dehors », et il craint cela avec le jeune homme près de qui il écoute *Fidelio.* À cela se rattache le souvenir humiliant pour le rêveur d’un acte d’onanisme répété par deux fois tant il était excité, à la suite d’un refus venu d’un ami.

Voici l’autre rêve : *Deux professeurs de l’Université, qu’il connaît, le traitent à ma place. L’un fait quelque chose à son membre ; il craint une opération. L’autre frappe sa bouche avec une tige de fer, de sorte qu’il perd une ou deux dents. Il est attaché avec quatre linges de soie.*

Le sens sexuel de ce rêve n’est pas douteux. Les linges de soie répondent à une identification avec un homosexuel qu’il connaît. Le rêveur, qui n’a jamais eu l’expérience d’un coït, et n’a pas non plus cherché à avoir réellement des relations sexuelles avec des hommes, se représente la vie sexuelle à la manière de l’onanisme de la puberté, qu’il a connu.

Je crois que les modifications fréquentes du rêve typique de dent arrachée, par exemple quand un autre arrache la dent du rêveur, etc., pourraient s’expliquer toutes de la même façon[203]. Il peut paraître singulier que la dent arrachée ait ce sens. Je dois rappeler ici la transposition si fréquente de bas en haut, qui sert le refoulement sexuel et grâce à laquelle dans l’hystérie toutes sortes de sensations et d’intentions – qui devraient concerner les organes génitaux – peuvent se manifester au moins dans d’autres parties du corps irréprochables. Nous avons affaire à une transposition de cette espèce quand la symbolique de l’inconscient remplace les organes

203Le fait qu'une dent est arrachée par une autre personne symbolise ordinairement la castration (comme les cheveux coupés par le coiffeur, Cf. STEKEL). Il faut distinguer entre les rêves de dents arrachées et les rêves de dentistes, ainsi que l'a fait remarquer B. CORIAT (*Zentralblatt für psychoanalyse, III, p. 440*).

génitaux par le visage. L'usage de la langue allemande fait de même *(Hinterbacken ; Schamlippen*[204]*).* Le nez a été souvent comparé au pénis ; les cheveux complètent la ressemblance. Seules les dents échappent à toute comparaison, et c'est de là précisément que vient leur emploi pour représenter ce qu'interdit le refoulement sexuel.

Je ne veux pas dire par là que cela éclaire pleinement l'interprétation du rêve de dent arrachée comme rêve d'onanisme, interprétation qui pour moi n'est pas douteuse[205]. Je dis ce que je sais et dois laisser le reste inexpliqué. Mais je dois encore indiquer une autre concordance dans notre langue. Il y a dans nos pays une expression grossière pour exprimer la masturbation : *sich einen ausreissen* (litt. s'en arracher un), ou : *sich einen herunterreissen* (litt. s'en faire tomber un)[206]. Je ne saurais dire d'où viennent ces expressions, quelle image est au fond ; mais la « dent » s'accorderait très bien avec la première.

J'introduis ici un rêve de « stimulus dentaire » communiqué par Otto Rank, cela pour combattre l'interprétation populaire qui dans les rêves de dents arrachées ou de chute de dents voit l'indication de la mort d'un parent ; la psychanalyse ne saurait voir dans cette interprétation qu'une parodie.

« Un confrère qui, depuis quelque temps, s'intéresse de plus en plus à l'interprétation des rêves me communique les indications suivantes au sujet des rêves de stimulus dentaire.

« *Je rêvai récemment que j'étais chez le dentiste qui creusait une dent reculée de ma mâchoire inférieure. Il y travailla si*

204[N.d.T.] : *Hinterbacken* : fesses ; litt. : joue de derrière. *Schamlippen* : lèvre de la vulve ; litt. : lèvre de honte.

205D'après une communication de C. G. JUNG, les rêves de dent arrachée ont pour les femmes le sens d'accouchement. E. JONES a apporté de ce fait une bonne confirmation. L'élément commun de cette interprétation et de celle donnée plus haut est que, dans les deux cas (castration, accouchement), il s'agit de la séparation d'une partie du corps.

206Cf. le rêve « biographique ».

longtemps qu'il la rendit inutilisable ; il la saisit alors avec la pince et l'arracha en se jouant, avec une facilité qui m'émerveilla. Il dit que je ne devais pas m'inquiéter, parce que ce n'était pas la dent qu'il avait traitée, et il la mit sur la table où la dent, qui, à ce qu'il me sembla, était une incisive supérieure, tomba en plusieurs morceaux. Je me levai du fauteuil, m'approchai avec curiosité et posai une question médicale. Le dentiste m'expliqua, tout en séparant les morceaux de cette dent (qui était d'une blancheur saisissante) et en les broyant avec un instrument (en les pulvérisant), que cela tenait à la puberté et que ce n'est qu'avant la puberté que les dents sortent si aisément ; et chez les femmes, lors de la naissance d'un enfant. – Je remarquai ensuite (dans un demi-sommeil, me semble-t-il) que ce rêve avait été accompagné de pollution, mais je ne pouvais dire avec certitude à quel moment du rêve celle-ci s'était produite ; il me semblait que ce devait être au moment où la dent avait été arrachée.

« *Je ne me rappelle plus la suite du rêve ; il s'achève ainsi : Je laisse mon chapeau et mon habit, pensant qu'on me les rapportera, quelque part, sans doute dans le vestiaire du dentiste, et, vêtu de mon seul pardessus, je me hâte pour prendre un train qui va partir. J'arrive à sauter au dernier moment sur le dernier wagon où il y a déjà quelqu'un. Mais je ne peux y entrer et dois faire le voyage dans une situation incommode, dont je finis pourtant par me libérer. Nous entrons dans un grand tunnel, où viennent, en sens opposé, deux trains qui paraissent traverser le nôtre, comme si celui-ci était le tunnel. Je regarde à travers une des fenêtres du wagon, comme si j'étais dehors.*

« Voici les faits et les pensées de la veille du rêve, qui peuvent servir à l'interpréter.

« I. Il est vrai qu'un dentiste me traite depuis peu et que, pendant le rêve, je n'ai cessé de souffrir de la dent de la mâchoire inférieure que l'on creuse dans mon rêve et à laquelle, en effet, le

dentiste travaille depuis plus longtemps que je ne l'aurais souhaité. Dans la matinée qui a précédé le rêve, j'étais retourné chez lui à cause de la douleur ; il m'avait expliqué que je devrais me laisser arracher une autre dent de la même mâchoire, d'où venait probablement la douleur. Il s'agissait d'une dent de sagesse qui venait de pousser. À cette occasion, je lui avais posé une question qui mettait en jeu sa conscience médicale.

« II. Dans l'après-midi de ce même jour j'avais dû m'excuser de ma mauvaise humeur auprès d'une dame, en arguant de mes maux de dents ; là-dessus elle m'avait raconté qu'elle craignait de devoir se faire arracher une racine dont la couronne était presque complètement ruinée. Elle pensait que les dents œillères étaient particulièrement douloureuses et dangereuses à enlever, bien qu'une amie lui eût dit que les dents de la mâchoire supérieure (pour elle il s'agissait d'une de celles-là) étaient plus faciles à arracher. Cette amie lui avait aussi raconté comment on lui avait arraché, après l'avoir endormie, une dent qui n'était pas celle dont elle souffrait ; ceci avait encore accru la peur de l'opération nécessaire. Elle me demanda ensuite si les dents qu'on appelait œillères étaient des molaires ou des canines. Je la mis en garde contre les histoires de bonnes femmes qui courent sur ce sujet, tout en lui disant cependant qu'il y avait quelque vérité dans beaucoup d'idées populaires. Elle en connaissait une très ancienne et très répandue, selon laquelle *une femme enceinte qui souffre des dents doit mettre un garçon au monde.*

« III. Cette sentence me fit songer à ce que dit Freud dans sa *Traumdeutung (2e éd., p. 193)* du rêve à stimulus dentaire, substitut de l'onanisme ; en effet, cette phrase populaire met aussi en relation la dent et le membre viril (le garçon). Je relus donc, le soir de ce jour, ce passage de la *Traumdeutung*, et j'y trouvai, entre autres choses, les indications suivantes dont l'influence sur mon rêve est aussi nette que celle des faits précédemment indiqués. Freud écrit, au sujet des

rêves à stimulus dentaire, que « la force pulsionnelle de ces rêves est chez les hommes l'onanisme de la puberté ». Il ajoute : « Je crois que les modifications fréquentes du rêve typique à stimulus dentaire, par exemple quand un autre arrache la dent du rêveur, etc., pourraient s'expliquer toutes de la même façon. Il peut paraître singulier que le stimulus dentaire ait ce sens. Je dois rappeler ici la transposition si fréquente de bas en haut (dans le rêve en question de la mâchoire inférieure à la mâchoire supérieure), qui sert le refoulement sexuel et grâce à laquelle dans l'hystérie toutes sortes de sensations et d'intentions – qui devraient concerner les organes génitaux – peuvent se manifester du moins dans des parties du corps auxquelles on n'a rien à reprocher. Je dois encore indiquer une autre concordance dans notre langue. Il y a dans nos pays une expression grossière pour exprimer la masturbation : *sich einen ausreissen,* ou : *sich einen herunterreissen...* » (*2ᵉ éd., p. 194 ; supra, p. 332-3*). Je connaissais bien cette expression dès ma prime jeunesse, et un interprète de rêves un peu exercé n'aura aucune peine à trouver ici le matériel infantile qui doit être au fond de ce rêve. J'indique encore ici que la facilité avec laquelle on enlève dans le rêve la dent qui devient ensuite une incisive supérieure rappelle un fait de mon enfance : je m'arrachai moi-même une dent de devant de la mâchoire supérieure, qui tremblait, facilement et sans douleur. Ce fait, que je me rappelle encore aujourd'hui clairement et en détail, est de la même époque que les premiers faits d'onanisme que je peux me rappeler (souvenir-écran).

« L'indication, donnée dans Freud, d'une communication de C. G. Jung, d'après laquelle les rêves à stimulus dentaire auraient chez les femmes le sens de rêves d'accouchement, ainsi que la phrase populaire sur le sens des maux de dents chez les femmes enceintes, ont introduit dans le rêve l'opposition entre la signification féminine et la signification masculine (puberté). Je me rappelle, en outre, un rêve plus ancien. Peu de temps après avoir payé une somme

considérable au dentiste qui avait mis à mes dents des couronnes[207] d'or je rêvai que ces couronnes tombaient et j'étais très fâché dans le rêve de cette dépense que j'avais dû faire. Je comprends maintenant ce rêve : il dit les avantages matériels de la masturbation sur l'amour d'objet, moins intéressant sur le plan économique ; je pense que ce que cette dame m'a dit de la signification des maux de dents chez les femmes enceintes a pu réveiller chez moi cet ensemble de pensées. »

« Voilà donc, continue Rank, l'explication lumineuse et, à mon avis, parfaitement exacte du confrère. Je n'ai rien à y ajouter, mais je dois indiquer le sens probable de la seconde partie, qui, grâce aux mots de transition : *Zahn – ziehen – Zug ; reissen – reisen* (dent – tirer – train ; arracher – voyager), paraît indiquer le passage, probablement ardu, du rêveur, de la masturbation aux relations sexuelles (tunnel où les trains entrent et sortent dans diverses directions), ainsi que les dangers que présentent celles-ci (grossesse, pardessus).

« Le fait me paraît intéressant au point de vue théorique pour deux raisons. D'abord il confirme la relation découverte par Freud entre l'éjaculation et l'acte d'arracher la dent. Nous sommes obligé de considérer la pollution, sous quelque forme qu'elle apparaisse, comme une satisfaction masturbatoire qui se produit sans excitations mécaniques. Ici elle n'a pas trait à un objet, même imaginaire, elle est sans objet, et, si on peut dire, purement auto-érotique ; tout au plus pourrait-on reconnaître une légère indication homosexuelle (le dentiste). En second lieu, il faut relever le fait suivant : On pourrait objecter qu'il est inutile de faire intervenir ici la conception freudienne, puisque les faits de la veille suffisent parfaitement à nous faire comprendre le contenu du rêve. La visite au dentiste, la conversation avec la dame et la lecture de la *Traumdeutung* suffisent à expliquer que le rêveur, troublé dans son sommeil par le mal de dents, ait eu ce rêve ; si l'on veut même, il l'aura eu pour repousser

207[N.d. T.] : à cette époque, la couronne était l'unité monétaire en Autriche.

la douleur qui trouble son sommeil (et aussi par la représentation de l’arrachement de la dent douloureuse enlevée et l’effacement par la libido de la douleur redoutée). Mais on soutiendra difficilement que la lecture des explications données par Freud suffisait pour créer ou simplement pour rendre active la relation entre l’arrachage d’une dent et l’acte masturbatoire, si cette relation n’avait déjà préexisté, chez le rêveur, depuis longtemps (ce qu’il avoue lui-même : *sich einen ausreissen).* Ce qui, outre la conversation avec la dame, a pu renouer cette relation, le rêveur nous l’indique lui-même : pour des motifs aisément compréhensibles, il ne pouvait, en lisant la *Traumdeutung,* croire à cette signification typique du rêve avec stimulus dentaire, et il souhaitait savoir s’il en était ainsi pour tous les rêves de cette espèce. Le rêve lui confirme ce fait pour lui-même et lui montre d’où venaient ses doutes. Ainsi, même en ce sens, le rêve est l’accomplissement d’un désir : le désir de se rendre compte de la portée et de la solidité de cette conception freudienne. »

Au deuxième groupe des rêves typiques appartiennent ceux où l’on *vole, plane, tombe, nage,* etc. Que signifient ces rêves ? On ne saurait le dire d’une manière générale. Ainsi que nous le verrons, ils ont, dans chaque cas, un sens différent, seuls les éléments de sensations qu’ils contiennent proviennent tous de la même source.

Les renseignements que nous donne la psychanalyse permettent de conclure que ces rêves ont trait à des impressions d’enfance, qu’ils rappellent les jeux de mouvement si agréables aux enfants. Quel est l’oncle qui n’a pas fait voler un enfant, le transportant à bras tendus et courant à travers la pièce, ou qui n’a pas joué à le laisser tomber en étendant brusquement les jambes alors qu’il le balançait sur ses genoux, ou qui n’a pas feint de le lâcher brusquement alors qu’il l’avait levé très haut ? Les enfants poussent des cris de joie et demandent inlassablement qu’on recommence, surtout quand le jeu comporte un peu de terreur et de vertige ; des années après, ils répéteront cela dans le rêve, mais ils

oublieront les mains qui les ont portés, de sorte qu'ils voleront et tomberont librement. On sait combien les petits enfants aiment se balancer et tourner ; plus tard leurs souvenirs seront rafraîchis par les exercices du cirque. Chez bien des garçons, les crises hystériques ne sont que la reproduction de ces exercices, qu'ils accomplissent avec beaucoup d'adresse. Il est fréquent que ces jeux de mouvements, innocents en eux-mêmes, provoquent des impressions sexuelles.

Pour résumer tous ces faits en un seul mot, le plus usité chez nous, c'est le *Hetzen* de l'enfance (action de courir après, de poursuivre, d'exciter) que reproduisent tous ces rêves de vol, de chute, de vertige, etc., mais le sentiment de plaisir est transformé en angoisse. Comme le savent bien toutes les mères, ces excitations des enfants s'achèvent souvent en réalité par des disputes et des larmes.

J'ai donc de bons motifs pour écarter l'explication des rêves de vol et de chute par les sensations de notre peau, des mouvements de nos poumons, etc., pendant le sommeil. Il m'apparaît que ces sensations elles-mêmes sont évoquées par les souvenirs auxquels le rêve se rapporte, qu'elles sont donc le contenu et non la source du rêve[208].

Ces impressions de mouvement identiques et de même origine peuvent être utilisées pour représenter les pensées de rêve les plus variées. Les rêves où l'on *vole* ou plane, et qui le plus souvent sont agréables, réclament des explications diverses : très spéciales pour certains, pour d'autres typiques. Une de mes malades avait l'habitude de rêver qu'elle planait au-dessus de la rue, à une certaine hauteur, sans toucher le sol. Elle était de très petite taille, et elle avait horreur des souillures qu'apportent les relations avec les hommes. Son rêve accomplissait donc ses deux souhaits : il l'élevait au-dessus du sol et il plaçait sa tête dans une région supérieure.

208Si je répète ici ces remarques sur les rêves de mouvements, c'est à cause du contexte.

Chez d'autres rêveuses, le rêve de vol indiquait l'aspiration à devenir un petit oiseau ou à être un ange : elles souffraient de n'être pas appelées ainsi pendant le jour. La relation très étroite entre le vol et la représentation de l'oiseau explique que les rêves de vol aient en général chez les hommes un sens grossier. Nous ne serons donc pas étonné que les rêveurs soient ordinairement très fiers de leurs capacités dans ce domaine.

Le Dr Paul Federn (de Vienne) fait l'hypothèse pénétrante qu'une bonne part des rêves de vol sont des rêves d'érection, parce que le phénomène remarquable de l'érection, qui n'a cessé de préoccuper l'imagination humaine, doit lui apparaître comme la suppression de la pesanteur (cf. les phallus ailés des Anciens).

Il faut remarquer que Mourly Vold, si positif et si éloigné de toute interprétation, défend lui aussi le sens érotique des rêves de vol et des rêves où l'on plane *(Über den Traum, t. II, p. 791*). Il déclare que l'érotisme est le motif essentiel de ces rêves ; il note, à l'appui de son affirmation, le sentiment très fort de vibrations dans tout le corps qui accompagne ces rêves et le fait qu'il sont souvent liés à des érections ou à des pollutions.

Les rêves de *chute* ont plus souvent un caractère d'angoisse. Pour les femmes, leur interprétation ne présente aucune difficulté, car elles acceptent presque toujours le sens symbolique de la chute, répondant au fait d'avoir cédé à une tentation érotique. Nous n'avons pas encore épuisé les sources infantiles des rêves de chute. Presque tous les enfants sont tombés de temps à autre et ont été alors relevés et caressés ; si, dans la nuit, ils sont tombés de leur petit lit, les personnes qui avaient soin d'eux les ont pris avec elles.

Les sujets qui rêvent souvent de *natation,* qui plongent dans les vagues avec joie, etc., sont ordinairement de ceux qui ont mouillé leur lit ; ils répètent dans le rêve un plaisir auquel ils ont dû renoncer depuis longtemps. Nous verrons bientôt par quelques

exemples à quelles figurations se prêtent ordinairement les rêves de nage.

L'interprétation des rêves d'*incendie* reconnaît le bien-fondé d'une des défenses faites aux enfants : « ne joue pas avec les allumettes » pour qu'ils ne mouillent pas leur lit la nuit. Le fond de ces rêves est une réminiscence de l'énurésie nocturne de l'enfance. J'ai présenté l'analyse et la synthèse complète d'un rêve de cette espèce en le rapprochant de l'histoire de la maladie, et j'ai montré quelles tendances d'un âge plus mûr ces éléments d'origine infantile permettaient de représenter[209].

On pourrait citer encore toute une série de rêves « typiques », si on entend par là le retour fréquent du même contenu manifeste chez différents rêveurs. Ainsi le rêve de marcher à travers des rues étroites, de traverser une suite de chambres ; le rêve de voleurs de nuit (auquel il faut rattacher les mesures de prudence prises par les nerveux avant d'aller se coucher) ; la poursuite par des bêtes furieuses (taureaux, chevaux) ; les menaces de coups de couteau, de poignard, de lance. Ces deux derniers types de rêves caractérisent les névroses d'angoisse. Une recherche portant spécialement sur cette question serait très utile. Je me limiterai ici à deux remarques qui ne se rapportent pas exclusivement à des rêves typiques.

Plus on s'occupe d'interprétation des rêves, plus on doit reconnaître que la plupart des rêves des adultes ont trait à des faits sexuels et expriment des désirs érotiques. Seuls ceux qui analysent les rêves, c'est-à-dire qui vont du contenu manifeste à la pensée latente, peuvent se former une opinion sur ce point – et non ceux qui se contentent d'enregistrer leur contenu manifeste (comme le fait Nacke dans son travail sur les rêves sexuels). Posons aussitôt que le fait n'a rien d'étonnant et qu'il s'accorde pleinement avec tous nos principes d'explication. Il n'y a pas de pulsion qui ait été, depuis l'enfance, aussi souvent comprimée que la pulsion sexuelle dans

209*Brunchstück einer Hystérieanalyse, 1905, Ges. Werke, Bd. V.*

toutes ses composantes[210]. Aucune autre ne suscite autant et d'aussi forts désirs, désirs inconscients qui agissent pendant le sommeil, en produisant des rêves. On ne dois jamais oublier, pendant l'interprétation, cette importance des complexes sexuels. Naturellement aussi, il ne faut pas l'exagérer jusqu'à ne plus voir qu'eux.

Pour beaucoup de rêves, une interprétation attentive montrera qu'ils doivent être compris d'une manière bisexuelle ; ils se prêtent à une « surinterprétation » à laquelle on ne peut se refuser, ils réalisent des tendances homosexuelles, c'est-à-dire opposées à l'activité sexuelle normale du rêveur. Mais il ne faut pas interpréter tous les rêves d'une manière bisexuelle, comme le font W. Stekel[211] et Alf. Adler[212] : cela me paraît une généralisation improbable et invraisemblable et que je ne tiens pas à faire. Il est évident que de nombreux rêves peuvent se rapporter à des besoins autres qu'érotiques, même en prenant ce mot dans son sens le plus large. Il y a des rêves de faim, de soif, de commodité, etc. Des déclarations comme : « il y a derrière tout rêve une clause de mort » (Stekel), « chaque rêve va de la direction féminine à la direction masculine » (Adler), me paraissent dépasser la mesure permise. – L'affirmation que *tous les rêves doivent être expliqués d'une manière sexuelle,* contre laquelle on a infatigablement polémiqué, est étrangère à ma *Traumdeutung.* On ne saurait la trouver dans les sept éditions de ce livre et elle est en contradiction nette avec son contenu.

Nous avons montré à plusieurs reprises que des rêves d'une innocence frappante contenaient des désirs érotiques grossiers. Nous pourrions le prouver par de nouveaux exemples nombreux. Mais même des rêves indifférents en apparence, et auxquels on ne

210Cf. *FREUD, Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, 1905 (Ges. Werke, Bd. V).*

211*Die Sprache des Traumes, 1911*.

212*Der psychische Hermaphroditismus, im Leben und in der Neurose, Fortschritte der Medizin, 1910, n° 16* ; cf. aussi *Zentralblatt für Psychoanalyse, I, 1910-1911*.

saurait trouver rien à reprendre, montrent, après l'analyse, d'une manière inattendue, qu'ils incarnaient des impulsions de désir *(Wunschregung*) sexuel indubitables. Qui donc, par exemple, supposerait, avant l'interprétation, un pareil désir dans le rêve suivant : *Il y a, entre deux palais imposants, une petite maison un peu en retrait ; la porte est fermée. Ma femme m'accompagne jusqu'à la petite maison, pousse la porte, et je me glisse, rapide et léger, dans une petite cour qui monte brusquement.*

Tous ceux qui ont quelque habitude de l'interprétation reconnaîtront aussitôt des symboles sexuels courants dans l'entrée dans un espace étroit, l'ouverture d'une porte fermée, et ils interpréteront ce rêve comme la représentation d'un coït par derrière (entre les appas imposants du corps de la femme) ; l'allée étroite qui monte brusquement est naturellement le vagin ; le secours apporté par la femme du rêveur oblige l'interprétateur à supposer que seul le respect dû à l'épouse a empêché ce genre d'expérience. Nous apprenons que, la veille du rêve, une jeune domestique était entrée en service dans la maison du rêveur. Elle lui avait plu beaucoup et lui avait donné l'impression qu'elle ne serait pas très farouche. La petite maison, entre les deux palais, est une réminiscence des Hradčany de Prague ; c'est de cette ville que venait la jeune bonne.

Quand j'indique à des malades la fréquence du rêve d'Œdipe, du désir de commerce sexuel avec la mère, ils me répondent toujours : je ne peux me rappeler aucun rêve de cette espèce. Mais ils se rappellent, bientôt après, un autre rêve, méconnaissable et indifférent, qui s'est très souvent reproduit et où l'analyse découvre un contenu analogue. Je peux garantir que les rêves de commerce

sexuel avec la mère dissimulés sont beaucoup plus nombreux que les rêves sincères[213].

Il y a des rêves de paysages ou de localités qui sont accompagnés de la certitude exprimée dans le rêve même : j'ai déjà été là. Mais ce *déjà vu* a dans le rêve un sens particulier. Cette localité est toujours l'organe génital de la mère ; il n'est point d'autre lieu dont on puisse dire avec autant de certitude qu'on y a déjà été.

213J'ai communiqué un exemple typique de rêve d'Œdipe déguisé dans le n° 1 du *Zentralblatt für Psychoanalyse* (v. ci-dessous) ; O. RANK en a communiqué un autre dans le n° 4, avec une interprétation complète. Cf., pour d'autres rêves de cette sorte où apparaît la symbolique de l'œil, RANK, *Internat. Zeitschrift für Psychoanalyse, 1,1913*. On trouvera là aussi d'autres travaux sur les rêves d'yeux et la symbolique de l'œil, d'EDER, de FERENCZI, de REITLER. Le fait de s'aveugler est, dans la légende d'Œdipe comme ailleurs, un substitut de la castration. Les Anciens n'ignoraient pas le sens symbolique des rêves d'Œdipe non voilés ; cf. O. RANK, *Jahrb., II, p. 534* : « Ainsi un rêve de relations avec sa mère, fait par Jules César, fut interprété comme un bon signe de possession de la terre (Mère-Terre). L'oracle des Tarquins, d'après lequel celui qui le premier embrasserait sa mère serait maître de Rome *(osculum matri tulerit),* est également connu ; Brutus considéra qu'il indiquait la terre-mère (*terram osculo contigit, scilicet quod ea communis mater omnium mortalium esset.* T. L„ I, LXI). Cf. le rêve d'Hippias raconté par Hérodote (VI, 107) : Hippias conduisit les Barbares à Marathon, après avoir eu la nuit précédente le rêve suivant : il lui sembla qu'il dormait auprès de sa propre mère. Il en conclut qu'il arriverait à Athènes, retrouverait son autorité et y mourrait paisiblement dans ses vieux jours. » — Ces mythes et ces interprétations prouvent d'exactes connaissances psychologiques. J'ai remarqué que les personnes qui se savent préférées ou distinguées par leur mère apportent dans la vie une confiance particulière en elles-mêmes et un optimisme inébranlable, qui souvent paraissent héroïques et mènent vraiment au succès. Un exemple typique de rêve œdipien déguisé. — Un homme rêve *qu'il a une liaison secrète avec une dame que veut épouser un autre homme. Il a peur que cet autre découvre la liaison et annule son projet de mariage. Il se comporte donc de façon très tendre avec lui : il l'étreint et l'embrasse.* — La réalité de la vie du rêveur ne s'accorde qu'en un point avec le rêve. Il a une liaison secrète avec une femme mariée ; une remarque ambiguë de l'époux, un de ses amis, lui a fait penser que ce dernier aurait

Une seule fois un obsédé m'embarrassa en me racontant un rêve où il visitait une maison où il avait déjà été *deux fois.* Mais justement ce malade m'avait raconté longtemps avant un fait qui s'était passé quand il avait 6 ans. À cette époque, il avait partagé une fois le lit de sa mère et il avait introduit son doigt dans son sexe pendant qu'elle dormait.

Un grand nombre de rêves, souvent remplis d'angoisse, tels que ceux où l'on passe par des couloirs étroits, où l'on séjourne dans l'eau, reposent sur des fantasmes concernant la vie intra-utérine, le séjour dans le corps de la mère et l'acte même de naître.

Voici le rêve d'un jeune homme qui a imaginé d'utiliser le séjour intra-utérin pour observer les relations sexuelles de ses parents.

Il se trouve dans une fosse profonde, qui a une fenêtre comme le tunnel de Semmering. À travers celle-ci, il voit d'abord des paysages vides, puis il imagine un tableau qui entre aussitôt et remplit le vide. Le tableau représente un champ profondément labouré par un instrument, et le beau ciel, l'idée du travail bien fait, les mottes de terre bleu-noir font une impression magnifique. Puis il continue, voit un manuel de pédagogie ouvert… et s'étonne que l'on y prête une telle attention aux impressions sexuelles (de l'enfant) ; à ce sujet il pense à moi. »

des soupçons. En fait, c'est un autre élément que le rêve évitait de mentionner, qui seul peut fournir la clé du rêve. Le mari est atteint d'une maladie organique grave. Sa femme sait qu'il peut mourir soudainement et le rêveur a l'intention d'épouser alors la jeune femme devenue veuve. Par la situation extérieure, le rêveur se trouve placé dans une position œdipienne. Son désir peut tuer le mari pour lui permettre d'épouser la femme. Le rêve déforme ce désir hypocritement : elle n'est pas mariée, mais un autre souhaite la prendre pour femme, ce qui correspond aux intentions secrètes du rêveur ; les souhaits hostiles de celui-ci vis-à-vis de l'époux sont dissimulés sous une affection démonstrative, dont le souvenir remonte à ses relations d'enfant avec son père.

Voici un beau rêve d'eau d'une malade, il servit beaucoup à la cure.

Pendant son séjour d'été au lac de…, elle se précipite dans l'eau sombre, là où la lune pâle se reflète dans l'eau.

Des rêves de cette espèce sont des rêves de naissance. Pour les interpréter, il faut renverser le fait qui forme le contenu manifeste du rêve ; ainsi, au lieu de se précipiter dans l'eau, on dira : sortir de l'eau, c'est-à-dire naître[214]. On reconnaîtra le lieu d'où nous naissons en pensant au français : « la lune ». La lune pâle est le « popo » blanc d'où l'enfant devine bientôt qu'il est issu. Pourquoi la malade aurait-elle voulu naître dans son séjour d'été ? Je le lui demande, et elle répond sans hésitation : « La cure n'est-elle pas pour moi une seconde naissance ? » Ainsi ce rêve invite à continuer à la soigner dans cette villégiature, c'est-à-dire à l'y aller voir ; il contient peut-être aussi une indication très timide du désir d'être mère elle-même[215].

Je prends, dans un travail de E. Jones, un autre rêve de naissance avec son interprétation : « *Elle était au bord de la mer et surveillait un petit garçon, qui lui paraissait être le sien, pendant qu'il pataugeait dans l'eau. Il alla si loin que l'eau le recouvrit, de sorte qu'elle ne pouvait voir que sa tête et la manière dont elle s'élevait et s'abaissait à la surface. Puis la scène se transforma et devint le hall d'un hôtel, remplit de monde. Son mari la quitta et elle entra en conversation avec un étranger.*

214Sur le sens mythologique de la naissance dans l'eau, voir RANK, *Der Mythus von der Geburt des Helden, 1909*.

215J'ai appris assez tard à comprendre l'importance des rêveries et des pensées inconscientes au sujet de la vie intra-utérine. L'angoisse singulière de tant d'hommes qui craignent d'être enterrés vivants — et aussi le profond fondement inconscient de la croyance à une vie après la mort, qui ne fait que projeter dans l'avenir cette étrange vie prénatale — viennent de là. *La naissance est d'ailleurs le premier fait d'angoisse et par conséquent la source et le modèle de toute angoisse*.

« La seconde partie du rêve apparut, à l'analyse, comme le représentation d'une fugue ; elle avait quitté son mari et noué des relations intimes avec une tierce personne. La première partie du rêve était une rêverie de naissance. Dans le rêve comme dans la mythologie, la délivrance de l'enfant des eaux est ordinairement représentée par renversement par l'entrée de l'enfant dans l'eau ; la naissance d'Adonis, d'Osiris, de Moïse et de Bacchus en fournit des exemples entre beaucoup d'autres. Le mouvement de la tête qui sort de l'eau et qui y rentre rappelle aussitôt à la malade les mouvements de l'enfant qu'elle a appris à connaître pendant son unique grossesse. La pensée de l'enfant qui descend dans l'eau éveille une rêverie où elle se voit elle-même, elle tire l'enfant de l'eau, le mène dans la nursery, le lave, l'habille et enfin l'amène dans sa maison.

« La seconde moitié du rêve présente des pensées qui ont trait à la fugue et qui sont en relation avec les pensées cachées de la première moitié ; la première moitié du rêve correspond au contenu latent de la seconde, aux fantasmes de naissance. Il y a d'autres renversements, à côté de celui qui a déjà été signalé. Dans la première moitié du rêve l'enfant va *dans* l'eau et ensuite sa tête se balance. Dans les pensées qui sont au fond du rêve, ce sont les mouvements de l'enfant qui apparaissent d'abord, puis l'enfant quitte l'eau (double renversement). Dans la seconde moitié du rêve son mari la quitte ; dans la pensée du rêve, elle quitte son mari. »

Abraham raconte un autre rêve de naissance, fait par une jeune femme qui attendait son premier accouchement : « *D'un point du plancher de la chambre part un conduit souterrain qui plonge directement dans l'eau* (canal pelvi-génital, eaux). *Elle soulève une trappe dans le plancher, et aussitôt apparaît un être couvert d'une fourrure brunâtre qui ressemble un peu à un phoque. Cet être se métamorphose et devient le plus jeune frère de la rêveuse avec qui elle a toujours été très maternelle.* »

Rank a montré, d'après toute une série de rêves, que les rêves de naissance utilisaient la même symbolique que les rêves urinaires. Le stimulus érotique y est représenté comme un stimulus urinaire. Les couches de signification dans ces rêves correspondent à une transformation du sens des symboles depuis l'enfance.

Nous pouvons maintenant revenir au thème que nous avons quitté : le rôle que jouent dans la formation du rêve les excitations organiques qui troublent le sommeil. Des rêves faits sous ces influences ne manifestent pas seulement la tendance à accomplir un désir et le besoin de commodité, mais souvent aussi une symbolique parfaitement transparente, car il est fréquent que la stimulation qui réveille soit celle *dont la satisfaction a été vainement cherchée dans le rêve sous un déguisement symbolique.* Cela est vrai des rêves de pollution comme des rêves vésicaux et rectaux. Le caractère particulier des rêves de pollution nous a permis, non seulement de démasquer des symboles sexuels qui nous paraissent typiques, et qui étaient très discutés, mais encore de nous rendre compte que mainte scène en apparence innocente n'était que le prélude symbolique d'une scène sexuelle grossière ; celle-ci n'arrive pas à être directement figurée que dans les rêves de pollution qui sont relativement rares ; il est fréquent qu'elle tourne au cauchemar, qui conduit également au réveil.

La symbolique des rêves *urinaires* est particulièrement transparente. Elle était connue de tout temps. Hippocrate affirmait déjà qu'il y a trouble de la vessie quand on rêve de fontaines et de sources (Havelock Ellis). Scherner a étudié sous ses multiples aspects la symbolique urinaire et il a également soutenu qu'« un stimulus urinaire un peu fort évolue en stimulation d'espèce sexuelle et prend ses formes symboliques… Le rêve provoqué par un stimulant urinaire est souvent en même temps le représentant d'un rêve sexuel. »

O. Rank, dont je suis ici les explications (cf. *Symbol schichtung im Wecktraum),* considère comme très vraisemblable qu'un grand nombre de rêves à stimulus urinaire soient en réalité provoqués par un stimulus sexuel qui a cherché à se satisfaire d'abord en revenant à la phase infantile de l'érotique uréthrale. Les cas particulièrement instructifs sont ceux où le stimulus prétendu urinaire conduit au réveil et à la satisfaction de ce besoin ; après quoi le rêve revient, se continue et s'exprime désormais par des images érotiques non voilées[216].

De même, les rêves à stimulus *intestinal* ont une symbolique particulière et qui légitime parfaitement les rapprochements populaires entre or et ordure[217] ; « Ainsi, par exemple, une malade soignée pour des troubles intestinaux rêve d'un enfouisseur qui enterre un trésor non loin d'une cabane de bois qui ressemble à un w.-c. de campagne. Dans la seconde partie du rêve, elle nettoie le derrière de sa petite fille qui s'est salie. »

Il faut joindre aux rêves de naissance les rêves de *sauvetage.* Sauver, en particulier tirer de l'eau, a le même sens que mettre au monde quand c'est une femme qui rêve ; ce sens change quand il s'agit d'un homme (cf. Pfister : *Ein Fall von psychoanalytischer Seelsorge und Seelenheilung, Evangelische Freiheit, 1909*). Au sujet du symbole du « sauvetage », voir ma conférence : *Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie, in Zentralblatt f.*

216 Ces mêmes figurations symboliques qui sont au fond des rêves urinaires enfantins apparaissent pour les adultes avec un sens nettement sexuel : eau = urine = sperme = eaux amniotiques ; *schiff* (navire) = *schiffen* (uriner) = utérus (caisse) ; être mouillé = énurésie = coït = grossesse ; nager = vessie pleine = séjour de l'enfant avant sa naissance ; pluie = uriner = symbole de la fécondation ; voyager = descendre de voiture = se lever du lit = avoir des relations sexuelles (voyage de noce) ; uriner = soulagement sexuel (pollution) » (RANK, *l. c.*)

217Cf. *FREUD, Charakter und Analerotik* ; *RANK, Die Symbolschichtung*, etc. ; *DATTNER, Intern. Zeitschrift für Psychoana., I, 1913* ; *REIK, Intern. Zeitschr., III, 1915*.

Psychoanalyse, n° 1, 1910, et *Beiträge zur Psychologie des Liebeslebens, I. Ueber einen besonderen Typus der Objektwahl beim Manne, Jahrbuch f. Psychoan., II, 1910, Ges. Werke, Bd., VIII*[218].

Les brigands, les voleurs qui entrent la nuit dans les maisons, les fantômes dont on a peur avant de se mettre au lit, et qui, à l'occasion, troublent le dormeur, proviennent tous des mêmes réminiscences infantiles. Ce sont les visiteurs nocturnes qui ont éveillé l'enfant pour le mettre sur le vase afin qu'il ne mouille pas son lit ou qui ont soulevé les couvertures pour voir comment il tenait ses mains en dormant. L'analyse de quelques-uns de ces rêves d'angoisse m'a permis de reconnaître la personne dont il était question. Le voleur était chaque fois le père, les fantômes étaient les femmes en vêtements de nuits blancs.

VI. Exemples de figurations Calculs et discours dans le rêve

Avant d'étudier comme il convient le quatrième des facteurs essentiels de la formation des rêves, je voudrais donner quelques exemples qui serviront à la fois à illustrer l'action commune des trois facteurs que nous connaissons et à vérifier les hypothèses que j'ai avancées ou à en tirer des conclusions indiscutables. Il m'a été, en effet, très difficile, quand j'ai exposé le travail du rêve, de prouver les résultats obtenus par des exemples. Les exemples qui justifient les différents principes ne sont probants que dans l'ensemble d'une interprétation ; isolés, ils perdent leur force, et une analyse, même peu approfondie, est bientôt si vaste qu'elle fait perdre le fil de l'explication au lieu de l'éclairer. Ce motif technique me servira d'excuse si je groupe maintenant des faits qui n'ont de cohérence que par leur rapport au chapitre précédent.

218Voir aussi *RANK, Belege zur Rettungsphantasie (Zentralblatt f. Psychoan., I, 1910, p. 331)* ; *REIK, Zur Rettungssymbolik (ibid., p. 449)* ; *RANK, Die Geburtsrettungsphantasie in Traum und Dichtung (intern. Zeitschr. f. Psychoan., 1914)*.

Voici d'abord quelques exemples de représentations particulièrement bizarres ou inaccoutumées dans le rêve.

Une dame rêve : *Une femme de chambre est montée sur une échelle comme si elle voulait laver les vitres et elle tient un chimpanzé et un chat gorille* (elle corrige ensuite : *chat angora) ; elle jette ces animaux sur la rêveuse ; le chimpanzé s'attache à elle, et c'est très dégoûtant.* Ce rêve a atteint son but par un moyen très simple : il a pris et figuré littéralement une expression usuelle. Le mot « singe », les noms d'animaux en général sont des injures, et la scène du rêve n'a d'autre sens que « jeter des injures à la face ». Nous trouverons dans ma collection d'autres exemples de ce procédé.

Ainsi dans le rêve suivant : *Une femme avec un enfant dont le crâne est visiblement mal conformé ; elle a entendu dire que c'est la manière dont il était placé dans le corps de sa mère qui a amené cette conformation. Le médecin a dit qu'on pourrait, en le comprimant, donner à ce crâne une meilleure forme, mais ce serait dangereux pour le cerveau. Elle pense que c'est un garçon et que ça ne lui nuira pas.* Ce rêve représente d'une manière plastique le concept abstrait que la rêveuse avait entendu au cours des explications données pendant la cure : « *impression d'enfance* ».

L'exemple suivant présente une direction un peu différente. Le rêve contient le souvenir d'une excursion à Hilmteich, près de Graz : *Il fait un temps affreux dehors : un hôtel misérable, l'eau coule des murs, les lits sont humides.* (Ce dernier fragment est moins direct dans le rêve que je ne l'indique ici.) Le rêve signifie : *Superflu.* L'idée abstraite qui se trouve dans la pensée du rêve est d'abord présentée d'une manière très équivoque ; on lui substitue : « qui coule par-dessus », ou « fluide et superflu » *(flüssig und überflüssig).* Puis, pour obtenir une figuration concrète, on accumule des impressions analogues. Il y a de l'eau dehors, il y a de l'eau dedans, le long des murs, il y a de l'eau dans les lits, humides : tout est « fluide et

superflu ». Nous ne nous étonnerons pas qu'en pareil cas l'orthographe soit moins importante que le son des mots ; la rime prend des libertés analogues. Dans un rêve assez étendu, communiqué et bien analysé par Rank, une jeune fille raconte qu'elle est allée se promener dans les champs où elle a cueilli de beaux épis d'orge et de blé. Un ami de jeunesse est venu au-devant d'elle et elle a voulu éviter sa rencontre. L'analyse montre qu'il s'agit d'un baiser honnête *(Aehre* = épi, *Ehre* = honneur)[219]. Les épis, qui ne doivent pas être arrachés, mais coupés, jouent dans ce rêve leur propre rôle et, en outre, condensés avec : l'honneur, les honneurs, ils représentent toute une série d'autres pensées.

En bien des cas la langue a beaucoup facilité la figuration des pensées du rêve. Elle offre des séries de mots qui étaient à l'origine imagés et concrets et qui, pâlis, sont maintenant employés dans un sens abstrait. Le rêve n'a qu'à rendre à ces mots leur sens primitif complet ou un des sens intermédiaires. Quelqu'un rêve, par exemple, que son frère est dans une *caisse,* l'interprétation remplace la caisse par une *armoire,* et la pensée du rêve est que le frère doit se renfermer, se renferme dans son état *(armoire = Schranck,* renfermer = *einschränken,* litt. s'enfermer dans une armoire). Un autre rêveur escalade une montagne, d'où il a une *vue* extraordinairement vaste. Il s'identifie par là avec son frère qui dirige une *revue* qui s'occupe de relations avec l'Extrême-Orient.

Dans un rêve du *Grüne Heinrich* de Keller, un cheval impétueux se roule dans une belle avoine dont chaque grain est fait « d'une amande douce, d'un grain de raisin sec et d'un pfennig neuf enveloppés de soie rouge et attachés avec un brin de soie de porc ». Le poète ou le rêveur interprète aussitôt cette représentation, car le cheval se sent si agréablement chatouillé qu'il crie : l'avoine me pique (loc. usuelle = la fortune me monte à la tête).

219*Jahrb., II, p. 491*.

D'après Henzen, on trouve un usage particulièrement abondant de ces manières de parler et de ces calembours de rêve dans la vieille littérature nordique des Sagas ; on a peine à y relever un exemple de rêve sans équivoque ou sans jeu de mots.

Ce pourrait être le sujet d'un travail spécial que de rassembler ces procédés et de les ranger d'après leurs principes. Nombre d'entre eux sont presque des jeux d'esprit. On a l'impression qu'on ne les aurait jamais découverts soi-même si le rêveur n'avait su les indiquer. En voici quelques-uns.

I. Un homme rêve qu'on *lui demande un nom auquel il ne peut penser.* Il explique lui-même que cela signifie : « L'idée ne m'en viendrait jamais (pas même en rêve). »

II. Une malade raconte un rêve dont *tous les personnages étaient spécialement grands.* « Cela signifie, ajoute-t-elle, qu'il s'agit d'un événement de ma première enfance, car naturellement, en ce temps-là, toutes les grandes personnes me paraissaient prodigieusement grandes. » Elle-même n'apparaissait pas dans ce rêve.

Le recul dans l'enfance est exprimé autrement dans d'autres rêves qui traduisent le temps par l'espace. On voit les personnes et les scènes dont il s'agit comme si elles étaient très éloignées, au bout d'un long chemin, ou comme si on les regardait à travers une lorgnette de théâtre tenue à l'envers.

III. Un homme qui s'exprime ordinairement d'une manière abstraite et peu précise, mais qui a, à part cela, un esprit vif, rêve, dans un certain contexte, *qu'il va dans une gare où un train arrive. On rapproche le trottoir du train arrêté,* il y a donc un renversement absurde. Ce détail n'est qu'un signe indiquant qu'il y a dans le contenu du rêve quelque chose de renversé. L'analyse retrouve le souvenir de livres d'images dans lesquels étaient représentés des hommes qui se tenaient sur la tête et marchaient sur les mains.

IV. Ce même rêveur nous raconte une autre fois un rêve bref, qui fait penser à un rébus. *Son oncle l'embrasse, en automobile.* Il ajoute immédiatement l'interprétation, que je n'aurais jamais trouvée et qui est : Autoérotisme. Cela ressemble à une plaisanterie faite pendant la veille.

V. Le rêveur *tire une femme de derrière le lit,* cela veut dire qu'il l'attire.

VI. Le rêveur se *voit vêtu en officier, assis à table à l'opposé du Kaiser.* Cela veut dire qu'il s'oppose à son père.

VII. Le rêveur *soigne une autre personne qui s'est rompu un os.* L'analyse indique que cette rupture représente un adultère *(Ehebruch,* adultère ; litt. : rupture de mariage).

VIII. Dans le rêve les moments de la journée représentent très souvent des époques de l'enfance. Ainsi 5 h 1/4 du matin signifie, pour un rêveur, 5 ans 3 mois. C'est l'âge où lui est arrivé un événement important, la naissance d'un frère.

IX. Autre exemple d'époques de la vie représentées dans le rêve : *Une femme marche avec deux petites filles entre lesquelles il y a une différence d'âge de 1 an 1/4.* La rêveuse ne connaît pas de famille qui ait des enfants de cet âge. Elle-même interprète que les deux enfants la représentent et que le rêve lui rappelle l'époque des deux traumatismes de son enfance qui se sont produits à cette distance l'un de l'autre (3 ans 1/2 et 4 ans 3/4).

X. Il n'est pas étonnant que des personnes qui suivent un traitement psychanalytique expriment dans le rêve les pensées et les espoirs qu'il provoque. L'image choisie pour représenter la cure est ordinairement un trajet. Ce trajet est effectué le plus souvent en automobile parce que c'est là un véhicule nouveau et compliqué. L'ironie du patient trouve son compte dans la vitesse de l'automobile.

Si l'inconscient, en tant qu'élément de la pensée de veille, doit être représenté dans le rêve, il l'est par des lieux souterrains. En

dehors de la cure analytique, ces représentations auraient symbolisé le corps de la femme ou la matrice. « En bas », dans le rêve, a souvent trait aux organes génitaux, « en haut » au visage, à la bouche ou à la poitrine. Les bêtes sauvages symbolisent ordinairement les pulsions passionnelles du rêveur ou pulsions d'autres personnes que le rêveur craint ; et, avec un léger déplacement, ces personnes mêmes. Il n'y a pas loin de là à un mode de figuration analogue au totémisme ; le père redouté est symbolisé par de méchants animaux, des chiens, des chevaux sauvages. On pourrait dire que les animaux sauvages servent à représenter la libido redoutée par le moi, combattue par le refoulement. La névrose elle-même, la « personnalité morbide », est souvent séparée par le rêveur et présentée comme une personnalité indépendante.

XI. (H. Sachs) « Nous savons, grâce à *Die Traumdeutung,* que le travail du rêve dispose de bien des moyens pour représenter un mot ou une tournure de phrase d'une façon imagée. Il peut utiliser, par exemple, le fait qu'un mot a deux sens, et prendre dans le contenu manifeste le second sens au lieu du premier qui apparaît dans la pensée du rêve.

« C'est ce qui s'est produit dans le petit rêve suivant, grâce à une utilisation adroite des impressions récentes.

« Je m'étais enrhumé dans la journée, c'est pourquoi, en me couchant, j'avais résolu de ne pas quitter mon lit de la nuit si c'était possible. Le rêve, en apparence, me fit continuer mon travail de la journée ; j'avais collé des coupures de journal dans un livre en ayant soin de mettre chaque fragment à sa place. Voici le rêve :

« *Je m'efforce de coller une coupure dans le livre, mais elle ne va pas sur cette page* (er geht nicht auf die Seite : ce qui peut vouloir dire aussi : *il ne va pas à côté), ce qui me cause une grande douleur.*

« Je m'éveillai et constatai que la douleur du rêve continuait, mais sous forme de maux de ventre, de sorte que je dus manquer à ma résolution. Le rêve, gardien du sommeil, avait accompli mon

désir de rester au lit en représentant les mots : ne va pas de ce côté (= à côté…). »

On peut dire que, pour arriver à une figuration visuelle, le travail du rêve emploie tous les moyens à sa portée, qu'ils soient ou non admis par la critique de la veille. De là le doute et l'ironie de tous ceux qui ont seulement entendu parler de l'interprétation et ne l'ont pas pratiquée. Le livre de Stekel : *Die Sprache des Traumes,* est riche en exemples de ce procédé, mais j'éviterai de les lui emprunter, parce que son manque de sens critique et son arbitraire dans la technique troublent ceux-là même qui n'ont point de préjugés sur ce point.

XII. Voici des exemples pris dans un travail de V. *Tausk : Kleider und Farben im Dienste der Traumdarstellung (Int. Zeitschr. f. Psychoan., II, 1914)* :

a) A… rêve qu'il voit son ancienne gouvernante vêtue d'une robe noire légère.

Cela signifie qu'il juge cette femme légère.

b) C… voit en rêve, sur la grande route de X…, une jeune fille inondée de lumière blanche et vêtue d'une robe blanche.

Le rêveur a échangé ses premières tendresses sur cette grande route avec une demoiselle Weiss (Blanc).

c) Mme D… rêve qu'elle voit le vieux Blasel (un tragédien viennois qui a 80 ans) reposer sur le divan, revêtu d'une cuirasse *(Rüstung).* Ensuite il saute par-dessus la table, les chaises, tire son épée, se regarde en même temps dans la glace et donne des coups d'épée dans l'air comme s'il luttait contre un ennemi imaginaire.

Interprétation : La rêveuse a une vieille maladie de la vessie (= *Blase).* Pendant l'analyse, elle est étendue sur le divan, et, lorsqu'elle se regarde dans la glace, il lui paraît que, malgré son âge et sa maladie, elle se défend bien *(sehr rüstig).*

XIII. Le « grand exploit » dans le rêve (*Die grosse Leistung im Traume).*

Un homme se voit dans un lit, il est une femme enceinte. Cela lui est très pénible. Il s'écrie : J'aimerais encore mieux... (il complète, pendant l'analyse, se rappelant l'expression d'une infirmière : casser des pierres). *Derrière son lit se trouve une carte dont le bas est maintenu par une baguette de bois (Holzleiste). Il arrache cette baguette en la prenant parles deux bouts ; elle ne se brise pas en travers, mais se fend en long. De cette manière, il s'est soulagé et il a accouché.*

Sans être aidé, il interprète le fait d'avoir arraché la baguette (*Leiste*) comme étant le grand exploit *(Leistung) grâce* auquel il s'est tiré de sa pénible situation (dans la cure) en s'arrachant à sa position féminine... Le détail absurde : la baguette qui s'est fendue en long, s'explique : le rêveur rappelle que le dédoublement joint à la destruction fait allusion à la castration. Il est fréquent que le rêve représente la castration par un désir antithétique : présence de deux symboles du pénis. L'aine (aussi nommée *Leiste* en allemand) est d'ailleurs une région du corps proche des organes génitaux. Le rêveur condense ensuite son interprétation : il a surmonté la menace de castration que représentait sa transformation en femme[220].

XIV. Dans une analyse que j'ai faite en français, il s'agissait d'interpréter un rêve où j'apparaissais sous la forme d'un éléphant. Je demandai naturellement d'où cela venait. « Vous me trompez », répondit le rêveur.

XV. Le travail du rêve parvient souvent à utiliser un matériel très ingrat, comme le sont par exemple les noms propres, en opérant le rapprochement forcé de rapports assez lointains. Dans un de mes rêves, *le vieux Brücke m'a donné une tâche. Je fais une préparation anatomique et dégage quelque chose qui ressemble à du papier d'étain froissé.* Je reparlerai de ce rêve. L'idée, difficile à dégager, est

220*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse, II, 1914.*

« Staniol », et je sais qu'il s'agit du nom de Stannius, auteur d'un travail sur le système nerveux des poissons que j'ai beaucoup admiré autrefois. Le premier travail scientifique que mon maître m'a proposé portait en effet sur le système nerveux d'un poisson, l'Ammocœtes. Il n'y avait évidemment aucun moyen de construire un rébus sur ce nom.

XVI. Voici encore un rêve de contenu singulier ; il est d'ailleurs remarquable aussi comme rêve d'enfant et il s'explique très facilement par l'analyse. Une dame raconte : « Je me rappelle avoir souvent rêvé, étant enfant, que *le Bon Dieu avait un chapeau de papier pointu sur la tête.* On me mettait souvent à table un chapeau de cette espèce pour que je ne puisse pas regarder dans les assiettes des autres enfants ce qu'on leur donnait de chaque plat. Comme on m'avait raconté que Dieu savait tout, le rêve indique que je sais tout malgré le chapeau. »

Les *nombres* et les *calculs* qui apparaissent dans le rêve montrent bien en quoi consiste le travail du rêve et comment les éléments dont il dispose enveloppent la pensée du rêve. On sait que les nombres rêvés sont considérés par les gens superstitieux comme très significatifs.

Voici quelques exemples de rêves de cette sorte :

I. Rêve d'une dame, peu avant la fin de son traitement.

Elle veut payer quelque chose ; sa fille prend dans son porte-monnaie 3 fl. 65 kr. ; mais elle dit : « Que fais-tu ? Ça ne coûte que 21 kr. » Je n'eus pas besoin d'explication pour comprendre ce fragment de rêve, parce que je connaissais la situation de la rêveuse. C'était une étrangère, qui avait amené sa fille dans une maison d'éducation de Vienne. Elle pouvait poursuivre son traitement aussi longtemps que sa fille restait à Vienne. L'année scolaire finissait dans 3 semaines et le traitement avec elle. La veille du rêve, elle avait vu la directrice de l'institution qui lui avait demandé si elle ne se déciderait pas à lui laisser l'enfant encore un an. Assurément elle

avait pensé, à cette occasion, qu'elle pourrait alors continuer la cure pendant un an. C'est à quoi le rêve se rapporte ; une année a 365 jours, les 3 semaines qui achèveront l'année scolaire et le traitement font 21 jours (il n'y a pas, il est vrai, autant d'heures de traitement). Les nombres, qui, dans la pensée du rêve, se rapportaient au temps, deviennent, dans le rêve même, des sommes d'argent, cela d'ailleurs en vertu d'un sens profond, car « time *is money* ». Il est évident que 365 kreuzer sont 3 gulden 65 kreuzer. La somme du rêve est très faible, visiblement pour répondre à un désir ; le désir a diminué les frais du traitement et de l'année d'études.

II. Dans un autre rêve, les chiffres entraînent des complications plus grandes. Une femme jeune, mais mariée depuis longtemps déjà, apprend qu'une de ses amies, du même âge qu'elle, Elise L…, vient de se fiancer. Là-dessus, elle rêve : *Elle est au théâtre avec son mari, une partie de l'orchestre est complètement vide. Son mari lui raconte qu'Elise L… et son fiancé auraient aussi voulu aller au théâtre, mais qu'ils ne pouvaient avoir que de mauvaises places, 3 pour 1 fl. 50 kr., ce qu'ils ne pouvaient prendre. Elle pense que ce n'aurait pas été un malheur.*

D'où viennent ces 1 fl. 50 kr. ? D'un menu fait, tout à fait indifférent, de la veille. Sa belle-sœur avait reçu de son mari en guise de cadeau 150 fl. et elle s'était hâtée de les dépenser en achetant un bijou. Remarquons que 150 fl. font 100 fois plus que 1 fl. 50 kr. D'où viennent les 3 places au théâtre ? Il n'y a qu'un rapport possible. La fiancée a 3 mois de moins qu'elle. Ce qui nous aidera à comprendre le rêve, ce sera l'indication qu'un côté de l'orchestre reste vide. C'est une allusion à un menu fait qui a donné à son mari une bonne occasion de taquinerie. Elle voulait assister à une certaine représentation et avait eu soin de louer des places plusieurs jours à l'avance, elle avait donc payé la location. Quand ils arrivèrent au théâtre, ils s'aperçurent que tout un côté était vide : *elle n'avait pas besoin de se presser.*

Je vais maintenant substituer au rêve la pensée du rêve : « J’ai fait une *sottise* en me mariant de si bonne heure, *je n’avais pas besoin de me presser* ; je vois par l’exemple d’Elise L… que j’aurais encore trouvé un mari. Et un mari *cent fois* meilleur (mari, trésor) si j’avais *attendu* (contraste avec la hâte de la belle-sœur). J’aurais pu acheter *trois* hommes de cette espèce avec mon argent (ma dot). » Nous voyons que dans ce rêve les chiffres ont changé de sens et de relations bien plus que dans le précédent. Le travail de transformation et de déformation du rêve a été beaucoup plus grand, ce qu’il faut interpréter par le fait que ces pensées du rêve ont eu à surmonter une résistance psychique bien plus grande pour être représentées. Il faut remarquer aussi qu’il y a dans ce rêve un élément absurde, le fait que *deux* personnes prennent *trois* places. L’interprétation nous permet de comprendre cette absurdité. Elle caractérise celle des pensées du rêve qui est le plus nette : j’ai fait une sottise en me mariant si tôt. Le 3 qui représentait une relation tout à fait accessoire entre les deux personnes comparées (différence d’âge de trois mois) est employé à indiquer la sottise nécessaire au rêve. La diminution de la somme : 150 fl. deviennent 1 fl. 50 kr., correspond à la petite estime qu’a pour son mari (ou son trésor) la rêveuse, dans ses pensées réprimées.

III. Un autre exemple nous montre cette arithmétique du rêve qui lui a valu tant de mépris. Un homme rêve : *Il est assis chez B…* (une famille qu’il a connue autrefois) *et dit : « Vous avez fait une sottise en ne m’accordant pas la main de Mali. » Puis il demande à la jeune fille : « Quel âge avez-vous ? – Je suis née en 1882. – Alors vous avez 28 ans. »*

Le rêve étant de 1898, le calcul est visiblement faux, et il faudrait comparer la faiblesse mathématique du rêveur à celle d’un paralytique général, si on ne pouvait trouver d’autre explication. Mon malade appartient à l’espèce des gens que préoccupe toute femme rencontrée. Pendant quelques mois, la personne qui entrait

après lui dans mon cabinet avait été une jeune femme dont il demandait souvent des nouvelles et avec qui il voulait à tout prix se montrer aimable. C'est à celle-là qu'il donnait 28 ans. Ce détail pour expliquer le résultat de son calcul. 1882 étant la date de son mariage. Il avait fallu qu'il entrât en conversation avec les deux autres femmes qu'il voyait chez moi, les deux bonnes, rien moins que jeunes qui alternativement, lui ouvraient la porte. Comme il les avait trouvées très réservées, il se l'était expliqué en se disant qu'elles le considéraient comme un vieux monsieur « *bien assis* ».

IV. Voici un autre rêve de nombres caractérisé par une détermination ou plus exactement par une surdétermination très transparente. Je le dois, ainsi que son interprétation, à B. Dattner.

« Mon concierge, agent de police à l'hôtel de ville, rêve qu'il *est de faction dans la rue* (ce qui est l'accomplissement d'un désir). *Un inspecteur vient à lui, il porte sur son col les numéros 22 et 62 ou 26. (En tout cas, il y a plusieurs 2.)* – Le morcellement du nombre 2262 dans le compte rendu du rêve laisse déjà supposer que les diverses parties ont un sens particulier. Il pense brusquement qu'hier il a parlé avec ses collègues de la durée du temps de service. Cela à propos d'un inspecteur qui prenait sa retraite à 62 ans. Le rêveur a maintenant 22 ans de service et il lui faut encore 2 ans 2 mois pour avoir droit à une pension de 90 %. Le rêve lui présente d'abord la réalisation d'un désir caressé depuis longtemps : devenir inspecteur. Il est lui-même le supérieur qui porte sur son col le n° 2262, il fait son service dans la rue, encore un de ses désirs, il a servi ses 2 ans 2 mois et il peut prendre sa retraite avec une pension complète, comme l'inspecteur de 62 ans[221].

Si nous réunissons ces exemples et d'autres analogues (que nous rapportons plus loin), nous pourrons dire : Le travail du rêve

221Voir l'analyse d'autres rêves de nombres chez JUNG, MARCINOWSKI, etc. On y retrouve souvent des opérations très compliquées que le rêveur accomplit avec une sécurité stupéfiante. Cf. aussi JONES : *Ueber unbewusste Zahlenbehandlung (Zentralbl. f. Psychoan., II, 1912, p. 241 sq.).*

n’est pas un calcul juste ou faux ; il se contente d’employer des nombres qui apparaissent dans la pensée du rêve et peuvent servir d’allusions à des éléments non représentables ; il les emploie sous la forme d’un calcul. Il utilise, à ses fins, les nombres de la même manière que tous les autres éléments : images et images verbales, mots, noms ou discours.

Car le travail du rêve ne saurait non plus créer des discours.

Dans la mesure où des discours et des réponses apparaissent dans les rêves, qu’ils soient sensés ou déraisonnables, l’analyse montre chaque fois que le rêve n’a fait que reproduire des fragments de discours réellement tenus ou entendus qu’il a empruntés aux pensées du rêve et employés à son gré. Non seulement il les a arrachés de leur contexte et morcelés, a pris un fragment, rejeté un autre, mais encore il a fait des synthèses nouvelles, de sorte que les discours du rêve, qui paraissaient d’abord cohérents, se divisent, à l’analyse, en trois ou quatre morceaux. Dans ce nouvel emploi, le

sens que les mots avaient dans la pensée du rêve est souvent abandonné : le mot reçoit un sens entièrement nouveau[222].

Quand on y regarde de plus près, on découvre, dans le discours du rêve, des parties plus nettes, plus compactes, à côté d'autres qui servent de lien et ont probablement été ajoutées pour compléter les premières – de même qu'en lisant nous ajoutons des lettres et des syllabes que nous avions d'abord omises. Ainsi le discours du rêve est construit comme un agglomérat dans lequel des fragments plus importants d'origine diverse sont soudés par une sorte de ciment solidifié.

Cette description n'est pleinement exacte que pour les discours perçus et décrits comme tels. Les autres, ceux qui ne nous ont pas donné l'espèce d'impression particulière d'être entendus ou

222La névrose opère dans le même sens que le rêve. J'ai une malade qui se plaint d'entendre des chansons ou des fragments de chansons involontairement ou même contre sa volonté (elle est hallucinée) ; elle ne peut comprendre la signification qu'ils ont dans sa vie intérieure. La malade n'est d'ailleurs certainement pas paranoïaque. L'analyse montre que, moyennant certaines licences poétiques, elle a transformé le sens de ces chansons. Par exemple, « Leise, leise, fromme Weise » (tout doux, tout doux, pieux refrain) signifie pour son inconscient : *fromme Waise* (pieuse orpheline), et c'est elle qui est cette pieuse orpheline. Le début d'un cantique de Noël : « O bien heureuse, ô joyeuse nuit de Noël » devient pour elle, en négligeant « de Noël » un chant de noces, etc. Ce même mécanisme de déformation peut aussi se produire sans hallucinations par simple imagination. Pourquoi un de mes malades se rappelle-t-il un poème appris dans sa jeunesse : « Nächtlich am Busento lispeln... » ? C'est que son imagination se contente d'une partie de la citation : « Nächtlich am Busen... » (« la nuit sur un sein », au lieu de « la nuit sur le Busento... »). On sait que la parodie s'est emparée de ce procédé. Les *Fliegende Blätter* ont présenté, au nombre de leurs illustrations des classiques allemands, une image pour le *Siegesfest* de Schiller, avec une citation ainsi tronquée : Und des *frisch erkämpften Weibes Freut sich der Atrid und strickt...* (La suite est : *Um den Reis des schönen Leibes Seine Arme hochbeglückt.)* C'est-à-dire : *Et vers la femme récemment conquise Bondit le cœur de l'Atride, il tricote...* au lieu de : *...il enlace De ses bras extasiés La grâce du beau corps.*

prononcés (qui n'ont dans le rêve aucun caractère acoustique ou moteur), sont seulement des pensées, comme celles de la veille ; elles passent dans le rêve sans subir de changement. Il semble que la lecture soit, elle aussi, une source riche bien que difficile à suivre pour un matériel indifférencié de discours de cette sorte. Mais tout ce qui apparaît d'une manière nette comme discours peut être ramené à des discours réels, tenus ou entendus par le rêveur.

Nous avons trouvé des exemples de ces discours et vu leur origine en analysant des rêves que nous communiquions pour d'autres raisons. Ainsi dans le rêve « innocent » du marché, où la phrase « on ne peut plus en avoir » sert à m'identifier avec le boucher, tandis qu'un fragment d'une autre phrase « je ne connais pas ça, je ne prends (*nehme*) pas ça » a pour but précisément de rendre le rêve innocent. La veille, en effet, la rêveuse avait répondu à une phrase désobligeante de sa cuisinière : « Je ne connais pas ça, soyez correcte (*benehmen Sie)* je vous prie. » De cela elle n'avait pris dans le rêve que la première partie, indifférente, et elle s'en était servie comme allusion à l'autre qui allait avec la rêverie qui était à la base de son rêve, mais qui, énoncée, l'aurait trahie.

Voici un exemple analogue, il tiendra la place de beaucoup d'autres qui donneraient les mêmes résultats :

Une grande cour où l'on brûle des cadavres. Il dit : « Je m'en vais, je ne peux pas regarder ça. » (Pas de discours distinct.) *Puis il rencontre deux petits commis de boucherie à qui il demande : « Eh bien ! était-ce bon* ? » *L'un d'eux répond : « Non, guère. » Comme s'il s'était agi de chair humaine.*

Le prétexte innocent de ce rêve est le suivant. Après dîner, il est passé, avec sa femme, chez les voisins, qui sont de braves gens, mais nullement « *appétissants* ». La bonne vieille voisine était en train de dîner et elle les a *obligés* (on emploie pour dire cela, entre hommes, un mot composé équivoque[223]) à goûter à son dîner. Il a

223[N.d.T.] : Notzüchtigen, violer, à la place de nötigen, obliger.

essayé de refuser en disant qu'il n'avait plus faim. « Mais allez donc, vous le supporterez encore. » Il a dû donc y goûter et il a fait force compliments : « Mais c'est que c'est fameusement bon ! » Une fois seul avec sa femme, il a pesté contre l'insistance de la voisine et contre la qualité des mets goûtés. La phrase du rêve : « Je ne peux pas regarder ça », qui, on l'a vu, n'est pas nettement du discours, est une pensée qui se rapporte à l'aspect physique de la dame ; il faut traduire : « Voilà quelqu'un que je n'ai pas plaisir à regarder ! »

Plus instructive encore sera l'analyse d'un autre rêve. Je le rapporte ici à cause du discours très clair qui en forme le centre, mais je ne l'expliquerai que plus loin, à propos du rôle des états affectifs dans le rêve.

Je suis allé, pendant la nuit, dans le laboratoire de Brücke ; on frappe légèrement à la porte, et J'ouvre au (feu) *P*r *Fleischl, qui entre avec plusieurs étrangers et qui, après quelques mots, s'assied à sa table.* Puis vient un second rêve : *Mon ami Fl. est venu sans prévenir à Vienne en juillet ; je le rencontre dans la rue, qui cause avec* (feu) *mon ami P… et je vais avec eux dans un endroit où ils s'assoient comme à une petite table l'un en face de l'autre ; je m'assieds au petit côté de la table. Fl. parle de sa sœur et dit : « Elle mourut en trois quarts d'heure », puis quelque chose comme : « C'est le seuil. » Comme P… ne le comprend pas, Fl. se tourne vers moi et me demande ce que j'ai dit de lui à P… Là-dessus, saisi d'un sentiment étrange, je veux dire à Fl. que P… (ne peut absolument rien savoir car il) n'est plus en vie. Mais je dis, tout en remarquant moi-même l'erreur ;* NON VIXIT. *Ensuite je regarde P… d'une manière pénétrante, et, sous mon regard, il devient pâle, évanescent, ses yeux deviennent d'un bleu maladif – enfin il se dissout. J'en suis extraordinairement heureux, je comprends maintenant qu'Ernst Fleischl n'était lui aussi qu'une apparition, un revenant, et je trouve tout à fait vraisemblable qu'un personnage de cette sorte n'existe*

qu'aussi longtemps qu'on le désire et qu'il puisse être écarté par un souhait.

Ce bel exemple est un véritable répertoire des énigmes du rêve. On y trouve : la critique pendant le rêve même qui me fait remarquer mon erreur : « *non vixit* » au lieu de « non vivit » ; les relations avec des morts déclarés morts dans le rêve même et que l'on trouve toutes naturelles ; l'absurdité de la conclusion et la grande satisfaction que j'en tire. Je donnerais beaucoup pour pouvoir communiquer la solution complète de toutes ces énigmes. Malheureusement je ne puis le faire, je ne puis, comme dans le rêve, sacrifier des gens que j'aime à mon ambition ; et la moindre dissimulation détruirait toute la signification de ce rêve, que je connais bien. Je me contente donc de choisir, ici d'abord, puis un peu plus loin, quelques éléments du rêve.

Le centre du rêve est une scène où j'anéantis P… en le regardant. Ses yeux deviennent étrangement bleus, puis il se dissout. Cette scène imite d'une façon très claire une autre scène réellement vécue. J'ai été moniteur à l'Institut de Physiologie ; mon service commençait de bonne heure, et *Brücke* avait appris que j'étais arrivé plusieurs fois en retard au laboratoire d'enseignement. Il vint un jour à l'heure où j'aurais dû arriver et m'attendit. Ce qu'il me dit fut court et net, mais les mots n'ont pas d'importance en ces cas. L'essentiel fut dans ses terribles yeux bleus dont le regard m'anéantit (comme P… dans le rêve où, à mon grand soulagement, les rôles sont changés). Ceux qui se rappellent les yeux merveilleux que le maître avait gardés jusque dans sa vieillesse, et qui l'ont vu en colère, peuvent imaginer ce que je ressentis alors.

Je passai longtemps sans trouver l'origine du « *non vixit* » que j'emploie dans le rêve ; mais je m'aperçus que ces mots avaient été clairs dans le rêve, non pas en tant qu'entendus ou prononcés, mais en tant que vus. Je sus alors aussitôt d'où ils venaient. Sur le socle du

monument de l'empereur *Joseph,* à Vienne, on lit ces belles paroles : Saluti patriae *vixit Non* diu sed totus[224].

J'avais donc pris dans cette inscription ce qui répondait à l'attitude de pensée hostile de mon rêve et ce qui signifiait : « Il n'a rien à dire, il ne vit pas. » Je me rappelai alors que le rêve avait été fait peu de jours après l'inauguration du buste de *Fleischl* à l'Université. À cette occasion, j'avais revu le buste de *Brücke* et (inconsciemment) j'avais dû regretter que mon ami P…, si bien doué et si passionné pour la science, fût mort trop jeune pour qu'on lui en eût érigé un aussi. Mon rêve le lui érigeait ; mon ami P… s'appelait *Joseph*[225]*.*

Les règles de l'interprétation ne permettaient pas encore de remplacer le *non vivit* dont j'ai besoin par le *non vixit* que me procure le souvenir du monument de l'empereur Joseph. Il faut qu'un autre élément des pensées du rêve y ait contribué. Je me rends compte que dans la scène du rêve se rencontrent deux courants de pensée, l'un hostile et l'autre tendre à l'égard de P… ; le premier est superficiel, le second caché ; ils sont représentés par ces mêmes mots : *non vixit.* Parce qu'il a rendu des services à la science, je lui érige un monument ; mais parce qu'il s'est rendu coupable d'un souhait méchant, qui est exprimé à la fin du rêve, je l'anéantis. Voilà une phrase d'une forme bien particulière et dont je dois avoir trouvé le modèle quelque part. Où ai-je vu une semblable antithèse, un rapprochement de réactions opposées à l'égard de la même personne, toutes deux bien fondées et qui cependant ne s'entredétruisent pas ? Il n'y a qu'un texte semblable : le discours saisissant où *Brutus* se justifie, dans le *Jules César* de Shakespeare :

224En fait l'inscription est : Saluti publicae vixit non diu sed totus. La raison de mon lapsus : patriae pour « publicae », a été devinée, sans doute correctement, par Wittels.

225Ceci pour indiquer la surdétermination du rêve : mon retard du matin venait de ce que, après avoir longtemps travaillé la nuit, je devais faire le matin le long chemin qui va de la Kaiser-*Josef*-Strasse à la Währingerstrasse.

« Parce que César m'aimait, je le pleure ; parce qu'il était heureux, je me suis réjoui ; parce qu'il était brave, je l'honore ; mais parce qu'il voulait le pouvoir, je l'ai tué. » N'est-ce pas la même construction, le même heurt de pensée que j'ai découvert dans la pensée du rêve ? Je joue donc dans le rêve le rôle de *Brutus.* Une autre indication vient encore le confirmer : Mon ami Fl. vient à Vienne en *juillet.* Ceci ne repose sur aucune réalité. Jamais, à ma connaissance, Fl. n'est venu en juillet à Vienne. Mais le mois de *juillet* tire son nom de *Jules César,* et c'est pourquoi il pourrait fort bien représenter l'indication d'une pensée intermédiaire qui me fait jouer le rôle de Brutus[226].

Il se trouve, chose bizarre, que j'ai joué autrefois *Brutus*. J'ai joué devant un auditoire d'enfants la scène de Brutus et de César dans Schiller. J'avais alors 14 ans et je jouais avec mon neveu, mon aîné d'un an, qui revenait d'Angleterre ; – c'était donc un revenant : il avait été le camarade de jeu de mes années d'enfance dont le souvenir revenait avec lui. Jusqu'à mes trois ans accomplis, nous avions été inséparables, nous nous aimions beaucoup, nous nous battions, et, ainsi que je l'ai déjà indiqué, ces relations d'enfance ont agi d'une manière décisive sur mes sentiments à l'égard de mes camarades, plus tard. Mon neveu John a connu depuis lors bien des avatars qui ont fait revivre tantôt l'un, tantôt l'autre aspect de son caractère, inaltérablement fixé dans mes souvenirs inconscients. À l'occasion il m'a probablement fort maltraité et j'ai dû me défendre courageusement contre mon tyran, car on m'a souvent raconté plus tard comment je me justifiais devant mon père, son grand-père, quand j'avais deux ans : « *Pourquoi as-tu battu John ? – Je l'ai battu parce qu'il m'a battu !* » Ce doit être le souvenir de cette scène d'enfance qui a transformé *non vivit* en *non vixit,* car, dans la langue des enfants, battre se dit *wichsen ;* le travail du rêve ne méprise pas ces sortes de relations. L'inimitié, si peu fondée, contre P…, qui m'était très supérieur et rappelait par là mon camarade d'enfance, se rapporte sûrement à des relations infantiles compliquées avec John.

226Noter encore : César = Kaiser.

Je reviendrai encore sur ce rêve.

VII. Les rêves absurdes. L'activité intellectuelle en rêve

Dans les exemples que nous avons vus jusqu'ici, nous avons rencontré si fréquemment l'*absurdité* dans le contenu du rêve que nous ne voulons plus attendre pour en rechercher l'origine et la signification. On se rappelle, en effet, qu'elle a été l'argument capital de ceux qui ne considèrent le rêve que comme un produit, dépourvu de sens, d'une activité psychique réduite et fragmentée.

Je vais commencer par examiner quelques cas où l'absurdité du contenu du rêve n'est qu'une apparence qui s'évanouit dès qu'on pénètre mieux le sens du rêve. Ce sont des rêves qui – par hasard, semble-t-il d'abord – ont trait au père mort.

I. Voici le rêve d'un malade qui a perdu son père il y a six ans : *Un grand malheur est arrivé à son père. Il a pris le train de nuit qui a déraillé, les banquettes se sont rejointes et sa tête a été broyée. Il le voit couché sur son lit avec, au-dessus du sourcil gauche, une plaie verticale. Il s'étonne de cet accident (car son père est déjà mort,* comme il l'ajoute lui-même en racontant le songe). *Les yeux sont si clairs.*

D'après les théories classiques, on devrait expliquer le contenu de ce rêve de la manière suivante : Le rêveur avait d'abord oublié, au moment où il voyait l'accident de son père, que celui-ci était mort depuis des années. Puis, le rêve continuant, il se l'est rappelé ; d'où sentiment de surprise, encore pendant le rêve même. Mais l'analyse apprend qu'il est bien superflu de recourir à de pareilles explications. Le rêveur avait commandé à un artiste un buste de son père, qu'il a vu deux jours avant le rêve. C'est ce buste qui lui apparaît comme *ayant eu un accident.* Le sculpteur n'avait jamais vu le père. Il avait travaillé d'après des photographies qu'on lui avait fournies. La veille du rêve, le fils a, dans un sentiment de piété,

envoyé à l’atelier un vieux serviteur de la famille pour voir si la tête de marbre produirait sur ce dernier la même impression que sur lui : si elle lui paraîtrait *trop étroite,* d’une tempe à l’autre. – Voici maintenant les souvenirs qui ont contribué à la construction du rêve. Le père avait l’habitude, lorsqu’il était tourmenté par des soucis d’affaires ou des difficultés de famille, de se prendre les tempes dans les mains comme s’il voulait comprimer sa tête devenue trop large. Notre rêveur, à l’âge de quatre ans, un jour avait vu les yeux de son père noircis à la suite d’un coup de pistolet accidentel *(les yeux sont si clairs).* À la place où le rêve montre la blessure du père, celui-ci avait, de son vivant, quand il était pensif ou triste, un profond sillon vertical. Le fait que cette ride a été remplacée dans le rêve par une plaie conduit au second motif du rêve. Le rêveur avait photographié sa petite fille, la plaque lui était tombée des mains et présentait, lorsqu’il la ramassa, une fêlure qui formait un sillon vertical sur le front de l’enfant allant jusqu’à l’arcade sourcilière. Il ne put se garder d’un pressentiment superstitieux, parce que, la veille de la mort de sa mère, il avait cassé une plaque photographique représentant celle-ci.

L’absurdité de ce rêve est donc seulement le résultat d’un laisser-aller dans l’expression orale, qui ne fait pas de distinction entre buste et photographie d’une part et la personne elle-même de l’autre. Nous avons l’habitude de dire : « Ne trouves-tu pas père très ressemblant ? » L’absurdité, ici, aurait donc pu être évitée facilement. S’il était permis de juger sur un seul cas, on pourrait dire que cette apparence d’absurdité a été consentie ou voulue.

II. Voici un second exemple, très semblable, tiré de mes propres rêves (j’ai perdu mon père en 1896) :

Mon père a joué, après sa mort, un rôle politique chez les Magyars ; il les a unis politiquement. Je vois ici un petit tableau peu distinct : *Une foule comme au Reichstag ; une personne debout sur une ou deux chaises, d’autres autour d’elle. Je me rappelle que sur*

son lit de mort il ressemblait beaucoup à Garibaldi et je me réjouis que cette promesse se soit réalisée.

Ceci est, n'est-ce pas, suffisamment absurde. J'ai fait ce rêve au temps où les Hongrois, par *l'obstruction* parlementaire continue, aboutirent à un état extralégal et traversèrent une crise dont ils furent tirés par Koloman Szell. Le fait que la scène vue en rêve se compose d'images très petites n'est pas sans importance pour l'explication. Les images que nous voyons habituellement en rêve nous paraissent être de grandeur naturelle, l'image de mon rêve est en réalité la reproduction d'une gravure d'une histoire d'Autriche illustrée qui montre Marie-Thérèse à la tête de la diète de Presbourg, la fameuse scène du « Moriamur pro rege nostro »[227]. De même que Marie-Thérèse sur cette gravure, mon père est dans mon rêve entouré par la foule, mais il est debout sur une ou deux chaises *(Stuhl),* donc en « *Stuhlrichter* » (juge assis). (« Il les a *unis* » : ici le lien associatif est fourni par la locution : « Nous n'aurons pas besoin d'un *juge.* ») Il est exact que sur son lit de mort mon père ressemblait à *Garibaldi ;* nous l'avons tous constaté. Il a présenté une élévation de température *après la mort,* ses joues sont devenues de plus en plus rouges… nous continuons involontairement : « et derrière lui gisait, vaine apparence et néant, le commun, le vulgaire qui tous nous assujettit »[228].

Cette « élévation » de nos pensées nous montre que c'est au vulgaire, au commun que nous aurons affaire. L'élévation de température *après la mort* correspond aux mots « *après sa mort* »

227Je ne sais plus bien chez quel auteur j'ai trouvé la mention d'un rêve où grouillaient des figurent minuscules et dont la source était une eau-forte de jacques Callot, que le rêveur avait contemplée dans la journée. Ces eaux-fortes contiennent d'innombrables petites figures ; une série représente les horreurs de la guerre de trente Ans.

228*Und hinter ihm, in wesenlosem Scheine, Lag, was uns alle bändigt, das Gemeine.* (GOETHE) Ces vers sont précédés de ceux-ci : *Nun glühte seine Wange rot und röter Von jener Jugend, die uns nie entflieg…* de là l'association avec les *joues rouges.*

dans le contenu du rêve. Ce dont mon père avait le plus souffert, ç'avait été *l'obstruction* intestinale totale de ses dernières semaines. À ceci se lient toutes sortes de pensées irrévérencieuses. Un de mes camarades avait perdu son père lorsqu'il était au lycée. Son deuil m'avait profondément ému et je lui offris mon amitié. Il me raconta un jour, en s'en moquant, la douleur d'une parente dont le père était mort dans la rue. On l'avait rapporté chez lui, et, en dévêtant le cadavre, on constata qu'il avait eu une selle *(Stuhl)* au moment de sa mort ou *après la mort.* La fille fut profondément malheureuse que ce détail très laid vînt gâter le souvenir de son père. Nous voici arrivés au désir que traduit ce rêve : *Apparaître après sa mort pur et grand aux yeux de ses enfants,* qui ne le souhaiterait ?

On voit que l'apparence d'absurdité de ce rêve tient à ce qu'il rend fidèlement l'absurdité d'une expression consacrée, absurdité que l'usage nous a fait oublier. Ici encore nous ne pouvons nous empêcher de croire que l'apparence d'absurdité est voulue, délibérément créée.

La fréquence avec laquelle en rêve des morts vivent, agissent et entrent en rapport avec nous a provoqué un étonnement excessif et des explications singulières qui montrent combien peu nous comprenons le rêve. Et pourtant, l'explication est bien simple. Combien de fois ne sommes-nous pas conduits à penser : « Si mon père vivait, que dirait-il ? » Ce « si », le rêve ne peut le représenter que par le présent dans une situation déterminée. Par exemple, un jeune homme à qui son grand-père a laissé un gros héritage rêve, à l'occasion d'un reproche au sujet d'une grosse dépense, que son grand-père est vivant et lui en demande compte. Ce qui nous apparaît comme une protestation contre le rêve, protestation fondée sur la certitude que nous avons de la mort de la personne en question, est en réalité simplement ou une pensée de consolation (« le mort n'aura plus vu cela »), ou une pensée de satisfaction (« il n'a plus rien à dire »).

Une autre forme d'absurdité qu'on trouve dans les rêves de parents morts traduit non la moquerie et le sarcasme, mais le refus énergique ; elle représente, refoulée, une pensée que nous préférerions juger inconcevable. On ne peut expliquer ces rêves que si l'on se rappelle que le rêve ne fait pas de différence entre le désir et la réalité. Par exemple, un homme qui a soigné son père malade et qui a beaucoup souffert de sa mort fait, peu de temps après cette mort, le rêve absurde suivant : *Son père était de nouveau en vie et lui parlait comme d'habitude, mais* (chose étrange) *il était mort quand même et ne le savait pas.* On comprend ce rêve si, après « il était mort quand même », on ajoute : « *à la suite du vœu du rêveur* », et, après « ne le savait pas », « *que le rêveur faisait ce vœu* ». Le fils avait, pendant qu'il soignait son père, bien souvent souhaité sa mort ; exactement, il avait eu la pensée charitable : « La mort devrait mettre fin à ses souffrances. » Dans le deuil qui avait suivi, inconsciemment il s'était reproché ce souhait dicté par la compassion, comme si par là il avait vraiment contribué à raccourcir la vie du malade. L'éveil des tendances infantiles contre le père permit d'exprimer ce reproche sous la forme d'un rêve, mais justement l'opposition totale entre la source du rêve et la pensée de la veille devait rendre ce rêve absurde. (Cf. *Formulierungen über die zwei Prinzipien des seelischen Geschehens, Jahrb. f. Psychoan., III, 1911, Ces. Werke, t. VIII.*)

Les rêves de morts aimés posent à l'interprétation des problèmes difficiles, qu'on n'arrive pas toujours à résoudre de façon satisfaisante. On en peut chercher la raison dans l'ambivalence affective à l'égard du mort. Il est habituel que, dans de pareils rêves, le mort soit tout d'abord traité comme vivant, puis que, brusquement, on considère qu'il est mort, et que, dans la suite, il vive cependant. Je suis arrivé à la conclusion que ces alternances de vie et de mort représentent l'*indifférence du rêveur* (« cela m'est égal qu'il soit vivant ou mort »). Bien entendu, cette indifférence

n’est pas réelle, elle est désirée ; elle est destinée à déguiser les attitudes affectives, souvent contradictoires, du rêveur ; elle est ainsi la figuration en rêve de son *ambivalence.* Dans d’autres rêves où on est en relation avec des morts, j’ai pu souvent me guider d’après la règle suivante : Lorsque dans le rêve il n’est pas rappelé que le mort est mort, c’est que le rêveur lui-même s’identifie au mort : il rêve de sa propre mort. Quand on pense brusquement avec surprise : « Mais il est mort depuis longtemps », on se défend ainsi contre cette identification, on nie qu’il s’agisse de sa propre mort.

III. Dans l’exemple que je vais analyser maintenant, nous pourrons saisir sur le vif le travail d’élaboration du rêve, au moment où il fabrique intentionnellement une absurdité nullement justifiée par la matière même du rêve. Il s’agit du rêve provoqué par la rencontre avec le comte Thun, au moment de mon départ en vacances. *Je prends un fiacre et me fais conduire à une gare. Je dis au cocher qui me reproche de le surmener : « Je ne puis évidemment pas faire avec vous le trajet du train. » Tout se passe, en effet, comme si j’avais accompli avec lui déjà une partie du parcours qu’on fait ordinairement par le train.*

À cette histoire confuse et absurde l’analyse apporte les éclaircissements suivants : J’avais pris dans la journée une voiture qui devait me conduire à Dornbach dans une rue perdue. Le cocher ne connaissait pas le chemin et, à la manière de ces braves gens, alla devant lui jusqu’à ce que je remarque son ignorance et lui montre le chemin, non sans me moquer de lui un peu. À ce cocher se rattache une association d’idées avec les aristocrates, association que nous allons retrouver plus loin. Rappelons pour le moment seulement que, pour nous autres bourgeois, l’aristocrate se fait remarquer par ce fait qu’il se met sur le siège. Remarquons aussi que le comte *Thun conduit* le char de l’État autrichien. Mais la phrase suivante a trait à mon frère ; c’est donc lui que j’identifie avec le cocher. J’avais, dans la journée, refusé de l’accompagner en Italie (« *je ne puis pas faire*

avec vous le trajet du train »), et ce refus était une sorte de réponse à son reproche habituel que dans nos voyages je le *surmenais* (ce qui apparaît sans changement dans le rêve), en lui imposant trop de déplacements et en lui montrant trop de belles choses le même jour. Mon frère m'avait accompagné ce soir-là à la gare, mais m'avait quitté un peu avant, à la station Ouest-Ceinture, pour prendre un train de ceinture pour Purkersdorf. Je lui avais fait remarquer qu'il pouvait rester quelques instants de plus avec moi, en prenant non pas la Ceinture, mais la ligne de l'Ouest. C'est de là que vient le fragment du rêve où je fais en *voiture* un trajet *qu'on fait ordinairement par le train.* Dans la réalité, c'était l'inverse (et ici je pense au proverbe allemand : « *En sens inverse de la marche on avance aussi* », ce qui veut dire : « le contraire est vrai aussi »). J'avais dit à mon frère : « Le voyage que tu fais par la Ceinture, tu pourrais le faire avec moi par le train de l'Ouest. » Toute la confusion du rêve est due au fait qu'il a remplacé « train de ceinture », par « voiture », ce qui réunit les figures de mon frère et du cocher. Et j'obtiens quelque chose qui n'a aucun sens, qui paraît inexplicable et qui est presque en contradiction avec mes précédentes paroles (« je ne puis pas faire avec vous le trajet du train »). Comme rien ne m'oblige à confondre le train de ceinture et un fiacre, il faut que j'aie intentionnellement construit dans mon rêve cette histoire bizarre.

Mais dans quel but ? Nous allons voir ce que signifie l'absurdité dans le rêve et pour quels motifs elle est tolérée ou suscitée. L'explication dans le cas présent est la suivante : J'ai besoin, dans mon rêve, d'absurde et d'incompréhensible en rapport avec le mot *fahren* (= voyager, aller en voiture), parce que, dans les pensées du rêve, il y a un certain jugement qui demande à être exprimé. Un soir, chez la dame aimable et spirituelle qui apparaît dans une autre scène de ce même rêve comme « femme de charge », on m'a posé deux devinettes que je n'ai pu résoudre. Comme elles étaient connues de tout le monde, mes vains efforts me rendirent un peu

ridicule. Les devinettes portaient sur les mots : *Vorfahren* et *Nachkommen*[229].

La première était :

Le maître l'ordonne,

Le cocher le fait.

Chacun le possède,

Il repose dans la tombe[230]*.*

La seconde répétait les deux premiers vers de l'autre, ce qui contribuait à augmenter la difficulté :

Le maître l'ordonne,

Le cocher le fait.

Tout le monde n'en possède pas,

Il repose dans le berceau[231]*.*

Lorsque après cela je vis le comte *Thun arriver en voiture* avec un air majestueux et que je trouvai, comme Figaro, que le mérite des grands seigneurs consiste à s'être donné la peine de naître (d'être des *descendants),* ces deux devinettes ont pu servir de pensées intermédiaires dans le travail du rêve. Comme on peut facilement confondre des aristocrates avec des cochers, et que dans nos pays on avait coutume autrefois de dire au cocher : *Herr Schwager* (monsieur mon beau-frère), le travail de condensation pouvait englober mon frère dans cet ensemble. Mais la pensée du rêve a été : *Il est absurde de se glorifier de ses ancêtres. J'aime mieux être moi-même un aïeul, un ancêtre.* Il y a absurdité dans le rêve à cause de ce jugement : « Il est absurde… » Maintenant on comprend aussi la

229[N.d.T.] : Vorfahren = verbe intransitif : venir en voiture ; substantif : ancêtres. — Nachkommen = verbe : venir après, suivre, obéir ; substantif : descendants.

230Der Herr befiehlt's. Der Kutscher tut's. Ein jeder hat's. Im Grabe ruth's. — (Vorfahren.)

231Der Herr befiehlt's. Der Kutscher tut's. Nicht jeder hat's. In der Wiege ruth's. — (Nachkommen.)

dernière difficulté de ce passage obscur du rêve, où il est entendu que j'ai « *voyagé avant* » avec ce cocher *(vorhergefahren, vorgefahren).*

Le rêve est donc rendu absurde quand, parmi les pensées, il y a un jugement comme : « *C'est un non-sens* », quand, d'une façon plus générale, une suite d'idées du rêveur est motivée par la critique ou l'ironie. L'absurde est ainsi un des procédés à l'aide desquels le travail du rêve traduit la contradiction, tout comme l'interversion de la relation entre les pensées latentes et le contenu ou l'emploi de l'impression d'inhibition motrice. Mais l'absurde du rêve n'est pas un simple « non », c'est la reproduction d'une tendance des pensées latentes à rire de la contradiction. C'est seulement dans ce but que l'élaboration du rêve produit du risible. Elle donne, ici encore, *une forme manifeste à un fragment du contenu latent*[232]*.*

En fait, nous avons déjà vu un exemple qui nous a montré cette signification des rêves absurdes. Le rêve de la représentation de Wagner que nous avons expliqué sans analyse, représentation qui dure jusqu'à 7 heures 1/4 du matin et où l'orchestre est dirigé du haut d'une tour, etc., signifie clairement : C'est un monde à *l'envers* et une société de *fous ;* celui qui l'a mérité ne l'obtient pas et celui-là l'obtient qui ne s'en est pas soucié ; c'est de la sorte que la rêveuse compare son sort à celui de sa cousine.

Ce n'est pas par hasard que l'on rencontre parmi les rêves absurdes tant de rêves de père mort. Les conditions pour la formation de tels rêves s'y trouvent réunies de façon typique.

232Le ravail du rêve parodie donc la pensée considérée comme ridicule en créant quelque chose de ridicule en rapport avec elle. C'est à peu près ce que fait Heine quand il veut railler les mauvais vers du roi de Bavière. Il le fait en vers encore plus mauvais : Herr Ludwig ist ein grosser Poet, unt singt er, so stürzt Apollo Vor ihm auf die knie und bittet und fleht « Halt ein, ich werde sonst toll oh ! » (Le Seigneur Louis est un grand poète. Dès qu'il chante, Apollon se jette A ses genoux et implore et prie : « Arrête, ou je deviens fou hi ! »)

L'autorité paternelle a éveillé la critique de l'enfant, il apprend de bonne heure à voir toutes les faiblesses de son père afin d'échapper à la sévérité de ses exigences ; mais la piété dont s'entoure la personne du père, spécialement après sa mort, rend plus rigoureuse la censure qui écarte toute expression consciente de cette critique.

IV. Voici un autre rêve absurde de père mort :

Je reçois une lettre du conseil municipal de ma ville natale concernant les frais d'une hospitalisation en 1851 nécessitée par une attaque. Cela me paraît très comique, car d'abord en 1851 je n'étais pas né, et en second lieu mon père, à qui cela pourrait se rapporter, est déjà mort. Je vais le trouver dans la chambre à côté où il est couché et je le lui raconte. À mon grand étonnement, il se rappelle qu'en 1851 il s'était un jour enivré et fut conduit au poste ou enfermé. C'était au temps où il travaillait pour la maison T… « Tu as donc bu aussi ? » lui demandé-je. « Et tu t'es marié aussitôt après ? » Je calcule que je suis, en effet, né en 1856, date qui me paraît suivre immédiatement l'autre.

L'indiscrétion avec laquelle ce rêve étale son absurdité peut être interprétée comme le signe d'un conflit particulièrement véhément entre ses pensées latentes. Nous serons d'autant plus étonnés de constater qu'il y a dans le rêve même conflit ouvert et que la raillerie est dirigée contre mon père. Une telle franchise paraît contredire nos hypothèses sur l'action de la censure. L'explication en est que la présence de mon père n'est ici qu'un faux-semblant ; la discussion a lieu avec une autre personne indiquée par une seule allusion. Alors que le plus souvent il s'agit en rêve d'une révolte contre d'autres personnes derrière lesquelles se cache le père, c'est ici le contraire : le père sert d'homme de paille pour en couvrir d'autres, et c'est pourquoi le rêve peut ouvertement mettre en jeu sa personne, à l'ordinaire sacrée : on sait bien que ce n'est pas lui qui est visé en réalité. On apprend ces faits par la cause du rêve. Il se produisit en effet après que j'eus appris qu'un confrère

plus âgé, dont le jugement passe pour inattaquable, exprimait dédaigneusement son étonnement de ce qu'un de mes malades continuât un traitement psychanalytique avec moi *depuis cinq ans.* Les premières phrases du rêve indiquent clairement que ce confrère avait, pendant un temps, pris à sa charge les obligations que mon père ne pouvait pas remplir *(frais, hospitalisation).* Lorsque nos relations amicales commencèrent à se relâcher, je me trouvai dans un conflit de sentiments analogue à celui d'une brouille entre père et fils, où la position et les mérites antérieurs du père continuent à exercer leur action. Les pensées du rêve me défendent énergiquement contre le reproche de *ne pas avancer plus vite,* reproche qui, du traitement de ce malade, s'étend à autre chose. Connaît-il donc quelqu'un qui puisse faire plus vite ? Ne sait-il pas que de tels états sont incurables et durent toute la vie ? Que sont *quatre ou cinq ans* comparés à la durée d'une vie, surtout lorsque l'existence est très allégée pour le malade pendant le traitement ?

Le cachet d'absurdité est dû ici en grande partie à ce fait que des propositions appartenant à des domaines différents de la pensée du rêve se succèdent sans transition. La phrase : « *Je vais le trouver dans la chambre à côté* », etc., n'a plus rien de commun avec le thème de la précédente. Elle reproduit fidèlement les circonstances dans lesquelles j'annonçai à mon père mes fiançailles, sans lui avoir demandé, au préalable, son autorisation. Elle veut donc me rappeler la bonté que le vieillard me témoigna alors, l'opposant à la conduite d'une autre personne. Je note ici que le rêve peut railler le père, parce que la pensée du rêve lui rend pleinement justice et le donne comme exemple à tout le monde. Il est de la nature de toute censure de laisser dire, quand il s'agit de choses défendues, plutôt ce qui est inexact que ce qui est vrai. La phrase suivante, où il se rappelle *s'être* un *jour enivré et avoir été conduit au poste,* n'a plus rien qui dans la réalité se rapporte à mon père. Celui que ces mots dissimulent n'est autre que le grand *Meynert,* dont je suivis les

traces avec tant de respect et dont l'attitude à mon égard, après une courte période de faveur, se changea en inimitié ouverte. Le rêve me rappelle son propre aveu que, dans sa jeunesse, il avait eu l'habitude *de se griser au chloroforme* et que ça lui avait valu un *séjour dans une maison de santé,* et aussi un deuxième événement vers la fin de sa vie. J'avais eu avec lui une discussion très âpre dans des publications scientifiques au sujet de l'hystérie chez l'homme dont il niait l'existence. Lorsque j'allai le voir, gravement malade, et que je lui demandai comment il allait, il me décrivit longuement les symptômes de sa maladie et conclut en disant : « Vous savez, j'ai toujours été un des plus beaux cas masculins d'hystérie. » Il avait donc, à ma satisfaction et à mon étonnement, admis ce contre quoi il s'était rebiffé si longtemps. Si j'ai remplacé *Meynert* par mon père, ce n'est pas parce qu'ils m'ont paru se ressembler, mais plutôt par suite d'une proposition conditionnelle, condensée mais très suffisamment nette, et qui, explicitée, serait la suivante : « Oui, si j'étais de la seconde génération, fils de professeur ou d'un Hofrat, *j'avancerais sans doute plus vite.* » Dans le rêve je fais de mon père un professeur et un Hofrat.

L'absurdité la plus forte et la plus déroutante du rêve est dans ma façon de considérer l'année 1851 qui ne me paraît pas différente de 1856, *comme si un intervalle de cinq années ne comptait pas.* Mais c'est cela précisément que veulent exprimer les pensées du rêve ; *quatre ou cinq ans* c'est le temps pendant lequel j'ai été aidé par le confrère dont j'ai parlé plus haut, mais aussi le temps pendant lequel j'ai différé mon mariage et fait attendre ma fiancée et, par un hasard que les pensées du rêve utilisent souvent, la durée du traitement que j'indique actuellement à ceux de mes malades avec qui je suis le plus en confiance. « *Qu'est-ce que cinq ans ?* » demandent les pensées du rêve. « *Ça n'est rien pour moi, ça ne compte pas.* J'ai le temps devant moi et j'arriverai bien à mes fins : il est bien arrivé d'autres choses que vous croyiez impossibles. » De

plus, le nombre 51, isolé, a encore un autre sens, celui d'une opposition. C'est pourquoi il intervient dans le rêve à plusieurs reprises. 51, c'est l'âge où l'homme semble le plus exposé, où j'ai vu mourir subitement des collègues, un, entre autres, qui, après avoir longtemps attendu, venait d'être nommé professeur peu de jours avant.

V. Voici encore un rêve absurde qui joue avec des nombres :

Une de mes relations, M. M…, a été attaquée dans un article par Goethe lui-même et, d'après notre avis à tous, avec une violence injustifiée. M. M… est naturellement écrasé par cette attaque. Il s'en plaint amèrement à un dîner ; mais son admiration pour Goethe n'a pas souffert de ce qui lui arrive. Je cherche à m'expliquer un peu les rapports de temps qui me paraissent invraisemblables. Goethe est mort en 1832 ; puisque son attaque contre M… a naturellement dû se produire avant, M… devait être alors un tout jeune homme. Il me paraît plausible qu'il eût à ce moment 18 ans. Mais je ne sais pas très bien en quelle année nous sommes, et tout mon calcul sombre dans le brouillard. L'attaque se trouve d'ailleurs dans le célèbre article de Goethe « *Nature* ».

Nous pouvons facilement expliquer l'absurdité de ce rêve. M. M…, dont j'ai d'ailleurs fait la connaissance à un *dîner,* m'avait prié récemment d'examiner son frère qui donnait des signes de *troubles mentaux paralytiques.* La supposition était exacte. Pendant la visite, il se produisit un incident pénible : Le malade, sans aucune raison, s'en prit à son frère lui rappelant ses *frasques de jeunesse.* J'avais demandé au malade sa date de naissance et je lui avais fait faire de petits calculs pour voir s'il y avait de l'affaiblissement de la mémoire (il s'est d'ailleurs assez bien tiré de ces épreuves). Je remarque que je me conduis en rêve comme un paralytique général (« *je ne sais pas exactement en quelle année nous sommes* »).

D'autres éléments du matériel du rêve proviennent d'une autre source récente. Un de mes bons amis, directeur d'une revue

médicale, avait accepté un compte rendu très défavorable, « écrasant », du dernier livre de mon ami Fl. de Berlin, compte rendu fait par quelqu'un de *très jeune* et peu compétent. J'ai cru avoir le droit d'intervenir et j'ai amené le directeur à dire qu'il regrettait vivement d'avoir accepté le compte rendu, mais qu'il ne pouvait promettre d'insérer une rectification. Là-dessus je rompis mes relations avec la revue et dans ma lettre de rupture j'émis l'espoir *que nos relations personnelles n'auraient pas à souffrir de l'incident.*

La troisième source du rêve est le récit d'une malade concernant la maladie mentale de son frère. Celui-ci a eu un accès de folie furieuse qui a débuté par ce cri : « *Nature, Nature.* » Les médecins ont pensé que ce cri provenait de la lecture *de l'étude de Goethe* et indiquait un surmenage au cours de ses études scientifiques. Je préférai songer au sens sexuel que donnent chez nous les gens peu cultivés au mot « Nature », et comme le malheureux mutila par la suite ses organes génitaux, j'en ai conclu que je n'avais pas eu tort. Le malade avait *18 ans* lors de cette crise.

Si j'ajoute que le livre si violemment critiqué de mon ami (« on se demande en le lisant si l'auteur est fou ou si on l'est soi-même », avait écrit un autre critique) a trait aux problèmes de durée *(rapports de temps)* de la vie et qu'il ramène la durée de la vie de Goethe au multiple d'un nombre important pour la biologie, on apercevra facilement que je me mets en rêve au lieu et place de mon ami. (« *Je cherche à m'expliquer un peu les rapports de temps…* ») Mais je me conduis comme un paralytique général et le rêve nage dans l'absurdité. C'est en somme comme si les pensées du rêve disaient : « *Naturellement,* c'est lui le dément, le fou, et vous, vous êtes des hommes de génie, vous comprenez mieux. À moins que ce ne soit l'inverse. » Et cette *interversion* est abondamment représentée dans le contenu du rêve, où *Goethe* attaque un tout jeune homme, ce qui est absurde, alors qu'un tout jeune homme pourrait évidemment aujourd'hui facilement attaquer l'immortel

Goethe, et où je calcule à partir de *la date de la mort de Goethe,* alors que j'avais fait faire un calcul à mon paralytique général en partant de *la date de sa naissance.*

Mais j'ai aussi promis de montrer qu'il n'y a pas de rêves qui ne soient dus à des tendances égoïstes. Il me faut donc expliquer pourquoi, dans le rêve, je fais mienne la cause de mon ami, en m'identifiant avec lui. Ma conviction scientifique de la veille n'y suffit pas. L'histoire du malade de 18 ans et les diverses interprétations de son cri « *Nature* » font allusion au conflit dans lequel je me trouve avec la plupart des médecins à cause de ma théorie sur l'étiologie sexuelle des psychonévroses. Je puis me dire : « Les critiques diront de toi ce qu'ils ont dit de ton ami ; c'est même déjà arrivé. » Cela me permet de remplacer dans les pensées du rêve « *il* » par « *nous » :* « Oui, vous avez raison, nous sommes deux imbéciles. » J'ai encore un autre argument qui montre qu'il s'agit bien de moi : c'est la mention en rêve de l'étude de Goethe. Je l'ai entendu lire dans une conférence publique, et c'est cela qui me décida, jeune bachelier hésitant, à étudier les sciences naturelles.

VI. Il faut que j'indique encore un autre rêve, qui est également égoïste, et dans lequel cependant mon moi n'intervient pas. J'ai mentionné un court rêve où le professeur M… dit : « *Mon fils, le myope… »,* et j'ai dit qu'il n'était que le prélude d'un autre rêve où je joue un rôle. Voici le rêve principal que je n'avais pas donné et qui nous offre l'occasion d'expliquer un néologisme absurde et incompréhensible :

À cause d'événements quelconques survenus à Rome, il est nécessaire de faire partir les enfants ; on y procède. La scène est alors devant une porte, double porte à l'antique (la Porta Romana de Sienne, comme je le sais déjà en rêve). Je suis assis au bord d'un puits, je suis très ému, je pleure presque. Une femme – infirmière, religieuse – amène les deux garçons et les tend au père qui n'est pas moi. Le plus âgé des deux est nettement mon fils aîné, je ne vois pas

le visage de l'autre ; la femme qui amène le garçon lui demande en partant de l'embrasser. Elle se distingue par un nez rouge. Le garçon ne veut pas l'embrasser, mais lui dit en lui tendant la main : AUF GESERES, *et à nous deux (ou à l'un d'entre nous) :* AUF UNGESERES. *J'ai idée que la seconde formule implique une préférence.*

Ce rêve est dû à un ensemble confus de pensées suscitées par la représentation d'une pièce : *Das neue Ghetto.* On reconnaît facilement, dans les pensées du rêve, la question juive, le souci de l'avenir des enfants à qui on ne peut donner une patrie, le souci de les élever en sorte qu'ils puissent devenir indépendants.

« *Nous étions assis près des flots de Babylone et nous pleurions.* » – Sienne est, comme Rome, célèbre par ses fontaines. Il faut que je cherche, dans le rêve, une ville que je connaisse, pour remplacer Rome. Près de la Porta Romana de Sienne nous avions vu une grande maison avec beaucoup de lumières. On nous avait dit que c'était le Manicomio, l'asile d'aliénés. Peu avant le rêve, j'avais appris qu'un coreligionnaire avait dû abandonner sa situation péniblement acquise dans un asile de l'État.

Notre curiosité est éveillée par les mots : *Auf Geseres.* D'après la situation représentée par le rêve on attendrait : *Auf Wiedersehen* (au revoir). Nous sommes frappés également par son pendant absurde : *Auf Ungeseres.*

Geseres est, d'après les renseignements donnés par les spécialistes, un mot hébreu, dérivé d'un verbe *goiser,* et peut être traduit par : « douleur prédestinée, fatalité ». D'après l'emploi du mot dans le jargon juif, on devrait penser qu'il signifie : « plaintes et gémissements ». *Ungeseres* est de ma propre formation ; il attire d'abord mon attention, mais me laisse perplexe. Ma brève Remarque à la fin du rêve que « *Ungeseres* » implique une préférence par rapport à « *Geseres* » ouvre la voie à une explication. C'est comme pour le caviar : le *non-salé (ungesalzen)* est préféré au *salé*

(*gesalzen*). Le « caviar pour le peuple » est un symbole de luxe. C'est une allusion plaisante à une personne de ma maison, qui est plus jeune que moi et qui, pour cette raison, pourra, je l'espère, veiller sur mes enfants, si je viens à disparaître. Ceci concorde avec le fait qu'une autre personne de ma maison, notre brave bonne d'enfants, est nettement représentée dans ce rêve : c'est l'infirmière (ou religieuse). Entre les deux couples *Geseres-Ungeseres* et *Gesalzen-Ungesalzen* manque encore une transition. On la découvre dans « *Gesäuert – Ungesäuert* » (= levé et non-levé). Dans leur *fuite* hors *d'Égypte,* les Juifs n'eurent pas le temps de laisser lever la pâte, et, en souvenir, ils mangent encore de nos jours à Pâques du pain sans levain. À ce point de l'analyse, je me rappelle brusquement les détails d'une promenade à *Pâques* dernières avec mon ami berlinois, à travers les rues de Breslau, que nous ne connaissions pas. Une petite fille me demanda le chemin pour aller à une certaine rue. Je dus m'excuser de mon ignorance et dis à mon ami ; « Espérons que cette petite montrera dans la vie plus de perspicacité dans le choix de ses guides. » Tout aussitôt j'aperçus une plaque : Docteur *Herodes,* consultations… Je dis à mon ami : « Espérons que le confrère n'est pas médecin d'enfants. » Mon ami, entre-temps, m'avait expliqué ses vues sur la signification biologique de la *symétrie bilatérale,* et il avait commencé une phrase par ces mots : « Si nous avions un œil au milieu du front comme *le cyclope…* » Cela conduit au discours du professeur dans le rêve-prologue : « *Mon fils, le myope…* » Me voici arrivé à la source principale de *Geseres.* Il y a de longues années, alors que ce fils du D^r^ M…, qui est aujourd'hui un penseur original, était encore un petit écolier que je voyais souvent à son pupitre, il eut une affection des yeux qui inquiéta le médecin. Celui-ci déclara qu'elle pouvait être considérée comme bénigne si elle restait unilatérale, mais si l'autre œil se prenait, ce serait grave. Le mal guérit entièrement d'un côté ; mais peu après apparurent, en effet, des signes du côté opposé. La mère, affolée, appela aussitôt le médecin dans la campagne isolée où elle se trouvait. Celui-ci le prit

du bon côté ; « *Vous en faites un Geseres !* Il a guéri *d'un côté,* il guérira bien de *l'autre.* » C'est ce qui arriva.

Et voici maintenant ce qui a trait à moi et aux miens. Le pupitre sur lequel le fils du P^r^ M… avait travaillé quand il était petit fut donné par sa mère à mon fils aîné. C'est l'enfant qui, dans mon rêve, prononce les bizarres mots d'adieu. L'un des souhaits qui se rattachent à ce transfert est maintenant facile à deviner. Mais le pupitre doit aussi, par sa construction, empêcher l'enfant de devenir *myope* (= à courte vue) et *unilatéral.* De là dans le rêve : *myope* (et dans l'analyse : *cyclope)* et les considérations sur la *bilatéralité.* La crainte de l'unilatéralité a plusieurs sens : à côté d'une déviation physique, il peut s'agir là d'un trait du développement intellectuel. Il semble bien que la scène du rêve, à travers son absurdité apparente, réponde à ce souci. L'enfant, après avoir dit son mot d'adieu *d'un côté,* dit *d'un autre côté* un mot contraire : comme pour garder l'équilibre. *Il agit en quelque sorte en observant la symétrie bilatérale.*

Ainsi c'est souvent là où il paraît le plus absurde que le rêve veut dire le plus de choses. De tout temps, ceux qui avaient quelque chose à dire et ne pouvaient le dire sans danger ont fait les bouffons. L'auditeur à qui était destiné le discours interdit le supportait plus facilement lorsqu'il pouvait en rire et se consoler en jugeant que la chose fâcheuse à entendre était visiblement une extravagance. Le rêve fait comme Hamlet, quand, obligé de se faire passer pour fou, il substitue aux faits réels des jeux de mots inintelligibles et dit : « Je ne suis fou que par vent nord-nord-ouest ; par vent du sud je puis distinguer un héron d'un faucon »[233].

233Ce rêve illustre bien le principe général que les rêves d'une même nuit, tout en étant séparés dans le souvenir, viennent d'un même ensemble d'idées. La scène du rêve où je me vois en train d'éloigner mes enfant de Rome est d'ailleurs défigurée par une réminiscence de ma jeunesse ayant trait à un événement analogue. Toute cela signifie que j'envie des parents qui ont pu, il y a bien des années, mettre leurs enfants à l'étranger.

L'étude du problème de l'absurdité du rêve aboutit donc à la constatation que les pensées du rêve ne sont jamais absurdes, du moins chez des sujets normaux. Le travail du rêve produit des rêves absurdes, ou des morceaux absurdes dans un rêve lorsque les pensées du rêve contiennent de la critique, de l'ironie et du sarcasme qu'il lui faut figurer. Ce qu'il importe de retenir ici, c'est que le travail du rêve est lié seulement à la combinaison des trois facteurs que nous avons indiqués et d'un quatrième dont nous parlerons plus loin, et qu'il ne fait que traduire les pensées du rêve en observant les quatre conditions prescrites. La question de savoir si l'esprit, en rêve, travaille avec toutes ses facultés ou avec une partie seulement est mal posée ; on l'a traitée sans tenir compte des faits. Mais, comme il est de nombreux rêves de jugement, de critique et de reconnaissance, où apparaît de l'étonnement à propos de tel élément, où on explique et où on argumente, il faut d'abord que je réfute les objections que peuvent soulever de tels rêves. Je le ferai par des exemples appropriés.

Je soutiens que : *Tout ce qui nous apparaît comme acte de jugement accompli pendant le rêve ne doit pas être considéré comme activité intellectuelle du travail du rêve ; en fait, tout ceci appartient au matériel des pensées du rêve, et a pénétré, à partir de là, comme structures toutes « prêtes » dans son contenu manifeste.* Je dirai plus : Bon nombre de jugements que l'on porte, *après le réveil,* sur le rêve dont on se souvient, bon nombre des sensations qu'évoque en nous le rappel de ce rêve, font partie du contenu latent du rêve, et, par conséquent, il faut en tenir compte dans l'interprétation.

I. J'en ai déjà mentionné un exemple frappant. Une malade ne veut pas raconter son rêve *parce qu'il n'est pas clair.* Elle a vu quelqu'un en rêve et elle ne sait pas si c'était *son mari ou son père.* Dans la seconde partie du rêve, il est question d'un « *Misttrügerl* », d'une poubelle, objet qui évoque les souvenirs suivants : Jeune

ménagère, la malade avait dit en plaisantant, devant un jeune parent, que sa prochaine tâche était l’achat d’une nouvelle poubelle. Le lendemain elle en recevait une, pleine de muguet. Ce fragment du rêve sert à illustrer la locution : « Ça n’a pas poussé sur mon fumier » *(Nicht auf eigenem Mist gewachsen* = ce n’est pas de mon cru). En continuant l’analyse de ce rêve, on s’aperçoit qu’il y a dans les pensées du rêve l’écho d’une histoire que cette femme avait entendu raconter dans sa jeunesse. Il s’agissait d’une fille qui avait un enfant dont on ne savait pas qui était le père (« ce *n’était pas clair »).* La figuration du rêve déborde ici dans la pensée de veille : un des éléments des pensées latentes s’est fait représenter par un jugement porté, à l’état de veille, sur l’ensemble du rêve.

II. Voici un cas analogue : Un de mes malades a un rêve qui lui semble intéressant, car en se réveillant il se dit tout de suite : « II faut que *je dise* ça au docteur. » À l’analyse, on trouve des allusions très claires à une liaison commencée depuis qu’il est en traitement chez moi : il avait l’intention de *ne rien m’en dire*[234].

III. Un troisième exemple sera tiré de ma propre expérience : *Je vais à l’hôpital en compagnie de P... Nous traversons une région où il y a des maisons et des jardins. Il me semble avoir vu ce pays plusieurs fois dans mes rêves. Je ne connais pas très bien le chemin. Il m’en montre un qui, passant par un coin, conduit à un restaurant (salle fermée et non jardin). C’est là que je demande M*[me] *Doni et j’apprends qu’elle habite une petite chambre au fond de la maison, avec trois enfants. J’y vais et, avant d’y arriver, je rencontre une personne que je distingue mal et qui accompagne mes deux fillettes. Je les emmène avec moi après être resté là un moment avec elles. J’en veux vaguement à ma femme de les avoir laissées là-bas.*

234Quand il s'agit de rêves fait pendant le traitement psychanalytique, l'exhortation ou la résolution contenue dans le rêve : « il faut raconter cela au docteur », est régulièrement suivie d'une forte résistance contre la confession du rêve. Il n'est pas rare que le rêve soit ensuite complètement oublié.

Au réveil j'éprouve une grande *satisfaction* que je m'explique par mon espoir de pouvoir, par l'analyse, apprendre le sens des mots : « J'ai déjà rêvé cela[235]. » Mais l'analyse ne m'apprend rien de nouveau, elle me montre seulement que ma satisfaction fait partie du contenu latent du rêve et non d'un jugement porté sur ce dernier. *C'est ma satisfaction d'avoir eu des enfants de mon mariage.* P… est un homme avec qui j'ai fait un bout de chemin dans la vie et qui plus tard m'a devancé considérablement, tant au point de vue social qu'au point de vue matériel, mais qui n'a pas eu d'enfants. L'indication des deux motifs du rêve me permettra ici de ne pas recourir à une analyse complète. La veille, j'avais lu dans un journal qu'une certaine *Dona A…y* (nom que je transformai en Doni) était morte en couches ; ma femme m'avait dit que la défunte avait été soignée par la sage-femme qui l'avait assistée elle-même lors de la naissance de nos deux derniers enfants. Le nom de Dona m'avait frappé, parce que, peu de temps avant, je l'avais rencontré pour la première fois dans un roman anglais. Le second motif du rêve est sa date. Il a eu lieu dans la nuit avant l'anniversaire de mon fils aîné, qui semble avoir un certain talent poétique.

IV. J'avais éprouvé une satisfaction analogue en me réveillant du rêve absurde qui me montrait mon père jouant, après sa mort, un rôle politique chez les Magyars. Cette satisfaction s'explique par la persistance du sentiment qui accompagnait la dernière phrase du rêve : *Je me souviens que sur son lit de mort il ressemblait à Garibaldi* ET JE ME RÉJOUIS *que cela se soit réalisé tout de même… (Puis une suite que j'ai oubliée).* L'analyse me permet de combler cette lacune. Il s'agit de mon second fils auquel j'ai donné le nom d'un illustre personnage historique qui m'avait attiré fortement pendant mon adolescence et surtout depuis mon séjour en Angleterre. Pendant l'année qui avait précédé la naissance de cet enfant, j'avais eu l'intention de lui donner précisément ce nom, si

235C'est là un sujet qui a prêté à une longue discussion dans la Revue philosophique (Paramésie en rêve).

c'était un garçon, et, *très content,* je saluai le nouveau-né de ce nom. On remarquera facilement ici comment la mégalomanie réprimée du père passe, dans sa pensée, sur ses enfants. On admettra aisément, je pense, que c'est là une des façons dont s'opère cette répression nécessaire. La place de l'enfant dans l'ensemble du rêve est due à un accident excusable chez un enfant comme chez un mourant. Il avait sali son linge. On peut comparer à cette suite d'idées l'allusion que contient l'expression « *Stuhlrichter* » (juge assis) et le désir du rêve : apparaître *grand* et *pur* aux yeux de ses enfants.

V. Passons maintenant aux jugements qui sont portés pendant le rêve même, qui ne se prolongent pas pendant la veille et n'y sont pas transposés. Pour plus de facilité, je vais utiliser ici des rêves que j'ai déjà analysés dans un autre but. Le rêve de Goethe qui a attaqué M. M… semble contenir toute une série de jugements. « *Je cherche à m'expliquer un peu les rapports de temps qui me paraissent invraisemblables.* » Cela ne revient-il pas à dire que mon esprit critique réagit contre l'absurdité qu'il y aurait à prétendre que Goethe aurait attaqué un jeune homme de mes amis ? « *Il me paraît plausible* qu'il eût 18 ans. » Cela paraît bien être le résultat d'un calcul, idiot à vrai dire. Et « *je ne sais pas très bien en quelle année nous sommes* » serait un exemple d'incertitude, de doute dans le rêve.

Or je sais par l'analyse de ce rêve que les mots qui expriment ces jugements portés en rêve, semble-t-il, peuvent être interprétés d'une autre façon, qui à la fois montre leur véritable importance et fait disparaître l'absurdité. Par la phrase : « *J'essaie de m'expliquer un peu les rapports de temps* », je me mets à la place de mon ami qui a réellement étudié les problèmes du temps et de la durée de la vie. Ces mots perdent ainsi le sens d'un jugement critique contre l'absurdité des phrases précédentes. L'expression intercalée « *qui me paraît invraisemblable* » est liée à cette autre : « *il me paraît plausible* ». J'ai répondu en termes analogues à la dame qui me

racontait l'histoire de la maladie de son frère : « *Il me paraît invraisemblable* que l'exclamation : Nature ! Nature ! ait un rapport quelconque avec Goethe ; *il me semble bien plus plausible* qu'elle ait la signification sexuelle que vous connaissez. » Ici, en effet, un jugement a été prononcé, non en rêve cependant, mais en réalité, à une occasion qui est rappelée et utilisée par les pensées du rêve. Le contenu du rêve s'approprie ce jugement, comme il fait de n'importe quel autre fragment des pensées du rêve.

Le chiffre 18, qui est associé d'une façon absurde au jugement du rêve, porte encore la marque de l'enchaînement d'où fut détaché le jugement réel. Et enfin l'idée que « *je ne sais pas très bien en quelle année nous sommes* » n'a d'autre sens que d'obtenir que je m'identifie avec le paralytique général qui, à l'examen médical, avait réellement présenté ce symptôme précis.

Lorsqu'on analyse les jugements apparents du rêve, il faut se souvenir des règles exposées au début, en vue de l'interprétation : il ne faut pas tenir compte de l'enchaînement des parties du rêve ; il faut considérer cet enchaînement comme une apparence sans valeur et il faut séparément ramener à son origine chaque élément du rêve. Le rêve est un conglomérat qu'il s'agit de fragmenter en vue de la recherche. Mais, d'autre part, notre attention est attirée sur le fait que dans les rêves se manifeste un pouvoir psychique qui établit cet enchaînement apparent et qui, par conséquent, fait subir, au matériel produit par le travail du rêve, une *élaboration secondaire.* Nous étudierons plus loin ce pouvoir et nous montrerons qu'il est le quatrième élément participant à la formation du rêve.

VI. Recherchons d'autres exemples du travail de jugement dans les rêves déjà cités. Dans le rêve absurde qui contient l'histoire de la lettre du conseil municipal, je demande à mon père : « *Tu t'es marié aussitôt après* ? » *Je calcule que je suis né en 1856, date qui me paraît suivre immédiatement l'autre.* – Tout cela revêt bel et bien la forme d'une *conclusion logique.* Mon père s'est marié, bientôt

après l'attaque, en 1851 ; je suis le fils aîné, né en 1856 ; donc cela est juste. Nous savons que cette conclusion est altérée par l'accomplissement d'un désir et que la pensée dominante du rêve est : *quatre ou cinq ans, ce n'est rien, ça ne compte pas.* Mais chaque partie de cette conclusion se détermine, d'après les pensées du rêve, quant au contenu et quant à la forme d'une façon différente ; C'est le malade dont un de mes collègues blâme la patience qui a l'intention de se marier dès la fin de la cure. La façon dont je m'entretiens en rêve avec mon père rappelle un *interrogatoire* ou un *examen,* et par là un professeur de la Faculté de Médecine qui, à sa première leçon, avait coutume de dresser un état civil complet de tous ses élèves : – Date de naissance ? – 1856. – Patre ? – On répondait en donnant le prénom du père avec une terminaison latine. Nous supposions que le professeur pouvait tirer du prénom du père des *conclusions* pour lesquelles le prénom de l'étudiant seul n'eût pas suffi. Ainsi le fait de *tirer des conclusions* dans le rêve ne serait que la répétition d'une conclusion qui apparaissait comme morceau du matériel des pensées du rêve. Il en résulte pour nous quelque chose de nouveau : quand, dans le rêve, il y a une conclusion, elle vient toujours des pensées du rêve, mais elle peut y figurer comme élément du matériel remémoré ou former un lien logique entre une série de pensées. Dans les deux cas, une conclusion tirée dans le rêve représente une conclusion des pensées du rêve[236].

On pourrait pousser plus loin l'analyse de ce rêve. À l'interrogatoire du professeur s'associe le souvenir du tableau des cours et conférences de la Faculté, rédigé en latin, de mon temps, et ensuite celui de la marche de mes études. Les *cinq années* prévues pour les études de médecine étaient, ici encore, *peu pour moi.* Je continuai à travailler des années encore, et, parmi mes amis, je

236Ces résultats viennent corriger sur certains points mes indications antérieures sur la représentation des relation logiques. Ces indications ne concernaient que les conditions générales de l'élaboration du rêve, non les détails de ce mécanisme infiniment délicat.

passai pour un fruit sec : on disait que je ne *finirais* jamais. Brusquement je me décidai, passai mes examens et finis fort bien *en dépit du retard.* Ceci renforce à nouveau les idées du rêve, que j'oppose à mes détracteurs comme un défi : « Vous pouvez ne pas le croire, puisque j'y mets du temps, mais je finirai tout de même, j'aboutirai tout de même à une *conclusion.* Ce n'est pas la première fois que ça arrive. »

Le même rêve contient, dans sa partie initiale, quelques propositions auxquelles on ne saurait refuser le caractère d'une argumentation. Et cette argumentation n'est pas absurde, elle pourrait se présenter dans la pensée de la veille. *Je me moque, dans le rêve, de la lettre du conseil municipal, car premièrement, en 1851, je n'étais pas né, et deuxièmement mon père, que peut viser cette lettre, est déjà mort.* Non seulement ces deux raisons sont exactes, mais encore c'est bien ainsi que je répondrais si je recevais une pareille lettre. Nous savons, par notre analyse, que ce rêve a pour base des pensées latentes très amères et sarcastiques. Si nous considérons que les motifs de la censure sont sans doute très puissants, nous comprendrons que le travail du rêve doive fournir, *pour réfuter la suggestion absurde, une argumentation irréprochable,* de forme semblable à celle des pensées du rêve. Or l'analyse nous montre qu'il n'y a point eu création, mais que le travail du rêve a dû utiliser le matériel des pensées du rêve. Tout se passe comme si quelqu'un copiant sans la comprendre une équation algébrique contenant, à côté des chiffres et des lettres, des signes +, –, de puissances ou de racines, avait tout mêlé. Les deux arguments peuvent être ramenés aux éléments suivants : Il m'est pénible de penser qu'un grand nombre des suppositions sur lesquelles je m'appuie dans mes solutions psychologiques des psychonévroses rencontreront des doutes, seront tournées en ridicule dès qu'elles seront connues. Ainsi, par exemple, j'affirme que des impressions remontant à la deuxième, parfois même à la première année de la vie

de l'individu laissent une trace ineffaçable dans la vie psychique de ceux qui seront plus tard des malades, et que ces impressions – quoique souvent déformées et exagérées par le souvenir – peuvent être la première et la plus profonde raison d'un symptôme hystérique. Des malades à qui je donne ces explications quand je dois le faire se moquent de moi, se déclarent prêts à rechercher des souvenirs datant du temps *où ils n'étaient pas encore nés.* Je m'attends à ce que la révélation du rôle, inconnu jusqu'à présent, que joue, chez les malades femmes, *le père* dans les premières impulsions sexuelles, reçoive le même accueil. Et pourtant je suis profondément convaincu que les deux idées sont exactes et fondées. Elles sont confirmées par certains exemples où le père est mort alors que l'enfant était encore en bas âge, et où des événements survenus plus tard resteraient inexpliqués, si l'on ne pouvait admettre que l'enfant avait gardé de son père des souvenirs inconscients. Je sais que mes deux affirmations reposent sur des *conclusions* dont la validité sera contestée. Le rêve accomplit donc mon désir, en utilisant, pour établir des *conclusions incontestables,* précisément ces *conclusions* que je crains de voir contester.

VII. Dans un rêve que jusqu'à présent, je n'ai fait qu'effleurer, on constate, nettement exprimé dès le début, un sentiment d'étonnement causé par le thème même du rêve.

Le vieux Brücke doit m'avoir imposé une tâche quelconque. Et – chose bien étrange – *cette tâche consiste dans la préparation de la partie inférieure de mon propre corps, bassin et jambes ; je vois cette partie de mon corps devant moi, comme dans la salle de dissection, sans cependant avoir la sensation que cette partie manque à mon corps, et sans le moindre sentiment d'horreur. Louise N… se trouve là et travaille avec moi. Le bassin est vidé, on le voit tantôt d'en haut, tandis d'en bas, les deux aspects se mêlent. On aperçoit de grosses tubérosités couleur chair (qui me rappellent, dans le rêve même, des hémorroïdes). Il fallait aussi en dégager*

soigneusement quelque chose qui était posé dessus et qui ressemblait à du papier d'étain froissé[237]*. Alors je fus de nouveau en possession de mes jambes, et je fis un tour à travers la ville, mais étant fatigué je pris une voiture. La voiture entra, à mon grand étonnement, par une porte cochère qui s'ouvrit et la laissa passer par un couloir, qui vers la fin, après un tournant rapide, reconduisait en plein air*[238]*. – Finalement je me trouvai marchant avec un guide alpin qui portait mes affaires, à travers des paysages changeants. Il me porta un bout de chemin, parce que j'avais les jambes fatiguées. Le sol était marécageux ; nous passions le long du bord ; des gens étaient assis par terre, parmi eux une jeune fille ; on aurait dit des Indiens ou des Bohémiens. Auparavant je m'étais avancé moi-même sur le sol glissant, en m'étonnant constamment de pouvoir si bien marcher, après la préparation. Enfin nous arrivâmes à une petite maison en bois au bout de laquelle se trouvait une fenêtre ouverte. Là, le guide me déposa et mit deux planches, qui étaient là toutes prêtes, sur l'accoudoir de la fenêtre, jetant ainsi un pont sur l'abîme qu'il fallait franchir pour sortir. Alors, j'eus réellement peur pour mes jambes. Mais, au lieu de franchir l'abîme comme je m'attendais à le faire, je vis, étendus sur les bancs, le long des parois de la cabane, deux hommes adultes et, à côté d'eux, deux enfants endormis. C'était comme si on devait passer, non pas sur les planches, mais sur ces enfants. Je me réveillai dans un état d'anxiété et de désarroi.*

On imagine sans peine, après ce que nous avons dit de l'ampleur de la condensation dans le rêve, combien de pages prendrait l'analyse détaillée de ce long rêve. Aussi n'allons-nous pas y procéder ici. Nous ne l'étudierons que comme un exemple de l'étonnement ; il s'y manifeste, nous l'avons vu, dès le début, par ces mots : « *chose bien étrange* ». Disons d'abord le point de départ du

237Staniol. Allusion au livre de STANNIUS, *Nervensystem der Fische*.

238Cette disposition est celle de l'entrée de ma maison : les locataires y laissent les voitures d'enfant. Il y a là d'ailleurs une surdétermination multiple.

rêve. C’est une visite à Mme Louise N… qui dans le rêve assiste à mon travail. Elle me dit : « Prête-moi un livre. » Je lui proposai *She* de Ridder Haggard et commençai à lui expliquer : « …livre *étrange…* rempli de sens caché… l’éternel féminin… l’immortalité de nos sentiments… » Elle m’interrompit : « Je connais ce livre. N’as-tu rien de toi ? » – « Non, mes propres œuvres immortelles ne sont pas encore écrites. » – « Alors quand paraîtra donc ce qu’on est convenu d’appeler tes dernières révélations dont tu promets qu’elles seront lisibles pour nous autres également ? », demanda-t-elle avec un air un peu agressif. – Je m’aperçois à présent que c’est un autre qui me fait donner par elle un avertissement et je me tais. Je pense combien il m’en coûtera déjà de présenter au public ce seul travail sur le rêve où il faudra livrer une si grande partie de mon être le plus intime : « Pourtant ce que tu connais de meilleur ne peut être dit à ces garçons »[239]. La préparation sur *mon propre corps,* dont je suis chargé en rêve, est donc cette *analyse de moi-même* que comporte la publication de mon livre. Le vieux *Brücke* intervient ici à bon droit ; dans les premières années de mon travail scientifique, il m’arriva plus d’une fois de laisser là une découverte que ses ordres énergiques me forcèrent enfin à publier. Les autres pensées qui se rattachent à la conversation avec Louise N… étaient enfouies trop profondément pour devenir conscientes ; elles sont déviées en direction du matériel qu’a réveillé en moi la mention du livre de Ridder Haggard. C’est à ce livre-là et à un autre du même auteur : *Heart of the world,* que se rapporte le jugement : « *chose bien étrange* ». Beaucoup d’éléments du rêve sont empruntés à ces deux romans fantastiques. Le sol marécageux par-dessus lequel on est porté, l’abîme qu’il faut franchir à l’aide des planches emportées proviennent de *She ;* les Indiens, la jeune fille, la maison en bois *de. Heart of the world.* Dans les deux romans, c’est une femme qui joue un rôle de premier plan ; dans les deux il s’agit de voyages

239Das Beste was du wissen kannst, Darfst du den Buden doch nicht sagen. (GOETHE, *Faust*, I.)

dangereux, dans *She* d'une marche à l'aventure vers un inconnu où nul n'a mis les pieds. La fatigue des jambes a été, d'après une note que je retrouve, une sensation réellement éprouvée ces jours-là. Il est probable qu'il s'en est suivi un état de dépression où, doutant de moi-même, je me suis demandé : Jusqu'où mes jambes me porteront-elles encore ? Dans *She,* l'aventure finit ainsi : la femme-guide, au lieu de rapporter, pour elle-même et pour les autres, l'immortalité, trouve la mort dans un mystérieux feu central. Il a dû y avoir, dans les pensées du rêve, la peur d'une triste fin. La « *maison en bois* » doit signifier le cercueil, donc le tombeau. Le rêve a été très habile en faisant passer comme un accomplissement de désir cette pensée, la moins souhaitée de toutes. J'ai déjà été, en effet, dans un tombeau, mais c'était un tombeau étrusque ouvert, près d'Orvieto, une étroite chambre avec, le long des murs, deux bancs de pierre sur lesquels on avait posé deux squelettes d'hommes adultes. L'intérieur de la « *maison de bois* » du rêve ressemble à ce tombeau, avec la seule différence que le bois a remplacé la pierre. Le rêve semble dire : « S'il faut que tu sois dans la tombe, que ce soit au moins dans ce tombeau étrusque. » Il transforme, au moyen de cette substitution, la perspective la plus triste en une chose assez enviable. Malheureusement, il ne peut transformer en son contraire que l'image qui accompagne l'affect et non l'affect lui-même. C'est pourquoi je me réveille avec angoisse et désarroi, et après qu'est encore apparue l'idée que peut-être les enfants obtiendront ce qui a été refusé au père – encore une allusion à cet *étrange* roman où l'identité d'un personnage se maintient à travers une suite de générations de 2000 ans.

VIII. Nous allons retrouver l'étonnement au sujet de faits vus en rêve dans un autre exemple ; il s'y joint, cette fois un essai d'explication tellement surprenant, recherché, on pourrait dire presque : ingénieux, qu'il suffirait à lui seul à forcer notre intérêt

même si notre attention n'était pas attirée par deux autres raisons encore.

Dans la nuit du 18 au 19 juillet, je voyage sur le réseau du Sud et, tout en dormant, j'entends appeler : « *Hollthurn, 10 minutes d'arrêt.* » *Je pense aussitôt aux Holothuries – un musée d'histoire naturelle – qui est ici un endroit où des hommes courageux se sont défendus sans succès contre les troupes de leur souverain supérieures en nombre. – Oui, la contre-Réforme en Autriche ! – C'est comme s'il s'agissait d'un endroit en Styrie ou en Tyrol. J'aperçois maintenant, indistinctement, un petit musée, dans lequel sont conservés les restes ou les trophées de ces hommes. Je voudrais descendre du train, mais je retarde l'exécution de ce projet. Il y a, sur le quai de la gare, des femmes avec des fruits ; elles sont accroupies et présentent leurs paniers d'une manière très engageante. – J'ai hésité à descendre, me disant que je n'avais plus le temps, et nous voici toujours en gare. – Je suis brusquement dans un autre compartiment où les cuirs et les sièges sont si étroits que le dos se heurte directement au dossier*[240]*. Je m'en étonne,* mais il se peut bien que j'aie changé de compartiment tout en dormant. *Plusieurs personnes, entre autres deux Anglais, frère et sœur ; une rangée de livres bien en vue sur une étagère le long de la paroi. J'y vois* Wealth of nations, Matter and Motion *(de Maxwell), gros volumes reliés en toile marron. L'Anglais demande à sa sœur si elle n'a pas oublié un livre de Schiller. Tantôt ces livres sont comme les miens, tantôt ce sont ceux des deux étrangers. Ici je voudrais prendre part à la conversation pour confirmer, insister…* Je me réveille, en transpiration, parce que les fenêtres sont fermées. Le train s'arrête à Marburg.

Pendant que je transcris ce récit, je me rappelle brusquement un fragment que j'ai failli oublier. *Je dis aux deux Anglais, au sujet*

240Cette description me demeure à moi-même incompréhensible, mais je reste fidèle au principe de noter exactement les mots qui se présentent à mon esprit lorsque je transcris un rêve.

d'un certain ouvrage. « It is from... », mais je me reprends : « It is by. » L'Anglais dit à sa sœur : « Mais il avait bien dit. »

Le rêve commence par l'appel de la station qui a dû me réveiller à moitié. Je remplace ce nom, qui était *Marburg,* par celui de *Hollthurn.* Que j'aie entendu *Marburg* au premier appel, ou peut-être à un des appels suivants, cela est prouvé par l'allusion que mon rêve fait à *Schiller,* né à Marburg[241], dans un autre Marburg, il est vrai.

Je voyageais, cette fois, bien qu'en première, dans des conditions très désagréables. Le train était bondé ; dans le compartiment j'avais trouvé un monsieur et une dame qui paraissaient très distingués, mais qui n'avaient pas assez de savoir-vivre, ou qui jugeaient inutile d'en faire preuve, pour cacher tant soit peu leur mécontentement de voir pénétrer un intrus. On n'a pas répondu à mon salut ; bien que l'homme et la femme fussent assis l'un à côté de l'autre (« le dos à la locomotive »), la femme s'empressa de réserver, sous mes yeux, la place d'en face, près de la fenêtre en y posant un parapluie. On ferma la porte immédiatement ; on dit bien haut qu'il ne fallait pas ouvrir les fenêtres ; sans doute s'était-on aperçu aussitôt que je manquais d'air. Il faisait chaud, cette nuit-là, et dans le compartiment hermétiquement fermé on étouffa bientôt.

Mon expérience des voyages m'a appris qu'un tel manque d'égards et de politesse caractérise les gens qui voyagent gratuitement ou à demi-tarif. Lorsque le contrôleur vint à passer et que je présentai le billet qui m'avait coûté cher, la dame lança sur un ton hautain et comme menaçant : « Mon mari a une carte de circulation ! » De taille imposante, l'air maussade, elle était à l'âge

241Ce n'est point à Marburg, mais à Marbach que Schiller est né. Tout collégien allemand le sait et je le savais également. C'est encore une de ces erreurs qui se glissent dans le rêve comme contrepartie d'une altération fait intentionnellement ailleurs. J'ai essayé d'expliquer ces erreurs dans la *Psychopathologie des Alltagslebens* (Ges. Werke, Bd. IV).

où la beauté de la femme commence à décliner. Le mari n'essayait même pas de placer un mot, il était assis là sans bouger. Je m'enfonçai dans mon coin et fis des efforts pour dormir. Dans le rêve je tire une terrible vengeance de mes compagnons de voyage si peu aimables. On ne devinerait jamais quelles insultes je leur adresse, quelles humiliations je leur inflige : tout cela dissimulé sous les bribes incohérentes de la première moitié de mon rêve. – Mais, ce premier désir satisfait, un autre se fit jour : celui de changer de compartiment. Le rêve change souvent de scène sans que cela paraisse surprenant le moins du monde ; il aurait donc pu également substituer à mes compagnons de voyage d'autres plus agréables pris dans mes souvenirs. Mais ici quelque chose rend ce changement difficile, de sorte que j'éprouve le besoin de l'expliquer. Comment ai-je pu me trouver brusquement dans un autre compartiment ? Je ne me rappelle pas être descendu. Il n'y a qu'une explication possible : « *j'ai dû quitter le wagon tout en dormant* ». Ces faits sont rares, mais connus des neuropathologistes. On sait que certains sujets entreprennent des voyages dans un « état second », qui ne se manifeste par aucun symptôme extérieur, jusqu'au moment où, à une station quelconque, ils reprennent entièrement conscience d'eux-mêmes et s'étonnent de la lacune de leur mémoire. Je m'explique donc en rêve ce qui m'est arrivé par une atteinte d'*automatisme ambulatoire*.

L'analyse permet d'en donner une autre solution. L'essai d'explication, qui surprendrait si on devait le mettre sur le compte du travail du rêve, n'est pas original. Il reproduit les signes névrotiques d'un de mes malades. J'ai déjà raconté l'histoire de cet homme très cultivé et sensible qui, peu après la mort de ses parents, commença à s'accuser de penchants meurtriers et qui vécut dès lors écrasé par les mesures préventives qu'il devait inventer pour se défendre contre son obsession. C'était un cas de névrose obsessionnelle grave, avec conservation parfaite de l'autocritique. Il

fallait qu'à tout instant le malade se rendît compte des allées et venues de tous les passants : quand, en effet, un passant quelconque échappait à ses regards inquisiteurs, il avait l'impression angoissante de l'avoir peut-être tué. Il y avait là, entre autres, une rêverie morbide sur le thème de Caïn, car « tous les hommes sont frères ». Traverser une rue lui devint bientôt une torture et il prit la résolution de ne plus sortir. Il passait sa vie entre ses quatre murs, prisonnier volontaire. Mais les journaux apportaient jusque dans sa chambre l'écho des assassinats commis dehors, et, chaque fois, il se demandait avec angoisse si ce n'était pas lui le meurtrier. La certitude de n'avoir pas quitté son appartement depuis des semaines l'avait défendu un certain temps contre ces accusations. Mais un jour l'idée lui vint qu'il *aurait pu quitter sa maison dans un état d'inconscience* et commettre un crime sans le savoir. Dès ce jour, il ferma à clef la porte de sa maison, remit la clef entre les mains de sa vieille femme de charge et lui défendit expressément de la lui rendre, même sur sa demande.

C'est de là que vient l'essai d'explication qui veut que j'aie changé de compartiment dans un état d'inconscience. Cette explication est passée toute faite des pensées du rêve dans le rêve lui-même. Elle a évidemment pour but de m'identifier avec mon malade. Le souvenir de celui-ci fut éveillé en moi par une association d'idées toute naturelle. C'est avec lui que j'avais fait, quelques semaines auparavant, mon dernier voyage de nuit. Il était guéri et m'accompagnait en province auprès de ses parents qui m'avaient appelé. Nous avions un compartiment pour nous deux. Les fenêtres étaient restées ouvertes toute la nuit et notre conversation avait été très animée jusqu'à ce que je m'endormisse. Je savais que son affection avait eu pour origine des impulsions hostiles contre son père datant de l'enfance et liées à la sexualité. En m'identifiant avec lui, je voulais m'avouer à moi-même des penchants analogues. En réalité, la seconde scène de mon rêve est due à ce fantasme bien

impertinent, que mes deux compagnons de voyage, quoiqu'un peu vieux déjà, manquent de politesse à mon égard parce que mon arrivée les a empêchés d'échanger pendant la nuit les tendresses qu'ils s'étaient promises. Cette idée fantaisiste n'est qu'un écho d'une scène de la première enfance : l'enfant, poussé probablement par une curiosité sexuelle, pénètre dans la chambre de ses parents et en est chassé par un mot énergique du père.

Je crois inutile de multiplier les exemples. Ils ne feraient que confirmer ce que nous venons de voir, à savoir qu'un jugement, en rêve, n'est que la reproduction d'un prototype dans les pensées du rêve. Cette reproduction, le plus souvent, est mal adaptée à l'ensemble ; mais quelquefois, comme dans nos derniers exemples, elle peut y être insérée si habilement qu'elle donne l'impression d'un travail intellectuel effectué en rêve, propre au rêve.

Nous sommes ainsi conduits à nous occuper d'une activité de rêve, dont nous avons parlé déjà, et qui, si elle n'est pas constante, a pour effet, chaque fois qu'elle intervient, d'effacer les contradictions entre les éléments disparates du rêve et de les fondre en un ensemble cohérent. Mais avant d'aborder cette étude, il nous faut encore – et cela nous paraît pressant – consacrer quelques instants à l'examen des manifestations de la vie affective dans le rêve et de les comparer avec les affects que l'analyse découvre dans les pensées du rêve.

VIII. Les affects dans le rêve

Dans une remarque pénétrante Stricker nous a fait constater que les manifestations de la vie affective dans le rêve ne doivent pas être méprisées au réveil comme le reste du contenu du rêve. « Quand, dans le rêve, j'ai peur des brigands, les brigands sont imaginaires, mais la peur est réelle. » Il en est de même lorsque j'éprouve de la joie. Nous sentons qu'un affect dont nous avons l'expérience en rêve n'est inférieur en rien à celui de même intensité

dont nous avons l’expérience pendant la veille. C’est bien plus par son fond affectif que par son contenu représentatif que le rêve s’impose à nous comme expérience psychologique. À l’état de veille nous n’arrivons pas à le considérer ainsi, car, psychiquement, nous ne pouvons apprécier un élément affectif que lorsqu’il est lié à un contenu représentatif. Aussi, lorsque l’affect et la représentation ne s’accordent pas l’un avec l’autre, quant à la nature et quant à l’intensité, notre jugement est troublé.

Ce qui, de tout temps, a frappé dans les rêves, c’est que des contenus représentatifs n’entraînent pas l’effet affectif auquel nous nous attendrions nécessairement si tout se passait à l’état de veille. Strümpell a prétendu que, dans le rêve, les images n’avaient pas leurs valeurs psychiques. Mais le contraire s’observe aussi. Une manifestation affective intense peut être accompagnée d’un contenu qui ne s’y prête guère. Je peux me trouver en rêve dans une situation horrible, dangereuse, écœurante, sans en éprouver la moindre peur ou le moindre dégoût ; par contre, il arrive que je me fâche pour des motifs bien futiles ou que je me réjouisse de choses puériles.

Tout cela s’explique fort bien et même mieux que toutes les autres énigmes du rêve si, au lieu d’envisager le contenu manifeste du rêve, on considère son contenu latent. *L’analyse nous apprend, en effet, que les contenus représentatifs ont subi des déplacements et des substitutions, tandis que les affects n’ont pas changé.* Rien d’étonnant à ce que le contenu représentatif modifié par la déformation du rêve ne s’accorde plus avec l’affect resté le même ;

mais on n’aura plus aucun motif de s’étonner quand l’analyse rendra sa place au contenu véritable[242].

Dans un complexe psychique qui a subi l’influence de la censure imposée par la résistance, les affects forment la partie résistante, qui seule peut nous indiquer comment il faut compléter l’ensemble. Cet état de choses se manifeste dans les psychonévroses plus clairement encore que dans le rêve. Là l’affect a toujours raison, du moins pour ce qui est de sa qualité ; son intensité peut être augmentée, comme on sait, par des déplacements de l’attention névrotique. Lorsqu’un hystérique s’étonne qu’une bagatelle lui inspire une telle peur, lorsqu’un homme atteint d’obsessions est surpris qu’une futilité devienne pour lui un remords angoissant, tous deux se trompent en tenant le contenu représentatif, la bagatelle, la futilité, pour l’essentiel, et ils se défendent en vain tant qu’ils prennent ce contenu représentatif pour point de départ du travail de leur pensée. C’est la psychanalyse qui leur montre le bon chemin en reconnaissant, à rencontre de leur façon de faire, l’affect comme justifié et en recherchant la représentation qui s’y rapporte et qui a été refoulée et remplacée par un substitut. Nous supposons ici que le déclenchement affectif et le contenu représentatif ne forment pas une unité organique et indissoluble, mais qu’ils sont simplement

242Si je me trompe, le premier rêve que j'ai pu connaître de mon petit-fils, âgé de 20 mois, prouve que l'élaboration du rêve réussit à transformer les éléments représentatifs en vue de l'accomplissement d'un désir, tandis que les états affectifs correspondants demeurent sans changement. La nuit avant le départ de son père pour le front, l'enfant crie en sanglotant : « papa, papa — Bebi ! » Cela ne peut signifier que : Papa et Bebi restent ensemble, alors qu'au contraire les larmes montrent que l'enfant sait le départ imminent. L'enfant savait parfaitement, à ce moment, exprimer le concept de séparation. L'un de ses premiers mots a été un « oooh ! » prolongé et accentué d'une manière particulière qui signifiait « Fort » (partir). Plusieurs fois avant ce premier rêve, il réalisait l'idée de « parti » avec tous ses jouets, donnant par là en même temps le témoignage d'une précoce maîtrise de soi : cela équivalait à laisser partir la mère.

accolés l'un à l'autre, que l'analyse peut les séparer. L'interprétation des rêves nous montre qu'en réalité il en est ainsi.

Voici, pour commencer, un exemple dont l'analyse nous expliquera l'absence apparente de l'affect là où le contenu représentatif aurait dû normalement en déclencher.

I. *Elle aperçoit, dans un désert, trois lions. L'un d'entre eux vit. Elle n'en a pas peur. Ensuite elle les a sans doute fuis tout de même, car elle veut grimper à un arbre. Mais là-haut elle trouve sa cousine qui est professeur de français,* etc.

L'analyse nous apprend les faits suivants. Le prétexte indifférent du rêve est une phrase de son devoir anglais : « La crinière est la parure du *lion.* » Son père portait une barbe qui encadrait son visage comme une *crinière.* Son professeur d'anglais s'appelle Miss *Lyons.* Un ami lui a envoyé les ballades du compositeur *Loewe* (= lion). Voilà donc les trois lions ; – pourquoi en aurait-elle peur ? Elle a lu un récit où un nègre qui avait fomenté une rébellion est traqué avec des chiens braques et, pour se sauver, grimpe à un arbre. Suivent – avec une gaieté croissante – d'autres bribes de souvenirs. Le procédé pour attraper les lions préconisé par les *Fliegende Blätter :* on prend un désert ; on le passe au tamis ; les lions restent dessus. Puis une anecdote très drôle mais un peu osée : on demandait à un fonctionnaire pourquoi il ne faisait pas plus d'efforts pour gagner la faveur de son chef ; il répondit : « J'ai bien essayé de me glisser là, mais mon ancien *était déjà dessus.* » Cet ensemble nous paraîtra très clair quand nous saurons que la dame a reçu, la veille du rêve, la visite du chef de son mari. Il a été très galant avec elle, lui baisa la main – et *elle n'a pas eu peur du tout,* bien qu'il soit une « *grande bête* » (= « grosse légume ») et le « *lion de la société* » de la ville. Le lion du rêve est donc semblable à celui du *Songe d'une nuit d'été* (le menuisier), et tous les lions de rêve dont on n'a pas peur sont ainsi.

II. Comme second exemple, je puis citer le rêve de la jeune fille qui voyait son petit neveu mort, étendu dans un cercueil, et qui n'en éprouvait – je puis l'ajouter maintenant – aucune douleur, aucune tristesse. L'analyse nous a montré pourquoi. Le rêve accomplissait, en le déguisant, son désir de revoir l'homme aimé. L'affect devait s'accorder au désir et non au déguisement. Elle n'avait donc aucune raison d'être triste.

Dans un certain nombre de rêves, l'affect garde encore quelques liens avec le contenu représentatif nouveau, qui a remplacé celui auquel l'affect était primitivement attaché. D'autres fois la dissolution du complexe est poussée plus loin. L'affect semble entièrement détaché de l'image correspondante, il est transporté dans un autre endroit du rêve, adapté à un nouvel arrangement des éléments du rêve. Il se produit alors ce que nous avons déjà vu en examinant les actes de jugement dans le rêve. Lorsqu'il y a, parmi les pensées du rêve, une conclusion importante, le rêve en contient une aussi ; mais la conclusion du rêve peut être déplacée et porter sur un matériel tout autre. Ce déplacement se fait souvent d'après le principe du contraste.

Je vais expliquer cette dernière modalité par l'exemple suivant que j'ai soumis à une analyse complète.

III. *Un château au bord de la mer. Plus tard il ne se trouve plus directement au bord de la mer, mais près d'un étroit canal qui conduit à la mer. Le gouverneur s'appelle P… Je me trouve avec lui dans un grand salon à trois fenêtres devant lesquelles se dressent, comme les créneaux d'une forteresse, les saillies d'un mur. J'appartiens d'une façon quelconque, peut-être comme officier de marine volontaire, aux troupes d'occupation. Nous craignons l'arrivée de bâtiments de guerre ennemis, puisque nous sommes en état de guerre. M. P… a l'intention de partir. Il me donne des instructions sur ce qu'il faut faire si l'attaque se produit. Sa femme malade se trouve avec les enfants dans le château en danger. Quand*

commencera le bombardement, la grande salle devra être évacuée. Il respire péniblement et veut s'éloigner. Je le retiens et lui demande de quelle façon je devrais lui faire parvenir des nouvelles, si cela était nécessaire. Il me répond encore quelque chose, et aussitôt après il tombe mort. Je l'ai sans doute fatigué inutilement par mes questions. Après sa mort, qui ne me fait aucune impression, je me demande si la veuve restera dans le château, si je dois annoncer la mort aux autorités supérieures, si je dois me charger, étant le premier après lui dans la hiérarchie, du commandement du château. Voici que je me trouve à la fenêtre en train de contempler les vaisseaux qui défilent. Ce sont des navires marchands qui avancent avec une très grande rapidité, sur les flots sombres, quelques-uns ont plusieurs cheminées, d'autres ont une espèce de toit renflé (comme dans les constructions de la gare que j'avais vues dans le rêve-prologue [je ne le communique pas ici]). *Alors mon frère se tient à côté de moi et tous deux nous regardons par la fenêtre vers le canal. Un navire qui passe nous effraie, et nous nous écrions : « Voilà le vaisseau de guerre qui vient ! » Mais on constate que seuls les vaisseaux que je connais déjà reviennent. Et voici venir un petit bateau qui est drôlement coupé : il se termine juste au milieu de sa largeur. Sur le pont de ce bateau on voit des choses bizarres, qui ressemblent à des timbales ou à des boîtes. Nous nous écrions tous les deux : « Voici le navire du petit déjeuner ! » (Frühstücksschiff).*

La marche rapide des navires, le bleu foncé de l'eau, la fumée brune des cheminées : tout cet ensemble fait une impression dramatique et sombre.

Les localités dans ce rêve se rapportent à des souvenirs de plusieurs voyages au bord de l'Adriatique (Miramare, Duino, Venise, Aquileia). Je me rappelais encore très bien un voyage court, mais très beau, que j'avais fait à Aquileia avec mon frère, à Pâques, quelques semaines avant le rêve. – La *guerre navale* entre l'Amérique et l'Espagne et les soucis qu'elle m'avait donnés au sujet

de parents vivant en Amérique ont également laissé leur empreinte. – Des affects se manifestent à deux moments de ce rêve ; une première fois, un affect auquel on s'attendrait ne se produit pas ; il est dit nettement que la mort du gouverneur ne me fait aucune impression ; une seconde fois, lorsque je crois voir le bâtiment de guerre : j'ai une *frayeur* dont j'éprouve pendant le sommeil toutes les sensations. Dans ce rêve bien construit, les affects sont placés de façon à éviter toute contradiction apparente. Il n'y a, en effet, aucune raison pour que je m'effraie à la mort du gouverneur, et il est tout à fait naturel que je m'effraie comme commandant du château à la vue du bâtiment de guerre. Or l'analyse prouve que M. P... ne fait que se substituer à moi-même (en rêve, c'est moi qui suis son remplaçant). C'est moi le gouverneur qui meurt subitement. Les pensées du rêve ont pour objet l'avenir des miens après ma mort prématurée. Elles ne contiennent aucune autre idée angoissante. La frayeur qui en rêve est liée à la vue du bâtiment de guerre doit en être détachée et placée ici. Inversement, l'analyse montre que le groupe de pensées du rêve, d'où provient le bâtiment de guerre, est plein de souvenirs agréables. C'était un an avant, à Venise. Une journée splendide. Nous étions aux fenêtres de notre chambre qui donnait sur le quai des Esclavons et nous regardions vers la lagune bleue, qui était plus animée ce jour-là que d'habitude. On attendait des navires anglais qu'on allait recevoir solennellement ; brusquement ma femme s'écria, joyeuse comme un enfant : « *Voici le bâtiment de guerre anglais* ! » En rêve ces mêmes mots m'effraient. (Nous pouvons constater à nouveau que les discours prononcés en rêve viennent toujours des discours de la veille. Nous verrons tout à l'heure que le mot « *anglais* » n'a pas été perdu non plus pour le travail du rêve.) En passant des pensées au contenu manifeste du rêve, la gaieté s'est donc transformée en frayeur. Cette transformation même est destinée à exprimer un fragment du contenu latent du rêve ; mais je ne fais que le signaler ici. Ce que cet exemple montre bien, c'est l'aisance avec laquelle le travail du rêve sépare les affects des faits

qui les ont déclenchés et les transporte au hasard en quelque autre point de son contenu.

Examinons maintenant de plus près le « *navire du petit déjeuner* » *(Frühstücksschiff),* dont l'apparition termine d'une manière absurde une situation par ailleurs plausible. Lorsque je considère ce navire, il me vient à l'esprit que, tel que je l'ai vu en rêve (noir et coupé dans sa plus grande largeur), il ressemble à un objet qui nous avait frappés dans les musées des villes étrusques. Il s'agissait d'une sorte de coupe rectangulaire à deux anses, en terre noire, sur laquelle se trouvaient des objets comme des tasses à café ou à thé. Le tout ressemblait un peu à un service à *petit déjeuner* d'aujourd'hui. On nous apprit que c'était une garniture de *toilette* féminine, avec les boîtes à fard et à poudre. Nous déclarâmes en riant que cet objet ne ferait pas mal comme cadeau pour la maîtresse de maison. L'objet du rêve signifie donc : *toilette noire,* deuil ; c'est une allusion directe à la mort. Par son autre bout il rappelle une barque[243] de l'espèce de celles sur lesquelles, en des temps préhistoriques, on abandonnait les cadavres pour que la mer les ensevelît. C'est à cela que se rattache en rêve le retour des vaisseaux : « Silencieux, sur la barque sauvée, le vieillard retourne au port[244]. » C'est le retour après le naufrage ; le « navire du déjeuner » est, en effet, comme brisé dans sa largeur. Mais d'où vient le nom de navire « du déjeuner » ? C'est ici que l'« anglais » va intervenir. *Frühstück* = petit déjeuner = *breakfast, Fastenbrecher* (brise-jeûne). L'idée de *briser* nous ramène au *naufrage,* l'idée du *jeûne* à la toilette noire.

Mais dans ce « navire du déjeuner » il n'y a que le nom qui soit une création du rêve. La chose a existé et elle me rappelle une des heures les plus agréables de mon dernier voyage. Nous méfiant de la nourriture à Aquileia, nous avions apporté des provisions de Görz et acheté à Aquileia une bouteille de bon vin d'Istrie. Et pendant que le

243*Nachen*, d'après un ami philologue, même racine que *νέκυζ* (cadavre).

244*Still, auf gerettetem Boote, treibt in den Hafen der Greis* (Schiller).

petit paquebot avançait lentement par le canal delle Mee et les lagunes désertes vers Grado, nous déjeunâmes d'excellente humeur sur le pont du bateau, où nous étions les seuls voyageurs. Jamais déjeuner ne nous parut si bon. Voilà donc le « navire du déjeuner », et c'est justement derrière ce joyeux souvenir que le rêve cache les allusions les plus attristantes à un avenir inconnu et lugubre.

Le fait que les affects sont détachés des images qui les ont déclenchés est l'un de leurs avatars les plus frappants. Mais ce n'est pas le seul ni le plus important de ceux qu'ils subissent en passant des pensées au contenu manifeste. Quand on compare les affects des pensées du rêve avec ceux du rêve même, on constate ceci : là où un état affectif existe dans le rêve, on le retrouve également dans les pensées du rêve ; mais l'inverse n'est pas vrai. Le rêve est en général plus pauvre en affects que le matériel psychique dont l'élaboration lui a donné naissance. Lorsqu'on a reconstitué les pensées du rêve, on y aperçoit le plus souvent des tendances très marquées, en lutte les unes avec les autres. Si alors on revient au rêve, on le trouve fréquemment terne, dépourvu de toute espèce de tonalité affective intense. Le travail du rêve réduit non seulement le contenu mais encore la tonalité affective de la pensée, au niveau de l'indifférence. Je pourrais dire que le travail du rêve aboutit à une *répression des affects.* Qu'on se rappelle par exemple le rêve de la monographie botanique. Ce qui lui correspond dans la pensée, c'est un plaidoyer passionné en faveur de ma liberté d'agir à ma guise, de vivre ma vie comme il me plaît. Le rêve qui en est issu est indifférent : J'ai écrit une monographie qui se trouve devant moi. Elle contient des planches en couleurs et des plantes séchées sont jointes à chaque exemplaire. C'est la paix après la bataille…

Il n'en est pas toujours ainsi : le rêve peut quelquefois exprimer des manifestations affectives très vives. Mais arrêtons-nous encore un instant à ce fait, incontestable, que tant de rêves

paraissent indifférents, alors que les pensées qui les ont provoqués nous donnent une profonde émotion.

Nous n'avons pas à donner ici une explication théorique complète de cette répression des affects pendant le travail du rêve. Cette explication devrait être précédée d'une étude approfondie de la théorie des affects et du mécanisme de refoulement. Je ne voudrais discuter ici que deux idées. Je suis amené – pour des raisons que je n'ai pas à exposer ici – à me représenter le déclenchement d'un affect comme un processus centrifuge, mais orienté vers l'intérieur du corps, analogue aux processus d'innervation motrice et sécrétoire. Par analogie avec la suppression, durant le sommeil, des impulsions motrices dirigées vers le monde extérieur, je pourrais admettre que l'appel centrifuge d'affects, par la pensée inconsciente, est, pendant le sommeil, rendu très difficile. Les impulsions affectives qui se produisent pendant que le rêve se forme seraient, dans cette hypothèse, des impulsions faibles par elles-mêmes. Celles qui parviennent jusqu'au rêve ne sauraient être plus fortes. D'après ce raisonnement, la « répression des affects » ne serait pas un effet du travail du rêve, mais une conséquence du sommeil. Cette façon de voir les faits est plausible, mais elle n'explique pas tout. Il faut aussi nous rappeler que tout rêve un peu complexe est, ainsi que nous l'avons vu, un compromis entre des forces psychiques antagonistes. D'une part, les pensées qui forment le désir ont à lutter contre la censure. D'autre part, nous l'avons constaté souvent, même dans l'inconscient toute pensée est liée à son contraire. Comme toutes ces suites d'idées peuvent déclencher des affects, nous pourrions peut-être, sans risquer de nous tromper, concevoir cette répression de l'affectivité comme une conséquence de l'inhibition qu'exercent les contraires les uns sur les autres et la censure sur les impulsions qu'elle réprime. *L'inhibition affective serait alors le second effet de la censure, dont la déformation était le premier.*

Je vais citer ici un exemple dans lequel l'indifférence affective peut s'expliquer par l'opposition des pensées. Je m'excuse par avance du caractère particulier et un peu choquant de son contenu.

IV. *Une colline ; sur celle-ci quelque chose comme des w.-c. en plein air, un banc très long, avec au bout un grand trou. Le bord de ce trou entièrement couvert de petits tas d'ordures, plus ou moins grands et plus ou moins frais. Derrière le banc un buisson. J'urine sur le banc ; un long filet d'urine nettoie tout, les ordures se détachent facilement et tombent dans le trou. À la fin, c'est comme s'il restait encore quelque chose.*

Pourquoi n'ai-je pas éprouvé de dégoût pendant ce rêve ?

C'est que, comme l'analyse le montrera, les pensées les plus agréables et les plus satisfaisantes y ont concouru. À l'analyse, je songe tout de suite aux *écuries d'Augias* que nettoie Hercule. Cet Hercule, c'est moi. La colline et le buisson se trouvent à Aussee, où mes enfants séjournent actuellement. J'ai découvert l'étiologie infantile des névroses et ainsi j'ai préservé de la maladie mes propres enfants. Le banc est (sauf le trou, naturellement) la fidèle imitation d'un meuble dont une malade reconnaissante m'a fait cadeau. Il me fait penser à la considération dont je jouis auprès de mes malades. Même le musée d'excréments humains est susceptible d'une explication réconfortante. Il me rappelle en effet l'Italie où, dans les petites villes, les w.-c. ont cet aspect. Le filet d'urine qui nettoie tout est, sans nul doute, de la mégalomanie. C'est ainsi que Gulliver, chez les Lilliputiens, éteint un grand incendie et que Gargantua, du haut des tours de Notre-Dame, se venge des Parisiens. J'avais justement feuilleté la veille, avant d'aller me coucher, l'édition de Rabelais illustrée par Garnier. Et, chose remarquable, voilà encore une preuve que l'homme puissant, le surhomme, c'est moi : la plate-forme de Notre-Dame est l'endroit que j'aimais entre tous quand j'étais à Paris. J'avais l'habitude d'y passer tous mes après-midi libres entre les mascarons et les gargouilles. Le fait que toutes

les ordures sont enlevées si vite est une allusion à cette épigraphe : *Affiavit et dissipati sunt,* qu'un jour je mettrai en tête de mon chapitre sur la thérapeutique de l'hystérie.

Voici maintenant l'événement qui a produit le rêve. C'avait été une après-midi d'été très chaude. Le soir, j'avais fait mon cours sur les rapports de l'hystérie et des perversions. Tout ce que j'avais dit m'avait déplu profondément et m'avait paru sans valeur. J'étais fatigué et je ne trouvais pas le moindre plaisir à mon rude travail. J'en avais assez de me vautrer ainsi dans toutes les saletés humaines et j'aurais voulu être auprès de mes enfants, ou encore voir les beautés de l'Italie. Dans cet état d'esprit, je quittai l'amphithéâtre et allai dans un café pour y prendre un sandwich en plein air, car je n'avais plus envie de dîner. Mais un de mes auditeurs m'accompagna. Il demanda la permission de s'asseoir à côté de moi pendant que je buvais mon café et m'étouffais avec mon croissant, et il se mit à me flagorner. Il avait énormément appris de moi ; il voyait tout maintenant avec d'autres yeux ; j'avais nettoyé les *écuries d'Augias* de la science des névroses de toutes les erreurs et de tous les préjugés ; bref, j'étais un grand homme. Cet hymne de louanges allait mal avec mon humeur du moment. Je dominai mal mon dégoût, et, pour me débarrasser du gêneur, je rentrai vite. Avant d'aller me coucher, je feuilletai encore Rabelais et lus une nouvelle de *C. F. Meyer : Die Leiden eines Knaben (Les souffrances d'un petit garçon).*

Voilà les éléments qui ont produit le rêve. La nouvelle de Meyer y ajouta des souvenirs d'enfance (cf. le rêve du comte *Thun,* dernière scène). L'état de lassitude et de dégoût dans lequel j'avais été pendant la journée persista dans le rêve : il fournit à son contenu presque tous les éléments. Mais, pendant la nuit, se réveilla le sentiment contraire, qui consistait à affirmer fortement et même outre mesure ma propre personnalité. Ce second sentiment annihila le premier. Le contenu du rêve devait s'organiser d'une manière telle que le même matériel put exprimer à la fois le sentiment de ma non-

valeur et ma mégalomanie. Le résultat de ce compromis a été un contenu équivoque, mais aussi une indifférence affective par inhibition réciproque des oppositions.

D'après la théorie de l'accomplissement du désir, ce rêve n'aurait pas été possible si le sentiment de dégoût n'avait pas rencontré les idées de grandeur, évoquées avec plaisir en dépit de la répression habituelle. Le rêve en effet ne veut pas représenter de sentiments pénibles. Le pénible de nos pensées de rêve ne peut pénétrer dans le contenu du rêve que sous le masque d'un accomplissement de désir.

Au lieu de neutraliser les affects ou de les laisser tels quels, le travail du rêve peut encore *les transformer en leur contraire.* Nous avons vu déjà qu'une des règles de l'interprétation établissait que chaque élément du rêve pouvait tantôt avoir son sens propre, tantôt signifier le contraire. On ne sait jamais d'avance s'il faut admettre l'un ou l'autre, le contexte seul en décide. La conscience populaire paraît avoir pressenti ce fait. Les clefs des songes appliquent fréquemment le principe du contraste. Une telle transformation en son contraire est possible grâce à l'enchaînement associatif très serré des idées qui lie la représentation d'une chose à son opposé. Comme toute autre forme de déplacement, cette transformation est un des procédés qui servent la censure, mais souvent elle est aussi le résultat d'un accomplissement de désir, qui, au fond, ne fait que remplacer une chose désagréable par son contraire. Tout comme les figurations de choses, les affects des pensées du rêve peuvent apparaître sous la forme de leur contraire. Il est probable que cette interversion des états affectifs est le plus souvent l'œuvre de la censure. La répression et le renversement sont utilisés, en effet, dans la vie sociale, pour déguiser nos sentiments, et nous avons vu quelles analogies profondes il y avait entre la vie sociale et la censure du rêve, avant tout la dissimulation. Quand je parle à quelqu'un qui m'inspire des sentiments hostiles, mais à qui je dois

des égards, il faut surtout que je dissimule à mon interlocuteur mes sentiments. Cela est plus important que l'atténuation que je pourrais par ailleurs apporter à l'expression de ma pensée. Si je lui adresse des paroles courtoises en les accompagnant d'un geste haineux ou méprisant, l'effet obtenu est le même que si je lui avais jeté mon mépris à la face. La censure me fait donc avant tout réprimer mes affects : maître dans l'art de la dissimulation, je manifesterai le sentiment contraire, je sourirai au lieu de montrer ma colère, et je serai aimable quand je voudrai terrasser mon ennemi.

Nous connaissons déjà un exemple excellent de renversement affectif sous l'action de la censure du rêve. Dans le rêve « de la barbe de l'oncle » j'éprouve une grande tendresse pour mon ami R…, tandis que et parce que les pensées du rêve le traitent d'imbécile. Cet exemple de renversement nous a apporté le premier indice de l'existence d'une censure dans le rêve. Ici il n'est pas nécessaire non plus d'admettre que le travail du rêve crée de toutes pièces un état affectif contraire. Il le trouve en général tout préparé dans le matériel des pensées du rêve. Il ne fait qu'augmenter sa tension en y ajoutant le pouvoir psychique de nos réactions de défense ; ainsi renforcé, l'affect peut contribuer à la formation du rêve. Dans le rêve de l'oncle que je viens de mentionner, l'affect opposé qu'est la tendresse provient probablement d'une source infantile (comme la suite du rêve le laisse supposer). Car les rapports entre oncle et neveu sont chez moi, à cause des souvenirs de ma première enfance, au fond de toutes les amitiés et de toutes les haines.

Ferenczi rapporte un autre très bon exemple de renversement affectif[245]. Un homme d'un certain âge est réveillé pendant la nuit par sa femme, inquiète de l'entendre rire à gorge déployée pendant son sommeil. Il raconta plus tard qu'il avait fait le rêve suivant : « *J'étais couché dans mon lit. Quelqu'un que je connaissais entra ; je voulais donner de la lumière, sans y réussir ; j'essayai de nouveau,*

245*Intern. Zitschr. f. Psychoanalyse, IV, 1916.*

mais en vain. Là-dessus ma femme sauta du lit pour venir à mon aide ; elle n'eut pas plus de succès, et, gênée de se trouver en négligé devant un homme, elle renonça à poursuivre et se recoucha ; tout cela était si comique que je ne pus m'empêcher de rire comme un fou. Ma femme dit : « Pourquoi ris-tu ? pourquoi ris-tu ? » *Et moi je continuai à rire jusqu'à mon réveil.* » – Le lendemain l'homme était épuisé et avait mal à la tête – « C'est parce que j'ai tellement ri », dit-il.

À l'analyse, le rêve paraît beaucoup moins amusant. La « personne connue » qui entre est, dans les pensées latentes du rêve, l'image de la mort, de la « grande inconnue » évoquée la veille. Le vieil homme atteint d'artériosclérose avait eu ce jour-là des raisons de songer à la mort. Le rire convulsif remplace les pleurs et les sanglots à l'idée de la mort, et c'est la lumière de la vie que le malade ne peut plus allumer. Cette triste pensée peut se rattacher à des tentatives conjugales infructueuses récentes au cours desquelles l'aide de sa femme en négligé n'a été d'aucun secours. Il a remarqué qu'il s'en allait à la dérive. Le travail du rêve a su transformer la triste idée de l'impuissance et de la mort en une scène comique et changer en rires les sanglots.

Il y a une catégorie de rêves qui méritent la qualification d'« hypocrites » et qui font subir à la théorie de la réalisation des désirs une rude épreuve. Mon attention fut attirée sur eux lorsque Mme Hilferding discuta, à la Société psychanalytique de Vienne, le récit du rêve ci-dessous raconté par Rosegger.

Rosegger écrit, dans le récit intitulé *« Fremd gemacht » (Waldheimat, II, p. 303)* : « Je dors ordinairement très bien, mais un rêve a gâté mon sommeil pendant beaucoup de nuits : je traînais, à côté de ma modeste vie d'étudiant et d'écrivain, l'ombre d'une véritable vie de tailleur, comme un fantôme dont je ne pouvais me débarrasser. Cela dura des années.

« Ce n'est pas que je me sois tous les jours occupé de mon passé et que j'en aie eu l'image vivante. Un garçon qui veut conquérir le monde et escalader le ciel, et qui est sorti de la peau d'un philistin, a autre chose à faire. Il a moins encore le temps de songer aux rêves de ses nuits. Ce n'est que plus tard, lorsque je fus habitué à réfléchir à tout – est-ce parce que le philistin reparut en moi ? –, que je me demandai pourquoi, toutes les fois où je rêvais, je me voyais aide-tailleur, et comment je faisais pour travailler indéfiniment chez mon patron, sans jamais être payé. Assis près de lui, cousant, repassant, je savais fort bien que ce n'était plus là ma place, que j'étais un homme de la ville et devais m'occuper d'autres choses ; mais j'avais toujours des vacances, j'étais perpétuellement en villégiature, et j'étais là et j'aidais le patron. Cela me mettait mal à l'aise, je regrettais de perdre un temps que j'aurais su employer mieux et d'une manière plus utile. Souvent, quand les choses n'allaient pas à sa guise, je devais subir les reproches du patron ; mais de salaire point de nouvelles. Souvent, le dos courbé, dans l'atelier obscur, je décidais de lâcher le travail et de me libérer. Une fois même, je le dis, mais le maître n'en tint pas compte, et bientôt après j'étais de nouveau assis près de lui, je cousais…

« Quelle joie le réveil apportait, après ces lourdes heures ! Je décidai, si ce rêve obsédant revenait, de le repousser énergiquement et de m'écrier : « C'est une mauvaise plaisanterie, je suis au lit, je prétends dormir tranquille !… » Mais la nuit suivante je me retrouvais à l'atelier.

« Cela continua pendant des années avec la même régularité obsédante. Il arriva, un jour, alors que mon maître et moi travaillions chez Alpelhofer, le paysan chez qui j'étais entré en apprentissage, que mon patron se montra particulièrement mécontent de mon travail. « Je voudrais bien savoir où tu as la tête ! » dit-il, et il me regarda d'un air sombre. Je pensai que le plus raisonnable était de me lever, de signifier au patron que j'étais chez lui par pure

complaisance et de partir. Mais je n’en fis rien. Je ne protestai pas non plus, lorsqu’il prit un apprenti et m’ordonna de lui faire une place sur la banquette. Je me reculai dans le coin et continuai à coudre. Le même jour, encore un apprenti fut embauché, un bigot : c’était Böhm, qui dix-neuf ans plus tôt avait travaillé chez nous et qui, en traversant la route de l’auberge, était tombé à la rivière. Lorsqu’il voulut s’asseoir, il n’y avait plus de place.

Je regardai le patron d’un air interrogateur, et il me dit : « Tu n’as aucune habileté pour le métier de tailleur, *tu peux partir, je te donne ton congé,* te voilà libre. » – Mon épouvante fut telle que je m’éveillai.

« Le jour commençait à poindre et ses premiers rayons pénétraient dans ma chambre. Des objets d’art m’entouraient ; dans ma bibliothèque m’attendaient l’éternel Homère, le gigantesque Dante, l’incomparable Shakespeare, le glorieux Goethe – tous ces hommes illustres et immortels. Dans la chambre voisine retentissaient les petites voix claires des enfants qui s’éveillaient et jouaient avec leur mère. J’avais l’impression d’avoir retrouvé cette vie douce et idyllique, cette vie paisible, riche de poésie, transfigurée de lumière, dans laquelle j’avais senti si souvent et d’une manière si profonde le bonheur humain, la joie contemplative. Et pourtant j’étais tourmenté par l’idée de n’avoir pas devancé mon patron et d’avoir au contraire reçu de lui mon congé.

« Et voici ce qu’il y a de remarquable : depuis la nuit où le patron m’a donné mon congé, je goûte le repos, je ne rêve plus du temps lointain où j’étais apprenti tailleur ; ce temps était agréable dans sa simplicité et il a pourtant jeté une grande ombre sur les années de ma vie qui suivirent. »

Dans cette série de rêves du poète, qui avait été en effet dans ses jeunes années apprenti tailleur, il est difficile de reconnaître l’influence de l’accomplissement d’un désir. Toute la joie appartient au jour, et le rêve, au contraire, traîne avec lui le fantôme d’une

époque triste, enfin dépassée. L'étude de quelques exemples analogues me permet de donner le sens de ces sortes de rêves. Lorsque j'étais jeune médecin, j'ai travaillé à l'Institut de Chimie, sans grand succès ; je pense rarement, et jamais sans quelque honte, à cette triste période de ma vie. En revanche, il m'est arrivé souvent de rêver que je travaille au laboratoire de chimie, fais des analyses, éprouve telle ou telle chose, etc. Ces rêves me donnent le même malaise que les rêves d'examen ; ils ne sont jamais très nets.

Comme j'interprétais un de ces rêves, mon attention s'arrêta enfin sur le mot « *analyse* » qui me livra la clef du problème. Je suis devenu, depuis, « *analyste* », je procède à des analyses, que l'on apprécie beaucoup, à des *psychanalyses.* Alors je compris tout : lorsque, pendant le jour, je me suis enorgueilli de ces sortes d'analyses et que je me suis félicité de mon succès, la nuit le rêve vient évoquer les autres analyses qui ont échoué et dont je n'ai aucune raison d'être fier ; ce sont les rêves de châtiment que fait l'homme arrivé : tels ceux de l'apprenti tailleur devenu poète célèbre. Mais comment se peut-il que le rêve, dans le conflit entre l'orgueil du parvenu et l'autocritique, se mette du côté de cette dernière et cherche sa matière dans un avertissement raisonnable plutôt que dans la réalisation interdite d'un désir ? J'ai déjà dit que la réponse à cette question présente des difficultés. Il semble qu'on puisse conclure ceci : il y a eu d'abord au fond de ce rêve un fantasme exagéré d'ambition ; mais ce qui a pris sa place dans le contenu du rêve, c'est l'étouffement de ce fantasme et l'humiliation. On peut attribuer ce renversement à un certain masochisme de l'esprit. Je ne verrais pas d'inconvénients à ce qu'on distingue ces *rêves-châtiments* des *rêves-accomplissement de désirs.* Ceci ne restreint en rien la portée de la théorie que j'ai jusqu'à présent exposée : ce n'est qu'un artifice de nomenclature destiné à prévenir le lecteur que choquerait cette contradiction. Une étude plus précise de quelques-uns de ces rêves montre encore autre chose. Dans le

fatras imprécis d’un de mes rêves de laboratoire, j’ai retrouvé l’âge qui me ramenait à l’année la plus sombre et la plus dépourvue de succès de ma carrière médicale ; je n’avais pas encore de situation et ne savais comment je pourrais gagner ma vie ; en même temps il me vint tout d’un coup à l’esprit que j’avais le choix entre plusieurs femmes que je pourrais épouser ! J’étais de nouveau jeune et elle était de nouveau jeune aussi la femme qui avait partagé avec moi ces années pénibles. Par là se trahissait le mobile inconscient de ce rêve : le désir de jeunesse, douloureux et jamais apaisé, de l’homme qui vieillit. Le combat qui s’est livré dans d’autres couches psychiques entre la vanité et la critique a bien déterminé le contenu du rêve ; mais seul le désir de jeunesse, plus profond, l’a rendu possible. On dit souvent : « Maintenant ça va bien ; on a eu de mauvais jours ; mais c’était tout de même le bon temps : on était jeune[246] ! »

Un autre groupe de rêves hypocrites, que j’ai eu l’occasion de constater chez moi-même, a pour contenu la réconciliation avec des personnes qui ne sont plus nos amis depuis longtemps. L’analyse découvre toujours, dans ce cas, un motif de n’avoir plus d’égards pour ces anciens amis et de les traiter comme des étrangers ou des ennemis. Mais le rêve se complaît à dépeindre le contraire.

En examinant les rêves communiqués par des poètes, il faut souvent admettre qu’ils ont omis dans leur récit les détails considérés comme gênants et accessoires. Ces rêves paraissent alors énigmatiques, ils ne le seraient pas si nous avions leur contenu exact.

O. Rank m’a fait remarquer aussi qu’il y a, dans le conte de Grimm : *Le Vaillant Petit Tailleur* ou *Sept d’un coup (Sieben auf einen Streich),* un rêve analogue de parvenu. Le tailleur, qui est

246Depuis que la psychanalyse a séparé la personne en moi et surmoi (*Massenpsychologie und Ich-Analyse, 1921, Ges. Werke, T. XIII*), on a pu aisément reconnaître dans ces rêves de châtiment l'accomplissement de désirs du surmoi.

devenu héros et gendre du roi, rêve une nuit de son ancien métier auprès de la princesse son épouse ; celle-ci, rendue méfiante, demande des gardes pour la nuit suivante : ils écoutent ce que dit le dormeur et veulent s'assurer de sa personne. Mais le petit tailleur est averti et sait maintenant corriger son rêve.

Les processus compliqués de suppression, de soustraction et de renversement, par lesquels les affects qui accompagnent des pensées du rêve deviennent les affects du rêve lui-même, sont faciles à voir dans des synthèses appropriées de rêves analysés entièrement. Je voudrais examiner encore quelques exemples de tendances affectives dans le rêve ; ils illustreront ce qui précède.

V. Dans le rêve de l'étrange tâche que me propose le vieux Brücke : préparer mon propre bassin, je *n'éprouve pas l'horreur qui devrait être liée à cette opération.* Ceci est une réalisation de désir à plus d'un point de vue. La préparation symbolise l'analyse intérieure que j'accomplis en un sens par la publication du livre sur le rêve. Celle-ci m'était en réalité si pénible que j'avais reculé de plus d'un an l'impression du manuscrit. Mon désir actuel est de dominer ce sentiment, c'est pourquoi je n'éprouve dans le rêve aucun *sentiment d'horreur (Grauen).* J'aurais bien voulu éviter le *Grauen* en un autre sens (= grisonnement) ; je blanchis beaucoup, et ces cheveux gris *(grau)* m'engagent à ne pas tarder davantage. On se rappelle la pensée qui apparaît à la fin du rêve : ce sont mes enfants qui achèveront la longue route, qui atteindront le but.

Dans les deux rêves où l'expression de la satisfaction est transportée aux moments qui suivent le réveil, cette satisfaction est motivée : dans le premier cas, par le sentiment que je vais apprendre ce que signifient les mots : « j'ai déjà rêvé cela » (il s'agit de la naissance de mes premiers enfants) ; dans le second cas, par la conviction qu'il arrivera un événement « annoncé par un présage » (sentiment analogue à celui qui a accueilli la naissance du second fils). Ici les affects sont demeurés les mêmes dans les pensées du

rêve et dans le rêve, mais il est rare que les choses se passent d'une manière aussi simple. Si l'on approfondit un peu les deux analyses, on constate que le sentiment de satisfaction, qui n'a rien à redouter de la censure, a reçu un apport d'une source qui n'est pas dans le même cas ; ce second affect provoquerait sûrement une résistance s'il n'avait eu soin de se dissimuler derrière l'affect semblable et autorisé, qui provient de la source permise, de se glisser sous son aile, en quelque sorte. Je ne puis malheureusement le démontrer par un rêve, mais un exemple emprunté à un autre domaine va rendre mon idée intelligible : Supposez à côté de moi une personne que je haïsse au point d'être heureux s'il lui arrive malheur. Mes tendances morales s'opposent à ce sentiment, je n'ose souhaiter une chose pareille, et, si un malheur immérité lui arrivait, je réprimerais ma satisfaction et me contraindrais à des regrets (en pensées et en actes). Tout homme a dû se trouver dans une situation analogue. Supposez maintenant que la personne que je hais s'attire par une faute un désagrément bien mérité : je puis dans ce cas donner libre cours à ma satisfaction de voir qu'elle a été frappée par un juste châtiment, et j'en dirai alors ce que tout le monde en a dit. Je puis toutefois constater que ma satisfaction est beaucoup plus vive que celle des autres ; elle bénéficie de l'apport que lui fournit ma haine, jusque-là empêchée par la censure de donner libre cours à ses affects. On constate des faits analogues dans la vie sociale, quand des personnes antipathiques ou appartenant à des minorités mal vues commettent une faute. Leur châtiment est accru par la malveillance latente qui se donne alors libre cours. Les juges sont injustes, mais ils n'en ont pas conscience, tant est grande leur satisfaction d'être libérés d'une longue répression intérieure. Dans de pareils cas, la qualité de l'affect est justifiée mais non ses proportions ; la critique intérieure rassurée sur un point néglige de vérifier le second.

C’est d’une manière analogue que l’on pourrait expliquer, dans la mesure où son explication peut être de nature psychologique, ce trait frappant que présentent les névropathes : une cause capable de déclencher un affect a, chez eux, un effet justifié dans le fond mais démesuré. L’excès provient des sources inconscientes d’affects, jusque-là réprimées mais aptes à former une liaison associative avec l’événement actuel. L’affect permis fraie à ces affects réprimés la voie nécessaire. Nous apprenons ainsi qu’entre les deux instances psychiques, celle qui réprime et celle qui est réprimée, il n’y a pas seulement des actions d’inhibition réciproques ; il y a lieu d’envisager des cas où elles collaborent et où leur renforcement mutuel a un effet pathologique. Ces constatations touchant la mécanique psychique trouvent leur application dans l’expression des affects par le rêve. Quand, dans un rêve, on trouve un sentiment de satisfaction et qu’on le retrouve dans les pensées du rêve, cela ne suffit pas à l’expliquer. Il faut en chercher une seconde source, étouffée par la censure, dans les pensées du rêve. Sous la pression de cette censure, cette seconde source aurait donné naissance à un affect contraire à la satisfaction. La présence de la première source permet à la seconde de soustraire la satisfaction au refoulement et de renforcer ainsi l’affect de la première. Les affects du rêve nous apparaissent ainsi comme formés de plusieurs affluents et comme surdéterminés par rapport aux pensées du rêve : *des sources affectives qui peuvent fournir le même affect agissent de concert dans le travail du rêve pour la production de cet affect*[247]*.*

L’analyse du bel exemple dans lequel « *non vixit* » constitue le point central nous apporte quelque lumière sur ces relations complexes. Dans ce rêve, les manifestations d’affects de qualité différente sont rassemblées en deux endroits du contenu manifeste. Au moment où j’anéantis en deux mots l’ami rival, on observe une superposition d’émotions hostiles et pénibles que le rêve lui-même

247J'explique de la même manière le grand plaisir que donnent les mots d'esprit tendancieux.

qualifie d’étranges. À la fin du rêve, je suis extraordinairement heureux et considère comme possible ce que la veille sait absurde : qu’il y a des revenants que l’on peut écarter par le simple désir.

Je n’ai pas encore fait connaître le point de départ de ce rêve. Il est essentiel et nous mène bien loin dans l’interprétation. J’avais reçu de mon ami de Berlin (que j’ai désigné par les lettres Fl.) la nouvelle qu’il allait être opéré, et que des parents à lui, vivant à Vienne, pourraient me tenir au courant de son état. Les premières nouvelles après l’opération ne furent pas bonnes et me donnèrent de l’inquiétude. J’aurais aimé y aller, mais j’avais à ce moment des douleurs rhumatismales qui me rendaient tout mouvement très pénible. Les pensées du rêve montrent que je craignais pour la vie de mon ami. Je savais que son unique sœur, que je n’avais pas connue, était morte toute jeune après une très courte maladie. (Dans le rêve, *Fl. parle de sa sœur et dit :* « *Elle mourut en trois quarts d’heure.* ») J’ai dû m’imaginer qu’il n’était pas plus solide et me représenter qu’ayant reçu de bien plus mauvaises nouvelles je partais enfin – et arrivais *trop tard,* ce qui pouvait m’être une source de durables remords[248]. Le reproche d’être arrivé *trop tard* est devenu le centre du rêve ; il est représenté par la scène où *Brücke,* le maître vénéré, me jette un regard effroyable. On va voir ce que produit cette dérivation. Le rêve ne peut rendre la scène telle que je l’ai vécue. Il laisse bien à un autre les yeux bleus de Brücke, mais c’est moi qui joue le rôle terrifiant, qui anéantis d’un regard. Cette interversion est l’œuvre d’un accomplissement de désir. Mes inquiétudes pour la vie de mon ami, le remords de n’y pas aller, ma confusion (il est venu me voir à Vienne *sans prévenir),* la nécessité où je suis de m’excuser pour cause de maladie, tout cela donne l’émotion complexe et intense qui domine tout ce groupe de pensées du rêve et qui est nettement sentie à travers le sommeil.

248Ce sont ces constructions, issues des pensées inconscientes du rêve, qui exigent *non vivit* au lieu de *non vixit*. « Tu es arrivé trop tard, il ne vit plus. » On a vu que la situation du rêve entraînait aussi : *non vivit*.

Il y a dans le motif de ce rêve un autre élément encore, qui avait produit sur moi une impression tout opposée. En me donnant les nouvelles inquiétantes des premiers jours après l'opération, on me demanda de n'en rien dire à personne. Cet avertissement me blessa, parce qu'il prouvait qu'on n'avait pas confiance en ma discrétion. Je savais, à vrai dire, que cela venait non de mon ami, mais d'un intermédiaire maladroit ou trop inquiet ; mais je fus très vivement touché par le reproche que cela enveloppait parce qu'il n'était pas entièrement injustifié. Des reproches sans fondement ne portent pas comme l'on sait, n'ont pas la force d'émouvoir. J'avais autrefois, dans un passé lointain, dans une affaire concernant non point l'ami en question, mais deux autres amis qui voulaient bien m'honorer de ce nom, répété bien inutilement des paroles dites par l'un sur le compte de l'autre. Les reproches que j'eus à subir à cette occasion, je ne les ai pas oubliés. L'un des deux amis que je brouillai ainsi était le P^r^ *Fleischl* ; l'autre peut être désigné par le prénom de *Joseph,* que portait également mon ami et adversaire P… du rêve.

Le rêve laisse apparaître le reproche d'indiscrétion dans les mots « *sans prévenir* » et dans la question de Fl. qui me demande « ce *que j'ai dit de lui à P…* ». Ce sont ces souvenirs qui ravivent le reproche d'arriver trop tard du temps où j'étais assistant au laboratoire de *Brücke.* En remplaçant le second personnage du rêve dans la scène de l'anéantissement par un certain *Joseph,* je fais exprimer à cette scène non seulement le reproche au sujet du retard, mais encore le reproche d'indiscrétion, plus profondément refoulé. On saisit ici nettement le travail de condensation et le travail de déplacement ainsi que leurs motifs.

L'agacement tout superficiel que j'ai éprouvé quand on m'a demandé d'être discret est renforcé par des éléments plus profonds et se tourne contre des personnes qui en réalité me sont chères. La source qui fournit ces apports remonte jusqu'à l'enfance. J'ai déjà raconté que mes amitiés intimes et mes inimitiés s'expliquent par

mon enfance et mes relations avec un neveu plus âgé que moi d'un an : il était plus fort que moi, et de bonne heure j'appris à me défendre ; nous étions inséparables et nous nous aimions, mais, par moments, à ce qu'on m'a dit, nous nous disputions et nous *accusions* l'un l'autre. Tous mes amis sont en un certain sens des incarnations de cette première figure qui « s'est montrée autrefois à mon œil assombri »[249], ce sont des *revenants.* Mon neveu revint lui-même pendant notre adolescence, et c'est à ce moment que nous représentâmes ensemble César et Brutus. L'intimité d'une amitié, la haine pour un ennemi furent toujours essentielles à ma vie affective ; je n'ai jamais pu m'en passer, et la vie a souvent réalisé mon idéal d'enfant si parfaitement qu'une seule personne a pu être l'ami et l'ennemi ; mais naturellement, ce n'était plus en même temps ou avec des alternatives répétées et fréquentes comme celles qu'avait connues ma première enfance.

Je ne rechercherai pas ici comment, en pareil cas, un événement récent générateur d'affect peut replonger jusque dans l'enfance et s'approprier la réaction affective d'un événement de celle-ci. Cela appartient à la psychologie de l'inconscient et a sa place dans une étude psychologique des névroses. Admettons, pour notre interprétation du rêve, qu'un souvenir d'enfance se présente à l'esprit – ou bien que l'imagination crée une représentation – dont le contenu sera le suivant : Les deux enfants viennent à se disputer pour un objet, ne précisons pas sa nature, bien que le souvenir, ou le faux souvenir, l'indique ; chacun prétend être arrivé le premier *(arriver plus tôt*) et avoir par conséquent droit à l'objet. On en vient aux coups : la force prime le droit ; d'après les indications du rêve, j'aurais pu savoir que je suis dans mon tort (« *je remarque moi-même mon* erreur ») ; je reste cependant cette fois le plus fort, et maître du champ de bataille. Le vaincu court chez mon père, qui est son grand-père, m'accuse, et je me défends avec les mots que je connais par le récit de mon père : « *Je l'ai battu parce qu'il m'a*

249*Die früh sich einst dem trüben Blick gezeit* (*GOETHE, Faust, I, Zueignung*).

battu. » Ainsi ce souvenir, ou plus vraisemblablement ce fantasme, qui s'impose pendant l'analyse du rêve – sans autre garantie, je ne peux dire comment –, se présente comme un lieu de rencontre des pensées du rêve, il rassemble les émotions dont les pensées sont sous-tendues comme un bassin de fontaine recueille l'eau. De là les pensées du rêve continuent de la manière suivante : C'est bien fait pour toi si tu as dû me céder la place ; pourquoi voulais-tu me chasser ? Je n'ai pas besoin de toi ; je trouverai un autre ami avec qui je pourrai jouer, etc. Nous débouchons ainsi sur le rêve. Cet « ôte-toi de là que je m'y mette » rappelle, en effet, le reproche d'arrivisme que j'ai dû adresser autrefois à mon ami Joseph, mort aujourd'hui. Il m'avait succédé comme moniteur dans le laboratoire de Brücke, mais là l'avancement était lent. Aucun des deux assistants ne bougeait ; la jeunesse devenait impatiente. Mon ami savait que sa vie serait courte ; rien ne l'attachait à celui qui lui bouchait la place. Un jour il dit ouvertement son impatience. Comme l'assistant en question était gravement malade, le désir de l'écarter pouvait (en dehors du cas où il aurait un avancement) avoir une signification choquante. Quelques années auparavant j'avais éprouvé plus vivement encore, comme il est naturel, ce même désir de prendre une place libre ; partout où il y a hiérarchie et avancement, le chemin est ouvert à des désirs qu'il faut réprimer ; le prince Hal, dans Shakespeare, ne peut s'empêcher d'essayer la couronne au lit de mort de son père. Mais le rêve, comme il sied, punit Joseph[250] et non moi.

« Parce qu'il était ambitieux je l'ai tué. » Parce qu'il ne pouvait attendre que l'autre lui cédât la place, il a dû partir lui-même. Ces pensées, je les nourris en moi, après avoir assisté, à l'Université, à l'inauguration du monument qu'on élève à l'autre. Une partie de la

250On a dû remarquer que le nom de *Joseph* joue un grand rôle dans mes rêves (cf. le rêve de l'oncle). Derrière les personnes qui portent ce nom, je puis avec une facilité particulière dissimuler mon moi, car Joseph est l'oniromancien de la Bible.

satisfaction que j'éprouve en rêve s'explique ainsi : « Châtiment mérité ; c'est bien fait. »

Lors de l'enterrement de cet ami, un jeune homme fit une remarque qui parut déplacée : l'orateur avait parlé comme si le monde ne pouvait subsister sans le disparu. Le jeune homme sincère, dont on troublait la douleur par cette exagération, s'indignait. Des pensées du rêve s'accrochent à ce discours : « Personne n'est véritablement irremplaçable ; combien en ai-je déjà conduits au tombeau ; moi, je vis encore ; je leur ai survécu et garde la place. » Une telle pensée, au moment où je redoute de ne plus trouver mon ami en vie, en arrivant à Berlin, amène un nouveau développement. Je me réjouis à l'idée de survivre encore à quelqu'un, à l'idée que ce n'est pas moi qui suis mort mais lui, que je garde la place, comme autrefois dans la scène d'enfants imaginée. Cette satisfaction, d'origine infantile, de garder la place fournit l'essentiel à l'affect qui apparaît dans le rêve. Je suis heureux de voir que je survis à l'autre, et j'exprime ce sentiment avec l'égoïsme naïf que peut illustrer la plaisanterie des gens mariés classique à Vienne : « Si l'un de nous deux meurt, je pars pour Paris. » Il va de soi que ce n'est pas moi qui mourrai.

On ne peut se dissimuler qu'il faut une grande maîtrise de soi pour interpréter et communiquer ses propres rêves. Il faut se résigner à paraître l'unique scélérat parmi tant de belles natures qui peuplent la terre. Dans le cas présent, je trouve tout à fait naturel que des *revenants* ne vivent qu'autant qu'on le leur permet et qu'on puisse les écarter au gré de son désir. C'est ainsi que mon ami Joseph a été puni. Mais les revenants sont des incarnations successives de mon camarade d'enfance ; je suis heureux de voir que je le remplace toujours, et, en ce moment même, où je suis sur le point de perdre quelqu'un, je lui trouverai un remplaçant. Personne n'est irremplaçable.

Mais que devient la censure dans ce rêve ? Pourquoi ne s'oppose-t-elle pas vigoureusement à ces pensées empreintes de l'égoïsme le plus brutal et pourquoi ne transforme-t-elle pas en profond déplaisir cette satisfaction de mauvaise qualité ? C'est, me semble-t-il, parce que d'autres courants de pensée irréprochables, se rapportant à ces mêmes personnes, donnent un sentiment de satisfaction et couvrent de leurs affects, l'affect venu de la source infantile interdite. Lors de l'inauguration du buste, je me suis dit encore : « J'ai perdu tant d'amis bien aimés, les uns sont morts, les autres ne m'aiment plus ; comme il fait bon penser que mon cœur n'est pas vide et que j'ai gagné cet ami qui signifie pour moi plus que ne pouvaient signifier les autres et que je garderai toute la vie, maintenant que me voici à un âge où on ne se fait pas facilement de nouveaux amis. » Je puis paisiblement transporter dans le rêve ma satisfaction d'avoir remplacé les amis perdus, mais derrière elle se glisse la satisfaction hostile, dérivée de la source infantile. Ma tendresse d'enfant renforce sans doute mon amitié d'aujourd'hui, mais ma haine infantile a su également trouver sa place et être représentée.

Le rêve contient encore une autre série d'idées qui doivent apporter de la satisfaction. Mon ami a eu, peu de temps avant, une petite fille ; il y avait longtemps qu'il le désirait. Je sais qu'il avait été très douloureusement frappé par la mort prématurée de sa sœur. Je lui ai écrit qu'il transporterait sur cette enfant l'affection qu'il avait pour sa sœur ; que cette petite fille lui ferait enfin oublier sa perte irremplaçable.

Ainsi cette suite d'idées se rattache à la pensée-carrefour du contenu latent du rêve : personne n'est irremplaçable. Regarde, ce sont des *revenants* ; tout ce qu'on a perdu revient. Il se trouve par hasard que la fille de mon ami porte le même nom que ma propre petite camarade d'enfance, qui a le même âge que moi et qui est la sœur de mon plus vieil ami et adversaire. Ce hasard rend plus étroits

les liens d'association entre les éléments contradictoires des pensées. J'ai entendu le nom de « Pauline » avec *satisfaction.* C'est cette coïncidence que le rêve rappelle en substituant un Joseph à un autre, et en se gardant de supprimer la similarité entre les sons initiaux dans les noms Fleischl et Fl. Ce détail m'amène à penser à la façon dont j'ai nommé mes enfants. Je tenais à ce que leurs noms ne fussent pas choisis d'après la mode du jour, mais déterminés par le souvenir de personnes chères. Leurs noms font des enfants des *revenants.* Enfin le seul moyen d'atteindre *l'immortalité* n'est-il pas pour nous d'avoir des enfants ?

Je voudrais, en terminant, envisager le rôle des affects en rêve d'un autre point de vue encore. Nous pouvons, pendant notre sommeil, être dominés par un penchant affectif, par un « état d'âme » ; cet état d'âme peut alors contribuer à déterminer le rêve. Il peut provenir d'événements ou pensées de la veille ou avoir une origine somatique. Dans les deux cas il sera accompagné de pensées correspondantes. Le contenu représentatif de ces pensées dans le premier cas conditionnera directement l'état affectif en question, dans le second cas il sera l'effet d'une tendance affective qu'il faudra rattacher à l'état organique et expliquer par cet état. Mais pour la formation du rêve les deux sont équivalents. Dans les deux cas, celui-ci ne pourra rigoureusement représenter que ce qui est accomplissement de désir et ne pourra emprunter sa force pulsionnelle psychique qu'au désir. L'état d'âme passager sera traité comme la sensation passagère qui s'éveille et agit pendant le sommeil : négligé ou utilisé pour l'accomplissement d'un désir. S'il est pénible, il deviendra une force pulsionnelle du rêve, il réveillera des désirs vigoureux que le rêve devra accomplir. Le matériel auquel il se rattache sera remanié afin d'être rendu utilisable pour cet accomplissement. Plus la part des sentiments pénibles dans les pensées du rêve sera intense et impérieuse, plus les désirs (*Wunschregungen*) les plus fortement réprimés tendront à être

représentés. Car le déplaisir qu'ils trouvent, et qu'autrement ils devraient créer en quelque sorte de toutes pièces, les aide puissamment à pénétrer de force dans le monde de la représentation. Ces observations touchent de nouveau au problème du cauchemar qui représente un cas limite.

IX. L'élaboration secondaire

Abordons maintenant l'étude du quatrième facteur de la formation du rêve.

Si nous poursuivons l'examen du contenu du rêve comme précédemment, en recherchant dans les pensées du rêve l'origine d'événements bizarres du contenu, nous buterions sur des faits dont l'explication exige une hypothèse toute nouvelle. Rappelons les cas où, dans le rêve même, on s'étonne, on s'irrite, on se révolte, et cela contre une partie du contenu même du rêve. La plupart de ces sentiments de critique ne sont pas dirigés en réalité contre le contenu du rêve, mais, ainsi que j'ai pu le montrer grâce à quelques exemples particulièrement favorables, ils en sont des éléments ; nous les avons reçus tels quels et n'avons fait que les adapter. Certains d'entre eux cependant n'ont pas cette origine, rien n'y correspond dans le matériel du rêve. Quel peut bien être, par exemple, le sens de la notion que nous avons assez souvent en rêve : « Mais ce ne peut être qu'un rêve ? » C'est bien là une vraie critique du rêve comme celles que nous formulons quand nous sommes éveillés. D'ailleurs c'est souvent un signe de réveil ; précédé, plus souvent encore, par un sentiment pénible, qui s'apaise quand nous constatons qu'il s'agissait bien d'un rêve en effet. L'idée : « Mais ce ne peut être qu'un rêve » au cours du rêve a le même sens que dans la bouche de la Belle Hélène d'Offenbach : elle sert à rabaisser l'importance des événements qui viennent d'être vécus et à rendre plus supportable ce qui va suivre. Elle endort une certaine instance qui commence à s'exercer et qui rendrait impossible la continuation du rêve – ou de la

scène. Or il est plus agréable de continuer à dormir, et d'endurer le rêve, « parce que au fond ce n'est qu'un rêve ». J'imagine que cette critique dédaigneuse intervient toutes les fois que la censure, qui ne s'endort jamais entièrement, se sent débordée par le rêve qu'elle a déjà accepté. Il est trop tard pour le réprimer ; elle essaie de parer à l'angoisse ou au malaise à l'aide de cette observation critique. C'est de la part de la censure une manifestation de l'esprit de l'escalier.

Cet exemple prouve d'une manière irréfutable que le contenu du rêve ne provient pas tout entier des pensées du rêve, mais qu'une fonction psychique, inséparable de notre pensée de veille, peut lui fournir une partie de ses éléments. Il s'agit maintenant de savoir si c'est un fait exceptionnel, ou s'il faut accorder à l'instance psychique qui d'ordinaire n'exerce qu'un pouvoir de censure un rôle régulier dans la formation du rêve.

C'est la seconde hypothèse qui est la vraie. Il est indubitable que la fonction qui censure, dont nous n'avons jusqu'ici constaté l'influence que dans les limitations et les omissions du contenu du rêve, peut aussi produire des adjonctions et des accroissements. Ces adjonctions sont souvent faciles à reconnaître, elles sont rapportées timidement, introduites par un « comme si… », ne possèdent pas en elles-mêmes une grande vivacité et n'interviennent que là où elles peuvent servir à créer une liaison entre deux morceaux du contenu, permettre l'assemblage de deux parties du rêve. Elles sont moins bien conservées par la mémoire que les rejetons du matériel du rêve ; elles sont oubliées les premières ; je suis même persuadé que, quand nous nous plaignons de n'avoir retenu qu'une faible partie de nos rêves, c'est à cause de la disparition de ces pensées intermédiaires. Dans une analyse complète, ces adjonctions se trahissent quelquefois par l'absence de matériel correspondant dans les pensées du rêve. Toutefois, un examen attentif montre que ce cas est rare ; la plupart du temps, ces éléments surajoutés peuvent être rattachés au matériel des pensées latentes ; mais ce matériel ne

pouvait, ni par sa valeur ni par sa surdétermination, prétendre à la pénétration dans le rêve. La fonction psychique de formation du rêve que nous analysons paraît ne créer du nouveau que lorsqu'elle n'a aucun moyen de faire autrement ; elle utilise autant qu'elle le peut ce qu'elle trouve dans le matériel du rêve.

Cette partie du travail du rêve se distingue par son caractère tendancieux. Elle procède comme le philosophe allemand raillé par le poète : il y a des trous dans son système, elle les bouche avec les pièces et les morceaux qu'elle tire de son propre fond. Ainsi elle enlève au rêve son apparence d'absurdité et d'incohérence et finit par en faire une sorte d'événement compréhensible. Le succès de l'opération est inégal. Il y a des rêves qui sont, à première vue, d'une logique irréprochable et parfaitement corrects ; ils partent d'une situation possible, ne lui font pas subir de changements contradictoires et, ce qui est plus rare, s'achèvent sans étrangeté. Ces rêves ont été très profondément élaborés par la fonction psychique en question pareille à la pensée de veille ; ils semblent avoir un sens, mais celui-ci est extrêmement éloigné du sens véritable du rêve. Si on les analyse, on se convainc qu'ici l'*élaboration secondaire* a disposé très librement du matériel et a conservé le minimum de ses relations. Ce sont là des rêves qui ont pour ainsi dire déjà été interprétés une fois, avant d'être soumis à notre interprétation au réveil. Dans d'autres rêves, ce remaniement tendancieux ne s'est fait sentir que partiellement : après un passage cohérent, le rêve devient absurde ou confus, pour retrouver quelquefois, plus loin, un aspect intelligible. Ailleurs, l'élaboration a complètement échoué ; nous nous heurtons à un amas incohérent de fragments.

Ce quatrième facteur du rêve, ce pouvoir qui nous apparaîtra vite comme connu (c'est même le seul qui nous soit familier) peut donc apporter au rêve sa contribution, et je ne saurais lui dénier absolument toute activité créatrice. Mais assurément son influence,

comme celle des autres facteurs, se manifeste surtout par une préférence, un choix fait dans le matériel psychique des pensées du rêve, matériel déjà formé. Il y a même un cas où l'effort de construire, pour ainsi dire, une façade au rêve lui est en grande partie épargné, c'est lorsque celle-ci est toute prête dans le matériel des pensées du rêve et n'attend plus que d'être utilisée.

J'appelle d'ordinaire *fantasme* cet élément particulier ; pour éviter tout malentendu, disons aussitôt que ce qui y correspond pendant la veille c'est le rêve diurne[251]. Les psychiatres n'ont pas encore suffisamment étudié son rôle dans la vie psychique. On peut attendre beaucoup à cet égard des recherches de M. Benedikt. L'importance du rêve diurne n'a pas échappé aux romanciers ; on connaît le type de rêveur que Daudet décrit dans *Le Nabab.* L'étude des psychonévroses montre pour notre stupéfaction que ces fantasmes ou rêveries diurnes sont les prodromes des symptômes hystériques, du moins d'un certain nombre d'entre eux ; ces symptômes se rattachent, en effet, aux fantasmes édifiés sur des souvenirs et non à ces souvenirs mêmes. La fréquence de ces fantasmes diurnes facilite notre connaissance de ces phénomènes ; mais, de même qu'il y a des fantasmes conscients, il y en a une masse d'inconscients, et qui doivent rester tels à cause de leur contenu et parce qu'ils proviennent de matériel refoulé. Une analyse plus approfondie des caractères de ces fantasmes diurnes nous apprend à quel point ils sont analogues à nos rêves, et méritent le nom de « rêves ». Leurs traits essentiels sont les mêmes que ceux des rêves nocturnes ; leur étude aurait pu, en fait, nous ouvrir l'accès le plus court et le meilleur vers l'intelligence de ceux-ci.

De même que les rêves, ce sont des accomplissements d'un désir ; de même que les rêves, ils reposent pour une bonne part sur les impressions laissées par l'expérience infantile ; de même que les rêves, ils bénéficient de la part de la censure d'une certaine

251*Tagtraum*, *day-dream*, *story*, rêve, petit roman.

indulgence. Quand on examine leur structure, on s'aperçoit que le motif de désir qui les a produits a mêlé les éléments dont ils sont faits et les a ordonnés en un ensemble nouveau. Ils sont à l'égard des souvenirs d'enfance sur lesquels ils se fondent à peu près dans le même rapport que maint palais romain de style baroque à l'égard des ruines antiques : les moellons et les colonnes des édifices anciens ont fourni le matériel pour la construction des palais modernes.

Nous retrouvons dans l'*élaboration secondaire* notre quatrième facteur de formation du contenu du rêve, une activité libre de toute contrainte, analogue à celle qui s'exerce dans la création de nos rêves diurnes. Nous pourrions dire dès maintenant que le quatrième facteur cherche à créer, à l'aide du matériel dont il dispose, *quelque chose comme un rêve diurne.* Mais quand un rêve diurne de cette sorte est déjà tout formé dans les pensées du rêve, il préfère s'en emparer et le faire entrer dans le contenu. Il y a des rêves qui ne font que reproduire un fantasme diurne peut-être inconscient, comme celui du petit garçon qui se voit en songe dans le char des héros d'Homère. La seconde partie tout au moins de mon rêve « Autodidasker » reproduit un fantasme bien innocent sur mes rapports avec le professeur N… Les conditions compliquées auxquelles le rêve doit satisfaire pour pouvoir apparaître font que le plus souvent le fantasme n'en est qu'une partie ou qu'une part seulement du fantasme pénètre dans le contenu du rêve. On peut dire qu'en gros le fantasme est traité comme n'importe quel autre élément du matériel latent ; mais il est fréquent qu'il forme un tout bien délimité à l'intérieur du rêve. Dans mes propres rêves je constate souvent des parties qui laissent une impression particulière. Elles me paraissent aisées, plus cohérentes et, en même temps, plus fugitives que d'autres passages du même rêve ; je sais que ce sont là des fantasmes incons dents, incorporés au contenu du rêve, mais je ne suis jamais parvenu à en fixer un. Du reste, ces fantasmes, comme

tous les autres éléments des pensées du rêve, subissent un tassement, une condensation, ils se recouvrent l'un l'autre, etc. ; et il y a des intermédiaires entre celui où il leur est permis de former le contenu ou du moins la façade du rêve, et celui où, au contraire, elles ne sont représentées dans le contenu du rêve que par l'un de leurs éléments ou par une allusion lointaine à l'un d'entre eux. Le destin réservé aux fantasmes par la pensée du rêve est visiblement déterminé par la facilité avec laquelle ils sont capables de se plier aux exigences de la censure et à la nécessité d'une condensation.

J'ai évité autant que possible, en choisissant des exemples d'interprétation, ceux où les fantasmes inconscients jouaient un grand rôle. L'introduction de cet élément aurait obligé à de trop longues explications sur la psychologie de l'inconscient. Mais je ne puis le négliger entièrement, puisque souvent le fantasme pénètre tout entier dans le rêve et plus souvent encore y transparaît. Voici un rêve qui paraît composé de deux fantasmes différents, opposés, et qui en certains points se recouvrent. L'un est superficiel, l'autre est, pour ainsi dire, l'interprétation du premier[252].

Le rêve en question – c'est le seul que je n'aie pas noté de façon précise – est à peu près le suivant : *Le rêveur (un jeune célibataire) est assis dans son restaurant habituel. Diverses personnes veulent l'emmener, l'une d'elles vient l'arrêter. Il dit à ses compagnons de table : « je paierai plus tard, je reviens. » Mais ils se moquent de lui et crient : « Nous connaissons ça, c'est ce qu'on dit*

252J'ai commenté, dans Brüchstück einer Hysterieanalyse (1905), un bon exemple d'un rêve analogue, produit par l'accumulation de plusieurs fantasmes. Je dois signaler que j'ai sous-estimé l'importance de ces rêves diurnes dans la formation des rêves tant que j'ai travaillé surtout sur mes propres rêves, qui s'appuyaient rarement sur des fantasmes, mais le plus souvent sur des discussions et des conflits d'idées. Chez d'autres, il est beaucoup plus facile de montrer la complète analogie d'un rêve diurne et du rêve nocturne. Les hystériques substituent souvent un rêve à une crise ; on voit donc que le fantasme du rêve diurne est le précurseur de ces deux structures psychiques.

toujours ! » Un des convives dit : « En voilà encore un qui s'en va. » On le conduit alors dans un local étroit, où il trouve une femme avec un enfant dans les bras. L'un de ceux qui l'ont accompagné dit : « C'est monsieur Müller. » Un commissaire ou quelque autre fonctionnaire feuillette un tas de papiers en répétant : « Müller, Müller, Müller… » Finalement, il lui pose une question, à laquelle le rêveur répond : « Oui. » Il se retourne pour regarder la femme et s'aperçoit qu'il lui a poussé une longue barbe.

Les deux éléments sont ici faciles à séparer. Le plus superficiel est *un fantasme de l'arrestation ;* il semble nouvellement formé par le travail du rêve. Au-dessous se montre le matériel qui a subi au cours de ce même travail un léger remaniement : c'est le *fantasme du mariage* ; et les traits qui peuvent être communs aux deux ressortent tout particulièrement comme sur une image composite de Galton. La promesse du célibataire : reprendre sa place à la table habituelle, l'incrédulité de ses compagnons de restaurant, rendus perspicaces par de nombreuses expériences, l'adieu : « En voilà encore un qui s'en va (se marie) », tous ces traits conviennent également aux deux. De même le « oui » répondu au fonctionnaire. L'action de feuilleter une masse de papiers en répétant le même mot correspond à un détail secondaire, mais reconnaissable, des cérémonies nuptiales : la lecture des télégrammes de félicitation, arrivés en masse et qui tous portent le même nom. L'apparition de la fiancée en personne atteste le triomphe du thème du mariage sur celui de l'arrestation, qui le double. Le fait que cette fiancée à la fin a de la barbe pourrait s'expliquer par un renseignement qui m'a été communiqué (il n'y a pas eu d'analyse). Le rêveur avait, la veille, traversé la rue avec un ami, adversaire du mariage comme lui-même, et lui avait signalé une belle brune qui venait en sens inverse. Mais l'ami avait déclaré : « Ces femmes-là finissent par avoir autant de barbe que leur père. »

Naturellement, ce rêve présente bien des éléments où la déformation a été profonde. Ainsi la réponse : « Je paierai plus tard » peut se rapporter à des craintes relatives à la dot. Visiblement, toutes sortes de scrupules empêchent le rêveur de s'abandonner avec plaisir au fantasme de mariage. L'un de ces scrupules, la crainte de perdre sa liberté, s'est incarné, au cours de la transformation, en une scène d'arrestation.

Si je reviens encore une fois sur le fait que le travail du rêve utilise volontiers un fantasme tout fait au lieu d'en forger un à partir du matériel fourni par les pensées du rêve, c'est que j'espère ainsi résoudre une des énigmes les plus intéressantes du rêve. J'ai raconté, le rêve de Maury qui, atteint à la nuque par son ciel de lit, se réveille ayant construit un long rêve qui était un roman complet du temps de la Révolution. Comme ce rêve paraît cohérent et vise tout entier à expliquer le choc que le dormeur ne pouvait prévoir, il nous faudrait donc admettre que tout ce rêve complexe a été composé et s'est déroulé dans le court intervalle entre la chute du ciel de lit et le réveil ainsi provoqué. Nous n'oserions pas attribuer à l'activité intellectuelle de la veille une telle rapidité, nous serions donc amenés à reconnaître au travail du rêve le privilège d'une accélération remarquable.

Le Lorrain, Egger, d'autres encore ont protesté contre cette conclusion, qui s'était rapidement répandue. D'une part ils contestent l'exactitude du récit de Maury, et d'autre part ils essaient de montrer que la rapidité de nos opérations intellectuelles pendant la veille ne le cède en rien à celle que l'on attribue au rêve. Ce sont là des questions de principe dont la solution me semble lointaine. Mais je dois avouer que leurs arguments contre le rêve de Maury, ceux d'Egger notamment, ne m'ont pas convaincu. Je proposerais volontiers l'explication suivante : serait-il donc si invraisemblable qu'il y eût là un fantasme conservé tout prêt durant des années et éveillé – je pourrais dire évoqué par allusion – au moment du choc ?

Ainsi disparaîtrait tout d'abord la grosse invraisemblance, la composition d'une si longue histoire avec tous ses détails dans l'espace d'un très court instant : elle était composée d'avance. Si le morceau de bois avait touché Maury éveillé, il aurait pu avoir le temps de se dire : « Tiens, on croirait la guillotine ! » Mais comme cela se passe pendant son sommeil, le travail du rêve utilise aussitôt le stimulus qui agit pour accomplir un désir, *comme si* il pouvait penser (tout cela au figuré) : « Voici une bonne occasion de réaliser le désir *(Wunschphantasie)* que telle et telle lecture a laissé dans mon imagination. » Il ne me paraît pas contestable que le roman rêvé ait été précisément du genre des rêveries d'adolescent. Qui ne se serait senti captivé – surtout étant français et historien – par les descriptions de l'époque de la Terreur ? La noblesse, hommes et femmes, fleur de la nation, montrait comment on peut mourir l'âme joyeuse, et conservait jusqu'au fatal appel nominal la vivacité de son esprit et le raffinement de ses manières. Comme il était tentant de se rêver au milieu d'eux sous la figure d'un jeune homme qui se sépare d'une dame en lui baisant la main, pour monter sans crainte sur l'échafaud ! Peut-être aussi l'ambition aura-t-elle été le thème principal de ce fantasme : l'auteur se sera mis à la place d'une de ces puissantes individualités qui dominent la ville par la seule force de leur pensée et de leur éloquence brûlante ; qui sentent battre tumultueusement en elles le cœur de l'humanité ; qui envoient par pure conviction des milliers d'hommes à la mort, et amorcent le remaniement de l'Europe ; qui en même temps sentent leur tête branler sur leurs épaules et qui finissent un jour par l'engager sous le couteau de la guillotine ; c'est un peu le rôle d'un des Girondins ou de Danton. Que le fantasme de Maury ait eu ce caractère ambitieux, c'est ce que semble montrer le détail, conservé par sa mémoire, qu'il était « accompagné d'un immense concours de peuple ».

Mais ce fantasme prêt depuis longtemps n'a pas besoin d'être refait en entier durant le sommeil ; il suffit qu'il soit pour ainsi dire

effleuré. Voici ce que j'entends par là. Lorsque au bout de quelques mesures quelqu'un dit, comme dans le *Don Juan* : « C'est des *Noces de Figaro* », cela soulève en moi un tourbillon de souvenirs dont aucun sur le moment ne peut parvenir au seuil de la conscience. La formule prononcée déclenche tout un ensemble en même temps. C'est précisément ce qui pourrait bien se passer dans l'inconscient. Le choc extérieur détermine le mouvement psychique qui conduit à l'ensemble du fantasme révolutionnaire. Ce dernier n'est pas vécu dans le sommeil, mais seulement dans le souvenir après le réveil. Une fois éveillé, l'on se rappelle dans ses détails le fantasme qui au cours du rêve a été aperçu en bloc. Cela ne permet pas d'affirmer que l'on se souvient de quelque chose qui a été réellement rêvé.

Cette explication d'un fantasme tout prêt, déclenché dans son ensemble par un choc extérieur, vaut pour d'autres rêves-réveils, par exemple le rêve de bataille de Napoléon à l'occasion de l'explosion de la machine infernale. Parmi les rêves que Justine Tobolowska a rassemblés dans sa thèse sur la durée apparente dans le rêve, le plus convaincant me paraît être celui d'un auteur dramatique, Casimir Bonjour, rapporté par Macario (1875)[253]. Cet homme voulut un soir assister à la première représentation d'une de ses pièces, mais il se trouva si fatigué qu'il s'assoupit sur son siège derrière les coulisses, juste au moment où le rideau se levait. Dans son sommeil, il suivit les cinq actes de la pièce, et observa tous les signes d'émotion donnés par les spectateurs à chaque scène. À la fin de la représentation, il entendit avec bonheur son nom proclamé au milieu des applaudissements les plus vifs. Soudain il s'éveilla, et n'en put croire ses oreilles et ses yeux. La représentation était encore aux premiers vers de la première scène, il ne pouvait avoir dormi plus de deux minutes. Il n'est certainement pas risqué d'affirmer que la reproduction des cinq actes de la tragédie, ainsi que l'observation de l'attitude du public à chaque scène ne proviennent pas d'une création renouvelée, mais doivent être tout bonnement la

253TOBOLOWSKA, p.53.

reproduction d'une ancienne rêverie. Mlle Tobolowska signale, avec d'autres auteurs, les deux caractères suivants, communs à tous les rêves qui présentent une succession accélérée de représentations : ils paraissent particulièrement cohérents, au contraire de beaucoup d'autres ; le souvenir qu'ils laissent est sommaire plutôt qu'explicite. Mais ce sont là les caractères mêmes de ces fantasmes tout prêts que le travail du rêve effleure. Les auteurs précités n'ont pas vu ce côté de la question. Je ne prétends pas d'ailleurs que tous les rêves de réveil admettent cette interprétation, ni que, d'une façon générale, le problème de la succession accélérée des représentations dans le rêve soit résolu par là.

Il nous faut maintenant examiner les rapports entre l'élaboration secondaire et les autres facteurs du travail du rêve. Dirons-nous que les facteurs créateurs du rêve : la tendance à la condensation, l'obligation d'échapper à la censure et la prise en considération de la figurabilité par les moyens psychologiques du rêve construisent un contenu préalable, lequel est remanié après coup et adapté le mieux possible aux exigences d'une seconde instance psychique ? C'est peu vraisemblable. On doit admettre que ces exigences de cette seconde instance constituent dès le début une des conditions auxquelles doit satisfaire le rêve, condition qui exerce une influence élective sur tout le vaste matériel des pensées du rêve – en même temps et de la même manière que la condensation, la censure imposée par la résistance et la figurabilité. Mais, des quatre conditions de la formation du rêve, c'est la dernière qui semble la moins contraignante. L'identité de cette fonction psychique, de cette élaboration secondaire du contenu du rêve, avec le travail de notre pensée de veille résulte à notre avis de la constatation suivante : notre pensée de veille (pensée préconsciente) se comporte à l'égard des éléments fournis par la perception exactement comme la fonction que nous venons d'étudier vis-à-vis du contenu du rêve. Elle met de l'ordre, introduit des relations, apporte une cohésion

intelligible conforme à notre attente. Nous allons plutôt trop loin dans ce sens ; les escamoteurs le savent bien, et leurs tours se fondent en grande partie sur cette habitude intellectuelle. Au cours de notre effort pour ajuster suivant un plan intelligible les impressions que nous offrent nos sens, nous commettons souvent les erreurs les plus étranges ou faussons même la vérité des faits dont nous disposons. Mais tout cela, on le sait du reste. En lisant, nous sautons des fautes d'impression qui dénaturent le texte : un effet d'illusion nous le fait voir correct. Un rédacteur d'un journal français très lu aurait, dit-on, fait le pari d'intercaler dans chaque phrase d'un long article les mots : « par-devant » ou « par-derrière », sans qu'un seul lecteur s'en aperçoive. Il gagna le pari. Un exemple comique de fausse cohésion m'a surpris il y a quelques années, tandis que je lisais un journal. Après la séance de la Chambre française où Dupuy fit cesser, par son mot courageux : « La séance continue », l'effroi répandu par l'explosion d'une bombe anarchiste, les occupants de la galerie furent entendus comme témoins et questionnés sur l'impression que leur avait causée l'attentat. Parmi eux se trouvaient deux provinciaux, dont l'un raconta qu'il avait bien entendu une détonation, juste après la fin du discours, mais qu'il avait cru qu'il était d'usage au Parlement de tirer un coup de feu pour signaler la fin de chaque discours. L'autre, qui avait entendu probablement déjà plusieurs orateurs, avait commis la même bévue ; il s'imaginait seulement que ce procédé était réservé aux discours particulièrement réussis.

C'est donc bien l'intervention de notre pensée normale, et non d'une autre instance psychique, qui impose au contenu du rêve l'intelligibilité, le soumet à une première interprétation et l'amène par là à être tout à fait mal compris. Notre interprétation doit donc observer le précepte suivant : négliger dans tous les cas la cohésion apparente du rêve comme suspecte, et accorder aux éléments clairs

et aux éléments obscurs la même attention dans nos recherches pour retrouver le matériel du rêve.

Nous voyons bien, après cela, de quoi dépend essentiellement l'échelle d'intensité et de netteté des rêves qui va de la confusion à la clarté. Les éléments qui nous paraissent clairs sont ceux que l'élaboration secondaire a pu ajuster ; les autres, où ce travail a échoué, nous paraissent obscurs. Comme ces derniers sont souvent aussi les moins accusés, nous pouvons conclure que l'élaboration secondaire du rêve doit être tenue pour responsable d'une partie de l'intensité plastique que possèdent certains tableaux du rêve.

On ne saurait mieux comparer l'élaboration définitive, telle qu'elle a lieu sous l'effet de la pensée normale, qu'aux « inscriptions » mystérieuses dont les *Fliegende Blätter* ont si longtemps amusé leurs lecteurs. Il s'agissait de leur faire croire qu'une certaine phrase, rédigée en patois pour plus de contraste, et d'une signification aussi bouffonne que possible, contenait une inscription latine. Pour cela, les lettres contenues dans ces mots étaient mêlées, et, au lieu d'être agencées en syllabes, elles étaient disposées suivant un ordre nouveau. Çà et là apparaissait un véritable mot latin, à d'autres endroits on croyait avoir affaire à des abréviations de mots latins, et à d'autres passages encore l'apparence d'un effacement partiel ou d'une lacune faisait oublier que chaque lettre prise isolément ne présentait aucun sens. Pour comprendre l'attrape, il fallait renoncer à chercher la prétendue inscription, réunir du regard les lettres disjointes et reconstituer, sans souci de l'ordre qu'on leur avait imposé, des mots de notre langue maternelle.

L'élaboration secondaire est le facteur du travail du rêve qui a été le mieux remarqué et compris par la plupart des auteurs. Havelock Ellis en donne une vivante image :

« Nous pouvons nous représenter les choses de la façon suivante. La conscience sommeillante se dit : voici venir notre

maître, la conscience éveillée, qui attache tant d'importance à la raison, à la logique, etc. Vite ! Prenons les choses, mettons-les en ordre – n'importe quel ordre est bon –, avant qu'il entre occuper la scène. »

L'identité de ce genre de travail et de celui de la pensée de veille est affirmée avec une clarté particulière par H. Delacroix :

« Cette fonction d'interprétation n'est pas particulière au rêve ; c'est le même travail de coordination logique que nous faisons sur nos sensations pendant la veille. »

J. Sully défend la même conception. De même Tobolowska :

« Sur ces successions incohérentes d'hallucinations, l'esprit s'efforce de faire le même travail de coordination logique qu'il fait pendant la veille sur les sensations. Il relie entre elles par un lien imaginaire toutes ces images décousues et bouche les écarts trop grands qui se trouvaient entre elles ».

Quelques auteurs font commencer cette activité coordinatrice et interprétative durant le rêve lui-même, et la font continuer dans l'état de veille. Ainsi F. Paulhan :

« Cependant j'ai souvent pensé qu'il pouvait y avoir une certaine déformation ou plutôt reformation du rêve dans le souvenir… La tendance systématisante de l'imagination pourrait fort bien achever après le réveil ce qu'elle a ébauché pendant le sommeil. De la sorte, la rapidité réelle de la pensée serait augmentée en apparence par les perfectionnements dus à l'imagination éveillée. »

De même Leroy et Tobolowska :

« … dans le rêve, au contraire, l'interprétation et la coordination se font non seulement à l'aide des données du rêve, mais encore à l'aide de celles de la veille… »

Ce facteur étant seul connu, il était inévitable qu'on en surestimât l'importance, en lui attribuant tout l'effort de création du rêve. Cette création se ferait au moment du réveil, selon la théorie

de Goblot et surtout celle de Foucault, qui mettent sur le compte de l'activité de veille la faculté de fabriquer le rêve avec les pensées apparues au cours du sommeil.

Leroy et Tobolowska disent de cette conception : « On a cru pouvoir placer le rêve au moment du réveil et on a attribué à la pensée de la veille la fonction de construire le rêve avec les images présentes dans la pensée du sommeil. »

Ces appréciations du rôle de l'élaboration secondaire me donnent l'occasion de rendre justice aux sagaces observations de H. Silberer. Silberer a, comme nous l'avons signalé plus haut, pris sur le fait, si l'on peut dire, la transformation des pensées en images, en s'imposant une activité intellectuelle alors qu'il était fatigué et tombait de sommeil. La pensée, abstraite en général, qu'il suivait s'évanouissait alors et était remplacée par une vision. Au cours de ces expériences, Silberer constata que l'image qui surgissait dans ces conditions et que l'on peut comparer à un élément du rêve figurait autre chose que la pensée soumise à l'élaboration, à savoir la fatigue elle-même, la difficulté de ce travail ou le déplaisir qu'il provoquait, c'est-à-dire l'état subjectif et les réactions fonctionnelles de la personne faisant un effort, et non pas l'objet de cet effort. Silberer appela ce phénomène, très fréquent chez lui, « *phénomène fonctionnel* », par opposition au « phénomène matériel » attendu.

« Par exemple : Je suis étendu un après-midi sur mon divan avec une extrême envie de dormir, mais je me contrains à réfléchir à un problème philosophique. Je cherche, en effet, à comparer les opinions de Kant et de Schopenhauer sur le problème du temps. Par suite de ma torpeur, je ne parviens pas à avoir présentes à l'esprit en même temps, comme il est nécessaire pour une comparaison, les deux suites d'idées. Après plusieurs essais infructueux, je m'enfonce dans la tête une fois de plus, de toute mon énergie, la déduction kantienne, pour la comparer ensuite à la position du problème chez Schopenhauer. Là-dessus, je dirige mon attention sur cette dernière,

et lorsque je veux revenir à Kant, je constate qu'il m'a échappé de nouveau ; je m'efforce en vain de le rejoindre. Cette tentative inutile pour retrouver aussitôt « le dossier Kant » égaré dans quelque coin de ma tête se présente à moi brusquement, quand je ferme les yeux, sous la forme d'un symbole plastique et concret, semblable en tous points à une vision de rêve : *je demande un renseignement à un secrétaire maussade qui, penché sur un bureau, ne se laisse pas déranger par mon insistance. Se levant à demi, il me regarde avec l'air d'un homme qui vous éconduit* » (*Jahrb., I, p. 314*).

Voici d'autres exemples, qui se rapportent à l'état d'oscillation entre le sommeil et la veille.

« Exemple n° 2. – Circonstances : Le matin au réveil. Encore quelque peu plongé dans le sommeil (état crépusculaire), je réfléchis à un rêve que je viens d'avoir, je le repense et le complète en rêve ; je me sens en même temps avancer vers la conscience de veille, mais veux rester encore dans cet état crépusculaire.

« Scène : *Je pose le pied sur l'autre bord d'un ruisseau, mais le ramène aussitôt, avec l'intention de rester de ce côté-ci* » (*Jahrb., III, p. 625*).

« Exemple n° 6. – Mêmes circonstances que dans l'exemple n° 4 [il veut rester encore un moment au lit sans s'endormir]. Je veux cependant m'abandonner encore un peu au sommeil.

« Scène : *Je prends congé de quelqu'un et conviens d'un nouveau rendez-vous.* »

Le « phénomène fonctionnel » – la « figuration de l'état à la place de l'objet » – a été observé par Silberer surtout au moment de l'assoupissement et du réveil. Il est facile de comprendre que seul le dernier cas est à considérer pour l'interprétation des rêves. Silberer a montré par de bons exemples que la partie terminale du contenu manifeste de beaucoup de rêves, que suit immédiatement le réveil, représente précisément le prélude ou le processus du réveil lui-même. On utilise dans ce but : un seuil que l'on franchit

(« symbolique du seuil »), un endroit que l'on quitte pour un autre, le départ en voyage, le retour chez soi, la séparation d'avec un compagnon de route, l'entrée dans l'eau, etc. Je ne puis m'empêcher, il est vrai, de remarquer que, dans mes propres rêves, comme dans ceux des personnes que j'ai examinées, le nombre des éléments de rêve se rapportant au symbole du seuil se rencontre incomparablement moins souvent que ne le font supposer les observations de Silberer.

Il est très possible que cette symbolique du seuil explique également maint élément d'états qui apparaissent au milieu du rêve, tels que les oscillations de la profondeur du sommeil ou la tendance à rompre le rêve. Cependant on n'a pas encore apporté d'exemples sûrs de ces faits. Il est plus fréquent de constater une surdétermination grâce à laquelle un fragment de rêve dont le contenu sort de la trame des pensées sert *en même temps* à représenter quelque état fonctionnel.

Le très intéressant phénomène fonctionnel de Silberer a – sans qu'il y ait de sa faute – conduit à bien des abus, en fournissant un appui à la vieille tendance à interpréter les rêves d'une manière symbolique abstraite. Dans leur complaisance pour la « catégorie fonctionnelle », certains auteurs en arrivent à parler de « phénomène fonctionnel » chaque fois qu'ils trouvent dans le contenu du rêve des activités intellectuelles ou des processus affectifs, bien qu'évidemment ces états fonctionnels ne puissent entrer dans le rêve dans une mesure plus grande que tous les autres restes diurnes.

Il faut convenir que les phénomènes observés par Silberer montrent un second aspect de la contribution de la pensée de veille à la formation du rêve ; cette contribution est d'ailleurs moins constante et moins significative que celle que nous avons désignée sous le nom d'élaboration secondaire. – Il nous était apparu qu'une partie de l'attention qui fonctionne durant le jour reste, pendant le

sommeil, appliquée au rêve, le contrôle, le critique et se réserve le pouvoir de l'interrompre. Nous étions amené tout naturellement à reconnaître dans cette instance psychique restée éveillée le censeur qui exerce sur la forme du rêve une influence si restrictive. Ce que les observations de Silberer y ajoutent, c'est le fait que, dans certaines circonstances, une sorte d'auto-observation entre aussi en jeu et contribue à alimenter le contenu du rêve. J'ai parlé ailleurs[254] des rapports qui existent vraisemblablement entre cette instance d'auto-observation (particulièrement active sans doute chez les esprits philosophiques) et la perception endopsychique, le délire d'observation, la conscience morale et la censure du rêve.

Résumons ce long exposé sur le travail du rêve. La question qui se présentait à nous était celle-ci : l'esprit s'emploie-t-il tout entier ou en partie seulement à l'élaboration du rêve ? Nos recherches nous ont montré que le problème était mal posé. Mais, si cependant l'on voulait répondre à la question dans les termes mêmes où elle a été posée, il faudrait accepter les deux aspects de l'alternative qui semblent s'exclure l'un l'autre. Le travail psychique dans la formation du rêve se divise en deux opérations : la production des pensées du rêve, leur transformation en contenu du rêve. Les pensées sont entièrement normales, « correctes » ; elles sont formées à l'aide de tout ce que peuvent offrir nos facultés mentales ; elles appartiennent au domaine de la pensée qui n'est pas devenue consciente, dont dérive également, par une certaine transformation, notre pensée consciente. Les énigmes qu'elles présentent, si intéressantes et captivantes qu'elles soient, n'ont pas de relation spéciale avec le rêve et ne doivent pas être traitées parmi les problèmes qu'il soulève[255]. Par contre, l'autre portion du travail, qui transforme les pensées inconscientes en contenu du rêve, est propre à la vie du rêve. Ce travail, qui est vraiment celui du rêve, diffère beaucoup plus de la pensée éveillée que ne l'ont cru même les

254*Zur Einführung des Narzissmus, Jahrbuch des Psychoanalyse, V. 1914 ; Ges. Werke, Bd. X.*

théoriciens les plus acharnés à réduire la part de l'activité psychique dans l'élaboration du rêve. Ce n'est point que ce travail soit plus négligé, incorrect, incomplet que la pensée éveillée, ni qu'il présente plus d'oublis. La différence entre ces deux formes de pensée est une différence de nature, c'est pourquoi on ne peut les comparer. Le travail du rêve ne pense ni ne calcule ; d'une façon plus générale, il ne juge pas ; il se contente de transformer. On en a donné une description complète, quand on a réuni et analysé les conditions auxquelles doit satisfaire son produit. Ce produit, le rêve, doit avant tout être soustrait à la *censure.* Pour cela, le travail du rêve se sert du *déplacement des intensités psychiques,* qui peut aller jusqu'à une « transvaluation de toutes les valeurs » psychiques. Il doit, en second lieu, rendre des pensées, uniquement ou surtout, à l'aide des traces-mnésiques, visuelles ou auditives. Cette obligation lui impose la prise en considération de la figurabilité, ce qui entraîne de nouveaux déplacements. Il faut de plus, semble-t-il, qu'il produise des intensités plus fortes que celles qu'il trouve dans les pensées du

255Autrefois, je trouvais très difficile d'habituer les lecteurs à distinguer entre contenu manifeste et pensées latentes. On me rétorquait toujours avec des arguments basés sur des rêves non interprétés et présentés tels que la mémoire les retient ; on semblait ignorer la nécessité d'une interprétation. Maintenant, les analystes, au moins, se sont réconcilliés avec le fait de remplacer le contenu manifeste par ce qui ressort de l'interprétation ; beaucoup d'entre eux , par contre, tombent dans une autre erreur à laquelle ils s'accrochent non moins obstinément. Ils cherchent l'essence du rêve dans son contenu latent ; ce faisant, la description entre les pensées latentes du rêve et le travail du rêve leur échappe. Le rêve n'est, au fond, qu'une forme particulière de pensée que permettent les conditions propres à l'état du sommeil. C'est le travail du rêve qui crée cette forme. C'est lui qui est l'essence du rêve ; c'est lui qui explique la nature particulière du rêve. Si je tiens à dire ceci, c'est pour justifier la fameuse « tendance prospective » du rêve. Le fait que le rêve cherche à résoudre les problèmes qui sont présentés à notre vie mentale n'est pas plus étrange que le fait que notre vie inconsciente d'éveil cherche à résoudre ces mêmes problèmes. Cela signifie simplement que cette activité se déploie aussi dans le préconscient, ce que savons déjà.

rêve, la nuit. Il procède, à cet effet, à une *condensation* qui ramasse et concentre des pensées éparses du rêve. Il s'intéresse peu à leurs *relations logiques :* lorsqu'il consent à les figurer, c'est de façon dissimulée, par des particularités de *forme.* Les affects liés aux pensées du rêve subissent moins de transformation que leur contenu représentatif. En général, ils sont réprimés. Là où ils subsistent, ils sont détachés des représentations et groupés selon leur nature. Une seule partie du travail du rêve, le remaniement, plus ou moins important, du matériel par la pensée partiellement éveillée, correspond quelque peu à la conception que les auteurs ont eue de l'activité de formation du rêve.

Chapitre VII. Psychologie des processus du rêve

Au nombre des rêves qui m'ont été rapportés, il en est un qui mérite une attention particulière. Je le tiens d'une malade qui l'a entendu raconter dans une conférence sur le rêve : je ne sais exactement quelle est sa source ; mais il fit sur cette dame une impression telle qu'elle s'empressa de le rêver à son tour, c'est-à-dire de reprendre des éléments de ce rêve dans le sien, pour exprimer par ce transfert un accord sur un point déterminé.

Les données de ce rêve modèle sont les suivantes. Un père a veillé jour et nuit, pendant longtemps, auprès du lit de son enfant malade. Après la mort de l'enfant, il va se reposer dans une chambre à côté, mais laisse la porte ouverte, afin de pouvoir, de sa chambre, regarder celle où le cadavre de son enfant gît dans le cercueil, entouré de grands cierges. Un vieillard a été chargé de la veillée mortuaire, il est assis auprès du cadavre et marmotte des prières. Au bout de quelques heures de sommeil, le père rêve que *l'enfant est près de son lit, lui prend le bras, et murmure d'un ton plein de reproche : « Ne vois-tu donc pas que je brûle* ? » Il s'éveille, aperçoit une vive lumière provenant de la chambre mortuaire, s'y précipite, trouve le vieillard assoupi, le linceul et un bras du petit cadavre ont été brûlés par un cierge qui est tombé dessus.

L'explication de ce rêve poignant est assez simple, et, d'après ce que m'a dit ma malade, je vois que le conférencier a su la donner.

La lumière très vive avait pénétré par la porte ouverte dans la chambre du père endormi et lui avait inspiré la conclusion même qu'il en aurait tirée en état de veille, c'est-à-dire que la chute d'un cierge avait provoqué un incendie près du cadavre. Peut-être même le père s'était-il couché avec la crainte que le vieillard ne sût pas s'acquitter de sa tâche.

Je n'ai rien à objecter à cette interprétation, si ce n'est qu'il y a eu sans aucun doute surdétermination : le discours de l'enfant doit être composé de propos qu'il a réellement tenus pendant sa vie, et qui, dans l'esprit de son père, se rattachent à des événements importants. Il aura dit : « Je brûle » (de fièvre, au cours de sa dernière maladie) et, probablement aussi : « Père, ne vois-tu donc pas ? » à propos d'un autre événement que nous ignorons, mais qui devait être émouvant.

Mais, ayant reconnu que le rêve, processus sensé, peut s'insérer logiquement dans la trame de l'expérience psychique, nous pouvons nous étonner qu'il ait pu y avoir rêve là où s'imposait un réveil précipité. On peut répondre : même ce rêve est l'accomplissement d'un désir. L'enfant mort s'y comporte comme s'il était vivant, il avertit lui-même son père, vient près de son lit et le tire par le bras, comme il a dû le faire dans l'une des circonstances d'où proviennent les propos tenus dans le rêve. Le père a prolongé un moment un sommeil qui satisfait son désir en lui montrant son enfant vivant. Sur la pensée éveillée, le rêve a eu le privilège de montrer l'enfant encore une fois vivant. Si le père s'était réveillé aussitôt, il aurait pour ainsi dire abrégé la vie de son enfant de toute la durée du rêve.

On voit tout de suite en quoi ce petit rêve nous intéresse. Nous avons cherché surtout jusqu'à présent le sens caché des rêves, les moyens de le découvrir et les procédés que le travail du rêve emploie pour le dissimuler. L'interprétation des rêves a été jusqu'ici l'objectif principal de notre enquête ; or voici un rêve qui ne pose aucun

problème d'interprétation, dont le sens est immédiatement accessible, et cependant nous remarquons qu'il garde encore ce caractère essentiel qui sépare nettement les rêves de la pensée éveillée et exige une explication. Ce n'est qu'une fois le travail d'interprétation déblayé que nous pouvons voir combien notre étude psychologique du rêve est restée incomplète.

Mais, avant de nous engager dans une nouvelle direction, peut-être ne serait-il pas inutile de nous demander si nous n'avons jusqu'à présent rien omis d'important. L'effort qui nous attend, en effet, est le plus difficile. Tous les chemins que nous avons jusqu'ici empruntés nous ont conduit à des solutions claires et satisfaisantes – nous allons maintenant vers l'obscurité. Il nous est impossible *d'expliquer le* rêve en tant que phénomène psychique, car expliquer signifie ramener à ce qui est déjà connu, or il n'existe jusqu'à présent aucune notion psychologique sous laquelle nous puissions ranger les éléments de base qui se dégagent de l'examen psychologique du rêve. Nous serons amené, au contraire, à faire de nouvelles hypothèses sur la structure de l'appareil psychique et le jeu de ses forces, et nous devons avoir grand soin de ne pas étendre nos conjectures au-delà de la première articulation logique, car sinon elles deviendraient tout à fait imprécises. Même si nous ne commettons aucune faute dans nos conclusions et si nous tenons compte de toutes les possibilités logiques, nous nous exposons à être vraisemblablement incomplet dans le montage des éléments et, du même coup, à ne pouvoir reconstituer l'ensemble. L'étude du rêve, et, d'une façon plus générale, l'étude d'une fonction psychique quelconque *isolée* ne sauraient nous apporter de conclusions touchant la structure et le fonctionnement de l'esprit dans son ensemble. Ce but ne peut être atteint que par une étude comparative de toute une série de fonctions et activités, qui seule permet de dégager les éléments constants. Il en résulte que les hypothèses auxquelles nous aura conduit l'analyse des processus du rêve devront être acceptées à

titre temporaire, si on peut ainsi dire, jusqu'à ce qu'on puisse les rattacher aux résultats d'autres recherches, qui, parties d'autres points, s'efforcent d'élucider les mêmes problèmes.

I. L'oubli des rêves

Commençons par examiner une difficulté que nous avons négligée jusqu'à présent, et qui cependant pourrait sembler de nature à retirer tout fondement à nos tentatives d'interprétation. Nous avons vu plus d'une fois que nous ne connaissions pas du tout le rêve que nous voulions interpréter ; ou, plus exactement, que rien ne pouvait nous garantir que nous le connaissions tel qu'il a réellement eu lieu. Les souvenirs du rêve que nous étudions sont tout d'abord mutilés par l'infidélité de notre mémoire, qui paraît tout à fait incapable de conserver le rêve, et en laisse perdre peut-être précisément les éléments les plus intéressants. Lorsque nous voulons examiner un rêve de près, nous avons toujours le sentiment que nous avons rêvé beaucoup plus que le court fragment dont il nous souvient, et même ce fragment nous paraît incertain. De plus, tout semble indiquer que notre souvenir n'est pas seulement fragmentaire, mais infidèle et déformé. Peut-être le rêve n'a-t-il été ni aussi incohérent et indistinct que dans notre mémoire, ni aussi cohérent que dans notre récit ; il se peut fort bien qu'en essayant de le raconter nous comblions à l'aide de nouveaux matériaux arbitrairement choisis les lacunes créées par l'oubli, que nous agrémentions, arrangions, accommodions le rêve ; si bien que tout jugement sur son véritable contenu est rendu impossible. Nous avons même trouvé chez un auteur (Spitta)[256], une hypothèse d'après laquelle tout ordre, toute cohésion ne sont introduits dans le rêve qu'après coup, lorsqu'on essaie de se le remémorer. Nous sommes donc exposés au danger que l'on nous arrache des mains l'objet même dont nous avons entrepris de préciser la valeur.

256Et aussi chez Foucault et Tannery.

Dans nos essais d'interprétation, nous avons jusqu'ici négligé ces avertissements. Nous avons même au contraire trouvé dans les éléments les plus petits, les moins saillants et les moins certains du rêve une invitation à l'interprétation aussi prononcée que dans ses éléments les plus clairs et les mieux conservés. Dans le rêve de l'injection faite à Irma, il était dit : « J'appelle *vite* le Dr M… », et nous avons admis que même ce petit détail ne se serait pas incorporé au rêve s'il ne se laissait pas rattacher à quelque point particulier. C'est ainsi que nous sommes venus à l'histoire de cette malheureuse malade auprès de qui je fis *vite* appeler un collègue plus âgé. Dans le rêve, absurde en apparence, qui traite comme quantité négligeable l'intervalle de 51 à 56, le chiffre 51 revenait *plusieurs fois.* Au lieu de trouver cela naturel ou indifférent, nous en avons conclu qu'il y avait dans le contenu latent du rêve une seconde série de pensées qui conduit au chiffre 51 ; et la piste ainsi suivie nous a révélé des craintes qui considéraient 51 ans comme terme de la vie, en contradiction absolue avec une pensée dominante qui au contraire tirait du nombre des années vécues une fierté. Dans le rêve « *Non vixit* », je trouvai un détail peu apparent qui m'avait échappé tout d'abord ; c'est le passage : « *comme P… ne le comprend pas…, Fl. me demande..* », etc. C'est seulement lorsque mon interprétation se trouva arrêtée que je revins à ces mots, et ils me conduisirent aux souvenirs infantiles qui sont le point de rencontre, le nœud des pensées du rêve. Ce fut comme dans les vers du poète :

Vous m'avez rarement *compris,*

Et je vous compris bien rarement aussi,

Ce n'est que quand ensemble nous roulâmes dans la

[boue

Que nous nous comprîmes aussitôt[257].

257Selten habt Ihr mich verstanden, Selten auch verstand ich Euch, Nur wenn wir im Kot uns fanden, So verstanden wir uns gleich. (*HEINE, Die Heimkehr.*)

Chaque analyse fournirait des exemples analogues prouvant que les plus petits détails sont indispensables pour l'interprétation des rêves et qu'en les négligeant on s'expose à ne pas aboutir. Nous avons, en interprétant les rêves, accordé la même attention à chaque nuance des termes dans lesquels ils nous étaient rapportés ; même lorsque nous rencontrions un mot dépourvu de sens ou insuffisant, semblant indiquer qu'on ne trouvait pas de traduction exacte du rêve, nous avons respecté cette lacune. Bref, nous avons traité comme un texte sacré ce qui, d'après nombre d'auteurs, serait une improvisation arbitraire, édifiée à la hâte en un moment d'embarras. Cette contradiction demande à être expliquée.

Ce faisant nous nous donnerons raison sans pour cela donner tort à ces auteurs. Du point de vue de nos nouvelles théories sur l'origine du rêve, les contradictions s'aplanissent intégralement. Il est exact que nous déformons le rêve lorsque nous le reproduisons : nous retrouvons alors ce que nous avons appelé l'élaboration secondaire, souvent capable de méprise, par l'instance de la pensée normale. Mais cette déformation fait partie de l'élaboration secondaire à laquelle sont soumises régulièrement, par suite de la censure, les pensées du rêve. Les auteurs que nous avons cités ont pressenti ou remarqué ici la partie apparente de cette déformation ; elle nous frappe moins parce que nous savons qu'une déformation bien plus étendue et bien plus difficile à saisir s'est déjà exercée au niveau des pensées latentes du rêve. Leur erreur est de croire que les modifications que subit le rêve quand il est remémoré et traduit par des paroles sont arbitraires, donc ne peuvent être expliquées et ne peuvent que nous donner un tableau erroné du rêve. Ils sous-estiment le déterminisme dans le domaine psychique. Or il n'y a là rien d'arbitraire. On peut toujours montrer qu'un second courant de pensées détermine les éléments que le premier n'avait pas déterminés. Si, par exemple, je voulais imaginer un nombre d'une façon tout à fait arbitraire, je ne le pourrais pas : le nombre qui me

viendrait à l'esprit serait déterminé par des pensées qui peuvent être éloignées de mes intentions immédiates, mais qui n'en agissent pas moins d'une manière univoque et nécessaire[258]. Les transformations que le rêve subit quand nous le racontons sont tout aussi peu arbitraires. Il y a une association d'idées entre elles et le contenu qu'elles remplacent, de sorte qu'elles nous aident à trouver ce contenu, qui peut-être a déjà été substitué à un autre.

Quand j'analyse les rêves de mes malades, je fais une expérience qui réussit toujours. Le récit d'un rêve me paraît-il difficile à comprendre, je demande qu'on le recommence. Il est rare que le malade emploie les mêmes mots. Or je sais que les passages autrement exprimés sont les points faibles qui pourraient trahir le rêve. L'indication est aussi sûre que le signe brodé sur la tunique de Siegfried. L'interprétation peut partir de là. Quand je demande au malade de répéter son rêve, il comprend que je vais m'efforcer de l'expliquer ; une certaine résistance lui fait aussitôt protéger les parties faibles de son déguisement, il essaie de remplacer l'expression qui aurait pu le trahir par une autre, plus éloignée. De cette manière, il attire mon attention sur la première. Plus il se défend, mieux je remarque que le rêve fut attentif à se déguiser.

Les auteurs ont mal compris, en lui donnant trop de place, le rôle du doute envers les récits de rêve. Rien ne nous prouve qu'il s'agisse d'un doute intellectuel. Rien ne garantit jamais que notre mémoire soit fidèle, nous cédons, bien plus souvent que de raison, à l'obsession de lui faire confiance. Le doute qu'un rêve ou un morceau de rêve ait été bien raconté n'est qu'un rejeton de la censure de la résistance qui empêche les pensées du rêve de parvenir à la conscience. Les déplacements, les substitutions n'ont pas suffi à cette résistance, elle s'attache encore, sous forme de doute, à ce qui a subsisté. Doute prudent, qui n'attaque jamais les éléments intenses, mais seulement ceux qui sont faibles et peu précis. Or nous

258Cf. *Psychopathologie des Alltagslebens, 1901, Ges. Werke, Bd. IV.*

savons maintenant qu'il y a eu, entre les pensées du rêve et le rêve lui-même, une « transvaluation totale de toutes les valeurs psychiques » ; la déformation n'a pu se faire que grâce à une diminution de valeur : c'est ainsi qu'elle se révèle toujours, parfois même elle ne se manifeste qu'ainsi. Quand, à un élément déjà imprécis du rêve, le doute vient encore s'ajouter, c'est l'indice que cet élément est un rejeton direct d'une des pensées du rêve que l'on voulait bannir. On peut comparer cette situation à celle des républiques de l'Antiquité ou de la Renaissance après une révolution. Les grandes familles, puissantes naguère, sont bannies, des parvenus occupent toutes les hautes situations, on ne supporte dans la ville que des membres infimes des familles qui ont exercé le pouvoir ou quelques partisans peu actifs ; et même ceux-là n'ont pas tous leurs droits civiques, on les observe avec méfiance. Le doute du rêve tient lieu de cette méfiance. C'est pourquoi j'exige que, pour l'analyse d'un rêve, on s'affranchisse de toute espèce de jugement fondé sur un degré de certitude et que l'on considère comme une certitude totale la moindre possibilité qu'un fait de telle ou telle espèce a pu se produire dans le rêve. L'analyse ne progresse que si on observe cette règle. Sinon la conséquence psychologique de cette dépréciation est que celui dont on analyse le rêve ne découvre aucune des représentations involontaires que cache ce doute. Cet effet ne paraît pas aller de soi ; il ne serait pas absurde de dire : Je ne puis garantir qu'il y a eu dans le rêve telle ou telle chose, mais voilà ce qui, à ce propos, me vient à l'esprit. Jamais cela ne se passe ainsi, et c'est précisément la perturbation que le doute provoque dans l'analyse qui le démasque comme un rejeton et un instrument de la résistance psychique. La psychanalyse se méfie à bon droit. Un

de ses principes est : *Tout ce qui interrompt la progression de l’interprétation est une résistance*[259]*.*

Tout comme le doute, l’oubli des rêves ne s’explique que par l’action de la censure. Le sentiment d’avoir beaucoup rêvé pendant une nuit et de n’en avoir retenu que peu de chose peut bien signifier dans de nombreux cas que le travail du rêve a bien fonctionné pendant toute la nuit mais n’a laissé passer en fin de compte qu’un très court rêve. On ne peut douter qu’on oublie progressivement le rêve après le réveil. On l’oublie souvent en dépit de toute la peine que l’on se donne pour le retenir. Mais je pense que, de même qu’on surestime en général l’étendue de cet oubli, on s’exagère la difficulté à connaître le rêve liée à ces lacunes. On peut souvent retrouver par l’analyse tout ce que l’oubli a perdu ; dans toute une série de cas, du moins, quelques bribes permettent de retrouver non point le rêve même, ce qui est accessoire, mais les pensées qui sont à sa base. Il faut beaucoup d’attention et de maîtrise de soi pour ces sortes d’analyses, et cela montre que l’oubli du rêve est intentionnel en quelque sorte[260].

La nature tendancieuse de l’oubli du rêve[261], profitable à la résistance, apparaît nettement, lors de l’analyse, à l’examen d’une première étape de l’oubli. Il est assez fréquent que, pendant l’interprétation, une partie du rêve que l’on avait considérée comme oubliée surgisse brusquement. Ce fragment de rêve arraché à l’oubli

259Il ne faut pas se méprendre sur cette formule un peu péremptoire : « tout ce qui interrompt la progression de l'analyse est une résistance ». Il faut la prendre, bien sûr, comme une simple règle technique, un avertissement pour l'analyste. Il est hors de doute que beaucoup d'incidents dont la responsabilité n'incombe pas aux malades peuvent se produire au cours de l'analyse. Il peut perdre son père sans y être pour rien, il peut y avoir la guerre, qui mette fin à l'analyse. Il reste, malgré tout, que cette formule à du vrai. Même si la cause qui interrompt l'analyse est réelle et indépendante de l'analysé, c'est de lui souvent que dépend l'importance de l'interruption. Le fait qu'il est prêt à l'accepter ou même à en exagérer la durée est une preuve évidente de sa résistance.

se trouve être toujours le plus important : il mène directement à la solution, et a donc été plus fortement exposé à la résistance. Parmi les rêves éparpillés dans ce livre, il en est un dans lequel j'ai dû ainsi replacer, après coup, un fragment de contenu (v. p. 477). C'est un rêve de voyage où je me venge d'une voyageuse désagréable et que je n'interprète à peu près pas, parce qu'une partie de son contenu est grossièrement scatologique. Le fragment est celui-ci : *Je dis d'un livre de Schiller : « It is from... », mais je rectifie, remarquant moi-*

260Je prends, dans mon *Introduction à la psychanalyse,* l'exemple suivant pour illustrer la signification du doute et de l'incertitude dans le rêve, alors que le contenu du rêve a été réduit à un seul élément. L'analyse, que je différai quelque temps, finit par réussir. Une malade sceptique a un rêve assez long au cours duquel certaines personnes lui parlent de mon livre sur *Le Mot d'esprit* et lui en disent du bien. Il est ensuite question de quelque chose à propos d'un *canal, peut-être d'un autre livre où il y a le mot canal, ou de quelque chose où il est question de canal... elle ne le sait pas... c'est tout à fait obscur.* Il ne faut pas croire que le mot « canal » échappera à l'interprétation à cause de son imprécision. L'interprétation sera difficile, mais non pour cette raison. Imprécision et difficulté ont le même motif. D'abord rien ne vient à l'esprit de la rêveuse et je ne peux naturellement rien dire non plus. Plus tard, le lendemain exactement, elle me raconte qu'elle a une idée qui se rattache *peut-être* à cela. C'est précisément un trait d'esprit, qu'elle a entendu raconter. Pendant la traversée de Douvres à Calais, un écrivain connu parle avec un Anglais qui, au cours de la conversation, cite le mot « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas ». L'écrivain répond : « Oui, le Pas de Calais », voulant dire par là que la France est sublime et que l'Angleterre est ridicule. Mais le Pas de Calais est un canal, le canal de la Manche. Si je crois que cette idée se rattache au rêve ? Tiens ! bien sûr, elle s'y rattache : elle apporte la solution de l'énigme. On ne peut douter que ce trait d'esprit n'ait existé dans l'inconscient dès avant le rêve et que le mot « canal » n'en provienne ; il n'a certes pas été trouvé après coup ! L'idée qui est venue à la malade prouve que, derrière l'admiration excessive qu'elle me témoigne, se cache du scepticisme ; c'est à cause de sa résistance que l'idée est apparue si timidement, et que l'élément de rêve correspondant a été si peu précis : la résistance est le fond commun des deux. On voit ici quelle est la relation entre l'élément du rêve et son fondement inconscient. Il est comme une parcelle de cet inconscient, comme une allusion à celui-ci ; son isolement l'a rendu tout à fait incompréhensible.

même mon erreur : « It is by... » L’homme le remarque et dit à sa sœur : « Il l’a bien dit[262]*. »*

Le fait qu’on se corrige soi-même en rêve, si étonnant pour de nombreux auteurs, ne mérite pas de nous occuper ici. Il est plus intéressant de montrer le souvenir qui a servi de matière à cette faute de langue du rêve. Je suis allé en Angleterre pour la première fois à 19 ans et je passai une journée au bord de la mer d’Irlande. Je ramassai naturellement les animaux marins que la marée avait laissés sur le sable en se retirant, et je prenais une étoile de mer (le rêve commence par Hollthurn – Holothurien), quand une charmante petite fille vint à moi et me demanda : « Is it a starfish ? » Je répondis : « Yes he is alive », mais j’eus honte de ma faute de grammaire et répétai la phrase correctement cette fois. Le rêve substitue à cette faute une autre incorrection grammaticale, que les Allemands commettent fréquemment aussi. On ne doit pas traduire : le livre est *de* Schiller par *from,* mais par *by.* Après ce que nous avons vu des buts du travail du rêve et de son indifférence dans le choix des moyens, nous ne serons pas étonnés que le mot *from* soit apparu ici, parce que, ayant le même son que l’adjectif allemand *fromm (pieux),* il autorisait une vaste condensation. Que signifie dans ce rêve le souvenir ingénu de cette rencontre au bord de la mer ? Il explique, par l’exemple le plus innocent qui soit, que j’ai mal utilisé le sexe, que j’ai mis là où il ne convenait pas un mot qui signifie le genre ou le sexe. C’est un des moyens d’arriver à la solution du rêve. Si, de plus, on veut rétablir les associations issues du titre du livre :

261Cf. au sujet de l’oubli intentionnel mon petit travail ; *Der psychische Mechanismus der Vergesslichkeit, in Monatschrift für Psychiatrie und Neurologie, 1918*, recueilli dans ma *Psychopathologie des Alltagslebens, ch. I, Ges. Werke, Bd. IV.*

262Il est assez fréquent que le rêve présente ces sortes de corrections pour des phrases en langue étrangère. MAURY rêva, à l'époque où il apprenait l'anglais, qu'il disait à une autre personne qu'il était allé la voir la veille : « I called for you yesterday. » L'autre répondit en indiquant l'expression correcte : « on dit : I called on you yesterday. »

« *Ma*tter and *Mo*tion » (*Mo*lière dans le *Ma*lade imaginaire : la matière est-elle laudable ? – a *mo*tion of the bowels), on complétera aisément.

Je peux montrer que l'oubli du rêve est en grande partie le fait de la résistance sur un exemple particulièrement probant. Un malade me raconte qu'il a eu un rêve, mais qui a disparu sans laisser de traces ; c'est donc comme s'il n'y avait rien eu. Nous nous mettons à l'œuvre, je rencontre une résistance, je donne une explication, à force d'encouragement et d'insistance j'arrive à réconcilier le malade avec une idée désagréable, et, à peine y ai-je réussi, qu'il s'écrie : « Maintenant je sais ce que j'ai rêvé ! » La résistance que j'avais dû vaincre était celle-là même qui lui avait fait oublier le rêve. En la surmontant j'avais permis au rêve de reparaître.

De même, le malade, à un certain moment de l'analyse, peut se rappeler un rêve d'il y a trois ou quatre jours, peut-être même plus, et qui a été jusque-là oublié[263].

L'expérience de la psychanalyse nous prouve d'une autre manière encore que l'oubli du rêve dépend beaucoup plus de la résistance que de la distance entre la veille et le sommeil, invoquée par les auteurs. Il m'est arrivé souvent ainsi qu'à d'autres psychanalystes et à des malades suivant un traitement psychanalytique d'être, si l'on peut dire, réveillés par un rêve et de commencer aussitôt après à l'interpréter, avec une pensée pleinement éveillée et lucide. J'ai souvent refusé de me rendormir jusqu'à ce que j'ai eu entièrement compris le rêve, et quelquefois pourtant, au réveil, j'avais oublié le travail d'interprétation aussi complètement que le contenu lui-même, tout en sachant que j'avais rêvé et que j'avais interprété mon rêve. C'est plus souvent le rêve qui entraîne avec lui dans l'oubli les résultats de l'interprétation et moins souvent l'activité intellectuelle qui parvient à préserver le rêve

263E. JONES raconte un cas analogue et qui se produit d'ailleurs fréquemment. On trouve, au cours de l'analyse d'un rêve, le souvenir d'un second rêve de la même nuit, si bien oublié qu'on n'en soupçonnait même pas l'existence.

dans la mémoire. Il n’y a cependant pas, entre mon interprétation et la pensée éveillée, l’abîme psychique par lequel les auteurs veulent expliquer l’oubli du rêve. Morton Prince objecte à ma théorie de l’oubli du rêve qu’il n’y a là qu’un cas spécial d’amnésie d’états dissociés *(dissociated states),* et qu’on ne saurait étendre mon explication de cette amnésie particulière à d’autres types, de sorte qu’elle perd toute valeur. Il rappelle par là au lecteur que, dans toutes ses descriptions d’états dissociés, il n’a jamais tenté d’interprétation dynamique. Sinon, il aurait découvert que le refoulement (ou la résistance qu’il provoque) est à l’origine des dissociations, tout autant que de l’amnésie qui frappe leur contenu psychique.

Je peux affirmer que les rêves sont aussi peu oubliés que les autres actes psychiques et, quant à leur rétention par la mémoire, valent les autres fonctions mentales – une expérience faite au cours de la rédaction de ce livre me l’a prouvé. J’avais conservé dans mes fiches un grand nombre de mes propres rêves que, pour une raison quelconque, je n’avais interprétés qu’incomplètement ou pas du tout. J’ai essayé, un ou deux ans plus tard, de les interpréter pour illustrer mes théories. J’ai réussi pour tous sans exception. Je peux même dire que l’interprétation était beaucoup plus aisée que lorsque les rêves étaient encore récents, ce que je ne peux expliquer qu’en supposant que j’ai, depuis, triomphé de beaucoup de résistances intérieures. Lors de ces interprétations après coup, j’ai comparé les pensées du rêve que j’avais alors découvertes avec celles récemment trouvées, le plus souvent beaucoup plus riches, et j’ai toujours retrouvé les anciennes sous les récentes, elles n’avaient pas changé. Je ne m’en étonnai pas trop, puisque j’avais dès longtemps coutume de faire interpréter à mes malades des rêves de leurs jeunes années, qu’ils me racontaient à l’occasion, de la même manière et avec autant de succès que si ces rêves avaient été faits la nuit précédente. Quand je parlerai des cauchemars, je donnerai des exemples de cette

interprétation à retardement. Quand je l'essayai pour la première fois, c'est parce que je m'attendais, et l'événement me donna raison, à ce que le rêve se comportât à cet égard comme un symptôme névropathique. Quand je traite par la psychanalyse un névropathe, un hystérique par exemple, il me faut des indications sur les premiers symptômes de sa maladie, maintenant dépassés, tout autant que sur ceux qui subsistent encore aujourd'hui et l'ont conduit à moi. Les premiers sont ordinairement plus faciles à découvrir. Dès 1895, je pus, dans mes *Studien über Hysterie,* communiquer l'explication d'une première crise d'angoisse hystérique qu'une malade âgée de 40 ans avait eue dans sa quinzième année[264].

Voici maintenant quelques indications destinées aux lecteurs qui désireraient vérifier l'exactitude de mes théories, en interprétant leurs propres rêves.

Il ne faut pas s'attendre à ce que l'interprétation tombe du ciel. Un certain entraînement est nécessaire même quand il s'agit de percevoir des phénomènes endoptiques, ou d'autres sensations sur lesquelles notre attention ne s'exerce pas d'habitude, et cela bien qu'aucun facteur psychique ne s'y oppose. Il est beaucoup plus ardu de saisir les « représentations involontaires ». Celui qui veut y parvenir devra se pénétrer des tendances exprimées dans cet ouvrage et suivre les règles données ici : faire taire pendant l'interprétation toute critique, tout préjugé, tout parti pris affectif ou intellectuel. Il se rappellera le principe de Claude Bernard : « Travailler comme une bête », c'est-à-dire avec autant d'acharnement et en se préoccupant aussi peu des résultats. À qui suivra ces conseils, la tâche cessera d'être rude. L'interprétation d'un

264Les rêves des premières années d'enfance, qui demeurent souvent dans la mémoire pendant des années avec toute leur fraîcheur, aident presque toujours beaucoup à comprendre l'évolution de la névrose du rêveur. Leur analyse épargne au médecin les erreurs et les incertitudes qui pourraient entre autres l'égarer dans ses déductions.

rêve ne se fait pas toujours d'une seule traite, il est fréquent que l'on se sente épuisé lorsqu'on a poursuivi une série d'idées, le rêve ne vous dit plus rien ce jour-là ; en pareil cas, il est bon d'interrompre et de reprendre le travail un autre jour. Une autre partie du rêve attire alors l'attention et l'on pénètre dans une autre couche des pensées. C'est ce qu'on pourrait appeler l'interprétation « fractionnée ».

Le plus difficile est de convaincre le débutant que sa tâche n'est pas achevée quand il est parvenu à une interprétation complète, sensée, cohérente et qui explique tous les éléments du contenu du rêve. Il se peut qu'il y en ait encore une autre, une surinterprétation du même rêve, et qu'elle lui ait échappé. On se représente malaisément d'une part la quantité prodigieuse d'associations d'idées inconscientes qui se pressent en nous et veulent être exprimées, et de l'autre la dextérité du rêve qui s'efforce par des expressions à sens multiple, comme le petit tailleur du conte, de tuer sept mouches à la fois. Le lecteur est toujours tenté au début de dire que l'auteur a vraiment trop d'esprit ; quand il aura lui-même un peu d'expérience, il en jugera autrement et mieux.

Je ne puis d'autre part me rallier à une théorie qui a été énoncée pour la première fois par H. Silberer et selon laquelle tout rêve (ou tout au moins beaucoup de rêves et certains groupes spécialement) exigerait deux interprétations distinctes, qui seraient entre elles dans un rapport précis. Une de ces interprétations, celle que H. Silberer appelle *psychanalytique*, donne au rêve un sens quelconque, le plus souvent sexuel-infantile ; l'autre, plus importante, qu'il nomme *anagogique,* montre les pensées plus sérieuses et souvent profondes qui ont servi d'étoffe au travail du rêve. Silberer n'a pas étayé cette théorie par des exemples de rêves analysés de ces deux manières. À mon avis, les faits qu'il avance n'existent pas. La plupart des rêves n'exigent pas de surinterprétation et, en particulier, d'interprétation anagogique. Il y a dans la théorie de Silberer, comme dans beaucoup d'autres

théories récentes, une tendance à voiler les conditions fondamentales de la formation des rêves et à nous détourner de leurs racines pulsionnelles. Pour un certain nombre de rêves j'ai pu vérifier les indications de Silberer ; l'analyse m'a montré que le travail du rêve s'était donné pour tâche de transformer en rêve une série de pensées de la veille, très abstraites et qui n'auraient pu être figurées directement. Il s'efforçait d'atteindre son but avec un matériel de pensées qui se trouvaient dans des relations plus lâches et pour ainsi dire *allégoriques* avec les pensées abstraites, et qui, en même temps, étaient plus aisées à représenter. L'interprétation allégorique d'un rêve ainsi formé est donnée aussitôt par le rêveur, l'interprétation véritable des éléments substitués doit être poursuivie par notre technique.

Il faut bien dire que tous les rêves ne peuvent pas être interprétés. Il ne faut pas oublier que les forces psychiques qui ont déformé le rêve s'opposent au travail d'interprétation. La question dépend du rapport des forces : d'une part la curiosité intellectuelle, la maîtrise de soi, les connaissances psychologiques et l'expérience de l'interprétateur, de l'autre les résistances intérieures. Nous pouvons tous en surmonter quelques-unes, assez du moins pour nous convaincre que le rêve a un sens et souvent aussi pour deviner ce sens quelque peu. Souvent un second rêve permet de préciser la signification du premier et de faire progresser son interprétation. Souvent toute une série de rêves, qui s'est déroulée à travers des semaines ou même des mois, a un fond commun, et il faut alors la soumettre à une interprétation d'ensemble. Quand deux rêves se succèdent, on peut souvent remarquer que l'un a pour centre ce qui est seulement indiqué en surface chez l'autre et inversement, de sorte qu'ils se complètent pour l'interprétation. J'ai déjà prouvé par des exemples que les rêves d'une même nuit doivent être toujours interprétés comme un tout.

Les rêves les mieux interprétés gardent souvent un point obscur ; on remarque là un nœud de pensées que l'on ne peut défaire, mais qui n'apporterait rien de plus au contenu du rêve. C'est l'« ombilic » du rêve, le point où il se rattache à l'Inconnu. Les pensées du rêve que l'on rencontre pendant l'interprétation n'ont en général pas d'aboutissement, elles se ramifient en tous sens dans le réseau enchevêtré de nos pensées. Le désir du rêve surgit d'un point plus épais de ce tissu, comme le champignon de son mycélium.

Revenons à l'oubli du rêve. Nous avons négligé d'en tirer une conclusion importante. S'il est évident que la veille veut oublier le rêve, soit d'un seul coup au réveil, soit par fragments pendant la journée, et que le principal agent de cet oubli est la résistance psychique qui a déjà, pendant la nuit, fait tout ce qu'elle pouvait contre le rêve, comment expliquer que le rêve ait pu se former malgré la résistance ? Prenons le cas le plus frappant, celui où la veille efface le rêve, où il semble n'avoir pas existé, considérons le jeu des forces psychiques. Il faut bien dire que, si la résistance avait été la nuit ce qu'elle est le jour, le rêve ne se serait pas produit. Concluons donc que, la nuit, la résistance s'affaiblit ; nous savons qu'elle n'est pas abolie, puisque nous avons pu montrer son rôle au cours de la formation du rêve dans la déformation. Sa diminution permettrait au rêve de se former, mais au réveil elle retrouverait ses forces, et écarterait alors ce qu'elle a dû supporter auparavant. La psychologie descriptive nous a appris que la condition essentielle de la formation des rêves est le sommeil de l'esprit ; à quoi nous pouvons ajouter : *le sommeil permet la formation des rêves parce qu'il diminue la censure endopsychique.*

On pourrait être tenté de considérer que c'est là la seule conclusion où puisse nous mener l'oubli du rêve ; et d'en tirer d'autres déductions sur les rapports d'énergie entre la veille et le sommeil. Mais arrêtons-nous dans cette voie. Quand nous aurons pénétré plus avant dans la psychologie du rêve, nous verrons que

l'on peut se représenter sa formation autrement encore. Sans avoir vraiment fléchi, la résistance contre les pensées du rêve devenant consciente serait contournée. On peut penser que le sommeil permet à la fois de diminuer et de contourner la résistance, favorisant ainsi deux facteurs de la création du rêve. Mais laissons cela, nous y reviendrons plus tard.

Il faut maintenant nous occuper d'une autre série d'objections faites à notre méthode. Nous procédons, on le sait, de la façon suivante : nous repoussons toute idée de représentations-but, nous dirigeons notre attention sur un élément isolé du rêve et nous notons les pensées involontaires qui nous viennent à l'esprit à ce sujet. Nous prenons ensuite un autre morceau du contenu du rêve, opérons de la même manière et nous laissons mener du coq à l'âne, par nos pensées, sans nous inquiéter de la direction suivie. Cela faisant, nous supposons qu'au bout du compte nous finirons bien par tomber sur les pensées latentes, source du rêve. La critique a beau jeu pour objecter : il n'est pas étonnant qu'un élément quelconque du rêve mène n'importe où, on peut toujours associer quelque chose à une représentation ; la seule chose surprenante serait que cette succession d'idées arbitraire et sans but parvînt précisément aux pensées du rêve. Il est probable qu'on se trompe soi-même, on poursuit la série d'associations à partir d'un élément, jusqu'à ce qu'on doive s'arrêter pour une raison quelconque ; quand on en prend un second, il est tout naturel que l'association, d'abord illimitée, trouve une partie du terrain occupée. On se rappelle encore les associations précédentes, de sorte que l'analyse des deuxièmes représentations ramène plus aisément à des idées qui ont des points de contact avec celle-ci. On s'imagine alors avoir trouvé un nœud d'où partent deux éléments du rêve. Comme on se permet n'importe quelle association et qu'on ne s'interdit que les passages d'une représentation à une autre habituels à la pensée normale, il n'est finalement pas difficile de fabriquer, à l'aide d'une série de « pensées

intermédiaires », quelque chose qu'on appellera les pensées du rêve et qu'on donnera pour le substitut psychique de celui-ci. Sans preuves évidemment, puisqu'on ne saurait les connaître d'autre façon. Tout cela est entièrement arbitraire, on utilise ingénieusement le hasard, mais n'importe qui, pourvu qu'il se donne cette peine inutile, pourra fabriquer de cette manière, à n'importe quel rêve, n'importe quelle interprétation.

À ces sortes de critiques nous pouvons d'abord opposer l'impression que donnent nos interprétations de rêves, les liaisons étonnantes avec des éléments du rêve, qui surgissent pendant qu'on poursuit les représentation isolées, et l'invraisemblance de l'hypothèse qu'on pourrait parvenir à une interprétation aussi parfaitement exhaustive autrement qu'en retrouvant les associations psychiques préexistantes. Nous pourrions nous justifier aussi en alléguant la solution des symptômes hystériques, dont l'exactitude est prouvée par l'apparition et la disparition des symptômes à la place indiquée, où le texte est, en quelque sorte, précisé par l'illustration. Mais puisqu'on nous demande comment une succession de pensées arbitraire et sans but peut conduire à un but préexistant, nous ne chercherons pas d'échappatoires ; nous avons le moyen non certes de résoudre le problème, mais de l'éliminer complètement.

En effet, il est tout à fait inexact de prétendre que nous cédons à des représentations sans but si comme, lors de l'interprétation, nous laissons tomber la réflexion et apparaître en nous les représentations involontaires. On peut montrer que nous ne renonçons alors qu'aux représentations-but que nous connaissons et que, celles-ci arrêtées, d'autres, inconnues – ou, selon l'expression moins précise : inconscientes –, manifestent leur force et déterminent le cours de nos représentations involontaires. Notre influence personnelle sur notre vie psychique ne permet pas d'imaginer une pensée dépourvue de représentations-but ; j'ignore

l'état de désagrégation psychique qui pourrait le permettre[265]. Les psychiatres ont désespéré trop tôt de la solidité de notre construction psychique. Je sais que, pas plus que le rêve, l'hystérie ou la paranoïa ne présentent un cours de pensées déréglé et sans représentations-but. Cela ne se produit peut-être même pas dans les affections psychiques endogènes ; les délires mêmes des confus ont un sens, selon la fine remarque de Leuret, et sont incompréhensibles à cause de leurs lacunes seulement. J'ai pu faire la même

265On m'a fait remarquer depuis que E. v. Hartmann avait eu la même opinion sur ce point important. Dans un article de la *Intern. Zeitschr. f. ärztl. Ps.-A. (I, 1913, p. 605 sq.),* N. E. POHORILLES écrit à ce sujet : « Pour ce qui est du rôle de l'inconscient dans la création artistique, Ed. v. Hartmann *(Philos, d. Unbew., t. I, liv. B, chap. V*) a énoncé clairement la loi d'après laquelle les associations d'idées sont dirigées par des représentations de but inconscientes, sans toutefois se rendre compte de la portée de cette loi. Il veut prouver que « toute combinaison de représentations sensibles, si elle n'est pas l'effet du seul hasard, mais doit conduire à un but, a besoin d'être soutenue par l'inconscient », et que l'intérêt conscient que nous prenons à une certaine association d'idées pousse l'inconscient à trouver, parmi les innombrables représentations possibles, celles qui sont le mieux adaptées à ce but. « C'est l'inconscient qui choisit selon les fins de l'intérêt : ceci vaut également pour les associations d'idées de la pensée abstraite et pour les représentations sensibles ou les groupements artistiques » et pour les traits d'esprit. C'est pourquoi on ne saurait réduire ces associations d'idées aux représentations évoquées et évocatrices telles que nous les présente la psychologie associationniste classique. Cette réduction « ne serait légitime que si l'homme pouvait s'affranchir non seulement de tout but conscient, mais encore de toute espèce d'intérêt inconscient et même d'état d'âme, de disposition affective. Mais on ne peut imaginer un pareil état, car, même lorsqu'on paraît abandonner complètement au hasard ses associations d'idées, ou lorsqu'on se laisse complètement entraîner par ses rêveries, d'autres intérêts agissent, des sentiments et des états d'âme prévalent et ils exercent leur influence sur nos associations d'idées » (*Philos. d. Unbew., II^e^ éd., I, p. 246*). On ne trouve dans les rêves à demi inconscients que les représentations qui correspondent à l'intérêt principal (inconscient) du moment *(1. c.).* Du point de vue même de Hartmann, la façon dont la méthode psychanalytique comprend l'influence des sentiments et des états d'âme sur les libres associations d'idées est parfaitement justifiée. » — DU

observation chaque fois que j'ai eu l'occasion d'en voir. Les délires sont l'œuvre d'une censure qui ne se donne plus la peine de dissimuler son action et qui, au lieu d'agir pour élaborer des transformations moins choquantes, efface brutalement tout ce qui lui déplaît, de sorte que ce qui reste devient incohérent. Elle agit tout à fait comme procédait la censure russe des journaux à la frontière, qui caviarde les journaux étrangers avant de les mettre entre les mains des lecteurs qu'elle avait à protéger.

Que, dans des lésions organiques de l'encéphale, on puisse observer le libre jeu des représentations associées au hasard, cela n'a rien d'impossible ; mais ce que l'on a interprété comme tel dans les psychonévroses s'explique toujours par l'action de la censure sur une suite de pensées qui est poussée au premier plan par des représentations-but restées cachées[266]. On a considéré comme une preuve irréfutable de l'existence d'associations libres de représentations-but le fait que des représentations ou des images pouvaient être unies « superficiellement », c'est-à-dire par assonance, double sens d'un mot, rencontre dans le temps sans rapport profond de signification, tous procédés qu'utilisent les traits d'esprit et les jeux de mots. Ces indications sont justes pour ce qui concerne les liaisons de pensées qui conduisent des éléments du contenu du rêve aux pensées intermédiaires et de celles-ci aux pensées mêmes du rêve ; nous en avons trouvé, lors de nos analyses, d'étranges exemples. Il n'y avait pas de lien si lâche, de plaisanterie si rebutante qu'ils ne pussent servir à passer d'une pensée à l'autre. Mais on voit aisément d'où vient cette indulgence. *Chaque fois qu'un élément psychique est lié à un autre par une association choquante*

PREL *(Philos, d. Mystik, p. 107*) conclut, du fait qu'un nom longuement cherché nous revient brusquement et sans intermédiaire, semble-t-il, qu'il existe une pensée inconsciente et cependant dirigée vers un but dont le résultat apparaît brusquement à la conscience.

266Cf. une confirmation éclatante de cette supposition donnée par C.G. JUNG à propos de la démence précoce (*Zur Psychologie der Dementia praecox, 1907*).

ou superficielle, il y a entre les deux un lien naturel et profond soumis à la résistance de la censure.

Les associations superficielles dominent à cause de la pression de la censure et non parce que les représentations-but font défaut. Dans la figuration, les associations superficielles remplacent les profondes quand la censure rend ces voies normales impraticables. C'est comme lorsqu'une inondation rend les bonnes routes de la montagne inutilisables : on continue à circuler, mais par les sentiers abrupts et incommodes que seuls les chasseurs prennent d'ordinaire.

On peut ici distinguer deux cas, qui au fond n'en forment qu'un. Ou la censure ne s'attaque qu'au lien entre deux pensées qui, isolées, lui échappent. En ce cas les deux pensées apparaissent successivement dans la conscience ; leur enchaînement reste caché ; en revanche nous saisissons entre les deux une liaison superficielle à laquelle nous n'aurions jamais pensé et qui en général part d'un point du complexe représentatif tout différent de celui auquel se rattache la liaison essentielle réprimée. Ou les deux pensées sont soumises à cause de leur contenu à la censure ; en ce cas elles n'apparaissent pas sous leur forme véritable, mais sous une forme modifiée, qui remplace la première, et les deux pensées qui les remplacent sont choisies d'une manière telle qu'une association superficielle entre elles traduit la liaison essentielle de celles qu'elles représentent. *Dans les deux cas, sous la pression de la censure, il y a eu déplacement, passage d'une association normale et sérieuse à une association superficielle et d'apparence absurde.*

C’est parce que nous sommes au fait de ces déplacements que nous pouvons nous fier sans inquiétude aux associations même superficielles[267].

La psychanalyse des névroses met largement à profit les deux règles que nous avons indiquées : elle sait que, quand nous renonçons aux représentations-but conscientes, ce sont les représentations-but cachées qui dirigent le cours de nos représentations ; et que les associations superficielles ne font que se substituer, grâce au déplacement, aux associations réprimées profondes. Ces deux règles constituent la base de notre technique. Lorsque je demande à un malade de ne pas réfléchir et de me dire tout ce qui lui passe par la tête, je pose en principe qu’il garde dans l’esprit les représentations-but du traitement, et je considère que je dois trouver un rapport entre les choses en apparence les plus innocentes et les plus fortuites qu’il pourra me dire et son état. Il y a une autre représentation-but que le malade ne soupçonne pas : c’est la personne de son médecin. La technique psychanalytique doit, pour ses buts thérapeutiques, comprendre toute la portée de ces règles fondamentales et en rechercher toutes les applications possibles.

Nous voici parvenu à l’un des points où nous devons abandonner à dessein le problème de l’interprétation[268].

267Ces indications valent naturellement aussi pour le cas où les associations superficielles apparaissent sous leur forme la plus simple dans le contenu du rêve, comme par exemple dans les deux rêves de MAURY, (pèlerinage — Pelletier — pelle ; kilomètre — kilogramme — Gilolo — Lobelia — Lopez — loto). Mes travaux sur les névropathes m'ont appris quelle est l'espèce de réminiscence qui se présente ainsi. Il s'agit de recherches dans des encyclopédies ou dans des dictionnaires, où les malades ont essayé de trouver, à l'époque de leur puberté le plus souvent, l'explication des problèmes qui excitaient leur curiosité sexuelle.

268Les principes que j'expose ici, et qui ont d'abord paru bien invraisemblables, ont depuis été prouvés expérimentalement et mis en valeur par les *Diagnostische Assoziationsstudien* de Jung et de ses élèves.

Ce qu'il faut retenir des objections qui nous ont été faites, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'attribuer au travail nocturne toutes les idées qui surgissent au cours du travail d'interprétation. Éveillés, nous refaisons le chemin qui mènera des éléments du rêve aux pensées du rêve. Le travail du rêve l'a fait en sens inverse, et il n'est pas du tout vraisemblable que ce chemin puisse être suivi dans les deux sens. Il semble bien plutôt que pendant le jour nous pratiquions par nos nouvelles liaisons d'idées des espèces de sondages qui touchent les pensées intermédiaires et les pensées du rêve tantôt ici, tantôt là. Nous voyons comment les éléments nouveaux de la journée s'intercalent dans l'interprétation, et il est vraisemblable aussi que l'augmentation, depuis la nuit, de la résistance oblige à des détours nouveaux et plus compliqués. Le nombre et le genre des pensées collatérales que nous tissons ainsi pendant le jour n'ont pas d'importance psychologique, l'essentiel est qu'elles nous conduisent vers les pensées du rêve que nous recherchons.

II. La régression

Maintenant que nous nous sommes défendu contre les objections que l'on pourrait nous faire, ou que du moins nous avons laissé entrevoir nos moyens de défense, il s'agit d'entreprendre la recherche psychologique à laquelle nous nous sommes préparé dès longtemps. Réunissons les principaux résultats obtenus jusqu'ici. Le rêve est un acte psychique complet ; sa force pulsionnelle est toujours un désir à accomplir ; sa non-reconnaissance en tant que désir, ses bizarreries et ses absurdités multiples proviennent de la censure psychique qu'il a subie lors de sa formation. En dehors de l'obligation d'échapper à cette censure, ont encore contribué à sa formation l'obligation de condenser le matériel psychique, une considération de sa figurabilité par des images sensorielles et – bien qu'irrégulièrement – la préoccupation de donner à l'ensemble un aspect rationnel et intelligible. Chacun de ces principes mène à des

postulats et à des conjectures de caractère psychologique ; il faut examiner les relations opposées du motif du désir et des quatre conditions du rêve, ainsi que les relations que celles-ci ont entre elles ; il faut insérer le rêve dans l'enchaînement de la vie psychique.

Nous avons placé, au début de ce chapitre, un rêve qui doit nous rappeler une énigme encore non résolue. L'interprétation du rêve de l'enfant qui brûle, que nous n'avons pas, il est vrai, poussée jusqu'au bout, ne nous a pas paru difficile. Mais nous nous sommes demandé pourquoi il y avait eu rêve et non réveil immédiat, et nous avons reconnu que le motif du rêve était le désir de représenter l'enfant encore vivant. Nous verrons un peu plus loin qu'un autre désir encore a joué ici un rôle. C'est donc tout d'abord en vue de l'accomplissement du désir que la pensée du sommeil est devenue un rêve.

Si l'on supprimait ce but, une seule différence subsisterait entre les deux espèces de processus psychiques. Les pensées du rêve auraient été : Je vois une vive lumière dans la chambre mortuaire, un cierge est peut-être tombé et l'enfant brûle ! Le rêve reproduit sans changement le résultat de cette réflexion, mais le représente par une scène que l'on considère comme actuelle et que les sens saisissent comme un événement de veille. Mais c'est bien là son caractère le plus général et le plus frappant : une pensée, le plus souvent une pensée de désir, est objectivée, mise en scène, vécue.

Comment s'expliquer cette particularité du travail du rêve, ou, plus modestement, comment le faire entrer dans l'enchaînement des processus psychiques ?

Si on serre l'analyse de plus près, on reconnaîtra dans les manifestations du rêve deux caractères presque indépendants l'un de l'autre. L'un est la figuration de la scène comme actuelle et avec omission du « peut-être » ; l'autre la transformation de la pensée en images visuelles et en discours.

La transformation qu'éprouvent les pensées du rêve par le fait que l'attente qu'elles expriment est mise au présent frappe moins dans ce rêve que dans d'autres. Cela vient du rôle particulier et accessoire, ce qui est contraire à l'habitude, qu'y joue l'accomplissement du désir. Prenons un autre rêve où le désir ne fait que poursuivre dans le sommeil la pensée de la veille, par exemple le rêve de l'injection faite à Irma. La pensée qui parvient à être figurée est un souhait : je voudrais bien qu'Otto fût responsable de la maladie d'Irma. Le rêve refoule le souhait et le remplace par une affirmation actuelle : c'est Otto qui est responsable de la maladie d'Irma. Voilà donc la première transformation que même un rêve qui ne déforme pas fait subir à la pensée. Ne nous y attardons pas. Il suffit de la rapprocher du fantasme conscient du rêve diurne qui fait de même avec son contenu représentatif. Le héros de Daudet, M. Joyeuse, errant dans les rues de Paris pendant que ses filles croient qu'il a une situation et qu'il est à son bureau, rêve de même que, grâce à de hautes protections, il a obtenu un emploi : ce rêve diurne est au présent. C'est de la même manière et au même titre que le rêve se sert de ce temps. Le présent est le temps où l'on représente le souhait comme accompli.

Le second caractère, en revanche, n'apparaît pas dans le rêve diurne ; c'est dans le rêve seulement que le contenu représentatif n'est pas pensé, mais est transformé en images sensibles, auxquelles on ajoute foi et que l'on croit vivre. Disons aussitôt que tous les rêves ne présentent pas cette transformation des représentations en images sensorielles ; certains sont faits de pensées uniquement tout en étant, par essence, des rêves, tel mon rêve : « *Autodidasker* » et le fantasme diurne au sujet du P^r^ N…, qui ne contient guère plus d'éléments sensoriels que les pensées de la veille qui lui auraient correspondu. De même, on peut trouver dans tous les rêves un peu longs des éléments qui n'ont pas été transformés en images, qui sont simplement pensés ou conscients, comme pendant la veille. Il faut

dire de plus que cette sorte de transformation n'est pas particulière au rêve, mais apparaît également dans les hallucinations, les visions qui peuvent survenir indépendamment même chez des normaux ou celles que l'on constate dans les psychonévroses. Bref, le caractère que nous étudions ici n'est nullement exclusif, mais il est de fait que, partout où il apparaît, il tient la première place, de sorte que nous ne pouvons imaginer le rêve sans lui. Il nécessite des explications approfondies.

Au nombre des remarques sur la théorie du rêve que l'on peut trouver chez les auteurs, il en est une dont je voudrais souligner ici l'intérêt comme point de départ. Le grand Fechner, dans sa *Psychophysique* (2e partie, p. 520), émet, après quelques considérations sur le rêve, l'hypothèse que *la scène où le rêve se meut est peut-être bien autre que celle de la vie de représentation éveillée* ; nulle autre supposition ne permet de comprendre les particularités du rêve.

L'idée qui nous est ainsi offerte est celle d'un *lieu psychique.* Écartons aussitôt la notion de localisation anatomique. Restons sur le terrain psychologique et essayons seulement de nous représenter l'instrument qui sert aux productions psychiques comme une sorte de microscope compliqué, d'appareil photographique, etc. Le lieu psychique correspondra à un point de cet appareil où se forme l'image. Dans le microscope et le télescope, on sait que ce sont là des points idéaux auxquels ne correspond aucune partie tangible de l'appareil. Il me paraît inutile de m'excuser de ce que ma comparaison peut avoir d'imparfait. Je ne l'emploie que pour faire comprendre l'agencement du mécanisme psychique en le décomposant et en déterminant la fonction de chacune de ses parties. Je ne crois pas que personne ait encore jamais tenté de reconstruire ainsi l'appareil psychique. L'essai est sans risque. Je veux dire que nous pouvons laisser libre cours à nos hypothèses, pourvu que nous gardions notre jugement critique et que nous

n'allions pas prendre l'échafaudage pour le bâtiment lui-même. Nous n'avons besoin que de représentations auxiliaires pour nous rapprocher d'un fait inconnu, les plus simples et les plus tangibles seront les meilleures.

Représentons-nous donc l'appareil psychique comme un instrument, dont nous appellerons les parties composantes : « instances » ou, pour plus de clarté, « systèmes ». Imaginons ensuite que ces systèmes ont une orientation spatiale constante les uns à l'égard des autres, un peu comme les lentilles du télescope. Nous n'avons d'ailleurs même pas besoin d'imaginer un ordre spatial véritable. Il nous suffit qu'une succession constante soit établie grâce au fait que, lors de certains processus psychiques, l'excitation parcourt les systèmes psychiques, selon un ordre temporel déterminé. Réservons-nous une possibilité : cette succession pourra être modifiée selon les processus. Pour plus de brièveté, nommons les diverses parties de l'appareil : « systèmes Ψ ».

Nous sommes d'abord frappé par le fait que l'appareil composé de ces systèmes Ψ a une direction. Toute notre activité psychique part de stimuli (internes ou externes) et aboutit à des innervations. L'appareil aura donc une extrémité sensitive et une extrémité motrice ; à l'extrémité sensitive se trouve un système qui reçoit les perceptions, à l'extrémité motrice s'en trouve un autre qui ouvre les écluses de la motricité. Le processus psychique va en général de l'extrémité perceptive à l'extrémité motrice. Le schéma le plus général de l'appareil psychique serait donc à peu près celui de la figure I.

Mais c'est là seulement la réalisation d'une

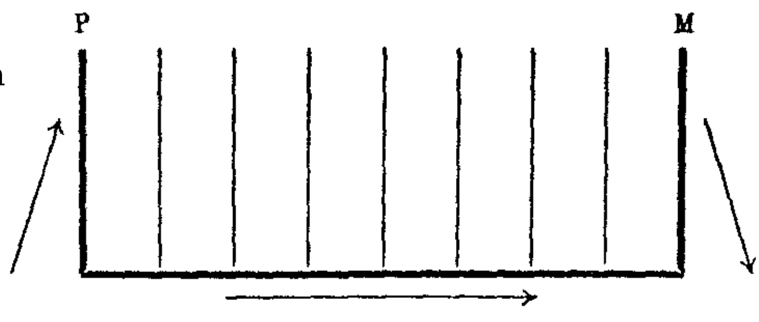


Fig. 1

exigence dès longtemps connue, selon laquelle l'appareil psychique serait construit comme l'appareil réflexe. Le réflexe reste le modèle de toute production psychique.

Il faut maintenant introduire une première différenciation à l'extrémité sensible. Nos perceptions laissent dans notre appareil psychique une trace, que nous pouvons appeler trace mnésique (S). Nous appelons mémoire la fonction qui s'y rapporte. Si nous voulons vraiment rattacher les processus psychiques à nos systèmes, la trace mnésique ne peut consister qu'en modifications persistantes de leurs éléments. Or, comme nous l'avons déjà dit, il est difficile qu'un seul et même système garde fidèlement des transformations de ses éléments et offre en même temps aux nouvelles possibilités de changement une réceptivité toujours fraîche. En vertu du principe qui préside à notre tentative, il nous faudra donc répartir ces deux opérations entre des systèmes différents. Nous supposerons qu'un système externe (superficiel) de l'appareil reçoit les stimuli perceptifs, mais n'en retient rien, n'a donc pas de mémoire, et que derrière ce système il s'en trouve un autre, qui transforme l'excitation momentanée du premier en traces durables. Le schéma de l'appareil psychique prendrait la forme de la figure 2.

On sait que, des

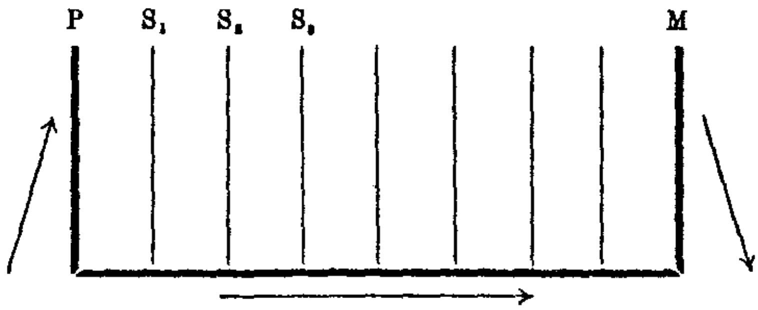


Fig. 2

perceptions qui agissent sur le système P, nous conservons autre chose encore que le contenu. Nos perceptions sont unies les unes aux autres dans notre mémoire, et cela tout d'abord d'après leur première rencontre dans la simultanéité. Nous appelons cela le fait de l'*association.* Or, il est clair que, si le système P ne possède

aucune sorte de mémoire, il ne peut non plus conserver les traces en vue de l'association ; les divers éléments de P pourraient difficilement remplir leur fonction, si un reste d'association antérieure devait entraver la nouvelle perception. Il nous faut donc chercher le fondement de l'association plutôt dans les systèmes de souvenirs. Le fait de l'association consisterait alors en ceci : par suite des diminutions de résistance et de l'ouverture (du frayage) de l'un des éléments S, l'excitation se transmet plutôt à un second des éléments S qu'à un troisième.

Une étude plus attentive révèle la nécessité d'admettre non pas un, mais plusieurs de ces systèmes S dans lesquels la même excitation, transmise par les éléments P, se trouve fixée de façons différentes. Le premier de ces systèmes S fixera l'association par simultanéité ; dans les systèmes plus éloignés, ce même matériel d'excitation sera rangé selon des modes différents de rencontre, de façon, par exemple, que ces systèmes ultérieurs représentent des rapports de ressemblance, ou autres. Il serait oiseux, évidemment, de vouloir indiquer en paroles la signification psychique d'un tel système. Sa caractéristique serait l'étroitesse de ses relations avec les matières premières du souvenir, c'est-à-dire, si nous voulons évoquer une théorie plus profonde, les dégradations de la résistance dans le sens de ces éléments.

Une remarque de nature générale qui peut avoir d'importantes implications s'impose ici. Le système P, qui n'a pas la capacité de retenir des modifications et est donc dépourvu de mémoire, donne à notre conscience toute la multiplicité des qualités sensibles. Inversement, nos souvenirs, y compris les plus profondément gravés en nous, sont par nature inconscients. Ils peuvent être rendus conscients ; mais on ne saurait douter qu'ils déploient tous leurs effets à l'état inconscient. Ce que nous appelons notre caractère repose sur des traces mnésiques de nos impressions ; et ce sont précisément les impressions qui ont agi le plus fortement sur nous,

celles de notre première jeunesse, qui ne deviennent presque jamais conscientes. Mais si des souvenirs redeviennent conscients, ils ne témoignent d'aucune qualité sensible ou d'une très faible seulement en comparaison avec les perceptions. Si maintenant nous trouvions confirmation de ce fait que *la mémoire et la qualité qui caractérise la conscience s'excluent l'une l'autre dans les systèmes* Ψ, nous aurions des aperçus gros de promesses sur les conditions de l'excitation des neurones[269].

Dans ce que nous avons admis jusqu'ici au sujet de la composition de l'appareil psychique à son extrémité sensorielle, nous n'avons fait intervenir ni le rêve, ni les explications psychologiques que l'on peut en déduire. Mais pour la connaissance d'une autre portion de l'appareil, le rêve nous devient une source d'arguments. Nous avons vu qu'il nous était impossible d'expliquer la formation du rêve, si nous ne voulions pas admettre délibérément deux instances psychiques dont l'une soumet l'activité de l'autre à sa critique, ce qui a pour conséquence de lui interdire l'accès de la conscience.

Ainsi que nous l'avons vu, l'instance qui critique est en relation plus étroite avec la conscience que l'instance critiquée. Elle se dresse comme un écran entre celle-ci et la conscience. Nous avons trouvé quelques points de repère nous permettant d'identifier l'instance qui critique avec le principe directeur de notre vie éveillée, le même qui décide de nos actions volontaires et conscientes. Si nous remplaçons ces instances par des systèmes dans le sens de nos hypothèses, le système chargé de la critique se trouve amené à la suite de ce que nous avons vu à l'extrémité motrice. Introduisons maintenant nos deux systèmes dans notre schéma et exprimons par les noms que nous leur donnerons leur relation avec la conscience (v. fig. 3).

269J'ai suggéré depuis que la conscience apparaît à la place de la trace mnésique (v. *Notiz über den Wunderblock, 1925 ; Ges. Werke, t., XIV*).

Nous

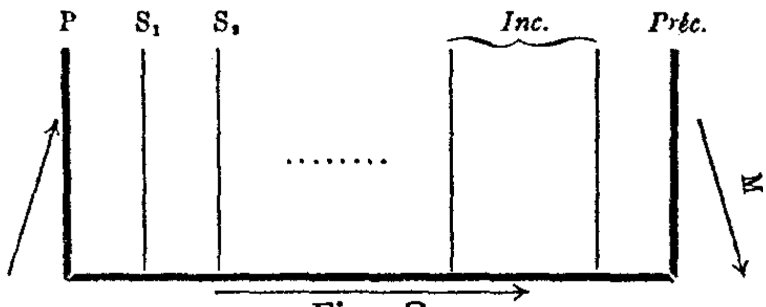


Fig. 3

appellerons *préconscient* le dernier des systèmes à l'extrémité motrice, pour indiquer que de là les phénomènes d'excitation peuvent parvenir à la conscience sans autre délai, si certaines autres conditions sont remplies, par exemple un certain degré d'intensité, une certaine distribution de la fonction que nous appelons attention. C'est, en même temps, le système qui contient les clefs de la motilité volontaire.

Nous donnerons le nom d'*inconscient* au système placé plus en arrière : il ne saurait accéder à la conscience, *si ce n'est en passant par le préconscient,* et durant ce passage le processus d'excitation devra se plier à certaines modifications[270].

Dans lequel de ces systèmes allons-nous situer l'impulsion à former un rêve ? Disons pour simplifier : dans le système *inconscient*[271]*.* Nous verrons ultérieurement que ce n'est pas tout à fait exact, que la formation du rêve est forcée de s'attacher à des pensées de rêve qui appartiennent au système du *préconscient.* Mais nous apprendrons ailleurs, quand nous traiterons du désir du rêve, que la force pulsionnelle du rêve est fournie par *l'inconscient,* et, à cause de ce dernier élément, nous admettrons que c'est le système inconscient qui est le point de départ de la formation du rêve. De là, l'excitation tendra comme tous les autres faits de pensée à se

270Le développement ultérieur de ce schéma déroulé linéairement devra tenir compte de notre supposition que le système succédant au préconscient est celui à qui nous devons attribuer la conscience et qu'ainsi P = C.

271[N. d. T.] : dans tout le reste du chapitre Freud utilisera l'abréviation *Ubw* pour inconscient (*Unbewusste*), *Vbw* pour préconscient (*Vorbewusste*).

prolonger dans le *préconscient* et à parvenir par ce relais à la *conscience.*

L'expérience nous enseigne que pendant le jour ce chemin menant à la conscience à travers le préconscient est interdit aux pensées du rêve par la censure provenant de la résistance. Elles y ont accès pendant la nuit, mais la question se pose de savoir par quelle voie et au moyen de quelles transformations. S'il s'agissait là d'une diminution de la résistance qui veille à la limite de l'inconscient et du préconscient, nous aurions des rêves faits du matériel de nos représentations et qui n'auraient pas le caractère hallucinatoire qui nous intéresse en ce moment.

L'abaissement de la censure entre les deux systèmes inconscient et préconscient ne peut donc nous expliquer que des formations de rêve du genre « *Autodidasker* », mais non pas des rêves comme celui de l'enfant qui brûle que nous nous sommes posé comme problème au seuil de cette étude.

Nous ne pouvons décrire la marche du rêve hallucinatoire autrement qu'en disant : l'excitation suit une voie *rétrograde.* Au lieu de se transmettre vers l'extrémité motrice de l'appareil, elle se transmet vers son extrémité sensorielle et arrive finalement au système des perceptions. Si nous appelons « *progrédiente* » la direction dans laquelle se propage le processus psychologique au sortir de l'inconscient dans l'état de veille, nous sommes en droit de dire du rêve qu'il a un caractère « *régrédient* »[272].

Cette *régression* est certainement une des particularités psychologiques du processus du rêve ; mais il ne nous faut pas

272La première indication de ce phénomène de régression se trouve déjà chez ALBERT LE GRAND. L'imagination, dit-il, bâtit le rêve avec les images qu'elle a conservées des objets sensibles. Le processus se déroule en sens inverse de celui de la vie éveillée. (Cité d'après DIEPGEN, p. 14.) Et HOBBES dit (dans le *Léviathan*, 1961) : « In sum, our dreams are the reverse of our waking imaginations, the motion, when we are awake, beginning at one end, and when we dream at another. » (d'après H. ELLIS, p. 112.)

oublier qu'elle n'est pas l'apanage du rêve. Le souvenir intentionnel, la réflexion et d'autres processus particuliers de notre pensée normale correspondent aussi à la marche en arrière, dans notre appareil psychique, de quelque acte complexe de représentation vers la matière première de traces mnésiques qui est à sa base. Mais, pendant la veille, ce retour en arrière ne va jamais au-delà des images mnésiques ; il n'a pas le pouvoir de faire revivre de façon hallucinatoire les images de perception. Pourquoi en est-il autrement dans le rêve ? Quand nous avons parlé du travail de condensation dans le rêve, nous n'avons pu nous dérober à l'hypothèse qu'au cours du travail du rêve les intensités inhérentes aux représentations sont entièrement transférées de l'une à l'autre. C'est probablement cette modification du processus psychique habituel qui permet d'investir le système de la perception jusqu'à la pleine vivacité sensorielle, en suivant une marche inverse, à partir des pensées.

Nous sommes très loin de nous faire illusion sur la portée de ces considérations. Nous n'avons fait que donner un nom à un phénomène inexplicable. Nous appelons régression le fait que dans le rêve la représentation retourne à l'image sensorielle d'où elle est sortie un jour. Mais cette attitude même exige une justification. À quoi bon donner des noms si nous n'apprenons rien de nouveau ? C'est que, à mon avis, le nom de « régression » nous est utile en ce sens qu'il rattache le fait connu au schéma d'un appareil psychique doué d'une direction. Et c'est ici que notre schéma va servir.

Car il nous expliquera une autre particularité de la formation du rêve. Si nous considérons le rêve comme une régression à l'intérieur de l'appareil psychique tel que nous le concevons, nous pourrons comprendre par là même que tout processus de relation dans les pensées du rêve se perde au cours du travail du rêve ou ne s'exprime que péniblement. Les processus de relation sont contenus, d'après notre schéma, non dans les premiers systèmes S, mais dans d'autres situés plus en avant, et dans la régression ils sont dépouillés

de leur expression : il ne subsiste que les images de perception. *L'assemblage des pensées du rêve se trouve désagrégé au cours de la régression et ramené à sa matière première.*

Mais quel changement va permettre une régression impossible pendant le jour ? Ici nous nous en tiendrons à des hypothèses. Il doit s'agir probablement de changements dans les investissements d'énergie à l'intérieur des différents systèmes qui deviennent alors plus ou moins praticables pour la marche de l'excitation ; mais, dans chacun de ces appareils, le même effet peut être atteint de diverses manières. On pense naturellement aussitôt à l'état de sommeil et aux changements d'investissement qu'il provoque à l'extrémité sensorielle de l'appareil. Pendant le jour, il y a un courant continu du système Ψ de la perception vers la motilité ; ce courant s'arrête la nuit et ne pourrait opposer aucun obstacle à un courant régressif de l'excitation. Ce serait là « la coupure d'avec le monde extérieur » qui, dans la théorie de certains auteurs, doit expliquer les caractères psychologiques du rêve. En fait, il faudra, pour expliquer la régression du rêve, tenir compte d'autres régressions : celles qui se produisent dans les états de veille morbides. Pour ces formes, l'opinion que nous venons d'indiquer ne nous est naturellement d'aucun secours. La régression a lieu malgré un courant sensoriel continu dans le sens « progrédient ».

Pour les hallucinations de l'hystérie, de la paranoïa, pour les visions des normaux, je puis donner une explication : elles correspondent effectivement à des régressions, c'est-à-dire qu'elles sont des pensées transformées en images, et seules subissent cette transformation les pensées qui sont en relations intimes avec des souvenirs réprimés ou demeurés inconscients. Par exemple, un de mes plus jeunes hystériques, un enfant de douze ans, ne peut s'endormir, terrifié par « *des visages verts avec des yeux rouges* ». La source de ce phénomène est le souvenir réprimé, mais autrefois conscient, d'un enfant qu'il voyait souvent il y a quatre ans et qui lui

offrait l'image repoussante de nombreuses mauvaises habitudes d'enfant, entre autres de l'onanisme, qu'il se reproche à lui-même maintenant de façon rétrospective. La maman avait remarqué à cette époque que cet enfant mal élevé avait le teint *verdâtre* et *des yeux rouges* (c'est-à-dire cernés de rouge). D'où l'image terrifiante, qui d'ailleurs devait uniquement servir à lui rappeler une autre prédiction de sa mère : elle disait que de tels enfants deviennent idiots, ne peuvent rien apprendre à l'école et meurent de bonne heure. Notre petit malade laisse une partie de la prédiction se réaliser : il n'avance pas au lycée, et, comme le montrent ses déclarations involontaires, il a une peur horrible que la seconde partie ne se réalise aussi. Le traitement a d'ailleurs bientôt de bons résultats : il dort, perd son anxiété et a des prix à la fin de l'année scolaire.

Je puis y joindre l'histoire de la disparition d'une vision que m'a racontée une hystérique âgée de quarante ans et qui datait de l'époque où elle se portait bien. Un matin, elle ouvre les yeux et voit dans sa chambre son frère, qu'elle savait pourtant être dans un asile d'aliénés. Son petit enfant dort dans le lit à côté d'elle. Pour que l'enfant ne vienne pas *à s'effrayer* et n'ait pas une crise de *convulsions* s'il aperçoit *son oncle,* elle tire sur lui la *couverture,* et alors la vision s'évanouit. La vision n'est que le remaniement d'un souvenir d'enfance de cette dame, qui sans doute était conscient, mais qui avait dans son inconscient de très profondes racines. Sa bonne avait raconté autrefois à la malade que sa mère, morte de très bonne heure (la malade était âgée, à cette époque, d'un an et demi seulement), avait souffert de *convulsions* épileptiques ou hystériques, et cela à la suite d'une frayeur que son frère *(l'oncle* de ma malade) lui causa un jour où il s'était déguisé en revenant avec une *couverture* sur la tête. La vision contient les mêmes éléments que le souvenir : l'apparition du frère, la couverture, la frayeur et sa conséquence. Mais ces éléments sont arrangés dans un nouvel

ensemble et appliqués à d'autres personnes. Le motif évident de la vision, la pensée qu'elle remplace, est la crainte que le petit enfant, ressemblant physiquement à son oncle, ne partage le sort de celui-ci.

Les deux exemples cités ici ne sont pas dégagés de toute relation avec l'état de sommeil et donc peut-être peu propres à fournir la démonstration que je cherche. C'est pourquoi je renvoie à mon analyse d'un cas de paranoïa hallucinatoire[273] et aux résultats de mes recherches, non encore publiés, sur la psychologie des psychonévroses, qui montrent que, dans tous ces cas de transformation régressive des pensées, il ne faut pas négliger l'influence d'un souvenir réprimé ou demeuré inconscient, remontant le plus souvent à l'enfance. Ce souvenir entraîne pour ainsi dire la pensée à laquelle il est lié – pensée que la censure empêche de s'exprimer – vers la régression, dont il porte lui-même l'empreinte. Je puis indiquer ici un résultat de mes études sur l'hystérie : les scènes infantiles (souvenirs ou fantasmes), quand on réussit à les rendre conscientes, sont vues de manière hallucinatoire et ne perdent ce caractère qu'après avoir été racontées. C'est également un fait connu que, chez des personnes qui par ailleurs n'ont pas de mémoire de type visuel, les premières impressions d'enfance conservent jusqu'à un âge avancé le caractère de vivacité sensorielle.

Si l'on se souvient du rôle qui revient aux événements de l'enfance ou aux fantasmes fondés sur ces événements dans les pensées du rêve ; si l'on se rappelle combien de fois des fragments de ces faits surgissent à nouveau dans le contenu du rêve, que de fois les désirs du rêve eux-mêmes en sont dérivés, on ne trouvera pas invraisemblable l'hypothèse suivante : la transformation des pensées en images visuelles peut être une suite de l'attraction que le souvenir visuel qui cherche à reprendre vie exerce sur la pensée séparée de la conscience et avide de s'exprimer. D'après cette conception, le rêve serait un *substitut d'une scène infantile modifié par le transfert dans*

273*Weitere Bemerkungen Über die Abwehr-Neuropsychosen, Neurologisches Zentralblatt, 1896, n°10 (Ges. Werke, Bd. I).*

un domaine récent. La scène infantile ne peut réaliser sa propre réapparition ; elle doit se contenter de revenir en tant que rêve.

En mettant en avant l’importance en quelque sorte exemplaire des scènes infantiles (ou de leurs répétitions en forme de fantasme) pour le contenu du rêve, nous rendons superflue une des hypothèses de Scherner et de ses disciples sur les sources internes de stimulation. Scherner admet un état de « stimulus visuel », c’est-à-dire l’excitation interne de l’appareil visuel dans les cas où l’on reconnaît dans les rêves une vivacité ou une richesse particulières des éléments visuels. Nous n’avons pas à nous élever contre cette hypothèse ; nous nous contenterons d’admettre un tel état d’excitation uniquement pour le système psychique de la perception visuelle ; mais nous montrerons que cet état d’excitation est un produit du souvenir, la reviviscence d’une excitation visuelle réelle. Je n’ai à ma disposition aucun exemple tiré de ma propre expérience pour illustrer cette influence du souvenir infantile ; d’une façon générale mes rêves sont moins riches en éléments sensoriels qu’ils ne me paraissent l’être chez d’autres ; mais dans mon rêve le plus beau et le plus vif de ces dernières années, il m’est facile de ramener la netteté hallucinatoire du contenu du rêve à des qualités sensorielles d’impressions récentes que j’ai eues peu auparavant. J’ai mentionné un rêve au cours duquel la couleur bleu sombre de l’eau, le brun de la fumée sortant de la cheminée d’un bateau et le brun ou rouge foncé des bâtiments que je voyais firent sur moi une impression profonde et durable. Si jamais rêve dut être interprété comme résultant d’un « stimulus visuel », c’était bien celui-là. Et qu’est-ce qui avait mis mes organes visuels dans cet état de stimulation ? Une impression récente, qui s’associait à toute une série d’impressions antérieures. Les couleurs que je voyais étaient d’abord celles de la boîte de constructions avec laquelle les enfants avaient bâti un édifice grandiose le jour avant mon rêve, pour me le faire admirer. Il y avait là le même rouge sombre sur les grosses

pierres, le bleu et le brun sur les petites. Il s'y joignait les impressions colorées de mon dernier voyage en Italie, le beau bleu de l'Isonzo et des lagunes, le brun des montagnes du Karst. La splendeur colorée du rêve n'était qu'une répétition de celle que j'avais vue dans le souvenir.

Résumons ce que nous avons appris sur la faculté propre au rêve de refondre son contenu représentatif en images sensorielles. Nous n'avons pas, le moins du monde, expliqué ce caractère du travail du rêve, nous ne l'avons pas ramené à des lois connues de la psychologie. Nous l'avons pris à part comme nous fournissant des indices de réalités inconnues et nous avons marqué sa tendance propre par le terme de caractère « *régrédient* ». Nous avons émis l'opinion que cette régression est sans doute, partout où elle se manifeste, un effet de la résistance qui empêche la pensée d'accéder à la conscience par la voie normale, et est un effet de l'attraction concomitante qu'exercent sur elle des souvenirs qui ont gardé une grande vivacité sensorielle[274].

Dans le cas des rêves, la régression est peut-être aussi facilitée par la cessation du courant « progrédient » qui, le jour, s'écoule des organes des sens ; dans les autres cas de régression, un renforcement des autres motifs de régression doit tenir lieu de cette facilitation. Il faut noter aussi que, dans ces formes pathologiques de la régression, aussi bien que dans le rêve, le transfert d'énergie doit être différent de ce qu'il est dans la régression normale, puisqu'il aboutit à un investissement hallucinatoire total des systèmes perceptifs. Ce que nous avons dit, en analysant le travail du rêve, la prise en considération de la figurabilité, pourrait être mis en réalité

274Dans un exposé de la théorie du refoulement, il faudrait montrer qu'une pensée est refoulée par suite de l'action combinée de deux facteurs qui influent sur elle. Elle est repoussée d'un côté (par la censure de la conscience), attirée de l'autre (par l'inconscient) comme les gens qui atteignent le sommet de la grande pyramide. (Cf. mon étude *Die Verdrängung, Ges. Werke, t. X.*)

sur le compte d'une *attraction sélective* qu'exercent, au contact des pensées du rêve, des évocations visuelles vives.

Nous remarquerons encore, au sujet de la régression, qu'elle joue dans la théorie de la formation des symptômes névrotiques un rôle aussi important que dans la théorie du rêve.

On peut distinguer trois sortes de régression : *a)* une régression *topique* dans le sens du système Ψ exposé ici ; *b)* une régression *temporelle* quand il s'agit d'une reprise de formations psychiques antérieures ; *c)* une régression *formelle* quand des modes primitifs d'expression et de figuration remplacent les modes habituels. Ces trois sortes de régression n'en font pourtant qu'une à la base et se rejoignent dans la plupart des cas, car ce qui est plus ancien dans le temps est aussi primitif au point de vue formel et est situé dans la topique psychique le plus près de l'extrémité de perception.

Nous ne voulons pas abandonner le thème de la régression dans le rêve sans dire un mot d'une impression qui s'est déjà imposée à nous à diverses reprises et qui sera renforcée encore par l'étude des psychonévroses : le rêve est en somme comme une régression au plus ancien passé du rêveur, comme une reviviscence de son enfance, des motions pulsionnelles qui ont dominé celle-ci, des modes d'expression dont elle a disposé. Derrière cette enfance individuelle, nous entrevoyons l'enfance phylogénétique, le développement du genre humain, dont le développement de l'individu n'est en fait qu'une répétition abrégée, influencée par les circonstances fortuites de la vie. Nous pressentons toute la justesse des paroles de Nietzsche, disant que « dans le rêve se perpétue une époque primitive de l'humanité, que nous ne pourrions guère plus atteindre par une voie directe » ; nous pouvons espérer parvenir, par l'analyse des rêves, à connaître l'héritage archaïque de l'homme, à découvrir ce qui psychiquement est inné. Il semble que rêve et névrose nous aient conservé de la préhistoire de l'esprit bien plus

que nous ne pouvions supposer, si bien que la psychanalyse est en droit de réclamer un rang élevé parmi les sciences qui s'efforcent de reconstruire les phases les plus anciennes et les plus obscures des origines de l'humanité.

Cette première partie de notre utilisation psychologique du rêve ne paraît peut-être pas entièrement satisfaisante. Consolons-nous en pensant que nous sommes obligé de poser dans les ténèbres les fondements de notre édifice. Si nous ne nous sommes pas égaré complètement, nous pourrons, en partant d'un nouveau point de vue, aboutir à des résultats analogues et qui, cette fois, paraîtront peut-être plus clairs.

III. L'accomplissement de désir

Le rêve de l'enfant qui brûle nous est une excellente occasion de reconnaître les difficultés auxquelles se heurte la théorie de l'accomplissement de désirs. Nous avons à coup sûr été très surpris d'apprendre que le rêve n'était rien d'autre que l'accomplissement de désirs, et pas seulement à cause de la contradiction qu'apporte, à cette théorie, le cauchemar.

Après que l'analyse nous eut appris que derrière le rêve se cachent un sens et une valeur psychiques, nous ne nous attendions nullement à voir ce sens interprété de façon unilatérale. Selon la définition exacte, mais sommaire, d'Aristote, le rêve est la pensée continuée dans le sommeil, pour autant que l'on dorme. Mais d'où vient que notre pensée, qui crée pendant le jour des actes psychiques si divers : jugements, raisonnements, réfutations, attentes, projets, etc., soit forcée pendant la nuit de s'en tenir uniquement à la production de désirs ? N'y a-t-il pas plutôt beaucoup de rêves qui peuvent montrer un acte psychique d'une autre sorte, par exemple une crainte, transformé en rêve. Le rêve du père, cité plus haut, rêve tout particulièrement transparent, n'est-il pas de cette nature ? De la lueur qui pendant son sommeil frappe ses yeux,

il tire cette conclusion angoissée qu'un cierge s'est renversé et a pu brûler le cadavre. Il transforme cette conclusion en un rêve, en l'introduisant dans une situation qui frappe les sens et en la mettant au présent. Quel rôle joue dans ce rêve l'accomplissement des désirs ? Peut-on ne pas y voir le rôle prépondérant de la pensée qui persiste de la veille ou que stimule une impression sensorielle nouvelle ?

Tout cela est exact et nous oblige à étudier de plus près le rôle de l'accomplissement de désirs dans le rêve et la signification des pensées de la veille qui se prolongent dans le sommeil.

C'est précisément à propos de l'accomplissement de désirs que nous avons déjà été amené à diviser les rêves en deux groupes. Nous avons trouvé des rêves qui se donnaient ouvertement pour des accomplissements de désirs ; d'autres où cet accomplissement était méconnaissable, souvent dissimulé par tous les moyens. Dans ces derniers, nous reconnaissions les effets de la censure du rêve. C'est chez les enfants que nous avons découvert les rêves de désir les moins déformés ; des rêves de désir *courts* et sincères *paraissaient* – j'insiste sur cette réserve – se produire aussi chez les adultes.

Nous pouvons nous demander maintenant d'où vient chaque fois le désir qui se réalise dans le rêve. Mais d'abord à quel contraste ou à quelle diversité appliquons-nous cette question d'origine ? Je pense : au contraste entre la vie diurne devenue consciente et une activité psychique inconsciente qui ne se manifeste que pendant la nuit. De ce point de vue, l'origine du désir pourrait revêtir les trois aspects suivants : 1° le désir peut avoir été suscité pendant le jour et n'avoir pu se satisfaire par suite de circonstances extérieures ; il reste alors pour la nuit un désir reconnu et qui n'a pas été accompli ; 2° le désir peut avoir surgi pendant le jour, mais avoir été rejeté ; il nous reste alors un désir non accompli, mais réprimé ; 3° le désir peut être sans relations avec la vie du jour et appartenir à cette catégorie de désirs toujours réprimés qui ne s'agitent en nous que la

nuit. Si nous reprenons notre schéma de l’appareil psychique, nous localiserons un désir de la première espèce dans le système préconscient ; pour le désir de la deuxième espèce, nous admettons qu’il a été refoulé du système préconscient dans l’inconscient et que, s’il est conservé quelque part, ce ne peut être que là ; et quant au désir de la troisième espèce nous croyons qu’il ne peut en aucun cas dépasser le système inconscient.

Faut-il dire maintenant que les désirs provenant de ces diverses sources possèdent la même valeur pour le rêve, le même pouvoir de provoquer un rêve ?

Un coup d’œil sur les rêves dont nous disposons pour répondre à cette question nous avertit tout d’abord qu’il faut ajouter, comme quatrième source du désir qui s’exprime dans le rêve, les impulsions de désirs (*Wunschre-gungen)* actuelles se produisant au cours de la nuit (par exemple la soif, le besoin sexuel). L’examen de ces cas nous incline à penser que, d’une façon générale, l’origine du désir ne modifie en rien sa faculté de provoquer un rêve. – Je rappelle, pour illustrer les désirs de la première espèce, le rêve de la petite fille, qui prolonge la promenade sur le lac interrompue pendant le jour, et tous les rêves analogues des enfants ; ils s’expliquent par un désir diurne qui n’a pas été exaucé, mais qui n’était pas réprimé. – Les exemples de désirs réprimés pendant le jour et se manifestant en rêve (type 2) sont innombrables ; en voici un très simple. Une dame un peu railleuse répond à une jeune amie qui vient de se fiancer et qui lui demande ce qu’elle pense du jeune homme par des louanges sans réserve ; ce faisant, elle impose silence à son jugement, car elle aurait volontiers dit la vérité : « C’est un homme comme on en trouve à la douzaine. » La nuit, elle rêve que la même question lui est posée et qu’elle répond par la formule : « *Pour toute commande ultérieure, il suffit d’indiquer le numéro.* » – Enfin, nos analyses précédentes nous ont déjà montré des exemples nombreux de rêves déformés où le désir vient de l’inconscient et n’a pu être perçu pendant le jour.

Ainsi, au premier abord, tous les désirs ont la même valeur, la même force pour la formation du rêve.

Je ne puis ici démontrer qu'il n'en est pas tout à fait ainsi, mais je suis porté à admettre, pour le désir exprimé par le rêve, une détermination plus étroite. Il est incontestable que, chez l'enfant, un désir non satisfait pendant le jour peut provoquer le rêve ; mais il ne faut pas oublier la force qu'ont ces désirs d'enfant. Je doute fort que, chez l'adulte, un désir non satisfait pendant le jour suffise à susciter un rêve. Il me semble plutôt qu'en acquérant progressivement le contrôle de notre vie pulsionnelle par notre activité intellectuelle, nous renonçons à la formation ou au maintien de désirs aussi intenses que ceux de l'enfant, parce qu'ils nous semblent vains. Sans doute, des différences individuelles peuvent jouer ; tel conserve plus longtemps que tel autre le type infantile : de semblables différences interviennent aussi dans l'affaiblissement de l'imagerie nettement visuelle primitivement. Mais en général, je crois, le désir laissé inassouvi par la journée ne suffit pas chez l'adulte à créer un rêve. J'accorde volontiers que les impulsions de désirs (*Wunschregungen*) provenant de la conscience contribuent à provoquer le rêve ; mais il ne se serait pas produit si le désir préconscient n'avait su se procurer un renforcement ailleurs.

C'est-à-dire dans l'inconscient. *Je me représente que le désir conscient ne suscite le rêve que lorsqu'il parvient à éveiller un autre désir, inconscient et de même teneur, par lequel il se trouve fortifié.* La psychanalyse des névroses m'a persuadé que ces désirs inconscients sont toujours actifs, toujours prêts à s'exprimer, lorsqu'ils peuvent s'allier à une excitation venue du conscient et

transférer sur lui leur intensité supérieure[275]. En apparence, seul le désir conscient se réalise, mais un petit détail de l'aspect du rêve permet de découvrir l'auxiliaire puissant venu de l'inconscient. Ces désirs refoulés, mais toujours actifs, pour ainsi dire immortels, de notre inconscient sont, comme nous l'apprend l'étude psychologique des névroses, d'origine infantile. Ils sont, comme les Titans de la légende, écrasés depuis l'origine des temps sous les lourdes masses de montagnes que les dieux vainqueurs roulèrent sur eux : les tressaillements de leurs membres ébranlent encore aujourd'hui parfois ces montagnes, je suis donc amené à remplacer le principe énoncé plus haut, selon lequel l'origine du désir est indifférente, par le suivant : *le désir représenté dans le rêve est nécessairement infantile.* Il provient, chez l'adulte, de l'inconscient ; chez l'enfant, qui ne connaît pas encore de séparation et de censure entre le préconscient et l'inconscient ou chez qui elles ne se forment que peu à peu, c'est un désir de la veille, non assouvi et non refoulé. Je sais que cette conception ne peut être démontrée toujours, mais elle peut l'être très fréquemment et même dans des cas où l'on ne s'y attendait point. On ne peut la réfuter de façon générale.

Je considère donc les impulsions de désirs, restes de la vie consciente de veille, comme d'importance secondaire pour la formation du rêve. Elles ne contribuent pas plus à son contenu que les sensations actives pendant le sommeil. Je suis ainsi amené à parler des impulsions et virtualités psychiques que l'activité de la

275Ils partagent ce caractère d'être indestructibles avec tous les autres actes psychiques vraiment inconscients, c'est-à-dire qui n'appartiennent qu'au système inconscient. Ces actes constituent des voies frayées une fois pour toutes, jamais hors d'usage et qui entraînent l'excitation inconsciente chaque fois qu'elle les réinvestit. Pour employer une comparaison : il n'existe pas pour eux d'autre anéantissement que pour les ombres des enfers dans l'*Odyssée*, qui s'éveillent à une nouvelle vie dès qu'elles ont bu du sang. Les phénomènes qui dépendent du système préconscient sont destructibles dans un tout autre sens. C'est sur cette différence que repose la psychothérapie des névroses.

veille n'a pas épuisées. Nous réussissons quelquefois à mettre un terme à cet investissement d'énergie qui est attachée à notre pensée de veille lorsque nous nous décidons à dormir. Celui qui le peut est un bon dormeur. Napoléon y excellait. Mais nous n'y parvenons pas toujours, et pas toujours complètement. Des problèmes non résolus, des soucis très pénibles, une surabondance d'impressions prolongent l'activité de la pensée pendant le sommeil et maintiennent des processus psychiques dans le système que nous avons appelé préconscient. On peut classer ces manifestations de la pensée qui se poursuit pendant le sommeil de la manière suivante : 1° ce qui durant le jour n'est pas terminé à cause d'un obstacle fortuit ; 2° ce qui n'est pas résolu par suite de notre fatigue psychique ; 3° ce qui pendant le jour est repoussé et réprimé ; 4° ce que le travail du préconscient a, durant le jour, suscité dans notre inconscient (groupe particulièrement important) ; 5° les impressions du jour non liquidées parce qu'indifférentes.

Les intensités psychiques que ces restes de la vie diurne introduisent dans le sommeil, spécialement celles du deuxième groupe, ne doivent pas être trop sous-estimées. Il est certain que ces excitations tendent aussi à s'exprimer la nuit et que le sommeil rend impossible leur continuation habituelle dans le préconscient et leur aboutissement à la conscience. Quand nous prenons conscience normalement de notre pensée, même pendant la nuit, c'est que nous ne dormons pas. Je ne puis indiquer ici quelles modifications exactes l'état de sommeil provoque dans le système préconscient[276], mais il n'est pas douteux que la caractéristique psychologique du sommeil doive être cherchée essentiellement dans les changements d'investissement de ce système qui commande aussi l'accès à la motilité paralysée dans le sommeil. Par contre, je ne connais rien dans la psychologie du rêve qui puisse nous amener à croire que le

276J'ai tenté de pénétrer mieux les conditions du sommeil et de l'hallucination dans mon article *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre (Intern. Zeitschr. f. Psychoan., IV, 1916-18, et Ges. Werke, t. X).*

sommeil exerce sur la nature du système inconscient une influence autre que secondaire. L'excitation nocturne dans le préconscient ne trouve pas d'autre chemin que celui pris par les désirs *(Wunschregungen)* qui viennent de l'inconscient ; elle doit chercher un renforcement dans l'inconscient et suivre les mêmes détours que les excitations inconscientes. Mais quels sont les rapports des restes diurnes préconscients avec le rêve ? Il n'est pas douteux qu'ils pénètrent en nombre dans le rêve, qu'ils utilisent le contenu du rêve pour s'imposer jusque pendant la nuit à la conscience ; même ils dominent à l'occasion le contenu du rêve, le contraignent à poursuivre le travail de la veille. Il est également certain que les restes diurnes peuvent fort bien ne pas avoir le caractère de désirs ; mais il est très instructif, et capital pour la théorie qui fait du rêve un accomplissement de désir, de voir à quelles conditions ils doivent se plier pour être accueillis dans le rêve.

Prenons un des rêves cités plus haut, par exemple celui qui me montre mon ami Otto atteint de la maladie de Basedow. Je suis très sensible à tout ce qui concerne Otto et j'avais été très préoccupé la veille de sa mauvaise mine. Je suppose que ce souci m'accompagna dans mon sommeil – j'ai dû me demander ce que mon ami pouvait bien avoir –, et se traduisit par le rêve que j'ai communiqué. Le contenu de ce rêve d'une part était dépourvu de sens, et de l'autre ne correspondait à l'accomplissement d'aucun désir. Je recherchai l'origine de cette expression inadéquate du souci ressenti pendant le jour ; l'analyse me la révéla. J'avais identifié Otto avec le baron L… et moi-même avec le P^r^ R… Pourquoi avais-je dû choisir ce substitut de la pensée diurne, il n'y avait qu'une explication à ce fait. L'identification avec le P^r^ R… devait constamment être présente dans mon inconscient : elle réalisait un désir infantile impérissable, la manie des grandeurs. De mauvaises pensées à l'égard de mon ami, que j'aurais sûrement repoussées pendant le jour, avaient utilisé l'occasion pour se glisser jusque dans le rêve, mais le souci de la

veille était lui aussi parvenu à s'exprimer par un substitut dans le contenu du rêve. La pensée diurne qui n'était pas un désir, mais au contraire une crainte, était obligée de s'associer d'une façon quelconque à un désir infantile, maintenant, inconscient et réprimé, qui puisse la faire « naître » convenablement accommodée, il est vrai, pour la conscience. Plus ce souci était dominant, plus la liaison à établir devait être forte ; entre le contenu du désir et celui du souci, il n'était pas besoin de relation – et il n'y en avait pas non plus dans notre exemple.

Il me paraît utile, pour éclairer la question que nous nous sommes posée, de rechercher ce que fait le rêve lorsqu'il se trouve en présence de pensées nettement contraires au désir ; soucis fondés, méditations douloureuses, idées pénibles. On peut grouper de la manière suivante les divers aspects possibles : *A)* Le travail du rêve réussit à remplacer toutes les représentations pénibles par leurs contraires, et à réprimer les sentiments désagréables correspondants ; cela produit alors un rêve de satisfaction pure, un accomplissement de désir manifeste et dont il n'y a plus rien à dire, semble-t-il. *B)* Les représentations pénibles parviennent, plus ou moins transformées, mais bien reconnaissables encore, dans le contenu manifeste ; c'est ce cas qui éveille des doutes sur la théorie du rêve-désir, et réclame un examen plus serré. Ces rêves à contenu pénible peuvent, ou bien être accueillis avec indifférence, ou bien apporter avec eux tout l'affect pénible qui semble correspondre à leur contenu représentatif, ou même provoquer le réveil à force d'angoisse.

L'analyse montre que ces rêves à déplaisir *(Unlusttraüme)* eux-mêmes sont la satisfaction d'un désir. Un désir inconscient et refoulé dont l'accomplissement serait ressenti par le moi du rêveur comme pénible a profité de l'occasion que lui offrait l'investissement persistant des restes diurnes pénibles, leur a prêté son appui et les a ainsi rendus capables de passer dans le rêve. Mais, tandis que dans

les rêves du groupe *A* le désir inconscient coïncidait avec le désir conscient, dans ceux du groupe *B* il y a désaccord entre l'inconscient et le conscient, entre le refoulé et le moi, situation analogue à celle du conte des trois souhaits qu'une fée promet aux deux paysans d'exaucer. L'accomplissement du désir refoulé peut donner une satisfaction assez grande pour compenser les affects pénibles que la veille a laissés derrière elle. Le ton affectif du rêve, bien que ce dernier accomplisse à la fois un désir et une crainte, est alors « indifférent ». D'autres fois, le moi qui dort prend à l'élaboration du rêve une part plus importante : il réagit avec une violente indignation contre la tendance à satisfaire le désir refoulé et interrompt le rêve par l'angoisse. On voit donc aisément que les rêves à déplaisir et les cauchemars expriment, comme je l'ai dit, l'accomplissement d'un désir au même titre que les rêves d'apaisement pur et simple.

Les rêves à déplaisir peuvent être aussi des « *rêves de châtiment* ». Il faut avouer qu'en en reconnaissant l'existence on ajoute, d'une certaine manière, quelque chose de nouveau à la théorie du rêve. Ce que ces rêves accomplissent, c'est aussi un désir inconscient, celui d'un châtiment infligé au rêveur pour un désir défendu et refoulé. Ils se conforment à la règle que nous avons formulée, en ce sens que leur force pulsionnelle est un désir venu de l'inconscient. Mais une analyse psychologique plus poussée indique ce qui les distingue des autres rêves-désir. Dans les cas du groupe *B,* le désir inconscient, créateur du rêve, appartenait au domaine du refoulé ; dans les rêves de châtiment, c'est également un désir inconscient mais qui ne vient plus du refoulé : il est du domaine du « moi ». Les rêves du châtiment révèlent donc la possibilité d'une participation encore plus active du *moi* à la formation du rêve. D'un façon générale, le mécanisme de cette formation devient bien plus transparent lorsqu'on substitue à l'opposition du « conscient » et de l'« inconscient » celle du « moi » et du « refoulé ». Mais, pour opérer

cette substitution, il faudrait entrer dans le mécanisme des psychonévroses, c’est pourquoi nous n’avons pu le faire dans ce livre. Notons ici seulement que les rêves de châtiment ne sont pas nécessairement liés à la persistance de restes diurnes pénibles. Ils naissent, au contraire, le plus souvent, semble-t-il, lorsque ces restes diurnes sont par nature des éléments de satisfaction, mais expriment des satisfactions interdites. De toutes ces pensées interdites ne parviennent dans le contenu manifeste du rêve que leur contraire, comme dans les rêves du groupe *A.* Le caractère essentiel des rêves de châtiment me paraît donc être le suivant : ce qui les produit, ce n’est pas un désir inconscient venu du refoulé (du système inconscient), mais un désir de sens contraire, réagissant contre celui-ci, désir de châtiment qui, bien qu’inconscient (plus exactement préconscient), appartient au moi[277].

Je voudrais donner ici un exemple destiné à illustrer ce qui précède et à montrer en particulier la manière dont le travail du rêve procède avec les restes d’une attente pénible de la veille.

« Début imprécis. *Je dis à ma femme que j’ai une nouvelle pour elle, quelque chose de très particulier. Elle prend peur et ne veut rien entendre ; je lui garantis quelque chose qui, au contraire, lui fera grand plaisir, et je commence à raconter que le corps d’officiers de notre fils a envoyé une somme d’argent (5 000 couronnes ?)… une histoire de récompense… partage. En même temps, je suis passé avec elle dans une petite chambre qui ressemble à un office, pour chercher quelque chose. Soudain je vois apparaître mon fils, il n’est pas en uniforme, mais plutôt en costume de sport collant (comme un phoque ?), avec un petit capuchon. Il monte sur une corbeille qui se trouve sur le côté, près d’une caisse, comme pour poser quelque chose sur cette caisse. Je l’appelle ; pas de réponse. Il me semble qu’il a le visage ou le front bandés ; il arrange quelque chose dans sa bouche, il y introduit quelque chose. Ses cheveux ont un reflet gris.*

277C'est ici l'endroit où insérer le sur-moi découvert ultérieurement par la psychanalyse. [N.d.T.] : cette note a été ajoutée en 1930.

Je pense : serait-il si épuisé ? Et a-t-il de fausses dents ? Avant d'avoir pu l'appeler à nouveau, je m'éveille sans angoisse, mais avec des battements de cœur. Mon réveil indique deux heures et demie. »

Je ne puis communiquer cette fois encore une analyse complète. Je me contente d'indiquer quelques points décisifs. L'occasion de ce rêve avait été fournie par une attente angoissante de la veille : il y avait de nouveau plus de huit jours que nous n'avions reçu de nouvelles de notre fils qui était au front. Il est facile de voir que le contenu du rêve exprime la conviction qu'il était blessé ou tombé. Au début du rêve, on remarque l'effort énergique pour remplacer par leur contraire ces pénibles pensées. J'ai à communiquer quelque chose de joyeux, une histoire d'argent envoyé, de récompense, de partage (la somme d'argent provient d'un événement heureux survenu dans l'exercice de ma profession, et tend par conséquent à rompre avec le thème donné). Mais cet effort échoue. La mère pressent quelque chose de terrible et ne veut pas m'écouter. C'est qu'aussi le déguisement est trop mince, partout transparaît ce qu'il prétend cacher. Si mon fils est tombé, ses camarades renverront ce qu'il possède ; je partagerai ce qu'il laisse entre ses frères et sœurs et ses intimes. Quant aux récompenses, elles sont accordées fréquemment à l'officier après sa « mort héroïque ». Le rêve tend donc à exprimer directement ce qu'il voulait tout d'abord cacher, et l'on reconnaît, sous les déformations, sa tendance à satisfaire un désir. (Le changement de lieu dans le rêve a sans doute le sens de symbolique du seuil que lui assigne Silberer.) Nous ne devinons pas encore quelle est sa force pulsionnelle. Je remarque que mon fils n'apparaît pas comme quelqu'un qui « tombe », mais comme quelqu'un qui « monte ». En effet, il a été un alpiniste audacieux. Il n'est pas en uniforme, mais en costume de sport, c'est-à-dire qu'à l'accident actuellement redouté s'en est substitué un autre, ancien, survenu dans sa vie sportive, une chute en ski où il s'est fait une fracture du fémur. Mais son costume, qui le

fait ressembler à un phoque, rappelle quelqu'un de plus jeune, notre petit-fils, enfant amusant ; les cheveux gris rappellent le père de celui-ci, notre gendre, dont la santé a été très éprouvée par la guerre. Que veut dire tout cela ? Mais voyons d'autres détails ; le lieu, un office, la caisse où il veut prendre quelque chose (poser quelque chose dans le rêve) sont des allusions indéniables à un accident qui m'advint entre deux et trois ans. Je montai sur un escabeau dans l'office, pour prendre une friandise posée sur une caisse ou une table. L'escabeau se renversa et me frappa de son arête derrière la mâchoire inférieure. J'aurais pu y laisser toutes mes dents. C'est un avertissement : « c'est bien fait pour toi », un mouvement d'hostilité contre le brave soldat. En approfondissant l'analyse, je découvre la tendance cachée que pourrait satisfaire la mort redoutée de mon fils. C'est la jalousie contre la jeunesse, que je croyais avoir complètement étouffée – et il est certain que, lorsque pareil malheure arrive, l'intensité de la douleur, cherchant quelque apaisement, va jusqu'à susciter dans notre inconscient ces désirs refoulés.

Je puis maintenant définir nettement l'importance du désir inconscient dans le rêve. J'accorde volontiers qu'il existe toute une classe de rêves *provoqués* principalement ou même exclusivement par des restes de la vie de la journée ; et je pense que même mon désir de devenir professeur extraordinaire aurait pu, cette nuit-là, me laisser dormir en repos, si le souci au sujet de la santé de mon ami n'était pas resté éveillé. Mais ce souci n'aurait provoqué aucun rêve ; la *force pulsionnelle* nécessaire à l'apparition d'un rêve supposait un désir ; il appartenait au souci de se procurer un désir qui pût remplir ce rôle. S'il nous est permis de recourir à une comparaison : il est très possible qu'une pensée diurne joue le rôle d'*entrepreneur* de rêve ; mais l'entrepreneur, qui, comme on dit, a l'idée et veut la réaliser, ne peut rien faire sans capital ; il lui faut recourir à un *capitaliste* qui subvienne aux frais ; et ce capitaliste qui

engage la mise de fonds psychologique nécessaire pour le lancement du rêve est toujours, absolument, quelle que soit la pensée diurne, *un désir venant de l'inconscient.*

D'autres fois, le capitaliste est lui-même l'entrepreneur ; c'est même le cas le plus ordinaire dans le rêve. L'activité diurne a suscité un désir inconscient, et celui-ci crée maintenant le rêve. Les différents cas que comporte cet exemple tiré de la vie économique s'appliquent aux processus du rêve : l'entrepreneur peut lui-même apporter une petite contribution au capital ; plusieurs entrepreneurs peuvent s'adresser au même capitaliste ; plusieurs capitalistes peuvent fournir en commun la contribution nécessaire à l'entreprise. Il y a donc aussi des rêves qui reposent sur plus d'un désir, et toutes sortes d'autres variantes qu'il est facile d'apercevoir et dont l'examen n'offre pas grand intérêt. Nous aurons l'occasion de compléter par la suite cette discussion sur le rêve-désir.

Le terme commun de toutes ces comparaisons, la quantité mesurée dont on peut disposer librement, permet d'éclairer mieux encore le problème de la structure du rêve. Dans la plupart des rêves, on reconnaît un centre présentant une intensité sensible particulière. C'est, en règle générale, la figuration directe de l'accomplissement du désir ; car, lorsque nous reconstituons les déplacements du travail du rêve, nous constatons que l'intensité psychique des éléments des pensées du rêve se traduit par l'intensité sensorielle des éléments du contenu de ce rêve. Les éléments voisins du noyau d'accomplissement de désir n'ont souvent aucun rapport avec celui-ci ; ils sont souvent des rejetons de pensées pénibles contraires au désir. Mais leurs rapports (souvent artificiels) avec le noyau central font qu'ils en reçoivent assez d'intensité pour être capables d'être figurés. Le pouvoir de figuration que possède l'accomplissement du désir rayonne sur une certaine sphère, à l'intérieur de laquelle tous les éléments arrivent à être représentés, même ceux qui, laissés à eux-mêmes, ne l'auraient pas pu. Dans les

rêves où agissent plusieurs désirs, il est facile de distinguer la sphère de chaque accomplissement de désir, et, souvent, de saisir, dans les lacunes du rêve, les zones frontières.

Les remarques précédentes ont beaucoup limité l'importance des restes diurnes dans le rêve, nous devons cependant leur accorder encore quelque attention. Il faut bien qu'ils soient une partie essentielle de la formation du rêve, puisque, si surprenant que cela puisse paraître, nous sommes bien obligés de constater que l'on trouve dans le contenu de tout rêve quelque chose qui le relie à une impression de la veille, souvent à la plus indifférente que l'on puisse imaginer. Nous n'avons pu encore examiner d'où venait la nécessité de cet élément additionnel dans le rêve. Pour cela il faut bien comprendre l'importance du désir inconscient, et recourir à la psychologie des névroses. Elle nous apprend que la représentation inconsciente ne peut, en tant que telle, pénétrer dans le préconscient et qu'elle ne peut agir dans ce domaine que si elle s'allie à quelque représentation sans importance qui s'y trouvait déjà, à laquelle elle transfère son intensité et qui lui sert de couverture. C'est là le phénomène du *transfert,* qui explique tant de faits frappants de la vie psychique des névropathes. Le transfert peut ne rien changer à la représentation préconsciente, qui acquerra seulement une intensité disproportionnée ; il peut aussi la modifier, lui imposer le contenu de la représentation transférée. Qu'on me pardonne une comparaison triviale : je suis tenté de dire que la représentation refoulée est comme le dentiste américain, qui ne peut exercer son métier dans nos pays que s'il trouve un médecin régulièrement diplômé qui lui serve d'enseigne et le couvre aux yeux de la loi. Et, de même que ce ne sont pas les médecins les plus occupés qui concluent ces sortes d'alliances, ce ne sont pas, dans la vie psychique, les représentations préconscientes ou conscientes qui ont attiré sur elles une part suffisante de l'attention qui agit dans le préconscient qui serviront à couvrir des représentations refoulées. L'inconscient tisse ses liaisons

autour des impressions et des représentations du préconscient que l'attention n'a jamais distinguées parce que indifférentes, ou qu'elle a bientôt abandonnées. On connaît le principe associationniste, toujours confirmé par l'expérience, selon lequel toutes les représentations qui sont déjà étroitement associées à d'autres se refusent à contracter des associations nouvelles ; j'ai essayé de fonder sur ce principe une théorie des paralysies hystériques.

Si nous admettons que ce même besoin de transfert venant des représentations refoulées joue dans le rêve, nous expliquons du même coup deux de ses énigmes : la présence dans la trame du rêve de l'impression récente que décèle toute analyse, le fait que cette impression est souvent des plus indifférentes. Nous pouvons ajouter ce que nous avons déjà appris ailleurs : si ces éléments récents et indifférents remplacent si souvent les plus anciennes des pensées du rêve dans son contenu, c'est qu'ils sont en même temps ceux qui ont le moins à craindre la censure qui provient de la résistance. Le fait que des éléments indifférents sont préférés s'explique par leur indépendance vis-à-vis de la censure ; le fait que des éléments récents se présentent ici régulièrement ne s'explique que par la nécessité du transfert. Les deux espèces d'impressions peuvent convenir au refoulé qui cherche des éléments encore libres d'associations : celles qui sont indifférentes, parce qu'elles n'ont pu donner lieu à de nombreuses liaisons, celles qui sont récentes, parce qu'elles n'ont pas eu le temps d'en former.

Ainsi donc les restes diurnes auxquels nous pouvons maintenant rattacher les impressions indifférentes, non seulement empruntent à l'inconscient, quand ils parviennent à jouer un rôle dans la formation du rêve, la force pulsionnelle dont dispose le désir refoulé, mais encore offrent à l'inconscient quelque chose : le point où il faut s'attacher pour réaliser le transfert. Si nous voulions ici pénétrer plus avant dans ces processus psychiques, il nous faudrait mettre davantage en lumière le jeu des excitations entre le

préconscient et l'inconscient : c'est à quoi tend l'étude des psychonévroses, mais le rêve ne nous en fournit pas l'occasion.

Une dernière remarque sur les restes diurnes : ce sont eux très évidemment qui troublent le sommeil, et non point le rêve, qui s'efforce plutôt de le protéger. Nous reviendrons là-dessus.

Nous avons jusqu'ici suivi pas à pas le désir du rêve. Nous l'avons vu sortir de l'inconscient, nous avons analysé ses relations avec les restes diurnes : désirs conscients, autres impulsions psychiques, simples impressions récentes. Nous avons ainsi réservé la place qui revient pour la formation du rêve à l'activité diverse et multiple de la pensée de veille. Il ne nous paraît pas impossible d'expliquer, à l'aide de notre conception, même les cas extrêmes où le rêve, continuant le travail de la veille, résout un problème resté en suspens. Il ne nous manque que l'analyse d'un exemple de cette sorte, permettant de montrer la source du désir infantile ou refoulé dont l'aide a pu seconder si puissamment l'activité préconsciente. Mais nous ne savons toujours pas pourquoi dans le sommeil l'inconscient ne nous offre que la force pulsionnelle vers la satisfaction d'un désir. La réponse à cette question jettera une vive lumière sur la nature psychologique du désir ; nous allons la tenter à l'aide de notre schéma de l'appareil psychique.

Cet appareil n'a pu atteindre sa perfection actuelle qu'au bout d'un long développement. Essayons de le ramener à un stade antérieur. Selon des hypothèses que nous n'avons pas à justifier ici, cet appareil a tendu tout d'abord à se maintenir le plus possible à l'abri des stimuli : et c'est pourquoi sa première structure a été celle d'un appareil réflexe ; il pouvait ainsi aiguiller aussitôt sur la voie motrice toute excitation sensorielle qui l'atteignait. Mais la vie trouble cette fonction simple ; elle donne l'impulsion qui mène à une structure plus complexe. D'abord les grands besoins du corps apparaissent. L'excitation provoquée par le besoin interne cherche une issue dans la motilité que l'on peut appeler « modification

interne » ou « expression d'un changement d'humeur ». L'enfant qui a faim criera désespérément ou bien s'agitera. Mais la situation demeure la même ; car l'excitation provenant d'un besoin intérieur répond à une action continue et non à un heurt momentané. Il ne peut y avoir changement que quand, d'une façon ou d'une autre (dans le cas de l'enfant par suite d'une intervention étrangère), l'on acquiert *l'expérience de la satisfaction* qui met fin à l'excitation interne. Un élément essentiel de cette expérience, c'est l'apparition d'une certaine perception (l'aliment dans l'exemple choisi) dont l'image mnésique restera associée avec la trace mémorielle de l'excitation du besoin. Dès que le besoin se représentera, il y aura, grâce à la relation établie, déclenchement d'une impulsion *(Regung)* psychique qui investira à nouveau l'image mnésique de cette perception dans la mémoire, et provoquera à nouveau la perception elle-même, c'est-à-dire reconstituera la situation de la première satisfaction. C'est ce mouvement que nous appelons désir ; la réapparition de la perception est l'accomplissement du désir et l'investissement total de la perception depuis l'excitation du besoin est le chemin le plus court vers l'accomplissement du désir. Rien ne nous empêche d'admettre un état primitif de l'appareil psychique où ce chemin est réellement parcouru et où le désir, par conséquent, aboutit en hallucinatoire. Cette première activité psychique tend donc à une *identité de perception,* c'est-à-dire à la répétition de la perception, laquelle se trouve liée à la satisfaction du besoin.

Une dure expérience vitale doit avoir transformé cette activité psychique primitive en une activité mieux adaptée secondaire. L'identité de perception obtenue par la voie régrédiente rapide, intérieure à l'appareil, n'a pas d'autre part les conséquences qui sont reliées à l'investissement, depuis l'extérieur, de cette même perception. La satisfaction ne se produit pas, le besoin continue. Il n'y a qu'un moyen de rendre cet investissement interne équivalent à la perception extérieure : c'est de le maintenir d'une manière

permanente, continue ; c'est ce que réalisent les psychoses hallucinatoires et les fantasmes des inanités, où l'activité psychique s'épuise à retenir l'objet désiré. Pour obtenir un emploi mieux approprié de la force psychique, il est nécessaire d'arrêter la régression dans sa marche, en sorte qu'elle ne dépasse pas l'image-souvenir, et puisse à partir de là chercher d'autres voies qui permettent d'établir de l'extérieur l'identité souhaitée[278]. Cette inhibition, et la déviation de l'excitation qui suit, est le fait d'un deuxième système qui contrôle la motilité volontaire, c'est-à-dire l'utilisation des mouvements pour des fins que nous offre notre mémoire. Mais toute cette activité de pensée compliquée qui va de l'image mnésique jusqu'au rétablissement de l'identité de perception par les objets du monde extérieur n'est qu'un détour dans l'accomplissement du désir, rendu nécessaire par l'expérience[279]. La pensée n'est qu'un substitut du désir hallucinatoire, et on comprend aisément que le rêve ne soit qu'accomplissement de désir, puisque seul le désir peut pousser au travail notre appareil psychique. Le rêve, qui réalise ses désirs par le court chemin « régrédient », ne fait là que nous conserver un exemple du mode de travail primaire de l'appareil psychique qui a été banni à cause de son inefficacité. La vie nocturne a recueilli ce qui fut autrefois notre vie éveillée, quand notre vie psychique était jeune et inhabile, un peu comme nos enfants retrouvent les armes aujourd'hui périmées de l'humanité primitive, l'arc et les flèches. *Le rêve est un fragment de vie psychique infantile qui a été supplantée.* Dans les psychoses, ces modes de travail psychique anciens et réprimés retrouvent leur force

278En d'autres termes : on reconnaît la nécessité d'une « épreuve par la réalité ».

279LE LORRAIN dit avec raison que le rêve satisfait le désir, « sans fatigue sérieuse, sans être obligé de recourir à cette lutte opiniâtre et longue qui use et corrode les jouissances poursuivies ».

et révèlent par là leur impuissance à satisfaire nos besoins vis-à-vis du monde extérieur[280].

Les impulsions de désirs *(Wunschregungen)* inconscients tendent visiblement à se manifester aussi pendant le jour ; le transfert aussi bien que les psychoses nous montrent qu'elles voudraient pénétrer de force à travers le préconscient, jusqu'à la conscience et à la motilité volontaire. La censure entre l'inconscient et le préconscient, dont le rêve nous a révélé l'existence, il nous faut donc la reconnaître et l'honorer comme le gardien de notre santé mentale. Mais ce gardien n'a-t-il pas tort de diminuer pendant la nuit sa vigilance et de laisser ainsi s'exprimer les impulsions refoulées de l'inconscient, de rendre possible la régression hallucinatoire ? Je ne le pense pas. Car, lorsque ce veilleur-censeur s'en va dormir – et nous avons la preuve qu'il ne sommeille pas profondément –, il ferme la porte menant à la motilité. Les impulsions venues de l'inconscient, ordinairement inhibé, peuvent s'ébattre sur la scène ; on peut les laisser faire : elles demeurent inoffensives, car elles ne sont pas en mesure de mettre en mouvement l'appareil moteur, qui seul peut modifier le monde extérieur. L'état de sommeil assure la sécurité de la forteresse à garder. Il n'y a danger que lorsque le déplacement de forces est réalisé, non par le relâchement nocturne de la censure critique, mais par un affaiblissement pathologique de celle-ci ou par le renforcement pathologique des excitations inconscientes, alors que le préconscient est investi et que les portes de la motilité sont ouvertes. Alors le veilleur est terrassé, les excitations inconscientes soumettent à leur pouvoir le préconscient, dominent par lui nos paroles et nos actes ou s'emparent de la régression hallucinatoire et dirigent l'appareil qui n'était pas fait pour elle au moyen de l'attraction que les perceptions exercent sur la répartition de notre énergie psychique. C'est cet état que nous appelons psychose.

280J'ai développé ailleurs ces idées (*Formulierungen über die zwei Neurosenlehre, 3. Folge, 1913*), et montré le rôle des deux principes fondamentaux : le principe de plaisir et le principe de réalité.

Nous voici dans d'excellentes conditions pour revenir à l'échafaudage psychologique que nous avons laissé après y avoir inséré les deux systèmes inconscient et préconscient. Mais auparavant il faut encore nous arrêter sur l'importance du désir, unique force pulsionnelle psychique du rêve. Nous avons démontré que le rêve est toujours accomplissement de désir, parce qu'il provient du système inconscient qui n'a d'autre but que l'accomplissement du désir, qui n'a d'autres forces que celles des impulsions de désir. Les vastes spéculations psychologiques que nous avons entreprises en partant de l'interprétation des rêves nous font un devoir de montrer comment grâce à elles le rêve s'insère dans un cadre où entrent aussi d'autres formations psychiques. S'il existe un système inconscient ou quelque chose d'analogue, le rêve ne peut en être la seule manifestation ; chaque rêve est sans doute l'accomplissement d'un désir, mais il doit y avoir des formes d'accomplissements anormaux de désir autres que le rêve. Cela est si vrai que la théorie qui englobe tous les symptômes pathologiques aboutit à cette simple proposition : *ils doivent tous être considérés comme des accomplissements de désir inconscients*[281]*.* Le rêve n'est, dans notre conception, que le premier terme d'une série très importante pour le psychiatre et dont l'intelligence équivaut à la solution de la partie purement psychologique du problème psychiatrique[282].

L'étude des autres termes de cette série d'accomplissements de désir, tels que les symptômes hystériques, nous a permis de découvrir un caractère essentiel que nous n'avons pas retrouvé dans le rêve. Des recherches que nous avons eu l'occasion de rappeler à diverses reprises au cours de ce livre nous apprennent que les deux courants de notre vie psychique doivent collaborer à la formation

281Plus exactement, une partie du symptôme correspond à l'accomplissement du désir inconscient, une autre à la réaction contre celle-ci.

282HUGHLINGS JACKSON avait dit : « Find out all about dreams, and you will have found out all about insanity. »

d'un symptôme hystérique. Il n'est pas seulement la réalisation d'un désir inconscient, il doit pouvoir réaliser en même temps un désir issu du préconscient, en sorte qu'il est déterminé *à tout le moins* deux fois : c'est-à-dire par chacun des deux systèmes en conflit. Mais, comme pour le rêve, il n'y a pas de limite à la surdétermination. La détermination, qui n'a pas son origine dans l'inconscient, est toujours, d'après ce que je sais, une suite de pensées réagissant contre le désir inconscient, une auto-punition, par exemple. Nous pouvons donc dire, d'une façon générale, qu'un *symptôme hystérique ne peut apparaître que si deux accomplissements de désirs opposés, issus de deux systèmes psychiques différents, viennent concourir dans une même expression* (cf. ma dernière formule de la naissance des symptômes hystériques, *in Hysterische Phantasien und ihre Beziehung zur Bisexualitât, 1908, Ges. Werke, t. VII*). Des exemples seront de peu de poids ici, car pour convaincre il faut élucider tout un ensemble complexe ; je me contenterai de fournir un exemple destiné, non à apporter des éléments de preuve, mais à illustrer ce qui vient d'être dit. J'ai eu l'occasion de soigner une malade atteinte de vomissements hystériques. À l'analyse, ce symptôme apparut comme l'accomplissement d'un fantasme inconscient de la puberté, d'un désir d'être continuellement enceinte, d'avoir de très nombreux enfants, à quoi s'ajouta plus tard le désir de les avoir du plus grand nombre d'amants possible. Ce désir immodéré a suscité une forte réaction de défense. Mais comme ce vomissement pouvait faire perdre à la malade la beauté de son corps et de son visage, de sorte qu'elle ne pût plaire à aucun homme, le symptôme convenait également au châtiment ; ainsi admis par les deux systèmes à la fois, il put se réaliser. La névrose agit ici comme la reine des Parthes à l'égard de Crassus. Croyant qu'il avait entrepris l'expédition par cupidité, elle fit verser de l'or fondu dans la gorge du cadavre : « Tiens ! voilà ce que tu avais désiré ! » Le rêve, d'après ce que nous savons jusqu'à présent, exprime l'accomplissement d'un désir

inconscient, le préconscient qui contrôle est d'accord et se borne à exiger certaines déformations. On ne trouve pas dans le rêve, de façon générale, de pensée opposée à ces désirs, et qui en réalise la contrepartie. Il nous est seulement arrivé de rencontrer, de-ci, de-là, en analysant des rêves, des traces de créations de réaction, comme par exemple ma tendresse pour mon ami R… dans le rêve de l'oncle. Mais nous pourrons trouver ailleurs l'élément préconscient qu'il nous est impossible de découvrir ici. Le rêve peut exprimer un désir de l'inconscient par toutes sortes de déformations, tandis que le système dominant se retire *dans le désir de dormir,* réalise ce désir par la production de modifications de l'investissement, à l'intérieur de l'appareil psychique, et le maintient pendant toute la durée du sommeil[283].

Ce désir de dormir, ainsi décidé par le préconscient, facilite beaucoup la formation du rêve. Songeons au rêve du père qui, frappé par une vive lumière venue de la chambre mortuaire, conclut que le cadavre de son enfant brûle. Nous avons admis que le fait de tirer cette conclusion en rêve au lieu de s'éveiller trahissait le désir de prolonger un peu la vie de l'enfant, vu dans le rêve. C'est là une première force psychique. Il est vraisemblable que d'autres désirs venant du refoulé nous échappent, puisque nous ne pouvons pas analyser ce rêve. Mais il faut bien voir une seconde force pulsionnelle dans le besoin de dormir qu'avait le père : le rêve prolongeait le sommeil du père en même temps que la vie de l'enfant. Le raisonnement est à peu près : laissons aller le rêve, sinon il faudra se réveiller. Il en est ainsi dans tous les rêves : le désir de dormir seconde les désirs inconscients. Nous avons parlé des rêves de commodité. On pourrait dire que tous nos rêves méritent ce nom. C'est particulièrement clair pour les rêves de réveille-matin, qui remanient le stimulus sensoriel externe de façon qu'il permette de continuer à dormir et qui l'introduisent dans la trame du rêve pour lui enlever son caractère d'avertissement. Mais le désir de continuer

283J'emprunte ces idées à LIÉBAULT (*Du sommeil provoqué, etc. Paris, 1889*).

à dormir doit se retrouver dans tous les autres rêves, là où la menace du réveil ne peut venir que de l'intérieur. On peut résumer notre attitude psychique dominante pendant le rêve sous la forme d'un avertissement que le préconscient donnerait à la conscience, quand le rêve irait par trop loin : laisse donc et dors, ce n'est qu'un rêve. Je dois en conclure que *pendant toute la durée de notre sommeil nous nous savons en train de rêver, aussi bien qu'en train de dormir.* Laissons là ceux qui nous objectent que notre conscience ignore le sommeil et ne connaît le rêve que dans le cas précis où la censure est débordée. Il y a des gens qui manifestement savent qu'ils dorment et qu'ils rêvent et qui paraissent pouvoir diriger leur vie de rêve d'une manière consciente. Quand un dormeur de cette espèce est mécontent de la tournure que prend un rêve, il l'interrompt, sans se réveiller, et le recommence pour lui donner une autre conclusion, de même qu'un écrivain populaire écrit, à la demande du public, un dénouement plus satisfaisant pour son drame. Ou bien, une autre fois, si son rêve l'a conduit dans une situation sexuelle excitante, il se dira : « Je ne continue pas ce rêve, une pollution me fatiguerait. J'aime mieux me réserver pour une situation réelle. »

Hervey de Saint-Denis (cit. *in* Vaschide, p. 139) affirmait avoir acquis sur ses rêves une telle puissance qu'il pouvait en accélérer le cours et leur donner la direction qui lui plaisait. Il semble que chez lui le désir de dormir ait fait place à un autre désir préconscient : observer ses rêves et s'en amuser. On peut dormir avec cette résolution, aussi bien que lorsqu'on impose une condition de réveil (sommeil des nourrices). On sait que l'intérêt que nous prenons à nos rêves augmente considérablement le nombre des souvenirs que nous gardons après le réveil. Ferenczi dit, à propos de la direction que nous donnons à nos rêves : « Le rêve élabore de toutes les manières possibles les pensées qui nous préoccupent actuellement. Il abandonne une image quand elle risque de ne pas satisfaire le désir, il recherche une autre solution, jusqu'à ce qu'il parvienne à un

accomplissement de désir qui satisfasse par un compromis les deux instances de la vie mentale. »

IV. Le réveil par le rêve. La fonction du rêve. Le cauchemar

Maintenant que nous savons que, pendant la nuit, le préconscient est orienté vers le désir de dormir, nous pouvons poursuivre plus utilement l'étude du processus du rêve. Résumons d'abord ce que nous avons appris jusqu'à présent. Le travail de la veille peut avoir laissé des restes diurnes dont l'investissement en énergie n'a pas été retiré ; il peut avoir excité, le jour, un désir inconscient ; les deux peuvent coïncider ; nous avons indiqué ces multiples possibilités. Pendant la journée, ou seulement quand le sommeil est venu, le désir inconscient s'est frayé une voie jusqu'à ces restes diurnes et a réalisé sur eux son transfert. Un désir transféré sur le matériel récent apparaît alors, ou bien un désir récent réprimé se ranime, reprenant des forces dans l'inconscient. Il pénétrerait volontiers dans la conscience par la voie normale des processus de pensée, à travers le préconscient auquel il appartient déjà partiellement. Mais il se heurte à la censure qui fonctionne encore et à laquelle il se soumet. Il subit alors une nouvelle déformation dont la voie a été déjà préparée par le transfert sur l'élément récent. À ce moment, il est sur une voie qui pourrait le mener à l'obsession, à l'idée délirante, etc. – à toutes pensées renforcées par le transfert et déformées par la censure. Mais le sommeil du préconscient ne lui permet pas d'aller plus loin ; le système paraît s'être protégé contre l'invasion en abaissant son excitabilité. Le processus du rêve prend alors la voie de la régression, que précisément le sommeil ouvre ; il obéit par là à l'attraction qu'exercent sur lui des groupes de souvenirs qui n'existent, en partie, que sous la forme d'investissements visuels, non comme traduction en termes de systèmes ultérieurs. C'est sur

cette route qu'il acquiert la possibilité de figuration. Nous parlerons plus tard de la compression. Il a maintenant franchi la seconde étape d'une carrière déjà bien accidentée. La première allait, de manière « progrédiente », des tableaux inconscients ou des fantasmes au préconscient ; la seconde retourne des limites de la censure à la perception. Mais, en devenant contenu perceptif, il échappe aux difficultés que lui suscitaient dans le préconscient la censure et le sommeil. Il parvient maintenant à attirer sur lui l'attention et à se faire remarquer par la conscience. La conscience, sorte d'organe des sens pour l'appréhension des qualités psychiques, peut, dans la vie éveillée, subir deux sortes d'excitations : d'une part et surtout les excitations périphériques, excitations du système perceptif ; de l'autre les excitations du plaisir et du déplaisir, qui se révèlent être presque les seules qualités psychiques caractérisant la transformation de l'énergie à l'intérieur de l'appareil. Les processus des systèmes Ψ, y compris ceux du préconscient, manquent de qualité psychique, c'est pourquoi ils ne peuvent apparaître comme un objet à la conscience que dans la mesure où ils offrent, à sa perception, du plaisir ou du déplaisir. Il faudra nous résoudre à admettre que *ces déclenchements de plaisir ou de déplaisir règlent automatiquement la marche des processus d'« investissement ».* Mais, ensuite, pour obtenir des activités plus délicates, il a été nécessaire de rendre la marche des représentations plus indépendantes des signes du déplaisir. Il fallait pour cela que le système préconscient eût des qualités propres qui pussent attirer la conscience ; il les acquit très probablement en rattachant ses processus au système de souvenirs des signes du langage qui était, lui, pourvu de qualités. Grâce aux qualités de ce système, la conscience, qui n'avait été jusque-là que l'organe du sens des perceptions, devint aussi l'organe du sens d'une partie de nos processus de pensée. Elle avait dès lors en quelque sorte deux surfaces sensorielles, l'une tournée vers la perception, l'autre vers les processus de pensée préconscients.

Il y a tout lieu de penser que la surface sensorielle de la conscience qui est tournée vers le préconscient perd pendant le sommeil beaucoup plus d'excitabilité que celle qui est tournée vers les systèmes perceptifs. On s'explique fort bien cet abandon de l'intérêt pour les processus de pensée nocturnes. Nulle pensée ne doit surgir, le préconscient veut dormir. Mais si le rêve devient perception, il pourra exciter la conscience, grâce aux qualités qu'il vient d'acquérir. Cette excitation sensible remplira son office essentiel ; elle canalisera, sous forme d'attention envers l'excitant, une partie de l'énergie d'investissement disponible dans le préconscient. Il faut donc convenir que chaque rêve *éveille,* fait agir une partie de la force inactivée du préconscient. Il subit alors, de sa part, cette influence que nous avons appelée élaboration secondaire pour bien caractériser sa place et son véritable rôle. Je veux dire par là qu'elle traite le rêve comme n'importe quel contenu perceptif ; autant que son matériel le permet, il est soumis aux mêmes représentations d'attente. Dans la mesure où cette troisième étape du processus du rêve est orientée, c'est de nouveau dans le sens « progrédient ».

Un mot sur la durée de ce processus, pour éviter tout malentendu. Goblot, pensant probablement au rêve de la guillotine de Maury, a voulu démontrer que le rêve ne dure que pendant la période de transition entre le sommeil et le réveil. C'est là une idée très séduisante : il nous faut un moment pour nous réveiller, c'est le moment du rêve. On suppose que la dernière image du rêve est si forte qu'elle nécessite le réveil. Mais sa force vient en réalité de ce qu'elle est si proche du réveil : « Un rêve, c'est un réveil qui commence. »

Dugas a déjà fait remarquer que, pour maintenir la généralité de sa thèse, Goblot avait dû négliger bien des faits. Il y a des rêves qui n'entraînent pas le réveil : ceux où l'on rêve que l'on rêve, par exemple. Ce que nous savons du travail du rêve ne nous permet pas

d'admettre que le seul moment du réveil y suffise. Il nous paraît, au contraire, vraisemblable que la première étape du travail du rêve commence le jour, sous le contrôle du préconscient. La seconde : modification par la censure, attraction exercée par des tableaux inconscients, pénétration de force dans la perception, peut durer toute la nuit ; l'impression d'avoir rêvé toute la nuit, alors même qu'on ne peut dire quoi, serait donc toujours fondée. Il n'est pas nécessaire d'admettre qu'avant d'atteindre la conscience le processus du rêve suit vraiment la marche dans le temps que nous avons décrite : transfert du désir, puis déformation par la censure, puis changement de direction régressif, etc. Les besoins de la description nous ont imposé cet ordre ; en réalité il n'y a pas de succession, mais explorations simultanées sur ces diverses voies, fluctuation de l'excitation jusqu'à ce qu'un entassement opportun fasse triompher tel ou tel mode de groupement. Des expériences personnelles me porteraient à croire que le travail du rêve dure souvent plus d'un jour et une nuit, ce qui enlève tout caractère merveilleux à ses constructions. Je pense que la nécessité même d'être compréhensible en tant que phénomène perceptif peut s'exercer sur le rêve avant qu'il s'attire à lui la conscience. Mais dès cet instant le processus est accéléré, puisque le rêve est traité comme les autres objets de perception. Il en est de lui comme du feu d'artifice préparé pendant des heures et qui s'allume en un instant.

Deux éventualités sont possibles : ou bien le processus du rêve a reçu pendant le travail du rêve une intensité suffisante pour attirer sur lui la conscience et éveiller le préconscient, quelles que soient d'ailleurs la durée et la profondeur du sommeil ; ou bien son intensité n'y suffit pas, et il reste là jusqu'au moment voisin du réveil où l'attention, devenue plus mobile, viendra jusqu'à lui. La plupart des rêves paraissent travailler avec des intensités psychiques relativement faibles, car ils attendent le réveil. Cela explique aussi pourquoi, en général, lorsqu'on nous arrache brusquement à un

profond sommeil, nous percevons quelque fragment de rêve. Là, comme dans le réveil spontané, notre premier regard est pour le contenu perceptif créé par le rêve, le suivant pour celui qui vient de l’extérieur.

Mais notre plus grand intérêt théorique va aux rêves capables de nous éveiller au milieu de notre sommeil. Songeons à l’opportunité qui éclate partout ailleurs et demandons-nous d’où vient que le rêve, désir inconscient, puisse troubler le sommeil, accomplissement du désir préconscient ? Il faut qu’il y ait là des relations d’énergie qui nous échappent. Si nous les connaissions, nous verrions sans doute que laisser faire le rêve et ne lui accorder qu’une attention détachée exige moins d’énergie que brider l’inconscient comme pendant la veille. Nous savons par expérience que le rêve se concilie avec le sommeil, même quand il l’interrompt plusieurs fois dans une même nuit. On s’éveille un moment pour se rendormir aussitôt après. C’est comme lorsque, tout endormi, on chasse une mouche : on ne s’éveille que pour cela et quand on se rendort on en est débarrassé. L’accomplissement du désir de dormir se concilie très bien avec le maintien d’une certaine attention dirigée dans un sens déterminé, comme le prouve le sommeil des nourrices.

Une autre objection vient de ce que nous savons de l’inconscient. Nous avons dit que les désirs inconscients étaient toujours là, mais qu’ils n’étaient pas assez forts pour devenir perceptibles le jour. D’où vient donc que pendant le sommeil, quand ils ont déjà manifesté leur puissance, formé un rêve, et éveillé ainsi le préconscient, leur force tarisse dès que nous avons pris connaissance du rêve ? Le rêve devrait, semble-t-il, se renouveler, de même que la mouche importune revient après qu’on l’a chassée. Sinon de quel droit disons-nous que le rêve écarte tout ce qui trouble le sommeil ?

Il est très vrai que les désirs inconscients sont toujours là. Ils représentent des voies toujours ouvertes à l’excitation qui les

emprunte. L'indestructibilité est même une caractéristique proéminente des processus inconscients. Dans l'inconscient rien ne finit, rien ne passe, rien n'est oublié. C'est ce qui nous frappe le plus quand nous étudions les névroses et l'hystérie en particulier. La voie des pensées inconscientes qui mène à la crise libératrice pourra se rouvrir dès qu'une quantité d'excitation suffisante se sera amassée. Une offense reçue il y a trente ans, une fois qu'elle s'est frayé une voie vers les sources affectives inconscientes, continue à agir toujours comme si elle était actuelle. Elle revit au moindre rappel et se révèle alors investie d'une excitation qui a sa décharge motrice dans la crise. C'est là que doit agir la psychothérapie. Sa tâche est d'apporter aux phénomènes inconscients la libération et l'oubli. L'effacement des souvenirs, l'affaiblissement affectif des impressions éloignées qui nous paraissent tout naturels, et que nous expliquons par l'influence primaire du temps sur les traces mnésiques, sont en réalité des transformations secondaires, obtenues à la suite d'un pénible travail. C'est le travail du préconscient, et *la psychothérapie n'a d'autre démarche que de soumettre l'inconscient au préconscient.*

Chaque processus inconscient d'excitation dispose donc de deux issues : ou bien, laissé à lui-même, il finit par se frayer une voie et déverse son trop-plein d'excitation dans la motilité, ou bien il se soumet à l'influence du préconscient qui *endigue* son excitation au lieu de la laisser *s'écouler. C'est ce qui se produit dans le processus du rêve.* L'excitation de la conscience a conduit le préconscient à investir le rêve devenu perception ; l'investissement endigue ainsi l'excitation inconsciente du rêve et la neutralise. Quand le rêveur s'éveille un instant, il chasse réellement la mouche. Nous voyons maintenant qu'il était vraiment plus opportun et plus avantageux de laisser faire le désir inconscient, de lui ouvrir la voie de la régression, pour qu'il forme un rêve, puis d'arrêter et de liquider celui-ci par un léger travail préconscient, que de brider l'inconscient

pendant tout le sommeil. On pouvait s’attendre à ce que le rêve, même s’il n’avait pas primitivement d’utilité, en acquît une dans le jeu de forces de la vie mentale. Nous voyons laquelle. Il s’est chargé de ramener l’excitation inconsciente demeurée libre sous le contrôle du préconscient ; il la détourne, lui sert de soupape de sécurité et assure par là, avec une faible dépense de vigilance, le sommeil du préconscient. Ainsi, tout comme les autres produits psychiques de cette série, le rêve est un compromis, il est au service des deux systèmes et accomplit les deux désirs dans la mesure où ils s’accordent. Si l’on jette un coup d’œil sur la théorie cathartique de Robert que nous avons exposée, on verra que nous donnons raison à Robert sur le point principal, qui est la fonction du rêve, mais que nous nous séparons de lui dans les prémisses et dans l’appréciation que nous portons sur le rêve[284].

284Est-ce là le seul rôle que nous puissions accorder au rêve ? Je n'en connais pas d'autre. A. MAEDER a essayer de mettre à l'actif du rêve certaines fonctions « secondaires ». Il partait d'une observation juste : un certain nombre de rêve contiennent des essais de solutions de conflits que l'on mettra plus tard en pratique, ils sont donc comme un exercice préparatoire à l'activité de la veille. Il mettait le rêve en parallèle avec les jeux des animaux et des enfants : préexercice des instincts innés et préparation aux activités sérieuses ultérieures, et il établissait une « fonction ludique » du rêve. Peu de temps avant, Alf. ADLER avait aussi indiqué une fonction anticipatrice du rêve. (J'ai publié en 1905 l'analyse d'un rêve-projet qui s'est reproduit chaque nuit jusqu'à sa réalisation.) Mais il suffit d'y réfléchir un peu pour voir que cette fonction « secondaire » n'entre pas dans le cadre de l'interprétation du rêve. Préméditer, former des projets, imaginer des solutions qui seront peut-être réalisées au réveil sont toutes activités inconscientes et préconscientes qui se continuent en tant que « restes diurnes » pendant le sommeil et peuvent aussi concourir à la formation du rêve si elles sont soutenues par un désir inconscient. La fonction anticipatrice du rêve est donc bien plutôt une fonction de la pensée inconsciente de veille dont nous pouvons retrouver les résultats par l'analyse du rêve aussi bien que d'autres phénomènes. On a trop longtemps confondu le rêve avec son contenu manifeste, il faut se garder à présent de le confondre avec les pensées latentes.

La restriction : « *dans la mesure où ils s'accordent* », indique déjà qu'il y a des cas où le rêve peut échouer. Le processus du rêve est toléré parce que accomplissement d'un désir de l'inconscient. Si, pour accomplir ce désir, il heurte le préconscient de telle façon qu'il trouble son repos, le rêve n'est plus un compromis, il n'a pas rempli l'autre partie de sa mission. Aussi est-il immédiatement interrompu et remplacé par un réveil complet. Il ne faut pas accuser le rêve, gardien ordinaire du sommeil, s'il l'a cette fois troublé, cela ne doit pas nous prévenir contre son utilité. Ce n'est pas le seul exemple que nous offre l'organisme d'une disposition ordinairement utile qui devient inopportune et gênante lorsque les conditions de son fonctionnement sont un peu changées. Le trouble alors sert à tout le moins à attirer l'attention sur ce changement et à déclencher les fonctions régulatrices de l'organisme. Je pense ici, on l'a deviné, au cauchemar. Je serais bien fâché d'avoir l'air d'éviter systématiquement ce témoin à charge contre la théorie du désir. Je vais donc essayer au moins d'esquisser la théorie du cauchemar.

Qu'un phénomène psychique qui provoque l'angoisse puisse être cependant l'accomplissement d'un désir, cela n'est pas non plus une contradiction. Nous en connaissons l'explication. Le désir appartient à un système, celui de l'inconscient ; le système du

préconscient l'a rejeté et réprimé[285]. Mais, même en plein équilibre mental, cette domination du préconscient sur l'inconscient n'est pas absolue. On peut dire que le degré de la répression est en même temps celui de notre santé psychique. Dans la névrose les deux systèmes sont en conflit, le symptôme névropathique représente un compromis qui met provisoirement fin à ce conflit. D'une part, en effet, il ménage à l'inconscient une porte de secours, lui permet de déverser son excitation, de l'autre il laisse encore au préconscient une domination partielle sur l'inconscient. À ce point de vue, une

285« Une autre complication beaucoup plus importante et profonde, dont le profane ne tient pas compte, est la suivante. L'accomplissement d'un désir devrait certainement être une cause de plaisir. Mais pour qui ? Pour celui, naturellement, qui a ce désir. Or, nous savons que le rêveur entretient avec ses désirs des relations tout à fait particulières. Il les repousse, les censure, bref n'en veut rien savoir. Leur réalisation ne peut donc lui procurer de plaisir : bien au contraire. Et l'expérience montre que ce contraire, qui reste encore à expliquer, se manifeste sous la forme de l'angoisse. Dans son attitude à l'égard des désirs de ses rêves, le rêveur apparaît ainsi comme composé de deux personnes réunies cependant par une intime communauté. Au lieu de me livrer à ce sujet à de nouveaux développements, je vous rappellerai un conte connu où se trouve exactement la même situation. Une bonne fée promet à deux époux miséreux la réalisation de leurs trois premiers désirs. Heureux, ils se mettent en devoir de choisir ces trois désirs. Séduite par l'odeur de saucisse qui se dégage de la chaumière voisine, la femme est prise d'envie d'avoir une paire de saucisses. Un instant et les saucisses sont là : c'est la réalisation du premier désir. Furieux, l'homme souhaite de voir ces saucisses suspendues au nez de sa femme. Aussitôt dit, aussitôt fait, et les saucisses ne peuvent plus être détachées du nez de la femme : réalisation du deuxième désir, qui est celui du mari. Inutile de vous dire qu'il n'y a là pour la femme rien d'agréable. Vous connaissez la suite. Comme au fond l'homme et la femme ne font qu'un, le troisième désir doit être que les saucisses se détachent du nez de la femme. Nous pourrions encore utiliser ce conte dans beaucoup d'autres occasions ; nous nous en servons ici pour montrer que la réalisation du désir de l'un peut être une source de désagréments pour l'autre, lorsqu'il n'y a pas d'entente entre les deux. » (*Vorlesungen zùr Einführung in die Psychoanalyse XIV, Ges. Werke,* t. XI.)

phobie hystérique ou une agoraphobie sont particulièrement instructives. Lorsqu'un névropathe ne peut traverser seul une rue, nous disons avec raison que ce n'est qu'un symptôme. Essayons de réduire ce symptôme en l'obligeant à l'acte qu'il croit impossible. Il aura une crise d'angoisse ; d'ailleurs c'est souvent une crise d'angoisse dans la rue qui a été le point de départ de l'agoraphobie. Nous apprenons ainsi que ce symptôme s'est constitué pour empêcher le développement de l'angoisse. La phobie est comme une forteresse-frontière pour l'angoisse.

Il nous est difficile de continuer notre exposé sans étudier le rôle des affects dans ces processus, ce qui ne peut être fait ici que très incomplètement. Posons en principe que ce qui rend surtout nécessaire la répression de l'inconscient, c'est que le libre cours dans l'inconscient des représentations développerait un état affectif qui primitivement était plaisir, mais qui, depuis le refoulement, porte la marque du déplaisir. La répression a pour but et aussi pour résultat d'empêcher le développement de ce déplaisir. Elle s'exerce sur le contenu représentatif de l'inconscient, parce que c'est de là que pourrait se dégager le déplaisir. Tout cela est fondé sur une hypothèse déterminée concernant le développement de l'affect. Celui-ci est considéré ici comme un effet moteur ou sécrétoire, la clé de son innervation se trouve dans les représentations de l'inconscient. Le préconscient domine ce contenu représentatif de l'inconscient et l'empêche d'envoyer des impulsions qui deviendraient des affects. Si l'investissement par le préconscient cessait, il y aurait risque : les excitations inconscientes pourraient déclencher des affects qui – par suite du refoulement antérieur – apparaîtraient comme déplaisir, comme angoisse.

C'est ce danger que le laisser-aller du rêve précipite. Pour qu'il se réalise, il faut qu'il y ait eu refoulement et que les impulsions du désir réprimées puissent devenir assez fortes. Ces conditions sortent du cadre psychologique de la formation du rêve. N'était que le thème

que je traite ici – la libération de l'inconscient pendant le sommeil – se rattache à celui du développement de l'angoisse, je pourrais renoncer à parler du cauchemar et m'épargner toutes les obscurités qui l'entourent.

Comme je l'ai déjà dit à diverses reprises, l'étude du cauchemar appartient à la psychologie des névroses. Une fois posés ses points de contact avec le thème du processus du rêve, ce qui est fait, nous n'avons plus rien à faire avec lui. Cependant, puisque j'ai affirmé que l'angoisse névropathique avait une origine sexuelle, je voudrais encore analyser quelques rêves d'angoisse pour montrer le matériel sexuel qu'ils renferment.

J'écarte les exemples surabondants que m'offriraient les rêves de mes malades et je choisis de préférence des rêves d'angoisse venant de sujets jeunes.

Pour ma part, je n'ai plus eu de vrai rêve d'angoisse depuis de longues années, mais je m'en rappelle un que j'ai eu vers sept ou huit ans et que j'ai interprété environ trente ans après. Il était extrêmement net et me montrait *ma mère chérie avec une expression de visage particulièrement tranquille et endormie, portée dans sa chambre et étendue sur le lit par deux (ou trois) personnages munis de becs d'oiseaux.* Je me réveillai pleurant et criant, et troublai le sommeil de mes parents. Les personnages très allongés, bizarrement drapés, à becs d'oiseaux, je les avais empruntés à la bible de *Philippson.* Je crois que c'étaient des dieux à tête d'épervier appartenant à un bas-relief funéraire égyptien. À part cela, l'analyse m'offre le souvenir d'un fils de concierge mal élevé qui avait coutume de jouer avec nous dans la prairie devant la maison ; je crois bien qu'il s'appelait *Philippe.* Il me semble ensuite que j'ai dû entendre pour la première fois de la bouche de ce garçon le mot vulgaire par lequel on désigne le commerce sexuel et que les gens cultivés appellent du mot latin *coïtus* mais qu'illustrait suffisamment

le choix des têtes d'épervier[286]. J'avais dû sans doute deviner la signification sexuelle de ce mot à la mine de ce maître si averti des choses de l'existence. L'expression du visage de ma mère dans le rêve était celle de mon grand-père que j'avais vu peu de jours avant sa mort, râlant et dans le coma. Le sens de l'élaboration secondaire du rêve doit être la mort de ma mère, c'est ce que prouve aussi le bas-relief funéraire. C'était dans cette angoisse que je m'éveillai et je n'eus de cesse que je n'eusse éveillé mes parents. Je me rappelle que je me calmai subitement en apercevant ma mère, comme si j'avais eu besoin d'être rassuré contre sa mort. Mais cette seconde interprétation a eu lieu sous l'influence d'une angoisse déjà développée. Ce n'est pas parce que j'avais rêvé la mort de ma mère que j'étais angoissé, mais c'est parce que j'étais angoissé que mon élaboration préconsciente a interprété ainsi le rêve. Mais mon angoisse, effet du refoulement, peut se ramener à un désir obscur, manifestement sexuel, qu'exprime bien le contenu visuel du rêve.

Un homme de 27 ans, gravement atteint depuis un an, a eu fréquemment entre 11 et 13 ans un rêve accompagné d'une angoisse très pénible : *Il est poursuivi par un homme avec une hache, il voudrait courir, mais il est comme paralysé et ne peut bouger.* C'est certainement un bon exemple de cauchemar très commun et incontestablement sexuel. À l'analyse, le rêveur se rappelle tout d'abord un récit ultérieur de son oncle. Celui-ci racontait qu'il avait été attaqué la nuit par un individu de mauvaise mine. De là le malade conclut qu'il a pu entendre parler d'une aventure analogue à l'époque du rêve. À propos de la hache, il se rappelle qu'à cette même époque il s'est blessé à la main avec une hachette en fendant du bois. Brusquement, il pense à son attitude envers son frère cadet, qu'il avait l'habitude de maltraiter. Il se rappelle tout particulièrement qu'une fois où il le frappa à la tête avec sa chaussure de telle façon que l'enfant saigna, sa mère déclara : « J'ai peur qu'un jour il ne le tue. » Pendant qu'il semble ainsi arrêté par le

286[N. d. T.] : dans l'argot allemand on dit *vögeln*, de *Vogel* (oiseau).

thème de la violence, un souvenir de sa neuvième année surgit tout à coup. Ses parents étaient rentrés tard, ils se mirent au lit tandis qu'il feignait de dormir, et il entendit bientôt des soupirs et d'autres bruits qui l'effrayèrent ; il put aussi deviner leur position dans le lit. Le cours ultérieur de sa pensée montre qu'il a établi une analogie entre les relations de ses parents et son attitude envers son jeune frère. Il rangea ce qu'il surprit entre ses parents sous le concept « violence et bataille ». Il en voyait une preuve dans le fait qu'il avait souvent remarqué du sang dans le lit de sa mère.

Que le commerce sexuel des adultes frappe les enfants et leur donne de l'angoisse, c'est un fait d'expérience quotidienne. J'explique cette angoisse par une excitation sexuelle qui échappe à leur intelligence et qui, de plus, est repoussée parce que les parents s'y trouvent mêlés. Elle est donc transformée en angoisse. Quand l'enfant est plus jeune, ses impulsions sexuelles à l'égard de celui de ses parents qui est de sexe opposé ne sont pas encore refoulées et s'expriment librement, comme nous l'avons vu.

J'expliquerais volontiers de la même manière les crises d'angoisse nocturne accompagnées d'hallucinations *(pavor nocturnus),* si fréquentes chez les enfants. Il ne peut s'agir là aussi que de sexualité méconnue et repoussée. Si on relevait les dates des crises, on constaterait probablement une périodicité dans leur apparition ; une recrudescence de la libido sexuelle peut, en effet, être liée à des impressions accidentelles, mais aussi à des poussées évolutives spontanées.

Je ne dispose pas des observations nécessaires pour cette démonstration[287]. Les médecins d'enfants semblent malheureusement réfractaires aux idées qui seules permettraient d'éclairer cette série de phénomènes, aussi bien du point de vue somatique que du point de vue psychique. Un exemple frappant montrera à quel point les œillères de la mythologie médicale

287Elle ont été depuis recueillies en grand nombre par les psychanalystes.

empêchent les médecins de voir les faits. Il s'agit d'une observation rapportée par Debacker dans sa thèse sur *Les Hallucinations et terreurs nocturnes chez les enfants et adolescents* (1881, p. 66)[288].

« Albert G… était un garçon de 13 ans né de père et de mère très robustes et dont la santé débile contrastait avec celle de ses parents… Les informations que j'ai prises me permettent d'affirmer que son père avait été traité pour la syphilis au moment de son mariage. Ce fait expliquerait suffisamment la pauvre santé de cet enfant ; depuis quelque temps (il y a de cela deux ans) Albert était rêveur ; même pendant le jour la crainte semblait le dominer, et tout, dans sa démarche, ses mouvements, indiquait que ce sentiment ne le quittait point. Ses nuits étaient agitées et il était rare qu'une semaine se passât sans qu'il eût un accès très caractéristique de terreurs nocturnes et d'hallucinations. Le plus souvent, d'après son récit (car il avait le souvenir de son rêve très bien conservé), il apercevait le diable, seul ou avec d'autres, qui venait lui crier à tue-tête : « Nous t'avons ! Nous t'avons ! », puis il sentait l'odeur de bitume et de soufre, le feu brûlait la surface de son corps préalablement dépouillé de ses vêtements. Ce moment était le plus terrible de son rêve et c'est alors probablement qu'il poussait les cris et faisait les gestes que j'ai pu observer deux fois au moins chez lui. Ces cris, d'abord étouffés dans le larynx, devenaient plus distincts, et alors on entendait : « Non ce n'est pas moi, ce n'est pas moi ! je n'ai rien fait ! » ou bien encore : « Laissez-moi, laissez-moi, je ne le ferai plus ! » – Quelquefois il semblait avoir perdu le sentiment de sa personnalité et il criait : « Albert n'a jamais fait ça ! »… Il arriva même qu'Albert refusât de se coucher et de se déshabiller : le feu ne l'atteignait, lui semblait-il, que lorsqu'il était déshabillé.

« Cet état… menaçait de devenir grave… Le directeur de l'établissement l'envoya à la campagne… où il resta un an et demi. La vie paisible et le grand air lui ont rendu la santé.

288[N. d. T.] : nous donnons intégralement cette observation que Freud résume.

« Aujourd'hui il a quinze ans et rit de ses terreurs passées, dont le souvenir lui est très bien resté. Il est bien portant ; sa formation a été complète dès le deuxième mois de son séjour à la campagne, et, pour son compte, il n'attribue qu'à ce travail de formation cet état intellectuel particulier : « Je n'osais pas l'avouer, disait-il depuis, mais j'éprouvais continuellement des picotements et des surexcitations aux parties ; à la fin cela m'énervait tant que plusieurs fois j'ai pensé à me jeter par la fenêtre du dortoir ». »

Il n'est pas difficile de deviner : 1° que l'enfant se masturbait quand il était petit, qu'il ne voulait pas l'avouer et qu'il avait été menacé de punitions sévères (son aveu : « je ne le ferai plus » ; ses dénégations : « Albert n'a jamais fait ça ») ; 2° que sous la poussée de la puberté la tentation de se masturber à cause des picotements dans ses organes génitaux a reparu ; 3° qu'elle a provoqué un refoulement et une lutte où la libido réprimée s'est transformée en angoisse ; cette angoisse a pris secondairement la forme des châtiments dont il avait été autrefois menacé.

Voyons par contre les conclusions de l'auteur :

« Cette observation est remarquable à un grand nombre de points de vue et son analyse fait ressortir les faits suivants :

« 1° Que le travail physiologique de la puberté chez un jeune garçon à santé débile amène un état d'affaiblissement très grand, et que *l'anémie cérébrale*[289] peut être très considérable ;

« 2° Cette anémie cérébrale conduit à un changement de caractère, à des hallucinations démonomaniaques et à des terreurs nocturnes, peut-être aussi diurnes, très intenses ;

« 3° Cette démonomanie et ces scrupules religieux tiennent évidemment au milieu religieux dans lequel s'est passée la jeunesse de l'enfant ;

289Souligné par moi, Freud.

« 4° Tous les phénomènes ont disparu par un séjour prolongé à la campagne, l'exercice et le recouvrement des forces, après la puberté ;

« 5° Peut-on ici attribuer à l'hérédité et à l'ancienne syphilis du père une prédisposition à l'état cérébral ? Il sera intéressant de le voir dans l'avenir. »

Et sa remarque terminale :

« Nous avons fait entrer cette observation dans le cadre des délires apyrétiques d'inanition, car c'est à l'ischémie cérébrale que nous rattachons cet état particulier. »

V. Le processus primaire et le processus secondaire. Le refoulement

Pénétrer la psychologie des processus du rêve est une rude tâche. Il est bien difficile de rendre par la description d'une succession la simultanéité d'un processus compliqué, et en même temps de paraître aborder chaque nouvel exposé sans idée préconçue. Je vois bien maintenant à quelles difficultés je me heurte pour n'avoir pu suivre dans ce livre le développement historique de mes idées. Pour comprendre le rêve, je suis parti de mes travaux sur la psychologie des névroses ; je ne peux m'y reporter ici et je suis pourtant obligé de m'y reporter sans cesse, puisque je voudrais, suivant une direction inverse, retrouver, en partant du rêve, la psychologie des névroses. Je sais combien de difficultés cela crée pour le lecteur, mais je ne vois aucun moyen de les lui épargner.

Je préfère m'attarder à un autre point de vue d'où la valeur de mes efforts paraîtra plus grande. Le sujet que j'ai choisi était de ceux où s'affirmaient entre les auteurs les plus éclatants désaccords, comme on l'a vu dans l'exposé historique. Mon analyse des problèmes du rêve a fait une place à la plupart de ces contradictions. Il n'y en a que deux que j'ai dû repousser : le rêve est un processus dépourvu de sens ; le rêve est un processus somatique. À toutes les

autres j'ai fait justice à un moment ou un autre de l'exposé compliqué de ma thèse et j'ai pu montrer qu'elles représentaient des trouvailles judicieuses.

Le rêve continue les émotions et les intérêts de la vie éveillée : c'est ce qu'a montré d'une manière tout à fait générale la découverte des pensées latentes du rêve. Elles n'ont trait qu'à ce qui nous paraît important et à ce qui nous intéresse puissamment, jamais à des vétilles. – Mais nous avons vu aussi la valeur de l'opinion opposée ; le rêve glane les restes indifférents du jour et ne s'empare d'un des grands intérêts de la vie éveillée que lorsque le travail de la veille le délaisse. Cela nous a paru caractériser le contenu du rêve, qui exprime les pensées du rêve de façon déformée. Le processus du rêve, avons-nous dit, s'empare volontiers, en vertu d'un mécanisme associatif, d'un matériel de représentation récent ou indifférent qu'ignore la pensée de la veille, et, en vertu de la censure, il transporte sur ces faits indifférents l'intensité psychique des éléments importants, mais choquants. – L'hypermnésie du rêve et le fait qu'il dispose du matériel de l'enfance sont un des piliers de notre théorie ; nous avons également montré comment les désirs d'origine infantile sont, selon nous, le moteur essentiel de la formation de tout rêve. Nous n'avions pas à mettre en doute l'importance des stimuli sensoriels externes, importance prouvée expérimentalement pendant le sommeil. Mais ces stimuli nous ont paru jouer, à l'égard du désir du rêve, le même rôle que les restes de pensées de la veille. Nous n'avons pas contesté que le rêve interprète l'excitation extérieure objective comme fait la veille pour l'illusion, mais nous avons montré le motif de cette interprétation que les auteurs laissaient dans l'ombre. L'interprétation empêche l'objet perçu de troubler le sommeil et l'utilise pour l'accomplissement du désir. – L'état d'excitation subjectif des organes sensoriels pendant le sommeil, qui semble démontré par Trumbull Ladd, ne nous apparaît sans doute pas comme une source de rêves, mais nous l'expliquons comme une

reviviscence « régrédiente » des souvenirs qui agissent derrière le rêve. – Les sensations internes de l'ensemble de l'organisme, dont on fait volontiers la pierre angulaire des explications du rêve, jouent aussi un rôle dans notre conception, mais un rôle plus modeste. Les sensations de chute, de vol plané, d'inhibition sont à nos yeux des éléments toujours disponibles, dont l'élaboration du rêve se sert pour représenter ses pensées chaque fois qu'il est nécessaire.

Il nous paraît exact de dire que le processus du rêve est brusque, instantané, si l'on songe seulement à la perception par la conscience d'un contenu de rêve déjà formé ; mais pour ce qui est de sa formation, il est vraisemblable qu'elle suit un développement lent et hésitant. L'énigme du contenu du rêve, touffu et comprimé dans le moment le plus bref, nous a semblé pouvoir s'expliquer comme la brusque appréhension d'une production psychique longtemps préparée et achevée. – Le fait que le rêve est déformé et mutilé par le souvenir nous a paru vrai mais ne nous a pas gêné : c'est la dernière partie, et celle-ci est manifeste, d'un travail de déformation qui agit depuis le début de la formation du rêve. – La question de savoir si, pendant la nuit, la vie psychique sommeille ou garde tout son pouvoir a suscité un vif débat et qui paraissait ne pouvoir aboutir à une conciliation. Nous avons donné raison aux deux partis sans en approuver entièrement aucun. L'analyse des pensées du rêve nous a révélé une activité intellectuelle très compliquée disposant de presque toutes les ressources de l'appareil psychique, mais il paraît incontestable que ces pensées du rêve sont nées pendant le jour, et il est indispensable d'admettre un état de sommeil de la vie psychique. Ainsi la théorie du sommeil partiel elle-même peut être considérée comme fondée ; mais la caractéristique du sommeil ne nous paraît pas être la rupture de la cohésion psychique, c'est bien plutôt l'orientation vers le désir de dormir du système psychique dominant pendant le jour. – Le fait que pour dormir nous nous détournons du monde extérieur garde son importance dans notre conception ; il

facilite la régression de la représentation, dans le rêve, bien qu'il n'en soit pas l'unique facteur. – L'abandon de la direction volontaire du cours de nos représentations est incontestable, mais la vie psychique n'en reste pas moins orientée, car nous avons vu comment, dans ce cas, des représentations-but involontaires remplaçaient les représentations voulues. – L'existence d'associations d'idées plus lâches dans le rêve nous a paru certaine, leur domaine nous a semblé même bien plus vaste qu'on ne l'a cru jusqu'ici ; mais nous avons trouvé qu'elles ne faisaient qu'en remplacer d'autres, précises et sensées. – Le rêve est certainement absurde et nous en convenons ; mais nous avons vu par des exemples à quel point un rêve d'apparence absurde peut être sensé.

Toutes les fonctions que l'on accorde au rêve nous paraissent bien fondées. Le rêve sert à l'esprit de soupape de sécurité ; la représentation de faits nuisibles par le rêve leur enlève, selon l'expression de Robert, toute nocivité. Non seulement ces affirmations s'accordent avec notre théorie du double accomplissement de désirs, mais nous les formulons de façon plus claire que Robert. – Le jeu libre des facultés psychiques se retrouve chez nous dans la façon dont le préconscient laisse faire le rêve. – « Le retour de la vie psychique à l'état embryonnaire dans le rêve » et la définition de Havelock Ellis : « an archaic world of vast émotions and imperfect thoughts », nous paraissent être d'heureuses anticipations de notre théorie qui voit agir dans la formation du rêve des modes de pensée *primitifs,* réprimés pendant le jour. – Nous avons fait nôtre la remarque de J. Sully selon laquelle « le rêve fait revivre nos personnalités successives, nos anciennes façons d'envisager les choses, les impulsions et réactions qui nous ont dominé jadis ». – Chez nous comme chez Delage, le *réprimé* est le ressort du rêve.

Nous sommes d'accord avec Scherner quant au rôle qu'il attribue à l'imagination dans le rêve et quant à ses interprétations ;

mais nous souhaiterions qu'il leur assignât une autre place. Ce n'est pas le rêve qui crée l'imagination, c'est l'activité imaginative inconsciente qui joue, dans la formation des pensées du rêve, un rôle considérable. Nous devons à Scherner d'avoir indiqué les sources des pensées du rêve, mais presque tout ce qu'il attribue au travail du rêve doit être mis au compte de l'activité inconsciente pendant le jour : c'est elle qui suscite le rêve, aussi bien que les symptômes névropathiques. Nous avons dû séparer le « travail du rêve » de cette activité : il est bien différent et beaucoup plus cohérent.

Enfin, loin de nier les relations du rêve et des troubles mentaux, nous les avons solidement établies sur un nouveau terrain.

Ainsi les résultats les plus divers et les plus contradictoires des études faites jusqu'à présent se trouvent maintenus par ce que notre théorie du rêve a de nouveau comme par une unité supérieure. Nous les avons insérés dans notre construction. Beaucoup d'entre eux ont été employés autrement que leurs auteurs n'auraient pu le penser, bien peu ont été rejetés complètement. Mais notre édifice reste encore inachevé. Sans parler des multiples obstacles auxquels nous nous sommes heurté en pénétrant dans la partie obscure de la psychologie, nous avons une nouvelle contradiction à résoudre. D'une part les pensées du rêve nous ont paru être le résultat d'un travail psychique parfaitement normal ; mais de l'autre nous avons trouvé parmi ces pensées et jusque dans le contenu du rêve une série de processus tout à fait anormaux que nous retrouvons ensuite dans l'interprétation du rêve. Ce que nous avons appelé « travail du rêve » paraît à tel point éloigné de tous les processus psychiques ordinaires connus que nous devrions accepter les plus sévères jugements portés par les auteurs sur les médiocres résultats que le rêve produit.

Essayons, pour nous tirer de cette situation, de serrer la question de plus près. Examinons l'une des constellations qui conduisent à la formation du rêve.

Nous avons appris que le rêve remplace un certain nombre de pensées issues de la vie de la veille et assemblées d'une façon parfaitement logique. Nous ne pouvons donc contester que ces pensées viennent de notre vie psychique normale. Nous retrouvons dans les pensées du rêve toutes les qualités que nous apprécions dans nos pensées de la veille et qui en font des créations complexes élevées et de haute valeur. Mais rien ne nous oblige à admettre que ce travail psychique a été fait pendant le sommeil – ce qui brouillerait singulièrement la conception de l'activité mentale pendant le sommeil qui a été la nôtre jusqu'ici. Ces pensées peuvent fort bien provenir de la veille, s'être développées sans que notre conscience les remarque, et avoir été toutes prêtes lors de l'endormissement. Tout ce que ces faits pourraient nous apprendre, c'est que *les activités de pensée les plus compliquées peuvent se produire sans que la conscience y prenne part ;* nous le savions suffisamment par la psychanalyse des hystériques ou des obsédés. Prises en elles-mêmes, ces pensées de rêve ne sont certainement pas incapables de parvenir à la conscience ; si nous les ignorons pendant le jour, cela peut avoir divers motifs. Le fait de devenir conscient dépend de l'orientation d'une certaine fonction psychique, l'attention, qui, semble-t-il, ne peut être dispensée qu'en certaines quantités et qui peut être détournée des pensées en question par d'autres buts. Il se peut que ces pensées échappent à la conscience pour une autre raison encore. Notre réflexion consciente nous montre que notre attention suit une voie déterminée. Si nous rencontrons sur notre route une représentation qui ne résiste pas à la critique, nous brisons là, nous laissons tomber l'investissement d'attention. Or il semble bien que les pensées abandonnées puissent suivre leur cours sans que l'attention se reporte sur elles ; elles ne la forcent que lorsqu'elles atteignent une intensité particulièrement élevée. Ainsi, du fait que notre jugement a repoussé peut-être consciemment des pensées parce qu'elles lui paraissaient inexactes

ou inutilisables pour un but immédiat peut résulter un processus ignoré par la conscience et qui se continuera jusqu'au sommeil.

Disons que nous appelons ce processus *préconscient,* et que nous le considérons comme tout à fait normal ; il peut avoir été abandonné, aussi bien qu'interrompu, réprimé. Essayons aussi de donner une idée claire du cours des représentations. Nous croyons qu'une certaine quantité d'excitation, que nous appelons « énergie d'investissement », part d'une représentation-but et suit les voies associatives que celle-ci a choisies. Un courant de pensées « négligé » est celui qui n'a pas reçu cet investissement ; celui qui est « réprimé » ou « repoussé » a vu cet investissement lui être retiré ; tous deux sont abandonnés à leurs propres excitations. La chaîne de pensées investie d'un but peut, dans certaines conditions, attirer sur lui l'attention de la conscience et recevoir ainsi un « *surinvestissement* ». Nous dirons plus loin nos hypothèses au sujet de la nature et de l'activité de la conscience.

Un courant de pensée ainsi suscité dans le préconscient peut s'éteindre de lui-même ou se maintenir. Dans le premier cas, il semble que son énergie se diffuse dans toutes les directions associatives qui en partent et que cette énergie place toute la chaîne de pensées dans un état d'excitation qui persiste d'abord un moment, puis s'éteint, tandis que l'excitation qui cherche à se décharger se transforme en investissement quiescent. Dans ce cas le processus n'a plus d'intérêt pour la formation du rêve. Mais d'autres représentations-but sont aux aguets dans notre préconscient, elles jaillissent de nos désirs inconscients toujours actifs. Elles peuvent s'emparer de l'excitation liée à la sphère de pensées laissée à elle-même, elles feront la liaison entre elle et un désir inconscient, *transféreront* sur elle l'énergie propre à ce désir, et dès lors le cours de pensées délaissé ou réprimé pourra se maintenir, bien que ce renforcement ne lui ouvre nullement le droit d'accès à la conscience.

Nous pouvons dire que des pensées jusque-là préconscientes ont été *attirées dans l'inconscient.*

Il peut y avoir d'autres constellations préliminaires à la formation du rêve. Le courant de pensée préconscient peut être déjà en relation avec le désir inconscient et avoir été rejeté, à cause de cela, par l'investissement de but qui domine ; ou bien un désir inconscient jailli d'autres sources (somatiques, par exemple), et à la rencontre duquel rien ne venait, a cherché à se transférer sur des résidus psychiques préconscients qui n'avaient pas encore reçu d'investissement. Ces trois cas aboutissent finalement au même résultat ; il naît dans le préconscient une pensée qui, n'ayant pas reçu d'investissement du préconscient, a été investie par les désirs inconscients.

À partir de là, le courant de pensées subit une série de transformations, qui ne sont plus des processus psychiques normaux et dont le résultat surprenant est une formation psychopathologique.

1° Les intensités des diverses représentations paraissent capables de s'écouler en bloc et elles vont d'une représentation à l'autre, si bien qu'il se forme des représentations pourvues de grandes intensités. Comme ce processus peut se renouveler plusieurs fois, l'intensité de toute une suite de pensées peut finalement s'accumuler sur un seul élément représentatif. C'est là la *compression* ou *condensation,* que nous avons rencontrée dans le travail du rêve. Elle est la principale responsable de l'impression d'étrangeté que le rêve produit ; nous ne connaissons, en effet, rien d'analogue dans la vie psychique normale accessible à la conscience. Nous connaissons sans doute des représentations qui sont le nœud ou le résultat final de longues chaînes de pensées et ont, comme telles, une grande importance psychique, mais cette valeur ne se manifeste par aucun caractère sensible, accessible à la perception interne ; ce qu'elles représentent ne devient pas pour cela plus intense. Dans le processus de condensation, toute la cohésion

psychique est transposée en *intensité* du contenu représentatif. C’est comme lorsque je mets en italique ou en caractères gras un mot qui me paraît particulièrement important pour la compréhension d’un texte. En parlant, je prononcerais ce même mot plus haut et plus lentement que les autres, j’insisterais. La première comparaison rappelle aussitôt un exemple emprunté au travail du rêve *(triméthylamine* dans le rêve de l’injection faite à Irma). Les historiens de l’art nous font remarquer que les sculpteurs primitifs avaient un principe analogue : ils exprimaient le rang des personnages par leur taille. Le roi était figuré deux ou trois fois plus grand que les gens de sa suite ou que les ennemis vaincus. Un bas-relief romain emploiera dans le même but des moyens plus choisis. L’imperator sera placé au centre, dressé de toute sa hauteur, on soignera particulièrement cette figure, on mettra l’ennemi à ses pieds ; mais on ne le représentera plus comme un géant parmi des nains. On pourrait dire que de nos jours encore le salut qui incline l’inférieur devant son supérieur rappelle cet antique procédé de figuration.

La direction dans laquelle se poursuit la condensation du rêve est prescrite d’une part par les relations ordinaires préconscientes des pensées de rêve, d’autre part par l’attraction des souvenirs visuels de l’inconscient. Le résultat du travail de condensation est d’obtenir les intensités nécessaires pour faire irruption dans le système perceptif.

2° Grâce au libre transfert des intensités et en vue de la condensation, il se forme des *représentations intermédiaires,* des compromis en quelque sorte (voir les exemples, très nombreux). C’est là encore quelque chose de tout à fait étranger au cours normal des représentations qui vise avant tout à choisir et à maintenir les éléments de représentations adéquats. On trouve fréquemment ces formes mixtes, ces compromis lorsqu’on cherche à exprimer verbalement des pensées préconscientes : ainsi les lapsus.

3° Les représentations qui transfèrent leurs intensités l'une sur l'autre sont dans les *relations les plus lâches* et elles sont unies par des associations que notre pensée méprise et qu'elle n'emploie que dans les jeux de mots. Ainsi, des associations par homophonie et par assonance sont considérées comme l'équivalent des autres.

4° Des pensées contradictoires non seulement ne tendent pas à se détruire, mais encore se juxtaposent et souvent se condensent, comme s'il n'y avait entre elles *aucune contradiction,* ou forment des compromis que nous n'admettrions jamais dans notre pensée normale, mais que notre action approuve souvent.

Voilà quelques-uns des processus anormaux les plus frappants que connaissent, au cours du travail du rêve, les pensées du rêve, rationnelles à l'origine. Leur caractère essentiel est de viser avant tout à rendre l'énergie d'investissement mobile et *susceptible de se décharger ;* le contenu et la signification propre des éléments psychiques auxquels ces investissements s'attachent sont secondaires. On pourrait penser que la condensation et la formation de compromis n'ont lieu qu'en vue de la régression, quand il s'agit de transformer des pensées en images. Mais l'analyse et, plus nettement encore, la synthèse de rêves qui ne présentent pas de régression en images A)(par exemple, le rêve : « *Autodidasker* » la conversation avec le P^r^ N…) montrent l'existence des mêmes procédés de déplacement et de condensation.

Il faut donc admettre que deux processus psychiques essentiellement différents participent à la formation du rêve. L'un crée des pensées de rêve semblables en tout point à celles de la veille, l'autre en dispose d'une façon étrange et tout à fait anormale. C'est ce dernier processus, le travail du rêve au sens strict, que nous avons étudié séparément dans le chapitre VI. D'où le ferons-nous dériver maintenant ?

Nous ne saurions que répondre si nous n'avions pas quelque peu pénétré dans la psychologie des névroses et particulièrement de

l'hystérie. Nous avons vu que ces mêmes processus psychiques incorrects – et d'autres encore, d'ailleurs – dominent la production des symptômes hystériques. L'hystérie nous présente, elle aussi, une série de pensées correctes et tout aussi valables que les pensées conscientes, mais nous ne savons rien de leur existence sous cette forme : nous ne les reconstruisons qu'après coup. Quand elles ont pénétré de force dans la perception par un moyen quelconque, l'analyse d'un symptôme hystérique nous montre que ces pensées normales ont été traitées d'une manière anormale et qu'elles sont parvenues dans le symptôme par *condensation* et *par formation de compromis, grâce à des associations superficielles, sans égard aux contradictions, éventuellement par régression.* L'identité totale que nous constatons entre les particularités du travail du rêve et l'activité psychique qui apparaît dans les psychonévroses nous autorise à transférer aux rêves les conclusions auxquelles nous avons été amené en étudiant l'hystérie.

Nous empruntons à la théorie de l'hystérie le principe suivant : *cette élaboration psychique anormale d'une pensée normale ne peut avoir lieu que lorsque a été transféré, sur cette pensée normale, un désir inconscient d'origine infantile et qui se trouve refoulé.* C'est à cause de ce principe que nous avons construit la théorie du rêve sur l'hypothèse que le désir formateur du rêve provenait toujours de l'inconscient. Ainsi que nous l'avons dit, on ne peut toujours le démontrer, mais on ne peut non plus prouver le contraire. Mais, pour définir exactement ce *refoulement* dont nous avons si souvent parlé, il faut que nous revenions à notre édifice psychologique.

Nous avons adopté la fiction d'un appareil psychique primitif, dont le travail est caractérisé par la tendance à éviter une accumulation d'excitations et à se mettre le plus possible à l'abri de l'excitation. Il était construit sur le plan d'un appareil réflexe : la motilité, voie première des changements internes du corps, était sa voie de décharge. Nous avons ensuite indiqué les conséquences

psychiques de la satisfaction et nous aurions pu introduire ici notre seconde hypothèse : l'accumulation de l'excitation, selon certaines modalités, dont nous n'avons pas à parler ici, est éprouvée comme déplaisir, et elle provoque l'activité de l'appareil en vue de répéter l'expérience de satisfaction qui impliquait une diminution de l'excitation et était ressentie comme plaisir. Nous avons appelé désir ce courant de l'appareil psychique qui va du déplaisir au plaisir ; nous avons dit que seul un désir pouvait mettre l'appareil en mouvement et que le cours de l'excitation y était automatiquement réglé par la perception du plaisir et du déplaisir. Désirer a dû être d'abord un investissement hallucinatoire du souvenir de la satisfaction. Mais cette hallucination, si on ne voulait pas la maintenir jusqu'à l'épuisement, se révélait incapable de faire cesser le besoin, d'amener l'agréable lié à la satisfaction.

Ainsi une seconde activité – l'activité d'un second système, pour parler notre langage – était devenue nécessaire. Elle devait interdire à l'investissement mnésique d'atteindre la perception et de ficeler alors les forces psychiques ; mais plutôt faire prendre à l'excitation née du besoin un chemin détourné qui finalement, par la motilité volontaire, altère le monde externe, si bien qu'apparaisse la perception réelle de l'objet de satisfaction. Voilà jusqu'où nous avons déjà conduit notre schéma de l'appareil psychique ; les deux systèmes sont le germe de ce que nous nommerons, dans l'appareil achevé, l'inconscient et le préconscient.

Pour que la motilité puisse transformer utilement le monde extérieur, il faut que le système mnésique ait accumulé un grand nombre d'expériences et que les relations qui peuvent exister entre les diverses représentations-but que nous nous rappelons soient fixées de multiples manières. Revenons à nos hypothèses. L'activité du second système, qui tâtonne, fluctue, fait des investissements en tous sens puis les retire, doit, d'une part, disposer librement de tout le matériel mnésique ; mais, d'autre part, il serait tout à fait superflu

de diriger, sur les diverses voies de la pensée, de grandes masses d'investissements, qui s'écouleraient sans utilité et diminueraient par là la quantité nécessaire à la transformation du monde extérieur. Je suppose donc, pour des motifs de finalité, que le second système parvient à réserver la plus grande partie de ses investissements d'énergie et à n'en employer que peu en vue du déplacement. J'ignore ce que peut être le mécanisme de ce processus ; si quelqu'un s'y intéressait, il faudrait qu'il recourût à des analogies physiques et qu'il essayât de se représenter les processus moteurs qui accompagnent l'excitation des neurones. Je m'en tiens à l'idée que l'activité du premier système Ψ tend à faire *écouler librement* les quantités d'excitation, et que le second système, au moyen des investissements qui émanent de lui, *inhibe* cet écoulement et en fait un investissement tranquille, probablement en élevant son potentiel. J'admets donc que l'écoulement de l'excitation se trouve dans des conditions mécaniques toutes différentes selon que c'est le second système qui domine ou le premier. Quand le second système a achevé son travail exploratoire, il relâche inhibitions et digues et laisse les excitations s'écouler vers la motilité.

Il est intéressant d'examiner les rapports entre cette inhibition par le second système et la régularisation par le principe du déplaisir. Prenons la contrepartie de l'expérience primaire de satisfaction : l'expérience externe d'effroi. Un stimulus perceptif agit sur l'appareil primitif et ce stimulus est la source d'une excitation douloureuse. Il en résultera des manifestations motrices désordonnées qui dureront jusqu'à ce que l'une d'entre elles arrache l'appareil à la perception et en même temps à la douleur ; cette manifestation motrice se répétera (sous forme de mouvements de fuite, par exemple) chaque fois que la perception apparaîtra à nouveau. Mais il ne subsistera cette fois aucune tendance à réinvestir la perception de la source de douleur, d'une manière hallucinatoire ou non. Au contraire, l'appareil primaire conservera

une tendance à abandonner cette image mnésique, pénible, chaque fois et dès qu'elle sera éveillée, parce que le débordement de son excitation sur la perception provoquerait du déplaisir (ou plus exactement parce qu'il commence déjà à en provoquer). Cet évitement *(Abwendung)* du souvenir, répétition de la fuite initiale devant la perception, est facilité par le fait que le souvenir ne possède pas, comme la perception, la somme de qualités nécessaire pour exciter la conscience et attirer par là un nouvel investissement. La fuite devant le souvenir de la douleur, qui apparaît régulièrement et sans nul effort, nous présente le modèle et le premier exemple du *refoulement psychique.* Chacun sait combien même l'adulte normal excelle à éviter tout ce qui est pénible, à pratiquer la politique de l'autruche.

En vertu du principe du déplaisir, le premier système Ψ est donc incapable d'introduire dans le cours de ses pensées un élément pénible. Il ne peut que désirer. S'il en restait là, le travail de pensée du second système serait entravé : il faut en effet que celui-ci puisse disposer de tous les souvenirs laissés par l'expérience. Deux voies s'ouvrent dès lors : ou bien le travail du second système se libère complètement du principe du déplaisir et poursuit sa route sans se préoccuper du déplaisir contenu dans les souvenirs, ou bien il trouve moyen d'investir ces souvenirs du déplaisir d'une manière telle qu'il évite le dégagement du déplaisir. Nous pouvons écarter la première possibilité : nous savons en effet que le principe du déplaisir règle aussi le cours des excitations du second système ; nous sommes donc ramené à la seconde, selon laquelle le second système investit le souvenir de telle sorte qu'il en inhibe l'écoulement, donc aussi l'écoulement, comparable à une innervation motrice, du développement du déplaisir. Nous sommes ainsi conduit, en partant de deux principes différents, à l'hypothèse selon laquelle l'investissement par le second système implique en même temps une inhibition de l'écoulement de l'excitation ; ces deux principes de

départ sont le principe du déplaisir et le principe de la plus petite dépense possible d'innervation. Maintenons solidement – c'est la clef de la théorie du refoulement – que *le second système ne peut investir une représentation que lorsqu'il est capable d'inhiber le développement du déplaisir qui peut en venir.* Ce qui pourrait échapper à cette inhibition resterait inaccessible pour le second système aussi et serait bientôt abandonné par suite du principe du déplaisir. L'inhibition du déplaisir n'a pas besoin d'être complète ; un début de déplaisir est nécessaire pour montrer au second système la nature du souvenir et son inaptitude éventuelle au but que poursuit la pensée.

J'appellerai *processus primaire* celui qu'admet le premier système seul, *processus secondaire* celui qui se produit sous l'influence inhibitrice du second. Je peux montrer sur un autre point encore dans quel but le second système doit corriger le processus primaire. Le processus primaire s'efforce de faire se décharger l'excitation pour établir, grâce aux quantités d'excitation ainsi rassemblées, une *identité de perception* ; le processus secondaire a abandonné cette intention et l'a remplacée par une autre : atteindre une *identité de pensée.* La pensée n'est qu'un chemin détourné, qui va du souvenir de la satisfaction, pris comme représentation-but, à l'investissement identique de ce même souvenir, investissement qui sera atteint par le moyen de l'expérience motrice. La pensée doit s'intéresser aux voies de communication entre les représentations sans se laisser détourner par leur intensité. Mais il est clair que les condensations de représentations, les formations intermédiaires et de compromis empêchent d'atteindre cette identité visée. Le remplacement d'une représentation par une autre entraîne un changement de direction. C'est pourquoi la pensée secondaire évite soigneusement ces sortes de processus. D'autre part, on voit aisément que le principe du déplaisir, qui par ailleurs offre à la pensée des points d'appui importants, la gêne dans sa poursuite de

l'identité. La tendance de la pensée doit donc être de s'affranchir toujours davantage de la régularisation exclusive par le principe du déplaisir et de réduire le développement des affects à un minimum, utilisable comme signal. Cet affinement doit être obtenu par un nouveau surinvestissement, œuvre de la conscience. Mais nous savons qu'il est bien rarement atteint, même dans la vie psychique la plus normale, et que notre pensée risque toujours d'être faussée par l'interférence du principe du déplaisir.

Mais ce n'est pas cette lacune de l'efficience fonctionnelle de notre appareil psychique qui permet aux pensées produites par notre travail secondaire d'être happées par le processus psychique primaire : formule qui résume le travail qui mène aux rêves et aux symptômes hystériques. L'insuffisance provient de la rencontre de deux facteurs de notre évolution dont l'un est le propre de l'appareil psychique et a exercé une influence dominante sur le rapport des deux systèmes, dont l'autre agit de façon variable et introduit dans la vie mentale des forces pulsionnelles d'origine organique. Tous deux proviennent de notre enfance et témoignent des transformations que notre organisme, tant psychique que somatique, a éprouvées à cette époque.

En appelant l'un des processus psychiques se déroulant dans l'appareil mental « primaire », je ne songeais pas seulement à sa place et à son efficacité, mais aux rapports dans le temps. Sans doute, nous ne connaissons pas d'appareil psychique qui ne présente que des processus primaires, et à ce point de vue c'est une fiction théorique. Mais il est de fait que les processus primaires sont donnés dès le début, alors que les processus secondaires se forment peu à peu au cours de la vie, entravent les processus primaires, les recouvrent et n'établissent peut-être sur eux leur entière domination qu'à notre maturité. Cette apparition tardive des processus secondaires fait que le fond même de notre être, constitué par des impulsions de désirs de l'inconscient, reste à l'abri des atteintes et

des inhibitions du préconscient, dont le rôle est restreint une fois pour toutes à indiquer aux impulsions de désirs venus de l'inconscient les voies qui les mèneront le mieux à leur but. Ces désirs inconscients seront, pour tous nos efforts psychiques ultérieurs, une contrainte que ceux-ci devront accepter et qu'ils pourront tout au plus tenter de détourner et d'élever avec eux vers des buts plus nobles. C'est aussi à ce retard qu'est dû le fait qu'une partie de notre matériel mnésique demeure inaccessible à l'investissement préconscient.

Parmi ces désirs d'origine infantile que l'on ne saurait détruire ni inhiber, il en est aussi dont la réalisation serait contraire aux représentations-but de la pensée secondaire. L'accomplissement de ces désirs provoquerait un sentiment non de plaisir mais de déplaisir, et *c'est précisément cette transformation d'affects qui est l'essence de ce que nous avons appelé « refoulement ».* De quelles manières et sous l'influence de quelles forces pulsionnelles cette transformation peut-elle se produire ? C'est là le problème du refoulement, qu'il nous suffit d'indiquer ici. Maintenons que cette transformation affective se produit au cours du développement (que l'on songe à l'apparition du dégoût, qui, primitivement, n'existe pas chez l'enfant) et qu'elle est liée à l'activité du système secondaire. Les souvenirs à partir desquels le désir inconscient produit ce déclenchement des affects n'ont jamais été accessibles au préconscient qui, pour cette raison, ne peut inhiber ce déclenchement. C'est aussi à cause de ce développement affectif que ces représentations ne sont pas accessibles même aux pensées préconscientes, auxquelles elles ont transféré leur force de désir. Le principe du déplaisir fait, de plus, que le préconscient se détourne de ces pensées de transfert. Celles-ci sont laissées à elles-mêmes, « refoulées », et c'est ainsi que l'existence d'un fond de souvenirs infantile, soustraits dès le début à la surveillance du préconscient, est la première condition du refoulement.

Dans les cas les plus favorables, le développement du déplaisir prend fin avec le retrait de l'investissement des pensées de transfert, dans le préconscient ; on voit par là quelle est l'utilité du déplaisir. Mais il en va autrement quand le désir inconscient refoulé est renforcé organiquement et prête cette force nouvelle à ses pensées de transfert, de sorte qu'elles peuvent essayer de pénétrer de force, lors même qu'elles ont été abandonnées par l'investissement du préconscient. Il y a alors renforcement de l'opposition du préconscient aux pensées refoulées (contre-investissement), puis compromis, passage des pensées de transfert (chargées du désir inconscient) sous une forme intermédiaire et création du symptôme. Mais, à partir du moment où les pensées refoulées (fortement investies par le désir inconscient) sont abandonnées par l'investissement préconscient, elles succombent au processus primaire et ne peuvent dès lors se résoudre qu'en décharge motrice ou en reviviscence hallucinatoire de l'identité de perception désirée. Nous avons déjà trouvé empiriquement que les processus irrationnels que nous avons décrits ne se manifestent qu'avec les pensées refoulées. Nous voyons maintenant qu'il s'agit de processus *primaires ;* ils apparaissent chaque fois que des représentations, abandonnées par l'investissement préconscient et laissées à elles-mêmes, se chargent de l'énergie de l'inconscient, libre et qui cherche à s'écouler. Quelques autres observations nous permettent d'affirmer que ces processus dits anormaux ne sont pas des déviations, des fautes de pensée, mais les modes de travail de l'appareil psychique lorsqu'il est libéré de toute inhibition. Nous voyons que le transport de l'excitation préconsciente sur la motilité se produit selon les mêmes modes, et que la liaison des mots avec des représentations préconscientes donne facilement lieu aux mêmes déplacements et confusions, attribués jusqu'à présent à l'inattention. On pourrait montrer quel surcroît de travail exige l'inhibition de ces modes primaires en signalant que nous obtenons un effet *comique,*

un excédent qui se décharge en *rire, lorsque nous les laissons pénétrer dans la conscience.*

La théorie des psychonévroses affirme avec une certitude entière que seules les impulsions de désir sexuelles infantiles qui ont été refoulées (donc dont l'affect a été transformé) au cours du développement de l'enfant ont pu se renouveler au cours du développement ultérieur – soit par suite d'une constitution sexuelle qui s'est dégagée de la bisexualité primitive, soit par suite d'influences sexuelles défavorables –, elles peuvent donc être les forces pulsionnelles des symptômes névropathiques. Seule l'introduction de ces forces sexuelles peut combler les lacunes qui subsistent encore dans la théorie du refoulement. Je laisse là la question de savoir si les notions de sexuel et d'infantile sont indispensables également à la théorie du rêve. En admettant que le désir du rêve jaillit toujours de l'inconscient, je suis déjà allé un peu

au-delà de ce que je pouvais prouver[290]. Je ne rechercherai pas non plus quelle est exactement la différence entre le jeu des forces psychiques dans la formation du rêve et dans celle de la névrose, l'un des termes de la comparaison nous est trop peu connu pour cela. Mais j'insiste sur un autre point important et j'avoue tout de suite que c'est pour cela que j'ai entrepris de donner toutes ces explications sur les deux systèmes psychiques, leur mode de travail et le refoulement. Il importe peu de savoir si je suis arrivé à une approximation exacte des faits psychologiques en question, ou si, comme il est possible en des matières aussi difficiles, j'ai dit des choses fausses et incomplètes. Ce qu'il faut retenir, c'est le point suivant. De quelque manière que l'on interprète la censure psychique et l'élaboration normale aussi bien que l'élaboration

290Il y a des lacunes ici comme dans d'autres parties de cet exposé. Je les ai laissées intentionnellement. Les combler exigerait d'une part trop d'efforts et de l'autre l'emploi d'éléments étrangers au rêve. Par exemple, j'ai négligé de dire quelle différence je faisais entre les mots « réprimé » *(unterdrückt)* et « refoulé » *(verdrängt).* Le lecteur aura compris que le dernier accentue davantage le caractère inconscient. Je n'ai pas cherché à expliquer pourquoi les pensées du rêve subissent la déformation par la censure même dans le cas où elles renoncent à continuer leur marche progrédiente vers la conscience et choisissent la voie de la régression ; — il y a d'autres omissions analogues. J'avais surtout à cœur de faire sentir ce qu'étaient les problèmes que soulève une analyse plus poussée du travail du rêve, et d'indiquer quelles étaient les questions connexes. Il ne m'a pas toujours été facile de décider où il fallait m'arrêter. — Si je n'ai pas traité à fond le rôle des représentations sexuelles dans le rêve et si j'ai évité d'interpréter des rêves à contenu ouvertement sexuel, c'est pour une raison à laquelle le lecteur ne s'attend peut-être pas. Rien n'est plus étranger à mes conceptions personnelles et aux théories que je défends en neuropathologie que de considérer la vie sexuelle comme un *pudendum* qui ne devrait préoccuper ni les médecins, ni les hommes de science. J'ai trouvé ridicule l'indignation morale du traducteur d'Artémidore, qui avait supprimé tout bonnement le chapitre sur les rêves sexuels. Mon seul motif a été qu'il fallait, pour expliquer les rêves sexuels, s'enfoncer dans les questions encore obscures des perversions et de la bisexualité ; j'ai donc mis tout cela de côté.

anormale du contenu du rêve, il est certain que ces processus agissent au cours de la formation du rêve, et que, pour l'essentiel, ils manifestent la plus grande analogie avec ceux qui se produisent dans la formation des symptômes hystériques. Or le rêve n'est pas un phénomène pathologique, il ne suppose aucun trouble de l'équilibre mental, il ne laisse après lui aucun affaiblissement intellectuel. Négligeons l'objection que de mes rêves et de ceux de mes malades on ne peut rien conclure pour les rêves d'individus sains. Si nous concluons du phénomène aux forces pulsionnelles qui le provoquent, nous reconnaîtrons que le mécanisme psychique de la névrose n'est pas lié à l'invasion d'un trouble morbide, mais était tout prêt dans la structure de notre vie psychique normale. Les deux systèmes psychiques, la censure qui les sépare, le fait qu'une activité en inhibe, en recouvre une autre, les rapports des deux avec la conscience – ou tout ce que pourra découvrir au lieu de cela une interprétation plus exacte –, tout cela appartient à la structure normale de notre appareil psychique, et le rêve est une des voies qui permettent de le connaître. Si nous voulons nous contenter d'un minimum de notions tout à fait certaines, nous dirons que le rêve montre que *ce qui est réprimé persiste et subsiste chez l'homme normal aussi et reste capable de rendement psychique.* Le rêve est une manifestation de ce matériel, il l'est théoriquement toujours, il l'est pratiquement dans un grand nombre de cas, et ceux-ci mettent précisément en pleine lumière son mécanisme propre. Tout ce qui est réprimé dans notre esprit, qui n'a pu, pendant la veille, réussir à s'exprimer, *parce que ce qu'il y a de contradictoire en lui s'oppose,* ce qui a été coupé de la perception interne, tout cela trouve pendant la nuit, alors que les compromis règnent, le moyen et le chemin pour pénétrer de force dans la conscience.

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo

L'interprétation des rêves est la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique.

En analysant le rêve, nous pénétrons quelque peu la structure de cet instrument, le plus stupéfiant et le plus mystérieux de tous. Un peu seulement, il est vrai, mais c'est un commencement, et d'autres formations – pathologiques cette fois – nous permettront d'aller plus avant. Car la maladie – celle du moins qu'on nomme à bon droit fonctionnelle – ne suppose ni destruction de l'appareil, ni création de nouveaux clivages internes ; il faut l'interpréter d'une manière dynamique, comme un renforcement ou un affaiblissement des composantes d'un jeu de forces, dont les fonctions normales nous dissimulent beaucoup l'effet. On pourrait encore montrer comment le fait que l'appareil est composé de deux instances procure un affinement des activités normales elles-mêmes, qu'une seule instance ne permettrait pas[291].

VI. L'inconscient et la conscience La réalité

Si l'on y regarde de plus près, ce que les chapitres précédents nous ont conduit à admettre, ce n'est pas l'existence de deux systèmes situés près de l'extrémité motrice de l'appareil, mais l'existence de *deux processus ou de deux espèces d'écoulement de l'excitation.* La différence nous importe peu, car nous devons être toujours prêts à abandonner nos représentations auxiliaires, quand nous croyons pouvoir les remplacer par d'autres, plus proches de la réalité inconnue. Essayons maintenant de redresser quelques notions qui risquent d'avoir été mal comprises, parce que, pour simplifier, nous présentions les deux systèmes comme deux régions à l'intérieur

291Le rêve n'est pas l'unique phénomène qui permet de fonder la psychopathologie sur la psychologie. Dans une série d'articles qui n'est pas encore complètement publiée dans le *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie* (*Über den psychischen Mechanismus der Vergeblichkeit, 1898 ; Über Deckerinnerungen, 1889*), j'ai montré qu'on pouvait faire des constatations analogues pour toute une série de faits psychiques. Ces articles et d'autres sur l'oubli, le lapsus, les actes manqués, etc., ont été réunis depuis sous le titre de *Psychopathologie des Alltagsleben (1904), II^e^ éd., 1929, Ges. Werke, t. IV.*

de l’appareil psychique. C’est là ce que traduisent les mots « refouler » et « pénétrer de force ». Lorsque nous disons qu’une pensée inconsciente s’efforce de se faire traduire en préconscient, pour pénétrer de force ensuite dans la conscience, nous n’entendons pas par là qu’il y a formation d’une seconde idée, située en un autre lieu, quelque chose comme une transcription, à côté de laquelle subsisterait le texte original. Nous n’entendons pas non plus que pénétrer dans la conscience implique un changement de lieu. Lorsque nous disons qu’une pensée préconsciente est refoulée et prise en charge par l’inconscient, nous risquons aussi de nous laisser entraîner par cette métaphore et d’imaginer qu’un certain ordre, détruit dans une région psychique, a été remplacé par un ordre nouveau, dans une autre région psychique. Laissons là ces images et disons, ce qui paraît plus près de la réalité, qu’une certaine énergie a été investie ou a été retirée à une organisation, de telle sorte que la formation psychique s’est trouvée contrôlée par une instance ou a été soustraite à son pouvoir. Ici, de nouveau nous remplaçons un mode de représentation topique par un mode de représentation dynamique ; ce n’est pas la formation psychique qui nous paraît changer, mais son innervation[292].

Cependant je crois utile et possible de continuer à représenter les deux systèmes de cette manière concrète. Évitons seulement tout malentendu, en rappelant que les représentations, les pensées, les formations psychiques en général ne sauraient être localisées dans des éléments organiques du système nerveux, mais en quelque sorte *entre eux,* là où se trouvent des résistances ou des « frayages » qui leur correspondent. Tout ce qui peut devenir objet de perception interne est *virtuel,* un peu comme l’image produite par le passage des rayons dans une longue-vue. Nous pouvons comparer nos

292Il a fallu élaborer et modifier ce point de vue dès lors que l'on a reconnu que le caractère essentiel d'une représentation consciente est sa liaison avec les restes des représentations verbales (*Das Unbewusste, 1915, Ges. Werke, t. X*).

systèmes, qui ne sont point psychiques par eux-mêmes et que notre perception psychique ne saurait atteindre, aux lentilles qui projettent l'image. La censure entre les deux systèmes correspondrait à la réfraction lors du passage des rayons dans un nouveau milieu.

Nous avons fait jusqu'ici de la psychologie par nos propres moyens ; il est temps d'examiner les théories qui régissent la science psychologique à l'heure actuelle et de voir quels sont leurs rapports avec nos propres conceptions. Le problème de l'inconscient en psychologie est, selon les fortes paroles de Lipps[293], moins un problème psychologique que le problème de la psychologie elle-même. Aussi longtemps que la psychologie s'est contentée d'y répondre que « psychique » et « conscient » étaient termes équivalents et que l'expression « processus psychique inconscient » était un visible non-sens, elle ne pouvait songer à utiliser les observations que le médecin peut faire sur les états psychiques anormaux. Pour que le médecin et le philosophe collaborent, il faut que tous deux reconnaissent dans les mots processus psychologiques inconscients « l'expression appropriée et justifiée d'un fait bien établi ». Le médecin ne peut que hausser les épaules quand on affirme que « le conscient est le caractère indispensable du psychique », et tout son respect pour les philosophes l'amènera seulement à admettre qu'ils ne parlent pas de la même chose et que leur science est entièrement différente. Car une seule observation compréhensive de la vie psychique d'un névropathe, une seule analyse de rêve doit le convaincre d'une manière absolue que les processus de pensée les plus compliqués et les plus parfaits peuvent se dérouler sans exciter la conscience du malade[294]. Sans doute, le médecin ne connaît ces processus inconscients que lorsqu'ils ont exercé sur la conscience une influence que le malade exprime ou que le médecin peut observer. Mais le caractère psychique de l'effet conscient peut être bien différent de celui du processus inconscient,

293*DerBegriff des Unbewussten in der Psychologie*. Communication faite au III^e Congrès international de psychologie, Minich, 1897.

si bien qu'il est impossible à la perception interne de considérer l'un comme remplaçant l'autre. Il faut que le médecin puisse toujours *conclure* de l'effet conscient au processus psychique inconscient. Il apprendra par là que l'effet conscient n'est qu'un résultat éloigné du processus inconscient, que ce dernier n'a pu, comme tel, devenir conscient ; il verra aussi qu'il a pu longtemps exister et agir sans se trahir à la conscience.

Pour bien comprendre la vie psychique, il est indispensable de cesser de surestimer la conscience. Il faut, comme l'a dit Lipps, voir dans l'inconscient le fond de toute vie psychique. L'inconscient est pareil à un grand cercle qui enfermerait le conscient comme un cercle plus petit. Il ne peut y avoir de fait conscient sans stade antérieur inconscient, tandis que l'inconscient peut se passer de stade conscient et avoir cependant une valeur psychique. L'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité. *Sa nature intime nous est aussi inconnue que la réalité du monde extérieur, et la conscience nous renseigne sur lui d'une manière aussi incomplète que nos organes des sens sur le monde extérieur.*

La notion d'inconscient, en supprimant l'ancienne opposition de la vie consciente et de la vie du rêve, supprime du même coup une série de problèmes qui avaient préoccupé les anciens auteurs. On n'attribue plus au rêve, mais à la pensée inconsciente de veille, les activités dont le résultat étonnant apparaît pendant le rêve. Quand le rêve semble s'amuser, selon l'expression de Scherner, à représenter

294Je suis heureux de pouvoir citer un auteur que l'étude du rêve a conduit aux mêmes conclusions sur les rapports de l'activité consciente et de l'activité inconsciente. DU PREL dit : « la question de la nature de l'âme exige visiblement une recherche préliminaire sur l'identité du conscient et du psychique. Le rêve nie la question préliminaire. Il montre que le concept de psychique s'étend bien au-delà du concept de conscient, un peu comme la force d'attraction d'un astre dépasse de beaucoup sa sphère lumineuse » (*Philos. d. Mystik, p.47*). « On ne saurait assez insister sur le fait que conscient et psychique ne sont pas des concepts de même extension » (*ibid.*, p. 306).

le corps de façon symbolique, nous savons que c'est là le résultat de fantasmes inconscients, qui correspondent probablement à des impulsions sexuelles et qui ne s'expriment pas seulement dans le rêve, mais encore dans des phobies hystériques et dans d'autres symptômes. Quand le rêve poursuit et achève les travaux de la veille et découvre des idées de quelque valeur, nous n'avons qu'à retirer le déguisement dû au rêve, qui est le résultat du travail du rêve et la marque de l'assistance de forces obscures venues du fond de l'âme (cf. le diable dans le rêve de la sonate de Tartini). Le travail intellectuel lui-même est l'œuvre des forces psychiques qui en accomplissent un semblable pendant le jour. Même dans les créations intellectuelles et artistiques, il semble que nous soyons portés à trop surestimer le caractère conscient. Les renseignements que nous ont laissés sur ce point des hommes d'une aussi grande fécondité intellectuelle que Goethe et Helmholtz montrent bien plutôt que ce qu'il y eut d'essentiel et de nouveau dans leur œuvre leur vint par une sorte d'inspiration subite, et presque complètement achevé. Il n'est pas étonnant que dans d'autres cas, alors que toutes les forces intellectuelles sont nécessaires pour résoudre une question, l'activité consciente collabore. Mais elle abuse beaucoup de son privilège en dissimulant toute autre activité partout où elle-même entre en jeu.

Il est à peu près inutile d'étudier à part l'importance historique des rêves. Qu'un capitaine du passé ait été déterminé par un rêve à quelque expédition audacieuse dont le succès a changé le cours de l'Histoire, il n'y a là de problème que pour ceux qui opposent le rêve, comme une puissance étrangère, à d'autres forces psychiques plus familières. La difficulté disparaît dès qu'on voit dans le rêve une forme d'expressions d'impulsions sur lesquelles, pendant le jour, pèse une résistance, mais qui, la nuit, puisent des forces à des sources d'excitation profondes[295]. Le respect des Anciens pour le rêve montre qu'ils pressentaient à bon droit l'importance de ce que

295Le rêve d'Alexandre assiégeant la ville de Tyr (Σ'ατυρος).

l’âme humaine garde d’indompté et d’indestructible, le pouvoir démoniaque qui crée le désir du rêve et que nous retrouvons dans notre inconscient.

Je dis à dessein « dans notre inconscient », car ce que nous appelons ainsi n’est pas l’inconscient des philosophes et n’est pas non plus celui de Lipps. Les philosophes désignent sous ce nom l’opposé du conscient et discutent âprement pour et contre le bien-fondé de cette notion. Lipps apporte une théorie plus large : tout ce qui est psychique est d’abord inconscient, il en parvient une partie seulement à la conscience. Pour démontrer *un pareil* principe, nous n’aurions pas eu besoin d’évoquer les phénomènes du rêve et la formation de symptômes hystériques : l’observation de la vie normale de veille y suffisait. Ce que l’analyse des formations psychopathologiques et du rêve, premier membre de leur série, nous a appris, c’est que l’inconscient – le psychique – se révèle être une fonction de deux systèmes bien distincts et cela déjà dans la vie normale. Il y a donc *deux sortes d’inconscients*, que les psychologues n’avaient pas encore distinguées. Tous deux sont inconscients, au sens que donne à ce mot la psychologie. Pour nous, l’un des deux, celui que nous appelons inconscient, *ne peut en aucun cas parvenir à la conscience,* l’autre, que pour cette raison nous nommons préconscient, peut y parvenir après que ses excitations se sont conformées à certaines règles, peut-être seulement après le contrôle d’une nouvelle censure, mais cela sans avoir égard au système inconscient. Le fait que, pour parvenir à la conscience, les excitations doivent subir une marche déterminée, à travers une série d’instances que nous révèlent les changements imposés par la censure, nous a conduit à une comparaison spatiale. Nous avons décrit les relations des deux systèmes entre eux et avec la conscience, en disant que le préconscient joue le rôle d’un écran entre l’inconscient et la conscience. Le système préconscient ne fait pas qu’interdire l’accès de la conscience, il commande aussi l’accès à

la motilité volontaire et dispose de la répartition d'une énergie d'investissement mobile dont une partie, l'attention, nous est familière[296].

Écartons également la distinction de conscience supérieure et de conscience inférieure si fréquente dans les ouvrages récents sur les psychonévroses : elle paraît accentuer l'identité du psychique et du conscient.

Quel rôle garde donc, dans notre conception, la conscience jadis toute-puissante et qui recouvrait et cachait tous les autres phénomènes ? Elle n'est plus *qu'un organe des sens qui permet de percevoir les qualités psychiques.* Notre conception fondamentale considère la perception de la conscience comme l'activité propre d'un système déterminé. Nous nous représentons ce système avec des caractères mécaniques analogues à ceux du système perceptif, c'est-à-dire qu'il peut être excité par des qualités et qu'il ne peut conserver la trace des modifications. Il est donc sans mémoire. L'appareil psychique, qui est tourné vers le monde extérieur par les organes des sens de son système perceptif, est lui-même monde extérieur pour l'organe des sens de la conscience, qui trouve d'ailleurs dans ce rapport sa justification téléologique. Une fois de plus nous rencontrons ici le principe des instances successives, qui paraît régir la construction même de l'appareil. Les excitations affluent de deux côtés vers l'organe des sens de la conscience : elles proviennent d'une part du système perceptif, dont l'excitation déterminée par les qualités subit vraisemblablement un remaniement nouveau avant de devenir sensation consciente ; d'autre part de l'intérieur même de l'appareil, dont les processus quantitatifs sont ressentis qualitativement comme plaisir et déplaisir, après qu'ils ont subi certaines modifications.

296Cf. mon article *Bemerkungen über den Begriff des Unbewussten in der Psychoanalyse*, publié en anglais, in *Proceedings of the Society for Psychical Research, vol. XXVI,* dans lequel j'ai distingué les différents sens (descriptif, dynamique, systématique) du mot « inconscient ».

Quelques philosophes se sont aperçus que des pensées parfaites et très cohérentes pouvaient être formées sans l'aide de la conscience. Ils se sont demandé dès lors quelle fonction attribuer à la conscience ; elle leur apparaissait comme un inutile reflet des phénomènes psychiques accomplis. L'analogie entre le système de la conscience tel que nous le concevons et le système perceptif nous épargne cet embarras. Nous voyons que la perception par nos organes des sens a pour conséquence de diriger un investissement d'attention vers les voies où se propage l'excitation sensorielle qui arrive ; l'excitation qualitative du système perceptif sert à régulariser le débit de la quantité mobile dans l'appareil psychique. Nous pouvons attribuer la même fonction à l'organe sensoriel supérieur du système de la conscience. En percevant de nouvelles qualités, il dirige et répartit utilement les quantités mobiles d'investissement. Par la perception du plaisir et du déplaisir, il influence le cours des investissements à l'intérieur de l'appareil psychique, ordinairement inconscient et qui travaille par déplacement de quantités. Il semble que le principe du déplaisir règle d'abord automatiquement ces déplacements, mais il se peut fort bien que la conscience fasse subir à ces qualités un second réglage plus fin. Celui-ci pourrait même s'opposer au premier et perfectionner l'appareil, en lui permettant, malgré sa disposition primitive, de soumettre à l'investissement et à l'élaboration même ce qui dégage du déplaisir. La psychologie des névroses nous montre que ce réglage par l'excitation qualitative des organes sensoriels joue un grand rôle dans l'activité de l'appareil. Ce réglage, lui-même automatique, fait cesser le contrôle automatique du principe primaire du déplaisir et la limitation de l'activité qui lui est inhérente. On constate que le refoulement, utile à l'origine, mais qui devient un renoncement dangereux à toute inhibition et tout contrôle psychique, s'applique plus aisément aux souvenirs qu'aux perceptions, parce que les souvenirs ne connaissent pas l'accroissement d'investissement fourni par l'excitation de l'organe

des sens psychiques. Une pensée qu'il faudrait écarter ne parviendra certes pas à la conscience parce qu'elle est refoulée ; mais d'autres fois elle peut n'être refoulée que parce que, pour d'autres motifs, elle est soustraite à la perception de la conscience. La psychothérapie doit se guider d'après ces indications pour supprimer des refoulements.

Le surinvestissement produit par l'influence régulatrice de l'organe des sens de la conscience crée donc une nouvelle série qualitative, et par là un nouveau réglage, qui constitue peut-être un des privilèges de l'homme sur l'animal. Rien ne démontre mieux sa valeur, d'un point de vue téléologique. Les processus de pensée sont en eux-mêmes dépourvus de qualité ; le plaisir et le déplaisir qui les accompagnent sont, en effet, freinés, parce qu'ils pourraient troubler la pensée. Pour donner une qualité à ces processus, l'homme les associe à des souvenirs de mots dont les restes de qualité suffisent à appeler l'attention de la conscience et à obtenir par là un nouvel investissement mobile.

On ne peut saisir le problème de la conscience dans toute sa diversité que lorsqu'on a analysé les processus de pensée hystériques. On a alors l'impression que le passage du préconscient à l'investissement conscient dépend d'une censure analogue à la censure entre l'inconscient et le préconscient. Cette censure ne s'exerce elle aussi qu'à partir d'une certaine valeur quantitative, de sorte que les formations de pensée peu intenses lui échappent. On trouve rassemblés dans le cadre des psychonévroses tous les cas où il y a ou arrêt avant le seuil de la conscience ou pénétration de force dans celle-ci, moyennant certaines limitations. Ils montrent tous quelle dépendance intime et bilatérale il y a entre la conscience et la censure. Voici, pour conclure, deux cas de cette espèce.

Je suis appelé l'année dernière, en consultation auprès d'une fillette au regard intelligent et candide. Son aspect est bizarre. Tandis que les femmes soignent ordinairement les moindres détails

de leur toilette, elle laisse pendre un de ses bas et deux boutons de son corsage sont défaits. Elle se plaint de douleurs dans une jambe et montre son mollet sans qu'on le lui demande. Mais sa plainte principale est, textuellement, la suivante. Elle a l'impression d'avoir dans le corps « quelque chose de caché » qui va et vient et la « secoue » tout entière. Souvent alors tout son corps se raidit. Mon collègue me jette un coup d'œil, il trouve cela très clair. Il nous paraît bizarre que la mère de la malade n'y comprenne rien ; elle a pourtant dû se trouver souvent dans la situation que son enfant décrit. La fillette n'imagine pas la portée de ce qu'elle dit, sinon elle ne le dirait pas. Ici la censure a été à tel point aveuglée qu'une rêverie ordinairement inconsciente a pu franchir le seuil de la conscience sous le déguisement ingénu d'une plainte.

Second exemple : On m'amène un jeune garçon de quatorze ans qui souffre de tics convulsifs, vomissements hystériques, migraines, etc. Pour commencer le traitement psychanalytique, je le prie de fermer les yeux et de me dire quelles images ou quelles idées lui viennent à l'esprit. Il répond par des images. La dernière impression qu'il a eue avant de venir me trouver reparaît sous une forme visuelle. Il avait joué aux dames avec son oncle, il voit l'échiquier. Il parle de la place des pions, plus ou moins favorable, des coups que l'on peut tenter. Puis il voit sur l'échiquier un poignard, qui appartient à son père. Puis une faucille, ensuite une faux. Il a l'image d'un vieux paysan qui fauche le gazon devant la maison paternelle, pourtant bien éloignée. Au bout de peu de jours j'avais compris le sens de cette accumulation d'images. Le garçon avait été impressionné par une vie de famille orageuse. Son père était un homme dur et coléreux, qui vivait en mauvais termes avec sa mère et ne connaissait d'autres moyens d'éducation que les menaces ; il y avait eu divorce et l'enfant s'était trouvé séparé d'une mère tendre et douce ; un beau jour le père s'était remarié et avait amené à la maison une jeune femme qui devait être la nouvelle

maman. C’est aussitôt après que le garçon tomba malade. La fureur contre son père, qu’il s’efforce d’étouffer, rassemble les images précédentes qui contiennent des allusions fort claires. La mythologie en a fourni les éléments. La faucille est celle avec laquelle Zeus a émasculé son père, et le paysan est Kronos, le méchant vieillard qui mange ses enfants et dont Zeus tire une vengeance si peu filiale. Le mariage du père est une occasion de lui retourner les reproches et les menaces qu’il fit autrefois à l’enfant parce qu’il jouait avec ses organes génitaux (le jeu de dames, les coups défendus, le poignard meurtrier). Voilà les souvenirs longtemps refoulés et leurs dérivés inconscients qui se sont glissés dans la conscience sous forme d’images en apparence vides de sens.

Ainsi la valeur théorique des études sur le rêve réside pour moi dans la contribution qu’elles apportent à la connaissance psychologique des psychonévroses. Dès maintenant, le peu que nous savons nous permet d’exercer une influence favorable sur les formes guérissables des psychonévroses ; qui peut dire l’importance qu’aurait une connaissance profonde de la structure et du fonctionnement de l’appareil psychique ?

On m’a demandé quelle était la valeur pratique de ces études pour la connaissance de l’âme et la découverte des traits de caractère cachés. Les tendances inconscientes qui se révèlent dans nos rêves ne sont-elles pas les véritables puissances de notre vie psychique ? Les désirs réprimés qui créent les rêves et peuvent quelque jour créer d’autres activités ont-ils donc une médiocre importance morale ?

Ce n’est pas à moi de répondre à ces questions. Je n’ai pas examiné de près cet aspect du problème. Mais je pense que l’empereur romain qui fit exécuter un de ses sujets parce que celui-ci l’avait assassiné en rêve a eu tort. Il aurait dû se demander d’abord quelle était la signification de ce rêve. Ce n’était probablement pas celle qui apparaissait immédiatement. Et alors même qu’un rêve,

d’autre apparence, aurait eu ce sens de lèse-majesté, il aurait dû songer que, selon Platon, l’homme de bien se contente de rêver ce que le méchant fait réellement. Le mieux est donc de ne point juger les rêves. Je ne peux dire dès maintenant s’il faut accorder une *réalité* aux désirs inconscients et de quelle sorte elle pourrait être. Il n’y en a certainement aucune dans les pensées de transition et de liaison. Une fois les désirs inconscients ramenés à leur expression dernière et la plus vraie, on peut dire que la *réalité psychique* est une forme d’existence particulière, qu’il ne faut pas confondre avec la *réalité matérielle.* Il semble donc injuste que les hommes se refusent à accepter la responsabilité de leurs rêves immoraux. Si l’on considère le fonctionnement de l’appareil psychique et les relations du conscient et de l’inconscient, tout ce que nos rêves et nos rêveries peuvent avoir de choquant disparaît presque complètement.

« Il faut rechercher dans la conscience ce que le rêve nous révèle de rapports avec le présent (réalité) et ne pas s’étonner d’y retrouver gros comme un infusoire le monstre que nous a révélé le verre grossissant de l’analyse. » (H. Sachs.)

Il suffit, le plus souvent, pour juger le caractère d’un homme autant que cela nous est pratiquement nécessaire, de considérer ses actions et les opinions qu’il manifeste consciemment. Ses actions surtout, car beaucoup d’impulsions parvenues à la conscience sont détruites par les forces réelles de la vie psychique avant d’aboutir à l’action. Souvent même elles n’ont pas rencontré sur leur route d’obstacles psychiques, parce que l’inconscient savait qu’elles n’aboutiraient pas. Il est bon en tout cas de savoir sur quel sol tourmenté se dressent fièrement nos vertus. Mobile et agitée en toutes directions, la complexité d’un caractère humain se résout très rarement par les solutions simples de notre morale périmée.

Le rêve, enfin, peut-il révéler l’avenir ?

Il n’en peut être question. Il faudrait dire bien plutôt : le rêve révèle le passé. Car c’est dans le passé qu’il a toutes ses racines.

Certes, l'antique croyance aux rêves prophétiques n'est pas fausse en tous points. Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés ; mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé.

Sigmund Freud

Psychopathologie de la vie quotidienne

Table des matières

1. Oubli de noms propres

J'ai publié, en 1898, dans *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie,* un petit article intitulé : « Du mécanisme psychique de la tendance à l'oubli », dont le contenu, que je vais résumer ici, servira de point de départ à mes considérations ultérieures. Dans cet article, j'ai soumis à l'analyse psychologique, d'après un exemple frappant observé sur moi-même, le cas si fréquent d'oubli passager de noms propres ; et je suis arrivé à la conclusion que cet accident, si commun et sans grande importance pratique, qui consiste dans le refus de fonctionnement d'une faculté psychique (la faculté du souvenir), admet une explication qui dépasse de beaucoup par sa portée l'importance généralement attachée au phénomène en question.

Si l'on demandait à un psychologue d'expliquer comment il se fait qu'on se trouve si souvent dans l'impossibilité de se rappeler un nom qu'on croit cependant connaître, je pense qu'il se contenterait de répondre que les noms propres tombent plus facilement dans l'oubli que les autres contenus de la mémoire. Il citerait des raisons plus ou moins plausibles qui, à son avis, expliqueraient cette propriété des noms propres, sans se douter que ce processus puisse être soumis à d'autres conditions, d'ordre plus général.

Ce qui m'a amené à m'occuper de plus près du phénomène de l'oubli passager de noms propres, ce fut l'observation de certains

détails qui manquent dans certains cas, mais se manifestent dans d'autres avec une netteté suffisante. Ces derniers cas sont ceux où il s'agit, non seulement d'oubli, mais de *faux souvenir.* Celui qui cherche à se rappeler un nom qui lui a échappé retrouve dans sa conscience d'autres noms, des *noms de substitution,* qu'il reconnaît aussitôt comme incorrects, mais qui n'en continuent pas moins à s'imposer à lui obstinément. On dirait que le processus qui devait aboutir à la reproduction du nom cherché a subi un *déplacement,* s'est engagé dans une fausse route, au bout de laquelle il trouve le nom de substitution, le nom incorrect. Je prétends que ce déplacement n'est pas l'effet d'un arbitraire psychique, mais s'effectue selon des voies préétablies et possibles à prévoir. En d'autres termes, je prétends qu'il existe, entre le nom ou les noms de substitution et le nom cherché, un rapport possible à trouver, et j'espère que, si je réussis à établir ce rapport, j'aurai élucidé le processus de l'oubli de noms propres.

Dans l'exemple sur lequel avait porté mon analyse en 1898, le nom que je m'efforçais en vain de me rappeler était celui du maître auquel la cathédrale d'*Orvieto* doit ses magnifiques fresques représentant le « Jugement Dernier ». À la place du nom cherché, *Signorelli, deux* autres noms de peintres, *Botticelli* et *Boltraffio*, s'étaient imposés à mon souvenir, mais je les avais aussitôt et sans hésitation reconnus comme incorrects. Mais, lorsque le nom correct avait été prononcé devant moi par une autre personne, je l'avais reconnu sans une minute d'hésitation. L'examen des influences et des voies d'association ayant abouti à la reproduction des noms *Botticelli* et *Boltraffio*, à la place de *Signorelli, m'a* donné les résultats suivants :

a) La raison de l'oubli du nom *Signorelli* ne doit être cherchée ni dans une particularité quelconque de ce nom, ni dans un caractère psychologique de l'ensemble dans lequel il était inséré. Le nom oublié m'était aussi familier qu'un des noms de substitution, celui de

Botticelli, et beaucoup plus familier que celui de Boltraffio dont le porteur ne m'était connu que par ce seul détail qu'il faisait partie de l'école milanaise. Quant aux conditions dans lesquelles s'était produit l'oubli, elles me paraissent inoffensives et incapables d'en fournir aucune explication : je faisais, en compagnie d'un étranger, un voyage en voiture de Raguse, en Dalmatie, à une station d'Herzégovine ; au cours du voyage, la conversation tomba sur l'Italie et je demandai à mon compagnon s'il avait été à Orvieto et s'il avait visité les célèbres fresques de...

b) L'oubli du nom s'explique, lorsque je me rappelle le sujet qui a précédé immédiatement notre conversation sur l'Italie, et il apparaît alors comme *l'effet d'une perturbation du sujet nouveau par le sujet précédent.* Peu de temps avant que j'aie demandé à mon compagnon de voyage s'il avait été à Orvieto, nous nous entretenions des mœurs des Turcs habitant la Bosnie et l'Herzégovine. J'avais rapporté à mon interlocuteur ce que m'avait raconté un confrère exerçant parmi ces gens, à savoir qu'ils sont pleins de confiance dans le médecin et pleins de résignation devant le sort. Lorsqu'on est obligé de leur annoncer que l'état de tel ou tel malade de leurs proches est désespéré, ils répondent : « Seigneur *(Herr),* n'en parlons pas. Je sais que s'il était possible de sauver le malade, tu le sauverais. » Nous avons là deux noms : *Bosnien* (Bosnie) et *Herzegowina* (Herzégovine) et un mot : H*err* (Seigneur), qui se laissent intercaler tous les trois dans une chaîne d'associations *entre Signorelli - Botticelli et Boltraffio.*

c) J'admets que si la suite d'idées se rapportant aux mœurs des Turcs de la Bosnie, etc., a pu troubler une idée venant immédiatement après, ce fut parce que je lui ai retiré mon attention, avant même qu'elle fût achevée. Je rappelle notamment que j'avais eu l'intention de raconter une autre anecdote qui reposait dans ma mémoire à côté de la première. Ces Turcs attachent une valeur exceptionnelle aux plaisirs sexuels et, lorsqu'ils sont atteints de

troubles sexuels, ils sont pris d'un désespoir qui contraste singulièrement avec leur résignation devant la mort. Un des malades de mon confrère lui dit un jour : « Tu sais bien, Herr (Seigneur), que lorsque *cela* ne va plus, la vie n'a plus aucune valeur. » Je me suis toutefois abstenu de communiquer ce trait caractéristique, préférant ne pas aborder ce sujet scabreux dans une conversation avec un étranger. Je fis même davantage : j'ai distrait mon attention de la suite des idées qui auraient pu se rattacher dans mon esprit au sujet : « Mort et Sexualité. » J'étais alors sous l'impression d'un événement dont j'avais reçu la nouvelle quelques semaines auparavant durant un bref séjour à *Trafoï : un* malade, qui m'avait donné beaucoup de mal, s'était suicidé, parce qu'il souffrait d'un trouble sexuel incurable. Je sais parfaitement bien que ce triste événement et tous les détails qui s'y rattachent n'existaient pas chez moi à l'état de souvenir conscient pendant mon voyage en Herzégovine. Mais l'affinité entre *Trafoï* et *Boltraffio* m'oblige à admettre que, malgré la distraction intentionnelle de mon attention, je subissais l'influence de cette réminiscence.

d) Il ne m'est plus possible de voir dans l'oubli du nom Signorelli un événement accidentel. Je suis obligé de voir dans cet événement l'effet de mobiles psychiques. C'est pour des raisons d'ordre psychique que j'ai interrompu ma communication (sur les mœurs des Turcs, etc.), et c'est pour des raisons de même nature que j'ai empêché de pénétrer dans ma conscience les idées qui s'y rattachaient et qui auraient conduit mon récit jusqu'à la nouvelle que j'avais reçue à Trafoï. Je voulais donc oublier quelque chose ; j'ai *refoulé* quelque chose. Je voulais, il est vrai, oublier autre chose que le nom du maître d'Orvieto ; mais il s'est établi, entre cet « autre chose » et le nom, un lien d'association, de sorte que mon acte de volonté a manqué son but et que j'ai, *malgré moi,* oublié le nom, alors que je voulais *intentionnellement* oublier l'« autre chose ». Le désir de ne pas se souvenir portait sur un contenu ; l'impossibilité de

se souvenir s'est manifestée par rapport à un autre. Le cas serait évidemment beaucoup plus simple, si le désir de ne pas se souvenir et la déficience de mémoire se rapportaient au même contenu. Les noms de substitution, à leur tour, ne me paraissent plus aussi injustifiés qu'avant l'explication ; ils m'avertissent (à la suite d'une sorte de compromis) aussi bien de ce que j'ai oublié que de ce dont je voulais me souvenir, et ils me montrent que mon intention d'oublier quelque chose n'a ni totalement réussi, ni totalement échoué.

e) Le genre d’association qui s'est établi entre le nom cherché et le sujet refoulé (relatif à la mort et à la sexualité et dans lequel figurent les noms Bosnie, Herzégovine, Trafoï) est tout à fait curieux. Le schéma ci-joint, emprunté à l'article de 1898, cherche à donner une représentation concrète de cette association.

Le nom de Signorelli a été divisé en deux parties. Les deux dernières syllabes se retrouvent telles quelles dans l'un des noms de substitution *(elli),* les deux premières ont, par suite de la traduction de *Signor* en *Herr* (Seigneur), contracté des rapports nombreux et variés avec les noms contenus dans le sujet refoulé, ce qui les a rendues inutilisables pour la reproduction. La substitution du nom de Signorelli s'est effectuée comme à la faveur d'un déplacement le long de la combinaison des noms « Herzégovine-Bosnie », sans aucun égard pour le sens et la délimitation acoustique des syllabes. Les noms semblent donc avoir été traités dans ce processus comme le sont les mots d'une proposition qu'on veut transformer en rébus. Aucun avertissement n'est parvenu à la conscience de tout ce processus, à la suite duquel le nom Signorelli a été ainsi remplacé par d'autres noms. Et, *à première vue,* on n'entrevoit pas, entre le sujet de conversation dans lequel figurait le nom Signorelli et le sujet refoulé qui l'avait précédé immédiatement, de rapport autre que celui déterminé par la similitude de syllabes (ou plutôt de suites de lettres) dans l'un et dans l'autre.

Il n'est peut-être pas inutile de noter qu'il n'existe aucune contradiction entre l'explication que nous proposons et la thèse des psychologues qui voient, dans certaines relations et dispositions, les conditions de la reproduction et de l'oubli. Nous nous bornons à affirmer que les facteurs depuis longtemps reconnus comme jouant le rôle de causes déterminantes dans l'oubli d'un nom se compliquent, dans certains cas, d'un *motif* supplémentaire, et nous donnons en même temps l'explication du mécanisme de la fausse réminiscence. Ces facteurs ont dû nécessairement intervenir dans notre cas, pour permettre à l'élément refoulé de s'emparer par voie d'association du nom cherché et de l'entraîner avec lui dans le refoulement. À propos d'un autre nom, présentant des conditions de reproduction plus favorables, ce fait ne se serait peut-être pas produit. Il est toutefois vraisemblable qu'un élément refoulé s'efforce toujours et dans tous les cas de se manifester au-dehors d'une manière ou d'une autre, mais ne réussit à le faire qu'en présence de conditions particulières et appropriées. Dans certains cas, le refoulement s'effectue sans trouble fonctionnel ou, ainsi que nous pouvons le dire avec raison, sans *symptômes.*

En résumé, les conditions nécessaires pour que se produise l'oubli d'un nom avec fausse réminiscence sont les suivantes : 1º une certaine tendance à oublier ce nom ; 2º un processus de refoulement ayant eu lieu peu de temps auparavant ; 3º la possibilité d'établir une association *extérieure* entre le nom en question et l'élément qui vient d'être refoulé. Il n'y a probablement pas lieu d'exagérer la valeur de cette dernière condition, car étant donnée la facilité avec laquelle s'effectuent les associations, elle se trouvera remplie dans la plupart des cas. Une autre question, et plus importante, est celle de savoir si une association extérieure de ce genre constitue réellement une condition suffisante pour que l'élément refoulé empêche la reproduction du nom cherché et si un lien plus intime entre les deux sujets n'est pas nécessaire à cet effet. À première vue, on est tenté

de nier cette dernière nécessité et de considérer comme suffisante la rencontre purement passagère de deux éléments totalement disparates. Mais, à un examen plus approfondi, on constate, dans des cas de plus en plus nombreux, que les deux éléments (l'élément refoulé et le nouveau), rattachés par une association extérieure, présentent également des rapports intimes, c'est-à-dire qu'ils se rapprochent par leurs contenus, et tel était en effet le cas dans l'exemple *Signorelli.*

La valeur de la conclusion que nous a fournie l'analyse de l'exemple *Signorelli* varie, selon que ce cas peut être considéré comme typique ou ne constitue qu'un accident isolé. Or, je crois pouvoir affirmer que l'oubli de noms avec fausse réminiscence a lieu le plus souvent de la même manière que dans le cas que nous avons décrit. Presque toutes les fois où j'ai pu observer ce phénomène sur moi-même, j'ai été à même de l'expliquer comme dans le cas *Signorelli,* c'est-à-dire comme ayant été déterminé par le refoulement. Je puis d'ailleurs citer un autre argument à l'appui de ma manière de voir concernant le caractère typique du cas *Signorelli.* Je crois notamment que rien n'autorise à établir une ligne de séparation entre les cas d'oublis de noms avec fausse réminiscence et ceux où des noms de substitution incorrects ne se présentent pas. Dans certains cas, ces noms de substitution se présentent spontanément ; dans d'autres, on peut les faire surgir, grâce à un effort d'attention et, une fois surgis, ils présentent, avec l'élément refoulé et le nom cherché, les mêmes rapports que s'ils avaient surgi spontanément. Pour que le nom de substitution devienne conscient, il faut d'abord un effort d'attention et, ensuite, la présence d'une condition, en rapport avec les matériaux psychiques. Cette dernière condition doit, à mon avis, être cherchée dans la plus ou moins grande facilité avec laquelle s'établit la nécessaire association extérieure entre les deux éléments. C'est ainsi que bon nombre de cas d'oublis de noms *sans* fausse réminiscence se

rattachent aux cas avec formation de noms de substitution, c'est-à-dire aux cas justiciables du mécanisme que nous a révélé l'exemple Signorelli. Mais je n'irai certainement pas jusqu'à affirmer que tous les cas d'oublis de noms peuvent être rangés dans cette catégorie. Il y a certainement des oublis de noms où les choses se passent d'une façon beaucoup plus simple. Aussi ne risquons-nous pas de dépasser les bornes de la prudence, en résumant la situation de la façon suivante : à *côté du simple oubli d'un nom propre, il existe des cas où l'oubli est déterminé par le refoulement.*

2. Oubli de mots appartenant à des langues étrangères

Le vocabulaire usuel de notre langue maternelle semble, dans les limites du fonctionnement normal de nos facultés, préservé contre l'oubli. Il en est, on le sait, autrement des mots appartenant à des langues étrangères. Dans ce dernier cas, la disposition à l'oubli existe pour toutes les parties du discours, et nous avons un premier degré de perturbation fonctionnelle dans l'irrégularité avec laquelle nous manions une langue étrangère, selon notre état général et notre degré de fatigue. Dans certains cas, l'oubli de mots étrangers obéit au mécanisme que nous avons décrit à propos du cas *Signorelli.* Je citerai, à l'appui de cette affirmation, une seule analyse, mais pleine de détails précieux, relative à l'oubli d'un mot non substantif, faisant partie d'une citation latine. Qu'on me permette de relater ce petit accident en détail et d'une façon concrète.

L'été dernier, j'ai renouvelé, toujours au cours d'un voyage de vacances, la connaissance d'un jeune homme de formation universitaire et qui (je ne tardai pas à m'en apercevoir) était au courant de quelques-unes de mes publications psychologiques. Notre conversation, je ne sais trop comment, tomba sur la situation sociale à laquelle nous appartenions tous deux et lui, l'ambitieux, se répandit en plaintes sur l'état d'infériorité auquel était condamnée sa génération, privée de la possibilité de développer ses talents et de

satisfaire ses besoins. Il termina sa diatribe passionnée par le célèbre vers de Virgile, dans lequel la malheureuse Didon s'en remet à la postérité du soin de la venger de l'outrage que lui a infligé Énée : *Exoriare...,* voulait-il dire, mais ne pouvant pas reconstituer la citation, il chercha à dissimuler une lacune évidente de sa mémoire, en intervertissant l'ordre des mots : *Exoriar(e) ex nostris ossibus ultor !* Il me dit enfin, contrarié :

- Je vous en prie, ne prenez pas cette expression moqueuse, comme si vous trouviez plaisir à mon embarras. Venez-moi plutôt en aide. Il manque quelque chose à ce vers. Voulez-vous m'aider à le reconstituer ?

- Très volontiers, répondis-je, et je citai le vers complet :

Exoriar(e) aliquis nostris ex ossibus ultor !

- Que c'est stupide d'avoir oublié un mot pareil ! D'ailleurs, à vous entendre, on n'oublie rien sans raison. Aussi serais-je très curieux de savoir comment j'en suis venu à oublier ce pronom indéfini *aliquis.*

J'acceptai avec empressement ce défi, dans l'espoir d'enrichir ma collection d'un nouvel exemple. Je dis donc :

- Nous allons le voir. Je vous prie seulement de me faire part *loyalement* et *sans critique* de tout ce qui vous passera par la tête, lorsque vous dirigerez votre attention, sans aucune intention définie, sur le mot oublié [1].

- Fort bien ! Voilà que me vient l'idée ridicule de décomposer le mot en *a* et *liquis.* - Qu'est-ce que cela signifie ? - Je n'en sais rien. - Quelles sont les autres idées qui vous viennent à ce propos ? - *Reliques. Liquidation. Liquide. fluide.* Cela vous dit-il quelque chose ? - Non, rien du tout. Mais continuez.

1 C'est là le moyen général d'amener à la conscience des éléments de représentation qui se dissimulent. Cf. mon ouvrage *Traumdeutung,* p. 69 (*5e* édition, p. 71).

- Je pense, dit-il avec un sourire sarcastique, à Simon de Trente, dont j'ai, il y a deux ans, vu les reliques dans une église de Trente. Je pense aux accusations de meurtres rituels qui, en ce moment précisément, s'élèvent de nouveau contre les Juifs, et je pense aussi à l'ouvrage de Kleinpaul qui voit dans ces prétendues victimes des Juifs des incarnations, autant dire de nouvelles éditions, du Sauveur. - Cette dernière idée n'est pas tout à fait sans rapport avec le sujet dont nous nous entretenions, avant que vous ait échappé le mot latin. - C'est exact. Je pense ensuite à un article que j'ai lu récemment dans un journal italien. Je crois qu'il avait pour titre : « L'opinion de saint Augustin sur les femmes. » Quelles conclusions tirez-vous de tout cela ? - J'attends. - Et maintenant me vient une idée qui, elle, est certainement sans rapport avec notre sujet. - Je vous en prie, abstenez-vous de toute critique. - Vous me l'avez déjà dit. Je me souviens d'un superbe vieillard que j'ai rencontré la semaine dernière au cours de mon voyage. Un vrai *original.* Il ressemble à un grand oiseau de proie. Et, si vous voulez le savoir, il s'appelle *Benoît.* - Voilà du moins toute une série de saints et de pères de l'Église : saint Simon, saint Augustin, saint Benoît. Un autre père de l'Église s'appelait, je crois, *Origène (Origines).* Trois de ces noms sont d'ailleurs des prénoms comme *Paul* dans *Kleinpaul.* - Et maintenant je pense à *saint Janvier* et au miracle de son sang. Mais tout cela se suit mécaniquement. - Laissez ces observations. Saint Janvier et saint Augustin font penser tous deux au calendrier. Voulez-vous bien me rappeler le miracle du sang ? - Très volontiers, Dans une église de Naples, on conserve dans une fiole le sang de saint Janvier qui, grâce à un miracle, *se liquéfie* de nouveau tous les ans, un certain jour de fête. Le peuple tient beaucoup à ce miracle et se montre très mécontent lorsqu'il est retardé, comme ce fut une fois le cas, lors de l'occupation française. Le général commandant - n'était-ce pas *Garibaldi ?* - prit alors le curé à part et, lui montrant d'un geste significatif les soldats rangés dehors, lui dit qu'il *espérait* que le miracle ne tarderait pas à s'accomplir. Et il s'accomplit en

effet. - Et ensuite ? Continuez donc. Pourquoi hésitez-vous ? - Je pense maintenant à quelque chose... Mais c'est une chose trop intime pour que je vous en fasse part... Je ne vois d'ailleurs aucun rapport entre cette chose et ce qui nous intéresse et, par conséquent, aucune nécessité de vous la raconter... – Pour ce qui est du rapport, ne vous en préoccupez pas. Je ne puis certes pas vous forcer à *me* raconter ce qui vous est désagréable ; mais alors ne me demandez pas de vous expliquer comment vous en êtes venu à oublier ce mot *aliquis.* - Réellement ? Croyez-vous ? Et bien, j'ai pensé tout à coup à une dame dont je pourrais facilement recevoir une nouvelle aussi désagréable pour elle que pour moi. - La nouvelle que ses règles sont arrêtées ? - Comment avez-vous pu le deviner ? - Sans aucune difficulté. Vous m'y avez suffisamment préparé. Rappelez-vous *tous les saints du calendrier* dont vous m'avez parlé, le récit sur *la liquéfaction du sang s'opérant un jour déterminé,* sur *l'émotion qui s'empare des assistants lorsque cette liquéfaction n'a pas lieu,* sur *la menace à peine déguisée que si le miracle ne s'accomplit pas, il arrivera ceci et cela...* Vous vous êtes servi du miracle de saint Janvier d'une façon remarquablement allégorique, comme d'une représentation imagée de ce qui vous intéresse concernant les règles de la dame en question. - Et je l'ai fait sans le savoir. Croyez-vous vraiment que si j'ai été incapable de reproduire le mot *aliquis,* ce fut à cause de cette attente anxieuse ? - Cela me paraît hors de doute. Rappelez-vous seulement votre décomposition du mot en *a* et *liquis* et les associations : *reliques, liquidation, liquide.* Dois-je encore faire rentrer dans le même ensemble le saint Simon, sacrifié alors qu'il était encore enfant et auquel vous avez pensé, après avoir parlé de reliques ? - Abstenez-vous en plutôt. J'espère que si j'ai réellement eu ces idées, vous ne les prenez pas au sérieux. Je vous avouerai en revanche que la dame dont il s'agit est une Italienne, en compagnie de laquelle j'ai d'ailleurs visité Naples. Mais ne s'agirait-il pas dans tout cela de coïncidences fortuites ? - À vous de juger si toutes ces coïncidences se laissent expliquer par le seul hasard. Mais je tiens à

vous dire que toutes les fois où vous voudrez analyser des cas de ce genre, vous serez infailliblement conduits à des « hasards » aussi singuliers et remarquables.

J'ai plus d'une raison d'attacher une grande valeur à cette petite analyse dont je suis redevable à l'obligeant concours de mon compagnon de voyage d'alors. En premier lieu, il m'a été possible, dans ce cas, de puiser à une source qui m'est généralement refusée. Je suis, en effet, obligé le plus souvent d'emprunter à mon auto-observation les exemples de troubles fonctionnels d'ordre psychique, survenant dans la vie quotidienne et que je cherche à réunir ici. Quant aux matériaux beaucoup plus abondants que m'offrent mes malades névrosés, je cherche à les éviter, afin de ne pas voir m'opposer l'objection que les phénomènes que je décris constituent précisément des effets et des manifestations de la névrose. Aussi suis-je heureux toutes les fois que je me trouve en présence d'une personne d'une santé psychique parfaite et qui veut bien se soumettre à une analyse de ce genre. Sous un autre rapport encore, cette analyse me paraît importante, puisqu'elle porte sur un cas d'oubli de mot *sans* souvenir de substitution, ce qui confirme la proposition que j'ai formulée plus haut, à savoir que l'absence ou la

présence de souvenirs de substitution incorrects ne crée pas de différence essentielle entre les diverses catégories de cas [2].

Le principal intérêt de l'exemple aliquis réside dans une autre des différences qui le séparent du cas *Signorelli.* Dans ce dernier, en effet, la reproduction du nom est troublée par la réaction d'une suite d'idées commencée et interrompue quelque temps auparavant, mais dont le contenu ne présentait aucun rapport apparent avec le sujet

2 Une observation plus fine permet de réduire l'opposition qui semble exister, quant aux souvenirs de substitution, entre le cas *Signorelli* et le cas *aliquis*. C'est que dans celui-ci l'oubli paraît également être accompagné de la formation de mots de substitution. Lorsque j'ai ultérieurement demandé à mon interlocuteur si, au cours de ses efforts pour se souvenir du mot oublié, il ne s'est pas présenté à son esprit un mot de substitution, il m'informa qu'il avait d'abord éprouvé la tentation d'introduire dans le vers la syllabe *ab : nostris* AB *ossibus* (au lieu de : *nostris Ex ossibus)* et que le mot *exoriare* s'est imposé à lui d'une façon particulièrement nette et obstinée. Sceptique, il ajouta aussitôt que ce fut sans doute parce que c'était le premier mot du vers. À ma prière de rechercher quand même les associations qui, dans son esprit, se rattachent à *exoriare*, il me donna le mot exorcisme. Je considère donc comme tout à fait possible que l'accent qu'il mettait dans sa reproduction sur le mot *exoriare* n'était, à proprement parler, que l'expression d'une substitution se rattachant elle-même aux noms des saints. Il s'agit là toutefois de finesses auxquelles il ne convient pas d'attacher une grande valeur. - Mais rien n'empêche d'admettre que la production d'un souvenir de substitution, de quelque genre qu'il soit, constitue un signe constant, peut-être seulement caractéristique et révélateur, d'un oubli motivé par le refoulement. Cette formation substitutive aurait lieu même dans les cas où les noms de substitution incorrects font défaut : elle se manifesterait alors par l'accentuation d'un élément qui se rattache immédiatement à l'élément oublié. C'est ainsi, par exemple, que, dans le cas *Signorelli,* le souvenir visuel du cycle de ses fresques et celui de son portrait figurant dans le coin d'un de ses tableaux, étaient chez moi d'une netteté particulière, d'une netteté que n'atteignent jamais mes souvenirs visuels, et cela tant que j'étais incapable de me rappeler le nom du peintre. Dans un autre cas, également rapporté dans mon article de 1898, j'avais complètement oublié le nom de la rue où demeurait une personne à laquelle je devais, dans une certaine ville, faire une visite qui m'était désagréable, alors que j'ai

de conversation suivant, dans lequel figurait le nom Signorelli. Entre le sujet refoulé et celui où figurait le nom oublié, il y avait tout simplement le rapport de contiguïté dans le temps ; mais ce rapport a suffi à rattacher les deux sujets l'un à l'autre par une association extérieure [3]. Dans l'exemple *aliquis,* au contraire, il n'y a pas trace d'un sujet indépendant et refoulé qui, ayant peu auparavant occupé la pensée consciente, aurait réagi ensuite comme élément perturbateur. Dans ce cas, le trouble de la production vient du sujet lui-même, à la suite d'une contradiction inconsciente qui s'élève contre l'idée-désir exprimée dans le vers cité. Voici quelle serait la genèse de l'oubli du mot *aliquis :* mon interlocuteur se plaint de ce que la génération actuelle de son peuple ne jouisse pas de tous les droits auxquels elle peut prétendre, et il prédit, comme Didon, qu'une nouvelle génération viendra qui vengera les opprimés d'aujourd'hui. Ce disant, il s'adressait mentalement à la postérité, mais dans le même instant une idée, en contradiction avec son désir, se présenta à son esprit : « Est-il bien vrai que tu désires si vivement avoir une postérité à toi ? Ce n'est pas vrai. Quel serait ton embarras, si tu recevais d'un instant à l'autre, d'une personne que tu connais, la nouvelle t'annonçant l'espoir d'une postérité ! Non, tu ne veux pas de postérité, quelque grande que soit ta soif de vengeance. » Cette contradiction se manifeste, exactement comme dans l'exemple Signorelli, par une association extérieure entre un des éléments de représentation de mon interlocuteur et un des éléments du désir contrarié ; mais cette fois l'association s'effectue d'une façon extrêmement violente et suivant des voies qui paraissent

parfaitement retenu le numéro de la maison ; juste le contraire de ce qui m'arrive normalement, ma mémoire des chiffres et nombres étant d'une faiblesse désespérante.

3 En ce qui concerne l'absence d'un lien interne entre les deux suites d'idées dans le cas *Signorelli,* je ne saurais l'affirmer avec certitude. C'est suivant aussi loin que possible l'analyse de l'idée refoulée au-delà du sujet concernant la mort et la sexualité,on finit par se trouver en présence d'une idée qui se rapproche du sujet des fresques d'Orvieto.

artificielles. Une autre analogie essentielle avec le cas *Signorelli* consiste dans le fait que la contradiction vient de sources refoulées et est provoquée par des idées qui ne pourraient que détourner l'attention.

Voilà ce que nous avions à dire concernant les différences et les ressemblances internes entre les deux exemples d'oubli de noms. Nous venons de constater l'existence d'un deuxième mécanisme de l'oubli, consistant dans la perturbation d'une idée par une contradiction intérieure venant d'une source refoulée. Ce mécanisme, qui nous apparaît comme le plus facile à comprendre, nous aurons encore plus d'une fois l'occasion de le retrouver au cours de nos recherches.

3. Oubli de noms et de suites de mots

L'expérience que nous venons d'acquérir quant au mécanisme de l'oubli d'un mot faisant partie d'une phrase en langue étrangère nous autorise à nous demander si l'oubli de phrases en langue maternelle admet la même explication. On ne manifeste généralement aucun étonnement devant l'impossibilité où l'on se trouve de reproduire fidèlement et sans lacunes une formule ou une poésie qu'on a, quelque temps auparavant, apprise par cœur. Mais comme l'oubli ne porte pas uniformément sur tout l'ensemble de ce qu'on a appris, mais seulement sur certains de ses éléments, il n'est peut-être pas sans intérêt de soumettre à un examen analytique quelques exemples de ces reproductions devenues incorrectes.

Un de mes jeunes collègues qui, au cours d'un entretien que j'eus avec lui, exprima l'avis que l'oubli de poésies en langue maternelle pouvait bien avoir les mêmes causes que l'oubli de mots faisant partie d'une phrase étrangère, voulut bien s'offrir comme sujet d'expérience, afin de contribuer à l'élucidation de cette question. Comme je lui demandais sur quelle poésie allait porter notre expérience, il me cita *La fiancée de Corinthe,* de Goethe, poème qu'il aimait beaucoup et dont il croyait savoir par cœur certaines strophes du moins. Mais voici qu'il éprouve, dès le premier vers, une incertitude frappante : « Faut-il dire : se *rendant de Corinthe à Athènes, ou : se rendant d'Athènes à Corinthe ?* » J'éprouvai moi-même un moment d'hésitation, mais je finis par faire

observer en riant que le titre du poème : « La fiancée de Corinthe » ne laisse aucun doute quant à la direction suivie par le jeune homme. La reproduction de la première strophe s'effectua assez bien ou, du moins, sans déformation choquante. Après le premier vers de la deuxième strophe, mon collègue sembla chercher un moment ; mais il se reprit aussitôt et récita ainsi :

Aber wird er auch wilikommen scheinen,

Jetzt, wo jeder Tag was Neues bringt ?

Denn er ist noch Heide mit den Seinen

Und sic sind Christen und - getauft.

(Mais sera-t-il le bienvenu - Maintenant que chaque jour apporte quelque chose de nouveau ? - Car lui et les siens sont encore païens, - tandis qu'eux sont chrétiens et baptisés.)

Depuis quelque temps déjà, je l'écoutais un peu étonné mais après qu'il eut prononcé le dernier vers, nous reconnûmes tous deux qu'une déformation s'était glissée dans cette strophe. N'ayant pas réussi à la corriger, nous allâmes chercher dans la bibliothèque le volume des poésies de Gœthe, et grand fut notre étonnement de constater que le deuxième vers de cette strophe avait été remplacé par une phrase qui était, d'un bout à l'autre, de l'invention du collègue. Voici le texte correct de ce vers :

Aber wird er auch willkommen scheinen,

Wenn er teuer nicht die Gunst erkauft ?

(Mais sera-t-il le bienvenu - s'il n'achète pas *cher cette faveur ?)*

D'ailleurs, le mot *erkauft* (du deuxième vers authentique) rime avec *getauft* (du quatrième vers), et il m'a paru singulier que la constellation de ces mots : païen, *chrétien* et *baptisés* ne lui ait pas facilité la reproduction du texte.

- Pourriez-vous m'expliquer, demandai-je à mon collègue, comment vous en êtes venu à oublier si complètement ce vers d'une

poésie qui, d'après ce que vous prétendez, vous est si familière ? et avez-vous une idée de la source d'où provient la phrase que vous avez substituée au vers oublié ?

Il était à même de donner l'explication que je lui demandais, mais il était évident qu'il ne le faisait pas très volontiers. - La phrase : *maintenant que chaque jour apporte quelque chose de nouveau,* ne m'est pas inconnue ; je crois l'avoir employée récemment en parlant de ma clientèle dont l'extension, vous le savez, est pour moi actuellement une source de grande satisfaction. Mais pourquoi ai-je mis cette phrase dans la strophe que je viens de réciter ? Il doit certainement y avoir une raison à cela. Il est évident que la phrase : s'il *n'achète pas cher cette faveur,* ne m'était pas agréable. Cela se rattache à une demande en mariage qui a été repoussée une première fois, mais que je me propose de renouveler, étant donné que ma situation matérielle s'est améliorée. Je ne puis vous en dire davantage, mais il ne peut certainement pas m'être agréable de penser que, si ma demande est accueillie cette fois, ce sera par simple calcul, de même que c'est par calcul qu'elle a été repoussée ta première fois.

L'explication m'avait paru suffisante, et j'aurais pu, à la rigueur, m'abstenir de demander plus de détails. Je n'en insistai pas moins : Mais comment en êtes-vous venu, d'une façon générale, à introduire votre personne et vos affaires privées dans le texte de la *Fiancée de Corinthe ?* Y aurait-il dans votre cas une différence de religion, comme entre les fiancés du poème de Goethe ?

(Kommt ein Glaube neu,

wird oft Lieb'und Treu

wie ein böses Unkraut ausgerauft).

(Une nouvelle foi - arrache comme une mauvaise herbe - amour et fidélité).

Je n'ai pas deviné juste, mais j'ai pu constater à quel point une question bien orientée est capable d'éclairer un homme sur des choses dont il n'avait pas conscience auparavant. C'est ainsi que mon interlocuteur me regarda avec une expression de souffrance et de mécontentement, récita à mi-voix, comme pour lui-même, un autre passage du poème .

Sieh sie an genau [4] !

Morgen ist sie grau.

(Regarde-la bien - demain elle sera grise)

et ajouta : - Elle est un peu plus âgée que moi.

Ne voulant pas le peiner davantage, j'ai interrompu l'interrogatoire. J'étais suffisamment édifié. Mais ce qui était remarquable dans ce cas, c'est que dans mon effort pour remonter à la cause d'une lacune en apparence anodine de la mémoire, j'en sois venu à me trouver en présence de circonstances profondes, intimes, associées chez mon interlocuteur à des sentiments pénibles.

Voici maintenant un autre cas d'oubli d'une phrase faisant partie d'une poésie connue. Ce cas a été publié par M. C. G. Jung [5] et je le reproduis textuellement.

Un monsieur veut réciter la célèbre poésie (de Henri Heine) : « Un pin se dresse solitaire, etc. » À la phrase qui commence par : « il a sommeil », il s'arrête impuissant, ayant complètement oublié

4 Mon collègue a d'ailleurs quelque peu changé ce beau passage de la poésie, aussi bien dans son texte qu'en ce *qui* concerne son application. La jeune fille-fantôme dit à son fiancé :

« Meine Kette hab'ich dir gegeben ;

Deine Locke nehm'ich mit mir fort.

Sieh sie an genau !

Morgen bist du grau,

Und nur braun erscheinst du wieder dort ».

(« Je t'ai donné ma chaîne ; - J'emporte ta boucle. - Regarde-la bien ! - Demain tu seras gris, - et c'est seulement là-haut que tu redeviendras brun »).

5 *C. G.* Jung. *Ueber die Psychologie der Dementia praecox,* 1907. p. 64.

les mots : « d'une blanche couverture [6]. » Un pareil oubli dans un vers si connu m'a paru étonnant, et j'ai prié le sujet de reproduire librement tout ce qui lui passerait par la tête en rapport avec ces mots « d'une blanche couverture ». Il en résulta la série suivante - À propos de couverture blanche, on pense à un linceul - à une toile avec laquelle on recouvre un mort - (pause) - et maintenant je pense à un ami cher - son frère vient de mourir subitement - il paraît qu'il est mort d'une attaque d'apoplexie - il avait d'ailleurs, lui aussi, une forte corpulence - mon ami a la même constitution et j'ai déjà pensé qu'il pourrait bien mourir de la même façon - il se donne probablement peu de mouvement - lorsque j'ai appris la mort, je suis devenu subitement anxieux, j'ai peur de mourir d'un accident semblable, car nous avons tous dans notre famille une tendance à l'embonpoint, et mon grand-père est mort, lui aussi, d'une attaque ; je me trouve trop gros et j'ai commencé ces jours derniers une cure d'amaigrissement.

Le monsieur, ajoute M. Jung, s'est ainsi, sans s'en rendre compte, identifié avec le pin entouré d'un linceul blanc.

L'exemple suivant, dont je suis redevable à mon ami S. Ferenczi, de Budapest, se rapporte, non, comme les précédents, à des phrases empruntées à des poètes, mais au propre discours du sujet. Cet exemple nous met en présence d'un de ces cas, qui ne sont d'ailleurs pas très fréquents, où l'oubli se met au service de notre prudence, lorsque nous sommes sur le point de succomber à un désir impulsif. L'acte manqué acquiert alors la valeur d'une fonction utile. Une fois dégrisés, nous approuvons ce mouvement interne qui,

6 Voici la reconstitution de la strophe entière :

Ein Fichtenbaum steht einsam. Un pin se dresse solitaire.

Im Norden auf kahler Höh ! Dans le Nord, sur une hauteur dénudée.

Ihnschläfert ; mit weisser Decke. Il a sommeil ; d'une blanche couverture.

Umhüllen ihn Eis und Schnee. L'enveloppent la glace et la neige.

(N d. T.)

pendant que nous étions sous l'empire du désir, ne pouvait se manifester que par un lapsus, un oubli, une impuissance psychique.

« Dans une réunion, quelqu'un prononce la phrase « tout comprendre, c'est tout pardonner. » Je remarque à ce propos que la première partie de la phrase suffit ; vouloir « pardonner », c'est émettre une présomption, le pardon étant affaire de Dieu et de ses serviteurs. Un des assistants trouve mon observation très juste ; je me sens encouragé et, voulant sans doute justifier la bonne opinion du critique indulgent, je déclare avoir eu récemment une idée encore plus intéressante. Je veux exposer cette idée, mais n'arrive pas à m'en souvenir. - Je me retire aussitôt et commence à écrire les associations libres qui me viennent à l'esprit. - Ce sont : d'abord le nom de l'ami qui a assisté à la naissance de l'idée en question et celui de la rue où elle est née ; puis me vient à l'esprit le nom d'un autre ami, *Max,* que nous avons l'habitude d'appeler *Maxi.* Ceci me suggère le mot *maxime* et, à ce propos, je me souviens qu'il s'agissait alors, comme cette fois, de la modification d'une maxime connue. Mais, chose singulière, ce souvenir fait surgir dans mon esprit, non une maxime, mais ce qui suit : *« Dieu a créé l'homme à son image » et* la variante de cette phrase . « L'homme *a créé Dieu à son image à lui. »* À la suite de quoi, je retrouve aussitôt dans mes souvenirs ce que je cherchais :

« Mon ami me dit alors dans la rue Andrassy : « rien de ce qui est humain ne m'est étranger », à quoi je lui répondis, faisant allusion aux expériences psychanalytiques : « Tu devrais aller plus loin et avouer que rien de bestial ne t'est étranger. »

« Après avoir enfin retrouvé mon souvenir, je m'aperçus qu'il ne m'était guère possible d'en faire part à la société dans laquelle je me trouvais. La jeune femme de l'ami auquel j'ai rappelé la nature animale de notre inconscient se trouvait parmi les assistants, et je savais fort bien qu'elle n'était nullement préparée à entendre des choses aussi peu réjouissantes. L'oubli m'a épargné toute une série

de questions désagréables de sa part et une discussion interminable. Telle fut sans doute la raison de mon « amnésie temporaire ».

« Fait intéressant : l'idée de substitution s'est exprimée dans une proposition dans laquelle Dieu se trouvait descendu au niveau d'une invention humaine, tandis que la proposition que je cherchais insistait sur le rôle animal de l'homme. Donc, *capitis diminutio* dans les deux cas. Le tout n'est évidemment que la suite de l'enchaînement d'idées sur « comprendre et pardonner », provoqué par la conversation ».

« À remarquer que si j'ai réussi à trouver rapidement la phrase cherchée, ce fut sans doute grâce à l'idée que j'ai eue de me retirer de la société qui infligeait à cette phrase une sorte de censure, pour m'isoler dans une pièce vide. »

J'ai, depuis, analysé de nombreux autres cas d'oubli ou de reproduction défectueuse de suites de mots et j'ai eu l'occasion de constater que le mécanisme de l'oubli, tel que nous l'avons dégagé dans les exemples *aliquis* et *La fiancée de Corinthe,* s'applique à la quasi généralité des cas. Il n'est pas toujours commode de communiquer ces analyses, car on est obligé le plus souvent, comme dans les précédentes, de toucher à des choses intimes et quelquefois pénibles pour le sujet de l'expérience ; aussi m'abstiendrai-je de multiplier les exemples. Ce qui reste commun à tous les cas, en dépit des différences qui existent entre leurs contenus, c'est que les mots oubliés ou défigurés se trouvent mis en rapport, en vertu d'une association quelconque, avec une idée inconsciente, dont l'action visible se manifeste précisément par l'oubli.

Je reviens donc à l'oubli de noms dont nous n'avons encore épuisé ni la casuistique ni les mobiles. Comme je puis de temps à autre observer sur moi-même cette sorte d'acte manqué, les exemples qui s'y rapportent ne me manquent pas. Les légers accès de migraine dont je souffre encore aujourd'hui s'annoncent quelques heures auparavant par l'oubli de noms, et au plus fort de l'accès,

alors que je reste parfaitement capable de continuer mon travail, je perds souvent le souvenir de tous les noms propres. Or, on pourrait précisément alléguer des cas comme le mien, pour opposer une objection de principe à tous nos efforts analytiques. Ne résulterait-il pas d'observations de ce genre que la cause de la tendance à l'oubli, et plus particulièrement à l'oubli de noms propres, réside dans des troubles de la circulation et dans des troubles fonctionnels généraux du cerveau et qu'on ferait bien de renoncer aux essais d'explication psychologique des phénomènes mécanisme d'un processus, uniforme dans tous les cas, avec les circonstances, variables et pas toujours nécessaires, susceptibles de le favoriser. Mais, au lieu de m'engager dans une discussion, je vais essayer de réfuter l'objection à l'aide d'une comparaison.

Supposons qu'ayant poussé l'imprudence jusqu'à m'aventurer, à une heure avancée de la nuit, dans un quartier désert de la ville, j'aie été assailli par des malfaiteurs et dépouillé de ma montre et de ma bourse. Je me rends alors au poste de police le plus proche et fais une déclaration ainsi conçue : pendant que je me trouvais dans telle ou telle rue, la solitude et l'obscurité m'ont dépouillé de ma montre et de ma bourse. Tout en ne disant ainsi rien qui ne fût exact, je ne m'en exposerais pas moins à être pris pour un homme qui n'est pas tout à fait sain d'esprit. Pour décrire correctement la situation, je dois dire que, favorisés par la solitude du lieu et protégés par l'obscurité, des malfaiteurs inconnus m'ont dépouillé de mes objets précieux. Or, la situation, telle qu'elle se présente dans l'oubli, est exactement la même : favorisée par mon état de fatigue, par des troubles de la circulation et par l'intoxication, une force inconnue m'ôte la faculté de disposer des noms propres déposés dans ma mémoire, et c'est la même force qui, dans d'autres cas, peut produire les mêmes troubles de la mémoire, en dépit d'un état de santé parfait et d'un fonctionnement normal.

Lorsque j'analyse les cas d'oubli de noms que j'ai observés sur moi-même, je constate presque régulièrement que le nom oublié se rapporte à un sujet qui touche ma personne de près et est capable de provoquer en moi des sentiments violents, souvent pénibles. Me conformant à l'usage commode et vraiment recommandable introduit par l'école suisse (Bleuler, Jung, Riklin), je puis exprimer ce que je viens de dire sous la forme suivante : le nom oublié frôle chez moi un « complexe personnel ». Le rapport qui s'établit entre le nom et ma personne est un rapport inattendu, le plus souvent déterminé par une association superficielle (double sens du mot, même consonance) ; on peut le qualifier, d'une façon générale, de rapport latéral. Pour bien faire comprendre sa nature, je citerai quelques exemples très simples :

a) Un de mes patients me prie de lui indiquer une station thermale sur la Riviera. Je connais une station de ce genre tout près de Gênes, je me rappelle même le nom du collègue allemand qui y exerce, mais je suis incapable de nommer la station que je crois pourtant bien connaître. Il ne me reste qu'à prier le patient d'attendre quelques instants et à aller me renseigner auprès d'une personne de ma famille. - Comment donc s'appelle cet endroit près de Gênes, où le Dr N. possède un petit établissement dans lequel toi et telle autre dame avez été si longtemps en traitement ? - « Et dire que c'est toi qui oublies son nom ! Il s'appelle *Nervi.* » *C'est* que *Nervi* sonne comme *Nerven* (nerfs), et les nerfs constituent l'objet de mes occupations et préoccupations constantes.

b) Un autre de mes patients parle d'une villégiature toute proche et affirme qu'il y existe, en plus des deux auberges connues, une troisième à laquelle se rattache pour lui un certain souvenir et dont il me dira le nom dans un instant. Je conteste l'existence de cette troisième auberge et invoque, à l'appui de mes dires, le fait que j'ai passé dans l'endroit en question sept étés consécutifs et que je le connais, par conséquent, mieux que mon interlocuteur. Excité par la

contradiction, celui-ci finit par se rappeler le nom. L'auberge s'appelle *Der Hochwartner.* Je suis obligé de céder et d'avouer que j'ai habité pendant sept étés consécutifs dans le voisinage immédiat de cette auberge dont je niais tout à l'heure l'existence. Mais pourquoi ai-je oublié la chose et le nom ? Je crois que c'est parce que ce nom ressemble beaucoup à celui d'un de mes confrères en spécialité habitant Vienne ; il se rapporte donc chez moi à un complexe « professionnel ».

c) Une autre fois, étant sur le point de prendre un billet à la gare de *Reichenhall,* je ne puis me souvenir du nom de la grande gare la plus proche, bien que je l'aie souvent traversée. Je suis obligé de me mettre très sérieusement à le chercher sur le plan. Cette gare s'appelle *Rosenheim.* Je vois aussitôt en vertu de quelle association son nom m'avait échappé. Une heure auparavant, j'ai fait une visite à ma sœur dans sa villégiature près de Reichenhall ; ma sœur s'appelle *Rosa ;* l'endroit qu'elle habitait était donc pour moi un *Rosenheim (séjour de Rose).* C'est ainsi que dans ce cas l'oubli a été déterminé par un « complexe familial ».

d) Je suis à même de prouver cette action vraiment dévastatrice du « complexe familial » sur toute une série d'exemples.

Un jour se présente à ma consultation un jeune homme. C'est le frère cadet d'une de mes patientes ; je l'ai déjà vu un nombre incalculable de fois et j'ai l'habitude de l'appeler par son prénom. Lorsque je voulus ensuite parler de sa visite, je fus absolument incapable, malgré tous les artifices auxquels j'eus recours, de me rappeler son prénom qui, je le savais fort bien, n'avait rien d'extraordinaire. Je sortis alors dans la rue et me mis à lire les enseignes ; la première fois que son nom me tomba sous les yeux, je le reconnus sans hésitation aucune. L'analyse m'a appris que j'avais établi, entre mon jeune visiteur et mon propre frère, une comparaison qui impliquait cette question refoulée : dans une circonstance analogue, mon frère se serait-il comporté de la même

manière ou mieux ? L'association extérieure entre l'idée se rapportant à ma propre famille et celle se rapportant à une famille étrangère était favorisée par cette circonstance purement fortuite que les deux mères portaient le même prénom : Amalia. C'est plus tard seulement que j'ai compris les noms de substitution : Daniel et Franz, qui se sont présentés à mon esprit, sans me renseigner sur la situation. Ces deux noms, ainsi qu'Amalia, sont des noms de personnages des *Brigands,* de Schiller, auxquels se rattache une plaisanterie du boulevardier viennois *Daniel Spitzer.*

e) Une autre fois je me trouve dans l'impossibilité de me souvenir du nom d'un de mes patients qui faisait partie de mes relations de jeunesse. L'analyse me fait faire un long détour, avant de me révéler ce nom. Le malade avait manifesté la crainte de devenir aveugle ; ceci éveilla en moi le souvenir d'un jeune homme qui est devenu aveugle à la suite d'une blessure par arme à feu ; ce souvenir, à son tour, fit surgir l'image d'un autre jeune homme qui s'était suicidé en se tirant une balle de revolver et qui portait le même nom que le premier patient auquel il n'était d'ailleurs pas apparenté. Mais je n'ai retrouvé le nom qu'après m'être rendu compte que j'avais inconsciemment reporté sur une personne de ma propre famille l'attente angoissante du malheur qui avait frappé les deux jeunes gens dont je viens de parler.

C'est ainsi que ma pensée est traversée par un courant constant « de rapports personnels », dont je n'ai généralement aucune connaissance, mais qui se manifeste par l'oubli de noms. C'est comme si quelque chose me poussait à rapporter à ma propre personne tout ce que j'entends dire et raconter concernant des tiers, comme si tout renseignement relatif à des tiers éveillait mes complexes personnels. Il ne s'agit certainement pas là d'une particularité individuelle ; j'y vois plutôt une indication quant à la manière dont nous devons comprendre ce qui est « autre », c'est-à-dire ce qui n'est pas nous-mêmes. Et j'ai, en outre, des raisons de

croire que chez les autres individus les choses se passent exactement comme chez moi.

Le plus bel exemple de ce genre est celui qui m'a été raconté par un M. Lederer. Il rencontra, au cours de son voyage de noces, un monsieur qu'il connaissait à peine et qu'il devait présenter à sa jeune femme. Mais ayant oublié le nom de ce monsieur, il se tira d'affaire une première fois par un murmure indistinct. Ayant ensuite rencontré le même monsieur une deuxième fois (et à Venise les rencontres entre voyageurs sont inévitables), il le prit à part et le pria de le tirer d'embarras, en lui disant son nom qu'il avait malheureusement oublié. La réponse de l'étranger montre qu'il était un profond psychologue : « Je comprends bien que vous n'ayez pas retenu mon nom. Je m'appelle comme vous : Lederer ! » On ne peut se défendre d'un sentiment quelque peu désagréable, lorsqu'on retrouve son propre nom porté par un étranger. J'ai récemment éprouvé très nettement un sentiment de ce genre, lorsque je vis se présenter à ma consultation un monsieur qui me dit s'appeler S. Freud. Je prends toutefois acte de l'assurance de l'un de mes critiques qui affirme qu'il se comporte dans les cas de ce genre d'une manière opposée à la mienne.

f) On retrouve l'effet du « rapport personnel » dans le cas suivant, communiqué par M. Jung [7].

« Un monsieur Y aimait sans retour une dame qui ne tarda pas à épouser un monsieur X. Or, bien que Y connaisse depuis longtemps X et se trouve même avec lui en relations d'affaires, il oublie constamment son nom, au point qu'il est souvent obligé, lorsqu'il veut écrire à X, de demander son nom à des tierces personnes. »

Dans ce cas, cependant, les motifs de l'oubli sont plus transparents que dans les précédents, régis par la loi du « rapport personnel ». Ici l'oubli apparaît comme une conséquence directe de

7 *Dementia praecox,* p. 52.

l'antipathie que Y éprouve à l'égard de son heureux rival ; il ne veut rien savoir de lui : « qu'il ne soit pas question de lui [8]. »

g) Le motif de l'oubli d'un nom peut aussi être d'un caractère plus fin et résider dans une colère pour ainsi dire « sublimée » à l'égard de son porteur. C'est ainsi qu'une demoiselle J. de K., de Budapest, écrit :

« Je me suis composé une petite théorie. J'ai observé notamment que des hommes doués pour la peinture ne comprennent rien en musique, et inversement. Il y a quelque temps, je m'entretenais là-dessus avec quelqu'un à qui je dis : « Jusqu'à présent ma constatation s'est toujours vérifiée, à l'exception d'un seul cas. » Mais lorsque je voulus citer le nom de cette seule personne formant exception à ma règle, je fus hors d'état de me le rappeler, tout en sachant que le porteur de ce nom était un de mes amis les plus intimes. En entendant, quelques jours plus tard, prononcer par hasard ce nom, je le reconnus aussitôt comme étant celui du démolisseur de ma théorie. La colère que, sans m'en rendre compte, je nourrissais à son égard, s'était manifestée par l'oubli de son nom, qui m'était cependant si familier. »

h) Dans le cas suivant, communiqué par M. Ferenczi et dont l'analyse est surtout instructive par l'explication des substitutions (comme Botticelli-Boltraffio, à la place de Signorelli), le « rapport personnel » a provoqué l'oubli d'un nom par une voie quelque peu différente.

« Une dame, ayant un peu entendu parler de psychanalyse, ne peut se rappeler le nom du psychiatre Jung.

« À la place de ce nom se présentent les substitutions suivantes : *KI.* (un nom) - *Wilde - Nietzsche - Hauptmann.*

« À propos de KI. elle pense aussitôt à madame KI., qui est une personne affectée, parée, mais paraissant *plus jeune* qu'elle n'est en réalité. Elle *ne vieillit pas.* Comme notion supérieure, commune à

8 Vers de Heine : « Nicht gedacht soli seiner werden ! »

Wilde et à *Nietzsche,* elle donne « *maladie mentale* ». Elle dit ensuite d'un ton railleur : vous autres Freudiens, vous cherchez les causes des maladies mentales, jusqu'à ce que vous deveniez vous-mêmes *mentalement malades* ». Et puis : « Je ne supporte pas *Wilde* et *Nietzsche ;* je ne les comprends pas. Je me suis laissé dire qu'ils étaient l'un et l'autre homosexuels. Wilde avait un faible pour les *jeunes* gens » (bien qu'elle ait prononcé dans cette dernière phrase, en hongrois il est vrai, le nom correct [9], elle est toujours incapable de s'en souvenir).

« À propos de *Hauptmann,* elle pense à *Halbe* [10]*, puis à Jeunesse* [11]*,* et alors seulement, après que j'aie orienté son attention vers le mot « Jeunesse », elle s'aperçoit que c'est le nom *Jung* qu'elle cherchait.

« D'ailleurs, cette dame ayant perdu son mari, lorsqu'elle avait *39* ans, et ayant renoncé à tout espoir de se remarier, avait de bonnes raisons de se soustraire à tout souvenir se rapportant à l'âge. Ce qui est remarquable dans ce cas, c'est l'association purement interne (association de contenu) entre les noms de substitution et le nom cherché et l'absence d'associations tonales. »

i) Voici au autre exemple d'oubli de nom, finement motivé et que l'intéressé lui-même a réussi à élucider.

« Comme j'avais choisi, à titre d'épreuve supplémentaire, la philosophie, mon examinateur m'interrogea sur la doctrine d'Épicure et me demanda les noms des philosophes qui, dans les siècles ultérieurs, se sont occupés de cette doctrine. J'ai donné le nom de Pierre Gassendi, dont j'avais précisément entendu parler au café, deux jours auparavant, comme d'un disciple d'Épicure. À la question étonnée de l'examinateur : « Comment le savez-vous ? », j'ai répondu sans hésiter que je m'intéressais depuis longtemps à ce philosophe.

9 La dame en question cherchait le nom du psychiatre Jung ; or *Jung,* en allemand, signifie *jeune.* (N. du T.)

10 Halbe - auteur dramatique allemand, comme Hauptmann. (N. du T.)

11 « Jeunesse » est le titre de l'un des ouvrages de Halbe. (N. du T.)

Cela m'a valu la mention *magna cum laude* (reçu avec éloges), mais malheureusement aussi, dans la suite, une tendance invincible à oublier le nom de Gassendi. Je crois que si je ne puis maintenant, malgré tous mes efforts, retenir ce nom, c'est à ma mauvaise conscience que je le dois. Il aurait mieux valu pour moi ne pas le connaître lors de l'examen. »

Or, pour comprendre l'intensité de l'aversion que notre sujet éprouvait à se souvenir de cette période de ses examens, il faut savoir qu'il attachait une très grande valeur à son titre de docteur, de sorte que le souvenir en question n'était fait que pour diminuer à ses yeux cette valeur.

j) J'ajoute encore ici un exemple d'oubli du nom d'une ville, exemple moins simple que les précédents, mais que tous ceux qui sont familiarisés avec ce genre de recherches trouveront tout à fait vraisemblable et instructif. Le nom d'une ville italienne échappe au souvenir à cause de sa grande ressemblance phonétique avec un prénom féminin, auquel se rattachent de nombreux souvenirs affectifs dont la communication ne donne d'ailleurs pas une énumération complète. M. S. Ferenczi, de Budapest, qui a observé ce cas sur lui-même, l'a traité, et avec raison, comme on analyse un rêve ou une idée névrotique.

« Je me trouvais aujourd'hui dans une famille amie où l'on a parlé, entre autres choses, de villes de Haute-Italie. Quelqu'un remarque à ce propos qu'on peut encore retrouver dans ces villes l'influence autrichienne. On cite plusieurs de ces villes ; je veux moi aussi en nommer une, mais son nom ne me revient pas à la mémoire, bien que je sache que j'y ai passé deux journées très agréables, ce qui ne cadre pas bien avec la théorie de l'oubli formulée par Freud. À la place du nom cherché, les noms et mots suivants se présentent à mon esprit : C*apua, - Brescia, -Le lion de Brescia.*

« Ce lion, je le vois, comme s'il était devant mes yeux, sous la forme d'une *statue de marbre,* mais je constate aussitôt qu'il

ressemble moins au lion du monument de la liberté de Brescia (dont je n'ai vu que la reproduction) qu'au lion de marbre que j'ai vu à *Lucerne,* sur le *tombeau des gardes suisses tombés aux Tuileries* et dont la reproduction en miniature se trouve sur ma bibliothèque. Je retrouve enfin le nom cherché : c'est *Vérone.*

« Je reconnais sans hésitation à qui revient la faute de cette amnésie. La coupable n'est autre qu'une ancienne servante de la famille dont j'étais l'hôte ce jour-là. Elle s'appelait *Véronique,* en hongrois *Verona,* et m'était très antipathique, à cause de sa physionomie absolument repoussante, de sa *voix rauque et criarde* et de son insupportable familiarité (à laquelle elle se croyait autorisée par ses nombreuses années de service dans la maison). La façon *tyrannique* dont elle avait à l'époque traité les enfants de la maison m'était également intolérable. Je savais maintenant ce que signifiaient les noms de substitution.

« Pour *Capoue* j'ai trouvé aussitôt comme association *caput mortuum :* j'ai en effet souvent comparé la tête de Véronique à un crâne *de cadavre.* Le mot hongrois *kapczi* (rapacité en matière d'argent) a certainement contribué à ce déplacement. Je retrouve naturellement aussi les voies d'association plus directes qui rattachent l'une à l'autre Capoue et Vérone, en tant qu'unités géographiques et mots italiens ayant le même rythme.

« Il en est de même de Brescia ; mais ici on trouve des associations d'idées qui se sont opérées suivant des voies latérales compliquées.

« Mon antipathie était, à un moment donné, tellement forte que je trouvais Véronique tout simplement répugnante, et plus d'une fois je m'étais demandé avec étonnement comment une créature pareille pouvait avoir une vie amoureuse et être aimée ; à la seule idée de l'embrasser, on éprouve, disais-je, « un sentiment de nausée. » Il était cependant certain qu'un rapport existait entre l'idée de Véronique et celle de la garde suisse *tombée.*

« Le nom de Brescia est souvent associé, en Hongrie du moins, non au lion, mais au nom d'une autre bête sauvage. Le nom le plus haï dans ce pays, comme d'ailleurs en Haute-Italie, est celui du général *Haynau,* appelé couramment la *hyène de Brescia.* C'est ainsi que du général haï Haynau un courant d'idées aboutit, à travers Brescia, à Vérone, tandis qu'un autre courant aboutit, à travers l'idée de *l'animal à la voix rauque, déterreur de morts* (hyène) - idée qui entraîne à sa suite la représentation d'un *monument funéraire - au* crâne de cadavre et au désagréable organe vocal de Véronique, si détestée par mon inconscient, de Véronique qui, à une époque, avait exercé dans cette maison une tyrannie aussi insupportable que celle du général autrichien après les luttes pour la liberté en Hongrie et en Italie.

« *À Lucerne* se rattache l'idée de l'été que Véronique avait passé avec ses maîtres sur le Lac des Quatre-Cantons, près de cette ville ; à la *garde suisse* se rattache le souvenir de la tyrannie qu'elle avait exercée non seulement sur les enfants, mais même sur les membres adultes de la famille, en sa qualité usurpée de « dame de compagnie ».

« Je tiens à avertir que, dans ma conscience, cette antipathie pour Véronique appartient aux choses depuis longtemps disparues. Depuis l'époque dont je parle, cette femme a beaucoup changé, dans son extérieur et dans ses manières, à son avantage et, les rares fois où j'ai l'occasion de la rencontrer, je lui fais un accueil franchement amical. Mais, comme toujours, mon inconscient garde plus obstinément ses anciennes impressions ; il est « retardataire » et rancunier.

« Les *Tuileries* impliquent une allusion à une autre personne, à une dame française âgée qui, dans de nombreuses occasions, a été la véritable « dame de compagnie » des dames de la maison et que tout le monde, grands et petits, respectait et même craignait un peu. J'ai été moi-même pendant quelque temps son « élève » pour la

conversation française. À propos du mot « élève » je me souviens que, pendant mon séjour en Bohême du Nord, chez le beau-frère de mon hôte d'aujourd'hui, j'ai beaucoup ri en entendant les paysans de la région appeler les élèves *(Eleven* en allemand) de l'académie forestière de l'endroit « lions » *(Löwen)*. Il est possible que ce plaisant souvenir ait contribué au déplacement de mes idées de l'hyène vers le lion. »

k) L'exemple qui suit [12] montre également comment un complexe personnel auquel on est soumis à un moment donné peut provoquer, au bout d'un temps assez long, l'oubli d'un nom.

« Deux hommes, l'un plus âgé, l'autre plus jeune, qui, six mois auparavant, avaient voyagé ensemble en Sicile, échangent leurs souvenirs sur les belles journées, pleines d'impressions, qu'ils y ont passées. - Comment s'appelle donc l'endroit, demande le plus jeune, où nous avons passé la nuit, avant de partir pour Selinunt ? N'est-ce pas Calatafimi ? - Non, répond le plus âgé, certainement non, mais j'en ai également oublié le nom, bien que je me souvienne de tous les détails de notre séjour là-bas. Il me suffit de m'apercevoir que quelqu'un a oublié un nom que je connais, pour me laisser gagner par la contagion et oublier, à mon tour, le nom en question. Si nous cherchions ce nom ? Le seul qui me vienne à l'esprit est Caltanisetta, qui n'est certainement pas exact. - Non, dit le plus jeune, le nom commence par un w ou, du moins, contient un w. - Et, pourtant, la lettre w n'existe pas en italien, dit l'autre. - Je pense à un v, mais j'ai dit w par habitude, sous l'influence de la langue maternelle. Le plus âgé proteste contre le *v* : Je crois, dit-il, avoir déjà oublié pas mal de noms siciliens. Si l'on faisait quelques expériences ? Comment s'appelle, par exemple, l'endroit élevé qui, dans l'antiquité, s'appelait Enna ? Ah, oui, je me rappelle : Castrogiovanni. L'instant d'après, le plus jeune retrouve le nom oublié ; il s'écrie : Castelvetrano ! et est content de pouvoir prouver à son interlocuteur qu'il avait raison de

12 *Zentralblatt für Psychoanalyse,* I, 9, 1911.

dire que le nom contenait un v. Le plus âgé hésite encore pendant quelque temps ; mais, après s'être décidé à convenir que le nom retrouvé parle plus jeune était bien exact, il veut comprendre la raison pour laquelle il lui avait échappé. - C'est évidemment, pense-t-il, parce que la seconde moitié du nom *vetrano* ressemble à *vétéran.* Je me rends parfaitement compte que je n'aime pas penser au *vieillissement* et je réagis d'une façon singulière, lorsque quelqu'un m'en parle. C'est ainsi que j'ai tout récemment remis rudement à sa place un ami que j'estime beaucoup en lui disant qu'il « a depuis longtemps dépassé l'âge de la jeunesse », parce que s'exprimant sur mon compte dans des termes très flatteurs, il avait ajouté que je n'étais plus un jeune homme. Que toute ma résistance fût dirigée contre la seconde partie du nom Castelvetrano, cela ressort encore du fait que la première syllabe de ce nom se retrouve dans Caltanisetta. - Et le nom Caltanisetta lui-même ? demande le plus jeune. - Il sonnait pour moi comme le nom de caresse d'une jeune femme, avoue le plus âgé.

« Quelques instants après il ajoute : « le nom actuel d'Enna était également un nom de substitution. Et maintenant je m'aperçois que ce nom de Castrogiovanni, obtenu à l'aide d'une rationalisation, fait penser à la jeunesse (giovane), tout comme le nom de Castelvetrano évoque l'idée de la vieillesse (vétéran).

« Le plus âgé croit ainsi avoir expliqué son oubli. Quant aux causes qui ont provoqué le même oubli chez le plus jeune, elles n'ont pas été recherchées. »

Le mécanisme de l'oubli de noms est aussi intéressant que ses motifs. Dans un grand nombre de cas on oublie un nom, non parce qu'il éveille lui-même les motifs qui s'opposent à sa reproduction, mais parce qu'il se rapproche, par sa consonance ou sa composition, d'un autre mot contre lequel notre résistance est dirigée. On conçoit que cette multiplicité de conditions favorise singulièrement la production du phénomène. En voici des exemples :

l) Ed. Hitschmann « (Zwei Fälle von Namenvergessen », *Internat. Zeitschr.* f *Psychoanalyse,* 1, 1913).

Cas II : « M. N. veut recommander à quelqu'un la librairie *Gilhofer et Ranschburg,* mais, bien que la maison lui soit très connue, il ne se souvient, malgré tous ses efforts, que du nom Ranschburg. Légèrement mécontent, il rentre chez lui ; mais la chose finit par le tourmenter à un point tel qu'il se décide à réveiller son frère, qui semblait déjà dormir, pour lui demander le nom de l'associé de Ranschburg. Le frère lui donne le nom sans aucune difficulté. Le nom « Gilhofer » évoque aussitôt dans l'esprit de M. N. celui de « Gallhof », un endroit dans lequel il a fait récemment, en compagnie d'une charmante jeune fille, une promenade dont il garde le meilleur souvenir. La jeune fille lui a fait cadeau d'un objet portant l'inscription : « En souvenir des belles heures passées à Gallhof. » Quelques jours avant l'oubli du nom « Gilhofer », M. N., en fermant brusquement le tiroir dans lequel il avait serré l'objet, l'a sérieusement abîmé ; ce n'était certes qu'un fait accidentel, mais M. N., familiarisé avec la signification des actes symptomatiques, ne pouvait se défendre d'un sentiment de culpabilité. Depuis cet accident, il se trouvait dans un état d'âme quelque peu ambivalent à l'égard de cette dame, qu'il aimait certes, mais dont les avances en vue du mariage se heurtaient chez lui à une résistance hésitante.

m) Dr Hanns Sachs :

« Dans une conversation ayant pour objet Gênes et ses environs immédiats, un jeune homme veut nommer aussi la localité *Pegli*, mais ne parvient à retrouver ce nom que difficilement et à la suite d'un grand effort. Pendant qu'il rentre chez lui, il pense à l'oubli de ce nom qui lui était cependant si familier, et voilà que surgit dans son esprit le mot *Peli*, ayant exactement la même prononciation. Il sait que Peli est le nom d'une île de l'Océan Austral, dont les habitants ont conservé quelques coutumes remarquables. Il a lu la description de ces coutumes dans un ouvrage ethnologique et a

conçu alors l'idée d'utiliser ces renseignements en vue d'une hypothèse personnelle. Il se rappelle que Peli est également le lieu d'action d'un roman qu'il a lu avec intérêt et plaisir : La *plus heureuse époque de Van Zanten,* par Laurids Bruun. - Les idées qui l'avaient préoccupé presque sans interruption tout ce jour-là se rattachaient à une lettre qu'il avait reçue le matin même d'une dame pour laquelle il avait beaucoup d'affection ; cette lettre lui faisait entrevoir qu'il aurait à renoncer à une rencontre convenue. Après avoir passé la journée dans un état de grand abattement, il sortit le soir avec la ferme intention d'oublier sa contrariété et de jouir aussi pleinement que possible du plaisir qu'il se promettait d'une soirée passée dans une société qu'il estimait beaucoup. il est certain que le mot Pegli, par sa ressemblance tonale avec le mot *Peli,* était de nature à troubler gravement son projet, car ce dernier mot ne présentait pas seulement pour lui un intérêt purement ethnologique, mais évoquait aussi, avec « la plus heureuse époque » de sa vie (par analogie avec le roman cité plus haut), toutes les craintes et tous les soucis qu'il avait éprouvés au cours de la journée. Il est caractéristique que cette interprétation, si simple pourtant, n'a été obtenue qu'après qu'une deuxième lettre soit venue transformer la tristesse en une joyeuse certitude d'une rencontre très proche. »

Si l'on se souvient, à propos de cet exemple, du cas, pour ainsi dire voisin, où il fut impossible de retrouver le nom Nervi, on constate que le double sens d'un mot peut être remplacé par la ressemblance phonétique de deux mots.

n) Lorsque, en 1915, eut éclaté la guerre avec l'Italie, j'ai pu faire sur moi-même cette observation qu'une grande quantité de noms de localités italiennes, qui m'étaient cependant très familiers, avaient disparu de ma mémoire. Comme tant d'autres Allemands, j'avais pris l'habitude de passer une partie de mes vacances sur le sol italien, et il était pour moi certain que cet oubli massif de noms n'était que l'expression d'une hostilité compréhensible à l'égard de

l'Italie, hostilité qui, chez tous les Allemands, avait remplacé l'amitié d'autrefois. À côté de cet oubli direct de noms, j'en ai observé un autre, indirect, mais que j'ai pu ramener à la même cause. J'avais notamment une tendance à oublier aussi des noms non-italiens, et l'examen m'a révélé que ces derniers avaient toujours une ressemblance phonétique plus ou moins marquée avec des noms italiens. C'est ainsi que je cherchais un jour à me rappeler le nom de la ville morave de Bisenz. Lorsque j'y fus enfin parvenu, après beaucoup de difficultés, je m'aperçus aussitôt que mon oubli devait être mis sur le compte du palais Bisenzi, à Orvieto. Dans ce palais se trouve l'Hôtel « Belle Arti », dans lequel je descendais toutes les fois où je faisais un séjour à Orvieto. Les souvenirs infiniment agréables que j'ai emportés de ces séjours avaient naturellement subi une éclipse sous l'influence d'un changement survenu dans mon état d'âme.

Et maintenant, il ne sera peut-être pas sans intérêt d'examiner sur quelques exemples les intentions que l'oubli de noms est susceptible de satisfaire.

1. Oublis de noms ayant pour but d'assurer l'oubli d'un projet

o) A. J. Storfzr « (Zur Psychopathologie des Alltags », *Internationale Zeitschr.* f *Psychoanalyse,* II, 1914).

« Une dame bâloise apprend un matin que son amie d'enfance, Selma X., de Berlin, faisant son voyage de noces, est arrivée à Bâle où elle ne doit rester qu'un seul jour. Aussitôt la Bâloise se précipite à l'hôtel. En sortant, les deux amies conviennent de se retrouver l'après-midi et de ne plus se séparer jusqu'au départ de la Berlinoise.

« L'après-midi, la Bâloise oublie le rendez-vous. Le déterminisme de cet oubli ne m'est pas connu, mais la situation à laquelle nous avons à faire (rencontre avec une amie d'enfance tout fraîchement mariée) rend possibles plusieurs constellations typiques,

susceptibles de s'opposer à une nouvelle rencontre. Une particularité intéressante de ce cas consiste dans un acte manqué accompli ultérieurement, dans l'intention inconsciente de consolider le premier oubli. À l'heure même où elle devait rencontrer son amie de Berlin, la Bâloise se trouvait en visite chez d'autres amis. À un moment donné, il fut question du mariage tout récent de la chanteuse de l'Opéra de Vienne, Kurz. La dame bâloise parla de ce mariage d'une manière critique (!), mais lorsqu'elle voulut prononcer le nom de la chanteuse, elle ne put, à sa grande déception, se souvenir de son prénom (on sait que généralement les noms monosyllabiques se prononcent associés au prénom). La dame bâloise était d'autant plus contrariée par cette faiblesse de sa mémoire qu'elle avait souvent entendu la chanteuse Kurz et que son nom complet (c'est-à-dire précédé du prénom) lui était tout à fait familier. Mais avant que quelqu'un ait eu le temps de lui rappeler ce prénom, la conversation avait changé de sujet.

« Le soir du même jour, notre dame bâloise se trouve dans une société en partie identique à celle de J'après-midi. Comme par hasard, il est de nouveau question de la chanteuse viennoise que notre dame nomme sans difficulté : *« Selma* Kurz. » À peine a-t-elle prononcé ce nom, qu'elle s'écrie : « J'y pense maintenant : j'avais complètement oublié que je devais rencontrer cet après-midi mon amie Selma. » Elle regarde sa montre et constate que son amie doit déjà être partie. »

Nous n'avons pas encore une base suffisante pour nous prononcer sur ce bel exemple, intéressant à beaucoup d'égards. Le suivant est beaucoup plus simple : il s'agit de l'oubli, non d'un nom, mais d'un mot étranger, pour une raison en rapport avec une situation donnée. Mais nous faisons remarquer d'ores et déjà qu'on se trouve en présence des mêmes processus, qu'il s'agisse de l'oubli de noms propres, de prénoms, de mots étrangers ou de suites de mots.

Dans le cas que nous allons citer, un jeune homme, pour se créer un prétexte à accomplir un acte désiré, oublie l'équivalent anglais du mot *or,* alors que ce métal est désigné par le même mot (*Gold*) en anglais et en allemand.

« Dans une pension de famille, un jeune homme fait la connaissance d'une Anglaise qui lui plaît. S'entretenant avec elle le premier soir dans sa langue maternelle (c'est-à-dire en anglais) qu'il possède assez bien et voulant prononcer en anglais le mot *or,* il ne parvient pas, malgré tous ses efforts, à trouver le vocable nécessaire. À la place du mot exact, il trouve le mot français *or,* le mot latin *aurum,* le mot grec *chrysos* qui se présentent d'une façon tellement obsédante qu'il arrive difficilement à les écarter, alors qu'il sait fort bien qu'ils n'ont rien de commun avec le mot qu'il cherche. Il ne trouve finalement pas d'autre moyen de se faire comprendre que de toucher la bague en or que la dame porte à l'un de ses doigts ; et il apprend, à sa confusion, que le mot anglais qu'il cherche depuis si longtemps est en tous points identique au mot allemand désignant le même objet : gold. La signification de cet attouchement provoqué par l'oubli doit être cherchée, non seulement dans le désir qu'ont tous les amoureux de se sentir en contact direct avec la personne aimée, mais aussi dans le fait qu'il nous renseigne sur les éventuelles intentions matrimoniales de notre jeune homme. L'inconscient de la dame, surtout s'il est disposé sympathiquement : à l'égard du partenaire, peut avoir deviné ses intentions érotiques dissimulées derrière le masque inoffensif de l'oubli ; et la manière dont elle aura accepté et expliqué l'attouchement, peut fournir aux deux partenaires un moyen inconscient, mais très significatif, de prévoir l'issue du fin commencé. »

2. Un cas d'oubli d'un nom et de faux souvenir

q) Je reproduis encore, d'après J. Stärcke, une intéressante observation d'oubli et de ressouvenir d'un nom, caractérisée par le

fait que l'oubli d'un nom est compliqué d'une déformation d'une phrase d'un poème, comme dans l'exemple relatif à « La fiancée de Corinthe ». (Cette observation est empruntée à l'édition hollandaise du présent ouvrage, sous le titre : « De invloed van ons onbewuste in ons dagelijksche leven », Amsterdam, 1916. Elle a été publiée en allemand dans *Internat. Zeitschr.* für *ärztliche Psychoanalyse, IV, 1916).*

« Un vieux juriste et linguiste, Z., raconte en société qu'au cours de ses études universitaires il a connu un étudiant qui était extraordinairement sot et sur la sottise duquel il aurait plus d'une anecdote à raconter. Il ne peut cependant se rappeler le nom de cet étudiant ; il prétend d'abord que son nom commençait par la lettre W., mais retire ensuite cette supposition. Il se rappelle seulement que cet étudiant inintelligent était devenu plus tard marchand de vins *(Weinhändler).* Il raconte ensuite une anecdote sur la bêtise du même étudiant, mais s'étonne toujours de ne pouvoir retrouver son nom. Il finit par dire : - C'était un âne tel, que je n'arrive pas encore à comprendre comment j'ai pu, à force de répétitions il est vrai, réussir à lui inculquer un peu de latin. Au bout d'un instant, il se rappelle que le nom cherché finissait par ... *man. Nous lui* demandons alors si un autre nom ayant la même terminaison lui vient à l'esprit. Il répond : *« Erdmann ». - Qui* est-ce ? - C'était également un étudiant de mes contemporains. Sa fille lui fait observer cependant qu'il y a aussi un professeur s'appelant Erdmann. En cherchant dans ses souvenirs, Z. trouve que ce professeur n'a consenti récemment à publier que sous une forme abrégée, dans la revue rédigée par lui, un des travaux de Z., dont il ne partageait pas toutes les idées, et que Z. en a été désagréablement affecté. (J'apprends d'ailleurs ultérieurement que Z. avait autrefois ambitionné de devenir professeur de la même spécialité qu'enseigne aujourd'hui le professeur Erdmann ; il est donc possible que sous ce rapport encore le nom Erdmann touche à une corde sensible.)

« Et voilà qu'il se rappelle subitement le nom de l'étudiant inintelligent : *Lindeman !* Comme il s'était déjà rappelé antérieurement que le nom se terminait par ... *man,* le mot *Linde* a donc subi un refoulement plus prolongé. Prié de dire ce qui lui vient à l'esprit à propos de *Linde,* il répond d'abord : « rien ». Sur mon insistance et comme je lui dis qu'il n'est pas possible qu'il ne pense à rien à propos de ce mot, il me dit, en levant les yeux et en dessinant avec le bras un geste dans le vide : « Eh bien, un tilleul *(Linde - tilleul)* est un bel arbre. » C'est tout ce qu'il trouve à dire. Tout le monde se tait, chacun poursuit sa lecture ou une autre occupation, lorsqu'on entend quelques instants après Z. réciter d'un ton rêveur :

« Steht er mit festen Gefügigen Knochen Auf der *Erde,* So reicht er nicht auf, Nur mit der *Linde* Oder der *Rebe* Sich zu vergleichen. »	(Lorsqu'il se tient sur la *terre* avec ses jambes solides et souples, il n’arrive pas à se comparer au *tilleul ou* à la *vigne).*

Je poussai un cri de triomphe : - Nous le tenons enfin, votre Erdmann, dis-je : cet homme qui « se tient sur la terre », donc cet *homme de la terre (Erdemann ou Erdmann),* ne peut réussir à se comparer au *tilleul (Linde),* donc à *Lindemati* ou à la *vigne (Rebe),* donc au marchand de vins *(Weinhändler).* En d'autres termes : ce *Lindeman,* l'étudiant inintelligent, devenu plus tard marchand de

vins, était bien un âne, mais *Erdwann* est un âne plus grand encore, sans comparaison possible avec Lindeman. Ces discours méprisants ou railleurs, prononcés dans l'inconscient, sont très fréquents ; aussi crus-je pouvoir affirmer que la cause principale de l'oubli du nom était trouvée.

Je demandai alors à quelle poésie étaient empruntés les vers cités. Z. répondit qu'ils faisaient partie d'un poème de Goethe qui, croyait-il, commençait ainsi :

« Edel sei der Mensch, Hilfreich und gut ! »	(Que l'homme soit noble, secourable et bon !)

et il ajouta qu'on y trouvait aussi les vers suivants :

« Und hebt er sich aufwärts, So spielen mit ihm die Winde. »	(Et lorsqu'il se redresse, Les vents jouent avec lui.)

Le lendemain, j'ai cherché ce poème de Gcethe, et j'ai pu constater que le cas était beaucoup plus intéressant (mais aussi plus compliqué) qu'il ne l'avait paru au premier abord.

a) Les deux premiers vers cités (voir plus haut) étaient ainsi conçus :

« Steht er mit festen

Markigen (pleines de sève ; et non *gefügigen)* Knochen »...

« Jambes *souples* » était une combinaison quelque peu singulière ; mais je ne m'arrêterai pas là-dessus.

b) Et voici les vers suivants de cette strophe .

« Auf der wohlbegründeten Dauernden Erde, Reicht er nicht auf ; Nur mit der *Eiche* Oder der Rebe Sich zu vergleichen. »	(Sur la terre solide et durable, il n'arrive pas à se comparer au chêne ou à la vigne.)

Il n'est donc pas question de *tilleul (Linde)* dans toute cette poésie. Le remplacement du chêne *(Eiche)* par le tilleul *(Linde)* ne s'est effectué (dans son inconscient) que pour rendre possible le jeu de mots : « Terre-Tilleul-Vigne » *(Erde-Linde-Rebe).*

c) Ce poème est intitulé : « Les limites de l'Humanité » et contient une comparaison entre la toute-puissance des dieux et la faiblesse des hommes. Mais le poème qui commence par les vers : « Edel sei der Mensch, - Hilfreich und gut ! », n'est pas du tout celui auquel Z. a emprunté sa strophe. Il est imprimé quelques pages plus loin ; il est intitulé « Le divin » et contient également des pensées sur les dieux et les hommes. Comme cette question n'a pas été approfondie, je puis tout au plus supposer que des idées sur la vie et la mort, sur l'éphémère et l'éternel, sur la fragilité de la propre vie de Z. et sur la mort future ont pu également jouer un rôle dans la détermination de l'oubli qui s'est produit dans ce cas. »

Dans certains de ces exemples il faut avoir recours à toutes les finesses de la technique psychanalytique pour expliquer l'oubli d'un nom. Je renvoie ceux qui veulent se renseigner plus en détail sur ce

genre de travail, à une communication de M. E. Jones (de Londres), traduite d'anglais en allemand [13].

M. Ferenczi a observé que l'oubli de noms peut se produire également à titre de symptôme hystérique. Il révèle alors un mécanisme fort éloigné de celui qui préside aux actes manqués. La communication suivante fera comprendre cette différence :

« J'ai actuellement en traitement une malade qui, bien que douée d'une bonne mémoire, ne peut se rappeler les noms propres, même les plus usuels, même ceux qui lui sont le plus familiers. L'analyse a montré que ce symptôme lui servait à faire ressortir son ignorance. Or, cette insistance sur son ignorance était une forme de reproche qu'elle adressait à ses parents pour n'avoir pas voulu lui donner une instruction supérieure. Son idée fixe de nettoyage (psychose de maîtresse de maison) provient en partie de la même source. Elle a l'air de dire ainsi à ses parents « Vous n'avez fait de moi qu'une femme de chambre. »

Je pourrais multiplier les exemples d'oublis de noms et en approfondir la discussion ; mais je préfère ne pas aborder, à propos d'une seule question, la plupart des points de vue que nous aurons à envisager par la suite, en rapport avec d'autres questions. Qu'il me soit cependant permis de résumer en quelques propositions les résultats des analyses citées :

Le mécanisme de l'oubli de noms (ou, plus exactement, de l'oubli passager de noms) consiste dans l'obstacle qu'oppose à la reproduction voulue du nom, un enchaînement d'idées étrangères à ce nom et inconscientes. Entre le nom troublé et le complexe perturbateur il peut y avoir soit un rapport préexistant, soit un rapport qui s'établit, selon des voies apparemment artificielles, à la faveur d'associations superficielles (extérieures).

13 « Analyse eines Falles von Namenvergessen ». *Zentralbl. fùr Psychoanalyse,* Jahrg. II, Heft 2, 1911.

Les plus efficaces, parmi les complexes perturbateurs, sont ceux qui impliquent des rapports personnels, familiaux, professionnels.

Un nom qui, grâce à ses multiples sens, appartient à plusieurs ensembles d'idées (complexes), ne peut souvent entrer que difficilement en rapport avec un ensemble d'idées donné, car il en est empêché par le fait qu'il participe d'un autre complexe, plus fort.

Parmi les causes de ces troubles, on note en premier lieu et avec le plus de netteté le désir d'éviter un sentiment désagréable ou pénible que tel souvenir donné est susceptible de provoquer.

On peut, d'une façon générale, distinguer deux variétés principales d'oublis de noms : un nom est oublié soit parce qu'il rappelle lui-même une chose désagréable, soit parce qu'il se rattache à un autre nom, susceptible de provoquer un sentiment désagréable. Donc, la reproduction de noms est troublée soit à cause d'eux-mêmes, soit à cause de leurs associations plus ou moins éloignées.

Un coup d'œil sur ces propositions générales permet de comprendre pourquoi l'oubli passager de noms constitue un de nos actes manqués les plus fréquents.

Nous sommes cependant loin d'avoir noté toutes les particularités du phénomène en question. Je veux encore attirer l'attention sur le fait que l'oubli de noms est contagieux au plus haut degré. Dans une conversation entre deux personnes, il suffit que l'une prétende avoir oublié tel ou tel nom, pour que le même nom échappe à l'autre. Seulement, la personne chez laquelle l'oubli est un phénomène induit, retrouve plus facilement le nom oublié. Cet oubli « collectif » qui est un des phénomènes par lesquels se manifeste la psychologie des foules n'a pas encore fait l'objet de recherches psychanalytiques. M. Th. Reik a pu donner une bonne explication de

ce remarquable phénomène, à propos d'un seul cas, particulièrement intéressant [14].

« Dans une petite société d'universitaires, dans laquelle se trouvaient également deux étudiantes en philosophie, on parlait des nombreuses questions qui se posent à l'histoire de la civilisation et à la science des religions, quant aux origines du christianisme. Une des jeunes femmes, qui avait pris part à la conversation, se souvint d'avoir trouvé, dans un roman anglais qu'elle avait lu récemment, un tableau intéressant des courants religieux qui agitaient cette époque-là. Elle ajouta que toute la vie du Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, était décrite dans ce roman dont elle ne pouvait pas se rappeler le titre (alors qu'elle gardait un souvenir visuel très net de la couverture du livre et de l'aspect typographique du titre). Trois des messieurs présents déclarèrent connaître, eux aussi, ce roman, mais, fait singulier, tout comme la jeune femme, ils furent incapables de se souvenir de son titre. »

Seule la jeune femme consentit à se soumettre à l'analyse, en vue de trouver l'explication de son oubli. Disons tout de suite que le livre avait pour titre *Ben-Hur* (par Lewis Wallace). Les souvenirs de substitution furent : *ecce homo - homo sum - quo vadis ?* La jeune fille comprend elle-même qu'elle a oublié le titre, parce qu'il contient une expression que « ni moi ni aucune autre jeune fille ne voudrions employer, surtout en présence de jeunes gens [15] ». L'analyse, très intéressante, a permis de pousser plus loin cette explication. Le rapport une fois établi, la traduction du mot *homo* (homme) présente également une signification douteuse. M. Reik conclut : la jeune femme traite le mot oublié comme si en prononçant le titre suspect, elle avouait devant des jeunes gens des désirs qu'elle considère inconvenants pour sa personne et qu'elle repousse comme étant

14 Th. Reik, « Ueber Kollektives Vergessen ». *Internat. Zeitschr. f. Psychoanalyse,* VI, 1920.

15 Le titre du roman : *Ben-Hur* renferme le mot *Hur qui* ressemble *à Hure - prostituée* (en allemand). (N. d. T.)

pénibles. Plus brièvement : sans s'en rendre compte, elle considère l'énoncé du titre *Ben-Hur* comme équivalant à une invitation sexuelle, et son oubli correspond à une défense contre une tentation inconsciente de ce génie. Nous avons des raisons de croire que des processus inconscients analogues ont déterminé l'oubli des jeunes gens. Leur inconscient a saisi la véritable signification de l'oubli de la jeune fille... il l'a pour ainsi dire interprété... L'oubli des jeunes gens exprime un respect pour cette attitude discrète de la jeune fille... On dirait que par sa subite lacune de mémoire, celle-ci leur a clairement signifié quelque chose que leur inconscient a aussitôt compris.

On rencontre encore un oubli de noms dans lequel des séries entières de noms se soustraient à la mémoire. Si l'on s'accroche, pour retrouver un nom oublié, à d'autres, auxquels il se rattache étroitement, ceux-ci, qu'on voudrait utiliser comme points de repère, s'échappent le plus souvent à leur tour. C'est ainsi que l'oubli s'étend d'un nom à un autre, comme pour prouver l'existence d'un obstacle difficile à écarter.

4. Souvenirs d'enfance et souvenirs-écrans

Dans un autre article (publié en 1899, dans *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie),* j'ai pu démontrer la nature tendancieuse de nos souvenirs là où on la soupçonnait le moins. Je suis parti de ce fait bizarre que les premiers souvenirs d'enfance d'une personne se rapportent le plus souvent à des choses indifférentes et secondaires, alors qu'il ne reste dans la mémoire des adultes aucune trace (je parle d'une façon générale, non absolue) des impressions fortes et affectives de cette époque. Comme on sait que la mémoire opère un choix entre les impressions qui s'offrent à elle, nous sommes obligés de supposer que ce choix s'effectue dans l'enfance d'après d'autres critères qu'à l'époque de la maturité intellectuelle. Mais un examen plus approfondi montre que cette supposition est inutile. Les souvenirs d'enfance indifférents doivent leur existence à un processus de déplacement ; ils constituent la reproduction substitutive d'autres impressions, réellement importantes, dont l'analyse psychique révèle l'existence, mais dont la reproduction directe se heurte à une résistance. Or, comme ils doivent leur conservation, non à leur propre contenu, mais à un rapport d'association qui existe entre ce contenu et un autre, refoulé, ils justifient le nom de « souvenirs-écrans » sous lequel je les ai désignés.

Dans l'article en question je n'ai fait qu'effleurer, loin de l'épuiser, toute la multiplicité et la variété des rapports et des

significations que présentent ces souvenirs-écrans. Par un exemple minutieusement analysé, j'y ai relevé une particularité des relations *temporelles* entre les souvenirs-écrans et le contenu qu'ils recouvrent. Dans le cas dont il s'agissait, le souvenir-écran appartenait à l'une des premières années de l'enfance, alors que celui qu'il représentait dans la mémoire, resté à peu près inconscient, se rattachait à une époque postérieure de la vie du sujet. J'ai désigné cette sorte de déplacement sous le nom de déplacement *rétrograde.* On observe peut-être encore plus souvent le cas opposé, où une impression indifférente d'une époque postérieure s'installe dans la mémoire à titre de « souvenir-écran », uniquement parce qu'il se rattache à un événement antérieur dont la reproduction directe est entravée par certaines résistances. Ce seraient les souvenirs-écrans *anticipants ou* ayant subi un déplacement en avant. L'essentiel qui intéresse la mémoire se trouve, au point de vue du temps, situé *en arrière* du souvenir-écran. Un troisième cas est encore possible, où le souvenir-écran se rattache à l'impression qu'il recouvre non seulement par son contenu, mais aussi parce qu'il lui est contigu dans le temps : ce serait le souvenir-écran *contemporain ou simultané.*

Quelle est la proportion de nos souvenirs entrant dans la catégorie des souvenirs-écrans ? Quel rôle ces derniers jouent-ils dans les divers processus intellectuels de nature névrotique ? Autant de problèmes que je n'ai pu approfondir dans l'article cité plus haut et dont je n'entreprendrai pas non plus la discussion ici. Tout ce que je me propose de faire aujourd'hui, c'est de montrer la similitude qui existe entre l'oubli de noms accompagné de faux souvenirs et la formation de souvenirs-écrans.

À première vue, les différences entre ces deux phénomènes semblent plus évidentes que les analogies. Là il s'agit de noms propres ; ici de souvenirs complets, d'événements réellement ou mentalement vécus ; là, d'un arrêt manifeste de la fonction

mnémonique ; ici, d'un fonctionnement mnémonique qui nous frappe par sa bizarrerie ; là, d'un trouble momentané (car le nom qu'on vient d'oublier a pu auparavant être reproduit cent fois d'une façon exacte et peut-être retrouvé dès le lendemain) ; ici, d'une possession durable, sans rémission, car les souvenirs d'enfance indifférents semblent ne pas nous quitter pendant une bonne partie de notre vie. L'énigme semble avoir dans les deux cas une orientation différente. Ce qui éveille notre curiosité scientifique dans le premier cas, c'est l'oubli ; dans le second, c'est la conservation. Mais, à la suite d'un examen quelque peu approfondi, on constate que, malgré les différences qui existent entre les deux phénomènes au point de vue des matériaux psychiques et de la durée, ils présentent des analogies qui enlèvent à ces différences toute importance. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de défectuosités de la mémoire, laquelle reproduit non le souvenir exact, mais quelque chose qui le remplace. Dans l'oubli de noms, la mémoire fonctionne, mais en fournissant des noms de substitution. Dans le cas de souvenirs-écrans, il s'agit d'un oubli d'autres impressions, plus importantes. Dans les deux cas, une sensation intellectuelle nous avertit de l'intervention d'un trouble dont la forme varie d'un cas à l'autre. Dans l'oubli de noms, nous *savons* que les noms de substitution sont *faux ;* quant aux souvenirs-écrans, nous nous demandons seulement avec étonnement d'où ils viennent. Et puisque l'analyse psychologique peut nous montrer que la formation de substitutions s'effectue dans les deux cas de la même manière, à la faveur d'un déplacement suivant une association superficielle, les différences qui existent entre les deux phénomènes quant à la nature des matériaux, la durée et le centre autour duquel ils évoluent, sont d'autant plus de nature à nous faire espérer que nous allons découvrir un principe important et applicable aussi bien à l'oubli de noms qu'aux souvenirs-écrans. Ce principe général serait le suivant : l'arrêt de fonctionnement ou le fonctionnement défectueux de la faculté de reproduction révèlent plus souvent qu'on

ne le soupçonne l'intervention d'un facteur *partial,* d'une *tendance,* qui favorise tel souvenir ou cherche à s'opposer à tel autre.

La question des souvenirs d'enfance me paraît tellement importante et intéressante que je voudrais lui consacrer encore quelques remarques qui dépassent les points de vue admis jusqu'à présent.

Jusqu'à quel âge remontent nos souvenirs d'enfance ? Il existe, à ma connaissance, quelques recherches sur la question, notamment celles de V. et C. Henri [16] et de Potwin [17], d'où il ressort qu'il existe à cet égard de grandes différences individuelles, certains sujets faisant remonter leur premier souvenir à l'âge de six mois, tandis que d'autres ne se rappellent aucun événement de leur vie antérieur à la sixième et même à la huitième année. Mais à quoi tiennent ces différences et quelle est leur signification ? Il ne suffit évidemment pas de réunir par une vaste enquête les matériaux concernant la question ; ces matériaux doivent être encore élaborés, et chaque fois avec le concours et la participation de la personne intéressée.

À mon avis, on a tort d'accepter comme un fait naturel le phénomène de l'amnésie infantile, de l'absence de souvenirs se rapportant aux premières années. On devrait plutôt voir dans ce fait une singulière énigme. On oublie que même un enfant de quatre ans est capable d'un travail intellectuel très intense et d'une vie affective très compliquée, et on devrait plutôt s'étonner de constater que tous ces processus psychiques aient laissé si peu de traces dans la mémoire, alors que nous avons toutes les raisons d'admettre que tous ces faits oubliés de la vie de l'enfance ont exercé une influence déterminante sur le développement ultérieur de la personne. Comment se fait-il donc que, malgré cette influence incontestable et incomparable, ils aient été oubliés ? Force nous est d'admettre que le souvenir (conçu comme une reproduction consciente) est soumis à

16 Enquête sur les premiers souvenirs de l'enfance. *Année psychologique,* III, 1897.

17 Study of early memories. *Psychol. Review,* 1901.

des conditions tout à fait spéciales qui ont jusqu'à présent échappé à nos recherches. Il est fort possible que l'oubli infantile nous livre le moyen de comprendre les amnésies qui, d'après nos connaissances les plus récentes, sont à la base de la formation de tous les symptômes névrotiques.

Des souvenirs d'enfance conservés, les uns nous paraissent tout à fait compréhensibles, d'autres bizarres et inexplicables. Il n'est pas difficile de redresser certaines erreurs relatives à chacune de ces deux catégories. Lorsqu'on soumet à l'examen analytique les souvenirs conservés par un homme, on constate facilement qu'il n'existe aucune garantie quant à leur exactitude. Certains souvenirs sont incontestablement déformés, incomplets ou ont subi un déplacement dans le temps et dans l'espace. L'affirmation des personnes examinées selon laquelle leur premier souvenir remonte, par exemple, à leur deuxième année, ne mérite évidemment pas confiance. On découvre rapidement les motifs qui ont déterminé la déformation et le déplacement des faits constituant l'objet des souvenirs, et ces motifs montrent en même temps qu'il ne s'agit pas de simples erreurs de la part d'une mémoire infidèle. Au cours de la vie ultérieure, des forces puissantes ont influencé et façonné la faculté d'évoquer les souvenirs d'enfance, et ce sont probablement ces mêmes forces qui, en général, nous rendent si difficile la compréhension de nos années d'enfance.

Les souvenirs des adultes portent, on le sait, sur des matériaux psychiques divers. Les uns se souviennent d'images visuelles : leurs souvenirs ont un caractère visuel. D'autres sont à peine capables de reproduire les contours les plus élémentaires de ce qu'ils ont vu selon la proposition de Charcot, on appelle ces sujets « auditifs » et « moteurs » et on les oppose aux « visuels ». Dans les rêves, toutes ces différences disparaissent, car nous rêvons tous de préférence en images visuelles. Pour les souvenirs d'enfance, on observe, pour ainsi dire, la même régression que pour les rêves : ces souvenirs prennent

un caractère plastiquement visuel, même chez les personnes dont les souvenirs ultérieurs sont dépourvus de tout élément visuel. C'est ainsi que les souvenirs visuels se rapprochent du type des souvenirs infantiles. En ce qui me concerne, tous mes souvenirs d'enfance sont uniquement de caractère visuel ; ce sont des scènes élaborées sous une forme plastique et que je ne puis comparer qu'aux tableaux d'une pièce de théâtre. Dans ces scènes, vraies ou fausses, datant de l'enfance, on voit régulièrement figurer sa propre personne infantile, avec ses contours et dans ses vêtements. Cette circonstance est faite pour étonner, car les adultes du type visuel ne voient plus leur propre personne dans leurs souvenirs à propos des événements ultérieurs de leur vie [18]. Il est également contraire à toutes nos expériences d'admettre que, dans les événements dont il est l'auteur ou le témoin, l'attention de l'enfant se porte sur lui-même, au lieu de se concentrer sur les impressions venues de l'extérieur. Tout cela nous oblige à admettre que ce qu'on trouve dans les soi-disant souvenirs de la première enfance, ce ne sont pas les vestiges d'événements réels, mais une élaboration ultérieure de ces vestiges, laquelle a dû s'effectuer sous l'influence de différentes forces psychiques intervenues par la suite. C'est ainsi que les « souvenirs d'enfance » acquièrent, d'une manière générale, la signification de « souvenirs écrans » et trouvent, en même temps, une remarquable analogie avec les souvenirs d'enfance des peuples, tels qu'ils sont figurés dans les mythes et les légendes.

Tous ceux qui ont eu l'occasion de pratiquer la psychanalyse avec un certain nombre de sujets, ont certainement réuni un grand nombre d'exemples de « souvenirs-écrans » de toutes sortes. Mais la communication de ces exemples est rendue extraordinairement difficile par la nature même des rapports qui, nous l'avons montré, existent entre les souvenirs d'enfance et la vie ultérieure ; pour découvrir dans un souvenir d'enfance un « souvenir-écran », il

18 Je crois pouvoir l'affirmer à la suite de certains renseignements que j'ai obtenus.

faudrait souvent faire dérouler devant les yeux de l'expérimentateur toute la vie de la personne examinée. On ne réussit que rarement à exposer un souvenir d'enfance isolé, en le détachant de l'ensemble. En voici un exemple très intéressant :

Un jeune homme de 24 ans garde de sa cinquième année le souvenir du tableau suivant. Il est assis, dans le jardin d'une maison de campagne, sur une petite chaise à côté de sa tante, occupée à lui inculquer les rudiments de l'alphabet. La distinction entre *m* et *n* lui offre beaucoup de difficultés, et il prie sa tante de lui dire comment on peut reconnaître l'un de l'autre. La tante attire son attention sur le fait que la lettre *m* a un jambage de plus que la lettre *n.* - Il n'y avait aucune raison de contester l'authenticité de ce souvenir d'enfance ; mais la signification de ce souvenir ne s'est révélée que plus tard, lorsqu'on a constaté qu'il était possible de l'interpréter comme une représentation (substitutive) symbolique d'une autre curiosité de l'enfant. Car, de même qu'il voulait connaître alors la différence entre m et *n, il* chercha plus tard à apprendre la différence qui existe entre garçon et fille et aurait aimé être instruit en cette matière par la tante en question. Il finit par découvrir que la différence entre garçon et fille est la même qu'entre m et n, à savoir que le garçon a quelque chose de plus que la fille, et c'est à l'époque où il a acquis cette connaissance que s'est éveillé en lui le souvenir de la leçon d'alphabet.

Voici un autre exemple se rapportant à la seconde enfance. Il s'agit d'un homme âgé de 40 ans, ayant eu beaucoup de déboires dans sa vie amoureuse. Il est l'aîné de neuf enfants. Il avait déjà quinze ans lors de la naissance de la plus jeune de ses sœurs, mais il affirme ne s'être jamais aperçu que sa mère était enceinte. Me voyant incrédule, il fait appel à ses souvenirs et finit par se rappeler qu'à l'âge de onze ou douze ans, il vit un jour sa mère défaire hâtivement sa jupe devant une glace. Sans être sollicité cette fois, il complète ce souvenir en disant que ce jour-là sa mère venait de

rentrer et s'était sentie prise de douleurs inattendues. Or, le délaçage *(Aufbinden)* de la jupe n'apparaît dans ce cas que comme un « souvenir-écran » pour accouchement *(Entbindung).* Il s'agit là d'une sorte de « pont verbal » dont nous retrouverons l'usage dans d'autres cas.

Je veux encore montrer par un exemple la signification que peut acquérir, à la suite d'une réflexion analytique, un souvenir d'enfance qui semblait dépourvu de tout sens. Lorsque j'ai commencé, à l'âge de 43 ans, à m'intéresser aux vestiges de souvenirs de ma propre enfance, je me suis rappelé une scène qui, depuis longtemps (et même, d'après ce que je croyais, de tout temps), s'était présentée de temps à autre à ma conscience et que de bonnes raisons me permettent de situer avant la fin de ma troisième année. Je me voyais criant et pleurant devant un coffre dont mon demi-frère, de 20 ans plus âgé que moi, tenait le couvercle relevé, lorsque ma mère, belle et svelte, entra subitement dans la pièce comme venant de la rue. C'est ainsi que je me décrivais cette scène dont j'avais une représentation visuelle et dont je n'arrivais pas à saisir la signification. Mon frère voulait-il ouvrir ou fermer le coffre (dans la première description du tableau il s'agissait d'une « armoire ») ? Pourquoi avais-je pleuré à ce propos ? Quel rapport y avait-il entre tout cela et l'arrivée de ma mère ? Autant de questions auxquelles je ne savais comment répondre. J'étais enclin à m'expliquer cette scène, en supposant qu'il s'agissait du souvenir d'une frasque de mon frère, interrompue par l'arrivée de ma mère. Il n'est pas rare de voir ainsi donner une signification erronée à des scènes d'enfance conservées dans la mémoire : on se rappelle bien une situation, mais cette situation est dépourvue de centre et on ne sait à quel élément attribuer la prépondérance psychique. L'analyse m'a conduit à une conception tout à fait inattendue de ce tableau. M'étant aperçu de l'absence de ma mère, j'avais soupçonné qu'elle était enfermée dans le coffre (ou dans l'armoire) et j'avais exigé de mon frère d'en

soulever le couvercle. Lorsqu'il eut accédé à ma demande et que je me fus assuré que ma mère n'était pas dans le coffre, je me mis à crier. Tel est l'incident retenu par ma mémoire ; il a été suivi aussitôt de l'apparition de ma mère et de l'apaisement de mon inquiétude et de ma tristesse. Mais comment l'enfant en est-il venu à l'idée de chercher sa mère dans le coffre ? Des rêves datant de la même époque évoquent vaguement dans ma mémoire l'image d'une bonne d'enfants dont j'avais conservé encore d'autres souvenirs : par exemple qu'elle avait l'habitude de m'engager à lui remettre consciencieusement la petite monnaie que je recevais en cadeau, détail qui, à son tour, pouvait servir seulement de « souvenir-écran » à propos de faits ultérieurs. Aussi me décidai-je, afin de faciliter cette fois mon travail d'interprétation, à questionner ma vieille mère, au sujet de cette bonne d'enfants. Elle m'apprit beaucoup de choses, et entre autres que cette femme rusée et malhonnête avait, pendant que ma mère était retenue au lit par ses couches, commis de nombreux vols à la maison et qu'elle avait été, sur la plainte de mon demi-frère, déférée devant les tribunaux. Ce renseignement me fit comprendre la scène enfantine décrite plus haut, comme sous le coup d'une révélation. La disparition brusque de la bonne ne m'avait pas été tout à fait indifférente ; j'avais même demandé à mon frère ce qu'elle était devenue, car j'avais probablement remarqué qu'il avait joué un certain rôle dans sa disparition ; et mon frère m'avait répondu évasivement (et, selon son habitude, en plaisantant) qu'elle était « coffrée ». J'ai interprété cette réponse à la manière enfantine, mais j'ai cessé de questionner, car je n'avais plus rien à apprendre. Lorsque ma mère s'absenta quelque temps après, je me mis en colère, et convaincu que mon frère lui avait fait la même chose qu'à la bonne, j'exigeai qu'il m'ouvrît le coffre. Je comprends aussi maintenant pourquoi, dans la traduction de la scène visuelle, la sveltesse de ma mère se trouve accentuée : elle m'était apparue comme à la suite d'une véritable résurrection. J'ai deux ans et demi de plus que ma sœur, qui était née à cette époque-là, et lorsque

j'atteignis ma troisième année, mon demi-frère avait quitté le foyer paternel.

5. Les lapsus

Si les matériaux usuels de nos discours et de nos conversations dans notre langue maternelle semblent préservés contre l'oubli, leur emploi en est d'autant plus fréquemment sujet à un autre trouble, connu sous le nom de *lapsus*. Les lapsus observés chez l'homme normal apparaissent comme une sorte de phase préliminaire des « paraphasies » qui se produisent dans des conditions pathologiques.

Je me trouve, en ce qui concerne l'étude de cette question, dans une situation exceptionnelle, étant donné que je puis m'appuyer sur un travail que Meringer et C. Mayer (dont les points de vue s'écartent cependant beaucoup des miens) ont publié en 1895, sur les *Lapsus et erreurs de lecture.* L'un des auteurs, auquel appartient le rôle principal dans la composition de ce travail, est notamment linguiste et a été conduit par des considérations linguistiques à examiner les règles auxquelles obéissent les lapsus. Il espérait pouvoir conclure de ces règles à l'existence d'un « certain mécanisme psychique rattachant et associant les uns aux autres, d'une façon tout à fait particulière, les sons d'un mot, d'une proposition, voire les mots eux-mêmes » (p. 10).

Les auteurs commencent par classer les exemples de « lapsus » qu'ils ont réunis, d'après des points de vue purement descriptifs : interversions (par exemple : la *Milo de Vénus,* au lieu de *la Vénus de Milo) ; anticipations* et *empiétements d'un mot ou partie*

d'un mot sur le mot qui le précède (Vorklang) (exemple : es war mir auf der *Schwest...* auf der Brust so *schwer ;* le sujet voulait dire : « j'avais un tel poids sur la poitrine » ; mais dans cette phrase, le mot *schwer - lourd* - avait empiété en partie sur le mot antécédent *Brust - poitrine) ; postpositions, prolongation superflue d'un mot (Nachklang)* (exemple : ich fordere sie *auf, auf* das Wohl unseres Chefs *AUFzustossen ;* je vous invite à *démolir* la prospérité de notre chef, au lieu de : boire - *stossen - à* la prospérité de notre chef) ; *contaminations* (exemple : er setzt sich auf den *Hinterkopf* [il s'asseoit sur la nuque], cette phrase étant résultée de la fusion, par contamination, des deux phrases suivantes : er setzt sich einen *Kopf* auf [il redresse la tête] et : er stellt sich auf die *Hinterbeine* [il se dresse sur ses pattes de derrière]) ; *substitutions* (exemple : ich gebe die Präparate in den *Briefkasten* [je mets les préparations dans la boîte aux lettres], au lieu de : in den *Brütkasten* [dans le four à incubation]). À ces catégories les auteurs en ajoutent quelques autres, moins importantes (et, pour nous, moins significatives). Dans leur classification, ils ne tiennent aucun compte du fait de savoir si la déformation, le déplacement, la fusion, etc. portent sur les sons d'un mot, sur ses syllabes ou sur les mots d'une phrase.

Pour expliquer les variétés de lapsus qu'il a observées, Meringer postule que les différents sons du langage possèdent une valeur psychique différente. Au moment même où nous innervons le premier son d'un mot, le premier mot d'une phrase, le processus d'excitation se dirige vers les sons suivants, vers les mots suivants, et ces innervations simultanées, concomittantes, empiétant les unes sur les autres, impriment les unes aux autres des modifications et des déformations. L'excitation d'un son ayant une intensité psychique plus grande devance le processus d'innervation moins important ou persiste après ce processus, en le troublant ainsi, soit par anticipation, soit rétroactivement. Il s'agit donc de rechercher quels sont les sons les plus importants d'un mot. Meringer pense que « si

l'on veut savoir quel est dans un mot le son qui possède l'intensité la plus grande, on n'a qu'à s'observer soi-même pendant qu'on cherche un mot oublié, un nom, par exemple. Le premier son qu'on retrouve est toujours celui qui, avant l'oubli, avait l'intensité la plus grande (p. 160)... Les « sons les plus importants sont donc le son initial de la syllabe radicale, le commencement du mot et la ou les voyelles sur lesquelles porte l'accent » (p. 162).

Ici je dois élever une objection. Que le son initial d'un nom constitue ou non un de ses éléments essentiels, il n'est pas exact de prétendre qu'en cas d'oubli il soit le premier qui se présente à la conscience ; la règle énoncée par Meringer est donc sans valeur. Lorsqu'on s'observe pendant qu'on cherche un nom oublié, on croit souvent pouvoir affirmer que ce nom commence par une certaine lettre. Mais cette affirmation se révèle inexacte dans la moitié des cas. Je prétends même qu'on annonce le plus souvent un son initial faux. Dans notre exemple *Signorelli,* on ne retrouvait, dans les noms de substitution, ni le son initial, ni les syllabes essentielles ; seules les deux syllabes les moins essentielles, *elli,* se trouvaient reproduites dans le nom de substitution *Botticelli.* Pour prouver combien peu les noms de substitution respectent le son initial du nom oublié, nous citerons l'exemple suivant : un jour, je me trouve incapable de me souvenir du nom du petit pays dont *Monte-Carlo* est l'endroit le plus connu. Les noms de substitution qui se présentent sont : Piémont, *Albanie, Montevideo, Colico. Albanie* est aussitôt remplacé par *Montenegro,* et je m'aperçois alors que la syllabe *Mont* existe dans tous les noms de substitution, à l'exception du dernier. Il me devient facile de retrouver, en partant du nom du prince Albert, celui du pays oublié : Monaco. Quant au nom Colico, il imite à peu de chose près la succession des syllabes et le rythme du nom oublié.

Si l'on admet qu'un mécanisme analogue à celui de l'oubli de noms peut présider aussi aux phénomènes du lapsus, l'explication de ces derniers devient facile. Le trouble de la parole qui se manifeste

par un lapsus peut, en premier lieu, être occasionné par l'action, anticipée ou rétroactive, d'une autre partie du discours ou par une autre idée contenue dans la phrase ou dans l'ensemble de propositions qu'on veut énoncer : à cette catégorie appartiennent tous les exemples cités plus haut et empruntés à Meringer et Mayer ; mais, en deuxième lieu, le trouble peut se produire d'une manière analogue à celle dont s'est produit l'oubli, par exemple, dans le cas *Signorelli ; ou,* en d'autres termes, le trouble peut être consécutif à des influences extérieures au mot, à la phrase, à l'ensemble du discours, il peut être occasionné par des éléments qu'on n'a nullement l'intention d'énoncer et dont l'action se manifeste à la conscience par le trouble lui-même. Ce qui est commun aux deux catégories, c'est la simultanéité de l'excitation de deux éléments ; mais elles diffèrent l'une de l'autre, selon que l'élément perturbateur se trouve à l'intérieur ou à l'extérieur du mot, de la phrase ou du discours qu'on prononce. La différence ne paraît pas suffisante, et il semble qu'il n'y ait pas lieu d'en tenir compte pour tirer certaines déductions de la symptomatologie des lapsus. Il est cependant évident que seuls les cas de la première catégorie autorisent à conclure à l'existence d'un mécanisme qui, reliant entre eux sons et mots, rend possible l'action perturbatrice des uns sur les autres ; c'est, pour ainsi dire, la conclusion qui se dégage de l'étude purement linguistique des lapsus. Mais dans les cas où le trouble est occasionné par un élément extérieur à la phrase ou au discours qu'on est en train de prononcer, il s'agit avant tout de rechercher cet élément, et la question qui se pose alors est de savoir si le mécanisme d'un tel trouble peut nous révéler, lui aussi, les lois présumées de la formation du langage.

Il serait injuste de dire que Meringer et Mayer n'ont pas discerné la possibilité de troubles de la parole, à la suite d' « influences psychiques complexes », par des éléments extérieurs au mot, à la proposition ou au discours qu'on a l'intention de prononcer.

Ils ne pouvaient pas ne pas constater que la théorie qui attribue aux sons une valeur psychique inégale ne s'appliquait, rigoureusement parlant, qu'à l'explication de troubles tonaux, ainsi qu'aux anticipations et aux actions rétroactives. Mais là où les troubles subis par les mots ne se laissent pas réduire à des troubles tonaux (ce qui est, par exemple, le cas des substitutions et des contaminations de mots), ils ont, eux aussi, cherché sans parti-pris la cause du lapsus *en dehors* du discours voulu et ils ont illustré cette dernière situation à l'aide de très beaux exemples. Je cite le passage suivant :

(P. 62). « Ru. parle de procédés qu'il qualifie de « cochonneries » (Schweinereien). Mais il cherche à s'exprimer sous une forme atténuée et commence : « Dann sind aber Tatsachen zum *Vorschwein* gekommen ». Or, il voulait dire : « Dann sind aber Tatsachen zurn *Vorschein* gekommen » « (Des faits se sont alors révélés... »). Mayer et moi étions présents, et Ru. confirma qu'en prononçant cette dernière phrase il pensait aux « cochonneries ». La ressemblance existant entre « Vorschein » et « Schweinereien » explique suffisamment l'action de celui-ci sur celui-là, et la déformation qu'il lui a fait subir. »

(P. 73). « Comme dans les contaminations et, probablement, dans une mesure plus grande encore, les images verbales« flottantes » ou « nomades » jouent dans les substitutions un rôle important. Bien que situées au-dessous du seuil de la conscience, elles n'en sont pas moins assez proches pour pouvoir agir efficacement ; s'introduisant dans une phrase à la faveur de leur ressemblance avec un élément de cette dernière, elles déterminent une déviation ou s'entrecroisent avec la succession des mots. Les images verbales « flottantes » ou « nomades » sont souvent, ainsi que nous l'avons dit, les restes non encore éteints de discours récemment terminés (action rétroactive) ».

(P. 97). « Une déviation par suite d'une ressemblance est rendue possible par l'existence, au-dessous du seuil de la conscience, d'un mot analogue, *qui n'était pas destiné à être prononcé.* C'est ce qui arrive dans les substitutions. J'espère qu'une vérification ultérieure ne pourra que confirmer les règles que j'ai formulées. Mais pour cela il est nécessaire *qu'on soit bien fixé,* lorsqu'un autre parle, *sur tout ce à quoi il a pensé en parlant* [19]. Voici à ce propos un cas instructif. M. Li., parlant d'une femme et voulant dire qu'elle lui ferait peur « (sie würde mir Furcht einjagen »), emploie, au lieu du mot *einjagen,* celui de einlagen, qui a une signification tout autre. Cette substitution de la lettre *l* à la lettre *j* me paraît inexplicable. Je me permets d'attirer sur cette erreur l'attention de M. Li. qui me répond aussitôt « Mon erreur provient de ce qu'en parlant je pensais je ne serais pas en état, etc. » (... ich wäre nicht in der Lage ...) ».

« Autre cas. Je demande à R. v. S. comment va son cheval malade. Il répond : « Ja, das *draut* [20]*...* dauert vielleicht noch einen Monat » (« Cela va peut-être durer encore un mois »). Le mot « draut », avec un *r,* me paraît inexplicable, la lettre *r* du mot correct *dauert* n'ayant pas pu produire un effet pareil. J'attire sur ce fait l'attention de R. v. S. qui m'explique aussitôt qu'en parlant il pensait : « C'est une triste histoire » (das ist eine *traurige* Geschichte). Il avait donc pensé à deux réponses qui se sont fondues en une seule par l'intermédiaire de deux mots *(draut* provenant de la fusion de *dauert* et de *traurig) ».*

Par sa théorie des images verbales « nomades », qui sont situées au-dessous du seuil de la conscience et qui ne sont pas destinées à être formulées en paroles, et par son insistance sur la nécessité de rechercher tout ce à quoi le sujet pense pendant qu'il parle, la conception de Meringer et Mayer se rapproche singulièrement, il est facile de s'en rendre compte, de notre conception psychanalytique. Nous recherchons, nous aussi, des

19 Souligné par moi.

20 Mot parasite, sans signification. (N. d. T.)

matériaux inconscients, et de la même manière, à cette seule différence près que nous prenons un détour plus long, puisque nous n'arrivons à la découverte de l'élément perturbateur qu'à travers une chaîne d'associations complexe, en partant des idées qui viennent à l'esprit du sujet lorsque nous l'interrogeons.

Je m'arrête un instant à une autre particularité intéressante, dont les exemples de Meringer nous apportent d'ailleurs la preuve ! D'après l'auteur lui-même, ce qui permet à un mot, qu'on n'avait pas l'intention de prononcer, de s'imposer à la conscience par une déformation, une formation mixte, une formation de compromis (contamination), c'est sa ressemblance avec un mot de la phrase qu'on est en train de formuler : *lagen-jagen ; dauert-traurig ; Vorschein-Schwein.*

Or, dans mon livre sur la *Science des rêves* [21]*,* j'ai précisément montré la part qui revient au travail de *condensation* dans la formation de ce qu'on appelle le contenu manifeste des rêves, à partir des idées latentes des rêves. Une ressemblance entre les choses ou entre les représentations verbales de deux éléments des matériaux inconscients, fournit le prétexte à la formation d'une troisième représentation, mixte ou de compromis, qui remplace dans le contenu du rêve les deux éléments dont elle se compose et qui, par suite de cette origine, se présente souvent pourvue de propriétés contradictoires. La formation de substitutions et de contaminations dans les lapsus constituerait ainsi le commencement, pour ainsi dire, de ce travail de condensation qui joue un rôle si important dans la formation des rêves.

Dans un article destiné au grand public *(Neue Freie Presse, 23* août 1900) :4 « Comment on commet un lapsus », Meringer fait ressortir la signification pratique que possèdent dans certains cas les substitutions de mots, celles notamment où un mot est remplacé par un autre, d'un sens opposé. « On se rappelle encore la manière dont

21 *Die Traumdeutung.* Leipzig et Vienne, 1900, 5e édit. 1919.

le président de la Chambre des Députés autrichienne a, un jour, ouvert la séance : « Messieurs, dit-il, je constate la présence de tant de députés et déclare, par conséquent, la séance *close.* » L'hilarité générale que provoqua cette déclaration fit qu'il s'aperçut aussitôt de son erreur et qu'il la corrigea. L'explication la plus plausible dans ce cas serait la suivante : dans son for intérieur, le président *souhaitait* pouvoir enfin clore cette séance dont il n'attendait rien de bon ; aussi l'idée correspondant à ce souhait a-t-elle trouvé, cela arrive fréquemment, une expression tout au moins partielle dans sa déclaration, en lui faisant dire « close », au lieu de « ouverte », c'est-à-dire exactement le contraire de ce qui était dans ses intentions. De nombreuses observations m'ont montré que ce remplacement d'un mot par son contraire est un phénomène très fréquent. Étroitement associés dans notre conscience verbale, situés dans des régions très voisines, les mots opposés s'évoquent réciproquement avec une grande facilité.

Il n'est pas aussi facile de montrer dans tous les cas (comme Meringer vient de le faire dans le cas du président) que le lapsus consistant dans le remplacement d'un mot par son contraire, résulte d'une opposition intérieure contre le sens de la phrase qu'on veut ou doit prononcer. Nous avons retrouvé un mécanisme analogue, en analysant l'exemple *aliquis*, où l'opposition intérieure s'est manifestée par l'oubli du nom, et non par son remplacement par son contraire. Nous ferons toutefois observer, pour expliquer cette différence, qu'il n'existe pas de mot avec lequel *aliquis* présente le même rapport d'opposition que celui qui existe entre « ouvrir » et clore », et nous ajouterons que le mot « ouvrir » est tellement usuel que son oubli ne constitue sans doute qu'un fait exceptionnel.

Si les derniers exemples de Meringer et Mayer nous montrent que les troubles de langage, connus sous le nom de lapsus, peuvent être provoqués soit par des sons ou des mots (agissant par anticipation ou rétroactivement) de la phrase même qu'on veut

prononcer, soit par des mots ne faisant pas partie de cette phrase, extérieurs à elle et dont l'état d'excitation ne se révèle (lue par la formation du lapsus, nous voulons voir maintenant s'il existe entre ces deux catégories de lapsus une séparation nette et tranchée et, dans l'affirmative, quels sont les signes qui nous permettent de dire, en présence d'un cas donné, s'il fait partie de l'une ou l'autre de ces catégories. Dans son ouvrage sur la Psychologie des peuples [22], Wundt, tout en cherchant à dégager les lois de développement du langage, s'occupe également des lapsus, au sujet desquels il formule quelques considérations dont il convient de tenir compte. Ce qui, d'après Wundt, ne manque jamais dans les lapsus et les phénomènes similaires, ce sont certaines influences psychiques. « Nous nous trouvons tout d'abord en présence d'une condition positive, qui consiste dans la production libre et spontanée d'associations tonales et verbales provoquées par les sons énoncés. À côté de cette condition positive, il y a une condition négative, qui consiste dans la suppression ou dans le relâchement du contrôle de la volonté et de l'attention, agissant, elle aussi, comme fonction volitive. Ce jeu de l'association peut se manifester de plusieurs manières : un son peut être énoncé par anticipation ou reproduire les sons qui l'ont précédé ; un son qu'on a l'habitude d'énoncer peut venir s'intercaler entre d'autres sons ; ou, enfin, des mots tout à fait étrangers à la phrase, mais présentant avec les sons qu'on veut énoncer des rapports d'association, peuvent exercer une action perturbatrice sur ces derniers. Mais quelle que soit la modalité qui intervient, la seule différence constatée porte sur la direction et, en tout cas, sur l'amplitude des associations qui se produisent, mais, nullement sur leur caractère général. Dans certains cas, on éprouve même une grande difficulté à déterminer la catégorie dans laquelle il faut ranger un trouble donné, et on se demande s'il ne serait pas plus conforme à la vérité d'attribuer ce trouble à l'action simultanée et

22 *Völkerpsychologie,* 1. Band, I. Teil, pp. 371 et suiv., 1900.

combinée de plusieurs causes, d'après le principe des causes complexes [23] » (pp. 380 et 381).

Ces remarques de Wundt me paraissent tout à fait justifiées et très instructives. Il y aurait seulement lieu, à mon avis, d'insister plus que ne le fait Wundt sur le fait que le facteur positif, favorisant le lapsus, c'est-à-dire le libre déroulement des associations, et le facteur négatif, c'est-à-dire le relâchement de l'action inhibitrice de l'attention, agissent presque toujours simultanément, de sorte que ces deux facteurs représentent deux conditions, également indispensables, d'un seul et même processus. C'est précisément à la suite du relâchement de l'action inhibitrice de l'attention ou, pour nous exprimer plus exactement, grâce à ce relâchement, que s'établit le libre déroulement des associations.

Parmi les exemples de lapsus que j'ai moi-même réunis, je n'en trouve guère où le trouble du langage se laisse réduire uniquement et exclusivement à ce que Wundt appelle l'« action par contact de sons ». Je trouve presque toujours, en plus de l'action par contact, une action perturbatrice ayant sa source *en dehors* du discours qu'on veut prononcer, et cet élément perturbateur est constitué soit par une idée unique, restée inconsciente, mais qui se manifeste par le lapsus et ne peut le plus souvent être amenée à la conscience qu'à la suite d'une analyse approfondie, soit par un mobile psychique plus général qui s'oppose à tout l'ensemble du discours.

a) Amusé par la vilaine grimace que fait ma fille en mordant dans une pomme, je veux lui citer les vers suivants :

Der *Affe* gar possierlich ist,

Zumal wenn er vorn *Apfel* frisst [24].

Mais je commence : Der *Apfe*... Cela apparaît comme une contamination entre *Affje* et *Apfel* (formation de compromis) ou peut aussi être considéré comme une anticipation du mot *Apfel* qui doit

23 *Souligné par moi.*

24 Rien de plus comique qu'un singe qui mange une pomme.

venir l'instant d'après. Mais la situation exacte serait plutôt la suivante : J'avais déjà commencé une première fois cette citation, sans commettre de lapsus. Je n'ai commis le lapsus qu'en recommençant la citation, et j'ai été obligé de recommencer, parce que ma fille à laquelle je m'adressais, occupée par autre chose, ne m'avait pas entendu. Cette répétition, ainsi que l'impatience que j'éprouvais d'en finir avec ma citation, doivent certainement être rangées parmi les causes de mon lapsus, qui se présente comme un lapsus par condensation.

b) Ma fille dit : je veux écrire à Madame Schresinger (ich schreibe der Frau Schresinger). Or, la dame en question s'appelle Shlesinger. Ce lapsus tient certainement à la tendance que nous avons à faciliter autant que possible l'articulation, et dans le cas particulier la lettre l du nom Schlesinger devait être difficile à prononcer, après les *r* de tous les mots précédents (schReibe deR FRau). Mais je dois ajouter que ma fille a commis ce lapsus quelques instants après que j'aie prononcé « Apfe », au lieu de « Affe ». Or, les lapsus sont contagieux au plus haut degré, ainsi d'ailleurs que les oublis de noms au sujet desquels Meringer et Mayer avaient noté cette particularité. Je ne saurais donner aucune explication de cette contagiosité psychique.

c) « Je me replie comme un couteau de poche » (... wie ein Taschenmesser), veut me dire une malade au commencement de la séance de traitement. Seulement, au lieu de *Taschenmesser,* elle prononce *Tassenmescher,* intervertissant ainsi l'ordre des sons, ce qui peut, à la rigueur, s'expliquer par la difficulté d'articulation que présente ce mot. Quand j'attire son attention sur l'erreur qu'elle vient de commettre, elle me répond aussitôt : « C'est parce que vous avez dit vous-même tout à l'heure *Ernscht ».* Je l'ai en effet accueillie par ces mots : « Aujourd'hui ce sera *sérieux* (Ernst) », parce que ce devait être la dernière séance avant le départ en vacances ; seulement, voulant plaisanter, j'ai prononcé *Ernscht,* au lieu de

Ernst. Au cours de la séance, la malade commet de nouveaux lapsus, et je finis par m'apercevoir qu'elle ne se borne pas à m'imiter, mais qu'elle a des raisons particulières de s'attarder dans son inconscient, non au *mot,* mais au *nom* « Ernst » (Ernest) [25].

d) « Je suis tellement enrhumée du cerveau que je ne peux pas respirer par le nez », veut dire la même malade. Seulement, au lieu de dire correctement : « durch die *Nase atmen* » (respirer par le nez), elle commet le lapsus : « durch die *Ase natmen* ». Elle trouve aussitôt l'explication de ce lapsus. « Je prends tous les jours le tramway dans la rue *Hasenauerstrasse,* et ce matin, alors que j'attendais la voiture, je me suis dit que si j'étais Française, je prononcerais *Asenauerstrasse* (sans *h),* car les Français ne prononcent jamais le *h* au commencement du mot. » Elle me parle ensuite de tous les Français qu'elle avait connus, et après de nombreux détours elle se souvient qu'à l'âge de 14 ans elle avait, dans la pièce « Kurmärker und Picarde », joué le rôle de la Picarde et parlé, à cette occasion, un allemand incorrect. Ce qui a provoqué toute cette série de souvenirs, ce fut la circonstance tout à fait occasionnelle du séjour d'un Français dans sa maison. L'interversion des sons apparaît donc comme un effet de la perturbation produite par une idée inconsciente faisant partie d'un ensemble tout à fait étranger.

e) Tout à fait analogue, le mécanisme du lapsus chez une autre patiente qui, voulant reproduire un très lointain souvenir d'enfance, se trouve subitement frappée d'amnésie. Il lui est impossible de se rappeler la partie du corps qui a été souillée par l'attouchement

25 Ainsi que j'ai pu m'en convaincre plus tard, elle était notamment sous l'influence d'idées inconscientes sur la grossesse et sur les mesures de préservation contre cette éventualité. Par les mots : « Je me replie comme un couteau de poche », qu'elle prononça consciemment à titre de plainte, elle voulait décrire l'attitude de l'enfant dans la matrice. Le mot « Ernst », que j'ai employé dans ma phrase, lui a rappelé le nom S. Ernst, de la maison de la Kärntnerstrasse qui vend des préservatifs anticonceptionnels.

d'une main impertinente et voluptueuse. Quelque temps après, étant en visite chez une amie, elle s'entretient avec elle de villégiatures. À la question : où se trouve située sa maison de M., elle répond sur le *flanc* de la montagne *(Berglende),* au lieu de dire sur le *versant* de la montagne *(Berglelne).*

f) Une autre de mes patientes, à qui je demande, une fois la séance terminée, comment va son oncle, me répond : « Je l'ignore, car je ne le vois plus maintenant qu'*in flagrand.* » Le lendemain elle me dit : « Je suis vraiment honteuse de vous avoir donné hier une réponse aussi stupide. Vous devez certainement me prendre pour une personne dépourvue de toute instruction et qui confond constamment les mots étrangers. Je voulais dire : en *passant.* » Nous ne savions pas encore alors quelle était la raison pour laquelle elle avait employé l'expression *in flagranti,* à la place de *en passant.* Mais au cours de la même séance, la suite de la conversation commencée la veille a évoqué chez elle le souvenir d'un événement dans lequel il s'agissait principalement de quelqu'un qui a été pris *in flagranti* (en flagrant délit). Le lapsus dont elle s'était rendue coupable a donc été produit par l'action anticipée de ce souvenir, encore à l'état inconscient.

g) J'analyse une autre malade. À un moment donné, je suis obligé de lui dire que les données de l'analyse me permettent de soupçonner qu'à l'époque dont nous nous occupons elle devait avoir honte de sa famille et reprocher à son père des choses que nous ignorons encore. Elle dit ne pas se souvenir de tout cela, mais considère mes soupçons comme injustifiés. Mais elle ne tarde pas à introduire dans la conversation des observations sur sa famille : « Il faut leur rendre justice : ce sont des gens comme on n'en voit pas beaucoup, ils sont tous avares (sie haben alle *Geiz ;* littéralement : ils ont tous de *l'avarice)...* je veux dire : ils ont tous de *l'esprit (Geist).* » *Tel* était en effet le reproche qu'elle avait refoulé de sa mémoire. Or, il arrive souvent que l'idée qui s'exprime dans le lapsus est

précisément celle qu'on veut refouler (cf. le cas de Meringer : « zum *Vorschwein.*gekommen »). La seule différence qui existe entre mon cas et celui de Meringer est que dans ce dernier la personne veut refouler quelque chose dont elle est consciente, tandis que ma malade n'a aucune conscience de ce qui est refoulé ou, peut-on dire encore, qu'elle ignore aussi bien le fait du refoulement que la chose refoulée.

h) Le lapsus suivant peut également être expliqué par un refoulement intentionnel. Je rencontre un jour dans les Dolomites deux dames habillées en touristes. Nous faisons pendant quelque temps route ensemble, et nous parlons des plaisirs et des inconvénients de la vie de touriste. Une des dames reconnaît que la journée du touriste n'est pas exempte de désagréments. « Il est vrai, dit-elle, que ce n'est pas du tout agréable, lorsqu'on a marché toute une journée au soleil et qu'on a la blouse et la chemise trempées de sueur... » À ces derniers mots, elle a une petite hésitation. Puis elle reprend : « Mais lorsqu'on rentre ensuite *nach Hose* (au lieu de *nach Hause,* chez soi) et qu'on peut enfin se changer... » J'estime qu'il ne faut pas avoir recours à une longue analyse pour trouver l'explication de ce lapsus. Dans sa première phrase, la dame avait évidemment l'intention de raire une énumération complète : blouse, chemise, pantalon *(Hose).* Pour des raisons de convenance, elle s'abstient de mentionner cette dernière pièce d'habillement, mais dans la phrase suivante, tout à fait indépendante par son contenu de la première, le mot *Hose (pantalon),* qui n'a pas été prononcé au moment voulu, apparaît à titre de déformation du mot *Hause.*

i) « Si vous voulez acheter des tapis, allez donc chez Kaufmann, rue Matthäusgasse. Je crois pouvoir vous recommander à lui », me dit une dame. Je répète : « Donc chez *Matthäus... pardon,* chez Kaufmann ». Il semblerait que c'est par distraction que j'ai mis un nom à la place d'un autre. Les paroles de la dame ont en effet distrait mon attention, en la dirigeant sur des choses plus importantes que

les tapis. Dans la Matthäusgasse se trouve en effet la maison qu'habitait ma femme alors qu'elle était fiancée. L'entrée de la maison se trouvait dans une autre rue dont je constate avoir oublié le nom, et je suis obligé de faire un détour pour le retrouver. Le nom *Matthäus* auquel je m'attarde constitue donc pour moi un nom de substitution du nom cherché. Il se prête mieux à ce rôle que le nom *Kaufmann,* puisqu'il est uniquement un rôle de personne, alors que *Kaufmann* est en même temps qu'un nom de personne, un substantif (marchand). Or la rue qui m'intéresse porte également un nom de personne : *Radetzky.*

k) Le cas suivant pourrait être cité plus loin, lorsque je parlerai des « erreurs », mais je le rapporte ici, car les rapports de sons qui ont déterminé le remplacement des mots, y sont particulièrement clairs. Une patiente me raconte son rêve : un enfant a résolu de se suicider en se faisant mordre par un serpent. Il réalise son dessein. Elle le voit se tordre en proie à des convulsions, etc. Elle cherche maintenant parmi les événements du jour celui auquel elle puisse rattacher ce rêve. Et voilà qu'elle se rappelle avoir assisté la veille au soir à une conférence populaire sur les premiers soins à donner en cas de morsure de serpent. Lorsque, disait le conférencier, un adulte et un enfant ont été mordus en même temps, il faut d'abord soigner la plaie de l'enfant. Elle se rappelle également les conseils du conférencier concernant le traitement. Tout dépend, disait-il, de l'espèce à laquelle appartient le serpent. Ici j'interromps la malade : - N'a-t-il pas dit que dans nos régions il y a très peu d'espèces venimeuses et quelles sont les espèces le plus à craindre ? - Oui, il a parlé du serpent à sonnettes (KLAPPER*schlange*). Me voyant rire, elle s'aperçoit qu'elle a dit quelque chose d'incorrect. Mais, au lieu de corriger le nom, elle rétracte ce qu'elle vient de dire. « Il est vrai que ce serpent n'existe pas dans nos pays ; c'est de la vipère qu'il a parlé. Je me demande ce qui a bien pu m'amener à parler du serpent à sonnettes. » Je crois que ce fut à la suite de l'intervention d'idées

qui se sont dissimulées derrière son rêve. Le suicide par morsure de serpent ne peut-être qu'une allusion au cas de la belle Cléopâtre (en allemand *Kleopatra*). La grande ressemblance tonale entre les deux mots « KLAPPER*schlange* » et *Kleopatra,* la répétition dans les deux mots et dans le même ordre des lettres *Kl .. p ... r* et l'accentuation de la voyelle a dans les deux mots, sont autant de particularités qui sautent aux yeux. Ces traits communs entre KLAPPER*chlange* et *Kleopatra* produisent chez notre malade un rétrécissement momentané du jugement, qui fait qu'elle raconte comme une chose tout à fait normale et naturelle que le conférencier a entretenu son public viennois du traitement des morsures de serpents à sonnettes. Elle sait cependant aussi bien que moi que ce serpent ne fait pas partie de la faune de notre pays. Nous n'allons pas lui reprocher d'avoir, avec non moins de légèreté, relégué le serpent à sonnettes en Égypte, car nous sommes portés à confondre, à mettre dans le même sac tout ce qui est extra-européen, exotique, et j'ai été obligé moi-même de réfléchir un instant, avant de rappeler à la malade que le serpent à sonnettes n'avait pour habitat que le Nouveau-Monde.

La suite de l'analyse n'a fait que confirmer les résultats que nous venons d'exposer. La rêveuse s'était, la veine, pour la première fois arrêtée devant le groupe de Strasser représentant Antoine et érigé tout près de son domicile. Ce fut le deuxième prétexte du rêve (le premier a été fourni par la conférence sur les morsures de serpents). À une phase ultérieure de son rêve, elle se voyait berçant dans ses bras un enfant, et le souvenir de cette scène la fait penser à Gretchen. Parmi les autres idées qui viennent à l'esprit figurent des réminiscences relatives à « *Arria et Messaline* ». L'évocation, dans les idées du rêve, de tant de noms empruntés à des pièces de théâtre permet de soupçonner que la rêveuse a dû jadis nourrir le secret désir de se consacrer à la scène. Le commencement du rêve : « Un enfant a résolu de se suicider, en se faisant mordre par un serpent » ne signifie en réalité que ceci : étant enfant, elle avait ambitionné

devenir un jour une grande actrice. Du nom « Messaline », enfin, se détache une suite d'idées qui conduit au contenu essentiel du rêve. Certains événements survenus dernièrement lui font craindre que son frère unique contracte un mariage avec une *non-Aryenne,* donc une *mésalliance* [26]*.*

l) Il s'agit maintenant d'un exemple anodin et dans lequel les mobiles du lapsus n'ont pu être tirés suffisamment au clair. Je le cite cependant à cause de l'évidence du mécanisme qui a présidé à la formation de ce lapsus.

Un Allemand voyageant en Italie a besoin d'une courroie pour serrer sa malle quelque peu détériorée. Il consulte le dictionnaire et trouve que la traduction italienne du mot « courroie » est *coreggia.* *« Je* retiendrai facilement ce mot, se dit-il, en pensant au peintre » (Correggio). E entre dans une boutique et demande : une *ribera.*

Il n'a sans doute pas réussi à remplacer dans sa mémoire le mot allemand par sa traduction italienne, mais ses efforts n'ont pas été tout à fait vains. Il savait qu'il devait penser au nom d'un peintre italien, pour se rappeler le mot dont il avait besoin ; mais au lieu de retenir le nom *Corregio* qui ressemble le plus au mot *coreggia, il* évoqua le nom *Ribera* qui se rapproche du mot allemand *Riemen* (courroie). Il va sans dire que j'aurais pu tout aussi bien citer cet exemple comme un exemple de simple oubli d'un nom propre.

En réunissant des exemples de lapsus pour la première édition de ce livre, je soumettais à l'analyse tous les cas, même les moins significatifs, que j'avais l'occasion d'observer. Mais, depuis, d'autres se sont astreints à l'amusant travail qui consiste à réunir et à analyser des lapsus, ce qui me permet aujourd'hui de disposer de matériaux beaucoup plus abondants.

m) Un jeune homme dit à sa sœur : « J'ai tout à fait rompu avec les D. Je ne les salue plus. » Et la sœur de répondre : « C'était une

26 En français dans le texte. Comparez : *Messaline et mésalliance, Arria et Aryenne.* (N. d. T.)

jolie liaison. » Elle voulait dire : dire : une jolie relation-SIPP*schaft,* mais dans son lapsus elle prononça *LIPPschaft, au* lieu de Liebchaft-liaison. Et en parlant de liaison (sans le vouloir), elle exprima une allusion au flirt que son frère eut autrefois avec la jeune fille de la famille D. et aussi aux bruits défavorables qui, depuis quelque temps, couraient sur le compte de cette dernière, à laquelle on attribuait une liaison.

n) Un jeune homme adresse ces mots à une dame qu'il rencontre dans la rue : « Wenn Sie gestatten, Fräulein, möchte ich Sie gerne *begleitdigen.* » Il voulait dire : « Si vous permettez, Mademoiselle, je vous accompagnerais volontiers » ; mais il a commis un lapsus par contraction, en combinant le mot *begleiten* (accompagner) avec le mot *beleidigen* (offenser, manquer de respect). Son désir était évidemment de l'accompagner, mais il craignait de la froisser par son offre. Le fait que ces deux tendances opposées aient trouvé leur expression dans un seul mot, et précisément dans le lapsus que nous venons de citer, prouve que les véritables intentions du jeune homme n'étaient pas tout à fait claires et devaient lui paraître à lui-même offensantes pour cette dame. Mais alors qu'il cherche précisément à lui cacher la manière dont il juge son offre, son inconscient lui joue le mauvais tour de trahir son véritable dessein, ce qui lui attire de la part de la dame cette réponse : « Pour qui me prenez-vous donc, pour me faire une offense pareille *(beleidigen) ? » (Communiqué* par 0. Rank).

o) J'emprunte quelques exemples à un article publié par W. Stekel dans le *Berliner Tageblatt* du 4 Janvier 1904, sous le titre : « Aveux inconscients ».

« L'exemple suivant révèle un coin désagréable dans la région de mes idées inconscientes. Je dois dire tout de suite qu'en tant que médecin je ne songe jamais à l'intérêt pécuniaire mais, ce qui est tout à fait naturel, à l'intérêt du malade. Je me trouve chez une malade à laquelle je donne des soins pour l'aider à se remettre d'une

maladie très grave dont elle sort à peine. J'avais passé auprès d'elle des jours et des nuits excessivement pénibles. Je suis heureux de la trouver mieux, et lui décris les charmes du séjour qu'elle va faire à Abbazia, en ajoutant : « Si, comme je l'espère, *vous ne* quittez *pas* bientôt le lit. » Ce disant, j'ai évidemment exprimé le désir inconscient d'avoir à soigner cette malade plus longtemps, désir qui est complètement étranger à ma conscience éveillée et qui, s'il se présentait, serait réprimé avec indignation. »

p) Autre exemple (W. Stekel) : « Ma femme veut engager une Française pour les après-midi et, après s'être mise d'accord avec elle sur les conditions, elle veut garder ses certificats. La Française la prie de les lui rendre, en prétextant : « Je cherche encore pour les après-midi, pardon, pour les *avant-midi* [27]. » Elle avait évidemment l'intention de s'adresser ailleurs, dans l'espoir d'obtenir de meilleures conditions ; ce qu'elle fit d'ailleurs. »

q) Le Dr Stekel raconte qu'il avait à un moment donné en traitement deux patients de Trieste qu'il saluait toujours, en appelant chacun par le nom de l'autre. « Bonjour, Monsieur Peloni », disait-il à Ascoli ; « bonjour, Monsieur Ascoli », s'adressait-il à Peloni. Il n'attribua tout d'abord cette confusion à aucun motif profond ; il n'y voyait que l'effet de certaines ressemblances entre les deux messieurs. Mais il lui fut facile de se convaincre que cette confusion de noms exprimait une sorte de vantardise, qu'il voulait montrer par là à chacun de ses patients italiens qu'il n'était pas le seul à avoir fait le voyage de Trieste à Vienne, pour se faire soigner par lui, Stekel.

r) Au cours d'une orageuse assemblée générale, le Dr Stekel propose : « Abordons maintenant le quatrième point de l'ordre du jour. » C'est du moins ce qu'il voulait dire ; mais, gagné par l'atmosphère orageuse de la réunion, il employa, à la place du mot « abordons » (schreiten), le mot « combattons » (streiten).

27 En français dans le texte. (N. d. T.)

s) Un professeur dit dans sa leçon inaugurale : « Je ne suis pas *disposé* à apprécier les mérites de mon éminent prédécesseur ». Il voulait dire : « je ne me reconnais pas une autorité suffisante... » : g*eeignet,* au lieu de *geneigt.*

t) Le Dr Stekel dit à une dame qu'il croit atteinte de la maladie de Basedow (goitre exophtalmique) : « Vous êtes d'un goître *(Kropf)* plus grande que votre sœur. » Il voulait dire . « Vous êtes d'une tête *(Kopf)* plus grande que votre sœur. »

u) Le Dr Stekel raconte encore : quelqu'un parle de l'amitié existant entre deux individus et veut faire ressortir que l'un d'eux est juif. Il dit donc : « ils vivaient ensemble comme *Castor* et *Pollak » (au* lieu de *Pollux ; Pollak* est un patronyme juif assez répandu). Ce ne fut pas, de la part de l'auteur de cette phrase, un jeu de mots ; il ne s'aperçut de son lapsus que lorsqu'il fut relevé par son auditeur.

v) Quelquefois le lapsus remplace une longue explication. Une jeune femme, très énergique et autoritaire, me parle de son mari malade qui a été consulter un médecin sur le régime qu'il doit suivre. Et elle ajoute : « Le médecin lui a dit qu'il n'y avait pas de régime spécial à suivre, qu'il peut manger et boire ce que *je* veux » (au lieu de : ce qu'il veut).

Les deux exemples suivants, que j'emprunte au Dr Th. Reik *(Internat. Zeitschr.* f *Psychoanal.,* III, 1915), se rapportent à des situations dans lesquelles les lapsus se produisent facilement, car dans ces situations on réprime plus de choses qu'on n'en exprime.

x) Un monsieur exprime ses condoléances à une jeune femme qui vient de perdre son mari, et il veut ajouter : « Votre consolation sera de pouvoir vous *consacrer* entièrement à vos enfants. » Mais en prononçant la phrase, il remplace inconsciemment le mot « consacrer » (widinen) par le mot *widwen,* par analogie avec le mot *Witwe* - veuve. Il a ainsi trahi une idée réprimée se rapportant à une consolation d'un autre genre : une jeune et jolie veuve *(Witwe)* ne tardera pas à connaître de nouveau les plaisirs sexuels.

y) Le même monsieur s'entretient avec la même dame au cours d'une soirée chez des amis communs, et on parle des préparatifs qui se font à Berlin en vue des fêtes de Pâques. Il lui demande : « Avez-vous vu l'exposition de la maison Wertheim ? Elle est très bien *décolletée.* » Il a admiré dès le début de la soirée le décolleté de la jolie femme, mais n'a pas osé lui exprimer son admiration ; et voilà que l'idée refoulée en arrive à percer quand même, en lui faisant dire, à propos d'une exposition de marchandises, qu'elle était *décolletée,* alors qu'il la trouvait tout simplement très *décorée.* Il va sans dire que le mot *exposition* prend, avec ce lapsus, un double sens.

La même situation s'exprime dans une observation dont Hanns Sachs essaie de donner une explication aussi complète que possible.

z) Me parlant d'un monsieur qui fait partie de nos relations communes, une dame me raconte que la dernière fois qu'elle l'a vu, il était aussi élégamment mis que toujours, mais qu'elle avait surtout remarqué ses superbes souliers *(HALBSChuhe)* jaunes. - Où l'avez-vous rencontré ? lui demandai-je. - Il sonnait à ma porte et je l'ai vu à travers les jalousies baissées. Mais je n'ai ni ouvert, ni donné signe de vie, car je ne voulais pas qu'il sache que j'étais déjà rentrée en ville. Tout en l'écoutant, je me dis qu'elle me cache quelque chose (probablement qu'elle n'était ni seule ni en toilette pour recevoir des visites) et je lui demande un peu ironiquement : - C'est donc à travers les jalousies baissées que vous avez pu admirer ses pantoufles *(HAUsschuhe)...* pardon, ses souliers *(HALBSchuhe) ?* Dans le mot *HAusschuhe s'exprime* l'idée refoulée relative à la robe d'intérieur *(HAuskleid)* que, d'après ma supposition, elle devait avoir sur elle au moment où le monsieur en question sonnait à sa porte. Et j'ai encore dit *HAusschuhe,* à la place de *HALBschuhe,* parce que le mot *Halb* (moitié) devait figurer dans la réponse que j'avais l'intention de faire, mais que j'ai réprimée : - Vous ne me dites que la *moitié* de la vérité, vous étiez à *moitié* habillée. Le lapsus a, en outre,

été favorisé par le fait que nous avons, peu de temps auparavant, parlé de la vie conjugale de ce monsieur, de son « bonheur domestique » (haus*liches* - de Haus), ce qui avait d'ailleurs amené la conversation sur sa personne. Je dois enfin convenir que si j'ai laissé cet homme élégant stationner dans la rue en pantoufles *(HAUSSChuhe),* ce fut aussi un peu par jalousie, car je porte moi-même des souliers *(HALBschuhe)* jaunes qui, bien que d'acquisition récente, sont loin d'être « superbes ».

Les guerres engendrent une foule de lapsus dont la compréhension ne présente d'ailleurs aucune difficulté.

a) « Dans quelle arme sert votre fils ? » demande-t-on à une dame. Celle-ci veut répondre : « dans la 42e batterie de mortiers » (Mörser),- mais elle commet un lapsus et dit *Mörder* (assassins), au lieu de *Mörser.*

b) Le lieutenant Henrik Haiman écrit du front [28] : « Je suis arraché à la lecture d'un livre attachant, pour remplacer pendant quelques instants le téléphoniste éclaireur. À l'épreuve de conduction faite par la station de tir je réponds : « Contrôle exact. Repos. » Réglementairement, j'aurais dû répondre : « Contrôle exact. Fermeture. » Mon erreur s'explique parla contrariété que j'ai éprouvée du fait d'avoir été dérangé dans ma lecture.

c) Un sergent-major recommande à ses hommes de donner à leurs familles leurs adresses exactes, afin que les colis ne se perdent pas. Mais au lieu de dire « colis » *(GEPÄCKstücke),* il dit *GESPECKstücke,* du mot *Speck* - lard.

d) Voici un exemple particulièrement beau et significatif, à cause des circonstances profondément tristes dans lesquelles il s'est produit et qui l'expliquent. Je le dois à l'obligeante communication du Dr L. Czeszer, qui a fait cette observation et l'a soumise à une analyse approfondie au cours de son séjour en Suisse neutre,

28 *Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanal.,* IV, 1916-1917.

pendant la guerre. Je transcris cette observation, à quelques abréviations près, peu essentielles d'ailleurs.

« Je me permets de vous communiquer un lapsus qu'a commis le professeur M. N. au cours d'une de ses conférences sur la psychologie des sensations, qu'il fit à O. pendant le dernier semestre d'été. Je dois vous dire tout d'abord que ces conférences ont eu lieu dans l'*Aula* de l'Université, devant un nombreux publie composé de prisonniers de guerre français, internés dans cette ville, et d'étudiants, originaires pour la plupart de la Suisse romande et très favorables à l'Entente. Comme en France, le mot *Boche* est généralement et exclusivement employé à O. pour désigner les Allemands. Mais, dans les manifestations officielles, dans les conférences, etc., les fonctionnaires supérieurs, les professeurs et autres personnes responsables s'appliquent, pour des raisons de neutralité, à éviter le mot fatal.

« Or, le professeur N. était justement en train de parler de l'importance pratique des sentiments et se proposait de citer un exemple, destiné à montrer comment un sentiment peut être utilisé de façon à rendre agréable un travail musculaire dépourvu par lui-même de tout intérêt et à augmenter ainsi son intensité. Il raconta donc, naturellement en français, l'histoire d'un maître d'école allemand (histoire que les journaux locaux avaient reproduite d'après un journal allemand) qui faisait travailler ses élèves dans un jardin et qui, pour stimuler leur zèle et leur ardeur au travail, leur conseillait de se figurer que chaque motte de terre qu'ils morcelaient représentait un crâne français. En racontant son histoire, N. s'abstint naturellement de se servir du mot *Boche,* toutes les fois qu'il avait à parler des Allemands. Mais, arrivé à la fin de son histoire, il rapporta ainsi les paroles du maître d'école : « Imaginez-vous qu'en chaque *moche,* vous écrasez le crâne d'un Français. » Donc, *moche,* au lieu de motte.

« Ne voit-on pas nettement combien le savant correct se surveillait, dès le début de son récit, pour ne pas céder à l'habitude et peut-être aussi à la tentation de lancer de sa chaire universitaire le mot injurieux, dont l'emploi avait même été interdit par un décret fédéral ? Et au moment précis où, pour la dernière fois, il échappait au danger en prononçant correctement les mots « instituteur allemand », au moment précis où, poussant un soupir de soulagement, il touchait à la fin de son épreuve - juste à ce moment-là le vocable péniblement refoulé se raccroche, à la faveur d'une ressemblance tonale, au mot motte, et le malheur est arrivé ! La crainte de commettre une gaffe politique, peut-être aussi la déception de ne pouvoir prononcer le mot habituel et que tout le monde attend, ainsi que le mécontentement du républicain et du démocrate convaincu face à toute contrainte qui s'oppose à la libre expression des opinions, se conjuguèrent donc pour troubler l'intention initiale, qui était de reproduire l'exemple en restant dans les limites de la correction. L'auteur a conscience de cette pulsion perturbatrice, et il est permis de supposer qu'il y avait pensé immédiatement avant le lapsus.

« Le professeur N. ne s'est pas aperçu de son lapsus ; du moins ne l'a-t-il pas corrigé, bien que cela se produise le plus souvent automatiquement. En revanche, les auditeurs, Français pour la plupart, ont accueilli ce lapsus avec une véritable satisfaction, comme un jeu de mots voulu. Quant à moi, j'ai suivi avec une profonde émotion ce processus inoffensif en apparence. Car si j'ai été obligé, pour des raisons faciles à comprendre, de m'abstenir de toute étude psychanalytique, je n'en ai pas moins vu dans ce lapsus une preuve frappante de l'exactitude de votre théorie concernant le déterminisme des actes manqués et les profondes analogies entre le lapsus et le mot d'esprit. »

r) C'est également aux pénibles et douloureuses impressions du temps de guerre que doit son origine le lapsus suivant, dont me

fait part un officier autrichien, rentré dans les foyers, le lieutenant T. :

« Alors que j'étais retenu comme prisonnier de guerre en Italie, nous avons été, deux cents officiers environ, logés pendant plusieurs mois dans une villa très exiguë. Durant notre séjour dans cette villa, un de nos camarades est mort de la grippe. Cet événement a naturellement produit sur nous tous la plus profonde impression, car les conditions dans lesquelles nous nous trouvions, l'absence de toute assistance médicale, notre dénuement et notre manque de résistance rendaient la propagation de la maladie plus que probable. Après avoir mis le cadavre en bière, nous l'avons déposé dans un coin de la cave de la maison. Le soir, alors que nous faisions, un de mes amis et moi, une ronde autour de la maison, l'idée nous est venue de revoir le cadavre. Comme je marchais devant, je me suis trouvé, dès mon entrée dans la cave, devant un spectacle qui m'a profondément effrayé ; je ne m'attendais pas à trouver la bière si proche de l'entrée et à voir à une si faible distance le visage du mort que le vacillement de la lumière de nos bougies avait comme animé. C'est sous l'impression de cette vision que nous avons poursuivi notre ronde. En un endroit d'où nos regards apercevaient le parc baigné par la lumière du clair de lune, une prairie éclairée comme en plein jour et, au-delà, de légers nuages vaporeux, la représentation que me suggérait toute cette atmosphère s'était concrétisée par l'image d'un chœur d'elfes dansant à la lisière du bois de cyprès proche de la prairie.

« L'après-midi du jour suivant, nous avons conduit notre pauvre camarade à sa dernière demeure. Le trajet qui séparait notre prison du cimetière de la petite localité voisine a été pour nous un douloureux et humiliant calvaire. Des adolescents bruyants, une population railleuse et persifleuse, des tapageurs grossiers ont profité de l'occasion pour manifester à notre égard des sentiments mêlés de curiosité et de haine. La conscience de mon impuissance en

face de cette humiliation que je n'aurais pas supportée dans d'autres circonstances, l'horreur devant cette grossièreté exprimée de manière aussi cynique, m'ont rempli d'amertume et m'ont plongé dans un état de dépression qui a duré jusqu'au soir. À la même heure que la veille, avec le même compagnon, j'ai repris le chemin caillouteux qui faisait le tour de notre villa. En passant devant la grille de la cave où nous avions déposé la veille le cadavre de notre camarade, je me suis souvenu de l'impression que j'avais ressentie à la vue de son visage éclairé par la lumière des bougies. Et à l'endroit d'où j'apercevais à nouveau le parc étendu sous le clair de lune, je me suis arrêté et j'ai dit à mon compagnon : « Ici nous pourrions nous asseoir sur l'herbe (*Gras*) et chanter *(singen)* une sérénade. » Mais en prononçant cette phrase j'avais commis deux lapsus : *Grab* (tombeau), au lieu de *Gras* (herbe) et *sinken* (descendre), au lieu de *singen* (chanter). Ma phrase avait donc pris le sens suivant : « Ici nous pourrions nous asseoir dans la tombe et descendre une sérénade. » Ce n'est qu'après avoir commis le second lapsus que j'ai compris ce que je voulais ; quant au premier, je l'avais corrigé, sans saisir le sens de mon erreur. Je réfléchis un instant et, réunissant les deux lapsus, je recomposai la phrase : « descendre dans la tombe » *(ins Grab sinken).* Et voilà que les images se mettent à défiler avec une rapidité vertigineuse : les elfes dansant et planant au clair de lune ; le camarade dans sa bière ; le souvenir réveillé ; les diverses scènes qui ont accompagné l'enterrement ; la sensation du dégoût et de la tristesse éprouvés ; le souvenir de certaines conversations sur la possibilité d'une épidémie ; l'appréhension manifestée par certains officiers. Plus tard, je me suis rappelé que ce jour-là était l'anniversaire de la mort de mon père, souvenir qui m'a assez étonné, étant donné que j'ai une très mauvaise mémoire des dates.

« Après réflexion, tout m'était apparu clair ; mêmes conditions extérieures dans les deux soirées consécutives, même heure, même éclairage, même endroit et même compagnon. Je me suis souvenu du

sentiment de malaise que j'avais éprouvé lorsqu'il avait été question de l'extension éventuelle de la grippe, mais aussi du commandement intérieur qui m'interdisait de céder à la peur. La juxtaposition des mots « wir *könnten* ins Grab sinken » (nous *pourrions* descendre dans la tombe) m'a, elle aussi, révélé alors sa signification, en même temps que j'ai acquis la certitude que c'est seulement après avoir corrigé le premier lapsus (*Grab* - tombeau, en *Gras* - herbe), correction à laquelle je n'ai d'abord attaché aucune importance, que pour permettre au complexe refoulé de s'exprimer, j'ai commis le second (en disant *sinken* -descendre, au lieu de *singen - chanter)*.

« J'ajoute que j'avais à cette époque-là des rêves très pénibles, dans lesquels une parente très proche m'était apparue, à plusieurs reprises, comme gravement malade, et même une fois comme morte. Très peu de temps avant que je sois fait prisonnier, j'avais appris que la grippe sévissait avec violence dans le pays habité par cette parente - à laquelle j'avais d'ailleurs fait part de mes très vives appréhensions. Plusieurs mois après les événements que je raconte, j'ai reçu la nouvelle qu'elle avait succombé à l'épidémie quinze jours avant ces mêmes événements. »

z) Le lapsus suivant illustre d'une façon frappante l'un des douloureux conflits si fréquents dans la carrière du médecin. Un homme, selon toute vraisemblance malade incurable, mais dont la maladie n'est pas encore diagnostiquée d'une façon certaine, vient à Vienne s'enquérir de son sort et prie un de ses amis d'enfance, devenu médecin célèbre, de s'occuper de son cas - ce que cet ami finit par accepter, bien qu'à contre-cœur. Il conseille au malade d'entrer dans une maison de santé et lui recommande le sanatorium « Hera ». - Mais cette maison de santé a une destination spéciale (clinique d'accouchements), objecte le malade. - Oh non, répond avec vivacité le médecin : on peut, dans cette maison, *faire mourir (um brigen)...* je veux dire *faire entrer (UNTERbringen)* n'importe quel malade. Il cherche alors à atténuer l'effet de son lapsus. - Tu ne vas

pas croire que j'ai à ton égard des intentions hostiles ? Un quart d'heure plus tard, il dit à l'infirmière qui l'accompagne jusqu'à la porte : - Je ne trouve rien et ne crois toujours pas qu'il soit atteint de ce qu'on soupçonne. Mais s'il l'était, il ne resterait, à mon avis, qu'à lui administrer une bonne dose de morphine, et tout serait fini. Or il se trouve que son ami lui avait posé comme condition d'abréger ses souffrances avec un médicament, dès qu'il aurait acquis la certitude que le cas était désespéré. Le médecin s'était donc réellement chargé (à une certaine condition) de faire mourir son ami.

n) Je ne puis résister à la tentation de citer un exemple de lapsus particulièrement instructif, bien que, d'après celui qui me l'a raconté, il remonte à 20 années environ. Une dame déclare un jour, dans une réunion (et le ton de sa déclaration révèle chez elle un certain état d'excitation et l'influence de certaines tendances cachées) : Oui, pour plaire aux hommes, une femme doit être jolie ; le cas de l'homme est beaucoup plus simple : il lui suffit d'avoir *cinq* membres droits ! Cet exemple nous révèle le mécanisme intime d'un lapsus par *condensation* ou par *contamination* (voir p. 63). Il semblerait, à première vue, que cette phrase résulte de la fusion de deux propositions :

il lui suffit d'avoir quatre *membres droits*

il lui suffit d'avoir *cinq sens* intacts.

Ou bien, on peut admettre que l'élément *droit* est commun aux deux intentions verbales qui auraient été les suivantes

il lui suffit d'avoir ses membres *droits*

et de les maintenir *droits* tous *les cinq.*

Rien ne nous empêche d'admettre que ces deux phrases ont contribué à introduire, dans la proposition énoncée par la dame, d'abord un nombre en général, ensuite le nombre mystérieux de *cinq,* au lieu de celui, plus simple et plus naturel en apparence, de quatre. Cette fusion ne se serait pas produite, si le nombre *cinq*

n'avait pas, dans la phrase échappée comme lapsus, sa signification propre, celle d'une vérité cynique qu'une femme ne peut énoncer que sous un certain déguisement. - Nous attirons enfin l'attention sur le fait que, telle qu'elle a été énoncée, cette phrase constitue aussi bien un excellent mot d'esprit qu'un lapsus amusant. Tout dépend de l'intention, consciente ou inconsciente, avec laquelle cette femme a prononcé la phrase. Or, son comportement excluait toute intention consciente ; il ne s'agissait donc pas d'un mot d'esprit !

La ressemblance entre un lapsus et un jeu de mots peut aller très loin, comme dans le cas communiqué par 0. Rank, où la personne qui a commis le lapsus finit par en rire comme d'un véritable jeu de mots *Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanal.,* I, 1913*) :*

« Un homme marié depuis peu et auquel sa femme, très soucieuse de conserver sa fraîcheur et ses apparences de jeune fille, refuse des rapports sexuels trop fréquents, me raconte l'histoire suivante qui l'avait beaucoup amusé, ainsi que sa femme : le lendemain d'une nuit au cours de laquelle il avait renoncé au régime de continence que lui imposait sa femme, il se rase dans la chambre à coucher commune et se sert, comme il l'avait déjà fait plus d'une fois, de la houppe déposée sur la table de nuit de sa femme, encore couchée. Celle-ci, très soucieuse de son teint, lui avait souvent défendu d'utiliser sa houppe ; elle lui dit donc, contrariée : « Tu *me* poudres de nouveau avec *ta* houppe ! » Voyant son mari éclater de rire, elle s'aperçoit qu'elle a commis un lapsus (elle voulait dire : tu *te* poudres de nouveau avec *ma* houppe) et se met à rire à son tour (dans le jargon viennois *pudern - poudrer* - signifie *coïter ;* quant à *houppe,* sa signification symbolique - pour phallus - n'est, dans ce cas, guère douteuse). »

L'affinité qui existe entre le lapsus et le jeu de mots se manifeste encore dans le fait que le lapsus n'est généralement pas autre chose qu'une abréviation :

i) Une jeune fille ayant terminé ses études secondaires se fait inscrire, pour suivre la mode, à la Faculté de Médecine. Au bout de quelques semestres, elle renonce à la médecine et se met à étudier la chimie. Quelques années après, elle parle de ce changement dans les termes suivants : « la dissection, en général, ne m'effrayait pas ; mais un jour où je dus arracher les ongles des doigts d'un cadavre, je fus dégoûtée de toute la *chimie.* »

k) J'ajoute encore un autre cas de lapsus, dont l'interprétation ne présente aucune difficulté. « Un professeur d'anatomie cherche à donner une description aussi claire que possible de la cavité nasale qui, on le sait, constitue un chapitre très difficile de l'anatomie du crâne. Lorsqu'il demande si tous les auditeurs ont bien compris ses explications, il reçoit en réponse un oui unanime. À quoi le professeur, connu pour être un personnage fort présomptueux, répond à son tour : « je le crois difficilement, car les personnes qui se font une idée correcte de la structure de la cavité nasale peuvent, même dans une ville comme Vienne, être comptées sur *un doigt...* pardon, je voulais dire sur les doigts d'une main. »

h) Le même anatomiste dit une autre fois : « En ce qui concerne les organes génitaux de la femme, on a, malgré de nombreuses *tentations* (Versuchungen)... pardon, malgré de nombreuses *tentatives* (Versuche) »...

u) Je dois au docteur Alf. Robitschek ces deux exemples de lapsus qu'il a retrouvés chez un vieil auteur français (Brantôme [1572-1614] : Vies *des dames galantes. Discours second).* Je transcris ces deux cas dans leur texte original.

« Si ay-je cogneu une très belle et honneste dame de par le monde, qui, devisant avec un honneste gentilhomme de la cour des affaires de la guerre durant ces civiles, elle luy dit : « J'ay ouy dire que le roy a faict rompre tous les c... de ce pays-là. » Elle vouloit dire les *ponts.* Pensez que, venant de coucher d'avec son mary, ou

songeant à son amant, elle avait encor ce nom frais en la bouche ; et le gentilhomme s'en eschauffer en amours d'elle pour ce mot. »

« Une autre dame que j'ay cogneue, entretenant une autre grand dame plus qu'elle, et luy louant et exaltant ses beautez, elle luy dit après : « Non, madame, ce que je vous en dis : ce n'est point pour vous *adultérer ;* voulant dire *adulatrer,* comme elle le rhabilla ainsi : pensez qu'elle songeoit à adultérer. »

Dans le procédé psychothérapeutique dont j'use pour défaire et supprimer les symptômes névrotiques, je me trouve très souvent amené à rechercher dans les discours et les idées, en apparence accidentels, exprimés par le malade, un contenu qui, tout en cherchant à se dissimuler, ne s'en trahit pas moins, à l'insu du patient, sous les formes les plus diverses. Le lapsus rend souvent, à *ce* point de vue, les services les plus précieux, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par des exemples très instructifs et, à beaucoup d'égards, très bizarres. Tel malade parle, par exemple, de sa tante qu'il appelle sans difficulté et sans s'apercevoir de son lapsus, « ma mère » ; telle femme parle de son mari, en l'appelant « frère ». Dans l'esprit de ces malades, la tante et la mère, le mari et le frère se trouvent ainsi « identifiés », liés par une association, grâce à laquelle ils s'évoquent réciproquement, ce qui signifie que le malade les considère comme représentant le même type. Ou bien : un jeune homme de 20 ans se présente à ma consultation en me déclarant : « Je suis le *père* de N. N. que vous avez soigné... Pardon, je veux dire que je suis son frère ; il a quatre ans de plus que moi. » Je comprends que par ce lapsus il veut dire que, comme son frère, il est malade par la faute du père, que, tout comme son frère, il vient chercher la guérison, mais que c'est le père dont le cas est le plus urgent. D'autres fois, une combinaison de mots inaccoutumée, une expression en apparence forcée suffisent à révéler l'action d'une idée refoulée sur le discours du malade, dicté par des mobiles tout différents.

C'est ainsi que dans les troubles de la parole, qu'ils soient sérieux ou non, mais qui peuvent être rangés dans la catégorie des « lapsus », je retrouve l'influence, non pas du contact exercé par les sons les uns sur les autres, mais d'idées extérieures à l'intention qui dicte le discours, la découverte de ces idées suffisant à expliquer l'erreur commise. Je ne conteste certes pas l'action modificatrice que les sons peuvent exercer les uns sur les autres ; mais les lois qui régissent cette action ne me paraissent pas assez efficaces pour troubler, à elles seules, l'énoncé correct du discours. Dans les cas que j'ai pu étudier et analyser à fond, ces lois n'expriment qu'un mécanisme préexistant dont se sert un mobile psychique extérieur au discours, mais qui ne se rattache nullement aux rapports existant entre ce mobile et le discours prononcé. *Dans un grand nombre de substitutions, le lapsus fait totalement abstraction de ces lois de relations tonales.* Je suis sur ce point entièrement d'accord avec Wundt qui considère également les conditions du lapsus comme très complexes et dépassant de beaucoup les simples effets de contact exercés par les sons les uns sur les autres.

Mais tout en considérant comme certaines ces « influences psychiques plus éloignées », pour me servir de l'expression de Wundt, je ne vois aucun inconvénient à admettre que les conditions du lapsus, telles qu'elles ont été formulées par Meringer et Mayer, se trouvent facilement réalisées lorsqu'on parle rapidement et que l'attention est plus ou moins distraite. Dans certains des exemples cités par ces auteurs, les conditions semblent cependant avoir été plus compliquées. Je reprends l'exemple déjà cité précédemment .

Es war mir auf der *Schwest...*

Brust so schwer [29].

Je reconnais bien que dans cette phrase la syllabe *Schwe* a pris la place de la syllabe *Bru.* Mais ne s'agit-il que de cela ? Il n'est

29 « J'avais un tel poids sur la poitrine. » *Schwest* (mot inexistant, formant un lapsus, par substitution de la syllabe *Schwe à* la syllabe Bru).

guère besoin d'insister sur le fait que d'autres motifs et d'autres relations ont pu déterminer cette substitution. J'attire notamment l'attention sur l'association *Schwester-Bruder* (sœur-frère) ou, encore, sur l'association *Brust der Schwester* (la poitrine de la sœur), qui nous conduit à d'autres ensembles d'idées. C'est cet auxiliaire travaillant dans la coulisse qui confrère à l'inoffensive syllabe *Schwe* la force de se manifester à titre de lapsus.

Pour d'autres lapsus, on peut admettre que c'est une ressemblance tonale avec des mots et des sens obscènes qui est à l'origine de leur production. La déformation et la défiguration intentionnelles de mots et de phrases, que des gens mai élevés affectionnent tant, ne visent en effet qu'à utiliser un prétexte anodin pour rappeler des choses défendues, et ce jeu est tellement fréquent qu'il ne serait pas étonnant que les déformations en question finissent pas se produire à l'insu des sujets et en dehors de leur intention [30]. - « Ich fordere Sie auf, auf das Wohl unseres Chefs aufzustossen » (Je vous invite à démolir la prospérité de notre chef) ; au lieu de : « auf das wohl unseres Chefs anstossen » - « à boire à la prospérité de notre chef »). Il n'est pas exagéré de voir dans ce lapsus une parodie involontaire, reflet d'une parodie intentionnelle. Si j'étais le chef à l'adresse duquel l'orateur a prononcé cette phrase avec son lapsus, je me dirais que les Romains agissaient bien sagement, en permettant aux soldats de l'empereur triomphant d'exprimer dans des chansons satiriques le mécontentement qu'ils pouvaient éprouver à son égard. Meringer raconte qu'il s'est adressé un jour à une personne qui, en sa qualité de membre le plus âgé de la société, portait le titre honorifique, et cependant familier, de « senexl » ou

30 Chez une de mes malades la manie du lapsus, en tant que symptôme, avait pris des proportions telles qu'elle en est arrivée *à* l'enfantillage qui consiste à dire uriner pour *ruiner*.

« altes senexl [31] », en lui disant : « Prost [32], senex altesl ». il fut effrayé lorsqu'il s'aperçut de son lapsus (p. 50). On comprendra son émotion, si l'on songe combien le mot « Altesl » ressemble à l'injure : « Alter Esel [33] ». Le manque de respect envers les plus âgés (chez les enfants, envers le père) entraîne de graves châtiments.

J'espère que les lecteurs ne refuseront pas toute valeur aux distinctions que j'établis en ce qui concerne l'interprétation des lapsus, bien que ces distinctions ne soient pas susceptibles de démonstration rigoureuse, et qu'ils voudront bien tenir compte des exemples que j'ai moi-même réunis et analysés. Et si je persiste à espérer que les cas de lapsus, même les plus simples en apparence, pourront un jour être ramenés à des troubles ayant leur source dans une idée à moitié refoulée, *extérieure* à la phrase ou au discours qu'on prononce, j'y suis encouragé par une remarque intéressante de Meringer lui-même. Il est singulier, dit cet auteur, que personne ne veuille reconnaître avoir commis un lapsus. Il est des gens raisonnables et honnêtes qui sont offensés, lorsqu'on leur dit qu'ils se sont rendus coupables d'une erreur de ce genre. Je ne crois pas que ce fait puisse être généralisé dans la mesure où le fait Meringer, en employant le mot « personne ». Mais les signes d'émotion qu'on suscite en prouvant à quelqu'un qu'il a commis un lapsus, et qui sont manifestement très voisins de la honte, ces signes sont significatifs. Ils sont de même nature que la contrariété que nous éprouvons, lorsque nous ne pouvons retrouver un nom oublié, que l'étonnement que nous cause la persistance d'un souvenir apparemment insignifiant : dans tous ces cas le trouble est dû vraisemblablement à l'intervention d'un motif inconscient.

La déformation de noms exprime le mépris, lorsqu'elle est intentionnelle, et on devrait lui attribuer la même signification dans

31 *Senexl,* du mot latin « senex », *vieux, alt, alte, altes -vieux ; altes senexl - vénérable vieillard ;* locution empruntée à l'argot des étudiants allemands.

32 *Prost ou Prosit - À* votre santé. Même provenance. (N. d. T.)

33 « Vieil âne. » (N. d. T.)

toute une série de cas où elle apparaît comme un lapsus accidentel. La personne qui, selon Mayer, dit une première fois « Freuder » pour « Freud », parce qu'elle avait prononcé quelques instants auparavant le nom de « Breuer » (p. 38), et qui, une autre fois, parla de la méthode de « Freuer-Breud), au lieu de : « Freud-Breuer » (p. 28), était un collègue qui n'était pas enchanté de ma méthode. Je citerai plus loin, à propos des erreurs d'écriture, un autre cas de déformation d'un nom, justiciable de la même explication [34].

Dans ces cas intervient, à titre de facteur perturbateur, une critique que nous pouvons laisser de côté, parce qu'elle ne correspond pas à l'intention de celui qui parle, au moment même où il parle.

En revanche, la substitution d'un nom à un autre, l'appropriation d'un nom étranger, l'identification au moyen d'un lapsus signifient certainement l'usurpation d'un honneur dont, pour une raison ou une autre, on n'a pas conscience au moment où on s'en rend coupable. M. S. Ferenczi raconte un fait de ce genre remontant au temps où il était encore écolier :

« Alors que j'étais élève de la première classe (c'est-à-dire de la classe la plus élémentaire) du lycée, j'eus à réciter (pour la première fois dans ma vie) publiquement (c'est-à-dire devant toute la classe) une poésie. Je m'étais très bien préparé et fus tout étonné d'entendre mes camarades éclater de rire dès les premiers mots que je prononçai. Le professeur s'empressa de m'expliquer la cause de ce singulier accueil : j'avais énoncé très correctement le titre de la

34 On peut noter aussi que ce sont les aristocrates qui, le plus souvent, déforment les noms des médecins qu'ils ont consultés, d'où l'on peut conclure qu'ils n'ont pour ceux-ci que peu d'estime, malgré la courtoisie avec laquelle ils ont l'habitude de les traiter extérieurement. - Je cite ici quelques excellentes remarques sur l'oubli de noms que j'emprunte au professeur E. Jones (alors à Toronto), qui a traité en anglais le sujet qui nous intéresse ici (« Psychopathology of Everyday Life », *American Journ. of Psychology,* Oct. 1911) :

poésie « Aus der Ferne », mais au lieu de donner le nom exact de l'auteur, j'avais donné le mien. Or le nom de l'auteur était : Alexander (Sándor) Petöfi. La similitude des prénoms (je m'appelle, moi aussi, Sándor) a sans doute favorisé la confusion ; mais sa véritable cause résidait certainement dans le fait que je m'identifiais alors dans mes secrets désirs avec le héros célébré dans ce poème. Et, même consciemment, j'avais pour lui un amour et une estime qui confinaient à l'adoration. C'est naturellement ce malheureux

« Peu de gens peuvent réprimer un mouvement de contrariété, lorsqu'il s'aperçoivent qu'on a oublié leur nom, surtout lorsqu'ils pouvaient espérer ou s'attendre à ce que la personne en question le retint. Sans réfléchir, ils se disent aussitôt que cette personne n'aurait certainement pas commis cet oubli, si le porteur de ce nom lui avait laissé une impression plus ou moins forte, le nom étant considéré comme un élément essentiel de la personnalité. D'autre part, il n'y a rien de plus flatteur que de s'entendre appeler par son nom par une personnalité de la part de laquelle on ne s'y attendait pas. Napoléon, qui était passé maître dans l'art de traiter les hommes, a fourni, pendant sa malheureuse campagne de 1814, une preuve étonnante de sa mémoire des noms. Se trouvant dans la ville de Craonne, il se rappela avoir connu, vingt ans auparavant, le maire de cette ville, De Bussy, dans un certain régiment. La conséquence en fut que De Bussy, ravi et enchanté, se consacra à son service avec un dévouement sans borne. Aussi n'y a-t-il pas de plus sûr moyen de froisser un homme que de feindre avoir oublié son nom ; on montre ainsi que cet homme vous est indifférent, au point que vous ne vous donnez même pas la peine de retenir son nom. Cet article joue d'ailleurs un certain rôle dans la littérature. C'est ainsi qu'on lit dans *Fumée* de Tourguénieff : « Trouvez-vous Baden toujours amusant, Monsieur... Litvinov ? » Ratmirov avait l'habitude de prononcer le nom de Litvinov avec une certaine hésitation, comme s'il lui était difficile de s'en souvenir. Par là, ainsi que par la manière hautaine avec laquelle il soulevait son chapeau lorsqu'il rencontrait Litvinov, il voulait blesser celui-ci dans son orgueil. Dans un passage d'un autre roman : Père *et Fils,* le même auteur écrit : « Le gouverneur invita Kirsanov et Bazarov au bal et répéta cette invitation quelques minutes plus tard, en ayant l'air de les considérer comme frères et en s'adressant à Kirsanov. » Ici l'oubli de l'invitation antérieure, la confusion des noms et l'impossibilité de distinguer les jeunes gens l'un de l'autre constituent une accumulation de vexations. La déformation d'un nom a la même signification qu'un oubli ; elle constitue le premier pas vers ce dernier.

complexe à base d'ambition qui est responsable de mon acte manqué. »

Un autre cas d'identification par appropriation du nom d'une autre personne m'a été raconté par un jeune médecin qui, timide et respectueux, se présenta au célèbre Virchow, en se nommant : « Le Docteur Virchow. » Étonné, le professeur se retourna et lui demanda : « Tiens, vous vous appelez également Virchow ? » J'ignore comment le jeune ambitieux a expliqué son lapsus, s'il s'est tiré d'affaire en disant qu'en présence de ce grand nom il s'était senti tellement petit qu'il en avait oublié le sien ou s'il a eu le courage d'avouer qu'il espérait devenir un jour aussi célèbre que Virchow et qu'il priait M. le Conseiller Intime de ne pas le traiter avec trop de mépris : toujours est-il que l'une de ces deux raisons (et peut-être les deux à la fois) a certainement provoqué l'erreur que le jeune homme a commise en se présentant.

Pour des motifs personnels, je suis obligé de n'être pas trop affirmatif quant à l'interprétation du cas suivant. Au cours du Congrès International tenu à Amsterdam en 1907, la conception de l'hystérie formulée par moi fut l'objet de très vives discussions. Un de mes adversaires les plus acharnés s'était laissé tellement gagner par la chaleur de ses attaques que, se substituant à moi, il avait à plusieurs reprises parlé en mon nom. Il disait par exemple : « On sait que Breuer et moi avons montré... », alors qu'il voulait dire « Breuer et Freud... » Il y a aucune ressemblance entre le nom de mon adversaire et le mien. Cet exemple, parmi beaucoup d'autres du même genre, de lapsus par substitution de noms montre que le lapsus n'a nullement besoin de la facilité que lui offre la ressemblance tonale et qu'il peut se produire à la faveur de rapports cachés, de nature purement psychique.

Dans d'autres cas, beaucoup plus significatifs, c'est la critique dirigée contre soi-même, c'est une opposition intime contre ce qu'on se propose de dire, qui déterminent le remplacement de l'énoncé

voulu par son contraire. On constate alors avec étonnement que l'énoncé d'une affirmation, d'une assurance, d'une protestation, est en contradiction avec l'intention véritable et que le lapsus met à nu une absence de sincérité profonde [35]. Le lapsus devient ici un moyen d'expression mimique ; il sert d'ailleurs souvent à exprimer ce qu'on ne voulait pas dire, à se trahir soi-même. Tel est, par exemple, le cas de cet homme qui dédaigne les rapports sexuels dits « normaux » et qui dit, au cours d'une conversation où il est question d'une jeune fille connue pour sa coquetterie : « si elle était avec moi, elle désapprendrait vite à *koëttieren ».* Il n'est pas difficile de voir que le mot *koëttieren* (mot inexistant), employé à la place du mot *kokettieren* (coquetter), n'est que le reflet déformé du mot *koitieren* (coïter) qui, du fond de l'inconscient, a déterminé ce lapsus. Et voilà un autre cas : « Nous avons un oncle qui nous en veut de ne pas être venus le voir depuis des mois. Nous apprenons qu'il a changé d'appartement et nous saisissons cette occasion pour lui faire enfin une visite. Il parait content de nous voir, et lorsque nous prenons congé de lui, il nous dit très affectueusement : « J'espère désormais vous voir plus *rarement* qu'auparavant. »

Par une coïncidence favorable, les mots du langage peuvent occasionnellement déterminer des lapsus qui vous bouleversent comme des révélations inattendues ou produisent l'effet comique d'un mot d'esprit achevé.

Tel est, par exemple, le cas observé et communiqué par le Dr Reitler :

« Votre chapeau neuf est ravissant, dit une dame à une autre, sur un ton admiratif ; c'est vous-même qui l'avez si prétentieusement orné ? » (aufgepatzt, au lieu de aufgeputzt, garni).

35 C'est en mettant dans sa bouche un lapsus de ce genre que B. Anzengruber flétrit dans « G'wissenswurm », l'héritier hypocrite qui n'attend que la mort de celui dont il doit hériter.

« Les éloges que la dame voulait adresser à son amie durent en rester là ; car la critique qu'elle avait formulée dans *son for* intérieur, en trouvant la *garniture* du chapeau *(HutaufPUTZ) prétentieuse* (eine *PATZerei),* s'est trop bien manifestée dans le malencontreux lapsus, pour que quelques phrases d'admiration conventionnelle aient pu paraître sincères. »

Moins sévère mais également évidente, l'intention critique de l'exemple suivant :

« Une dame est en visite chez une amie, qui finit par la lasser par son bavardage incessant et insupportable. Elle réussit à couper la conversation et à prendre congé, lorsque son amie, qui l'a accompagnée dans l'antichambre, l'arrête de nouveau et recommence à l'abasourdir par un flot de paroles que l'autre est obligée d'écouter, la main sur le bouton de la porte. Elle réussit enfin à l'interrompre par cette question : « Êtes-vous chez vous dans l'*antichambre (Vorzimmer) ? »* L'étonnement de l'amie lui révèle son lapsus. Fatiguée par le long stationnement dans l'antichambre *(Vorzimmer),* elle voulait mettre fin au bavardage, en demandant : « Êtes-vous chez vous *le matin (Vormittag) ? »* et trahit ainsi l'impatience que lui causait ce nouveau retard.

L'exemple suivant, communiqué par le Dr Max Graf témoigne d'une absence de sang-froid et de maîtrise de soi :

« Au cours de la réunion générale de l'association de journalistes *Cancordia,* un jeune et besogneux sociétaire prononce un violent discours d'opposition et laisse échapper, dans son emportement, les mots suivants : « Messieurs les membres des *avances (VORSCHUSSmitglieder). »* Il voulait dire : messieurs les membres du bureau *(VORstandsmitglieder)* ou du comité *(AussCHUSSmitglieder) ;* les uns et les autre avaient en effet le droit d'accorder des avances, et le jeune orateur venait justement de leur adresser une demande de prêt. »

Nous avons vu, dans l'exemple *Vorschwein,* qu'un lapsus se produit facilement, lorsqu'on s'efforce de réprimer des mots injurieux. Il constitue alors une sorte de dérivatif. En voici un exemple :

Un photographe qui s'était juré, dans ses rapports avec ses employés maladroits, d'éviter les termes empruntés à la zoologie, dit à un apprenti qui, voulant vider un grand vase plein, répand la moitié de son contenu à terre : « Dites donc, *l'homme,* vous auriez dû commencer par transvaser un peu de liquide. » Seulement, au lieu d'employer le mot correct : « *chöpfen* (transvaser), il a lâché le mot *schäfsen* (de *Schaf - mouton).* Et aussitôt après il dit à une de ses employées qui, par inadvertance, a détérioré une douzaine de plaques assez chères : « On dirait que vous avez les *cornes* brûlées *(Horn verbrannt).* » *Il* voulait dire :« les mains brûlées » (Hand *verbrannt).*

Dans l'exemple suivant nous avons un excellent cas d'aveu involontaire par lapsus. Certaines des circonstances qui l'ont accompagné justifient sa reproduction complète d'après la communication publiée par M. A. A. Brill dans *Zentralbl.* f. *Psychoanalyse* (2e année, 1) [36].

« Je me promène un soir avec le Dr Frink, et nous nous entretenons des affaires de la Société Psychanalytique de New York. Nous rencontrons un collègue, le Dr R., que je n'ai pas vu depuis des années et dont j'ignore totalement la vie privée. Nous sommes très contents, l'un et l'autre, de nous retrouver, et nous nous rendons, sur ma proposition, dans un café où nous passons deux heures dans une conversation animée. R. paraissait être au courant de ma vie, car, après les salutations d'usage, il me demande des nouvelles de mon enfant et ajoute qu'il a souvent de mes nouvelles par un ami commun et qu'il s'intéresse à ce que je fais, depuis qu'il a été mis au courant de mes travaux par les journaux médicaux. Lorsque je lui demande

36 Attribué par erreur à E. Jones.

s'il est marié, il répond négativement et ajoute :« Pourquoi voulez-vous qu'un homme comme moi se marie ? »

« Au moment de quitter le café, il s'adresse brusquement à moi : « Je voudrais bien savoir ce que vous feriez dans un cas comme celui-ci : je connais une infirmière qui est impliquée, à titre de complice, dans un procès en divorce. La femme a intenté le procès à son mari, dénoncé la complicité de l'infirmière, et il a obtenu le divorce [37]. » Ici je l'interromps : « vous voulez dire qu'elle a obtenu le divorce. » Il se reprend aussitôt :« Naturellement, c'est *elle* qui a obtenu le divorce », et il me raconte ensuite que le procès et le scandale qu'il a soulevé ont tellement bouleversé : l'infirmière qu'elle s'est mise à boire, que ses nerfs sont complètement ébranlés, etc., et il me demande un conseil sur la manière de la traiter.

« Dès que j'eus relevé son erreur, je le priai de me l'expliquer, mais je reçus les réponses étonnées habituelles : n'avons-nous pas tous le droit de nous tromper ? Après tout, ce n'est qu'un accident, dont il est oiseux de chercher la signification, etc. Je réplique en disant que chaque lapsus a ses causes et ses raisons, que je serais tenté de croire qu'il est lui-même le héros de l'histoire qu'il vient de me raconter, s'il ne m'avait pas dit auparavant qu'il n'était pas marié ; car le lapsus s'expliquerait par son désir de voir le procès se terminer à son avantage et non en faveur de sa femme afin de n'avoir pas à lui servir de pension alimentaire et de pouvoir se remarier à New York. Il écarte obstinément mes soupçons, mais manifeste en même temps une réaction affective exagérée, donne des signes d'excitation évidents et finit par éclater de rire. Lorsque je l'invite à me dire la vérité, dans l'intérêt de l'explication scientifique, je reçois la réponse suivante : « Si vous ne voulez pas entendre de ma bouche un mensonge, vous devez croire à mon célibat et vous persuader que votre explication psychanalytique est totalement fausse. » Et il ajoute que des hommes comme moi qui s'attachent aux détails les plus

37 « D'après nos lois, le divorce n'est prononcé que s'il est prouvé que l'une des deux parties a porté atteinte au mariage et il n'est accordé qu'à la victime. »

insignifiants sont tout simplement dangereux. Puis il se souvient d'un autre rendez-vous et prend congé de nous.

« Nous étions cependant, le Dr Frink et moi, convaincus de l'exactitude de mon explication ; aussi me décidai-je à en obtenir la preuve ou la contre-preuve, en cherchant des renseignements ailleurs. Je me rendis donc, quelques jours plus tard, en visite chez un voisin, un vieil ami du Dr R., qui confirma en tous points mon explication. Le procès avait eu lieu quelques semaines auparavant, l'infirmière ayant été citée comme complice. - Le Dr R. est maintenant convaincu de l'exactitude des mécanismes freudiens. »

L'aveu involontaire perce également, à n'en pas douter, dans le cas suivant communiqué par M. O. Rank :

« Un père, qui n'est guère patriote et qui voudrait élever ses enfants sans leur inculquer le sentiment patriotique qu'il considère comme superflu, blâme ses fils d'avoir pris part à une manifestation patriotique ; ceux-ci invoquant l'exemple de leur oncle, le père s'écrie : « votre oncle est le dernier homme que vous devriez imiter ; c'est un idiot » (la prononciation allemande est *idiote).* Voyant l'expression étonnée de ses enfants, que ce ton surprend, le père s'aperçoit qu'il a commis un lapsus et dit en s'excusant : « J'ai naturellement voulu dire : patriote. »

M. J. Stärcke rapporte un cas de lapsus dans lequel l'auteur (une dame) reconnaît elle-même un aveu involontaire ; M. Stärcke fait suivre son récit d'une remarque excellente, bien que dépassant les limites d'une simple interprétation (l*. c*.).

« Une femme-dentiste promet à sa sœur de l'examiner un jour, afin de voir si les faces latérales de ses deux grosses molaires sont en *contact* (c'est-à-dire s'il n'existe pas entre elles un intervalle où puissent rester des débris alimentaires). Mais la dentiste tardant à tenir sa promesse, sa sœur dit en plaisantant : « Elle soigne bien une collègue en ce moment ; quant à sa sœur, elle la fait toujours attendre. » Enfin la dentiste se décide à pratiquer l'examen promis,

trouve en effet une petite cavité dans une des molaires et dit : « Je ne croyais pas que la dent fût si malade : je croyais seulement qu'il n'y avait pas de « comptant » *(Kontant)...*je veux dire de « contact » (Kontakt). » *« Tu* vois bien, répliqua sa sœur en riant, que c'est seulement par avarice que tu m'as fait attendre plus longtemps que tes malades payants ! »

(Je n'ai évidemment pas le droit de substituer mes idées à celles de cette dame, ni d'en tirer des conclusions, mais en entendant le récit de ce lapsus, j'ai pensé que ces deux jeunes femmes charmantes et intelligentes n'étaient pas mariées et connaissaient très peu de jeunes gens ; et je me suis demandé si elles n'auraient pas plus de *contact* avec des jeunes gens, si elles avaient plus de *comptant). »*

Voici un autre lapsus auquel on peut attribuer la signification d'un aveu involontaire. Je cite le cas d'après Th. Reik (l. *c.*).

« Une jeune fille allait être fiancée à un jeune homme qui ne lui était pas sympathique. Afin de rapprocher les jeunes gens, les parents conviennent d'un rendez-vous auquel assistent les fiancés éventuels. La jeune fille a assez de tact et de sang-froid pour ne pas montrer au prétendant, qui est très galant envers elle, les sentiments peu favorables qu'il lui inspire. Cependant, à sa mère qui lui demande comment elle a trouvé le jeune homme, elle répond poliment : « il est tout à fait *désagréable (liebensWIDRiG,* au lieu de *liebensWÜRDIG - aimable).* »

Non moins intéressant à cet égard est un autre lapsus que M. O. Rank décrit *(Internat. Zeitschr.* f *Psychoanal.)* comme un « lapsus spirituel ».

« il s'agit d'une femme mariée qui aime entendre raconter des anecdotes et ne dédaigne pas les aventures extraconjugales, lorsqu'elles sont récompensées par des cadeaux en conséquence. Un jour, un jeune homme qui sollicite ses faveurs lui raconte, non sans intention, l'histoire suivante bien connue : « Un négociant sollicite

les faveurs de la femme, quelque peu prude, de son associé et ami ; elle lui promet enfin de lui céder, en échange d'une somme de mille florins. Le mari de la dame devant s'absenter sur ces entrefaites, l'associé lui emprunte mille florins en lui promettant de les rembourser le lendemain même à sa femme. Il va sans dire qu'en remettant à celle-ci la somme en question, il lui fait croire que cette somme, dont il tait naturellement la provenance, représente le cadeau promis. Lorsque le mari, à son retour, lui réclame les mille florins que devait lui remettre son associé, elle se croit découverte, et l'histoire se termine pour elle non seulement par un préjudice matériel, mais encore par un affront. » - Lorsque le jeune homme, au cours de son récit, en est arrivé au passage où le séducteur dit à son associé : « je *rembourserai* demain cet argent à ta femme », son auditrice l'interrompt par ces mots significatifs : « Dites donc, ne me l'avez-vous pas déjà *remboursé*... pardon, je voulais dire : raconté ? » Elle ne pouvait guère avouer plus nettement, à moins de l'exprimer directement, qu'elle était toute disposée à se donner dans les mêmes conditions. »

M. V. Tausk publie (dans *Internat. Zeitschr.* f *Psychoanal.,* IV, 1916) un beau cas d'aveu involontaire, avec solution inoffensive, sous ce titre : *La foi des pères.*

« Comme ma fiancée était chrétienne, raconte M. A., et ne voulait pas se convertir au judaïsme, j'ai été obligé, pour pouvoir me marier, de me convertir du judaïsme au christianisme. Ce n'est pas sans une résistance intérieure que j'ai changé de confession, mais la fin me semblait justifier cette conversion, et cela d'autant plus que je ne possédais aucune conviction religieuse et que je n'étais rattaché au judaïsme que par des liens purement extérieurs. Mais malgré ma conversion, je n'ai jamais désavoué le judaïsme, et parmi mes relations peu de gens savent que je suis converti.

« De mon mariage sont nés deux fils, tous deux baptisés selon les rites chrétiens. Lorsque mes garçons eurent atteint un certain

âge, je les mis au courant de leurs origines juives, afin que, subissant les influences antisémites de l'école, ils n'y trouvent pas une raison superflue et absurde de se retourner contre leur père.

« Il y a quelques années, je passais mes vacances avec mes garçons, qui fréquentaient alors l'école primaire, à *D.,* dans une famille d'instituteurs. Un jour la femme de l'instituteur (ils étaient d'ailleurs l'un et l'autre amicalement disposés à notre égard), qui ne se doutait pas de nos origines juives, se livra à quelques invectives assez violentes contre les Juifs. J'aurais dû relever bravement le défi, pour donner à mes fils un exemple de « courage de mes opinions », mais je reculai devant les explications désagréables qui auraient certainement suivi mon aveu. Je fus encore retenu par la crainte d'avoir à quitter l'agréable séjour que nous avions trouvé et de gâter les vacances, déjà assez courtes, dont nous disposions, mes enfants et moi, au cas où nos hôtes, apprenant que nous sommes juifs, auraient adopté à notre égard une attitude inamicale.

« Craignant cependant que mes garçons, qui n'avaient pas les mêmes raisons de se retenir que moi, ne finissent par trahir naïvement et sincèrement la fatale vérité, s'ils continuaient à assister à la conversation, je pris la décision de les éloigner, en les envoyant dans le jardin.

« Allez dans le jardin, Juifs », dis-je ; mais je me corrigeai aussitôt : « garçons ». (Confusion entre les mots *Juden* - juifs, et *Jungen - garçons)*. C'est ainsi qu'il m'a fallu commettre un lapsus pour exprimer le « courage de mes opinions. » Mes hôtes n'ont sans doute tiré de ce lapsus, dont ils ne voyaient pas la signification, aucune conclusion ; quant à moi, j'en ai tiré cette leçon qu'on ne renie pas impunément la foi de ses pères, lorsqu'on est fils soi-même et qu'on a des fils. »

Et voici un cas moins anodin et que je ne communiquerais pas, s'il n'avait été consigné, pendant l'audience même, par le magistrat, en vue de cette collection :

Un réserviste accusé de vol avec effraction répond à une question concernant sa situation militaire : « Je fais toujours partie de la territoriale, attendu que je n'ai pas encore été libéré de ce service. » C'est du moins ce qu'il voulait dire ; mais au lieu d'employer le mot correct *DIENSTstellung,* il a commis un lapsus, en disant *DIEBSstellung* (le mot *Dieb* signifiant *voleur).*

Le lapsus est assez amusant, lorsque le malade s'en sert pour confirmer, au cours d'une contradiction, ce que le médecin cherche à établir pendant un examen psychanalytique. J'avais un jour à interpréter le rêve d'un de mes patients, rêve au cours duquel s'était présenté le nom *Jauner.* Le rêveur connaissait une personne portant ce nom, mais il était impossible de trouver la raison pour laquelle cette personne était mêlée au rêve ; aussi risquai-je la supposition que ce pouvait être à cause de la ressemblance qui existe entre ce nom *Jauner* et le mot injurieux *Gauner* (escroc). Le patient nia avec énergie et colère, mais tout en niant il commit un lapsus dans lequel la lettre *g* se trouvait également remplacée par la lettre j : il me dit notamment que ma supposition était trop « risquée », mais en substituant au mot *gewagt* le mot (inexistant) *jewagt.* Il m'a suffi d'attirer son attention sur ce lapsus, pour obtenir la confirmation de mon interprétation.

Lorsque, dans une discussion sérieuse, l'un des deux adversaires commet un lapsus de ce genre, qui lui fait dire le contraire de ce qu'il voulait, cela le met dans un état d'infériorité par rapport à l'autre, qui manque rarement de profiter de l'amélioration de sa position.

Dans de tels cas, il devient évident que, d'une façon générale, les hommes attachent aux lapsus et autres actes manqués la même signification que celle que nous préconisons dans cet ouvrage, alors même qu'en théorie ils ne sont pas partisans de notre manière de voir et qu'ils ne sont pas disposés, en ce qui les concerne personnellement, à renoncer aux avantages qu'ils retirent le cas échéant de

l'indifférence dont jouissent les actes manqués. L'hilarité et la moquerie que ces erreurs de langage provoquent au moment décisif témoignent contre l'opinion généralement admise, d'après laquelle ces erreurs seraient des lapsus *linguae* purs et simples, sans aucune portée psychologique. Ce fut un personnage de l'importance du chancelier de Bülow qui, voulant sauver une situation et défendre son empereur (Nov. 1907), commit dans son discours un lapsus qui pouvait donner raison à ses adversaires :

« En ce qui concerne le présent, le cours nouveau inauguré par Guillaume II, je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit il y a un an, à savoir qu'il serait *inexact et injuste de parler d'un cercle de conseillers responsables inspirant notre empereur* (vives exclamations : irresponsables !)*...* je voulais dire de conseillers *irresponsables.* Excusez ce *lapsus linguae. »* (Hilarité.)

Grâce à l'accumulation de négations, la phrase du prince de Bülow a pu passer inaperçue pour une partie du public ; en outre, la sympathie dont jouissait l'orateur et la difficulté de sa tâche, dont tout le monde se rendait compte, ont eu cet effet que personne n'a songé à exploiter contre lui ce lapsus. Il en fut autrement d'un autre lapsus, commis une année plus tard, dans cette même enceinte du Reichstag, par un député qui, voulant dire qu'on doit faire connaître à l'Empereur la vérité « sans ménagements » (rückhaltlos) a, malgré lui, trahi le véritable sentiment qu'abritait sa loyale poitrine :

« Dép. Lattmann (national allemand) : Dans cette question de l'adresse, nous devons nous placer sur le terrain de l'ordre du jour de nos travaux. Aussi le Reichstag a-t-il le droit de faire parvenir à l'Empereur une adresse de ce genre. Nous croyons que l'unité des désirs et des idées du peuple allemand exige aussi que nous soyons d'accord sur les vérités que nous voulons faire connaître à l'empereur et, si nous devons le faire en tenant compte de nos sentiments monarchiques, nous sommes également en droit de le faire *l'échine courbée (rückgratlos).* (Hilarité bruyante qui dure

plusieurs minutes.) Messieurs, je voulais dire non (d'échine courbée » *(rückgratlos),* mais « sans ménagements » (rückhaltlos) et nous voulons espérer que, dans les moments pénibles que nous traversons, l'Empereur voudra bien prendre en considération cette manifestation franche et sincère de son peuple. »

Le journal *Vorwaerts* n'a pas manqué, dans son numéro du 12 Novembre 1906, de relever la signification psychologique de ce lapsus :

« L'échine courbée devant le trône impérial. »

« Jamais un député n'a aussi bien caractérisé, par un aveu involontaire, sa propre attitude et l'attitude de la majorité parlementaire à l'égard du monarque, que le fit l'antisémite Lattmann qui, le deuxième jour de l'interpellation, déclara dans un accès de pathos solennel que lui et ses amis voulaient dire la vérité au Kaiser, *l'échine courbée (rückgratlos).*

« La bruyante hilarité qu'avaient provoquée ses paroles a étouffé la suite du discours de ce malheureux qui se mit à balbutier, pour s'excuser et assurer qu'il voulait dire « sans ménagements » (rückhaltlos) ».

Nous trouvons dans *Wallenstein* (Piccolomini, I, 5) un joli exemple de lapsus ayant pour but, moins de souligner l'aveu de celui qui parle, que d'orienter l'auditeur qui se trouve hors de la scène. Cet exemple nous montre que le poète qui se sert de ce moyen connaissait bien le mécanisme et la signification du lapsus. Dans la scène précédente, Max Piccolomini avait passionnément pris parti pour le duc, en exaltant les bienfaits de la paix, dont il a eu la révélation au cours du voyage qu'il a fait pour accompagner au camp la fille de Wallenstein. Il laisse son père et l'envoyé de la cour dans la plus profonde consternation. Et la scène se poursuit :

Questenberg. - Malheur à nous ! Où en sommes-nous, amis ? Et le laisserons-nous partir avec cette chimère, sans le rappeler et sans lui ouvrir immédiatement les yeux ?

Octavio *(tiré d'une profonde réflexion).* - Les miens sont ouverts et ce que je vois est loin de me réjouir.

Questenberg. - De quoi s'agit-il, ami ?

Octavio. - Maudit soit ce voyage !

Questenberg. - Pourquoi ? Qu'y a-t-il ?

Octavio. - Venez ! Il faut que je suive sans tarder la malheureuse trace, que je voie de mes yeux... Venez ! *(Il veut l'emmener.)*

Questenberg. - Qu'avez-vous ? Où voulez-vous aller ?

Octavio *(pressé). - Vers* elle !

Questenberg. - Vers...

Octavio *(se reprenant).* - Vers le duc ! Allons ! etc.

Ce petit lapsus : « vers elle », au lieu de « vers lui », est fait pour nous révéler que le père a deviné la raison du parti pris par son fils, pendant que le courtisan se plaint de « ne rien comprendre à toutes ces énigme ».

M. Otto Rank a trouvé dans le *Marchand de Venise,* de Shakespeare, un autre exemple d'utilisation poétique du lapsus. Je cite la communication de Rank d'après *Zentralbl.* f *Psychoanalyse,* I, 3 *:*

« On trouve dans le *Marchand de Venise,* de Shakespeare (troisième acte, scène II), un cas de lapsus très finement motivé au point de vue poétique et d'une brillante mise en valeur au point de vue technique ; comme l'exemple relevé par Freud dans *Wallenstein, il* prouve que les poètes connaissent bien le mécanisme et le sens de cet acte manqué et supposent chez l'auditeur sa compréhension. Contrainte par son père à choisir un époux par le tirage au sort, Portia a réussi jusqu'ici à échapper par un heureux hasard à tous les prétendants qui ne lui agréaient pas. Ayant enfin trouvé en Bassanio celui qui lui plaît, elle doit craindre qu'il ne tire lui aussi le mauvais lot. Elle voudrait donc lui dire que même alors il pourrait être sûr de

son amour, mais le vœu qu'elle a fait l'empêche de le lui faire savoir. Alors qu'elle est en proie à cette lutte intérieure, le poète lui fait dire au prétendant qui lui est cher .

« Je vous en prie : restez ; demeurez un jour ou deux, avant de vous en rapporter au hasard, car si votre choix est mauvais, je perdrai votre société. Attendez donc. Quelque chose me dit (mais ce n'est pas l'amour) que j'aurais du regret à vous perdre... Je pourrais vous guider, de façon à vous apprendre à bien choisir, mais je serais parjure, et je ne le voudrais pas. Et c'est ainsi que vous pourriez ne pas m'avoir ; et alors vous me feriez regretter de ne pas avoir commis le péché d'être parjure. Oh, ces yeux qui m'ont troublée et partagée en deux moitiés : l'une *qui vous appartient, l'autre qui est à vous... qui est à* moi, voulais-je dire. Mais si elle m'appartient, elle est également à vous, et ainsi vous m'avez tout entière. »

« Cette chose, à laquelle elle aurait voulu seulement faire une légère allusion, parce qu'au fond elle aurait dû la taire, à savoir qu'avant même le choix elle était à lui *tout entière* et l'aimait, l'auteur, avec une admirable finesse psychologique, la laisse se révéler dans le lapsus et sait par cet artifice calmer l'intolérable incertitude de l'amant, ainsi que l'angoisse également intense des spectateurs quant à l'issue du choix. »

Étant donné l'intérêt que présente cette adhésion de grands poètes à notre manière d'envisager le lapsus, je crois opportun de citer, d'après M. E. Jones [38], un troisième exemple de ce genre :

« Dans un article récemment publié, Otto Rank [39] attire l'attention sur un joli exemple dans lequel Shakespeare fait commettre à un de ses personnages, Portia, un lapsus par lequel elle révèle sa pensée secrète à un auditeur attentif. Je me propose de rapporter un exemple analogue, emprunté à l'un des chefs-d'œuvre

38 « Ein Beispiel von litterarischer Verwertung des Versprechens », *Zentraffil.* f. *Psychoanal.,* 1, 10.

39 Zentralbl. f. *Psychoanal,.* I, 3, p. 109.

du romancier anglais George Meredith, intitulé *The Egoist.* Voici, brièvement résumée, l'action du roman : Sir Willoughby Patterne, un aristocrate très admiré par ses pairs, devient le fiancé d'une Miss Konstantia Durham. Elle découvre chez lui un égoïsme extraordinaire qu'il a cependant toujours réussi à dissimuler devant le monde et, pour échapper au mariage, elle se sauve avec un capitaine nommé Oxford. Quelques années plus tard, le même aristocrate devient le fiancé de Miss Klara Middleton. La plus grande partie du livre est consacrée à la description détaillée du conflit qui surgit dans l'âme de Miss Klara Middleton, lorsqu'elle découvre dans le caractère de son fiancé le même trait dominant. Des circonstances extérieures et le sentiment d'honneur l'enchaînent à la parole donnée, alors que le fiancé lui inspire un mépris de plus en plus profond. Elle se confie en partie à Vernon Whitford (qu'elle finira d'ailleurs par épouser), cousin et secrétaire de son fiancé. Mais celui-ci, par loyauté à l'égard de Patterne et pour d'autres raisons, se tient sur la réserve.

« Dans un monologue où elle parle de ses chagrins, Klara s'exprime ainsi : « Si un homme noble pouvait me voir telle que je suis et ne pas dédaigner de me venir en aide ! Oh ! m'évader de cette prison pleine d'épines et de broussailles ! Je suis impuissante à me frayer le chemin toute seule. Je suis une lâche. Je crois qu'un simple signe du doigt suffirait à me changer. Je pourrais m'échapper vers un camarade, les chairs ensanglantées, poursuivie par le mépris et des cris de réprobation... Konstantia a rencontré un soldat. Elle a peut-être prié, et sa prière a été exaucée. Elle n'a pas bien fait. Oh, mais combien je l'aime pour ce qu'elle a fait ! Son nom était Harry Oxford... Elle n'a pas hésité, elle a fait sauter les chaînes, elle est allée ouvertement vers l'autre. Courageuse jeune fille, que dois-tu penser de moi ? C'est que moi, je n'ai pas un Harry *Whitford, je* suis seule. »

« La soudaine révélation qu'elle a prononcé le nom *Whitford,* à la place de celui d'Oxford, a été pour elle un coup terrible et a fait monter tout son sang au visage.

« Il est évident que la terminaison *ford*, commune aux deux noms, a dû faciliter la confusion et fournir à beaucoup une explication suffisante du lapsus. Mais le poète nous en fait voir la vraie raison, la raison profonde.

« Le même lapsus se reproduit dans un autre passage. Il est suivi de cette perplexité spontanée, de ce changement brusque du sujet que la psychanalyse et les travaux de Jung sur les associations nous ont fait connaître et qui ne se produisent que lors de l'intervention d'un complexe demi-conscient. En parlant de Whitford, Patterne dit sur un ton protecteur : « Fausse alerte ! Le brave vieux Vernon est tout à fait incapable de faire quelque chose d'extraordinaire. » Et Klara de répondre : « Mais si Oxford...Whitford... voyez donc vos cygnes qui traversent le lac. Comme ils sont beaux, lorsqu'ils sont en colère ! Que voulais-je donc vous demander ? Ah, oui : ne croyez-vous pas que ce soit décourageant pour un homme de voir que1qu'un être l'objet d'une admiration universelle et visible ? » Ce fut pour Willoughby une révélation subite, et il se leva plein de morgue.

« Dans un autre passage encore Klara trahit par un autre lapsus son secret désir d'union intime avec Vernon Whitford. Parlant à un jeune garçon, elle dit : « dis ce soir à Mr *Vernon...* dis ce soir à Mr Whitford... etc. [40] ».

La manière de considérer le lapsus que nous préconisons ici, résiste à toutes les épreuves et trouve sa confirmation même dans les cas les plus insignifiants. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de montrer que les erreurs de langage, même les plus naturelles en

40 Dans *Richard II,* de Shakespeare (II, 2), dans *Don Carlos,* de Schiller (II, 8, lapsus d'Eboli), on trouve d'autres exemples de lapsus que les poètes eux-mêmes considèrent comme significatifs, comme ayant le plus souvent le sens d'un aveu involontaire. Il serait d'ailleurs très facile l'allonger cette liste.

apparence, ont un sens et se prêtent à la même explication que les cas les plus frappants. Une malade qui, contrairement à mon avis, veut de sa propre initiative entreprendre une brève excursion à Budapest, cherche à se justifier devant moi, en me disant qu'elle ne part que pour trois *jours,* mais commet un lapsus et dit : « que pour trois *semaines.* » Elle me montre ainsi qu'en dépit de mes objections elle aime mieux rester trois semaines que trois jours dans une société qui, à mon avis, ne lui convient pas. - Je veux m'excuser un soir de n'être pas venu chercher ma femme au théâtre. Je dis : « J'étais devant le théâtre à dix heures dix. » On me corrige :« tu voulais dire à dix heures moins dix. » Il est évident que c'est là ce que je voulais dire, car si j'étais venu à dix heures dix, je n'aurais pas d'excuse. On m'avait bien dit que la fin de la représentation était annoncée pour *avant* dix heures. Lorsque je suis arrivé devant le théâtre, les lumières du vestibule étaient éteintes, et il n'y avait plus personne. La représentation s'était terminée plus tôt, et ma femme était partie sans m'attendre. En regardant ma montre, j'avais constaté qu'il était dix heures moins cinq. Mais je me suis proposé de présenter à la maison mon cas sous un aspect plus favorable et de dire qu'il était dix heures moins dix. Le lapsus a malheureusement neutralisé mon intention et révélé mon petit mensonge, en me faisant avancer une faute plus grave que celle dont j'étais réellement coupable.

De ces troubles de la parole, on passe à d'autres qui ne peuvent plus être décrits comme de simples lapsus, parce que, tels le bredouillement et le bégaiement, ils portent non sur tel mot isolé, mais sur le rythme et le mode de prononciation du discours tout entier. Mais dans les cas de cette catégorie, comme dans ceux de la première, c'est le conflit intérieur qui nous est révélé par le trouble de la parole. Je ne crois vraiment pas que quelqu'un puisse commettre un lapsus au cours d'une audience auprès de Sa Majesté, dans une sérieuse déclaration d'amour ou lorsqu'il s'agit de défendre

devant les jurés son honneur et son nom, bref dans tous les cas où, comme on le dit avec juste raison, on est tout entier à ce qu'on fait et dit. Nous devons (et nous avons l'habitude de le faire) introduire, jusque dans l'appréciation du style dont se sert un auteur, le principe d'explication qui nous est indispensable, lorsque nous voulons remonter aux causes d'un lapsus isolé. Une manière d'écrire claire et franche montre que l'auteur est d'accord avec lui-même, et toutes les fois où nous rencontrons un mode d'expression contraint, sinueux, fuyant, nous pouvons dire, sans risque de nous tromper, que nous nous trouvons en présence d'idées compliquées, manquant de clarté, exposées sans assurance, comme avec une arrière-pensée critique [41].

Depuis la première publication de ce livre, des amis et collègues étrangers ont commencé à prêter attention aux lapsus qu'ils pouvaient observer dans leurs pays respectifs. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, ils ont découvert que les lois du lapsus sont les mêmes dans toutes les langues. Aussi ont-ils pu recourir avec succès aux mêmes interprétations que celles dont j'ai usé moi-même dans mes propres exemples. Je ne citerai ici qu'un exemple entre mille :

« Le Dr A. A. Brill (de New York) raconte : « A friend described to me a nervous patient and wished to know whether I could remove benefit him. I remarked, I believe that in time I could remove all his symptoms by psych analysis because it is a *durable* case wishing to say « *curable !* » « (A contribution to the Psychopathology of Everyday Life », in *Psychotherapy,* vol. III, N 1, 1909).

Pour conclure, je vais ajouter pour les lecteurs qui ne craignent pas un effort et sont quelque peu familiarisés avec la psychanalyse, un exemple qui montre jusqu'à quelles profondeurs de l'âme peut conduire l'analyse d'un lapsus.

L. Jekels *(Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanalyse,* I, 1913*) :*

41 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Boileau, *Art poétique.*

« Le 11 décembre une dame de nos amies m'interpelle en polonais sur un ton quelque peu provoquant et insolent : *« Pourquoi ai-je dit aujourd'hui que j'avais douze doigts ? »*

« Elle reproduit, sur mon invitation, la scène au cours de laquelle elle a fait cette observation. Elle se disposait à sortir, pour faire une visite, avec sa fille, une démente précoce en état de rémission, à laquelle elle ordonne de changer de blouse, ce que celle-ci fait dans une pièce voisine. Lorsqu'elle vient rejoindre sa mère, elle la trouve occupée à se nettoyer les ongles. Et le dialogue suivant se déroule :

La fille. - Tu vois bien : je suis déjà prête, et toi, tu ne l'es pas encore.

La mère. - C'est que tu n'as qu'une blouse et moi, j'ai *douze* ongles.

La fille. - Comment ?

La mère (impatiente). - Mais naturellement, puisque *j'ai douze doigts.*

« À un collègue qui assiste à ce récit et qui lui demande quelle idée éveille en elle le nombre *douze,* elle répond aussi promptement que résolument : *« Le nombre douze ne constitue pas pour moi une date (significative). »*

« Doigts éveillent, après une légère hésitation, cette association : « Dans la famille de mon mari, on a six orteils aux pieds. Dès que nos enfants venaient au monde, on s'empressait de s'assurer s'ils n'avaient pas six orteils. » Pour des raisons extérieures, l'analyse n'a pas été poussée plus loin ce soir-là.

« Le lendemain matin, 12 décembre, la dame revient me voir et me dit, visiblement émue : « Imaginez-vous ce qui m'est arrivé : c'est aujourd'hui l'anniversaire de l'oncle de mon mari ; depuis 20 ans, je ne manque pas de lui écrire la veille, 11 décembre, pour lui adresser

mes vœux ; cette fois j'ai oublié de le faire, ce qui m'a obligé à envoyer un télégramme. »

« Je me rappelle et je rappelle à la dame avec quelle assurance elle a répondu la veille à mon collègue que le « douze » ne constituait pas pour elle une date significative, alors que sa question était de nature à lui rappeler le jour de l'anniversaire de l'oncle.

« Elle avoue alors que cet oncle de son mari est un oncle à héritage, qu'elle a toujours compté sur cet héritage, mais qu'elle y songe plus particulièrement dans sa situation actuelle, très gênée au point de vue financier.

« C'est ainsi qu'elle a tout de suite pensé à son oncle et à sa mort, lorsqu'une de ses amies lui a prédit, il y a quelques jours, d'après les cartes, qu'elle aurait bientôt beaucoup d'argent. L'idée lui vint aussitôt que l'oncle était le seul de qui elle et ses enfants pouvaient recevoir de l'argent ; et elle se rappela instantanément au cours de cette scène que déjà la femme de cet oncle avait promis de laisser quelque chose à ses enfants ; mais elle était morte, sans laisser de testament, et il était possible qu'elle ait chargé son mari de faire le nécessaire.

« Son désir de voir l'oncle mourir devait être intense puisqu'elle dit à l'amie qui lui tirait les cartes : « Vous êtes capable de pousser les gens au meurtre. »

« Pendant les quatre ou cinq jours qui se sont écoulés entre la prédiction et l'anniversaire de l'oncle, elle a cherché dans les journaux de la ville où réside ce dernier, un avis faisant part de son décès.

« Rien d'étonnant qu'en présence de cet intense désir de mort, le fait et la date de l'anniversaire de l'oncle aient subi un refoulement tellement fort que la dame a non seulement oublié un geste qu'elle accomplissait régulièrement depuis des années, mais que son souvenir n'a pas été réveillé par la question de mon collègue.

« Le *douze* refoulé s'est frayé la voie à la faveur du lapsus « douze doigts » et a ainsi *contribué* à déterminer l'acte manqué.

« Je dis *contribué,* car la bizarre association évoquée par le mot « doigt » nous laisse soupçonner d'autres motifs encore ; elle nous explique aussi pourquoi le chiffre *douze* était venu fausser la phrase si inoffensive dans laquelle il devait être question de dix doigts.

« Voici quelle était cette association : dans la famille de mon mari on a six doigts aux pieds.

« Six orteils constituent une certaine anomalie ; un enfant qui a six doigts est donc *un* enfant anormal et deux fois six (douze) doigts font *deux* enfants anormaux.

« Tel est en effet le cas de cette dame.

« Mariée jeune, elle a eu de son mari, qui était un homme excentrique, anormal et qui se suicida peu d'années après le mariage, deux enfants que plusieurs médecins ont reconnus comme ayant une hérédité chargée et comme étant anormaux.

« La fille aînée vient de rentrer à la maison, après un grave accès catatonique ; peu de temps après, la plus jeune, à l'âge de la puberté, se trouve atteinte à son tour d'une grave névrose.

« Le fait que l'état anormal des enfants se trouve rapproché du souhait de mort à l'égard de l'oncle, pour se fondre avec cet élément plus fortement refoulé et possédant une valence psychique plus grande, nous permet d'entrevoir *dans le souhait de mort à l'égard de ces enfants anormaux* une autre cause déterminante du lapsus.

« L'importance prédominante du chiffre *douze à* propos du souhait de mort, ressort encore du fait que, dans la représentation de la dame, l'anniversaire de l'oncle est étroitement associé à l'idée de la mort. Son mari s'était suicidé le 13, donc le lendemain de l'anniversaire du même oncle, dont la femme a dit à celle qui était devenue si subitement veuve : « Et dire qu'hier encore, en venant

présenter ses vœux, il était si cordial et aimable ; tandis qu'aujourd'hui !... »

« J'ajouterai encore que la dame avait plus d'une raison réelle de souhaiter la mort des enfants qui ne lui procuraient aucune joie, mais étaient pour elle une source de chagrins et une cause de contrainte, puisque leur présence lui imposait un veuvage obligatoire et le renoncement à toute liaison amoureuse.

« Cette fois encore, elle se donnait une peine inouïe pour éviter à sa fille, avec laquelle elle se proposait de faire une visite, tout prétexte de mauvaise humour ; et l'on sait ce que cela représente de patience et de dévouement, lorsqu'il s'agit d'une démence précoce, et combien de mouvements de révolte il faut réprimer pour ne pas faillir à la tâche.

« Le sens du lapsus dont nous nous occupons serait donc celui-ci :

« Que l'oncle meure, que les enfants anormaux meurent (bref, que toute la famille anormale disparaisse), mais que j'hérite de leur argent.

« Cet acte manqué présente, à mon avis, certains caractères qu'on ne retrouve pas souvent dans la structure d'un lapsus, à savoir :

1º L'existence de deux déterminantes, condensées en un seul élément.

2º L'existence de ces deux déterminantes se reflète dans le dédoublement du lapsus (douze ongles, douze doigts).

3º Une des significations du chiffre douze, à savoir l'idée des douze doigts exprimant l'état anormal des enfants, correspond à une représentation indirecte ; l'anomalie psychique est représentée ici par une anomalie physique, le supérieur par l'inférieur.

6. Erreurs de lecture et d’écriture

Il existe, entre les lapsus, d'une part, les erreurs de lecture et d'écriture, d'autre part, une affinité telle que les points de vue adoptés et les remarques formulées concernant les premiers s'appliquent parfaitement à ces dernières. Aussi me bornerai-je à rapporter quelques exemples de ces erreurs, soigneusement analysés, sans embrasser l'ensemble des phénomènes.

A. Erreurs de lecture

a) Je feuillette au café un numéro des *Leipziger Illustrierte,* que je tiens obliquement devant moi, et je lis au-dessous d'une image couvrant une page entière la légende suivante : « Un mariage *dans l'Odyssée* (IN DER ODYSSEE) ». Intrigué et étonné, je rapproche la revue et je corrige : « Un mariage *sur la Baltique* (AN DER *OSTSEE). ». Comment* ai-je pu commettre cette absurde erreur ? Je pense aussitôt à un livre de Ruth « Recherches expérimentales sur les fantômes musicaux, etc. », qui m'avait beaucoup intéressé ces derniers temps, parce qu'il touche aux problèmes psychologiques dont je m'occupe. L'auteur annonce la publication d'un livre qui aura pour titre : Analyse *et lois fondamentales des phénomènes relatifs aux rêves.* Rien d'étonnant si, venant de publier une « Science des rêves », j'attends avec la plus grande impatience la parution du livre annoncé par Ruth. Dans la table des matières de son ouvrage sur les « fantômes musicaux », je trouve un paragraphe relatif à la

démonstration détaillée du fait que les mythes et légendes de la Grèce antique ont leur source dans des fantômes du sommeil, dans des fantômes musicaux, dans des phénomènes se rattachant aux rêves et dans des délires. Je consulte aussitôt le texte, afin de m'assurer si l'auteur fait également remonter à un simple rêve de nudité la scène *où Ulysse* apparaît devant *Nausicaa.* Un ami avait attiré mon attention sur le beau passage de *Henri le Vert,* dans lequel G. Keller décrit cet épisode de l'Odyssée comme une objectivation des rêves du navigateur errant loin de sa patrie, et j'ai, de mon côté, ajouté à cette interprétation la relation qui existe à mon avis entre cette scène et le rêve ayant pour contenu l'exhibition d'une nudité (5e édit., p. 170). Chez Ruth, je n'ai rien trouvé d'une telle explication. Il est évident que ces questions me préoccupaient tout particulièrement dans ce cas.

b) Comment m'arriva-t-il de lire un jour dans un journal : *« En tonneau (lm FASS)* à travers l'Europe », au lieu de : « À *pied* (zu Fuss) à travers l'Europe » ? La première idée qui me vint à l'esprit à propos de cette erreur était la suivante : il s'agit sans doute du tonneau de Diogène, et tout récemment j'ai lu dans une Histoire de l'Art quelque chose sur l'art à l'époque d'Alexandre. Il était tout naturel de penser alors à la fameuse phrase d'Alexandre : « si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène ». J'eus en même temps une vague idée concernant un certain *Hermann Zeitung* qui avait voyagé enfermé dans une malle. Je ne pus pousser l'association plus loin, et il ne m'a pas été possible de retrouver dans l'Histoire de l'Art la page où figurait la remarque sur l'art à l'époque d'Alexandre. J'avais donc cessé de penser à cette énigme lorsque, quelques mois plus tard, elle s'imposa de nouveau à mon attention, mais cette fois accompagnée de sa solution. Je me suis souvenu d'un article de journal qui parlait des *moyens de transport* singuliers que les gens choisissaient pour se rendre à l'exposition universelle de Paris et qui, pour autant que je me le rappelle, racontait en plaisantant qu'un

monsieur avait l'intention de se faire rouler dans un tonneau jusqu'à Paris par un camarade ou ami complaisant. Il va sans dire que ces gens ne cherchaient qu'à se faire remarquer par leurs excentricités. *Hermann Zeitung* était en effet le nom de celui qui a donné le premier exemple de ces modes de voyage extraordinaires. Je me suis rappelé alors que j'avais eu autrefois un patient auquel les journaux inspiraient une angoisse morbide, par réaction contre *l'ambition* morbide qu'il avait de voir son nom imprimé et célébré dans les journaux. Alexandre de Macédoine était certainement l'homme le plus ambitieux qui ait jamais existé. Il se plaignait de ne pas trouver un Homère capable de chanter ses exploits. Mais comment pouvais-je ne pas me rappeler qu'un autre Alexandre m'était beaucoup plus proche, puisque mon frère cadet s'appelait Alexandre ! Et aussitôt le nom de mon frère évoqua en moi l'idée choquante qui y était associée et que je m'efforçais de réprimer, et en même temps que cette idée, le souvenir de l'occasion qui l'avait fait naître. Mon frère est expert en matière de tarifs et de *transports* et il devait même, à un moment donné, être promu professeur dans une école supérieure de commerce. J'étais proposé, depuis plusieurs années, pour la même promotion universitaire, sans pouvoir l'obtenir [42]. Notre mère avait alors exprimé sa mauvaise humeur devant l'éventualité de voir le plus jeune de ses fils arriver au professorat avant l'aîné. Telle était la situation à l'époque *où* je ne pouvais trouver la solution de mon erreur de lecture. Depuis, les chances de mon frère d'accéder au professorat avaient diminué, elles étaient même moins probables que les miennes. Et voilà que j'eus la subite révélation du sens de mon erreur : ce fut comme si la diminution des chances de mon frère avait écarté l'obstacle qui m'empêchait d'entrevoir ce sens. Je m'étais comporté comme si j'avais lu dans le journal la nomination de mon frère, et m'étais dit : « il est bizarre qu'on puisse figurer dans

42 Toute cette analyse tourne autour du double sens du mot allemand BEFÖRDERUNG, qui signifie à la fois *moyens de transport, de locomotion* et *avancement, promotion. (N.* d. T.)

les journaux (c'est-à-dire être nommé professeur) pour des bêtises pareilles (c'est-à-dire pour une spécialité comme celle de mon frère) ». Je retrouvai alors sans peine le passage sur l'art grec à l'époque d'Alexandre et constatai, à mon grand étonnement, que j'avais, pendant mes précédentes recherches, lu à plusieurs reprises la page contenant ce passage, mais que je l'avais sauté chaque fois, comme sous l'influence d'une hallucination négative. Ce passage ne contenait d'ailleurs rien qui fût susceptible de m'apporter un élément d'explication, rien qui méritât d'être oublié. Je crois que le fait de n'avoir pu retrouver ce passage (que j'avais pourtant eu à plusieurs reprises sous les yeux) doit être considéré comme un symptôme destiné tout simplement à m'égarer, à orienter l'association de mes idées dans une direction où un obstacle devait s'opposer à mes investigations, bref à me conduire à une idée concernant Alexandre de Macédoine, afin de détourner d'autant plus sûrement mon attention de mon frère qui s'appelait également Alexandre. Et c'est ce qui arriva en effet : j'ai employé tous mes efforts à retrouver dans l'Histoire de l'Art le fameux passage.

Le double sens du mot *Beförderung* [43] constitue dans ce cas le pont d'association, pour ainsi dire, entre deux complexes : le complexe moins important, suscité par la note du journal, et le complexe plus intéressant, mais choquant et déplaisant qui m'a inspiré mon erreur de lecture. On voit, d'après cet exemple, qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer des accidents dans le genre de cette erreur. On est parfois obligé de remettre la solution de l'énigme à un moment plus favorable. Mais plus la solution est difficile, plus sûrement il faut s'attendre à ce que notre pensée consciente trouve l'idée perturbatrice, une fois découverte, bizarre et en opposition avec son contenu normal et son orientation normale.

c) Je reçois un jour, des environs de Vienne, une lettre qui m'annonce une très triste nouvelle. J'appelle aussitôt ma femme et je

43 C'est-à-dire : 1°le moyen de transport, de locomotion ; 2° avancement, promotion.

lui apprends que *la* pauvre Guillaume M. est très gravement malade et que les médecins ont renoncé à l'espoir de *la* sauver. Mais il devait y avoir une fausse note dans les paroles par lesquelles j'exprimais mes regrets, car ma femme devient méfiante, me prie de lui montrer la lettre et se dit persuadée que je me trompe, car personne n'appelle une femme du prénom de son mari et que cela pouvait d'autant moins être le cas dans les circonstances présentes, que l'auteur de la lettre connaissait bien le prénom de la femme de Guillaume M. Je n'en persiste pas moins à affirmer avec assurance qu'il s'agit de la pauvre Guillaume M. et je tente de réfuter les objections de ma femme, en lui rappelant que beaucoup de femmes mettent sur leurs cartes de visite le prénom de leur mari. Je suis cependant obligé de recommencer la lecture de la lettre et je constate en effet qu'il s'agit « du pauvre G. M. », et même, chose qui m'avait complètement échappé, « du pauvre Dr G. M. ». Mon omission constitue donc une tentative pour ainsi dire mécanique de transférer du mari à la femme la triste nouvelle que je venais de recevoir. Le titre de docteur (Dr), intercalé entre l'article et l'adjectif d'un côté, et le nom de l'autre, suffisait déjà là lui seul à montrer qu'il ne s'agissait pas d'une femme. C'est d'ailleurs pourquoi il m'avait échappé à la lecture. La cause de mon erreur ne doit cependant pas être cherchée dans le fait que la femme m'aurait été moins sympathique que son mari ; le sort du pauvre G. M. avait tout simplement éveillé en moi des préoccupations relatives à une autre personne, qui m'était très proche et qui souffrait d'une maladie à certains égards analogue à celle de G. M.

d) Une erreur de lecture qui à la fois m'agace et me fait rire est celle que je commets souvent en me promenant pendant les vacances dans les rues d'une ville où je suis de passage. Je lis sur toutes les enseignes que je rencontre le mot *antiquités.* Cette illusion trahit la passion aventurière du collectionneur.

e) Dans son intéressant livre *Affektivität, Suggestibilität, Paranoïa* (1906, p. 121), Bleuler raconte « Un jour, au cours d'une lecture, j'eus comme le sentiment intellectuel de voir mon nom imprimé deux lignes plus bas. À mon grand étonnement, je ne trouve, une fois arrivé à la ligne en question, que le mot *Blutköpperchen (*« globules sanguins »). Sur les milliers d'erreurs de lecture du champ visuel, central ou périphérique, analysées par moi, cette erreur était la plus grossière. Les autres fois, lorsque je croyais voir mon nom, le mot qui servait de prétexte à l'erreur présentait avec lui une ressemblance qui, jusqu'à un certain point, pouvait justifier cette erreur, et dans la plupart des cas il fallait que toutes les lettres du nom se trouvent à proximité de mon champ visuel pour que l'erreur se produise [44]. Mais, dans le cas dont je parle, la fausse relation et l'erreur s'expliquent var le fait que je lisais précisément la fin d'une remarque sur une sorte de mauvais style qui règne dans certains travaux scientifiques et dont je me sentais moi-même coupable dans une certaine mesure. »

f) H. Sachs :« Devant ce qui frappe les autres, il garde, lui, une rigide impassibilité ».(Steifleinenheit). Ce dernier mot m'étonna et, en regardant de plus près, je vis que le mot imprimé était non *Steifleinenheit,* mais *Stielfeinheit* (finesse, sentiment de style). Ce passage faisait partie d'un panégyrique exagérément enthousiaste, qu'un auteur que j'estimais beaucoup consacrait à un historien qui ne m'était pas sympathique, parce qu'il possédait à un degré très prononcé les traits spécifiques du « professeur allemand ».

g) Le Dr Marcell Eibenschütz rapporte un cas d'erreur de lecture au cours d'un travail philologique *(Zentralbl f Psychoanal,* 1, 5/6) *: « Je* m'occupe de l'édition critique du « Livre des Martyrs », recueil des légendes de la Haute et Moyenne Allemagne, qui doit paraître dans les « Textes Allemands du Moyen Âge », publiés par

44 Dans le cas précis, la seule ressemblance entre le nom et le mot *qui* a provoqué l'erreur, consiste dans le fait que l'un et l'autre commencent par les lettres *Bl : Bleuler, BLUtkörperchen.* (N. d. T.)

l'Académie des Sciences de Prusse. L'ouvrage, encore non imprimé, était très peu connu ; il n'existait là-dessus qu'un seul mémoire de J. Haupt : « Ueber das mittelhochdeutsche Buch der Märtyrer », publié dans *Wiener Sitzungsberichte,* 1867, Tom. 70, pp. 101 et suiv. Haupt, en écrivant son mémoire, avait sous les yeux, non le manuscrit original, mais une copie *(XIXe* siècle) du manuscrit C (Klosterneuburg), copie qui est conservée à la Bibliothèque Royale.

Cette copie se termine par la suscription suivante :

> « Anno Domini MDCCCL in vigilia exaltacionis sancte crucis ceptus est iste liber et in vigilia pasce anni subsequentis finitus cum adjutorio omnipotentis par me Hartmanum de Krasna tunc temporis ecclesio niwenburgensis custodem. »

Or, tout en reproduisant exactement cette suscription dans son mémoire, avec la date *1850* en chiffres romains, Haupt montre à plusieurs reprises que, d'après lui, cette phrase latine fait partie du manuscrit C et il lui assigne, comme à celui-ci, la date de *1350.*

La communication de Haupt fut pour moi une cause de perplexité. Jeune débutant dans l'austère science, je me trouvais au début tout à fait sous l'influence de Haupt et, comme lui, je lus longtemps dans la suscription, clairement et nettement imprimée, que j'avais sous les yeux la date *1350,* au lieu de *1850.* Mais ayant eu l'occasion de consulter le manuscrit principal, j'ai constaté qu'il n'y existait pas trace d'une suscription quelconque, et j'ai pu m'assurer que pendant tout le XIVe siècle il n'y avait pas à Klosterneuburg de moine du nom de Hartmann. Et lorsque le voile tomba définitivement de mes yeux, j'ai compris immédiatement toute la situation, et des recherches ultérieures n'ont fait que confirmer ma supposition : la fameuse suscription ne se trouve que dans la copie qu'avait utilisée Haupt, elle est de la main de celui qui a fait cette copie, c'est-à-dire du père Hartmann Zeibig, né à Krasna, en Moravie, maître de chapelle de l'église des Augustins, à Klosterneuburg. C'est lui qui, en

qualité de trésorier du chapitre, a copié le manuscrit C et, après avoir terminé son travail, il a, selon l'ancienne coutume, ajouté la phrase dans laquelle il se faisait connaître par son nom. Le style moyenâgeux et la vieille orthographe de la suscription ont certainement contribué à faire naître chez Haupt le désir de donner sur l'ouvrage dont il s'occupait le plus de renseignements possibles et, par conséquent aussi, de *dater le manuscrit* C : ainsi, il lisait constamment 1350 au lieu de 1850 (motif de l'acte manqué). »

h) Dans les *Idées spirituelles et satiriques* de Lichtenberg, on trouve une remarque qui provient d'une observation et qui résume presque toute la théorie des erreurs de lecture : à force de lire Homère, dit-il, il a fini par lire *Agamemnon,* toutes les fois où il rencontrait le mot *angenommen* (accepté).

Dans la majorité des cas, en effet, c'est le désir secret du lecteur qui déforme le texte dans lequel il introduit ce qui l'intéresse et le préoccupe. Pour que l'erreur de lecture se produise, il suffit alors qu'il existe entre le mot du texte et le mot qui lui est substitué, une ressemblance que le lecteur puisse transformer dans le sens qu'il désire. La lecture rapide, surtout avec des yeux atteints d'un trouble d'accommodation non corrigé, facilite sans doute la possibilité d'une pareille illusion, mais n'en constitue pas une condition nécessaire.

i) Je crois que la guerre, qui a amené chez tout le monde certaines préoccupations fixes et obsédantes, a favorisé d'une façon toute particulière les erreurs de lecture. J'ai eu l'occasion de m'en assurer un grand nombre de fois, mais malheureusement je n'ai retenu, parmi toutes les observations que j'ai faites, que quelques-unes, peu nombreuses. Un jour, j'ouvre un des journaux de l'après-midi ou du soir et j'y trouve, imprimée en gros caractères, la manchette suivante : *La paix de Görz.* Mais non, la manchette annonçait seulement : *Les Ennemis devant Görz (Die* FONDE *vor Görz,* et non *der* FRIEDE *von Görz).* À celui qui avait deux fils

combattant sur le front, il était permis de commettre une erreur de ce genre. Un autre lit dans une phrase les mots « vieille carte de pain » (alte *BROTKARTE),* mais s'aperçoit aussitôt qu'il s'est trompé et qu'il s'agissait en réalité d'un « vieux brocart » (alter *BROKATE).* Il convient d'ajouter qu'il avait l'habitude de céder ses cartes de pain à une dame dans la maison de laquelle il était toujours reçu en ami. Un ingénieur, qui ne se trouvait pas suffisamment équipé pour résister à l'humidité d'un tunnel dont il dirigeait la construction, lit un jour, à son grand étonnement, une annonce de journal concernant des objets en « cuir de mauvaise qualité » (SCHUNDleder). Mais les marchands sont rarement si honnêtes ; ce qui était à vendre, c'était des objets en « peau de phoque » (SEEHUNDleder).

Ce sont la profession et la situation actuelle du lecteur qui déterminent la nature de son erreur. Un philologue qui, à la suite de son dernier travail, excellent, se trouve en polémique avec ses collègues, lit : « Stratégie linguistique » *(SPRACHstrategie),* au lieu de « stratégie d'échiquier » *(SCHACHStrategie).* Un homme qui se promène dans une ville étrangère, à l'heure même où ses fonctions intestinales se trouvent stimulées par une cure qu'il vient de subir, lit sur une grande enseigne du premier étage d'un grand magasin : K*LOSEThaus (« W.-C. »*) ; à la satisfaction qu'il éprouve se mêle cependant un sentiment de surprise de voir l'établissement bienfaisant installé dans des conditions si peu ordinaires. Mais bientôt, sa satisfaction disparaît car il s'aperçoit que la véritable inscription de l'enseigne est : KORSET*haus* (maison de corsets).

j) Dans un deuxième groupe de cas, le texte joue un rôle beaucoup plus important dans la production des erreurs. Il contient quelque chose qui éveille la répulsion du lecteur, une communication ou une suggestion pénible ; aussi subit-il, du fait de l'erreur, une correction, soit dans le sens de sa suppression, soit dans celui de la réalisation d'un désir. On peut admettre avec certitude que, dans ces cas, le texte a commencé par être accepté et jugé correctement,

avant de subir la correction, alors même que cette première lecture n'a rien appris à la conscience. L'exemple c), cité plus haut, relève de ce genre. J'en communique un autre, d'une grande actualité, d'après le Dr M. Eitingon (qui était à l'époque médecin à l'Hôpital Militaire d'Iglo ; *Internat. Zeitschr f. Psychoanal.,* II, 1915).

« Le lieutenant X, qui est soigné dans notre hôpital pour une névrose consécutive à un traumatisme de la guerre, me lit un jour le vers final de la dernière strophe d'une poésie de Walter Heymann [45], tombé si prématurément. Très ému, voici ce qu'il me récite :

« Wo aber steht's geschrieben, frag'ich, dass von allen

Ich übrig bleiben soll, ein andrer für mich fallen ?

Wer immer von euch fällt, der stirbt gewiss für mich ;

Und ich soli. übrig bleiben ? *warum denn nicht ?* [46] »

Voyant mon étonnement, il relit, un peu troublé, mais cette fois correctement :

« Und ich soll übrig bleiben ? *warum denn ich ?* [47] »

Le cas de X m'a fourni l'occasion de faire une analyse plus approfondie des matériaux psychiques de ces « névroses dues à des traumatismes de la guerre » ; et, malgré les conditions si peu favorables à notre genre de travail que l'on trouve dans un hôpital militaire, avec tant de besogne et si peu de médecins, j'ai pu remonter un peu au-delà de cette cause tant incriminée que constituent les explosions de grenades.

« Le lieutenant X présentait ces graves symptômes d'ébranlement qui confèrent à tous les cas prononcés de névrose de

45 W. Heymann : *Kriegsgedichte* and *Feldpostbriefe,* p. 11 : « Den Auszicherden. »

46 « *Mais où* est-il écrit, dites-le-moi, que je doive rester seul et qu'un autre doive tomber pour moi ? *Tous* ceux d'entre *vous* qui tombent, meurent sûrement pour moi. Et moi, je dois rester ? *Pourquoi pas ?* »

47 Rédaction correcte du derniers vers :
« Et moi, je dois rester ? *Pourquoi moi ?* »

guerre une ressemblance à première vue très frappante : angoisse, tendance à pleurer pour les raisons les plus futiles, accès de colère, avec manifestations convulsives, manifestations motrices infantiles, tendance aux vomissements (à la moindre excitation ou émotion).

« La psychogenèse de ce dernier symptôme, qui était pour nos malades un moyen inconscient d'obtenir un congé de maladie supplémentaire, était visible pour tout le monde. L'apparition du commandant de l'hôpital, qui venait de temps à autre inspecter les malades de la section en convalescence, la phrase d'un ami rencontré dans la rue : « vous avez une mine superbe, vous êtes certainement déjà guéri », suffisaient à provoquer un brusque accès de vomissements.

« Gesund... wieder einrücken... *warum denn ich ?* » (Bien portant... retourner au front... pourquoi moi ?)

k) Voici quelques autres cas d'erreurs de lecture, liés à la guerre, que le Dr Hanns Sachs (de Vienne) a publiés dans *Internation. Zeitschr. f. Psychoanalyse,* IV, 1916-17.

I.

« Un monsieur que je connais bien m'avait déclaré à plusieurs reprises que, le jour où il serait appelé, il ne ferait aucun usage des diplômes attestant sa spécialité et lui donnant droit à un emploi à l'arrière, mais qu'il demanderait son incorporation dans l'active, pour être envoyé au front. Peu de temps avant son appel, il m'annonce un jour, sèchement et sans aucune autre explication, qu'il a fait le nécessaire pour la déclaration de sa spécialité et qu'il sera en conséquence affecté à un établissement industriel. Le lendemain nous nous rencontrons dans un établissement officiel. J'étais en train d'écrire, debout devant un pupitre ; il entre, regarde un instant par-dessus mon épaule et dit : « Tiens, c'est écrit : D*ruckbogen* (formules imprimées) ; et moi, j'ai lu : *Drückeberger* (carottier). »

II.

« Assis dans un tramway, je pense à tant de mes amis de jeunesse qui, bien qu'ayant toujours été considérés comme faibles et chétifs, sont aujourd'hui capables de supporter les fatigues les plus dures, auxquelles je succomberais facilement, si j'étais à leur place. Alors que je pense à ces choses peu réjouissantes, je lis en passant, à moitié attentif, le mot *EisenKONSTITUTION* (constitution de fer) inscrit en grosses lettres sur l'enseigne d'une maison de commerce. L'instant d'après, je me dis que c'est là un mot qui ne convient pas tout à fait à une inscription commerciale ; me retournant rapidement, je puis encore apercevoir l'enseigne et je contaste que le mot qu'elle porte est : E*isenKONSTRUTION* (constructions en fer). »

III.

« Les journaux du soir ont publié la dépêche Reuter (reconnue depuis inexacte) annonçant l'élection de Hughes à la présidence des États-Unis. Cette nouvelle était suivie d'une courte biographie du prétendu président nouvellement élu, biographie dans laquelle je lis que Hughes a fait ses études à l'Université de *Bonn.* Il m'a paru bizarre qu'au cours des débats qui, pendant des semaines, se sont poursuivis dans les journaux avant les élections, personne n'ait fait mention de cette circonstance. En relisant la biographie, je constate cependant qu'il s'agit de la *Brown* University. C'était là une erreur assez grossière, qui s'explique non seulement par l'attention insuffisante avec laquelle j'avais parcouru le journal, mais aussi par le fait que, pour des raisons aussi bien politiques que personnelles, la sympathie du nouveau président pour les Puissances Centrales me paraissait on ne peu plus désirable. »

B. Erreurs d'écriture

a) Sur une feuille de papier, sur laquelle j'inscris ce petites notes journalières d'un intérêt purement pratique, je trouve, à ma

grande surprise, parmi les dates exactes du mois de Septembre, la date erronée : « Jeudi, 20 Octobre. » Il ne m'est pas difficile d'expliquer cette anticipation, qui n'est que l'expression d'un désir. Rentré depuis quelques jours de vacances, je me sentais complètement remis des fatigues de l'année et tout disposé à reprendre mon travail professionnel. Mais les malades tardaient à venir. À mon retour, j'avais bien trouvé une lettre dans laquelle une patiente m'annonçait sa visite pour le 20 *Octobre.* En inscrivant cette date parmi celles du mois de Septembre, j'ai sans doute pensé : « Madame X. devrait déjà être ici ; quel dommage que sa visite soit reculée d'un mois ! » Et c'est en pensant ainsi que j'ai anticipé la date. L'idée perturbatrice n'avait rien de choquant dans ce cas ; aussi m'a-t-il été possible d'expliquer mon lapsus, dès que je l'ai aperçu. Un lapsus tout à fait semblable et déterminé par les mêmes raisons s'est glissé dans mon agenda en automne de l'année suivante. - M. E. Jones a étudié plusieurs erreurs de ce genre concernant des dates et a toujours pu trouver facilement leurs motifs.

b) Je reçois les épreuves d'un article destiné au *Jahresbericht für Neurologie und Psychiatrie* et dois naturellement revoir avec le plus grand soin les noms d'auteurs, parmi lesquels il y a beaucoup de noms étrangers, particulièrement difficiles à déchiffrer et à composer. Je trouve, en effet, pas mal de corrections à faire, mais, chose étonnante, un des noms a été corrigé par le compositeur lui-même, à l'encontre du manuscrit, et bien corrigé. Il a notamment composé *Burckhard,* à la place du nom *Buckrhard* qui figurait dans le manuscrit. Mon article contenait un éloge mérité à l'adresse d'un accoucheur, M. Burckhard, pour un travail qu'il avait fait sur l'influence de l'accouchement sur la production des paralysies infantiles. C'était d'ailleurs tout ce que je savais au sujet de cet auteur. Mais Burckhard était également le nom d'un écrivain viennois dont la critique inintelligente de mon livre sur la *Science*

des rêves m'avait fortement mécontenté. Ce fut comme si, en écrivant le nom de Burckhard l'accoucheur, j'avais voulu exhaler mon mécontentement contre Burckhard l'écrivain, car la déformation de noms signifie très souvent le mépris, ainsi que je l'ai fait remarquer à propos des lapsus [48].

c) Cette remarque trouve une confirmation dans une belle observation que M. A. J. Storfer a faite sur lui-même et dans laquelle l'auteur met à nu, avec une franchise louable, les motifs qui l'ont poussé à reproduire inexactement et à écrire incorrectement le nom d'un concurrent présumé *(Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanalyse,* Il, 1914).

Déformation obstinée d'un nom

« En décembre 1910, j'aperçus dans la vitrine d'une librairie zurichoise le livre nouvellement paru du Dr Édouard Hitschmann sur la théorie freudienne des névroses. Je travaillais alors précisément à une conférence que je devais faire dans une association académique, sur les fondements de la psychologie freudienne. Dans l'introduction, que je venais de terminer, j'insistais sur les rapports historiques qui existent entre la psychologie freudienne et les recherches expérimentales, sur les difficultés qui, de ce fait, s'opposent à un exposé synthétique des fondements de cette théorie et sur le fait qu'aucun exposé synthétique de ce genre n'existait encore. En voyant dans la vitrine le livre de E. Hitschmann (qui était alors pour moi un auteur inconnu) je n'avais pas pensé tout d'abord à l'acheter. Mais lorsque je m'y décidai quelques jours plus tard, le livre n'était plus dans la vitrine. En demandant au libraire le livre en question, je

48 Rappelez-vous le passage suivant de *Jules César,* de Shakespeare (III, 3) :

Cinna. - C'est vrai, mon nom est Cinna.

Les Citoyens. - Déchirez-le en morceaux. C'est un conjuré.

Cinna. - Je suis Cinna le poète. Je ne suis pas Cinna le conjuré.

Les Citoyens. - Peu importe ; son nom est Cinna ; arrachez-lui son nom de son cœur et laissez-le courir.

lui donnai comme nom d'auteur :« Dr Édouard Hartmann. » Le libraire me corrigea : « vous voulez dire Hitschmann », et m'apporta le livre.

Le motif inconscient de mon erreur était évident. Je me faisais jusqu'à un certain point un mérite d'avoir conçu un exposé synthétique des théories psychanalytiques, et le livre de Hitschmann, qui me semblait de nature à diminuer mon mérite, m'inspirait de la jalousie et de la contrariété. La déformation du nom est une expression d'hostilité interne, me suis-je dit, d'après la Psychopathologie de la vie quotidienne. Et cette explication m'avait suffi sur le moment.

« Quelques semaines plus tard, je revins sur cet acte manqué. À cette occasion, je me suis demandé pourquoi j'avais transformé Édouard Hitschmann en Édouard Hartmann. Était-ce à cause de la simple ressemblance avec le nom du célèbre philosophe ? Ma première association fut le souvenir d'un jugement que j'avais entendu formuler un jour par le professeur Hugo Metzl, un partisan enthousiaste de Schopenhauer : « Édouard Y. Hartmann n'est qu'un Schopenhauer défiguré, retourné. » La tendance affective qui a déterminé chez moi la substitution du nom de Hartmann au nom oublié de Hitschmann fut donc la suivante : « Oh, ce Hitschmann et son exposé synthétique ne valent pas bien cher ; il est à Freud ce que Hartmann est à Schopenhauer. »

« J'ai noté ce cas d'oubli déterminé, ainsi que l'idée de substitution qui m'a suggéré à la place du vrai nom un nom n'ayant avec celui-ci aucun rapport apparent.

« Six mois plus tard, ayant l'occasion de revoir la feuille sur laquelle j'avais consigné ce cas, je constate que j'ai écrit partout Hintschmann, au lieu de Hitschmann. »

d) Voici un cas de *lapsus calami* beaucoup plus sérieux et qui pourrait tout aussi bien être rangé parmi les « méprises ». J'ai l'intention de retirer de la Caisse d'épargne postale une somme de

300 couronnes pour l'envoyer à un parent auquel un traitement thermal a été prescrit. Je m'aperçois que mon compte se monte à 4380 couronnes et je me propose de le réduire à la somme ronde de 4000 couronnes, qui ne devra plus être entamée de sitôt. Après avoir établi régulièrement le chèque et indiqué les chiffres qui doivent représenter la somme correspondante, je m'aperçois subitement que ce n'est pas 380 couronnes que je réclame, mais 438, et je suis effrayé de mon erreur. Je me rends cependant compte qu'il n'y a pas de quoi s'effrayer car le fait de retirer 438 couronnes, au lieu de 380, ne me rendra pas plus pauvre. Mais il me faut quelques longs instants pour découvrir l'influence qui, sans se manifester à ma conscience, est venue troubler ma première intention. Je commence par faire fausse route . je fais la soustraction 438-380, mais ne sais que faire de la différence. 438 couronnes représentent cependant les 10% de mon dépôt total, qui est de 4380 couronnes ! Or, chez le libraire on a 10% de réduction. Je me rappelle avoir réuni, plusieurs jours auparavant, un certain nombre d'ouvrages de médecine qui ne m'intéressaient plus, pour les offrir au libraire pour le prix total de 300 couronnes. Il trouva ce prix trop élevé et me promit la réponse pour bientôt. S'il accepte ma proposition, je récupérerai la somme que j'aurai dépensée pour le malade. Il est évident que cette dépense me tourmente. L'émotion que j'ai éprouvée, en m'apercevant de mon erreur, se laisse mieux expliquer par la crainte de m'appauvrir, de me ruiner par de telles dépenses. Mais aussi bien le regret d'avoir fait la dépense que la crainte d'appauvrissement qui s'y rattache sont étrangers à ma pensée consciente ; je n'ai éprouvé aucun regret en promettant la somme en question, et les raisons qu'on pourrait me citer pour en prouver la réalité me paraîtraient ridicules. Je ne me croirais pas capable de sentiments pareils, si la pratique de la psychanalyse sur des malades ne m'avait familiarisé avec les refoule-

ments, les répressions psychiques et si je n'avais fait quelques jours auparavant un rêve justiciable de la même explication [49].

e) Je cite, d'après M. W. Stekel, le cas suivant dont je garantis également l'authenticité : « Un exemple tout simplement incroyable d'erreur de lecture et d'écriture s'est produit dans la rédaction d'un hebdomadaire très répandu. La direction de ce périodique avait été publiquement accusée de « vénalité ». Il s'agissait donc d'écrire un article de réfutation et de défense. C'est ce qui fut fait, avec beaucoup de chaleur et de passion. Le rédacteur en chef et, naturellement, l'auteur ont relu plusieurs fois l'article manuscrit, puis les épreuves, et tout le monde s'est montré satisfait. Et voilà que soudain le correcteur se présente et attire l'attention sur une petite erreur qui a échappé à l'attention de tout le monde. Il était dit notamment : « nos lecteurs nous rendront cette justice que nous avons toujours défendu le bien général de la façon la plus *intéressé ».* Il va sans dire que l'auteur avait voulu écrire de la façon la plus *désintéressée.* Mais la pensée véritable s'était fait jour avec une force élémentaire à travers le texte passionné. »

f) Madame Kata Levy, lectrice de *Pester Lloyd,* a relevé un aveu involontaire du même genre dans une information télégraphique que ce journal reçut de Vienne le 14 octobre 1918 :

« Étant donné la confiance absolue qui, pendant toute la durée de la guerre, a régné entre nous et notre allié allemand, il paraît incontestable que les deux Puissances prendront, quels que soient les événements, une décision unanime. Il est inutile d'insister sur le fait que, dans la phase actuelle, il existe également entre les diplomaties alliées une entente active et « pleine de lacunes » (*lückenhaft ;* au lieu de *lückenlos, « sans* lacunes »).

49 Il s'agit du rêve qui m'a servi d'exemple dans une petite monographie« Sur le rêve », parue dans le No VIII des *Grenzfragen des Nerven - und Seelenlebens,* publiés par Löwenfeld et Kurella, 1901.

« C'est seulement quelques semaines plus tard qu'on put s'exprimer librement, sans recourir au *lapsus calami* (ou au lapsus typographique), sur cette « confiance absolue ».

g) Un Américain, venu en Europe par suite de mésentente avec sa femme, écrit à cette dernière pour lui exprimer son désir de réconciliation et l'inviter à venir le rejoindre à une date déterminée. « Ce serait bien, si tu pouvais, comme moi, faire la traversée sur le *Mauretania. » Il* renonce cependant à expédier la page sur laquelle figure cette phrase. Il préfère la recopier, car il ne veut pas que sa femme constate qu'il avait d'abord écrit le nom *Lusitania,* pour le rayer ensuite et le remplacer par *Mauretania.*

Ce *lapsus calami* est tellement évident qu'il n'a pas besoin d'explication. Mais les faveurs du hasard nous permettent d'ajouter quelques détails : sa femme a fait son premier voyage en Europe avant la guerre, après la mort de sa sœur unique, et si je ne me trompe, le *Mauretania* est le seul paquebot survivant de la série à laquelle appartenait le *Lusitania,* torpillé pendant la guerre.

h) Après avoir examiné un enfant, le médecin prescrit une ordonnance dans laquelle doit figurer de *l'alcool.* Pendant qu'il écrit, la mère l'accable de questions stupides et inutiles. Il fait un effort pour ne pas montrer sa mauvaise humeur, mais en écrivant il commet un lapsus - il écrit le mot *achol* [50]*,* à la place du mot « alcool » (en allemand : *alkohol).*

J'ajoute encore un cas analogue, rapporté par E. Jones et A. A. Brill. Celui-ci, bien que totalement abstinent, se laisse un jour entraîner par un ami à boire un peu de vin. Le lendemain matin, il se lève avec un mal de tête qui lui fait regretter sa faiblesse de la veille. Ayant à inscrire le nom d'une malade qui s'appelait *Ethel, il* écrit *Ethyl* [51]. Il faut dire aussi que cette dame avait l'habitude de boire plus qu'il ne convenait.

50 *Achol* signifie à peu près : *sans bile.* (N. d. T.)

51 Alcool éthylique

Comme les erreurs qu'un médecin peut commettre en formulant des ordonnances ont une portée qui dépasse de beaucoup l'importance pratique des actes manqués ordinaires, je profite de l'occasion pour rapporter en détail la seule analyse publiée jusqu'à ce jour, d'un *lapsus calami* de ce genre *(Internation. Zeitschr. f. Psychoanalyse,* I, 1913).

Un cas de lapsus à répétition dans la rédaction d'ordonnances (communiqué par le Dr Hitschmann).

« Un collègue m'a raconté qu'il lui est arrivé à plusieurs reprises, au cours de l'année, de se tromper de dose en prescrivant un certain médicament, et chaque fois il s'agissait de malades du sexe féminin, d'un âge avancé. Par deux fois il a prescrit une dose dix fois trop forte et, s'en étant souvenu ensuite et craignant un accident pour la malade et des ennuis pour lui-même, il a été obligé de se précipiter chez celle-ci pour retirer l'ordonnance. Cette action symptomatique singulière mérite d'être analysée de près, et nous allons le faire en donnant les détails de chaque cas.

1er cas : À une pauvre femme déjà âgée, atteinte de diarrhée spasmodique, le médecin prescrit des suppositoires de belladone contenant une dose dix fois trop forte du médicament actif. Il quitte la polyclinique et une heure après, alors qu'il est chez lui en train de déjeuner et de lire son journal, il se souvient tout à coup de son erreur angoissé, il se rend d'abord à la polyclinique, pour s'enquérir de l'adresse de la malade, et se précipite ensuite chez cette dernière, qui habite assez loin. Il trouve la vieille femme, qui n'a pas encore eu le temps de faire exécuter son ordonnance, fait la correction nécessaire et rentre chez lui tranquillisé. Il s'excuse lui-même, non sans raison, par le fait que, pendant qu'il écrivait son ordonnance, le chef de la polyclinique, qui est bavard, se tenait derrière lui et lui parlait : cela ne pouvait que le troubler et distraire son attention.

2e cas : Le médecin est obligé de couper court à la consultation qu'il donnait à une jolie patiente, coquette et piquante, pour aller voir en ville une autre patiente, un peu âgée. Limité par le temps, à cause d'un rendez-vous amoureux dont l'heure approche, il saute dans une automobile. En examinant la malade, il constate l'existence de symptômes exigeant l'emploi de la belladone. Il prescrit ce médicament avec la même erreur que dans le premier cas, c'est-à-dire en ordonnant une dose dix fois trop forte. La malade lui raconte quelques détails se rapportant à son cas, mais le médecin manifeste de l'impatience, tout en l'assurant du contraire, et il prend congé de la malade assez à temps pour se trouver à l'heure exacte au rendez-vous. Douze heures plus tard environ, le médecin se réveille et se rappelle avec effroi l'erreur qu'il a commise ; il charge quelqu'un de se rendre chez la malade et de lui rapporter l'ordonnance, au cas où elle n'aurait pas encore été exécutée. Au lieu de l'ordonnance, on lui rapporte le médicament déjà préparé ; avec une résignation stoïque et l'optimisme d'un homme expérimenté, il va trouver le pharmacien qui le rassure en lui disant qu'il a naturellement (peut-être également par erreur ?) corrigé le lapsus du médecin et mis la dose normale.

3e cas : Le médecin veut prescrire à sa vieille tante, sœur de sa mère, un mélange de teinture de belladone et de teinture d'opium à des doses inoffensives. L'ordonnance est aussitôt portée chez le pharmacien. Peu de temps après, le médecin se rappelle qu'à la place de teinture il a prescrit de l'extrait de ces médicaments ; il reçoit d'ailleurs un coup de téléphone du pharmacien qui le questionne à ce sujet. Il s'excuse en prétendant que l'ordonnance lui a été enlevée des mains, avant qu'il ait eu le temps de la terminer et de la revoir.

Ce qui est commun à ces trois cas, c'est que l'erreur a porté chaque fois sur le même médicament, qu'il s'est agi chaque fois de malades du sexe féminin, d'un âge avancé, et que la dose prescrite a toujours été trop *élevée.* Une rapide analyse a permis de constater

que les rapports entre le médecin et sa mère ont dû exercer une action décisive sur la production répétée de cette erreur. Il se rappelle notamment qu'un jour (très probablement avant l'acte symptomatique dont nous nous occupons) il a prescrit à sa vieille mère le même médicament, et cela non à la dose de 0,02 cg., comme il en avait l'habitude, mais à celle de 0,03 cg., afin, pensait-il, d'obtenir un résultat plus radical. Cette dose avait provoqué chez sa mère (une femme très susceptible) une congestion du visage et une sécheresse désagréable dans la gorge. Elle s'en plaignit et dit en plaisantant que les ordonnances prescrites par un fils-médecin pouvaient quelquefois être dangereuses pour ses parents. À d'autres occasions, d'ailleurs, la mère, fille de médecin elle-même, refusa les médicaments que lui avait proposés son fils, en parlant (toujours sur un ton de plaisanterie, il est vrai) d'empoisonnements possibles.

Pour autant que M. Hitschmann a pu discerner les relations existant entre la mère et le fils, celui-ci lui a paru instinctivement, naturellement affectueux, mais n'ayant pas une haute opinion des qualités intellectuelles de sa mère et ne professant pas pour elle un respect exagéré. Vivant sous le même toit qu'elle et avec un autre frère d'un an plus jeune que lui, il voit, depuis des années, dans cette vie en commun une entrave à sa vie amoureuse, et nous savons par la psychanalyse que des situations de ce genre deviennent souvent une cause de contrainte intérieure. Le médecin a accepté l'analyse sans la moindre objection et s'est déclaré satisfait de notre explication ; il a ajouté en riant que le mot *belladonna pouvait* aussi signifier « jolie femme » et être dans son cas l'expression d'une aventure amoureuse. Il a eu antérieurement l'occasion de faire lui-même usage de ce médicament.

Je veux espérer que, dans d'autres cas, des erreurs de la même gravité n'ont jamais eu de suites plus sérieuses que dans celui dont nous nous occupons.

i) Voici un *lapsus calami* tout à fait inoffensif, dont nous devons la communication à M. Ferenczi, On peut l'interpréter comme étant l'effet d'une condensation, provoquée elle-même par de l'impatience (voit p. 71 le lapsus *Apfe)* et s'en tenir à cette manière de voir, jusqu'à ce qu'une analyse plus approfondie ait révélé l'intervention d'un facteur perturbateur plus puissant : « À cela s'applique l'anecdote » (*Hiezu passt die AnekTODE* [52]*,* écris-je dans mon livre de notes. Je voulais naturellement écrire *Anekdote (anecdote),* et je pensais notamment à l'anecdote où il est question du bohémien qui, ayant été condamné à mort, avait obtenu la faveur de choisir lui-même l'arbre sur lequel il devait être pendu. (Malgré toutes ses recherches, il ne trouva pas d'arbre qui soit à son goût.)

j) Dans d'autres cas, au contraire, le *lapsus calami* le plus insignifiant en apparence peut avoir une signification très grave. Un anonyme raconte : « Je termine une lettre par les mots : « salut le plus cordial à Madame votre épouse et à son fils ». Mais au moment même de mettre la lettre dans l'enveloppe, je m'aperçois de mon erreur et m'empresse de la corriger [53]. Alors que je revenais de la dernière visite que j'ai faite à ce ménage, une dame qui m'accompagnait m'a fait observer que le fils présentait une ressemblance frappante avec un ami de la maison et devait certainement être l'enfant de celui-ci. »

k) Une dame envoie à sa sœur quelques mots pour lui exprimer ses meilleurs vœux à l'occasion de son installation dans une nouvelle et belle demeure. Une amie, en visite chez elle, pendant qu'elle écrit cette lettre, lui fait observer qu'elle a mis sur J'enveloppe une fausse adresse, non pas celle du domicile que sa sœur venait de quitter, mais celle d'un appartement qu'elle avait habité il y a longtemps, alors qu'elle venait de se marier. (« Vous avez raison, convient la

52 Le mot Tod signifie « mort ».

53 L'anonyme a écrit « *ihren* Sohn » (son fils), au lieu *de « Ihren* Sohn » (votre fils). Le lapsus avait donc consisté dans la substitution d'un i minuscule à un I majuscule. (N. d.T.)

dame, mais comment ai-je pu commettre cette erreur ? » L'amie : « Il est possible que, jalouse du grand et bel appartement que votre sœur occupe maintenant, alors que vous vous croyez vous-même logée étroitement, vous la replaciez dans son premier appartement, dans lequel elle n'était pas mieux logée que vous ne l'êtes actuellement. » « Certes, je suis jalouse de son appartement actuel », avoue l'autre franchement. Mais elle ajoute aussitôt : « Quel dommage qu'on soit si mesquin dans ces choses-là ! »

l) M. E. Jones communique l'exemple suivant de *lapsus calami,* qu'il tient lui-même de M. A. A. Brill : un patient adresse à ce dernier une lettre dans laquelle il s'efforce d'expliquer sa nervosité par les soucis et les préoccupations que lui causent ses affaires, en raison d'une crise cotonnière. Dans cette lettre figurait la phrase suivante : « my trouble is all to that damned frigid *wave ;* there is'nt even any seed » (tous mes troubles sont dus à cette mauvaise *vague* froide ...). Par *wave* il voulait dire naturellement *vague,* courant des affaires ; mais, en réalité, ce n'est pas *wave* qu'il a écrit, mais *wife* (femme). Il en voulait, dans son for intérieur, à sa femme, à cause de sa frigidité sexuelle et de sa stérilité, et il n'était pas loin de reconnaître que l'abstinence qui lui était imposée jouait un grand rôle dans l'apparition de ses troubles.

m) Le De R. Wagner rapporte (dans *ZentraIbl* f. Psy*choanal.,* l, 12) ce cas personnel :

« En relisant un vieux cahier de cours, je constate que la vitesse avec laquelle j'avais dû écrire pour suivre le professeur m'avait fait commettre un *lapsus calami* : voulant écrire *EPithel* (épithélium), j'avais mis *EVithel.* En mettant l'accent sur la première syllabe de ce dernier mot, on obtient le diminutif d'un nom de jeune fille. L'analyse rétrospective est assez simple. À l'époque du lapsus, il n'existait entre la jeune fille, porteuse de ce nom, et moi que des relations tout à fait superficielles. Elles ne sont devenues intimes que beaucoup plus tard. Mon lapsus apparaît ainsi comme un beau

témoignage d'une inclination inconsciente, et cela à une époque où je ne pensais même pas à la possibilité de relations intimes entre Édith et moi. La forme du diminutif choisie caractérise en même temps les sentiments qui accompagnaient ma tendance inconsciente ».

n) Dans ses « Contributions au chapitre des erreurs d'écriture et de lecture » *(Zentralbl. f. Psychoanalyse, II, 5)* Madame la doctoresse von Hug-Hellmuth écrit :

« Un médecin prescrit à une malade de l' « eau de *Levitico* », au lieu d'écrire : « eau de *Levico* » *Ce* lapsus, qui fournit au pharmacien un prétexte à des remarques désobligeantes, peut s'expliquer facilement, si l'on veut bien en chercher les raisons possibles dans l'inconscient et ne pas refuser par avance à ces raisons toute vraisemblance, alors qu'elles apparaîtraient comme exprimant l'opinion subjective d'une personne étrangère à ce médecin. Celui-ci, bien qu'il reprochât à ses malades, dans des termes assez durs, leur alimentation peu rationnelle, c'est-à-dire malgré l'habitude qu'il avait de les chapitrer et réprimander *(Leviten lesen ;* littéralement - « lire le *Lévitique* »), avait une très forte clientèle, de sorte que sa salle d'attente était remplie de monde aux heures de la consultation et qu'il était obligé de presser ses malades de se rhabiller une fois l'examen terminé. « Vite, *vite* », devait-il leur dire en français. Je crois pouvoir me rappeler que sa femme était française d'origine, ce qui justifie dans une certaine mesure ma supposition un peu osée que, dans son désir de voir les malades se succéder aussi rapidement que possible, il pouvait se servir de ce mot français. C'est d'ailleurs une habitude chez beaucoup de personnes d'exprimer des désirs de ce genre à l'aide de mots étrangers . c'est ainsi qu'au cours des promenades qu'il faisait avec nous, lorsque nous étions enfants, mon père nous adressait souvent ses commandements en italien (Avanti gioventù) ou en français (marchez au pas !) ; et alors que, jeune fille, j'étais en traitement pour un mal de gorge, le médecin, déjà âgé, cherchait à calmer mes

mouvements trop brusques par un apaisant « piano, piano ! » Aussi me paraît-il tout à fait vraisemblable d'admettre la même habitude chez le médecin en question. Et ainsi se trouve expliquée sa prescription (son lapsus) [54] « eau de Levitico », au lieu de « eau de Levico ». Le même auteur ajoute d'autres exemples empruntés à ses souvenirs de jeunesse.

o) Voici un *lapsus calami* qui pourrait être pris pour un jeu de mots d'un goût douteux, mais qui a été commis sans aucune intention de faire de l'esprit. Il m'a été communiqué par M. J.G. dont j'ai déjà mentionné une autre contribution à ces recherches.

« Hospitalisé dans un sanatorium (pour affection pulmonaire), j'apprends à mon grand regret qu'un de mes proches parents a été reconnu atteint de la même maladie que celle qui m'a obligé d'entrer dans ce sanatorium.

« J'écris donc à mon parent, pour l'engager à aller consulter un spécialiste, un professeur connu, dont je suis moi-même le traitement. J'ajoute que je suis convaincu de la compétence médicale de ce professeur, mais que je n'ai pas à me louer de sa courtoisie, car peu de temps auparavant il m'a refusé un certificat qui avait pour moi une grande importance.

« Dans la réponse qu'il écrivit à ma lettre, mon parent attira mon attention sur une erreur que j'avais commise. Comme j'ai instantanément trouvé la cause de cette erreur, l'incident m'a énormément amusé.

« Il y avait, en effet, dans ma lettre le passage suivant : « je te conseille d'ailleurs d'aller sans tarder INsulter le professeur X. » Il va sans dire que je voulais écrire : CONSULTER.

« Je dois ajouter que je suis assez familiarisé avec le latin et le français pour qu'on ne puisse mettre mon erreur sur le compte de l'ignorance. »

54 *Verschreiben* signifie à la fois « prescrire » et « commettre un *lapsus calami* ».

Les omissions qu'on commet en écrivant sont naturellement justiciables des mêmes explications que les lapsus. Dans *Zentralbl. f.Psychoanalyse,* I, 12, *M. B.* Dattner, docteur en droit, communique en exemple remarquable d' « acte manqué historique ».

Dans un des articles de la loi sur les obligations financières des deux États, articles qui ont été convenus au cours du compromis de 1867 entre l'Autriche et la Hongrie, le mot *effectif* a été omis dans la traduction hongroise et, d'après M. Dattner, cette omission serait due très probablement à la tendance inconsciente des rédacteurs hongrois de la loi à accorder à l'Autriche le moins d'avantages possible.

Nous avons également toutes les raisons d'admettre que les cas si fréquents de répétition des mêmes mots qui se produisent lorsqu'on écrit ou copie, c'est-à-dire les cas dits de *persévération,* ne sont pas non plus dépourvus de signification. Lorsque l'écrivain répète un mot qu'il a déjà écrit, il montre par là-même qu'il lui est difficile de se séparer de ce mot, que dans la phrase où figure ce mot il aurait pu dire davantage, mais qu'il a omis de le faire, et ainsi de suite. Chez le copiste, la « persévération » semble remplacer l'expression : « et moi aussi ». J'ai eu l'occasion de lire de longues expertises médico-légales qui présentaient des « persévérations » aux passages les plus caractéristiques ; et j'étais chaque fois tenté d'expliquer ces « persévérations » par la contrariété que devait éprouver le copiste du fait du rôle impersonnel qui lui était dévolu : on aurait dit qu'il voulait chaque fois ajouter ce commentaire : « c'est tout à fait mon cas » ou : « tout à fait comme chez nous ».

Rien ne nous empêche d'étendre notre explication et de considérer les erreurs typographiques comme des *lapsus calami* du compositeur, aussi bien motivés que les erreurs d'écriture proprement dites. Je ne me suis pas donné la peine d'établir une liste systématique de ces actes manqués ; mais je suis certain qu'une telle liste, si elle existait, serait amusante et instructive. Dans son travail,

déjà mentionné à plusieurs reprises ici, M. Jones a consacré un paragraphe spécial aux *Misprints* (erreurs typographiques). Les déformations des textes télégraphiques peuvent, elles aussi, n'être dans certains cas que des lapsus commis par le télégraphiste. Je reçois pendant les vacances un télégramme de mon éditeur dont le texte m'est incompréhensible. Il y est dit : « *VorRÄTE erhalten, EinLADUNG X. dringend. » (Réserves* reçues, Invitation X. urgente). C'est le nom X. qui m'a fourni la clef de l'énigme. X. était l'auteur pour le livre duquel je devais écrire une introduction (*Ein*LEITUNG, et non *Ein*LADIJNG). Il m'a fallu me rappeler ensuite que j'avais, quelques jours auparavant, expédié au même éditeur une préface (*Vor*REDE, et non *Vor*RÂTE) à un autre livre, préface dont on m'accusait ainsi réception. Voici donc quel devait très vraisemblablement être le texte exact du télégramme :

« Vorrede erhalten, Einleitung X. dringend. »

(Préface reçue, Introduction X. urgente).

Il est permis de supposer que la transformation du texte a été dictée au télégraphiste par le complexe « faim », et il a d'ailleurs établi entre les deux moitiés de la phrase une corrélation plus étroite que celle qui existait dans le texte authentique. Nous avons ici, en outre, un joli exemple de cette élaboration *secondaire qui* existe dans la plupart des rêves [55].

D'autres encore ont signalé des erreurs typographiques dont il est difficile de contester le caractère tendancieux. Je signale l'article de Storfer : « Der politische Druckfehlerteufel », paru dans *Zentralblatt f. Psychoanalyse, II, 1914,* et la notice parue dans la même revue (III, *1915)* et que je transcris ici :

« Une erreur typographique d'un *caractère politique* se trouve dans le numéro du 25 avril du journal *März.* Une correspondance d'Argykastron fait connaître les opinions de Zographos, le chef des Épirotes insurgés de l'Albanie (ou, si l'on préfère, du gouvernement

55 *Cf. Traumdeutung,* 51 édition, 1919. Section consacrée a travail de rêve, i.

indépendant de l'Épire). Zographos aurait dit, entre autres : « Croyez-moi, le prince est plus intéressé que n'importe qui à l'autonomie de l'Épire, car c'est seulement sur une Épire autonome qu'il pourrait s'écrouler (stürzen)... » Que l'acception de l'appui (Stütze) que lui offrent les Épirotes ne pourrait que précipiter sa chute (Sturz) [56], c'est ce que le prince d'Albanie savait, sans avoir besoin pour autant de cette fatale erreur typographique. » (Communiqué par A. J. Storfer.)

J'ai lu moi-même récemment dans les journaux viennois un article dont le titre : « La Bukovine sous la domination roumaine » était tout au moins prématuré, car à l'époque où cet article fut publié, la Roumanie n'était pas encore en guerre avec nous. Étant donné le contenu de l'article il aurait dû avoir pour titre : « La Bukovine sous la domination russe », mais le censeur lui-même a trouvé sans doute le titre imprimé tellement naturel qu'il le laissa passer sans objection.

Wundt donne une explication très intéressante du fait facile à vérifier que nous commettons plus facilement des *lapsus calami* que des *lapsus linguae (l.* c., p. 374) *: « Pen*dant le discours normal, la fonction inhibitrice de la volonté tend constamment à maintenir l'accord entre la succession des représentations et les mouvements d'articulation. Lorsque le mouvement d'expression qui suit les représentations est ralenti par des causes mécaniques, comme c'est le cas lorsqu'on écrit.... les anticipations dans le genre de celles dont nous venons de parler se produisent facilement. »

L'observation des conditions dans lesquelles se produisent des erreurs de lecture fait naître un doute que je ne puis passer sous silence, car il peut devenir, à mon avis, le point de départ de fécondes recherches. Chacun sait combien souvent il arrive que, dans la lecture à haute voix, l'attention du lecteur abandonne le texte

56 Cette erreur est donc fondée sur la confusion entre les mots *Stütze* (appui) et *Sturz* (chute) ; *stürzen* (s'écrouler). (N. d. T.)

pour suivre ses propres idées. Il résulte de cette dérivation de l'attention que le lecteur est souvent incapable de dire ce qu'il a lu, lorsqu'on l'interrompt et le questionne à ce sujet. Il a donc fait sa lecture d'une façon automatique, bien que correctement. Je ne crois pas que ces conditions soient de nature à multiplier les erreurs de lecture. Nous savons, en effet, ou croyons savoir, que toute une série de fonctions s'accomplissent automatiquement, c'est-à-dire à peu près en dehors de l'attention consciente, et cependant avec la plus grande précision. Il semblerait donc que l'état de l'attention dans les erreurs de lecture, dans les *lapsus linguae* ou dans les lapsus calami soit autre que celui admis par Wundt (dérivation ou diminution de l'attention). Les exemples que nous avons analysés ne nous autorisent précisément pas à admettre une diminution quantitative de l'attention ; nous avons trouvé, ce qui n'est pas la même chose, un *trouble* de l'attention produit par l'intervention d'une idée étrangère, extérieure [57].

57 Entre le « l*apsus calami* » et l'oubli » se situe le cas où l'on oublie d'apposer sa signature. Un chèque non signé équivaut à un chèque oublié. Pour montrer la signification d'un pareil oubli, je citerai le passage suivant d'un roman, qui m'a été signalé par le Dr H. Sachs :

7.Oubli d'impressions et de projets

« On trouve dans le roman de John Galsworthy : The *Island Pharisees,* un exemple instructif et très net de la certitude avec laquelle les poètes savent utiliser dans un sens psychanalytique le mécanisme des actes symptomatiques et des actes manqués. Ce qui constitue le centre du roman, c'est la lutte qui s'accomplit dans l'âme d'un jeune homme appartenant à la classe moyenne aisée, entre son profond sentiment de solidarité sociale et les conventions de sa classe. Dans le chapitre XXVI, l'auteur nous raconte l'effet que produit sur lui une lettre d'un jeune vagabond auquel, entraîné par sa conception de la vie, il a une fois prêté son appui. La lettre ne contient aucune demande directe d'argent, mais décrit une situation excessivement misérable, ce qui n'invite guère à d'autre conclusion. Le destinataire commence par se dire qu'il est déraisonnable de gaspiller de l'argent pour venir en aide à un incorrigible, au lieu de soutenir des institutions de bienfaisance. « Tendre à autrui une main secourable, lui donner une partie de soi-même, lui faire un signe amical, et cela sans aucune prétention, pour la seule raison qu'il est dans le besoin : quelle absurdité sentimentale ! Il faut savoir s'arrêter à un moment donné et se tracer une limite qui ne devra pas être dépassée ! » Et pendant qu'il faisait à voix basse ces réflexions, il sentait sa loyauté se révolter contre sa conclusion : « Menteur, tu veux tout simplement garder ton argent, et voilà tout ! »

« Il écrit aussitôt une lettre amicale qui se termine par les mots suivants : « Ci-joint un chèque. Votre dévoué Richard Shelton. »

« Avant même qu'il ait rédigé le chèque, un papillon qui tournoyait autour de la bougie avait détourné son attention ; il se proposa de l'attraper et de le mettre en liberté ; et tandis qu'il était occupé à cette besogne, il oublia de mettre le chèque dans la lettre. Celle-ci fut expédiée telle quelle. »

Mais cet oubli est motivé de manière encore plus précise que par la tendance à éviter une dépense, tendance que Shelton semblait avoir réussi à refouler.

À celui qui serait tenté de surestimer l'état de nos connaissances actuelles concernant la vie psychique, il n'y aurait qu'à rappeler l'ignorance où nous sommes en ce qui concerne la fonction de la mémoire, pour lui donner une leçon de modestie. Aucune théorie psychologique n'a encore été capable de fournir une explication générale du phénomène fondamental du souvenir et de l'oubli ; et même l'analyse complète de ce qui est effectivement observé n'est qu'à peine commencée. L'oubli nous est peut-être devenu plus énigmatique que le souvenir, depuis que l'étude du rêve et de phénomènes pathologiques nous a appris que même les choses que nous croyons avoir depuis longtemps oubliées, peuvent réapparaître subitement dans notre conscience.

Nous sommes toutefois en possession de quelques certitudes, peu nombreuses il est vrai, mais qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à être universellement reconnues. Nous considérons que l'oubli est un processus spontané, au déroulement duquel nous pouvons attribuer une certaine durée. Nous faisons ressortir le fait que, dans l'oubli, il se produit une certaine sélection entre les diverses impressions qui se présentent, ainsi qu'entre les détails de chaque impression et de chaque événement vécu. Nous connaissons quelques-unes des conditions nécessaires pour que se maintienne dans la mémoire et pour que puisse être évoqué ce qui, en l'absence de ces conditions, serait oublié. Mais dans d'innombrables occasions de la vie quotidienne, nous pouvons constater à quel point nos connaissances sont incomplètes et peu satisfaisantes. Qu'on écoute

Retiré à la campagne chez ses futurs beaux-parents, Shelton se sent seul dans la société de sa fiancée, de sa famille et de leurs invités. Par son acte manqué, il signifie qu'il serait heureux de revoir son protégé qui, par son passé et sa conception de la vie, se trouve en complète opposition avec le milieu irréprochable, dont tous les membres se soumettent uniformément aux mêmes conventions, dans lequel se trouve actuellement Shelton. Et effectivement, le protégé qui, dépourvu d'appui pécuniaire, ne peut se maintenir à sa place, arrive quelques jours plus tard pour obtenir l'explication de l'absence du chèque annoncé dans la lettre.

seulement deux personnes ayant reçu les mêmes impressions extérieures (qui ont, par exemple, fait un voyage ensemble) échanger, au bout d'un certain temps, leurs souvenirs. Ce qui s'est fixé dans la mémoire de l'un est souvent oublié par l'autre comme si cela n'avait jamais existé, et sans qu'on puisse dire que l'impression dont il s'agit ait eu plus de signification pour l'un que pour l'autre. Il est évident qu'un grand nombre des facteurs qui président à la sélection des faits à retenir échappe à notre connaissance.

Désireux d'apporter une petite contribution à la connaissance des conditions de l'oubli, j'ai pris l'habitude de soumettre à une analyse psychologique tous les cas d'oublis qui me sont personnels. Je m'occupe généralement d'un certain groupe de ces cas, ceux notamment dans lesquels l'oubli me cause une surprise, parce que le fait oublié me semblait devoir être retenu. Je dois ajouter que je n'ai guère de tendance à oublier facilement ce qui fait partie de mon expérience personnelle, et non de ce que j'ai appris !) et que j'ai eu dans ma jeunesse une brève période pendant laquelle ma mémoire a fonctionné d'une façon extraordinaire. Quand j'étais écolier, c'était pour moi un jeu de répéter par cœur une page entière que je venais de lire, et peu de temps avant de devenir étudiant, j'étais capable de réciter presque mot pour mot une conférence populaire, au caractère scientifique, que je venais d'entendre. Dans la tension d'esprit imposée par ma préparation aux derniers examens de médecine, j'ai dû encore faire usage de ce qui me restait de cette faculté, car sur certaines matières j'ai donné aux examinateurs des réponses pour ainsi dire automatiques, exactement conformes au texte du manuel, que je n'avais parcouru qu'une fois, et à la hâte.

Depuis, ma mémoire n'a pas cessé de faiblir ; mais j'ai pu m'assurer, et j'en suis encore convaincu, qu'en ayant recours à un petit artifice je puis retenir plus de choses que je ne l'aurais cru. C'est ainsi que lorsque qu'un malade se présente à ma consultation et me déclare que je l'ai déjà vu, alors que je ne me souviens ni du

fait, ni de la date, je cherche à me tirer d'affaire en pensant à un certain nombre d'années, comptées à partir du moment présent. Et toutes les fois qu'un témoignage écrit ou des données certaines, fournies par le patient, ont permis de contrôler la date que j'ai cru avoir devinée, j'ai pu m'assurer que mon erreur dépassait rarement une durée de six mois sur un intervalle de plus de dix années [58]. Il en est de même lorsque je rencontre quelqu'un que je ne connais que de loin et auquel je demande par politesse des nouvelles de ses enfants. S'il se met à me parler des progrès que font ces derniers, je cherche à deviner l'âge de l'enfant, je confronte le résultat que j'obtiens avec le renseignement fourni par le père, et je dois dire que je me trompe rarement de plus d'un mois et, quand il s'agit d'enfants plus âges, de plus de trois mois, bien qu'il me soit impossible de dire quels points de repère ont servi à mon estimation. J'ai fini par devenir tellement hardi que je fais mon estimation de plus en plus spontanément, sans courir le danger de froisser le père par la révélation de l'ignorance dans laquelle je me trouve concernant sa progéniture. J'élargis ainsi ma mémoire consciente, en faisant appel à ma mémoire inconsciente, plus richement meublée d'ailleurs.

Je vais donc rapporter des exemples d'oublis *frappants* que j'ai observés sur moi-même. Je distingue entre l'oubli d'impressions et d'événements vécus (c'est-à-dire de choses qu'on sait ou qu'on savait) et l'oubli de projets (c'est-à-dire des omissions). Je puis indiquer d'avance le résultat uniforme que j'ai obtenu dans toute une série d'observations : j'ai trouvé notamment que dans *tous les cas l'oubli était motivé par* un *sentiment désagréable.*

A. Oubli d'impressions et de connaissances

a) Dans le courant de l'été ma femme m'a causé une grande contrariété. Le prétexte, futile en lui-même, était le suivant : assis à la table d'hôte, nous avions, en face de nous, un monsieur de Vienne

58 Il arrive généralement que le cours de la conversation fasse surgir des détails se rapportant à la première visite.

que je connaissais et qui avait des raisons de se souvenir de moi. J'avais cependant, quant à moi, des raisons de ne pas renouer connaissance avec lui. Ma femme, qui n'avait entendu que le nom bien sonnant de son vis-à-vis, montrait trop qu'elle suivait la conversation qu'il entretenait avec ses voisins de table et m'adressait de temps à autre des questions sur cette conversation. Je devenais impatient et finis par me fâcher. Quelques semaines plus tard, je me plaignis à une parente de cette attitude de ma femme. Mais il me fut impossible de me rappeler ne fût-ce qu'un seul mot de la conversation de ce monsieur. Comme je suis généralement rancunier et n'oublie pas un seul détail d'un incident qui a pu me contrarier, je suis bien obligé d'admettre que, dans le cas dont il s'agit, c'est par considération pour la personne de ma femme que je me suis trouvé tout d'un coup atteint d'amnésie. Un incident analogue m'est arrivé dernièrement. Voulant me moquer de ma femme devant quelqu'un, à cause d'une expression qu'elle avait employée quelques heures auparavant, je me suis trouvé incapable de donner suite à mon projet, car, chose étonnante, j'avais complètement oublié l'expression en question. J'ai été obligé de prier ma femme de me la rappeler. Il est facile de comprendre que cet oubli fait partie de la même catégorie que les troubles de jugement que nous éprouvons lorsque nous avons à nous prononcer sur nos parents.

b) Je me suis chargé de procurer, à une dame nouvellement arrivée à Vienne, une petite cassette en fer pour conserver ses documents et son argent. Lorsque je lui ai offert mes services, j'avais devant mes yeux l'image, d'une extraordinaire netteté visuelle, d'une vitrine dans le centre de la ville où j'avais dû voir des cassettes de ce genre. Il est vrai que je ne pouvais me rappeler le nom de la rue, mais j'étais certain de retrouver le magasin au cours d'une promenade en ville, car je me souvenais fort bien être passé devant ce magasin un nombre incalculable de fois. Mais à mon grand dépit, il m'a été impossible de retrouver la vitrine aux cassettes, malgré les

multiples recherches dans toutes les directions. Il ne restait, pensai-je, d'autre ressource que de consulter un livre, d'adresses, d'y relever les noms de fabricants de cassettes et de faire ensuite un nouveau tour en ville pour identifier la vitrine cherchée. Mais je n'avais pas besoin de tant de complications : parmi les adresses qui figuraient dans l'annuaire je suis tombé sur une qui s'est aussitôt révélée à moi comme étant celle que j'avais oubliée. Il était vrai que j'étais passé devant la vitrine un nombre incalculable de fois, notamment chaque fois où j'allais voir la famille M. qui habite depuis des années la maison même où se trouve le magasin. Depuis qu'une rupture complète a succédé à mon ancienne intimité avec cette famille. j'ai pris l'habitude, sans me rendre compte des raisons qui m'y poussaient, d'éviter et le quartier et la maison. Au cours de ma promenade à travers la ville, alors que je cherchais la vitrine à cassettes, j'ai longé toutes les rues avoisinantes, en évitant seulement celle-ci, comme si elle avait été frappée d'interdit. Le sentiment désagréable, qui avait motivé dans ce cas l'impossibilité de m'orienter, est facile à concevoir. Mais le mécanisme de l'oubli n'est plus aussi simple que dans le cas précédent. Mon antipathie était naturellement dirigée, non contre le fabricant de cassettes, mais contre une autre personne, dont je ne voulais rien savoir, et se déplaça de cette autre personne pour profiter d'une occasion où elle put se transformer en oubli. C'est ainsi que dans le cas Burkhard la colère dirigée contre une personne se manifeste par la déformation du nom d'une autre, Ici l'identité de nom a réussi à établir un lien entre deux ensembles d'idées substantiellement différents ; et dans le cas précis, ce lien a été le résultat de la contiguïté dans l'espace, d'un étroit voisinage. Dans ce cas, d'ailleurs, le lien était encore plus solide, car parmi les raisons qui ont amené ma rupture avec la famille demeurant dans cette maison, l'argent a joué un rôle important.

c) Le bureau B. et R. me prie de faire une visite médicale à l'un de ses employés. Alors que je me rendais au domicile de ce dernier, j'étais préoccupé par l'idée que j'étais déjà venu à plusieurs reprises dans la maison où se trouve B. et R. J'avais le vague souvenir d'avoir déjà vu la plaque de ce bureau un étage au-dessous de celui où j'avais eu à voir un malade dans cette même maison. Mais je ne puis me souvenir ni de la maison, ni du malade que j'ai eu à voir. Bien qu'il s'agisse d'une chose indifférente et sans signification aucune, elle ne m'en préoccupe pas moins et je finis par me rappeler, en recourant à mon artifice habituel et en réunissant toutes les idées qui me sont venues à l'esprit à propos de ce cas, qu'un étage au-dessus des locaux de la firme B. et R. se trouve la pension *Fischer,* où j'ai souvent été appelé comme médecin. Je connais maintenant la maison qui abrite la firme et la pension. Mais ce qui reste encore énigmatique, c'est le motif qui a déterminé mon oubli. Rien de désagréable ne se trouve associé au souvenir soit de la firme, soit de la pension ou des malades que j'ai eu à y soigner. Il ne peut d'ailleurs s'agir de rien de très pénible, car s'il en était ainsi, je n'aurais pas réussi à surmonter l'oubli par un détour, sans l'aide de moyens extérieurs. Je me souviens enfin que tout à l'heure, pendant que je me rendais chez mon nouveau malade, j'ai été salué dans la rue par un monsieur que j'ai eu de la peine à reconnaître. Il y a quelques mois, j'ai vu cet homme dans un état apparemment grave et j'ai posé, à son sujet, un diagnostic de paralysie progressive ; mais j'ai appris plus tard que son état s'était considérablement amélioré, ce qui prouverait que mon diagnostic était inexact. Ne s'agissait-il pas d'une de ces rémissions qu'on constate également dans la démence paralytique, supposition qui laisserait mon diagnostic intact ? C'est cette rencontre qui m'a fait oublier le nom des co-locataires du bureau B. et R., et c'est elle également qui a orienté mon intérêt vers la solution du problème consistant à retrouver le nom oublié. Mais étant donné la lâche connexion interne qui existait entre les deux cas (l'homme qui était guéri contre mon attente était également employé

dans une grande administration qui m'adressait de temps à autre des malades), c'est l'identité de noms qui assurait leur lien associatif. Le médecin qui m'avait appelé en consultation pour examiner le paralytique en question s'appelait *Fischer,* c'est-à-dire du nom (oublié) de la pension installée dans la maison du bureau B. et R.

d) Ne pas arriver à « mettre la main sur un objet », c'est tout simplement avoir oublié où on l'a mis, et comme la plupart de ceux qui ont affaire à des livres et à des manuscrits, je sais très bien m'orienter sur mon bureau et retrouver sans difficulté, du premier coup, le livre ou le papier que je cherche. Ce qui peut paraître un désordre aux yeux d'un autre, a pris pour moi avec le temps la forme d'un ordre. Mais comment se fait-il que je n'aie pu retrouver récemment un catalogue que j'avais reçu ? J'avais cependant l'intention de commander un des livres qui y figurait. Ce livre avait pour titre : « Du langage », et son auteur est un de ceux dont j'aime le style spirituel et vivant, dont j'apprécie les idées sur la psychologie et les connaissances sur l'histoire de la civilisation. J'incline à penser que c'est précisément là une des causes pour lesquelles je ne peux retrouver le catalogue. J'avais en effet l'habitude de prêter à mes amis et connaissances les livres de cet auteur, et il y a quelques jours une personne me dit en me rendant un de ces livres que lui avais prêté : « Le style ressemble tout à fait au vôtre, et la manière de penser aussi. » Celui qui me disait cela ne se doutait pas à quelle corde il touchait. Il y a plusieurs années, alors que j'étais encore jeune et avais besoin d'appuis, un de mes collègues âgés auquel je faisais les éloges d'un auteur-médecin bien connu, m'a répondu à peu près dans les mêmes termes : « Il a tout à fait votre style et votre manière. » Encouragé par cette remarque, j'ai écrit à l'auteur en question que je serais heureux de nouer avec lui des relations suivies, mais la réponse que j'ai reçue était plutôt froide. Il est possible que derrière ce souvenir s'en cachent d'autres, tout aussi décourageants ; quoi qu'il en soit, il m'a été impossible de retrouver

le catalogue, et cette impossibilité a pris à mes yeux la valeur d'un présage, puisque j'ai pris le parti de ne pas commander le livre, alors que la disparition du catalogue n'était pas un obstacle insurmontable m'empêchant de faire cette commande, d'autant moins insurmontable que j'avais dans ma mémoire et le titre du livre et le nom de l'auteur [59].

e) Un autre cas de ce genre mérite tout notre intérêt, à cause des conditions dans lesquelles l'objet a été retrouvé. Un homme encore jeune me raconte : « Il y a quelques années, des malentendus se sont élevés dans mon ménage. Je trouvais ma femme trop froide, et nous vivions côte à côte, sans tendresse, ce qui ne m'empêchait d'ailleurs pas de reconnaître ses excellentes qualités. Un jour, revenant d'une promenade, elle m'apporta un livre qu'elle avait acheté, parce qu'elle croyait qu'il m'intéresserait. Je la remerciai de son « attention » et lui promis de lire le livre, que je mis de côté. Mais il arriva que j'oubliai aussitôt l'endroit où je l'avais rangé. Des mois se passèrent pendant lesquels, me souvenant à plusieurs reprises du livre disparu, j'essayai de découvrir sa place, sans jamais y parvenir. Environ six mois plus tard, ma mère que j'aimais beaucoup tomba malade, et ma femme quitta aussitôt la maison pour aller la soigner. L'état de la malade s'aggravant, ce fut pour ma femme l'occasion de révéler ses meilleures qualités. Un jour, je rentre à la maison, enchanté de ma femme et plein de reconnaissance envers elle pour tout ce qu'elle avait fait. Je m'approchai de mon bureau, j'ouvris un tiroir sans aucune intention précise, mais avec une assurance toute somnambulique, et le premier objet qui me tomba sous les yeux fut le livre égaré, resté si longtemps introuvable. »

M. J. Stärcke (*l.c.)* rapporte un autre cas qui se rapproche de ce dernier par la remarquable assurance avec laquelle l'objet a été retrouvé, une fois que le motif de l'oubli a disparu.

59 Je proposerais la même explication pour un grand nombre de ces faits accidentels auxquels Th. Vischer a donné le nom de « malices des choses ».

« Une jeune fille a gâché, en le coupant, un morceau d'étoffe dont elle voulait faire un col. Elle est obligée de faire venir une couturière. pour tenter de réparer le mal. La couturière arrivée, la jeune fille ouvre le tiroir dans lequel elle a mis l'étoffe, mais ne peut la retrouver. Elle met tout sens dessus dessous, mais en vain. En colère contre elle-même, elle se demande comment son étoffe a pu disparaître si brusquement et si elle ne reste pas introuvable, parce qu'elle *ne veut pas* la retrouver ; en effet, le calme revenu, elle finit par se rendre compte qu'elle avait honte de montrer à la couturière qu'elle était incapable de faire une chose aussi simple qu'un col. Ayant trouvé cette explication, elle se lève, s'approche d'une autre armoire et en retire sans aucune hésitation le fameux col mal coupé. »

f) L'exemple suivant correspond à un type que connaissent aujourd'hui tous les psychanalystes. Je tiens à dire, avant d'exposer le cas, que la personne à laquelle il est arrivé en a trouvé elle même l'explication :

« Un patient, dont le traitement analytique doit subir une interruption, en un moment où il se trouve dans une phase de résistance et de mauvais état général, dépose un soir, en se déshabillant, son trousseau de clefs à la place où, croyait-il, il avait l'habitude de le déposer. Il se rappelle aussitôt après qu'il doit partir le lendemain, après une dernière séance d'analyse. Il veut donc préparer quelques papiers et l'argent nécessaire pour régler les honoraires du médecin. Mais papiers et argent étant enfermés dans le tiroir de son bureau, il a besoin de ses clefs pour l'ouvrir. Or il s'aperçoit que ses clefs ont... disparu.. Il commence à chercher et, de plus en plus énervé, il fait le tour de son petit appartement, fouillant dans tous les coins, mais sans aucun résultat. Comprenant que l'impossibilité où il est de retrouver ses clefs est un acte symptomatique, donc intentionnel, il réveille son domestique, dans l'espoir qu'une personne impartiale et désintéressée dans l'affaire

aura plus de succès que lui. Après une nouvelle heure de recherches, il renonce à tout espoir et finit par penser que ses clefs sont perdues. Le lendemain matin, il commande de nouvelles clefs qui sont fabriquées d'urgence. Deux messieurs qui l'ont accompagné chez lui la veille en voiture, croient se souvenir qu'ils ont entendu quelque chose tomber à terre, au moment où il descendait de voiture. Aussi est-il convaincu que les clefs ont glissé de sa poche. Le soir, le domestique, tout joyeux, lui présente ses clefs. Il les a trouvées entre un gros livre et une petite brochure Ce travail d'un de mes élèves), que mon malade voulait emporter pour les lire pendant ses vacances. Elles y étaient si bien cachées que personne n'aurait pu soupçonner leur présence ; il a d'ailleurs été impossible à mon patient de les replacer de la même manière, au point de les rendre absolument invisibles. L'habileté inconsciente avec laquelle des motifs inconscients, mais puissants, nous font égarer un objet, ressemble tout à fait à l' « assurance somnambulique ». Dans le cas présent, il s'agissait d'une contrariété que le patient devait éprouver devant l'interruption forcée de son traitement, et la nécessité où il se trouvait de payer des honoraires élevés, malgré son mauvais état de santé. »

g) Pour faire plaisir à sa femme, raconte M. A. A. Brill, un homme consent à se rendre à une réunion mondaine qui lui était au fond fort indifférente. Il commence donc par retirer de l'armoire son habit de cérémonie, mais se ravise et décide de se raser d'abord. Une fois rasé, il revient vers l'armoire, la trouve fermée et commence à chercher la clef. Ses recherches étant restées sans résultat, et devant l'impossibilité de trouver un serrurier, car c'était un dimanche, mari et femme sont obligés de rester chez eux et d'envoyer une lettre dans laquelle ils prient d'excuser leur absence. Lorsque l'armoire fut ouverte le lendemain matin par un serrurier, on trouva la clef à l'intérieur. Par distraction, le mari l'avait laissée tomber dans l'armoire et l'avait refermée (l'armoire était à fermeture

automatique). Il m'affirma qu'il l'avait fait sans s'en rendre compte et sans aucune intention, mais nous savons bien qu'il n'avait aucune envie d'aller à cette réunion. Il y avait donc une bonne raison pour égarer la clef.

M. E. Joncs a observé sur lui-même qu'après avoir beaucoup fumé, au point de se sentir mal à l'aise, il n'arrivait pas à retrouver sa pipe. Celle-ci se trouvait alors dans tous les endroits où elle ne devait pas être et où Jones n'avait pas l'habitude de la déposer.

h) Madame Dora Müller communique ce cas inoffensif dont la motivation a d'ailleurs été reconnue par la personne intéressée *(Internat. Zeitschr. f. Psychoanal.,* III, 1915*)*

Mademoiselle Erna A. raconte, deux jours avant Noël

« Hier soir, j'ouvre mon paquet de pains d'épices et je commence à en manger un ; tout en mangeant, je pense que Mlle F. (la dame de compagnie de ma mère) viendra dans un instant me souhaiter bonne nuit et que je serai obligée de lui offrir un de mes pains d'épices ; la perspective ne me sourit guère, mais je suis décidée à m'exécuter. Voyant entrer Mlle F., j'étends mon bras vers la table sur laquelle je croyais avoir déposé mon paquet, et m'aperçois que celui-ci n'y est pas. Je commence à le chercher et finis par le trouver enfermé dans mon armoire où je l'avais mis sans m'en rendre compte. » L'analyse de ce cas était superflue, Mlle Erna A. en ayant compris elle-même la signification. Le désir réprimé de garder pour elle-même les gâteaux s'est manifesté par un acte quasi-automatique, mais a subi une nouvelle répression à la suite de l'acte conscient consécutif.

i) M. H. Sachs nous raconte comment il s'est un jour soustrait à l'obligation de travailler, grâce à un acte de ce genre.

« Dimanche dernier, au début de l'après-midi, je me suis demandé si j'allais me mettre au travail ou si j'irais me promener et faire ensuite une visite que je projetais. Après quelque hésitation, je me suis décidé pour le travail. Au bout d'une heure, je m'aperçois

que ma réserve de papier est épuisée. Je savais bien que je devais avoir dans quelque tiroir un peu de papier acheté depuis longtemps, mais je l'ai cherché en vain dans mon bureau et dans tous les autres endroits où je pouvais soupçonner sa présence, dans les livres, les brochures, parmi les lettres, etc. Je me suis donc vu obligé d'interrompre mon travail et, faute de mieux, de sortir. Rentré le soir à la maison, je me suis assis sur un canapé et me suis plongé dans des réflexions, les yeux fixés sur la bibliothèque qui était en face de moi. Tout à coup j'y aperçois une boîte et me souviens n'avoir pas vérifié son contenu depuis un certain temps. Je m'approche et je l'ouvre. Tout à fait au-dessus je trouve un portefeuille en cuir et, dans ce portefeuille, du papier blanc. Mais c’est seulement après avoir retiré ce papier, pour le ranger dans un tiroir de mon bureau, que je me suis rendu compte que c'était précisément le papier que j'avais en vain cherché au cours de l'après-midi. Je dois ajouter que, sans être très économe, je ménage beaucoup mon papier et en utilise le moindre reste. C'est sans doute à cette habitude que je dois d'avoir corrigé mon oubli dès que son mobile a disparu. »

En examinant attentivement les cas où il s'agit de l'impossibilité de retrouver un objet rangé, on est obligé d'admettre que cette impossibilité ne peut avoir d'autre cause qu'une intention inconsciente.

j) En été 1901 j'ai déclaré à un ami, avec lequel j'avais alors des discussions très vives sur des questions scientifiques : « ces problèmes concernant les névroses ne peuvent être résolus que si l'on admet sans réserves l'hypothèse de la bisexualité originelle de l'individu. » Et mon ami de répondre : « C'est ce que je t'ai déjà dit à Br., il y a plus de deux ans, au cours d'une promenade que nous faisions le soir. Mais alors tu ne voulais Pas en entendre parler. » Il est douloureux de se voir ainsi dépouiller de ce qu'on considère comme son apport original. Je ne pus me souvenir ni de cette conversation datant de plus de deux ans, ni de cette opinion de mon

ami. L'un de nous deux devait se tromper ; d'après le principe *cui prodest ?*, ce devait être moi. Et en effet, au cours de la semaine suivante, j'ai pu me rappeler que tout s'était passé exactement comme l'avait dit mon ami ; je me rappelle même ma réponse d'alors : « Je n'en suis pas encore là et ne veux pas discuter cette question. » Je suis depuis lors devenu plus tolérant, lorsque je trouve exprimée dans la littérature médicale une des idées auxquelles on peut rattacher mon nom, sans que celui-ci soit mentionné par l'auteur.

Reproches à l'adresse de sa femme ; amitié se transformant en son contraire ; erreur de diagnostic ; élimination par des concurrents ; appropriation d'idées d'autrui : ce n'est pas par hasard que dans tout un groupe d'exemples d'oubli, réunis sans choix, on est obligé de remonter, si l'on veut en trouver l'explication, à des mobiles et à des sujets souvent pénibles. Je pense que tous ceux qui voudront rechercher les mobiles de tel ou tel de leurs oublis seront obligés de s'arrêter en fin de compte à des explications du même genre, c'est-à-dire tout aussi désagréables. La tendance à oublier ce qui est pénible et désagréable me semble générale, bien que la faculté d'oubli soit plus ou moins bien développée selon les individus. Plus d'une de ces négations auxquelles nous nous heurtons dans notre pratique

médicale ne constitue probablement qu'un simple oubli [60]. Notre conception des oublis de ce genre nous permet de réduire la différence entre les deux attitudes à des conditions purement psychologiques et de voir dans les deux modes de réaction l'expression d'un seul et même motif. De tous les nombreux exemples de négation de souvenirs désagréables que j'ai eu l'occasion d'observer dans l'entourage de malades, il en est un dont je me souviens d'une façon toute particulière. Une mère me renseigna sur

60 Lorsqu'on demande à quelqu'un s'il n'a pas eu la syphilis dix ou quinze ans auparavant, on oublie facilement qu'au point de vue psychique ce quelqu'un envisage la syphilis tout autrement que, par exemple, une crise de rhumatisme aigu. - Dans les renseignements fournis par les mères concernant les antécédents de leurs filles névrosées, il est difficile de faire avec certitude la part de l'oubli et celle du manque de sincérité, car les parents écartent ou refoulent systématiquement tout ce qui peut servir d'obstacle éventuel au futur mariage de la jeune fille. - Un homme qui vient de perdre, à la suite d'une affection pulmonaire, sa femme qu'il aimait beaucoup, me communique le cas suivant de faux renseignements fournis au médecin, sans qu'on puisse expliquer le mensonge commis envers ce dernier autrement que par l'oubli : « La pleurésie de ma femme n'ayant subi aucune amélioration depuis plusieurs semaines, le Dr P. fut appelé en consultation. En recherchant les antécédents, il posa les questions habituelles, entre autres celle de savoir s'il y avait eu d'autres cas d'affections pulmonaires dans la famille de ma femme. Celle-ci répondit négativement et, quant à moi, je ne me souvenais de rien de pareil. AÀu moment où le Dr P. allait prendre congé, la conversation tomba comme par hasard sur les excursions, et à cette occasion me femme dit : « Même pour aller à Langersdorf, *ou est enterré mon pauvre frère,* le voyage est trop long. » Ce frère est mort, il y a une quinzaine d'années, à la suite de multiples lésions tuberculeuses. Ma femme l'aimait beaucoup et m'a souvent parlé de lui. Je me suis même rappelé qu'à l'époque où fut établi le diagnostic de pleurésie, ma femme était très préoccupée et disait tristement : *« Mon frère est mort, lui aussi, d'une maladie des poumons. »* Or, le souvenir de cette maladie du frère était tellement refoulé chez elle que même après avoir émis son avis sur une excursion à L., elle ne trouva pas l'occasion de corriger les renseignements qu'elle avait donnés précédemment sur les antécédents maladifs de sa famille. J'ai moi-même succombé de nouveau à cet oubli, au moment où elle parla de Langersdorf. - Dans son travail déjà mentionné à plusieurs reprises,

l'enfance de son fils adolescent, atteint d'une maladie nerveuse, et me raconta à ce propos que lui et ses frères et sœurs avaient, jusqu'à un âge relativement avancé, présenté de l'incontinence nocturne, ce qui n'est pas sans importance comme antécédent dans une maladie nerveuse. Quelques semaines plus tard, lorsqu'elle vint me demander des renseignements sur la marche du traitement, je profitai de l'occasion pour attirer son attention sur les signes de prédisposition morbide existant chez le jeune homme et j'évoquai à ce propos l'incontinence nocturne dont elle m'avait elle-même parlé précédemment. À mon grand étonnement, elle contesta le fait, en ce qui concerne mon malade aussi bien que ses autres enfants. Elle me demanda d'où je le savais, et je dus lui apprendre qu'elle m'avait mis elle-même au courant de ce détail, chose qu'elle avait totalement oubliée [61].

Même chez les personnes bien portantes, exemptes de toute névrose, on constate l'existence d'une résistance qui s'oppose au souvenir d'impressions pénibles, à la représentation d'idées pénibles [62]. Mais ce fait n'apparaît dans toute sa signification que lorsqu'on examine la psychologie de personnes névrosées. On est alors obligé de reconnaître dans cet élémentaire instinct de défense contre des représentations susceptibles d'éveiller des sensations désagréables, dans cet instinct qui ne peut être comparé qu'au réflexe qui provoque la fuite dans les excitations douloureuses, un des piliers du mécanisme qui supporte les symptômes hystériques. Qu'on n'oppose pas à la supposition que nous faisons concernant l'existence de cet instinct de défense, le fait que nous sommes assez souvent dans l'impossibilité de nous débarrasser de souvenirs

M. E. Jones raconte un cas tout à fait analogue : Un médecin dont la femme était atteinte d'une affection abdominale d'un diagnostic incertain, lui dit un jour à titre de consolation : « Quel bonheur du moins qu'il n'y ait pas eu de cas de tuberculose dans ta famille. » À quoi la femme répond, très surprise : « As-tu donc oublié que ma mère est morte de tuberculose, que ma sœur ne s'est rétablie de sa tuberculose que pour être de nouveau abandonnée des médecins ? »

pénibles qui nous obsèdent, de chasser des sentiments pénibles tels que le remords, le repentir, etc. C'est que nous ne prétendons pas que cet instinct de défense soit capable de s'affirmer dans tous les cas, qu'il ne puisse pas, dans le jeu des forces psychiques, se heurter à des facteurs qui, en rapport avec d'autres buts, cherchent à réaliser le contraire et le réalisent à l'encontre de l'instinct en question. *Le principe architectonique de l'appareil psychique doit être reconnu comme consistant dans la superposition, la stratification de plusieurs instances différentes,* et il est fort possible que l'instinct de défense fasse partie d'une instance inférieure et soit entravé dans son action par des instances supérieures. Ce qui prouve toutefois l'existence et la puissance de l'instinct de défense, ce sont les processus qui, comme ceux décrits dans nos exemples, peuvent y

61 Alors que j'écrivais ces pages, il m'est arrivé d'observer sur moi-même un cas d'oubli presque incroyable : en consultant le 1er janvier mon livre de comptes pour faire les relevés d'honoraires, je tombe sur le nom M … 1 inscrit sur une page du mois de juin et ne puis me rappeler la personne à laquelle ce nom appartient. Mon étonnement grandit, lorsqu'en continuant de feuilleter mon livre, je constate que j'ai traité ce malade dans un sanatorium où je l'ai vu tous les jours pendant des semaines. Or, un médecin n'oublie pas au bout de six mois à peine un malade qu'il a traité dans de telles conditions. Était-ce un homme, un paralytique, un cas sans intérêt ? Telles sont les questions que je me pose. Enfin, en lisant la note concernant les honoraires reçus, je retrouve tous les détails qui voulaient se soustraire à mon souvenir. M ....1 était une fillette de 14 ans qui présentait le cas le plus remarquable de tous ceux que j'ai vus au cours de ces dernières années ; ce cas m'a laissé une impression que je n'oublierai jamais, et son issue m'a causé des instants excessivement pénibles. L'enfant souffrait d'une hystérie évidente et éprouva, sous l'influence de mon traitement, une amélioration rapide et considérable Après cette amélioration, les parents me retirèrent leur enfant ; elle se plaignait toujours de douleurs abdominales, qui jouèrent d'ailleurs le rôle principal dans le tableau symptomatique de son hystérie. Deux mois après, elle mourut d'un sarcome des ganglions abdominaux. L'hystérie à laquelle l'enfant était incontestablement prédisposée avait été provoquée par la tumeur ganglionnaire et alors que j'étais impressionné surtout par les phénomènes bruyants, mais anodins, de l'hystérie, je n'avais prêté aucune attention à la maladie insidieuse, mais incurable, qui devait l'emporter.

être ramenés. Nous voyons que beaucoup de choses sont oubliées pour elles-mêmes ; mais dans les cas où cela n'est pas possible, l'instinct de défense déplace son but et plonge dans l'oubli autre chose, une chose moins importante, mais qui, pour une raison ou une autre, est reliée à la chose principale par une quelconque association.

Cette manière de voir, d'après laquelle les souvenirs succombent particulièrement facilement à l'oubli motivé, mériterait d'être étendue à beaucoup d'autres domaines dans lesquels on n'en tient pas encore suffisamment compte, sans parler des cas où elle n'est pas du tout prise en considération. C'est ainsi qu'à mon avis on n'y attache pas encore l'importance qu'elle mérite dans l'utilisation des témoignages en justice [63] et qu'on attribue aux témoignages faits sous la foi du serment une action trop purificatrice sur le jeu des forces psychiques du témoin. Tout le monde admet qu'en ce qui concerne les traditions et l'histoire légendaire d'un peuple, il faut tenir compte, si l'on veut bien les comprendre, d'un motif semblable, c'est-à-dire le désir de faire disparaître du souvenir du peuple tout ce qui blesse ou choque son sentiment national. Une étude plus approfondie permettra peut-être un jour d'établir une analogie complète entre la manière dont se forment les traditions populaires et celle dont se forment les souvenirs d'enfance de l'individu. Le grand

62 M. A. Pick a récemment cité (« Zur Psychologie des Vergessens bei Geistes und Nervenkrankheiten », *Archiv für Kriminal-Anthropologie und Kriminalistik,* édité par Gros) toute une série d'auteurs qui admettent l'influence de facteurs affectifs sur la mémoire et reconnaissent plus ou moins ce que l'oubli doit à la tendance à se défendre contre ce qui est pénible. Mais personne n'a décrit ce phénomène et ses raisons psychologiques d'une manière aussi complète et aussi frappante que Nietzsche dans un de ses aphorismes *(Au-delà du bien et du mal,* II*) : « C'est* moi qui ai fait cela », dit ma « mémoire ». « Il est impossible que je l'aie fait », dit mon orgueil et il reste impitoyable. Finalement - c'est la mémoire qui cède.

63 Cf. Hans Gros, *Kriminalpsychologie,* 1988.

Darwin, qui a très bien compris que l'oubli ne constitue le plus souvent qu'une réaction contre le sentiment pénible ou désagréable lié à certains souvenirs, a tiré de cette conception ce qu'il a appelé la « règle d'or » de la probité scientifique [64].

De même que l'oubli de noms, l'oubli d'impressions peut s'accompagner de faux souvenirs qui, dans les cas où le sujet les considère comme des expressions de la vérité, sont désignés sous le nom d'illusions de la mémoire. Ces illusions de la mémoire, de nature pathologique - et dans la paranoïa elles jouent précisément le rôle d'un élément constitutif de la folie - ont provoqué une littérature dans laquelle je ne trouve aucune allusion à une motivation quelconque. Comme cette question ressortit également à la psychologie des névroses, je n'ai pas à m'en occuper ici. Je citerai, en revanche, un exemple singulier et personnel d'illusion de la mémoire ; on y reconnaît très nettement et sa motivation par des matériaux inconscients refoulés et la manière dont elle se rattache à ces matériaux.

Alors que j'écrivais les derniers chapitres de mon livre sur la *Science des rêves,* je me trouvais en villégiature, sans avoir à ma disposition ni bibliothèques, ni livres de référence, de sorte que j'ai été obligé, sous la réserve de corrections ultérieures, d'écrire de mémoire beaucoup de citations et de références. En écrivant le chapitre sur les « rêves éveillés », je me suis souvenu de l'excellente figure du pauvre comptable, de ce personnage du *Nabab,* auquel Alphonse Daudet attribue des traits qui peuvent bien avoir un

64 *Darwin sur l'oubli.* Dans l'autobiographie de Darwin, on trouve le passage suivant dans lequel se reflètent admirablement et sa probité scientifique et sa perspicacité psychologique : « J'ai, pendant de nombreuses années, suivi une règle d'or : chaque fois notamment que je me trouvais en présence d'un fait publié, d'une observation ou d'une idée nouvelle, qui étaient en opposition avec les résultats généraux obtenus par moi-même, je prenais soin de le noter fidèlement et immédiatement, car je savais par expérience que les idées et les faits de ce genre disparaissent plus facilement de la mémoire que ceux qui vous sont favorables. »

caractère autobiographique. Je croyais me souvenir très nettement de l'un des rêves que cet homme (qui, d'après mes souvenirs, devait s'appeler M. Jocelyn) forgeait au cours de ses promenades à travers les rues de Paris et je commençai à le reproduire de mémoire. Or, comme M. Jocelyn se jette à la tête d'un cheval emballé pour l'arrêter, la portière de la voiture s'ouvre, un haut personnage descend du coupé, serre la main de M. Jocelyn et lui dit : « Vous êtes mon sauveur, je vous dois la vie. Que puis-je pour vous ? »

Les quelques inexactitudes que j'ai pu commettre en reproduisant ce rêve seront faciles à corriger, pensais-je, quand je serai rentré à la maison et que j'aurai le livre sous la main. Mais lorsque, rentré de vacances, je me suis mis à feuilleter le *Nabab,* pour confronter le texte avec mon manuscrit, je fus tout honteux et étonné de n'y rien trouver qui ressemblât à la rêverie que j'avais attribuée à M. Jocelyn et même de constater que le pauvre comptable s'appelait, non M. Jocelyn, mais M. *Joyeuse.* Cette deuxième erreur m'a fourni aussitôt la clef pour l'explication de la première, c'est-à-dire de l'illusion de la mémoire. *Joyeux* (dont le nom *Joyeuse* représente la forme féminine) : telle est la traduction française de mon propre nom *(Freud).* Mais d'où provenait la rêverie que j'avais faussement attribuée à Daudet ? Elle ne pouvait être que mon produit personnel, un rêve éveillé que j'ai fait moi-même et qui n'a pas pénétré dans ma conscience ou qui, si jamais j'en ai eu conscience, a été depuis complètement oublié. Il est possible que j'aie fait ce rêve à Paris même, au cours d'une de mes nombreuses promenades tristes et solitaires, alors que j'avais tant besoin d'aide et de protection, avant que le maître Charcot m'eût introduit dans son cercle. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer l'auteur du *Nabab* dans la maison de Charcot. Ce qui me contrariait seulement dans cette affaire, c'est qu'il n'y a rien qui me répugne autant que la situation d'un protégé. Ce qu'on en voit dans notre pays est fait pour vous ôter toute envie de chercher des protections, et mon caractère

ne s'accommoderait d'ailleurs pas de l'attitude que comportent les obligations d'un protégé. J'ai toujours tendu tous mes efforts à être libre et indépendant, un homme qui ne doive rien à autrui. Et c'est moi qui devais me rendre coupable d'un rêve pareil (qui n'a d'ailleurs jamais reçu même un commencement de réalisation !). Ce cas fournit encore un excellent exemple de la manière dont nos rapports avec notre propre moi (rapports réprimés à l'état normal, mais se manifestant victorieusement dans la paranoïa) nous troublent et embrouillent notre considération objective des choses.

Un autre cas d'illusion de la mémoire, qui se laisse, lui aussi, expliquer d'une façon satisfaisante, se rapproche de la « fausse reconnaissance » dont nous nous occuperons plus tard. Le voici : Je raconte à l'un de mes malades, homme ambitieux et très doué, qu'un jeune étudiant vient de s'affirmer comme un des mes élèves par un intéressant travail intitulé : *L'artiste. Essai d'une psychologie sexuelle.* Lorsque ce travail eut paru en librairie quinze mois plus tard, mon malade m'affirma qu'il se souvenait avoir déjà lu quelque part (dans un catalogue de librairie peut-être) l'annonce de ce travail, avant même que je lui en aie parlé la première fois (peut-être un mois, peut-être six mois avant cette époque). Il aurait alors déjà pensé à cette notice et constaté, en outre, que l'auteur a modifié le titre de son travail, qui s'intitule maintenant *Contribution à une psychologie sexuelle,* au lieu de *Essai d'une psychologie sexuelle.* M'étant renseigné auprès de l'auteur et ayant comparé toutes les dates, j'ai bien été obligé de conclure que mon malade voulait se rappeler une chose impossible. Aucune notice annonçant ce travail n'avait paru avant son impression ; en tous cas, il n'en a été question nulle part quinze mois à l'avance. J'allais renoncer à l'interprétation de cette illusion de la mémoire, lorsque le malade vint me faire part d'une autre illusion du même genre. Il croyait avoir aperçu tout récemment, dans la vitrine d'une librairie, un ouvrage sur *l'Agoraphobie* qu'il voulait acheter, mais qu'il ne trouvait dans aucun

catalogue. Je pus alors lui expliquer pourquoi ses recherches devaient rester vaines. L'ouvrage sur l'Agoraphobie était né dans son imagination, à titre de projet inconscient, et c'est lui-même qui devait l'écrire. Son ambition de rivaliser avec le jeune homme dont j'ai parlé plus haut et d'écrire un travail scientifique susceptible de l'introduire dans le cercle de mes élèves, l'avait conduit à la première comme à la seconde de ces illusions de la mémoire. Il se rappela alors que la notice de librairie qui l'avait conduit à cette erreur se rapportait à un ouvrage intitulé : « Genèse, loi de la reproduction. » Quant à la modification du titre dont il avait parlé, c'est moi qui lui en avais suggéré l'idée, car je me suis rappelé avoir commis une inexactitude dans l'intitulé du travail de mon élève : j'ai dit notamment Essai, au lieu de *Contribution.*

B. Oubli de projets

Aucun autre groupe de phénomènes ne se prête mieux que l'oubli de projets à la démonstration de la thèse que la faiblesse de l'attention ne suffit pas, à elle seule, à expliquer un acte manqué. Un projet est une impulsion à l'action qui a déjà reçu le consentement du sujet, mais dont l'exécution est fixée à une époque déterminée. Or, dans l'intervalle qui sépare la conception d'un projet de son exécution, il peut survenir dans les motifs une modification telle que le projet ne soit pas exécuté, sans pour autant être oublié : il est tout simplement modifié ou supprimé. En ce qui concerne l'oubli de projets, qui se produit journellement et dans toutes les situations possibles, loin de l'expliquer par un changement dans l'équilibre des motifs, nous le laissons tout simplement inexpliqué ou bien nous nous contentons de dire qu'à l'époque de l'exécution l'attention qu'exige l'action a fait défaut, cette même attention qui était une condition indispensable de la conception du projet et qui, à ce moment-là, aurait suffi à assurer sa réalisation. L'observation de notre attitude normale à l'égard de nos projets montre tout ce que

cet essai d'explication a d'arbitraire. Si je conçois le matin un projet qui doit être réalisé le soir, il peut arriver que certaines circonstances m'y fassent songer plusieurs fois au cours de la journée. Mais il n'est pas du tout nécessaire que ce projet reste dans ma conscience toute la journée. Lorsque le moment de la réalisation approche, il me revient subitement à la mémoire et m'incite à faire les préparatifs que nécessite l'action projetée. Lorsqu'en sortant de chez moi j'emporte une lettre que je me propose de mettre dans une boîte. je n'ai nullement besoin, si je suis un individu normal et non névrosé, de tenir la lettre à la main tout le long du chemin et de chercher tout le temps à droite et à gauche une boîte aux lettres pour exécuter mon projet à la première occasion qui pourra se présenter : je mets tua lettre dans ma poche, je suis tranquillement mon chemin, je laisse mes idées se succéder, librement, comptant bien que la première botte que j'apercevrai éveillera mon attention et m'incitera à plonger la main dans ma poche pour en retirer la lettre. L'attitude normale à l'égard d'un projet conçu se rapproche tout à fait de celle que l'on détermine chez des personnes auxquelles on a suggéré sous l'hypnose une « idée post-hypnotique à longue échéance [65] ». On décrit généralement le phénomène de la manière suivante : le projet suggéré sommeille chez la personne en question jusqu'à l'approche du moment de l'exécution. Il s'éveille ensuite et pousse à l'action.

Il est deux situations dans la vie où le profane lui-même se rend compte que l'oubli de projets n'est nullement un phénomène élémentaire irréductible, mais autorise à conclure à l'existence de motifs inavoués. Je veux parler de l'amour et du service militaire. Un amoureux qui se présente à un rendez-vous avec un certain retard aura beau s'excuser auprès de sa dame en disant qu'il avait malheureusement oublié ce rendez-vous. Elle ne tardera pas à lui répondre : « Il y a un an, tu n'aurais pas oublié. C'est que tu ne

65 Cf. Bernheim. *Neue Studien über Hypnotismuse Suggestion und Psychotherapie* (trad. allemande, 1892).

m'aimes plus. » Et si, ayant recours à l'explication psychologique mentionnée plus haut, il cherche à excuser son oubli par des affaires urgentes, la dame, devenue aussi perspicace en psychanalyse qu'un médecin spécialiste, lui répondra : « Il est bizarre que tu n'aies jamais été troublé par tes affaires. » Certes, la dame n'exclura pas toute possibilité d'oubli ; elle pensera seulement, et non sans raison, que l'oubli non intentionnel est un indice presque aussi sûr d'un certain non-vouloir qu'un prétexte conscient.

De même, dans la vie militaire on n'admet aucune différence de principe entre une négligence par oubli et une négligence intentionnelle. Le soldat *doit* ne rien oublier de ce qu'exige de lui le service militaire. Si, cependant, il se rend coupable d'un oubli, alors qu'il sait très bien ce qui est exigé, c'est qu'il existe chez lui des motifs qui s'opposent à ceux qui doivent l'inciter à l'accomplissement des exigences militaires. Le soldat d'un an qui voudrait s'excuser au rapport, en disant qu'il a oublié d'astiquer ses boutons, serait sûr d'encourir une punition. Punition qu'on peut considérer comme insignifiante, si l'on songe à celle qu'il encourrait s'il s'avouait à lui-même et s'il avouait à ses supérieurs que toutes ces chinoiseries du service lui répugnent. C'est pour s'épargner cette punition plus sévère, c'est pour des raisons pour ainsi dire économiques qu'il se sert de l'oubli comme d'une excuse, à moins que l'oubli ne soit réel et ne vienne s'offrir à titre de compromis.

Les femmes, comme les autorités militaires, prétendent que tout ce qui se rattache à elles doit être soustrait à l'oubli et professent ainsi l'opinion que l'oubli n'est permis que dans les choses sans importance, tandis que dans les choses importantes il est une preuve qu'on veut traiter ces choses comme insignifiantes, c'est-à-

dire leur refuser toute valeur [66]. Il est certain que le point de vue de l'appréciation psychique ne peut pas être totalement écarté dans ces matières. Personne n'oublie d'accomplir des actions qui lui paraissent importantes, faute de quoi il s'expose à être soupçonné d'un trouble psychique. Aussi nos recherches ne peuvent-elles porter que sur l'oubli de projets plus ou moins secondaires ; il n'existe pas, à notre avis, de projets tout à fait indifférents, car si de tels projets existaient, on ne voit pas pourquoi ils auraient été conçus.

Comme pour les troubles fonctionnels décrits précédemment, j'ai réuni et cherché à expliquer les cas de négligence par oubli que j'ai observés sur moi-même ; et j'ai invariablement trouvé que l'oubli était dû dans tous les cas à l'intervention de motifs inconnus et inavoués, ou si je puis m'exprimer ainsi, à l'intervention d'une contre-volonté. Dans une série de ces cas, je me trouvais dans une situation qui rappelle les conditions du service militaire, je subissais une contrainte contre laquelle je n'avais jamais cessé de me révolter, ma révolte se manifestant par des oublis. À cela je dois ajouter que j'oublie très facilement de complimenter les gens à l'occasion d'anniversaires, de jubilés, de mariages et d'avancements. Plus je m'attache à le faire, et plus je constate que cela ne me réussit pas. Je finirai par me décider à y renoncer et à obéir consciemment et volontairement aux motifs qui s'y opposent. À un ami qui m'avait chargé, à l'occasion d'un certain événement, d'expédier à une date fixe un télégramme de félicitations (ce qui, pensait-il, me serait d'autant plus facile que j'avais, moi aussi, à télégraphier à l'occasion du même événement), j'avais prédit que j'oublierais certainement d'expédier aussi bien mon télégramme que le sien. Et je n'ai été

66 Dans le drame de Shaw : César et Cléopâtre, César, sur le point de quitter l'Égypte, est pendant un certain temps tourmenté par l'idée d'avoir eu l'intention de faire quelque chose, mais ne peut se rappeler de quoi il s'agit. Nous apprenons finalement qu'il voulait faire ses adieux à Cléopâtre ! Ce petit trait est destiné à montrer, en opposition d'ailleurs avec la vérité historique, le peu de cas que faisait César de la petite princesse égyptienne. (D'après E. Jones, l. c., p. 488.)

nullement étonné de voir ma prophétie se réaliser. À la suite de douloureuses expériences que la vie m'avait réservées, je suis devenu incapable de manifester mon intérêt dans les cas où cette manifestation doit nécessairement revêtir une forme exagérée, hors de proportion avec le sentiment plutôt tiède que j'éprouve dans ces occasions. Depuis que je me suis rendu compte que j'ai souvent pris chez les autres une sympathie feinte pour une sympathie véritable, je me suis révolté contre les manifestations conventionnelles d'une sympathie de commande, manifestations dont je ne vois d'ailleurs pas l'utilité sociale. Seuls les décès trouvent grâce devant ma sévérité ; et toutes les fois où je me suis proposé d'exprimer mes condoléances à l'occasion d'un décès, je n'ai pas manqué de le faire. Toutes les fois où mes manifestations affectives n'ont pas le caractère d'une obligation sociale, elles s'expriment librement, sans être entravées ou étouffées par l'oubli.

Le lieutenant T. rapporte un cas d'oubli de ce genre, survenu pendant sa captivité. Il s'agit également d'un projet qui, réprimé d'abord, n'en a pas moins réussi à se faire jour, créant ainsi une situation très pénible.

C. Un cas d'omission

« Le supérieur d'un camp d'officiers-prisonniers est offensé par un de ses camarades. Pour éviter des suites fâcheuses, il veut se servir du seul moyen radical dont il dispose, en éloignant ce dernier et en le faisant déplacer dans un autre camp. Cédant aux instances de plusieurs amis, il se décide cependant, bien à contre-cœur, à ne pas recourir à cette mesure et à se soumettre à une procédure d'honneur, malgré tous les inconvénients qui doivent en résulter.

« Ce même matin, le commandant en question devait, sous le contrôle d'un surveillant, faire l'appel de tous les officiers-prisonniers. Connaissant tous ses camarades depuis longtemps, il ne s'était jamais trompé en faisant l'appel. Mais cette fois il sauta le

nom de son offenseur, de sorte que celui-ci dut rester à sa place après le départ de tous les autres, jusqu'à ce que le commandant se fût aperçu de l'erreur. Or, le nom omis était écrit très distinctement au milieu de la feuille.

« Cet incident a été interprété par celui qui en fut la victime comme un affront voulu ; mais l'autre n'y a vu qu'un hasard malheureux, autorisant la supposition erronée du premier. Après avoir cependant lu la « Psychopathologie » de Freud, le commandant a pu se faire une idée exacte de ce qui était arrivé. »

C'est encore par un conflit entre un devoir conventionnel et un jugement intérieur non avoué que s'expliquent les cas où l'on oublie d'accomplir des actions qu'on avait promis d'accomplir au profit d'un autre. Le bienfaiteur est alors généralement le seul à voir dans l'oubli qu'il invoque une excuse suffisante, alors que le solliciteur pense sans doute, et non sans raison : « il n'avait aucun intérêt à faire ce qu'il m'avait promis, autrement il ne l'aurait pas oublié ». Il est des hommes qu'on considère généralement comme ayant l'oubli facile et qu'on excuse de la même manière dont on excuse les myopes, lorsqu'ils ne saluent pas dans la rue [67]. Ces personnes oublient toutes les petites promesses qu'elles ont faites, ne s'acquittent d'aucune des commissions dont on les a chargées, se montrent peu sûres dans les petites choses et prétendent qu'on ne doit pas leur en vouloir de ces petits manquements qui s'expliqueraient, non par leur caractère, mais par une certaine particularité organique [68]. Je ne fais pas partie moi-même de cette catégorie de gens et je n'ai pas eu l'occasion d'analyser les actes de

67 Les femmes, qui ont une intuition plus profonde des processus psychiques inconscients, sont généralement portées à se considérer comme offensées lorsqu'on ne les reconnaît pas dans la rue, c'est-à-dire lorsqu'on ne les salue pas. Elles ne pensent jamais en premier lieu que le coupable peut n'être que myope ou qu'il ne les a pas aperçues, parce qu'il était plongé dans ses réflexions. Elles se disent qu'on les aurait certainement aperçues, si on les estimait davantage.

personnes sujettes aux oublis de ce genre, de sorte que je ne puis rien affirmer avec certitude quant aux motifs qui président à ces oublis. Mais je crois pouvoir dire par analogie qu'il s'agit d'un degré très prononcé de mépris à l'égard d'autrui, mépris inavoué et inconscient, certes, et qui utilise le facteur constitutionnel pour s'exprimer et se manifester [69].

Dans d'autres cas, les motifs de l'oubli sont moins faciles à deviner et provoquent, lorsqu'ils sont découverts, une surprise plus grande. C'est ainsi que j'ai remarqué autrefois que sur un certain nombre de malades que j'avais à visiter, les seules visites que j'oubliais étaient celles que je devais faire à des malades gratuits ou à des confrères malades. Pour me mettre à l'abri de ces oublis, dont j'avais honte, j'avais pris l'habitude de noter dès le matin toutes les visites que j'avais à faire dans le courant de la journée. J'ignore si d'autres médecins ont eu recours au même moyen pour arriver au même résultat. Mais cette expérience nous fournit une indication quant aux mobiles qui poussent le neurasthénique à noter sur le

68 M. S. Ferenczi raconte qu'il a été autrefois très « distrait » et qu'il étonnait tous ceux qui le connaissaient par la fréquence et l'étrangeté de ses actes manqués. Mais cette « distraction » a presque complètement disparu depuis qu'il s'est voué au traitement psychanalytique des malades, ce qui l'a obligé à prêter son attention également à l'analyse de son propre moi. Il pense qu'on renonce aux actes manqués, lorsqu'on se sent chargé d'une responsabilité plus grande. Aussi considère-t-il avec raison la distraction comme un état entretenu par des complexes inconscients et qui peut guérir par la psychanalyse. Un jour, cependant, il crut avoir à se reprocher une erreur technique qu'il aurait commise au cours de la psychanalyse d'un malade. Ce jour-là, il s'était trouvé subitement en butte à toutes ses « distractions » d'autrefois. Il fit plusieurs faux-pas dans la rue (représentation symbolique du faux-pas commis dans le traitement), oublia chez lui son portefeuille, voulut payer sa place de tramway un kreuzer de moins, quitta la maison ses habits mal boutonnés, etc.

69 M. E. Jones dit à ce propos - « La résistance a souvent un caractère général. C'est ainsi qu'un homme affairé oublie d'expédier les lettres qui lui sont confiées par sa femme, ce qui l'ennuie quelque peu, de même qu'il peut oublier d'exécuter ses ordres d'achat dans les magasins. »

fameux « bout de papier »fut ce qu'il se propose de dire au médecin. On dirait qu'il ne se fie pas à la force et à la fidélité de sa mémoire. C'est certainement exact, mais les choses se passent le plus souvent ainsi : Après avoir longuement exposé les troubles qu'il ressent et posé toutes les questions qui s'y rapportent, le malade fait une petite pause, après laquelle il tire de sa poche son bout de papier et dit en s'excusant : « J'ai noté sur ce papier certaines choses, sinon je ne me souviendrais de rien. » Dans la plupart des cas, rien ne se trouve noté sur ce papier qu'il n'ait déjà dit. Il répète donc tous les détails et se répond à lui-même : « cela, je l'ai déjà demandé ». Son bout de papier ne sert sans doute qu'à mettre en lumière un de ses symptômes, à savoir la fréquence avec laquelle ses projets sont troublés par des motifs étrangers.

Je vais avouer maintenant un défaut dont souffrent aussi la plupart des personnes saines que je connais ; il m'arrive très facilement, peut-être moins facilement que lorsque j'étais plus jeune, d'oublier de rendre les livres empruntés ou de différer certains paiements en les oubliant. Il n'y a pas très longtemps, je suis sorti un matin du bureau de tabac où j'achète tous les jours mes cigares, en oubliant de payer. Ce fut une négligence tout à fait inoffensive étant donné que le tenancier du bureau me connaît et qu'il était sûr d'être payé le lendemain. Mais le petit retard, la tentative de faire des dettes n'étaient certainement pas étrangers aux considérations budgétaires qui m'avaient préoccupé la veille. Même chez les hommes dits tout à fait honnêtes, on découvre facilement les traces d'une double attitude à l'égard de l'argent et de la propriété. La convoitise primitive du nourrisson qui cherche à s'emparer de tous les objets (pour les porter à sa bouche) ne disparaît, d'une façon

générale, qu'incomplètement sous l'influence de la culture et de l'éducation [70].

On trouvera peut-être qu'à force de citer des exemples de ce genre, j'ai fini par tomber dans la banalité. Mais mon but était précisément d'attirer l'attention sur des choses que tout le monde connaît et comprend de la même manière, autrement dit de réunir des faits de tous les jours et de les soumettre à un examen scientifique. Je ne vois pas pourquoi on refuserait à cette sorte de

70 Pour ne pas abandonner ce sujet, je m'écarte de la subdivision que j'ai adoptée et j'ajoute à ce que je viens de dire qu'en ce qui concerne les affaires d'argent, la mémoire des hommes manifeste une partialité particulière. Ainsi que j'ai pu m'en assurer sur moi-même, on croit souvent à tort avoir déjà payé ce qu'on doit, et les illusions de ce genre sont souvent très tenaces. Dans les cas où, comme dans le jeu de cartes, il ne s'agit pas d'intérêts considérables, mais où l'amour du gain a l'occasion de se manifester librement, les hommes même les plus honnêtes commettent facilement des erreurs de calcul, sont sujets à des défauts de mémoire et, sans s'en apercevoir, se rendent coupables de petites tricheries. Ce n'est pas en cela que consiste l'action psychiquement réconfortante du jeu. L'aphorisme d'après lequel le véritable caractère de l'homme se manifesterait dans le jeu est exact, à la condition d'admettre qu'il s'agit du caractère refoulé. - S'il est vrai qu'il y a encore des garçons de café et de restaurant capables de commettre des erreurs de calcul *involontaires,* ces erreurs comportent évidemment la même explication. - Chez les commerçants on peut souvent observer une certaine hésitation à effectuer des paiements : il ne faut pas voir là une preuve de mauvaise volonté, l'expression du désir de s'enrichir indûment, mais seulement l'expression psychologique d'une résistance qu'on éprouve toujours au moment de se défaire de son argent. - Brill remarque à ce sujet avec perspicacité : « Nous égarons plus facilement des lettres contenant des factures que des lettres contenant des chèques. » Si les femmes se montrent particulièrement peu disposées à payer leur médecin, cela tient à des mobiles très intimes et encore très peu élucidés. Généralement, elles ont oublié leur porte-monnaie, ce qui les met dans l'impossibilité d'acquitter les honoraires séance tenante ; puis elles oublient, non moins généralement, d'envoyer les honoraires, une fois rentrées chez elles, et il se trouve finalement qu'on les a reçues « pour leurs beaux yeux », *gratis pro Deo.* On dirait qu'elles vous paient avec leur sourire.

sagesse, qui est la cristallisation des expériences de la vie quotidienne, une place parmi les acquisitions de la science. Ce qui constitue le caractère essentiel du travail scientifique, ce n'est pas la nature des faits sur lesquels il porte, mais la rigueur de la méthode qui préside à la constatation de ces faits et la recherche d'une synthèse aussi vaste que possible.

En ce qui concerne les projets de quelque importance, nous avons trouvé en général qu'ils sont oubliés, lorsqu'ils sont contrariés par des motifs obscurs. Dans les projets de moindre importance, l'oubli peut encore être amené par un autre mécanisme, le projet subissant le contrecoup de la résistance intérieure qui s'oppose à un autre ensemble psychique quelconque, et cela en vertu d'une simple association *extérieure* entre cet ensemble et le projet en question. En voici un exemple : j'aime le bon buvard et me propose de profiter d'une course que je dois faire cet après-midi dans le centre de la ville, pour en acheter. Mais pendant quatre jours consécutifs j'oublie mon projet et je finis par me demander quelle peut être la cause de cet oubli. Je trouve cette cause, en me rappelant que j'ai l'habitude d'écrire *Löschpapier*[71]*,* mais de dire *Fliesspapier.* Or, « Fliess » est le nom d'un de mes amis de Berlin, au nom duquel se sont trouvées associées dans mon esprit, ces jours derniers, des idées et préoccupations pénibles. Je ne puis me défaire de ces idées et préoccupations, mais l'instinct de défense se manifeste (p. 165) en se déplaçant, à la faveur de la ressemblance phonétique, sur le projet indifférent et, de ce fait, moins résistant.

Une opposition directe et une motivation plus éloignée se sont manifestées simultanément dans le cas de retard suivant . J'ai écrit, pour la collection *Grenzfragen des Nerven und Seelenlebens,* une brève monographie, qui était un résumé de ma « Science des rêves ». Bergmann, de Wiesbaden, m'envoie des épreuves, me priant de les corriger au plus tôt, car il veut faire paraître le fascicule avant Noël.

71 Les deux mots servent également à désigner le « papier buvard ». (N. d. T.)

Je corrige les épreuves le soir même et les dépose sur mon bureau, pour les expédier le lendemain matin. Le lendemain, j'oublie totalement mon projet et ne m'en souviens que l'après-midi, en apercevant le paquet sur ma table. J'oublie encore d'emporter les épreuves l'après-midi, le soir, et le matin suivant ; enfin, dans l'après-midi du deuxième jour, je me lève brusquement, m'empare des épreuves et sors précipitamment pour mettre mon paquet dans la première boîte aux lettres. Chemin faisant, je me demande avec étonnement quelle peut bien être la cause de mon retard. Il est évident que je ne tiens pas à expédier les épreuves, mais je ne trouve pas le *pourquoi.* Au cours de la même promenade, j'entre chez mon éditeur de Vienne qui a publié mon livre sur les rêves et lui dis comme poussé par une inspiration subit : « Savez-vous que j'ai écrit une nouvelle variante du *Rêve ? - Ah,* pardon ! - Calmez-vous : il ne s'agit que d'une brève monographie pour la collection Löwenfeld-Kurella. » Il n'était pas rassuré ; il craignait un préjudice pour la vente du livre. Je cherche à lui prouver le contraire et lui demande finalement : « Si je vous avais demandé l'autorisation, avant d'écrire cette monographie, me l'auriez-vous refusée ? - Certainement non ! » Je crois, en ce qui me concerne, que j'étais tout à fait dans mon droit et n'ai fait que me conformer à l'usage ; il me semble cependant que c'est la même appréhension que celle manifestée par l'éditeur qui a été la cause de mon hésitaiton à renvoyer les épreuves. Cette appréhension se rattache à une circonstance antérieure, et notamment aux objections qui m'ont été faites par un autre éditeur, lorsque, chargé d'écrire pour le « Manuel » de Nothnagel le chapitre sur la paralysie cérébrale infantile, j'ai reproduit dans ce travail quelques pages d'un mémoire sur la même question, paru antérieurement chez l'éditeur de ma *Science des rêves.* Dans ce dernier cas, le reproche n'était pas plus justifié, car j'ai alors loyalement prévenu l'éditeur du mémoire de mon intention d'y emprunter quelques pages pour mon travail destiné au « Manuel » de Nothnagel.

Mais en remontant la suite de mes souvenirs, j'évoque une circonstance encore plus ancienne où, à l'occasion d'une traduction d'un livre français, j'ai vraiment lésé certains droits de propriété littéraire. J'avais ajouté au texte traduit des notes, sans en avoir demandé l'autorisation à l'auteur, et j'ai eu quelques années plus tard l'occasion de m'assurer que celui-ci n'était pas du tout content de mon sans-gêne.

Il existe un proverbe témoignant que le bon sens populaire sait bien qu'il n'y a rien d'accidentel dans l'oubli de projets : « Ce qu'on a oublié de faire une fois, on l'oubliera encore bien d'autres fois. »

Sans doute, on ne peut pas ne pas reconnaître que tout ce qu'on pourrait dire sur l'oubli et sur les actes manqués est considéré par la plupart des hommes comme connu et comme allant de soi. Mais pourquoi est-il nécessaire de présenter chaque fois à leur conscience ce qu'ils connaissent si bien ? Que de fois ai-je entendu dire : « Ne me charge pas de cette commission, je l'oublierai certainement. » Dans cette prédiction il n'y avait sûrement rien de mystique. Celui qui parlait ainsi sentait en lui vaguement le projet de ne pas s'acquitter de la commission et hésitait seulement à l'avouer.

L'oubli de projets reçoit d'ailleurs une bonne illustration de ce qu'on pourrait appeler « la conception de faux projets ». J'avais promis à un jeune auteur de rendre compte d'un petit ouvrage qu'il avait écrit. Des résistances intérieures, dont je ne me rendais pas compte, m'ont fait différer ce projet, jusqu'à ce que, l'ayant rencontré un jour et cédant à ses instances, j'aie fini par lui promettre de lui donner satisfaction le soir même. J'étais tout à fait décidé à tenir ma promesse, mais j'avais oublié que j'avais ce même soir à rédiger d'urgence un rapport d'expertise médicale. Ayant fini par me rendre compte que j'avais conçu un faux projet, j'ai renoncé à lutter contre mes résistances et j'ai fait savoir à l'auteur que je retirais ma promesse.

8. Méprises et maladresses

Au travail, déjà mentionné, de Meringer et Mayer j'emprunte encore le passage suivant (p. 98) :

« Les *lapsus* de la parole ne sont pas des phénomènes isolés. Ils correspondent aux erreurs auxquelles sont sujettes les autres activités des hommes et qui sont connues sous la dénomination absurde d'oublis. »

Je ne suis donc pas le premier à avoir attribué un sens et une intention aux petits troubles fonctionnels de la vie quotidienne [72].

Si les erreurs que nous commettons lorsque nous nous servons du langage, qui est une fonction motrice, admettent une telle conception, rien ne s'oppose à ce que nous étendions celle-ci aux erreurs dont nous nous rendons coupables en exécutant les autres fonctions motrices. Je divise ces dernières erreurs en deux groupes : le premier comprend les cas où l'effet manqué semble constituer l'élément essentiel ; ce sont, pour ainsi dire, des cas de nonconformité à l'intention, donc des cas de *méprises ;* dans le second groupe, je range les cas où l'action tout entière apparaît absurde, semble ne répondre à aucun *but, actions symptomatiques et accidentelles.* La séparation entre ces deux groupes n'est d'ailleurs pas nettement tranchée, et nous aurons l'occasion de nous convaincre, au cours de notre exposé, que toutes les divisions que

72 Une publication ultérieure de Meringer m'a montré que j'ai eu tort d'attribuer à l'auteur cette manière de voir.

nous adoptons n'ont qu'une valeur descriptive et sont en contradiction avec l'unité interne des phénomènes qui nous intéressent.

Nous ne gagnons rien, au point de vue de la compréhension psychologique de la « méprise », en la concevant comme une ataxie, et plus spécialement comme une « ataxie corticale ». Essayons plutôt de ramener chacun des cas dont nous aurons à nous occuper aux conditions dans lesquelles il s'est produit. J'aurai de nouveau l'occasion d'utiliser à cet effet des observations que j'ai faites sur moi-même et qui, je tiens à le dire tout de suite, ne sont pas très nombreuses.

a) Autrefois, alors que je faisais plus souvent qu'aujourd'hui des visites à domicile, il m'arrivait fréquemment, une fois devant la porte à laquelle je devais sonner ou frapper, de tirer de ma poche la clef qui me servait à ouvrir la porte de mon propre domicile, pour, aussitôt, la remettre presque honteusement. En m'observant bien, j'ai fini par constater que cet acte manqué, consistant à sortir ma clef devant la porte du domicile d'un autre, signifiait un hommage à la maison dans laquelle je me rendais. C'était comme si j'avais voulu dire : « ici je suis comme chez moi », car la méprise ne se produisait que devant des maisons où j'avais des malades pour lesquels j'étais toujours le bienvenu. (Il va sans dire que je ne commettais jamais la méprise inverse, consistant à sonner à la porte de mon propre domicile.)

Mon acte manqué était donc la représentation symbolique d'une idée qui n'était pas faite pour être prise au sérieux par ma conscience, car en réalité le neurologue sait fort bien que le malade ne lui reste attaché qu'aussi longtemps qu'il attend de lui un avantage et que la chaude sympathie que le médecin lui-même témoigne au malade constitue le plus souvent un moyen psychique faisant partie du traitement en général.

De nombreuses observations faites par d'autres personnes sur elles-mêmes montrent que l'erreur dans laquelle les clefs jouent un rôle important ne m'est pas particulière.

Dans ses « Contributions à la psychopathologie de la vie quotidienne » (Arch. de Psychol., VI, 1906), M. A. Maeder décrit des expériences presque identiques aux miennes : « Il est arrivé à chacun de sortir son trousseau, en arrivant à la porte d'un ami particulièrement cher, de se surprendre, pour ainsi dire, en train d'ouvrir avec sa clef comme chez soi. C'est un retard, puisqu'il faut sonner malgré tout, mais c'est une preuve qu'on se sent - ou qu'on voudrait se sentir - comme chez soi, auprès de cet ami. »

E. Jones (l.*c.*, p. 509) : « L'usage de clefs est une source féconde d'accidents de ce genre dont je citerai deux exemples. Lorsque je suis obligé d'interrompre un travail absorbant, pour me rendre à l'hôpital en vue de quelque besogne machinale, je me surprends facilement en train de vouloir ouvrir la porte de mon laboratoire avec la clef du bureau que j'ai à la maison, bien que les deux clefs ne se ressemblent nullement. Par cette erreur je témoigne, malgré moi, que j'aimerais mieux être chez moi qu'à l'hôpital. » - « Il y a quelques années, j'occupais une situation subordonnée dans une institution dont la porte était toujours fermée à clef, de sorte qu'il fallait sonner pour se faire ouvrir. À plusieurs reprises, je m'étais surpris en train de vouloir ouvrir cette porte avec la clef de mon propre domicile. Chacun des membres titulaires de cette institution (et c'était la qualité à laquelle j'aspirais moi-même à cette époque-là) était muni d'une clef avec laquelle il pouvait ouvrir lui-même la porte, sans être obligé d'attendre. Ma méprise n'était ainsi que l'expression de mon désir d'arriver à la même situation et d'être ici comme chez moi. »

Hanns Sachs (de Vienne) raconte de même : « Je porte toujours sur moi deux clefs, dont l'une ouvre la porte de mon bureau, l'autre celle de mon domicile particulier. Elles ne sont pas précisément

faciles à confondre, étant donné que la clef du bureau est au moins trois fois plus grande que celle de mon domicile. En outre, je porte toujours la première dans la poche de mon pantalon, l'autre dans celle de mon veston. Malgré cela, il m'est souvent arrivé de constater, lorsque je me trouvais devant l'une des deux portes, que j'avais préparé, en montant les escaliers, la clef ouvrant l'autre. Je me suis décidé à faire une observation statistique : comme je me trouvais tous les jours devant les deux portes dans une disposition psychique à peu près identique, j'en ai conclu que la confusion entre les deux clefs, si elle était déterminée par des mobiles psychiques, devrait être, elle aussi, soumise à une certaine régularité. Or, en poursuivant mes observations, j'ai constaté que je voulais régulièrement ouvrir la porte du bureau avec la clef de mon domicile, l'inverse ne s'étant produit qu'une seule fois : ce fut un jour, où rentrant chez moi fatigué, je savais que j'étais attendu par un visiteur ; je fis alors la tentative d'ouvrir la porte de mon domicile avec la clef du bureau, trop grande pour la serrure. »

b) Depuis six ans, j'ai l'habitude de sonner deux fois par jour, à des heures fixes, à la porte d'une maison. Pendant ces six années, il m'est arrivé deux fois (à un bref intervalle) de monter un étage plus haut. Une fois, j'étais absorbé par un rêve ambitieux, dans lequel je me voyais « monter indéfiniment ». Je n'ai pas entendu, lorsque j'ai mis les pieds sur les premières marches du troisième étage, s'ouvrir la porte de l'appartement du deuxième, qui était précisément celui où j'étais attendu. L'autre fois, il m'est également arrivé de dépasser mon but, parce que j'étais « plongé » dans mes idées. Lorsque, m'étant aperçu de mon erreur, j'ai rebroussé chemin et essayé de surprendre le rêve qui m'absorbait, j'ai constaté que j'étais en colère contre un critique (imaginaire) de mes ouvrages qui me reprochait soi-disant d'aller « trop loin », de vouloir « voler trop haut [73] ».

73 *Versteigern :* monter trop haut, au sens propre et figuré (avoir trop de prétentions). (N. d. T.)

c) Sur mon bureau se trouvent déposés, toujours à la même place depuis des années et l'un à côté de l'autre, un marteau à réflexes et un diapason. Un jour je devais prendre, aussitôt la consultation terminée, un train de banlieue ; très pressé de sortir, afin de ne pas manquer mon train, je glisse dans la poche de mon pardessus le diapason, à la place du marteau que je voulais emporter. Mis en éveil par le poids, je m'aperçois immédiatement de mon erreur. Celui qui n'a pas l'habitude de réfléchir sur les petits incidents de ce genre, dira sans doute que la hâte avec laquelle je faisais mes préparatifs explique et excuse mon erreur. Quant à moi, j'ai vu dans cette confusion entre le diapason et le marteau un problème que je me suis appliqué à résoudre. Ma précipitation était une raison tout à fait suffisante pour m'épargner mon erreur et, avec elle, une perte de temps.

Quel est donc celui qui s'est le dernier saisi du diapason ? Telle est la première question que je me pose. Ce fut, il y a quelques jours, un enfant idiot, dont j'examinais l'attention aux impressions sensorielles et qui fut tellement captivé par le diapason que je ne pus que difficilement le lui arracher des mains. S'ensuivrait-il que je sois, moi aussi, un idiot ? Il semblerait, car la première idée qui me vient à l'esprit à propos de « marteau » (Hammer) est : C*hamer « (* âne » en hébreu).

Mais que signifie cette injure ? Examinons un peu la situation. Je suis pressé d'aller voir une malade habitant la 'banlieue ouest et qui, d'après ce qui m'a été communiqué par lettre, a fait, il y a quelques mois, une chute de son balcon et se trouve depuis lors dans l'impossibilité de marcher. Le médecin qui m'appelle en consultation m'écrit qu'il hésite, en ce qui concerne le diagnostic, entre une lésion médullaire et une névrose traumatique (hystérie). Je suis donc invité à trancher la question. C'est le moment de se rappeler qu'il faut être très circonspect dans les cas de diagnostic difficile. De plus, les médecins ne manquent pas qui pensent qu'on pose trop à la légère le

diagnostic d'hystérie là où il s'agit de choses bien plus sérieuses. Mais l'injure n'est toujours pas justifiée ! Or, il se trouve que la petite station de chemin de fer où je dois descendre est la même que celle où je suis descendu il y a quelques années, pour aller voir un jeune homme qui, à la suite d'une émotion, avait présenté certains troubles ambulatoires. J'avais posé le diagnostic d'hystérie et soumis le malade au traitement psychique ; mais je ne tardai pas à me rendre compte que si mon diagnostic n'était pas tout à fait inexact, il n'était pas non plus rigoureusement exact. Un grand nombre de symptômes de ce malade étaient de nature hystérique et n'ont pas tardé à disparaître sous l'influence du traitement. Mais derrière ces symptômes s'en sont révélés d'autres, réfractaires à mon traitement et qui ne pouvaient être rattachés qu'à une sclérose multiple. Ceux qui ont vu le malade après moi n' eurent aucune difficulté à reconnaître l'affection organique ; j'aurais fait et jugé comme les médecins qui m'ont succédé ; il n'en est pas moins vrai qu'il y avait là de ma part toutes les apparences d'une grave erreur ; il va sans dire que la promesse de la guérison que j'ai cru devoir faire au malade n'a pu être tenue. La méprise qui m'a fait glisser dans la poche le diapason à la place du marteau pouvait donc recevoir la traduction suivante : « Imbécile, âne que tu es, fais bien attention cette fois et ne pose pas le diagnostic d'hystérie là où il s'agit d'une maladie incurable, comme cela t'est arrivé il y a quelques années dans la même localité chez ce pauvre homme ! » Et heureusement pour ma petite analyse, mais malheureusement pour mon humeur, ce même homme, atteint de grave paralysie contractile, était venu à ma consultation quelques jours avant que j'aie vu l'enfant idiot, et le lendemain.

On le voit, cette fois c'est la voix de la critique à l'égard de soi-même qui s'exprime par la méprise. La méprise se prête d'ailleurs particulièrement bien à cet usage. La méprise actuelle en représente une autre, commise précédemment.

d) Il va sans dire que la méprise peut être utilisée par une foule d'autres intentions obscures. En voilà un premier exemple : il m'arrive rarement de casser quelque chose. Ce n'est pas que je sois particulièrement adroit, mais étant donnée l'intégrité de mon appareil neuromusculaire, il n'existe évidemment pas de raisons pour que j'exécute des mouvements maladroits ayant des effets non désirés. Je ne me rappelle donc pas avoir cassé ou brisé un objet quelconque dans ma maison. Vu l'exiguïté de mon cabinet de travail, j'ai souvent été obligé d'adopter les attitudes les plus incommodes pour manier les objets en terre glaise et en pierre dont je possède une petite collection, et ceux qui me regardaient faire ont souvent exprimé leurs craintes de voir un objet ou l'autre glisser de mes mains et se briser. Mais jamais pareil accident ne m'est arrivé. Pourquoi donc m'est-il arrivé un jour de laisser tomber à terre et se briser le couvercle en marbre de mon modeste encrier ?

Mon encrier se compose d'une plaque de marbre creusée d'une cavité destinée à recevoir un godet en verre ; il est surmonté d'un couvercle à bouton, également en marbre. Derrière cet encrier se trouve une guirlande de statuettes en bronze et de figures en terre cuite. Un jour je m’assois devant ma table pour écrire, je fais, avec la main qui tient la plume, un mouvement extrêmement maladroit et large, et fais tomber à terre le couvercle qui était déposé à côté de l'encrier. L'explication n'est pas difficile à trouver. Quelques heures auparavant, ma sœur était entrée dans mon cabinet, pour voir quelques nouvelles acquisitions que j'avais faites. Elle les trouva très jolies et dit : « Maintenant ton bureau est très bien garni. Seul l'encrier ne va pas avec le reste. Il t'en faut un plus joli. » Je sors avec ma sœur pour l'accompagner et ne rentre qu'au bout de quelques heures. C'est alors, je crois, que j'ai exécuté l'encrier condamné. Aurais-je conclu des paroles de ma sœur qu'elle avait l'intention de m'offrir à la première occasion un nouvel encrier et, pour l'obliger à réaliser l'intention que je lui attribuais, me serais-je

empressé de la mettre devant un fait accompli, en brisant l'ancien encrier qu'elle avait trouvé laid ? S'il en est ainsi, mon mouvement brusque n'était maladroit qu'en apparence ; en réalité, il était très adroit, très conforme au but, puisqu'il a su épargner tous les autres objets qui se trouvaient dans le voisinage.

Je crois que ce jugement s'applique à toute une série de mouvements en apparence maladroits. Il est vrai que ces mouvements apparaissent violents, brutaux, à la fois spasmodiques et ataxiques, mais ils sont dominés, guidés par une intention et atteignent leur but avec une certitude que beaucoup de nos mouvements conscients et voulus pourraient leur envier. Ces deux caractères, la violence et la certitude, leur sont d'ailleurs communs avec les manifestations motrices de la névrose hystérique et avec celles du somnambulisme, ce qui prouve qu'il s'agit dans tous les cas des mêmes modifications, encore inconnues, du processus d'innervation.

L'observation suivante de Mme Lou Andreas-Salomé montre fort bien qu'une « maladresse » tenace peut fort habilement servir des intentions inavouées : « À l'époque où le lait avait commencé à être une denrée rare et précieuse, il m'est arrivé, à mon grand effroi et à ma grande contrariété, de le laisser déborder, chaque fois que je le faisais bouillir. J'avais essayé de lutter contre ce fâcheux accident, mais ce fut en vain, bien que je ne sois généralement pas distraite et inattentive dans les circonstances ordinaires de la vie. Si encore cet accident avait commencé à se produire après la mort de mon beau terrier blanc que j'adorais (et qui s'appelait « Ami » - « Droujok » en russe -, nom qu'il méritait mieux que tant d'hommes) ! Mais non, c'est précisément depuis sa mort que j'ai cessé de laisser le lait déborder. Ma première idée fut la suivante : « Le lait ne déborde plus ; tant mieux, car ce qui s'en répandrait par terre ou sur la cuisinière ne trouverait plus maintenant aucun emploi. » Et en même temps je voyais mon « Ami », assis devant moi, tout yeux et oreilles, observant avec la plus grave attention toute la procédure, la tête

penchée un peu obliquement et remuant le bout de sa queue, dans l'attente certaine du magnifique malheur qui allait se produire. Tout devint alors clair pour moi, et ceci entre autres : je l'avais aimé encore plus que je ne croyais. »

Au cours de ces dernières années, depuis que je réunis ces observations, il m'est encore arrivé à plusieurs reprises de casser ou de briser des objets d'une certaine valeur, mais l'examen de ces cas m'a toujours montré qu'il ne s'agissait ni d'un hasard ni d'une maladresse non voulue. C'est ainsi qu'alors que je traversais un matin une pièce, revêtu de mon costume de bain et les pieds chaussés de pantoufles, j'ai, comme obéissant à une subite impulsion, lancé du pied une des pantoufles contre le mur. Le résultat en fut qu'une jolie petite Vénus de marbre fut séparée de sa console et projetée à terre. Pendant qu'elle se brisait en morceaux, je récitais, impassible, ces vers de Busch :

Ach ! die Venus ist perdü -

Klickeradoms ! von Medici !

Mon geste inconsidéré et mon impassibilité en présence du dommage subi trouvent leur explication dans la situation d'alors. Une de nos proches parentes était gravement malade et je commençais à désespérer de son état. Ce matin-là j'avais appris que son état s'était sensiblement amélioré. Je me rappelle avoir pensé : « donc, elle vivra ». L'accès de rage de destruction que je subis alors fut pour moi comme un moyen d'exprimer ma reconnaissance au sort et d'accomplir une sorte de « sacrifice », comme si j'avais fait un vœu dont l'exécution fût subordonnée à la bonne nouvelle que j'avais reçue. Quant au fait que j'aie choisi pour objet de sacrifice la Vénus de Médicis, il faut sans doute y voir une sorte d'hommage galant à la convalescente ; cette fois encore, j'ai été étonné par ma rapide décision, par l'habileté de l'exécution, puisqu'aucun des objets qui se trouvaient dans le voisinage de la statuette n'a été effleuré par ma pantoufle.

Une autre fois, je me rendis coupable de la destruction d'un objet pour le même motif, à cette différence près que le sacrifice m'était dicté non par la reconnaissance envers le sort, mais par le désir de détourner un malheur. Je m'étais laissé aller un jour à adresser à un ami fidèle et dévoué un reproche fondé uniquement sur l'interprétation de certaines manifestations de son inconscient. Il prit mal la chose et m'écrivit une lettre dans laquelle il me recommandait d'épargner aux amis le traitement psychanalytique. Je dus reconnaître qu'il avait raison et lui fis une réponse conciliante. Pendant que j'écrivais ma réponse, je fis à un moment donné un geste de ma main, au cours duquel le porte-plume me glissa d'entre les doigts et s'abattit sur une superbe figurine égyptienne émaillée, de toute récente acquisition, et l'endommagea très sérieusement. Aussitôt le malheur accompli, je compris que je l'avais provoqué, pour en éviter un autre, plus grand. Heureusement, l'amitié et la figurine ont pu être réparées, sans que les traces des fissures soient trop visibles.

Dans un troisième cas, la destruction de l'objet tenait à des raisons moins sérieuses. Il s'agissait, pour me servir d'une expression de Th. Vischer *(Auch einer),* d'une « exécution » masquée d'un objet qui avait cessé de me plaire. J'avais eu pendant longtemps une canne à manche d'argent ; lorsque la mince plaque d'argent fut un jour endommagée, sans que j'eusse en quoi que ce soit contribué à cet incident, je la fis réparer, mais la réparation fut mal faite. Quelques jours après, jouant avec un de mes garçons, je me servis du manche de la canne pour accrocher sa jambe. Le manche se cassa naturellement en deux, et je fus débarrassé de ma canne.

Le calme et l'impassibilité avec lesquels on accepte dans tous ces cas le dommage subi indiquent bien qu'on a été guidé par une intention inconsciente dans l'exécution des actes ayant abouti à la destruction des objets.

Quelquefois, en recherchant les motifs d'un acte manqué aussi insignifiant que la destruction d'un objet, on trouve des raisons qui, tout en remontant à une époque éloignée de la vie d'un homme, se rattachent encore à sa situation présente. L'analyse suivante, publiée par M. L. Jekels *(Internat. Zeitschr.*f. *Psychoanal.,* I, 1913*),* nous en fournit un exemple :

« Un médecin se trouvait en possession d'un vase à fleurs en grès. Sans être précieux, ce vase n'en était pas moins très joli. Il l'avait reçu, il y a longtemps, en cadeau, avec beaucoup d'autres objets, dont quelques-uns de valeur, d'une de ses patientes (mariée). Lorsqu'il devint évident que celle-ci était atteinte de psychose, le médecin s'empressa de restituer à la famille de la malade tous les objets qu'il avait reçus, à l'exception d'un seul vase, de peu de valeur, dont il ne put se séparer, probablement à cause de sa beauté.

« Notre médecin, homme très scrupuleux, ne s'était pas décidé à cette appropriation sans une certaine lutte intérieure, car il se rendait parfaitement compte de l'indélicatesse de son acte ; mais il cherchait à étouffer son remords, en invoquant le peu de valeur du vase, la difficulté de le faire emballer de façon à ce qu'il arrive intact à destination, etc.

« Lorsqu'il fut obligé, quelques mois plus tard, de s'adresser à un avocat pour faire réclamer et recouvrer un reliquat d'honoraires que la famille se refusait à acquitter bénévolement, il fut pris à nouveau de remords ; il craignit à un moment donné que la famille ne découvrît le détournement dont il s'était rendu coupable et ne répondît à sa réclamation par des poursuites pénales.

« Son remords avait pris à un moment donné une intensité telle qu'il se demandait s'il ne ferait pas bien de renoncer à sa réclamation, même si elle était cent fois plus élevée, à titre de dédommagement pour l'objet détourné ; mais il finit par renoncer à cette idée qu'il trouva vraiment trop absurde.

« Alors qu'il était dans cette disposition d'esprit, il lui arriva, en renouvelant l'eau du vase, d'accomplir un mouvement particulièrement maladroit, sans aucun lien organique avec l'acte qu'il exécutait, et à la suite duquel le vase se trouva projeté à terre et brisé en cinq ou six grands morceaux. Et dire que c'était un homme qui savait dominer son appareil musculaire et pouvait compter sur les doigts les objets qu'il avait cassés dans sa vie ! Le plus curieux est que cet accident était arrivé le lendemain d'un dîner qu'il avait offert à quelques amis et en vue duquel il s'était décidé, non sans beaucoup d'hésitations, à placer ce vase, rempli de fleurs, sur la table de la salle à manger ; s'étant aperçu, quelques minutes avant l'accident, que le vase avait été laissé dans cette pièce, il était allé le chercher lui-même pour le transporter au salon où il restait habituellement.

« Le premier moment d'affolement passé, il se mit à ramasser les morceaux et, en les ajustant les uns aux autres, il constata qu'il serait possible de reconstituer le vase sans solution de continuité ; mais il n'eut pas plus tôt fait cette constatation que les deux ou trois plus gros morceaux lui glissèrent des mains, retombèrent à terre et se trouvèrent réduits en miettes, ce qui lui enleva tout espoir de faire reconstituer le vase.

« Sans doute, cet acte manqué avait pour tendance actuelle de faciliter au médecin le recouvrement de son dû, puisqu'il supprimait ce qu'il s'était approprié et ce qui l'empêchait dans une certaine mesure de réclamer les honoraires contestés.

« Mais, en plus de ce déterminisme direct, l'acte manqué dont nous nous occupons en présente encore un autre, beaucoup plus profond et plus important aux yeux du psychanalyste. Il présente aussi un déterminisme *symbolique,* étant donné que le vase constitue un symbole incontestable de la femme.

« Le héros de cette petite histoire avait été marié ; et sa femme, jeune, jolie et qu'il adorait, était morte dans des

circonstances tragiques. À la suite de ce malheur, il tomba dans un état de profonde neurasthénie, aggravée par le fait qu'il se considérait comme coupable de la mort de sa femme (j'ai brisé un joli vase).

« À partir de ce moment, il se tint à l'écart des femmes, ne voulut entendre parler ni de remariage ni d'aventures amoureuses, que son inconscient lui faisait apparaître comme des actes d'infidélité à l'égard de celle qu'il avait tant aimée, mais que son conscient refusait, en alléguant qu'il portait malheur aux femmes, qu'il ne voulait pas qu'une autre femme se suicidât à cause de lui, etc. (On voit qu'il ne devait pas conserver longtemps le vase !)

« Étant donné, cependant, l'intensité de sa libido, il n'y a rien d'étonnant qu'il vît dans les relations avec des femmes mariées le moyen le plus adéquat, parce que nécessairement passager, de satisfaire cette libido (d'où appropriation du vase appartenant à une autre personne).

« Les deux faits suivants apportent une intéressante confirmation de cette interprétation symbolique :

« Voulant guérir de sa névrose, il s'était soumis au traitement psychanalytique. Au cours de la séance, alors qu'il racontait comment il avait brisé le vase en grès (terrestre), il en vint à parler de nouveau de son attitude à l'égard des femmes et prétendit qu'il était exigeant jusqu'à l'absurdité : c'est ainsi, par exemple, qu'il exigeait des femmes une beauté « n'ayant rien de terrestre ». Il avouait par là qu'il restait toujours attaché à sa femme (morte, donc ayant perdu toute nature terrestre) et ne voulait rien savoir de la « beauté terrestre » ; d'où la destruction du vase en terre.

« Et à l'époque où, entré dans la phase du « transfert », il avait conçu le projet imaginaire d'épouser la fille de son médecin, il fit cadeau à celui-ci... d'un vase, comme pour montrer comment il entendait prendre sa revanche du malheur qui lui était arrivé.

« La signification symbolique de cet acte manqué est susceptible encore de plusieurs variantes, liées à certains détails, comme, par exemple, l'hésitation qu'il éprouvait à remplir le vase, etc. Mais ce qui me paraît le plus intéressant, c'est l'existence de plusieurs motifs, de deux tout au moins, qui, venant du préconscient et de l'inconscient et agissant, selon toute vraisemblance, séparément, se reflètent dans le dédoublement de l'acte manqué : le renversement du vase et sa chute à terre. »

e) Le fait de laisser tomber, de renverser, de détruire les objets semble souvent être utilisé comme l'expression de suites d'idées conscientes : c'est ce dont on peut quelquefois s'assurer à l'aide de l'analyse, mais plus souvent en tenant compte des interprétations populaires, superstitieuses ou moqueuses qui s'y rattachent. On sait les interprétations qui se rattachent au renversement d'une salière, d'un verre rempli de vin, à la chute d'un couteau dont la pointe vient se ficher dans le parquet, etc. Je montrerai plus loin jusqu'à quel point ces interprétations superstitieuses méritent d'être prises en considération. Je ferai seulement remarquer ici qu'un acte maladroit ne possède pas dans tous les cas la même signification, mais sert, selon les circonstances, à exprimer telle ou telle intention.

Il y eut récemment dans ma maison une période pendant laquelle les verres et la vaisselle de porcelaine subissaient un véritable massacre ; j'y ai moi-même contribué dans une, mesure considérable. Mais cette petite endémie psychique était facile à expliquer : on était à quelques jours du mariage de ma fille aînée. Dans cette circonstance solennelle on a toujours l'habitude de briser un objet en verre ou en porcelaine, en formulant des vœux de bonheur. Cette coutume peut avoir la signification d'un sacrifice et plusieurs autres sens symboliques.

Lorsque des domestiques détruisent des objets fragiles, en les laissant tomber, on ne pense pas tout de suite à chercher une explication psychologique de ces actes ; il n'en est pas moins

probable que ces derniers sont déterminés, en partie tout au moins, par des motifs obscurs. Rien n'est plus étranger à l'homme dépourvu de culture que l'amour de l'art et des œuvres d'art. Nos domestiques éprouvent une sourde hostilité à l'égard de ces derniers, surtout lorsque ces objets, dont ils ne comprennent pas la valeur, leur imposent un travail supplémentaire et minutieux. Au contraire, le personnel domestique des établissements scientifiques, qui possède cependant le même degré de culture et a les mêmes origines que nos domestiques de maisons bourgeoises, se distingue par l'habileté et l'assurance avec lesquelles il manie les objets délicats, habileté et assurance que ces serviteurs n'acquièrent qu'après s'être identifiés avec leur chef et avoir pris l'habitude de se considérer comme attachés d'une façon permanente à l'établissement dont ils font partie.

J'intercale ici la communication d'un jeune technicien, qui nous révèle le mécanisme ayant présidé à la détérioration d'un objet :

« Depuis quelque temps, j'étais occupé, avec plusieurs de mes collègues de l'École Supérieure, à une série d'expériences très compliquées sur l'élasticité, travail dont nous nous étions chargés bénévolement, mais qui commençait à nous prendre un temps exagéré. Un jour où je me rendais au laboratoire, avec mon collègue F..., celui-ci me dit qu'il était désolé de perdre tant de temps aujourd'hui, attendu qu'il avait beaucoup à faire chez lui. Je ne pus que l'approuver et j'ajoutai en plaisantant et en faisant allusion à un incident qui avait eu lieu la semaine précédente : « Espérons que la machine restera aujourd'hui en panne, comme l'autre fois, ce qui nous permettra de suspendre le travail et de partir de bonne heure ! » Lors de la distribution du travail mon collègue F... se trouva chargé de régler la soupape de la presse, c'est-à-dire de laisser pénétrer lentement le liquide de pression de l'accumulateur dans le cylindre de la presse hydraulique, en ouvrant la soupape avec précaution ; celui qui dirige l'expérience se tient près du manomètre

et doit, lorsque la pression voulue est atteinte, s'écrier à haute voix : « Halte ! » Ayant entendu cet appel, F... saisit la soupape et la tourna de toutes ses forces... à gauche (toutes les soupapes sans exception se ferment par rotation à droite !). Il en résulta que toute la pression de l'accumulateur s'exerça dans la presse, dépassant la résistance de la canalisation et ayant pour effet la rupture d'une soudure de tuyaux : accident sans gravité, mais qui nous obligea à interrompre le travail et à rentrer chez nous. Ce qui est curieux, c'est que mon collègue F…, auquel j'ai eu l'occasion, quelque temps après, de parler de cet incident, prétendait ne pas s'en souvenir, alors que j'en ai gardé, en ce qui me concerne, un souvenir certain. »

Tomber, faire un faux pas, glisser - autant d'accidents qui ne résultent pas toujours d'un fonctionnement momentanément et accidentellement défectueux de nos organes moteurs ! Le double sens que le langage attribue à ces expressions montre d'ailleurs quelles sont les idées dissimulées que ces troubles de l'équilibre du corps sont susceptibles de révéler. Je me rappelle un grand nombre d'affections nerveuses légères qui se sont déclarées, chez des femmes et des jeunes filles, à la suite d'une chute sans lésion aucune et qui ont été interprétées comme des manifestations d'hystérie traumatique provoquées par la peur. Je soupçonnais alors qu'il n'en était pas tout à fait ainsi, que la succession des faits devait être différente, que la chute pouvait bien être elle-même une manifestation de la névrose et une expression de ces idées inconscientes à contenu sexuel auxquelles on doit accorder, parmi les symptômes, le rôle de forces motrices. N'en avons-nous pas une confirmation dans le proverbe qui dit : « lorsqu'une jeune fille tombe, c'est toujours sur le dos » ?

C'est encore une méprise que commet celui qui donne à un mendiant une pièce en or au lieu d'une pièce en bronze ou d'une petite petite pièce en argent. L'explication des méprises de ce genre est facile : ce sont des sacrifices qu'on fait pour se concilier le sort,

détourner un malheur, etc. Lorsqu'on a entendu, immédiatement avant la promenade, au cours de laquelle elle s'est montrée si involontairement généreuse, la mère ou la tante exprimer ses soucis au sujet de la santé d'un enfant, on est fixé avec certitude sur le sens de la fâcheuse méprise dont elle a été victime. C'est ainsi que nos actes manqués nous fournissent un moyen de rester attachés à toutes les coutumes pieuses et superstitieuses que la lumière de notre raison, devenue incrédule, a chassées dans l'inconscient.

f) Plus que tout autre domaine, celui de l'activité sexuelle nous fournit des preuves certaines du caractère intentionnel de nos actes accidentels. C'est qu'en effet dans ce dernier domaine la limite qui, dans les autres, peut exister entre ce qui est intentionnel et ce qui est accidentel, s'efface complètement. Je puis citer un joli exemple personnel de la manière dont un mouvement, en apparence maladroit, peut répondre à des intentions sexuelles. Il y a quelques années, j'ai rencontré dans une maison amie une jeune fille qui a réveillé en moi une sympathie que je croyais depuis longtemps éteinte. Je me suis montré avec elle gai, bavard, prévenant. Et, cependant, cette même jeune fille m'avait laissé froid une année auparavant. D'où m'est donc venue la sympathie dont je me suis senti pris à son égard ? C'est que l'année précédente, alors que j'étais avec elle en tête à tête, son oncle, un très vieux monsieur, entra dans la pièce où nous tenions et, le voyant arriver, nous nous précipitâmes tous les deux vers un fauteuil qui se trouvait dans un coin, pour le lui offrir. La jeune fille fut plus adroite que moi, et d'ailleurs aussi plus proche du fauteuil ; aussi réussit-t-elle à s'en emparer la première et à le soulever par les bras, le dossier du fauteuil tourné en arrière. Voulant l'aider, je m'approchai d'elle et, sans comprendre comment les choses s'étaient passées, je me trouvai à un moment donné derrière son dos, mes bras autour de son buste. Il va sans dire que je n'ai pas laissé se prolonger cette

situation. Mais personne n'a remarqué combien adroitement j'avais utilisé ce mouvement maladroit.

Il arrive souvent dans la rue que deux passants se dirigeant en sens inverse et voulant chacun éviter l'autre, et céder la place à l'autre, s'attardent pendant quelques secondes à dévier de quelques pas, tantôt à droite, tantôt à gauche, mais tous les deux dans le même sens, jusqu'à ce qu'ils se trouvent arrêtés l'un en face de l'autre. Il en résulte une situation désagréable et agaçante, et dans laquelle on ne voit généralement que l'effet d'une maladresse accidentelle. Or, il est possible de prouver que dans beaucoup de cas cette maladresse cache des intentions sexuelles et reproduit une attitude indécente et provocante d'un âge plus jeune. Je sais, d'après les analyses que j'ai pratiquées sur des névrosés, que la soi-disant naïveté des jeunes gens et des enfants ne constitue qu'un masque de ce genre, qui leur sert à exprimer ou à accomplir, sans se sentir gênés, beaucoup de choses indécentes.

M. W. Stekel a rapporté des observations tout à fait analogues qu'il a faites sur lui-même. « J'entre dans une maison et tends à la maîtresse de maison ma main droite. Sans m'en rendre compte, je défais en même temps le nœud de la ceinture de son peignoir. Je suis certain de n'avoir eu aucune intention indécente ; et, cependant, j'ai exécuté ce mouvement maladroit avec l'adresse d'un véritable escamoteur. »

J'ai déjà cité de nombreux exemples d'où il ressort que des poètes et des romanciers attribuent aux actes manqués un sens et des motifs, comme nous le faisons nous-mêmes. Aussi ne serons-nous pas étonnés de voir une fois de plus un romancier comme Theodor Fontane attribuer à un mouvement maladroit un sens profond et en faire le présage d'événements ultérieurs. Voici notamment un passage emprunté à *L'Adultera* [74] *: « ... et* Mélanie se leva brusquement et lança à son mari, en guise de salut, une des grosses

74 *Gesamte Werke,* II, p. 64. Verlag S. Fischer.

balles. Mais elle n'avait pas visé juste - la balle dévia, et ce fut Rubehn qui l'attrapa. » Au retour de l'excursion, au cours de laquelle s'est passé ce petit incident, il y eut entre Mélanie et Rubehn une conversation dans laquelle on saisit le premier indice d'une inclination croissante. Peu à peu, cette inclination se transforme en passion, au point que Mélanie finit par quitter son mari, pour aller vivre définitivement avec l'homme qu'elle aime. (Communiqué par H. Sachs.)

g) Les effets consécutifs aux actes manqués des individus normaux sont généralement anodins. D'autant plus intéressante est la question de savoir si des actes manqués d'une importance plus ou moins grande et pouvant avoir des effets graves, comme par exemple ceux commis par des médecins ou des pharmaciens, peuvent, sous un rapport quelconque, être envisagés à notre point de vue.

N'ayant que très rarement l'occasion de faire des interventions médicales, je ne puis citer qu'un seul exemple de méprise médicale tiré de mon expérience personnelle. Je vois depuis des années deux fois par jour une vieille dame et, au cours de ma visite du matin, mon intervention se borne à deux actes : je lui instille dans les yeux quelques gouttes d'un collyre et je lui fais une injection de morphine. Les deux flacons, un bleu contenant le collyre et un blanc contenant la solution de morphine, sont régulièrement préparés en vue de ma visite. Pendant que j'accomplis ces deux actes, je pense presque toujours à autre chose ; j'ai en effet accompli ces actes tant de fois que je crois pouvoir donner momentanément congé à mon attention. Mais un matin je m'aperçois que mon automate a mal travaillé : j'ai en effet plongé le compte-gouttes dans le flacon blanc et instillé dans les yeux de la morphine. Après un moment de peur, je me calme en me disant qu'après tout quelques gouttes d'une solution de morphine à 2 pour cent instillées dans le sac conjonctival ne peuvent pas faire grand mal. Mon sentiment de peur devait certainement provenir d'une autre source.

En essayant d'analyser ce petit acte manqué, je retrouve tout de suite la phrase : « profaner la vieille [75] », qui était de nature à m'indiquer le chemin le plus court pour arriver à la solution. J'étais encore sous l'impression d'un rêve que m'avait raconté la veille un jeune homme et que j'avais cru pouvoir interpréter comme se rapportant à des relations sexuelles de ce jeune homme avec sa propre mère [76]. Le fait assez bizarre que la légende grecque ne tient aucun compte de l'âge de Jocaste me semblait s'accorder très bien avec ma propre conclusion que dans l'amour que la mère inspire à son fils, il s'agit non de la personne actuelle de la mère, mais de l'image que le fils a conservée d'elle et qui date de ses propres années d'enfance. Des inconséquences de ce genre se manifestent toutes les fois qu'une imagination hésitant entre deux époques s'attache définitivement, une fois devenue consciente, à l'une d'elles. Absorbé par ces idées, je suis arrivé chez ma patiente nonagénaire et j'étais sans doute sur le point de concevoir le caractère généralement humain de la légende d'Œdipe, comme étant en corrélation avec la fatalité qui s'exprime dans les oracles, puisque j'ai aussitôt après commis une méprise dont « la vieille fut victime ». Cependant cette méprise fut encore inoffensive : des deux erreurs possibles, l'une consistant à instiller de la morphine dans les yeux, l'autre à injecter sous la peau du collyre, j'ai choisi la moins dangereuse. Il reste à savoir si, dans les erreurs pouvant avoir des conséquences graves, il est possible de découvrir par l'analyse une intention inconsciente.

Sur ce point les matériaux me font défaut, et j'en suis réduit à des hypothèses et à des rapprochements. On sait que dans les

75 « Profaner » - sens figuré du verbe *sich vergreifen (an),* dont le sens propre et courant est : « se tromper », « se méprendre ». (N. d. T.)

76 C'est ce que j'appelle le *rêve d'Oedipe,* car ce rêve nous permet de comprendre la légende du roi Oedipe. Dans le texte de Sophocle, nous entendons de la bouche de Jocaste une allusion à un rêve de ce genre. (Cf. « Traumdeutung », p. 182 ; 51 édit., p. 183.)

psychonévroses graves on observe souvent, à titre de symptômes morbides, des mutilations que les malades s'infligent eux-mêmes, et l'on peut toujours s'attendre à ce que le conflit psychique aboutisse chez eux au suicide. Or, j'ai pu constater et j'en fournirai un jour la preuve, en publiant des exemples bien élucidés, que beaucoup de lésions en apparence accidentelles qui affectent ces malades, ne sont que des mutilations volontaires ; c'est qu'il existe chez ces malades une tendance à s'infliger des soutfrances, comme s'ils avaient des fautes à expier, et cette tendance, qui tantôt affecte la forme de reproches adressés à soi-même, tantôt contribue à la formation de symptômes, sait utiliser habilement une situation extérieure accidentelle ou l'aider à produire l'effet mutilant voulu. Ces faits ne sont pas rares, même dans les cas de gravité moyenne et ils révèlent l'intervention d'une intention inconsciente par un certain nombre de traits particuliers, comme, par exemple, l'étonnant sang-froid que ces malades gardent en présence des prétendus accidents malheureux [77].

Je ne citerai en détail qu'un seul exemple provenant de mon expérience personnelle : une jeune femme tombe de voiture et se casse l'os d'une jambe. La voilà alitée pendant plusieurs semaines, mais elle étonne tout le monde par l'absence de toute manifestation douloureuse et par le calme imperturbable qu'elle garde. Cet accident a servi de prélude à une longue et grave névrose dont elle a été guérie par la psychanalyse. Au cours du traitement, je me suis informé aussi bien des circonstances ayant accompagné l'accident que de certaines impressions qui l'ont précédé. La jeune femme se trouvait avec son mari, très jaloux, dans la propriété d'une de ses

77 La mutilation volontaire, qui ne vise pas à la destruction complète, n'a, dans l'état actuel de notre civilisation, pas d'autre choix que de se dissimuler derrière un accident ou de s'affirmer en simulant une maladie spontanée. Autrefois l'auto-mutilation était une expression de la douleur universellement adoptée, à d'autres époques elle pouvait servir d'expression aux idées de piété et de renoncement au monde.

sœurs, mariée elle-même, et en compagnie de plusieurs autres sœurs et frères, avec leurs maris et leurs femmes. Un soir, elle offrit à ce cercle intime une représentation, en se produisant dans l'un des arts où elle excellait : elle dansa le « cancan » en véritable virtuose, à la grande satisfaction de sa famille, mais au grand mécontentement de son mari qui lui chuchota, lorsqu'elle eut fini : « Tu t'es de nouveau conduite comme une fille. » Le mot porta. Fut-ce à cause de cette séance de danse, ou pour d'autres raisons encore, peu importe, mais la jeune femme passa une nuit agitée, et se leva décidée à partir le matin même. Mais elle voulut choisir elle-même les chevaux, en refusa une paire, en accepta une autre. Sa plus jeune sœur voulait faire monter dans la voiture son bébé accompagnée de la nourrice ; ce à quoi elle s'opposa énergiquement. Pendant le trajet, elle se montra nerveuse, dit à plusieurs reprises au cocher que les chevaux lui semblaient avoir peur et lorsque les animaux, inquiets, refusèrent réellement, à un moment donné, de se laisser maîtriser, elle sauta effrayée de la voiture et se cassa une jambe, alors que ceux qui étaient restés dans la voiture n'eurent aucun mal. Si, en présence de tels détails, on peut encore douter que cet accident ait été arrangé d'avance, on n'en doit pas moins admirer l'à-propos avec lequel l'accident s'est produit, comme s'il s'était agi vraiment d'une punition pour une faute commise, car à partir de ce jour la malade fut pour de longues semaines dans l'impossibilité de danser le « cancan ».

Je ne me rappelle pas m'être infligé de mutilations dans les circonstances ordinaires de la vie, mais il n'en est pas de même dans des situations compliquées et agitées. Lorsqu'un membre de ma famille se plaint de s'être mordu la langue, écrasé un doigt, etc., je ne manque jamais de lui demander : « Pourquoi l'as-tu fait ? » Mais je me suis moi-même écrasé un pouce, un jour où l'un de mes jeunes patients m'a fait part, au cours de la consultation, de son intention (qui n'était d'ailleurs pas à prendre au sérieux) d'épouser ma fille

aînée, alors qu'elle se trouvait précisément dans un sanatorium et que son état de santé m'inspirait les plus graves inquiétudes.

Un de mes garçons, dont le tempérament vif était réfractaire aux soins médicaux, eut un accès de colère, parce qu'on lui avait annoncé qu'il passerait la matinée au lit ; il menaça même de se suicider, pour faire comme ceux dont il avait lu le suicide dans les journaux. Le soir, il me montra une bosse qui s'était formée sur sa poitrine à la suite d'une chute contre un bouton de porte. À ma question ironique lui demandant pourquoi il avait fait cela et où il voulait en venir, ce garçon de 11 ans me répondit comme subitement illuminé : « C'était ma tentative de suicide dont je vous avais menacé ce matin. » Je dois ajouter que je ne crois pas avoir parlé devant mes enfants de mes idées sur la mutilation volontaire.

Ceux qui croient à la réalité de mutilations volontaires mi-intentionnelles, s'il est permis d'employer cette expression quelque peu paradoxale, sont tout préparés à admettre qu'il existe, à côté du suicide conscient et intentionnel, un suicide mi-intentionnel, provoqué par une intention inconsciente, qui sait habilement utiliser une menace contre la vie et se présenter sous le masque d'un malheur accidentel. Ce cas ne doit d'ailleurs pas être extrêmement rare, car les hommes chez lesquels la tendance à se détruire existe, avec une intensité plus ou moins grande, à l'état latent, sont beaucoup plus nombreux que ceux chez lesquels cette tendance se réalise. Les mutilations volontaires représentent, en général, un compromis entre cette tendance et les forces qui s'y opposent et, dans les cas qui se terminent par le suicide, le penchant à cet acte a dû exister depuis longtemps avec une intensité atténuée ou à l'état de tendance inconsciente et réprimée.

Ceux qui ont l'intention consciente de se suicider choisissent, eux aussi, leur moment, leurs moyens et leur occasion : de son côté, l'intention inconsciente attend un prétexte qui se substituera à une partie des causes réelles et véritables et qui, détournant les forces

de conservation de la personne, la débarrassera de la pression qu'exercent sur elle ces causes [78]. Les considérations que je développe ici sont bien loin d'être oiseuses. Je connais plus d'un soi-disant « accident » malheureux (chute de cheval ou de voiture) qui, analysé de près et par les circonstances dans lesquelles il s'est produit, autorise l'hypothèse d'un suicide inconsciemment consenti. C'est ainsi, par exemple, que pendant une course de chevaux, un officier tombe de sa monture et se blesse si gravement qu'il meurt quelques jours après. Son attitude, après qu'il fût revenu à lui, était tout à fait bizarre. Mais encore plus bizarre était soin attitude avant la chute. Il était profondément déprimé à la suite de la mort de sa mère qu'il adorait, était pris brusquement de crises de larmes, même lorsqu'il se trouvait dans la société de ses camarades, voulait quitter le service pour s'en aller en Afrique prendre part à une guerre qui, au fond, ne l'intéressait pas du tout [79]. Cavalier accompli, il évitait depuis quelque temps de monter à cheval. Enfin, la veille des courses, auxquelles il ne pouvait se soustraire, il avait un triste pressentiment ; étant donné notre manière d'envisager ces cas, nous

78 En dernière analyse, ce cas ressemble tout à fait à celui de l'agression sexuelle contre une femme, agression contre laquelle la femme est incapable de se défendre par sa force musculaire, car cette force est neutralisée en partie par les instincts inconscients de la victime. Ne dit-on pas que, dans ces situations, les forces de la femme se trouvent *paralysées ?* Mais on devrait ajouter encore les raisons pour lesquelles elles sont paralysées. À ce point de vue, le jugement spirituel, prononcé par Sancho Pansa en sa qualité de gouverneur de son île, n'est pas psychologiquement exact (*Don Quichotte,* 11, partie, chap. XLV*).* Une femme traîne devant le juge un homme qui, prétend-elle, lui aurait ravi son honneur. Sancho la dédommage, en lui remettant une bourse pleine d'or qu'il enlève au prévenu et permet à celui-ci, après le départ de la femme, de courir après elle pour tenter de lui enlever cette bourse. L'homme et la femme reviennent en luttant, et celle-ci affirme en se vantant que le forcené n'a pas été capable de la dépouiller de la bourse. À quoi Sancho d'observer : « Si tu avais mis à défendre ton honneur la moitié de l'acharnement que tu mets à défendre ta bourse, tu serais encore une honnête femme. »

ne sommes pas étonné que ce pressentiment se soit réalisé. On me dira qu'il était naturel qu'un homme atteint d'une aussi profonde dépression nerveuse se soit trouvé incapable de maîtriser son cheval, comme il le faisait à l'état normal. Sans doute ; je cherche seulement dans l'intention de suicide le mécanisme de cette inhibition motrice par la « nervosité ».

M. S. Ferenczi m'autorise à publier l'analyse suivante d'un cas de blessure en apparence accidentelle par une balle de revolver, cas dans lequel il voit, et je suis parfaitement d'accord avec lui, une tentative de suicide inconsciente :

J. Ad., ouvrier menuisier, âgé de 22 ans, vint me consulter le 18 janvier 1908. Il voulait savoir s'il était possible ou nécessaire d'extraire la balle qui était logée dans sa tempe gauche depuis le 20 mars 1907. Abstraction faite de quelques rares maux de tête, peu violents, il n'éprouvait jamais aucun malaise et l'examen objectif ne révélait rien d'anormal, sauf, bien entendu, la présence, au niveau de la région temporale gauche, de la cicatrice noircie, caractéristique d'une balle de revolver. Je déconseillai donc l'opération. Interrogé sur les circonstances dans lesquelles s'était produit l'accident, le malade déclara qu'il s'agissait d'un simple accident. Il jouait avec le revolver de son frère et *croyant qu'il n'était pas chargé,* il l'avait appuyé avec la main gauche contre la tempe *gauche* (il n'est pas gaucher), avait mis le doigt sur la gâchette, et le coup était parti. Le revolver, qui était à six cartouches, en contenait trois. Je lui demandai comment il lui était venu à l'esprit de prendre le revolver. Il répondit que c'était à l'époque où il devait se présenter devant le conseil de révision ; la veille au soir, craignant une rixe, il avait emporté l'arme, en se rendant à l'auberge. Au conseil de révision il

79 On comprend fort bien que le champ de bataille offre à la volonté de suicide consciente, mais qui redoute la voie directe, les conditions qui se prêtent le mieux à sa réalisation. Rappelez-vous ce que le chef suédois dit dans *Wallenstein* au sujet de la mort de Max Piccolomini : « On dit qu'il voulait mourir. »

avait été déclaré inapte à cause de ses varices, ce dont il était très honteux. Il rentra chez lui, joua avec le revolver, sans avoir la moindre intention de se faire du mal ; le malheur était arrivé accidentellement. Je lui demandai s'il était en général content de son sort, à quoi il me répondit avec un soupir et me raconta une histoire amoureuse : il aimait une jeune fille qui l'aimait à son tour, ce qui ne l'avait pas empêchée de le quitter ; elle partit pour l'Amérique uniquement pour gagner de l'argent. Il voulut la suivre, mais ses parents s'y opposèrent. Son amie était partie le 20 janvier 1907, donc deux mois avant l'accident. Malgré tous ces détails, qui étaient cependant de nature à le mettre en éveil, le malade persista à parier d'« accident ». Mais je suis, quant à moi, fermement convaincu que son oubli de s'assurer si l'arme était chargée, ainsi que la mutilation qu'il s'est infligée involontairement, ont été déterminés par des causes psychiques. Il était encore sous l'influence déprimante de sa malheureuse aventure amoureuse et espérait sans doute « oublier », au régiment. Ayant été obligé de renoncer à ce dernier espoir, il en vint à jouer avec le revolver, autrement dit à la tentative de suicide inconsciente. Le fait qu'il tenait le revolver, non de la main droite, mais de la main gauche, prouve qu'il ne faisait réellement que « jouer », c'est-à-dire n'avait aucune intention consciente de se suicider. »

Voici une autre analyse, mise également à ma disposition par l'observateur. Cette fois encore il s'agit d'une mutilation volontaire, accidentelle en apparence, et le cas faisant l'objet de cette analyse rappelle le proverbe : « celui qui creuse un fossé pour autrui, finit par y tomber lui-même ».

« Madame X., faisant partie d'un bon milieu bourgeois, est mariée et a trois enfants. Bien que nerveuse, elle n'a jamais eu besoin de suivre un traitement quelconque, son adaptation à la vie étant suffisante. Un jour elle fut victime d'un accident qui eut pour conséquence une mutilation grave, mais heureusement momentanée,

de la face. Dans une rue en réfection, elle trébucha contre un tas de pierres et se trouva projetée la face contre un mur. Elle rentra chez elle, la face couverte de plaies, les paupières bleues et oedématiées. Inquiète pour ses yeux, elle fit venir le médecin. Après l'avoir rassurée, je lui demandai : « Mais pourquoi êtes-vous donc tombée ainsi ? » Elle me répondit qu'il n'y a pas longtemps elle avait prévenu son mari, qui (souffrant d'une affection articulaire) n'était pas solide sur ses jambes, de faire attention en passant dans cette rue, et elle avait déjà eu l'occasion de constater plus d'une fois ce fait bizarre qu'elle était toujours elle-même victime des accidents contre lesquels elle mettait en garde les autres.

« Cette explication de son accident ne m'ayant pas satisfait, je lui demandai si elle n'avait rien de plus à me raconter. Elle se rappela alors qu'immédiatement avant l'accident elle avait vu dans une boutique, en face, un joli tableau ; s'étant dit que ce tableau ornerait bien la chambre de ses enfants, elle s'était décidée à l'acheter ; elle sortit donc de chez elle et se dirigea droit vers la boutique, sans faire attention à la rue, trébucha contre le tas de pierres et tomba la face contre le mur, sans faire la moindre tentative pour parer le coup en étendant les bras. Son projet d'acheter le tableau fut aussitôt oublié, et elle rentra en hâte chez elle.

- Mais pourquoi n'avez-vous pas fait davantage attention ? - lui ai-je demandé.

- Il s'agissait peut-être d'un *châtiment,* répondit-elle ; un châtiment pour ce que je vous ai déjà raconté confidentiellement.

- Alors, cette histoire n'a jamais cessé de vous tourmenter ?

- Après cette histoire, j'avais des remords, je me considérais comme une femme méchante, criminelle et immorale ; mais avant j'étais d'une nervosité qui touchait à la folie.

« Il s'agissait d'un avortement. Devenue enceinte pour la quatrième fois, alors que la situation pécuniaire du ménage était assez précaire, elle s'était adressée, avec le consentement du mari, à

une faiseuse d'anges qui avait fait le nécessaire. Il y eut des suites qui nécessitèrent les soins d'un spécialiste.

- Je me faisais, dit-elle, souvent le reproche d'avoir laissé tuer mon enfant, et j'étais angoissée par l'idée qu'un crime pareil ne pouvait rester impuni. Mais puisque vous m'assurez que je n'ai rien à craindre pour mes yeux, je suis tranquille : je suis déjà suffisamment punie.

« Cet accident n'était donc qu'un châtiment que la malade s'était pour ainsi dire infligé elle-même, en expiation du péché qu'elle avait commis, et, peut-être en même temps, un moyen d'échapper à un châtiment inconnu et plus grave qu'elle redoutait depuis des mois.

« Au moment où elle se dirigeait précipitamment vers la boutique pour acheter le tableau, toute cette histoire - avec toutes les appréhensions qui s'y rattachaient et qui devaient être très actives dans son inconscient, puisqu'elle ne manquait pas une seule occasion de recommander à son mari la plus grande prudence dans sa traversée de la rue en réfection - avait surgi dans ses souvenirs avec une intensité particulière, et son expression pourrait être formulée à peu près ainsi : « Quel besoin as-tu d'un ornement pour la chambre de tes enfants, toi qui as laissé tuer un de tes enfants ? Tu es une meurtrière ! Et le grand châtiment est certainement proche ! »

« Sans que cette idée fût devenue consciente, elle la prit comme prétexte, dans ce moment que j'appellerais psychologique, pour utiliser en vue de son propre châtiment, et sans que personne pût jamais deviner son intention, ce tas de pierres qui lui semblait se prêter on ne peut mieux au but qu'elle se proposait. C'est ce qui explique qu'elle n'ait pas songé à étendre ses bras pendant la chute et que l'accident lui-même ne l'ait pas impressionnée outre mesure. On peut voir une autre cause, peut-être moins importante, de son accident, dans la recherche d'un châtiment pour son désir *incon-*

scient de voir disparaître son mari - qui n'était d'ailleurs que complice dans l'affaire de l'avortement. Ce désir s'est exprimé dans la recommandation qu'elle lui faisait de traverser la rue avec prudence, recommandation complètement inutile, étant donné que le mari, à cause précisément de la faiblesse de ses jambes, marchait avec les plus grandes précautions [80]. »

En examinant de près les circonstances dans lesquelles s'est produit le cas suivant, on sera enclin à donner raison à M. J. Stärcke (*l.c.*), qui voit un « sacrifice » dans la mutilation en apparence accidentelle par brûlure.

« Une dame, dont le gendre devait partir pour l'Allemagne où il était appelé par son service militaire, se brûla le pied dans les circonstances suivantes : Sa fille était sur le point d'accoucher, et les préoccupations causées par les dangers de guerre n'étaient pas de nature à faire régner la gaieté dans la maison. La veille du départ de son gendre, elle invita celui-ci et sa fille à dîner. Elle se rendit à la cuisine pour préparer le repas, après avoir mis (chose qui ne lui arrivait jamais) à la place de ses brodequins à semelles dans lesquels elle se sentait très à l'aise et qu'elle avait l'habitude de porter à la maison, les grandes pantoufles, larges et ouvertes, de son mari. En retirant du feu une grande marmite pleine de soupe bouillante, elle la laissa tomber et se brûla sérieusement un pied, plus particulièrement le dessus du pied qui n'était pas protégé par la pantoufle ouverte. Il va sans dire que tout le monde a vu dans cet accident un effet de sa « nervosité ». Pendant les premiers jours qui suivirent ce « sacrifice » elle mania avec beaucoup de précautions

80 Un correspondant écrit à propos de cette question du « châtiment qu'on s'inflige soi-même à l'aide d'un acte manqué » : lorsqu'on observe la manière dont les gens se comportent dans la rue, on constate la fréquence avec laquelle de petits accidents arrivent aux hommes qui, selon la coutume, se retournent pour regarder les femmes. Tel fait un faux pas en terrain plat, tel autre se cogne contre un lampadère, tel autre se blesse d'une autre manière.

les objets chauds, ce qui ne l'empêcha pas de se brûler de nouveau, cette fois une main, avec une sauce chaude. »

Si une maladresse accidentelle et une insuffisance motrice peuvent ainsi servir à certaines personnes de paravents derrière lesquels se dissimule la rage contre leur propre intégrité et leur propre vie, nous n'avons qu'un petit pas à faire pour admettre la possibilité de l'extension de cette même conception à des actes manqués susceptibles de menacer gravement la vie et la santé de tierces personnes. Les exemples que je puis citer à l'appui de cette manière de voir sont empruntés à l'expérience que j'ai acquise auprès de névrosés et ne répondent donc pas tout à fait à notre cadre, qui est celui de la vie quotidienne. Je rapporterai un cas où je fus conduit à la solution du conflit chez le malade, non d'après un acte manqué, mais d'après ce qu'on peut appeler plutôt un acte symptomatique ou accidentel. J'ai entrepris un jour de rétablir la vie conjugale d'un homme très intelligent, dont les malentendus avec sa femme, qui l'aimait tendrement, pouvaient sans doute reposer sur des raisons réelles, mais qui (il en convenait lui-même) ne suffisaient pas à les expliquer entièrement. Il était sans cesse préoccupé par l'idée du divorce, sans pouvoir s'y décider définitivement, à cause de ses deux enfants en bas âge qu'il adorait. Et pourtant, il revenait constamment à ce projet, sans chercher un moyen de rendre la situation supportable. Cette impuissance à résoudre un conflit est pour moi une preuve que des motifs inconscients et refoulés servaient chez lui à renforcer les motifs conscients en lutte entre eux, et dans les cas de ce genre je cherche à mettre fin au conflit par une analyse. L'homme me fit part un jour d'un petit incident qui l'avait profondément effrayé. Il jouait avec l'aîné des enfants, celui qu'il aimait le plus, en le soulevant et en le baissant alternativement ; à un moment donné, il le souleva si haut, et juste au-dessous d'un lourd lustre à gaz, que la tête de l'enfant vint *presque* se cogner contre ce dernier. *Presque,* mais pas tout à fait... Il n'arriva rien à

l'enfant, mais la peur lui donna le vertige. Le père resta immobilisé par la frayeur, tenant l'enfant dans les bras ; la mère eut une crise d'hystérie. L'adresse particulière de ce mouvement imprudent, la violence de la réaction que celui-ci a provoquée chez les parents m'ont incité à chercher dans cet accident un acte symptomatique exprimant une mauvaise intention à l'égard de l'enfant aimé. Quant à l'opposition entre cette manière de voir et la tendresse actuelle du père pour son enfant, j'ai réussi à la supprimer, en faisant remonter l'impulsion malfaisante à une époque où l'enfant était encore unique et tellement petit qu'il ne pouvait encore inspirer au père aucune tendresse. Il me fut alors facile de supposer que cet homme, peu satisfait de sa femme, pouvait à cette époque-là avoir l'idée ou concevoir le projet suivant : si ce petit être, qui ne m'intéresse en aucune façon, venait à mourir, je deviendrais libre et pourrais me séparer de ma femme. Ce désir de voir mourir le jeune être, si aimé aujourd'hui, a pu persister dans l'inconscient depuis cette époque. À partir de là, il est facile de trouver la voie de la fixation inconsciente du désir. J'ai en effet réussi à retrouver dans les souvenirs d'enfance du patient celui de la mort d'un de ses petits frères, mort que la mère attribuait à la négligence du père et qui avait donné lieu à des explications orageuses entre les époux, avec menaces de séparation. L'évolution ultérieure de la vie conjugale de mon malade n'a fait que confirmer mon schéma, puisque le traitement que j'avais entrepris a été couronné de succès.

J. Stärcke (*l.c.*) a cité un exemple montrant que les poètes n'hésitent pas à remplacer un acte intentionnel par une méprise susceptible de devenir une source de très graves conséquences.

« Dans une de ses esquisses, Heyermans raconte une méprise, ou plutôt un acte manqué, sur lequel il construit tout un drame. Il s'agit d'une esquisse intitulée *Tom et Teddie.* Tom et Teddie, le mari et la femme, sont des plongeurs qui s'exhibent dans un théâtre d'attractions. Un de leurs numéros consiste à exécuter toutes sortes

de tours de force sous l'eau, dans un bassin, à parois de verre. La femme flirte avec un autre homme, le dompteur. Le mariplongeur les a précisément surpris tous deux dans le vestiaire, avant la représentation. Scène muette, regards menaçants. Le plongeur dit : « À plus tard ! » La représentation commence. Le plongeur va exécuter son tour de force le plus difficile ; il va séjourner pendant deux minutes et demie sous l'eau, dans une caisse hermétiquement fermée. Ils ont déjà plus d'une fois accompli cette prouesse ! La caisse fermée, Teddie montrait aux spectateurs qui contrôlaient le temps sur leurs montres, la clef qui servait à fermer et à rouvrir la caisse. Une fois ou deux, elle laissait intentionnellement tomber la clef dans le bassin, plongeant ensuite rapidement pour l'en retirer à temps, avant le moment où la caisse devait être ouverte.

Ce soir du 31 janvier Tom fut, comme d'habitude, enfermé dans la caisse par les mains agiles de la petite femme. Lui souriait derrière le judas ; elle jouait avec la clef, en attendant le signe convenu pour la réouverture de la caisse. Derrière les coulisses se tenait le dompteur en habit irréprochable, cravaté de blanc, la cravache à la main. Pour attirer sur lui l'attention de Teddie, il siffla très doucement. Elle le regarda, sourit et, du geste maladroit de quelqu'un dont l'attention est distraite, elle lança la clef tellement haut qu'elle retomba dans les plis de la toile qui recouvrait les tréteaux. Il y avait deux minutes vingt secondes bien comptées que Tom était enfermé dans sa caisse. Personne ne le remarqua. Personne ne pouvait le remarquer. De la salle, l'illusion d'optique était telle que chacun pouvait croire que la clef était tombée dans l'eau, et le personnel du théâtre pouvait partager la même illusion, l'étoffe ayant amorti le bruit de la clef tombant sur le plancher.

« Riant, et sans perdre une seconde, Teddie enjamba le bord du bassin. Elle descendit l'échelle en riant, persuadée que Tom supporterait ce petit retard. C'est encore en riant qu'elle disparut sous les tréteaux pour y chercher la clef ; ne l'ayant pas trouvée tout

de suite, elle se pencha vers le devant de l'étoffe avec une mimique inimitable, avec une expression sur son visage qui voulait dire

« Oh, Jésus, quel incident fâcheux ! »

« Pendant ce temps, Tom faisait des grimaces derrière le judas, et il était visible qu'il commençait, lui aussi, à devenir inquiet. On voyait le blanc de son dentier ; on le voyait se mordre les lèvres sous sa moustache blonde ; on voyait les bulles qui se formaient autour de lui dans l'eau déplacée par sa respiration. C'était d'un effet comique. On avait déjà vu les mêmes bulles se former, lorsqu'il avait mangé une pomme. On voyait s'agiter et se contracter ses doigts osseux, et on riait, comme on avait déjà plus d'une fois ri, au cours de cette soirée.

Deux minutes, cinquante-huit secondes...

Trois minutes, sept secondes... douze secondes...

Bravo ! Bravo ! Bravo !...

« Tout à coup, il y eut un mouvement de stupéfaction dans la salle et un bruit de pieds, car les domestiques et le dompteur se mirent, eux aussi, à chercher, et le rideau tomba avant que le couvercle de la caisse fût enlevé.

« Six danseuses anglaises firent leur apparition, puis vint l'homme avec les poneys, les chiens, les singes. Et ainsi de suite.

« C'est seulement le lendemain matin que le public apprit qu'un malheur était arrivé et que Teddie était devenue veuve... »

« On voit, d'après cette citation, quelle compréhension l'artiste devait avoir de la nature des actes accidentels, pour remonter ainsi jusqu'à la cause profonde de la maladresse homicide. »

9. Actes symptomatiques et accidentels

Les actes que nous venons de décrire et dans lesquels nous avons reconnu la réalisation d'une intention inconsciente, se présentaient comme des formes troublées d'autres actes intentionnels et se dissimulaient sous le masque de la maladresse. Les actes accidentels, dont il sera question dans ce chapitre, ne se distinguent des méprises que par le fait qu'ils ne recherchent pas l'appui d'une intention consciente et n'ont pas besoin d'un prétexte. Ils se produisent pour eux-mêmes et sont admis, car on ne leur soupçonne ni but ni intention. On les accomplit, « sans penser à rien à leur propos », « d'une façon purement accidentelle », « comme si l'on voulait seulement occuper ses mains », et l'on considère que cette explication doit mettre fin à tout examen ultérieur quant à la signification de l'acte. Pour pouvoir bénéficier de cette situation exceptionnelle, les actes en question, qui n'invoquent pas l'excuse de la maladresse, doivent remplir certaines conditions déterminées : ils ne doivent pas être étranges et leurs effets doivent être insignifiants.

J'ai réuni un grand nombre de ces actes accidentels, accomplis par d'autres et par moi-même et, après avoir soumis chaque cas à un examen approfondi, j'ai cru pouvoir conclure que ces actes méritent plutôt le nom de *symptomatiques.* Ils expriment quelque chose que l'auteur de l'acte lui-même ne soupçonne pas et qu'il a généralement l'intention de garder pour lui, au lieu d'en faire part aux autres.

La moisson la plus abondante de ces actes accidentels ou symptomatiques nous est d'ailleurs fournie par les résultats du traitement psychanalytique des névroses. Je ne puis résister à la tentation de montrer, sur deux exemples provenant de cette source, jusqu'à quel degré et avec quelle finesse ces incidents peu apparents sont déterminés par des idées inconscientes. La limite qui sépare les actes symptomatiques des méprises est si peu tranchée que j'aurais pu tout aussi bien citer ces exemples dans le chapitre précédent.

a) Au cours d'une séance de psychanalyse, une jeune femme fait part de cette idée qui lui vient à l'esprit : la veille en se coupant les ongles, « elle a entamé la chair alors qu'elle était occupée à enlever la petite peau de la matrice de l'ongle ». Ce détail est si peu intéressant qu'on peut se demander pourquoi la malade s'en est souvenue et en a fait part ; on soupçonne en conséquence qu'il s'agit d'un acte symptomatique. C'est à l'annulaire qu'est arrivé ce petit malheur, l'annulaire auquel on porte l'alliance. Le jour de l'accident était, en outre, le jour anniversaire de son mariage, ce qui confère à la petite blessure un sens tout à fait net et facile à découvrir. Elle raconte, en outre, un rêve se rapportant à la maladresse de son mari et à sa propre anesthésie sexuelle. Mais pourquoi s'est-elle blessée à l'annulaire gauche, alors que c'est sur l'annulaire droit qu'on porte l'alliance ? Son mari est avocat, « docteur en droit [81] » et étant jeune fille elle avait une secrète inclination pour un médecin (« docteur en gauche », disait-elle, en plaisantant). Un mariage de la main gauche avait aussi sa signification déterminée.

b) Une jeune femme non mariée raconte : « Hier j'ai déchiré par hasard en deux un billet de banque de 100 florins et j'en ai donné une moitié à une dame qui était en visite chez moi. Aurais-je commis, moi aussi, un acte symptomatique ? » Une analyse un peu poussée révèle les détails suivants : Cette femme consacre une partie de son temps et de sa fortune à des œuvres de charité. En commun avec

81 Jeu de mots, fondé sur le double sens du mot *Recht,* qui est d'ailleurs le même que celui du mot français droit. (N. d. T.)

une autre dame, elle assure l'éducation d'un orphelin. Les 100 florins lui ont été envoyés précisément par cette autre autre dame. Ayant reçu le billet, elle l'a mis dans une enveloppe et déposé provisoirement sur son bureau.

La dame qu'elle avait en visite était une personne notable, s'occupant d'une autre œuvre de charité. Elle était venue chercher une liste de personnes auxquelles elle puisse demander une contribution pour son œuvre. Ne trouvant pas de papier pour écrire les noms, ma patiente prit l'enveloppe qui était sur son bureau et la déchira en deux, sans penser à son contenu : elle voulait, en effet, garder pour elle un duplicata de la liste qu'elle allait donner à sa visiteuse. Qu'on remarque bien le caractère inoffensif de cet acte inutile. On sait qu'un billet de cent florins ne perd rien de sa valeur, lorsqu'il est déchiré, dès l'instant où il est possible de le reconstituer avec les fragments. Or, étant donné l'importance de l'usage auquel allait servir le morceau de papier, il était certain que la dame le garderait, et il était non moins certain que dès qu'elle se serait aperçue de son précieux contenu, elle s'empresserait de le renvoyer à sa propriétaire.

Mais quelle pensée inconsciente pouvait bien exprimer cet acte accidentel, facilité par un oubli ? La dame en visite était un partisan résolu de notre méthode de traitement. C'est elle qui avait conseillé à ma malade de s'adresser à moi et, si je ne me trompe, cette malade lui était très reconnaissante de ce conseil. Le demi-billet de cent florins représenterait-il les honoraires pour cette aimable intervention ? Ce serait bien étonnant.

Mais voici d'autres détails. La veille, une intermédiaire d'un autre genre, que ma malade avait rencontrée chez une parente, lui avait demandé si elle ne serait pas disposée à faire la connaissance d'un certain monsieur ; et, quelques heures avant l'arrivée de la dame, ma malade avait reçu une lettre dans laquelle ce même monsieur demandait sa main, ce qui l'avait beaucoup amusée.

Lorsque la dame eut préludé à la conversation, en demandant à ma malade des nouvelles de sa santé, celle-ci a pu penser : « Tu m'as bien indiqué le médecin qu'il me fallait ; mais je te serais encore plus reconnaissante, si tu pouvais m'aider à trouver le mari qu'il me faut » (et en pensant au mari, elle pensait certainement aussi à un enfant). Partant de cette idée refoulée, elle a fondu ensemble les deux intermédiaires et a tendu à la visiteuse les honoraires que dans son imagination elle était disposée à offrir à l'autre. Ce qui rend cette explication tout à fait vraisemblable, c'est que pas plus tard que la veille au soir je l'avais entretenue des actes accidentels et symptomatiques. Elle profita de la première occasion pour produire quelque chose d'analogue.

On peut subdiviser les actes symptomatiques et accidentels très fréquents, en les classant dans diverses catégories, selon qu'ils sont habituels, se produisent généralement dans certaines conditions, ou sont isolés. Les premiers (habitude de jouer avec sa chaîne de montre, de se tirailler la barbe, etc.), qui peuvent presque servir à caractériser les personnes qui les accomplissent, se confondent avec les innombrables tics et doivent être traités avec ces derniers. Je range dans le deuxième groupe les mouvements qu'on accomplit avec la canne qu'on a à la main, le griffonnage avec le crayon qu'on tient entre les doigts, le pétrissage de mie de pain et autres substances plastiques ; font partie du même groupe les gens qui ont l'habitude de faire sonner la monnaie qu'ils ont dans leur poche, de tirer sur leurs habits, etc. À toutes ces occupations, qui apparaissent comme des jeux, le traitement psychique découvre un sens et une signification auxquels est refusé un autre mode d'expression. Généralement, la personne intéressée ne se doute ni de ce qu'elle fait, ni des modifications qu'elle fait subir à ses gestes habituels ; elle reste sourde et aveugle aux effets produits par ces gestes. Elle n'entend, par exemple, par le bruit qu'elle produit en faisant remuer les pièces de monnaie qu'elle a dans sa poche et elle

prend un air étonné et incrédule, lorsqu'on attire son attention sur ce détail. De même, toutes les manipulations que certaines personnes, sans s'en apercevoir, infligent à leurs habits, ont une signification et méritent de retenir l'attention du médecin. Tout changement dans la mise ordinaire, toute négligence, comme, par exemple, un bouton mal ajusté, toute velléité de laisser telle ou telle partie du corps découverte - tout cela signifie quelque chose que le porteur des habits ne veut pas dire directement et dont le plus souvent il ne se doute même pas. L'interprétation de ces petits actes accidentels, ainsi que les preuves à l'appui de cette interprétation, se dégagent chaque fois, avec une certitude suffisante, au cours de la séance, des circonstances dans lesquelles l'acte s'est produit, de la conversation qu'on vient d'avoir avec la personne, ainsi que des idées qui lui viennent à l'esprit, lorsqu'on attire son attention sur le caractère, en apparence seulement accidentel, de l'acte. Étant donné cependant que, dans ce que je viens de dire, j'avais principalement en vue des personnes anormales, je renonce à citer à l'appui de mes affirmations des exemples confirmés par l'analyse ; mais si je mentionne toutes ces choses, c'est parce que je suis convaincu que les actes qui nous occupent possèdent chez l'homme normal la même signification que chez les anormaux.

Je citerai un seul exemple, fait pour montrer à quel point un acte symbolique, devenu une habitude, peut se rattacher à ce qu'il y a de plus intime et de plus important dans la vie [82].

« D'après ce que nous a enseigné le professeur Freud, le symbolisme joue dans la vie infantile de l'homme un rôle beaucoup plus important qu'on ne le croyait, d'après les expériences psychanalytiques les plus anciennes. Sous ce rapport, il n'est pas sans intérêt de rapporter l'analyse suivante, surtout à cause des perspectives médicales qu'elle laisse entrevoir.

82 « Beitrag zur Symbolik des Alltags », par Ernst Joncs. Traduit de l'anglais par Otto Rank (Vienne). *Zentraibl.* f. *Psychoanalyse,* I, 3, 1911.

« En installant son mobilier dans un nouvel appartement, un médecin retrouve un stéthoscope « simple » en bois. Après avoir cherché pendant un instant la place où il va le déposer, il se sent comme poussé à le placer sur son bureau, entre son propre siège et celui sur lequel il a l'habitude de faire asseoir ses malades. Cette acte était quelque peu bizarre, pour deux raisons. En premier lieu, ce médecin (qui est neurologue) se sert rarement du stéthoscope, et dans les rares cas où il a besoin de cet appareil, il se sert d'un stéthoscope double (pour les deux oreilles). En second lieu, il gardait tous ses appareils et instruments médicaux dans des tiroirs ; celui-ci s'est donc vu accorder un traitement de faveur. Quelques jours après, il ne pensait plus à la chose, lorsqu'une malade, venue en consultation et qui n'avait jamais vu un stéthoscope « simple », lui demanda ce que c'était. Ayant reçu l'explication, elle demanda encore pourquoi l'instrument était posé là et non pas ailleurs ; à quoi le médecin répondit assez vivement que cette place en valait bien une autre. Ces questions ne l'en frappèrent pas moins, et il commença à se demander si son acte ne lui avait pas été dicté par des motifs inconscients. Familiarisé avec la méthode psychanalytique, il résolut de tirer la chose au clair.

« Il se rappela tout d'abord qu'alors qu'il était étudiant en médecine il avait un chef de service qui avait l'habitude, pendant ses visites dans les salles d'hôpital, de tenir à la main un stéthoscope simple dont il ne se servait jamais. Il admirait beaucoup ce médecin et lui était très dévoué. Plus tard, étant devenu lui-même médecin des hôpitaux, il avait pris la même habitude et se serait senti mal à l'aise si, par mégarde, il était sorti de chez lui sans balancer l'instrument à la main. Ce qui prouvait cependant l'inutilité de cette habitude, ce n'était pas seulement le fait que le seul stéthoscope dont il se servait réellement était un stéthoscope double qu'il portait dans sa poche, mais aussi cette particularité qu'il avait conservé son habitude, après avoir été nommé dans un service de chirurgie où le

stéthoscope n'était d'aucune utilité. La signification de ces observations apparaît, si nous admettons la nature phallique de cet acte symbolique.

« Un autre fait dont il retrouva le souvenir était le suivant : jeune garçon, il avait été frappé par l'habitude du médecin de famille de garder son stéthoscope simple à l'intérieur de son chapeau. Il trouvait intéressant que le médecin ait toujours eu à sa portée son principal instrument, lorsqu'il allait voir des malades, et qu'il lui ait suffi d'enlever son chapeau (c'est-à-dire une partie de ses vêtements), pour l'en retirer. Jeune enfant, il avait beaucoup de sympathie pour ce médecin ; et en s'analysant récemment, il se rappela qu'à l'âge de trois ans et demi il eut deux phantasmes au sujet de la naissance de sa plus jeune sœur - premièrement, qu'elle était née de lui-même et de sa mère, deuxièmement, de lui-même et du docteur. Dans ces phantasmes, il jouait aussi bien le rôle féminin que le rôle masculin. Il se rappela ensuite avoir été, à l'âge de six ans, examiné par ce même médecin, et il se souvenait nettement de la sensation voluptueuse qu'il avait éprouvée à sentir la tête du docteur appuyée sur sa poitrine par l'intermédiaire du stéthoscope, ainsi que le va-et-vient rythmique de ses mouvements respiratoires. À l'âge de trois ans il eut une maladie chronique des bronches qui nécessita des examens répétés, dont il ne se souvient d'ailleurs pas.

« À l'âge de huit ans, il fut fortement impressionné, en entendant un de ses camarades raconter que le médecin avait l'habitude de se mettre au lit avec ses patientes. Ce récit avait un fond de vérité, car le médecin en question jouissait de la sympathie de toutes les femmes du quartier (et de sa mère aussi). L'analysé lui-même avait éprouvé plus d'une fois le désir sexuel en présence de certaines de ses patientes ; il en avait successivement aimé deux et avait fini par épouser une cliente. Il est à peu près certain que c'est son identification inconsciente avec le médecin qui le poussa à choisir la carrière médicale. Il résulte d'analyses faites sur d'autres

médecins que telle est en effet la raison la plus fréquente (bien qu'il soit difficile de préciser cette fréquence) du choix de cette carrière. Dans le cas précis, il put y avoir deux moments décisifs : en premier lieu, la supériorité, qui s'est manifestée dans plusieurs occasions, du médecin sur le père, dont le fils était très jaloux ; et en second lieu le fait que le médecin savait des choses défendues et avait de nombreuses occasions de satisfaction sexuelle.

« L'analysé retrouve ensuite le souvenir d'un rêve (qui a été publié ailleurs [83] de nature nettement homosexuelle et masochiste, dans lequel un homme, qui n'est qu'un avatar du médecin, menaçait le rêveur d'un glaive. Cela lui rappela une histoire qu'il avait lue dans le *Chant des Niebelangen* et où il est question d'une épée que Sigurd aurait placée entre lui et Brunhilde endormie. La même histoire figure dans la légende d'Arthur que notre homme connaît également.

« Le sens de l'acte symptomatique devient ainsi compréhensible. Le médecin avait placé son stéthoscope entre lui et ses patientes, tout comme Sigurd avait placé son épée entre lui et la femme à laquelle il ne devait pas toucher. C'était un acte de compromis qui devait servir à deux fins : éveiller, en présence d'une patiente séduisante, son désir refoulé d'avoir avec elle des rapports sexuels et lui rappeler en même temps que ce désir ne pouvait être satisfait. Il s'agissait, pour ainsi dire, d'un charme contre- les assauts de la tentation.

« J'ajouterai encore que le garçon a été fortement impressionné par ces vers du *Richelieu* de Lord Lytton

Beneath the rule of men entirely great

The pen is mightier than the sword [84].

83 « Freud's Theory of Dreams », Americ.*Journ. of Psychoanal.,* avril 1910 N 7, p. 301.

84 « Sous le gouvernement d'hommes véritablement grands, la plume est plus puissante que l'épée. » Cf. Oldhams : « I wear my pen as other do their sword » (Je porte ma plume comme d'autres portent leur épée).

qu'il est devenu un écrivain fécond et qu'il se sert d'un stylo extraordinairement grand. Comme je lui demandais : « Quel besoin avez-vous d'un porte-plume pareil ? », il répondit : « J'ai tant de choses à exprimer. »

« Cette analyse montre une fois de plus quelles profondeurs de la vie psychique nous révèlent les actes soi-disant « inoffensifs, dépourvus de sens » et à quelle période précoce de la vie commence à se développer la tendance à la symbolisation ».

Je puis encore citer un cas de ma pratique psychothérapique où une main jouant avec une boule de mie de pain m'a fait des révélations intéressantes. Mon patient était un jeune garçon à peine âgé de 13 ans, atteint depuis deux ans d'une hystérie grave et qui, après un long séjour infructueux dans un établissement hydrothérapique, m'avait été confié en vue d'un traitement psychanalytique. Il avait dû, à mon avis, se livrer à certaines expériences sexuelles et il était tourmenté, étant donné son âge, par des questions d'ordre sexuel. Je me suis cependant abstenu de lui venir en aide en lui apportant des explications, car je voulais une fois de plus éprouver la solidité de mes hypothèses. Je devais donc chercher la voie à suivre pour obtenir cette vérification. Or, un jour, je fus frappé par le fait suivant - il roulait quelque chose entre les doigts de sa main droite, plongeait la main dans sa poche où ses doigts continuaient à jouer, la retirait de nouveau, et ainsi de suite. Je lui demandai ce qu'il avait dans la main, pour toute réponse, il desserra ses doigts. C'était de la mie de pain, roulée en boule. À la séance suivante, il apporta un autre morceau de mie et, pendant que je conversais avec lui, il fit de cette mie, avec une rapidité extraordinaire et les yeux fermés, toutes sortes de figures qui m'ont vivement intéressé. C'étaient de petits bonshommes, semblables aux idoles préhistoriques les plus primitives, ayant une tête, deux bras, deux jambes et, entre les jambes, un appendice qui se terminait par une longue pointe. Cette figure n'était pas plus tôt achevée que mon

malade roulait de nouveau sa mie de pain en boule. À d'autres moments, il laissait son œuvre intacte, mais multipliait les appendices, afin de dissimuler le sens de celui qu'il avait formé entre les jambes. Je voulais lui montrer que je l'avais compris, sans toutefois lui donner le prétexte d'affirmer qu'il n'avait pensé à rien en modelant ses bonshommes. Dans cette intention, je lui demandai brusquement s'il se rappelait l'histoire de ce roi romain qui, dans son jardin, avait répondu par une pantomime à l'envoyé de son fils. Le garçon prétendit qu'il ne se la rappelait pas, bien qu'il l'eût apprise beaucoup plus récemment que moi. Il me demanda si je faisais allusion à l'histoire où la réponse avait été écrite sur le crâne rasé d'un esclave. « Non, répondis-je, cette dernière anecdote se rattache à l'histoire grecque. » Et je lui racontai ce dont il s'agissait : le roi Tarquin le Superbe avait ordonné à son fils de s'introduire dans une cité latine ennemie ; le fils, qui avait réussi à se créer des intelligences dans la ville, envoya au roi un messager chargé de lui demander ce qu'il devait faire ensuite ; le roi ne donna aucune réponse, mais s'étant rendu dans son jardin, se fit répéter la question et abattit sans mot dire les plus grandes et les plus belles têtes de pavots. Il ne resta au messager qu'à aller raconter à Sextus ce qu'il avait vu ; Sextus comprit et veilla à supprimer par l'assassinat les citoyens les plus notables de la ville.

Pendant que je parlais, le garçon avait cessé de pétrir sa mie, et lorsque je fus arrivé au passage racontant ce que le roi fit dans son jardin, et notamment aux mots : « abattit sans mot dire », mon malade abattit, à son tour, la tête de son bonhomme avec la rapidité d'un éclair. Il m'avait donc compris et remarqué que je le comprenais moi aussi. Je pus commencer à l'interroger directement et lui donnai les renseignements qui l'intéressaient et au bout de peu de temps il fut guéri de sa névrose.

Les actes symptomatiques, dont on trouve une variété inépuisable aussi bien chez l'homme sain que chez l'homme malade,

méritent notre intérêt pour plus d'une raison. Ils fournissent au médecin des indications précieuses qui lui permettent de s'orienter au milieu de circonstances nouvelles ou encore peu connues ; elles révèlent à l'observateur profane tout ce qu'il désire savoir, et quelquefois même plus qu'il ne désire. Celui qui sait utiliser ces indications doit à l'occasion procéder comme le faisait le roi Salomon qui, d'après la légende, comprenait le langage des animaux. Un jour, je fus prié de venir examiner un jeune homme qui se trouvait chez sa mère. La première chose qui me frappa lorsqu'il vint au-devant de moi, ce fut une grande tache blanche sur son pantalon, tache qui, à en juger pas ses bords caractéristiques, devait provenir d'un blanc d'œuf. Après un bref moment d'embarras, le jeune homme s'excusa, en disant qu'étant un peu enroué il avait gobé un oeuf cru dont un peu de blanc avait coulé sur son pantalon et, pour confirmer ses dires, il me montra une assiette sur laquelle il y avait encore de la coquille d'œuf. La provenance de la tache suspecte semblait donc expliquée de la manière la plus naturelle. Mais lorsque la mère nous eut laissés en tête-à-tête, je le remerciai de m'avoir ainsi facilité le diagnostic et pus sans difficulté obtenir de lui l'aveu qu'il se livrait à la masturbation. - Une autre fois, j'eus à examiner une dame aussi riche que vaniteuse et sotte et qui avait l'habitude de répondre aux questions du médecin par une avalanche de plaintes incohérentes, qui rendaient le diagnostic particulièrement difficile. En entrant, je la trouvai assise devant un petit guéridon en train de ranger en tas des florins d'argent, et en se levant elle fit tomber quelques pièces sur le parquet. Je l'aidai à les ramasser et ne tardai pas à interrompre la description de sa misère en lui demandant : « Votre distingué gendre vous a-t-il donc fait perdre tant d'argent que cela ? » Elle me répondit par un *non !* irrité, pour me raconter l'instant d'après l'état d'exaspération dans lequel la mettait la prodigalité de son gendre, Je dois ajouter que je ne l'ai plus jamais revue - c'est qu'on ne se fait pas toujours des amis parmi ceux à qui l'on révèle la signification de leurs actes symptomatiques.

Le Dr J. E. G. van Emden (de La Haye) relate un autre cas d'aveu « par acte symptomatique » : « Lors de l'addition, le garçon d'un petit restaurant de Berlin prétendit que le prix d'un certain plat avait été augmenté de 10 pfennigs. Comme je lui demandais pourquoi cette augmentation ne figurait pas sur la carte, il répondit qu'il s'agissait évidemment d'une omission, mais qu'il était sûr de ce qu'il avançait. En mettant l'argent dans sa poche, il fit tomber sur la table, juste devant moi, une pièce de dix pfennigs. - « Je sais maintenant que vous m'avez trop compté. Voulez-vous que je me renseigne à la caisse ? » - « Pardon, permettez... un instant... » et il disparut.

Il va sans dire que je ne me suis pas opposé à sa retraite, et lorsqu'il revint deux minutes plus tard, en s'excusant d'avoir, par une erreur inconcevable, confondu le plat en question avec un autre, je lui ai remis les dix pfennigs en récompense de sa contribution à la psychopathologie de la vie quotidienne. »

C'est en observant les gens pendant qu'ils sont à table qu'on a l'occasion de surprendre les actes symptomatiques les plus beaux et les plus instructifs.

Voici ce que raconte le Dr Hanns Sachs :

« J'ai eu l'occasion d'assister au souper d'un couple un peu âgé auquel je suis apparenté. La femme a une maladie d'estomac et observe un régime rigoureux. Lorsqu'on apporta le rôti, le mari pria la femme, qui ne devait pas toucher à ce plat, de lui donner la moutarde. La femme ouvre le buffet, en retire un petit flacon contenant les gouttes dont elle fait usage et le dépose devant le mari. Entre le pot de moutarde en forme de tonneau et le petit flacon à gouttes, il n'y avait évidemment aucune ressemblance susceptible d'expliquer la confusion ; et cependant la femme ne s'aperçut de son erreur que lorsque le mari eut en riant attiré son attention sur ce qu'elle avait fait.

Inutile d'insister sur la signification de cet acte symptomatique. Elle saute aux yeux. »

Je dois au docteur B. Dattner (de Vienne) la communication d'un précieux cas de ce genre, qui a été très habilement utilisé par l'observateur :

« Je suis en train de déjeuner au restaurant avec mon collègue de philosophie, le Dr H. Il me raconte ce qu'il y a de pénible dans la situation d'un stagiaire et ajoute à ce propos qu'avant la fin de ses études il était entré à titre de secrétaire chez le ministre plénipotentiaire du Chili. « Puis le ministre a été remplacé, et je ne me suis pas présenté au nouveau. » Et pendant qu'il prononce cette dernière phrase, il porte à la bouche un morceau de gâteau, mais le laisse tomber du couteau, comme par maladresse. Je saisis aussitôt le sens caché de cet acte symptomatique et je glisse, comme en passant, à mon collègue, peu familiarisé avec la psychanalyse : « Vous avez laissé tomber là un bon morceau. » Il ne s'aperçoit pas que mes paroles peuvent se rapporter tout aussi bien à son acte symptomatique, et il répète avec une vivacité surprenante les mots que je viens de prononcer : « Oui, c'était en effet un bon morceau, celui que j'ai laissé tomber. » Et il se soulage en me racontant, sans omettre un détail, sa maladresse qui l'a privé d'une place bien payée.

« La signification de son acte symptomatique apparaît lorsqu'on songe que mon collègue devait éprouver une certaine gêne à me parler, à moi qu'il connaissait très peu, de sa situation matérielle précaire : mais l'idée qu'il voulait refouler a déterminé un acte symptomatique qui a exprimé symboliquement ce qui devait rester caché et a fourni ainsi à mon interlocuteur un moyen de soulagement qui avait sa source dans l'inconscient. »

Les exemples suivants montrent quelle signification peut avoir le fait d'emporter involontairement un objet appartenant à une autre personne.

1) Dr B. Dattner : « Un de mes collègues fait une visite à une de ses amies d'enfance, la première visite après le mariage de celle-ci. Il me parle de ce petit événement, m'exprime à ce propos son étonnement d'avoir été obligé, contrairement à son intention, de prolonger un peu cette visite, et il me fait part en même temps d'un singulier acte manqué qu'il a commis dans cette maison.

Le mari de l'amie, qui avait, lui aussi, pris part à la conversation, se mit, à un moment donné, à chercher une boîte d'allumettes qui (mon collègue s'en souvient fort bien) se trouvait sur la table, lorsqu'il était entré dans la pièce. On cherche partout, mon collègue fouille dans ses poches, se disant qu'après tout, il a bien pu par mégarde se l'approprier, mais en vain. Ce n'est que longtemps après qu'il la retrouva réellement dans une poche, et à cette occasion il fut frappé par le fait que la boîte ne renfermait qu'une seule allumette.

Deux jours plus tard, le collègue fit un rêve dans lequel la boite figurait à titre de symbole et son amie d'enfance à titre de personnage principal, ce qui ne fit que confirmer l'explication que je lui avais donnée, à savoir qu'il avait voulu par son acte manqué (appropriation involontaire de la boîte) affirmer son droit de priorité et de possession exclusive (il n'y avait qu'une seule allumette dans la boîte). »

2) Dr Hanns Sachs : « Notre bonne a un faible pour un certain gâteau. C'est là un fait incontestable, car c'est le seul plat qu'elle ne rate jamais. Un dimanche, elle apporte ce gâteau, le dépose sur la crédence, enlève les assiettes du plat précédent et les range sur le plateau sur lequel elle a apporté le gâteau ; mais, au lieu de nous servir celui-ci, elle le place sur le tas d'assiettes et emporte le tout à la cuisine. Nous avions cru tout d'abord qu'elle avait quelque chose à arranger au gâteau, mais, ne la voyant pas revenir, ma femme se décide à la rappeler et lui demande : « Betty, qu'avez-vous donc fait du gâteau ? » Il fallut lui rappeler qu'elle l'avait emporté ; elle l'avait

donc chargé sur le plateau, emporté à la cuisine, déposé quelque part sur une table ou ailleurs, « sans remarquer ce qu'elle faisait ».

« Le lendemain, lorsque nous voulûmes manger ce qui restait du gâteau, ma femme constata que la bonne n'avait pas touché au morceau qui lui avait été réservé. Questionnée sur les raisons de son abstention, elle répondit, légèrement embarrassée, qu'elle n'avait pas envie d'en manger.

« L'attitude infantile de la jeune fille est visible dans toute cette affaire : d'abord, l'avidité infantile qui ne veut partager avec personne l'objet de ses désirs ; ensuite, la réaction non moins infantile par le dépit : puisque je ne puis avoir le gâteau pour moi toute seule, je préfère n'en rien avoir ; gardez-le pour vous. »

Les actes accidentels ou symptomatiques se rattachant à la vie conjugale ont souvent la plus grande signification et peuvent inspirer la croyance aux signes prémonitoires à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la psychologie de l'inconscient. Ce n'est pas un bon début, lorsqu'une jeune femme perd son alliance au cours du voyage de noces ; il est vrai que le plus souvent l'alliance, qui a été mise par distraction dans un endroit où on n'a pas l'habitude de la mettre, finit par être retrouvée. - Je connais une femme divorcée qui, longtemps avant le divorce, se trompait souvent, en signant de son nom de jeune fille les documents concernant l'administration de ses biens. - Un jour, me trouvant en visite chez un couple récemment marié, j'ai entendu la jeune femme me raconter en riant qu'étant allée, au retour du voyage de noces, voir sa sœur, celle-ci lui proposa de l'accompagner dans les magasins pour faire des achats, pendant que le mari irait à ses affaires. Une fois dans la rue, elle aperçut, sur le trottoir opposé, un monsieur dont la présence dans cette rue sembla l'étonner, et elle dit à sa sœur : « Regarde, on dirait que c'est M. L. » Elle avait oublié que ce M. L.était depuis plusieurs semaines son époux. Je me suis senti mal à l'aise en écoutant ce récit, mais m'abstins d'en tirer une conclusion. Je ne me suis souvenu de cette

petite histoire qu'au bout de plusieurs années, lorsque ce mariage eut pris une tournure des plus malheureuses.

Aux travaux très intéressants de A. Maeder, publiés en français [85], j'emprunte l'observation suivante, qui d'ailleurs pourrait tout aussi bien figurer dans le chapitre sur les *Oublis :*

« Une dame nous racontait récemment qu'elle avait oublié d'essayer sa robe de mariage et s'en souvint la veille du mariage à huit heures du soir, alors que la couturière désespérait de voir sa cliente. Ce détail suffit à montrer que la fiancée ne se sentait pas très heureuse de porter une robe d'épousée, qu'elle cherchait à oublier cette idée pénible. Elle est aujourd'hui... divorcée. »

Un de mes amis, qui sait observer et interpréter les signes, m'a raconté que la grande tragédienne Eleonora Duse accomplit dans un de ses rôles un acte symptomatique qui montre bien toute la profondeur de son jeu. Il s'agit d'un drame d'adultère : elle vient d'avoir une explication avec son mari et se trouve plongée dans ses pensées, tandis que le séducteur s'approche d'elle. Pendant ce bref intervalle elle joue avec l'alliance qu'elle porte au doigt : elle l'enlève, la remet et l'enlève de nouveau. La voilà prête à tomber dans les bras de l'autre.

À cela se rattache ce que Th. Reik *(Internat. Zeitschr. f Psychoanalyse,* III, 1915*)* raconte au sujet d'autres actes symptomatiques portant sur l'alliance :

« Nous connaissons les actes symptomatiques accomplis par des époux et qui consistent à enlever et à remettre machinalement leur alliance. Mon collègue K. a accompli toute une série d'actes symptomatiques de ce genre. Une jeune fille qu'il aimait lui fit cadeau d'une bague, en lui recommandant de ne pas la perdre, car s'il la perdait, ce serait un signe qu'il ne l'aimerait plus. Par la suite il fut constamment obsédé par la crainte de perdre la bague. Lorsqu'il

85 Alph. Maeder, Contributions à la psychopathologie de la vie quotidienne. *Archives de Psychologie,* t. VI, 1906.

lui arrivait de l'enlever, pour se laver les mains, par exemple, il oubliait régulièrement la place où il l'avait mise et ne la retrouvait souvent qu'après de longues recherches. Lorsqu'il laissait tomber une lettre dans une boîte, il appréhendait toujours qu'un mouvement maladroit de la main contre le rebord de celle-ci ne fasse glisser la bague pour l'envoyer rejoindre la lettre au fond de la boite. Un jour il manœuvra si bien que l'accident tant redouté arriva réellement. C'était un jour où il expédiait une lettre de rupture à une de ses anciennes maîtresses, devant laquelle il se sentait coupable. Au moment de laisser tomber la lettre dans la boîte, il fut pris du désir de revoir cette femme, désir qui entra en conflit avec son affection pour sa maîtresse actuelle. »

À propos de ces actes symptomatiques ayant pour objet la bague, l'anneau ou l'alliance, on constate une fois de plus que la psychanalyse ne découvre rien que les poètes n'aient pressenti depuis longtemps déjà. Dans le roman de Fontane *Avant l'orage,* le conseiller de justice Turgany dit pendant un jeu de gages : « Croyez-moi, mesdames, la remise d'un gage révèle parfois les mystères les plus profonds de la nature. » Parmi les exemples qu'il cite à l'appui de son affirmation, il en est un qui mérite un intérêt particulier. « Je me souviens, dit-il, d'une femme de professeur, à l'âge de l'embonpoint, qui, chaque fois, remettait en gage son alliance qu'elle tirait du doigt. Permettez-moi de ne pas vous décrire le bonheur conjugal de cette maison. » « Il se trouvait dans la même société, continua-t-il, un monsieur qui ne se lassait pas de déposer sur les genoux de cette dame son couteau de poche, muni de dix lames, d'un tire-bouchon et d'un briquet, jusqu'à ce que ce couteaumonstre, après avoir déchiré plusieurs jupes de soie, ait disparu à travers les déchirures, à la grande indignation du public. »

Il n'est pas étonnant qu'un objet comme une bague ait une signification aussi riche, alors même qu'aucun sens érotique ne s'y trouve attaché, c'est-à-dire alors même qu'il ne s'agit ni d'une bague

de fiançailles, ni d'une alliance. Le Dr Kardos a mis à ma disposition l'exemple suivant d'un acte manqué de ce genre :

Acte manqué équivalant à un aveu

Il y a quelques années, un homme beaucoup plus jeune que moi et partageant mes idées, a bien voulu s'associer à mes travaux et adopter à mon égard une attitude que je qualifierai comme celle d'un disciple. À une certaine occasion, je lui ai offert une bague qui a provoqué de sa part un grand nombre d'actes symptomatiques ou manqués, et cela toutes les fois où nos relations ont été troublées par un malentendu. Tout récemment, il me fit part du fait suivant, particulièrement intéressant et transparent : sous un prétexte quelconque, il manqua l'un de nos rendez-vous hebdomadaires, au cours desquels nous avions l'habitude d'échanger à loisir nos idées ; en réalité, il avait préféré rencontrer une jeune dame, avec laquelle il avait rendez-vous à la même heure. Le lendemain matin il s'aperçoit, mais longtemps après avoir quitté sa maison, qu'il a oublié de mettre sa bague. Il ne s'en inquiète pas outre mesure, se disant qu'il l'a sans doute laissée sur sa table de nuit où il avait l'habitude de la déposer tous les soirs, et persuadé qu'il la retrouvera à son retour. Aussitôt rentré, il se met à chercher la bague, mais en vain : elle n'était pas plus sur la table de nuit qu'ailleurs. Il finit par se rappeler qu'il avait, selon une habitude remontant à plus d'une année, déposé sa bague sur la table de nuit, à côté d'un petit canif ; aussi pensa-t-il avoir mis, par distraction, la bague dans cette poche, en même temps que le canif. Il plonge donc les doigts dans la poche du gilet et y retrouve effectivement la bague.

« L'alliance dans la poche du gilet », telle est la recommandation qu'un proverbe populaire adresse au mari qui se propose de tromper sa femme. La conscience de sa faute l'a donc poussé d'abord à s'infliger un châtiment : « Tu ne mérites plus de porter cette bague », et ensuite à avouer son infidélité, sous la forme

d'un acte manqué qui, il est vrai, n'avait pas de témoins. Il n'est arrivé à avouer sa petite « infidélité » que par le détour (c'était d'ailleurs à prévoir) du récit qu'il en fit. »

Je connais aussi un monsieur âgé ayant épousé une très jeune fille et qui, au lieu de partir tout de suite en voyage, préféra passer avec sa jeune femme la première nuit dans un hôtel de la capitale. À peine arrivé à l'hôtel, il constata avec angoisse que son portefeuille contenant la somme destinée au voyage de noces avait disparu. Il eut encore le temps de téléphoner à son domestique, qui avait retrouvé le portefeuille dans une poche de l'habit que notre nouveau marié avait déposé chez lui en revenant de la cérémonie du mariage. Rentré en possession de son portefeuille, il put le lendemain partir en voyage avec sa jeune femme ; mais, ainsi qu'il l'avait redouté, il n'avait pas été capable de remplir pendant la nuit ses devoirs conjugaux.

Il est consolant de penser que, dans l'immense majorité des cas, les hommes, lorsqu'ils perdent quelque chose, accomplissent un acte symptomatique et qu'ainsi la perte d'un objet répond à une intention secrète de celui qui est victime de cet accident. Très souvent, la perte de l'objet témoigne seulement du peu de prix qu'on attache à celui-ci ou du peu d'estime qu'on a pour la personne de qui on le tient ; ou encore, la tendance à perdre un objet déterminé vient d'une association d'idées symbolique entre cet objet et d'autres, beaucoup plus importants, la tendance se trouvant transférée de ceux-ci à celui-là. La perte d'objets précieux sert à exprimer les sentiments les plus variés : elle peut constituer la représentation symbolique d'une idée refoulée, donc un avertissement auquel on ne prête pas volontiers l'oreille, ou bien (et avant tout) elle doit être

considérée comme un sacrifice offert aux obscures puissances qui président à notre sort et dont le culte subsiste toujours parmi nous [86].

Voici quelques exemples à l'appui de ces propositions concernant la perte d'objets :

Dr B. Dattner : « Un collègue me raconte qu'il a perdu par hasard son stylo qu'il avait depuis deux ans et auquel il tenait beaucoup, parce qu'il le trouvait très commode. L'analyse révéla la

86 Voici encore une petite collection de différents actes symptomatiques chez des personnes saines et chez des névrosés. – Un collègue un peu âgé, qui n'aime pas perdre aux cartes, s'acquitte un soir d'une dette de jeu assez importante, et cela sans aucune protestation, mais en faisant sur lui-même un effort visible. Après son départ, on découvrit qu'il avait laissé, à la place où il était assis, à peu près tout ce qu'il avait l'habitude de porter sur lui : lunettes, étui à cigares, mouchoir de poche. Cet oubli peut être traduit ainsi : « Vous êtes des brigands ; vous m'avez joliment dépouillé. » -Un homme, qui souffre de temps en temps d'impuissance sexuelle (qui remonte à la profonde affection qu'étant enfant il a éprouvée pour sa mère), raconte qu'il a l'habitude d'orner manuscrits et dessins de la lettre S, qui est l'initiale du nom de sa mère. Il ne supporte pas que les lettres qu'il reçoit de chez lui voisinent sur son bureau avec d'autres lettres, d'un caractère profane ; aussi conserve-t-il les premières à part. - Une jeune dame ouvre brusquement la porte de la salle de traitement dans laquelle se trouve déjà une autre malade. Elle invoque pour excuse son « étourderie » ; l'analyse révèle qu'elle a été poussée à son acte par la même curiosité que celle qui lui faisait faire autrefois irruption dans la chambre de ses parents. - Des jeunes filles, fières de leur belle chevelure, savent tellement bien l'arranger à l'aide de peignes et d'épingles que leurs cheveux se défont au beau milieu de la conversation. - Certains hommes répandent à terre, pendant le traitement (dans la position couchée), de la petite monnaie qui tombe de la poche de leur pantalon et récompensent ainsi, selon leurs moyens, le travail qu'exige une heure de traitement. - Celui qui oublie chez le médecin son pince-nez, ses gants, sa pochette, montre par là-même qu'il ne s'en va qu'à regret et qu'il reviendra bientôt. E. Jones dit : « Un médecin peut presque mesurer le succès avec lequel il pratique la psychanalyse par l'importance de la collection de parapluies, ombrelles, mouchoirs, bourses, etc. qu'il réunit en l'espace d'un mois. » - Les actes les plus habituels, les plus insignifiants et accomplis avec le minimum d'attention, comme par exemple remonter une montre le soir,

situation suivante. La veille, le collègue avait reçu de son beau-frère une lettre profondément désagréable qui se terminait ainsi : « Je n'ai d'ailleurs ni le temps ni l'envie d'encourager ta légèreté et ta paresse. » L'émotion provoquée par cette lettre fut telle que le lendemain le collègue perdit son stylo, qu'il avait précisément reçu en cadeau de ce beau-frère : ce fut comme un sacrifice qu'il offrit, afin de ne rien devoir à ce dernier. »

avant le coucher, éteindre la lumière au moment où l'on quitte une pièce, etc., sont, dans certaines occasions, sujets à des troubles qui prouvent d'une façon incontestable l'influence des complexes inconscients sur les « habitudes » les plus fortes. M. Maeder raconte, dans la revue *Cœnobium,* l'histoire d'un médecin d'hôpital qui avait décidé un soir de se rendre en ville pour une affaire importante, bien qu'il fût de service et n'eût pas le droit de quitter l'hôpital. En revenant, il fut tout étonné d'apercevoir de la lumière dans sa chambre. Il avait oublié, chose qui ne lui était jamais arrivée auparavant, d'éteindre la lumière en sortant. Mais il ne tarda pas à découvrir la raison de cet oubli : le directeur de l'hôpital, voyant de la lumière dans la chambre de son interne, ne pouvait pas se douter que celui-ci fût absent. - Un homme accablé de soucis et sujet à des accès de profonde dépression m'assurait qu'il trouvait régulièrement sa montre arrêtée le matin, lorsqu'il lui arrivait de se coucher la veille avec un sentiment de lassitude qui lui faisait apparaître la vie sous les couleurs les plus sombres. En oubliant de remonter sa montre il exprime donc symboliquement qu'il lui est indifférent de se réveiller ou non le lendemain. - Un autre homme, que je ne connais pas personnellement, m'écrit : « À la suite d'un grand malheur, la vie m'avait paru tellement dure et hostile que j'en étais arrivé à me dire tous les jours que je n'aurais pas assez de force pour vivre un jour de plus ; aussi avais-je fini par oublier de remonter ma montre, chose qui ne m'était jamais arrivée auparavant, car c'était là un acte que j'accomplissais presque machinalement tous les soirs, avant de me mettre au lit. Je ne me souvenais plus de cette habitude que très rarement, lorsque j'avais le lendemain une affaire importante ou qui m'intéressait particulièrement. Serait-ce également un acte symptomatique ? Je ne pouvais pas m'expliquer cet oubli. » -Celui qui, comme Jung *(Ueber die Psychologie der Dementia praecox,* p. 62, 1907*)* ou comme Maeder *(Une voie nouvelle en psychologie : Freud et son école,* Cœnobium, Lugano, 1909*),* veut bien se donner la peine de prêter attention aux airs que, sans le vouloir et souvent sans s'en apercevoir, telle ou telle

Une dame de ma connaissance ayant perdu sa vieille mère s'abstient naturellement de fréquenter les théâtres. L'anniversaire de la mort devant expirer dans quelques jours, elle se laisse entraîner par des amis à prendre un billet pour une représentation particulièrement intéressante. Arrivée devant le théâtre, elle constate qu'elle a perdu son billet. Elle croit l'avoir, par mégarde, jeté avec le billet de tramway, en descendant de voiture. Cette dame se vante précisément de n'avoir jamais rien perdu par inattention.

On peut admettre qu'une autre perte faite par elle eut également ses raisons.

Arrivée dans une station thermale, elle se décide à faire une visite dans une pension de famille où elle était logée lors d'un séjour antérieur. Elle y est reçue comme une vieille connaissance, invitée à dîner, et lorsqu'elle veut payer, on ne veut rien accepter d'elle, ce qui lui déplaît quelque peu. On lui accorde seulement la permission de laisser quelque chose à la servante, et elle ouvre sa bourse pour

personne fredonne, trouvera presque toujours qu'il existe un rapport entre le texte de la chanson et un sujet qui préoccupe la personne en question.

Le déterminisme plus profond qui préside à l'expression de nos pensées par la parole ou par l'écriture mériterait également une étude sérieuse. On se croit en général libre de choisir les mots et les images pour exprimer ses idées. Mais une observation plus attentive montre que ce sont souvent des considérations étrangères aux idées qui décident de ce choix et que la forme dans laquelle nous coulons nos idées révèle souvent un sens plus profond, dont nous ne nous rendons pas compte nous-mêmes. Les images et les manières de parler dont une personne se sert de préférence sont loin d'être indifférentes, lorsqu'il s'agit de se former un jugement sur cette personne ; certaines de ces images et manières de parler sont souvent des allusions à des sujets qui, tout en restant à l'arrière-plan, exercent une influence puissante sur celui qui parle. Je connais quelqu'un qui, à une certaine époque, se servait à chaque instant, même dans des conversations abstraites, de l'expression suivante : « Lorsque quelque chose traverse tout à coup la tète de quelqu'un. » Or, je savais que celui qui parlait ainsi avait reçu, peu de temps auparavant, la nouvelle qu'un projectile russe avait traversé d'avant en arrière le bonnet de campagne que son fils, soldat combattant, avait sur la tête.

retirer un billet de 1 mark. Le soir, le domestique de la pension lui apporte un billet de 5 marks qu'il a trouvé sous la table et qui, d'après la maîtresse de la pension, ne peut appartenir qu'à elle. Elle l'a donc laissé tomber, pendant qu'elle cherchait dans son porte-monnaie le billet qu'elle voulait laisser en pourboire à la bonne. Il est probable qu'elle tenait quand même à payer son repas.

Dans une communication assez longue, publiée sous le titre : « La signification symptomatique de la perte d'objets » dans *Zentralblatt für Psychoanalyse (I,* 10/11), M. Otto Rank a eu recours à l'analyse de rêves pour faire ressortir le caractère de « sacrifice » inhérent à cet acte et dégager ses raisons profondes. (D'autres communications sur le même sujet ont paru dans *Zeitschr. f. Psychoanalyse,* Il et *Internat. Zeitschr. f. Psychoanalyse,* I, 1913). Le plus intéressant, c'est que l'auteur montre que ce n'est pas seulement la perte d'objets qui est déterminée par des raisons cachées, mais qu'on peut souvent en dire autant de la *découverte* d'objets. L'observation suivante montre dans quel sens il faut entendre cette proposition. Il est évident que, lorsqu'il s'agit de perte, l'objet est déjà donné, tandis que dans le cas de *trouvaille* il doit encore être cherché *(Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanal.,* III, 1915).

« Une jeune fille, encore à la charge de ses parents, veut s'acheter un bijou bon marché. Elle demande le prix de l'objet qui la tente, mais apprend, à son regret, que ce prix dépasse ses économies. Il ne lui manque que deux couronnes pour pouvoir s'offrir cette petite joie. Très triste, elle se dirige chez elle à travers les rues, très animées à cette heure-là. Sur une des places les plus fréquentées, et bien que, d'après ses dires, elle fût profondément plongée dans ses pensées, elle aperçoit à terre un bout de papier qu'elle allait dépasser sans y prêter attention. Mais elle se ravise, se baisse pour le ramasser et constate, à son grand étonnement, que c'est un billet de deux couronnes plié. Elle pense : « C'est un heureux hasard qui me l'envoie, pour que je puisse m'acheter le bijou », et

elle se propose de rebrousser chemin pour réaliser son intention. Mais, au même moment, elle se dit qu'elle ne doit pas le faire, car l'argent trouvé porte bonheur et qu'il faut le garder.

L'analyse qui peut nous faire comprendre cet acte accidentel, se dégage toute seule de la situation donnée, sans que nous ayons besoin d'interroger la personne intéressée. Parmi les idées qui préoccupaient la jeune fille pendant qu'elle se rendait chez elle, figurait certainement, et en premier lieu, celle de sa pauvreté et de sa gêne matérielle, et nous pouvons supposer que cette idée était associée au désir de voir cette situation cesser au plus tôt. Il est plus que probable qu'en pensant à la satisfaction de soin modeste désir de posséder le bijou qui la tentait, elle se demandait quel serait le moyen le plus facile de compléter la somme nécessaire, et il est tout naturel qu'elle se soit dit que la difficulté serait résolue le plus simplement du monde, si elle trouvait la somme de deux couronnes qui lui manquait. C'est ainsi que soin inconscient (ou son préconscient) fut orienté vers la « trouvaille », à supposer même que, son attention étant absorbée par autre chose (elle était « profondément plongée » dans ses pensées), l'idée d'une pareille possibilité n'ait pas atteint sa conscience. Et même, nous rappelant d'autres cas analogues qui ont été analysés, nous pouvons affirmer que la « tendance à chercher », *inconsciente,* peut plus facilement aboutir à un résultat positif que l'attention consciemment orientée. Autrement il serait difficile d'expliquer pourquoi ce fut justement cette personne, parmi les centaines d'autres ayant suivi le même trajet, qui fit cette trouvaille, étonnante par elle-même, et cela malgré l'obscurité du crépuscule et malgré la bousculade de la foule pressée. Pour montrer toute la force de cette tendance inconsciente ou préconsciente, il suffit de citer ce fait singulier qu'après sa première trouvaille notre jeune fille en fit une autre : elle ramassa un mouchoir dans un endroit obscur et solitaire d'une rue de faubourg. Or, le fait d'avoir trouvé le billet de deux couronnes lui ayant procuré

la satisfaction qu'elle cherchait, il est certain que le désir de trouver autre chose était devenu complètement étranger à sa conscience et ne pouvait plus, en tout cas, diriger et guider son attention. »

Il faut dire que ce sont justement les actes symptomatiques de ce genre qui nous ouvrent le meilleur accès à la connaissance de la vie psychologique intime de l'homme.

Sur le grand nombre d'actes symptomatiques isolés que je connais, j'en citerai un dont le sens profond se révèle sans qu'on ait besoin de recourir à l'analyse. Il révèle on ne peut mieux les conditions dans lesquelles ces actes se produisent, sans que la personne intéressée s'en aperçoive et il autorise, en outre, une remarque de grande importance pratique. Au cours d'un voyage de vacances, il m'arriva d'être obligé de rester plusieurs jours dans le même endroit, pour attendre l'arrivée de mon compagnon. Je fis entre temps la connaissance d'un jeune homme qui semblait également se sentir seul et se joignit volontiers a moi. Comme nous habitions le même hôtel, il arriva tout naturellement que nous prîmes nos repas et fîmes des promenades ensemble. L'après-midi du troisième jour il m'annonça subitement qu'il attendait le soir même sa femme qui devait arriver par l'express. Mon intérêt psychologique se trouva éveillé, car j'avais déjà été frappé dans la matinée par le fait qu'il avait repoussé mon projet d'une excursion plus importante et qu'au cours de notre petite promenade il avait refusé de prendre un certain chemin, parce qu'il le trouvait trop raide et dangereux. Pendant notre promenade de l'après-midi il me dit brusquement de ne pas retarder mon dîner à cause de lui, de manger sans lui, si j'avais faim, car, en ce qui le concerne, il ne dînerait pas avant l'arrivée de sa femme. Je compris l'allusion et me mis à table, tandis qu'il se rendait à la gare. Le lendemain matin nous nous rencontrâmes dans le hall de l'hôtel. Il me présenta sa femme et ajouta : « Vous allez bien déjeuner avec nous ? » J'avais quelque chose à acheter dans la rue la plus proche et promis de revenir aussitôt. En

entrant dans la salle à manger, je trouvai le couple installé, tous deux sur le même rang, devant une petite table à côté d'une fenêtre. En face d'eux il n'y avait qu'un fauteuil, dont le dossier et le siège étaient encombrés par le lourd imperméable du mari. J'ai très bien compris le sens de cette situation, qui n'était certainement pas intentionnelle, mais d'autant plus significative. Cela voulait dire : « Ici il n'y a pas place pour toi, tu es maintenant de trop. » Le mari ne remarqua pas que j'étais resté debout devant la table, sans m'asseoir, mais sa femme le poussa du coude et lui chuchota : « Tu as encombré le fauteuil de ce monsieur. »

À propos de ce fait, et d'autres analogues, je me suis dit plus d'une fois que les actes non-intentionnels de ce genre doivent nécessairement devenir une source de malentendus dans les relations humaines. Celui qui accomplit un acte pareil, sans y attacher aucune intention, ne se l'attribue pas et ne s'en estime pas responsable. Quant à celui qui est, pour ainsi dire, victime d'une telle action, qui en supporte les conséquences, il attribue à son partenaire des intentions et des pensées dont celui-ci se défend, et il prétend connaître de ses processus psychiques plus que celui-ci ne croit en avoir révélé. L'auteur d'un acte symptomatique est on ne peut plus contrarié, lorsqu'on le met en présence des conclusions que d'autres en ont tirées ; il déclare ces conclusions fausses et sans fondement : c'est qu'il n'a pas conscience de l'intention qui a présidé à son acte. Aussi finit-il par se plaindre d'être incompris ou mal compris par les autres. Au fond, les malentendus de ce genre tiennent au fait qu'on comprend, trop et trop finement. Plus deux hommes sont « nerveux », et plus il y aura d'occasions de brouille entre eux, occasions dont chacun déclinera la responsabilité avec autant d'énergie qu'il l'attribuera à l'autre. C'est là le châtiment pour notre manque de sincérité intérieure : sous le masque de l'oubli et de la méprise, en invoquant pour leur justification l'absence de mauvaise intention, les hommes expriment des sentiments et des passions dont

ils feraient bien mieux d'avouer la réalité, en ce qui les concerne aussi bien qu'en ce qui concerne les autres, dès l'instant où ils ne sont pas à même de les dominer. On peut, en effet, affirmer d'une façon générale que chacun se livre constamment à l'analyse de ses prochains, qu'il finit par connaître mieux qu'il ne se connaît lui-même. Pour se conformer au précepte γνωθι il faut commencer par l'étude de ses propres actes et omissions, apparemment accidentels.

De tous les poètes qui se sont prononcés sur les petits actes symptomatiques ou actes manquées, ou ont eu à s'en servir, il en est peu qui aient aussi bien entrevu leur nature cachée et éclairé aussi crûment les situations qu'ils provoquent que le fit Strindberg (dont le génie fut d'ailleurs aidé dans ce travail par son propre état psychique, profondément pathologique).

Le Dr Karl Weiss (de Vienne) a attiré J'attention sur le passage suivant d'un de ses ouvrages *(Internat. Zeitschr. f. Psychoanal.,* I, 1913, p. 268) :

« Au bout d'un instant, le comte arriva en effet et s'approcha tranquillement d'Esther, comme s'il lui avait donné rendez-vous.

- Attends-tu depuis longtemps ? demanda-t-il d'une voix sourde.

- Depuis six mois, tu le sais, répondit Esther. Mais m'as-tu vue aujourd'hui ?

- Oui, tout à l'heure, dans le tramway ; et je te regardais dans les yeux, au point que je croyais te parler.

- Beaucoup de choses se sont passées depuis la, dernière fois.

- Oui, et je croyais que tout était fini entre nous.

- Comment cela ?

- Tous lès petits objets que j'ai reçus de toi se sont brisés et cassés, et cela d'une façon mystérieuse. Mais c'est connu depuis longtemps.

- Que dis-tu ? Je me rappelle maintenant une foule de cas que je considérais comme de simples effets du hasard. Un jour j'ai reçu

de ma grand-mère un pince-nez ; c'était à l'époque où nous étions encore bonnes amies. Les verres étaient en cristal de roche taillé et m'étaient très utiles lorsque je pratiquais des autopsies ; ce pince-nez était une véritable merveille que je gardais soigneusement. Un jour je rompis avec la vieille et elle fut en colère contre moi. Or, à la première autopsie qui suivit cette brouille, les verres tombèrent de leur monture, sans aucune cause. Je croyais qu'il s'agissait d'un accident des plus simples. Je fis donc réparer le pince-nez. Mais il continua de me refuser son service. Je l'ai fourré dans mon tiroir et ne sais plus ce qu'il est devenu.

- Bizarre ! Ce sont les objets liés aux yeux qui sont les plus sensibles. J'avais reçu d'un ami une lorgnette de théâtre ; elle était tellement bien adaptée à mes yeux que m'en servir était pour moi un véritable plaisir. Un jour, cet ami et moi sommes devenus ennemis. Tu sais, cela arrive, sans cause apparente ; l'un trouve tout à coup qu'on a tort de rester unis. Voulant me servir, pour la première fois après cet événement, de ma lorgnette, je n'arrivai pas à voir clair. Je trouvais les deux verres trop rapprochés et je voyais deux images. Inutile de te dire qu'il n'en était rien : les verres n'étaient pas plus rapprochés et l'écartement de mes yeux n'avait pas augmenté. C'était un de ces miracles qui s'accomplissent tous les jours et qu'un mauvais observateur n'aperçoit pas. L'explication ? *La force psychique de la haine est plus grande que nous ne le croyons*. À propos : la bague que tu m'as donnée a perdu sa pierre. Impossible de la réparer, impossible. Veux-tu maintenant te séparer de moi ?... *(Die gotischen Zimmer,* pp. 258 et suiv.). »

C'est ainsi que, dans le domaine des actes symptomatiques, l'observation psychanalytique doit également accorder la priorité aux poètes. Elle ne peut que répéter ce que ceux-ci ont dit depuis longtemps. M. Wilh. Stross attire mon attention sur le passage du célèbre roman humoristique de Lawrence Sterne - T*ristram Shandy* (Vle partie, ch. V) :

« Et je ne suis nullement étonné que Grégoire de Nazianze, en observant les gestes brusques et agités de Julien, ait prédit qu'il deviendrait un jour renégat ; ou que saint Ambroise ait chassé son Amanuen, à cause des mouvements inconvenants qu'il faisait avec sa tête, qu'il remuait comme un fléau à droite et à gauche ; ou que Démocrite, voyant Protagoras faire un fagot de broutilles et mettre les branches les plus minces à l'intérieur du fagot, ait conclu que Protagoras était un savant. Il existe mille orifices invisibles, continue mon père, à travers lesquels un œil pénétrant peut voir d'un seul coup ce qui se passe dans une âme ; et j'affirme ajouta-t-il, qu'un homme sensé ne mettra pas son chapeau sur la tête en entrant dans une pièce et ne se découvrira pas en sortant, ou, s'il fait l'un au l'autre, il laisse échapper quelque chose qui le trahit. »

10. Les erreurs

Les erreurs de mémoire ne se distinguent des oublis avec faux souvenir que par ce détail que les premières, loin d'être reconnues comme telles, trouvent créance. l' « emploi du mot « erreur » semble se rattacher encore à une autre condition. Nous parlons *d'erreur, au* lieu de parler de *faux souvenir,* lorsque dans les matériaux psychiques qu'on veut reproduire on tient à mettre l'accent sur leur réalité objective, c'est-à-dire lorsqu'on veut se souvenir d'autre chose que d'un fait de la vie psychique de la personne qui cherche à se souvenir, d'une chose pouvant être confirmée ou réfutée par le souvenir d'autres personnes. D'après cette définition, c'est l'ignorance qui serait le contraire d'une erreur de mémoire.

Dans mon livre *Die Traumdeutung* (1900 ; 3e édit., 1919), je me suis rendu coupable d'une foule d'erreurs portant sur des faits historiques et autres, erreurs qui m'ont frappé et étonné lorsque j'ai relu le livre après sa publication. Un examen un peu approfondi n'a pas tardé à me montrer que ces erreurs ne tenaient nullement à mon ignorance, que c'étaient des erreurs de mémoire facilement explicables par l'analyse.

a) Page 266, je donne la ville de *Marburg,* dont le nom se retrouve en Styrie, comme étant la ville natale de *Schiller.* Je retrouve la cause de cette erreur dans l'analyse d'un rêve que j'ai fait au cours d'un voyage de nuit et dont j'ai été brusquement tiré par le

conducteur annonçant la station Marburg. Dans ce rêve, il était question d'un livre de Schiller. Or, Schiller est né, non dans la ville universitaire de Marburg, mais dans la ville souabe Marbach. Cela, je l'affirme, je l'ai toujours su.

b) Page 135, je donne au père d'*Hannibal* le nom d'*Hasdrubal.* Cette erreur, qui m'a été particulièrement désagréable, ne m'a d'ailleurs que confirmé dans la conception que je me suis faite des erreurs de ce genre. Peu de lecteurs de mon livre étaient mieux au courant de l'histoire des Barkides que moi qui ai commis cette erreur et l'ai laissée passer dans trois épreuves. Le père d'Hannibal s'appelait Hamilcar Barkas ; quant à Hasdrubal, c'était le nom du frère d'Hannibal, ainsi d'ailleurs que celui de son beau-frère et prédécesseur au commandement.

c) Pages 177 et 370, j'affirme que Zeus a émasculé et renversé du trône son père Kronos. J'ai, par erreur, fait avancer cette horreur d'une génération : la mythologie grecque l'attribue à Kronos à l'égard de son père Ouranos [87].

Comment se fait-il que ma mémoire se soit trouvée en défaut sur ces points, alors que (et j'espère que mes lecteurs ne me démentiront pas) j'y retrouve habituellement sans difficulté les matériaux les plus éloignés et les moins usités ? Et comment se fait-il encore que, malgré trois corrections d'épreuves, ces erreurs m'aient échappé, comme si j'avais été frappé de cécité ?

Goethe a dit de Lichtenberg : « dans chacun de ses traits d'esprit il y a un problème caché ». On peut en dire autant des passages cités de mon livre : derrière chaque erreur, il y a quelque chose de refoulé ou, plus exactement, une absence de sincérité, une déformation reposant sur des choses refoulées. En analysant les rêves rapportés dans ces passages, j'ai été obligé, par la nature

87 L'erreur est cependant douteuse : d'après la version orphique du mythe, l'émasculation de Kronos fut l'œuvre de son fils Zeus (Rocher, *Lexicon der Mythologie).*

même des sujets auxquels se rapportaient les idées du rêve, d'interrompre à un moment donné l'analyse avant qu'elle fût achevée, et aussi d'atténuer par une légère déformation le relief de tel ou tel autre détail indiscret. Je ne pouvais pas faire autrement et n'avais pas d'autre choix, si je voulais en général citer des exemples et des preuves ; je me trouvais dans une situation difficile, découlant de la nature même des rêves, qui consiste à exprimer ce qui est refoulé, c'est-à-dire inaccessible à la conscience. J'ai dû cependant laisser pas mal de choses susceptibles de choquer les âmes sensibles. Or, la déformation ou la suppression de certaines idées qui m'étaient connues et qui étaient en plein développement ne s'est pas effectuée sans qu'il restât des traces de ces idées. Ce que j'ai voulu supprimer s'est souvent glissé à mon insu dans ce que j'ai maintenu et s'y est manifesté sous la forme d'une erreur. Dans les trois exemples cités plus haut il s'agit d'ailleurs du même sujet : les erreurs sont des produits d'idées refoulées se rapportant à mon père décédé.

Reprenons ces erreurs :

a) Si vous relisez le rêve analysé page 266 de mon ouvrage *Die Traumdeutung*, vous constaterez soit directement, soit à travers certaines allusions, que j'ai interrompu mon exposé parce que j'allais aborder des idées qui auraient pu contenir une critique inamicale à l'égard de mon père. En poursuivant cette série d'idées et de souvenirs, je retrouve une histoire désagréable dans laquelle des livres jouent un certain rôle, et j'y retrouve un ami et associé de mon père qui s'appelait Marburg, c'est-à-dire du nom même de la station dont l'annonce par le conducteur du train avait interrompu mon sommeil. Au cours de mon analyse, j'ai voulu dissimuler ce M. Marburg à moi-même et à mes lecteurs ; mais il s'est vengé, en se faufilant là où il n'était pas à sa place et il a transformé de Marbach en Marburg le nom de la vie natale de Schiller.

b) L'erreur qui m'a fait dire Hasdrubal au lieu de Hamilcar, c'est-à-dire qui m'a fait mettre le nom du frère à la place de celui du père, se rattache à un ensemble d'idées où il s'agit de l'enthousiasme pour Hannibal que j'avais éprouvé étant encore jeune lycéen et du mécontentement que m'inspirait l'attitude de mon père à l'égard des « ennemis de notre peuple ». J'aurais pu laisser se dérouler les idées et raconter comment mon attitude à l'égard de mon père s'est modifiée à la suite d'un voyage en Angleterre, où j'ai fait la connaissance de mon demi-frère, le fils que mon père avait eu d'un premier mariage. Mon demi-frère a un fils qui me ressemble ; je pouvais donc, sans aucune invraisemblance, envisager les conséquences de l'éventualité où j'aurais été le fils, non de mon père, mais de mon frère. C'est à l'endroit même où j'ai interrompu mon analyse que ces fantaisies ont faussé mon texte, en me faisant mettre le nom du frère à la place de celui du père.

c) C'est encore sous l'influence de ce souvenir de mon frère que je pense avoir commis l'erreur consistant à faire avancer d'une génération l'horreur mythologique de l'Olympe grec. Des conseils que m'avait donnés mon frère, il en est un qui est resté très longtemps dans ma mémoire : « En ce qui concerne ta conduite dans la vie, me disait-il, il est une chose que tu ne dois pas oublier : tu appartiens, non à la deuxième, mais à la troisième génération, à partir de celle de notre père. » Notre père s'est d'ailleurs remarié plus tard pour la troisième fois, alors que ses enfants du deuxième mariage étaient déjà assez avancés en âge. Je commets l'erreur *c)* à l'endroit précis de mon livre où je parle du respect que les enfants doivent à leurs parents.

Il est aussi arrivé plus d'une fois que des amis et des patients dont je publiais les rêves ou auxquels je faisais allusion dans mes analyses de rêves, aient attiré mon attention sur les inexactitudes qui s’étaient glissées dans mon récit portant sur tel ou tel fait que nous avions discuté ensemble. Dans ces cas encore, il s'agissait d'erreurs

historiques. Ayant, après rectification, examiné à nouveau tous les cas qui m'ont été signalés à ce point de vue, j'ai pu m'assurer que mes souvenirs portant sur des faits concrets ne se sont trouvés en défaut que là où j'ai cru devoir déformer ou dissimuler quelque chose au cours de l'analyse. Donc, ici encore il s'agissait d'une *erreur passée inaperçue et constituant comme une revanche pour un refoulement ou une suppression intentionnels.*

De ces erreurs issues du refoulement, il faut distinguer nettement celles qui reposent sur une ignorance réelle. Ce fut, par exemple, par ignorance que me trouvant un jour en excursion en Wachau, dans le village d'Emmersdorf, je croyais fouler le sol du pays natal du révolutionnaire Fischhof. Il n'y a entre les deux villages qu'une identité de nom ; Emmersdorf, village natal de Fischhof, se trouve en Corinthie. Mais je l'ignorais.

Voici encore une erreur instructive et qui me fait honte, un exemple, pour ainsi dire, d'ignorance temporaire. Un patient me prie un jour de lui prêter les deux livres sur Venise que je lui avais promis et qu'il voulait consulter avant de partir en voyage pour les vacances de Pâques. « Je les ai préparés », lui répondis-je et je me rendis dans la pièce voisine où se trouvait ma bibliothèque. Mais, en réalité, j'avais totalement oublié de préparer ces livres, car je n'approuvais pas tout à fait le voyage de mon malade, dans lequel je voyais une interruption inutile du traitement et un préjudice matériel pour moi. Je jette un rapide coup d'œil sur ma bibliothèque, à la recherche des deux livres que j'avais promis à mon malade. L'un s'appelle *Venise centre artistique.* Le voici. Mais je dois avoir encore un ouvrage historique sur Venise, faisant partie de la même collection. En effet, le voici à son tour : *Les Médicis.* J'apporte les deux livres à mon malade, mais m'aperçois aussitôt, à ma honte, de mon erreur. Je n'ignorais pas que les Médicis n'avaient rien à voir avec Venise ; mais au moment où j'enlevais ce dernier livre du rayon de la bibliothèque, je ne pensais pas du tout qu'un ouvrage sur les Médicis n'avait rien à

apprendre à quelqu'un qui s'intéressait à Venise. Or, il fallait être franc ; ayant si souvent reproché à mon malade ses propres actes symptomatiques, je ne pouvais sauver mon autorité qu'en usant de sincérité et en lui avouant sans ambages les motifs cachés de mes préventions contre son voyage.

On est étonné de constater que le penchant à la vérité est beaucoup plus fort qu'on n'est porté à le croire. Il faut peut-être voir une conséquence de mes recherches psychanalytiques dans le fait que je suis devenu presque incapable de mentir. Toutes les fois où j'essaie de déformer un fait, je commets une erreur ou un autre acte manqué qui, comme dans ce dernier exemple et dans les exemples précédents, révèle mon manque de sincérité.

Le mécanisme de l'erreur est beaucoup plus lâche que celui de tous les autres actes manqués ; je veux dire par là que, d'une façon générale, une erreur se produit lorsque l'activité physique correspondante doit lutter contre une influence perturbatrice, sans que toutefois le genre de l'erreur soit déterminé par la qualité de l'idée perturbatrice dissimulée dans les profondeurs du domaine psychique. J'ajouterai cependant qu'on observe le même état de choses dans beaucoup de cas de *lapsus linguae* et de *lapsus calami.* Toutes les fois où nous commettons l'un ou l'autre de ces *lapsus,* nous devons conclure à un trouble produit par des processus psychiques qui échappent à nos intentions, mais nous devons aussi admettre que le *lapsus* de la parole ou de l'écriture obéit souvent aux lois de la ressemblance, ou correspond au désir de la commodité ou de la rapidité, sans que l'auteur du *lapsus* réussisse à trahir dans l'erreur commise tel ou tel trait de son caractère. C'est la plasticité du langage qui permet la détermination de l'erreur et impose des limites à celle-ci.

Pour ne pas parler uniquement de mes erreurs personnelles, je vais citer encore quelques exemples qui auraient pu tout aussi bien figurer sous la rubrique des *lapsus* de la parole ou des méprises (ce

qui n'a d'ailleurs aucune importance, étant donné l'équivalence qui existe entre toutes ces variétés d'actes manqués).

a) J'avais interdit à l'un de mes malades, qui était décidé à rompre avec sa maîtresse, de communiquer téléphoniquement avec elle, toute conversation ne pouvant que rendre difficile la lutte contre l'habitude qu'il avait contractée à son égard. Je lui conseille de lui faire connaître sa dernière décision par lettre, malgré la difficulté de lui faire parvenir celle-ci. À une heure de l'après-midi, il vient me voir pour m'annoncer qu'il a trouvé un moyen de tourner cette difficulté, et il me demande en passant s'il peut invoquer mon autorité médicale. Vers deux heures, occupé à rédiger la lettre de rupture, il s'interrompt brusquement et dit à sa mère qui se trouvait à côté de lui : « Et dire que j'ai oublié de demander au professeur si je dois le nommer. » Il court aussitôt au téléphone, demande la communication et téléphone : « Puis-je voir M. le professeur après le dîner ? » - « Es-tu fou, Adolphe ? » lui répond, sur un ton d'étonnement, la voix même que, sur mon conseil, il ne devait plus entendre. Il s'était tout simplement « trompé » et avait demandé le numéro de téléphone de sa maîtresse, au lieu du mien.

b) Une jeune femme se propose de faire une visite à une de ses amies récemment mariée, habitant la *Habsburgerstrasse.* Elle parle de cette visite pendant le repas, mais dit par erreur qu'elle doit aller *Babenbergerstrasse.* D'autres personnes se trouvant à table attirent en riant son attention sur l'erreur (ou, si l'on préfère, sur le lapsus), qu'elle a commise sans s'en apercevoir. Deux jours auparavant, en effet, la République avait été proclamée à Vienne, le drapeau noir et jaune avait disparu, pour céder la place aux couleurs de la vieille Marche de l'Est : rouge-blanc-rouge ; les Habsbourg étaient renversés. La dame en question n'a fait, à son tour, qu'éliminer les Habsbourg de la rue qui portait encore leur nom. Il existe d'ailleurs à Vienne une BabenbergerSTRASSE, très connue ; mais c'est une « avenue », et non une « rue ».

c) Au cours d'un voyage de vacances, un instituteur, jeune homme très pauvre, mais présentant bien, fait la cour à la fille d'un propriétaire de villa habitant pendant l'hiver la capitale et finit par lui inspirer un amour tel qu'elle réussit à arracher à ses parents le consentement au mariage, malgré les différences de situation sociale et de race. Un jour, l'instituteur écrit à son frère une lettre dans laquelle il dit : « La jeune fille n'est pas jolie, mais très gentille, et sous ce rapport il n'y aurait rien à dire. Mais me déciderai-je à épouser une Juive ? - c'est ce que je ne puis te dire encore. » Cette lettre tombe entre les mains de la fiancée et met fin à l'idylle, tandis que le frère reçoit en même temps une lettre dont le contenu ne manque pas de l'étonner, car c'était une véritable déclaration d'amour. Celui qui m'a raconté cette histoire m'assurait qu'il s'agissait bien d'une erreur, et non d'une ruse intentionnelle. - Je connais encore un autre cas où une dame, mécontente de son médecin et n'osant pas le lui dire directement, a cependant atteint son but, grâce à une interversion de lettres ; ici, du moins, je puis garantir que c'est par erreur, et non par ruse consciente, que la dame a eu recours à ce procédé classique du vaudeville.

d) M. Brill raconte le cas d'une dame qui, voulant lui demander des nouvelles d'une amie commune, désigne celle-ci par erreur par son nom de jeune fille. Son attention ayant été attirée sur cette erreur, elle dut convenir qu'elle ne supportait pas le mari de son amie, dont elle n'avait jamais approuvé le mariage.

e) Voici un cas d'erreur qui représente en même temps un *lapsus linguae*. Un jeune père se rend à l'état civil pour déclarer la naissance de sa seconde fille. Prié de dire le nom de l'enfant, il répond : « Hanna », mais l'employé lui fait observer qu'il a déjà un enfant portant ce nom. Nous pouvons conclure de cette erreur que la seconde fille n'était pas autant désirée que la première au moment de la naissance.

f) J'ajoute encore quelques observations relatives à des confusions de noms ; il va sans dire que ces observations pourraient également figurer dans d'autres sections de ce livre.

Une dame a trois filles, dont deux sont déjà mariées, tandis que la troisième attend encore son sort. Une amie avait offert à chacune des filles mariées le même cadeau de noces : un superbe service à thé en argent. Toutes les fois où il est question de ce service, la mère en 'attribue par erreur la possession à sa troisième fille. Il est évident qu'elle exprime par cette erreur le désir de voir sa troisième fille se marier à son tour, et elle suppose en même temps qu'elle recevra le même cadeau.

On peut interpréter tout aussi facilement les cas où une mère confond les noms de ses filles, fils ou gendres.

Voici un joli exemple de confusion de noms, d'une explication facile. Il concerne M. J. G., qui l'a d'ailleurs communiqué lui-même. La chose s'est passée dans un sanatorium.

« À la table d'hôte (du sanatorium), au cours d'une conversation qui m'intéresse peu et menée sur un ton tout à fait conventionnel, j'adresse à ma voisine de table, une phrase particulièrement aimable. La demoiselle, qui n'est pas de la première jeunesse, ne peut s'empêcher de me faire observer qu'il n'est pas dans mes habitudes d'être aimable et galant envers elle -observation qui exprime, d'une part, un certain regret et, d'autre part, une allusion transparente à une jeune fille que nous connaissons tous deux et à laquelle j'ai l'habitude de prêter une plus grande attention. - Je comprends sans peine. Au cours de notre conversation ultérieure, je me fais reprendre (chose pénible) à plusieurs à reprises par ma voisine, que je m'obstine à appeler du nom de la jeune fille qu'elle considère, non sans raison, comme son heureuse rivale. »

g) Je range encore parmi les « erreurs » l'événement suivant, d'un caractère plus sérieux, qui m'a été raconté par un témoin oculaire. Une dame passe la soirée à la campagne, avec son mari et

en compagnie de deux étrangers. Un de ces étrangers est son ami intime, ce que tout le monde ignore et doit ignorer. Les deux amis accompagnent le couple presque devant la maison. En attendant que la porte s'ouvre, le mari et la femme prennent congé des amis. La dame se penche vers l'un des étrangers, lui tend la main et lui dit quelques mots aimables. Puis, elle prend le bras de l'autre (qui était son amant) et se tourne vers son mari, comme voulant prendre congé de lui. Le mari accepte la plaisanterie, enlève son chapeau et dit avec une politesse exagérée : « Je vous baise la main, chère Madame. » La femme effrayée, lâche le bras de son amant et a encore le temps de s'écrier, avant que le mari soit revenu : « Mon Dieu, quelle aventure ! » Le mari était de ceux qui considèrent l'infidélité de leur femme comme une chose absolument impossible. Il avait juré à plusieurs reprises que si jamais sa femme le trompait, plus d'une vie serait en danger. Il avait donc les plus fortes raisons de ne pas comprendre la provocation qu'impliquait l'erreur de sa femme.

h) Voici une erreur d'un de mes patients et qui, en se reproduisant, s'est transformée en une erreur opposée. Elle est particulièrement instructive. Un jeune homme exagérément indécis finit, après de longues luttes intérieures, par se décider à promettre le mariage à la jeune fille qu'il aime et qui l'aime depuis longtemps. Après avoir accompagné sa fiancée, il monte, tout rayonnant de bonheur, dans un tramway et demande à la receveuse... *deux* billets. Six mois plus tard, nous le retrouvons marié, mais son bonheur conjugal laisse encore à désirer. Il se demande s'il a bien fait de se marier, regrette les relations amicales de jadis, a toutes sortes de reproches à adresser à ses beaux-parents. Un soir, après avoir été chercher sa femme chez les beaux-parents, il monte avec elle dans un tramway et se contente de demander à la receveuse... *un* billet.

i) M.Maeder nous montre, par un joli exemple (« Nouvelles contributions, etc. », *Arch. der Psychol,* VI, 1908*),*comment un désir

réprimé à contre-cœur peut être satisfait à l'aide d'une « erreur ». Un collègue voulait profiter tranquillement d'un jour de congé ; il lui *fallai*t cependant faire une visite à Lucerne, qui ne l'enchantait pas outre mesure ; il hésite longtemps et se décide enfin à partir. Pour se distraire, il lit les journaux pendant le trajet Zurich-Arth-Goldau change de train à cette dernière station et continue sa lecture. En cours de route, le contrôleur lui apprend qu'il n'a pas pris le train qu'il fallait, qu'il est monté dans celui qui revenait de Goldau à Zurich, alors que son billet était pour Lucerne.

j) Le Dr V. Tausk oublie, sous le titre « Fausse direction »(Intern. *Zeitchr. f. Psychoanal.,* IV, 1916-1917*),* le cas d'une tentative analogue, bien que moins réussie, de satisfaire un désir réprimé par le même mécanisme de l'erreur.

« J'arrivai à Vienne en permission, venant du front. Un ancien malade ayant appris ma présence me fit prier de venir le voir, car il était alité. Je fis droit à son désir et passai deux heures auprès de lui. Au moment de mon départ, le malade me demanda ce qu'il me devait. « Je suis en permission et n'exerce pas. Considérez ma visite comme un service d'ami. » Le malade fut étonné, car il se rendait compte qu'il n'avait pas le droit d'accepter un conseil professionnel comme un service d'ami gratuit. Il ne s'en inclina pas moins devant ma réponse, pensant (et cette opinion respectueuse lui était dictée par le désir qu'il éprouvait d'économiser le prix de la visite) qu'en tant que psychanalyste je savais ce que je faisais. - Je ne tardai pas à concevoir des doutes sur la sincérité de mon acte généreux et, en proie à un malaise dont le sens était évident, je montai dans le tramway de la ligne X. Après un court trajet, je devais prendre la ligne Y. Alors que j'attendais la correspondance, j'avais complètement oublié la question des honoraires et ne pensais qu'aux symptômes morbides de mon malade. Enfin, la voiture que j'attendais arriva et je montai dedans. Mais au premier arrêt je fus obligé de descendre, car, au lieu de monter dans une voiture de la

ligne Y, j'avais pris une voiture de la ligne X, c'est-à-dire une voiture allant dans la direction d'où je venais, comme si j'avais voulu retourner chez le malade dont j'avais refusé les honoraires. C'est que *mon inconscient tenait apercevoir les honoraires. »*

k) Il m'est arrivé à moi-même une aventure analogue à celle que je viens de raconter, d'après le Dr Maeder. J'avais promis à mon frère aîné, homme très susceptible, de venir lui faire une visite que je lui devais depuis longtemps. Il avait été convenu que je viendrais le rejoindre sur une plage anglaise et, comme le temps dont je disposais était limité, je devais prendre le chemin le plus court et ne m'arrêter nulle part. Je voulais seulement me réserver une journée pour la Hollande, mais je pensais le faire au retour. Je partis donc de Munich, par Cologne, pour Rotterdam-Hook en Hollande, d'où le bateau devait nous amener à minuit à Harwich, À Cologne, je dus changer de train, pour prendre le rapide de Rotterdam. Impossible de trouver ce rapide. Je m'adressai à plusieurs employés, qui me renvoyaient d'un quai à l'autre ; je commençais à désespérer, d'autant plus qu'en consultant l'horaire je constatai que toutes ces recherches m'avaient fait manquer la correspondance. Devant cette réalité, je me demandai tout d'abord si je ne ferais pas bien de passer la nuit à Cologne ; cette résolution me fut inspirée par un sentiment de piété, car, d'après une vieille tradition de famille, mes ancêtres avaient jadis fui cette ville, pour échapper aux persécutions qui s'y étaient déchaînées contre les Juifs. Mais au bout de quelque temps je changeai d'avis ci me décidai à partir par un autre train pour Rotterdam, où j'arrivai en pleine nuit, ce qui m'obligea à passer une journée en Hollande. Je pus ainsi réaliser un projet caressé depuis longtemps : voir les magnifiques tableaux de Rembrandt à La Haye et au musée d'Amsterdam. C'est seulement l'après-midi du jour suivant, alors que je me trouvais dans le train anglais, que, repassant mes impressions, je me souvins d'une façon certaine d'avoir vu à la gare de Cologne, à quelque pas du train que je venais de quitter et

sur le même quai, une grande pancarte avec l'inscription : « Rotterdam-Hook, Hollande ». Le train que j'aurais dû prendre pour continuer mon voyage attendait là. C'est par un « aveuglement » vraiment inconcevable que je m'étais éloigné de cette bonne indication pour aller chercher le train ailleurs ; à moins qu'on veuille admettre que je tenais, malgré les recommandations de mon frère, à voir les tableaux de Rembrandt lors mon voyage d'aller. Tout le reste : mon agitation bien jouée, la pieuse intention, surgie inopinément, de passer la nuit à Cologne - tout cela n'était qu'un artifice destiné à me dissimuler à moi-même mon projet, jusqu'au moment où il réussit à m'imposer sa réalisation.

l) M. J. Stärcke (*l.c.*) raconte un cas personnel où il s'agissait d'un sacrifice du même genre : un « oubli » venant à propos pour permettre la satisfaction d'un désir auquel on croyait avoir renoncé.

« Je devais un jour faire dans un village une conférence avec projections. La date de cette conférence se trouva subitement reculée d'une huitaine. Après avoir répondu à la lettre m'annonçant ce changement de date, j'inscrivis la nouvelle date sur mon agenda. Je me serais très volontiers rendu dans ce village dès l'après-midi, pour avoir le temps de faire une visite à un écrivain de mes connaissances qui y habitait. Malheureusement, je ne pouvais pas disposer de mon après-midi et je renonçai à ce dernier projet.

Lorsqu'arriva le soir de la conférence, je m'empressai de me rendre à la gare, ayant à la main un sac plein de clichés à projections. Je fus obligé de prendre un taxi pour arriver à temps (il m'arrive souvent, lorsque je dois prendre un train, de sortir de chez moi au dernier moment et d'être obligé de prendre un taxi). Arrivé à destination, je fus tout étonné de ne trouver à la gare personne pour me recevoir (comme cela se fait habituellement dans les petites localités qui invitent des conférenciers). Tout à coup, je me rappelai que ma conférence avait été reculée d'une semaine et que j'avais fait un voyage pour rien, car je pensais toujours à la date primitivement

fixée. Après avoir maudit, dans mon for intérieur, mon oubli, je me demandai si je ne ferais pas bien de reprendre le premier train pour rentrer chez moi. Mais aussitôt après je me dis que j'avais là une excellente occasion de voir l'écrivain dont j'ai parlé plus haut. C'est ce que je fis. C'est seulement en cours de route que je constatai que mon désir de faire cette visite (qui autrement aurait été impossible) avait fort bien arrangé le complot. Le fait que je m'étais chargé d'un lourd sac plein de clichés à projections et que je m'étais hâté pour arriver à l'heure à la gare, avaient servi à me dissimuler d'autant mieux à moi-même mon intention inconsciente. »

On dira peut-être que les erreurs dont je me suis occupé dans ce chapitre ne sont ni très nombreuses, ni très significatives. Mais je me permets de demander si nos points de vue ne s'appliquent pas également à l'explication des erreurs de jugement, beaucoup plus importantes, que les hommes commettent dans la vie et dans l'activité scientifique. Seuls les esprits d'élite et idéalement équilibrés semblent capables de préserver l'image de la réalité extérieure perçue, contre la déformation qu'elle subit dans la majorité des cas, en passant par l'individualité psychique du sujet qui perçoit.

11. Association de plusieurs actes manqués

Deux des exemples cités dans le chapitre précédent, à savoir ma propre erreur, consistant à situer les Médicis à Venise, et celle du jeune homme qui a su, malgré la défense qui lui en était faite, entrer en communication téléphonique avec sa maîtresse, n'ont pas été décrits d'une façon précise et apparaissent, à un examen plus attentif, comme résultant d'une combinaison d'un oubli et d'une erreur. Avec plus de netteté encore, cette même combinaison apparaît dans quelques autres exemples que je vais citer.

a) Un ami me fait part du fait suivant : « Il y a quelques années, je me suis fait élire membre du comité d'une association littéraire, dans l'espoir que cette société m'aiderait à faire jouer une de mes pièces. Je prenais part, sans grand enthousiasme d'ailleurs, aux réunions du Comité qui avaient lieu tous les vendredis. Il y a quelques mois, je reçus l'assurance que ma pièce serait jouée au théâtre de F., et depuis ce moment *j'oublie régulièrement* de me rendre aux séances. Ayant lu vos travaux, j'ai eu honte de mon oubli, en me disant que c'était indélicat de ma part de manquer les réunions parce que je n'avais plus besoin de ces gens. Aussi étais-je fermement décidé à ne pas oublier d'assister à la réunion du vendredi suivant. Je pensais tout le temps à cette décision et, lorsque je l'ai enfin mise à exécution, je me suis trouvé, à mon grand étonnement, devant une porte close : je m'étais en effet trompé de

jour ; j'étais venu le samedi, alors que les séances, ainsi que je l'ai dit, avaient lieu le vendredi. »

b) L'exemple suivant représente une association d'un acte manqué et de l'impossibilité de retrouver un objet. Cet exemple m'est parvenu par un plus long détour, mais il vient d'une source sûre.

Une dame fait un voyage à Rome avec son beau-frère, peintre célèbre. Le visiteur est très fêté par les Allemands habitant Rome et reçoit, entre autres cadeaux, une médaille antique en or. La dame constate avec peine que son beau-frère ne sait pas apprécier cette pièce à sa valeur. Sa sœur étant venue la remplacer à Rome, elle rentre chez elle et s'aperçoit, en défaisant la malle, qu'elle a emporté la médaille, sans savoir comment. Elle en informe aussitôt son beau-frère et lui annonce qu'elle renverra la médaille à Rome le lendemain même. Mais le lendemain la médaille était si bien rangée qu'elle était devenue introuvable ; donc impossible de l'expédier. C'est alors que la dame eut l'intuition de ce que signifiait sa « distraction » : son désir de garder la belle pièce pour elle.

c) Voici quelques cas d'actes manqués se reproduisant avec obstination, mais en changeant chaque fois de moyens :

Jones *(l. c.,* p. 483) raconte que, pour des raisons qu'il ignore, il avait une fois laissé sur son bureau, pendant quelques jours, une lettre qu'il avait écrite. Un jour il se décide à l'expédier, mais elle lui est renvoyée par le « dead letter office » (service des lettres tombées au rebut), parce qu'il avait oublié d'écrire l'adresse. Ayant réparé cet oubli, il remet la lettre à la poste, mais cette fois sans avoir mis un timbre. Et c'est alors qu'il est obligé de s'avouer qu'au fond il ne tenait pas du tout à expédier la lettre en question.

Voici une petite observation du docteur Karl Weiss (de Vienne) sur un cas d'oubli *(Zentralbl f. Psychoanal.,* II, 9), qui décrit d'une façon impressionnante les vains efforts tentés pour réaliser une action en dépit d'une résistance intérieure : « Le cas suivant montre

avec quelle fermeté l'inconscient est capable de s'affirmer, lorsqu'il a une raison de s'opposer à la réalisation d'un dessein et combien il est difficile de se défendre contre cette tendance. Un ami choisit dans ma bibliothèque un livre qui l'intéresse et me prie de le lui apporter le lendemain. Je le promets, mais éprouve aussitôt un sentiment de malaise que je ne réussis tout d'abord pas à m'expliquer. L'explication me vient plus tard : cet ami me doit depuis des années une certaine somme d'argent, au remboursement de laquelle il ne semble pas penser. Quelques instants après, je ne pense plus moi-même à la chose, mais le lendemain matin j'éprouve le même sentiment de malaise que la veille et me dis aussitôt : « Ton inconscient fera tout ce qu'il pourra pour te faire oublier ta promesse de prêter le livre. Mais tu ne veux pas être désobligeant et tu feras, de ton côté, tout ce que tu pourras pour ne pas l'oublier. » Je rentre chez moi, enveloppe le livre dans un papier, dépose le paquet sur mon bureau et me mets à écrire des lettres. - Quelque temps après je sors. À peine ai-je fait quelques pas, que je me rappelle avoir laissé sur le bureau les lettres que j'avais l'intention de mettre à la poste (soit dit en passant, parmi ces lettres, il y en avait une qui contenait des choses désagréables pour une personne qui, à une certaine occasion, aurait dû me rendre un service). Je retourne donc à la maison, prends les lettres et ressors de nouveau. Une fois dans le tramway, je me rappelle avoir promis à ma femme de lui faire un achat, et je pense avec satisfaction que ce sera un tout petit paquet. Le mot paquet éveille en moi par association l'idée du livre, et alors seulement je m'aperçois que je n'ai pas emporté celui-ci. Je ne l'ai donc pas seulement oublié la première fois, en même temps que les lettres, mais il m'a encore échappé la seconde fois, lorsque je suis rentré pour prendre les lettres à côté desquelles il était déposé. »

Il s'agit d'une situation analogue dans cette observation de M. Otto Rank *(Zentralbl. f. Psychoanal,,* II, 5) qui a fait l'objet d'une analyse détaillée :

« Un homme méticuleusement ordonné et d'une exactitude pédante raconte, comme tout à fait extraordinaire, le fait suivant. Se trouvant un jour dans la rue et voulant savoir l'heure, il s'aperçoit qu'il a oublié sa montre à la maison, chose qui, autant qu'il se le rappelle, ne lui est encore jamais arrivée. Comme il était attendu le soir à un rendez-vous ferme et n'avait par le temps de rentrer chez lui pour prendre sa montre, il profita de sa visite chez une dame amie pour se faire prêter la montre de celle-ci ; ayant d'ailleurs à revoir cette dame le lendemain, il lui promit de lui rapporter la montre par la même occasion. Le lendemain, une fois arrivé chez la dame, il s'aperçoit qu'il a oublié de rapporter la montre qu'elle lui avait prêtée. En revanche, il n'avait pas oublié d'emporter la sienne. Étonné et contrarié, il se promet de rapporter l'objet le jour même et tient sa promesse. Mais, nouveau sujet d'étonnement et de contrariété : voulant regarder l'heure, avant de prendre congé de la dame, il constate que cette fois c'est sa propre montre qu'il a oubliée à la maison. Cette répétition de l'acte manqué a paru à notre homme (généralement si ponctuel et exact) tellement pathologique qu'il tenait à tout prix à en connaître les motifs psychologiques. Ceux-ci n'ont pas tardé à se révéler dès la première question de l'analyste - à savoir, s'il ne lui était rien arrivé de désagréable le jour du premier oubli et, dans l'affirmative, dans quelles conditions cet événement désagréable s'était produit. Il raconta alors qu'après le déjeuner, peu de temps avant qu'il sortît de chez lui, en oubliant la montre, sa mère lui avait appris qu'un de leurs parents, un homme dont la conduite laissait beaucoup à désirer et qui lui avait déjà causé pas mal d'ennuis et coûté beaucoup d'argent, venait d'engager sa montre et demandait l'argent nécessaire pour la dégager et la rapporter à la maison. Cette manière malhonnête de se faire prêter de l'argent avait péniblement impressionné notre homme et lui avait rappelé tous les méfaits antérieurs du même parent, méfaits dont il eut tant à souffrir depuis des années. Son acte symptomatique apparaît dès lors comme ayant été déterminé par plusieurs motifs : d'un côté, il

exprime à peu près son intention de ne pas se laisser extorquer de l'argent de cette manière et semble vouloir dire : « puisqu'on a besoin d'une montre à la maison, je laisse la mienne » ; seulement, comme il a lui-même besoin de sa montre pour le rendez-vous du soir, son intention ne peut se réaliser que par la voie inconsciente, sous la forme d'un acte symptomatique. D'autre part, son oubli signifie encore ceci : les éternels sacrifices d'argent que je fais pour ce vaurien finiront par me ruiner et je serai obligé de me dépouiller de tout ce que je possède. Bien que l'impression produite par le récit de sa mère n'ait été, d'après lui, que momentanée, la répétition du même acte symptomatique montre que son inconscient continuait à subir l'influence de ce récit, qu'il en subissait l'obsession, tout comme on subit l'obsession d'idées conscientes [88]. Étant donné cette manière de se comporter qui caractérise l'inconscient, nous ne trouvons pas étonnant que la montre empruntée ait une fois subi le même sort que celui qui a frappé la montre de notre sujet. Mais il y a peut-être des raisons spéciales qui ont favorisé ce transfert de l'oubli à l' « innocente » montre de dame. Il se peut que notre homme ait eu la velléité inconsciente de garder cette montre pour remplacer la sienne, qu'il considérait comme sacrifiée ; il se peut aussi qu'il ait voulut la garder en souvenir de la dame qui la lui avait prêtée. En outre, le fait d'avoir oublié l'objet emprunté lui fournit l'occasion de revoir la dame une fois de plus. Il est vrai qu'il devait aller la trouver le matin pour une autre affaire ; mais oubliant de rapporter ce matin-là la montre, il semblait vouloir dire qu'il tenait trop à cette visite, convenue depuis longtemps, pour en profiter pour restituer la montre. En outre, le fait que notre homme ait oublié sa propre montre ; lorsqu'il s'est décidé à rapporter celle de la dame, indique que, sans s'en rendre compte, il évitait d'avoir sur lui les deux

88 Cette persistance d'une impression dans l'inconscient peut se manifester tantôt sous la forme d'un rêve qui suit l'acte manqué, tantôt par la répétition de cet acte ou par l'omission d'une correction, l'erreur commise échappant obstinément à la vue.

montres à la fois. Il se peut qu'il ait voulu s'interdire ainsi toute apparence de superflu, tout ce qui aurait pu être en opposition trop flagrante avec l'état de gêne dans lequel se trouvait son parent ; d'autre part, il aura voulu accentuer, exagérer ses obligations envers sa famille (envers sa mère en particulier), pour étouffer les velléités de mariage qu'il semblait nourrir à l'égard de la dame. Voici, enfin, une dernière raison qui aura pu lui faire oublier de, rapporter la montre qui lui avait été prêtée : Se trouvant la veille au soir dans une société de jeunes gens (c'était le rendez-vous dont il a été question plus haut), il était gêné de regarder l'heure sur une montre de dame ; il le faisait furtivement, mais il se peut que, pour éviter la reproduction de cette situation désagréable, il ait décidé de ne plus remettre cette montre dans sa poche. Comme il devait cependant la restituer, il est résulté de la lutte de ces deux tendances un acte symptomatique inconscient, qui se présente comme une sorte de compromis et comme une victoire chèrement payée de l'instance inconsciente. »

Voici quelques observations de M. J. Stärcke (*l. c.)*.

1º *Impossibilité de retrouver un objet, destruction, oubli : triple expression d'une seule et même contre-volonté refoulée*

« J'ai promis à mon frère de lui prêter une partie de ma collection d'illustrations que j'avais réunie en vue d'un travail scientifique. Il voulait les utiliser à titre de projections au cours d'une conférence. À vrai dire, je ne tenais pas beaucoup à ce que ces reproductions, que j'avais réunies avec beaucoup de difficultés, fussent présentées ou publiées avant que j'aie pu les utiliser moi-même. Mais cette idée n'a fait que traverser mon esprit, et j'ai promis à mon frère de rechercher les négatifs des images dont il avait besoin et d'en tirer des clichés à projections. Mais impossible de retrouver ces négatifs. J'ai cherché dans toutes les boîtes

renfermant les négatifs se rapportant à mon sujet, j'ai eu en mains plus de deux cents négatifs que j'ai examinés un à un, sans pouvoir mettre la main sur ceux dont mon frère avait besoin. Je soupçonnais bien qu'au fond je ne tenais pas à lui rendre le service demandé. Aussi, ayant pris conscience de cette idée désagréable que j'avais repoussée, je m'aperçus que j'avais mis de côté, sans l'examiner, une des boîtes à négatifs, celle-là précisément qui renfermait ce que je cherchais. Sur le couvercle de cette boîte figurait une brève indication de son contenu, et il est probable que j'avais jeté un rapide coup d'œil sur cette indication, avant de mettre la boîte de côté.

« L'idée désagréable ne semblait cependant pas tout à fait vaincue, car divers incidents ont encore retardé l'envoi des images. En nettoyant une des plaques de la lanterne, je l'ai laissée tomber à terre où elle s'est brisée en mille morceaux (chose qui ne m'arrive jamais). Ayant préparé un autre exemplaire de cette même plaque, je l'ai encore laissé tomber, mais j'ai pu empêcher sa destruction, en l'arrêtant à temps dans sa chute vers le parquet. Pendant que je montais les plaques de la lanterne, tout le tas tomba de nouveau à terre, sans qu'il y ait cette fois la moindre casse. Enfin, plusieurs jours se passèrent, avant que je me soie décidé à les emballer et à les expédier, chose que je me promettais toujours de faire le lendemain et que j'oubliais régulièrement. »

2º *Oubli répété. Méprise lors de l'exécution finale de l'acte plusieurs fois oublié*

« Je devais envoyer à un ami une carte postale, mais remettais cet envoi d'un jour à l'autre, et je soupçonne fort que la cause en était la suivante : mon ami m'avait annoncé la visite imminente d'une personne que je n'étais pas enchanté de voir. Lorsque la semaine au cours de laquelle je devais recevoir la visite annoncée se fut écoulée et que je pus espérer que la personne si peu désirée ne viendrait plus, je me décidai enfin à écrire la carte postale dans laquelle je

disais quand on pouvait me voir. En écrivant cette carte, je voulais d'abord ajouter que j'avais été empêché de l'envoyer plus tôt par *druk werk* (en hollandais : surcroît de travail, travail pressé), mais je ne le fis pas, m'étant dit qu'aucune personne raisonnable ne croit plus à cette excuse banale. J'ignore si ce petit mensonge cherchait à s'exprimer quand même : toujours est-il qu'en expédiant ma lettre, je la mis par mégarde dans la boîte aux *Drukwerk* (également en hollandais : imprimés). »

3ºOubli et erreur

« Une jeune fille se rend un matin, par un temps superbe, au « Ryksmuseum », pour y copier des bustes en plâtre. Bien qu'elle ait préféré profiter du beau temps pour se promener, elle décide d'être raisonnable et de travailler sérieusement. Elle doit d'abord acheter du papier à dessin. Elle se rend au magasin (à dix minutes environ du musée), achète des crayons et autres accessoires, sauf le papier, entre au musée et une fois installée sur son petit pliant et prête à commencer, elle s'aperçoit qu'elle n'a pas de papier, ce qui l'oblige à retourner au magasin. Munie enfin de papier, elle commence à dessiner, poursuit son travail sérieusement et entend au bout de quelque temps l'horloge de la tour du musée sonner un certain nombre de coups. Elle se dit : « Il doit être midi », continue son travail et entend l'horloge sonner le quart : « Il est midi un quart »,pense-t-elle. Elle ramasse toutes ses affaires et se décide à se rendre chez sa sœur, à travers le « Vondelpark ».pour le café (deuxième repas en Hollande). Arrivée devant le Suasso-Museum, elle constate, toute étonnée, qu'il n'est que midi, alors qu'elle croyait qu'il était déjà midi et demie. Le beau temps a été plus fort que son zèle ; aussi n'a-t-elle pas pensé, lorsque l'horloge sonnait onze heures et demie, qu'une horloge de tour annonce l'heure entière dès la demi-heure qui la précède. »

Ainsi que le montrent quelques-unes des observations qui précèdent, une tendance perturbatrice inconsciente peut atteindre son but par la répétition obstinée du même acte manqué. J'emprunte un exemple amusant d'une répétition de ce genre à un petit livre intitulé *Frank Wedekind et le théâtre,* paru à la maison d'édition « Drei-Masken Verlag », de Munich. Je laisse toutefois à l'auteur du livre la responsabilité de l'histoire qu'il raconte à la manière de Marc Twain.

« Dans la partie la plus intéressante de la pièce de Wedekind, *La Censure,* figure la phrase suivante : « La crainte de la mort est une erreur de la pensée *(Denkfehler) ».* L'auteur, qui tenait beaucoup à ce passage, pria l'acteur, lors de la répétition, de faire une petite pause, avant de prononcer le mot *Denkfehler.* Le soir, l'acteur, tout à fait familiarisé avec son rôle, observe la pause indiquée, mais dit à son insu et sur le ton le plus solennel : « La crainte de la mort est... une faute d'impression *(Druckfehler). »* La représentation terminée, l'auteur assure l'acteur qu'il n'a rien à lui reprocher, mais lui rappelle que « la crainte de la mort est une erreur de la pensée *(Denkfehler) »,* et non une « faute d'impression *(Druckfehler) ».*

Le lendemain soir, *La Censure* est de nouveau jouée. Arrivé au fameux passage, l'acteur dit, toujours du ton le plus solennel : « La crainte de la mort est une... fiche aide-mémoire *(Denkzettel). »* Wedekind combla, cette fois encore, l'acteur d'éloges, mais lui rappela une fois de plus que « la crainte de la mort est une erreur de la pensée *(Denkfehler) ».*

Lors de la troisième représentation de *La Censure,* l'acteur qui, entre temps, s'était lié d'amitié avec l'auteur, avec lequel il avait eu de longues discussions sur l'art, prononce encore la fameuse phrase, avec l'expression la plus solennelle du monde : « La crainte de la mort est... une étiquette imprimée *(Druckzettel). »*

L'artiste reçut de nouveau les plus chaleureuses félicitations de l'auteur, la pièce fut encore jouée nombre de fois ; mais quant à

l'« erreur de la pensée » (Denkfehler), Wedekind n'en parla plus, considérant la question comme liquidée une fois pour toutes.

M. Rank s'est occupé des rapports très intéressants existant entre « l'acte manqué et le rêve » (Zentralbl. *für Psychoanal.,* ibid. ; *Internat. Zeilschr. f. Psychoanal.* III, 1915), rapports qu'il n'est cependant pas possible de dégager sans une analyse approfondie du rêve qui s'attache à l'acte manqué. J'ai rêvé une fois, parmi beaucoup d'autres choses, que j'avais perdu mon porte-monnaie. Le lendemain matin, en m'habillant, je n'arrivais pas, en effet, à le retrouver. J'avais oublié, en me déshabillant la veille, de le retirer de la poche de mon pantalon, pour le déposer à sa place habituelle. Cet oubli ne m'était donc pas inconnu ; il a probablement servi d'expression à une idée inconsciente qui était toute prête à apparaître dans le contenu du rêve.

Je ne prétends pas que ces cas d'association d'actes manqués soient de nature à nous apprendre quelque chose de nouveau qui ne nous ait pas été révélé par les actes manqués simples. Mais les changements de forme qu'affecte l'acte manqué pour aboutir au même résultat sont l'expression plastique d'une volonté qui tend vers un but déterminé et fournissent un argument de plus et beaucoup plus sérieux contre la conception qui ne voit dans l'acte manqué qu'un fait accidentel, n'ayant pas besoin d'explication. Ce qui frappe encore dans ces cas, c'est l'impuissance dans laquelle on se trouve pour neutraliser le résultat d'un acte manqué, en lui opposant un projet conscient. Malgré tous ses efforts, mon ami ne réussit pas à assister à une séance de son comité, et malgré toute sa bonne volonté la belle-sœur du peintre est incapable de se séparer de la médaille. L'inconscient qui s'oppose à ces projets et desseins conscients finit par se trouver une issue, alors qu'on croit lui avoir barré tous les chemins. Pour se rendre maître du motif inconscient, il faut, en effet, quelques chose de plus qu'un contre-projet conscient : il

faut une opération psychique qui fasse entrer cet inconscient dans la sphère de la conscience.

12. Déterminisme, croyance au hasard et superstition, points de vue

La conclusion générale qui se dégage des considérations particulières développées dans les chapitres précédents peut être formulée ainsi : certaines *insuffisances de notre fonctionnement psychique* (insuffisances dont le caractère général sera défini avec plus de précision tout à l'heure) *et certains actes en apparence non-intentionnels se révèlent, lorsqu'on les livre à l'examen psychanalytique, comme parfaitement motivés et déterminés par des raisons qui échappent à la conscience.*

Pour pouvoir être rangé dans la catégorie des phénomènes susceptibles d'une pareille explication, un acte manqué doit satisfaire aux conditions suivantes :

a) Il ne doit pas dépasser une certaine limite fixée par notre jugement ; autrement dit, il ne doit pas dépasser ce que nous appelons « les limites de l'état normal ».

b) Il doit présenter le caractère d'un trouble momentané, provisoire. Nous devons avoir accompli précédemment le même acte d'une manière correcte ou être sûrs de pouvoir l'accomplir à tout instant d'une manière correcte. Lorsque quelqu'un nous reprend au moment où nous accomplissons un acte de ce genre, nous devons être à même de reconnaître aussitôt la justesse de l'observation et l'incorrection de notre processus psychique.

c) Alors même que nous nous rendons compte que nous accomplissons ou avons accompli un acte manqué, celui-ci ne sera bien caractérisé que si les motifs qui nous l'ont dicté nous échappent et si nous cherchons à l'expliquer par le « hasard » ou l' « inattention ».

Font donc partie de cette catégorie les cas d'oubli et les erreurs (qui ne sont pas l'effet de l'ignorance), les *lapsus linguae* et *calami,*les erreurs de lecture, les méprises et les actes accidentels.

En allemand, tous les mots désignant les actes manqués cités plus haut commencent par la syllabe *ver (Ver-sprechen, Ver-lesen, Ver-schreiben, Ver-greifen),* ce qui a pour but de faire ressortir leur identité intime. À l'explication de ces processus psychiques si définis se rattache une série de remarques, pour la plupart d'un grand intérêt.

I. En laissant de côté une partie de nos fonctions psychiques, parce que non justiciables d'une explication par la représentation du but en vue duquel elles s'accompliraient, nous méconnaissons l'étendue du déterminisme auquel est soumise la vie psychique. Ici et dans d'autres domaines, ce déterminisme s'étend beaucoup plus loin que nous ne le soupçonnons. Dans un article publié en 1900 dans la revue *Zeit*, l'historien de la littérature R. M. Mayer a montré d'une manière détaillée et d'après de nombreux exemples, qu'il est impossible de commettre un non-sens intentionnellement et arbitrairement. Je sais depuis longtemps qu'il est impossible de penser à un nombre ou à un nom dont le choix soit tout à fait arbitraire. Si l'on examine un nombre à plusieurs chiffres, composé d'une manière en apparence arbitraire, à titre de plaisanterie ou par vanité, on constate invariablement qu'il est rigoureusement déterminé, qu'il s'explique par des raisons qu'en réalité on n'aurait jamais considérées comme possibles. Je vais d'abord analyser brièvement un exemple de prénom arbitrairement choisi et soumettre ensuite à

une analyse plus détaillée un exemple de nombre lancé au hasard, « sans penser à rien ».

a) En reconstituant, en vue de sa publication, l'observation d'une de mes malades, je me demande quel prénom je vais lui donner. Le choix paraît très grand ; sans doute, certains noms sont exclus d'avance : en premier lieu le vrai nom de la malade, ensuite les noms des membres de ma propre famille dont l'emploi me choquerait, enfin quelques autres noms de femmes, trop bizarres et prétentieux. D'ailleurs, je n'ai pas à me tourmenter outre mesure ; je n'ai qu'à attendre, et les noms féminins viendront s'offrir en foule. Mais, au lieu d'une foule, un seul nom vient s'offrir, et aucun autre avec lui : le nom de *Dora.* Je cherche son déterminisme. Qui s'appelle donc Dora ? La première idée qui me vient à l'esprit et que je pourrais être tenté de repousser comme invraisemblable est que c'est le nom de la bonne d'enfants de ma sœur. Mais je suis trop exercé à l'analyse pour céder à ce premier mouvement : je maintiens donc cette idée et je continue. Je me rappelle alors un petit événement survenu la veille au soir et qui m'apporte le déterminisme recherché. J'ai vu sur la table de la salle à manger de ma sœur une lettre portant l'adresse : « À Mlle Rosa W... » Étonné, je demande qui s'appelle ainsi et j'apprends que celle que tout le monde appelait Dora s'appelait en réalité Rosa, nom auquel elle avait renoncé en entrant au service de ma sœur, parce que celle-ci s'appelait également Rosa. Je dis, attristé : « Ces pauvres gens, il ne leur est même pas permis de conserver leurs noms ! » Je me rappelle que je suis resté alors pendant quelques instants silencieux, pensant à toute sortes de choses sérieuses qui se sont perdues dans le lointain, mais que je pourrais maintenant évoquer facilement et rendre conscientes. Cherchant, le lendemain, le nom que je pourrais donner à une personne que je ne pouvais pas désigner par son nom réel, je ne trouvai que celui de *Dora.* Cette exclusivité repose d'ailleurs sur une solide association interne, car dans l'histoire de ma malade il

s'agissait d'une influence, décisive au point de vue de la marche du traitement, émanant d'une personne (une gouvernante) en service dans une maison étrangère.

Ce petit événement eut, plusieurs années après, une suite inattendue. Faisant un jour une conférence dans laquelle j'avais à parier du cas Dora, depuis longtemps publié, je me suis rappelé qu'une de mes deux auditrices portait ce nom qui revenait si souvent dans mon exposé ; je m'adresse donc à elle, m'excusant de n'avoir pas pensé à ce détail et me déclarant prêt à remplacer ce nom par un autre. Il me fallait donc choisir rapidement, en prenant garde de ne pas tomber sur le nom de l'autre auditrice, ce qui eût été d'un mauvais exemple pour les deux auditrices déjà assez versées en psychanalyse. Aussi fus-je très content, lorsque le nom d'*Erna* vint se substituer à *Dora*. Je me servis donc de ce nouveau nom dans la suite de ma conférence. Celle-ci terminée, je me suis demandé d'où avait bien pu me venir le nom *d'Erna et* n'ai pu m'empêcher de rire en constatant que l'éventualité redoutée avait réussi à se réaliser, en partie tout au moins. Mon autre auditrice s'appelait, en effet, de son nom de famille, *Lucerna,* dont j'avais ainsi pris les deux dernières syllabes.

b) J'écris à un ami que j'ai terminé la correction des épreuves de mon livre *Die Traumdeutung* et que je suis décidé à ne plus rien changer à cet ouvrage, « dût-il contenir 2 467 fautes », Je cherche aussitôt à éclaircir la provenance de ce chiffre et ajoute mon analyse à la lettre destinée à mon ami. Je la cite telle que je J'ai notée alors, sous le coup du flagrant délit.

« Voici encore, à la hâte, une contribution à la psychopathologie de la vie quotidienne. Tu trouves dans ma lettre le nombre 2467, exprimant l'estimation arbitrairement exagérée des fautes que j'ai pu laisser dans mon livre sur les rêves. Or, dans la vie psychique il n'y a rien d'arbitraire, d'indéterminé. Aussi es-tu en droit de supposer que l'inconscient a pris soin de déterminer le

nombre lancé par le conscient. or, je viens de lire récemment dans le journal que le général E. M. a pris sa retraite avec le grade de maréchal. Je dois te dire que cet homme m'intéresse. Pendant que je faisais mon service, en qualité de médecin auxiliaire, il vint un jour (il était alors colonel) à l'infirmerie et dit au médecin : « Vous devez me remettre sur pieds dans 8 jours, car j'ai à faire un travail que l'Empereur attend. » En suivant mentalement les phases de la carrière parcourue par cet homme, je constate donc qu'aujourd'hui (en 1899) cette carrière est terminée, que le colonel d'alors est maréchal et à la retraite. Je me suis rappelé que c'est en 1882 que je l'ai vu à l'infirmerie. Il a donc mis dix-sept ans à parcourir ce chemin. J'en parle à ma femme qui me dit : « Alors tu devrais, toi aussi, déjà être à la retraite ? » Mais je proteste : « Que Dieu m'en garde. » Après cette conversation, je me mets devant la table pour t'écrire. Mais mes idées suivent leur cours, et avec raison. J'ai mal calculé ; et je le sais d'après un point de repère fixe que je garde parmi mes souvenirs. J'ai fêté ma majorité, c'est-à-dire mon 24e anniversaire, pendant que je faisais mon service militaire (je me suis absenté ce jour-là sans permission). C'était donc en 1880 ; il y a, par conséquent, 19 ans de cela. Tu retrouves ainsi dans le nombre 2467 celui de 24. Prends mon âge et ajoutes-y 24 :43 + 24 = 57 ! Cela veut dire qu'à la question de ma femme me demandant si je ne voulais pas, moi aussi, prendre ma retraite, j'ai répondu en m'accordant encore 24 années. Il est évident que je suis contrarié, au fond, de n'avoir pas fourni, dans l'intervalle des 17 années qu'il a fallu au colonel M. pour devenir maréchal et prendre sa retraite, la même carrière que lui. Mais cette contrariété est plus que neutralisée par la joie que j'éprouve en pensant que j'ai encore du temps devant moi, alors que sa carrière est bel et bien finie. J'ai donc le droit de dire que même ce nombre 2 467, lancé sans intention aucune, a été déterminé par des raisons issues de l'inconscient. »

Depuis ce premier exemple de motivation d'un nombre, choisi avec toutes les apparences de l'arbitraire, j'ai reproduit l'expérience à plusieurs reprises, avec des nombres différents et toujours avec le même succès ; mais la plupart des cas sont d'un caractère trop intime pour que je puisse les publier.

C'est pourquoi d'ailleurs je m'empresse d'ajouter ici une analyse très intéressante d'un cas de « nombre choisi au hasard », cas que le Dr Alfred Adler (Vienne) tient d'une personne « parfaitement saine » [89]. A., dit le docteur Adler, m'écrit : « J'ai consacré la soirée d'hier à lire la *Psychopathologie de la vie quotidienne,* et j'aurais certainement lu le livre jusqu'au bout, s'il ne m'était arrivé un incident assez singulier. Ayant lu notamment que chaque nombre que nous évoquons dans la conscience d'une manière apparemment arbitraire a un sens défini, je résolus de faire une expérience. Il me vient à l'esprit le nombre 1734. Les idées suivantes arrivent aussitôt : 1734 : 17 = 102 ; 102 17 = 6. Je coupe alors le nombre 1734 en deux parties 17 et 34. J'ai 34 ans. Ainsi que je crois vous l'avoir dit, je considère l'année 34 comme la dernière année de la jeunesse ; aussi n'ai-je pas été démesurément gai le jour de mon dernier anniversaire. Vers la fin de ma l7e année avait commencé pour moi une très belle et intéressante période de mon développement. Je divise ma vie en tranches de 17 années chacune. Que signifient donc ces divisions ? À propos du nombre 102, je me rappelle que c'est le numéro du fascicule de la *Reclam*'s *Universalbibliothek* contenant la pièce de Kotzebue : *Misanthropie et repentir.*

« Mon état psychique actuel peut être caractérisé par ces deux mots - « misanthropie et repentir ». Le numéro 6 de la *Bibliothèque Reclam* (je connais par cœur beaucoup de numéros de cette collection) correspond à la *Faute* de Müllner. Je suis constamment tourmenté par l'idée que c'est par ma faute que je ne suis pas devenu

89 Alf. Adler. *Drei Pschoanalysen von Zahleneinfallen und obsedierenden Zahlen. Psych-Neur. Wochenschr.,* N. 28, 1905.

ce que mes aptitudes pouvaient me faire espérer. Je me souviens ensuite que le N° 34 de la *Bibliothèque Reclam* correspond à une nouvelle du même Müllner, intitulée *Kaliber (Le calibre).* Je coupe en deux parties ce titre et j'obtiens « Kaliber » ; je constate que ce mot contient les mots « Ali » et « Kali » (potasse). Ceci me rappelle que je faisais un jour des bouts rimés avec mon fils Ali (âgé de 6 ans). Je le priai de trouver une rime à Ali. Il n'en trouva aucune et me demanda de la faire à sa place. Je dis : « ALI *reinigt sich den Mund mit hypermangansaurem* KALI » « (Ali se rince la bouche avec du permanganate de potasse »). Nous avons beaucoup ri et Ali fut très gentil. Ces jours derniers, je fus contrarié de trouver que Ali « KA (Kein) LIeber ALi sei » (« qu'Ali n'était pas gentil » ; *Ka -abréviation* de *Kein).*

« Je me demande ensuite : « Quel ouvrage de la *Bibliothèque Reclam* porte le № 17 ? » Je suis certain de l'avoir su ; je suppose donc que j'ai voulu l'oublier. Toutes les recherches que je fais pour retrouver ce souvenir restent sans résultat. Je veux me remettre à la lecture, mais ne réussis qu'à lire machinalement, sans comprendre un seul mot, sans cesse tourmenté par ce numéro 17. J'éteins la lumière et continue de chercher. Je me rappelle finalement que le № 17 doit correspondre à une pièce de Shakespeare. Mais laquelle ? Je trouve : *Héro et Léandre.* C'est là évidemment une absurde tentative de ma volonté de détourner mon attention. Je me lève et consulte le catalogue de la *Bibliothèque Reclam : le* N° 17 correspond à *Macbeth,* de Shakespeare. À ma grande stupéfaction, je suis obligé de reconnaître que je ne sais à peu près rien de cette pièce, bien qu'elle ne m'intéresse pas moins que les autres drames de Shakespeare. Je me souviens seulement : meurtrier, lady Macbeth, sorcières, « la beauté est laide » et que j'ai autrefois trouvé très belle l'adaptation de *Macbeth* par Schiller. Il n'y a pas de doute : je voulais oublier cette pièce. Je pense encore que les nombres 17 et 34, divisés par 17, donnent 1 et 2. Or, les N^os^ 1 et 2 de la *Bibliothèque*

Reclam correspondent au *Faust* de Gœthe. Je me trouvais autrefois beaucoup de ressemblance avec *Faust.* »

Nous ne pouvons que regretter que la discrétion de l'auteur ne nous permette pas de saisir la signification de toute cette série d'idées et souvenirs. M. Adler nous dit que son correspondant n'a pas réussi à opérer la synthèse de tous ces détails. Nous serions même portés à les trouver dépourvus d'intérêt si la suite ne contenait pas quelque chose qui nous donne la clef du mystère et nous rend intelligibles et le nombre 1734 et la suite d'idées qui s'y rattache.

« Il m'est arrivé ce matin un événement qui plaide fortement en faveur de la conception freudienne. Ma femme que j'avais réveillée la nuit en me levant, m'a demandé ce que J'avais cherché dans le catalogue de la *Bibliothèque Reclam.* Je lui ai raconté l'histoire. Elle trouva que tout cela, sauf le cas de Macbeth (et ce détail est très intéressant), qui m'a donné tant de tourment, était de la pure chicane, Elle m'assura qu'elle ne pensait absolument à rien, lorsqu'elle énonçait un nombre. Je répondis : « Faisons un essai ».

Elle donna le nombre 117. À quoi je répondis aussitôt : « 17 se rapporte à ce que je viens de te raconter ; en outre, je t'ai dit hier : lorsqu'une femme est âgée de 82 ans, alors que le mari n'en a que 35, la situation est mauvaise. Je taquine depuis quelques jours ma femme en lui disant qu'elle est une vieille bonne mère de 82 ans. 82 + 35 = 117. »

Cet homme, qui n'a pu trouver les raisons déterminantes du nombre énoncé par lui-même, a découvert aussitôt les motifs du nombre que sa femme avait choisi d'une manière en apparence arbitraire. En réalité, la femme a très bien saisi le complexe dont faisait partie le nombre énoncé par son mari, et elle a choisi son propre nombre dans le même complexe, qui était certainement commun aux deux sujets, puisqu'il s'agissait de leurs âges respectifs. Il nous est donc facile de saisir la signification du nombre qui était venu à l'esprit du mari. Ainsi que le dit M. Adler lui-même, ce

nombre exprime un désir refoulé du moi, et qui peut être traduit ainsi : « À un homme de 34 ans, comme moi, il faut une femme de 17 ans. »

Pour qu'on ne juge pas trop légèrement ces « jeux », j'ajouterai un détail dont le Dr Adler m'a fait part récemment : une année après la publication de cette analyse, le couple avait divorcé [90].

M. Adler explique d'une façon analogue la production de nombres obsédants. Le choix de nombres dits « favoris » n'est pas sans rapport avec la vie de la personne intéressée et n'est pas dépourvu d'intérêt psychologique. Un monsieur, qui a une préférence particulière pour les nombres 17 et 19, se rappelle, après quelques instants de réflexion, qu'à 17 ans il a conquis la liberté académique, en devenant étudiant, et qu'à 19 ans il a fait son premier grand voyage et, bientôt après, sa première découverte scientifique. Mais la fixation de cette préférence ne s'est effectuée que deux lustres plus tard, lorsque les mêmes nombres eurent acquis une certaine importance pour sa vie amoureuse. L'analyse découvre un sens inattendu même aux nombres qu'on a l'habitude d'employer, dans certaines occasions, d'une manière qui paraît tout à fait arbitraire. C'est ainsi qu'un de mes malades s'est aperçu, un jour, que lorsqu'il était mécontent, il avait l'habitude de dire volontiers : « Je te l'ai déjà dit 17, sinon 36 fois. » Aussi s'est-il demandé s'il n'y avait pas de motifs à cela. Il s'est rappelé aussitôt qu'il était né le 27 d'un mois, tandis que son frère plus jeune était né un 26, et qu'il avait des raisons d'accuser le sort d'avoir été beaucoup plus favorable à son frère qu'à lui. Il représentait cette injustice du sort, en amputant la date de sa naissance de dix jours qu'il ajoutait à la date de la

90 À propos de *Macbeth,* figurant sous le N° 17 dans la *Bibliothèque Universelle* de *Reclam,* M. Adler me communique que son sujet avait adhéré, à l'âge de 17 ans, à une association anarchiste ayant pour but le régicide. C'est pourquoi il avait oublié le contenu de *Macbeth. Vers* la même époque, il inventa un alphabet chiffré, dans lequel les lettres étaient remplacées par des nombres.

naissance du frère : « Bien qu'étant l'aîné, j'ai été raccourci par le sort. »

Je veux insister sur les analyses de « cas de nombres », car je ne connais pas d'autres observations qui fassent apparaître avec autant d'évidence l'existence de processus intellectuels très compliqués, complètement extérieurs à la conscience ; et, d'autre part, ces cas fournissent les meilleurs exemples d'analyses dans lesquelles la collaboration si souvent incriminée du médecin (suggestion) peut être exclue avec une certitude à peu près absolue. Je communiquerai donc l'analyse d'un « cas de nombre » se rapportant à l'un de mes malades, dont je dirai seulement qu'il est le plus jeune d'une famille assez nombreuse et qu'il a perdu de très bonne heure son père qu'il adorait. Amusé par l'expérience, il énonce le nombre 426 718 et se demande : « Qu'est-ce qui me vient à l'esprit à ce propos ? D'abord une plaisanterie : lorsqu'on fait soigner un rhume de cerveau par le médecin, il dure 42 jours ; mais lorsqu'on l'abandonne à lui-même, il dure 6 semaines. Ceci correspond aux premiers chiffres du nombre 42 = 6 X 7. » Pendant la pause qui suit cette première réponse , j'attire son attention sur le fait que le nombre choisi par lui renferme tous les premiers chiffres, sauf 3 et 5. À la suite de cette observation, il reprend son explication. « Nous sommes 7 frères et sœurs, je suis le plus jeune des enfants ; le 3 correspond au numéro d'ordre de ma sœur A., le 5 à celui de mon frère L. ; l'un et l'autre étaient mes ennemis. Enfant, je priais Dieu tous les soirs de me débarrasser de ces deux tortionnaires. On dirait que je m'accorde moi-même la satisfaction désirée, en omettant dans mon nombre les chiffres 3 et 5, c'est-à-dire en ne mentionnant pas le méchant frère et la sœur détestée. - Puisque ce nombre désigne vos frères et sœurs, que signifie le 18 qui se trouve à la fin ? Vous n'étiez bien que 7. - Je me suis souvent dit que si mon père avait vécu plus longtemps, je ne serais pas resté le dernier. S'il avait eu 1 enfant de

plus, nous aurions été 8, et j'aurais eu après moi un enfant plus jeune à l'égard duquel j'aurais joué le rôle d'aîné. »

La signification de ce nombre se trouvait ainsi élucidée, mais il nous restait encore à établir un lien entre la première partie de l'interprétation et les suivantes. Or, ce lien découlait de la condition même formulée à propos des derniers chiffres : « si le père avait vécu plus longtemps, 42 = 6 x 7 » exprime le mépris pour les médecins qui ont été incapables de sauver le père et, en même temps, le regret que le père n'ait pas vécu plus longtemps. Le nombre, dans son ensemble, correspondait à la réalisation de ses désirs infantiles en rapport avec sa famille : le souhait de mort à l'égard de la méchante sœur et du méchant frère et le regret de n'avoir pas un frère ou une sœur plus jeune que lui. Ces deux désirs peuvent être brièvement exprimés ainsi : « Si les deux autres étaient morts à la place du père aimé ! [91] »

Voici un petit exemple fourni par un de mes nombreux correspondants. Un directeur des télégraphes m'écrit de L. que son fils, âgé de 18 ans et demi et se destinant à la médecine, s'occupe dès à présent de la psychopathologie de la vie quotidienne et cherche à persuader ses parents de l'exactitude de mes propositions et théories. Je transcris ici une des expériences faites par ce jeune homme, sans me mêler à la discussion qui s'y rattache.

« Mon fils s'entretient avec sa mère au sujet du soi-disant hasard et lui explique qu'aucune des chansons, aucun des nombres qui lui viennent à l'esprit ne sont réellement « accidentels ». Et la conversation suivante s'engage

Le fils : Dis-moi un nombre quelconque.

La mère : 79.

Le fils : À quoi penses-tu à propos de ce nombre ?

La mère : Je pense au beau chapeau que j'ai vu hier.

91 Pour plus de simplicité, j'ai laissé de côté quelques autres idées, moins intéressantes, du malade.

Le fils : Quel était son prix ?

La mère : 158 marks.

Le fils : Nous y sommes : 158 : 2 = 79. Tu auras trouvé le chapeau trop cher et auras certainement pensé : « S'il coûtait moitié moins cher, je l'achèterais ».

« À cette déduction de mon fils, j'avais d'abord objecté que les dames ne calculent généralement pas très bien et que la mère ne se rendait certainement pas compte que *79* est la moitié de 158. La théorie freudienne suppose donc ce fait invraisemblable que le subconscient calcule mieux que la conscience normale. « Nullement, me répondit mon fils ; à supposer que mère n'ait pas fait le calcul 158 : 2 = 79, il se peut fort bien qu'elle ait eu l'occasion de voir quelque part cette équation ; il se peut encore qu'ayant fait un rêve se rapportant à ce chapeau, elle ait calculé ce qu'il coûterait, s'il était moitié moins cher. »

J'emprunte à M. Jones *(l. c.*, p. 478) une autre analyse portant sur un nombre. Un monsieur de ses connaissances énonce le nombre 983 et le prie de rattacher ce nombre à l'une quelconque de ses idées. « La première association du sujet était un souvenir se rapportant à une plaisanterie depuis longtemps oubliée. Il y a six ans, un journal avait annoncé qu'un jour, qui fut le plus chaud de l'été, la température était montée à 986º Fahrenheit, exagération manifestement grotesque de la température réelle, qui était de 98º6. Pendant cette conversation, nous étions assis devant la cheminée où brûlait un bon feu ; mon interlocuteur ayant trop chaud, s'est reculé et a dit, probablement avec raison, que c'est la forte chaleur de la cheminée qui lui avait rappelé ce souvenir. Mais cette explication ne me satisfit pas et je voulus savoir pourquoi ce souvenir s'était si longtemps conservé dans sa mémoire. Il me raconta que cette plaisanterie l'avait fait rire follement et qu'elle l'amuse beaucoup toutes les fois qu'il y pense. Comme je ne trouvais rien d'extraordinaire cependant à cette plaisanterie, je voulais d'autant

plus savoir si elle ne dissimulait pas un sens dont mon sujet n'avait pas conscience. Son idée suivante fut que la représentation de la chaleur éveillait en lui une foule d'autres représentations, très importantes : la chaleur est la chose la plus importante du monde, la source de toute vie, etc. Un romantisme pareil chez un jeune homme très positif ne manqua pas de m'étonner quelque peu. Je le priai donc de poursuivre ses associations. Il pensa à la cheminée d'usine qu'il voyait de sa chambre. Il regardait souvent le soir la fumée et la flamme qui s'en dégageaient et pensait à ce propos au gaspillage d'énergie regrettable. Chaleur, flamme, gaspillage d'énergie à travers un long tuyau creux : il n'était pas difficile de conclure de ces associations que les représentations de chaleur et de flamme se rattachaient chez lui à celle de l'amour, ainsi que cela arrive souvent dans la pensée symbolique, et que c'était un fort complexe de masturbation qui avait motivé le nombre qu'il avait énoncé. Il ne lui resta alors qu'à confirmer les déductions. »

Ceux qui veulent avoir une idée de la manière dont les matériaux fournis par les nombres sont élaborés dans la pensée inconsciente, liront avec profit l'article de C. G. Jung : « Ein Beitrag zur Kenntniss des Zahlentraumes » *Zentralbl.* f. *Psychoanal,* I, 1912) et celui de E. Jones : « Unconscious manipulations of numbers » (*Ibid*., II, 5, 1912).

Dans mes propres analyses de ce genre, j'ai été frappé par les deux faits suivants : en premier lieu, par la certitude quasi-somnambulique avec laquelle je marche vers un but inconnu et me plonge dans des calculs qui aboutissent subitement au nombre recherché, et aussi par la rapidité avec laquelle s'accomplit tout le travail ultérieur ; en deuxième lieu, j'ai été frappé par la facilité avec laquelle les nombres se présentent à ma pensée inconsciente, alors que je suis généralement un mauvais calculateur et éprouve les plus grandes difficultés à retenir, dans ma mémoire consciente, les dates, les numéros de maisons, etc. Je trouve d'ailleurs, dans ces opérations

inconscientes sur les nombres, une tendance à la superstition dont l'origine m'est restée longtemps inconnue [92].

Nous ne serons pas étonnés de constater que l'examen analytique révèle comme étant parfaitement déterminés, non seulement les nombres, mais n'importe quel mot énoncé dans les mêmes conditions.

Jung a publié un intéressant exemple concernant l'origine d'un mot obsédant *(Diagnostische Assoziationsstudien,* V, p. 215). « Une dame me raconte qu'elle est obsédée depuis quelques jours par le mot « Taganrog », sans qu'elle sache d'où ce mot lui vient. J'interroge la dame sur les événements affectifs et les désirs de son passé le plus récent. Après une certaine hésitation, elle m'avoue qu'elle aurait grande envie d'avoir une robe de chambre *(Morgenrock),* mais que son mari ne manifeste pas un grand enthousiasme pour ce désir. *Morgenrock* (littéralement : « robe de matinée »), *Tag-an-rock* (peut être traduit, à la rigueur, par : (« robe de jour » ; déformation de *Taganrog,* nom d'une ville russe) : on voit qu'il existe, entre ces deux mots, une affinité partielle, portant aussi bien sur le sens que sur les caractères phonétiques. L'adoption de la

92 M. Rudolph Schneider, de Munich, a soulevé une objection intéressante contre ces déductions tirées de l'analyse des nombres *(R.*Schneider. -« Zu Freud's analytischer Untersuchung des Zahleneinfalls », *Internat. Zeitsch. f. Psychoanal.,* 1, 1920). *Il* prenait un nombre quelconque, par exemple le premier nombre qui lui tombait sous les yeux dans un ouvrage d'histoire ouvert au hasard, ou il proposait à une autre personne un nombre choisi par lui et cherchait à se rendre compte si des idées déterminantes se présentaient, même à propos de ce nombre imposé. Le résultat obtenu fut positif. Dans un des exemples qu'il publie et qui le concerne lui-même, les idées qui se sont présentées ont fourni une détermination aussi complète et significative que dans nos analyses de nombres surgis spontanément, alors que dans le cas de Schneider le nombre, de provenance extérieure, n'avait pas besoin de raisons déterminantes. Dans une autre expérience qui, elle, portait sur une personne étrangère, il a singulièrement facilite tâche,en lui proposant le nombre 2 dont le déterminisme peut être facilement établi par chacun, à l'aide de matériaux quelconques.

forme russe *(Taganrog)* s'explique par le fait que la dame vient de faire la connaissance d'une personne originaire de cette ville.

Je dois au Dr E. Hitschmann la solution d'un autre cas où un vers a été évoqué à plusieurs reprises dans le même endroit, alors que la personne intéressée ignorait la provenance de ce vers et ne voyait pas les rapports qui pouvaient exister entre lui et l'endroit en question.

« Le Dr E. raconte : Il y a six ans, je faisais le voyage de Biarritz à Saint-Sébastien. Le chemin de fer passe au dessus de la Bidassoa qui sépare la France de l'Espagne. Du pont, on a une vue superbe : d'un côté, une large vallée et les Pyrénées ; de l'autre côté, une vaste étendue de mer. C'était par une belle et claire journée d'été, tout était inondé de soleil et de lumière, j'étais en vacances, enchanté de me rendre en Espagne, et tout à coup ces vers ont surgi dans ma mémoire : « Aber frei ist schon die Seele, schwebet in dem Meer von Licht [93]. »

Je me rappelle avoir alors cherché, mais en vain, le poème dont ces vers faisaient partie. Étant donné le rythme, il s'agissait

R Schneider tire de ses expériences deux conclusions : 1º Pour les nombres nous possédons les mêmes possibilités psychiques d'association que pour les concepts. 2º Le fait que des idées déterminantes se présentent à propos de nombres conçus spontanément ne prouve nullement que ces nombres aient été provoqués par les idées découvertes par l'analyse. La première de ces deux conclusions est parfaitement exacte. On peut, pour un nombre donné, trouver une association aussi facilement que pour un mot énoncé, et peut-être même plus facilement, car les signes, peu nombreux, dont se composent les nombres possèdent une force d'association particulièrement grande. On se trouve alors tout simplement dans le cas de ce qu'on appelle l'expérience « d'association », qui a été étudiée sous tous ses aspects par l'école de Bleuler-Jung. Dans les cas de ce genre, l'idée (la réaction) est déterminée par le mot (excitation). Cette réaction pourrait cependant se manifester sous des aspects très variés, et les expériences de Jung ont montré que, quelle que soit la réaction, elle n'est jamais due au « hasard », mais que des « complexes » inconscients prennent part à la détermination, lorsqu'ils sont touchés par le mot jouant le rôle de facteur d'excitation.

certainement de vers, mais impossible de me rappeler où je les avais lus. Comme ils me sont depuis revenus, à plusieurs reprises, à la mémoire, je me rappelle avoir interrogé à ce sujet plusieurs personnes qui n'ont pu me renseigner.

L'année dernière, revenant d'Espagne, je suivais le même trajet. Il faisait nuit noire et il pleuvait. Le visage collé contre la vitre de la portière, je cherchais à discerner l'endroit exact où nous étions par rapport à la station-frontière et je constatai que nous traversions le pont de la Bidassoa. Et voilà que les mêmes vers me revinrent à la mémoire, sans que je pusse encore me rappeler à quel poème je les avais empruntés.

Quelques mois plus tard, je tombe par hasard sur les poèmes d'Uhland. J'ouvre le volume, et les premiers vers qui se présentent à ma vue sont : « Aber frei ist schon die Seele, schwebet in dem Meer von Licht », par lesquels se termine un poème intitulé : Der *Waller.* Je

Mais la deuxième conclusion de Schneider va trop loin. Du fait que des nombres (ou des mots) donnés font surgir des idées appropriées, on ne peut tirer, concernant les nombres (ou les mots) surgissant spontanément, aucune conclusion dont on ne soit pas obligé de tenir compte avant même la connaissance de ce fait. Les nombres (ou les mots) pourraient être indéterminés ou déterminés par des idées révélées par l'analyse ou par d'autres idées que l'analyse n'a pas révélées, auquel cas l'analyse nous aurait induits en erreur. On doit seulement se débarrasser du préjugé, d'après lequel le problème se poserait autrement pour les nombres que pour les mots. Nous ne nous proposons pas de donner dans ce livre un examen critique du problème et une justification de la technique psychanalytique concernant l'évocation d'idées liées aux nombres. Dans la pratique psychanalytique on admet que la deuxième possibilité est suffisante et peut être utilisée dans la plupart des cas. Les recherches de Poppelreuter, exécutées dans le domaine et à l'aide des méthodes de la psychologie expérimentale, ont d'ailleurs montré que cette deuxième possibilité est de beaucoup la plus probable. (Voir d'ailleurs à ce sujet les intéressantes considérations de Bleuler dans son ouvrage : *Das autistisch undisziplinierte Denken,* etc., 1919. Section 9 : « Von den Wahrscheinlichkeiten der psychologischen Erkenntniss ».)

93 « Mais l'âme, déjà libre, nage dans l'océan de lumière. »

relis le poème et me souviens vaguement l'avoir autrefois appris par cœur. L'action se passe en Espagne - c'est là, me semble-t-il, le seul rapport qui existe entre les vers cités et l'endroit où ils me sont revenus à la mémoire. Peu satisfait de ma découverte, je continue à feuilleter machinalement le livre. Les vers en question occupaient le bas d'une page. En retournant cette page, je tombe sur un poème intitulé : *Le pont de la Bidassoa.*

J'ajouterai que ce dernier poème m'était encore moins connu que le premier et qu'il commençait par ces vers : « Auf der Bidassoabrücke steht ein Heiliger altersgrau, segnet rechts die spans'chen Berge, segnet links die frank'schen Gau [94]. »

II. Cette manière de concevoir le déterminisme de noms et de nombres, choisis avec toutes les apparences de l'arbitraire, est peut-être de nature à contribuer à l'élucidation d'un autre problème. On sait que beaucoup de personnes invoquent à l'encontre d'un déterminisme psychique absolu, leur conviction intime de l'existence d'un libre-arbitre. Cette conviction refuse de s'incliner devant la croyance au déterminisme. Comme tous les sentiments normaux, elle doit être justifiée par certaines raisons. Je crois cependant avoir remarqué qu'elle ne se manifeste pas dans les grandes et importantes décisions ; dans ces occasions, on éprouve plutôt le sentiment d'une contrainte psychique, et on en convient : « J'en suis là ; je ne puis faire autrement ». Lorsqu'il s'agit, au contraire, de résolutions insignifiantes, indifférentes, on affirme volontiers qu'on aurait pu tout aussi bien se décider autrement, qu'on a agi librement, qu'on a accompli un acte de volonté non motivé. Nos analyses ont montré qu'il n'est pas nécessaire de contester la légitimité de la conviction concernant l'existence du libre-arbitre. La distinction entre la motivation consciente et la motivation inconsciente une fois établie, notre conviction nous apprend seulement que la motivation

94 « Sur le pont de la Bidassoa se tient un saint, vieux comme le monde : de la main droite il bénit les montagnes d'Espagne, de la gauche le pays des Francs. »

consciente ne s'étend pas à toutes nos décisions motrices. *Minima non eurat praetor*. Mais ce qui reste ainsi non motivé d'un côté, reçoit ses motifs d'une autre source, de l'inconscient, et il en résulte que le déterminisme psychique apparaît sans solution de continuité [95].

III. Bien que la connaissance de la motivation des actes manqués dont nous nous sommes occupés échappe ainsi à la pensée consciente, il serait souhaitable de découvrir une preuve psychologique de l'existence de cette motivation. Et même, une connaissance plus approfondie de l'inconscient nous autorise à admettre la possibilité de découvrir cette preuve. Nous connaissons deux domaines présentant des phénomènes qui semblent correspondre à une connaissance inconsciente et, par conséquent, refoulée de cette motivation.

a) Les paranoïaques présentent dans leur attitude ce trait frappant et généralement connu, qu'ils attachent la plus grande importance aux détails les plus insignifiants, échappant généralement aux hommes normaux, qu'ils observent dans la conduite des autres ; ils interprètent ces détails et en tirent des conclusions d'une vaste portée. Le dernier paranoïaque que j'ai vu, par exemple, a conclu à l'existence d'un complot dans son entourage,

95 Ces idées sur la rigoureuse détermination d'actes psychiques en apparence arbitraires ont déjà donné de très beaux résultats en psychologie et, peut-être, aussi en droit. Bleuler et Jung se sont placés à ce point de vue pour rendre compréhensibles les réactions qui se produisent au cours de l'expérience dite d'association, expérience pendant laquelle la personne examinée répond à un mot prononcé devant elle par un autre mot qui lui vient à l'esprit à cette occasion (excitation et réaction verbales), le temps s'écoulant entre l'excitation et la réaction étant mesuré. Jung a montré dans ses *Diagnostische Assoziationsstudien* (1906) quel réactif sensible pour les états psychiques présente l'expérience d'association ainsi interprétée. Deux élèves du criminaliste H Gross (de Prague), Wertheimer et Klein, ont fondé sur ces expériences une technique du « diagnostic de la question de fait » dans les cas d'actes criminels, technique dont l'examen préoccupe actuellement psychologues et juristes.

car lors de son départ de la gare des gens ont fait un certain mouvement de la main. Un autre a noté la manière dont les gens marchent dans la rue, font des moulinets avec leur canne, etc. [96].

Alors que l'homme normal admet une catégorie d'actes accidentels n'ayant pas besoin de motivation, catégorie dans laquelle il range une partie de ses propres manifestations psychiques et actes manqués, le paranoïaque refuse aux manifestations psychiques d'autrui tout élément accidentel. Tout ce qu'il observe sur les autres est significatif, donc susceptible d'interprétation. D'où lui vient cette manière de voir ? Ici, comme dans beaucoup d'autres cas analogues, il projette probablement dans la vie psychique d'autrui ce qui existe dans sa propre vie à l'état inconscient. Tant de choses se pressent dans la conscience du paranoïaque qui, chez l'homme normal et chez le névrosé, n'existent que dans l'inconscient, où leur présence est révélée par la psychanalyse [97] ! Sur ce point, le paranoïaque a donc, dans une certaine mesure, raison : il voit quelque chose qui échappe à l'homme normal, sa vision est plus pénétrante que celle de la pensée normale ; niais ce qui enlève à sa connaissance toute valeur, c'est l'extension à d'autres de l'état de choses qui n'est réel qu'en ce qui le concerne lui-même. J'espère qu'on n'attend pas de moi une justification de telle ou telle interprétation paranoïaque. Mais en admettant, dans certaines limites, la légitimité d'une telle conception des actes manqués, nous rendons plus facilement compréhensible la conviction qui, chez le paranoïaque, se rattache à toutes ces interprétations. Il y a du vrai dans tout cela, et ce n'est pas

96 Se plaçant à d'autres points de vue, en a donné le nom de « manie des rapports » à cette interprétation de manifestations insignifiantes et accidentelles.

97 Les inventions (que l'analyse rend conscientes) des hystériques concernant des méfaits sexuels et horribles coïncident, par exemple, dans leurs moindres détails, avec les plaintes des paranoïaques. Ce fait est remarquable, mais facile à comprendre, lorsque le contenu identique se manifeste également dans la réalité, quant aux moyens employés par les pervers pour la satisfaction de leurs tendances.

autrement que nos erreurs de jugement, même lorsqu'elles ne sont pas morbides, acquièrent à nos yeux une certitude qui entraîne notre conviction. Cette conviction, justifiée en ce qui concerne une certaine partie de notre raisonnement erroné, ou la source d'où il provient, est étendue par nous à l'ensemble dont ce raisonnement fait partie.

b) Nous voyons une autre preuve de l'existence d'une connaissance inconsciente et refoulée de la motivation des actes manqués et accidentels dans cet ensemble de phénomènes que forment les superstitions. Je vais illustrer mon opinion par la discussion d'un petit événement qui servira de point de départ à nos déductions.

Rentré de vacances, je commence à penser aux malades dont j'aurai à m'occuper au cours de l'année qui commence. Je pense en premier lieu à une très vieille dame que je vois depuis des années (voir plus haut) deux fois par jour, pour lui faire subir les mêmes interventions médicales. Cette uniformité m'a souvent fourni une condition favorable à l'expression de certaines idées inconscientes, soit pendant le trajet, soit pendant les interventions. Elle est âgée de 90 ans, et il est naturel que je me demande au commencement de chaque année combien de temps il lui reste encore à vivre. Le jour auquel se rapporte mon récit, je suis pressé et prends une voiture pour me faire conduire chez elle. Tous les cochers de la station de voitures qui se trouve devant ma maison connaissent l'adresse de la vieille dame, car il n'en est pas un qui ne m'ait déjà conduit chez elle plusieurs fois. Or, ce jour-là il arrive que le cocher s'arrête, non devant sa maison, mais devant une maison portant le même numéro, et située dans une rue parallèle et ressemblant en effet beaucoup à celle où demeurait ma malade. Je constate l'erreur et la reproche au cocher qui s'excuse. Le fait d'avoir été conduit devant une maison qui n'était pas celle de ma malade signifie-t-il quelque chose ? Pour moi non, c'est certain. Mais si j'étais superstitieux, j'aurais aperçu

dans ce fait un avertissement, une indication du sort, un signe m'annonçant que la vieille dame ne dépasserait pas cette année. Plus d'un avertissement ou signe enregistré par l'histoire est fondé sur un symbolisme de ce genre. Je me dis qu'il s'agit d'un incident sans aucune signification.

Il en aurait été tout autrement si, faisant le trajet à pied et absorbé par mes « réflexions » et « distrait », je m'étais arrêté devant la maison de la rue parallèle, au lieu d'arriver devant la maison de ma malade. Je n'aurais pas alors parlé d'accident et de hasard, mais j'aurais vu dans mon erreur un acte dicté par une intention inconsciente et ayant besoin d'une explication. Si je m'étais ainsi « trompé de chemin », j'aurais probablement dû interpréter mon erreur en me disant que je m'attends bientôt à ne plus trouver ma malade en vie.

Ce qui me distingue d'un homme superstitieux, c'est donc ceci : Je ne crois pas qu'un événement, à la production duquel ma vie psychique n'a pas pris part, soit capable de m'apprendre des choses cachées concernant l'état à venir de la réalité ; mais je crois qu'une manifestation non-intentionnelle de ma propre activité psychique me révèle quelque chose de caché qui, à son tour, n'appartient qu'à ma vie psychique ; je crois au hasard extérieur (réel), mais je ne crois pas au hasard intérieur (psychique). C'est le contraire du superstitieux : il ne sait rien de la motivation de ses actes accidentels et actes manqués, il croit par conséquent au hasard psychique ; en revanche, il est porté à attribuer au hasard extérieur une importance qui se manifestera dans la réalité à venir, et à voir dans le hasard un moyen par lequel s'expriment certaines choses extérieures qui lui sont cachées. Il y a donc deux différences entre l'homme superstitieux et moi : en premier lieu, il projette à l'extérieur une motivation que je cherche à l'intérieur ; en deuxième lieu, il interprète par un événement le hasard que je ramène à une idée. Ce qu'il considère comme caché correspond chez moi à ce qui est

inconscient, et nous avons en commun la tendance à ne pas laisser subsister le hasard comme tel, mais à l'interpréter.

J'admets donc que ce sont cette ignorance consciente et cette connaissance inconsciente de la motivation des hasards psychiques qui forment une des racines psychiques de la superstition. C'est *parce que* le superstitieux ne sait rien de la motivation de ses propres actes accidentels et *parce que* cette motivation cherche à s'imposer à sa connaissance, qu'il est obligé de la déplacer en la situant dans le monde extérieur. Si ce rapport existe, il est peu probable qu'il soit limité à ce seul cas. Je pense en effet que, pour une bonne part, la conception mythologique du monde, qui anime jusqu'aux religions les plus modernes, *n'est autre chose qu'une psychologie projetée dans le monde extérieur.* L'obscure connaissance [98] des facteurs et des faits psychiques de l'inconscient (autrement dit : la perception endopsychique de ces facteurs et de ces faits) se reflète (il est difficile de le dire autrement, l'analogie avec la paranoïa devant ici être appelée au secours) dans la construction d'une *réalité supra-sensible,* que la science retransforme en une *psychologie de l'inconscient.* On pourrait se donner pour tâche de décomposer, en se plaçant à ce point de vue, les mythes relatifs au paradis et au péché originel, à Dieu, au mal et au bien, à l'immortalité, etc. et de traduire la *métaphysique* en *métapsychologie.* La distance qui sépare le déplacement opéré par le paranoïaque de celui opéré par le superstitieux est moins grande qu'elle n'apparaît au premier abord. Lorsque les hommes ont commencé à penser, ils ont été obligés de résoudre anthropomorphiquement le monde en une multitude de personnalités faites à leur image ; les accidents et les hasards qu'ils interprétaient superstitieusement étaient donc à leurs yeux des actions, des manifestations de personnes ; autrement dit, ils se comportaient exactement comme les paranoïaques, qui tirent des conclusions du moindre signe fourni par d'autres, et comme se comportent tous les

98 Qu'il ne faut pas confondre avec la connaissance vraie.

hommes normaux qui, avec raison, formulent des jugements sur le caractère de leurs semblables en se basant sur leurs actes accidentels et non-intentionnels. Dans notre conception du monde moderne - conception scientifique, et qui est encore loin d'être achevée dans toutes ses parties - la superstition apparaît donc quelque peu déplacée ; mais elle était justifiée dans la conception des époques pré-scientifiques, puisqu'elle en était un compliment logique.

Le Romain, qui renonçait à un important projet parce qu'il venait de constater un vol d'oiseaux défavorable, avait donc relativement raison ; il agissait conformément a ses prémisses. Mais lorsqu'il renonçait à son projet, parce qu'il avait fait un faux-pas sur le seuil de sa porte, il se montrait supérieur à nous autres incrédules, il se révélait meilleur psychologue que nous ne le sommes. C'est que ce faux-pas était pour lui une preuve de l'existence d'un doute, d'une opposition intérieure à ce projet, doute et opposition dont la force pouvait annihiler celle de son intention au moment de l'exécution du projet. On n'est en effet sûr du succès complet que lorsque toutes les forces de l'âme sont tendues vers le but désiré. Quelle réponse le Guillaume Tell de Schiller, qui a si longtemps hésité à abattre la pomme placée sur la tête de son fils, donne-t-il à Gessler lui demandant pourquoi il avait préparé une autre flèche ? « Cette flèche, dit-il, m'aurait servi à vous transpercer vous-même, si j'avais tué mon enfant.

Et *soyez certain* qu'en ce qui vous concerne, *je ne vous aurais pas manqué.* »

IV. Celui qui a eu l'occasion d'étudier à l'aide de la psychanalyse les tendances cachées de l'homme, se trouve également en état de connaître pas mal de choses sur la qualité des motifs inconscients qui se manifestent dans la superstition. C'est chez les névrosés, souvent très intelligents et souffrant d'idées obsédantes et d'états obsessionnels, qu'on constate avec le plus de

netteté que la superstition a sa racine dans des tendances refoulées, d'un caractère hostile et cruel. La superstition signifie avant tout attente d'un malheur, et celui qui a souvent souhaité du mal à d'autres, mais qui, dirigé par l'éducation, a réussi à refouler ces souhaits dans l'inconscient, sera particulièrement enclin à vivre dans la crainte perpétuelle qu'un malheur ne vienne le frapper à titre de châtiment pour sa méchanceté inconsciente.

Nous reconnaissons volontiers que nous sommes loin d'avoir épuisé par ces remarques la psychologie de la superstition. Avant de quitter ce sujet, nous devons toutefois nous arrêter un instant à la question suivante : faut-il refuser à la superstition toute base réelle ? est-il bien certain que les phénomènes connus sous les noms d'avertissement, de rêve prophétique, d'expérience télépathique, de manifestation de forces suprasensibles, etc., ne soient que de simples produits de l'imagination, sans aucun rapport avec la réalité ? Loin de moi l'idée de formuler un jugement aussi rigoureux et absolu sur des phénomènes dont l'existence a été attestée même par des hommes très éminents au point de vue intellectuel. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est que leur étude n'est pas achevée et qu'ils ont besoin d'être soumis à de nouvelles recherches, plus approfondies. Et il est même permis d'espérer que les données que nous commençons à posséder sur les processus psychiques inconscients contribueront dans une grande mesure à élucider ces phénomènes, sans que nous soyons obligés d'imposer à nos conceptions actuelles de modifications trop radicales. Et lorsqu'on aura réussi à prouver la réalité d'autres phénomènes encore, ceux, par exemple, qui sont à la base du spiritisme, nous ferons subir à nos « lois » les modifications imposées par ces nouvelles expériences, sans bouleverser de fond en comble l'ordre des choses et les liens qui les rattachent les unes aux autres.

En restant dans les limites de ces considérations, je ne puis donner aux questions formulées plus haut qu'une réponse subjective,

c'est-à-dire fondée sur mon expérience personnelle. Je suis obligé d'avouer que je fais partie de cette catégorie d'hommes indignes devant lesquels les esprits suspendent leur activité et auxquels le suprasensible échappe, de sorte que je ne me suis jamais trouvé capable d'éprouver quoi que ce soit qui pût faire naître en moi la croyance aux miracles. Comme tous les hommes, j'ai eu des pressentiments et éprouvé des malheurs, mais il n'y a jamais eu coïncidence entre les uns et les autres, c'est-à-dire que les pressentiments n'ont jamais été suivis de malheurs et que les malheurs n'ont jamais été précédés de pressentiments. Lorsque, jeune homme, j'habitais une grande ville étrangère, seul et loin des miens, il m'a souvent semblé entendre subitement prononcer mon nom par une voix connue et chère et je notais le moment précis où s'était produite l'hallucination, pour me renseigner auprès des miens sur ce qui s'était passé chez eux à ce moment-là. On me répondait chaque fois qu'il ne s'était rien passé. En revanche, il m'est arrivé plus tard de causer tranquillement et sans le moindre pressentiment avec un malade, alors que mon enfant était sur le point de mourir d'une hémorragie. Aucun des pressentiments, d'ailleurs, dont m'ont fait part mes malades n'a jamais pu acquérir à mes yeux la valeur d'un phénomène réel.

La croyance aux rêves prophétiques compte beaucoup de partisans, parce qu'elle peut s'appuyer sur le fait que beaucoup de choses revêtent plus tard dans la réalité l'aspect que le désir leur avait donné pendant le rêve. À cela il n'y a rien d'étonnant, et d'ailleurs la crédulité des rêveurs néglige très volontiers les écarts souvent considérables qui existent entre la chose rêvée et la chose réalisée. Une malade intelligente et ayant horreur du mensonge a livré un jour à mon analyse un bel exemple d'un rêve qu'on peut avec raison qualifier de prophétique. Elle avait rêvé avoir rencontré, devant tel magasin, situé dans telle rue, son ancien ami et médecin ; or, ayant le lendemain matin une course à faire dans le centre de la

ville, elle rencontra effectivement ce monsieur à l'endroit précis où elle l'avait vu dans le rêve. Je lui fis remarquer que cette singulière coïncidence était restée sans aucun rapport avec les événements de sa vie ultérieure, qu'il était donc impossible de lui trouver une justification dans les faits qui l'avaient suivie.

Un examen a permis de l'établir : rien ne prouvait que la dame se soit souvenue de son rêve dès le matin, c'est-à-dire avant la rencontre. Elle consentit volontiers à considérer avec moi la situation comme dépourvue de tout caractère miraculeux et à n'y voir qu'un problème psychologique intéressant. Elle traverse un matin une certaine rue, rencontre devant un certain magasin son ancien médecin et, en le voyant, elle se croit convaincue d'avoir rêvé la nuit précédente qu'elle a rencontré ce médecin au même endroit. L'analyse a pu montrer avec beaucoup de vraisemblance comment s'était formée chez elle cette conviction, à laquelle on ne peut, d'une façon générale, refuser un certain degré de sincérité. Une rencontre dans un endroit déterminé, après une attente préalable, n'est autre chose qu'un rendez-vous. La vue du vieux médecin a évoqué chez elle le souvenir du temps jadis où les rendez-vous avec une troisième personne, dont ce médecin était également l'ami, ont joué dans sa vie un rôle très important. Elle a conservé des relations avec cette troisième personne et l'avait attendue en vain le jour qui avait précédé le rêve. Si je pouvais donner ici tous les détails de cette situation, il me serait facile de montrer que l'illusion du rêve prophétique, qui s'est formée à la vue de l'ancien ami, équivaut à peu près au discours suivant : « Ah, cher docteur, vous me rappelez maintenant le bon vieux temps, alors que je n'attendais jamais N. en vain et qu'il était fidèle aux rendez-vous. »

Voici un exemple personnel de cette « coïncidence singulière », qui consiste à rencontrer une personne à laquelle on vient justement de penser. Par sa simplicité et sa facilité d'interprétation, cet exemple peut être considéré comme un cas-modèle. Quelques jours

après avoir reçu le titre de professeur qui, dans les États monarchiques, confère une grande autorité, je me laisse, au cours d'une promenade en ville, absorber par une rêverie enfantine dans laquelle je formais des projets de vengeance contre les parents d'une de mes anciennes malades. Ces parents m'avaient appelé, quelques mois auparavant, auprès de leur petite fille chez laquelle s'était produit, à la suite d'un rêve, un phénomène obsessionnel intéressant. Ce cas, dont je cherchais à établir la genèse, m'intéressait beaucoup ; mais le traitement que j'avais proposé ne fut pas accepté par les parents qui me firent comprendre qu'ils avaient l'intention de s'adresser à une célébrité étrangère, traitant par l'hypnose. Je rêvais donc qu'après l'échec complet de cette tentative, les parents me priaient d'appliquer mon traitement à moi, disant qu'ils avaient maintenant pleine confiance, etc. Mais moi, je répondais : « Ah oui, maintenant que je suis professeur vous avez confiance. Le titre n'a rien ajouté à mes connaissances. Puisque vous ne vouliez pas de moi, lorsque j'étais « docent », vous vous passerez de moi aujourd'hui que je suis professeur. » Tout à coup ma rêverie est interrompue par un salut lancé à haute voix : « Bonjour, Monsieur le Professeur ! » Je lève la tête et qui vois-je ? Les parents de mon ancienne malade dont je venais de me venger en repoussant les offres. Il m'a suffi d'un instant de réflexion pour constater qu'il n'y avait dans cette coïncidence rien de miraculeux, J'étais dans une rue droite, large, peu fréquentée, le couple venait dans ma direction ; en jetant devant moi un rapide regard, alors qu'ils étaient à une vingtaine de pas, j'ai certainement aperçu et reconnu leurs visages, mais, comme il arrive dans une hallucination négative, j'ai écarté cette perception, pour les motifs affectifs qui se sont manifestés dans la rêverie, laquelle a surgi avec toutes les apparences de la spontanéité.

Je rapporte, d'après M. Otto Rank, un autre cas d' « explication d'un prétendu pressentiment » (Zentralbl. *f. Psychoanal.,* 11, 5) :

« Il y a quelque temps, j'ai fait moi-même l'expérience d'une variante bizarre de cette « miraculeuse coïncidence » qui consiste à rencontrer une personne à laquelle on vient justement de penser. Je me rends la veille de Noël à la Banque d'Autriche-Hongrie pour échanger, en vue des étrennes, un billet de dix couronnes contre dix pièces de 1 couronne en argent. Plongé dans des rêves ambitieux liés au contraste entre la maigre somme que j'allais toucher et les énormes masses d'argent accumulées dans la banque, je débouche dans la petite rue où est située cette dernière. Je vois devant le portail une automobile ; beaucoup de gens entrent dans la banque et en sortent. Je me demande si les employés auront le temps de s'occuper de mes couronnes ; je ferai d'ailleurs vite ; je déposerai le billet et je dirai : « Donnez-moi de *l'or,* s'il vous plaît. » J'aperçois aussitôt mon erreur : c'est de *l'argent* que je dois demander ; et je sors de ma rêverie. Je suis à quelques pas de l'entrée et je vois venir au-devant de moi un jeune homme que je crois connaître, mais je que ne puis encore reconnaître avec certitude, à cause de ma myopie, Lorsqu'il s'approche davantage, je reconnais en lui un camarade d'école de mon *frère,* nommé Gold (or), frère lui-même d'un écrivain connu, sur l'appui duquel j'avais beaucoup compté au début de ma carrière littéraire. Cet appui m'a manqué et, avec lui, le succès matériel espéré qui m'avait préoccupé dans ma rêverie, pendant que je me rendais à la banque. Plongé dans mes rêveries, j'ai donc dû percevoir, sans m'en rendre compte, l'approche de M. Gold, ce qui, dans ma conscience rêvant de succès matériels, s'est manifesté sous la forme de la décision que j'avais prise de demander au caissier de l'or (Gold), à la place de l'argent qui est de valeur moindre. D'autre part, le fait paradoxal que mon inconscient a été capable de percevoir un objet que l'œil n'a reconnu que plus tard s'explique par un « complexe » (Bleuler) particulier qui, orienté vers des choses matérielles, dirigeait mes pas, à l'exclusion de toute autre préoccupation, vers le bâtiment où s'effectuait l'échange entre or et billets de banque. »

On rattache encore au domaine du miraculeux et du mystérieux la bizarre sensation qu'on éprouve à certains moments et dans certaines situations et qui fait qu'on croit avoir déjà vu ce qu'on voit, s'être déjà trouvé une fois dans la même situation, sans toutefois pouvoir se rappeler quand et dans quelles conditions. Je sais que je m'exprime très improprement, en qualifiant de sensation ce qu'on éprouve dans ces moments-là. Il s'agit plutôt d'un jugement, et d'un jugement cognitif ; mais ces ras n'en présentent pas moins un caractère particulier, et l'on ne doit pas négliger le fait de l'impossibilité de se souvenir de ce que l'on cherche. J'ignore si l'on s'est sérieusement servi de ce phénomène du « déjà vu », pour en faire un argument prouvant une existence psychique antérieure de l'individu ; mais les psychologues se sont intéressés à ce phénomène et se sont livrés aux spéculations les plus variées à propos de cette énigme. Aucune des explications proposées ne me paraît correcte, car toutes ne tiennent compte que des détails qui accompagnent le phénomène et des conditions qui le favorisent. La plupart des psychologues actuels négligent complètement les processus psychiques qui, à mon avis, sont seuls susceptibles de fournir l'explication du « déjà vu » - je veux parler des rêveries inconscientes.

Je crois qu'on a tort de qualifier d'illusion la sensation du « déjà vu et déjà éprouvé ». Il s'agit réellement, dans ces moments-là, de quelque chose qui a déjà été éprouvé ; seulement, ce quelque chose ne peut faire l'objet d'un souvenir conscient, parce que l'individu n'en a jamais eu conscience. Bref, la sensation du « déjà vu » correspond au souvenir d'une rêverie inconsciente. Il y a des rêveries (rêves éveillés) inconscientes, comme il y a des rêveries conscientes, que chacun connaît par sa propre expérience .

Je sais que le sujet mériterait une discussion approfondie ; mais je ne donnerai ici que l'analyse d'un seul cas de « déjà vu », et encore parce que la sensation a été remarquable par son intensité et

sa durée. Une dame, aujourd'hui âgée de 37 ans, prétend se rappeler de la façon la plus nette qu'étant venue, à l'âge de 12 ans et demi, en visite chez des amies habitant la campagne, elle eut la sensation, en entrant pour la première fois dans le jardin, d'y avoir déjà été. La même sensation se renouvela, lorsqu'elle entra dans les appartements, de sorte qu'elle savait d'avance quelle pièce serait la suivante, quel coup d'œil on aurait de cette pièce, etc. Il résulte de tous les renseignements recueillis que c'était bien pour la première fois qu'elle voyait et la maison et le jardin. La dame qui racontait cela, n'en cherchait pas l'explication psychologique, mais voyait dans la sensation qu'elle avait éprouvée alors un pressentiment prophétique du rôle que ces amies devaient jouer plus tard dans sa vie affective. Mais en réfléchissant aux circonstances dans lesquelles s'est produit ce phénomène, nous trouvons facilement les éléments de son explication. Lorsque cette visite fut décidée, elle savait que ces jeunes filles avaient un frère unique, gravement malade. Elle put le voir pendant son séjour là-bas, lui trouva très mauvaise mine et se dit qu'il ne tarderait pas à mourir. Or, son unique frère à elle avait eu, quelques mois auparavant, une diphtérie grave ; pendant sa maladie, elle fut éloignée de la maison et séjourna pendant plusieurs semaines chez une parente. Elle croit se rappeler que son frère l'avait accompagnée dans cette visite à la campagne ; elle pense même que ce fut sa première grande sortie après sa maladie. Ses souvenirs sur ces points sont d'ailleurs singulièrement vagues, alors qu'elle se rappelle parfaitement tous les autres détails, et notamment la robe qu'elle portait ce jour-là. Il suffit d'un peu d'expérience pour deviner que l'attente de la mort de son frère a alors joué un grand rôle dans la vie de cette jeune fille et que cette attente n'a jamais été consciente, ou bien a subi un refoulement énergique a la suite de l'heureuse issue de la maladie. Dans le cas contraire (si son frère était mort), elle aurait été obligée de mettre une autre robe, et notamment une robe de deuil. Elle retrouve chez ses amies une situation analogue : un frère unique, en danger de mort (il est

d'ailleurs mort peu après). Elle aurait dû se souvenir consciemment qu'elle s'était trouvée elle-même dans cette situation quelque mois auparavant ; mais empêchée d'évoquer ce souvenir, parce qu'il était refoulé, elle a transféré sa sensation de souvenir à la maison et an jardin, ce qui lui fit éprouver un sentiment de « fausse reconnaissance », l'illusion d'avoir déjà vu tout cela. Nous pouvons conclure du fait du refoulement que l'attente où elle se trouvait à l'époque de voir son frère mourir avait presque le caractère d'un désir capricieux : elle serait alors restée l'enfant unique. Au cours de la névrose dont elle fut atteinte ultérieurement elle était obsédée de la façon la plus intense par la crainte de voir ses parents mourir, crainte derrière laquelle l'analyse a pu, comme toujours, découvrir un désir inconscient ayant le même contenu.

En ce qui concerne les quelques rares et rapides sensations de « déjà vu » que j'ai éprouvées moi-même, j'ai toujours réussi à leur assigner pour origine les constellations affectives du moment. « Il s'agissait chaque fois du réveil de conceptions et de projets imaginaires (inconnus et inconscients) qui correspondait, chez moi, au désir d'obtenir une amélioration de ma situation [99]. »

V. Un de mes collègues, possédant une vaste culture philosophique, auquel j'ai eu récemment l'occasion d'exposer

99 Cette explication du « déjà *vu » n'a* encore reçu l'adhésion que d'un seul *observateur. Le Dr* Ferenczi, auquel la troisième édition de ce livre doit tant de précieuses contributions, m'écrit : « J'ai pu me convaincue, aussi bien sur moi-même que sur d'autres, que le sentiment inexplicable de « *déjà vu » peut* être ramené à des rêveries inconscientes dont on garde le souvenir inconscient dans une situation donnée. Chez un de mes malades, *les* choses semblaient se passer autrement, mais en réalité d'une façon tout à fait analogue. Ce sentiment se reproduisait chez lui fréquemment, mais il a été possible de trouver chaque fois qu'il provenait d'un rêve refoulé ou d'une fraction de rêve refoulé de la nuit précédente. Il semble donc que le « *déjà vu » peut* avoir sa source non seulement dans les rêves éveillés, mais aussi dans les rêves nocturnes. » (J'ai appris plus tard que Grasset a donné en 1904 une explication du phénomène se rapprochant sensiblement de la mienne).

quelques exemples d'oubli de noms accompagnés de leur analyse, s'est empressé de me répondre : « C'est très beau ; mais chez moi l'oubli de noms se produit autrement. » La réponse est trop facile ; je ne crois pas que mon collègue ait jamais songé à faire J'analyse d'un oubli de nom ; il ne put d'ailleurs pas me dire comment se produisaient chez lui ces oublis. Mais sa remarque touche à un problème que beaucoup de personnes sont tentées de considérer comme ayant une importance capitale. L'explication des actes manqués et accidentels que nous proposons a-t-elle une portée générale ou ne vaut-elle que pour des cas isolés ? Et, dans ce dernier cas, dans quelles conditions peut-elle être étendue aux phénomènes ayant un mode de production différent ? Mon expérience et mes observations personnelles ne me permettent pas de répondre à cette question. Je puis seulement affirmer que les rapports que j'ai établis dans cet ouvrage sont loin d'être rares, car toutes les fois que je les ai recherchés, soit dans des cas me concernant personnellement, soit dans des exemples se rapportant à mes malades, j'ai pu en constater la réalité ou, dans les cas les moins favorables, trouver de bonnes raisons d'admettre cette réalité. Il n'est pas étonnant que l'on ne trouve pas toujours et dans tous les cas le sens caché d'un acte symptomatique, car il faut se rappeler le rôle décisif que jouent souvent les résistances intérieures qui, selon la force et l'intensité qu'elles possèdent, s'opposent plus ou moins à la solution du problème recherchée par l'analyse. Il n'est pas davantage possible d'interpréter chaque rêve, sans exception, qu'on fait soi-même ou que fait un malade ; il suffit, pour que la portée générale de la théorie se trouve confirmée, de pouvoir pénétrer un peu plus loin, aussi loin que possible, dans l'ensemble caché. Tel rêve qui se montre réfractaire à l'analyse, lorsqu'on veut la tenter dès le lendemain, laisse souvent révéler son mystère une semaine ou un mois après, lorsqu'un changement réel survenu dans l'intervalle, a diminué les forces des facteurs psychiques en lutte entre eux. On peut en dire autant de l'explication dos actes accidentels et

symptomatiques ; l'exemple de l'erreur citée plus haut : « en tonneau à travers l'Europe », m'a fourni l'occasion de montrer comment un symptôme d'abord inexplicable devient accessible à l'analyse, lorsque l'intérêt réel pour les idées refoulées subit une réduction. Tant qu'il était possible que mon frère reçoive avant moi le titre tant convoité, cette erreur de lecture a résisté à toutes les tentatives d'analyse ; mais le jour où j'eus la certitude que ce fait ne se produirait pas, j'ai trouvé le chemin qui devait me conduire à la solution de l'énigme. Il serait donc inexact d'affirmer que tous les cas qui résistent à l'analyse sont produits à la faveur de mécanismes autres que ceux que nous indiquons ; pour que cette affirmation soit vraie, elle devrait pouvoir s'appuyer sur d'autres arguments que les arguments purement négatifs. Il est probable que, même chez les hommes normaux, la tendance à croire à la possibilité d'une autre explication des actes symptomatiques et accidentels ne repose sur aucune base réelle ; cette tendance n'est, à son tour, qu'une manifestation de ces mêmes forces psychiques qui ont produit le mystère et qui, pour cette raison, s'efforcent de le maintenir et s'opposent à son éclaircissement.

Nous ne devons pas oublier, d'autre part, que les idées et tendances refoulées ne trouvent pas dans les actes symptomatiques et accidentels une expression complète. Les conditions techniques qui rendent possible ce glissement, cette dérivation des innervations doivent exister indépendamment de ces actes ; mais ces conditions sont utilisées volontiers par l'intention de l'idée refoulée d'acquérir une expression consciente. Quelles sont les relations structurelles et fonctionnelles qui se prêtent à cette intention des idées refoulées ? Philosophes et philologues se sont efforcés de les rechercher et de les établir pour les cas de *lapsus linguae*. Si nous distinguons ici, parmi les conditions des actes symptomatiques et accidentels, entre le motif inconscient et les relations physiologiques et psychologiques qui viennent lui prêter leur appui, il reste encore à résoudre la

question de savoir si, dans les limites de la santé, il existe encore d'autres facteurs qui, à l'instar du motif inconscient et à sa place, sont capables d'utiliser les mêmes relations pour produire des actes symptomatiques et accidentels. La discussion de cette question dépasse le cadre que nous nous sommes assigné.

Il n'entre d'ailleurs pas dans mes intentions d'aggraver les différences, déjà assez grandes, qui existent entre la conception psychanalytique et la conception courante des actes manqués. Je préfère attirer l'attention sur des cas où ces différences se trouvent plutôt atténuées. Dans les cas les plus simples et les moins accentués de lapsus de la parole et de l'écriture, où il s'agit d'une simple fusion de mots où d'une omission de mot ou de lettres, les interprétations compliquées ne sont pas de mise. Du point de vue de la psychanalyse, il faut affirmer qu'il s'agit dans ces cas d'un trouble quelconque de l'intention, mais on se trouve dans l'impossibilité de dire quelle est l'origine du trouble et quel est le but auquel il vise. Il n'a d'ailleurs réussi qu'à manifester son existence. Dans ces mêmes cas, on constate l'intervention de facteurs dont nous n'avons jamais nié l'existence et qui, comme la ressemblance phonétique et certaines associations psychologiques, ne peuvent que favoriser la production du lapsus. Mais, du point de vue scientifique, il est raisonnable d'exiger que ces cas rudimentaires de lapsus de la parole ci : de l'écriture soient jugés d'après des cas plus prononcés et mieux accentués, dont l'examen a fourni des indications d'une justesse incontestable sur le déterminisme des actes manqués.

VI. Depuis nos considérations sur les lapsus de la parole, nous nous sommes contenté de montrer que les actes manqués ont une motivation cachée, et nous nous sommes servi de la psychanalyse pour nous frayer une voie vers la connaissance de cette motivation. Quant à la nature générale et aux particularités des facteurs psychiques qui s'expriment dans les actes manqués, nous ne nous en sommes guère occupé jusqu'à présent ou, du moins, nous n'avons

pas essayé de les définir de plus près de et rechercher les lois auxquelles elles obéissent. Nous ne nous proposons pas d'épuiser ici le sujet, car les premiers pas que nous ferions dans cette voie nous montreraient qu'il doit être abordé par un autre côté. On peut, à ce propos, formuler plusieurs questions que je me bornerai à citer en en montrant la portée :

1° Quel est le contenu et quelle est l'origine des idées et tendances qui s'expriment dans les actes accidentels et symptomatiques ?

2° Quelles sont les conditions nécessaires pour qu'une idée ou une tendance soit obligée de recourir, pour s'exprimer, à cet expédient ?

3° Peut-on établir des rapports constants et univoques entre le genre de l'acte manqué et les qualités de l'idée ou de la tendance qui s'exprime dans cet acte ?

Je commencerai par citer quelques matériaux susceptibles de fournir les éléments d'une réponse à la troisième de ces questions. En discutant les exemples de lapsus de la parole, nous avons jugé nécessaire de dépasser le contenu du discours intentionnel et de chercher la cause du trouble de la parole en dehors de l'intention. Dans un certain nombre de cas la personne ayant commis le lapsus était parfaitement consciente de sa cause. Dans les cas en apparence les plus simples et les plus manifestes, c'était un autre concept, mais à peu près semblable au point de vue phonétique, qui était venu troubler l'expression, sans qu'on puisse savoir pourquoi le concept avait réussi à supplanter le premier (les « contaminations » de Meringer et Mayer). Dans un autre groupe de cas, l'élimination d'un concept étai, motivée par une considération qui n'avait cependant pas été assez forte pour rendre l'élimination complète (voir le lapsus : z*um Vorschwein gekommen) :* ici encore la personne ayant commis le lapsus a conscience du concept refoulé. C'est seulement à propos des cas faisant partie du troisième groupe qu'on peut dire

sans restriction que l'idée perturbatrice ne se confond pas avec l'idée intentionnelle et qu'on peut établir, entre l'un et l'autre, une distinction essentielle. Ou l'idée perturbatrice se rattache à l'idée troublée en vertu d'une association (trouble par contradiction interne), ou bien il n'existe, entre les deux idées, aucune affinité interne, le mot « troublée » étant rattaché à l'idée perturbatrice, souvent inconsciente, en vertu d'une association *extérieure,* le plus souvent bizarre. Dans les exemples que j'ai cités et qui sont empruntés à ma pratique psychanalytique, tout le discours se trouvait sous l'influence d'une idée, devenue active au moment où le discours était prononcé, mais complètement inconsciente, et qui trahissait son existence soit par le trouble même qu'elle provoquait *(KLAPPERschlange* (serpent à sonnettes) - KLEOPATRA), soit par une influence indirecte, en permettant aux différentes parties du discours conscient et intentionnel de se troubler réciproquement *(durch die* ASE NATMEN au lieu de *durch die* NASE ATMEN (respirer par le nez) ; lapsus né à propos du nom d'une rue, HASENAUERstrasse, et en association avec le souvenir relatif à une Française). Les idées réprimées ou inconscientes pouvant donner naissance à un lapsus ont les origines les plus diverses. Cette rapide revue ne nous permet de formuler aucune conclusion générale sur cette question.

L'examen comparé des exemples d'erreurs de lecture et de *lapsus calami* aboutit aux mêmes résultats. Dans certains cas l'erreur semble résulter, comme les lapsus de la parole, d'un travail de condensation dont les motifs nous échappent. Mais il serait très intéressant de savoir si certaines conditions ne doivent pas être remplies pour qu'une pareille condensation, qui est de règle dans le travail du rêve, mais qui n'est jamais complète dans l'état de veille, se produise. Les exemples que nous connaissons ne nous fournissent là-dessus aucune indication. Mais je m'inscris d'avance en faux contre la conclusion d'après laquelle il n'y aurait pas de conditions de ce genre, sauf un certain relâchement de l'attention consciente ;

je sais en effet d'une autre source que ce sont précisément les actes automatiques qui se distinguent par leur correction et leur sûreté. Je suis plutôt enclin à croire qu'ici, comme cela arrive souvent en biologie, les phénomènes normaux et se rapprochant de la normale représentent des objets d'étude moins favorables que les phénomènes anormaux. Ce qui reste obscur, lorsqu'on essaie d'expliquer ces troubles, qui sont les plus légers, doit, à mon avis, s'éclairer grâce à l'étude de troubles plus graves.

Même en ce qui concerne les erreurs de lecture et d'écriture, les exemples ne manquent pas où une motivation éloignée et compliquée paraît probable. « En tonneau à travers l'Europe » est une erreur de lecture qui s'explique par l'influence d'une idée éloignée, n'ayant rien de commun avec la lecture comme telle, une idée ayant son origine dans un sentiment d'ambition et de jalousie et utilisant le double sens du mot *Beförderung* (moyen de transport, avancement) pour se rattacher aux choses indifférentes et anodines qui faisaient l'objet de la lecture. Dans le cas *Burckhard,*c'est le nom lui-même qui résulte d'une pareille substitution de sens.

Il est incontestable que les troubles de la parole se produisent plus facilement et exigent l'intervention de forces perturbatrices dans une mesure moindre que les troubles des autres fonctions psychiques.

On se trouve placé sur un terrain différent, lorsqu'on analyse les oublis au sens propre du mot, c'est-à-dire les oublis portant sur des événements passés (on pourrait, à la rigueur, ranger à part l'oubli de noms propres et de mots étrangers, sous la rubrique d' « insuffisances momentanées de la mémoire » ; et l'oubli de projets, sous la rubrique d' « omissions »). Les conditions fondamentales du processus normal qui aboutit à l'oubli sont

inconnues [100]. Il est bon qu'on sache aussi que tout ce qu'on considère comme oublié ne l'est pas. Notre explication ne se rapporte qu'aux cas où l'oubli suscite notre étonnement, puisqu'il enfreint la règle d'après laquelle seul ce qui est dépourvu d'importance peut être oublié, tandis que ce qui est important subsiste dans la mémoire. L'analyse des cas d'oubli qui nous semblent requérir une explication spéciale révèle toujours et dans tous les cas que le motif de l'oubli consiste dans une répugnance à se souvenir de quelque chose qui est susceptible d'éveiller une sensation pénible. Nous en arrivons ainsi à soupçonner que ce motif cherche à s'affirmer d'une façon générale dans la vie psychique, mais qu'il lui est souvent empêché de s'exprimer, à cause des forces

100En ce qui concerne le mécanisme de l'oubli proprement dit, je puis donner les indications suivantes : les matériaux de nos souvenirs sont sujets, d'une façon générale, à deux influences : la condensation et la déformation. La déformation est l'œuvre des tendances qui règnent dans la vie psychique et elle frappe surtout les traces de souvenirs ayant conservé une force effective et qui, pour cette raison, résistent davantage à la condensation, sans manifester aucune résistance ; mais dans certains cas la déformation frappe également les matériaux indifférents qui n'ont pas reçu satisfaction au moment où ils se sont manifestés. Comme ces processus de condensation et de déformation s'étendent sur une longue durée, pendant laquelle tous les nouveaux événements contribuent à la transformation du contenu de la mémoire, nous croyons généralement que c'est le temps qui rend les souvenirs incertains et vagues. Il est plus que probable que le temps comme tel ne joue aucun rôle dans l'oubli. En analysant les traces de souvenirs refoulés, on peut constater que la durée ne leur imprime aucun changement. L'inconscient se trouve, d'une façon générale, en dehors du temps. Le caractère le plus important et le plus étrange de la fixation psychique consiste dans le fait que les impressions subsistent non seulement telles qu'elles ont été reçues, quant à leur nature, mais aussi en maintenant toutes les formes qu'elles ont revêtues au cours de leur développement ultérieur : particularité qui ne se laisse expliquer par aucune comparaison avec ce qui se passe dans les autres sphères de la vie. C'est ainsi que, d'après la théorie, tout état antérieur du contenu de la mémoire peut être évoqué en qualité de souvenir, alors même que tous les éléments qui conditionnaient ses relations primitives ont été remplacés par de nouveaux éléments.

opposées auxquelles il se heurte. L'étendue et l'importance de ce manque d'empressement à se souvenir d'impressions pénibles méritent un examen psychologique approfondi ; et il est impossible d'envisager indépendamment de cet ensemble plus vaste la question de savoir quelles sont les conditions particulières qui, dans chaque cas donné, favorisent la réalisation de la tendance générale à l'oubli.

Dans l'oubli de projets, c'est un autre facteur qui vient occuper le premier plan. Le conflit, que nous soupçonnons seulement, tant qu'il s'agit du refoulement de souvenirs pénibles, devient ici manifeste, et l'analyse révèle toujours l'existence d'une contre-volonté qui s'oppose au sujet, sans le supprimer. Comme dans les actes manqués dont il a été question plus haut, on reconnaît ici deux genres de processus psychiques : la contre-volonté peut se dresser directement contre le projet (lorsqu'il s'agit de desseins de quelque importance), ou bien (comme c'est le cas des projets indifférents) elle ne présente aucune affinité avec le projet comme tel, auquel elle ne se rattache qu'en vertu d'une association purement extérieure.

Le même conflit caractérise le phénomène de la méprise. L'impulsion qui se manifeste par le trouble de l'action est souvent une contre-impulsion ; mais plus souvent encore il s'agit d'une impulsion tout à fait étrangère, qui profite seulement de l'occasion pour se manifester, lors de l'accomplissement de l'acte, en troublant ce dernier. Les cas où les troubles résultent d'une contradiction interne sont les plus importants et se rapportent également à des actes plus importants.

Enfin, dans les actes symptomatiques et accidentels, le conflit intérieur joue un rôle de plus en plus effacé. Ces manifestations, auxquelles la conscience attache une importance insignifiante, lorsqu'elles ne lui échappent pas tout à fait, servent ainsi à exprimer les tendances inconscientes ou refoulées les plus variées ; elles constituent le plus souvent une représentation symbolique de rêves et de désirs.

En réponse à la première question concernant l'origine des idées et des tendances qui s'expriment dans les actes manqués, on peut dire que dans une certaine catégorie de cas les idées perturbatrices viennent des tendances. Égoïsme, jalousie, hostilité, tous les sentiments et toutes les impulsions comprimés par l'éducation morale, utilisent souvent chez l'homme le chemin qui aboutit à l'acte manqué, pour manifester d'une façon ou d'une autre leur puissance incontestable, mais non reconnue par les instances psychiques supérieures. Cette liberté tacitement accordée aux actes manqués et accidentels correspond pour une bonne part à une tolérance commode à l'égard de ce qui est immoral. Parmi ces tendances refoulées, les courants sexuels jouent un rôle qui est loin d'être négligeable. Si, dans les exemples que j'ai cités au cours de cet ouvrage, l'analyse n'a réussi à dégager le facteur sexuel que dans quelques cas très rares, cela tient uniquement au choix des matériaux. Comme ces exemples se rapportent pour la plupart à ma propre vie psychique, ce choix ne pouvait être que partial et viser à exclure tout ce qui pouvait être en rapport avec le domaine sexuel. Dans d'autres cas, les idées perturbatrices semblent provenir d'objections et de considérations tout à fait anodines.

Nous voilà en mesure de répondre à la deuxième des questions formulées plus haut : quelles sont les conditions psychologiques requises pour qu'une idée, au lieu de s'exprimer pleinement et franchement, revête une forme pour ainsi dire parasitaire, se présente comme une modification et un trouble d'une autre idée ? Les exemples les plus typiques d'actes manqués indiquent que nous devons chercher ces conditions dans un rapport avec la conscience, dans le caractère plus ou moins accentué de l'élément ou des éléments refoulés. Mais, en suivant la série des exemples, nous voyons ce caractère se résoudre en nuances de plus en plus vagues. Le désir de se débarrasser de quelque chose qui nous prend un temps inutile, la considération qu'une idée donnée ne présente, à

proprement parler, aucun rapport avec le but que nous poursuivons - ces motifs, et d'autres du même genre, semblent jouer dans le refoulement de l'idée (qui ne peut alors s'exprimer que sou ; la forme du trouble d'une autre idée) le même rôle que la condamnation morale d'une tendance anti-sociale ou qu'une idée provenant d'un ensemble inconscient. Ce n'est pas ainsi que nous pouvons saisir la nature générale du déterminisme des actes manqués et accidentels. Un seul fait important se dégage de ces recherches - plus la motivation d'un acte manqué est anodine, moins l'idée qui s'exprime par cet acte est choquante et, par conséquent, moins elle est inaccessible à la conscience, plus il est facile de résoudre le phénomène lorsqu'on lui prête une attention suffisante ; les lapsus les plus légers sont aussitôt remarqués et spontanément corrigés. Mais dans les cas où les actes manqués sont motivés par des tendances réellement refoulées, une analyse approfondie devient nécessaire, et se heurte parfois à de grandes difficultés et peut dans certains cas échouer.

La conclusion qui se dégage de ce que nous venons de dire est que si l'on veut obtenir des notions satisfaisantes sur les conditions psychologiques des actes manqués et accidentels, il faut orienter les recherches dans une autre direction et suivre une autre voie. Le lecteur indulgent est donc prié de ne voir dans ces considérations que des fragments artificiellement détachés d'un ensemble plus vaste, d'une démonstration plus complète.

VII. Quelques mots seulement encore, à titre d'indication relative à la direction qu'il faut suivre pour arriver à cet ensemble plus vaste. Le mécanisme des actes manqués et accidentels, tel qu'il s'est révélé à nous grâce à l'application de l'analyse, montre, dans ses points essentiels, une grande analogie avec le mécanisme qui préside à la formation de rêves, tel que je l'ai décrit dans le chapitre « Travail du rêve » de mon livre sur La *Science des rêves.* De part et d'autre on trouve des condensations et des formations de compromis

(contaminations) ; la situation est la même, c'est-à-dire qu'elle est caractérisée par le fait que des idées inconscientes arrivent à s'exprimer à titre de modifications d'autres idées, en suivant des voies inaccoutumées, indépendamment des associations extérieures. Les inconséquences, les absurdités et les erreurs inhérentes au contenu du rêve, et à cause desquelles on hésite souvent à voir dans le rêve le produit d'une fonction psychique, se produisent de la même façon, bien qu'avec une utilisation plus libre des moyens existants, que les erreurs courantes de notre vie de tous les jours ; *ici comme là l'apparence de fonction incorrecte s'explique par l'interférence particulière de deux ou plusieurs actes corrects.* De cette analogie se dégage une conclusion importante : le mode de travail particulier dont nous voyons la manifestation la plus frappante dans le contenu du rêve, ne s'explique pas uniquement par l'état de sommeil de la vie psychique, puisque nous observons des manifestations de ce même mode de travail jusque dans la vie éveillée. Cette considération nous interdit également d'assigner pour conditions à ces processus psychiques, anormaux et bizarres en apparence, une profonde dissociation de l'activité psychique ou des états morbides de la fonction [101].

Mais nous pouvons formuler un jugement correct sur le travail particulier qui aboutit aussi bien aux actes manqués qu'aux images dont se compose un rêve, si nous tenons compte de ce fait, scientifiquement établi, qui les symptômes psychonévrotiques, et plus spécialement les formations psychiques de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle, reproduisent dans leur mécanisme tous les traits essentiels de ce mode de travail. Mais nous avons encore un intérêt tout particulier à considérer les actes manqués, accidentels et symptomatiques, à la lumière de cette dernière analogie. En les mettant sur le même rang que les manifestations des psychonévroses, que les symptômes névrotiques, nous donnons un sens et une base à deux affirmations qu'on entend souvent répéter, à

101Voir Traumdeutung, p. 362 (p. 449 de la 5e édition).

savoir qu'entre l'état nerveux normal et le fonctionnement nerveux anormal, il n'existe pas de limite nette et tranchée et que nous sommes tous plus ou moins névrosés. Il n'est pas besoin d'avoir une grande expérience médicale pour imaginer plusieurs types de cette nervosité plus ou moins ébauchée, plusieurs « formes frustes » des névroses : des cas aux symptômes peu nombreux ou se manifestant à des intervalles éloignés ou avec une intensité atténuée, donc des cas aux manifestations pathologiques atténuées quant au nombre, à l'intensité et à la durée ; il se peut qu'on ne réussisse pas à découvrir précisément te type qui forme la phase de transition la plus fréquente de l'état normal à l'état pathologique. Le type dont nous nous occupons et dont les manifestations pathologiques consistent en actes manqués et symptomatiques, se distingue précisément par le fait que les symptômes se rapportent aux fonctions psychiques les moins importantes, alors que tout ce qui peut prétendre à une valeur psychique supérieure s'accomplit sans le moindre trouble. La localisation contraire des symptômes, c'est-à-dire leur manifestation par les fonctions psychiques les plus importantes, au point de vue individuc1 et social, est propre aux cas de névrose grave et caractérise ces cas mieux que la variété et l'intensité des symptômes pathologiques.

Mais le caractère commun aux cas les plus légers comme les plus graves, donc aussi aux actes manqués et accidentels, consiste en ceci : tous les phénomènes en question, sans exception aucune, se ramènent à des matériaux psychiques incomplètement refoulés et qui, bien que refoulés par le conscient, n'ont pas perdu toute possibilité de se manifester et de s'exprimer.

Sigmund Freud

Le rêve et son interprétation

Table des matières

I.

À une époque que nous pouvons nommer préscientifique, l’humanité n’était pas en peine d’interpréter ses rêves. Ceux dont on se souvenait au réveil, on les considérait comme une manifestation bienveillante ou hostile des puissances supérieures, dieux ou démons. Avec l’éclosion de l’esprit scientifique, toute cette ingénieuse mythologie a cédé le pas à la psychologie, et de nos jours tous les savants, à l’exception d’un bien petit nombre, sont d’accord pour attribuer le rêve à l’activité psychique du dormeur lui-même.

Toutefois, l’hypothèse mythologique se trouvant rejetée, il est devenu nécessaire de chercher au rêve de nouvelles interprétations. Dans quelles conditions se produit le rêve ? Quelles sont ses relations avec la vie psychique à l’état de veille ? Comment les excitations venues du dehors sont-elles susceptibles d’influencer le dormeur ? Pourquoi ces détails qui trop souvent répugnent à la pensée de l’homme éveillé, et cette discordance entre les moyens d’expression du rêve et les états affectifs qu’il accompagne ? D’où vient enfin l’instabilité du rêve ? Pourquoi, dès le réveil, est-il rejeté par la pensée comme un élément étranger, et s’efface-t-il, en tout ou en partie, dans la mémoire ? Ces problèmes qui, depuis des siècles, réclament une solution, n’en ont pas trouvé de satisfaisante jusqu’à ce jour.

Le problème qui nous intéresse en premier lieu, celui de la signification du rêve, se présente sous deux aspects : On cherche ce que signifie le rêve au point de vue psychologique et quelle est sa place dans la série des phénomènes psychiques. On veut savoir en outre si le rêve est susceptible d'interprétation et si le contenu du rêve, comme tout autre produit psychique auquel nous serions tentés de l'assimiler, présente un « sens ».

Considérant l'état actuel de la question, nous nous trouvons en présence de trois tendances bien distinctes. La première, qui semble un écho attardé de l'époque où l'on attribuait au rêve une origine surnaturelle, trouve son expression chez un certain nombre de philosophes. Pour eux, la vie du rêve aurait son principe dans un état spécial d'activité psychique ; ce serait une sorte d'ascension de l'âme vers un état supérieur. Telle est, par exemple, l'opinion de Schubert : « Par le rêve, l'esprit se dégage des entraves de la nature extérieure, l'âme échappe aux chaînes de la sensualité. » Sans aller si loin, d'autres affirment pourtant que les rêves sont, par essence, des excitations psychiques ; qu'ils sont des manifestations de certaines forces psychiques[1], que l'état de veille empêche de se développer librement. Il est de fait que dans certains domaines (par exemple celui de la mémoire) la plupart des observateurs attribuent aux manifestations de la vie de rêve une supériorité évidente.

Quant aux médecins qui écrivent sur le rêve, ils professent généralement une opinion diamétralement opposée à celle des philosophes. C'est à peine s'ils accordent au rêve la valeur d'un phénomène psychique. Il serait provoqué, d'après eux, par les excitations corporelles et sensorielles qui viennent au dormeur tant du monde extérieur que de ses propres organes internes. En ce cas, le contenu du rêve serait aussi dépourvu de sens et aussi impossible à interpréter que les notes frappées au hasard sur le clavier par une main inexperte en musique, et la définition du rêve serait

1 *Traumphantasie* de Scherner, Volkelt.

simplement celle-ci : « Un processus matériel toujours inutile et très souvent morbide » (Bing). Tous les signes caractéristiques de la vie de rêve s’expliquent alors par l’activité incohérente de certains groupes de cellules qui restent à l’état de veille dans le cerveau, sous l’empire de ces excitations physiologiques, tandis que le reste de l’organisme est plongé dans le sommeil.

Le sentiment populaire, médiocrement influencé par ces jugements de la science et peu soucieux des origines profondes du rêve, s’obstine dans son antique croyance.

Pour lui, le rêve a un sens, et ce sens renferme une prédiction. Pour la dégager du contenu du rêve qui est trop souvent confus et énigmatique, il est nécessaire de mettre en œuvre certains procédés d’interprétation, et ces procédés consistent généralement à remplacer le contenu du rêve, tel qu’il est resté dans la mémoire, par un autre contenu. La transposition peut se faire en détail, au moyen d’une « clef » qui ne doit pas varier ; on peut aussi remplacer d’un coup l’objet essentiel du rêve par un autre objet dont le premier n’aura été que le symbole.

Les gens sérieux sourient de ces enfantillages, car nous savons tous que « songe est mensonge ».

II.

Quelle ne fut pas ma surprise de m’apercevoir un jour que la plus juste conception du rêve, ce n’est pas chez les médecins qu’il faut la chercher, mais chez les profanes où elle reste encore à demi voilée de superstition ! J’étais arrivé, concernant le rêve, à des conclusions imprévues qui m’avaient été fournies par une nouvelle méthode d’investigation psychologique, la même qui m’a rendu de grands services dans le traitement des angoisses, obsessions, idées délirantes et autres conflits, et qui depuis lors a été adoptée sous le nom de « Psychanalyse » par toute une école de chercheurs. La plupart de ces praticiens n’ont pas été sans reconnaître les nombreuses analogies qui existent entre la vie de rêve et les troubles psychologiques de toutes sortes que l’on observe dans l’état de veille. Il nous a donc paru intéressant d’appliquer aux images du rêve le même procédé d’investigation qui avait fait ses preuves à l’égard des images psychopathiques. Les idées d’angoisse et les idées d’obsession sont étrangères à une conscience normale, exactement comme le sont les rêves à une conscience à l’état de veille ; leur origine comme celle du rêve plonge encore dans l’inconscient. Si l’on a jugé intéressant au point de vue pratique d’étudier la naissance et le développement de ces images psychopathiques, c’est qu’il avait été démontré expérimentalement qu’il suffirait de découvrir les voies inconscientes par où les idées morbides d’un individu rejoignent le reste de son contenu psychique,

pour que le symptôme névrotique soit résolu et que l'idée morbide devienne parfaitement répressible. C'est donc à la psychothérapie qu'est dû le procédé dont je me suis servi pour résoudre le problème du rêve.

Ce procédé est facile à décrire, mais son application exige de l'acquis et de l'habileté. Supposons que l'on ait affaire à un malade atteint d'idée d'angoisse. On l'invitera à fixer son attention sur cette idée, non pas, comme il l'a fait à d'autres moments, pour y rêver, mais pour en scruter clairement toutes les faces et faire part au médecin, sans restriction, de tout ce qui lui viendra à l'esprit. Le malade, le plus souvent, commence par répondre que son attention est incapable de rien saisir. Il faut le démentir et affirmer énergiquement qu'il est impossible que les images lui fassent défaut. Et, de fait, on verra bientôt se produire une foule d'idées et d'associations d'idées ; mais elles seront régulièrement précédées d'une remarque du patient qui les déclarera absurdes ou insignifiantes, ou bien prétendra qu'elles lui sont venues à l'esprit par hasard sans que rien les rattache au thème proposé. On s'aperçoit alors que c'est précisément cette autocritique qui a empêché le malade d'extérioriser ses images ou même d'en prendre conscience. Si l'on peut obtenir de lui que, renonçant à critiquer ses idées, il continue simplement à énoncer toutes les associations qu'un effort soutenu d'attention lui fera venir à l'esprit, on obtient un matériel psychique qui est en relation directe avec l'idée morbide primitive, qui permet de découvrir les associations existant entre cette idée et la vie psychique du malade, et grâce auquel le médecin finira par substituer à l'idée morbide une idée nouvelle exactement adaptée aux exigences psychologiques de son client.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les hypothèses sur lesquelles repose cette expérience, ni les conclusions à tirer du fait qu'elle est infaillible. Qu'il nous suffise de dire qu'en fixant notre attention sur les associations « involontaires », sur celles « qui empêchent de

réfléchir », sur celles que l'autocritique se hâte de rejeter comme trop insignifiantes, nous obtenons, à côté de l'idée morbide, un matériel qui nous permet de la résoudre. Si l'on essaie le procédé sur soi-même, le meilleur moyen de soutenir l'expérience est de noter par écrit, au fur et à mesure qu'elles se présentent, les idées dont on ne s'explique pas l'apparition.

Je voudrais maintenant montrer le résultat auquel on peut arriver en appliquant cette méthode à l'interprétation du rêve. En principe, le premier rêve venu se prêterait également à ma démonstration ; mais je préfère, pour différents motifs, choisir celui que j'ai fait la nuit dernière. Il est court, ce qui nous permet de l'utiliser, et ce que j'en ai retenu est absurde et confus à souhait. Voici le contenu de ce rêve que j'ai noté tout de suite après le réveil :

> *Une réunion à table – ou à table d'hôte. On sert des épinards. Mme E. L. est assise auprès de moi et toute tournée de mon côté. Elle me passe familièrement la main sur le genou. Je fais un geste pour écarter sa main. Alors elle me dit :* « *Vous avez toujours eu de si beaux yeux !* » *Et je distingue confusément quelque chose qui ressemble à un dessin représentant deux yeux, ou bien aux verres d'une paire de lunettes.*

Voilà le rêve, ou du moins, voilà ce que j'ai pu en noter. Je le trouve obscur, insignifiant et quelque peu surprenant. Mme E. L. est une personne avec qui j'ai eu de vagues relations d'amitié et n'en ai, que je sache, jamais désiré d'autres. Il y a longtemps que je ne l'ai pas vue, et je ne crois pas avoir entendu parler d'elle ces derniers temps. Je ne rencontre, dans le processus de ce rêve, aucune trace d'affectivité.

Plus j'y réfléchis, et moins il me semble intelligible. Je vais procéder maintenant à mon examen introspectif et noter, sans parti pris, comme sans critique, les idées qui me viendront. Mais je ne tarde pas à m'apercevoir que ce travail est notablement plus facile si

je décompose d'abord le rêve et ses éléments et si je groupe, autour de ces fragments isolés, les idées qui s'y rattachent.

Réunion, Table ou Table d'hôte. Je me souviens tout d'abord de l'incident qui a clos la soirée d'hier. Comme je quittais une petite réunion en compagnie d'un ami, celui-ci offrit de prendre une voiture et de me déposer chez moi. « J'aime assez, ajouta-t-il, l'invention du taximètre. On le suit des yeux, on s'occupe, on se distrait… » Quand nous fûmes en voiture et que le cocher eut disposé la vitre de manière qu'on pût lire le chiffre : 60 heller, je repris la plaisanterie : « À peine avons-nous pris place, et nous voici endettés. Le taximètre en voiture, c'est comme la table d'hôte, on s'y sent devenir avare et égoïste à force de songer à la dette qui augmente. Elle grandit trop vite, on a peur de ne pas en avoir pour son argent. À table d'hôte aussi, j'ai toujours cette préoccupation un peu comique de ne pas laisser le compte s'établir à mon détriment. » Et je citai, sans grand à-propos je l'avoue, deux vers de Goethe :

Vous nous donnez la vie,

Vous permettez que, pauvres, nous contractions une dette…

Une deuxième idée relative à la table d'hôte : Il y a quelques semaines, me trouvant à table dans une auberge du Tyrol, j'eus une discussion avec ma femme. Il me déplaisait que celle-ci fît des avances à certaines personnes dont je voulais à tout prix éviter le commerce. Je la priai de laisser là ces étrangers et de s'occuper de moi. Ici encore, il me semble que, d'une manière ou de l'autre, la table d'hôte m'ait frustré. Ce qui me frappe maintenant aussi, c'est le contraste de l'attitude de ma femme à cette table avec celle que prend dans le rêve Mme E. L. qui est toute tournée vers moi.

Autre remarque : Ce détail de mon rêve est la reproduction d'une petite scène qui eut lieu entre ma femme et moi au temps où je lui faisais secrètement la cour. La caresse sous la table, elle me la fit

en réponse à une lettre où je la demandais en mariage. Dans le rêve, c’est la personne étrangère, E. L., qui remplace ma femme.

Mme E. L. est la fille d’un homme à qui j’ai dû de l’argent autrefois. Ici, je découvre une relation insoupçonnée entre les détails de mon rêve et les idées qu’il éveille en moi. Si l’on suit la chaîne d’associations qui part de l’un des éléments du rêve, on se trouve ramené assez vite à un autre de ses éléments ; autrement dit, il existe entre les idées éveillées par le rêve des liens qui ne sont pas discernables dans le rêve lui-même.

Quand une personne a l’air de compter sur les services d’autrui sans se donner par elle-même le moindre mal, en quels termes a-t-on coutume de la réprimander ? On lui dit : « Croyez-vous que nous soyons ici pour vos beaux yeux ? » De sorte que les paroles prononcées dans mon rêve par Mme E. L. : « Vous avez toujours eu de si beaux yeux », ne signifient autre chose que : « Ce qu’on en fait, c’est pour l’amour de vous ; vous avez toujours eu gratuitement ce que vous désiriez. » Bien entendu, c’est le contraire qui est vrai ; mes amis m’ont toujours fait payer cher leurs bons procédés. C’est pourquoi la course gratuite en voiture, hier soir, avec mon ami, m’a frappé comme une circonstance exceptionnelle.

D’autre part, cet autre ami chez qui nous étions hier soir à dîner, j’ai souvent été son débiteur. J’ai laissé passer, l’autre jour encore, une occasion de m’acquitter envers lui. Je ne lui ai jamais fait qu’un seul cadeau, une coupe ancienne avec des yeux peints tout autour. Cela se nomme « Occhiale » et cela préserve du mauvais œil. L’ami dont je parle est oculiste. Hier soir aussi je lui ai demandé des nouvelles d’une malade que, pour une question de lunettes, j’avais envoyée à sa consultation.

Remarquons ici que presque tous les éléments de mon rêve se retrouvent dans les idées émises ci-dessus. Il reste à se demander ce que représentent les épinards servis à table d’hôte. Eh bien, les épinards évoquent une petite scène qui s’est passée l’autre jour chez

moi, à table, parce qu'un enfant – celui-là même qui peut revendiquer les beaux yeux – refusait de manger des épinards. Moi aussi, dans mon enfance, j'avais horreur de ce légume, ce n'est que plus tard que mes goûts ont changé et que je l'ai apprécié. De sorte que la mention de ce mets rattache, à l'image de mon petit garçon, celle de ma propre enfance. – « Estime-toi heureux d'avoir des épinards », disait ma mère, qui désapprouvait ces manières, « bien des enfants seraient trop contents d'être à ta place ! » Ceci me ramène aux devoirs des parents envers leurs enfants, et les paroles de Goethe :

Vous nous donnez la vie,

Vous permettez que, pauvres, nous contractions une dette…

rapprochées de ce qui précède, prennent un sens nouveau.

Arrêtons-nous et jetons un coup d'œil sur les résultats auxquels nous sommes arrivés jusqu'ici par l'analyse de ce rêve. J'ai commencé par en isoler tous les détails, rompant ainsi le lien qui les rattachait l'un à l'autre ; ensuite, partant de chacun de ces détails, j'ai suivi les associations d'idées qui s'offraient à moi. J'ai obtenu par ce moyen un ensemble de pensées et de réminiscences parmi lesquelles je reconnais bon nombre d'éléments essentiels à ma vie intime. Le matériel ainsi mis au jour par l'analyse du rêve se trouve en relations étroites avec le rêve lui-même ; mais un simple examen du contenu du rêve ne me l'aurait pas fait découvrir. Le rêve était incohérent, inintelligible et dépourvu de tout élément affectif. Dans les idées que je développe à son arrière-plan on sent au contraire une affectivité intense et bien motivée ; ces idées s'enchaînent avec une logique parfaite, et, dans ces associations, les images qui ont le plus d'importance se reproduisent plus fréquemment que les autres. Dans le contenu du rêve que nous avons proposé en exemple, certaines de ces idées essentielles ne sont pas représentées : l'opposition entre « intéressé » et « désintéressé », la notion de la

« dette », et celle du « don gratuit ». Dans cet écheveau de pensées qui s'est révélé à moi par l'analyse, je pourrais, en serrant plus étroitement les fils, montrer qu'ils aboutissent tous à un nœud unique. Mais, à côté des intérêts de la science, il existe des intérêts privés qui m'interdisent formellement de publier un travail de ce genre. Il me faudrait pour cela découvrir quelques-uns de mes sentiments intimes qui m'ont été révélés par l'analyse, mais que je n'aime pas à m'avouer à moi-même. Mieux vaut se taire. Et si l'on demande pourquoi je n'ai pas choisi un rêve dont je puisse donner l'analyse sans restrictions, de manière que le lecteur pénètre mieux le sens et la liaison des idées offertes, la réponse est simple : tout autre rêve que je pourrais choisir se réduirait en fin de compte à ces mêmes éléments difficilement communicables, et m'obligerait à la même discrétion. La difficulté ne sera pas moindre si je soumets à l'analyse le rêve d'une personne étrangère ; du moins faudrait-il que ce fût dans de telles circonstances, que je pusse lever tous les voiles sans trahir celui qui m'aura communiqué son rêve.

Je puis dès maintenant concevoir le rêve *comme un substitut de tout le contenu sentimental et intellectuel des associations d'idées auxquelles l'analyse m'a fait parvenir.* Je ne sais pas encore par quel processus ces idées ont donné naissance au rêve, mais je puis affirmer déjà que c'est une erreur de ne voir dans celui-ci qu'un phénomène matériel sans importance pour la psychologie et qui n'a d'autre cause que l'activité persistante de quelques groupes de cellules pendant le sommeil.

Remarquons ici que le contenu du rêve est beaucoup plus court que tout cet ensemble d'idées dont il semble être le substitut ; et, en second lieu, l'analyse nous l'apprend, que ce qui a provoqué le rêve c'est une circonstance insignifiante de la soirée précédente.

Bien entendu, je ne voudrais pas tirer des conclusions générales de l'analyse d'un seul rêve. Mais quand l'expérience m'aura montré que le premier rêve venu, dès que je le soumets à

l'analyse susdite, me donne de semblables enchaînements d'idées ; que ces idées, non seulement sont judicieusement reliées entre elles, mais reproduisent en partie les éléments du rêve, peut-être alors serai-je en droit d'affirmer que les associations d'idées observées une première fois ne sont pas un pur effet du hasard ; et peut-être me croirai-je autorisé à établir la terminologie de mon nouveau travail.

Le rêve, tel que je le trouve dans ma mémoire, je l'oppose au matériel qui me sera livré plus tard par l'analyse. Je nomme le premier : contenu manifeste du rêve ; le second, je le nomme, sans autre distinction préalable : contenu latent du rêve.

Je me trouve maintenant en face de deux nouveaux problèmes que je n'avais pas encore formulés :

1. Par quel processus psychique le contenu latent du rêve s'est-il transformé en ce contenu manifeste que je trouve dans ma mémoire au réveil ?
2. Pour quels motifs cette transformation s'est-elle trouvée nécessaire ?

Le processus de transformation du rêve latent en rêve manifeste, je le nommerai travail de rêve. Le travail opposé, celui qui aboutit à une transformation en sens inverse, je le nommerai travail d'analyse. Les autres problèmes, concernant la nature de l'incitation au rêve, l'origine du matériel de rêve, son sens probable, sa fonction, les motifs qui en rendent l'oubli si facile, je m'en occuperai plus tard, quand je passerai de la question du rêve manifeste à celle de son contenu latent.

Ce faisant, j'éviterai avec le plus grand soin de confondre le rêve manifeste avec les pensées latentes du rêve, car j'ai souvent pensé que si l'on rencontre en littérature tant de données fausses et contradictoires sur la vie de rêve, c'est que les écrivains ignorent le plus souvent que le rêve enferme des pensées latentes et qu'il importe de dégager d'abord celles-ci par l'analyse.

III.

La transformation des pensées latentes du rêve en son contenu manifeste mérite de retenir toute notre attention, car elle est le premier exemple connu de la manière dont un matériel psychique passe d'une forme d'expression dans une autre, – disons : d'une forme d'expression parfaitement intelligible dans une autre à l'intelligence de laquelle nous ne parvenons que par un travail méthodique.

En égard aux relations qui existent entre le contenu latent du rêve et son contenu manifeste, les rêves peuvent se diviser en trois catégories.

En premier lieu, nous plaçons les rêves clairs et raisonnables qui semblent empruntés directement à notre vie psychique consciente. Ces rêves se produisent souvent. Ils sont brefs et ne nous intéressent guère parce qu'ils n'ont rien qui étonne, rien qui frappe l'imagination. Qu'il existe de pareils rêves, c'est le meilleur argument contre la théorie qui veut que le rêve soit un produit de l'activité isolée de quelques groupes de cellules. Ils ne témoignent en aucune façon d'une activité psychique réduite ou fragmentée, et pourtant nous n'hésitons pas à leur reconnaître les caractères du rêve, jamais nous ne les confondrons avec des productions de l'état de veille.

En second lieu, nous avons le groupe des rêves raisonnables dont le sens, quoique parfaitement clair, ne laisse pas de nous étonner parce que rien en nous ne justifie de telles préoccupations. C'est le cas par exemple quand nous rêvons qu'un parent qui nous est cher vient de mourir de la peste, alors que nous n'avons aucun motif d'appréhender cet événement ou de le croire possible. Nous nous demandons avec surprise : « D'où peut bien me venir cette idée ? »

Le troisième groupe enfin comprend les rêves qui manquent à la fois de sens et de clarté, qui sont incohérents, obscurs et absurdes. C'est sous cette forme d'ailleurs qu'ils se présentent le plus souvent, et c'est pour cela que les médecins, qui n'attribuent aux rêves qu'une importance médiocre, refusent de voir en eux autre chose que le produit d'une activité psychique réduite. Disons en outre que, d'une manière générale, il est rare que des rêves un peu longs et suivis ne présentent quelques traces d'incohérence.

On peut conclure de ce qui précède que l'opposition entre le contenu latent du rêve et son contenu manifeste n'a d'importance que pour les rêves de la deuxième et, plus spécialement, de la troisième catégorie. C'est dans ceux-ci que se rencontrent les énigmes que l'on ne peut résoudre qu'en remplaçant le contenu manifeste par le contenu latent ; et l'analyse que nous avons exposée précédemment est celle d'un rêve de cette catégorie, aussi confus qu'inintelligible. Mais, contre notre attente, nous nous sommes heurté à des motifs de discrétion qui nous ont empêché de pousser à fond notre analyse, et après quelques essais du même genre, nous nous croyons fondé à conjecturer ce qui suit :

Entre le caractère confus et incompréhensible du rêve et la résistance que l'on éprouve à en développer la pensée latente, il existe un rapport secret et nécessaire.

Nous chercherons à savoir de quelle nature est ce rapport, mais, auparavant, il est désirable que nous tournions notre attention

vers les rêves plus simples de la première catégorie, ceux où le contenu manifeste et le contenu latent se confondent de telle sorte que le travail du rêve y semble nul.

L'examen de ces rêves est encore nécessaire à un autre point de vue. C'est le type selon lequel se forment les rêves des enfants, rêves cohérents et toujours parfaitement clairs. Ceci, soit dit en passant, serait un motif de plus de ne pas vouloir ramener le rêve à une activité partielle du cerveau dans le sommeil, car pourquoi cette réduction des fonctions psychiques serait-elle propre au sommeil de l'adulte et non pas à celui de l'enfant ? Toujours est-il que les processus psychiques chez l'enfant étant extrêmement simplifiés, leur étude nous semble une préparation nécessaire à l'étude de la psychologie de l'adulte.

Je donnerai ici, en exemples, les quelques rêves enfantins qu'il m'a été possible de recueillir.

Une petite fille de dix-neuf mois est tenue à la diète pendant un jour parce qu'elle a vomi le matin ; au dire de sa bonne, ce sont les fraises qui lui ont fait du mal. Dans la nuit qui suit ce jour de jeûne elle prononce en rêve son nom d'abord puis : « fraise… tartine… bouillie ». Donc, l'enfant rêve qu'elle mange, et voit dans son menu précisément les choses dont elle s'attend à être privée. Un enfant de vingt-deux mois voit de même, en rêve, un plaisir défendu : il avait dû la veille offrir à son oncle un petit panier de cerises dont on ne lui avait permis de manger qu'une seule. En s'éveillant le matin, il déclara, enchanté : « Herman a mangé toutes les cerises. » Une petite fille de trois ans et trois mois avait fait une promenade en bateau, promenade trop courte à son gré car elle s'était mise à pleurer au moment de descendre. Le lendemain, elle raconta qu'elle avait vogué sur le lac pendant la nuit ; elle avait donc continué en rêve le divertissement interrompu. Un enfant de cinq ans et trois mois se montrait de mauvaise humeur au cours d'une excursion dans la région du Dachstein ; à chaque nouveau sommet, il demandait si

c'était là le Dachstein, et pour finir, il refusa d'aller avec les autres voir la cascade. Son attitude, que l'on met sur le compte de la fatigue, s'expliqua le lendemain ; il déclara, à son réveil, avoir rêvé qu'il montait sur le Dachstein. Il avait cru que le but de la promenade était l'ascension du Dachstein, et, ne voyant pas la montagne, s'était senti frustré ; après quoi, le rêve l'avait dédommagé de la déception du jour. Même exemple chez une fillette de six ans, en promenade avec son père et que l'heure tardive obligeait à rentrer sans avoir atteint le but. Elle avisa un poteau indicateur où se lisait un autre lieu d'excursion, et son père lui promit de l'y conduire une autre fois. Le lendemain matin, elle raconta à son père qu'elle avait rêvé qu'il faisait avec elle la première excursion et puis aussi la seconde.

Il est aisé de voir que tous ces rêves d'enfants sont identiques en un point. Ils réalisent les désirs que le jour a fait naître et n'a pas satisfaits. Ils sont donc, franchement et sans détours, des désirs réalisés.

Voici encore un rêve d'enfant inintelligible à première vue, mais qui ne fait non plus que réaliser un désir. Une fillette de près de quatre ans avait été amenée de la campagne à la ville à cause d'une poliomyélite ; elle avait passé la nuit chez une tante sans enfants, dans un lit disproportionné à sa taille. Le lendemain matin, elle dit avoir rêvé que le lit était devenu beaucoup trop petit de sorte qu'elle n'y avait plus assez de place. L'énigme de ce rêve, en tant que réalisation d'un désir, est facile à éclaircir. Qui ne sait que pour les enfants, une chose entre toutes est désirable : devenir grand ! Les dimensions du lit avaient rappelé trop vivement à la fille son peu d'importance ; aussi s'empressa-t-elle de remédier en rêve à cette situation humiliante, et elle devint si grande que le grand lit même ne pouvait plus la contenir.

Lors même que le rêve enfantin se complique et se raffine, il reste toujours aisé de le réduire à la satisfaction d'un désir. Un petit

garçon de huit ans rêve qu'il se trouve aux côtés d'Achille dans le char conduit par Diomède. On n'ignore pas qu'il s'était plongé la veille dans la lecture des légendes héroïques de la Grèce. Nul doute qu'enthousiasmé par ces deux héros il n'ait regretté de n'avoir pas vécu de leur temps.

Ces différents exemples nous révèlent un second caractère du rêve enfantin ; il est en relation directe avec la vie quotidienne. Les souhaits que l'on y voit réalisés, l'enfant les a formulés pendant le jour, le plus souvent la veille, avec une vivacité toute particulière ; et d'autre part, jamais il ne rêve des choses qui semblent insignifiantes ou indifférentes à un esprit enfantin.

Chez l'adulte aussi, on rencontre de nombreux exemples de ces rêves du type infantile, mais, comme nous l'avons dit déjà, ils sont presque toujours très brefs. C'est ainsi que bien des personnes, s'il leur arrive d'avoir soif en dormant, rêvent qu'elles boivent ; le désir ainsi momentanément écarté, elles peuvent continuer à dormir. Ces rêves, que l'on pourrait appeler rêves de confort, ne sont pas rares, et se produisent souvent un peu avant le réveil, quand le dormeur pressent qu'il va falloir se lever. Il se hâte alors de rêver qu'il est sur pieds, qu'il est déjà occupé à sa toilette ou même à l'école, au bureau, à l'endroit où il importe de se rendre. Dans la nuit qui précède un voyage, on rêve souvent que l'on est arrivé à son lieu de destination. De même avant une représentation théâtrale ou une réunion d'amis il arrive que le rêve anticipe, comme par une sorte d'impatience, sur le plaisir qu'on se promet.

La réalisation du désir s'exprime parfois dans le rêve d'une manière indirecte. Il est nécessaire alors, pour rétablir la vraie pensée du dormeur, d'ajouter l'anneau qui manque à la chaîne ; c'est le premier pas dans la voie de l'interprétation du rêve. Un mari, par exemple, me raconte le rêve de sa jeune femme. Celle-ci a rêvé que ses règles se produisaient. Or, la cessation des règles est symptôme de grossesse ; ces deux idées ne peuvent que coïncider dans l'esprit

de la jeune femme, et le contenu de son rêve, en tant que désir réalisé, m'indique clairement quelle souhaite que la grossesse tarde encore à venir.

Dans des cas spéciaux de nécessité extrême, les rêves du type infantile deviennent singulièrement fréquents. Le chef d'une expédition polaire raconte que pendant l'hivernage dans les glaces ses hommes, condamnés à des menus invariables et à la portion congrue, rêvaient toutes les nuits, comme des enfants, à des repas plantureux, à des montagnes de tabac et aux joies du foyer.

Il n'est pas rare que sur un fond de rêve obscur, long et confus, se détache un motif plus clair dans lequel on reconnaît immédiatement la réalisation d'un désir. Mais ce motif est soudé à des matériaux incompréhensibles, et après qu'on s'est appliqué longuement à analyser des rêves d'adultes, ceux mêmes qui paraissent les plus superficiels, on est assez étonné de s'apercevoir qu'ils n'ont jamais la simplicité des rêves enfantins et qu'un sens mystérieux se cache encore derrière l'image du désir réalisé.

L'énigme du rêve se trouverait sans doute résolue de la manière la plus simple et la plus satisfaisante si l'analyse nous permettait de ramener les rêves obscurs et inintelligibles des adultes au type infantile, c'est-à-dire d'y voir la réalisation d'un désir vivement ressenti pendant le jour. Mais cette attente ne semble pas justifiée le moins du monde. Les rêves des adultes sont presque toujours encombrés de matériaux absurdes et hétéroclites, et ceux-ci n'offrent pas trace d'un désir réalisé.

Avant d'abandonner ces rêves infantiles qui sont visiblement des réalisations de désirs, notons encore une particularité qui a été observée depuis longtemps dans le rêve et qui se vérifie le mieux sur ceux du premier groupe. Chacun des rêves que nous venons d'étudier peut se formuler par un souhait : « Oh, si la promenade sur l'eau avait duré plus longtemps ! – Que ne suis-je déjà levé et habillé ! – Que n'ai-je.mangé toutes les cerises au lieu de les donner

à mon oncle ! » Mais le rêve donne quelque chose de plus que ce mode optatif ; il nous montre le souhait réalisé, il nous offre cette réalisation sous une forme réelle et actuelle ; et les matériaux dont il se sert pour nous la représenter consistent le plus souvent en situations, en images sensorielles, presque toujours visuelles. Donc, dans ce groupe même il se produit une sorte de transposition que nous pouvons appeler travail de rêve : *une pensée qui existait sous la forme optative est remplacée par une image actuelle.*

IV.

Nous avons été amené à penser que quelques-unes des images que nous rencontrons dans nos rêves les plus incohérents sont aussi le résultat d'une transposition. Nous ignorons, il est vrai, si cette transposition a eu un désir pour objet ; toutefois l'exemple du rêve cité plus haut et dont nous avons déjà poussé assez loin l'analyse semble, dans deux de ses endroits au moins, nous confirmer dans cette supposition. On se rappelle que dans l'analyse de ce rêve, ma femme, à table d'hôte, s'occupe des étrangers plus que de moi et que je m'en montre froissé. Dans le rêve, c'est le contraire : la personne qui représente ma femme est toute tournée vers moi. Or, s'il est un désir qu'un incident pénible peut faire naître, c'est bien celui de voir se produire l'incident opposé… précisément, l'incident du rêve. Et cet autre sentiment que je découvre à l'analyse, la rancœur pour l'amour gratuit qui m'est refusé, ne trouve-t-il pas sa contrepartie dans les paroles du rêve : « Vous avez toujours eu de si beaux yeux ! » De sorte qu'une partie des oppositions entre le contenu manifeste du rêve et son contenu latent peuvent aussi se ramener à des désirs réalisés.

Le travail de rêve a encore une action plus surprenante, à laquelle sont dus, sans aucun doute, nos rêves les plus incohérents. Prenant un rêve quelconque, si nous évaluons le nombre de ses images, soit directement, soit en les notant par écrit, et que nous fassions ensuite le même calcul sur les idées latentes fournies par

l'analyse et dont le rêve a gardé une trace, nous nous apercevrons que le travail de rêve a opéré une compression, une condensation singulière. Il est difficile de se faire une idée *a priori* de l'importance de cette condensation, mais elle ne pourra que nous frapper davantage, à mesure que nous avancerons dans l'analyse du rêve.

Nous ne rencontrerons alors aucun des éléments de son contenu dont les fils ne divergent dans deux ou trois directions, aucune situation dont les éléments ne soient empruntés à deux ou à plusieurs réminiscences de la vie réelle. Il m'est arrivé par exemple de voir en rêve une sorte de bassin de natation où les baigneurs semblaient fuir de tous côtés. À un certain endroit, une personne se penchait par-dessus bord vers une autre occupée à se baigner, comme pour l'attirer hors de l'eau. Nous trouvons ici la combinaison d'un souvenir de l'époque de ma puberté et de deux tableaux dont l'un était la *Surprise au bain,* dans les tableaux de Schwind sur Mélusine (baigneurs fuyant de tous côtés), et l'autre un *Déluge* de l'école italienne. J'avais vu un de ces tableaux quelques jours auparavant. Quant au petit incident, il est dû à une réminiscence de l'école de natation et au spectacle du patron aidant à la sortie d'une dame qui s'était attardée jusqu'à l'heure des messieurs. Dans le rêve que j'ai choisi en exemple du travail d'analyse, il y a une situation que l'analyse nous montre liée à différents souvenirs ; or, chacun de ces souvenirs a apporté sa contribution au contenu du rêve. C'est d'abord la petite scène du temps de mes fiançailles, cette pression de main sous la table dont j'ai parlé plus haut, et qui fournit au rêve le détail « sous la table », attribuable à la mémoire. Quant à la personne « tournée vers moi », il n'en était pas question alors ; l'analyse m'apprend que ce détail est une réalisation de désir par le contraire et qu'il se rapporte à l'attitude de ma femme à table d'hôte. Derrière ce souvenir récent se cache une scène pareille, mais beaucoup plus tragique, qui remonte à nos fiançailles et nous brouilla pour tout un jour. Quant au geste familier de la main qui se

pose sur mon genou, il évoque d'autres personnages et d'autres associations d'idées ; il devient lui-même le point de départ de deux enchaînements de souvenirs très différents ; et ainsi de suite.

Il faut naturellement. que les détails empruntés aux idées latentes et qui, rapprochés, vont produire une situation de rêve, soient *a priori* utilisables. La première condition, c'est la présence, dans toutes ces composantes, d'un élément commun, voire de plusieurs. Le travail du rêve va se servir alors du même procédé que Francis Galton pour ses photographies de famille ; il superposera les éléments, de manière à faire ressortir en l'accentuant le point central commun à toutes les images superposées, tandis que les éléments contradictoires, isolés, iront plus ou moins en s'atténuant. Ce procédé de composition explique en partie l'imprécision, le caractère flottant qui sont si caractéristiques dans les détails accessoires du rêve.

Les observations qui précèdent m'ont servi de base pour établir une des règles de l'interprétation du rêve : Quand, dans l'analyse des idées de rêve, on se trouve en présence d'une alternative, il faut se rendre compte que celle-ci n'est qu'une affirmation déguisée, remplacer le « ou » par un « et » et prendre les deux termes de la fausse alternative pour point de départ de nouvelles chaînes d'associations.

Quand les idées latentes n'ont pas de point commun, le travail de rêve, qui a toujours pour but de former une image unique, parvient néanmoins à les fusionner en une seule ; le stratagème qu'il emploie pour joindre ainsi deux idées qui n'ont rien de commun, c'est de changer l'expression orale de l'une des deux, souvent même les deux à la fois ; travail qui revient en somme à couler deux images disparates dans le moule unique d'une seule forme de langage. On pourrait assimiler cette fonction à celle de l'assembleur de rimes, qui trouve dans la concordance des sons l'unité souhaitée.

La plus grande partie du travail de rêve consiste à créer des transitions qui sont parfois très ingénieuses, mais nous paraissent souvent forcées. Elles servent à établir l'association qui existe entre le contenu du rêve et l'idée latente elle-même, différente dans sa forme et dans sa matière, élaborée par les circonstances qui ont amené le rêve.

En poursuivant l'analyse de notre rêve modèle je rencontre une pensée qui a été déformée dans le but de la faire coïncider avec une autre parfaitement étrangère à la première. Parmi les idées fournies par l'analyse se trouve celle-ci : Ne jouirai-je donc jamais, comme font les autres, d'un don gratuit ? Mais cette forme est inutilisable pour le contenu du rêve, aussi est-elle remplacée comme il suit : Ne jouirai-je de rien dont il ne faille payer les frais ? Le mot « frais » va prendre un sens nouveau pour passer dans le cycle d'idées appartenant à la table d'hôte, et il y sera représenté par les épinards servis sur la table. Chez nous en effet, quand on sert un plat auquel les enfants refusent de toucher, leur mère cherche à les prendre par la douceur et les persuade d'en « goûter[2] » seulement un peu. Il est très singulier de voir le travail de rêve se servir sans hésiter des deux acceptions d'un même mot ; mais l'expérience nous montrera bientôt que rien n'est plus fréquent.

On explique aussi, par le travail de condensation, certaines images spéciales au rêve et que l'état de veille ignore absolument. Ce sont les figures humaines à personnalité multiple ou mixte, et aussi ces étranges créations composites qui ne se peuvent comparer qu'aux figures animales conçues par l'imagination des peuples d'Orient ; mais celles-ci se sont cristallisées une fois pour toutes tandis que les créations du rêve semblent emprunter des formes toujours nouvelles à une imagination inépuisable.

2 Jeu de mots intraduisible en français. Le mot allemand *kosten* se traduit par le verbe « goûter » et par le substantif « frais ».

Qui de nous n'a rencontré dans ses propres rêves des images de ce genre ? Elles résultent des combinaisons les plus variées. Je puis former une figure unique de traits empruntés à plusieurs ; je puis voir en rêve une physionomie bien connue et lui donner le nom de quelqu'un d'autre, ou bien l'identifier complètement mais la placer dans une situation où, en réalité, c'est une autre personne qui se trouve. Dans ces différents cas, la condensation de plusieurs personnes en une seule confère à toutes ces personnes une sorte d'équivalence, elle les met, d'un point de vue spécial, sur le même plan. Cette équivalence peut être indiquée par le contenu du rêve, mais le plus souvent elle ne se découvre qu'à l'analyse, et rien ne la révèle dans le rêve si ce n'est la figure attribuée à la personne collective.

Cette règle unique et ces multiples procédés de composition s'appliquent aussi à toutes les images composites dont fourmille le rêve et dont il serait superflu de donner des exemples. Elles nous paraissent moins étranges dès que nous renonçons à les assimiler aux objets de notre perception à l'état de veille, pour nous souvenir qu'elles résultent du travail de condensation du rêve et servent à mettre en valeur, de manière brève et saisissante, le caractère commun aux différents motifs de la combinaison. Ce caractère commun, c'est l'analyse qui nous permettra de le découvrir, car tout ce que nous pouvons conclure, le plus souvent, du contenu du rêve, c'est qu'il existe une inconnue, une valeur *x*, commune à toutes ces images hétéroclites. Et l'analyse, en dissociant ces images, nous mènera directement à l'interprétation du rêve.

Prenons un exemple. J'ai rêvé que je me trouvais, en compagnie d'un de mes anciens professeurs de l'Université, assis sur un banc et que ce banc, ainsi que plusieurs autres, était projeté en avant d'un mouvement rapide. Laissant de côté les associations d'idées qui m'ont amené à conclure, je crois pouvoir affirmer qu'il y a ici combinaison de la salle de cours et du trottoir roulant. Dans un

autre rêve, je me vois assis sur la banquette d'un compartiment de chemin de fer, tenant mon chapeau sur mes genoux. C'est un chapeau haut de forme en verre transparent. Cette situation me fait penser tout d'abord au proverbe : « *En mettant chapeau bas, on arrive à tout en ce monde.* » Quant au cylindre de verre, il m'amène sans trop de détours à penser au bec Auer et de là à mon compatriote, le docteur Auer de Welsbach ; je me dis que je ne serais pas fâché de faire comme lui une découverte qui me rendît riche et indépendant… Je voyagerais alors, au lieu de rester à Vienne. Dans le rêve, je voyage avec ma découverte, ce chapeau de verre, d'une utilité encore discutable.

Il n'est pas rare non plus que le travail de rêve se plaise à former une image composite avec deux idées contradictoires ; par exemple, ce rêve d'une jeune femme qui se voit porteuse d'une tige fleurie, celle de l'ange dans les tableaux de l'Annonciation (symbole d'innocence : cette jeune femme se nomme Marie). Seulement, la tige porte des fleurs blanches et lourdes qui ressemblent à celles du camélia (contraire de l'innocence : dame aux camélias).

Une grande partie de nos découvertes sur le travail de condensation dans le rêve peut se résumer comme il suit : *C'est le matériel latent du rêve qui détermine le contenu manifeste presque dans ses moindres détails* ; *chacun de ces détails ne dérive pas d'une idée isolée, mais de plusieurs idées empruntées à ce fonds et qui ne sont pas nécessairement en relation entre elles. Elles peuvent appartenir aux domaines les plus différents des idées latentes. Chaque détail du rêve est à proprement parler la représentation dans le contenu du rêve d'un tel groupe d'idées disparates.*

Mais l'analyse nous découvre encore une autre particularité de ces échanges compliqués entre contenu de rêve et idées latentes. À côté de ces fils divergents qui partent de chacun des détails du rêve, il en existe d'autres qui partent des idées latentes et vont en divergeant vers le contenu du rêve, de manière qu'une seule idée

latente peut être représentée par plusieurs détails, et qu'entre le contenu manifeste du rêve et son contenu latent il se forme un réseau complexe de fils entrecroisés.

La condensation nous semble un élément important et tout à fait caractéristique du travail de rêve, au même titre que la transformation de l'idée en situation (la « dramatisation ») ; mais quel est le motif qui rend cette compression nécessaire ? Il nous a été impossible jusqu'à présent de le découvrir.

V.

Dans les rêves compliqués et embrouillés dont nous nous occupons maintenant, la dissemblance que l’on remarque entre le contenu manifeste du rêve et son contenu latent ne peut pas être attribuée uniquement à la nécessité de condenser et de dramatiser. Certains indices, qu’il est intéressant de relever, témoignent de l’existence d’un troisième facteur.

Remarquons tout d’abord que quand nous sommes arrivés par l’analyse à connaître les idées latentes, elles nous paraissent de tout autre nature que le contenu manifeste du rêve ; mais ce n’est là qu’une première impression qui se dissipera après examen, car nous trouvons pour finir que tout le contenu du rêve est expliqué par les idées latentes, et que la plupart des idées latentes ont leur représentation dans le contenu manifeste. Toutefois, une différence subsiste : ce que le rêve développait amplement comme pour en faire l’essentiel de son contenu, c’est cela justement qui, après l’analyse et dans les idées latentes, va jouer un rôle tout à fait secondaire ; et au contraire, l’allusion à peine perceptible, celle qui surgissait à demi des régions les plus ténébreuses du rêve, c’est elle qui parmi les idées latentes va revendiquer le premier rôle. Ce processus, nous pouvons le décrire comme il suit :

Pendant que le travail de rêve s’accomplit, l’intensité psychique des idées et des représentations qui en font l’objet se

transporte sur d’autres, sur celles précisément que nous ne nous attendions pas du tout à voir ainsi accentuées.

C’est ce transport de l’accent psychique qui contribue le plus à obscurcir le sens du rêve et à rendre méconnaissables les relations entre le rêve manifeste et le rêve latent.

Au cours de ce processus, que j’appellerai déplacement dans le rêve, je vois aussi l’intensité psychique ou affective de l’idée latente se transformer en agitation matérielle ; et alors que je serais tenté de prendre pour essentiel ce qui est le plus clair, je m’aperçois que c’est au contraire dans un détail obscur qu’il faut voir le substitut de l’idée essentielle du rêve.

Ce que je nomme déplacement du rêve, je pourrais le nommer aussi bien renversement des valeurs. Au surplus, le phénomène vaut que nous nous y arrêtions. J’ajouterai donc que dans les analyses que j’ai faites de différents rêves, j’ai rencontré tous les degrés du déplacement et du renversement. Il y a des rêves où ils ne se produisent presque pas ; ce sont les rêves raisonnables et intelligibles comme ceux que j’ai cités au début et qui ne sont que des désirs ouvertement exprimés. Dans d’autres rêves au contraire on ne trouve pas un seul élément qui ait gardé sa vraie valeur ; tout ce qu’il y avait d’essentiel dans les idées latentes y est représenté par des détails accessoires et l’on découvre entre ceux-ci et celles-là une importante chaîne d’associations. Plus le rêve est obscur et embrouillé et plus il faut tenir compte, pour l’interpréter, du processus de transposition.

Dans le rêve que nous avons soumis à l’analyse, le déplacement s’est fait de telle sorte que le contenu manifeste du rêve est accentué en un tout autre point que son contenu latent. Au premier plan du rêve nous avons une situation, celle de la femme qui semble vouloir me faire des avances ; dans les idées latentes, l’accent porte sur le souhait que je forme d’un amour désintéressé, d’un amour « qui ne

coûte rien », et cette idée se dissimule derrière la phrase sur les « beaux yeux » et l'allusion fournie par les « épinards ».

L'analyse du rêve, en nous permettant de rétablir la perspective originelle, nous met sur la voie de la meilleure solution à deux problèmes très discutés, celui de l'incitation au rêve et celui des relations entre le rêve et la vie de veille. Il y a des rêves où se trahit une attache directe avec les événements du jour précédent ; d'autres, où les événements semblent ne jouer aucun rôle. Appelant alors l'analyse à notre secours, nous nous apercevons que tous les rêves sans exception ont leur racine dans une impression reçue la veille, ou, disons mieux, pendant la journée qui a précédé le rêve… Cette impression, qui peut être appelée incitation au rêve, est quelquefois assez forte pour qu'il n'y ait rien d'étonnant à ce qu'elle nous ait préoccupés pendant l'état de veille ; et dans ce cas, nous disons avec raison que le rêve de la nuit ne fait que continuer les préoccupations du jour. Mais le plus souvent, quand le contenu du rêve offre un rappel des impressions du jour, ce n'est qu'un détail si petit, si insignifiant, que nous devons faire effort pour nous le remettre en mémoire ; et, dans ce cas, le contenu du rêve, même s'il est cohérent et compréhensible, nous semble fait de telles bagatelles, qu'il n'est pas étonnant que l'on tienne communément pour méprisables toutes les manifestations de ce genre.

L'analyse toutefois vient infirmer ce jugement en découvrant ce qui se cache sous les apparences. Une circonstance insignifiante, si elle se trouve placée au premier plan, pourra passer tout d'abord pour l'incitation au rêve ; mais par le moyen de l'analyse nous découvrirons bientôt la véritable cause du rêve, la circonstance assez importante pour le susciter et à laquelle l'autre s'est substituée parce qu'elles avaient entre elles de nombreux points de contact. Quand le contenu du rêve se présente sous une forme dépourvue de sens et d'intérêt, l'analyse découvre les chemins de traverse par où ces éléments sans valeurs en rejoignent d'autres qui sont de

première importance pour la psychologie du sujet. C'est au travail de déplacement qu'est due cette substitution, dans le contenu du rêve, de l'incident banal au fait émouvant, des matériaux quelconques à ceux qui peuvent justement intéresser. En nous basant sur ce nouvel acquis, nous pourrons, il me semble, donner un commencement de solution au double problème de l'incitation au rêve et des relations entre le rêve et la vie quotidienne, et nous dirons : *Les choses qui ne nous sont pas matière à intérêt pendant le jour, ne deviennent pas matière à intérêt pour le rêve ; et les vétilles qui ne nous touchent pas dans l'état de veille, il est impossible qu'elles nous poursuivent dans notre sommeil.*

Dans l'exemple que nous avons proposé à l'analyse, quelle peut être l'incitation au rêve ? C'est ce fait, franchement insignifiant, d'un ami qui m'offre une course gratuite en voiture. La situation du rêve, la table d'hôte, est une allusion à ce fait insignifiant, puisqu'en causant avec l'ami en question j'avais mis en parallèle le taximètre et la table d'hôte. Le fait essentiel qui se cache ici, c'est que j'avais, quelques jours plus tôt, dépensé une assez grosse somme pour une personne de ma famille à laquelle je suis attaché ; et parmi les idées latentes, je trouve cette réflexion, que la personne obligée me témoignera de la reconnaissance, mais que ses sentiments à mon égard ne seront pas désintéressés. Dans le contenu latent du rêve, c'est l'amour désintéressé qui se trouve au premier plan. J'avais à plusieurs reprises accompagné cette personne en voiture, et c'est ainsi que la course faite la veille avec un ami me remet en mémoire celles que j'ai faites moins récemment. L'incident banal qui devient incitation au rêve par des raccords de ce genre est soumis à une condition qui n'existe pas pour la vraie source du rêve : il doit nécessairement s'être produit la veille.

Je n'abandonnerai pas ce thème du déplacement en rêve sans signaler un exemple où il est intéressant de voir la condensation et la transposition concourir ensemble à produire une image de rêve.

Nous avons déjà exposé le cas où deux idées de rêve qui ont un seul point de contact se fusionnent pour introduire dans le contenu manifeste du rêve une image mixte, une image dont le noyau central intelligible correspondra au détail commun, tandis que les détails particuliers aux deux idées ne seront plus représentés dans le rêve que par des accessoires confus. S'il s'ajoute, à ce travail de condensation, un travail de déplacement, il n'en résultera plus une image mixte, mais une image médiane que je ne puis comparer, en fonction des deux idées primitives, qu'à la résultante du parallélogramme des forces en fonction de ses composantes.

Dans un de mes rêves, par exemple, il s'agit d'une injection de propylène. Je ne trouve tout d'abord à l'analyse, en fait d'incitation au rêve, qu'une circonstance insignifiante où l'amylène joue un rôle. Ceci n'explique pas encore comment amylène est devenu propylène. Mais aux cycles d'idées de ce même rêve appartient aussi le souvenir de ma première visite à Munich, où je fus frappé par la vue des Propylées. Les autres circonstances de l'analyse nous autorisent à admettre que c'est l'influence de ce second cycle sur le premier qui a amené la transformation d'amylène en propylène. Propylène est pour ainsi dire la représentation médiane d'amylène et de Propylées, et c'est par une sorte de compromis qu'il s'est introduit dans le rêve à cause de l'action simultanée de la condensation et du déplacement.

C'est, nous semble-t-il, l'énigme du travail de déplacement, ou plutôt des motifs qui rendent ce travail nécessaire, qu'il importerait tout d'abord de résoudre.

VI.

On peut, en y regardant bien, trouver encore, dans le travail du rêve, un autre phénomène moins actif que le phénomène du déplacement mais qui contribue, lui aussi, à transformer les idées latentes de manière à les rendre méconnaissables. Quand nous sommes arrivé par l'analyse à identifier quelques-unes de ces idées, il est rare que nous ne soyons pas surpris tout d'abord de leur singulier déguisement. Elles ne se présentent pas à nous sous la forme verbale, aussi sobre que possible, dont nous avons coutume de revêtir nos pensées, mais elles trouvent le plus souvent un moyen d'expression symbolique, celui du poète qui accumule dans son œuvre les comparaisons et les métaphores. Le motif d'un emploi aussi exclusif des images n'est en somme pas difficile à comprendre ; le contenu manifeste du rêve n'étant formé que de situations concrètes, il faut nécessairement que pour s'y introduire les idées latentes subissent un travestissement qui les rende utilisables pour la représentation. Si l'on songe aux phrases d'un article de journal ou à celles d'un plaidoyer en cour d'assises, et qu'on s'imagine la possibilité de les remplacer par une série d'images visuelles, on aura une idée des transformations que le travail de rêve doit faire subir aux idées latentes pour qu'elles deviennent susceptibles d'une présentation concrète.

Dans le fonds psychique qui alimente ces idées il se rencontre fréquemment des souvenirs de choses vécues, impressionnantes,

dont l'origine remonte à la petite enfance. Elles fournissent au rêve une situation qui se présente toujours sous la forme concrète, et elles sont un élément très important, car elles exercent sur la formation du rêve une influence active, servant de noyau de cristallisation autour duquel vient se ranger et se grouper le reste du matériel. De sorte que presque toutes les situations que nous offrent nos rêves ne sont autre chose que des copies, considérablement revues et augmentées, de quelques-uns de ces souvenirs impressionnants. Il est très rare au contraire que le rêve nous donne une reproduction exacte et sincère d'une scène de la vie de veille.

Toutefois, le contenu manifeste du rêve comporte autre chose que des situations. Il s'y ajoute des images visuelles fragmentées et incohérentes, des conversations, parfois un bout de phrase stéréotypé. Il y aurait sans doute avantage à ce que nous passions rapidement en revue toutes ces formes d'expression qui sont les moyens employés par le travail de rêve pour réduire le groupe des idées latentes à la seule forme adéquate au rêve.

Les idées latentes découvertes par l'analyse nous apparaissent comme un complexe psychique d'une architecture infiniment confuse, dont les éléments ont entre eux les rapports les plus divers ; ils sont au premier plan ou à l'arrière-plan ; ils forment des conditions, des digressions, des explications, des justifications et des exigences. Presque toujours, à côté d'une association d'idées, il s'en trouve une autre qui la contredit ; et ce matériel présente en somme les mêmes caractères que notre pensée à l'état de veille. Pour que tout cela devienne un rêve, il faut d'abord que le matériel de rêve soit soumis à une pression qui aura pour résultat d'abord la condensation de ce matériel, et puis l'émiettement de ses éléments internes. Ces éléments, ainsi fragmentés à l'infini, vont se reconstituer sur de nouveaux plans ; enfin, le travail de sélection viendra éliminer tout ce qui, dans ce nouveau matériel de rêve, sera jugé impropre à la représentation concrète. Eu égard aux origines de

ce matériel, tout le processus que nous venons de décrire peut être considéré comme une régression. Les liens logiques qui rattachaient entre elles les idées latentes disparaissent complètement dès que le rêve manifeste est constitué, le travail de rêve ne s'exerçant en somme que sur le contenu utilisable des idées latentes. C'est à l'analyse à rétablir après coup les enchaînements et les relations logiques de ces idées.

Remarquons ici à quel point les moyens d'expression du rêve sont limités, comparés à ceux de la pensée à l'état de veille. Toutefois, le rêve ne renonce pas, d'une manière générale, à reproduire les rapports logiques entre ses matériaux ; il parvient assez souvent à se les assimiler ; mais, pour cela, il est nécessaire qu'il les remplace par les pièces qui lui semblent le mieux adaptées à ses engrenages particuliers. On dirait même que le rêve, en présence de tous ces fragments d'idées étalés, s'efforce de satisfaire aux exigences impérieuses de la logique. Pour cela, il englobe tous ses matériaux en une seule situation, et reproduit un groupement logique au moyen d'un rapprochement dans le temps et dans l'espace ; à peu près comme fait le peintre qui représente des poètes groupés sur le Parnasse, tout en sachant très bien que ses modèles ne se sont jamais rencontrés au sommet d'une montagne et que son tableau est purement symbolique.

La même méthode de figuration existe dans le détail du rêve. Quand celui-ci juxtapose deux éléments, cela veut dire qu'il y a une relation intime entre les idées latentes que ces éléments représentent. Il est à remarquer ici que tous les rêves d'une même nuit, soumis à l'analyse, se ramènent invariablement à un seul cycle de pensées.

Le lien causal entre deux idées peut être ou bien supprimé, ou bien remplacé par la juxtaposition de deux longs fragments hétérogènes. Ces fragments sont souvent intervertis, c'est-à-dire que le premier représente la conclusion et le second l'hypothèse. Toute

transformation immédiate d’une chose en une autre représente dans le rêve, croyons-nous, la relation de cause à effet.

Nous avons dit plus haut que le rêve n’admet pas l’alternative et que, quand deux hypothèses se présentent, il les fait entrer toutes les deux dans la même association d’idées. En d’autres termes, la conjonction « ou » dans le contenu latent du rêve se trouve remplacée dans le contenu manifeste par la conjonction « et ».

Les représentations contradictoires s’expriment presque toujours dans le rêve par un seul et même élément[3]. Il semble que le « non » y soit inconnu. L’opposition entre deux idées, leur antagonisme s’exprime dans le rêve d’une façon tout à fait caractéristique : un autre élément s’y transforme comme après coup en son contraire. Nous verrons plus loin par quel autre procédé le rêve peut encore exprimer la contradiction. Disons aussi que la sensation si fréquente d’une impossibilité à se mouvoir, marque qu’il y a chez le dormeur deux impulsions en sens inverse qui produisent un conflit de la volonté.

Il y a aussi un certain nombre de relations qui semblent plus utiles que les autres au mécanisme de la formation du rêve, ce sont les associations par ressemblance, par contact et par correspondance. Le rêve s’en sert pour étayer son travail de condensation, et, de tous les éléments plus ou moins concordants, il fait une seule et nouvelle unité.

Il va sans dire que cet énoncé trop bref de quelques remarques élémentaires ne suffit pas à donner une idée du nombre infini de moyens dont le rêve dispose pour représenter les relations logiques de ses éléments. Chaque rêve en particulier fait à ce point de vue son travail spécial, qui est tantôt minutieux, tantôt grossier, qui tantôt suit de très près le thème proposé et tantôt s’en écarte

3 Des linguistes notoires ont affirmé que dans les plus anciennes langues humaines, des notions contraires, comme « fort – faible », « dedans – dehors », n’ont pour s’exprimer qu’un seul mot. Les mots primitifs sont à double sens.

davantage. Dans ce dernier cas, il utilise dans une plus large mesure les procédés que nous venons d'indiquer et c'est alors que le rêve nous paraît le plus obscur, confus et incohérent. Mais il est à remarquer que quand le contenu manifeste est par trop absurde, quand il renferme une contradiction par trop flagrante, ce n'est jamais sans une intention cachée, et souvent, sous cet apparent mépris des règles de la logique, nous découvrons une indication quant au contenu intellectuel des idées de rêve. Une absurdité dans le contenu manifeste du rêve correspond, dans son contenu latent, à un sentiment de contradiction, de haine ou de mépris. Comme cette interprétation nous fournit le meilleur argument contre la théorie qui voudrait attribuer le rêve à une activité intellectuelle réduite et incohérente, il est nécessaire de l'appuyer ici par un exemple :

> *Je rêve qu'un jeune homme de ma connaissance, M. H., a été violemment pris à partie, dans une polémique, par un adversaire qui n'est rien moins que le grand Gœthe. Les attaques, de notre avis à tous, sont aussi injustes que violentes. M. H., à la suite de cet incident, se voit perdu de réputation. Il s'en plaint amèrement à table d'hôte. Toutefois, son enthousiasme pour Goethe n'a subi de ce fait aucune atteinte. Je cherche de mon côté à éclaircir certains points de chronologie qui me paraissent invraisemblables. Gœthe est mort en 1832. Sa polémique avec M. H. a eu lieu à une époque antérieure… mais, à cette époque, H. était un tout jeune homme. En y réfléchissant, il me paraît plausible d'admettre qu'il avait dix-huit ans. Mais je ne sais pas exactement en quelle année nous sommes ; et le reste de mon calcul se perd dans l'ombre. Au surplus, toute cette polémique se trouve dans l'ouvrage célèbre de Gœthe :* Nature.

L'absurdité de ce rêve ressort plus clairement encore si l'on réfléchit que H. est un homme d'affaires très jeune et qui ne se

soucie pas le moins du monde de poésie et de littérature. Nous allons maintenant en développer le contenu par l'analyse et montrer toute la logique qui se cache derrière cette absurdité.

1. *M. H.,* dont j'ai fait la connaissance à *table d'hôte,* me pria un jour d'examiner son frère aîné qui donnait des signes de dérangement mental. Tandis que je causais avec le malade je fus péniblement surpris de l'entendre faire, sans aucune provocation de ma part, une allusion aux *écarts de jeunesse* de son frère. Je l'avais interrogé sur *la date de sa naissance (date mortuaire,* dans le rêve), et, pour me rendre compte de certains troubles de mémoire, je l'avais amené à faire devant moi quelques calculs.

2. Une revue médicale dont j'étais membre avait publié, sous le nom d'un *très jeune* collaborateur, une *violente critique* du livre d'un de mes amis, F., de Berlin. Je demandai raison de la chose au rédacteur et celui-ci, tout en exprimant ses regrets, refusa toute espèce de rectification. Là-dessus, je rompis mes relations avec le journal, mais dans ma lettre de congé j'exprimais l'espoir que *nos relations personnelles ne souffriraient pas de cet incident.* Ici est la véritable source du rêve. Le mauvais accueil fait au livre de mon ami m'avait peiné d'autant plus que ce livre renferme une découverte biologique que je considère comme essentielle et que les confrères – après tant d'années – commencent aujourd'hui à apprécier.

3. Une cliente m'avait fait peu de temps auparavant le récit de la maladie de son frère, saisi d'un accès de délire furieux qui avait débuté par le cri : « *Nature, Nature !* » De l'avis des médecins, ce cri était inspiré par la lecture d'un ouvrage de *Gœthe* et prouvait bien que le malade s'était surmené dans ses études. Quant à moi, il me parut plausible d'admettre que ce cri : « Nature » devait être pris dans le sens sexuel que tout le monde connaît chez nous, les ignorants aussi bien que les savants ; et l'événement ne m'a pas donné tort, puisque ce malheureux, plus tard, mutila ses organes génitaux. Il avait *dix-huit ans* quand la crise se produisit.

Dans le contenu manifeste de ce rêve, ce qui se cache sous le « moi » c'est la personne de cet ami si maltraité par la critique. Je cherche à éclaircir certains points de chronologie. Le livre de mon ami traite précisément, à un point de vue biologique, de certaines circonstances de temps ; et il ramène entre autres choses la durée de la vie de Goethe à un nombre déterminé de périodes. Le rêve assimile ce « moi » à un paralytique général : « *Je ne sais pas en quelle année nous sommes.* » C'est donc, dans le rêve, mon ami qui est le fou. Ici, on touche du doigt l'absurdité. Dans les idées latentes du rêve, nous trouvons cette apostrophe ironique : « C'est lui, maintenant, qui est le détraqué, le fou… et vous le critiquez, vous, les hommes de génie ! Ne serait-ce pas plutôt l'inverse ? » Ce *retournement* va être repris par le rêve, qui nous montrera Gœthe prenant à partie un jeune homme – situation absurde – alors que l'inverse, un adolescent faisant la critique du grand Goethe, peut parfaitement se produire de nos jours.

Le rêve, tel que je l'ai observé, ne s'inspire jamais que de sentiments personnels ; et dans le rêve ci-dessus, c'est ma personnalité, bien avant celle de mon ami, qui se trouve représentée par le « moi ». Si je me suis identifié avec cet ami, c'est que le sort de sa découverte symbolise à mes yeux la réussite de ma propre théorie. Quand j'exposerai celle-ci, qui dénonce la sexualité comme origine de tous les troubles psychopathiques (voir mon diagnostic du malade de dix-huit ans : « nature, nature… ») nul doute que je ne rencontre les mêmes critiques, auxquelles, dès aujourd'hui, j'oppose le même sentiment d'ironie.

En poursuivant l'analyse de ce rêve, nous constatons que les absurdités qui s'y rencontrent ont à leur origine un sentiment de raillerie ou de mépris. On sait que c'est à Venise, en ramassant sur le Lido les débris d'un crâne de mouton, que *Gœthe* a conçu sa théorie des vertèbres crâniennes. Or, mon ami se fait gloire d'avoir, étant étudiant, organisé un chahut pour obtenir la mise à la pension d'un

vieux professeur autrefois brillant (précisément dans cette branche de l’anatomie comparée) mais qui devenait, par le fait de la sénilité, incapable d’enseigner. L’agitation provoquée par mon ami pouvait seule remédier à cet état de choses, car dans les universités allemandes, où l’on oublie que l’âge n’est pas une garantie contre l’imbécillité, il n’y a pas de limite d’âge dans l’enseignement universitaire. Dans l’hôpital de cette ville, j’ai eu l’honneur de travailler, des années durant, sous la direction d’un chef qui était fossile depuis longtemps et devenait, de l’avis de tous, parfaitement imbécile, sans qu’on songeât pour cela à lui retirer aucune de ses responsabilités. Une relation s’impose entre ce détail et la découverte du Lido. Mes jeunes collègues de l’hôpital composèrent un jour, à propos de ce chef, une parodie de l’œuvre de Gassenhauer, alors à la mode : « Ce n’est pas Gœthe qui écrit comme ça… Ils ne sont pas de Schiller, ces vers-là… », etc.

VII.

Nous n’avons pas fini d’examiner le travail du rêve. Il faut que nous ajoutions à la condensation, au déplacement et à la représentation concrète du matériel psychique une autre activité encore. Celle-ci ne contribue pas nécessairement à toute formation de rêve, et sans vouloir la traiter en détail, disons que pour se l’imaginer avec quelque précision il faut admettre l’hypothèse – probablement inexacte – d’une activité qui agirait après coup sur le contenu du rêve, et seulement quand les diverses parties de celui-ci auraient pris leur forme symbolique. Le travail du rêve consisterait alors à disposer ces symboles pour en faire un ensemble cohérent, une représentation bien ordonnée. Le rêve acquiert ainsi une sorte de façade, insuffisante à la vérité et qui n’en masque pas également toutes les parties ; mais, moyennant quelques raccords, quelques légères modifications il reçoit une interprétation provisoire et tout à fait approximative. En somme, nous ne trouvons là qu’un brillant travestissement des idées latentes. Quand nous entreprenons une analyse, notre premier soin doit être de réagir contre cette interprétation trop spirituelle.

Qu’est-ce donc qui motive cette dernière partie du travail, cette révision finale du contenu du rêve ? Il est aisé de voir quelle a uniquement pour but de rendre le rêve intelligible, et nous comprenons aussi par là de quelle nature est cette activité. Elle agit, sur le contenu de rêve qui lui est présenté, de la même manière que

notre activité psychique normale sur tous les objets de perception ; elle les saisit au moyen des notions préalables qu'elle possède, elle les ordonne selon leurs plus grandes chances d'intelligibilité, et ainsi elle court le risque de les fausser ; car si l'objet de perception ne peut s'assimiler à aucun autre objet connu, son interprétation donnera lieu aux plus singulières erreurs. Chacun sait que nous sommes incapables de considérer une série de signes étrangers ou de mots inconnus sans qu'ils nous fassent penser tout d'abord aux termes connus qui leur ressemblent le plus et auxquels nous serons tentés de les assimiler.

Les rêves qui ont été retravaillés de la sorte par une activité psychique analogue à notre pensée à l'état de veille sont des rêves « bien composés ». Il en est d'autres sur lesquels cette activité ne s'est pas exercée ; aucune tentative n'a été faite pour y mettre de l'ordre et du sens, et quand nous nous réveillons nous jugeons parfaitement incohérentes les images qui nous sont restées dans la mémoire. Mais, au point de vue de l'analyse, ce tas de matériaux hétéroclites a tout autant de valeur qu'un rêve superficiellement ordonné ; peut-être même le premier cas nous épargnera-t-il la peine de défaire tout d'abord une ordonnance provisoire.

On se tromperait toutefois si l'on ne voulait voir dans cette première façade du rêve qu'une méprise ou un caprice de notre activité psychique consciente. Il a fallu au contraire pour l'édifier un certain nombre de désirs, de rêveries comme il s'en trouve dans les pensées latentes du rêve et qui sont de même nature que celles que nous connaissons à l'état de veille et dénommons à juste titre « rêves éveillés ». Ces rêveries, que l'analyse décèle dans le rêve nocturne, s'y montrent à nous sous forme de scènes infantiles plus ou moins remaniées et transformées ; c'est la façade du rêve, et l'on voit comment, dans la plupart des cas, nous pouvons y toucher immédiatement son noyau essentiel, qui n'a été que déguisé par l'apport d'autres matériaux.

Les quatre formes d'activité que nous venons d'indiquer composent à elles seules le travail du rêve. Nous pouvons donc définir ce dernier en disant qu'il n'est que le transfert des idées latentes en contenu manifeste. Il s'ensuit que le travail du rêve n'est jamais créateur, qu'il n'imagine rien qui lui soit propre, qu'il ne juge pas, ne conclut pas. Son action consiste à condenser, déplacer, et remanier, en vue d'une représentation sensorielle, tous les matériaux du rêve ; il s'y ajoute, en dernier lieu, le travail accessoire d'ordonnance que nous venons d'indiquer.

On rencontre en vérité dans le contenu du rêve bon nombre d'éléments que l'on serait tenté de prendre pour le résultat d'une activité purement intellectuelle. Mais l'analyse est là pour nous démontrer que *ces opérations de l'esprit étaient accomplies déjà dans les pensées latentes du rêve, et que celui-ci n'a fait que les reproduire telles quelles.* Une déduction logique, si elle se rencontre dans le rêve, n'est autre chose que la reproduction verbale de la logique des idées de rêve ; elle semble irréprochable quand elle passe sans altération dans le contenu du rêve, mais elle devient absurde quand, par le travail du rêve, elle est transférée sur d'autres matériaux. De même, la présence d'un calcul d'arithmétique dans le contenu du rêve veut dire simplement qu'il se trouvait un calcul semblable parmi les idées latentes ; et là, il était exact ; mais quand nous le retrouvons ensuite dans le rêve manifeste, par suite de la condensation de ses facteurs et du transfert de ses opérations sur d'autres matériaux, il donne les résultats les plus extravagants. Les discours mêmes que nous rencontrons dans le contenu du rêve ne sont jamais des discours originaux, ce sont des mosaïques où l'on retrouve toutes sortes de fragments empruntés à des discours que le dormeur peut avoir prononcés, entendus ou lus ; la mémoire a conservé ces fragments, le rêve les reproduit littéralement, mais il a oublié leur sujet et en transforme le sens de la façon la plus surprenante.

Peut-être ne serait-il pas inutile d'appuyer ces dernières règles de quelques exemples.

I. Voici le rêve d'une de mes malades ; c'est un rêve bien ordonné et, à première vue, parfaitement inoffensif.

> *Cette dame va au marché en compagnie de sa cuisinière, qui porte le panier. Elle fait sa commande au boucher, celui-ci répond :* « Cela ne se trouve plus », *et veut lui donner un autre morceau qui, dit-il, est de même qualité ; mais elle refuse et se tourne vers la marchande de légumes. Cette femme lui offre un légume d'aspect singulier, noirâtre et lié par bottes.* « Je ne veux pas voir cela, *dit-elle, je n'en prendrai pas.* »

La phrase : « *Cela ne se trouve plus* » a son origine dans ma consultation. J'avais dit moi-même à la malade, quelques jours auparavant, que les souvenirs de la toute première enfance *ne se retrouvent plus* comme tels, mais qu'on les rencontre encore transposés, dans les rêves. C'est donc moi que le boucher représente ici.

La seconde phrase : « *Je ne veux pas voir cela* », appartient à une autre association d'idées. Cette dame avait grondé la veille sa cuisinière, la même qui joue un rôle dans le rêve, et lui avait dit : « Conduisez-vous convenablement ; *je ne veux pas voir cela...* », c'est-à-dire : je n'autorise pas, je ne veux pas voir une pareille conduite. La partie la plus insignifiante de ce discours a subi un déplacement qui l'a fait apparaître dans le contenu du rêve. Dans les idées de rêve, l'autre partie seule jouait un rôle, car, voici ce qui s'est passé : le travail du rêve a transformé de manière à la rendre méconnaissable et parfaitement innocente une situation qui n'existait que dans l'imagination de la dormeuse et où je me *conduisais* envers cette dame *de façon en quelque sorte inconvenante.* Et cette situation imaginaire n'est à son tour que le

décalque d'une situation où la malade s'est réellement trouvée à une époque très antérieure.

II. Voici un rêve très insignifiant en apparence, où nous voyons apparaître des chiffres :

Une personne rêve quelle veut effectuer un paiement quelconque ; sa fille lui prend la bourse des mains et en tire 3 florins 65 kreuzer. *Alors elle lui dit : « Que fais-tu ? cela ne coûte que* 21 kreuzer ! »

Cette personne est étrangère. Elle a mis sa fille dans un institut de demoiselles à Vienne et compte se soumettre à mon traitement tant que l'enfant restera dans cette ville. La veille du rêve, la directrice du pensionnat lui a demandé si elle ne se déciderait pas à lui laisser sa fille un an de plus, ce qui prolongerait également d'un an son traitement chez moi. Pour trouver le sens des chiffres du rêve il faut se souvenir que « le temps c'est de l'argent ». Une année représente 365 *jours.* Exprimé en kreuzer cela fait 365 kreuzer, ou 3 *florins* 65 *kreuzer.* Les 21 *kreuzer* correspondent aux 3 *semaines* qui séparaient encore à ce moment le jour du rêve de la fin des cours et de la fin du traitement chez moi. Il est visible que ce sont des considérations d'argent qui ont décidé cette dame à refuser la proposition de la directrice, et ce sont elles aussi qui déterminent le peu d'importance de la somme payée en rêve.

III. *Une jeune femme, mariée depuis plusieurs années, apprend qu'une de ses connaissances qui est à peu près de son âge, Mlle Elise L., vient de se fiancer. La nuit suivante, elle rêve qu''elle se trouve au théâtre avec son mari. À l'orchestre, bon nombre de places sont encore inoccupées. Le mari raconte qu'Elise L. et son fiancé avaient l'intention de venir, mais qu'il ne restait que des places à 1 florin 50 kreuzer les trois et qu'ils les ont jugées inacceptables. Elle répond que le malheur n'est pas grand.*

Ce qui nous intéresse ici c'est de savoir comment les chiffres tirent leur origine des idées latentes du rêve, et quelle

transformation ils ont subie. D’où vient la somme 1 florin 50 kreuzer ? Elle vient d’une circonstance insignifiante de la veille : la belle-sœur de cette dame avait reçu de son mari un cadeau de 150 *florins* et s’était dépêchée de les dépenser pour s’acheter un bijou. Remarquons que 150 florins représentent cent fois plus que 1 florin 50 kreuzer. Pour le chiffre 3 qui accompagne le prix des billets de théâtre, nous ne trouvons qu’une seule association : la fiancée, Elise L., est de *trois* mois plus jeune que son amie. La situation du rêve reproduit une petite aventure qui a été plus d’une fois motif à taquineries entre les époux : la jeune femme s’était *dépêchée* de prendre à l’avance des billets de théâtre et avait fait son entrée dans la salle de spectacle quand tout un côté de l’orchestre était encore inoccupé. Il aurait donc été inutile de tant se dépêcher. Remarquons enfin que ce rêve renferme une absurdité : le fait de deux personnes prenant trois cartes d’entrée pour le théâtre !

Les idées latentes du rêve sont évidemment celles-ci : « Ai-je été sotte de me marier si jeune ! Quel besoin ai-je eu de tant me dépêcher ? Je vois bien par l’exemple d’Élise que j’aurais toujours fini par trouver un mari, je n’avais qu’à attendre, j’en aurais trouvé un cent fois meilleur (mari, ou bijou). Pour cet argent (la dot) j’aurais pu m’en acheter trois ! »

VIII.

Après l’exposé que nous venons de faire des procédés de travail du rêve, on pourrait être tenté de regarder ce travail comme un processus psychique spécial auquel rien, à notre connaissance, ne pourrait être comparé ; et peut-être éveillera-t-il en nous un peu de l’étonnement superstitieux que son produit, le rêve lui-même, y a de tous temps éveillé.

En réalité, le travail du rêve n’est que le premier et le mieux étudié d’une série de processus psychiques, ceux, notamment, auxquels se ramène la production des symptômes hystériques, angoisses, obsessions, démences, etc. Tous ces processus présentent également les caractères de la condensation et du déplacement, de ce dernier surtout ; tandis que le remaniement en vue d’une représentation sensorielle demeure spécial au travail du rêve.

Si donc le processus du rêve est le même que celui qui donne lieu aux images morbides, il n’en sera que plus intéressant de déterminer les conditions dans lesquelles il se produit. Nous ne serons pas médiocrement surpris d’apprendre qu’il peut exister sans le concours du sommeil et sans celui de la maladie, et que bon nombre de phénomènes qui appartiennent à la vie quotidienne des sujets normaux, oublis, lapsus de parole et de conduite, sont forgés par le même mécanisme psychique que le rêve et que tous les symptômes morbides désignés ci-dessus.

Le nœud du problème réside dans le processus du déplacement, celui, nous semble-t-il, qui mérite entre tous le plus d’attention. Pour connaître la condition essentielle du déplacement, il est indispensable que l’on aborde le problème d’un point de vue purement psychologique ; on verra alors que ce phénomène se produit uniquement sous l’empire de la *nécessité*, et pour le comprendre il importera de s’attacher à certaines difficultés auxquelles échappera difficilement celui qui étudie les rêves.

Quand, au début de ce travail, j’ai donné un de mes rêves en exemple d’analyse, j’ai dû interrompre l’inventaire de mes idées latentes parce qu’il s’en trouvait parmi elles que je préférais garder secrètes, que je ne pouvais pas communiquer sans manquer gravement à certaines convenances. J’ai ajouté qu’il ne servirait à rien de remplacer cette analyse par une autre, car, quel que soit le rêve choisi, fût-il le plus obscur de tous et le plus embrouillé, je me heurterais en fin de compte à des pensées latentes que je ne pourrais révéler sans indiscrétion. Toutefois, quand, après avoir écarté les témoins de ces débats intimes, j’ai poursuivi l’analyse à part moi, j’ai rencontré des pensées qui m’ont profondément étonné. Je ne me les connaissais pas ; elles me semblaient non seulement *étrangères,* mais *pénibles* ; je les repoussais de toutes mes forces et cependant je sentais qu’elles m’étaient imposées par la logique inflexible des idées latentes. Je ne puis m’expliquer cet état de choses que d’une manière, en admettant que ces pensées ont réellement existé en moi, qu’elles y possédaient une certaine intensité ou énergie psychique, mais qu’elles se trouvaient à mon égard dans une situation psychologique spéciale qui m’empêchait d’en prendre conscience. Cette situation spéciale, je la dénomme *état de refoulement.* Je reconnais alors qu’entre l’obscurité du rêve manifeste et l’état de refoulement des idées latentes – autrement dit, la répugnance que j’éprouve à prendre conscience de ces idées –, il existe une relation de cause à effet ; et j’en conclus que si le rêve est obscur, c’est par

nécessité et pour ne pas trahir certaines idées latentes *que ma conscience désapprouve.* Ainsi s'explique le travail de déformation qui est pour le rêve comme un véritable *déguisement.*

Il serait assez intéressant, dans le rêve que j'ai proposé à l'analyse, de chercher laquelle d'entre mes pensées se présente sous un déguisement par crainte d'exciter trop vivement ma réprobation, si elle se montrait sans voiles. Je sais que la course dont j'ai parlé, cette course gratuite en voiture, m'en a rappelé d'autres plus coûteuses en compagnie d'une personne de ma famille, et que la signification du rêve semblait être : « Je voudrais connaître un amour désintéressé. » Or, peu de temps avant de faire ce rêve j'avais dépensé une forte somme d'argent pour la personne en question. Devant cette association d'idées, je suis contraint de m'avouer que *je regrette d'avoir fait cette dépense.* Ce n'est que par l'aveu d'un pareil sentiment que j'arriverai à comprendre ce que signifie, dans mon rêve, le désir *d'un amour qui n'occasionne pas de dépense.* Pourtant, je puis le dire en toute sincérité, je n'ai pas hésité un instant à dépenser cette somme ; le regret que j'en éprouve fait partie d'un courant qui n'a pas effleuré ma conscience. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Ceci est une autre question, qui nous mènerait trop loin. La réponse que j'y pourrais faire appartient à une autre association d'idées.

Si j'analyse, au lieu d'un rêve qui m'est propre, le rêve d'une personne étrangère, j'arriverai à des constatations semblables ; seuls, mes moyens de contrôle seront quelque peu différents. Si le rêve à développer est celui d'un sujet normal, c'est en lui démontrant l'enchaînement des pensées du rêve que je l'amènerai à reconnaître ses idées refoulées ; et encore sera-t-il toujours libre de les nier. Mais s'il s'agit d'un malade nerveux, d'un hystérique par exemple, il faudra, pour l'amener à la reconnaissance des idées refoulées, lui montrer la relation qui existe entre celles-ci et les symptômes de sa

maladie et insister sur ce point que son état s'est amélioré dès que les idées refoulées se sont substituées aux symptômes.

Prenons l'exemple de cette jeune femme qui m'a raconté le rêve des trois billets de théâtre pour 1 florin 50 kreuzer. L'analyse de ses idées latentes montre qu'elle ne fait aucun cas de son mari, qu'elle aimerait mieux ne l'avoir pas épousé, qu'elle le verrait sans regret remplacé par un autre.

Il est vrai qu'elle prétend l'aimer ; elle n'admet pas que le mépris où elle le tient (« un autre pourrait être cent fois meilleur ! ») porte la moindre atteinte à sa vie sentimentale ; pourtant, tous ses symptômes conduisent à la même solution que ce rêve ; et il suffit qu'on réveille en elle les souvenirs refoulés d'une époque à laquelle elle était parfaitement consciente de ne pas aimer son mari pour qu'aussitôt les symptômes soient résolus, et que la malade cesse de protester contre mon interprétation.

IX.

La notion du refoulement étant établie, de même que les relations qui existent entre la déformation du rêve et le matériel psychique refoulé, il nous devient possible de résumer d'une façon générale les principales conclusions que nous avons tirées de nos recherches.

Nous savons que les rêves intelligents et raisonnables sont la réalisation non déguisée d'un désir ; en d'autres termes, que le désir dont ils nous montrent la réalisation concrète est un désir reconnu par la conscience, insatisfait dans la vie quotidienne, mais parfaitement digne d'intérêt. L'analyse des rêves confus et inintelligibles nous enseigne quelque chose d'analogue : le fondement de ces rêves est aussi un désir réalisé, désir que les idées latentes nous révèlent d'autre part ; seulement, la représentation en est obscure ; pour l'éclaircir il faut avoir recours à l'analyse et celle-ci nous montrera tantôt un désir refoulé et inconscient, tantôt un désir intimement uni à des pensées refoulées et pour ainsi dire porté par celles-ci. Nous pouvons caractériser ces rêves en disant *qu'ils sont les réalisations voilées de désirs refoulés.* Remarquons en outre, ce qui est assez intéressant, que la sagesse populaire a raison quand elle prétend que les rêves prédisent l'avenir. C'est bien en réalité l'avenir que le rêve nous montre, non pas tel qu'il se réalisera, mais tel que nous souhaitons le voir réalisé ; et l'âme populaire fait en cela ce qu'elle a coutume de faire ailleurs : elle croit ce qu'elle désire.

Les rêves, au point de vue des réalisations de désirs, peuvent se diviser en trois catégories : Nous avons en premier lieu le rêve qui représente sans déguisement un désir non refoulé. C'est le rêve du type infantile, il devient de plus en plus rare à mesure que l'enfant avance en âge. En second lieu nous avons le rêve qui représente, déguisé, un désir refoulé. La majorité de nos rêves relèvent de ce type et c'est pourquoi ils ne peuvent être compris sans analyse. Enfin vient le rêve qui exprime un désir refoulé mais *ne le déguise pas* ou *le déguise trop peu.* Ce dernier rêve est toujours accompagné d'une sensation d'angoisse qui le force à s'interrompre et qui semble bien être l'équivalent du travail de travestissement puisque dans les rêves de la deuxième catégorie, c'est grâce à ce travail que l'angoisse a été épargnée au dormeur. Il serait facile de démontrer que la situation de rêve qui cause l'angoisse n'est autre chose qu'un ancien désir non réalisé et depuis longtemps refoulé.

Parmi les rêves intelligibles il s'en trouve dont le contenu est pénible et qui pourtant n'éveillent chez le dormeur aucun sentiment d'angoisse. On ne peut pas les mettre au rang des rêves d'angoisse, et ils servent d'argument à ceux qui veulent dénier toute signification et toute valeur aux manifestations du rêve. Il nous suffira d'un exemple pour montrer que ces rêves ne sont autre chose que des *réalisations voilées de désirs refoulés,* et appartiennent nettement à la deuxième catégorie. Nous y verrons aussi avec quel art ingénieux le travail de déplacement s'emploie à déguiser le désir.

Une jeune fille rêve que le second enfant de sa sœur vient de mourir et qu'elle se trouve devant le cercueil exactement comme elle s'est trouvée, quelques années auparavant, devant celui du premier-né de la même famille. Ce spectacle ne lui inspire pas le moindre chagrin.

La jeune fille se refuse naturellement à voir interpréter son rêve dans le sens d'un désir secret. Telle n'est pas non plus notre interprétation. Mais il y a ceci, qu'auprès du cercueil du premier

enfant elle s’est rencontrée avec l’homme qu’elle aime ; elle lui a parlé ; depuis ce moment, elle ne l’a plus jamais revu. Nul doute que, si le second enfant mourait, elle ne rencontrât de nouveau cet homme dans la maison de sa sœur. Elle se révolte contre cette hypothèse, mais elle en souhaite ardemment la conséquence, la rencontre de l’homme aimé. Et le jour qui a précédé le rêve elle avait pris une carte d’entrée pour une conférence où elle espérait le voir. Le rêve est donc un simple rêve d’impatience, comme il s’en produit avant un voyage, avant une soirée au théâtre, dans l’attente de n’importe quel plaisir. Mais il faut dissimuler à la jeune fille son propre désir ; alors, à l’un des aspects de la situation, il s’en substitue un autre, aussi impropre que possible à inspirer la joie. Et néanmoins, chez la dormeuse, c’est la joie qui persiste. Remarquons encore que l’élément affectif du rêve ne s’adapte qu’à son contenu latent, à celui qui a été refoulé ; et cette idée latente étant celle d’une rencontre ardemment souhaitée, elle ne peut pas s’associer à un sentiment de tristesse.

X.

Puisque les philosophes jusqu'ici n'ont pas eu l'occasion de s'occuper d'une philosophie du refoulement, nous croyons nécessaire, dans ce premier contact avec le mystérieux problème de la formation du rêve, d'en tenter une exposition aussi claire que possible. Nous nous sommes aidé, pour notre schéma, d'autres études que de celle du rêve, – et s'il peut paraître d'abord un peu compliqué, il nous a semblé d'autre part qu'aucune de ces complications n'était superflue.

Nous admettons que, dans notre appareil psychique, il existe deux fonctions créatrices de pensée. La seconde de ces fonctions possède ce privilège, que tous ses produits deviennent immédiatement part de la conscience ; tandis que l'activité de la première reste inconsciente ou bien n'atteint la conscience que par l'intermédiaire de la seconde.

À la limite de séparation entre ces deux fonctions, au point même où la première rejoint la seconde, il existe une censure qui ne laisse passer que ce qui lui est agréable, et rejette le reste. Les produits rejetés par la censure se trouvent alors, pour employer notre propre expression, en état de refoulement.

Mais dans certaines conditions, pendant le sommeil, qui amène une sorte de relâchement de la censure, les activités réciproques des deux fonctions ne sont plus les mêmes ; les produits refoulés ne

peuvent plus être rejetés entièrement, et réussissent à se frayer un chemin jusqu'à la conscience. Toutefois, comme la censure peut bien être affaiblie, mais qu'elle n'est jamais abolie, il faut, pour être admis dans la conscience, que les objets refoulés soient déguisés de telle sorte qu'ils perdent leur caractère rebutant ; et ce qui pénètre alors dans la conscience c'est un compromis entre les tendances de la première fonction et les scrupules de la seconde.

Remarquons ici, abstraction faite des images du rêve, que le refoulement, le relâchement de la censure et l'acceptation d'un compromis sont précisément au fond de tout processus concourant à la formation d'une image psychopathique ; et qu'à la formation de ce compromis concourent précisément les processus de condensation, de déplacement, voire d'ordonnance provisoire et superficielle que nous avons étudiés dans le travail du rêve.

Nous ne cherchons pas à dissimuler qu'une sorte de démonologie intervient largement dans l'exposé ci-dessus. Il nous a semblé en effet que le processus de formation du rêve obscur ressemble à l'effort que ferait un subordonné pour glisser subrepticement une parole qu'il saurait devoir déplaire à son chef. Nous sommes parti de cette comparaison pour établir le processus du travestissement du rêve et celui de la censure, et nous nous sommes efforcé de traduire notre impression par une théorie psychologique encore fruste, mais aussi claire que possible.

Nous espérons qu'un examen plus approfondi du sujet permettra d'identifier les deux fonctions que nous avons qualifiées de « première » et de « seconde », et de découvrir des corrélations qui confirment ce que nous avons établi *a priori* : l'antagonisme de deux fonctions dont l'une garde l'entrée de la conscience et peut en exclure l'autre.

Quand l'état de sommeil est vaincu, la censure reprend ses droits, et fait table rase de tout ce qui lui a été imposé pendant sa période d'impuissance. Ce qui confirme notre hypothèse, c'est la

rapidité avec laquelle le rêve s'efface de la mémoire, et aussi une expérience qu'il m'est arrivé de faire fréquemment : Pendant que nous racontons un de nos rêves ou que nous le soumettons à l'analyse, il se peut qu'un détail que nous avions complètement oublié surgisse à l'improviste ; et presque toujours, ce détail arraché à l'oubli représente la voie la plus courte et la plus sûre pour pénétrer le sens latent du rêve. C'est précisément pour cela qu'il aurait dû succomber à l'oubli, qui représente l'effort suprême de la censure.

XI.

Si nous admettons que le contenu du rêve représente un désir réalisé, et si l'obscurité de son contenu est l'œuvre de la censure qui modifie et travestit les matériaux refoulés, il nous devient aisé de déterminer la fonction du rêve. À l'inverse de ce qui est admis par l'opinion courante qui veut voir dans le rêve le perturbateur du sommeil, nous arrivons à cette singulière conclusion que le rêve sert au sommeil de gardien. Le rêve enfantin nous fournira ici la meilleure démonstration.

L'état de sommeil, ou passage psychique de la veille au sommeil, est amené chez l'enfant par une sensation de fatigue à laquelle vient se joindre certaine contrainte extérieure ; car, pour lui faciliter ce passage, on écarte de lui toutes les excitations qui pourraient détourner son esprit de l'idée du sommeil. On sait comment écarter les excitations du dehors, mais comment pourrions-nous réduire au silence tous ces désirs qui occupent l'âme de l'enfant et le tiennent éveillé ? Voyez une mère qui cherche à endormir son enfant : celui-ci ne cesse pas de réclamer soit un baiser, soit un jouet, mais on ne contente ses désirs qu'en partie, on en remet, d'autorité, la réalisation au lendemain. Il est clair que tous ces mouvements qui agitent l'enfant sont des obstacles à son sommeil. Qui ne connaît la joyeuse histoire du méchant garçon qui, s'éveillant la nuit, se met à hurler pour faire venir le rhinocéros ? Un enfant sage, au lieu de hurler, aurait rêvé qu'il voyait le rhinocéros et

jouait avec lui. Le rêve, qui montre à l'enfant son désir réalisé, trouve crédit auprès de lui pendant son sommeil ; le désir étant satisfait, le sommeil continue. Il va sans dire que si l'enfant ajoute foi à son image de rêve, c'est que celle-ci revêt les formes de la vraisemblance, et que, d'autre part, l'esprit de l'enfant manque encore de la faculté qu'il aura acquise plus tard de discerner son imagination et ses hallucinations d'avec la réalité.

L'adulte, lui, a appris à faire cette distinction. Il a compris de même qu'il est inutile de former des souhaits et sait par expérience qu'il vaut mieux contenir ses ambitions jusqu'au moment où, par des voies détournées et grâce à des circonstances plus favorables, il leur sera permis de se satisfaire. Il en résulte que dans le sommeil de l'adulte les réalisations directes de désirs se présentent rarement, peut-être même jamais, et que le rêve adulte qui nous paraît être du type infantile se révèle à l'examen comme un problème infiniment compliqué. C'est pourquoi, chez l'adulte – chez tout adulte normal sans exception – il se produit une différenciation des matériaux psychiques qui n'existe pas chez l'enfant. Une fonction se réalise en lui, fonction qui s'alimente de l'expérience de la vie et exerce jalousement sur tous ses mouvements d'âme une influence de répression et d'inhibition. Par ses rapports avec la conscience et avec l'activité volontaire, cette fonction est investie d'un pouvoir considérable sur toute la vie psychique de l'adulte ; or, elle condamne comme impropres et superflues beaucoup de tendances infantiles, mettant ainsi en état de refoulement toutes les manières de penser et de sentir qui dérivent de ces tendances.

Mais dès le moment que cette fonction, dans laquelle nous reconnaissons notre moi normal, cède à la nécessité du sommeil, nous la voyons forcée par les conditions psychophysiologiques où se produit celui-ci de relâcher sa surveillance et d'opposer une énergie très réduite à l'intrusion des matériaux refoulés. Ce relâchement en soi importe peu, il n'y aurait pas grand mal à ce que les tendances

infantiles refoulées se donnassent momentanément carrière. Seulement, tant que durera le sommeil, elles ne trouveront d'issue ni dans la pensée consciente ni dans l'activité motrice ; elles ne peuvent donc que devenir un danger pour le sommeil, et c'est à ce danger qu'il s'agit de parer. Il nous faut admettre ici qu'aux heures mêmes où nous sommes profondément endormis une certaine somme d'attention libre reste disponible ; elle fait office de veilleur pour le cas où il y aurait intérêt pour nous à interrompre notre somme ; comment expliquer sans cela que – comme le fait observer le vénérable physiologiste Burdach – chacun de nous pendant son sommeil reste sensible à certaines excitations sensorielles qui le touchent spécialement : la mère au vagissement de son enfant, le meunier à un arrêt du bruit de son moulin, et tous les hommes en général à l'appel de leur nom ? Cette attention toujours en éveil se tourne aussi vers les excitations internes produites par les désirs refoulés, et, de celles-ci, elle fait le rêve, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit plus haut, un compromis qui satisfait à la fois deux tendances. Le rêve est en quelque sorte la décharge psychique d'un désir en état de refoulement, puisqu'il présente ce désir comme réalisé ; et il satisfait du même coup l'autre tendance en permettant au dormeur de poursuivre son somme. Notre « moi » se conduit en cela comme un enfant, il aime mieux croire aux images du rêve : « Oui, oui », semble-t-il. dire, « tu as raison, mais laisse-moi dormir. » Le jugement méprisant que nous portons à l'état de veille sur le rêve, sur son incohérence et son manque de logique, c'est le même sans doute que porte notre « moi » endormi sur les produits du refoulement ; mépris d'autant mieux fondé, que ces perturbateurs du sommeil n'arrivent pas à nous mettre en mouvement. Nous en restons conscients pendant notre sommeil même, car quand les images du rêve s'affranchissent par trop de la censure nous pensons : « Bah ! ce n'est qu'un rêve ! » et nous continuons à dormir.

XI.

On nous objectera qu’il y a des cas, par exemple celui du rêve d’angoisse, où le rêve est impuissant à préserver le sommeil. Mais il faut en conclure simplement que le rêve est investi de deux fonctions dont la seconde est d’interrompre le sommeil quand il le faut. Il est comparable en cela au veilleur de nuit consciencieux, dont le devoir est tout d’abord de faire taire les bruits qui pourraient éveiller la population ; mais qui n’hésite pas à remplir le devoir opposé et à mettre tout le monde sur pied quand les bruits deviennent inquiétants et qu’à lui tout seul il n’en peut plus venir à bout.

Cette seconde fonction du rêve nous devient surtout claire quand nous considérons, sur une personne endormie, l’effet des excitations sensorielles. On sait que les excitations venues du dehors influencent généralement le contenu du rêve ; la preuve expérimentale en a été faite ; elle appartient à ce petit nombre de recherches que les médecins ont pratiquées sur le rêve, et auxquelles on a, malheureusement, attaché une importance exagérée. Ici encore, nous nous trouvons en présence d’une énigme : la personne endormie, soumise par l’expérimentateur à une excitation quelconque, ne reconnaît pas en rêve cette excitation, elle ne fait que la traduire, l’interpréter… et comment se détermine son choix entre tant de formes possibles d’interprétation ? Ce choix ne peut que nous sembler arbitraire, et nous savons d’autre part que l’arbitraire psychique n’existe pas.

Le dormeur, en effet, a plusieurs moyens de réagir contre toute excitation sensorielle venue du dehors. Il peut s’éveiller, il peut aussi parvenir, à prolonger son sommeil, et dans ce dernier cas, il y parvient encore par les moyens les plus varies. S’il rêve, par exemple, qu’il se trouve dans une situation incompatible avec le trouble extérieur, il parviendra à vaincre celui-ci ; c’est la situation du dormeur qui, souffrant d’un abcès douloureux au périnée, rêva qu’il montait à cheval ; le cataplasme destiné à lui alléger la douleur devint la selle de sa monture, et, de cette façon, il continua à dormir.

On peut aussi, ce qui est le cas le plus fréquent, faire entrer l'excitation perçue en rêve dans une association d'images appartenant à un désir refoulé qui veut se réaliser. L'excitation perd aussitôt sa réalité et s'incorpore au matériel psychique du dormeur. C'est ainsi qu'il arrive à un de mes amis de rêver qu'il récite une comédie, réalisation d'une idée qui lui est chère. On est au théâtre, le premier acte se déroule avec succès, un tonnerre d'applaudissements éclate… Et ici, le dormeur doit avoir réussi à prolonger son sommeil, car quand il s'éveilla il n'entendit plus le moindre bruit et supposa, ce qui se montra vrai par la suite, qu'on avait battu des tapis dans le voisinage. Tous les rêves qui se manifestent immédiatement avant le réveil par un vacarme quelconque ne sont que des efforts pour nier le bruit perturbateur, lui donner une autre interprétation et gagner encore quelques instants de repos.

XII.

Si l'on admet les exigences de la censure comme cause principale de la déformation du rêve, on ne verra rien détonnant au fait que presque tous les rêves des adultes se ramènent à l'analyse à des désirs érotiques. Nous ne parlons pas ici des rêves communément décrits sous le nom de « rêves sexuels », et qui présentent des images érotiques dépouillées de voiles ; tous ceux qui ont rêvé les connaissent ; ils ne laissent pas d'être toujours assez surprenants, soit par le choix des personnes dont ils font des objets de désir, soit par l'abolition de toutes les barrières que l'individu éveillé a soin d'opposer à ses exigences sexuelles, soit enfin par certains détails bizarres qui semblent toucher à la perversion. Ce que l'analyse nous apprend, c'est que beaucoup d'autres rêves qui ne semblent pas à première vue renfermer des préoccupations érotiques se réduisent, par le travail d'interprétation, à une réalisation du désir sexuel ; et d'autre part, que tels matériaux de notre pensée consciente qui semblent avoir passé dans le rêve de la nuit comme « reliquats de la journée » n'y sont admis que pour tenir le rôle de figurants dans la représentation des désirs érotiques refoulés.

Pour expliquer un état de choses dont on ne voit pas la nécessité théorique, rappelons qu'il n'est pas de tendances qui aient été mieux refoulées et combattues en nous par la morale et la civilisation, que les tendances sexuelles ; et de plus, que ces

tendances, chez la plupart des hommes, savent parfaitement se dérober à la tyrannie des fonctions psychiques d'un ordre plus élevé. L'étude que nous avons faite ailleurs de la sexualité infantile, de ses manifestations obscures et généralement incomprises, nous autorise de dire que chez presque tous les individus civilisés l'évolution infantile de la vie sexuelle s'est arrêtée en un point ; par conséquent, les désirs sexuels refoulés chez l'enfant deviendront plus tard les ressorts multiples et puissants de la formation des rêves adultes[4].

Pour que le rêve, qui est une manifestation de désirs érotiques, n'offre dans son contenu manifeste aucune trace de sexualité, une préparation secrète est indispensable. Les matériaux des images sexuelles ne pouvant se présenter tels quels seront remplacés dans le contenu du rêve par des signes, des allusions ou toute autre forme d'expression indirecte ; seulement, à l'inverse de ce qu'on demande généralement à ces formules, celles du rêve doivent avant tout n'être pas immédiatement intelligibles. Ainsi s'explique le fait bien connu de la représentation symbolique des idées de rêve, fait d'autant plus remarquable, que l'on sait aujourd'hui que tous les songeurs de même langue se servent des mêmes symboles ; j'ajouterai même que, dans certains cas, la communauté des symboles s'étend au-delà de la communauté des langues. Comme le songeur ignore lui-même le sens des symboles qu'il emploie, la question de l'origine de ces symboles et des rapports qu'ils peuvent avoir avec leur objet reste entièrement obscure ; mais le fait en soi est certain, et ce fait semble de toute première importance pour la technique de l'interprétation du rêve. Il est clair que, pour qui connaît à fond cette symbolique, le sens du rêve, de tous ses détails et de certains de ses fragments, devient des plus faciles à comprendre sans qu'il soit nécessaire de faire subir au dormeur un interrogatoire sur ses pensées de rêve. Nous nous rapprochons ici de l'idéal populaire d'une part et, d'autre

4 Cf. l'ouvrage de l'auteur : *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* 1905, quatrième édition, 1920.

part, de la méthode chère aux peuples primitifs chez qui les images du rêve s'interprétaient uniquement par des symboles.

Bien que les spécialistes de la symbolique du rêve soient encore loin de conclure, nous pouvons déjà tenir pour acquises quelques données générales et un certain nombre de remarques particulières.

Il est des symboles à interprétation unique ; ainsi *Empereur* et *Impératrice, Roi* et *Reine,* signifient *Père* et *Mère. Chambre* signifie *Femme*[5] et les portes d'entrée et de sortie représentent les ouvertures naturelles du corps. Les symboles employés par le rêve servent le plus souvent à recouvrir des personnes, des parties du corps ou des actes qui intéressent la sexualité ; les organes génitaux en particulier utilisent une collection de symboles bizarres, et les objets les plus variés entrent dans la composition de ces symboles. Or, nous admettons que des armes pointues, des objets longs et rigides, troncs d'arbres ou cannes, représentent l'organe masculin, tandis que les armoires, boîtes, voitures, poêles, remplacent dans le rêve l'organe féminin, parce que le motif de cette substitution est facile à comprendre ; mais tous les symboles de rêve ne renferment pas des allusions aussi transparentes, et quand on nous dit que la cravate est l'organe masculin, le bois le corps féminin, et que le mouvement ascendant, l'escalier, représente les relations sexuelles, nous demandons à réfléchir, tant que la preuve de l'authenticité de ces symboles n'a pas été faite d'autre part. Ajoutons ici que la plupart des symboles de rêve sont bisexuels et peuvent, selon les circonstances, être rapportés aux organes des deux sexes.

Certains symboles sont d'un usage général et se rencontrent chez tous les songeurs de même langue et de même formation intellectuelle. D'autres, d'un usage limité, sont créés par l'individu au fur et à mesure de ses besoins. Il faut distinguer parmi les

5 Jeu de mots intraduisible : femme se dit *Frau* ou *Frauenzimmer* ; *Zimmer* signifie chambre.

premiers ceux qui sont destinés tout naturellement, par l'usage qu'on en fait dans la langue courante, à représenter les choses sexuelles ; ceux, par exemple, qui ont trait à la culture : semence, fécondation, etc. Et, en second lieu, ceux dont le rapport avec les choses sexuelles semble dater des époques primitives et n'a pu naître que dans notre inconscient le plus obscur. De toute façon et quelle qu'en soit la nature, cette force créatrice de symboles n'est pas encore éteinte de nos jours ; il est à remarquer que certaines découvertes récentes, comme celle du ballon, ont été utilisées immédiatement à ce point de vue et sont passées au rang des symboles sexuels.

On ferait erreur toutefois si l'on s'imaginait que grâce à une connaissance plus approfondie de la symbolique du rêve (la Clef des Songes) nous pourrons un jour éviter de questionner le dormeur sur ses pensées de l'état de veille, et revenir aux procédés primitifs de l'Interprétation. Car, outre qu'il existe des symboles individuels et, dans l'emploi des symboles généraux, des fluctuations sans nombre, il est impossible de savoir *a priori* si le contenu manifeste du rêve doit être pris au sens symbolique ou au sens propre. Ce que l'on sait avec certitude, c'est que les matériaux ne sont pas tous des symboles. La connaissance des symboles peut nous aider, dans une large mesure, à travers ce qui reste obscur dans le contenu manifeste du rêve, mais elle ne rend pas inutile l'emploi du procédé énoncé plus haut ; tout au plus nous servira-t-elle de moyen d'investigation dans le cas où les idées de rêve seraient nulles ou insuffisantes.

La symbolique du rêve nous paraît également indispensable à l'analyse des rêves dits « typiques », communs à tous les hommes, et des rêves individuels dits « périodiques ». Si nous n'avons fait qu'effleurer ici cette intéressante question de l'expression symbolique du rêve, c'est que précisément, par son importance, cette question dépasse le cadre de notre travail ; elle nous conduit

bien au-delà du domaine du rêve dans celui de l'imagination populaire ; nous y verrons le symbole à l'origine des contes, des mythes et des légendes, dans l'esprit comique et dans le folklore ; c'est par lui que nous découvrirons des rapports intimes entre le rêve et ces diverses productions ; mais nous savons qu'il n'est pas créé par le travail du rêve, qu'il n'est autre chose que la forme d'expression de notre pensée inconsciente et que c'est lui qui fournit à ce travail les matériaux à condenser, à déplacer et à dramatiser[6].

6 En ce qui concerne la symbolique du rêve, on pourra consulter, outre les anciens travaux sur l'interprétation des songes (Artemidore de Daldis, Schemer, *La Vie du rêve,* 1861), l'ouvrage de l'auteur : *L'Interprétation du rêve,* ainsi que les travaux mythologiques de l'école psycho-analytique et les travaux de W. Stechel (La *Langue du rêve,* 1911).

XIII.

Nous sommes loin certes d’avoir indiqué tous les problèmes qui se posent au sujet du rêve, ou même d’avoir résolu complètement ceux que nous soulevons ici. Les lecteurs que la question intéresse d’une façon générale nous les renvoyons au livre de *Sancte de Sanctis : I sogni,* Turin, 1899. Ceux qui cherchent un exposé plus complet de ma théorie personnelle du rêve le trouveront dans mon ouvrage : *Die Traumdeutung,* Leipzig et Vienne, 1900[7]. Disons encore dans quelle direction il nous paraît désirable que l’on poursuive les études sur le rêve.

En établissant, comme nous venons de le faire, qu’interpréter un rêve consiste à remplacer son contenu manifeste par ses idées latentes, en d’autres termes, à défaire la trame qui a été ourdie par le travail de rêve, je pose, d’une part, une série de nouveaux problèmes psychologiques concernant ce travail, concernant aussi la nature et la formation de ce que j’ai appelé le refoulement ; et d’autre part, j’affirme l’existence des idées latentes au rêve, c’est-à-dire de matériaux abondants pouvant donner naissance à des formations psychologiques de premier ordre, semblables en tout aux productions normales de l’intelligence mais qui ne peuvent se manifester à la conscience que sous le travestissement du rêve. Ces idées latentes existent chez tous les hommes, puisque tous, et même les plus normaux, sont sujets à rêver. C’est à leurs relations avec la

7 Paru en 1921, en sixième édition.

conscience et avec le refoulement que se rattachent les questions ultérieures, de première importance en psychologie, mais dont il faut ajourner la solution au moment où, par l'analyse, on sera parvenu à éclaircir l'origine de quelques autres formations psychopathiques telles que les symptômes hystériques et les obsessions.

La méthode psychanalytique de Freud

La méthode particulière de psychothérapie que Freud pratique et à laquelle il a donné le nom de psychanalyse est issue du procédé dit cathartique qu'il a exposé, en collaboration avec J. Breuer, dans les *Studien über Hysterie* publiées en 1895. Cette thérapie cathartique avait été inventée par Breuer et d'abord utilisée par lui dix ans auparavant dans le traitement, couronné de succès, d'une hystérique. L'emploi de ce procédé lui avait permis de se faire une idée de la pathogénie des symptômes de cette malade. Sur la suggestion personnelle de Breuer, Freud reprit ce procédé et l'essaya sur un grand nombre de patients.

Le procédé cathartique reposait sur l'élargissement du conscient qui se produit dans l'hypnose et présupposait l'aptitude du malade à être hypnotisé. Son but était de supprimer les symptômes morbides et il y parvenait en replaçant le patient dans l'état psychique où le symptôme était apparu pour la première fois. Des souvenirs, des pensées et des impulsions qui ne se trouvaient plus dans le conscient resurgissaient alors et une fois que les malades les avaient révélés, avec d'intenses manifestations émotives, à leur médecin, le symptôme se trouvait vaincu et son retour, empêché. Dans leur travail commun, les deux auteurs conclurent de la régulière répétition de cette expérience que le symptôme remplaçait les processus psychiques supprimés et non parvenus jusqu'au conscient, qu'il représentait une transformation (une « conversion »)

de ces derniers. Ils expliquaient l'efficacité thérapeutique de leur traitement par la décharge de l'affect jusqu'à ce moment « étouffé » et qui était lié à l'acte psychique repoussé (« abréaction »). Toutefois le schéma simple de cette opération thérapeutique se compliquait presque toujours, du fait que ce n'était pas un unique émoi « traumatisant », mais la plupart du temps une série d'émois, difficiles à saisir d'un seul coup, qui avaient participé à la formation du symptôme.

Le trait le plus caractéristique de la méthode cathartique, celui qui la distingue de tous les autres procédés, se découvre dans le fait que son efficacité thérapeutique ne repose pas sur un ordre suggéré par le médecin. On s'attend plutôt à voir les symptômes disparaître d'eux-mêmes, dès que l'opération qui s'appuie sur diverses hypothèses relatives au mécanisme psychique, a réussi à modifier le cours du processus psychique ayant abouti à la formation du symptôme.

Les changements apportés par Freud au procédé cathartique établi par Breuer consistèrent tout d'abord en modifications de la technique. Elles donnèrent néanmoins des résultats nouveaux pour, en fin de compte, nécessairement aboutir à une conception modifiée, bien que non contradictoire, de la tâche thérapeutique.

La méthode cathartique avait déjà renoncé à la suggestion. Freud fit un pas de plus en rejetant également l'hypnose. Il traite actuellement ses malades de la façon suivante : sans chercher à les influencer d'autre manière, il les fait s'étendre commodément sur un divan, tandis que lui-même, soustrait à leur regard, s'assied derrière eux. Il ne leur demande pas de fermer les yeux, et évite de les toucher comme d'employer tout autre procédé capable de rappeler l'hypnose. Cette sorte de séance se passe à la manière d'un entretien entre deux personnes en état de veille dont l'une se voit épargner tout effort musculaire, toute impression sensorielle, capables de détourner son attention de sa propre activité psychique.

Quelle que soit l'habileté du médecin, le fait d'être hypnotisé, on le sait, dépend du bon vouloir du patient, et beaucoup de névrosés sont inaccessibles à l'hypnotisme, il s'ensuit donc qu'après l'abandon de l'hypnose, le procédé devenait applicable à un nombre illimité de personnes. D'autre part, cependant, cet élargissement du domaine conscient qui permettait justement au médecin d'entrer en possession de tous les matériaux psychiques : souvenirs et représentations, favorisant la transformation des symptômes et la libération des affects, ne se réalisait plus. Il s'agissait donc de remplacer l'élément manquant par quelque autre, sans quoi aucune action thérapeutique n'eût été possible.

C'est alors que Freud trouva, dans les associations du malade, ce substitut entièrement approprié, c'est-à-dire dans les idées involontaires généralement considérées comme perturbantes et, de ce fait même, ordinairement chassées lorsqu'elles viennent troubler le cours voulu des pensées. Afin de pouvoir disposer de ces idées, Freud invite les malades à se « laisser aller », comme dans une conversation à bâtons rompus. Avant de leur demander l'historique détaillé de leur cas, il les exhorte à dire tout ce qui leur traverse l'esprit, même s'ils le trouvent inutile, inadéquat, voire même stupide. Mais il exige surtout qu'ils n'omettent pas de révéler une pensée, une idée, sous prétexte qu'ils la trouvent honteuse ou pénible. C'est en s'efforçant de grouper tout ce matériel d'idées négligées que Freud a pu faire les observations devenues les facteurs déterminants de tout l'ensemble de sa théorie. Dans le récit même de la maladie se découvrent dans la mémoire certaines lacunes : des faits réels ont été oubliés, l'ordre chronologique est brouillé, les rapports de cause à effets sont brisés, d'où des résultats inintelligibles. Il n'existe pas d'histoire de névrose sans quelque amnésie. Quand on demande au patient de combler ses lacunes de mémoire en appliquant toute son attention à cette tâche, on remarque qu'il fait usage de toutes les critiques possibles pour

repousser les idées qui lui viennent à l'esprit et cela jusqu'au moment où surgissent vraiment les souvenirs et où alors il éprouve un sentiment véritablement pénible. Freud conclut de cette expérience que les amnésies résultent d'un processus qu'il a appelé *refoulement* et dont il attribue la cause à des sentiments de déplaisir. Les forces psychiques qui ont amené le refoulement sont, d'après lui, perceptibles dans la *résistance* qui s'oppose à la réapparition du souvenir.

Le facteur de la résistance est devenu l'une des pierres angulaires de sa théorie. Il considère les idées repoussées sous toutes sortes de prétextes — pareils à ceux que nous venons de citer — comme des dérivés de structures psychiques refoulées (pensées et émois instinctuels), comme des déformations de ces dernières par suite de la résistance qui s'oppose à leur reproduction.

Plus considérable est la résistance, plus grande est la déformation. L'importance pour la technique analytique de ces pensées fortuites repose sur leur relation avec les matériaux psychiques refoulés. En disposant d'un procédé qui permette de passer des associations au refoulé, des déformations aux matériaux déformés, on arrive, même sans le secours de l'hypnose, à rendre accessible au conscient ce qui, dans le psychisme, demeurait inconscient.

C'est sur cette notion que Freud a fondé un art d'interpréter dont la tâche est, pour ainsi dire, d'extraire du minerai des idées fortuites le pur métal des pensées refoulées. Ce travail d'interprétation ne s'applique pas seulement aux idées du patient, mais aussi à ses rêves, qui nous ouvrent l'accès direct de la connaissance de son inconscient, de ses actes intentionnels ou dénués de but (actes symptomatiques) et des erreurs commises dans la vie de tous les jours *(lapsus linguae*, actes manqués, etc.). Freud n'a pas encore publié les détails de sa technique d'interprétation ou de traduction. Mais d'après ce qu'il en a déjà dit, il s'agit d'une série

de règles, empiriquement établies, relatives à la manière dont il convient de reconstituer, d'après les associations, les matériaux inconscients. Freud donne aussi des indications sur la façon dont il faut interpréter les silences du patient quand les associations lui font défaut et relate les résistances typiques les plus importantes qui se manifestent au cours du traitement. Le volumineux travail intitulé *La science des rêves,* que Freud a publié en 1900, peut être considéré comme une initiation à la technique.

On pourrait conclure de ces remarques à propos de la technique psychanalytique que son créateur s'est donné beaucoup de mal pour rien et qu'il a eu tort d'abandonner le procédé bien moins compliqué de l'hypnotisme. Mais, d'une part, la technique psychanalytique, quand on la possède bien, est d'une pratique bien plus facile que sa description pourrait le faire croire et, d'autre part, aucune autre voie ne nous mènerait au but visé, de sorte que ce chemin difficile reste, malgré tout, le plus court. Nous reprochons à l'hypnotisme de dissimuler les résistances et, par là, d'interdire au médecin tout aperçu du jeu des forces psychiques. L'hypnose ne détruit pas les résistances et ne fournit ainsi que des renseignements incomplets et des succès passagers.

La tâche que s'efforce de réaliser la méthode psychanalytique peut se formuler de manières différentes quoique équivalentes dans le fond. On dit par exemple que le traitement doit tendre à supprimer les amnésies. Quand toutes les lacunes de la mémoire ont été comblées, toutes les mystérieuses réactions du psychisme expliquées, la continuation comme la récidive d'une névrose deviennent impossibles. On peut dire également que tous les refoulements doivent être levés ; l'état psychique devient alors le même que lorsque toutes les amnésies ont été supprimées. Suivant une autre formule à plus grande portée, le problème consiste à rendre l'inconscient accessible au conscient, ce qui se réalise en surmontant les résistances. Mais il faut se rappeler que cet état idéal

ne s'observe même pas chez les normaux et, ensuite, qu'on se trouve rarement en mesure de pousser le traitement jusqu'à un point approchant cet état. De même que la santé et la maladie ne diffèrent pas qualitativement, mais se délimitent progressivement d'une façon empiriquement déterminée, de même le but à atteindre dans le traitement sera toujours la guérison pratique du malade, la récupération de ses facultés d'agir et de jouir de l'existence. Dans un traitement inachevé, ou n'ayant donné qu'un succès incomplet, l'on obtient, malgré tout, une amélioration notable de l'état psychique général, alors que les symptômes, moins graves maintenant pour le patient, peuvent continuer à exister sans pour autant marquer ce dernier du sceau de la maladie.

Le procédé thérapeutique reste le même, à quelques insignifiantes modifications près, pour toutes les diverses formations symptomatiques de l'hystérie et toutes les formes de la névrose obsessionnelle. Toutefois il ne saurait être question d'une application illimitée de cette méthode. La nature même de celle-ci implique des indications et des contre-indications suivant les personnes à traiter et le tableau clinique. Les cas chroniques de psychonévroses avec symptômes peu violents et peu dangereux, sont les plus accessibles à la psychanalyse, et d'abord toutes les formes de névrose obsessionnelle, de pensées et d'actes obsédants et les cas d'hystérie dans lesquels les phobies et les aboulies jouent le rôle principal, ensuite les manifestations somatiques de l'hystérie, à l'exception des cas où, comme dans l'anorexie, une rapide intervention s'impose pour supprimer le symptôme. Dans les cas aigus d'hystérie, il faut attendre que s'instaure une période plus calme. Là où prédomine un épuisement nerveux, il est bon d'écarter un procédé qui exige lui-même des efforts, dont les progrès sont lents et qui, pendant un certain temps, ne peut tenir compte de la persistance des symptômes.

Certaines conditions règlent le choix des personnes susceptibles de tirer grand profit de la psychanalyse. En premier lieu, le sujet doit être capable de redevenir psychiquement normal ; dans les périodes de confusion ou de dépression mélancolique, rien ne peut être entrepris, même lorsqu'il s'agit de cas d'hystérie. En outre, une certaine dose d'intelligence naturelle, un certain développement moral sont exigibles. S'il avait affaire à des personnes peu intéressantes, le médecin ne tarderait pas à se détacher du patient et, de ce fait, ne parviendrait plus à pénétrer profondément dans le psychisme de celui-ci. Des malformations du caractère très enracinées, les marques d'une constitution vraiment dégénérée, se traduisent dans l'analyse par des résistances presque insurmontables. À cet égard, la constitution du patient impose des limites à la curabilité par la psychothérapie. Les conditions sont défavorables aussi quand le malade approche de la cinquantaine, car alors la masse des matériaux psychiques ne peut plus être étudiée à fond, la durée de la cure est trop prolongée et la capacité de faire rétrograder le processus psychique est en voie d'affaiblissement.

En dépit de toutes ces limitations, le nombre des personnes capables de profiter d'un traitement psychanalytique est immense et l'extension, grâce à ce procédé, de nos possibilités thérapeutiques est devenue, de l'avis de Freud, fort considérable. Pour que le traitement puisse être efficace, Freud exige que sa durée soit de six mois à trois ans ; il nous apprend pourtant que, par suite de diverses circonstances faciles à deviner, il n'a généralement pu, jusqu'à ce jour, essayer son traitement que sur des gens très gravement atteints, malades depuis de longues années, devenus tout à fait incapables de s'adapter à la vie et qui, déçus par tous les genres de traitements, avaient recours, en désespoir de cause, à ce procédé nouveau et très discuté. Dans les cas plus légers, il est possible que la durée du traitement puisse être raccourcie et qu'un avantage

extraordinaire en puisse être acquis pour l'avenir, dans le domaine de la prophylaxie.

Psychopathologie de la vie quotidienne

Table des matières

1. Oubli de noms propres

J'ai publié, en 1898, dans *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie,* un petit article intitulé : « Du mécanisme psychique de la tendance à l'oubli », dont le contenu, que je vais résumer ici, servira de point de départ à mes considérations ultérieures. Dans cet article, j'ai soumis à l'analyse psychologique, d'après un exemple frappant observé sur moi-même, le cas si fréquent d'oubli passager de noms propres ; et je suis arrivé à la conclusion que cet accident, si commun et sans grande importance pratique, qui consiste dans le refus de fonctionnement d'une faculté psychique (la faculté du souvenir), admet une explication qui dépasse de beaucoup par sa portée l'importance généralement attachée au phénomène en question.

Si l'on demandait à un psychologue d'expliquer comment il se fait qu'on se trouve si souvent dans l'impossibilité de se rappeler un nom qu'on croit cependant connaître, je pense qu'il se contenterait de répondre que les noms propres tombent plus facilement dans l'oubli que les autres contenus de la mémoire. Il citerait des raisons plus ou moins plausibles qui, à son avis, expliqueraient cette propriété des noms propres, sans se douter que ce processus puisse être soumis à d'autres conditions, d'ordre plus général.

Ce qui m'a amené à m'occuper de plus près du phénomène de l'oubli passager de noms propres, ce fut l'observation de certains

détails qui manquent dans certains cas, mais se manifestent dans d'autres avec une netteté suffisante. Ces derniers cas sont ceux où il s'agit, non seulement d'oubli, mais de *faux souvenir.* Celui qui cherche à se rappeler un nom qui lui a échappé retrouve dans sa conscience d'autres noms, des *noms de substitution,* qu'il reconnaît aussitôt comme incorrects, mais qui n'en continuent pas moins à s'imposer à lui obstinément. On dirait que le processus qui devait aboutir à la reproduction du nom cherché a subi un *déplacement,* s'est engagé dans une fausse route, au bout de laquelle il trouve le nom de substitution, le nom incorrect. Je prétends que ce déplacement n'est pas l'effet d'un arbitraire psychique, mais s'effectue selon des voies préétablies et possibles à prévoir. En d'autres termes, je prétends qu'il existe, entre le nom ou les noms de substitution et le nom cherché, un rapport possible à trouver, et j'espère que, si je réussis à établir ce rapport, j'aurai élucidé le processus de l'oubli de noms propres.

Dans l'exemple sur lequel avait porté mon analyse en 1898, le nom que je m'efforçais en vain de me rappeler était celui du maître auquel la cathédrale d'*Orvieto* doit ses magnifiques fresques représentant le « Jugement Dernier ». A la place du nom cherché, *Signorelli, deux* autres noms de peintres, *Botticelli* et *Boltraffio*, s'étaient imposés à mon souvenir, mais je les avais aussitôt et sans hésitation reconnus comme incorrects. Mais, lorsque le nom correct avait été prononcé devant moi par une autre personne, je l'avais reconnu sans une minute d'hésitation. L'examen des influences et des voies d'association ayant abouti à la reproduction des noms *Botticelli* et *Boltraffio*, à la place de *Signorelli, m'a* donné les résultats suivants :

a) La raison de l'oubli du nom *Signorelli* ne doit être cherchée ni dans une particularité quelconque de ce nom, ni dans un caractère psychologique de l'ensemble dans lequel il était inséré. Le nom oublié m'était aussi familier qu'un des noms de substitution, celui de

Botticelli, et beaucoup plus familier que celui de Boltraffio dont le porteur ne m'était connu que par ce seul détail qu'il faisait partie de l'école milanaise. Quant aux conditions dans lesquelles s'était produit l'oubli, elles me paraissent inoffensives et incapables d'en fournir aucune explication : je faisais, en compagnie d'un étranger, un voyage en voiture de Raguse, en Dalmatie, à une station d'Herzégovine ; au cours du voyage, la conversation tomba sur l'Italie et je demandai à mon compagnon s'il avait été à Orvieto et s'il avait visité les célèbres fresques de...

b) L'oubli du nom s'explique, lorsque je me rappelle le sujet qui a précédé immédiatement notre conversation sur l'Italie, et il apparaît alors comme *l'effet d'une perturbation du sujet nouveau par le sujet précédent.* Peu de temps avant que j'aie demandé à mon compagnon de voyage s'il avait été à Orvieto, nous nous entretenions des mœurs des Turcs habitant la Bosnie et l'Herzégovine. J'avais rapporté à mon interlocuteur ce que m'avait raconté un confrère exerçant parmi ces gens, à savoir qu'ils sont pleins de confiance dans le médecin et pleins de résignation devant le sort. Lorsqu'on est obligé de leur annoncer que l'état de tel ou tel malade de leurs proches est désespéré, ils répondent : « Seigneur *(Herr),* n'en parlons pas. Je sais que s'il était possible de sauver le malade, tu le sauverais. » Nous avons là deux noms : *Bosnien* (Bosnie) et *Herzegowina* (Herzégovine) et un mot : H*err* (Seigneur), qui se laissent intercaler tous les trois dans une chaîne d'associations *entre Signorelli - Botticelli et Boltraffio.*

c) J'admets que si la suite d'idées se rapportant aux mœurs des Turcs de la Bosnie, etc., a pu troubler une idée venant immédiatement après, ce fut parce que je lui ai retiré mon attention, avant même qu'elle fût achevée. Je rappelle notamment que j'avais eu l'intention de raconter une autre anecdote qui reposait dans ma mémoire à côté de la première. Ces Turcs attachent une valeur exceptionnelle aux plaisirs sexuels et, lorsqu'ils sont atteints de

troubles sexuels, ils sont pris d'un désespoir *qui* contraste singulièrement avec leur résignation devant la mort. Un des malades de mon confrère lui dit un jour : « Tu sais bien, Herr (Seigneur), que lorsque *cela* ne va plus, la vie n'a plus aucune valeur. » Je me suis toutefois abstenu de communiquer ce trait caractéristique, préférant ne pas aborder ce sujet scabreux dans une conversation avec un étranger. Je fis même davantage : j'ai distrait mon attention de la suite des idées qui auraient pu se rattacher dans mon esprit au sujet : « Mort et Sexualité. » J'étais alors sous l'impression d'un événement dont j'avais reçu la nouvelle quelques semaines auparavant durant un bref séjour à *Trafoï : un* malade, qui m'avait donné beaucoup de mal, s'était suicidé, parce qu'il souffrait d'un trouble sexuel incurable. Je sais parfaitement bien que ce triste événement et tous les détails qui s'y rattachent n'existaient pas chez moi à l'état de souvenir conscient pendant mon voyage en Herzégovine. Mais l'affinité entre *Trafoï* et *Boltraffio* m'oblige à admettre que, malgré la distraction intentionnelle de mon attention, je subissais l'influence de cette réminiscence.

d) Il ne m'est plus possible de voir dans l'oubli du nom Signorelli un événement accidentel. Je suis obligé de voir dans cet événement l'effet de mobiles psychiques. C'est pour des raisons d'ordre psychique que j'ai interrompu ma communication (sur les mœurs des Turcs, etc.), et c'est pour des raisons de même nature que j'ai empêché de pénétrer dans ma conscience les idées qui s'y rattachaient et qui auraient conduit mon récit jusqu'à la nouvelle que j'avais reçue à Trafoï. Je voulais donc oublier quelque chose ; j'ai *refoulé* quelque chose. Je voulais, il est vrai, oublier autre chose que le nom du maître d'Orvieto ; mais il s'est établi, entre cet « autre chose » et le nom, un lien d'association, de sorte que mon acte de volonté a manqué son but et que j'ai, *malgré moi,* oublié le nom, alors que je voulais *intentionnellement* oublier l' « autre chose ». Le désir de ne pas se souvenir portait sur un contenu ; l'impossibilité de

se souvenir s'est manifestée par rapport à un autre. Le cas serait évidemment beaucoup plus simple, si le désir de ne pas se souvenir et la déficience de mémoire se rapportaient au même contenu. - Les noms de substitution, à leur tour, ne me paraissent plus aussi injustifiés qu'avant l'explication ; ils m'avertissent (à la suite d'une sorte de compromis) aussi bien de ce que j'ai oublié que de ce dont je voulais me souvenir, et ils me montrent que mon intention d'oublier quelque chose n'a ni totalement réussi, ni totalement échoué.

e) Le genre d'association qui s'est établi entre le nom cherché et le sujet refoulé (relatif à la mort et à la sexualité et dans lequel figurent les noms Bosnie, Herzégovine, Trafoï) est tout à fait curieux. Le schéma ci-joint, emprunté à l'article de 1898, cherche à donner une représentation concrète de cette association.

Le nom de Signorelli a été divisé en deux parties. Les deux dernières syllabes se retrouvent telles quelles dans l'un des noms de substitution *(elli),* les deux premières ont, par suite de la traduction de *Signor* en *Herr* (Seigneur), contracté des rapports nombreux et variés avec les noms contenus dans le sujet refoulé, ce qui les a rendues inutilisables pour la reproduction. La substitution du nom de Signorelli s'est effectuée comme à la faveur d'un déplacement le long de la combinaison des noms « Herzégovine-Bosnie », sans aucun égard pour le sens et la délimitation acoustique des syllabes. Les noms semblent donc avoir été traités dans ce processus comme le sont les mots d'une proposition qu'on veut transformer en rébus. Aucun avertissement n'est parvenu à la conscience de tout ce processus, à la suite duquel le nom Signorelli a été ainsi remplacé par d'autres noms. Et, *à première vue,* on n'entrevoit pas, entre le sujet de conversation dans lequel figurait le nom Signorelli et le sujet refoulé qui l'avait précédé immédiatement, de rapport autre que celui déterminé par la similitude de syllabes (ou plutôt de suites de lettres) dans l'un et dans l'autre.

Il n'est peut-être pas inutile de noter qu'il n'existe aucune contradiction entre l'explication que nous proposons et la thèse des psychologues qui voient, dans certaines relations et dispositions, les conditions de la reproduction et de l'oubli. Nous nous bornons à affirmer que les facteurs depuis longtemps reconnus comme jouant le rôle de causes déterminantes dans l'oubli d'un nom se compliquent, dans certains cas, d'un *motif* supplémentaire, et nous donnons en même temps l'explication du mécanisme de la fausse réminiscence. Ces facteurs ont dû nécessairement intervenir dans notre cas, pour permettre à l'élément refoulé de s'emparer par voie d'association du nom cherché et de l'entraîner avec lui dans le refoulement. A propos d'un autre nom, présentant des conditions de reproduction plus favorables, ce fait ne se serait peut-être pas produit. Il est toutefois vraisemblable qu'un élément refoulé s'efforce toujours et dans tous les cas de se manifester au-dehors d'une manière ou d'une autre, mais ne réussit à le faire qu'en présence de conditions particulières et appropriées. Dans certains cas, le refoulement s'effectue sans trouble fonctionnel ou, ainsi que nous pouvons le dire avec raison, sans *symptômes.*

En résumé, les conditions nécessaires pour que se produise l'oubli d'un nom avec fausse réminiscence sont les suivantes : 1º une certaine tendance à oublier ce nom ; 2º un processus de refoulement ayant eu lieu peu de temps auparavant ; 3º la possibilité d'établir une association *extérieure* entre le nom en question et l'élément qui vient d'être refoulé. Il n'y a probablement pas lieu d'exagérer la valeur de cette dernière condition, car étant donnée la facilité avec laquelle s'effectuent les associations, elle se trouvera remplie dans la plupart des cas. Une autre question, et plus importante, est celle de savoir si une association extérieure de ce genre constitue réellement une condition suffisante pour que l'élément refoulé empêche la reproduction du nom cherché et si un lien plus intime entre les deux sujets n'est pas nécessaire à cet effet. A première vue, on est tenté

de nier cette dernière nécessité et de considérer comme suffisante la rencontre purement passagère de deux éléments totalement disparates. Mais, à un examen plus approfondi, on constate, dans des cas de plus en plus nombreux, que les deux éléments (l'élément refoulé et le nouveau), rattachés par une association extérieure, présentent également des rapports intimes, c'est-à-dire qu'ils se rapprochent par leurs contenus, et tel était en effet le cas dans l'exemple *Signorelli.*

La valeur de la conclusion que nous a fournie l'analyse de l'exemple *Signorelli* varie, selon que ce cas peut être considéré comme typique ou ne constitue qu'un accident isolé. Or, je crois pouvoir affirmer que l'oubli de noms avec fausse réminiscence a lieu le plus souvent de la même manière que dans le cas que nous avons décrit. Presque toutes les fois où j'ai pu observer ce phénomène sur moi-même, j'ai été à même de l'expliquer comme dans le cas *Signorelli,* c'est-à-dire comme ayant été déterminé par le refoulement. Je puis d'ailleurs citer un autre argument à l'appui de ma manière de voir concernant le caractère typique du cas *Signorelli.* Je crois notamment que rien n'autorise à établir une ligne de séparation entre les cas d'oublis de noms avec fausse réminiscence et ceux où des noms de substitution incorrects ne se présentent pas. Dans certains cas, ces noms de substitution se présentent spontanément ; dans d'autres, on peut les faire surgir, grâce à un effort d'attention et, une fois surgis, ils présentent, avec l'élément refoulé et le nom cherché, les mêmes rapports que s'ils avaient surgi spontanément. Pour que le nom de substitution devienne conscient, il faut d'abord un effort d'attention et, ensuite, la présence d'une condition, en rapport avec les matériaux psychiques. Cette dernière condition doit, à mon avis, être cherchée dans la plus ou moins grande facilité avec laquelle s'établit la nécessaire association extérieure entre les deux éléments. C'est ainsi que bon nombre de cas d'oublis de noms *sans* fausse réminiscence se

rattachent aux cas avec formation de noms de substitution, c'est-à-dire aux cas justiciables du mécanisme que nous a révélé l'exemple Signorelli. Mais je n'irai certainement pas jusqu'à affirmer que tous les cas d'oublis de noms peuvent être rangés dans cette catégorie. Il y a certainement des oublis de noms où les choses se passent d'une façon beaucoup plus simple. Aussi ne risquons-nous pas de dépasser les bornes de la prudence, en résumant la situation de la façon suivante : à *côté du simple oubli d'un nom propre, il existe des cas où l'oubli est déterminé par le refoulement.*

2. Oubli de mots appartenant à des langues étrangères

Le vocabulaire usuel de notre langue maternelle semble, dans les limites du fonctionnement normal de nos facultés, préservé contre l'oubli. Il en est, on le sait, autrement des mots appartenant à des langues étrangères. Dans ce dernier cas, la disposition à l'oubli existe pour toutes les parties du discours, et nous avons un premier degré de perturbation fonctionnelle dans l'irrégularité avec laquelle nous manions une langue étrangère, selon notre état général et notre degré de fatigue. Dans certains cas, l'oubli de mots étrangers obéit au mécanisme que nous avons décrit à propos du cas *Signorelli.* Je citerai, à l'appui de cette affirmation, une seule analyse, mais pleine de détails précieux, relative à l'oubli d'un mot non substantif, faisant partie d'une citation latine. Qu'on me permette de relater ce petit accident en détail et d'une façon concrète.

L'été dernier, j'ai renouvelé, toujours au cours d'un voyage de vacances, la connaissance d'un jeune homme de formation universitaire et qui (je ne tardai pas à m'en apercevoir) était au courant de quelques-unes de mes publications psychologiques. Notre conversation, je ne sais trop comment, tomba sur la situation sociale à laquelle nous appartenions tous deux et lui, l'ambitieux, se répandit en plaintes sur l'état d'infériorité auquel était condamnée sa génération, privée de la possibilité de développer ses talents et de

satisfaire ses besoins. Il termina sa diatribe passionnée par le célèbre vers de Virgile, dans lequel la malheureuse Didon s'en remet à la postérité du soin de la venger de l'outrage que lui a infligé Énée : *Exoriare...,* voulait-il dire, mais ne pouvant pas reconstituer la citation, il chercha à dissimuler une lacune évidente de sa mémoire, en intervertissant l'ordre des mots : *Exoriar(e) ex nostris ossibus ultor !* Il me dit enfin, contrarié :

- Je vous en prie, ne prenez pas cette expression moqueuse, comme si vous trouviez plaisir à mon embarras. Venez-moi plutôt en aide. Il manque quelque chose à ce vers. Voulez-vous m'aider à le reconstituer ?

- Très volontiers, répondis-je, et je citai le vers complet :

Exoriar(e) aliquis nostris ex ossibus ultor !

- Que c'est stupide d'avoir oublié un mot pareil ! D'ailleurs, à vous entendre, on n'oublie rien sans raison. Aussi serais-je très curieux de savoir comment j'en suis venu à oublier ce pronom indéfini *aliquis.*

J'acceptai avec empressement ce défi, dans l'espoir d'enrichir ma collection d'un nouvel exemple. Je dis donc :

- Nous allons le voir. Je vous prie seulement de me faire part *loyalement* et *sans critique* de tout ce qui vous passera par la tête, lorsque vous dirigerez votre attention, sans aucune intention définie, sur le mot oublié [1].

- Fort bien ! Voilà que me vient l'idée ridicule de décomposer le mot en *a* et *liquis.* - Qu'est-ce que cela signifie ? - Je n'en sais rien. - Quelles sont les autres idées qui vous viennent à ce propos ? - *Reliques. Liquidation. Liquide. fluide.* Cela vous dit-il quelque chose ? - Non, rien du tout. Mais continuez.

1 C'est là le moyen général d'amener à la conscience des éléments de représentation qui se dissimulent. Cf. mon ouvrage -*Traumdeutung,* p. 69 (*5e* édition, p. 71).

- Je pense, dit-il avec un sourire sarcastique, à Simon de Trente, dont j'ai, il y a deux ans, vu les reliques dans une église de Trente. Je pense aux accusations de meurtres rituels qui, en ce moment précisément, s'élèvent de nouveau contre les Juifs, et je pense aussi à l'ouvrage de Kleinpaul qui voit dans ces prétendues victimes des Juifs des incarnations, autant dire de nouvelles éditions, du Sauveur. -Cette dernière idée n'est pas tout à fait sans rapport avec le sujet dont nous nous entretenions, avant que vous ait échappé le mot latin. - C'est exact. Je pense ensuite à un article que j'ai lu récemment dans un journal italien. Je crois qu'il avait pour titre : « L'opinion de saint Augustin sur les femmes. » Quelles conclusions tirez-vous de tout cela ? - J'attends. - Et maintenant me vient une idée qui, elle, est certainement sans rapport avec notre sujet. - Je vous en prie, abstenez-vous de toute critique. - Vous me l'avez déjà dit. Je me souviens d'un superbe vieillard que j'ai rencontré la semaine dernière au cours de mon voyage. Un vrai *original. Il* ressemble à un grand oiseau de proie. Et, si vous voulez le savoir, il s'appelle *Benoît.* - Voilà du moins toute une série de saints et de pères de l'Église : saint Simon, saint Augustin, saint Benoît. Un autre père de l'Église s'appelait, je crois, *Origène (Origines).* Trois de ces noms sont d'ailleurs des prénoms comme *Paul* dans *Kleinpaul.* - Et maintenant je pense à *saint Janvier* et au miracle de son sang. Mais tout cela se suit mécaniquement. - Laissez ces observations. Saint Janvier et saint Augustin font penser tous deux au calendrier. Voulez-vous bien me rappeler le miracle du sang ? - Très volontiers, Dans une église de Naples, on conserve dans une fiole le sang de saint Janvier qui, grâce à un miracle, *se liquéfie* de nouveau tous les ans, un certain jour de fête. Le peuple tient beaucoup à ce miracle et se montre très mécontent lorsqu'il est retardé, comme ce fut une fois le cas, lors de l'occupation française. Le général commandant - n'était-ce pas *Garibaldi ?* - prit alors le curé à part et, lui montrant d'un geste significatif les soldats rangés dehors, lui dit qu'il *espérait* que le miracle ne tarderait pas à s'accomplir. Et il s'accomplit en

effet. - Et ensuite ? Continuez donc. Pourquoi hésitez-vous ? - Je pense maintenant à quelque chose... Mais c'est une chose trop intime pour que je vous en fasse part... Je ne vois d'ailleurs aucun rapport entre cette chose et ce qui nous intéresse et, par conséquent, aucune nécessité de vous la raconter... – Pour ce qui est du rapport, ne vous en préoccupez pas. Je ne puis certes pas vous forcer à *me* raconter ce qui vous est désagréable ; mais alors ne me demandez pas de vous expliquer comment vous en êtes venu à oublier ce mot *aliquis.* - Réellement ? Croyez-vous ? Et bien, j'ai pensé tout à coup à une dame dont je pourrais facilement recevoir une nouvelle aussi désagréable pour elle que pour moi. - La nouvelle que ses règles sont arrêtées ? -Comment avez-vous pu le deviner ? - Sans aucune difficulté. Vous m'y avez suffisamment préparé. Rappelez-vous *tous les saints du calendrier* dont vous m'avez parlé, le récit sur *la liquéfaction du sang s'opérant un jour déterminé,* sur *l'émotion qui s'empare des assistants lorsque cette liquéfaction n'a pas lieu,* sur *la menace à peine déguisée que si le miracle ne s'accomplit pas, il arrivera ceci et cela...* Vous vous êtes servi du miracle de saint Janvier d'une façon remarquablement allégorique, comme d'une représentation imagée de ce qui vous intéresse concernant les règles de la dame en question. - Et je l'ai fait sans le savoir. Croyez-vous vraiment que si j'ai été incapable de reproduire le mot *aliquis,* ce fut à cause de cette attente anxieuse ? - Cela me paraît hors de doute. Rappelez-vous seulement votre décomposition du mot en *a* et *liquis* et les associations : *reliques, liquidation, liquide.* Dois-je encore faire rentrer dans le même ensemble le saint Simon, sacrifié alors qu'il était encore enfant et auquel vous avez pensé, après avoir parlé de reliques ? - Abstenez-vous en plutôt. J'espère que si j'ai réellement eu ces idées, vous ne les prenez pas au sérieux. Je vous avouerai en revanche que la dame dont il s'agit est une Italienne, en compagnie de laquelle j'ai d'ailleurs visité Naples. Mais ne s'agirait-il pas dans tout cela de coïncidences fortuites ? - A vous de juger si toutes ces coïncidences se laissent expliquer par le seul hasard. Mais je tiens à

vous dire que toutes les fois où vous voudrez analyser des cas de ce genre, vous serez infailliblement conduits à des « hasards » aussi singuliers et remarquables.

J'ai plus d'une raison d'attacher une grande valeur à cette petite analyse dont je suis redevable à l'obligeant concours de mon compagnon de voyage d'alors. En premier lieu, il m'a été possible, dans ce cas, de puiser à une source qui m'est généralement refusée. Je suis, en effet, obligé le plus souvent d'emprunter à mon auto-observation les exemples de troubles fonctionnels d'ordre psychique, survenant dans la vie quotidienne et que je cherche à réunir ici. Quant aux matériaux beaucoup plus abondants que m'offrent mes malades névrosés, je cherche à les éviter, afin de ne pas voir m'opposer l'objection que les phénomènes que je décris constituent précisément des effets et des manifestations de la névrose. Aussi suis-je heureux toutes les fois que je me trouve en présence d'une personne d'une santé psychique parfaite et qui veut bien se soumettre à une analyse de ce genre. Sous un autre rapport encore, cette analyse me paraît importante, puisqu'elle porte sur un cas d'oubli de mot *sans* souvenir de substitution, ce qui confirme la proposition que j'ai formulée plus haut, à savoir que l'absence ou la

présence de souvenirs de substitution incorrects ne crée pas de différence essentielle entre les diverses catégories de cas [2].

Le principal intérêt de l'exemple aliquis réside dans une autre des différences qui le séparent du cas *Signorelli.* Dans ce dernier, en effet, la reproduction du nom est troublée par la réaction d'une suite d'idées commencée et interrompue quelque temps auparavant, mais dont le contenu ne présentait aucun rapport apparent avec le sujet

2 Une observation plus fine permet de réduire l'opposition qui semble exister, quant aux souvenirs de substitution, entre le cas *Signorelli* et le cas *aliquis*. C'est que dans celui-ci l'oubli paraît également être accompagné de la formation de mots de substitution. Lorsque j'ai ultérieurement demandé à mon interlocuteur si, au cours de ses efforts pour se souvenir du mot oublié, il ne s'est pas présenté à son esprit un mot de substitution, il m'informa qu'il avait d'abord éprouvé la tentation d'introduire dans le vers la syllabe *ab : nostris AB ossibus* (au lieu de : *nostris Ex ossibus)* et que le mot *exoriare* s'est imposé à lui d'une façon particulièrement nette et obstinée. Sceptique, il ajouta aussitôt que ce fut sans doute parce que c'était le premier mot du vers. A ma prière de rechercher quand même les associations qui, dans son esprit, se rattachent à *exoriare*, il me donna le mot exorcisme. Je considère donc comme tout à fait possible que l'accent qu'il mettait dans sa reproduction sur le mot *exoriare* n'était, à proprement parler, que l'expression d'une substitution se rattachant elle-même aux noms des saints. Il s'agit là toutefois de finesses auxquelles il ne convient pas d'attacher une grande valeur. - Mais rien n'empêche d'admettre que la production d'un souvenir de substitution, de quelque genre qu'il soit, constitue un signe constant, peut-être seulement caractéristique et révélateur, d'un oubli motivé par le refoulement. Cette formation substitutive aurait lieu même dans les cas où les noms de substitution incorrects font défaut : elle se manifesterait alors par l'accentuation d'un élément qui se rattache immédiatement à l'élément oublié. C'est ainsi, par exemple, que, dans le cas *Signorelli,* le souvenir visuel du cycle de ses fresques et celui de son portrait figurant dans le coin d'un de ses tableaux, étaient chez moi d'une netteté particulière, d'une netteté que n'atteignent jamais mes souvenirs visuels, et cela tant que j'étais incapable de me rappeler le nom du peintre. Dans un autre cas, également rapporté dans mon article de 1898, j'avais complètement oublié le nom de la rue où demeurait une personne à laquelle je devais, dans une certaine ville, faire une visite qui m'était désagréable, alors que j'ai

de conversation suivant, dans lequel figurait le nom Signorelli. Entre le sujet refoulé et celui où figurait le nom oublié, il y avait tout simplement le rapport de contiguïté dans le temps ; mais ce rapport a suffi à rattacher les deux sujets l'un à l'autre par une association extérieure [3]. Dans l'exemple *aliquis,* au contraire, il n'y a pas trace d'un sujet indépendant et refoulé qui, ayant peu auparavant occupé la pensée consciente, aurait réagi ensuite comme élément perturbateur. Dans ce cas, le trouble de la production vient du sujet lui-même, à la suite d'une contradiction inconsciente qui s'élève contre l'idée-désir exprimée dans le vers cité. Voici quelle serait la genèse de l'oubli du mot *aliquis :* mon interlocuteur se plaint de ce que la génération actuelle de son peuple ne jouisse pas de tous les droits auxquels elle peut prétendre, et il prédit, comme Didon, qu'une nouvelle génération viendra qui vengera les opprimés d'aujourd'hui. Ce disant, il s'adressait mentalement à la postérité, mais dans le même instant une idée, en contradiction avec son désir, se présenta à son esprit : « Est-il bien vrai que tu désires si vivement avoir une postérité à toi ? Ce n'est pas vrai. Quel serait ton embarras, si tu recevais d'un instant à l'autre, d'une personne que tu connais, la nouvelle t'annonçant l'espoir d'une postérité ! Non, tu ne veux pas de postérité, quelque grande que soit ta soif de vengeance. » Cette contradiction se manifeste, exactement comme dans l'exemple Signorelli, par une association extérieure entre un des éléments de représentation de mon interlocuteur et un des éléments du désir contrarié ; mais cette fois l'association s'effectue d'une façon extrêmement violente et suivant des voies qui paraissent

parfaitement retenu le numéro de la maison ; juste le contraire de ce qui m'arrive normalement, ma mémoire des chiffres et nombres étant d'une faiblesse désespérante.

3 En ce qui concerne l'absence d'un lien interne entre les deux suites d'idées dans le cas *Signorelli,* je ne saurais l'affirmer avec certitude. C'est suivant aussi loin que possible l'analyse de l'idée refoulée au-delà du sujet concernant la mort et la sexualité,on finit par se trouver en présence d'une idée qui se rapproche du sujet des fresques d'Orvieto.

artificielles. Une autre analogie essentielle avec le cas *Signorelli* consiste dans le fait que la contradiction vient de sources refoulées et est provoquée par des idées qui ne pourraient que détourner l'attention.

Voilà ce que nous avions à dire concernant les différences et les ressemblances internes entre les deux exemples d'oubli de noms. Nous venons de constater l'existence d'un deuxième mécanisme de l'oubli, consistant dans la perturbation d'une idée par une contradiction intérieure venant d'une source refoulée. Ce mécanisme, qui nous apparaît comme le plus facile à comprendre, nous aurons encore plus d'une fois l'occasion de le retrouver au cours de nos recherches.

3. Oubli de noms et de suites de mots

L'expérience que nous venons d'acquérir quant au mécanisme de l'oubli d'un mot faisant partie d'une phrase en langue étrangère nous autorise à nous demander si l'oubli de phrases en langue maternelle admet la même explication. On ne manifeste généralement aucun étonnement devant l'impossibilité où l'on se trouve de reproduire fidèlement et sans lacunes une formule ou une poésie qu'on a, quelque temps auparavant, apprise par cœur. Mais comme l'oubli ne porte pas uniformément sur tout l'ensemble de ce qu'on a appris, mais seulement sur certains de ses éléments, il n'est peut-être pas sans intérêt de soumettre à un examen analytique quelques exemples de ces reproductions devenues incorrectes.

Un de mes jeunes collègues qui, au cours d'un entretien que j'eus avec lui, exprima l'avis que l'oubli de poésies en langue maternelle pouvait bien avoir les mêmes causes que l'oubli de mots faisant partie d'une phrase étrangère, voulut bien s'offrir comme sujet d'expérience, afin de contribuer à l'élucidation de cette question. Comme je lui demandais sur quelle poésie allait porter notre expérience, il me cita *La fiancée de Corinthe,* de Goethe, poème qu'il aimait beaucoup et dont il croyait savoir par cœur certaines strophes du moins. Mais voici qu'il éprouve, dès le premier vers, une incertitude frappante : « Faut-il dire : se *rendant de Corinthe à Athènes, ou : se rendant d'Athènes à Corinthe ?* » J'éprouvai moi-même un moment d'hésitation, mais je finis par faire

observer en riant que le titre du poème : « La fiancée de Corinthe » ne laisse aucun doute quant à la direction suivie par le jeune homme. La reproduction de la première strophe s'effectua assez bien ou, du moins, sans déformation choquante. Après le premier vers de la deuxième strophe, mon collègue sembla chercher un moment ; mais il se reprit aussitôt et récita ainsi :

Aber wird er auch wilikommen scheinen,

Jetzt, wo jeder Tag was Neues bringt ?

Denn er ist noch Heide mit den Seinen

Und sic sind Christen und - getauft.

(Mais sera-t-il le bienvenu - Maintenant que chaque jour apporte quelque chose de nouveau ? - Car lui et les siens sont encore païens, - tandis qu'eux sont chrétiens et baptisés.)

Depuis quelque temps déjà, je l'écoutais un peu étonné mais après qu'il eut prononcé le dernier vers, nous reconnûmes tous deux qu'une déformation s'était glissée dans cette strophe. N'ayant pas réussi à la corriger, nous allâmes chercher dans la bibliothèque le volume des poésies de Gœthe, et grand fut notre étonnement de constater que le deuxième vers de cette strophe avait été remplacé par une phrase qui était, d'un bout à l'autre, de l'invention du collègue. Voici le texte correct de ce vers :

Aber wird er auch willkommen scheinen,

Wenn er teuer nicht die Gunst erkauft ?

(Mais sera-t-il le bienvenu - s'il n'achète pas *cher cette faveur ?)*

D'ailleurs, le mot *erkauft* (du deuxième vers authentique) rime avec *getauft* (du quatrième vers), et il m'a paru singulier que la constellation de ces mots : païen, *chrétien* et *baptisés* ne lui ait pas facilité la reproduction du texte.

- Pourriez-vous m'expliquer, demandai-je à mon collègue, comment vous en êtes venu à oublier si complètement ce vers d'une

poésie qui, d'après ce que vous prétendez, vous est si familière ? et avez-vous une idée de la source d'où provient la phrase que vous avez substituée au vers oublié ?

Il était à même de donner l'explication que je lui demandais, mais il était évident qu'il ne le faisait pas très volontiers. - La phrase . maintenant *que chaque jour apporte quelque chose de nouveau,* ne m'est pas inconnue ; je crois l'avoir employée récemment en parlant de ma clientèle dont l'extension, vous le savez, est pour moi actuellement une source de grande satisfaction. Mais pourquoi ai-je mis cette phrase dans la strophe que je viens de réciter ? Il doit certainement y avoir une raison à cela. Il est évident que la phrase : s'il *n'achète pas cher cette faveur,* ne m'était pas agréable. Cela se rattache à une demande en mariage qui a été repoussée une première fois, mais que je me propose de renouveler, étant donné que ma situation matérielle s'est améliorée. Je ne puis vous en dire davantage, mais il ne peut certainement pas m'être agréable de penser que, si ma demande est accueillie cette fois, ce sera par simple calcul, de même que c'est par calcul qu'elle a été repoussée ta première fois.

L'explication m'avait paru suffisante, et j'aurais pu, à la rigueur, m'abstenir de demander plus de détails. Je n'en insistai pas moins : Mais comment en êtes-vous venu, d'une façon générale, à introduire votre personne et vos affaires privées dans le texte de la *Fiancée de Corinthe ?* Y aurait-il dans votre cas une différence de religion, comme entre les fiancés du poème de Goethe ?

(Kommt ein Glaube neu,

wird oft Lieb'und Treu

wie ein böses Unkraut ausgerauft).

(Une nouvelle foi - arrache comme une mauvaise herbe - amour et fidélité).

Je n'ai pas deviné juste, mais j'ai pu constater à quel point une question bien orientée est capable d'éclairer un homme sur des choses dont il n'avait pas conscience auparavant. C'est ainsi que mon interlocuteur me regarda avec une expression de souffrance et de mécontentement, récita à mi-voix, comme pour lui-même, un autre passage du poème .

Sieh sie an genau [4] !

Morgen ist sie grau.

(Regarde-la bien - demain elle sera grise)

et ajouta : - Elle est un peu plus âgée que moi.

Ne voulant pas le peiner davantage, j'ai interrompu l'interrogatoire. J'étais suffisamment édifié. Mais ce qui était remarquable dans ce cas, c'est que dans mon effort pour remonter à la cause d'une lacune en apparence anodine de la mémoire, j'en sois venu à me trouver en présence de circonstances profondes, intimes, associées chez mon interlocuteur à des sentiments pénibles.

Voici maintenant un autre cas d'oubli d'une phrase faisant partie d'une poésie connue. Ce cas a été publié par M. C. G. Jung [5] et je le reproduis textuellement.

Un monsieur veut réciter la célèbre poésie (de Henri Heine) : « Un pin se dresse solitaire, etc. » A la phrase qui commence par :

4 Mon collègue a d'ailleurs quelque peu changé ce beau passage de la poésie, aussi bien dans son texte qu'en ce *qui* concerne son application. La jeune fille-fantôme dit à son fiancé :

« Meine Kette hab'ich dir gegeben ;

Deine Locke nehm'ich mit mir fort.

Sieh sie an genau !

Morgen bist du grau,

Und nur braun erscheinst du wieder dort ».

(« Je t'ai donné ma chaîne ; - J'emporte ta boucle. - Regarde-la bien ! - Demain tu seras gris, - et c'est seulement là-haut que tu redeviendras brun »).

5 *C. G.* Jung. *Ueber die Psychologie der Dementia praecox,* 1907. p. 64.

« il a sommeil », il s'arrête impuissant, ayant complètement oublié les mots : « d'une blanche couverture [6]. » Un pareil oubli dans un vers si connu m'a paru étonnant, et j'ai prié le sujet de reproduire librement tout ce qui lui passerait par la tête en rapport avec ces mots « d'une blanche couverture ». Il en résulta la série suivante - A propos de couverture blanche, on pense à un linceul - à une toile avec laquelle on recouvre un mort - (pause) - et maintenant je pense à un ami cher - son frère vient de mourir subitement - il paraît qu'il est mort d'une attaque d'apoplexie - il avait d'ailleurs, lui aussi, une forte corpulence - mon ami a la même constitution et j'ai déjà pensé qu'il pourrait bien mourir de la même façon - il se donne probablement peu de mouvement -lorsque j'ai appris la mort, je suis devenu subitement anxieux, j'ai peur de mourir d'un accident semblable, car nous avons tous dans notre famille une tendance à l'embonpoint, et mon grand-père est mort, lui aussi, d'une attaque ; je me trouve trop gros et j'ai commencé ces jours derniers une cure d'amaigrissement.

Le monsieur, ajoute M. Jung, s'est ainsi, sans s'en rendre compte, identifié avec le pin entouré d'un linceul blanc.

L'exemple suivant, dont je suis redevable à mon ami S. Ferenczi, de Budapest, se rapporte, non, comme les précédents, à des phrases empruntées à des poètes, mais au propre discours du sujet. Cet exemple nous met en présence d'un de ces cas, qui ne sont d'ailleurs pas très fréquents, où l'oubli se met au service de notre prudence, lorsque nous sommes sur le point de succomber à un désir impulsif. L'acte manqué acquiert alors la valeur d'une fonction utile. Une fois dégrisés, nous approuvons ce mouvement interne qui,

6 *Voici* la reconstitution de la strophe entière :
Ein Fichtenbaum steht einsam Un pin se dresse solitaireIm Norden auf kahler Höh !Dans le Nord, sur une hauteur dénudée.Ihnschläfert ; mit weisser Decke Il a sommeil ; d'une blanche couvertureUmhüllen ihn Eis und Schnee. L'enveloppent la glace et la neige. (N d. T.)

pendant que nous étions sous l'empire du désir, ne pouvait se manifester que par un lapsus, un oubli, une impuissance psychique.

« Dans une réunion, quelqu'un prononce la phrase « tout comprendre, c'est tout pardonner. » Je remarque à ce propos que la première partie de la phrase suffit ; vouloir « pardonner », c'est émettre une présomption, le pardon étant affaire de Dieu et de ses serviteurs. Un des assistants trouve mon observation très juste ; je me sens encouragé et, voulant sans doute justifier la bonne opinion du critique indulgent, je déclare avoir eu récemment une idée encore plus intéressante. Je veux exposer cette idée, mais n'arrive pas à m'en souvenir. - Je me retire aussitôt et commence à écrire les associations libres qui me viennent à l'esprit. - Ce sont : d'abord le nom de l'ami qui a assisté à la naissance de l'idée en question et celui de la rue où elle est née ; puis me vient à l'esprit le nom d'un autre ami, *Max,* que nous avons l'habitude d'appeler *Maxi.* Ceci me suggère le mot *maxime* et, à ce propos, je me souviens qu'il s'agissait alors, comme cette fois, de la modification d'une maxime connue. Mais, chose singulière, ce souvenir fait surgir dans mon esprit, non une maxime, mais ce qui suit : *« Dieu a créé l'homme à son image » et* la variante de cette phrase . « L'homme *a créé Dieu à son image à lui. » A* la suite de quoi, je retrouve aussitôt dans mes souvenirs ce que je cherchais :

« Mon ami me dit alors dans la rue Andrassy : « rien de ce qui est humain ne m'est étranger », à quoi je lui répondis, faisant allusion aux expériences psychanalytiques : « Tu devrais aller plus loin et avouer que rien de bestial ne t'est étranger. »

« Après avoir enfin retrouvé mon souvenir, je m'aperçus qu'il ne m'était guère possible d'en faire part à la société dans laquelle je me trouvais. La jeune femme de l'ami auquel j'ai rappelé la nature animale de notre inconscient se trouvait parmi les assistants, et je savais fort bien qu'elle n'était nullement préparée à entendre des choses aussi peu réjouissantes. L'oubli m'a épargné toute une série

de questions désagréables de sa part et une discussion interminable. Telle fut sans doute la raison de mon « amnésie temporaire ».

« Fait intéressant : l'idée de substitution s'est exprimée dans une proposition dans laquelle Dieu se trouvait descendu au niveau d'une invention humaine, tandis que la proposition que je cherchais insistait sur le rôle animal de l'homme. Donc, *capitis diminutio* dans les deux cas. Le tout n'est évidemment que la suite de l'enchaînement d'idées sur « comprendre et pardonner », provoqué par la conversation ».

« A remarquer que si j'ai réussi à trouver rapidement la phrase cherchée, ce fut sans doute grâce à l'idée que j'ai eue de me retirer de la société qui infligeait à cette phrase une sorte de censure, pour m'isoler dans une pièce vide. »

J'ai, depuis, analysé de nombreux autres cas d'oubli ou de reproduction défectueuse de suites de mots et j'ai eu l'occasion de constater que le mécanisme de l'oubli, tel que nous l'avons dégagé dans les exemples *aliquis* et *La fiancée de Corinthe,* s'applique à la quasi généralité des cas. Il n'est pas toujours commode de communiquer ces analyses, car on est obligé le plus souvent, comme dans les précédentes, de toucher à des choses intimes et quelquefois pénibles pour le sujet de l'expérience ; aussi m'abstiendrai-je de multiplier les exemples. Ce qui reste commun à tous les cas, en dépit des différences qui existent entre leurs contenus, c'est que les mots oubliés ou défigurés se trouvent mis en rapport, en vertu d'une association quelconque, avec une idée inconsciente, dont l'action visible se manifeste précisément par l'oubli.

Je reviens donc à l'oubli de noms dont nous n'avons encore épuisé ni la casuistique ni les mobiles. Comme je puis de temps à autre observer sur moi-même cette sorte d'acte manqué, les exemples qui s'y rapportent ne me manquent pas. Les légers accès de migraine dont je souffre encore aujourd'hui s'annoncent quelques heures auparavant par l'oubli de noms, et au plus fort de l'accès,

alors que je reste parfaitement capable de continuer mon travail, je perds souvent le souvenir de tous les noms propres. Or, on pourrait précisément alléguer des cas comme le mien, pour opposer une objection de principe à tous nos efforts analytiques. Ne résulterait-il pas d'observations de ce genre que la cause de la tendance à l'oubli, et plus particulièrement à l'oubli de noms propres, réside dans des troubles de la circulation et dans des troubles fonctionnels généraux du cerveau et qu'on ferait bien de renoncer aux essais d'explication psychologique des phénomènes mécanisme d'un processus, uniforme dans tous les cas, avec les circonstances, variables et pas toujours nécessaires, susceptibles de le favoriser. Mais, au lieu de m'engager dans une discussion, je vais essayer de réfuter l'objection à l'aide d'une comparaison.

Supposons qu'ayant poussé l'imprudence jusqu'à m'aventurer, à une heure avancée de la nuit, dans un quartier désert de la ville, j'aie été assailli par des malfaiteurs et dépouillé de ma montre et de ma bourse. Je me rends alors au poste de police le plus proche et fais une déclaration ainsi conçue : pendant que je me trouvais dans telle ou telle rue, la solitude et l'obscurité m'ont dépouillé de ma montre et de ma bourse. Tout en ne disant ainsi rien qui ne fût exact, je ne m'en exposerais pas moins à être pris pour un homme qui n'est pas tout à fait sain d'esprit. Pour décrire correctement la situation, je dois dire que, favorisés par la solitude du lieu et protégés par l'obscurité, des malfaiteurs inconnus m'ont dépouillé de mes objets précieux. Or, la situation, telle qu'elle se présente dans l'oubli, est exactement la même : favorisée par mon état de fatigue, par des troubles de la circulation et par l'intoxication, une force inconnue m'ôte la faculté de disposer des noms propres déposés dans ma mémoire, et c'est la même force qui, dans d'autres cas, peut produire les mêmes troubles de la mémoire, en dépit d'un état de santé parfait et d'un fonctionnement normal.

Lorsque j'analyse les cas d'oubli de noms que j'ai observés sur moi-même, je constate presque régulièrement que le nom oublié se rapporte à un sujet qui touche ma personne de près et est capable de provoquer en moi des sentiments violents, souvent pénibles. Me conformant à l'usage commode et vraiment recommandable introduit par l'école suisse (Bleuler, Jung, Riklin), je puis exprimer ce que je viens de dire sous la forme suivante : le nom oublié frôle chez moi un « complexe personnel ». Le rapport qui s'établit entre le nom et ma personne est un rapport inattendu, le plus souvent déterminé par une association superficielle (double sens du mot, même consonance) ; on peut le qualifier, d'une façon générale, de rapport latéral. Pour bien faire comprendre sa nature, je citerai quelques exemples très simples :

a) Un de mes patients me prie de lui indiquer une station thermale sur la Riviera. Je connais une station de ce genre tout près de Gênes, je me rappelle même le nom du collègue allemand qui y exerce, mais je suis incapable de nommer la station que je crois pourtant bien connaître. Il ne me reste qu'à prier le patient d'attendre quelques instants et à aller me renseigner auprès d'une personne de ma famille. - Comment donc s'appelle cet endroit près de Gênes, où le Dr N. possède un petit établissement dans lequel toi et telle autre dame avez été si longtemps en traitement ? - « Et dire que c'est toi qui oublies son nom ! Il s'appelle *Nervi.* » *C'est* que *Nervi* sonne comme *Nerven* (nerfs), et les nerfs constituent l'objet de mes occupations et préoccupations constantes.

b) Un autre de mes patients parle d'une villégiature toute proche et affirme qu'il y existe, en plus des deux auberges connues, une troisième à laquelle se rattache pour lui un certain souvenir et dont il me dira le nom dans un instant. Je conteste l'existence de cette troisième auberge et invoque, à l'appui de mes dires, le fait que j'ai passé dans l'endroit en question sept étés consécutifs et que je le connais, par conséquent, mieux que mon interlocuteur. Excité par la

contradiction, celui-ci finit par se rappeler le nom. L'auberge s'appelle *Der Hochwartner.* Je suis obligé de céder et d'avouer que j'ai habité pendant sept étés consécutifs dans le voisinage immédiat de cette auberge dont je niais tout à l'heure l'existence. Mais pourquoi ai-je oublié la chose et le nom ? Je crois que c'est parce que ce nom ressemble beaucoup à celui d'un de mes confrères en spécialité habitant Vienne ; il se rapporte donc chez moi à un complexe « professionnel ».

c) Une autre fois, étant sur le point de prendre un billet à la gare de *Reichenhall,* je ne puis me souvenir du nom de la grande gare la plus proche, bien que je l'aie souvent traversée. Je suis obligé de me mettre très sérieusement à le chercher sur le plan. Cette gare s'appelle *Rosenheim.* Je vois aussitôt en vertu de quelle association son nom m'avait échappé. Une heure auparavant, j'ai fait une visite à ma sœur dans sa villégiature près de Reichenhall ; ma sœur s'appelle *Rosa ;* l'endroit qu'elle habitait était donc pour moi un *Rosenheim (séjour de Rose).* C'est ainsi que dans ce cas l'oubli a été déterminé par un « complexe familial ».

d) Je suis à même de prouver cette action vraiment dévastatrice du « complexe familial » sur toute une série d'exemples.

Un jour se présente à ma consultation un jeune homme. C'est le frère cadet d'une de mes patientes ; je l'ai déjà vu un nombre incalculable de fois et j'ai l'habitude de l'appeler par son prénom. Lorsque je voulus ensuite parler de sa visite, je fus absolument incapable, malgré tous les artifices auxquels j'eus recours, de me rappeler son prénom qui, je le savais fort bien, n'avait rien d'extraordinaire. Je sortis alors dans la rue et me mis à lire les enseignes ; la première fois que son nom me tomba sous les yeux, je le reconnus sans hésitation aucune. L'analyse m'a appris que j'avais établi, entre mon jeune visiteur et mon propre frère, une comparaison qui impliquait cette question refoulée : dans une circonstance analogue, mon frère se serait-il comporté de la même

manière ou mieux ? L'association extérieure entre l'idée se rapportant à ma propre famille et celle se rapportant à une famille étrangère était favorisée par cette circonstance purement fortuite que les deux mères portaient le même prénom : Amalia. C'est plus tard seulement que j'ai compris les noms de substitution : Daniel et Franz, qui se sont présentés à mon esprit, sans me renseigner sur la situation. Ces deux noms, ainsi qu'Amalia, sont des noms de personnages des *Brigands,* de Schiller, auxquels se rattache une plaisanterie du boulevardier viennois *Daniel Spitzer.*

e) Une autre fois je me trouve dans l'impossibilité de me souvenir du nom d'un de mes patients qui faisait partie de mes relations de jeunesse. L'analyse me fait faire un long détour, avant de me révéler ce nom. Le malade avait manifesté la crainte de devenir aveugle ; ceci éveilla en moi le souvenir d'un jeune homme qui est devenu aveugle à la suite d'une blessure par arme à feu ; ce souvenir, à son tour, fit surgir l'image d'un autre jeune homme qui s'était suicidé en se tirant une balle de revolver et qui portait le même nom que le premier patient auquel il n'était d'ailleurs pas apparenté. Mais je n'ai retrouvé le nom qu'après m'être rendu compte que j'avais inconsciemment reporté sur une personne de ma propre famille l'attente angoissante du malheur qui avait frappé les deux jeunes gens dont je viens de parler.

C'est ainsi que ma pensée est traversée par un courant constant « de rapports personnels », dont je n'ai généralement aucune connaissance, mais qui se manifeste par l'oubli de noms. C'est comme si quelque chose me poussait à rapporter à ma propre personne tout ce que j'entends dire et raconter concernant des tiers, comme si tout renseignement relatif à des tiers éveillait mes complexes personnels. Il ne s'agit certainement pas là d'une particularité individuelle ; j'y vois plutôt une indication quant à la manière dont nous devons comprendre ce qui est « autre », c'est-à-dire ce qui n'est pas nous-mêmes. Et j'ai, en outre, des raisons de

croire que chez les autres individus les choses se passent exactement comme chez moi.

Le plus bel exemple de *ce* genre est celui qui m'a été raconté par un M. Lederer. Il rencontra, au cours de son voyage de noces, un monsieur qu'il connaissait à peine et qu'il devait présenter à sa jeune femme. Mais ayant oublié le nom de ce monsieur, il se tira d'affaire une première fois par un murmure indistinct. Ayant ensuite rencontré le même monsieur une deuxième fois (et à Venise les rencontres entre voyageurs sont inévitables), il le prit à part et le pria de le tirer d'embarras, en lui disant son nom qu'il avait malheureusement oublié. La réponse de l'étranger montre qu'il était un profond psychologue : « Je comprends bien que vous n'ayez pas retenu mon nom. Je m'appelle comme vous : Lederer ! » On ne peut se défendre d'un sentiment quelque peu désagréable, lorsqu'on retrouve son propre nom porté par un étranger. J'ai récemment éprouvé très nettement un sentiment de ce genre, lorsque je vis se présenter à ma consultation un monsieur qui me dit s'appeler S. Freud. Je prends toutefois acte de l'assurance de l'un de mes critiques qui affirme qu'il se comporte dans les cas de ce genre d'une manière opposée à la mienne.

f) On retrouve l'effet du « rapport personnel » dans le cas suivant, communiqué par M. Jung [7].

« Un monsieur Y aimait sans retour une dame qui ne tarda pas à épouser un monsieur X. Or, bien que Y connaisse depuis longtemps X et se trouve même avec lui en relations d'affaires, il oublie constamment son nom, au point qu'il est souvent obligé, lorsqu'il veut écrire à X, de demander son nom à des tierces personnes. »

Dans ce cas, cependant, les motifs de l'oubli sont plus transparents que dans les précédents, régis par la loi du « rapport personnel ». Ici l'oubli apparaît comme une conséquence directe de

7 *Dementia praecox,* p. 52.

l'antipathie que Y éprouve à l'égard de son heureux rival ; il ne veut rien savoir de lui : « qu'il ne soit pas question de lui [8]. »

g) Le motif de l'oubli d'un nom peut aussi être d'un caractère plus fin et résider dans une colère pour ainsi dire « sublimée » à l'égard de son porteur. C'est ainsi qu'une demoiselle J. de K., de Budapest, écrit :

« Je me suis composé une petite théorie. J'ai observé notamment que des hommes doués pour la peinture ne comprennent rien en musique, et inversement. Il y a quelque temps, je m'entretenais là-dessus avec quelqu'un à qui je dis : « Jusqu'à présent ma constatation s'est toujours vérifiée, à l'exception d'un seul cas. » Mais lorsque je voulus citer le nom de cette seule personne formant exception à ma règle, je fus hors d'état de me le rappeler, tout en sachant que le porteur de ce nom était un de mes amis les plus intimes. En entendant, quelques jours plus tard, prononcer par hasard ce nom, je le reconnus aussitôt comme étant celui du démolisseur de ma théorie. La colère que, sans m'en rendre compte, je nourrissais à son égard, s'était manifestée par l'oubli de son nom, qui m'était cependant si familier. »

h) Dans le cas suivant, communiqué par M. Ferenczi et dont l'analyse est surtout instructive par l'explication des substitutions (comme Botticelli-Boltraffio, à la place de Signorelli), le « rapport personnel » a provoqué l'oubli d'un nom par une voie quelque peu différente.

« Une dame, ayant un peu entendu parler de psychanalyse, ne peut se rappeler le nom du psychiatre Jung.

« A la place de ce nom se présentent les substitutions suivantes : *KI*. (un nom) - *Wilde - Nietzsche - Hauptmann.*

« A propos de KI. elle pense aussitôt à madame KI., qui est une personne affectée, parée, mais paraissant *plus jeune* qu'elle n'est en réalité. Elle *ne vieillit pas.* Comme notion supérieure, commune à

8 Vers de Heine : « Nicht gedacht soli seiner werden ! »

Wilde et à *Nietzsche,* elle donne « *maladie mentale* ». Elle dit ensuite d'un ton railleur : vous autres Freudiens, vous cherchez les causes des maladies mentales, jusqu'à ce que vous deveniez vous-mêmes *mentalement malades* ». Et puis : « Je ne supporte pas *Wilde* et *Nietzsche ;* je ne les comprends pas. Je me suis laissé dire qu'ils étaient l'un et l'autre homosexuels. Wilde avait un faible pour les *jeunes* gens » (bien qu'elle ait prononcé dans cette dernière phrase, en hongrois il est vrai, le nom correct [9], elle est toujours incapable de s'en souvenir).

« A propos de *Hauptmann,* elle pense à *Halbe* [10]*, puis à Jeunesse* [11]*,* et alors seulement, après que j'aie orienté son attention vers le mot « Jeunesse », elle s'aperçoit que c'est le nom *Jung* qu'elle cherchait.

« D'ailleurs, cette dame ayant perdu son mari, lorsqu'elle avait *39* ans, et ayant renoncé à tout espoir de se remarier, avait de bonnes raisons de se soustraire à tout souvenir se rapportant à l'âge. Ce qui est remarquable dans ce cas, c'est l'association purement interne (association de contenu) entre les noms de substitution et le nom cherché et l'absence d'associations tonales. »

i) Voici au autre exemple d'oubli de nom, finement motivé et que l'intéressé lui-même a réussi à élucider.

« Comme j'avais choisi, à titre d'épreuve supplémentaire, la philosophie, mon examinateur m'interrogea sur la doctrine d'Épicure et me demanda les noms des philosophes qui, dans les siècles ultérieurs, se sont occupés de cette doctrine. J'ai donné le nom de Pierre Gassendi, dont j'avais précisément entendu parler au café, deux jours auparavant, comme d'un disciple d'Épicure. A la question étonnée de l'examinateur : « Comment le savez-vous ? », j'ai répondu sans hésiter que je m'intéressais depuis longtemps à ce philosophe.

9 La dame en question cherchait le nom du psychiatre Jung ; or *Jung,* en allemand, signifie *jeune.* (N. du T.)

10 Halbe - auteur dramatique allemand, comme Hauptmann. (N. du T.)

11 « Jeunesse » est le titre de l'un des ouvrages de Halbe. (N. du T.)

Cela m'a valu la mention *magna cum laude* (reçu avec éloges), mais malheureusement aussi, dans la suite, une tendance invincible à oublier le nom de Gassendi. Je crois que si je ne puis maintenant, malgré tous mes efforts, retenir ce nom, c'est à ma mauvaise conscience que je le dois. Il aurait mieux valu pour moi ne pas le connaître lors de l'examen. »

Or, pour comprendre l'intensité de l'aversion que notre sujet éprouvait à se souvenir de cette période de ses examens, il faut savoir qu'il attachait une très grande valeur à son titre de docteur, de sorte que le souvenir en question n'était fait que pour diminuer à ses yeux cette valeur.

j) J'ajoute encore ici un exemple d'oubli du nom d'une ville, exemple moins simple que les précédents, mais que tous ceux qui sont familiarisés avec ce genre de recherches trouveront tout à fait vraisemblable et instructif. Le nom d'une ville italienne échappe au souvenir à cause de sa grande ressemblance phonétique avec un prénom féminin, auquel se rattachent de nombreux souvenirs affectifs dont la communication ne donne d'ailleurs pas une énumération complète. M. S. Ferenczi, de Budapest, qui a observé ce cas sur lui-même, l'a traité, et avec raison, comme on analyse un rêve ou une idée névrotique.

« Je me trouvais aujourd'hui dans une famille amie où l'on a parlé, entre autres choses, de villes de Haute-Italie. Quelqu'un remarque à ce propos qu'on peut encore retrouver dans ces villes l'influence autrichienne. On cite plusieurs de ces villes ; je veux moi aussi en nommer une, mais son nom ne me revient pas à la mémoire, bien que je sache que j'y ai passé deux journées très agréables, ce qui ne cadre pas bien avec la théorie de l'oubli formulée par Freud. A la place du nom cherché, les noms et mots suivants se présentent à mon esprit : C*apua, - Brescia, -Le lion de Brescia.*

« Ce lion, je le vois, comme s'il était devant mes yeux, sous la forme d'une *statue de marbre,* mais je constate aussitôt qu'il

ressemble moins au lion du monument de la liberté de Brescia (dont je n'ai vu que la reproduction) qu'au lion de marbre que j'ai vu à *Lucerne,* sur le *tombeau des gardes suisses tombés aux Tuileries* et dont la reproduction en miniature se trouve sur ma bibliothèque. Je retrouve enfin le nom cherché : c'est *Vérone.*

« Je reconnais sans hésitation à qui revient la faute de cette amnésie. La coupable n'est autre qu'une ancienne servante de la famille dont j'étais l'hôte ce jour-là. Elle s'appelait *Véronique,* en hongrois *Verona,* et m'était très antipathique, à cause de sa physionomie absolument repoussante, de sa *voix rauque et criarde* et de son insupportable familiarité (à laquelle elle se croyait autorisée par ses nombreuses années de service dans la maison). La façon *tyrannique* dont elle avait à l'époque traité les enfants de la maison m'était également intolérable. Je savais maintenant ce que signifiaient les noms de substitution.

« Pour *Capoue* j'ai trouvé aussitôt comme association *caput mortuum :* j'ai en effet souvent comparé la tête de Véronique à un crâne *de cadavre.* Le mot hongrois *kapczi* (rapacité en matière d'argent) a certainement contribué à ce déplacement. Je retrouve naturellement aussi les voies d'association plus directes qui rattachent l'une à l'autre Capoue et Vérone, en tant qu'unités géographiques et mots italiens ayant le même rythme.

« Il en est de même de Brescia ; mais ici on trouve des associations d'idées qui se sont opérées suivant des voies latérales compliquées.

« Mon antipathie était, à un moment donné, tellement forte que je trouvais Véronique tout simplement répugnante, et plus d'une fois je m'étais demandé avec étonnement comment une créature pareille pouvait avoir une vie amoureuse et être aimée ; à la seule idée de l'embrasser, on éprouve, disais-je, « un sentiment de nausée. » Il était cependant certain qu'un rapport existait entre l'idée de Véronique et celle de la garde suisse *tombée.*

« Le nom de Brescia est souvent associé, en Hongrie du moins, non au lion, mais au nom d'une autre bête sauvage. Le nom le plus haï dans ce pays, comme d'ailleurs en Haute-Italie, est celui du général *Haynau,* appelé couramment la *hyène de Brescia.* C'est ainsi que du général haï Haynau un courant d'idées aboutit, à travers Brescia, à Vérone, tandis qu'un autre courant aboutit, à travers l'idée de *l'animal à la voix rauque, déterreur de morts* (hyène) - idée qui entraîne à sa suite la représentation d'un *monument funéraire - au* crâne de cadavre et au désagréable organe vocal de Véronique, si détestée par mon inconscient, de Véronique qui, à une époque, avait exercé dans cette maison une tyrannie aussi insupportable que celle du général autrichien après les luttes pour la liberté en Hongrie et en Italie.

« *A Lucerne* se rattache l'idée de l'été que Véronique avait passé avec ses maîtres sur le Lac des Quatre-Cantons, près de cette ville ; à la *garde suisse* se rattache le souvenir de la tyrannie qu'elle avait exercée non seulement sur les enfants, mais même sur les membres adultes de la famille, en sa qualité usurpée de « dame de compagnie ».

« Je tiens à avertir que, dans ma conscience, cette antipathie pour Véronique appartient aux choses depuis longtemps disparues. Depuis l'époque dont je parle, cette femme a beaucoup changé, dans son extérieur et dans ses manières, à son avantage et, les rares fois où j'ai l'occasion de la rencontrer, je lui fais un accueil franchement amical. Mais, comme toujours, mon inconscient garde plus obstinément ses anciennes impressions ; il est « retardataire » et rancunier.

« Les *Tuileries* impliquent une allusion à une autre personne, à une dame française âgée qui, dans de nombreuses occasions, a été la véritable « dame de compagnie » des dames de la maison et que tout le monde, grands et petits, respectait et même craignait un peu. J'ai été moi-même pendant quelque temps son « élève » pour la

conversation française. A propos du mot « élève » je me souviens que, pendant mon séjour en Bohême du Nord, chez le beau-frère de mon hôte d'aujourd'hui, j'ai beaucoup ri en entendant les paysans de la région appeler les élèves *(Eleven* en allemand) de l'académie forestière de l'endroit « lions » *(Löwen)*. Il est possible que ce plaisant souvenir ait contribué au déplacement de mes idées de l'hyène vers le lion. »

k) L'exemple qui suit [12] montre également comment un complexe personnel auquel on est soumis à un moment donné Peut provoquer, au bout d'un temps assez long, l'oubli d'un nom.

« Deux hommes, l'un plus âgé, l'autre plus jeune, qui, six mois auparavant, avaient voyagé ensemble en Sicile, échangent leurs souvenirs sur les belles journées, pleines d'impressions, qu'ils y ont passées. - Comment s'appelle donc l'endroit, demande le plus jeune, où nous avons passé la nuit, avant de partir pour Selinunt ? N'est-ce pas Calatafimi ? - Non, répond le plus âgé, certainement non, mais j'en ai également oublié le nom, bien que je me souvienne de tous les détails de notre séjour là-bas. Il me suffit de m'apercevoir que quelqu'un a oublié un nom que je connais, pour me laisser gagner par la contagion et oublier, à mon tour, le nom en question. Si nous cherchions ce nom ? Le seul qui me vienne à l'esprit est Caltanisetta, qui n'est certainement pas exact. - Non, dit le plus jeune, le nom commence par un w ou, du moins, contient un w. - Et, pourtant, la lettre w n'existe pas en italien, dit l'autre. - Je pense à un v, mais j'ai dit w par habitude, sous l'influence de la langue maternelle. Le plus âgé proteste contre le *v* : Je crois, dit-il, avoir déjà oublié pas mal de noms siciliens. Si l'on faisait quelques expériences ? Comment s'appelle, par exemple, l'endroit élevé qui, dans l'antiquité, s'appelait Enna ? Ah, oui, je me rappelle : Castrogiovanni. L'instant d'après, le plus jeune retrouve le nom oublié ; il s'écrie : Castelvetrano ! et est content de pouvoir prouver à son interlocuteur qu'il avait raison de

12 *Zentralblatt für Psychoanalyse,* I, 9, 1911.

dire que le nom contenait un v. Le plus âgé hésite encore pendant quelque temps ; mais, après s'être décidé à convenir que le nom retrouvé parle plus jeune était bien exact, il veut comprendre la raison pour laquelle il lui avait échappé. - C'est évidemment, pense-t-il, parce que la seconde moitié du nom *vetrano* ressemble à *vétéran.* Je me rends parfaitement compte que je n'aime pas penser au *vieillissement* et je réagis d'une façon singulière, lorsque quelqu'un m'en parle. C'est ainsi que j'ai tout récemment remis rudement à sa place un ami que j'estime beaucoup en lui disant qu'il « a depuis longtemps dépassé l'âge de la jeunesse », parce que s'exprimant sur mon compte dans des termes très flatteurs, il avait ajouté que je n'étais plus un jeune homme. Que toute ma résistance fût dirigée contre la seconde partie du nom Castelvetrano, cela ressort encore du fait que la première syllabe de ce nom se retrouve dans Caltanisetta. - Et le nom Caltanisetta lui-même ? demande le plus jeune. - Il sonnait pour moi comme le nom de caresse d'une jeune femme, avoue le plus âgé.

« Quelques instants après il ajoute : « le nom actuel d'Enna était également un nom de substitution. Et maintenant je m'aperçois que ce nom de Castrogiovanni, obtenu à l'aide d'une rationalisation, fait penser à la jeunesse (giovane), tout comme le nom de Castelvetrano évoque l'idée de la vieillesse (vétéran).

« Le plus âgé croit ainsi avoir expliqué son oubli. Quant aux causes qui ont provoqué le même oubli chez le plus jeune, elles n'ont pas été recherchées. »

Le mécanisme de l'oubli de noms est aussi intéressant que ses motifs. Dans un grand nombre de cas on oublie un nom, non parce qu'il éveille lui-même les motifs qui s'opposent à sa reproduction, mais parce qu'il se rapproche, par sa consonance ou sa composition, d'un autre mot contre lequel notre résistance est dirigée. On conçoit que cette multiplicité de conditions favorise singulièrement la production du phénomène. En voici des exemples :

l) Ed. Hitschmann « (Zwei Fälle von Namenvergessen », *Internat. Zeitschr.* f *Psychoanalyse,* 1, 1913).

Cas II : « M. N. veut recommander à quelqu'un la librairie *Gilhofer et Ranschburg,* mais, bien que la maison lui soit très connue, il ne se souvient, malgré tous ses efforts, que du nom Ranschburg. Légèrement mécontent, il rentre chez lui ; mais la chose finit par le tourmenter à un point tel qu'il se décide à réveiller son frère, qui semblait déjà dormir, pour lui demander le nom de l'associé de Ranschburg. Le frère lui donne le nom sans aucune difficulté. Le nom « Gilhofer » évoque aussitôt dans l'esprit de M. N. celui de « Gallhof », un endroit dans lequel il a fait récemment, en compagnie d'une charmante jeune fille, une promenade dont il garde le meilleur souvenir. La jeune fille lui a fait cadeau d'un objet portant l'inscription : « En souvenir des belles heures passées à Gallhof. » Quelques jours avant l'oubli du nom « Gilhofer », M. N., en fermant brusquement le tiroir dans lequel il avait serré l'objet, l'a sérieusement abîmé ; ce n'était certes qu'un fait accidentel, mais M. N., familiarisé avec la signification des actes symptomatiques, ne pouvait se défendre d'un sentiment de culpabilité. Depuis cet accident, il se trouvait dans un état d'âme quelque peu ambivalent à l'égard de cette dame, qu'il aimait certes, mais dont les avances en vue du mariage se heurtaient chez lui à une résistance hésitante.

m) Dr Hanns Sachs :

« Dans une conversation ayant pour objet Gênes et ses environs immédiats, un jeune homme veut nommer aussi la localité *Pegli*, mais ne parvient à retrouver ce nom que difficilement et à la suite d'un grand effort. Pendant qu'il rentre chez lui, il pense à l'oubli de ce nom qui lui était cependant si familier, et voilà que surgit dans son esprit le mot *Peli*, ayant exactement la même prononciation. Il sait que Peli est le nom d'une île de l'Océan Austral, dont les habitants ont conservé quelques coutumes remarquables. Il a lu la description de ces coutumes dans un ouvrage ethnologique et a

conçu alors l'idée d'utiliser ces renseignements en vue d'une hypothèse personnelle. Il se rappelle que Peli est également le lieu d'action d'un roman qu'il a lu avec intérêt et plaisir : La *plus heureuse époque de Van Zanten,* par Laurids Bruun. - Les idées qui l'avaient préoccupé presque sans interruption tout ce jour-là se rattachaient à une lettre qu'il avait reçue le matin même d'une dame pour laquelle il avait beaucoup d'affection ; cette lettre lui faisait entrevoir qu'il aurait à renoncer à une rencontre convenue. Après avoir passé la journée dans un état de grand abattement, il sortit le soir avec la ferme intention d'oublier sa contrariété et de jouir aussi pleinement que possible du plaisir qu'il se promettait d'une soirée passée dans une société qu'il estimait beaucoup. il est certain que le mot Pegli, par sa ressemblance tonale avec le mot *Peli,* était de nature à troubler gravement son projet, car ce dernier mot ne présentait pas seulement pour lui un intérêt purement ethnologique, mais évoquait aussi, avec « la plus heureuse époque » de sa vie (par analogie avec le roman cité plus haut), toutes les craintes et tous les soucis qu'il avait éprouvés au cours de la journée. Il est caractéristique que cette interprétation, si simple pourtant, n'a été obtenue qu'après qu'une deuxième lettre soit venue transformer la tristesse en une joyeuse certitude d'une rencontre très proche. »

Si l'on se souvient, à propos de cet exemple, du cas, pour ainsi dire voisin, où il fut impossible de retrouver le nom Nervi, on constate que le double sens d'un mot peut être remplacé par la ressemblance phonétique de deux mots.

n) Lorsque, en 1915, eut éclaté la guerre avec l'Italie, j'ai pu faire sur moi-même cette observation qu'une grande quantité de noms de localités italiennes, qui m'étaient cependant très familiers, avaient disparu de ma mémoire. Comme tant d'autres Allemands, j'avais pris l'habitude de passer une partie de mes vacances sur le sol italien, et il était pour moi certain que cet oubli massif de noms n'était que l'expression d'une hostilité compréhensible à l'égard de

l'Italie, hostilité qui, chez tous les Allemands, avait remplacé l'amitié d'autrefois. A côté de cet oubli direct de noms, j'en ai observé un autre, indirect, mais que j'ai pu ramener à la même cause. J'avais notamment une tendance à oublier aussi des noms non-italiens, et l'examen m'a révélé que ces derniers avaient toujours une ressemblance phonétique plus ou moins marquée avec des noms italiens. C'est ainsi que je cherchais un jour à me rappeler le nom de la ville morave de Bisenz. Lorsque j'y fus enfin parvenu, après beaucoup de difficultés, je m'aperçus aussitôt que mon oubli devait être mis sur le compte du palais Bisenzi, à Orvieto. Dans ce palais se trouve l'Hôtel « Belle Arti », dans lequel je descendais toutes les fois où je faisais un séjour à Orvieto. Les souvenirs infiniment agréables que j'ai emportés de ces séjours avaient naturellement subi une éclipse sous l'influence d'un changement survenu dans mon état d'âme.

Et maintenant, il ne sera peut-être pas sans intérêt d'examiner sur quelques exemples les intentions que l'oubli de noms est susceptible de satisfaire.

1. Oublis de noms ayant pour but d'assurer l'oubli d'un projet

o) A. J. Storfzr « (Zur Psychopathologie des Alltags », *Internationale Zeitschr.* f *Psychoanalyse,* II, 1914).

« Une dame bâloise apprend un matin que son amie d'enfance, Selma X., de Berlin, faisant son voyage de noces, est arrivée à Bâle où elle ne doit rester qu'un seul jour. Aussitôt la Bâloise se précipite à l'hôtel. En sortant, les deux amies conviennent de se retrouver l'après-midi et de ne plus se séparer jusqu'au départ de la Berlinoise.

« L'après-midi, la Bâloise oublie le rendez-vous. Le déterminisme de cet oubli ne m'est pas connu, mais la situation à laquelle nous avons à faire (rencontre avec une amie d'enfance tout fraîchement mariée) rend possibles plusieurs constellations typiques,

susceptibles de s'opposer à une nouvelle rencontre. Une particularité intéressante de ce cas consiste dans un acte manqué accompli ultérieurement, dans l'intention inconsciente de consolider le premier oubli. A l'heure même où elle devait rencontrer son amie de Berlin, la Bâloise se trouvait en visite chez d'autres amis. A un moment donné, il fut question du mariage tout récent de la chanteuse de l'Opéra de Vienne, Kurz. La dame bâloise parla de ce mariage d'une manière critique (!), mais lorsqu'elle voulut prononcer le nom de la chanteuse, elle ne put, à sa grande déception, se souvenir de son prénom (on sait que généralement les noms monosyllabiques se prononcent associés au prénom). La dame bâloise était d'autant plus contrariée par cette faiblesse de sa mémoire qu'elle avait souvent entendu la chanteuse Kurz et que son nom complet (c'est-à-dire précédé du prénom) lui était tout à fait familier. Mais avant que quelqu'un ait eu le temps de lui rappeler ce prénom, la conversation avait changé de sujet.

« Le soir du même jour, notre dame bâloise se trouve dans une société en partie identique à celle de J'après-midi. Comme par hasard, il est de nouveau question de la chanteuse viennoise que notre dame nomme sans difficulté : *« Selma* Kurz. » A peine a-t-elle prononcé ce nom, qu'elle s'écrie : « J'y pense maintenant : j'avais complètement oublié que je devais rencontrer cet après-midi mon amie Selma. » Elle regarde sa montre et constate que son amie doit déjà être partie. »

Nous n'avons pas encore une base suffisante pour nous prononcer sur ce bel exemple, intéressant à beaucoup d'égards. Le suivant est beaucoup plus simple : il s'agit de l'oubli, non d'un nom, mais d'un mot étranger, pour une raison en rapport avec une situation donnée. Mais nous faisons remarquer d'ores et déjà qu'on se trouve en présence des mêmes processus, qu'il s'agisse de l'oubli de noms propres, de prénoms, de mots étrangers ou de suites de mots.

Dans le cas que nous allons citer, un jeune homme, pour se créer un prétexte à accomplir un acte désiré, oublie l'équivalent anglais du mot *or,* alors que ce métal est désigné par le même mot (*Gold*) en anglais et en allemand.

« Dans une pension de famille, un jeune homme fait la connaissance d'une Anglaise qui lui plaît. S'entretenant avec elle le premier soir dans sa langue maternelle (c'est-à-dire en anglais) qu'il possède assez bien et voulant prononcer en anglais le mot *or, il* ne parvient pas, malgré tous ses efforts, à trouver le vocable nécessaire. A la place du mot exact, il trouve le mot français *or,* le mot latin *aurum,* le mot grec *chrysos* qui se présentent d'une façon tellement obsédante qu'il arrive difficilement à les écarter, alors qu'il sait fort bien qu'ils n'ont rien de commun avec le mot qu'il cherche. Il ne trouve finalement pas d'autre moyen de se faire comprendre que de toucher la bague en or que la dame porte à l'un de ses doigts ; et il apprend, à sa confusion, que le mot anglais qu'il cherche depuis si longtemps est en tous points identique au mot allemand désignant le même objet : gold. La signification de cet attouchement provoqué par l'oubli doit être cherchée, non seulement dans le désir qu'ont tous les amoureux de se sentir en contact direct avec la personne aimée, mais aussi dans le fait qu'il nous renseigne sur les éventuelles intentions matrimoniales de notre jeune homme. L'inconscient de la dame, surtout s'il est disposé sympathiquement : à l'égard du partenaire, peut avoir deviné ses intentions érotiques dissimulées derrière le masque inoffensif de l'oubli ; et la manière dont elle aura accepté et expliqué l'attouchement, peut fournir aux deux partenaires un moyen inconscient, mais très significatif, de prévoir l'issue du fin commencé. »

2. Un cas d'oubli d'un nom et de faux souvenir

q) Je reproduis encore, d'après J. Stärcke, une intéressante observation d'oubli et de ressouvenir d'un nom, caractérisée par le

fait que l'oubli d'un nom est compliqué d'une déformation d'une phrase d'un poème, comme dans l'exemple relatif à « La fiancée de Corinthe ». (Cette observation est empruntée à l'édition hollandaise du présent ouvrage, sous le titre : « De invloed van ons onbewuste in ons dagelijksche leven », Amsterdam, 1916. Elle a été publiée en allemand dans *Internat. Zeitschr.* für *ärztliche Psychoanalyse, IV, 1916).*

« Un vieux juriste et linguiste, Z., raconte en société qu'au cours de ses études universitaires il a connu un étudiant qui était extraordinairement sot et sur la sottise duquel il aurait plus d'une anecdote à raconter. Il ne peut cependant se rappeler le nom de cet étudiant ; il prétend d'abord que son nom commençait par la lettre W., mais retire ensuite cette supposition. Il se rappelle seulement que cet étudiant inintelligent était devenu plus tard marchand de vins *(Weinhändler).* Il raconte ensuite une anecdote sur la bêtise du même étudiant, mais s'étonne toujours de ne pouvoir retrouver son nom. Il finit par dire : - C'était un âne tel, que je n'arrive pas encore à comprendre comment j'ai pu, à force de répétitions il est vrai, réussir à lui inculquer un peu de latin. Au bout d'un instant, il se rappelle que le nom cherché finissait par ... *man. Nous lui* demandons alors si un autre nom ayant la même terminaison lui vient à l'esprit. Il répond : *« Erdmann ». - Qui* est-ce ? - C'était également un étudiant de mes contemporains. Sa fille lui fait observer cependant qu'il y a aussi un professeur s'appelant Erdmann. En cherchant dans ses souvenirs, Z. trouve que ce professeur n'a consenti récemment à publier que sous une forme abrégée, dans la revue rédigée par lui, un des travaux de Z., dont il ne partageait pas toutes les idées, et que Z. en a été désagréablement affecté. (J'apprends d'ailleurs ultérieurement que Z. avait autrefois ambitionné de devenir professeur de la même spécialité qu'enseigne aujourd'hui le professeur Erdmann ; il est donc possible que sous ce rapport encore le nom Erdmann touche à une corde sensible.)

« Et voilà qu'il se rappelle subitement le nom de l'étudiant inintelligent : *Lindeman !* Comme il s'était déjà rappelé antérieurement que le nom se terminait par ... *man,* le mot *Linde* a donc subi un refoulement plus prolongé. Prié de dire ce qui lui vient à l'esprit à propos de *Linde,* il répond d'abord : « rien ». Sur mon insistance et comme je lui dis qu'il n'est pas possible qu'il ne pense à rien à propos de ce mot, il me dit, en levant les yeux et en dessinant avec le bras un geste dans le vide : « Eh bien, un tilleul *(Linde - tilleul)* est un bel arbre. » C'est tout ce qu'il trouve à dire. Tout le monde se tait, chacun poursuit sa lecture ou une autre occupation, lorsqu'on entend quelques instants après Z. réciter d'un ton rêveur :

« Steht er mit festen Gefügigen Knochen Auf der *Erde,* So reicht er nicht auf, Nur mit der *Linde* Oder der *Rebe* Sich zu vergleichen. »	(Lorsqu'il se tient sur la *terre* avec ses jambes solides et souples, il n'airive pas à se comparer au *tilleul ou* à la *vigne).*

Je poussai un cri de triomphe : - Nous le tenons enfin, votre Erdmann, dis-je : cet homme qui « se tient sur la terre », donc cet *homme de la terre (Erdemann ou Erdmann),* ne peut réussir à se comparer au *tilleul (Linde),* donc à *Lindemati* ou à la *vigne (Rebe),* donc au marchand de vins *(Weinhändler).* En d'autres termes : ce *Lindeman,* l'étudiant inintelligent, devenu plus tard marchand de

vins, était bien un âne, mais *Erdwann* est un âne plus grand encore, sans comparaison possible avec Lindeman. Ces discours méprisants ou railleurs, prononcés dans l'inconscient, sont très fréquents ; aussi crus-je pouvoir affirmer que la cause principale de l'oubli du nom était trouvée.

Je demandai alors à quelle poésie étaient empruntés les vers cités. Z. répondit qu'ils faisaient partie d'un poème de Gcethe qui, croyait-il, commençait ainsi :

« Edel sei der Mensch, Hilfreich und gut ! »	(Que l'homme soit noble, secourable et bon !)

et il ajouta qu'on y trouvait aussi les vers suivants :

« Und hebt er sich aufwärts, So spielen mit ihm die Winde. »	(Et lorsqu'il se redresse, Les vents jouent avec lui.)

Le lendemain, j'ai cherché ce poème de Gcethe, et j'ai pu constater que le cas était beaucoup plus intéressant (mais aussi plus compliqué) qu'il ne l'avait paru au premier abord.

a) Les deux premiers vers cités (voir plus haut) étaient ainsi conçus :

« Steht er mit festen

Markigen (pleines de sève ; et non *gefügigen)* Knochen »...

« Jambes *souples* » était une combinaison quelque peu singulière ; mais je ne m'arrêterai pas là-dessus.

b) Et voici les vers suivants de cette strophe .

« Auf der wohlbegründeten Dauernden Erde, Reicht er nicht auf ; Nur mit der *Eiche* Oder der Rebe Sich zu vergleichen. »	(Sur la terre solide et durable, il n'arrive pas à se comparer au chêne ou à la vigne.)

Il n'est donc pas question de *tilleul (Linde)* dans toute cette poésie. Le remplacement du chêne *(Eiche)* par le tilleul *(Linde)* ne s'est effectué (dans son inconscient) que pour rendre possible le jeu de mots : « Terre-Tilleul-Vigne » *(Erde-Linde-Rebe).*

c) Ce poème est intitulé : « Les limites de l'Humanité » et contient une comparaison entre la toute-puissance des dieux et la faiblesse des hommes. Mais le poème qui commence par les vers : « Edel sei der Mensch, - Hilfreich und gut ! », n'est pas du tout celui auquel Z. a emprunté sa strophe. Il est imprimé quelques pages plus loin ; il est intitulé « Le divin » et contient également des pensées sur les dieux et les hommes. Comme cette question n'a pas été approfondie, je puis tout au plus supposer que des idées sur la vie et la mort, sur l'éphémère et l'éternel, sur la fragilité de la propre vie de Z. et sur la mort future ont pu également jouer un rôle dans la détermination de l'oubli qui s'est produit dans ce cas. »

Dans certains de ces exemples il faut avoir recours à toutes les finesses de la technique psychanalytique pour expliquer l'oubli d'un nom. Je renvoie ceux qui veulent se renseigner plus en détail sur ce

genre de travail, à une communication de M. E. Jones (de Londres), traduite d'anglais en allemand [13].

M. Ferenczi a observé que l'oubli de noms peut se produire également à titre de symptôme hystérique. Il révèle alors un mécanisme fort éloigné de celui qui préside aux actes manqués. La communication suivante fera comprendre cette différence :

« J'ai actuellement en traitement une malade qui, bien que douée d'une bonne mémoire, ne peut se rappeler les noms propres, même les plus usuels, même ceux qui lui sont le plus familiers. L'analyse a montré que ce symptôme lui servait à faire ressortir son ignorance. Or, cette insistance sur son ignorance était une forme de reproche qu'elle adressait à ses parents pour n'avoir pas voulu lui donner une instruction supérieure. Son idée fixe de nettoyage (psychose de maîtresse de maison) provient en partie de la même source. Elle a l'air de dire ainsi à ses parents « Vous n'avez fait de moi qu'une femme de chambre. »

Je pourrais multiplier les exemples d'oublis de noms et en approfondir la discussion ; mais je préfère ne pas aborder, à propos d'une seule question, la plupart des points de vue que nous aurons à envisager par la suite, en rapport avec d'autres questions. Qu'il me soit cependant permis de résumer en quelques propositions les résultats des analyses citées :

Le mécanisme de l'oubli de noms (ou, plus exactement, de l'oubli passager de noms) consiste dans l'obstacle qu'oppose à la reproduction voulue du nom, un enchaînement d'idées étrangères à ce nom et inconscientes. Entre le nom troublé et le complexe perturbateur il peut y avoir soit un rapport préexistant, soit un rapport qui s'établit, selon des voies apparemment artificielles, à la faveur d'associations superficielles (extérieures).

13 « Analyse eines Falles von Namenvergessen ». *Zentralbl. fùr Psychoanalyse,* Jahrg. II, Heft 2, 1911.

Les plus efficaces, parmi les complexes perturbateurs, sont ceux qui impliquent des rapports personnels, familiaux, professionnels.

Un nom qui, grâce à ses multiples sens, appartient à plusieurs ensembles d'idées (complexes), ne peut souvent entrer que difficilement en rapport avec un ensemble d'idées donné, car il en est empêché par le fait qu'il participe d'un autre complexe, plus fort.

Parmi les causes de ces troubles, on note en premier lieu et avec le plus de netteté le désir d'éviter un sentiment désagréable ou pénible que tel souvenir donné est susceptible de provoquer.

On peut, d'une façon générale, distinguer deux variétés principales d'oublis de noms : un nom est oublié soit parce qu'il rappelle lui-même une chose désagréable, soit parce qu'il se rattache à un autre nom, susceptible de provoquer un sentiment désagréable. Donc, la reproduction de noms est troublée soit à cause d'eux-mêmes, soit à cause de leurs associations plus ou moins éloignées.

Un coup d'œil sur ces propositions générales permet de comprendre pourquoi l'oubli passager de noms constitue un de nos actes manqués les plus fréquents.

Nous sommes cependant loin d'avoir noté toutes les particularités du phénomène en question. Je veux encore attirer l'attention sur le fait que l'oubli de noms est contagieux au plus haut degré. Dans une conversation entre deux personnes, il suffit que l'une prétende avoir oublié tel ou tel nom, pour que le même nom échappe à l'autre. Seulement, la personne chez laquelle l'oubli est un phénomène induit, retrouve plus facilement le nom oublié. Cet oubli « collectif » qui est un des phénomènes par lesquels se manifeste la psychologie des foules n'a pas encore fait l'objet de recherches psychanalytiques. M. Th. Reik a pu donner une bonne explication de

ce remarquable phénomène, à propos d'un seul cas, particulièrement intéressant [14].

« Dans une petite société d'universitaires, dans laquelle se trouvaient également deux étudiantes en philosophie, on parlait des nombreuses questions qui se posent à l'histoire de la civilisation et à la science des religions, quant aux origines du christianisme. Une des jeunes femmes, qui avait pris part à la conversation, se souvint d'avoir trouvé, dans un roman anglais qu'elle avait lu récemment, un tableau intéressant des courants religieux qui agitaient cette époque-là. Elle ajouta que toute la vie du Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, était décrite dans ce roman dont elle ne pouvait pas se rappeler le titre (alors qu'elle gardait un souvenir visuel très net de la couverture du livre et de l'aspect typographique du titre). Trois des messieurs présents déclarèrent connaître, eux aussi, ce roman, mais, fait singulier, tout comme la jeune femme, ils furent incapables de se souvenir de son titre. »

Seule la jeune femme consentit à se soumettre à l'analyse, en vue de trouver l'explication de son oubli. Disons tout de suite que le livre avait pour titre *Ben-Hur* (par Lewis Wallace). Les souvenirs de substitution furent : *ecce homo - homo sum - quo vadis ?* La jeune fille comprend elle-même qu'elle a oublié le titre, parce qu'il contient une expression que « ni moi ni aucune autre jeune fille ne voudrions employer, surtout en présence de jeunes gens [15] ». L'analyse, très intéressante, a permis de pousser plus loin cette explication. Le rapport une fois établi, la traduction du mot *homo* (homme) présente également une signification douteuse. M. Reik conclut : la jeune femme traite le mot oublié comme si en prononçant le titre suspect, elle avouait devant des jeunes gens des désirs qu'elle considère inconvenants pour sa personne et qu'elle repousse comme étant

14 Th. Reik, « Ueber Kollektives Vergessen ». *Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanalyse,* VI, 1920.

15 Le titre du roman : *Ben-Hur* renferme le mot *Hur qui* ressemble *à Hure - prostituée* (en allemand). (N. d. T.)

pénibles. Plus brièvement : sans s'en rendre compte, elle considère l'énoncé du titre *Ben-Hur* comme équivalant à une invitation sexuelle, et son oubli correspond à une défense contre une tentation inconsciente de ce génie. Nous avons des raisons de croire que des processus inconscients analogues ont déterminé l'oubli des jeunes gens. Leur inconscient a saisi la véritable signification de l'oubli de la jeune fille... il l'a pour ainsi dire interprété... L'oubli des jeunes gens exprime un respect pour cette attitude discrète de la jeune fille... On dirait que par sa subite lacune de mémoire, celle-ci leur a clairement signifié quelque chose que leur inconscient a aussitôt compris.

On rencontre encore un oubli de noms dans lequel des séries entières de noms se soustraient à la mémoire. Si l'on s'accroche, pour retrouver un nom oublié, à d'autres, auxquels il se rattache étroitement, ceux-ci, qu'on voudrait utiliser comme points de repère, s'échappent le plus souvent à leur tour. C'est ainsi que l'oubli s'étend d'un nom à un autre, comme pour prouver l'existence d'un obstacle difficile à écarter.

4. Souvenirs d'enfance et souvenirs-écrans

Dans un autre article (publié en 1899, dans *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie),* j'ai pu démontrer la nature tendancieuse de nos souvenirs là où on la soupçonnait le moins. Je suis parti de ce fait bizarre que les premiers souvenirs d'enfance d'une personne se rapportent le plus souvent à des choses indifférentes et secondaires, alors qu'il ne reste dans la mémoire des adultes aucune trace (je parle d'une façon générale, non absolue) des impressions fortes et affectives de cette époque. Comme on sait que la mémoire opère un choix entre les impressions qui s'offrent à elle, nous sommes obligés de supposer que ce choix s'effectue dans l'enfance d'après d'autres critères qu'à l'époque de la maturité intellectuelle. Mais un examen plus approfondi montre que cette supposition est inutile. Les souvenirs d'enfance indifférents doivent leur existence à un processus de déplacement ; ils constituent la reproduction substitutive d'autres impressions, réellement importantes, dont l'analyse psychique révèle l'existence, mais dont la reproduction directe se heurte à une résistance. Or, comme ils doivent leur conservation, non à leur propre contenu, mais à un rapport d'association qui existe entre ce contenu et un autre, refoulé, ils justifient le nom de « souvenirs-écrans » sous lequel je les ai désignés.

Dans l'article en question je n'ai fait qu'effleurer, loin de l'épuiser, toute la multiplicité et la variété des rapports et des

significations que présentent ces souvenirs-écrans. Par un exemple minutieusement analysé, j'y ai relevé une particularité des relations *temporelles* entre les souvenirs-écrans et le contenu qu'ils recouvrent. Dans le cas dont il s'agissait, le souvenir-écran appartenait à l'une des premières années de l'enfance, alors que celui qu'il représentait dans la mémoire, resté à peu près inconscient, se rattachait à une époque postérieure de la vie du sujet. J'ai désigné cette sorte de déplacement sous le nom de déplacement *rétrograde.* On observe peut-être encore plus souvent le cas opposé, où une impression indifférente d'une époque postérieure s'installe dans la mémoire à titre de « souvenir-écran », uniquement parce qu'il se rattache à un événement antérieur dont la reproduction directe est entravée par certaines résistances. Ce seraient les souvenirs-écrans *anticipants ou* ayant subi un déplacement en avant. L'essentiel qui intéresse la mémoire se trouve, au point de vue du temps, situé *en arrière* du souvenir-écran. Un troisième cas est encore possible, où le souvenir-écran se rattache à l'impression qu'il recouvre non seulement par son contenu, mais aussi parce qu'il lui est contigu dans le temps : ce serait le souvenir-écran *contemporain ou simultané.*

Quelle est la proportion de nos souvenirs entrant dans la catégorie des souvenirs-écrans ? Quel rôle ces derniers jouent-ils dans les divers processus intellectuels de nature névrotique ? Autant de problèmes que je n'ai pu approfondir dans l'article cité plus haut et dont je n'entreprendrai pas non plus la discussion ici. Tout ce que je me propose de faire aujourd'hui, c'est de montrer la similitude qui existe entre l'oubli de noms accompagné de faux souvenirs et la formation de souvenirs-écrans.

A première vue, les différences entre ces deux phénomènes semblent plus évidentes que les analogies. Là il s'agit de noms propres ; ici de souvenirs complets, d'événements réellement ou mentalement vécus ; là, d'un arrêt manifeste de la fonction

mnémonique ; ici, d'un fonctionnement mnémonique qui nous frappe par sa bizarrerie ; là, d'un trouble momentané (car le nom qu'on vient d'oublier a pu auparavant être reproduit cent fois d'une façon exacte et peut-être retrouvé dès le lendemain) ; ici, d'une possession durable, sans rémission, car les souvenirs d'enfance indifférents semblent ne pas nous quitter pendant une bonne partie de notre vie. L'énigme semble avoir dans les deux cas une orientation différente. Ce qui éveille notre curiosité scientifique dans le premier cas, c'est l'oubli ; dans le second, c'est la conservation. Mais, à la suite d'un examen quelque peu approfondi, on constate que, malgré les différences qui existent entre les deux phénomènes au point de vue des matériaux psychiques et de la durée, ils présentent des analogies qui enlèvent à ces différences toute importance. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de défectuosités de la mémoire, laquelle reproduit non le souvenir exact, mais quelque chose qui le remplace. Dans l'oubli de noms, la mémoire fonctionne, mais en fournissant des noms de substitution. Dans le cas de souvenirs-écrans, il s'agit d'un oubli d'autres impressions, plus importantes. Dans les deux cas, une sensation intellectuelle nous avertit de l'intervention d'un trouble dont la forme varie d'un cas à l'autre. Dans l'oubli de noms, nous *savons* que les noms de substitution sont *faux ;* quant aux souvenirs-écrans, nous nous demandons seulement avec étonnement d'où ils viennent. Et puisque l'analyse psychologique peut nous montrer que la formation de substitutions s'effectue dans les deux cas de la même manière, à la faveur d'un déplacement suivant une association superficielle, les différences qui existent entre les deux phénomènes quant à la nature des matériaux, la durée et le centre autour duquel ils évoluent, sont d'autant plus de nature à nous faire espérer que nous allons découvrir un principe important et applicable aussi bien à l'oubli de noms qu'aux souvenirs-écrans. Ce principe général serait le suivant : l'arrêt de fonctionnement ou le fonctionnement défectueux de la faculté de reproduction révèlent plus souvent qu'on

ne le soupçonne l'intervention d'un facteur *partial,* d'une *tendance,* qui favorise tel souvenir ou cherche à s'opposer à tel autre.

La question des souvenirs d'enfance me paraît tellement importante et intéressante que je voudrais lui consacrer encore quelques remarques qui dépassent les points de vue admis jusqu'à présent.

Jusqu'à quel âge remontent nos souvenirs d'enfance ? Il existe, à ma connaissance, quelques recherches sur la question, notamment celles de V. et C. Henri [16] et de Potwin [17], d'où il ressort qu'il existe à cet égard de grandes différences individuelles, certains sujets faisant remonter leur premier souvenir à l'âge de six mois, tandis que d'autres ne se rappellent aucun événement de leur vie antérieur à la sixième et même à la huitième année. Mais à quoi tiennent ces différences et quelle est leur signification ? Il ne suffit évidemment pas de réunir par une vaste enquête les matériaux concernant la question ; ces matériaux doivent être encore élaborés, et chaque fois avec le concours et la participation de la personne intéressée.

A mon avis, on a tort d'accepter comme un fait naturel le phénomène de l'amnésie infantile, de l'absence de souvenirs se rapportant aux premières années. On devrait plutôt voir dans ce fait une singulière énigme. On oublie que même un enfant de quatre ans est capable d'un travail intellectuel très intense et d'une vie affective très compliquée, et on devrait plutôt s'étonner de constater que tous ces processus psychiques aient laissé si peu de traces dans la mémoire, alors que nous avons toutes les raisons d'admettre que tous ces faits oubliés de la vie de l'enfance ont exercé une influence déterminante sur le développement ultérieur de la personne. Comment se fait-il donc que, malgré cette influence incontestable et incomparable, ils aient été oubliés ? Force nous est d'admettre que le souvenir (conçu comme une reproduction consciente) est soumis à

16 Enquête sur les premiers souvenirs de l'enfance. *Année psychologique,* III, 1897.

17 Study of early memories. *Psychol. Review,* 1901.

des conditions tout à fait spéciales qui ont jusqu'à présent échappé à nos recherches. Il est fort possible que l'oubli infantile nous livre le moyen de comprendre les amnésies qui, d'après nos connaissances les plus récentes, sont à la base de la formation de tous les symptômes névrotiques.

Des souvenirs d'enfance conservés, les uns nous paraissent tout à fait compréhensibles, d'autres bizarres et inexplicables. Il n'est pas difficile de redresser certaines erreurs relatives à chacune de ces deux catégories. Lorsqu'on soumet à l'examen analytique les souvenirs conservés par un homme, on constate facilement qu'il n'existe aucune garantie quant à leur exactitude. Certains souvenirs sont incontestablement déformés, incomplets ou ont subi un déplacement dans le temps et dans l'espace. L'affirmation des personnes examinées selon laquelle leur premier souvenir remonte, par exemple, à leur deuxième année, ne mérite évidemment pas confiance. On découvre rapidement les motifs qui ont déterminé la déformation et le déplacement des faits constituant l'objet des souvenirs, et ces motifs montrent en même temps qu'il ne s'agit pas de simples erreurs de la part d'une mémoire infidèle. Au cours de la vie ultérieure, des forces puissantes ont influencé et façonné la faculté d'évoquer les souvenirs d'enfance, et ce sont probablement ces mêmes forces qui, en général, nous rendent si difficile la compréhension de nos années d'enfance.

Les souvenirs des adultes portent, on le sait, sur des matériaux psychiques divers. Les uns se souviennent d'images visuelles : leurs souvenirs ont un caractère visuel. D'autres sont à peine capables de reproduire les contours les plus élémentaires de ce qu'ils ont vu . selon la proposition de Charcot, on appelle ces sujets « auditifs » et « moteurs » et on les oppose aux « visuels ». Dans les rêves, toutes ces différences disparaissent, car nous rêvons tous de préférence en images visuelles. Pour les souvenirs d'enfance, on observe, pour ainsi dire, la même régression que pour les rêves : ces souvenirs prennent

un caractère plastiquement visuel, même chez les personnes dont les souvenirs ultérieurs sont dépourvus de tout élément visuel. C'est ainsi que les souvenirs visuels se rapprochent du type des souvenirs infantiles. En ce qui me concerne, tous mes souvenirs d'enfance sont uniquement de caractère visuel ; ce sont des scènes élaborées sous une forme plastique et que je ne puis comparer qu'aux tableaux d'une pièce de théâtre. Dans ces scènes, vraies ou fausses, datant de l'enfance, on voit régulièrement figurer sa propre personne infantile, avec ses contours et dans ses vêtements. Cette circonstance est faite pour étonner, car les adultes du type visuel ne voient plus leur propre personne dans leurs souvenirs à propos des événements ultérieurs de leur vie [18]. Il est également contraire à toutes nos expériences d'admettre que, dans les événements dont il est l'auteur ou le témoin, l'attention de l'enfant se porte sur lui-même, au lieu de se concentrer sur les impressions venues de l'extérieur. Tout cela nous oblige à admettre que ce qu'on trouve dans les soi-disant souvenirs de la première enfance, ce ne sont pas les vestiges d'événements réels, mais une élaboration ultérieure de ces vestiges, laquelle a dû s'effectuer sous l'influence de différentes forces psychiques intervenues par la suite. C'est ainsi que les « souvenirs d'enfance » acquièrent, d'une manière générale, la signification de « souvenirs écrans » et trouvent, en même temps, une remarquable analogie avec les souvenirs d'enfance des peuples, tels qu'ils sont figurés dans les mythes et les légendes.

Tous ceux qui ont eu l'occasion de pratiquer la psychanalyse avec un certain nombre de sujets, ont certainement réuni un grand nombre d'exemples de « souvenirs-écrans » de toutes sortes. Mais la communication de ces exemples est rendue extraordinairement difficile par la nature même des rapports qui, nous l'avons montré, existent entre les souvenirs d'enfance et la vie ultérieure ; pour découvrir dans un souvenir d'enfance un « souvenir-écran », il

18 Je crois pouvoir l'affirmer à la suite de certains renseignements que j'ai obtenus.

faudrait souvent faire dérouler devant les yeux de l'expérimentateur toute la vie de la personne examinée. On ne réussit que rarement à exposer un souvenir d'enfance isolé, en le détachant de l'ensemble. En voici un exemple très intéressant :

Un jeune homme de 24 ans garde de sa cinquième année le souvenir du tableau suivant. Il est assis, dans le jardin d'une maison de campagne, sur une petite chaise à côté de sa tante, occupée à lui inculquer les rudiments de l'alphabet. La distinction entre *m* et *n* lui offre beaucoup de difficultés, et il prie sa tante de lui dire comment on peut reconnaître l'un de l'autre. La tante attire son attention sur le fait que la lettre *m* a un jambage de plus que la lettre *n. - Il* n'y avait aucune raison de contester l'authenticité de ce souvenir d'enfance ; mais la signification de ce souvenir ne s'est révélée que plus tard, lorsqu'on a constaté qu'il était possible de l'interpréter comme une représentation (substitutive) symbolique d'une autre curiosité de l'enfant. Car, de même qu'il voulait connaître alors la différence entre m et *n, il* chercha plus tard à apprendre la différence qui existe entre garçon et fille et aurait aimé être instruit en cette matière par la tante en question. Il finit par découvrir que la différence entre garçon et fille est la même qu'entre m et n, à savoir que le garçon a quelque chose de plus que la fille, et c'est à l'époque où il a acquis cette connaissance que s'est éveillé en lui le souvenir de la leçon d'alphabet.

Voici un autre exemple se rapportant à la seconde enfance. Il s'agit d'un homme âgé de 40 ans, ayant eu beaucoup de déboires dans sa vie amoureuse. Il est l'aîné de neuf enfants. Il avait déjà quinze ans lors de la naissance de la plus jeune de ses sœurs, mais il affirme ne s'être jamais aperçu que sa mère était enceinte. Me voyant incrédule, il fait appel à ses souvenirs et finit par se rappeler qu'à l'âge de onze ou douze ans, il vit un jour sa mère défaire hâtivement sa jupe devant une glace. Sans être sollicité cette fois, il complète ce souvenir en disant que ce jour-là sa mère venait de

rentrer et s'était sentie prise de douleurs inattendues. Or, le délaçage *(Aufbinden)* de la jupe n'apparaît dans ce cas que comme un « souvenir-écran » pour accouchement *(Entbindung).* Il s'agit là d'une sorte de « pont verbal » dont nous retrouverons l'usage dans d'autres cas.

Je veux encore montrer par un exemple la signification que peut acquérir, à la suite d'une réflexion analytique, un souvenir d'enfance qui semblait dépourvu de tout sens. Lorsque j'ai commencé, à l'âge de 43 ans, à m'intéresser aux vestiges de souvenirs de ma propre enfance, je me suis rappelé une scène qui, depuis longtemps (et même, d'après ce que je croyais, de tout temps), s'était présentée de temps à autre à ma conscience et que de bonnes raisons me permettent de situer avant la fin de ma troisième année. Je me voyais criant et pleurant devant un coffre dont mon demi-frère, de 20 ans plus âgé que moi, tenait le couvercle relevé, lorsque ma mère, belle et svelte, entra subitement dans la pièce comme venant de la rue. C'est ainsi que je me décrivais cette scène dont j'avais une représentation visuelle et dont je n'arrivais pas à saisir la signification. Mon frère voulait-il ouvrir ou fermer le coffre (dans la première description du tableau il s'agissait d'une « armoire ») ? Pourquoi avais-je pleuré à ce propos ? Quel rapport y avait-il entre tout cela et l'arrivée de ma mère ? Autant de questions auxquelles je ne savais comment répondre. J'étais enclin à m'expliquer cette scène, en supposant qu'il s'agissait du souvenir d'une frasque de mon frère, interrompue par l'arrivée de ma mère. Il n'est pas rare de voir ainsi donner une signification erronée à des scènes d'enfance conservées dans la mémoire : on se rappelle bien une situation, mais cette situation est dépourvue de centre et on ne sait à quel élément attribuer la prépondérance psychique. L'analyse m'a conduit à une conception tout à fait inattendue de ce tableau. M'étant aperçu de l'absence de ma mère, j'avais soupçonné qu'elle était enfermée dans le coffre (ou dans l'armoire) et j'avais exigé de mon frère d'en

soulever le couvercle. Lorsqu'il eut accédé à ma demande et que je me fus assuré que ma mère n'était pas dans le coffre, je me mis à crier. Tel est l'incident retenu par ma mémoire ; il a été suivi aussitôt de l'apparition de ma mère et de l'apaisement de mon inquiétude et de ma tristesse. Mais comment l'enfant en est-il venu à l'idée de chercher sa mère dans le coffre ? Des rêves datant de la même époque évoquent vaguement dans ma mémoire l'image d'une bonne d'enfants dont j'avais conservé encore d'autres souvenirs : par exemple qu'elle avait l'habitude de m'engager à lui remettre consciencieusement la petite monnaie que je recevais en cadeau, détail qui, à son tour, pouvait servir seulement de « souvenir-écran » à propos de faits ultérieurs. Aussi me décidai-je, afin de faciliter cette fois mon travail d'interprétation, à questionner ma vieille mère, au sujet de cette bonne d'enfants. Elle m'apprit beaucoup de choses, et entre autres que cette femme rusée et malhonnête avait, pendant que ma mère était retenue au lit par ses couches, commis de nombreux vols à la maison et qu'elle avait été, sur la plainte de mon demi-frère, déférée devant les tribunaux. Ce renseignement me fit comprendre la scène enfantine décrite plus haut, comme sous le coup d'une révélation. La disparition brusque de la bonne ne m'avait pas été tout à fait indifférente ; j'avais même demandé à mon frère ce qu'elle était devenue, car j'avais probablement remarqué qu'il avait joué un certain rôle dans sa disparition ; et mon frère m'avait répondu évasivement (et, selon son habitude, en plaisantant) qu'elle était « coffrée ». J'ai interprété cette réponse à la manière enfantine, mais j'ai cessé de questionner, car je n'avais plus rien à apprendre. Lorsque ma mère s'absenta quelque temps après, je me mis en colère, et convaincu que mon frère lui avait fait la même chose qu'à la bonne, j'exigeai qu'il m'ouvrît le coffre. Je comprends aussi maintenant pourquoi, dans la traduction de la scène visuelle, la sveltesse de ma mère se trouve accentuée : elle m'était apparue comme à la suite d'une véritable résurrection. J'ai deux ans et demi de plus que ma sœur, qui était née à cette époque-là, et lorsque

j'atteignis ma troisième année, mon demi-frère avait quitté le foyer paternel.

5. Les lapsus

Si les matériaux usuels de nos discours et de nos conversations dans notre langue maternelle semblent préservés contre l'oubli, leur emploi en est d'autant plus fréquemment sujet à un autre trouble, connu sous le nom de *lapsus*. Les lapsus observés chez l'homme normal apparaissent comme une sorte de phase préliminaire des « paraphasies » qui se produisent dans des conditions pathologiques.

Je me trouve, en ce qui concerne l'étude de cette question, dans une situation exceptionnelle, étant donné que je puis m'appuyer sur un travail que Meringer et C. Mayer (dont les points de vue s'écartent cependant beaucoup des miens) ont publié en 1895, sur les *Lapsus et erreurs de lecture.* L'un des auteurs, auquel appartient le rôle principal dans la composition de ce travail, est notamment linguiste et a été conduit par des considérations linguistiques à examiner les règles auxquelles obéissent les lapsus. Il espérait pouvoir conclure de ces règles à l'existence d'un « certain mécanisme psychique rattachant et associant les uns aux autres, d'une façon tout à fait particulière, les sons d'un mot, d'une proposition, voire les mots eux-mêmes » (p. 10).

Les auteurs commencent par classer les exemples de « lapsus » qu'ils ont réunis, d'après des points de vue purement descriptifs : interversions (par exemple : la *Milo de Vénus,* au lieu de *la Vénus de Milo) ; anticipations* et *empiétements d'un mot ou partie*

d'un mot sur le mot qui le précède (Vorklang) (exemple : es war mir auf der *Schwest...* auf der Brust so *schwer ;* le sujet voulait dire : « j'avais un tel poids sur la poitrine » ; mais dans cette phrase, le mot *schwer - lourd* -avait empiété en partie sur le mot antécédent *Brust - poitrine) ; postpositions, prolongation super,que d'un mot (Nachklang)* (exemple : ich fordere sie *auf, auf* das Wohl unseres Chefs *AUFzustossen ;* je vous invite à *démolir* la prospérité de notre chef, au lieu de : boire - *stossen - à* la prospérité de notre chef) ; *contaminations* (exemple : er setzt sich auf den *Hinterkopf* [il s'asseoit sur la nuque], cette phrase étant résultée de la fusion, par contamination, des deux phrases suivantes : er setzt sich einen *Kopf* auf [il redresse la tête] et : er stellt sich auf die *Hinterbeine* [il se dresse sur ses pattes de derrière]) ; *substitutions* (exemple : ich gebe die Präparate in den *Briefkasten* [je mets les préparations dans la boîte aux lettres], au lieu de : in den *Brütkasten* [dans le four à incubation]). A ces catégories les auteurs en ajoutent quelques autres, moins importantes (et, pour nous, moins significatives). Dans leur classification, ils ne tiennent aucun compte du fait de savoir si la déformation, le déplacement, la fusion, etc. portent sur les sons d'un mot, sur ses syllabes ou sur les mots d'une phrase.

Pour expliquer les variétés de lapsus qu'il a observées, Meringer postule que les différents sons du langage possèdent une valeur psychique différente. Au moment même où nous innervons le premier son d'un mot, le premier mot d'une phrase, le processus d'excitation se dirige vers les sons suivants, vers les mots suivants, et ces innervations simultanées, concomittantes, empiétant les unes sur les autres, impriment les unes aux autres des modifications et des déformations. L'excitation d'un son ayant une intensité psychique plus grande devance le processus d'innervation moins important ou persiste après ce processus, en le troublant ainsi, soit par anticipation, soit rétroactivement. Il s'agit donc de rechercher quels sont les sons les plus importants d'un mot. Meringer pense que « si

l'on veut savoir quel est dans un mot le son qui possède l'intensité la plus grande, on n'a qu'à s'observer soi-même pendant qu'on cherche un mot oublié, un nom, par exemple. Le premier son qu'on retrouve est toujours celui qui, avant l'oubli, avait l'intensité la plus grande (p. 160)... Les « sons les plus importants sont donc le son initial de la syllabe radicale, le commencement du mot et la ou les voyelles sur lesquelles porte l'accent » (p. 162).

Ici je dois élever une objection. Que le son initial d'un nom constitue ou non un de ses éléments essentiels, il n'est pas exact de prétendre qu'en cas d'oubli il soit le premier qui se présente à la conscience ; la règle énoncée par Meringer est donc sans valeur. Lorsqu'on s'observe pendant qu'on cherche un nom oublié, on croit souvent pouvoir affirmer que ce nom commence par une certaine lettre. Mais cette affirmation se révèle inexacte dans la moitié des cas. Je prétends même qu'on annonce le plus souvent un son initial faux. Dans notre exemple *Signorelli,* on ne retrouvait, dans les noms de substitution, ni le son initial, ni les syllabes essentielles ; seules les deux syllabes les moins essentielles, *elli,* se trouvaient reproduites dans le nom de substitution *Botticelli.* Pour prouver combien peu les noms de substitution respectent le son initial du nom oublié, nous citerons l'exemple suivant : un jour, je me trouve incapable de me souvenir du nom du petit pays dont *Monte-Carlo* est l'endroit le plus connu. Les noms de substitution qui se présentent sont : Piémont, *Albanie, Montevideo, Colico. Albanie* est aussitôt remplacé par *Montenegro,* et je m'aperçois alors que la syllabe *Mont* existe dans tous les noms de substitution, à l'exception du dernier. Il me devient facile de retrouver, en partant du nom du prince Albert, celui du pays oublié : Monaco. Quant au nom Colico, il imite à peu de chose près la succession des syllabes et le rythme du nom oublié.

Si l'on admet qu'un mécanisme analogue à celui de l'oubli de noms peut présider aussi aux phénomènes du lapsus, l'explication de ces derniers devient facile. Le trouble de la parole qui se manifeste

par un lapsus peut, en premier lieu, être occasionné par l'action, anticipée ou rétroactive, d'une autre partie du discours ou par une autre idée contenue dans la phrase ou dans l'ensemble de propositions qu'on veut énoncer : à cette catégorie appartiennent tous les exemples cités plus haut et empruntés à Meringer et Mayer ; mais, en deuxième lieu, le trouble peut se produire d'une manière analogue à celle dont s'est produit l'oubli, par exemple, dans le cas *Signorelli ; ou,* en d'autres termes, le trouble peut être consécutif à des influences extérieures au mot, à la phrase, à l'ensemble du discours, il peut être occasionné par des éléments qu'on n'a nullement l'intention d'énoncer et dont l'action se manifeste à la conscience par le trouble lui-même. Ce qui est commun aux deux catégories, c'est la simultanéité de l'excitation de deux éléments ; mais elles diffèrent l'une de l'autre, selon que l'élément perturbateur se trouve à l'intérieur ou à l'extérieur du mot, de la phrase ou du discours qu'on prononce. La différence ne paraît pas suffisante, et il semble qu'il n'y ait pas lieu d'en tenir compte pour tirer certaines déductions de la symptomatologie des lapsus. Il est cependant évident que seuls les cas de la première catégorie autorisent à conclure à l'existence d'un mécanisme qui, reliant entre eux sons et mots, rend possible l'action perturbatrice des uns sur les autres ; c'est, pour ainsi dire, la conclusion qui se dégage de l'étude purement linguistique des lapsus. Mais dans les cas où le trouble est occasionné par un élément extérieur à la phrase ou au discours qu'on est en train de prononcer, il s'agit avant tout de rechercher cet élément, et la question qui se pose alors est de savoir si le mécanisme d'un tel trouble peut nous révéler, lui aussi, les lois présumées de la formation du langage.

Il serait injuste de dire que Meringer et Mayer n'ont pas discerné la possibilité de troubles de la parole, à la suite d' « influences psychiques complexes », par des éléments extérieurs au mot, à la proposition ou au discours qu'on a l'intention de prononcer.

Ils ne pouvaient pas ne pas constater que la théorie qui attribue aux sons une valeur psychique inégale ne s'appliquait, rigoureusement parlant, qu'à l'explication de troubles tonaux, ainsi qu'aux anticipations et aux actions rétroactives. Mais là où les troubles subis par les mots ne se laissent pas réduire à des troubles tonaux (ce qui est, par exemple, le cas des substitutions et des contaminations de mots), ils ont, eux aussi, cherché sans parti-pris la cause du lapsus *en dehors* du discours voulu et ils ont illustré cette dernière situation à l'aide de très beaux exemples. Je cite le passage suivant :

(P. 62). « Ru. parle de procédés qu'il qualifie de « cochonneries » (Schweinereien). Mais il cherche à s'exprimer sous une forme atténuée et commence : « Dann sind aber Tatsachen zum *Vorschwein* gekommen ». Or, il voulait dire : « Dann sind aber Tatsachen zurn *Vorschein* gekommen » « (Des faits se sont alors révélés... »). Mayer et moi étions présents, et Ru. confirma qu'en prononçant cette dernière phrase il pensait aux « cochonneries ». La ressemblance existant entre « Vorschein » et « Schweinereien » explique suffisamment l'action de celui-ci sur celui-là, et la déformation qu'il lui a fait subir. »

(P. 73). « Comme dans les contaminations et, probablement, dans une mesure plus grande encore, les images verbales« flottantes » ou « nomades » jouent dans les substitutions un rôle important. Bien que situées au-dessous du seuil de la conscience, elles n'en sont pas moins assez proches pour pouvoir agir efficacement ; s'introduisant dans une phrase à la faveur de leur ressemblance avec un élément de cette dernière, elles déterminent une déviation ou s'entrecroisent avec la succession des mots. Les images verbales « flottantes » ou « nomades » sont souvent, ainsi que nous l'avons dit, les restes non encore éteints de discours récemment terminés (action rétroactive) ».

(P. 97). « Une déviation par suite d'une ressemblance est rendue possible par l'existence, au-dessous du seuil de la conscience, d'un mot analogue, *qui n'était pas destiné à être prononcé.* C'est ce qui arrive dans les substitutions. J'espère qu'une vérification ultérieure ne pourra que confirmer les règles que j'ai formulées. Mais pour cela il est nécessaire *qu'on soit bien fixé,* lorsqu'un autre parle, *sur tout ce à quoi il a pensé en parlant* [19]. Voici à ce propos un cas instructif. M. Li., parlant d'une femme et voulant dire qu'elle lui ferait peur « (sie würde mir Furcht einjagen »), emploie, au lieu du mot *einjagen,* celui de einlagen, qui a une signification tout autre. Cette substitution de la lettre *l* à la lettre *j* me paraît inexplicable. Je me permets d'attirer sur cette erreur l'attention de M. Li. qui me répond aussitôt « Mon erreur provient de ce qu'en parlant je pensais je ne serais pas en état, etc. » (... ich wäre nicht in der Lage ...) ».

« Autre cas. Je demande à R. v. S. comment va son cheval malade. Il répond : « Ja, das *draut* [20]*...* dauert vielleicht noch einen Monat » « (Cela va peut-être durer encore un mois »). Le mot « draut », avec un *r,* me paraît inexplicable, la lettre *r* du mot correct *dauert* n'ayant pas pu produire un effet pareil. J'attire sur ce fait l'attention de R. v. S. qui m'explique aussitôt qu'en parlant il pensait : « C'est une triste histoire » (das ist eine *traurige* Geschichte). Il avait donc pensé à deux réponses qui se sont fondues en une seule par l'intermédiaire de deux mots *(draut* provenant de la fusion de *dauert* et de *traurig) ».*

Par sa théorie des images verbales « nomades », qui sont situées au-dessous du seuil de la conscience et qui ne sont pas destinées à être formulées en paroles, et par son insistance sur la nécessité de rechercher tout ce à quoi le sujet pense pendant qu'il parle, la conception de Meringer et Mayer se rapproche singulièrement, il est facile de s'en rendre compte, de notre conception psychanalytique. Nous recherchons, nous aussi, des

19 Souligné par moi.

20 Mot parasite, sans signification. (N. d. T.)

matériaux inconscients, et de la même manière, à cette seule différence près que nous prenons un détour plus long, puisque nous n'arrivons à la découverte de l'élément perturbateur qu'à travers une chaîne d'associations complexe, en partant des idées qui viennent à l'esprit du sujet lorsque nous l'interrogeons.

Je m'arrête un instant à une autre particularité intéressante, dont les exemples de Meringer nous apportent d'ailleurs la preuve ! D'après l'auteur lui-même, ce qui permet à un mot, qu'on n'avait pas l'intention de prononcer, de s'imposer à la conscience par une déformation, une formation mixte, une formation de compromis (contamination), c'est sa ressemblance avec un mot de la phrase qu'on est en train de formuler : *lagen-jagen ; dauert-traurig ; Vorschein-Schwein.*

Or, dans mon livre sur la *Science des rêves* [21], j'ai précisément montré la part qui revient au travail de *condensation* dans la formation de ce qu'on appelle le contenu manifeste des rêves, à partir des idées latentes des rêves. Une ressemblance entre les choses ou entre les représentations verbales de deux éléments des matériaux inconscients, fournit le prétexte à la formation d'une troisième représentation, mixte ou de compromis, qui remplace dans le contenu du rêve les deux éléments dont elle se compose et qui, par suite de cette origine, se présente souvent pourvue de propriétés contradictoires. La formation de substitutions et de contaminations dans les lapsus constituerait ainsi le commencement, pour ainsi dire, de ce travail de condensation qui joue un rôle si important dans la formation des rêves.

Dans un article destiné au grand public *(Neue Freie Presse, 23* août 1900) :4 « Comment on commet un lapsus », Meringer fait ressortir la signification pratique que possèdent dans certains cas les substitutions de mots, celles notamment où un mot est remplacé par un autre, d'un sens opposé. « On se rappelle encore la manière dont

21 *Die Traumdeutung.* Leipzig et Vienne, 1900, 5e édit. 1919.

le président de la Chambre des Députés autrichienne a, un jour, ouvert la séance : « Messieurs, dit-il, je constate la présence de tant de députés et déclare, par conséquent, la séance *close.* » L'hilarité générale que provoqua cette déclaration fit qu'il s'aperçut aussitôt de son erreur et qu'il la corrigea. L'explication la plus plausible dans ce cas serait la suivante : dans son for intérieur, le président *souhaitait* pouvoir enfin clore cette séance dont il n'attendait rien de bon ; aussi l'idée correspondant à ce souhait a-t-elle trouvé, cela arrive fréquemment, une expression tout au moins partielle dans sa déclaration, en lui faisant dire « close », au lieu de « ouverte », c'est-à-dire exactement le contraire de ce qui était dans ses intentions. De nombreuses observations m'ont montré que ce remplacement d'un mot par son contraire est un phénomène très fréquent. Étroitement associés dans notre conscience verbale, situés dans des régions très voisines, les mots opposés s'évoquent réciproquement avec une grande facilité.

Il n'est pas aussi facile de montrer dans tous les cas (comme Meringer vient de le faire dans le cas du président) que le lapsus consistant dans le remplacement d'un mot par son contraire, résulte d'une opposition intérieure contre le sens de la phrase qu'on veut ou doit prononcer. Nous avons retrouvé un mécanisme analogue, en analysant l'exemple *aliquis*, où l'opposition intérieure s'est manifestée par l'oubli du nom, et non par son remplacement par son contraire. Nous ferons toutefois observer, pour expliquer cette différence, qu'il n'existe pas de mot avec lequel *aliquis* présente le même rapport d'opposition que celui qui existe entre « ouvrir » et clore », et nous ajouterons que le mot « ouvrir » est tellement usuel que son oubli ne constitue sans doute qu'un fait exceptionnel.

Si les derniers exemples de Meringer et Mayer nous montrent que les troubles de langage, connus sous le nom de lapsus, peuvent être provoqués soit par des sons ou des mots (agissant par anticipation ou rétroactivement) de la phrase même qu'on veut

prononcer, soit par des mots ne faisant pas partie de cette phrase, extérieurs à elle et dont l'état d'excitation ne se révèle (lue par la formation du lapsus, nous voulons voir maintenant s'il existe entre ces deux catégories de lapsus une séparation nette et tranchée et, dans l'affirmative, quels sont les signes qui nous permettent de dire, en présence d'un cas donné, s'il fait partie de l'une ou l'autre de ces catégories. Dans son ouvrage sur la Psychologie des peuples [22], Wundt, tout en cherchant à dégager les lois de développement du langage, s'occupe également des lapsus, au sujet desquels il formule quelques considérations dont il convient de tenir compte. Ce qui, d'après Wundt, ne manque jamais dans les lapsus et les phénomènes similaires, ce sont certaines influences psychiques. « Nous nous trouvons tout d'abord en présence d'une condition positive, qui consiste dans la production libre et spontanée d'associations tonales et verbales provoquées par les sons énoncés. A côté de cette condition positive, il y a une condition négative, qui consiste dans la suppression ou dans le relâchement du contrôle de la volonté et de l'attention, agissant, elle aussi, comme fonction volitive. Ce jeu de l'association peut se manifester de plusieurs manières : un son peut être énoncé par anticipation ou reproduire les sons qui l'ont précédé ; un son qu'on a l'habitude d'énoncer peut venir s'intercaler entre d'autres sons ; ou, enfin, des mots tout à fait étrangers à la phrase, mais présentant avec les sons qu'on veut énoncer des rapports d'association, peuvent exercer une action perturbatrice sur ces derniers. Mais quelle que soit la modalité qui intervient, la seule différence constatée porte sur la direction et, en tout cas, sur l'amplitude des associations qui se produisent, mais, nullement sur leur caractère général. Dans certains cas, on éprouve même une grande difficulté à déterminer la catégorie dans laquelle il faut ranger un trouble donné, et on se demande s'il ne serait pas plus conforme à la vérité d'attribuer ce trouble à l'action simultanée et

22 *Völkerpsychologie,* 1. Band, I. Teil, pp. 371 et suiv., 1900.

combinée de plusieurs causes, d'après le principe des causes complexes [23] » (pp. 380 et 381).

Ces remarques de Wundt me paraissent tout à fait justifiées et très instructives. Il y aurait seulement lieu, à mon avis, d'insister plus que ne le fait Wundt sur le fait que le facteur positif, favorisant le lapsus, c'est-à-dire le libre déroulement des associations, et le facteur négatif, c'est-à-dire le relâchement de l'action inhibitrice de l'attention, agissent presque toujours simultanément, de sorte que ces deux facteurs représentent deux conditions, également indispensables, d'un seul et même processus. C'est précisément à la suite du relâchement de l'action inhibitrice de l'attention ou, pour nous exprimer plus exactement, grâce à ce relâchement, que s'établit le libre déroulement des associations.

Parmi les exemples de lapsus que j'ai moi-même réunis, je n'en trouve guère où le trouble du langage se laisse réduire uniquement et exclusivement à ce que Wundt appelle l' « action par contact de sons ». Je trouve presque toujours, en plus de l'action par contact, une action perturbatrice ayant sa source *en dehors* du discours qu'on veut prononcer, et cet élément perturbateur est constitué soit par une idée unique, restée inconsciente, mais qui se manifeste par le plasus et ne peut le plus souvent être amenée à la conscience qu'à la suite d'une analyse approfondie, soit par un mobile psychique plus général qui s'oppose à tout l'ensemble du discours.

a) Amusé par la vilaine grimace que fait ma fille en mordant dans une pomme, je veux lui citer les vers suivants :

Der *Affe* gar possierlich ist,

Zumal wenn er vorn *Apfel* frisst [24].

Mais je commence : Der *Apfe*... Cela apparaît comme une contamination entre *Affje* et *Apfel* (formation de compromis) ou peut aussi être considéré comme une anticipation du mot *Apfel* qui doit

23 *Souligné par moi.*

24 Rien de plus comique qu'un singe qui mange une pomme.

venir l'instant d'après. Mais la situation exacte serait plutôt la suivante : J'avais déjà commencé une première fois cette citation, sans commettre de lapsus. Je n'ai commis le lapsus qu'en recommençant la citation, et j'ai été obligé de recommencer, parce que ma fille à laquelle je m'adressais, occupée par autre chose, ne m'avait pas entendu. Cette répétition, ainsi que l'impatience que j'éprouvais d'en finir avec ma citation, doivent certainement être rangées parmi les causes de mon lapsus, qui se présente comme un lapsus par condensation.

b) Ma fille dit : je veux écrire à Madame Schresinger (ich schreibe der Frau Schresinger). Or, la dame en question s'appelle Shlesinger. Ce lapsus tient certainement à la tendance que nous avons à faciliter autant que possible l'articulation, et dans le cas particulier la lettre 1 du nom Schlesinger devait être difficile à prononcer, après les *r* de tous les mots précédents (schReibe deR FRau). Mais je dois ajouter que ma fille a commis ce lapsus quelques instants après que j'aie prononcé « Apfe », au lieu de « Affe ». Or, les lapsus sont contagieux au plus haut degré, ainsi d'ailleurs que les oublis de noms au sujet desquels Meringer et Mayer avaient noté cette particularité. Je ne saurais donner aucune explication de cette contagiosité psychique.

c) « Je me replie comme un couteau de poche » (... wie ein Taschenmesser), veut me dire une malade au commencement de la séance de traitement. Seulement, au lieu de *Taschenmesser,* elle prononce *Tassenmescher,* intervertissant ainsi l'ordre des sons, ce qui peut, à la rigueur, s'expliquer par la difficulté d'articulation que présente ce mot. Quand j'attire son attention sur l'erreur qu'elle vient de commettre, elle me répond aussitôt : « C'est parce que vous avez dit vous-même tout à l'heure *Ernscht ».* Je l'ai en effet accueillie par ces mots : « Aujourd'hui ce sera *sérieux* (Ernst) », parce que ce devait être la dernière séance avant le départ en vacances ; seulement, voulant plaisanter, j'ai prononcé *Ernscht,* au lieu de

Ernst. Au cours de la séance, la malade commet de nouveaux lapsus, et je finis par m'apercevoir qu'elle ne se borne pas à m'imiter, mais qu'elle a des raisons particulières de s'attarder dans son inconscient, non au *mot,* mais au *nom* « Ernst » (Ernest) [25].

d) « Je suis tellement enrhumée du cerveau que je ne peux pas respirer par le nez », veut dire la même malade. Seulement, au lieu de dire correctement : « durch die *Nase atmen* » (respirer par le nez), elle commet le lapsus : « durch die *Ase natmen ».* Elle trouve aussitôt l'explication de ce lapsus. « Je prends tous les jours le tramway dans la rue *Hasenauerstrasse,* et ce matin, alors que j'attendais la voiture, je me suis dit que si j'étais Française, je prononcerais *Asenauerstrasse* (sans *h),* car les Français ne prononcent jamais le *h* au commencement du mot. » Elle me parle ensuite de tous les Français qu'elle avait connus, et après de nombreux détours elle se souvient qu'à l'âge de 14 ans elle avait, dans la pièce « Kurmärker und Picarde », joué le rôle de la Picarde et parlé, à cette occasion, un allemand incorrect. Ce qui a provoqué toute cette série de souvenirs, ce fut la circonstance tout à fait occasionnelle du séjour d'un Français dans sa maison. L'interversion des sons apparaît donc comme un effet de la perturbation produite par une idée inconsciente faisant partie d'un ensemble tout à fait étranger.

e) Tout à fait analogue, le mécanisme du lapsus chez une autre patiente qui, voulant reproduire un très lointain souvenir d'enfance, se trouve subitement frappée d'amnésie. Il lui est impossible de se rappeler la partie du corps qui a été souillée par l'attouchement

25 Ainsi que j'ai pu m'en convaincre plus tard, elle était notamment sous l'influence d'idées inconscientes sur la grossesse et sur les mesures de préservation contre cette éventualité. Par les mots : « Je me replie comme un couteau de poche », qu'elle prononça consciemment à titre de plainte, elle voulait décrire l'attitude de l'enfant dans la matrice. Le mot « Ernst », que j'ai employé dans ma phrase, lui a rappelé le nom S. Ernst, de la maison de la Kärntnerstrasse qui vend des préservatifs anticonceptionnels.

d'une main impertinente et voluptueuse. Quelque temps après, étant en visite chez une amie, elle s'entretient avec elle de villégiatures. A la question : où se trouve située sa maison de M., elle répond sur le *flanc* de la montagne *(Berglende),* au lieu de dire sur le *versant* de la montagne *(Berglelne).*

f) Une autre de mes patientes, à qui je demande, une fois la séance terminée, comment va son oncle, me répond : « Je l'ignore, car je ne le vois plus maintenant qu'*in flagrand.* » Le lendemain elle me dit : « Je suis vraiment honteuse de vous avoir donné hier une réponse aussi stupide. Vous devez certainement me prendre pour une personne dépourvue de toute instruction et qui confond constamment les mots étrangers. Je voulais dire : en *passant.* » Nous ne savions pas encore alors quelle était la raison pour laquelle elle avait employé l'expression *in flagranti,* à la place de *en passant.* Mais au cours de la même séance, la suite de la conversation commencée la veille a évoqué chez elle le souvenir d'un événement dans lequel il s'agissait principalement de quelqu'un qui a été pris *in flagranti* (en flagrant délit). Le lapsus dont elle s'était rendue coupable a donc été produit par l'action anticipée de ce souvenir, encore à l'état inconscient.

g) J'analyse une autre malade. A un moment donné, je suis obligé de lui dire que les données de l'analyse me permettent de soupçonner qu'à l'époque dont nous nous occupons elle devait avoir honte de sa famille et reprocher à son père des choses que nous ignorons encore. Elle dit ne pas se souvenir de tout cela, mais considère mes soupçons comme injustifiés. Mais elle ne tarde pas à introduire dans la conversation des observations sur sa famille : « Il faut leur rendre justice : ce sont des gens comme on n'en voit pas beaucoup, ils sont tous avares (sie haben alle *Geiz ;* littéralement : ils ont tous de *l'avarice)...* je veux dire : ils ont tous de *l'esprit (Geist).* » *Tel* était en effet le reproche qu'elle avait refoulé de sa mémoire. Or, il arrive souvent que l'idée qui s'exprime dans le lapsus est

précisément celle qu'on veut refouler (cf. le cas de Meringer : « zum *Vorschwein.*gekommen »). La seule différence qui existe entre mon cas et celui de Meringer est que dans ce dernier la personne veut refouler quelque chose dont elle est consciente, tandis que ma malade n'a aucune conscience de ce qui est refoulé ou, peut-on dire encore, qu'elle ignore aussi bien le fait du refoulement que la chose refoulée.

h) Le lapsus suivant peut également être expliqué par un refoulement intentionnel. Je rencontre un jour dans les Dolomites deux dames habillées en touristes. Nous faisons pendant quelque temps route ensemble, et nous parlons des plaisirs et des inconvénients de la vie de touriste. Une des dames reconnaît que la journée du touriste n'est pas exempte de désagréments. « Il est vrai, dit-elle, que ce n'est pas du tout agréable, lorsqu'on a marché toute une journée au soleil et qu'on a la blouse et la chemise trempées de sueur... » A ces derniers mots, elle a une petite hésitation. Puis elle reprend : « Mais lorsqu'on rentre ensuite *nach Hose* (au lieu de *nach Hause,* chez soi) et qu'on peut enfin se changer... » J'estime qu'il ne faut pas avoir recours à une longue analyse pour trouver l'explication de ce lapsus. Dans sa première phrase, la dame avait évidemment l'intention de raire une énumération complète : blouse, chemise, pantalon *(Hose).* Pour des raisons de convenance, elle s'abstient de mentionner cette dernière pièce d'habillement, mais dans la phrase suivante, tout à fait indépendante par son contenu de la première, le mot *Hose (pantalon),* qui n'a pas été prononcé au moment voulu, apparaît à titre de déformation du mot *Hause.*

i) « Si vous voulez acheter des tapis, allez donc chez Kaufmann, rue Matthäusgasse. Je crois pouvoir vous recommander à lui », me dit une dame. Je répète : « Donc chez *Matthäus... pardon,* chez Kaufmann ». Il semblerait que c'est par distraction que j'ai mis un nom à la place d'un autre. Les paroles de la dame ont en effet distrait mon attention, en la dirigeant sur des choses plus importantes que

les tapis. Dans la Matthäusgasse se trouve en effet la maison qu'habitait ma femme alors qu'elle était fiancée. L'entrée de la maison se trouvait dans une autre rue dont je constate avoir oublié le nom, et je suis obligé de faire un détour pour le retrouver. Le nom *Matthäus* auquel je m'attarde constitue donc pour moi un nom de substitution du nom cherché. Il se prête mieux à ce rôle que le nom *Kaufmann,* puisqu'il est uniquement un rôle de personne, alors que *Kaufmann* est en même temps qu'un nom de personne, un substantif (marchand). Or la rue qui m'intéresse porte également un nom de personne : *Radetzky.*

k) Le cas suivant pourrait être cité plus loin, lorsque je parlerai des « erreurs », mais je le rapporte ici, car les rapports de sons qui ont déterminé le remplacement des mots, y sont particulièrement clairs. Une patiente me raconte son rêve : un enfant a résolu de se suicider en se faisant mordre par un serpent. Il réalise son dessein. Elle le voit se tordre en proie à des convulsions, etc. Elle cherche maintenant parmi les événements du jour celui auquel elle puisse rattacher ce rêve. Et voilà qu'elle se rappelle avoir assisté la veille au soir à une conférence populaire sur les premiers soins à donner en cas de morsure de serpent. Lorsque, disait le conférencier, un adulte et un enfant ont été mordus en même temps, il faut d'abord soigner la plaie de l'enfant. Elle se rappelle également les conseils du conférencier concernant le traitement. Tout dépend, disait-il, de l'espèce à laquelle appartient le serpent. Ici j'interromps la malade : - N'a-t-il pas dit que dans nos régions il y a très peu d'espèces venimeuses et quelles sont les espèces le plus à craindre ? - Oui, il a parlé du serpent à sonnettes (KLAPPER*schlange*). Me voyant rire, elle s'aperçoit qu'elle a dit quelque chose d'incorrect. Mais, au lieu de corriger le nom, elle rétracte ce qu'elle vient de dire. « Il est vrai que ce serpent n'existe pas dans nos pays ; c'est de la vipère qu'il a parlé. Je me demande ce qui a bien pu m'amener à parler du serpent à sonnettes. » Je crois que ce fut à la suite de l'intervention d'idées

qui se sont dissimulées derrière son rêve. Le suicide par morsure de serpent ne peut-être qu'une allusion au cas de la belle Cléopâtre (en allemand *Kleopatra*). La grande ressemblance tonale entre les deux mots « KLAPPER*schlange* » et *Kleopatra,* la répétition dans les deux mots et dans le même ordre des lettres *Kl .. p ... r* et l'accentuation de la voyelle a dans les deux mots, sont autant de particularités qui sautent aux yeux. Ces traits communs entre KLAPPER*chlange* et *Kleopatra* produisent chez notre malade un rétrécissement momentané du jugement, qui fait qu'elle raconte comme une chose tout à fait normale et naturelle que le conférencier a entretenu son public viennois du traitement des morsures de serpents à sonnettes. Elle sait cependant aussi bien que moi que ce serpent ne fait pas partie de la faune de notre pays. Nous n'allons pas lui reprocher d'avoir, avec non moins de légèreté, relégué le serpent à sonnettes en Égypte, car nous sommes portés à confondre, à mettre dans le même sac tout ce qui est extra-européen, exotique, et j'ai été obligé moi-même de réfléchir un instant, avant de rappeler à la malade que le serpent à sonnettes n'avait pour habitat que le Nouveau-Monde.

La suite de l'analyse n'a fait que confirmer les résultats que nous venons d'exposer. La rêveuse s'était, la veine, pour la première fois arrêtée devant le groupe de Strasser représentant Antoine et érigé tout près de son domicile. Ce fut le deuxième prétexte du rêve (le premier a été fourni par la conférence sur les morsures de serpents). A une phase ultérieure de son rêve, elle se voyait berçant dans ses bras un enfant, et le souvenir de cette scène la fait penser à Gretchen. Parmi les autres idées qui viennent à l'esprit figurent des réminiscences relatives à « *Arria et Messaline* ». L'évocation, dans les idées du rêve, de tant de noms empruntés à des pièces de théâtre permet de soupçonner que la rêveuse a dû jadis nourrir le secret désir de se consacrer à la scène. Le commencement du rêve : « Un enfant a résolu de se suicider, en se faisant mordre par un serpent » ne signifie en réalité que ceci : étant enfant, elle avait ambitionné

devenir un jour une grande actrice. Du nom « Messaline », enfin, se détache une suite d'idées qui conduit au contenu essentiel du rêve. Certains événements survenus dernièrement lui font craindre que son frère unique contracte un mariage avec une *non-Aryenne,* donc une *mésalliance* [26]*.*

1) Il s'agit maintenant d'un exemple anodin et dans lequel les mobiles du lapsus n'ont pu être tirés suffisamment au clair. Je le cite cependant à cause de l'évidence du mécanisme qui a présidé à la formation de ce lapsus.

Un Allemand voyageant en Italie a besoin d'une courroie pour serrer sa malle quelque peu détériorée. Il consulte le dictionnaire et trouve que la traduction italienne du mot « courroie » est *coreggia.* « *Je* retiendrai facilement ce mot, se dit-il, en pensant au peintre » (Correggio). E entre dans une boutique et demande : une *ribera.*

Il n'a sans doute pas réussi à remplacer dans sa mémoire le mot allemand par sa traduction italienne, mais ses efforts n'ont pas été tout à fait vains. Il savait qu'il devait penser au nom d'un peintre italien, pour se rappeler le mot dont il avait besoin ; mais au lieu de retenir le nom *Corregio* qui ressemble le plus au mot *coreggia, il* évoqua le nom *Ribera* qui se rapproche du mot allemand *Riemen* (courroie). Il va sans dire que j'aurais pu tout aussi bien citer cet exemple comme un exemple de simple oubli d'un nom propre.

En réunissant des exemples de lapsus pour la première édition de ce livre, je soumettais à l'analyse tous les cas, même les moins significatifs, que j'avais l'occasion d'observer. Mais, depuis, d'autres se sont astreints à l'amusant travail qui consiste à réunir et à analyser des lapsus, ce qui me permet aujourd'hui de disposer de matériaux beaucoup plus abondants.

m) Un jeune homme dit à sa sœur : « J'ai tout à fait rompu avec les D. Je ne les salue plus. » Et la sœur de répondre : « C'était une

26 En français dans le texte. Comparez : *Messaline et mésalliance, Arria et Aryenne.* (N. d. T.)

jolie liaison. » Elle voulait dire : dire : une jolie relation-SIPP*schaft,* mais dans son lapsus elle prononça *LIPPschaft, au* lieu de Liebchaft-liaison. Et en parlant de liaison (sans le vouloir), elle exprima une allusion au flirt que son frère eut autrefois avec la jeune fille de la famille D. et aussi aux bruits défavorables qui, depuis quelque temps, couraient sur le compte de cette dernière, à laquelle on attribuait une liaison.

n) Un jeune homme adresse ces mots à une dame qu'il rencontre dans la rue : « Wenn Sie gestatten, Fräulein, möchte ich Sie gerne *begleitdigen.* » Il voulait dire : « Si vous permettez, Mademoiselle, je vous accompagnerais volontiers » ; mais il a commis un lapsus par contraction, en combinant le mot *begleiten* (accompagner) avec le mot *beleidigen* (offenser, manquer de respect). Son désir était évidemment de l'accompagner, mais il craignait de la froisser par son offre. Le fait que ces deux tendances opposées aient trouvé leur expression dans un seul mot, et précisément dans le lapsus que nous venons de citer, prouve que les véritables intentions du jeune homme n'étaient pas tout à fait claires et devaient lui paraître à lui-même offensantes pour cette dame. Mais alors qu'il cherche précisément à lui cacher la manière dont il juge son offre, son inconscient lui joue le mauvais tour de trahir son véritable dessein, ce qui lui attire de la part de la dame cette réponse : « Pour qui me prenez-vous donc, pour me faire une offense pareille *(beleidigen) ? » (Communiqué* par 0. Rank).

o) J'emprunte quelques exemples à un article publié par W. Stekel dans le *Berliner Tageblatt* du 4 Janvier 1904, sous le titre : « Aveux inconscients ».

« L'exemple suivant révèle un coin désagréable dans la région de mes idées inconscientes. Je dois dire tout de suite qu'en tant que médecin je ne songe jamais à l'intérêt pécuniaire mais, ce qui est tout à fait naturel, à l'intérêt du malade. Je me trouve chez une malade à laquelle je donne des soins pour l'aider à se remettre d'une

maladie très grave dont elle sort à peine. J'avais passé auprès d'elle des jours et des nuits excessivement pénibles. Je suis heureux de la trouver mieux, et lui décris les charmes du séjour qu'elle va faire à Abbazia, en ajoutant : « Si, comme je l'espère, *vous ne* quittez *pas* bientôt le lit. » Ce disant, j'ai évidemment exprimé le désir inconscient d'avoir à soigner cette malade plus longtemps, désir qui est complètement étranger à ma conscience éveillée et qui, s'il se présentait, serait réprimé avec indignation. »

p) Autre exemple (W. Stekel) : « Ma femme veut engager une Française pour les après-midi et, après s'être mise d'accord avec elle sur les conditions, elle veut garder ses certificats. La Française la prie de les lui rendre, en prétextant : « Je cherche encore pour les après-midi, pardon, pour les *avant-midi* [27]. » Elle avait évidemment l'intention de s'adresser ailleurs, dans l'espoir d'obtenir de meilleures conditions ; ce qu'elle fit d'ailleurs. »

q) Le Dr Stekel raconte qu'il avait à un moment donné en traitement deux patients de Trieste qu'il saluait toujours, en appelant chacun par le nom de l'autre. « Bonjour, Monsieur Peloni », disait-il à Ascoli ; « bonjour, Monsieur Ascoli », s'adressait-il à Peloni. Il n'attribua tout d'abord cette confusion à aucun motif profond ; il n'y voyait que l'effet de certaines ressemblances entre les deux messieurs. Mais il lui fut facile de se convaincre que cette confusion de noms exprimait une sorte de vantardise, qu'il voulait montrer par là à chacun de ses patients italiens qu'il n'était pas le seul à avoir fait le voyage de Trieste à Vienne, pour se faire soigner par lui, Stekel.

r) Au cours d'une orageuse assemblée générale, le Dr Stekel propose : « Abordons maintenant le quatrième point de l'ordre du jour. » C'est du moins ce qu'il voulait dire ; mais, gagné par l'atmosphère orageuse de la réunion, il employa, à la place du mot « abordons » (schreiten), le mot « combattons » (streiten).

27 En français dans le texte. (N. d. T.)

s) Un professeur dit dans sa leçon inaugurale : « Je ne suis pas *disposé* à apprécier les mérites de mon éminent prédécesseur ». Il voulait dire : « je ne me reconnais pas une autorité suffisante... » : g*eeignet,* au lieu de *geneigt.*

t) Le Dr Stekel dit à une dame qu'il croit atteinte de la maladie de Basedow (goitre exophtalmique) : « Vous êtes d'un goître *(Kropf)* plus grande que votre sœur. » Il voulait dire . « Vous êtes d'une tête *(Kopf)* plus grande que votre sœur. »

u) Le Dr Stekel raconte encore : quelqu'un parle de l'amitié existant entre deux individus et veut faire ressortir que l'un d'eux est juif. Il dit donc : « ils vivaient ensemble comme *Castor* et *Pollak » (au* lieu de *Pollux ; Pollak* est un patronyme juif assez répandu). Ce ne fut pas, de la part de l'auteur de cette phrase, un jeu de mots ; il ne s'aperçut de son lapsus que lorsqu'il fut relevé par son auditeur.

v) Quelquefois le lapsus remplace une longue explication. Une jeune femme, très énergique et autoritaire, me parle de son mari malade qui a été consulter un médecin sur le régime qu'il doit suivre. Et elle ajoute : « Le médecin lui a dit qu'il n'y avait pas de régime spécial à suivre, qu'il peut manger et boire ce que *je* veux » (au lieu de : ce qu'il veut).

Les deux exemples suivants, que j'emprunte au Dr Th. Reik *(Internat. Zeitschr.* f *Psychoanal.,* III, 1915), se rapportent à des situations dans lesquelles les lapsus se produisent facilement, car dans ces situations on réprime plus de choses qu'on n'en exprime.

x) Un monsieur exprime ses condoléances à une jeune femme qui vient de perdre son mari, et il veut ajouter : « Votre consolation sera de pouvoir vous *consacrer* entièrement à vos enfants. » Mais en prononçant la phrase, il remplace inconsciemment le mot « consacrer » (widinen) par le mot *widwen,* par analogie avec le mot *Witwe* - veuve. Il a ainsi trahi une idée réprimée se rapportant à une consolation d'un autre genre : une jeune et jolie veuve *(Witwe)* ne tardera pas à connaître de nouveau les plaisirs sexuels.

y) Le même monsieur s'entretient avec la même dame au cours d'une soirée chez des amis communs, et on parle des préparatifs qui se font à Berlin en vue des fêtes de Pâques. Il lui demande : « Avez-vous vu l'exposition de la maison Wertheim ? Elle est très bien *décolletée.* » Il a admiré dès le début de la soirée le décolleté de la jolie femme, mais n'a pas osé lui exprimer son admiration ; et voilà que l'idée refoulée en arrive à percer quand même, en lui faisant dire, à propos d'une exposition de marchandises, qu'elle était *décolletée,* alors qu'il la trouvait tout simplement très *décorée.* Il va sans dire que le mot *exposition* prend, avec ce lapsus, un double sens.

La même situation s'exprime dans une observation dont Hanns Sachs essaie de donner une explication aussi complète que possible.

z) Me parlant d'un monsieur qui fait partie de nos relations communes, une dame me raconte que la dernière fois qu'elle l'a vu, il était aussi élégamment mis que toujours, mais qu'elle avait surtout remarqué ses superbes souliers *(HALBSChuhe)* jaunes. -Où l'avez-vous rencontré ? lui demandai-je. - Il sonnait à ma porte et je l'ai vu à travers les jalousies baissées. Mais je n'ai ni ouvert, ni donné signe de vie, car je ne voulais pas qu'il sache que j'étais déjà rentrée en ville. Tout en l'écoutant, je me dis qu'elle me cache quelque chose (probablement qu'elle n'était ni seule ni en toilette pour recevoir des visites) et je lui demande un peu ironiquement : - C'est donc à travers les jalousies baissées que vous avez pu admirer ses pantoufles *(HAUsschuhe)...* pardon, ses souliers *(HALBSchuhe) ?* Dans le mot *HAusschuhe s'exprime* l'idée refoulée relative à la robe d'intérieur *(HAuskleid)* que, d'après ma supposition, elle devait avoir sur elle au moment où le monsieur en question sonnait à sa porte. Et j'ai encore dit *HAusschuhe,* à la place de *HALBschuhe,* parce que le mot *Halb* (moitié) devait figurer dans la réponse que j'avais l'intention de faire, mais que j'ai réprimée : - Vous ne me dites que la *moitié* de la vérité, vous étiez à *moitié* habillée. Le lapsus a, en outre,

été favorisé par le fait que nous avons, peu de temps auparavant, parlé de la vie conjugale de ce monsieur, de son « bonheur domestique » (haus*liches* - de Haus), ce qui avait d'ailleurs amené la conversation sur sa personne. Je dois enfin convenir que si j'ai laissé cet homme élégant stationner dans la rue en pantoufles *(HAUSSChuhe),* ce fut aussi un peu par jalousie, car je porte moi-même des souliers *(HALBschuhe)* jaunes qui, bien que d'acquisition récente, sont loin d'être « superbes ».

Les guerres engendrent une foule de lapsus dont la compréhension ne présente d'ailleurs aucune difficulté.

a) « Dans quelle arme sert votre fils ? » demande-t-on à une dame. Celle-ci veut répondre : « dans la 42e batterie de mortiers » (Mörser),- mais elle commet un lapsus et dit *Mörder* (assassins), au lieu de *Mörser.*

b) Le lieutenant Henrik Haiman écrit du front [28] : « Je suis arraché à la lecture d'un livre attachant, pour remplacer pendant quelques instants le téléphoniste éclaireur. A l'épreuve de conduction faite par la station de tir je réponds : « Contrôle exact. Repos. » Réglementairement, j'aurais dû répondre : « Contrôle exact. Fermeture. » Mon erreur s'explique parla contrariété que j'ai éprouvée du fait d'avoir été dérangé dans ma lecture.

c) Un sergent-major recommande à ses hommes de donner à leurs familles leurs adresses exactes, afin que les colis ne se perdent pas. Mais au lieu de dire « colis » *(GEPÄCKstücke),* il dit *GESPECKstücke,* du mot *Speck* - lard.

d) Voici un exemple particulièrement beau et significatif, à cause des circonstances profondément tristes dans lesquelles il s'est produit et qui l'expliquent. Je le dois à l'obligeante communication du Dr L. Czeszer, qui a fait cette observation et l'a soumise à une analyse approfondie au cours de son séjour en Suisse neutre,

28 *Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanal.,* IV, 1916-1917.

pendant la guerre. Je transcris cette observation, à quelques abréviations près, peu essentielles d'ailleurs.

« Je me permets de vous communiquer un lapsus qu'a commis le professeur M. N. au cours d'une de ses conférences sur la psychologie des sensations, qu'il fit à O. pendant le dernier semestre d'été. Je dois vous dire tout d'abord que ces conférences ont eu lieu dans l'*Aula* de l'Université, devant un nombreux publie composé de prisonniers de guerre français, internés dans cette ville, et d'étudiants, originaires pour la plupart de la Suisse romande et très favorables à l'Entente. Comme en France, le mot *Boche* est généralement et exclusivement employé à 0. pour désigner les Allemands. Mais, dans les manifestations officielles, dans les conférences, etc., les fonctionnaires supérieurs, les professeurs et autres personnes responsables s'appliquent, pour des raisons de neutralité, à éviter le mot fatal.

« Or, le professeur N. était justement en train de parler de l'importance pratique des sentiments et se proposait de citer un exemple, destiné à montrer comment un sentiment peut être utilisé de façon à rendre agréable un travail musculaire dépourvu par lui-même de tout intérêt et à augmenter ainsi son intensité. Il raconta donc, naturellement en français, l'histoire d'un maître d'école allemand (histoire que les journaux locaux avaient reproduite d'après un journal allemand) qui faisait travailler ses élèves dans un jardin et qui, pour stimuler leur zèle et leur ardeur au travail, leur conseillait de se figurer que chaque motte de terre qu'ils morcelaient représentait un crâne français. En racontant son histoire, N. s'abstint naturellement de se servir du mot *Boche,* toutes les fois qu'il avait à parler des Allemands. Mais, arrivé à la fin de son histoire, il rapporta ainsi les paroles du maître d'école : « Imaginez-vous qu'en chaque *moche,* vous écrasez le crâne d'un Français. » Donc, *moche,* au lieu de motte.

« Ne voit-on pas nettement combien le savant correct se surveillait, dès le début de son récit, pour ne pas céder à l'habitude et peut-être aussi à la tentation de lancer de sa chaire universitaire le mot injurieux, dont l'emploi avait même été interdit par un décret fédéral ? Et au moment précis où, pour la dernière fois, il échappait au danger en prononçant correctement les mots « instituteur allemand », au moment précis où, poussant un soupir de soulagement, il touchait à la fin de son épreuve - juste à ce moment-là le vocable péniblement refoulé se raccroche, à la faveur d'une ressemblance tonale, au mot motte, et le malheur est arrivé ! La crainte de commettre une gaffe politique, peut-être aussi la déception de ne pouvoir prononcer le mot habituel et que tout le monde attend, ainsi que le mécontentement du républicain et du démocrate convaincu face à toute contrainte qui s'oppose à la libre expression des opinions, se conjuguèrent donc pour troubler l'intention initiale, qui était de reproduire l'exemple en restant dans les limites de la correction. L'auteur a conscience de cette pulsion perturbatrice, et il est permis de supposer qu'il y avait pensé immédiatement avant le lapsus.

« Le professeur N. ne s'est pas aperçu de son lapsus ; du moins ne l'a-t-il pas corrigé, bien que cela se produise le plus souvent automatiquement. En revanche, les auditeurs, Français pour la plupart, ont accueilli ce lapsus avec une véritable satisfaction, comme un jeu de mots voulu. Quant à moi, j'ai suivi avec une profonde émotion ce processus inoffensif en apparence. Car si j'ai été obligé, pour des raisons faciles à comprendre, de m'abstenir de toute étude psychanalytique, je n'en ai pas moins vu dans ce lapsus une preuve frappante de l'exactitude de votre théorie concernant le déterminisme des actes manqués et les profondes analogies entre le lapsus et le mot d'esprit. »

r) C'est également aux pénibles et douloureuses impressions du temps de guerre que doit son origine le lapsus suivant, dont me

fait part un officier autrichien, rentré dans les foyers, le lieutenant T. :

« Alors que j'étais retenu comme prisonnier de guerre en Italie, nous avons été, deux cents officers environ, logés pendant plusieurs mois dans une villa très exiguë. Durant notre séjour dans cette villa, un de nos camarades est mort de la grippe. Cet événement a naturellement produit sur nous tous la plus profonde impression, car les conditions dans lesquelles nous nous trouvions, l'absence de toute assistance médicale, notre dénuement et notre manque de résistance rendaient la propagation de la maladie plus que probable. Après avoir mis le cadavre en bière, nous l'avons déposé dans un coin de la cave de la maison. Le soir, alors que nous faisions, un de mes amis et moi, une ronde autour de la maison, l'idée nous est venue de revoir le cadavre. Comme je marchais devant, je me suis trouvé, dès mon entrée dans la cave, devant un spectacle qui m'a profondément effrayé ; je ne m'attendais pas à trouver la bière si proche de l'entrée et à voir à une si faible distance le visage du mort que le vacillement de la lumière de nos bougies avait comme animé. C'est sous l'impression de cette vision que nous avons poursuivi notre ronde. En un endroit d'où nos regards apercevaient le parc baigné par la lumière du clair de lune, une prairie éclairée comme en plein jour et, au-delà, de légers nuages vaporeux, la représentation que me suggérait toute cette atmosphère s'était concrétisée par l'image d'un chœur d'elfes dansant à la lisière du bois de cyprès proche de la prairie.

« L'après-midi du jour suivant, nous avons conduit notre pauvre camarade à sa dernière demeure. Le trajet qui séparait notre prison du cimetière de la petite localité voisine a été pour nous un douloureux et humiliant calvaire. Des adolescents bruyants, une population railleuse et persifleuse, des tapageurs grossiers ont profité de l'occasion pour manifester à notre égard des sentiments mêlés de curiosité et de haine. La conscience de mon impuissance en

face de cette humiliation que je n'aurais pas supportée dans d'autres circonstances, l'horreur devant cette grossièreté exprimée de manière aussi cynique, m'ont rempli d'amertume et m'ont plongé dans un état de dépression qui a duré jusqu'au soir. À la même heure que la veille, avec le même compagnon, j'ai repris le chemin caillouteux qui faisait le tour de notre villa. En passant devant la grille de la cave où nous avions déposé la veille le cadavre de notre camarade, je me suis souvenu de l'impression que j'avais ressentie à la vue de son visage éclairé par la lumière des bougies. Et à l'endroit d'où j'apercevais à nouveau le parc étendu sous le clair de lune, je me suis arrêté et j'ai dit à mon compagnon : « Ici nous pourrions nous asseoir sur l'herbe (*Gras*) et chanter *(singen)* une sérénade. » Mais en prononçant cette phrase j'avais commis deux lapsus : *Grab* (tombeau), au lieu de *Gras* (herbe) et *sinken* (descendre), au lieu de *singen* (chanter). Ma phrase avait donc pris le sens suivant : « Ici nous pourrions nous asseoir dans la tombe et descendre une sérénade. » Ce n'est qu'après avoir commis le second lapsus que j'ai compris ce que je voulais ; quant au premier, je l'avais corrigé, sans saisir le sens de mon erreur. Je réfléchis un instant et, réunissant les deux lapsus, je recomposai la phrase : « descendre dans la tombe » *(ins Grab sinken).* Et voilà que les images se mettent à défiler avec une rapidité vertigineuse : les elfes dansant et planant au clair de lune ; le camarade dans sa bière ; le souvenir réveillé ; les diverses scènes qui ont accompagné l'enterrement ; la sensation du dégoût et de la tristesse éprouvés ; le souvenir de certaines conversations sur la possibilité d'une épidémie ; l'appréhension manifestée par certains officiers. Plus tard, je me suis rappelé que ce jour-là était l'anniversaire de la mort de mon père, souvenir qui m'a assez étonné, étant donné que j'ai une très mauvaise mémoire des dates.

« Après réflexion, tout m'était apparu clair ; mêmes conditions extérieures dans les deux soirées consécutives, même heure, même éclairage, même endroit et même compagnon. Je me suis souvenu du

sentiment de malaise que j'avais éprouvé lorsqu'il avait été question de l'extension éventuelle de la grippe, mais aussi du commandement intérieur qui m'interdisait de céder à la peur. La juxtaposition des mots « wir *könnten* ins Grab sinken » (nous *pourrions* descendre dans la tombe) m'a, elle aussi, révélé alors sa signification, en même temps que j'ai acquis la certitude que c'est seulement après avoir corrigé le premier lapsus (*Grab* -tombeau, en *Gras* - herbe), correction à laquelle je n'ai d'abord attaché aucune importance, que pour permettre au complexe refoulé de s'exprimer, j'ai commis le second (en disant *sinken* -descendre, au lieu de *singen - chanter).*

« J'ajoute que j'avais à cette époque-là des rêves très pénibles, dans lesquels une parente très proche m'était apparue, à plusieurs reprises, comme gravement malade, et même une fois comme morte. Très peu de temps avant que je sois fait prisonnier, j'avais appris que la grippe sévissait avec violence dans le pays habité par cette parente - à laquelle j'avais d'ailleurs fait part de mes très vives appréhensions. Plusieurs mois après les événements que je raconte, j'ai reçu la nouvelle qu'elle avait succombé à l'épidémie quinze jours avant ces mêmes événements. »

z) Le lapsus suivant illustre d'une façon frappante l'un des douloureux conflits si fréquents dans la carrière du médecin. Un homme, selon toute vraisemblance malade incurable, mais dont la maladie n'est pas encore diagnostiquée d'une façon certaine, vient à Vienne s'enquérir de son sort et prie un de ses amis d'enfance, devenu médecin célèbre, de s'occuper de son cas - ce que cet ami finit par accepter, bien qu'à contre-cœur. Il conseille au malade d'entrer dans une maison de santé et lui recommande le sanatorium « Hera ». - Mais cette maison de santé a une destination spéciale (clinique d'accouchements), objecte le malade. - Oh non, répond avec vivacité le médecin : on peut, dans cette maison, *faire mourir (um brigen)...* je veux dire *faire entrer (UNTERbringen)* n'importe quel malade. Il cherche alors à atténuer l'effet de son lapsus. - Tu ne vas

pas croire que j'ai à ton égard des intentions hostiles ? Un quart d'heure plus tard, il dit à l'infirmière qui l'accompagne jusqu'à la porte : - Je ne trouve rien et ne crois toujours pas qu'il soit atteint de ce qu'on soupçonne. Mais s'il l'était, il ne resterait, à mon avis, qu'à lui administrer une bonne dose de morphine, et tout serait fini. Or il se trouve que son ami lui avait posé comme condîtion d'abréger ses souffrances avec un médicament, dès qu'il aurait acquis la certitude que le cas était désespéré. Le médecin s'était donc réellement chargé (à une certaine condition) de faire mourir son ami.

n) Je ne puis résister à la tentation de citer un exemple de lapsus particulièrement instructif, bien que, d'après celui qui me l'a raconté, il remonte à 20 années environ. Une dame déclare un jour, dans une réunion (et le ton de sa déclaration révèle chez elle un certain état d'excitation et l'influence de certaines tendances cachées) : Oui, pour plaire aux hommes, une femme doit être jolie ; le cas de l'homme est beaucoup plus simple : il lui suffit d'avoir *cinq* membres droits ! Cet exemple nous révèle le mécanisme intime d'un lapsus par *condensation* ou par *contamination* (voir p. 62). Il semblerait, à première vue, que cette phrase résulte de la fusion de deux propositions :

il lui suffit d'avoir quatre *membres droits*

il lui suffit d'avoir *cinq sens* intacts.

Ou bien, on peut admettre que l'élément *droit* est commun aux deux intentions verbales qui auraient été les suivantes

il lui suffit d'avoir ses membres *droits*

et de les maintenir *droits* tous *les cinq.*

Rien ne nous empêche d'admettre que ces deux phrases ont contribué à introduire, dans la proposition énoncée par la dame, d'abord un nombre en général, ensuite le nombre mystérieux de *cinq,* au lieu de celui, plus simple et plus naturel en apparence, de quatre. Cette fusion ne se serait pas produite, si le nombre *cinq*

n'avait pas, dans la phrase échappée comme lapsus, sa signification propre, celle d'une vérité cynique qu'une femme ne peut énoncer que sous un certain déguisement. - Nous attirons enfin l'attention sur le fait que, telle qu'elle a été énoncée, cette phrase constitue aussi bien un excellent mot d'esprit qu'un lapsus amusant. Tout dépend de l'intention, consciente ou inconsciente, avec laquelle cette femme a prononcé la phrase. Or, son comportement excluait toute intention consciente ; il ne s'agissait donc pas d'un mot d'esprit !

La ressemblance entre un lapsus et un jeu de mots peut aller très loin, comme dans le cas communiqué par 0. Rank, où la personne qui a commis le lapsus finit par en rire comme d'un véritable jeu de mots *Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanal.,* I, 1913*) :*

« Un homme marié depuis peu et auquel sa femme, très soucieuse de conserver sa fraîcheur et ses apparences de jeune fille, refuse des rapports sexuels trop fréquents, me raconte l'histoire suivante qui l'avait beaucoup amusé, ainsi que sa femme : le lendemain d'une nuit au cours de laquelle il avait renoncé au régime de continence que lui imposait sa femme, il se rase dans la chambre à coucher commune et se sert, comme il l'avait déjà fait plus d'une fois, de la houppe déposée sur la table de nuit de sa femme, encore couchée. Celle-ci, très soucieuse de son teint, lui avait souvent défendu d'utiliser sa houppe ; elle lui dit donc, contrariée : « Tu *me* poudres de nouveau avec *ta* houppe ! » Voyant son mari éclater de rire, elle s'aperçoit qu'elle a commis un lapsus (elle voulait dire : tu *te* poudres de nouveau avec *ma* houppe) et se met à rire à son tour (dans le jargon viennois *pudern - poudrer* - signifie *coïter ;* quant à *houppe,* sa signification symbolique - pour phallus - n'est, dans ce cas, guère douteuse). »

L'affinité qui existe entre le lapsus et le jeu de mots se manifeste encore dans le fait que le lapsus n'est généralement pas autre chose qu'une abréviation :

i) Une jeune fille ayant terminé ses études secondaires se fait inscrire, pour suivre la mode, à la Faculté de Médecine. Au bout de quelques semestres, elle renonce à la médecine et se met à étudier la chimie. Quelques années après, elle parle de ce changement dans les termes suivants : « la dissection, en général, ne m'effrayait pas ; mais un jour où je dus arracher les ongles des doigts d'un cadavre, je fus dégoûtée de toute la *chimie.* »

k) J'ajoute encore un autre cas de lapsus, dont l'interprétation ne présente aucune difficulté. « Un professeur d'anatomie cherche à donner une description aussi claire que possible de la cavité nasale qui, on le sait, constitue un chapitre très difficile de l'anatomie du crâne. Lorsqu'il demande si tous les auditeurs ont bien compris ses explications, il reçoit en réponse un oui unanime. A quoi le professeur, connu pour être un personnage fort présomptueux, répond à son tour : « je le crois difficilement, car les personnes qui se font une idée correcte de la structure de la cavité nasale peuvent, même dans une ville comme Vienne, être comptées sur *un doigt...* pardon, je voulais dire sur les doigts d'une main. »

h) Le même anatomiste dit une autre fois : « En ce qui concerne les organes génitaux de la femme, on a, malgré de nombreuses *tentations* (Versuchungen)... pardon, malgré de nombreuses *tentatives* (Versuche) »...

u) Je dois au docteur Alf. Robitschek ces deux exemples de lapsus qu'il a retrouvés chez un vieil auteur français (Brantôme [1572-1614] : Vies *des dames galantes. Discours second).* Je transcris ces deux cas dans leur texte original.

« Si ay-je cogneu une très belle et honneste dame de par le monde, qui, devisant avec un honneste gentilhomme de la cour des affaires de la guerre durant ces civiles, elle luy dit : « J'ay ouy dire que le roy a faict rompre tous les c... de ce pays-là. » Elle vouloit dire les *ponts.* Pensez que, venant de coucher d'avec son mary, ou

songeant à son amant, elle avait encor ce nom frais en la bouche ; et le gentilhomme s'en eschauffer en amours d'elle pour ce mot. »

« Une autre dame que j'ay cogneue, entretenant une autre grand dame plus qu'elle, et luy louant et exaltant ses beautez, elle luy dit après : « Non, madame, ce que je vous en dis : ce n'est point pour vous *adultérer ;* voulant dire *adulatrer,* comme elle le rhabilla ainsi : pensez qu'elle songeoit à adultérer. »

Dans le procédé psychothérapeutique dont j'use pour défaire et supprimer les symptômes névrotiques, je me trouve très souvent amené à rechercher dans les discours et les idées, en apparence accidentels, exprimés par le malade, un contenu qui, tout en cherchant à se dissimuler, ne s'en trahit pas moins, à l'insu du patient, sous les formes les plus diverses. Le lapsus rend souvent, à *ce* point de vue, les services les plus précieux, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par des exemples très instructifs et, à beaucoup d'égards, très bizarres. Tel malade parle, par exemple, de sa tante qu'il appelle sans difficulté et sans s'apercevoir de son lapsus, « ma mère » ; telle femme parle de son mari, en l'appelant « frère ». Dans l'esprit de ces malades, la tante et la mère, le mari et le frère se trouvent ainsi « identifiés », liés par une association, grâce à laquelle ils s'évoquent réciproquement, ce qui signifie que le malade les considère comme représentant le même type. Ou bien : un jeune homme de 20 ans se présente à ma consultation en me déclarant : « Je suis le *père* de N. N. que vous avez soigné... Pardon, je veux dire que je suis son frère ; il a quatre ans de plus que moi. » Je comprends que par ce lapsus il veut dire que, comme son frère, il est malade par la faute du père, que, tout comme son frère, il vient chercher la guérison, mais que c'est le père dont le cas est le plus urgent. D'autres fois, une combinaison de mots inaccoutumée, une expression en apparence forcée suffisent à révéler l'action d'une idée refoulée sur le discours du malade, dicté par des mobiles tout différents.

C'est ainsi que dans les troubles de la parole, qu'ils soient sérieux ou non, mais qui peuvent être rangés dans la catégorie des « lapsus », je retrouve l'influence, non pas du contact exercé par les sons les uns sur les autres, mais d'idées extérieures à l'intention qui dicte le discours, la découverte de ces idées suffisant à expliquer l'erreur commise. Je ne conteste certes pas l'action modificatrice que les sons peuvent exercer les uns sur les autres ; mais les lois qui régissent cette action ne me paraissent pas assez efficaces pour troubler, à elles seules, l'énoncé correct du discours. Dans les cas que j'ai pu étudier et analyser à fond, ces lois n'expriment qu'un mécanisme préexistant dont se sert un mobile psychique extérieur au discours, mais qui ne se rattache nullement aux rapports existant entre ce mobile et le discours prononcé. *Dans un grand nombre de substitutions, le lapsus fait totalement abstraction de ces lois de relations tonales.* Je suis sur ce point entièrement d'accord avec Wundt qui considère également les conditions du lapsus comme très complexes et dépassant de beaucoup les simples effets de contact exercés par les sons les uns sur les autres.

Mais tout en considérant comme certaines ces « influences psychiques plus éloignées », pour me servir de l'expression de Wundt, je ne vois aucun inconvénient à admettre que les conditions du lapsus, telles qu'elles ont été formulées par Meringer et Mayer, se trouvent facilement réalisées lorsqu'on parle rapidement et que l'attention est plus ou moins distraite. Dans certains des exemples cités par ces auteurs, les conditions semblent cependant avoir été plus compliquées. Je reprends l'exemple déjà cité précédemment .

Es war mir auf der *Schwest...*

Brust so schwer [29].

Je reconnais bien que dans cette phrase la syllabe *Schwe* a pris la place de la syllabe *Bru.* Mais ne s'agit-il que de cela ? Il n'est

29 « J'avais un tel poids sur la poitrine. » *Schwest* (mot inexistant, formant un lapsus, par substitution de la syllabe *Schwe à* la syllabe Bru).

guère besoin d'insister sur le fait que d'autres motifs et d'autres relations ont pu déterminer cette substitution. J'attire notamment l'attention sur l'association *Schwester-Bruder* (sœur-frère) ou, encore, sur l'association *Brust der Schwester* (la poitrine de la sœur), qui nous conduit à d'autres ensembles d'idées. C'est cet auxiliaire travaillant dans la coulisse qui confrère à l'inoffensive syllabe *Schwe* la force de se manifester à titre de lapsus.

Pour d'autres lapsus, on peut admettre que c'est une ressemblance tonale avec des mots et des sens obscènes qui est à l'origine de leur production. La déformation et la défiguration intentionnelles de mots et de phrases, que des gens mai élevés affectionnent tant, ne visent en effet qu'à utiliser un prétexte anodin pour rappeler des choses défendues, et ce jeu est tellement fréquent qu'il ne serait pas étonnant que les déformations en question finissent pas se produire à l'insu des sujets et en dehors de leur intention [30]. - « Ich fordere Sie auf, auf das Wohl unseres Chefs aufzustossen » (Je vous invite à démolir la prospérité de notre chef) ; au lieu de : « auf das wohl unseres Chefs anstossen » - « à boire à la prospérité de notre chef »). Il n'est pas exagéré de voir dans ce lapsus une parodie involontaire, reflet d'une parodie intentionnelle. Si j'étais le chef à l'adresse duquel l'orateur a prononcé cette phrase avec son lapsus, je me dirais que les Romains agissaient bien sagement, en permettant aux soldats de l'empereur triomphant d'exprimer dans des chansons satiriques le mécontentement qu'ils pouvaient éprouver à son égard. Meringer raconte qu'il s'est adressé un jour à une personne qui, en sa qualité de membre le plus âgé de la société, portait le titre honorifique, et cependant familier, de « senexl » ou « altes senexl [31] », en lui disant : « Prost [32], senex altesl ». il fut effrayé lorsqu'il s'aperçut de son lapsus (p. 50). On comprendra son émotion, si l'on songe combien le mot « Altesl » ressemble à l'injure :

30 Chez une de mes malades la manie du lapsus, en tant que symptôme, avait pris des proportions telles qu'elle en est arrivée *à* l'enfantillage qui consiste à dire uriner pour *ruiner*.

« Alter Esel [33] ». Le manque de respect envers les plus âgés (chez les enfants, envers le père) entraîne de graves châtiments.

J'espère que les lecteurs ne refuseront pas toute valeur aux distinctions que j'établis en ce qui concerne l'interprétation des lapsus, bien que ces distinctions ne soient pas susceptibles de démonstration rigoureuse, et qu'ils voudront bien tenir compte des exemples que j'ai moi-même réunis et analysés. Et si je persiste à espérer que les cas de lapsus, même les plus simples en apparence, pourront un jour être ramenés à des troubles ayant leur source dans une idée à moitié refoulée, *extérieure* à la phrase ou au discours qu'on prononce, j'y suis encouragé par une remarque intéressante de Meringer lui-même. Il est singulier, dit cet auteur, que personne ne veuille reconnaître avoir commis un lapsus. Il est des gens raisonnables et honnêtes qui sont offensés, lorsqu'on leur dit qu'ils se sont rendus coupables d'une erreur de ce genre. Je ne crois pas que ce fait puisse être généralisé dans la mesure où le fait Meringer, en employant le mot « personne ». Mais les signes d'émotion qu'on suscite en prouvant à quelqu'un qu'il a commis un lapsus, et qui sont manifestement très voisins de la honte, ces signes sont significatifs. Ils sont de même nature que la contrariété que nous éprouvons, lorsque nous ne pouvons retrouver un nom oublié, que l'étonnement que nous cause la persistance d'un souvenir apparemment insignifiant : dans tous ces cas le trouble est dû vraisemblablement à l'intervention d'un motif inconscient.

La déformation de noms exprime le mépris, lorsqu'elle est intentionnelle, et on devrait lui attribuer la même signification dans toute une série de cas où elle apparaît comme un lapsus accidentel. La personne qui, selon Mayer, dit une première fois « Freuder » pour

31 *Senexl,* du mot latin « senex », *vieux, alt, alte, altes -vieux ; altes senexl - vénérable vieillard ;* locution empruntée à l'argot des étudiants allemands.

32 *Prost ou Prosit - A* votre santé. Même provenance. (N. d. T.)

33 « Vieil âne. » (N. d. T.)

« Freud », parce qu'elle avait prononcé quelques instants auparavant le nom de « Breuer » (p. 38), et qui, une autre fois, parla de la méthode de « Freuer-Breud), au lieu de : « Freud-Breuer » (p. 28), était un collègue qui n'était pas enchanté de ma méthode. Je citerai plus loin, à propos des erreurs d'écriture, un autre cas de déformation d'un nom, justiciable de la même explication [34].

Dans ces cas intervient, à titre de facteur perturbateur, une critique que nous pouvons laisser de côté, parce qu'elle ne correspond pas à l'intention de celui qui parle, au moment même où il parle.

En revanche, la substitution d'un nom à un autre, l'appropriation d'un nom étranger, l'identification au moyen d'un lapsus signifient certainement l'usurpation d'un honneur dont, pour une raison ou une autre, on n'a pas conscience au moment où on s'en rend coupable. M. S. Ferenczi raconte un fait de ce genre remontant au temps où il était encore écolier :

« Alors que j'étais élève de la première classe (c'est-à-dire de la classe la plus élémentaire) du lycée, j'eus à réciter (pour la première fois dans ma vie) publiquement (c'est-à-dire devant toute la classe) une poésie. Je m'étais très bien préparé et fus tout étonné d'entendre mes camarades éclater de rire dès les premiers mots que je prononçai. Le professeur s'empressa de m'expliquer la cause de ce singulier accueil : j'avais énoncé très correctement le titre de la poésie « Aus der Ferne », mais au lieu de donner le nom exact de l'auteur, j'avais donné le mien. Or le nom de l'auteur était : Alexander

34 On peut noter aussi que ce sont les aristocrates qui, le plus souvent, déforment les noms des médecins qu'ils ont consultés, d'où l'on peut conclure qu'ils n'ont pour ceux-ci que peu d'estime, malgré la courtoisie avec laquelle ils ont l'habitude de les traiter extérieurement. - Je cite ici quelques excellentes remarques sur l'oubli de noms que j'emprunte au professeur E. Jones (alors à Toronto), qui a traité en anglais le sujet qui nous intéresse ici (« Psychopathology of Everyday Life », *American Journ. of Psychology,* Oct. 1911) :

(Sándor) Petöfi. La similitude des prénoms (je m'appelle, moi aussi, Sándor) a sans doute favorisé la confusion ; mais sa véritable cause résidait certainement dans le fait que je m'identifiais alors dans mes secrets désirs avec le héros célébré dans ce poème. Et, même consciemment, j'avais pour lui un amour et une estime qui confinaient à l'adoration. C'est naturellement ce malheureux complexe à base d'ambition qui est responsable de mon acte manqué. »

> « Peu de gens peuvent réprimer un mouvement de contrariété, lorsqu'il s'aperçoivent qu'on a oublié leur nom, surtout lorsqu'ils pouvaient espérer ou s'attendre à ce que la personne en question le retint. Sans réfléchir, ils se disent aussitôt que cette personne n'aurait certainement pas commis cet oubli, si le porteur de ce nom lui avait laissé une impression plus ou moins forte, le nom étant consideré comme un élément essentiel de la personnalité. D'autre part, il n'y a rien de plus flatteur que de s'entendre appeler par son nom par une personnalité de la part de laquelle on ne s'y attendait pas. Napoléon, qui était passé maître dans l'art de traiter les hommes, a fourni, pendant sa malheureuse campagne de 1814, une preuve étonnante de sa mémoire des noms. Se trouvant dans la ville de Craonne, il se rappela avoir connu, vingt ans auparavant, le maire de cette ville, De Bussy, dans un certain régiment. La conséquence en fut que De Bussy, ravi et enchanté, se consacra à son service avec un dévouement sans borne. Aussi n'y a-t-il pas de plus sûr moyen de froisser un homme que de feindre avoir oublié son nom ; on montre ainsi que cet homme vous est indifférent, au point que vous ne vous donnez même pas la peine de retenir son nom. Cet article joue d'ailleurs un certain rôle dans la littérature. C'est ainsi qu'on lit dans *Fumée* de Tourguénieff : « Trouvez-vous Baden toujours amusant, Monsieur... Litvinov ? » Ratmirov avait l'habitude de prononcer le nom de Litvinov avec une certaine hésitation, comme s'il lui était difficile de s'en souvenir. Par là, ainsi que par la manière hautaine avec laquelle il soulevait son chapeau lorsqu'il rencontrait Litvinov, il voulait blesser celui-ci dans son orgueil. Dans un passage d'un autre roman : Père *et Fils,* le même auteur écrit : « Le gouverneur invita Kirsanov et Bazarov au bal et répéta cette invitation quelques minutes plus tard, en ayant l'air de les considérer comme frères et en s'adressant à Kirsanov. » Ici l'oubli de l'invitation antérieure, la confusion des noms et l'impossibilité de distinguer les jeunes gens l'un de l'autre constituent une accumulation de vexations. La déformation d'un nom a la même signification qu'un oubli ; elle constitue le premier pas vers ce dernier.

Un autre cas d'identification par appropriation du nom d'une autre personne m'a été raconté par un jeune médecin qui, timide et respectueux, se présenta au célèbre Virchow, en se nommant : « Le Docteur Virchow. » Étonné, le professeur se retourna et lui demanda : « Tiens, vous vous appelez également Virchow ? » J'ignore comment le jeune ambitieux a expliqué son lapsus, s'il s'est tiré d'affaire en disant qu'en présence de ce grand nom il s'était senti tellement petit qu'il en avait oublié le sien ou s'il a eu le courage d'avouer qu'il espérait devenir un jour aussi célèbre que Virchow et qu'il priait M. le Conseiller Intime de ne pas le traiter avec trop de mépris : toujours est-il que l'une de ces deux raisons (et peut-être les deux à la fois) a certainement provoqué l'erreur que le jeune homme a commise en se présentant.

Pour des motifs personnels, je suis obligé de n'être pas trop affirmatif quant à l'interprétation du cas suivant. Au cours du Congrès International tenu à Amsterdam en 1907, la conception de l'hystérie formulée par moi fut l'objet de très vives discussions. Un de mes adversaires les plus acharnés s'était laissé tellement gagner par la chaleur de ses attaques que, se substituant à moi, il avait à plusieurs reprises parlé en mon nom. Il disait par exemple : « On sait que Breuer et moi avons montré... », alors qu'il voulait dire « Breuer et Freud... » Il y a aucune ressemblance entre le nom de mon adversaire et le mien. Cet exemple, parmi beaucoup d'autres du même genre, de lapsus par substitution de noms montre que le lapsus n'a nullement besoin de la facilité que lui offre la ressemblance tonale et qu'il peut se produire à la faveur de rapports cachés, de nature purement psychique.

Dans d'autres cas, beaucoup plus significatifs, c'est la critique dirigée contre soi-même, c'est une opposition intime contre ce qu'on se propose de dire, qui déterminent le remplacement de l'énoncé voulu par son contraire. On constate alors avec étonnement que l'énoncé d'une affirmation, d'une assurance, d'une protestation, est

en contradiction avec l'intention véritable et que le lapsus met à nu une absence de sincérité profonde [35]. Le lapsus devient ici un moyen d'expression mimique ; il sert d'ailleurs souvent à exprimer ce qu'on ne voulait pas dire, à se trahir soi-même. Tel est, par exemple, le cas de cet homme qui dédaigne les rapports sexuels dits « normaux » et qui dit, au cours d'une conversation où il est question d'une jeune fille connue pour sa coquetterie : « si elle était avec moi, elle désapprendrait vite à *koëttieren* ». Il n'est pas difficile de voir que le mot *koëttieren* (mot inexistant), employé à la place du mot *kokettieren* (coquetter), n'est que le reflet déformé du mot *koitieren* (coïter) qui, du fond de l'inconscient, a déterminé ce lapsus. Et voilà un autre cas : « Nous avons un oncle qui nous en veut de ne pas être venus le voir depuis des mois. Nous apprenons qu'il a changé d'appartement et nous saisissons cette occasion pour lui faire enfin une visite. Il parait content de nous voir, et lorsque nous prenons congé de lui, il nous dit très affectueusement : « J'espère désormais vous voir plus *rarement* qu'auparavant. »

Par une coïncidence favorable, les mots du langage peuvent occasionnellement déterminer des lapsus qui vous bouleversent comme des révélations inattendues ou produisent l'effet comique d'un mot d'esprit achevé.

Tel est, par exemple, le cas observé et communiqué par le Dr Reitler :

« Votre chapeau neuf est ravissant, dit une dame à une autre, sur un ton admiratif ; c'est vous-même qui l'avez si prétentieusement orné ? » (aufgepatzt, au lieu de aufgeputzt, garni).

« Les éloges que la dame voulait adresser à son amie durent en rester là ; car la critique qu'elle avait formulée dans *son for* intérieur, en trouvant la *garniture* du chapeau *(HutaufPUTZ) prétentieuse*

35 C'est en mettant dans sa bouche un lapsus de ce genre que B. Anzengruber flétrit dans « G'wissenswurm », l'héritier hypocrite qui n'attend que la mort de celui dont il doit hériter.

(eine *PATZerei),* s'est trop bien manifestée dans le malencontreux lapsus, pour que quelques phrases d'admiration conventionnelle aient pu paraître sincères. »

Moins sévère mais également évidente, l'intention critique de l'exemple suivant :

« Une dame est en visite chez une amie, qui finit par la lasser par son bavardage incessant et insupportable. Elle réussit à couper la conversation et à prendre congé, lorsque son amie, qui l'a accompagnée dans l'antichambre, l'arrête de nouveau et recommence à l'abasourdir par un flot de paroles que l'autre est obligée d'écouter, la main sur le bouton de la porte. Elle réussit enfin à l'interrompre par cette question : « Êtes-vous chez vous dans l'*antichambre (Vorzimmer) ? »* L'étonnement de l'amie lui révèle son lapsus. Fatiguée par le long stationnement dans l'antichambre *(Vorzimmer),* elle voulait mettre fin au bavardage, en demandant : « Êtes-vous chez vous *le matin (Vormittag) ? »* et trahit ainsi l'impatience que lui causait ce nouveau retard.

L'exemple suivant, communiqué par le Dr Max Graf témoigne d'une absence de sang-froid et de maîtrise de soi :

« Au cours de la réunion générale de l'association de journalistes *Cancordia,* un jeune et besogneux sociétaire prononce un violent discours d'opposition et laisse échapper, dans son emportement, les mots suivants : « Messieurs les membres des *avances (VORSCHUSSmitglieder). »* Il voulait dire : messieurs les membres du bureau *(VORstandsmitglieder)* ou du comité *(AussCHUSSmitglieder) ;* les uns et les autre avaient en effet le droit d'accorder des avances, et le jeune orateur venait justement de leur adresser une demande de prêt. »

Nous avons vu, dans l'exemple*Vorschwein,* qu'un lapsus se produit facilement, lorsqu'on s'efforce de réprimer des mots injurieux. Il constitue alors une sorte de dérivatif. En voici un exemple :

Un photographe qui s'était juré, dans ses rapports avec ses employés maladroits, d'éviter les termes empruntés à la zoologie, dit à un apprenti qui, voulant vider un grand vase plein, répand la moitié de son contenu à terre : « Dites donc, *l'homme,* vous auriez dû commencer par transvaser un peu de liquide. » Seulement, au lieu d'employer le mot correct : « *chöpfen* (transvaser), il a lâché le mot *schäfsen* (de *Schaf - mouton).* Et aussitôt après il dit à une de ses employées qui, par inadvertance, a détérioré une douzaine de plaques assez chères : « On dirait que vous avez les *cornes* brûlées *(Horn verbrannt). » Il* voulait dire :« les mains brûlées » (Hand *verbrannt).*

Dans l'exemple suivant nous avons un excellent cas d'aveu involontaire par lapsus. Certaines des circonstances qui l'ont accompagné justifient sa reproduction complète d'après la communication publiée par M. A. A. Brill dans *Zentralbl.* f. *Psychoanalyse* (2e année, 1) [36].

« Je me promène un soir avec le Dr Frink, et nous nous entretenons des affaires de la Société Psychanalytique de New York. Nous rencontrons un collègue, le Dr R., que je n'ai pas vu depuis des années et dont j'ignore totalement la vie privée. Nous sommes très contents, l'un et l'autre, de nous retrouver, et nous nous rendons, sur ma proposition, dans un café où nous passons deux heures dans une conversation animée. R. paraissait être au courant de ma vie, car, après les salutations d'usage, il me demande des nouvelles de mon enfant et ajoute qu'il a souvent de mes nouvelles par un ami commun et qu'il s'intéresse à ce que je fais, depuis qu'il a été mis au courant de mes travaux par les journaux médicaux. Lorsque je lui demande s'il est marié, il répond négativement et ajoute :« Pourquoi voulez-vous qu'un homme comme moi se marie ? »

« Au moment de quitter le café, il s'adresse brusquement à moi : « Je voudrais bien savoir ce que vous feriez dans un cas comme

36 Attribué par erreur à E. Jones.

celui-ci : je connais une infirmière qui est impliquée, à titre de complice, dans un procès en divorce. La femme a intenté le procès à son mari, dénoncé la complicité de l'infirmière, et il a obtenu le divorce [37]. » Ici je l'interromps : « vous voulez dire qu'elle a obtenu le divorce. » Il se reprend aussitôt :« Naturellement, c'est *elle* qui a obtenu le divorce », et il me raconte ensuite que le procès et le scandale qu'il a soulevé ont tellement bouleversé l'infirmière qu'elle s'est mise à boire, que ses nerfs sont complètement ébranlés, etc., et il me demande un conseil sur la manière de la traiter.

« Dès que j'eus relevé son erreur, je le priai de me l'expliquer, mais je reçus les réponses étonnées habituelles : n'avons-nous pas tous le droit de nous tromper ? Après tout, ce n'est qu'un accident, dont il est oiseux de chercher la signification, etc. Je réplique en disant que chaque lapsus a ses causes et ses raisons, que je serais tenté de croire qu'il est lui-même le héros de l'histoire qu'il vient de me raconter, s'il ne m'avait pas dit auparavant qu'il n'était pas marié ; car le lapsus s'expliquerait par son désir de voir le procès se terminer à son avantage et non en faveur de sa femme afin de n'avoir pas à lui servir de pension alimentaire et de pouvoir se remarier à New York. Il écarte obstinément mes soupçons, mais manifeste en même temps une réaction affective exagérée, donne des signes d'excitation évidents et finit par éclater de rire. Lorsque je l'invite à me dire la vérité, dans l'intérêt de l'explication scientifique, je reçois la réponse suivante : « Si vous ne voulez pas entendre de ma bouche un mensonge, vous devez croire à mon célibat et vous persuader que votre explication psychanalytique est totalement fausse. » Et il ajoute que des hommes comme moi qui s'attachent aux détails les plus insignifiants sont tout simplement dangereux. Puis il se souvient d'un autre rendez-vous et prend congé de nous.

37 « D'après nos lois, le divorce n'est prononcé que s'il est prouvé que l'une des deux parties a porté atteinte au mariage et il n'est accordé qu'à la victime. »

« Nous étions cependant, le Dr Frink et moi, convaincus de l'exactitude de mon explication ; aussi me décidai-je à en obtenir la preuve ou la contre-preuve, en cherchant des renseignements ailleurs. Je me rendis donc, quelques jours plus tard, en visite chez un voisin, un vieil ami du Dr R., qui confirma en tous points mon explication. Le procès avait eu lieu quelques semaines auparavant, l'infirmière ayant été citée comme complice. - Le Dr R. est maintenant convaincu de l'exactitude des mécanismes freudiens. »

L'aveu involontaire perce également, à n'en pas douter, dans le cas suivant communiqué par M. O. Rank :

« Un père, qui n'est guère patriote et qui voudrait élever ses enfants sans leur inculquer le sentiment patriotique qu'il considère comme superflu, blâme ses fils d'avoir pris part à une manifestation patriotique ; ceux-ci invoquant l'exemple de leur oncle, le père s'écrie : « votre oncle est le dernier homme que vous devriez imiter ; c'est un idiot » (la prononciation allemande est *idiote).* Voyant l'expression étonnée de ses enfants, que ce ton surprend, le père s'aperçoit qu'il a commis un lapsus et dit en s'excusant : « J'ai naturellement voulu dire : patriote. »

M. J. Stärcke rapporte un cas de lapsus dans lequel l'auteur (une dame) reconnaît elle-même un aveu involontaire ; M. Stärcke fait suivre son récit d'une remarque excellente, bien que dépassant les limites d'une simple interprétation (*1. c.*).

« Une femme-dentiste promet à sa sœur de l'examiner un jour, afin de voir si les faces latérales de ses deux grosses molaires sont en *contact* (c'est-à-dire s'il n'existe pas entre elles un intervalle où puissent rester des débris alimentaires). Mais la dentiste tardant à tenir sa promesse, sa sœur dit en plaisantant : « Elle soigne bien une collègue en ce moment ; quant à sa sœur, elle la fait toujours attendre. » Enfin la dentiste se décide à pratiquer l'examen promis, trouve en effet une petite cavité dans une des molaires et dit : « Je ne croyais pas que la dent fût si malade : je croyais seulement qu'il n'y

avait pas de « comptant » *(Kontant)...*je veux dire de « contact » (Kontakt). » *« Tu* vois bien, répliqua sa sœur en riant, que c'est seulement par avarice que tu m'as fait attendre plus longtemps que tes malades payants ! »

(Je n'ai évidemment pas le droit de substituer mes idées à celles de cette dame, ni d'en tirer des conclusions, mais en entendant le récit de ce lapsus, j'ai pensé que ces deux jeunes femmes charmantes et intelligentes n'étaient pas mariées et connaissaient très peu de jeunes gens ; et je me suis demandé si elles n'auraient pas plus de *contact* avec des jeunes gens, si elles avaient plus de *comptant). »*

Voici un autre lapsus auquel on peut attribuer la signification d'un aveu involontaire. Je cite le cas d'après Th. Reik (*1. c.*).

« Une jeune fille allait être fiancée à un jeune homme qui ne lui était pas sympathique. Afin de rapprocher les jeunes gens, les parents conviennent d'un rendez-vous auquel assistent les fiancés éventuels. La jeune fille a assez de tact et de sang-froid pour ne pas montrer au prétendant, qui est très galant envers elle, les sentiments peu favorables qu'il lui inspire. Cependant, à sa mère qui lui demande comment elle a trouvé le jeune homme, elle ré-pond poliment : « il est tout à fait *désagréable (liebensWIDRiG,* au lieu de *liebensWÜRDIG - aimable)*. »

Non moins intéressant à cet égard est un autre lapsus que M. 0. Rank décrit *(Internat. Zeitschr.* f *Psychoanal.)* comme un « lapsus spirituel ».

« il s'agit d'une femme mariée qui aime entendre raconter des anecdotes et ne dédaigne pas les aventures extraconjugales, lorsqu'elles sont récompensées par des cadeaux en conséquence. Un jour, un jeune homme qui sollicite ses faveurs lui raconte, non sans intention, l'histoire suivante bien connue : « Un négociant sollicite les faveurs de la femme, quelque peu prude, de son associé et ami ; elle lui promet enfin de lui céder, en échange d'une somme de mille

florins. Le mari de la dame devant s'absenter sur ces entrefaites, l'associé lui emprunte mille florins en lui promettant de les rembourser le lendemain même à sa femme. Il va sans dire qu'en remettant à celle-ci la somme en question, il lui fait croire que cette somme, dont il tait naturellement la provenance, représente le cadeau promis. Lorsque le mari, à son retour, lui réclame les mille florins que devait lui remettre son associé, elle se croit découverte, et l'histoire se termine pour elle non seulement par un préjudice matériel, mais encore par un affront. » - Lorsque le jeune homme, au cours de son récit, en est arrivé au passage où le séducteur dit à son associé : « je *rembourserai* demain cet argent à ta femme », son auditrice l'interrompt par ces mots significatifs : « Dites donc, ne me l'avez-vous pas déjà *remboursé...* pardon, je voulais dire : raconté ? » Elle ne pouvait guère avouer plus nettement, à moins de l'exprimer directement, qu'elle était toute disposée à se donner dans les mêmes conditions. »

M. V. Tausk publie (dans *Internat. Zeitschr.* f *Psychoanal.,* IV, 1916) un beau cas d'aveu involontaire, avec solution inoffensive, sous ce titre : *La foi des pères.*

« Comme ma fiancée était chrétienne, raconte M. A., et ne voulait pas se convertir au judaïsme, j'ai été obligé, pour pouvoir me marier, de me convertir du judaïsme au christianisme. Ce n'est pas sans une résistance intérieure que j'ai changé de confession, mais la fin me semblait justifier cette conversion, et cela d'autant plus que je ne possédais aucune conviction religieuse et que je n'étais rattaché au judaïsme que par des liens purement extérieurs. Mais malgré ma conversion, je n'ai jamais désavoué le judaïsme, et parmi mes relations peu de gens savent que je suis converti.

« De mon mariage sont nés deux fils, tous deux baptisés selon les rites chrétiens. Lorsque mes garçons eurent atteint un certain âge, je les mis au courant de leurs origines juives, afin que, subissant

les influences antisémites de l'école, ils n'y trouvent pas une raison superflue et absurde de se retourner contre leur père.

« Il y a quelques années, je passais mes vacances avec mes garçons, qui fréquentaient alors l'école primaire, à *D.,* dans une famille d'instituteurs. Un jour la femme de l'instituteur (ils étaient d'ailleurs l'un et l'autre amicalement disposés à notre égard), qui ne se doutait pas de nos origines juives, se livra à quelques invectives assez violentes contre les Juifs. J'aurais dû relever bravement le défi, pour donner à mes fils un exemple de « courage de mes opinions », mais je reculai devant les explications désagréables qui auraient certainement suivi mon aveu. Je fus encore retenu par la crainte d'avoir à quitter l'agréable séjour que nous avions trouvé et de gâter les vacances, déjà assez courtes, dont nous disposions, mes enfants et moi, au cas où nos hôtes, apprenant que nous sommes juifs, auraient adopté à notre égard une attitude inamicale.

« Craignant cependant que mes garçons, qui n'avaient pas les mêmes raisons de se retenir que moi, ne finissent par trahir naïvement et sincèrement la fatale vérité, s'ils continuaient à assister à la conversation, je pris la décision de les éloigner, en les envoyant dans le jardin.

« Allez dans le jardin, Juifs », dis-je ; mais je me corrigeai aussitôt : « garçons ». (Confusion entre les mots *Juden* - juifs, et *Jungen-garçons)*. C'est ainsi qu'il m'a fallu commettre un lapsus pour exprimer le « courage de mes opinions. » Mes hôtes n'ont sans doute tiré de ce lapsus, dont ils ne voyaient pas la signification, aucune conclusion ; quant à moi, j'en ai tiré cette leçon qu'on ne renie pas impunément la foi de ses pères, lorsqu'on est fils soi-même et qu'on a des fils. »

Et voici un cas moins anodin et que je ne communiquerais pas, s'il n'avait été consigné, pendant l'audience même, par le magistrat, en vue de cette collection :

Un réserviste accusé de vol avec effraction répond à une question concernant sa situation militaire : « Je fais toujours partie de la territoriale, attendu que je n'ai pas encore été libéré de ce service. » C'est du moins ce qu'il voulait dire ; mais au lieu d'employer le mot correct *DIENSTstellung,* il a commis un lapsus, en disant *DIEBSstellung* (le mot *Dieb* signifiant *voleur).*

Le lapsus est assez amusant, lorsque le malade s'en sert pour confirmer, au cours d'une contradiction, ce que le médecin cherche à établir pendant un examen psychanalytique. J'avais un jour à interpréter le rêve d'un de mes patients, rêve au cours duquel s'était présenté le nom *Jauner.* Le rêveur connaissait une personne portant ce nom, mais il était impossible de trouver la raison pour laquelle cette personne était mêlée au rêve ; aussi risquai-je la supposition que ce pouvait être à cause de la ressemblance qui existe entre ce nom *Jauner* et le mot injurieux *Gauner* (escroc). Le patient nia avec énergie et colère, mais tout en niant il commit un lapsus dans lequel la lettre *g* se trouvait également remplacée par la lettre j : il me dit notamment que ma supposition était trop « risquée », mais en substituant au mot *gewagt* le mot (inexistant) *jewagt.* Il m'a suffi d'attirer son attention sur ce lapsus, pour obtenir la confirmation de mon interprétation.

Lorsque, dans une discussion sérieuse, l'un des deux adversaires commet un lapsus de ce genre, qui lui fait dire le contraire de ce qu'il voulait, cela le met dans un état d'infériorité par rapport à l'autre, qui manque rarement de profiter de l'amélioration de sa position.

Dans de tels cas, il devient évident que, d'une façon générale, les hommes attachent aux lapsus et autres actes manqués la même signification que celle que nous préconisons dans cet ouvrage, alors même qu'en théorie ils ne sont pas partisans de notre manière de voir et qu'ils ne sont pas disposés, en ce qui les concerne personnellement, à renoncer aux avantages qu'ils retirent le cas échéant de

l'indifférence dont jouissent les actes manqués. L'hilarité et la moquerie que ces erreurs de langage provoquent au moment décisif témoignent contre l'opinion généralement admise, d'après laquelle ces erreurs seraient des lapsus *linguae* purs et simples, sans aucune portée psychologique. Ce fut un personnage de l'importance du chancelier de Bülow qui, voulant sauver une situation et défendre son empereur (Nov. 1907), commit dans son discours un lapsus qui pouvait donner raison à ses adversaires :

« En ce qui concerne le présent, le cours nouveau inauguré par Guillaume Il, je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit il y a un an, à savoir qu'il serait *inexact et injuste de parler d'un cercle de conseillers responsables inspirant notre empereur* (vives exclamations : irresponsables !)*...* je voulais dire de conseillers *irresponsables.* Excusez ce *lapsus linguae. »* (Hilarité.)

Grâce à l'accumulation de négations, la phrase du prince de Bülow a pu passer inaperçue pour une partie du public ; en outre, la sympathie dont jouissait l'orateur et la difficulté de sa tâche, dont tout le monde se rendait compte, ont eu cet effet que personne n'a songé à exploiter contre lui ce lapsus. Il en fut autrement d'un autre lapsus, commis une année plus tard, dans cette même enceinte du Reichstag, par un député qui, voulant dire qu'on doit faire connaître à l'Empereur la vérité « sans ménagements » (rückhaltlos) a, malgré lui, trahi le véritable sentiment qu'abritait sa loyale poitrine :

« Dép. Lattmann (national allemand) : Dans cette question de l'adresse, nous devons nous placer sur le terrain de l'ordre du jour de nos travaux. Aussi le Reichstag a-t-il le droit de faire parvenir à l'Empereur une adresse de ce genre. Nous croyons que l'unité des désirs et des idées du peuple allemand exige aussi que nous soyons d'accord sur les vérités que nous voulons faire connaître à l'empereur et, si nous devons le faire en tenant compte de nos sentiments monarchiques, nous sommes également en droit de le faire *l'échine courbée (rückgratlos).* (Hilarité bruyante qui dure

plusieurs minutes.) Messieurs, je voulais dire non (d'échine courbée » *(rückgratlos),* mais « sans ménagements » (rückhaltlos) et nous voulons espérer que, dans les moments pénibles que nous traversons, l'Empereur voudra bien prendre en considération cette manifestation franche et sincère de son peuple. »

Le journal *Vorwaerts* n'a pas manqué, dans son numéro du 12 Novembre 1906, de relever la signification psychologique de ce lapsus :

« L'échine courbée devant le trône impérial. »

« Jamais un député n'a aussi bien caractérisé, par un aveu involontaire, sa propre attitude et l'attitude de la majorité parlementaire à l'égard du monarque, que le fit l'antisémite Lattmann qui, le deuxième jour de l'interpellation, déclara dans un accès de pathos solennel que lui et ses amis voulaient dire la vérité au Kaiser, *l'échine courbée (rückgratlos).*

« La bruyante hilarité qu'avaient provoquée ses paroles a étouffé la suite du discours de ce malheureux qui se mit à balbutier, pour s'excuser et assurer qu'il voulait dire « sans ménagements » (rückhaltlos) ».

Nous trouvons dans *Wallenstein* (Piccolomini, I, 5) un joli exemple de lapsus ayant pour but, moins de souligner l'aveu de celui qui parle, que d'orienter l'auditeur qui se trouve hors de la scène. Cet exemple nous montre que le poète qui se sert de ce moyen connaissait bien le mécanisme et la signification du lapsus. Dans la scène précédente, Max Piccolomini avait passionnément pris parti pour le duc, en exaltant les bienfaits de la paix, dont il a eu la révélation au cours du voyage qu'il a fait pour accompagner au camp la fille de Wallenstein. Il laisse son père et l'envoyé de la cour dans la plus profonde consternation. Et la scène se poursuit :

QUESTENBERG. - Malheur à nous ! Où en sommes-nous, amis ? Et le laisserons-nous partir avec cette chimère, sans le rappeler et sans lui ouvrir immédiatement les yeux ?

OCTAVIO *(tiré d'une profonde réflexion).* - Les miens sont ouverts et ce que je vois est loin de me réjouir.

QUESTENBERG. - De quoi s'agit-il, ami ?

OCTAVIO. - Maudit soit ce voyage !

QUESTENBERG. - Pourquoi ? Qu'y a-t-il ?

OcTAvio. - Venez ! Il faut que je suive sans tarder la malheureuse trace, que je voie de mes yeux... Venez ! *(Il veut l'emmener.)*

QUESTENBERG. - Qu'avez-vous ? Où voulez-vous aller ?

OCTAVIO *(pressé). - Vers* elle !

QUESTENBERG. - Vers...

OCTAVIO *(se reprenant).* - Vers le duc ! Allons ! etc.

Ce petit lapsus : « vers elle », au lieu de « vers lui », est fait pour nous révéler que le père a deviné la raison du parti pris par son fils, pendant que le courtisan se plaint de « ne rien comprendre à toutes ces énigme ».

M. Otto Rank a trouvé dans le *Marchand de Venise,* de Shakespeare, un autre exemple d'utilisation poétique du lapsus. Je cite la communication de Rank d'après *Zentralbl.*f *Psychoanalyse,* I, 3 *:*

« On trouve dans le *Marchand de Venise,* de Shakespeare (troisième acte, scène II), un cas de lapsus très finement motivé au point de vue poétique et d'une brillante mise en valeur au point de vue technique ; comme l'exemple relevé par Freud dans *Wallenstein, il* prouve que les poètes connaissent bien le mécanisme et le sens de cet acte manqué et supposent chez l'auditeur sa compréhension. Contrainte par son père à choisir un époux par le tirage au sort, Portia a réussi jusqu'ici à échapper par un heureux hasard à tous les prétendants qui ne lui agréaient pas. Ayant enfin trouvé en Bassanio celui qui lui plaît, elle doit craindre qu'il ne tire lui aussi le mauvais lot. Elle voudrait donc lui dire que même alors il pourrait être sûr de

son amour, mais le vœu qu'elle a fait l'empêche de le lui faire savoir. Alors qu'elle est en proie à cette lutte intérieure, le poète lui fait dire au prétendant qui lui est cher .

« Je vous en prie : restez ; demeurez un jour ou deux, avant de vous en rapporter au hasard, car si votre choix est mauvais, je perdrai votre société. Attendez donc. Quelque chose me dit (mais ce n'est pas l'amour) que j'aurais du regret à vous perdre... Je pourrais vous guider, de façon à vous apprendre à bien choisir, mais je serais parjure, et je ne le voudrais pas. Et c'est ainsi que vous pourriez ne pas m'avoir ; et alors vous me feriez regretter de ne pas avoir commis le péché d'être parjure. Oh, ces yeux qui m'ont troublée et partagée en deux moitiés : l'une *qui vous appartient, l'autre qui est à vous... qui est à* moi, voulais-je dire. Mais si elle m'appartient, elle est également à vous, et ainsi vous m'avez tout entière. »

« Cette chose, à laquelle elle aurait voulu seulement faire une légère allusion, parce qu'au fond elle aurait dû la taire, à savoir qu'avant même le choix elle était à lui *tout entière* et l'aimait, l'auteur, avec une admirable finesse psychologique, la laisse se révéler dans le lapsus et sait par cet artifice calmer l'intolérable incertitude de l'amant, ainsi que l'angoisse également intense des spectateurs quant à l'issue du choix. »

Étant donné l'intérêt que présente cette adhésion de grands poètes à notre manière d'envisager le lapsus, je crois opportun de citer, d'après M. E. Jones [38], un troisième exemple de ce genre :

« Dans un article récemment publié, Otto Rank [39] attire l'attention sur un joli exemple dans lequel Shakespeare fait commettre à un de ses personnages, Portia, un lapsus par lequel elle révèle sa pensée secrète à un auditeur attentif. Je me propose de rapporter un exemple analogue, emprunté à l'un des chefs-d'œuvre

38 « Ein Beispiel von litterarischer Verwertung des Versprechens », *Zentraffil.* f. *Psychoanal.,* 1, 10.

39 Zentralbl. f. *Psychoanal,.* I, 3, p. 109.

du romancier anglais George Meredith, intitulé *The Egoist.* Voici, brièvement résumée, l'action du roman : Sir Willoughby Patterne, un aristocrate très admiré par ses pairs, devient le fiancé d'une Miss Konstantia Durham. Elle découvre chez lui un égoïsme extraordinaire qu'il a cependant toujours réussi à dissimuler devant le monde et, pour échapper au mariage, elle se sauve avec un capitaine nommé Oxford. Quelques années plus tard, le même aristocrate devient le fiancé de Miss Klara Middleton. La plus grande partie du livre est consacrée à la description détaillée du conflit qui surgit dans l'âme de Miss Klara Middleton, lorsqu'elle découvre dans le caractère de son fiancé le même trait dominant. Des circonstances extérieures et le sentiment d'honneur l'enchaînent à la parole donnée, alors que le fiancé lui inspire un mépris de plus en plus profond. Elle se confie en partie à Vernon Whitford (qu'elle finira d'ailleurs par épouser), cousin et secrétaire de son fiancé. Mais celui-ci, par loyauté à l'égard de Patterne et pour d'autres raisons, se tient sur la réserve.

« Dans un monologue où elle parle de ses chagrins, Klara s'exprime ainsi : « Si un homme noble pouvait me voir telle que je suis et ne pas dédaigner de me venir en aide ! Oh ! m'évader de cette prison pleine d'épines et de broussailles ! Je suis impuissante à me frayer le chemin toute seule. Je suis une lâche. Je crois qu'un simple signe du doigt suffirait à me changer. Je pourrais m'échapper vers un camarade, les chairs ensanglantées, poursuivie par le mépris et des cris de réprobation... Konstantia a rencontré un soldat. Elle a peut-être prié, et sa prière a été exaucée. Elle n'a pas bien fait. Oh, mais combien je l'aime pour ce qu'elle a fait ! Son nom était Harry Oxford... Elle n'a pas hésité, elle a fait sauter les chaînes, elle est allée ouvertement vers l'autre. Courageuse jeune fille, que doistu penser de moi ? C'est que moi, je n'ai pas un Harry *Whitford, je* suis seule. »

« La soudaine révélation qu'elle a prononcé le nom *Whitford,* à la place de celui d'Oxford, a été pour elle un coup terrible et a fait monter tout son sang au visage.

« Il est évident que la terminaison *ford*, commune aux deux noms, a dû faciliter la confusion et fournir à beaucoup une explication suffisante du lapsus. Mais le poète nous en fait voir la vraie raison, la raison profonde.

« Le même lapsus se reproduit dans un autre passage. Il est suivi de cette perplexité spontanée, de ce changement brusque du sujet que la psychanalyse et les travaux de Jung sur les associations nous ont fait connaître et qui ne se produisent que lors de l'intervention d'un complexe demi-conscient. En parlant de Whitford, Patterne dit sur un ton protecteur : « Fausse alerte ! Le brave vieux Vernon est tout à fait incapable de faire quelque chose d'extraordinaire. » Et Klara de répondre : « Mais si Oxford...Whitford... voyez donc vos cygnes qui traversent le lac. Comme ils sont beaux, lorsqu'ils sont en colère ! Que voulais-je donc vous demander ? Ah, oui : ne croyez-vous pas que ce soit décourageant pour un homme de voir que1qu'un être l'objet d'une admiration universelle et visible ? » Ce fut pour Willoughby une révélation subite, et il se leva plein de morgue.

« Dans un autre passage encore Klara trahit par un autre lapsus son secret désir d'union intime avec Vernon Whitford. Parlant à un jeune garçon, elle dit : « dis ce soir à Mr *Vernon...* dis ce soir à Mr Whitford... etc. [40] ».

La manière de considérer le lapsus que nous préconisons ici, résiste à toutes les épreuves et trouve sa confirmation même dans les cas les plus insignifiants. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de montrer que les erreurs de langage, même les plus naturelles en

40 Dans *Richard II,* de Shakespeare (II, 2), dans *Don Carlos,* de Schiller (II, 8, lapsus d'Eboli), on trouve d'autres exemples de lapsus que les poètes eux-mêmes considèrent comme significatifs, comme ayant le plus souvent le sens d'un aveu involontaire. Il serait d'ailleurs très facile l'allonger cette liste.

apparence, ont un sens et se prêtent à la même explication que les cas les plus frappants. Une malade qui, contrairement à mon avis, veut de sa propre initiative entreprendre une brève excursion à Budapest, cherche à se justifier devant moi, en me disant qu'elle ne part que pour trois *jours,* mais commet un lapsus et dit : « que pour trois *semaines.* » Elle me montre ainsi qu'en dépit de mes objections elle aime mieux rester trois semaines que trois jours dans une société qui, à mon avis, ne lui convient pas. - Je veux m'excuser un soir de n'être pas venu chercher ma femme au théâtre. Je dis : « J'étais devant le théâtre à dix heures dix. » On me corrige :« tu voulais dire à dix heures moins dix. » Il est évident que c'est là ce que je voulais dire, car si j'étais venu à dix heures dix, je n'aurais pas d'excuse. On m'avait bien dit que la fin de la représentation était annoncée pour *avant* dix heures. Lorsque je suis arrivé devant le théâtre, les lumières du vestibule étaient éteintes, et il n'y avait plus personne. l'a représentation s'était terminée plus tôt, et ma femme était partie sans m'attendre. En regardant ma montre, j'avais constaté qu'il était dix heures moins cinq. Mais je me suis proposé de présenter à la maison mon cas sous un aspect plus favorable et de dire qu'il était dix heures moins dix. Le lapsus a malheureusement neutralisé mon intention et révélé mon petit mensonge, en me faisant avancer une faute plus grave que celle dont j'étais réellement coupable.

De ces troubles de la parole, on passe à d'autres qui ne peuvent plus être décrits comme de simples lapsus, parce que, tels le bredouillement et le bégaiement, ils portent non sur tel mot isolé, mais sur le rythme et le mode de prononciation du discours tout entier. Mais dans les cas de cette catégorie, comme dans ceux de la première, c'est le conflit intérieur qui nous est révélé par le trouble de la parole. Je ne crois vraiment pas que quelqu'un puisse commettre un lapsus au cours d'une audience auprès de Sa Majesté, dans une sérieuse déclaration d'amour ou lorsqu'il s'agit de défendre

devant les jurés son honneur et son nom, bref dans tous les cas où, comme on le dit avec juste raison, on est tout entier à ce qu'on fait et dit. Nous devons (et nous avons l'habitude de le faire) introduire, jusque dans l'appréciation du style dont se sert un auteur, le principe d'explication qui nous est indispensable, lorsque nous voulons remonter aux causes d'un lapsus isolé. Une manière d'écrire claire et franche montre que l'auteur est d'accord avec lui-même, et toutes les fois où nous rencontrons un mode d'expression contraint, sinueux, fuyant, nous pouvons dire, sans risque de nous tromper, que nous nous trouvons en présence d'idées compliquées, manquant de clarté, exposées sans assurance, comme avec une arrière-pensée critique [41].

Depuis la première publication de ce livre, des amis et collègues étrangers ont commencé à prêter attention aux lapsus qu'ils pouvaient observer dans leurs pays respectifs. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, ils ont découvert que les lois du lapsus sont les mêmes dans toutes les langues. Aussi ont-ils pu recourir avec succès aux mêmes interprétations que celles dont j'ai usé moi-même dans mes propres exemples. Je ne citerai ici qu'un exemple entre mille :

« Le Dr A. A. Brill (de New York) raconte : « A friend described to me a nervous patient and wished to know whether I could remove benefit him. I remarked, I believe that in time I could remove all his symptoms by psych analysis because it is a *durable* case wishing to say « *curable ! » « (A* contribution to the Psychopathology of Everyday Life », in *Psychotherapy,* vol. III, N 1, 1909).

Pour conclure, je vais ajouter pour les lecteurs qui ne craignent pas un effort et sont quelque peu familiarisés avec la psychanalyse, un exemple qui montre jusqu'à quelles profondeurs de l'âme peut conduire l'analyse d'un lapsus.

L. Jekels *(Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanalyse,* I, 1913*) :*

41 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Boileau, *Art poétique.*

« Le 11 décembre une dame de nos amies m'interpelle en polonais sur un ton quelque peu provoquant et insolent : *« Pourquoi ai-je dit aujourd'hui que j'avais douze doigts ? »*

« Elle reproduit, sur mon invitation, la scène au cours de laquelle elle a fait cette observation. Elle se disposait à sortir, pour faire une visite, avec sa fille, une démente précoce en état de rémission, à laquelle elle ordonne de changer de blouse, ce que celle-ci fait dans une pièce voisine. Lorsqu'elle vient rejoindre sa mère, elle la trouve occupée à se nettoyer les ongles. Et le dialogue suivant se déroule :

La fille. - Tu vois bien : je suis déjà prête, et toi, tu ne l'es pas encore.

La mère. - C'est que tu n'as qu'une blouse et moi, j'ai *douze* ongles.

La fille. - Comment ?

La mère (impatiente). - Mais naturellement, puisque *j'ai douze doigts.*

« A un collègue qui assiste à ce récit et qui lui demande quelle idée éveille en elle le nombre *douze,* elle répond aussi promptement que résolument : *« Le nombre douze ne constitue pas pour moi une date (significative). »*

« Doigts éveillent, après une légère hésitation, cette association : « Dans la famille de mon mari, on a six orteils aux pieds. Dès que nos enfants venaient au monde, on s'empressait de s'assurer s'ils n'avaient pas six orteils. » Pour des raisons extérieures, l'analyse n'a pas été poussée plus loin ce soir-là.

« Le lendemain matin, 12 décembre, la dame revient me voir et me dit, visiblement émue : « Imaginez-vous ce qui m'est arrivé : c'est aujourd'hui l'anniversaire de l'oncle de mon mari ; depuis 20 ans, je ne manque pas de lui écrire la veille, 11 décembre, pour lui adresser

mes vœux ; cette fois j'ai oublié de le faire, ce qui m'a obligé à envoyer un télégramme. »

« Je me rappelle et je rappelle à la dame avec quelle assurance elle a répondu la veille à mon collègue que le « douze » ne constituait pas pour elle une date significative, alors que sa question était de nature à lui rappeler le jour de l'anniversaire de l'oncle.

« Elle avoue alors que cet oncle de son mari est un oncle à héritage, qu'elle a toujours compté sur cet héritage, mais qu'elle y songe plus particulièrement dans sa situation actuelle, très gênée au point de vue financier.

« C'est ainsi qu'elle a tout de suite pensé à son oncle et à sa mort, lorsqu'une de ses amies lui a prédit, il y a quelques jours, d'après les cartes, qu'elle aurait bientôt beaucoup d'argent. L'idée lui vint aussitôt que l'oncle était le seul de qui elle et ses enfants pouvaient recevoir de l'argent ; et elle se rappela instantanément au cours de cette scène que déjà la femme de cet oncle avait promis de laisser quelque chose à ses enfants ; mais elle était morte, sans laisser de testament, et il était possible qu'elle ait chargé son mari de faire le nécessaire.

« Son désir de voir l'oncle mourir devait être intense puisqu'elle dit à l'amie qui lui tirait les cartes : « Vous êtes capable de pousser les gens au meurtre. »

« Pendant les quatre ou cinq jours qui se sont écoulés entre la prédiction et l'anniversaire de l'oncle, elle a cherché dans les journaux de la ville où réside ce dernier, un avis faisant part de son décès.

« Rien d'étonnant qu'en présence de cet intense désir de mort, le fait et la date de l'anniversaire de l'oncle aient subi un refoulement tellement fort que la dame a non seulement oublié un geste qu'elle accomplissait régulièrement depuis des années, mais que son souvenir n'a pas été réveillé par la question de mon collègue.

« Le *douze* refoulé s'est frayé la voie à la faveur du lapsus « douze doigts » et a ainsi *contribué* à déterminer l'acte manqué.

« Je dis *contribué,* car la bizarre association évoquée par le mot « doigt » nous laisse soupçonner d'autres motifs encore ; elle nous explique aussi pourquoi le chiffre *douze* était venu fausser la phrase si inoffensive dans laquelle il devait être question de dix doigts.

« Voici quelle était cette association : dans la famille de mon mari on a six doigts aux pieds.

« Six orteils constituent une certaine anomalie ; un enfant qui a six doigts est donc *un* enfant anormal et deux fois six (douze) doigts font *deux* enfants anormaux.

« Tel est en effet le cas de cette dame.

« Mariée jeune, elle a eu de son mari, qui était un homme excentrique, anormal et qui se suicida peu d'années après le mariage, deux enfants que plusieurs médecins ont reconnus comme ayant une hérédité chargée et comme étant anormaux.

« La fille aînée vient de rentrer à la maison, après un grave accès catatonique ; peu de temps après, la plus jeune, à l'âge de la puberté, se trouve atteinte à son tour d'une grave névrose.

« Le fait que l'état anormal des enfants se trouve rapproché du souhait de mort à l'égard de l'oncle, pour se fondre avec cet élément plus fortement refoulé et possédant une valence psychique plus grande, nous permet d'entrevoir *dans le souhait de mort à l'égard de ces enfants anormaux* une autre cause déterminante du lapsus.

« L'importance prédominante du chiffre *douze à* propos du souhait de mort, ressort encore du fait que, dans la représentation de la dame, l'anniversaire de l'oncle est étroitement associé à l'idée de la mort. Son mari s'était suicidé le 13, donc le lendemain de l'anniversaire du même oncle, dont la femme a dit à celle qui était devenue si subitement veuve : « Et dire qu'hier encore, en venant

présenter ses vœux, il était si cordial et aimable ; tandis qu'aujourd'hui !... »

« J'ajouterai encore que la dame avait plus d'une raison réelle de souhaiter la mort des enfants qui ne lui procuraient aucune joie, mais étaient pour elle une source de chagrins et une cause de contrainte, puisque leur présence lui imposait un veuvage obligatoire et le renoncement à toute liaison amoureuse.

« Cette fois encore, elle se donnait une peine inouïe pour éviter à sa fille, avec laquelle elle se proposait de faire une visite, tout prétexte de mauvaise humour ; et l'on sait ce que cela représente de patience et de dévouement, lorsqu'il s'agit d'une démence précoce, et combien de mouvements de révolte il faut réprimer pour ne pas faillir à la tâche.

« Le sens du lapsus dont nous nous occupons serait donc celui-ci :

« Que l'oncle meure, que les enfants anormaux meurent (bref, que toute la famille anormale disparaisse), mais que j'hérite de leur argent.

« Cet acte manqué présente, à mon avis, certains caractères qu'on ne retrouve pas souvent dans la structure d'un lapsus, à savoir :

1º L'existence de deux déterminantes, condensées en un seul élément.

2º L'existence de ces deux déterminantes se reflète dans le dédoublement du lapsus (douze ongles, douze doigts).

3º Une des significations du chiffre douze, à savoir l'idée des douze doigts exprimant l'état anormal des enfants, correspond à une représentation indirecte ; l'anomalie psychique est représentée ici par une anomalie physique, le supérieur par l'inférieur.

6. Erreurs de lecture et d’écriture

Il existe, entre les lapsus, d'une part, les erreurs de lecture et d'écriture, d'autre part, une affinité telle que les points de vue adoptés et les remarques formulées concernant les premiers s'appliquent parfaitement à ces dernières. Aussi me bornerai-je à rapporter quelques exemples de ces erreurs, soigneusement analysés, sans embrasser l'ensemble des phénomènes.

A. Erreurs de lecture

a) Je feuillette au café un numéro des *Leipziger Illustrierte,* que je tiens obliquement devant moi, et je lis au-dessous d'une image couvrant une page entière la légende suivante : « Un mariage *dans l'Odyssée* (IN DER ODYSSEE) ». Intrigué et étonné, je rapproche la revue et je corrige : « Un mariage *sur la Baltique* (AN DER *OSTSEE). ». Comment* ai-je pu commettre cette absurde erreur ? Je pense aussitôt à un livre de Ruth « Recherches expérimentales sur les fantômes musicaux, etc. », qui m'avait beaucoup intéressé ces derniers temps, parce qu'il touche aux problèmes psychologiques dont je m'occupe. L'auteur annonce la publication d'un livre qui aura pour titre : Analyse *et lois fondamentales des phénomènes relatifs aux rêves.* Rien d'étonnant si, venant de publier une « Science des rêves », j'attends avec la plus grande impatience la parution du livre annoncé par Ruth. Dans la table des matières de son ouvrage sur les « fantômes musicaux », je trouve un paragraphe relatif à la

démonstration détaillée du fait que les mythes et légendes de la Grèce antique ont leur source dans des fantômes du sommeil, dans des fantômes musicaux, dans des phénomènes se rattachant aux rêves et dans des délires. Je consulte aussitôt le texte, afin de m'assurer si l'auteur fait également remonter à un simple rêve de nudité la scène *où Ulysse* apparaît devant *Nausicaa.* Un ami avait attiré mon attention sur le beau passage de *Henri le Vert,* dans lequel G. Keller décrit cet épisode de l'Odyssée comme une objectivation des rêves du navigateur errant loin de sa patrie, et j'ai, de mon côté, ajouté à cette interprétation la relation qui existe à mon avis entre cette scène et le rêve ayant pour contenu l'exhibition d'une nudité (5e édit., p. 170). Chez Ruth, je n'ai rien trouvé d'une telle explication. Il est évident que ces questions me préoccupaient tout particulièrement dans ce cas.

b) Comment m'arriva-t-il de lire un jour dans un journal : « *En tonneau (lm FASS)* à travers l'Europe », au lieu de : « A *pied* (zu Fuss) à travers l'Europe » ? La première idée qui me vint à l'esprit à propos de cette erreur était la suivante : il s'agit sans doute du tonneau de Diogène, et tout récemment j'ai lu dans une Histoire de l'Art quelque chose sur l'art à l'époque d'Alexandre. Il était tout naturel de penser alors à la fameuse phrase d'Alexandre : « si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène ». J'eus en même temps une vague idée concernant un certain *Hermann Zeitung* qui avait voyagé enfermé dans une malle. Je ne pus pousser l'association plus loin, et il ne m'a pas été possible de retrouver dans l'Histoire de l'Art la page où figurait la remarque sur l'art à l'époque d'Alexandre. J'avais donc cessé de penser à cette énigme lorsque, quelques mois plus tard, elle s'imposa de nouveau à mon attention, mais cette fois accompagnée de sa solution. Je me suis souvenu d'un article de journal qui parlait des *moyens de transport* singuliers que les gens choisissaient pour se rendre à l'exposition universelle de Paris et qui, pour autant que je me le rappelle, racontait en plaisantant qu'un

monsieur avait l'intention de se faire rouler dans un tonneau jusqu'à Paris par un camarade ou ami complaisant. Il va sans dire que ces gens ne cherchaient qu'à se faire remarquer par leurs excentricités. *Hermann Zeitung* était en effet le nom de celui qui a donné le premier exemple de ces modes de voyage extraordinaires. Je me suis rappelé alors que j'avais eu autrefois un patient auquel les journaux inspiraient une angoisse morbide, par réaction contre *l'ambition* morbide qu'il avait de voir son nom imprimé et célébré dans les journaux. Alexandre de Macédoine était certainement l'homme le plus ambitieux qui ait jamais existé. Il se plaignait de ne pas trouver un Homère capable de chanter ses exploits. Mais comment pouvais-je ne pas me rappeler qu'un autre Alexandre m'était beaucoup plus proche, puisque mon frère cadet s'appelait Alexandre ! Et aussitôt le nom de mon frère évoqua en moi l'idée choquante qui y était associée et que je m'efforçais de réprimer, et en même temps que cette idée, le souvenir de l'occasion qui l'avait fait naître. Mon frère est expert en matière de tarifs et de *transports* et il devait même, à un moment donné, être promu professeur dans une école supérieure de commerce. J'étais proposé, depuis plusieurs années, pour la même promotion universitaire, sans pouvoir l'obtenir [42]. Notre mère avait alors exprimé sa mauvaise humeur devant l'éventualité de voir le plus jeune de ses fils arriver au professorat avant l'aîné. Telle était la situation à l'époque *où* je ne pouvais trouver la solution de mon erreur de lecture. Depuis, les chances de mon frère d'accéder au professorat avaient diminué, elles étaient même moins probables que les miennes. Et voilà que j'eus la subite révélation du sens de mon erreur : ce fut comme si la diminution des chances de mon frère avait écarté l'obstacle qui m'empêchait d'entrevoir ce sens. Je m'étais comporté comme si j'avais lu dans le journal la nomination de mon frère, et m'étais dit : « il est bizarre qu'on puisse figurer dans

42 Toute cette analyse tourne autour du double sens du mot allemand BEFÖRDERUNG, qui signifie à la fois *moyens de transport, de locomotion* et *avancement, promotion. (N.* d. T.)

les journaux (c'est-à-dire être nommé professeur) pour des bêtises pareilles (c'est-à-dire pour une spécialité comme celle de mon frère) ». Je retrouvai alors sans peine le passage sur l'art grec à l'époque d'Alexandre et constatai, à mon grand étonnement, que j'avais, pendant mes précédentes recherches, lu à plusieurs reprises la page contenant ce passage, mais que je l'avais sauté chaque fois, comme sous l'influence d'une hallucination négative. Ce passage ne contenait d'ailleurs rien qui fût susceptible de m'apporter un élément d'explication, rien qui méritât d'être oublié. Je crois que le fait de n'avoir pu retrouver ce passage (que j'avais pourtant eu à plusieurs reprises sous les yeux) doit être considéré comme un symptôme destiné tout simplement à m'égarer, à orienter l'association de mes idées dans une direction où un obstacle devait s'opposer à mes investigations, bref à me conduire à une idée concernant Alexandre de Macédoine, afin de détourner d'autant plus sûrement mon attention de mon frère qui s'appelait également Alexandre. Et c'est ce qui arriva en effet : j'ai employé tous mes efforts à retrouver dans l'Histoire de l'Art le fameux passage.

Le double sens du mot *Beförderung* [43] constitue dans ce cas le pont d'association, pour ainsi dire, entre deux complexes : le complexe moins important, suscité par la note du journal, et le complexe plus intéressant, mais choquant et déplaisant qui m'a inspiré mon erreur de lecture. On voit, d'après cet exemple, qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer des accidents dans le genre de cette erreur. On est parfois obligé de remettre la solution de l'énigme à un moment plus favorable. Mais plus la solution est difficile, plus sûrement il faut s'attendre à ce que notre pensée consciente trouve l'idée perturbatrice, une fois découverte, bizarre et en opposition avec son contenu normal et son orientation normale.

c) Je reçois un jour, des environs de Vienne, une lettre qui m'annonce une très triste nouvelle. J'appelle aussitôt ma femme et je

43 C'est-à-dire : le moyen de transport, de locomotion ; 2o avancement, promotion.

lui apprends que *la* pauvre Guillaume M. est très gravement malade et que les médecins ont renoncé à l'espoir de *la* sauver. Mais il devait y avoir une fausse note dans les paroles par lesquelles j'exprimais mes regrets, car ma femme devient méfiante, me prie de lui montrer la lettre et se dit persuadée que je me trompe, car personne n'appelle une femme du prénom de son mari et que cela pouvait d'autant moins être le cas dans les circonstances présentes, que l'auteur de la lettre connaissait bien le prénom de la femme de Guillaume M. Je n'en persiste pas moins à affirmer avec assurance qu'il s'agit de la pauvre Guillaume M. et je tente de réfuter les objections de ma femme, en lui rappelant que beaucoup de femmes mettent sur leurs cartes de visite le prénom de leur mari. Je suis cependant obligé de recommencer la lecture de la lettre et je constate en effet qu'il s'agit « du pauvre G. M. », et même, chose qui m'avait complètement échappé, « du pauvre Dr G. M. ». Mon omission constitue donc une tentative pour ainsi dire mécanique de tranférer du mari à la femme la triste nouvelle que je venais de recevoir. Le titre de docteur (Dr), intercalé entre l'article et l'adjectif d'un côté, et le nom de l'autre, suffisait déjà là lui seul à montrer qu'il ne s'agissait pas d'une femme. C'est d'ailleurs pourquoi il m'avait échappé à la lecture. La cause de mon erreur ne doit cependant pas être cherchée dans le fait que la femme m'aurait été moins sympathique que son mari ; le sort du pauvre G. M. avait tout simplement éveillé en moi des préoccupations relatives à une autre personne, qui m'était très proche et qui souffrait d'une maladie à certains égards analogue à celle de G. M.

d) Une erreur de lecture qui à la fois m'agace et me fait rire est celle que je commets souvent en me promenant pendant les vacances dans les rues d'une ville où je suis de passage. Je lis sur toutes les enseignes que je rencontre le mot *antiquités.* Cette illusion trahit la passion aventurière du collectionneur.

e) Dans son intéressant livre *Affektivität, Suggestibilität, Paranoïa (1906, p. 121),* Bleuler raconte « Un jour, au cours d'une lecture, j'eus comme le sentiment intellectuel de voir mon nom imprimé deux lignes plus bas. A mon grand étonnement, je ne trouve, une fois arrivé à la ligne en question, que le mot *Blutköpperchen (*« globules sanguins »). Sur les milliers d'erreurs de lecture du champ visuel, central ou périphérique, analysées par moi, cette erreur était la plus grossière. Les autres fois, lorsque je croyais voir mon nom, le mot qui servait de prétexte à l'erreur présentait avec lui une ressemblance qui, jusqu'à un certain point, pouvait justifier cette erreur, et dans la plupart des cas il fallait que toutes les lettres du nom se trouvent à proximité de mon champ visuel pour que l'erreur se produise [44]. Mais, dans le cas dont je parle, la fausse relation et l'erreur s'expliquent var le fait que je lisais précisément la fin d'une remarque sur une sorte de mauvais style qui règne dans certains travaux scientifiques et dont je me sentais moimême coupable dans une certaine mesure. »

f) H. Sachs :« Devant ce qui frappe les autres, il garde, lui, une rigide impassibilité ».(Steifleinenheit). Ce dernier mot m'étonna et, en regardant de plus près, je vis que le mot imprimé était non*Steifleinenheit,* mais *Stielfeinheit* (finesse, sentiment de style). Ce passage faisait partie d'un panégyrique exagérément enthousiaste, qu'un auteur que j'estimais beaucoup consacrait à un historien qui ne m'était pas sympathique, parce qu'il possédait à un degré très prononcé les traits spécifiques du « professeur allemand ».

g) Le Dr Marcell Eibenschütz rapporte un cas d'erreur de lecture au cours d'un travail philologique *(Zentralbl f Psychoanal,* 1, 5/6) *: « Je* m'occupe de l'édition critique du « Livre des Martyrs », recueil des légendes de la Haute et Moyenne Allemagne, qui doit paraître dans les « Textes Allemands du Moyen Âge », publiés par

44 Dans le cas précis, la seule ressemblance entre le nom et le mot *qui* a provoqué l'erreur, consiste dans le fait que l'un et J'autre commencent par les lettres *Bl : Bleuler, BLUtkörperchen.* (N. d. T.)

l'Académie des Sciences de Prusse. L'ouvrage, encore non imprimé, était très peu connu ; il n'existait là-dessus qu'un seul mémoire de J. Haupt : « Ueber das mittelhochdeutsche Buch der Märtyrer », publié dans *Wiener Sitzungsberichte,* 1867, Tom. 70, pp. 101 et suiv. Haupt, en écrivant son mémoire, avait sous les yeux, non le manuscrit original, mais une copie *(XIXe* siècle) du manuscrit C (Klosterneuburg), copie qui est conservée à la Bibliothèque Royale.

Cette copie se termine par la suscription suivante :

« Anno Domini MDCCCL in vigilia exaltacionis sancte crucis ceptus est iste liber et in vigilia pasce anni subsequentis finitus cum adjutorio omnipotentis par me Hartmanum de Krasna tunc temporis ecclesio niwenburgensis custodem. »

Or, tout en reproduisant exactement cette suscription dans son mémoire, avec la date *1850* en chiffres romains, Haupt montre à plusieurs reprises que, d'après lui, cette phrase latine fait partie du manuscrit C et il lui assigne, comme à celui-ci, la date de *1350.*

La communication de Haupt fut pour moi une cause de perplexité. Jeune débutant dans l'austère science, je me trouvais au début tout à fait sous l'influence de Haupt et, comme lui, je lus longtemps dans la suscription, clairement et nettement imprimée, que j'avais sous les yeux la date *1350,* au lieu de *1850.* Mais ayant eu l'occasion de consulter le manuscrit principal, j'ai constaté qu'il n'y existait pas trace d'une suscription quelconque, et j'ai pu m'assurer que pendant tout le XIVe siècle il n'y avait pas à Klosterneuburg de moine du nom de Hartmann. Et lorsque le voile tomba définitivement de mes yeux, j'ai compris immédiatement toute la situation, et des recherches ultérieures n'ont fait que confirmer ma supposition : la fameuse suscription ne se trouve que dans la copie qu'avait utilisée Haupt, elle est de la main de celui qui a fait cette copie, c'est-à-dire du père Hartmann Zeibig, né à Krasna, en Moravie, maître de chapelle de l'église des Augustins, à Klosterneuburg. C'est lui qui, en qualité de trésorier du chapitre, a copié le manuscrit C et, après

avoir terminé son travail, il a, selon l'ancienne coutume, ajouté la phrase dans laquelle il se faisait connaître par son nom. Le style moyenâgeux et la vieille orthographe de la suscription ont certainement contribué à faire naître chez Haupt le désir de donner sur l'ouvrage dont il s'occupait le plus de renseignements possibles et, par conséquent aussi, de *dater le manuscrit* C : ainsi, il lisait constamment 1350 au lieu de 1850 (motif de l'acte manqué). »

h) Dans les *Idées spirituelles et satiriques* de Lichtenberg, on trouve une remarque qui provient d'une observation et qui résume presque toute la théorie des erreurs de lecture : à force de lire Homère, dit-il, il a fini par lire *Agamemnon,* toutes les fois où il rencontrait le mot *angenommen* (accepté).

Dans la majorité des cas, en effet, c'est le désir secret du lecteur qui déforme le texte dans lequel il introduit ce qui l'intéresse et le préoccupe. Pour que l'erreur de lecture se produise, il suffit alors qu'il existe entre le mot du texte et le mot qui lui est substitué, une ressemblance que le lecteur puisse transformer dans le sens qu'il désire. La lecture rapide, surtout avec des yeux atteints d'un trouble d'accommodation non corrigé, facilite sans doute la possibilité d'une pareille illusion, mais n'en constitue pas une condition nécessaire.

i) Je crois que la guerre, qui a amené chez tout le monde certaines préoccupations fixes et obsédantes, a favorisé d'une façon toute particulière les erreurs de lecture. J'ai eu l'occasion de m'en assurer un grand nombre de fois, mais malheureusement je n'ai retenu, parmi toutes les observations que j'ai faites, que quelques-unes, peu nombreuses. Un jour, j'ouvre un des journaux de l'après-midi ou du soir et j'y trouve, imprimée en gros caractères, la manchette suivante : *La paix de Görz.* Mais non, la manchette annonçait seulement : *Les Ennemis devant Görz (Die* FONDE v*or Görz,* et non *der* FRIEDE *von Görz).* A celui qui avait deux fils combattant sur le front, il était permis de commettre une erreur de

ce genre. Un autre lit dans une phrase les mots « vieille carte de pain » (alte *BROTKARTE),* mais s'aperçoit aussitôt qu'il s'est trompé et qu'il s'agissait en réalité d'un « vieux brocart » (alter *BROKATE).* Il convient d'ajouter qu'il avait l'habitude de céder ses cartes de pain à une dame dans la maison de laquelle il était toujours reçu en ami. Un ingénieur, qui ne se trouvait pas suffisamment équipé pour résister à l'humidité d'un tunnel dont il dirigeait la construction, lit un jour, à son grand étonnement, une annonce de journal concernant des objets en « cuir de mauvaise qualité » (SCHUNDleder). Mais les marchands sont rarement si honnêtes ; ce qui était à vendre, c'était des objets en « peau de phoque » (SEEHUNDleder).

Ce sont la profession et la situation actuelle du lecteur qui déterminent la nature de son erreur. Un philologue qui, à la suite de son dernier travail, excellent, se trouve en polémique avec ses collègues, lit : « Stratégie linguistique » *(SPRACHstrategie),* au lieu de « stratégie d'échiquier » *(SCHACHStrategie).* Un homme qui se promène dans une ville étrangère, à l'heure même où ses fonctions intestinales se trouvent stimulées par une cure qu'il vient de subir, lit sur une grande enseigne du premier étage d'un grand magasin : K*LOSEThaus (« W.-C. »*) ; à la satisfaction qu'il éprouve se mêle cependant un sentiment de surprise de voir l'établissement bienfaisant installé dans des conditions si peu ordinaires. Mais bientôt, sa satisfaction disparaît car il s'aperçoit que la véritable inscription de l'enseigne est . KORSET*haus* (maison de corsets).

j) Dans un deuxième groupe de cas, le texte joue un rôle beaucoup plus important dans la production des erreurs. Il contient quelque chose qui éveille la répulsion du lecteur, une communication ou une suggestion pénible ; aussi subit-il, du fait de l'erreur, une correction, soit dans le sens de sa suppression, soit dans celui de la réalisation d'un désir. On peut admettre avec certitude que, dans ces cas, le texte a commencé par être accepté et jugé correctement, avant de subir la correction, alors même que cette première lecture

n'a rien appris à la conscience. L'exemple c), cité plus haut, relève de ce genre. J'en communique un autre, d'une grande actualité, d'après le Dr M. Eitingon (qui était à l'époque médecin à l'Hôpital Militaire d'Iglo ; *Internat. Zeitschr f. Psychoanal.,* II, 1915).

« Le lieutenant X, qui est soigné dans notre hôpital pour une névrose consécutive à un traumatisme de la guerre, me lit un jour le vers final de la dernière strophe d'une poésie de Walter Heymann [45], tombé si prématurément. Très ému, voici ce qu'il me récite :

« Wo aber steht's geschrieben, frag'ich, dass von allen

Ich übrig bleiben soll, ein andrer für mich fallen ?

Wer immer von euch fällt, der stirbt gewiss für mich ;

Und ich soli. übrig bleiben ? *warum denn nicht ?* [46] »

Voyant mon étonnement, il relit, un peu troublé, mais cette fois correctement :

« Und ich soll übrig bleiben ? *warum denn ich ?* [47] »

Le cas de X m'a fourni l'occasion de faire une analyse plus approfondie des matériaux psychiques de ces « névroses dues à des traumatismes de la guerre » ; et, malgré les conditions si peu favorables à notre genre de travail que l'on trouve dans un hôpital militaire, avec tant de besogne et si peu de médecins, j'ai pu remonter un peu au-delà de cette cause tant incriminée que constituent les explosions de grenades.

« Le lieutenant X présentait ces graves symptômes d'ébranlement qui confèrent à tous les cas prononcés de névrose de guerre une ressemblance à première vue très frappante : angoisse,

45 W. Heymann : *Kriegsgedichte* and *Feldpostbriefe,* p. 11 : « Den Auszicherden. »

46 « *Mais où* est-il écrit, dites-le-moi, que je doive rester seul et qu'un autre doive tomber pour moi ? *Tous* ceux d'entre *vous* qui tombent, meurent sûrement pour moi. Et moi, je dois rester ? *Pourquoi pas ?* »

47 Rédaction correcte du derniers vers :

« Et moi, je dois rester ? *Pourquoi moi ?* »

tendance à pleurer pour les raisons les plus futiles, accès de colère, avec manifestations convulsives, manifestations motrices infantiles, tendance aux vomissements (à la moindre excitation ou émotion).

« La psychogenèse de ce dernier symptôme, qui était pour nos malades un moyen inconscient d'obtenir un congé de maladie supplémentaire, était visible pour tout le monde. L'apparition du commandant de l'hôpital, qui venait de temps à autre inspecter les malades de la section en convalescence, la phrase d'un ami rencontré dans la rue : « vous avez une mine superbe, vous êtes certainement déjà guéri », suffisaient à provoquer un brusque accès de vomissements.

« Gesund... wieder einrücken... *warum denn ich ?* » (Bien portant... retourner au front... pourquoi moi ?)

k) Voici quelques autres cas d'erreurs de lecture, liés à la guerre, que le Dr Hanns Sachs (de Vienne) a publiés dans *Internation. Zeitschr. f. Psychoanalyse,* IV, 1916-17.

I

« Un monsieur que je connais bien m'avait déclaré à plusieurs reprises que, le jour où il serait appelé, il ne ferait aucun usage des diplômes attestant sa spécialité et lui donnant droit à un emploi à l'arrière, mais qu'il demanderait son incorporation dans l'active, pour être envoyé au front. Peu de temps avant son appel, il m'annonce un jour, sèchement et sans aucune autre explication, qu'il a fait le nécessaire pour la déclaration de sa spécialité et qu'il sera en conséquence affecté à un établissement industriel. Le lendemain nous nous rencontrons dans un établissement officiel. J'étais en train d'écrire, debout devant un pupitre ; il entre, regarde un instant par-dessus mon épaule et dit : « Tiens, c'est écrit : D*ruckbogen* (formules imprimées) ; et moi, j'ai lu : *Drückeberger* (carottier). »

II

« Assis dans un tramway, je pense à tant de mes amis de jeunesse qui, bien qu'ayant toujours été considérés comme faibles et chétifs, sont aujourd'hui capables de supporter les fatigues les plus dures, auxquelles je succomberais facilement, si j'étais à leur place. Alors que je pense à ces choses peu réjouissantes, je lis en passant, à moitié attentif, le mot *EisenKONSTITUTION* (constitution de fer) inscrit en grosses lettres sur l'enseigne d'une maison de commerce. L'instant d'après, je me dis que c'est là un mot qui ne convient pas tout à fait à une inscription commerciale ; me retournant rapidement, je puis encore apercevoir l'enseigne et je contaste que le mot qu'elle porte est : E*isenKONSTRUTION* (constructions en fer). »

III

« Les journaux du soir ont publié la dépêche Reuter (reconnue depuis inexacte) annonçant l'élection de Hughes à la présidence des États-Unis. Cette nouvelle était suivie d'une courte biographie du prétendu président nouvellement élu, biographie dans laquelle je lis que Hughes a fait ses études à l'Université de *Bonn.* Il m'a paru bizarre qu'au cours des débats qui, pendant des semaines, se sont poursuivis dans les journaux avant les élections, personne n'ait fait mention de cette circonstance. En relisant la biographie, je constate cependant qu'il s'agit de la *Brown* University. C'était là une erreur assez grossière, qui s'explique non seulement par l'attention insuffisante avec laquelle j'avais parcouru le journal, mais aussi par le fait que, pour des raisons aussi bien politiques que personnelles, la sympathie du nouveau président pour les Puissances Centrales me paraissait on ne peu plus désirable. »

B. Erreurs d'écriture

a) Sur une feuille de papier, sur laquelle j'inscris ce petites notes journalières d'un intérêt purement pratique, je trouve, à ma grande surprise, parmi les dates exactes du mois de Septembre, la date erronée : « Jeudi, 20 Octobre. » Il ne m'est pas difficile

d'expliquer cette anticipation, qui n'est que l'expression d'un désir. Rentré depuis quelques jours de vacances, je me sentais complètement remis des fatigues de l'année et tout disposé à reprendre mon travail professionnel. Mais les malades tardaient à venir. A mon retour, j'avais bien trouvé une lettre dans laquelle une patiente m'annonçait sa visite pour le 20 *Octobre.* En inscrivant cette date parmi celles du mois de Septembre, j'ai sans doute pensé : « Madame X. devrait déjà être ici ; quel dommage que sa visite soit reculée d'un mois ! » Et c'est en pensant ainsi que j'ai anticipé la date. L'idée perturbatrice n'avait rien de choquant dans ce cas ; aussi m'a-t-il été possible d'expliquer mon lapsus, dès que je l'ai aperçu. Un lapsus tout à fait semblable et déterminé par les mêmes raisons s'est glissé dans mon agenda en automne de l'année suivante. - M. E. Jones a étudié plusieurs erreurs de ce genre concernant des dates et a toujours pu trouver facilement leurs motifs.

b) Je reçois les épreuves d'un article destiné au *Jahresbericht für Neurologie und Psychiatrie* et dois naturellement revoir avec le plus grand soin les noms d'auteurs, parmi lesquels il y a beaucoup de noms étrangers, particulièrement difficiles à déchiffrer et à composer. Je trouve, en effet, pas mal de corrections à faire, mais, chose étonnante, un des noms a été corrigé par le compositeur lui-même, à l'encontre du manuscrit, et bien corrigé. Il a notamment composé *Burckhard,* à la place du nom *Buckrhard* qui figurait dans le manuscrit. Mon article contenait un éloge mérité à l'adresse d'un accoucheur, M. Burckhard, pour un travail qu'il avait fait sur l'influence de l'accouchement sur la production des paralysies infantiles. C'était d'ailleurs tout ce que je savais au sujet de cet auteur. Mais Burckhard était également le nom d'un écrivain viennois dont la critique inintelligente de mon livre sur la *Science des rêves* m'avait fortement mécontenté. Ce fut comme si, en écrivant le nom de Burckhard l'accoucheur, j'avais voulu exhaler mon

mécontentement contre Burckhard l'écrivain, car la déformation de noms signifie très souvent le mépris, ainsi que je l'ai fait remarquer à propos des lapsus [48].

c) Cette remarque trouve une confirmation dans une belle observation que M. A. J. Storfer a faite sur lui-même et dans laquelle l'auteur met à nu, avec une franchise louable, les motifs qui l'ont poussé à reproduire inexactement et à écrire incorrectement le nom d'un concurrent présumé *(Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanalyse,* Il, 1914).

Déformation obstinée d'un nom

« En décembre 1910, j'aperçus dans la vitrine d'une librairie zurichoise le livre nouvellement paru du Dr Édouard Hitschmann sur la théorie freudienne des névroses. Je travaillais alors précisément à une conférence que je devais faire dans une association académique, sur les fondements de la psychologie freudienne. Dans l'introduction, que je venais de terminer, j'insistais sur les rapports historiques qui existent entre la psychologie freudienne et les recherches expérimentales, sur les difficultés qui, de ce fait, s'opposent à un exposé synthétique des fondements de cette théorie et sur le fait qu'aucun exposé synthétique de ce genre n'existait encore. En voyant dans la vitrine le livre de E. Hitschmann (qui était alors pour moi un auteur inconnu) je n'avais pas pensé tout d'abord à l'acheter. Mais lorsque je m'y décidai quelques jours plus tard, le livre n'était plus dans la vitrine. En demandant au libraire le livre en question, je lui donnai comme nom d'auteur :« Dr Édouard Hartmann. » Le

48 Rappelez-vous le passage suivant de *Jules César,* de Shakespeare (III, 3) :

Cinna. - C'est vrai, mon nom est Cinna.

Les Citoyens. - Déchirez-le en morceaux. C'est un conjuré.

Cinna. - Je suis Cinna le poète. Je ne suis pas Cinna le conjuré.

Les Citoyens. - Peu importe ; son nom est Cinna ; arrachez-lui son nom de son cœur et laissez-le courir.

libraire me corrigea : « vous voulez dire Hitschmann », et m'apporta le livre.

Le motif inconscient de mon erreur était évident. Je me faisais jusqu'à un certain point un mérite d'avoir conçu un exposé synthétique des théories psychanalytiques, et le livre de Hitschmann, qui me semblait de nature à diminuer mon mérite, m'inspirait de la jalousie et de la contrariété. La déformation du nom est une expression d'hostilité interne, me suis-je dit, d'après la Psychopathologie de la vie quotidienne. Et cette explication m'avait suffi sur le moment.

« Quelques semaines plus tard, je revins sur cet acte manqué. A cette occasion, je me suis demandé pourquoi j'avais transformé Édouard Hitschmann en Édouard Hartmann. Était-ce à cause de la simple ressemblance avec le nom du célèbre philosophe ? Ma première association fut le souvenir d'un jugement que j'avais entendu formuler un jour par le professeur Hugo Metzl, un partisan enthousiaste de Schopenhauer : « Édouard Y. Hartmann n'est qu'un Schopenhauer défiguré, retourné. » La tendance affective qui a déterminé chez moi la substitution du nom de Hartmann au nom oublié de Hitschmann fut donc la suivante : « Oh, ce Hitschmann et son exposé synthétique ne valent pas bien cher ; il est à Freud ce que Hartmann est à Schopenhauer. »

« J'ai noté ce cas d'oubli déterminé, ainsi que l'idée de substitution qui m'a suggéré à la place du vrai nom un nom n'ayant avec celui-ci aucun rapport apparent.

« Six mois plus tard, ayant l'occasion de revoir la feuille sur laquelle j'avais consigné ce cas, je constate que j'ai écrit partout Hintschmann, au lieu de Hitschmann. »

d) Voici un cas de *lapsus calami* beaucoup plus sérieux et qui pourrait tout aussi bien être rangé parmi les « méprises ». J'ai l'intention de retirer de la Caisse d'épargne postale une somme de 300 couronnes pour l'envoyer à un parent auquel un traitement

thermal a été prescrit. Je m'aperçois que mon compte se monte à 4380 couronnes et je me propose de le réduire à la somme ronde de 4000 couronnes, qui ne devra plus être entamée de sitôt. Après avoir établi régulièrement le chèque et indiqué les chiffres qui doivent représenter la somme correspondante, je m'aperçois subitement que ce n'est pas 380 couronnes que je réclame, mais 438, et je suis effrayé de mon erreur. Je me rends cependant compte qu'il n'y a pas de quoi s'effrayer car le fait de retirer 438 couronnes, au lieu de 380, ne me rendra pas plus pauvre. Mais il me faut quelques longs instants pour découvrir l'influence qui, sans se manifester à ma conscience, est venue troubler ma première intention. Je commence par faire fausse route . je fais la soustraction 438-380, mais ne sais que faire de la différence. 438 couronnes représentent cependant les 10% de mon dépôt total, qui est de 4380 couronnes ! Or, chez le libraire on a 10% de réduction. Je me rappelle avoir réuni, plusieurs jours auparavant, un certain nombre d'ouvrages de médecine qui ne m'intéressaient plus, pour les offrir au libraire pour le prix total de 300 couronnes. Il trouva ce prix trop élevé et me promit la réponse pour bientôt. S'il accepte ma proposition, je récupérerai la somme que j'aurai dépensée pour le malade. Il est évident que cette dépense me tourmente. L'émotion que j'ai éprouvée, en m'apercevant de mon erreur, se laisse mieux expliquer par la crainte de m'appauvrir, de me ruiner par de telles dépenses. Mais aussi bien le regret d'avoir fait la dépense que la crainte d'appauvrissement qui s'y rattache sont étrangers à ma pensée consciente ; je n'ai éprouvé aucun regret en promettant la somme en question, et les raisons qu'on pourrait me citer pour en prouver la réalité me paraîtraient ridicules. Je ne me croirais pas capable de sentiments pareils, si la pratique de la psychanalyse sur des malades ne m'avait familiarisé avec les refoule-

ments, les répressions psychiques et si je n'avais fait quelques jours auparavant un rêve justiciable de la même explication [49].

e) Je cite, d'après M. W. Stekel, le cas suivant dont je garantis également l'authenticité : « Un exemple tout simplement incroyable d'erreur de lecture et d'écriture s'est produit dans la rédaction d'un hebdomadaire très répandu. La direction de ce périodique avait été publiquement accusée de « vénalité ». Il s'agissait donc d'écrire un article de réfutation et de défense. C'est ce qui fut fait, avec beaucoup de chaleur et de passion. Le rédacteur en chef et, naturellement, J'auteur ont relu plusieurs fois l'article manuscrit, puis les épreuves, et tout le monde s'est montré satisfait. Et voilà que soudain le correcteur se présente et attire l'attention sur une petite erreur qui a échappé à l'attention de tout le monde. Il était dit notamment : « nos lecteurs nous rendront cette justice que nous avons toujours défendu le bien général de la façon la plus *intéressé ».* Il va sans dire que l'auteur avait voulu écrire de la façon la plus *désintéressée.* Mais la pensée véritable s'était fait jour avec une force élémentaire à travers le texte passionné. »

f) Madame Kata Levy, lectrice de *Pester Lloyd,* a relevé un aveu involontaire du même genre dans une information télégraphique que ce journal reçut de Vienne le 14 octobre 1918 :

« Étant donné la confiance absolue qui, pendant toute la durée de la guerre, a régné entre nous et notre allié allemand, il paraît incontestable que les deux Puissances prendront, quels que soient les événements, une décision unanime. Il est inutile d'insister sur le fait que, dans la phase actuelle, il existe également entre les diplomaties alliées une entente active et « pleine de lacunes » (*lückenhaft ;* au lieu de *lückenlos, « sans* lacunes »).

49 Il s'agit du rêve qui m'a servi d'exemple dans une petite monographie« Sur le rêve », parue dans le No VIII des *Grenzfragen des Nerven- und Seelenlebens,* publiés par Löwenfeld et Kurella, 1901.

« C'est seulement quelques semaines plus tard qu'on put s'exprimer librement, sans recourir au *lapsus calami* (ou au lapsus typographique), sur cette « confiance absolue ».

g) Un Américain, venu en Europe par suite de mésentente avec sa femme, écrit à cette dernière pour lui exprimer son désir de réconciliation et l'inviter à venir le rejoindre à une date déterminée. « Ce serait bien, si tu pouvais, comme moi, faire la traversée sur le *Mauretania. » Il* renonce cependant à expédier la page sur laquelle figure cette phrase. Il préfère la recopier, car il ne veut pas que sa femme constate qu'il avait d'abord écrit le nom *Lusitania,* pour le rayer ensuite et le remplacer par *Mauretania.*

Ce *lapsus calami* est tellement évident qu'il n'a pas besoin d'explication. Mais les faveurs du hasard nous permettent d'ajouter quelques détails : sa femme a fait son premier voyage en Europe avant la guerre, après la mort de sa sœur unique, et si je ne me trompe, le *Mauretania* est le seul paquebot survivant de la série à laquelle appartenait le *Lusitania,* torpillé pendant la guerre.

h) Après avoir examiné un enfant, le médecin prescrit une ordonnance dans laquelle doit figurer de *l'alcool.* Pendant qu'il écrit, la mère l'accable de questions stupides et inutiles. Il fait un effort pour ne pas montrer sa mauvaise humeur, mais en écrivant il commet un lapsus - il écrit le mot *achol* [50]*,* à la place du mot « alcool » (en allemand : *alkohol).*

J'ajoute encore un cas analogue, rapporté par E. Jones et A. A. Brill. Celui-ci, bien que totalement abstinent, se laisse un jour entraîner par un ami à boire un peu de vin. Le lendemain matin, il se lève avec un mal de tête qui lui fait regretter sa faiblesse de la veille. Ayant à inscrire le nom d'une malade qui s'appelait *Ethel, il* écrit *Ethyl* [51]. Il faut dire aussi que cette dame avait l'habitude de boire plus qu'il ne convenait.

50 *Achol* signifie à peu près . *sans bile.* (N. d. T.)

51 Alcool éthylique

Comme les erreurs qu'un médecin peut commettre en formulant des ordonnances ont une portée qui dépasse de beaucoup l'importance pratique des actes manqués ordinaires, je profite de l'occasion pour rapporter en détail la seule analyse publiée jusqu'à ce jour, d'un *lapsus calami* de ce genre *(Internation. Zeitschr. f. Psychoanalyse,* I, 1913).

Un cas de lapsus à répétition dans la rédaction d'ordonnances (communiqué par le Dr Hitschmann).

« Un collègue m'a raconté qu'il lui est arrivé à plusieurs reprises, au cours de l'année, de se tromper de dose en prescrivant un certain médicament, et chaque fois il s'agissait de malades du sexe féminin, d'un âge avancé. Par deux fois il a prescrit une dose dix fois trop forte et, s'en étant souvenu ensuite et craignant un accident pour la malade et des ennuis pour lui-même, il a été obligé de se précipiter chez celle-ci pour retirer l'ordonnance. Cette action symptomatique singulière mérite d'être analysée de près, et nous allons le faire en donnant les détails de chaque cas.

1er CAS : A une pauvre femme déjà âgée, atteinte de diarrhée spasmodique, le médecin prescrit des suppositoires de belladone contenant une dose dix fois trop forte du médicament actif. Il quitte la polyclinique et une heure après, alors qu'il est chez lui en train de déjeuner et de lire son journal, il se souvient tout à coup de son erreur angoissé, il se rend d'abord à la polyclinique, pour s'enquérir de l'adresse de la malade, et se précipite ensuite chez cette dernière, qui habite assez loin. Il trouve la vieille femme, qui n'a pas encore eu le temps de faire exécuter son ordonnance, fait la correction nécessaire et rentre chez lui tranquillisé. Il s'excuse lui-même, non sans raison, par le fait que, pendant qu'il écrivait son ordonnance, le chef de la polyclinique, qui est bavard, se tenait derrière lui et lui parlait : cela ne pouvait que le troubler et distraire son attention.

2e CAS : Le médecin est obligé de couper court à la consultation qu'il donnait à une jolie patiente, coquette et piquante,

pour aller voir en ville une autre patiente, un peu âgée. Limité par le temps, à cause d'un rendez-vous amoureux dont l'heure approche, il saute dans une automobile. En examinant la malade, il constate l'existence de symptômes exigeant l'emploi de la belladone. Il prescrit ce médicament avec la même erreur que dans le premier cas, c'est-à-dire en ordonnant une dose dix fois trop forte. La malade lui raconte quelques détails se rapportant à son cas, mais le médecin manifeste de l'impatience, tout en l'assurant du contraire, et il prend congé de la malade assez à temps pour se trouver à l'heure exacte au rendez-vous. Douze heures plus tard environ, le médecin se réveille et se rappelle avec effroi l'erreur qu'il a commise ; il charge quelqu'un de se rendre chez la malade et de lui rapporter l'ordonnance, au cas où elle n'aurait pas encore été exécutée. Au lieu de l'ordonnance, on lui rapporte le médicament déjà préparé ; avec une résignation stoïque et l'optimisme d'un homme expérimenté, il va trouver le pharmacien qui le rassure en lui disant qu'il a naturellement (peut-être également par erreur ?) corrigé le lapsus du médecin et mis la dose normale.

3e CAS : Le médecin veut prescrire à sa vieille tante, sœur de sa mère, un mélange de teinture de belladone et de teinture d'opium à des doses inoffensives. L'ordonnance est aussitôt portée chez le pharmacien. Peu de temps après, le médecin se rappelle qu'à la place de teinture il a prescrit de l'extrait de ces médicaments ; il reçoit d'ailleurs un coup de téléphone du pharmacien qui le questionne à ce sujet. Il s'excuse en prétendant que l'ordonnance lui a été enlevée des mains, avant qu'il ait eu le temps de la terminer et de la revoir.

Ce qui est commun à ces trois cas, c'est que l'erreur a porté chaque fois sur le même médicament, qu'il s'est agi chaque fois de malades du sexe féminin, d'un âge avancé, et que la dose prescrite a toujours été trop *élevée.* Une rapide analyse a permis de constater que les rapports entre le médecin et sa mère ont dû exercer une action décisive sur la production répétée de cette erreur. Il se

rappelle notamment qu'un jour (très probablement avant l'acte symptomatique dont nous nous occupons) il a prescrit à sa vieille mère le même médicament, et cela non à la dose de 0,02 cg., comme il en avait l'habitude, mais à celle de 0,03 cg., afin, pensait-il, d'obtenir un résultat plus radical. Cette dose avait provoqué chez sa mère (une femme très susceptible) une congestion du visage et une sécheresse désagréable dans la gorge. Elle s'en plaignit et dit en plaisantant que les ordonnances prescrites par un fils-médecin pouvaient quelquefois être dangereuses pour ses parents. A d'autres occasions, d'ailleurs, la mère, fille de médecin elle-même, refusa les médicaments que lui avait proposés son fils, en parlant (toujours sur un ton de plaisanterie, il est vrai) d'empoisonnements possibles.

Pour autant que M. Hitschmann a pu discerner les relations existant entre la mère et le fils, celui-ci lui a paru instinctivement, naturellement affectueux, mais n'ayant pas une haute opinion des qualités intellectuelles de sa mère et ne professant pas pour elle un respect exagéré. Vivant sous le même toit qu'elle et avec un autre frère d'un an plus jeune que lui, il voit, depuis des années, dans cette vie en commun une entrave à sa vie amoureuse, et nous savons par la psychanalyse que des situations de ce genre deviennent souvent une cause de contrainte intérieure. Le médecin a accepté l'analyse sans la moindre objection et s'est dé *belladonna pouvait* aussi signifier « jolie femme » et être dans son cas l'expression d'une aventure amoureuse. Il a eu antérieurement l'occasion de faire luimême usage de ce médicament.

Je veux espérer que, dans d'autres cas, des erreurs de la même gravité n'ont jamais eu de suites plus sérieuses que dans celui dont nous nous occupons.

i) Voici un *lapsus calami* tout à fait inoffensif, dont nous devons la communication à M. Ferenczi, On peut l'interpréter comme étant l'effet d'une condensation, provoquée elle-même par de l'impatience (voit p. 70 le lapsus *Apfe)* et s'en tenir à cette manière de voir,

jusqu'à ce qu'une analyse plus approfondie ait révélé l'intervention d'un facteur perturbateur plus puissant : « A cela s'applique l'anecdote » (*Hiezu passt die AnekTODE* [52]*,* écris-je dans mon livre de notes. Je voulais naturellement écrire *Anekdote (anecdote),* et je pensais notamment à l'anecdote où il est question du bohémien qui, ayant été condamné à mort, avait obtenu la faveur de choisir lui-même l'arbre sur lequel il devait être pendu. (Malgré toutes ses recherches, il ne trouva pas d'arbre qui soit à son goût.)

j) Dans d'autres cas, au contraire, le *lapsus calami* le plus insignifiant en apparence peut avoir une signification très grave. Un anonyme raconte : « Je termine une lettre par les mots : « salut le plus cordial à Madame votre épouse et à son fils ». Mais au moment même de mettre la lettre dans l'enveloppe, je m'aperçois de mon erreur et m'empresse de la corriger [53]. Alors que je revenais de la dernière visite que j'ai faite à ce ménage, une dame qui m'accompagnait m'a fait observer que le fils présentait une ressemblance frappante avec un ami de la maison et devait certainement être l'enfant de celui-ci. »

k) Une dame envoie à sa sœur quelques mots pour lui exprimer ses meilleurs vœux à l'occasion de son installation dans une nouvelle et belle demeure. Une amie, en visite chez elle, pendant qu'elle écrit cette lettre, lui fait observer qu'elle a mis sur J'enveloppe une fausse adresse, non pas celle du domicile que sa sœur venait de quitter, mais celle d'un appartement qu'elle avait habité il y a longtemps, alors qu'elle venait de se marier. (« Vous avez raison, convient la dame, mais comment ai-je pu commettre cette erreur ? » L'amie : « Il est possible que, jalouse du grand et bel appartement que votre sœur occupe maintenant, alors que vous vous croyez vous-même logée étroitement, vous la replaciez dans son premier appartement, dans

52 Le mot Tod signifie « mort ».

53 L'anonyme a écrit « *ihren* Sohn » (son fils), au lieu *de « Ihren* Sohn » (votre fils). Le lapsus avait donc consisté dans la substitution d'un i minuscule à un I majuscule. (N. d.T.)

lequel elle n'était pas mieux logée que vous ne l'êtes actuellement. » « Certes, je suis jalouse de son appartement actuel », avoue l'autre franchement. Mais elle ajoute aussitôt * « Quel dommage qu'on soit si mesquin dans ces choses-là ! »

l) M. E. Jones communique l'exemple suivant de *lapsus calami,* qu'il tient lui-même de M. A. A. Brill : un patient adresse à ce dernier une lettre dans laquelle il s'efforce d'expliquer sa nervosité par les soucis et les préoccupations que lui causent ses affaires, en raison d'une crise cotonnière. Dans cette lettre figurait la phrase suivante : « my trouble is all to that damned frigid *wave ;* there is'nt even any seed » (tous mes troubles sont dus à cette mauvaise *vague* froide ...). Par *wave* il voulait dire naturellement *vague,* courant des affaires ; mais, en réalité, ce n'est pas *wave* qu'il a écrit, mais *wife* (femme). Il en voulait, dans son for intérieur, à sa femme, à cause de sa frigidité sexuelle et de sa stérilité, et il n'était pas loin de reconnaître que l'abstinence qui lui était imposée jouait un grand rôle dans l'apparition de ses troubles.

m) Le De R. Wagner rapporte (dans *ZentraIbl* f. Psy*choanal., 1,* 12) ce cas personnel :

« En relisant un vieux cahier de cours, je constate que la vitesse avec laquelle j'avais dû écrire pour suivre le professeur m'avait fait commettre un *lapsus calami* : voulant écrire *EPithel* (épithélium), j'avais mis *EVithel.* En mettant l'accent sur la première syllabe de ce dernier mot, on obtient le diminutif d'un nom de jeune fille. L'analyse rétrospective est assez simple. A l'époque du lapsus, il n'existait entre la jeune fille, porteuse de ce nom, et moi que des relations tout à fait superficielles. Elles ne sont devenues intimes que beaucoup plus tard. Mon lapsus apparaît ainsi comme un beau témoignage d'une inclination inconsciente, et cela à une époque où je ne pensais même pas à la possibilité de relations intimes entre Édith et moi. La forme du diminutif choisie caractérise en même temps les sentiments qui accompagnaient ma tendance inconsciente ».

n) Dans ses « Contributions au chapitre des erreurs d'écriture et de lecture » *(Zentralbl. f. Psychoanalyse, II, 5)* Madame la doctoresse von Hug-Hellmuth écrit :

« Un médecin prescrit à une malade de l' « eau de *Levitico* », au lieu d'écrire : « eau de *Levico* » *Ce* lapsus, qui fournit au pharmacien un prétexte à des remarques désobligeantes, peut s'expliquer facilement, si l'on veut bien en chercher les raisons possibles dans l'inconscient et ne pas refuser par avance à ces raisons toute vraisemblance, alors qu'elles apparaîtraient comme exprimant l'opinion subjective d'une personne étrangère à ce médecin. Celui-ci, bien qu'il reprochât à ses malades, dans des termes assez durs, leur alimentation peu rationnelle, c'est-à-dire malgré l'habitude qu'il avait de les chapitrer et réprimander *(Leviten lesen ;* littéralement - « lire le *Lévitique* »), avait une très forte clientèle, de sorte que sa salle d'attente était remplie de monde aux heures de la consultation et qu'il était obligé de presser ses malades de se rhabiller une fois l'examen terminé. « Vite, *vite* », devait-il leur dire en français. Je crois pouvoir me rappeler que sa femme était française d'origine, ce qui justifie dans une certaine mesure ma supposition un peu osée que, dans son désir de voir les malades se succéder aussi rapidement que possible, il pouvait se servir de ce mot français. C'est d'ailleurs une habitude chez beaucoup de personnes d'exprimer des désirs de ce genre à l'aide de mots étrangers . c'est ainsi qu'au cours des promenades qu'il faisait avec nous, lorsque nous étions enfants, mon père nous adressait souvent ses commandements en italien (Avanti gioventù) ou en français (marchez au pas !) ; et alors que, jeune fille, j'étais en traitement pour un mal de gorge, le médecin, déjà âgé, cherchait à calmer mes mouvements trop brusques par un apaisant « piano, piano ! » Aussi me paraît-il tout à fait vraisemblable d'admettre la même habitude chez le médecin en question. Et ainsi se trouve expliquée sa

prescription (son lapsus) [54] « eau de Levitico », au lieu de « eau de Levico ». Le même auteur ajoute d'autres exemples empruntés à ses souvenirs de jeunesse.

o) Voici un *lapsus calami* qui pourrait être pris pour un jeu de mots d'un goût douteux, mais qui a été commis sans aucune intention de faire de l'esprit. Il m'a été communiqué par M. J.G. dont j'ai déjà mentionné une autre contribution à ces recherches.

« Hospitalisé dans un sanatorium (pour affection pulmonaire), j'apprends à mon grand regret qu'un de mes proches parents a été reconnu atteint de la même maladie que celle qui m'a obligé d'entrer dans ce sanatorium.

« J'écris donc à mon parent, pour l'engager à aller consulter un spécialiste, un professeur connu, dont je suis moi-même le traitement. J'ajoute que je suis convaincu de la compétence médicale de ce professeur, mais que je n'ai pas à me louer de sa courtoisie, car peu de temps auparavant il m'a refusé un certificat qui avait pour moi une grande importance.

« Dans la réponse qu'il écrivit à ma lettre, mon parent attira mon attention sur une erreur que j'avais commise. Comme j'ai instantanément trouvé la cause de cette erreur, l'incident m'a énormément amusé.

« Il y avait, en effet, dans ma lettre le passage suivant : « je te conseille d'ailleurs d'aller sans tarder INsulter le professeur X. » Il va sans dire que je voulais écrire : CONSULTER.

« Je dois ajouter que je suis assez familiarisé avec le latin et le français pour qu'on ne puisse mettre mon erreur sur le compte de l'ignorance. »

Les omissions qu'on commet en écrivant sont naturellement justiciables des mêmes explications que les lapsus. Dans *Zentralbl.*

54 *Verschreiben* signifie à la fois « prescrire » et « commettre un *lapsus calami* ».

f.Psychoanalyse, I, 12, *M. B.* Dattner, docteur en droit, communique en exemple remarquable d' « acte manqué historique ».

Dans un des articles de la loi sur les obligations financières des deux États, articles qui ont été convenus au cours du compromis de 1867 entre l'Autriche et la Hongrie, le mot *effectif* a été omis dans la traduction hongroise et, d'après M. Dattner, cette omission serait due très probablement à la tendance inconsciente des rédacteurs hongrois de la loi à accorder à l'Autriche le moins d'avantages possible.

Nous avons également toutes les raisons d'admettre que les cas si fréquents de répétition des mêmes mots qui se produisent lorsqu'on écrit ou copie, c'est-à-dire les cas dits de *persévération,* ne sont pas non plus dépourvus de signification. Lorsque l'écrivain répète un mot qu'il a déjà écrit, il montre par là-même qu'il lui est difficile de se séparer de ce mot, que dans la phrase où figure ce mot il aurait pu dire davantage, mais qu'il a omis de le faire, et ainsi de suite. Chez le copiste, la « persévération » semble remplacer l'expression : « et moi aussi ». J'ai eu l'occasion de lire de longues expertises médico-légales qui présentaient des « persévérations » aux passages les plus caractéristiques ; et j'étais chaque fois tenté d'expliquer ces « persévérations » par la contrariété que devait éprouver le copiste du fait du rôle impersonnel qui lui était dévolu : on aurait dit qu'il voulait chaque fois ajouter ce commentaire : « c'est tout à fait mon cas » ou : « tout à fait comme chez nous ».

Rien ne nous empêche d'étendre notre explication et de considérer les erreurs typographiques comme des *lapsus calami* du compositeur, aussi bien motivés que les erreurs d'écriture proprement dites. Je ne me suis pas donné la peine d'établir une liste systématique de ces actes manqués ; mais je suis certain qu'une telle liste, si elle existait, serait amusante et instructive. Dans son travail, déjà mentionné à plusieurs reprises ici, M. Jones a consacré un paragraphe spécial aux *Misprints* (erreurs typographiques). Les

déformations des textes télégraphiques peuvent, elles aussi, n'être dans certains cas que des lapsus commis par le télégraphiste. Je reçois pendant les vacances un télégramme de mon éditeur dont le texte m'est incompréhensible. Il y est dit : « *VorRÄTE erhalten, EinLADUNG X. dringend. » (Réserves* reçues, Invitation X. urgente). C'est le nom X. qui m'a fourni la clef de l'énigme. X. était l'auteur pour le livre duquel je devais écrire une introduction (*Ein*LEITUNG, et non *Ein*LADIJNG). Il m'a fallu me rappeler ensuite que j'avais, quelques jours auparavant, expédié au même éditeur une préface (*Vor*REDE, et non *Vor*RÂTE) à un autre livre, préface dont on m'accusait ainsi réception. Voici donc quel devait très vraisemblablement être le texte exact du télégramme :

« Vorrede erhalten, Einleitung X. dringend. »

(Préface reçue, Introduction X. urgente).

Il est permis de supposer que la transformation du texte a été dictée au télégraphiste par le complexe « faim », et il a d'ailleurs établi entre les deux moitiés de la phrase une corrélation plus étroite que celle qui existait dans le texte authentique. Nous avons ici, en outre, un joli exemple de cette élaboration *secondaire qui* existe dans la plupart des rêves [55].

D'autres encore ont signalé des erreurs typographiques dont il est difficile de contester le caractère tendancieux. Je signale l'article de Storfer : « Der politische Druckfehlerteufel », paru dans *Zentralblattf. Psychoanalyse, II, 1914,* et la notice parue dans la même revue (III, *1915)* et que je transcris ici :

« Une erreur typographique d'un *caractère politique* se trouve dans le numéro du 25 avril du journal *März.* Une correspondance d'Argykastron fait connaître les opinions de Zographos, le chef des Épirotes insurgés de l'Albanie (ou, si l'on préfère, du gouvernement indépendant de l'Épire). Zographos aurait dit, entre autres :

55 *Cf. Traumdeutung,* 51 édition, 1919. Section consacrée a travail de rêve, i.

« Croyez-moi, le prince est plus intéressé que n'importe qui à l'autonomie de l'Épire, car c'est seulement sur une Épire autonome qu'il pourrait s'écrouler (stürzen)... » Que l'acception de l'appui (Stütze) que lui offrent les Épirotes ne pourrait que précipiter sa chute (Sturz) [56], c'est ce que le prince d'Albanie savait, sans avoir besoin pour autant de cette fatale erreur typographique. » (Communiqué par A. J. Storfer.)

J'ai lu moi-même récemment dans les journaux viennois un article dont le titre : « La Bukovine sous la domination roumaine » était tout au moins prématuré, car à l'époque où cet article fut publié, la Roumanie n'était pas encore en guerre avec nous. Étant donné le contenu de l'article il aurait dû avoir pour titre : « La Bukovine sous la domination russe », mais le censeur lui-même a trouvé sans doute le titre imprimé tellement naturel qu'il le laissa passer sans objection.

Wundt donne une explication très intéressante du fait facile à vérifier que nous commettons plus facilement des *lapsus calami* que des *lapsus linguae (1*. c., p. 374 *) : « Pen*dant le discours normal, la fonction inhibitrice de la volonté tend constamment à maintenir l'accord entre la succession des représentations et les mouvements d'articulation. Lorsque le mouvement d'expression qui suit les représentations est ralenti par des causes mécaniques, comme c'est le cas lorsqu'on écrit.... les anticipations dans le genre de celles dont nous venons de parler se produisent facilement. »

L'observation des conditions dans lesquelles se produisent des erreurs de lecture fait naître un doute que je ne puis passer sous silence, car il peut devenir, à mon avis, le point de départ de fécondes recherches. Chacun sait combien souvent il arrive que, dans la lecture à haute voix, l'attention du lecteur abandonne le texte pour suivre ses propres idées. Il résulte de cette dérivation de

56 Cette erreur est donc fondée sur la confusion entre les mots *Stütze* (appui) et *Sturz* (chute) ; *stürzen* (s'écrouler). (N. d. T.)

l'attention que le lecteur est souvent incapable de dire ce qu'il a lu, lorsqu'on l'interrompt et le questionne à ce sujet. Il a donc fait sa lecture d'une façon automatique, bien que correctement. Je ne crois pas que ces conditions soient de nature à multiplier les erreurs de lecture. Nous savons, en effet, ou croyons savoir, que toute une série de fonctions s'accomplissent automatiquement, c'est-à-dire à peu près en dehors de l'attention consciente, et cependant avec la plus grande précision. Il semblerait donc que l'état de l'attention dans les erreurs de lecture, dans les *lapsus linguae* ou dans les lapsus calami soit autre que celui admis par Wundt (dérivation ou diminution de l'attention). Les exemples que nous avons analysés ne nous autorisent précisément pas à admettre une diminution quantitative de l'attention ; nous avons trouvé, ce qui n'est pas la même chose, un *trouble* de l'attention produit par l'intervention d'une idée étrangère, extérieure [57].

57 Entre le « l*apsus calami* » et l'oubli » se situe le cas où l'on oublie d'apposer sa signature. Un chèque non signé équivaut à un chèque oublié. Pour montrer la signification d'un pareil oubli, je citerai le passage suivant d'un roman, qui m'a été signalé par le Dr H. Sachs :

7.Oubli d’impressions et de projets

« On trouve dans le roman de John Galsworthy : The *Island Pharisees,* un exemple instructif et très net de la certitude avec laquelle les poètes savent utiliser dans un sens psychanalytique le mécanisme des actes symptomatiques et des actes manqués. Ce qui constitue le centre du roman, c'est la lutte qui s'accomplit dans l'âme d'un jeune homme appartenant à la classe moyenne aisée, entre son profond sentiment de solidarité sociale et les conventions de sa classe. Dans le chapitre XXVI, l'auteur nous raconte l'effet que produit sur lui une lettre d'un jeune vagabond auquel, entraÎné par sa conception de la vie, il a une fois prêté son appui. La lettre ne contient aucune demande directe d'argent, mais décrit une situation excessivement misérable, ce qui n'invite guère à d'autre conclusion. Le destinataire commence par se dire qu'il est déraisonnable de gaspiller de l'argent pour venir en aide à un incorrigible, au lieu de soutenir des institutions de bienfaisance. « Tendre à autrui une main secourable, lui donner une partie de soi-même, lui faire un signe amical, et cela sans aucune prétention, pour la seule raison qu'il est dans le besoin : quelle absurdité sentimentale ! Il faut savoir s'arrêter à un moment donné et se tracer une limite qui ne devra pas être dépassée ! » Et pendant qu'il faisait à voix basse ces réflexions, il sentait sa loyauté se révolter contre sa conclusion : « Menteur, tu veux tout simplement garder ton argent, et voilà tout ! »

« Il écrit aussitôt une lettre amicale qui se termine par les mots suivants : « Ci-joint un chèque. Votre dévoué Richard Shelton. »

« Avant même qu'il ait rédigé le chèque, un papillon qui tournoyait autour de la bougie avait détourné son attention ; il se proposa de l'attraper et de le mettre en liberté ; et tandis qu'il était occupé à cette besogne, il oublia de mettre le chèque dans la lettre. Celle-ci fut expédiée telle quelle. »

Mais cet oubli est motivé de manière encore plus précise que par la tendance à éviter une dépense, tendance que Shelton semblait avoir réussi à refouler.

A celui qui serait tenté de surestimer l'état de nos connaissances actuelles concernant la vie psychique, il n'y aurait qu'à rappeler l'ignorance où nous sommes en ce qui concerne la fonction de la mémoire, pour lui donner une leçon de modestie. Aucune théorie psychologique n'a encore été capable de fournir une explication générale du phénomène fondamental du souvenir et de l'oubli ; et même l'analyse complète de ce qui est effectivement observé n'est qu'à peine commencée. L'oubli nous est peut-être devenu plus énigmatique que le souvenir, depuis que l'étude du rêve et de phénomènes pathologiques nous a appris que même les choses que nous croyons avoir depuis longtemps oubliées, peuvent réapparaître subitement dans notre conscience.

Nous sommes toutefois en possession de quelques certitudes, peu nombreuses il est vrai, mais qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à être universellement reconnues. Nous considérons que l'oubli est un processus spontané, au déroulement duquel nous pouvons attribuer une certaine durée. "Nous faisons ressortir le fait que, dans l'oubli, il se produit une certaine sélection entre les diverses impressions qui se présentent, ainsi qu'entre les détails de chaque impression et de chaque événement vécu. Nous connaissons quelques-unes des conditions nécessaires pour que se maintienne dans la mémoire et pour que puisse être évoqué ce qui, en l'absence de ces conditions, serait oublié. Mais dans d'innombrables occasions de la vie quotidienne, nous pouvons constater à quel point nos connaissances sont incomplètes et peu satisfaisantes. Qu'on écoute

Retiré à la campagne chez ses futurs beaux-parents, Shelton se sent seul dans la société de sa fiancée, de sa famille et de leurs invités. Par son acte manqué, il signifie qu'il serait heureux de revoir son protégé qui, par son passé et sa conception de la vie, se trouve en complète opposition avec le milieu irréprochable, dont tous les membres se soumettent uniformément aux mêmes conventions, dans lequel se trouve actuellement Shelton. Et effectivement, le protégé qui, dépourvu d'appui pécuniaire, ne peut se maintenir à sa place, arrive quelques jours plus tard pour obtenir l'explication de l'absence du chèque annoncé dans la lettre.

seulement deux personnes ayant reçu les mêmes impressions extérieures (qui ont, par exemple, fait un voyage ensemble) échanger, au bout d'un certain temps, leurs souvenirs. Ce qui s'est fixé dans la mémoire de l'un est souvent oublié par l'autre comme si cela n'avait jamais existé, et sans qu'on puisse dire que l'impression dont il s'agit ait eu plus de signification pour l'un que pour l'autre. Il est évident qu'un grand nombre des facteurs qui président à la sélection des faits à retenir échappe à notre connaissance.

Désireux d'apporter une petite contribution à la connaissance des conditions de l'oubli, j'ai pris l'habitude de soumettre à une analyse psychologique tous les cas d'oublis qui me sont personnels. Je m'occupe généralement d'un certain groupe de ces cas, ceux notamment dans lesquels l'oubli me cause une surprise, parce que le fait oublié me semblait devoir être retenu. Je dois ajouter que je n'ai guère de tendance à oublier facilement ce qui fait partie de mon expérience personnelle, et non de ce que j'ai appris !) et que j'ai eu dans ma jeunesse une brève période pendant laquelle ma mémoire a fonctionné d'une façon extraordinaire. Quand j'étais écolier, c'était pour moi un jeu de répéter par cœur une page entière que je venais de lire, et peu de temps avant de devenir étudiant, j'étais capable de réciter presque mot pour mot une conférence populaire, au caractère scientifique, que je venais d'entendre. Dans la tension d'esprit imposée par ma préparation aux derniers examens de médecine, j'ai dû encore faire usage de ce qui me restait de cette faculté, car sur certaines matières j'ai donné aux examinateurs des réponses pour ainsi dire automatiques, exactement conformes au texte du manuel, que je n'avais parcouru qu'une fois, et à la hâte.

Depuis, ma mémoire n'a pas cessé de faiblir ; mais j'ai pu m'assurer, et j'en suis encore convaincu, qu'en ayant recours à un petit artifice je puis retenir plus de choses que je ne l'aurais cru. C'est ainsi que lorsque qu'un malade se présente à ma consultation et me déclare que je l'ai déjà vu, alors que je ne me souviens ni du

fait, ni de la date, je cherche à me tirer d'affaire en pensant à un certain nombre d'années, comptées à partir du moment présent. Et toutes les fois qu'un témoignage écrit ou des données certaines, fournies par le patient, ont permis de contrôler la date que j'ai cru avoir devinée, j'ai pu m'assurer que mon erreur dépassait rarement une durée de six mois sur un intervalle de plus de dix années [58]. Il en est de même lorsque je rencontre quelqu'un que je ne connais que de loin et auquel je demande par politesse des nouvelles de ses enfants. S'il se met à me parler des progrès que font ces derniers, je cherche à deviner l'âge de l'enfant, je confronte le résultat que j'obtiens avec le renseignement fourni par le père, et je dois dire que je me trompe rarement de plus d'un mois et, quand il s'agit d'enfants plus âges, de plus de trois mois, bien qu'il me soit impossible de dire quels points de repère ont servi à mon estimation. J'ai fini par devenir tellement hardi que je fais mon estimation de plus en plus spontanément, sans courir le danger de froisser le père par la révélation de l'ignorance dans laquelle je me trouve concernant sa progéniture. J'élargis ainsi ma mémoire consciente, en faisant appel à ma mémoire inconsciente, plus richement meublée d'ailleurs.

Je vais donc rapporter des exemples d'oublis *frappants* que j'ai observés sur moi-même. Je distingue entre l'oubli d'impressions et d'événements vécus (c'est-à-dire de choses qu'on sait ou qu'on savait) et l'oubli de projets (c'est-à-dire des omisions). Je puis indiquer d'avance le résultat uniforme que j'ai obtenu dans toute une série d'observations : j'ai trouvé notamment que dans *tous les cas l'oubli était motivé par* un *sentiment désagréable.*

A. Oubli d'impressions et de connaissances

a) Dans le courant de l'été ma femme m'a causé une grande contrariété. Le prétexte, futile en lui-même, était le suivant : assis à la table d'hôte, nous avions, en face de nous, un monsieur de Vienne

58 Il arrive généralement que le cours de la conversation fasse surgir des détails se rapportant à la première visite.

que je connaissais et qui avait des raisons de se souvenir de moi. J'avais cependant, quant à moi, des raisons de ne pas renouer connaissance avec lui. Ma femme, qui n'avait entendu que le nom bien sonnant de son vis-à-vis, montrait trop qu'elle suivait la conversation qu'il entretenait avec ses voisins de table et m'adressait de temps à autre des questions sur cette conversation. Je devenais impatient et finis par me fâcher. Quelques semaines plus tard, je me plaignis à une parente de cette attitude de ma femme. Mais il me fut impossible de me rappeler ne fût-ce qu'un seul mot de la conversation de ce monsieur. Comme je suis généralement rancunier et n'oublie pas un seul détail d'un incident qui a pu me contrarier, je suis bien obligé d'admettre que, dans le cas dont il s'agit, c'est par considération pour la personne de ma femme que je me suis trouvé tout d'un coup atteint d'amnésie. Un incident analogue m'est arrivé dernièrement. Voulant me moquer de ma femme devant quelqu'un, à cause d'une expression qu'elle avait employée quelques heures auparavant, je me suis trouvé incapable de donner suite à mon projet, car, chose étonnante, j'avais complètement oublié l'expression en question. J'ai été obligé de prier ma femme de me la rappeler. Il est facile de comprendre que cet oubli fait partie de la même catégorie que les troubles de jugement que nous éprouvons lorsque nous avons à nous prononcer sur nos parents.

b) Je me suis chargé de procurer, à une dame nouvellement arrivée à Vienne, une petite cassette en fer pour conserver ses documents et son argent. Lorsque je lui ai offert mes services, j'avais devant mes yeux l'image, d'une extraordinaire netteté visuelle, d'une vitrine dans le centre de la ville où j'avais dû voir des cassettes de ce genre. Il est vrai que je ne pouvais me rappeler le nom de la rue, mais j'étais certain de retrouver le magasin au cours d'une promenade en ville, car je me souvenais fort bien être passé devant ce magasin un nombre incalculable de fois. Mais à mon grand dépit, il m'a été impossible de retrouver la vitrine aux cassettes, malgré les

multiples recherches dans toutes les directions. Il ne restait, pensai-je, d'autre ressource que de consulter un livre, d'adresses, d'y relever les noms de fabricants de cassettes et de faire ensuite un nouveau tour en ville pour identifier la vitrine cherchée. Mais je n'avais pas besoin de tant de complications : parmi les adresses qui figuraient dans l'annuaire je suis tombé sur une qui s'est aussitôt révélée à moi comme étant celle que j'avais oubliée. Il était vrai que j'étais passé devant la vitrine un nombre incalculable de fois, notamment chaque fois où j'allais voir la famille M. qui habite depuis des années la maison même où se trouve le magasin. Depuis qu'une rupture complète a succédé à mon ancienne intimité avec cette famille. j'ai pris l'habitude, sans me rendre compte des raisons qui m'y poussaient, d'éviter et le quartier et la maison. Au cours de ma promenade à travers la ville, alors que je cherchais la vitrine à cassettes, j'ai longé toutes les rues avoisinantes, en évitant seulement celle-ci, comme si elle avait été frappée d'interdit. Le sentiment désagréable, qui avait motivé dans ce cas l'impossibilité de m'orienter, est facile à concevoir. Mais le mécanisme de l'oubli n'est plus aussi simple que dans le cas précédent. Mon antipathie était naturellement dirigée, non contre le fabricant de cassettes, mais contre une autre personne, dont je ne voulais rien savoir, et se déplaça de cette autre personne pour profiter d'une occasion où elle put se transformer en oubli. C'est ainsi que dans le cas Burkhard la colère dirigée contre une personne se manifeste par la déformation du nom d'une autre, Ici l'identité de nom a réussi à établir un lien entre deux ensembles d'idées substantiellement différents ; et dans le cas précis, ce lien a été le résultat de la contiguïté dans l'espace, d'un étroit voisinage. Dans ce cas, d'ailleurs, le lien était encore plus solide, car parmi les raisons qui ont amené ma rupture avec la famille demeurant dans cette maison, l'argent a joué un rôle important.

c) Le bureau B. et R. me prie de faire une visite médicale à l'un de ses employés. Alors que je me rendais au domicile de ce dernier, j'étais préoccupé par l'idée que j'étais déjà venu à plusieurs reprises dans la maison où se trouve B. et R. J'avais le vague souvenir d'avoir déjà vu la plaque de ce bureau un étage au-dessous de celui où j'avais eu à voir un malade dans cette même maison. Mais je ne puis me souvenir ni de la maison, ni du malade que j'ai eu à voir. Bien qu'il s'agisse d'une chose indifférente et sans signification aucune, elle ne m'en préoccupe pas moins et je finis par me rappeler, en recourant à mon artifice habituel et en réunissant toutes les idées qui me sont venues à l'esprit à propos de ce cas, qu'un étage au-dessus des locaux de la firme B. et R. se trouve la pension *Fischer,* où j'ai souvent été appelé comme médecin. Je connais maintenant la maison qui abrite la firme et la pension. Mais ce qui reste encore énigmatique, c'est le motif qui a déterminé mon oubli. Rien de désagréable ne se trouve associé au souvenir soit de la firme, soit de la pension ou des malades que j'ai eu à y soigner. Il ne peut d'ailleurs s'agir de rien de très pénible, car s'il en était ainsi, je n'aurais pas réussi à surmonter l'oubli par un détour, sans l'aide de moyens extérieurs. Je me souviens enfin que tout à l'heure, pendant que je me rendais chez mon nouveau malade, j'ai été salué dans la rue par un monsieur que j'ai eu de la peine à reconnaître. Il y a quelques mois, j'ai vu cet homme dans un état apparemment grave et j'ai posé, à son sujet, un diagnostic de paralysie progressive ; mais j'ai appris plus tard que son état s'était considérablement amélioré, ce qui prouverait que mon diagnostic était inexact. Ne s'agissait-il pas d'une de ces rémissions qu'on constate également dans la démence paralytique, supposition qui laisserait mon diagnostic intact ? C'est cette rencontre qui m'a fait oublier le nom des co-locataires du bureau B. et R., et c'est elle également qui a orienté mon intérêt vers la solution du problème consistant à retrouver le nom oublié. Mais étant donné la lâche connexion interne qui existait entre les deux cas (l'homme qui était guéri contre mon attente était également employé

dans une grande administration qui m'adressait de temps à autre des malades), c'est l'identité de noms qui assurait leur lien associatif. Le médecin qui m'avait appelé en consultation pour examiner le paralytique en question s'appelait *Fischer,* c'est-à-dire du nom (oublié) de la pension installée dans la maison du bureau B. et R.

d) Ne pas arrriver à « mettre la main sur un objet », c'est tout simplement avoir oublié où on l'a mis, et comme la plupart de ceux qui ont affaire à des livres et à des manuscrits, je sais très bien m'orienter sur mon bureau et retrouver sans difficulté, du premier coup, le livre ou le papier que je cherche. Ce qui peut paraître un désordre aux yeux d'un autre, a pris pour moi avec le temps la forme d'un ordre. Mais comment se fait-il que je n'aie Pu retrouver récemment un catalogue que j'avais reçu ? J'avais cependant l'intention de commander un des livres qui y figurait. Ce livre avait pour titre : « Du langage », et son auteur est un de ceux dont j'aime le style spirituel et vivant, dont j'apprécie les idées sur la psychologie et les connaissances sur l'histoire de la civilisation. J'incline à penser que c'est précisément là une des causes pour lesquelles je ne peux retrouver le catalogue. J'avais en effet l'habitude de prêter à mes amis et connaissances les livres de cet auteur, et il y a quelques jours une personne me dit en me rendant un de ces livres que lui avais prêté : « Le style ressemble tout à fait au vôtre, et la manière de penser aussi. » Celui qui me disait cela ne se doutait pas à quelle corde il touchait. Il y a plusieurs années, alors que j'étais encore jeune et avais besoin d'appuis, un de mes collègues âgés auquel je faisais les éloges d'un auteur-médecin bien connu, m'a répondu à peu près dans les mêmes termes : « Il a tout à fait votre style et votre manière. » Encouragé par cette remarque, j'ai écrit à l'auteur en question que je serais heureux de nouer avec lui des relations suivies, mais la réponse que j'ai reçue était plutôt froide. Il est possible que derrière ce souvenir s'en cachent d'autres, tout aussi décourageants ; quoi qu'il en soit, il m'a été impossible de retrouver

le catalogue, et cette impossibilité a pris à mes yeux la valeur d'un présage, puisque j'ai pris le parti de ne pas commander le livre, alors que la disparition du catalogue n'était pas un obstacle insurmontable m'empêchant de faire cette commande, d'autant moins insurmontable que j'avais dans ma mémoire et le titre du livre et le nom de l'auteur [59].

e) Un autre cas de ce genre mérite tout notre intérêt, à cause des conditions dans lesquelles l'objet a été retrouvé. Un homme encore jeune me raconte : « Il y a quelques années, des malentendus se sont élevés dans mon ménage. Je trouvais ma femme trop froide, et nous vivions côte à côte, sans tendresse, ce qui ne m'empêchait d'ailleurs pas de reconnaître ses excellentes qualités. Un jour, revenant d'une promenade, elle m'apporta un livre qu'elle avait acheté, parce qu'elle croyait qu'il m'intéresserait. Je la remerciai de son « attention » et lui promis de lire le livre, que je mis de côté. Mais il arriva que j'oubliai aussitôt l'endroit où je l'avais rangé. Des mois se passèrent pendant lesquels, me souvenant à plusieurs reprises du livre disparu, j'essayai de découvrir sa place, sans jamais y parvenir. Environ six mois plus tard, ma mère que j'aimais beaucoup tomba malade, et ma femme quitta aussitôt la maison pour aller la soigner. L'état de la malade s'aggravant, ce fut pour ma femme l'occasion de révéler ses meilleures qualités. Un jour, je rentre à la maison, enchanté de ma femme et plein de reconnaissance envers elle pour tout ce qu'elle avait fait. Je m'approchai de mon bureau, j'ouvris un tiroir sans aucune intention précise, mais avec une assurance toute somnambulique, et le premier objet qui me tomba sous les yeux fut le livre égaré, resté si longtemps introuvable. »

M. J. Stärcke (*l.c.)* rapporte un autre cas qui se rapproche de ce dernier par la remarquable assurance avec laquelle l'objet a été retrouvé, une fois que le motif de l'oubli a disparu.

59 Je proposerais la même explication pour un grand nombre de ces faits accidentels auxquels Th. Vischer a donné le nom de « malices des choses ».

« Une jeune fille a gâché, en le coupant, un morceau d'étoffe dont elle voulait faire un col. Elle est obligée de faire venir une couturière. pour tenter de réparer le mal. La couturière arrivée, la jeune fille ouvre le tiroir dans lequel elle a mis l'étoffe, mais ne peut la retrouver. Elle met tout sens dessus dessous, mais en vain. En colère contre elle-même, elle se demande comment son étoffe a pu disparaître si brusquement et si elle ne reste pas introuvable, parce qu'elle *ne veut pas* la retrouver ; en effet, le calme revenu, elle finit par se rendre compte qu'elle avait honte de montrer à la couturière qu'elle était incapable de faire une chose aussi simple qu'un col. Ayant trouvé cette explication, elle se lève, s'approche d'une autre armoire et en retire sans aucune hésitation le fameux col mal coupé. »

f) L'exemple suivant correspond à un type que connaissent aujourd'hui tous les psychanalystes. Je tiens à dire, avant d'exposer le cas, que la personne à laquelle il est arrivé en a trouvé elle même l'explication :

« Un patient, dont le traitement analytique doit subir une interruption, en un moment où il se trouve dans une phase de résistance et de mauvais état général, dépose un soir, en se déshabillant, son trousseau de clefs à la place où, croyait-il, il avait l'habitude de le déposer. Il se rappelle aussitôt après qu'il doit partir le lendemain, après une dernière séance d'analyse. Il veut donc préparer quelques papiers et l'argent nécessaire pour régler les honoraires du médecin. Mais papiers et argent étant enfermés dans le tiroir de son bureau, il a besoin de ses clefs pour l'ouvrir. Or il s'aperçoit que ses clefs ont... disparu.. Il commence à chercher et, de plus en plus énervé, il fait le tour de son petit appartement, fouillant dans tous les coins, mais sans aucun résultat. Comprenant que l'impossibilité où il est de retrouver ses clefs est un acte symptomatique, donc intentionnel, il réveille son domestique, dans l'espoir qu'une personne impartiale et désintéressée dans l'affaire

aura plus de succès que lui. Après une nouvelle heure de recherches, il renonce à tout espoir et finit par penser que ses clefs sont perdues. Le lendemain matin, il commande de nouvelles clefs qui sont fabriquées d'urgence. Deux messieurs qui l'ont accompagné chez lui la veille en voiture, croient se souvenir qu'ils ont entendu quelque chose tomber à terre, au moment où il descendait de voiture. Aussi est-il convaincu que les clefs ont glissé de sa poche. Le soir, le domestique, tout joyeux, lui présente ses clefs. Il les a trouvées entre un gros livre et une petite brochure Ce travail d'un de mes élèves), que mon malade voulait emporter pour les lire pendant ses vacances. Elles y étaient si bien cachées que personne n'aurait pu soupçonner leur présence ; il a d'ailleurs été impossible à mon patient de les replacer de la même manière, au point de les rendre absolument invisibles. L'habileté inconsciente avec laquelle des motifs inconscients, mais puissants, nous font égarer un objet, ressemble tout à fait à l' « assurance somnambulique ». Dans le cas présent, il s'agissait d'une contrariété que le patient devait éprouver devant l'interruption forcée de son traitement, et la nécessité où il se trouvait de payer des honoraires élevés, malgré son mauvais état de santé. »

g) Pour faire plaisir à sa femme, raconte M. A. A. Brill, un homme consent à se rendre à une réunion mondaine qui lui était au fond fort indifférente. Il commence donc par retirer de l'armoire son habit de cérémonie, mais se ravise et décide de se raser d'abord. Une fois rasé, il revient vers l'armoire, la trouve fermée et commence à chercher la clef. Ses recherches étant restées sans résultat, et devant l'impossibilité de trouver un serrurier, car c'était un dimanche, mari et femme sont obligés de rester chez eux et d'envoyer une lettre dans laquelle ils prient d'excuser leur absence. Lorsque l'armoire fut ouverte le lendemain matin par un serrurier, on trouva la clef à l'intérieur. Par distraction, le mari l'avait laissée tomber dans l'armoire et l'avait refermée (l' armoire était à

fermeture automatique). Il m'affirma qu'il l'avait fait sans s'en rendre compte et sans aucune intention, mais nous savons bien qu'il n'avait aucune envie d'aller à cette réunion. Il y avait donc une bonne raison pour égarer la clef.

M. E. Joncs a observé sur lui-même qu'après avoir beaucoup fumé, au point de se sentir mal à l'aise, il n'arrivait pas à retrouver sa pipe. Celle-ci se trouvait alors dans tous les endroits où elle ne devait pas être et où Jones n'avait pas l'habitude de la déposer.

h) Madame Dora Müller communique ce cas inoffensif dont la motivation a d'ailleurs été reconnue par la personne intéressée *(Internat. Zeitschr. f. Psychoanal.,* III, 1915*)*

Mademoiselle Erna A. raconte, deux jours avant Noël

« Hier soir, j'ouvre mon paquet de pains d'épices et je commence à en manger un ; tout en mangeant, je pense que Mlle F. (la dame de compagnie de ma mère) viendra dans un instant me souhaiter bonne nuit et que je serai obligée de lui offrir un de mes pains d'épices ; la perspective ne me sourit guère, mais je suis décidée à m'exécuter. Voyant entrer Mlle F., j'étends mon bras vers la table sur laquelle je croyais avoir déposé mon paquet, et m'aperçois que celui-ci n'y est pas. Je commence à le chercher et finis par le trouver enfermé dans mon armoire où je l'avais mis sans m'en rendre compte. » L'analyse de ce cas était superflue, Mlle Erna A. en ayant compris elle-même la signification. Le désir réprimé de garder pour elle-même les gâteaux s'est manifesté par un acte quasi-automatique, mais a subi une nouvelle répression à la suite de l'acte conscient consécutif.

i) M. H. Sachs nous raconte comment il s'est un jour soustrait à l'obligation de travailler, grâce à un acte de ce genre.

« Dimanche dernier, au début de l'après-midi, je me suis demandé si j'allais me mettre au travail ou si j'irais me promener et faire ensuite une visite que je projetais. Après quelque hésitation, je me suis décidé pour le travail. Au bout d'une heure, je m'aperçois

que ma réserve de papier est épuisée. Je savais bien que je devais avoir dans quelque tiroir un peu de papier acheté depuis longtemps, mais je l'ai cherché en vain dans mon bureau et dans tous les autres endroits où je pouvais soupçonner sa présence, dans les livres, les brochures, parmi les lettres, etc. Je me suis donc vu obligé d'interrompre mon travail et, faute de mieux, de sortir. Rentré le soir à la maison, je me suis assis sur un canapé et me suis plongé dans des réflexions, les yeux fixés sur la bibliothèque qui était en face de moi. Tout à coup j'y aperçois une boîte et me souviens n'avoir pas vérifié son contenu depuis un certain temps. Je m'approche et je l'ouvre. Tout à fait au-dessus je trouve un portefeuille en cuir et, dans ce portefeuille, du papier blanc. Mais c’est seulement après avoir retiré ce papier, pour le ranger dans un tiroir de mon bureau, que je me suis rendu compte que c'était précisément le papier que j'avais en vain cherché au cours de l'après-midi. Je dois ajouter que, sans être très économe, je ménage beaucoup mon papier et en utilise le moindre reste. C'est sans doute à cette habitude que je dois d'avoir corrigé mon oubli dès que son mobile a disparu. »

En examinant attentivement les cas où il s'agit de l'impossibilité de retrouver un objet rangé, on est obligé d'admettre que cette impossibilité ne peut avoir d'autre cause qu'une intention inconsciente.

j) En été 1901 j'ai déclaré à un ami, avec lequel j'avais alors des discussions très vives sur des questions scientifiques : « ces problèmes concernant les névroses ne peuvent être résolus que si l'on admet sans réserves l'hypothèse de la bisexualité originelle de l'individu. » Et mon ami de répondre : « C'est ce que je t'ai déjà dit à Br., il y a plus de deux ans, au cours d'une promenade que nous faisions le soir. Mais alors tu ne voulais Pas en entendre parler. » Il est douloureux de se voir ainsi dépouiller de ce qu'on considère comme son apport original. Je ne pus me souvenir ni de cette conversation datant de plus de deux ans, ni de cette opinion de mon

ami. L'un de nous deux devait se tromper ; d'après le principe *cui prodest ?*, ce devait être moi. Et en effet, au cours de la semaine suivante, j'ai pu me rappeler que tout s'était passé exactement comme l'avait dit mon ami ; je me rappelle même ma réponse d'alors : « Je n'en suis pas encore là et ne veux pas discuter cette question. » Je suis depuis lors devenu plus tolérant, lorsque je trouve exprimée dans la littérature médicale une des idées auxquelles on peut rattacher mon nom, sans que celui-ci soit mentionné par l'auteur.

Reproches à l'adresse de sa femme ; amitié se transformant en son contraire ; erreur de diagnostic ; élimination par des concurrents ; appropriation d'idées d'autrui : ce n'est pas par hasard que dans tout un groupe d'exemples d'oubli, réunis sans choix, on est obligé de remonter, si l'on veut en trouver l'explication, à des mobiles et à des sujets souvent pénibles. Je pense que tous ceux qui voudront rechercher les mobiles de tel ou tel de leurs oublis seront obligés de s'arrêter en fin de compte à des explications du même genre, c'est-à-dire tout aussi désagréables. La tendance à oublier ce qui est pénible et désagréable me semble générale, bien que la faculté d'oubli soit plus ou moins bien développée selon les individus. Plus d'une de ces négations auxquelles nous nous heurtons dans notre pratique

médicale ne constitue probablement qu'un simple oubli [60]. Notre conception des oublis de ce genre nous permet de réduire la différence entre les deux attitudes à des conditions purement psychologiques et de voir dans les deux modes de réaction l'expression d'un seul et même motif. De tous les nombreux exemples de négation de souvenirs désagréables que j'ai eu l'occasion d'observer dans l'entourage de malades, il en est un dont je me souviens d'une façon toute particulière. Une mère me renseigna sur

60 Lorsqu'on demande à quelqu'un s'il n'a pas eu la syphilis dix ou quinze ans auparavant, on oublie facilement qu'au point de vue psychique ce quelqu'un envisage la syphilis tout autrement que, par exemple, une crise de rhumatisme aigu. -Dans les renseignements fournis par les mères concernant les antécédents de leurs filles névrosées, il est difficile de faire avec certitude la part de l'oubli et celle du manque de sincérité, car les parents écartent ou refoulent systématiquement tout ce qui peut servir d'obstacle éventuel au futur mariage de la jeune fille. - Un homme qui vient de perdre, à la suite d'une affection pulmonaire, sa femme qu'il aimait beaucoup, me communique le cas suivant de faux renseignements fournis au médecin, sans qu'on puisse expliquer le mensonge commis envers ce dernier autrement que par l'oubli : « La pleurésie de ma femme n'ayant subi aucune amélioration depuis plusieurs semaines, le Dr P. fut appelé en consultation. En recherchant les antécédents, il posa les questions habituelles, entre autres celle de savoir s'il y avait eu d'autres cas d'affections pulmonaires dans la famille de ma femme. Celle-ci répondit négativement et, quant à moi, je ne me souvenais de rien de pareil. Au moment où le Dr P. allait prendre congé, la conversation tomba comme par hasard sur les excursions, et à cette occasion me femme dit : « Même pour aller à Langersdorf, *ou est enterré mon pauvre frère,* le voyage est trop long. » Ce frère est mort, il y a une quinzaine d'années, à la suite de multiples lésions tuberculeuses. Ma femme l'aimait beaucoup et m'a souvent parlé de lui. Je me suis même rappelé qu'à l'époque où fut établi le diagnostic de pleurésie, ma femme était très préoccupée et disait tristement : *« Mon frère est mort, lui aussi, d'une maladie des poumons. »* Or, le souvenir de cette maladie du frère était tellement refoulé chez elle que même après avoir émis son avis sur une excursion à L., elle ne trouva pas l'occasion de corriger les renseignements qu'elle avait donnés précédemment sur les antécédents maladifs de sa famille. J'ai moi-même succombé de nouveau à cet oubli, au moment où elle parla de Langersdorf. - Dans son travail déjà mentionné à plusieurs reprises, M. E. Jones raconte un cas tout à fait analogue : Un

l'enfance de son fils adolescent, atteint d'une maladie nerveuse, et me raconta à ce propos que lui et ses frères et sœurs avaient, jusqu'à un âge relativement avancé, présenté de l'incontinence nocturne, ce qui n'est pas sans importance comme antécédent dans une maladie nerveuse. Quelques semaines plus tard, lorsqu'elle vint me demander des renseignements sur la marche du traitement, je profitai de l'occasion pour attirer son attention sur les signes de prédisposition morbide existant chez le jeune homme et j'évoquai à ce propos l'incontinence nocturne dont elle m'avait elle-même parlé précédemment. A mon grand étonnement, elle contesta le fait, en ce qui concerne mon malade aussi bien que ses autres enfants. Elle me demanda d'où je le savais, et je dus lui apprendre qu'elle m'avait mis elle-même au courant de ce détail, chose qu'elle avait totalement oubliée [61].

Même chez les personnes bien portantes, exemptes de toute névrose, on constate l'existence d'une résistance qui s'oppose au souvenir d'impressions pénibles, à la représentation d'idées pénibles [62]. Mais ce fait n'apparaît dans toute sa signification que lorsqu'on examine la psychologie de personnes névrosées. On est alors obligé de reconnaître dans cet élémentaire instinct de défense contre des représentations susceptibles d'éveiller des sensations désagréables, dans cet instinct qui ne peut être comparé qu'au réflexe qui provoque la fuite dans les excitations douloureuses, un des piliers du mécanisme qui supporte les symptômes hystériques. Qu'on n'oppose pas à la supposition que nous faisons concernant l'existence de cet instinct de défense, le fait que nous sommes assez souvent dans l'impossibilité de nous débarrasser de souvenirs

médecin dont la femme était atteinte d'une affection abdominale d'un diagnostic incertain, lui dit un jour à titre de consolation : « Quel bonheur du moins qu'il n'y ait pas eu de cas de tuberculose dans ta famille. » A quoi la femme répond, très surprise : « As-tu donc oublié que ma mère est morte de tuberculose, que ma sœur ne s'est rétablie de sa tuberculose que pour être de nouveau abandonnée des médecins ? »

pénibles qui nous obsèdent, de chasser des sentiments pénibles tels que le remords, le repentir, etc. C'est que nous ne prétendons pas que cet instinct de défense soit capable de s'affirmer dans tous les cas, qu'il ne puisse pas, dans le jeu des forces psychiques, se heurter à des facteurs qui, en rapport avec d'autres buts, cherchent à réaliser le contraire et le réalisent à l'encontre de l'instinct en question. *Le principe architectonique de l'appareil psychique doit être reconnu comme consistant dans la superposition, la stratification de plusieurs instances différentes,* et il est fort possible que l'instinct de défense fasse partie d'une instance inférieure et soit entravé dans son action par des instances supérieures. Ce qui prouve toutefois l'existence et la puissance de l'instinct de défense, ce sont les processus qui, comme ceux décrits dans nos exemples, peuvent y

61 Alors que j'écrivais ces pages, il m'est arrivé d'observer sur moi-même un cas d'oubli presque incroyable : en consultant le 1er janvier mon livre de comptes pour faire les relevés d'honoraires, je tombe sur le nom M ...1 inscrit sur une page du mois de juin et ne puis me rappeler la personne à laquelle ce nom appartient. Mon étonnement grandit, lorsqu'en continuant de feuilleter mon livre, je constate que j'ai traité ce malade dans un sanatorium où je l'ai vu tous les jours pendant des semaines. Or, un médecin n'oublie pas au bout de six mois à peine un malade qu'il a traité dans de telles conditions. Était-ce un homme, un paralytique, un cas sans intérêt ? Telles sont les questions que je me pose. Enfin, en lisant la note concernant les honoraires reçus, je retrouve tous les détails qui voulaient se soustraire à mon souvenir. M ....1 était une fillette de 14 ans qui présentait le cas le plus remarquable de tous ceux que j'ai vus au cours de ces dernières années ; ce cas m'a laissé une impression que je n , oublierai jamais, et son issue m'a causé des instants excessivement pénibles. L'enfant souffrait d'une hystérie évidente et éprouva, sous l'influence de mon traitement, une amélioration rapide et considérable Après cette amélioration, les parents me retirèrent leur enfant ; elle se plaignait toujours de douleurs abdominales, qui jouèrent d'ailleurs le rôle principal dans le tableau symptomatique de son hystérie. Deux mois après, elle mourut d'un sarcome des ganglions abdominaux. L'hystérie à laquelle l'enfant était incontestablement prédisposée avait été provoquée par la tumeur ganglionnaire et alors que j'étais impressionné surtout par les phénomènes bruyants, mais anodins, de l'hystérie, je n'avais prêté aucune attention à la maladie insidieuse, mais incurable, qui devait l'emporter.

être ramenés. Nous voyons que beaucoup de choses sont oubliées pour elles-mêmes ; mais dans les cas où cela n'est pas possible, l'instinct de défense déplace son but et plonge dans l'oubli autre chose, une chose moins importante, mais qui, pour une raison ou une autre, est reliée à la chose principale par une quelconque association.

Cette manière de voir, d'après laquelle les souvenirs succombent particulièrement facilement à l'oubli motivé, mériterait d'être étendue à beaucoup d'autres domaines dans lesquels on n'en tient pas encore suffisamment compte, sans parler des cas où elle n'est pas du tout prise en considération. C'est ainsi qu'à mon avis on n'y attache pas encore l'importance qu'elle mérite dans l'utilisation des témoignages en justice [63] et qu'on attribue aux témoignages faits sous la foi du serment une action trop purificatrice sur le jeu des forces psychiques du témoin. Tout le monde admet qu'en ce qui concerne les traditions et l'histoire légendaire d'un peuple, il faut tenir compte, si l'on veut bien les comprendre, d'un motif semblable, c'est-à-dire le désir de faire disparaître du souvenir du peuple tout ce qui blesse ou choque son sentiment national. Une étude plus approfondie permettra peut-être un jour d'établir une analogie complète entre la manière dont se forment les traditions populaires et celle dont se forment les souvenirs d'enfance de l'individu. Le grand

62 M. A. Pick a récemment cité (« Zur Psychologie des Vergessens bei Geistes-und Nervenkrankheiten », *Archiv für Kriminal-Anthropologie und Kriminalistik,* édité par Gros) toute une série d'auteurs qui admettent l'influence de facteurs affectifs sur la mémoire et reconnaissent plus ou moins ce que l'oubli doit à la tendance à se défendre contre ce qui est pénible. Mais personne n'a décrit ce phénomène et ses raisons psychologiques d'une manière aussi complète et aussi frappante que Nietzsche dans un de ses aphorismes *(Au-delà du bien et du mal,* II*) : « C'est* moi qui ai fait cela », dit ma « mémoire ». « Il est impossible que je l'aie fait », dit mon orgueil et il reste impitoyable. Finalement - c'est la mémoire qui cède.

63 Cf. Hans Gros, *Kriminalpsychologie,* 1988.

Darwin, qui a très bien compris que l'oubli ne constitue le plus souvent qu'une réaction contre le sentiment pénible ou désagréable lié à certains souvenirs, a tiré de cette conception ce qu'il a appelé la « règle d'or » de la probité scientifique [64].

De même que l'oubli de noms, l'oubli d'impressions peut s'accompagner de faux souvenirs qui, dans les cas où le sujet les considère comme des expressions de la vérité, sont désignés sous le nom d'illusions de la mémoire. Ces illusions de la mémoire, de nature pathologique - et dans la paranoïa elles jouent précisément le rôle d'un élément constitutif de la folie - ont provoqué une littérature dans laquelle je ne trouve aucune allusion à une motivation quelconque. Comme cette question ressortit également à la psychologie des névroses, je n'ai pas à m'en occuper ici. Je citerai, en revanche, un exemple singulier et personnel d'illusion de la mémoire ; on y reconnaît très nettement et sa motivation par des matériaux inconscients refoulés et la manière dont elle se rattache à ces matériaux.

Alors que j'écrivais les derniers chapitres de mon livre sur la *Science des rêves,* je me trouvais en villégiature, sans avoir à ma disposition ni bibliothèques, ni livres de référence, de sorte que j'ai été obligé, sous la réserve de corrections ultérieures, d'écrire de mémoire beaucoup de citations et de références. En écrivant le chapitre sur les « rêves éveillés », je me suis souvenu de l'excellente figure du pauvre comptable, de ce personnage du *Nabab,* auquel Alphonse Daudet attribue des traits qui peuvent bien avoir un

64 *Darwin sur l'oubli.* Dans l'autobiographie de Darwin, on trouve le passage suivant dans lequel se reflètent admirablement et sa probité scientifique et sa perspicacité psychologique : « J'ai, pendant de nombreuses années, suivi une règle d'or : chaque fois notamment que je me trouvais en présence d'un fait publié, d'une observation ou d'une idée nouvelle, qui étaient en opposition avec les résultats généraux obtenus par moi-même, je prenais soin de le noter fidèlement et immédiatement, car je savais par expérience que les idées et les faits de ce genre disparaissent plus facilement de la mémoire que ceux qui vous sont favorables. »

caractère autobiographique. Je croyais me souvenir très nettement de l'un des rêves que cet homme (qui, d'après mes souvenirs, devait s'appeler M. Jocelyn) forgeait au cours de ses promenades à travers les rues de Paris et je commençai à le reproduire de mémoire. Or, comme M. Jocelyn se jette à la tête d'un cheval emballé pour l'arrêter, la portière de la voiture s'ouvre, un haut personnage descend du coupé, serre la main de M. Jocelyn et lui dit : « Vous êtes mon sauveur, je vous dois la vie. Que puis-je pour vous ? »

Les quelques inexactitudes que j'ai pu commettre en reproduisant ce rêve seront faciles à corriger, pensais-je, quand je serai rentré à la maison et que j'aurai le livre sous la main. Mais lorsque, rentré de vacances, je me suis mis à feuilleter le *Nabab,* pour confronter le texte avec mon manuscrit, je fus tout honteux et étonné de n'y rien trouver qui ressemblât à la rêverie que j'avais attribuée à M. Jocelyn et même de constater que le pauvre comptable s'appelait, non M. Jocelyn, mais M. *Joyeuse.* Cette deuxième erreur m'a fourni aussitôt la clef pour l'explication de la première, c'est-à-dire de l'illusion de la mémoire. *Joyeux* (dont le nom *Joyeuse* représente la forme féminine) : telle est la traduction française de mon propre nom *(Freud).* Mais d'où provenait la rêverie que j'avais faussement attribuée à Daudet ? Elle ne pouvait être que mon produit personnel, un rêve éveillé que j'ai fait moi-même et qui n'a pas pénétré dans ma conscience ou qui, si jamais j'en ai eu conscience, a été depuis complètement oublié. Il est possible que j'aie fait ce rêve à Paris même, au cours d'une de mes nombreuses promenades tristes et solitaires, alors que j'avais tant besoin d'aide et de protection, avant que le maître Charcot m'eût introduit dans son cercle. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer l'auteur du *Nabab* dans la maison de Charcot. Ce qui me contrariait seulement dans cette affaire, c'est qu'il n'y a rien qui me répugne autant que la situation d'un protégé. Ce qu'on en voit dans notre pays est fait pour vous ôter toute envie de chercher des protections, et mon caractère

ne s'accommoderait d'ailleurs pas de l'attitude que comportent les obligations d'un protégé. J'ai toujours tendu tous mes efforts à être libre et indépendant, un homme qui ne doive rien à autrui. Et c'est moi qui devais me rendre coupable d'un rêve pareil (qui n'a d'ailleurs jamais reçu même un commencement de réalisation !). Ce cas fournit encore un excellent exemple de la manière dont nos rapports avec notre propre moi (rapports réprimés à l'état normal, mais se manifestant victorieusement dans la paranoïa) nous troublent et embrouillent notre considération objective des choses.

Un autre cas d'illusion de la mémoire, qui se laisse, lui aussi, expliquer d'une façon satisfaisante, se rapproche de la « fausse reconnaissance » dont nous nous occuperons plus tard. Le voici : Je raconte à l'un de mes malades, homme ambitieux et très doué, qu'un jeune étudiant vient de s'affirmer comme un des mes élèves par un intéressant travail intitulé : *L'artiste. Essai d'une psychologie sexuelle.* Lorsque ce travail eut paru en librairie quinze mois plus tard, mon malade m'affirma qu'il se souvenait avoir déjà lu quelque part (dans un catalogue de librairie peut-être) l'annonce de ce travail, avant même que je lui en aie parlé la première fois (peut-être un mois, peut-être six mois avant cette époque). Il aurait alors déjà pensé à cette notice et constaté, en outre, que l'auteur a modifié le titre de son travail, qui s'intitule maintenant *Contribution à une psychologie sexuelle,* au lieu de *Essai d'une psychologie sexuelle.* M'étant renseigné auprès de l'auteur et ayant comparé toutes les dates, j'ai bien été obligé de conclure que mon malade voulait se rappeler une chose impossible. Aucune notice annonçant ce travail n'avait paru avant son impression ; en tous cas, il n'en a été question nulle part quinze mois à l'avance. J'allais renoncer à l'interprétation de cette illusion de la mémoire, lorsque le malade vint me faire part d'une autre illusion du même genre. Il croyait avoir aperçu tout récemment, dans la vitrine d'une librairie, un ouvrage sur *l'Agoraphobie* qu'il voulait acheter, mais qu'il ne trouvait dans aucun

catalogue. Je pus alors lui expliquer pourquoi ses recherches devaient rester vaines. L'ouvrage sur l'Agoraphobie était né dans son imagination, à titre de projet inconscient, et c'est lui-même qui devait l'écrire. Son ambition de rivaliser avec le jeune homme dont j'ai parlé plus haut et d'écrire un travail scientifique susceptible de l'introduire dans le cercle de mes élèves, l'avait conduit à la première comme à la seconde de ces illusions de la mémoire. Il se rappela alors que la notice de librairie qui l'avait conduit à cette erreur se rapportait à un ouvrage intitulé : « Genèse, loi de la reproduction. » Quant à la modification du titre dont il avait parlé, c'est moi qui lui en avais suggéré l'idée, car je me suis rappelé avoir commis une inexactitude dans l'intitulé du travail de mon élève : j'ai dit notamment Essai, au lieu de *Contribution.*

B. Oubli de projets

Aucun autre groupe de phénomènes ne se prête mieux que l'oubli de projets à la démonstration de la thèse que la faiblesse de J'attention ne suffit pas, à elle seule, à expliquer un acte manqué. Un projet est une impulsion à l'action qui a déjà reçu le consentement du sujet, mais dont l'exécution est fixée à une époque déterminée. Or, dans l'intervalle qui sépare la conception d'un projet de son exécution, il peut survenir dans les motifs une modification telle que le projet ne soit pas exécuté, sans pour autant être oublié : il est tout simplement modifié ou supprimé. En ce qui concerne l'oubli de projets, qui se produit journellement et dans toutes les situations possibles, loin de l'expliquer par un changement dans l'équilibre des motifs, nous le laissons tout simplement inexpliqué ou bien nous nous contentons de dire qu'à l'époque de l'exécution l'attention qu'exige l'action a fait défaut, cette même attention qui était une condition indispensable de la conception du projet et qui, à ce moment-là, aurait suffi à assurer sa réalisation. L'observation de notre attitude normale à l'égard de nos projets montre tout ce que

cet essai d'explication a d'arbitraire. Si je conçois le matin un projet qui doit être réalisé le soir, il peut arriver que certaines circonstances m'y fassent songer plusieurs fois au cours de la journée. Mais il n'est pas du tout nécessaire que ce projet reste dans ma conscience toute la journée. Lorsque le moment de la réalisation approche, il me revient subitement à la mémoire et m'incite à faire les préparatifs que nécessite l'action projetée. Lorsqu'en sortant de chez moi j'emporte une lettre que je me propose de mettre dans une boîte. je n'ai nullement besoin, si je suis un individu normal et non névrosé, de tenir la lettre à la main tout le long du chemin et de chercher tout le temps à droite et à gauche une boîte aux lettres pour exécuter mon projet à la première occasion qui pourra se présenter : je mets tua lettre dans ma poche, je suis tranquillement mon chemin, je laisse mes idées se succéder, librement, comptant bien que la première botte que j'apercevrai éveillera mon attention et m'incitera à plonger la main dans ma poche pour en retirer la lettre. L'attitude normale à l'égard d'un projet conçu se rapproche tout à fait de celle que l'on détermine chez des personnes auxquelles on a suggéré sous l'hypnose une « idée post-hypnotique à longue échéance [65] ». On décrit généralement le phénomène de la manière suivante : le projet suggéré sommeille chez la personne en question jusqu'à l'approche du moment de l'exécution. Il s'éveille ensuite et pousse à l'action.

Il est deux situations dans la vie où le profane lui-même se rend compte que l'oubli de projets n'est nullement un phénomène élémentaire irréductible, mais autorise à conclure à l'existence de motifs inavoués. Je veux parler de l'amour et du service militaire. Un amoureux qui se présente à un rendez-vous avec un certain retard aura beau s'excuser auprès de sa dame en disant qu'il avait malheureusement oublié ce rendez-vous. Elle ne tardera pas à lui répondre : « Il y a un an, tu n'aurais pas oublié. C'est que tu ne

65 Cf. Bernheim. *Neue Studien über Hypnotismuse Suggestion und Psychotherapie* (trad. allemande, 1892).

m'aimes plus. » Et si, ayant recours à l'explication psychologique mentionnée plus haut, il cherche à excuser son oubli par des affaires urgentes, la dame, devenue aussi perspicace en psychanalyse qu'un médecin spécialiste, lui répondra : « Il est bizarre que tu n'aies jamais été troublé par tes affaires. » Certes, la dame n'exclura pas toute possibilité d'oubli ; elle pensera seulement, et non sans raison, que l'oubli non intentionnel est un indice presque aussi sûr d'un certain non-vouloir qu'un prétexte conscient.

De même, dans la vie militaire on n'admet aucune différence de principe entre une négligence par oubli et une négligence intentionnelle. Le soldat *doit* ne rien oublier de ce qu'exige de lui le service militaire. Si, cependant, il se rend coupable d'un oubli, alors qu'il sait très bien ce qui est exigé, c'est qu'il existe chez lui des motifs qui s'opposent à ceux qui doivent l'inciter à l'accomplissement des exigences militaires. Le soldat d'un an qui voudrait s'excuser au rapport, en disant qu'il a oublié d'astiquer ses boutons, serait sûr d'encourir une punition. Punition qu'on peut considérer comme insignifiante, si l'on songe à celle qu'il encourrait s'il s'avouait à lui-même et s'il avouait à ses supérieurs que toutes ces chinoiseries du service lui répugnent. C'est pour s'épargner cette punition plus sévère, c'est pour des raisons pour ainsi dire économiques qu'il se sert de l'oubli comme d'une excuse, à moins que l'oubli ne soit réel et ne vienne s'offrir à titre de compromis.

Les femmes, comme les autorités militaires, prétendent que tout ce qui se rattache à elles doit être soustrait à l'oubli et professent ainsi l'opinion que l'oubli n'est permis que dans les choses sans importance, tandis que dans les choses importantes il est une preuve qu'on veut traiter ces choses comme insignifiantes, c'est-à-

dire leur refuser toute valeur [66]. Il est certain que le point de vue de l'appréciation psychique ne peut pas être totalement écarté dans ces matières. Personne n'oublie d'accomplir des actions qui lui paraissent importantes, faute de quoi il s'expose à être soupçonné d'un trouble psychique. Aussi nos recherches ne peuvent-elles porter que sur l'oubli de projets plus ou moins secondaires ; il n'existe pas, à notre avis, de projets tout à fait indifférents, car si de tels projets existaient, on ne voit pas pourquoi ils auraient été conçus.

Comme pour les troubles fonctionnels décrits précédemment, j'ai réuni et cherché à expliquer les cas de négligence par oubli que j'ai observés sur moi-même ; et j'ai invariablement trouvé que l'oubli était dû dans tous les cas à l'intervention de motifs inconnus et inavoués, ou si je puis m'exprimer ainsi, à l'intervention d'une contre-volonté. Dans une série de ces cas, je me trouvais dans une situation qui rappelle les conditions du service militaire, je subissais une contrainte contre laquelle je n'avais jamais cessé de me révolter, ma révolte se manifestant par des oublis. A cela je dois ajouter que j'oublie très facilement de complimenter les gens à l'occasion d'anniversaires, de jubilés, de mariages et d'avancements. Plus je m'attache à le faire, et plus je constate que cela ne me réussit pas. Je finirai par me décider à y renoncer et à obéir consciemment et volontairement aux motifs qui s'y opposent. A un ami qui m'avait chargé, à l'occasion d'un certain événement, d'expédier à une date fixe un télégramme de félicitations (ce qui, pensait-il, me serait d'autant plus facile que j'avais, moi aussi, à télégraphier à l'occasion du même événement), j'avais prédit que j'oublierais certainement d'expédier aussi bien mon télégramme que le sien. Et je n'ai été

66 Dans le drame de Shaw : César et Cléopâtre, César, sur le point de quitter l'Égypte, est pendant un certain temps tourmenté par l'idée d'avoir eu l'intention de faire quelque chose, mais ne peut se rappeler de quoi il s'agit. Nous apprenons finalement qu'il voulait faire ses adieux à Cléopâtre ! Ce petit trait est destiné à montrer, en opposition d'ailleurs avec la vérité historique, le peu de cas que faisait César de la petite princesse égyptienne. (D'après E. Jones, l. c., p. 488.)

nullement étonné de voir ma prophétie se réaliser. A la suite de douloureuses expériences que la vie m'avait réservées, je suis devenu incapable de manifester mon intérêt dans les cas où cette manifestation doit nécessairement revêtir une forme exagérée, hors de proportion avec le sentiment plutôt tiède que j'éprouve dans ces occasions. Depuis que je me suis rendu compte que j'ai souvent pris chez les autres une sympathie feinte pour une sympathie véritable, je me suis révolté contre les manifestations conventionnelles d'une sympathie de commande, manifestations dont je ne vois d'ailleurs pas l'utilité sociale. Seuls les décès trouvent grâce devant ma sévérité ; et toutes les fois où je me suis proposé d'exprimer mes condoléances à l'occasion d'un décès, je n'ai pas manqué de le faire. Toutes les fois où mes manifestations affectives n'ont pas le caractère d'une obligation sociale, elles s'expriment librement, sans être entravées ou étouffées par l'oubli.

Le lieutenant T. rapporte un cas d'oubli de ce genre, survenu pendant sa captivité. Il s'agit également d'un projet qui, réprimé d'abord, n'en a pas moins réussi à se faire jour, créant ainsi une situation très pénible.

C. Un cas d'omission

« Le supérieur d'un camp d'officiers-prisonniers est offensé par un de ses camarades. Pour éviter des suites fâcheuses, il veut se servir du seul moyen radical dont il dispose, en éloignant ce dernier et en le faisant déplacer dans un autre camp. Cédant aux instances de plusieurs amis, il se décide cependant, bien à contre-cœur, à ne pas recourir à cette mesure et à se soumettre à une procédure d'honneur, malgré tous les inconvénients qui doivent en résulter.

« Ce même matin, le commandant en question devait, sous le contrôle d'un surveillant, faire l'appel de tous les officiers-prisonniers. Connaissant tous ses camarades depuis longtemps, il ne s'était jamais trompé en faisant l'appel. Mais cette fois il sauta le

nom de son offenseur, de sorte que celui-ci dut rester à sa place après le départ de tous les autres, jusqu'à ce que le commandant se fût aperçu de l'erreur. Or, le nom omis était écrit très distinctement au milieu de la feuille.

« Cet incident a été interprété par celui qui en fut la victime comme un affront voulu ; mais J'autre n'y a vu qu'un hasard malheureux, autorisant la supposition erronée du premier. Après avoir cependant lu la « Psychopathologie » de Freud, le commandant a pu se faire une idée exacte de ce qui était arrivé. »

C'est encore par un conflit entre un devoir conventionnel et un jugement intérieur non avoué que s'expliquent les cas où l'on oublie d'accomplir des actions qu'on avait promis d'accomplir au profit d'un autre. Le bienfaiteur est alors généralement le seul à voir dans l'oubli qu'il invoque une excuse suffisante, alors que le solliciteur pense sans doute, et non sans raison : « il n'avait aucun intérêt à faire ce qu'il m'avait promis, autrement il ne l'aurait pas oublié ». Il est des hommes qu'on considère généralement comme ayant l'oubli facile et qu'on excuse de la même manière dont on excuse les myopes, lorsqu'ils ne saluent pas dans la rue [67]. Ces personnes oublient toutes les petites promesses qu'elles ont faites, ne s'acquittent d'aucune des commissions dont on les a chargées, se montrent peu sûres dans les petites choses et prétendent qu'on ne doit pas leur en vouloir de ces petits manquements qui s'expliqueraient, non par leur caractère, mais par une certaine particularité organique [68]. Je ne fais pas partie moi-même de cette catégorie de gens et je n'ai pas eu l'occasion d'analyser les actes de

67 Les femmes, qui ont une intuition plus profonde des processus psychiques inconscients, sont généralement portées à se considérer comme offensées lorsqu'on ne les reconnaît pas dans la rue, c'est-à-dire lorsqu'on ne les salue pas. Elles ne pensent jamais en premier lieu que le coupable peut n'être que myope ou qu'il ne les a pas aperçues, parce qu'il était plongé dans ses réflexions. Elles se disent qu'on les aurait certainement aperçues, si on les estimait davantage.

personnes sujettes aux oublis de ce genre, de sorte que je ne puis rien affirmer avec certitude quant aux motifs qui président à ces oublis. Mais je crois pouvoir dire par analogie qu'il s'agit d'un degré très prononcé de mépris à l'égard d'autrui, mépris inavoué et inconscient, certes, et qui utlise le facteur constitutionnel pour s'exprimer et se manifester [69].

Dans d'autres cas, les motifs de l'oubli sont moins faciles à deviner et provoquent, lorsqu'ils sont découverts, une surprise plus grande. C'est ainsi que j'ai remarqué autrefois que sur un certain nombre de malades que j'avais à visiter, les seules visites que j'oubliais étaient celles que je devais faire à des malades gratuits ou à des confrères malades. Pour me mettre à l'abri de ces oublis, dont j'avais honte, j'avais pris l'habitude de noter dès le matin toutes les visites que j'avais à faire dans le courant de la journée. J'ignore si d'autres médecins ont eu recours au même moyen pour arriver au même résultat. Mais cette expérience nous fournit une indication quant aux mobiles qui poussent le neurasthénique à noter sur le

68 M. S. Ferenczi raconte qu'il a été autrefois très « distrait » et qu'il étonnait tous ceux qui le connaissaient par la fréquence et l'étrangeté de ses actes manqués. Mais cette « distraction » a presque complètement disparu depuis qu'il s'est voué au traitement psychanalytique des malades, ce qui l'a obligé à prêter son attention également à l'analyse de son propre moi. Il pense qu'on renonce aux actes manqués, lorsqu'on se sent chargé d'une responsabilité plus grande. Aussi considère-t-il avec raison la distraction comme un état entretenu par des complexes inconscients et qui peut guérir par la psychanalyse. Un jour, cependant, il crut avoir à se reprocher une erreur technique qu'il aurait commise au cours de la psychanalyse d'un malade. Ce jour-là, il s'était trouvé subitement en butte à toutes ses « distractions » d'autrefois. Il fit plusieurs faux-pas dans la rue (représentation symbolique du faux-pas commis dans le traitement), oublia chez lui son portefeuille, voulut payer sa place de tramway un kreuzer de moins, quitta la maison ses habits mal boutonnés, etc.

69 M. E. Jones dit à ce propos - « La résistance a souvent un caractère général. C'est ainsi qu'un homme affairé oublie d'expédier les lettres qui lui sont confiées par sa femme, ce qui l'ennuie quelque peu, de même qu'il peut oublier d'exécuter ses ordres d'achat dans les magasins. »

fameux « bout de papier »fut ce qu'il se propose de dire au médecin. On dirait qu'il ne se fie pas à la force et à la fidélité de sa mémoire. C'est certainement exact, mais les choses se passent le plus souvent ainsi : Après avoir longuement exposé les troubles qu'il ressent et posé toutes les questions qui s'y rapportent, le malade fait une petite pause, après laquelle il tire de sa poche son bout de papier et dit en s'excusant : « J'ai noté sur ce papier certaines choses, sinon je ne me souviendrais de rien. » Dans la plupart des cas, rien ne se trouve noté sur ce papier qu'il n'ait déjà dit. Il répète donc tous les détails et se répond à lui-même : « cela, je l'ai déjà demandé ». Son bout de papier ne sert sans doute qu'à mettre en lumière un de ses symptômes, à savoir la fréquence avec laquelle ses projets sont troublés par des motifs étrangers.

Je vais avouer maintenant un défaut dont souffrent aussi la plupart des personnes saines que je connais ; il m'arrive très facilement, peut-être moins facilement que lorsque j'étais plus jeune, d'oublier de rendre les livres empruntés ou de différer certains paiements en les oubliant. Il n'y a pas très longtemps, je suis sorti un matin du bureau de tabac où j'achète tous les jours mes cigares, en oubliant de payer. Ce fut une négligence tout à fait inoffensive étant donné que le tenancier du bureau me connaît et qu'il était sûr d'être payé le lendemain. Mais le petit retard, la tentative de faire des dettes n'étaient certainement pas étrangers aux considérations budgétaires qui m'avaient préoccupé la veille. Même chez les hommes dits tout à fait honnêtes, on découvre facilement les traces d'une double attitude à l'égard de l'argent et de la propriété. La convoitise primitive du nourrisson qui cherche à s'emparer de tous les objets (pour les porter à sa bouche) ne disparaît, d'une façon

générale, qu'incomplètement sous l'influence de la culture et de l'éducation [70].

On trouvera peut-être qu'à force de citer des exemples de ce genre, j'ai fini par tomber dans la banalité. Mais mon but était précisément d'attirer l'attention sur des choses que tout le monde connaît et comprend de la même manière, autrement dit de réunir des faits de tous les jours et de les soumettre à un examen scientifique. Je ne vois pas pourquoi on refuserait à cette sorte de

70 Pour ne pas abandonner ce sujet, je m'écarte de la subdivision que j'ai adoptée et j'ajoute à ce que je viens de dire qu'en ce qui concerne les affaires d'argent, la mémoire des hommes manifeste une partialité particulière. Ainsi que j'ai pu m'en assurer sur moi-même, on croit souvent à tort avoir déjà payé ce qu'on doit, et les illusions de ce genre sont souvent très tenaces. Dans les cas où, comme dans le jeu de cartes, il ne s'agit pas d'intérêts considérables, mais où l'amour du gain a l'occasion de se manifester librement, les hommes même les plus honnêtes commettent facilement des erreurs de calcul, sont sujets à des défauts de mémoire et, sans s'en apercevoir, se rendent coupables de petites tricheries. Ce n'est pas en cela que consiste l'action psychiquement réconfortante du jeu. L'aphorisme d'après lequel le véritable caractère de l'homme se manifesterait dans le jeu est exact, à la condition d'admettre qu'il s'agit du caractère refoulé. - S'il est vrai qu'il y a encore des garçons de café et de restaurant capables de commettre des erreurs de calcul *involontaires,* ces erreurs comportent évidemment la même explication. - Chez les commerçants on peut souvent observer une certaine hésitation à effectuer des paiements : il ne faut pas voir là une preuve de mauvaise volonté, l'expression du désir de s'enrichir indûment, mais seulement l'expression psychologique d'une résistance qu'on éprouve toujours au moment de se défaire de son argent. - Brill remarque à ce sujet avec perspicacité : « Nous égarons plus facilement des lettres contenant des factures que des lettres contenant des chèques. » Si les femmes se montrent particulièrement peu disposées à payer leur médecin, cela tient à des mobiles très intimes et encore très peu élucidés. Généralement, elles ont oublié leur porte-monnaie, ce qui les met dans l'impossibilité d'acquitter les honoraires séance tenante ; puis elles oublient, non moins généralement, d'envoyer les honoraires, une fois rentrées chez elles, et il se trouve finalement qu'on les a reçues « pour leurs beaux yeux », *gratis pro Deo.* On dirait qu'elles vous paient avec leur sourire.

sagesse, qui est la cristallisation des expériences de la vie quotidienne, une place parmi les acquisitions de la science. Ce qui constitue le caractère essentiel du travail scientifique, ce n'est pas la nature des faits sur lesquels il porte, mais la rigueur de la méthode qui préside à la constatation de ces faits et la recherche d'une synthèse aussi vaste que possible.

En ce qui concerne les projets de quelque importance, nous avons trouvé en général qu'ils sont oubliés, lorsqu'ils sont contrariés par des motifs obscurs. Dans les projets de moindre importance, l'oubli peut encore être amené par un autre mécanisme, le projet subissant le contrecoup de la résistance intérieure qui s'oppose à un autre ensemble psychique quelconque, et cela en vertu d'une simple association *extérieure* entre cet ensemble et le projet en question. En voici un exemple : j'aime le bon buvard et me propose de profiter d'une course que je dois faire cet après-midi dans le centre de la ville, pour en acheter. Mais pendant quatre jours consécutifs j'oublie mon projet et je finis par me demander quelle peut être la cause de cet oubli. Je trouve cette cause, en me rappelant que j'ai l'habitude d'écrire *Löschpapier*[71]*,* mais de dire *Fliesspapier.* Or, « Fliess » est le nom d'un de mes amis de Berlin, au nom duquel se sont trouvées associées dans mon esprit, ces jours derniers, des idées et préoccupations pénibles. Je ne puis me défaire de ces idées et préoccupations, mais l'instinct de défense se manifeste (p. 158) en se déplaçant, à la faveur de la ressemblance phonétique, sur le projet indifférent et, de ce fait, moins résistant.

Une opposition directe et une motivation plus éloignée se sont manifestées simultanément dans le cas de retard suivant . J'ai écrit, pour la collection *Grenzfragen des Nerven und Seelenlebens,* une brève monographie, qui était un résumé de ma « Science des rêves ». Bergmann, de Wiesbaden, m'envoie des épreuves, me priant de les corriger au plus tôt, car il veut faire paraître le fascicule avant Noël.

71 Les deux mots servent également à désigner le « papier buvard ». (N. d. T.)

Je corrige les épreuves le soir même et les dépose sur mon bureau, pour les expédier le lendemain matin. Le lendemain, j'oublie totalement mon projet et ne m'en souviens que l'après-midi, en apercevant le paquet sur ma table. J'oublie encore d'emporter les épreuves l'aprèsmidi, le soir, et le matin suivant ; enfin, dans l'après-midi du deuxième jour, je me lève brusquement, m'empare des épreuves et sors précipitamment pour mettre mon paquet dans la première boîte aux lettres. Chemin faisant, je me demande avec étonnement quelle peut bien être la cause de mon retard. Il est évident que je ne tiens pas à expédier les épreuves, mais je ne trouve pas le *pourquoi.* Au cours de la même promenade, j'entre chez mon éditeur de Vienne qui a publié mon livre sur les rêves et lui dis comme poussé par une inspiration subit : « Savez-vous que j'ai écrit une nouvelle variante du *Rêve ? - Ah,* pardon ! - Calmez-vous : il ne s'agit que d'une brève monographie pour la collection Löwenfeld-Kurella. » Il n'était pas rassuré ; il craignait un préjudice pour la vente du livre. Je cherche à lui prouver le contraire et lui demande finalement : « Si je vous avais demandé l'autorisation, avant d'écrire cette monographie, me l'auriez-vous refusée ? - Certainement non ! » Je crois, en ce qui me concerne, que j'étais tout à fait dans mon droit et n'ai fait que me conformer à l'usage ; il me semble cependant que c'est la même appréhension que celle manifestée par l'éditeur qui a été la cause de mon hésitaiton à renvoyer les épreuves. Cette appréhension se rattache à une circonstance antérieure, et notamment aux objections qui m'ont été faites par un autre éditeur, lorsque, chargé d'écrire pour le « Manuel » de Nothnagel le chapitre sur la paralysie cérébrale infantile, j'ai reproduit dans ce travail quelques pages d'un mémoire sur la même question, paru antérieurement chez l'éditeur de ma *Science des rêves.* Dans ce dernier cas, le reproche n'était pas plus justifié, car j'ai alors loyalement prévenu l'éditeur du mémoire de mon intention d'y emprunter quelques pages pour mon travail destiné au « Manuel » de Nothnagel.

Mais en remontant la suite de mes souvenirs, j'évoque une circonstance encore plus ancienne où, à l'occasion d'une traduction d'un livre français, j'ai vraiment lésé certains droits de propriété littéraire. J'avais ajouté au texte traduit des notes, sans en avoir demandé l'autorisation à l'auteur, et j'ai eu quelques années plus tard l'occasion de m'assurer que celui-ci n'était pas du tout content de mon sans-gêne.

Il existe un proverbe témoignant que le bon sens populaire sait bien qu'il n'y a rien d'accidentel dans l'oubli de projets : « Ce qu'on a oublié de faire une fois, on l'oubliera encore bien d'autres fois. »

Sans doute, on ne peut pas ne pas reconnaître que tout ce qu'on pourrait dire sur l'oubli et sur les actes manqués est considéré par la plupart des hommes comme connu et comme allant de soi. Mais pourquoi est-il nécessaire de présenter chaque fois à leur conscience ce qu'ils connaissent si bien ? Que de fois ai-je entendu dire : « Ne me charge pas de cette commision, je l'oublierai certainement. » Dans cette prédiction il n'y avait sûrement rien de mystique. Celui qui parlait ainsi sentait en lui vaguement le projet de ne pas s'acquitter de la commission et hésitait seulement à l'avouer.

L'oubli de projets reçoit d'ailleurs une bonne illustration de ce qu'on pourrait appeler « la conception de faux projets ». J'avais promis à un jeune auteur de rendre compte d'un petit ouvrage qu'il avait écrit. Des résistances intérieures, dont je ne me rendais pas compte, m'ont fait différer ce projet, jusqu'à ce que, l'ayant rencontré un jour et cédant à ses instances, j'aie fini par lui promettre de lui donner satisfaction le soir même. J'étais tout à fait décidé à tenir ma promesse, mais j'avais oublié que j'avais ce même soir à rédiger d'urgence un rapport d'expertise médicale. Ayant fini par me rendre compte que j'avais conçu un faux projet, j'ai renoncé à lutter contre mes résistances et j'ai fait savoir à l'auteur que je retirais ma promesse.

8. Méprises et maladresses

Au travail, déjà mentionné, de Meringer et Mayer j'emprunte encore le passage suivant (p. 98) :

« Les *lapsus* de la parole ne sont pas des phénomènes isolés. Ils correspondent aux erreurs auxquelles sont sujettes les autres activités des hommes et qui sont connues sous la dénomination absurde d'oublis. »

Je ne suis donc pas le premier à avoir attribué un sens et une intention aux petits troubles fonctionnels de la vie quotidienne [72].

Si les erreurs que nous commettons lorsque nous nous servons du langage, qui est une fonction motrice, admettent une telle conception, rien ne s'oppose à ce que nous étendions celle-ci aux erreurs dont nous nous rendons coupables en exécutant les autres fonctions motrices. Je divise ces dernières erreurs en deux groupes : le premier comprend les cas où l'effet manqué semble constituer l'élément essentiel ; ce sont, pour ainsi dire, des cas de nonconformité à l'intention, donc des cas de *méprises ;* dans le second groupe, je range les cas où l'action tout entière apparaît absurde, semble ne répondre à aucun but*actions symptomatiques et accidentelles.* La séparation entre ces deux groupes n'est d'ailleurs pas nettement tranchée, et nous aurons l'occasion de nous convaincre, au cours de notre exposé, que toutes les divisions que

72 Une publication ultérieure de Meringer m'a montré que j'ai eu tort d'attribuer à l'auteur cette manière de voir.

nous adoptons n'ont qu'une valeur descriptive et sont en contradiction avec l'unité interne des phénomènes qui nous intéressent.

Nous ne gagnons rien, au point de vue de la compréhension psychologique de la « méprise », en la concevant comme une ataxie, et plus spécialement comme une « ataxie corticale ». Essayons plutôt de ramener chacun des cas dont nous aurons à nous occuper aux conditions dans lesquelles il s'est produit. J'aurai de nouveau l'occasion d'utiliser à cet effet des observations que j'ai faites sur moi-même et qui, je tiens à le dire tout de suite, ne sont pas très nombreuses.

a) Autrefois, alors que je faisais plus souvent qu'aujourd'hui des visites à domicile, il m'arrivait fréquemment, une fois devant la porte à laquelle je devais sonner ou frapper, de tirer de ma poche la clef qui me servait à ouvrir la porte de mon propre domicile, pour, aussitôt, la remettre presque honteusement. En m'observant bien, j'ai fini par constater que cet acte manqué, consistant à sortir ma clef devant la porte du domicile d'un autre, signifiait un hommage à la maison dans laquelle je me rendais. C'était comme si j'avais voulu dire : « ici je suis comme chez moi », car la méprise ne se produisait que devant des maisons où j'avais des malades pour lesquels j'étais toujours le bienvenu. (Il va sans dire que je ne commettais jamais la méprise inverse, consistant à sonner à la porte de mon propre domicile.)

Mon acte manqué était donc la représentation symbolique d'une idée qui n'était pas faite pour être prise au sérieux par ma conscience, car en réalité le neurologue sait fort bien que le malade ne lui reste attaché qu'aussi longtemps qu'il attend de lui un avantage et que la chaude sympathie que le médecin lui-même témoigne au malade constitue le plus souvent un moyen psychique faisant partie du traitement en général.

De nombreuses observations faites par d'autres personnes sur elles-mêmes montrent que l'erreur dans laquelle les clefs jouent un rôle important ne m'est pas particulière.

Dans ses « Contributions à la psychopathologie de la vie quotidienne » (Arch. de Psychol., VI, 1906), M. A. Maeder décrit des expériences presque identiques aux miennes : « Il est arrivé à chacun de sortir son trousseau, en arrivant à la porte d'un ami particulièrement cher, de se surprendre, pour ainsi dire, en train d'ouvrir avec sa clef comme chez soi. C'est un retard, puisqu'il faut sonner malgré tout, mais c'est une preuve qu'on se sent - ou qu'on voudrait se sentir - comme chez soi, auprès de cet ami. »

E. Jones (*1.c.*, p. 509) : « L'usage de clefs est une source féconde d'accidents de ce genre dont je citerai deux exemples. Lorsque je suis obligé d'interrompre un travail absorbant, pour me rendre à l'hôpital en vue de quelque besogne machinale, je me surprends facilement en train de vouloir ouvrir la porte de mon laboratoire avec la clef du bureau que j'ai à la maison, bien que les deux clefs ne se ressemblent nullement. Par cette erreur je témoigne, malgré moi, que j'aimerais mieux être chez moi qu'à l'hôpital. » - « Il y a quelques années, j'occupais une situation subordonnée dans une institution dont la porte était toujours fermée à clef, de sorte qu'il fallait sonner pour se faire ouvrir. A plusieurs reprises, je m'étais surpris en train de vouloir ouvrir cette porte avec la clef de mon propre domicile. Chacun des membres titulaires de cette institution (et c'était la qualité à laquelle j'aspirais moi-même à cette époque-là) était muni d'une clef avec laquelle il pouvait ouvrir lui-même la porte, sans être obligé d'attendre. Ma méprise n'était ainsi que l'expression de mon désir d'arriver à la même situation et d'être ici comme chez moi. »

Hanns Sachs (de Vienne) raconte de même : « Je porte toujours sur moi deux clefs, dont l'une ouvre la porte de mon bureau, l'autre celle de mon domicile particulier. Elles ne sont pas précisément

faciles à confondre, étant donné que la clef du bureau est au moins trois fois plus grande que celle de mon domicile. En outre, je porte toujours la première dans la poche de mon pantalon, l'autre dans celle de mon veston. Malgré cela, il m'est souvent arrivé de constater, lorsque je me trouvais devant l'une des deux portes, que j'avais préparé, en montant les escaliers, la clef ouvrant l'autre. Je me suis décidé à faire une observation statistique : comme je me trouvais tous les jours devant les deux portes dans une disposition psychique à peu près identique, j'en ai conclu que la confusion entre les deux clefs, si elle était déterminée par des mobiles psychiques, devrait être, elle aussi, soumise à une certaine régularité. Or, en poursuivant mes observations, j'ai constaté que je voulais régulièrement ouvrir la porte du bureau avec la clef de mon domicile, l'inverse ne s'étant produit qu'une seule fois : ce fut un jour, où rentrant chez moi fatigué, je savais que j'étais attendu par un visiteur ; je fis alors la tentative d'ouvrir la porte de mon domicile avec la clef du bureau, trop grande pour la serrure. »

b) Depuis six ans, j'ai l'habitude de sonner deux fois par jour, à des heures fixes, à la porte d'une maison. Pendant ces six années, il m'est arrivé deux fois (à un bref intervalle) de monter un étage plus haut. Une fois, j'étais absorbé par un rêve ambitieux, dans lequel je me voyais « monter indéfiniment ». Je n'ai pas entendu, lorsque j'ai mis les pieds sur les premières marches du troisième étage, s'ouvrir la porte de l'appartement du deuxième, qui était précisément celui où j'étais attendu. L'autre fois, il m'est également arrivé de dépasser mon but, parce que j'étais « plongé » dans mes idées. Lorsque, m'étant aperçu de mon erreur, j'ai rebroussé chemin et essayé de surprendre le rêve qui m'absorbait, j'ai constaté que j'étais en colère contre un critique (imaginaire) de mes ouvrages qui me reprochait soi-disant d'aller « trop loin », de vouloir « voler trop haut [73] ».

73 *Versteigern :* monter trop haut, au sens propre et figuré (avoir trop de prétentions). (N. d. T.)

c) Sur mon bureau se trouvent déposés, toujours à la même place depuis des années et l'un à côté de l'autre, un marteau à réflexes et un diapason. Un jour je devais prendre, aussitôt la consultation terminée, un train de banlieue ; très pressé de sortir, afin de ne pas manquer mon train, je glisse dans la poche de mon pardessus le diapason, à la place du marteau que je voulais emporter. Mis en éveil par le poids, je m'aperçois immédiatement de mon erreur. Celui qui n'a pas l'habitude de réfléchir sur les petits incidents de ce genre, dira sans doute que la hâte avec laquelle je faisais mes préparatifs explique et excuse mon erreur. Quant à moi, j'ai vu dans cette confusion entre le diapason et le marteau un problème que je me suis appliqué à résoudre. Ma précipitation était une raison tout à fait suffisante pour m'épargner mon erreur et, avec elle, une perte de temps.

Quel est donc celui qui s'est le dernier saisi du diapason ? Telle est la première question que je me pose. Ce fut, il y a quelques jours, un enfant idiot, dont j'examinais l'attention aux impressions sensorielles et qui fut tellement captivé par le diapason que je ne pus que difficilement le lui arracher des mains. S'ensuivrait-il que je sois, moi aussi, un idiot ? Il semblerait, car la première idée qui me vient à l'esprit à propos de « marteau » (Hammer) est : C*hamer « (* âne » en hébreu).

Mais que signifie cette injure ? Examinons un peu la situation. Je suis pressé d'aller voir une malade habitant la 'banlieue ouest et qui, d'après ce qui m'a été communiqué par lettre, a fait, il y a quelques mois, une chute de son balcon et se trouve depuis lors dans l'impossibilité de marcher. Le médecin qui m'appelle en consultation m'écrit qu'il hésite, en ce qui concerne le diagnostic, entre une lésion médullaire et une névrose traumatique (hystérie). Je suis donc invité à trancher la question. C'est le moment de se rappeler qu'il faut être très circonspect dans les cas de diagnostic difficile. De plus, les médecins ne manquent pas qui pensent qu'on pose trop à la légère le

diagnostic d'hystérie là où il s'agit de choses bien plus sérieuses. Mais l'injure n'est toujours pas justifiée ! Or, il se trouve que la petite station de chemin de fer où je dois descendre est la même que celle où je suis descendu il y a quelques années, pour aller voir un jeune homme qui, à la suite d'une émotion, avait présenté certains troubles ambulatoires. J'avais posé le diagnostic d'hystérie et soumis le malade au traitement psychique ; mais je ne tardai pas à me rendre compte que si mon diagnostic n'était pas tout à fait inexact, il n'était pas non plus rigoureusement exact. Un grand nombre de symptômes de ce malade étaient de nature hystérique et n'ont pas tardé à disparaître sous l'influence du traitement. Mais derrière ces symptômes s'en sont révélés d'autres, réfractaires à mon traitement et qui ne pouvaient être rattachés qu'à une sclérose multiple. Ceux qui ont vu le malade après moi n' eurent aucune difficulté à reconnaître l'affection organique ; j'aurais fait et jugé comme les médecins qui m'ont succédé ; il n'en est pas moins vrai qu'il y avait là de ma part toutes les apparences d'une grave erreur ; il va sans dire que la promesse de la guérison que j'ai cru devoir faire au malade n'a pu être tenue. La méprise qui m'a fait glisser dans la poche le diapason à la place du marteau pouvait donc recevoir la traduction suivante : « Imbécile, âne que tu es, fais bien attention cette fois et ne pose pas le diagnostic d'hystérie là où il s'agit d'une maladie incurable, comme cela t'est arrivé il y a quelques années dans la même localité chez ce pauvre homme ! » Et heureusement pour ma petite analyse, mais malheureusement pour mon humeur, ce même homme, atteint de grave paralysie contractile, était venu à ma consultation quelques jours avant que j'aie vu l'enfant idiot, et le lendemain.

On le voit, cette fois c'est la voix de la critique à l'égard de soi-même qui s'exprime par la méprise. La méprise se prête d'ailleurs particulièrement bien à cet usage. La méprise actuelle en représente une autre, commise précédemment.

d) Il va sans dire que la méprise peut être utilisée par une foule d'autres intentions obscures. En voilà un premier exemple : il m'arrive rarement de casser quelque chose. Ce n'est pas que je sois particulièrement adroit, mais étant donnée l'intégrité de mon appareil neuromusculaire, il n'existe évidemment pas de raisons pour que j'exécute des mouvements maladroits ayant des effets non désirés. Je ne me rappelle donc pas avoir cassé ou brisé un objet quelconque dans ma maison. Vu l'exiguïté de mon cabinet de travail, j'ai souvent été obligé d'adopter les attitudes les plus incommodes pour manier les objets en terre glaise et en pierre dont je possède une petite collection, et ceux qui me regardaient faire ont souvent exprimé leurs craintes de voir un objet ou l'autre glisser de mes mains et se briser. Mais jamais pareil accident ne m'est arrivé. Pourquoi donc m'est-il arrivé un jour de laisser tomber à terre et se briser le couvercle en marbre de mon modeste encrier ?

Mon encrier se compose d'une plaque de marbre creusée d'une cavité destinée à recevoir un godet en verre ; il est surmonté d'un couvercle à bouton, également en marbre. Derrière cet encrier se trouve une guirlande de statuettes en bronze et de figures en terre cuite. Un jour je m'asseois devant ma table pour écrire, je fais, avec la main qui tient la plume, un mouvement extrêmement maladroit et large, et fais tomber à terre le couvercle qui était déposé à côté de l'encrier. L'explication n'est pas difficile à trouver. Quelques heures auparavant, ma sœur était entrée dans mon cabinet, pour voir quelques nouvelles acquisitions que j'avais faites. Elle les trouva très jolies et dit : « Maintenant ton bureau est très bien garni. Seul l'encrier ne va pas avec le reste. Il t'en faut un plus joli. » Je sors avec ma sœur pour l'accompagner et ne rentre qu'au bout de quelques heures. C'est alors, je crois, que j'ai exécuté J'encrier condamné. Aurais-je conclu des paroles de ma sœur qu'elle avait l'intention de m'offrir à la première occasion un nouvel encrier et, pour l'obliger à réaliser l'intention que je lui attribuais, me serais-je

empressé de la mettre devant un fait accompli, en brisant l'ancien encrier qu'elle avait trouvé laid ? S'il en est ainsi, mon mouvement brusque n'était maladroit qu'en apparence ; en réalité, il était très adroit, très conforme au but, puisqu'il a su épargner tous les autres objets qui se trouvaient dans le voisinage.

Je crois que ce jugement s'applique à toute une série de mouvements en apparence maladroits. Il est vrai que ces mouvements apparaissent violents, brutaux, à la fois spasmodiques et ataxiques, mais ils sont dominés, guidés par une intention et atteignent leur but avec une certitude que beaucoup de nos mouvements conscients et voulus pourraient leur envier. Ces deux caractères, la violence et la certitude, leur sont d'ailleurs communs avec les manifestations motrices de la névrose hystérique et avec celles du somnambulisme, ce qui prouve qu'il s'agit dans tous les cas des mêmes modifications, encore inconnues, du processus d'innervation.

L'observation suivante de Mme Lou Andreas-Salomé montre fort bien qu'une « maladresse » tenace peut fort habilement servir des intentions inavouées : « A l'époque où le lait avait commencé à être une denrée rare et précieuse, il m'est arrivé, à mon grand effroi et à ma grande contrariété, de le laisser déborder, chaque fois que je le faisais bouillir. J'avais essayé de lutter contre ce fâcheux accident, mais ce fut en vain, bien que je ne sois généralement pas distraite et inattentive dans les circonstances ordinaires de la vie. Si encore cet accident avait commencé à se produire après la mort de mon beau terrier blanc que j'adorais (et qui s'appelait « Ami » - « Droujok » en russe -, nom qu'il méritait mieux que tant d'hommes) ! Mais non, c'est précisément depuis sa mort que j'ai cessé de laisser le lait déborder. Ma première idée fut la suivante : « Le lait ne déborde plus ; tant mieux, car ce qui s'en répandrait par terre ou sur la cuisinière ne trouverait plus maintenant aucun emploi. » Et en même temps je voyais mon « Ami », assis devant moi, tout yeux et oreilles, observant avec la plus grave attention toute la procédure, la tête

penchée un peu obliquement et remuant le bout de sa queue, dans l'attente certaine du magnifique malheur qui allait se produire. Tout devint alors clair pour moi, et ceci entre autres : je l'avais aimé encore plus que je ne croyais. »

Au cours de ces dernières années, depuis que je réunis ces observations, il m'est encore arrivé à plusieurs reprises de casser ou de briser des objets d'une certaine valeur, mais l'examen de ces cas m'a toujours montré qu'il ne s'agissait ni d'un hasard ni d'une maladresse non voulue. C'est ainsi qu'alors que je traversais un matin une pièce, revêtu de mon costume de bain et les pieds chaussés de pantoufles, j'ai, comme obéissant à une subite impulsion, lancé du pied une des pantoufles contre le mur. Le résultat en fut qu'une jolie petite Vénus de marbre fut séparée de sa console et projetée à terre. Pendant qu'elle se brisait en morceaux, je récitais, impassible, ces vers de Busch :

Ach ! die Venus ist perdü -

Klickeradoms ! von Medici !

Mon geste inconsidéré et mon impassibilité en présence du dommage subi trouvent leur explication dans la situation d'alors. Une de nos proches parentes était gravement malade et je commençais à désespérer de son état. Ce matin-là j'avais appris que son état s'était sensiblement amélioré. Je me rappelle avoir pensé : « donc, elle vivra ». L'accès de rage de destruction que je subis alors fut pour moi comme un moyen d'exprimer ma reconnaissance au sort et d'accomplir une sorte de « sacrifice », comme si j'avais fait un vœu dont l'exécution fût subordonnée à la bonne nouvelle que j'avais reçue. Quant au fait que j'aie choisi pour objet de sacrifice la Vénus de Médicis, il faut sans doute y voir une sorte d'hommage galant à la convalescente ; cette fois encore, j'ai été étonné par ma rapide décision, par l'habileté de l'exécution, puisqu'aucun des objets qui se trouvaient dans le voisinage de la statuette n'a été effleuré par ma pantoufle.

Une autre fois, je me rendis coupable de la destruction d'un objet pour le même motif, à cette différence près que le sacrifice m'était dicté non par la reconnaissance envers le sort, mais par le désir de détourner un malheur. Je m'étais laissé aller un jour à adresser à un ami fidèle et dévoué un reproche fondé uniquement sur l'interprétation de certaines manifestations de son inconscient. Il prit mal la chose et m'écrivit une lettre dans laquelle il me recommandait d'épargner aux amis le traitement psychanalytique. Je dus reconnaître qu'il avait raison et lui fis une réponse conciliante. Pendant que j'écrivais ma réponse, je fis à un moment donné un geste de ma main, au cours duquel le porte-plume me glissa d'entre les doigts et s'abattit sur une superbe figurine égyptienne émaillée, de toute récente acquisition, et l'endommagea très sérieusement. Aussitôt le malheur accompli, je compris que je l'avais provoqué, pour en éviter un autre, plus grand. Heureusement, l'amitié et la figurine ont pu être réparées, sans que les traces des fissures soient trop visibles.

Dans un troisième cas, la destruction de l'objet tenait à des raisons moins sérieuses. Il s'agissait, pour me servir d'une expression de Th. Vischer *(Auch einer),* d'une « exécution » masquée d'un objet qui avait cessé de me plaire. J'avais eu pendant longtemps une canne à manche d'argent ; lorsque la mince plaque d'argent fut un jour endommagée, sans que j'eusse en quoi que ce soit contribué à cet incident, je la fis réparer, mais la réparation fut mal faite. Quelques jours après, jouant avec un de mes garçons, je me servis du manche de la canne pour accrocher sa jambe. Le manche se cassa naturellement en deux, et je fus débarrassé de ma canne.

Le calme et l'impassibilité avec lesquels on accepte dans tous ces cas le dommage subi indiquent bien qu'on a été guidé par une intention inconsciente dans l'exécution des actes ayant abouti à la destruction des objets.

Quelquefois, en recherchant les motifs d'un acte manqué aussi insignifiant que la destruction d'un objet, on trouve des raisons qui, tout en remontant à une époque éloignée de la vie d'un homme, se rattachent encore à sa situation présente. L'analyse suivante, publiée par M. L. Jekels *(Internat. Zeitschr.*f. *Psychoanal.,* I, 1913*),* nous en fournit un exemple :

« Un médecin se trouvait en possession d'un vase à fleurs en grès. Sans être précieux, ce vase n'en était pas moins très joli. Il l'avait reçu, il y a longtemps, en cadeau, avec beaucoup d'autres objets, dont quelques-uns de valeur, d'une de ses patientes (mariée). Lorsqu'il devint évident que celle-ci était atteinte de psychose, le médecin s'empressa de restituer à la famille de la malade tous les objets qu'il avait reçus, à l'exception d'un seul vase, de peu de valeur, dont il ne put se séparer, probablement à cause de sa beauté.

« Notre médecin, homme très scrupuleux, ne s'était pas décidé à cette appropriation sans une certaine lutte intérieure, car il se rendait parfaitement compte de l'indélicatesse de son acte ; mais il cherchait à étouffer son remords, en invoquant le peu de valeur du vase, la difficulté de le faire emballer de façon à ce qu'il arrive intact à destination, etc.

« Lorsqu'il fut obligé, quelques mois plus tard, de s'adresser à un avocat pour faire réclamer et recouvrer un reliquat d'honoraires que la famille se refusait à acquitter bénévolement, il fut pris à nouveau de remords ; il craignit à un moment donné que la famille ne découvrît le détournement dont il s'était rendu coupable et ne répondît à sa réclamation par des poursuites pénales.

« Son remords avait pris à un moment donné une intensité telle qu'il se demandait s'il ne ferait pas bien de renoncer à sa réclamation, même si elle était cent fois plus élevée, à titre de dédommagement pour l'objet détourné ; mais il finit par renoncer à cette idée qu'il trouva vraiment trop absurde.

« Alors qu'il était dans cette disposition d'esprit, il lui arriva, en renouvelant l'eau du vase, d'accomplir un mouvement particulièrement maladroit, sans aucun lien organique avec l'acte qu'il exécutait, et à la suite duquel le vase se trouva projeté à terre et brisé en cinq ou six grands morceaux. Et dire que c'était un homme qui savait dominer son appareil musculaire et pouvait compter sur les doigts les objets qu'il avait cassés dans sa vie ! Le plus curieux est que cet accident était arrivé le lendemain d'un dîner qu'il avait offert à quelques amis et en vue duquel il s'était décidé, non sans beaucoup d'hésitations, à placer ce vase, rempli de fleurs, sur la table de la salle à manger ; s'étant aperçu, quelques minutes avant l'accident, que le vase avait été laissé dans cette pièce, il était allé le chercher lui-même pour le transporter au salon où il restait habituellement.

« Le premier moment d'affolement passé, il se mit à ramasser les morceaux et, en les ajustant les uns aux autres, il constata qu'il serait possible de reconstituer le vase sans solution de continuité ; mais il n'eut pas plus tôt fait cette constatation que les deux ou trois plus gros morceaux lui glissèrent des mains, retombèrent à terre et se trouvèrent réduits en miettes, ce qui lui enleva tout espoir de faire reconstituer le vase.

« Sans doute, cet acte manqué avait pour tendance actuelle de faciliter au médecin le recouvrement de son dû, puisqu'il supprimait ce qu'il s'était approprié et ce qui l'empêchait dans une certaine mesure de réclamer les honoraires contestés.

« Mais, en plus de ce déterminisme direct, l'acte manqué dont nous nous occupons en présente encore un autre, beaucoup plus profond et plus important aux yeux du psychanalyste. Il présente aussi un déterminisme *symbolique,* étant donné que le vase constitue un symbole incontestable de la femme.

« Le héros de cette petite histoire avait été marié ; et sa femme, jeune, jolie et qu'il adorait, était morte dans des

circonstances tragiques. A la suite de ce malheur, il tomba dans un état de profonde neurasthénie, aggravée par le fait qu'il se considérait comme coupable de la mort de sa femme (j'ai brisé un joli vase).

« A partir de ce moment, il se tint à l'écart des femmes, ne voulut entendre parler ni de remariage ni d'aventures amoureuses, que son inconscient lui faisait apparaître comme des actes d'infidélité à l'égard de celle qu'il avait tant aimée, mais que son conscient refusait, en alléguant qu'il portait malheur aux femmes, qu'il ne voulait pas qu'une autre femme se suicidât à cause de lui, etc. (On voit qu'il ne devait pas conserver longtemps le vase !)

« Étant donné, cependant, l'intensité de sa libido, il n'y a rien d'étonnant qu'il vît dans les relations avec des femmes mariées le moyen le plus adéquat, parce que nécessairement passager, de satisfaire cette libido (d'où appropriation du vase appartenant à une autre personne).

« Les deux faits suivants apportent une intéressante confirmation de cette interprétation symbolique :

« Voulant guérir de sa névrose, il s'était soumis au traitement psychanalytique. Au cours de la séance, alors qu'il racontait comment il avait brisé le vase en grès (terrestre), il en vint à parler de nouveau de son attitude à l'égard des femmes et prétendit qu'il était exigeant jusqu'à l'absurdité : c'est ainsi, par exemple, qu'il exigeait des femmes une beauté « n'ayant rien de terrestre ». Il avouait par là qu'il restait toujours attaché à sa femme (morte, donc ayant perdu toute nature terrestre) et ne voulait rien savoir de la « beauté terrestre » ; d'où la destruction du vase en terre.

« Et à l'époque où, entré dans la phase du « transfert », il avait conçu le projet imaginaire d'épouser la fille de son médecin, il fit cadeau à celui-ci... d'un vase, comme pour montrer comment il entendait prendre sa revanche du malheur qui lui était arrivé.

« La signification symbolique de cet acte manqué est susceptible encore de plusieurs variantes, liées à certains détails, comme, par exemple, l'hésitation qu'il éprouvait à remplir le vase, etc. Mais ce qui me paraît le plus intéressant, c'est l'existence de plusieurs motifs, de deux tout au moins, qui, venant du préconscient et de l'inconscient et agissant, selon toute vraisemblance, séparément, se reflètent dans le dédoublement de l'acte manqué : le renversement du vase et sa chute à terre. »

e) Le fait de laisser tomber, de renverser, de détruire les objets semble souvent être utilisé comme l'expression de suites d'idées conscientes : c'est ce dont on peut quelquefois s'assurer à l'aide de l'analyse, mais plus souvent en tenant compte des interprétations populaires, superstitieuses ou moqueuses qui s'y rattachent. On sait les interprétations qui se rattachent au renversement d'une salière, d'un verre rempli de vin, à la chute d'un couteau dont la pointe vient se ficher dans le parquet, etc. Je montrerai plus loin jusqu'à quel point ces interprétations superstitieuses méritent d'être prises en considération. Je ferai seulement remarquer ici qu'un acte maladroit ne possède pas dans tous les cas la même signification, mais sert, selon les circonstances, à exprimer telle ou telle intention.

Il y eut récemment dans ma maison une période pendant laquelle les verres et la vaisselle de porcelaine subissaient un véritable massacre ; j'y ai moi-même contribué dans une, mesure considérable. Mais cette petite endémie psychique était facile à expliquer : on était à quelques jours du mariage de ma fille aînée. Dans cette circonstance solennelle on a toujours l'habitude de briser un objet en verre ou en porcelaine, en formulant des vœux de bonheur. Cette coutume peut avoir la signification d'un sacrifice et plusieurs autres sens symboliques.

Lorsque des domestiques détruisent des objets fragiles, en les laissant tomber, on ne pense pas tout de suite à chercher une explication psychologique de ces actes ; il n'en est pas moins

probable que ces derniers sont déterminés, en partie tout au moins, par des motifs obscurs. Rien n'est plus étranger à l'homme dépourvu de culture que l'amour de l'art et des œuvres d'art. Nos domestiques éprouvent une sourde hostilité à l'égard de ces derniers, surtout lorsque ces objets, dont ils ne comprennent pas la valeur, leur imposent un travail supplémentaire et minutieux. Au contraire, le personnel domestique des établissements scientifiques, qui possède cependant le même degré de culture et a les mêmes origines que nos domestiques de maisons bourgeoises, se distingue par l'habileté et l'assurance avec lesquelles il manie les objets délicats, habileté et assurance que ces serviteurs n'acquièrent qu'après s'être identifiés avec leur chef et avoir pris l'habitude de se considérer comme attachés d'une façon permanente à l'établissement dont ils font partie.

J'intercale ici la communication d'un jeune technicien, qui nous révèle le mécanisme ayant présidé à la détérioration d'un objet :

« Depuis quelque temps, j'étais occupé, avec plusieurs de mes collègues de l'École Supérieure, à une série d'expériences très compliquées sur l'élasticité, travail dont nous nous étions chargés bénévolement, mais qui commençait à nous prendre un temps exagéré. Un jour où je me rendais au laboratoire, avec mon collègue F..., celui-ci me dit qu'il était désolé de perdre tant de temps aujourd'hui, attendu qu'il avait beaucoup à faire chez lui. Je ne pus que l'approuver et j'ajoutai en plaisantant et en faisant allusion à un incident qui avait eu lieu la semaine précédente : « Espérons que la machine restera aujourd'hui en panne, comme l'autre fois, ce qui nous permettra de suspendre le travail et de partir de bonne heure ! » Lors de la distribution du travail mon collègue F... se trouva chargé de régler la soupape de la presse, c'est-à-dire de laisser pénétrer lentement le liquide de pression de l'accumulateur dans le cylindre de la presse hydraulique, en ouvrant la soupape avec précaution ; celui qui dirige l'expérience se tient près du manomètre

et doit, lorsque la pression voulue est atteinte, s'écrier à haute voix : « Halte ! » Ayant entendu cet appel, F... saisit la soupape et la tourna de toutes ses forces... à gauche (toutes les soupapes sans exception se ferment par rotation à droite !). Il en résulta que toute la pression de l'accumulateur s'exerça dans la presse, dépassant la résistance de la canalisation et ayant pour effet la rupture d'une soudure de tuyaux : accident sans gravité, mais qui nous obligea à interrompre le travail et à rentrer chez nous. Ce qui est curieux, c'est que mon collègue F…, auquel j'ai eu l'occasion, quelque temps après, de parler de cet incident, prétendait ne pas s'en souvenir, alors que j'en ai gardé, en ce qui me concerne, un souvenir certain. »

Tomber, faire un faux pas, glisser - autant d'accidents qui ne résultent pas toujours d'un fonctionnement momentanément et accidentellement défectueux de nos organes moteurs ! Le double sens que le langage attribue à ces expressions montre d'ailleurs quelles sont les idées dissimulées que ces troubles de l'équilibre du corps sont susceptibles de révéler. Je me rappelle un grand nombre d'affections nerveuses légères qui se sont déclarées, chez des femmes et des jeunes filles, à la suite d'une chute sans lésion aucune et qui ont été interprétées comme des manifestations d'hystérie traumatique provoquées par la peur. Je soupçonnais alors qu'il n'en était pas tout à fait ainsi, que la succession des faits devait être différente, que la chute pouvait bien être elle-même une manifestation de la névrose et une expresison de ces idées inconscientes à contenu sexuel auxquelles on doit accorder, parmi les symptômes, le rôle de forces motrices. N'en avons-nous pas une confirmation dans le proverbe qui dit : « lorsqu'une jeune fille tombe, c'est toujours sur le dos » ?

C'est encore une méprise que commet celui qui donne à un mendiant une pièce en or au lieu d'une pièce en bronze ou d'une petite petite pièce en argent. L'explication des méprises de ce genre est facile : ce sont des sacrifices qu'on fait pour se concilier le sort,

détourner un malheur, etc. Lorsqu'on a entendu, immédiatement avant la promenade, au cours de laquelle elle s'est montrée si involontairement généreuse, la mère ou la tante exprimer ses soucis au sujet de la santé d'un enfant, on est fixé avec certitude sur le sens de la fâcheuse méprise dont elle a été victime. C'est ainsi que nos actes manqués nous fournissent un moyen de rester attachés à toutes les coutumes pieuses et superstitieuses que la lumière de notre raison, devenue incrédule, a chassées dans l'inconscient.

f) Plus que tout autre domaine, celui de l'activité sexuelle nous fournit des preuves certaines du caractère intentionnel de nos actes accidentels. C'est qu'en effet dans ce dernier domaine la limite qui, dans les autres, peut exister entre ce qui est intentionnel et ce qui est accidentel, s'efface complètement. Je puis citer un joli exemple personnel de la manière dont un mouvement, en apparence maladroit, peut répondre à des intentions sexuelles. Il y a quelques années, j'ai rencontré dans une maison amie une jeune fille qui a réveillé en moi une sympathie que je croyais depuis longtemps éteinte. Je me suis montré avec elle gai, bavard, prévenant. Et, cependant, cette même jeune fille m'avait laissé froid une année auparavant. D'où m'est donc venue la sympathie dont je me suis senti pris à son égard ? C'est que l'année précédente, alors que j'étais avec elle en tête à tête, son oncle, un très vieux monsieur, entra dans la pièce où nous tenions et, le voyant arriver, nous nous précipitâmes tous les deux vers un fauteuil qui se trouvait dans un coin, pour le lui offrir. La jeune fille fut plus adroite que moi, et d'ailleurs aussi plus proche du fauteuil ; aussi réussit-t-elle à s'en emparer la première et à le soulever par les bras, le dossier du fauteuil tourné en arrière. Voulant l'aider, je m'approchai d'elle et, sans comprendre comment les choses s'étaient passées, je me trouvai à un moment donné derrière son dos, mes bras autour de son buste. Il va sans dire que je n'ai pas laissé se prolonger cette

situation. Mais personne n'a remarqué combien adroitement j'avais utilisé ce mouvement maladroit.

Il arrive souvent dans la rue que deux passants se dirigeant en sens inverse et voulant chacun éviter l'autre, et céder la place à l'autre, s'attardent pendant quelques secondes à dévier de quelques pas, tantôt à droite, tantôt à gauche, mais tous les deux dans le même sens, jusqu'à ce qu'ils se trouvent arrêtés l'un en face de l'autre. Il en résulte une situation désagréable et agaçante, et dans laquelle on ne voit généralement que l'effet d'une maladresse accidentelle. Or, il est possible de prouver que dans beaucoup de cas cette maladresse cache des intentions sexuelles et reproduit une attitude indécente et provocante d'un âge plus jeune. Je sais, d'après les analyses que j'ai pratiquées sur des névrosés, que la soi-disant naïveté des jeunes gens et des enfants ne constitue qu'un masque de ce genre, qui leur sert à exprimer ou à accomplir, sans se sentir gênés, beaucoup de choses indécentes.

M. W. Stekel a rapporté des observations tout à fait analogues qu'il a faites sur lui-même. « J'entre dans une maison et tends à la maîtresse de maison ma main droite. Sans m'en rendre compte, je défais en même temps le nœud de la ceinture de son peignoir. Je suis certain de n'avoir eu aucune intention indécente ; et, cependant, j'ai exécuté ce mouvement maladroit avec l'adresse d'un véritable escamoteur. »

J'ai déjà cité de nombreux exemples d'où il ressort que des poètes et des romanciers attribuent aux actes manqués un sens et des motifs, comme nous le faisons nous-mêmes. Aussi ne serons-nous pas étonnés de voir une fois de plus un romancier comme Theodor Fontane attribuer à un mouvement maladroit un sens profond et en faire le présage d'événements ultérieurs. Voici notamment un passage emprunté à *L'Adultera* [74] *: « ... et* Mélanie se leva brusquement et lança à son mari, en guise de salut, une des grosses

74 *Gesamte Werke,* II, p. 64. Verlag S. Fischer.

balles. Mais elle n'avait pas visé juste - la balle dévia, et ce fut Rubehn qui l'attrapa. » Au retour de l'excursion, au cours de laquelle s'est passé ce petit incident, il y eut entre Mélanie et Rubehn une conversation dans laquelle on saisit le premier indice d'une inclination croissante. Peu à peu, cette inclination se transforme en passion, au point que Mélanie finit par quitter son mari, pour aller vivre définitivement avec l'homme qu'elle aime. (Communiqué par H. Sachs.)

g) Les effets consécutifs aux actes manqués des individus normaux sont généralement anodins. D'autant plus intéressante est la question de savoir si des actes manqués d'une importance plus ou moins grande et pouvant avoir des effets graves, comme par exemple ceux commis par des médecins ou des pharmaciens, peuvent, sous un rapport quelconque, être envisagés à notre point de vue.

N'ayant que très rarement l'occasion de faire des interventions médicales, je ne puis citer qu'un seul exemple de méprise médicale tiré de mon expérience personnelle. Je vois depuis des années deux fois par jour une vieille dame et, au cours de ma visite du matin, mon intervention se borne à deux actes : je lui instille dans les yeux quelques gouttes d'un collyre et je lui fais une injection de morphine. Les deux flacons, un bleu contenant le collyre et un blanc contenant la solution de morphine, sont régulièrement préparés en vue de ma visite. Pendant que j'accomplis ces deux actes, je pense presque toujours à autre chose ; j'ai en effet accompli ces actes tant de fois que je crois pouvoir donner momentanément congé à mon attention. Mais un matin je m'aperçois que mon automate a mal travaillé : j'ai en effet plongé le compte-gouttes dans le flacon blanc et instillé dans les yeux de la morphine. Après un moment de peur, je me calme en me disant qu'après tout quelques gouttes d'une solution de morphine à 2 pour cent instillées dans le sac conjonctival ne peuvent pas faire grand mal. Mon sentiment de peur devait certainement provenir d'une autre source.

En essayant d'analyser ce petit acte manqué, je retrouve tout de suite la phrase : « profaner la vieille [75] », qui était de nature à m'indiquer le chemin le plus court pour arriver à la solution. J'étais encore sous l'impression d'un rêve que m'avait raconté la veille un jeune homme et que j'avais cru pouvoir interpréter comme se rapportant à des relations sexuelles de ce jeune homme avec sa propre mère [76]. Le fait assez bizarre que la légende grecque ne tient aucun compte de l'âge de Jocaste me semblait s'accorder très bien avec ma propre conclusion que dans l'amour que la mère inspire à son fils, il s'agit non de la personne actuelle de la mère, mais de l'image que le fils a conservée d'elle et qui date de ses propres années d'enfance. Des inconséquences de ce genre se manifestent toutes les fois qu'une imagination hésitant entre deux époques s'attache définitivement, une fois devenue consciente, à l'une d'elles. Absorbé par ces idées, je suis arrivé chez ma patiente nonagénaire et j'étais sans doute sur le point de concevoir le caractère généralement humain de la légende d'Œdipe, comme étant en corrélation avec la fatalité qui s'exprime dans les oracles, puisque j'ai aussitôt après commis une méprise dont « la vieille fut victime ». Cependant cette méprise fut encore inoffensive : des deux erreurs possibles, l'une consistant à instiller de la morphine dans les yeux, l'autre à injecter sous la peau du collyre, j'ai choisi la moins dangereuse. Il reste à savoir si, dans les erreurs pouvant avoir des conséquences graves, il est possible de découvrir par l'analyse une intention inconsciente.

Sur ce point les matériaux me font défaut, et j'en suis réduit à des hypothèses et à des rapprochements. On sait que dans les

75 « Profaner » - sens figuré du verbe *sich vergreifen (an),* dont le sens propre et courant est : « se tromper », « se méprendre ». (N. d. T.)

76 C'est ce que j'appelle le *rêve d'Oedipe,* car ce rêve nous permet de comprendre la légende du roi Oedipe. Dans le texte de Sophocle, nous entendons de la bouche de Jocaste une allusion à un rêve de ce genre. (Cf. « Traumdeutung », p. 182 ; 51 édit., p. 183.)

psychonévroses graves on observe souvent, à titre de symptômes morbides, des mutilations que les malades s'infligent eux-mêmes, et l'on peut toujours s'attendre à ce que le conflit psychique aboutisse chez eux au suicide. Or, j'ai pu constater et j'en fournirai un jour la preuve, en publiant des exemples bien élucidés, que beaucoup de lésions en apparence accidentelles qui affectent ces malades, ne sont que des mutilations volontaires ; c'est qu'il existe chez ces malades une tendance à s'infliger des soutfrances, comme s'ils avaient des fautes à expier, et cette tendance, qui tantôt affecte la forme de reproches adressés à soi-même, tantôt contribue à la formation de symptômes, sait utiliser habilement une situation extérieure accidentelle ou l'aider à produire l'effet mutilant voulu. Ces faits ne sont pas rares, même dans les cas de gravité moyenne et ils révèlent l'intervention d'une intention inconsciente par un certain nombre de traits particuliers, comme, par exemple, l'étonnant sang-froid que ces malades gardent en présence des prétendus accidents malheureux [77].

Je ne citerai en détail qu'un seul exemple provenant de mon expérience personnelle : une jeune femme tombe de voiture et se casse l'os d'une jambe. La voilà alitée pendant plusieurs semaines, mais elle étonne tout le monde par l'absence de toute manifestation douloureuse et par le calme imperturbable qu'elle garde. Cet accident a servi de prélude à une longue et grave névrose dont elle a été guérie par la psychanalyse. Au cours du traitement, je me suis informé aussi bien des circonstances ayant accompagné l'accident que de certaines impressions qui l'ont précédé. La jeune femme se trouvait avec son mari, très jaloux, dans la propriété d'une de ses

77 La mutilation volontaire, qui ne vise pas à la destruction complète, n'a, dans l'état actuel de notre civilisation, pas d'autre choix que de se dissimuler derrière un accident ou de s'affirmer en simulant une maladie spontanée. Autrefois l'auto-mutilation était une expression de la douleur universellement adoptée, à d'autres époques elle pouvait servir d'expression aux idées de piété et de renoncement au monde.

sœurs, mariée elle-même, et en compagnie de plusieurs autres sœurs et frères, avec leurs maris et leurs femmes. Un soir, elle offrit à ce cercle intime une représentation, en se produisant dans l'un des arts où elle excellait : elle dansa le « cancan » en véritable virtuose, à la grande satisfaction de sa famille, mais au grand mécontentement de son mari qui lui chuchota, lorsqu'elle eut fini : « Tu t'es de nouveau conduite comme une fille. » Le mot porta. Fut-ce à cause de cette séance de danse, ou pour d'autres raisons encore, peu importe, mais la jeune femme passa une nuit agitée, et se leva décidée à partir le matin même. Mais elle voulut choisir elle-même les chevaux, en refusa une paire, en accepta une autre. Sa plus jeune sœur voulait faire monter dans la voiture son bébé accompagnée de la nourrice ; ce à quoi elle s'opposa énergiquement. Pendant le trajet, elle se montra nerveuse, dit à plusieurs reprises au cocher que les chevaux lui semblaient avoir peur et lorsque les animaux, inquiets, refusèrent réellement, à un moment donné, de se laisser maîtriser, elle sauta effrayée de la voiture et se cassa une jambe, alors que ceux qui étaient restés dans la voiture n'eurent aucun mal. Si, en présence de tels détails, on peut encore douter que cet accident ait été arrangé d'avance, on n'en doit pas moins admirer l'à-propos avec lequel l'accident s'est produit, comme s'il s'était agi vraiment d'une punition pour une faute commise, car à partir de ce jour la malade fut pour de longues semaines dans l'impossibilité de danser le « cancan ».

Je ne me rappelle pas m'être infligé de mutilations dans les circonstances ordinaires de la vie, mais il n'en est pas de même dans des situations compliquées et agitées. Lorsqu'un membre de ma famille se plaint de s'être mordu la langue, écrasé un doigt, etc., je ne manque jamais de lui demander : « Pourquoi l'as-tu fait ? » Mais je me suis moi-même écrasé un pouce, un jour où l'un de mes jeunes patients m'a fait part, au cours de la consultation, de son intention (qui n'était d'ailleurs pas à prendre au sérieux) d'épouser ma fille

aînée, alors qu'elle se trouvait précisément dans un sanatorium et que son état de santé m'inspirait les plus graves inquiétudes.

Un de mes garçons, dont le tempérament vif était réfractaire aux soins médicaux, eut un accès de colère, parce qu'on lui avait annoncé qu'il passerait la matinée au lit ; il menaça même de se suicider, pour faire comme ceux dont il avait lu le suicide dans les journaux. Le soir, il me montra une bosse qui s'était formée sur sa poitrine à la suite d'une chute contre un bouton de porte. A ma question ironique lui demandant pourquoi il avait fait cela et où il voulait en venir, ce garçon de 11 ans me répondit comme subitement illuminé : « C'était ma tentative de suicide dont je vous avais menacé ce matin. » Je dois ajouter que je ne crois pas avoir parlé devant mes enfants de mes idées sur la mutilation volontaire.

Ceux qui croient à la réalité de mutilations volontaires miintentionnelles, s'il est permis d'employer cette expression quelque peu paradoxale, sont tout préparés à admettre qu'il existe, à côté du suicide conscient et intentionnel, un suicide mi-intentionnel, provoqué par une intention inconsciente, qui sait habilement utiliser une menace contre la vie et se présenter sous le masque d'un malheur accidentel. Ce cas ne doit d'ailleurs pas être extrêmement rare, car les hommes chez lesquels la tendance à se détruire existe, avec une intensité plus ou moins grande, à l'état latent, sont beaucoup plus nombreux que ceux chez lesquels cette tendance se réalise. Les mutilations volontaires représentent, en général, un compromis entre cette tendance et les forces qui s'y opposent et, dans les cas qui se terminent par le suicide, le penchant à cet acte a dû exister depuis longtemps avec une intensité atténuée ou à l'état de tendance inconsciente et réprimée.

Ceux qui ont l'intention consciente de se suicider choisissent, eux aussi, leur moment, leurs moyens et leur occasion : de son côté, l'intention inconsciente attend un prétexte qui se substituera à une partie des causes réelles et véritables et qui, détournant les forces

de conservation de la personne, la débarrassera de la pression qu'exercent sur elle ces causes [78]. Les considérations que je développe ici sont bien loin d'être oiseuses. Je connais plus d'un soi-disant « accident » malheureux (chute de cheval ou de voiture) qui, analysé de près et par les circonstances dans lesquelles il s'est produit, autorise l'hypothèse d'un suicide inconsciemment consenti. C'est ainsi, par exemple, que pendant une course de chevaux, un officier tombe de sa monture et se blesse si gravement qu'il meurt quelques jours après. Son attitude, après qu'il fût revenu à lui, était tout à fait bizarre. Mais encore plus bizarre était soin attitude avant la chute. Il était profondément déprimé à la suite de la mort de sa mère qu'il adorait, était pris brusquement de crises de larmes, même lorsqu'il se trouvait dans la société de ses camarades, voulait quitter le service pour s'en aller en Afrique prendre part à une guerre qui, au fond, ne l'intéressait pas du tout [79]. Cavalier accompli, il évitait depuis quelque temps de monter à cheval. Enfin, la veille des courses, auxquelles il ne pouvait se soustraire, il avait un triste pressentiment ; étant donné notre manière d'envisager ces cas, nous

78 En dernière analyse, ce cas ressemble tout à fait à celui de l'agression sexuelle contre une femme, agression contre laquelle la femme est incapable de se défendre par sa force musculaire, car cette force est neutralisée en partie par les instincts inconscients de la victime. Ne dit-on pas que, dans ces situations, les forces de la femme se trouvent *paralysées ?* Mais on devrait ajouter encore les raisons pour lesquelles elles sont paralysées. A ce point de vue, le jugement spirituel, prononcé par Sancho Pansa en sa qualité de gouverneur de son île, n'est pas psychologiquement exact (*Don Quichotte,* 11, partie, chap. XLV*).* Une femme traîne devant le juge un homme qui, prétend-elle, lui aurait ravi son honneur. Sancho la dédommage, en lui remettant une bourse pleine d'or qu'il enlève au prévenu et permet à celui-ci, après le départ de la femme, de courir après elle pour tenter de lui enlever cette bourse. L'homme et la femme reviennent en luttant, et celle-ci affirme en se vantant que le forcené n'a pas été capable de la dépouiller de la bourse. A quoi Sancho d'observer : « Si tu avais mis à défendre ton honneur la moitié de l'acharnement que tu mets à défendre ta bourse, tu serais encore une honnête femme. »

ne sommes pas étonné que ce pressentiment se soit réalisé. On me dira qu'il était naturel qu'un homme atteint d'une aussi profonde dépression nerveuse se soit trouvé incapable de maîtriser son cheval, comme il le faisait à l'état normal. Sans doute ; je cherche seulement dans l'intention de suicide le mécanisme de cette inhibition motrice par la « nervosité ».

M. S. Ferenczi m'autorise à publier l'analyse suivante d'un cas de blessure en apparence accidentelle par une balle de revolver, cas dans lequel il voit, et je suis parfaitement d'accord avec lui, une tentative de suicide inconsciente :

J. Ad., ouvrier menuisier, âgé de 22 ans, vint me consulter le 18 janvier 1908. Il voulait savoir s'il était possible ou nécessaire d'extraire la balle qui était logée dans sa tempe gauche depuis le 20 mars 1907. Abstraction faite de quelques rares maux de tête, peu violents, il n'éprouvait jamais aucun malaise et l'examen objectif ne révélait rien d'anormal, sauf, bien entendu, la présence, au niveau de la région temporale gauche, de la cicatrice noircie, caractéristique d'une balle de revolver. Je déconseillai donc l'opération. Interrogé sur les circonstances dans lesquelles s'était produit l'accident, le malade déclara qu'il s'agissait d'un simple accident. Il jouait avec le revolver de son frère et *croyant qu'il n'était pas chargé, il* l'avait appuyé avec la main gauche contre la tempe *gauche* (il n'est pas gaucher), avait mis le doigt sur la gâchette, et le coup était parti. Le revolver, qui était à six cartouches, en contenait trois. Je lui demandai comment il lui était venu à l'esprit de prendre le revolver. Il répondit que c'était à l'époque où il devait se présenter devant le conseil de révision ; la veille au soir, craignant une rixe, il avait emporté l'arme, en se rendant à l'auberge. Au conseil de révision il

79 On comprend fort bien que le champ de bataille offre à la volonté de suicide consciente, mais qui redoute la voie directe, les conditions qui se prêtent le mieux à sa réalisation. Rappelez-vous ce que le chef suédois dit dans *Wallenstein* au sujet de la mort de Max Piccolomini : « On dit qu'il voulait mourir. »

avait été déclaré inapte à cause de ses varices, ce dont il était très honteux. Il rentra chez lui, joua avec le revolver, sans avoir la moindre intention de se faire du mal ; le malheur était arrivé accidentellement. Je lui demandai s'il était en général content de son sort, à quoi il me répondit avec un soupir et me raconta une histoire amoureuse : il aimait une jeune fille qui l'aimait à son tour, ce qui ne l'avait pas empêchée de le quitter ; elle partit pour l'Amérique uniquement pour gagner de l'argent. Il voulut la suivre, mais ses parents s'y opposèrent. Son amie était partie le 20 janvier 1907, donc deux mois avant l'accident. Malgré tous ces détails, qui étaient cependant de nature à le mettre en éveil, le malade persista à parier d'« accident ». Mais je suis, quant à moi, fermement convaincu que son oubli de s'assurer si l'arme était chargée, ainsi que la mutilation qu'il s'est infligée involontairement, ont été déterminés par des causes psychiques. Il était encore sous l'influence déprimante de sa malheureuse aventure amoureuse et espérait sans doute « oublier », au régiment. Ayant été obligé de renoncer à ce dernier espoir, il en vint à jouer avec le revolver, autrement dit à la tentative de suicide inconsciente. Le fait qu'il tenait le revolver, non de la main droite, mais de la main gauche, prouve qu'il ne faisait réellement que « jouer », c'est-à-dire n'avait aucune intention consciente de se suicider. »

Voici une autre analyse, mise également à ma disposition par l'observateur. Cette fois encore il s'agit d'une mutilation volontaire, accidentelle en apparence, et le cas faisant l'objet de cette analyse rappelle le proverbe : « celui qui creuse un fossé pour autrui, finit par y tomber luimême ».

« Madame X., faisant partie d'un bon milieu bourgeois, est mariée et a trois enfants. Bien que nerveuse, elle n'a jamais eu besoin de suivre un traitement quelconque, son adaptation à la vie étant suffisante. Un jour elle fut victime d'un accident qui eut pour conséquence une mutilation grave, mais heureusement momentanée,

de la face. Dans une rue en réfection, elle trébucha contre un tas de pierres et se trouva projetée la face contre un mur. Elle rentra chez elle, la face couverte de plaies, les paupières bleues et oedématiées. Inquiète pour ses yeux, elle fit venir le médecin. Après l'avoir rassurée, je lui demandai : « Mais pourquoi êtes-vous donc tombée ainsi ? » Elle me répondit qu'il n'y a pas longtemps elle avait prévenu son mari, qui (souffrant d'une affection articulaire) n'était pas solide sur ses jambes, de faire attention en passant dans cette rue, et elle avait déjà eu l'occasion de constater plus d'une fois ce fait bizarre qu'elle était toujours elle-même victime des accidents contre lesquels elle mettait en garde les autres.

« Cette explication de son accident ne m'ayant pas satisfait, je lui demandai si elle n'avait rien de plus à me raconter. Elle se rappella alors qu'immédiatement avant l'accident elle avait vu dans une boutique, en face, un joli tableau ; s'étant dit que ce tableau ornerait bien la chambre de ses enfants, elle s'était décidée à l'acheter ; elle sortit donc de chez elle et se dirigea droit vers la boutique, sans faire attention à la rue, trébucha contre le tas de pierres et tomba la face contre le mur, sans faire la moindre tentative pour parer le coup en étendant les bras. Son projet d'acheter le tableau fut aussitôt oublié, et elle rentra en hâte chez elle.

- Mais pourquoi n'avez-vous pas fait davantage attention ? - lui ai-je demandé.

- Il s'agissait peut-être d'un*châtiment,* répondit-elle ; un châtiment pour ce que je vous ai déjà raconté confidentiellement.

- Alors, cette histoire n'a jamais cessé de vous tourmenter ?

- Après cette histoire, j'avais des remords, je me considérais comme une femme méchante, criminelle et immorale ; mais avant j'étais d'une nervosité qui touchait à la folie.

« Il s'agissait d'un avortement. Devenue enceinte pour la quatrième fois, alors que la situation pécuniaire du ménage était assez précaire, elle s'était adressée, avec le consentement du mari, à

une faiseuse d'anges qui avait fait le nécessaire. Il y eut des suites qui nécessitèrent les soins d'un spécialiste.

- Je me faisais, dit-elle, souvent le reproche d'avoir laissé tuer mon enfant, et j'étais angoissée par l'idée qu'un crime pareil ne pouvait rester impuni. Mais puisque vous m'assurez que je n'ai rien à craindre pour mes yeux, je suis tranquille : je suis déjà suffisamment punie.

« Cet accident n'était donc qu'un châtiment que la malade s'était pour ainsi dire infligé elle-même, en expiation du péché qu'elle avait commis, et, peut-être en même temps, un moyen d'échapper à un châtiment inconnu et plus grave qu'elle redoutait depuis des mois.

« Au moment où elle se dirigeait précipitamment vers la boutique pour acheter le tableau, toute cette histoire - avec toutes les appréhensions qui s'y rattachaient et qui devaient être très actives dans son inconscient, puisqu'elle ne manquait pas une seule occasion de recommander à son mari la plus grande prudence dans sa traversée de la rue en réfection - avait surgi dans ses souvenirs avec une intensité particulière, et son expression pourrait être formulée à peu près ainsi : « Quel besoin as-tu d'un ornement pour la chambre de tes enfants, toi qui as laissé tuer un de tes enfants ? Tu es une meurtrière ! Et le grand châtiment est certainement proche ! »

« Sans que cette idée fût devenue consciente, elle la prit comme prétexte, dans ce moment que j'appellerais psychologique, pour utiliser en vue de son propre châtiment, et sans que personne pût jamais deviner son intention, ce tas de pierres qui lui semblait se prêter on ne peut mieux au but qu'elle se proposait. C'est ce qui explique qu'elle n'ait pas songé à étendre ses bras pendant la chute et que l'accident lui-même ne l'ait pas impressionnée outre mesure. On peut voir une autre cause, peut-être moins importante, de son accident, dans la recherche d'un châtiment pour son désir *incon-*

scient de voir disparaître son mari - qui n'était d'ailleurs que complice dans l'affaire de l'avortement. Ce désir s'est exprimé dans la recommandation qu'elle lui faisait de traverser la rue avec prudence, recommandation complètement inutile, étant donné que le mari, à cause précisément de la faiblesse de ses jambes, marchait avec les plus grandes précautions [80]. »

En examinant de près les circonstances dans lesquelles s'est produit le cas suivant, on sera enclin à donner raison à M. J. Stärcke (*1.c.*), qui voit un « sacrifice » dans la mutilation en apparence accidentelle par brûlure.

« Une dame, dont le gendre devait partir pour l'Allemagne où il était appelé par son service militaire, se brûla le pied dans les circonstances suivantes : Sa fille était sur le point d'accoucher, et les préoccupations causées par les dangers de guerre n'étaient pas de nature à faire régner la gaieté dans la maison. La veille du départ de son gendre, elle invita celui-ci et sa fille à dîner. Elle se rendit à la cuisine pour préparer le repas, après avoir mis (chose qui ne lui arrivait jamais) à la place de ses brodequins à semelles dans lesquels elle se sentait très à l'aise et qu'elle avait l'habitude de porter à la maison, les grandes pantoufles, larges et ouvertes, de son mari. En retirant du feu une grande marmite pleine de soupe bouillante, elle la laissa tomber et se brûla sérieusement un pied, plus particulièrement le dessus du pied qui n'était pas protégé par la pantoufle ouverte. Il va sans dire que tout le monde a vu dans cet accident un effet de sa « nervosité ». Pendant les premiers jours qui suivirent ce « sacrifice » elle mania avec beaucoup de précautions

80 Un correspondant écrit à propos de cette question du « châtiment qu'on s'inflige soi-même à l'aide d'un acte manqué » : lorsqu'on observe la manière dont les gens se comportent dans la rue, on constate la fréquence avec laquelle de petits accidents arrivent aux hommes qui, selon la coutume, se retournent pour regarder les femmes. Tel fait un faux pas en terrain plat, tel autre se cogne contre un lampadère, tel autre se blesse d'une autre manière.

les objets chauds, ce qui ne l'empêcha pas de se brûler de nouveau, cette fois une main, avec une sauce chaude. »

Si une maladresse accidentelle et une insuffisance motrice peuvent ainsi servir à certaines personnes de paravents derrière lesquels se dissimule la rage contre leur propre intégrité et leur propre vie, nous n'avons qu'un petit pas à faire pour admettre la possibilité de l'extension de cette même conception à des actes manqués susceptibles de menacer gravement la vie et la santé de tierces personnes. Les exemples que je puis citer à l'appui de cette manière de voir sont empruntés à l'expérience que j'ai acquise auprès de névrosés et ne répondent donc pas tout à fait à notre cadre, qui est celui de la vie quotidienne. Je rapporterai un cas où je fus conduit à la solution du conflit chez le malade, non d'après un acte manqué, mais d'après ce qu'on peut appeler plutôt un acte symptomatique ou accidentel. J'ai entrepris un jour de rétablir la vie conjugale d'un homme très intelligent, dont les malentendus avec sa femme, qui l'aimait tendrement, pouvaient sans doute reposer sur des raisons réelles, mais qui (il en convenait lui-même) ne suffisaient pas à les expliquer entièrement. Il était sans cesse préoccupé par l'idée du divorce, sans pouvoir s'y décider définitivement, à cause de ses deux enfants en bas âge qu'il adorait. Et pourtant, il revenait constamment à ce projet, sans chercher un moyen de rendre la situation supportable. Cette impuissance à résoudre un conflit est pour moi une preuve que des motifs inconscients et refoulés servaient chez lui à renforcer les motifs conscients en lutte entre eux, et dans les cas de ce genre je cherche à mettre fin au conflit par une analyse. L'homme me fit part un jour d'un petit incident qui l'avait profondément effrayé. Il jouait avec l'aîné des enfants, celui qu'il aimait le plus, en le soulevant et en le baissant alternativement ; à un moment donné, il le souleva si haut, et juste au-dessous d'un lourd lustre à gaz, que la tête de l'enfant vint *presque* se cogner contre ce dernier. *Presque,* mais pas tout à fait... Il n'arriva rien à

l'enfant, mais la peur lui donna le vertige. Le père resta immobilisé par la frayeur, tenant l'enfant dans les bras ; la mère eut une crise d'hystérie. L'adresse particulière de ce mouvement imprudent, la violence de la réaction que celui-ci a provoquée chez les parents m'ont incité à chercher dans cet accident un acte symptomatique exprimant une mauvaise intention à l'égard de l'enfant aimé. Quant à l'opposition entre cette manière de voir et la tendresse actuelle du père pour son enfant, j'ai réussi à la supprimer, en faisant remonter l'impulsion malfaisante à une époque où l'enfant était encore unique et tellement petit qu'il ne pouvait encore inspirer au père aucune tendresse. Il me fut alors facile de supposer que cet homme, peu satisfait de sa femme, pouvait à cette époque-là avoir l'idée ou concevoir le projet suivant : si ce petit être, qui ne m'intéresse en aucune façon, venait à mourir, je deviendrais libre et pourrais me séparer de ma femme. Ce désir de voir mourir le jeune être, si aimé aujourd'hui, a pu persister dans l'inconscient depuis cette époque. A partir de là, il est facile de trouver la voie de la fixation inconsciente du désir. J'ai en effet réussi à retrouver dans les souvenirs d'enfance du patient celui de la mort d'un de ses petits frères, mort que la mère attribuait à la négligence du père et qui avait donné lieu à des explications orageuses entre les époux, avec menaces de séparation. L'évolution ultérieure de la vie conjugale de mon malade n'a fait que confirmer mon schéma, puisque le traitement que j'avais entrepris a été couronné de succès.

J. Stärcke (*l.c.*) a cité un exemple montrant que les poètes n'hésitent pas à remplacer un acte intentionnel par une méprise susceptible de devenir une source de très graves conséquences.

« Dans une de ses esquisses, Heyermans raconte une méprise, ou plutôt un acte manqué, sur lequel il construit tout un drame. Il s'agit d'une esquisse intitulée Tom et *Teddie.* Tom et Teddie, le mari et la femme, sont des plongeurs qui s'exhibent dans un théâtre d'attractions. Un de leurs numéros consiste à exécuter toutes sortes

de tours de force sous l'eau, dans un bassin, à parois de verre. La femme flirte avec un autre homme, le dompteur. Le mariplongeur les a précisément surpris tous deux dans le vestiaire, avant la représentation. Scène muette, regards menaçants. Le plongeur dit : « A plus tard ! » La représentation commence. Le plongeur va exécuter son tour de force le plus difficile ; il va séjourner pendant deux minutes et demie sous l'eau, dans une caisse hermétiquement fermée. Ils ont déjà plus d'une fois accompli cette prouesse ! La caisse fermée, Teddie montrait aux spectateurs qui contrôlaient le temps sur leurs montres, la clef qui servait ' à fermer et à rouvrir la caisse. Une fois ou deux, elle laissait intentionnellement tomber la clef dans le bassin, plongeant ensuite rapidement pour l'en retirer à temps, avant le moment où la caisse devait être ouverte.

Ce soir du 31 janvier Tom fut, comme d'habitude, enfermé dans la caisse par les mains agiles de la petite femme. Lui souriait derrière le judas ; elle jouait avec la clef, en attendant le signe convenu pour la réouverture de la caisse. Derrière les coulisses se tenait le dompteur enhabit irréprochable, cravaté de blanc, la cravache à la main. Pour attirer sur lui l'attention de Teddie,il siffla très doucement. Elle le regarda, sourit et, du geste maladroit de quelqu'un dont l'attention est distraite, elle lança la clef tellement haut qu'elle retomba dans les plis de la toile qui recouvrait les tréteaux. Il y avait deux minutes vingt secondes bien comptées que Tom était enfermé dans sa caisse. Personne ne le remarqua. Personne ne pouvait le remarquer. De la salle, l'illusion d'optique était telle que chacun pouvait croire que la clef était tombée dans l'eau, et le personnel du théâtre pouvait partager la même illusion, l'étoffe ayant amorti le bruit de la clef tombant sur le plancher.

« Riant, et sans perdre une seconde, Teddie enjamba le bord du bassin. Elle descendit l'échelle en riant, persuadée que Tom supporterait ce petit retard. C'est encore en riant qu'elle disparut sous les tréteaux pour y chercher la clef ; ne l'ayant pas trouvée tout

de suite, elle se pencha vers le devant de l'étoffe avec une mimique inimitable, avec une expression sur son visage qui voulait dire

« Oh, Jésus, quel incident fâcheux ! »

« Pendant ce temps, Tom faisait des grimaces derrière le judas, et il était visible qu'il commençait, lui aussi, à devenir inquiet. On voyait le blanc de son dentier ; on le voyait se mordre les lèvres sous sa moustache blonde ; on voyait les bulles qui se formaient autour de lui dans l'eau déplacée par sa respiration. C'était d'un effet comique. On avait déjà vu les mêmes bulles se former, lorsqu'il avait mangé une pomme. On voyait s'agiter et se contracter ses doigts osseux, et on riait, comme on avait déjà plus d'une fois ri, au cours de cette soirée.

Deux minutes, cinquante-huit secondes...

Trois minutes, sept secondes... douze secondes...

Bravo ! Bravo ! Bravo !...

« Tout à coup, il y eut un mouvement de stupéfaction dans la salle et un bruit de pieds, car les domestiques et le dompteur se mirent, eux aussi, à chercher, et le rideau tomba avant que le couvercle de la caisse fût enlevé.

« Six danseuses anglaises firent leur apparition, puis vint l'homme avec les poneys, les chiens, les singes. Et ainsi de suite.

« C'est seulement le lendemain matin que le public apprit qu'un malheur était arrivé et que Teddie était devenue veuve... »

« On voit, d'après cette citation, quelle compréhension l'artiste devait avoir de la nature des actes accidentels, pour remonter ainsi jusqu'à la cause profonde de la maladresse homicide. »

9. Actes symptomatiques et accidentels

Les actes que nous venons de décrire et dans lesquels nous avons reconnu la réalisation d'une intention inconsciente, se présentaient comme des formes troublées d'autres actes intentionnels et se dissimulaient sous le masque de la maladresse. Les actes accidentels, dont il sera question dans ce chapitre, ne se distinguent des méprises que par le fait qu'ils ne recherchent pas l'appui d'une intention consciente et n'ont pas besoin d'un prétexte. Ils se produisent pour eux-mêmes et sont admis, car on ne leur soupçonne ni but ni intention. On les accomplit, « sans penser à rien à leur propos », « d'une façon purement accidentelle », « comme si l'on voulait seulement occuper ses mains », et l'on considère que cette explication doit mettre fin à tout examen ultérieur quant à la signification de l'acte. Pour pouvoir bénéficier de cette situation exceptionnelle, les actes en question, qui n'invoquent pas l'excuse de la maladresse, doivent remplir certaines conditions déterminées : ils ne doivent pas être étranges et leurs effets doivent être insignifiants.

J'ai réuni un grand nombre de ces actes accidentels, accomplis par d'autres et par moi-même et, après avoir soumis chaque cas à un examen approfondi, j'ai cru pouvoir conclure que ces actes méritent plutôt le nom de *symptomatiques.* Ils expriment quelque chose que l'auteur de l'acte lui-même ne soupçonne pas et qu'il a généralement l'intention de garder pour lui, au lieu d'en faire part aux autres.

La moisson la plus abondante de ces actes accidentels ou symptomatiques nous est d'ailleurs fournie par les résultats du traitement psychanalytique des névroses. Je ne puis résister à la tentation de montrer, sur deux exemples provenant de cette source, jusqu'à quel degré et avec quelle finesse ces incidents peu apparents sont déterminés par des idées inconscientes. La limite qui sépare les actes symptomatiques des méprises est si peu tranchée que j'aurais pu tout aussi bien citer ces exemples dans le chapitre précédent.

a) Au cours d'une séance de psychanalyse, une jeune femme fait part de cette idée qui lui vient à l'esprit : la veille en se coupant les ongles, « elle a entamé la chair alors qu'elle était occupée à enlever la petite peau de la matrice de l'ongle ». Ce détail est si peu intéressant qu'on peut se demander pourquoi la malade s'en est souvenue et en a fait part ; on soupçonne en conséquence qu'il s'agit d'un acte symptomatique. C'est à l'annulaire qu'est arrivé ce petit malheur, l'annulaire auquel on porte l'alliance. Le jour de l'accident était, en outre, le jour anniversaire de son mariage, ce qui confère à la petite blessure un sens tout à fait net et facile à découvrir. Elle raconte, en outre, un rêve se rapportant à la maladresse de son mari et à sa propre anesthésie sexuelle. Mais pourquoi s'est-elle blessée à l'annulaire gauche, alors que c'est sur l'annulaire droit qu'on porte l'alliance ? Son mari est avocat, « docteur en droit [81] » et étant jeune fille elle avait une secrète inclination pour un médecin « (docteur en gauche », disait-elle, en plaisantant). Un mariage de la main gauche avait aussi sa signification déterminée.

b) Une jeune femme non mariée raconte : « Hier j'ai déchiré par hasard en deux un billet de banque de 100 florins et j'en ai donné une moitié à une dame qui était en visite chez moi. Aurais-je commis, moi aussi, un acte symptomatique ? » Une analyse un peu poussée révèle les détails suivants : Cette femme consacre une partie de son temps et de sa fortune à des œuvres de charité. En commun avec

81 Jeu de mots, fondé sur le double sens du mot *Recht,* qui est d'ailleurs le même que celui du mot français droit. (N. d. T.)

une autre dame, elle assure l'éducation d'un orphelin. Les 100 florins lui ont été envoyés précisément par cette autre autre dame. Ayant reçu le billet, elle l'a mis dans une enveloppe et déposé provisoirement sur son bureau.

La dame qu'elle avait en visite était une personne notable, s'occupant d'une autre oeuvre de charité. Elle était venue chercher une liste de personnes auxquelles elle puisse demander une contribution pour son œuvre. Ne trouvant pas de papier pour écrire les noms, ma patiente prit l'enveloppe qui était sur son bureau et la déchira en deux, sans penser à son contenu : elle voulait, en effet, garder pour elle un duplicata de la liste qu'elle allait donner à sa visiteuse. Qu'on remarque bien le caractère inoffensif de cet acte inutile. On sait qu'un billet de cent florins ne perd rien de sa valeur, lorsqu'il est déchiré, dès l'instant où il est possible de le reconstituer avec les fragments. Or, étant donné l'importance de l'usage auquel allait servir le morceau de papier, il était certain que la dame le garderait, et il était non moins certain que dès qu'elle se serait aperçue de son précieux contenu, elle s'empresserait de le renvoyer à sa propriétaire.

Mais quelle pensée inconsciente pouvait bien exprimer cet acte accidentel, facilité par un oubli ? La dame en visite était un partisan résolu de notre méthode de traitement. C'est elle qui avait conseillé à ma malade de s'adresser à moi et, si je ne me trompe, cette malade lui était très reconnaissante de ce conseil. Le demi-billet de cent florins représenterait-il les honoraires pour cette aimable intervention ? Ce serait bien étonnant.

Mais voici d'autres détails. La veille, une intermédiaire d'un autre genre, que ma malade avait rencontrée chez une parente, lui avait demandé si elle ne serait pas disposée à faire la connaissance d'un certain monsieur ; et, quelques heures avant l'arrivée de la dame, ma malade avait reçu une lettre dans laquelle ce même monsieur demandait sa main, ce qui l'avait beaucoup amusée.

Lorsque la dame eut préludé à la conversation, en demandant à ma malade des nouvelles de sa santé, celle-ci a pu penser : « Tu m'as bien indiqué le médecin qu'il me fallait ; mais je te serais encore plus reconnaissante, si tu pouvais m'aider à trouver le mari qu'il me faut » (et en pensant au mari, elle pensait certainement aussi à un enfant). Partant de cette idée refoulée, elle a fondu ensemble les deux intermédiaires et a tendu à la visiteuse les honoraires que dans son imagination elle était disposée à offrir à l'autre. Ce qui rend cette explication tout à fait vraisemblable, c'est que pas plus tard que la veille au soir je l'avais entretenue des actes accidentels et symptomatiques. Elle profita de la première occasion pour produire quelque chose d'analogue.

On peut subdiviser les actes symptomatiques et accidentels très fréquents, en les classant dans diverses catégories, selon qu'ils sont habituels, se produisent généralement dans certaines conditions, ou sont isolés. Les premiers (habitude de jouer avec sa chaîne de montre, de se tirailler la barbe, etc.), qui peuvent presque servir à caractériser les personnes qui les accomplissent, se confondent avec les innombrables tics et doivent être traités avec ces derniers. Je range dans le deuxième groupe les mouvements qu'on accomplit avec la canne qu'on a à la main, le griffonage avec le crayon qu'on tient entre les doigts, le pétrissage de mie de pain et autres substances plastiques ; font partie du même groupe les gens qui ont l'habitude de faire sonner la monnaie qu'ils ont dans leur poche, de tirer sur leurs habits, etc. A toutes ces occupations, qui apparaissent comme des jeux, le traitement psychique découvre un sens et une signification auxquels est refusé un autre mode d'expression. Généralement, la personne intéressée ne se doute ni de ce qu'elle fait, ni des modifications qu'elle fait subir à ses gestes habituels ; elle reste sourde et aveugle aux effets produits par ces gestes. Elle n'entend, par exemple, par le bruit qu'elle produit en faisant remuer les pièces de monnaie qu'elle a dans sa poche et elle

prend un air étonné et incrédule, lorsqu'on attire son attention sur ce détail. De même, toutes les manipulations que certaines personnes, sans s'en apercevoir, infligent à leurs habits, ont une signïfication et méritent de retenir l'attention du médecin. Tout changement dans la mise ordinaire, toute négligence, comme, par exemple, un bouton mal ajusté, toute velléité de laisser telle ou telle partie du corps découverte - tout cela signifie quelque chose que le porteur des habits ne veut pas dire directement et dont le plus souvent il ne se doute même pas. L'interprétation de ces petits actes accidentels, ainsi que les preuves à l'appui de cette interprétation, se dégagent chaque fois, avec une certitude suffisante, au cours de la séance, des circonstances dans lesquelles l'acte s'est produit, de la conversation qu'on vient d'avoir avec la personne, ainsi que des idées qui lui viennent à l'esprit, lorsqu'on attire son attention sur le caractère, en apparence seulement accidentel, de l'acte. Étant donné cependant que, dans ce que je viens de dire, j'avais principalement en vue des personnes anormales, je renonce à citer à l'appui de mes affirmations des exemples confirmés par l'analyse ; mais si je mentionne toutes ces choses, c'est parce que je suis convaincu que les actes qui nous occupent possèdent chez l'homme normal la même signification que chez les anormaux.

Je citerai un seul exemple, fait pour montrer à quel point un acte symbolique, devenu une habitude, peut se rattacher à ce qu'il y a de plus intime et de plus important dans la vie [82].

« D'après ce que nous a enseigné le professeur Freud, le symbolisme joue dans la vie infantile de l'homme un rôle beaucoup plus important qu'on ne le croyait, d'après les expériences psychanalytiques les plus anciennes. Sous ce rapport, il n'est pas sans intérêt de rapporter l'analyse suivante, surtout à cause des perspectives médicales qu'elle laisse entrevoir.

82 « Beitrag zur Symbolik des Alltags », par Ernst Joncs. Traduit de l'anglais par Otto Rank (Vienne). *Zentraibl.* f. *Psychoanalyse,* I, 3, 1911.

« En installant son mobilier dans un nouvel appartement, un médecin retrouve un stéthoscope « simple » en bois. Après avoir cherché pendant un instant la place où il va le déposer, il se sent comme poussé à le placer sur son bureau, entre son propre siège et celui sur lequel il a l'habitude de faire asseoir ses rnalades. Cette acte était quelque peu bizarre, pour deux raisons. En premier lieu, ce médecin (qui est neurologue) se sert rarement du stéthoscope, et dans les rares cas où il a besoin de cet appareil, il se sert d'un stéthoscope double (pour les deux oreilles). En second lieu, il gardait tous ses appareils et instruments médicaux dans des tiroirs ; celui-ci s'est donc vu accorder un traitement de faveur. Quelques jours après, il ne pensait plus à la chose, lorsqu'une malade, venue en consultation et qui n'avait jamais vu un stéthoscope « simple », lui demanda ce que c'était. Ayant reçu l'explication, elle demanda encore pourquoi l'instrument était posé là et non pas ailleurs ; à quoi le médecin répondit assez vivement que cette place en valait bien une autre. Ces questions ne l'en frappèrent pas moins, et il commença à se demander si son acte ne lui avait pas été dicté par des motifs inconscients. Familiarisé avec la méthode psychanalytique, il résolut de tirer la chose au clair.

« Il se rappela tout d'abord qu'alors qu'il était étudiant en médecine il avait un chef de service qui avait l'habitude, pendant ses visites dans les salles d'hôpital, de tenir à la main un stéthoscope simple dont il ne se servait jamais. Il admirait beaucoup ce médecin et lui était très dévoué. Plus tard, étant devenu lui-même médecin des hôpitaux, il avait pris la même habitude et se serait senti mal à l'aise si, par mégarde, il était sorti de chez lui sans balancer l'instrument à la main. Ce qui prouvait cependant l'inutilité de cette habitude, ce n'était pas seulement le fait que le seul stéthoscope dont il se servait réellement était un stéthoscope double qu'il portait dans sa poche, mais aussi cette particularité qu'il avait conservé son habitude, après avoir été nommé dans un service de chirurgie où le

stéthoscope n'était d'aucune utilité. La signification de ces observations apparaît, si nous admettons la nature phallique de cet acte symbolique.

« Un autre fait dont il retrouva le souvenir était le suivant : jeune garçon, il avait été frappé par l'habitude du médecin de famille de garder son stéthoscope simple à l'intérieur de son chapeau. Il trouvait intéressant que le médecin ait toujours eu à sa portée son principal instrument, lorsqu'il allait voir des malades, et qu'il lui ait suffi d'enlever son chapeau (c'est-à-dire une partie de ses vêtements), pour l'en retirer. Jeune enfant, il avait beaucoup de sympathie pour ce médecin ; et en s'analysant récemment, il se rappela qu'à l'âge de trois ans et demi il eut deux phantasmes au sujet de la naissance de sa plus jeune sœur - premièrement, qu'elle était née de lui-même et de sa mère, deuxièmement, de lui-même et du docteur. Dans ces phantasmes, il jouait aussi bien le rôle féminin que le rôle masculin. Il se rappela ensuite avoir été, à l'âge de six ans, examiné par ce même médecin, et il se souvenait nettement de la sensation voluptueuse qu'il avait éprouvée à sentir la tête du docteur appuyée sur sa poitrine par l'intermédiaire du stéthoscope, ainsi que le va-et-vient rythmique de ses mouvements respiratoires. A l'âge de trois ans il eut une maladie chronique des bronches qui nécessita des examens répétés, dont il ne se souvient d'ailleurs pas.

« A l'âge de huit ans, il fut fortement impressionné, en entendant un de ses camarades raconter que le médecin avait l'habitude de se mettre au lit avec ses patientes. Ce récit avait un fond de vérité, car le médecin en question jouissait de la sympathie de toutes les femmes du quartier (et de sa mère aussi). L'analysé lui-même avait éprouvé plus d'une fois le désir sexuel en présence de certaines de ses patientes ; il en avait successivement aimé deux et avait fini par épouser une cliente. Il est à peu près certain que c'est son identification inconsciente avec le médecin qui le poussa à choisir la carrière médicale. Il résulte d'analyses faites sur d'autres

médecins que telle est en effet la raison la plus fréquente (bien qu'il soit difficile de préciser cette fréquence) du choix de cette carrière. Dans le cas précis, il put y avoir deux moments décisifs : en premier lieu, la supériorité, qui s'est manifestée dans plusieurs occasions, du médecin sur le père, dont le fils était très jaloux ; et en second lieu le fait que le médecin savait des choses défendues et avait de nombreuses occasions de satisfaction sexuelle.

« L'analysé retrouve ensuite le souvenir d'un rêve (qui a été publié ailleurs [83] de nature nettement homosexuelle et masochiste, dans lequel un homme, qui n'est qu'un avatar du médecin, menaçait le rêveur d'un glaive. Cela lui rappela une histoire qu'il avait lue dans le *Chant des Niebelangen* et où il est question d'une épée que Sigurd aurait placée entre lui et Brunhilde endormie. La même histoire figure dans la légende d'Arthur que notre homme connaît également.

« Le sens de l'acte symptomatique devient ainsi compréhensible. Le médecin avait placé son stéthoscope entre lui et ses patientes, tout comme Sigurd avait placé son épée entre lui et la femme à laquelle il ne devait pas toucher. C'était un acte de compromis qui devait servir à deux fins : éveiller, en présence d'une patiente séduisante, son désir refoulé d'avoir avec elle des rapports sexuels et lui rappeler en même temps que ce désir ne pouvait être satisfait. Il s'agissait, pour ainsi dire, d'un charme contre- les assauts de la tentation.

« J'ajouterai encore que le garçon a été fortement impressionné par ces vers du *Richelieu* de Lord Lytton

Beneath the rule of men entirely great

The pen is mightier than the sword [84].

83 « Freud's Theory of Dreams », Americ.*Journ. of Psychoanal.,* avril 1910 N 7, p. 301.

84 « Sous le gouvernement d'hommes véritablement grands, la plume est Plus Puissante que l'épée. » Cf. Oldhams : « I wear my Pen as other do their sword » (Je porte ma plume comme d'autres portent leur épée).

qu'il est devenu un écrivain fécond et qu'il se sert d'un stylo extraordinairement grand. Comme je lui demandais : « Quel besoin avez-vous d'un porte-plume pareil ? », il répondit : « J'ai tant de choses à exprimer. »

« Cette analyse montre une fois de plus quelles profondeurs de la vie psychique nous révèlent les actes soidisant « inoffensifs, dépourvus de sens » et à quelle période précoce de la vie commence à se développer la tendance à la symbolisation ».

Je puis encore citer un cas de ma pratique psychothérapique où une main jouant avec une boule de mie de pain m'a fait des révélations intéressantes. Mon patient était un jeune garçon à peine âgé de 13 ans, atteint depuis deux ans d'une hystérie grave et qui, après un long séjour infructueux dans un établissement hydrothérapique, m'avait été confié en vue d'un traitement psychanalytique. Il avait dû, à mon avis, se livrer à certaines expériences sexuelles et il était tourmenté, étant donné son âge, par des questions d'ordre sexuel. Je me suis cependant abstenu de lui venir en aide en lui apportant des explications, car je voulais une fois de plus éprouver la solidité de mes hypothèses. Je devais donc chercher la voie à suivre pour obtenir cette vérification. Or, un jour, je fus frappé par le fait suivant - il roulait quelque chose entre les doigts de sa main droite, plongeait la main dans sa poche où ses doigts continuaient à jouer, la retirait de nouveau, et ainsi de suite. Je lui demandai ce qu'il avait dans la main, pour toute réponse, il desserra ses doigts. C'était de la mie de pain, roulée en boule. A la séance suivante, il apporta un autre morceau de mie et, pendant que je conversais avec lui, il fit de cette mie, avec une rapidité extraordinaire et les yeux fermés, toutes sortes de figures qui m'ont vivement intéressé. C'étaient de petits bonshommes, semblables aux idoles préhistoriques les plus primitives, ayant une tête, deux bras, deux jambes et, entre les jambes, un appendice qui se terminait par une longue pointe. Cette figure n'était pas plus tôt achevée que mon

malade roulait de nouveau sa mie de pain en boule. A d'autres moments, il laissait son œuvre intacte, mais multipliait les appendices, afin de dissimuler le sens de celui qu'il avait formé entre les jambes. Je voulais lui montrer que je l'avais compris, sans toutefois lui donner le prétexte d'affirmer qu'il n'avait pensé à rien en modelant ses bonshommes. Dans cette intention, je lui demandai brusquement s'il se rappelait l'histoire de ce roi romain qui, dans son jardin, avait répondu par une pantomime à l'envoyé de son fils. Le garçon prétendit qu'il ne se la rappelait pas, bien qu'il l'eût apprise beaucoup plus récemment que moi. Il me demanda si je faisais allusion à l'histoire où la réponse avait été écrite sur le crâne rasé d'un esclave. « Non, répondis-je, cette dernière anecdote se rattache à l'histoire grecque. » Et je lui racontai ce dont il s'agissait : le roi Tarquin le Superbe avait ordonné à son fils de s'introduire dans une cité latine ennemie ; le fils, qui avait réussi à se créer des intelligences dans la ville, envoya au roi un messager chargé de lui demander ce qu'il devait faire ensuite ; le roi ne donna aucune réponse, mais s'étant rendu dans son jardin, se fit répéter la question et abattit sans mot dire les plus grandes et les plus belles têtes de pavots. Il ne resta au messager qu'à aller raconter à Sextus ce qu'il avait vu ; Sextus comprit et veilla à supprimer par l'assassinat les citoyens les plus notables de la ville.

Pendant que je parlais, le garçon avait cessé de pétrir sa mie, et lorsque je fus arrivé au passage racontant ce que le roi fit dans son jardin, et notamment aux mots : « abattit sans mot dire », mon malade abattit, à son tour, la tête de son bonhomme avec la rapidité d'un éclair. Il m'avait donc compris et remarqué que je le comprenais moi aussi. Je pus commencer à l'interroger directement et lui donnai les renseignements qui l'intéressaient et au bout de peu de temps il fut guéri de sa névrose.

Les actes symptomatiques, dont on trouve une variété inépuisable aussi bien chez l'homme sain que chez l'homme malade,

méritent notre intérêt pour plus d'une raison. Ils fournissent au médecin des indications précieuses qui lui permettent de s'orienter au milieu de circonstances nouvelles ou encore peu connues ; elles révèlent à l'observateur profane tout ce qu'il désire savoir, et quelquefois même plus qu'il ne désire. Celui qui sait utiliser ces indications doit à l'occasion procéder comme le faisait le roi Salomon qui, d'après la légende, comprenait le langage des animaux. Un jour, je fus prié de venir examiner un jeune homme qui se trouvait chez sa mère. La première chose qui me frappa lorsqu'il vint au-devant de moi, ce fut une grande tache blanche sur son pantalon, tache qui, à en juger pas ses bords caractéristiques, devait provenir d'un blanc d'œuf. Après un bref moment d'embarras, le jeune homme s'excusa, en disant qu'étant un peu enroué il avait gobé un oeuf cru dont un peu de blanc avait coulé sur son pantalon et, pour confirmer ses dires, il me montra une assiette sur laquelle il y avait encore de la coquille d'œuf. La provenance de la tache suspecte semblait donc expliquée de la manière la plus naturelle. Mais lorsque la mère nous eut laissés en tête-à-tête, je le remerciai de m'avoir ainsi facilité le diagnostic et pus sans difficulté obtenir de lui l'aveu qu'il se livrait à la masturbation. - Une autre fois, j'eus à examiner une dame aussi riche que vaniteuse et sotte et qui avait l'habitude de répondre aux questions du médecin par une avalanche de plaintes incohérentes, qui rendaient le diagnostic particulièrement difficile. En entrant, je la trouvai assise devant un petit guéridon en train de ranger en tas des florins d'argent, et en se levant elle fit tomber quelques pièces sur le parquet. Je l'aidai à les ramasser et ne tardai pas à interrompre la description de sa misère en lui demandant : « Votre distingué gendre vous a-t-il donc fait perdre tant d'argent que cela ? » Elle me répondit par un *non !* irrité, pour me raconter l'instant d'après l'état d'exaspération dans lequel la mettait la prodigalité de son gendre, Je dois ajouter que je ne l'ai plus jamais revue - c'est qu'on ne se fait pas toujours des amis parmi ceux à qui l'on révèle la signification de leurs actes symptomatiques.

Le Dr J. E. G. van Emden (de La Haye) relate un autre cas d'aveu « par acte symptomatique » : « Lors de l'addition, le garçon d'un petit restaurant de Berlin prétendit que le prix d'un certain plat avait été augmenté de 10 pfennigs. Comme je lui demandais pourquoi cette augmentation ne figurait pas sur la carte, il répondit qu'il s'agissait évidemment d'une omission, mais qu'il était sûr de ce qu'il avançait. En mettant l'argent dans sa poche, il fit tomber sur la table, juste devant moi, une pièce de dix pfennigs. - « Je sais maintenant que vous m'avez trop compté. Voulezvous que je me renseigne à la caisse ? » - « Pardon, permettez... un instant... » et il disparut.

Il va sans dire que je ne me suis pas opposé à sa retraite, et lorsqu'il revint deux minutes plus tard, en s'excusant d'avoir, par une erreur inconcevable, confondu le plat en question avec un autre, je lui ai remis les dix pfennigs en récompense de sa contribution à la psychopathologie de la vie quotidienne. »

C'est en observant les gens pendant qu'ils sont à table qu'on a l'occasion de surprendre les actes symptomatiques les plus bcaux et les plus instructifs.

Voici ce que raconte le Dr Hanns Sachs :

« J'ai eu l'occasion d'assister au souper d'un couple un peu âgé auquel je suis apparenté. La femme a une maladie d'estomac et observe un régime rigoureux. Lorsqu'on apporta le rôti, le mari pria la femme, qui ne devait pas toucher à ce plat, de lui donner la moutarde. La femme ouvre le buffet, en retire un petit flacon contenant les gouttes dont elle fait usage et le dépose devant le mari. Entre le pot de moutarde en forme de tonneau et le petit flacon à gouttes, il n'y avait évidemment aucune ressemblance susceptible d'expliquer la confusion ; et cependant la femme ne s'aperçut de son erreur que lorsque le mari eut en riant attiré son attention sur ce qu'elle avait fait.

Inutile d'insister sur la signification de cet acte symptomatique. Elle saute aux yeux. »

Je dois au docteur B. Dattner (de Vienne) la communication d'un précieux cas de ce genre, qui a été très habilement utilisé par l'observateur :

« Je suis en train de déjeuner au restaurant avec mon collègue de philosophie, le Dr H. Il me raconte ce qu'il y a de pénible dans la situation d'un stagiaire et ajoute à ce propos qu'avant la fin de ses études il était entré à titre de secrétaire chez le ministre plénipotentiaire du Chili. « Puis le ministre a été remplacé, et je ne me suis pas présenté au nouveau. » Et pendant qu'il prononce cette dernière phrase, il porte à la bouche un morceau de gâteau, mais le laisse tomber du couteau, comme par maladresse. Je saisis aussitôt le sens caché de cet acte symptomatique et je glisse, comme en passant, à mon collègue, peu familiarisé avec la psychanalyse : « Vous avez laissé tomber là un bon morceau. » Il ne s'aperçoit pas que mes paroles peuvent se rapporter tout aussi bien à son acte symptomatique, et il répète avec une vivacité surprenante les mots que je viens de prononcer : « Oui, c'était en effet un bon morceau, celui que j'ai laissé tomber. » Et il se soulage en me racontant, sans omettre un détail, sa maladresse qui l'a privé d'une place bien payée.

« La signification de son acte symptomatique apparaît lorsqu'on songe que mon collègue devait éprouver une certaine gêne à me parler, à moi qu'il connaissait très peu, de sa situation matérielle précaire : mais l'idée qu'il voulait refouler a déterminé un acte symptomatique qui a exprimé symboliquement ce qui devait rester caché et a fourni ainsi à mon interlocuteur un moyen de soulagement qui avait sa source dans l'inconscient. »

Les exemples suivants montrent quelle signification peut avoir le fait d'emporter involontairement un objet appartenant à une autre personne.

1) Dr B. Dattner : « Un de mes collègues fait une visite à une de ses amies d'enfance, la première visite après le mariage de celle-ci. Il me parle de ce petit événement, m'exprime à ce propos son étonnement d'avoir été obligé, contrairement à son intention, de prolonger un peu cette visite, et il me fait part en même temps d'un singulier acte manqué qu'il a commis dans cette maison.

Le mari de l'amie, qui avait, lui aussi, pris part à la conversation, se mit, à un moment donné, à chercher une boîte d'allumettes qui (mon collègue s'en souvient fort bien) se trouvait sur la table, lorsqu'il était entré dans la pièce. On cherche partout, mon collègue fouille dans ses poches, se disant qu'après tout, il a bien pu par mégarde se l'approprier, mais en vain. Ce n'est que longtemps après qu'il la retrouva réellement dans une poche, et à cette occasion il fut frappé par le fait que la boîte ne renfermait qu'une seule allumette.

Deux jours plus tard, le collègue fit un rêve dans lequel la boite figurait à titre de symbole et son amie d'enfance à titre de personnage principal, ce qui ne fit que confirmer l'explication que je lui avais donnée, à savoir qu'il avait voulu par son acte manqué (appropriation involontaire de la boîte) affirmer son droit de priorité et de possession exclusive (il n'y avait qu'une seule allumette dans la boîte). »

2) Dr Hanns Sachs : « Notre bonne a un faible pour un certain gâteau. C'est là un fait incontestable, car c'est le seul plat qu'elle ne rate jamais. Un dimanche, elle apporte ce gâteau, le dépose sur la crédence, enlève les assiettes du plat précédent et les range sur le plateau sur lequel elle a apporté le gâteau ; mais, au lieu de nous servir celui-ci, elle le place sur le tas d'assiettes et emporte le tout à la cuisine. Nous avions cru tout d'abord qu'elle avait quelque chose à arranger au gâteau, mais, ne la voyant pas revenir, ma femme se décide à la rappeler et lui demande : « Betty, qu'avez-vous donc fait du gâteau ? » Il fallut lui rappeler qu'elle l'avait emporté ; elle l'avait

donc chargé sur le plateau, emporté à la cuisine, déposé quelque part sur une table ou ailleurs, « sans remarquer ce qu'elle faisait ».

« Le lendemain, lorsque nous voulûmes manger ce qui restait du gâteau, ma femme constata que la bonne n'avait pas touché au morceau qui lui avait été réservé. Questionnée sur les raisons de son abstention, elle répondit, légèrement embarrassée, qu'elle n'avait pas envie d'en manger.

« L'attitude infantile de la jeune fille est visible dans toute cette affaire : d'abord, l'avidité infantile qui ne veut partager avec personne l'objet de ses désirs ; ensuite, la réaction non moins infantile par le dépit : puisque je ne puis avoir le gâteau pour moi toute seule, je préfère n'en rien avoir ; gardez-le pour vous. »

Les actes accidentels ou symptomatiques se rattachant à la vie conjugale ont souvent la plus grande signification et peuvent inspirer la croyance aux signes prémonitoires à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la psychologie de l'inconscient. Ce n'est pas un bon début, lorsqu'une jeune femme perd son alliance au cours du voyage de noces ; il est vrai que le plus souvent l'alliance, qui a été mise par distraction dans un endroit où on n'a pas l'habitude de la mettre, finit par être retrouvée. - Je connais une femme divorcée qui, longtemps avant le divorce, se trompait souvent, en signant de son nom de jeune fille les documents concernant l'administration de ses biens. - Un jour, me trouvant en visite chez un couple récemment marié, j'ai entendu la jeune femme me raconter en riant qu'étant allée, au retour du voyage de noces, voir sa sœur, celle-ci lui proposa de l'accompagner dans les magasins pour faire des achats, pendant que le mari irait à ses affaires. Une fois dans la rue, elle aperçut, sur le trottoir opposé, un monsieur dont la présence dans cette rue sembla l'étonner, et elle dit à sa soeur : « Regarde, on dirait que c'est M. L. » Elle avait oublié que ce M. L.était depuis plusieurs semaines son époux. Je me suis senti mal à l'aise en écoutant ce récit, mais m'abstins d'en tirer une conclusion. Je ne me suis souvenu de cette

petite histoire qu'au bout de plusieurs années, lorsque ce mariage eut pris une tournure des plus malheureuses.

Aux travaux très intéressants de A. Maeder, publiés en français [85], j'emprunte l'observation suivante, qui d'ailleurs pourrait tout aussi bien figurer dans le chapitre sur les *Oublis :*

« Une dame nous racontait récemment qu'elle avait oublié d'essayer sa robe de mariage et s'en souvint la veille du mariage à huit heures du soir, alors que la couturière désespérait de voir sa cliente. Ce détail suffit à montrer que la fiancée ne se sentait pas très heureuse de porter une robe d'épousée, qu'elle cherchait à oublier cette idée pénible. Elle est aujourd'hui... divorcée. »

Un de mes amis, qui sait observer et interpréter les signes, m'a raconté que la grande tragédienne Eleonora Duse accomplit dans un de ses rôles un acte symptomatique qui montre bien toute la profondeur de son jeu. Il s'agit d'un drame d'adultère : elle vient d'avoir une explication avec son mari et se trouve plongée dans ses pensées, tandis que le séducteur s'approche d'elle. Pendant ce bref intervalle elle joue avec l'alliance qu'elle porte au doigt : elle l'enlève, la remet et l'enlève de nouveau. La voilà prête à tomber dans les bras de l'autre.

A cela se rattache ce que Th. Reik *(Internat. Zeitschr.f Psychoanalyse,* III, 1915*)* raconte au sujet d'autres actes symptomatiques portant sur l'alliance :

« Nous connaissons les actes symptomatiques accomplis par des époux et qui consistent à enlever et à remettre machinalement leur alliance. Mon collègue K. a accompli toute une série d'actes symptomatiques de ce genre. Une jeune fille qu'il aimait lui fit cadeau d'une bague, en lui recommandant de ne pas la perdre, car s'il la perdait, ce serait un signe qu'il ne l'aimerait plus. Par la suite il fut constamment obsédé par la crainte de perdre la bague. Lorsqu'il

85 Alph. Maeder, Contributions à la psychopathologie de la vie quotidienne. *Archives de Psychologie,* t. VI, 1906.

lui arrivait de l'enlever, pour se laver les mains, par exemple, il oubliait régulièrement la place où il l'avait mise et ne la retrouvait souvent qu'après de longues recherches. Lorsqu'il laissait tomber une lettre dans une boîte, il appréhendait toujours qu'un mouvement maladroit de la main contre le rebord de celle-ci ne fasse glisser la bague pour l'envoyer rejoindre la lettre au fond de la boite. Un jour il manceuvra si bien que l'accident tant redouté arriva réellement. C'était un jour où il expédiait une lettre de rupture à une de ses anciennes maîtresses, devant laquelle il se sentait coupable. Au moment de laisser tomber la lettre dans la boîte, il fut pris du désir de revoir cette femme, désir qui entra en conflit avec son affection pour sa maîtresse actuelle. »

A propos de ces actes symptomatiques ayant pour objet la bague, l'anneau ou l'alliance, on constate une fois de plus que la psychanalyse rie découvre rien que les poètes n'aient pressenti depuis longtemps déjà. Dans le roman de Fontane *Avant l'orage,* le conseiller de justice Turgany dit pendant un jeu de gages : « Croyez-moi, mesdames, la remise d'un gage révèle parfois les mystères les plus profonds de la nature. » Parmi les exemples qu'il cite à l'appui de son affirmation, il en est un qui mérite un intérêt particulier. « Je me souviens, dit-il, d'une femme de professeur, à l'âge de l'embonpoint, qui, chaque fois, remettait en gage son alliance qu'elle tirait du doigt. Permettez-moi de ne pas vous décrire le bonheur conjugal de cette maison. » « Il se trouvait dans la même société, continua-t-il, un monsieur qui ne se lassait pas de déposer sur les genoux de cette dame son couteau de poche, muni de dix lames, d'un tire-bouchon et d'un briquet, jusqu'à ce que ce couteaumonstre, après avoir déchiré plusieurs jupes de soie, ait disparu à travers les déchirures, à la grande indignation du public. »

Il n'est pas étonnant qu'un objet comme une bague ait une signification aussi riche, alors même qu'aucun sens érotique ne s'y trouve attaché, c'est-à-dire alors même qu'il ne s'agit ni d'une bague

de fiançailles, ni d'une alliance. Le Dr Kardos a mis à ma disposition l'exemple suivant d'un acte manqué de ce genre :

Acte manqué équivalant à un aveu

Il y a quelques années, un homme beaucoup plus jeune que moi et partageant mes idées, a bien voulu s'associer à mes travaux et adopter à mon égard une attitude que je qualifierai comme celle d'un disciple. A une certaine occasion, je lui ai offert une bague qui a provoqué de sa part un grand nombre d'actes symptomatiques ou manqués, et cela toutes les fois où nos relations ont été troublées par un malentendu. Tout récemment, il me fit part du fait suivant, particulièrement intéressant et transparent : sous un prétexte quelconque, il manqua l'un de nos rendez-vous hebdomadaires, au cours desquels nous avions l'habitude d'échanger à loisir nos idées ; en réalité, il avait préféré rencontrer une jeune dame, avec laquelle il avait rendezvous à la même heure. Le lendemain matin il s'aperçoit, mais longtemps après avoir quitté sa maison, qu'il a oublié de mettre sa bague. Il ne s'en inquiète pas outre mesure, se disant qu'il l'a sans doute laissée sur sa table de nuit où il avait l'habitude de la déposer tous les soirs, et persuadé qu'il la retrouvera à son retour. Aussitôt rentré, il se met à chercher la bague, mais en vain : elle n'était pas plus sur la table de nuit qu'ailleurs. Il finit par se rappeler qu'il avait, selon une habitude remontant à plus d'une année, déposé sa bague sur la table de nuit, à côté d'un petit canif ; aussi pensa-t-il avoir mis, par distraction, la bague dans cette poche, en même temps que le canif. Il plonge donc les doigts dans la poche du gilet et y retrouve effectivernent la bague.

« L'alliance dans la poche du gilet », telle est la recornmandation qu'un proverbe populaire adresse au mari qui se propose de tromper sa femme. La conscience de sa faute l'a donc poussé d'abord à s'infliger un châtiment : « Tu ne mérites plus de porter cette bague », et ensuite à avouer son infidélité, sous la forme

d'un acte manqué qui, il est vrai, n'avait pas de témoins. Il n'est arrivé à avouer sa petite « infidélité » que par le détour (c'était d'ailleurs à prévoir) du récit qu'il en fit. »

Je connais aussi un monsieur âgé ayant épousé une très jeune fille et qui, au lieu de partir tout de suite en voyage, préféra passer avec sa jeune femme la première nuit dans un hôtel de la capitale. A peine arrivé à l'hôtel, il constata avec angoisse que son portefeuille contenant la somme destinée au voyage de noces avait disparu. Il eut encore le temps de téléphoner à son domestique, qui avait retrouvé le portefeuille dans une poche de l'habit que notre nouveau marié avait déposé chez lui en revenant de la cérémonie du mariage. Rentré en possession de son portefeuille, il put le lendemain partir en voyage avec sa jeune femme ; mais, ainsi qu'il l'avait redouté, il n'avait pas été capable de remplir pendant la nuit ses devoirs conjugaux.

Il est consolant de penser que, dans l'immense majorité des cas, les hommes, lorsqu'ils perdent quelque chose, accomplissent un acte symptomatique et qu'ainsi la perte d'un objet répond à une intention secrète de celui qui est victime de cet accident. Très souvent, la perte de l'objet témoigne seulement du peu de prix qu'on attache à celui-ci ou du peu d'estime qu'on a pour la personne de qui on le tient ; ou encore, la tendance à perdre un objet déterminé vient d'une association d'idées symbolique entre cet objet et d'autres, beaucoup plus importants, la tendance se trouvant transférée de ceux-ci à celui-là. La perte d'objets précieux sert à exprimer les sentiments les plus variés : elle peut constituer la représentation symbolique d'une idée refoulée, donc un avertissement auquel on ne prête pas volontiers l'oreille, ou bien (et avant tout) elle doit être

considérée comme un sacrifice offert aux obscures puissances qui président à notre sort et dont le culte subsiste toujours parmi nous [86].

Voici quelques exemples à l'appui de ces propositions concernant la perte d'objets :

Dr B. Dattner : « Un collègue me raconte qu'il a perdu par hasard son stylo qu'il avait depuis deux ans et auquel il tenait beaucoup, parce qu'il le trouvait très commode. L'analyse révéla la

86 Voici encore une petite collection de différents actes symptomatiques chez des personnes saines et chez des névrosés. – Un collègue un peu âgé, qui n'aime pas perdre aux cartes, s'acquitte un soir d'une dette de jeu assez importante, et cela sans aucune protestation, mais en faisant sur lui-même un effort visible. Après son départ, on découvrit qu'il avait laissé, à la place où il était assis, à peu près tout ce qu'il avait l'habitude de porter sur lui : lunettes, étui à cigares, mouchoir de poche. Cet oubli peut être traduit ainsi : « Vous êtes des brigands ; vous m'avez joliment dépouillé. » -Un homme, qui souffre de temps en temps d'impuissance sexuelle (qui remonte à la profonde affection qu'étant enfant il a éprouvée pour sa mère), raconte qu'il a l'habitude d'orner manuscrits et dessins de la lettre S, qui est l'initiale du nom de sa mère. Il ne supporte pas que les lettres qu'il reçoit de chez lui voisinent sur son bureau avec d'autres lettres, d'un caractère profane ; aussi conserve-t-il les premières à part. - Une jeune dame ouvre brusquement la porte de la salle de traitement dans laquelle se trouve déjà une autre malade. Elle invoque pour excuse son « étourderie » ; l'analyse révèle qu'elle a été poussée à son acte par la même curiosité que celle qui lui faisait faire autrefois irruption dans la chambre de ses parents. - Des jeunes filles, fières de leur belle chevelure, savent tellement bien l'arranger à l'aide de peignes et d'épingles que leurs cheveux se défont au beau milieu de la conversation. - Certains hommes répandent à terre, pendant le traitement (dans la position couchée), de la petite monnaie qui tombe de la poche de leur pantalon et récompensent ainsi, selon leurs moyens, le travail qu'exige une heure de traitement. - Celui qui oublie chez le médecin son pince-nez, ses gants, sa pochette, montre par là-même qu'il ne s'en va qu'à regret et qu'il reviendra bientôt. E. Jones dit : « Un médecin peut presque mesurer le succès avec lequel il pratique la psychanalyse par l'importance de la collection de parapluies, ombrelles, mouchoirs, bourses, etc. qu'il réunit en l'espace d'un mois. » - Les actes les plus habituels, les plus insignifiants et accomplis avec le minimum d'attention, comme par exemple remonter une montre le soir,

situation suivante. La veille, le collègue avait reçu de son beau-frère une lettre profondément désagréable qui se terminait ainsi : « Je n'ai d'ailleurs ni le temps ni l'envie d'encourager ta légèreté et ta paresse. » L'émotion provoquée par cette lettre fut telle que le lendemain le collègue perdit son stylo, qu'il avait précisément reçu en cadeau de ce beau-frère : ce fut comme un sacrifice qu'il offrit, afin de ne rien devoir à ce dernier. »

avant le coucher, éteindre la lumière au moment où l'on quitte une pièce, etc., sont, dans certaines occasions, sujets à des troubles qui prouvent d'une façon incontestable l'influence des complexes inconscients sur les « habitudes » les plus fortes. M. Maeder raconte, dans la revue *Cœnobium,* l'histoire d'un médecin d'hôpital qui avait décidé un soir de se rendre en ville pour une affaire importante, bien qu'il fût de service et n'eût pas le droit de quitter l'hôpital. En revenant, il fut tout étonné d'apercevoir de la lumière dans sa chambre. Il avait oublié, chose qui ne lui était jamais arrivée auparavant, d'éteindre la lumière en sortant. Mais il ne tarda pas à découvrir la raison de cet oubli : le directeur de l'hôpital, voyant de la lumière dans la chambre de son interne, ne pouvait pas se douter que celui-ci fût absent. - Un homme accablé de soucis et sujet à des accès de profonde dépression m'assurait qu'il trouvait régulièrement sa montre arrêtée le matin, lorsqu'il lui arrivait de se coucher la veille avec un sentiment de lassitude qui lui faisait apparaître la vie sous les couleurs les plus sombres. En oubliant de remonter sa montre il exprime donc symboliquement qu'il lui est indifférent de se réveiller ou non le lendemain. - Un autre homme, que je ne connais pas personnellement, m'écrit : « A la suite d'un grand malheur, la vie m'avait paru tellement dure et hostile que j'en étais arrivé à me dire tous les jours que je n'aurais pas assez de force pour vivre un jour de plus ; aussi avais-je fini par oublier de remonter ma montre, chose qui ne m'était jamais arrivée auparavant, car c'était là un acte que j'accomplissais presque machinalement tous les soirs, avant de me mettre au lit. Je ne me souvenais plus de cette habitude que très rarement, lorsque j'avais le lendemain une affaire importante ou qui m'intéressait particulièrement. Serait-ce également un acte symptomatique ? Je ne pouvais pas m'expliquer cet oubli. » -Celui qui, comme Jung *(Ueber die Psychologie der Dementia praecox,* p. 62, 1907*)* ou comme Maeder *(Une voie nouvelle en psychologie : Freud et son école,* Cœnobium, Lugano, 1909*),* veut bien se donner la peine de prêter attention aux airs que, sans le vouloir et souvent sans s'en apercevoir, telle ou telle

Une dame de ma connaissance ayant perdu sa vieille mère s'abstient naturellement de fréquenter les théâtres. L'anniversaire de la mort devant expirer dans quelques jours, elle se laisse entraîner par des amis à prendre un billet pour une représentation particulièrement intéressante. Arrivée devant le théâtre, elle constate qu'elle a perdu son billet. Elle croit l'avoir, par mégarde, jeté avec le billet de tramway, en descendant de voiture. Cette dame se vante précisément de n'avoir jamais rien perdu par inattention.

On peut admettre qu'une autre perte faite par elle eut également ses raisons.

Arrivée dans une station thermale, elle se décide à faire une visite dans une pension de famille où elle était logée lors d'un séjour antérieur. Elle y est reçue comme une vieille connaissance, invitée à dîner, et lorsqu'elle veut payer, on ne veut rien accepter d'elle, ce qui lui déplaît quelque peu. On lui accorde seulement la permission de laisser quelque chose à la servante, et elle ouvre sa bourse pour

personne fredonne, trouvera presque toujours qu'il existe un rapport entre le texte de la chanson et un sujet qui préoccupe la personne en question.

Le déterminisme plus profond qui préside à l'expression de nos pensées par la parole ou par l'écriture mériterait également une étude sérieuse. On se croit en général libre de choisir les mots et les images pour exprimer ses idées. Mais une observation plus attentive montre que ce sont souvent des considérations étrangères aux idées qui décident de ce choix et que la forme dans laquelle nous coulons nos idées révèle souvent un sens plus profond, dont nous ne nous rendons pas compte nous-mêmes. Les images et les manières de parler dont une personne se sert de préférence sont loin d'être indifférentes, lorsqu'il s'agit de se former un jugement sur cette personne ; certaines de ces images et manières de parler sont souvent des allusions à des sujets qui, tout en restant à l'arrière-plan, exercent une influence puissante sur celui qui parle. Je connais quelqu'un qui, à une certaine époque, se servait à chaque instant, même dans des conversations abstraites, de l'expression suivante : « Lorsque quelque chose traverse tout à coup la tète de quelqu'un. » Or, je savais que celui qui parlait ainsi avait reçu, peu de temps auparavant, la nouvelle qu'un projectile russe avait traversé d'avant en arrière le bonnet de campagne que son fils, soldat combattant, avait sur la tête.

retirer un billet de 1 mark. Le soir, le domestique de la pension lui apporte un billet de 5 marks qu'il a trouvé sous la table et qui, d'après la maîtresse de la pension, ne peut appartenir qu'à elle. Elle l'a donc laissé tomber, pendant qu'elle cherchait dans son porte-monnaie le billet qu'elle voulait laisser en pourboire à la bonne. Il est probable qu'elle tenait quand même à payer son repas.

Dans une communication assez longue, publiée sous le titre : « La signification symptomatique de la perte d'objets » dans *Zentralblatt für Psychoanalyse (I,* 10/11), M. Otto Rank a eu recours à l'analyse de rêves pour faire ressortir le caractère de « sacrifice » inhérent à cet acte et dégager ses raisons profondes. (D'autres communications sur le même sujet ont paru dans *Zeitschr. f. Psychoanalyse,* Il et *Internat. Zeitschr. f Psychoanalyse,* I, 1913). Le plus intéressant, c'est que l'auteur montre que ce n'est pas seulement la perte d'objets qui est déterminée par des raisons cachées, mais qu'on peut souvent en dire autant de la *découverte* d'objets. L'observation suivante montre dans quel sens il faut entendre cette proposition. Il est évident que, lorsqu'il s'agit de perte, l'objet est déjà donné, tandis que dans le cas de *trouvaille* il doit encore être cherché *(Internat. Zeitschr.* f. *Psychoanal.,* III, 1915).

« Une jeune fille, encore à la charge de ses parents, veut s'acheter un bijou bon marché. Elle demande le prix de l'objet qui la tente, mais apprend, à son regret, que ce prix dépasse ses économies. Il ne lui manque que deux couronnes pour pouvoir s'offrir cette petite joie. Très triste, elle se dirige chez elle à travers les rues, très animées à cette heure-là. Sur une des places les plus fréquentées, et bien que, d'après ses dires, elle fût profondément plongée dans ses pensées, elle aperçoit à terre un bout de papier qu'elle allait dépasser sans y prêter attention. Mais elle se ravise, se baisse pour le ramasser et constate, à son grand étonnement, que c'est un billet de deux couronnes plié. Elle pense : « C'est un heureux hasard qui me l'envoie, pour que je puisse m'acheter le bijou », et

elle se propose de rebrousser chemin pour réaliser son intention. Mais, au même moment, elle se dit qu'elle ne doit pas le faire, car l'argent trouvé porte bonheur et qu'il faut le garder.

L'analyse qui peut nous faire comprendre cet acte accidentel, se dégage toute seule de la situation donnée, sans que nous ayons besoin d'interroger la personne intéressée. Parmi les idées qui préoccupaient la jeune fille pendant qu'elle se rendait chez elle, figurait certainement, et en premier lieu, celle de sa pauvreté et de sa gêne matérielle, et nous pouvons supposer que cette idée était associée au désir de voir cette situation cesser au plus tôt. Il est plus que probable qu'en pensant à la satisfaction de soin modeste désir de posséder le bijou qui la tentait, elle se demandait quel serait le moyen le plus facile de compléter la somme nécessaire, et il est tout naturel qu'elle se soit dit que la difficulté serait résolue le plus simplement du monde, si elle trouvait la somme de deux couronnes qui lui manquait. C'est ainsi que soin inconscient (ou son préconscient) fut orienté vers la « trouvaille », à supposer même que, son attention étant absorbée par autre chose (elle était « profondément plongée » dans ses pensées), l'idée d'une pareille possibilité n'ait pas atteint sa conscience. Et même, nous rappelant d'autres cas analogues qui ont été analysés, nous pouvons affirmer que la « tendance à chercher », *inconsciente,* peut plus facilement aboutir à un résultat positif que l'attention consciemment orientée. Autrement il serait difficile d'expliquer pourquoi ce fut justement cette personne, parmi les centaines d'autres ayant suivi le même trajet, qui fit cette trouvaille, étonnante par elle-même, et cela malgré l'obscurité du crépuscule et malgré la bousculade de la foule pressée. Pour montrer toute la force de cette tendance inconsciente ou préconsciente, il suffit de citer ce fait singulier qu'après sa première trouvaille notre jeune fille en fit une autre : elle ramassa un mouchoir dans un endroit obscur et solitaire d'une rue de faubourg. Or, le fait d'avoir trouvé le billet de deux couronnes lui ayant procuré

la satisfaction qu'elle cherchait, il est certain que le désir de trouver autre chose était devenu complètement étranger à sa conscience et ne pouvait plus, en tout cas, diriger et guider son attention. »

Il faut dire que ce sont justement les actes symptomatiques de ce genre qui nous ouvrent le meilleur accès à la connaissance de la vie psychologique intime de l'homme.

Sur le grand nombre d'actes symptomatiques isolés que je connais, j'en citerai un dont le sens profond se révèle sans qu'on ait besoin de recourir à l'analyse. Il révèle on ne peut mieux les conditions dans lesquelles ces actes se produisent, sans que la personne intéressée s'en aperçoive et il autorise, en outre, une remarque de grande importance pratique. Au cours d'un voyage de vacances, il m'arriva d'être obligé de rester plusieurs jours dans le même endroit, pour attendre l'arrivée de mon compagnon. Je fis entre temps la connaissance d'un jeune homme qui semblait également se sentir seul et se joignit volontiers a moi. Comme nous habitions le même hôtel, il arriva tout naturellement que nous prîmes nos repas et fîmes des promenades ensemble. L'après-midi du troisième jour il m'annonça subitement qu'il attendait le soir même sa femme qui devait arriver par l'express. Mon intérêt psychologique se trouva éveillé, car j'avais déjà été frappé dans la matinée par le fait qu'il avait repoussé mon projet d'une excursion plus importante et qu'au cours de notre petite promenade il avait refusé de prendre un certain chemin, parce qu'il le trouvait trop raide et dangereux. Pendant notre promenade de l'après-midi il me dit brusquement de ne pas retarder mon dîner à cause de lui, de manger sans lui, si j'avais faim, car, en ce qui le concerne, il ne dînerait pas avant l'arrivée de sa femme. Je compris l'allusion et me mis à table, tandis qu'il se rendait à la gare. Le lendemain matin nous nous rencontrâmes dans le hall de l'hôtel. Il me présenta sa femme et ajouta : « Vous allez bien déjeuner avec nous ? » J'avais quelque chose à acheter dans la rue la plus proche et promis de revenir aussitôt. En

entrant dans la salle à manger, je trouvai le couple installé, tous deux sur le même rang, devant une petite table à côté d'une fenêtre. En face d'eux il n'y avait qu'un fauteuil, dont le dossier et le siège étaient encombrés par le lourd imperméable du mari. J'ai très bien compris le sens de cette situation, qui n'était certainement pas intentionnelle, mais d'autant plus significative. Cela voulait dire : « Ici il n'y a pas place pour toi, tu es maintenant de trop. » Le mari ne remarqua pas que j'étais resté debout devant la table, sans m'asseoir, mais sa femme le poussa du coude et lui chuchota : « Tu as encombré le fauteuil de ce monsieur. »

A propos de ce fait, et d'autres analogues, je me suis dit plus d'une fois que les actes non-intentionnels de ce genre doivent nécessairement devenir une source de malentendus dans les relations humaines. Celui qui accomplit un acte pareil, sans y attacher aucune intention, ne se l'attribue pas et ne s'en estime pas responsable. Quant à celui qui est, pour ainsi dire, victime d'une telle action, qui en supporte les conséquences, il attribue à son partenaire des intentions et des pensées dont celui-ci se défend, et il prétend connaître de ses processus psychiques plus que celui-ci ne croit en avoir révélé. L'auteur d'un acte symptomatique est on ne peut plus contrarié, lorsqu'on le met en présence des conclusions que d'autres en ont tirées ; il déclare ces conclusions fausses et sans fondement : c'est qu'il n'a pas conscience de l'intention *qui a* présidé à son acte. Aussi finit-il par se plaindre d'être incompris ou mal compris par les autres. Au fond, les malentendus de ce genre tiennent au fait qu'on comprend, trop et trop finement. Plus deux hommes sont « nerveux », et plus il y aura d'occasions de brouille entre eux, occasions dont chacun déclinera la responsabilité avec autant d'énergie qu'il l'attribuera à l'autre. C'est là le châtiment pour notre manque de sincérité intérieure : sous le masque de l'oubli et de la méprise, en invoquant pour leur justification l'absence de mauvaise intention, les hommes expriment des sentiments et des passions dont

ils feraient bien mieux d'avouer la réalité, en ce qui les concerne aussi bien qu'en ce qui concerne les autres, dès l'instant où ils ne sont pas à même de les dominer. On peut, en effet, affirmer d'une façon générale que chacun se livre constamment à l'analyse de ses prochains, qu'il finit par connaître mieux qu'il ne se connaît lui-même. Pour se conformer au précepte [en grec dans le texte] il faut commencer par l'étude de ses propres actes et omissions, apparemment accidentels.

De tous les poètes qui se sont prononcés sur les petits actes symptomatiques ou actes manquées, ou ont eu à s'en servir, il en est peu qui aient aussi bien entrevu leur nature cachée et éclairé aussi crûment les situations qu'ils provoquent que le fit Strindberg (dont le génie fut d'ailleurs aidé dans ce travail par son propre état psychique, profondément pathologique).

Le Dr Karl Weiss (de Vienne) a attiré J'attention sur le passage suivant d'un de ses ouvrages *(Internat. Zeitschr. f. Psychoanal.,* I, 1913, p. 268) :

« Au bout d'un instant, le comte arriva en effet et s'approcha tranquillement d'Esther, comme s'il lui avait donné rendez-vous.

- Attends-tu depuis longtemps ? demanda-t-il d'une voix sourde.

- Depuis six mois, tu le sais, répondit Esther. Mais m'as-tu vue aujourd'hui ?

- Oui, tout à l'heure, dans le tramway ; et je te regardais dans les yeux, au point que je croyais te parler.

- Beaucoup de choses se sont passées depuis la, dernière fois.

- Oui, et je croyais que tout était fini entre nous.

- Comment cela ?

- Tous lès petits objets que j'ai reçus de toi se sont brisés et cassés, et cela d'une façon mystérieuse. Mais c'est connu depuis longtemps.

- Que dis-tu ? Je me rappelle maintenant une foule de cas que je considérais comme de simples effets du hasard. Un jour j'ai reçu de ma grand-mère un pince-nez ; c'était à l'époque où nous étions encore bonnes amies. Les verres étaient en cristal de roche taillé et m'étaient très utiles lorsque je pratiquais des autopsies ; ce pince-nez était une véritable merveille que je gardais soigneusement. Un jour je rompis avec la vieille et elle fut en colère contre moi. Or, à la première autopsie qui suivit cette brouille, les verres tombèrent de leur monture, sans aucune cause. Je croyais qu'il s'agissait d'un accident des plus simples. Je fis donc réparer le pince-nez. Mais il continua de me refuser son service. Je l'ai fourré dans mon tiroir et ne sais plus ce qu'il est devenu.

- Bizarre ! Ce sont les objets liés aux yeux qui sont les plus sensibles. J'avais reçu d'un ami une lorgnette de théâtre ; elle était tellement bien adaptée à mes yeux que m'en servir était pour moi un véritable plaisir. Un jour, cet ami et moi sommes devenus ennemis. Tu sais, cela arrive, sans cause apparente ; l'un trouve tout à coup qu'on a tort de rester unis. Voulant me servir, pour la première fois après cet événement, de ma lorgnette, je n'arrivai pas à voir clair. Je trouvais les deux verres trop rapprochés et je voyais deux images. Inutile de te dire qu'il n'en était rien : les verres n'étaient pas plus rapprochés et l'écartement de mes yeux n'avait pas augmenté. C'était un de ces miracles qui s'accomplissent tous les jours et qu'un mauvais observateur n'aperçoit pas. L'explication ? *La force psychique de la haine est plus grande que nous ne le croyons*. A propos : la bague que tu m'as donnée a perdu sa pierre. Impossible de la réparer, impossible. Veux-tu maintenant te séparer de moi ?... *(Die gotischen Zimmer,* pp. 258 et suiv.). »

C'est ainsi que, dans le domaine des actes symptomatiques, l'observation psychanalytique doit également accorder la priorité aux poètes. Elle ne peut que répéter ce que ceux-ci ont dit depuis longtemps. M. Wilh. Stross attire mon attention sur le passage du

célèbre roman humoristique de Lawrence Sterne - T*ristram Shandy* (Vle partie, ch. V) :

« Et je ne suis nullement étonné que Grégoire de Nazianze, en observant les gestes brusques et agités de Julien, ait prédit qu'il deviendrait un jour renégat ; ou que saint Ambroise ait chassé son Amanuen, à cause des mouvements inconvenants qu'il faisait avec sa tête, qu'il remuait comme un fléau à droite et à gauche ; ou que Démocrite, voyant Protagoras faire un fagot de broutilles et mettre les branches les plus minces à l'intérieur du fagot, ait conclu que Protagoras était un savant. Il existe mille orifices invisibles, continue mon père, à travers lesquels un œil pénétrant peut voir d'un seul coup ce qui se passe dans une âme ; et j'affirme ajouta-t-il, qu'un homme sensé ne mettra pas son chapeau sur la tête en entrant dans une pièce et ne se découvrira pas en sortant, ou, s'il fait l'un au l'autre, il laisse échapper quelque chose qui le trahit. »

10. Les erreurs

Les erreurs de mémoire ne se distinguent des oublis avec faux souvenir que par ce détail que les premières, loin d'être reconnues comme telles, trouvent créance. l' « emploi du mot « erreur » semble se rattacher encore à une autre condition. Nous parlons *d'erreur, au* lieu de parler de *faux souvenir,* lorsque dans les matériaux psychiques qu'on veut reproduire on tient à mettre l'accent sur leur réalité objective, c'est-à-dire lorsqu'on veut se souvenir d'autre chose que d'un fait de la vie psychique de la personne qui cherche à se souvenir, d'une chose pouvant être confirmée ou réfutée par le souvenir d'autres personnes. D'après cette définition, c'est l'ignorance qui serait le contraire d'une erreur de mémoire.

Dans mon livre *Die Traumdeutung (1900 ;* 3e édit., 1919), je me suis rendu coupable d'une foule d'erreurs portant sur des faits historiques et autres, erreurs qui m'ont frappé et étonné lorsque j'ai relu le livre après sa publication. Un examen un peu approfondi n'a pas tardé à me montrer que ces erreurs ne tenaient nullement à mon ignorance, que c'étaient des erreurs de mémoire facilement explicables par l'analyse.

a) Page 266, je donne la ville de *Marburg,* dont le nom se retrouve en Styrie, comme étant la ville natale de *Schiller.* Je retrouve la cause de cette erreur dans l'analyse d'un rêve que j'ai fait au cours d'un voyage de nuit et dont j'ai été brusquement tiré par le

conducteur annonçant la station Marburg. Dans ce rêve, il était question d'un livre de Schiller. Or, Schiller est né, non dans la ville universitaire de Marburg, mais dans la ville souabe Marbach. Cela, je l'affirme, je l'ai toujours su.

b) Page 135, je donne au père d'*Hannibal* le nom d'*Hasdrubal.* Cette erreur, qui m'a été particulièrement désagréable, ne m'a d'ailleurs que confirmé dans la conception que je me suis faite des erreurs de ce genre. Peu de lecteurs de mon livre étaient mieux au courant de l'histoire des Barkides que moi qui ai commis cette erreur et l'ai laissée passer dans trois épreuves. Le père d'Hannibal s'appelait Hamilcar Barkas ; quant à Hasdrubal, c'était le nom du frère d'Hannibal, ainsi d'ailleurs que celui de son beau-frère et prédécesseur au commandement.

c) Pages 177 et 370, j'affirme que Zeus a émasculé et renversé du trône son père Kronos. J'ai, par erreur, fait avancer cette horreur d'une génération : la mythologie grecque l'attribue à Kronos à l'égard de son père Ouranos [87].

Comment se fait-il que ma mémoire se soit trouvée en défaut sur ces points, alors que (et j'espère que mes lecteurs ne me démentiront pas) j'y retrouve habituellement sans difficulté les matériaux les plus éloignés et les moins usités ? Et comment se fait-il encore que, malgré trois corrections d'épreuves, ces erreurs m'aient échappé, comme si j'avais été frappé de cécité ?

Geothe a dit de Lichtenberg : « dans chacun de ses traits d'esprit il y a un problème caché ». On peut en dire autant des passages cités de mon livre : derrière chaque erreur, il y a quelque chose de refoulé ou, plus exactement, une absence de sincérité, une déformation reposant sur des choses refoulées. En analysant les rêves rapportés dans ces passages, j'ai été obligé, par la nature

87 L'erreur est cependant douteuse : d'après la version orphique du mythe, l'émasculation de Kronos fut l'œuvre de son fils Zeus (Rocher, *Lexicon der Mythologie).*

même des sujets auxquels se rapportaient les idées du rêve, d'interrompre à un moment donné l'analyse avant qu'elle fût achevée, et aussi d'atténuer par une légère déformation le relief de tel ou tel autre détail indiscret. Je ne pouvais pas faire autrement et n'avais pas d'autre choix, si je voulais en général citer des exemples et des preuves ; je me trouvais dans une situation difficile, découlant de la nature même des rêves, qui consiste à exprimer ce qui est refoulé, c'est-à-dire inaccessible à la conscience. J'ai dû cependant laisser pas mal de choses susceptibles de choquer les âmes sensibles. Or, la déformation ou la suppression de certaines idées qui m'étaient connues et qui étaient en plein développement ne s'est pas effectuée sans qu'il restât des traces de ces idées. Ce que j'ai voulu supprimer s'est souvent glissé à mon insu dans ce que j'ai maintenu et s'y est manifesté sous la forme d'une erreur. Dans les trois exemples cités plus haut il s'agit d'ailleurs du même sujet : les erreurs sont des produits d'idées refoulées se rapportant à mon père décédé.

Reprenons ces erreurs :

a) Si vous relisez le rêve analysé page 266 de mon ouvrage *Die Traumdeutung*, vous constaterez soit directement, soit à travers certaines allusions, que j'ai interrompu mon exposé parce que j'allais aborder des idées qui auraient pu contenir une critique inamicale à l'égard de mon père. En poursuivant cette série d'idées et de souvenirs, je retrouve une histoire désagréable dans laquelle des livres jouent un certain rôle, et j'y retrouve un ami et associé de mon père qui s'appelait Marburg, c'est-à-dire du nom même de la station dont l'annonce par le conducteur du train avait interrompu mon sommeil. Au cours de mon analyse, j'ai voulu dissimuler ce M. Marburg à moi-même et à mes lecteurs ; mais il s'est vengé, en se faufilant là où il n'était pas à sa place et il a transformé de Marbach en Marburg le nom de la vie natale de Schiller.

b) L'erreur qui m'a fait dire Hasdrubal au lieu de Hamilcar, c'est-à-dire qui m'a fait mettre le nom du frère à la place de celui du père, se rattache à un ensemble d'idées où il s'agit de l'enthousiasme pour Hannibal que j'avais éprouvé étant encore jeune lycéen et du mécontentement que m'inspirait l'attitude de mon père à l'égard des « ennemis de notre peuple ». J'aurais pu laisser se dérouler les idées et raconter comment mon attitude à l'égard de mon père s'est modifiée à la suite d'un voyage en Angleterre, où j'ai fait la connaissance de mon demi-frère, le fils que mon père avait eu d'un premier mariage. Mon demi-frère a un fils qui me ressemble ; je pouvais donc, sans aucune invraisemblance, envisager les conséquences de l'éventualité où j'aurais été le fils, non de mon père, mais de mon frère. C'est à l'endroit même où j'ai interrompu mon analyse que ces fantaisies ont faussé mon texte, en me faisant mettre le nom du frère à la place de celui du père.

c) C'est encore sous l'influence de ce souvenir de mon frère que je pense avoir commis l'erreur consistant à faire avancer d'une génération l'horreur mythologique de l'Olympe grec. Des conseils que m'avait donnés mon frère, il en est un qui est resté très longtemps dans ma mémoire : « En ce qui concerne ta conduite dans la vie, me disait-il, il est une chose que tu ne dois pas oublier : tu appartiens, non à la deuxième, mais à la troisième génération, à partir de celle de notre père. » Notre père s'est d'ailleurs remarié plus tard pour la troisième fois, alors que ses enfants du deuxième mariage étaient déjà assez avancés en âge. Je commets l'erreur *c)* à l'endroit précis de mon livre où je parle du respect que les enfants doivent à leurs parents.

Il est aussi arrivé plus d'une fois que des amis et des patients dont je publiais les rêves ou auxquels je faisais allusion dans mes analyses de rêves, aient attiré mon attention sur les inexactitudes qui s'étaicnt glissées dans mon récit portant sur tel ou tel fait que nous avions discuté ensemble. Dans ces cas encore, il s'agissait d'erreurs

historiques. Ayant, après rectification, examiné à nouveau tous les cas qui m'ont été signalés à ce point de vue, j'ai pu m'assurer que mes souvenirs portant sur des faits concrets ne se sont trouvés en défaut que là où j'ai cru devoir déformer ou dissimuler quelque chose au cours de l'analyse. Donc, ici encore il s'agissait d'une *erreur passée inaperçue et constituant comme une revanche pour un refoulement ou une suppression intentionnels.*

De ces erreurs issues du refoulement, il faut distinguer nettement celles qui reposent sur une ignorance réelle. Ce fut, par exemple, par ignorance que me trouvant un jour en excursion en Wachau, dans le village d'Emmersdorf, je croyais fouler le sol du pays natal du révolutionnaire Fischhof. Il n'y a entre les deux villages qu'une identité de nom ; Emmersdorf, village natal de Fischhof, se trouve en Corinthie. Mais je l'ignorais.

Voici encore une erreur instructive et qui me fait honte, un exemple, pour ainsi dire, d'ignorance temporaire. Un patient me prie un jour de lui prêter les deux livres sur Venise que je lui avais promis et qu'il voulait consulter avant de partir en voyage pour les vacances de Pâques. « Je les ai préparés », lui répondis-je et je me rendis dans la pièce voisine où se trouvait ma bibliothèque. Mais, en réalité, j'avais totalement oublié de préparer ces livres, car je n'approuvais pas tout à fait le voyage de mon malade, dans lequel je voyais une interruption inutile du traitement et un préjudice matériel pour moi. Je jette un rapide coup d'œil sur ma bibliothèque, à la recherche des deux livres que j'avais promis à mon malade. L'un s'appelle *Venise centre artistique.* Le voici. Mais je dois avoir encore un ouvrage historique sur Venise, faisant partie de la même collection. En effet, le voici à son tour : *Les Médicis.* J'apporte les deux livres à mon malade, mais m'aperçois aussitôt, à ma honte, de mon erreur. Je n'ignorais pas que les Médicis n'avaient rien à voir avec Venise ; mais au moment où j'enlevais ce dernier livre du rayon de la bibliothèque, je ne pensais pas du tout qu'un ouvrage sur les Médicis n'avait rien à

apprendre à quelqu'un qui s'intéressait à Venise. Or, il fallait être franc ; ayant si souvent reproché à mon malade ses propres actes symptomatiques, je ne pouvais sauver mon autorité qu'en usant de sincérité et en lui avouant sans ambages les motifs cachés de mes préventions contre son voyage.

On est étonné de constater que le penchant à la vérité est beaucoup plus fort qu'on n'est porté à le croire. Il faut peut-être voir une conséquence de mes recherches psychanalytiques dans le fait que je suis devenu presque incapable de mentir. Toutes les fois où j'essaie de déformer un fait, je commets une erreur ou un autre acte manqué qui, comme dans ce dernier exemple et dans les exemples précédents, révèle mon manque de sincérité.

Le mécanisme de l'erreur est beaucoup plus lâche que celui de tous les autres actes manqués ; je veux dire par là que, d'une façon générale, une erreur se produit lorsque l'activité physique correspondante doit lutter contre une influence perturbatrice, sans que toutefois le genre de l'erreur soit déterminé par la qualité de l'idée perturbatrice dissimulée dans les profondeurs du domaine psychique. J'ajouterai cependant qu'on observe le même état de choses dans beaucoup de cas de *lapsus linguae* et de *lapsus calami.* Toutes les fois où nous commettons l'un ou l'autre de ces *lapsus,* nous devons conclure à un trouble produit par des processus psychiques qui échappent à nos intentions, mais nous devons aussi admettre que le *lapsus* de la parole ou de l'écriture obéit souvent aux lois de la ressemblance, ou correspond au désir de la commodité ou de la rapidité, sans que l'auteur du *lapsus* réussisse à trahir dans l'erreur commise tel ou tel trait de son caractère. C'est la plasticité du langage qui permet la détermination de l'erreur et impose des limites à celle-ci.

Pour ne pas parler uniquement de mes erreurs personnelles, je vais citer encore quelques exemples qui auraient pu tout aussi bien figurer sous la rubrique des *lapsus* de la parole ou des méprises (ce

qui n'a d'ailleurs aucune importance, étant donné l'équivalence qui existe entre toutes ces variétés d'actes manqués).

a) J'avais interdit à l'un de mes malades, qui était décidé à rompre avec sa maîtresse, de communiquer téléphoniquement avec elle, toute conversation ne pouvant que rendre difficile la lutte contre l'habitude qu'il avait contractée à son égard. Je lui conseille de lui faire connaître sa dernière décision par lettre, malgré la difficulté de lui faire parvenir celle-ci. A une heure de l'après-midi, il vient me voir pour m'annoncer qu'il a trouvé un moyen de tourner cette difficulté, et il me demande en passant s'il peut invoquer mon autorité médicale. Vers deux heures, occupé à rédiger la lettre de rupture, il s'interrompt brusquement et dit à sa mère qui se trouvait à côté de lui : « Et dire que j'ai oublié de demander au professeur si je dois le nommer. » Il court aussitôt au téléphone, demande la communication et téléphone : « Puis-je voir M. le professeur après le dîner ? » - « Es-tu fou, Adolphe ? » lui répond, sur un ton d'étonnement, la voix même que, sur mon conseil, il ne devait plus entendre. Il s'était tout simplement « trompé » et avait demandé le numéro de téléphone de sa maîtresse, au lieu du mien.

b) Une jeune femme se propose de faire une visite à une de ses amies récemment mariée, habitant la *Habsburgerstrasse.* Elle parle de cette visite pendant le repas, mais dit par erreur qu'elle doit aller *Babenbergerstrasse.* D'autres personnes se trouvant à table attirent en riant son attention sur l'erreur (ou, si l'on préfère, sur le lapsus), qu'elle a commise sans s'en apercevoir. Deux jours auparavant, en effet, la République avait été proclamée à Vienne, le drapeau noir et jaune avait disparu, pour céder la place aux couleurs de la vieille Marche de l'Est : rouge-blanc- ouge ; les Habsbourg étaient renversés. La dame en question n'a fait, à son tour, qu'éliminer les Habsbourg de la rue qui portait encore leur nom. Il existe d'ailleurs à Vienne une BabenbergerSTRASSE, très connue ; mais c'est une « avenue », et non une « rue ».

c) Au cours d'un voyage de vacances, un instituteur, jeune homme très pauvre, mais présentant bien, fait la cour à la fille d'un propriétaire de villa habitant pendant l'hiver la capitale et finit par lui inspirer un amour tel qu'elle réussit à arracher à ses parents le consentement au mariage, malgré les différences de situation sociale et de race. Un jour, l'instituteur écrit à son frère une lettre dans laquelle il dit : « La jeune fille n'est pas jolie, mais très gentille, et sous ce rapport il n'y aurait rien à dire. Mais me déciderai-je à épouser une Juive ? - c'est ce que je ne puis te dire encore. » Cette lettre tombe entre les mains de la fiancée et met fin à l'idylle, tandis que le frère reçoit en même temps une lettre dont le contenu ne manque pas de l'étonner, car c'était une véritable déclaration d'amour. Celui qui m'a raconté cette histoire m'assurait qu'il s'agissait bien d'une erreur, et non d'une ruse intentionnelle. - Je connais encore un autre cas où une dame, mécontente de son médecin et n'osant pas le lui dire directement, a cependant atteint son but, grâce à une interversion de lettres ; ici, du moins, je puis garantir que c'est par erreur, et non par ruse consciente, que la dame a eu recours à ce procédé classique du vaudeville.

d) M. Brill raconte le cas d'une dame qui, voulant lui demander des nouvelles d'une amie commune, désigne celle-ci par erreur par son nom de jeune fille. Son attention ayant été attirée sur cette erreur, elle dut convenir qu'elle ne supportait pas le mari de son amie, dont elle n'avait jamais approuvé le mariage.

e) Voici un cas d'erreur qui représente en même temps un *lapsus linguae*. Un jeune père se rend à l'état civil pour déclarer la naissance de sa seconde fille. Prié de dire le nom de l'enfant, il répond : « Hanna », mais l'employé lui fait observer qu'il a déjà un enfant portant ce nom. Nous pouvons conclure de cette erreur que la seconde fille n'était pas autant désirée que la première au moment de la naissance.

f) J'ajoute encore quelques observations relatives à des confusions de noms ; il va sans dire que ces observations pourraient également figurer dans d'autres sections de ce livre.

Une dame a trois filles, dont deux sont déjà mariées, tandis que la troisième attend encore son sort. Une amie avait offert à chacune des filles mariées le même cadeau de noces : un superbe service à thé en argent. Toutes les fois où il est question de ce service, la mère en 'attribue par erreur la possession à sa troisième fille. Il est évident qu'elle exprime par cette erreur le désir de voir sa troisième fille se marier à son tour, et elle suppose en même temps qu'elle recevra le même cadeau.

On peut interpréter tout aussi facilement les cas où une mère confond les noms de ses filles, fils ou gendres.

Voici un joli exemple de confusion de noms, d'une explication facile. Il concerne M. J. G., qui l'a d'ailleurs communiqué lui-même. La chose s'est passée dans un sanatorium.

« À la table d'hôte (du sanatorium), au cours d'une conversation qui m'intéresse peu et menée sur un ton tout à fait conventionnel, j'adresse à ma voisine de table, une phrase particulièrement aimable. La demoiselle, qui n'est pas de la première jeunesse, ne peut s'empêcher de me faire observer qu'il n'est pas dans mes habitudes d'être aimable et galant envers elle -observation qui exprime, d'une part, un certain regret et, d'autre part, une allusion transparente à une jeune fille que nous connaissons tous deux et à laquelle j'ai l'habitude de prêter une plus grande attention. - Je comprends sans peine. Au cours de notre conversation ultérieure, je me fais reprendre (chose pénible) à plusieurs à reprises par ma voisine, que je m'obstine à appeler du nom de la jeune fille qu'elle considère, non sans raison, comme son heureuse rivale. »

g) Je range encore parmi les « erreurs » l'événement suivant, d'un caractère plus sérieux, qui m'a été raconté par un témoin oculaire. Une dame passe la soirée à la campagne, avec son mari et

en compagnie de deux étrangers. Un de ces étrangers est son ami intime, ce que tout le monde ignore et doit ignorer. Les deux amis accompagnent le couple presque devant la maison. En attendant que la porte s'ouvre, le mari et la femme prennent congé des amis. La dame se penche vers l'un des étrangers, lui tend la main et lui dit quelques mots aimables. Puis, elle prend le bras de l'autre (qui était son amant) et se tourne vers son mari, comme voulant prendre congé de lui. Le mari accepte la plaisanterie, enlève son chapeau et dit avec une politesse exagérée : « Je vous baise la main, chère Madame. » La femme effrayée, lâche le bras de son amant et a encore le temps de s'écrier, avant que le mari soit revenu : « Mon Dieu, quelle aventure ! » Le mari était de ceux qui considèrent l'infidélité de leur femme comme une chose absolument impossible. Il avait juré à plusieurs reprises que si jamais sa femme le trompait, plus d'une vie serait en danger. Il avait donc les plus fortes raisons de ne pas comprendre la provocation qu'impliquait l'erreur de sa femme.

h) Voici une erreur d'un de mes patients et qui, en se reproduisant, s'est transformée en une erreur opposée. Elle est particulièrement instructive. Un jeune homme exagérément indécis finit, après de longues luttes intérieures, par se décider à promettre le mariage à la jeune fille qu'il aime et qui J'aime depuis longtemps. Après avoir accompagné sa fiancée, il monte, tout rayonnant de bonheur, dans un tramway et demande à la receveuse... *deux* billets. Six mois plus tard, nous le retrouvons marié, mais son bonheur conjugal laisse encore à désirer. Il se demande s'il a bien fait de se marier, regrette les relations amicales de jadis, a toutes sortes de reproches à adresser à ses beaux-parents. Un soir, après avoir été chercher sa femme chez les beaux-parents, il monte avec elle dans un tramway et se contente de demander à la receveuse... *un* billet.

i) M.Maeder nous montre, par un joli exemple (« Nouvelles contributions, etc. », *Arch. de Psychol,* VI, 1908*),*comment un désir

réprimé à contre-cœur peut être satisfait à l'aide d'une « erreur ». Un collègue voulait profiter tranquillement d'un jour de congé ; il lui *fallai*t cependant faire une visite à Lucerne, qui ne l'enchantait pas outre mesure ; il hésite longtemps et se décide enfin à partir. Pour se distraire, il lit les journaux pendant le trajet Zurich-Arth-Goldau change de train à cette dernière station et continue sa lecture. En cours de route, le contrôleur lui apprend qu'il n'a pas pris le train qu'il fallait, qu'il est monté dans celui qui revenait de Goldau à Zurich, alors que son billet était pour Lucerne.

j) Le Dr V. Tausk oublie, sous le titre « Fausse direction »(Intern. *Zeitchr. f. Psychoanal.,* IV, 1916-1917*),* le cas d'une tentative analogue, bien que moins réussie, de satisfaire un désir réprimé par le même mécanisme de l'erreur.

« J'arrivai à Vienne en permission, venant du front. Un ancien malade ayant appris ma présence me fit prier de venir le voir, car il était alité. Je fis droit à son désir et passai deux heures auprès de lui. Au moment de mon départ, le malade me demanda ce qu'il me devait. « Je suis en permission et n'exerce pas. Considérez ma visite comme un service d'ami. » Le malade fut étonné, car il se rendait compte qu'il n'avait pas le droit d'accepter un conseil professionnel comme un service d'ami gratuit. Il ne s'en inclina pas moins devant ma réponse, pensant (et cette opinion respectueuse lui était dictée par le désir qu'il éprouvait d'économiser le prix de la visite) qu'en tant que psychanalyste je savais ce que je faisais. - Je ne tardai pas à concevoir des doutes sur la sincérité de mon acte généreux et, en proie à un malaise dont le sens était évident, je montai dans le tramway de la ligne X. Après un court trajet, je devais prendre la ligne Y. Alors que j'attendais la correspondance, j'avais complètement oublié la question des honoraires et ne pensais qu'aux symptômes morbides de mon malade. Enfin, la voiture que j'attendais arriva et je montai dedans. Mais au premier arrêt je fus obligé de descendre, car, au lieu de monter dans une voiture de la

ligne Y, j'avais pris une voiture de la ligne X, c'est-à-dire une voiture allant dans la direction d'où je venais, comme si j'avais voulu retourner chez le malade dont j'avais refusé les honoraires. C'est que *mon inconscient tenait apercevoir les honoraires.* »

k) Il m'est arrivé à moi-même une aventure analogue à celle que je viens de raconter, d'après le Dr Maeder. J'avais promis à mon frère aîné, homme très suscetible, de venir lui faire une visite que je lui devais depuis longtemps. Il avait été convenu que je viendrais le rejoindre sur une plage anglaise et, comme le temps dont je disposais était limité, je devais prendre le chemin le plus court et ne m'arrêter nulle part. Je voulais seulement me réserver une journée pour la Hollande, mais je pensais le faire au retour. Je partis donc de Munich, par Cologne, pour Rotterdam-Hook en Hollande, d'où le bateau devait nous amener à minuit à Harwich, A Cologne, je dus changer de train, pour prendre le rapide de Rotterdam. Impossible de trouver ce rapide. Je m'adressai à plusieurs employés, qui me renvoyaient d'un quai à l'autre ; je commençais à désespérer, d'autant plus qu'en consultant l'horaire je constatai que toutes ces recherches m'avaient fait manquer la correspondance. Devant cette réalité, je me demandai tout d'abord si je ne ferais pas bien de passer la nuit à Cologne ; cette résolution me fut inspirée par un sentiment de piété, car, d'après une vieille tradition de famille, mes ancêtres avaient jadis fui cette ville, pour échapper aux persécutions qui s'y étaient déchaînées contre les Juifs. Mais au bout de quelque temps je changeai d'avis ci me décidai à partir par un autre train pour Rotterdam, où j'arrivai en pleine nuit, ce qui m'obligea à passer une journée en Hollande. Je pus ainsi réaliser un projet caressé depuis longtemps : voir les magnifiques tableaux de Rembrandt à La Haye et au musée d'Amsterdam. C'est seulement l'après-midi du jour suivant, alors que je me trouvais dans le train anglais, que, repassant mes impressions, je me souvins d'une façon certaine d'avoir vu à la gare de Cologne, à quelque pas du train que je venais de quitter et

sur le même quai, une grande pancarte avec l'inscription : « Rotterdam-Hook, Hollande ». Le train que j'aurais dû prendre pour continuer mon voyage attendait là. C'est par un « aveuglement » vraiment inconcevable que je m'étais éloigné de cette bonne indication pour aller chercher le train ailleurs ; à moins qu'on veuille admettre que je tenais, malgré les recommandations de mon frère, à voir les tableaux de Rembrandt lors mon voyage d'aller. Tout le reste : mon agitation bien jouée, la pieuse intention, surgie inopinément, de passer la nuit à Cologne - tout cela n'était qu'un artifice destiné à me dissimuler à moi-même mon projet, jusqu'au moment où il réussit à m'imposer sa réalisation.

l) M. J. Stärcke (*l.c.*) raconte un cas personnel où il s'agissait d'un sacrifice du même genre : un « oubli » venant à propos pour permettre la satisfaction d'un désir auquel on croyait avoir renoncé.

« Je devais un jour faire dans un village une conférence avec projections. La date de cette conférence se trouva subitement reculée d'une huitaine. Après avoir répondu à la lettre m'annonçant ce changement de date, j'inscrivis la nouvelle date sur mon agenda. Je me serais très volontiers rendu dans ce village dès l'après-midi, pour avoir le temps de faire une visite à un écrivain de mes connaissances qui y habitait. Malheureusement, je ne pouvais pas disposer de mon après-midi et je renonçai à ce dernier projet.

Lorsqu'arriva le soir de la conférence, je m'empressai de me rendre à la gare, ayant à la main un sac plein de clichés à projections. Je fus obligé de prendre un taxi pour arriver à temps (il m'arrive souvent, lorsque je dois prendre un train, de sortir de chez moi au dernier moment et d'être obligé de prendre un taxi). Arrivé à destination, je fus tout étonné de ne trouver à la gare personne pour me recevoir (comme cela se fait habituellement dans les petites localités qui invitent des conférenciers). Tout à coup, je me rappelai que ma conférence avait été reculée d'une semaine et que j'avais fait un voyage pour rien, car je pensais toujours à la date primitivement

fixée. Après avoir maudit, dans mon for intérieur, mon oubli, je me demandai si je ne ferais pas bien de reprendre le premier train pour rentrer chez moi. Mais aussitôt après je me dis que j'avais là une excellente occasion de voir l'écrivain dont j'ai parlé plus haut. C'est ce que je fis. C'est seulement en cours de route que je constatai que mon désir de faire cette visite (qui autrement aurait été impossible) avait fort bien arrangé le complot. Le fait que je m'étais chargé d'un lourd sac plein de clichés à projections et que je m'étais hâté pour arriver à l'heure à la gare, avaient servi à me dissimuler d'autant mieux à moi-même mon intention inconsciente. »

On dira peut-être que les erreurs dont je me suis occupé dans ce chapitre ne sont ni très nombreuses, ni très significatives. Mais je me permets de demander si nos points de vue ne s'appliquent pas également à l'explication des erreurs de jugement, beaucoup plus importantes, que les hommes commettent dans la vie et dans l'activité scientifique. Seuls les esprits d'élite et idéalement équilibrés semblent capables de préserver l'image de la réalité extérieure perçue, contre la déformation qu'elle subit dans la majorité des cas, en passant par l'individualité psychique du sujet qui perçoit.

11. Association de plusieurs actes manqués

Deux des exemples cités dans le chapitre précédent, à savoir ma propre erreur, consistant à situer les Médicis à Venise, et celle du jeune homme qui a su, malgré la défense qui lui en était faite, entrer en communication téléphonique avec sa maîtresse, n'ont pas été décrits d'une façon précise et apparaissent, à un examen plus attentif, comme résultant d'une combinaison d'un oubli et d'une erreur. Avec plus de netteté encore, cette même combinaison apparaît dans quelques autres exemples que je vais citer.

a) Un ami me fait part du fait suivant : « Il y a quelques années, je me suis fait élire membre du comité d'une association littéraire, dans l'espoir que cette société m'aiderait à faire jouer une de mes pièces. Je prenais part, sans grand enthousiasme d'ailleurs, aux réunions du Comité qui avaient lieu tous les vendredis. Il y a quelques mois, je reçus l'assurance que ma pièce serait jouée au théâtre de F., et depuis ce moment *j'oublie régulièrement* de me rendre aux séances. Ayant lu vos travaux, j'ai eu honte de mon oubli, en me disant que c'était indélicat de ma part de manquer les réunions parce que je n'avais plus besoin de ces gens. Aussi étais-je fermement décidé à ne pas oublier d'assister à la réunion du vendredi suivant. Je pensais tout le temps à cette décision et, lorsque je l'ai enfin mise à exécution, je me suis trouvé, à mon grand étonnement, devant une porte close : je m'étais en effet trompé de

jour ; j'étais venu le samedi, alors que les séances, ainsi que je l'ai dit, avaient lieu le vendredi. »

b) L'exemple suivant représente une association d'un acte manqué et de l'impossibilité de retrouver un objet. Cet exemple m'est parvenu par un plus long détour, mais il vient d'une source sûre.

Une dame fait un voyage à Rome avec son beau-frère, peintre célèbre. Le visiteur est très fêté par les Allemands habitant Rome et reçoit, entre autres cadeaux, une médaille antique en or. La dame constate avec peine que son beau-frère ne sait pas apprécier cette pièce à sa valeur. Sa sœur étant venue la remplacer à Rome, elle rentre chez elle et s'aperçoit, en défaisant la malle, qu'elle a emporté la médaille, sans savoir comment. Elle en informe aussitôt son beau-frère et lui annonce qu'elle renverra la médaille à Rome le lendemain même. Mais le lendemain la médaille était si bien rangée qu'elle était devenue introuvable ; donc impossible de l'expédier. C'est alors que la dame eut l'intuition de ce que signifiait sa « distraction » : son désir de garder la belle pièce pour elle.

c) Voici quelques cas d'actes manqués se reproduisant avec obstination, mais en changeant chaque fois de moyens :

Jones *(l. c.,* p. 483) raconte que, pour des raisons qu'il ignore, il avait une fois laissé sur son bureau, pendant quelques jours, une lettre qu'il avait écrite. Un jour il se décide à l'expédier, mais elle lui est renvoyée par le « dead letter office » (service des lettres tombées au rebut), parce qu'il avait oublié d'écrire l'adresse. Ayant réparé cet oubli, il remet la lettre à la poste, mais cette fois sans avoir mis un timbre. Et c'est alors qu'il est obligé de s'avouer qu'au fond il ne tenait pas du tout à expédier la lettre en question.

Voici une petite observation du docteur Karl Weiss (de Vienne) sur un cas d'oubli *(ZentraIbl f. Psychoanal.,* II, 9), qui décrit d'une façon impressionnante les vains efforts tentés pour réaliser une action en dépit d'une résistance intérieure : « Le cas suivant montre

avec quelle fermeté l'inconscient est capable de s'affirmer, lorsqu'il a une raison de s'opposer à la réalisation d'un dessein et combien il est difficile de se défendre contre cette tendance. Un ami choisit dans ma bibliothèque un livre qui l'intéresse et me prie de le lui apporter le lendemain. Je le promets, mais éprouve aussitôt un sentiment de malaise que je ne réussis tout d'abord pas à m'expliquer. L'explication me vient plus tard : cet ami me doit depuis des années une certaine somme d'argent, au remboursement de laquelle il ne semble pas penser. Quelques instants après, je ne pense plus moi-même à la chose, mais le lendemain matin j'éprouve le même sentiment de malaise que la veille et me dis aussitôt : « Ton inconscient fera tout ce qu'il pourra pour te faire oublier ta promesse de prêter le livre. Mais tu ne veux pas être désobligeant et tu feras, de ton côté, tout ce que tu pourras pour ne pas l'oublier. » Je rentre chez moi, enveloppe le livre dans un papier, dépose le paquet sur mon bureau et me mets à écrire des lettres. - Quelque temps après je sors. A peine ai-je fait quelques pas, que je me rappelle avoir laissé sur le bureau les lettres que j'avais l'intention de mettre à la poste (soit dit en passant, parmi ces lettres, il y en avait une qui contenait des choses désagréables pour une personne qui, à une certaine occasion, aurait dû me rendre un service). Je retourne donc à la maison, prends les lettres et ressors de nouveau. Une fois dans le tramway, je me rappelle avoir promis à ma femme de lui faire un achat, et je pense avec satisfaction que ce sera un tout petit paquet. Le mot paquet éveille en moi par association l'idée du livre, et alors seulement je m'aperçois que je n'ai pas emporté celui-ci. Je ne l'ai donc pas seulement oublié la première fois, en même temps que les lettres, mais il m'a encore échappé la seconde fois, lorsque je suis rentré pour prendre les lettres à côté desquelles il était déposé. »

Il s'agit d'une situation analogue dans cette observation de M. Otto Rank *(ZentraIbl. f. Psychoanal,,* II, 5) qui a fait l'objet d'une analyse détaillée :

« Un homme méticuleusement ordonné et d'une exactitude pédante raconte, comme tout à fait extraordinaire, le fait suivant. Se trouvant un jour dans la rue et voulant savoir l'heure, il s'aperçoit qu'il a oublié sa montre à la maison, chose qui, autant qu'il se le rappelle, ne lui est encore jamais arrivée. Comme il était attendu le soir à un rendez-vous ferme et n'avait par le temps de rentrer chez lui pour prendre sa montre, il profita de sa visite chez une dame amie pour se faire prêter la montre de celle-ci ; ayant d'ailleurs à revoir cette dame le lendemain, il lui promit de lui rapporter la montre par la même occasion. Le lendemain, une fois arrivé chez la dame, il s'aperçoit qu'il a oublié de rapporter la montre qu'elle lui avait prêtée. En revanche, il n'avait pas oublié d'emporter la sienne. Étonné et contrarié, il se promet de rapporter l'objet le jour même et tient sa promesse. Mais, nouveau sujet d'étonnement et de contrariété : voulant regarder l'heure, avant de prendre congé de la dame, il constate que cette fois c'est sa propre montre qu'il a oubliée à la maison. Cette répétition de l'acte manqué a paru à notre homme (généralement si ponctuel et exact) tellement pathologique qu'il tenait à tout prix à en connaître les motifs psychologiques. Ceux-ci n'ont pas tardé à se révéler dès la première question de l'analyste - à savoir, s'il ne lui était rien arrivé de désagréable le jour du premier oubli et, dans l'affirmative, dans quelles conditions cet événement désagréable s'était produit. Il raconta alors qu'après le déjeuner, peu de temps avant qu'il sortît de chez lui, en oubliant la montre, sa mère lui avait appris qu'un de leurs parents, un homme dont la conduite laissait beaucoup à désirer et qui lui avait déjà causé pas mal d'ennuis et coûté beaucoup d'argent, venait d'engager sa montre et demandait l'argent nécessaire pour la dégager et la rapporter à la maison. Cette manière malhonnête de se faire prêter de l'argent avait péniblement impressionné notre homme et lui avait rappelé tous les méfaits antérieurs du même parent, méfaits dont il eut tant à souffrir depuis des années. Son acte symptomatique apparaît dès lors comme ayant été déterminé par plusieurs motifs : d'un côté, il

exprime à peu près son intention de ne pas se laisser extorquer de l'argent de cette manière et semble vouloir dire : « puisqu'on a besoin d'une montre à la maison, je laisse la mienne » ; seulement, comme il a lui-même besoin de sa montre pour le rendez-vous du soir, son intention ne peut se réaliser que par la voie inconsciente, sous la forme d'un acte symptomatique. D'autre part, son oubli signifie encore ceci : les éternels sacrifices d'argent que je fais pour ce vaurien finiront par me ruiner et je serai obligé de me dépouiller de tout ce que je possède. Bien que l'impression produite par le récit de sa mère n'ait été, d'après lui, que momentanée, la répétition du même acte symptomatique montre que son inconscient continuait à subir l'influence de ce récit, qu'il en subissait l'obsession, tout comme on subit l'obsession d'idées conscientes [88]. Étant donné cette manière de se comporter qui caractérise l'inconscient, nous ne trouvons pas étonnant que la montre empruntée ait une fois subi le même sort que celui qui a frappé la montre de notre sujet. Mais il y a peut-être des raisons spéciales qui ont favorisé ce transfert de l'oubli à l' « innocente » montre de dame. Il se peut que notre homme ait eu la velléité inconsciente de garder cette montre pour remplacer la sienne, qu'il considérait comme sacrifiée ; il se peut aussi qu'il ait voulut la garder en souvenir de la dame qui la lui avait prêtée. En outre, le fait d'avoir oublié l'objet emprunté lui fournit l'occasion de revoir la dame une fois de plus. Il est vrai qu'il devait aller la trouver le matin pour une autre affaire ; mais oubliant de rapporter ce matin-là la montre, il semblait vouloir dire qu'il tenait trop à cette visite, convenue depuis longtemps, pour en profiter pour restituer la montre. En outre, le fait que notre homme ait oublié sa propre montre ; lorsqu'il s'est décidé à rapporter celle de la dame, indique que, sans s'en rendre compte, il évitait d'avoir sur lui les deux

88 Cette persistance d'une impression dans l'inconscient peut se manifester tantôt sous la forme d'un rêve qui suit l'acte manqué, tantôt par la répétition de cet acte ou par l'omission d'une correction, l'erreur commise échappant obstinément à la vue.

montres à la fois. Il se peut qu'il ait voulu s'interdire ainsi toute apparence de superflu, tout ce qui aurait pu être en opposition trop flagrante avec l'état de gêne dans lequel se trouvait son parent ; d'autre part, il aura voulu accentuer, exagérer ses obligations envers sa famille (envers sa mère en particulier), pour étouffer les velléités de mariage qu'il semblait nourrir à l'égard de la dame. Voici, enfin, une dernière raison qui aura pu lui faire oublier de, rapporter la montre qui lui avait été prêtée : Se trouvant la veille au soir dans une société de jeunes gens (c'était le rendez-vous dont il a été question plus haut), il était gêné de regarder l'heure sur une montre de dame ; il le faisait furtivement, mais il se peut que, pour éviter la reproduction de cette situation désagréable, il ait décidé de ne plus remettre cette montre dans sa poche. Comme il devait cependant la restituer, il est résulté de la lutte de ces deux tendances un acte symptomatique inconscient, qui se présente comme une sorte de compromis et comme une victoire chèrement payée de l'instance inconsciente. »

Voici quelques observations de M. J. Stärcke (*l. c.)*.

1º *Impossibilité de retrouver un objet, destruction, oubli : triple expression d'une seule et même contre-volonté refoulée.*

« J'ai promis à mon frère de lui prêter une partie de ma collection d'illustrations que j'avais réunie en vue d'un travail scientifique. Il voulait les utiliser à titre de projections au cours d'une conférence. A vrai dire, je ne tenais pas beaucoup à ce que ces reproductions, que j'avais réunies avec beaucoup de difficultés, fussent présentées ou publiées avant que j'aie pu les utiliser moi-même. Mais cette idée n'a fait que traverser mon esprit, et j'ai promis à mon frère de rechercher les négatifs des images dont il avait besoin et d'en tirer des clichés à projections. Mais impossible de retrouver ces négatifs. J'ai cherché dans toutes les boîtes renfermant les négatifs se rapportant à mon sujet, j'ai eu en mains plus de deux cents négatifs que j'ai examinés un à un, sans pouvoir

mettre la main sur ceux dont mon frère avait besoin. Je soupçonnais bien qu'au fond je ne tenais pas à lui rendre le service demandé. Aussi, ayant pris conscience de cette idée désagréable que j'avais repoussée, je m'aperçus que j'avais mis de côté, sans l'examiner, une des boîtes à négatifs, celle-là précisément qui renfermait ce que je cherchais. Sur le couvercle de cette boîte figurait une brève indication de son contenu, et il est probable que j'avais jeté un rapide coup d'œil sur cette indication, avant de mettre la boîte de côté.

« L'idée désagréable ne semblait cependant pas tout à fait vaincue, car divers incidents ont encore retardé l'envoi des images. En nettoyant une des plaques de la lanterne, je l'ai laissée tomber à terre où elle s'est brisée en mille morceaux (chose qui ne m'arrive jamais). Ayant préparé un autre exemplaire de cette même plaque, je l'ai encore laissé tomber, mais j'ai pu empêcher sa destruction, en l'arrêtant à temps dans sa chute vers le parquet. Pendant que je montais les plaques de la lanterne, tout le tas tomba de nouveau à terre, sans qu'il y ait cette fois la moindre casse. Enfin, plusieurs jours se passèrent, avant que je me soie décidé à les emballer et à les expédier, chose que je me promettais toujours de faire le lendemain et que j'oubliais régulièrement. »

2º *Oubli répété. Méprise lors de l'exécution finale de l'acte plusieurs fois oublié.*

« Je devais envoyer à un ami une carte postale, mais remettais cet envoi d'un jour à l'autre, et je soupçonne fort que la cause en était la suivante : mon ami m'avait annoncé la visite imminente d'une personne que je n'étais pas enchanté de voir. Lorsque la semaine au cours de laquelle je devais recevoir la visite annoncée se fut écoulée et que je pus espérer que la personne si peu désirée ne viendrait plus, je me décidai enfin à écrire la carte postale dans laquelle je disais quand on pouvait me voir. En écrivant cette carte, je voulais d'abord ajouter que j'avais été empêché de l'envoyer plus tôt par *druk werk* (en hollandais : surcroît de travail, travail pressé), mais je

ne le fis pas, m'étant dit qu'aucune personne raisonnable ne croit plus à cette excuse banale. J'ignore si ce petit mensonge cherchait à s'exprimer quand même : toujours est-il qu'en expédiant ma lettre, je la mis par mégarde dans la boîte aux *Drukwerk* (également en hollandais : imprimés). »

3ºOubli et erreur.

« Une jeune fille se rend un matin, par un temps superbe, au « Ryksmuseum », pour y copier des bustes en plâtre. Bien qu'elle ait préféré profiter du beau temps pour se promener, elle décide d'être raisonnable et de travailler sérieusement. Elle doit d'abord acheter du papier à dessin. Elle se rend au magasin (à dix minutes environ du musée), achète des crayons et autres accessoires, sauf le papier, entre au musée et une fois installée sur son petit pliant et prête à commencer, elle s'aperçoit qu'elle n'a pas de papier, ce qui l'oblige à retourner au magasin. Munie enfin de papier, elle commence à dessiner, poursuit son travail sérieusement et entend au bout de quelque temps l'horloge de la tour du musée sonner un certain nombre de coups. Elle se dit : « Il doit être midi », continue son travail et entend l'horloge sonner le quart : « Il est midi un quart »,pense-t-elle. Elle ramasse toutes ses affaires et se décide à se rendre chez sa sœur, à travers le « Vondelpark ».pour le café (deuxième repas en Hollande). Arrivée devant le Suasso-Museum, elle constate, toute étonnée, qu'il n'est que midi, alors qu'elle croyait qu'il était déjà midi et demie. Le beau temps a été plus fort que son zèle ; aussi n'a-t-elle pas pensé, lorsque l'horloge sonnait onze heures et demie, qu'une horloge de tour annonce l'heure entière dès la demi-heure qui la précède. »

Ainsi que le montrent quelques-unes des observations qui précèdent, une tendance perturbatrice inconsciente peut atteindre son but par la répétition obstinée du même acte manqué. J'emprunte un exemple amusant d'une répétition de ce genre à un petit livre intitulé *Frank Wedekind et le théâtre,* paru à la maison d'édition

« Drei-Masken Verlag », de Munich. Je laisse toutefois à l'auteur du livre la responsabilité de l'histoire qu'il raconte à la manière de Marc Twain.

« Dans la partie la plus intéressante de la pièce de Wedekind, *La Censure,* figure la phrase suivante : « La crainte de la mort est une erreur de la pensée *(Denkfehler) ».* L'auteur, qui tenait beaucoup à ce passage, pria l'acteur, lors de la répétition, de faire une petite pause, avant de prononcer le mot *Denkfehler.* Le soir, l'acteur, tout à fait familiarisé avec son rôle, observe la pause indiquée, mais dit à son insu et sur le ton le plus solennel : « La crainte de la mort est... une faute d'impression *(Druckfehler). »* La représentation terminée, l'auteur assure l'acteur qu'il n'a rien à lui reprocher, mais lui rappelle que « la crainte de la mort est une erreur de la pensée *(Denkfehler) »,* et non une « faute d'impression *(Druckfehler) ».*

Le lendemain soir, *La Censure* est de nouveau jouée. Arrivé au fameux passage, l'acteur dit, toujours du ton le plus solennel : « La crainte de la mort est une... fiche aide-mémoire *(Denkzettel). »* Wedekind combla, cette fois encore, l'acteur d'éloges, mais lui rappela une fois de plus que « la crainte de la mort est une erreur de la pensée *(Denkfehler) ».*

Lors de la troisième représentation de *La Censure,* l'acteur qui, entre temps, s'était lié d'amitié avec l'auteur, avec lequel il avait eu de longues discussions sur l'art, prononce encore la fameuse phrase, avec l'expression la plus solennelle du monde : « La crainte de la mort est... une étiquette imprimée *(Druckzettel). »*

L'artiste reçut de nouveau les plus chaleureuses félicitations de l'auteur, la pièce fut encore jouée nombre de fois ; mais quant à l' « erreur de la pensée » (Denkfehler), Wedekind n'en parla plus, considérant la question comme liquidée une fois pour toutes.

M. Rank s'est occupé des rapports très intéressants existant entre « l'acte manqué et le rêve » (Zentralbl. *für Psychoanal.,* ibid. ; *Internat. Zeilschr.f. Psychoanal.* III, 1915), rapports qu'il n'est

cependant pas posssible de dégager sans une analyse approfondie du rêve qui s'attache à l'acte manqué. J'ai rêvé une fois, parmi beaucoup d'autres choses, que j'avais perdu mon porte-monnaie. Le lendemain matin, en m'habillant, je n'arrivais pas, en effet, à le retrouver. J'avais oublié, en me déshabillant la veille, de le retirer de la poche de mon pantalon, pour le déposer à sa place habituelle. Cet oubli ne m'était donc pas inconnu ; il a probablement servi d'expression à une idée inconsciente qui était toute prête à apparaître dans le contenu du rêve.

Je ne prétends pas que ces cas d'association d'actes manqués soient de nature à nous apprendre quelque chose de nouveau qui ne nous ait pas été révélé par les actes manqués simples. Mais les changements de forme qu'affecte l'acte manqué pour aboutir au même résultat sont l'expression plastique d'une volonté qui tend vers un but déterminé et fournissent un argument de plus et beaucoup plus sérieux contre la conception qui ne voit dans l'acte manqué qu'un fait accidentel, n'ayant pas besoin d'explication. Ce qui frappe encore dans ces cas, c'est l'impuissance dans laquelle on se trouve pour neutraliser le résultat d'un acte manqué, en lui opposant un projet conscient. Malgré tous ses efforts, mon ami ne réussit pas à assister à une séance de son comité, et malgré toute sa bonne volonté la belle-sœur du peintre est incapable de se séparer de la médaille. L'inconscient qui s'oppose à ces projets et desseins conscients finit par se trouver une issue, alors qu'on croit lui avoir barré tous les chemins. Pour se rendre maître du motif inconscient, il faut, en effet, quelques chose de plus qu'un contre-projet conscient : il faut une opération psychique qui fasse entrer cet inconscient dans la sphère de la conscience.

12. Déterminisme Croyance au hasard et superstition Points de vue

La conclusion générale qui se dégage des considérations particulières développées dans les chapitres précédents peut être formulée ainsi : certaines *insuffisances de notre fonctionnement psychique* (insuffisances dont le caractère général sera défini avec plus de précision tout à l'heure) *et certains actes en apparence non-intentionnels se révèlent, lorsqu'on les livre à l'examen psychanalytique, comme parfaitement motivés et déterminés par des raisons qui échappent à la conscience.*

Pour pouvoir être rangé dans la catégorie des phénomènes susceptibles d'une pareille explication, un acte manqué doit satisfaire aux conditions suivantes :

a) Il ne doit pas dépasser une certaine limite fixée par notre jugement ; autrement dit, il ne doit pas dépasser ce que nous appelons « les limites de l'état normal ».

b) Il doit présenter le caractère d'un trouble momentané, provisoire. Nous devons avoir accompli précédemment le même acte d'une manière correcte ou être sûrs de pouvoir l'accomplir à tout instant d'une manière correcte. Lorsque quelqu'un nous reprend au moment où nous accomplissons un acte de ce genre, nous devons être à même de reconnaître aussitôt la justesse de l'observation et l'incorrection de notre processus psychique.

c) Alors même que nous nous rendons compte que nous accomplissons ou avons accompli un acte manqué, celui-ci ne sera bien caractérisé que si les motifs qui nous l'ont dicté nous échappent et si nous cherchons à l'expliquer par le « hasard » ou l' « inattention ».

Font donc partie de cette catégorie les cas d'oubli et les erreurs (qui ne sont pas l'effet de l'ignorance), les *lapsus linguae* et *calami,*les erreurs de lecture, les méprises et les actes accidentels.

En allemand, tous les mots désignant les actes manqués cités plus haut commencent par la syllabe *ver (Ver-sprechen, Ver-lesen, Ver-schreiben, Ver-greifen),* ce qui a pour but de faire ressortir leur identité intime. A l'explication de ces processus psychiques si définis se rattache une série de remarques, pour la plupart d'un grand intérêt.

I. En laissant de côté une partie de nos fonctions psychiques, parce que non justiciables d'une explication par la représentation du but en vue duquel elles s'accompliraient, nous méconnaissons l'étendue du déterminisme auquel est soumise la vie psychique. Ici et dans d'autres domaines, ce déterminisme s'étend beaucoup plus loin que nous ne le soupçonnons. Dans un article publié en 1900 dans la revue *Zeit*, l'historien de la littérature R. M. Mayer a montré d'une manière détaillée et d'après de nombreux exemples, qu'il est impossible de commettre un non-sens intentionnellement et arbitrairement. Je sais depuis longtemps qu'il est impossible de penser à un nombre ou à un nom dont le choix soit tout à fait arbitraire. Si l'on examine un nombre à plusieurs chiffres, composé d'une manière en apparence arbitaire, à titre de plaisanterie ou par vanité, on constate invariablement qu'il est rigoureusement déterminé, qu'il s'explique par des raisons qu'en réalité on n'aurait jamais considérées comme possibles. Je vais d'abord analyser brièvement un exemple de prénom arbitrairement choisi et soumettre ensuite à

une analyse plus détaillée un exemple de nombre lancé au hasard, « sans penser à rien ».

a) En reconstituant, en vue de sa publication, l'observation d'une de mes malades, je me demande quel prénom je vais lui donner. Le choix paraît très grand ; sans doute, certains noms sont exclus d'avance : en premier lieu le vrai nom de la malade, ensuite les noms des membres de ma propre famille dont l'emploi me choquerait, enfin quelques autres noms de femmes, trop bizarres et prétentieux. D'ailleurs, je n'ai pas à me tourmenter outre mesure ; je n'ai qu'à attendre, et les noms féminins viendront s'offrir en foule. Mais, au lieu d'une foule, un seul nom vient s'offrir, et aucun autre avec lui : le nom de *Dora.* Je cherche son déterminisme. Qui s'appelle donc Dora ? La première idée qui me vient à J'esprit et que je pourrais être tenté de repousser comme invraisemblable est que c'est le nom de la bonne d'enfants de ma sœur. Mais je suis trop exercé à l'analyse pour céder à ce premier mouvement : je maintiens donc cette idée et je continue. Je me rappelle alors un petit événement survenu la veille au soir et qui m'apporte le déterminisme recherché. J'ai vu sur la table de la salle à manger de ma sœur une lettre portant l'adresse : « A Mlle Rosa W... » Étonné, je demande qui s'appelle ainsi et j'apprends que celle que tout le monde appelait Dora s'appelait en réalité Rosa, nom auquel elle avait renoncé en entrant au service de ma sœur, parce que celle-ci s'appelait également Rosa. Je dis, attristé : « Ces pauvres gens, il ne leur est même pas permis de conserver leurs noms ! » Je me rappelle que je suis resté alors pendant quelques instants silencieux, pensant à toute sortes de choses sérieuses qui se sont perdues dans le lointain, mais que je pourrais maintenant évoquer facilement et rendre conscientes. Cherchant, le lendemain, le nom que je pourrais donner à une personne que je ne pouvais pas désigner par son nom réel, je ne trouvai que celui de *Dora.* Cette exclusivité repose d'ailleurs sur une solide association interne, car dans l'histoire de ma malade il

s'agissait d'une influence, décisive au point de vue de la marche du traitement, émanant d'une personne (une gouvernante) en service dans une maison étrangère.

Ce petit événement eut, plusieurs années après, une suite inattendue. Faisant un jour une conférence dans laquelle j'avais à parier du cas Dora, depuis longtemps publié, je me suis rappelé qu'une de mes deux auditrices portait ce nom qui revenait si souvent dans mon exposé ; je m'adresse donc à elle, m'excusant de n'avoir pas pensé à ce détail et me déclarant prêt à remplacer ce nom par un autre. Il me fallait donc choisir rapidement, en prenant garde de ne pas tomber sur le nom de l'autre auditrice, ce qui eût été d'un mauvais exemple pour les deux auditrices déjà assez versées en psychanalyse. Aussi fus-je très content, lorsque le nom d'*Erna* vint se substituer à *Dora*. Je me servis donc de ce nouveau nom dans la suite de ma conférence. Celle-ci terminée, je me suis demandé d'où avait bien pu me venir le nom *d'Erna et* n'ai pu m'empêcher de rire en constatant que l'éventualité redoutée avait réussi à se réaliser, en partie tout au moins. Mon autre auditrice s'appelait, en effet, de son nom de famille, *Lucerna,* dont j'avais ainsi pris les deux dernières syllabes.

b) J'écris à un ami que j'ai terminé la correction des épreuves de mon livre *Die Traumdeutung* et que je suis décidé à ne plus rien changer à cet ouvrage, « dût-il contenir 2 467 fautes », Je cherche aussitôt à éclaircir la provenance de ce chiffre et ajoute mon analyse à la lettre destinée à mon ami. Je la cite telle que je J'ai notée alors, sous le coup du flagrant délit.

« Voici encore, à la hâte, une contribution à la psychopathologie de la vie quotidienne. Tu trouves dans ma lettre le nombre 2467, exprimant l'estimation arbitrairement exagérée des fautes que j'ai pu laisser dans mon livre sur les rêves. Or, dans la vie psychique il n'y a rien d'arbitraire, d'indéterminé. Aussi es-tu en droit de supposer que l'inconscient a pris soin de déterminer le

nombre lancé par le conscient. or, je viens de lire récemment dans le journal que le général E. M. a pris sa retraite avec le grade de maréchal. Je dois te dire que cet homme m'intéresse. Pendant que je faisais mon service, en qualité de médecin auxiliaire, il vint un jour (il était alors colonel) à l'infirmerie et dit au médecin : « Vous devez me remettre sur pieds dans 8 jours, car j'ai à faire un travail que l'Empereur attend. » En suivant mentalement les phases de la carrière parcourue par cet homme, je constate donc qu'aujourd'hui (en 1899) cette carrière est terminée, que le colonel d'alors est maréchal et à la retraite. Je me suis rappelé que c'est en 1882 que je l'ai vu à l'infirmerie. Il a donc mis dix-sept ans à parcourir ce chemin. J'en parle à ma femme qui me dit : « Alors tu devrais, toi aussi, déjà être à la retraite ? » Mais je proteste : « Que Dieu m'en garde. » Après cette conversation, je me mets devant la table pour t'écrire. Mais mes idées suivent leur cours, et avec raison. J'ai mal calculé ; et je le sais d'après un point de repère fixe que je garde parmi mes souvenirs. J'ai fêté ma majorité, c'est-à-dire mon 24e anniversaire, pendant que je faisais mon service militaire (je me suis absenté ce jour-là sans permission). C'était donc en 1880 ; il y a, par conséquent, 19 ans de cela. Tu retrouves ainsi dans le nombre 2467 celui de 24. Prends mon âge et ajoutes-y 24 :43 + 24 = 57 ! Cela veut dire qu'à la question de ma femme me demandant si je ne voulais pas, moi aussi, prendre ma retraite, j'ai répondu en m'accordant encore 24 années. Il est évident que je suis contrarié, au fond, de n'avoir pas fourni, dans l'intervalle des 17 années qu'il a fallu au colonel M. pour devenir maréchal et prendre sa retraite, la même carrière que lui. Mais cette contrariété est plus que neutralisée par la joie que j'éprouve en pensant que j'ai encore du temps devant moi, alors que sa carrière est bel et bien finie. J'ai donc le droit de dire que même ce nombre 2 467, lancé sans intention aucune, a été déterminé par des raisons issues de l'inconscient. »

Depuis ce premier exemple de motivation d'un nombre, choisi avec toutes les apparences de l'arbitraire, j'ai reproduit l'expérience à plusieurs reprises, avec des nombres différents et toujours avec le même succès ; mais la plupart des cas sont d'un caractère trop intime pour que je puisse les publier.

C'est pourquoi d'ailleurs je m'empresse d'ajouter ici une analyse très intéressante d'un cas de « nombre choisi au hasard », cas que le Dr Alfred Adler (Vienne) tient d'une personne « parfaitement saine » [89]. A., dit le docteur Adler, m'écrit : « J'ai consacré la soirée d'hier à lire la *Psychopathologie de la vie quotidienne,* et j'aurais certainement lu le livre jusqu'au bout, s'il ne m'était arrivé un incident assez singulier. Ayant lu notamment que chaque nombre que nous évoquons dans la concience d'une manière apparemment arbitraire a un sens défini, je résolus de faire une expérience. Il me vient à l'esprit le nombre 1734. Les idées suivantes arrivent aussitôt : 1734 : 17 = 102 ; 102 17 = 6. Je coupe alors le nombre 1734 en deux parties 17 et 34. J'ai 34 ans. Ainsi que je crois vous l'avoir dit, je considère l'année 34 comme la dernière année de la jeunesse ; aussi n'ai-je pas été démesurément gai le jour de mon dernier anniversaire. Vers la fin de ma l7e année avait commencé pour moi une très belle et intéressante période de mon développement. Je divise ma vie en tranches de 17 années chacune. Que signifient donc ces divisions ? A propos du nombre 102, je me rappelle que c'est le numéro du fascicule de la *Reclam*'s *Universalbibliothek* contenant la pièce de Kotzebue : *Misanthropie et repentir.*

« Mon état psychique actuel peut être caractérisé par ces deux mots - « misanthropie et repentir ». Le numéro 6 de la *Bibliothèque Reclam* (je connais par cœur beaucoup de numéros de cette collection) correspond à la *Faute* de Müllner. Je suis constamment tourmenté par l'idée que c'est par ma faute que je ne suis pas devenu

89 Alf. Adler. *Drei Pschoanalysen von Zahleneinfallen und obsedierenden Zahlen. Psych-Neur. Wochenschr.,* N. 28, 1905.

ce que mes aptitudes pouvaient me faire espérer. Je me souviens ensuite que le No 34 de la *Bibliothèque Reclam* correspond à une nouvelle du même Müllner, intitulée *Kaliber (Le calibre).* Je coupe en deux parties ce titre et j'obtiens « Kaliber » ; je constate que ce mot contient les mots « Ali » et « Kali » (potasse). Ceci me rappelle que je faisais un jour des bouts rimés avec mon fils Ali (âgé de 6 ans). Je le priai de trouver une rime à Ali. Il n'en trouva aucune et me demanda de la faire à sa place. Je dis : « ALI *reinigt sich den Mund mit hypermangansaurem* KALI » « (Ali se rince la bouche avec du permanganate de potasse »). Nous avons beaucoup ri et Ali fut très gentil. Ces jours derniers, je fus contrarié de trouver que Ali « KA (Kein) LIeber ALi sei » (« qu'Ali n'était pas gentil » ; *Ka -abréviation* de *Kein).*

« Je me demande ensuite : « Quel ouvrage de la *Bibliothèque Reclam* porte le Nº 17 ? » Je suis certain de l'avoir su ; je suppose donc que j'ai voulu l'oublier. Toutes les recherches que je fais pour retrouver ce souvenir restent sans résultat. Je veux me remettre à la lecture, mais ne réussis qu'à lire machinalement, sans comprendre un seul mot, sans cesse tourmenté par ce numéro 17. J'éteins la lumière et continue de chercher. Je me rappelle finalement que le Nº 17 doit correspondre à une pièce de Shakespeare. Mais laquelle ? Je trouve : *Héro et Léandre.* C'est là évidemment une absurde tentative de ma volonté de détourner mon attention. Je me lève et consulte le catalogue de la *Bibliothèque Reclam : le* No 17 correspond à *Macbeth,* de Shakespeare. A ma grande stupéfaction, je suis obligé de reconnaître que je ne sais à peu près rien de cette pièce, bien qu'elle ne m'intéresse pas moins que les autres drames de Shakespeare. Je me souviens seulement : meurtrier, lady Macbeth, sorcières, « la beauté est laide » et que j'ai autrefois trouvé très belle l'adaptation de *Macbeth* par Schiller. Il n'y a pas de doute : je voulais oublier cette pièce. Je pense encore que les nombres 17 et 34, divisés par 17, donnent 1 et 2. Or, les Nos 1 et 2 de la *Bibliothèque*

Reclam correspondent au *Faust* de Gœthe. Je me trouvais autrefois beaucoup de ressemblance avec *Faust.* »

Nous ne pouvons que regretter que la discrétion de l'auteur ne nous permette pas de saisir la signification de toute cette série d'idées et souvenirs. M. Adler nous dit que son correspondant n'a pas réussi à opérer la synthèse de tous ces détails. Nous serions même portés à les trouver dépourvus d'intérêt si la suite ne contenait pas quelque chose qui nous donne la clef du mystère et nous rend intelligibles et le nombre 1734 et la suite d'idées qui s'y rattache.

« Il m'est arrivé ce matin un événement qui plaide fortement en faveur de la conception freudienne. Ma femme que j'avais réveillée la nuit en me levant, m'a demandé ce que J'avais cherché dans le catalogue de la *Bibliothèque Reclam.* Je lui ai raconté l'histoire. Elle trouva que tout cela, sauf le cas de Macbeth (et ce détail est très intéressant), qui m'a donné tant de tourment, était de la pure chicane, Elle m'assura qu'elle ne pensait absolument à rien, lorsqu'elle énonçait un nombre. Je répondis : « Faisons un essai ».

Elle donna le nombre 117. A quoi je répondis aussitôt : « 17 se rapporte à ce que je viens de te raconter ; en outre, je t'ai dit hier : lorsqu'une femme est âgée de 82 ans, alors que le mari n'en a que 35, la situation est mauvaise. Je taquine depuis quelques jours ma femme en lui disant qu'elle est une vieille bonne mère de 82 ans. 82 + 35 = 117. »

Cet homme, qui n'a pu trouver les raisons déterminantes du nombre énoncé par lui-même, a découvert aussitôt les motifs du nombre que sa femme avait choisi d'une manière en apparence arbitraire. En réalité, la femme a très bien saisi le complexe dont faisait partie le nombre énoncé par son mari, et elle a choisi son propre nombre dans le même complexe, qui était certainement commun aux deux sujets, puisqu'il s'agissait de leurs âges respectifs. Il nous est donc facile de saisir la signification du nombre qui était venu à l'esprit du mari. Ainsi que le dit M. Adler lui-même, ce

nombre exprime un désir refoulé du moi, et qui peut être traduit ainsi : « À un homme de 34 ans, comme moi, il faut une femme de 17 ans. »

Pour qu'on ne juge pas trop légèrement ces « jeux », j'ajouterai un détail dont le Dr Adler m'a fait part récemment : une année après la publication de cette analyse, le couple avait divorcé [90].

M. Adler explique d'une façon analogue la production de nombres obsédants. Le choix de nombres dits « favoris » n'est pas sans rapport avec la vie de la personne intéressée et n'est pas dépourvu d'intérêt psychologique. Un monsieur, qui a une préférence particulière pour les nombres 17 et 19, se rappelle, après quelques instants de réflexion, qu'à 17 ans il a conquis la liberté académique, en devenant étudiant, et qu'à 19 ans il a fait son premier grand voyage et, bientôt après, sa première découverte scientifique. Mais la fixation de cette préférence ne s'est effectuée que deux lustres plus tard, lorsque les mêmes nombres eurent acquis une certaine importance pour sa vie amoureuse. L'analyse découvre un sens inattendu même aux nombres qu'on a l'habitude d'employer, dans certaines occasions, d'une manière qui paraît tout à fait arbitraire. C'est ainsi qu'un de mes malades s'est aperçu, un jour, que lorsqu'il était mécontent, il avait l'habitude de dire volontiers : « Je te l'ai déjà dit 17, sinon 36 fois. » Aussi s'est-il demandé s'il n'y avait pas de motifs à cela. Il s'est rappelé aussitôt qu'il était né le 27 d'un mois, tandis que son frère plus jeune était né un 26, et qu'il avait des raisons d'accuser le sort d'avoir été beaucoup plus favorable à son frère qu'à lui. Il représentait cette injustice du sort, en amputant la date de sa naissance de dix jours qu'il ajoutait à la date de la

90 A propos de *Macbeth,* figurant sous le NI 17 dans la *Bibliothèque Universelle* de *Reclam,* M. Adler me communique que son sujet avait adhéré, à l'âge de 17 ans, à une association anarchiste ayant pour but le régicide. C'est pourquoi il avait oublié le contenu de *Macbeth. Vers* la même époque, il inventa un alphabet chiffré, dans lequel les lettres étaient remplacées par des nombres.

naissance du frère : « Bien qu'étant l'aîné, j'ai été raccourci par le sort. »

Je veux insister sur les analyses de « cas de nombres », car je ne connais pas d'autres observations qui fassent apparaître avec autant d'évidence l'existence de processus intellectuels très compliqués, complètement extérieurs à la conscience ; et, d'autre part, ces cas fournissent les meilleurs exemples d'analyses dans lesquelles la collaboration si souvent incriminée du médecin (suggestion) peut être exclue avec une certitude à peu près absolue. Je communiquerai donc l'analyse d'un « cas de nombre » se rapportant à l'un de mes malades, dont je dirai seulement qu'il est le plus jeune d'une famille assez nombreuse et qu'il a perdu de très bonne heure son père qu'il adorait. Amusé par l'expérience, il énonce le nombre 426 718 et se demande : « Qu'est-ce qui me vient à l'esprit à ce propos ? D'abord une plaisanterie : lorsqu'on fait soigner un rhume de cerveau par le médecin, il dure 42 jours ; mais lorsqu'on l'abandonne à lui-même, il dure 6 semaines. Ceci correspond aux premiers chiffres du nombre 42 = 6 X 7. » Pendant la pause qui suit cette première réponse , j'attire son attention sur le fait que le nombre choisi par lui renferme tous les premiers chiffres, sauf 3 et 5. À la suite de cette observation, il reprend son explication. « Nous sommes 7 frères et sœurs, je suis le plus jeune des enfants ; le 3 correspond au numéro d'ordre de ma sœur A., le 5 à celui de mon frère L. ; l'un et l'autre étaient mes ennemis. Enfant, je priais Dieu tous les soirs de me débarrasser de ces deux tortionnaires. On dirait que je m'accorde moi-même la satisfaction désirée, en omettant dans mon nombre les chiffres 3 et 5, c'est-à-dire en ne mentionnant pas le méchant frère et la sœur détestée. - Puisque ce nombre désigne vos frères et sœurs, que signifie le 18 qui se trouve à la fin ? Vous n'étiez bien que 7. - Je me suis souvent dit que si mon père avait vécu plus longtemps, je ne serais pas resté le dernier. S'il avait eu 1 enfant de

plus, nous aurions été 8, et j'aurais eu après moi un enfant plus jeune à l'égard duquel j'aurais joué le rôle d'aîné. »

La signification de ce nombre se trouvait ainsi élucidée, mais il nous restait encore à établir un lien entre la première partie de l'interprétation et les suivantes. Or, ce lien découlait de la condition même formulée à propos des derniers chiffres : « si le père avait vécu plus longtemps, 42 = 6 x 7 » exprime le mépris pour les médecins qui ont été incapables de sauver le père et, en même temps, le regret que le père n'ait pas vécu plus longtemps. Le nombre, dans son ensemble, correspondait à la réalisation de ses désirs infantiles en rapport avec sa famille : le souhait de mort à l'égard de la méchante sœur et du méchant frère et le regret de n'avoir pas un frère ou une sœur plus jeune que lui. Ces deux désirs peuvent être brièvement exprimés ainsi : « Si les deux autres étaient morts à la place du père aimé ! [91] »

Voici un petit exemple fourni par un de mes nombreux correspondants. Un directeur des télégraphes m'écrit de L. que son fils, âgé de 18 ans et demi et se destinant à la médecine, s'occupe dès à présent de la psychopathologie de la vie quotidienne et cherche à persuader ses parents de l'exactitude de mes propositions et théories. Je transcris ici une des expériences faites par ce jeune homme, sans me mêler à la discussion qui s'y rattache.

« Mon fils s'entretient avec sa mère au sujet du soi-disant hasard et lui explique qu'aucune des chansons, aucun des nombres qui lui viennent à l'esprit ne sont réellement « accidentels ». Et la conversation suivante s'engage

Le fils : Dis-moi un nombre quelconque.

La mère : 79.

Le fils : A quoi penses-tu à propos de ce nombre ?

La mère : Je pense au beau chapeau que j'ai vu hier.

91 Pour plus de simplicité, j'ai laissé de côté quelques autres idées, moins intéressantes, du malade.

Le fils : Quel était son prix ?

La mère : 158 marks.

Le fils : Nous y sommes : 158 : 2 = 79. Tu auras trouvé le chapeau trop cher et auras certainement pensé : « S'il coûtait moitié moins cher, je l'achèterais ».

« A cette déduction de mon fils, j'avais d'abord objecté que les dames ne calculent généralement pas très bien et que la mère ne se rendait certainement pas compte que *79* est la moitié de 158. La théorie freudienne suppose donc ce fait invraisemblable que le subconscient calcule mieux que la conscience normale. « Nullement, me répondit mon fils ; à supposer que mère n'ait pas fait le calcul 158 : 2 = 79, *il* se peut fort bien qu'elle ait eu l'occasion de voir quelque part cette équation ; il se peut encore qu'ayant fait un rêve se rapportant à ce chapeau, elle ait calculé ce qu'il coûterait, s'il était moitié moins cher. »

J'emprunte à M. Jones *(1. c.*, p. 478) une autre analyse portant sur un nombre. Un monsieur de ses connaissances énonce le nombre 983 et le prie de rattacher ce nombre à l'une quelconque de ses idées. « La première association du sujet était un souvenir se rapportant à une plaisanterie depuis longtemps oubliée. Il y a six ans, un journal avait annoncé qu'un jour, qui fut le plus chaud de l'été, la température était montée à 986º Fahrenheit, exagération manifestement grotesque de la température réelle, qui était de 98º6. Pendant cette conversation, nous étions assis devant la cheminée où brûlait un bon feu ; mon interlocuteur ayant trop chaud, s'est reculé et a dit, probablement avec raison, que c'est la forte chaleur de la cheminée qui lui avait rappelé ce souvenir. Mais cette explication ne me satisfit pas et je voulus savoir pourquoi ce souvenir s'était si longtemps conservé dans sa mémoire. Il me raconta que cette plaisanterie l'avait fait rire follement et qu'elle l'amuse beaucoup toutes les fois qu'il y pense. Comme je ne trouvais rien d'extraordinaire cependant à cette plaisanterie, je voulais d'autant

plus savoir si elle ne dissimulait pas un sens dont mon sujet n'avait pas conscience. Son idée suivante fut que la représentation de la chaleur éveillait en lui une foule d'autres représentations, très importantes : la chaleur est la chose la plus importante du monde, la source de toute vie, etc. Un romantisme pareil chez un jeune homme très positif ne manqua pas de m'étonner quelque peu. Je le priai donc de poursuivre ses associations. Il pensa à la cheminée d'usine qu'il voyait de sa chambre. Il regardait souvent le soir la fumée et la flamme qui s'en dégageaient et pensait à ce propos au gaspillage d'énergie regrettable. Chaleur, flamme, gaspillage d'énergie à travers un long tuyau creux : il n'était pas difficile de conclure de ces associations que les représentations de chaleur et de flamme se rattachaient chez lui à celle de l'amour, ainsi que cela arrive souvent dans la pensée symbolique, et que c'était un fort complexe de masturbation qui avait motivé le nombre qu'il avait énoncé. Il ne lui resta alors qu'à confirmer les déductions. »

Ceux qui veulent avoir une idée de la manière dont les matériaux fournis par les nombres sont élaborés dans la pensée inconsciente, liront avec profit l'article de C. G. Jung : « Ein Beitrag zur Kenntniss des Zahlentraumes »*Zentralbl.* f. *Psychoanal,* I, 1912) et celui de E. Jones : « Unconscious manipulations of numbers » (*Ibid*., II, 5, 1912).

Dans mes propres analyses de ce genre, j'ai été frappé par les deux faits suivants . en premier lieu, par la certitude quasi-somnambulique avec laquelle je marche vers un but inconnu et me plonge dans des calculs qui aboutissent subitement au nombre recherché, et aussi par la rapidité avec laquelle s'accomplit tout le travail ultérieur ; en deuxième lieu, j'ai été frappé par la facilité avec laquelle les nombres se présentent à ma pensée inconsciente, alors que je suis généralement un mauvais calculateur et éprouve les plus grandes difficultés à retenir, dans ma mémoire consciente, les dates, les numéros de maisons, etc. Je trouve d'ailleurs, dans ces opérations

inconscientes sur les nombres, une tendance à la superstition dont l'origine m'est restée longtemps inconnue [92].

Nous ne serons pas étonnés de constater que l'examen analytique révèle comme étant parfaitement déterminés, non seulement les nombres, mais n'importe quel mot énoncé dans les mêmes conditions.

Jung a publié un intéressant exemple concernant l'origine d'un mot obsédant *(Diagnostische Assoziationsstudien,* V, p. 215). « Une dame me raconte qu'elle est obsédée depuis quelques jours par le mot « Taganrog », sans qu'elle sache d'où ce mot lui vient. J'interroge la dame sur les événements affectifs et les désirs de son passé le plus récent. Après une certaine hésitation, elle m'avoue qu'elle aurait grande envie d'avoir une robe de chambre *(Morgenrock),* mais que son mari ne manifeste pas un grand enthousiasme pour ce désir. *Morgenrock* (littéralement : « robe de matinée »), *Tag-an-rock* (peut être traduit, à la rigueur, par : (« robe de jour » ; déformation de *Taganrog,* nom d'une ville russe) : on voit qu'il existe, entre ces deux mots, une affinité partielle, portant aussi

92 M. Rudolph Schneider, de Munich, a soulevé une objection intéressante contre ces déductions tirées de l'analyse des nombres *(R.*Schneider. -« Zu Freud's analytischer Untersuchung des Zahleneinfalls », *Internat. Zeitsch. f. Psychoanal.,* 1, 1920)*. Il* prenait un nombre quelconque, par exemple le premier nombre qui lui tombait sous les yeux dans titi ouvrage d'histoire ouvert au hasard, ou il proposait à une autre personne un nombre choisi par lui et cherchait à se rendre compte si des idées déterminantes se prIéentaient, même à propos de ce nombre imposé. Le résultat obtenu fut positif. Dans un des exemples qu'il publie et qui le concerne lui-même, les idées qui se sont présentées ont fourni une détermination aussi complète et significative que dans nos analyses de nombres surgis spontanément, alors que dans le cas de Schneider le nombre, de provenance extérieure, n'avait pas besoin de raisons déterminantes. Dans une autre expérience qui, elle, portait sur une personne étrangère, il a singulièrement facilite tâche,en lui proposant le nombre 2 dont le déterminisme peut être facilement établi par chacun, à l'aide de matériaux quelconques.

bien sur le sens que sur les caractères phonétiques. L'adoption de la forme russe *(Taganrog)* s'explique par le fait que la dame vient de faire la connaissance d'une personne originaire de cette ville.

Je dois au Dr E. Hitschmann la solution d'un autre cas où un vers a été évoqué à plusieurs reprises dans le même endroit, alors que la personne intéressée ignorait la provenance de ce vers et ne voyait pas les rapports qui pouvaient exister entre lui et l'endroit en question.

« Le Dr E. raconte : Il y a six ans, je faisais le voyage de Biarritz à Saint-Sébastien. Le chemin de fer passe audessus de la Bidassoa qui sépare la France de l'Espagne. Du pont, on a une vue superbe : d'un côté, une large vallée et les Pyrénées ; de l'autre côté, une vaste étendue de mer. C'était par une belle et claire journée d'été, tout était inondé de soleil et de lumière, j'étais en vacances, enchanté de me rendre en Espagne, et tout à coup ces vers ont surgi

R Schneider tire de ses expériences deux conclusions : 1º Pour les nombres nous possédons les mêmes possibilités psychiques d'association que pour les concepts. 2º Le fait que des idées déterminantes se présentent à propos de nombres conçus spontanément ne prouve nullement que ces nombres aient été provoqués par les idées découvertes par l'analyse. La première de ces deux conclusions est parfaitement exacte. On peut, pour un nombre donné, trouver une association aussi facilement que pour un mot énoncé, et peut-être même plus facilement, car les signes, peu nombreux, dont se composent les nombres possèdent une force d'association particulièrement grande. On se trouve alors tout simplement dans le cas de ce qu'on appelle l'expérience « d'association », qui a été étudiée sous tous ses aspects par l'école de Bleuler-Jung. Dans les cas de ce genre, l'idée (la réaction) est déterminée par le mot (excitation). Cette réaction pourrait cependant se manifester sous des aspects très variés, et les expériences de Jung ont montré que, quelle que soit la réaction, elle n'est jamais due au « hasard », mais que des « complexes » inconscients prennent part à la détermination, lorsqu'ils sont touchés par le mot jouant le rôle de facteur d'excitation.

dans ma mémoire : « Aber frei ist schon die Seele, schwebet in dem Meer von Licht [93]. »

Je me rappelle avoir alors cherché, mais en vain, le poème dont ces vers faisaient partie. Étant donné le rythme, il s'agissait certainement de vers, mais impossible de me rappeler où je les avais lus. Comme ils me sont depuis revenus, à plusieurs reprises, à la mémoire, je me rappelle avoir interrogé à ce sujet plusieurs personnes qui n'ont pu me renseigner.

L'année dernière, revenant d'Espagne, je suivais le même trajet. Il faisait nuit noire et il pleuvait. Le visage collé contre la vitre de la portière, je cherchais à discerner l'endroit exact où nous étions par rapport à la stationfrontière et je constatai que nous traversions le pont de la Bidassoa. Et voilà que les mêmes vers me revinrent à la mémoire, sans que je pusse encore me rappeler à quel poème je les avais empruntés.

Mais la deuxième conclusion de Schneider va trop loin. Du fait que des nombres (ou des mots) donnés font surgir des idées appropriées, on ne peut tirer, concernant les nombres (ou les mots) surgissant spontanément, aucune conclusion dont on ne soit pas obligé de tenir compte avant même la connaissance de ce fait. Les nombres (ou les mots) pourraient être indéterminés ou déterminés par des idées révélées par l'analyse ou par d'autres idées que l'analyse n'a pas révélées, auquel cas l'analyse nous aurait induits en erreur. On doit seulement se débarrasser du préjugé, d'après lequel le problème se poserait autrement pour les nombres que pour les mots. Nous ne nous proposons pas de donner dans ce livre un examen critique du problème et une justification de la technique psychanalytique concernant l'évocation d'idées liées aux nombres. Dans la pratique psychanalytique on admet que la deuxième possibilité est suffisante et peut être utilisée dans la plupart des cas. Les recherches de Poppelreuter, exécutées dans le domaine et à l'aide des méthodes de la psychologie expérimentale, ont d'ailleurs montré que cette deuxième possibilité est de beaucoup la plus probable. (Voir d'ailleurs à ce sujet les intéressantes considérations de Bleuler dans son ouvrage : *Das autistisch undisziplinierte Denken,* etc., 1919. Section 9 : « Von den Wahrscheinlichkeiten der psychologischen Erkenntniss ».)

93 « Mais l'âme, déjà libre, nage dans l'océan de lumière. »

Quelques mois plus tard, je tombe par hasard sur les poèmes d'Uhland. J'ouvre le volume, et les premiers vers qui se présentent à ma vue sont : « Aber frei ist schon die Seele, schwebet in dem Meer von Licht », par lesquels se termine un poème intitulé . Der *Waller.* Je relis le poème et me souviens vaguement l'avoir autrefois appris par cœur. L'action se passe en Espagne - c'est là, me semble-t-il, le seul rapport qui existe entre les vers cités et l'endroit où ils me sont revenus à la mémoire. Peu satisfait de ma découverte, je continue à feuilleter machinalement le livre. Les vers en question occupaient le bas d'une page. En retournant cette page, je tombe sur un poème intitulé : *Le pont de la Bidassoa.*

J'ajouterai que ce dernier poème m'était encore moins connu que le premier et qu'il commençait par ces vers : « Auf der Bidassoabrücke steht ein Heiliger altersgrau, segnet rechts die spans'chen Berge, segnet links die frank'schen Gau [94]. »

II Cette manière de concevoir le déterminisme de noms et de nombres, choisis avec toutes les apparences de l'arbitraire, est peut-être de nature à contribuer à l'élucidation d'un autre problème. On sait que beaucoup de personnes invoquent à l'encontre d'un déterminisme psychique absolu, leur conviction intime de l'existence d'un libre-arbitre. Cette conviction refuse de s'incliner devant la croyance au déterminisme. Comme tous les sentiments normaux, elle doit être justifiée par certaines raisons. Je crois cependant avoir remarqué qu'elle ne se manifeste pas dans les grandes et importantes décisions ; dans ces occasions, on éprouve plutôt le sentiment d'une contrainte psychique, et on en convient : « J'en suis là ; je ne puis faire autrement ». Lorsqu'il s'agit, au contraire, de résolutions insignifiantes, indifférentes, on affirme volontiers qu'on aurait pu tout aussi bien se décider autrement, qu'on a agi librement, qu'on a accompli un acte de volonté non motivé. Nos analyses ont

94 « Sur le pont de la Bidassoa se tient un saint, vieux comme le monde : de la main droite il bénit les montagnes d'Espagne, de la gauche le pays des Francs. »

montré qu'il n'est pas nécessaire de contester la légitimité de la conviction concernant l'existence du libre-arbitre. La distinction entre la motivation consciente et la motivation inconsciente une fois établie, notre conviction nous apprend seulement que la motivation consciente ne s'étend pas à toutes nos décisions motrices. *Minima non eurat praetor*. Mais ce qui reste ainsi non motivé d'un côté, reçoit ses motifs d'une autre source, de l'inconscient, et il en résulte que le déterminisme psychique apparaît sans solution de continuité [95].

III. Bien que la connaissance de la motivation des actes manqués dont nous nous sommes occupés échappe ainsi à la pensée consciente, il serait souhaitable de découvrir une preuve psychologique de l'existence de cette motivation. Et même, une connaissance plus approfondie de l'inconscient nous autorise à admettre la possibilité de découvrir cette preuve. Nous connaissons deux domaines présentant des phénomènes qui semblent correspondre à une connaissance inconsciente et, par conséquent, refoulée de cette motivation.

a) Les paranoïaques présentent dans leur attitude ce trait frappant et généralement connu, qu'ils attachent la plus grande importance aux détails les plus insignifiants, échappant

95 Ces idées sur la rigoureuse détermination d'actes psychiques en apparence arbitraires ont déjà donné de très beaux résultats en psychologie et, peut-être, aussi en droit. Bleuler et Jung se sont placés à ce point de vue pour rendre compréhensibles les réactions qui se produisent au cours de l'expérience dite d'association, expérience pendant laquelle la personne examinée répond à un mot prononcé devant elle par un autre mot qui lui vient à l'esprit à cette occasion (excitation et réaction verbales), le temps s'écoulant entre l'excitation et la réaction étant mesuré. Jung a montré dans ses *Diagnostische Assoziationsstudien (1906)* quel réactif sensible pour les états psychiques présente l'expérience d'association ainsi interprétée. Deux élèves du criminaliste H Gross (de Prague), Wertheimer et Klein, ont fondé sur ces expériences une technique du « diagnostic de la question de fait » dans les cas d'actes criminels, technique dont l'examen préoccupe actuellement psychologues et juristes.

généralement aux hommes normaux, qu'ils observent dans la conduite des autres ; ils interprètent ces détails et en tirent des conclusions d'une vaste portée. Le dernier paranoïaque que j'ai vu, par exemple, a conclu à l'existence d'un complot dans son entourage, car lors de son départ de la gare des gens ont fait un certain mouvement de la main. Un autre a noté la manière dont les gens marchent dans la rue, font des moulinets avec leur canne, etc. [96].

Alors que l'homme normal admet une catégorie d'actes accidentels n'ayant pas besoin de motivation, catégorie dans laquelle il range une partie de ses propres manifestations psychiques et actes manqués, le paranoïaque refuse aux manifestations psychiques d'autrui tout élément accidentel. Tout ce qu'il observe sur les autres est significatif, donc susceptible d'interprétation. D'où lui vient cette manière de voir ? Ici, comme dans beaucoup d'autres cas analogues, il projette probablement dans la vie psychique d'autrui ce qui existe dans sa propre vie à l'état inconscient. Tant de choses se pressent dans la conscience du paranoïaque qui, chez l'homme normal et chez le névrosé, n'existent que dans l'inconscient, où leur présence est révélée par la psychanalyse [97] ! Sur ce point, le paranoïaque a donc, dans une certaine mesure, raison : il voit quelque chose qui échappe à l'homme normal, sa vision est plus pénétrante que celle de la pensée normale ; niais ce qui enlève à sa connaissance toute valeur, c'est l'extension à d'autres de l'état de choses qui n'est réel qu'en ce qui le concerne lui-même. J'espère qu'on n'attend pas de moi une justification de telle ou telle interprétation paranoïaque. Mais en

96 Se plaçant à d'autres points de vue, en a donné le nom de « manie des rapports » à cette interprétation de manifestations insignifiantes et accidentelles.

97 Les inventions (que l'analyse rend conscientes) des hystériques concernant des méfaits sexuels et horribles coïncident, par exemple, dans leurs moindres détails, avec les plaintes des paranoïaques. Ce fait est remarquable, mais facile à comprendre, lorsque le contenu identique se manifeste également dans la réalité, quant aux moyens employés par les pervers pour la satisfaction de leurs tendances.

admettant, dans certaines limites, la légitimité d'une telle conception des actes manqués, nous rendons plus facilement compréhensible la conviction qui, chez le paranoïaque, se rattache à toutes ces interprétations. Il y a du vrai dans tout cela, et ce n'est pas autrement que nos erreurs de jugement, même lorsqu'elles ne sont pas morbides, acquièrent à nos yeux une certitude qui entraîne notre conviction. Cette conviction, justifiée en ce qui concerne une certaine partie de notre raisonnement erroné, ou la source d'où il provient, est étendue par nous à l'ensemble dont ce raisonnement fait partie.

b) Nous voyons une autre preuve de l'existence d'une connaissance inconsciente et refoulée de la motivation des actes manqués et accidentels dans cet ensemble de phénomènes que forment les superstitions. Je vais illustrer mon opinion par la discussion d'un petit événement qui servira de point de départ à nos déductions.

Rentré de vacances, je commence à penser aux malades dont j'aurai à m'occuper au cours de l'année qui commence. Je pense en premier lieu à une très vieille dame que je vois depuis des années (voir plus haut) deux fois par jour, pour lui faire subir les mêmes interventions médicales. Cette uniformité m'a souvent fourni une condition favorable à l'expression de certaines idées inconscientes, soit pendant le trajet, soit pendant les interventions. Elle est âgée de 90 ans, et il est naturel que je me demande au commencement de chaque année combien de temps il lui reste encore à vivre. Le jour auquel se rapporte mon récit, je suis pressé et prends une voiture pour me faire conduire chez elle. Tous les cochers de la station de voitures qui se trouve devant ma maison connaissent l'adresse de la vieille dame, car il n'en est pas un qui ne m'ait déjà conduit chez elle plusieurs fois. Or, ce jour-là il arrive que le cocher s'arrête, non devant sa maison, mais devant une maison portant le même numéro, et située dans une rue parallèle et ressemblant en effet beaucoup à

celle où demeurait ma malade. Je constate l'erreur et la reproche au cocher qui s'excuse. Le fait d'avoir été conduit devant une maison qui n'était pas celle de ma malade signifie-t-il quelque chose ? Pour moi non, c'est certain. Mais si j'étais superstitieux, j'aurais aperçu dans ce fait un avertissement, une indication du sort, un signe m'annonçant que la vieille dame ne dépasserait pas cette année. Plus d'un avertissement ou signe enregistré par l'histoire est fondé sur un symbolisme de ce genre. Je me dis qu'il s'agit d'un incident sans aucune signification.

Il en aurait été tout autrement si, faisant le trajet à pied et absorbé par mes « réflexions » et « distrait », je m'étais arrêté devant la maison de la rue parallèle, au lieu d'arriver devant la maison de ma malade. Je n'aurais pas alors parlé d'accident et de hasard, mais j'aurais vu dans mon erreur un acte dicté par une intention inconsciente et ayant besoin d'une explication. Si je m'étais ainsi « trompé de chemin », j'aurais probablement dû interpréter mon erreur en me disant que je m'attends bientôt à ne plus trouver ma malade en vie.

Ce qui me distingue d'un homme superstitieux, c'est donc ceci : Je ne crois pas qu'un événement, à la production duquel ma vie psychique n'a pas pris part, soit capable de m'apprendre des choses cachées concernant l'état à venir de la réalité ; mais je crois qu'une manifestation non-intentionnelle de ma propre activité psychique me révèle quelque chose de caché qui, à son tour, n'appartient qu'à ma vie psychique ; je crois au hasard extérieur (réel), mais je ne crois pas au hasard intérieur (psychique). C'est le contraire du superstitieux : il ne sait rien de la motivation de ses actes accidentels et actes manqués, il croit par conséquent au hasard psychique ; en revanche, il est porté à attribuer au hasard extérieur une importance qui se manifestera dans la réalité à venir, et à voir dans le hasard un moyen par lequel s'expriment certaines choses extérieures *qui lui* sont cachées. Il y a donc deux différences entre l'homme

superstitieux et moi : en premier lieu, il projette à l'extérieur une motivation que je cherche à l'intérieur ; en deuxième lieu, il interprète par un événement le hasard que je ramène à une idée. Ce qu'il considère comme caché correspond chez moi à ce qui est inconscient, et nous avons en commun la tendance à ne pas laisser subsister le hasard comme tel, mais à l'interpréter.

J'admets donc que ce sont cette ignorance consciente et cette connaissance inconsciente de la motivation des hasards psychiques qui forment une des racines psychiques de la superstition. C'est *parce que* le superstitieux ne sait rien de la motivation de ses propres actes accidentels et *parce que* cette motivation cherche à s'imposer à sa connaissance, qu'il est obligé de la déplacer en la situant dans le monde extérieur. Si ce rapport existe, il est peu probable qu'il soit limité à ce seul cas. Je pense en effet que, pour une bonne part, la conception mythologique du monde, qui anime jusqu'aux religions les plus modernes, *n'est autre chose qu'une psychologie projetée dans le monde extérieur.* L'obscure connaissance [98] des facteurs et des faits psychiques de l'inconscient (autrement dit : la perception endopsychique de ces facteurs et de ces faits) se reflète (il est difficile de le dire autrement, l'analogie avec la paranoïa devant ici être appelée au secours) dans la construction d'une *réalité supra-sensible,* que la science retransforme en une *psychologie de l'inconscient.* On pourrait se donner pour tâche de décomposer, en se plaçant à ce point de vue, les mythes relatifs au paradis et au péché originel, à Dieu, au mal et au bien, à l'immortalité, etc. et de traduire la *métaphysique* en *métapsychologie.* La distance qui sépare le déplacement opéré par le paranoïaque de celui opéré par le superstitieux est moins grande qu'elle n'apparaît au premier abord. Lorsque les hommes ont commencé à penser, ils ont été obligés de résoudre anthropomorphiquement le monde en une multitude de personnalités faites à leur image ; les accidents et les hasards qu'ils interprétaient

98 Qu'il ne faut pas confondre avec la connaissance vraie.

superstitieusement étaient donc à leurs yeux des actions, des manifestations de personnes ; autrement dit, ils se comportaient exactement comme les paranoïaques, qui tirent des conclusions du moindre signe fourni par d'autres, et comme se comportent tous les hommes normaux qui, avec raison, formulent des jugements sur le caractère de leurs semblables en se basant sur leurs actes accidentels et non-intentionnels. Dans notre conception du monde moderne - conception scientifique, et qui est encore loin d'être achevée dans toutes ses parties - la superstition apparaît donc quelque peu déplacée ; mais elle était justifiée dans la conception des époques pré-scientifiques, puisqu'elle en était un compliment logique.

Le Romain, qui renonçait à un important projet parce qu'il venait de constater un vol d'oiseaux défavorable, avait donc relativement raison ; il agissait conformément a ses prémisses. Mais lorsqu'il renonçait à son projet, parce qu'il avait fait un faux-pas sur le seuil de sa porte, il se montrait supérieur à nous autres incrédules, il se révélait meilleur psychologue que nous ne le sommes. C'est que ce faux-pas était pour lui une preuve de l'existence d'un doute, d'une opposition intérieure à ce projet, doute et opposition dont la force pouvait annihiler celle de son intention au moment de l'exécution du projet. On n'est en effet sûr du succès complet que lorsque toutes les forces de l'âme sont tendues vers le but désiré. Quelle réponse le Guillaume Tell de Schiller, qui a si longtemps hésité à abattre la pomme placée sur la tête de son fils, donne-t-il à Gessler lui demandant pourquoi il avait préparé une autre flèche ? « Cette flèche, dit-il, m'aurait servi à vous transpercer vous-même, si j'avais tué mon enfant.

Et *soyez certain* qu'en ce qui vous concerne, *je ne vous aurais pas manqué.* »

IV. Celui qui a eu l'occasion d'étudier à l'aide de la psychanalyse les tendances cachées de l'homme, se trouve

également en état de connaître pas mal de choses sur la qualité des motifs inconscients qui se manifestent dans la superstition. C'est chez les névrosés, souvent très intelligents et souffrant d'idées obsédantes et d'états obsessionnels, qu'on constate avec le plus de netteté que la superstition a sa racine dans des tendances refoulées, d'un caractère hostile et cruel. La superstition signifie avant tout attente d'un malheur, et celui qui a souvent souhaité du mal à d'autres, mais qui, dirigé par l'éducation, a réussi à refouler ces souhaits dans l'inconscient, sera particulièrement enclin à vivre dans la crainte perpétuelle qu'un malheur ne vienne le frapper à titre de châtiment pour sa méchanceté inconsciente.

Nous reconnaissons volontiers que nous sommes loin d'avoir épuisé par ces remarques la psychologie de la superstition. Avant de quitter ce sujet, nous devons toutefois nous arrêter un instant à la question suivante : faut-il refuser à la superstition toute base réelle ? est-il bien certain que les phénomènes connus sous les noms d'avertissement, de rêve prophétique, d'expérience télépathique, de manifestation de forces suprasensibles, etc., ne soient que de simples produits de l'imagination, sans aucun rapport avec la réalité ? Loin de moi l'idée de formuler un jugement aussi rigoureux et absolu sur des phénomènes dont l'existence a été attestée même par des hommes très éminents au point de vue intellectuel. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est que leur étude n'est pas achevée et qu'ils ont besoin d'être soumis à de nouvelles recherches, plus approfondies. Et il est même permis d'espérer que les données que nous commençons à posséder sur les processus psychiques inconscients contribueront dans une grande mesure à élucider ces phénomènes, sans que nous soyons obligés d'imposer à nos conceptions actuelles de modifications trop radicales. Et lorsqu'on aura réussi à prouver la réalité d'autres phénomènes encore, ceux, par exemple, qui sont à la base du spiritisme, nous ferons subir à nos « lois » les modifications imposées par ces nouvelles expériences,

sans bouleverser de fond en comble l'ordre des choses et les liens qui les rattachent les unes aux autres.

En restant dans les limites de ces considérations, je ne puis donner aux questions formulées plus haut qu'une réponse subjective, c'est-à-dire fondée sur mon expérience personnelle. Je suis obligé d'avouer que je fais partie de cette catégorie d'hommes indignes devant lesquels les esprits suspendent leur activité et auxquels le suprasensible échappe, de sorte que je ne me suis jamais trouvé capable d'éprouver quoi que ce soit qui pût faire naître en moi la croyance aux miracles. Comme tous les hommes, j'ai eu des pressentiments et éprouvé des malheurs, mais il n'y a jamais eu coïncidence entre les uns et les autres, c'est-à-dire que les pressentiments n'ont jamais été suivis de malheurs et que les malheurs n'ont jamais été précédés de pressentiments. Lorsque, jeune homme, j'habitais une grande ville étrangère, seul et loin des miens, il m'a souvent semblé entendre subitement prononcer mon nom par une voix connue et chère et je notais le moment précis où s'était produite l'hallucination, pour me renseigner auprès des miens sur ce qui s'était passé chez eux à ce moment-là. On me répondait chaque fois qu'il ne s'était rien passé. En revanche, il m'est arrivé plus tard de causer tranquillement et sans le moindre pressentiment avec un malade, alors que mon enfant était sur le point de mourir d'une hémorragie. Aucun des pressentiments, d'ailleurs, dont m'ont fait part mes malades n'a jamais pu acquérir à mes yeux la valeur d'un phénomène réel.

La croyance aux rêves prophétiques compte beaucoup de partisans, parce qu'elle peut s'appuyer sur le fait que beaucoup de choses revêtent plus tard dans la réalité J'aspect que le désir leur avait donné pendant le rêve. À cela il n'y a rien d'étonnant, et d'ailleurs la crédulité des rêveurs néglige très volontiers les écarts souvent considérables qui existent entre la chose rêvée et la chose réalisée. Une malade intelligente et ayant horreur du mensonge a

livré un jour à mon analyse un bel exemple d'un rêve qu'on peut avec raison qualifier de prophétique. Elle avait rêvé avoir rencontré, devant tel magasin, situé dans telle rue, son ancien ami et médecin ; or, ayant le lendemain matin une course à faire dans le centre de la ville, elle rencontra effectivement ce monsieur à l'endroit précis où elle l'avait vu dans le rêve. Je lui fis remarquer que cette singulière coïncidence était restée sans aucun rapport avec les événements de sa vie ultérieure, qu'il était donc impossible de lui trouver une justification dans les faits qui l'avaient suivie.

Un examen a permis de l'établir : rien ne prouvait que la dame se soit souvenue de son rêve dès le matin, c'est-à-dire avant la rencontre. Elle consentit volontiers à considérer avec moi la situation comme dépourvue de tout caractère miraculeux et à n'y voir qu'un problème psychologique intéressant. Elle traverse un matin une certaine rue, rencontre devant un certain magasin son ancien médecin et, en le voyant, elle se croit convaincue d'avoir rêvé la nuit précédente qu'elle a rencontré ce médecin au même endroit. L'analyse a pu montrer avec beaucoup de vraisemblance comment s'était formée chez elle cette conviction, à laquelle on ne peut, d'une façon générale, refuser un certain degré de sincérité. Une rencontre dans un endroit déterminé, après une attente préalable, n'est autre chose qu'un rendez-vous. La vue du vieux médecin a évoqué chez elle le souvenir du temps jadis où les rendez-vous avec une troisième personne, dont ce médecin était également l'ami, ont joué dans sa vie un rôle très important. Elle a conservé des relations avec cette troisième personne et l'avait attendue en vain le jour qui avait précédé le rêve. Si je pouvais donner ici tous les détails de cette situation, il me serait facile de montrer que l'illusion du rêve prophétique, qui s'est formée à la vue de l'ancien ami, équivaut à peu près au discours suivant : « Ah, cher docteur, vous me rappelez maintenant le bon vieux temps, alors que je n'attendais jamais N. en vain et qu'il était fidèle aux rendez-vous. »

Voici un exemple personnel de cette « coïncidence singulière », qui consiste à rencontrer une personne à laquelle on vient justement de penser. Par sa simplicité et sa facilité d'interprétation, cet exemple peut être considéré comme un cas-modèle. Quelques jours après avoir reçu le titre de professeur qui, dans les États monarchiques, confère une grande autorité, je me laisse, au cours d'une promenade en ville, absorber par une rêverie enfantine dans laquelle je formais des projets de vengeance contre les parents d'une de mes anciennes malades. Ces parents m'avaient appelé, quelques mois auparavant, auprès de leur petite fille chez laquelle s'était produit, à la suite d'un rêve, un phénomène obsessionnel intéressant. Ce cas, dont je cherchais à établir la genèse, m'intéressait beaucoup ; mais le traitement que j'avais proposé ne fut pas accepté par les parents qui me firent comprendre qu'ils avaient l'intention de s'adresser à une célébrité étrangère, traitant par l'hypnose. Je rêvais donc qu'après l'échec complet de cette tentative, les parents me priaient d'appliquer mon traitement à moi, disant qu'ils avaient maintenant pleine confiance, etc. Mais moi, je répondais : « Ah oui, maintenant que je suis professeur vous avez confiance. Le titre n'a rien ajouté à mes connaissances. Puisque vous ne vouliez pas de moi, lorsque j'étais « docent », vous vous passerez de moi aujourd'hui que je suis professeur. » Tout à coup ma rêverie est interrompue par un salut lancé à haute voix : « Bonjour, Monsieur le Professeur ! » Je lève la tête et qui vois-je ? Les parents de mon ancienne malade dont je venais de me venger en repoussant les offres. Il m'a suffi d'un instant de réflexion pour constater qu'il n'y avait dans cette coïncidence rien de miraculeux, J'étais dans une rue droite, large, peu fréquentée, le couple venait dans ma direction ; en jetant devant moi un rapide regard, alors qu'ils étaient à une vingtaine de pas, j'ai certainement aperçu et reconnu leurs visages, mais, comme il arrive dans une hallucination négative, j'ai écarté cette perception, pour les motifs affectifs qui se sont manifestés dans la rêverie, laquelle a surgi avec toutes les apparences de la spontanéité.

Je rapporte, d'après M. Otto Rank, un autre cas d' « explication d'un prétendu pressentiment » (Zentralbl. *f. Psychoanal.,* 11, 5) :

« Il y a quelque temps, j'ai fait moi-même l'expérience d'une variante bizarre de cette « miraculeuse coïncidence » qui consiste à rencontrer une personne à laquelle on vient justement de penser. Je me rends la veille de Noël à la Banque d'Autriche-Hongrie pour échanger, en vue des étrennes, un billet de dix couronnes contre dix pièces de 1 couronne en argent. Plongé dans des rêves ambitieux liés au contraste entre la maigre somme que j'allais toucher et les énormes masses d'argent accumulées dans la banque, je débouche dans la petite rue où est située cette dernière. Je vois devant le portail une automobile ; beaucoup de gens entrent dans la banque et en sortent. Je me demande si les employés auront le temps de s'occuper de mes couronnes ; je ferai d'ailleurs vite ; je déposerai le billet et je dirai : « Donnez-moi de *l'or,* s'il vous plaît. » J'aperçois aussitôt mon erreur : c'est de *l'argent* que je dois demander ; et je sors de ma rêverie. Je suis à quelques pas de l'entrée et je vois venir au-devant de moi un jeune homme que je crois connaître, mais je que ne puis encore reconnaître avec certitude, à cause de ma myopie, Lorsqu'il s'approche davantage, je reconnais en lui un camarade d'école de mon *frère,* nommé Gold (or), frère lui-même d'un écrivain connu, sur l'appui duquel j'avais beaucoup compté au début de ma carrière littéraire. Cet appui m'a manqué et, avec lui, le succès matériel espéré qui m'avait préoccupé dans ma rêverie, pendant que je me rendais à la banque. Plongé dans mes rêveries, j'ai donc dû percevoir, sans m'en rendre compte, l'approche de M. Gold, ce qui, dans ma conscience rêvant de succès matériels, s'est manifesté sous la forme de la décision que j'avais prise de demander au caissier de l'or (Gold), à la place de l'argent qui est de valeur moindre. D'autre part, le fait paradoxal que mon inconscient a été capable de percevoir un objet que l'œil n'a reconnu que plus tard s'explique par un « complexe » (Bleuler) particulier qui, orienté vers des choses

matérielles, dirigeait mes pas, à l'exclusion de toute autre préoccupation, vers le bâtiment où s'effectuait l'échange entre or et billets de banque. »

On rattache encore au domaine du miraculeux et du mystérieux la bizarre sensation qu'on éprouve à certains moments et dans certaines situations et qui fait qu'on croit avoir déjà vu ce qu'on voit, s'être déjà trouvé une fois dans la même situation, sans toutefois pouvoir se rappeler quand et dans quelles conditions. Je sais que je m'exprime très improprement, en qualifiant de sensation ce qu'on éprouve dans ces moments-là. Il s'agit plutôt d'un jugement, et d'un jugement cognitif ; mais ces ras n'en présentent pas moins un caractère particulier, et l'on ne doit pas négliger le fait de l'impossibilité de se souvenir de ce que l'on cherche. J'ignore si l'on s'est sérieusement servi de ce phénomène du « déjà vu », pour en faire un argument prouvant une existence psychique antérieure de l'individu ; mais les psychologues se sont intéressés à ce phénomène et se sont livrés aux spéculations les plus variées à propos de cette énigme. Aucune des explications proposées ne me paraît correcte, car toutes ne tiennent compte que des détails qui accompagnent le phénomène et des conditions qui le favorisent. La plupart des psychologues actuels négligent complètement les processus psychiques qui, à mon avis, sont seuls susceptibles de fournir l'explication du « déjà vu » - je veux parler des rêveries inconscientes.

Je crois qu'on a tort de qualifier d'illusion la sensation du « déjà vu et déjà éprouvé ». Il s'agit réellement, dans ces moments-là, de quelque chose qui a déjà été éprouvé ; seulement, ce quelque chose ne peut faire l'objet d'un souvenir conscient, parce que l'individu n'en a jamais eu conscience. Bref, la sensation du « déjà vu » correspond au souvenir d'une rêverie inconsciente. Il y a des rêveries (rêves éveillés) inconscientes, comme il y a des rêveries conscientes, que chacun connaît par sa propre expérience .

Je sais que le sujet mériterait une discussion approfondie ; mais je ne donnerai ici que l'analyse d'un seul cas de « déjà vu », et encore parce que la sensation a été remarquable par son intensité et sa durée. Une dame, aujourd'hui âgée de 37 ans, prétend se rappeler de la façon la plus nette qu'étant venue, à l'âge de 12 ans et demi, en visite chez des amies habitant la campagne, elle eut la sensation, en entrant pour la première fois dans le jardin, d'y avoir déjà été. La même sensation se renouvela, lorsqu'elle entra dans les appartements, de sorte qu'elle savait d'avance quelle pièce serait la suivante, quel coup d'œil on aurait de cette pièce, etc. Il résulte de tous les renseignements recueillis que c'était bien pour la première fois qu'elle voyait et la maison et le jardin. La dame qui racontait cela, n'en cherchait pas l'explication psychologique, mais voyait dans la sensation qu'elle avait éprouvée alors un pressentiment prophétique du rôle que ces amies devaient jouer plus tard dans sa vie affective. Mais en réfléchissant aux circonstances dans lesquelles s'est produit ce phénomène, nous trouvons facilement les éléments de son explication. Lorsque cette visite fut décidée, elle savait que ces jeunes filles avaient un frère unique, gravement malade. Elle put le voir pendant son séjour là-bas, lui trouva très mauvaise mine et se dit qu'il ne tarderait pas à mourir. Or, son unique frère à elle avait eu, quelques mois auparavant, une diphtérie grave ; pendant sa maladie, elle fut éloignée de la maison et séjourna pendant plusieurs semaines chez une parente. Elle croit se rappeler que son frère l'avait accompagnée dans cette visite à la campagne ; elle pense même que ce fut sa première grande sortie après sa maladie. Ses souvenirs sur ces points sont d'ailleurs singulièrement vagues, alors qu'elle se rappelle parfaitement tous les autres détails, et notamment la robe qu'elle portait ce jour-là. Il suffit d'un peu d'expérience pour deviner que l'attente de la mort de son frère a alors joué un grand rôle dans la vie de cette jeune fille et que cette attente n'a jamais été consciente, ou bien a subi un refoulement énergique a la suite de l'heureuse issue de la maladie. Dans le cas contraire (si son frère

était mort), elle aurait été obligée de mettre une autre robe, et notamment une robe de deuil. Elle retrouve chez ses amies une situation analogue : un frère unique, en danger de mort (il est d'ailleurs mort peu après). Elle aurait dû se souvenir consciemment qu'elle s'était trouvée elle-même dans cette situation quelque mois auparavant ; niais empêchée d'évoquer ce souvenir, parce qu'il était refoulé, elle a transféré sa sensation de souvenir à la maison et an jardin, ce qui lui fit éprouver un sentiment de « fausse reconnaissance », l'illusion d'avoir déjà vu tout cela. Nous pouvons conclure du fait du refoulement que l'attente où elle se trouvait à l'époque de voir son frère mourir avait presque le caractère d'un désir capricieux : elle serait alors restée l'enfant unique. Au cours de la névrose dont elle fut atteinte ultérieurement elle était obsédée de la façon la plus intense par la crainte de voir ses parents mourir, crainte derrière laquelle l'analyse a pu, comme toujours, découvrir un désir inconscient ayant le même contenu.

En ce qui concerne les quelques rares et rapides sensations de « déjà vu » que j'ai éprouvées moi-même, j'ai toujours réussi à leur assigner pour origine les constellations affectives du moment. « Il s'agissait chaque fois du réveil de conceptions et de projets

imaginaires (inconnus et inconscients) qui correspondait, chez moi, au désir d'obtenir une amélioration de ma situation [99]. »

V. Un de mes collègues, possédant une vaste culture philosophique, auquel j'ai eu récemment l'occasion d'exposer quelques exemples d'oubli de noms accompagnés de leur analyse, s'est empressé de me répondre : « C'est très beau ; mais chez moi l'oubli de noms se produit autrement. » La réponse est trop facile ; je ne crois pas que mon collègue ait jamais songé à faire J'analyse d'un oubli de nom ; il ne put d'ailleurs pas me dire comment se produisaient chez lui ces oublis. Mais sa remarque touche à un problème que beaucoup de personnes sont tentées de considérer comme ayant une importance capitale. L'explication des actes manqués et accidentels que nous proposons a-t-elle une portée générale ou ne vaut-elle que pour des cas isolés ? Et, dans ce dernier cas, dans quelles conditions peut-elle être étendue aux phénomènes ayant un mode de production différent ? Mon expérience et mes observations personnelles ne me permettent pas de répondre à cette question. Je puis seulement affirmer que les rapports que j'ai établis dans cet ouvrage sont loin d'être rares, car toutes les fois que je les ai recherchés, soit dans des cas me concernant personnellement, soit dans des exemples se rapportant à mes malades, j'ai pu en constater

99 Cette explication du « déjà *vu* » *n'a* encore reçu l'adhésion que d'un seul *observateur. Le Dr* Ferenczi, auquel la troisième édition de ce livre doit tant de précieuses contributions, m'écrit : « J'ai *pu* me convaincue, aussi bien sur moi-même que sur d'autres, que le sentiment *inexplicable de* « déjà *vu* » *peut* être ramené à des rêveries inconscientes dont on garde le souvenir inconscient dans une situation donnée. Chez un de mes malades, *les* choses *semblaient* se passer autrement, mais en réalité d'une façon tout à fait analogue. Ce sentiment se reproduisait chez *lui* fréquemment, mais il a été possible de trouver chaque *fois qu'il* provenait d'un rêve refoulé ou d'une fraction de rêve refoulé de la nuit précédente. Il semble donc que *le* « déjà *vu » peut* avoir sa source non seulement dans les rêves éveillés, *mais* aussi dans les rêves nocturnes. » (J'ai appris plus tard que Grasset a donné en 1904 une explication du phénomène se rapprochant sensiblement de la mienne).

la réalité ou, dans les cas les moins favorables, trouver de bonnes raisons d'admettre cette réalité. Il n'est pas étonnant que l'on ne trouve pas toujours et dans tous les cas le sens caché d'un acte symptomatique, car il faut se rappeler le rôle décisif que jouent souvent les résistances intérieures qui, selon la force et l'intensité qu'elles possèdent, s'opposent plus ou moins à la solution du problème recherchée par l'analyse. Il n'est pas davantage possible d'interpréter chaque rêve, sans exception, qu'on fait soi-même ou que fait un malade ; il suffit, pour que la portée générale de la théorie se trouve confirmée, de pouvoir pénétrer un peu plus loin, aussi loin que possible, dans l'ensemble caché. Tel rêve qui se montre réfractaire à l'analyse, lorsqu'on veut la tenter dès le lendemain, laisse souvent révéler son mystère une semaine ou un mois après, lorsqu'un changement réel survenu dans l'intervalle, a diminué les forces des facteurs psychiques en lutte entre eux. On peut en dire autant de l'explication dos actes accidentels et symptomatiques ; l'exemple de l'erreur citée plus haut : « en tonneau à travers l'Europe », m'a fourni l'occasion de montrer comment un symptôme d'abord inexplicable devient accessible à l'analyse, lorsque l'intérêt réel pour les idées refoulées subit une réduction. Tant qu'il était possible que mon frère reçoive avant moi le titre tant convoité, cette erreur de lecture a résisté à toutes les tentatives d'analyse ; mais le jour où j'eus la certitude que ce fait ne se produirait pas, j'ai trouvé le chemin qui devait me conduire à la solution de l'énigme. Il serait donc inexact d'affirmer que tous les cas qui résistent à l'analyse sont produits à la faveur de mécanismes autres que ceux que nous indiquons ; pour que cette affirmation soit vraie, elle devrait pouvoir s'appuyer sur d'autres arguments que les arguments purement négatifs. Il est probable que, même chez les hommes normaux, la tendance à croire à la possibilité d'une autre explication des actes symptomatiques et accidentels ne repose sur aucune base réelle ; cette tendance n'est, à son tour, qu'une manifestation de ces mêmes forces psychiques qui ont produit le

mystère et qui, pour cette raison, s'efforcent de le maintenir et s'opposent à son éclaircissement.

Nous ne devons pas oublier, d'autre part, que les idées et tendances refoulées ne trouvent pas dans les actes symptomatiques et accidentels une expression complète. Les conditions techniques qui rendent possible ce glissement, cette dérivation des innervations doivent exister indépendamment de ces actes ; mais ces conditions sont utilisées volontiers par l'intention de l'idée refoulée d'acquérir une expression consciente. Quelles sont les relations structurelles et fonctionnelles qui se prêtent à cette intention des idées refoulées ? Philosophes et philologues se sont efforcés de les rechercher et de les établir pour les cas de *lapsus linguae*. Si nous distinguons ici, parmi les conditions des actes symptomatiques et accidentels, entre le motif inconscient et les relations physiologiques et psychologiques qui viennent lui prêter leur appui, il reste encore à résoudre la question de savoir si, dans les limites de la santé, il existe encore d'autres facteurs qui, à l'instar du motif inconscient et à sa place, sont capables d'utiliser les mêmes relations pour produire des actes symptomatiques et accidentels. La discussion de cette question dépasse le cadre que nous nous sommes assigné.

Il n'entre d'ailleurs pas dans mes intentions d'aggraver les différences, déjà assez grandes, qui existent entre la conception psychanalytique et la conception courante des actes manqués. Je préfère attirer l'attention sur des cas où ces différences se trouvent plutôt atténuées. Dans les cas les plus simples et les moins accentués de lapsus de la parole et de l'écriture, où il s'agit d'une simple fusion de mots où d'une omission de mot ou de lettres, les interprétations compliquées ne sont pas de mise. Du point de vue de la psychanalyse, il faut affirmer qu'il s'agit dans ces cas d'un trouble quelconque de l'intention, mais on se trouve dans l'impossibilité de dire quelle est l'origine du trouble et quel est le but auquel il vise. Il n'a d'ailleurs réussi qu'à manifester son existence. Dans ces mêmes

cas, on constate l'intervention de facteurs dont nous n'avons jamais nié l'existence et qui, comme la ressemblance phonétiqueet certaines associations psychologiques, ne peuvent que favoriser la production du lapsus. Mais, du point de vue scientifique, il est raisonnable d'exiger que ces cas rudimentaires de lapsus de la parole ci : de l'écriture soient jugés d'après des cas plus prononcés et mieux accentués, dont l'examen a fourni des indications d'une justesse incontestable sur le déterminisme des actes manqués.

VI. Depuis nos considérations sur les lapus de la parole, nous nous sommes contenté de montrer que les actes manqués ont une motivation cachée, et nous nous sommes servi de la psychanalyse pour nous frayer une voie vers la connaissance de cette motivation. Quant à la nature générale et aux particularités des facteurs psychiques qui s'expriment dans les actes manqués, nous ne nous en sommes guère occupé jusqu'à présent ou, du moins, nous n'avons pas essayé de les définir de plus près de et rechercher les lois auxquelles elles obéissent. Nous ne nous proposons pas d'épuiser ici le sujet, car les premiers pas que nous ferions dans cette voie nous montreraient qu'il doit être abordé par un autre côté. On peut, à ce propos, formuler plusieurs questions que je me bornerai à citer en en montrant la portée :

1° Quel est le contenu et quelle est l'origine des idées ct tendances qui s'expriment dans les actes accidentels et symptomatiques ?

2° Quelles sont les conditions nécessaires pour qu'une idée ou une tendance soit obligée de recourir, pour s'exprimer, à cet expédient ?

3° Peut-on établir des rapports constants et univoques entre le genre de l'acte manqué et les qualités de l'idée ou de la tendance qui s'exprime dans cet acte ?

Je commencerai par citer quelques matériaux susceptibles de fournir les éléments d'une réponse à la troisième de ces questions.

En discutant les exemples de lapsus de la parole, nous avons jugé nécessaire de dépasser le contenu du discours intentionnel et de chercher la cause du trouble de la parole en dehors de l'intention. Dans un certain nombre de cas la personne ayant commis le lapsus était parfaitement consciente de sa cause. Dans les cas en apparence les plus simples et les plus manifestes, c'était un autre concept, mais à peu près semblable au point de vue phonétique, qui était venu troubler l'expression, sans qu'on puisse savoir pourquoi le concept avait réussi à supplanter le premier (les « contaminations » de Meringer et Mayer). Dans un autre groupe de cas, l'élimination d'un concept étai, motivée par une considération qui n'avait cependant pas été assez forte pour rendre J'élimination complète (voir le lapsus : z*um Vorschwein gekommen) :* ici encore la personne ayant commis le lapsus a conscience du concept refoulé. C'est seulement à propos des cas faisant partie du troisième groupe qu'on peut dire sans restriction que l'idée perturbatrice ne se confond pas avec l'idée intentionnelle et qu'on peut établir, entre l'un et J'autre, une distinction essentielle. Ou l'idée perturbatrice se rattache à l'idée troublée en vertu d'une association (trouble par contradiction interne), ou bien il n'existe, entre les deux idées, aucune affinité interne, le mot « troublée » étant rattaché à l'idée perturbatrice, souvent inconsciente, en vertu d'un-- association *extérieure,* le plus souvent bizarre. Dans les exemples que j'ai cités et qui sont empruntés à ma pratique psychanalytique, tout le discours se trouvait sous l'influence d'une idée, devenue active au moment où le discours était prononcé, mais complètement inconsciente, et qui trahissait son existence soit par le trouble même qu'elle provoquait *(KLAPPERschlange* (serpent à sonnettes) - KLEOPATRA), soit par une influence indirecte, en permettant aux différentes parties du discours conscient et intentionnel de se troubler réciproquement *(durch die* ASE NATMEN au lieu de *durch die* NASE ATMEN (respirer par le nez) ; lapsus né à propos du nom d'une rue, HASENAUERstrasse, et en association avec le souvenir relatif à une Française). Les idées

réprimées ou inconscientes pouvant donner naissance à un lapsus ont les origines les plus diverses. Cette rapide revue ne nous permet de formuler aucune conclusion générale sur cette question.

L'examen comparé des exemples d'erreurs de lecture et de *lapsus calami* aboutit aux mêmes résultats. Dans certains cas l'erreur semble résulter, comme les lapsus de la parole, d'un travail de condensation dont les motifs nous échappent. Mais il serait très intéressant de savoir si certaines conditions ne doivent pas être remplies pour qu'une pareille condensation, qui est de règle dans le travail du rêve, mais qui n'est jamais complète dans l'état de veille, se produise. Les exemples que nous connaissons ne nous fournissent là-dessus aucune indication. Mais je m'inscris d'avance en faux contre la conclusion d'après laquelle il n'y aurait pas de conditions de ce genre, sauf un certain relâchement de l'attention consciente ; je sais en effet d'une autre source que ce sont précisément les actes automatiques qui se distinguent par leur correction et leur sûreté. Je suis plutôt enclin à croire qu'ici, comme cela arrive souvent en biologie, les phénomènes normaux et se rapprochant de la normale représentent des objets d'étude moins favorables que les phénomènes anormaux. Ce qui reste obscur, lorsqu'on essaie d'expliquer ces troubles, qui sont les plus légers, doit, à mon avis, s'éclairer grâce à l'étude de troubles plus graves.

Même en ce qui concerne les erreurs de lecture et d'écriture, les exemples ne manquent pas où une motivation éloignée et compliquée paraît probable. « En tonneau à travers l'Europe » est une erreur de lecture qui s'explique par l'influence d'une idée éloignée, n'ayant rien de commun avec la lecture comme telle, une idée ayant son origine dans un sentiment d'ambition et de jalousie et utilisant le double sens du mot *Beförderung (moyen* de transport, avancement) pour se rattacher aux choses indifférentes et anodines qui faisaient l'objet de la lecture. Dans le cas *Burckhard,*c'est le nom lui-même qui résulte d'une pareille substitution de sens.

Il est incontestable que les troubles de la parole se produisent plus facilement et exigent l'intervention de forces perturbatrices dans une mesure moindre que les troubles des autres fonctions psychiques.

On se trouve placé sur un terrain différent, lorsqu'on analyse les oublis au sens propre du mot, c'est-à-dire les oublis portant sur des événements passés (on pourrait, à la rigueur, ranger à part l'oubli de noms propres et de mots étrangers, sous la rubrique d'« insuffisances momentanées de la mémoire » ; et l'oubli de projets, sous la rubrique d'« omissions »). Les conditions fondamentales du processus normal qui aboutit à l'oubli sont inconnues [100]. Il est bon qu'on sache aussi que tout ce qu'on

100 En ce qui concerne le mécanisme de l'oubli proprement dit, je puis donner les indications suivantes : les matériaux de nos souvenirs sont sujets, d'une façon générale, à deux influences : la condensation et la déformation. La déformation est l'œuvre des tendances qui règnent dans la vie psychique et elle frappe surtout les traces de souvenirs ayant conservé une force effective et qui, pour cette raison, résistent davantage à la condensation, sans manifester aucune résistance ; mais dans certains cas la déformation frappe également les matériaux indifférents qui n'ont pas reçu satisfaction au moment où ils se sont manifestés. Comme ces processus de condensation et de déformation s'étendent sur une longue durée, pendant laquelle tous les nouveaux événements contribuent à la transformation du contenu de la mémoire, nous croyons généralement que c'est le temps qui rend les souvenirs incertains et vagues. Il est plus que probable que le temps comme tel ne joue aucun rôle dans l'oubli. En analysant les traces de souvenirs refoulés, on peut constater que la durée ne leur imprime aucun changement. L'inconscient se trouve, d'une façon générale, en dehors du temps. Le caractère le plus important et le plus étrange de la fixation psychique consiste dans le fait que les impressions subsistent non seulement telles qu'elles ont été reçues, quant à leur nature, mais aussi en maintenant toutes les formes qu'elles ont revêtues au cours de leur développement ultérieur : particularité qui ne se laisse expliquer par aucune comparaison avec ce qui se passe dans les autres sphères de la vie. C'est ainsi que, d'après la théorie, tout état antérieur du contenu de la mémoire peut être évoqué en qualité de souvenir, alors même que tous les éléments qui conditionnaient ses relations primitives ont été remplacés par de nouveaux éléments.

considère comme oublié ne l'est pas. Notre explication ne se rapporte qu'aux cas où 1'oubli suscite notre étonnement, puisqu'il enfreint la règle d'après laquelle seul ce qui est dépourvu d'importance peut être oublié, tandis que ce qui est important subsiste dans la mémoire. L'analyse des cas d'oubli qui nous semblent requérir une explication spéciale révèle toujours et dans tous les cas que le motif de l'oubli consiste dans une répugnance à se souvenir de quelque chose qui est susceptible d'éveiller une sensation pénible. Nous en arrivons ainsi à soupçonner que ce motif cherche à s'affirmer d'une façon générale dans la vie psychique, mais qu'il lui est souvent empêché de s'exprimer, à cause des forces opposées auxquelles il se heurte. L'étendue et l'importance de ce manque d'empressement à se souvenir d'impressions pénibles méritent un examen psychologique approfondi ; et il est impossible d'envisager indépendamment de cet ensemble plus vaste la question de savoir quelles sont les conditions particulières qui, dans chaque cas donné, favorisent la réalisation de la tendance générale à l'oubli.

Dans l'oubli de projets, c'est un autre facteur qui vient occuper le premier plan. Le conflit, que nous soupçonnons seulement, tant qu'il s'agit du refoulement de souvenirs pénibles, devient ici manifeste, et l'analyse révèle toujours l'existence d'une contre-volonté qui s'oppose au sujet, sans le supprimer. Comme dans les actes manqués dont il a été question plus haut, on reconnaît ici deux genres de processus psychiques : la contre-volonté peut se dresser directement contre le projet (lorsqu'il s'agit de desseins de quelque importance), ou bien (comme c'est le cas des projets indifférents) elle ne présente aucune affinité avec le projet comme tel, auquel elle ne se rattache qu'en vertu d'une association purement extérieure.

Le même conflit caractérise le phénomène de la méprise. L'impulsion qui se manifeste par le trouble de l'action est souvent une contre-impulsion ; mais plus souvent encore il s'agit d'une impulsion tout à fait étrangère, qui profite seulement de l'occasion

pour se manifester, lors de l'accomplissement de l'acte, en troublant ce dernier. Les cas où les troubles résultent d'une contradiction interne sont les plus importants et se rapportent également à des actes plus importants.

Enfin, dans les actes symptomatiques et accidentels, le conflit intérieur joue un rôle de plus en plus effacé. Ces manifestations, auxquelles la conscience attache une importance insignifiante, lorsqu'elles ne lui échappent pas tout à fait, servent ainsi à exprimer les tendances inconscientes ou refoulées les plus variées ; elles constituent le plus souvent une représentation symbolique de rêves et de désirs.

En réponse à la première question concernant l'origine des idées et des tendances qui s'expriment dans les actes manqués, on peut dire que dans une certaine catégorie de cas les idées perturbatrices viennent des tendances. Égoïsme, jalousie, hostilité, tous les sentiments et toutes les impulsions comprimés par l'éducation morale, utilisent souvent chez l'homme le chemin qui aboutit à l'acte manqué, pour manifester d'une façon ou d'une autre leur puissance incontestable, mais non reconnue par les instances psychiques supérieures. Cette liberté tacitement accordée aux actes manqués et accidentels correspond pour une bonne part à une tolérance commode à l'égard de ce qui est immoral. Parmi ces tendances refoulées, les courants sexuels jouent un rôle qui est loin d'être négligeable. Si, dans les exemples que j'ai cités au cours de cet ouvrage, l'analyse n'a réussi à dégager le facteur sexuel que dans quelques cas très rares, cela tient uniquement au choix des matériaux. Comme ces exemples se rapportent pour la plupart à ma propre vie psychique, ce choix ne pouvait être que partial et viser à exclure tout ce qui pouvait être en rapport avec le domaine sexuel. Dans d'autres cas, les idées perturbatrices semblent provenir d'objections et de considérations tout à fait anodines.

Nous voilà en mesure de répondre à la deuxième des questions formulées plus haut : quelles sont les conditions psychologiques requises pour qu'une idée, au lieu de s'exprimer pleinement et franchement, revête une forme pour ainsi dire parasitaire, se présente comme une modification et un trouble d'une autre idée ? Les exemples les plus typiques d'actes manqués indiquent que nous devons chercher ces conditions dans un rapport avec la conscience, dans le caractère plus ou moins accentué de l'élément ou des éléments refoulés. Mais, en suivant la série des exemples, nous voyons ce caractère se résoudre en nuances de plus en plus vagues. Le désir de se débarrasser de quelque chose qui nous prend un temps inutile, la considération qu'une idée donnée ne présente, à proprement parler, aucun rapport avec le but que nous poursuivons - ces motifs, et d'autres du même genre, semblent jouer dans le refoulement de l'idée (qui ne peut alors s'exprimer que sou ; la forme du trouble d'une autre idée) le même rôle que la condamnation morale d'une tendance anti-sociale ou qu'une idée provenant d'un ensemble inconscient. Ce n'est pas ainsi que nous pouvons saisir la nature générale du déterminisme des actes manqués et accidentels. Un seul fait important se dégage de ces recherches - plus la motivation d'un acte manqué est anodine, moins l'idée qui s'exprime par cet acte est choquante et, par conséquent, moins elle est inaccessible à la conscience, plus il est facile de résoudre le phénomène lorsqu'on lui prête une attention suffisante ; les lapsus les plus légers sont aussitôt remarqués et spontanément corrigés. Mais dans les cas où les actes manqués sont motivés par des tendances réellement refoulées, une analyse approfondie devient nécessaire, et se heurte parfois à de grandes difficultés et peut dans certains cas échouer.

La conclusion qui se dégage de ce que nous venons de dire est que si l'on veut obtenir des notions satisfaisantes sur les conditions psychologiques des actes manqués et accidentels, il faut orienter les

recherches dans une autre direction et suivre une autre voie. Le lecteur indulgent est donc prié de ne voir dans ces considérations que des fragments artificiellement détachés d'un ensemble plus vaste, d'une démonstration plus complète.

VII. Quelques mots seulement encore, à titre d'indication relative à la direction qu'il faut suivre pour arriver à cet ensemble plus vaste. Le mécanisme des actes manqués et accidentels, tel qu'il s'est révélé à nous grâce à l'application de l'analyse, montre, dans ses points essentiels, une grande analogie avec le mécanisme qui préside à la formation de rêves, tel que je l'ai décrit dans le chapitre « Travail du rêve » de mon livre sur La *Science des rêves.* De part et d'autre on trouve des condensations et des formations de compromis (contaminations) ; la situation est la même, c'est-à-dire qu'elle est caractérisée par le fait que des idées inconscientes arrivent à s'exprimer à titre de modifications d'autres idées, en suivant des voies inaccoutumées, indépendamment des associations extérieures. Les inconséquences, les absurdités et les erreurs inhérentes au contenu du rêve, et à cause desquelles on hésite souvent à voir dans le rêve le produit d'une fonction psychique, se produisent de la même façon, bien qu'avec une utilisation plus libre des moyens existants, que les erreurs courantes de notre vie de tous les jours ; *ici comme là l'apparence de fonction incorrecte s'explique par l'interférence particulière de deux ou plusieurs actes corrects.* De cette analogie se dégage une conclusion importante : le mode de travail particulier dont nous voyons la manifestation la plus frappante dans le contenu du rêve, ne s'explique pas uniquement par l'état de sommeil de la vie psychique, puisque nous observons des manifestations de ce même mode de travail jusque dans la vie éveillée. Cette considération nous interdit également d'assigner pour conditions à ces processus psychiques, anormaux et bizarres en apparence, une profonde dissociation de l'activité psychique ou des états morbides de la fonction [101].

101 Voir Traumdeutung, p. 362 (p. 449 de la 5e édition).

Mais nous pouvons formuler un jugement correct sur le travail particulier qui aboutit aussi bien aux actes manqués qu'aux images dont se compose un rêve, si nous tenons compte de ce fait, scientifiquement établi, qui les symptômes psychonévrotiques, et plus spécialement les formations psychiques de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle, reproduisent dans leur mécanisme tous les traits essentiels de ce mode de travail. Mais nous avons encore un intérêt tout particulier à considérer les actes manqués, accidentels et symptomatiques, à la lumière de cette dernière analogie. En les mettant sur le même rang que les manifestations des psychonévroses, que les symptômes névrotiques, nous donnons un sens et une base à deux affirmations qu'on entend souvent répéter, à savoir qu'entre l'état nerveux normal et le fonctionnement nerveux anormal, il n'existe pas de limite nette et tranchée et que nous sommes tous plus ou moins névrosés. Il n'est pas besoin d'avoir une grande expérience médicale pour imaginer plusieurs types de cette nervosité plus ou moins ébauchée, plusieurs « formes frustes » des névroses : des cas aux symptômes peu nombreux ou se manifestant à des intervalles éloignés ou avec une intensité atténuée, donc des cas aux manifestations pathologiques atténuées quant au nombre, à l'intensité et à la durée ; il se peut qu'on ne réussisse pas à découvrir précisément te type qui forme la phase de transition la plus fréquente de l'état normal à l'état pathologique. Le type dont nous nous occupons et dont les manifestations pathologiques consistent en actes manqués et symptomatiques, se distingue précisément par le fait que les symptômes se rapportent aux fonctions psychiques les moins importantes, alors que tout ce qui peut prétendre à une valeur psychique supérieure s'accomplit sans le moindre trouble. La localisation contraire des symptômes, c'est-à-dire leur manifestation par les fonctions psychiques les plus importantes, au point de vue individuc1 et social, est propre aux cas de névrose grave et caractérise ces cas mieux que la variété et l'intensité des symptômes pathologiques.

Mais le caractère commun aux cas les plus légers comme les plus graves, donc aussi aux actes manqués et accidentels, consiste en ceci : tous les phénomènes en question, sans exception aucune, se ramènent à des matériaux psychiques incomplètement refoulés et qui, bien que refoulés par le conscient, n'ont pas perdu toute possibilité de se manifester et de s'exprimer.

Sigmund Freud

Trois essais sur la théorie de la sexualité

Table des matières

Note de l'éditeur

Les Trois essais sur la sexualité, *dont la première édition allemande remonte à 1905, ont fait l'objet d'éditions successives* (*1910, 1915, 1920, 1922, 1924*) *dans lesquelles Freud, tenant compte de ses découvertes nouvelles, remaniait, par des modifications et des ajouts souvent très importants, son texte originel.*

Le texte qu'on trouvera ici est le texte définitif. Nous avons cru utile d'indiquer les principaux passages remaniés en les plaçant entre crochets [ ] *et en les faisant suivre de la mention* (ajouté en...) *ou* (modifié en...).

En effet, de nombreux lecteurs ne manquaient pas d'attribuer au Freud de 1905 des conceptions qu'il n'élabora que dix ou quinze ans plus tard, par exemple les notions de narcissisme, d'organisation prégénitale, de théorie sexuelle infantile, etc.

Cette traduction est celle qui fut publiée en 1923. Quelques modifications lui ont été apportées, dans un souci de précision, notamment pour tenir compte de la terminologie psychanalytique aujourd'hui plus fixée en France quelle ne l'était à cette époque.

Je remercie Jean Laplanche et J.-B. Pontalis d'avoir bien voulu se charger de cette révision.

Dr Blanche Reverchon-Jouve.

En mémoire du travail fait en 1923 avec Bernard Groethuysen.

Préface à la 3ème édition

Après avoir eu l'occasion d'observer pendant dix ans l'attitude du public à l'égard de ce livre, je voudrais ajouter à cette troisième édition quelques remarques qui serviront à écarter des malentendus et prévenir les déceptions possibles. Avant tout, nous insisterons sur ce fait que notre analyse repose sur des expériences quotidiennes de médecin, que la méthode psychanalytique doit approfondir, et dont elle doit dégager la valeur scientifique. Les trois essais sur la sexualité ne peuvent contenir que ce que la psychanalyse reconnaît ou pourra confirmer. C'est pourquoi il semble exclu que de ces essais puisse sortir une théorie de la sexualité ; et on comprendra aussi que nous n'ayons pas pris position sur certains problèmes essentiels de la vie sexuelle, qui, cependant, paraissent avoir une grande importance. Toutefois, je ne voudrais pas que l'on pût croire que l'auteur ait délibérément ignoré ces problèmes, ou qu'il les ait laissés de côté en ne leur attribuant qu'une importance secondaire.

Ce n'est pas seulement dans le choix des problèmes, mais encore dans l'ordre de notre étude, que l'on reconnaîtra combien ce livre dépend de l'explication psychanalytique qui, d'ailleurs, nous incite à l'écrire. La méthode que nous suivons est caractérisée par le fait que, dans toute cette description, nous mettons au premier plan les facteurs conditionnés par l'extérieur, tandis que les facteurs constitutionnels restent au second plan ; nous donnons au développement ontogénétique la priorité sur le développement

phylogénétique. En effet, les manifestations conditionnées par l'extérieur forment l'objet principal de l'analyse, qui peut les interpréter presque en totalité. Les manifestations constitutionnelles n'apparaissent qu'à l'arrière-plan en quelque sorte, et sont réveillées par l'expérience de la vie ; vouloir les apprécier complètement, c'est dépasser le domaine de la psychanalyse.

Il y a un rapport analogue entre l'ontogenèse et la phylogénèse. L'ontogenèse peut être considérée comme une répétition de la phylogénèse toutes les fois où cette dernière n'est pas modifiée par une expérience plus récente. La disposition phylogénique transparaît au travers de l'évolution ontogénétique. Mais, au fond, la constitution n'est que le sédiment d'une expérience antérieure, auquel s'ajoute une expérience nouvelle et individuelle.

Si le résultat de mes études dépend étroitement des données de la psychanalyse, je dois, d'autre part, revendiquer pour ce travail son indépendance de toute recherche biologique. J'ai soigneusement évité de m'engager dans les perspectives que nous ouvre la biologie sexuelle générale ou particulière à des espèces déterminées, et je me suis tenu à l'étude des fonctions sexuelles de l'homme en usant de la technique psychanalytique. Mon but était de rechercher dans quelle mesure la psychologie peut nous fournir des indications sur la biologie de la vie sexuelle de l'homme. Ainsi, il m'a été permis de mettre en lumière certains rapports et faits concordant dans ces deux domaines, sans que je me sois cru obligé, toutefois, à abandonner certaines thèses lorsque, sur des\ points essentiels, la psychanalyse me conduisait à des opinions et à des résultats ne concordant pas avec ceux de la biologie.

Vienne octobre 1914.

Préface à la 4ème édition

Les événements de la guerre n'ont pas diminué l'intérêt que le public témoigne à la psychanalyse. Toutefois, cet intérêt ne se porte pas également sur toutes ses parties. Si les parties purement psychologiques de la psychanalyse, relatives à l'inconscient, au refoulement, au conflit déterminant des troubles morbides, au bénéfice de la maladie, au mécanisme de la formation des symptômes, sont de plus en plus généralement admises et prises en considération, même par nos adversaires, — la partie de la doctrine qui touche à la biologie, et dont les idées fondamentales sont exposées dans cet écrit, rencontre au contraire l'opposition de nombreux adversaires ; et même, parmi les penseurs qui, pendant un temps se sont adonnés à la psychanalyse, plusieurs l'ont abandonnée et ont proposé de nouvelles hypothèses qui devraient restreindre le rôle de l'élément sexuel dans la vie normale et pathologique.

Pourtant, je ne puis me résoudre à admettre que cette partie de la doctrine psychanalytique s'éloigne plus que les autres de la réalité. Mes souvenirs et un examen toujours répété de la question me prouvent que la théorie est fondée sur des observations faites avec soin et sans parti pris : et, d'autre part, je m'explique aisément l'attitude du public. Disons d'abord que seuls sont en état de confirmer les hypothèses émises sur le début de la vie sexuelle chez l'homme, les observateurs qui possèdent une patience suffisante, une méthode assez sûre pour pouvoir pousser l'analyse jusqu'à l'enfance

du malade. Souvent, d'ailleurs, il n'est pas possible de procéder ainsi, la médecine devant obtenir une guérison rapide, tout au moins en apparence. Personne, à l'exception des médecins qui exercent la psychanalyse, n'a en vérité accès à ce domaine, et par conséquent ne peut former un jugement qui ne soit déterminé par ses propres antipathies et ses préjugés. Si les hommes savaient vraiment apprendre de l'observation directe des enfants, nous aurions pu nous épargner la peine d'écrire ce livre.

Il faut ensuite se souvenir du fait que certains passages du présent écrit — ceux qui insistent sur l'importance de la vie sexuelle dans toute l'activité humaine, ceux où nous essayons d'élargir la notion de sexualité — ont, de tout temps, servi de prétextes aux résistances contre la psychanalyse. En usant de mots retentissants, on est allé jusqu'à parler du pansexualisme de la psychanalyse, et à lui faire le reproche extravagant de « tout » expliquer par la sexualité. On pourrait s'étonner de ces faits, si l'on pouvait oublier l'effet des passions qui troublent les esprits, et leur fait perdre le souvenir de bien des choses. Il y a déjà pas mal de temps que Schopenhauer montrait aux hommes dans quelle mesure toute leur activité est déterminée par les tendances sexuelles. Ce mot étant pris dans son sens habituel, comment se fait-il que l'on ait complètement oublié une doctrine aussi impressionnante ? Enfin, en ce qui concerne l'extension donnée par nous à l'idée de sexualité, extension que nous imposait la psychanalyse des enfants et de ce qu'on appelle des pervers, nous répondrons à ceux qui, de leur hauteur, jettent un regard de mépris sur la psychanalyse, qu'ils devraient se rappeler combien l'idée d'une sexualité plus étendue se rapproche de l'Éros du divin Platon[1]*.*

Vienne, mai 1920.

1 Voir S. Nachmansohn. *Théorie de la Libido de Freud comparée à la théorie de l'Éros dans Platon. Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, III, 1915.

1. Les aberrations sexuelles[2]

2 Les indications contenues dans la première partie de ce traité s'appuient sur les écrits bien connus de Krafft-Ebing, Moll, Moebius, Havelock Ellis, V. Schrenck-Not-zing, Lœwenfeld, Eulenburg, I. Bloch, M. Hirsehfeld, et des articles publiés par ce dernier dans le *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen* édité par lui. On trouvera la bibliographie de notre sujet dans les écrits que nous venons de mentionner, c'est pourquoi il nous a paru inutile de l'indiquer d'une façon plus détaillée. [Les résultats acquis par l'observation psychanalytique des invertis reposent sur des communications faites par M. Sadger et sur mon expérience personnelle] (*ajouté en 1910*).

[Introduction]

Pour expliquer les besoins sexuels de l'homme et de l'animal, on se sert, en biologie, de l'hypothèse qu'il existe une « pulsion sexuelle » ; de même que pour expliquer la faim, on suppose la pulsion de nutrition. Toutefois, le langage populaire ne connaît pas de terme qui, pour le besoin sexuel, corresponde au mot faim ; le langage scientifique se sert du terme : « *libido* »[3].

L'opinion populaire se forme certaines idées arrêtées sur la nature et les caractères de la pulsion sexuelle. Ainsi, il est convenu de dire que cette pulsion manque à l'enfance, qu'elle se constitue au moment de la puberté, et en rapport étroit avec les processus qui mènent à la maturité, qu'elle se manifeste sous la forme d'une attraction irrésistible exercée par l'un des sexes sur l'autre, et que son but serait l'union sexuelle, ou du moins un ensemble d'actes qui tendent à ce but.

Nous avons toutes les raisons de croire que cette description ne rend que très imparfaitement la réalité. Si on l'analyse de près, on y découvre une foule d'erreurs, des inexactitudes et des jugements précipités.

Commençons par fixer deux termes. La personne qui exerce un attrait sexuel sera désignée comme *objet sexuel*, et l'acte auquel

3 [Le seul terme approprié : « plaisir » (en allemand *Lust*) est malheureusement équivoque en ce qu'il désigne aussi bien la sensation que la satisfaction du besoin] (*ajouté en 1910*).

pousse la pulsion sera nommé *but sexuel*. L'expérience scientifique nous prouve qu'il existe de nombreuses déviations relatives tantôt à l'objet, tantôt au but sexuel, et il nous faudra chercher à approfondir les rapports qui existent entre ces déviations et ce qu'on estime être l'état de choses normal.

1.1. Déviations se rapportant à l’objet sexuel

Nous trouvons la meilleure interprétation de la notion populaire de pulsion sexuelle dans la légende pleine de poésie selon laquelle l’être humain fut divisé en deux moitiés — l’homme et la femme — qui tendent depuis à s’unir par l’amour. C’est pourquoi l’on est fort étonné d’apprendre qu’il y a des hommes pour qui l’objet sexuel n’est pas la femme, mais l’homme, et que de même il y a des femmes pour qui la femme représente l’objet sexuel. On appelle les individus de cette espèce : homosexuels, ou mieux, invertis, et le phénomène : inversion. Les invertis sont certainement fort nombreux, encore qu’il soit souvent difficile de les identifier[4].

1.1.1. L'inversion

1.1.1.1. Le comportement des invertis

On distingue, chez les invertis, les types suivants :

a) Les invertis *absolus*, c’est-à-dire ceux dont la sexualité n’a pour objet que des individus appartenant au même sexe qu’eux, tandis que les individus de l’autre sexe les laissent indifférents, ou même provoquent chez eux une aversion sexuelle. S’il s’agit

4 Au sujet des difficultés que nous venons de mentionner et des différentes tentatives faites pour établir la proportion entre les invertis et les normaux, voir l’article de T. Hirschfeld dans le *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen* (1904).

de l’homme, il sera, du fait de cette aversion, incapable de l’acte sexuel normal, ou du moins il n’y trouvera aucun plaisir.

b) Les invertis *amphigènes* (hermaphrodisme psychosexuel), c’est-à-dire ceux dont la sexualité peut avoir pour objet indifféremment l’un ou l’autre sexe. Le caractère d’exclusivité manquera donc à ce type d’inversion.

c) Les invertis *occasionnels*. L’inversion est alors déterminée par les circonstances extérieures, en particulier par l’absence d’un objet sexuel normal, ou par l’influence du milieu.

Les invertis se comportent différemment quant au jugement qu’ils portent eux-mêmes sur leur particularité sexuelle. Pour les uns, l’inversion est une chose aussi naturelle que, pour l’être normal, l’orientation de sa libido. Ils réclament le droit pour l’inversion d’être mise sur le même plan que la sexualité normale. D’autres sont en révolte contre le fait de leur inversion, et l’éprouvent comme une compulsion morbide[5].

On distingue aussi différents types d’inversion, selon la période de la vie où ces manifestations sexuelles ont apparu. L’inversion semble avoir existé chez les uns aussi longtemps que la mémoire peut atteindre. Chez d’autres, elle s’est manifestée à un moment déterminé, avant ou après la puberté[6]. Cette caractéristique sexuelle peut se conserver toute la vie, ou bien disparaître momentanément ; elle peut n’être qu’un épisode vers une évolution normale. Elle peut enfin apparaître tardivement, après une longue période de sexualité

5 Cette résistance à l’inversion pourrait fournir les conditions favorables au traitement par la suggestion ou par la psychanalyse.

6 Plusieurs auteurs ont dit, à bon droit, qu’on ne pouvait se fier aux indications autobiographiques des invertis relatives au moment où la tendance à l’inversion s’est manifestée, car il est toujours possible que les invertis aient refoulé de leur mémoire des faits qui parleraient en faveur de leur attitude hétérosexuelle. [La psychanalyse a prouvé que ce soupçon était fondé, du moins pour les cas qu’elle a pu débrouiller, et elle a modifié de façon décisive leur anamnèse en remplissant les lacunes dues à l’amnésie infantile] (*modifié en 1910*).

normale. On a même signalé des cas d'oscillations périodiques entre un objet sexuel normal et un objet inverti. Sont particulièrement intéressants les cas où la libido s'oriente vers l'inversion après une expérience douloureuse faite sur un objet sexuel normal.

Ces différentes séries de variations sont généralement indépendantes les unes des autres. Dans les formes les plus extrêmes, celles de l'inversion intégrale, on peut admettre que la particularité sexuelle apparaît tôt dans la vie et que l'individu vit en bonne intelligence avec elle.

Nombre d'auteurs se refuseront sans doute à rassembler en un tout ces différents cas énumérés, en insistant sur les différences qu'ils présentent, plutôt que sur les similitudes, ce qui répond mieux aux vues qu'ils ont sur l'inversion. Mais, si légitimes que soient les divisions, on ne saurait méconnaître que tous les degrés intermédiaires peuvent se rencontrer, en sorte que la notion de la série semble s'imposer.

1.1.1.2. Théorie de l'inversion

L'inversion fut, tout d'abord, considérée comme le signe d'une dégénérescence nerveuse congénitale. Cela s'explique par le fait que les premières personnes chez lesquelles les médecins ont observé l'inversion étaient des névropathes, ou du moins en avaient toutes les apparences. Cette thèse contient deux affirmations qui doivent être jugées séparément : l'inversion est congénitale, l'inversion est un signe de dégénérescence.

1.1.1.3. Dégénérescence

L'emploi inconsidéré du terme dégénérescence, ici comme partout ailleurs, soulève des objections. On s'est peu à peu habitué à appeler dégénérescence toute manifestation pathologique dont l'étiologie n'est pas évidemment traumatique ou infectieuse. Selon la classification des dégénérés par Magnan, il est devenu possible

d'appliquer le terme de dégénérescence à des cas où le fonctionnement du système nerveux est parfait. Quels peuvent être alors la valeur et le contenu nouveau de cette notion de dégénérescence ? Il semble préférable de ne pas parler de dégénérescence dans les cas suivants :

1. Quand il n'y a pas coexistence d'autres déviations.
2. Quand l'ensemble des fonctions et activités de l'individu n'a pas subi de graves altérations[7].

Que les invertis ne soient pas en ce sens des dégénérés, cela ressort d'un ensemble de faits :

1. On rencontre l'inversion chez des sujets qui ne présentent pas d'autres déviations graves.
2. On la trouve chez des sujets dont l'activité générale n'est pas troublée, et dont le développement moral et intellectuel peut même avoir atteint un très haut degré[8].
3. Lorsqu'on se place à un point de vue plus général que celui des cliniciens, on rencontre deux catégories de faits qui interdisent de considérer l'inversion comme un stigmate de dégénérescence :
    a) Il ne faut pas oublier que l'inversion fut une pratique fréquente, on pourrait presque dire une institution importante chez les peuples de l'Antiquité, à la période la plus élevée de leur civilisation.

7 Pour montrer quelles précautions il faut prendre quand on établit le diagnostic d'une dégénérescence, et combien peu d'importance il a dans la pratique, nous citerons le passage suivant de Moebius (*Ueber Entartung, Grenzfragen des Nerven und Seelenlebens*, 3.1900), « Si on jette un coup d'œil d'ensemble sur le vaste domaine des phénomènes qu'on est convenu d'appeler dégénérescences, que nous avons tout au plus éclairé ici de quelques lueurs, on verra le peu de valeur qu'il faut attacher à un diagnostic de dégénérescence. »

8 On doit concéder aux avocats de « l'uranisme » que certains des hommes les plus éminents ont été des invertis et peut-être même des invertis complets.

b) L’inversion est extrêmement répandue parmi les peuplades primitives et sauvages, alors que le terme de dégénérescence ne s’applique d’ordinaire qu’aux seules civilisations évoluées (I. Bloch). Et même parmi les différents peuples civilisés de l’Europe, le climat et la race ont une influence considérable sur la fréquence de l’inversion et l’attitude morale à son égard[9].

1.1.1.4. Caractère congénital de l’inversion

On a considéré l’inversion comme congénitale chez les seuls invertis absolus, et, pour l’affirmer, on s’est fondé sur le témoignage des malades eux-mêmes, qui prétendaient n’avoir jamais connu, à aucun moment de leur vie, une autre orientation de la pulsion sexuelle. Mais le fait qu’il existe deux autres catégories d’invertis, et en particulier des invertis occasionnels, se concilie mal avec l’hypothèse d’un caractère congénital de l'inversion. C’est aussi pourquoi les défenseurs d’une telle hypothèse ont une tendance marquée à isoler la catégorie des invertis absolus, ce qui amènerait à renoncer à une explication unique et générale de l’inversion. Il faudrait donc admettre que, dans un certain nombre de cas, l’inversion a un caractère congénital, et que, dans les autres cas, son origine est différente.

À l’opposé de cette conception, se trouve celle qui fait de l’inversion un caractère acquis de la pulsion sexuelle, en s’appuyant sur les faits suivants :

1. on peut retrouver, chez de nombreux invertis, et même chez des invertis absolus, au début de leur vie, une impression

9 On a distingué, dans la conception de l’inversion, entre le point de vue pathologique et le point de vue anthropologique. C’est I. Bloch (*Beiträge zur Aetiologie der Psychopathia sexualis*, 1902-1903) qui a établi cette distinction. C’est lui aussi qui a montré toute l’importance de l’inversion chez les peuples civilisés de l’antiquité.

sexuelle dont l’homosexualité n’est que le prolongement et la suite ;

2. chez d’autres, également nombreux, ce sont les circonstances favorables ou défavorables qui ont fixé l’inversion plus ou moins tard (commerce exclusif avec des personnes du même sexe, promiscuité en temps de guerre, séjours dans les prisons, crainte des dangers que présentent les rapports hétérosexuels, célibat, impuissance, etc.) ;
3. la suggestion hypnotique peut supprimer l’inversion, ce qui paraîtrait bien étonnant si l’on admettait le caractère congénital.

En se plaçant à ces points de vue, on peut être amené à nier entièrement l’existence d’une inversion congénitale. Ainsi on pourra dire (Havelock Ellis) qu’un examen plus attentif des cas d’inversion soi-disant congénitaux mettra en lumière, selon toutes probabilités, un événement de la petite enfance ayant eu sur l’orientation de la libido une influence décisive, et qui, bien que disparu de la mémoire consciente, peut être rappelé par une technique appropriée. Pour les défenseurs d’une telle conception, l’inversion ne serait qu’une des multiples variations de la pulsion sexuelle, déterminée par le concours de circonstances extérieures.

Cette affirmation, apparemment si plausible, ne tient pas devant ce fait facile à contrôler : nombreux sont les individus qui ont connu ces mêmes expériences sexuelles dans la prime jeunesse (séduction, onanisme mutuel) sans devenir pour cela des invertis, ou tout au moins sans l’être de façon durable. Ainsi, l’on est conduit à supposer que l’alternative entre le caractère congénital et le caractère *acquis* n’épuise pas l’ensemble des faits, ou ne s’adapte pas aux différentes modalités de l’inversion.

1.1.1.5. *Explication de l'inversion*

Que l'on admette l'une ou l'autre théorie, que l'inversion soit congénitale ou qu'elle soit acquise, sa nature n'est pas expliquée. Selon la première hypothèse, il faudra préciser ce qui, dans l'inversion, est inné, à moins que l'on ne s'en tienne à l'explication grossière qui consiste à dire qu'un être apporte en naissant une pulsion sexuelle déjà liée à un objet sexuel déterminé. Dans la seconde hypothèse, la question se pose de savoir si les différentes influences accidentelles suffiraient à expliquer le caractère acquis sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir une disposition individuelle quelconque, ce qui, d'après ce que nous savons, n'est guère possible.

1.1.1.6. *Rôle de la bisexualité*

Depuis Frank Lydston, Kiernan et Chevalier, on a fait intervenir, pour expliquer le fait de l'inversion, une théorie qui est en opposition avec l'opinion populaire. D'après elle, l'être humain doit être, soit un homme, soit une femme. La science nous fait connaître des cas où tous les caractères sexuels ont disparu, où par conséquent la détermination sexuelle devient malaisée, et cela tout d'abord du point de vue anatomique. Chez ces individus, les organes génitaux sont à la fois mâle et femelle (hermaphrodisme). Dans quelques cas exceptionnels, les organes génitaux des deux sexes coexistent l'un à côté de l'autre (véritable hermaphrodisme) ; le plus souvent, on constate une atrophie de l'un et de l'autre[10].

Ces anomalies sont intéressantes en ce qu'elles jettent une lumière inattendue sur l'anatomie normale. Un certain degré d'hermaphrodisme anatomique est normal. Chez tout individu soit mâle, soit femelle, on trouve des vestiges de l'organe génital du sexe

10 Voir les dernières descriptions détaillées de l'hermaphrodisme somatique : Taruffi, *Hermaphrodisme et Impuissance*, et les écrits de Neugebauer dans plusieurs volumes du *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen*.

opposé. Ils existent soit à l’état rudimentaire et sont privés de toute fonction, ou bien se sont adaptés à une fonction différente.

La notion qui découle de ces faits connus depuis longtemps déjà est celle d’un organisme bisexuel à l’origine, et qui, au cours de l’évolution, s’oriente vers la monosexualité, tout en conservant quelques restes atrophiés du sexe contraire.

On peut transporter cette conception dans le domaine psychique et comprendre l’inversion dans ses variantes, comme l’expression d’un hermaphrodisme psychique. Pour trancher la question, il aurait fallu pouvoir constater une coïncidence régulière entre l’inversion et les signes psychiques et somatiques de l’hermaphrodisme.

Mais les observations ne confirment pas cette conception. Les rapports de l’hybridité psychique avec l’hybridité anatomique évidente ne sont certes pas aussi intimes, aussi constants qu’on a bien voulu le dire. Ce que l’on trouve chez les invertis, c’est une diminution de la pulsion sexuelle (Havelock Ellis), et une légère atrophie de l’organe ; ceci est fréquent, mais ce n’est pas constant, et l’on ne le trouve même pas dans la majorité des cas. En sorte qu’il faut admettre que l’hermaphrodisme somatique et l’inversion sont deux choses indépendantes l’une de l’autre.

On a aussi attaché une grande importance aux caractères sexuels dits secondaires ou tertiaires, et à leur fréquence chez les invertis (H. Ellis). Cela est souvent très vrai, mais il ne faut pas oublier que ces caractères secondaires et tertiaires se rencontrent assez fréquemment chez les individus du sexe opposé, et présentent des indices d’hermaphrodisme, sans qu’il y ait, chez ces mêmes individus, inversion dans l’objet sexuel.

La théorie de l’hermaphrodisme psychique serait plus claire si l’inversion était accompagnée d’une transformation des autres qualités de l’esprit, des pulsions et traits de caractère, en qualités caractéristiques de l’autre sexe. Mais cette inversion du caractère ne

se retrouve fréquemment que chez la femme ; tandis que chez l'homme les caractères de la virilité sont compatibles avec l'inversion. Si l'on veut maintenir la théorie de l'hermaphrodisme psychique, tout au moins faut-il avoir soin d'ajouter qu'une corrélation régulière entre ces différentes manifestations ne peut être suffisamment établie. Il en est de même pour l'hermaphrodisme somatique d'après Halban[11] ; l'atrophie des organes et le développement des caractères secondaires sont deux ordres de faits relativement indépendants.

La bisexualité dans la forme la plus rudimentaire a été définie par un apologiste des invertis mâles : un cerveau de femme dans un corps d'homme. Seulement, nous ne savons pas ce que c'est qu'un « cerveau de femme ». Vouloir transporter le problème du domaine psychologique au domaine anatomique est aussi oiseux qu'injustifié. L'explication tentée par Krafft-Ebing semble serrer le problème de plus près que ne le fait celle d'Ulrich, et cependant elle n'en diffère pas essentiellement. Krafft-Ebing affirme que la bisexualité des organes génitaux de l'individu correspond à un double centre cérébral, l'un mâle et l'autre femelle. Ces centres se développeraient au moment de la puberté, particulièrement sous l'influence des glandes génitales, dont ils sont, à l'origine du moins, indépendants. Mais on peut dire de ces « centres » cérébraux ce qui a été dit des cerveaux masculins et féminins ; et, de plus, nous ignorons s'il existe même des localisations cérébrales (« centres ») de la sexualité, analogues à celles que nous pouvons admettre pour le langage, par exemple.

Retenons, toutefois, deux idées pour notre explication de l'inversion : d'abord, il nous faut tenir compte d'une disposition bisexuelle ; mais nous ne savons pas quel en est le substratum

11 J. Halban. *Die Entstehung der Geschlechtscharaktere Archiv für Gynäkologie*, tome LXX, 1903. Voir aussi la Bibliographie qui y est citée.

anatomique. Nous voyons ensuite qu’il s’agit de troubles modifiant la pulsion sexuelle dans son développement[12].

1.1.1.7. Objet sexuel des invertis

La théorie de l’hermaphrodisme psychique suppose que l’objet sexuel des invertis est l’opposé de l’objet normal. L’inverti, tout comme la femme, est attiré par les qualités viriles du corps et de l’esprit masculins. Il se sent femme et recherche l’homme.

12 Le premier auteur qui, pour expliquer l'inversion, ait fait état de la bisexualité serait (d’après une note contenue dans le sixième volume du Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen) E. Gley, et cela dans un article intitulé les aberrations de l’instinct sexuel, paru dans la Revue philosophique du mois de janvier 1884. Il est d’ailleurs intéressant de constater que la plupart des auteurs qui ramènent l’inversion à la bisexualité insistent sur le rôle joué par la bisexualité non seulement chez les invertis, mais aussi chez ceux qui sont devenus normaux, et considèrent donc l’inversion comme le résultat d’un trouble dans le développement. C’est ainsi que Chevalier (Inversion sexuelle, 1893) et Krafït-Ebing (Zur Erklärung des Konträren Sexualempfindung Jahrbücher für Psychiatrie und Neurologie, tome XIII) rapportent qu’une foule d’observations ont prouvé que « l’autre centre (le centre du sexe supplanté) continue à exister du moins virtuellement ». Le Dr Arduin (Die Frauentage und die sexuellen Zwischenstufen, Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen, tome II, 1900) prétend que : « Dans tout être humain il y a des éléments masculins et féminins qui sont développés en raison inverse du sexe de l’individu, lorsqu’il s’agit d’hétérosexuels... » (Voir aussi M. Hirschfeld : Die objektive Diagnose der Homosexualität, Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen, tome Ier, 1899, pages 8 et suiv.). G. Herman (Genesis, das Gesetz der Zeugung, tome IX, Libido und Mania, 1903) affirme que « chaque femme a en elle des germes et des caractères masculins, et inversement, chaque homme des germes et des caractères féminins ». [En 1906, W. Fliess (Der Ablauf des Lebens) a revendiqué la paternité de l’idée de bisexualité en tant qu’applicable à tous les individus] (ajouté en 1910). [Parmi les non-spécialistes, on considère que la notion de bisexualité humaine a été établie par O. Weininger, philosophe mort jeune qui a écrit un livre assez irréfléchi sur la base de cette idée (Geschlecht und Charakter, 1903). Ce qui précède prouve assez qu'une telle attribution n’est pas fondée] (ajouté en 1924).

Mais bien que cela soit exact d’un grand nombre d’invertis, c’est loin de constituer un caractère général de l’inversion. Il est indiscutable que nombre d’invertis hommes ont conservé les caractères psychiques de leur sexe, et ne présentent que peu de caractères secondaires du sexe opposé, et au fond recherchent dans l’objet sexuel des caractères psychiques de féminité. S’il en était autrement, il serait incompréhensible que les prostitués mâles qui s’offrent aux invertis, aujourd’hui comme dans l’antiquité, copient la femme en son extérieur et sa tenue. S’il en était autrement, cette imitation irait à l’encontre de l’idéal de l’inverti. Chez les Grecs, où les plus virils individus se trouvaient invertis, il est évident que ce n’était pas ce qu’il y avait de viril chez le jeune garçon qui excitait leur désir, mais bien les qualités féminines de leur corps, ainsi que celles de leur esprit, timidité, réserve, désir d’apprendre et besoin de protection. Aussitôt que le garçon était devenu homme, il cessait d’être un objet sexuel pour l’homme et recherchait à son tour l’adolescent. Dans ce cas, comme dans bien d’autres, l’inverti ne poursuit pas un objet appartenant au même sexe que lui, mais l’objet sexuel unissant en lui-même les deux sexes ; c’est un compromis entre deux tendances, dont l’une se porterait vers l’homme et l’autre vers la femme, à la condition expresse, toutefois, que l’objet de la sexualité possédât les caractères anatomiques de l’homme (appareil

génital masculin) ; [ce serait pour ainsi dire l'image même de la

nature bisexuelle[13]] (*ajouté en 1915*).

L'inversion chez la femme présente des caractères moins compliqués. Les invertis actifs ont souvent des caractères somatiques et psychiques masculins et recherchent la féminité dans leur objet sexuel bien que, là aussi, une connaissance plus précise des faits ferait connaître une plus grande variété.

13 [Si la psychanalyse, jusqu'ici, n'a pas pu éclaircir complètement les origines de l'inversion, elle a du moins pu découvrir le mécanisme psychique de sa genèse, et présenter la question sous de nouveaux aspects. Dans tous les cas observés, nous avons pu constater que ceux qui seront plus tard des invertis passent pendant les premières années de l'enfance par une phase de courte durée où la pulsion sexuelle se fixe d'une façon intense sur la femme (la plupart du temps sur la mère) et qu'après avoir dépassé ce stade, ils s'identifient à la femme et deviennent leur propre objet sexuel, c'est-à-dire que, partant du narcissisme, ils recherchent des adolescents qui leur ressemblent et qu'ils veulent aimer comme leur mère les a aimés eux-mêmes. Nous avons aussi constaté fréquemment que de soi-disant invertis n'étaient nullement insensibles au charme de la femme, mais qu'ils transféraient l'excitation produite par l'autre sexe sur un objet mâle. Ils ne faisaient ainsi que répéter toute leur vie le mécanisme qui était à l'origine de leur inversion. La compulsion qui les poussait vers l'homme était conditionnée par une fuite constante devant la femme] (ajouté en 1910). La psychanalyse se refuse absolument à admettre que les homosexuels constituent un groupe ayant des caractères particuliers, que l'on pourrait séparer de ceux des autres individus. En étudiant d'autres excitations que celles proprement sexuelles, elle a pu établir que tous les individus, quels qu'ils soient, sont capables de choisir un objet du même sexe, et qu'ils ont tous fait ce choix dans leur inconscient. On peut même affirmer que les sentiments érotiques qui s'attachent à des personnes du même sexe jouent dans la vie psychique normale un rôle aussi important que les sentiments qui s'attachent à l'autre sexe, et que leur valeur dans l'étiologie des états morbides est bien plus grande encore. Pour la psychanalyse, le choix de l'objet, indépendamment du sexe de l'objet, l'attachement égal à des objets masculins et féminins, tels qu'ils se retrouvent dans l'enfance de l'homme aussi bien que dans celle des peuples, paraît être l'état primitif, et ce n'est que par des limitations subies tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, que cet état se développe en

1.1.1.8. But sexuel des invertis

Ce qui est surtout à retenir, c’est que le but sexuel dans l’inversion est loin de présenter des caractères uniformes. Chez les hommes, le coït *per anum* n’est pas l’unique rapport des invertis. La masturbation est souvent le but exclusif, et des diminutions successives du but sexuel, jusqu’à ce qu’il n’y ait plus qu’une simple effusion sentimentale, sont plus fréquentes que dans l’amour

sexualité normale ou en inversion. C’est ainsi que, pour la psychanalyse, l’intérêt sexuel exclusif de l’homme pour la femme n’est pas une chose qui va de soi et se réduisant en quelque sorte à une attirance d’ordre chimique, mais bien un problème qui a besoin d’être éclairci. Ce n’est qu’après la puberté que l’attitude sexuelle prend une forme définitive, et la décision qui intervient alors est le résultat d’une série de facteurs, dus en partie à la constitution de l’individu, en partie à des causes accidentelles et dont l’ensemble nous échappe encore. Il est possible, évidemment, que certains de ces facteurs acquièrent une telle importance qu’ils déterminent le résultat dans tel ou tel sens. Mais, en général, il faut admettre que la variété des facteurs déterminants se reflète dans la diversité des attitudes sexuelles. Dans les cas d’inversion, on constate toujours la prédominance d’éléments dispositionnels archaïques et de mécanismes psychiques primitifs. Le *choix d'objet narcissique* et l'*importance érotique conservée à la zone anale* paraissent être les caractères les plus essentiels des types d’inversion. Toutefois, il ne serait d’aucune utilité de se fonder sur des particularités constitutionnelles de ce genre pour séparer les cas d’inversion extrêmes des autres. En effet, les caractères qu’on observe dans les extrêmes peuvent se retrouver aussi, bien qu’à un moindre degré, dans les cas de transition et même chez des individus tout à fait normaux. Les types d’invertis peuvent varier qualitativement, mais l’analyse nous démontre que les différences qui les conditionnent ne varient que quantitativement. Parmi les influences occasionnelles qui déterminent le choix de l’objet sexuel, nous avons constaté tout particulièrement la frustration (c’est-à-dire une intimidation sexuelle prématurée) et notre attention a été attirée sur le fait que la présence des deux parents joue un rôle important. En effet, absence d’un père énergique dans l’enfance favorise souvent l’inversion. Enfin, il ne faut établir aucun rapport entre l’inversion à l’égard de l’objet sexuel et la présence de caractères sexuels androgynes dans le sujet, car il n’y a pas de relation constante entre les deux phénomènes] (*modifié en 1915*). [Ferenczi, dans un

hétérosexuel. De même, chez les femmes, les buts sexuels de l’inversion sont variés ; parmi ces buts, le contact des muqueuses buccales est particulièrement recherché.

1.1.1.9. Conclusion

S’il ne nous a pas été possible de trouver, dans les données que nous possédons, l’explication de l’inversion, pourtant nous avons pu arriver à des points de vue qui peuvent être pour nous plus

essai intitulé *Zur Nosologie der männlichen Homosexualität* (*Homoerotik*) (*Int. Zeitschrift für Psychoanalyse*, II, 1914), a établi, au sujet de la question de l’inversion, une série de points de vue importants. Ferenczi a raison de s’élever contre l’abus qu’on veut faire du terme « homosexualité » (qu’il remplace par le terme plus approprié d’« homoérotisme ») sous lequel on comprend toute une série d’états qui, tant au point de vue organique qu’au point de vue psychique, ont une valeur très différente, mais ont tous en commun le caractère d’inversion. Il demande qu’on distingue au moins deux types : d’une part *l'homoérotique subjectif*, qui se sent femme et se comporte comme telle, et, d’autre part, *l'homoérotique objectif*, qui présente tous les caractères du mâle, et n’a fait qu’échanger l’objet féminin contré un objet de son sexe. Il voit, dans le premier, un véritable a « état intersexuel », dans le sens où l’entend Magnus Hirschfeld ; faisant usage d’un terme qui nous paraît moins heureux, il considère le second comme un malade atteint de névrose obsessionnelle. Il ajoute que, seul, le type homoérotique objectif oppose de la résistance aux tendances de l’inversion, et a quelque chance de réagir à un traitement psychique. Mais tout en reconnaissant que ces deux types existent réellement, il est permis d’ajouter que chez bon nombre de personnes un certain degré d’homoérotisme subjectif se trouve mêlé à une part d’homoérotisme objectif. Ces derniers temps, des travaux biologiques et en première ligne ceux de Eugen Steinach, ont fait la lumière sur les conditions organiques de I’homoérotisme ainsi que sur les caractères secondaires sexuels en général. En procédant par expérience, au moyen d’une castration suivie d’une greffe des glandes de l’autre sexe, on a réussi chez différentes espèces de mammifères à transformer des mâles en femelles et inversement. La transformation ainsi opérée se faisait sentir plus ou moins complètement dans les caractères sexuels somatiques, et dans l’attitude psychosexuelle (érotisme subjectif et objectif). L’agent déterminant cette transformation sexuelle ne serait pas la partie de la glande qui forme les cellules génitales mais bien la glande qui forme le tissu interstitiel de

importants que ne le serait la solution du problème posé. Nous sommes maintenant avertis de l’erreur que nous avions faite en établissant des liens trop intimes entre la pulsion sexuelle et l’objet sexuel. L’expérience nous apprend, dans les cas que nous considérons comme anormaux, qu’il existe entre la pulsion sexuelle et l’objet sexuel une soudure que nous risquons de ne pas apercevoir dans la vie sexuelle normale, où la pulsion semble déjà contenir par elle-même son objet. Cela nous engage à dissocier, jusqu’à un certain point, la pulsion et l’objet. Il est permis de croire que la pulsion sexuelle existe d’abord indépendamment de son objet, et que son apparition n’est pas déterminée par des excitations venant de l’objet.

1.1.2. Prépubères et animaux pris comme objets sexuels

Tandis que les invertis, choisissant leur objet sexuel hors du sexe qui, normalement, devrait les attirer, donnent l’impression d’être des individus qui, à part leur déviation, ne présentent aucune tare, au contraire les sujets qui prennent pour objet des prépubères (enfants) apparaissent dès l’abord comme des cas aberrants isolés. Il

l’organe (la « glande de puberté »). Dans un cas, on a réussi à produire une transformation sexuelle chez un homme atteint de tuberculose des testicules. Il s’était, jusque-là, comporté en homosexuel passif, en femme, et on avait retrouvé chez lui des caractères féminins secondaires prononcés (surcharge graisseuse aux mamelons et aux hanches, etc.). Après qu’on lui eut greffé un testicule cryptique, il se comporta en mâle et commença à diriger sa libido de façon normale vers la femme. En même temps, disparurent les caractères féminins somatiques. (A. Lipschütz. *Die Pubertàtsdrüse und ihre Wirkungen, Berne*, 1919.) Il serait toutefois injustifié d’attendre de ces expériences intéressantes un nouveau fondement à la doctrine de l’inversion, et il serait prématuré de croire qu’elles puissent indiquer une voie nouvelle pour arriver à la « guérison » de l’homosexualité en général. Fliess a raison de dire que ces expériences n’invalident pas la doctrine établissant une disposition générale à la bisexualité chez les animaux supérieurs. Il nous paraît plutôt vraisemblable qu’en poursuivant des expériences de ce genre on arriverait à une confirmation de l’hypothèse de la bisexualité] (*ajouté en 1920*).

est rare que les enfants soient le seul objet sexuel ; d'ordinaire, ils ne jouent ce rôle que quand un individu, devenu lâche et impuissant, se résout à de tels expédients, ou quand la pulsion sexuelle, sous une forme des plus impérieuses, ne trouve pas pour se satisfaire un objet plus approprié. Toutefois, il est intéressant de constater que la pulsion sexuelle admet tant de variétés, et qu'elle peut dégénérer quant à son objet à un degré où la faim, beaucoup plus strictement attachée aux objets qui lui sont propres, n'atteindrait que dans les cas les plus extrêmes. Cela est encore vrai du coït avec les animaux, qui n'est pas très rare parmi les paysans et qui pourrait être caractérisé par ce fait que l'attraction sexuelle dépasse alors les limites fixées par l'espèce.

Pour des raisons esthétiques, on voudrait pouvoir rapporter à la maladie mentale de tels cas d'égarements graves de la pulsion sexuelle. Mais cela ne paraît pas possible. L'expérience nous apprend que, dans ces cas, les autres troubles de la pulsion sexuelle ne sont pas différents de ce qu'ils sont chez les normaux, et que ces perturbations se retrouvent dans des races entières et certaines classes sociales. Ainsi, le fait d'abuser des enfants se rencontre avec une fréquence inquiétante chez les maîtres d'école et les surveillants, amenés à cela par les facilités qui leur sont offertes. Chez les aliénés, on rencontre les mêmes égarements, mais à un degré supérieur, ou bien, ce qui est alors tout à fait significatif, devenus exclusifs et se substituant à la satisfaction sexuelle normale.

Ces rapports curieux entre les différentes variations sexuelles, qui peuvent former une série allant de l'état normal à la maladie mentale, sont en vérité pleins d'enseignements. On pourrait en conclure que les manifestations de la sexualité sont de celles qui, même dans la vie normale, échappent le plus à l'influence de l'activité psychique supérieure. Celui qui, dans un domaine quelconque, est considéré comme anormal au point de vue social et moral, celui-là, d'après mon expérience, est toujours anormal dans sa

vie sexuelle. Mais il existe beaucoup d’anormaux sexuels qui, à tous les autres égards, correspondent à la moyenne et possèdent l’acquis de notre civilisation — dont le point faible réside précisément dans la sexualité.

Mais ce qui me paraît d’une importance générale, c’est que, dans beaucoup de circonstances, et pour un nombre surprenant d’individus, le genre et la valeur de l’objet sexuel jouent un rôle secondaire. Il faut en conclure que ce n’est pas l’objet qui constitue l’élément essentiel et constant de la pulsion sexuelle[14].

14 [La différence la plus caractéristique entre notre vie érotique et celle de l’antiquité consiste en ce que, dans l’antiquité, l’accent était mis sur la pulsion, alors que nous le mettons sur l’objet. Pendant l’antiquité, on glorifiait la pulsion, et cette pulsion ennoblissait l'objet, de si petite valeur qu’il fût ; tandis que, dans les temps modernes, nous méprisons l’activité sexuelle en elle-même et ne l’excusons en quelque sorte que par suite des qualités que nous retrouvons dans son objet] (*ajouté en 1910*).

1.2. Déviations se rapportant au but sexuel

Ce que l'on considère comme le but sexuel normal est l'union des parties génitales dans le coït, conduisant à la résolution de la tension sexuelle et, pour un temps, à l'extinction de la pulsion — satisfaction qui présente des analogies avec l'assouvissement de la faim. Cependant, on rencontre déjà, dans le processus sexuel le plus normal, des germes dont le développement mènera à des déviations que l'on décrit sous le nom de *perversions*. Il existe certains rapports intermédiaires précédant l'acte sexuel, tels que certains attouchements ou certaines excitations visuelles, et on considère ces degrés intermédiaires comme constituant des buts sexuels préliminaires. Ces actes préliminaires sont, d'une part, accompagnés de plaisir ; d'autre part, ils intensifient l'excitation qui doit se soutenir jusqu'à l'accomplissement de l'acte sexuel. Un de ces contacts, celui des muqueuses buccales — sous le nom ordinaire de baiser — a acquis dans de nombreux peuples, parmi lesquels les peuples civilisés, une haute valeur sexuelle, bien que les parties du corps intéressées n'appartiennent pas à l'appareil génital, mais forment l'entrée du tube digestif ; là aussi, il y a des faits qui permettent de rattacher des perversions à la vie normale et peuvent fournir des éléments de classification. Les perversions consistent en phénomènes de deux ordres : a) *des transgressions anatomiques* quant aux parties destinées à accomplir l'union sexuelle ; b) *des*

arrêts à certains rapports intermédiaires qui, normalement, doivent être franchis rapidement pour atteindre le but sexuel final.

1.2.1. Transgressions anatomiques

1.2.1.1. Surestimation de l'objet sexuel

La valeur qu'on attache à l'objet sexuel en tant qu'il est destiné à satisfaire la pulsion ne se limite pas d'ordinaire aux parties génitales, mais s'étend au corps entier de cet objet, et tend à s'emparer de toutes les sensations qui en émanent. La surestimation s'attache aussi au domaine psychique et se manifeste par un aveuglement, un manque de mesure dans l'appréciation des qualités psychiques et perfections de l'objet sexuel, une soumission facile aux jugements émis par lui. La crédulité provoquée par l'amour est une source importante, sinon la source originelle de l'autorité[15].

C'est cette surestimation sexuelle qui, s'accordant mal avec un but sexuel limité à l'appareil génital proprement dit, conduit à faire servir d'autres parties du corps à l'usage sexuel[16].

15 Je ne puis m'empêcher de rappeler ici la soumission crédule dont font preuve les hypnotisés envers leur hypnotiseur, ce qui m'a fait supposer que la nature de l'hypnose consiste dans la fixation inconsciente de la libido à la personne de l'hypnotiseur (au moyen du facteur masochiste de la pulsion sexuelle). [S. Ferenczi a cru pouvoir établir des rapports entre la suggestibilité et le « complexe parental » (*Jahrbuch für psy-choanalytiscke und psychopatholo gische Forschungen*, I, 1909)] (*ajouté en 1910*).

16 [Il est toutefois à remarquer que la surestimation sexuelle ne se produit pas invariablement lors du choix de l'objet ; et nous apprendrons plus tard à connaître une autre explication plus directe du rôle sexuel des autres parties du corps] (*ajouté en 1915*). « L'appétit de l'excitation », que font valoir Hoche et I. Bloch, pour expliquer l'extension de l'intérêt sexuel sur des parties autres que les parties génitales, ne me paraît pas avoir l'importance que lui donnent les deux auteurs. Les différentes voies que prend la libido présentent entre elles des rapports qu'on pourrait comparer à ceux des vases communicants, et il faut tenir compte du phénomène des courants collatéraux.

L’importance de la surestimation sexuelle peut être étudiée particulièrement bien chez l’homme, qui seul présente une vie érotique accessible aux recherches, tandis que la vie érotique de la femme, en raison d’une atrophie provenant de la civilisation, en partie aussi à cause de réserves conventionnelles et d’un certain manque de sincérité, est encore entourée d’un voile épais[17].

1.2.1.2. *Usage sexuel des muqueuses buccales*

L’usage de la bouche comme organe sexuel est considéré comme perversion lorsque les lèvres (ou la langue) entrent en contact avec les parties génitales du partenaire ; mais non lorsque les muqueuses buccales de deux êtres se touchent. Cette exception que nous établissons en faveur du baiser est un chaînon vers l’acte normal. Lorsqu’on a horreur de telles pratiques en usage depuis les origines de l’humanité, et qu’on les considère comme des perversions, on cède à un *sentiment de dégoût* qui éloigne de pareils buts sexuels. Mais les limites assignées à ce sentiment de dégoût sont souvent conventionnelles. Celui qui baise avec ardeur les lèvres d’une jolie fille ne se servira qu’avec déplaisir de sa brosse à dents à elle, bien qu’il n’y ait pas lieu de croire que sa propre bouche, qui ne le dégoûte point, soit plus appétissante que celle de la jeune fille. Remarquons ici le rôle que joue le dégoût : il s’oppose à la surestimation libidinale de l’objet sexuel, mais il peut aussi être surmonté par elle. Le dégoût serait une des forces qui contribuent à limiter les buts sexuels. Généralement, les exclusions par le dégoût ne comprennent pas l’appareil génital. Cependant, il est hors de doute que les organes génitaux de l’autre sexe peuvent, comme tels, inspirer du dégoût, et que cette attitude est caractéristique de tous les hystériques, particulièrement les femmes. La force de la pulsion sexuelle se plaît à passer outre ce dégoût.

17 [Dans des cas bien caractérisés, on peut constater que la femme ne fait pas de l’homme l’objet d’une « surestimation sexuelle » ; mais il est très rare que cette surestimation ne se porte pas sur son propre enfant] (*ajouté en 1920*).

1.2.1.3. Usage sexuel de l’orifice anal

Nous voyons ici plus clairement encore que c’est le dégoût éprouvé pour l’usage de l’orifice anal comme but sexuel qui marque cet usage du sceau de la perversion. En émettant une telle opinion, je ne veux pas dire que l’argument motivant ce dégoût (cette partie du corps sert à la défécation, et est en contact avec des matières répugnantes en soi) ait la même valeur que les raisons avouées par les filles hystériques pour expliquer leur dégoût de l’appareil génital masculin (il sert à la miction).

Le rôle sexuel de la muqueuse anale n’est pas limité aux rapports entre hommes, et la prépondérance qu’elle acquiert n’est pas caractéristique de l’inversion. Il semble, au contraire, que la pédication de l’homme doive son rôle aux analogies qu’elle présente avec l’acte accompli sur la femme, tandis que la masturbation mutuelle représente le but sexuel recherché de préférence par les invertis.

1.2.1.4. Importance sexuelle des autres parties du corps

L’extension de la sexualité à d’autres parties du corps n’offre rien d’essentiellement nouveau dans ses différentes variations, et n’apporte rien à la connaissance de la pulsion sexuelle, laquelle ne fait qu’affirmer sa volonté de s’emparer complètement de l’objet sexuel. Mais, en dehors de la surestimation sexuelle, nous constatons, dans les cas de transgression anatomique, un nouvel élément assez ignoré des non-initiés. Certaines parties du corps, telles que les muqueuses buccales et anales — dont on doit constater l’importance par toutes ces pratiques — en viennent à être considérées comme organes génitaux et à être traitées comme telles. Nous verrons que cette tendance est justifiée par le développement de la pulsion sexuelle et que, dans la symptomatologie de certains états morbides, elle trouve sa réalisation.

1.2.1.5. *Substituts impropres de l'objet sexuel ; fétichisme*

Particulièrement intéressants sont les cas dans lesquels l'objet sexuel normal est remplacé par un autre en rapport avec lui et qui n'est nullement approprié au but sexuel normal. Il eût été préférable, pour plus de clarté dans la division, d'étudier ce groupe fort intéressant de déviations en même temps que celles de l'objet sexuel. Mais nous en avons reculé l'étude jusqu'après avoir considéré la *surestimation sexuelle*, de laquelle dépendent ces phénomènes qui conduisent à renoncer au but sexuel.

Le substitut de l'objet sexuel est généralement une partie du corps peu appropriée à un but sexuel (les cheveux, les pieds) ou un objet inanimé qui touche de près l'objet aimé et, de préférence, son sexe (des parties de ses vêtements, son linge). Ces substituts peuvent, en vérité, être comparés au fétiche dans lequel le sauvage incarne son dieu.

La transition aux formes de fétichisme confirmé — renonciation au but sexuel normal ou pervers — est fournie par des cas où, pour atteindre le but, on exige de l'objet sexuel des caractères fétichistes (une certaine couleur de cheveux, certains vêtements, ou même certaines imperfections physiques). Aucune variation sexuelle à la limite de la pathologie ne présente autant d'intérêt que celle-ci, en vertu des phénomènes étranges qu'elle produit. Elle suppose un certain fléchissement de la tendance vers le but sexuel normal (déficience fonctionnelle de l'appareil génital)[18]. La transition vers la sexualité normale est dans la surestimation de l'objet sexuel, qui semble une nécessité psychologique et qui s'empare de tout ce qui est associé à l'objet. C'est pourquoi un certain degré de fétichisme se retrouve régulièrement dans l'amour normal, surtout pendant la

18 [Cette faiblesse correspond à une prédisposition constitutionnelle. La psychanalyse a retrouvé dans une intimidation sexuelle prématurée une cause accidentelle qui contribue à détourner l'individu du but sexuel normal, et lui fait rechercher ailleurs des substituts] (*ajouté en 1915*).

période amoureuse où le but sexuel ne paraît pas pouvoir être atteint, ou ne peut être satisfait.

« Apporte-moi un fichu, qui ait couvert son sein,

« La jarretière de ma bien aimée! »

FAUST.

On touche au cas pathologique à partir du moment où le besoin du fétiche prend une forme de fixité et se substitue au but normal, ou encore lorsque le fétiche se détache d'une personne déterminée et devient à lui seul l'objet de la sexualité. Ce sont là les conditions générales dans lesquelles se fait le passage de simples variations de la pulsion sexuelle à des aberrations pathologiques.

Dans le choix du fétiche, ainsi que Binet l'a vu le premier, et comme de nombreux exemples l'ont confirmé depuis, se manifeste l'influence persistante d'une impression sexuelle ressentie, dans la plupart des cas, au cours de l'enfance. Cela fait penser à la ténacité proverbiale du premier amour chez les normaux (*on revient toujours à ses premières amours*). Cette origine est surtout manifeste dans les cas où l'objet sexuel est de nature purement fétichiste. Quant à

l'importance des impressions sexuelles ressenties pendant l'enfance, nous en reparlerons plus loin[19].

Dans d'autres cas, c'est une association d'idées de caractère symbolique, ordinairement inconsciente, qui amène la substitution du fétiche à l'objet. Il n'est pas toujours possible de retrouver la voie suivie de ces sortes d'associations (le pied est un symbole sexuel très ancien et se trouve déjà dans la mythologie[20] ; la fourrure doit son intérêt de fétiche, selon toutes probabilités, à une analogie avec les poils du *Mons Veneris*). Pourtant, il semble que cette forme de symbolisme ne soit pas toujours, elle non plus, indépendante d'impressions sexuelles reçues pendant l'enfance[21].

1.2.2. Fixation de buts sexuels préliminaires

1.2.2.1. Formation de nouveaux buts sexuels

Toutes les conditions, soit extérieures, soit intérieures, qui semblent éloigner ou entraver la réalisation du but sexuel normal (impuissance, cherté de l'objet sexuel, dangers attribués à l'acte

19 [La psychanalyse, en poussant l'étude plus à fond, a permis de critiquer l'affirmation de Binet. Toutes les observations faites dans ce domaine ont établi que le fétiche, quand il est rencontré pour la première fois, a déjà su attirer l'intérêt sexuel, sans que des circonstances concomitantes puissent nous faire comprendre comment ce phénomène s'est produit. D'autre part, toutes les impressions sexuelles « prématurées » ne remontent pas plus haut que la cinquième ou la sixième année de l'individu en question, et la psychanalyse permet de douter que de nouvelles fixations pathologiques puissent se produire si tard. L'observation des faits nous démontre que, derrière le premier souvenir se rapportant à la formation d'un fétiche, se trouve une phase dépassée et oubliée du développement sexuel, représentée par le fétiche, comme par un « souvenir-écran », qui n'en est qu'un résidu et pour ainsi dire le précipité. L'évolution vers le fétichisme de cette phase qui coïncide avec les premières années de l'enfance, ainsi que le choix du fétiche lui-même, sont déterminés par la constitution de l'enfant] (*ajouté en 1920*).

20 [Dans cet ordre d'idées, le soulier ou la pantoufle devient le symbole des parties génitales de la femme] (*ajouté en 1910*).

normal) favorisent naturellement la tendance à demeurer aux actes préparatoires et à en faire de nouveaux buts qui peuvent se substituer aux buts normaux. Une étude plus approfondie montre que ces nouveaux buts — quelque étranges qu'ils paraissent — sont déjà indiqués dans le processus sexuel normal.

1.2.2.2. Toucher et regarder l'objet sexuel

L'attouchement est, jusqu'à un certain degré (tout au moins pour l'être humain), nécessaire à la réalisation du but sexuel normal. Les sensations produites par le contact avec l'épiderme de l'objet sexuel éveillent, comme on le sait, le plaisir et accroissent l'excitation. Aussi, le fait d'en demeurer pour un temps aux attouchements ne peut pas être compté parmi les perversions, pourvu, toutefois, que l'acte sexuel se poursuive.

Il en est de même des impressions visuelles, qui, en dernière analyse, peuvent être ramenées aux impressions tactiles. C'est l'impression visuelle qui éveille le plus souvent la libido et c'est de ce moyen que se sert la sélection naturelle — [s'il est permis de faire usage de notions téléologiques] (ajouté en 1915) — pour développer dans l'objet sexuel des qualités de beauté. La coutume de cacher le

21 [La psychanalyse est parvenue à combler une lacune de la théorie du fétichisme, en démontrant le rôle joué par l'amour refoulé des odeurs excrémentielles dans le choix du fétiche. Les pieds et les cheveux dégagent une forte odeur. Ils seront élevés à la dignité de fétiches lorsque les sensations olfactives devenues désagréables auront été abandonnées. Dans le fétichisme du pied, ce sont toujours les pieds sales et malodorants qui deviennent l'objet sexuel. La préférence fétichiste accordée au pied peut trouver aussi une explication dans les théories de la sexualité infantile (voir plus loin). Le pied remplace le pénis, dont l'absence chez la femme est difficilement acceptée par l'enfant] (*ajouté en 1910*). [Dans certains cas de fétichisme du pied, on a pu établir que la *pulsion de voir* qui, originairement, recherchait les parties génitales, arrêtée en route par des interdictions et des refoulements, s'est fixée sur le pied ou le soulier, devenu par là fétiche. L'organe génital de la femme prend alors, conformément à l'idée que s'en fait l'enfant, la forme de l'organe de l'homme] (*ajouté en 1915*).

corps, qui se développe avec la civilisation, tient la curiosité sexuelle en éveil, et amène l'individu à vouloir compléter l'objet sexuel, en dévoilant ses parties cachées. De même, en un autre sens, la curiosité peut se transformer dans le sens de l'art (« sublimation »), lorsque l'intérêt n'est plus uniquement concentré sur les parties génitales, mais s'étend à l'ensemble du corps[22].

Dans une certaine mesure, la plupart des normaux s'arrêtent au but intermédiaire que représente le regard à signification sexuelle, et c'est même ce qui leur permet de détourner une certaine part de la libido vers des buts artistiques plus élevés. Par contre, ce plaisir de voir devient une perversion : *a)* quand il se limite exclusivement aux parties génitales ; *b)* quand il ne connaît pas le dégoût (voyeur des fonctions de défécation) ; *c)* quand, au lieu de préparer l'acte normal, il en détourne. C'est ce qui se rencontre (si je puis tirer une conclusion de plusieurs cas observés) chez les exhibitionnistes qui montrent leurs parties génitales pour qu'on leur en montre autant[23].

Ces perversions où le but est de voir et d'être vu mettent en évidence un fait fort intéressant, sur lequel nous reviendrons avec plus de détails en traitant d'une autre perversion ; à savoir que, dans ces cas, le but sexuel se manifeste sous une double forme : *active* et *passive*.

22 [Il me paraît indiscutable que l'idée du « beau » a ses racines dans l'excitation sexuelle, et qu'originairement, il ne désigne pas autre chose que ce qui excite sexuellement. Le fait que les organes génitaux eux-mêmes, dont la vue détermine la plus forte excitation sexuelle, ne peuvent jamais être considérés comme beaux, est en relation avec cela] (*ajouté en 1915*).

23 [La psychanalyse retrouve dans cette perversion, comme dans la plupart des autres, une multiplicité inattendue de motifs et de significations. L'exhibitionnisme, par exemple, dépend aussi en grande partie du complexe de castration. On y retrouve une affirmation renouvelée de l'intégrité de l'organe génital mâle, et la satisfaction infantile éprouvée par le petit garçon à l'idée que cet organe manque à l'appareil génital féminin] (*ajouté en 1920*).

C’est la *pudeur* (comme précédemment le dégoût) qui constitue la force opposée à ces perversions ; mais dans certaines occasions, elle se montre impuissante.

1.2.2.3. Sadisme et masochisme

Le désir de faire souffrir l’objet sexuel — ou la tendance opposée, — est la forme de perversion la plus fréquente et la plus importante de toutes ; elle a été nommée par Krafft-Ebing *sadisme* ou *masochisme*, selon qu’elle est active ou passive.

D’autres auteurs préfèrent le terme plus restreint d’*algolagnie*, terme qui met en relief le plaisir procuré par la douleur, la cruauté, tandis que le terme employé par Krafft-Ebing marque avant tout le plaisir procuré par toute forme d’humiliation et de soumission.

En ce qui concerne l’algolagnie active, c’est-à-dire le sadisme, il est aisé d’en retrouver les origines dans la vie normale. La sexualité de la plupart des hommes contient des éléments d’*agression*, soit une tendance à vouloir maîtriser l’objet sexuel, tendance que la biologie pourrait expliquer par la nécessité pour l’homme d’employer, s’il veut vaincre la résistance de l’objet, d’autres moyens que la *séduction*. Le sadisme ne serait pas autre chose qu’un développement excessif de la composante agressive de la pulsion sexuelle qui serait devenue indépendante et qui aurait conquis le rôle principal.

[Le terme de sadisme, dans le langage courant, n’a pas un sens très défini ; il comprend aussi bien les cas caractérisés par le besoin de se montrer violent, ou même simplement d’être partie active, jusqu’aux cas pathologiques dans lesquels la satisfaction est conditionnée par l’assujettissement de l’objet sexuel et les mauvais traitements qui lui sont appliqués. Au sens strict du mot, ces derniers cas seuls peuvent être considérés comme perversion.

De même, le masochisme comprend tous les degrés possibles d’une attitude passive en face de la vie sexuelle et de son objet ; le

point culminant sera atteint lorsque la satisfaction dépend nécessairement d'une souffrance physique ou psychique éprouvée de la part de l'objet sexuel. Le masochisme, en tant que perversion, paraît plus éloigné du but sexuel normal que le sadisme. On peut se demander s'il est jamais un phénomène primaire, et s'il ne résulte pas toujours d'une transformation du sadisme[24]. On constate souvent que le masochisme n'est pas autre chose qu'une continuation du sadisme, qui se retourne contre le sujet, lequel prend pour ainsi dire la place de son objet sexuel. L'analyse clinique des cas graves de perversion masochiste nous amène à penser que c'est là le résultat complexe d'une série de facteurs qui exagèrent et fixent une attitude de passivité sexuelle originelle (complexe de castration ; sentiment de culpabilité)] (*modifié en 1915*).

La douleur qu'on surmonte dans ces cas est analogue au dégoût ou à la pudeur qui, dans les cas précédemment examinés, s'opposaient à la libido.

[Le sadisme et le masochisme occupent, parmi les autres perversions, une place spéciale. L'activité et la passivité qui en forment les caractères fondamentaux et opposés sont constitutifs de la vie sexuelle en général] (*ajouté en 1915*).

L'histoire de la civilisation nous apprend que la cruauté et la pulsion sexuelle sont intimement unies. Mais, pour éclairer ce rapport, on s'est jusqu'ici contenté de mettre en valeur l'élément agressif de la libido. Certains auteurs vont jusqu'à prétendre que

24 [Ultérieurement, en me fondant sur certaines hypothèses concernant la structure de l'appareil psychique et les grands types de pulsions qui y sont à l'œuvre, j'ai considérablement modifié mon opinion sur le masochisme. J'ai été amené à reconnaître l'existence d'un masochisme *primaire — érogène —* à partir duquel se développent ultérieurement deux autres formes : le masochisme féminin et le masochisme moral. Le retournement, contre la personne propre, du sadisme qui n'est pas employé dans la vie, est à l'origine d'un masochisme secondaire qui vient s'ajouter au masochisme primaire (cf. mon article *Le problème économique du masochisme*, 1924)j (*ajouté en 1924*).

l'élément agressif constaté dans la pulsion sexuelle n'est qu'un résidu d'appétits cannibales, ce qui reviendrait à dire que les moyens de domination qui servent à satisfaire l'autre grand besoin, antérieur selon l'ontogénèse, jouent ici un rôle[25]. On a aussi prétendu que toute souffrance contient en soi une possibilité de plaisir. Nous nous bornerons à dire qu'une telle interprétation ne saurait nous satisfaire, et qu'il se peut que plusieurs tendances psychiques s'unissent pour contribuer à la perversion résultante[26].

Ce qui caractérise avant tout cette perversion, c'est que sa forme active et sa forme passive se rencontrent chez le même individu. Celui qui, dans les rapports sexuels, prend plaisir à infliger une douleur, est capable aussi de jouir de la douleur qu'il peut ressentir. Un sadique est toujours en même temps un masochiste, ce qui n'empêche pas que le côté actif ou le côté passif de la perversion puisse prédominer et caractériser l'activité sexuelle qui prévaut[27].

Nous constatons ainsi que certaines tendances forment régulièrement des couples d'éléments antagonistes ; ce qui nous paraît être d'une grande importance au point de vue théorique, comme le prouveront d'autres cas que nous analyserons plus tard[28]. De plus, il est clair que l'opposition : sadisme-masochisme ne peut être expliquée par le seul élément d'agression. Au contraire, on

25 [Voir l'observation ultérieure faite sur les phases prégénitales du développement sexuel, et où l'on trouvera confirmation de ce point de vue] (*ajouté en 1915*).

26 [Les recherches que j'ai citées en dernier conduisent à attribuer, en raison de son origine passionnelle, une place à part au couple antagoniste sadisme-masochisme, et à le détacher ainsi de la série des autres « perversions »] (*ajouté en 1924*).

27 Il me suffira de citer ici comme preuve le passage extrait du livre de Havelock Ellis (*Psychologie sexuelle*, 1903) : « Tous les cas de sadisme et de masochisme que nous connaissons, même ceux que Krafft-Ebing a cités, nous font toujours retrouver (comme l'ont déjà prouvé Colin, Scott et Féré) des traces des deux catégories de phénomènes dans le même individu. »

28 [Voir ce que nous dirons plus loin au sujet de l'« ambivalence »] (*ajouté en 1915*).

serait tenté de rapporter cette union d'éléments antagonistes à la bisexualité unissant les caractères masculin et féminin, que [la psychanalyse remplace fréquemment par l'opposition actif-passif] (*modifié en 1924*).

1.3. Généralités sur les perversions

1.3.1.1. Variation et maladie

Les médecins qui, les premiers, étudièrent les perversions dans certains cas confirmés, et dans des conditions particulières, ont été amenés tout naturellement à les considérer comme des symptômes de maladie ou de dégénérescence, ainsi que cela s'était produit avec l'inversion. Toutefois, il est plus facile encore de démontrer la faiblesse de ce point de vue dans les cas de perversion. L'expérience nous a montré que la plupart de ces déviations, au moins quand il s'agit des cas les moins graves, sont rarement absentes dans la vie sexuelle des sujets normaux, qui les regardent simplement comme des particularités de leur vie intime. Là où les circonstances sont favorables, il pourra arriver qu'un être normal, pendant tout un temps, substitue telle ou telle perversion au but sexuel normal, ou lui fasse place à côté de celui-ci. On peut dire que, chez aucun individu normal, ne manque un élément qu'on peut désigner comme pervers, s'ajoutant au but sexuel normal ; et ce fait seul devrait suffire à nous montrer combien il est peu justifié d'attacher au terme de perversion un caractère de blâme. C'est précisément dans le domaine sexuel que l'on rencontre des difficultés toutes particulières et qui paraissent insolubles, dès le moment où l'on établit des démarcations nettes entre les simples variations, restant dans le domaine de la physiologie normale, et les symptômes de la maladie.

Toutefois, la qualité du nouveau but sexuel, dans certaines perversions, requiert une étude particulière. Certaines perversions sont, en effet, si éloignées de la normale, que nous ne pouvons faire autre chose que les déclarer « pathologiques ». Particulièrement celles où l'on voit la pulsion sexuelle surmonter certaines résistances (pudeur, dégoût, horreur, douleur), et accomplir des actes extraordinaires (lécher des excréments, violer des cadavres). Cependant, il serait erroné de croire que, même chez ces sujets, on retrouve régulièrement des anomalies graves d'une autre espèce, ou des symptômes de maladies mentales. On ne saurait manquer de constater une fois de plus que des sujets normaux à tout autre égard peuvent rentrer dans la catégorie des malades au point de vue sexuel, sous la domination de la plus impérieuse des pulsions. Mais, au contraire, les anomalies que l'on peut apercevoir dans les autres activités apparaissent toujours sur un fond de déviation sexuelle.

Dans la plupart des cas, le caractère pathologique ne se découvre pas dans le contenu du nouveau but sexuel, mais dans les rapports de celui-ci avec la sexualité normale. Quand la perversion ne se manifeste pas *à côté* de la vie sexuelle normale (but et objet), dans la mesure où les conditions sont favorables à l'une, et défavorables à l'autre, mais qu'elle écarte en toutes occasions la vie normale et la remplace, c'est seulement dans ce cas, où il y a *exclusivité et fixation*, que nous sommes justifiés en général à considérer la perversion comme un symptôme morbide.

1.3.1.2. Le facteur psychique dans les perversions

Ce sont peut-être les perversions les plus répugnantes qui accusent le mieux la participation psychique dans la transformation de la pulsion sexuelle. Quelque horrible que soit le résultat, on y retrouve une part d'activité psychique qui correspond à une idéalisation de la pulsion sexuelle. La toute-puissance de l'amour ne se manifeste jamais plus fortement que dans ces égarements. Ce

qu'il y a de plus élevé et ce qu'il y a de plus bas, dans la sexualité, montrent partout les plus intimes rapports. (*Du ciel — à travers le monde — jusqu'à l'enfer.*)

1.3.1.3. Deux conclusions

En étudiant les perversions, nous avons donc vu que la pulsion sexuelle doit lutter contre certaines résistances d'ordre psychique, parmi lesquelles la pudeur et le dégoût sont les plus évidentes. Nous pouvons supposer que ce sont là des forces destinées à maintenir la pulsion sexuelle dans les limites de ce que l'on désigne comme normal ; si elles se sont développées avant que la pulsion sexuelle ait acquis toute sa vigueur, ce sont probablement elles qui tracent la voie de son développement[29].

Nous avons observé ensuite qu'un certain nombre de perversions étudiées jusqu'ici ne peuvent être comparées qu'en supposant l'action connexe de plusieurs facteurs. Si elles admettent l'analyse, elles sont de nature complexe. Cela nous donnerait à penser que la pulsion sexuelle en elle-même n'est pas une donnée simple, mais qu'elle est formée de diverses composantes, lesquelles se dissocient dans les cas de perversions. L'observation clinique fait ainsi connaître des *fusions*, qui, dans le cours uniforme de la vie normale, ne se réalisent pas[30].

29 [Il faut, d'autre part, considérer aussi les forces qui endiguent le développement sexuel, telles que dégoût, pudeur et morale, comme des dépôts historiques des inhibitions extérieures que la pulsion sexuelle s'est vu imposer dans la psychogénèse de l'humanité.On peut observer facilement que la répercussion de ces inhibitions se fait sentir spontanément dans le développement de l'individu, lorsque l'éducation et d'autres influences extérieures la provoquent] (*ajouté en 1915*).

1.4. La pulsion sexuelle chez les névrosés

1.4.1.1. La psychanalyse

Nous pouvons arriver à une plus grande connaissance de la pulsion sexuelle chez certains sujets assez proches de la normale, en les étudiant à l'aide d'une méthode particulière. Il n'y a qu'un moyen d'arriver à des conclusions utiles sur la pulsion sexuelle dans les psychonévroses (hystérie, névrose obsessionnelle, soi-disant neurasthénie, [certainement aussi démence précoce et paranoïa]) (*modifié en 1915*), c'est de les soumettre aux investigations psychanalytiques, selon la méthode pratiquée pour la première fois par Breuer et moi-même en 1893, et que nous nommions alors traitement « cathartique ».

Nous dirons d'abord, répétant ce que nous avons publié d'autre part, que ces psychonévroses, pour autant que j'ai pu le constater, doivent être rapportées à la force des pulsions sexuelles. Ce disant, je n'entends pas seulement que l'énergie de la pulsion

30 [Je voudrais dire ici, anticipant sur l'étude de la genèse des perversions, qu'on a des raisons d'admettre (nous avons pu le constater dans le cas du fétichisme) qu'un commencement de développement sexuel normal a pu précéder leur fixation. La psychanalyse a pu, jusqu'ici, montrer par certains cas particuliers que la perversion est en quelque sorte le résidu d'un développement vers le complexe d'Œdipe, après le refoulement duquel prévaudra la composante qui selon la constitution était la plus importante dans la pulsion sexuelle] (*ajouté en 1920*).

sexuelle constitue une partie des forces qui soutiennent les manifestations pathologiques, mais bien que cet apport est la source d'énergie la plus importante de la névrose et la seule qui soit constante. De sorte que la vie sexuelle des malades se manifeste exclusivement, ou en grande partie, ou partiellement, par ces symptômes. Ceux-ci ne sont, comme je l'ai déjà dit ailleurs, que l'activité sexuelle du malade. La preuve de ce que j'avance m'est fournie par des observations psychanalytiques datant de vingt-cinq ans, faites sur des hystériques et autres névrosée, dont les résultats sont consignés en d'autres écrits ou doivent être ultérieurement publiés[31].

La psychanalyse peut faire disparaître les symptômes de l'hystérie s'ils sont le substitut, pour ainsi dire la transposition, d'une série de processus psychiques, de désirs et de tendances, qui, par un certain acte (*le refoulement*) n'ont pu arriver à leur terme en une activité qui s'intégrerait dans la vie consciente. Ces formations mentales, retenues dans l'inconscient, tendent à trouver une expression qui correspondrait à leur valeur affective, une *décharge*. C'est ce qui se passe chez l'hystérique, sous la forme de *conversion* en phénomènes somatiques qui ne sont autres que les symptômes de l'hystérie. Avec l'aide d'une technique précise, permettant de ramener ces symptômes à des représentations affectivement investies qui, dès lors, deviennent conscientes, on peut arriver à comprendre la nature et l'origine de ces formations mentales, qui, jusque-là, étaient restées inconscientes.

1.4.1.2. Résultats de la psychanalyse

Ainsi, on a pu établir, par l'expérience, que ces symptômes sont le substitut de tendances qui puisent leur force dans la pulsion

31 [C'est seulement pour compléter, et non pour infirmer ce que je viens de dire, que je prétends : les symptômes névrotiques sont, d'une part, fondés sur les exigences des pulsions libidinales, et d'autre part sur l'opposition du moi, qui leur oppose une réaction] (*ajouté en 1920*).

sexuelle elle-même. Cette notion s'accorde bien avec ce que nous savions des prédispositions de l'hystérie, que nous prenons pour type de toutes les psychonévroses, et des causes qui l'ont provoquée. L'hystérique souffre d'un *refoulement sexuel*, qui dépasse la mesure normale, d'une intensification du développement des forces qui s'opposent à la pulsion sexuelle (pudeur, dégoût, conceptions morales). Il refuse instinctivement de se préoccuper du problème sexuel, ce qui, dans des cas typiques, a pour résultat une ignorance complète, se prolongeant bien au-delà de la puberté[32].

Les traits essentiels de l'hystérie sont — pour un observateur superficiel — masqués par la présence fréquente d'un second facteur constitutif de la maladie, à savoir le développement excessif de la pulsion sexuelle. Mais l'analyse psychique découvre le refoulement dans tous les cas et parvient ainsi à éclaircir ce qu'il y a de contradictoire et d'énigmatique dans l'hystérie, en retrouvant cette dualité d'opposition : besoin sexuel excessif et aversion sexuelle exagérée.

Un individu prédisposé à l'hystérie devient hystérique quand, à la suite de la puberté ou par l'effet de circonstances extérieures, ses exigences sexuelles se font sentir d'une manière pressante. Entre la poussée de la pulsion et la résistance opposée par l'aversion sexuelle, se présente la maladie comme une solution qui n'en est pourtant pas une, puisqu'elle ne résout pas le conflit, mais cherche à l'esquiver par la transformation des tendances sexuelles en symptômes morbides. Le cas d'un hystérique — un homme par exemple — devenant malade à la suite d'une émotion banale, d'un conflit non provoqué par l'intérêt sexuel, ne constitue qu'une exception apparente. La psychanalyse peut prouver que c'est l'élément sexuel du conflit qui a provoqué la maladie, en ne

32 *Études sur L'hystérie*, 1895. J. Breuer dit, en parlant de la malade à laquelle il avait appliqué pour la première fois la méthode cathartique : « La sexualité était demeurée dans un état extraordinairement rudimentaire. »

permettant pas au processus psychique d'arriver à son terme normal.

1.4.1.3. *Névrose et perversion*

Que les conceptions développées ici aient rencontré des adversaires, cela s'explique en grande partie par le fait d'une confusion entre la pulsion sexuelle normale et la forme de sexualité que j'ai retrouvée à l'origine des symptômes psychonévrotiques. Mais les enseignements de la psychanalyse vont plus loin encore ; elle nous apprend que les symptômes morbides ne se développent pas aux dépens de la pulsion sexuelle normale (au moins pas exclusivement ou d'une façon prépondérante), mais représentent une conversion de pulsions sexuelles qui devraient être nommées *perverses* (au sens large du mot) si elles pouvaient, sans être écartées de la conscience, trouver une expression dans des actes imaginaires ou réels. Les symptômes se forment donc en partie aux dépens de la sexualité anormale ; *la névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion*[33].

La pulsion sexuelle des névrosés connaît toutes les déviations que nous avons étudiées comme variations d'une vie sexuelle normale et manifestations d'une vie sexuelle morbide.

a) Chez tous les névrosés (sans exception), on constate dans l'inconscient des velléités d'inversion, des tendances à fixer la libido sur une personne de leur sexe. Sans un examen approfondi, il est impossible de comprendre l'importance que prendra ce facteur dans la formation de la névrose. Tout ce que je puis dire ici, c'est qu'une tendance inconsciente à l'inversion

33 Les fantasmes clairement conscients des pervers, — qui, dans des circonstances favorables, peuvent se transformer en comportements agencés, — les craintes délirantes des paranoïaques, — qui sont projetées sur d'autres avec un sens hostile, — les fantasmes inconscients des hystériques, — que l'on découvre par la psychanalyse derrière leurs symptômes, — toutes ces formations coïncident par leur contenu jusqu'aux moindres détails.

n'est jamais absente, et donne souvent la clef de bien des cas d'hystérie, particulièrement chez l'homme[34].

b) On trouve dans l'inconscient, dans le cas de psychonévroses, une tendance aux transgressions anatomiques, qui se traduit en symptômes morbides ; et parmi ces transgressions, avec une intensité particulière, celle qui donne aux muqueuses anale et buccale une valeur de zone génitale.

c) Parmi les causes des symptômes des psychonévroses, il faut attribuer un rôle important aux pulsions partielles qui forment d'ordinaire des couples antagonistes, et que nous connaissons déjà comme pouvant constituer de nouveaux buts : telles la pulsion de voir et de montrer chez les voyeurs et chez les exhibitionnistes, la pulsion de cruauté dans ses formes active et passive. On ne peut comprendre ce qu'il entre de souffrance dans les symptômes morbides si on ne tient pas compte de la pulsion de cruauté ; celle-ci, presque toujours, détermine une partie de l'attitude sociale du malade. C'est cet élément de cruauté dans la libido qui est cause de cette transformation de haine en amour, d'émotions tendres en mouvements hostiles, qui se retrouve dans la symptomatologie d'un grand nombre de névroses, et forme, presque en son entier, la symptomatologie de la paranoïa.

L'intérêt de ces résultats est encore augmenté si nous envisageons certains aspects de la question.

34 On trouve souvent la psychonévrose associée à une inversion manifeste. Dans ce cas, le courant hétérosexuel a été entièrement réprimé. Pour rendre justice à W. Fliess de Berlin, j'avoue que je dois à une de ses communications d'avoir eu l'attention attirée sur le fait qu'on retrouve toujours et nécessairement une tendance à l'inversion dans les cas de psychonévrose, fait que moi-même j'avais pu constater dans des cas particuliers. [Cette découverte qui, jusqu'ici, n'a pas encore été appréciée à sa juste valeur, est appelée à exercer une influence déterminante sur toutes les théories de l'homosexualité] (*ajouté en 1920*).

a) Quand il existe dans l’inconscient une pulsion partielle liée à la pulsion partielle contraire, cette dernière, elle aussi, est toujours agissante. Toute perversion active s’accompagnera donc de la perversion passive ; celui qui, dans son inconscient, est exhibitionniste, sera en même temps un voyeur ; celui qui souffre des suites d’un refoulement de tendances sadiques montrera une disposition à des symptômes morbides dérivant de tendances masochistes. La présence simultanée des couples antagonistes dans les névroses et leur parallélisme avec les perversions « positives » correspondantes est certainement un fait fort intéressant. Toutefois, dans le tableau clinique de la maladie, l’une ou l’autre des tendances opposées prévaudra.

b) Dans les cas plus marqués de psychonévroses, on trouve rarement une seule de ces pulsions perverses, mais plusieurs, le plus souvent, et généralement des traces de toutes. Cependant l’intensité de chaque pulsion est indépendante du degré de développement des autres. Et, pour cette raison encore, l’étude des perversions positives nous donne exactement la contrepartie des névroses.

1.5. Pulsions partielles et zones érogènes

Si nous résumons les résultats de nos recherches sur les perversions positives et négatives, il nous paraît évident qu'on peut les rattacher à un groupe de pulsions partielles, mais qui ne sont pas primaires et peuvent être décomposées par l'analyse. Par « pulsion », nous désignons le représentant psychique d'une source continue d'excitation provenant de l'intérieur de l'organisme, que nous différencions de l'« excitation » extérieure et discontinue. La pulsion est donc à la limite des domaines psychique et physique. La conception la plus simple, et qui paraît s'imposer d'abord, serait que les pulsions ne possèdent aucune qualité par elles-mêmes, mais qu'elles existent seulement comme quantité susceptible de produire un certain travail dans la vie psychique. Ce qui distingue les pulsions les unes des autres, et les marque d'un caractère spécifique, ce sont les rapports qui existent entre elles et leurs *sources* somatiques d'une part, et leur but d'autre part. La source de la pulsion se trouve dans l'excitation d'un organe, et son but prochain est l'apaisement d'une telle excitation organique (*modifié en 1915*)[35].

Une autre notion provisoire, tirée de l'étude des pulsions, et que nous ne saurions négliger, c'est que les excitations somatiques

35 [La théorie des pulsions est la partie la plus importante mais aussi la moins achevée de la doctrine psychanalytique. Dans mes travaux ultérieurs (*Au-delà du principe de plaisir*, 1920 ; *Le moi et le ça*, 1923) j'ai apporté de nouveaux développements à la théorie des pulsions] (*ajouté en 1924*).

sont de deux ordres, qui se différencient selon leur nature chimique. Nous désignerons l'une de ces excitations comme spécifiquement sexuelle, et l'organe correspondant comme la « *zone érogène* » d'où provient la pulsion sexuelle partielle[36].

Lorsque la tendance perverse se porte vers la cavité buccale et l'orifice anal, le rôle de la zone érogène est évident. Celle-ci se comporte à tous égards comme une partie de l'appareil sexuel. Dans le cas d'hystérie, ces parties du corps et les muqueuses correspondantes deviennent le siège de nouvelles sensations, de modifications des innervations — [on peut même dire de processus comparables à celui de l'érection] (*ajouté en 1920*) — de telle manière qu'elles fonctionnent comme les parties génitales proprement dites quand elles sont excitées normalement.

L'importance des zones érogènes comme appareil génital secondaire, usurpant les fonctions de l'appareil génital même, est plus particulièrement frappante dans l'hystérie que dans toutes les autres psychonévroses ; ce qui ne veut pas dire, cependant, que le rôle de ces zones soit négligeable dans la généralité des cas pathologiques, où il est seulement plus difficile à discerner, parce que la symptomatologie de ces cas (névrose obsessionnelle, paranoïa) relève des parties de l'appareil psychique qui sont les plus éloignées des centres régissant les fonctions corporelles. Dans les névroses obsessionnelles, on est surtout frappé par l'importance des mouvements qui mènent à la création de nouveaux buts sexuels, et qui paraissent indépendants des zones érogènes. Toutefois, dans les cas de voyeurisme, c'est l'organe visuel qui joue le rôle de zone érogène, tandis que, quand la douleur et la cruauté entrent en jeu, c'est l'épiderme qui fonctionne comme zone érogène ; l'épiderme qui, dans certaines parties du corps, se différencie en organes

36 [Il n'est pas facile de justifier ici cette hypothèse, qui m'a été suggérée par l'étude d'une classe particulière de névroses. Mais, d'autre part, il ne paraît pas possible de dire quelque chose de définitif sur les pulsions sexuelles sans en faire état] (*ajouté en 1915*).

sensoriels et se transforme en muqueuse ; il est donc zone érogène κατ᾽έξοχήν (par excellence)[37].

37 On se rappellera la construction de Moll, selon laquelle la pulsion sexuelle se décompose en pulsion de contrectation (attouchement), et de détumescence.

1.6. Explication de l’apparente prédominance de la sexualité perverse dans les psychonévroses

Ce qui précède peut avoir jeté un faux jour sur la sexualité des psychonévroses. On a pu croire que le névrosé, dans son comportement sexuel, se rapproche du pervers et s’éloigne d’autant de l’être normal. Bien qu’on puisse parfaitement admettre que la disposition constitutionnelle de ces malades contient, en plus de refoulements sexuels considérables et de besoins sexuels non moins considérables, une tendance toute particulière à la perversion, dans le sens le plus large du mot cependant, l’étude des cas moins graves montre que cette dernière hypothèse n’est pas toujours nécessaire ou du moins que, pour apprécier les effets morbides, il faut prendre en considération un facteur qui agit en sens opposé. Chez la plupart des névrosés, l’état pathologique ne fait son apparition qu’après la puberté, au moment des exigences d’une vie sexuelle normale. (C’est à celle-ci avant tout que s’oppose le refoulement.) Ou bien la maladie apparaît plus tard, lorsque la libido n’a pu trouver son apaisement normal. Dans les deux cas, la libido est arrêtée dans son cours, comme un fleuve est détourné de son lit principal, et elle se dirige vers des voies collatérales qui, jusque-là, étaient restées sans emploi. C’est ainsi que la tendance à la perversion, apparemment si marquée (bien que de façon négative) chez les névrosés, pourrait se former par voies collatérales, ou du moins être renforcée de cette manière. Au refoulement sexuel, comme facteur interne, s’ajoutent des

facteurs extérieurs, tels que la limitation dans la liberté, l’impossibilité d’atteindre un objet sexuel normal, la perception des dangers attachés à l’acte sexuel, etc., qui déterminent ainsi des perversions chez des individus qui, sans cela, seraient peut-être restés normaux.

Il peut y avoir diversité à cet égard, dans les différents cas de névroses. Parfois, ce sera le niveau initial de la disposition perverse qui caractérisera la névrose, et parfois ce sera le niveau atteint par suite d’une dérivation collatérale de la libido. On aurait tort de voir opposition là où il y a action connexe. La névrose atteint son maximum lorsque la constitution et l’histoire personnelle agissent dans le même sens. Une constitution suffisamment déterminée vers la névrose peut se passer de l’appui que lui fourniraient les expériences vécues ; d’autre part, une profonde perturbation de la vie peut incliner vers la névrose un être de constitution moyenne. Ceci est d’ailleurs également vrai pour la valeur étiologique de l’élément congénital et de l’élément acquis, dans d’autres domaines.

Si l’on aime mieux supposer qu’une tendance particulière aux perversions forme une des caractéristiques de la constitution psychonévrotique, on sera amené à envisager la possibilité d’une variété de constitutions de ce genre, selon que prévaut telle zone érogène, ou prédomine telle pulsion partielle. On ne peut dire s’il existe un rapport particulier entre telle disposition perverse et telle forme morbide donnée. Ce point n’a pas été étudié encore, comme beaucoup d’autres en ce domaine.

1.7. Premières remarques sur le caractère infantile de la sexualité

Le nombre de ceux que l'on peut appeler pervers se trouve considérablement accru, du fait que nous pouvons constater dans la symptomatologie des psychonévroses la présence de tendances perverses. Non seulement les névrosés représentent une catégorie nombreuse d'individus, mais encore les névroses forment dans leurs diverses manifestations une chaîne ininterrompue qui va de la maladie à la santé. Moebius a raison de dire : nous sommes tous un peu hystériques. Ainsi sommes-nous amenés, devant cette fréquence de la perversion, à admettre que la disposition à la perversion n'est pas quelque chose de rare et d'exceptionnel, mais est partie intégrante de la constitution normale.

On a pu discuter sur le point de savoir si la perversion était congénitale ou si, comme Binet l'admet pour le fétichisme, elle devait son origine à des expériences vécues. Nous sommes maintenant autorisés à dire que, dans toutes les perversions, il y a en effet un facteur congénital, mais que ce facteur *se retrouve chez tous les hommes*, qu'il peut en tant que disposition varier dans son intensité, et que pour se manifester il a besoin d'impressions venues de l'extérieur. Il s'agit ici de dispositions innées, inhérentes à la constitution, qui, dans une série de cas, deviennent des facteurs déterminants de la sexualité (chez les pervers) et qui, dans d'autres

cas, n'ayant été réprimées qu'imparfaitement (refoulement), peuvent, en devenant symptômes morbides, s'emparer par une voie détournée d'une partie considérable de l'énergie sexuelle, tandis que dans les cas heureux, entre les deux extrêmes, s'établira, par une limitation effective et à la suite d'autres modifications que les dispositions subissent, ce que nous appelons une vie sexuelle normale.

Nous ajouterons que la constitution hypothétique contenant en germe toutes les perversions ne peut être retrouvée que chez l'enfant, bien que l'enfant présente ces pulsions avec une faible intensité. Si nous sommes ainsi amenés à penser que les névrosés sont restés à l'état infantile de la sexualité, ou sont retombés en cet état, il semble que notre intérêt doive se porter sur la vie sexuelle de l'enfant. Nous essaierons de démêler le réseau des influences qui déterminent l'évolution de la sexualité infantile jusqu'à son aboutissement, soit à la perversion, soit à la névrose, soit enfin à la vie sexuelle normale.

2. La sexualité infantile

[Introduction]

Omission de l’enfant dans l’étude de la sexualité

Il est généralement admis que la pulsion sexuelle fait défaut à l’enfance et ne s’éveille que dans la période de la puberté. C’est là une erreur lourde de conséquences, puisque nous lui devons l’ignorance où nous sommes des conditions fondamentales de la vie sexuelle. Si nous approfondissions les manifestations sexuelles de l’enfant, nous découvririons les traits essentiels de la pulsion sexuelle ; nous comprendrions l’évolution de cette pulsion et nous verrions comment elle puise à des sources diverses.

Il est à remarquer que les auteurs qui s’appliquèrent à l’étude des particularités et des réactions de l’adulte ont attaché une importance considérable à cette préhistoire : les antécédents héréditaires, tandis qu’ils négligeaient cette autre préhistoire qu’on retrouve dans l’existence de chacun, l’enfance. Pourtant, il semble que les influences de cette époque de la vie devraient être plus faciles à constater, et qu’il faudrait les faire prévaloir sur les antécédents héréditaires[38]. On trouve, il est vrai, dans la littérature, quelques observations relatives à des actes de sexualité prématurée chez les petits enfants, érections, masturbations, et même

38 [Il est d’ailleurs impossible de déterminer exactement la part qu’il faut donner aux antécédents héréditaires, avant d’avoir apprécié celle qui revient aux antécédents personnels de l’enfant] (*ajouté en 1915*).

simulacres de coït — mais toujours cités comme cas exceptionnels, extraordinaires, des exemples repoussants de dépravation précoce. Aucun auteur, à ma connaissance, n’a aperçu que la pulsion sexuelle chez l’enfant apparaissait régulièrement ; et dans les ouvrages sur le développement de l’enfant, devenus fort nombreux ces derniers

temps, on ne trouve pas de chapitre traitant du développement sexuel infantile[39].

Amnésie infantile

On trouve la raison de cette étonnante lacune, en partie dans les réserves conventionnelles que les auteurs, du fait de leur éducation, observent, et en partie dans un phénomène d'ordre psychique qui jusqu'ici a échappé à toute explication. Je fais ici

39 Cette affirmation m'a semblé plus tard si hardie que je me suis imposé de la vérifier par de nouvelles recherches dans la littérature traitant le sujet. Ces recherches sont venues confirmer mon opinion. L'étude des manifestations psychiques et somatiques de la sexualité chez l'enfant est à peine commencée. Un auteur, S. Bell (*A preliminary study of the emotion of love between the sexes, American Journal of Psychology*, XIII, 1902), s'exprime ainsi : « I know of no scientist, who has given a careful analysis of the emotion as it is seen in the adolescent. » Les manifestations sexuelles somatiques de la période prépubère n'ont attiré l'attention que dans leurs rapports avec des manifestations de dégénérescence, ou en tant que manifestations de dégénérescence elles-mêmes. Un chapitre sur la vie amoureuse de l'enfant fait défaut, dans tous les exposés que j'ai lus sur la psychologie de cet âge. Par exemple, dans les travaux bien connus de Preyer, Baldwin (*Mental development in the child and the race*, 1895) ; Perez (*L'enfant de trois à sept ans*, 1894) ; Strümpell (*Die pädagogische Pathologie*, 1899) ; K. Groos (*Das Seelenleben des Kindes*, 1904) ; Th. Heller (*Grundriss der Heilpädagogik*, 1904) ; Jame Sully (*Studies of childhood*, 1895), etc., etc. Pour se rendre compte de l'état actuel de la question, on peut consulter la revue *Die Kinderfehler* (à partir de 1896) Il est toutefois évident que l'existence de l'amour dans la vie de l'enfant n'est plus à démontrer. Perez (l. c.) la défend ; K. Gross (*Die Spiele der Menschen*, 1899) rappelle, comme une chose connue, le fait que « certains enfants sont accessibles de bonne heure aux émotions sexuelles et éprouvent vis-à-vis du sexe opposé un besoin d'attouchements ». Le cas le plus précoce d'apparition d'amour sexuel (sex-love), dans une série d'observations faites par S. Bell, est celui d'un enfant de trois ans. Voir également Havelock Ellis (*Psychologie sexuelle*, Appendice II). Le jugement porté ci-dessus sur la littérature de la sexualité infantile ne peut plus être maintenu dans son entier après la publication du travail important de Stanley Hall [*Adolescence, Its psychology and its relations to physiology, antropology, sociology, sex, crime, religion and éducation*, New York, 1908).

allusion à ce curieux phénomène d'*amnésie* qui, pour la plupart des individus, sinon pour tous, couvre d'un voile épais les six ou huit premières années de leur vie. Jusqu'à présent, nous avons accepté cette amnésie comme un fait naturel sans nous en étonner, alors qu'il y avait lieu de le faire. En effet, pendant ces années qui n'ont laissé dans notre mémoire que certains fragments de souvenirs incompréhensibles, nous aurions, d'après ce que l'on nous a dit, réagi avec vivacité aux impressions du monde extérieur, manifesté notre joie et notre douleur, comme les autres hommes, montré de l'amour, de la jalousie et d'autres passions qui nous agitaient alors vivement ; on rapporte même certains de nos propos, que les grandes personnes ont retenus comme preuves de notre intelligence et de notre discernement. Or, tout cela nous échappe lorsque nous sommes adultes. Comment se fait-il donc que notre mémoire soit à ce point dépassée par les autres fonctions psychiques ? Nous aurions cependant des raisons de croire qu'à aucune autre période de la vie, la mémoire ne fut plus capable d'enregistrer et de reproduire les impressions[40].

D'autre part, nous devons admettre, ou inférer d'observations psychologiques faites sur les autres, que ces mêmes impressions tombées dans l'oubli n'en ont pas moins laissé dans notre âme les traces les plus profondes, et qu'elles furent décisives pour notre évolution ultérieure. Il ne peut donc être question d'une réelle disparition des impressions d'enfance, mais d'une amnésie analogue à celle qui, chez les névrosés, a effacé le souvenir d'événements

Le récent livre de A. Moll (*Das Sexualleben des Kindes*, Berlin, 1909), au contraire, n'infirme pas mon jugement. Voir, par contre, Bleuler, *Sexuelle Abnormitäten der Kinder* (*Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Schulgesundkeitspflege*, IX, 1908). Un livre de la docteresse H. v. Hug-Hellmuth (*Aus dem Seelenleben des Kindes*, 1913) a mis en pleine valeur le facteur sexuel négligé jusque-là.

40 J'ai essayé de résoudre un des problèmes relatifs aux souvenirs les plus lointains de l'enfance, dans un article intitulé Les *souvenirs-écrans* et publié en 1899. (Cf. *Psycho-pathologie de la vie quotidienne*, ch. IV.)

survenus dans un âge plus avancé, et qui est caractérisée par le refus d'admettre certaines impressions dans la conscience (refoulement). Resterait à savoir quelles sont les forces qui amènent le refoulement des impressions infantiles. Celui qui aurait trouvé une réponse à cette question aurait, par là même, expliqué l'amnésie hystérique.

Toutefois, il est à remarquer que l'amnésie infantile permet de faire un nouveau rapprochement entre l'état mental de l'enfant et celui du névrosé. Nous avons déjà pu constater une analogie entre eux, quand nous avons établi que la sexualité du névrosé a conservé des caractères infantiles, ou du moins, a été ramenée à ces caractères. Ne serait-on pas conduit à penser que l'amnésie infantile elle-même n'est pas sans rapports avec la sexualité de l'enfant ?

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, ce n'est pas un simple jeu d'esprit que de vouloir relier l'amnésie infantile à l'amnésie hystérique. Cette dernière, qui contribue au refoulement, s'explique seulement par le fait que l'individu possède un ensemble de vestiges laissés par le souvenir, dont la conscience ne peut pas disposer et qui deviennent, par un processus d'association, centres d'attraction pour les éléments que des forces parties de la conscience repoussent et refoulent[41]. On peut dire que, sans l'amnésie infantile, il n'y aurait, pas d'amnésie hystérique.

C'est l'amnésie infantile qui, créant pour chacun de nous dans l'enfance une sorte de *préhistoire* et nous cachant les débuts de la vie sexuelle, fait que l'on néglige de prendre en considération l'importance de la période infantile dans le développement de la vie sexuelle en général. Il n'est pas possible à un seul observateur de combler cette lacune. Dès 1896, j'ai noté l'importance des premières

41 [On ne peut comprendre le mécanisme du refoulement, si l'on ne prend en considération qu'un seul de ces deux processus dont l'action est connexe. On peut suggérer une comparaison avec le touriste qu'on amène au sommet de la pyramide de Giseh ; il est poussé d'un côté et tiré de l'autre] (*ajouté en 1915*).

années de la vie dans la production de certains phénomènes essentiels dépendant de la vie sexuelle, et je n’ai pas cessé depuis d’attirer l’attention sur cette donnée.

2.1. La période de latence sexuelle pendant l'enfance et ses interruptions

Quand on se rend compte de la fréquence des mouvements sexuels soi-disant anormaux et exceptionnels chez l'enfant, ainsi que de la découverte de souvenirs d'enfance jusqu'ici inconscients chez les névrosés, on peut fixer l'attitude sexuelle de l'enfant de la manière suivante[42].

II paraît certain que l'enfant apporte à sa naissance des germes de mouvements sexuels qui, pendant un certain temps, évoluent, puis subissent une répression progressive, interrompue à son tour par des poussées régulières de développement ou arrêtée par suite des particularités de l'individu. On ne peut rien dire de certain sur la régularité et la périodicité des oscillations de ce développement, mais il semble bien que la vie sexuelle de l'enfant, vers la troisième ou quatrième année, se manifeste déjà sous une forme qui la rend accessible à l'observation[43].

2.1.1.1. Les inhibitions sexuelles

C'est pendant la période de latence, totale ou partielle, que se constituent les forces psychiques qui, plus tard, feront obstacle aux

42 Ce matériel d'observations est utilisable parce que — comme on était fondé à le croire — les années d'enfance des futurs névrosés ne se distinguent pas de celles des individus restés normaux par la nature des impressions vécues, mais par l'intensité et la précision de ces impressions.

pulsions sexuelles et, telles des digues, limiteront et resserreront leur cours (le dégoût, la pudeur, les aspirations morales et esthétiques). Devant l’enfant né dans une société civilisée, on a le sentiment que ces digues sont l’œuvre de l’éducation, et certes l’éducation y contribue. En réalité, cette évolution conditionnée par l’organisme et fixée par l’hérédité peut parfois se produire sans aucune intervention de l’éducation. Celle-ci devra, pour rester dans

43 On trouverait le parallèle anatomique de cette théorie sur la sexualité infantile dans l’observation originale faite par Bayer (*Deutsches Archiv für Klinische Medizin*, LXXIII) d’après laquelle l’organe sexuel interne (utérus) du nouveau-né est, en général, plus volumineux que celui d’enfants plus âgés. Cependant, il n’est pas prouvé, comme le prétend Halban, qu’une involution se ferait aussi dans les autres parties de l’appareil génital après la naissance. D’après Halban (*Zeitschrift für Geburtshilfe und Gynäkologie*, LIII, 1904), ce processus régressif serait achevé quelques semaines après le début de la vie extra-utérine. [Les auteurs qui considèrent la partie interstitielle des glandes génitales comme l’organe de détermination sexuelle ont été amenés, de leur côté, par des recherches anatomiques, à parler de la vie sexuelle de l’enfant et de sa période de latence. J’extrais du livre de Lipschütz sur la glande de la puberté, cité plus haut (voir note n° 13) : « On se rapprochera davantage de la vérité en disant que le développement des attributs sexuels, qui s’accomplit au temps de la puberté, marque le terme d’un processus dont la vitesse s’est accrue à ce moment, mais qui a commencé bien plus tôt, d’après nous, et déjà pendant la vie fœtale... *Ce qu’on a appelé jusqu'ici, tout simplement, puberté n'est probablement qu’une seconde phase importante de la puberté qui apparaît vers le milieu de la seconde décennie de l’homme*... L’enfance, qui va de la naissance jusqu’au commencement de cette seconde phase importante, pourrait être désignée comme *la phase intermédiaire de la puberté*. » La concordance relevée dans une critique de Ferenczi (*Internationale Zeitschrijt für Psychoanalyse*, VI, 1920) entre les constatations anatomiques et l’observation psychologique est infirmée par le fait que le premier point culminant du développement des organes sexuels se place au commencement de la période embryonnaire, tandis que la première éclosion de la vie sexuelle de l’enfant apparaît entre la troisième et la quatrième année. Le moment de la formation anatomique et celui du développement psychique ne doivent évidemment pas coïncider exactement. Des recherches à cet égard ont été faites sur les glandes génitales de

ses limites, se borner à reconnaître les traces de ce qui est organiquement préformé, à l'approfondir et à l'épurer.

2.1.1.2. Formation réactionnelle et sublimation

De quelle manière se font donc ces constructions capables d'endiguer les tendances sexuelles, et qui décident de la direction que prendra le développement de l'individu ? Elles se constituent vraisemblablement aux dépens des tendances sexuelles de l'enfant qui ont continué d'exister dans la période de latence, mais qui, en totalité ou en partie, ont été détournées de leur usage propre et appliquées à d'autres fins. Les sociologues semblent d'accord pour dire que le processus détournant les forces sexuelles de leur but et les employant à des buts nouveaux, processus auquel on a donné le nom de *sublimation*, constitue l'un des facteurs les plus importants pour les acquisitions de la civilisation. Nous ajouterons volontiers que le même processus joue un rôle dans le développement individuel et que ses origines remontent à la période de latence sexuelle chez l'enfant[44].

Sur la nature du mécanisme de sublimation, on peut émettre une hypothèse. La sexualité, pendant ces années d'enfance, resterait sans emploi — les fonctions de la génération n'existant pas encore —, ce qui est bien le caractère essentiel de la période de latence, d'une part ; d'autre part, la sexualité serait par elle-même perverse, c'est-à-dire partant de zones érogènes et portées par des pulsions qui, en fonction du développement ultérieur de l'individu, ne pourront produire que des sentiments de déplaisir. Ces excitations sexuelles provoquées feraient ainsi entrer en jeu des contre-forces,

l'homme. Comme, d'autre part, on ne peut pas constater chez les animaux une période de latence dans le sens psychologique, il serait fort important de savoir si les constatations anatomiques, sur lesquelles les auteurs se fondent pour établir qu'il y a deux points culminants dans le développement sexuel, peuvent aussi être faites pour d'autres espèces supérieures du règne animal| (*ajouté en 1920*).

44 J'emprunte l'expression « période de latence sexuelle » à W. Fliess.

ou des réactions, qui, pour pouvoir réprimer efficacement ces sensations désagréables, établiraient les digues psychiques qui nous sont connues (dégoût, pudeur, morale)[45].

2.1.1.3. Interruptions de la période de latence

Sans vouloir nous illusionner sur la nature hypothétique de nos vues relatives à la période de latence, nous dirons que la transformation de la sexualité infantile, telle que nous l’avons décrite plus haut, représente un des buts de l’éducation, idéal que l’individu n’atteint qu’imparfaitement, et dont souvent il s’écarte considérablement. Il arrive parfois qu’un fragment de la vie sexuelle qui a échappé à la sublimation fasse irruption ; ou encore il subsiste une activité sexuelle à travers toute la durée de la latence, jusqu’à l’épanouissement de la pulsion sexuelle avec la puberté.

Les éducateurs, pour autant qu’ils accordent quelque attention à la sexualité infantile, se comportent tout comme s’ils partageaient nos vues sur la formation, aux dépens de la sexualité, des forces morales défensives, et comme s’ils savaient par ailleurs que l’activité sexuelle rend l’enfant inéducable. En effet, ils poursuivent comme « vices » toutes les manifestations sexuelles de l’enfant, sans pouvoir d’ailleurs grand-chose contre elles. Nous avons toutes les raisons de nous intéresser à ce phénomène que l’éducation redoute, car il nous éclaire sur la forme originelle de la pulsion sexuelle.

45 [Dans le cas cité ici, la sublimation des pulsions sexuelles se fait par formation réactionnelle. En général, cependant, il est permis de distinguer la sublimation et la formation réactionnelle comme deux processus différents. Des sublimations peuvent aussi se produire par d'autres mécanismes plus simples] (*ajouté en 1915*).

2.2. Les manifestations de la sexualité chez l'enfant

2.2.1.1. Le suçotement

Pour des motifs que nous verrons plus loin, nous prenons le suçotement comme type des manifestations sexuelles de l'enfance ; le pédiatre hongrois Lindner lui a consacré une excellente étude[46].

Le suçotement qui existe déjà chez le nourrisson, et qui peut subsister jusqu'à l'âge adulte et même parfois toute la vie, est constitué par un mouvement rythmique et répété des lèvres, qui n'a pas pour but l'absorption d'un aliment. Une partie des lèvres, la langue, une autre région de la peau, souvent même le gros orteil, deviennent les objets du suçotement. En même temps apparaît une autre pulsion, celle de prendre et de tirailler d'une façon rythmique le lobe de l'oreille, l'enfant recherchant également, chez une autre personne, une partie du corps qu'il pourra saisir (le plus souvent aussi le lobe de l'oreille). La volupté de sucer absorbe toute l'attention de l'enfant, puis l'endort ou peut même amener des réactions motrices, une espèce d'orgasme[47]. Souvent aussi le suçotement s'accompagne d'attouchements répétés de la poitrine et des parties génitales externes. Ainsi, les enfants passent-ils souvent du suçotement à la masturbation.

46 Dans le *Jahrbuch fur Kinderheilkunde*, XIV, 1879.

[Lindner lui-même a clairement reconnu la nature sexuelle de cet acte. Les mères assimilent souvent le suçotement aux autres mauvaises habitudes sexuelles de l’enfant. De nombreux pédiatres et neurologues ont formulé de sérieuses objections à une telle conception, objection qui repose en partie sur la confusion entre le « sexuel » et le « génital ». La contradiction que nous constatons ici soulève une question difficile et inéluctable, à savoir quel est le critère à quoi l’on peut reconnaître les manifestations sexuelles chez l’enfant. Il me semble que les corrélations des phénomènes, qu’éclaire la psychanalyse, nous permettent de dire que le suçotement est un acte sexuel, et d’étudier en lui les traits essentiels de la sexualité infantile[48]] (*modifié en 1915*).

2.2.1.2. L’autoérotisme

L’exemple que nous venons de donner nous paraît donc mériter une attention toute particulière. Ce qui nous semble être le caractère le plus frappant de cette activité sexuelle, c’est qu’elle n’est pas dirigée vers une autre personne. L’enfant se satisfait de son propre

47 On a déjà ici la preuve d'un fait qui se vérifiera pendant la vie de l’adulte, à savoir que la satisfaction sexuelle est le meilleur remède contre l’insomnie. La plupart des cas d’insomnie nerveuse sont dus à une insatisfaction sexuelle. On sait que des nourrices peu consciencieuses calment et endorment les enfants qui leur sont confiés en leur caressant les organes génitaux.

48 [Le docteur Galant a publié, en 1919, dans le *Neurologisches Zentralblatt*, 20, sous le titre : « Das Lustscherli » (La sucette), l’aveu d’une jeune fille qui n’avait pas abandonné cette forme d’activité sexuelle et qui décrit la satisfaction que donne la sucette comme absolument équivalente à une satisfaction sexuelle, en particulier à celle donnée par le baiser de l’amant. « Tous les baisers ne donnent pas la joie que donne la sucette. Non, non, loin de là ! On ne peut pas décrire la sensation de bien-être qui vous parcourt tout le corps lorsqu’on suce quelque chose, on n’est plus de ce monde, on est tout à fait content, et on n’a plus de désirs. C’est un sentiment extraordinaire. On n’aspire plus qu’à la paix, une paix que rien ne devrait plus troubler. C’est indiciblement beau : on ne sent aucune douleur, aucun mal et l’on est comme transporté dans un autre monde »] (*ajouté en 1920*).

corps ; son attitude est autoérotique, pour employer un terme de Havelock Ellis[49].

Il semble bien aussi que l'enfant, quand il suce, recherche dans cet acte un plaisir déjà éprouvé et qui, maintenant, lui revient à la mémoire. En suçant de manière rythmique une partie d'épiderme ou de muqueuse, l'enfant se satisfait. Il est aisé de voir dans quelles circonstances l'enfant a, pour la première fois, éprouvé ce plaisir qu'il cherche maintenant à renouveler. C'est l'activité initiale et essentielle à la vie de l'enfant qui le lui a appris, la succion du sein maternel, ou de ce qui le remplace. Nous dirons que les lèvres de l'enfant ont joué le rôle de *zone érogène* et que l'excitation causée par l'afflux du lait chaud a provoqué le plaisir. Au début, la satisfaction de la zone érogène fut étroitement liée à l'apaisement de la faim. [L'activité sexuelle s'est tout d'abord étayée sur une fonction servant à conserver la vie, dont elle ne s'est rendue indépendante que plus tard] (*ajouté en 1915*). Quand on a vu l'enfant rassasié abandonner le sein, retomber dans les bras de sa mère, et les joues rouges, avec un sourire heureux, s'endormir, on ne peut manquer de dire que cette image reste le modèle et l'expression de la satisfaction sexuelle qu'il connaîtra plus tard. Mais bientôt, le besoin de répéter la satisfaction sexuelle se séparera du besoin de nutrition, et la séparation sera devenue inévitable dès la période de dentition, lorsque la nourriture ne sera plus seulement tétée, mais mâchée. L'enfant ne se sert plus alors, pour la succion, d'un objet extérieur à son corps, mais préfère une partie de son propre épiderme, plus accessible, parce qu'il se rend ainsi indépendant du monde extérieur qu'il ne peut encore dominer ; et aussi parce que, de cette manière, se crée une seconde zone érogène, de moindre valeur cependant que la première. L'insuffisance de cette seconde zone sera une des

49 [Ellis, il est vrai, définit le terme auto-érotique un peu différemment, dans le sens d'une excitation qui ne serait pas provoquée par l'extérieur, mais déterminée de l'intérieur. Pour la psychanalyse, ce n'est pas la genèse, mais la relation avec l'objet qui est l'essentiel] (*modifié en 1920*).

raisons conduisant l’enfant à la recherche d’une partie de valeur équivalente : les lèvres d’une autre personne. « Dommage que je ne puisse me donner un baiser », pourrait-on lui faire dire.

Tous les enfants ne suçotent pas. Il est à supposer que c’est le propre de ceux chez lesquels la sensibilité érogène de la zone labiale est congénitalement fort développée. Si cette sensibilité persiste, l’enfant sera plus tard un amateur de baisers, recherchera les baisers pervers, et, devenu homme, il sera prédisposé à être buveur et fumeur. Mais s’il y a refoulement, il éprouvera le dégoût des aliments et sera sujet à des vomissements hystériques. En vertu de l’utilisation commune de la zone bucco-labiale, le refoulement se portera sur l’appétit. Nombre de femmes que j’ai soignées, et qui présentaient des troubles de l’appétit, la boule hystérique, le sentiment de constriction de la gorge, le vomissement, s’étaient passionnément livrées à la succion pendant leur enfance.

La succion nous a fait connaître les trois caractères essentiels de la sexualité infantile. [Celle-ci se développe en *s’étayant* sur une fonction physiologique essentielle à la vie] (*ajouté en 1915*) ; elle ne connaît pas encore d’objet sexuel, elle est *auto-érotique* et son but est déterminé par l’activité d’une *zone érogène*. Disons, en anticipant, que ces caractères se retrouvent dans la plupart des manifestations érotiques de l’enfant.

2.3. Le but sexuel de la sexualité infantile

2.3.1.1. Caractères des zones érogènes

L'exemple de la succion peut nous apprendre bien des choses sur le caractère d'une zone érogène. Une zone érogène est une région de l'épiderme ou de la muqueuse qui, excitée de certaine façon, procure une sensation de plaisir d'une qualité particulière. Sans doute l'excitation produisant le plaisir est-elle liée à certaines conditions, que nous ne connaissons pas. Au nombre de ces conditions, le caractère rythmique joue sans doute un rôle ; et une certaine analogie avec le chatouillement est évidente. Il est moins sûr que le caractère du plaisir éveillé par cette excitation soit « spécifique », et que dans cette spécificité réside ce qui caractérise la sexualité. A l'égard de la question du plaisir et de la douleur, la psychologie tâtonne encore dans l'obscurité ; de sorte qu'il est sage de s'en tenir aux explications les plus prudentes. Plus tard, nous trouverons peut-être des raisons qui nous permettront de soutenir le caractère de spécificité de la sensation de plaisir.

La propriété érogène semble être particulièrement attachée à certaines parties du corps. Il y a des zones érogènes d'élection, comme nous l'a montré l'exemple de la succion ; mais ce même exemple nous apprend aussi que n'importe quelle région de l'épiderme ou de la muqueuse peut servir de zone érogène, et doit par conséquent posséder certains caractères la rendant propre à cet

usage. C'est donc la qualité de l'excitation, bien plus que les propriétés de la région du corps excitée, qui importe à la sensation de plaisir. L'enfant qui suce, pour trouver de la volupté, recherche et choisit sur son corps un endroit quelconque qui, par l'habitude, deviendra l'endroit préféré ; lorsque le hasard lui fait rencontrer une région particulièrement appropriée (mamelon, parties génitales), celle-ci conservera la primauté. Dans la symptomatologie de l'hystérie, nous retrouvons des déplacements analogues. En ce cas, le refoulement atteint surtout les zones génitales et celles-ci transfèrent leur excitabilité à d'autres régions érogènes, ordinairement quelque peu déchues dans la vie de l'adulte, et qui, dès lors, se comportent comme des organes génitaux. D'ailleurs, tout comme pour la succion, n'importe quelle partie du corps peut acquérir l'excitabilité de l'appareil génital, et s'élever au rang de zone érogène. Les zones érogènes et les zones hystérogènes ont des caractères identiques[50].

2.3.1.2. Le but de la sexualité infantile

Le but sexuel de la pulsion chez l'enfant consiste dans la satisfaction obtenue par l'excitation appropriée de telle ou telle zone érogène. Il faut que l'enfant ait éprouvé la satisfaction auparavant pour qu'il désire la répéter, et nous devons admettre que la nature a fait en sorte que la connaissance d'une telle satisfaction ne soit pas laissée au hasard[51]. Nous connaissons, en ce qui concerne la région bucco-labiale, les moyens dont se sert la nature pour arriver à ses fins : cette partie du corps sert en même temps à la préhension des aliments. Nous rencontrerons d'autres dispositifs qui sont sources de

50 [Après plus amples réflexions, et l'emploi d'autres observations, on en est arrivé à attribuer la qualité d'érogénéité à toutes les parties du corps et aux organes internes. Voyez, à l'appui de ceci, ce que nous disons plus loin sur le narcissisme] (*modifié en 1915*).

51 [Il est difficile d'éviter, dans les explications biologiques, de ne céder à aucune conception finaliste, bien que l'on n'ait dans les cas particuliers aucune garantie contre l'erreur] (ajouté en 1920).

l’activité sexuelle. L’état de besoin, qui exige le retour de la satisfaction, se révèle de deux manières : d’abord, par un sentiment particulier de tension, qui a quelque chose de douloureux, ensuite par une excitation d’origine centrale, un prurit projeté dans la zone érogène périphérique. On peut donc dire que le but de la sexualité est de substituer à la sensation d’excitation projetée dans la zone érogène une excitation extérieure qui l’apaise et crée un sentiment de satisfaction. Cette excitation extérieure est le plus souvent une manipulation analogue à la succion.

Le fait que ce besoin peut être aussi éveillé à la périphérie, par une modification de la zone érogène, concorde parfaitement avec nos connaissances physiologiques ; il est seulement quelque peu étonnant qu’une excitation, pour être apaisée, doive faire appel à une autre excitation appliquée au même endroit.

2.4. Les manifestations sexuelles masturbatoires[52]

Nous constatons avec satisfaction qu'il nous a suffi de connaître l'activité de la pulsion sexuelle dans une des zones érogènes pour connaître l'essentiel de l'activité sexuelle. Les différences que nous rencontrerons se rapportent aux procédés nécessaires pour produire la satisfaction : succion pour la zone bucco-labiale, action musculaire d'un genre différent pour les autres zones érogènes, selon leur topographie et leurs propriétés.

2.4.1.1. L'activité de la zone anale

La situation anatomique de la zone anale, tout comme celle de la zone bucco-labiale, la rend propre à *étayer* une activité sexuelle sur une autre fonction physiologique. On peut supposer que la valeur érogène de cette zone fut, à l'origine, considérable. Par la psychanalyse, on n'apprend pas sans surprise quelles transformations subissent normalement les excitations sexuelles nées de cette zone, et combien souvent il arrive que cette région conserve, pendant toute la vie de l'individu, un certain degré d'excitabilité génitale[53]. Les troubles intestinaux, si fréquents chez l'enfant, entretiennent dans cette région un état d'excitabilité

52 Voir la littérature très abondante, encore que confuse, sur l'onanisme. Par ex. Rohleder, *Die Masturbation*, 1899, et le deuxième volume des *Wiener psychoanalytischen Vereinigung*, « Die Onanie », Wiesbaden, 1912.

intense. Le catarrhe intestinal du jeune âge rend l'enfant « nerveux », comme on dit. Plus tard, certains troubles morbides d'origine névrotique utilisent dans leur symptomatologie toute la gamme des troubles digestifs. Lorsqu'on tient compte du caractère érogène de la zone anale, caractère qu'elle a conservé, au moins sous une forme modifiée, on voit que l'on aurait tort de tourner en dérision la valeur attribuée aux hémorroïdes dans la genèse de certains états névrotiques, valeur à laquelle l'ancienne médecine attachait tant d'importance.

Les enfants qui utilisent l'excitabilité érogène de la zone anale se trahissent parce qu'ils retiennent leurs matières fécales, jusqu'à ce que l'accumulation de ces matières produise des contractions musculaires violentes, et que, passant par le sphincter anal, elles provoquent sur la muqueuse une vive excitation. On peut supposer qu'à une sensation douloureuse s'ajoute un sentiment de volupté. Voici un des meilleurs signes d'une future bizarrerie de caractère ou de nervosité : quand l'enfant, assis sur le vase, se refuse à vider ses intestins et, sans obéir aux injonctions de la mère, prétend le faire quand cela lui plaira. Naturellement, il lui est indifférent de souiller ses couches ; ce qui lui importe, c'est de ne pas laisser échapper le plaisir qu'il tire, par surcroît, de la défécation. L'éducateur ne se trompe pas lorsqu'il appelle les enfants qui « se retiennent » des petits polissons.

[Le contenu intestinal, pour une muqueuse pourvue de sensibilité sexuelle, joue donc le rôle de corps excitant et précède en quelque sorte un organe essentiel qui n'entrera en jeu qu'après l'enfance ; mais il possède encore d'autres significations importantes. L'enfant le considère évidemment comme une partie de son corps ; pour lui, c'est un « cadeau » qui lui sert à prouver, s'il le donne, son obéissance et, s'il le refuse, son entêtement. Ensuite, le cadeau prendra la signification d'un « enfant », qui, selon une des

53 Voir mon article : *Caractère et érotisme anal*, 1908. Et aussi : *Les transformations de la pulsion et en particulier dans l'érotisme anal,* 1917.

théories sexuelles infantiles, s'acquiert, s'engendre en mangeant et naît par l'intestin] (*ajouté en 1915*).

La retenue des matières fécales qui, dans les débuts, répond à l'intention d'en user comme excitant masturbatoire de la zone anale ou de l'employer dans les rapports avec les personnes de l'entourage, est d'ailleurs une des origines de la constipation si fréquente chez les névrosés. Ce qui montre l'importance de la zone anale, c'est qu'on ne trouve que fort peu de névrosés n'ayant pas des habitudes scatologiques spéciales, des cérémonies, qu'ils cachent soigneusement[54].

L'excitation masturbatoire de la zone anale à l'aide du doigt, suggérée par un prurit d'origine centrale ou d'origine périphérique, n'est pas rare dans la deuxième enfance.

2.4.1.2. L'activité des zones génitales

Parmi les zones érogènes de l'enfant, il en est une qui, certainement, n'a pas la primauté et ne peut être le point de départ des premiers mouvements sexuels, mais qui est destinée à jouer plus tard le grand rôle. Elle est, chez le garçon et la petite fille, en rapport avec la miction (gland, clitoris) ; chez le garçon, elle est en outre contenue dans un sac muqueux, de sorte que les excitations ne

54 [Dans un article qui a contribué à nous faire comprendre l'importance qu'il fallait attacher à 1'érotisme de la zone anale (*Anal und Sexual, Imago*, IV, 1916), Lou Andreas-Salomé a démontré que la première défense faite à l'enfant, qui a trait au plaisir procuré par l'activité anale et ses produits, détermine tout son développement ultérieur. A cette occasion, le petit être sent pour la première fois qu'il est entouré d'un monde hostile à la manifestation de ses pulsions ; il apprend à distinguer entre sa petite personne et ces étrangers, et à refouler pour la première fois ses possibilités de plaisir. Dès lors, l'« anal » devient le symbole de tout ce qui est défendu, de tout ce qu'il faut écarter de sa vie. La séparation absolue exigée plus tard entre les zones anale et génitale est en contradiction avec les relations de voisinage anatomique et d'analogie fonctionnelle qui les caractérisent. L'appareil génital reste voisin du cloaque ; « chez la femme, il n'en est même guère qu'une partie prise en location »] (*ajouté en 1920*).

peuvent manquer de se produire, amenées par les sécrétions que des mouvements sexuels déterminent prématurément. L'activité sexuelle de cette zone érogène que constitue l'appareil génital forme le début de ce qui sera plus tard la vie sexuelle normale.

Étant donné la topographie anatomique de cette région, l'écoulement des sécrétions, les soins du corps (lavage et frictions), certaines excitations enfin dues au hasard (telles que les migrations des parasites intestinaux chez les petites filles), il devient inévitable que la sensation de plaisir que cette partie du corps est capable de donner se fasse sentir déjà chez le tout petit enfant et éveille un besoin de répétition. Si l'on envisage l'ensemble des habitudes qui président aux soins de l'enfant, et si l'on veut considérer que les soins de propreté ne peuvent avoir d'autres effets que ceux produits par la saleté et la négligence, [on en vient à penser que l'onanisme du nourrisson, auquel presque aucun être n'échappe, prépare le primat futur de la zone érogène génitale] (*modifié en 1915*). Les actes qui font cesser l'excitation et amènent la satisfaction consistent, soit dans des frottements à l'aide de la main, soit dans une pression exercée par un mouvement de resserrement des cuisses (mouvement préparé par des actes réflexes). Ce dernier geste est fréquent surtout chez les petites filles. Les garçons préfèrent la main, ce qui fait prévoir l'importance qu'aura, dans l'activité sexuelle du mâle, la pulsion de maîtriser[55].

[Pour plus de clarté, nous distinguerons trois phases de la masturbation infantile. La première de ces phases correspond au temps de l'allaitement, la seconde à la courte période d'épanouissement de l'activité sexuelle vers la quatrième année ; et c'est seulement la troisième période qui correspondra à l'onanisme de la puberté, la seule qui ait jusqu'ici attiré l'attention des observateurs] (*ajouté en 1915*).

55 [L'emploi de techniques particulières, dans la pratique de l'onanisme à un âge plus avancé, n'est qu'un essai de tourner la défense qui fut faite de cette pratique pendant l'enfance] (*ajouté en 1915*).

2.4.1.3. Seconde phase de la masturbation infantile

L'onanisme du nourrisson semble disparaître après une courte période. Quand il persiste jusqu'à la puberté, nous assistons à la première déviation importante du développement qui doit être celui de l'homme civilisé. A un moment donné, après le temps de l'allaitement (d'ordinaire avant la quatrième année), la pulsion sexuelle de cette zone génitale paraît se réveiller et durer quelque temps, jusqu'à ce qu'elle subisse une nouvelle répression ; à moins, toutefois, qu'elle ne continue sans interruption. Les différents cas qui peuvent se présenter sont fort nombreux, et pour les expliquer, il nous faudrait analyser chacun d'eux en particulier. Mais ce qui est commun à toutes les impressions subies pendant cette *seconde* période d'activité sexuelle, c'est qu'elles laissent des traces profondes (inconscientes) dans la mémoire, qu'elles déterminent le caractère de l'individu, s'il s'agit d'un sujet sain, et la symptomatologie de la névrose s'il s'agit d'un futur malade[56]. Dans ce dernier cas, on constate que la période sexuelle est tombée dans l'oubli, et que les souvenirs qui pourraient en témoigner ont été déplacés. J'ai déjà dit que je vois un rapport entre l'amnésie infantile normale et l'activité sexuelle de cet âge. Par la psychanalyse, on peut arriver à rappeler à la conscience ce qui a été oublié et, de cette manière, supprimer une compulsion provenant du matériel inconscient

56 [Nous avons encore besoin d'approfondir les raisons pour lesquelles le sentiment de culpabilité des névrosés (comme l'a prouvé encore dernièrement Bleuler) se rattache toujours au souvenir d'une activité onaniste exercée le plus souvent au moment de la puberté. Grossièrement, cette relation peut s'exprimer ainsi : l'onanisme représente à lui seul presque toute l'activité sexuelle de l'enfant et est à même par conséquent d'assumer le sentiment de culpabilité attaché à toute cette activité] (*ajouté en 1915 et 1920*).

2.4.1.4. Retour de la masturbation du nourrisson

L'excitation sexuelle de la période d'allaitement revient pendant la seconde enfance sous la forme d'un prurit d'origine centrale, qui invite à rechercher la satisfaction dans l'onanisme ou dans une espèce de pollution qui, comme celle de l'adulte, amènera une satisfaction sans qu'intervienne une manipulation. Ces sécrétions sont fréquentes chez les petites filles, dans la seconde enfance ; nous en connaissons mal les conditions. Il semble que le plus souvent, sinon toujours, elles soient précédées par une période d'onanisme actif. La symptomatologie de cette manifestation sexuelle est pauvre, l'organe génital est encore rudimentaire et l'appareil urinaire fait fonction de tuteur. La plupart des maladies de la vessie, pendant cette période, sont des troubles d'origine sexuelle ; l'énurésie nocturne correspond à une pollution dans tous les cas où elle ne relève pas de l'épilepsie.

Le renouveau de l'activité sexuelle est soumis à des influences déterminantes endogènes et exogènes. La symptomatologie des névroses et les recherches psychanalytiques nous aident à retrouver ces causes et à les déterminer de manière certaine. Nous nous réservons de parler plus tard des causes intérieures. Quant aux causes extérieures, elles acquièrent à ce moment une importance grande et durable. La plus importante de ces influences est celle exercée par la séduction, qui fait de l'enfant un objet sexuel prématuré, et lui apprend à connaître, dans des conditions impressionnantes, la satisfaction de la zone génitale ; l'enfant sera poussé le plus souvent à renouveler ces impressions par la pratique de l'onanisme. Il s'agit, dans ces cas, d'adultes, ou encore de camarades ; et je ne crois pas avoir exagéré, dans mon article publié en 1896 « Sur l'étiologie de l'hystérie », la fréquence ou l'importance de ces cas de séduction ; mais j'ignorais encore, à l'époque, que certains individus restés normaux subissent pendant leur enfance les mêmes impressions, et en conséquence, j'attachais alors plus

d'importance à la séduction qu'aux facteurs de la constitution et du développement sexuels[57]. Il va sans dire que l'intervention d'une séduction n'est d'ailleurs pas nécessaire pour que s'éveille la sexualité chez l'enfant, et que cet éveil peut se faire spontanément sous l'influence de causes internes.

2.4.1.5. La disposition perverse polymorphe

Il est intéressant de constater que l'enfant, par suite d'une séduction, peut devenir un pervers polymorphe et être amené à toutes sortes de transgressions. Il y est donc prédisposé ; les actes pervers rencontrent des résistances, les digues psychiques qui s'opposeront aux excès sexuels (pudeur, dégoût, morale) n'étant pas établies ou n'étant qu'en voie de formation. L'enfant, dans la circonstance, ne se comporte pas autrement que ne le ferait, vis-à-vis du séducteur, la moyenne des femmes n'ayant pas subi l'influence de la civilisation et conservant ainsi une disposition perverse polymorphe. Une femme ainsi disposée peut sans doute, dans les circonstances ordinaires de la vie, rester sexuellement normale ; mais, sous l'empire d'un séducteur averti, elle prendra goût à toutes les perversités et en fera désormais usage dans son activité sexuelle. La prostituée use de cette disposition polymorphe et, par conséquent, infantile, dans l'intérêt de sa profession ; et si l'on considère le nombre immense de femmes prostituées et de celles auxquelles on ne saurait dénier les aptitudes à la prostitution,

57 Havelock Ellis rapporte dans un appendice à son étude intitulée : *Psychologie sexuelle*, une suite de témoignages autobiographiques de sujets devenus manifestement normaux, sur leurs premiers mouvements sexuels pendant l'enfance, et les conditions dans lesquelles ils se sont produits. Ces témoignages présentent naturellement une lacune qui correspond au temps de l'amnésie infantile, cette préhistoire de la vie sexuelle, et qui ne peut être comblée chez un individu devenu névrosé que par la psychanalyse. Cependant, ces témoignages sont précieux à plus d'un point de vue et ce sont des renseignements de ce genre qui m'ont déterminé à modifier mes hypothèses étiologiques dans le sens de mon texte.

quoiqu’elles aient échappé au métier, on devra reconnaître que cette disposition à toutes les perversions est quelque chose de profond et de généralement humain.

2.4.1.6. Les pulsions partielles

La séduction ne nous apprend rien sur les débuts de la vie sexuelle chez l’enfant : au contraire, les cas de séduction peuvent facilement nous induire en erreur en ce que nous aurons affaire à des enfants qui, prématurément, ont eu connaissance d’un objet sexuel vers lequel ne les poussait aucun besoin. Toutefois, nous devons reconnaître que la sexualité de l’enfant, quelque prédominant que soit le rôle joué par les zones érogènes, comprend, en outre, des composantes qui le poussent à rechercher, dès le début, d’autres personnes comme objet sexuel. Parmi ces composantes, mentionnons celles qui poussent les enfants à être des voyeurs et des exhibitionnistes, ainsi que la pulsion à la cruauté. Ces pulsions, dont les connexions intimes avec la vie génitale ne s’affirmeront que plus tard, existent cependant dès l’enfance, bien qu’elles soient alors indépendantes de l’activité sexuelle des zones érogènes. Le petit enfant manque au plus haut point de pudeur et montre, dans les années de la première enfance, un plaisir non équivoque à découvrir son corps en attirant l’attention sur ses parties génitales. La contrepartie de cette tendance, que nous considérons comme perverse, est la curiosité qui cherche à voir les parties génitales d’autres personnes. Cette curiosité se manifeste dans la seconde enfance lorsque l’obstacle constitué par la pudeur a atteint une certaine force. Sous l’influence de la séduction, la perversion voyeuriste peut acquérir une grande importance dans la vie sexuelle de l’enfant. Toutefois, des investigations faites sur des enfants, des gens normaux et des névrosés m’ont fait admettre que la pulsion de voir peut, dans le domaine sexuel, se produire d’une manière spontanée. Les petits enfants, une fois que leur attention a été attirée sur leurs parties génitales, le plus souvent à la suite de la

masturbation, continuent dans cette voie sans intervention étrangère et montrent le plus vif intérêt pour les parties génitales de leurs petits camarades. L'occasion de satisfaire cette curiosité ne se présentant que lorsque s'accomplissent les fonctions de miction et de défécation, les enfants deviennent des voyeurs, c'est-à-dire des spectateurs assidus de ces actes physiologiques. Lorsque ces tendances ont été refoulées, le désir de contempler l'appareil génital (de l'un ou l'autre sexe) persiste et peut prendre la forme d'une compulsion obsédante, qui, chez certains névrosés, devient une force déterminante dans la création de symptômes morbides.

La cruauté, facteur de la composante sexuelle, est, dans son développement, encore plus indépendante de l'activité sexuelle liée aux zones érogènes. L'enfant est, en général, porté à la cruauté, car la pulsion de maîtriser n'est pas encore arrêtée par la vue de la douleur d'autrui, la pitié ne se développant que relativement tard. Jusqu'ici, comme on le sait, on n'est pas encore parvenu à faire une analyse approfondie de cette pulsion : [ce que nous pouvons admettre, c'est que la tendance à la cruauté dérive de la pulsion de maîtriser, et qu'elle fait son apparition dans la vie sexuelle à un moment où les organes génitaux n'ont pas encore pris leur rôle définitif. Elle domine toute une phase de la vie sexuelle que nous aurons à décrire plus tard comme organisation prégénitale] (*modifié en 1915*). Les enfants qui se montrent particulièrement cruels envers les animaux et envers leurs camarades sont d'ordinaire, et à juste titre, soupçonnés de connaître une activité intense et précoce des zones érogènes, et, bien que toutes les pulsions sexuelles aient, dans ce cas, un développement prématuré, il semble que ce soit l'activité des zones érogènes qui l'emporte. L'absence de pitié entraîne un danger : l'association formée pendant l'enfance entre les pulsions érotiques et la cruauté se montrera plus tard indissoluble.

Une des origines érogènes de la tendance passive à la cruauté (masochisme) est l'excitation douloureuse de la région fessière,

phénomène bien connu depuis les *Confessions* de J.-J. Rousseau. Les éducateurs en ont déduit avec raison que les châtiments corporels, qui sont généralement appliqués à cette partie du corps, doivent être évités chez tous les enfants qui, subissant les influences de la civilisation, courent le danger de développer leur libido selon des voies collatérales[58].

58 [J'ai été amené, en 1915, à ces conclusions sur la sexualité infantile par les résultats de recherches psychanalytiques pratiquées sur des adultes. L'observation directe de l'enfant ne pouvait alors être librement pratiquée et n'avait donné que des indications isolées et d'intéressantes constatations. Depuis, nous avons réussi, en analysant quelques cas particuliers de névrose infantile, à pénétrer plus directement la psychosexualité de l'enfant (*Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, I, 1909, et sq.). Je suis heureux de constater que l'observation directe n'a fait que confirmer les conclusions auxquelles avait abouti la psychanalyse, ce qui est un témoignage probant de la légitimité de cette méthode d'investigation. L'analyse de la phobie d'un petit garçon de cinq ans (le petit Hans) nous a appris beaucoup de choses auxquelles ne nous avait pas préparés la psychanalyse, par exemple que la symbolique sexuelle, la représentation du sexuel par des objets et des relations non sexuelles remonte aux premiers essais que fait l'enfant pour s'exprimer par la parole. En outre, je fus forcé de me rendre compte que j'avais faussé l'explication précédente en établissant, par souci de clarté, une succession chronologique entre les deux phases de l'auto-érotisme et de l'amour objectal. En effet, les analyses rapportées plus haut, ainsi que les communications faites par Bell, nous apprennent que des enfants de trois à cinq ans sont déjà nettement capables d'opérer un choix sexuel de caractère objectal, et que ce choix peut éveiller en eux de fortes émotions] (*ajouté en 1910*),

2.5. Les recherches sexuelles de l'enfant

2.5.1.1. La pulsion de savoir

À cette même époque, où la vie sexuelle de l'enfant atteint son premier degré d'épanouissement — de la troisième à la cinquième année — on voit apparaître les débuts d'une activité provoquée par la pulsion de rechercher et de savoir. La pulsion de savoir ne peut pas être comptée parmi les composantes pulsionnelles élémentaires de la vie affective et il n'est pas possible de la faire dépendre exclusivement de la sexualité. Son activité correspond d'une part à une sublimation de l'action d'emprise, et, d'autre part, elle utilise comme énergie le désir de voir. Toutefois, les rapports qu'elle présente avec la vie sexuelle sont très importants ; la psychanalyse nous montre ce besoin de savoir bien plus tôt qu'on ne le pense généralement. L'enfant s'attache aux problèmes sexuels avec une intensité imprévue et l'on peut même dire que ce sont là les problèmes éveillant son intelligence.

2.5.1.2. L'énigme du Sphinx

Ce n'est pas un intérêt théorique mais un besoin pratique qui pousse l'enfant à ces recherches. Lorsqu'il se sent menacé par l'arrivée réelle ou supposée d'un nouvel enfant dans la famille, et qu'il a lieu de craindre que cet événement n'entraîne pour lui une diminution de soins ou d'amour, il se met à réfléchir et son esprit

commence à travailler. Le premier problème qui le préoccupe, en conformité avec son développement, n'est pas de savoir en quoi consiste la différence des sexes, mais la grande énigme : d'où viennent les enfants ? Sous un déguisement qu'on peut facilement percer, cette énigme est la même que celle du Sphinx de Thèbes. Qu'il y ait deux sexes, l'enfant l'accepte sans objection et sans y attacher beaucoup d'importance. Les petits garçons ne mettent pas en doute que toutes les personnes qu'ils rencontrent ont un appareil génital semblable au leur ; il ne leur est pas possible de concilier l'absence de cet organe avec l'idée qu'ils se forment d'autrui.

2.5.1.3. Complexe de castration et envie du pénis

Les petits garçons maintiennent même avec ténacité cette conviction, la défendent contre les faits contradictoires que l'observation ne tarde pas à leur révéler, et ils ne l'abandonnent souvent qu'après avoir passé par de graves luttes intérieures (complexe de castration). Leurs efforts en vue de trouver un équivalent au pénis perdu de la femme jouent un grand rôle dans la genèse de perversions multiples[59].

L'hypothèse d'un seul et même appareil génital (de l'organe mâle chez tous les hommes) est la première des théories sexuelles infantiles, curieuses à étudier et fécondes en conséquences. Peu importe pour l'enfant que la biologie confirme son préjugé en reconnaissant dans le clitoris de la femme un réel substitut du pénis. La petite fille, par contre, ne se refuse pas à accepter et reconnaître l'existence d'un sexe différent du sien, une fois qu'elle a aperçu

59 [Il est permis de parler d'un complexe de castration chez la femme également. Les enfants des deux sexes imaginent une théorie d'après laquelle la femme aurait eu, à l'origine, un pénis qu'elle aurait perdu par castration. Lorsque les garçons sont enfin convaincus que la femme n'a jamais possédé de pénis, il arrive souvent qu'ils conçoivent un mépris durable pour l'autre sexe] (*ajouté en 1920*).

l’organe génital du garçon ; elle est sujette à l’envie du pénis qui la porte au désir, si important plus tard, d’être à son tour un garçon.

2.5.1.4. *Théories sur la naissance*

Nombre de personnes se rappelleront avec quel intérêt elles se sont demandées, pendant la période prépubertaire, d’où venaient les enfants. Les solutions anatomiques auxquelles elles s’étaient arrêtées étaient diverses. Elles supposaient que les enfants naissaient du sein, ou qu’ils sortaient du ventre par une incision, ou que le nombril s’ouvrait pour les laisser passer[60]. Sans le secours de la psychanalyse, on ne se souvient que très rarement des recherches faites à ce sujet pendant l’enfance ; un refoulement est intervenu, mais toutes ces recherches aboutissaient à un même résultat : on met l’enfant au monde quand on a mangé quelque chose de spécial (ainsi que dans les contes de fées) et les enfants naissent par l’intestin, comme lorsqu’on va à la selle. Ces théories infantiles rappellent certains faits de la zoologie, ainsi l’existence des cloaques dans les espèces inférieures.

2.5.1.5. *Conception sadique des rapports sexuels*

Lorsque de jeunes enfants sont témoins des rapports de leurs parents (qui, fréquemment, leur en fournissent l’occasion, croyant l’enfant trop jeune pour comprendre la vie sexuelle), ils ne manqueront pas d’interpréter l’acte sexuel comme une espèce de mauvais traitement, ou d’abus de force ; c’est-à-dire qu’ils donneront à cet acte une signification sadique. La psychanalyse nous fait connaître qu’une telle impression reçue dans la première enfance contribue beaucoup à favoriser ultérieurement un déplacement sadique du but sexuel. Les enfants se préoccupent aussi beaucoup de savoir en quoi peut consister le rapport des sexes, ou, comme ils disent, le fait d’être mariés ; la solution à laquelle ils s’arrêtent

60 [Les théories sexuelles sont très nombreuses pendant ces dernières années de l’enfance. Je n’en ai donné ici que quelques exemples] (*ajouté en 1924*).

d’habitude est une union qui s’accomplirait au moment de la miction ou de la défécation.

2.5.1.6. Échec typique des investigations sexuelles de l’enfant

On peut dire, en général, que les théories sexuelles infantiles ne sont que le reflet de la constitution sexuelle et que, malgré des erreurs bizarres, elles témoignent d’une plus grande intelligence des actes sexuels qu’on ne pourrait d’abord le supposer. Les enfants s’aperçoivent des modifications qu’apporte la grossesse chez la mère, et l’interprétation qu’ils en font est juste. La légende des cigognes rencontre chez eux une grande méfiance, qu’ils n’expriment pas. Toutefois l’enfant, ignorant le rôle du sperme dans la vie sexuelle et l’existence de l’orifice vaginal, deux éléments peu présents à cet âge, ne peut aboutir dans ses recherches ; lorsqu’il y renonce, ce n’est pas sans faire un tort durable à sa pulsion de savoir. L’enfant dans ces recherches sexuelles est toujours solitaire ; c’est pour lui un premier pas en vue de s’orienter dans le monde, et il se sentira étranger aux personnes de son entourage, qui jusque-là avaient eu sa pleine confiance] (*chapitre ajouté en 1915*).

2.6. Phases du développement de l’organisation sexuelle

Nous avons jusqu’à présent considéré comme caractérisant la vie infantile le fait qu’elle est essentiellement autoérotique (l’enfant trouve son objet dans son propre corps) et que les pulsions partielles sont mal liées entre elles et indépendantes les unes des autres dans leur recherche du plaisir. Ce développement aboutit à la vie sexuelle que nous sommes accoutumés d’appeler normale chez l’adulte, dans laquelle la poursuite du plaisir est mise au service de la procréation, tandis que les pulsions partielles, se soumettant au primat d’une zone érogène unique, ont formé une organisation solide capable d’atteindre le but sexuel désormais rattaché à un objet sexuel étranger au sujet.

2.6.1.1. Organisations prégénitales

En étudiant à l’aide de la psychanalyse les inhibitions et les troubles de ce développement, nous reconnaissons qu’il existe des rudiments et des préformations d’une organisation des pulsions partielles qui ont ainsi réalisé une espèce de régime sexuel. Normalement, l’enfant passe sans difficulté par les diverses phases de l’organisation sexuelle, sans que celles-ci puissent être décelées par autre chose que par des indices. Ce n’est que dans les cas pathologiques qu’elles s’accusent et deviennent facilement reconnaissables.

Nous appelons *prégénitales* des organisations de la vie sexuelle dans lesquelles les zones génitales n’ont pas encore imposé leur primat. Jusqu’ici nous en connaissons deux, qui suggèrent un retour aux formes primitives de la vie animale.

Une première organisation sexuelle prégénitale est celle que nous appellerons *orale*, ou, si vous voulez, *cannibale*. L’activité sexuelle, dans cette phase, n’est pas séparée de l’ingestion des aliments ; à l’intérieur de cette activité, des courants opposés n’apparaissent pas encore. Les deux activités ont le même objet et le but sexuel est constitué par l'*incorporation* de l’objet, prototype de ce que sera plus tard l'*identification* appelée à jouer un rôle important dans le développement psychique. La succion peut être considérée comme un résidu de cette phase d’organisation, qui n’a qu’une existence virtuelle et que la pathologie seule nous fait connaître. En effet, dans la succion, l’activité sexuelle, séparée de l’activité alimentaire, n’a fait que remplacer l’objet étranger par une partie du corps du sujet[61].

Une seconde phase prégénitale est celle que nous appelons *sadique-anale*. Ici, l’opposition qui se retrouve partout dans la vie sexuelle apparaît clairement ; toutefois, ce ne sont pas encore *masculin* et *féminin* qui s’opposent, mais les deux termes antagonistes : *actif* et *passif*. L’élément actif semble constitué par la pulsion de maîtriser, elle-même liée à la musculature ; l’organe dont le but sexuel est passif sera représenté par la muqueuse intestinale érogène. Les deux pulsions ont des objets qui d’ailleurs ne coïncident pas. A côté d’elles d’autres pulsions partielles ont une activité auto-

61 [Sur les restes de cette phase chez les névrosés adultes, voir l’ouvrage d’Abraham (*Untersuchungen über die frülieste prägenitale Entwicklungsstfe der Libido*. *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, IV, 1916). Dans un travail ultérieur (*Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido*, 1924), Abraham a subdivisé aussi bien ce stade oral que le stade sadique-anal qui lui succède, en deux phases dont chacune est caractérisée par un comportement différent à l’égard de l’objet] (*ajouté en 1924*).

érotique. Dans cette phase du développement de la vie sexuelle, on trouve déjà la polarité sexuelle et l’existence d’un objet hétéro-érotique. Ce qui fait encore défaut, c’est l’organisation et l’assujettissement des pulsions partielles à la fonction de procréation[62].

2.6.1.2. L’ambivalence

Cette forme d’organisation sexuelle peut subsister pendant toute la vie et exercer sa domination sur une grande partie de l’activité sexuelle. Le sadisme évident et l’importance de la zone anale, qui joue le rôle de cloaque, donnent à cette organisation sexuelle un caractère prononcé d’archaïsme. Une autre caractéristique : les pulsions antagonistes sont d’égale force, ce que l’on peut exprimer par le terme heureux d'*ambivalence* introduit par Bleuler.

L’hypothèse de telles organisations prégénitales de la vie sexuelle repose sur l’analyse des névroses et ne peut guère se justifier que par la connaissance de celles-ci. Nous pouvons nous attendre à ce que nos recherches psychanalytiques nous fassent de mieux en mieux connaître la structure et le développement des fonctions sexuelles normales.

Pour compléter l’image de la sexualité infantile, il faut ajouter que, très souvent (on pourrait dire toujours), dès l’enfance, il est fait choix d’un objet sexuel (choix que nous avons défini comme caractérisant la puberté), de manière que toutes les tendances sexuelles convergent vers une seule personne et cherchent dans celle-ci leur satisfaction. Ainsi se réalise dans les années d’enfance la forme de sexualité qui se rapproche le plus de la forme définitive de la vie sexuelle. La différence entre ces organisations et l’état définitif se réduit au fait que la synthèse des pulsions partielles n’est pas

62 [Abraham fait remarquer (dans l’article mentionné en dernier) que l’anus provient de la bouche primitive (blasto-pore) de l’embryon, fait biologique qui apparaît comme le prototype de l’évolution psychosexuelle] (*ajouté en 1924*).

réalisée chez l'enfant, ni leur soumission complète au primat de la zone génitale. Seule, la dernière phase du développement sexuel amènera l'affirmation de ce primat[63].

2.6.1.3. *Les deux temps du choix de l'objet*

Un des caractères du choix sexuel est qu'il sera fait en deux temps, par deux poussées. La première poussée commence entre deux et cinq ans, puis elle est arrêtée par une période de latence qui peut même provoquer une régression. Elle est caractérisée par la nature infantile des buts sexuels. La deuxième poussée commence à la puberté et détermine la forme définitive que prendra la vie sexuelle.

Que le choix de l'objet se fasse en deux poussées, autrement dit qu'il existe une période de latence sexuelle, est d'une grande importance dans la genèse des troubles de l'état définitif. Le choix de l'enfant survit dans ses effets, soit qu'ils demeurent avec leur intensité première, soit que, pendant la puberté, ils connaissent un renouveau. Par suite du refoulement qui se place entre les deux phases, l'objet du choix n'est pas utilisable. Les buts sexuels ainsi formés ont subi une sorte d'adoucissement et se présentent à cette période comme constituant un courant de *tendresse* dans la vie sexuelle. Seule, la psychanalyse peut montrer que, derrière cette tendresse, ce respect et cette vénération se cachent les anciennes

63 [En 1923 j'ai modifié ces vues en introduisant dans le développement de l'enfant une troisième phase qui se situe après les deux organisations prégénitales. Dans cette phase qui mérite déjà d'être nommée génitale, on trouve un objet sexuel et une certaine convergence des tendances sexuelles sur cet objet. Mais il existe une différence essentielle entre elle et l'organisation définitive à l'époque de la maturité sexuelle : cette phase ne connaît qu'une seule sorte d'organe génital, l'organe masculin. C'est pour cette raison que je l'ai nommé stade d'organisation phallique (*L'organisation génitale infantile. Inter. Zeitschr. f. Psa.*, IX, 1923). D'après Abraham, elle trouve son prototype biologique dans le caractère indifférencié entre les deux sexes de l'appareil génital chez l'embryon] (*ajouté en 1924*).

tendances sexuelles engendrées par les pulsions partielles devenues inutilisables. L’adolescent ne peut faire choix d’un nouvel objet sexuel qu’après avoir renoncé aux objets de son enfance, et lorsqu’un nouveau courant *sensuel* apparaîtra. Si les deux courants n’arrivent pas à la confluence, il s’ensuivra que l’un des idéaux de la vie sexuelle, à savoir la concentration de toutes les formes du désir sur un même objet, ne pourra être atteint] (*chapitre ajouté en 1915*).

2.7. Les sources de la sexualité infantile

Nos recherches sur les origines profondes de la sexualité nous ont appris que l'excitation sexuelle naît : *a)* par reproduction d'une satisfaction éprouvée en rapport avec des processus organiques non sexuels ; *b)* par excitation périphérique des zones érogènes ; *c)* par l'effet de certaines pulsions dont nous connaissons encore mal les origines, telles la pulsion de voir et la pulsion de cruauté. Les résultats concernant l'enfance que nous tirons d'une psychanalyse d'adulte et les observations faites sur l'enfant nous font connaître d'autres sources continues de l'excitation sexuelle. L'observation directe a l'inconvénient de prêter facilement à des malentendus ; ce qui rend, d'autre part, la tâche du psychanalyste difficile, c'est qu'il ne parvient à l'objet de son étude et aux conclusions que par de longs détours. Toutefois, en combinant les deux méthodes, on arrivera à un degré suffisant de certitude.

Les zones érogènes possèdent, nous le savons déjà, à un degré supérieur, des qualités d'excitabilité ; mais celles-ci se retrouvent à quelque degré dans toute la surface épidermique. Nous ne serons donc pas étonnés d'apprendre qu'il faut attribuer à certaines excitations de la peau des effets d'une érogénéité incontestable. Parmi celles-ci, mentionnons comme très importantes les sensations thermiques, ce qui nous aidera peut-être à comprendre les effets thérapeutiques du bain chaud.

2.7.1.1. Excitations d'ordre mécanique

Dans le même ordre de choses viennent se placer les secousses et les mouvements rythmiques d'origine mécanique, qui, par l'intermédiaire de l'appareil sensoriel du nerf vestibulaire, de l'épiderme et de l'appareil de la sensibilité profonde (muscles, articulations), agissent en provoquant des excitations différentes. Avant d'analyser les sensations de plaisir produites par les excitations mécaniques, nous devons faire remarquer que, dans les passages qui suivent, nous userons des termes « excitation sexuelle » et « satisfaction » sans faire entre eux de différence, nous réservant d'en préciser le sens plus tard. Je vois la preuve de ce que certaines secousses mécaniques provoquent le plaisir dans le fait que les enfants adorent certains jeux, tels que la balançoire, et qu'y ayant goûté, ils ne cessent d'en demander la répétition[64]. On berce les enfants pour les endormir. Les secousses rythmiques d'une promenade en voiture ou d'un voyage en chemin de fer impressionnent les enfants plus âgés, au point que tous les garçons du moins rêvent d'être mécaniciens ou chauffeurs. Ils attachent un intérêt excessif et énigmatique à tout ce qui concerne les chemins de fer ; parvenus à l'âge de l'imagination, c'est-à-dire peu avant la puberté, ils en font le moyen d'une symbolique sexuelle précise. Ce qui crée un lien compulsif entre les sensations provoquées par le mouvement du chemin de fer et la sexualité, c'est évidemment le caractère de plaisir attaché aux sensations motrices. Si ensuite intervient le refoulement qui change en leur contraire les préférences de l'enfant, il arrivera que l'adolescent ou l'adulte réagiront par un état nauséeux au balancement et au bercement ; ou encore ils seront complètement épuisés par un voyage en chemin de fer, tandis que d'autres seront sujets à des accès d'angoisse ; il peut en résulter *la phobie du chemin de fer* qui serait un moyen de défense de l'individu contre la répétition d'expériences fâcheuses.

64 Certaines personnes se souviennent qu'en se balançant, elles ont éprouvé un plaisir sexuel, lorsque l'air venait au contact de leurs parties génitales.

C'est dans cet ordre d'idées que nous devons chercher l'explication du fait que l'action combinée de l'effroi et de l'ébranlement mécanique engendre la grave névrose traumatique hystériforme. On peut du moins supposer que les mêmes influences qui, à un degré inférieur d'intensité, sont des sources d'excitation, peuvent produire, quand elles deviennent excessives, des troubles profonds du mécanisme [ou du chimisme] (*ajouté en 1924*) sexuel.

2.7.1.2. L'activité musculaire

Que l'activité musculaire exercée librement soit pour l'enfant un besoin, d'où il tire un plaisir considérable, est un fait bien connu. Autre chose est de savoir si ce plaisir a quelque rapport avec la sexualité, s'il renferme en soi une satisfaction sexuelle ou peut devenir l'occasion d'excitations de ce genre. Supposer cette connexion soulèvera certainement des objections, qui d'ailleurs s'adresseront également à l'hypothèse émise plus haut, et selon laquelle le plaisir provoqué par des mouvements passifs serait de nature sexuelle, ou tout au moins pourrait éveiller des sensations de cet ordre. Beaucoup de personnes constatent qu'elles ont pour la première fois ressenti une excitation de l'appareil génital pendant les luttes corps à corps avec des camarades. Alors, à la tension de tous les muscles vient s'ajouter l'action excitante des contacts de peau avec l'adversaire. Quand on recherche la lutte corporelle avec une personne déterminée, ou qu'à un âge plus avancé on est disposé à une joute verbale avec elle (qui s'aime se taquine), il est à présumer que le choix sexuel tombera sur cette personne. Une des origines de la pulsion sadique pourrait être retrouvée dans ce fait que l'activité musculaire favorise l'excitation sexuelle. Chez un grand nombre d'individus, l'association formée pendant l'enfance entre l'amour de

la lutte et l'excitation sexuelle contribue à déterminer ce que sera plus tard leur activité sexuelle préférée[65].

2.7.1.3. *Processus affectifs*

Les autres sources de l'excitation sexuelle chez l'enfant sont moins sujettes à discussion. Il est facile de constater par l'observation directe et par l'analyse régressive que tous les processus affectifs ayant atteint un certain degré d'intensité, y compris le sentiment d'épouvante, retentissent sur la sexualité ; ce qui, d'ailleurs, contribuera à nous faire comprendre les effets pathogènes d'émotions de ce genre. Chez les écoliers, la peur de l'examen, l'attention exigée par un devoir difficile peuvent faire éclore des manifestations sexuelles ; une excitation poussera l'enfant à toucher ses parties génitales ou provoquera même une espèce de pollution suivie de toutes ses conséquences troublantes. La conduite des enfants à l'école, qui paraît souvent inexplicable aux éducateurs, doit être comprise en fonction de leur sexualité naissante. L'excitation qui suit certaines émotions pénibles (angoisse, effroi, épouvante) persiste chez un grand nombre d'adultes. Ceci nous explique comment tant d'individus recherchent des sensations de cet ordre, à condition toutefois qu'elles soient entourées de circonstances particulières qui leur donnent le caractère d'irréalité (lectures, théâtre) et diminuent ainsi ce qu'elles ont de pénible et de douloureux. Si l'on pouvait supposer que les sensations douloureuses intenses produisent, elles aussi, des effets érogènes, surtout lorsque leur acuité est atténuée par les circonstances concomitantes, ou qu'elles ne sont pas directement ressenties, nous pourrions voir dans

65 [L'analyse des cas de troubles de la marche et d'agoraphobie, lève le doute concernant la nature sexuelle du plaisir de se mouvoir. On sait que l'éducation moderne fait grand usage des sports pour détourner la jeunesse de l'activité sexuelle : il serait plus juste de dire qu'elle remplace la jouissance spécifiquement sexuelle par celle que provoque le mouvement, et qu'elle fait régresser l'activité sexuelle à une des composantes auto-érotiques] (*ajouté en 1910*).

ce fait psychique une des principales sources de la pulsion sado-masochique dont la nature complexe et multiple serait par là même un peu éclaircie[66].

2.7.1.4. Travail intellectuel

Enfin, il est évident que la concentration de l'attention sur un travail intellectuel et la tension de l'esprit en général sont accompagnées chez un grand nombre de jeunes gens et d'adultes d'une excitation sexuelle connexe, et ceci peut être considéré comme le seul fondement de la théorie contestable qui fait remonter les troubles nerveux à un surmenage intellectuel.

Si nous résumons ce que les différents exemples et observations, non encore publiés d'ailleurs dans leur entier, nous ont appris sur les sources de l'excitation sexuelle infantile, nous pouvons dégager les traits suivants, ou tout au moins les esquisser : des causes multiples concourent au déclenchement du processus sexuel, qui, il est vrai, dans son essence, nous est devenu de plus en plus énigmatique. Ce sont avant tout, d'une façon plus ou moins directe, les excitations des surfaces sensibles (téguments et organes sensoriels) qui y pourvoient et, de la façon la plus immédiate, les excitations qui se produisent dans certaines zones dites érogènes. Ici, c'est la qualité de l'excitation qui importe, bien que l'intensité (en ce qui concerne la douleur) ne soit pas entièrement à négliger. Ajoutons que, dans l'organisme, se trouvent des dispositifs qui font que l'excitation sexuelle se produit en tant qu'effet surajouté dans un grand nombre de processus internes, dès que l'intensité de ceux-ci a dépassé un certain seuil quantitatif. Ce que nous avons nommé pulsions partielles de la sexualité, ou bien dérive directement de ces sources internes, ou bien représente un effet combiné de ces mêmes sources et de l'action des zones érogènes. Il se peut que rien d'important ne se passe dans l'organisme sans fournir une composante à l'excitation de la pulsion sexuelle.

66 [Ce qu'on appelle le masochisme « érogène »] (*ajouté en 1924*).

Il ne me paraît pas possible pour le moment de donner à cette thèse une plus grande clarté et précision. Et cela pour les raisons suivantes : tout d'abord parce que le point de vue exposé ici dans son ensemble est entièrement neuf, ensuite parce que la nature de l'excitation sexuelle nous est encore complètement inconnue. Cependant, je ferai ici deux remarques qui semblent devoir ouvrir de larges horizons :

2.7.1.5. *Différences dans les constitutions sexuelles*

a) Nous avons envisagé la possibilité de ramener les variétés des constitutions sexuelles congénitales à des différences dans le développement des zones érogènes. Nous pourrons essayer de faire maintenant quelque chose d'analogue en tenant compte des sources indirectes de l'excitation sexuelle. Il nous est permis de supposer que si ces sources, chez tous les individus, apportent des courants, ceux-ci ne sont pas chez tous d'une égale force, et que la prédominance de tel ou tel d'entre eux expliquera les différences dans les constitutions sexuelles des individus[67].

2.7.1.6. *Voies d'influence réciproque*

b) Abandonnons maintenant l'image dont nous nous sommes servis si longtemps lorsque nous parlions des « sources » de l'excitation sexuelle et supposons des chemins qui mèneraient d'une fonction non sexuelle à une fonction sexuelle et qui pourraient être parcourus dans les deux sens. Si, par exemple, le fait que la zone des lèvres appartient aux deux fonctions explique que la satisfaction

67 [La conséquence qu'il faut irréfutablement tirer de l'exposé ci-dessus, c'est qu'il faut attribuer, à chaque individu, un érotisme oral, anal, uréthral, etc., et que la constatation de complexes psychiques correspondant à ces formes d'érotisme ne doit pas faire conclure à une anomalie ou à une névrose. Les différences qui séparent le normal de l'anormal ne peuvent résider que dans l'intensité relative des différentes composantes constitutives de la pulsion sexuelle, et dans le rôle qu'elles sont appelées à jouer au cours de leur développement] (*ajouté en 1920*).

sexuelle se produit lors de l’ingestion des aliments, cela nous aidera à comprendre que des troubles anorexiques apparaissent dès que les fonctions érogènes de la zone commune sont troublées. Puisque nous savons que la concentration de l’attention peut éveiller une excitation sexuelle, nous pouvons supposer que, par un processus sur la même voie, mais dirigé en sens inverse, l’état d’excitation sexuelle influera sur l’utilisation de l’attention disponible. Une grande partie de la symptomatologie des névroses que je fais dériver des troubles sexuels consiste en altérations de fonctions physiologiques qui n’ont aucun caractère sexuel. Cette influence de la sexualité, qui jusqu’ici ne paraissait pas pouvoir s’expliquer, perd quelque chose de son caractère énigmatique quand on la considère comme une contrepartie des influences qui règlent le processus de l’excitation sexuelle.

Les mêmes voies par lesquelles les troubles sexuels retentissent sur les autres fonctions somatiques doivent servir chez le normal à une autre activité importante. C’est par ces voies que devrait se poursuivie l’attraction des pulsions sexuelles vers des buts non sexuels, c’est-à-dire la sublimation de la sexualité. Mais nous devons avouer, pour finir, que nous savons encore peu de choses de manière certaine au sujet de ces voies, qui certainement existent et qui, selon toutes probabilités, peuvent être parcourues dans les deux sens.

3. Les transformations de la puberté

[Introduction]

Avec le commencement de la puberté apparaissent des transformations qui amèneront la vie sexuelle infantile à sa forme définitive et normale. La pulsion sexuelle était jusqu'ici essentiellement autoérotique ; elle va maintenant découvrir l'objet sexuel. Elle provenait de pulsions partielles et de zones érogènes qui, indépendamment les unes des autres, recherchaient comme unique but de la sexualité un certain plaisir. Maintenant, un but sexuel nouveau est donné, à la réalisation duquel toutes les pulsions partielles coopèrent, tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale[68]. Le nouveau but sexuel déterminant pour les deux sexes des fonctions très différentes, les évolutions sexuelles respectives divergent fortement. Celle de l'homme est la plus logique, la plus facile à interpréter, tandis que chez la femme se produit une espèce de régression. Le caractère normal de la vie sexuelle est assuré par la conjonction, vers l'objet et le but sexuels, de deux courants : celui de la tendresse et celui de la sensualité. [Le premier de ces courants comprend en soi ce qui a subsisté de la première floraison de la sexualité infantile] (*ajouté en 1920*). Il se

68 [L'exposé schématique que nous donnons ici est destiné, avant tout, à faire ressortir les différences. Nous avons montré plus haut dans quelle mesure la sexualité infantile se rapproche de l'organisation sexuelle définitive par le choix de l'objet et par le développement de la phase phallique] (*ajouté en 1915*).

produit quelque chose de comparable au percement d'un tunnel entrepris par les deux côtés.

Chez l'homme, le but sexuel consiste dans l'émission des produits génitaux. Loin d'être étranger à l'ancien but qui était le plaisir, le nouveau but lui ressemble en ce que le maximum de plaisir est attaché à l'acte final du processus sexuel. La pulsion sexuelle se met maintenant au service de la fonction de reproduction ; elle devient pour ainsi dire altruiste. Pour comprendre que cette transformation puisse réussir, nous devons tenir compte des dispositions originelles et des caractères propres des pulsions.

Comme dans tous les cas où se créent dans l'organisme de nouvelles combinaisons et de nouveaux rapports en vue d'un mécanisme complexe, des troubles peuvent se produire si le processus vient à être suspendu. Tous les troubles morbides de la vie sexuelle peuvent, à bon droit, être considérés comme résultant d'inhibitions dans le cours du développement.

3.1. Le primat des zones génitales et le plaisir préliminaire

Le commencement et le but final de l'évolution que nous venons de décrire nous apparaissent clairement. Les stades intermédiaires nous sont encore souvent obscurs. Nous devrons leur laisser plus d'une énigme.

Pour déterminer le processus de la puberté, on a choisi ce qu'il y a de plus frappant, savoir le développement de l'appareil génital externe, dont l'arrêt relatif de croissance correspond à la période de latence sexuelle de l'enfance. En même temps, le développement des organes génitaux internes a amené à maturité les produits génitaux et les a rendus capables de former un nouvel être. Ainsi s'est constitué un appareil d'une grande complexité, prêt à être utilisé. Cet appareil peut être mis en action par des excitations, et l'observation nous fait connaître que les excitations peuvent naître de trois manières différentes. Ou bien elles proviennent du monde extérieur, par la stimulation des zones érogènes que nous connaissons déjà ; ou bien elles procèdent de l'intérieur de l'organisme, par des voies qui restent encore à étudier ; ou enfin elles ont pour point de départ la vie psychique qui se présente comme un réservoir d'impressions extérieures et un poste de réception pour les excitations intérieures. Ces trois mécanismes déterminent un état que nous appelons : « excitation sexuelle ». Il se

manifeste par des symptômes de deux ordres, les uns psychiques, les autres somatiques. Les symptômes psychiques consistent en un certain état de tension, de caractère particulièrement pressant. Parmi les nombreux symptômes physiques, nous citerons en premier lieu une série de modifications de l'appareil génital dont la signification n'est pas douteuse, une préparation à l'acte sexuel (érection du membre masculin et sécrétion vaginale).

3.1.1.1. La tension sexuelle

En considérant le caractère de tension de l'excitation sexuelle, on est amené à se poser un problème dont la solution serait aussi difficile qu'importante pour l'interprétation des processus sexuels. Quelles que soient les divergences d'opinion que nous trouvions dans la psychologie moderne, je maintiens qu'un sentiment de tension a toujours un caractère de déplaisir. Ce qui me décide à l'admettre, c'est qu'un tel sentiment comporte un besoin de changement de la situation psychologique, ce qui est complètement étranger au plaisir. Mais dès le moment où nous classons la tension provoquée par l'excitation sexuelle parmi les sentiments de déplaisir, nous nous heurtons au fait que cette tension, sans aucun doute, est ressentie comme plaisir. Partout, dans tous les processus sexuels, on trouve à la fois tension et plaisir, et même dans les manifestations préparatoires dans l'appareil génital, apparaît une sorte de satisfaction. Il resterait donc à savoir comment la tension, qui a un caractère de déplaisir, et le sentiment de plaisir peuvent s'accorder.

Ce qui se rapporte au problème du plaisir et du déplaisir touche à l'un des points sensibles de la psychologie moderne. Nous nous bornerons à tirer de cette étude les renseignements qu'elle peut nous donner, et nous éviterons d'envisager l'ensemble du problème lui-même[69]. Commençons par jeter un regard sur la

69 [Cf. ma tentative pour résoudre ce problème dans les remarques introductrices de mon article *Le Problème économique du masochisme*] (*ajouté en 1924*).

manière dont les zones érogènes s'adaptent à l'ordre nouveau. Il leur revient un rôle important dans le stade initial de l'excitation sexuelle.

L'œil, zone érogène la plus éloignée de l'objet sexuel, joue un rôle particulièrement important dans les conditions où s'accomplira la conquête de cet objet, en transmettant la qualité spéciale d'excitation qui nous donne le sentiment de la beauté. Les qualités de l'objet sexuel, nous les nommerons : excitantes (*). Cet excitant détermine, d'une part, un plaisir ; il entraîne, d'autre part, une augmentation de l'excitation sexuelle, ou la provoque si elle manque encore. Si à cette première excitation s'en ajoute une autre, provenant d'une zone érogène différente, par exemple des attouchements de la main, l'effet reste le même : sentiment de plaisir bientôt renforcé par un plaisir nouveau, qui provient des modifications préparatoires, et augmentation de la tension sexuelle qui, bientôt, prendra un caractère de déplaisir des plus marqués, si on ne lui permet pas d'aboutir au plaisir ultérieur. Le cas est peut-être encore plus clair lorsque, chez une personne qui n'est pas émue sexuellement, une zone érogène particulière est excitée (par exemple l'épiderme du sein chez la femme). Cet attouchement suffit à susciter un sentiment de plaisir, en même temps qu'il est plus propre que tout autre à éveiller l'excitation sexuelle, qui appelle à son tour un surcroît de plaisir. Comment se fait-il que, éprouvant le plaisir, on sollicite un plus grand plaisir, voilà tout le problème.

3.1.1.2. Mécanisme du plaisir préliminaire

Dans ce cas que nous venons de citer, le rôle qui incombe aux zones érogènes est clair. Ce qui est vrai pour l'une d'elles est vrai pour toutes. Elles servent toutes à créer, à la suite d'une excitation appropriée, une certaine somme de plaisir, point de départ de l'accroissement de la tension, laquelle devra à son tour fournir l'énergie motrice nécessaire à l'aboutissement de l'acte sexuel. Son avant-dernière étape est caractérisée par l'excitation appropriée

(*) *Reize*, qui signifie à la fois excitation et charme. (*Note du traducteur.*)

d'une zone érogène, de la zone génitale localisée au gland, par l'objet le plus approprié à cet effet, savoir la muqueuse vaginale ; et le plaisir que cette excitation procure engendre, cette fois-ci par voie réflexe, l'énergie motrice qui commande l'éjaculation des produits génitaux. Ce plaisir ultime, culminant par son intensité, diffère par son mécanisme de ceux qui l'ont précédé. Il est tout entier amené par une détente ; c'est un plaisir reposant sur la satisfaction, et avec lui disparaît pour un temps la tension de la libido.

Il me paraît justifié de fixer cette différence entre le plaisir provoqué par l'excitation des zones érogènes et le plaisir de l'émission des produits génitaux, en employant des termes différents. Le premier de ces plaisirs peut être désigné comme *plaisir préliminaire*, par opposition au *plaisir terminal*. Le plaisir préliminaire est cela même à quoi les pulsions sexuelles infantiles peuvent aboutir, encore que d'une façon rudimentaire. La chose nouvelle qui apparaît est le plaisir terminal, lequel par conséquent, selon toutes probabilités, est lié à certaines conditions ne se présentant qu'à la puberté. La formule de la nouvelle fonction des zones érogènes peut être énoncée ainsi : au moyen du plaisir préliminaire, obtenu comme il l'était chez l'enfant, elles servent à produire le plaisir de satisfaction qui représente le degré supérieur.

J'ai expliqué récemment, en me servant d'un autre exemple tiré d'un domaine psychologique tout différent, un cas analogue où une jouissance supérieure est atteinte au moyen d'une sensation de plaisir de moindre intensité, qui prend en quelque sorte une valeur de prime d'attraction. Je me suis servi de cet exemple pour analyser de plus près l'essence du plaisir[70].

70 Voir l'essai que j'ai publié, en 1905, et intitulé : *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Par des jeux d'esprit, on anticipe sur le plaisir, et ce plaisir anticipé ouvre à son tour la voie à un plaisir plus intense, parce qu'il écarte certaines inhibitions intérieures.

3.1.1.3. Dangers du plaisir préliminaire

Le rapport que nous venons d'établir entre le plaisir préliminaire et la vie sexuelle de l'enfant est corroboré par l'action pathogène que ce plaisir peut exercer. Dans le mécanisme dont le plaisir préliminaire fait partie réside manifestement un certain danger ; ce danger, relatif à l'aboutissement normal de l'acte sexuel, se manifeste dès le moment où, à une étape quelconque du processus sexuel préparatoire, le plaisir préliminaire devient trop grand, tandis que la part de tension reste trop faible. Dans ce cas, la force pulsionnelle fléchit, en sorte que le processus sexuel ne peut continuer ; le chemin à parcourir se raccourcit, l'action préparatoire se substitue au but normal de la sexualité. Selon l'expérience, cela suppose que la zone érogène dont il est question, à laquelle correspond la pulsion partielle, a déjà, au cours de la vie infantile, contribué de manière excessive à la production du plaisir. Si, plus tard, s'ajoutent certaines circonstances qui tendent à créer une fixation, une compulsion apparaîtra, qui s'opposera à ce que le plaisir préliminaire s'intègre au mécanisme nouveau. De nombreuses perversions sont en effet caractérisées par un tel arrêt aux actes préparatoires.

On évitera le mieux cet avortement du mécanisme sexuel dû au plaisir préliminaire, quand le primat de la zone génitale aura été préformé pendant l'enfance. Au cours de la seconde enfance (de huit ans jusqu'à la puberté), toutes les dispositions semblent prises à cet effet. Pendant ces années-là, les zones génitales se comportent à peu près de la même manière qu'au temps de la maturité. Elles deviennent le siège d'excitations et de modifications préparatoires lorsqu'un plaisir est ressenti provenant de la satisfaction d'une zone érogène quelconque, et bien que ceci soit encore sans finalité, c'est-à-dire ne contribue en rien à continuer le processus sexuel. Ainsi, pendant l'enfance, à côté du plaisir de satisfaction, se forme une certaine tension sexuelle, quoique moins constante et moins intense ;

et maintenant, nous pouvons comprendre comment, en discutant les sources de la sexualité, nous avons dit avec raison que le processus qui nous occupe agit en satisfaisant sexuellement aussi bien qu'en excitant sexuellement. Cela nous démontre que nous avions d'abord exagéré la différence entre la vie sexuelle infantile et celle de l'âge adulte, et nous apportons la correction nécessaire. Les manifestations infantiles de la sexualité ne déterminent pas seulement les déviations, mais encore les formations normales de la vie sexuelle adulte.

3.2. Le problème de l'excitation sexuelle

Nous n'avons pas expliqué jusqu'ici d'où provient la tension sexuelle qui accompagne le plaisir lors de la satisfaction des zones érogènes, et quelle peut être la nature[71]. La première hypothèse qui se présente consiste à supposer que cette tension résulterait en quelque manière du plaisir même ; elle ne peut être acceptée puisque, lors du plaisir culminant lié à l'émission des produits génitaux, non seulement il ne se produit plus de tension, mais encore toute tension disparaît. Cela nous fait admettre que le plaisir et la tension sexuelle ne sont liés entre eux que d'une manière indirecte.

3.2.1.1. Rôle des produits sexuels

Outre ce fait que, normalement, l'émission des produits génitaux met fin à l'excitation sexuelle, d'autres indices nous permettent d'établir une connexion entre la tension et les produits génitaux. Au cours d'une vie continente, l'appareil génital se délivre à des périodes variables, mais avec quelque régularité ; pendant la nuit se produit une décharge accompagnée d'une sensation de

71 Il n'est pas sans intérêt de constater que le terme « *Lust* » (plaisir en allemand) rend compte du double rôle que jouent les excitations sexuelles, qui, d'une part, comportent une satisfaction partielle et, d'autre part, contribuent à entretenir la tension sexuelle. Le terme « *Lust* » a un double sens. Il désigne aussi bien la sensation de la tension sexuelle, le désir (« *Ich habe Lust* » veut dire : « Je voudrais quelque chose, j'ai envie de quelque chose ») que le sentiment de satisfaction éprouvé.

plaisir, au cours de l'hallucination du rêve qui représente un acte sexuel ; pour expliquer ce processus — la pollution nocturne — on est tenté de croire que la tension sexuelle, qui sait trouver le raccourci de l'hallucination pour remplacer l'acte, existe en fonction de l'accumulation du sperme dans les réservoirs des produits génitaux. Les expériences que l'on peut faire sur l'épuisement du mécanisme sexuel fournissent des indications dans le même sens. Lorsque les réserves séminales sont épuisées, non seulement l'accomplissement de l'acte sexuel devient impossible, mais encore l'excitabilité des zones érogènes fait défaut. Même excitées par des moyens appropriés, les zones ne produisent plus de plaisir. C'est ainsi que nous constatons en passant qu'un certain degré de tension sexuelle est nécessaire pour que les zones érogènes puissent entrer en état d'excitation.

On serait ainsi amené à émettre une supposition qui, si je ne me trompe, est assez généralement admise, et selon laquelle l'accumulation des produits génitaux créerait la tension et l'entretiendrait : le phénomène proviendrait peut-être d'une pression que ces produits exerceraient sur les parois de leurs réservoirs, laquelle agirait comme excitant d'un centre médullaire dont l'état serait à son tour perçu par les centres supérieurs, en sorte que le sentiment de tension apparaîtrait dans la conscience. Le fait que l'excitation des zones érogènes augmente la tension sexuelle ne pourrait alors s'expliquer que si nous admettions que ces zones érogènes sont liées aux centres par des connexions anatomiques préformées, qu'elles augmentent dans ces centres le tonus de l'excitation, et enfin que la tension, ayant atteint un degré suffisant, provoque l'acte sexuel, ou si elle est insuffisante, incite à la production de produits génitaux.

La faiblesse de cette doctrine, que nous retrouvons par exemple dans la description que donne Krafft-Ebing du processus sexuel, réside en ceci : tenant exclusivement compte de l'activité

sexuelle chez l'adulte, elle néglige en grande partie trois ordres de fonctions qu'elle devrait éclaircir : chez l'enfant, chez la femme et chez le châtré mâle. Dans ces trois cas, il ne peut être question d'une accumulation des produits génitaux, ce qui rend l'application intégrale de la théorie difficile. Toutefois, on peut concéder qu'il existe certains témoignages permettant d'y faire rentrer ces cas eux-mêmes. Il reste néanmoins qu'il faut se garder d'attribuer à l'ensemble des facteurs que nous venons d'examiner un rôle qu'ils ne me semblent pas capables de jouer.

3.2.1.2. Importance de l'appareil sexuel interne

Ce qui prouve que l'excitation sexuelle est, à un degré appréciable, indépendante de la formation des produits génitaux, ce sont les expériences faites sur les châtrés mâles, qui parfois conservent une libido intacte malgré l'opération subie (le résultat contraire, qui est le but même de l'opération, étant atteint en règle générale). [En outre, on sait depuis longtemps que des maladies ayant supprimé la production des glandes génitales chez l'homme laissent intactes la libido et la puissance de l'individu devenu stérile] (*ajouté en 1920*). Il n'est donc pas étonnant, comme C. Rieger semble le trouver, que la perte des glandes spermatogènes, à un âge déjà avancé, puisse rester sans influence sur l'attitude psychique de l'individu. Il est vrai que la castration effectuée avant l'âge de la puberté, pendant l'âge tendre, entraîne jusqu'à un certain point la suppression des caractères sexuels ; et, dans ce cas, il se pourrait qu'en dehors de la perte des glandes génitales, une inhibition d'évolution résultant de leur destruction se produisît.

3.2.1.3. [Théorie chimique

Les expériences d'ablation des glandes génitales (ovaires et testicules) faites sur des animaux, et des greffes de nouveaux organes chez les vertébrés[72] ont enfin jeté une lumière sur l'origine

72 Voir l'ouvrage déjà cité de Lipschütz, p. 13.

de l’excitation sexuelle, et diminué encore l’importance que l’on peut attacher à l’accumulation des produits cellulaires génitaux. Il a été possible expérimentalement (E. Steinach) de changer un mâle en une femelle, et inversement, ce qui produit une transformation simultanée dans l’attitude de l’animal et qui correspond aux caractères sexuels somatiques. Toutefois, cette influence déterminant le sexe ne serait pas attribuable à la partie de la glande génitale qui produit les cellules spécifiques (spermatozoïde et ovule), mais au tissu interstitiel qui, pour cette raison, est désigné comme « glande de la puberté » par les auteurs que nous venons de citer. Il est possible que les recherches ultérieures aient pour résultat de nous faire admettre que la « glande de la puberté » est à l’état normal androgyne, ce qui donnerait un fondement anatomique à la vie bisexuelle des animaux supérieurs ; il est, dès maintenant, probable qu’elle n’est pas l’unique organe jouant un rôle dans la production de l’excitation sexuelle. Quoi qu’il en soit, d’ailleurs, la nouvelle découverte biologique est liée à ce que nous avons dit précédemment sur l’action du corps thyroïde à l’égard de la sexualité. Nous sommes maintenant autorisés à croire que la partie interstitielle des glandes génitales produit des matières chimiques d’un caractère particulier, qui, véhiculées par la circulation sanguine, amènent certaines parties du système nerveux central à un état de tension sexuelle. Nous connaissons déjà le cas de transformations d’une excitation provenant de certaines toxines exogènes en une excitation organique de caractère spécifique. Présentement, il ne peut être question d’étudier, même sous forme d’hypothèse, comment l’excitation sexuelle prend naissance par la stimulation de zones érogènes, précédée d’une tension de l’appareil central, et quelles sont les complications d’excitations purement toxiques et physiologiques qui résultent de ces processus. Il suffît de dégager ici d’une telle conception la notion de certaines substances d’un caractère particulier dérivant du métabolisme sexuel] (*modifié en 1920*). Car cette théorie, qui peut d’abord paraître arbitraire, est

appuyée sur un fait très important. Celles des névroses qui peuvent se ramener uniquement à des troubles de la vie sexuelle ont la plus grande ressemblance clinique avec les phénomènes d’intoxication et d’état de besoin qu’engendre l’ingestion habituelle de certains toxiques (alcaloïdes) qui procurent du plaisir.

3.3. *Théorie de la libido*

L'hypothèse selon laquelle l'excitation sexuelle aurait une base chimique concorde parfaitement avec les conceptions que nous nous sommes formées pour nous aider à comprendre et à dominer les manifestations psychiques de la vie sexuelle. Nous nous sommes arrêtés à une notion de la *libido* qui en fait une force quantitativement variable nous permettant de mesurer les processus et les transformations dans le domaine de l'excitation sexuelle. Nous distinguons la libido de l'énergie qu'il faut supposer à la base de tous les processus psychiques en général ; la distinction que nous établissons correspond aux origines propres de la libido ; nous lui prêtons ainsi, en plus de son caractère quantitatif, un caractère qualitatif. Quand nous distinguons l'énergie de la libido de toute autre énergie psychique, nous supposons que les processus sexuels de l'organisme se distinguent des fonctions de nutrition par un chimisme particulier. L'analyse des perversions et des psychonévroses nous a fait connaître que cette excitation sexuelle ne provient pas seulement des parties dites génitales, mais de tous les autres organes. Nous nous formons ainsi la notion d'une quantité de libido dont le représentant psychique serait ce que nous appelons la *libido du moi*, dont la production, l'augmentation et la diminution, la répartition et les déplacements devront nous fournir les moyens d'expliquer les phénomènes psycho-sexuels.

Toutefois, la libido du moi ne devient accessible à l'analyse que lorsqu'elle s'est emparée d'objets sexuels, c'est-à-dire quand elle est devenue la *libido d'objet*. C'est alors que nous la voyons se concentrer sur des objets, s'y fixer ou les abandonner, les quitter pour se tourner vers d'autres objets et, des positions dont elle s'est emparée, commander l'activité sexuelle des individus, mener enfin à la satisfaction c'est-à-dire à une extinction partielle et temporaire de libido. La psychanalyse de ce que nous avons coutume de nommer les névroses de transfert (hystérie et névrose obsessionnelle) permet d'arriver sur ce point à des certitudes.

En ce qui concerne la libido d'objet, nous voyons que, détachée de ses objets, elle reste en suspens dans des conditions particulières de tension et que, finalement, elle rentre dans le moi, de sorte qu'elle redevient libido du moi. Nous appelons aussi la libido du moi, en opposition à la libido d'objet, libido *narcissique*. La psychanalyse nous conduit à jeter un regard vers une région qu'il ne nous est pas permis d'explorer, celle de la libido narcissique, et de nous former une idée des rapports entre les deux libido[73]. La libido du moi, ou narcissique, nous apparaît comme formant le grand réservoir d'où partent les investissements d'objet et vers lequel ils sont ensuite ramenés ; l'investissement libidinal du moi nous apparaît comme l'état originel réalisé dans l'enfance, état qui s'est trouvé masqué ultérieurement lorsque la libido s'est orientée vers l'extérieur, mais qui au fond s'est conservé.

Une théorie de la libido qui prétendrait expliquer les troubles névrotiques et psychotiques devrait pouvoir exprimer tous les phénomènes observés et ceux qu'on peut en inférer dans les termes que nous fournit l'analyse de la libido même. On supposera facilement que les transformations de la libido du moi seront d'une importance majeure, surtout là où il s'agit d'expliquer des troubles

73 [Cette limitation n'a plus la même valeur depuis que d'autres névroses que les « névroses de transfert » sont devenues plus accessibles à la psychanalyse] (*ajouté en 1924*).

profonds de nature psychotique. Ce qui rend l'entreprise malaisée, c'est que, si jusqu'à présent la psychanalyse nous renseigne d'une manière certaine sur les transformations de la libido d'objet[74], par contre elle n'est pas encore à même de distinguer, de manière nette, la libido du moi des autres énergies qui agissent dans le moi[75]] (*ajouté en 1915*). [C'est pourquoi on ne peut actuellement poursuivre une théorie de la libido que par la méthode spéculative. Mais on renonce à tout ce que nous ont apporté les observations psychanalytiques faites jusqu'ici si, avec C. G. Jung, on dilue la notion de libido, en l'identifiant à celle d'énergie psychique en général.

La discrimination des pulsions sexuelles des autres, la limitation de la notion de libido aux pulsions sexuelles trouvent leur plus puissant appui dans l'hypothèse que nous avons formulée plus haut, relative à un chimisme particulier de la fonction sexuelle] (*chapitre ajouté en 1920*).

74 Voir note précédente.

75 Voir *Pour introduire le narcissisme*, 1914. Dans cet essai, le terme « narcissisme » est attribué par erreur à Naecke, alors que c'est H. Ellis qui l'a créé.

3.4. *Différenciation des sexes*

On sait que c'est seulement à la période de la puberté que l'on voit apparaître une distinction nette entre le caractère masculin et le caractère féminin, opposition qui, par la suite, exerce plus que toute autre une influence décisive sur le cours de la vie. Il est vrai que les dispositions mâle et femelle se manifestent déjà durant l'âge infantile. Le développement des inhibitions sexuelles (pudeur, dégoût, pitié) s'accomplit de bonne heure chez les petites filles, et rencontre moins de résistance que chez les jeunes garçons. Chez les filles également, le penchant au refoulement sexuel paraît jouer un plus grand rôle, et lorsque les pulsions sexuelles partielles se manifestent, elles prennent de préférence la forme passive. Toutefois, l'activité autoérotique des zones érogènes est la même pour les deux sexes, et ceci empêche que, dans l'âge infantile, la différence sexuelle soit aussi manifeste qu'elle le sera après la puberté. Si on prend en considération les manifestations autoérotiques et masturbatoires, on peut émettre la thèse que la sexualité des petites filles a un caractère foncièrement mâle. Bien plus, en attachant aux conceptions de mâle et femelle des notions plus précises, on peut affirmer que la libido est, de façon constante

et régulière, d'essence mâle, qu'elle apparaisse chez l'homme ou chez la femme, et abstraction faite de son objet, homme ou femme[76].

Depuis que j'ai eu connaissance de la théorie de la bisexualité, j'ai attaché une importance décisive à ce facteur, et je crois qu'on ne saurait interpréter les manifestations sexuelles de l'homme et de la femme sans en tenir compte.

76 [Il faut bien se rendre compte que les concepts « masculin » et « féminin » qui, pour l'opinion courante, ne semblent présenter aucune équivoque, envisagés du point de vue scientifique, sont des plus complexes. Ces termes s'emploient dans *trois* sens différents. « Masculin » et « féminin » peuvent être l'équivalent d'« activité » ou « passivité » ; ou bien, ils peuvent être pris dans le sens *biologique*, ou enfin dans le sens *sociologique*. La psychanalyse tient compte essentiellement de la première de ces significations. C'est ainsi que nous avons caractérisé tout à l'heure la libido comme « masculine ». En effet, la pulsion est toujours active, même quand son but est passif. C'est pris dans le sens biologique que les termes « masculin » et « féminin » se prêtent le mieux à des définitions claires et précises. « Masculin » et « féminin » indiquent alors la présence chez un individu ou bien de glandes spermatiques, ou bien de glandes ovulaires, avec les fonctions différentes qui en dérivent. L'élément « actif » et ses manifestations secondaires, telles qu'un développement musculaire accentué, une attitude d'agression, une libido plus intense, sont d'ordinaire liés à l'élément « masculin » pris dans le sens biologique, mais il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi. Dans un certain nombre d'espèces, nous constatons en effet que les caractères que nous venons d'énumérer appartiennent aux femelles. Quant au sens sociologique que nous attribuons aux termes « masculin » et « féminin », il est fondé sur les observations que nous faisons tous les jours sur les individus des deux sexes. Celles-ci nous prouvent que ni du point de vue biologique ni du point de vue psychologique, les caractères d'un des sexes chez un individu n'excluent ceux de l'autre. Tout être humain, en effet, présenté, au point de vue biologique, un mélange des caractères génitaux propres à son sexe et des caractères propres au sexe opposé, de même qu'un mélange d'éléments actifs et passifs, que ces éléments d'ordre psychique dépendent ou non des caractères biologiques] (*ajouté en 1915*).

3.4.1.1. Zones érogènes conductrices chez l'homme et chez la femme

Ajoutons encore que, chez la petite fille, la zone érogène conductrice est localisée au clitoris, qui est l'homologue de la zone génitale mâle située dans le gland. Tout ce que mon expérience a pu m'apprendre sur la masturbation des petites filles m'a démontré l'importance du clitoris à l'exclusion des autres parties génitales externes, dont le rôle décisif dans la vie sexuelle n'apparaîtra que plus tard. Je doute même que la petite fille, à de rares exceptions près, puisse être amenée sous l'influence de la séduction à autre chose qu'à la masturbation clitoridienne. Les manifestations sexuelles spontanées que l'on rencontre si fréquemment chez les petites filles apparaissent sous la forme de contractions spasmodiques du clitoris et les érections si fréquentes de cet organe suffisent à les renseigner sur les manifestations sexuelles de l'autre sexe, en leur permettant de traduire par leur propre sensation ce que le jeune garçon éprouve.

Si l'on veut comprendre l'évolution qui conduit la petite fille à la femme, il faut suivre les différentes phases par lesquelles passe l'excitation clitoridienne. La puberté qui, chez le jeune garçon, amène la grande poussée de la libido, est caractérisée chez la jeune fille par une nouvelle vague de refoulement, qui atteint particulièrement la sexualité clitoridienne. Ce qui est alors refoulé, c'est un élément de sexualité mâle. Le renforcement des obstacles opposés à la sexualité, qui apparaît lors du refoulement caractéristique de la puberté, procure un élément excitant à la libido de l'homme, et l'incite à une activité plus intense. Proportionnée à l'augmentation de la libido, la surestimation sexuelle augmente et atteint alors son plein épanouissement, en face de la femme qui se refuse et renie son caractère sexuel. Le clitoris, quand il est excité lors de l'acte sexuel, auquel finalement la femme se prête, garde son rôle qui consiste à transmettre l'excitation aux parties génitales

contiguës, un peu à la façon d'un bois d'allumage qui sert à faire brûler du bois plus dur. Il se passe parfois un certain temps avant que cette transmission ait lieu, pendant lequel la jeune femme n'est pas sensibilisée au plaisir. Une telle insensibilité peut s'établir de façon durable, lorsque la zone du clitoris se refuse à transmettre son excitation — ce qui peut être dû principalement à son activité excessive pendant la période infantile. On sait que l'insensibilité des femmes est le plus souvent apparente et simplement locale. Insensibles aux excitations de l'orifice vaginal, elles ne le sont pas à une excitation partant du clitoris, ou même d'une autre zone. A ces causes érogènes d'insensibilité, s'ajoutent d'autres causes, de caractère psychique, qui, comme les premières, sont conditionnées par un refoulement.

Quand la transmission de l'excitation érogène s'est faite du clitoris à l'orifice du vagin, un changement de zone conductrice s'est opéré chez la femme, dont dépendra à l'avenir sa vie sexuelle, tandis que l'homme, lui, a conservé la même zone depuis son enfance. Avec ce changement de la zone érogène conductrice, avec la poussée de refoulement dans la période de puberté qui semble pour ainsi dire vouloir supprimer le caractère de virilité sexuelle chez la petite fille, nous trouvons les conditions qui prédisposent la femme aux névroses, et particulièrement à l'hystérie. Ces conditions dépendent étroitement de l'essence de la féminité.

3.5. La découverte de l’objet

Dans le même temps où le processus de la puberté amène le primat des zones génitales, où la poussée du membre viril devenu érectile indique le nouveau but, c’est-à-dire la pénétration dans une cavité qui saura produire l’excitation, le développement psychique permet de trouver l’objet à la sexualité, ce qui avait été préparé depuis l’enfance. A l’époque où la satisfaction sexuelle était liée à l’absorption des aliments, la pulsion trouvait son objet au-dehors, dans le sein de la mère. Cet objet a été ultérieurement perdu, peut-être précisément au moment où l’enfant est devenu capable de voir dans son ensemble la personne à laquelle appartient l’organe qui lui apporte une satisfaction. La pulsion sexuelle devient, dès lors, auto-érotique, et ce n’est qu’après avoir dépassé la période de latence que le rapport originel se rétablit. Ce n’est pas sans raison que l’enfant au sein de la mère est devenu le prototype de toute relation amoureuse. Trouver l’objet sexuel n’est, en somme, que le retrouver[77].

77 [La psychanalyse nous apprend que le choix de l’objet sexuel se fait de deux manières différentes. Il peut, comme nous l’avons vu plus haut, s'étayer sur certains modèles dont les origines remontent à la première enfance, ou bien présenter les caractères inhérents au narcissisme, où l’individu recherche son moi et le retrouve dans une autre personne. Ce dernier mode prend une importance toute particulière dans les cas pathologiques ; mais ceci n’entre pas dans les cadres que nous nous sommes tracés ici] (*ajouté en 1915*).

3.5.1.1. *L’objet sexuel dans la période d’allaitement*

Toutefois, de ce rapport sexuel qui est le premier et le plus important de tous, il subsiste, même après la séparation effectuée de l’activité sexuelle d’avec l’absorption des aliments, un résidu important qui contribue à préparer le choix de l’objet, et ainsi à retrouver le bonheur perdu. Pendant toute la période de latence, l’enfant apprend à *aimer* d’autres personnes qui l’aident, dans sa détresse originelle, et qui satisfont à ses besoins ; et cet amour se forme sur le modèle des rapports établis avec la mère pendant la période d’allaitement et en continuation avec ceux-ci. On se refusera peut-être à identifier les sentiments tendres, et les préférences de l’enfant pour les personnes qui en ont la charge, avec l’amour sexuel. Mais je crois qu’une recherche psychologique plus approfondie peut établir cette identité avec une absolue certitude. Les rapports de l’enfant avec les personnes qui le soignent sont pour lui une source continue d’excitations et de satisfactions sexuelles partant des zones érogènes. Et cela d’autant plus que la personne chargée des soins (généralement la mère) témoigne à l’enfant des sentiments dérivant de sa propre vie sexuelle, l’embrasse, le berce, le considère, sans aucun doute, comme le substitut d’un objet sexuel complet[78]. Il est probable qu’une mère serait vivement surprise si on lui disait qu’elle éveille ainsi, par ses tendresses, la pulsion sexuelle de son enfant, et en détermine l’intensité future. Elle croit que ses gestes témoignent d’un amour asexuel et « pur » dans lequel la sexualité n’a aucune part, puisqu’elle évite d’exciter les organes sexuels de l’enfant plus que ne le demandent les soins corporels. Mais la pulsion sexuelle, nous le savons, n’est pas éveillée seulement par l’excitation de la zone génitale ; ce que nous appelons tendresse ne pourra manquer d’avoir un jour une répercussion sur la zone génitale. D’ailleurs, si la

78 Je conseille à ceux que mes interprétations pourraient choquer de lire le passage de Havelock Ellis, *Psychologie sexuelle*, où l’auteur traite des rapports entre la mère et l’enfant, avec une interprétation qui se rapproche fort de la mienne.

mère était mieux renseignée sur l’importance des pulsions dans l’ensemble de la vie mentale, dans toute l’activité éthique et psychique, elle éviterait de se faire le moindre reproche. Car elle ne fait qu’accomplir son devoir quand elle apprend à aimer à l’enfant, qui doit devenir un être complet et sain, doué d’une sexualité bien développée, et qui, dans sa vie, devra suffire à tout ce que la pulsion lui commande. Il est vrai qu’un excès de tendresse parentale deviendra nuisible parce qu’il pourra amener une sensualité précoce, qu’il « gâtera » l’enfant, qu’il le rendra incapable de renoncer pendant un temps à l’amour ou de se satisfaire d’un amour plus mesuré. Le fait que l’enfant se montre insatiable dans son besoin de la tendresse parentale est un des meilleurs présages d’une nervosité ultérieure ; et, d’autre part, ce seront précisément des parents névropathes, qui, comme on le sait, sont enclins à une tendresse démesurée, qui éveilleront par leurs caresses les prédispositions de l’enfant à des névroses. Cet exemple nous montre ainsi qu’il y a des voies plus directes que l’hérédité pour la transmission des névroses aux enfants.

3.5.1.2. Angoisse infantile

La conduite des enfants, dès l’âge le plus tendre, indique bien que leur attachement aux personnes qui les soignent est de la nature de l’amour sexuel. L’angoisse chez les enfants n’est à l’origine pas autre chose qu’un sentiment d’absence de la personne aimée. C’est aussi pourquoi ils s’approchent de tout étranger avec peur ; ils sont angoissés dans l’obscurité, car on n’y voit pas la personne aimée, et cette angoisse ne s’apaise que lorsqu’ils peuvent tenir sa main. Nous exagérons l’importance des loups-garous et des histoires effrayantes de nourrices, quand nous les rendons responsables des peurs infantiles. Seuls, les enfants prédisposés se laissent impressionner par de tels contes, qui restent sans effet sur les autres ; ce sont les enfants dont la pulsion sexuelle est précoce, ou devenue excessive et exigeante, qui montrent une prédisposition aux angoisses. L’enfant se

comporte dans ce cas comme l’adulte : sa libido se change en angoisse dès le moment qu’elle ne peut atteindre à une satisfaction ; et l’adulte, devenu névrosé par le fait d’une libido non satisfaite, se comportera dans ses angoisses comme un enfant. Il commence à avoir peur dès qu’il est laissé seul, c’est-à-dire sans une personne sur l’amour de qui il croit pouvoir compter ; et pour se défaire de ses angoisses, il aura recours aux mesures les plus puériles[79].

3.5.1.3. La barrière contre l’inceste

Si la tendresse des parents réussit à ne pas éveiller la pulsion sexuelle de l’enfant prématurément, c’est-à-dire si elle évite de lui donner, avant que les conditions physiques de la puberté soient réalisées, une intensité telle que l’excitation psychique se porte d’une façon non douteuse sur le système génital, alors cette tendresse pourra satisfaire à la tâche qui lui incombe, et qui consiste à guider l’enfant devenu adulte dans le choix de l’objet sexuel. Certes, l’enfant tendrait naturellement à choisir les personnes qu’il a aimées depuis son enfance, d’une libido en quelque sorte atténuée[80]. Mais la maturité sexuelle ayant été différée, on a gagné le temps

79 C’est à un petit garçon de trois ans que je dois mes connaissances sur l’origine de l’angoisse infantile. Un jour qu’il se trouvait dans une chambre sans lumière, je l’entendis crier : « Tante, dis-moi quelque chose, j’ai peur, parce qu’il fait si noir. » La tante lui répondit : « A quoi cela te servira-t-il, puisque tu ne peux pas me voir. — Ça ne fait rien, répondit l’enfant, du moment que quelqu’un parle, il fait clair. » L’enfant n’avait donc pas peur de l’obscurité, mais il était angoissé par l’absence d’une personne aimée, et il pouvait promettre d’être tranquille dès le moment où cette personne faisait sentir sa présence. [Un des résultats les plus importants de la psychanalyse consiste précisément à avoir pu montrer que l’angoisse névrotique naît de la libido, qu’elle est un produit de cette dernière, comme le vinaigre l’est du vin. Pour de plus amples détails, voir mon *Introduction à la Psychanalyse*, 1917, bien que je ne puisse prétendre y donner la solution définitive du problème] (*ajouté en 1920*).

80 [Voir ce que j’ai dit plus haut sur le choix sexuel de l’enfant et sur les « courants de tendresse »] (*ajouté en 1915*).

nécessaire pour édifier, à côté d'autres inhibitions sexuelles, la barrière contre l'inceste. L'enfant a pu se pénétrer des préceptes moraux qui excluent expressément du choix de l'objet les personnes aimées pendant l'enfance, appartenant au même sang que lui. Une telle inhibition est commandée par la société, obligée d'empêcher que la famille n'absorbe toutes les forces dont elle doit se servir pour former des organisations sociales supérieures ; la société fait alors usage de tous les moyens, afin que, en chacun de ses membres, et particulièrement chez l'adolescent, se relâchent les liens familiaux qui existaient seuls pendant l'enfance[81].

Mais le choix de l'objet s'accomplit d'abord sous la forme de représentations, et la vie sexuelle de l'adolescent ne peut, pour le moment, que s'abandonner à des fantasmes, c'est-à-dire à des représentations qui ne sont pas destinées à se réaliser[82]. Dans ces fantasmes, on retrouve chez tous les hommes les tendances et inclinations de l'enfant renforcées alors par le développement somatique ; et parmi ces tendances, celle qui compte le plus par l'importance et la fréquence est l'inclination sexuelle qui, la plupart du temps, a acquis un caractère différencié en vertu de l'attirance sexuelle de l'enfant vers les parents : le fils vers la mère et la fille vers le père[83]. En même temps que ces fantasmes incestueux sont rejetés et dépassés, s'accomplit un travail psychologique propre au temps de la puberté, qui compte parmi les plus importants, mais aussi les plus douloureux, savoir l'effort que fait l'enfant pour se soustraire à l'autorité des parents, effort qui seul produit l'opposition, si importante pour le progrès, entre la nouvelle génération et l'ancienne. A chacune de ces phases du développement

81 [Il est à supposer que la barrière contre l'inceste est chose acquise par l'humanité, et comme tant d'autres tabous faisant partie de notre moralité, qu'elle a été fixée chez beaucoup d'individus par hérédité. (Voir Freud, *Totem et Tabou*, 1913.) Toutefois, la psychanalyse nous révèle combien l'individu a encore à lutter dans les périodes de son développement pour vaincre les tentations qui le poussent vers l'inceste, et qu'il arrive fréquemment encore qu'il y succombe, soit en imagination, soit même en réalité] (*ajouté en 1915*).

que doit connaître l’être normal, certains individus peuvent s’arrêter ; et c’est ainsi que l’on trouve des personnes qui jamais ne se sont soustraites à l’autorité paternelle, qui n’ont pas su détacher de leurs parents leurs sentiments tendres, ou du moins n’ont pu le faire que de manière imparfaite. Il s’agit surtout de jeunes filles qui, à la grande joie des parents, restent attachées, bien au-delà de la puberté, à l’amour filial plein et entier ; il est intéressant de constater que ces jeunes filles, quand elles viennent à se marier, ne

82 [Les fantasmes du temps de la puberté, qui ont pour point de départ les investigations sexuelles que l’enfant a fini par abandonner, peuvent même exister avant la fin de la période de latence. Ils peuvent, en totalité ou en partie, rester dans l’inconscient. C’est aussi pourquoi il est souvent impossible de fixer la date de leur apparition. Ils sont d’une grande importance pour la genèse de différents symptômes, dont ils constituent, pour ainsi dire, les stades préparatoires, les formes sous lesquelles certaines composantes de la libido refoulées trouvent leur satisfaction. Ils sont aussi les prototypes des fantasmes nocturnes, qui deviennent conscients sous forme de rêves. Les Fèves ne sont souvent autre chose qu’un renouvellement de fantasmes de ce genre, sous l’influence d’excitations subies pendant l’état de veille, et non encore résorbées (« restes diurnes »). Parmi les fantasmes sexuels du temps de la puberté, il en est qui sont caractérisés par ce fait qu’ils se produisent chez presque tout individu, quelles que soient ses expériences personnelles. Dans cet ordre d’idées, mentionnons les visions d’après lesquelles l’enfant se représente qu’il a assisté au coït de ses parents, qu’une personne aimée l’a séduit prématurément, qu’il est menacé d’être châtré, et que, séjournant dans le sein de sa mère, il y a passé par toutes sortes de vicissitudes, ou enfin ce que l’on appelle le « roman familial » où l’adolescent construit toute une légende à partir de la différence entre sa position ancienne par rapport à des parents et sa position actuelle. O. Rank, dans un écrit intitulé *Der Mythus von der Geburt des Helden*, 1909, montre les rapports qui existent entre les fantasmes de ce genre et la mythologie. On a raison de dire que le complexe d’Œdipe est le complexe nucléaire des névroses, qu’il constitue la partie la plus essentielle du contenu de ces maladies. C’est en lui que la sexualité infantile, qui exercera ultérieurement une influence décisive sur la sexualité de l’adulte, atteint son point culminant. Tout être humain se voit imposer la tâche de maîtriser le complexe d’Œdipe ; s’il faillit à cette tâche, il sera un névrosé. La psychanalyse nous a appris à apprécier de plus en plus l’importance

sont pas en état de donner à leur mari tout ce qui lui est dû. Ce seront des épouses froides, et elles resteront sexuellement insensibles. On peut en déduire que l'amour filial, apparemment non sexuel, et l'amour sexuel s'alimentent aux mêmes sources ; c'est-à-dire que l'amour filial n'est qu'une fixation infantile de la libido.

Plus on considère de près les troubles profonds de l'évolution psychosexuelle, et plus on prend conscience de l'importance que l'élément incestueux a dans le choix de l'objet. Dans les cas de psychonévroses, l'activité psychosexuelle recherchant l'objet reste dans l'inconscient, en grande partie ou en totalité, par suite d'une dénégation de la sexualité. Les jeunes filles qui éprouvent un besoin de tendresse excessive, en même temps qu'une horreur également excessive devant les exigences de la vie sexuelle, sont exposées à une tentation irrésistible qui les mène, d'une part, à rechercher dans la vie l'idéal d'un amour asexuel, et, d'autre part, à masquer leur libido par une tendresse qu'elles peuvent manifester sans avoir à se faire de reproches, en conservant toute leur vie leurs affections infantiles pour les parents, les frères et les sœurs, affections que la puberté a renouvelées. La psychanalyse, qui recherche à travers les symptômes morbides leur pensée inconsciente, et l'amène en même temps à la conscience, pourra sans difficulté prouver à des individus de ce type qu'ils sont *amoureux* de leurs parents, dans le sens ordinaire que l'on donne au mot. Il en est de même dans le cas où un individu, qui a commencé par être normal, présente des caractères

fondamentale du complexe d'Œdipe, et nous pouvons dire que ce qui sépare adversaires et partisans de la psychanalyse, c'est l'importance que ces derniers attachent à ce fait] (*ajouté en 1920*). [Dans un autre travail (*Le traumatisme de la naissance*, 1924) Rank a rapporté l'attachement à la mère à la période embryonnaire, et indiqué ainsi le fondement biologique du complexe d'Œdipe. A la différence de ce qui est dit plus haut, il fait dériver la barrière contre l'inceste de l'impression traumatique de l'angoisse de la naissance] (*ajouté en 1924*).

83 Voir les explications sur le caractère de fatalité donné par le mythe au destin d'Œdipe dans *La science des rêves*, 1900.

pathologiques à la suite d’un amour malheureux.n On pourra, avec certitude, démontrer que le mécanisme de la maladie consiste en un retour de la libido aux personnes aimées pendant l’enfance.

3.5.1.4. *Effets lointains du choix d’objet infantile*

Celui qui a évité une fixation incestueuse de sa libido n’est pas, par cela même, libéré de l’influence de celle-ci. C’est, sans aucun doute, un retentissement de la phase initiale qui porte un jeune homme à choisir, pour ses premières amours sérieuses, une femme d’âge mûr, et une jeune fille à aimer un homme âgé, jouissant d’une certaine considération ; ces personnes font revivre en eux l’image de la mère ou celle du père[84]. On peut admettre que le choix de l’objet, en général, se fait en s’étayant d’une façon plus libre sur ces deux modèles. Avant tout, l’homme recherche l’image de sa mère, image qui l’a dominé depuis l’enfance ; ce fait s’accorde assez bien avec l’autre fait que la mère encore vivante s’oppose vivement à cette nouvelle version d’elle-même, et lui témoigne de l’hostilité. Si l’on tient ainsi compte de l’importance qu’ont les rapports des enfants envers leurs parents pour la détermination du choix ultérieur de l’objet sexuel, on comprend sans difficultés que tout ce qui trouble ces rapports chez l’enfant aura les suites les plus graves pour la vie sexuelle adulte. Ainsi, la jalousie des amants a sans doute ses racines dans les expériences de l’enfance, ou du moins elle est renforcée par elles. Les querelles des parents entre eux, un mariage malheureux entraînent comme suite de lourdes prédispositions à des troubles du développement sexuel ou à des névroses chez leurs enfants.

L’affection de l’enfant pour ses parents laisse les impressions les plus profondes peut-être, qui, renouvelées pendant la puberté, commanderont la direction du choix de l’objet ; mais ce n’est pas le seul facteur dont il faille tenir compte. D’autres directions, qui ont une origine aussi lointaine, permettent à l’adulte, en s’inspirant des

84 Voir mon essai intitulé *Sur un type particulier de choix d’objet chez l’homme*, 1910.

expériences faites pendant l’enfance, de développer plusieurs *séries sexuelles*, c’est-à-dire de réaliser les conditions les plus différentes dans la détermination du choix de l’objet[85].

3.5.1.5. Prévention de l’inversion

Un des buts évidents du choix consiste à se porter sur un objet appartenant au sexe opposé. Le problème, on le sait, ne se résout qu’après certains tâtonnements. Lorsque la puberté est éveillée, l’homme s’égare souvent dans ses premiers mouvements, sans que ces égarements entraînent un mal durable. Dessoir a fait justement remarquer avec quelle régularité les mêmes caractères se retrouvent toujours dans les amitiés enthousiastes ou romanesques des adolescents pour leurs amis du même sexe. La force qui interdit à l’inversion de se prolonger est, avant tout, l’attraction que les caractères des sexes opposés exercent l’un sur l’autre. Nous ne pouvons ici, dans le cadre de ce travail, essayer une explication de ce phénomène[86]. Mais ce facteur à lui seul ne suffirait pas à écarter l’inversion. Des éléments secondaires s’ajoutent, qui agissent dans le même sens. Il faut mentionner, en premier lieu, l’influence inhibante qu’exerce la société ; là où l’inversion n’est pas considérée comme un crime, on peut constater qu’elle correspond au désir sexuel de nombreux individus. On peut également supposer que chez l’homme, les souvenirs de son enfance, pendant laquelle il fut livré aux tendresses de sa mère ou d’autres femmes de son entourage, contribuent de façon décisive à diriger le choix sur la femme [tandis

85 [Un très grand nombre de particularités de la vie amoureuse, ainsi que le caractère compulsionnel que prennent les passions amoureuses, ne peuvent être compris que si l’on se reporte à l’enfance et qu’on y voie les répercussions des phénomènes qui se sont manifestés à cette époque et dont l’action se fait encore sentir] (*ajouté en 1915*).

86 Il y a lieu ici de mentionner un écrit de Ferenczi, dont l’excès d’imagination ne doit pas cacher la richesse d'idées (*Versuch einer Genitaltheorie*, 1924). Il fait dériver la vie sexuelle des animaux supérieurs de l’histoire de leur évolution biologique.

que l’intimidation sexuelle exercée de bonne heure par le père à l’égard de l’enfant, la position de rival prise envers lui, détournent le jeune garçon de son propre sexe. Ajoutons, toutefois, que ces deux facteurs agissent chez la jeune fille dont l’activité sexuelle se développe sous la tutelle particulière de la mère. Ainsi s’établit une attitude hostile de sa part à l’égard de son propre sexe, qui exerce une influence décisive lors du choix de l’objet, dans le cas considéré comme normal] (*modifié en 1915*). L’éducation des garçons par des personnes du sexe masculin (les esclaves dans l’antiquité) paraît avoir favorisé le développement de l’homosexualité ; la fréquence de l’inversion dans la noblesse d’aujourd’hui s’explique mieux lorsque l’on tient compte du fait que, dans les familles nobles, on emploie surtout des domestiques mâles, et que les mères s’adonnent moins complètement aux soins de leurs enfants. Dans certains cas d’hystérie, on remarque que les conditions qui ont déterminé le choix de l’objet sexuel, et ainsi ont fixé une inversion permanente, trouvent leur origine dans le fait qu’un des parents est prématurément disparu (qu’il soit mort, qu’il ait divorcé d’avec son conjoint, ou qu’il se soit aliéné l’affection de l’enfant), en sorte que tout l’amour de l’enfant s’est reporté sur la personne qui lui est demeurée.

3.6. *Résumé*

Le moment nous semble venu d'esquisser un tableau d'ensemble. Nous sommes partis des déviations de la pulsion sexuelle relatives à son objet et à son but, et nous nous sommes posé la question : ces déviations proviennent-elles d'une disposition innée, ou sont-elles acquises ? Ce qui nous a permis de répondre, ce sont les renseignements que nous avions tirés de l'attitude sexuelle observée chez des personnes atteintes de psychonévrose, qui forment un groupe nombreux et de caractère assez proche des individus normaux. Nous avons obtenu ces renseignements par la méthode psychanalytique. Nous avons ainsi constaté que, chez les individus de cette catégorie, on peut retrouver les dispositions communes à toutes les perversions, sous la forme de forces inconscientes, déterminant toute une série de symptômes. C'est ainsi que nous avons pu dire que la névrose est le négatif de la perversion. Ayant ainsi reconnu combien les dispositions à la perversion étaient répandues, nous nous sommes vus forcés d'admettre que la disposition à la perversion est bien la disposition générale, originelle, de la pulsion sexuelle, laquelle ne devient normale qu'en raison de modifications organiques et d'inhibitions psychiques survenues au cours de son développement. Nous conçûmes alors l'espoir de retrouver la disposition originelle chez l'enfant. Parmi les forces limitant la direction de la pulsion sexuelle nous avons mentionné avant tout la pudeur, le dégoût, la pitié, et les représentations

collectives de la morale imposées par la société. Ainsi chaque déviation de la vie sexuelle nous apparaissait, dès le moment où elle s'est fixée, comme résultant d'une inhibition de développement, comme une marque d'infantilisme. Nous avons insisté sur l'influence prépondérante des variations dans les dispositions originelles, tout en admettant qu'entre elles et les influences de la vie, il n'y a pas opposition, mais bien coopération. D'autre part, étant admis que la disposition originelle a un caractère de complexité, la pulsion sexuelle en elle-même nous apparaissait comme un ensemble qui, dans le cas des perversions, se dissocie. De sorte que les perversions peuvent se présenter, soit comme le résultat d'inhibitions, soit comme l'effet d'une dissociation au cours d'un développement normal. Ces deux conceptions se rejoignant dans l'hypothèse que la pulsion sexuelle des adultes se forme par l'intégration des multiples mouvements et poussées de la vie infantile, de manière à former une unité, une tendance dirigée vers un seul et unique but.

Nous expliquions encore la prépondérance des dispositions perverses dans les cas de psychonévroses, en reconnaissant que la maladie était due au détournement, par l'effet du « refoulement », du courant principal vers des voies collatérales. Nous avons ensuite analysé la vie sexuelle pendant l'enfance[87] ; nous avons déploré que l'on ait voulu ignorer la pulsion sexuelle de l'enfance et que l'on ait décrit les manifestations sexuelles, si fréquentes à cet âge, comme des phénomènes anormaux. Il nous apparut, au contraire, que l'enfant apporte, en venant au monde, des germes de vie sexuelle et

87 [Cela n'est pas seulement vrai pour les tendances à la perversion qui apparaissent dans les névroses en « négatif », mais encore pour les tendances « positives », ou perversions proprement dites. On aurait donc tort de ramener exclusivement les perversions proprement dites à des tendances infantiles qui se seraient fixées, et il faut les considérer aussi comme une régression vers ces tendances dues au fait que d'autres courants de la vie sexuelle n'ont pu avoir leur libre développement. C'est pourquoi les perversions « positives » peuvent, elles aussi, être traitées par les procédés de la thérapie psychanalytique] (*ajouté en 1915*).

que, lors de l'allaitement, il éprouve une satisfaction d'ordre sexuel, qu'ensuite il cherchera à retrouver dans l'acte bien connu de la « succion ». Cette activité sexuelle de l'enfant ne se développerait pas de la même manière que les autres fonctions, mais après une courte période d'épanouissement, qui va de la deuxième à la cinquième année, elle entrerait dans une période de latence. Durant cette époque, disons-nous, la production d'excitation sexuelle n'est pas interrompue ; elle se poursuit et fournit une réserve d'énergie qui est, en grande partie, détournée vers des buts autres que sexuels ; c'est-à-dire qu'elle contribue à la formation des sentiments sociaux, et, d'autre part, au moyen du refoulement et des formations réactionnelles, elle crée des barrières sexuelles qui serviront plus tard. La conclusion qui semblait s'imposer était que ces forces destinées à maintenir la pulsion sexuelle dans certaines directions se développent pendant l'enfance aux dépens de mouvements sexuels qui ont, pour la plupart, un caractère de perversité, en même temps qu'elles se forment avec l'appui de l'éducation. Une part des mouvements sexuels de l'enfant, échappant à la transformation, peut s'extérioriser dans une activité sexuelle. Ainsi, il semble que l'excitation sexuelle de l'enfant dérive de sources diverses : avant tout, des zones érogènes qui produisent une satisfaction dès qu'elles sont excitées d'une manière appropriée. Selon toutes probabilités, peuvent faire fonction de zones érogènes toutes les régions de l'épiderme, tout organe sensoriel [et probablement tout organe quelconque] (*ajouté en 1915*), mais il existe certaines zones privilégiées dont l'excitabilité est assurée, dès le début, par certains dispositifs organiques. D'autre part, l'excitation sexuelle se produit, pour ainsi dire, comme produit marginal d'un certain nombre de processus internes, pourvu que ceux-ci aient atteint un degré suffisant d'intensité, surtout quand il s'agit d'émotions fortes, même si celles-ci sont de nature pénible. Les excitations provenant de toutes ces sources ne se coordonnent pas encore en un tout, mais poursuivent chacune un but séparé qui ne représente que le gain

d'un plaisir particulier. Ceci nous amène à penser que la pulsion sexuelle pendant l'enfance [n'] est [pas encore centrée, qu'elle est d'abord] (*ajouté en 1920*) sans objet, c'est-à-dire *auto-érotique*.

Déjà, chez l'enfant, l'exigence de la zone érogène localisée à l'appareil génital commence à se manifester, soit que, comme toute autre zone érogène, elle réagisse aux excitations appropriées en procurant une satisfaction, soit que, par un mécanisme encore peu compréhensible, une satisfaction provenant d'autres sources produise en même temps une excitation sexuelle qui retentira d'une façon particulière sur la zone génitale. Nous avons dû avouer, à notre regret, qu'il ne nous était pas possible de donner une explication satisfaisante des rapports existant entre l'excitation sexuelle et la satisfaction sexuelle, comme des rapports à établir entre l'activité de la zone génitale et celle des autres sources de la sexualité.

[En étudiant les troubles névrotiques, nous avons aperçu que, dans la vie sexuelle de l'enfance, existe, dès le début, un commencement d'organisation entre les composantes pulsionnelles sexuelles. Dans une première phase, qui se place très tôt, l'érotisme *oral* est prépondérant ; une deuxième organisation « prégénitale » est caractérisée par la prédominance du *sadisme* et de l'érotisme *anal* ; c'est seulement dans la troisième phase [qui chez l'enfant ne se développe que jusqu'au primat du phallus] (*ajouté en 1924*) que la vie sexuelle est déterminée par la contribution qu'apportent les zones génitales proprement dites.

Nous avons dû constater ensuite, à notre grande surprise, que cette première vie sexuelle infantile (de deux à cinq ans) mène au choix d'un objet ; elle est accompagnée d'activités psychiques les plus variées, de sorte que cette phase, malgré le défaut de coordination des composantes pulsionnelles, et en dépit de l'incertitude du but sexuel, peut être considérée comme un important précurseur de l'organisation sexuelle définitive.

L'*instauration diphasée* du développement sexuel humain, autrement dit l'interruption de ce développement par la période de latence, nous a paru digne d'une attention particulière. En effet, c'est là une des conditions qui permettent à l'homme le développement vers une civilisation plus élevée ; nous y trouvons aussi l'explication des prédispositions aux névroses. Chez les animaux apparentés à l'homme, nous ne connaissons rien d'analogue. Pour retrouver les origines de cette particularité dans le développement humain, il faudrait remonter à la préhistoire] (*ajouté en 1920*).

Nous ne saurions dire quel est le degré d'activité sexuelle pendant l'enfance devant être considéré comme normal et n'entravant pas le développement ultérieur. Nous avons montré que les manifestations sexuelles infantiles présentaient surtout un caractère masturbatoire. Nous avons ensuite constaté, en nous appuyant sur l'expérience, que les influences extérieures de la séduction pouvaient produire des interruptions prématurées de la période de latence et même la supprimer, et que la pulsion sexuelle de l'enfant se révélait alors perverse polymorphe. Enfin, nous avons vu que toute activité sexuelle prématurée, produite de cette manière, rendait l'éducation de l'enfant plus difficile.

Bien que nos connaissances sur la vie sexuelle infantile présentent de grosses lacunes, nous avons tenté d'analyser les changements amenés par la puberté. Au nombre de ces changements, nous avons considéré comme particulièrement importants : la subordination de toutes les excitations sexuelles, quelle que soit leur origine, au primat des zones génitales ; ensuite, le processus par lequel est trouvé l'objet. Ces deux phénomènes sont préfigurés dès l'enfance. La subordination des excitations sexuelles s'opère par un mécanisme qui utilise le plaisir préliminaire de telle manière que les actes sexuels, jusque-là indépendants les uns des autres, deviennent préparatoires à l'acte sexuel nouveau —

l'émission des produits génitaux — dans lequel le plaisir atteint son point culminant et l'excitation sexuelle prend fin. Nous avions à tenir compte, dans notre analyse, de la différenciation de l'être sexuel devenant respectivement homme et femme, et nous avons trouvé que, pour produire la femme, un refoulement nouveau est nécessaire en vertu duquel une partie de la virilité infantile de la femme disparaît, la préparant à substituer une zone génitale directrice à une autre. Enfin, nous avons constaté que le choix de l'objet était indiqué par des ébauches esquissées pendant l'enfance et reprises lors de la puberté, c'est-à-dire les affections de l'enfant pour ses parents et les personnes de son entourage ; d'autre part, le choix, en vertu de la barrière opposée entre temps à l'inceste, se détourne de ces personnes et se reporte sur d'autres qui leur ressemblent. Ajoutons encore, pour terminer, que pendant la période transitoire de puberté, les processus de développement physique et psychique s'accomplissent d'abord sans lien entre eux, jusqu'au moment où l'irruption d'un mouvement amoureux intense, de caractère psychique, retentissant sur l'innervation des parties génitales, l'unité caractéristique de la vie amoureuse normale est enfin réalisée.

3.6.1.1. Facteurs pouvant amener des troubles dans le développement

Chaque étape de cette longue évolution peut devenir un point de fixation ; chaque assemblage de cette combinaison compliquée peut donner lieu à une dissociation de la pulsion sexuelle, ainsi que plusieurs exemples nous l'ont déjà démontré. Il nous reste à énumérer les divers facteurs internes ou externes capables de troubler le développement et à dire sur quelle partie du mécanisme ils agissent. Remarquons toutefois que, dans une telle énumération, les facteurs ne seront pas tous d'une égale importance, et qu'il sera malaisé de les apprécier à leur juste valeur.

3.6.1.2. *Constitution et hérédité*

Il faut citer ici, en premier lieu, les différences congénitales des constitutions sexuelles, probablement d'une importance décisive, mais dont les caractères ne peuvent être saisis que par déduction en partant des manifestations ultérieures, et encore sans que nous puissions arriver à une certitude absolue. Nous croyons que ces différences consistent en une prépondérance de telle ou telle source de l'excitation sexuelle, et nous supposons qu'elles doivent en tout cas se manifester dans l'activité résultante finale, même si celle-ci se trouve contenue dans les limites du normal. Ceci ne veut évidemment pas dire qu'on ne puisse imaginer des variations dans la disposition originelle qui, nécessairement, et sans l'intervention d'autres facteurs, créent une vie sexuelle anormale. On désignera ces variations sous le nom de « dégénérescences », et on pourra y voir les symptômes d'une détérioration héréditaire. Je rapporterai, à ce sujet, une curieuse observation. Chez plus de la moitié des malades que j'ai traités pour hystérie grave, névrose obsessionnelle, etc., j'ai constaté une syphilis du père reconnue et soigné antérieurement au mariage, soit que le père ait été tabétique ou paralytique général, soit qu'on ait pu retrouver la syphilis par l'anamnèse. J'insiste particulièrement sur ce fait que les enfants névrosés n'avaient aucun stigmate de syphilis, de sorte que l'anomalie dans le caractère sexuel devait être considérée comme un dernier aboutissant d'une hérédité syphilitique. Et sans vouloir dire que la descendance de parents syphilitiques est la condition étiologique régulière et nécessaire d'une constitution névropathique, je crois que les coïncidences observées ne sont pas le fait du hasard, et qu'on doit leur laisser leur importance.

En ce qui touche les cas de perversions positives, les conditions héréditaires sont moins bien connues, car elles se dérobent à nos moyens d'investigation. Pourtant, on a des raisons de supposer qu'il y a analogie entre les névroses et les cas de

perversions. On rencontre, en effet, assez souvent dans la même famille, des cas de perversions et des psychonévroses réparties entre les deux sexes de la manière suivante : les hommes, ou au moins l'un d'eux, atteints de perversion positive, tandis que les femmes, par suite de la tendance au refoulement propre à leur sexe, présentent une perversion négative, soit l'hystérie. Cela est une preuve de plus des rapports essentiels que nous avons constatés entre ces deux sortes de troubles morbides.

3.6.1.3. Élaboration ultérieure

Il serait toutefois erroné de croire que le jeu des diverses composantes de la constitution sexuelle déterminera à lui seul la forme que prendra la sexualité. Elle reste conditionnée par l'extérieur, et des possibilités ultérieures sont données, selon le sort que subissent les afflux sexuels provenant des différentes sources. C'est *l'élaboration ultérieure* qui constitue l'élément décisif ; et la même constitution peut conduire à trois formes de développement possible.

1) [illegible] toutes les dispositions conservent entre elles leur rapport (que nous avons défini comme anormal) et se renforcent par la maturité, le seul résultat possible est une vie sexuelle perverse. L'analyse de pareilles anomalies constitutionnelles n'a jamais encore été poussée à fond ; et pourtant nous connaissons déjà des cas qui peuvent être expliqués facilement par cette seule hypothèse. Aussi, certains auteurs estiment-ils que toute une série de perversions par fixation supposent nécessairement une faiblesse congénitale de la pulsion sexuelle. Sous cette forme, la thèse ne me paraît pas soutenable ; mais elle est féconde du moment que le terme de « faiblesse constitutionnelle » est appliqué à l'un des facteurs constitutionnels de la pulsion sexuelle, la zone génitale, à laquelle doit incomber plus tard la fonction de coordonner dans un but de procréation ces manifestations sexuelles jusqu'alors isolées. En effet,

dans ce cas, l'intégration qui devait se faire au moment de la puberté ne peut réussir ; et ce sera la plus forte des autres composantes sexuelles qui prévaudra sous la forme de perversion[88].

3.6.1.4. Refoulement

2) On arrive à un résultat entièrement différent si, au cours du développement, certaines composantes sexuelles, que nous supposerons excessives, subissent un refoulement qui, ne l'oublions jamais, n'équivaut pas à une disparition. Les excitations sont produites de la même manière qu'auparavant, mais sont détournées de leur but par une inhibition psychique, et sont dirigées sur d'autres voies jusqu'au moment où elles s'extérioriseront sous la forme de symptômes morbides. Il peut en résulter une vie sexuelle normale, la plupart du temps diminuée, il est vrai, et ayant des psychonévroses pour complément. Ce sont précisément des cas qui nous sont bien connus par les observations psychanalytiques que nous avons faites sur des névrosés. La vie sexuelle a commencé comme celle des pervers ; toute une partie de leur enfance a été remplie par une activité sexuelle perverse qui, parfois même, s'est étendue bien au-delà de la puberté ; ensuite, pour des raisons intérieures, en général avant la puberté, mais parfois aussi après, s'opère une transformation par suite de refoulement ; et dès lors, sans que les anciennes tendances disparaissent, la névrose se substitue à la perversion. Cela nous rappelle l'adage : jeune catin, vieille dévote. Mais, dans le cas présent, la jeunesse a été bien courte ! Cette substitution de la névrose à la perversion dans la vie de l'individu, la répartition de cas de perversions et de névroses dans une même famille, tout cela doit être rapporté au fait que la névrose constitua le négatif de la perversion.

88 [On constate souvent, au début de la période de puberté, l'existence d'un courant de sexualité normale, mais qui, trop faible pour résister aux premiers obstacles venus du dehors, se perd et fait place à une régression qui aboutira à une perversion] (*ajouté en 1915*).

3.6.1.5. Sublimation

3) Il peut y avoir une troisième issue, dans le cas d'une constitution anormale, par le processus de la sublimation. Les excitations excessives découlant des différentes sources de la sexualité trouvent une dérivation et une utilisation dans d'autres domaines, de sorte que les dispositions dangereuses au début produiront une augmentation appréciable dans les aptitudes et activités psychiques. C'est là une des sources de la production artistique, et l'analyse du caractère d'individus curieusement doués en tant qu'artistes indiquera des rapports variables entre la création, la perversion et la névrose, selon que la sublimation aura été complète ou incomplète. Il semble bien que la répression par formation réactionnelle — qui, comme nous l'avons vu, commence à se faire sentir dès la période de latence pour continuer pendant toute la vie si les conditions sont favorables — doive être considérée comme une espèce de sublimation. Ce que nous nommons « caractère » est en grande partie construit avec un matériel d'excitations sexuelles, et se compose de pulsions fixées depuis l'enfance, de constructions acquises par la sublimation, et d'autres constructions destinées à réprimer les mouvements pervers qui ont été reconnus non utilisables[89]. Il est ainsi permis de dire que la disposition sexuelle de l'enfant crée, par formation réactionnelle, un grand nombre de nos vertus[90].

3.6.1.6. Expériences accidentelles

En regard des processus que nous avons énumérés : poussées sexuelles, refoulements et sublimations (les deux derniers nous étant complètement inconnus quant à leur mécanisme intérieur), toutes les

89 [On a pu établir que même certains traits de caractère présentent des rapports avec des composantes érogènes déterminées. Ainsi, on peut faire dériver l'entêtement, la parcimonie et l'esprit d'ordre, de l'activité de la zone érotique anale. Une forte disposition uréthrale-érotique fera des ambitieux] (*ajouté en 1920*).

autres influences sont d'une importance secondaire. Si l'on considère les refoulements et sublimations comme une part des dispositions constitutionnelles de l'individu, comme en étant les manifestations mêmes, on peut dire que la forme définitive prise par la vie sexuelle est, avant tout, le résultat d'une constitution congénitale. Mais on ne peut contester que, tout en admettant la coopération des différents facteurs, il faut néanmoins faire une place à certaines influences provenant d'expériences fortuites soit pendant l'enfance, soit à un âge plus avancé. [Il n'est pas facile d'évaluer l'importance relative des facteurs constitutionnels et des facteurs accidentels. Du point de vue théorique, on sera toujours porté à surestimer les premiers, tandis que dans la pratique thérapeutique l'importance des seconds prévaudra. Quoi qu'il en soit, on ne devra pas oublier qu'entre les deux séries de facteurs, il y a coopération et non exclusion. Le facteur constitutionnel a besoin, pour être mis en valeur, d'expériences vécues ; le facteur accidentel ne peut agir qu'appuyé sur une constitution. Dans la plupart des cas, on peut imaginer une « série complémentaire », où les intensités décroissantes de l'un des facteurs sont compensées par les intensités croissantes de l'autre ; ce qui, toutefois, ne peut servir de prétexte pour nier l'existence de cas extrêmes aux deux bouts de la série.

Dans le domaine des facteurs accidentels, la psychanalyse accorde une place prépondérante aux expériences de la première enfance. La série étiologique se diviserait en deux, dont l'une serait la série des *prédispositions*, et l'autre la série *définitive*. Dans la première de ces séries, il y aurait action connexe de la constitution et des expériences réalisées dans l'enfance ; de même que, dans la

90 Émile Zola, qui connaissait bien la nature humaine, nous décrit, dans *La joie de vivre*, une jeune fille qui, de gaieté de cœur et par pur désintéressement, sacrifie à ceux qu'elle aime tout ce qu'elle possède et tout ce qu'elle pourrait revendiquer, sa fortune et ses aspirations les plus chères, sans en attendre de récompense. Cette jeune fille, quand elle était enfant, était possédée par un besoin si insatiable de tendresse, que, se voyant une fois préférer une autre petite fille, elle avait commis une cruauté.

seconde série, se combinerait l'action des prédispositions et des expériences ultérieures traumatisantes. Toutes les circonstances défavorables au développement sexuel ont pour effet de produire une *régression*, c'est-à-dire un retour à une phase antérieure de développement] (*ajouté en 1915*).

Revenons à l'énumération des facteurs exerçant une influence sur le développement sexuel.

3.6.1.7. Précocité

Parmi les facteurs importants, mentionnons la *précocité* sexuelle spontanée, qui se retrouve invariablement dans l'étiologie des névroses, bien qu'elle ne puisse être, à elle seule (pas plus que tout autre facteur), la cause suffisante du processus morbide. Elle se manifeste par une interruption, une abréviation ou une suppression de la période de latence infantile, et occasionne des troubles en provoquant des manifestations sexuelles qui ont nécessairement le caractère de perversion — étant donné le faible développement des inhibitions sexuelles d'une part, et d'autre part, l'état encore rudimentaire du système génital. Ces dispositions à la perversion peuvent se maintenir telles, ou pourront, après un refoulement préalable, prédisposer à des névroses.

En tous les cas, la précocité sexuelle aura pour effet de rendre plus difficile la domination désirable de la pulsion sexuelle par les instances psychiques supérieures, à un âge plus avancé ; elle augmentera encore le caractère inhérent aux manifestations psychiques de la pulsion sexuelle. La précocité sexuelle va souvent de pair avec la précocité intellectuelle, et comme telle se retrouve dans l'enfance des individus les plus éminents. Dans ce cas, elle ne paraît pas être pathogène au même degré que lorsqu'elle est isolée.

3.6.1.8. [Le facteur temps

Au même titre que la précocité, le facteur *temps* réclame une attention toute particulière. La phylogénèse a pu fixer l'ordre dans lequel les différentes pulsions entrent en activité, et déterminer la durée de leur manifestation avant qu'elles ne disparaissent sous l'influence d'une pulsion nouvelle, ou par suite d'un refoulement caractérisé. Pourtant, dans la succession aussi bien que dans la durée de ces pulsions, il semble bien qu'il y ait des variations qui peuvent être, quant au résultat final, d'une importance décisive. Il n'est pas indifférent qu'un courant surgisse plus tôt ou plus tard que le courant contraire, car l'effet d'un refoulement ne peut être annulé. Si l'ordre d'apparition des composantes de la pulsion sexuelle varie, le résultat en sera changé. D'autre part, la disparition de certaines pulsions qui parviennent au premier plan peut être d'une rapidité surprenante. Par exemple, les rapports hétérosexuels des futurs homosexuels avérés. Les tendances de l'enfant, quel que soit le caractère violent de leur irruption, ne justifient pas la crainte qu'elles dominent le caractère de l'adulte de manière durable. On peut aussi bien s'attendre à ce qu'elles disparaissent pour faire place à la tendance contraire (les despotes ne règnent pas longtemps)] (*ajouté en 1915*). Les raisons qui motivent les perturbations d'ordre temporel, dans le processus de développement, nous échappent complètement. Nous ne faisons qu'entrevoir au loin un groupe de problèmes biologiques, et peut-être aussi historiques, dont nous n'approchons pas encore assez pour pouvoir les attaquer.

3.6.1.9. Persévération

L'importance de toutes les manifestations sexuelles précoces s'augmente par le fait d'un facteur psychique dont l'origine ne nous est pas connue, et dont nous ne pouvons faire état que d'une manière toute provisoire. Il s'agit de la *persévération* ou *capacité de fixation* des impressions de la vie sexuelle, caractère que l'on

retrouve chez de futurs névrosés ou chez des pervers, dont il faut tenir compte dans le tableau clinique. En effet, les mêmes manifestations sexuelles précoces n'exercent pas, sur d'autres sujets, une influence assez profonde pour les forcer à la répétition compulsive et imprimer ainsi pour la vie une direction à leur pulsion sexuelle. Peut-être une des raisons qui nous expliquent le caractère de cette persévération se trouve-t-elle dans un fait psychologique sans lequel on ne saurait préciser l'étiologie des névroses, nous voulons dire la prépondérance des vestiges laissés dans le souvenir sur les impressions plus récentes. Ce fait psychologique dépend certainement du degré de développement intellectuel, et gagne en importance à mesure que l'individu est plus cultivé. On a dit, en parlant des sauvages, qu'ils étaient « les malheureux enfants du moment »[91]. Étant donné le rapport antagoniste qu'il y a entre la civilisation et le libre développement de la sexualité, rapport dont on peut suivre les effets longtemps après dans la forme que prendra notre vie, il est de la plus grande importance, dans les civilisations avancées, de savoir comment s'est développée la vie sexuelle de l'enfant, tandis que, dans les civilisations inférieures, ce développement présente peu d'intérêt.

3.6.1.10. Fixation

L'influence favorable qu'exercent les facteurs psychiques que nous venons d'énumérer est renforcée par les incitations accidentelles pendant le temps de la sexualité infantile. Celles-ci (en premier lieu la séduction par d'autres enfants ou par des adultes) créent des états sexuels qui, avec l'aide des éléments psychiques plus haut mentionnés, peuvent se fixer, et devenir par là même pathologiques. Une bonne part des déviations sexuelles qu'on peut remarquer chez l'adulte névrosé ou pervers est due à des

91 On peut supposer que la forte tendance qu'ont certaines impressions à se fixer est due à l'intensité de l'activité sexuelle physique, à une époque antérieure.

impressions subies pendant l’enfance soi-disant asexuelle. Au nombre des causes il faut donc compter la constitution, la précocité, un accroissement de la persévération, et enfin les excitations fortuites de la pulsion sexuelle par des influences extérieures.

En terminant notre livre, nous devons avouer, à notre regret, que nos recherches sur les troubles de la vie sexuelle indiquent bien l'insuffisance de nos connaissances quant aux processus biologiques qui en constituent l’essence ; nous ne pouvons donc former, avec nos aperçus isolés, une théorie capable d’expliquer suffisamment les caractères normaux et pathologiques de la sexualité.

Sigmund Freud

Dora

Fragment d’une analyse d’hystérie

Table des matières

Avant-propos

En publiant l'observation détaillée d'une malade et l'histoire de son traitement, j'entreprends, après une assez longue interruption, de corroborer mes assertions de 1895 et 1896 sur la pathogénie des symptômes hystériques et les processus psychiques de l'hystérie. — Dès lors, je ne puis pas me dispenser du présent avant-propos qui aura pour but de justifier sur plusieurs points ma manière d'agir, et de ramener à des proportions raisonnables ce qu'on peut se croire en droit d'attendre de moi.

Il fut à coup sûr fâcheux pour moi d'avoir, à la suite de mes recherches, à publier des résultats, surtout des résultats aussi surprenants et aussi peu engageants, sans que mes confrères fussent en état d'en vérifier l'exactitude. Mais il est à peine moins hasardeux d'exposer aujourd'hui à la critique de tous un peu du matériel dont j'avais extrait ces résultats. Je ne pourrai pas échapper au reproche : on m'a objecté naguère que je n'avais rien dit sur mes malades ; on va me reprocher maintenant d'en dire ce que je ne dois pas. J'espère que ce seront les mêmes personnes qui, changeant de prétexte, m'auront fait successivement l'un et l'autre reproches ; s'il en est ainsi je renonce d'avance à jamais enlever à de pareils critiques leurs occasions de semonce.

La publication de mes observations reste pour moi un problème difficile à résoudre, même en ne me préoccupant pas

davantage de ces malveillances sans compréhension. Les difficultés sont d'une part d'ordre technique, elles découlent d'autre part de la nature même des circonstances. S'il est exact que l'hystérie ait sa source dans l'intimité de la vie psycho-sexuelle des malades, et que les symptômes hystériques soient l'expression de leurs désirs refoulés les plus secrets, l'éclaircissement d'un cas d'hystérie doit dévoiler cette intimité et trahir ces secrets. Il est certain que les malades n'auraient jamais parlé s'ils avaient pensé à la possibilité d'une exploitation scientifique de leurs aveux, et c'est tout aussi sûrement en vain qu'on leur aurait demandé la permission de les publier. Des personnes scrupuleuses aussi bien que des personnes timides, dans ces conditions, mettraient en avant le devoir de la discrétion médicale et regretteraient de ne pas pouvoir rendre à la science, en cette circonstance, le service de l'éclairer. Cependant je suis d'avis que le médecin a des devoirs non seulement envers le malade, mais aussi envers la science. Envers la science : cela veut dire, au fond, envers beaucoup d'autres malades qui souffrent du même mal ou en souffriront. La publication de ce qu'on croit savoir sur la cause et la structure de l'hystérie devient un devoir, l'omission, une lâcheté honteuse, si l'on parvient à éviter un préjudice direct à son malade. Je crois avoir tout fait pour éviter un pareil préjudice à ma patiente. J'ai choisi une personne dont la vie ne se déroula pas à Vienne, mais dans une petite ville éloignée ; les circonstances de son existence sont à peu près ignorées à Vienne. J'ai, dès le début, si soigneusement gardé le secret du traitement qu'il n'y a qu'un seul confrère, tout à fait digne de confiance, qui puisse savoir que cette jeune fille était ma cliente ; le traitement terminé, j'ai attendu encore quatre ans pour publier cette observation, jusqu'au moment où j'appris un changement, survenu dans la vie de ma cliente, tel que j'en pus induire que l'intérêt porté par elle aux événements et états d'âme racontés ici pouvait avoir pâli. Bien entendu, aucun nom n'est demeuré qui eût pu mettre un lecteur profane sur la trace ; la publication dans un journal strictement scientifique devrait,

d’ailleurs, être une garantie contre tout lecteur incompétent. Je ne peux naturellement pas empêcher ma cliente elle-même d’éprouver un malaise si le hasard fait tomber entre ses mains sa propre observation. Mais elle n’en apprendra rien qu’elle ne sache déjà, et elle pourra se demander si quelqu’un d’autre serait capable d’en conclure qu’il s’agisse de sa personne.

Je sais que, tout au moins dans cette ville, il y a beaucoup de médecins qui, — cela, est assez dégoûtant, — voudront lire cette observation non pas comme une contribution à la psychopathologie de la névrose, mais comme un roman à clef destiné à leur divertissement. Je certifie aux lecteurs de ce genre que toutes les observations que je pourrai communiquer plus tard seront protégées contré leur perspicacité par de semblables garanties de secret, bien que, par cette résolution, l’utilisation de mes matériaux doive subir une limitation extrême.

Dans cette observation, la seule que j’aie, jusqu’à présent, pu arracher aux restrictions causées par le secret professionnel et aux circonstances défavorables, se discutent franchement les rapports sexuels ; les organes et les fonctions sexuels sont appelés par leur nom, et le lecteur pudique pourra se persuader, d’après mon exposé, que je n’ai pas reculé devant la discussion, avec une jeune fille, de tels sujets et en un tel langage. Dois-je donc me justifier aussi de cette accusation ? Je réclame tout simplement les droits du gynécologue, ou plutôt des droits beaucoup plus modestes, et ce serait le signe d’une lubricité perverse et étrange si quelqu’un pouvait supposer que de telles conversations soient un bon moyen d’excitation ou d’assouvissement sexuels. Voici d’ailleurs une citation qui exprime mon avis :

« Il est lamentable de devoir concéder une place, dans une œuvre scientifique, à des protestations et des déclarations pareilles, mais qu’on ne m’en fasse pas le reproche à moi, qu’on accuse plutôt

l’esprit du temps, grâce auquel nous en sommes parvenus à cet heureux âge où aucun livre sérieux n’est sûr de vivre[1]. »

Je dirai maintenant de quelle manière j’ai surmonté dans cette observation les difficultés techniques de la communication du cas. Ces difficultés sont très considérables pour un médecin qui doit tous les jours faire six à huit de ces traitements psychothérapiques et qui ne doit pas, pendant la séance avec le malade, prendre de notes parce qu’il éveillerait ainsi la méfiance du malade et en serait troublé, lui-même, dans l'assimilation des matériaux à recueillir. Comment fixer, pour la communication ultérieure, l’histoire d’un traitement de longue durée, voilà un problème que je n’ai pu encore résoudre. Deux circonstances me sont venues en aide dans le cas présent : premièrement le fait que la durée du traitement ne se soit pas étendue à plus de trois mois, deuxièmement que l’élucidation des faits se groupât autour de deux rêves, racontés au milieu et à la fin de la cure ; rêves dont les tenues mêmes ont été fixés immédiatement après la séance et qui ont pu donner un appui sûr à la trame des interprétations et souvenirs s’y rattachant. J'ai écrit l’observation de mémoire, après le traitement, pendant que mon souvenir était encore frais et soutenu par l’intérêt porté à la publication. Le compte rendu n’est par conséquent pas absolument fidèle, phonographique, mais il peut prétendre à un haut degré de véridicité. Rien d’essentiel n’a été changé, sauf en quelques endroits l’ordre des éclaircissements, en vue d’un exposé meilleur.

Je commence par relever ce qu’on va trouver dans ce rapport et ce qui y fait défaut. Cet ouvrage fut primitivement appelé « Rêve et Hystérie » parce qu’il me semblait particulièrement bien se prêter à montrer de quelle manière l’interprétation des rêves s’entrelace à l’histoire du traitement, et comment, grâce à elle, peuvent se combler les amnésies et s'élucider les symptômes. J’ai, non sans de bonnes raisons, fait précéder en 1900 les travaux que je projetais sur

1 Richard Schmidt : Contributions à l'érotique de l'Inde (Beiträge zur indischen Erotik) 1902. (Avant-propos).

la psychologie des névroses par une étude laborieuse et pénétrante sur les rêves ; j'ai en effet aussi pu voir, par l'accueil qui lui fut fait quelle compréhension insuffisante les confrères ont encore pour de tels efforts. L'objection qu'on m'opposait, à savoir : que mes observations n'auraient pas permis de se former une conviction basée sur la vérification, du fait que je n avais pas livré mes matériaux, — n'était dans ce cas plus valable, car chacun peut avoir recours à ses propres rêves pour un examen analytique, et la technique de l'interprétation des rêves est facile à apprendre d'après les préceptes et les exemples que j'ai donnés. Je soutiens aujourd'hui comme alors qu'il est une condition indispensable pour comprendre les processus psychiques dans l'hystérie et dans les autres psychonévroses : c'est d'approfondir le problème du rêve ; et personne n'aura de chance d'avancer même de quelques pas dans ce domaine s'il veut s'épargner ce travail préparatoire. Donc, cette observation présuppose la connaissance de l'interprétation des rêves, la lecture en sera très peu satisfaisante à celui qui ne l'a pas. Il sera surpris au lieu d'être éclairé et sûrement disposé à projeter sur l'auteur, qu'il déclarera doué d'une imagination fantastique, la raison de son étonnement. Ce caractère d'étonnement tient, en réalité, au phénomène de la névrose elle-même ; seule notre accoutumance médicale nous le masque et il réapparaît pendant l'essai d'explication. Cet étonnement ne pourrait être entièrement banni que si l'on réussissait à déduire complètement la névrose de facteurs qui nous fussent déjà connus. Mais, selon toute probabilité, ce sera au contraire l'étude des névroses qui nous incitera à admettre beaucoup de nouveau pouvant plus tard devenir peu à peu l'objet d'une connaissance certaine. Cependant le nouveau a toujours provoqué de l'étonnement et de la résistance.

Ce serait du reste une erreur de croire que dans toutes les psychanalyses les rêves et leur interprétation tinssent une place aussi prépondérante.

Si l’observation présente semble être favorisée quant à l’utilisation des rêves, elle est, sur d’autres points, plus pauvre que je ne l’aurais désiré. Mais ses défauts sont liés justement aux circonstances permettant sa publication. J’ai déjà dit que je ne saurais me rendre maître du matériel d’une observation qui dure à peu près une année. Cette histoire de trois mois seulement se laisse embrasser et rappeler dans son ensemble ; mais ses résultats sont restés incomplets sur plus d’un point. Le traitement n’a pas été poursuivi jusqu’au but que je me proposais, il a été interrompu par la volonté de la malade, un certain résultat ayant été atteint. Quelques énigmes du cas de la maladie n’étaient pas encore abordées à cette époque, d’autres imparfaitement élucidées, tandis que la poursuite du travail eût sûrement mené à l’éclaircissement de tous les points jusqu’au dernier. Je ne puis par conséquent présenter ici qu’un fragment d’analyse.

Le lecteur familiarisé avec la technique de l’analyse exposée dans les *Études sur l'hystérie* (Studien über Hysterie) s’étonnera peut-être qu’il n’ait pas été possible en trois mois de résoudre jusqu’au bout tout au moins les symptômes pris à parti. Mais ceci deviendra compréhensible quand je dirai que, depuis les « Études », la technique psychanalytique a subi une transformation fondamentale. Le travail avait alors pour point de départ les symptômes, et pour but de les résoudre les uns après les autres. Depuis, j’ai abandonné cette technique, car je l’ai trouvée inadéquate à la structure si délicate de la névrose. Je laisse maintenant le malade, lui-même choisir le thème du travail journalier et prends par conséquent pour point de départ chaque fois la surface que son inconscient offre à son attention. J’obtiens alors ce qui appartient à la solution d’un symptôme par petits morceaux, enchevêtré dans des contextes différents et réparti sur des époques fort éloignées. Malgré ce désavantage apparent, la nouvelle technique est de beaucoup supérieure à l’ancienne, et incontestablement la seule possible.

En présence de l'imperfection de mes résultats analytiques, il ne me restait qu'à suivre l'exemple de ces chercheurs qui ont le bonheur de ramener au jour après un long ensevelissement les restes inestimables, quoique mutilés, de l'antiquité. J'ai complété l'incomplet d'après les meilleurs modèles que j'aie connus, par d'autres analyses, mais, tel un archéologue consciencieux, je n'ai pas négligé, dans chaque cas, de faire connaître où ma construction continuait les parties authentiques.

Intentionnellement j'ai introduit moi-même encore une autre imperfection. Je n'ai généralement pas exposé le travail d'interprétation qu'il fallait effectuer à propos des associations et des communications de la malade, mais seulement ses résultats. Excepté pour les rêves, et sauf à de rares endroits, la technique du travail analytique n'a par conséquent pas été dévoilée. Je tenais à montrer dans cette observation la détermination des symptômes et la construction intime de la névrose ; cela n'aurait produit qu'une confusion inexplicable si j'avais voulu en même temps accomplir l'autre tâche. Pour étayer les règles techniques, trouvées pour la plupart empiriquement, il aurait fallu réunir le matériel de beaucoup d'analyses. Pourtant, qu'on ne s'exagère pas l'écourtement que cette omission de la technique fait subir à l'histoire de ce cas. Précisément la partie la plus difficile du travail technique n'a pas été mise en cause chez cette malade, le facteur du « transfert », dont il est question à la fin de l'observation, n'ayant pas été effleuré pendant ce court traitement.

Ni la malade ni l'auteur ne sont fautifs d'une troisième imperfection. Au contraire on comprend qu'une seule observation, même si elle était complète et hors des atteintes du doute, ne puisse donner des réponses à toutes les questions posées par le problème de l'hystérie. Elle ne peut apprendre à connaître tous les types de la maladie, toutes les conformations de la structure de la névrose, tous les modes possibles du rapport entre le psychique et le somatique

dans l'hystérie. On ne peut avec raison exiger de ce seul cas plus qu'il ne peut offrir. Celui qui jusqu'à présent ne voulait pas croire à la validité générale et sans exception de l'étiologie psychosexuelle de l'hystérie ne se laissera guère convaincre en prenant connaissance d'une seule observation ; il fera mieux de suspendre son jugement jusqu'au moment où, par son propre travail, il aura acquis droit à une conviction personnelle.

Note de 1923 : Le traitement rapporté ici fut interrompu le 31 décembre 1899, l'exposé en fut écrit dans les deux semaines qui suivirent, mais je ne l'ai publié qu'en 1905. On ne peut s'attendre à ce que plus de vingt ans de travail ultérieur suivi n'aient rien pu changer à la conception et à l'exposé d'un pareil cas ; mais il serait évidemment absurde de vouloir mettre « up to date » cette observation au moyen de corrections et d'amplifications, et de vouloir l'adapter à l'état actuel de nos connaissances. Je l'ai donc laissée en somme telle quelle, et n'ai corrigé, sur son texte, que des erreurs commises par distraction ou par imprécision, sur lesquelles mes excellents traducteurs anglais, M. et Mme James Strachey, avaient attiré mon attention. En ce qui concerne les remarques d'ordre critique qui me paraissent justifiées, je les ai placées dans des notes annexées à l'histoire du cas morbide, de telle sorte que le lecteur sache que je tiens encore aux opinions émises dans le texte, s'il ne trouve rien dans les notes qui les contredise. Quant au problème de la discrétion médicale, qui me préoccupe dans cet avant-propos, il disparaît pour les autres exposés de cas publiés dans ce volume[2], car trois d'entre eux sont publiés avec l'assentiment formel des personnes traitées, et pouf le petit Hans, avec l'assentiment de son père ; dans un cas (Schreber) l'objet de l'analyse ne fut pas vraiment une personne, mais un livre écrit par celle-ci. Pour Dora, le secret a été gardé jusqu'à cette année. Il y a peu de temps, j'appris que celle-ci, perdue de vue par moi depuis longtemps, et retombée récemment malade pour d'autres raisons,

2 Le vol. VIII des Gesam. Schrif. de Freud. (Note des traducteurs.)

avait révélé à son médecin qu’elle avait été, jeune fille, traitée analytiquement par moi ; cette révélation rendit facile à ce confrère averti de reconnaître en elle la Dora de 1899. Que les trois mois du traitement d’alors n’aient pu faire davantage que résoudre le conflit d’alors, qu’ils n'aient pas pu établir une barrière de défense contre des états morbides ultérieurs, personne d’équitable ne pourra le reprocher à la thérapeutique analytique.

Chapitre I. L'état Morbide

Après avoir trouvé dans mon « Interprétation des Rêves », publiée en 1900, que les rêves peuvent généralement être interprétés, et être remplacés, le travail d'interprétation accompli, par des pensées irréprochablement formées, susceptibles d'être insérées à un endroit déterminé du contexte psychique, j'aimerais donner dans les pages suivantes un exemple de la seule utilisation pratique que semble permettre l'art de l'interprétation des rêves. J'ai déjà mentionné dans mon livre[3] de quelle manière j'ai été conduit aux problèmes du rêve. Je les ai trouvés sur mon chemin en tâchant de guérir les psychonévrosés par un procédé particulier de psychothérapie, et quand les malades me rapportaient, entre autres événements de leur vie psychique, leurs rêves, qui semblaient exiger l'interpolation dans le long enchaînement allant des symptômes morbides à l'idée pathogène. J'ai appris alors comment il fallait traduire le langage du rêve dans le mode d'expression habituel et direct de notre pensée. Cette connaissance est — je peux le prétendre — indispensable au psychanalyste, le rêve représentant un des chemins par lesquels peut accéder à la conscience ce. matériel psychique qui, en vertu de la répulsion qu'évoque son contenu, a été refoulé, barricadé hors du conscient et, par conséquent, est devenu pathogène. Bref, le rêve est *un des détours pour éluder le*

3 Die Tramndeutung, 1900, p. 68. 7e édition 1922, p. 70. Voir la Science des Rêves, traduction Meyerson, Paris, Alcan 1926, p. 92.

refoulement, un des moyens principaux de ce qu’on appelle l'*exposition indirecte* dans le psychique. Ce fragment du traitement d’une jeune fille hystérique doit mettre en évidence comment l’interprétation des rêves intervient dans le travail de l’analyse. Il doit, en même temps, me donner l’occasion de soutenir publiquement, pour la première fois avec des détails ne pouvant plus prêter à des malentendus, une partie de mes opinions sur les processus psychiques et les conditions organiques de l’hystérie. Je crois ne plus devoir m’excuser d’être long, depuis qu’on le reconnaît : ce n’est pas par un dédain affecté mais uniquement par un travail des plus approfondis et plein de sympathie pour le malade que l’on peut faire face à ce qu’exige, du médecin et de l’investigateur, l’hystérie.

« Nicht Kunst und Wissenschaft allein

« Geduld will bei dem Werke sein ![4] »

L’art et la science ne suffisent pas : l’œuvre réclame de la patience !

Commencer par exposer une observation complète et achevée, ce serait mettre le lecteur dès l’abord dans des conditions tout autres que n’étaient celles du médecin observateur. Ce que racontent les proches du malade, — dans mon cas, le père de cette jeune fille de dix-huit ans — ne donne qu’une image méconnaissable de l’évolution de la maladie. Je commence bien le traitement en incitant la malade à me conter toute l’histoire de sa maladie et de sa vie, mais ce que j’entends alors ne me suffit pas encore pour m’orienter. Ce premier récit est comparable à un courant qui ne serait pas navigable, à un courant dont le lit serait tantôt obstrué par des rochers, tantôt divisé et encombré par dès bancs de sable. Je ne peux que m'étonner devant ce problème : comment ont pu prendre naissance chez les auteurs les observations bien liées et exactes

4 Goethe. Faust. I Hexenküche. Cuisine de la sorcière (N. d. tr.), cf. la pensée bien connue : « Le génie est une longue patience ». (Note de la Rédaction.)

d’hystériques ? En réalité, les malades sont incapables de faire de pareils rapports sur eux-mêmes. Ils peuvent, il est vrai, informer le médecin d’une manière suffisante et cohérente sur telle ou telle époque de leur vie, mais alors suit une autre période pour laquelle les renseignements qu’ils fournissent deviennent superficiels, laissent subsister des lacunes et des énigmes. Une autre fois, on est de nouveau en présence de périodes tout à fait obscures, que n’éclaire aucune connaissance utilisable. Les rapports ; même apparents, sont rompus, la succession des différents événements incertaine. Pendant le récit même, la malade corrige à plusieurs reprises une indication, une date, pour revenir ensuite après de longues hésitations à sa première assertion. L’incapacité des malades d’exposer avec ordre l’histoire de leur vie, en tant qu’elle correspond à l’histoire de leur maladie, est non seulement caractéristique de la névrose, elle n’est pas non plus dépourvue d’une grande importance théorique[5]. Cette imperfection relève des causes suivantes : premièrement, la malade ne nous livre pas une partie de ce qui lui est bien connu et qu'elle devrait raconter, ceci consciemment et exprès, pour des motifs de timidité et de pudeur qu’elle n’a pas encore surmontés (discrétion lorsqu’il s’agit de tierces personnes). Voici la part de l’insincérité consciente. Deuxièmement, une partie de son savoir anamnestique, partie dont la malade dispose habituellement, fait défaut pendant ce récit, sans que la malade ait

5 Un confrère m’a, dans le temps, confié, en vue d’un traitement psychothérapique, sa sœur, qui avait été depuis des années soignée sans succès pour hystérie. (Douleurs et troubles de la locomotion). Les premiers renseignements semblaient bien s’accorder avec le diagnostic ; je laissai la malade elle-même, dans une première séance, raconter son histoire. Lorsque le récit fut absolument clair et ordonné, malgré les événements particuliers, auxquels elle faisait allusion, je me dis que ce cas ne pouvait être de l’hystérie et je fis immédiatement un examen somatique très soigneux. Le résultat en fut le diagnostic d'un tabès moyennement évolué, qui fut ensuite sensiblement amélioré par des injections de mercure (huile grise) faites par le professeur Lang. S. F.

l’intention de faire cette réserve : voilà la part de la non-sincérité inconsciente. Troisièmement, ne manquent jamais les amnésies véritables, les lacunes de la mémoire, auxquelles sont sujets même des souvenirs tout récents, pas plus que les illusions de la mémoire, édifiées secondairement pour en combler les lacunes[6]. Là où les événements mêmes ont été conservés par la mémoire, l’intention qui conditionne les amnésies aura atteint son but avec autant de certitude si elle abolit un rapport, et le rapport est le plus sûrement rompu quand l’ordre chronologique des événements est modifié. Aussi ce dernier est-il toujours l'élément le plus vulnérable des souvenirs et celui, qui subit le premier l'effet du refoulement. Nous trouvons certains souvenirs, pour ainsi dire, au premier stade du refoulement, ils sont chargés de doute. Ce doute serait un peu plus tard remplacé par un oubli ou un faux souvenir[7].

Cet état du souvenir concernant l’histoire de la maladie est le corrélatif nécessaire, *exigé par la théorie,* des symptômes morbides. Ensuite, au cours du traitement, le malade complète ce qu’il a retenu ou ce qui ne lui est pas venu à l’esprit, quoi qu’il l’ait toujours su. Les illusions de la mémoire deviennent alors insoutenables, les lacunes se comblent. Ce n’est que vers la fin du traitement qu’on peut embrasser d’un coup d’œil une histoire de la maladie, conséquente, compréhensible et complète. Si le but pratique du traitement est de supprimer tous les symptômes possibles et de leur substituer des pensées conscientes, il en est un autre, le but théorique, qui est la tâche de guérir les lésions de mémoire du malade. Les deux buts

6 Amnésies et illusions de la mémoire sont dans un rapport complémentaire. Là où se produisent de grandes lacunes du souvenir, on rencontre peu d'illusions de la mémoire. Inversement ces dernières peuvent au premier abord masquer complètement des amnésies.

7 Une règle acquise par l’expérience indique que dans le cas d’un exposé hésitant il faut faire abstraction du jugement de celui qui raconte. Quand le malade hésite entre deux façons d’exposer une chose, il faut plutôt considérer la première comme étant la vraie, la seconde, par contre, comme produite par le refoulement. S.-F.

coïncident ; si l’un est atteint, l’autre l’est aussi ; un même chemin mène aux deux buts.

Par la nature des choses qui forment le matériel de la psychanalyse, nous devons prêter dans nos observations autant d’attention aux conditions purement humaines et sociales où se trouvent les malades qu’aux données somatiques et aux symptômes morbides. Notre intérêt se portera avant tout sur les rapports de famille de la malade, et cela, comme nous l'allons voir, pour d’autres raisons encore que le seul examen de l’hérédité.

La famille de notre malade, jeune fille de dix-huit ans, comprenait, en dehors d’elle-même, ses deux parents et un frère plus âgé qu’elle d’un an et demi. La personnalité dominante était le père, aussi bien par son intelligence et par les qualités de son caractère que par les conditions de sa vie qui avaient conditionné la trame de l’histoire infantile et pathologique de ma cliente. À l’époque où j’entrepris le traitement de la jeune fille, son père avait dépassé la seconde moitié de la quarantaine : d’activité et de talent peu communs, grand industriel dans une situation matérielle très aisée. Sa fille lui portait une tendresse particulière, et son sens critique précocement éveillé s’offusquait d’autant plus de certaines de ses actions et particularités.

Cette tendresse avait été de plus accrue depuis l’âge de six ans par les nombreuses maladies du père. À cette époque, une affection tuberculeuse de celui-ci avait déterminé la famille à élire domicile dans une petite ville de nos provinces méridionales ; l’affection pulmonaire s’y était améliorée rapidement, mais cet endroit que j’appellerai B... avait été jugé nécessaire pour éviter des rechutes pendant à peu près dix ans, et était resté le domicile principal des parents comme des enfants. Lorsqu’il se portait bien, le père était temporairement absent pour inspecter ses usines ; en plein été on allait à la montagne.

Lorsque la jeune fille fut âgée d'environ dix ans, son père eut un décollement de la rétine qui nécessita une cure d'obscurité. Cette maladie causa un affaiblissement de la vue, mais la maladie la plus sérieuse se manifesta à peu près deux ans plus tard. Ce fut un accès de confusion mentale, suivi de phénomènes paralytiques et de troubles psychiques légers. Un ami, dont le rôle nous arrêtera plus tard, décida le malade, alors peu amélioré, à venir avec son médecin à Vienne afin de me consulter. J'hésitai un instant : fallait-il admettre chez lui une paralysie d'origine tabétique ? Je finis par faire le diagnostic d'une affection vasculaire diffuse et comme il avoua une infection spécifique avant le mariage, je fis entreprendre un traitement antisyphilitique énergique, à la suite duquel régressèrent tous les troubles subsistant encore. C'est probablement grâce à cette heureuse intervention que le père me présenta, quatre ans plus tard, sa fille, évidemment névrosée, et deux ans plus tard encore, me la confia en vue d'un traitement psychothérapique.

Entre temps j'avais fait la connaissance, à Vienne, d'une sœur un peu plus âgée du malade, chez laquelle se manifestait une forme grave de psychonévrose sans symptômes d'hystérie caractéristique. Cette dame mourut, après une vie conjugale malheureuse, en présentant des phénomènes pas entièrement éclaircis de marasme rapidement progressif.

Un frère plus âgé du malade, que j'entrevis incidemment, était un célibataire hypocondriaque.

La jeune fille, devenue à l'âge de dix-huit ans ma cliente, avait eu ses sympathies de tout temps du côté dé sa famille paternelle, et considérait depuis sa maladie cette tante comme son modèle. Il n'était pas douteux non plus pour moi qu'elle appartînt, tant par ses dons et par son intelligence précoce que par sa disposition morbide, à cette famille. Je n'ai pas connu la mère. D'après les informations du père et de la jeune fille, je fus amené à me la représenter comme une femme peu instruite et avant tout inintelligente, qui aurait

concentré, depuis la maladie de son mari et la désunion, qui s'ensuivit, tout son intérêt sur le ménage et qui offrait le tableau de ce qu'on pourrait.appeler « psychose de ménagère ». Sans compréhension pour les intérêts plus vifs de ses enfants, elle était occupée tout le jour à nettoyer, et à tenir propres l'appartement, les meubles et les ustensiles du ménage, à un point tel que l'usage et la jouissance en étaient presque impossibles. On ne peut s'empêcher de rapprocher cet état, dont on trouve des indices assez fréquents chez les maîtresses de maison normales, des formes obsédantes du laver et de la proprêté ; mais chez ces femmes comme d'ailleurs aussi chez la mère de notre malade, on trouve un manque total du sentiment de morbidité, par conséquent d'un signe essentiel de la « névrose obsessionnelle ». Les rapports entre la mère et la fille étaient depuis des années très peu affectueux. La fille ne faisait pas attention à la

mère, la critiquait durement et s’était complètement dérobée à son influence[8].

Le frère unique de la jeune fille, âgé d’un an et demi de plus quelle, avait été jadis le modèle auquel son amour-propre aspirait à ressembler. Les rapports entre eux s’étaient relâchés pendant les dernières années. Le jeune homme tâchait autant que possible de se dérober aux querelles familiales ; lorsqu’il devait prendre parti, il se rangeait du côté de la mère. C’est ainsi que l’attraction sexuelle habituelle avait rapproché d’une part le père de la fille, d’autre part la mère du fils.

8 Tout en ne partageant pas la conception de l’hérédité comme seule étiologie de l'hystérie, j'aimerais, précisément au regard de quelques-unes de mes publications antérieures (L’hérédité et l’étiologie des Névroses ; Revue Neurologique, 1896, IV, 6) dans lesquelles je combats la thèse précitée, ne pas avoir l’air de sous-estimer l’hérédité dans l’étiologie de l’hystérie ou de la juger entièrement superflue. Chez notre malade se rencontre une charge morbide suffisante par ce qui a été communiqué au sujet du père et de sa famille ; et pour celui qui est d’avis que même des états morbides comme ceux de la mère sont impossibles sans disposition héréditaire, l’hérédité de ce cas pourrait être dite convergente. Un autre facteur me semble être plus significatif pour la disposition héréditaire ou plutôt constitutionnelle de la jeune fille. J’ai mentionné que le père avait eu une syphilis avant le mariage. Or, sur mes malades soignes psychanalytiquement, un pourcentage très grand était issu de pères ayant souffert de tabès ou de paralysie générale. En vertu de la nouveauté de mon procédé thérapeutique je n’ai que les cas les plus difficiles, les cas déjà soignés depuis des années sans aucun succès. Tout partisan de la conception de Erb-Fournier peut envisager le tabès ou la P. G. comme indication d’une infection spécifique antérieure, infection qui, dans un certain nombre de cas, a été constatée directement par moi chez les pères. Dans la dernière discussion sur la progéniture des syphilitiques (Treizième congrès international des médecins à Paris 2-9 août 1900 ; compte rendu de Finger, Tarnowsky, Julien et autres) je ne trouve pas mentionné le fait que mon expérience en neuropathologie me force à reconnaître : à savoir que la syphilis des parents entre certainement en ligne de compte en tant qu'étiologie de la constitution névropathique des enfants. S. F.

Notre malade, que j’appellerai dorénavant par son nom de Dora, présentait déjà à l’âge de huit ans des symptômes nerveux. Elle souffrit alors d’une gêne respiratoire permanente, par accès très accentuée, qui apparut, pour la première fois, après une petite excursion en montagne et qui fut par conséquent attribuée au surmenage. Cet état s'éteignit lentement en six mois, grâce au repos et aux ménagements imposés. Le médecin de famille semble n’avoir pas hésité un instant à diagnostiquer un trouble purement nerveux et à exclure une cause organique de la dyspnée, mais il jugea apparemment ce diagnostic compatible avec l’étiologie de surmenage[9].

La petite avait eu les maladies infectieuses habituelles de l’enfance, sans dommages durables. D’après son récit (fait avec une intention symbolisante), c’est le frère qui inaugurait les maladies, chez lui d’ailleurs légères, puis elle suivait le mouvement avec des phénomènes graves. Des migraines et des accès de toux nerveuse apparurent chez elle vers l’âge de douze ans, au début chaque fois simultanées, jusqu’à ce que les deux symptômes se séparassent pour subir une évolution différente. La migraine devint plus, rare et disparut à l’âge de seize ans. Les crises de toux nerveuse, qui furent probablement déclenchées par un catarrhe banal, persistaient tout le temps. Lorsqu’à l’âge de dix-huit ans elle vint se faire soigner chez moi, elle toussait depuis peu d’une manière caractéristique. Le nombre des crises ne put pas être établi ; leur durée était de trois à cinq semaines, une fois même de quelques mois. Une aphonie complète durant toute la première moitié de la crise était le symptôme le plus gênant, ceci du moins les derniers temps. Le diagnostic était depuis longtemps établi : il s’agissait, la encore, de « nervosité » ; les divers traitements habituels, ainsi que l’hydrothérapie et l'’électrisation locale, demeurèrent sans résultat. L’enfant qui, mûrie dans ces conditions, était devenue une jeune fille

9 Voir plus loin au sujet de la cause provocatrice probable de cette maladie. S. F.

d’un jugement très indépendant, s’habitua à se rire des efforts des médecins et, finalement, à renoncer aux soins médicaux. Elle résistait, d’ailleurs, toujours à consulter le médecin, tout en n’ayant aucune aversion contre la personne du médecin de sa famille. Toute proposition d’aller consulter un nouveau médecin provoquait sa résistance, et ce n’est que la décision absolue de son père qui la conduisit chez moi.

Je la vis, pour la première fois, dans sa seizième année, au début de l’été, atteinte de toux et d’enrouement. Je proposai dès cette époque un traitement psychique auquel on renonça lorsque cette crise prolongée elle-même se dissipa spontanément L’hiver de l’année suivante elle se trouvait, après la mort de sa tante préférée, à Vienne, dans la maison de son oncle et de ses cousines, et elle y tomba malade d’un état fiévreux, qui fût alors diagnostiqué appendicite[10]. L’automne suivant, la santé du père semblant le permettre, la famille, quitta définitivement B..., se fixa tout d’abord là où se trouvait l’usine du père et, à peine un an plus tard, définitivement à Vienne.

Entré temps, Dora, devenue une jeune fille florissante, aux traits intelligents et agréables, causait à ses parents des soucis graves. Les signes principaux de son état morbide étaient devenus de la dépression et un changement de caractère. Elle était évidemment mécontente d’elle-même et des siens, se conduisait d’une manière désobligeante envers son père et ne s’entendait plus du tout avec sa mère, qui voulait absolument l’inciter à prendre part aux travaux du ménage. Elle cherchait à éviter toutes relations sociales ; elle s’occupait, autant que le lui permettait l’état de fatigue et de distraction dont elle se plaignait, à écouter des conférences pour dames, et faisait des études sérieuses. Les parents furent un jour effrayés par une lettre qu’ils avaient trouvée sur ou dans le secrétaire de la jeune fille, lettre dans laquelle elle leur disait adieu,

10 Cf. au sujet de celle-ci, l’analyse du second rêve. S. F.

ne pouvant plus supporter la vie[11]. L'intelligence peu commune du père lui fit supposer que la jeune fille n'était pas en proie à la résolution ferme de se suicider, mais il en resta frappé, et, lorsqu'un jour, après une discussion insignifiante entre père et fille, elle eut pour la première fois un évanouissement[12], duquel elle garda une amnésie, il décida, malgré la résistance qu'elle opposa, de la faire soigner chez moi.

L'observation que j'esquisse jusqu'à présent semble, somme toute, ne pas mériter la publication. « Petite hystérie » avec symptômes somatiques et psychiques des plus ordinaires : dyspnée, toux nerveuse, aphonie, peut-être aussi migraine ; avec cela, dépression, humeur insociable hystérique, et un dégoût de la vie probablement peu sincère. On a certainement publié des observations d'hystériques plus intéressantes et souvent mieux faites, puisqu'on ne trouvera non plus dans la suite aucun stigmate de la sensibilité cutanée, de rétrécissement du champ visuel, etc. Je me permettrai seulement de faire remarquer que toutes les collections des phénomènes étranges et étonnants.survenant dans l'hystérie ne nous ont pas fait avancer beaucoup dans la compréhension de cette maladie, toujours énigmatique. Ce dont nous avons besoin, c'est précisément d'éclairer les cas les plus simples et les plus fréquents, et leurs symptômes typiques. Je serais satisfait si

11 Ce traitement, et partant ma connaissance de l'enchaînement de cette histoire de malade, sont restés, comme je l'ai déjà annoncé, fragmentaires. Je ne peux ; pour cette raison, pas donner d'explication sur certains points, ou bien ne puis faire valoir que des allusions et des suppositions. Comme on parlait de cette lettre dans une séance, la jeune fille demanda, étonnée : « Comment ont-ils donc trouvé cette lettre ? Elle était pourtant enfermée dans mon secrétaire. » Mais comme elle savait que les parents avaient lu ce brouillon d'une lettre d'adieu, j'en conclus qu'elle l'avait elle-même fait tomber entre leurs mains. S. F.

12 Je crois que lors de cette crise on peut aussi observer des convulsions et un état délirant. Mais l'analyse n'ayant pu pénétrer jusqu'à cet événement, je ne sais rien de certain là-dessus ; S. F.

les circonstances m’avaient permis d’éclaircir complètement ce cas de petite hystérie. D’après mon expérience d’autres malades, je ne doute pas que mes moyens analytiques n’eussent suffit à cette tâche.

Peu après la publication en 1895 de mes « Études sur l’hystérie », en collaboration avec le Dr J. Breuer, je demandai à un confrère éminent son opinion sur la théorie psychologique de l’hystérie que j’y avais émise. Il répondit franchement qu’il y voyait une généralisation injustifiée de conclusions qui pouvaient être justes dans quelques cas. J’ai vu depuis suffisamment de cas d’hystérie, je me suis occupé quelques jours, quelques semaines, mois ou années, de chacun d’eux, et, dans aucun de ces cas, je n’ai constaté l’absence des conditions psychiques, énoncées dans les « Études », à savoir le traumatisme psychique, le conflit des états affectifs et, comme je l’ai ajouté dans des publications ultérieures, l’atteinte de la sphère sexuelle. Certes, il ne faut pas s’attendre, lorsqu’il s’agit de choses devenues pathogènes par leur tendance à se cacher, à ce que les malades aillent les offrir au médecin ; il ne

faut pas non plus se contenter du premier « non » s’opposant à l’investigateur[13].

Grâce à l'intelligence du père mentionnée déjà plusieurs fois, je ne devais pas, chez ma malade Dora, avoir à chercher moi-même le point de départ, tout au moins pour la dernière forme revêtue par la maladie. Le père m’apprit que lui et sa famille avaient noué à B... une amitié intime avec un couple, habitant cet endroit depuis plusieurs années. Madame K... l’aurait soigné pendant sa grande maladie, et se serait, par là, acquis un droit éternel à sa gratitude. Monsieur K... aurait toujours été aimable envers sa fille Dora, aurait lorsqu’il était là entrepris des promenades avec elle, lui aurait fait de petits cadeaux, personne cependant n’y aurait trouvé de mal. Dora se serait occupée avec une grande sollicitude des deux petits enfants du ménage K..., aurait en quelque sorte remplacé leur mère. Lorsque le père et la fille étaient venus me voir deux ans plus tôt, en été, ils étaient en route, pour aller rejoindre M. et Mme K..., qui villégiaturaient au bord d’un de nos lacs de montagne. Dora devait

13 En voici un exemple. Un de mes confrères viennois, convaincu que les facteurs sexuels étaient sans importance dans l’hystérie, conviction probablement affermie par des expériences analogues à celle qui suit, se décida à poser à une fillette de quatorze ans, souffrant de vomissements hystériques violents, cette question désagréable : n’aurait-elle pas eu par hasard une affaire de cœur ? L’enfant répondit que non, probablement avec un étonnement bien joué, et raconta en termes peu respectueux à sa mère : « Pense donc, ce stupide bonhomme m’a même demandé si j’étais amoureuse. » Elle se fit plus tard soigner par moi, et il se révéla, évidemment pas au premier entretien, qu’elle s’était pendant de longues années adonnée à la masturbation accompagnée de fortes pertes blanches (qui étaient en rapport étroit avec le vomissement) ; elle s’était déshabituée par elle-même de la masturbation mais fut tourmentée dans l’état d’abstinence qui suivit par des sentiments de culpabilité des plus violents, de sorte qu’elle envisageait tous les malheurs arrivés à sa famille comme le châtiment divin de son péché. Elle était, à part cela, sous l’influence du roman d’une sienne tante dont la grossesse illégitime (seconde détermination du vomissement) lui avait été soi-disant dissimulée avec succès. Elle passait pour être encore « tout à fait enfant », mais se révéla initiée à l’essentiel des rapports sexuels. S. F.

rester plusieurs semaines dans la maison des K... ; le père comptait rentrer au bout de quelques jours ; M. K... était alors aussi présent. Mais lorsque le père se prépara au départ, la jeune fille déclara tout à coup, avec la plus grande fermeté, qu’elle partirait aussi, et elle obtint de partir. Quelques jours plus tard seulement, elle donna des éclaircissements sur sa conduite bizarre en racontant à sa mère, afin qu’elle le répétât à son père, que M. K... avait osé, pendant une promenade après une excursion sur le lac, lui faire une déclaration. Lorsque, à la prochaine rencontre, le père et l’oncle demandèrent à celui-ci des explications, l’accusé nia énergiquement avoir fait la moindre démarche ayant mérité semblable interprétation, et finit par jeter la suspicion sur la jeune fille qui, d’après les dires de Mme K. ne s’intéressait qu’aux choses sexuelles et aurait même lu dans leur maison au bord du lac la « Physiologie de l’Amour » de Mantegazza, et autres livres analogues. Surexcitée par une pareille lecture, elle se serait, probablement, « imaginé » toute la scène racontée.

« Je ne doute pas, dit le père, que cet incident ne soit la cause du changement d’humeur de Dora, de son irritabilité et de ses idées de suicide. Elle exige que je rompe mes relations avec M. K..., et surtout avec Mme K..., pour laquelle elle avait dans le temps jusqu’à de l’adoration. Mais je ne peux pas faire cela, car premièrement je considère moi-même que le récit de Dora au sujet des propositions malhonnêtes de M. K... est une imagination qui s’est imposée à elle ; deuxièmement je suis attaché à Mme K... par une sincère amitié, et je n’aimerais pas lui faire de peine. La pauvre femme est très malheureuse avec son mari, dont je n’ai d’ailleurs pas très bonne opinion ; elle était elle-même très nerveuse et possède en moi son seul appui. Vu mon état de santé, inutile de vous assurer que rien d’illicite ne se cache dans nos rapports. Nous sommes deux pauvres êtres qui, autant que possible, se consolent par une mutuelle sympathie amicale. Vous savez que ma femme n’est rien pour moi. Dora cependant, qui a hérité de mon entêtement, ne peut être

détournée de sa haine contre les K... Sa dernière crise eut lieu après un entretien au cours duquel elle exigeait de moi à nouveau la même chose. Cherchez, vous, maintenant à la remettre dans la bonne voie. »

En un certain désaccord avec ces déclarations semblait le fait que le père, dans d'autres discours, cherchait à attribuer le caractère insupportable de sa fille à la mère, dont les singularités rendaient à tous insupportable le séjour de la maison. Mais je m'étais depuis longtemps proposé de réserver mon jugement sur le véritable état des choses jusqu'à ce que j'aie entendu aussi l'autre partie.

L'incident avec M. K... — la déclaration suivie d'affront — fournissait pour notre malade Dora le traumatisme psychique que Breuer et moi avions dans le temps affirmé être la condition indispensable de la formation d'un état hystérique. Ce nouveau cas présente toutes les difficultés qui depuis m'ont incité à dépasser cette théorie[14], mais il est augmenté d'une difficulté nouvelle de nature spéciale. Le traumatisme qui nous apparaît dans la vie de Dora est en effet incapable, comme si souvent dans l'histoire des maladies hystériques, d'expliquer, de déterminer le caractère distinctif des symptômes ; nous pourrions saisir les rapports tout autant ou tout aussi peu si d'autres symptômes que la toux nerveuse, l'aphonie, la dépression et le dégoût de la vie s'étaient produits à la

14 J'ai dépassé cette théorie sans l'abandonner, c'est-à-dire que je la déclare aujourd'hui non pas fausse, mais incomplète. J'ai abandonné seulement l'accentuation des soi-disant états hypnoïdes qui devaient apparaître chez les malades lors du traumatisme et devaient être responsables des processus psychiques anormaux qui suivent. S'il est permis dans un travail commun de procéder ultérieurement à une répartition des biens, j'aimerais quand même affirmer ici que l'énoncé des « états hypnoïdes » dans lesquels certains critiques voyaient le noyau de notre ouvrage, résultait exclusivement de l'initiative de Breuer. Je considère comme superflu et comme déroutant de rompre par cette dénomination la continuité du problème, qui consiste à chercher quels sont les processus psychiques de la formation des symptômes hystériques. S. F.

suite du traumatisme. Il faut ajouter maintenant qu’une partie des symptômes — la toux et l’aphonie — avaient été manifestés par la malade des années avant le traumatisme, et que les premiers symptômes appartenaient même à l’enfance, puisqu’ils dataient de la huitième année. Nous devons donc, si nous ne voulons pas renoncer à la théorie traumatique, reculer jusqu’à l’enfance pour y chercher des influencés ou des impressions pouvant avoir un effet analogue à un traumatisme ; et il est alors à remarquer que l’investigation des cas dont les premiers symptômes ne se sont pas déclarés déjà dans l’enfance m’aient aussi incité à remonter l’histoire de la vie jusqu’aux premières années infantiles [15].

Les premières difficultés du traitement ayant été surmontées, Dora me communiqua un événement antérieur avec M. K…, qui était encore plus à même d’avoir agi comme traumatisme sexuel. Elle avait alors quatorze ans, M. K... avait convenu avec elle et avec sa femme que les dames se rendraient dans l’après-midi à son magasin pour regarder de là une solennité religieuse. Mais il décida sa femme à rester chez elle, donna congé aux employés et se trouva seul lorsque la jeune fille entra dans le magasin. Quand le moment où devait passer la procession fut proche, il pria la jeune fille de l’attendre auprès de la porte qui menait du magasin à l’escalier de l’étage supérieur, pendant qu’il abaisserait les persiennes. Il revint ensuite et, au lieu de sortir par la porte ouverte, il serra la jeune fille contre lui et l’embrassa sur la bouche. Il y avait bien là de quoi provoquer chez une jeune fille de quatorze ans qui n’avait encore été approchée par aucun homme, une sensation nette d’excitation sexuelle. Mais Dora ressentit à ce moment un dégoût intense, se détacha violemment de lui et se précipita en passant à côté de l’homme vers l’escalier et de là vers la porte de la maison. Elle continua néanmoins à fréquenter M K…, ni l’un ni l’autre ne fit

15 Comparez mon ouvrage : Sur l’étiologie de l'hystérie (Zur Aetiologie der Hysterie) Wiener Klinische Rundschau, 1896 N° 22-26. Sammlung kl. Schriften zur Neurosenlehre, 1906. S. F.

jamais allusion à cette petite scène, aussi prétend-elle l’avoir gardée secrète jusqu’à la confession au cours du traitement. Elle évita d’ailleurs, les temps qui suivirent, de se trouver seule avec M. K... M. et Mme K... avaient à ce moment projeté une excursion de plusieurs jours à laquelle devait aussi participer Dora. Après le baiser dans le magasin, elle refusa de les accompagner, sans en donner les motifs.

Dans cette seconde scène, antérieure quant à la date, le comportement de l’enfant de quatorze ans est déjà tout à fait hystérique. Toute personne chez laquelle une occasion d’excitation sexuelle provoque de façon prépondérante ou exclusive du malaise, je la prendrais sans hésiter pour une hystérique, qu’elle soit capable de produire des symptômes somatiques ou non. Éclaircir le mécanisme de cette *interversion de l'affect* reste une tâche des plus importantes et en même temps des plus difficiles de la psychologie des névroses. À mon avis, je suis encore loin d’avoir atteint ce but, de plus, dans le cadre limité de cette communication, je ne pourrai exposer qu’une partie de mon savoir déjà restreint.

Le cas de notre patiente Dora n’est pas encore suffisamment caractérisé par la mise en avant de l’interversion de l’affect ; il faut dire en outre qu’il a eu un *déplacement* de la sensation. À la place d’une sensation génitale, qui n’aurait certainement pas fait défaut dans ces conditions[16] chez une jeune fille saine, il y a chez elle cette sensation de déplaisir liée à la partie muqueuse supérieure du canal digestif : le dégoût. Certainement l’excitation des lèvres de par le baiser a influé sur cette localisation, mais je crois reconnaître là encore l’effet d’un autre facteur[17].

16 L’appréciation de ces conditions sera facilitée par un éclaircissement ultérieur. S. F.

17 Le dégoût de Dora n'avait sûrement pas de causes occasionnelles, elles auraient été rappelées et mentionnées sans faute. Je connais par hasard M. K..., qui est la même personne ayant accompagné chez moi le père de la malade ; c’est un homme encore jeune, d’un extérieur avenant. S. F.

Le dégoût éprouvé alors n’est pas devenu chez Dora un symptôme permanent, aussi bien pendant le traitement n’existait-il en quelque sorte qu’en puissance. Elle mangeait difficilement et avouait avoir une aversion légère contre les aliments. Cette scène avait par contre laissé une autre trace, une hallucination sensorielle, qui réapparaissait aussi, de temps en temps, pendant son récit : Elle disait qu’elle ressentait encore maintenant, à la partie supérieure du corps, la pression de cette étreinte. D’après certaines lois de la formation des symptômes que j’ai apprises à reconnaître, et par rapprochement avec d’autres particularités de la malade, sans cela incompréhensibles — comme par exemple de ne pas vouloir passer à côté d’un homme en conversation animée ou tendre avec une dame j’ai fait sur ce qui s’est passé pendant cette scène la reconstruction suivante. Je pense qu’elle avait ressenti pendant cette étreinte passionnée non seulement le baiser sur ses lèvres ; mais aussi la pression du membre érigé contre son corps. Cette perception, qui était choquante pour elle, fut supprimée dans sa mémoire, refoulée et remplacée par la sensation inoffensive de la pression sur le thorax, tirant son intensité exagérée de la source refoulée. Donc, un nouveau déplacement de la partie inférieure à la partie supérieure du corps[18]. Le caractère compulsif de son comportement, par contre, est constitué comme s’il provenait du souvenir intact. Elle ne veut pas passer à côté d’un homme qu’elle croit être en excitation sexuelle, parce qu’elle ne veut pas en revoir le signe somatique.

Il est remarquable que trois symptômes — le dégoût, la sensation de pression sur la partie supérieure du corps et l'horreur

18 De tels déplacements ne sont pas supposés à seule fin de cette explication, mais ils résultent d’une grande quantité de symptômes comme en étant la condition inéluctable. Depuis que j’ai écrit ceci, une fiancée, auparavant très amoureuse, s’adressa à moi à cause d’un refroidissement subit envers son fiancé, et d’une dépression profonde. Elle accusa le même affect d’angoisse occasionné par une étreinte (sans baiser). Dans ce cas je réussis sans difficulté à ramener la peur à l’érection de l’homme perçue, mais supprimée dans le conscient. S. F.

des hommes en tête-à-tête tendre avec une femme — proviennent d’un événement unique et que seul le rapprochement de ces trois indices rende intelligible le processus de la formation des symptômes. Le dégoût correspond à un symptôme refoulement de la zone érogène labiale (« gâtée » comme nous allons l’apprendre, par le suçotement infantile). La pression du membre érigé a probablement eu pour résultat le même changement dans l’organe féminin correspondant, dans le clitoris, et l’excitation de cette seconde zone a été rattachée et fixée, par déplacement, à la sensation simultanée de pression sur le thorax. L’horreur des hommes dans un état d’excitation sexuelle possible reproduit le mécanisme d’une phobie, pour s’assurer contre une nouvelle répétition de la perception refoulée.

Pour mettre à l’épreuve la possibilité de ces déductions, j’ai demandé à la malade, de la manière la plus prudente, si elle savait quelque chose des signes corporels de l’excitation chez l’homme. La réponse fut, en ce qui concerne aujourd’hui : « oui », en ce qui concerne ce moment-là : « je crois que non ». Chez cette malade j’ai, dès le début, pris toutes les précautions pour ne lui apporter aucune nouvelle connaissance dans le domaine de la vie sexuelle, et cela non pas par scrupule, mais pour soumettre dans ce cas mes hypothèses à un sévère contrôle. J’appelais les choses par leur nom seulement lorsque ses allusions, plus que claires, rendaient fort peu osée leur traduction directe. La prompte et honnête réponse signifiait régulièrement : qu’elle le savait déjà, mais l’énigme, à savoir d’où elle le tenait, ne pouvait être résolue par ses souvenirs. Elle avait oublié l'origine de toutes ces connaissances[19].

Si je suis en droit de me représenter la scène dans le magasin de cette façon, j’arrive à la dérivation suivante du dégoût[20]. La sensation de dégoût semble primitivement être la réaction à l'odeur

19 Voir le second rêve. S. F.

20 Ici, comme dans tous les cas semblables, il faut s’attendre à des motivations non pas simples mais multiples, à de la *surdétermination*. S. F.

(plus tard aussi à l'aspect) des déjections. Or, les organes génitaux de l'homme peuvent rappeler les fonctions excrémentielles, car l'organe y sert, en dehors de la fonction sexuelle, aussi à celle de la miction. Cette fonction est même la plus anciennement connue et la seule connue à l'époque pré-sexuelle ; De cette façon, le dégoût devient une expression affective de la vie sexuelle. C'est le « inter urinas et faeces nascimur » du Père de l'Église qui est inhérent à la vie sexuelle et qui ne s'en laisse pas séparer, malgré tous les efforts d'idéalisation. Je veux toutefois mettre en relief mon point de vue : je ne considère pas le problème comme résolu par la découverte de cette voie associative. Que cette association puisse être suscitée n'explique pas encore qu'elle le soit en fait. La connaissance des voies ne rend pas superflue la connaissance des forces qui passent par ces voies[21].

Il ne m'était, d'ailleurs, pas très facile de diriger l'attention de ma malade sur ses rapports avec M. K... Elle prétendait en avoir fini avec cette personne. La couche supérieure de ses associations, tout ce qui lui devenait facilement conscient et ce qu'elle se rappelait du jour précédent comme étant conscient, tout cela se rapportait toujours au père. C'était tout à fait exact : elle n'avait pu pardonner à son père la continuation des rapports avec Monsieur et surtout avec Madame K... Son interprétation de ces rapports était d'ailleurs autre que celle que son père aurait voulu qu'elle en eût. Pour elle, il n'y avait aucun doute : c'étaient de simples relations amoureuses qui attachaient son père à la jeune et belle femme. Rien de ce qui avait

21 Ces discussions contiennent beaucoup de choses typiques et ayant une valeur générale pour l'hystérie. Le thème de l'érection donne la solution de quelques-uns des plus intéressants d'entre les symptômes hystériques. L'attention que porte la femme aux contours des organes génitaux de l'homme, visibles à travers les vêtements, devient, après son refoulement, le motif de nombreux cas de sauvagerie et de peur de la société. Les larges liens entre le sexuel et l'excrémentiel, dont l'importance pathogène ne peut être suffisamment estimée, sert de base à un très grand nombre de phobies hystériques. S. F.

pu contribuer à renforcer cette conviction n'avait échappé à son observation en cela implacablement aiguë ; *ici on ne trouvait aucune lacune dans sa mémoire*. La connaissance avec les K... avait déjà commencé avant la grave maladie du père ; mais elle ne devint intime que lorsque la jeune femme, pendant cette maladie, s'imposa bel et bien comme garde-malade, pendant que la mère se tenait éloignée du lit du malade. Pendant la première villégiature après la guérison, se passèrent des choses qui devaient ouvrir les yeux à chacun sur la véritable nature de cette « amitié ». Les deux familles avaient loué en commun un appartement dans un hôtel. Or il arriva un jour que Mme K... déclara ne plus pouvoir garder la chambre à coucher qu'elle avait jusqu'à présent partagée avec l'un de ses enfants, et quelques jours plus tard, le père de Dora abandonna sa chambre et tous deux s'installèrent dans de nouvelles chambres, celles du fond, qui n'étaient séparées l'une de l'autre que par le corridor, tandis que les pièces abandonnées ne présentaient pas la même garantie contre un dérangement. Lorsque Dora fit plus tard à son père des reproches au sujet de Mme K..., il avait coutume de dire qu'il ne comprenait pas cette animosité, que les enfants auraient plutôt toute raison d'être reconnaissants à Mme K... La maman, à qui elle s'adressa pour avoir des éclaircissements sur ce discours obscur, lui raconta que papa aurait été à ce moment si malheureux qu'il avait voulu se suicider dans la forêt. Mme K..., qui aurait pressenti la chose, l'aurait suivi et déterminé, par ses supplications, à se conserver aux siens. Bien entendu, elle ne croit pas cela, on aura probablement vu les deux ensemble dans là forêt, et c'est alors que Papa aura inventé le conte de suicide afin de justifier ce rendez-vous[22]. Papa allait, après leur retour à B..., tous les jours, à une heure déterminée, chez Mme K... pendant que M. K... se trouvait à son bureau. Tout le monde en aurait parlé et aurait questionné Dora à ce sujet d'une manière significative. M. K... même se serait souvent

22 Ceci est en relation avec sa propre comédie de suicide qui doit donc exprimer le désir d'un amour semblable. S. F.

plaint de la mère de Dora, mais lui aurait, à elle, Dora, épargné des allusions à ce sujet, délicatesse qui lui faisait honneur. Pendant les promenades en commun, Papa et Mme K... savaient toujours s’arranger de façon à rester seuls. Il n’y avait aucun doute, Mme K. recevait de l’argent de lui, car elle faisait des dépenses dont les frais ne pouvaient, en aucun cas, être couverts par ses propres moyens ni par ceux de son mari. Papa aurait aussi commencé à faire des cadeaux importants à Mme K..., et pour les masquer, il devint en même temps très généreux envers sa femme et envers Dora elle-même. La jeune femme (Mme K...), jusqu’à ce moment souffrante et qui, me pouvant pas marcher, avait même dû aller passer quelques mois dans une maison de santé pour nerveux, se portait bien depuis et était pleine de vie.

Après le départ de B..., ces relations qui dataient de plusieurs années déjà continuèrent : le père, de temps en temps, déclarait qu’il ne pouvait supporter ce climat rude, qu’il lui fallait penser à soi, et il se mettait à tousser et à gémir, et, tout à coup, il était parti pour B..., d’où il écrivait les lettres les plus enjouées. Toutes ces maladies n’étaient que des prétextes pour revoir son amie. Un jour, il fut entendu qu’on irait se fixer à Vienne, et Dora commença à soupçonner quelque raison secrète à cette résolution. En effet, à peine étaient-ils arrivés depuis trois semaines à Vienne, que Dora apprenait l'établissement des K... aussi à Vienne. Ils s’y trouvaient, paraît-il, également à cette heure et elle, Dora, rencontrait souvent, dans la rue, son papa avec Mme K... Elle rencontrait souvent aussi M. K... ; il la suivait toujours des yeux, et l’ayant un jour aperçue seule, il l’avait suivie un grand bout de chemin pour savoir où elle allait, afin de s’assurer si elle n’avait pas, peut-être, un rendez-vous.

Papa n’était pas franc ; il avait dans le caractère un trait de fausseté, il ne pensait qu’à sa propre satisfaction et il possédait le don d’arranger les choses de telle sorte qu’elles étaient pour lui au mieux ; j'entendais de semblables critiques surtout les jours où le

père de Dora sentait de nouveau son état empirer et partait pour plusieurs semaines à B…, sur quoi la perspicace Dora avait bientôt deviné que Mme K… aussi avait entrepris le même voyage pour aller voir des parents.

Je ne pouvais trouver à redire au portrait du père dans son ensemble ; il était aussi aisé de voir en quel reproche spécial Dora avait raison. Lorsqu’elle était exaspérée, l’idée s’imposait à elle qu’elle était livrée à M. K… en rançon de sa complaisance envers sa propre femme et le père de Dora ; et l’on pouvait pressentir, derrière la tendresse de Dora pour son père, la rage d’être ainsi traitée par lui. À d’autres moments, elle se rendait bien compte de s’être, par de tels discours, rendue coupable d’une exagération. Les deux hommes n’avaient, naturellement, jamais conclu un véritable pacte dans lequel elle aurait été l’objet d’échange ; le père, surtout, aurait reculé avec horreur devant une pareille proposition. Mais il était de ces hommes qui savent émousser un conflit en faussant leur jugement sur l’un des deux thèmes en contradiction. Rendu attentif à la possibilité qu’un danger pouvait résulter, pour une jeune fille, de relations continuelles et non surveillées avec un homme ne trouvant pas de satisfaction auprès de sa femme, le père aurait certainement répondu qu’il pouvait avoir confiance en sa fille ; qu’un homme comme K… ne pouvait devenir dangereux pour elle, et que son ami, lui, était incapable de pareilles intentions. Ou bien il dirait : Dora est encore une enfant et n’est traitée que comme telle par K… Mais, en réalité, il était arrivé que chacun des deux hommes évitait de tirer du comportement de l’autre les conséquences qui en eussent été incommodes pour ses propres désirs. M. K… pouvait, durant une année, tous les jours qu'il était présent, envoyer des fleurs à Dora, pouvait profiter de chaque occasion pour lui faire des cadeaux précieux et passer tout son temps libre dans sa société, sans que les parents aient reconnu dans cette attitude le caractère d’une sollicitation amoureuse.

Quand apparaît, pendant le traitement psychanalytique, une suite d'idées correctement fondée et impeccable, il y a pour le médecin un instant d'embarras dont profite le malade pour poser la question : « Tout cela est donc bien juste et vrai ! « Maintenant que je vous l'ai raconté, qu'est-ce que vous voulez y changer ? » On s'aperçoit alors bientôt que de telles idées, inattaquables par l'analyse, ont été employées par le malade pour en masquer d'autres qui veulent se soustraire à la critique et à la conscience. Une série de reproches contre d'autres personnes laisse supposer une série de reproches de même nature dirigés contre soi-même (remords). Il suffit de retourner chacun de ces reproches contre la personne même de celui qui les énonce. Cette manière de se défendre contre un auto-reproche en faisant le même reproche à autrui, est quelque chose d'incontestablement automatique. Elle a son modèle dans les répliques des enfants qui répondent sans hésitation : « Tu es un menteur » si on les a accusés de mensonge. L'adulte, en s'efforçant de retourner une injure, chercherait un côté faible réel de son adversaire et ne mettrait pas l'accent sur la répétition du même reproche. Cette projection sur autrui du reproche, sans changement du contenu et, par conséquent, sans adaptation à la réalité, se manifeste dans la paranoïa, comme processus de formation du délire.

Les reproches de Dora à son père étaient nourris, « doublés », sans exception, d'auto-reproches de même nature, comme nous allons le montrer en détail. Elle avait raison en ceci : son père ne voulait pas se rendre compte du comportement de M. K... envers sa fille afin de n'être pas troublé dans ses relations avec Mme K... Mais elle avait fait exactement la même chose. Elle s'était faite la complice de ces relations et avait écarté tous les indices qui témoignaient de leur véritable nature. Ce n'est que de l'aventure au bord du lac que dataient sa lucidité à ce sujet et ses sévères exigences à l'égard de son père. Pendant toutes les années précédentes, elle avait favorisé, de toutes les façons possibles, les

relations de son père avec Mme K... Elle n'allait jamais chez Mme K... quand elle y supposait la présence de son père. Elle savait que, dans ce cas, les enfants avaient été renvoyés, et elle dirigeait ses pas de façon à les rencontrer et se promenait avec eux. Il y avait eu, à la maison, une personne qui, prématurément, avait voulu ouvrir les yeux de Dora aux relations de son père avec Mme K... et l'inciter à prendre parti contre cette femme. C'était sa dernière gouvernante, une demoiselle pas très jeune, très cultivée et d'esprit très libre[23]. L'institutrice et l'élève s'entendirent assez bien pendant quelque temps, puis Dora se brouilla tout à coup avec elle et demanda son renvoi. Aussi longtemps que la gouvernante eut de l'influence, elle en usa pour exciter Dora et sa mère contre Mme K... Elle expliquait à la mère qu'il était incompatible avec sa dignité de tolérer une pareille intimité de son mari avec une étrangère ; elle attirait aussi l'attention de Dora sur tout ce qui était bizarre dans ces relations. Mais ses efforts furent vains ; Dora demeura tendrement attachée à Mme K... et ne voulut rien savoir des motifs qu'il y aurait eu à trouver choquantes les relations de son père avec celle-ci. Dora se rendait d'autre part bien compte des motifs qui poussaient la gouvernante. Aveugle dans une direction, Dora était assez perspicace dans l'autre. Elle s'apercevait que la gouvernante était amoureuse de son papa. Quand le père était présent, la gouvernante semblait une tout autre personne, alors elle savait être amusante et serviable. À l'époque où la famille habitait la ville industrielle et où Mme K... était loin, la gouvernante tenta de monter la tête de Dora contre sa mère, devenue alors la rivale qui comptait. Mais Dora ne lui en voulait pas encore de tout cela. Elle ne s'irrita que lorsqu'elle s'aperçut qu'elle-même était tout à fait indifférente à la gouvernante,

23 Cette gouvernante qui lisait tous les livres relatifs à la vie sexuelle, etc., et qui en entretenait Dora, mais qui l'avait franchement priée de cacher tout ce qui concernait ces choses à ses parents, — c'est cette femme que je crus être, pendant un certain temps, la source de toutes les connaissances secrètes de Dora, en quoi je ne me trompais peut-être pas tout à fait. S. F.

et que l’amour qui lui avait été prodigué s’adressait, en réalité, à son père. Pendant que le père était absent de la ville industrielle, la gouvernante n’avait pas de temps libre pour Dora, ne voulait pas se promener avec elle, ne s’intéressait pas à ses travaux. À peine Papa était-il rentré de B…, qu’elle était de nouveau prête à tous les services et à tous les offices. Alors Dora la lâcha.

La pauvre gouvernante avait éclairé pour Dora, avec une lucidité indésirable, une partie de son propre comportement. Dora s’était comportée envers les enfants de M. K…, comme l’avait fait, par moments, la gouvernante avec elle. Dora tenait lieu de mère aux enfants, leur donnait des leçons, se promenait avec eux, leur fournissait une complète compensation pour le manque d’intérêt que leur témoignait leur propre mère. Il avait souvent été question d’un divorce entre M. et Mme K… ; il n’eut pas lieu, parce que M. K…, qui était un père tendre, ne voulait renoncer à aucun des deux enfants. Lintérêt commun de M. K… et de Dora pour les enfants avait été, dès le début, un moyen de rapprochement. Le fait de s’occuper des enfants servait évidemment à Dora de prétexte pour masquer autre chose à elle-même et aux autres.

Du comportement de Dora envers les enfants, ainsi qu’il a été illustré par le comportement de la gouvernante envers Dora, il fallait déduire la même chose que de son tacite consentement aux relations de son père avec Mme K…, à savoir que, durant toutes ces années, elle avait été amoureuse de M. K… Lorsque j’énonçai cette déduction, je ne rencontrai pas l’acquiescement de Dora. Elle raconta bien sur-le-champ que d’autres personnes encore, une cousine par exemple, qui avait passé quelque temps à B…, lui avaient dit : « Mais tu es tout à fait folle de cet homme » ; cependant elle ne pouvait se rappeler avoir eu de tels sentiments. Plus tard, lorsque l’abondance du matériel qui surgissait lui rendit la dénégation plus difficile, elle avoua qu’il était possible qu’elle eût aimé M. K…, mais

que c'était fini depuis la scène au bord du lac[24]. Il était en tout cas établi que le reproche d'avoir été sourd à des devoirs impérieux et d'avoir arrangé les choses pour la commodité de ses propres tendances amoureuses, le reproche qu'elle avait fait à son père, retombait sur sa propre personne[25].

L'autre reproche, à savoir qu'il faisait de ses maladies des prétextes et les employait comme moyens, recouvre à son tour toute une partie de sa propre histoire secrète. Elle se plaignit un jour d'un symptôme, nouveau en apparence., de douleurs aiguës d'estomac, et lorsque je lui demandai : « Qui copiez-vous là ? », je tombai juste. Elle avait rendu visite, la veille, à ses cousines, les filles de la tante décédée. La cadette s'était fiancée ; l'aînée, à cette occasion, était tombée malade de l'estomac et allait être transportée au Semmering. Dora prétendait que ce n'était, chez l'aînée, que de la jalousie, cette jeune fille tombant toujours malade quand elle voulait obtenir quelque chose, et que maintenant, elle voulait justement quitter la maison pour ne pas être témoin du bonheur de sa sœur[26]. Mais ses propres maux d'estomac témoignaient qu'elle s'identifiait avec sa cousine qualifiée de simulatrice, soit qu'elle aussi enviât l'amour de celle qui était plus heureuse, soit qu'elle vît se refléter le sien propre dans le sort de la sœur aînée, dont une affaire de cœur s'était, peu de temps auparavant, mal terminée[27]. En observant Mme K..., elle avait aussi appris comment on peut utilement se servir des maladies. M. K... passait une partie de l'année en voyage ; toutes les fois qu'il

24 Cf. le second rêve. S. F.

25 Ici se pose la question : Si Dora a aimé M. K..., comment s'explique le refus dans la scène du lac ou du moins sa forme brutale, forme indiquant l'exaspération, de ce refus ? Comment une jeune fille amoureuse pouvait-elle voir un outrage dans la sollicitation qui, — comme nous allons l'apprendre plus loin, — n'avait pas du tout été exprimée de façon grossière ou indécente ? S. F.

26 Événement courant entre sœurs. S. F.

27 Je parlerai plus loin d'une autre conclusion que j'ai tirée des maux d'estomac. S. F.

rentrait il retrouvait sa femme souffrante qui, la veille encore, Dora le savait, était bien portante. Dora comprit que la présence du mari avait une action morbifique sur sa femme, et qu'à celle-ci la maladie était la bienvenue pour lui permettre de se soustraire aux odieux devoirs conjugaux. Une remarque, relative à ses propres alternances de santé et de maladie, pendant ses premières années de jeune fille passées à B..., qu'elle intercala soudain ici, devait m'amener à supposer que ses propres états devaient être envisagés comme dépendant de causes analogues à celles qui agissaient chez meK...

Il est, en psychanalyse, de règle qu'un rapport intérieur, encore caché, se manifeste par la contiguïté, le voisinage temporel, des associations, exactement comme dans l'écriture *a* et *b* juxtaposés signifient qu'il faut en faire la syllabe *ab.* Dora avait présenté une infinité de crises de toux et d'aphonie ; la présence de l'être aimé pouvait-elle avoir eu une influence sur l'apparition et la disparition des phénomènes morbides ? Si tel était le cas, une coïncidence trahissant la chose devait se laisser découvrir quelque part. Je demandai quelle était la durée moyenne de ces crises. À peu près trois à six semaines. Combien de temps avait duré l'absence de M. K... ? Elle devait en convenir : trois à six semaines aussi. Elle démontrait ainsi, par sa maladie, son amour pour M. K..., comme la femme de celui-ci sa répulsion. Seulement il fallait admettre qu'elle aurait le comportement contraire à celui de Mme K..., qu'elle serait malade pendant l'absence de M. K..., et bien portante quand il serait de retour. Ceci semblait bien s'accorder avec la réalité, tout au moins pour la première période des crises ; ultérieurement, la nécessité s'établit d'effacer la coïncidence des crises de maladie avec l'absence de l'homme secrètement aimé, afin de ne pas trahir le secret par la répétition de la coïncidence. Seule, alors, la durée de la crise demeura comme marque de sa signification primitive.

À la clinique de Charcot, autrefois, j'avais vu et entendu dire que, chez des personnes atteintes de mutisme hystérique, la faculté

d'écrire suppléait à la parole. Ils écrivaient plus facilement, plus rapidement et mieux que d'autres et qu'avant. La même chose avait été le cas chez Dora. Pendant les premiers jours de l'aphonie, elle écrivait avec une facilité toute particulière. Cette particularité, comme expression d'une fonction physiologique de substitution que crée le besoin, n'exigeait, au fond, aucune explication psychologique ; mais il est à remarquer qu'on en trouvait pourtant une facilement. M. K... lui écrivait beaucoup quand il était en voyage, il lui envoyait des cartes postales ; il arrivait qu'elle seule fût renseignée sur la date de son retour, alors que sa femme était prisé au dépourvu. Qu'on corresponde par écrit avec l'absent auquel on ne peut pas parler, n'est guère moins difficile à concevoir que le désir, quand la voix fait défaut, de se faire comprendre par écrit. L'aphonie de Dora permettait ainsi l'interprétation symbolique suivante : pendant que l'aimé était au loin, elle renonçait à la parole, qui perdait toute sa valeur puisqu'elle ne pouvait pas lui parler, *à lui*. L'écriture, par contre, acquérait de l'importance comme étant le seul moyen de correspondre avec l'absent.

Faut-il en conclure que, dans tous les cas d'aphonie périodique, il faille faire le diagnostic d'un être aimé temporairement absent ? Telle n'est certes pas mon intention. La détermination du symptôme est, dans le cas de Dora, trop spéciale pour qu'on puisse penser à un retour fréquent de la même étiologie accidentelle. Quelle valeur a alors l'élucidation de l'aphonie dans notre cas ? Ne nous sommes-nous pas plutôt laissé leurrer par un jeu d'esprit ? Je ne le crois pas. Il faut ici se rappeler la question si souvent posée, à savoir, si les symptômes de l'hystérie sont d'origine psychique ou somatique, et, si l'on admet cette première origine, si tous les symptômes de l'hystérie sont nécessairement déterminés psychiquement. Cette question, comme tant d'autres auxquelles des chercheurs assidus s'efforcent en vain à trouver une réponse, est mal posée. Le véritable état des choses n'est pas renfermé dans cette alternative. Autant que

je puisse voir, tout symptôme hystérique a besoin d'apport des deux côtés. Il ne peut avoir lieu sans une certaine *complaisance somatique,* manifestée par un processus normal ou pathologique dans ou sur un organe du corps. Ce processus ne se produit qu'une fois, — tandis que la faculté de répétition fait partie du caractère du symptôme hystérique, — il n'a pas de signification psychique, de sens. Ce sens, le symptôme hystérique ne l'a pas dès le début, il lui est conféré, il est, en quelque sorte, soudé avec lui, et peut être différent dans chaque cas, selon la nature des pensées refrénées qui cherchent une expression. Cependant plusieurs facteurs agissent de façon à ce que les rapports entre les pensées inconscientes et les processus somatiques, dont elles peuvent disposer pour s'exprimer, soient moins arbitraires et se rapprochent de quelques combinaisons typiques. Les déterminations se trouvant dans le matériel psychique accidentel sont, pour la thérapeutique, les plus importantes ; on résout les symptômes en recherchant leur signification psychique. Une fois le terrain déblayé de ce qui peut être écarté grâce à la psychanalyse, on pourra se faire toute sorte d'idées, probablement justes, sur le fondement somatique, ordinairement constitutionnellement organique, des symptômes. Pour les accès de toux et d'aphonie de Dora, nous n'allons pas non plus nous borner à l'interprétation psychanalytique, mais nous allons déceler derrière celle-ci le facteur organique dont est issue la *complaisance somatique* prêtant l'expression au penchant pour l'homme aimé, temporairement absent. Et si la liaison entre l'expression symptomatique et la pensée inconsciente, dans ce cas, devait nous étonner par son allure artificielle et adroite, nous serons heureux d'apprendre qu'une telle liaison sait faire, dans tous les autres cas, dans n'importe quel autre exemple, la même impression.

Je suis prêt à entendre répliquer que ce n'est qu'un bénéfice médiocre si nous devons, par la psychanalyse, chercher l'énigme de l'hystérie non plus dans une « instabilité particulière des molécules

nerveuses » ou bien dans la possibilité d'états hypnoïdes, mais dans la « complaisance somatique ».

En réponse, je voudrais insister sur ce fait que l'énigme est, de cette manière, non seulement reculée en partie, mais aussi partiellement restreinte. Il ne s'agit plus maintenant de toute l'énigme, mais de cette partie de celle-ci qui contient le caractère particulier de l'hystérie, la distinguant des autres psychonévroses. Les processus psychiques sont, dans toutes les psychonévroses, pendant un bon bout de chemin, les mêmes, puis seulement alors entre en ligne de compte la complaisance somatique qui procure aux processus psychiques inconscients une issue dans le corporel. Là où ce facteur n'existe pas, cet état devient autre chose qu'un symptôme hystérique mais quand même quelque chose d'apparenté, une phobie, par exemple, ou une obsession, bref, un symptôme psychique.

Je reviens maintenant au reproche de simulation de maladie qu'avait fait Dora à son père. Nous nous sommes bientôt aperçus qu'à ces reproches correspondaient, non seulement des remords concernant des maladies antérieures, mais aussi des remords faisant allusion à des maladies actuelles. À cet endroit échoit habituellement au médecin la tâche de deviner et de compléter ce que l'analyse ne lui livre qu'en allusions. Je dus faire remarquer à la malade que sa maladie actuelle était tout aussi motivée et tendancieuse que celle de Mme K..., dont elle avait compris le sens. Je lui dis qu'elle avait, sans doute, un but qu'elle espérait atteindre par sa maladie, et que ce but ne pouvait être autre que celui de détourner son père de Mme K... Par des prières et des arguments, cela ne réussissait pas ; peut-être espérait-elle atteindre son but en faisant peur à son père (voir la lettre d'adieu), en éveillant sa compassion (par les évanouissements) ; et, si tout cela ne devait pas réussir, du moins se vengeait-elle de lui. Je lui dis qu'elle savait combien il lui était attaché, et que, chaque fois qu'il était interrogé sur la santé de sa

fille, les larmes lui venaient aux yeux. J'étais, lui dis-je, tout à fait convaincu qu'elle guérirait instantanément si son père lui annonçait qu'il sacrifiait Mme K... à sa santé. J'espérais, d'ailleurs, ajoutai-je, qu'il ne céderait pas, car alors elle aurait appris quel moyen de pression elle avait entre les mains et elle ne manquerait pas de se servir de sa possibilité d'être malade dans toutes les occasions. Je dis encore que, si son père ne cédait pas, j'étais tout préparé à ce qu'elle ne renonçât pas si aisément à sa maladie.

Je passe sur les détails qui légitiment cette manière de voir pour ajouter quelques remarques générales sur le rôle des *motifs de maladie* dans l'hystérie.

Les motifs de maladie doivent être nettement distingués des possibilités morbides, du matériel dont sont formés les symptômes, ils ne participent pas à la formation des symptômes, ne sont pas non plus présents dès le début de la maladie ; ils ne s'y adjoignent que secondairement, et la maladie n'est constituée pleinement que par

leur apparition[28]. Il faut compter sur la présence des motifs de maladie dans tout cas qui comprend une véritable souffrance et qui est d'une assez longue durée. Le symptôme est pour commencer un hôte importun de la vie psychique, il a tout contre lui et c'est pourquoi il disparaît si facilement de lui-même, en apparence sous l'influence du temps. Il ne trouve, au début, aucune utilisation dans l'économie psychique, mais très souvent, il y aboutit secondairement ; quelque courant psychique trouve commode de se servir du symptôme, et de cette façon celui-ci a acquis une *fonction secondaire* et se trouve comme ancré dans le psychisme. Celui qui veut guérir le malade se heurte, à son grand étonnement, à une grande résistance qui lui apprend que le malade ne prend pas son intention de renoncer à la maladie si entièrement, si complètement au sérieux qu'il en a l'air[29]. Qu'on se représente un ouvrier, par exemple un couvreur, qui, à la suite d'une chute, soit devenu infirme

28 Note de 1923. — Ceci n'est pas tout à fait juste. L'affirmation que les motifs de maladie ne soient pas présents dès le début de la maladie ne peut plus être soutenue. À la page suivante seront déjà mentionnés des motifs de maladies qui existaient déjà avant l'éclosion de la maladie et qui y ont contribué. Par la suite, j'ai mieux tenu compte de l'état des choses, en introduisant la distinction entre le *profit primaire de la maladie et le secondaire*. Le motif de maladie n'est jamais qu'un dessein : la réalisation d'un profit. Ce qui est dit dans les lignes suivantes du chapitre ci-dessus est juste pour le profit secondaire de la maladie. Mais un profit primaire de la maladie doit être reconnu dans toute névrose. Le fait de devenir malade épargne, tout d'abord, un effort ; il est donc, au point de vue économique, la solution la plus commode dans le cas d'un conflit psychique (Fuite dans la maladie), quoique l'impropriété d'une telle issue se révèle ultérieurement, sans équivoque, dans la plupart des cas. Cette partie du profit primaire de la maladie peut être appelé *profit intérieur psychologique* : il est, pour ainsi dire constant. En outre, ce sont des facteurs extérieurs, comme par exemple la situation précitée d'une femme opprimée par son mari, qui peuvent fournir des motifs à la maladie, et peuvent représenter par là la part extérieure du profit primaire de la maladie. S. F.

29 Un écrivain qui est d'ailleurs aussi médecin, Arthur Schnitzler, a donné une très juste expression à cette donnée dans son « Paracelsus ». S. F.

et qui vivote en mendiant au coin d'une rue. Or, que vienne un thaumaturge lui promettant de lui rendre sa jambe tordue droite et capable de marcher, il ne faudra pas s'attendre à voir sur son visage l'expression d'une excessive béatitude. Certes, il s'était senti extrêmement malheureux lorsqu'il avait été blessé, il s'était aperçu qu'il ne pourrait plus jamais travailler, qu'il devrait mourir de faim ou vivre d'aumônes. Mais, depuis, ce qui d'abord l'avait rendu incapable de gagner son pain est devenu la source de ses revenus : il vit de son infirmité. Qu'on la lui enlève, voilà un homme désemparé ; il a, entre temps, oublié son métier, perdu ses habitudes de travail, il s'est accoutumé à l'oisiveté, peut-être à la boisson.

Les motifs de la maladie commencent à poindre souvent dès l'enfance. L'enfant avide d'amour, et qui partage peu volontiers avec ses frères et sœurs la tendresse des parents, s'aperçoit que cette tendresse lui revient entièrement si, du fait de sa maladie, les parents sont inquiets. Cet enfant connaît dès lors un moyen de solliciter l'amour des parents et s'en servira aussitôt qu'il aura à sa disposition le matériel psychique capable de produire un état morbide. Lorsque l'enfant est devenue femme et a épousé, en complète contradiction avec les exigences de l'enfance, un homme ayant peu d'égards envers elle, qui opprime sa volonté, qui exploite sans ménagement son travail et qui ne lui concède ni tendresse ni dépenses, alors la maladie devient sa seule arme pour s'affirmer dans la vie. La maladie lui procure le repos désiré, elle force le mari à des sacrifices d'argent et à des égards qu'il n'aurait pas eus envers une personne bien portante, elle l'oblige à une attitude prudente en cas de guérison, sans quoi la rechute est toute prête. L'apparence d'objectivité, de non-voulu de l'état morbide, dont le médecin traitant est obligé de se porter garant permet à la malade, sans remords conscients, l'utilisation opportune d'un moyen qu'elle avait trouvé efficace dans l'enfance.

Et néanmoins, cette maladie est l’œuvre d’une intention ! Les états morbides sont ordinairement dirigés contre une personne déterminée, de sorte qu’ils disparaissent avec l’absence de celle-ci. Le jugement le plus « en gros » et le plus banal qu’on puisse entendre de la part de l’entourage peu instruit et des gardes-malades est juste dans un certain sens. Il est exact qu’une paralysée alitée sauterait sur ses jambes si dans la chambre éclatait le feu, qu’une femme gâtée oublierait toutes ses souffrances si son enfant tombait dangereusement malade ou bien si un cataclysme menaçait sa maison. Tous ceux qui parlent de la sorte de ces malades ont raison, jusqu’à un certain point, à savoir qu’ils négligent la différence psychologique entre le conscient et l’inconscient, ce qui est encore permis pour l’enfant, mais n’est plus admissible pour l’adulte. C’est pourquoi peuvent demeurer stériles, auprès de ces malades, toutes les protestations affirmant que tout dépend de la volonté, et tous les encouragements, et toutes les injures. Il faut tout d’abord essayer de les convaincre, par le détour de l’analyse, de l'existence même d ’une intention.

C’est dans la lutte contre les motifs de la maladie que réside généralement, dans le cas de l’hystérie, la faiblesse de toute thérapeutique, même de la psychanalytique, En cela, le sort a le jeu plus facile, il n’a besoin de s’attaquer ni à la constitution ni au matériel pathogène du malade ; il enlève un motif de maladie et le malade est temporairement, et parfois même définitivement, débarrassé de son mal. Combien moins de guérisons miraculeuses et de disparitions spontanées de symptômes nous autres médecins admettrions-nous dans l’hystérie, si nous pouvions plus fréquemment prendre connaissance des intérêts vitaux des malades, qu’on nous cache ! Ici, c’est une date qui est atteinte, là, les égards envers une personne qui deviennent superflus, ou bien une situation s’est modifiée radicalement grâce à un élément extérieur, et le mal, jusqu’alors si tenace, est supprimé d’un seul coup, en apparence

spontanément, en réalité parce que le motif le plus fort, une des utilisations de ce mal dans la vie, lui a été enlevé.

On trouvera probablement des motifs étayant la maladie dans tous les cas pleinement développés. Mais il existe des cas à motifs purement intérieurs, comme par exemple une punition infligée à soi-même, donc un repentir et une pénitence. La tâche thérapeutique y est plus facile à résoudre que là où la maladie est en rapport avec la réalisation d'un but extérieur. Pour Dora, ce but était évidemment d'attendrir son père et de le détourner de Mme K...

D'ailleurs, aucune des actions de son père ne semble avoir autant exaspéré Dora que la promptitude de celui-ci, à prendre la scène au bord du lac pour un produit de l'imagination. Elle était hors d'elle-même : lorsqu'elle y pensait : Quoi ! elle se serait imaginé cela ! Je fus longtemps embarrassé pour deviner quel remords se cachait derrière la réfutation véhémente de cette explication. On était en droit de supposer quelque chose de caché, car un reproche injustifié n'offense pas de façon durable. D'autre part, je finis par conclure que le récit de Dora devait absolument correspondre à la vérité. Dès qu'elle eut compris l'intention de M. K..., elle lui coupa la parole, le souffleta et s'enfuit. Le comportement de Dora apparut alors à l'homme qu'elle quittait tout aussi incompréhensible qu'à nous-même, car il avait dû conclure d'après une quantité de petits signes qu'il pouvait compter sur l'inclination de la jeune fille. Dans la discussion du second rêve, nous allons trouver la solution de cette énigme, ainsi que celle du remords vainement recherchée tout d'abord.

Comme les accusations contre le père se répétaient avec une monotonie fatigante et que la toux persistait, je fus conduit à penser que ce symptôme devait avoir une signification en rapport avec le père. Au reste, les conditions que j'ai coutume d'exiger dans une explication de symptôme étaient loin d'être remplies d'une manière satisfaisante. Selon une règle que j'ai toujours trouvé confirmée par

mon expérience, mais que je n’avais pas encore eu le courage d’ériger en règle générale, le symptôme signifie la représentation, — la réalisation —- d’un fantasme à contenu sexuel, c’est-à-dire d’une situation sexuelle. Je dirais mieux : tout au moins *une* des significations du symptôme correspond à la représentation d’un fantasme sexuel, tandis que, pour les autres significations, une limitation pareille du contenu n’existe pas. Qu’un symptôme ait plus d’une signification, qu’il serve à la représentation de plus d’une pensée inconsciente, ceci s'apprend bientôt lorsqu’on s’engage dans le travail psychanalytique. J’aimerais même ajouter qu’à mon avis, une seule pensée ou fantasme inconscient ne suffit presque jamais à engendrer un symptôme.

L’occasion se présenta bientôt de donner à la toux nerveuse une pareille interprétation par une situation sexuelle. Lorsque Dora eut souligné une fois de plus, que Mme K... n'aimait son père que parce qu’il était un homme *fortuné,* je m’aperçus, — à certaines petites particularités qu’elle avait, dans la manière de s’exprimer et que je néglige ici comme je le fais de la plus grande partie purement technique du travail psychanalytique — que cette proposition masquait son contraire : à savoir que son père n’avait *pas de fortune.* Ceci ne pouvait avoir qu’un sens sexuel[30] : mon père est, en tant qu’homme, impuissant. Lorsqu’elle eut approuvé cette interprétation, avouant avoir eu cette pensée consciemment, je lui montrai en quelle contradiction elle tombait en persévérant d’une part à croire que les rapports avec Mme K... étaient d'ordinaires relations amoureuses, et en affirmant d’autre part que son père était impuissant, c’est-à-dire incapable d’entretenir de pareilles relations. Sa réponse démontra qu’elle n’avait pas besoin d’admettre cette contradiction. Elle savait fort bien, dit-elle, qu’il existe plus d’une manière d’assouvissement sexuel. La source de ces connaissances cependant était une fois de plus introuvable. Lorsque je lui demandai

30 En allemand, le mot « *Vermögen* » signifie à la fois « fortune » et « puissance ». (Note des traducteurs.)

si elle entendait l’utilisation d’autres organes que les organes génitaux dans les rapports sexuels, elle l’affirma ; et je pus poursuivre. Elle entendait alors précisément les organes qui, chez elle, se trouvaient dans un état d’irritation, la gorge et la cavité buccale. Il est vrai qu’elle n’en voulait rien savoir, mais, pour que le symptôme fût réalisable, il ne fallait donc pas qu’elle put se rendre compte tout à fait clairement de ses pensées. La suite du raisonnement était pourtant inéluctable : elle se représentait, avec sa toux survenant par saccades et provoquée habituellement par un chatouillement dans le gosier, une situation sexuelle de rapports *per os* entre les deux personnes dont les relations amoureuses la préoccupaient sans cesse. Que la toux ait disparu très peu de temps après cette explication tacitement acceptée, s’accordait très bien avec notre conception ; mais nous ne voulûmes pas attacher trop de prix à ce changement, puisqu’il s’était effectué déjà si souvent, spontanément.

Si cette partie de l’analyse vient à provoquer, chez le lecteur médecin, outre l’incrédulité qu’il est libre d’avoir, encore de la surprise et de l’horreur, je suis prêt à examiner ici même ce qui justifie ces deux réactions. Je suppose que la surprise est motivée par ma hardiesse à parler avec une jeune fille —ou bien, en général, avec une femme dans l’âge de la nubilité, — de sujets si scabreux et si abominables. L’horreur se rapporte sans doute à la possibilité, qu’une chaste jeune fille puisse connaître pareilles pratiques et en occuper son imagination. Ici comme là, je conseillerais de la réserve et de la réflexion. Dans l’un comme dans l’autre cas, il n’y a pas de raisons de s’indigner. On peut parler de toutes les questions sexuelles avec des jeunes filles et des femmes sans leur nuire et sans se rendre suspect, premièrement si on adopte une certaine manière de le faire et deuxièmement si l’on sait éveiller en elles la conviction que c’est inévitable. Le gynécologue se permet aussi, dans les mêmes conditions, de leur faire subir toutes sortes de dénudations. La

meilleure manière de parler de ces choses est la manière sèche et directe ; elle est, en même temps, la plus éloignée de la lubricité avec laquelle ces sujets sont traités dans la « société » et à laquelle les femmes et les jeunes filles sont très bien habituées. Je donne aux organes et aux phénomènes leurs noms techniques et je les communique dans les cas où ces noms sont inconnus. « J'appelle un chat un chat »[31]. J'ai certes entendu parler de personnes, médecins et non-médecins, qui se scandalisent d'une thérapeutique au cours de laquelle ont lieu de telles conversations, et qui semblent envier, à moi ou à mes malades, le chatouillement voluptueux qui, d'après eux, doit s'y faire sentir. Or, je connais trop bien l'honnêteté de ces messieurs pour m'en émouvoir. J'échapperai à la tentation d'écrire une satire. Je ne veux mentionner qu'une chose, c'est que souvent j'ai la satisfaction d'entendre, plus tard, des clientes pour lesquelles la franchise dans les sujets sexuels n'était, au début, guère facile, s'exclamer : « Non, en effet votre cure est de beaucoup plus convenable que la conversation de Monsieur X... ! »

Il faut, avant d'entreprendre le traitement d'une hystérie, être convaincu qu'il est inévitable de toucher à des sujets sexuels, ou bien il faut être prêt à se laisser convaincre par l'expérience. On se dit alors : « pour faire une omelette il faut casser des œufs »[32]. Les patients eux-mêmes sont faciles à convaincre ; il n'y a que trop d'occasions de le faire au cours du traitement. Il ne faut pas se faire scrupule de s'entretenir avec eux des faits de la vie sexuelle normale ou pathologique. Si l'on est tant soit peu prudent, on ne fait que traduire dans leur conscient ce qu'ils savent déjà inconsciemment ; et tout l'effet de la cure repose précisément sur la compréhension de ce fait que l'action exercée par l'affect d'une idée inconsciente est plus violente et, parce qu'irréprimable, plus nuisible que celle d'une idée consciente. On ne court jamais le risque de pervertir une jeune fille inexpérimentée ; là où les connaissances sexuelles manquent

31 En français clans le texte. (Note des traducteurs.)

32 En français dans le texte. (Notes des traducteurs.)

même dans l’inconscient, il ne se produit aucun symptôme hystérique. Là où l’on trouve de l’hystérie, il ne peut plus être question de « pureté des sentiments » dans le sens des parents et des éducateurs. Chez les enfants de dix, douze et quatorze ans, garçons et fillettes, je me suis convaincu qu’on pouvait, sans exception, se fier à cette règle.

En ce qui concerne la seconde réaction sentimentale, qui n’est plus dirigée contre moi, mais contre la patiente, au cas où j’aurais raison, et qui trouve horrible le caractère pervers de son imagination, j’aimerais dire qu’une condamnation si véhémente ne convient pas à un médecin. Je trouve, entre autres, superflu qu’un médecin écrivant sur les déviations de l’instinct sexuel profite de toute occasion pour intercaler dans le texte l’expression de son horreur personnelle de choses si dégoûtantes. Il s’agit ici d’un fait, auquel, en réprimant nos goûts personnels, nous allons, j’espère, nous habituer. De ce que nous nommons perversions sexuelles, c’est-à-dire des transgressions de la fonction sexuelle relativement aux régions corporelles et à l’objet sexuel, il faut savoir parler sans indignation. Le manque de frontières déterminées où enfermer la vie sexuelle dite normale, suivant les races et les époques, devrait suffire à calmer les trop zélés. Nous ne devons pas oublier que de ces perversions la plus dégoûtante pour nous l’amour sensuel de l’homme pour l’homme, fut, chez un peuple d’une culture tellement supérieure à la nôtre, le peuple grec, non seulement toléré, mais même chargé d’importantes fonctions sociales. Chacun de nous dépasse, soit ici, soit là, dans sa propre vie sexuelle, les frontières étroites du normal. Les perversions ne sont ni des bestialités, ni de la dégénérescence dans l’acception pathétique du mot. Elles sont dues au développement de germes qui, tous, sont contenus dans la disposition sexuelle non différenciée de l'enfant, germes dont la suppression ou la dérivation vers des buts sexuels supérieurs — la sublimation — est destinée à fournir les forces d ’une grande part de

nos actions et œuvres en tant que civilisés. Lorsque quelqu'un est *devenu* grossièrement et manifestement pervers, on peut dire plus justement qu'il l'est *resté*, il représente un stade d'arrêt dans l'évolution. Les psycho-névrosés sont tous des personnes à tendances perverses fortement développées, mais refoulées et rendues inconscientes au cours de leur évolution. Leurs fantasmes inconscients présentent, par conséquent, le même contenu que les actions authentiques des pervers, même s'ils n'ont pas lu la « Psychopathia sexualis » de Krafft-Ebing, à laquelle des personnes naïves attribuent un tel rôle dans la genèse des tendances perverses. Les psychonévroses sont pour ainsi dire le *négatif* des perversions. La constitution sexuelle, dans laquelle est englobée aussi l'expression de l'hérédité, agit, chez le névrosé, en commun avec les influences accidentelles de la vie qui troublent l'épanouissement de la sexualité normale. Les eaux, trouvant un obstacle dans un lit du fleuve, sont refoulées dans des lits anciens, destinés à être abandonnés. Les énergies instinctives destinées à produire les symptômes hystériques sont fournies, non seulement par la sexualité normale refoulée, mais encore par les élans pervers inconscients[33].

Les moins repoussantes parmi ce qu'on appelle perversions sexuelles sont très répandues dans notre population, comme tout le monde le sait, à l'exception des médecins auteurs de travaux sur ces sujets. Ou plutôt, ces auteurs le savent aussi, ils s'efforcent seulement de l'oublier, au moment même où ils prennent la plume pour écrire sur ces choses. Il n'est donc pas miraculeux que notre hystérique, âgée bientôt de dix-neuf ans, et qui avait entendu parler de tels rapports sexuels (la succion de la verge), développât un pareil

33 Ces propositions sur les perversions sexuelles ont été écrites plusieurs années avant la parution de l'excellent livre de J. Bloch (Beiträge zur Atiologie der Psychopathia sexualis, 1902 et 1903) Cf. mes « Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie » (Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité) parus cette année là (1905) (5ème édition 1922. Édition française de la N. R. F. Traduction Reverchon) S. F.

fantasme inconscient et l'exprimât par une sensation d'irritation dans la gorge et par de la toux. Il n'aurait pas non plus été miraculeux qu'elle fût arrivée, sans éclaircissements extérieurs, à un pareil fantasme, ainsi que je l'ai constaté avec certitude chez d'autres malades. La condition somatique d'une pareille création libre de l'imagination, qui coïncide avec la manière d'agir des pervers, était due chez elle à un fait digne d'attention. Elle se rappelait très bien avoir été, dans son enfance, une *suçoteuse.* Le père aussi se rappelait qu'il l'en avait déshabituée, cette habitude s'étant perpétuée jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. Dora elle-même avait gardé dans sa mémoire une image nette de sa première enfance : elle, assise par terre dans un coin, suçotant son pouce gauche, tandis qu'elle tiraillait, en même temps, de la main droite l'oreille de son frère tranquillement assis à côté d'elle. Ceci est le mode complet de l'assouvissement de sois-même par le suçottement, que m'ont rapporté encore d'autres patientes, devenues plus tard anesthésiques et hystériques. De l'une d'entre elles, j'ai reçu une information qui projette une vive lumière sur l'origine de cette étrange habitude. Cette jeune femme, qui n'avait d'ailleurs jamais perdu l'habitude de suçoter, se voyait dans un souvenir d'enfance, datant, paraît-il, de la première moitié de sa seconde année, boire au sein de sa nourrice et, en même temps, lui tirailler rythmiquement l'oreille. Je suppose que personne ne voudra contester que la muqueuse des lèvres et de la bouche puisse être qualifiée de *zone érogène* primaire, elle qui a gardé une partie de cette qualité dans le baiser, considéré comme normal. L'activité intense et précoce de cette zone érogène est par suite la condition de la « complaisance somatique » ultérieure de la part du tube muqueux qui commence aux lèvres. Lorsque, plus tard, à une époque où le véritable objet sexuel, le membre viril, est déjà connu, s'établissent des réflexes qui accroissent à nouveau l'excitation de la zone buccale restée érogène, il ne faut pas de grands efforts d'imagination pour substituer à la mamelle originaire ou au doigt qui la remplaçait l'objet sexuel actuel,

le pénis, dans la situation favorable à la satisfaction. Ainsi ce fantasme pervers tellement choquant, de la succion du pénis, a une origine des plus innocentes ; ce fantasme est la refonte d'une impression, qu'il faut appeler préhistorique, de la succion du sein de la mère ou de la nourrice, impression qui d 'ordinaire a été revivifiée quand on eut l'occasion plus tard de voir des enfants au sein. Le plus souvent c'est le pis de la vache, en tant que représentation intermédiaire entré la mamelle et le pénis, qui a servi à établir le passage.

L'interprétation des symptômes de Dora relatifs à sa gorge que nous venons de discuter peut donner lieu encore à une autre remarque. On peut se demander comment cette situation sexuelle imaginée s'accorde avec l'autre explication dans laquelle l'apparition et la disparition des phénomènes morbides contreferaient la présence et l'absence de l'homme aimé et qui, en y faisant entrer le comportement de la femme, exprimerait cette pensée : si j'étais sa femme, je l'aimerais bien autrement, je serais malade (probablement d'ennui après lui) s'il était parti et en bonne santé (de bonheur) s'il était de retour à la maison. D'après l'expérience que j'ai de la solution des symptômes hystériques, je répondrai : il n'est pas nécessaire que les différentes significations d'un symptôme s'accordent entre elles, c'est-à-dire se complètent pour former un ensemble. Il suffit que cet ensemble soit constitué par le thème qui a donné naissance à tous les fantasmes différents. D'ailleurs, dans notre cas, une pareille compatibilité n'est pas exclue ; l'une des significations s'attache plus à la toux, l'autre à l'aphonie et à la succession des phénomènes ; une analyse plus détaillée aurait probablement fait reconnaître une détermination psychique beaucoup plus complète des détails de la maladie. Nous avons déjà appris qu'un symptôme correspond de façon tout à fait régulière à plusieurs significations *simultanément ;* ajoutons encore qu'il peut aussi *successivement* exprimer plusieurs significations. Le

symptôme, peut, au cours des années, modifier une de ses significations ou sa signification principale, ou bien le rôle directeur peut passer d’une signification à une autre. C’est comme un trait conservateur du caractère de la névrose de garder, si possible, le symptôme une fois constitué, même lorsque la pensée inconsciente qui y trouva son expression a perdu de son importance. Mais il est aussi facile d’expliquer mécaniquement cette tendance à la conservation du symptôme ; la constitution d’un pareil symptôme est si difficile, le transfert de l’excitation purement psychique au corporel, fait que j’ai nommé *conversion,* est lié à tant de conditions favorisantes, une complaisance somatique, telle qu’il en est besoin pour là conversion, est si peu facile à obtenir que l’impulsion à décharger l’excitation de l’inconscient conduit à se contenter, autant que possible, d’une voie de décharge déjà praticable. Il semble qu’il soit beaucoup plus facile d’établir des relations associatives entre une nouvelle pensée à décharger et une ancienne, qui n’en a plus besoin, que de créer une nouvelle conversion. L'excitation s’écoule, par la voie ainsi tracée, de la nouvelle source d’excitation vers le précédent lieu de déversement, et le symptôme ressemble, comme dit l’Évangile, à une vieille outre emplie de vin nouveau. Même si, d’après cela, la part somatique du symptôme hystérique apparaît comme l’élément le plus constant et le plus difficile à remplacer, et la part psychique comme l’élément le plus mobile et le plus aisément remplaçable, il ne faudrait pas déduire de ces rapports le rang qui revient aux deux. Pour la thérapeutique psychique, c’est toujours la part psychique qui est la plus importante.

La répétition incessante des mêmes pensées relatives aux rapports de son père avec Mme K... permit à l’analyse de Dora de faire encore une autre découverte importante.

Il est permis de qualifier une telle série d’idées d’hyper-puissante, mieux encore, de *renforcée,* de *prévalente,* cela au sens de Wernicke. Elle révèle son caractère de morbidité, malgré son

contenu apparemment correct, par cette seule particularité : que tous les efforts intellectuels conscients et spontanés de la personne ne puissent parvenir à la réduire ni à la supprimer. Car on peut venir à bout de toute pensée normale, quelle que soit son intensité. Dora sentait très bien que ses pensées au sujet de son père exigeaient d'être jugées d'une façon à part. « Je ne peux penser à rien d'autre » gémissait-elle souvent. « Mon frère me dit bien que nous n'avons pas le droit de critiquer les actions de Papa, que nous ne devrions pas nous en soucier, que nous devrions peut-être même nous réjouir qu'il ait trouvé une femme à laquelle il puisse s'attacher, puisque maman le comprend si mal. Je reconnais qu'il a raison, et j'aimerais aussi penser comme mon frère, mais je ne le peux pas. Je ne peux pas lui pardonner[34]. »

Que fait-on en présence d'une telle idée prévalente après avoir écouté l'exposé de ses motifs conscients ainsi que les objections inutiles qui s'y opposent ? On se dit que *cette série d'idées hyper-puissantes doit son renforcement à l'inconscient.* Elle n'est pas soluble par le travail intellectuel, soit qu'elle-même s'étende, avec sa racine, jusqu'au matériel inconscient refoulé, soit parce qu'une pensée inconsciente se cache derrière elle. Cette pensée inconsciente lui est la plupart du temps directement opposée. Les pensées opposées, contraires, sont toujours étroitement liées les unes aux autres et sont souvent accouplées de façon que l'une d'entre elles *soit très intensément consciente, son antagoniste par contre refoulée et inconsciente.* Cette corrélation est le résultat du processus de refoulement. Le refoulement, en effet, a souvent été effectué de telle sorte que la pensée opposée à celle qui doit être refoulée a été renforcée à l'excès. J'appelle ceci renforcement de *réaction* et je nomme cette pensée qui s'est affirmée dans le

34 Une pareille idée prévalente est accompagnée d'une profonde dépression, souvent le seul symptôme d'un état morbide habituellement dénommé « mélancolie », mais qui se laisse résoudre, par la psychanalyse, comme une hystérie. S. F.

conscient et se montre indissoluble, à la manière d’un préjugé, la *pensée réactionnelle.* Ces deux idées sont alors l’une à l’autre comme les pointes d’un couple d'aiguilles aimantées astatiques. À l’aide d’un certain excès d’intensité, l’idée réactionnelle retient la pensée choquante dans le refoulement ; mais pour cette raison elle est elle-même « amortie » et inattaquable par le travail intellectuel conscient. La voie pour enlever à l’idée prévalente son renforcement est alors de rendre consciente la pensée inconsciente qui lui est opposée.

On ne doit pas non plus exclure de ses prévisions le cas où il y aurait non pas une des deux raisons de la prévalence, mais une concurrence des deux. On peut aussi trouver d’autres combinaisons mais qui, elles, se laissent facilement ramener aux précédentes.

Essayons, dans l’exemple que nous donne Dora, la première supposition, à savoir que la racine de sa préoccupation obsédante des rapports de son père avec Mme K... lui soit à elle-même inconnue parce qu’elle se trouve dans l’inconscient. Il n’est pas difficile de deviner quelle est cette racine d'après la situation et les phénomènes. Son attitude dépassait évidemment la sphère d’intérêts propre à une fille, elle sentait et agissait bien plutôt comme une femme jalouse, comme on l’aurait trouvé compréhensible de la part de sa mère. Avec son exigence : « Elle ou moi », avec les scènes qu’elle faisait et la menace de suicide qu’elle laissait entrevoir, Dora se mettait évidemment à la place de sa mère. Si le fantasme d’une situation sexuelle, se trouvant comme point de départ de la toux, est justement inféré, alors elle se mettait ici à la place de Mme K... Elle s’identifiait donc avec les deux femmes, jadis et maintenant aimées par son père. On peut aisément conclure de tout cela que son attachement à son père était d’un degré beaucoup plus élevé qu’elle ne le savait ou bien qu’elle n’aurait voulu en convenir, bref qu’elle était amoureuse de son père.

J’ai appris à envisager de pareilles relations amoureuses inconscientes entre père et fille, mère et fils, reconnaissables à leurs conséquences anormales, comme la reviviscence de germes sensitifs infantiles. J’ai exposé ailleurs[35] combien précocement se manifestait l’attraction sexuelle entre parents et enfants et j’ai montré que le mythe d’Œdipe devait sans doute être compris comme une adaptation poétique de ce qui est typique dans ces relations. Cette inclination précoce de la fille pour son père et du fils pour sa mère, dont on trouve une trace nette probablement chez la plupart des gens, doit être considérée comme étant dès le début plus intense chez les gens prédestinés à la névrose par leur constitution, chez les enfants précoces et avides d’affection. Certaines influences qui ne peuvent être discutées ici se font alors valoir, influences qui fixent la tendance amoureuse rudimentaire ou la renforcent tellement qu’elle devient, dans l’enfance encore ou bien seulement à la puberté quelque chose d’assimilable à une attraction sexuelle et qui comme celle-ci, accapare la libido[36]. Les circonstances extérieures ayant entouré notre patiente ne sont pas défavorables à pareille supposition. Elle s’était toujours sentie attirée vers son père ; les nombreuses maladies de celui-ci devaient encore augmenter sa tendresse pour lui ; pendant quelques-uns de ces états maladifs, personne en dehors d’elle n’avait été admis à lui donner les menus soins que réclame un malade ; fier de son intelligence précoce, son père en avait fait, encore enfant, sa confidente. Par l’apparition de Mme K…, ce n’était vraiment pas la mère, mais elle qui avait été délogée de plus d’une de ses fonctions.

35 Dans la « Traumdeutung », la « Science des Rêves » p. 233, traduction Meyerson, Alcan, 1926, et dans le troisième des « Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité » Ed. de la N. R. F., traduction Reverchon p. 131 et suiv.

36 Le facteur qui décide en cela est vraisemblablement l’apparition précoce de véritables sensations génitales, soit spontanées, soit provoquées par la séduction et la masturbation. (Voir plus bas.) S. F.

Lorsque je communiquai à Dora qu'il me fallait admettre que son penchant pour son père avait eu déjà très tôt le caractère d'un complet état amoureux, elle me donna certes sa réponse habituelle : « Je ne m'en souviens pas », mais elle me rapporta aussitôt quelque chose d'analogue relatif à sa cousine (du côté maternel), âgée de sept ans, et chez laquelle elle croyait souvent voir comme un reflet de sa propre enfance. La petite cousine avait été une fois témoin d'une discussion orageuse entre ses parents, et elle chuchota à l'oreille de Dora venue en visite peu après : « Tu ne peux pas te figurer comme je hais cette personne là ! » (en désignant sa mère). Et si elle meurt un jour, j'épouserai mon papa ». J'ai coutume de voir dans de telles associations, qui émettent quelque chose qui est en accord avec ce que j'allègue, une confirmation apportée par l'inconscient. L'inconscient ne peut pas proférer d'autre « oui » ; un « non » inconscient n'existe pas du tout[37].

Durant de longues années cet état amoureux envers son père ne s'était pas manifesté ; tout au contraire, elle avait vécu longtemps dans l'accord le plus cordial avec la femme qui l'avait supplantée auprès de son père, et elle avait même, comme nous le savons par ses remords, favorisé les rapports de celle-ci avec son père. Cet amour (pour le père) devait donc avoir été récemment ravivé, et si c'est le cas, nous pouvons nous demander dans quel but cela avait eu lieu. Évidemment en tant que symptôme réactif, pour réprimer autre chose qui devait être encore puissant dans l'inconscient. Dans l'état des choses, je devais songer, en premier lieu, que l'amour pour M. K... était cette chose réprimée. Je devais admettre que son amour (pour M. K...) durait encore, mais que ce sentiment se heurtait, depuis la scène du lac et pour des raisons inconnues, à une vive

37 Note de 1923. — Une autre forme très curieuse et tout à fait certaine de confirmation de la part de l'inconscient que je ne connaissais pas encore alors est l'exclamation du malade : « Je n'ai pas pensé cela », ou bien, « cela, je n'y ai pas pensé ». On peut directement traduire : « Oui, cela m'était inconscient. » S. F.

résistance, et que la jeune fille avait ressuscité et renforcé l’ancienne inclination pour son père, afin de ne plus rien savoir consciemment de son premier amour de jeune fille devenu maintenant pénible pour elle ! C’est alors aussi que je me rendis compte d’un conflit susceptible de bouleverser la vie psychique de la jeune fille. Elle était, d’une part, pleine de regrets d’avoir repoussé les sollicitations de M. K..., pleine de la nostalgie de lui et des petits témoignages de sa tendresse ; d’autre part se dressaient de puissants motifs, parmi lesquels se devinait aisément son orgueil, dirigés contre ces émois tendres et nostalgiques. C’est ainsi qu’elle en était venue à se persuader qu’elle en avait fini avec M. K... — c’était le bénéfice que lui procurait ce typique processus de refoulement — et elle devait quand même appeler au secours, contre l’amour qui s’imposait continuellement à son conscient, l’inclination infantile pour le père, et exagérer celle-ci. Qu’elle ait alors été, presque sans relâche, en proie à une exaspération de jalousie, voilà qui est susceptible d’une autre détermination encore[38].

Il n’était nullement en désaccord avec mes prévisions que mon explication provoquât chez Dora l’opposition la plus décidée. Le « non » que nous oppose le malade, après qu’on a présenté, pour la première fois, à la perception consciente l'idée refoulée, ne fait que constater le refoulement, et le caractère décisif de ce « non » laisse en quelque sorte mesurer l’intensité du refoulement. Si l’on ne considère pas ce « non » comme l’expression d’un jugement impartial, dont le malade n’est en effet pas capable, mais si l’on passe outre et continue le travail, on voit bientôt s’offrir les premières preuves que le « non », dans ce cas, signifie le « oui » attendu. Dora avoua qu’elle ne pouvait en vouloir à M. K... dans la mesure où il l’avait mérité. Elle raconta qu'elle avait rencontré M. K... dans la rue, un jour qu’elle était accompagnée d’une cousine qui ne le connaissait pas. La cousine s’écria soudain : « Dora, qu’est-ce que tu as donc ? Tu es devenue mortellement pâle ! » Elle n’avait

38 Que nous allons aussi découvrir. S. F.

rien ressenti de ce changement, mais elle apprit de moi que le jeu de physionomie et l'expression des émotions obéissent davantage aux forces de l'inconscient qu'à celles du conscient et qu'elles trahissent l'inconscient[39]. Une autre fois, après avoir été plusieurs jours de suite d'une humeur égale et gaie, elle vint chez moi dans l'humeur la plus sombre, sans s'expliquer pourquoi. Elle dit que tout la dégoûtait aujourd'hui ; c'était le jour de l'anniversaire de son oncle et elle ne pouvait se résoudre à le féliciter ; elle ne savait pour quelle raison. Mon don d'interprétation ne se manifestait pas ce jour-là ; je la laissai continuer et elle se souvint tout à coup que c'était aussi le jour de l'anniversaire de M. K... ce que je ne tardai pas à utiliser contre elle. Il n'était alors plus difficile d'expliquer pourquoi les beaux cadeaux qu'elle avait reçus pour son propre anniversaire quelques jours auparavant ne lui avaient fait aucun plaisir. Un cadeau manquait, celui de M. K..., qui lui était naguère, évidemment, le plus précieux.

Cependant elle s'entêta encore pendant longtemps dans son opposition contre mon allégation jusqu'à ce que, vers la fin de l'analyse, fut fournie la preuve décisive du bien fondé de ce que j 'avais émis.

Je dois maintenant mentionner une autre complication à laquelle je n'aurais certainement pas donné place ici, si je devais, poète, inventer pour une nouvelle un pareil état d'âme, au lieu, médecin, de le disséquer. L'élément que je vais indiquer ne peut que troubler et faire pâlir le conflit si beau et conforme à l'art poétique, que nous pouvons admettre chez Dora ; cet élément aurait été à juste titre sacrifié par la censure du poète qui, quand il fait le psychologue, simplifie ce qu'il présente et en élimine une partie. Par contre, dans la réalité que je m'efforce de dépeindre ici, la complication des motifs, l'accumulation et la complexité des

39 cf. « Ruhig kann ich euch erscheitien Ruhig gehen sehen »
« Je peux tranquillement vous voir apparaître et partir, » S. F. (Schiller : Ballade du chevalier Toggendurg.)

tendances psychiques, bref la surdétermination est de règle. Derrière l’idée prévalente qui avait pour objet les rapports de son père avec Mme K... se dissimulait en réalité aussi un sentiment de jalousie dont l’objet était M. K... — sentiment qui ne pouvait être fondé que sur une inclination de Dora pour son propre sexe. Il est connu depuis longtemps, et il a été maintes fois mis en relief, que garçons et filles, même normaux, laissent voir, à l’âge de la puberté, des signes nets d’inclination pour leur propre sexe. L’amitié romanesque pour une camarade d’école, accompagnée de serments, de baisers, de promesses de correspondance éternelle et aussi de toute la susceptibilité inhérente à la jalousie, est le précurseur habituel de la première passion intense pour un homme. Puis, dans des conditions favorables, le courant homosexuel tarit souvent complètement ; dans les cas où l’amour pour l’homme n’est pas heureux, ce courant est souvent réveillé par la libido même dans des années ultérieures, et son intensité s’élève alors à des degrés variables. Si l’on constate ceci sans peine chez des gens sains, on s’attendra, d’après les remarques précédentes relatives au plus fort développement des germes normaux de perversion chez les névrosés, à retrouver dans la constitution de ceux-ci une disposition homosexuelle plus forte. Il doit en être ainsi, car je n’ai pas encore réussi à faire une psychanalyse d’homme ou de femme sans devoir tenir compte d’une telle tendance homosexuelle, et assez prononcée. Là où, chez des femmes et jeunes filles hystériques, la libido sexuelle dirigée vers l’homme a subi une répression énergique ; on trouve régulièrement à la place la libido dirigée vers la femme ayant subi comme un renforcement, et cette inclination peut même être partiellement consciente.

Je ne continuerai pas à traiter ce sujet si important et inéluctable surtout lorsqu'il s’agit de comprendre l’hystérie de l'homme, car l’analyse de Dora se termina avant qu’elle ait pu répandre de la clarté sur ce genre de relations chez Dora. Mais je

rappellerai cette gouvernante avec laquelle Dora vivait d'abord dans un commerce intellectuel intime, jusqu'à ce qu'elle se soit aperçue qu'elle avait été appréciée et bien traitée par cette gouvernante, non pas pour elle-même, mais à cause de son père. Alors elle obligea la gouvernante à quitter la maison. Elle s'attardait aussi, avec une étonnante fréquence et en y attachant une importance particulière, à raconter une autre brouille, qui lui semblait à elle-même énigmatique. Avec sa seconde cousine, celle qui s'était fiancée ensuite, elle s'était toujours très bien entendue et elle lui avait confié toute sorte de secrets. Or, lorsque le père de Dora alla de nouveau à B... pour la première fois après le séjour au lac interrompu, elle refusa de l'y accompagner ; sa cousine fut alors priée de faire le voyage avec lui, et elle accepta. Dora se sentit dès lors refroidie envers elle et s'étonnait elle-même du degré auquel sa cousine lui était devenue indifférente, bien qu'elle avouât n'avoir pas de grands reproches à lui faire. Ces susceptibilités me déterminèrent à demander à Dora quelle était son attitude envers Mme K... avant le désaccord. J'appris alors que la jeune femme et Dora, alors à peine jeune fille, avaient vécu pendant de longues années dans la plus grande intimité. Lorsque Dora habitait chez les K..., elle partageait la chambre de Mme K... ; le mari était délogé. Dora avait été la confidente et la conseillère de la jeune femme dans toutes les difficultés de sa vie conjugale ; il n'existait rien de quoi elles n'eussent parlé. Médée était satisfaite que Créüse eût attiré à elle les deux enfants, Mme K... ne faisait non plus certainement rien pour troubler les rapports du père de ces enfants avec la jeune fille. Il est un problème psychologique intéressant, à savoir comment Dora parvint à aimer l'homme dont son amie chérie savait dire tant de mal, problème qui devient soluble si l'on comprend que, dans l'inconscient, les idées demeurent avec une commodité toute particulière l'une à côté de l'autre, que les choses opposées se tolèrent sans contradiction, ce qui persiste ainsi assez souvent jusque dans le conscient.

Lorsque Dora parlait de Mme K..., elle faisait l'éloge de la « blancheur ravissante de son corps » sur un ton qui correspondait plutôt à celui d'une amoureuse qu'à celui d'une rivale vaincue. Elle me disait une autre fois, avec plus de mélancolie que d'amertume, être convaincue que les cadeaux donnés par son père avaient été choisis par Mme K... ; elle y reconnaissait son goût. Une autre fois encore, elle affirma qu'évidemment par l'intermédiaire de Mme K... on lui avait fait cadeau de bijoux, en tout semblables à ceux qu'elle avait vus chez Mme K... et dont elle avait alors exprimé le désir. Oui, je dois bien le dire : je n'entendis pas énoncer par elle un seul mot dur ou dépité sur la femme dans laquelle elle aurait dû voir, selon ses idées prévalentes, l'auteur de tout son malheur. Elle semblait se comporter d'une manière inconséquente, mais cette inconséquence apparente était précisément l'expression d'un courant sensitif fort complexe. Car cette amie aimée avec exaltation, comment avait-elle agi envers Dora ? Après que Dora eût énoncé ses accusations contre M. K... et que son père eût demandé à M. K... des explications, celui-ci répondit tout d'abord par des protestations de respect ; il s'offrit à venir dans la ville industrielle pour donner des éclaircissements sur tous les malentendus. Quelques semaines plus tard, lorsque le père eut un entretien avec lui à B..., il n'était plus question de respect. Il dénigra la jeune fille et joua son va-tout en disant : une jeune fille qui lit de pareils livres et qui s'intéresse à de pareilles choses ne peut pas prétendre au respect d'un homme. C'est donc Mme K... qui l'avait trahie et noircie ; ce n'est qu'avec elle que Dora avait parlé de Mantegazza et de sujets scabreux. C'était de nouveau le même cas qu'avec la gouvernante ; Mme K... ne l'avait pas aimée pour elle-même, mais pour son père. Mme K... l'avait sacrifiée, elle, sans scrupule, pour ne pas être troublée dans ses relations avec lui. Il est possible que cette injure l'ait davantage affligée, ait été plus pathogène que l'autre sous laquelle elle voulait masquer la première : que son père l'ait sacrifiée. L'amnésie si opiniâtre relative à la source des connaissances défendues n'était-elle pas en rapport

direct avec la valeur affective de l’accusation contre Mme K... et par suite, de la trahison par cette amie ?

Je ne crois donc pas me tromper en admettant que les idées prévalentes de Dora relatives aux rapports de son père avec Mme K... étaient destinées, non seulement à réprimer l’amour jadis conscient pour M. K,.., mais aussi à masquer l’amour pour Mme K..., inconscient dans le sens le plus profond. À cette tendance les idées prévalentes étaient directement opposées. Dora se répétait sans cesse que son père l’avait sacrifiée à cette femme, elle manifestait bruyamment qu’elle lui enviait la possession de son père, et se dissimulait ainsi le contraire, à savoir qu’elle ne pouvait pas ne pas envier à son père l’amour de cette femme et qu’elle n’avait pas pardonné à la femme aimée la déception d’avoir été trahie par elle. Le sentiment de jalousie féminine était accouplé dans l'inconscient à une jalousie semblable à celle qu’aurait éprouvée un homme. Ces sentiments virils, ou pour mieux dire gynécophiles, sont à considérer comme typiques de la vie amoureuse inconsciente des jeunes filles hystériques.

Chapitre II. Le Premier Rêve

Comme nous étions juste sur le point d'éclaircir un point obscur de l'enfance de Dora par le matériel qui se pressait dans l'analyse, elle dit avoir eu, l'une des dernières nuits, un rêve qu'elle avait déjà fait à plusieurs reprises exactement de la même manière. Un rêve à répétition périodique était susceptible, par ce seul caractère, d'éveiller particulièrement ma curiosité ; dans l'intérêt du traitement, on pouvait envisager de faire entrer le rêve dans l'ensemble de l'analyse. Je résolus donc d'explorer ce rêve très soigneusement.

Premier Rêve. — « *Il y a un incendie dans une maison*[40], me raconta Dora, *mon père est debout devant mon lit et me réveille. Je m'habille vite. Maman veut encore sauver sa botte à bijoux, mais papa dit : je ne veux pas que mes deux enfants et moi soyons carbonisés à cause de ta boîte à bijoux. Nous descendons en hâte, et aussitôt dehors, je me réveille.* »

Comme c'est un rêve à répétition, je demande naturellement quand elle l'a eu pour la première fois. Elle ne le sait pas. Mais elle se souvient avoir fait ce rêve à L... (l'endroit au bord du lac où s'est passée la scène avec M. K...), trois nuits de suite, puis il revint ici il y a quelques jours de cela[41]. Le lien établi ainsi entre le rêve et les événements à L... accroît naturellement l'espérance que j'ai de

40 « II n'y avait jamais eu chez nous d'incendie réel », répondit-elle, plus tard à ma question. S. F.

parvenir à le résoudre. Mais je veux tout d’abord connaître la cause occasionnelle de son dernier retour, et j’invite par suite Dora, déjà formée à l’interprétation des rêves par quelques petits exemples précédemment analysés, à le réduire en ses éléments et à me communiquer ce qui lui vient à ce propos à l’esprit.

Elle dit : « Quelque chose, mais qui ne peut pas avoir avec cela de rapports, car c’est tout récent, tandis que j’ai certes fait le rêve déjà auparavant. »

— Cela ne fait rien, allez-y ; ce sera justement la dernière chose concernant le rêve.

— « Eh bien, Papa a eu, ces jours-ci, une dispute avec Maman parce qu’elle ferme la nuit la salle à manger. Or, la chambre de mon frère n’a pas de sortie spéciale, on n’y a accès que par la salle à manger. Papa ne veut pas que mon frère soit ainsi enfermé pendant la nuit. Il a dit que cela ne pouvait pas aller, il pourrait arriver la nuit qu’on eût besoin de sortir. »

— C’est à un danger d’incendie que vous l’avez rapporté ?

— « Oui. »

— Je vous prie de bien vous rappeler vos propres expressions. Nous en aurons peut-être besoin. Vous venez de dire : qu’il *pouvait arriver la nuit qu'on eût besoin de sortir*[42].

Mais Dora retrouve maintenant le lien entre la cause occasionnelle récente du rêve, et celle d’alors, puisqu’elle poursuit :

« Lorsque Papa et moi sommes, alors arrivés à L.., il exprima sans ambages la peur d’un incendie. Nous sommes arrivés pendant

41 On peut déduire du contenu du rêve qu’elle l'avait rêvé *pour la première fois* à L... S. F.

42 Je fais attention à ces mots car ils me surprennent. Ils me semblent être équivoques. N’emploie-t-on pas les mêmes paroles pour désigner certains besoins corporels ? Des mots équivoques sont, dans la voie des associations, comme des aiguilles. On met l'aiguille autrement qu’elle ne semble être placée dans le contenu du rêve, on arrive au rail sur lequel se meuvent les idées recherchées et encore cachées derrière le rêve. S. F.

un orage violent, et avons vu la petite maison en bois qui n'avait pas de paratonnerre. Cette peur était donc tout à fait naturelle. »

Je ne tiens à examiner que les rapports entre les événements à L... et les mêmes rêves d'alors. Je demande donc : « Avez-vous fait le rêve dans les premières nuits à L... ou bien pendant les dernières, avant votre départ, par conséquent, avant ou après la fameuse scène dans la forêt ? » Je sais en effet que la scène ne s'est pas passée dès le premier jour, et que, après cet événement, elle demeura encore quelques jours à L... sans rien laisser entrevoir de l'incident.

Ele répond tout d'abord : « Je ne sais pas ». Un instant après : « Je crois quand même que ce fut après ».

Je savais donc maintenant que le rêve était une réaction à cet événement. Mais pourquoi se répéta-t-il là-bas à trois reprises ? Je continuai à questionner : « Combien de temps après la scène êtes-vous encore restée à L... ? »

— « Encore quatre jours ; le cinquième je suis partie avec Papa ! »

-— À présent je suis sûr que le rêve a été l'effet immédiat de l'événement avec M. K... Vous l'avez rêvé là-bas pour la première fois, et pas avant. Vous n'y avez ajouté l'incertitude du souvenir que pour en effacer le contexte[43]. Mais les chiffres ne s'accordent pas encore tout à fait. Si vous êtes restée à L... encore quatre nuits, vous avez pu répéter le rêve quatre fois. Fut-ce peut-être le cas ?

Elle ne contredit plus mon assertion, mais poursuit au lieu de répondre à ma question[44] : « L'après-midi qui suivit l'excursion au lac, dont M. K... et moi-étions rentrés à midi, je m'étendis, comme d'ordinaire, sur la chaise longue dans la chambre à coucher pour dormir un peu. Je m'éveillai brusquement et vis M. K... debout devant moi... »

43 Comparez ce qui a été dit la précédemment au sujet du doute. S. F.

44 Il doit en effet surgir encore du nouveau matériel de souvenir avant qu'elle puisse répondre a ma question. S. F.

— Donc de la même manière que vous voyez dans le rêve votre père devant vous ?

— « Oui, je lui demandai d’expliquer ce qu’il venait faire là. Il répondit qu’il ne se laisserait pas empêcher d’entrer quand il le voulait dans sa chambre. D’ailleurs, dit-il, il avait quelque chose à venir prendre. Rendue méfiante par cela, j’ai demandé à Mme K... s’il n’existait pas de clef de la chambre à coucher, et le lendemain matin (du second jour) je me suis enfermée pour faire ma toilette. Lorsque je voulus alors, l’après-midi, m’enfermer pour me coucher de nouveau sur la chaise longue, la clef manquait. Je suis convaincue que c’est M. K... qui l’avait enlevée. »

C’est donc là le thème de la fermeture ou non fermeture de la chambre, qui se trouve dans les associations du rêve et qui a aussi joué par hasard un rôle dans sa cause occasionnelle récente[45]. La phrase : « *Je m'habille vite* », allait-elle aussi faire partie de cet ensemble ?

— « Je me suis alors promis de ne pas rester sans Papa chez les K... ; J’avais à craindre que, les matins suivants, M. K... ne me surprît à ma toilette, *je m'habillais donc très vite tout ce temps-là.* Car Papa habitait l’hôtel et Mme K... sortait toujours de très bonne heure pour faire une promenade avec Papa. Mais M. K... ne m’importuna plus. »

— Je comprends, l’après-midi du second jour, vous avez pris la résolution de vous dérober à ces poursuites, et vous avez eu le temps, les seconde, troisième et quatrième nuits après la scène dans la forêt, de vous répéter cette résolution pendant le sommeil. Que vous n’auriez pas la clef le matin suivant — le troisième — pour vous enfermer en faisant votre toilette, cela, vous le saviez déjà le second après-midi, donc avant le rêve ; vous avez par suite pu avoir

45 Je suppose, sans le dire encore à Dora, que cet élément a été saisi par elle à cause de sa signification symbolique ; « chambres », dans le rêve, remplaçant souvent « femmes ». (Zimmer - Frauenzimmer), et il ne peut naturellement pas être indifférent qu’une femme soit « ouverte » ou « fermée ». Aussi est-il bien connu quelle « clef » ouvre, dans ce cas. S. F.

l'intention de vous dépêcher autant que possible pendant votre toilette. Mais votre rêve revint toutes les nuits parce que, précisément, il équivalait à une *résolution.* Une résolution se maintient jusqu'à ce qu'elle soit exécutée. C'est comme si vous vous étiez dit : « Je ne suis pas tranquille, je ne puis trouver de sommeil calme avant d'être hors de cette maison ». Au contraire, vous dites dans le rêve : « *Aussitôt dehors, je me réveille.* »

J'interromps ici le récit de l'analyse pour confronter cette petite partie d'une analyse de rêve avec mes théories générales sur le mécanisme de la formation du rêve. J'ai exposé dans mon livre[46] que tout rêve était un désir, représenté comme idéalisé, que cette représentation masquait le désir si celui-ci était un désir refoulé, s'il appartenait à l'inconscient, et que, en dehors des rêves d'enfants, seul un désir inconscient ou plongeant dans l'inconscient avait la force de former un rêve. Je crois que j'aurais été plus certain d'une approbation générale si je m'étais contenté d'affirmer que tout rêve a un sens pouvant être découvert au moyen d'un certain travail d'interprétation ; si j'avais dit qu'on pouvait, une fois l'interprétation accomplie, substituer au rêve des idées se laissant insérer en un point aisément reconnaissable de la vie psychique de l'état de veille. J'aurais pu alors poursuivre en disant que ce sens du rêve se révélait comme étant aussi varié que justement les pensées de l'état de veillé ; que c'était une fois un désir accompli, une autre fois une crainte réalisée, ou bien encore une réflexion continuée dans le sommeil, une résolution (comme dans le rêve de Dora), une sorte de production intellectuelle pendant le sommeil, etc. Cette manière de présenter la chose aurait certes séduit par sa clarté et aurait pu s'appuyer sur un bon nombre d'exemples bien interprétés, comme par exemple sur le rêve analysé ici.

Au lieu de cela, j'ai émis une affirmation générale qui limite le sens des rêves à une seule forme de la pensée, à la représentation de

46 *La* Science des Rêves.

désirs, et j’ai éveillé une tendance générale à la contradiction. Mais je dois dire que je n’ai pas cru avoir ni le droit ni le devoir de simplifier un processus psychologique pour le plus grand agrément des lecteurs, quand ce processus offrait à mon investigation une complication dont la solution, ayant pour effet de ramener ce cas à l’unité, ne pouvait être trouvée qu’ailleurs. J’attacherai, pour cette raison, un grand prix à pouvoir montrer que les apparentes exceptions, comme le rêve de Dora qui se dévoile tout-d’abord comme étant une résolution prise le jour et se continuant pendant le sommeil, confirment de nouveau la règle contestée.

Nous avons encore à analyser une grande partie du rêve. Je continuai à questionner : « Qu’est-ce qu’il en est de la boîte à bijoux que votre maman veut sauver ? »

— « Maman aime beaucoup les bijoux et en a reçu beaucoup de papa. »

— Et vous ?

— « Autrefois, j’ai aussi beaucoup aimé les bijoux ; depuis ma maladie je n’en porte plus. Il y eut voici quatre ans (une année avant le rêve), une grande dispute entre Papa et Maman au sujet d’un bijou. Maman désirait un bijou déterminé : des perles en forme de gouttes comme boucles d’oreille. Mais Papa ne les aime pas et il lui apporta un bracelet au lieu des perles. Elle était furieuse et lui dit que s’il avait dépensé tant d’argent pour un objet qui lui déplaisait, il pouvait en faire cadeau à une autre.

— Alors vous avez probablement pensé que vous le prendriez volontiers ?

—« Je ne sais pas[47], je ne sais en général pas comment Maman entre dans ce rêve ; elle n’était pourtant pas alors avec nous, à L...[48]. »

— Je vous l’expliquerai plus tard. Est-ce que rien d’autre ne vous vient à l’esprit à propos de la boîte à bijoux ? Jusqu’à présent

47 Façon habituelle qu’elle avait alors d’accepter une pensée refoulée. S. F.

vous n'avez parlé que de bijoux et vous n'avez rien dit de relatif à une boîte.

— « Oui, M. K... m'avait fait cadeau, quelque temps auparavant d'une boîte à bijoux très précieuse. »

— Il n'aurait alors pas été déplacé de faire un cadeau en retour. Vous ne savez peut-être pas que « boîte à bijoux » est une expression volontiers employée pour désigner la même chose que celle à laquelle vous avez récemment fait allusion par la sacoche à main[49], c'est-à-dire les organes génitaux féminins.

— « Je savais que *vous* alliez dire cela[50]. »

— C'est-à-dire, *vous* le saviez. La signification devient maintenant encore plus claire. Vous vous disiez : cet homme me poursuit, il veut pénétrer dans ma chambre, ma « boîte à bijoux » est en danger, et s'il arrive là un malheur ce sera de la faute de Papa. C'est pourquoi vous avez choisi pour le rêve une situation qui exprime le contraire, un danger dont, par votre père, vous êtes sauvée. Dans cette région du rêve, tout, en général, est transformé en son contraire. Vous allez bientôt savoir pourquoi. Le secret, en effet, se trouve chez votre maman. Ce que votre maman y fait ? Elle est, vous le savez, votre ancienne rivale auprès de votre père. Lors de l'incident du bracelet, vous auriez volontiers accepté ce que votre maman avait refusé. Maintenant essayons de remplacer « accepter » par « donner », « repousser » par « se refuser ». Cela signifie alors que vous étiez prête à donner à votre père ce que votre mère lui

48 Cette remarque, qui témoigne d'une incompréhension complète des règles de l'interprétation des rêves, qui lui étaient en d'autres temps bien connues, ainsi que la manière hésitante et le faible rendement des associations relatives à la boîte à bijoux me prouvaient qu'il s'agissait ici d'un matériel ayant été refoulé avec beaucoup de force. S. F.

49 Voir plus loin ce qui se rapporte à cette sacoche. S. F.

50 Une manière très fréquente d'écarter une connaissance surgissant de l'inconscient. S. F.

refusait et ce dont il s'agit aurait à faire avec des bijoux[51]. Maintenant, rappelez-vous la boîte à bijoux dont M. K... vous a fait cadeau. Vous avez là le début d'une série d'idées parallèles dans laquelle, comme dans la situation où l'on est debout devant votre lit, M. K... est à mettre à la place de votre père. M. K... vous a donné une boîte à bijoux, vous devriez donc lui donner votre boîte à bijoux ; c'est pour cela que j'ai parlé tout à l'heure d'un cadeau en échange. Dans cette série d'idées, votre maman sera à remplacer par Mme K... qui, elle, certes était présente alors. Vous êtes donc prête à donner à M. K... ce que sa femme lui refuse. Vous avez là l'idée qui doit être refoulée avec tant d'efforts, qui rend nécessaire l'interversion dans leur contraire de tous les éléments. Le rêve confirme de nouveau ce que je vous ai déjà dit avant ce rêve, à savoir que vous réveillez votre ancien amour pour votre père afin de vous défendre contre votre amour pour M. K..., plus encore vous vous craignez vous-même et votre tentation de lui céder. Vous confirmez donc par là combien, était intense votre amour pour lui[52].

Elle ne voulut naturellement pas accepter cette partie de l'interprétation.

Mais pour moi, il s'ensuivit un complément de l'interprétation du rêve qui me semblait indispensable aussi bien à l'anamnèse du cas qu'à la théorie du rêve. Je promis à Dora de le lui communiquer à la prochaine séance.

Je ne pouvais en effet oublier l'indication qui semblait découler des paroles équivoques, mentionnées ci-dessus (*qu'il faut sortir ; la*

51 Nous allons pouvoir donner plus loin une interprétation (exigée par l'ensemble) à la perle en forme de goutte. S. F.

52 J'ajoute encore ceci : Il me faut d'ailleurs conclure, du fait de la réapparition du rêve ces derniers jours, que vous considérez la même situation comme étant revenue, et que vous avez décidé de ne plus venir au traitement auquel ne vous fait venir que votre père. La suite montra comme j'avais bien deviné. Mon interprétation effleure ici le thème, extrêmement important du point de vue pratique et du point de vue théorique, du « transfert », thème que je n'aurai que peu d'occasions d'approfondir au cours de cet essai. S. F.

nuit, il peut arriver un malheur). À cela s'ajoutait que l'élucidation du rêve me semblait incomplète aussi longtemps qu'une certaine condition ne serait pas remplie, condition que je ne veux pas exiger en général, mais dont je recherche, avec prédilection, l'observation. Un rêve régulier se tient pour ainsi dire sur deux jambes, dont l'une s'appuie sur le motif récent essentiel, l'autre sur un événement important de l'enfance. Entre ces deux événements, celui de l'enfance et le récent, le rêve établit une communication, il cherche à reformer le présent sur le modèle du passé. Le désir qui crée le rêve provient donc toujours de l'enfance, il veut toujours ressusciter l'enfance, en refaire une réalité, corriger le présent d'après l'enfance. Je croyais déjà reconnaître nettement dans le contenu du rêve les parties qui, rapprochées, faisaient allusion à un événement d'enfance.

J'engageai la discussion à ce sujet par une petite expérience, qui réussit comme d'ordinaire. Il y avait par hasard une grande boîte d'allumettes sur la table. Je priai Dora de regarder si elle pouvait apercevoir un objet sur la table qui n'y fût pas d'habitude. Elle ne vit rien. Alors je lui demandai si elle savait pourquoi on défendait aux enfants de jouer avec des allumettes.

— « Oui, à cause du danger d'incendie. Les enfants de mon oncle jouent très volontiers avec des allumettes : »

— Non pas uniquement pour cette raison. On les avertit « de ne pas faire de feu », et on y rattache une certaine croyance.

Elle n'en savait rien. — Eh bien, on craint qu'ils ne mouillent alors leur lit. Ceci est probablement fondé sur le contraste entre *l'eau* et le *feu.* Quelque chose comme cela : ils rêveront de feu et essayeront alors de l'éteindre avec de l'eau. Je ne saurais dire exactement s'il en est ainsi. Mais je vois que le contraste entre l'eau et le feu vous rend, dans le rêve, des services excellents. Votre maman veut sauver la « boîte à bijoux », pour qu'elle ne s'enflamme point ; dans les idées latentes du rêve par contre, il s'agit de ne pas

mouiller la « boîte à bijoux ». Mais le feu n’est pas seulement employé comme le contraire de l’eau, il sert aussi à représenter directement l’amour, le fait d’être amoureux, enflammé. Du feu part donc un rail qui va par cette signification symbolique aux pensées amoureuses ; un autre rail mène par le contraire « eau » — après s’être divisé en un autre embranchement menant à encore un rapport avec l’amour, qui *mouille* aussi — ailleurs : Mais où. donc ? Songez à vos expressions : qu’il *arrive la nuit un malheur,* qu’on *ait besoin de sortir.* Cela ne signifie-t-il pas un besoin naturel, et si vous rapportez ce malheur à l’enfance, peut-il être autre que celui de mouiller son lit ? Mais qu’est-ce qu’on fait pour préserver les enfants de mouiller leur lit ? N’est-ce pas, on les réveille la nuit, *tout comme le fait, avec vous, votre père dans le rêve ?* Ceci serait donc l'événement réel d’où vous tirez le droit de remplacer par votre père M. K... qui vous réveille. Je dois donc en conclure que vous avez souffert de l’incontinence d’urine plus longtemps qu’elle ne se maintient d’ordinaire chez les enfants. La même chose avait dû être le cas chez votre frère. Car votre père dit : *Je ne veux pas que mes deux enfants... périssent.* Votre frère n’a rien à faire avec la situation actuelle chez les K..., il n’était pas non plus présent à L... Eh bien, que répondent vos souvenirs à tout ceci ?

— « Je ne sais rien sur moi-même, répondit-elle, mais mon frère a mouillé son lit jusqu’à sa sixième ou septième année, cela lui arrivait parfois même dans la journée ».

J’allais précisément lui faire remarquer combien plus facilement on se souvient, en pareille matière, de son frère que de soi-même, quand elle poursuivit par un souvenir retrouvé : « Oui, je l’ai aussi fait, mais seulement dans ma septième ou huitième année, pendant quelque temps. Cela a dû être très fort, car je sais maintenant qu’un docteur a été consulté. Cela a duré jusque peu avant l’asthme nerveux. »

— Qu’en dit le docteur ?

— « Il le mit sur le compté d'une faiblesse nerveuse ; cela passerait, dit-il, et il ordonna des fortifiants »[53].

L'interprétation du rêve me sembla à présent achevée[54]. Elle apporta encore le lendemain un supplément au rêve. Elle avait oublié de raconter qu'elle sentait de la fumée chaque fois après le réveil. La fumée allait certes bien avec le feu, elle indiquait aussi que le rêve avait un rapport particulier avec ma personne, car j'avais souvent coutume, lorsqu'elle avait prétendu à propos de certaines choses qu'il n'y avait rien là-dessous, de lui objecter : « Il n'y a pas de fumée sans feu ». Mais elle objecta à cette interprétation exclusivement personnelle que M. K... et son père étaient des fumeurs passionnés, comme moi aussi d'ailleurs. Elle-même fumait aussi au bord du lac, et M. K... lui avait roulé une cigarette avant d'avoir si malencontreusement commencé à la courtiser. Elle croyait aussi se souvenir avec certitude que l'odeur de fumée était apparue, non seulement dans le dernier rêve, mais aussi, dans les trois rêves à L... Puisqu'elle se refusait à fournir toute autre information, il m'appartenait de décider comment insérer ce supplément dans le tissu des idées du rêve. Comme point d'appui pouvait me servir le fait que la sensation de fumée se présentât comme supplément, quelle avait donc eu à surmonter un effort particulier, du refoulement. Elle appartenait par conséquent aux pensées exposées dans le rêve de la façon la plus obscure et le mieux refoulées, donc à la tentation de ne rien refuser à M. K... ; Cette sensation ne pouvait alors guère signifier autre chose que le désir d'un baiser qui, chez un fumeur, sent nécessairement la fumée ; or un baiser avait été

53 Ce médecin était le seul en lequel elle montrât de la confiance, car elle s'était aperçue, à la faveur de cette expérience, qu'il n'avait pas deviné son secret. En présence de tout autre médecin qu'elle n'avait pu encore juger, elle éprouvait une angoisse dont on découvre maintenant le motif, à savoir qu'il eût pu deviner son secret. S. F.

54 Le noyau du rêve, traduit, pourrait s'exprimer ainsi : « La tentation est si grande. Cher papa, protège-moi à nouveau comme du temps de l'enfance, pour que mon lit ne soit pas mouillé. » S. F.

échangé deux ans auparavant entre eux, ce qui se serait certainement renouvelé plus d'une fois si la jeune fille avait cédé à la sollicitation de M. K… Les idées de tentation semblent ainsi avoir recouru à la scène précédente et réveillé le souvenir du baiser contre la séduction duquel Dora, la suçoteuse, s'était jadis défendue par le dégoût. Si je rassemble enfin tous les signes qui rendent un transfert sur moi probable, étant donné que je suis aussi fumeur, j'arrive à penser qu'un jour, pendant la séance, elle eut sans doute l'idée de souhaiter de ma part un baiser. C'était pour elle l'occasion de répéter ce rêve d'avertissement et de prendre la résolution de cesser la cure. Tout ceci s'accorde très bien, mais, à cause des particularités du « transfert », échappe à la démonstration.

Je pourrais hésiter maintenant : faut-il d'abord m'attaquer au résultat que fournit ce rêve pour l'histoire du cas morbide, ou bien plutôt en finir avec l'objection contre la théorie des rêves qui en découle ? Je choisis le premier chemin.

Il vaut la peine de discuter à fond l'importance de l'incontinence d'urine dans les antécédents des névrosés. Pour la clarté de l'exposé, je me borne à remarquer que l'incontinence de Dora n'était pas un cas ordinaire. Le trouble ne s'était pas seulement continué au-delà de l'époque considérée comme normale ; il avait tout d'abord disparu, selon la ferme déclaration de Dora, et n'avait réapparu que relativement tard, après la sixième année. Cette incontinence n'a, à ma connaissance, pas de cause plus vraisemblable que la masturbation, qui joue dans l'étiologie de l'incontinence, en général, un rôle encore trop sous-estimé. D'après mon expérience, ce rapport a été très bien connu des enfants eux-mêmes, et toutes les suites psychiques s'en déduisent comme s'ils ne l'avaient jamais oublié. Or, à l'époque où le rêve eut lieu, nous nous trouvions, dans notre investigation, sur une ligne tendant directement à un tel aveu de la masturbation infantile. Un moment auparavant, elle avait posé cette question, à savoir pourquoi

justement elle était tombée malade, et avant que je ne répondisse, elle avait chargé son père de la responsabilité. Elle en fondait la démonstration non pas sur des idées inconscientes, mais sur une connaissance consciente. À mon étonnement, la jeune fille savait de quelle nature avait été la maladie de son père. Après le retour de son père de ma consultation elle avait surpris une conversation dans laquelle le nom de la maladie avait été prononcé. Quelques années auparavant, au temps du décollement de la rétine, un oculiste consulté avait dû en indiquer l'étiologie spécifique, car la jeune fille, curieuse et inquiète, entendit alors une tante dire à sa mère : « Mais il a donc déjà été malade avant le mariage ? », et elle entendit encore ajouter quelque chose d'incompréhensible, qu'elle interpréta, plus tard, comme étant de l'ordre des choses inconvenantes.

Le père était donc tombé malade à cause de la vie dévergondée qu'il avait menée, et elle pensait qu'il lui avait transmis par hérédité sa maladie. Je me gardai bien de lui dire que moi aussi, comme je l'ai mentionné, j'estimais que les descendants des syphilitiques étaient tout particulièrement prédisposés à des névro-psychoses graves. La suite de ces pensées, qui accusaient le père, passait à travers du matériel inconscient. Elle s'identifia pendant quelques jours à sa mère par de petits symptômes et de petites particularités, ce qui lui fournit l'occasion de se signaler par une conduite insupportable et me laissa alors deviner qu'elle pensait à un séjour à Franzensbad, lieu visité — je ne sais plus en quelle année — en compagnie de sa mère. La mère souffrait de douleurs au bas-ventre et avait des pertes — un catarrhe — ce qui rendit nécessaire une cure à Franzensbad. Dora était d'avis — probablement là aussi à juste titre — que cette maladie provenait de son père, qui aurait donc communiqué à la mère de Dora sa maladie vénérienne. Il était tout à fait compréhensible qu'elle confondît, comme en général la plupart des non-médecins, blennorragie et syphilis, hérédité et contamination par des rapports. Sa persévérance à s'identifier à sa mère m'imposa

presque l'obligation de lui demander si elle aussi avait une maladie vénérienne, et voilà que j'appris qu'elle était atteinte d'un catarrhe (flueurs blanches), dont elle ne se rappelait pas le début.

Je compris alors que derrière les pensées qui accusaient tout haut son père, se cachaient comme d'habitude des accusations de soi-même, et j'allai au-devant en l'assurant que les flueurs blanches des jeunes filles indiquaient, à mes yeux, par excellence, la masturbation ; je considérais comme étant de second plan au regard de la masturbation[55] toutes les causes de la leucorrhée qui sont habituellement citées. Je lui dis qu'à cette question : pourquoi c'est elle précisément qui était tombée malade, elle était en train de répondre par l'aveu de la masturbation, probablement infantile. Elle niait énergiquement pouvoir se rappeler rien de semblable. Mais, quelques jours plus tard, elle fit une chose que j'envisageai comme encore une manière de se rapprocher de cet aveu. Elle portait ce jour-là, ce qui ne fut jamais le cas ni avant ni après, un porte-monnaie d'une forme qui commençait à être à la mode, et elle joua avec pendant qu'elle parlait, couchée, l'ouvrant, y introduisant son doigt, le refermant, etc. Je l'observai pendant quelque temps, puis lui expliquai ce que c'était qu'un acte symptomatique[56]. J'appelle *actes symptomatiques* les actes que l'on exécute automatiquement, inconsciemment, sans y faire attention, comme en se jouant, auxquels on aimerait refuser toute signification et que l'on déclare indifférents et jeux de hasard, si l'on est questionné à leur sujet. Une observation plus attentive montre alors que de tels actes, dont le conscient ne sait rien ou ne veut rien savoir, expriment des pensées et des impulsions inconscientes et que, par conséquent, en tant qu'expression tolérée de l'inconscient, ils ont de la valeur et sont instructifs. Il y a deux sortes d'attitudes conscientes envers les actes

55 Note de 1923. — Une opinion extrême que je ne défendrais plus aujourd'hui. S. F.

56 Comparez *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* « La Psychopathologie de la Vie Quotidienne » Tr. Jankélévitch, Paris, Payot 1922.

symptomatiques. Si on peut leur trouver une raison inoffensive, on en prend connaissance ; si, par contre, un tel prétexte pour le conscient fait défaut, on ne se rend pas du tout compte d'habitude qu'on les exécute. Dans le cas de Dora, la motivation était facile à trouver : « Pourquoi ne devrais-je pas porter une sacoche qui est à la mode maintenant ? » Mais une pareille justification n'empêche pas la possibilité d'une origine inconsciente de l'acte en question. D'autre part, l'origine et le sens attribués à cet acte ne se laissent pas absolument prouver. Il faut se contenter de constater qu'un tel sens s'accorde extrêmement bien avec l'ensemble de la situation, avec l'ordre du jour de l'inconscient.

J'exposerai une autre fois une collection de pareils actes symptomatiques, tels qu'on peut les observer chez des normaux et des nerveux. Les interprétations sont parfois très faciles. La sacoche bifoliée[57] de Dora n'est rien d'autre qu'une représentation du vagin ; en jouant avec cette sacoche, en l'ouvrant et en introduisant le doigt dedans, elle exprimait par une pantomime et d'une façon assez sans-gêne, mais évidente, ce qu'elle eût voulu faire, c'est-à-dire la masturbation. Il y a peu de temps, il m'est arrivé une chose semblable, très amusante. Une dame d'un certain âge sort, pendant la séance, pour se rafraîchir soi-disant en prenant un bonbon, une petite bonbonnière en os, s'efforce de l'ouvrir et me la tend, pour que je me convainque combien elle était difficile à ouvrir. J'exprime le soupçon que cette boîte doit avoir une signification particulière, car je la vois aujourd'hui pour la première fois, quoique sa propriétaire vienne chez moi depuis déjà plus d'une année. Là-dessus, cette dame me répond avec empressement : « Je porte toujours cette boîte sur moi, je l'emporte partout où je vais ». Elle se calme seulement lorsque j'ai remarqué en riant combien ses paroles s'appliquent aussi à une autre signification de la boîte. La boîte — box, πόσις — n'est, comme la sacoche, comme la boîte à bijoux,

57 = Qui porte deux feuilles, terme de botanique (N. d. E.)

qu'une représentation de la coquille de Vénus, de l'organe génital féminin.

Il y a dans la vie beaucoup de ce symbolisme, à côté duquel nous passons sans y prêter attention. Lorsque je m'imposai la tâche de ramener au jour ce que les hommes cachent, non pas par la contrainte de l'hypnose, mais par ce qu'ils disent et laissent voir, je croyais cette tâche plus difficile qu'elle ne l'était en réalité. Celui qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre se convainc que les mortels ne peuvent cacher aucun secret. Celui dont les lèvres se taisent bavarde avec le bout des doigts ; il se trahit par tous les pores. C'est pourquoi la tâche de rendre conscientes les parties les plus cachées de l'âme est parfaitement réalisable.

L'acte symptomatique de Dora avec sa sacoche ne fut pas le plus proche précurseur du rêve. Elle préluda à la séance qui nous apporta le récit du rêve par un autre acte symptomatique. Lorsque j'entrai dans la chambre où elle attendait, elle cacha rapidement une lettre qu'elle lisait. Je demandai naturellement de qui était l lettre, mais elle refusa tout d'abord de l'indiquer. Puis elle me sortit quelque chose d'entièrement indifférent et sans aucun rapport avec notre cure. C'était une lettre de sa grand-mère, dans laquelle celle-ci l'invitait à lui écrire plus souvent. Je pense qu'elle ne voulait que faire semblant d'avoir un « secret » et faire allusion à ce qu'elle se laissât maintenant ravir son secret par le médecin. Je m'explique maintenant son aversion secrète contre tout nouveau médecin : par sa peur que celui-ci ne pénètre la cause de sa maladie pendant l'examen (par la leucorrhée ou la connaissance de l'incontinence), qu'il ne devine chez elle la masturbation. Elle parlait ensuite toujours avec beaucoup de mésestime des médecins, qu'elle avait auparavant évidemment surestimés.

Accusations contre le père de l'avoir rendue malade, derrière laquelle se cachait une auto-accusation,— flueurs blanches, — jeu avec la sacoche, — incontinence après la sixième année, — secret

qu’elle ne veut pas se laisser ravir par les médecins : je considère, sur de tels indices, la preuve de la masturbation infantile comme faite, sans qu’il y ait de lacune. Dans le cas de Dora, j’avais commencé de pressentir la masturbation lorsqu’elle m’avait parlé des gastralgies de sa cousine et s’était identifiée ensuite avec elle en se plaignant plusieurs jours des mêmes sensations douloureuses. On sait combien souvent les gastralgies se rencontrent justement chez les masturbateurs. D’après une communication privée de W. Fliess, ce sont précisément ces gastralgies qui peuvent être suspendues par des applications de cocaïne au « point gastrique » du nez, trouvé par lui, et guéries par la cautérisation de ce point. Dora me confirma consciemment deux choses : qu’elle avait elle-même souffert assez souvent de gastralgies et qu’elle avait des raisons de supposer que sa cousine se masturbait. Il arrive fréquemment aux malades de comprendre chez les autres des rapports dont la compréhension chez eux-mêmes est rendue impossible par des résistances affectives. Aussi ne niait-elle plus, bien qu’elle ne put se rappeler rien. Je considère aussi l’époque de l’incontinence, jusque « peu avant l’apparition de l’asthme nerveux », comme valable au point de vue clinique. Les symptômes hystériques n’apparaissent presque jamais pendant que les enfants se masturbent, mais seulement dans la continence[58] ; ils suppléent ainsi à la satisfaction masturbatoire dont le désir reste intact dans l’inconscient aussi longtemps qu’une autre satisfaction, plus normale, ne se produit pas, là où elle est encore restée possible. Cette dernière condition est la condition décisive pour une guérison possible de l'hystérie par le mariage et les rapports sexuels normaux. Si la satisfaction normale se trouve dans la vie conjugale une fois de plus supprimée soit par le coït interrompu, soit par un éloignement psychique, etc..., la libido

58 La même règle est en principe applicable aussi aux adultes, cependant il suffit chez eux d’une continence relative, d'une restriction de la masturbation, de sorte que, si la libido est intense, l’hystérie et la masturbation peuvent coexister. S. F.

retourne à nouveau dans son ancien lit et se manifeste à nouveau par des symptômes hystériques.

J’aurais bien aimé ajouter encore ici une information exacte, à savoir quand et sous quelle influence particulière la masturbation de Dora avait été réprimée, mais le fait que cette analyse fut si incomplète m’oblige à ne présenter qu’un matériel plein de lacunes. Nous avons appris que l'incontinence dura presque jusqu’au moment où se déclara la première dyspnée. Or, tout ce qu’elle savait indiquer sur cette première crise, c’était que son père à ce moment, pour la première fois depuis son rétablissement, était parti en voyage. Dans ce petit-bout de souvenir conservé, il devait y avoir une allusion à l'étiologie de la dyspnée. Grâce à des actes symptomatiques et autres indices, j’eus de fortes raisons de supposer que l’enfant, dont la chambre se trouvait à côté de celle des parents, avait surpris une visite nocturne de son père chez sa mère et qu’elle avait entendu, pendant le coït, 1a respiration haletante de l’homme, sans cela déjà court d’haleine. Les enfants pressentent dans ces cas le caractère sexuel de ces bruits inquiétants. Les mouvements qui expriment l’excitation sexuelle préexistent donc, en tant que mécanismes innés, en eux. J’ai exposé, il y a bien des années déjà, que la dyspnée et les palpitations de cœur de l’hystérie et de la névrose d’angoisse n’étaient que des fragments isolés de l’acte du coït, et j’ai pu, dans beaucoup de cas, comme dans celui de Dora, ramener le symptôme de la dyspnée, de l’asthme nerveux, à la même cause déterminante, à savoir au fait d’avoir surpris les rapports sexuels des adultes. Il se peut très bien que, sous l’influence de la co-excitation provoquée alors chez Dora, ait eu lieu le revirement de la sexualité de la petite enfant, qui remplaça la tendance à la masturbation par une tendance à l’angoisse. Un peu plus tard, comme son père était absent et que l’enfant amoureuse songeait à lui avec nostalgie, la sensation se renouvela en elle sous la forme d’une crise d’asthme. La cause occasionnelle de cet état morbide, conservé dans le souvenir laisse

deviner quelles pensées anxieuses accompagnèrent la crise d’asthme. Elle eut cette crise pour la première fois après s’être surmenée en gravissant une montagne et ressenti sans doute un peu de difficulté respiratoire réelle. A cela s’adjoignit l’idée que les ascensions en montagne étaient défendues à son père, qu’il ne devait pas se surmener, ayant l’haleine courte : ensuite elle se souvint combien il s’était fatigué cette nuit-là, chez sa maman, elle se demanda si cela ne lui avait pas fait de mal, puis lui vint le souci de s’être peut-être aussi surmenée pendant la masturbation, qui aboutit aussi à l’orgasme sexuel avec un peu de dyspnée ; ensuite se produisit le retour accentué de cette dyspnée comme symptôme. Je pus tirer de l’analyse une partie de ce matériel ; j’ai dû suppléer à l’autre par mes propres moyens. Nous avons vu, à propos de la constatation de la masturbation, que le matériel relatif à un thème

n’est rassemblé que par bribes, à des moments différents et dans divers contextes[59].

Une série de questions des plus importantes se pose maintenant sur l'étiologie de l’hystérie, à savoir s’il est permis de considérer le cas de Dora comme étant un cas type pour l'étiologie, s’il représente le seul type de détermination possible, etc... Mais je fais certainement bien d’attendre pour y répondre la communication d’un plus grand nombre de cas analysés de même. Je devrais d’ailleurs d’abord commencer par sérier les questions. Au lieu de me prononcer par oui ou par non, quand il s’agit de savoir si l’étiologie de ce cas de maladie doit être recherchée dans la masturbation infantile, j’aurais tout d’abord à discuter la conception de l'étiologie

59 La preuve de la masturbation infantile se fait aussi dans d’autres cas d’une manière tout à fait analogue. Le matériel en est pour la plupart de nature semblable : indications de flueurs blanches, incontinence, cérémonial relatif aux mains (compulsion à se laver), etc... On peut deviner avec certitude dans chaque cas, d’après la symptomatologie, si ces habitudes ont été découvertes ou non par les personnes s’occupant de l’enfant, s’il y eut un long combat de l’enfant contre cette habitude ou bien un revirement subit comme conclusion à cette période d’activité sexuelle. Chez Dora, la masturbation n’avait pas été découverte et avait pris fin d’un seul coup (le secret, peur des médecins — remplacement par la dyspnée). Les malades nient régulièrement la force probante de ces indices et cela même lorsque le souvenir du catarrhe ou les remontrances de la mère (« cela rend bête ; c’est du poison ») sont demeurés dans la mémoire consciente. Mais, quelque temps après, revient aussi avec certitude et dans tous les cas, le souvenir si longtemps refoulé de cette partie de la vie sexuelle infantile. Chez une malade affectée de représentations obsessionnelles, qui étaient des rejetons directs de la masturbation infantile, les phénomènes présentés se révélèrent comme étant des fragments inchangés, conservés depuis lors, du combat pour le sevrage entrepris par sa bonne. C’étaient les obsessions à se défendre, à se punir, si elle avait fait telle ou telle chose à ne pas s’en permettre telle autre, le besoin de n'être pas dérangée, le besoin d'intercaler des interruptions entre une manipulation et la suivante, des lavages de mains etc. La remontrance : « Fi, c'est du poison ! », était la seule chose restée toujours dans la mémoire. Cf. mes « Trois essais sur la théorie de la sexualité ». S. F.

dans les psychonévroses. Le point de vue auquel je devrais me placer pour répondre se révélerait comme très différent de celui par rapport auquel la question est posée. Toujours est-il que si nous arrivons, pour ce cas, à la conviction que la masturbation infantile existe ; elle ne peut être ni accidentelle ni indifférente pour la formation du tableau morbide[60]. La compréhension des symptômes chez Dora nous sera plus aisée si nous faisons attention à la signification des flueurs blanches avouées par elle. Elle apprit à désigner son affection du nom de « catarrhe » lorsqu'une maladie semblable chez sa mère rendit nécessaire un séjour à Franzensbad. C'était là une fois de plus un « aiguillage » qui donna accès, par le symptôme de la toux, aux manifestations de toute une série d'idées sur la culpabilité de son père par rapport à la maladie. Cette toux, dont l'origine avait certainement été un insignifiant catarrhe réel, était de plus une imitation de son père, atteint d'une affection pulmonaire, et pouvait exprimer sa compassion et son inquiétude à son sujet. En dehors de cela, la toux proclamait en quelque sorte au monde entier ce qui peut-être, ne lui avait alors pas encore été conscient : « Je suis la fille de Papa. J'ai un catarrhe comme lui. Il

60 Le frère doit être dans un rapport quelconque avec l'accoutumance à la masturbation, car, dans ce contexte, elle raconta en y appuyant d'une manière qui trahit un « souvenir écran », que son frère lui avait régulièrement transmis les infections que lui-même avait légères, elle, par contre, graves. Dans le rêve, c'est le frère aussi qui est préservé de la « ruine » ; lui aussi était atteint d'incontinence, mais cette incontinence cessa encore avant celle de sa sœur. Dans un certain sens c'était un « souvenir écran quand elle disait avoir pu, jusqu'à la première maladie, marcher du même pas que son frère, et que ce n'est qu'à partir de là qu'elle resta, dans ses études, en retard par rapport à lui. Comme si elle avait été jusqu'alors un garçon et n'était devenue jeune fille qu'à ce moment. Elle était en effet une sauvage ; par contre à partir de « l'asthme » elle devint tranquille et sage. Cette maladie fut chez elle comme une borne entre deux phases de sa vie sexuelle, dont la première avait un caractère viril, la suivante, féminin. S. F.

m’a rendue malade, comme il a rendu malade maman. C’est de lui que j’ai les mauvaises passions qui sont punies par la maladie[61]. »

Nous pouvons essayer de rapprocher maintenant toutes les déterminations que nous avons trouvées aux accès de toux et à l’enrouement. Au plus profond de la stratification, il faut admettre une réelle irritation organique provoquant la toux, semblable à ce grain de sable autour duquel les ostracées[62] forment la perle. Cette irritation est susceptible de fixation, car elle concerne une région du corps ayant gardé, chez la jeune fille, à un degré très élevé, le rôle de zone érogène. Cette irritation est donc apte à donner expression à la libido réveillée. Elle est fixée au moyen de ce qui est sans doute le premier revêtement psychique : l’imitation du père par compassion pour lui et ensuite les auto-reproches à cause du « catarrhe ». Le même groupe de symptômes se révèle plus tard comme susceptible de représenter les relations avec M. K..., de permettre de regretter son absence et d’exprimer le désir d’être pour lui une meilleure femme que la sienne propre. Après qu’une partie de la libido de Dora s’est de nouveau tournée vers son père, le symptôme acquiert peut-être sa signification dernière et, sert à exprimer, par l’identification avec Mme K..., les rapports sexuels avec son père. Je pourrais garantir que cette série n’est guère complète. L’analyse incomplète n’est, malheureusement, pas susceptible de fixer les dates de ces

61 Ce mot jouait le même rôle chez la jeune fille de quatorze ans dont j’ai rapporté, en quelques lignes l’histoire morbide. J’avais installé cette enfant dans une pension, avec une dame intelligente qui tenait la place de garde-malade. Cette dame me communiqua que la petite malade ne supportait pas sa présence lorsqu’on la mettait au lit et que, couchée, elle toussait bizarrement, chose qui ne se produisait pas pendant la journée. Lorsqu’on questionna la petite sur ce symptôme, il ne lui vint à l’esprit qu'une chose, à savoir que sa grand-mère toussait ainsi et qu'on la disait être atteinte d’un catarrhe. Il était donc évident qu'elle aussi avait un catarrhe et ne voulait pas être surprise pendant sa toilette du soir. Le catarrhe qui, à l'aide de ce mot, avait été *déplacé de bas en haut,* était même d’une intensité peu commune. S. F.

62 C'est une huître (N. d. E.)

changements de signification, de mettre à jour la succession et la coexistence des différentes significations. On est en droit, par contre, de l'exiger d'une analyse complète.

Je ne dois toutefois pas négliger d'autres relations de la leucorrhée avec les symptômes hystériques de Dora. À l'époque où on était encore loin d'un éclaircissement psychologique de l'hystérie, j'ai entendu des confrères plus âgés ayant beaucoup d'expérience, dire que, chez les malades hystériques atteintes de flueurs blanches, la recrudescence de la leucorrhée était régulièrement suivie d'une aggravation des. symptômes hystériques, particulièrement de celle de l'anorexie et des vomissements. Personne ne comprenait bien ces rapports, mais on inclinait, je crois, vers la conception des gynécologues qui, on le sait, admettent une influence très grande, directe et organique des troubles génitaux sur les fonctions nerveuses ; bien que, la plupart du temps, la preuve thérapeutique fasse défaut. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut pas exclure une pareille influence directe et organique, mais plus facilement démontrable est la forme psychique que revêt cette influence. Être fière de ses organes génitaux est une partie particulièrement importante de l'amour-propre de la femme ; les affections de ces organes, qu'on tient pour susceptibles d'évoquer de la répugnance ou du dégoût, sont blessantes et humiliantes pour l'amour-propre féminin à un degré incroyable, rendent les femmes irritables, sensibles et méfiantes. Les sécrétions anormales de la muqueuse vaginale sont considérées comme capables de provoquer du dégoût.

Rappelons-nous que Dora éprouva, après le baiser de M. K..., une vive sensation de dégoût et aussi que nous avons eu des raisons de compléter le récit de cette scène, en supposant qu'elle avait ressenti, pendant l'étreinte, la pression du membre érigé contre son corps. Nous apprenons en outre que cette même gouvernante, que Dora repoussa pour son infidélité, lui avait raconté avoir fait

l’expérience que tous les hommes étaient des libertins auxquels on ne pouvait se fier. Pour Dora, cela devait signifier que tous les hommes étaient comme son père. Or, elle considérait son père comme atteint d’une maladie vénérienne, vu qu’il avait contaminé sa mère et elle-même. Elle pouvait donc se figurer que tous les hommes avaient une maladie vénérienne, et l’image qu’elle se faisait de celle-ci était naturellement formée d’après sa seule expérience personnelle. Maladie vénérienne signifiait, par conséquent, pour elle, être atteint d’un flux dégoûtant ; ne serait-ce pas là une détermination de plus du dégoût éprouvé au moment de l’étreinte ? Ce dégoût, transposé sur l’étreinte même de l’homme, serait donc un dégoût projeté selon le mécanisme primitif, et qui se rapporterait en fin de compte à sa propre leucorrhée.

Je suppose qu’il s’agit ici de pensées inconscientes, tendues sur des rapports organiques pré-figurés, comparables à des guirlandes de fleurs tendues sur un fil de fer, de sorte qu’on peut trouver, dans un autre cas, d’autres pensées entre les mêmes points de départ et d’arrivée. Mais la connaissance de l’enchaînement des pensées ayant agi dans chaque point déterminé est d’une valeur inestimable pour la solution des symptômes. Que nous soyons obligés d’avoir recours, dans le cas de Dora, à des suppositions et à des ajouts n’est dû qu’à l’interruption prématurée de cette analyse. Ce que j’ai employé pour combler les lacunes s’appuie sans exception sur d’autres cas analysés à fond.

Le rêve, dont l’analyse nous a fourni les éclaircissements précédents, correspond comme nous l’avons vu à une résolution prise par Dora, qui l’accompagne jusque dans son sommeil. C’est pourquoi il se répète toutes les nuits, jusqu’à ce que cette résolution soit réalisée, et il réapparaît des années plus tard, au moment où elle se trouve dans le cas de prendre une résolution analogue. Cette résolution est exprimable consciemment à peu près de la façon suivante : « je vais fuir cette maison dans laquelle, comme je l’ai vu,

ma virginité est menacée ; je vais partir avec Papa, et, le matin, je prendrai des précautions pour ne pas être surprise pendant ma toilette ». Ces pensées trouvent dans le rêve une expression claire ; elles font partie d'un courant qui est devenu conscient et qui domine à l'état de veille. Derrière elles, on peut deviner d'autres pensées correspondant au courant contraire, et qui, pour cette raison, ont subi une répression. Ces pensées culminent dans la tentation de se donner à M. K..., en reconnaissance de l'amour et de la tendresse qu'il lui a témoignés ces dernières années, elles évoquent peut-être le souvenir du seul baiser qu'elle ait jusqu'à présent reçu de lui. Mais, d'après la théorie que j'ai exposée dans mon livre sur la science des rêves, de pareils éléments ne suffisent pas pour former un rêve. Le rêve est la représentation, non pas d'une résolution mise à exécution, mais d'un désir réalisé, et avant tout d'un désir de l'enfance. Nous avons le devoir d'examiner si cette règle est enfreinte par notre rêve.

Ce rêve contient, en effet, du matériel infantile qui, à première vue, n'a aucun rapport compréhensible à la résolution de fuir la maison de M. K... et la tentation qui émane de lui. Pourquoi, en effet, le souvenir de l'incontinence et des soins que son père prit pour l'habituer à la propreté ? On peut répondre : parce que c'est seulement grâce à ces pensées qu'il est possible à Dora de réprimer la violente tentation et de faire triompher la résolution de s'en défendre. L'enfant prend la résolution de *fuir* avec son père ; en réalité, elle fuit *vers* son père, par peur de l'homme qui la séduit ; elle réveille un attachement infantile pour son père, attachement qui doit la protéger contre une récente affection pour un étranger. Son père lui-même est coupable du danger actuel, lui qui l'a abandonnée à un étranger dans l'intérêt de ses propres amours. Que tout était donc plus beau lorsque ce même père n'aimait personne plus qu'elle, Dora, et s'efforçait de la protéger contre les dangers qui la menaçaient alors ! Le désir infantile, inconscient maintenant, de voir

son père à la place de l'étranger est la puissance formatrice du rêve. S'il a existé une situation qui, pareille à l'une des situations actuelles, n'en différât que par le personnage en jeu, elle devient la situation principale dans le contenu du rêve. Une pareille situation existe : exactement comme le jour précédant le rêve de M. K...,son père se tenait, jadis devant le lit de Dora et la réveillait sans doute par un baiser ainsi que peut-être M. K... l'avait projeté. La résolution de fuir la maison n'est pas en elle-même susceptible de former un rêve, elle ne le devient que par le fait qu'une autre s'y adjoint, résolution fondée sur des désirs infantiles. Le désir de substituer son père à M. K... est la force motrice du rêve. Je rappelle l'interprétation qui m'a été imposée par les pensées, prévalentes au sujet des relations de son père avec Mme K..., interprétation d'après laquelle l'attachement infantile de Dora pour son père aurait été réveillé pour maintenir l'amour refoulé pour M. K... en état de refoulement ; c'est ce revirement dans la vie psychique de la patiente que reflète le rêve.

Au sujet des rapports existant entre les pensées de l'état de veille qui se continuent jusque dans le sommeil — les restes diurnes — et le désir inconscient formateur du rêve, j'ai exposé quelques remarques dans là « Science des rêves ». (Trad. franc, p. 552 et suiv) ; j'aimerai les citer telles quelles, car je n'ai rien à y ajouter et l'analyse du rêve de Dora prouve à nouveau qu'il n'en est pas autrement :

« J'accorde volontiers qu'il existe toute une classe de rêves provoqués principalement ou même exclusivement par des restes de la journée ; et je pense que même mon désir de devenir-professeur extraordinaire[63] aurait pu, cette nuit-là, me laisser dormir en repos, si le souci au sujet de la santé de mon ami n'était pas resté éveillé. Mais ce souci n'aurait provoqué aucun rêve ; la force nécessaire à l'apparition d'un rêve supposait un désir ; il appartenait au souci de

63 Ceci se rapporte à l'analyse, d'un rêve pris là pour modèle.

se procurer un désir qui pût remplir ce rôle. S’il nous est permis de recourir à une comparaison : il est très possible qu’une pensée diurne joue le rôle d'*entrepreneur* du rêve ; mais l’entrepreneur, qui, comme on dit a l’idée et l’envie de réaliser celle-ci ne peut rien faire sans capital ; il lui faut recourir à un capitaliste qui subvienne aux frais ; et ce capitaliste qui engage la mise de fonds psychologique nécessaire pour le lancement du rêvé est toujours, quelle que soit la pensée diurne, *un désir venant de l'inconscient.* »

Celui qui a appris à connaître la finesse de structure de créations telles que le rêve ne sera pas surpris de découvrir que le désir de Dora de voir son père à la place de l’homme tentateur n’évoque pas le souvenir de n’importe quel matériel psychique provenant de l’enfance, mais précisément du matériel qui est aussi dans le rapport le plus intime avec la répression de cette tentation. Car, si Dora se sent incapable de céder à l’amour pour cet homme, si elle refoule cet amour au lieu de s’y abandonner, c’est que cette décision ne dépend d’aucun facteur plus étroitement que de sa satisfaction sexuelle précoce et de ses suites, l’incontinence, la leucorrhée et le dégoût. De pareils antécédents peuvent, selon la sommation des facteurs constitutionnels, servir de base à deux attitudes envers les exigences que comporte l’amour de l’adulte : soit a un abandon sans défense à la sexualité, touchant à la perversion, soit à une réaction de refus de la sexualité, accompagnée de névrose. La constitution et le niveau élevé intellectuel et moral de son éducation avaient décidé, pour notre patiente, de la seconde issue.

Je veux encore tout spécialement faire remarquer que nous avons eu, par l’analyse de ce rêve, l’accès à des détails des événements pathogènes qui, sans cela, n’auraient été accessibles ni au souvenir, ni à la reproduction. Le souvenir de l’incontinence d’urine dans l’enfance était, comme nous l'avons vu, déjà refoulé. Dora n’avait jamais mentionné non plus les détails de la poursuite de M. K… ; ils ne lui étaient pas venus à l’esprit.

Je ferai encore quelques remarques relatives à la synthèse de ce rêve. L'élaboration onirique commence dans l'après-midi du deuxième jour qui suivit la scène dans la forêt, après que Dora eut remarqué qu'elle ne pouvait plus s'enfermer à clef dans sa chambre. Elle se dit alors : un danger grave me menace ici ; et elle prend la résolution de ne pas rester seule dans cette maison, mais de partir avec son père. Cette résolution devient susceptible de former un rêve parce qu'elle peut se poursuivre jusque dans l'inconscient. À cette résolution correspond dans l'inconscient le fait qu'elle appelle au secours l'amour infantile pour son père, afin qu'il la protège contre la tentation actuelle.

Le revirement qui se produit alors en elle se fixe et l'amène au point de vue représenté par les pensées *prévalentes.* (La jalousie contre Mme K... à cause de son père, comme si elle était amoureuse de lui). En elle luttent la tentation de s'abandonner à l'homme qui la sollicite, d'une part, et la résistance complexe contre lui, de l'autre. Cette résistance est composée de motifs de convenance et de raison, de tendances hostiles provenant des éclaircissements donnés par sa gouvernante (jalousie, amour-propre blessé, voir plus loin) et d'un élément névrotique, à savoir la répugnance sexuelle préexistante en elle et fondée sur son histoire infantile. L'amour pour son père qu'elle appelle au secours afin qu'il la protège contre la tentation, émane précisément de cette histoire infantile.

Le rêve transforme la résolution, ancrée dans l'inconscient, de fuir vers son père en une situation qui représente comme réalisé le désir d'être sauvée d'un danger par son père. Là, il a fallu qu'elle écartât une pensée qui serait un obstacle, à savoir que c'est son père qui l'a exposée à ce danger. Nous allons voir la tendance hostile contre son père (désir de vengeance) refoulée pour cette raison, être un des moteurs du second rêve. D'après les conditions de la formation des rêves, la situation imaginée est choisie de façon à reproduire une situation infantile. C'est un triomphe tout spécial du

rêve que de réussir à transformer une situation récente, voire même celle qui avait provoqué le rêve, en une situation infantile. Cela réussit ici grâce à un hasard favorable. De même que M. K... se tenait devant elle et la réveillait, de même avait souvent fait son père lorsqu'elle était enfant. Toute la volte-face effectuée par Dora se laisse admirablement symboliser par le remplacement, dans cette situation, de M. K... par son père.

Or, son père la réveillait autrefois afin qu'elle ne mouillât pas son lit.

Cette idée du « mouillé » détermine la suite du contenu du rêve dans lequel toutefois il n'est représenté que par une vague allusion et par son contraire.

Le contraire de « mouillé », « eau », peut aisément être « feu », « brûler ». Un hasard, à savoir que son père ait exprimé, à l'arrivée à cet endroit, la crainte d'un incendie, contribue à décider que le danger dont son père la protège soit précisément un danger d'incendie. C'est sur ce hasard et sur le contraire de « mouillé » que se base la situation choisie dans le rêve : il y a le feu, son père est devant son lit pour la réveiller. Les paroles fortuites de son père n'auraient certainement pas acquis cette importance dans l'image onirique si elles ne s'accordaient pas si parfaitement avec la tendance alors victorieuse en Dora, tendance qui voulait à tout prix voir dans son père le protecteur et le sauveur. C'est comme si elle avait pensé : il a pressenti le danger aussitôt l'arrivée, il a eu raison ! (En réalité, c'est bien lui qui avait exposé la jeune fille au danger).

À cause de relations faciles à reconstituer, échoit dans les idées.du rêve, à l'idée du « mouillé », le rôle d'un point d'interjection pour plusieurs cercles de représentations. « Mouillé » fait partie non seulement de l'incontinence d'urine, mais aussi du cercle d'idées sexuelles de tentation qui se cachent, réprimées, derrière cette partie du contenu du rêve. Dora sait qu'on se mouille aussi pendant les relations sexuelles, que l'homme donne à la femme pendant

l'accouplement quelque chose de liquide en *forme de gouttes.*. Elle sait que c'est là précisément le danger, que sa tâche est de préserver ses organes génitaux de cette humectation.

Par « mouillé » et « gouttes » s'ouvre à nous simultanément l'autre cercle d'associations, celui du catarrhe dégoûtant qui, à l'âge adulte, a le même effet humiliant que l'incontinence d'urine dans l'enfance. « Mouillé » équivaut ici à « souillé ».. Les organes génitaux qui doivent être propres, sont, en effet, déjà souillés par la leucorrhée, d'ailleurs chez sa maman autant que chez elle-même. Dora semble comprendre que la manie de propreté de sa mère est une réaction contre cette souillure.

Les deux cercles se superposent ici : Maman a reçu de Papa et le « mouillé » sexuel et la leucorrhée salissante. Sa jalousie a l'égard de sa mère est inséparable du cercle d'idées de l'amour infantile pour son père qui doit la protéger. Cependant, ce matériel n'est pas encore susceptible d'être représenté. Toutefois, qu'un souvenir se laisse découvrir qui soit en rapport équivalent avec les deux cercles de l'idée « mouillée », mais qui sache éviter d'être choquant, ce souvenir pourra assumer la représentation dans le contenu du rêve.

Un tel souvenir se retrouve dans l'épisode des « gouttes » bijou que la mère de Dora avait désiré. En apparence, l'association de cette réminiscence avec les deux cercles du « mouillé » sexuel et de la souillure est extérieure, superficielle, due à l'intermédiaire de mots, car la « goutte » est employée comme un « aiguillage » comme un mot à double sens, et « bijou » signifie, peut-on dire, « propre »[64], le contraire de « souillé », bien que sur un mode un peu forcé. En réalité on trouve des associations de fond, très fermes. Le souvenir provient du matériel de la jalousie contre la mère, jalousie enracinée dans l'enfance, mais se poursuivant loin. Par ces deux associations verbales peut être transférée toute la signification, attachée aux

64 *Schmuck* (bijoux) signifie parfois en allemand : propre. {Note des traducteurs.)

idées des rapports sexuels entre parents, à la leucorrhée de la mère et à sa pénible manie de nettoyage, sur la seule réminiscence de la « goutte bijou ».

Mais il fallait, pour donner naissance au contenu du rêve, encore un autre déplacement. Ce n’est pas la « goutte », primitivement plus rapprochée du « mouillé », mais c’est le « bijou », plus éloigné, qui trouve accès au rêve. Si cet élément avait été introduit dans la partie du rêve précédemment fixée, cette partie aurait pu être conçue de la façon suivante : Maman veut encore sauver ses bijoux. Dans la nouvelle modification « boîte à bijoux », se fait jour, subsidiairement, l’influence d'éléments provenant du cercle d’idées sous-jacentes de la tentation par M. K... Celui-ci ne lui a pas donné de bijoux, mais une boîte où en mettre, représentant toutes les marques de prédilection, toutes les tendresses pour lesquelles elle devrait maintenant être reconnaissante. Le composé ainsi formé, la « boîte à bijoux » n’est-ce pas une image usitée des organes génitaux immaculés, intacts, de la femme ? Et d’autre part, un mot innocent, un mot par conséquent parfaitement apte à cacher tout autant qu’à indiquer, derrière le rêve, les pensées sexuelles ?

C’est ainsi que l’on trouve, dans le contenu du rêve, deux fois le mot « boîte à bijoux » de maman, et cet élément remplace l’expression de la jalousie infantile, la perle en forme de goutte, donc l'humectation à sens sexuel, la souillure par la leucorrhée et, d’autre part, l’actuelle tentation de rendre amour pour amour, dépeignant d’avance la situation sexuelle en perspective, désirée et redoutée. L’élément « boîte à bijoux » est, comme nul autre, la résultante de déplacements et de condensations, un compromis de tendances contraires. Sa double présence dans le contenu du rêve indique son origine multiple, de source infantile et de source actuelle.

Le rêve est une réaction à un événement récent et troublant, qui doit nécessairement évoquer le souvenir du seul événement analogue dans le passé. C’est la scène du baiser dans le magasin,

baiser qui provoqua le dégoût. Or, cette scène est associativement accessible encore par ailleurs : par le cercle d'idées du « catarrhe » et par celui de la tentation actuelle. Par conséquent elle fournit au contenu du rêve son propre contingent qui doit s'adapter à la situation existante. Il y a le feu... le baiser devait sentir la fumée ; elle sent donc la fumée en rêve, sensation qui se poursuit même après le réveil.

Dans l'analyse de ce rêve, j'ai, malheureusement par mégarde, laissé une lacune. Elle attribue, dans ce rêve, à son père les paroles : « Je ne veux pas que mes deux enfants périssent, etc... » (à cet endroit il faut ajouter d'après les idées du rêve : des suites de la masturbation). Un tel discours dans le rêve se compose régulièrement de paroles réellement entendues ou prononcées. J'aurais dû m'informer de l'origine réelle de ces paroles. Le résultat de cette enquête aurait révélé une complication plus grande de la structure du rêve, mais l'aurait aussi fait voir de façon plus transparente.

Doit-on admettre que le rêve eut alors, à L..., exactement le même contenu que lors de sa réapparition, pendant la cure ? Cela ne semble pas nécessaire. L'expérience montre qu'on prétend souvent avoir le même rêve, tandis que les manifestations particulières des rêves à répétition se distinguent en réalité les unes des autres par de nombreux détails et autres modifications considérables. Ainsi, une de mes patientes raconte avoir fait, une fois de plus, son rêve préféré se répétant toujours de la même façon : elle nage dans la mer bleue, fendant avec plaisir les vagues, etc... De l'exploration plus fouillée de ce rêve il résulte que, sur le même fond, est rapporté une fois un, une autre fois un autre détail ; il lui arriva même de nager dans la mer gelée, entre des icebergs. D'autres rêves qu'elle-même n'essaye plus de reconnaître comme étant le même, se montrent intimement liés à ce rêve à répétition. Elle voit par exemple, d'après une photographie, le plateau et le pays bas d'Héligoland en dimensions

réelles, et sur la mer un bateau à bord duquel se trouvent deux de ses amis d'enfance, etc...

Il est certain que le rêve de Dora rêvé pendant la cure — peut être sans changer son contenu manifeste — avait acquis une signification actuelle nouvelle. Il comprenait, parmi les idées latentes du rêve, une allusion à mon traitement et répondait à un renouvellement de la résolution de naguère : se soustraire à un danger. Si une erreur de sa souvenance était en jeu lorsqu'elle prétendait avoir senti la fumée déjà à L... en se réveillant, il faut reconnaître qu'elle avait très habilement intercalé mes paroles : « Il n'y a pas de fumée sans feu » dans le rêve déjà formé, à un endroit où ces paroles semblent être employées à surdéterminer le dernier élément. À un hasard incontestable était dû le dernier incident actuel, le fait que sa mère ait fermé la salle à manger, ce qui enfermait son frère dans sa chambre, fait qui établissait un lien avec la poursuite de M. K..., à L..., là où la résolution de Dora avait été mûrie en voyant qu'elle ne pouvait pas fermer à clef sa chambre. Peut-être son frère n 'apparaissait-il pas encore dans les rêves à L..., de sorte que les paroles : « mes deux enfants » n'auraient été introduites dans le rêve qu'après le dernier incident dont nous venons de parler.

Chapitre III. Le Second Rêve

Quelques semaines après le premier rêve eut lieu le second avec l'élucidation duquel l'analyse fut interrompue. Dora raconta : « *Je me promène dans une ville que je ne connais pas, je vois des rues et des places qui me sont étrangères*[65]. *J'entre ensuite dans une maison, où j'habite, je vais dans ma chambre et j'y trouve une lettre de maman. Elle écrit que vu que je suis sortie à l'insu de mes parents, elle n'avait pas voulu m'écrire que papa était tombé malade. Maintenant il est mort, et si tu veux*[66], *tu peux venir. Je vais donc à la gare et je demande peut-être cent fois où est la gare. On me répond invariablement : cinq minutes. Ensuite, je vois devant moi une épaisse forêt, dans laquelle je pénètre, et je questionne un homme que j'y rencontre. Il me dit : Encore deux heures et demie*[67]. *Il me propose de m'accompagner. Je refuse et m'en vais toute seule. Je vois la gare devant moi et je ne peux l'atteindre. Ceci est accompagné du sentiment d'angoisse que l'on a dans un rêve où on ne peut avancer. Ensuite, je suis à la maison, entre temps, j'ai dû aller en voiture, mais je n'en sais rien. J'entre dans la loge du concierge et je le*

65 Elle ajouta ensuite une remarque très importante : sur une des places, je vois un monument. S. F.

66 Elle compléta ensuite : après ce mot il y avait un point d'interrogation : tu veux ? S. F.

67 En racontant le rêve une autre fois, elle dit : trois heures. S. F.

questionne au sujet de notre appartement, La femme de chambre m'ouvre et répond : maman et les autres sont déjà au cimetière[68]. »

L'interprétation de ce rêve n'eut pas lieu sans difficultés, à cause des circonstances particulières, liées à son contenu, dans lesquelles nous avons interrompu le traitement ; tout n'a pas pu être élucidé, et à cela tient que ma mémoire n'a pas pu partout conserver avec une égale exactitude le souvenir de la succession de ce que nous avions découvert. Je veux décrire tout d'abord quel thème était en train d'être analysé lorsque ce rêve y fut mêlé. Depuis quelque temps, Dora posait elle-même des questions au sujet des rapports existant entre ses actes et leurs motifs présumés. Une de ces questions était la suivante : Pourquoi me suis-je tue les premiers jours après la scène au bord du lac ? Une autre : Pourquoi ai-je alors tout à coup raconté la chose à mes parents ? Moi, je trouvais qu'en général restait encore à expliquer pourquoi Dora s'était sentie tellement offensée par les sollicitations de M. K… ; et cela d'autant plus que je finissais par comprendre que la poursuite de Dora n'avait pas été pour M. K… non plus une frivole tentative de séduction. J'interprétai le fait qu'elle ait porté cet incident à la connaissance de ses parents comme un acte déjà influencé par un morbide désir de vengeance. Je considère qu'une jeune fille normale vient à bout toute seule de tels événements.

J'exposerai donc le matériel qui se présenta pour l'analyse de ce rêve, dans le désordre assez bigarré qui s'impose à moi en le reproduisant.

Elle erre toute seule dans une ville étrangère, elle voit des rues et des places. Elle assure que ce n'était certainement pas B…, ce que j'avais tout d'abord supposé, mais une autre ville où elle n'avait jamais été. Il était facile de poursuivre : vous pouvez avoir vu des

68 Elle ajouta à la séance suivante : « Je me vois d'une façon particulièrement distincte monter l'escalier ». Et : « après sa réponse, je vais dans ma chambre, mais ne me sentant pas triste du tout, et je lis dans un gros livre qui se trouve sur mon bureau. » S. F.

images ou des photographies auxquelles vous avez emprunté les images du rêve. C'est après cette remarque que se présenta à elle l'idée du monument sur une place, et immédiatement après, le souvenir de sa source. Elle avait reçu à Noël un album contenant des vues d'une ville d'eaux allemande et elle l'avait sorti précisément hier pour le montrer à des parents venus en visite. L'album était dans une boîte à images qui ne se retrouva pas de suite, et Dora demanda à sa mère : « Où est la boîte ? »[69]. Une des images représentait une place avec un monument. La personne qui lui avait fait cadeau de cet album était un jeune ingénieur, une connaissance passagère faite naguère dans la ville industrielle dont il a déjà été question. Ce jeune homme avait accepté une situation en Allemagne, pour arriver plus vite à être indépendant ; il saisissait toutes les occasions de se rappeler à la mémoire de Dora, et il était facile de deviner qu'il avait l'intention de la demander en mariage, lorsque sa situation se serait améliorée. Mais cela demandait du temps, il fallait attendre.

Cette course à travers la ville étrangère était surdéterminée. Elle conduisait à une cause occasionnelle du rêve. Pour les fêtes était venu chez eux un jeune cousin, à qui elle devait maintenant montrer la ville de Vienne. Cette cause occasionnelle était certes tout à fait insignifiante. Mais ce cousin lui rappelait son premier court séjour à Dresde. À ce moment, elle avait erré en étrangère dans Dresde et n'avait pas négligé de visiter la célèbre galerie de tableaux. Un autre cousin, qui était avec eux et connaissait Dresde, voulait leur faire voir cette galerie. *Mais elle refusa, elle alla toute seule,* et s'arrêta devant les tableaux qui lui plaisaient. Devant la Madone Sixtine, elle demeura *deux heures* en admiration, recueillie et rêveuse. Quand je lui demandai ce qui lui avait tant plu dans ce tableau, elle ne sut répondre rien de clair. Enfin elle dit : « la Madone ».

Que ces associations appartiennent au matériel formateur du rêve, voilà qui est certain. Elles contiennent des éléments que nous

69 Dans le rêve elle demandé : où est la gare ? C'est de ce rapprochement que je tirai la conclusion exposée plus loin. S. F.

retrouvons sans modifications dans le contenu du rêve : (Dora refusa et alla toute seule — deux heures). Je remarque déjà que les « images » correspondent à un nœud dans la trame des idées du rêve (les images dans l'album — les tableaux à Dresde). J'aimerais aussi faire ressortir le thème de la *Madone,* de la mère-vierge ; nous suivrons plus loin cette piste. Mais je vois tout d'abord que Dora s'identifie, dans cette première partie du rêve, à un jeune homme. Il erre en pays étranger, il s'efforce d'atteindre un but, mais on lui fait des difficultés, il doit patienter, il doit attendre. Si elle pensait à l'ingénieur, cela aurait signifié que ce but devait être la possession d'une femme, d'elle-même. Au lieu de cela, il s'agit d'une gare, que nous pouvons d'ailleurs remplacer, d'après le rapport existant entre la question posée dans le rêve et avec celle ayant été posée dans la réalité, par une boîte. Une boîte et une femme, cela s'accorde déjà mieux.

Elle demanda peut-être cent fois... Ceci conduit à une autre cause occasionnelle du rêve, moins insignifiante. La veille au soir, après le départ des visites, son père demanda à Dora de lui apporter le cognac ; il dit ne pas pouvoir dormir s'il n'avait bu auparavant du cognac. Elle demanda la clef du garde-manger à sa mère, mais celle-ci, absorbée dans une conversation, ne répondait pas, de sorte que Dora impatientée s'exclama : « Je t'ai demandé déjà *cent fois* de me dire où est la clef ». Elle exagérait ; elle n'avait, bien entendu, répété la question qu'à peu près *cinq* fois[70].

Où est la clef ? me semble être le pendant viril de la question : où est la boîte ? (Voir le premier rêve). Ce sont donc des questions au sujet des organes génitaux.

70 Dans le contenu du rêve, le nombre cinq se trouve dans l'indication de temps : cinq minutes. Dans mon livre, la Science des Rêves, j'ai montré par plusieurs exemples de quelle façon des chiffres se trouvant dans les idées, du rêve sont traités par le rêve ; on les trouve souvent comme arrachés de l'ensemble dont ils faisaient partie et placés dans de nouveaux contextes. S. F.

Pendant la même réunion de parents, quelqu'un avait porté un toast au père de Dora en exprimant l'espoir qu'il soit encore longtemps en très bonne santé, etc. Elle s'aperçut qu'à ce moment il y eut, dans les traits fatigués de son père, un étrange tressaillement, et elle comprit quelles pensées il avait à réprimer. Ce pauvre homme malade ! Oui pouvait savoir combien d'années de vie encore lui étaient données ?

Là, nous sommes arrivés au texte de la lettre du rêve. Son père est mort, elle s'est absentée de la maison de sa propre autorité. Je lui rappelai aussitôt, au sujet de la lettre du rêve, la lettre d'adieu qu'elle avait écrite ou tout au moins rédigée pour ses parents. Cette lettre, était destinée à effrayer son père, afin qu'il quittât Mme K..., ou, tout au moins, à se venger de lui, si elle n'arrivait pas à l'y décider. Nous sommes devant le thème de sa mort ou de celle de son père (le cimetière, plus tard dans le rêve). Nous trompons-nous, si nous admettons que la situation formant la façade du rêve corresponde à un fantasme de vengeance contre son père ? Les idées de compassion de la veille s'y accorderaient très bien. Ce fantasme signifierait : elle quitte la maison, va à l'étranger, et son père a le cœur brisé de chagrin et de nostalgie d'elle. Alors elle serait vengée. Car elle comprenait très bien ce qui manquait à son père, qui ne pouvait plus maintenant dormir sans cognac[71].

Retenons le *désir de vengeance* comme nouvel élément pour la synthèse ultérieure des idées latentes du rêve.

Mais le texte de la lettre devait autoriser encore d'autres déterminations. D'où provenait l'ajout : *Si tu veux ?*

C'est alors que lui vint à l'esprit que le mot « veux » était suivi d'un point d'interrogation, et elle reconnut alors ces mots comme

71 La satisfaction sexuelle est indubitablement le meilleur des narcotiques, de même que l'insomnie, la plupart du temps, est la conséquence de l'insatisfaction. Son père ne dormait pas parce que les rapports avec la femme aimée lui manquaient. Comparez ce qui suit : « ma femme n'est rien pour moi ». S. F.

étant empruntés à la lettre de Mme K... qui l'invitait à L... (au lac). Dans cette lettre il y avait, après la phrase : « Si tu veux venir ? », au beau milieu de la phrase un point d'interrogation, ce qui était très frappant.

Nous revenons ainsi à la scène du lac et aux énigmes qui s'y rattachent. Je priai Dora de me raconter cette scène dans tous ses détails. Tout d'abord elle ne conta rien de bien nouveau. M. K... commença d'une façon assez sérieuse ; mais elle ne le laissa pas terminer. Aussitôt qu'elle eût compris de quoi il s'agissait, elle le gifla et s'enfuit. Je voulais savoir quels termes il avait employés ; elle ne se souvint que de cette explication : « Vous savez que ma femme n'est rien pour moi »[72]. Afin de ne plus le rencontrer, elle résolut de faire à pied le tour du lac jusqu'à L... et elle demanda à un homme qu'elle rencontra combien de temps il lui faudrait pour cela. Cet homme ayant répondu : deux heures et demie, elle abandonna son plan et regagna quand même le bateau qui partit bientôt. M. K... était là aussi, il s'approcha d'elle, il la pria de lui pardonner et de ne rien raconter de ce qui s'était passé. Mais elle ne répondit pas. — Oui, dit-elle, la *forêt* du rêve ressemblait tout à fait à celle du bord du lac, où s'était déroulée la scène qui venait à nouveau d'être décrite. Mais elle avait vu hier exactement la même épaisse forêt dans un tableau de l'exposition de la « Sécession ». Au fond du tableau, on voyait des *nymphes*[73]. À ce moment, mon soupçon devint certitude. La *gare*[74] et le *cimetière* à la place d'organes génitaux, voilà qui était assez clair, mais mon attention en éveil se porta sur le *« vestibule »*, mot composé d'une manière analogue (Bahnhof, Friedhof, Vorhof ; gare, cimetière, vestibule), terme anatomique désignant une certaine

72 Ces paroles vont nous fournir la solution de notre énigme. S. F

73 Ici pour la troisième fois : tableau (vues de villes, galerie à Dresde), mais dans un contexte bien plus significatif. Par ce qu'on voit dans ce tableau il devient lui-même l'image d'une femme [Weibsbild] (Forêt, nymphes). S. F.

74 La « *gare* » sert en effet aux « rapports ». Il y a là le revêtement psychique de bien des phobies de chemin de fer. *S.* F. *Verkehr* en allemand signifie et le trafic et les rapports, le « commerce ». (N. d. T.)

région des organes génitaux féminins. Cependant, ceci pouvait être une erreur engendrée par la tendance à « faire de l'esprit ». Maintenant, eu faisant intervenir les « nymphes » qu'on voit au fond d'une « forêt épaisse », aucun doute n'était plus permis. C'était là de la géographie sexuelle symbolique ! On appelle nymphes, terme inconnu aux non-médecins, et d'ailleurs peu usité par les médecins, les petites lèvres qui se trouvent à l'arrière-plan de la forêt épaisse des poils pubiens. Mais qui connaît des termes techniques tels que « vestibule » et « nymphes », doit avoir puisé ses connaissances dans des livres, non pas dans des livres de vulgarisation, mais dans un manuel d'anatomie ou bien dans un dictionnaire, recours habituel de la jeunesse dévorée de curiosité sexuelle. Derrière la première situation du rêve se cachait alors, si cette interprétation était juste, un fantasme de défloration, un homme s'efforçant de pénétrer dans les organes génitaux d'une femme[75].

Je communiquai à Dora mes conclusions. L'impression dut être concluante, car elle se rappela subitement un fragment oublié du rêve : « *Elle va tranquillement*[76] *dans sa chambre et lit un gros livre*

75 Le fantasme de défloration, est la seconde partie composante de cette situation. L'accent porte sur la difficulté d'avancer et l'angoisse éprouvée dans le rêve font allusion à la virginité, volontiers mise en relief, et que nous retrouvons ailleurs rappelée par la « Madone Sixtine ». Ces pensées sexuelles donnent comme un fond inconscient aux désirs gardés secrets ayant trait au prétendant qui attend en Allemagne. La première partie de ce même premier acte du rêve consiste, nous l'avons vu, en un fantasme de vengeance. Ces deux parties ne se recouvrent pas entièrement, mais seulement partiellement, nous trouverons plus loin des vestiges d'un autre cercle d'idées, encore plus important. S. F.

76 Une autre fois, elle avait dit au lieu de « tranquillement » « pas du tout triste ». Je veux me servir de ce rêve comme d'une nouvelle preuve de la justesse d'une hypothèse exprimé dans la Science des Rêves (7e Édition), d'après laquelle les parties d'un rêve oubliées et remémorées ultérieurement sont toujours les plus importantes pour la compréhension de ce rêve. J'en tire, dans cet ouvrage, la conclusion que l'oubli des rêves exige aussi une explication par la résistance intra-psychique. S. F.

qui se trouve sur son bureau . ». L'accent, porte ici sur les deux détails : *tranquillement* et *gros* (à propos du livre). Je lui demandai : était-ce un livre ayant le format d'un dictionnaire ? Elle acquiesça. Or, les enfants ne lisent jamais « tranquillement » un dictionnaire, lorsqu'il s'agit de sujets défendus. Ils tremblent et ont peur tout en lisant, et se retournent avec inquiétude de peur d'être surpris. Les parents sont un grand obstacle à une pareille lecture, mais la faculté du rêve de réaliser des désirs avait radicalement métamorphosé cette situation pénible : son père était mort et les autres au cimetière. Elle pouvait donc lire tranquillement ce qui lui plaisait. Cela ne devait-il pas vouloir dire qu'un des motifs de sa vengeance était la révolte contre la contrainte exercée par ses parents ? Son père mort, elle pouvait donc lire et aimer à sa guise. Elle ne put tout d'abord se rappeler avoir jamais lu un dictionnaire, ensuite elle convint qu'un souvenir de ce genre, bien que d'allure innocente, lui revenait. Lorsque sa tante préférée tomba gravement malade et que le voyage à Vienne fut décidé, ses parents reçurent une lettre d'un autre oncle qui leur écrivait qu'ils ne pouvaient venir à Vienne, un de ses enfants, donc un cousin de Dora, étant atteint d'une grave appendicite. Elle ouvrit alors un dictionnaire pour s'instruire des symptômes de l'appendicite. De ce qu'elle lut, elle se rappelle encore la description de la douleur caractéristique localisée à l'abdomen.

Je me souvins alors qu'elle eut à Vienne, peu après la mort de cette tante, une soi-disant appendicite. Je n'avais pas osé, jusqu'alors, mettre cette maladie au compte de ses manifestations hystériques. Elle conta avoir eu, les premiers jours, une forte fièvre et une douleur dans le bas ventre dont elle avait lu la description dans le dictionnaire. On lui avait mis des compresses froides, mais elle ne les supporta pas ; le second jour apparurent, avec de fortes douleurs, les règles, irrégulières depuis sa maladie. Elle dit avoir à cette époque constamment souffert de constipation.

Il ne serait pas juste de considérer cet état comme purement hystérique. Bien qu’il existe indubitablement une fièvre hystérique, il me semblait arbitraire d'attribuer la fièvre de l’état en question à de l’hystérie au lieu de l’attribuer à une cause organique agissant à ce moment. Je voulais abandonner cette piste, lorsque Dora elle-même vint à mon aide, en se souvenant du dernier détail supplémentaire du rêve : *elle se voit d'une façon particulièrement distincte montant l'escalier.*

J’exigeai naturellement une détermination spéciale pour ce détail. Elle me fit l’objection, probablement sans y croire elle-même, que pour gagner son appartement, situé au premier étage, il fallait bien qu’elle montât l’escalier, objection que je pus facilement réfuter en lui faisant remarquer que, si elle pouvait venir d'une ville inconnue à Vienne en omettant le voyage en chemin de fer, elle pouvait aussi bien se dispenser de monter les marches de l’escalier. Elle poursuivit alors : après son appendicite, elle marchait mal, car elle traînait le pied droit. Cet état se maintint longtemps. C’est pourquoi elle évitait volontiers les escaliers. Aujourd’hui encore, son pied parfois ne lui obéissait pas. Les médecins qu’elle avait consultés, à la demande de son père, avaient été très étonnés par une séquelle d’appendicite si peu ordinaire, d’autant plus que la douleur à l’abdomen ne se répéta plus, et d’ailleurs n’accompagnait aucunement le phénomène de traîner le pied[77].

C’était là un véritable symptôme hystérique. Encore que la fièvre fût alors organique, due, par exemple, à l’une de ces fréquentes influenzas[78] sans localisation particulière, il était établi

77 Il faut admettre un rapport organique entre les douleurs de l’abdomen appelées « ovarite » et le trouble du mouvement de la jambe du même côté, rapport qui prend chez Dora une signification toute spéciale, c’est-à-dire qui subit une surdétermination et un emploi psychique tout particuliers. Comparer les remarques analogues relatives à l’analyse des symptômes de toux et des rapports entre le catarrhe et l’anorexie. S. F.

78 La grippe (N. d. E.)

avec certitude que la névrose avait profité du hasard, afin de la faire servir à l'une de ses manifestations. Dora s'était ainsi fabriqué une maladie dont elle avait lu la description dans le dictionnaire ; elle s'était punie pour cette lecture ; elle devait par suite se dire que cette punition ne pouvait viser la lecture d'un article innocent, mais avait été le résultat d'un déplacement, après qu'à cette lecture s'en fut adjointe une autre, plus répréhensible, mais qui se dissimulait, à l'heure actuelle, dans le souvenir, derrière la lecture innocente, faite en même temps[79]. Peut-être pourrait-on arriver à découvrir les sujets de cette lecture.

Que signifiait donc un état imitant une pérityphlite[80] ? La séquelle qui consiste à traîner une jambe, séquelle s'accordant si peu avec une pérityphlite, devait plutôt se rapporter à la signification secrète, probablement sexuelle, du tableau clinique et pouvait, par conséquent, si l'on réussissait à en éclaircir l'origine, projeter de la lumière sur la signification recherchée. J'essayai de trouver un chemin menant à la solution de cette énigme. Dans le rêve se trouvaient des intervalles de temps ; or, le temps n'est certainement jamais une chose indifférente quand il s'agit de processus biologiques. Je demandai donc quand l'appendicite avait apparu : avant ou après la scène au bord du lac ? La réponse immédiate, et qui d'un coup résolvait toutes les difficultés, fut celle-ci : *neuf mois après.* Ce terme est certes caractéristique. La soi-disant appendicite avait ainsi réalisé un fantasme d'accouchement par les moyens modestes qu'avait à sa disposition la patiente, par des douleurs et l'hémorragie menstruelle[81]. Dora connaissait naturellement la signification de ce terme et elle ne pouvait nier ce fait probable : elle

79 C'est là un exemple typique de la formation de symptômes occasionnés par des événements n'ayant apparemment rien à voir avec la sexualité. S. F.

80 Inflammation du tissu qui entoure l'intestin (N. d. E.)

81 J'ai déjà mentionné que la plupart des symptômes hystériques, lorsqu'ils ont acquis leur plein développement, expriment une situation rêvée de la vie sexuelle : scène de rapports sexuels, grossesse, accouchement, période des couches, etc... S. F.

aurait lu :, à ce moment, les articles du dictionnaire relatifs à la grossesse et aux couches. Mais alors, que dire de la jambe qu'elle traînait ? Je pouvais essayer de le deviner. On marche en effet ainsi lorsqu'on s'est foulé le pied. Elle avait donc fait un *faux pas,* ce qui s'accorde parfaitement avec le fait de pouvoir accoucher neuf mois après la scène au bord du lac. Seulement je devais exiger encore une condition. D'après ma conviction, on ne peut produire de pareils symptômes que lorsqu'on en possède un modèle infantile. Les souvenirs qu'on a d'impressions plus tardives n'ont pas, et je dois me tenir strictement à ceci, d'après mon expérience, la force de se réaliser en symptômes. J'osais à peine espérer qu'elle me fournît le matériel infantile recherché, car je ne puis, en vérité, pas affirmer que cette règle, à laquelle je croirais volontiers, ait une portée générale. Mais ici la confirmation en vint immédiatement. Oui, elle s'était, dans son enfance, une fois foulé le même pied en glissant à B... en descendant l'escalier ; le pied — c'était le même qu'elle traîna plus tard — enfla, dut être bandé, et il lui fallut rester étendue pendant quelques semaines. Ceci s'était passé quelques semaines avant l'apparition de l'asthme, dans sa huitième année.

Il fallait maintenant tirer les conséquences de l'existence démontrée de ce fantasme. Je dis : « Si vous accouchez neuf mois après la scène au bord du lac et que vous traîniez jusqu'aujourd'hui les suites du faux pas, cela prouve que vous avez regretté inconsciemment l'issue de cette scène[82]. Vous l'avez donc corrigée dans votre pensée inconsciente. Car votre fantasme de l'accouchement présuppose qu'il' s'était alors passé quelque chose, que vous avez alors vécu et éprouvé tout ce que vous avez dû puiser plus tard dans le dictionnaire. Vous voyez que votre amour pour M. K... ne finit pas avec la scène du lac, que cet amour continue juste

82 Le fantasme de défloration se rapporte ainsi à M. K... et on s'explique pourquoi cette même partie du contenu manifeste du rêve contient du matériel de la scène au bord du lac. (Refus, 2 heures 1/2, la foret, invitation à L...). S. F.

qu'à présent, — bien qu'inconsciemment pour vous ». Aussi bien ne le contredit-elle plus[83].

Les travaux d'élucidation du second rêve avaient pris deux heures. Lorsque, à la fin de cette seconde séance, j'eus exprimé ma satisfaction des résultats obtenus, elle me répondit dédaigneusement : « Ce n'est pas grand chose, ce qui est sorti » ; ce qui me prépara à l'apparition d'autres révélations proches.

Elle commença la troisième séance par ces paroles : « Savez-vous, docteur, que c'est aujourd'hui la dernière fois que je suis ici ? »

— Je ne peux pas le savoir, puisque vous ne m'en avez rien dit.

— « Oui, je me suis dit que je le supporterais encore jusqu'au Nouvel An[84], mais je ne veux pas attendre plus longtemps la guérison »,

— Vous savez que vous êtes toujours libre de cesser le traitement. Mais aujourd'hui nous allons encore travailler. Quand avez-vous pris cette résolution ? — « Il y a quinze jours, je crois ».

— Ces quinze jours font penser à l'avis que donne une domestique ou une gouvernante de son départ.

— « Il y avait aussi une gouvernante qui a fait cela chez les K... lorsque j'ai été les voir au bord du lac. »

— Tiens, vous ne-m'en aviez encore jamais parlé. Je vous prie, racontez-moi ça.

83 J'ajouterai ici quelques interprétations complémentaires à celles données jusqu'à présent : la « madone », c'est évidemment elle-même, d'abord à cause de l'« adorateur » qui lui avait envoyé des images ; ensuite parce qu'elle conquit l'amour de M. K... grâce surtout à son attitude maternelle envers les enfants de celui-ci, et puis enfin parce qu'elle eut, vierge, un enfant, allusion directe au fantasme d'accouchement. La madone est, par ailleurs, une autre représentation de prédilection chez les jeunes filles chargées d'accusations sexuelles, ce qui était le cas de Dora. J'eus le premier pressentiment de ces rapports quand j'étais médecin d'une clinique psychiatrique, à propos d'un état confusionnel hallucinatoire aigu qui se révéla être une réaction à un reproche du fiancé.

— « Il y avait donc chez eux une jeune fille comme gouvernante des enfants ; elle se comportait d'une façon très curieuse à l'égard de M. .K... Elle ne le saluait pas, ne lui répondait pas, ne lui passait rien à table lorsqu'il demandait quelque chose ; bref, elle le traitait comme s'il n'existait pas. Lui d'ailleurs, n'était guère plus poli ente vers elle. Un ou deux jours avant la scène au bord du lac, cette jeune fille me prit à part, disant qu'elle avait à me parler. Elle me conta que M. K... quelques jours auparavant, lorsque Mme K... était absente pour quelques semaines, s'était rapproché d'elle, l'avait courtisée et

Le désir maternel d'un enfant aurait sans doute été dévoilé si l'analyse avait continué, comme un obscur, mais puissant motif de son attitude. Les nombreuses questions qu'elle posait ces derniers temps apparaissent comme des rejetons tardifs des questions provoquées par la curiosité sexuelle, questions qu'elle avait essayé de résoudre par le dictionnaire. Il faut admettre que ses lectures concernaient la grossesse, l'accouchement, la virginité et des sujets analogues. Elle avait oublié, en répétant le rêve, une des questions qui devaient être introduites dans le contexte de la seconde situation du rêve. Ce ne pouvait être que la question : « Monsieur X... habite-t il ici ? » ou bien : « Où habite M. X... ? » *(son père).* Il doit y avoir une raison pour qu'elle ait oublié cette question apparemment innocente, après l'avoir introduite dans le rêve. J'en découvre la raison dans le nom lui-même qui désigne en même temps plusieurs objets, qui peut donc être assimilé à un mot « équivoque ». Je ne peux malheureusement pas communiquer ce nom pour montrer avec quelle habileté il a été utilisé afin de désigner l'« équivoque » et l'« inconvenant ». Cette interprétation peut être étayée par le fait que nous trouvons dans une autre région du rêve, là où le matériel provient des souvenirs de la mort de sa tante, dans la phrase : « ils sont partis au cimetière », un autre jeu de mots faisant allusion au nom de cette tante. Dans ces mots inconvenants il y aurait l'indice d'une autre source, verbale, de ces connaissances sexuelles, le dictionnaire n'ayant pas ici suffi. Je n'aurais pas été surpris d'apprendre que Mme K... elle-même, la calomniatrice, eût été cette source. C'est elle que Dora aurait épargnée si généreusement, tandis qu'elle persécutait toutes les autres personnes de sa vengeance presque sournoise. Derrière cette multitude de déplacements résultant de l'analyse, on pourrait inférer un simple motif : le profond amour homosexuel pour Mme K... S. F.

84 C'était le 31 décembre. S. F.

suppliée de ne rien lui refuser ; il lui dit que sa femme n’était rien pour lui, et ainsi de suite ».

— Mais ce sont les mêmes paroles qu’il prononça lorsqu’il vous fit sa déclaration et que vous l’avez giflé.

— « Oui. Elle céda à ses instances, mais peu de temps après, il ne se soucia plus d’elle ; depuis, elle le haïssait ».

— Et cette gouvernante avait donné avis de son départ ?

— « Non, elle voulait le faire. Elle me conta que, lorsqu’elle se sentit abandonnée, elle raconta tout ce qui s’était passé à ses parents à elle, qui sont d’honnêtes gens habitant quelque part en Allemagne. Les parents exigèrent qu’elle quittât immédiatement la maison et lui écrivirent, comme elle ne le faisait pas, qu’ils ne voulaient plus entendre parler d’elle et ils lui interdirent leur maison ».

— Et pourquoi ne s’en allait-elle pas ?

— « Elle dit qu’elle voulait encore attendre un peu pour voir si rien ne changeait chez M. K... Elle ne pouvait plus supporter une telle vie. Si elle ne voyait pas de changement, elle donnerait avis de son départ et s’en irait ».

— Et qu’est devenue cette jeune fille ?

— « Je sais seulement qu’elle est partie ».

— Elle n’a pas eu d’enfant à la suite de cette aventure ?

— « Non ».

Une partie des faits réels servant à résoudre le problème posé antérieurement apparaissait donc — comme il est d’ailleurs de règle — au cours de l’analyse. Je pus dès lors dire à Dora : je connais le mobile de la gifle par laquelle vous avez répondu à la déclaration de M. K... Ce n’était pas parce que vous vous étiez sentie offensée par la demande qu’on vous adressait, mais c’était de la vengeance jalouse. Lorsque la gouvernante vous conta son histoire, vous vous serviez encore de votre art d’écarter tout ce qui ne s’accordait pas avec vos

sentiments pour M. K... Mais, au moment où M. K... eut prononcé les paroles : « ma femme n'est rien pour moi », qu'il avait dites aussi à cette demoiselle, de nouveaux sentiments s'éveillèrent en vous, qui firent pencher la balance. Vous vous dites : il ose me traiter comme une gouvernante, comme une domestique ? Cette blessure d'amour-propre associée à la jalousie et à des motifs conscients sensés, c'était enfin trop[85]. Comme preuve de l'influence qu'exerce encore sur vous cette histoire de la gouvernante, je vous citerai les nombreuses identifications avec elle dans le rêve et dans votre comportement. Vous racontez à vos parents ce qui est arrivé, comme la jeune fille l'a écrit aux siens. Vous me donnez avis de votre départ comme le ferait une gouvernante, après vous y être résolue quinze jours à l'avance. La lettre du rêve qui vous permet de rentrer chez vous est la contre-partie de la lettre des parents de la jeune fille qui le lui interdisent.

— « Mais alors pourquoi ne l'ai-je pas raconté tout de suite à mes parents ? »

— Combien de temps avez-vous laissé s'écouler ?

— « C'est le 30 juin que se passa la scène, le 14 juillet que je l'ai racontée à ma mère. »

— Ainsi encore quinze jours, délai caractéristique de l'avis que donne une gouvernante de son départ ! Je peux maintenant répondre à votre question. Vous avez certes très bien compris cette pauvre fille. Elle ne voulait pas partir tout de suite, parce qu'elle espérait, parce qu'elle attendait que M. K... lui rendît sa tendresse. Ceci devait être aussi le motif de votre temporisation. Vous attendiez que le même délai fut écoulé pour voir si M. K... renouvellerait sa déclaration, ce dont vous auriez pu conclure qu'il prenait la chose au sérieux et qu'il ne voulait pas jouer avec vous comme avec la gouvernante.

85 Il n'est peut-être pas indifférent qu'elle ait pu entendre employer par son père — tout comme moi je l'avais recueillie de sa bouche — la même expression relative à sa femme, expression dont elle comprenait certes le sens. S. F.

— « Les premiers jours qui suivirent mon départ, il m’envoya encore une carte postale[86]. »

— Oui, mais comme ensuite rien ne vint, vous avez laissé libre cours à votre vengeance. Je puis même m’imaginer qu’il existait alors chez vous la possibilité d’une autre intention, celle de l’amener, par votre accusation, jusque là où vous résidiez.

— « ...Comme il nous le proposa d’abord », ajouta-t-elle.

— Alors votre désir de le revoir aurait été assouvi — elle acquiesça par un mouvement de tête, ce à quoi je ne m’attendais pas — et il aurait pu vous donner la satisfaction que vous réclamiez.

— « Quelle satisfaction ? »

— Je commence à supposer que vous avez envisagé ces relations avec M. K... bien plus sérieusement que vous ne l’avez voulu laisser voir jusqu’à présent. N’était-il pas souvent question de divorce entre M. et Mme K... ?

— « Certainement, tout d’abord elle ne voulait pas, à cause des enfants, et maintenant, c’est elle qui veut, mais lui qui ne veut plus. »

— N'auriez-vous pas pensé qu’il voulait divorcer afin de vous épouser ? Et qu’il ne le veut plus parce qu’il n’a personne pour vous remplacer ? Vous étiez certes très jeune, il y a deux ans, mais vous m’avez vous-même raconté que votre mère avait été fiancée à dix-sept ans et qu’elle avait ensuite attendu deux ans avant de se marier. Le roman de la mère devient souvent le modèle de celui de la fille. Vous avez donc aussi voulu attendre et vous supposiez que lui attendait que vous fussiez assez mûre pour devenir sa femme[87]. Je suppose que c’était un plan très sérieux de votre part. Vous n’avez

86 Ceci est en rapport avec l’ingénieur qui se cache derrière le moi de la première situation du rêve. S. F.

87 Attendre pour atteindre un but, voilà qui se retrouve dans le contenu latent de la première situation du rêve ; dans ce fantasme d'attente d’une fiancée, je vois une partie de là troisième composante, dont nous avons déjà parlé, du rêve. S. F.

pas même le droit d'exclure une pareille intention chez M. K... ; vous m’avez conté, de lui, bien des choses qui indiquent vraiment une pareille intention[88]. Son comportement à L... ne contredit pas cela non plus. Vous ne lui avez pas laissé la possibilité de s’exprimer jusqu’au bout et vous ne savez pas ce qu’il voulait dire. D’ailleurs, ce plan n’aurait pas été si impossible à exécuter. Les relations de votre père avec Mme K..., que vous aviez, sans doute, pour cette seule raison si longtemps favorisées, vous donnaient la garantie que Mme K... consentirait à un divorce, et quant à votre père, vous arrivez avec lui à tout ce que vous voulez. Oui, si la situation tentatrice, à L..., avait eu une autre issue, c’eût été pour tous la seule solution acceptable. Et c’est pourquoi, je pense, vous avez tellement regretté ce qui était arrivé et l’avez corrigé dans votre imagination par le fantasme de l’appendicite. Ce dut être pour vous une profonde déception que le résultat de vos accusations fut, non pas une nouvelle poursuite de M. K..., mais ses dénégations et ses injures. Vous avouez que rien ne vous fâche autant que lorsqu’on croit que vous vous étiez imaginée la scène au bord du lac, je sais maintenant ce que vous ne voulez pas que l’on vous rappelle : que vous vous étiez imaginée que la déclaration de M. K... pouvait être sérieuse et qu’il ne se lasserait pas jusqu’à ce que vous l’ayez épousé.

Elle écouta sans contredire. Elle sembla émue, me quitta de la façon la plus aimable, avec les vœux les plus chaleureux pour le jour de l’an et... ne reparut plus. Son père, qui vint me voir encore plusieurs fois, m’assurait qu’elle reviendrait ; il prétendait qu’on voyait son envie de continuer le traitement, mais il n’était probablement jamais tout à fait sincère. Il avait soutenu le traitement aussi longtemps qu’il espérait que je « dissuaderais » Dora de son idée, d’après laquelle il y avait entre lui et Mme K... plus qu’une simple amitié. Son intérêt s’éteignit lorsqu’il s’aperçut que

88 Surtout des paroles qu’il lui avait adressées, la dernière année de leur séjour commun à B..., paroles qui accompagnaient un cadeau qu’il lui fit pour la Noël, une boîte à conserveries lettres. S. F.

ceci n’était pas dans mes intentions. Je savais qu’elle ne reviendrait plus. C’était de la part de Dora indubitablement un acte de vengeance que d’interrompre d’une façon si brusque le traitement, au moment même où les espérances que j’avais d’un résultat heureux de la cure étaient les plus grandes. De plus, sa tendance à se faire du mal à elle-même trouvait son compte dans sa manière d’agir. Celui qui réveille, ainsi que moi, les pires démons incomplètement domptés au fond de l’âme humaine, afin de les combattre, doit être prêt à ne pas être épargné dans cette lutte. Aurais-je pu retenir la jeune fille, si j'avais moi-même joué, vis-à-vis d’elle, un rôle, si j’avais exagéré la valeur qu’avait pour moi sa présence et si je lui avais montré un intérêt plus grand, ce qui, malgré l’atténuation qu’y eût apporté ma qualité de médecin, eût un peu remplacé la tendresse tant désirée par elle ? Je ne sais. Comme une partie des facteurs qui s’opposent à nous comme résistance nous restent, dans tous les cas, inconnus, j’ai toujours évité de jouer des rôles et me suis contenté d’une part psychologique plus modeste. Malgré tout l’intérêt théorique, tout le désir du médecin d’être secourable, je me dis qu’il y a des limites à toute influence psychique et je respecte de plus la volonté et le point de vue du patient.

J’ignore aussi si M. K... aurait obtenu davantage, si on lui avait révélé que la gifle ne signifiait nullement un « non » définitif de Dora, mais répondait à la jalousie éveillée la dernière, tandis que de forts émois de sa vie psychique prenaient encore parti pour lui. S’il n’avait pas fait attention à ce refus, s’il avait continué à la courtiser avec une passion capable de la convaincre, le résultat aurait peut-être été que l’amour en elle, aurait vaincu toutes les difficultés internes. Mais je crois qu’elle aurait pu tout aussi bien satisfaire sa vengeance avec d’autant plus de violence. On ne peut jamais calculer dans quel sens penchera la décision dans un conflit de mobiles, si c’est dans le sens de la levée ou du renforcement du refoulement. L’incapacité de satisfaire aux exigences réelles de l’amour est un des traits

caractéristiques de la névrose ; ces malades sont sous l'empire de l'opposition existant entre la réalité et les fantasmes de leur inconscient. Ce à quoi ils aspirent le plus violemment dans leurs rêveries, ils le fuient lorsque se présentant à eux dans la réalité, et ils s'adonnent le plus volontiers aux fantasmes là où ils n'ont plus à craindre de réalisation. La barrière érigée par le refoulement peut cependant être rompue sous la pression de violentes émotions provoquées par la réalité ; la névrose peut encore être vaincue par la

réalité. Mais nous ne pouvons prévoir, en général, chez qui et par quel moyen peut être atteinte une guérison pareille[89].

89 Encore quelques remarques sur la structure de ce rêve qui ne se laisse pas suffisamment comprendre pour qu’on puisse en tenter la synthèse. Une partie en est comme une façade avancée, le fantasme de la vengeance contre le père : elle a quitté la maison de sa propre autorité, le père est malade puis mort......elle rentre à la maison, les autres sont déjà tous au cimetière. Elle monte dans sa chambre sans être triste et lit tranquillement un dictionnaire. Là-dessous, deux allusions à l’acte de vengeance qu’elle a réellement commis lorsqu'elle a fait trouver la lettre d’adieux à ses parents : la lettre (dans le rêve de sa mère), et les obsèques de sa tante qui était son modèle. Sous ce fantasme se cachent des idées de vengeance à l'endroit de M. K... qu’elle a réalisées dans son comportement envers moi. La femme de chambre — l'invitation — la forêt — les « deux heures et demie » proviennent des événements réellement vécus à L... Le souvenir de la gouvernante et celui de la correspondance de celle-ci avec ses parents se fusionnent avec l'élément de sa propre lettre d'adieux pour constituer la lettre du contenu manifeste du rêve qui lui permet de rentrer chez elle. Le refus de se laisser accompagner, la décision d'aller seule peuvent être interprétés ainsi : parce que tu m'as traitée comme une domestique, je t'abandonne, je continue mon chemin toute seule et je ne me marie pas. Recouverts par ces idées de vengeance, se laissent apercevoir des éléments des fantasmes tendres provenant de l'amour inconsciemment conservé pour M. K... : je t'aurais attendu pour t'épouser — la défloration — l'accouchement. Font partie de la quatrième assise d'idées, enfouies au plus profond de celle de l'amour pour Mme K..., le fantasme de la défloration représentée du point de vue de l'homme (identification avec l'adorateur vivant à l'étranger) ainsi que des allusions claires, en deux endroits, à des mots à double sens (M. X... habite-t-il ici ?), de même que celles aux sources non verbales de ses connaissances sexuelles (dictionnaire). Des tendances de cruauté et de sadisme trouvent à se réaliser dans ce rêve. S. F.

Chapitre IV. Epicrise[90]

J'ai annoncé que cet exposé serait un fragment d'analyse ; on aura probablement trouvé qu'il est bien plus incomplet encore qu'on ne pouvait s'y attendre d'après ce titre. Il faut bien que j'explique les raisons de ces lacunes nullement fortuites.

Un certain nombre des résultats de cette analyse à été omis, soit parce qu'au moment de l'interruption du traitement ils étaient insuffisamment étudiés, soit parce qu'ils exigeaient, pour être compris, d'être menés jusqu'à l'obtention d'une vue d'ensemble générale. En d'autres endroits, là où cela me semblait autorisé, j'ai indiqué la suite probable à donner à certaines solutions. J'ai omis complètement d'exposer la technique, nullement compréhensible de prime abord, grâce à laquelle on arrive à extraire du matériel brut des associations des malades le contenu net de précieuses pensées inconscientes, ce qui a l'inconvénient de ne pas permettre au lecteur de cet exposé de vérifier lui-même la correction de mon procédé. Mais j'ai trouvé tout à fait impraticable d'exposer en même temps la technique de l'analyse et la structure interne d'un cas d'hystérie ; cela eût été pour moi une tâche presque impossible à exécuter et aurait été d'une lecture certes insupportable. La technique exige un exposé à part, exposé illustré par un grand nombre d'exemples des plus divers et qui peut négliger le résultat acquis dans chaque cas. Je n'ai pas essayé non plus d'étayer les prémisses psychologiques qui se

90 Qui survient après la crise et la complète (N. d. E.)

font jour dans ma description des phénomènes psychiques. Leur exposé superficiel ne saurait rien donner ; un exposé détaillé demanderait un travail à part. Mais je peux assurer que, sans être tenu à un système psychologique quelconque, j'ai entrepris l'étude des phénomènes dévoilés par l'étude des psychonévroses et que je modifie mes conceptions jusqu'à ce qu'elles me semblent susceptibles de rendre compte de l'ensemble des observations. Je n'ai pas la prétention d'avoir évité toute hypothèse ; mais le matériel en était acquis par les observations les plus étendues et les plus laborieuses. La fermeté de ma manière de voir dans la question de l'inconscient choquera tout particulièrement, car j'opère avec des représentations, idées et émotions inconscientes, comme si elles étaient des objets aussi vrais et aussi certains de la psychologie que tous les phénomènes de la conscience ; mais je suis sûr que quiconque tentera d'explorer le même domaine phénoménal par la même méthode ne pourra éviter, malgré toutes les dissuasions des philosophes, de se placer au même point de vue.

Ceux d'entre mes confrères qui ont considéré ma théorie de l'hystérie comme étant purement psychologique et, par conséquent, d'emblée inapte à résoudre un problème de pathologie, auraient pu conclure, d'après le présent travail, qu'en me faisant ce reproche, ils transfèrent sans raison un caractère de la technique à la théorie. Seule la technique thérapeutique est purement psychologique ; la théorie ne néglige nullement d'indiquer le fondement organique des névrosés ; bien que cette théorie ne le recherche pas dans des modifications anatomo-pathologiques et qu'elle remplace provisoirement des modifications chimiques auxquelles il y a tout lieu de s'attendre, mais qui sont actuellement insaisissables, par celles de la fonction organique. Personne ne pourra refuser à la fonction sexuelle, dans laquelle je vois la cause de l'hystérie, ainsi que des psychonévroses en général, son caractère de facteur organique. Une théorie de la sexualité ne pourra, je le suppose, se

dispenser d’admettre l’action excitante de substances sexuelles déterminées. Ce sont les intoxications et les phénomènes dus à l’abstinence de certains toxiques, chez les toxicomanes, qui, parmi tous les tableaux, cliniques que nous offre l’observation, se rapprochent le plus des vraies psychonévroses .

De même n’ai-je pas exposé dans ce travail, ce qu’on pourrait dire aujourd’hui de relatif à la « complaisance somatique », aux germes infantiles des perversions, aux zones érogènes et à la disposition bisexuelle. Je n’ai indiqué que les points où l’analyse se heurtait à ces fondements organiques des symptômes. On ne pouvait faire davantage à propos d’un cas particulier, et j’avais de plus les mêmes raisons que celles exposées plus haut d’éviter un exposé superficiel de ces facteurs. On trouvera là l’occasion de faire des travaux étayés sur de nombreuses analyses.

J’ai voulu atteindre deux buts par cette publication incomplète : premièrement montrer en complément à ma « Science des Rêves », comment on peut utiliser cet art, d’ordinaire superflu, afin de dévoiler les parties cachées et refoulées de l’âme humaine ; j’ai par suite tenu compte, dans l’analyse des deux rêves de Dora, de la technique de l’interprétation des rêves, qui ressemble à la technique psychanalytique. Deuxièmement, j’ai voulu éveiller l’intérêt pour certains phénomènes qui sont encore tout à fait ignorés par la science, car on ne peut les découvrir qu’en appliquant précisément cette méthode. Personne ne pouvait avoir une idée juste de la complication des phénomènes psychiques dans l’hystérie, de la simultanéité des tendances les plus diverses, de la liaison réciproque des contraires, des refoulements, des déplacements, etc. La mise en valeur par Janet de l'*idée fixe* qui se métamorphoserait en un symptôme, n’est rien d’autre qu’une schématisation vraiment pauvre. On devra nécessairement supposer que les excitations accompagnées de représentations incapables de devenir conscientes agissent autrement les unes sur les autres, se déroulent d’une autre

manière et conduisent à d’autres modes d’expression que celles appelées par nous « normales » et dont le contenu représentatif nous devient conscient. J’ai aussi tenu à montrer que la sexualité n’intervient pas une seule fois, comme un *deus ex machina,* dans l’ensemble des phénomènes caractéristiques de l’hystérie, mais qu’elle est la force motrice de chacun des symptômes et de chacune des manifestations d’un symptôme. Les manifestations morbides sont, pour ainsi dire, l'*activité sexuelle des malades.* Un cas isolé ne sera jamais susceptible de prouver une règle aussi générale, mais je ne peux que le répéter toujours à nouveau, parce que je ne rencontre jamais autre chose : la sexualité est la clef du problème des psychonévroses ainsi que des névroses en général. Qui la dédaigne ne sera jamais en état de résoudre ce problème. J’en suis encore à attendre les recherches susceptibles de contredire cette loi où d’en limiter la portée. Toutes les critiques que j’en ai entendues jusqu’à présent étaient l’expression d’un déplaisir et d’une incrédulité personnels, auxquels il suffit d’opposer les paroles de Charcot : « Ça n’empêche pas d’exister[91] ».

Le cas dont j’ai publié ici un fragment de l'histoire morbide et du traitement ne se prête pas non plus à exposer sous son vrai jour la valeur de la technique psychanalytique. Non seulement le peu de durée du traitement, qui fut à peine de trois mois, mais aussi un autre facteur inhérent à ce cas, ont empêché que la cure se terminât par cette amélioration, avouée par la malade et son entourage, qu’on obtient d’ordinaire et qui se rapproche plus ou moins d’une guérison complète. On arrive à des résultats aussi satisfaisants là où les manifestations de la maladie sont formées et maintenues uniquement par le conflit interne entre des tendances se rattachant à la sexualité. On voit, dans ces cas, s’améliorer l’état des malades dans la mesure où l’on contribue à résoudre leurs problèmes psychiques grâce à la transformation du matériel psychique pathogène en matériel normal. Tout autrement se déroule la cure là où les symptômes se sont mis au

91 En français dans le texte. (Note des Traducteurs.)

service de motifs externes relatifs à la vie du malade, ainsi que c'était le cas chez Dora depuis deux ans. On est surpris et on peut même facilement être dérouté, lorsqu'on voit que l'état du malade n'est pas très modifié, même par une analyse très avancée. En réalité ce n'est pas si grave ; les symptômes ne disparaissent pas pendant le travail, mais quelque temps après, lorsque les rapports avec le médecin sont rompus. Le retard apporté à la guérison ou à l'amélioration n'est en réalité dû qu'à la personne du médecin.

Il faut que j'ajoute encore quelque chose afin de rendre cet état de choses compréhensible. On peut dire que généralement la production de nouveaux symptômes cesse pendant la cure psychanalytique. Mais la productivité de la névrose n'est nullement éteinte, elle s'exerce en créant des états psychiques particuliers, pour la plupart inconscients, auxquels on peut donner le nom de *transferts.*

Que sont ces *transferts ?* Ce sont de nouvelles éditions, des copies des tendances et des fantasmes devant être éveillés et rendus conscients par les progrès de l'analyse, et dont le trait caractéristique est de remplacer une personne antérieurement connue par la personne du médecin. Autrement dit, un nombre considérable d'états psychiques antérieurs revivent, non pas comme états passés, mais comme rapports actuels avec la personne du médecin. Il y a des transferts qui ne diffèrent en rien de leur modèle quant à leur contenu, à l'exception de la personne remplacée. Ce sont donc, en se servant de la même métaphore, de simples rééditions stéréotypées, des réimpressions. D'autres transferts sont faits avec plus d'art, ils ont subi une atténuation de leur contenu, une *sublimation,* comme je dis, et sont même capables de devenir conscients en s'étayant sur une particularité réelle, habilement utilisée, de la personne du médecin ou des circonstances qui l'entourent. Ce sont alors des éditions revues et corrigées, et non plus des réimpressions.

Si l'on considère la théorie de la technique psychanalytique, on arrive à comprendre que le transfert en découle nécessairement. Pratiquement du moins, on se rend à l'évidence qu'on ne peut éviter le transfert par aucun moyen et qu'il faut combattre cette nouvelle création de la maladie comme toutes les précédentes. Mais cette partie du travail est la plus difficile. L'interprétation des rêves, l'extraction d'idées et de souvenirs inconscients des associations du malade ainsi que les autres procédés de traduction sont faciles à apprendre ; c'est le malade lui-même qui en donne toujours le texte. Mais le transfert, par contre, doit être deviné sans le concours du malade, d'après de légers signes et sans pécher par arbitraire. Cependant le transfert ne peut être évité, car il est utilisé à la formation de tous les obstacles qui rendent inaccessibles le matériel, et parce que la sensation de conviction relative à la justesse des contextes reconstruits ne se produit chez le malade qu'une fois le transfert résolu.

On sera porté à considérer comme un grave inconvénient du procédé analytique, déjà sans cela incommode, le fait qu 'il accroisse le travail du médecin en créant une nouvelle sorte de produits psychiques morbides. On sera peut-être même tenté d'en déduire que, par l'existence du transfert, la cure psychanalytique peut porter un préjudice au malade. Ces deux considérations sont erronées. Le travail du médecin n'est pas accru par le transfert ; il peut en effet lui être indifférent si une certaine tendance du malade qu'il a à vaincre se manifeste par rapport à lui-même ou à une autre personne. Et la cure n'impose pas non plus au malade, par le transfert, des efforts que sans cela il n'aurait pas eu à fournir. Si des névroses guérissent aussi dans des maisons de santé, où aucune méthode psychanalytique n'est employée, si l'on a pu dire que l'hystérie est guérie, non par la méthode, mais par le médecin, si une sorte de dépendance aveugle et d'attachement perpétuel se manifeste d'ordinaire du malade au médecin qui l'a délivré de ses

symptômes par la suggestion hypnotique, l'explication scientifique en réside dans les *transferts* que le malade effectue régulièrement sur la personne du médecin. La cure psychanalytique ne crée pas le transfert, elle ne fait que le démasquer comme les autres phénomènes psychiques cachés. La différence d'avec la psychanalyse ne se manifeste qu'en ceci : le malade, au cours d'autres traitements, n'évoque que des transferts affectueux et amicaux en faveur de sa guérison ; là où c'est impossible, il se détache aussi vite que possible du médecin qui ne lui est pas « sympathique » et sans s'être laissé influencer par lui. Dans le traitement psychanalytique, par contre, et ceci en rapport avec une autre motivation, toutes les tendances, même les tendances hostiles, doivent être réveillées, utilisées pour l'analyse en étant rendues conscientes ; ainsi se détruit sans cesse à nouveau le transfert. Le transfert, destiné à être le plus grand obstacle à la psychanalyse, devient son plus puissant auxiliaire, si l'on réussit à le deviner chaque fois et à en traduire le sens au malade[92].

Il me fallait parler du transfert, car seulement par ce facteur peuvent s'expliquer les particularités de l'analyse de Dora. Ce qui en constitue la qualité et la rend propre à une première publication d'introduction, sa clarté particulière, est en rapport intime avec son grand défaut, qui fut la cause de son interruption prématurée. Je ne réussis pas à temps à me rendre maître du transfert ; l'empressement avec lequel Dora mit à ma disposition une partie du matériel pathogène me fit oublier de prêter attention aux premiers signes du transfert qu'elle préparait au moyen d'une autre partie de ce même matériel, partie qui m'est restée inconnue. Au début, il apparaissait clairement que je remplaçais dans son imagination son père, ce qui se comprend aisément, vu la différence d'âge entre elle et moi. Aussi me comparait-elle consciemment à lui, tâchait de

92 *Note de* 1923. — L'on trouvera la suite de ce qui est dit ici à propos du transfert dans un article technique sur « L'amour par transfert. » (Die Ubertragungsliebe.) S. F. (Dans le volume VI des *Gesammelte Schriften*.)

s’assurer de façon inquiète si j’étais tout à fait sincère envers elle, car son père, disait-elle, « préférait toujours la cachotterie et les moyens détournés ». Lorsque survint le premier rêve, dans lequel elle me prévenait qu’elle voulait abandonner le traitement comme, dans le temps, la maison de M. K..., j’aurais dû me mettre sur mes gardes et lui dire : « Vous venez de faire un transfert de M. K... sur moi. Avez-vous remarqué quoi que ce fût vous faisant penser à de mauvaises intentions analogues à celles de M. K..., de façon directe ou de façon sublimée, ou bien avez-vous été frappé par quelque chose en moi, ou avez-vous entendu dire de moi des choses qui forcent votre inclination, comme jadis pour M. K... ? » Son attention se serait alors portée sur quelque détail de nos relations, de ma personne ou de ma situation, qui eût masqué une chose analogue, mais bien plus importante, concernant M. K..., et par la solution de ce transfert, l'analyse aurait trouvé accès à du matériel nouveau, sans doute constitué de souvenirs réels. Mais je négligeai ce premier avertissement, je me dis que j’avais encore largement le temps puisqu’il ne se présentait pas d’autres signes de transfert et que le matériel de l’analyse n’était pas encore épuisé. Ainsi je fus surpris par le transfert et c’est à cause de cet X, par lequel je lui rappelais M. K..., qu’elle se vengea de moi, comme elle voulait le faire de lui ; et elle m’abandonna comme elle se croyait trompée et abandonnée par lui. Ainsi elle *mit en action* une partie importante de ses souvenirs et de ses fantasmes, au lieu de la reproduire dans la cure. Je ne puis naturellement pas savoir quel était cet X : je suppose qu’il se rapportait à l’argent ; ou bien c’était de la jalousie contre une autre patiente restée en rapports avec ma famille après sa guérison. Là où l’on arrive de bonne heure à englober le transfert dans l’analyse, celle-ci se déroule plus lentement et devient moins claire, mais elle est mieux assurée contre de subites et invincibles résistances.

Le transfert est représenté, dans le second rêve de Dora, par plusieurs allusions claires. Lorsqu'elle me le conta, j'ignorais encore, et je ne l'appris que deux jours plus tard, que nous n'avions plus que *deux heures* de travail devant nous : le même laps de temps qu'elle passa devant la Madone Sixtine et qu'elle prit pour mesure (en se corrigeant : deux heures au lieu de deux heures et demie) du chemin encore à parcourir par elle autour du lac. Le désir d'arriver et l'attente dans le rêve, qui se rapportait au jeune homme en Allemagne et qui provenait de l'attente à subir par elle jusqu'à ce que M. K... pût l'épouser, s'étaient manifestés dans le transfert depuis déjà quelques jours. La cure, disait-elle, durait trop longtemps, elle n'aurait pas la patience d'attendre si longtemps, tandis que, dans les premières semaines, elle était assez raisonnable pour ne pas protester lorsque je lui disais que le temps nécessaire à son rétablissement serait d'environ une année. Le refus d'être accompagnée dans le rêve, avec le désir d'aller seule, provenant aussi du Musée de Dresde, je devais me l'entendre adresser au jour marqué par elle. Ce refus avait le sens suivant : « puisque tous les

hommes sont si abominables, je préfère ne pas me marier, voilà ma vengeance[93] ».

Dans les cas où des tendances de cruauté ou de vengeances ayant déjà été utilisées dans la vie pour constituer des symptômes, se transfèrent, pendant le traitement, sur le médecin, avant qu'il n'ait eu le temps de les détacher de sa personne en les ramenant à leurs sources, il ne faut pas s'étonner que l'état de santé des malades ne se laisse pas influencer par les efforts thérapeutiques du médecin. Car, par quel moyen la malade pouvait-elle mieux se venger de son médecin qu'en lui faisant voir sur sa propre personne à quel point il était impuissant, incapable ? Néanmoins, je suis d'avis qu'il ne faut pas sous-estimer la valeur thérapeutique même d'un traitement aussi fragmentaire que celui de Dora.

Ce n'est que quinze mois, après la fin de ce traitement et la rédaction de ce travail que j'eus des nouvelles de la santé de ma patiente, partant de l'issue de la cure. À une date qui n'était pas tout à fait indifférente, le 1er avril, — nous savons que les dates n'étaient

93 (Note de 1923.) Plus je m'éloigne du temps où je terminai cette analyse, plus il me devient vraisemblable que mon erreur technique consista dans l'omission suivante : j'omis de deviner à temps et de communiquer à la malade que son amour homosexuel (gynécophile) pour Mme K... était sa tendance psychique inconsciente la plus forte. J'aurais dû le deviner : personne d'autre que Mme K... ne pouvait être la source principale de ses connaissances sexuelles, Mme K... par laquelle Dora fut ensuite accusée d'avoir trop d'intérêt pour ces sujets. Il était, en effet, frappant qu'elle connût tout ce qui est scabreux, mais ne sût jamais où elle l'avait appris. C'est cette énigme que j'aurais dû prendre pour point de départ ; j'aurais dû chercher le motif de ce refoulement singulier. Le second rêve me l'aurait alors dévoilé. La vengeance sans retenue qu'exprimait ce rêve était plus que tout apte à masquer la tendance contraire, la générosité avec laquelle elle pardonnait la trahison de l'amie aimée et avec laquelle elle cachait à tout le monde que c'était cette amie même qui lui avait fait connaître les choses qui servirent ensuite à noircir Dora. Avant que je reconnusse l'importance des tendances homosexuelles chez les névrosés, j'échouais souvent dans des traitements ou bien je tombais dans un désarroi complet. S. F.

jamais sans importance chez elle — elle se présenta chez moi pour terminer son histoire et pour demander à nouveau mon aide. Mais sa physionomie révélait au premier coup d'œil que cette demande ne pouvait pas être prise au sérieux. Elle dit qu'elle avait été pendant les quatre ou cinq semaines qui suivirent l'interruption du traitement, dans des états de « sens dessus dessous ». Ensuite survint une grande amélioration, les crises s'espacèrent, son humeur devint meilleure. Au mois de mai de l'année précédente mourut l'un des enfants, toujours chétif, des K... Ce deuil lui servit de prétexte pour faire aux K... une visite de condoléances, et elle fut reçue par eux comme si rien ne s'était passé ces trois dernières années. C'est alors qu'elle se réconcilia avec eux, se vengea d'eux et mit fin d'une façon avantageuse à la situation. Elle dit à Madame K... « Je sais que tu as une liaison avec Papa », et celle-ci ne le nia pas. Elle força M. K... à avouer la scène du lac, dont il avait contesté la réalité, et rapporta à son père cette nouvelle qui la réhabilitait. Elle n'a pas renoué de relations avec cette famille.

Elle se porta bien jusqu'à la mi-octobre. A ce moment, elle eut une nouvelle crise d'aphonie, qui dura six semaines. Surpris, je lui demande quelle en fut la raison et j'apprends que cette crise avait été précédée d'une frayeur violente. Elle vit une voiture écraser un passant. Enfin, elle avoua que la victime de l'accident n'était autre que M. K... Elle le rencontra un jour dans la rue : il s'avança vers elle à un endroit où la circulation était très active, s'arrêta troublé devant elle et fut renversé dans ce moment d'absence par une voiture[94]. Elle put s'assurer d'ailleurs qu'il s'en était tiré sans grand dommage. Elle me dit éprouver encore une légère émotion quand elle entend parler des rapports de son père avec Mme K.., dont elle ne se mêle d'ailleurs plus. Elle vit dans ses études et n'a pas l'intention de se marier.

94 Une intéressante contribution aux cas de suicides indirects dont j'ai parlé dans ma « Psychopathologie de la vie quotidienne ». S. F.

Elle demandait mon aide contre une névralgie faciale droite qui la tourmentait jour et nuit. Depuis quand, lui demandai-je ? « Depuis exactement quinze jours »[95], Je souris, car je pus lui démontrer qu'elle avait lu, il y avait exactement quinze jours, dans un journal, une nouvelle me concernant, ce qu'elle confirma (1902).

Cette pseudo-névralgie équivalait donc à une auto-punition, à un remords au sujet de la gifle donnée jadis à M. K... et était en rapport avec le transfert sur moi de sa vengeance. J'ignore quelle sorte d'aide elle avait voulu me demander, mais je promis de lui pardonner de m'avoir privé de la satisfaction de la débarrasser plus radicalement de son mal.

Des années se sont écoulées depuis cette visite. La jeune fille s'est mariée, et à moins que tous les indices ne m'aient trompé, — avec le jeune homme auquel faisaient allusion les associations au début de l'analyse du second rêve. Si le premier rêve indiquait le détachement de l'homme aimé et le retour vers son père, c'est-à-dire la fuite devant la vie dans la maladie, ce second rêve annonçait en effet qu'elle se détacherait de son père, et qu'elle serait reconquise par la vie.

95 Voir la signification de ce laps de temps et ses rapports avec le thème de vengeance dans l'analyse du second rêve. S. F.

Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient

Table des matières

Introduction

Il suffit de demander à la littérature esthétique et psychologique quelque lumière sur la nature et les affinités de l'esprit pour se convaincre de ce que l'effort des philosophes a été loin de répondre au rôle important dévolu à l'esprit dans notre vie intellectuelle. À peine relèverait-on les noms de quelques penseurs qui se soient appliqués aux problèmes de l'esprit. Citons cependant parmi eux les noms glorieux du poète Jean Paul (Fr. Richter) et des philosophes Th. Vischer, Kuno Fischer et Th. Lipps ; mais, même dans leurs œuvres, la question de l'esprit reste à l'arrière-plan tandis que l'intérêt se concentre sur le problème plus vaste et plus attrayant du comique.

On a d'abord l'impression, en lisant toute cette littérature, qu'il n'est pas possible de traiter de l'esprit indépendamment du comique.

Pour Th. Lipps *(Komik und Humor*, 1898) [1] l'esprit est « le comique absolument subjectif », c'est-à-dire le comique « que nous faisons naître nous-mêmes, le comique qui fait partie intégrante de notre activité, le comique en présence duquel nous nous comportons en sujet supérieur, mais jamais en objet, fût-ce même volontairement » (p. *80).* L'auteur fait à ce propos une remarque explicative : est, par essence, esprit « toute évocation consciente et

1 *Beiträge zur Aesthetik*, édité par Theodor Lipps et Richard Maria Werner. VI. - Un livre auquel je dois le courage et la possibilité de risquer le présent essai.

habile du comique, que ce comique relève de notre optique ou de la situation » (p. 78).

K. Fischer, pour expliquer les rapports de l'esprit et du comique, fait appel à la caricature, qui, dans son traité, leur sert d'intermédiaire *(Ueber den Witz,* De l'Esprit, 1889). Le comique a pour objet la laideur dans ses diverses manifestations : « se cache-t-elle, il faut la découvrir à la lumière de l'observation comique ; apparaît-elle peu ou prou, il faut la saisir et la révéler, afin qu'elle éclate au plein jour... Telle est l'origine de la caricature » (p. 45). - « Notre univers spirituel, le monde intellectuel de nos pensées et de nos représentations, ne se livre pas à l'observation extérieure, ne se prête pas directement à la représentation visible et figurative, il comporte aussi pourtant ses inhibitions, ses infirmités, ses difformités, sa large part de ridicule et de contrastes comiques. Pour les faire ressortir, les rendre accessibles à l'observation esthétique, il faut faire appel à une force spéciale, capable non seulement de représenter directement les objets, mais de se réfléchir sur ces représentations elles-mêmes et de les élucider : en un mot, une force qui éclaire la pensée. Cette force est le seul *jugement.* Le jugement qui fait surgir le contraste comique est *l'esprit ; il* participait déjà en sourdine à la caricature, mais ce n'est que dans le jugement qu'il apparaît sous sa forme particulière et qu'il prend son libre essor » (p. 49).

On le voit : Lipps transfère le caractère qui signale l'esprit, au sein même du comique, à l'activité, à l'attitude agissante du sujet ; K. Fischer, au contraire, caractérise l'esprit en fonction de son objet qui, d'après lui, serait la laideur latente du monde des pensées. Il est impossible d'apprécier la valeur de ces définitions de l'esprit, à peine possible même de les comprendre si on ne les replace dans le contexte dont elles figurent ici détachées ; l'on se trouverait donc astreint à parcourir les traités que les divers auteurs ont consacrés au comique pour y glaner quelques clartés sur l'esprit. On peut

reconnaître par ailleurs que ces mêmes auteurs s'entendent aussi à assigner avec justesse à l'esprit quelques-uns de ses caractères généraux et essentiels sans tenir compte néanmoins de ses rapports avec le comique.

Voici, selon K Fischer, le critérium de l'esprit qui semble le mieux satisfaire l'auteur lui-même : « L'esprit est un jugement ludique » (p. 51). Pour expliquer ce terme, l'auteur nous ramène à l'analogie avec « la liberté esthétique qui consiste dans l'observation ludique des choses » (p. 50). Ailleurs (p. 20) l'attitude esthétique en présence d'un objet est définie par cette condition que, loin de rien demander à cet objet, surtout aucune satisfaction d'ordre utilitaire, nous nous contentons de la jouissance que nous procure sa contemplation. L'attitude esthétique est celle du jeu et non point celle du travail. « La liberté esthétique serait peut-être susceptible de conditionner une variété de jugement libéré de ses entraves et de ses directives habituelles, un jugement que, en raison de son origine, nous appellerons « jugement *ludique* » et il se pourrait que cette notion impliquât la donnée primordiale, sinon L'équation intégrale de notre problème. » « La liberté, dit Jean-Paul, donne l'esprit, et l'esprit la liberté ». « L'esprit est un simple jeu d'idées » (p. 24).

On s'est toujours plu à définir l'esprit comme l'aptitude à découvrir le semblable au sein du dissemblable, c'est-à-dire des ressemblances cachées. Jean Paul a donné à cette même idée une formule spirituelle : « L'esprit, dit-il, est un prêtre travesti qui unit tous les couples. » Th. Vischer ajoute : « Il se plaît à sceller les unions qui déplaisent aux familles. » Vischer objecte qu'il y a néanmoins des mots d'esprit qui ne comportent aucune comparaison, donc aucune recherche de ressemblance. S'écartant légèrement de Jean Paul, il définit l'esprit : l'aptitude, la virtuosité à introduire l'unité parmi plusieurs notions absolument étrangères l'une à l'autre, tant dans leur essence que dans leurs rapports respectifs. K. Fischer fait alors ressortir que nombre de jugements spirituels s'appuient

non sur des ressemblances mais sur des différences. Lipps fait remarquer que ces définitions s'appliquent à l'esprit que l'homme spirituel *possède* et non pas à celui qu'il *fait.*

Voici encore d'autres formules apparentées, dans une certaine mesure, qui visent à définir et à caractériser l'esprit : *Contraste des représentations, sens dans le non-sens, sidération et lumière.*

C'est sur le contraste des représentations que s'appuient les définitions du type de celle de Kraepelin, suivant laquelle l'esprit serait « la combinaison, la liaison arbitraires de deux représentations contradictoires d'une manière ou de l'autre ; cette liaison utilise, principalement l'association discursive. » Un critique tel que Lipps ne fut pas long à saisir l'insuffisance de cette formule, mais, loin de supprimer le facteur « contraste », il ne fait que le déplacer. « Le contraste subsiste ; toutefois il ne réside pas - sous une forme ou sous une autre - dans les représentations liées aux mots ; le contraste ou la contradiction tient au caractère sensé ou absurde des mots eux-mêmes » (p. 87). Des exemples précisent cette conception . « Le contraste ne surgit que lorsque nous attribuons tout d'abord aux mots un sens auquel il nous faut ultérieurement renoncer (p. 90). Dans l'évolution ultérieure de ce déterminisme, l'antithèse « sens et non-sens » prend toute son importance. « Ce que pour un moment nous avons admis comme sensé, nous paraît ensuite insensé. Tel est, en pareil cas, le processus comique » (p. 85 et suiv.). « Un propos nous semble spirituel lorsque nous lui attribuons, en raison d'une nécessité psychologique, un certain sens pour, ce faisant, le lui retirer aussitôt. Plusieurs interprétations de ce sens sont alors possibles. Nous prêtons un *sens* à un propos tout en sachant que la logique s'y oppose. Nous y trouvons une *vérité,* mais les lois de notre expérience et les modes habituels de notre penser nous forcent ensuite à la récuser. Nous tirons de cette vérité des conséquences logiques et pratiques qui débordent son thème réel, et nous les rejetons dès que ce propos nous apparaît sous son véritable jour.

Dans tous les cas, la démarche psychologique que déclenche en nous le mot d'esprit, démarche qui préside au sentiment du comique, est la suivante : aussitôt après avoir souscrit, adhéré sans réserve au mot d'esprit, nous le trouvons plus ou moins vide de sens. »

Quelque suggestive que soit cette explication, une question se pose : l'antithèse du sensé et de l'insensé, sur laquelle repose le sentiment du comique, contribue-t-elle à définir l'esprit, en fonction de sa différenciation d'avec le comique ?

De même, le facteur « sidération et lumière » nous transporte au sein même du problème des relations de l'esprit et du comique. Kant dit du comique en général qu'une de ses particularités essentielles consiste à ne nous leurrer qu'un moment. Heymans *(Zeitschr. f. Psychologie,* XI, 1896) nous montre comment l'effet d'un mot d'esprit résulte de la succession « sidération et lumière ». Il illustre son opinion d'un excellent mot d'esprit de Heine : Un de ses personnages, le pauvre buraliste de loterie Hirsch-Hyacinthe, se vante d'avoir été traité par le grand baron de Rothschild d'égal à égal, de façon toute famillionnaire. Tout d'abord le mot, qui est la cheville ouvrière de l'esprit, apparaîtrait comme un néologisme défectueux, comme une chose inintelligible, incompréhensible, énigmatique. Par là, il sidérerait. Le comique résulterait de ce que la sidération cesse, de ce que le mot devient intelligible. Lipps ajoute qu'au premier stade « lumière », stade au cours duquel le sens du mot sidérant reste ambigu, succède un second au cours duquel on reconnaît que ce mot insensé, qui nous a tout d'abord sidérés, prend son sens exact. Ce n'est que cette lumière après coup, la conscience d'avoir été abusé par un mot insensé du langage courant, cette réduction au néant qui produit le comique (p. 95).

Quelle que soit la conception qui nous paraisse la plus plausible, ces discussions sur « sidération et, lumière » nous orientent vers une certaine intelligence de la question. Si, en effet, le comique du famillionnaire de Heine réside dans la décomposition du

mot apparemment dénué de sens, « l'esprit » doit résider dans la formation de ce mot et dans le caractère du mot ainsi formé.

En dehors de toutes les considérations qui précèdent, les auteurs s'accordent à reconnaître à l'esprit une autre particularité essentielle : « la concision est à l'esprit et son corps et son âme, elle est l'esprit lui-même, » dit Jean Paul (*Vorschule der Aesthetik* - Propédantique à l'esthétique - I, § 45), accommodant ainsi la parole de ce vieux bavard de Polonius dans l'Hamlet de Shakespeare (Acte II, scène II) :

> Puisque la concision est l'âme de l'Esprit,
>
> Prolixité son corps, son lustre et son habit,
>
> Mon discours sera bref.

Très suggestive est la description de la brièveté du mot d'esprit dans Lipps (p. 90). « L'esprit dit ce qu'il dit, pas toujours en peu mais toujours en trop peu de mots, c'est-à-dire en mots qui, au sens de la logique stricte, aussi bien que des modes cogitatifs et discursifs habituels, sont insuffisants. Il finit par le dire, tout en le passant sous silence. »

La nécessité pour l'esprit de découvrir quelque chose de secret et de caché (K. Fischer, p. 51) a déjà été signalée à propos des rapports de l'esprit et de la caricature. Je tiens à rappeler ce caractère parce qu'il touche de plus près à l'essence même de l'esprit qu'à ses rapports avec le comique.

Je sais bien que les quelques citations précédentes, tirées des traités relatifs à l'esprit, ne peuvent donner une idée juste de la valeur de ces œuvres. Vu la difficulté d'exprimer sans prêter à l'équivoque, des pensées aussi complexes et aussi finement nuancées, je ne puis dispenser les lecteurs plus curieux de se reporter aux sources. Y trouveront-ils pleine satisfaction ? je l'ignore. Les critères et caractères de l'esprit, indiqués par les auteurs et résumés ci-dessus, - activité, relation avec le contenu de notre

penser, caractère de jugement ludique, accouplement du dissemblable, contraste de représentations, « sens dans le non-sens », succession « sidération et lumière », découverte du caché, concision particulière du mot d'esprit - tout cela nous paraît, de prime abord, si juste, si facile à démontrer, que nous ne risquons pas de sous-estimer ces conceptions. Mais ce sont des *disjecta membra,* que nous serions désireux d'agréger à un tout organisé. Leur contribution en ce qui concerne la connaissance de l'esprit équivaudrait à une série d'anecdotes relatives à un personnage dont nous voudrions tracer la biographie. Nous ignorons tous des rapports respectifs de ses diverses déterminantes entre elles, par exemple la concision du mot d'esprit et son caractère de jugement ludique ; nous ignorons également si, pour être vraiment spirituel, un mot doit satisfaire à toutes ces conditions ou seulement à certaines d'entre elles ; lesquelles sont interchangeables, lesquelles indispensables. Nous désirerions encore grouper et classer les mots d'esprit suivant ceux de leurs caractères qui nous sembleraient essentiels. Le classement que nous trouvons chez les auteurs s'appuie d'une part sur les moyens techniques, d'autre part sur le mode d'emploi du mot d'esprit dans le discours (assonance, jeu de mots -, mot d'esprit caricaturant, caractérisant, réplique caustique).

Nous ne serions donc pas embarrassés pour orienter des recherches plus approfondies sur l'esprit. Pour nous assurer le succès, il faudrait nous placer a des points de vue nouveaux ou nous efforcer de travailler de plus en plus en profondeur, en redoublant d'attention et de concentration. Nous pouvons nous proposer de ne rien négliger du moins sur ce dernier point. On est frappé, en effet, du nombre restreint d'exemples de mots d'esprit notoires qui suffisent aux auteurs dans leurs recherches ; chacun s'en tient à peu près aux exemples transmis par ses devanciers. Nous ne devons pas nous soustraire à l'obligation d'analyser les exemples qui ont déjà servi aux auteurs classiques dans leurs traités de l'Esprit ; nous y

joindrons cependant un matériel neuf afin d'asseoir nos conclusions sur de plus larges bases. Rien alors de plus naturel que de prendre pour objet de nos recherches les mots d'esprit qui nous ont, au cours de notre vie, le plus vivement impressionné, le plus franchement diverti.

Le thème de l'esprit vaut-il de tels efforts ? À mon avis, on n'en saurait douter. Sans parler des considérations d'ordre personnel que révélera la suite de ces études et qui m'ont poussé à scruter les problèmes de l'esprit, je puis en appeler à l'étroite solidarité des diverses manifestations psychiques. Cette solidarité est telle que toute acquisition psychologique, aussi lointaine qu'elle puisse paraître, marque une avance, de prime abord inestimable, dans d'autres domaines de la psychologie. D'autre part, on pourrait faire valoir le charme particulier, la fascination, exercés par l'esprit dans notre société. Un mot d'esprit nouveau fait presque l'effet d'un événement d'ordre général ; on le colporte de bouche en bouche comme le message de la plus récente victoire. Des hommes en vue eux-mêmes, qui considèrent leur passé comme digne d'être révélé, et nous transmettent les noms des villes et des pays qu'ils ont visités, des personnages importants qu'ils ont fréquentés, ne dédaignent pas d'incorporer au récit de leur vie certains bons mots qu'ils ont pu glaner au passage [2].

2 J. v. Falke, Lebenserinnerungen (Souvenirs), 1897.

A. Partie analytique

Chapitre I. Technique du mot d'esprit

Prenons au hasard le premier mot d'esprit qui s'est présenté au cours du chapitre précédent.

Dans une pièce des *Reisebilder* (Tableaux de Voyage), intitulée « Les Bains de Lucques », H. Heine profile les traits du buraliste de loterie et chirurgien pédicure Hirsch-Hyacinthe de Hambourg. Cet homme, en présence du poète, se targue de ses relations avec le riche baron de Rothschild et termine par ces mots : « Docteur, aussi vrai que Dieu m'accorde ses faveurs, j'étais assis à côté de Salomon Rothschild et il me traitait tout à fait d'égal à égal, de façon toute *famillionnaire ».*

S'appuyant sur cet exemple reconnu comme excellent et comme particulièrement risible, Heymans et Lipps ont expliqué son effet comique par « sidération et lumière » (voir plus haut). Mais laissons de côté cette question et soulevons-en une autre : qu'est-ce donc qui confère aux paroles de Hirsch-Hyacinthe le caractère de mot d'esprit ? De deux choses l'une : ou bien la pensée suggérée par la phrase possède par elle-même un caractère spirituel ; ou bien l'esprit réside dans l'expression choisie pour la communiquer. Ce caractère de l'esprit, de quelque côté qu'il se manifeste, nous le pourchasserons afin de nous en saisir.

Une pensée peut généralement s'exprimer sous des formes différentes, c'est-à-dire par des mots également susceptibles de la rendre de façon idoine. L'expression d'une pensée, telle qu'elle se présente à nous dans le discours de Hirsch-Hyacinthe, prend, nous nous en doutons, une forme toute particulière qui n'est pas des plus faciles à comprendre. Essayons d'exprimer aussi fidèlement que possible cette même pensée en d'autres termes. Lipps l'a déjà fait ; c'est ainsi qu'il a commenté la formule du poète (p. 87) : « Nous le comprenons, Heine veut dire que l'accueil, tout en étant familier, possédait cette familiarité connue qui n'a rien à gagner d'un arrière-goût de millions. » Nous n'altérons nullement ce sens en adoptant une autre formule, peut-être mieux adaptée au discours de Hirsch-Hyacinthe : « Rothschild me traitait tout à fait d'égal à égal, de façon toute familière, c'est-à-dire autant qu'il est possible à un millionnaire. » La condescendance d'un riche, ajouterions-nous a toujours quelque chose de pénible pour celui auquel elle s'adresse. [3]

Que nous adoptions l'une ou l'autre de ces deux formules équivalentes de la pensée, nous voyons que la question que nous nous sommes posée se trouve parfaitement résolue. Dans cet exemple, le caractère spirituel ne réside pas dans la pensée. C'est une remarque juste et judicieuse que Heine prête à son personnage Hirsch-Hyacinthe, remarque d'une incontestable amertume, d'ailleurs bien naturelle de la part d'un homme pauvre à l'adresse d'un homme aussi fortuné ; mais nous n'oserions pas la qualifier de spirituelle. Si toutefois, en dépit de notre transposition, le lecteur continuait à rester sous l'impression de la phrase telle que l'a formulée le poète et par suite à considérer la pensée comme spirituelle par elle-même, nous pourrions en appeler, un criterium qui établirait que le caractère spirituel a disparu avec la transposition. Le discours de Hirsch-Hyacinthe nous a fait rire de bon cœur,

3 Du reste, nous nous occuperons encore de ce mot d'esprit et nous aurons l'occasion de rectifier la transposition de Lipps - à laquelle la nôtre se relie -, mais cette rectification ne troublera pas les discussions qui vont suivre.

cependant les transpositions fidèles, celle de Lipps comme la nôtre, ont pu nous plaire, nous inciter à réfléchir, mais elles n'ont pu déclencher notre hilarité.

Si donc, dans notre exemple, le caractère spirituel ne dépend pas du fond même de la pensée, il nous faut le chercher dans la forme, dans les termes qui l'expriment. Il doit nous suffire d'étudier ce que cette expression a de particulier pour saisir ce que l'on pourrait appeler la technique verbale et expressive de ce mot d'esprit, technique qui doit être en rapport étroit avec l'essence même de l'esprit, puisque toute substitution formelle enlève au mot et son caractère et son effet spirituels. Nous demeurons au reste en parfait accord avec les auteurs en attribuant une telle valeur à la forme discursive de l'esprit. Ainsi, par exemple, K. Fischer s'exprime en ces termes (p. 72) : « C'est d'abord par sa seule forme que le jugement devient esprit ; on se souviendra à ce propos d'un mot de Jean Paul, mot qui à la fois explique et établit ce même caractère de l'esprit : « La position seule décide de la victoire, qu'il s'agisse de guerriers ou de phrases. »

En quoi consiste la « technique » de ce mot d'esprit ? Quelles modifications la pensée a-t-elle donc subies dans notre version, pour devenir le mot d'esprit qui nous a fait rire de si bon cœur ? Il y en a deux, ainsi que le démontre la comparaison entre notre version et le texte même du poète. Tout d'abord une *ellipse* importante. Aux paroles : *« R. me traitait tout à fait d'égal à égal, de façon toute famillionnaire »,* il nous a fallu ajouter - pour exprimer intégralement la pensée incluse dans ce mot d'esprit - une phrase supplémentaire, une restriction expressive, « c'est-à-dire *autant qu'il est possible à un millionnaire »*, et encore une explication complémentaire semblait-elle s'imposer [4]. La formule du poète est beaucoup plus concise :

> « R. me traitait tout à lait d'égal à égal, de façon toute famillionnaire. »

4 Des considérations analogues s'appliquent à la transposition de Lipps.

Toute la restriction apportée par la seconde phrase à la première, qui constate l'accueil familier, a disparu dans le mot d'esprit.

Elle a cependant laissé une trace qui permet de la rétablir. Une seconde modification s'est produite. Le mot « familier » *de* la version non spirituelle de la pensée a été, dans le mot d'esprit, transformé en « *famillionnaire* ». C'est sans aucun doute, de ce néologisme que dépend le caractère spirituel et l'effet risible. Sa première partie est identique au terme « familier » de la première phrase, ses syllabes finales au « millionnaire » de la seconde ; ce néologisme représente, pour ainsi dire, l'élément « millionnaire » qui se trouve dans la seconde phrase, par conséquent la seconde phrase tout entière ; il nous permet ainsi de deviner la seconde phrase qui a été omise dans le texte de ce mot d'esprit. On peut le décrire comme un mélange des deux éléments « familier » et « millionnaire », et l'on serait tenté de figurer cette synthèse par cette image graphique [5] :

FAMI LI ERE

MI LIONNAIRE

FAMI LIONNAIRE

Le processus, qui a fait de la pensée un mot d'esprit, peut se représenter de la manière suivante, qui, tout en paraissant au premier abord bien fantastique, aboutit néanmoins à un résultat exactement conforme à la réalité

« R. m'a traité tout familièrement,

c'est-à-dire autant qu'il est possible à un millionnaire. »

5 Les syllabes communes aux deux mots sont imprimées en caractères penchés pour faire ressortir le contraste avec les caractères différents des éléments spéciaux des deux mots. Nous nous sommes permis d'omettre le deuxième « l », à peine discernable dans la prononciation. Il est facile de concevoir que l'identité de plusieurs syllabes dans les deux mots fournit à la technique du spirituel l'occasion de former un mot composite.

Imaginons une force de compression qui s'exercerait sur ces deux phrases et supposons que la deuxième phrase soit, pour une raison quelconque, la moins résistante. Cette dernière disparaîtra ; son armature, le mot « millionnaire », qui est capable de résister à la suppression, s'accolera, pour ainsi dire, à la première et Se soudera au mot « familier » qui présente avec lui tant d'affinité ; cette occasion de sauver l'essentiel de la deuxième phrase favorisera la chute des éléments accessoires moins importants. C'est ainsi que se forme le mot d'esprit . « R. m'a traité de façon toute « famillionnaire »

(mi li)' '(aire)

Abstraction faite de cette force de compression, qui d'ailleurs nous est inconnue, nous pouvons considérer la genèse du mot d'esprit, c'est-à-dire la technique spirituelle de cet exemple, comme le résultat d'une *condensation avec formation substitutive ; la* substitution, en l'espèce, consiste dans la formation d'un *mot* composite. Le mot composite, « famillionnaire », incompréhensible en lui-même, s'explique immédiatement par le contexte et apparaît ainsi comme plein de sens ; ce mot est le vecteur de l'effet risible, dont le mécanisme ne nous devient d'ailleurs pas plus compréhensible après la découverte de la technique de l'esprit. Jusqu'à quel point une condensation verbale avec substitution par un mot composite peut-elle nous procurer du plaisir et forcer notre rire ? C'est là, remarquons-le, un tout autre problème, que nous aborderons plus loin lorsqu'il nous sera devenu plus accessible. Pour le moment, nous nous en tenons à la technique même de l'esprit.

Dans l'espoir de pénétrer, par l'étude de la technique, l'essence même de l'esprit, nous chercherons d'abord s'il existe d'autres exemples de mots d'esprit répondant au type du « *famillionnaire* » de Heine. Leur nombre, quoique fort restreint, est cependant suffisant pour constituer un petit groupe caractérisé par la formation d'un mot composite. Heine, se copiant pour ainsi dire lui-même, a tiré du met

« millionnaire » un second trait d'esprit. Il parle d'un « Millionarr » (*Ideen,* chap. XIV), par une contraction transparente des mots allemands « Millionär » et « Narr » (fou) ; comme dans le premier exemple, il exprime une pensée accessoire qui est réprimée.

Voici d'autres exemples que j'ai pu réunir les Berlinois nomment *« Forckenbecken »* une fontaine dont l'édification avait fait fort mal noter à la cour le maire Forckenbeek. Cette dénomination ne manque pas d'esprit, malgré la transformation de « Brunnen » (fontaine) en « Becken » (bassin) - mot peu usité dans ce sens -transformation favorable à la fusion avec le nom propre. -L'Europe avait malicieusement transposé le nom d'un souverain, prénommé *Léopold,* en *Cléopold,* en raison d'une dame qui répondait au prénom de Cléo et dont les attaches avec le monarque étaient alors de notoriété publique. C'est sans doute une condensation qui, par l'addition d'une seule lettre, renouvelait sans cesse l'allusion malicieuse. Les noms propres se prêtent d'ailleurs facilement à cette adaptation de la technique de l'esprit : Il y avait à Vienne deux frères du nom de *Salinger,* dont l'un était *courtier en bourse.* Ce fut l'occasion de dénommer l'un *Bursisalinger,* tandis que l'autre se voyait gratifié du nom peu flatteur de *Ursisalinger* qui le distinguait de son frère [6]. C'était commode et incontestablement spirituel justifié, je n'oserais l'affirmer. Sous ce rapport l'esprit se montre peu exigeant.

On nous raconta un jour ce mot d'esprit par condensation : Un jeune homme qui avait jusque-là mené joyeuse vie à l'étranger rend, après une longue absence, visite à un ami. Celui-ci, étonné de lui voir une alliance au doigt, s'écrie : « Quoi, vous marié ? » - « Oui, répond l'autre, « *Trauring aber wahr* » (Sacrément vrai) [7]. C'est du meilleur

6 Freud parle de deux frères Salinger dont un était « Börsensensal » (courtier en bourse) ; les deux sobriquets sont : Sensalinger et Scheusalinger (Scheusal = monstre). Nous avons quelque peu modifié les sobriquets pour rendre le jeu de mots en français. (N. d. T.)

7 En allemand *Traurig aber wahr* Triste mais vrai est une locution très usitée. Traurig = triste. Trauring = alliance. (N. d. T.)

esprit ; deux composantes s'associent dans le mot *« Trauring »,* d'abord la transformation de *Trauring* en *Ehering* (alliance) et, en second lieu, la phrase suivante : « T*raurig, aber wahr ».*

L'effet comique, dans ce cas, n'est pas diminué de ce fait que le mot composite n'est pas une formation incompréhensible, non viable en toute autre circonstance, comme « famillionnaire », mais cadre parfaitement avec l'un des deux éléments condensés.

J'ai moi-même un jour, sans le vouloir, pendant une conversation, fourni l'occasion d'un mot d'esprit du type « famillionnaire ».Je parlais à une dame des grands mérites d'un savant que je considérais comme injustement méconnu. « Mais, dit-elle, cet homme mérite un *monument.* » - « Peut-être l'aura-t-il un jour, dis-je, mais pour le *moment* il a bien peu de succès. » -*« Monument »* et « *moment* » sont contradictoires. La dame associant ces contraires, ajoute : « Souhaitons-lui alors un succès « *monumentané ».*

Je trouve, dans un excellent travail anglais consacré à des questions du même genre A. A. Brill, *Freud's Theory of Wit*, Journal of Abnormal Psychology, 1911), quelques exemples en plusieurs langues qui relèvent du même mécanisme de condensation que notre « famillionnaire ».

L'auteur anglais de Quincey, rapporte Brill, faisait observer que les vieillards ont tendance à tomber dans l' « *anecdotage ».* Ce mot résulte, de la fusion et de la coalescence partielles de anecdote et d o t a g e (babil enfantin).

Dans une histoire brève anonyme, Brill trouva le temps de Noël qualifié de « the *alcoholidays ».* Ce mot représente de façon analogue la fusion de alcohol et holidays (jours de fête).

Lorsque Flaubert publia son célèbre roman *« Salammbô »* qui avait pour théâtre Carthage, Sainte-Beuve traita ironiquement ce roman de *« Carthaginoiserie »* en raison de sa recherche méticuleuse du détail :

Cartha ginois chinoiserie.

Le meilleur jeu d'esprit de cet ordre nous est fourni par un des hommes les plus éminents de l'Autriche qui, après une remarquable carrière scientifique et publique, occupe actuellement une des plus hautes fonctions de l'État. J'ai pris la liberté de me servir, dans ces investigations des mots d'esprit qui lui sont attribués et qui sont tous marqués au coin de sa verve [8] ; je m'y risque avant tout parce qu'il serait difficile de s'en procurer de meilleurs.

On attirait un jour l'attention de M. N... sur un auteur connu par une série d'articles vraiment fastidieux, parus dans un journal viennois. Ces articles traitent tous d'épisodes relatifs aux rapports de Napoléon 1er avec l'Autriche. Cet auteur est roux. Dès qu'il eut entendu ce nom, M. N... s'écria : « N'est-ce pas ce rouge Fadian (filandreux poil de carotte) qui s'étire à travers toute l'histoire des Napoléonides [9] ? »

Pour découvrir la technique de ce mot d'esprit, il convient de lui faire subir une « réduction », qui, en changeant les termes, le vide de son esprit et rétablisse, dans son intégralité, le sens primitif tel qu'il se dégage à coup sûr d'un mot vraiment spirituel. Le mot d'esprit de M. N... sur le « Rote Fadian » (filandreux rouquin) comporte deux éléments : d'une part un jugement péjoratif sur l'auteur, d'autre part la réminiscence de la métaphore célèbre qui sert d'introduction aux extraits du « Journal d'Ottilie » dans les « Affinités Électives » de Goethe [10]. La teneur de la critique malveillante était peut-être la suivante : « Voilà donc l'homme

8 Je crois y avoir droit, puisque ces mots d'esprit ne m'ont pas été révélés par indiscrétion. Ils sont de notoriété publique en cette ville (Vienne) et circulent dans toutes les bouches. Un certain nombre d'entre eux a été publié par Ed. Hanslick dans la *Neue Freie Presse* et dans sa propre autobiographie. Si les autres ont subi, par tradition orale, une déformation à peu près inévitable, j'en fais mes excuses au lecteur. (N. d. A.)

Il s'agit du docteur Josef Unger, juriste, ministre, mort depuis. (N.d.T.)

9 Rote = rouge ; Fadian = fil et fade, Fadian = mot intraduisible dont le sens s'éclairera dans la discussion ultérieure. (N. d. T.)

capable d'écrire encore et toujours de fastidieux feuilletons sur Napoléon et l'Autriche ! » Ceci n'est pas du tout spirituel. La belle comparaison de Goethe n'est pas non plus spirituelle, et ne prête certainement pas à rire. Ce n'est que du rapprochement de ces deux éléments, de leur condensation et de leur fusion toutes particulières que naît un mot d'esprit, et même du meilleur [11].

Le rapport entre le jugement injurieux sur l'ennuyeux historien et la belle métaphore des « Affinités Électives » a dû - pour des raisons que je ne peux pas encore faire comprendre - s'établir d'une façon moins simple que dans une série de cas similaires. Je m'efforcerai de substituer au mécanisme probable la construction suivante. D'abord cet élément, la répétition du même thème, a dû suggérer à M. N... la réminiscence du passage connu des « Affinités Électives » qui est souvent cité à tort dans les termes suivants : « Cela *s'étire comme un fil rouge.* » « Le fil rouge » de la métaphore modifie l'expression de la première proposition en raison de cette coïncidence fortuite : l'écrivain incriminé est *roux,* c'est-à-dire a la chevelure *rousse.* Voici le sens probable du premier terme : *« C'est donc ce rouquin qui écrit ces fastidieux feuilletons sur Napoléon ».* Et alors commence le processus qui tend à condenser les deux éléments. Sous cette pression - le facteur commun (« rouge » formant charnière « l'ennuyeux » s'associe au « fil » (en allemand Faden) ; ce dernier se transforme en « fad » (= fade) ; ces deux

10 « Nous avons entendu parler d'une disposition particulière à la marine anglaise. Tous les cordages de la flotte royale, des plus forts aux plus faibles, sont faits de telle sorte qu'un *fil rouge* leur est incorporé de façon à ne pouvoir être enlevé sans tout désorganiser ; par là les petits bouts de cordage sont reconnaissables comme étant la propriété de la Couronne. De même, tout le journal d'Ottilie est parcouru d'un fil qui symbolise le penchant et l'attachement, et qui relie le tout et caractérise l'ensemble (20e volume de la Sophien-Ausgabe, p. 112).

11 Il suffira de faire remarquer combien cette observation, que l'on sera régulièrement amené à faire, est peu d'accord avec l'assertion que le mot d'esprit serait un jugement ludique.

composantes peuvent ainsi se souder dans le terme même du mot d'esprit, où la citation de Goethe finit presque par dominer le jugement péjoratif, d'abord prépondérant.

« Ainsi c'est cet homme *rouge* qui écrit des

[fadaises sur [Napoléon.

Le *rouge* (fil) *Faden,* qui

[s'étire à travers tout.

N'est-ce pas ce « rote Fadian » qui s'étire à travers toute l'histoire des Napoléonides ?

Je fournirai une justification ainsi qu'une correction de cet exposé au cours d'un chapitre suivant, dans lequel je pourrai analyser ce mot d'esprit d'un point de vue autre que de celui de la forme. Cependant, quelque doute qui plane encore sur tout ceci, le rôle de la condensation me semble du moins à présent absolument indubitable. La condensation aboutit d'une part à une abréviation notable, d'autre part, non pas à l'édification d'un mot composite frappant, mais plutôt à l'interpénétration des éléments des deux composantes. « Rote Fadian » (« filandreux rouquin ») serait viable en toutes circonstances à titre de simple injure ; dans notre cas particulier, il apparaît, à coup sûr, comme le produit d'une condensation.

Si quelque lecteur commençait à s'indigner de ces conclusions, qui risquent de l'empêcher de savourer l'esprit sans lui révéler la source de son plaisir, je lui demanderais de patienter un moment. Nous n'en sommes encore qu'à l'étude technique de l'esprit, étude pleine de promesses, à condition d'être suffisamment approfondie.

L'analyse du dernier exemple nous a familiarisés avec cette éventualité : tout en retrouvant dans d'autres cas la condensation, le substitut de l'élément supprimé peut n'être pas fourni par un mot composite, mais par toute autre modification de l'expression.

D'autres mots d'esprit de M. N... nous montreront en quoi peut consister cette autre forme de la substitution.

« J'ai voyagé tête-à-bête avec lui ». Rien de plus facile que de réduire ce mot en ses éléments. Il signifie évidemment : j'ai voyagé en *tête à tête* avec X., et X. est une *bête* stupide.

Aucune de ces deux phrases n'est spirituelle, même en les juxtaposant l'une à l'autre : j'ai *voyagé en tête-à-tête avec cette bête stupide de X.* L'esprit n'apparaît qu'en laissant tomber la *« bête stupide »* et en la remplaçant, dans le mot *tête,* par la substitution du *« b » au* « t ». Cette légère modification permet de rétablir le mot « bête » tout d'abord supprimé. On peut définir la technique de ce groupe de mots d'esprit : condensation *avec légère modification,* et, comme l'on peut s'y attendre, plus cette modification est légère, plus le mot est spirituel.

Même technique, plus compliquée peut-être, dans un autre mot d'esprit : M. N... disait au cours d'une conversation qui visait un homme digne de bien des blâmes et aussi de quelque louange : « *Oui, la vanité est un de ses quatre talons d'Achille* [12]. » La légère modification consiste en ce qu'au lieu de l'unique *talon d'Achille* de la tradition légendaire, on en assigne *quatre* au héros du mot. Quatre talons impliquent quatre pieds, c'est-à-dire l'animalité. Aussi les deux pensées condensées dans ce mot d'esprit pourraient s'exprimer ainsi :

« Y. est un homme éminent en dehors de sa vanité ; mais il me déplaît car il est plutôt une bête qu'un homme [13]. »

12 Ce même mot d'esprit aurait, dit-on, déjà été fait par H. Heine sur Alfred de Musset.

13 Une des complications de la technique de cet exemple consiste en ce fait que la modification qui remplace l'injure omise doit être qualifiée d'allusion à cette dernière, étant donné qu'elle n'y aboutit que par l'intermédiaire d'un syllogisme. Pour un autre facteur de complication de cette technique, voir plus bas.

Voici, dans sa simplicité, un mot du même genre, qu'il m'a été donné de saisir *statu nascendi* dans une famille. De deux frères, tous deux lycéens, l'un est un très bon élève, l'autre un élève fort médiocre. L'élève modèle présente un jour une défaillance ; la mère fait part de ses appréhensions, elle craint que cette défaillance ne marque le début d'une déchéance définitive. L'autre enfant, jusque-là éclipsé par son frère, saisit la balle au bond : « Oui, dit-il, *Charles recule des quatre pattes.* »

La modification consiste en une petite addition qui montre que lui aussi est persuadé de la déchéance de son frère. Mais cette modification remplace et figure un plaidoyer senti en sa propre faveur : « N'allez pas croire surtout qu'il soit beaucoup plus intelligent que moi, du fait qu'il est mieux placé en classe ! Il n'est qu'un animal stupide, encore plus stupide que moi. »

Un bel exemple de condensation avec légère modification est fourni par un autre mot d'esprit fort connu de M. N... D'un personnage, bien en place dans la vie publique, il disait qu' « il *avait un grand avenir derrière lui* ». Le jeune homme en question semblait, par sa naissance, son éducation, ses dons particuliers, appelé à prendre un jour la tète d'un parti puissant et à assumer de ce fait un rôle de premier plan dans le gouvernement. Mais il y eut une volte-face, le parti perdit toute chance d'arriver au pouvoir et tout indiquait que leader désigné n'aboutirait à rien. Réduite à sa plus simple expression, la teneur de ce mot d'esprit serait la suivante : cet *homme a eu un grand avenir devant lui mais c'en est fait à présent.* L'« *eu* » et la proposition qui suit sont remplacés, dans le membre de phrase principal, par une légère modification, *« derrière »* s'étant substitué à son contraire « devant [14] ».

14 Un autre facteur encore, que je me réserve de citer plus loin, coopère à la technique de ce mot d'esprit. Il se rapporte au caractère intrinsèque de la modification (représentation par le contraire, contresens). Rien n'empêche la technique de l'esprit d'user à la fois de plusieurs procédés que cependant nous ne parviendrons à connaître que l'un après l'autre.

Une modification du même genre conditionne un autre mot d'esprit de M. N... visant un gentilhomme parvenu au ministère de l'agriculture sans autre titre que ses exploitations rurales. L'opinion publique avait eu l'occasion de le reconnaître comme le moins capable des ministres auxquels ce département eût jamais été confié. Lorsqu'il résigna ses fonctions pour se retirer dans ses terres, M. N... dit de lui :

« Comme Cincinnatus, il a repris sa place devant sa charrue. »

Le Romain, que l'on arracha à sa charrue pour lui confier la magistrature, reprit ensuite place *derrière* sa charrue. Aujourd'hui, comme naguère, c'est toujours le bœuf que l'on met *devant* la charrue.

Une amusante condensation avec légère modification se retrouve encore dans un mot de Karl Kraus. À propos d'un soi-disant journaliste, coutumier du chantage, il rapporte qu'il est parti en pays balkanique par l'« *Orient-erpresszug ».* Évidemment ce mot résulte de la synthèse de « *Orient-expresszug* » *(Orient-Express)* et de « *Erpressung* » (chantage). Vu l'analogie de ces deux mots, l'élément « Erpressung » ne semble qu'une modification du mot « Orientexpresszug » exigé par la phrase. Ce me d'esprit nous offre encore un autre intérêt, c'est qu'il joue la faute d'impression.

Nous pourrions aisément multiplier les exemples ; nous croyons cependant que les précédents suffisent à mettre en lumière les caractères de la technique du second groupe, condensation avec modification. Si nous comparons le second groupe au premier, dont la technique consistait en la condensation avec formation de mots composites, nous comprenons aisément que les deux catégories ne comportent pas de différences essentielles et que les transitions de l'une à l'autre sont insensibles. La formation du mot composite, comme la modification, est subordonnée à la notion de la substitution, et il nous est loisible de considérer à notre gré la

formation du mot composite elle aussi comme une modification du terme fondamental par le second élément.

*

**

Il convient de marquer ici un temps d'arrêt et de nous demander à quel procédé littéraire notre premier résultat se superpose partiellement ou totalement. Évidemment à la concision, qui, pour Jean Paul, est l'âme même de l'esprit (v. plus haut p. 14). Toutefois la concision n'est pas par elle-même spirituelle, autrement tout laconisme serait un mot d'esprit. La concision doit donc présenter un caractère spécial. Nous nous rappelons que Lipps a tenté de préciser les particularités de l'abréviation dans les mots d'esprit (v. plus haut p. 15). C'est de là que sont parties nos investigations, qui viennent de démontrer que la concision du mot spirituel est souvent le résultat d'un processus spécial, ayant laissé dans l'expression du mot d'esprit une seconde empreinte, à savoir la substitution. En employant la réduction, qui tend à annuler le processus Spécial de la condensation, nous voyons aussi que l'esprit ne réside que dans l'expression verbale qui résulte de la condensation. Notre intérêt se porte alors naturellement sur ce processus si particulier, dont l'importance a presque complètement échappé jusqu'ici. Nous ne pouvons non plus comprendre encore comment il arrive à engendrer tout ce qui fait le prix de l'esprit, le « bénéfice de plaisir » que l'esprit nous confère.

Connaissons-nous, en d'autres domaines de la vie psychique, des processus analogues à ceux que nous venons de représenter comme constituant la technique de l'esprit ? Effectivement, et dans un seul domaine qui en semble fort éloigné. En 1900, j'ai publié un ouvrage qui, conformément à son titre : *Die Traumdeutung* (La Science des Rêves [15]), cherchait à résoudre les énigmes du rêve et à

15 7e édition, 1922, et Gesamrnelle Schriften, v. II , Trad. Meyerson, Alcan. Paris, 1926.

démontrer que celui-ci est le dérivé de manifestations psychiques normales. J'ai eu l'occasion d'y confronter le *contenu manifeste,* souvent étrange, du rêve, avec les *pensées oniriques latentes,* mais parfaitement pertinentes, qui lui ont donné naissance ; j'y étudie le processus qui, avec les pensées oniriques latentes, forme le rêve, ainsi que les forces psychiques qui prennent part à cette transformation. J'ai donné à l'ensemble de ces processus de transformation le nom *d'élaboration du rêve ;* j'ai décrit comme un des éléments de cette élaboration du rêve un processus de condensation qui présente les plus grandes analogies avec celui de la technique du mot d'esprit : dans les deux cas la condensation conduit à l'abréviation et crée des formations substitutives d'un caractère semblable. Nous avons tous présents à l'esprit des rêves au cours desquels les personnages ainsi que les objets fusionnent entre eux ; le rêve fusionne même des mots que l'analyse permet ensuite de dissocier (p. ex. Autodidasker = Autodidakt + Lasker) [16]. D'autres fois, et même plus souvent encore, la condensation réalise, dans le rêve, non point des formations composites, mais des images absolument conformes à un objet ou à une personne et qui n'en diffèrent que par une addition ou une modification émanées d'une source différente, modifications qui sont par suite identiques à celles que nous retrouvons dans les mots d'esprit de M. N... Sans aucun doute, c'est le même processus psychique qui s'offre à nous dans les deux cas et qu'il nous est loisible de reconnaître à ses effets identiques. Aussi une analogie si profonde entre la technique de l'esprit et l'élaboration du rêve nous intéressera-t-elle davantage à 1a première et nous engagera-t-elle à puiser dans la comparaison du rêve et de l'esprit bien des clartés sur ce dernier. Nous attendrons toutefois pour aborder ce sujet car, n'ayant envisagé jusqu'ici dans leur technique qu'un nombre très restreint de mots d'esprit, nous ne savons pas encore si l'analogie que nous voulons adopter comme directive ne se démentira pas. Abandonnons donc la comparaison

16 Die Traumdeutung, 7e éd., p. 204 et suiv. Trad. Meyerson, p. 269 et suiv.

avec le rêve pour en revenir à la technique de l'esprit, quittes à reprendre ultérieurement ce fil conducteur que nous laissons, pour le moment, volontairement tomber.

*

**

Nous nous proposons à présent de rechercher d'abord si la condensation avec substitution est décelable dans tous les mots d'esprit, à telle enseigne qu'elle puisse être considérée comme le caractère général de la technique de l'esprit.

Je me souviens d'un mot qui s'est gravé dans ma mémoire du fait de certaines circonstances particulières. Un des grands professeurs de ma jeunesse, que nous croyions incapable d'apprécier un mot d'esprit, et qui, du reste, n'en avait jamais risqué un seul en notre présence, arriva un jour en riant à notre institut, et plus spontanément que de coutume, nous fit part de la cause de son hilarité. « J'ai lu un mot d'esprit excellent. On introduisait dans un salon parisien un jeune homme que l'on disait parent du grand J.J. Rousseau et qui, du reste portait ce nom. De plus il était roux. Il se montra si gauche que la maîtresse de maison lança à son introducteur cette épigramme : « Vous m'avez fait connaître un jeune homme ROUX et SOT, *mais non pas un* ROUSSEAU*.* » Et il se mit à rire.

C'est, d'après la nomenclature classique, un calembour, et même des plus mauvais, qui joue sur un nom propre. Il rappelle la capucinade du Camp de Wallenstein qui, on le sait, pastiche *l'Abraham à Santa Clara :*

> « Lässt sich nennen den *Wallenstein,*
>
> ja freilich ist er uns *allen* ein *Stein*
>
> des Anstosses und Aergernisses [17] »

17 Que ce mot d'esprit, en vertu d'un autre facteur, soit digne d'être mieux apprécié, nous la montrerons plus loin.

(Il se nomme Wallenstein (Pierre du rempart) et nous est bien à *tous* une *pierre* d'achoppement et de tintouin.)

Quelle est cependant la technique de ce mot d'esprit ?

Il est bien évident que le caractère que nous espérions d'ordre général se montre en défaut dès notre premier cas. Pas trace d'ellipse, à peine une abréviation. La dame dit, dans son mot d'esprit, presque tout ce que notre commentaire pourrait exprimer de sa pensée. « Vous m'avez intriguée avec un parent de *J.-J. Rousseau,* peut-être même avec un de ses parents intellectuels, et voilà un jeune imbécile roux, un *roux et sot.* » J'ai pu faire, il est vrai, une addition, une interpolation, mais cet essai de réduction ne supprime pas l'esprit.

Tout se réduit et se borne au calembour $\frac{\textit{Rousseau}}{\textit{roux} \quad \textit{sot}}$.

Il s'ensuit que la condensation avec substitution ne joue aucun rôle dans la genèse de ce mot d'esprit.

Quoi donc ? De nouveaux essais de réduction me démontrent que l'esprit subsiste tant que le nom de Rousseau n'est pas remplacé par un autre. En effet, le remplace-t-on par celui de *Racine,* la critique de la dame, tout en demeurant aussi pertinente qu'auparavant, perd tout son esprit. Je sais à présent où chercher la technique de ce mot d'esprit, mais j'hésite encore sur sa formule ; essayons de la suivante : la technique du mot d'esprit consiste à employer un seul et même mot - le nom - *de deux façons différentes,* une première fois dans son entier, une seconde fois décomposé en syllabes à la façon d'une charade.

Je puis citer quelques exemples qui ressortissent à la même technique.

Cette même technique du double emploi se retrouve dans un mot d'esprit qui permit, dit-on, à une darne italienne de se venger d'une remarque déplacée de Napoléon 1er. Dans un bal de la cour, il lui disait, en parlant de ses compatriotes : « *Tutti gli Italiani ballano*

cosi male. » (Tous les Italiens dansent si mal.) Elle répondit du tac au tac :*« Non tutti, ma buona parte.* » (Non pas tous, mais une bonne partie). (Brill, l.c.)

(D'après Th. Vischer et K . Fischer) : À la première représentation d'Antigone à Berlin les critiques trouvèrent que la représentation manquait du caractère d'antiquité classique. L'esprit berlinois se saisit de cette critique en ces termes : Antik ! Oh, nee ! (Antique ? oh non !)

Un mot d'esprit, fondé également sur la décomposition, court les cercles médicaux allemands. Si l'on demandait à l'un de ses jeunes clients si jamais il se masturbe, il répondrait à coup sûr : *0 na, nie* (Oh ! non jamais).

Ces trois exemples, qui nous suffiront à caractériser l'espèce, répondent à la même technique de l'esprit. Un nom y est employé deux fois : la première fois dans son entier ; la seconde, dissocié en ses syllabes ; cette décomposition lui donne un certain sens tout différent [18].

L'emploi répété du même mot à l'état complet, puis à l'état dissocié, est le premier cas que nous ayons rencontré dans lequel la

18 La qualité de ces mots d'esprit résulte de ce fait qu'en même temps un autre procédé technique, d'un ordre fort supérieur, a été mis en œuvre (v. plus bas). D'ailleurs je puis signaler ici une relation entre le mot d'esprit et l'énigme. Le philosophe Fr. Brentano a composé une sorte d'énigmes en vers dans lesquelles il faut deviner un petit nombre de syllabes qui, réunies en un seul mot, ou rassemblées d'une manière ou de l'autre, donnent un sens différent, par exemple :

... liess mich das Platanenblatt ahnen

la feuille de platane me laissait pressentir...

wie du dem Inder hast verschrieben, in der Hast verschrieben ?

comme tu as prescrit à l'Indien, ou bien comme tu as prescrit en hâte.

Les syllabes qui sont à deviner sont remplacées, dans le contexte de la phrase, d'après le nombre des syllabes à deviner, par le mot explétif *dal*. Un collègue du philosophe se vengea d'une façon spirituelle, quand il apprit les fiançailles de cet homme, qui déjà était d'un certain âge, en demandant : *Daldaldal daldaldal ? (Brentano* brennt-a-no ?) (Brentano brûle-t-il encore ?).

technique diffère de la condensation. Après quelque réflexion, et à la faveur de nombreux exemples qui nous viennent à l'esprit, nous devons supposer que la technique que nous venons de découvrir ne peut guère se restreindre à ce procédé. Des combinaisons, dont le nombre apparaît a priori comme incalculable, permettent d'employer dans une phrase le même mot ou le même matériel verbal, en jouant sur la multiplicité de leurs sens. Se pourrait-il que toutes ces possibilités se présentassent à nous comme des procédés techniques du mot d'esprit ? Il semble en être effectivement ainsi ; l'exemple des mots suivants va le démontrer.

On peut d'abord adopter le même matériel verbal et en modifier légèrement l'agencement. Plus la modification est légère, plus on a l'impression qu'un sens différent est exprimé par les mêmes mots, plus le mot est réussi du point de vue de la technique.

D. Spitzer *(Wiener Spaziergange [Promenades viennoises],* v. Il, p. 42) *:*

« Das Ehepaar X. lebt auf ziemlich grossem Fusse. Nach der Ansicht der einen soll der Mann *viel verdient* und sich *dabei etwas zurückgelegt* haben, nach anderen wieder soll sich die Frau *etwas zurückgelegt* und *dabei viel verdient* haben. » (« Le couple X. vit sur un assez grand pied. Au dire de certains, le mari aurait *beaucoup gagné* pour *se mettre sur le velours ;* au dire des autres, la femme se serait *mise sur le velours* pour *beaucoup gagner* [19]. »)

Voilà un mot vraiment diabolique ! et à peu de frais ! Beaucoup gagné - s'être mis sur le velours ; s'être mise sur le velours - beaucoup gagner : ce n'est que par une simple transposition des

Qu'est-ce qui établit la différence entre ces énigmes *daldal* et les mots d'esprit susmentionnés ? C'est que, dans les premières, la technique est imposée comme condition, le texte est à deviner, tandis que dans les mots d'esprit, le texte est donné mais la technique cet cachée.

19 *Zurücklegen* = mettre de côté, se pencher en arrière. Intraduisible littéralement en français. Tandis que *viel verdient* se traduit littéralement par *beaucoup gagné. (*N. d. T.*)*

deux phrases que le jugement sur l'homme se distingue de l'allusion à la femme. À cela ne se borne pas la technique de ce mot d'esprit [20].

On ouvre un vaste champ à la technique de l'esprit, lorsque l'on élargit l' « *utilisation du même matériel verbal* » jusqu'à permettre que le mot ou le groupe de mots vecteurs de l'esprit, apparaissent la première fois dans leur intégralité, la seconde fois *légèrement modifiés.*

Voici par exemple un autre mot de M. N...

« Monsieur le Conseiller, dit-il, je connaissais votre *antésémitisme,* j'ignorais votre *antisémitisme.* »

Ici, tout se borne à la modification d'une seule lettre, modification qui est à peine remarquée si l'on prononce avec quelque négligence. Cet exemple rappelle les autres mots de M. N.. formés par modification (v. p. 31) ; toutefois il lui manque la condensation. Tout ce qui doit être dit est dit. « Je sais qu'autrefois vous étiez juif ; je suis donc étonné de vous entendre injurier les juifs. »

Un bel exemple de mot d'esprit par modification est la célèbre exclamation : *Traduttore - Traditore !*

La similitude des deux mots, qui frise l'identité, exprime de façon saisissante la fatalité qui fait du traducteur un traître à son auteur [21].

La variété des modifications légères dont dispose cette catégorie de mots d'esprit est telle qu'aucun d'eux ne ressemble tout à fait à l'autre.

20 Aussi peu que dame l'excellent mot d'esprit d'Olivier Wendell Holmes, cité par Drill :« Put not your trust in money, but put your money in trust ». Voilà une contradiction dont on est prévenu, contradiction qui pourtant ne se réalise pas. La deuxième partie de la phrase supprime la contradiction. Du reste un bon exemple de l'impossibilité de traduire des mots d'esprit de ce genre.

21 Drill cite un met d'esprit par modification tout à fait analogue *Amantes amentes* (Amants = déments).

Voici un mot d'esprit qui aurait été forgé à l'occasion d'un examen de droit : Le candidat doit traduire un passage du code : *« Labeo ait... » Je tombe, dit-il... Vous tombez, dis-je,* reprend l'examinateur et l'examen prend fin. Celui qui prend le nom du grand juriste pour un verbe, en estropiant ce verbe, ne mérite certainement pas mieux. Mais la technique du mot d'esprit réside dans l'emploi approximatif des mêmes mots à démontrer d'une part l'ignorance du candidat, et à énoncer de plus le verdict de l'examen. Ce mot offre en outre un exemple d'une réponse du « tac au tac », dont la technique, comme on le verra, ne diffère pas sensiblement de celle que nous venons de définir.

Les mots représentent une substance plastique et malléable à merci. Il est des mots qui, dans certaines combinaisons, ont perdu entièrement leur plein sens primitif, qu'ils ont en revanche gardé dans d'autres. Un mot d'esprit de Lichtenberg réalise justement les conditions dans lesquelles des mots dont le sens primitif a pâli récupèrent leur plein sens.

« Comment allez-vous ? » - dit l'aveugle au paralytique. - « Comme vous le voyez », répond ce dernier à l'aveugle.

L'allemand possède de ces mots qui peuvent se prendre au sens « *plein* ou *vide* » - dans leur plein sens ou vidés de leur sens - et cela dans plus d'une acception. Une même racine a pu donner naissance à deux termes dont l'un a gardé sa plénitude de sens et dont l'autre s'est décoloré en une désinence ou en une enclitique ; tous deux en homonymie parfaite. L'homonymie entre le mot qui a conservé son plein sens et la syllabe décolorée peut aussi être accidentelle. Dans les deux cas, la technique de l'esprit peut en tirer profit.

À Schleiermacher, p. ex., on attribue le mot d'esprit suivant qui s'impose à nous comme un exemple dans lequel cette technique joue à l'état pur : *Eifersucht* ist eine *Leidenschaft,* die mit *Eifer sucht,* was

Leiden schafft. (La jalousie est une passion qui cherche avec zèle ce qui procure la peine.)

Voilà qui est incontestablement spirituel sans pourtant être un mot d'esprit risible. Il manque ici bien des facteurs susceptibles de nous égarer dans l'analyse d'autres mots d'esprit, tant que nous considérons chacun d'eux isolément. La pensée exprimée dans cette phrase est sans valeur, elle donne d'ailleurs une définition fort incomplète de la jalousie. Aucune trace de « sens dans le non-sens », de « sens caché », de « sidération et lumière ». En dépit de tous nos efforts, impossible de découvrir un contraste de représentations ; c'est avec beaucoup de peine qu'on pourrait saisir un contraste entre les mots et leur sens. Pas l'ombre d'une abréviation ; la phrase, au contraire, affecte une certaine prolixité. Et cependant, c'est un mot d'esprit et des meilleurs. Son seul caractère frappant réside dans l'emploi multiple des mêmes mots ; c'est également le caractère dont la suppression fait disparaître l'esprit. Veut-on le classer, on peut choisir entre la catégorie qui emploie les mots alternativement dans leur intégralité et dans leurs composantes *(Rousseau, Antigone),* et cette autre catégorie qui joue sur le plein sens et le sens décoloré des éléments du mot. En outre, il n'y a qu'un seul autre facteur qui soit à considérer du point de vue de la technique. C'est l'établissement d'un rapport inaccoutumé, d'une sorte d'unification, en définissant « Eifersucht » par les syllabes mêmes de son nom, pour ainsi dire par elle-même. C'est là encore, comme nous l'apprendrons ici, un des procédés de la technique de l'esprit. Chacun de ces deux facteurs doit donc suffire à conférer à un discours le caractère spirituel que l'on recherche.

Or, si nous étudions de plus près les variétés de « l'emploi multiple » d'un même mot, nous nous apercevons tout d'un coup que nous avons affaire à des formes du c double sens », ou du « jeu de mots », formes qui depuis longtemps sont nécessairement reconnues et considérées comme des éléments de la technique de l'esprit. Pour-

quoi nous être donné la peine de redécouvrir ce que nous aurions pu tirer du Traité de l'esprit le plus banal ? C'est que, soit dit tout d'abord à notre décharge, nous saisissons sous un angle différent un même artifice de l'expression discursive. Ce que les auteurs envisagent comme le caractère « ludique » de l'esprit revient pour nous à « l'emploi multiple ».

Les autres modalités de l'emploi multiple, que l'on peut aussi, sous le nom de *double sens,* grouper dans une troisième catégorie, sont susceptibles d'être subdivisées en groupes, il est vrai, aussi peu différents l'un de l'autre que la troisième catégorie l'est, dans son ensemble, de la seconde. On peut distinguer :

a) les cas où le double sens résulte d'un nom *propre* possédant en outre un *sens objectif* (appliqué à un objet), p. ex. : « *Pistolet* (nom propre), je *te presse de quitter notre société !* » *(*dans Shakespeare).

« Mehr Hof als Freiung » (plus de cour que de demande en mariage), disait un homme d'esprit de Vienne, de certaines jeunes filles fort jolies et fort courtisées, qui n'avaient pas encore trouvé d'épouseur. « Hof » (cour) et « Freiung » (lieu d'asile ou demande en mariage) sont aussi les noms de deux places contiguës, occupant le centre de Vienne.

Heine : « Ici, à Hambourg, ce n'est pas le scélérat Macbeth qui règne mais c'est *Banco* » (Banque).

Lorsqu'on ne peut pas user du mot - je dirais en mésuser - on peut néanmoins, au prix d'une légère modification, l'adapter au double sens.

« Pourquoi les Français ont-ils rejeté Lohengrin ? » demandait-on à une époque où leurs idées étaient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. La réponse était « Elsa's *(Elsass) wegen* » (calembour sur Elsa's-Elsa, l'héroïne de Lohengrin et Elsass = Alsace).

b) Le double sens, créé par le *sens réel* et le sens *métaphorique* d'un mot, est une « source » féconde de la technique de l'esprit. Je n'en cite qu'un exemple. Un médecin connu pour ses facéties dit un jour au poète Arthur Schnitzler : « Rien d'étonnant à ce que tu sois devenu un grand poète vu que ton père a présenté le *miroir* à bon nombre de ses contemporains. » Le miroir que le père du poète, le célèbre médecin, le docteur Schnitzler avait présenté, était le *laryngoscope.* C'est le mot célèbre d'Hamlet, selon lequel le but de la pièce, et par conséquent l'intention du poète qui l'écrit, serait « de mirer la nature comme dans un miroir - il donne à la vertu ses traits, à la honte son image, au siècle et au temps son expression et sa silhouette » (Acte III, scène 2).

c) Le double sens proprement dit, ou le *jeu de mots* qui représente le cas idéal du sens multiple ; ici point d'entorse au mot, point de dépeçage en syllabes, point de modification, point de nécessité de transposer le mot de la sphère à laquelle il appartient (p. ex. en tant que nom propre) à une autre. Le mot tel qu'il est et tel qu'il est placé dans la phrase peut, à la faveur de certaines circonstances, se prêter à différents sens.

Les exemples ne manquent pas :

(D'après K. Fischer) : Un des premiers actes du règne de Napoléon III fut, on le sait, de confisquer les biens de la famille d'Orléans. On en fit un joli jeu de mots : « C'est *le premier vol de l'aigle*. »

Louis XV voulait mettre à l'épreuve l'esprit d'un de ses courtisans [22], dont on lui avait vanté le talent ; il lui ordonna de faire, à la première occasion, un mot d'esprit sur lui ; le roi lui-même, disait-il, voulait lui servir de « sujet » ; le courtisan répondit par Ce bon mot : *« Le roi n'est pas un sujet ».*

22 Le maréchal marquis de Bièvre. (N. d. T.)

Un médecin quitte le chevet d'une malade et dit au mari qui l'accompagne : « Voilà qui ne me *plaît* pas ! » - « Voilà déjà longtemps qu'elle me *déplaît »,* répond le mari approbateur.

Naturellement le médecin parlait de l'état de la santé : il a cependant traduit son inquiétude en des termes tels qu'ils ont fourni au mari l'occasion d'exprimer son aversion à l'égard de sa femme.

À propos d'une comédie satirique, Heine s'exprime ainsi : « L'auteur eût été moins *mordant,* s'il avait eu plus à se *mettre sous la dent. »* Ce mot est un exemple de double sens créé par le sens métaphorique et par le sens réel, plutôt qu'un jeu de mots au sens strict du terme. Mais à qui importerait-il d'édifier des cloisons aussi étanches ?

Un autre jeu de mots bien venu est raconté par les auteurs (Heymans, Lipps) sous une forme peut-être un peu obscure [23]. Je l'ai retrouvé récemment, dans sa version et sous sa forme originale, dans

23 Saphir, rendant visite à un riche créancier, qui l'accueille avec cette question : « Sie kommen wohl um die 300 Gulden » (Vous venez (littéralement) probablement pour les 300 florins), lui répond : « Nein. Sie kommen um die 300 Gulden » (Non, c'est vous qui venez (littéralement) pour les 300 florins ; l'autre sens de cette phrase allemande est : Non, c'est vous qui allez en être de 300 florins), Ici, dit Heymans, la pensée est exprimée d'une façon parfaitement correcte et nullement insolite. De fait, il en est ainsi - la réponse de Saphir, *considérée en elle-même,* est absolument correcte. Aussi comprenons-nous ce qu'il veut dire : qu'il n'a point l'intention de payer sa dette. Mais Saphir se sert des termes mêmes que son créancier vient d'employer. Aussi ne pouvons-nous pas nous empêcher de les comprendre dans le sens dans lequel ce dernier les a employés. Mais alors la réponse de Saphir perd tout son sens. Car ce n'est pas le créancier qui « kommt » (vient). Il serait du reste, impassible qu'il « kommt wn die SOO Gulden P (qu'il vienne pour les 300 florins, c.-à-d. il ne pourrait pas venir pour apporter 300 florins. En outre, étant créancier, il ne se trouve pas dans le cas d'apporter l'argent, mais de l'exiger. Dès qu'on reconnaît de cette manière que les mots de Saphir représentent en même temps mens et non-sens, le comique surgit (Lipps, p. 97).

un recueil de mots d'esprit dont nous aurons du reste peu d'autres choses à tirer [24].

Saphir rencontra un jour Rothschild. Après un brin de causette, Saphir dit : « Écoutez-moi, Rothschild, ma bourse est bien plate, vous pourriez bien m'abouler cent ducats. » - Bien, répondit Rothschild, mais à la seule condition que vous me fassiez un mot d'esprit ! » - « Qu'à cela ne tienne ! » reprit Saphir. - « Bien, venez demain à mon bureau. » Saphir est fidèle au rendez-vous. « Ah ! dit Rothschild en le voyant entrer, vous *en êtes toujours pour vos cents ducats. » - « Non, c'est vous, car jamais, au grand jamais, je n'aurai l'idée de vous les rendre. »*

« Was *stellen* diese Statuen *vor ?* » (Que représentent ces statues ?) disait un étranger à un Berlinois, au milieu d'une place publique et devant les monuments. - « *Je nu, entweder das rechte oder das linke Bein* » [25] (Eh bien ! elles présentent tantôt le pied droit, tantôt le pied gauche).

Heine, dans son *Voyage dans le Harz :* « En ce moment, je n'ai pas présent à l'esprit le *nom* de tous les étudiants ; quant aux professeurs, il en est parmi eux plus d'un qui n'a pas encore un *nom* (renom). »

Peut-être nous exercerons-nous à la différenciation diagnostique, en ajoutant aux précédents un mot d'esprit universitaire, fort connu. « Der Unterschied zwischen *ordentlichen*

Dans la version que nous venons de donner ci-dessus *in extenso* afin , d'éliminer tout malentendu, la technique de ce mot d'esprit est beaucoup plus simple que Lipps ne la considère. Saphir ne vient pas pour apporter les 300 florins, mais pour les extorquer au richard. Il s’ensuit que toute l'argumentation relative au rôle du sens « et non-sens » dans ce mot d'esprit est superfétatoire.

24 *Das grosse Buch der Witze* (Le grand livre des mots d'esprit) recueillis et édités par Willy Hermann, Berlin, 1904.

25 Pour une plus ample analyse de ce jeu de mots- v. plus bas N. d. A .)

Le jeu de mots joue sur le double sens du verbe « vorstellen » qui signifie à la fois représenter et porter en avant. (N. d. T.)

und *ausserordentlichen* Professoren besteht darin, dass die *ordentlichen* nichts *ausserordentliches* und die *auçserordentlichen* nichts *ordentliches* leisten. (La différence entre le professeur *ordinaire (*= titulaire) et le professeur *extraordinaire (*= chargé de cours) est la suivante : le premier ne fait rien *d'extraordinaire* et le second rien qui soit selon l'ordre). Il s'agit incontestablement d'un jeu de mots sur le double sens d'« ordinaire » et « extraordinaire », pris d'abord dans le sens hiérarchique qui se réfère à *l'ordo = ordre,* puis dans le sens du mérite. L'analogie de ce mot d'esprit avec d'autres que nous avons vus nous rappelle que, dans ce cas particulier, l'emploi multiple est beaucoup plus apparent que le double sens. Le mot *« ordentlich » (ordinaire)* revient sans cesse au cours de la phrase, soit tel quel, soit modifié par une particule négative (cf. p. 45). De plus ici encore une notion est très adroitement définie par sa propre expression verbale (cf. Eifersucht ist eine Leidenschaft, etc.) ; ou, plus précisément, deux notions corrélatives sont définies l'une par l'autre, quoique négativement ; il en résulte une subtile intrication. Enfin on peut alléguer ici le point de vue de l'unification, à savoir l'établissement, entre les éléments expressifs, d'un rapport plus intime que n'eût pu le faire présager leur caractère.

Heine, dans son *Voyage dans le Harz,* dit : « L'huissier me saluait en collègue car il est écrivain comme moi et m'a *cité* souvent dans ses publications semestrielles ; comme il m'a d'ailleurs encore souvent *cité* et - lorsqu'il ne me trouvait pas chez moi - il poussait la complaisance jusqu'à inscrire la *citation* à la craie sur ma porte. »

Le *Wiener Spaziergänger* (Promeneur viennois) Daniel Spitzer trouva à un type social, assez répandu à l'époque des grandes entreprises spéculatives (profiteur), une caractéristique laconique et à coup sûr fort spirituelle :

« Front de fer - caisse de fer - couronne de fer ». (Ce dernier est un ordre qui confère la noblesse.)

Unification excellente, tout est, pour ainsi dire, en fer. Les sens différents -mais assez voisins de l'épithète « de fer » favorisent cet « emploi multiple ».

Un autre jeu de mots nous orientera vers une nouvelle variété de la technique du double sens. Le spirituel collègue, dont il a été question à la page 52, risqua ce mot d'esprit à l'époque de l'affaire Dreyfus :

« Cette jeune fille me rappelle Dreyfus. L'armée ne croit pas à son *innocence.* »

Le mot « innocence », dont le double sens forme le pivot de ce mot d'esprit, a dans un contexte son sens usuel qui s'oppose à culpabilité, crime ; dans l'autre, un sens sexuel qui s'oppose à « expérience des choses sexuelles ». Or, il y a beaucoup d'exemples du double sens, et leur sel à tous dépend tout particulièrement du sens sexuel. On pourrait réserver à ce groupe la dénomination *d'équivoque.*

Un excellent exemple de mot d'esprit équivoque est le mot de D. Spitzer cité à la page 46 :

« Au dire de certains, le mari aurait *beaucoup gagné* pour *se mettre sur le velours ;* au dire des autres, la femme se serait *mise sur le velours* pour *beaucoup gagner.* »

Met-on en parallèle cet exemple de double sens plus équivoque avec d'autres exemples, une différence s'impose qui n'est pas sans importance au point de vue de la technique. Dans le mot d'esprit de l' « *innocence »,* les deux sens sont également compréhensibles, on ne saurait distinguer si c'est la signification sexuelle qui est la plus usitée et la plus familière. Il en est tout autrement dans l'exemple de D. Spitzer ; le sens banal de se « mettre sur le velours » s'impose tout d'abord, le sens sexuel se cache et se dissimule au point d'échapper à un lecteur sans malice. Opposons-lui nettement un autre type de double sens, où l'on renonce à dissimuler ainsi le sens sexuel, p. ex. le portrait d'une dame « aimable » esquisse par Heine :

« Sie konnte nichts *abschlagen* ausser ihr Wasser » (Elle ne pouvait expulser [abschlagen = expulser et refuser] que ses urines.) Ce mot semble obscène, l'esprit y apparaît à peine [26].

Cette particularité, à savoir que les deux significations du double sens ne nous sont pas également familières, se rencontre également dans des mots d'esprit qui ne font aucune allusion au sexuel ; cela tient ou bien à ce que l'un des sens est le plus courant, ou bien à ce qu'il s'impose de par ses rapports avec les autres termes de la phrase (p. ex. *c'est le premier vol de l'aigle).* Je propose de dénommer ce groupe *double sens* avec *allusion.*

Nous avons appris à connaître tant de techniques de l'esprit que, pour ne point perdre notre vision d'ensemble, nous en dressons ci-dessous le tableau synoptique

I. Condensation

a) avec mots composites,

b) avec modifications.

II. Emploi du même matériel

c) mots entiers et leurs composantes,

d) interversion,

e) modification légère,

f) les mêmes mots dans leur *plein* sens ou vidés de leur sens.

III. Double sens :

g) nom propre et nom d'objet,

h) sens métaphorique et sens concret,

i) double sens proprement dit (jeu de mots).

k) équivoque,

26 Cf. K. Fischer (p. 85), qui réclame pour de tels mots d'esprit à double sens, dont les, deux significations ne se présentent pas également au premier plan mais l'une derrière l'autre, le terme d' « équivoque », dont j'ai fait emploi ci-dessus dans un sens différent. Une telle nomenclature est affaire de convention, l'usage de la langue n'étant pas encore fixé sur ce point.

l) double sens avec allusion.

Cette diversité est embrouillante. Elle pourrait nous faire regretter de nous être attachés aux procédés techniques de l'esprit et nous attirer le reproche d'avoir exagéré leur importance au détriment de l'intelligence même de ce qui est essentiel dans l'esprit. Mais à cette conjecture, qui nous allégerait le travail, s'oppose ce fait incontestable que l'esprit s'évanouit chaque fois que l'on fait abstraction de ces procédés techniques de l'expression ! Cela nous amène pourtant à rechercher une unité dans cette diversité. Peut-être pouvons-nous les réunir tous sous un même bonnet. Point de difficultés en ce qui concerne la fusion des deuxième et troisième catégories, comme nous l'avons déjà dit. Le double sens et le jeu de mots représentent le cas idéal de l'emploi du même matériel. Évidemment ce dernier est le concept le plus compréhensif. Les exemples de division, d'inversion des mêmes matériaux, de leur emploi multiple avec légère modification (c, d, e) n'entreraient pas sans contrainte dans la rubrique du double sens. Mais quel facteur commun trouver entre la technique de la première catégorie - condensation avec substitution - et la technique des deux autres - emploi multiple du même matériel ?

À mon avis, elles comportent un facteur commun très net et très simple. L'emploi du même matériel n'est qu'un cas particulier de la condensation ; le jeu de mots ne représente qu'une condensation *sans* substitution ; la condensation demeure donc la catégorie à laquelle sont subordonnées toutes les autres. Une tendance à la compression ou mieux à *l'épargne* domine toutes ces techniques. Tout paraît être, comme le dit Hamlet, affaire d'économie *(Thrift, Horatio, thrift !).*

Faisons, dans les différents exemples, la preuve de cette épargne. « C'est *le premier vol de l'aigle.* » Mais ce vol est un rapt ; il s'agit donc ici du double sens du mot vol. Pour justifier ce mot, vol signifie à la fois action de voler avec des ailes et larcin. N'y a-t-il pas

à la fois condensation et épargne ? Certes, elles portent sur toute la seconde pensée qui tombe complètement sans laisser de substitut. Le double sens du mot vol rend ce substitut inutile, ou, en d'autres termes : le mot vol implique le substitut de la pensée réprimée, sans qu'il soit besoin de rien ajouter ni modifier à la première phrase. Voilà un des avantages du double sens.

Un autre exemple : Front de fer - caisse de fer - couronne de fer. Quelle extraordinaire épargne de mots en comparaison de la longueur des phrases qui traduiraient cette pensée en l'absence du terme « de fer » ! « Avec de l'audace et un manque de conscience suffisant, il n'est pas difficile d'acquérir une grosse fortune et la récompense de tels mérites ne va pas sans l'anoblissement. »

On ne peut, dans ces exemples, méconnaître la condensation, par conséquent, l'économie. Mais il faut qu'on la puisse démontrer dans tous les cas. Où trouver l'économie dans des mots d'esprit tels que *Rousseau - roux et sot* et *Antigone - antik ? o - nee ?* Nous avons pu y reconnaître pour la première fois l'absence de la condensation ; ce sont ces exemples qui nous ont déterminés à établir la technique de l'emploi multiple du même matériel. En effet, nous n'arrivions à rien ici par la condensation, mais, si nous la remplaçons par le concept plus général de l' « épargne », il n'y a plus de difficultés. Il est facile de saisir l'économie réalisée dans les exemples de Rousseau, d'Antigone et dans les autres similaires. Nous épargnons la peine de faire une critique, de formuler un jugement ; tout est contenu dans le nom propre lui-même. Dans l'exemple « passion-jalousie », nous évitons la synthèse laborieuse d'une définition : « Eifersucht, Leidenschaft » et - « Eifer sucht, Leiden schafft » ; ajoutez quelques mots explétifs et voilà la définition. Cette règle s'applique de même à tous les autres exemples que nous avons analysés. Dans le moins « économique » de ces jeux de mots (celui de Saphir : « Vous venez pour vos cent ducats »), l'épargne consiste du moins à n'avoir pas à trouver d'autres termes pour la réponse ; ceux

de la demande y suffisent. C'est peu de chose, mais c'est là tout le secret de l'esprit. L'emploi multiple des mêmes mots dans la demande et dans la réponse constitue certes une « épargne ». De même Hamlet traduit la succession immédiate de la mort du père et des noces de la mère par ces mots :

> « Le rôti du repas mortuaire fournit la viande froide du banquet nuptial. »

Avant d'admettre cependant que « la tendance à l'épargne » soit le caractère le plus général de la technique de l'esprit, avant de nous enquérir de l'origine même de cette tendance, de sa signification, de la façon dont elle procure le « bénéfice de plaisir » offert par l'esprit, il convient de formuler un doute, qui mérite d'être pris en considération. Il est possible que toute technique de l'esprit comporte une tendance à économiser les matériaux expressifs, mais la réciproque n'est pas vraie. Aussi toute ellipse, toute abréviation n'est-elle pas forcément spirituelle. Nous nous sommes déjà trouvés dans cette même impasse lorsque nous espérions rencontrer la condensation à la base de tous les mots d'esprit ; nous nous sommes fait alors cette objection fort légitimé que le laconisme n'était pas fatalement de l'esprit. Le caractère spirituel n'appartiendrait donc qu'à un genre particulier d'ellipse et d'épargne - et tant que nous ne connaîtrons pas cette particularité, la découverte du facteur commun à toutes les techniques de l'esprit ne nous rapprochera pas de notre but. De plus, avouons-le, les économies réalisées par la technique de l'esprit ne sont pas capables de nous en imposer. Certaines nous rappellent peut-être celles des ménagères qui perdent leur temps et font des frais de véhicule dans l'espoir de payer, sur un marché éloigné, leurs légumes quelques sous de moins. Quelles économies l'esprit réalise-t-il donc par sa technique ? Il s'épargne l'assemblage de quelques mots nouveaux que, la plupart du temps, on aurait facilement trouvés ; en échange, l'esprit doit se donner la peine de rechercher le mot capable d'habiller les deux pensées ; souvent

même il lui faut chercher d'abord, à l'une de ces pensées, une expression peu usuelle mais susceptible de réaliser sa fusion avec la seconde. Ne serait-il pas plus simple, plus aisé, plus réellement économique, d'exprimer les deux pensées telles qu'elles se présentent, au risque de ne pas leur trouver d'expression commune ? L'épargne de paroles n'est-elle pas plus que compensée par un supplément de dépense intellectuelle ? Et qui réalise cette épargne ? Qui en tire avantage ?

Nous pouvons, pour le moment, nous dérober à ce doute en déplaçant ce doute lui-même. Connaissons-nous vraiment déjà toutes les techniques de l'esprit ? Il est sûrement plus prudent de rassembler de nouveaux exemples et de les soumettre à l'analyse.

*

**

En effet, si nous n'avons point encore envisagé un groupe important, dans lequel se rangent probablement la plupart des mots d'esprit, c'est que nous étions peut-être influencés par le dédain qui pèse en général sur ce genre de bons mots. Ce sont ceux qui sont habituellement connus sous le nom de *calembour* et tenus pour un genre inférieur, parce que nous les faisons sans grande peine et à peu de frais. En vérité la technique de leur expression est des plus simples, tandis que le jeu de mots proprement dit fait appel aux plus élevées d'entre elles. Tandis que ce dernier réunit deux sens en un mot identique, de sorte que dans la plupart des cas il les présente en un seul mot, au contraire, il suffit au calembour que les deux mots vecteurs se suggèrent l'un l'autre par une ressemblance quelconque : ressemblance générale dans leur structure, assonance ou allitération, etc. Une brassée de mots d'esprit de ce genre, pas très heureusement dénommés en allemand « Klangwitze » (mots d'esprit par assonance), émaille le sermon du capucin du Camp de Wallenstein :

« Kümmert sich mehr uni den *Krug* als den *Krieg.*

Wetzt licher den *Schnabel* als der *Sabel,*

Frisst den O*chsen* lieber als den *Oxenstirn*',

Der *Rheinstrom* ist geworden zu einem *Peinstrom,*

Die *Klöster* sind ausgenommene *Nester,*

Die *Bistümer* sind verwandelt in *Wüsttumer*

Und alle die gesegneten deutschen *Länder* Sind verkehrt worden in *Elender.* »

(Plus préoccupé de la bière que de la guerre,

De la croûte que de la joute,

Bouffent plutôt le bœuf (Ochsen) qu'Oxenstirn [27]

Les flots du Rhin ne sont faits chagrins,

Les retraites (cloîtres) sont des repaires,

Les évêchés sont des déserts,

Et l'Allemagne alors, tout ce pays prospère,

Est transformé en pays de misère.)

Le mot d'esprit se plaît souvent à changer une voyelle dans un mot, p. ex. : Hevesi (Almanaccando, *Voyages en Italie,* p. 87) applique à un poète italien qui, malgré ses opinions anti-impérialistes, se vit contraint de célébrer en hexamètres un empereur allemand, les mots suivants : « Ne pouvant chasser les Césars, il fit tout au moins sauter les césures. »

Parmi les innombrables calembours dont nous disposons, il est peut-être piquant d'en citer un fort mauvais commis par Heine. Après s'être présenté pendant assez longtemps comme un « prince hindou » (Le Grand, chap. V), il jeta un jour le masque et avoua à sa dame ; « Madame, je vous ai trompée... J'ai été aussi peu à Calcutta que le dindon (Kalkutte) que j'ai mangé hier. » Le défaut de ce mot d'esprit vient apparemment de ce que ces deux mots (Kalkutta, -Kalkutte) se ressemblent à ce point qu'on peut dire qu'ils sont, à

27 Oxenstirn, nom du général ennemi = Ochenstirn, front de bœuf. (N. d. T.)

proprement parler, identiques. Le volatile dont il a mangé doit - dit-on - son nom allemand à sa ville d'origine.

K. Fischer s'est vivement intéressé à ce genre de mots d'esprit, qu'il entend séparer nettement du « jeu de mots » (p. 78). « Le calembour est un mauvais jeu de mots car il joue avec le mot, non point en tant que mot, mais en tant que son. » Le jeu de mots, au contraire, « pénètre du son à l'âme même du mot ». D'autre part il range « famillionnaire » « Antigone (antik ? o nee) » etc., parmi les calembours. Je ne me crois point obligé de le suivre dans cette voie. Dans le jeu de mots, il s'agit également d'une assonance, à laquelle s'associe un sens ou l'autre. Le langage courant n'établit guère de différence tranchée entre les deux et, s'il traite avec mépris le « calembour » et avec un certain respect le « jeu de mots », c'est que cette appréciation ne paraît pas dépendre de la technique mais d'autres considérations. Remarquez à quel genre appartiennent les mots d'esprit qualifiés de « calembours ». Certains hommes ont le don, dans leurs jours de bonne humeur, de répondre à tout pour un temps par un calembour. Un de mes amis, coutumier d'une modestie exemplaire tant que ses travaux scientifiques sont sur le tapis, se vante d'avoir ce don. Comme la société qu'il avait un jour ainsi tenue sous le charme de sa parole s'étonnait de son endurance, il dit : « Ja, ich liege hier auf der Kalauer », « Oui, je suis ici « à l'affût » (Lauer = affût, Kalauer = calembour) [28], et lorsqu'on le pria de se taire, il mit comme condition d'être sacré « *poeta ka-laureatus* » *(poète* cal-lauréat). Mais l'un et l'autre sont de bons mots d'esprit par condensation, avec formation de mot composite. (Je suis à *l'affût* (Lauer) de faire un *calembour* (Kalauer).

Retenons toutefois à l'occasion de ces discussions destinées à distinguer le calembour du mot d'esprit, que le premier ne peut nous offrir aucune acquisition vraiment nouvelle dans le domaine de la technique de l'esprit. Bien que, dans le calembour, on renonce à

28 On pourrait, peut-être, rendre ce calembour par . « Je cours la calembredaine. » (N. d. T.)

l'emploi du *même* matériel expressif dans des acceptions différentes, l'accent porte cependant sur un élément connu à retrouver, sur la concordance des deux mots dont se sert le calembour ; celui-ci n'est par conséquent qu'une sous-variété du groupe dont le jeu de mots proprement dit demeure le type le plus élevé.

*

**

Mais il est vraiment des mots d'esprit dont la technique semble avoir fort peu d'accointances avec celle des groupes précédents.

Heine, dit-on, rencontra un jour dans un salon parisien le poète Soulié ; pendant qu'ils causaient, entre un de ces « rois de l'or » parisiens, que l'on ne compare pas au roi Midas sous le seul rapport de l'argent : une cour aussi nombreuse qu'obséquieuse l'entoure aussitôt. « Voyez, dit Soulié à Heine, le dix-neuvième siècle adore le veau d'or ! » Jetant un regard sur l'objet de ce culte, Heine répondit comme pour rectifier : « Oh ! celui-là *doit en avoir passé l'âge ! » (*K. Fischer, p. *82).*

Où réside donc la technique de ce mot excellent ? Dans le jeu de mots, selon l'avis de K. Fischer. « Veau d'or, par exemple, peut s'appliquer, dit-il, également à Mammon et à l'idolâtrie ; l'or, dans le premier cas, l'image de l'animal, dans le second, occupant le premier plan ; on peut aussi se servir de ce terme pour désigner de façon peu flatteuse quelqu'un qui possède beaucoup d'argent, mais fort peu d'esprit » (p. 82). Faisons la preuve en supprimant le mot « veau d'or » ; il n'y a plus d'esprit. Soulié eût-il dit par exemple : « Voyez donc comme les gens fêtent ce benêt en raison de sa seule richesse », voilà qui n'est plus spirituel du tout et la réponse de Heine devient impossible.

Il faut retenir pourtant qu'il ne s'agit point là de la comparaison plus ou moins spirituelle de Soulié mais de la réponse incontestablement plus fine de Heine. Alors nous n'avons aucun droit de toucher à la phrase du veau d'or qui ne sert que de prémisse à la

réplique de Heine ; ainsi la réduction ne doit s'appliquer qu'à cette dernière. Voulons-nous préciser la phrase : « Oh ! celui-là doit en avoir passé l'âge », nous ne pouvons l'exprimer autrement qu'en disant : « Oh, ce n'est plus un veau, c'est déjà un bœuf adulte. » Il en résulterait que Heine, dans son mot d'esprit, n'aurait pas pris le « veau d'or » dans un sens métaphorique, mais dans un sens personnel en l'appliquant à l'homme de finances lui-même. Ce double sens ne préexistait-il pas déjà dans la pensée de Soulié ?

Mais comment donc ? Nous croyons remarquer que cette réduction n'annihile pas entièrement le mot d'esprit de Heine ; en effet elle ne touche point à son essence. Ainsi Soulié dirait : « Voyez comme le XIXe siècle adore le veau d'or ! » Et Heine de répondre : « Oh, ce n'est plus un veau, c'est déjà un bœuf. » Et sous cette forme réduite, le mot demeure toujours spirituel. Or, toute autre réduction des paroles de Heine est impossible.

Il est bien regrettable que les conditions techniques de cet excellent exemple soient si compliquées. Comme il ne peut nous éclairer sur la technique, abandonnons-le pour en chercher un autre, qui nous semble avoir une certaine accointance avec le précédent

C'est une des « histoires de baignade » qui illustrent l'hydrophobie du Juif galicien. Nous ne demandons d'ailleurs, pour les exemples cités par nous, ni titre de noblesse, ni certificat d'origine. Ils ne valent que parce qu'ils s'entendent à nous faire rire et offrent un intérêt théorique. Or, ces deux conditions se trou-vent réalisées au plus haut point par les mots d'esprit juifs.

Deux juifs se rencontrent au voisinage d'un établissement de bains : « As-tu pris un *bain ? »* demande l'un d'eux - « Comment ? dit l'autre, *en manquerait-il donc un ? »*

Le franc rire n'est pas l'attitude idéale pour démêler la technique d'un bon mot. C'est pourquoi cette analyse offre quelque difficulté. C'est donc un quiproquo comique ! penserons-nous d'abord. - Tout beau ! mais quelle est la technique de ce mot

d'esprit ? Apparemment, c'est l'emploi du double sens du mot « prendre ». Dans l'un, le mot « prendre » est un passe-partout décoloré ; dans l'autre, c'est le verbe dans son plein sens. C'est donc un cas où le même mot est pris au sens « plein » ou est « vidé » de son sens (groupe II, f). Pour supprimer l'esprit, il suffit de remplacer « prendre un bain » par l'expression équivalente, mais plus simple : « se baigner ». La réponse ne porte plus. L'esprit réside donc dans l'expression « prendre un bain ».

C'est juste, mais il semble que, dans ce cas aussi, la réduction ne s'applique pas là où il faut. L'esprit ne réside pas dans la question mais bien dans la réplique, ou plutôt dans la question posée en manière de réponse : « Comment ? En manquerait-il donc un ? » Et aucune amplification ni aucune modification, pourvu qu'elle ne touche point à son sens, ne peut dépouiller cette réponse de son esprit. Nous avons aussi l'impression que, dans la réponse du deuxième juif, le fait de ne pas comprendre l'idée de bain importe plus que le malentendu sur le mot « prendre ». Mais nous ne voyons pas encore bien clair et nous chercherons un troisième exemple.

Encore une histoire juive, qui pourtant n'est juive que par son décor, son fond étant tout bonnement humain. Certes, ce cas présente aussi ses complications indésirables mais qui, heureusement, ne nous empêchent pas - comme les précédentes - d'y voir clair.

Un malheureux, en pleurant sa misère, emprunte 25 florins à un ami riche. Le jour même le bienfaiteur le trouve attablé au restaurant devant une portion de saumon à la mayonnaise. Il lui en fait reproche : « Comment ! vous me tapez et vous vous offrez du saumon mayonnaise ! Voilà l'emploi de mon argent ! » -« Je ne comprends pas, dit l'autre ; sans argent *impossible* de manger du saumon mayonnaise ; j'ai de l'argent, je ne dois pas manger du saumon mayonnaise ; quand *donc mangerai-je du saumon mayonnaise ?* »

Ici, enfin, plus trace de double sens. La répétition de « saumon mayonnaise » ne peut pas non plus constituer la technique de l'esprit, comme ce n'est pas un « emploi multiple du même matériel », mais une répétition effective de mots identiques, répétition exigée par le sens même de la phrase. Nous pouvons rester tout d'abord interdits devant cette analyse, puis nous tenterons peut-être de contester à l'anecdote qui nous a fait rire le caractère de mot d'esprit.

Quelle autre particularité la réponse de ce malheureux décavé présente-t-elle encore ? C'est de revêtir d'une façon frappante le caractère de la logique. À tort, pourtant, puisque la réponse est certainement illogique. Le pauvre se défend d'avoir employé l'argent prêté à une gourmandise et demande, avec un semblant de raison, *quand il lui* sera permis enfin de manger du saumon. Mais ce n'est pas là la réponse exacte à la question ; le bienfaiteur ne lui reproche pas de s'être offert du saumon le jour même de son emprunt, mais lui fait sentir que, dans la situation où il se trouve, il n'a *pas du tout* le droit de penser aux friandises. Notre gourmet décavé ne tient aucun compte du seul sens possible de cette réprimande ; il répond à côté, comme s'il avait mal compris.

N'est-ce pas précisément cette *déviation* du sens du reproche dans la réponse qui représente la technique de ce mot d'esprit ? Il serait alors peut-être possible de surprendre encore un semblable changement de point de vue, un tel déplacement de l'accent psychique dans les deux exemples précédents, qui nous semblaient très voisins de ce dernier.

La preuve en est facile et révèle, en effet, la technique de ces mots d'esprit. Soulié fait observer à Heine que la société du XIXe siècle adore le « veau d'or » exactement comme les Juifs du désert l'ont fait jadis. La réponse idoine de Heine eût été - « Oui ! c'est la nature humaine, les siècles ne l'ont point changée », ou bien quelque autre réponse approbative. Mais Heine s'écarte de la pensée

suggérée, il ne répond pas du tout à la question ; il se sert du double sens créé par le « veau d'or » pour prendre la tangente ; il part sur un des éléments de la phrase, « le veau », et répond à Soulié comme si ce mot eût été le centre même de sa phrase. « Oh, ce n'est plus un veau », etc. [29].

Cette déviation est encore plus nette dans le mot du bain. Cet exemple exige une représentation graphique.

Le premier demande : « As-tu pris un *bain ?* » L'accent porte sur l'élément « bain ».

Le second répond comme si la question avait été accentuée ainsi : « As-tu *pris* un bain ? »

La seule intention de ces mots : « pris un bain » est de permettre ce déplacement de l'accent. Avec la formule « t'es-tu baigné ? » tout déplacement eût été impossible. La réponse dénuée de tout esprit eût été ; « Me baigner ? y penses-tu ? J'ignore ce que c'est. » La technique de l'esprit consiste donc à déplacer l'accent de « bain » sur « pris » [30].

Revenons au « saumon mayonnaise » comme à l'exemple le plus pur. Les éléments nouveaux qu'il apporte vont nous intéresser à plusieurs points de vue. Il nous faut avant tout donner un nom à la technique que nous venons de découvrir. Je propose celui de *« déplacement »*, car son élément essentiel consiste dans la déviation du cours de la pensée, dans le déplacement de l'accent psychique du

29 La réponse de Heine est une combinaison de deux procédés de la technique de l'esprit : déviation avec allusion. Il ne dit en effet pas vraiment : c'est un bœuf.

30 Le mot « prendre », en raison de ses acceptions multiples, se prête particulièrement aux jeux de mots dont je veux ajouter ici un exemple typique qui contraste avec le « mot d'esprit par déplacement » suscité : Un boursier, directeur de banque très connu, se promène avec un de ses amis sur la Rinsgtrasse de Vienne. Arrivés devant un café le boursier propose : « Entrons prendre quelque chose. » L'ami le retient en disant : « Mais, Monsieur le Conseiller, il y a du monde là-dedans ».

thème primitif sur un thème différent. Ensuite il nous faudra examiner quels rapports unissent la technique du déplacement à l'expression du mot d'esprit. Notre exemple (saumon mayonnaise) montre que le mot d'esprit par déplacement reste fort indépendant de son expression verbale. Il ne tient pas à la suite des mots, mais à celle des idées. Pour le faire disparaître, nous essayerons vainement de remplacer les mots par d'autres tant que leur sens subsistera. La réduction n'est possible qu'à condition de modifier le cours de la pensée et de faire répondre notre gourmet sur le mode direct au reproche qu'il étude dans le mot d'esprit tel qu'il est. La version réduite serait alors la suivante : Je ne puis me passer de manger ce que j'aime, et peu m'importe d'où vient l'argent. Voilà pourquoi c'est aujourd'hui que je mange du saumon mayonnaise, après que vous m'avez prêté de l'argent. » Mais ce ne serait plus de l'esprit, ce serait du cynisme.

Il est fort instructif de comparer ce mot à un autre mot du même ordre :

Un ivrogne gagne sa vie, dans une petite ville, à donner des leçons. Avec le temps on apprend son vice et, de ce fait, il perd une grande partie de ses élèves. On charge un ami de l'engager à la sobriété. a Voyez, vous pourriez avoir les meilleures leçons de la ville, si vous renonciez à la boisson. Faites-le donc. » - « Comment, répond l'autre indigné, *je donne des leçons pour boire, et il me faudrait ne plus boire pour avoir des leçons ? »*

Ce mot joue également la logique, comme le mot a saumon mayonnaise », mais on ne peut pas le ranger parmi les mots d'esprit par déplacement. La réponse est directe. Le cynisme qui se cachait dans le premier éclate ici à tous les yeux. - « La boisson est mon unique objectif. » La technique de ce mot est au fond assez inférieure et ne peut nous en expliquer l'effet ; ce n'est qu'une transposition des mêmes matériaux ou plutôt l'interversion du, moyen et du but représentés respectivement par la boisson et par le fait de donner

des leçons et de trouver des élèves. La réduction de ce mot en chasse tout l'esprit, dès que je ne fais plus ressortir ces conditions dans la manière de m'exprimer, comme par exemple en disant : « Quelle suggestion absurde ! la boisson est tout pour moi, et non pas les leçons. Les leçons ne sont pour moi qu'un moyen de pouvoir continuer à boire. » Ainsi, l'esprit était tout entier dans l'expression.

Dans le mot du « bain », l'esprit dépend incontestablement des termes mêmes de la phrase (as-tu pris un bain ?) et la moindre modification en chasse tout l'esprit. Ici la technique est assez compliquée ; c'est une combinaison du double sens (du groupe f) avec le déplacement. Les termes de la question admettent un double sens, et le mot d'esprit résulte de ce fait que la réponse ne correspond plus au sens de l'interrogation mais à son sens détourné. Aussi pouvons-nous trouver une réduction, qui, tout en laissant subsister le double sens dans sa formule verbale, enlève l'esprit rien qu'en supprimant le déplacement :

« As-tu pris un bain ? » - « Que suis-je censé avoir pris ? Un bain ? Qu'est-ce donc ? » Ce n'est pas un mot d'esprit, mais une exagération malveillante ou railleuse.

Le double sens joue un rôle analogue dans le mot du « veau d'or » de Heine. Il permet à la réponse la déviation de la suite des idées suggérée, déviation qui dans le mot du « saumon mayonnaise » se passe d'un tel artifice verbal. La réduction de la parole de Soulié et de la réplique de Heine donneraient : « Cela me rappelle assez bien le culte du veau d'or de voir cet homme ainsi fêté pour sa seule richesse. » Et Heine de répondre : « Le culte rendu à sa richesse n'est pas ce qui est le pire. Mais à mon avis, vous ne soulignez pas assez que sa fortune lui fait pardonner sa sottise. » De la sorte, malgré la conservation du double sens, on aurait fait disparaître « l'esprit par déplacement ».

On pourra nous objecter que des différenciations si subtiles tendent à dissocier des éléments qui sont pourtant parfaitement

cohérents. Le double sens ne nous permet-il donc pas, dans tous les cas, de déplacer, de dévier la suite des idées de son cours primitif ? Et il nous faudrait convenir que « double sens » et « déplacement » représentent deux types différents de la technique de l'esprit ? Certes, ce rapport subsiste -entre le double sens et le déplacement, mais il n'a rien à voir dans notre distinction des techniques de l'esprit. Quant au double sens, le mot d'esprit ne roule que sur un mot qui prête à plusieurs interprétations et fait pour l'auditeur l'office d'un trait d'union permettant le passage d'une pensée à l'autre ; ce qui pourrait passer - à frottement il est vrai - pour l'équivalent du procédé de déplacement. Au contraire, dans le mot par déplacement, le mot d'esprit lui-même comporte une suite d'idées qui a déjà subi un tel déplacement ; ce déplacement appartient ici à l'élaboration qui a réalisé le mot d'esprit, non point à celle qui est nécessaire à sa compréhension. Au cas où cette distinction garderait quelque obscurité, les tentatives de réduction nous fourniraient un moyen infaillible de faire apparaître cette différence. Nous ne discuterons pas cependant la valeur de cette objection. Elle nous empêche de confondre les processus psychiques qui président à la production de l'esprit l'élaboration de l'esprit) avec ceux qui servent à l'enregistrer (travail de compréhension). Ce sont les premiers [31] seuls que nous envisageons dans nos investigations actuelle [32]

Y a-t-il encore d'autres exemples de la technique du déplacement ? Ils ne sont certes pas faciles à trouver. Le mot d'esprit

31 Pour les derniers, voir les chapitres ultérieurs.

32 Il est peut-être opportun de joindre quelques remarques explicatives - le déplacement joue toujours entre un discours et une réponse dont la suite des idées prend un cours différent de celui qu'indiquait le discours initial. La différenciation entre déplacement et double sens trouve sa meilleure justification dans les exemples où tous deux se combinent, où par conséquent les termes du discours admettent un double sens qui n'est pas dans l'esprit de l'interlocuteur, mais qui permet le déplacement dans la réponse (voir les exemples).

suivant est un exemple également fondé sur une accentuation de la logique, comme dans notre exemple-type du saumon mayonnaise.

Un maquignon offre à son client un cheval de selle : « Si vous prenez ce cheval et si vous partez à quatre heures du matin, vous serez à six heures et demie à Presbourg. » - « Et que ferai-je à Presbourg à six heures et demie du matin ? »

Le déplacement est ici patent. Le maquignon n'envisage l'arrivée matinale dans cette petite ville que pour faire valoir les qualités de son cheval. Le client ne s'inquiète pas de la valeur de la bête, dont il ne doute pas, il ne fait état que des données de temps et de lieu alléguées à titre d'argument. La réduction de ce mot n'est pas difficile.

En voici un autre dont la technique est beaucoup plus difficile à démêler mais qui, en dernière analyse, se réduit à un double sens avec déplacement. Ce mot d'esprit a pour objet le subterfuge d'un marieur juif et appartient à un groupe qui nous occupera encore à plusieurs reprises.

Le marieur avait affirmé au prétendant que le père de la jeune fille n'était plus en vie. Après les fiançailles on apprend que celui-ci vit, mais purge une peine de prison. Le prétendant fait des reproches au marieur : « Mais, dit ce dernier, que vous ai-je donc annoncé ? Appelez-vous cela *une vie* ? »

Le double sens réside dam le mot « vie », et le déplacement consiste en ce fait que le marieur dérive le mot de son sens habituel - qui est le contraire de « mort » - pour lui donner celui qu'il affecte dans la locution « ce n'est pas une vie ». De la sorte il explique ses paroles antérieures en leur attribuant après coup un double sens, bien que, dans le cas particulier, ce sens multiple soit nettement tiré de longueur. En ceci la technique rappellerait celle du « veau d'or » et celle du mot du « bain ». Mais il convient encore de tenir compte ici d'un facteur nouveau qui, en raison de sa prépondérance, vient bousculer toute notre compréhension de la technique. On pourrait

dire que ce mot est « caractérisant », qu'il vise à illustrer, par un exemple ce mélange de duplicité hardie et d'esprit d'à-propos qui caractérise les marieurs. Ce n'est là, nous le verrons, que la surface, la façade du mot son sens, c'est-à-dire ses intentions sont tout autres. Nous en tenterons plus loin la réduction [33].

Après cette série d'exemples complexes et difficiles à analyser, nous aurons encore une fois la satisfaction de retrouver un cas particulièrement clair et limpide du type « déplacement ». Un tapeur juif adresse une requête à un riche baron afin d'obtenir un secours pécuniaire lui permettant d'aller à Ostende ; les médecins lui auraient recommandé les bains de mer pour le rétablissement de sa santé. - « Bien, dit le baron, je vais vous donner quelque chose, mais vous faut-il absolument Ostende, qui est la station la plus coûteuse ? » - « Monsieur le Baron, répond l'autre d'une façon péremptoire, pour ma santé, rien ne me paraît trop cher. » Assurément, c'est un point de vue juste, mais qui ne convient pas à un solliciteur. La réponse adopte le point de vue d'un homme riche. Le tapeur parle comme s'il s'agissait de dépenser son propre argent pour sa santé, comme si l'argent et la santé appartenaient au même individu.

*

**

Reprenons cet exemple si instructif du « saumon mayonnaise ». Il nous présente, lui aussi, une façade qui éblouit par un étalage d'élaboration logique ; or, l'analyse nous a montré que cette logique cache un sophisme, en particulier un déplacement du cours de la pensée. Ce mot peut-être, par simple contraste, nous aiguille sur d'autres mots d'esprit qui, tout au contraire, étalent ouvertement le contresens, le non-sens et la sottise. Nous serions curieux d'en pénétrer la technique.

33 Voir chap. III.

Je commence par l'exemple le plus net et le plus pur du groupe entier. C'est encore un mot juif.

Itzig a été enrôlé dans l'artillerie. C'est apparemment un garçon intelligent, mais indiscipliné et sans goût pour le service militaire. Un de ses supérieurs, bien disposé en sa faveur, le prend à part et lui dit :« Itzig, ta place n'est pas parmi nous. Je te donne un conseil : achète-toi *un canon et établis-toi à ton propre compte. »*

Ce conseil fort comique est évidemment un non-sens. Il n'y a pas de canons sur le marché et un particulier ne peut pas se rendre indépendant et « s'établir » comme force militaire. Cependant à aucun moment nous ne pouvons penser que ce conseil se borne à un non-sens pur et simple ; c'est un non-sens spirituel et un mot d'esprit excellent. Comment le non-sens devient-il un mot d'esprit ?

Il n'est pas besoin de chercher bien loin. Les explications des auteurs auxquelles nous avons fait allusion dans notre introduction nous permettent de deviner qu'un pareil non-sens spirituel n'est pas dépourvu de sens, et que ce sens dans le non-sens fait du non-sens un mot d'esprit. Le sens, dans notre exemple, est facile à saisir. L'officier qui conseille cette sottise à Itzig joue le sot pour montrer à Itzig la sottise de sa conduite. Il copie Itzig : « Je veux te donner à présent un conseil qui soit à la mesure de ta sottise. » Il se conforme à la sottise d'Itzig, la lui fait toucher du doigt ; il en fait un conseil qu'il juge conforme aux désirs d'Itzig, car si celui-ci possédait un canon en toute propriété et s'adonnait au métier des armes à son propre compte, comme son intelligence et son ambition lui profiteraient ! Avec quel soin jaloux il entretiendrait son canon et il s'attacherait à étudier les détails de son mécanisme, afin de pouvoir soutenir la concurrence des autres propriétaires de canons !

Interrompons l'analyse de cet exemple pour faire voir que le même « sens dans le non-sens » existe dans un autre mot du même genre, plus bref et plus simple, bien que moins tranché.

« Ne jamais être nés, voilà l'idéal pour les mortels fils de l'homme ! » - « Mais », ajoutent les sages des « Fliegende Blätter » « c'est à peine si cela arrive à un sur cent mille. »

Cette addition moderne à ce précepte de la sagesse traditionnelle est un non-sens absolu, rendu plus absurde encore par la restriction « à peine » qui veut être prudente. Mais elle cadre fort bien, à titre de restriction évidente, avec la première phrase. Elle démontre que ce précepte universellement respecté ne vaut guère mieux qu'un non-sens. Qui n'est pas né, n'est pas un fils de l'homme, il n'y a donc pour lui ni bien ni meilleur. Le non-sens contenu dans le mot d'esprit révèle et souligne un autre non-sens, tout comme dans l'exemple de l'artilleur Itzig.

Voici un troisième exemple qui, par sa donnée, ne mériterait guère les longues explications qu'il exige, mais qui met particulièrement bien en relief l'emploi dans le mot d'esprit d'un non-sens destiné à faire ressortir un autre non-sens :

Un homme, sur le point de partir en voyage, confie sa fille à un ami en le priant de bien veiller sur sa vertu pendant son absence. Quelques mois après, il retrouve sa fille enceinte. Il adresse naturellement des reproches à son ami. Celui-ci prétend ne pouvoir s'expliquer l'accident. « Mais où donc couchait-elle ? » dit le père. - « Elle a partagé la chambre de mon fils. » - « Mais comment l'as-tu fait coucher dans la chambre de ton fils, quand je t'ai supplié de veiller sur elle ? » - « Il y avait pourtant un paravent ; d'un côté le lit de ta fille, de l'autre celui de mon fils, et entre les deux un paravent. » - « Bien ! et si ton fils a fait le tour du paravent ? » - « Toute réflexion faite, reprend l'autre gravement : il est vrai que dans ce cas la chose aurait pu se produire. »

Ce mot, dont les autres qualités sont d'ailleurs fort douteuses, est bien facile à réduire ; sa réduction serait évidemment la suivante : « Tu n'as aucun droit de me faire des reproches. Comment as-tu été assez sot pour confier ta fille à une famille où elle devait

vivre constamment en contact avec un jeune homme ? Comment dans ces conditions un étranger pouvait-il veiller à la vertu d'une jeune fille ? » La sottise apparente de l'ami ne fait ici que refléter celle du père. La réduction a fait disparaître la sottise du mot d'esprit, et par là même tout son esprit. Toutefois nous n'avons pas éliminé complètement l'élément « sottise » ; dans le contexte de la phrase, que nous venons de réduire à son sens propre, cet élément trouve une autre place.

Nous voici maintenant en mesure de réduire le mot du canon. L'officier devrait dire : « Itzig, je te sais un commerçant avisé. Mais je te le dis : c'est de ta part une grande bêtise de ne pas comprendre qu'il est impossible de se conduire au service militaire comme dans le commerce, où chacun agit pour soi et contre les autres. Le service militaire exige la subordination et la solidarité. »

Or la technique des mots d'esprit par non-sens, que nous avons envisagés jusqu'ici, consiste dans l'emploi d'une sottise, d'une absurdité, pour mettre en évidence, en vedette, une autre sottise, une autre absurdité.

L'application du contresens à la technique de l'esprit a-t-elle dans tous les cas cette signification ? En voici un autre exemple qui tend à l'affirmer :

Phocion, voyant le peuple applaudir à un de ses discours, demanda à un ami : « Quelle sottise *ai-je* donc *dite ?* »

Cette question apparaît comme un contresens. Mais nous en saisissons rapidement le sel. « Qu'ai-je donc dit qui ait pu plaire autant à ce peuple stupide ? Au fond, je devrais rougir de ce succès ; si cela a plu aux imbéciles, cela n'a pas dû être bien fort. »

D'autres exemples prouvent cependant que le contresens est souvent employé, dans la technique de l'esprit, sans viser à mettre en valeur un autre non-sens.

Un maître connu de l'Université, qui savait assaisonner de mots d'esprit des cours qui traitaient de sujets peu captivants, recevait des félicitations à l'occasion de la naissance de son plus jeune enfant. « Oui, répondit-il, faisant allusion à son âge très avancé, c'est étonnant ce *que peut* faire la *main,* de l'homme. » - Cette réponse semble particulièrement absurde, hors de propos. N'appelle t-on pas les enfants la bénédiction, l'œuvre de Dieu, par opposition aux œuvres humaines ? Mais bientôt nous nous apercevons que cette réplique a néanmoins un sens, voire même un sens obscène. Il n'est pas question pour le père heureux de faire le sot afin de stigmatiser la sottise d'autrui. Cette réponse, absurde en apparence, nous étonne, nous sidère, comme diraient les auteurs. Les auteurs, nous l'avons vu, rapportent tout l'effet de pareils mots d'esprit à la succession « sidération et lumière ». Nous chercherons plus tard à nous former une opinion sur la question ; il doit nous suffire, pour l'instant, de faire observer que la technique de ce mot d'esprit consiste dans l'emploi d'un effet déconcertant, absurde.

Un exemple remarquable de cet esprit par sottise est fourni par un mot de Lichtenberg :

« Il s'étonnait de ce que les chats aient, juste à la place des yeux, deux trous taillés à même la peau. » S'étonner de l'évident, formuler cet incontestable truisme est en effet une sottise. Cela rappelle une exclamation de Michelet, d'intention sérieuse *(La femme),* que je cite de mémoire : « Que la nature est donc prévoyante d'avoir fait que l'enfant, aussitôt sa naissance, trouve une mère prête à l'accueillir ! » La phrase de Michelet est une vraie sottise, celle de Lichtenberg, par contre, est un mot d'esprit qui utilise la sottise de propos délibéré et cache quelque chose. Quoi ? c'est ce que nous -ne pouvons dire encore.

*

**

Ces deux groupes d'exemples nous ont appris que, pour produire l'expression spirituelle, l'élaboration de l'esprit use, dans sa technique, des déviations de la pensée normale, c'est-à-dire du *déplacement* et du *contresens.* Il y a tout lieu de croire que d'autres *fautes de raisonnement* peuvent être utilisées de même. Et, en effet, nous pouvons citer quelques exemples de ce genre.

Un monsieur entre dans une confiserie et demande un gâteau ; il l'échange ensuite contre un petit verre de liqueur. Il le boit et veut sortir sans payer. Le patron le retient. « Que voulez-vous ? » - « Payez votre liqueur. » - « Mais je vous ai donné un gâteau en échange. » - « Vous ne l'avez pas payé non plus. » - *« Mais je ne l'ai pas mangé. »*

Cette histoire joue encore la logique, façade qui nous est déjà familière et qui est particulièrement apte à travestir une faute de raisonnement. Évidemment, l'erreur tient à ce que le client roublard établit, entre la restitution du gâteau et l'échange avec le petit verre, un rapport inexistant. L'incident comporte en réalité deux actes, qui, pour le vendeur, sont indépendants l'un de l'autre, et ce n'est que dans l'esprit de l'acheteur qu’un des deux peut suppléer l'autre. D'abord il a pris, puis rendu le gâteau, il ne doit donc rien ; il prend ensuite un verre de liqueur dont il est redevable et qu'il lui faut payer. On peut dire que le client donne un double sens à « en échange de » au plutôt que, par l'artifice d'un double sens, il crée une relation inexistante dans la réalité [34].

Voici le moment venu de faire un aveu qui n'est pas dénué d'intérêt. Nous étudions la technique de l'esprit par des exemples ; il nous faudrait donc être sûrs de ce que les exemples choisis par nous

34 Une semblable technique de non-sens apparaît dans les cas où le mot d'esprit tient à conserver un sens qui, par les conditions spéciales du thème, se trouve supprimé. De ce genre est le mot de Lichtenberg du a couteau sans lame qui manque de manche ». De même celui de J. Falke (l..c.) . « Est-ce l'endroit où le Due de Wellington a prononcé ces paroles ? » - « Oui, c'est bien l'endroit, mais les paroles, il ne les a jamais prononcées. »

soient réellement des mots d'esprit. Or, en réalité, dans une série de cas nous restons indécis ; l'exemple en question peut-il vraiment être considéré ou non comme un mot d'esprit ? Mais nous ne possédons aucun critérium tant que nos recherches ne nous l'auront pas fourni ; nous ne pouvons nous fier au langage courant, qui lui aussi a besoin de se justifier ; nous ne pouvons, pour trancher la question, que nous appuyer sur une certaine « intuition », intuition qu'il est permis d'interpréter ainsi : notre jugement pour arriver à la décision, fait appel à des critères déterminés, mais inaccessibles encore à notre compréhension. Nous ne devons pas faire appel à cette « intuition » comme à un argument péremptoire. Aussi nous demanderons-nous si le dernier exemple peut être considéré comme un mot d'esprit, comme un trait d'esprit sophistique, ou tout simplement comme un sophisme. C'est que nous ne savons pas encore en quoi consiste le caractère distinctif de l'esprit.

Par contre, l'exemple suivant, qui offre une faute de raisonnement complémentaire, est à coup sûr un mot d'esprit. C'est encore une histoire de marieur juif -

Un marieur défend contre les critiques du jeune homme, la jeune fille qu'il lui propose. « La belle-mère, dit celui-ci, ne me plaît pas, c'est une personne méchante et bête. » - « Vous n'épousez pas la belle-mère, mais la fille. » - « Mais elle n'est plus jeune ni belle non plus. » - « Peu importe, moins elle sera jeune et belle, plus elle vous sera fidèle. » - « Il y a bien peu d'argent. » - « Qui parle d'argent ! Est-ce l'argent que vous épousez ? C'est bien une femme que vous voulez ! » - « Mais elle est bossue ! » - « Que voulez-vous ! *Il vous faut donc une femme sans défauts ?* »

Il s'agit, en réalité, d'une demoiselle plus très jeune, sans argent ni beauté, nantie d'une mère repoussante et gratifiée au surplus d'une grave difformité. Ce ne sont pas là des conditions attrayantes pour un épouseur. À chaque défaut, le marieur trouve des arguments qui permettent de s'en accommoder : il ne concède

comme seul défaut que la bosse, défaut dont tout le monde doit convenir. Voilà encore l'apparence de logique, caractéristique du sophisme, et destinée à couvrir la faute de raisonnement. La demoiselle n'a évidemment que des défauts, les uns sur lesquels on pourrait passer, et un dernier qui crève les yeux. Il est donc impossible de l'épouser. Le marieur feint d'avoir éliminé chacun des défauts par l'excuse qu'il leur trouve, bien que, malgré ses efforts il reste que chacun d'eux équivaille à une dévalorisation qui s'ajoute à la suivante. Il s'attache à chaque facteur isolément et refuse d'envisager leur somme.

Cette même omission est le nœud d'un autre sophisme, dont on a beaucoup ri, bien que l'on puisse douter de son caractère de mot d'esprit.

A. a emprunté à B. un chaudron de cuivre lorsqu'il le rend, B. se plaint de ce que le chaudron a un grand trou qui le met hors d'usage. Voici la défense de A. « *Primo, je n'ai jamais emprunté de chaudron à B. secundo, le chaudron avait un trou lorsque je l'ai emprunté à B. ; tertio, j'ai rendu le chaudron intact.* » Chacune de ces objections en soi est valable, mais rassemblées en faisceau, elles s'excluent l'une l'autre. A. isole ce qui doit faire bloc, tout comme le marieur les défauts de la prétendue. On peut dire aussi que A. met un « et » là où seule l'alternative « ou - ou bien » serait de mise.

L'histoire suivante repose également sur un sophisme. C'est encore une histoire de marieur.

Le prétendant objecte que la demoiselle a une jambe trop courte et qu'elle boite. Le marieur répond : « Vous avez tort. Supposez que vous épousiez une femme aux jambes droites et égales. Qu'en aurez-vous ? Vous ne pouvez être sûr qu'elle ne tombera pas un jour et ne se brisera pas une jambe et ne restera pas estropiée pour le restant de sa vie ; d'où douleur, agitation, honoraires médicaux ! Si vous prenez *cette femme,* vous serez à l'abri de ce tintouin ; c'est *chose faite.* »

L'apparence de logique est ici bien maigre et personne ne préférerait un « malheur accompli » à un malheur éventuel. Le défaut du raisonnement sera plus saillant encore dans un autre exemple, difficile à traduire du jargon avec tout son sel.

Dans le temple de Cracovie, le grand rabbin N. prie au milieu de ses disciples. Soudain il laisse échapper un cri ; ses fidèles lui en demandent la cause. » Le grand rabbin de Lemberg vient de mourir. » La communauté se met en deuil. Les jours suivants On interroge tous ceux qui arrivent de Lemberg sur la mort du rabbin et sur sa maladie. Nul ne peut répondre, ils l'ont tous laissé en fort bonne santé. Enfin il demeure avéré que le rabbin de Lemberg n'était pas mort au moment où le rabbin de Cracovie en recevait la nouvelle télépathique, puisqu'il est encore en vie. Un étranger, profitant de l'occasion, raille un fidèle du rabbin de Cracovie : « Ce fut une magistrale gaffe de la part de votre rabbin que de voir mourir le rabbin L. à Lemberg, puisque celui-ci est toujours en vie. » - « Peu importe, dit le fidèle, *zyeuter de Cracovie à Lemberg, voilà qui fut sublime.* »

Ici on voit que la faute de raisonnement - qui se retrouve dans les deux derniers exemples - est franchement avouée. La valeur de la représentation imaginative est à tort élevée au-dessus de la réalité, le possible est mis presque sur le plan du réel. Voir de Cracovie à Lemberg serait une imposante manifestation télépathique, si seulement elle eût comporté une part de vérité ; mais le disciple ne s'embarrasse pas pour si peu. Il eût été possible que le grand rabbin de Lemberg succombât au moment même où son collègue en annonçait la nouvelle à Cracovie ; mais le disciple, sans avoir égard à la condition sous laquelle la prouesse du rabbin eût été admirable, admire son maître sans conditions. Le proverbe : « *In magnis rebus voluisge sat est* » se place au même point de vue. Tout comme, dans cet exemple, abstraction est faite de la réalité en faveur de la possibilité, de même, dans l'exemple précédent, le marieur tâche de

présenter au prétendant l'éventualité d'un accident rendant sa femme infirme comme bien plus grave que la question de savoir si la femme est ou non réellement infirme.

À côté de ce groupe de fautes de raisonnement *sophistiques, il y a* place pour un autre groupe, bien intéressant, où le raisonnement erroné peut être qualifié *d'automatique.* C'est peut-être par un caprice du hasard que les exemples que je citerai dans ce nouveau groupe sont tous encore des histoires de marieur.

Un marieur a emmené un compère chargé de faire chorus avec lui lorsqu'il s'agira de la prétendue et de confirmer ses allégations. « Elle a poussé comme un sapin », dit le marieur. - « Comme un sapin », reprend l'écho. - « Elle a des yeux qu'il faut avoir vus. » - « Pour des yeux, ce sont des yeux », ajoute l'écho. - « Et cultivée comme personne ! » - « Quelle culture ! » - « Mais, il est vrai, avoue le marieur, elle a une petite bosse. » - « Et encore quelle bosse ! » d'affirmer l'écho. - Les autres histoires, quoique d'un sens plus riche, sont taillées sur le même modèle.

Un prétendant, fort désagréablement surpris de la fiancée qu'on lui présente, prend le marieur à part et se plaint à son oreille. « Pourquoi m'avoir amené ici, lui dit-il sur un ton de reproche, elle est laide, vieille, elle louche, a de vilaines dents et les yeux chassieux... » -« Vous pouvez parler à haute voix, » interrompt le marieur, « elle *est, de plus, sourde.* »

Un prétendant fait, en compagnie du marieur, la première visite à sa fiancée éventuelle ; en attendant la famille au salon, ce dernier fait admirer au jeune homme une vitrine qui renferme une fort belle argenterie. « Voyez, lui dit-il, quelle fortune dénote cette argenterie. » - « Mais, dit le jeune homme sceptique, ces objets de prix n'auraient-ils pas été empruntés pour la circonstance, afin de nous jeter de la poudre aux yeux ? » - « Quelle idée ! reprend le marieur avec dédain, *qui prête*rait à ces *gens quoi que ce soit !* »

Ces trois cas sont calqués l'un sur l'autre. Une personne a réagi plusieurs fois de suite suivant le même mode ; une dernière fois cette même réaction se montre inadéquate à la situation et en opposition avec les intentions mêmes du sujet. Elle néglige de s'adapter à la situation, elle se laisse aller à l'automatisme de l'habitude. Ainsi l'acolyte de la première histoire oublie qu'il a été emmené pour disposer le prétendant en faveur de la prétendue, et s'il s'est montré tout d'abord fidèle à sa consigne en soulignant les avantages de la fiancée par ses réitérations, il appuie avec insistance sur le chapitre de la bosse timidement avouée - qu'il eût fallu escamoter en douce. Le marieur de la seconde histoire est fasciné par la liste des défauts de la prétendue au point qu'il en complète l'inventaire au mépris de sa fonction et de ses intentions. Dans la troisième histoire enfin, l'excès de zèle du marieur, qui veut convaincre le jeune homme de la richesse de la famille, le pousse, pour appuyer ses dires, à un aveu qui ruine tout son édifice. Partout c'est le triomphe de l'automatisme sur l'adaptation opportune de la pensée et de l'expression.

Tout cela est facile à comprendre, mais susceptible de nous embrouiller dès que nous nous apercevons que ces trois histoires, que nous venons de présenter comme spirituelles, peuvent être, à aussi juste titre, qualifiées de « comiques ». La révélation de l'automatisme psychique appartient à la technique du comique, comme tout démasquage, toute trahison de soi-même. Nous voilà tout d'un coup ramenés au problème des rapports de l'esprit et du comique que nous voulions éviter (voir l'introduction). Ces histoires ne sont-elles que « comiques » ? Ne sont-elles pas également « spirituelles » ? Le comique use-t-il ici des mêmes moyens que l'esprit ? Et, encore une fois, quel est le caractère particulier du spirituel ?

Il faut retenir que la technique du dernier groupe que nous venons d'envisager ne consiste que dans l'emploi de « *fautes de*

raisonnement » ; mais il nous faut avouer que leur étude nous a apporté l'obscurité plutôt que la lumière. Toutefois nous ne perdrons pas l'espoir d'obtenir, par la connaissance plus complète des techniques de l'esprit, un résultat qui pourra nous orienter vers une intelligence nouvelle des choses.

*

**

Les mots d'esprit suivants, qui nous serviront de thème, nous seront d'une étude plus facile. En premier lieu, leur technique nous ramène à des éléments déjà connus.

Voici un mot de Lichtenberg :

« Le mois de janvier est celui au cours duquel on formule des vœux pour ses bons amis, et les autres mois sont ceux au cours desquels aucun de ces vœux ne se réalise. »

Comme ces mots sont plus fins que forts et que leur technique ne s'impose pas d'emblée, nous renforcerons notre impression en multipliant les exemples.

« La vie humaine se compose de deux parties. la première se passe à désirer la seconde, la seconde à désirer le retour de la première. »

« Die Erfahrung besteht darin, dass man erfährt, was man nicht zu erfahren wünscht » (L'expérience consiste à acquérir l'expérience de ce dont l'on ne désirerait pas faire l'expérience). (Ces deux derniers de K. Fischer.)

Inévitablement ces exemples nous orientent vers le groupe envisagé plus haut et caractérisé par « l'emploi multiple du même matériel ». Nous pourrions, surtout à l'occasion du dernier exemple, nous demander pourquoi nous ne l'avons pas classé dans le groupe susnommé au lieu de le ranger ici sous une rubrique nouvelle. L'expérience (« Erfahrung ») y est décrite par ses propres syllabes, comme plus haut la « Eifersucht jalousie » (v. p. 49). Je ne

m'insurgerai donc guère contre une telle initiative. En revanche les deux autres exemples, dont les caractéristiques se ressemblent, comportent d'après moi un facteur plus frappant et plus important que l'emploi multiple des mêmes mots, emploi qui manque totalement ici de tout ce qui peut suggérer le double sens. Je dirais même qu'ici se constituent des unités nouvelles et inattendues, des rapports réciproques entre des représentations, et des définitions l'une par l'autre ou par leur relation avec un troisième facteur commun. Je proposerais pour ce processus le nom d' « unification » ; il est évidemment analogue à la condensation par compression des mêmes termes. Ainsi les deux moitiés de la vie se définissent en fonction d'une relation de réciprocité découverte entre elles : dans la première on désire l'avènement de l'autre, dans la seconde le retour de la première. Pour mieux dire, on a choisi, pour la représentation, deux propositions qui se ressemblent beaucoup. À l'identité des rapports correspond alors l'identité de l'expression, qui pouvait nous orienter vers l'idée de l'emploi multiple du même matériel (désirer la seconde - désirer le retour de la première). Dans le mot de Lichtenberg, janvier et les autres mois qu'il lui oppose sont définis par une relation inverse en fonction d'un troisième facteur, en l'espèce les vœux que l'on formule en janvier et qui ne se réalisent point au cours des autres mois. La différence entre ce processus et l'emploi multiple du même matériel verbal qui, lui-même, se rapproche du double sens, nous apparaît ainsi avec une grande netteté [35].

35 Pour décrire l'unification mieux que les exemples sus-cités ne le permettent, je veux me servir de la relation négative, très caractéristique, qui existe entre le mot d'esprit et l'énigme, relation que j'ai mentionnée plus haut et qui consiste en ce que l'une cache ce que l'autre révèle. Nombre d'énigmes que le philosophe G. Th. Fechner, après avoir perdu la vue, a composées pour passer le temps, se distinguent par un haut degré d'unification qui leur donne un charme tout particulier. Prenons p. ex. la belle énigme Nº 203 *(Rätselbüchlein von Dr Mises,* 4e éd. augmentée, sans indication de l'année) :

« Die beiden ersten finden ihre Ruhestätte

Voici un bel exemple de mot d'esprit par unification qui se passe de tout commentaire :

Le poète lyrique français J.-B. Rousseau avait écrit une ode à la postérité ; Voltaire, jugeant que cette ode ne méritait pas de passer à la postérité, déclara spirituellement : « Ce *poème n'arrivera pas à son adresse.* » (D'après K. Fischer.)

Ce dernier exemple nous révèle le rôle fondamental de l'unification dans les mots qui visent à l'esprit d'à-propos. Or la

Im Paar des andern, und das Ganze macht ihr Bette. »
(Mes deux premiers trouvent leur lieu de repos
Dans le couple du tiers et le tout fait leur lit.)

Des deux paires de syllabes qui sont à deviner, rien n'est indiqué sauf une relation entre elles, et du mot entier rien qu'une relation avec la première paire. (Le mot de l'énigme est : Totengräber = fossoyeur. *Toten = morts, Gräber = tombes*). Ou les deux exemples suivants de définition par relation avec le troisième identique ou peu modifié :

Nº 170« Die erste Silb' hat Zäihn' und Haare,
Die zweite Zähne in den Haaren.
Wer auf den Zähnen nicht hat Haare,
Vom Ganzen kaufe keine Waare. »
(Mon premier a dents et cheveux *[Ross = cheval)*.
Mon second, des cheveux dans les dents *(Kamm = peigne)*.
Qui n'a pas de cheveux sur les dents
De mon tout achète néant). *(Rosskamm = maquignon.*)

Nº 168« Die erste Silbe frisst,
Die andere Silbe isst,
Die dritte wird gefressen,
Des Ganze wird gegessen. »
(Mon premier dévore *(Sau = truie)*
Mon second mange (*Er = lui*)
Mon troisième est dévoré (*Kraut = herbe*)
Mon tout est mangé) (*Sauerkraut = choucroute*).

L'unification la plus parfaite se retrouve dans une énigme de Schleiermacher qu'on ne peut qualifier que de spirituelle :

« Von der letzten umschlung
Schwebt dao vollendete Ganze

repartie réside dans une riposte du tac au tac à l'agression, dans le fait de savoir retourner le trait contre quelqu'un, « le payer de la même monnaie » ; en un mot elle produit une unification inattendue entre l'attaque et la contre-attaque.

Par exemple - Le boulanger dit au traiteur dont le doigt suppure : « *Tu l'auras trempé dans ta bière ?* » - « *Non, c'est un de tes petits pains qui me sera rentré sous l'ongle.* » (D'après Ueberhorst, *Das Komische,* II, 1900.*)*

Serenissimus, voyageant dans ses États, remarque dans la foule un homme qui ressemble étonnamment à sa haute personnalité. Il lui fait signe d'approcher et lui demande : « Ta *mère n'a-t-elle jamais servi au palais ?* » - « *Non, Altesse,* répond celui-ci, *c'était mon père.* »

Le due Charles de Würtemberg, au cours d'une promenade à cheval, tombe sur un teinturier qu'il trouve fort appliqué à son travail. « Peux-tu *me teindre mon cheval blanc en bleu ?* » s'écrie le due. - « *Parfaitement, Monseigneur,* répond l'autre, *à condition qu'il supporte l'ébullition !* »

Cette réponse du « berger à la bergère », qui réplique à une question absurde par une condition aussi impossible que la question était absurde, met encore en œuvre un autre procédé technique qui n'aurait pu trouver son emploi si la réponse du teinturier avait été . « Non, Monseigneur, je crains que le cheval ne supporte pas l'ébullition. »

Zu den zwei ersten empor. » (*Galgenstrick = corde de gibet, gibier de potence.*)
(Entouré par mon dernier (*Strick = corde*)
mon tout balance *(Galgenstrick = pendu)*
accroché par mes deux premiers.) *(Galgen = potence)*.

La plupart des charades manquent d'unification, c.-à-d. que le trait caractéristique, qui doit faire deviner la première syllabe, est complètement indépendant de celui qui doit faire deviner la deuxième et la troisième syllabe, et en également indépendant de ce qui doit faire deviner le tout.

L'unification fait encore usage d'un autre procédé technique fort curieux, la juxtaposition par la conjonction *et.* Celle-ci implique le rapport, nous ne pouvons l'entendre autrement. Lorsque, dans son *Voyage dans le Harz,* Heine nous dépeint la ville de Goettingen dans ces termes : « En général les habitants de Goettingen se divisent en étudiants professeurs, philistins et bétail », nous comprenons cette juxtaposition dans le sens précis que Heine souligne en ajoutant cette phrase : « Ces *quatre types ne sont rien moins que nettement différenciés. »* De même, à propos de l'école où, disait-il, il avait *« subi également le latin, les corrections et la géographie »*, la place d'honneur des corrections Parmi les matières d'enseignement montre évidemment que l'écolier a gardé le même souvenir des corrections que du latin et de la géographie.

Lipps, parmi les exemples d'énumérations spirituelles (« coordination ») proches parentes de « étudiants, professeurs, philistins et bétail » de Heine, cite le vers suivant :

« Mit einer Gabel und mit Müh'zog ihn die Mutter aus der Brüh' » ;

(Avec la fourchette et mille maux, sa mère le retira du pot.) Comme si la peine était un ustensile pareil à la fourchette, ajoute Lipps. Nous avons toutefois l'impression que ce vers est très comique mais nullement spirituel, tandis que l'énumération de Heine l'est de toute évidence. Nous reviendrons peut-être plus tard sur ces exemples, lorsque nous serons à même de ne plus éluder le problème des relations entre le comique et l'esprit.

*

**

L'exemple du duc et du teinturier nous a montré que la réponse serait demeurée un mot d'esprit par unification si elle eût été formulée ainsi : *« Non,* je crains que le cheval blanc ne supporte pas l'ébullition. » Mais la réponse a été : « Oui, Monseigneur, à condition qu'il supporte l'ébullition. » La transposition du « non »,

qui s'imposait, en « oui » représente une nouvelle ressource technique de l'esprit, dont nous allons étudier l'emploi dans d'autres mots d'esprit.

Un mot d'esprit très voisin de celui de K. Fischer que nous venons de citer, mais plus simple, est le suivant : Frédéric le Grand entend parler d'un prédicateur de Silésie, qui a la réputation d'être en rapport avec les esprits. Il le fait mander et lui adresse cette question : « Savez-vous *conjurer les esprits ?* » - « *À vos ordres, Majesté, mais ils ne viennent pas.* » Il apparaît clairement que la technique de ce mot d'esprit se borne à remplacer le « non », seul idoine, par son contraire. Pour aller jusqu'au bout de cette substitution, il fallait associer ce « oui » à un « mais » dont l'addition à ce « oui » (= « oui, mais... ») équivaut à « non ».

La *représentation par le contraire,* comme nous la voulons dénommer, se prête de différentes manières à l'élaboration de l'esprit. Voici, pour la faire voir à l'état presque pur, deux exemples empruntés à Heine et à Lichtenberg :

> Heine : « Cette *femme ogre a plus d'une ressemblance avec la Vénus de Milo ; elle est extrêmement vieille comme elle, elle est également édentée et présente sur la surface jaunâtre de son corps quelques taches blanches.* »

C'est représenter la laideur par analogie avec la beauté parfaite ; il est vrai que ces analogies ne peuvent consister qu'en qualités formulées de façon ambiguë ou en considérations accessoires. Nous retrouvons cette dernière technique dans le second exemple :

Lichtenberg : Le Grand Esprit.

> « Il réunissait en lui les traits caractéristiques des grands hommes : il avait la tête de travers comme Alexandre, farfouillait tout le temps dans ses cheveux comme César, pouvait boire du café comme Leibnitz ;

> comme Newton, il oubliait le boire et le manger lorsqu'il était carré dans son fauteuil et qu'il fallait comme celui-ci le réveiller ; il portait sa perruque comme le docteur Johnson et, comme Cervantès, avait toujours un bouton de sa culotte ouvert. »

Voici un *exemple particulièrement* pur de représentation par le contraire, en dehors de tout mot à double sens ; J. V. Falke l'a recueilli au cours d'un voyage en Irlande. La scène se passe dans un musée de figures de cire, disons de Mme Tussaud. Un guide conduit vieux et jeunes, et leur fait les honneurs de chaque groupe en débitant un boniment : « This *is the Duke of Wellington and his horse* » (Voici le duc de Wellington et son cheval), sur quoi une jeune fille pose la question : W*hich is the Duke* of *Wellington and which is his horse ?* » (Où est le Due et où est le cheval ?) - « J*ust as you like, my pretty child, you pay the money and you have the choice.* » (Comme vous voudrez, ma belle, vous payez, donc vous avez le choix.) *(Lebenserinnerungen* [Souvenirs], p. 271).

On peut ainsi réduire ce mot d'esprit irlandais : « C'est outrageant ce que ces gens osent offrir au publie ! Pas moyen de distinguer le cheval du cavalier ! (Hyperbole plaisante.) Et c'est cela que l'on paie argent comptant ! » L'indignation est figurée par un petit incident ; le publie tout entier est représenté par une seule dame ; le cavalier est individuellement déterminé ; ce doit être de toute évidence le Duc de Wellington si populaire en Irlande. Mais l'impudence du propriétaire ou du guide, qui tire aux gens l'argent de la poche sans rien leur donner en échange - cette impudence est représenté par le contraire, par le discours du guide qui se pose en homme d'affaires consciencieux, uniquement préoccupé des droits que le publie a acquis en payant. Nous observons maintenant que cette technique est loin d'être simple. Le fait qu'on a trouvé un moyen de faire protester le roublard de sa conscience range ce mot d'esprit parmi ceux qui s'appuient sur la représentation par le

contraire ; d'autre part, le fait que cette protestation soit une réplique à une question d'un tout autre ordre, que notre homme se drape dans sa dignité de commerçant, tandis qu'on s'attend à la ressemblance de ses figures de cire, ce fait, disons-le, relève du déplacement. La technique de ce mot représente donc une combinaison de ces deux procédés.

Cet exemple se rapproche d'un petit groupe de mots d'esprit dits « par surenchère ». Le « *oui* » qu'exigerait la réduction est remplacé dans ces mots d'esprit par un *« non »* qui équivaut lui-même, en vertu de son contenu, à un « oui » renforcé, et réciproquement. La contradiction remplace une affirmation avec surenchère ; p. ex. cette épigramme de Lessing [36] :

> « Die gute Galathee ! Man sagt, sie schwärz'ihr Haar ;
>
> Da doch ihr Haar schon schwarz, als sie es kaufte, war. »
>
> (La bonne Galathée ! on l'accuse de teindre ses cheveux [en noir ;
>
> Mais ses cheveux étaient déjà noirs quand elle les acheta.)

De même la maligne et fallacieuse défense de la sagesse universitaire par Lichtenberg :

« Il y a plus de choses sur la terre et au ciel que ne le soupçonne toute votre scolastique ! » disait avec mépris le Prince Hamlet. Lichtenberg sait bien que cette critique est loin d'être assez sévère, puisqu'elle n'épuise pas les reproches que l'on peut faire à la scolastique. Aussi ajoute-t-il ce qui manque : *« Mais il y a bien des choses dans la scolastique qui ne se trouvent ni au ciel ni sur terre. »* Bien que sa représentation fasse ressortir de quelle manière la scolastique nous dédommage de la carence signalée par Hamlet, ce dédommagement implique un autre grief beaucoup plus sérieux.

36 D'après un exemple de *l'Anthologie grecque.*

Le procédé apparaît plus nettement encore, du fait de l'absence de toute trace de déplacement, dans deux anecdotes juives, du reste assez lourdes.

Deux juifs parlent de bains. « Je *prends,* dit l'un, *un bain tous les ans, que ce soit utile ou non.* »

Il est clair que ce Juif, par son affirmation hyperbolique de propreté, proclame justement sa malpropreté.

Un Juif remarque, dans la barbe d'un de ses pairs, des débris alimentaires. « Je *puis te dire ce que tu as mangé hier.* » - *« Dis toujours. » - « Des lentilles. » - « Erreur ? j'en ai mangé avant-hier. »*

Voici un superbe mot d'esprit à surenchère, facile à réduire à la représentation par le contraire :

Le roi, dans sa condescendance, visite la clinique chirurgicale et trouve le professeur en train d'amputer une jambe ; le roi suit tous les temps de l'opération, qu'il applaudit en toute bienveillance royale, : « *Bravo, bravo, cher Conseiller.* » Son opération terminée, le professeur s'avance et demande au roi avec une profonde révérence : « Votre *Majesté m'ordonne-t-elle de couper aussi l'autre jambe ?* »

Ce que le professeur pensait de l'approbation royale il n'aurait pu, à coup sûr, l'exprimer tel quel : « Il semble que ce soit par ordre du roi et pour son bon plaisir que j'ampute la mauvaise jambe de ce pauvre diable. J'ai assurément bien d'autres raisons de pratiquer cette opération. » Mais malgré cela, s'approchant du roi il lui dit : « Je n'ai pas d'autres motifs d'opérer que l'agrément de Votre Majesté. J'ai été tellement charmé de Son approbation, que j'attends Ses ordres pour amputer également la jambe saine. » Il arrive ainsi à se faire comprendre en exprimant le contraire de sa pensée, qu'il est obligé de garder pour lui. Ce contraire est une surenchère, indigne de créance.

La représentation par le contraire est, comme le démontrent ces exemples, un bon procédé fréquemment employé par la

technique de l'esprit. Mais il ne faut pas oublier que cette technique n'appartient pas en propre à l'esprit. Marc-Antoine, après avoir, par son long discours au forum, transformé les sentiments du peuple assemblé autour du corps de César, lance à nouveau :

« Car Brutus est un homme d'*honneur* ! »

Il sait cependant fort bien que le peuple, prenant ses paroles dans leur sens véritable, s'écriera :

« *Ils étaient des traîtres* : hommes d'honneur ! »

De même, lorsque « Simplicissimus » met dans la bouche de ses « hommes à sentiment » des mots d'une brutalité et d'un cynisme inouïs, il réalise aussi une représentation par le contraire. Mais cela s'appelle « ironie », non plus esprit. L'ironie ne comporte aucune autre technique que la représentation par le contraire. On écrit, du reste, et on dit *« esprit ironique ».* Il n'y a donc plus à douter de ce que la technique ne suffit pas à elle seule à caractériser l'esprit. Il intervient encore un autre facteur, que nous n'avons pas encore réussi à découvrir. D'autre part, il reste toujours avéré qu'en supprimant la technique, l'esprit disparaît. Pour le moment, il nous semble fort difficile de voir le lien qui unit les deux points fixes que nous avons acquis en cherchant à élucider l'essence de l'esprit.

*

**

Si la représentation par le contraire figure parmi les procédés techniques de l'esprit, on peut présumer que son contraire, c'est-à-dire la représentation par le *semblable ou* par l' « apparenté », y figure également. Effectivement, en poursuivant nos recherches, nous nous apercevons que ce procédé caractérise la technique d'un nouveau groupe, fort étendu, de « l'esprit de la pensée ». Le caractère spécifique de cette technique se dégage d'autant mieux que nous remplaçons l'expression « apparenté » par la locution « qui

touche » ou « qui appartient à ». Aussi nous attacherons-nous tout d'abord à ce dernier caractère en l'éclairant par un exemple.

Il s'agit d'une anecdote américaine : Deux négociants peu scrupuleux avaient réussi, grâce à des entreprises fort risquées, à réaliser une fortune considérable ; tous leurs efforts tendirent alors à s'imposer à la bonne société. Il leur parut, entre autres, fort expédient de commander leur portraits au peintre le plus cher et le plus côté de la ville, dont chaque toile était attendue comme un événement. L'inauguration de ces portraits fut l'occasion d'une grande soirée ; les deux hôtes firent eux-mêmes au plus grand maître du goût et de la critique les honneurs de la muraille sur laquelle leurs portraits s'étalaient côte à côte ; ils espéraient bien tirer de lui un verdict admiratif. Celui-ci regarda longuement les tableaux, puis secoua la tête comme s'il n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait, et montrant l'espace vide entre les deux portraits : « And *where is the Saviour ?* » (Et où est le Sauveur ? ou Il manque là l'image du Sauveur.)

Le sens de ce discours est clair. - Il s'agit toujours de suggérer quelque chose que l'on ne peut exprimer directement. Par quelle voie s'opère cette *« représentation indirecte » ?* Une série d'associations simples et de conclusions nous permettra de suivre, à rebours, l'évolution de ce mot d'esprit.

La question : « où est le Sauveur, l'image du Sauveur ? » nous fait deviner que, pour le critique, la vue des deux portraits évoque une vision analogue, qui lui est tout aussi familière qu'à nous, mais à laquelle pourtant il manque quelque chose : la vision de l'image du Sauveur entre deux autres portraits. Le cas est unique : c'est celui du Christ entre les deux larrons. L'esprit rétablit ce qui manque, l'analogie s'applique aux deux portraits qui sont à droite et à gauche de l'image du Christ et que le mot d'esprit enjambe. L'analogie ne peut résider qu'en ce que les deux portraits exposés sur le mur du salon figurent également des larrons. Voici donc ce que le critique

voulait mais ne pouvait dire : « Vous êtes une paire de canailles » ; ou plus explicitement : « Que m'importent vos portraits ? Ce que je sais, c'est que vous êtes une paire de canailles. » Et il est parvenu à le dire à la faveur de quelques associations et de quelques déductions, par la voie, dirons-nous, de *l'allusion.*

Nous avons déjà, rappelons-le, rencontré l'allusion : dans le double sens en particulier. Lorsque, de deux sens possibles d'un même mot, l'un s'imposait comme le plus fréquent et le plus usuel, de façon à être forcément le premier évoqué, tandis que l'autre semblait beaucoup plus lointain, dans ces conditions nous avons proposé le terme de *double sens avec allusion.* Nous avons noté que la technique de toute une série de mots d'esprit, déjà envisagés, n'était point simple, et nous comprenons maintenant que c'est l'allusion qui est l'agent de cette complexité (p. ex. le mot d'esprit par interversion de la femme qui s'est mise sur le velours et le mot par contresens de la réponse aux félicitations à l'occasion de la naissance du tradition : « c'est étonnant ce que peut faire la main de l'homme » [p. 85].

L'anecdote américaine nous livre l'allusion vierge de tout double sens ; nous trouvons que son trait caractéristique réside dans le remplacement par un élément lié à l'association des idées. Il est facile de deviner que les connexions utilisables sont variées. Pour ne pas nous perdre dans l'abondance des exemples, nous n'en prendrons qu'un nombre restreint, représentatifs des variantes les plus tranchées.

Le rapport utilisé par la substitution peut se borner à *l'assonance,* de sorte que cette sous-variété correspond dans le groupe de l'« esprit des mots » au genre calembour. Toutefois cette assonance ne porte plus seulement sur des mots, mais sur des phrases entières, des alliances de mots caractéristiques, etc.

Par exemple, Lichtenberg a créé cet aphorisme :

« Neue Bäder heilen gut » (Les nouveaux bains guérissent bien), qui nous rappelle aussitôt le proverbe : *« Neue Besen kehren gut »* (Les nouveaux balais balaient bien). Dans le texte allemand les trois premières syllabes sont consonantes *(Neue Bäder* dans l'un, *Neue Besen,* dans l'autre) ; le dernier mot et toute la structure de la phrase sont identiques. L'intention du spirituel penseur a certainement été de parodier le proverbe populaire. L'aphorisme de Lichtenberg constitue donc une allusion au proverbe. Cette allusion insinue une idée qui n'est pas exprimée explicitement, à savoir que l'effet des bains résulte encore d'un facteur autre que de leurs propriétés thermales constantes.

On pourrait analyser de façon analogue la technique d'une autre plaisanterie ou mot d'esprit de Lichtenberg : *« Ein Mädchen kaum* zwölf *Moden alt » (Une* jeune fille à peine âgée de douze modes). En allemand ce mot sonne comme douze « Monde » (douze lunes, c'est-à-dire douze mois) [37]. C'était peut-être à l'origine une altération graphique de la dernière expression, qui appartient au langage poétique. Mais c'est une trouvaille de compter l'âge d'une femme par changements de modes au lieu de le compter par changements de lune.

Les rapports peuvent aboutir à l'identité sous la réserve d'une *modification légère.* Cette technique, on le voit une fois de plus, est parallèle à celle de l'esprit des mots. Ces deux formes d'esprit produisent presque les mêmes effets, mais au cours de l'élaboration de l'esprit elles se distinguent plus nettement dans leurs processus.

Voilà un exemple d'un mot d'esprit ou calembour de ce genre : La grande cantatrice Marie Wilt, dont la personne était aussi étoffée que la voix, connut l'affront de voir appliquer à sa difformité le titre d'une pièce célèbre tirée d'un roman de Jules Verne : *« Die Reise um*

37 *Moden = modes,* et *Monden = lunes,* en allemand ont presque même consonance. (N. d. T.)

die Wilt in 80 Tagen » (Le tour de Wilt *[Welt = monde* en allemand] en 80 jours).

De même : « J*eder Klafter eine Königin* » (À chaque brasse une reine) représente une modification de la célèbre formule de Shakespeare : *« Jeder Zoll ein König »* (À chaque coudée un roi), et de plus une allusion à la taille démesurée d'une dame du monde. Il n'y aurait pas grand-chose à objecter à qui rangerait ce mot d'esprit parmi les mots par condensation avec modification plutôt que parmi les mots à formation substitutive (cf. tête-à-bête, p. 34).

Un ami disait d'un personnage doué des plus nobles aspirations mais qui était têtu comme un mulet : « Er hat ein Ideal vor dem *Kopf* » (Il a un idéal devant la tête). « Ein Brett vor dent *Kopt* haben » (avoir une planche devant la tête = ne rien voir), est une expression allemande courante à laquelle cette modification fait allusion et dont elle accapare le sens. Là encore, il s'agit de condensation avec modification.

On distingue à peine, de la condensation avec substitution, l'allusion avec modification, lorsque la modification se borne à quelques lettres, p. ex. « Di*ch*teritis ». Cette allusion compare le danger des épidémies de diphtérie à celui des efflorescences de poètes sans inspiration [38].

Les particules négatives réalisent à peu de frais de fort belles allusions :

« Mein Unglaubensgenosse Spinoza » (Mon coreligionnaire en incroyance Spinoza) [39], dit Heine. « Nous, par la disgrâce de Dieu, journaliers, serfs, nègres, corvéables, etc. » Ainsi commence, sous la plume de Lichtenberg, le fragment d'un manifeste de ces malheureux qui certainement parlent à plus juste titre de la disgrâce divine que les rois et les princes de sa grâce.

38 *Diphteritis*, diphtérie et le mot Dichter qui signifie poète. (N. d. T.)

39 *Glaubensgenosse = coreligionnair*e ; un = particule négative. (N. d. T.)

En fin de compte, l'omission représente encore une allusion comparable à la condensation sans substitution. Au fond, toute allusion comporte une omission, à savoir celle de la suite des pensées qui aboutit à l'allusion. Il ne s'agit que de savoir ce qui saute d'emblée aux yeux, la lacune elle-même ou les matériaux de substitution qui la comblent partiellement et constituent les termes de l'allusion. Toute une série d'exemples nous ramèneraient ainsi de l'omission la plus frappante à l'allusion proprement dite.

L'omission sans substitution se retrouve dans l'exemple suivant : Il existe à Vienne un Monsieur X., auteur à l'esprit caustique et combatif, que ses brocards mordants exposèrent à plusieurs reprises aux sévices de ses victimes. À la suite d'une nouvelle incartade de la part d'un de ses adversaires habituels, une tierce personne s'écria : « Si X. l'entend, il recevra encore une gifle. » En premier lieu c'est de la sidération, provoquée par ce non-sens apparent, que relève la technique de ce mot d'esprit. : recevoir une gifle n'est pas le corollaire habituel du fait d'avoir entendu quelque chose. L'interpolation suivante fait disparaître le contresens. Il écrira alors sur son adversaire un article si virulent que, etc. Allusion par omission et contresens, voilà les procédés techniques de ce mot d'esprit.

Heine écrit, : « *Il se vante à tel point que le prix des pastilles fumantes va monte*r. » La lacune est facile à combler. Ce qui est omis est remplacé par une conclusion qui ramène par voie d'allusion à la locution allemande . « *Eigenlob stinkt* » (= On est puant à se vanter soi-même) [40].

Nous retrouvons nos deux Juifs devant l'établissement de bains : L'un d'eux soupire : « Voilà déjà un an de passé ! »

Ces exemples prouvent indiscutablement que l'omission est une des formes de l'allusion.

40 *Stinken = puer*. Qui se loue s'emboue, dit-on en français. (N. d. T.)

On retrouve encore une ellipse nette dans cet exemple qui est un mot d'esprit typique à base d'allusion. Après une fête d'artistes qui eut lieu à Vienne, parut un livre humoristique dans lequel figurait entre autres mots cette singulière réflexion :

« Une épouse est comme un parapluie. On prend malgré tout un fiacre. »

Un parapluie ne suffit pas à protéger de la pluie ; le « malgré tout » signifie « lorsqu'il pleut bien fort » ; n'oublions pas que le fiacre est une voiture publique. Mais comme il est ici question d'une autre forme : la comparaison, nous remettrons à plus tard l'étude plus approfondie de ce mot d'esprit.

C'est un véritable guêpier d'allusions piquantes que *Les Bains de Lucques* de Heine, qui utilise au mieux cette forme de mot d'esprit dans sa polémique contre le comte Platen. Bien avant que le lecteur ait pu se douter de qui il s'agit, Heine prélude par des allusions, empruntées aux domaines les plus divers, à un certain thème qui se prête particulièrement mal à être abordé de front. Voici p. ex. la série des cocasseries de Hirsch-Hyacinthe : « Vous êtes trop corpulent et moi trop maigre, vous avez beaucoup d'imagination et moi j'ai d'autant plus le sens des affaires, je suis un homme pratique et vous un *diarrhétique* (Diarrhetikus, Theoretiker), en un mot vous êtes en tout mon « Antipodex » (antipodicul). » - « Venus *Urinia ». - La* grosse maritorne du *Dreckwall* (rempart de crotte) à Hambourg, etc. ; tous les événements que le poète raconte semblent tout d'abord des jeux espiègles, mais leur relation symbolique avec une intention polémique se révèle bientôt et ils se comportent pour ainsi dire à la façon d'allusions. Enfin l'attaque contre Platen se précise, c'est une cascade, c'est un feu roulant d'allusions au thème déjà connu des amours masculines du comte, qui éclate dans chaque phrase et prend à partie le talent et le caractère de l'adversaire, p. ex. -

« Bien que les Muses ne lui accordent pas leurs faveurs, il tient quand même sous sa férule le génie de la langue, ou plutôt il s'entend à le violenter ; le génie ne se prête pas volontairement à son amour, il doit se mettre à la poursuite du petit coquin ; aussi n'en peut-il étreindre que les formes extérieures qui, malgré leurs belles rondeurs, s'accommodent mal du langage académique. »

« Il rappelle l'autruche, qui se croit bien cachée lorsqu'elle plonge la tête dans le sable et ne montre que le croupion. Le noble oiseau ferait mieux de cacher son croupion et de montrer sa tête. »

L'allusion est peut-être le procédé le plus courant et le plus commode de la technique du mot d'esprit ; nous y avons recours dans la plupart des productions spirituelles éphémères dont nous nous plaisons à émailler notre conversation, mais qui ne supportent ni la transplantation hors de ce terrain nourricier ni la vie indépendante. Et nous voilà justement ramenés par l'allusion à cette particularité qui nous avait tout d'abord égarés dans l'appréciation de la technique de l'esprit. L'allusion n'est pas par elle-même spirituelle : bien des allusions fort correctes ne possèdent point ce caractère. C'est l'allusion « spirituelle » qui seule est spirituelle, et ainsi le critérium de l'esprit, que nous avons pourchassé jusque dans la technique, nous échappe à nouveau.

J'ai défini, chemin faisant, l'allusion comme une « *représentation indirecte* » et je viens de m'apercevoir que les différents modes d'allusions, ainsi que la représentation par le contraire ou par d'autres techniques encore à l'étude, peuvent rentrer dans un seul grand groupe pour lequel le nom de « *représentation indirecte* » me paraîtrait le plus compréhensif. *Fautes de raisonnement - Unification - Représentation indirecte* seraient donc les rubriques essentielles auxquelles se ramèneraient les techniques, de nous connues, de l'esprit de la pensée.

Or l'investigation plus approfondie de nos matériaux nous autorise, croyons-nous, à isoler dans la représentation indirecte un

nouveau sous-groupe dont les caractères sont bien tranchés mais dont les applications sont rares. C'est la représentation *par le détail ou par le menu* qui arrive à suggérer, avec une clarté absolue, à la faveur d'un détail insignifiant, une caractéristique frappante. L'intégration de ce groupe à l'allusion peut se défendre en raison de l'étroite solidarité qui existe entre ce détail minuscule et le sujet à représenter, solidarité qui permet de conclure de celui-là à celui-ci, par ex. .

Un Juif de Galicie voyageait en chemin de fer et prenait ses aises, ouvrant son vêtement et posant ses pieds sur la banquette. Un monsieur bien mis entre dans le même compartiment. Le Juif se reprend et se tient correctement. L'étranger feuillette un livre, calcule, médite, puis demande subitement au Juif : « Quand est, s'il vous plaît, le Yomkippour ? » (le grand pardon). « Aesoi » [41], s'écrie le Juif en, remettant ses pieds sur la banquette avant de répondre.

On ne peut nier que cette représentation par un détail ne se rattache à cette tendance à l'épargne, seul et ultime facteur commun que laissent subsister nos investigations relatives à la technique de l'esprit des mots.

Voici un exemple très voisin :

Le médecin qui doit assister à l'accouchement de la baronne déclare que le moment n'est pas encore venu et propose au baron une partie de cartes dans la chambre voisine. Quelque temps après, un appel de la baronne, en français, retentit à l'oreille des deux messieurs : « Ah ! *mon Dieu, que je souffre !* » Le mari sursaute, mais le médecin demeure calme - « Ce n'est rien, jouons toujours. » Un peu plus tard un gémissement, cette fois en allemand : *« Dieu, Dieu, que je souffre ! »* - « Voulez-vous entrer, monsieur le professeur ? » dit le baron. - « Ce n'est pas encore le moment. » Enfin on entend dans la chambre voisine un cri inarticulé en yiddish -

41 En yiddish : c'est ainsi. (N. d. T.)

« Ai, ai waih » ; alors le médecin jette ses cartes et dit : « C'est le moment ! »

Pour montrer que la douleur fait surgir la nature primitive en dépit des entraves de l'éducation et qu'à juste titre un fait en apparence insignifiant emporte une décision importante, ce mot d'esprit excellent s'appuie sur les modalités successives des plaintes d'une femme du monde qui accouche.

*

**

Un autre mode de représentation indirecte dont use le mot d'esprit est la *comparaison ;* nous avons tardé à nous en occuper parce que non seulement son appréciation soulève des difficultés nouvelles, mais encore nous remet aux prises avec des difficultés que nous avions déjà rencontrées précédemment. À propos de certaine exemples que nous apportions à l'appui de nos recherches, nous avons déjà admis qu'il est difficile de déterminer si l'on peut, après tout, les classer parmi les mots d'esprit, et nous avons reconnu que cette incertitude était de nature à ébranler les bases mêmes de notre étude. Mais aucun autre point de noire travail ne m'a donné plus nettement et plus souvent ce sentiment d'incertitude que les mots d'esprit par métaphore. Ce sentiment qui, dans les mêmes conditions, à moi, comme à bien d'autres probablement, nous dit d'emblée, avant même d'avoir découvert l'essence du caractère latent d'un mot d'esprit : voilà un mot d'esprit, voilà ce qu'on peut faire passer pour un mot d'esprit, ce sentiment, dis-je, me laisse le plus souvent désemparé lorsqu'il s'agit des comparaisons spirituelles. Si, d'emblée, je n'ai pas hésité à considérer telle comparaison comme un mot d'esprit, je crois m'apercevoir, l'instant d'après, que mon plaisir diffère qualitativement de celui que me procure en général un mot d'esprit ; le fait que les comparaisons spirituelles ne sont que rarement capables de déclencher un éclat de rire - critérium d'un bon mot - m'empêche de bannir ce doute même

en m'en tenant, comme je l'ai fait ailleurs, aux exemples les meilleurs et les plus risibles du groupe.

Il est facile de démontrer que nombre d'exemples excellents et très suggestifs de ce groupe ne nous donnent point l'impression d'être des mots d'esprit. La belle comparaison du Journal d'Ottilie, celle de la tendresse avec le fil rouge de la marine anglaise, en est un exemple (v. p. 33). Il en est de même d'une autre comparaison, qui a gardé pour moi son admirable fraîcheur et son puissant attrait et que je ne puis m'empêcher de citer dans ce contexte. C'est la métaphore qui sert de péroraison à l'une des plus belles défenses de F. Lassalle *(La science et les Travailleurs) :* « Celui qui a subordonné, comme je vous l'ai dit, sa vie à cette devise : « La Science et les Travailleurs », ne sera pas plus impressionné par une condamnation qu'il pourrait encourir *qu'un chimiste plongé dans ses expériences par l'explosion d'une cornue. La résistance de la matière lui fait un instant froncer les sourcils, puis l'incident est clos et il poursuit ses recherches et ses travaux.* »

Les écrits de Lichtenberg renferment un grand nombre d'exemples de métaphores justes et spirituelles (t. II de l'édition de Gœttingen, 1853) ; c'est d'eux que je vais tirer les matériaux de notre étude.

> « Il est presque impossible de promener, dans une foule, le flambeau de la Vérité sans brûler la barbe à quelqu'un. »

Voilà qui semble spirituel et pourtant, à y regarder de plus près, l'effet spirituel ne résulte pas de la comparaison elle-même, mais d'une qualité accessoire. En réalité, « le flambeau de la Vérité » n'est pas une comparaison neuve ; elle est au contraire une expression toute faite, fort usuelle, devenue lieu commun, suivant le sort habituel des comparaisons heureuses : elles tombent dans le domaine publie. Mais cette comparaison « le flambeau de la Vérité » qui, dans les circonstances ordinaires, passerait inaperçue, retrouve

sa vigueur originelle du fait que Lichtenberg en fait jaillir une conclusion nouvelle. Cette réédition d'expressions pâlies avec *restauration de leur plein sens* nous est déjà connue comme étant une des techniques de l'esprit ; elle se range dans le groupe de l'emploi multiple du même matériel (v. p. 48). Il serait fort possible que l'impression spirituelle produite par le mot de Lichtenberg ne fût due qu'à la participation de ce mot à cette technique de l'esprit.

Ces remarques s'appliquent sans doute à une autre comparaison spirituelle du même auteur :

« Cet homme n'était pas à proprement parler une *vive lumière,* mais un grand *chandelier...* il était professeur de philosophie. »

Appeler un grand savant une vive lumière ou *lumen mundi* n'est plus, depuis longtemps, une comparaison ingénieuse ; qu'elle ait connu ou non, à l'origine, la fortune d'un mot spirituel, peu importe. Mais on rafraîchit la comparaison, on lui rend sa pleine vigueur en lui faisant subir une modification et de la sorte on en tire une seconde, une nouvelle comparaison. La façon dont cette seconde comparaison dérive de la première semble la condition du mot d'esprit, mais non point par elle-même chacune des deux comparaisons. Elle relèverait de la même technique spirituelle que l'exemple du flambeau.

Pour une raison différente, que l'on peut pourtant apprécier à peu près de même, la comparaison suivante nous semble spirituelle.

« Les comptes *rendus* m'apparaissent comme une sorte de *maladie d'enfants qui* sévit plus ou moins sur les livres nouveau-nés. L'expérience nous montre que les plus viables parfois succombent et que bien des faiblards en réchappent. Quelques-uns ne la contractent même pas. On a cherché bien souvent à les préserver par les *amulettes de l'avant-propos* et de la *dédicace* ou même à les *maculer par l'autocritique* ; mais cela ne réussit pas toujours. »

La comparaison des comptes rendus aux maladies d'enfants ne s'appuie d'abord que sur la contamination qui suit immédiatement la naissance. Est-elle spirituelle, je n'oserais l'affirmer. Mais la comparaison est poussée plus loin : il se trouve que les destins ultérieurs des livres nouveaux peuvent être représentés dans le cadre de la même métaphore ou par des métaphores adjacentes. Cette filiation d'une comparaison est certes spirituelle ; mais nous savons quelle technique la fait paraître telle : c'est un cas d'unification, d'établissement d'un rapport inattendu. Cependant le caractère de l'unification n'est pas modifié par l'appui qu'elle prend sur une métaphore initiale.

On est tenté, en présence d'autres comparaisons, de rapporter l'impression incontestablement spirituelle à un facteur différent qui, à son tour, est indépendant de la nature même de la métaphore. Ce sont des comparaisons qui portent en elles une synthèse frappante, souvent une unification qui sonne l'absurde, ou qui sont remplacées par une unification de ce genre dérivée de la comparaison. La plupart des mots de Lichtenberg appartiennent à ce groupe.

« C'est grand dommage de ne pouvoir, chez les écrivains, explorer les *doctes boyaux*, on saurait ainsi ce qu'ils ont mangé. » « Les doctes boyaux », voilà une épithète qui sidère, qui est au fond absurde et ne s'explique ensuite que par une comparaison. Ne serait-il pas possible que l'effet spirituel de cette comparaison se réduisît intégralement au caractère déconcertant de cet assemblage ? Ce serait alors un nouvel exemple de ce procédé de l'esprit, bien connu de nous, la représentation par le contresens.

Lichtenberg, dans un autre mot d'esprit, a usé de la même comparaison de l'absorption de la lecture et de l'érudition avec l'absorption de la nourriture matérielle.

« Il était féru de l'instruction en chambre, était donc pleinement partisan de l'affouragement savant à l'écurie. »

D'autres métaphores du même auteur présentent ces mêmes épithètes absurdes ou du moins frappantes qui, comme nous commençons à nous en apercevoir, sont les véritables agents vecteurs de l'esprit :

> « Voici la *façade exposée de ma constitution morale,* c'est elle qui peut supporter le choc. »

> « Chaque homme possède un « backside » (verso) moral, qu'il ne montre pas sans nécessité et qu'il cache, autant que possible, sous la culotte des bienséances. »

Le « backside moral », voilà une épithète bien suggestive résultant d'une comparaison. La comparaison se poursuit par un jeu de mots en bonne et due forme (« nécessité »), puis surgit une seconde alliance de mots encore plus insolite (« la culotte des bienséances ») qui est peut-être spirituelle par elle-même, car les culottes deviennent spirituelles à être, pour ainsi dire, celles de la bienséance. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que l'ensemble donne l'impression d'une comparaison fort spirituelle ; nous nous en apercevons peu à peu ; nous sommes en général disposés à étendre à un ensemble un caractère qui n'appartient qu'à l'une de ses parties. La « culotte des bienséances » rappelle du reste ce vers sidérant de Heine :

> « Bis mir endlich alle Knöpfe rissen
>
> an der Hose der Geduld. »

> (« Jusqu'à ce que tous les boutons me soient sautés du pantalon de la patience. »)

Incontestablement ces deux dernières comparaisons offrent un caractère qui n'est pas commun à toutes les métaphores bonnes et justes. Elles sont, pourrait-on dire, éminemment « *rabaissantes* » associant le noble, l'abstrait (ici : la bienséance, la patience) au concret le plus trivial (la culotte). Nous aurons encore à nous demander ailleurs, à l'occasion d'autres associations, si cette

particularité offre quelque rapport avec le mot d'esprit. Essayons d'analyser ici un autre exemple dans lequel ce caractère ravalant est tout particulièrement accusé. Le commis Weinberl, dans la farce de Nestroy « Einen Jux vill er sich machen » « (Il veut s'offrir une plaisanterie »), se décrit tel qu'il se retrouvera lorsqu'il sera devenu un vieux commerçant rassis, évoquant ses souvenirs de jeunesse : « Lorsqu'au feu des confidences, la glace se rompra devant le magasin du souvenir, lorsque le portail de la cave du passé s'ouvrira à nouveau et que le comptoir de l'imagination s'encombrera des marchandises d'autrefois... » Ce sont certainement des comparaisons entre des idées abstraites et des réalités fort concrètes et banales, mais l'esprit est dû, totalement ou partiellement, à ce que ces comparaisons sont mises dans la bouche d'un commis et empruntées à ses occupations journalières. Cependant rapporter ces abstractions au cadre de l'activité professionnelle de sa vie est un acte d'unification.

Revenons aux comparaisons de Lichtenberg.

> « Die Bewegungsgründe [42], woraus man etwas tut, könnten so mie die 32 Winde geordnet und ihre Namen auf eine ähnliche Art formiert werden, z. B. Brot-Brot-Ruhm oder Ruhn-Ruhm-Brot. » (« Les mobiles de nos actions pourraient, à l'exemple des 32 vents, être ordonnés et dénommés, suivant une terminologie analogue, pain-pain-gloire, ou gloire-gloire-pain. »)

Comme il arrive si souvent en présence des mots d'esprit de Lichtenberg, l'impression du topique, du tranchant, du sagace domine au point d'égarer le jugement que nous portons sur le caractère du spirituel. Si, dans une telle phrase, un élément d'esprit s'ajoute à un fond si judicieux, nous serons probablement disposés à con sidérer l'ensemble comme un mot d'esprit excellent. J'avancerai plutôt que tout l'effet spirituel résulte de l'étonnement causé par

42 On dirait aujourd'hui : « Beweggründe » = mobiles.

l'étrange assemblage « pain-pain-gloire ». Donc, ce mot d'esprit se ramène encore à la représentation par contresens.

L'association bizarre ou l'épithète absurde peuvent encore être considérées comme le résultat propre d'une comparaison qui se suffit à elle-même :

Lichtenberg : *Eine zweischläfrige Frau - Ein einschläfriger Kirchenstuhl.* (Une femme endormie à deux - Un siège d'église endormant [43].)

Sous ces deux comparaisons se retrouve celle d'un lit ; dans les deux, outre la sidération, joue le facteur technique de *l'allusion,* la première fois à la vertu endormante des sermons, la seconde fois au thème inépuisable des rapports sexuels.

Si nous avons pu constater jusqu'ici que l'effet spirituel d'une comparaison était dû à l'intervention d'une des techniques de l'esprit, bien connues de nous, quelques autres exemples semblent prouver, en dernier ressort, que la comparaison peut être spirituelle par elle-même.

Voici comment Lichtenberg caractérise certaines odes :

> « Elles sont en poésie l'équivalent de ce que sont, en prose, les œuvres immortelles de Jakob Boehme, *une sorte de pique-nique dans lequel l'auteur fournit les mots et le lecteur le sens.* »

« Quand il se met à *philosopher, il* répand d'habitude sur les objets *un agréable clair de lune* qui plaît dans l'ensemble, mais n'éclaire nettement aucun objet. »

Ou ce mot de Heine : « Le *visage de cette femme rappelait un palimpseste : sous l'écriture monacale, noire et récente d'un texte des pères de l'Église, apparaissaient à demi effacés les vers d'un poète érotique de la Grèce antique.* »

43 En allemand le préfixe « ein » de « einschläfern » signifie à la fois *en* et *un.* (N. d. T.)

Ou bien encore la comparaison fort développée, à tendance fort dénigrante, qui figure dans *Les Bains de Lucques* -

« Le *ministre catholique* se conduit plutôt comme le commis d'une *maison de gros ;* l'Église*,* la grande maison dont le pape est le chef, lui assigne des occupations déterminées pour lesquelles on lui fixe un salaire donné ; il travaille à la douce, comme quelqu'un qui ne travaille pas à son compte, il a de nombreux collègues et passe aisément inaperçu dans le grand mouvement des affaires - seul le crédit de la maison, et surtout sa sauvegarde, lui importent, car la faillite éventuelle le laisserait sans ressources. Le *pasteur protestant,* au contraire, est en tout et pour tout le chef et gère à son compte les intérêts de la religion. Il n'est pas grossiste, comme son collègue catholique, mais *détaillant ;* et comme il doit veiller à tout, aucune négligence ne lui est permise, il lui faut exalter aux gens ses *articles de foi,* déprécier ceux des concurrents ; comme un véritable détaillant, il demeure dans sa boutique très envieux des grandes maisons, et principalement de la grande maison de Rome qui occupe des milliers de comptables et d'emballeurs et possède des succursales dans les quatre parties du monde. » ,

Sur la foi de ces exemples et d'autres encore, assez nombreux, nous ne pouvons plus nier qu'une comparaison puisse être spirituelle par elle-même sans que cet effet soit attribuable à son affiliation à l'une des techniques de l'esprit déjà connues. Mais alors nous ignorons absolument ce qui détermine le caractère spirituel d'une comparaison, ce caractère n'étant certes pas inhérent à la comparaison en tant que moyen d'expression de la pensée, ni au processus de la comparaison. Il ne nous reste ainsi qu'à ranger la métaphore parmi les formes de la « représentation indirecte » aux-quelles la technique de l'esprit a recours, et à laisser en suspens, ce problème, que la métaphore nous a posé beaucoup plus nettement encore que les autres procédés de l'esprit précédemment envisagés. Aussi doit-il exister une raison spéciale qui fait qu'il nous est plus

difficile, pour la métaphore que pour tout autre mode d'expression, de décider si nous sommes ou non en présence d'un mot d'esprit.

Mais cette lacune dans notre compréhension ne nous autorise pas à nous plaindre de ce que nos premières recherches soient demeurées stériles. En raison des rapports intimes qui s'imposaient à nous entre les diverses qualités de l'esprit, il eût été imprudent de compter éclairer totalement une des faces du problème avant d'avoir jeté un coup d'œil sur les autres. Il va nous falloir à présent aborder le problème par un autre côté.

Sommes-nous sûrs de ne pas avoir, dans nos recherches, laissé échapper une quelconque des techniques de l'esprit ? Pas tout à fait ; mais en poursuivant nos études sur des matériaux nouveaux, nous pourrons nous convaincre de ce que nous avons passé en revue les techniques les plus usuelles et les plus importantes de l'élaboration de l'esprit, tout au moins dans la mesure où elles permettent de se former une opinion sur la nature de ce processus psychique. Jusqu'ici nous ne sommes pas encore parvenus à nous former cette opinion, mais en revanche nous avons trouvé un indice important qui nous montre de quel côté nous pouvons espérer acquérir quelques nouvelles clartés sur le problème. Les processus si intéressants de la condensation avec formation substitutive qui, comme nous l'avons appris, forment la base de la technique de l'esprit des mots, nous ont rappelé le formation du rêve, dans le mécanisme duquel nous avons découvert les mêmes processus psychiques. Mais la formation du rêve nous est aussi rappelée par les techniques de l'esprit de la pensée : le déplacement, les fautes de raisonnement, le contresens, la représentation indirecte, la représentation par le contraire qui, solidairement ou isolément, trouvent leur place dans la technique de l'élaboration du rêve. Le déplacement donne au rêve cet aspect étrange qui empêche de le considérer comme faisant suite aux pensées de l'état de veille ; l'emploi du contresens et de l'absurde a coûté au songe sa dignité de production psychique ; il a induit les

auteurs à assigner, comme condition à la formation du rêve, la déchéance de l'activité intellectuelle, la trêve de la critique, de la morale et de la logique. La représentation par le contraire est si courante dans le rêve que, tout erronées qu'elles soient, les populaires clefs des songes en ont tenu compte. Représentation indirecte, remplacement de la pensée onirique par une allusion, par un détail, procédé symbolique équivalent à la métaphore, voilà justement ce qui distingue le langage onirique de la pensée de l'homme éveillé [44]. Un parallélisme aussi complet entre les processus de l'élaboration de l'esprit et ceux de l'élaboration du rêve ne peut guère être fortuit. Nous nous attacherons plus loin à étudier ces concordances et à en démêler les causes.

Chapitre II. Les tendances de l'esprit

En rapportant, à la fin du dernier chapitre, la comparaison établie par Heine entre le prêtre catholique, considéré comme le commis d'une maison de gros et le pasteur protestant considéré comme le patron d'une maison de détail, j'avais senti une inhibition qui m'inclinait à ne pas utiliser ce parallèle. Je me disais qu'il se trouverait probablement, parmi mes lecteurs, quelques personnes aussi respectueuses de la discipline et du sacerdoce que de la religion elle-même ; je pensais qu'elles tomberaient dans un état affectif tel que peu leur importerait alors de décider si le parallèle était spirituel par lui-même ou seulement par l'addition de quelques éléments étrangers. Pour tout autre parallèle, comme p. ex. pour celui qui compare certaine philosophie à une douce clarté lunaire profilée sur les objets, je n'avais pas à me soucier de produire sur une partie de mes lecteurs pareille impression, susceptible de contrarier nos recherches. L'homme le plus dévot resterait capable de se former une opinion sur le problème qui nous occupe.

44 Cf. ma *Science des Rêves,* chap. VI, *« Élaboration du rêve »*.

On peut aisément deviner à quel trait caractéristique du mot d'esprit il faut attribuer la diversité des réactions de l'auditeur du dit mot. Tantôt l'esprit se suffit à lui-même en dehors de toute arrière-pensée ; tantôt il relève d'une intention et de ce fait devient *tendancieux.* Seul le mot d'esprit tendancieux risque de choquer certaines personnes qui se refusent alors à l'entendre.

Th. Vischer qualifie d' « abstrait » *l'esprit* non tendancieux ; je préfère le terme d' « inoffensif ».

Selon les matériaux utilisés par la technique du mot d'esprit nous avons distingué plus haut l'esprit des mots et l'esprit de la pensée ; aussi devons-nous examiner les rapports qui existent entre cette distinction et celle que nous venons d'établir. Esprit des mots et esprit de la pensée d'une part, esprit abstrait et esprit tendancieux de l'autre, ne sont pas en relation d'influence réciproque ; ce sont deux subdivisions de la production spirituelle, entièrement indépendantes l'une de l'autre. On a peut-être eu l'impression que les mots d'esprit inoffensifs procèdent plutôt de l'esprit des mots, tandis que la technique plus compliquée de l'esprit de la pensée se mettrait au service de tendances nettement caractérisées ; mais certains mots d'esprit inoffensifs usent du jeu de mots et de l'assonance et d'autres -tout aussi inoffensifs - font appel à toutes les ressources de l'esprit de la pensée. Il n'est pas plus difficile de montrer que, dans sa technique, l'esprit tendancieux peut n'être rien autre que de l'esprit des mots. Souvent par exemple les mots d'esprit qui « jouent » sur les noms propres ont une tendance fort offensante et fort injurieuse ; il va de soi qu'ils sont à ranger dans l'esprit des mots. Cependant les mots d'esprit les plus inoffensifs relèvent, eux aussi, de l'esprit des mots : telles sont p. ex. les rimes en cascade si en vogue dans ces derniers temps ; leur technique consiste dans l'emploi du même matériel avec une modification tout à fait particulière.

« Und weil er Geld in Menge hatte,

Lag stets er in der Hängematte. »

(Et comme il avait de l'or en amas

Il se prélassait dans son hamac.)

Personne ne niera, espérons-le, que le plaisir que nous procure ce genre de rimes, par ailleurs sans prétention, ne soit pareil à celui qui nous signale le mot d'esprit.

De bons exemples de mots d'esprit abstraits ou inoffensifs, tributaires de l'esprit de la pensée, fourmillent dans les comparaisons de Lichtenberg. Plusieurs ont déjà été cités ; en voici d'autres :

« Sie hatten ein Oktavbändchen nach Göttingen geschickt und an Leib und Seele einen Quartanten bekommen » (Ils avaient envoyé à Göttingen [45] un octavaire, ils ont reçu en retour un in-quarto, corps et âme).

« Um dieses Gebäude gehörig aufzuführen, muss vor allen Dingen ein guter Grund gelegt werden, und da weiss ich keinen festeren, als wenn man über jede Schicht pro gleich eine Schicht kontra aufträgt » (Un tel édifice ne peut se passer d'une base - ou raison - solide ; or, rien ne résiste mieux qu'un nombre égal de couches - ou arguments pour et contre).

« Einer zeugt den Gedanken, der andere hebt ihn aus der Taufe, der dritte zeugt Kinder mit ihm, der vierte besucht ihn auf dem Sterbebette und der fünfte begräbt ihn » (Le premier crée la pensée, le second la tient sur les fonts baptismaux, le troisième lui fait des enfants, le quatrième la visite à son lit de mort et le cinquième l'enterre). Métaphore avec unification.

« Er glaubte nicht allein keine Gespenster, sondern er fürchtete sich nicht einmal davor » (Il ne se contentait pas de ne pas croire aux revenants, il allait jusqu'à ne pas les redouter). Ici l'esprit réside exclusivement dans la représentation par le contresens qui met au comparatif ce qui d'habitude semble le plus insignifiant et au positif ce qui apparaît comme le plus important. Dépouillé de son

45 Un jeune étudiant à l'Université de Göettingen. (N. d. T.)

attirail spirituel ceci signifie : il est plus facile de se mettre, par la raison, au-dessus de la crainte des revenants que de s'en défendre le cas échéant. Sous cette forme le mot perd complètement son esprit, mais il garde une portée psychologique incontestable, à laquelle on n'a pas suffisamment rendu hommage. Il se rapproche de la phrase bien connue de Lessing :

> « Es sind nicht alle frei, die ihrer Ketten spotten. »
>
> (Ils ne sont pas tous libres, ceux qui rient de leurs chaînes.)

Je mettrai en garde, à cette occasion, contre un malentendu toujours possible. Esprit « inoffensif » ou « abstrait » ne signifie pas esprit dénué de fond, mais implique seulement le contraire de l'esprit « tendancieux », dont il sera question plus loin. Comme le démontre l'exemple précédent, l'esprit inoffensif, c'est-à-dire non tendancieux, peut être fort suggestif et fort pertinent. Cependant le fond d'un mot d'esprit est indépendant de l'esprit considéré en soi ; c'est la pensée foncière qui, en vertu d'un artifice spécial d'expression, parvient à s'exprimer avec esprit. Mais, de même que les horloges ont coutume de renfermer un mécanisme de précision dans un boîtier précieux, de même il peut arriver que les productions les plus spirituelles recèlent justement les pensées les plus profondes.

Établissons, à propos de l'esprit de la pensée, une distinction nette entre le fond de la pensée et son revêtement spirituel ; sous cet angle, nous verrons s'éclairer, dans notre appréciation des mots d'esprit, bien des points obscurs. À notre grande surprise, nous constaterons alors que le plaisir que nous prenons à un mot d'esprit dépend de l'impression d'ensemble qui résulte et de son fond et de sa forme spirituelle, et que nous nous laissons duper par un de ces facteurs sur la valeur de l'autre. La réduction seule du mot d'esprit nous fait saisir l'erreur de notre jugement.

C'est ce qui d'ailleurs se passe aussi pour l'esprit des mots. Cette phrase : « Die Erfahrung besteht darin, dass man erlährt, was man nicht wünscht erfahren zu haben » (L'expérience consiste à acquérir l'expérience de ce dont l'on ne désirerait pas faire l'expérience) - nous sidère ; nous croyons y découvrir une vérité nouvelle, et ce n'est qu'au bout d'un certain temps que nous reconnaissons dans cette assertion une variante du truisme. « Nous nous instruisons à nos dépens. » (K. Fischer.) L'excellente formule spirituelle, qui met en jeu l'association du mot « Erfahrung » (expérience) et du verbe « erfahren » (apprendre) chargé de définir la « Erfahrung », nous abuse à tel point que nous surestimons le fond même de la phrase. Il en est de même du mot d'esprit par unification de Lichtenberg, relatif au mois de janvier (p. 95) ; il ne dit que ce que nous savons depuis toujours, à savoir que les souhaits de nouvel an se réalisent aussi rarement que beaucoup d'autres ; et nous pourrions citer encore bien d'autres exemples du même genre.

Il en est tout autrement d'autres mots d'esprit dans lesquels la pensée juste et pertinente suffit évidemment à nous captiver ; le propos nous apparaît comme un mot d'esprit excellent, alors que seule la pensée est excellente, la formule spirituelle, par contre, souvent médiocre. Justement les mots de Lichtenberg brillent, en général, beaucoup plus par la pensée que par la forme spirituelle, sur laquelle notre approbation de la première irradie à tort. P. ex. la réflexion sur « le flambeau de la Vérité » (p. 121) ne constitue guère une comparaison spirituelle, mais elle est si pertinente que toute la phrase nous apparaît comme remarquablement spirituelle.

Les mots d'esprit de Lichtenberg sont surtout remarquables par le fond de leur pensée et par leur pertinence. C'est à juste titre que Goethe disait de cet auteur que ses saillies si spirituelles et si plaisantes posent de véritables problèmes ; mieux encore, en effleurent la solution. Il relève, p. ex., dans cet ordre d'idées :

« Il lisait toujours *Agamemnon* au lieu de « *angenommen* » *(accepté),* tant il avait lu Homère. » La technique est : sottise + assonance ; mais Lichtenberg n'a découvert là rien moins que le secret même de la faute de lecture [46].

On peut en rapprocher le mot d'esprit suivant (p. 86), dont la technique ne nous avait que médiocrement satisfaits :

« Il s'étonnait de ce que les chats aient, juste à la place des yeux, deux trous taillés à même la peau. » La sottise, malgré son évidence, n'est qu'apparente ; en réalité sous cette remarque simpliste se cache le grand problème du rôle de la téléologie dans la formation des animaux. Il ne s'impose pas en effet que la fente palpébrale s'ouvre justement au contact de la surface libre de la cornée et seule la théorie de l'évolution explique cette coïncidence.

Retenons-le bien : une phrase spirituelle nous donne une impression d'ensemble dans laquelle nous ne pouvons pas dissocier la part respective du fond de la pensée et celle de l'élaboration de l'esprit ; peut-être se trouvera-t-il plus tard, sur ce point, un parallèle encore plus topique.

*

**

Pour élucider du point de vue théorique l'essence de l'esprit, les mots inoffensifs ont plus de prix que les mots d'esprit tendancieux, les mots superficiels que les mots profonds. Les jeux de mots inoffensifs et superficiels présentent le problème de l'esprit sous sa forme la plus pure, parce qu'ils nous évitent de nous laisser égarer par la tendance et nous font échapper à l'erreur de jugement qui tient à la valeur du sens. Grâce à ce matériel, notre compréhension pourra réaliser de nouveaux progrès. Je choisis un exemple d'esprit des mots aussi inoffensif que possible. - Une jeune

46 Cf. ma *Psychopathologie des Alliagslebens,* 1904, 10e éd., 1923 *(Gesammelte Schritfen,* vol. IV.*) La Psychopathologie de la vie quotidienne,* trad. Jankélévitch. Payot, Paris, *1924.*

fille en train de s'habiller (« anziehen ») se plaint, à l'annonce d'une visite : « Quel dommage qu'on ne puisse se montrer au moment où l'on est le *plus attrayant* » (Gerade wenn man am *anziehendsten* ist) [47].

Mais comme je commence à douter de mon droit à considérer ce mot comme non tendancieux, je vais le remplacer par un autre tout à fait simpliste, et, de ce fait, au-dessus de pareilles objections :

Dans une maison où j'étais invité, on sert à la fin du repas cet entremets nommé *roulard* dont la confection exige un certain talent de la part de la cuisinière. « C'est fait chez vous ? » demande un des invités. Et le maître de maison de répondre : « Certainement, c'est un *home-roulard* (home-rule).

Cette fois nous ne voulons pas analyser la technique de ce mot d'esprit, mais concentrer notre attention sur un autre facteur, qui est sans doute le plus important. Ce mot d'esprit impromptu - je m'en souviens fort bien - plut fort aux convives et nous fit rire de bon cœur. Dans ce cas, comme dans tant d'autres, la sensation éprouvée par l'auditeur ne peut provenir ni de la tendance, ni du fond de la pensée ; il ne reste donc qu'à l'attribuer à la technique du mot d'esprit. Les procédés techniques, décrits plus haut (condensation, déplacement, représentation indirecte, etc.) ont ainsi le pouvoir de susciter chez l'auditeur un sentiment de plaisir sans que nous puissions déterminer la modalité de ce pouvoir. De cette manière nous arrivons à la deuxième proposition capable d'élucider le problème de l'esprit ; la première (p. 22) énonçait que le caractère du mot d'esprit était lié à la forme expressive. Remarquons cependant que la seconde proposition ne nous a, en définitive, rien appris de nouveau. Elle ne fait qu'isoler ce qu'une expérience antérieure nous avait déjà enseigné. Nous nous rappelons en effet que lorsqu'il était possible de réduire le mot d'esprit, c'est-à-dire de

47 P. Kleinpaul, *Die Rätsel der Sprache,* 1890. *Anziehend = en train de s'habiller = attrayant*. (N. d. T.)

remplacer son expression verbale par une autre, tout en conservant soigneusement l'intégralité de son sens, non seulement le caractère spirituel s'évanouissait, mais encore l'effet risible, bref tout ce qui en faisait le charme.

Nous n'osons poursuivre ici sans nous être préalablement expliqués avec nos autorités philosophiques.

Les philosophes, qui rangent l'esprit dans le comique et traitent du comique même dans l'esthétique, assignent comme caractère fondamental à la représentation esthétique d'être complètement indépendante et dégagée de toute considération utilitaire des choses, de toute intention d'en faire usage pour satisfaire à un des grands besoins vitaux ; leur contemplation, la jouissance de leur représentation nous doivent suffire. « Cette jouissance, ce mode de représentation d'une chose, est purement esthétique ; elle est autonome, elle a en elle sa propre fin et n'a point d'autre objectif vital » (K. Fischer, p. 87).

Or, nous ne contredisons guère à ces paroles de K. Fischer, nous nous bornons peut-être à traduire sa pensée dans notre langage quand nous faisons ressortir que l'activité spirituelle ne doit pas être qualifiée d'activité sans but et sans dessein, puisqu'elle a évidemment un but : celui d'éveiller le plaisir chez l'auditeur. Je doute que nous ne puissions jamais rien entreprendre sans intention. Quand nous ne nous servons pas de notre appareil psychique pour obtenir la satisfaction d'un besoin vital, nous lui laissons prendre son plaisir en lui-même, nous cherchons à nous procurer du plaisir par sa propre activité. Je suppose que telle est la condition *sine qua non* de toute représentation esthétique, mais je me sens trop incompétent en matière d'esthétique pour soutenir cette proposition ; de l'esprit, par contre, je puis, à la lumière des deux considérations précédentes, affirmer qu'il est un mode d'activité qui tend à demander le plaisir à des processus psychiques, - intellectuels ou autres. Il est certainement encore d'autres modes d'activité qui tendent au même

but. Ils diffèrent peut-être par la sphère de l'activité psychique à laquelle ils demandent le plaisir, peut-être par la méthode qu'ils emploient à cette intention. Nous ne sommes pas actuellement en état de trancher la question, mais nous retiendrons que la technique de l'esprit et la tendance à l'épargne (p. 62) qui la domine prennent part à la genèse de notre plaisir.

Mais avant de nous attaquer à cette énigme - comment les processus techniques de l'élaboration de l'esprit peuvent-ils procurer du plaisir à l'auditeur -, nous rappellerons que, pour être plus simple et plus clair, nous avons fait abstraction des mots d'esprits tendancieux. Il nous faut pourtant chercher à élucider quelles sont les tendances de l'esprit et de quelle manière l'esprit les sert.

Tout d'abord, l'observation suivante nous invite à ne pas laisser de côté le mot d'esprit tendancieux dans notre recherche de l'origine du plaisir que nous procure l'esprit. Le plaisir que nous donne l'esprit inoffensif est presque toujours médiocre ; c'est tout au plus une sensation nette d'agrément ou un pâle sourire qu'il réussit à provoquer chez l'auditeur ; et encore une partie de cet effet revient-elle au fond même de la pensée, comme nous l'avons pu voir par des exemples appropriés (p. 133). Presque jamais l'esprit sans caractère tendancieux ne déchaîne ces brusques éclats de rire qui rendent si irrésistible l'esprit tendancieux. Leurs techniques pouvant être identiques, nous sommes amenés à penser que c'est justement en raison même de sa tendance que l'esprit tendancieux dispose de sources de plaisir inaccessibles à l'esprit inoffensif.

Il devient facile d'embrasser d'un coup d'œil les tendances de l'esprit. Lorsque l'esprit n'est pas à lui-même sa propre fin, c'est-à-dire lorsqu'il est inoffensif, il ne sert que deux tendances, qui elles-mêmes sont susceptibles d'être embrassées d'un seul coup d'œil : l'esprit est ou bien *hostile* (il sert à l'attaque, à la satire, à la défense), ou bien *obscène* (il déshabille). De prime abord, il convient de remarquer à nouveau que la nature technique de l'esprit - esprit

des mots, esprit de la pensée - n'a aucun rapport avec chacune de ces deux tendances.

Il nous faudra de plus longs développements pour montrer comment l'esprit sert ces tendances. Je m'occuperai tout d'abord non pas de l'esprit hostile, mais de l'esprit qui déshabille. Certes, on l'a étudié bien plus rarement que le premier, comme si la répugnance avait irradié du fond à la forme elle-même ; toutefois, il ne faudra pas nous laisser égarer, car nous allons bientôt tomber sur un cas limite de l'esprit susceptible, espérons-le, de nous éclairer sur bien des points demeurés obscurs.

On sait bien ce que l'on entend par « grivoiseries » (*Zoten*) : c'est l'évocation intentionnelle, par l'intermédiaire de la parole, de situations et d'actes sexuels. Cependant cette définition ne vaut guère mieux que d'autres. Une conférence sur l'anatomie des organes sexuels ou sur la physiologie de la génération n'a, malgré notre définition, rien à voir avec la grivoiserie. Il faut encore que la grivoiserie s'adresse à une personne déterminée, qui nous excite sexuellement, et à qui ce « propos salé » révèle l'excitation sexuelle de celui qui le tient, éveillant ainsi en elle une excitation du même ordre. Il se peut aussi que la grivoiserie provoque, chez qui l'entend, au lieu de l'excitation sexuelle, la honte et l'embarras, ce qui n'est qu'une réaction contre l'excitation, c'est-à-dire l'aveu détourné de celle-ci. La grivoiserie, par conséquent, vise à l'origine la femme et équivaut à une tentative de séduction. Lorsque, dans une réunion masculine, un homme se complaît à raconter ou à entendre des grivoiseries, il se place par l'imagination dans une situation primitive que les institutions sociales ne lui permettent plus de réaliser. Celui qui rit d'une grivoiserie rit comme s'il était témoin d'une agression sexuelle.

Le sexuel, qui constitue le fond même de la grivoiserie, ne se borne pas à ce qui distingue les sexes, mais s'étend, en outre, à ce qui est commun aux deux sexes et également objet de honte, à savoir

à l'excrémentiel dans tous ses domaines. Or, c'est précisément là l'extension du « sexuel » au temps de l'enfance ; dans la représentation infantile existe en quelque sorte un cloaque dans lequel le sexuel et l'excrémentiel se distinguent peu ou prou [48]. Partout, dans le domaine de la psychologie des névroses, le sexuel implique encore l'excrémentiel et reste compris au sens archaïque, infantile.

La grivoiserie déshabille, pour ainsi dire, la personne de l'autre sexe à qui elle s'adresse. Les propos obscènes forcent la personne attaquée à s'imaginer les parties respectives ou les actes correspondants et donnent à penser que le conteur les a lui-même devant les yeux. Incontestablement le plaisir de voir à nu les parties sexuelles est le thème primordial de la grivoiserie.

Il convient, pour élucider cette question, de remonter aux origines. La tendance à regarder à nu les caractères distinctifs du sexe est une des composantes primitives de notre libido. Elle serait déjà le substitut d'un plaisir que l'on peut considérer comme primaire : à savoir, celui de toucher les parties sexuelles. Comme c'est si souvent le cas, la vue a ici remplacé le toucher [49]. La libido de la vue ou du toucher existe chez chacun de nous sous une double forme, active et passive, masculine et féminine ; elle se développe, suivant la prédominance du caractère sexuel, d'une façon dominante dans l'un ou dans l'autre sens. Chez le jeune enfant on peut aisément observer la tendance à se mettre nu. Là ou le germe de cette tendance, contrairement à son destin habituel, n'est ni recouvert par d'autres strates ni réprimé, il se développe et devient la perversion des hommes adultes connue sous le nom d'exhibitionnisme. Chez la femme, cette tendance passive à l'exhibition est presque toujours

48 Cf. mes *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie,* 1905. (Ges. Schrift. vol. V). *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* trad. Reverchon. Éd. N. R. F., Paris, 1925.

49 Molls Kontrektationstrieb (Untersuchungen über die Libido sexualis, 1898). *(Instinct de contrectation. Recherches sur la libido sexuelle.)*

neutralisée par la réaction puissante de la pudeur sexuelle. L'habillement lui réserve toutefois une échappatoire ; il suffira de faire observer combien l'exhibitionnisme licite de la femme est élastique et variable suivant les circonstances et les conventions sociales.

Cette tendance persiste à un haut degré chez l'homme, en tant que partie constituante de la libido, et sert à préparer l'acte sexuel. Si elle se manifeste à la première approche de la femme, il lui faut, pour deux raisons, avoir recours au langage. En premier lieu, afin de se montrer à la femme ; en second lieu, parce que l'éveil de ladite représentation, provoquée chez la femme, par ces propos, est apte à produire chez celle-ci l'état d'excitation correspondante et à éveiller en elle la tendance à l'exhibitionnisme passif. Ce discours suggestif n'est pas encore le propos grivois, mais il y aboutit. Si la femme capitule rapidement, le discours obscène ne dure point et cède la place aux actes sexuels. Il en est tout autrement lorsque l'homme ne peut escompter l'acquiescement facile de la femme, lorsque, au contraire, il se heurte à des réactions défensives. Les propos aptes à provoquer l'excitation sexuelle, les grivoiseries, deviennent alors à eux-mêmes leur propre objectif ; l'agression sexuelle, étant arrêtée dans sa progression vers l'acte, se borne à provoquer l'excitation, dont elle se complaît à saisir les signes chez la femme. L'agression change alors de caractère, comme toute manifestation libidinale contrariée ; elle devient directement hostile et cruelle, elle appelle à son aide, pour surmonter l'obstacle, la composante sadique de l'instinct sexuel.

La résistance de la femme est ainsi la première condition de l'éclosion du propos grivois, seulement, il est vrai, dans le cas où la résistance n'apparaît que comme un atermoiement et laisse espérer que les efforts ne resteront pas vains. Le cas idéal d'une résistance est fourni par la présence d'un tiers, car l'éventualité de la condes-cendance immédiate de la femme doit être à peu près exclue. Ce

tiers acquiert bientôt un rôle de premier plan dans le développement de la grivoiserie ; mais tout d'abord, à l'origine, la présence de la femme était indispensable. À la campagne ou à l'humble auberge, on peut observer que c'est l'entrée de la servante ou de la patronne qui déclenche la grivoiserie ; ce n'est qu'à un degré plus élevé de l'échelle sociale que se produit l'effet contraire ; la grivoiserie s'arrête dès qu'une femme paraît, les hommes ne reprennent ce genre d'amusement - qui à l'origine impliquait la présence d'une femme à la pudeur effarouchée - que lorsqu'ils sont « entre eux ». Ce n'est plus à la femme, mais au spectateur, à l'auditeur, que la grivoiserie a fini par s'adresser, et par cette évolution elle se rapproche déjà du caractère du mot d'esprit.

Dès à présent, notre attention peut se fixer sur deux facteurs : le rôle du tiers, c'est-à-dire de l'auditeur, et les conditions intrinsèques de la grivoiserie elle-même.

L'esprit tendancieux nécessite en général l'intervention de trois personnages : celui qui fait le mot, celui qui défraie la verve hostile ou sexuelle, enfin celui chez lequel se réalise l'intention de l'esprit, qui est de produire du plaisir. Nous rechercherons plus loin la raison profonde de ces rapports ; ce n'est pas celui qui fait le mot d'esprit qui en rit, qui jouit du plaisir qu'il procure ; c'est l'auditeur passif. Les trois personnages de la grivoiserie ont entre eux les mêmes rapports. Voici comment on peut décrire les choses : l'impulsion libidinale du premier, ne pouvant se satisfaire par la femme, se transforme en une tendance hostile à l'adresse de cette dernière et fait appel au tiers, qui était primitivement son trouble-fête, comme à un allié. Les paroles grivoises du premier livrent la femme sans voiles aux regards du tiers qui, en tant qu'auditeur, - puisqu'il peut satisfaire ainsi, à peu de frais, sa propre libido - se laisse volontiers séduire.

Il est curieux de voir comme le bas peuple se complaît à ces échanges de grivoiseries, qui ne manquent jamais leur effet hilarant.

Il convient également de remarquer que, malgré ces processus compliqués, qui présentent avec l'esprit tendancieux tant de points de contact, la grivoiserie est affranchie de toutes les exigences formelles particulières à l'esprit. L'évocation sans voiles de la nudité remplit d'aise le premier et déchaîne l'hilarité du tiers.

La nécessité d'une forme, spirituelle n'apparaît que lorsque l'on s'adresse à des gens raffinés et éduqués. La grivoiserie devient spirituelle et n'est plus tolérée qu'à cette condition. Son procédé technique le plus courant consiste dans l'allusion, c'est-à-dire dans le remplacement par un détail qui n'offre que des rapports lointains avec l'obscénité que l'auditeur rétablit en imagination, franche et entière. Plus l'écart est grand entre ce que la grivoiserie exprime directement et ce qu'elle suggère impérieusement à l'auditeur, plus le mot est fin et plus il a droit de cité dans la bonne société. En dehors de l'allusion grossière ou fine, la grivoiserie spirituelle - comme le prouvent bien des exemples - peut s'approprier toutes les autres ressources de l'esprit des mots et de l'esprit de la pensée.

On comprend enfin les services que l'esprit peut rendre aux tendances qu'il sert. Il permet la satisfaction d'un instinct (le lubrique et l'hostile) en dépit d'un obstacle qui lui barre la route ; il tourne cet obstacle et tire ainsi du plaisir de cette source de plaisir, source que l'obstacle lui avait rendue inaccessible. L'obstacle qui s'interpose n'est au fond rien d'autre que l'inaptitude de la femme, en raison de sa position sociale et de son degré d'éducation, à supporter le sexuel autrement que voilé. Dans la situation primitive, la femme était présente, et l'on continue à la penser présente, ou bien elle continue, malgré son absence, à exercer une influence intimidatrice sur les hommes. Il est, d'autre part, d'observation courante, que, même parmi les hommes des classes élevées, la présence d'une fille de basse condition ravale la grivoiserie spirituelle au rang de la grivoiserie la plus vulgaire.

La force qui rend difficile ou impossible à la femme - et à un moindre degré à l'homme - la jouissance de l'obscénité crue, nous l'appelons le « refoulement » ; nous reconnaissons en elle ce même processus psychique qui, dans les cas morbide les plus graves, soustrait à la conscience des complexes émotifs complets ainsi que leurs dérivés et qui apparaît comme le facteur essentiel de la causation des psychonévroses. Nous attribuons à la culture et à la bonne éducation une grande influence sur le développement du refoulement, et nous admettons que, dans ces conditions, l'organisation psychique subit une transformation, qui se transmet d'ailleurs parfois léguée sous la forme d'une disposition héréditaire, transformation qui nous rend inacceptable ce que nous ressentions comme agréable et que nous repoussons désormais de toutes les forces de notre psychisme. Le travail de refoulement de la culture annihile en nous des facultés primitives de jouissance, répudiées à présent par la censure. Le renoncement est cependant terriblement dur à l'âme humaine. Or l'esprit tendancieux permet de neutraliser ce renoncement et de retrouver le bien perdu. L'obscénité spirituelle qui nous fait rire équivaut à la grivoiserie grossière dont s'ébaudit le paysan ; dans les deux cas la source du plaisir est identique ; nous ne saurions rire de la grivoiserie grossière, nous en aurions honte ou bien elle nous répugnerait ; nous ne pouvons rire que lorsque l'esprit est venu à la rescousse.

Ainsi se trouve démontré ce que nous avions présumé plus haut : que l'esprit tendancieux s'alimente à des sources de plaisir autres que celles de l'esprit inoffensif, où tout le plaisir, d'une manière ou de l'autre, est lié à là technique. Rappelons que, dans l'impression produite en nous par l'esprit tendancieux, nous ne saurions distinguer quelle part du plaisir revient à la technique, quelle autre à la tendance. Nous ne savons donc, à proprement parler, de quoi nous rions. Tous les mots d'esprit obscènes nous exposent aux erreurs de jugement les plus flagrantes sur leur qualité

de bons mots et cela dans la mesure où cette qualité dépend de leurs conditions formelles ; leur technique est souvent médiocre, leur effet risible est pourtant irrésistible.

*

**

Recherchons à présent si l'esprit rend les mêmes services aux tendances hostiles.

D'emblée nous nous heurtons aux mêmes difficultés. Nos impulsions hostiles à l'égard de notre prochain ont été soumises, depuis notre enfance comme depuis celle de la culture humaine, aux mêmes restrictions, au même refoulement progressif que nos aspirations sexuelles. Nous n'en sommes pas encore arrivés à aimer nos ennemis ni à tendre la joue gauche lorsque l'on nous soufflette sur la droite ; de même toutes les prescriptions morales destinées à inhiber la haine agissante en portent nettement la marque : elles ne valaient à l'origine que pour une communauté restreinte de parents. En tant que nous nous considérons comme citoyens d'une même nation, nous nous affranchissons de la majorité de ces restrictions à l'égard des gens d'une autre nation. Mais, au sein de notre propre cercle, nous avons néanmoins réalisé des progrès dans la domination de nos impulsions hostiles ; suivant la forte expression de Lichtenberg, là où l'on dit « Pardon », on aurait autrefois donné une gifle. Les voies de fait, prohibées par la loi, ont été remplacées par des invectives verbales, et la connaissance plus approfondie de l'enchaînement des impulsions humaines, impliquant le « *tout comprendre c'est tout pardonner »,* nous empêche de plus en plus de nous insurger contre notre prochain, lorsqu'il se trouve sur notre chemin. Doués, tant que nous sommes enfants, de puissantes dispositions à l'hostilité, une plus haute culture individuelle nous apprend par la suite qu'il est malséant de proférer des injures et, même dans les cas où la lutte est légitime, la liste des armes prohibées dans le combat s'est considérablement allongée. Depuis

que nous avons dû renoncer à manifester notre hostilité par des voies de fait - empêchés que nous l'étions par la présence d'un tiers indifférent, qui a intérêt au maintien de sa sécurité personnelle - nous avons développé une nouvelle technique de l'invective, analogue à celle de l'agression sexuelle, technique qui vise à mettre ce tiers dans notre jeu contre notre adversaire. Nous dépeignons cet ennemi sous des traits mesquins, vils, méprisables, comiques, et, grâce à ce détour, nous savourons sa défaite que nous confirme le rire du tiers, dont le plaisir est tout gratuit.

Nous soupçonnons donc le rôle de l'esprit dans l'agression hostile. L'esprit nous permettra d'utiliser ce qu'il y a de ridicule en notre ennemi, et qu'il ne nous était pas permis d'exprimer à haute voix ou consciemment, en raison des obstacles qui s'y opposaient. Et l'esprit *éludera ainsi à nouveau des restrictions et nous rendra des sources de plaisir devenues inaccessibles.* Il poussera, par surcroît, l'auditeur - gagné à notre cause par le plaisir qu'il a goûté - à prendre sans plus notre parti, de même qu'il nous arrive d'autres fois, séduits par l'esprit inoffensif, de surestimer le fond même d'une phrase formulée de façon spirituelle. Notre langue ne dit-elle pas avec une justesse absolue qu' « il faut mettre les rieurs de son côté » ?

Considérons les mots d'esprit de M. N..., que nous avons cités dans le chapitre précédent. Ce sont tous des dénigrements. C'est tout comme si M. N... voulait s'écrier : « Ce ministre de l'agriculture est un véritable bœuf ! Laissez-moi en paix avec ce ***, qui crève de vanité. Je ne connais rien de plus fastidieux que les articles de cet historien sur Napoléon et l'Autriche ! » Mais le niveau moral élevé de M. N... l'empêchait de s'exprimer de la sorte. Aussi ces dénigrements font-ils appel à l'esprit pour trouver crédit auprès de l'auditeur qui, malgré leur justesse éventuelle, se serait refusé à entendre de telles opinions sous une forme non spirituelle. Un de ces mots est particulièrement instructif ; c'est celui du « rote Fadian », qui, peut-

être, est le plus irrésistible de tous. Qu'est-ce qui nous force à rire, sans nous soucier, le moins du monde, de savoir s'il est fait injustement tort à ce pauvre écrivain ? Assurément la forme spirituelle, c'est-à-dire l'esprit. Mais de quoi rions-nous là ? Sans aucun doute, nous rions de sa personne même, figurée sous les traits du « filandreux rouquin », et en particulier de sa chevelure rousse. L'homme bien élevé s'est déshabitué de railler les tares physiques, en outre la chevelure rousse ne compte pas parmi les défauts physiques risibles. Elle semble néanmoins telle à l'écolier, au vulgaire et, en raison du niveau de leur éducation, à certains représentants communaux et parlementaires. Or, ce mot d'esprit de M. N... nous a permis - et ceci suivant le mode le plus ingénieux - à nous, gens adultes et délicats, de rire de la chevelure rousse de l'historien X, tout comme si nous étions des écoliers. Certes, M. N... n'y avait point songé ; mais il est fort douteux que quelqu'un, qui laisse courir son esprit, doive en connaître les intentions précises.

L'obstacle à l'agression, que l'esprit aidait à tourner, était, dans ces cas, d'ordre intérieur - à savoir, la révolte esthétique contre l'invective ; d'autres fois il peut être d'ordre purement extérieur. Il en est ainsi lorsque Serenissimus, frappé de la ressemblance qu'un étranger offrait avec lui-même, demande : « Ta mère a-t-elle habité la résidence ? » et reçoit du tac au tac la réponse : « Non pas ma mère mais mon père. » L'interlocuteur voudrait sûrement assommer le malotru qui, par cette allusion, ose salir la mémoire de sa mère chérie. Mais ce malotru est Serenissimus, que l'on ne peut frapper, ni même offenser, sans expier cette vengeance durant toute sa vie. Il eût donc fallu sans mot dire avaler l'outrage. Heureusement l'esprit offre la possibilité de rendre, sans danger, à autrui, la monnaie de sa pièce, de saisir l'allusion par le moyen technique de l'unification et de la retourner contre l'assaillant. L'impression du spirituel est ici si intimement déterminée par la tendance que, en présence de la

riposte spirituelle, nous tendons à oublier que la question agressive elle-même joue de l'esprit par allusion.

Si fréquent est l'obstacle créé à l'injure ou à la riposte outrageante par des causes extrinsèques que l'esprit tendancieux affecte une prédilection toute spéciale pour 1'attaque ou la critique des gens haut placés et des gens qui prétendent au pouvoir. L'esprit permet alors de s'insurger contre une telle autorité et par là de se libérer de son poids. Là réside aussi l'attrait de la caricature, qui nous fait rire même quand elle est peu réussie, par cette seule raison que nous lui savons gré de s'insurger contre l'autorité.

Si nous retenons ce fait que l'esprit tendancieux se prête si bien à l'attaque contre tout ce qui est grand, respectable et puissant et que l'inhibition intérieure ou les circonstances extérieures préservent de la déconsidération directe, force nous est d'envisager à part certains groupes de mots d'esprit qui semblent viser des personnes inférieures et faibles. J'ai en vue les histoires de marieurs, dont nous avons rapporté quelques exemples au. cours de l'examen des techniques multiples de l'esprit de la pensée. Dans quelques-unes d'entre elles, p. ex. « Elle est de plus sourde » et « Qui prêterait à ces gens ? » on se moque du marieur comme d'un imprudent et d'un étourdi, comique par la candeur en quelque sorte automatique avec laquelle il laisse échapper la vérité. Mais comment accorder, d'une part, les notions que nous avons acquises plus haut sur la nature de l'esprit tendancieux, d'autre part l'intensité du plaisir que nous procurent ces histoires, avec la mesquinerie des personnages visés par ce mot d'esprit ? Sont-ce là des adversaires dignes de notre esprit ? Ne semble-t-il pas plutôt que l'esprit ne mette en avant les marieurs que pour atteindre, derrière eux, quelque chose de plus important, tel le héros du proverbe, qui frappe le sac pour s'en prendre à l'âne ? Cette conception n'est réellement pas à dédaigner.

L'interprétation des histoires de marieurs demande à être poussée plus loin. Je pourrais certes ne pas m'engager dans cette

voie, me contenter de n'y voir que « galéjades » et refuser à ces histoires le caractère spirituel. L'esprit comporte en effet une telle conditionnalité subjective ; notre attention vient d'être attirée sur ce point que nous devrons étudier plus tard. Cette condition le proclame - n'est esprit que ce que j'accepte comme tel. Ce qui pour moi est un mot d'esprit peut n'être pour un autre qu'une histoire comique. Un mot d'esprit nous suggère-t-il ce doute, c'est qu'il possède une face - dans notre cas une façade comique - qui éblouit l'un tandis qu'un autre peut essayer de regarder derrière. On peut aussi soupçonner que cette façade soit destinée à éblouir le regard qui scrute et que, par conséquent, ces histoires cachent quelque chose.

En tout cas, si nos histoires de marieurs sont des mots d'esprit, elles sont des mots d'esprit d'autant meilleurs que non seulement elles sont capables, grâce à leur façade, de dissimuler ce qu'elles ont à dire, mais encore de dire quelque chose de défendu. L'interprétation qui, en se poursuivant, dévoile ce qui est caché et révèle comme tendancieuses ces histoires à façade comique, pourrait être celle-ci : celui qui laisse échapper ainsi inopinément la vérité, est, en réalité, heureux de jeter le masque. C'est là une conception juste et profondément psychologique. Sans ce consentement intérieur personne ne succomberait à l'automatisme qui révèle ici la vérité [50]. De la sorte le marieur, qui nous semblait tout d'abord ridicule, nous devient sympathique et digne de pitié. Quelle joie ce doit être pour cet homme d'être enfin libéré du fardeau de la dissimulation, quand il saisit la première occasion de crier la vérité tout entière ! Lorsqu'il voit que le jeu est perdu, que la fiancée déplaît au jeune homme, il révèle volontiers un nouveau défaut qui avait passé inaperçu ; ou bien il s'empresse, à l'occasion d'un détail, d'apporter un argument décisif lui permettant de cracher son mépris à la face de ceux qui recourent à ses services : « Je vous demande

50 Il s'agit du même mécanisme qui régit le « lapsus linguae » et d'autres phénomènes de la trahison de soi-même. Voir *Zur Psychopathologie des Alltagslebens (La* Psychopathologie de la vie quotidienne).

qui prêterait à ces gens ! » Tout le ridicule tombe en l'espèce sur les parents ainsi mis en cause, qui, eux, ne reculent pas devant une pareille escroquerie pour procurer un mari à leur fille, sur la condition misérable des filles qui se prêtent à de tels trafics, sur l'indignité des unions scellées sous de tels auspices. Le marieur est spécialement qualifié pour les traumatiser, car il connaît de près tous ces abus, mais il ne peut les publier à haute voix, puisque sa pauvreté le condamne à en vivre. Or un conflit tout semblable affecte également l'âme populaire, qui a créé de telles histoires, car elle sait que la sainteté des unions matrimoniales souffre gravement de la révélation de tous ces préliminaires.

Rappelons une remarque que nous avons formulée à propos de la technique de l'esprit : le contresens remplace souvent, dans le mot d'esprit lui-même, la moquerie et la critique incluses dans la pensée qui se cache derrière le mot ; par là, du reste, l'élaboration de l'esprit ressemble à l'élaboration du rêve ; en voici une confirmation nouvelle. Ce fait que la satire et la critique ne s'adressent pas à la personnalité du marieur qui, dans les exemples précédents, était une véritable « tête de Turc », est démontré par toute une série de mots d'esprit dans lesquels le marieur est, tout au contraire, figuré comme un personnage d'intelligence supérieure, comme un dialecticien capable d'aplanir toutes les difficultés. Ce sont des histoires dont la façade est logique au lieu d'être comique, des mots d'esprit de la pensée d'ordre sophistique. Dans une de ces histoires (p. 87) le marieur parvient à faire passer le prétendant sur la boiterie de la fiancée. C'est là, du moins, « chose faite ». tandis qu'une femme aux jambes droites risquerait à chaque instant de tomber, de se briser la jambe, d'où maladie, souffrance, frais médicaux ; tout cela vous est évité avec une boiteuse. Ou bien dans une autre histoire, il rétorque fort judicieusement, et un à un, les griefs du prétendant à l'égard de sa fiancée, et il oppose à la dernière objection, celle-ci irréfutable, l'argument suivant : « Que voulez-vous ! il vous faut donc une femme

sans défauts ? » - comme si rien ne subsistait des insinuations précédentes. Il est aisé, dans ces deux cas, de signaler les points faibles de l'argumentation ; c'est ce que nous avons fait à propos de l'examen de leur technique. Cette fois, c'est un nouveau point qui nous intéresse. Le fait que le discours du marieur ait toutes les apparences d'une rigoureuse logique, apparences dont un examen attentif démontre le néant, recouvre cette vérité que l'esprit donne raison au marieur ; la pensée ne se risque pas à lui donner raison sur le mode sérieux et remplace ce mode sérieux par un camouflage spirituel ; mais, comme en bien d'autres circonstances, la plaisanterie trahit ici l'intention sérieuse. Nous ne craignons pas de nous tromper en supposant que toutes ces histoires à façade logique veulent vraiment dire ce qu'elles prétendent dire avec des arguments volontairement erronés. C'est précisément cet emploi du sophisme comme truchement de la vérité qui lui confère le caractère de l'esprit, caractère qui dépend ainsi avant tout de la tendance. Le fond même de ces deux histoires est, en effet, le suivant : le prétendant se couvre réellement de ridicule en cherchant de tous côtés, avec un soin jaloux, des avantages à la fiancée, avantages qui, en réalité, S'écroulent l'un après l'autre, et il oublie ce faisant qu'il doit s'attendre à prendre pour femme une personne qui - comme tous les êtres humains - a forcément des défauts, tandis que la seule qualité capable de rendre supportable le mariage avec une créature plus ou moins imparfaite, à savoir l'inclination mutuelle, le désir d'une entente amicale, n'entrent même pas en ligne de compte dans tout ce marché.

La satire du prétendant qu'impliquent ces récits, au cours desquels le marieur se donne fort justement des airs de supériorité, est encore plus nette dans quelques autres histoires. Plus elles sont transparentes, moins elles participent à la technique de l'esprit ; elles demeurent, pour ainsi dire, aux confins de l'esprit ; tout ce qu'elles ont en commun avec la technique de l'esprit, c'est

l'édification d'une façade. Cependant leurs tendances identiques et la dissimulation de celle-ci derrière une façade leur confèrent dans leurs effets le même pouvoir qu'à l'esprit. En outre, l'indigence des moyens techniques explique que bien des mots d'esprit de ce genre ne peuvent - sans nuire à leur effet - se passer de l'élément comique, du jargon, qui fait en l'espèce office de technique spirituelle.

Voici une histoire du même genre qui, tout en possédant toute la force de l'esprit tendancieux, ne laisse cependant rien paraître de sa technique : Le marieur demande : « Que réclamez-vous de votre fiancée ? » - Réponse : « Je la veux belle, je la veux riche, je la veux instruite. » - « Fort bien, dit le marieur, mais cela fait trois partis. » C'est là une réprimande en règle sans aucun revêtement spirituel.

Dans tous les exemples précédents, l'agression dissimulée visait encore des personnes ; dans les mots d'esprit de marieurs, toutes celles qui participent au trafic des mariages : fiancée, prétendant et parents. Mais l'esprit peut aussi bien s'attaquer à des institutions, à des gens en tant que protagonistes de ces institutions à des préceptes moraux ou religieux, à des idées générales sur la vie, qui jouissent d'un tel crédit qu'aucune protestation ne peut se passer du masque d'un mot d'esprit, même d'un mot d'esprit dissimulé sous une façade. Si les thèmes auxquels cet esprit tendancieux s'attache ne sont pas nombreux, leurs modes d'expression et leurs revêtements sont fort variés. Je crois que nous sommes en droit de donner à ce genre d'esprit tendancieux un nom spécial. Lequel sera le mieux approprié, c'est ce que nous ne pourrons déterminer qu'après avoir cité quelques exemples du genre.

Je rappelle deux histoires - celle du gourmet décavé surpris en train de se régaler de « saumon mayonnaise », et celle du professeur pochard - que nous avons signalées comme mots d'esprit sophistiques par déplacement ; je poursuis ici leur interprétation. Nous avons appris depuis que, lorsque la façade d'une histoire se présente avec toutes les apparences de la logique, la pensée qu'elle

recouvre voudrait bien dire, sérieusement : « Cet homme a raison », mais ne se risque pourtant pas, en présence de la contradiction qu'elle rencontre, à lui donner raison, sauf sur un point où son erreur est facilement démontrable. La « pointe » choisie est un véritable compromis entre son « tort » et sa « raison », ce qui n'est certes pas une solution, mais correspond parfaitement à notre propre conflit intérieur. Ces deux histoires sont simplement épicuriennes ; elles reviennent à dire : « Cet homme a raison, il n'y a rien au-dessus de la jouissance, peu importe la façon de se la procurer. » Voilà qui paraît terriblement immoral et, en effet, n'est guère autre chose ; au fond cette formule revient au *Carpe diem* du poète, qui proclame l'incertitude de la vie et la vanité du renoncement au nom de la vertu. Si l'idée que l'homme au « saumon mayonnaise » puisse être dans le vrai nous choque si vivement, c'est simplement parce que cette vérité est proclamée à l'occasion d'une jouissance des plus inférieures et qui nous semble fort superflue. En réalité, chacun de nous a eu des heures et des jours où il a adhéré à cette philosophie et reproché à la morale d'exiger toujours sans jamais indemniser. Depuis que nous doutons de l'au-delà, où chacun de nos renoncements devait être récompensé par une satisfaction - la foi semble en effet bien rare si le renoncement en est le critérium - le *Carpe diem* devient un précepte sérieusement énoncé. Je veux bien retarder ma satisfaction, mais sais-je si demain je serai encore de ce monde ?

> Di doman' non c'è certezza [51]. (Il n'y a pas de sécurité du lendemain).

Je veux bien renoncer à m'engager dans toutes les voies de satisfaction que la société réprouve, mais suis-je certain de ce qu'elle me dédommagera de mon renoncement - fût-ce après un certain laps de temps - en m'ouvrant la voie d'une satisfaction licite ? Ce que les mots d'esprit chuchotent à voix basse, on peut l'énoncer à haute voix,

51 Lorenzo dei Medici.

à savoir : que les désirs et les aspirations des hommes ont le droit de s'affirmer en face de la morale exigeante et sans égards, et de nos jours on l'a dit en termes énergiques et saisissants : cette morale ne serait que le décret égoïste des quelques sujets riches et puissants qui peuvent, eux, toujours sans délai, satisfaire tous leurs désirs. Tant que l'art médical n'aura pas progressé davantage dans l'art d'assurer notre vie et tant que les institutions sociales ne l'auront pas rendue plus agréable, il sera impossible d'étouffer en nous la voix qui s'insurge contre les prescriptions de la morale. Tout homme de bonne foi finira, *in petto* tout au moins, par en faire l'aveu. La résolution de ce conflit n'est possible que par voie indirecte, en considérant la vie sous un angle nouveau. Il faut solidariser sa vie avec celle des autres, s'identifier soi-même dans la mesure du possible avec eux, afin de pouvoir supporter le raccourcissement de la durée de sa propre vie ; et il ne faut pas satisfaire d'une façon illégitime à ses propres besoins, il faut au contraire ne faire le sacrifice, parce que seul le maintien de tant d'exigences irréalisées peut engendrer la force capable de modifier l'ordre social. Mais on ne peut pas déplacer de la sorte, transférer à d'autres, tous ses besoins personnels, et il n'y a pas à ce conflit de solution générale et définitive.

Nous sommes enfin en état de donner à ces mots d'esprit le nom qui leur convient : ce sont des mots d'esprit *cyniques ;* ce qu'ils recouvrent, c'est du *cynisme.*

Parmi les institutions que vise le mot d'esprit cynique, aucune n'est plus importante, aucune n’est plus spécialement protégée par la loi morale, mais aucune, en même temps, ne se prête mieux à l'attaque, que celle du mariage ; aucune ne défraie donc plus généreusement l'esprit cynique. Or aucune exigence ne nous touche plus personnellement que celle de la liberté sexuelle, et nulle part la civilisation n'a tenté d'exercer une pression aussi énergique que dans le domaine de la sexualité. Un seul exemple suffira à exprimer

ce que nous voulons dire : la « note du carnet du Prince Carnaval » (p. 114) :

« Une épouse est comme un parapluie - on prend malgré tout un fiacre. »

Nous avons déjà discuté la technique compliquée de cet exemple ; c'est une comparaison qui, tout d'abord, sidère et semble absurde et qui, comme nous le voyons maintenant, n'a par elle-même rien de spirituel ; c'est de plus une allusion (fiacre -véhicule public) et, procédé technique le plus puissant, une omission qui ajoute à l'incompréhensibilité. Voici quelle serait la marche régulière de la comparaison : on se marie pour s'assurer contre les tentations sexuelles, on s'aperçoit alors à l'usage que le mariage ne satisfait pourtant pas des besoins quelque peu impérieux ; de même on prend un parapluie pour se protéger contre la pluie, et malgré tout on se fait mouiller. Dans les deux cas, il faut un second moyen de protection plus efficace ; dans le premier cas c'est le fiacre, dans le second, la femme vénale. Voilà donc l'esprit presque entièrement remplacé par le cynisme. On ne se risque pas à proclamer et à publier que le mariage n'est pas l'institution qui permet à l'homme de satisfaire à sa sexualité, à moins d'être un ami de la vérité ou un réformateur fervent du genre de Christian v. Ehrenfels [52]. La force de ce mot réside en ce que - malgré les périphrases - la chose n'en est pas moins dite.

Une circonstance particulièrement favorable à l'esprit tendancieux est la satire de sa propre personne ou, pour s'exprimer d'une façon plus circonspecte, la satire d'une personnalité collective dont on fait soi-même partie, p. ex. sa propre nation. Cette condition de l'autocritique explique l'éclosion, sur le terrain de la vie populaire juive, d'une abondante moisson de mots d'esprit excellents, dont nous avons donné plus haut bon nombre d'exemples. Ce sont des histoires imaginées par des Juifs et dirigées contre des particularités

52 Voir ses essais dans la *Politisch-Anthropotogische Revue,* Il, 1903.

de la race juive. Les mots d'esprit que les étrangers leur ont décochés sont, dans la plupart des cas, de brutales pochades dans lesquelles le fait que le Juif semble aux étrangers un personnage comique tient lieu d'esprit réel. Les mots d'esprit juifs inventés par des Juifs accordent également ce point, mais les Juifs sont conscients des défauts véritables de leur race ainsi que des qualités qui en sont fonction, et la participation de leur propre personne aux travers que le mot d'esprit raille réalise la condition subjective - qui, dans d'autres cas, est difficile à établir - de l'élaboration de l'esprit. J'ignore, du reste, si aucun autre peuple s'est diverti de lui-même avec une égale complaisance.

Comme exemple à l'appui, nous pouvons citer l'histoire (rapportée à la page 117) du Juif qui, dans le train, perd toute civilité et toute décence, aussitôt qu'il s'aperçoit que le nouveau venu dans le compartiment est un coreligionnaire. Cette anecdote nous a servi d'exemple de suggestion par le détail, de représentation par le petit côté ; il est représentatif de la mentalité démocratique juive, qui n'établit aucune différence entre le maître et le valet, mais qui trouble malheureusement de ce fait la discipline et la collaboration sociales. Une autre série de mots d'esprit, particulièrement intéressante, décrit les rapports réciproques du Juif riche et du Juif pauvre ; leurs héros sont le tapeur juif (Schnorrer) et le patron ou le baron débonnaires. Le tapeur, qui est tous les dimanches accepté comme hôte dans une même maison, arrive un jour en compagnie d'un jeune homme inconnu, qui fait mine de s'attabler. « Qui est-ce ? », demande le maître de maison, et il reçoit la réponse suivante : « Il est mon gendre depuis une semaine et j'ai promis de lui donner la table durant la première année. » - La tendance de ces histoires reste toujours la même : elle se dégagera mieux encore de la suivante : le tapeur sollicite du baron l'argent nécessaire à une cure balnéaire à Ostende ; le médecin lui aurait recommandé la mer pour guérir ses malaises. Le baron lui fait observer qu'Ostende est une

station fort coûteuse, qu'une autre, plus modique, pourrait peut-être fort bien faire l'affaire. Mais le tapeur repousse cette proposition en ces termes : « Monsieur le baron, rien ne me semble trop cher pour ma santé. » Voilà un superbe mot d'esprit par déplacement que nous aurions pu donner comme modèle du genre. Évidemment le baron veut réaliser une économie, mais le tapeur répond comme si l'argent du baron était le sien, et il est vrai que s'il en était réellement ainsi, il serait en droit de donner à sa santé le pas sur sa fortune, Ce mot d'esprit tend tout d'abord à nous faire rire de l'insolence de la réplique, mais, par exception, les mots d'esprit de cet ordre ne sont pas conditionnés par des façades trompeuses qui égarent la compréhension. La vérité qui se cache ici est que le tapeur qui - dans son imagination - considère l'argent du coreligionnaire riche comme le sien propre, est vraiment presque fondé à commettre cette confusion en raison des prescriptions de la loi sacrée d'Israël. Assurément le sentiment de révolte qui a engendré ce mot d'esprit vise cette loi si onéreuse même pour les dévots.

Voici une autre histoire. Un tapeur rencontre un confrère dans l'escalier d'un richard ; celui-ci lui déconseille d'aller plus loin. « Ne monte pas, le baron est mal luné aujourd'hui et ne donne pas plus d'un florin. » - « -Je monte tout de même, dit le premier, pourquoi lui ferais-je cadeau d'un florin ? Me donne-t-il jamais quelque chose, à moi ? »

Ce mot emprunte la technique du contresens, puisque le tapeur affirme simultanément que le baron ne lui donne rien et se met en devoir de solliciter une aumône. Mais le contresens n'est qu'apparent ; il est presque exact que le riche ne lui donne rien puisque, aux termes de la loi d'Israël, le riche est tenu de lui faire l'aumône et que même il devrait lui être reconnaissant de l'occasion qu'il lui offre de faire une bonne action. Il y a donc antinomie entre la conception religieuse et la conception banale et bourgeoise de l'aumône ; la seconde se révolte contre la première dans l'histoire du

baron qui, ému par le récit des malheurs du tapeur, sonne son valet : « Fichez-le dehors, il me brise le cœur ! » Cette mise à nu de la tendance constitue de nouveau un cas-limite de l'esprit. Voici la tendance de tous ces mots : « Il n'est guère avantageux d'être un riche parmi les Juifs. La misère d'autrui empêche de jouir de sa propre fortune. » Les histoires précédentes ne diffèrent de cette dernière plainte dénuée d'esprit que par l'optique particulière à une situation donnée.

D'autres histoires, telle que la suivante, et qui, par leur technique, se présentent comme des cas limites de l'esprit, témoignent d'un cynisme profondément pessimiste : Un homme dur d'oreille consulte un médecin, qui conclut avec justesse que la surdité est due à une trop abondante consommation d'eau-de-vie. Il conseille donc à son malade d'y renoncer ; le patient promet de suivre ce conseil. Quelque temps après, le médecin rencontre son malade dans la rue et lui demande, à très haute voix, comment il va. « Merci, répond l'autre, inutile de crier si fort, docteur, j'ai cessé de boire et entends bien. » Plus tard, nouvelle rencontre. Le docteur, de sa voix naturelle, lui demande de ses nouvelles, mais il s'aperçoit qu'il n'est pas compris. « Qu'est-ce ? Comment ? » - « Vous voilà revenu à l'eau-de-vie, crie le docteur à l'oreille de son patient ; voilà pourquoi vous n'entendez pas. » - « Vous pouvez avoir raison, réplique l'homme dur d'oreille, je me suis remis à l'eau-de-vie, mais je vais vous dire pourquoi. Tant que je n'ai pas bu, j'ai entendu, mais tout ce que j'ai entendu ne valait pas l'eau-de-vie. » - Techniquement parlant, ce mot n'est guère que l'exposé d'une idée ; le jargon, les artifices de la narration sont ici indispensables à provoquer le rire, mais derrière se dresse cette triste question : « Cet homme n'a-t-il pas eu raison dans son choix ? »

Ce sont les mille aspects de la misère sans espoir des Juifs que figurent ces anecdotes pessimistes ; c'est ce caractère commun qui me permet de les grouper sous la rubrique de l'esprit tendancieux.

D'autres histoires, qui participent du même esprit cynique, et qui n'appartiennent pas toutes au cycle juif, prennent à partie les dogmes religieux et la croyance en Dieu elle-même. L'histoire du « Zyeuter du rabbin » est édifiée techniquement sur la faute de raisonnement qui résulte de la juxtaposition sur le même plan de l'imagination et de la réalité (on pourrait, du reste, considérer, avec tout autant de raison, sa technique comme un « déplacement »). Son esprit cynique ou critique s'attaque aux thaumaturges et même à la foi aux miracles. À son lit de mort, Heine aurait fait un mot nettement blasphématoire. Il aurait répondu au prêtre qui amicalement le recommandait à la grâce de Dieu et lui faisait espérer le pardon de ses péchés : *« Bien sûr qu'il me pardonnera ;* C'EST SON MÉTIER. » C'est là une comparaison qui rabaisse et, techniquement parlant, elle ne représente qu'une allusion, car un métier, Un commerce, une profession, c'est là le fait d'un ouvrier ou d'un médecin, par exemple, qui n'ont l'un et l'autre qu'un seul et unique métier. Mais la force du mot d'esprit réside dans la tendance. Tout ce qu'il veut dire est ceci : « Il me pardonnera certainement, car il n'est là que pour ça, je ne me le suis pas procuré pour autre chose » (comme s'il s'agissait de son médecin ou de son avocat). Chez ce moribond, qui gît sans force, une conscience demeure, c'est qu'il a créé Dieu et l'a doué de puissance pour s'en servir à l'occasion. Cette soi-disant créature, quelques instants avant son anéantissement, se pose encore en Créateur.

*

**

Aux variétés de mots d'esprit tendancieux décrits jusqu'ici, à savoir :

l'esprit qui déshabille ou esprit obscène,

l'esprit agressif (hostile),

l'esprit cynique (critique, blasphématoire), j'en joindrais volontiers une quatrième, beaucoup plus rare, dont le trait caractéristique apparaît dans l'excellent exemple qui suit :

Deux Juifs se rencontrent en wagon dans une station de Galicie. « Où vas-tu ? » dit l'un. - « À Cracovie », dit l'autre. - « Vois quel menteur tu fais ! s'exclame l'autre. Tu dis que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg. Mais je sais bien que tu vas vraiment à Cracovie. Pourquoi alors mentir ? »

L'effet de cette savoureuse histoire, qui semble d'une subtilité exagérée, est apparemment dû à la technique du contresens. Le second Juif se fait imputer à mensonge sa déclaration qu'il va à Cracovie, ce qui est pourtant la vérité. Ce puissant procédé technique (le contresens) se combine cependant à un autre, la représentation par le contraire ; en effet, d'après l'affirmation incontestée du premier, le second ment quand il dit la vérité et dit la vérité au moyen d'un mensonge. Or, le sérieux de cette histoire consiste dans la recherche du critérium de la vérité ; à nouveau l'esprit conduit à un problème et exploite l'incertitude d'une de nos conceptions les plus courantes. Est-ce dire la vérité que de présenter les choses telles qu'elles sont, sans se préoccuper de la façon dont l'auditeur entendra ce qu'on dit ? N'est-ce peut-être là qu'une vérité jésuitique, et la réelle sincérité ne consiste-t-elle pas plutôt à tenir compte de la personne de l'auditeur et à lui fournir un tirage fidèle de son propre savoir ? Je considère ces mots d'esprit comme suffisamment différents des autres pour leur assigner une rubrique spéciale. Ils s'attaquent non pas à une personne ou à une institution, mais à la certitude de notre connaissance elle-même, qui fait partie de notre patrimoine spéculatif. Le nom le plus approprié à ce type d'esprit serait celui « *d'esprit sceptique* ».

*

**

Au cours de nos études sur les tendances de l'esprit, nous avons peut-être éclairci quelques points et nous nous sommes certes sentis enhardis à poursuivre nos investigations ; mais les conclusions de ce chapitre et celles du chapitre précédent posent, par leur rapprochement, un problème difficile à résoudre. S'il est vrai que le plaisir causé par un mot d'esprit résulte d'une part de la technique, d'autre part de la tendance, comment embrasser d'un seul coup d’œil ces deux sources, si différentes, du plaisir conféré par le mot d'esprit ?

B. Partie synthétique

Chapitre III. Le mécanisme du plaisir et la psychogenèse de l’esprit

Quelles sont les sources du plaisir que nous procure l'esprit ? Nous poserons en principe que nous le savons à présent. Certes, nous sommes sujets à l'erreur qui consiste à confondre l'agrément que nous donne le fond de la pensée exprimée par la phrase avec le plaisir proprement dit de l'esprit, mais ce dernier plaisir a essentiellement deux sources : la technique et la tendance de l'esprit. Ce que nous voudrions rechercher à présent, c'est la manière dont le plaisir jaillit de ces sources, le mécanisme de cet « effet de plaisir ».

Nous atteindrons, semble-t-il, plus aisément notre but par l'esprit tendancieux que par l'esprit inoffensif. Nous commencerons donc par le premier.

Le plaisir procuré par l'esprit tendancieux tient à ce qu'il donne satisfaction à une tendance qui, sans lui, demeurerait insatisfaite. Qu'une telle satisfaction constitue une source du plaisir, voilà qui se passe de plus ample commentaire. Mais la façon dont l'esprit nous donne cette satisfaction dépend de circonstances spéciales, qui nous ouvriront peut-être des horizons nouveaux. Il faut distinguer deux cas. Dans le cas le plus simple, la satisfaction de la

tendance se heurte à un obstacle extrinsèque, que l'esprit permet de tourner. C'est ce que nous a montré la réponse à Serenissimus, qui demandait si la mère de son interlocuteur avait été à la résidence, ou bien la question du critique d'art auquel les deux riches fripons montrent leur portrait : *And where is the Saviour* » (Où est le Sauveur ?). La tendance, dans l'un des cas, revient à répondre à l'injure par l'injure ; dans l'autre, à remplacer par une insulte la critique sollicitée. Ce qui, dans les deux cas, entrave la tendance, ce ne sont que des facteurs extrinsèques : la haute situation et le pouvoir des personnes en cause. Remarquons toutefois que, bien que ces mots d'esprit - ou d'autres du même ordre - à caractère tendancieux, nous charment, ils ne sont pourtant pas capables de produire un grand effet risible.

Il en est tout autrement lorsque l'obstacle n'est plus d'ordre extrinsèque, lorsqu'un obstacle intrinsèque, un sentiment intérieur, s'oppose à la satisfaction directe de la tendance. Cette condition serait réalisée, d'après nous, dans les mots d'esprit agressifs de M. N..., dont le penchant très marqué à l'invective est tenu en échec par une haute culture esthétique. Dans le cas particulier de M. N... l'esprit aide à surmonter la résistance intérieure, à lever l'inhibition. Par là, à l'instar de ce qui se passe en cas d'obstacle extrinsèque, la satisfaction de la tendance est rendue possible, la répression ainsi que la « stagnation psychique » consécutive est évitée ; jusque-là le mécanisme du développement du plaisir serait, dans les deux cas, identique.

Nous serons cependant tentés d'approfondir ici les conditions qui différencient respectivement la situation psychologique dans les cas d'obstacle externe ou d'obstacle interne, car il nous paraît possible que la levée de l'obstacle interne engendre un plaisir incomparablement supérieur. Mais je proposerais de nous contenter ici de peu et de nous en tenir provisoirement à cette seule constatation, qui se borne à ce qu'il y a pour nous d'essentiel. Les

cas d'obstacle externe et les cas d'obstacle interne ne diffèrent que sur un point : dans le dernier cas, une inhibition déjà existante est levée, dans le premier le développement d'une inhibition nouvelle est entravé. Nous ne nous aventurerons pas trop loin dans la voie de la spéculation en disant que l'établissement comme le maintien d'une inhibition psychique nécessite un « effort psychique ». S'il est démontré, à présent, que l'esprit tendancieux, dans les deux cas, procure du plaisir, on sera tout près d'admettre *que le « plaisir » ainsi acquis correspond à une épargne de l'effort psychique.*

Nous voilà encore ramenés au principe de *l'épargne* que nous avons déjà rencontré à l'occasion de la technique de l'esprit des mots. Nous croyions alors ne la retrouver que dans l'emploi de mots aussi peu nombreux ou aussi peu différents que possible les uns des autres ; à présent nous voilà aux prises avec la notion bien plus vaste de l'épargne de l'effort psychique, et nous envisageons la possibilité de pénétrer plus avant encore dans la nature de l'esprit en scrutant plus profondément la notion encore fort obscure de l'« effort psychique ».

Une certaine obscurité, que nous n'avons pu dissiper dans notre étude sur le mécanisme du plaisir propre à l'esprit tendancieux, nous apparaît comme le juste châtiment de notre tentative d'expliquer le compliqué avant le simple, l'esprit tendancieux avant l'esprit inoffensif. Retenons que *« l'épargne d'un effort nécessité par l'inhibition ou la répression »* nous apparut comme le secret du plaisir procuré par l'esprit tendancieux et abordons, à présent, le mécanisme du plaisir engendré par le mot d'esprit inoffensif.

Des exemples appropriés de mots d'esprit inoffensifs, qui ne pouvaient impressionner notre jugement ni par leur fond ni par leur tendance, nous ont amenés à conclure que les techniques de l'esprit sont par elles-mêmes des sources de plaisir ; cherchons si ce plaisir ne peut se ramener lui-même à une économie d'effort psychique. La

technique d'un de ces groupes de mots d'esprit (les jeux de mots) consistait à orienter notre psychisme suivant la consonance des mots plutôt que suivant leur sens ; à laisser la représentation auditive des mots se substituer à leur signification déterminée par leurs relations à la représentation des choses. Il nous est permis, en effet, de supposer que le travail psychique est, de ce fait, grandement facilité et que l'emploi sérieux des mots exige un certain effort pour renoncer à ce procédé si commode. Nous pouvons observer dans des états morbides de la fonction mentale, au cours desquels la faculté de concentrer l'effort psychique sur un seul point est probablement restreinte, que la représentation par assonance verbale prend de fait le pas sur le sens des mots ; de tels malades suivent dans leurs discours la progression des associations (« extrinsèques » au lieu de suivre celle des associations « intrinsèques » - pour nous servir de la formule consacrée. De même chez l'enfant, accoutumé à considérer encore les mots comme des objets, nous remarquons la tendance à assigner à une consonance identique ou analogue un sens identique, ce qui occasionne bien des erreurs dont sourient les grandes personnes. Si, nous sommes charmés incontestablement lorsqu'un même mot ou un mot phonétiquement voisin nous transporte d'un ordre d'idées à un autre ordre d'idées fort éloigné. (p. ex. le *home-roulard* qui transportait de la cuisine à la politique), on peut à bon droit ramener notre plaisir à l'économie d'un effort psychique. Plus les deux ordres d'idées que le même mot rapproche sont éloignés l'un de l'autre, plus ils sont étrangers l'un à l'autre, plus grande est l'épargne de trajet que la pensée réalise grâce à la technique de l'esprit. Il convient du reste de noter que, dans ce cas, l'esprit use

d'un moyen de liaison que rejette et évite avec soin le raisonnement sérieux [53].

Dans un second groupe de procédés techniques de l'esprit -unification, assonance, emploi multiple, modification de locutions courantes, allusion à des citations - le caractère commun réside dans ce fait qu'on retrouve dans tous les cas quelque chose de connu, là où l'on aurait pu escompter du nouveau. Retrouver le connu est un plaisir et il nous sera encore aisé de retrouver en ce plaisir celui de l'épargne, de le rapporter à l'épargne d'effort psychique.

53 Qu'il me soit permis d'anticiper sur le texte et de projeter ici quelque lumière sur la condition qui, selon l'usage de la langue, paraît décisive pour qualifier un mot d'esprit de « bon » ou de « mauvais ». Lorsque j'ai abouti grâce à un mot à double sens, ou peu modifié, par la route la plus courte, d'un ordre d'idées à un autre, sans qu'il existe, en même temps, entre ces deux ordres d'idées une liaison fondée sur le sens - alors le mot d'esprit que l'ai fait est « mauvais ». Dans le mot d'esprit « mauvais », le mot qui est la cheville ouvrière, la « pointe », constitue la seule liaison entre les deux représentations disparates. L'exemple que nous avons cité plus haut, celui du *home-roulard* est tel. Par contre, un mot d'esprit est bon lorsque le résultat répond à ce qu'en attendrait un enfant, lorsque l'analogie existant entre les mots implique une autre analogie foncière du sens, comme dans l'exemple : *Traduttore-Traditore.* Entre les deux représentations disparates, qui sont liées ici par une association d'ordre extrinsèque, existe, en outre, une liaison, fondée sur le sens et exprimant une parenté foncière. L'association extrinsèque ne fait que suppléer à la connexion intrinsèque, elle sert à signaler cette dernière, ou à la préciser. Le « traduttore » et le « traditore » ne se ressemblent pas seulement de nom, le traducteur est en même temps une sorte de traître, il est, pour ainsi dire, à bon droit qualifié de tel.

La différence que nous signalons ici ne superpose à la distinction à établir entre la « plaisanterie » et le « mot d'esprit », distinction dont il sera question plus loin. Nous aurions pourtant tort d'exclure des exemples tels que celui du *home-roulard* , de l'étude sur la nature de l'esprit. Envisagés sous l'angle du plaisir propre à l'esprit,nous trouvons que les mots d'esprit« mauvais » ne sont nullement mauvais comme bons mots, c'est-à-dire ne sont point inaptes à engendrer le plaisir.

Il est universellement admis que l'on a plaisir à retrouver ce qu'on connaît, en un mot à « reconnaître ». Groos [54] dit (p. 153) : « La reconnaissance s'accompagne toujours d'un sentiment de plaisir, à condition toutefois de n'être pas devenue trop mécanique (p. ex. quand on s'habille, etc.). Le connu, à lui seul, s'accompagne aisément de cette sensation de bien-être que Faust éprouve en retrouvant son cabinet de travail après une rencontre pénible... » - « Si donc le fait même de reconnaître procure du plaisir, on peut bien s'attendre à ce que l'homme use de cette aptitude pour elle-même, c'est-à-dire s'en serve à la façon d'un jeu. De fait, Aristote a vu, dans la joie de la reconnaissance, le fondement de la jouissance artistique, et l'on ne saurait nier que ce principe mérite d'être pris en considération bien qu'il n'ait ni toute l'importance ni toute la portée que lui attribue Aristote. »

Groos traite ensuite des jeux dont le caractère consiste à exalter la joie de la reconnaissance par l'interposition d'un obstacle, c'est-à-dire par provocation d'une « stagnation psychique », que supprime ensuite l'acte de la reconnaissance. Mais sa tentative d'explication abandonne alors l'hypothèse de la reconnaissance, cause par elle-même de plaisir, quand, en appelant à ces jeux, il ramène le plaisir de la reconnaissance à la *joie* de la *force,* de la difficulté vaincue. Selon moi, ce dernier facteur est secondaire et je ne vois pas de raison de renoncer à la conception plus simple, d'après laquelle la reconnaissance en soi est un plaisir en raison de la réduction de la dépense psychique, et d'après laquelle les jeux fondés sur ce plaisir n'useraient du mécanisme de la stagnation qu'afin d'exalter ce plaisir.

De même il est de notoriété publique que la rime, l'allitération, le refrain et autres formes de la répartition des sons en poésie, exploitent cette même source du plaisir à retrouver le connu. Le « sentiment de force » ne joue aucun rôle appréciable dans ces

54 Die *Spiele des Menschen* (Les jeux de l'homme), 1899.

techniques si étroitement apparentées à celle de « l'emploi multiple » au domaine de l'esprit.

Étant donné l'étroitesse des rapports qui unissent la reconnaissance au souvenir, il n'est plus hasardé de supposer qu'il existe de même un plaisir du souvenir, c'est-à-dire que l'acte du souvenir par lui-même s'accompagne d'un sentiment de plaisir d'origine analogue. Groos ne semble pas hostile à une telle hypothèse, mais à nouveau il fait dériver le plaisir du souvenir du « sentiment de puissance » qui serait la cause primordiale de la jouissance inhérente à la plupart des jeux. À mon avis, il se trompe.

« Retrouver le connu » est encore le principe d'une autre technique auxiliaire de l'esprit, technique dont il n'a pas encore été question. Je veux parler de *l'actualité,* source féconde de plaisir qu'exploitent bien des mots d'esprit, et qui permet d'expliquer certaines particularités de leur histoire. Certains mots d'esprit n'y ont aucun recours, et ce sont ces exemples que nous utiliserons presque exclusivement dans une étude sur l'esprit. N'oublions pas cependant que ces mots d'esprit à effet durable nous ont peut-être moins fait rire que d'autres, dont l'emploi nous paraît à présent difficile, car ils nécessiteraient des commentaires étendus qui ne leur rendraient pourtant pas leur effet d'antan. Ces mots-ci faisaient allusion à des personnages, à des événements qui, à l'époque, étaient « d'actualité », défrayaient et tenaient en haleine la curiosité publique. Après qu'ils eurent perdu leur intérêt, que l'affaire en question eut été définitivement classée, ces mots d'esprit perdirent une partie et même la majeure partie de leur sel. Par exemple le mot sympathique de mon hôte, qui avait qualifié de *home-roulard* son entremets familial, a perdu pour moi la saveur qu'il possédait au moment où le *home-rule* avait sa rubrique quotidienne dans les nouvelles politiques de nos journaux. Si j'essayais aujourd'hui de justifier les mérites de ce mot d'esprit par le commentaire que ce seul mot - en nous épargnant un grand détour de la pensée - nous

transporte du domaine de la cuisine au domaine fort éloigné de la politique, il me faudrait alors modifier ainsi mon commentaire : ce mot nous transporte du domaine de la cuisine au domaine fort lointain de la politique, domaine qui est sûr de solliciter notre intérêt parce qu'il est à l'ordre du jour de nos préoccupations. De même, cet autre mot d'esprit : « cette jeune fille me rappelle Dreyfus, l'armée ne croit pas à son innocence », nous semble aujourd'hui singulièrement périmé, bien que toutes ses ressources techniques soient demeurées identiques. La sidération obtenue par la comparaison et le sens équivoque du mot « innocence » ne peuvent empêcher que cette allusion, en son temps toute pimpante d'actualité, nous semble aujourd'hui complètement dénuée d'intérêt. Voici encore un mot d'actualité : la princesse royale Louise s'était adressée à l'administration du four crématoire de Gotha pour savoir ce que coûterait une incinération. On lui répondit : « Sonst 5.000 Mark, ihr werde man aber nur 3.000 Markberechnen, da sie schon einmal durchgebrannt sei ») (5.000 Mark pour les autres, mais pour elle ce sera seulement 3.000, car elle s'est déjà brûlé une fois les ailes) [55]. Un tel mot semble aujourd'hui irrésistible ; bientôt ce mot sera beaucoup moins apprécié, et plus tard, lorsqu'il ne pourra plus être raconté sans commentaire sur la personnalité de la princesse et sur le sens qu'il convient de donner au « durchgebrannt », ses qualités de jeu de mots ne lui serviront plus de rien.

Un grand nombre des mots d'esprit qui circulent ont leurs jours comptés et possèdent même un *curriculum vitae, qui* connaît la jeunesse, le déclin, pour sombrer enfin dans le plus complet oubli. Le besoin qu'éprouvent les hommes de tirer du plaisir de leurs processus cogitatifs fait constamment surgir des mots d'esprit nouveaux en rapport avec les événements du jour. La vitalité des mots d'esprit actuels ne dépend pas de leurs qualités propres ; elle est, par l'intermédiaire de l'allusion, empruntée à d'autres intérêts, dont le déclin entraîne celui du mot d'esprit. Or cette actualité, source

55 *Durchgebrania = brûlé*, mais aussi = *s'évader*. (N. d. T.)

d'une joie éphémère, mais source particulièrement riche, source qui vient grossir les sources propres à l'esprit, ne peut pas être purement et simplement homologuée au fait de retrouver le connu. Il s'agit plutôt d'une certaine qualité du connu qui possède en propre d'être fraîche, d'être nouvelle, de n'avoir pas encore subi les injures de l'oubli. La formation des rêves offre aussi cette prédilection particulière pour les faits récents et donne inévitablement à penser que cette alliance au récent confère une prime de plaisir particulière et se trouve de ce fait facilitée.

L'unification, qui n'est que la répétition s'appliquant aux rapports entre les idées au lieu de s'appliquer au matériel verbal, est considérée par G. Th. Fechner comme une des sources du plaisir de l'esprit. Fechner dit *(Vorschule der Aesthetik* I, XVII) *:* « À mon avis, dans notre champ d'étude actuel le principe de l'union intime du divers joue un rôle primordial ; mais l'appoint de conditions accessoires est encore nécessaire afin de permettre au plaisir, que les cas en question peuvent procurer, de franchir le seuil avec son caractère propre [56]. »

Dans tous ces cas de répétition des mêmes rap ports ou du même matériel verbal, de redécouverte du connu et du récent, nous serons, sans doute, en droit d'attribuer le plaisir éprouvé à l'épargne de la dépense psychique, si tant est que notre point de vue parvienne à éclairer les faits isolés et à réaliser de nouvelles acquisitions d'ordre général. Il nous faut encore, nous le savons, élucider la genèse de l'épargne et préciser le sens de l'expression « dépense psychique ».

Le troisième groupe de techniques de l'esprit, - qui englobe la plupart des mots d'esprit de la pensée - et embrasse l'ensemble des

56 Le chapitre XVII est intitulé : « Von sinnreichen und witzigen Vergleichen, Wortspielen u. a. Fällen, welche den Charakter der Ergötzlichkeit, Lustigkeit, Lächerlichkeit tragen ». (Des comparaisons riches de sens et d'esprit, des jeux de mots et des autres cas qui offrent le caractère du divertissant, de l'amusant et du ridicule.)

fautes de raisonnement, déplacements, contresens, représentations par le contraire, etc. semble avoir, au premier abord, son cachet particulier et n'être en rien apparenté aux techniques de la redécouverte du connu ou du remplacement des associations pragmatiques par les associations verbales ; il est cependant fort aisé de démontrer qu'ils ressortissent à l'épargne et à l'allègement de la dépense psychique.

Il est plus facile et plus commode d'abandonner le chemin déjà battu par la pensée que de s'y tenir, de rassembler pêle-mêle des éléments hétéroclites que de les opposer les uns aux autres ; il est particulièrement aisé d'admettre des formules syllogistiques répudiées par la logique, et enfin d'accoupler les mots et les idées sans souci de leur sens, voilà qui est hors de doute ; or, ce sont là précisément les méthodes des techniques spirituelles en question. Il est cependant étonnant que, ce faisant, l'élaboration de l'esprit soit une source de plaisir puisque, en dehors de l'esprit, toute manifestation analogue du moindre effort intellectuel éveille en nous de désagréables sentiments de répulsion.

Dans la vie sérieuse, le « plaisir du non-sens », comme nous dirons par abréviation, se cache, il est vrai, au point de disparaître. Pour le mettre en évidence, il nous faut recourir à deux cas, dans lesquels il apparaît encore ou se révèle à nouveau : c'est l'attitude de l'enfant qui apprend encore et celle de l'adulte dont l'humeur a été modifiée par un toxique. Lorsque l'enfant apprend le vocabulaire de sa langue maternelle, il se plaît à « expérimenter ce patrimoine de façon ludique » (Groos). Il accouple les mots sans souci de leur sens, pour jouir du plaisir du rythme et de la rime. Ce plaisir est progressivement interdit à l'enfant jusqu'au jour où finalement seules sont tolérées les associations de mots suivant leur sens. Mais, avec les progrès de l'âge, il cherche encore à s'affranchir de ces restrictions acquises à l'usage des mots, il les défigure par certaines fioritures, les altère par certains artifices (redoublement,

tremblement), il se forge même avec ses camarades de jeu une langue conventionnelle. Ces démarches se retrouvent dans certaines catégories de psychopathies.

Je suis d'avis que, quel qu'ait été le mobile qui ait dicté à l'enfant l'initiative de tels jeux, il s'y prête, au cours de son développement ultérieur, en pleine conscience de leur absurdité et pour le seul attrait du fruit défendu par la raison. Il emploie le jeu à secouer le joug de la raison critique. Plus tyranniques encore sont les contraintes que nous impose l'apprentissage du jugement droit et de la discrimination, dans la réalité, du vrai et du faux ; aussi la tendance à réagir contre la rigueur de la pensée et de la réalité demeure-t-elle chez l'homme profonde et tenace. Ce point de vue domine aussi les processus de l'activité imaginative. Dans la dernière partie de l'enfance, et durant la période scolaire qui dépasse l'âge de la puberté, la critique a pris une telle puissance que le sujet ne se risque plus que rarement à goûter directement au plaisir du « non-sens libéré ». Il ne se hasarde plus à énoncer de contresens ; mais la tendance foncière du jeune garçon à l'activité intempestive et absurde me semble dériver en droite ligne du plaisir du non-sens. Dans les cas pathologiques, cette tendance s'exalte souvent au point de dominer à nouveau les discours et les réponses de l'élève ; j'ai pu, chez quelques lycéens atteints de névroses, me convaincre de ce que leurs ratés n'étaient pas moins imputables à l'attrait inconscient pour le non-sens qu'à l'ignorance réelle,

Plus tard, l'étudiant ne se fait pas faute de réagir contre la contrainte de la pensée et de la réalité, dont le joug lui semble de plus en plus pénible et pesant. Bon nombre de blagues d'étudiants ressortissent à ces réactions. L'homme est « un chercheur infatigable de plaisir » - je ne sais plus quel auteur a lancé cette heureuse formule - et chaque renoncement à un plaisir auquel il a une fois goûté lui est fort pénible. Par les joyeuses absurdités du « bagou de la bière », l'étudiant cherche à sauvegarder son plaisir du penser

libre ; la scolarité du collège va le lui ravir de plus en plus. Beaucoup plus tard encore, quand l'homme mûr rencontre ses collègues au cours d'un congrès scientifique et se retrouve de ce fait dans la situation de l'étudiant, il trouve, à l'issue de la séance, dans la « chronique des buvettes [57] » qui défigure jusqu'à l'absurde les acquisitions nouvelles de la science, un dédommagement aux inhibitions nouvellement acquises par sa pensée.

« Bagou de la bière » et « Chronique des buvettes », ces noms seuls témoignent de ce que la critique, qui a refoulé le plaisir du non-sens, est devenue à ce point impérieuse que, sans appoint toxique, elle ne peut se relâcher, fût-ce un seul instant. La modification de l'humeur est ce que l'alcool peut offrir de plus précieux à l'homme et ce qui fait que tous les hommes ne renoncent pas avec la même facilité à ce « poison ». L'humeur enjouée, d'origine endogène ou toxique, abaisse les forces d'inhibition, la critique en particulier, et rend par là de nouveau abordables des sources de plaisir dont la répression fermait l'accès. Il est fort instructif de noter combien l'exaltation de l'humeur nous rend peu exigeants sur la qualité de l'esprit. C'est que l'humeur supplée à l'esprit, comme l'esprit doit s'efforcer de suppléer à cette humeur qui offre des possibilités de jouissance habituellement inhibées, et, parmi ces dernières, le plaisir de l'absurde.

« Avec peu d'esprit et beaucoup de plaisir... »

L'alcool fait de l'adulte un véritable enfant qui prend plaisir à se laisser aller au fil de ses pensées, sans souci des contraintes de la logique.

Nous espérons avoir établi que les techniques de l'esprit par l'absurde représentent une source vive de plaisir. Que ce plaisir ressortisse à l'épargne d'une dépense psychique, à l'allègement du joug de la critique, nous ne ferons que le rappeler.

57 « *Kneipzeitung* » en allemand. (N. d. T.)

Un coup d’œil d'ensemble sur les trois groupes de techniques de l'esprit que nous venons de distinguer montre que le premier et le troisième - le remplacement des associations pragmatiques par les associations verbales et l'emploi du contresens - peuvent être envisagées solidairement comme le rétablissement de libertés primitives et l'allègement du joug de l'éducation intellectuelle ; ce sont des allègements psychiques que l'on peut, dans une certaine mesure, opposer à l'épargne, qui constitue la technique du second groupe. Ainsi toute technique de l'esprit, donc tout plaisir issu de ces techniques, se ramène à ces deux principes : allègement de la dépense psychique en cours, épargne de la dépense psychique à venir. Ces deux ordres de technique et de « bénéfices de plaisir » correspondent, du moins en gros, à la distinction entre l'esprit des mots et l'esprit de la pensée.

*

**

Les discussions qui précèdent nous ont inopinément ouvert une perspective sur l'histoire du développement, autrement dit sur la psychogenèse de l'esprit, sujet que nous allons à présent attaquer. Nous avons appris à connaître des stades préparatoires de l'esprit ; leur évolution jusqu'au stade tendancieux nous fera probablement découvrir des rapports nouveaux entre les divers caractères de l'esprit. Antérieurement à tout esprit il y eut quelque chose que l'on peut appeler *jeu ou plaisanterie.* Le jeu - gardons ce terme - apparaît chez l'enfant à l'époque où il apprend à employer des mots et à coordonner des pensées. En jouant, l'enfant obéit sans doute à un des instincts qui l'obligent à exercer ses facultés (Groos). Le jeu déclenche un plaisir qui résulte de la répétition du semblable, de la redécouverte du connu, de l'assonance, etc., et qui correspond à une épargne insoupçonnée de la dépense psychique. Il n'est pas étonnant que ce plaisir pousse l'enfant à cultiver le jeu, à s'y adonner de tout son cœur, sans souci du sens des mots ni de la cohérence des

phrases. Jeu avec des mots et des pensées, motivé par un certain plaisir lui-même lié à l'épargne, voilà, semble-t-il, la première étape préparatoire de l'esprit.

À ce jeu, les progrès d'une faculté, que nous appellerons, à juste titre, critique ou raison, imposent un terme. Ce jeu est désormais condamné comme dénué de sens ou tout simplement comme absurde ; la critique le rend impossible. L'adolescent ne peut plus chercher le plaisir aux sources de la redécouverte du connu, etc., si ce n'est dans des occasions exceptionnelles, par exemple lorsqu'une veine de gaieté subite, semblable à celle de l'enfant, vient lever l'inhibition de la critique. Alors seulement il lui est permis de se livrer à ces jeux d'autrefois auxquels il trouvait du plaisir ; mais l'homme ne veut pas être réduit à cette seule chance et renoncer à un plaisir qu'il a jadis connu. Il s'applique alors à trouver des moyens aptes à le rendre indépendant de cette bouffée de gaieté. Aussi le développement ultérieur du processus qui aboutit à l'esprit est-il dominé par cette double tendance : tromper la critique et suppléer à l'humeur.

Nous voici donc parvenus à la seconde étape préparatoire de l'esprit, c'est-à-dire à la *plaisanterie*. Elle sert à réaliser le bénéfice de plaisir lié au jeu, tout en imposant silence à l'opposition de la critique, qui étoufferait dans l'œuf le sentiment du plaisir. Une seule voie nous est offerte : il faut que l'assemblage absurde des mots ou l'agencement incohérent des pensées ait tout de même un sens. Tout l'art de l'élaboration de l'esprit tend à trouver des mots et des constellations de pensées aptes à cet office. Toutes les ressources techniques de l'esprit ont déjà leur place marquée dans la plaisanterie ; aussi le langage parvient-il difficilement à délimiter leurs domaines respectifs. Ce qui différencie la plaisanterie du mot d'esprit, c'est que le sens de la phrase soustraite à la critique n'a pas besoin d'être profond, nouveau au seulement correct ; il lui suffit de pouvoir trouver son expression, peu importe que celle-ci soit insolite,

oiseuse ou insipide. L'essentiel de la plaisanterie, c'est la satisfaction d'avoir permis ce que la critique défend.

Une simple plaisanterie est p. ex. le mot de Schleiermacher qui définit la jalousie : « passion qui cherche avec zèle ce qui procure la peine » (Die Eifersucht ist eine Leidenschaft, die mit Eifer sucht was Leiden schafft). En voici une autre : Le professeur Kästner, qui enseignait la physique à Gœttingen au XVIIIe siècle et était coutumier du mot d'esprit, demandait son âge à l'étudiant Kriegk (Krieg = guerre) qui prenait ses inscriptions ; celui-ci répond « trente ans », le maître réplique : « Eh, j'ai l'honneur de voir la guerre de Trente Ans [58]. » C'est de même par une plaisanterie que le maître Rokitansky [59] répondit à un interlocuteur qui l'interrogeait sur la profession de ses quatre fils : « Zwei heilen und zwei heulen. » (« Deux guérissent et deux barrissent ») (deux médecins et deux chanteurs). Cette réponse était exacte et par suite inattaquable, mais ne suggérait rien qui ne fût exprimé par les mots mis entre parenthèses. Incontestablement la réponse ne s'est écartée des formes banales que pour le plaisir de l'unification et de l'assonance lié à ces deux mots.

Enfin, je pense, nous y voyons clair. Nous avons toujours été gênés dans notre appréciation des techniques de l'esprit par ce fait que ces techniques n'appartiennent pas en propre à l'esprit et que cependant l'essence même de l'esprit semblait liée à elles, puisque leur suppression par la réduction enlevait à l'esprit tout son caractère et tout le plaisir qui en émanait. Nous commençons à comprendre que ce que nous avons décrit comme techniques de l'esprit - et que nous devrons persister en un certain sens à qualifier de tel -, ce sont plutôt les sources où l'esprit va puiser le plaisir, et nous ne trouvons rien d'étonnant à ce que d'autres processus s'en viennent, dans une même intention, puiser aux mêmes sources. La technique particulière, propre à l'esprit, consiste à protéger ces

58 Kleinpaul ; Die *Rätsel der Sprache* (Les énigmes du langage), 1890.

59 Célèbre médecin. (N. d. T.)

sources, génératrices de plaisir, contre l'intrusion de la critique, qui inhiberait ce plaisir. Ce procédé ne prête qu'à peu de considérations générales ; comme nous l'avons déjà mentionné, l'élaboration de l'esprit se manifeste dans la sélection d'un matériel de mots et de situations cogitatives qui permettent au jeu primitif avec les mots et les pensées de conquérir le visa de la critique ; pour y arriver, l'élaboration de l'esprit doit mettre en œuvre avec la plus grande adresse toutes les particularités du vocabulaire et toutes les constellations possibles des associations d'idées. Peut-être serons-nous plus tard à même de caractériser encore l'élaboration de l'esprit par une propriété définie ; pour le moment, nous ne pouvons expliquer comment cette sélection s'opère en faveur de l'esprit. Car la tendance et l'œuvre de d'esprit, qui consistent à protéger contre la critique les alliances de mots et les associations d'idées génératrices de plaisir, constitueraient déjà les caractéristiques essentielles de la plaisanterie. Dès l'origine, elle a pour mission de lever les inhibitions intrinsèques et de rouvrir les sources de plaisir que ces inhibitions avaient interdites. Nous verrons que, dans toute son évolution, l'esprit reste fidèle à ce caractère.

Nous voilà également en état d'assigner sa place exacte au facteur « sens dans le non-sens » (v. Introduction, p. 11), auquel les auteurs attribuent une telle importance dans le diagnostic de l'esprit et dans l'intelligence du plaisir qu'il produit. Les deux constantes de la conditionnalité de l'esprit - sa tendance à assurer le jeu qui divertit, et ses efforts pour le protéger contre la critique de la raison - expliquent à elles seules pourquoi, à l'état isolé, le mot d'esprit, quand il nous paraît absurde d'un point de vue, nous semble d'un autre sensé ou tout au moins tolérable. Comment il s'y prend, c'est l'affaire de l'élaboration de l'esprit ; là où il échoue, il est rejeté comme « non-sens ». Point n'est besoin pour nous de faire dériver le plaisir engendré par l'esprit de l'action antagoniste des sentiments qui résultent soit par voie directe, soit par « sidération et lumière »

du sens et du non-sens simultanés du mot d'esprit. Inutile également de nous demander comment la succession du sentiment de, non-sens apparent et de reconnaissance du sens réel, réalisé par l'esprit, peut produire le plaisir. La psychogenèse de l'esprit nous a appris que son plaisir dérive du jeu avec les mots ou du déchaînement du non-sens et que le sens du mot d'esprit ne vise qu'à protéger ce plaisir contre la critique.

Ainsi la plaisanterie aurait déjà permis de déterminer le caractère essentiel de l'esprit. Il nous est loisible de suivre à présent l'évolution ultérieure de la plaisanterie jusqu'à son épanouissement dans l'esprit tendancieux. L'objectif principal de la plaisanterie est la recherche de notre amusement et, à cet effet, il lui suffit de n'être ni totalement insensée ni totalement oiseuse dans ses propos. Si ces propos ont quelque fond et quelque prix, la plaisanterie devient mot *d'esprit.* Une pensée qui, même sous sa forme la plus simple, eût été digne de notre intérêt, est alors parée d'une formule par elle-même séduisante [60]. Il nous faut présumer qu'une telle association relève d'une intention et nous nous efforcerons de deviner l'intention qui préside à la formation du mot d'esprit. Une remarque, que nous avons formulée plus haut sans y insister, nous mettra sur la voie. Nous avons remarqué qu'un bon mot d'esprit nous donne comme une impression générale de plaisir, sans que nous soyons à même de distinguer immédiatement dans notre plaisir la part qui revient à la

60 Voici un exemple qui fait saisir la différence entre la plaisanterie et le mot d'esprit proprement dit. C'est l'excellente réponse d'un membre du « ministère bourgeois » en Autriche, à une question relative à la solidarité du conseil des ministres : « Wie sollen wir für einander einstehen können, wenn wir einander nicht ausstehen können ? » (Comment prendre fait et cause l'un pour l'autre si aucun ne peut souffrir l'autre ?) Technique . emploi du même matériel avec légère modification (remplacement d'un élément par son contraire) ; la pensée correcte et juste est : qu'il n'y a pas de solidarité sans bonne entente entre les personnes. L'antithèse créée par la modification (*einstehen-ausstehen*) correspond à l'incompatibilité qu'affirme la pensée et, de ce fait, représente l'incompatibilité elle-même.

forme spirituelle de celle qui revient à la qualité même du fond de la pensée (p. 133). Nous nous trompons constamment sur ce point ; tantôt nous surestimons la qualité du mot d'esprit en raison de notre admiration pour le fond de la pensée, tantôt au contraire nous surestimons la pensée en raison du plaisir que nous procure son revêtement spirituel. Nous ne savons ce qui nous charme et ce qui nous fait rire. Cette incertitude réelle de notre jugement pourrait avoir motivé la formation de l'esprit proprement dit. La pensée recourt au revêtement spirituel afin de s'imposer à notre attention et d'acquérir à nos yeux plus de poids et plus de prix et surtout afin d'égarer et de séduire notre critique. Nous avons tendance à créditer la pensée du charme de la forme spirituelle et nous ne sommes dès lors plus disposés à rejeter ce qui nous a procuré de l'agrément, afin de ne pas tarir ainsi une source de plaisir. Le mot d'esprit nous a-t-il fait rire, nous voilà de ce fait dans les dispositions les plus défavorables à la critique, car nous nous trouvons tout à coup mis malgré nous en cette humeur qui nous permettait jadis de nous contenter du jeu et à laquelle l'esprit s'ingéniait à suppléer. Bien que nous ayons posé précédemment en principe qu'un tel genre d'esprit mérite le nom d'inoffensif et point encore de tendancieux, nous ne pourrons méconnaître que, rigoureusement parlant, la plaisanterie seule est sans tendance, c'est-à-dire qu'elle seule n'aspire qu'à créer le plaisir. L'esprit - même quand son fond n'est pas tendancieux, mais intéressant du seul point de vue de la pensée théorique - n'est en somme jamais totalement dépourvu de « tendance » ; il possède un second objectif qui est de favoriser la pensée en la grossissant et de la préserver de la critique. Il manifeste ici à nouveau sa nature primitive en s'opposant à cette force inhibitrice et restrictive qu'est le jugement critique.

Cette première utilisation de l'esprit, qui déborde la production du plaisir, ouvre la voie à toutes les autres. Nous reconnaissons maintenant en l'esprit un facteur psychique capable, par sa

puissance, de faire pencher la balance en sa faveur, suivant le plateau dans lequel il est jeté. Les grandes tendances, les grands instincts de la vie psychique l'utilisent à leurs fins. Originairement sans tendance, il était tout d'abord un jeu, il entre *secondairement* en connexion avec des tendances auxquelles aucune manifestation de la vie psychique ne saurait à la longue se soustraire. Nous savons comment l'esprit vient en aide aux tendances qui déshabillent, aux tendances hostiles, cyniques ou sceptiques. Par l'esprit obscène, issu de la grivoiserie, il fait du tiers - primitivement trouble-fête de la situation sexuelle, - en l'associant au plaisir, un allié, devant lequel la femme doit rougir. Par un procédé analogue, l'esprit à tendance agressive fait de l'auditeur, primitivement indifférent, un complice de ses haines et de ses mépris ; il suscite contre son ennemi une armée d'adversaires, alors qu'au début il était seul. Dans le premier cas il triomphe de l'inhibition de la pudeur et de ses bienséances par la prime de plaisir qu'il offre ; dans le second, il déroute à nouveau le jugement critique qui, sans lui, eût dans le débat pesé le pour et le contre. Dans le troisième et le quatrième cas l'esprit, en se mettant au service des tendances cyniques et sceptiques, ébranle le respect dû aux institutions et aux vérités auxquelles l'auditeur croyait jusqu'alors, en renforçant, d'une part, l'argument, et, d'autre part, en recourant à une offensive d'un genre nouveau. Tandis que l'argumentation cherche à mettre de son côté le jugement critique de l'auditeur, l'esprit s'attache à se débarrasser de cette critique. Incontestablement l'esprit suit la voie du meilleur rendement psychologique.

Cette revue d'ensemble des œuvres de l'esprit tendancieux a mis au premier plan ce qui est le plus facile à voir l'effet du mot d'esprit sur celui qui l'écoute. Plus significatif, au point de vue de la compréhension des choses, est l'effet du mot d'esprit dans la vie psychique de celui qui le fait on, pour adopter la seule formule exacte, à qui il vient à l'idée. Nous nous sommes déjà proposé - et

nous réitérons ici ce dessein- d'étudier les processus psychiques du mot d'esprit en fonction des deux intéressés. Nous supposerons que le processus psychique, suscité chez l'auditeur par le mot d'esprit, soit dans la plupart des cas la réplique de celui qui se déroule chez l'auteur du mot. L'obstacle externe, qui doit être surmonté chez l'auditeur, correspond chez l'auteur du mot d'esprit à une inhibition interne. Chez ce dernier, l'attente de l'obstacle extérieur est pour le moins présente à titre de représentation inhibitrice. Dans certains cas, l'obstacle interne, dont l'esprit tendancieux doit triompher, est évident ; dans le cas de M. N... (voir p. 153) par exemple, nous devons admettre que ses mots d'esprit ne se bornent pas à rendre accessible à l'auditeur le plaisir de l'offensive injurieuse, mais avant tout, lui permettent à lui-même de lancer ces injures. Parmi les formes de l'inhibition ou de la répression internes, il en est une qui nous intéresse plus particulièrement parce que c'est elle qui va le plus loin dans cette voie ; elle est désignée du nom de « refoulement » ; on la reconnaît à ce qu'elle ferme le retour à la conscience aux émotions et impulsions qu'elle a frappées d'interdit ainsi qu'à leurs dérivés. Nous allons voir que l'esprit tendancieux sait tirer du plaisir même de ces sources interdites par le refoulement. Si, comme nous venons de le laisser entendre, la levée des obstacles externes est réductible à celle des inhibitions et des refoulements internes, on est en droit de dire que mieux que toutes les autres « étapes » de l'évolution de l'esprit, l'esprit tendancieux fait ressortir le caractère primordial de l'élaboration spirituelle, qui consiste dans la libération du plaisir par la levée des inhibitions. Il fortifie les tendances qu'il sert, en mettant dans leur jeu les impulsions réprimées, ou bien en se mettant tout simplement lui-même au service des tendances réprimées.

On admettra volontiers que ce sont bien là les démarches de l'esprit tendancieux, mais on se rendra compte de ce qu'on ne comprend pas par quel moyen il peut y réussir. Le secret de sa

puissance réside dans le bénéfice de plaisir qu'il tire du jeu avec les mots et de la libération du non-sens et, si l'on doit le juger sur l'impression que produisent les plaisanteries non tendancieuses, On ne peut surestimer ce plaisir au point de lui attribuer la force de lever des inhibitions et des refoulements profondément enracinés. Il ne s'agit pas ici, en réalité, d'un simple effet dynamique, mais d'un mécanisme de déclenchement plus compliqué. Au lieu de suivre les nombreux détours qui m'ont amené à la compréhension de ce mécanisme, je vais tenter de couper au court par une synthèse.

G. Th. Fechner, dans sa *Propédeutique à l'esthétique (Vorschule der Aesthetik,* 1er vol., V), définit en ces termes le « principe du concours ou de l'exaltation esthétiques » *: « La rencontre non contradictoire de plusieurs conditions de plaisir, assez faibles par elles-mêmes, produit une résultante de plaisir souvent bien supérieure à celle qui correspondrait au coefficient de plaisir lié à chacune d'elles prise isolément, supérieure à celle que pourrait représenter la somme de ces effets isolés ; bien plus, il peut résulter de cette rencontre un élément de plaisir positif qui permette de franchir le seuil du plaisir, ce dont les facteurs isolés auraient été incapables : à la condition toutefois que la supériorité en plaisir, relativement à d'autres facteurs, puisse être perçue* [61]*. »* À mon avis, le thème de l'esprit nous fournit peu d'occasions de vérifier ce principe, qui s'applique à tant d'autres productions artistiques. L'esprit nous a appris autre chose encore, qui s'écarte du moins fort peu de ce principe, c'est que, dans la collaboration de plusieurs facteurs générateurs du plaisir, il est impossible de démêler dans quelle mesure chacun d'eux contribua à l'effet général. On peut cependant faire varier la situation envisagée dans le « principe du concours », et soulever à propos de ces conditions nouvelles une Qu'arrive-t-il en général dans les cas où des conditions de plaisir se heurtent à des conditions de déplaisir ? De quoi dépend alors la résultante et son signe algébrique L'esprit tendancieux constitue un

61 Voir p. 51, 2e éd., Leipzig, 1897. - Les italiques sont de Fechner.

cas particulier parmi toutes ces dites possibilités. Il existe d'une part une impulsion, une aspiration qui voudrait puiser du plaisir à une certaine source et qui même y parviendrait d'elle-même s'il ne surgissait aucun obstacle. Il existe d'autre part une aspiration antagoniste qui s'oppose au développement du plaisir et, par conséquent, l'inhibe ou le réprime. Comme le démontre le résultat, la force répressive doit être, dans une certaine mesure, supérieure à la force réprimée qui, de ce fait, n'est pourtant pas supprimée.

Survienne une seconde aspiration qui, bien qu'issue d'une autre source, soit capable de déclencher le plaisir par un processus identique, et qui agit, par conséquent, dans le même sens que l'aspiration réprimée. Quel pourra être le résultat en pareil cas ? Un exemple sera plus explicite que ce schéma. Supposons que l'aspiration consiste à invectiver une personne déterminée ; le sens des convenances, la culture esthétique s'opposent à cette aspiration de façon à rendre l'invective impossible ; si l'invective pouvait éclater, par exemple sous l'influence d'une modification de l'état affectif ou de l'humeur, l'éclat de la tendance injurieuse causerait ultérieurement une sensation de déplaisir. Il n'y a donc pas d'invective de proférée. Mais supposons que surgisse la possibilité d'utiliser le matériel de mots et de pensées destinés à l'invective à la confection d'un bon mot d'esprit, c'est-à-dire de puiser le plaisir à d'autres sources, sur lesquelles ne pèserait pas le même interdit. Cependant ce deuxième plaisir ne saurait éclore sans l'appoint de l'invective, mais dès que celle-ci peut se faire jour, le plaisir nouvellement libéré lui reste attaché. L'expérience de l'esprit tendancieux montre qu'en pareille occurrence la tendance réprimée peut recevoir du plaisir inhérent à l'esprit la force nécessaire à vaincre l'inhibition, qui autrement eût été la plus forte. L'invective sera proférée pour rendre le mot d'esprit possible. Mais l'agrément qui en résulte n'est pas seulement celui que donne l'esprit ; il est incomparablement supérieur ; il dépasse de si loin le plaisir de

l'esprit que force nous est d'admettre que la tendance primitivement réprimée a réussi à s'extérioriser presque intégralement. C'est ainsi que l'esprit tendancieux déclenche l'hilarité la plus franche.

La recherche des conditions du rire nous amènera peut-être à nous former une idée plus claire du concours que l'esprit apporte à la lutte contre la répression. Mais nous voyons ici encore que l'esprit tendancieux représente un cas particulier du « principe du concours ». Une possibilité de développement de plaisir se greffe sur une situation dans laquelle une autre possibilité de plaisir est contrecarrée, donc incapable de produire, par elle-même, aucun plaisir ; il en résulte un plaisir notablement supérieur à celui qu'eût produit, à elle seule, la possibilité surajoutée. Cette dernière a donc pour ainsi dire servi de *Prime de séduction ;* un petit appoint de plaisir a permis de libérer une somme considérable de plaisir, qui, sans lui, fût demeurée fort difficilement accessible. J'ai de bonnes raisons de supposer que ce principe relève d'un mécanisme qui s'applique encore à bien d'autres domaines de la vie psychique, domaines même assez étrangers les uns aux autres ; je crois que le nom idoine de ce plaisir qui sert à libérer un plaisir plus grand est celui de « plaisir *préliminaire* » et nous appellerons ce principe « *principe du plaisir préliminaire* ».

Nous pouvons maintenant formuler ainsi le mode d'action de l'esprit tendancieux : il se met au service des tendances et, à la faveur du plaisir qu'engendre l'esprit, agissant en tant que plaisir préliminaire, il engendre, par la levée des répressions et des refoulements, un plaisir nouveau. Si nous jetons à présent un coup d'œil sur son évolution, nous pouvons dire que, du début à la fin de cette évolution, l'esprit est resté fidèle à sa propre nature. Il débute à la façon d'un jeu qui cherche son plaisir dans le libre emploi des mots et des pensées. Dès que les progrès de la raison lui font considérer le jeu des mots comme insipide, le jeu avec les pensées comme absurde, l'esprit se fait plaisanterie, afin de ne point

renoncer à ces mêmes sources de plaisir et de retrouver dans le non-sens libéré un regain de plaisir. Puis, en tant que mot d'esprit proprement dit, encore dépourvu de tendance, il prête son concours à certaines pensées qu'il met -en état de défier l'assaut du jugement critique ; à cet égard, le principe de la confusion des sources du plaisir lui est utile. Enfin il fait cause commune avec des tendances primordiales de l'âme, qui sont en lutte avec la répression, pour lever les inhibitions intrinsèques conformément au principe du plaisir préliminaire. Raison - jugement critique - répression, voilà les puissances qu'il combat tour à tour ; il ne renonce jamais à son plaisir primitif de jouer avec les mots, et, dès le stade de la plaisanterie, il fait jaillir de nouvelles sources de plaisir en levant les inhibitions. Le plaisir qu'il engendre, soit plaisir du jeu, soit plaisir par la levée des inhibitions, peut se ramener dans tout les cas à l'épargne de l'effort psychique, à condition qu'une telle conception ne soit pas incompatible avec l'essence même du plaisir et qu'elle se montre encore par ailleurs féconde [62].

Chapitre IV. Les mobiles de l’esprit L’esprit en tant que processus social

Il pourrait sembler superflu de parler des mobiles de l'esprit, puisque la recherche du plaisir doit être reconnue comme étant la raison suffisante de son élaboration. Mais il n’est pas impossible, d'une part, que d'autres mobiles concourent à la production de l'esprit et que, d'autre part, certaines observations connues nous obligent à poser le thème de la conditionnalité subjective de l'esprit.

Deux raisons surtout nous y engagent. Quoique l'élaboration de l'esprit excelle à tirer du plaisir des processus psychiques, tous les hommes, on le sait, ne sont pas également aptes à l'esprit. L'élaboration de l'esprit n'est pas à la portée de tout le monde, et

62 Les mots d'esprit par non-sens qui, dans nos études, n'ont pas encore été appréciés comme ils le méritent, ont droit à une brève étude supplémentaire.

notamment à un degré élevé, elle devient l'apanage d'une faible minorité, dont on dit, pour les distinguer des autres, qu'ils ont de l'esprit. « L'esprit » apparaît ici comme une faculté spéciale, comme une « faculté de l'âme » (pour employer l'ancienne terminologie) qui garde une certaine indépendance par rapport aux autres facultés : intelligence, imagination, mémoire, etc. On peut donc supposer aux gens d'esprit des dispositions particulières ou des aptitudes psychiques qui permettent ou favorisent l'élaboration de l'esprit.

Vu l'importance que nous reconnaissons à la formule « sens dans le non-sens », l'on serait tenté d'exiger que chaque mot d'esprit fût un mot d'esprit par non-sens. Cela n'est pourtant pas nécessaire, parce que seul le jeu avec les pensées aboutit inévitablement au non-sens, tandis que l'autre source du plaisir spirituel - le jeu avec les mots - ne produit cette impression qu'occasionnellement et ne fait pas régulièrement appel à la critique qui est liée au non-sens. La double racine du plaisir spirituel, - jeu avec les mots, jeu avec les pensées, - et, par conséquent, la distinction principale entre l'esprit des mots et l'esprit de la pensée rend difficile la mise en formules courtes et précises des propositions générales relatives à l'esprit. Grâce aux facteurs énumérés plus haut (reconnaissance, etc.), le jeu avec les mots produit évidemment du plaisir et, de ce fait, n'est guère sujet à la répression. Le jeu avec les pensées ne peut pas être motivé par un plaisir du même genre, aussi ce jeu a-t-il succombé à une répression très énergique et le plaisir qu'il est à même de fournir n'est que celui de la levée de l'inhibition ; on peut donc dire que le plaisir de l'esprit est composé d'un noyau formé par le plaisir primitif du jeu et d'une coque constituée par le plaisir de la levée d'une inhibition. - Naturellement nous ne nous apercevons pas de ce que le plaisir du mot d'esprit par non-sens provient de ce que nous ayons réussi à libérer un non-sens malgré la répression, tandis que nous nous rendons compte immédiatement de ce qu'un jeu avec les mots nous a fourni du plaisir. - Le non-sens qui est resté en suspens dans le mot d'esprit de la pensée acquiert secondairement la fonction de captiver notre attention par la sidération, il sert à renforcer l'effet du mot d'esprit, à condition toutefois que le non-sens soit assez frappant pour permettre à la sidération de devancer de quelques secondes la compréhension. Le non-sens peut servir, en outre, à représenter un jugement qui est contenu dans la pensée, comme nous l'avons démontré dans les exemples cités à la page 81 et suiv. Mais telle n'est pas non plus la fonction primordiale du non-sens dans l'esprit.

Je crains de ne pouvoir aller bien loin dans l'investigation de ce thème. Il est bien rare que l'analyse d'un mot d'esprit isolé nous permette de pénétrer les conditions subjectives du psychisme de son auteur. Le hasard veut justement que le premier exemple qui nous ait servi à explorer la technique de l'esprit nous permette aussi de saisir sa conditionnalité subjective. Je veux parler du mots de Heine, qui a déjà attiré l'attention de Heymans et de Lipps :

> « ... J'étais assis à côté de Salomon Rothschild, et il me traitait tout à fait d'égal à égal, de façon toute famillionnaire. » (Les *Bains de Lucques).*

Ce mot, Heine l'a mis dans la bouche d'un personnage comique, Hirsch-Hyacinthe, buraliste, opérateur et taxateur à Hambourg, valet de chambre du noble baron Cristoforo Gumpelino (anciennement Gumpel). Le poète est fort attaché à ce personnage de sa création ; il donne en effet sans cesse la parole à Hirsch-Hyacinthe et lui attribue les saillies les plus amusantes et les plus

Il est loisible de joindre au mot d'esprit par non-sens une série de mots analogues aux mots d'esprit, auxquels il manque un nom idoine, mais qui semblent avoir droit à la dénomination de « sottise d'apparence spirituelle ». Leur nombre est incalculable ; je n'en veux citer que deux exemples : Un convive, à qui l'on servait du poisson, plonge à deux reprises les mains dans la mayonnaise et se les passe dans les cheveux. L'étonnement de son voisin de table semble lui faire reconnaître son impair, et il s'excuse en disant : « Pardon, je croyais que c'étaient des épinards. »

Ou bien : « La vie est un pont suspendu, dit l'un. – Comment ? demande l'autre. - Qu'en sais-je » répond le premier.

Ces exemples extrêmes produisent leur effet en tenant l'auditeur dans l'expectative d'un mot d'esprit, de telle sorte qu'il s'efforce de découvrir le sens caché par le non-sens, sans pourtant le trouver, puisque c'est un non-sens pur et simple. La promesse fondée sur ces fausses apparences a permis de libérer pour un moment le plaisir du non-sens. Les mots de ce genre ne sont pas entièrement dépourvus de tendance ; ce sont des traquenards qui font un certain plaisir au narrateur, en déroutant et en irritant l'auditeur. Ce dernier tempère son dépit par la perspective d'en devenir lui-même, à son tour, le narrateur.

franches ; il lui prête jusqu'à la sagesse pratique d'un Sancho Pança. Il est fort regrettable que Heine, peu porté, semble-t-il, à la forme dramatique, ait laissé tomber aussi vite cette savoureuse silhouette. Bien des passages nous donnent à penser que c'est le poète lui-même qui parle derrière le masque fragile de Hirsch-Hyacinthe, et bientôt nous acquérons la certitude que, dans ce personnage, le poète s'est parodié lui-même. Hirsch nous apprend les raisons qui lui ont fait abandonner son nom primitif pour celui de Hyacinthe. « J'y vois encore un avantage, poursuit-il, c'est que mon cachet porte un H et que je n'aurai pas besoin de m'en faire graver un autre. » Or Heine n'avait pas dédaigné lui-même cette économie lorsqu'à son baptême il échangea son prénom de « Harry » contre celui de « Henri » (Heinrich). De plus, tous ceux qui connaissent la vie de Heine peuvent se rappeler qu'il avait à Hambourg, théâtre de l'activité de Hirsch-Hyacinthe, un oncle du même nom, qui, en tant que richard de la famille, joua dans la vie du poète un rôle des plus importants. L'oncle s'appelait Salomon, tout comme le vieux Rothschild, qui avait accueilli Hirsch-Hyacinthe de façon si « famillionnaire ». Ce qui, dans la bouche de Hirsch-Hyacinthe, semblait tout simplement plaisant, se double d'une réelle amertume, si nous l'appliquons au neveu Harry-Henri. Heine appartenait en effet à la famille, nous savons même que son désir le plus cher eût été d'épouser une des filles de cet oncle ; mais il ne fut point agréé par la cousine et l'oncle le traita toujours de façon un peu « famillionnaire », en parent pauvre. Jamais les riches cousins de Hambourg ne le considérèrent vraiment comme un des leurs ; je me souviens du récit d'une de mes vieilles tantes, qui était alliée à la famille Heine ; lorsqu'elle était encore une jeune et jolie femme, elle eut un jour pour voisin, à la table familiale, un jeune homme peu appétissant, que les autres convives traitaient par-dessous la jambe. Elle ne se sentit pas disposée à plus de condescendance à son égard ; elle ne sut que bien des années après que ce cousin négligent et négligé était le poète Henri Heine. Bien des indices démontrent à quel point Heine, dans

sa jeunesse et plus tard, souffrit de l'ostracisme de ses riches cousins. C'est sur le terrain de cette souffrance subjective qu'est par la suite éclos le mot « famillionnaire ».

Bien d'autres bons mots de ce grand railleur laissent soupçonner des conditions subjectives analogues, mais je n'en connais point où elles s'imposent de façon plus évidente ; c'est pourquoi il serait hasardeux de chercher à préciser davantage la nature de ces conditions personnelles ; aussi bien ne sera-t-on pas disposé à attribuer a priori à chaque mot d'esprit des conditions génératrices aussi complexes. À cet égard, les mots d'esprit d'autres hommes célèbres ne se montrent pas plus révélateurs et on a l'impression que les déterminantes subjectives de l'élaboration de l'esprit sont assez voisines de celles qui provoquent les névroses, lorsqu'on apprend que Lichtenberg, par exemple, était un hypocondriaque caractérisé, nanti de toutes sortes de singularités. La plupart des mots d'esprit, surtout ceux qui jaillissent de l'actualité, circulent de façon anonyme ; on pourrait se demander, par curiosité, dans quelle cervelle ils sont éclos. Si les hasards de la profession médicale vous mettent en présence d'un de ces faiseurs de bons mots qui, malgré leur médiocrité, trouvent leur publie et possèdent à leur actif nombre de mots d'esprit qui ont fait fortune, on pourra être surpris de découvrir que ce loustic possède une personnalité double, prédisposée aux maladies nerveuses. Mais, vu l'insuffisance de notre documentation, nous nous abstiendrons certainement de considérer la constitution psychonévrotique comme une condition subjective constante et nécessaire de la production de l'esprit.

Un exemple démonstratif nous est à nouveau fourni par les mots juifs, qui, comme nous l'avons déjà fait observer, sont exclusivement l'œuvre des Juifs, tandis que les histoires juives d'autre origine ne dépassent guère la pochade comique ou l'injure la plus grossière (p. 167). Cette condition, la participation de la propre

personne, se dégage nettement ici tout comme dans le mot « famillionnaire » de Heine - et sa signification consiste en ce que la critique ou l'agression directes sont rendues plus difficiles et ne peuvent jouer qu'à la faveur d'un détour.

D'autres conditions subjectives ou conjonctures favorables à l'élaboration de l'esprit sont moins impénétrables. Le mobile de la production de mots inoffensifs est fréquemment le besoin ambitieux de montrer son esprit, de se manifester : ainsi une « pulsion » équivalente à ce qu'est l’exhibitionnisme dans le domaine du sexuel. L'existence de nombreuses pulsions inhibées, dont la répression a conservé un certain degré de labilité, fournira la disposition la plus favorable à la production de l'esprit tendancieux. En particulier, certaines composantes de la constitution sexuelle d'un sujet sont capables de figurer à titre de mobiles de la formation de l'esprit. Nombre d'histoires obscènes peuvent faire soupçonner chez leurs auteurs un secret penchant à l'exhibitionnisme. Les mots d'esprit tendancieux à type agressif sont particulièrement aisés à ceux dont la sexualité comporte une forte composante sadique que la vie a plus ou moins inhibée.

La seconde raison qui nous incite à l'investigation des conditions subjectives de l'esprit réside dans ce fait d'expérience que nul ne se résignerait à faire pour lui seul un mot d'esprit. L'élaboration de l'esprit est indissolublement liée au besoin de le communiquer aux autres ; ce besoin est même si impérieux qu'il triomphe assez souvent de scrupules légitimes. La communication du comique à autrui est également un plaisir ; mais elle ne constitue pas un désir impérieux ; lorsqu'on rencontre le comique sur sa route, on peut le goûter seul. Dans le cas du mot d'esprit, au contraire, la communication s'impose ; le cycle psychique de la formation de l'esprit ne semble pas se clore sur l'inspiration du mot d'esprit ; il subsiste encore un quelque chose qui, dans la communication du mot d'esprit, cherche à parfaire le cycle de ce processus inconnu. Nous

ne pouvons de prime abord deviner la cause de cette impulsion à communiquer le mot d'esprit. Toutefois l'esprit offre une autre particularité, qui le distingue encore du comique. Si je rencontre le comique sur ma route, je puis moi-même en rire de bon cœur ; il est vrai que je puis aussi trouver l'occasion de faire rire un autre en lui en faisant part. Mais le mot d'esprit qui m'est venu à l'idée, que j'ai fait, je ne peux pas en rire moi-même, en dépit de l'agrément indiscutable que je lui trouve. Il est possible qu'il y ait quelque rapport entre mon besoin de communiquer le mot d'esprit à autrui et cet effet risible qui m'est interdit à moi-même, tandis qu'il se manifeste chez autrui.

Pourquoi donc ne puis-je -rire moi-même de mon propre mot d'esprit ? Et quel est, en l'espèce, le rôle assigné à autrui ?

Occupons-nous tout d'abord de la seconde question. Dans le comique interviennent en général deux personnages : en dehors de mon moi, le sujet chez lequel je découvre le trait comique ; si je trouve du comique aux objets, c'est qu'en vertu d'une démarche assez familière à notre représentation, je personnifie cet objet. Ces deux personnages, le moi et la personne-objet, suffisent au processus comique ; l'intervention d'une tierce personne est possible mais non point indispensable. Le mot d'esprit, en tant que jeu avec ses propres paroles, ses propres pensées, se passe tout d'abord de personne-objet, mais dès le stade préliminaire de la plaisanterie, lorsqu'il a réussi à soustraire le jeu et le non-sens aux objections de la raison, il a besoin d'un tiers auquel il puisse faire part de sa réussite. Dans le cas du mot d'esprit, cette seconde personne ne correspond pas à la personne-objet, mais au tiers, à l'acolyte du comique. Il semble que, dans la plaisanterie, l'acolyte ait qualité pour décider si l'élaboration de l'esprit a atteint son but, comme si le moi n'était pas sûr de son propre jugement. De même l'esprit inoffensif, celui qui renforce une pensée, a besoin de l'approbation d'autrui pour se convaincre de ce qu'il a bien rempli sa mission. Quand le mot d'esprit se met au

service des tendances qui déshabillent ou des tendances hostiles, on peut le figurer comme un processus psychique à trois personnages qui sont les mêmes que ceux du comique, mais le rôle du tiers est ici différent le processus psychique évolue entre le premier (le moi), et le tiers : (l'acolyte), non point, comme dans le comique, entre le moi et la personne-objet.

Chez le tiers du mot d'esprit, l'esprit peut aussi se heurter à des conditions subjectives capables de faire avorter ce résultat : l'éveil du plaisir. Comme le dit Shakespeare *(Love's Labour's lost,* V, 2) :

> « A jest's prosperity lies in the ear
>
> of him that hears it, never in the tongue
>
> of *him that makes it...* » [63]

Celui qui est absorbé dans des pensées sérieuses est hors d'état de témoigner, par sa réaction à la plaisanterie, que la plaisanterie a su sauvegarder le plaisir de jouer avec les mots. Il doit être d'humeur enjouée ou, tout au moins, indifférente pour pouvoir, vis-à-vis de la plaisanterie, jouer le rôle de tiers. Ce même obstacle intervient également dans l'esprit inoffensif et dans l'esprit tendancieux ; mais dans ce dernier cas un autre obstacle surgit encore : c'est l'opposition à la tendance que l'esprit cherche à servir. Le tiers, auditeur d'un mot d'esprit obscène, même excellent, ne sera pas d'humeur à en rire, si ce mot vise une de ses proches parentes qu'il révère. Dans une réunion de curés et de pasteurs, personne ne se risquerait à comparer, comme l'a fait Heine, les ministres catholiques ou protestants à de petite commerçants ou à des représentants de maisons de gros ; devant un parterre de sujets dévoués à mon adversaire, les invectives les plus spirituelles que je pourrais lui décocher ne feraient pas l'effet de mots d'esprit, mais d'invectives pures et simples, et soulèveraient, non point le rire, mais

63 La fortune d'une plaisanterie dépend de l'oreille de celui qui l'écoute et jamais de la langue de celui qui le fait... (N.d.T.)

l'indignation de l'auditoire. Une certaine disposition favorable, ou tout au moins une certaine indifférence, l'absence de tout élément capable de susciter des sentiments vifs opposés à la tendance, sont indispensables pour permettre au tiers de contribuer à l'accomplissement du processus spirituel.

Lorsque aucun de ces obstacles ne s'oppose à l'effet du mot d'esprit, voici ce qui se produit et ce qui nous reste à étudier - le plaisir, résultat du mot d'esprit, se manifeste d'une façon plus *nette* chez l'auditeur que chez l'auteur. Nous nous contentons de dire : « d'une façon plus *nette* », tout en étant tentés de poser la question de savoir si le plaisir de l'auditeur n'est pas même supérieur à celui de l'auteur, parce que - comme il est facile de le comprendre - les procédés de mesure et d'étalonnage nous font défaut. Nous voyons cependant que l'auditeur manifeste son plaisir par un éclat de rire, tandis que la première personne a lancé son mot d'esprit, le plus souvent, d'un air sérieux et impassible. Si je rapporte, à mon tour, un mot d'esprit que j'ai entendu, je dois, pour ne pas en compromettre l'effet, adopter dans mon récit l'attitude du premier narrateur. La question se pose à présent de savoir si cette conditionnalité du rire déclenché par le mot d'esprit nous autorise à formuler des conclusions applicables au processus psychique de la formation du mot d'esprit.

Nous ne pouvons relever ici tout ce qui a été dit et écrit sur la nature du rire. Nous pourrions d'ailleurs en être découragés par cette phrase que Dugas, élève de Ribot, place en tête de son livre, *Psychologie du rire* (1902) *: « Il n'est pas de fait plus banal et plus étudié que le rire ; il n'en est pas qui ait eu le don d'exciter davantage la curiosité du vulgaire et celle des philosophes, il n'en est pas sur lequel on ait recueilli plus d'observations et bâti plus de théories, et avec cela il n'en est pas qui demeure plus inexpliqué ; on serait tenté de dire avec les sceptiques qu'il faut être content de rire et de ne pas chercher à savoir pourquoi on rit, d'autant que peut-être*

la réflexion tue le rire, et qu'il serait alors contradictoire qu'elle en découvrît les causes. » (p. 1) [64].

Par contre, nous ne laisserons pas échapper l'occasion d'utiliser à nos fins une conception du mécanisme du rire qui s'accorde parfaitement avec notre manière de penser. Je veux parler de l'explication que H. Spencer cherche à en donner dans son essai : *Physiology of Laughter* [65].

D'après Spencer, le rire est un phénomène de décharge de l'excitation psychique et montre que l'emploi de cette excitation s'est tout d'un coup heurté à un obstacle. Voici en quels termes il décrit la situation psychologique qui se résout par le rire : *« Laughter naturally results only whencconsciousness is unawares transferred front great things to small - only when there is what we may call a descending incongruity* [66]. »

Dans le même esprit, des auteurs français(Dugas) considèrent le rire comme une *détente - une* manifestation de détente - et même la formule de A. Bains, *Laughter a relief freom restraint* [67] *»* me parait moins éloignée de la conception de Spencer que bien des auteurs ne voudraient nous le faire croire.

Il nous parait cependant nécessaire de modifier la pensée de Spencer ; les idées qu'elle implique demandent à être en partie

64 En Français dans le texte. (N. d. T.)

65 H. Spencer, *The Physiology of Laughter* (first publisbed in Macmillan's Magazine for March 1860), Essays, vol. II, 1901.

66 « Le rire ne se produit naturellement que lorsque, à l'improviste, la conscience est transférée de grandes choses à de petites - que lorsqu'il y a ce que nous pouvons appeler une incongruité descendante. » (N. d Tr.)

Dans une étude sur le plaisir du comique, divers pointe de cette définition demanderaient un examen approfondi, qui, du reste, a déjà été entrepris par d'autres auteurs dont les directives étaient en tout cas fort différentes des nôtres. - Spencer ne me semble pas avoir été heureux dans sa tentative d'expliquer pourquoi la décharge suit précisément les voies dont l'excitation produit le tableau somatique du rire.

67 Le rire, une libération de la contrainte. (N. d. T.)

précisées, en partie retouchées. Nous dirions que le rire se déclenche dans le cas où une somme d'énergie psychique, primitivement employée à l'investissement de certaines voies psychiques, a perdu toute utilisation, de telle sorte qu'elle peut se décharger librement. Nous nous rendons compte de la « suspicion » à laquelle une telle assertion nous expose, mais nous nous risquerons à invoquer à notre justification cette proposition excellente du travail de Lipps sur le comique et sur l'humour ; ce travail, du reste,

Je me bornerai à fournir une seule contribution au thème - traité avant et depuis Darwin, mais cependant pas encore définitivement épuisé - de l'élucidation physiologique du rire, c'est-à-dire de la déduction ou interprétation des actions musculaires caractéristiques du rire. La contorsion de la commissure des lèvres - grimace qui caractérise le sourire - se montre pour la première fois, à ce que je sache, chez le nourrisson repu et rassasié qui, en s'endormant laisse échapper le sein maternel. C'est là un geste réellement expressif qui correspond à la résolution de ne plus prendre de nourriture, et représente, pour ainsi dire, un « Assez » ou plutôt à un « Plus qu'assez ». Ce sens primitif du rassasiement joyeux a peut-être procuré au sourire qui, comme on le sait, demeure le phénomène fondamental du rire, le rapport ultérieur avec les processus de décharge joyeuse. (N. d. T.) nous ouvre des horizons débordant le comique et l'humour. « En fin de compte, les problèmes isolés de la psychologie nous ramènent toujours au cœur même de la psychologie, à telle enseigne qu'aucun problème psychologique ne peut se traiter isolément » (p. 71). Les concepts « d'énergie psychique » de « décharge », et le fait de traiter l'énergie psychique comme une quantité, sont devenue pour moi des habitudes de pensée depuis que j'ai entrepris de considérer les faits de la psychopathologie sous un angle philosophique ; déjà dans ma *Science des Rêves* (1900) j'ai tenté, dans le même esprit que Lipps, de poser, non pas le contenu de la conscience, mais les processus

psychiques - en eux-mêmes inconscients - comme « les facteurs réellement efficients du psychisme » [68]. Ce n'est que lorsque je parle de l' « investissement des voies psychiques » que je semble m'éloigner des métaphores employées par Lipps. Mon expérience relative à la mobilité de l'énergie psychique suivant certaines voies d'associations, ainsi que mon expérience touchant la conservation presque indéfinie des traces laissées par les processus psychiques, m'ont en effet incité à tenter de figurer l'inconnu sous cette forme imagée. Pour éviter tout malentendu, je dois ajouter que je ne prétends nullement proclamer que ces voies psychiques soient constituées par les cellules ou les fibres nerveuses, pas plus que par le système des neurones, qui, de nos jours, a pris leur place, bien qu'il doive être possible de représenter ces voies, d'une manière encore imprévisible, par des éléments organiques du système nerveux.

Ainsi, d'après notre hypothèse, dans le rire, les conditions sont telles qu'une somme d'énergie psychique, employée jusque-là à un investisse :ment, peut se décharger librement ; or, si tout rire n'est pas un signe de plaisir, celui que provoque un mot d'esprit en est un à coup sûr ; nous inclinerons donc à rapporter ce plaisir à la levée d'un investissement antérieur. Si l'auditeur d'un mot d'esprit rit, tandis que son auteur ne le peut pas, c'est que chez l'auditeur un

68 Cf. le chapitre VIII du livre cité de Lipps *Ueber die psychische Kraft* (De l'énergie psychique) etc. (aussi *La Science des Rêves,*VIII). « Est ainsi valable ce principe général : les facteurs de la vie psychique sont, non pas les éléments contenus dans la conscience, mais les processus psychiques, inconscients en eux-mêmes. La tâche de la psychologie, à moins que celle-ci ne se borne à décrire simplement les éléments contenus dans la conscience, doit consister alors à conclure, d'après les éléments contenus dans la conscience et leurs rapports temporels, à la nature de ces processus inconscients. La psychologie doit être une théorie de ces processus. Mais une telle psychologie ne tardera pas à découvrir que ces processus psychiques possèdent un grand nombre de qualités qui ne sont pas représentées dans les contenus respectifs de la conscience » (Lipps, 1. c., p. 123).

certain effort d'investissement devient superflu et se décharge, tandis que la formation du mot d'esprit comporte des inhibitions qui entravent ou la levée de l'inhibition ou la possibilité de la décharge. On ne peut, mieux caractériser le processus psychique de l'auditeur, c'est-à-dire du tiers du mot d'esprit, qu'en faisant ressortir qu'il récolte à très peu de frais le plaisir que lui procure le mot d'esprit. Il reçoit, pour ainsi dire, un don gratuit. Les termes du mot d'esprit, qu'il perçoit, font inéluctablement surgir en lui cette représentation, cette association d'idées, qui rencontraient chez lui de puissants obstacles intérieurs. Pour l'évoquer spontanément - en jouant le rôle de la première personne - il lui eût fallu faire un effort personnel et dépenser une somme d'énergie psychique au moins égale à la force de l'inhibition, de la répression ou du refoulement. Cet effort psychique lui a été épargné ; conformément aux explications ci-dessus (p. 179), nous dirions que son plaisir correspondrait à cette épargne. Cependant, d'après notre conception du mécanisme du rire, nous dirions bien plutôt que l'énergie d'investissement employée à l'inhibition est devenue tout à coup superflue, grâce à la production, par la voie des impressions auditives, de la représentation prohibée, et qu'elle s'est libérée et de la sorte est devenue toute prête à se décharger par le rire. Dans leur essence, les deux interprétations sont équivalentes, car l'économie de la dépense correspond exactement à l'inhibition devenue superflue. La seconde formule est pourtant plus suggestive, parce qu'elle nous permet de dire que l'auditeur du mot l'esprit rit avec l'appoint d'énergie psychique libéré par la levée de l' « investissement d'inhibition ; » il « rit » pour ainsi dire cet appoint.

L'impossibilité, pour l'auteur du mot d'esprit, d'en rire, nous fait supposer, comme nous venons de le dire, que le processus psychique de l'auteur diffère de celui du tiers, et que cette différence porte soit sur la levée de l'investissement d'inhibition, soit sur la possibilité de sa décharge. Mais cette première éventualité ne peut

correspondre à la réalité, comme nous devons aussitôt en convenir. L'investissement d'inhibition doit avoir été levé également chez la première personne, sans quoi le mot d'esprit n'eût pas surgi, puisque, pour le former, il fallait triompher de ladite résistance. Dans ces conditions, il serait de plus impossible que le premier goûtât au plaisir de l'esprit, puisque nous avons fait dériver ce plaisir de la levée de l'inhibition. Reste donc cette seconde éventualité, que le premier ne peut rire, malgré le plaisir qu'il éprouve, parce que la possibilité de la décharge est entravée. Ce trouble, qui s'oppose à la décharge nécessaire au rire, peut tenir à ce que l'énergie d'investissement libérée est immédiatement remployée à d'autres démarches endopsychiques. Nous avons bien fait d'envisager cette éventualité ; nous y reviendrons tout à l'heure. Mais chez le premier personnage du mot d'esprit une autre condition, qui aboutit au même résultat, peut être réalisée. Malgré la levée de l'investissement d'inhibition, peut-être aucune somme d'énergie susceptible de s'extérioriser n'a-t-elle été libérée. Car chez le premier personnage du mot d'esprit se poursuit l'élaboration de l'esprit qui doit correspondre à une certaine somme de dépense psychique nouvelle. C'est donc la première personne qui fournit elle-même la force nécessaire à la levée de l'inhibition ; il en résulte certainement pour elle un bénéfice de plaisir, dans le cas de l'esprit tendancieux, puisque le plaisir préliminaire acquis par l'élaboration de l'esprit se charge lui-même des démarches ultérieures nécessaires à la levée de l'inhibition ; mais dans chaque cas il faut défalquer du profit réalisé par la levée de l'inhibition la dépense nécessitée par l'élaboration de l'esprit ; c'est précisément cette dépense qui est épargnée à l'auditeur du mot d'esprit. Nous pouvons ajouter, à l'appui de ce qui précède, que pour le tiers aussi le mot d'esprit perd son effet risible dès qu'il exige un effort de travail cérébral. Les allusions du mot d'esprit doivent sauter aux yeux, les ellipses doivent être faciles à rétablir ; dès qu'il nécessite la réflexion consciente, le mot fait, en général, long feu. C'est là une différence importante entre le mot

d'esprit et l'énigme ; peut-être la constellation psychique qui préside à l'élaboration de l'esprit n'est-elle point favorable en somme à la libre décharge du gain réalisé. Ici, nous ne sommes d'ailleurs pas en état d'aller beaucoup plus loin ; nous avons pu résoudre, d'une façon plus complète, la première partie du problème (pourquoi le tiers rit) que la seconde (pourquoi le premier ne rit pas).

Si, touchant les conditions du rire et les processus psychiques qui ont pour théâtre le tiers, nous nous en tenons à ces directives, nous voici toujours en état de nous expliquer d'une façon satisfaisante toute une série de particularités bien connues, mais encore incomprises, de l'esprit. Lorsqu'il s'agit de libérer, chez le tiers, un appoint d'énergie d'investissement susceptible d'être déchargé, plusieurs conditions sont nécessaires ou peuvent être considérées comme favorables : 1º il faut être sûr que le tiers fasse réellement cette dépense d'investissement ; 2º il faut empêcher que, une fois libérée, cette énergie trouve une autre utilisation psychique que la décharge motrice ; 3º il n'y a que des avantages à ce que l'énergie d'investissement, destinée à être libérée chez le tiers, soit préalablement encore renforcée, exaltée. Certains procédés de l'élaboration de l'esprit répondent à ces intentions ; nous pouvons peut-être les grouper sous la rubrique de techniques secondaires ou auxiliaires.

La première de ces conditions établit l'une des aptitudes du tiers à être l'auditeur du mot d'esprit. Il faut absolument entre l'auteur et l'auditeur du mot une communion psychique telle que le tiers soit soumis à ces mêmes inhibitions internes dont l'élaboration de l'esprit a triomphé chez le premier. Celui qui se complaît à la grivoiserie crue ne pourra prendre aucun plaisir à un bon mot spirituel qui déshabille ; les agressions de M.D... resteront incomprises des gens sans culture, habitués à donner libre cours à leur grossièreté. Ainsi chaque mot d'esprit exige son publie, et rire des mêmes mots d'esprit témoigne d'une grande affinité psychique.

Nous touchons, du reste, ici à un point qui nous permettra de deviner, avec plus de précision, le processus qui a pour théâtre le tiers. Il faut que ce dernier, par la force de l'habitude, soit capable de rétablir en lui-même, les inhibitions mêmes dont le mot d'esprit a triomphé chez le premier, de sorte que, dès que le tiers entend le mot d'esprit, la disposition à cette inhibition s'éveille en lui de façon impérieuse et automatique. Cette disposition à l'inhibition, que je considère comme un véritable effort, comparable à la mobilisation d'une armée, est reconnue simultanément comme étant superflue ou tardive, et, par suite, elle se décharge *in statu nascendi* par le rire [69].

La seconde condition requise pour la libre décharge, la nécessité d'éviter le remploi de l'énergie ainsi libérée à un autre usage, apparaît comme de beaucoup la plus importante. Elle nous fournit l'explication théorique de la portée incertaine du mot d'esprit quand les pensées qu'il exprime évoquent chez l'auditeur des représentations particulièrement émouvantes. Suivant la conformité ou l'antinomie entre les tendances du mot d'esprit et la série de pensées qui dominent l'auditeur, l'attention de ce dernier reste fixée sur le processus spirituel ou s'en retire. Mais il convient d'accorder un intérêt théorique plus grand encore à une série de techniques auxiliaires de l'esprit, qui visent évidemment à distraire l'attention de l'auditeur du processus spirituel lui-même, lequel de la sorte se déroulera automatiquement. Je dis avec intention « automatiquement » et non « inconsciemment » car ce dernier terme nous induirait en erreur. Il ne s'agit ici que de tenir à l'écart du processus psychique l'excès d'énergie d'investissement de l'attention, au moment où s'entend le mot d'esprit. L'efficacité de ces techniques auxiliaires nous autorise à supposer que c'est précisément l'investissement de l'attention qui prend une grande part au contrôle et au remploi de l'énergie d'investissement libérée.

69 Heymans a mis en valeur le point de vue du *statu nascendi* sous un jour quelque peu différent (*Zeitschrift für Psychologie,* XI).

Il ne semble pas facile, en effet, d'empêcher l'emploi endopsychique des forces d'investissement devenues disponibles, car, au cours de nos processus cogitatifs, nous sommes constamment en train de déplacer de tels investissements d'une voie sur une autre, sans rien laisser perdre de leur énergie par décharge. Voici en pareil cas les moyens employés par l'esprit. Premièrement, il tend vers une formule brève qui donne peu de prise à l'attention. En second lieu, il satisfait à la condition de l'intelligibilité aisée (ci. plus haut) ; dès qu'il ferait appel au travail cogitatif, qu'il exigerait un choix entre plusieurs orientations cogitatives, il compromettrait l'effet du mot, non seulement par l'effort psychique inévitable, niais encore par l'éveil de l'attention. Le mot d'esprit use en outre de l'artifice de détourner l'attention, en lui offrant, dans sa forme, un tour qui la captive ; pendant ce temps, la libération, ainsi que la décharge de l'investissement d'inhibition peuvent s'exécuter sans que l'attention y mette obstacle. Les ellipses verbales remplissent déjà cet office ; elles incitent l'auditeur à les rétablir et parviennent ainsi à soustraire à l'attention le processus spirituel. La technique de l'énigme, qui attire l'attention, est pour ainsi dire mise ici au service de l'élaboration de l'esprit. Plus expédient encore est l'artifice qui consiste à édifier ces façades que nous avons déjà rencontrées dans plusieurs groupes de mots d'esprit tendancieux (p. 157). Les façades syllogistiques excellent à capter l'attention par le travail qu'elles lui imposent. Tandis que nous nous mettons en devoir de démêler sur quel point cette réponse peut être en défaut, nous rions déjà ; notre attention a été surprise, la décharge de l'énergie d'investissement de l'inhibition, devenue libre, a eu lieu. Ces mêmes considérations s'appliquent aux mots d'esprit à façade comique, dans lesquels le comique se fait l'auxiliaire de la technique de l'esprit. Une façade comique seconde de plusieurs façons l'effet du mot d'esprit, non seulement elle rend possible l'automatisme du processus spirituel en captant l'attention, mais encore elle facilite la décharge par l'esprit, en la faisant précéder d'une décharge par le comique. Le comique

fait ici office de plaisir préliminaire alléchant, ce qui nous explique comment certains mots d'esprit peuvent renoncer entièrement au plaisir préliminaire engendré par les techniques habituelles de l'esprit et user comme plaisir préliminaire du seul comique. Parmi les techniques propres à l'esprit, ce sont surtout le déplacement et la représentation par l'absurde qui, en dehors de leurs autres propriétés, sont le plus aptes à détourner l'attention et à favoriser ainsi le déroulement automatique du processus spirituel [70].

70 J'ajoute ici un exemple de mot d'esprit par déplacement, afin, d'exposer encore un autre caractère intéressant de la technique de l'esprit. La grande actrice Gallmeyer aurait répondu, dit-on, à la question indiscrète : « Quel âge ? d'un ton à la Gretchen et les yeux pudiquement baissés : « À Brünn. » - C'est bien là le prototype d'un mot par déplacement. Interrogée sur son âge, elle répond par l'indication de son lieu de naissance ; anticipant ainsi sur la question qui aurait suivi, elle donne à entendre : « Je voudrais que l'on passât sur cette première question. » Et pourtant nous sentons que le caractère de l'esprit ne se manifeste pas ici à l'état de pureté. L'élusion de la question est trop claire, le déplacement trop évident. Notre attention comprend d'emblée qu'il s'agit d'un déplacement intentionnel. Dans les autres mots d'esprit par déplacement, le déplacement est dissimulé, et notre attention reste captivée par l'effort de le découvrir. Dans un des mots par déplacement (p. 78), cette repartie après la recommandation du cheval de selle : « Que ferai-je à Presbourg à six heures et demie ? » est également un déplacement qui saute aux yeux, mais en compensation le déplacement produit un effet absurde qui déconcerte l'attention, tandis que, dans l'interrogatoire de l'actrice, nous saisissons immédiatement le sens du déplacement. - C'est par cet autre trait que se distinguent du mot d'esprit les soi-disant *« questions plaisantes »* qui par ailleurs sont susceptibles de mettre en œuvre les techniques les plus subtiles. Voici un exemple d'une question plaisante dont la technique est le déplacement : « Qu'est un cannibale qui a mangé son père et sa mère ? - Réponse : *Orphelin.* -Et si, de plus, il a dévoré tous ses autres parents ? *Légataire universel.* - Et où est-ce qu'un tel monstre trouvera encore de la sympathie ? - *Dans l'encyclopédie à la lettre S. » Les* questions plaisantes ne sont pas des mots d'esprit dans toute l'acception du terme, parce que les réponses spirituelles qu'elles réclament ne peuvent pas être devinées comme les allusions, ellipses, etc., des mots d'esprit.

Nous le pressentons déjà et nous pourrons le comprendre mieux encore par la suite : cette condition, le détournement de l'attention, que nous venons de découvrir, n'est nullement un trait indifférent du processus psychique qui se déroule chez l'auditeur du mot d'esprit. Ce trait nous en explique d'autres. Tout d'abord comment il se fait que nous ne sachions à peu près jamais, en entendant un mot d'esprit, de quoi nous rions, bien que nous puissions secondairement l'établir par l'analyse. C'est que le rire résulte d'un processus automatique, impossible à réaliser si notre attention consciente n'est point accaparée par ailleurs. En second lieu nous comprenons cette particularité du mot d'esprit, qui consiste en ce qu'il ne réalise son plein effet sur l'auditeur que lorsqu'il a pour lui le charme de la nouveauté, lorsqu'il le surprend. Cette propriété, responsable de la vie éphémère des mots d'esprit et de la nécessité d'en créer sans cesse de nouveaux, tient apparemment à ce qu'il est dans la nature même de la surprise ou du traquenard de ne pouvoir réussir une seconde fois. Quand on répète un mot d'esprit, l'attention est orientée par le souvenir du premier récit. On comprend ainsi le besoin de raconter le mot que l'on a déjà entendu à d'autres qui ne le connaissent pas encore. Probablement on récupère une partie des possibilités de plaisir, perdues par le manque de nouveauté, en savourant l'impression produite par le mot d'esprit sur le néophyte. C'est un mobile de ce genre qui peut somme toute avoir poussé le créateur du mot d'esprit à en faire part à autrui.

En troisième lieu je considère comme favorables, sinon indispensables, au processus spirituel, les techniques auxiliaires de l'élaboration de l'esprit qui visent à accroître préalablement la somme d'énergie destinée à la décharge, et exaltent de la sorte l'effet du mot d'esprit. Il est vrai que ces moyens auxiliaires renforcent aussi, dans la plupart des cas, l'attention portée au mot d'esprit, mais ils le mettent hors d'état de nuire, à la fois en fixant cette attention et en l'inhibant dans sa mobilité. Tout ce qui intéresse

ou sidère agit dans les deux sens : avant tout l'absurde, de même l'opposition, le « contraste des représentations » dont certains auteurs ont voulu faire la caractéristique essentielle de l'esprit, mais dans lequel je ne puis voir autre chose qu'un moyen de renforcer l'effet du mot d'esprit. Tout ce qui sidère réalise chez l'auditeur cet état de dispersion de l'énergie que Lipps a qualifié de « stagnation psychique », et je crois qu'il a encore raison d'admettre que la « décharge » sera d'autant plus forte que la stagnation préalable aura été plus marquée. L'exposé de Lipps ne se rapporte pas, il est vrai, expressément à l'esprit, mais au comique en général ; quoi qu'il en soit, il nous parait très vraisemblable que, dans le cas de l'esprit, la décharge qui libère un investissement d'inhibition se trouve, par la stagnation, exaltée de même sorte.

La technique de l'esprit nous semble déterminée, somme toute, par deux sortes de tendances : l'une qui permet la formation du mot d'esprit chez la première personne, l'autre qui assure au mot d'esprit chez le tiers, un rendement de plaisir maximum. Semblable au visage de Janus, le double visage de l'esprit, qui protège le bénéfice primitif de plaisir contre l'assaut de la raison critique, ainsi que le mécanisme du plaisir préliminaire, répondent à la première tendance ; la complication ultérieure de la technique, dont les conditions viennent d'être développées dans ce chapitre, dérive de la présence du tiers. Ainsi l'esprit est un de ces coquins à double face qui servent à la fois deux maîtres. Tout ce qui tend à donner le plaisir est calculé par l'esprit en fonction du tiers, comme si des obstacles internes insurmontables empêchaient le créateur du mot de récolter lui-même ce plaisir. On a ainsi l'impression nette que le processus spirituel serait impossible en dehors de ce tiers. Mais, tandis que nous avons assez bien pénétré la nature de ce processus chez le tiers, il nous apparaît que le processus correspondant, qui a pour théâtre le premier sujet, nous demeure encore obscur. De ces deux questions : pourquoi ne pouvons-nous pas rire de l'esprit que nous

faisons nous-mêmes ? et : pourquoi sommes-nous poussés à faire part à autrui de nos propres mots d'esprit ? la première s'est soustraite encore à toute réponse. Nous pouvons seulement présumer qu'il existe entre ces deux faits à élucider une connexion intime : *pourquoi* sommes-nous obligés de communiquer notre mot d'esprit à autrui ? *parce que* nous n'en pouvons pas rire nous-mêmes. De ce que nous avons appris, des conditions nécessaires à l'acquisition du plaisir et à la décharge chez le tiers, nous pouvons induire que, chez la première personne, les conditions nécessaires à la décharge manquent et que celles que nécessite l'acquisition du plaisir ne sont remplies qu'assez imparfaitement. On ne peut nier alors que nous complétions notre propre plaisir par la faculté de rire, qui nous était auparavant interdite et ceci par la voie détournée de l'impression produite sur nous par la personne que nous avons réussi à faire rire. Nous rions pour ainsi dire *par ricochet,* suivant l'expression de Dugas. Le rire appartient aux manifestations les plus contagieuses des états d'âme ; si j'arrive, par la communication de mon mot d'esprit, à provoquer le rire chez autrui, je me sers en réalité de ce tiers pour éveiller mon propre rire, et l'on peut en effet observer que si tout d'abord le narrateur, en faisant son mot, a gardé son sérieux, il mêle bientôt un rire discret aux éclats de rire du tiers. La communication de mon mot d'esprit à autrui répondrait ainsi à plusieurs intentions : premièrement elle me donnerait la certitude objective de ce que l'élaboration de l'esprit a vraiment réussi ; deuxièmement elle compléterait mon propre plaisir par choc en retour d'autrui sur moi-même ; troisièmement - si je ne fais que rapporter l'esprit des autres - elle récupérerait la somme de plaisir que le manque de nouveauté lui a fait perdre.

Au terme de cette discussion des processus psychiques de l'esprit, en tant qu'ils ont pour théâtre deux individus, il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif sur le facteur de l'épargne, qui nous parut si important dans la conception psychologique de l'esprit et

cela dès notre première élucidation de la technique. Voilà longtemps que nous nous sommes éloignés de la conception la plus immédiate, mais aussi la plus simpliste, de cette épargne, c'est-à-dire du fait pur et simple d'éviter une dépense psychique en réduisant au minimum le nombre des mots et la formation des associations d'idées. Nous nous disions alors déjà qu'être concis, laconique, n'était pas encore être spirituel. La concision de l'esprit est une concision spéciale, elle est justement la « concision spirituelle ». Certes le bénéfice de plaisir primitif que nous trouvions à jouer avec les mots et les pensées émanait d'une simple épargne d'effort, mais, en passant du jeu à l'esprit, la tendance à l'épargne dut, elle aussi, modifier ses objectifs, car l'épargne réalisée en employant les mêmes mots ou en évitant de nouveaux agencements de pensées eût été insignifiante au regard de la dépense colossale de notre activité cogitative. Nous pouvons comparer l'économie psychique à la gestion d'une entreprise commerciale. Tant que les transactions sont peu importantes, il s'agit de dépenser le moins possible et de réduire au minimum les frais d'administration. L'épargne dépend encore de la valeur absolue de la dépense. Plus tard, lorsque les affaires ont pris de l'extension, l'importance relative des dépenses administratives diminue ; la somme totale des dépenses perd de son importance, pourvu que le nombre des transactions et leur rendement s'accroissent dans des proportions suffisantes. Il serait mesquin, voire même préjudiciable, de lésiner sur les dépenses de l'exploitation. Toutefois on aurait tort de penser que, même dans les grosses affaires, une sage tendance à l'épargne ne soit plus de mise. L'esprit d'économie du chef cherchera l'épargne dans tous les chapitres ; il se montrera satisfait si une même gestion, antérieurement fort onéreuse, peut se réaliser à moins de frais, quelque petite que cette épargne puisse paraître au regard des dépenses totales. D'une manière tout à fait analogue, dans la complexité de notre trafic psychique, des économies de détail restent pour nous des sources de plaisir, ainsi que le démontre notre vie quotidienne. Celui qui primitivement éclairait sa chambre au gaz

et vient d'adopter l'électricité éprouvera pendant un certain temps une sensation nette de plaisir chaque fois qu'il manœuvrera son commutateur ; il l'éprouvera aussi longtemps qu'il se ressouviendra à ce moment des manœuvres compliquées que nécessitait de sa part l'allumage du gaz. De même, les économies réalisées par l'esprit en effort d'inhibition psychique, économies qui, par rapport à l'effort psychique total, sont insignifiantes, demeurent pour nous une source de plaisir, parce qu'elles nous épargnent une dépense particulière à laquelle nous étions habitués et que cette fois encore nous étions déjà tout prêts à engager. Le caractère prévu de cette dépense, à laquelle nous étions prêts à faire face, est évidemment à mettre au premier plan.

Une épargne sur un point de détail, comme celle que nous venons de considérer, ne manquera pas de nous procurer un plaisir momentané, mais elle ne nous apportera pas un allègement durable tant que l'épargne réalisée pourra trouver ailleurs son remploi. Ce n'est que lorsque ce remploi pourra être évité que cette épargne particulière se transformera en un allègement général de la dépense psychique. Ainsi, grâce à une compréhension plus juste des processus psychiques de l'esprit, le facteur allègement vient remplacer pour nous le facteur épargne. Le premier des deux nous procure évidemment un sentiment de plaisir bien plus vif. Le processus qui se déroule chez la première personne du mot d'esprit engendre le plaisir par la levée d'inhibitions, par la réduction de la dépense locale ; mais ce processus ne semble pouvoir s'arrêter et clore son cycle que lorsqu'il a, grâce à l'intervention d'un tiers, réalisé par la décharge l'allègement général.

C. Partie théorique

Chapitre V. Les rapports de l'esprit avec le rêve et l'inconscient

À la fin du chapitre au cours duquel nous nous sommes attachés à découvrir la technique de l'esprit, nous avons dit (p. 129) que les processus de la condensation, avec ou sans substitution, du déplacement, de la représentation par le contresens, par le contraire, de la représentation indirecte, etc. qui, comme nous l'avons trouvé, jouent un rôle dans l'élaboration de l'esprit, présentent une très grande analogie avec les processus de l' « élaboration du rêve » ; nous nous sommes réservé d'une part d'étudier de plus près ces ressemblances, d'autre part d'explorer les points qui semblent, d'après ces indices, communs à l'esprit et au rêve. Ce travail de comparaison nous serait très facilité si nous pouvions considérer comme connu des lecteurs l'un des termes de la comparaison - l' « élaboration du rêve ». Mieux vaut cependant n'y point compter. J'ai l'impression, en effet, que ma *Science des Rêves,* parue en 1900, a apporté à mes collègues plus de « sidération » que de « lumière » et je sais que le profane s'est contenté de réduire le livre à ce mot lapidaire « réalisation de désirs », mot dont il est aussi facile de se souvenir que de mésuser.

Dans l'étude constante des problèmes traités dans mon ouvrage, problèmes en présence desquels mon activité de médecin et de psychothérapeute me place journellement, je n'ai trouvé aucun fait susceptible de modifier ou de corriger mes idées ; il m'est donc loisible d'attendre patiemment que la compréhension de mes lecteurs m'ait rejoint ou qu'une critique pénétrante m'ait signalé les erreurs foncières de ma conception. Désireux d'établir une comparaison avec l'esprit je rappellerai, le plus succinctement possible, les notions essentielles concernant le rêve et son élaboration.

Nous connaissons le rêve par le souvenir, le plus souvent fragmentaire, qui nous en reste au réveil. Le rêve est alors un tissu d'impressions sensorielles, le plus souvent visuelles (parfois différentes), qui nous ont donné l'illusion d'un événement et auxquelles peuvent se mêler des processus cogitatifs (le « savoir » dans les rêves) et des manifestations d'ordre affectif. Ce dont nous nous souvenons ainsi en tant que rêve, je l'ai appelé « contenu *manifeste du rêve ».* Il est souvent complètement absurde et confus, parfois l'un ou l'autre ; mais même lorsqu'il est tout à fait cohérent comme dans beaucoup de rêves d'angoisse, il apparaît, par rapport à notre vie psychique, comme quelque chose d'étranger, dont on ne parvient pas à discerner l'origine. L'explication de ces caractères du rêve a été jusqu'à présent recherchée en lui-même, on les considérait en effet comme les signes d'une activité désordonnée, dissociée, pour ainsi dire « endormie », des éléments nerveux.

J'ai montré par contre que ce contenu « manifeste », si singulier, du rêve peut toujours être rendu compréhensible en tant que transcription mutilée et altérée de certaines formations psychiques tout à fait correctes, qui méritent le nom de *« pensées latentes du rêve ».* Pour les pénétrer il faut réduire en ses éléments constitutifs le contenu manifeste du rêve, sans avoir égard à son sens apparent éventuel, puis suivre les fils des associations qui partent de

chacun des éléments ainsi isolés. Ces fils d'associations s'entrelacent et aboutissent finalement à une trame de pensées, qui non seulement sont parfaitement correctes, mais se rangent aisément dans la connexité de nos processus psychiques, à nous connus. Cette « analyse » a dépouillé le contenu du rêve de toutes les étrangetés qui nous étonnaient ; mais si nous voulons y réussir, il nous faut, chemin faisant, réfuter constamment les objections critiques qui s'opposent sans arrêt à la reproduction des associations intermédiaires successives.

La comparaison entre le contenu manifeste du rêve, dont on se souvient, et les pensées latentes du rêve, ainsi découvertes, nous fournit la notion de l' « élaboration du rêve ». Il convient d'appeler élaboration du rêve tout l'ensemble des processus de transformation qui ont introduit les pensées latentes du rêve dans le rêve manifeste. La surprise que le rêve avait d'abord provoquée en nous est, nous le voyons, inhérente à l'élaboration du rêve.

L'œuvre accomplie par l'élaboration du rêve peut être retracée de la manière suivante : une trame, le plus souvent fort compliquée, de pensées, assemblées durant le jour et non parvenues à réalisation - un « reste diurne » - garde, même pendant la nuit, la somme d'énergie requise - l'intérêt - et menace de troubler le sommeil. Ce reste diurne est transformé, par l'élaboration du rêve, en un rêve, et devient ainsi inoffensif pour le sommeil. Afin de donner prise à l'élaboration du rêve, ce reste diurne doit être apte à susciter des désirs, condition assez facile à remplir. Le désir qui émerge de la pensée onirique constitue le premier échelon, puis le noyau du rêve. L'expérience qui découle de l'analyse des rêves, et non pas la pure théorie, nous apprend que chez l'enfant un désir quelconque, résidu de l'état de veille, suffit à provoquer un rêve, alors cohérent et sensé, mais le plus souvent de courte durée, et dans lequel on peut aisément reconnaître la « réalisation d'un désir ». Il semble que, chez l'adulte, le désir provocateur du rêve doive, dans tous les cas,

satisfaire à la condition d'être étranger à la pensée consciente, d'être par suite un désir refoulé, ou du moins susceptible de recevoir des renforcements à l'insu de la conscience. Sans l'hypothèse de l'inconscient tel que nous l'avons indiqué plus haut, je ne saurais aller plus avant dans la théorie du rêve, ni interpréter le matériel expérimental de l'analyse des rêves. Ce désir inconscient agissant sur le matériel des pensées du rêve, correct du point de vue de la conscience, produit alors le rêve. Ces matériaux sont, pour ainsi dire, entraînés dans l'inconscient ou, plus justement, soumis à un traitement conforme à celui qui agit au stade des processus cogitatifs inconscients, traitement caractéristique de ce stade. Jusqu’à présent ce n'est que par les résultats mêmes de « l'élaboration du rêve » que nous connaissons les caractères du penser inconscient et ses différences d'avec le penser préconscient » susceptible de conscience.

L'exposé succinct d'une théorie nouvelle complexe et opposée aux habitudes cogitatives n'est guère fait pour la clarifier. Je ne puis donc, en écrivant ces lignes, avoir d'autre intention que de renvoyer le lecteur à l'étude détaillée que j'ai consacrée à l'inconscient dans ma *Science des Rêves*, et aux travaux de Lipps, que je considère à cet égard comme de première importance. Je sais que celui qui vit sous le joug d'une bonne formation philosophique scolaire ou qui adhère même de loin à ce qu'on appelle un système philosophique s'insurge contre l'hypothèse du « psychique inconscient » tel que nous l'entendons, Lipps et moi, et qu'il préférerait en démontrer l'impossibilité par la définition du psychique. Mais les définitions sont conventionnelles et sujettes à révision. Mon expérience m'a bien des fois montré que ceux qui combattent l'inconscient comme étant chose absurde ou impossible, n'ont pas puisé leurs impressions aux sources qui m'ont obligé, moi du moins, de reconnaître son existence. Ces adversaires de l'inconscient n'avaient jamais observé l'effet d'une suggestion post-hypnotique, et les preuves que je tirais

de mes analyses de névropathes non hypnotisés les plongeaient dans le plus grand étonnement. Il ne leur était jamais venu à l'idée que l'inconscient fût une chose que l'on ignore absolument, mais à laquelle cependant des arguments péremptoires nous obligent à conclure ; ces gens avaient, par contre, entendu par inconscient une chose susceptible de conscience, à laquelle l'on n'avait pas pensé à ce moment, quelque chose qui n'occupait pas le « champ visuel de l'attention ». Ils n'avaient jamais non plus essayé de se convaincre, par l'analyse d'un de leurs propres rêves, de l'existence de telles pensées inconscientes dans leur propre vie psychique, et, lorsque avec eux j'ébauchais une tentative de ce genre, ils ne pouvaient saisir leurs propres associations qu'avec étonnement et confusion. J'ai acquis en outre l'impression de ce que la théorie de « l'inconscient » se heurtait principalement à des résistances d'ordre affectif qui s'expliquent par ce fait que personne ne veut connaître son inconscient, et pourtant trouve plus expédient d'en nier tout simplement la possibilité.

L'élaboration du rêve, à laquelle je reviens après cette digression, soumet les matériaux cogitatifs, qui lui arrivent sur le mode optatif, à un traitement tout à fait singulier. Elle transpose d'abord l'optatif en présent, remplaçant le « puisse-t-il être » par « cela est ». Ce « cela est » est destiné à la représentation hallucinatoire, à ce que j'ai désigné comme la « régression » de l'élaboration du rêve ; c'est la voie qui conduit des pensées aux images de la perception, ou bien de la région des formations cogitatives à celle des perceptions sensorielles, pour user des termes de la « topique » encore inconnue de l'appareil psychique - topique qu'il ne faut pas entendre au sens anatomique. Sur cette voie, qui est contraire à la direction que suit le développement des complications psychiques, les pensées du rêve acquièrent un caractère visuel ; il en résulte une « situation » plastique, qui sert de noyau à l' « image onirique » manifeste. Pour devenir susceptibles d'une telle

représentation sensorielle, les pensées du rêve ont dû subir, dans leur expression, des transformations profondes. Mais, au cours de cette transmutation régressive en images sensorielles, les pensées subissent encore d'autres altérations, dont les unes sont nécessaires, donc concevables, les autres surprenantes. On comprend aisément qu'une conséquence accessoire inévitable de la régression soit la perte, dans le rêve manifeste, de presque toutes les relations cogitatives qui les reliaient entre elles. L'élaboration du rêve ne se charge d'exposer, pour ainsi dire, que la matière brute des représentations ; elle rejette leurs relations cogitatives ou se réserve du moins la liberté de les négliger. Par contre, il est une autre partie de l'élaboration du rêve que nous ne pouvons faire dériver de la régression, de la transmutation régressive en images sensorielles, et c'est justement cette part qui importe à l'analogie de la formation du rêve et de celle de l'esprit. Le matériel des pensées oniriques subit, au cours de l'élaboration du rêve, une compression extraordinairement forte, une condensation. Les points d'où part la condensation sont les facteurs communs que recèlent les pensées oniriques, soit par l'effet du hasard, soit en raison de leur propre fond. Puisque ces facteurs communs ne suffisent pas, en général, à produire une condensation suffisante, l'élaboration du rêve crée des analogies nouvelles, artificielles et fugitives et, à cet effet, se plaît même à employer des mots dont le son admette différentes interprétations. Ces nouvelles analogies destinées à la condensation entrent, comme éléments représentatifs des pensées oniriques, dans le contenu manifeste du rêve, de sorte qu'un élément du rêve représente pour les pensées oniriques un point d'intersection, un carrefour, et doit, en général, être considéré comme « surdéterminé » par rapport à ces pensées. La condensation est la partie de l'élaboration du rêve la plus facile à saisir ; il suffit de comparer le texte écrit d'un rêve à la notation des pensées oniriques obtenues par l'analyse, pour se faire une idée exacte du degré de condensation que subit le rêve.

Il est moins aisé de prendre conscience de l'autre grande transformation que l'élaboration du rêve fait subir à la pensée onirique, c'est-à-dire de ce processus que j'ai nommé *déplacement* du rêve. Ce déplacement se manifeste par ce fait que tout ce qui, dans les pensées oniriques, se trouvait périphérique et était accessoire, se trouve, dans le rêve manifeste, transposé au centre et s'impose vivement aux sens ; et *vice versa.* Le rêve semble ainsi déplacé aux pensées oniriques, et c'est précisément en raison, de ce déplacement que le rêve paraît, au psychisme éveillé, étrange et incompréhensible. Pour réaliser un tel déplacement, il fallait que l'énergie d'investissement et glisser sans encombre des représentations importantes aux représentations insignifiantes, ce qui, à la pensée normale,susceptible de conscience, ne peut que faire l'impression, d'une « faute de raisonnement ».

Transformation favorisant la représentation, condensation et déplacement, telles sont les trois démarches principales qu'il convient d'attribuer à l'élaboration du rêve. Une quatrième, qui n'a peut-être pas été suffisamment étudiée dans la *Science des Rêves,* dépasse l'objet de notre présent travail. Pour développer méthodiquement les idées de « topique de l'appareil psychique » et de « régression » - développement qui seul serait apte à mettre en valeur ces hypothèses de travail - il faudrait s'efforcer de déterminer à quels stades de la régression ont lieu les diverses transformations des pensées oniriques. Cette tentative n'a pas encore été sérieusement faite ; mais l'on peut, au moins pour le déplacement, admettre avec certitude qu'il doit se produire au moment où les matériaux cogitatifs qui concerne la condensation, on doit probablement la considérer comme un processus dont l'action se prolonge jusqu'à l'arrivée dans la région des perceptions ; mais en général on se contentera de supposer qu'elle résulte d'une action simultanée de toutes les forces qui interviennent dans la formation du rêve. Tout en tenant compte de la circonspection qui s'impose évidemment dès

qu'il s'agit de traiter de tels problèmes et des objections de principe qui s'élèvent lorsqu'on aborde de telles questions, objections que nous ne saurions discuter ici, je me risquerai à dire que le processus préparatoire du rêve, qui fait partie intégrante de son élaboration, doit avoir pour théâtre la région de l'inconscient. Il faudrait donc, *grosso modo,* reconnaître à la formation du rêve trois stades successifs : en premier lieu, la translation des restes diurnes préconscients dans l'inconscient, translation à laquelle doivent contribuer les conditions de l'état de sommeil ; en second lieu, l'élaboration proprement dite du rêve dans l'inconscient ; en troisième lieu, la régression des matériaux oniriques ainsi traités vers la perception, sous les espèces - de laquelle le rêve se présente à la conscience.

Parmi les forces qui concourent à la formation du rêve, on peut discerner : le désir de dormir ; l'investissement résiduel de l'énergie que les restes diurnes, malgré leur étiolement par l'état de sommeil, ont conservée ; l'énergie psychique du désir inconscient qui forme le rêve ; la force antagoniste de la « censure » qui agit durant l'état de veille, mais ne désarme pas complètement durant le sommeil. La tâche de la formation du rêve consiste avant tout à surmonter l'inhibition de la censure et c'est précisément cette tâche qui s'accomplit à la faveur des déplacements de l'énergie psychique au sein du matériel des pensées oniriques.

Rappelons-nous maintenant la raison qui, dans notre étude de l'esprit, nous a orientés vers le rêve. Nous avons trouvé que le caractère et les effets de l'esprit étaient liés à certains modes d'expression, à certains procédés techniques, dont la condensation, le déplacement et la représentation indirecte sont les types les plus frappants. Nous avons retrouvé comme caractéristiques de l'élaboration du rêve des processus qui aboutissent aux mêmes résultats : condensation, déplacement, représentation indirecte. Cette conformité ne nous amènerait-elle pas à conclure que

l'élaboration de l'esprit et celle du rêve sont, pour le moins, identiques sur un point essentiel ? L'élaboration du rêve, d'après moi, s'est dévoilée dans ses caractères principaux ; parmi les processus psychiques de l'esprit, c'est justement la partie que nous serions en droit de comparer à l'élaboration du rêve, le processus de la formation du mot d'esprit chez la première personne du mot, qui nous demeure cachée. Ne devrions-nous pas céder à la tentation de reconstituer ce processus sur le modèle de la formation du rêve ? Certains traits du rêve sont si étrangers à l'esprit que nous n'oserions pas transposer à la genèse de l'esprit les démarches correspondantes de l'élaboration onirique. La régression du cours de la pensée vers la perception ne s'applique évidemment pas à l'esprit ; mais si nous supposons applicables, par analogie, à la formation du mot d'esprit, les deux autres stades de la formation du rêve, à savoir la chute d'une pensée préconsciente dans l'inconscient et son traitement sur le mode inconscient, le résultat serait conforme à ce que nous observons dans l'esprit. Adoptons alors cette hypothèse que telle est, chez la première personne, la formation du mot d'esprit. Une pensée préconsciente est confiée momentanément au traitement inconscient, ce qui résulte de ce traitement est aussitôt récupéré par la perception consciente.

Avant de nous attacher à l'examen minutieux de cette proposition, il nous faudra penser à une objection susceptible de mettre en échec notre hypothèse. Nous partons de ce fait que les techniques de l'esprit nous ramènent à ces mêmes processus que nous avons déjà reconnus comme particuliers à l'élaboration du rêve. On pourrait aisément nous objecter que nous n'aurions pas fait figurer parmi les techniques de l'esprit la condensation, le déplacement, etc., et que nous n'aurions pas trouvé de concordances si parfaites entre les procédés représentatifs de l'esprit et ceux du rêve, si la connaissance préalable de l'élaboration du rêve n'avait pas influencé notre conception de la technique de l'esprit, de sorte qu'en

fin de compte l'étude de l'esprit n'aurait fait que confirmer des idées préconçues, issues de notre conception du rêve, idées avec lesquelles nous aurions abordé cette étude. Une telle concordance, vu sa genèse, ne saurait donc prétendre à une existence effective en dehors de nos préjugés ; de fait, aucun autre auteur n'a dit que la condensation, le déplacement, la représentation indirecte, fussent des modes d'expression de l'esprit. Cette objection se soutient, mais en l'espèce ne porte pas. Il peut tout aussi bien se faire que notre perspicacité ait eu besoin d'être aiguisée par la connaissance de l'élaboration du rêve pour pouvoir reconnaître cette concordance réelle. Or, pour trancher la question, il suffit de décider si une critique judicieuse, s'attachant à chaque exemple en particulier, peut prouver qu'une telle conception de la technique de l'esprit donne une entorse à la vérité et fait de la sorte violence à toute autre conception plus simple et plus profonde, ou si, au contraire, la critique doit admettre que les propositions, suggérées par l'étude des rêves, sont vraiment confirmées par l'étude de l'esprit. Je suis d'avis que nous n'avons rien à craindre d'une telle critique et que la méthode de la réduction (p. 33), employée par nous, nous a appris à reconnaître d'une manière positive dans quels modes d'expression il fallait rechercher de l'esprit. Si nous avons donné à ces techniques des noms qui anticipaient sur la découverte de la concordance entre la technique de l'esprit et celle de l'élaboration du rêve, c'était notre droit strict et en fin de compte une pure simplification facile à justifier.

Une autre objection serait, à notre avis, moins grave, mais ne saurait, en revanche, se réfuter aussi intégralement. Tout en admettant que les techniques de l'esprit, par elles-mêmes si conformes à nos desseins, méritent d'être retenues, on pourrait dire qu'elles ne constituent pourtant pas la totalité des techniques spirituelles possibles ou usuelles. Sous l'influence de notre modèle, l'élaboration du rêve, nous aurions choisi les seules techniques de

l'esprit qui lui seraient conformes, tandis que d'autres techniques, que nous aurions négligées, prouveraient qu'une telle concordance n'est pas une loi générale. Je n'oserais assurément pas affirmer qu'il m'ait été donné d'élucider la technique de tous les mots d'esprit qui circulent, et j'admets que mon inventaire des techniques de l'esprit présente plus d'une lacune, mais je n'ai, de propos délibéré, éliminé aucun type de technique que j'aie pu découvrir ; je peux même affirmer que les techniques les plus courantes, les plus importantes, les plus caractéristiques de l'esprit, n'ont point échappé à mon attention.

L'esprit possède encore un autre trait caractéristique qui cadre bien avec notre conception de l'élaboration de l'esprit, elle-même issue de nos études sur le rêve. On dit, il est vrai, que l'on « fait » un mot d'esprit, mais l'on sent bien qu'on s'y prend autrement que pour émettre un jugement ou formuler une objection. Le mot d'esprit comporte au plus haut degré le caractère d'une « idée subite » involontaire. On ignore l'instant d'avant le trait d'esprit que l'on décochera et qu'on se sera borné à revêtir de mots. On éprouve plutôt quelque chose d'indéfinissable, qui ressemblerait à une absence, à une défaillance subite de la tension intellectuelle, puis tout d'un coup le mot d'esprit surgit, presque toujours tout paré des mots qui le revêtent. Certains modes appartenant à l'esprit - comme par exemple la comparaison, l'allusion - servent en dehors de lui à exprimer nos pensées. Je puis, de propos délibéré, faire une allusion. En ce cas, tout d'abord, dans mon audition interne, j'envisage l'expression directe de ma pensée ; j'en inhibe l'extériorisation par un scrupule conforme à la situation, je me propose presque de remplacer l'expression directe par une sorte d'expression indirecte et j'en arrive alors à mon allusion ; mais une allusion, faite ainsi sous mon contrôle permanent, peut bien être viable, elle n'est jamais spirituelle ; l'allusion spirituelle, au contraire, surgit sans que j'en puisse suivre en moi-même les stades préparatoires. Je ne veux point

exagérer l'importance de ce processus ; ce n'est pas un argument décisif, mais il est bien conforme à notre hypothèse que, dans la formation du mot d'esprit, une suite de pensées disparaisse momentanément pour émerger tout à coup de l'inconscient sous la forme d'un mot d'esprit.

Les mots d'esprit présentent également une manière particulière de se comporter dans nos associations. Souvent les mots d'esprit échappent à notre mémoire quand nous les cherchons ; d'autres fois par contre ils s'offrent, sans être appelés par notre volonté, et notamment à l'occasion de pensées qui ne semblent pas de nature à les évoquer. Il ne s'agit là encore que de petite traits, représentatifs néanmoins de l'origine inconsciente des mots d'esprit.

Réunissons à présent les caractères du mot d'esprit susceptibles de cadrer avec sa formation dans l'inconscient. Signalons en premier lieu sa concision particulière, trait nullement essentiel, mais fort caractéristique. Au premier abord, nous étions tentés d'y voir l'expression d'une tendance à l'épargne, mais cette conception perdit pour nous sa valeur du fait d'objections évidentes. Cette concision nous apparaît maintenant plutôt comme un signe de l'élaboration inconsciente qu'a subie l'idée du mot d'esprit. La condensation, qui lui correspond dans le domaine du rêve, ne, peut répondre, en effet, à rien d'autre qu'à la localisation dans l'inconscient, et il nous faut admettre que, dans le processus inconscient de la pensée, se trouvent réalisées les conditions qui, dans le préconscient, font défaut à de telles condensations [71]. Tout porte à croire que le processus de la condensation laisse tomber

71 En dehors de l'élaboration onirique et de la technique de l'esprit, j'ai indiqué la condensation comme étant un élément régulier et significatif d'un autre processus psychique encore, à savoir du mécanisme de *l'oubli* normal (non tendancieux). Les impressions singulières rendent l'oubli difficile ; d'autres impressions, qui présentent entre eues quelque rapport, s'oublient, étant condensée à partir de leurs points de contact. La confusion d'impressions analogues est un des préludes de l'oubli.

certains des éléments qui lui sont soumis ; d'autres se chargent alors de leur énergie d'investissement, se renforcent par la condensation ou acquièrent par elle une force exagérée. La concision du mot d'esprit serait donc, comme celle du rêve, un phénomène concomitant nécessaire de la condensation qui se produit et dans le rêve et dans l'esprit ; elle serait, dans les deux cas, le résultat d'un processus condensateur. C'est à cette origine que la concision du mot d'esprit devrait son caractère particulier, impossible à préciser, mais frappant pour le sentiment.

Nous avons précédemment (p. 223) considéré comme épargne de détail d'un des effets de la condensation, à savoir l'emploi multiple du même matériel, le jeu de mots, l'assonance, et nous avons fait dériver le plaisir procuré par l'esprit (inoffensif) de cette épargne ; plus tard nous avons trouvé que la tendance primitive de l'esprit consistait à réaliser ce bénéfice de plaisir : le jeu avec les mots, auquel l'esprit pouvait se livrer sans contrainte, durant le stade ludique, mais qui fut frappé d'interdit par la critique rationnelle, au cours de l'évolution intellectuelle ultérieure. À présent nous avons opté pour l'hypothèse que ces condensations, dont use la technique de l'esprit, éclosent automatiquement dans l'inconscient, en dehors de toute intention, au cours du processus cogitatif. Ne s'agit-il pas ici de deux conceptions différentes et en apparence incompatibles d'un même fait ? Je ne le sais pas ; ce sont bien deux conceptions différentes qui demandent à être conciliées, mais il n'y a entre elles aucune contradiction. Elles ne sont qu'étrangères l'une à l'autre et, quand nous aurons pu établir quelque rapport entre elles, nous aurons, suivant toute probabilité, quelque peu progressé dans notre savoir. Le fait que les condensations de ce genre sont des sources de plaisir s'accorde fort bien avec cette hypothèse que l'inconscient réalise aisément les conditions nécessaires à leur genèse ; nous estimons même que l'immersion dans l'inconscient se trouve due à ce que la

condensation créatrice du plaisir, condensation indispensable au mot d'esprit, s'y produit avec grande facilité. Deux autres facteurs, qui semblent au premier abord étrangers l'un à l'autre, et qui se rencontrent comme par un hasard malencontreux, apparaîtront à plus ample informé comme étroitement solidaires, voire même consubstantiels. Il s'agit de ces deux propositions : d'une part, au cours de son développement, au stade du jeu, c'est-à-dire dans l'enfance de la raison, l'esprit était susceptible de produire de ces condensations génératrices de plaisir ; d'autre part, aux stades supérieurs de son développement, l'esprit accomplit le même travail en plongeant la pensée dans l'inconscient. L'infantile est, on le sait, la source de l'inconscient, les processus cogitatifs inconscients sont ceux-là mêmes qui, dans la première enfance, se manifestent à l'exclusion de tout autre. La pensée qui, pour créer l'esprit, plonge dans l'inconscient, ne le fait que pour retrouver la retraite de ses jeux d'antan avec les mots. Le penser revient, pour un moment, au stade infantile afin de goûter à nouveau à la source infantile de son plaisir. Si l'étude de la psychologie des névroses ne nous l'avait pas déjà enseigné, l'étude de l'esprit nous aurait fait soupçonner que, dans son étrangeté, l'élaboration inconsciente n'est autre chose que le type infantile du travail cogitatif. Il n'est toutefois pas aisé de saisir, chez l'enfant, ce penser infantile avec toutes ses particularités, conservées dans l'inconscient de l'adulte, car il est le plus souvent, pour ainsi dire, corrigé *in statu nascendi.* Dans certains cas on y parvient pourtant, et toujours alors nous rions de « la sottise enfantine ». Toute révélation d'un tel inconscient nous donne généralement l'impression du « comique » [72].

72 Nombre de mes névropathes, en cours de traitement psychanalytique, témoignent régulièrement par leur rire qu'on est parvenu à révéler à leur conscience, avec exactitude, l'inconscient jusque-là voilé ; ils rient même lorsque les données de l'inconscient ainsi révélé ne s'y prêtent point. Il est vrai que cela n'arrive qu'à condition qu'ils aient pu approcher cet inconscient suffisamment pour le comprendre au moment où le médecin le devine et le leur présente.

Il est plus aisé de saisir les caractères de ces processus cogitatifs inconscients dans les manifestations des sujets atteints de certains troubles psychiques. Il est fort probable que, comme le supposait le vieux Griesinger, nous serions en état de comprendre les divagations des psychopathes et d'en tirer des renseignements si nous ne leur imposions pas les exigences de la pensée consciente, et leur appliquions au contraire notre art d'interprétation comme nous le faisons pour les rêves [73]. Pour le rêve déjà, nous avons, en son temps et lieu, fait entrer en ligne de compte le « retour de la vie psychique au stade embryonnaire » [74]

Nous avons si amplement exposé, à propos de l'étude des processus de la condensation, l'importance de l'analogie de l'esprit et du rêve qu'il nous sera permis d'être plus bref dans ce qui va suivre. Nous savons que, dans l'élaboration du rêve, les déplacements marquent l'influence exercée par la censure de la pensée consciente ; par suite, chaque fois que nous rencontrons, parmi les techniques de l'esprit, le déplacement, nous serons disposés à admettre, dans la formation de l'esprit, l'intervention d'une force inhibitrice. Nous savons également déjà qu'il en est très généralement ainsi ; l'esprit, qui aspire à revivre le plaisir d'antan dû au non-sens ou au jeu avec les mots, se trouve, dans l'état psychique normal, inhibé par l'opposition de la raison critique et se voit chaque fois dans l'obligation de triompher de cette inhibition. Mais la façon dont l'élaboration de l'esprit résout ce problème révèle une différence considérable entre l'esprit et le rêve. Dans l'élaboration du rêve, ce problème est régulièrement résolu par les déplacements, par le choix de représentations suffisamment éloignées de celles qui sont repoussées pour pouvoir franchir la censure ; elles sont cependant les dérivés de ces dernières dont elles ont, par un transfert intégral, endossé l'investissement psychique. Aussi les

73 Il ne faut pas oublier de faire entrer en ligne de compte la déformation due à la censure, qui agit encore dans la psychose.

74 *Science des Rêves* .

déplacements ne manquent dans aucun rêve et y affectent une tout autre amplitude. Il faut compter parmi les déplacements, non seulement la déviation du cours des idées, mais encore toutes les sortes de représentation indirecte, en particulier la substitution à un élément significatif, mais offensant, d'un autre élément indifférent, mais inoffensif en apparence à la censure, élément qui figure une allusion des plus lointaines au premier, un équivalent symbolique, une métaphore, un détail. On ne peut nier, que des rudiments de cette représentation indirecte apparaissent déjà dans les pensées préconscientes du rêve, par exemple la représentation par le symbole ou par la métaphore ; autrement la pensée n'aurait pu atteindre le stade de l'expression préconsciente. Les représentations indirectes de ce genre, comme les allusions dont le rapport à l'idée elle-même est fort transparent, sont d'ailleurs des moyens d'expression admissibles et fréquemment usités même par notre penser conscient. Mais l'élaboration du rêve utilise jusqu'à l'excès ces moyens de la représentation indirecte. Toute espèce de connexion, sous la pression de la censure, suffit à créer un substitut par allusion ; le déplacement d'un élément vers n'importe quel autre semble permis. Particulièrement frappante et caractéristique de l'élaboration du rêve est la substitution des associations dites extrinsèques (simultanéité, contiguïté dans l'espace, assonance), aux associations intrinsèques (similitude, causalité, etc.).

Tous ces procédés de déplacement appartiennent également à la technique du mot d'esprit, mais, le cas échéant, leur usage ne dépasse pas en général les limites qui leur sont assignées dans le penser conscient ; ils peuvent même manquer, bien que normalement le mot d'esprit ait aussi pour tâche de vaincre une inhibition. L'emploi réduit des déplacements dans l'élaboration de l'esprit tient à ce que l'esprit dispose, en général, nous nous en souvenons, d'une autre technique pour parer à l'inhibition ; nous n'avons même justement rien rencontré de plus caractéristique du mot d'esprit que

cette technique. Contrairement au rêve, l'esprit ne se prête pas à des compromis, il n'élude pas l'inhibition, il s'attache à conserver intact le jeu avec les mots ou avec le non-sens ; toutefois il se borne à choisir les cas où ce jeu, où ce non-sens se présentent sous des dehors à la fois admissibles (plaisanterie) ou ingénieux (esprit), grâce au sens multiple des mots et à la variété infinie des relations cogitatives. Rien ne distingue mieux l'esprit des autres formations psychiques que sa double face et son double langage et c'est par-là, du moins, que les auteurs ont le mieux pénétré sa nature intime, en faisant ressortir le facteur « sens dans le non-sens ».

Étant donné la prépondérance absolue de cette technique particulière au mot d'esprit, technique destinée à triompher de ses inhibitions, il semblerait superfétatoire que l'esprit se servît encore, dans certains cas, de la technique du déplacement ; cependant, d'une part, certaines variétés de cette technique, telles que le déplacement proprement dit (déviation des pensées) - qui participe, en effet, du non-sens - gardent pour l'esprit leur valeur, en tant qu'objets et sources de plaisir ; d'autre part, il ne faut pas oublier que le stade le plus élevé de l'esprit, celui de l'esprit tendancieux, doit fréquemment surmonter deux sortes d'inhibitions : ses inhibitions propres et celles de ses tendances (p. 148) ; or les allusions et les déplacements sont bien à même de lui faciliter cette dernière tâche.

L'emploi fréquent et effréné, dans l'élaboration du rêve, de la représentation indirecte, du déplacement et spécialement de l'allusion, a une conséquence, que je ne mentionne pas en raison de son importance particulière, mais de l'occasion qu'elle m'a fournie d'étudier le problème de l'esprit. Si nous communiquons à un profane, à un non-initié l'analyse d'un rêve, analyse qui découvre ces voies singulières et choquantes à l'état de veille (allusions, déplacements dont s'est servie l'élaboration du rêve) le lecteur éprouve une impression désagréable ; il déclare que ces interprétations ressemblent à des « pointes » ; cependant il ne les

considère évidemment pas comme des bons mots bien venus, mais comme des mots forcés, et pourrait-on dire, contraires aux lois du mot d'esprit. Or, cette impression s'explique aisément : elle provient de ce que l'élaboration du rêve recourt aux mêmes moyens que l'esprit mais dépasse dans leur emploi les limites que l'esprit respecte. Aussi allons-nous bientôt apprendre que la présence du tiers impose à l'esprit une certaine condition qui n'intéresse pas le rêve.

Parmi les techniques communes à l'esprit et au rêve, deux offrent un certain intérêt : la représentation par le contraire et l'emploi du contresens. La première - est un des moyens puissants dont dispose l'esprit, comme nous l'avons pu remarquer, entre autres, dans les exemples d' « esprit par surenchère » (p. 104). La représentation par le contraire ne pouvait pas, du reste, se dérober, comme la plupart des autres techniques analogues, à l'attention consciente ; celui qui s'efforce d'actionner volontairement en lui le mécanisme de l'élaboration de l'esprit, le faiseur de mots, ne tarde pas à s'apercevoir qu'une réponse spirituelle se fait à peu de frais en s'attachant à l'antithèse d'une assertion et en se fiant à la saillie qui, par une modification, écarte la réplique réservée à cette antithèse. Peut-être la représentation par le contraire doit-elle ce succès à ce qu'elle recèle en elle-même le germe d'un autre mode d'expression de la pensée, susceptible de déclencher le plaisir, et n'exigeant pas, pour être compris, de faire appel à l'inconscient. Je veux parler de *l'ironie,* qui se rapproche beaucoup de l'esprit et représente une variété du comique. Elle consiste essentiellement à dire le contraire de ce que l'on veut suggérer, tout en évitant aux autres l'occasion de la contradiction - les inflexions de la voix, les gestes significatifs, quelques artifices de style dans la narration écrite, indiquent clairement que l'on pense juste le contraire de ce que l'on dit. L'ironie n'est de mise que lorsque l'interlocuteur est prêt à entendre le contraire, de telle sorte qu'il ne peut lui-même échapper ainsi à

l'envie de contredire. Cette condition fait que l'ironie risque très facilement de demeurer incomprise. La personne qui en use y trouve l'avantage de pouvoir tourner aisément les difficultés, d'une expression directe, s'il s'agit d'invectives, par exemple ; l'ironie offre à celui qui l'entend le plaisir comique, probablement parce qu'elle lui inspire un effort de contradiction dont l'inutilité apparaît aussitôt. Cette comparaison de l'esprit à une catégorie fort voisine du comique nous confirmera peut-être dans cette opinion que le rapport avec l'inconscient est le trait caractéristique de l'esprit, trait qui sans doute le distingue également du comique [75].

Dans l'élaboration du rêve, le rôle de la représentation par le contraire est beaucoup plus important encore que dans l'élaboration de l'esprit. Le rêve ne se plaît pas seulement à associer deux contraires en une image composite, il va souvent jusqu'à transformer un élément de la pensée onirique en son contraire, ce qui complique singulièrement le travail de l'interprétation. « De prime abord, on ne peut savoir si un élément susceptible d'antithèse figure, dans la pensée onirique, au sens positif ou négatif [76]. »

Je dois faire ressortir que ce fait n'a point encore été du tout compris. Il semble cependant impliquer un caractère important du penser inconscient, dépourvu, suivant toute vraisemblance, d'un processus comparable au « jugement ». À la place du rejet par le jugement, on trouve, dans l'inconscient, le « refoulement ». Le refoulement peut être considéré comme intermédiaire entre le réflexe de défense et la condamnation [77].

Pourtant le non-sens, l'absurdité, dont le rêve est si coutumier, et qui lui ont valu tant de mépris injustifié, ne sont jamais dus à une mosaïque d'éléments représentatifs assemblés au hasard, mais ils

75 De même, le caractère du comique, appelé sa « sécheresse », se fonde sur la discordance entre l'énonciation et les gestes (pris dans le sens le plus large) qui l'accompagnent.

76 *Science des Rêves*, 7e éd., p. 217. (Ges. *Schriften, Bd*. II). Trad. Mayerson, p. 285.

sont régulièrement admis intentionnellement par l'élaboration du rêve afin d'exprimer une critique amère, une contradiction méprisante impliquée dans les pensées latentes du rêve. L'absurdité du contenu du rêve manifeste remplace donc ce jugement des pensées latentes du rêve : « C'est un non-sens. » Dans ma « Science des rêves » je me suis particulièrement attaché à cette argumentation, car elle m'a permis de combattre à outrance cette erreur que le rêve n'est en rien un phénomène psychique, erreur qui barre la route à toute reconnaissance de l'inconscient. Nous avons encore appris (lors de l'explication de certains mots d'esprit tendancieux, p. 82) que, dans l'esprit, le non-sens est employé aux mêmes fins de représentation. Nous savons aussi que le non-sens qui sert de façade à l'esprit est particulièrement apte à augmenter chez l'auditeur la dépense psychique, et par là la somme d'énergie susceptible d'être déchargée par le rire. En outre, n'oublions pas que dans l'esprit le non-sens est un but en soi, car l'intention de récupérer l'ancien plaisir du non-sens est l'un des mobiles de l'élaboration de l'esprit. D'autres procédés nous permettent encore de récupérer le non-sens et d'en tirer du plaisir : la caricature, l'hyperbole, la parodie, le travestissement en usent et réalisent alors le « non-sens comique ». Soumettons ces modes expressifs à l'analyse, comme nous l'avons fait pour les mots d'esprit, et nous verrons qu'on peut tous les expliquer sans faire intervenir les processus inconscients tels que nous les concevons. Nous comprenons à présent aussi pourquoi le caractère du spirituel peut

77 Cette relation des contraires, si particulière à l'inconscient et encore si mal connue, n'est pas sans importance dans la compréhension du « négativisme » des névrosés et psychopathes. Comparer les deux derniers travaux parus sur la question : Bleuler, *Ueber die negative Suggestibilität.* (De la suggestibilité négative), *Psych. Neurot. Wochenschrift,* 1904, et Otto Gross, *Zur Differentialdiagnostik negativistischer* Phänomene (Diagnostic différentiel des phénomènes négativistes), *ibid.,* et mon rapport *Ueber den Gegensinn der Urworte* (Des sens opposée dans les mots primitifs) (*Ges. Schriften,* Bd X).

s'ajouter par surcroît à la caricature, à l'hyperbole, à la parodie ; c'est la diversité de la « scène psychique » qui le rend possible [78].

Je crois que la localisation de l'élaboration de l'esprit dans le système de l'inconscient nous est devenue plus précieuse depuis qu'elle nous a fait comprendre que les techniques, dont dépend cependant l'esprit, ne sont pas par ailleurs son apanage exclusif. Par là même s'éclaircissent aisément certains points douteux, qu'au début de notre étude de ces techniques nous avions dû provisoirement réserver. L'objection d'après laquelle les rapports indéniables qui relient l'esprit à l'inconscient ne s'appliqueraient qu'à certaines catégories de l'esprit tendancieux, tandis que nous sommes disposés à les étendre à toutes les formes, à tous les stades évolutifs de l'esprit, cette objection, dis-je, ne s'en impose que davantage à notre attention. Nous n'avons pas le droit de nous soustraire à son examen.

La genèse de l'esprit dans l'inconscient est indubitable lorsqu'il s'agit de mots d'esprit dictés par des tendances inconscientes ou renforcées par l'inconscient, partant dans la plupart des mots d'esprit « cyniques ». La tendance inconsciente entraîne alors la pensée préconsciente dans l'inconscient, afin de l'y transformer ; l'étude de la psychologie des névroses nous a révélé de nombreux processus analogues. Mais cette force d'entraînement vers l'inconscient semble faire défaut dans les mots d'esprit tendancieux d'un autre ordre, dans l'esprit inoffensif et dans la plaisanterie ; le rapport de l'esprit à l'inconscient y est donc douteux.

Envisageons à présent l'expression spirituelle d'une pensée qui, en elle-même, n'est pas sans valeur, et qui surgit dans le cycle même des processus cogitatifs. Pour faire de cette pensée un mot d'esprit, il faut de toute évidence choisir, parmi les modes expressifs possibles, précisément celui qui est susceptible de réaliser le profit

78 *Psychischer Sckauplatz.* Un terme dû à G. Th. Fechner et qui a pris une grande importance dans mes conceptions.

de plaisir verbal. L'auto-observation nous apprend que ce n'est pas l'attention consciente qui fait ce choix ; mais ce choix gagnera certes à ce que l'investissement de la pensée préconsciente soit abaissé à l'inconsciente, car, ainsi que nous l'avons appris par l'élaboration du rêve, les voies associatives partant des mots sont, dans l'inconscient, traitées à la façon des associations partant des choses.

L'investissement inconscient offre des conditions infiniment plus favorables au choix de l'expression. Du reste, nous sommes fondés à admettre que le mode d'expression qui implique le bénéfice de plaisir verbal agit d'une façon semblable à la tendance inconsciente dans le premier cas, en attirant dans l'inconscient la conception encore instable de la pensée préconsciente. Quant au cas plus simple de la plaisanterie, nous pouvons nous imaginer qu'une intention, sans cesse tendue vers le profit de plaisir verbal, saute sur l'occasion fournie à point nommé par le préconscient pour entraîner dans l'inconscient le processus d'investissement, selon le schéma qui nous est déjà connu.

Je désirerais vivement qu'il me fût possible, d'une part, d'expliquer plus clairement ce point capital de ma conception du mot d'esprit, d'autre part, de l'appuyer sur des arguments décisifs. Mais à vrai dire il ne s'agit pas ici d'un double, mais d'un seul et même échec : je ne puis m'expliquer plus clairement en l'absence d'autres preuves à l'appui de ma conception. Cette dernière résulte de l'étude de la technique et de sa comparaison avec l'élaboration du rêve, et elle ne résulte que de là ; je trouve ensuite qu'elle s'accorde en somme parfaitement avec les particularités de l'esprit. Or ma conception résulte d'une induction ; si une telle conclusion nous mène, non point en pays connu, mais bien plutôt sur un terrain inexploré et nouveau pour la pensée, on l'appelle « hypothèse » et l'on n'accepte pas, et à juste titre, comme « preuve » le rapport qui relie l'hypothèse au matériel dont elle a été déduite. Nous ne la considérons comme « démontrée » que lorsque nous l'avons

également atteinte par d'autres voles, lorsqu'elle se révèle comme le carrefour de connexions nouvelles. Mais nous ne disposons pas encore de telles preuves, nous qui commençons a peine à connaître les processus inconscients. Nous sachant sur un terrain vierge, nous nous bornerons donc, de notre poste d'observation, à jeter vers l'inexploré une simple et chétive passerelle.

Nous n'édifierons sur ces fondations que de modestes superstructures. Rapprochant les différents stades de l'esprit des dispositions psychiques qui leur sont les plus favorables, nous pourrions dire : « La plaisanterie jaillit d'une humeur joyeuse, qui semble avoir des affinités particulières en rapport avec une tendance à la réduction des investissements psychiques. Elle met déjà en œuvre toutes les techniques caractéristiques de l'esprit et satisfait déjà à ses conditions essentielles par le choix d'un matériel de mots ou d'associations d'idées, qui permettent de s'accommoder à la fois des exigences du bénéfice de plaisir et de celles de la critique rationnelle. Il s'ensuit que la chute dans l'inconscient de l'investissement de la pensée, chute favorisée par l'humeur joyeuse, se réalise déjà dans la plaisanterie. Pour l'esprit inoffensif, mais lié à une pensée de quelque prix, le secours de l'humeur est inutile ; nous devons admettre ici l'intervention d'une *aptitude personnelle,* qui se manifeste par la facilité avec laquelle l'investissement préconscient est abandonné et échangé, un instant, pour l'inconscient. Une tendance, toujours à l'affût des occasions de renouveler le bénéfice primitif de plaisir, agit et entraîne dans l'inconscient l'expression préconsciente et encore instable de la pensée. Nous sommes presque tous capables de faire des plaisanteries, quand nous sommes d'humeur joyeuse ; par contre, faire des mots d'esprit lorsque l'humeur n'y est pas n'appartient qu'à une minorité. Enfin, l'aiguillon le plus puissant de l'élaboration de l'esprit est la présence de fortes tendances, atteignant l'inconscient, tendances qui représentent une disposition particulière à la production spirituelle, et qui peuvent

nous expliquer pourquoi les conditions subjectives de l'esprit se rencontrent si souvent chez les névrosés. Sous l'influence de fortes tendances, l'esprit jaillit même chez celui qui en est généralement dépourvu.

Malgré la part d'hypothèse que comporte encore notre élucidation de l'élaboration spirituelle, cette contribution épuise à proprement parler l'intérêt que nous portions à l'esprit. Il nous reste encore à achever brièvement le parallèle de l'esprit et du rêve, qui nous est plus familier : nous dirons a *priori* que nous nous attendons à ce que deux activités psychiques si hétérogènes ne nous permettent de saisir que des différences, eu dehors de la seule analogie que nous venons de relever. La différence la plus importante réside dans leurs rapports sociaux respectifs. Le rêve est un produit psychique parfaitement asocial ; il n'a rien à communiquer à autrui ; né dans le for intérieur d'une personne à titre de compromis entre les forces psychiques aux prises, il reste incompréhensible à cette personne elle-même et manque par conséquent totalement d'intérêt pour autrui. Loin d'attacher du prix à sa compréhensibilité, il doit même se garder d'être compris, sous peine de se détruire ; il est conditionné par le déguisement. Il peut donc, à son gré, user du mécanisme qui domine les processus cogitatifs inconscients et il va dans ce sens jusqu'à user des déformations les plus radicales. L'esprit, au contraire, est la plus sociale des activités psychiques visant à un bénéfice de plaisir. Il nécessite le plus souvent l'intervention de trois personnes et ne complète son cycle que grâce à la participation d'un tiers au processus psychique qu'il a déclenché. Il doit donc satisfaire à la condition d'être compréhensible, il ne doit utiliser la déformation, qui peut se réaliser dans l'inconscient grâce à la condensation et au déplacement, que dans la mesure où la compréhension du tiers peut en corriger les effets. Au reste, rêve et esprit sont issus l'un et l'autre de sphères entièrement différentes de notre vie psychique, et occupent dans le système psychologique des

régions fort distantes. Malgré ses travestissements, le rêve demeure toujours un désir ; l'esprit est un développement du jeu. En dépit de toute sa non-valeur dans la vie pratique, le rêve reste lié aux intérêts primordiaux de notre existence ; il cherche à satisfaire à nos besoins par le détour régressif de l'hallucination ; il doit son admission à la vie psychique au seul besoin qui subsiste à l'état nocturne : celui de dormir. L'esprit, par contre, cherche à réaliser un petit bénéfice de plaisir par l'activité simple et désintéressée de notre appareil psychique, plus tard il s'efforce de saisir au vol un bénéfice accessoire au cours de l'activité elle-même de ce dit appareil, et il acquiert ainsi *secondairement* des fonctions assez importantes, orientées vers le monde extérieur. Le rêve sert surtout à épargner le déplaisir, l'esprit à acquérir le plaisir ; or, c'est autour de ces deux centres que gravitent toutes nos activités psychiques.

Chapitre VI. L'esprit et les variétés du comique

Nous avons abordé les problèmes du comique d'une façon insolite. Il nous semblait que l'esprit, considéré habituellement comme une variété du comique, présentait assez de particularités pour être étudié en lui-même ; nous avions ainsi négligé, dans la mesure du possible, ses rapports avec la catégorie plus compréhensive du comique, non sans avoir, chemin faisant, saisi au vol quelques indications utiles à l'étude de ce dernier. Il ne nous a point été difficile de comprendre que, socialement parlant, le comique se comporte autrement que l'esprit. Le comique peut se contenter de deux personnages : celui qui le découvre et celui chez qui on le découvre. Le tiers, à qui le comique est communiqué, intensifie le processus comique sans y ajouter aucun élément nouveau. Dans le cas de l'esprit, ce tiers est indispensable pour clore le cycle qui réalise le plaisir ; par contre, la deuxième personne peut être omise, sauf dans le cas de l'esprit tendancieux ou agressif. L'esprit se fait ; le comique se trouve, et cela tout d'abord chez les personnes et, par

extension seulement, dans les objets et dans les situations, etc. Nous savons, qu'en matière d'esprit, les sources auxquelles le plaisir s'alimente n'ont pas leur origine en autrui, mais dans nos propres processus cogitatifs. Nous avons appris, par ailleurs, que l'esprit sait à l'occasion retrouver les sources du comique devenues inaccessibles, et que le comique sert souvent de façade à l'esprit (p. 232) pour suppléer au plaisir préliminaire, dans d'autres cas conditionné par la technique qui nous est déjà si bien connue. Tout cela indique que les rapports respectifs de l'esprit et du comique ne sont pas des plus simples. D'autre part, les problèmes du comique lui-même se montrent si complexes, ils ont si victorieusement défié les efforts des philosophes, que nous ne pouvons pas nous flatter d'être en mesure de nous en rendre maîtres comme par un coup de main, si nous les abordons en partant de l'esprit. Pour l'exploration de l'esprit, nous étions munis, en outre, d'un instrument qui manquait à nos devanciers, la connaissance de l'élaboration du rêve ; pour l'étude du comique, nous ne disposons pas d'un tel avantage, et il faut nous résigner à n'atteindre de son essence que ce que l'esprit nous en a déjà livré, et encore dans la mesure où l'esprit fait partie du comique et comporte, dans sa propre nature, des traits communs, identiques ou modifiés.

La forme du comique la plus voisine de l'esprit est le *naïf*. À l'instar du comique, le naïf. en général, se trouve ; il ne se fait pas comme l'esprit ; le naïf ne peut même se faire en aucun cas, tandis qu'en matière de comique pur, il peut être question d'un comique intentionnel, d'une provocation du comique. Le naïf doit spontanément se manifester dans les discours et dans les actions d'autres personnes, qui tiennent la place du *deuxième* personnage du comique ou de l'esprit. Le naïf jaillit lorsque quelqu'un ne tient aucun compte d'une inhibition, parce que cette inhibition n'existe pas en lui, et que, par conséquent, il semble la surmonter sans aucun effort. Pour que l'homme naïf fasse un effet sur nous, il est indispensable

que nous sachions qu'il ne possède pas cette inhibition, sans quoi nous ne l'appelons plus naïf mais effronté, nous ne rions pas de lui mais nous sommes indignés. L'effet du naïf est irrésistible et paraît simple à comprendre. Un effort d'inhibition qui nous est habituel devient, à l'audition des paroles naïves, subitement inutile et se décharge par le rire ; il n'est pas nécessaire, en l'espèce, de détourner l'attention, probablement parce que la levée de l'inhibition s'effectue directement et se passe de l'intermédiaire d'une opération induite. Nous nous comportons, en ce cas, d'une façon analogue au troisième personnage du mot d'esprit, lequel réalise, sans frais et sans effort personnel, l'épargne de l'inhibition.

Vu l'intelligence de la genèse des inhibitions que nous avons acquise au cours de l'étude de l'évolution du jeu vers le mot d'esprit, nous ne serons pas étonnés de retrouver le naïf le plus souvent chez l'enfant et, par extension, chez l'adulte illettré que nous pouvons considérer, en raison de son développement intellectuel, comme un infantile. Il va de soi que les discours naïfs se prêtent mieux à la comparaison avec l'esprit que les actions naïves, étant donné que ce sont les discours, et non les actes, qui sont les modes d'expression habituels de l'esprit. Il est significatif que les discours naïfs, tels que ceux des enfants, peuvent, sans contrainte, être qualifiés également de « mots d'esprit naïfs ». La concordance entre l'esprit et la naïveté et la raison de leur divergence se dégageront aisément des quelques exemples suivants.

Une fillette de trois ans et demi sermonne son frère en ces termes : « Ne mange donc pas tant de ce plat, sans quoi tu seras malade et il faudra que tu prennes de la Bubizin. » - « Qu'est-ce que c'est que ça que de la Bubizin ? » demande la mère. - « Lorsque j'ai été malade, dit la petite en manière de justification, on m'a bien donné de la médecine ! » - La petite Allemande pense que le remède ordonné par le médecin s'appelle Maedi-zin (Maedi = fillette ; Medizin = médecine), quand il est destiné aux filles, et que, par

conséquent, il doit s'appeler Bubi-zin lorsqu'il est prescrit à un petit garçon (Bubi = garçonnet). Voilà qui est construit à la façon d'un mot d'esprit des mots fondé sur la technique de l'assonance et qui aurait pu en effet être conté comme un vrai mot d'esprit, mais n'aurait alors provoqué de notre part qu'un sourire à demi contraint. Comme exemple de naïveté, ce mot nous paraît, par contre, excellent et nous fait rire aux éclats. Mais qu'est-ce qui établit ici la différence entre l'esprit et le naïf ? Évidemment ni le texte ni la technique, identiques dans l'un et l'autre cas, mais un facteur qui, à première vue, semble être très éloigné des deux. Il s'agit tout simplement de ce que, dans un cas, nous supposons que l'interlocuteur fait un mot d'esprit intentionnel, tandis que, dans le second, l'enfant veut de bonne foi tirer une conclusion sérieuse basée sur son ignorance encore intégrale. Seul le second cas est celui de la naïveté. C'est ici que nous remarquons pour la première fois l'immixtion d'une autre personne dans le processus psychique qui a pour théâtre la personne productrice.

L'analyse d'un deuxième exemple confirmera cette conception. Un frère et une sœur, âgés respectivement de dix et douze ans, représentent devant un parterre d'oncles et de tantes une pièce de leur composition. La scène figure une hutte au bord de la mer. Au premier acte, les deux auteurs- acteurs, braves pêcheurs, déplorent la dureté des temps, la modicité du gain. Le mari se décide à courir les mers, pour chercher fortune ; après des adieux touchants, le rideau tombe. Le second acte se passe quelques années plus tard. Le pêcheur a fait fortune et revient la bourse pleine ; il raconte à sa femme, qui l'attend devant la chaumière, les péripéties de son activité prospère. La femme l'interrompt avec orgueil : « Et moi aussi, pendant ce temps-là, je n'ai guère chômé ! » - elle ouvre la chaumière et montre sur le sol douze grosses poupées dormant, qu'elle présente comme ses enfants... À ce moment, les artistes furent interrompus par les éclats de rire bruyants de l'auditoire ; ils

ne comprenaient point, ils regardaient avec étonnement leur chère famille qui jusqu'ici s'était bien tenue et les avait écoutés avec une attention soutenue. Ce rire s'explique ainsi : l'auditoire pose comme prémisses que les jeunes auteurs ignorent tout des conditions de la génération des enfants, et partant se figurent qu'une femme peut se flatter d'une nombreuse postérité née pendant une longue absence de son mari, et que ce dernier a tout lieu de s'en réjouir. Cependant ce que les jeunes auteurs ont produit, en raison de leur ignorance, peut s'appeler un non-sens, une absurdité.

Un troisième exemple montrera encore la mise en œuvre, au service du naïf, d'une autre technique, à laquelle l'esprit nous a déjà initiés. On engage, pour une fillette, une gouvernante soi-disant « française », qui ne lui agrée point. À peine la nouvelle engagée s'est-elle éloignée, que la petite ne peut s'empêcher de dire sur un ton de critique : « Das soll eine Französin sein ! Vielleicht heisst sie sich so, weil sie einmal bei einem Franzosen gelegen ist ! » (« Ça, une Française ! Cela veut peut-être dire qu'elle a une fois couché auprès d'un Français ! » Ce serait, à la rigueur-, un mot d'esprit tolérable (double sens avec équivoque ou avec allusion équivoque) si l'enfant avait pu soupçonner le double sens. En réalité, elle n'avait fait que transposer à la peu sympathique étrangère une plaisanterie qu'elle avait souvent entendu appliquer à des objets faux. (« Das soll echtes Gold sein ? Das ist vielleicht einmal bei Gold gelegen ! » - Ça, de l'or véritable ? on l'a peut-être un jour posé - couché à côté de l'or !) L'ignorance de l'enfant modifie radicalement le processus psychique des auditeurs au moment où ils s'en rendent compte ; c'est cette ignorance qui confère la naïveté aux paroles de l'enfant. Mais, cette condition fait qu'il y a place encore pour un pseudo-naïf : on peut, en effet, supposer chez l'enfant une ignorance qui n'existe plus, et les enfants feignent souvent la naïveté pour s'octroyer des libertés qui, autrement, ne leur seraient point concédées.

Ces exemples montrent quelle situation le naïf occupe entre l'esprit et le comique. Le naïf (du discours) coïncide avec l'esprit par sa forme et par son fond, il peut donner naissance à une impropriété de terme, à un non-sens ou à une grivoiserie. Mais dans le naïf, les processus psychiques qui ont pour théâtre la première personne - la personne productrice - et qui, dans l'esprit, nous ont présenté tant de traits intéressants et énigmatiques, font totalement défaut. L'individu naïf se figure avoir pensé et s'être exprimé d'une façon simple et normale sans soupçonner aucune arrière-pensée : aussi ne réalise-t-il aucun bénéfice de plaisir par la production du naïf. Les caractères du naïf sont déterminés exclusivement par la conception de la personne réceptrice qui correspond au troisième personnage du mot d'esprit. En outre, la personne productrice commet le naïf sans aucun effort : la technique compliquée qui, dans l'esprit, est destinée à paralyser l'inhibition de la critique rationnelle, fait défaut en elle, parce qu'elle ne possède pas encore cette inhibition, et ainsi elle peut extérioriser le non-sens et la grivoiserie de plain-pied et sans compromis. Envisagé sous cet angle, le naïf est le cas limite de l'esprit : il se réalise lorsque l'on réduit à zéro le coefficient de cette censure dans l'équation de la formation de l'esprit.

Or, tandis que l'effet du mot d'esprit est subordonné à cette condition que les deux sujets possèdent à peu près les mêmes inhibitions ou les mêmes résistances internes, nous voyons que la condition du naïf réside en ce fait qu'un des sujets possède des inhibitions dont l'autre est dépourvu. C'est la personne en puissance d'inhibitions qui saisit le naïf, elle seule réalise le bénéfice de plaisir dû au naïf, et nous sommes par là près de deviner que ce plaisir provient de la levée d'une inhibition. Étant donné que l'origine du plaisir de l'esprit est la même - un noyau de plaisir par les mots et par le non-sens, entouré d'une coque de plaisir par levée ou par allégement d'inhibition - il s'ensuit que ces rapports analogues à l'inhibition établissent la parenté interne du naïf et du mot d'esprit.

Dans les deux cas, le plaisir résulte de la levée d'une inhibition interne. Mais le processus psychique qui se déroule chez la personne réceptrice (laquelle, dans le naïf, correspond régulièrement à notre moi, tandis que nous pouvons, dans le mot d'esprit, nous mettre également à la place de la personne productrice) est, dans le cas du naïf, d'autant plus compliqué que celui qui se déroule chez la personne productrice est plus simplifié en comparaison de ce qui se passe dans le cas de l'esprit. Sur la personne réceptrice, l'audition du naïf doit agir d'une part comme un mot d'esprit, ce dont témoignent justement nos exemples, car chez elle, comme pour l'esprit, le seul effort d'entendre suffit à lever la censure. Mais cette explication ne s'applique qu'à une partie seulement du plaisir engendré par le naïf, et même cette fraction serait, dans d'autres formes du naïf, assez menacée, par exemple dans le cas de grivoiseries naïves. Une grivoiserie naïve serait même susceptible de nous faire aussitôt réagir par une indignation identique à celle que provoquerait parfois en nous la grivoiserie intentionnelle, si un autre facteur ne faisait avorter cette indignation et ne fournissait en même temps la majeure partie du plaisir du naïf.

Cet autre facteur est représenté par la condition ci-dessus mentionnée, à savoir que, pour reconnaître le naïf, il importe de nous rendre compte de ce que la personne productrice ne possède point l'inhibition interne. Ce n'est qu'après nous en être assurés que nous rions au lieu de nous indigner. Nous tenons en effet compte de l'état psychique de la personne productrice, nous nous mettons à sa place et cherchons à comprendre son état psychique par comparaison avec le nôtre. De cette manière de nous mettre à sa place et de nous comparer à elle résulte une épargne d'effort psychique, qui se décharge par le rire.

On pourrait préférer cette explication plus simple : en pensant à l'absence de l'inhibition chez la personne qui commet le naïf l'indignation deviendrait inutile, le rire se produirait donc aux

dépens de l'indignation épargnée. Pour écarter cette conception qui, en général, est propre à nous égarer, je veux établir une distinction plus nette entre deux cas que, dans l'exposé qui précède, j'avais tout d'abord associés.

Le naïf qui se présente à nous peut être de nature spirituelle, comme le montrent nos exemples, ou de nature grivoise, choquante, ce qui arrivera notamment si le naïf s'extériorise non point par le discours, mais par l'acte. Ce dernier cas pourrait, en effet, nous induire en erreur en nous faisant supposer que le plaisir résulterait de l'indignation épargnée et transformée.

Mais c'est le premier cas qui tranche la question. Les paroles naïves, comme par exemple la « Bubizin », peuvent en elles-mêmes faire l'effet d'un mot d'esprit médiocre et n'offrir aucune prise à notre indignation. C'est certainement le cas le plus rare, mais le plus clair et de beaucoup le plus instructif. Dès que nous avons dans l'idée que c'est sérieusement et sans arrière-pensée que l'enfant a identifié la syllabe (Madi », du mot « Medizin » à celle de son propre nom « Maedi », le plaisir causé par ce mot s'accroît dans une proportion qui n'a plus rien de commun avec le plaisir du mot d'esprit. Nous considérons à présent cette parole successivement à deux points de vue : la première fois à celui de l'enfant, la seconde à notre point de vue à nous, et cette comparaison nous fait voir que l'enfant a découvert une identité et surmonté un obstacle qui nous arrêtait. Et alors c'est à peu près comme si nous nous disions : si tu veux comprendre ce que tu viens d'entendre, tu peux t'épargner l'effort nécessité par le maintien de cet obstacle. L'effort libéré à la faveur de cette comparaison est la source du plaisir que nous offre le naïf, et il se décharge par le rire ; il est vrai qu'il s'agit ici de cette même dépense psychique que nous aurions transformée en indignation, si la compréhension de la personne productrice, et, dans le cas présent, aussi la nature du propos, n'excluaient pas une telle indignation. Mais si nous prenons l'exemple de l'esprit naïf comme

prototype de l'autre cas, celui du choquant naïf, nous voyons que, là encore, l'épargne des inhibitions peut résulter directement de la comparaison, qu'il est inutile d'admettre une indignation ébauchée, puis étouffée, et que cette dernière n'équivaut qu'à un autre emploi de la dépense devenue disponible ; c'est justement pour empêcher ce remploi que l'esprit devait édifier des organisations défensives compliquées.

Cette comparaison, cette épargne de dépense réalisée par notre immixtion dans le processus psychique de la personne productrice, ne peuvent acquérir de l'importance pour le naïf que si elles ne s'appliquent pas exclusivement à lui. En effet, nous en venons à supposer que ce mécanisme, absolument étranger à l'esprit, constitue une partie, et peut-être même la partie essentielle, des processus psychiques du comique. Vu sous cet angle - et c'est là certainement l'aspect le plus important du naïf -le naïf est ainsi une des variétés du comique. Ce qui, dans nos exemples de propos naïfs, s'ajoute au plaisir de l'esprit, c'est le plaisir du « comique ». Quant à ce dernier, nous serions portés à admettre qu'il résulterait en général de la dépense épargnée par la comparaison des faits et gestes d'autrui avec les nôtres propres. Mais comme nous abordons ici des considérations d'un ordre fort général, il convient tout d'abord d'en finir avec l'appréciation du naïf. Le naïf serait donc une forme du comique, en tant que le plaisir qu'il déclenche résulte de la différence de dépense psychique réalisée par notre « volonté de comprendre » autrui, et il se rapprocherait de l'esprit par cette condition que la dépense, épargnée par la comparaison, doit être un effort d'inhibition [79].

79 J'ai ici partout identifié le naïf au comique naïf, ce qui n'est certainement pas admissible en général. Mais il suffit, à notre programme, d'étudier les caractères du naïf dans « l'esprit naïf » et dans la grivoiserie naïve ». Pénétrer plus avant serait supposer l'intention d'approfondir l'essence du comique.

Signalons encore brièvement quelques concordances et quelques divergences entre les conceptions auxquelles nous venons d'aboutir et celles qui, depuis longtemps, ont cours dans la psychologie du comique. Cette immixtion dans les processus d'autrui, cette « volonté de comprendre » n'est évidemment que le « prêt comique » qui, depuis Jean Paul, joue son rôle dans l'analyse du comique ; la « comparaison » du processus psychique qui se déroule chez autrui avec celui qui se déroule en soi-même correspond au « contraste psychologique » auquel, enfin, nous pouvons assigner ici sa place, tandis que, dans l'esprit, nous ne savions qu'en faire. Dans l'explication du plaisir comique, nous nous écartons toutefois de bien des auteurs, qui le considèrent comme lié à des oscillations de l'attention entre les représentations qui se font réciproquement contraste. Nous ne saurions comprendre un tel mécanisme du plaisir ; nous observons que la comparaison, qui préside au contraste, détermine une différence de dépense psychique qui, en l'absence de toute autre occasion de remploi, est susceptible d'être déchargée et de devenir ainsi une source de plaisir [80].

Ce n'est pas sans appréhension que nous osons aborder le problème du comique proprement dit. Ce serait trop présumer de nous-mêmes que d'espérer voir nos efforts contribuer, d'une façon décisive, à sa solution, après que les travaux de tant de penseurs remarquables n'ont rien apporté qui nous satisfasse complètement. En effet, toute notre ambition se bornera à suivre, dans le domaine du comique, les directives qui ont déjà fait leurs preuves dans le domaine de l'esprit.

80 Bergson (*Le Rire,* 1904, p. 99) réfute également, et avec de bons arguments, cette déduction relative au plaisir comique. Évidemment, cette déduction a été influencée par le désir d'établir une analogie avec le rire déclenché par le chatouillement. - À un niveau tout différent se trouve l'explication, donnée par Lipps, du plaisir comique que, suivant sa conception générale du comique, on pourrait définir :« Petitesse inattendue. »

Le comique se présente tout d'abord comme une trouvaille involontaire au cours des rapports sociaux de l'humanité. On le trouve chez les personnes . particulièrement dans leurs gestes, leurs formes, leurs actions et les traits de leur caractère ; probablement à l'origine dans leurs seules qualités physiques, plus tard aussi dans leurs qualités psychiques ou plus précisément dans les manifestations extérieures de ces dernières. Par un processus très courant de personnification, les animaux et même les objets inertes deviennent comiques. Le comique peut aussi se détacher de la personne elle-même dans la mesure où l'on reconnaît la condition qui rend une personne comique. C'est là l'origine du comique de situation, et cette connaissance nous permet de rendre à volonté une personne comique en la plaçant dans une situation qui confère à ses actes ces conditions du comique. La découverte du pouvoir que nous avons de rendre notre prochain comique nous procure tin bénéfice inopiné de plaisir comique, et engendre une technique fort raffinée. On peut se rendre comique soi-même, tout aussi bien que les autres. Les moyens mis en œuvre sont - la transposition dans une situation comique, l'imitation, le déguisement, le démasquage, la caricature, la parodie, le travestissement, etc. Il est évident que ces techniques peuvent se mettre au service de tendances hostiles et agressives. On peut rendre comique quelqu'un pour le rendre méprisable, pour attenter à sa dignité ou à son autorité. Mais même si l'acte de rendre comique répondait régulièrement à cette intention, celle-ci ne constituerait pas nécessairement le sens du comique spontané.

Dans son caractère désordonné, cette vue d'ensemble des domaines où se rencontre le comique montre que son lieu d'origine est fort étendu, et que le comique ne comporte pas de conditions aussi spécialisées que, par exemple, le naïf. Pour découvrir la condition favorable au comique, il importe, avant tout, de choisir un point de départ idoine : nous choisissons le comique des mouvements, parce que nos souvenirs nous apprennent que la

figuration scénique la plus primitive, la pantomime, se sert du mouvement pour nous faire rire. Pourquoi rions-nous des gesticulations des clowns ? Parce que ces mouvements sont démesurés et qu'ils ne répondent pas à leur objectif. Nous rions d'un effort exagéré. Recherchons maintenant cette condition en dehors du comique artificiel, c'est-à-dire là où le comique est involontaire. Les mouvements de l'enfant ne nous semblent pas comiques, malgré ses ébats et ses sautillements. Par contre, l'enfant est comique lorsque, en apprenant à écrire, il tire la langue et suit avec elle les mouvements du porte-plume ; nous voyons dans cette synergie de la langue, une dépense inutile de mouvement qu'à la place de l'enfant nous eussions évitée. De même, chez l'adulte, nous nous amusons de ses gestes inutiles ou même de sa mimique expressive exagérée. Citons, comme exemples purs du comique de ce genre, le geste du joueur de quilles, qui se poursuit après le lancement de la boule, comme si celle-ci pouvait encore en être influencée ; de même sont comiques toutes les grimaces qui exagèrent la mimique expressive normale des émotions, même si elles sont involontaires comme celles des personnes atteintes de la danse de Saint-Guy (chorée) ; de même encore un homme, qui n'entend rien à la musique, trouvera comiques les gesticulations passionnées d'un chef d'orchestre moderne, dont il ne saisit pas la nécessité. C'est bien de ce comique du mouvement que dérive encore le comique des formes du corps et le comique des traits du visage en tant que ces formes, ces traits sont conçus comme le résultat d'un mouvement exagéré et inutile. Des yeux écarquillés, un nez crochu qui tombe dans la bouche, des oreilles décollées, une bosse, ne produisent l'effet du comique qu'en tant que nous nous figurons les mouvements nécessaires à la production de ces difformités ; en cette occurrence on attribue au nez, aux oreilles, aux autres parties du corps, une mobilité qu'ils ne possèdent pas dans la réalité. Il est incontestablement comique que quelqu'un puisse remuer les oreilles, il le serait plus encore s'il était en état de lever et de baisser isolément le nez. Une bonne partie de l'effet comique

que nous produit l'animal tient à ce que nous lui voyons exécuter des mouvements que nous ne pouvons reproduire.

Mais qu'est-ce qui déclenche en nous le rire au moment où nous nous apercevons que les mouvements d'autrui sont démesurés et contraires à leur objectif ? C'est, je pense, la comparaison des mouvements de cette personne à ceux que j'eusse faits à sa place. Il va sans dire qu'il faut appliquer aux deux grandeurs comparées une commune mesure, et cette mesure est ma dépense d'innervation liée, dans un cas comme dans l'autre, à la représentation du mouvement. Cette assertion demande à être illustrée et commentée.

Ce que nous mettons ici en parallèle, c'est, d'une part, la dépense psychique nécessaire à une certaine représentation, d'autre part, le contenu de cette représentation. Notre assertion tend à dire que la première n'est pas, en général et en principe, indépendante du second, c'est-à-dire du représenté, et en particulier que la représentation du grand nécessite plus de dépense psychique que la représentation du petit. Tant qu'il ne s'agit que de la représentation de certains mouvements d'amplitudes diverses, le bien-fondé théorique de notre proposition et sa démonstration par l'observation courante semblent faciles à établir. Nous verrons, en effet, qu'en pareil cas une qualité de la représentation coïncide réellement avec une qualité du représenté, bien que, d'ordinaire, la psychologie nous mette en garde contre une telle confusion.

J'ai acquis la représentation d'un mouvement d'une certaine amplitude en exécutant ou en imitant moi-même ce mouvement, et, à

l'occasion de cet acte, j'ai appris à connaître, dans mes sensations d'innervation, une mesure de ce mouvement [81].

Or lorsque je perçois, chez un autre, un mouvement similaire, de plus ou moins grande amplitude, la voie qui me mènera le plus sûrement à sa compréhension - à son aperception - coïncidera avec celle que je suivrais moi-même pour reproduire, par imitation, ce même mouvement : je puis alors décider lequel de ces deux mouvements nécessite, chez moi, une dépense supérieure. Cette impulsion à l'imitation se produit sans aucun doute lors de la perception du mouvement. Mais je n'imite pas en réalité ce mouvement, pas plus que je n'épelle quoique ayant appris à lire en épelant. Au lieu d'imiter ce mouvement en contractant mes muscles, je représente ce mouvement à l'aide des traces de souvenir laissées en moi par les dépenses que des mouvements analogues ont exigées de moi. Le « représenter » ou le « penser » se distingue de l' « agir » ou de 1'« exécuter » surtout en ce qu'il déplace des énergies d'investissement beaucoup moindres et qu'il empêche la liquidation de la dépense principale. Mais de quelle manière la notion quantitative - du plus grand ou du plus petit - du mouvement perçu est-elle figurée dans notre représentation ? Et si une figuration du quantitatif ne trouve plus sa place dans la représentation, qui se compose de qualités, comment puis-je alors distinguer les représentations de mouvements d'amplitudes différentes, comment puis-je établir entre elles la comparaison qui importe ici ?

C'est là que la physiologie nous montre la voie en nous apprenant que, même au cours de la représentation, des influx

81 Le souvenir de cette dépense d'innervation demeurera la partie essentielle de la représentation de ce mouvement, et y aura toujours, dam ma vie psychique, certaines manières de penser dans lesquelles la représentation ne sera déterminée que par cette dépense. Dans d'autres conjonctures, cet élément peut, à la rigueur, être remplacé par d'autres, p. ex. par les représentations visuelles du but du mouvement nu par la représentation du met pertinent ; dam certaines formes du penser abstrait un signe suffira à suppléer à tout le contenu de la représentation.

nerveux s'écoulent vers les muscles, influx qui, il est vrai, ne correspondent qu'à une dépense modique. On est alors tout près d'admettre que cette dépense d'innervation, liée à la représentation, est employée à figurer le facteur quantitatif de la représentation, que cette dépense est plus grande pour la représentation d'un grand mouvement, plus petite pour celle d'un petit mouvement. Donc, la représentation du plus grand mouvement serait ici véritablement la représentation la plus grande, c'est-à-dire s'accompagnant d'une plus grande dépense.

Or, l'observation courante démontre, de façon immédiate, que les hommes ont coutume d'exprimer, au moyen de dépenses variées, par une sorte de *mimique représentative,* le grand et le petit impliqués dans leurs représentations.

Il est facile de voir qu'un enfant, un homme du peuple, un sujet de certaines races, ne se contente pas, dans ses récits et dans ses prescriptions, de mots clairs et explicites pour communiquer sa représentation à l'auditeur ; il en traduit le contenu par une mimique expressive, il associe le langage mimique au message verbal, il appuie surtout sur la quantité et l'intensité. Il lève la main par-dessus la tête pour parler d'une « haute montagne », il la rapproche du sol pour parler d'un « petit nain ». S'il s'est déshabitué de dépeindre avec les mains, il se laisse aller à dépeindre avec la voix, et si, sur ce point, il arrive à se maîtriser, il y a gros à parier qu'il écarquille les yeux pour parler de ce qui est grand et qu'il cligne des yeux pour parler de ce qui est petit. Ce ne sont pas ses propres affects qu'il extériorise ainsi, mais vraiment le contenu de ce qu'il représente.

Faut-il donc admettre que cette impulsion à la mimique ne soit éveillée que par le besoin de se communiquer, quand on voit qu'une bonne partie de ce mode expressif échappe entièrement à l'attention de l'auditeur ? Je crois plutôt que cette mimique, bien que moins active, existe, abstraction faite de toute communication, qu'elle se réalise encore si le sujet « représente » pour lui seul, s'il pense à

quelque chose d'une façon figurative ; il exprime alors physiquement, comme dans le discours, le grand et le petit, en modifiant, tout au moins, l'innervation des traits de son visage ou de ses organes des sens. Je puis même me figurer que l'influx nerveux somatique qui correspond au contenu du représenté a marqué le début et l'origine de la mimique destinée à communiquer une représentation, il suffirait d'accroître cet influx, de le rendre perceptible à autrui, pour lui faire remplir cette mission. En avançant qu'à « l'expression des émotions », reconnue comme effet somatique accessoire de certains processus psychiques, il faudrait joindre cette « expression du contenu des représentations », je conçois certes bien que mes observations relatives à la catégorie du grand et du petit n'épuisent pas le thème. Il y a même bien des considérations que je pourrais ajouter avant d'en arriver aux phénomènes de tension par lesquels une personne indique physiquement la concentration de son attention et le degré d'abstraction actuel de sa pensée. Je considère ce sujet comme important, et je crois que dans d'autres domaines encore de l'esthétique l'étude de cette mimique serait utile, comme elle nous le fut ici à la compréhension du comique.

Pour en revenir au comique du mouvement, je rappelle que la perception d'un mouvement donné s'accompagne de l'impulsion à le représenter par une certaine dépense, un certain effort. Donc, lorsque j'éprouve la « volonté de comprendre » ce mouvement, lorsque j'en réalise l'aperception, j'engage une certaine dépense, et, à ce stade du processus psychique, je me comporte exactement comme si je me mettais à la place de la personne observée. Je saisis probablement en même temps le but de ce mouvement, et je peux estimer, en vertu de l'expérience acquise. quelle dépense serait nécessaire à l'atteindre. Je fais alors abstraction de la personne observée, et je m'y prends comme si, pour mon propre compte, je cherchais à atteindre le but du mouvement. Ces deux virtualités représentatives reviennent à une comparaison entre le mouvement

observé et le mien propre. Si le mouvement de l'autre personne est démesuré et contraire à son objectif, l'excès de ma dépense, nécessitée par la compréhension, est inhibé *in statu nascendi,* pour ainsi dire pendant la mobilisation ; cet excès est déclaré superflu, et il est ainsi libre d'être utilisé par ailleurs, éventuellement d'être déchargé par le rire. De cette façon, quand d'autres circonstances favorables surviennent, le plaisir dû au mouvement comique serait engendré par un excès de dépense d'influx nerveux, excès qui résulte de la. comparaison avec mon propre mouvement et qui est devenu inutilisable.

Nous voyons à présent qu'il nous faut poursuivre nos discussions dans deux directions différentes : premièrement déterminer les conditions nécessaires à la décharge de l'excès, deuxièmement voir si les autres cas du comique peuvent être conçus sur le modèle du comique du mouvement.

Nous aborderons tout d'abord ce dernier problème et, après le comique des mouvements et des actes, nous envisagerons le comique qui réside dans les productions intellectuelles et dans les traits de caractère d'une autre personne.

Nous pouvons prendre comme type du genre le non-sens comique réalisé, à l'examen, par le candidat ignorant ; il est certes plus difficile de citer un exemple simple concernant les traits du caractère. Ne nous laissons pas induire en erreur par ce fait que le non-sens et la sottise, qui sont si souvent comiques, ne le sont pourtant pas dans tous les cas, de même que les mêmes caractères qui nous font rire une fois par leur côté comique peuvent nous paraître d'autres fois abjects ou haïssables. Ce fait, dont nous ne devons Pas oublier de tenir compte, indique simplement qu'il y a, en dehors de la comparaison qui nous est déjà bien connue, d'autres conditions dont dépend l'effet comique ; nous pourrons chercher à démêler ces conditions dans un autre contexte.

Le comique que je trouve dans les caractères intellectuels et psychiques d'une autre personne ressort évidemment, lui aussi, d'une comparaison de cette personne avec mon propre moi ; il est, cependant, remarquable que le plus souvent le résultat de cette comparaison soit l'opposé de celui que l'on obtient dans le cas du mouvement ou de l'acte comiques. Dans ce dernier Cas, mon congénère me semblait comique, parce que sa dépense était supérieure à celle que je croyais nécessaire ; dans le cas de la production psychique, au contraire, le comique surgit lorsque ce congénère s'est épargné une dépense qui me parait indispensable, car le non-sens et la sottise résultent d'un fonctionnement psychique à un niveau inférieur. Dans le premier cas, je ris parce que l'autre personne a fait trop d'efforts ; dans le second, parce qu'elle en a fait trop peu. Il apparaît donc que la cheville ouvrière du comique n'est que la différence de deux dépenses d'investissement, - dépense « par sympathie » et dépense de mon moi - ; peu importe au profit de qui s'établit cette différence. Cette bizarrerie, qui semblerait tout d'abord appelée à égarer notre jugement, s'efface toutefois si nous considérons que restreindre notre activité musculaire et accroître notre activité intellectuelle est conforme à la direction que nous poursuivons dans notre évolution vers un degré de culture supérieure. L'élévation de notre dépense cogitative restreint la dépense motrice nécessaire à un même effet, progrès dont témoigne notre machinisme actuel [82].

C'est donc d'après ce même principe qu'une personne nous paraît comique lorsqu'elle déploie, par rapport à nous, trop d'effort dans ses actes physiques et trop peu dans ses actes psychiques ; il est incontestable que, dans ces deux cas, notre rire est la manifestation du plaisir causé par la supériorité que nous nous attribuons sur autrui. L'ordre, dans ces deux cas, est-il interverti, la dépense somatique de l'autre personne est-elle trouvée inférieure, sa

82 « Qui n'a pas de tête - dit le proverbe - doit avoir des jambes ».

dépense psychique supérieure à la nôtre : loin de rire, nous nous en étonnons et nous nous en émerveillons [83].

Cette origine du plaisir comique, le fait que ce plaisir tient, comme nous venons de le montrer, à la comparaison de l'autre personne avec notre moi propre - de la différence entre la dépense « par sympathie » et la dépense propre du moi - constitue sans doute son élément génétique le plus important. Mais assurément cet élément n'est pas seul en cause. Nous avons appris quelque part à faire abstraction de cette comparaison entre l'autre personne et le moi et à ne rechercher cette différence qui nous procure le plaisir que, d'un seul côté, soit dans la « sympathie », soit dans les processus qui ont pour théâtre notre moi propre, ce qui prouve que le sentiment de supériorité n'est pas une condition essentielle du plaisir comique. Une comparaison est indispensable à l'éclosion de ce plaisir ; nous trouvons que cette comparaison s'établit entre deux dépenses d'investissement qui se succèdent de près et s'appliquent à une même production : ou bien nous produisons ces deux dépenses par la voie de la « sympathie » par une autre personne, ou bien nous les trouvons, en dehors de tout rapport avec l'autre personne, dans nos propres processus psychiques. Dans le premier cas, où l'autre personne joue encore un rôle, mais indépendant d'une comparaison avec notre moi, la différence des dépenses d'investissement, qui procure le plaisir, tient à des influences extérieures, que nous pouvons embrasser sous le nom de « situation » ; c'est pourquoi cette sorte de comique peut être qualifiée de *comique de situation.* Les qualités de la personne qui fournit le comique n'interviennent pas à titre principal : nous rions même si nous reconnaissons que, nous trouvant dans la même situation, nous eussions agi comme elle. Nous tirons ici le comique des rapports de l'homme avec le monde

83 Ces contradictions, que nous trouvons constamment, dans les conditions du comique, à savoir, que tantôt le trop, tantôt le trop peu apparaît comme la source du plaisir comique, n'ont pas peu contribué à embrouiller le problème. (Cf. Lipps, l. c., p. 47.)

extérieur qui le domine souvent, rapports qui, dans les processus psychiques humains, sont aussi représentés par les conventions, les nécessités sociales, et même par les propres besoins corporels du sujet. Un cas typique de ce dernier genre est celui d'un homme qui, au cours d'une activité nécessitant le plein déploiement de ses forces psychiques, est saisi tout à coup d'une violente douleur ou du besoin de déféquer. Le contraste qui, par la voie de la « sympathie », nous fournit la différence comique est celui qui s'établit entre le grand intérêt que l'autre personne prenait avant la perturbation à son activité psychique et l'intérêt minime dont elle dispose encore après cette perturbation. La personne qui nous fournit cette différence nous apparaît à nouveau comique, parce qu'inférieure ; elle n'est, toutefois, inférieure que par rapport à son moi précédent, et non par rapport à nous, car nous savons qu'en pareille occurrence, notre attitude eût été la même. Mais il est remarquable que ce ne soit que dans les cas par « sympathie », dans le cas où c'est un autre qui se trouve dans une pareille situation, que nous trouvions comique cette infériorité, cette défaite de l'homme, tandis que, si nous nous trouvions nous-mêmes dans un pareil embarras, nous n'éprouverions que des émotions pénibles. Il est probable qu'il nous faut nous sentir nous-mêmes à l'abri d'un pareil embarras pour pouvoir trouver plaisante la différence qui résulte de la comparaison des investissements successifs.

L'autre source du comique, celle que nous trouvons dans la variation de nos propres investissements, intéresse particulièrement nos relations avec l'avenir, que nous avons coutume d'anticiper dans nos représentations d'attente. Je suppose qu'une dépense quantitativement bien déterminée est le fond de chacune de nos représentations d'attente, dépense qui, dans le cas de la désillusion, est ainsi rabaissée d'une différence déterminée, et je rappelle ici à nouveau les remarques que j'ai faites plus haut au sujet de la « mimique de représentation ». Mais il me semble plus facile de

mettre en évidence la dépense d'investissement effective ment mobilisée par l'attente. Il est toute une série de cas où, de toute évidence, l'attente se manifeste sous forme de préparations motrices, surtout lorsque l'événement attendu fait appel à la motilité ; on peut même apprécier quantitativement ces préparations. Je m'apprête à reprendre une balle qu'on me lance ; tout mon corps se tend pour résister au choc de la balle ; et les mouvements excessifs que j'exécute, si la légèreté de la balle trompe mon attente, ne font que me rendre comique aux yeux des spectateurs. Cette attente m'a poussé à faire une dépense de mouvement excessive. De même, si je sors d'un panier un fruit que j'estimais lourd, et que le fruit soit creux, modelé dans la cire, ma main trahit, par l'élan que j'avais préparé à cet effet, un excès de potentiel nerveux et par là je prête à rire. Dans un cas, tout au moins, l'expérience physiologique peut démontrer, chez l'animal, la dépense d'attente, et cela d'une façon directement mesurable. Dans ses recherches sur la sécrétion salivaire, Pavlov montre à des chiens, porteurs de fistules salivaires, des aliments divers : la quantité de salive sécrétée varie suivant qu'au cours de l'expérience l'attente de l'animal qui se préparait à consommer la pâture présentée, est renforcée ou trompée.

Là encore où l'attente intéresse simplement mes organes des sens et non ma motilité, il me semble qu'elle se manifeste par une certaine dépense motrice, qui met les sens en tension et les neutralise à l'égard des autres impressions non attendues ; je me crois en droit de concevoir, en général, la fixation de l'attention comme un acte moteur qui équivaudrait à une certaine dépense. Il convient de supposer aussi que l'activité préparatoire de l'attente ne sera pas sans relation avec l'intensité de l'impression attendue, mais que je représenterai la grandeur ou la petitesse de cette intensité par ma mimique à l'aide d'une dépense de préparation plus grande ou plus petite, tout comme dans le cas de la communication verbale ou dans celui du penser qui n'est pas expectatif. Il est vrai que la

dépense d'attente comportera plusieurs composantes et que ma désillusion, elle aussi, sera influencée par divers facteurs ; il ne s'agira pas seulement de déterminer si, sensoriellement parlant, la réalité est supérieure ou inférieure à mon attente, mais encore si elle est digne du grand intérêt que je lui avais réservé dans mon attente. Je suis ainsi amené à faire entrer en ligne de compte, outre la dépense nécessaire à la représentation du grand et du petit (mimique représentative), la dépense que nécessite la tension de l'attention (dépense d'attente), et, par surcroît, dans certains cas, la dépense d'abstraction. Mais ces autres types de dépense peuvent se ramener aisément à celle du grand et du petit, car ce qui est plus intéressant, ce qui est plus relevé, et même ce qui est plus abstrait, ne constitue que des cas d'espèce, particulièrement qualifiés, de ce qui est plus grand. Ajoutons que, suivant Lipps et d'autres, c'est le contraste *quantitatif* - et non qualitatif - qui est considéré, en première ligne, comme source du plaisir comique ; nous voilà donc, en somme, satisfaits d'avoir adopté comme point de départ de nos recherches le comique du mouvement.

Conformément à la thèse de Kant, « le comique est une attente qui se réduit à rien », Lipps, dans un ouvrage souvent cité ici, a tenté de faire dériver, sans exception, tout plaisir comique, de l'attente. Bien que sa tentative ait donné maints résultats fort instructifs et fort précieux, je voudrais m'associer aux auteurs qui, dans leur critique, ont prétendu que Lipps avait rétréci outre mesure le champ des origines du comique et forcé les phénomènes du comique pour les faire entrer dans le cadre de sa formule.

*

**

Les hommes ne se sont pas contentés de savourer le comique au hasard des rencontres ; ils se sont efforcés de le produire intentionnellement, et l'on en apprend davantage sur la nature du comique par l'étude des différents moyens dont on dispose pour le

produire. On peut, avant tout, le produire en se rendant soi-même comique pour mettre les autres en gaieté, par exemple en jouant la maladresse ou la sottise. On produit alors le comique tout comme si l'on était réellement comique, du fait qu'on remplit la, condition de la comparaison, dont résulte la différence de dépense ; mais on ne se rend pas, de ce fait, ridicule ou méprisable, - on peut même, le cas échéant, inspirer de l'admiration. Le partenaire, en effet, n'éprouve pas de sentiment de supériorité, s'il comprend que l'on s'est borné à simuler ; ce qui démontre clairement, une fois de plus, qu'en principe, le comique est indépendant du sentiment de supériorité.

Pour rendre autrui comique, nous avons tout d'abord la ressource de le placer dans une situation où la sujétion de l'homme aux contingences extérieures, en particulier aux contingences sociales, le rend comique, quelles que soient ses qualités propres ; c'est là l'exploitation du comique de situation. Cette transposition du prochain dans une situation comique peut être des plus réelles (a practical joke), si, par exemple, on lui lance un croc-en-jambe afin de le faire tomber gauchement, si on le fait paraître sot, si on exploite sa crédulité pour lui faire accroire des absurdités, etc. ; ou bien cette transposition peut être simplement fictive, réalisée alors par la parole ou le geste. L'agression, qui use souvent de cette arme du comique, profite largement de la prérogative du plaisir comique d'être indépendant de la réalité même de la situation comique, de sorte qu'au fond tout homme est susceptible d'être rendu comique.

Mais il y a encore d'autres moyens de tourner au comique quelqu'un ou quelque chose ; ces moyens, qui méritent une attention particulière, nous découvrent en partie de nouvelles sources du plaisir comique. Signalons, parmi ces moyens, *l'imitation* qui procure à l'auditeur un plaisir extrême, et qui rend son objet comique, en dehors de toute exagération caricaturale. Il est plus facile de scruter l'effet comique de la *caricature* que celui de l'imitation pure et simple. La caricature, la parodie et le travestissement, comme son

contraire pragmatique, le démasquage, s'attaquent aux personnes et aux objets à qui l'on doit le respect, qui détiennent quelque autorité, qui *s'élèvent,* dans un sens ou dans l'autre, au-dessus du commun. Ce sont des procédés de dégradation, procédés pour lesquels la langue allemande possède l'heureuse expression de : Herabsetzung [84]. Ce qui est élevé est grand au sens figuré, au sens psychique, et je suis porté à supposer, ou plutôt à renouveler à ce propos cette supposition que, comme le grand au sens somatique, le grand au sens psychique est représenté par une dépense supplémentaire. Il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin pour observer que, si je parle de ce qui est élevé, l'innervation de ma voix se modifie, ma mimique change, tout mon maintien cherche à se mettre au diapason de la dignité de ce que je représente. Je m'impose une contrainte solennelle, à peu près comme si je devais affronter la présence d'un haut personnage, d'un monarque ou d'Un prince de la science. Ce ne serait guère me tromper que de supposer que cette nouvelle innervation de la mimique de représentation témoigne d'une dépense supplémentaire. Un troisième cas de dépense supplémentaire se présente lorsque je m'engage dans un ordre d'idées abstraites, au lieu de m'en tenir aux représentations familières du concret et du plastique. Or, si les procédés signalés plus haut, destinés à la dégradation du relevé, me font représenter ce relevé comme ce qui m'est familier, me permettant, en sa présence idéale, de prendre mes aises, de « me mettre au repos », comme on dit dans le militaire, je m'épargne la dépense supplémentaire de la contrainte solennelle, et la comparaison de ce mode de représentation suggéré « par sympathie », au mode de représentation usité en pareille occurrence, et qui cherche à se réaliser simultanément, cette comparaison, dis-je,

84 Herabsetzen = littéralement : mettre plus bas. Anglais : Degradation. A. Bain (The emotions and the will, p. 248, 2nd edition, 1865) dit : The occasion of the Ludicrous is the degradation of some person or interest, possessing dignity, in circumstances that excite no other strong emotion.

crée à nouveau la différence de dépense susceptible d'être déchargée par le rire.

La caricature réalise, comme on sait, la dégradation, en extrayant de l'expression générale du sujet haut placé un seul trait, comique par lui-même, qui devait dans l'ensemble passer inaperçu. Par l'isolement de ce trait on peut alors produire un effet comique qui, dans notre souvenir, irradie au sujet tout entier. Néanmoins, une condition s'impose, c'est que la présence même du sujet haut placé ne nous contraigne pas à persévérer dans notre tendance au respect. Lorsque l'original n'offre pas, par lui-même, un trait qui prête au comique, la caricature n'hésite pas à créer un trait comique en outrant un trait nullement comique par lui-même. C'est là encore une caractéristique de l'origine du plaisir comique que de telles entorses à la vérité ne nuisent guère à l'effet de la caricature.

La *parodie* et le *travestissement* parviennent par une autre voie à rabaisser ce qui est haut placé : ils détruisent la conformité qui existe entre le caractère d'une personne, telle qu'elle nous est connue, et ses actes et ses paroles ; ils remplacent, ou les personnages haut placés ou bien leurs faits et gestes, par des personnages ou par des gestes d'un ordre inférieur. C'est par là qu'ils se distinguent de la caricature, mais ils produisent le plaisir comique par le même mécanisme. C'est encore le même mécanisme qui est mis en œuvre par le *démasquage,* mais celui-ci ne vise que la dignité et l'autorité usurpées par l'imposture et de ce fait dignes d'être arrachées à leur détenteur. Nous avons appris à reconnaître l'effet comique du démasquage dans quelques mots d'esprit, par exemple dans celui qui vise cette femme distinguée criant aux premières douleurs de l'enfantement : « Ah ! mon Dieu ! » et à qui le médecin ne veut porter secours que lorsqu'elle s'écrie : « Ai waih ! » Après ce que nous venons d'apprendre des caractères du comique, il est incontestable que cette histoire constitue un type parfait de démasquage comique et n'a aucun droit au titre de mot d'esprit. Elle

ne rappelle le mot d'esprit que par sa mise en scène, par le procédé technique de la « représentation par un détail », dans le cas particulier par le cri qui fournit l'indication suffisante. Avouons cependant que, si nous faisons appel au sentiment de notre langue pour trancher cette question, rien ne nous empêchera de qualifier cette histoire de mot d'esprit. Nous comprendrons cette particularité, si nous observons que l'usage de la langue ne s'est pas moulé sur nos conceptions scientifiques touchant la nature de l'esprit, conceptions que nous avons acquises à grand-peine au cours de nos recherches. Étant donné qu'il est dans les attributions de l'esprit de rendre à nouveau accessibles d'anciennes sources du plaisir comique (p. 151) on peut, si l'on se contente d'une lointaine analogie, qualifier de mot d'esprit tout artifice qui dévoile un comique non flagrant. Mais ce dernier trait s'applique par excellence au démasquage, ainsi qu'à d'autres méthodes de ridiculisation [85].

On peut encore faire rentrer dans le « démasquage » certains procédés de ridiculisation qui nous sont déjà connus, procédés qui ravalent la dignité d'un homme en montrant qu'il participe à l'infirmité humaine, et particulièrement que son activité psychique est dominée par ses besoins corporels. Le démasquage revient alors à dire : Tel ou tel, que l'on admire à l'égal d'un demi-dieu, n'est qu'un homme comme toi et moi. Se rangent encore dans cette catégorie tous les efforts destinés à mettre en évidence, derrière la richesse, la liberté apparente de la production psychique, l'automatisme psychique dans toute sa monotonie. Les exemples que nous avons donnés des mots d'esprit de marieurs se présentent ainsi comme des « démasquages » ; il est vrai que lorsque nous les citions nous nous demandions si nous étions bien en droit de ranger ces histoires parmi les mots d'esprit. Nous voilà maintenant en état d'affirmer

85 On appelle en somme, esprit toute évocation consciente et habile du comique, que ce soit du comique dû à la manière de voir ou à la situation. Naturellement cette conception de l'esprit ne peut nous être utile ici, » Lipps, l. c., p. 78.

avec plus de certitude, que l'anecdote de l'écho, qui fait chorus à toutes les assertions du dit marieur et même, finalement, corrobore l'aveu de la bosse par l'exclamation : « Et encore quelle bosse ! », que cette anecdote, disons-nous, est essentiellement une histoire comique, un exemple de démasquage de l'automatisme psychique. Mais l'histoire comique ne fait ici office que de façade ; pour qui veut bien saisir le sens caché des anecdotes de marieurs, elle demeure dans son ensemble un mot d'esprit parfaitement campé. Celui qui n'approfondit pas s'en tient à l'histoire comique. Ces considérations s'appliquent encore à un autre mot d'esprit, celui du marieur qui, pour rétorquer une objection, finit par dire la vérité en s'écriant : « Qui prêterait donc à de telles gens ! » : démasquage comique servant de façade [86] à un mot d'esprit. Mais le caractère de l'esprit est ici beaucoup moins méconnaissable, puisque le discours du marieur est en même temps une représentation par le contraire. En voulant démontrer que ces gens sont riches, il démontre par là même qu'ils ne le sont pas, qu'ils sont même fort pauvres. L'esprit se combine ici au comique, nous apprenant ainsi qu'une même allégation peut être à la fois spirituelle et comique.

Nous sommes heureux de saisir l'occasion de revenir du comique par démasquage au mot d'esprit, car, au fond, notre programme comporte, non pas la détermination de la nature du comique, mais l'élucidation des rapports respectifs de l'esprit et du comique. Nous joindrons au cas de la révélation de l'automatisme psychique, où le sentiment de l'alternative entre le comique et l'esprit nous a laissés désemparés, un autre cas où l'esprit se confond de même avec le comique. Je veux parler des mots d'esprit par le non-sens. Or, nos recherches montreront finalement que, dans ce dernier cas, la rencontre de l'esprit et du comique possède une dérivation théorique.

86 Tel quel dans le livre [JMT]

Nous avons vu plus haut, dans notre discussion des techniques de l'esprit, que nombre de mots d'esprit usent de ce procédé technique : laisser le champ libre à certaines manières du penser, qui sont en usage dans l'inconscient, mais qui ne peuvent être considérées, dans le conscient, que comme des « fautes de raisonnement » ; nous avons pourtant plus tard douté de leur caractère de mot d'esprit, de sorte que nous étions disposés a les ranger simplement parmi les histoires comiques. Nous ne pouvions nous défendre de quelques hésitations, car nous ne connaissions pas encore le caractère essentiel du mot d'esprit. Plus tard nous avons trouvé, par analogie avec l'élaboration du rêve, ce caractère, dans un compromis ménagé par l'élaboration de l'esprit entre les exigences de la critique rationnelle, et la pulsion à ne pas renoncer à ce plaisir d'antan lié au non-sens et au jeu avec les mots. Le compromis ainsi réalisé, lorsque la pointe préconsciente de la pensée était confiée pour un moment à l'élaboration inconsciente, satisfait dans tous les cas à l'un et l'autre désideratum, mais offrait prise à la critique à différents égards et se trouvait ainsi exposé à subir de sa part des jugements divers. L'esprit avait une fois réussi à usurper, par ruse, la forme d'une phrase insignifiante mais admissible ; une autre fois à se faufiler dans l'expression d'une pensée intéressante ; dans le cas extrême du compromis, il avait renoncé à satisfaire aux exigences de la critique et, se fiant à ses propres sources de plaisir, il se présentait à la critique dans le simple appareil du non-sens. Il ne craignait alors pas d'encourir sa désapprobation, car il pouvait escompter que l'auditeur redresserait, par le traitement inconscient, la déformation de l'expression du mot d'esprit et, par là, eu rétablirait le sens réel.

En quel cas l'esprit apparaîtra-t-il à la critique comme un non-sens ? Tout spécialement lorsqu'il adoptera les façons de penser que l'inconscient accepte, mais que le conscient réprouve, c'est-à-dire lorsqu'il usera des fautes de raisonnement. Quelques modes du penser inconscient subsistent, comme nous le savons, également

dans le conscient, par exemple certaines formes de la représentation indirecte, l'allusion, etc., bien que leur emploi conscient soit soumis à des restrictions assez importantes. Grâce à ces techniques, le mot d'esprit ne heurte que peu ou prou la critique ; ce résultat n'est atteint que lorsque la technique met en œuvre des moyens que la pensée consciente a définitivement rejetés. Le mot d'esprit peut encore éviter de heurter la critique, s'il sait dissimuler la faute de raisonnement, s'il sait la revêtir d'une apparence de logique, comme dans l'histoire de la tarte et de la liqueur, du saumon mayonnaise et autres anecdotes du même genre. Mais s'il laisse subsister la faute de raisonnement sans la travestir, il encourt, à coup sûr, l'opposition de la critique.

Voici encore une autre conjoncture qui, dans ce cas, tourne à l'avantage de l'esprit. Les fautes de raisonnement dont il use dans sa technique comme modes de penser de l'inconscient paraissent - souvent, sinon constamment - comiques à la critique. La tolérance consciente des modes de penser propres à l'inconscient et rejetés comme défectueux est un des moyens utilisés pour produire le plaisir comique ; cela se comprend aisément, car l'investissement préconscient nécessite certainement une plus forte dépense que l'investissement qu'on laisse se produire dans l'inconscient. En entendant et en comparant la pensée, conçue sur le mode inconscient, à la pensée correcte, nous réalisons la différence de dépense d'où résulte le plaisir comique. Or, un mot d'esprit qui use dans sa technique de telles fautes de raisonnement, et qui de ce fait paraît absurde, peut, en même temps, avoir un effet comique. Si nous ne parvenons pas à dépister le mot d'esprit, il ne subsiste encore, dans ce cas, que l'histoire comique, la farce.

Un excellent exemple d'un effet de comique pur, par tolérance du mode de penser propre à l'inconscient, est fourni par l'histoire du chaudron emprunté qui, au rendu, -avait un trou. L'emprunteur, prétendait, premièrement, qu'il n'avait point emprunté de chaudron ;

deuxièmement, que le chaudron avait déjà un trou lorsqu'il l'avait emprunté et, troisièmement, qu'il l'avait rendu intact, sans trou (p. 89). C'est justement l'incompatibilité de plusieurs pensées contradictoires, dont chacune a, prise isolément, sa raison d'être, qui n'existe plus dans l'inconscient. Le rêve qui, nous le savons, est une manifestation des modes de penser de l'inconscient, ne connaît pas, conformément à cette loi, l'alternative : « Ou - Ou Bien [87] », mais seulement la juxtaposition simultanée. Dans le songe que, malgré sa complication, j'avais choisi pour servir le type au travail d'interprétation dans ma *Science des Rêves* [88]*,* je cherche à me blanchir du reproche de n'avoir pas guéri les troubles d'une malade par le traitement psychothérapique. Voici mes arguments : 1º la malade serait le propre auteur de ses maux, parce qu'elle ne voulait pas admettre ma solution ; 2º ses douleurs seraient d'origine organique, donc ne me regarderaient pas ; 3º ses souffrances tiendraient à son veuvage, dont je n'étais évidemment pas responsable ; 4º ses douleurs proviendraient d'une injection faite avec une seringue malpropre par un autre que moi. Tous ces arguments sont ainsi juxtaposés, comme s'ils ne s'éliminaient pas l'un l'autre. Il me faudrait, pour ne pas être taxé d'absurdité, remplacer le « et » du songe par le « ou » - ou bien ».

Voici une autre histoire comique du même genre. Dans un village de Hongrie, un forgeron commet un crime méritant la mort ; le maire toutefois décide de faire pendre non point le forgeron, mais un tailleur, sous prétexte que le village a deux tailleurs, mais seul forgeron et que, d'autre part, justice doit être faite. Cette sorte de déplacement de la personne du coupable à celle d'un autre est en contradiction avec toutes les lois de la logique consciente, mais non point avec la façon de penser propre à l'inconscient. Je n'hésite pas à

87 Cette alternative est, tout au plus, ajoutée par le narrateur à titre d'interprétation.

88 *Die Traumdeutung* 7e édit., p. 74 et suiv. et *La Science des Rêves,* trad. Meyerson, Alcan, Paris, 1926, p. 98 et suiv.

considérer cette histoire comme comique et pourtant j'ai rangé l'histoire du chaudron parmi les mots d'esprit. Je dois cependant avouer que cette dernière, elle aussi, mérite plutôt la qualification de « comique », que de spirituelle. Mais je comprends maintenant pourquoi mon sentiment, si net en d'autres circonstances, m'a fait hésiter entre le caractère comique ou spirituel de cette histoire. Il s'agit ici d'un cas où il m'est impossible de prendre une décision par intuition, du cas où le comique résulte du dévoilement des modes de penser exclusivement propres à l'inconscient. Une telle histoire peut être à la fois comique et spirituelle ; elle me donnera néanmoins l'impression du spirituel, même si elle est simplement comique, parce que l'emploi des fautes de raisonnement propres à l'inconscient m'oriente vers l'esprit, de même que plus haut les procédés mis en œuvre pour révéler le comique qui se dissimule (p. 311).

Je dois m'attacher à bien expliquer ce point particulièrement délicat de mon analyse, les rapports de l'esprit et du comique, et, dans cette intention, je voudrais compléter mon exposé par quelques propositions négatives. Je ferai remarquer tout d'abord que ce cas de rencontre de l'esprit et du comique n'est pas identique au précédent (p. 312). La distinction, il est vrai, est subtile, mais on peut l'établir avec certitude. Dans le cas précédent, en effet, le comique résidait dans la révélation de l'automatisme psychique. Or, celui-ci n'est nullement l'apanage de l'inconscient et, dans les techniques de l'esprit, il ne joue pas non plus un rôle de premier plan. Les rapports entre le démasquage et l'esprit ne sont que fortuits, ils se présentent lorsque le démasquage prête ses services à une autre technique spirituelle, par exemple à la représentation par le contraire. Par contre, dans le cas de tolérance des modes de penser propres à l'inconscient, la rencontre de l'esprit et du comique est une nécessité, car le procédé même qui, chez la première personne du mot d'esprit, est mis au service de la technique de déclenchement du

plaisir, produit, de par sa nature, chez la troisième personne, le plaisir comique.

On serait tenté de généraliser ce dernier cas et de chercher les rapports de l'esprit avec le comique dans ce fait que l'esprit agit sur la troisième personne suivant le mécanisme du plaisir comique. Mais il ne saurait en être question, car le contact avec le comique ne s'établit pas dans tous les mots d'esprit, pas même dans la majorité d'entre eux. Le plus souvent, on peut discerner nettement l'esprit du comique. Dès que l'esprit parvient à éviter l'apparence de l'absurde, donc dans la majorité des mots d'esprit par double sens ou par allusion, il ne détermine en aucune façon chez l'auditeur un effet comparable à celui du comique. On peut s'en convaincre par les exemples cités précédemment et par quelques autres, que je rapporte ici :

Congratulation à un joueur à l'occasion de ses 70 ans :

« Trente et quarante. » (Morcellement avec allusion).

Hevesi décrivant la fabrication du tabac : « Die hellgelben Blätter... wurden da in eine Beize getunkt und in dieser *Tunke gebeizt.* » (Les feuilles jaune clair reçurent un bain de mordant et se mordancèrent dans ce bain.) (Emploi multiple du même matériel.)

Madame de *Maintenon* fut appelée Madame de *Maintenant.* (Modification de nom.)

Le professeur Kästner dit à un prince qui, au cours d'une observation astronomique, s'était placé devant le télescope : « Mein Prinz, ich weiss wohl, dass Sie durchläuchtig sind, aber Sie sind nicht durchsichtig. (Mon Prince, je sais bien que vous êtes transcendant (sérénissime), mais non pas transparent.)

On qualifia le comte Andrassy de : *Minister des schönen Aeusseren* (Ministre du bel extérieur), il était ministre des Affaires étrangères (Minister des Aeusseren, de l'extérieur).

On pourrait croire, du moins, que tous les mots d'esprit à façade absurde doivent avoir l'apparence et l'effet du comique. Je rappelle cependant que bien souvent les mots d'esprit de ce genre ont sur l'auditeur un autre effet, celui de la sidération et de la tendance à les rejeter. C'est évidemment selon que le non-sens du mot d'esprit apparaît comme un non-sens comique ou comme un non-sens pur et simple, ce dont nous n'avons pas encore démêlé la condition. Nous nous en tenons donc à cette conclusion que, de par sa nature, l'esprit doit être distingué du comique, et que leur rencontre n'a lieu, d'une part, que dans certains cas spéciaux, d'autre part, dans la tendance à puiser le plaisir à des sources intellectuelles.

En cherchant à établir les rapports respectifs de l'esprit et du comique, nous découvrons à présent cette différence, que nous devons faire ressortir comme la plus importante et qui, de plus, signale un des caractères psychologiques primordiaux du comique. Nous étions amenés à placer la source du plaisir spirituel dans l'inconscient ; nous ne saurions trouver aucune raison d'y localiser le comique. Bien plus, toutes nos analyses concourent à démontrer que la source du plaisir comique réside dans la comparaison de deux dépenses, elles-mêmes attribuables au préconscient. L'esprit et le comique se distinguent donc avant tout par leur localisation psychique : *l'esprit est, pour ainsi dire, au comique, la contribution qui lui vient du domaine de l'inconscient.*

*

**

Nous n'encourrons pas le reproche de nous être laissés aller à une digression, car ce sont les rapports de l'esprit et du comique qui nous ont amenés à l'étude du comique. Mais il est grand temps de revenir à notre thème d'alors, c'est-à-dire aux moyens qui servent à rendre comique. Nous avons commencé par la discussion de la caricature et du démasquage, en raison des points de repère qu'ils

sont susceptibles de nous fournir dans l'analyse du comique de *l'imitation,* que nous allons tenter. L'imitation, dans la plupart des cas, s'allie certes à un soupçon de caricature, d'exagération de certains traits, qui sans elle passeraient inaperçus ; elle comporte aussi le caractère du rabaissement. Pourtant ces traits n'épuisent pas son essence - incontestablement l'imitation en elle-même représente une source de plaisir comique particulièrement riche, puisque c'est justement l'imitation fidèle qui nous fait le plus rire. Il est fort malaisé d'en donner une explication satisfaisante, si l'on ne veut pas se rallier à l'opinion de Bergson [89], qui rapproche le comique de l'imitation de celui de la révélation de l'automatisme psychique. Bergson estime que tout ce qui, chez une personne vivante, rappelle le mécanisme inanimé, fait un effet comique. Telle est sa formule : *« Mécanisation de la vie* [90]. » Bergson explique le comique de l'imitation en partant d'un problème soulevé par Pascal dans ses *Pensées :* « Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance. » Il dit que le vivant, selon notre attente, ne devrait jamais se répéter d'une façon complètement similaire. Là où il y a cette répétition, nous soupçonnons toujours un mécanisme fonctionnant derrière le vivant. Si l'on voit deux visages qui se ressemblent trop fidèlement, on pense à deux moulages, issus d'un même moule ou dus à un procédé mécanique analogue. Bref, la cause du rire, dans ces cas, résiderait dans la transposition du vivant à l'inanimé ; nous pourrions dire la dégradation du vivant à l'inanimé (I. c., p. 35). Si nous adoptons la thèse si séduisante de Bergson, nous n'aurons pas de peine à faire rentrer son point de vue dans notre propre formule. Instruits par notre expérience, qui nous apprend que chaque être vivant est divers et sollicite, de notre compréhension, une sorte de dépense, nous nous trouvons désillusionnés si, en vertu de la conformité complète ou de l'imitation fidèle, nous n'avons plus besoin d'engager une

89 Bergson, *Le Rire,* essai sur la signification du comique. 3e édit. Paris, 1904.

90 En français dans le texte. (N. d. T.)

nouvelle dépense. Mais nous sommes désillusionnés dans le sens de l'allègement ; aussi la dépense d'attente, devenue inutile, se solde par le rire. Cette même formule s'appliquerait aussi à tous les cas de *raideur* [91] comique, signalés par Bergson : habitudes professionnelles, idées fixes et expressions répétées à tout propos. On pourrait ramener tous ces cas à la comparaison entre notre propre dépense d'attente et celle qu'implique la compréhension de ce qui est simplement demeuré pareil, comparaison où la dépense d'attente, des deux la plus importante, se fonde sur l'observation de la diversité et de la plasticité individuelles du vivant. Ainsi, dans l'imitation, la source du plaisir comique ne serait pas le comique de situation, mais le comique d'attente.

Puisque nous avons fait dériver le plaisir comique en général d'une comparaison, nous voici tenus d'analyser le comique de la comparaison elle-même, également apte à « rendre comique ». Notre intérêt s'accroîtra si nous nous rappelons que, dans le cas de la comparaison, le « sentiment », auquel nous faisons appel lorsqu'il s'agit de distinguer un mot d'esprit d'un mot tout simplement comique, nous laisse souvent désemparés. (Voir p. 118.)

Ce thème mériterait certes plus de développement que ne nous le permet le programme de nos, recherches. La qualité primordiale que nous exigeons de la comparaison, c'est d'être juste, c'est-à-dire d'attirer notre attention sur une concordance réellement existante entre deux objets différents. Le plaisir primitif que nous éprouvons à retrouver le semblable (Groos, p. 133), n'est pas le seul facteur qui favorise l'emploi de la comparaison ; il faut encore ajouter que la comparaison est susceptible d'un emploi qui allège le travail intellectuel, quand l'on compare, comme il est en général d'usage, le moins connu au plus connu, cette comparaison, ce que l'on élucide, grâce à cette comparaison, ce que l'on connaît le moins bien et ce qui semble le plus difficile. Chacune de ces comparaisons, en

91 En français dans le texte. (N. d. T.)

particulier celle de l'abstrait au concret, est liée à un certain abaissement et à une certaine épargne de dépense d'abstraction (dans le sens de la mimique de représentation) ; toutefois cette économie ne suffit naturellement pas à faire surgir nettement le caractère du comique. Ce caractère ne surgit pas d'emblée, mais peu à peu, du plaisir d'allègement produit par la comparaison : il y a bien des cas qui ne font que côtoyer le comique, et à propos desquels on peut se demander s'ils possèdent vraiment le caractère du comique. La comparaison devient indubitablement comique, lorsque la différence de « niveau » de la dépense en abstraction s'accroît entre les deux termes de la comparaison, lorsque le sérieux et l'inconnu, surtout dans l'ordre intellectuel et moral, entrent en parallèle avec le vulgaire et le banal. Le plaisir de l'allègement, dont il vient d'être question, et la contribution fournie par les conditions qui commandent la mimique de représentation, peuvent peut-être nous expliquer comment, dans la comparaison, on passe d'une sorte d'agrément général au comique par des transitions graduelles déterminées par des relations quantitatives. J'éviterai probablement un malentendu, en faisant ressortir que, dans la comparaison, je ne fais pas dériver le plaisir comique du contraste des deux objets comparés, mais de la différence des deux dépenses en abstraction. Ce qui est inconnu, abstrait, réellement élevé du point de vue intellectuel, est difficile à saisir ; or, en affirmant sa concordance avec le vulgaire qui nous est familier et dont la représentation ne nécessite aucune dépense d'abstraction, nous le démasquons comme étant tout aussi vulgaire. Le comique de la comparaison se réduit donc à n'être qu'un cas particulier de la dégradation.

La comparaison peut, comme nous l'avons vu précédemment, être spirituelle sans aucun mélange de comique, précisément lorsqu'elle évite le rabaissement. Ainsi la comparaison de la Vérité à un flambeau qui ne peut être promené à travers une foule « sans brûler la barbe à quelqu'un », est purement spirituelle, parce qu'elle

prend au sens littéral une locution qui est tombée en désuétude (« le flambeau de la Vérité ») ; cette comparaison n'est pas du tout comique car, malgré son caractère concret, le flambeau n'est pas exempt d'une certaine noblesse, Toutefois une comparaison peut aisément être tout aussi spirituelle que comique ; elle peut être l'un indépendamment de l'autre, quand elle se fait l'auxiliaire de certaines techniques de l'esprit, par exemple de l'unification ou de l'allusion. Ainsi la comparaison de Nestroy, qui assimile la mémoire à un « magasin » (p. 125), est à la fois comique et spirituelle : comique parce que la comparaison d'une notion psychologique à un magasin représente un rabaissement extraordinaire ; elle est par ailleurs spirituelle, parce que celui qui en use est un commis qui établit ainsi, par cette comparaison, une unification des plus inattendues entre la psychologie, et sa propre activité professionnelle. Ces lignes de Heine : « Jusqu'à ce que tous les boutons me soient sautés du pantalon de la patience » n'apparaissent tout d'abord que comme un excellent exemple de comparaison comique et ravalante ; à un examen plus approfondi, il faut cependant leur reconnaître aussi le caractère spirituel, car la comparaison représente un procédé d'allusion à l'obscène et permet ainsi la libération du plaisir que nous procure l'obscène. Le même matériel détermine, par une rencontre, il est vrai, pas tout à fait fortuite, un double bénéfice de plaisir, comique et spirituel ; bien que les conditions de l'un favorisent l'éclosion de l'autre, une telle unification ne peut qu'agir de façon troublante sur le « sentiment » qui doit nous indiquer si, dans ce cas, il s'agit d'esprit ou de comique. Seule une analyse minutieuse, et libérée de la disposition joyeuse qui accueillit le mot, saura trancher la question.

Quelque tentant qu'il soit de dépister ces conditionnalités plus profondes de l'acquisition du plaisir comique, je dois me rappeler que ni mes études antérieures, ni ma profession journalière ne me qualifient pour pousser mes recherches au-delà du domaine de

l'esprit, et j'avoue que c'est justement le thème de la comparaison comique qui me fait sentir mon incompétence.

Nous serons donc heureux qu'on nous le rappelle - beaucoup d'auteurs n'admettent pas de distinction tranchée entre l'esprit et le comique, ni du point de vue théorique, ni du point de vue pratique. Ces auteurs considèrent l'esprit tout simplement comme « le comique du discours » ou « des mots », tandis que nous-mêmes nous avons été amenés à les distinguer l'un de l'autre. Pour éprouver l'opinion de ces auteurs, nous choisirons un exemple de comique intentionnel et un autre de comique involontaire du discours, afin de les comparer à l'esprit. Nous nous étions déjà flattés antérieurement de distinguer le discours comique du discours spirituel.

« Avec la fourchette et mille maux

Sa mère le retira du pot. »

n'est que comique ; par contre, la phrase de Heine sur les quatre castes de la population de Göttingen :

Professeurs, étudiants, philistins et bétail.

est au plus haut point spirituelle.

Je prends pour type du comique intentionnel du discours de « Wippchen » de Stettenheim. On qualifie cet auteur de spirituel, parce qu'il possède, à un très haut degré, le talent d'évoquer le comique. En effet, cette faculté caractérise précisément l'esprit que l'on « a », par opposition à celui que l'on « fait ». Il est indéniable que les lettres écrites par « Wippchen », de la ville de Bernau, en sa qualité de correspondant d'un journal, sont spirituelles, parce qu'elles comportent nombre de mots d'esprit, fort divers, dont certains sont vraiment réussis (« fastueusement déshabillés » à propos d'une parade chez les sauvages) ; mais ce qui donne à ces productions leur caractère propre, ce n'est pas chacun de ces mots d'esprit pris en soi, mais le véritable feu roulant comique du discours, « Wippchen » est à coup sûr, à l'origine, un personnage à

intention satirique, une variante du « Schmock » de G. Freytag, un de ces ignorants qui usent et mésusent des trésors de la culture nationale. Mais il apparaît que l'agrément que Stettenheim trouvait aux effets comiques obtenus par la présentation de son personnage a progressivement relégué à l'arrière-plan ses tendances satiriques. Ce que dit et fait « Wippchen » est en majeure partie du « non-sens comique » ; l'auteur, à raison après tout, profite de la disposition joyeuse créée chez son lecteur par le fatras de pareilles productions pour sortir, à côté de propos tout à fait admissibles, toutes sortes de niaiseries, qui, prises isolément, eussent paru intolérables. Or le non-sens de « Wippchen » garde sa personnalité spécifique grâce à une technique toute spéciale. En examinant de plus près ces « mots d'esprit », on en remarque tout spécialement certains qui impriment leur cachet à l'œuvre tout entière. « Wippchen » use principalement d'assemblages (fusions), de modifications de locutions et de citations connues, et il remplace volontiers, dans leur texte, les banalités par des expressions plus prétentieuses et plus choisies. Il est vrai que tout cela se rapproche beaucoup des techniques de l'esprit.

Voici des fusions (extraites de la préface et des premières pages de la série entière) :

« La Turquie a autant d'argent qu'il y a de foin dans la mer », ce qui résulte de la fusion de ces deux dictons :

« de l'argent comme du foin »

« de l'argent comme les sables de la mer »,

rajustés l'un à l'autre. Ou bien : « Je ne suis plus qu'une colonne effeuillée qui témoigne de sa splendeur passée », condensation de : « arbre effeuillé » et de « une colonne qui témoigne, etc. » Ou bien : « Où est le fil d'Ariane qui nous tirera du Scylla de ces écuries d'Augias ? », propos auquel trois légendes grecques ont fourni chacune leur apport.

Les modifications et substitutions peuvent être aisément envisagées dans leur ensemble. Leur caractère apparaît dans les

exemples suivants qui appartiennent en propre à « Wippchen », et dans lesquels émerge régulièrement une autre locution courante, le plus souvent banale, devenue un lieu commun :

« Me poser le papier et l'encre plus haut. » On dit, dans un style imagé, « poser la corbeille à pain plus haut » [92] pour dire : placer quelqu'un dans une situation pénible. Pourquoi ne pas étendre cette image à d'autres sujets ?

« Schlachten, in denen die Russen einmal den Kürzeren, einmal den Längeren ziehen » (Des batailles au cours desquelles les Russes tirent tantôt la courte paille, tantôt, la paille longue). La première expression seule est d'usage courant ; d'après sa dérivation, il ne serait pas absurde d'admettre aussi la seconde.

« De très bonne heure déjà, Pégase s'agitait en moi. En rétablissant « le poète » à la place de « Pégase » nous obtenons une formule autobiographique, galvaudée et périmée. « Pégase » ne se prête certes pas à être substitué au met « poète », mais il y a entre les deux termes association d'idées, et de plus c'est un mot grandiloquent.

« C'est ainsi que je vivais dans des chaussures d'enfant pleines d'épines. » Encore une métaphore au lieu d'un simple mot. « Quitter ses chaussures d'enfant » est une des métaphores qui ont trait à l'enfance.

Dans la foule des autres productions de « Wippchen », nous pouvons encore relever des exemples de comique pur, p. ex. de désillusion comique - « Pendant des heures la lutte oscilla et finit par rester indécise. » Ou bien le démasquage comique (de l'ignorance) - « Clio, la méduse de l'histoire » ; des citations : « *Habent sua fata morgana.* » Mais nous nous intéressons plutôt aux fusions et aux modifications, parce qu'elles rappellent les techniques de l'esprit, qui nous sont déjà connues. Que l'on compare à ces modifications les mots d'esprit suivants : « Il a un grand avenir derrière lui. » - « Il a

92 En français : Tenir la dragée haute. (N. d. T.)

un idéal devant la tête » ; -puis les mots par modification lancés par Lichtenberg :« Nouveaux bains guérissent bien », et autres semblables. Les propos de « Wippchen », qui usent de ces mêmes techniques, peuvent-ils être considérés comme des mots d'esprit ou, sinon, comment peut-on les distinguer ?

Il n'est certes pas difficile de répondre. Rappelons que le mot d'esprit présente à l'auditeur un double visage et lui impose deux conceptions différentes. Dans les mots d'esprit par non-sens, comme ceux que nous venons justement de citer, l'une des conceptions, celle qui s'en tient uniquement au texte, affirme le non-sens ; l'autre, celle qui, au fil des allusions, suit sa voie à travers l'inconscient de l'auditeur, atteint le sens profond. Dans les propos de « Wippchen », qui se rapprochent de l'esprit, l'un des masques du mot d'esprit est vide, comme étiolé, c'est une tête de Janus dont un seul visage serait modelé. Si l'on se laisse entraîner dans l'inconscient par la technique, on ne trouve que le néant. Ces fusions, par la synthèse de leurs deux éléments, ne donnent jamais un sens vraiment nouveau : le moindre essai d'analyse les dissocie aussitôt. Les modifications et les substitutions - tout comme dans le mot d'esprit - ramènent à une formule courante et familière, mais la modification ou la substitution n'expriment par elles-mêmes rien. Il ne reste ainsi à ces soi-disant « mots d'esprit » que l'une des conceptions, l'une des faces : celle du non-sens. On peut alors, à son gré, ou bien appeler ces productions, qui se sont affranchies d'un des caractères les plus essentiels de l'esprit, « mauvais » mots d'esprit, ou bien leur refuser l'épithète de spirituelles.

Incontestablement, ces mots d'esprit avortés produisent leur effet comique, qui peut s'expliquer de plus d'une manière. Ou bien le comique résulte de la révélation des modes de penser propres à l'inconscient, comme dans les cas envisagés plus haut, ou bien le plaisir jaillit de la comparaison avec le mot d'esprit parfait. Rien ne nous empêche d'admettre ici le concours de ces deux sources du

plaisir comique. On ne peut nier que ce qui fait ici du non-sens un non-sens comique, c'est précisément sa ressemblance imparfaite avec l'esprit.

Dans d'autres cas, dont la technique est transparente, le contraste entre ce que l'on apporte et ce qu'il faudrait apporter confère au non-sens un comique irrésistible. La contrepartie du mot d'esprit, l'énigme, pourra peut-être, à cet égard, nous fournir de meilleurs exemples que l'esprit. Voici un exemple de question comique : « Qu'est-ce qui pend à la muraille et permet de s'essuyer les mains ? » Ce ne serait qu'une sotte énigme si la réponse était : l'essuie-mains. Cette réponse n'est justement pas la bonne. - « Non, c'est un hareng. » - « Mais, pour l'amour de Dieu, objecte l'interlocuteur interloqué, un hareng n'est pas suspendu au mur. » - « Tu peux l'y accrocher. » - « Mais qui aurait l'idée de s'essuyer les mains à un hareng ? » - « Mais, répond l'autre de façon conciliante, personne ne t'y oblige. » Cette explication, donnée par deux déplacements typiques, montre tout ce qui manque à cette question pour être une énigme véritable et, en raison même de cette insuffisance absolue, elle apparaît non point comme absurdement sotte mais comme irrésistiblement comique. Ainsi, du fait de ne pas répondre à des conditions essentielles, mots d'esprit, énigmes, et autres propos incapables, en toute autre circonstance, de déclencher le plaisir comique, sont susceptibles de devenir des sources de ce dit plaisir.

Encore moins difficile à pénétrer est le comique involontaire du discours, que nous trouvons en particulier dans les poèmes de Friederike Kempner [93] à l'état de véritables cascades :

GEGEN DIE VIVISEKTION

Ein unbekanntes Rand der Seelen kettet

Den Menschen an das arme Tier.

Das Tier hat einen Willen - ergo Seele -

93 6e édition, Berlin, 1891.

Wenn auch'ne kleinere als wir.

CONTRE LA VIVISECTION

Un lien inconnu des âmes

Lie l'homme à l'animal infortuné.

L'animal sait vouloir - ergo il a une âme -

Bien qu'elle soit plus petite que la nôtre.

Voici encore un exemple de dialogue entre deux tendres époux :

DER KONTRAST

« Wie glücklich bin ich », ruft sic leise,

« Auch ich » - sagt lauter ihr Gemahl,

« Es macht mich deine Art und Weise

« Sehr stolz auf meine gute Wahl ! »

CONTRASTE

« Comme je suis heureuse », dit l'épouse à voix basse,

« Et moi », répond l'époux, plus haut.

« Ta manière d'être et de te comporter

Me rendent fier de mon bon choix ! »

Ici rien ne rappelle l'esprit. Sans aucun doute, c'est l'insuffisance de ces « poèmes » qui les rend comiques, l'extraordinaire lourdeur de l'expression, tirée des lieux communs les plus rebattus ou de locutions feuilletonesques, la niaiserie, le caractère borné des pensées, l'absence de toute trace d'idée ou de langage vraiment poétiques. Tout cela ne nous explique pourtant pas pourquoi nous trouvons comiques les poèmes de Mme Kempner ; bien d'autres productions du même genre nous paraissent franchement mauvaises et, loin de nous faire rire, nous irritent. C'est justement parce que les productions de Mme Kempner sont si nettement inférieures à ce que nous exigeons d'un poème qu'elles nous paraissent comiques ; une marge notablement plus réduite nous

disposerait plutôt à critiquer qu'à rire. D'autres facteurs accessoires ajoutent encore à l'effet comique des poèmes de Mme Kempner : l'incontestable bonne intention de l'auteur, une certaine sentimentalité qui désarme notre ironie et notre irritation, et qui se laisse deviner derrière cette phraséologie misérable. Un problème, dont nous avions remis l'examen à plus tard, vient ici solliciter notre attention. La différence de dépense psychique est à coup sûr la condition fondamentale du plaisir comique, mais l'observation montre qu'une telle différence ne produit pas constamment le plaisir. Quelles conditions doivent s'adjoindre, quelles perturbations doivent être évitées, pour que le plaisir comique puisse effectivement résulter de la différence de dépense ? Avant de répondre à cette question nous clorons les discussions qui précèdent par cette conclusion : le comique du discours ne se confond pas avec l'esprit ; l'esprit doit donc être autre chose que le comique du discours.

*

**

Sur. le point d'aborder cette dernière question, celle des conditions dans lesquelles le plaisir comique peut résulter de la différence de dépense, nous nous permettrons un allègement qui ne peut tourner qu'à notre propre plaisir. La réponse précise à cette question équivaudrait à un exposé complet de la nature du comique, ce dont nous nous sentons incapables et qui dépasse notre compétence. Nous nous bornerons encore à n'envisager le problème du comique que jusqu'au point où ce problème se sépare nettement de celui de l'esprit.

Les critiques ont reproché à toutes les théories du comique de laisser dans leurs définitions échapper l'essentiel du comique lui-même. Le comique résulte d'un contraste de représentations ; oui, mais dans la mesure où ce contraste fait un effet comique et non point un effet différent. Le sentiment du comique résulterait de la suppression d'une attente ; oui, s'il se trouve que cette désillusion

n'est pas pénible. Ces objections sont sans doute fondées, mais c'est aller trop loin que d'en conclure que le critère essentiel du comique nous ait jusqu'ici échappé. Ce qui empêche ces définitions d'avoir une portée générale, c'est qu'il existe des conditions indispensables à l'éclosion du plaisir comique, qui toutefois ne recèlent pas l'essence du comique. La réfutation des objections, l'explication des contradictions soulevées par ces définitions du comique, seront cependant assez aisées si nous faisons émaner le plaisir comique de la différence qui s'établit quand on compare entre elles deux dépenses psychiques. Le plaisir comique et son critérium, le rire, ne peuvent se produire qu'à la condition que cette différence devienne inutilisable et susceptible d'être déchargée. Nous ne pouvons éprouver cet effet de plaisir, mais tout au plus un plaisir fugitif qui n'a en rien le caractère du comique lorsque cette différence, aussitôt perçue, trouve un autre emploi. De même que l'esprit a besoin d'organismes spéciaux destinés à empêcher le remploi de la dépense psychique reconnue superflue, de même le plaisir comique ne peut se produire que lorsque cette dernière condition se trouve réalisée. C'est pourquoi, dans notre vie représentative, les cas qui comportent de telles différences de dépense psychique sont très nombreux, au regard de ceux, comparativement fort rares, qui engendrent le comique.

Deux observations s'imposent d'emblée à qui embrasse, fût-ce d'un coup d'œil rapide, les conditions qui président à l'éclosion du comique par la différence de dépense : premièrement, il est des cas où le comique se présente infailliblement et pour ainsi dire nécessairement, et, par contre il en est d'autres où le comique semble absolument dépendre de certaines conditions et du point de vue du spectateur ; deuxièmement, des différences particulièrement importantes triomphent très fréquemment de conditions défavorables et le comique jaillit malgré elles. On pourrait, conformément au premier point, diviser le comique en deux classes,

le comique inéluctable, et le comique circonstanciel ; dans la première classe, on devrait néanmoins s'attendre a priori à ce que l'inéluctabilité du comique souffrît des exceptions. Il serait fort séduisant de rechercher les conditions requises par l'une et l'autre classe.

Ce sont les conditions groupées en partie sous la rubrique d' « isolation » du cas comique qui régissent essentiellement la deuxième classe. Une analyse plus serrée permet de reconnaître, à peu près, les conditions suivantes :

a) La condition la plus favorable à l'éclosion du plaisir comique dérive d'un sentiment général de bonne humeur *qui* « dispose à rire ». Dans la gaieté d'origine toxique, presque tout paraît comique, probablement par comparaison entre la dépense actuelle et celle qu'exigerait la disposition normale. L'esprit, le comique, et toutes les méthodes analogues destinées à nous procurer du plaisir au moyen d'une activité psychique, ne sont en effet rien autre que des moyens destinés à retrouver, de ce seul fait, cette humeur enjouée - cette euphorie - quand elle n'existe pas en tant que disposition générale du psychisme.

b) On peut également citer parmi les conditions favorables l'attente du comique, la préparation au plaisir comique. Ainsi, lorsqu'on a l'intention de provoquer le comique et que cette intention est partagée par le partenaire, des différences infimes -suffisent, des différences qui passeraient inaperçues en l'absence de cette intention. Tel qui se met à une lecture comique ou va au théâtre voir une farce doit à cette seule intention de rire de choses qui, dans la vie de tous les jours, ne lui eussent presque jamais semblé comiques. Il finit par rire du souvenir d'avoir ri, de l'attente du rire, dès l'entrée en scène de l'acteur comique, avant même que celui-ci ait pu tenter de le faire rire. C'est pourquo4 après coup, on est parfois honteux de ce dont on a pu rire au théâtre.

c) Des conditions défavorables au comique sont liées à la nature de l'activité psychique actuelle du sujet. Le travail représentatif et cogitatif orienté vers un objectif sérieux entrave la possibilité de la décharge des investissements, ces investissements étant nécessaires aux déplacements exigés par ce travail, de telle sorte que seules les différences de dépense d'une importance inattendue parviennent à se frayer une voie jusqu'au plaisir comique. Sont particulièrement défavorables au comique toute espèce de processus cogitatifs suffisamment éloignés du plastique pour mettre fin à toute mimique représentative ; la méditation abstraite ne laisse aucune place au comique, sauf dans le cas où cette opération cogitative est subitement interrompue.

d) L'occasion de déclenchement du plaisir comique s'évanouit encore lorsque l'attention est justement accaparée par la comparaison dont le, comique pourrait résulter. Dans ces circonstances tout ce qui autrement eût infailliblement engendré le comique perd tout son pouvoir comique. Un mouvement, une production intellectuelle, ne *peuvent devenir* comiques pour celui dont l'intérêt se porte, à ce moment, sur la comparaison de ce mouvement, de cette production avec un étalon qu'il se représente clairement. Ainsi l'examinateur ne trouve point comique le non-sens dû à l'ignorance du candidat ; il s'en irrite, tandis que les camarades du candidat, plus soucieux du résultat de l'examen que du savoir de leur concurrent, rient de bon cœur de ce même non-sens. Le professeur de gymnastique ou de danse n'est que rarement sensible aux mouvements comiques de ses élèves ; au prédicateur échappe complètement tout ce qui est comique dans les défauts du caractère humain, défauts dont l'auteur de comédies tire ses meilleurs effets. Le processus comique ne peut supporter un excès d'investissement par l'attention ; il est nécessaire qu'il puisse se dérouler en passant inaperçu - en ceci d'ailleurs semblable à l'esprit. - Il y aurait, cependant, antinomie avec la nomenclature des « processus de la

conscience » dont je nie suis servi à bon escient dans ma *Science des Rêves*, si l'on voulait qualifier ce processus de nécessairement inconscient. Il appartient bien plutôt au préconscient, et l'on peut donner à juste titre le nom d' « automatique » aux processus qui ont pour théâtre le préconscient et sont privés de l'investissement de l'attention, auquel est précisément liée la conscience. Le processus qui consiste à comparer les dépenses doit rester automatique, s'il veut engendrer le plaisir comique.

e) Le comique est tout particulièrement troublé quand le thème qui doit le provoquer déclenche, du même coup, un affect violent. La décharge de la différence efficace d'énergie est en général, alors, complètement impossible. Les affects, la disposition, l'attitude de l'individu dans chaque cas particulier, font comprendre que, suivant le point de vue de chacun, le comique surgisse ou avorte, et qu'il n'existe de comique absolu que dans des cas exceptionnels. La marge de contingence ou de relativité est par là bien plus étendue pour le comique que pour l'esprit, que l'on ne rencontre jamais sur sa route, mais qu'il faut toujours faire et dont la production permet déjà de tenir compte des conditions susceptibles de le faire accepter. Mais le développement de l'affect est l'obstacle le plus sérieux que puisse rencontrer le comique, c'est là un point universellement admis [94]. C'est pourquoi l'on dit que le sentiment comique apparaît au mieux dans les cas où l'état d'âme est à peu près indifférent, sans participation notable du sentiment ni de l'intérêt. Cependant, dans certains cas où précisément se déclenche un affect puissant, une différence de dépense particulièrement importante peut provoquer l'automatisme de la décharge. Lorsque le colonel Butler répond avec un *rire amer* aux exhortations d'Octavio par cette exclamation :

« Remerciements de la Maison d'Autriche ! »

94 *Du hast leicht lachen, dick geht es nicht weiter* an. « Tu peux rire à ton aise, cela ne te touche pas. » Locution proverbiale allemande.

son amertume ne l'a pas empêché de rire au souvenir du traitement décevant dont il croit avoir été victime ; d'autre part l'énormité de cette déception ne peut trouver, de la part du poète, une expression plus saisissante que cette effraction du rire dans le tourbillon même de la passion déchaînée. Cette explication s'appliquerait, à mon avis, à tous les cas où le rire se déclenche dans des circonstances qui n'ont rien de plaisant et en même temps que des affects particulièrement pénibles et poignants.

f) Si nous ajoutons encore que le développement du plaisir comique peut être favorisé par l'adjonction d'un élément plaisant quelconque, qui agit pour ainsi dire par contact (à l'instar du principe du plaisir préliminaire dans le cas de l'esprit tendancieux), nous aurons envisagé les conditions du plaisir comique d'une manière, sinon complète, du moins suffisante pour le programme que nous nous sommes tracé. Nous voyous de la sorte qu'aucune autre hypothèse ne rend aussi aisément compte de ces conditions, ainsi que de l'inconstance et de la contingence de l'effet comique, que celle qui fait dériver le plaisir comique de la décharge d'une différence susceptible, en raison de la variabilité des circonstances, de trouver un emploi autre que la décharge.

*

**

Il conviendrait aussi de réserver une place plus importante à l'étude du comique du sexuel et de l'obscène ; sur ce point nous nous bornerons cependant ici à quelques remarques. Notre point de départ serait, là encore, le déshabillage. Un déshabillage fortuit nous paraît comique, parce que nous comparons la facilité avec laquelle nous le savourons au grand effort qu'exigerait de nous, dans les circonstances habituelles, la réalisation d'un objectif semblable. Par là, ce cas se rapproche du comique naïf, mais il est plus simple. Tout déshabillage, auquel un tiers nous fait assister en spectateur ou, dans le cas de la grivoiserie, en auditeur, équivaut à placer la

personne déshabillée dans une situation comique. Nous avons appris que l'objectif de l'esprit consiste à supplanter la grivoiserie grossière et à nous rendre ainsi une source perdue du plaisir comique. Par contre, surprendre volontairement un de ces déshabillages n'est pas comique pour le guetteur, car l'effort supprime alors pour lui la condition du plaisir comique ; il ne subsiste ici que le plaisir sexuel du spectacle. Mais si, après coup, le guetteur raconte à un autre sa découverte, la personne guettée redevient comique, car elle est considérée par le tiers comme ayant omis l'effort qu'eût nécessité le mystère de son intimité. Ce cas mis à part, le sexuel et l'obscène nous fournissent amplement l'occasion d'atteindre, en dehors de l'excitation sexuelle agréable, le plaisir comique, en tant que l'homme y peut être représenté comme rivé à ses besoins corporels (dégradation) ou que derrière l'amour éthéré se dévoilent les exigences somatiques (démasquage).

*

**

Nous serons surpris de nous trouver également, par l'ouvrage charmant et vivant de Bergson *(Le Rire),* invités à chercher à comprendre le comique par sa psychogenèse. Nous connaissons déjà les formules que Bergson a appliquées au caractère comique : *Mécanisation de la Vie, Substitution quelconque de l'artificiel au naturel* [95] Bergson, par une association d'idées, du reste facile à concevoir, va de l'automatisme à l'automate, et cherche à ramener toute une série d'effets comiques au souvenir pâli des jouets de notre enfance. Dans cet ordre d'idées, il s'élève en une page à un point de vue qu'il abandonne d'ailleurs bientôt ; il tente de faire dériver le comique du contrecoup de nos joies d'enfant. « *Peut-être devrions-nous pousser la simplification plus loin encore, remonter à nos souvenirs les plus anciens, chercher, dans les jeux qui amusèrent l'enfant, la première ébauche des combinaisons qui font rire*

95 En français dans le texte. (N. d. T.)

l'homme... Trop souvent surtout nous méconnaissons ce qu'il y a d'encore enfantin, pour ainsi dire, dans la plupart de nos émotions joyeuses [96] » (p. 68 et suivantes). Pour nous, qui avons remonté, dans l'étude de l'esprit, jusqu'à l'assimilation au jeu de l'enfant, jeu avec les mots et les pensées, proscrit par la critique raisonnante, il serait fort séduisant de dépister également les racines infantiles du comique, soupçonnées par Bergson.

En effet, en étudiant les rapports du comique à l'enfant, nous trouvons toute une série de relations qui s'annoncent pleines de promesses. L'enfant par lui-même ne semble nullement comique, bien que sa nature réalise toutes les conditions qui, par comparaison avec la nôtre, déterminent une différence comique ; citons, parmi elles, l'excès des dépenses en mouvement, le trop peu de dépense intellectuelle, la domination des opérations psychiques par les fonctions somatiques, et ainsi de suite. L'enfant nous paraît comique, non pas quand il reste enfant, mais seulement quand il se pose en grande personne sérieuse, et ceci alors à la façon de tout être qui se déguiserait. Mais tant qu'il conserve sa nature d'enfant, nous éprouvons, à l'observer, un plaisir pur, rappelant peut-être, de fort loin, le plaisir comique. Nous qualifions l'enfant de naïf, en tant qu'il nous montre son absence d'inhibition, et nous qualifions de naïf-comique tout ce que, dans ses propos, nous aurions considéré comme obscène ou spirituel de la part d'un adulte.

D'autre part, l'enfant n'a pas le sentiment du comique. Cette proposition semble se borner à dire que le sentiment du comique surgit un jour, au cours du développement psychique, comme nombre d'autres facultés : ce qui ne serait nullement remarquable, attendu que ce sentiment - il faut l'avouer - apparaît déjà nettement à un âge qui appartient encore à l'enfance. On peut toutefois démontrer que cette assertion à l'enfant manque le sentiment du comique est mieux qu'un simple truisme. Tout d'abord on concevra

96 En français dans le texte. (N. d. T.)

aisément qu'il ne peut en être autrement, si tant est que soit juste notre conception qui fait dériver le sentiment du comique d'une différence de dépense résultant du fait de vouloir comprendre l'autre personne. Prenons à nouveau l'exemple du comique du mouvement. La comparaison qui fournit la différence se formulerait dans le langage du conscient comme suit : Il fait ainsi, et moi je ferais, j'ai fait autrement. Mais l'enfant manque de cet étalon qui figure dans la seconde proposition, il ne comprend que par la voie de l'imitation et il agit ainsi qu'il voit agir. L'éducation lui apporte cet étalon : « Voici comme tu dois faire », et lorsque l'enfant arrive à employer cet étalon à ses comparaisons, il est bien près d'aboutir à cette conclusion : voilà qui est mal fait, j'aurais fait mieux. Il rit dans ce cas de l'autre personne, il se rit d'elle avec le sentiment de sa propre supériorité. Rien n'empêche de faire dériver aussi ce rire de la différence de dépense, mais l'analogie avec les cas où nous-mêmes nous rions d'un autre nous permet de conclure que l'enfant n'éprouve nullement le sentiment du comique lorsqu'il rit par supériorité. Ce rire est le rire du plaisir pur. Là où le jugement de notre propre supériorité se manifeste nettement, nous ne rions pas, nous sourions seulement ou, si nous rions, nous pouvons nettement distinguer le sentiment conscient de notre supériorité du comique qui nous fait rire.

Il est probablement exact de dire que l'enfant rit par pur plaisir dans des circonstances variées qui nous paraissent « comiques », sans que nous puissions dire pourquoi, tandis que chez lui les motifs sont nets et transparents. Par exemple, lorsque nous voyons, dans la rue, quelqu'un glisser et tomber, nous rions car, sans qu'on sache pourquoi, cette impression est comique. L'enfant rit dans les mêmes conditions par sentiment de supériorité ou par joie maligne : « Tu es tombé, et moi pas. » Il semble que, si certains mobiles du plaisir de l'enfant se perdent pour nous autres adultes, nous éprouvons en

revanche, dans ces mêmes circonstances, le sentiment du comique qui supplée à ces plaisirs perdus.

S'il nous était permis de généraliser, nous serions fort tentés de rapporter le caractère spécifique du comique que nous recherchons au réveil de l'infantile, et de concevoir le comique comme la récupération du « rire infantile perdu ». On pourrait dire alors que je ris de la différence de dépense faite par l'autre ou par moi-même, chaque fois que je retrouve, en l'autre, l'enfant. Ou plus exactement, le parallèle complet qui aboutit au comique s'exprimerait ainsi dans son intégralité :

Ainsi fait-il. - Moi je fais autrement -

Il le fait comme je le faisais, enfant.

Ainsi le rire serait chaque fois dû à la comparaison de mon moi adulte avec mon moi infantile. Même la variabilité du sens de la différence comique, à savoir que c'est tantôt le plus, tantôt le moins de la dépense qui me paraît comique, s'accorderait fort bien avec la condition infantile ; dans ces cas le comique se trouve effectivement toujours du côté de l'infantile.

Cette assertion n'est pas en contradiction avec ce fait que, en tant que terme de comparaison, l'enfant lui-même ne me produit pas une impression comique, mais une impression de plaisir pur, ni avec cet autre fait que la comparaison à l'infantile ne produit un effet comique que si un autre emploi de la différence est évité. Car les conditions de la décharge entrent ici en jeu. Tout ce qui agrège un processus psychique à un « ensemble » s'oppose à la décharge de l'investissement en excès et oriente cet investissement vers un autre emploi ; tout ce qui isole un acte psychique est favorable à la décharge. Il s'ensuit qu'une attitude consciente qui adopte l'enfant comme terme de comparaison rend impossible la décharge nécessaire à l'éclosion du plaisir comique ; seul l'investissement préconscient est susceptible d'approcher d'une « isolation » semblable à celle qu'il nous est par ailleurs loisible d'attribuer

également aux processus psychiques qui se déroulent chez l'enfant. Cette adjonction à la comparaison : « Voilà ce que j'ai fait également dans mon enfance », qui serait l'origine de l'effet comique, ne jouerait, quand il s'agit de différences moyennes, que si aucun autre ensemble ne pouvait se saisir de l'excès d'énergie libéré.

Si nous persistons à chercher l'essence du comique dans la liaison préconsciente avec l'infantile, nous devons aller un peu plus loin que Bergson et convenir de ce que la comparaison qui doit faire naître le comique n'est pas tenue d'évoquer les anciens plaisirs ou jeux de l'enfance ; il lui suffit de toucher en général à la nature de l'enfant, peut-être bien même aux chagrins infantiles. Sur ce point, nous nous écartons de Bergson, mais nous demeurons d'accord avec nous-mêmes en faisant dériver le plaisir comique, non point du souvenir d'un plaisir, mais encore et toujours d'une comparaison. Les cas de la première catégorie se superposent peut-être aux cas dans lesquels le comique est infaillible et irrésistible. Appliquons donc ici le schéma des possibilités du comique, établi plus haut. Nous disions que la différence comique pouvait résulter :

a) de la comparaison de l'autre personne avec le moi,

ou b) d'une comparaison ayant pour seul théâtre l'autre personne,

ou c) d'une comparaison ayant pour seul théâtre le moi.

Dans le premier cas, l'autre personne m'apparaîtrait comme un enfant ; dans le second, elle s'abaisserait elle-même jusqu'à l'enfant ; dans le troisième, je trouverais l'enfant en moi-même. Au premier cas appartiennent le comique du mouvement et des formes, de même que le comique des opérations intellectuelles et du caractère ; les traits infantiles correspondants seraient le besoin de mouvement et le moindre développement intellectuel et moral de l'enfant : le sot m'apparaîtrait ainsi comique, dans la mesure où il me rappellerait un enfant paresseux ; l'homme mauvais, dans la mesure où il me rappellerait un enfant méchant. D'un plaisir de l'enfance perdu par

l'adulte, il ne pourrait être question que dans le cas de la joie du mouvement, si propre à l'enfant.

Le deuxième cas, dans lequel le comique repose intégralement sur la « sympathie », embrasse les éventualités les plus nombreuses : le comique de la situation, de l'hyperbole (caricature), de l'imitation, de la dégradation et du démasquage. C'est le cas qui tire le plus grand profit de l'intervention du point de vue infantile. Le comique de situation est, en effet, conditionné en majeure partie par les circonstances embarrassantes dans lesquelles nous nous retrouvons aussi désarmés qu'un enfant ; la pire de ces situations, celle où nous sommes troublés, au cours de nos occupations, par les exigences impérieuses de nos besoins corporels, répond à la maîtrise encore incomplète de l'enfant sur ses fonctions somatiques. Dans les cas où le comique de situation réside dans la répétition, il s'appuie sur ce plaisir si particulier que l'enfant trouve à répéter (des questions, des histoires) et qui fait de lui le fléau de l'adulte. L'hyperbole, qui plaît encore à l'adulte, à condition toutefois qu'elle trouve moyen de ne pas heurter sa critique, correspond au manque de mesure propre à l'enfant, à son ignorance de toutes les relations quantitatives dont la notion est, chez lui, postérieure à celle des relations qualitatives. Observer la mesure, modérer même les impulsions permises, voilà qui représente une acquisition tardive de l'éducation, et résulte d'une inhibition réciproque des différentes activités psychiques agrégées en un ensemble. Là où cette cohérence faiblit, dans l'inconscient du rêve, dans le mono-idéisme des psychonévroses, le dérèglement propre à l'enfant reparaît.

Le comique de l'imitation nous avait semblé relativement difficile à comprendre, tant que nous y avions négligé le facteur infantile. L'imitation est, cependant, l'art suprême de l'enfant et le promoteur de la plupart de ses jeux. L'ambition de l'enfant vise bien moins à se distinguer parmi ses pareils qu'à imiter les grands. Des rapports de l'enfant à l'adulte dépend aussi le comique de la

dégradation, à laquelle correspond, dans la vie infantile, la condescendance de l'adulte. Rien ne fait plus de plaisir à l'enfant que de voir l'adulte condescendre à oublier sa supériorité écrasante pour partager ses jeux de pair à compagnon. Cet allègement, qui procure à l'enfant un plaisir pur, devient chez l'adulte, sous les espèces de la dégradation, à la fois un moyen de rendre comique et une source de plaisir comique. Quant au démasquage, nous savons qu'il se ramène à la dégradation.

Il est beaucoup plus difficile de fonder le troisième cas, le comique de l'attente, sur les rapports avec l'infantile ; ce qui explique que, parmi les auteurs, ceux qui ont placé ce cas au premier plan de leur conception du comique n'ont pas pu trouver occasion de faire entrer en ligne de compte, dans le comique, le facteur infantile. Le comique de l'attente est, en effet, celui qui s'éloigne le plus de la mentalité de l'enfant, la faculté de le saisir apparaît plus tardivement chez lui. Dans la majorité des cas de ce genre, là où l'adulte trouvera du comique, l'enfant n'éprouvera que du désappointement. On pourrait cependant en appeler à la félicité de l'attente, à la crédulité de l'enfance, pour comprendre qu'on puisse se considérer soi-même comme comique « en tant qu'enfant » lorsqu'on est victime de la désillusion comique.

Bien que les développements précédents nous permettent de traduire, avec une certaine vraisemblance, le sentiment du comique à peu près en ces termes - « Est comique tout ce qui ne sied pas à l'adulte », je n'oserais, pourtant, vu mon attitude en présence du problème du comique, défendre cette dernière proposition avec la même conviction que les précédentes. Je ne saurais décider si la dégradation « vers l'enfant » n'est qu'un cas particulier de la

dégradation comique ou si le fond de tout comique réside dans une dégradation vers l'enfant [97].

*

**

Si superficielle que soit une étude du comique, elle paraîtrait notoirement incomplète si elle ne comportait encore quelques remarques relatives à *l'humour*. La parenté de leur nature est si peu douteuse qu'un essai sur le comique doit apporter au moins un appoint à la compréhension de l'humour. Tout ce que l'on a écrit de juste sur l'humour, tous les éloges qu'on lui a décernés (car l'humour est une des manifestations psychiques les plus élevées et les plus chères aux penseurs), le tout ne nous dispense pas de chercher à exprimer son essence suivant les formules que nous avons appliquées au comique et à l'esprit.

Nous avons vu que le déclenchement d'affects pénibles constitue le plus grand obstacle à l'effet comique. Du moment que le mouvement mal adapté à ses fins cause, un dommage, que la sottise mène à mal, que la désillusion produit la douleur, la possibilité de l'effet comique n'existe plus, du moins pour celui qui ne peut se défendre de ces sentiments pénibles, qu'il soit frappé lui-même ou qu'il soit atteint par ricochet ; par contre, l'attitude d'un tiers désintéressé fait voir qu'en pareil cas la situation comporte tout ce qui est nécessaire à un effet comique, Or, l'humour nous permet d'atteindre au plaisir en dépit des affects pénibles qui devraient le troubler ; il supplante l'évolution de ces affects, il se met à leur place. Voici ses conditions : une situation où, par la force de nos habitudes, nous sommes tentés de déclencher un affect pénible, tandis que, d'autre part, certains mobiles nous déterminent à réprimer cet affect *in statu nascendi*. Dans ces cas, la personne

97 Le fait que le plaisir comique ait sa source dans le « contraste quantitatif », dans la comparaison entre le petit et le grand, ce qui, en fin de compte, exprime aussi la relation essentielle de l'enfant à l'adulte, serait, en effet, une coïncidence étrange, si le comique n'offrait d'autres rapports avec l'infantile.

lésée, la personne qui souffre, etc., pourrait ainsi éprouver du plaisir humoristique, tandis que le tiers désintéressé rirait par la vertu du plaisir comique. Le plaisir de l'humour naît alors, nous ne saurions dire autrement, aux dépens de ce déclenchement d'affect qui ne s'est pas produit ; il résulte de l'épargne d'une dépense affective.

De toutes les variétés du comique, l'humour est la plus modeste ; il parcourt tout son cycle chez le même individu ; la participation d'autrui n'y ajoute rien, Je puis garder pour moi seul la jouissance du plaisir qui jaillit de mon humour, sans me sentir poussé à en rien communiquer. Il n'est pas facile de dire ce qui se passe chez la personne qui engendre le plaisir de l'humeur ; nous pouvons cependant nous en former quelque idée, si nous envisageons les cas où l'humour nous a été communiqué, ou bien ceux où nous l'éprouvons « par sympathie », et arrivons ainsi, par la compréhension de la personne humoristique, à goûter le même plaisir qu'elle. Le cas le plus grossier, ce que l'on appelle « l'humour de gibet à, est particulièrement instructif. Le fripon que l'on mène à la potence un lundi s'écrie : « Voilà une semaine qui commence bien ! » C'est, à la vérité, un mot d'esprit, car la remarque est par elle-même bien topique ; d'autre part elle est déplacée de façon tout à fait absurde, puisque la semaine ne comportera plus pour lui d'autres événements. Il faut cependant de l'humour pour lancer un tel mot d'esprit, c'est-à-dire pour ne pas tenir compte de ce qui distingue ce début de semaine des autres, pour démentir la différence qui serait capable de susciter des réactions émotives d'un ordre tout particulier. Voici un autre cas du même genre. Sur le chemin du supplice, le fripon, dans la crainte de prendre froid, demande un foulard pour protéger son cou nu ; cette précaution, fort louable en toute autre circonstance, est plus que superfétatoire et oiseuse, en raison de la destinée imminente de ce cou. On doit convenir qu'il y a quelque grandeur, d'âme dans cette « blague » [98], dans cette pleine possession de soi-même et dans cette façon de se détourner de tout

98 En français dans le texte. (N. d. T.)

ce qui devrait jeter à bas et réduire au désespoir. Cette sorte de magnanimité de l'humour apparaît de toute évidence dans les cas où notre admiration n'est plus inhibée par les circonstances où se trouve le sujet qui fait l'humour.

Dans *l'Hernani* de Victor Hugo, le bandit, impliqué dans une conspiration contre son roi Charles Ier d'Espagne, Charles-Quint, empereur d'Allemagne, est tombé aux mains de son puissant rival ; il connaît le sort réservé au coupable de haute trahison. Sa tête va tomber. Mais cette perspective ne l'empêche pas de revendiquer sa qualité de grand d'Espagne et de proclamer qu'il ne renoncera à aucune des prérogatives attachées à son rang. Un grand d'Espagne avait le droit de rester couvert devant son souverain :

> ... Oui, nos têtes, ô roi,
>
> Ont le droit de tomber couvertes devant toi.

Voilà de l'humour de grand style, et, si l'auditoire n'en rit pas, c'est parce que l'admiration étouffe en nous le plaisir humoristique. Dans le cas du fripon qui ne veut pas attraper froid sur le chemin du gibet, nous rions à gorge déployée. Cette situation, qui devrait réduire le délinquant au désespoir, pourrait éveiller chez nous une profonde pitié ; mais notre pitié est inhibée, car nous comprenons que lui, le principal intéressé, est indifférent à son propre sort. Par suite de cette compréhension, la dépense de pitié que nous tenions toute prête ne trouve plus son emploi, et nous la soldons par le rire. L'indifférence du fripon nous gagne pour ainsi dire, bien que nous soyons conscients de la grande dépense de travail psychique qu'elle a dû lui coûter.

La pitié épargnée, voilà une des sources les plus fréquentes du plaisir humoristique. C'est le mécanisme habituel de l'humour de Mark Twain. Dans les récits qui ont trait à la vie de son frère, il nous raconte que celui-ci, attaché à une vaste entreprise de travaux publics, fut surpris par l'explosion précoce d'une mine et s'en fut, par les airs, retomber fort loin de son chantier ; nous sommes

irrésistiblement saisis de compassion pour ce malheureux sinistré ; nous voudrions savoir si son accident n'a pas eu de conséquences graves, mais la suite de l'histoire nous apprend qu'on lui retint une demi-journée de salaire « pour s'être éloigne de son chantier » ; notre pitié s'évanouit, et notre cœur se cuirasse à l'égal de celui des entrepreneurs ; nous devenons aussi indifférents qu'eux à l'éventualité du préjudice causé à sa santé. Une autre fois, Mark Twain nous expose son arbre généalogique, qu'il fait remonter à un compagnon de Christophe Colomb. Cependant, lorsqu'il en vient à nous décrire le caractère de cet ancêtre, dont les bagages se bornaient à quelques pièces de linge portant des chiffres différents, nous ne pouvons que rire aux dépens du respect que nous nous épargnons et auquel nous étions tout disposés aux premières phrases de cette histoire de famille. Le mécanisme du plaisir humoristique n'est point troublé de ce fait que nous le sachions : cette généalogie est fictive, cette fiction sert la tendance satirique visant à stigmatiser ceux qui parent leurs récits généalogiques de couleurs éclatantes. Car ce mécanisme est tout aussi indépendant de la condition de réalité qu'il l'était dans le cas du « rendre comique ». Voici encore une autre histoire de Mark Twain : Son frère s'était aménagé une demeure souterraine, dans laquelle il avait placé un lit, une table et une lampe, et dont le toit était fait d'une toile à voile trouée ; à peine sa chambre était-elle en état qu'une vache, qu'on ramenait le soir du pâturage, tomba par le trou de la toile sur la table et éteignit la lampe. Le frère déploya la plus grande patience à faire sortir la vache et à réparer le désordre ; il fit de même lorsque les mêmes tribulations se renouvelèrent la nuit suivante, et ainsi de suite toutes les nuits. Cette histoire devient comique par sa répétition. Mark Twain la termine ainsi - lorsque, à la 46e nuit, la vache revint à tomber, le frère se dit - « La chose commence à devenir monotone. » C'est alors que nous ne pouvons retenir notre joie humoristique, car il y avait longtemps que nous nous attendions à voir le frère s'irriter de l'acharnement de cet accident. L'humour au

petit pied que nous faisons, le cas échéant, dans notre existence, se produit en général aux dépens de notre mécontentement il remplace notre colère [99].

Les variétés de l'humour sont extraordinairement nombreuses, selon la nature de l'émoi affectif qui est économisé pour produire l'humour : pitié, dépit, douleur, attendrissement, etc. Il semble que la série de ces variétés ne soit pas encore épuisée, car le domaine de l'humour s'élargit chaque jour davantage, chaque fois qu'un artiste ou un écrivain parvient à soumettre au joug de l'humour des émois affectifs jusque-là indomptés et, comme dans les exemples précédents, à en faire, au moyen d'artifices semblables, des sources de plaisir humoristique. Les artistes du Simplizissimus, par exemple, sont à ce point de vue arrivés à des résultats tout à fait étonnants en produisant l'humour aux frais de l'épouvante et du dégoût. Du reste, les formes sous lesquelles l'humour se présente sont déterminées par deux particularités, qui dépendent des conditions de son éclosion. L'humour peut, tout d'abord, fusionner avec l'esprit ou avec une autre variété du comique ; son rôle consiste alors à éliminer

99 L'effet puissamment humoristique d'une figure telle que celle du corpulent Sir John Falstaff résulte d'une économie de mépris et d'indignation. Tout en reconnaissant en lui l'indigne ripailleur et le flibustier, notre jugement est désarmé par toute une série de facteurs. Nous comprenons que Falstaff se connaît tel que nous le jugeons ; il nous en impose par son esprit et, de, plus, sa difformité physique exerce par contact un effet favorable en nous faisant prendre le personnage au comique et non point au sérieux, comme si sur ce gros ventre devaient s'émousser toutes les exigences de la morale et de 1'honneur. Ses actes sont, en somme, inoffensifs et la bassesse comique de ses victimes lui fournit presque une excuse. Nous concédons à ce malheureux, le droit de jouir de sa vie tout comme un autre. Nous le plaignons presque, dans les scènes principales, d'être un jouet aux mains d'un plus puissant que lui. Nous ne saurions le prendre en aversion et tout ce que nous économisons d'indignation, nous le revenons sur le plaisir comique, que ce personnage nous dispense, d'ailleurs, largement. Au fond, l'humour de Sir John doit son origine à la supériorité d'un moi qui garde son enjouement et son aplomb en dépit de ses tares physiques et morales.

l'éventualité du développement d'un affect, éventualité impliquée par la situation et susceptible d'entraver l'effet de plaisir. Il peut, en second lieu, ou compenser complètement le développement de cet affect, ou simplement l'atténuer, ce qui représente même le cas le plus fréquent, car le moindre effort, ainsi que les diverses formes de l'humour « émoussé » (« gebrochener » Humor) [100], réalise cet humour qui sourit à travers les larmes. Il enlève à l'affect une partie de son énergie et lui donne en échange la résonance humoristique.

Comme nous l'ont montré les exemples précédents, le plaisir humoristique obtenu « par sympathie » avec l'auteur de l'humour tire son origine d'une technique particulière, qu'on pourrait comparer au déplacement, technique qui déçoit l'affect déjà prêt à se déclencher pour porter l'investissement sur un autre point, souvent accessoire. Mais nous n'en sommes pas plus avancés dans la compréhension du processus qui effectue, chez la personne humoristique elle-même, le déplacement inhibant l'évolution de l'affect. Nous voyons que l'endosseur de l'humour imite le créateur

Le spirituel chevalier Don Quichotte de la Manche est au contraire une figure qui ne possède pas d'humour par elle-même, mais qui, dans son sérieux, nous dispense un plaisir que l'on pourrait qualifier d'humoristique, malgré une différence importante que nous remarquons entre son mécanisme et celui de l'humour. Don Quichotte est, à l'origine, un personnage purement comique, un grand enfant à qui les romans de chevalerie ont tourné la tête. On sait qu'au début l'auteur ne cherchait pas plus loin mais que, dans la suite, la création a de beaucoup dépassé les intentions premières de l'auteur. Lorsque que celui-ci eut nanti cette figure risible de la sagesse la plus profonde et des initiatives les plus nobles, lorsqu'il eut fait de lui le représentant symbolique de ces idéalistes qui croient à la réalisation de leur idéal, qui sont esclaves de leur devoir et prennent les promesses au pied de la lettre, ce personnage cessa d'être comique. Comme en tout autre situation où l'émoi affectif est inhibé, le plaisir humoristique surgit ici de la perturbation du plaisir comique. Cependant, ces exemples nous éloignent déjà notablement des cas simples de l'humour.

100Un terme que, dans son esthétique, Fr. Th. Vischer emploie dans un sens tout différent.

de l'humour dans ses propres processus psychiques, mais nous n'apprenons pas par là quelles forces permettent chez ce dernier la réalisation de ce processus.

On ne peut dire qu'une chose, c'est que, dans le cas où un homme triomphe de son affect douloureux, en comparant l'immensité des intérêts mondiaux à sa propre petitesse, ce triomphe n'est pas le fait de l'humour, mais de la pensée philosophique, aussi n'éprouvons-nous aucun plaisir à nous transporter au sein de ses pensées. Le déplacement humoristique est donc aussi impossible au plein jour de l'attention consciente que la comparaison comique ; comme cette dernière, il est lié à la condition de demeurer préconscient ou automatique.

On peut acquérir quelque lumière sur le déplacement humoristique en le considérant sous l'angle d'un processus de défense. Les processus de défense sont les équivalents psychiques des réflexes de fuite et sont destinés à empêcher l'éclosion du déplaisir qui dérive de sources internes ; à cet effet, ils agissent comme régulateurs automatiques des opérations psychiques ; il est vrai qu'en fin de compte cette régulation se manifeste comme nocive et c'est pourquoi il lui faut être subordonnée au contrôle du penser conscient. J'ai démontré qu'un certain type de cette réaction de défense, le refoulement avorté, est l'agent des psychonévroses. Or l'humour peut être considéré comme la manifestation la plus élevée de ces réactions de défense. Il dédaigne de soustraire à l'attention consciente, comme le fait le refoulement, le contenu de la représentation lié à l'affect pénible et il triomphe ainsi de l'automatisme de défense ; pour ce faire, il trouve moyen de soustraire au déplaisir son énergie déjà prête à se déclencher et de transformer cette énergie en plaisir par la voie de la décharge. On peut même penser que là encore ce sont les rapports avec l'infantile qui lui fournissent les moyens de s'acquitter de cette tâche. Seule notre enfance connut des affects, alors fort pénibles, dont, adultes,

nous souririons aujourd'hui tout comme l'adulte, en tant qu'humoriste, rit de ses affects pénibles de l'heure présente. L'élévation de son moi, dont témoigne le déplacement humoristique - et qui d'ailleurs pourrait se formuler comme suit : « Je suis trop grand pour que ces événements me touchent de façon pénible » -, cette élévation, dis-je, l'adulte pourrait bien la tirer de la comparaison entre son moi actuel et son moi infantile. Cette opinion se trouve, dans une certaine mesure, corroborée par le rôle dévolu à l'infantile dans les processus névropathiques du refoulement.

En somme, l'humour se rapproche plus du comique que de l'esprit. Comme le comique, il a sa localisation psychique dans le préconscient, tandis que l'esprit, d'après nos recherches, représenterait un compromis entre l'inconscient et le préconscient. D'autre part, il ne participe point d'un caractère particulier commun à l'esprit et au comique et que peut-être nous n'avons pas jusqu'ici suffisamment mis en valeur. Le comique ne peut naître qu'à une condition : nous devons avoir l'occasion d'employer, *simultanément ou à brève échéance,* pour la même opération représentative, deux modes différents de représentation, entre lesquels s'établira la « comparaison » et se réalisera la différence comique. De telles différences surgissent entre ce qui nous est étranger et ce qui nous est propre, entre l'habituel et le modifié, l'attendu et le fortuit [101].

Ce qui, dans le cas du spirituel, importe au processus qui se déroule chez l'auditeur, c'est la différence existant entre deux conceptions simultanées d'une même chose, conceptions qui travaillent chacune avec des dépenses différentes. La première de ces deux conceptions, orientée par les indications contenues dans le

101Si l'on se risque à donner une entorse à la conception de l'attente, on peut, à l'exemple de Lipps, attribuer au comique de l'attente une très grande partie du domaine total du comique ; toutefois, justement les cas où le comique résulte de la comparaison entre la dépense d'autrui et. la nôtre propre, cas qui sont probablement les plus primitifs du comique, s'accommoderaient fort mal d'une pareille synthèse.

mot d'esprit, suit le chemin de la pensée à travers l'inconscient ; l'autre demeure en surface et présente le mot d'esprit comme une proposition quelconque issue du préconscient et devenue consciente. Ce ne serait peut-être pas errer que de faire dériver le plaisir qu'éprouve l'auditeur du mot d'esprit de la différence de ces deux mots représentatifs [102].

Ce que nous venons d'énoncer touchant l'esprit n'est rien d'autre que ce que nous avons appelé sa double face, sa tête de Janus, alors, que la relation de l'esprit au comique ne nous semblait pas encore élucidée [103].

Dans le cas de l'humour ce trait caractéristique que nous avons mis ici en valeur s'efface. Nous éprouvons, il est vrai, le plaisir humoristique là où nous évitons un émoi affectif auquel nous nous attendions en raison de sa corrélation habituelle avec la situation présente ; dans ce sens l'humour peut aussi trouver sa place dans le concept élargi du comique d'attente. Mais, dans l'humour, il ne s'agit

102On peut, sans hésiter, s'en tenir à cette formule qui ne contredit en rien nos explications antérieures. La différence entre les deux dépenses doit, en réalité, se réduire à l'épargne de la dépense nécessitée par l'inhibition. L'absence de cette épargne d'inhibition dans le comique et, dans le cas de l'esprit, la disparition du contraste quantitatif, conditionneraient, malgré toutes les concordances dans le caractère des deux manières d'élaborer la représentation d'une même conception, la différence qui sépare le sentiment du comique de l'impression que fait l'esprit.

103La particularité de la « *double face* » n'a pas, bien entendu, échappé aux auteurs. Mélinand, chez lequel j'ai pris l'expression (Pourquoi rit-on ? *Revue des deux mondes,* février 1895), formule ainsi la condition du rire : Ce *qui fait rire, c'est ce qui est à la lois, d'un côté absurde et de l'autre familier.* Cette formule s'adapte mieux à l'esprit qu'au comique, sans cependant s'appliquer intégralement au premier. - Bergson (l. c., p. 98) définit la situation comique par l'« a *interférence des séries » : « Une situation est toujours comique quand elle appartient en même temps à deux séries d'événements absolument indépendantes, et qu'elle peut s'interpréter à la lois dans deux sens tout différents.* » - pour Lipps le comique est « la grandeur et la petitesse du même ».

plus de deux modes représentatifs de même contenu ; ici, l'émotion désagréable qui doit être évitée domine la situation, et ainsi se trouve supprimé tout élément de comparaison entre les caractères respectifs de l'humour, d'une part, du comique et de l'esprit, de l'autre. Au fond, le déplacement humoristique représente un cas particulier de cette utilisation différente d'une dépense devenue disponible, utilisation qui, comme nous l'avons vu, fait si aisément échec à l'effet comique.

*

**

Nous voilà donc arrivés au terme de notre tâche, après avoir ramené le mécanisme du plaisir humoristique à une formule analogue à celles du plaisir comique et de l'esprit. Le plaisir de l'esprit nous semblait conditionné par l'épargne de la dépense nécessitée par l'inhibition ; celle du comique *par l'épargne de la dépense nécessitée par la représentation* (ou par l'investissement) ; celle de l'humour par l'épargne *de la dépense nécessitée par le sentiment.* Dans les trois modes de fonctionnement de notre appareil psychique, le plaisir découle d'une épargne ; tous trois s'accordent sur ce point : ils représentent des méthodes permettant de regagner, par le jeu de notre activité psychique, un plaisir qu'en réalité le développement seul de cette même activité nous avait fait perdre. Car cette euphorie, à laquelle nous nous efforçons par-là d'atteindre, n'est rien autre que l'humeur d'un âge où notre activité psychique s'exerçait à peu de frais, l'humeur de notre enfance, temps auquel nous ignorions le comique, étions incapables d'esprit et n'avions que faire de l'humour pour goûter la joie de vivre.

Appendice. L’humour [104]

Dans mon livre : *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient,* paru en 1905, je n'ai en réalité traité l'humour que du point de vue-économique. Je cherchais à découvrir la source du plaisir que nous procure l'humour, et je pense avoir montré que le bénéfice de plaisir dû à l'humour dérive de l'épargne d'une dépense affective.

Le processus humoristique peut se réaliser de deux manières, soit chez une seule personne, qui elle-même adopte l'attitude humoristique, soit entre deux personnes, dont l'une ne prend aucune part au processus de l'humour, mais dont la seconde considère la première sous l'angle humoristique. Quand, pour nous en tenir à l'exemple le plus grossier, le délinquant mené à la potence un lundi s'écrie : « La semaine commence bien ! », c'est lui-même qui fait l'humour ; le processus humoristique tout entier a pour théâtre sa propre personne et lui procure évidemment une certaine satisfaction. Moi, l'auditeur désintéressé, je suis touché pour ainsi dire à distance par l'attitude humoristique du criminel ; je perçois, peut-être d'une façon analogue à la sienne, le bénéfice de plaisir humoristique.

Nous sommes en présence du second cas lorsque, par exemple, un écrivain ou un narrateur décrit sur le mode humoristique la manière d'être de personnages réels ou fictifs. Ces personnages n'ont par eux-mêmes aucun besoin de manifester de l'humour ;

104Paru dans *Imago,* 1929, vol. XIV, fasc. 1.

l'attitude humoristique n'appartient qu'à celui qui les prend pour objet, et le lecteur ou auditeur participe au plaisir de l'humour de la même manière que dans le cas précédent. Nous dirons, pour nous résumer, que l'humour peut être ou contre soi-même ou contre autrui : il faut admettre qu'il procure à qui s'en sert un bénéfice de plaisir, et qu'un bénéfice de plaisir analogue échoit à l'auditeur désintéressé de l'humour.

Nous saisirons au mieux la genèse du bénéfice de plaisir humoristique en considérant le processus qui se déroule chez l'auditeur, au moment où un autre fait devant lui de l'humour. L'auteur voit celui-ci dans une situation qui lui permettait de s'attendre de sa part à la manifestation d'un certain affect : cet homme va se mettre en colère, se plaindre, souffrir visiblement ; il va avoir peur, frémir d'horreur, peut-être même se désespérer, et le spectateur-auditeur est prêt à le suivre dans cette voie, à laisser naître en lui les mêmes émois affectifs. Mais l'attente de cet affect est déçue, l'autre ne manifeste pas le moindre affect, fait à la place une plaisanterie ; l'épargne de dépense affective engendre chez l'auditeur le plaisir humoristique.

Jusque-là point de difficulté, mais on se dit bientôt que, des deux, c'est le processus qui se déroule chez l'autre, chez l'humoriste, qui mérite la plus grande attention. Aucun doute ne subsiste : l'essence de l'humour réside en ce fait qu'on s'épargne les affects auxquels la situation devrait donner lieu et qu'on se met au-dessus de telles manifestations affectives grâce à une plaisanterie. Jusque-là, le processus qui se déroule chez l'humoriste doit être identique à celui qui se déroule chez l'auditeur, ou plus justement le processus de l'auditeur doit être la copie du processus de l'humoriste. Mais comment l'humoriste parvient-il à prendre cette attitude psychique qui lui rend superflue la décharge affective, quel est le dynamisme de l'attitude humoristique ? Il faut évidemment rechercher la

solution du problème chez l'humoriste : on ne peut supposer chez l'auditeur qu'un écho, une copie de ce processus inconnu.

Il serait temps de nous familiariser avec quelques caractéristiques de l'humour. L'humour a non seulement quelque chose de libérateur, analogue en cela à l'esprit et au comique, mais encore quelque chose de sublime et d'élevé, traits qui ne se retrouvent pas dans ces deux autres modes d'acquisition du plaisir par une activité intellectuelle. Le sublime tient évidemment au triomphe du narcissisme, à l'invulnérabilité du moi qui s'affirme victorieusement. Le moi se refuse à se laisser entamer, à se laisser imposer la souffrance par les réalités extérieures, il se refuse à admettre que les traumatismes du monde extérieur puissent le toucher ; bien plus, il fait voir qu'ils peuvent même lui devenir occasions de plaisir. Ce dernier trait est la caractéristique essentielle de l'humour. Supposons que le criminel mené un lundi à la potence ait dit : « Cela m'est égal, qu'est-ce que ça peut faire qu'un type comme moi soit pendu, le monde n'en continuera pas moins à tourner » - il nous faudrait avouer que ce propos eût manifesté la même domination grandiose de la situation réelle, qu'il eût été sage et pertinent, mais nous n'y saurions trouver la moindre trace d'humour ; bien plus, il repose sur une appréciation de la réalité qui est en contradiction absolue avec celle qu'en aurait l'humour. L'humour ne se résigne pas, il défié, il implique non seulement le triomphe du moi, mais encore du principe du plaisir qui trouve ainsi moyen de s'affirmer en dépit de réalités extérieures défavorables.

Ces deux derniers traits - démenti à la réalité, affirmation du principe du plaisir, rapprochent l'humour des processus régressifs ou « réactionnaires » qui nous ont tellement occupés en psychopathologie. En tant que moyen de défense contre la douleur, il prend place dans la grande série des méthodes que la vie psychique de l'homme a édifiées en vue de se soustraire à la contrainte de la douleur, série qui s'ouvre par la névrose et la folie et embrasse

également l'ivresse, le repliement sur soi-même, l'extase. L'humour doit à cette relation une dignité qui manque totalement, par exemple, à l'esprit, car ce dernier n'a pour but qu'un bénéfice de plaisir ou bien il met ce bénéfice de plaisir au service de l'agression. En quoi consiste donc l'attitude humoristique par laquelle on se refuse à la douleur, on proclame l'invincibilité du moi par le monde réel et l'on affirme victorieusement le principe du plaisir, le tout sans quitter le terrain de la santé psychique, contrairement à ce qui a lieu dans les autres processus qui possèdent un même objectif ? Ces deux attitudes semblent en effet inconciliables.

Si nous envisageons la situation de quelqu'un qui adopte à l'égard d'autres personnes l'attitude humoristique, nous serons tout prêts à nous rallier à la conception que j'avais déjà formulée, avec quelque hésitation, dans-mon livre sur l'esprit. Nous penserons qu'il se conduit à leur égard comme l'adulte à l'égard de l'enfant, quand l'adulte reconnaît la vanité des intérêts et des souffrances qui semblent importants à l'enfant et en rit. C'est ainsi que l'humoriste acquiert sa supériorité : il adopte le rôle de l'adulte, il s'identifie jusqu'à un certain point au père et il rabaisse les autres à n'être que des enfants. Cette hypothèse rend certes compte de l'état des choses, mais elle ne semble pas s'imposer. On se demande comment l'humoriste en vient à assumer ce rôle.

On se rappelle alors l'autre situation qui peut engendrer l'humour, situation sans doute la plus primitive et la plus significative : celle dans laquelle un sujet adopte une attitude humoristique envers lui-même, afin de se défendre contre une souffrance. Est-il sensé de dire que l'on se traite alors soi-même en enfant et que l'on joue en même temps envers cet enfant le rôle supérieur de l'adulte ?

Je pense que nous donnons à cette idée peu plausible un solide appui en tenant compte de ce que nos observations cliniques nous ont appris de la structure de notre moi. Ce moi n'est nullement

simple, il recèle une instance particulière qui en est pour ainsi dire le noyau : le surmoi, avec lequel il se confond parfois au point de ne pas nous permettre de les distinguer l'un de l'autre, tandis que dans d'autres circonstances ils se différencient nettement. Le surmoi est génétiquement l'héritier de l'instance parentale, il tient souvent le moi sous une sévère tutelle, continuant à le traiter vraiment comme autrefois les parents - ou le père - traitaient l'enfant. Nous arrivons ainsi à une élucidation dynamique de l'attitude humoristique : elle consisterait en ce que l'humoriste a retiré à son moi l'accent psychique et l'a reporté à son surmoi. Au surmoi, ainsi exalté, le moi peut apparaître minuscule et tous ses intérêts futiles, et il devient dès lors facile au surmoi, grâce à une telle répartition de l'énergie, d'étouffer les réactions éventuelles du moi.

Fidèles à notre formulaire habituel, nous devrons dire, au lieu de « report de l'accent psychique », « déplacement de grandes quantités d'investissement ». On peut alors se demander si nous sommes en droit de nous représenter d'aussi excessifs déplacements d'une instance à une autre de l'appareil psychique. On dirait une hypothèse fabriquée *ad hoc,* mais rappelons que nous avons a maintes reprises, sans doute pas assez souvent, tenu compte d'un tel facteur lorsque nous avons tenté de nous représenter « métapsychologiquement » les processus psychiques. Nous avons par exemple, admis que ce qui différencie un investissement érotique ordinaire de l'objet d'un état « amoureux », c'est que, dans ce dernier cas, infiniment plus d'investissement passe à l'objet ; le moi pour ainsi dire, « se vide vers l'objet ». L'étude de quelques cas de paranoïa m'a permis d'établir que les idées de persécution se constituent de bonne heure et subsistent longtemps sans manifester d'effet sensible, jusqu'au jour où une certaine occasion leur fournit les « grandeurs d'investissement » qui les rendent enfin dominantes. De même, la guérison de semblables accès paranoïaques doit consister moins en la résolution et en la correction des idées

délirantes que dans le retrait de l'investissement qui leur a été prêté. L'alternance de la mélancolie et de la manie, alternance d'oppression cruelle infligée au moi par le surmoi et de libération du moi succédant à cette oppression, nous a semblé être due à un changement d'investissement de cet ordre, changement que l'on devrait d'ailleurs également considérer comme susceptible d'expliquer toute une série de phénomènes de la vie psychique normale. Si de telles explications ont été si rarement données, il faut incriminer la réserve plutôt louable que nous avons observée. Le terrain sur lequel nous nous sentons en sûreté est celui de la pathologie de la vie psychique, c'est là que nous faisons nos observations, que nous acquérons nos convictions. Nous ne nous permettons provisoirement de juger le normal que dans la mesure où nous parvenons à le deviner parmi les « isolations » et les déformations du pathologique. Si nous surmontons un jour notre timidité, nous reconnaîtrons le grand rôle dévolu, dans la compréhension des processus psychiques, tant aux relations statiques qu'aux échanges dynamiques intéressant la quantité de l'énergie d'investissement.

Je pense ainsi que l'explication éventuelle que nous avons proposée mérite d'être retenue : une personne se trouvant dans une situation donnée surinvestit soudain son surmoi et, dans cette attitude nouvelle, modifie les réactions de son moi. Cette hypothèse relative à l'humour rappelle de fort près ce qui se passe par ailleurs dans le domaine de l'esprit qui lui est si étroitement apparenté. Voici le mécanisme génétique de l'esprit qu'il me fallut en effet reconnaître : une pensée préconsciente est pour un moment abandonnée à l'élaboration inconsciente ; l'esprit serait ainsi la contribution que l'inconscient apporte au comique. Semblablement, *l'humour serait la contribution apportée au comique par l'intermédiaire du surmoi.*

Nous savons par ailleurs que le surmoi est un dur maître. On dira que la condescendance du surmoi à permettre au moi un petit bénéfice de plaisir s'accorde mal avec ce caractère. Il est exact de dire que le plaisir humoristique n'atteint jamais au degré où parvient le plaisir du comique ou de l'esprit, qu'il ne se manifeste jamais par des éclats de rire ; il est également exact que le surmoi, lorsqu'il provoque l'attitude humoristique, écarte au fond la réalité et sert une illusion. Cependant nous attribuons à cet assez faible plaisir - sans trop savoir pourquoi - un caractère de haute valeur, nous le ressentons comme particulièrement apte à nous libérer et à nous exalter. La plaisanterie que fait l'humour n'en est d'ailleurs pas l'élément essentiel, elle n'a que la valeur d'une épreuve ; le principal est l'intention que sert l'humour, qu'il s'exerce aux dépens de soi-même ou d'autrui. L'humour semble dire : « Regarde ! voilà le monde qui te semble si dangereux ! Un jeu d'enfant ! le mieux est donc de plaisanter ! »

Si vraiment c'est le surmoi qui, par l'humour, s'adresse, plein de bonté et de consolation, au moi intimidé ou épouvanté, cela nous rappellera qu'il nous reste encore beaucoup à apprendre de l'essence du surmoi. Tous les hommes d'ailleurs ne sont pas également capables d'adopter l'attitude humoristique ; c'est là un don rare et précieux, et à beaucoup manque jusqu'à la faculté de jouir du plaisir humoristique qu'on leur offre. Et finalement, quand le surmoi s'efforce, par l'humour, à consoler le moi et à le préserver de la souffrance, il ne dément point par là son origine, sa dérivation de l'instance parentale.

Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses[1]

J'estime que pour apprécier au mieux ma théorie sur l'importance étiologique du facteur sexuel dans les névroses, il faut retracer son évolution. Je ne m'efforce nullement en effet de nier qu'elle soit passée par une évolution durant laquelle elle s'est modifiée. Les collègues spécialistes pourraient trouver dans cet aveu confirmation que cette théorie n'est rien d'autre que le sédiment d'une expérience poursuivie et approfondie. Ce qui, à l'opposé, est né de la spéculation peut, à vrai dire, surgir aisément d'un seul coup sous forme complète et désormais invariable.

Cette théorie ne concernait à l'origine que les tableaux cliniques regroupés sous le nom de « neurasthénie », parmi lesquels je remarquai deux types qui à l'occasion peuvent survenir à l'état pur et que j'ai décrit comme « *neurasthénie proprement dite* » et « *névrose d'angoisse* ». On savait bien depuis toujours que des facteurs sexuels peuvent jouer un rôle dans la causation de ces formes, mais, d'une part, on ne les trouvait pas régulièrement à l'œuvre et, d'autre part, on ne songeait pas à leur accorder une prééminence sur d'autres influences étiologiques. Je fus d'emblée surpris par la fréquence de troubles massifs dans la *vita sexualis* des

1 Meine Ansichten über die Rolle der Sexualität in der Ätiologie der Neurosen, manuscrit de 1905, publié en 1906, dans *Sexualleben und Nervenleiden*, de Lœwenfeld, 4e éd. (1914, 5e éd., p. 313-322). GW, V.

nerveux ; plus je m'efforçais à rechercher de tels troubles, sans oublier que tous les hommes dissimulent la vérité en matière de sexualité, plus je devenais habile à poursuivre l'examen malgré une dénégation initiale, et plus je repérais régulièrement de tels facteurs pathogènes en provenance de la vie sexuelle, jusqu'au point où il s'en fallait de peu pour qu'ils m'apparussent universels. Mais on devait, dès l'abord, s'attendre à une semblable fréquence d'irrégularités sexuelles sous la pression des conditions sociales de notre société, et l'on pouvait rester perplexe quant au degré d'écart par rapport à la fonction sexuelle normale susceptible d'être considéré comme pathogène. Il me fallait donc accorder moins de valeur à la mise en évidence régulière de nuisances sexuelles, qu'à une deuxième expérience qui m'apparut plus univoque. II apparaissait que la forme de l'affection, neurasthénie ou névrose d'angoisse, montrait une relation constante avec la modalité de la nuisance sexuelle. Dans les cas typiques de neurasthénie, on pouvait régulièrement déceler la masturbation ou des pollutions répétées, dans la névrose d'angoisse des facteurs comme le *coïtus interruptus*, l'« excitation frustrée »[2], et d'autres où l'élément commun semblait être la décharge insuffisante de la libido produite. C'est seulement à partir de cette expérience qu'on peut faire facilement et confirmer à loisir, que j'eus le courage de revendiquer pour les influences sexuelles une position privilégiée dans l'étiologie des névroses. Il s'ajoutait que dans les si fréquentes formes mixtes de neurasthénie et de névrose d'angoisse, on pouvait aussi mettre en évidence un mélange des étiologies admises pour l'une et l'autre forme, et qu'une telle bipartition dans la symptomatologie de la névrose semblait bien s'accorder au caractère polaire de la sexualité (masculine et féminine).

À la même époque, où j'attribuais à la sexualité cette importance dans la formation des névroses simples[3], j'accordais encore toute valeur, concernant les psychonévroses (hystérie et

2 *Frustrame* dans le texte.

obsessions), à une théorie purement psychologique où le facteur sexuel n'entrait pas autrement en ligne de compte que d'autres sources émotionnelles. En commun avec J. Breuer et à propos d'observations qu'il avait faites une bonne décennie plus tôt sur une malade hystérique, j'avais étudié le mécanisme de la formation de symptômes hystériques au moyen du réveil des souvenirs dans l'état hypnotique, et nous étions parvenus à des conclusions permettant de jeter un pont entre l'hystérie traumatique de Charcot et l'hystérie commune non traumatique[4]. Nous étions parvenus à la conception que les symptômes hystériques sont les effets durables de traumatismes psychiques dont la quantité d'affect respective, du fait de conditions particulières, a été mise à l'écart du travail conscient et, pour cela, s'est frayée un chemin anormal dans l'innervation corporelle. Les termes « *affect coincé* », « *conversion* » et « *abréaction* » résument les caractéristiques de ce point de vue.

Compte tenu des relations étroites des psychonévroses avec les névroses simples, qui bien sûr vont jusqu'à ne pas toujours faciliter, à celui qui n'y est pas exercé, le diagnostic différentiel, il ne pouvait pas manquer d'arriver que la connaissance acquise pour un domaine s'étende également à l'autre. De plus, indépendamment d'une telle influence, l'approfondissement du mécanisme psychique des symptômes hystériques conduisait également au même résultat. En effet, quand, avec la méthode « cathartique » instituée par Breuer et moi, on allait toujours plus loin à la poursuite des traumatismes psychiques, d'où dérivent les symptômes hystériques, on parvenait enfin aux expériences vécues appartenant à l'enfance du malade et concernant sa vie sexuelle, et même aussi dans ces cas où une émotion banale de nature non sexuelle avait occasionné l'irruption de la maladie. Sans prendre en considération ces traumatismes

3 Qu'il est justifie de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de« névrose d'angoisse », *Neurol. Zentralblatt.*, 1895. (Trad, franç., in *Névrose, Psychose et perversion*, Paris, puf, 1973.)

4 *Études sur l'hystérie*, 1905, trad. franç., Paris, puf.

sexuels de l'enfance, on ne pouvait ni expliquer les symptômes — trouver un sens à leur détermination, ni prévenir leur retour. Ainsi, l'incomparable importance des expériences sexuelles dans l'étiologie des psychonévroses semblait indubitablement établie, et ce fait est même resté jusqu'à ce jour l'un des piliers fondamentaux de la théorie.

Quand on présente ainsi cette théorie, d'après laquelle la cause de la névrose hystérique de toute une vie résiderait dans les expériences sexuelles de la prime enfance, la plupart du temps en soi anodines, elle peut, bien entendu, paraître assez déconcertante. Mais si l'on tient compte du développement historique de la doctrine, si l'on déplace le contenu principal de celle-ci sur la proposition selon laquelle l'hystérie serait l'expression d'un comportement particulier de la fonction sexuelle de l'individu, et que ce comportement serait déjà déterminé de façon décisive par les premières influences et expériences qui agissent dans l'enfance, alors nous nous appauvrissons, il est vrai, d'un paradoxe, mais nous nous enrichissons d'un motif pour accorder notre attention aux effets hautement significatifs qu'exercent après elles les impressions d'enfance en général, effets jusqu'ici gravement négligés.

En me réservant de traiter plus à fond ci-après la question de savoir si l'on peut voir dans les expériences sexuelles des enfants l'étiologie de l'hystérie (et de la névrose obsessionnelle), je reviens à la forme prise par la théorie dans quelques petites publications préliminaires des années 1895 et 1896[5]. L'accent mis sur les facteurs étiologiques supposés permettait alors d'opposer les névroses communes, comme affections à l'étiologie actuelle, aux psychonévroses dont l'étiologie était à chercher avant tout dans les

5 Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense, *Neurol. Zentralblatt*, 1896. L'étiologie de l'hystérie, Wiener *Klinische Rundschau*, 1896 (trad. franç. des deux articles, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, puf, 1973).

expériences sexuelles des premiers temps. La doctrine culminait dans cette proposition : à *vita sexualis* normale névrose impossible.

Bien que je ne tienne pas aujourd'hui encore ces propositions pour inexactes, il n'y a pas à s'étonner si, en dix années d'efforts incessants pour connaître ces phénomènes, j'ai largement dépassé mon point de vue d'alors et si je me crois aujourd'hui en situation de corriger par une expérience plus approfondie, l'insuffisance, les déplacements et les malentendus, dont la doctrine souffrait alors. Un hasard dans ce matériel encore rare à l'époque m'avait fourni un nombre démesurément élevé de cas, dans l'histoire infantile desquels la séduction sexuelle par des adultes ou par d'autres enfants plus âgés jouait le rôle capital. Je surestimais la fréquence de ces incidents (par ailleurs indubitables), étant donné qu'au surplus à cette époque je n'étais pas en mesure de distinguer à coup sûr les souvenirs illusoires des hystériques concernant leur enfance des traces des événements réels, alors que depuis j'ai appris à ramener maint fantasme de séduction à une tentative de défense contre le souvenir de l'activité sexuelle propre (masturbation infantile). Avec cette élucidation l'accent ne porta plus sur l'élément « traumatique » dans les expériences sexuelles infantiles, et il en résulta l'idée que l'activité sexuelle infantile (qu'elle soit spontanée ou provoquée) prescrit sa direction à la vie sexuelle ultérieure après la puberté. Cette même élucidation, qui corrigeait bien entendu la plus significative de mes erreurs initiales, devait également modifier la conception du mécanisme des symptômes hystériques. Ceux-ci n'apparaissaient plus dès lors comme rejetons directs des souvenirs refoulés des expériences sexuelles infantiles, mais entre les symptômes et les impressions infantiles s'inséraient maintenant les fantasmes des malades (fictions mnésiques) — la plupart du temps produits dans les années de puberté — qui d'un côté s'édifiaient à partir et au sujet des souvenirs d'enfance et qui d'un autre se convertissaient sans médiation dans les symptômes. C'est seulement

avec l'introduction de l'élément des fantasmes hystériques que la texture de la névrose et sa relation à la vie des malades devinrent transparentes ; il en résulta également une analogie vraiment surprenante entre ces fantasmes inconscients des hystériques et les fictions devenues conscientes sous forme de délire dans la paranoïa.

Après cette correction, les « traumatismes sexuels infantiles » étaient remplacés, dans un certain sens, par l'« infantilisme de la sexualité ». On n'était pas loin d'une seconde modification de la théorie originelle. En même temps que la fréquence supposée de la séduction dans l'enfance, disparaissait aussi l'importance excessive accordée aux influences *accidentelles* sur la sexualité, auxquelles je voulais attribuer le rôle capital dans la causation de la maladie, sans nier pour autant les facteurs constitutionnels et héréditaires. J'avais même espéré résoudre, par les détails des expériences sexuelles infantiles, le problème du choix de la névrose, à savoir décider à quelle forme de psychonévrose le malade allait succomber, et j'avais alors pensé — quoique avec des réserves — que d'un comportement passif dans ces scènes résultait la disposition spécifique à l'hystérie, et d'un comportement actif au contraire celle pour la névrose obsessionnelle. Plus tard, je dus complètement renoncer à cette conception, même si certains faits réels commandent de maintenir d'une certaine manière la relation pressentie entre passivité et hystérie, activité et névrose obsessionnelle. Avec le recul des influences accidentelles du vécu, les facteurs de la constitution et de l'hérédité devaient reprendre le dessus, mais avec cette différence à l'égard de l'opinion régnant habituellement, que chez moi la « constitution sexuelle » prenait la place de la disposition névropathique générale. Dans mes *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905) récemment publiés, j'ai tenté de décrire les formes variées de cette constitution sexuelle, ainsi que le caractère composite de la pulsion sexuelle en général et sa provenance de différentes sources contributives dans l'organisme.

Toujours en rapport avec la modification de notre conception des « traumas sexuels infantiles », la théorie évolua alors dans une direction déjà indiquée dans les publications des années 1894-1896. Dès ce moment, avant même que la sexualité ne fût installée dans la position qui lui revient dans l’étiologie, j’avais indiqué comme condition de l’efficience pathogène d’une expérience vécue que celle-ci apparaisse nécessairement comme insupportable au moi et qu’elle provoque des efforts de défense[6]. C’est à cette défense que j’avais ramené le clivage psychique — ou comme on disait alors : le clivage de conscience — de l’hystérie. Si la défense réussissait, l’expérience vécue insupportable avec les affects qui s’ensuivent se trouvait chassée de la conscience et du souvenir du moi ; mais dans certaines circonstances, le chassé déployait son efficience comme un élément maintenant inconscient et faisait retour dans la conscience au moyen des symptômes et des affects qui leur sont attachés, de sorte que l’entrée dans la maladie correspondait à un échec de la défense. Cette conception avait le mérite de tenir compte du jeu des forces psychiques et de rapprocher ainsi les processus psychiques de l’hystérie des processus normaux, au lieu de reléguer ce qui caractérise la névrose dans un trouble énigmatique et qui ne peut être analysé plus avant.

Lorsque des investigations ultérieures chez des personnes restées normales fournirent ce résultat inattendu que l’histoire sexuelle de leur enfance n’avait pas à être distinguée essentiellement de l’enfance des névrosés et que, particulièrement, le rôle de la séduction était le même dans le premier cas, les influences accidentelles reculèrent encore plus au profit de celles du « *refoulement* » (comme je commençais à dire au lieu de « défense »). Ce qui importait donc n’était pas ce qu’un individu

6 Les psychonévroses de défense. Essai d’une théorie psychologique de l’hystérie acquise, de nombreuses phobies et obsessions, et de certaines psychoses hallucinatoires, *Neurol. Zentralblatt*, 1894 (in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, puf, 1973).

avait connu comme excitations sexuelles dans son enfance, mais avant tout sa réaction à ces expériences vécues : avait-il répondu ou non à ces impressions par le « refoulement ». Dans une activité sexuelle infantile spontanée on pouvait montrer que celle-ci était fréquemment interrompue au cours du développement par un acte de refoulement. L’individu névrosé, après la puberté, apportait donc régulièrement de son enfance une part de « refoulement sexuel », qui s’extériorisait à l’occasion des exigences de la vie réelle, et les psychanalyses des hystériques montrèrent que leur entrée dans la maladie était un résultat du conflit entre la libido et le refoulement sexuel, et que leurs symptômes avaient la valeur de compromis entre les deux courants psychiques.

Sans discuter en détail de la façon dont je me représente le refoulement, je ne saurais élucider davantage cette partie de la théorie. Qu’il suffise de renvoyer ici à mes *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), où j’ai tenté de jeter une lumière, du reste assez faible, sur les processus somatiques où doit être cherchée l’essence de la sexualité. J’y ai développé que la disposition sexuelle constitutionnelle de l’enfant est incomparablement plus bigarrée qu’on ne pourrait s’y attendre, qu’elle mérite d’être nommée « perverse polymorphe » et qu’à partir de cette disposition, provient, par refoulement de certaines composantes, le comportement dit normal de la fonction sexuelle. En renvoyant aux caractères infantiles de la sexualité, je pus établir une connexion simple entre santé, perversion et névrose. La norme s’établissait à partir du refoulement de certaines pulsions partielles et composantes de la disposition infantile de chacun, et de la subordination de toutes les autres au primat des zones génitales au service de la fonction de reproduction ; les perversions correspondaient à des perturbations de ce regroupement par le développement excessif et compulsif de telle ou telle de ces pulsions partielles, et la névrose se ramenait à un refoulement trop extensif des tendances libidinales. Comme on

peut démontrer que presque toutes les pulsions perverses de la disposition infantile sont des forces productrices de symptômes dans la névrose, mais qu'elles s'y trouvent dans l'état du refoulement, je pus désigner la névrose comme le « négatif » de la perversion.

Je tiens à relever que mes conceptions sur l'étiologie des psychonévroses n'ont jamais ni renié ni abandonné, en dépit de toutes leurs transformations, deux points de vue, la valeur attribuée à la *sexualité* et à l'*infantilisme*[7]. Mais d'autre part, à la place des influences accidentelles ce sont des facteurs constitutionnels qui sont entrés en ligne de compte, et au lieu de la « défense » conçue comme purement psychologique le « refoulement sexuel » organique. Si quelqu'un donc demandait où trouver une preuve concluante permettant d'affirmer la signification étiologique de facteurs sexuels dans les psychonévroses, alors qu'on voit pourtant ces affections surgir à l'occasion des émotions les plus banales et même de causes somatiques, et qu'on doit renoncer à une étiologie spécifique sous forme d'expériences infantiles particulières, je désignerais ainsi l'investigation psychanalytique chez les névrosés comme la source d'où découle cette conviction que l'on conteste. On apprend en se servant de cette méthode de recherche irremplaçable *que les symptômes représentent l'activité sexuelle des malades*, activité totale ou partielle, ayant pour source des pulsions partielles normales ou perverses de la sexualité. Pas seulement qu'une bonne partie de la symptomatologie hystérique provient directement de manifestations de l'état d'excitation sexuelle, pas seulement que dans la névrose une série de zones érogènes, par renforcement de leurs propriétés infantiles, s'élèvent à la signification d'organes génitaux : les symptômes les plus compliqués se révèlent eux-mêmes comme des représentations converties de fantasmes, qui ont pour contenu une situation sexuelle. Qui s'entend à interpréter le langage de l'hystérie peut percevoir que la névrose ne traite que de la sexualité refoulée des malades. Qu'on veuille bien comprendre la

7 *Infantilismus* : état infantile de la sexualité se prolongeant chez l'adulte.

fonction sexuelle dans son aire exacte, circonscrite par la disposition infantile. Là où la causation de la maladie doit être imputée à une émotion banale, l'analyse démontre régulièrement que c'est la composante sexuelle (qui ne saurait manquer) de l'expérience traumatique qui a exercé l'action pathogène.

Sans nous en apercevoir, nous avons progressé de la question de la causation des psychonévroses au problème de leur nature. Si l'on veut tenir compte de ce que l'on a appris par la psychanalyse, on doit dire que la nature de ces affections réside dans des troubles des processus sexuels, ces processus dans l'organisme qui déterminent la formation et l'utilisation de la libido sexuelle. On ne peut guère éviter de se représenter en dernier ressort ces processus comme chimiques, si bien qu'on pourrait, dans les névroses dites actuelles, reconnaître les effets somatiques des troubles du métabolisme sexuel, et dans les psychonévroses, en outre, leurs effets psychiques. La ressemblance des névroses avec les phénomènes d'intoxication et d'abstinence après l'usage de certains alcaloïdes, et avec les maladies de Basedow et d'Addison, s'impose cliniquement sans conteste, et de même qu'on ne peut plus décrire ces deux dernières affections comme des « maladies nerveuses », bientôt peut-être devra-t-on aussi, en dépit de leur dénomination, faire sortir de cette classe les véritables « névroses ».

À l'étiologie des névroses appartient donc tout ce qui peut avoir une action dommageable sur les processus au service de la fonction sexuelle. En première ligne donc les nuisances qui concernent la fonction sexuelle elle-même, dans la mesure où celles-ci sont reçues comme des dommages par la constitution sexuelle qui varie avec la civilisation et l'éducation. On trouve en seconde ligne toutes les nuisances et traumatismes d'autre sorte qui, par un endommagement général de l'organisme ont le pouvoir d'endommager secondairement les processus sexuels de celui-ci. Mais n'oublions pas que le problème étiologique dans les névroses

est au moins aussi compliqué qu’en général dans la causation des maladies. Une action pathogène unique n’est presque jamais suffisante ; la plupart du temps est requise une pluralité de facteurs étiologiques qui se soutiennent les uns les autres et qu’on ne doit donc pas opposer les uns aux autres. C’est aussi pourquoi l’état de maladie névrotique n’est pas nettement séparé de celui de la santé. L’entrée dans la maladie est le résultat d’une sommation, et la mesure des conditions étiologiques peut être comblée de n’importe quel côté. Chercher l’étiologie des névroses exclusivement dans l’hérédité ou dans la constitution ne serait pas moins unilatéral que de vouloir élever au rang d’étiologie unique les influences accidentelles subies par la sexualité au cours de la vie, même si s’impose l’explication que la nature de ces affections réside seulement dans un trouble des processus sexuels dans l’organisme.

De la psychothérapie

Voici bientôt huit ans, j'ai pu, sur l'invitation de votre regretté président, le Pr von Reder, traiter devant vous de la question de l'hystérie. Peu auparavant, en 1895, j'avais publié en collaboration avec le Dr Josef Breuer, les *Études sur l'hystérie* dans lesquelles, en nous appuyant sur les découvertes dues à ce chercheur, nous avons tenté d'établir un nouveau traitement des névroses. Les efforts que nous ont coûtés ces *Études* ont été, j'ose le dire avec satisfaction, couronnés de succès. Les opinions qui s'y trouvent exprimées sont aujourd'hui généralement connues et comprises, par exemple celles relatives à l'effet des traumatismes psychiques qui provoquent une rétention des affects et le fait de concevoir les symptômes hystériques comme résultant d'un émoi transposé du domaine psychique au domaine somatique, conceptions auxquelles nous avons donné le nom d'« abréaction » et de « conversion ». Il n'est personne aujourd'hui, tout au moins dans les pays de langue allemande, qui ne tienne compte, dans une certaine mesure, de ces idées nouvelles, aucun praticien qui ne se serve, au moins en partie, de cette théorie. Et pourtant, ces conceptions et les termes qui les traduisent avaient, dans leur nouveauté, semblé assez étranges !

Je n'en puis dire autant de notre procédé thérapeutique qui a été exposé à nos collègues en même temps que notre théorie. Nous continuons à lutter pour imposer cette méthode, fait que plusieurs motifs expliquent. À l'époque, la technique du traitement n'était pas

encore au point. Je n'étais pas en mesure de donner aux médecins, lecteurs de l'ouvrage, des directives capables de leur permettre l'application complète de cette méthode de traitement. Mais d'autres motifs d'un ordre plus général ont certainement agi aussi. Aujourd'hui encore, bien des médecins considèrent que la psychothérapie est le produit d'un mysticisme moderne, qu'elle semble, lorsqu'on la compare aux remèdes physico-chimiques appliqués en se fondant sur les connaissances physiologiques, quelque chose de foncièrement antiscientifique et qu'elle est indigne d'intéresser les chercheurs sérieux. Donc, permettez-moi de défendre devant vous la cause de la psychothérapie et de vous montrer, ce qui, dans sa condamnation, peut être considéré comme injuste ou erroné.

Et, tout d'abord, laissez-moi vous rappeler que la psychothérapie n'est nullement une méthode curative nouvelle. Bien au contraire, c'est la forme la plus ancienne de la thérapeutique médicale. Le livre si instructif de Löwenfeld, intitulé *Lehrbuch der gesamten Psychothérapie (Leçons de psychothérapie générale)* nous apprend quelles furent les méthodes médicales primitives et anciennes. La plupart d'entre elles font partie du domaine de la psychothérapie ; on commençait par mettre le malade en état de « foi expectante », comme nous continuons encore aujourd'hui à le faire dans le même but. Bien que les médecins aient découvert d'autres remèdes, les efforts psychothérapiques de toutes les sortes n'ont jamais complètement disparu de la médecine.

En second lieu, j'attire votre attention sur le fait que, nous autres médecins, ne pouvons nous passer de la psychothérapie pour la simple raison que l'autre intéressé — le patient — n'a, lui, nullement l'intention d'y renoncer. Vous savez tout ce que nous a appris, à ce sujet l'école de Nancy (Liébault et Bernheim).

Sans que nous l'ayons cherché, un facteur lié à la disposition psychique du patient, surgit pour influer sur tout le processus

thérapeutique déclenché par le médecin ; en général, ce facteur favorise la guérison, mais quelquefois il a un effet inhibant. Nous avons appris à donner à ce phénomène le nom de « suggestion » et, comme Mœbius nous l'a enseigné, les résultats incertains et que nous déplorons, obtenus dans tant de nos traitements thérapeutiques sont attribuables à l'action perturbante de ce trop puissant facteur. Nous, médecins, et vous comme les autres faisons continuellement usage, sans le vouloir et sans même nous en rendre compte, de la psychothérapie ; mais il est nuisible de laisser ainsi au cours de votre traitement le malade disposer de l'action de ce facteur psychique qui, de cette façon, devient incontrôlable et ne peut être ni dosé, ni intensifié. N'est-il pas souhaitable alors que le médecin puisse contrôler ce facteur, qu'il en dispose pour atteindre le but visé, qu'il le règle et le renforce ? C'est cela et rien d'autre que lui propose une psychothérapie scientifique.

En troisième lieu, je vous rappelle une expérience bien connue qui nous montre que certaines maladies, et les psychonévroses en particulier, sont bien plus accessibles aux influences psychiques qu'à toute autre médication. Selon un dicton qui n'est certes pas moderne puisqu'on le doit aux anciens praticiens, ces malades ne seraient pas guérissables par les médicaments, mais par le médecin, c'est-à-dire par la personnalité de celui-ci, dans la mesure où, à travers elle, il exerce son influence. Vous approuvez, je le sais, l'opinion énoncée par le professeur d'esthétique Vischer dans sa parodie de Faust :

Ich weiss, das Physikalische

Wirkt öfters aufs Moralische[1].

Ne serait-il pas plus indiqué et plus efficace d'agir sur le moral d'un sujet par des moyens moraux, c'est-à-dire psychiques ?

Il existe beaucoup de façons et de moyens de pratiquer la psychothérapie et tous ceux qui aboutissent à la guérison sont bons.

1 « Je sais bien que le physique
Agit souvent sur le moral. »

Les paroles de réconfort dont nous sommes si prodigues : « Ne vous frappez pas. Vous ne tarderez pas à aller mieux. » correspondent à l'un de ces procédés psychothérapiques ; mais voilà, maintenant que nous avons appris à mieux connaître les névroses, nous ne sommes plus obligés de nous en tenir à ces paroles réconfortantes. Nous avons développé la technique de la suggestion hypnotique et de la psychothérapie par la diversion, par la pratique et par le recours à des affects appropriés. Je ne rejette aucune de ces méthodes et en ferais usage si quelque occasion favorable s'en présentait. C'est pour des motifs purement subjectifs que je me suis réellement consacré à une seule forme de traitement, celle que Breuer a appelée « cathartique » et que je préfère, pour ma part, qualifier d'« analytique ». Du fait de ma participation à l'élaboration de cette thérapie, je me trouve en face de l'obligation personnelle de me vouer à son étude plus poussée et au développement de sa technique. Et je puis dire que la méthode analytique de psychothérapie est celle qui pénètre le plus profondément, qui a la plus grande portée, celle par qui les malades peuvent le mieux être transformés. En laissant un instant de côté le point de vue thérapique, j'ajoute encore qu'elle est de toutes les méthodes, la plus intéressante, la seule capable de nous renseigner sur l'origine des manifestations morbides et les rapports existant entre elles. Elle nous ouvre des perspectives sur le mécanisme des maladies psychiques et est seule en mesure de nous conduire au-delà de ses propres limites et de nous ouvrir la voie menant à d'autres actions thérapiques.

Permettez-moi maintenant de rectifier certaines erreurs commises à propos de procédé psychothérapique cathartique ou analytique et de vous donner quelques explications à ce sujet.

a) J'ai remarqué que l'on confondait très fréquemment cette méthode avec le procédé hypnotique par suggestion. Le fait m'a frappé parce qu'il arrive relativement souvent que des collègues, qui

ne me témoignent ordinairement pas leur confiance, m'adressent des malades — des malades réfractaires naturellement — en me demandant de les hypnotiser. Or j'ai cessé depuis huit ans environ de faire usage, en thérapeutique, de l'hypnose (sauf pour quelques expériences particulières), de sorte que je renvoie ordinairement ces patients en leur conseillant de s'adresser à un adepte de l'hypnose. C'est qu'en réalité le plus grand contraste existe entre la technique analytique et la méthode par suggestion, le même contraste que celui formulé par le grand Léonard de Vinci relativement aux beaux-arts : *per via di porre* et *per via di levare.* La peinture, dit-il, travaille *per via di porre* car elle applique une substance — des parcelles de couleur — sur une toile blanche. La sculpture, elle, procède *per via di levare* en enlevant à la pierre brute tout ce qui recouvre la surface de la statue qu'elle contient. La technique par suggestion procède de même *per via di porre,* sans se préoccuper de l'origine, de la force, et de la signification des symptômes morbides. Au lieu de cela, elle leur applique quelque chose, la suggestion, et attend de ce procédé qu'il soit assez puissant pour entraver les manifestations pathogènes. D'autre part, la méthode analytique ne cherche ni à ajouter ni à introduire un élément nouveau, mais, au contraire, à enlever, à extirper quelque chose ; pour ce faire, elle se préoccupe de la genèse des symptômes morbides et des liens de l'idée pathogène qu'elle veut supprimer. C'est en utilisant ce mode d'investigation que la thérapie analytique a si notablement accru nos connaissances. J'ai très vite renoncé à la technique par suggestion et, avec elle, à l'hypnose, parce que je désespérais de rendre les effets de la suggestion assez efficaces et assez durables pour amener une guérison définitive. Dans tous les cas graves, j'ai vu la suggestion qu'on leur appliquait être réduite à zéro et le même trouble ou quelque autre, resurgir. En outre, j'ai un autre reproche encore à formuler à l'encontre de cette méthode, c'est qu'elle nous interdit toute prise de connaissance du jeu des forces psychiques ; elle ne nous permet pas, par exemple, de reconnaître *la résistance* qui fait

que le malade s'accroche à sa maladie et, par là, lutte contre son rétablissement ; pourtant, c'est le phénomène de la résistance qui, seul, nous permet de comprendre le comportement du patient.

b) Une erreur me semble être fort répandue parmi mes collègues. Ils croient que rechercher l'origine des symptômes, supprimer les manifestations morbides grâce à cette méthode d'investigation est chose aisée et allant de soi. Ce qui m'a suggéré cette conclusion est le fait que, parmi les nombreux médecins qui montrent un certain intérêt pour ma thérapeutique et qui émettent à son propos des jugements péremptoires, aucun ne s'est jamais informé de la façon réelle dont je procédais. Ce silence ne peut avoir qu'une cause : leur conviction de l'inutilité des questions, la chose étant parfaitement évidente. Je m'étonne également quelquefois d'apprendre que, dans tel ou tel service hospitalier, un jeune médecin a reçu de son chef la mission d'entreprendre la « psychanalyse » de quelque hystérique. Je suis persuadé qu'on ne lui permettrait de procéder à l'examen d'une tumeur extirpée qu'après s'être assuré de sa connaissance de la technique histologique. Parfois aussi l'on me raconte que tel confrère a donné rendez-vous à un malade en vue d'un traitement psychanalytique. Or je suis certain que ce collègue ignore tout de ce genre de traitement. Il faut donc qu'il s'attende à ce que le malade lui fasse présent de ses secrets ou bien à ce qu'il puisse trouver sa guérison dans la confession ou la confiance. Je ne m'étonnerais pas d'apprendre qu'en pareil cas le malade voie son état s'aggraver et non pas s'améliorer. Ce n'est point chose facile, en effet, que de jouer de l'instrument psychique. En pareille occasion je ne puis m'empêcher de penser à un célèbre névrosé qui, il est vrai, n'a jamais été soigné par un médecin et n'a existé que dans l'imagination d'un poète, je veux parler d'Hamlet, prince de Danemark. Le roi charge deux courtisans, Rosenkranz et Guldenstern, de suivre le prince, de le questionner et de lui arracher le secret de sa mélancolie ; il les repousse. Alors on

apporte sur la scène des flageolets. Hamlet s'empare d'un de ces instruments et demande à l'un de ses bourreaux d'en jouer, ce qui, dit-il, est aussi facile que de mentir. Le courtisan refuse en alléguant qu'il ne sait pas se servir d'un flageolet et comme il s'obstine dans son refus, Hamlet s'écrie : *Sangdieu ! croyez-vous qu'il soit plus facile de jouer de moi que d'une flûte ? Prenez-moi pour l'instrument que vous voudrez, vous pourrez bien me froisser, mais vous ne saurez jamais jouer de moi*[2].

c) Certaines de mes remarques vous auront permis de deviner que de nombreuses particularités du traitement analytique l'empêchent d'être une forme idéale de thérapie. *Tuto, cito, jucunde,* les recherches, les essais n'impliquent pas forcément la rapidité des résultats et la résistance dont nous venons de parler fait prévoir divers désagréments. Certes, le traitement psychanalytique coûte au malade comme au médecin de grands efforts. Du premier, il exige une sincérité totale, un sacrifice de temps et partant d'argent, du second, beaucoup de temps aussi. De plus, le médecin ne peut se servir de cette technique qu'après l'avoir fort longuement étudiée et pratiquée. Je trouve pour ma part tout à fait naturel d'avoir recours à des méthodes curatives moins difficiles tant qu'on peut espérer en tirer quelque avantage. C'est là, après tout, le seul point à considérer : si le procédé pénible et lent donne de meilleurs résultats que le procédé rapide et facile, c'est le premier qu'il faut, malgré tout, choisir. Songez au traitement du lupus par la méthode de Finsen. N'est-il pas plus malaisé, plus coûteux que les procédés de cautérisation et de grattage jadis couramment utilisés. Et pourtant il constitue un grand progrès puisqu'il donne de meilleurs résultats et guérit radicalement le lupus. Je ne pousserai pas jusqu'au bout la comparaison, mais je dirai que la méthode psychanalytique a le droit de revendiquer la même prérogative. À dire vrai, je n'ai pu jusqu'à ce jour établir et essayer mon procédé thérapeutique que sur des malades très sérieusement atteints, sur des cas à peu près

2 *Hamlet,* Acte III, trad. François Victor-Hugo.

désespérés. Je ne pus d'abord disposer que de patients ayant déjà tout essayé sans résultats et ayant passé des années dans des maisons de santé. Le nombre restreint des cas traités ne me permet pas de vous dire comment réagiraient des malades moins gravement atteints, les cas épisodiques dont la guérison peut être provoquée par les moyens les plus variés ou même survenir spontanément. La psychanalyse a été créée en étudiant les malades incapables de s'adapter à l'existence et à leur intention. C'est pour elle un grand triomphe que de voir un grand nombre de ces malheureux retrouver une possibilité de vivre. Devant ces succès, on constate que les efforts réalisés n'ont pas été vains. Ne nous dissimulons pas à nous-mêmes un fait que nous nions souvent en face du malade, à savoir qu'une névrose grave ne le cède en rien, au point de vue de son action néfaste sur le sujet atteint, à n'importe quelle forme de cachexie ou de maladie grave et redoutée.

d) Par suite de toutes les limitations auxquelles mon activité s'est pratiquement trouvée soumise, je ne puis qu'à peine formuler les indications et les contre-indications de ce traitement. J'en éclairerai cependant quelques points.

1. La maladie d'un patient ne doit pas nous dissimuler la valeur véritable de ce dernier. Il faut refuser les malades qui ne possèdent pas un degré suffisant d'éducation et dont le caractère n'est pas assez sûr. N'oublions pas que bien des normaux ne valent rien non plus. Nous ne sommes que trop portés à mettre au compte de la maladie, chez les gens de cette sorte, tout ce qui les rend inaptes à la vie, pour peu que nous rencontrions en eux les plus légers indices de névrose. À mon avis, une névrose ne marque nullement celui qu'elle affecte du sceau de la dégénérescence, encore que cette dernière puisse assez souvent se trouver associée aux troubles névrotiques. Mais la psychothérapie analytique n'est pas un procédé de traitement de la dégénérescence névropathique, c'est au contraire là qu'elle se voit arrêtée. Elle n'est pas non plus utilisable par les

personnes qui ne se sentent pas attirées vers elle par leur souffrance et ne font qu'obéir aux ordres de leurs proches. Mais considérons d'un autre point de vue encore la qualité qui fait que la psychanalyse est ou n'est pas indiquée, je veux parler de l'éducabilité.

2. Si l'on veut agir à coup sûr, il convient de limiter son choix à des personnes dont l'état est normal puisque dans le procédé psychanalytique, c'est en partant de l'état normal qu'on arrive à contrôler l'état pathologique. Les psychoses, les états confusionnels, les mélancolies profondes — je dirais presque toxiques — ne ressortissent pas à la psychanalyse, du moins telle qu'on la pratique jusqu'ici. Il ne serait pas du tout impossible que ces contre-indications cessassent d'exister si l'on modifiait la méthode de façon adéquate et qu'ainsi puisse être constituée une psychothérapie des psychoses.

3. L'âge des malades entre en ligne de compte lorsqu'on veut établir leur aptitude à être traités par la psychanalyse. En effet, les personnes ayant atteint ou dépassé la cinquantaine ne disposent plus de la plasticité des processus psychiques sur laquelle s'appuie la thérapeutique — les vieilles gens ne sont plus éducables — et, en outre, la quantité de matériaux à défricher augmente indéfiniment la durée du traitement. L'âge minimum est une question individuelle ; les jeunes, dès avant l'adolescence, sont souvent très facilement influençables.

4. La psychanalyse est contre-indiquée s'il s'agit de la suppression rapide de certains symptômes alarmants, tel, par exemple, celui de l'anorexie hystérique.

Vous n'allez pas manquer de penser que le champ d'application de la psychothérapie analytique est vraiment très restreint, puisque je ne vous ai jusqu'à présent parlé que de ses contre-indications. Il y a cependant bien assez de types et de cas morbides pour lesquels ce traitement pourra être tenté, ainsi, par exemple, toutes les formes

chroniques de l'hystérie avec manifestations résiduelles, tout le vaste domaine des états obsessionnels et des aboulies, etc.

Il nous est agréable de constater que c'est justement aux personnes de la plus grande valeur, aux personnalités les plus évoluées, que la psychanalyse peut le plus efficacement venir en aide. On peut d'ailleurs affirmer que, dans les cas où la psychothérapie analytique n'apporte qu'un faible secours, toute autre méthode aurait à coup sûr échoué totalement.

e) Vous allez certainement me demander à quels risques s'expose éventuellement le malade qui se fait psychanalyser. Je puis vous répondre que si vous consentez à juger ce procédé avec un esprit d'équité égal à celui dont vous faites preuve à l'égard des autres méthodes thérapeutiques, vous serez d'accord avec moi pour trouver qu'une cure analytique, conduite avec compréhension, ne fait courir aucun risque au malade. Peut-être le profane, habitué à imputer au traitement tout ce qui arrive au cours d'une maladie, en jugera-t-il différemment. Il n'y a pas si longtemps encore, nos établissements d'hydrothérapie étaient victimes du même préjugé. Il arrive qu'un sujet à qui l'on a conseillé un séjour dans l'une de ces maisons hésite à s'y rendre parce qu'il a appris qu'une personne nerveuse qu'il connaît y est devenue folle. Vous imaginez bien qu'il s'agissait là de cas de paralysie générale pouvant encore, à ce stade précoce, être traités dans un établissement hydrothérapique, mais qui y avaient subi leur évolution fatale aboutissant à des troubles mentaux manifestes ; pour le public, l'eau était la responsable et la génératrice de cette malheureuse transformation. Dès qu'il s'agit d'innovations, les médecins eux-mêmes ne sont pas à l'abri de semblables erreurs de jugement. Je me souviens d'avoir un jour tenté d'entreprendre la psychothérapie d'une femme qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans un état alternant de manie et de mélancolie. Je pris ce cas en main à la fin d'une période de mélancolie. Pendant deux semaines tout parut aller bien ; la

troisième semaine, nous nous trouvâmes déjà au début d'une période maniaque, ce qui était certainement imputable à quelque modification spontanée des symptômes, puisque aucune psychothérapie ne serait capable d'agir en l'espace de deux semaines. Toutefois l'éminent médecin (aujourd'hui disparu) qui avait vu la malade avec moi, ne put s'empêcher de dire que cette « aggravation » était sans doute imputable à la psychothérapie. Je suis parfaitement convaincu qu'en d'autres circonstances, il eût montré plus d'esprit critique.

f) Pour en terminer, je me dis qu'il ne convient pas de retenir aussi longtemps votre attention fixée sur la psychothérapie psychanalytique sans vous avoir montré en quoi consiste le traitement et sur quoi il se fonde. Cependant, obligé d'être bref, je ne puis qu'effleurer ce sujet. Cette thérapeutique se fonde sur l'idée que les représentations inconscientes — ou mieux, l'inconscience de certains processus psychiques — sont les causes immédiates des symptômes morbides. Nous partageons cette conviction avec l'école française (Janet) qui, par une schématisation trop rigoureuse, ramène le symptôme hystérique à *l'idée fixe* inconsciente. Ne craignez pas ici de nous voir tomber dans la philosophie la plus absconse. Notre inconscient n'est pas tout à fait identique à celui des philosophes et d'ailleurs la plupart de ceux-ci ne veulent pas entendre parler d'un « psychisme inconscient ». Malgré cela, placez-vous à notre point de vue et vous verrez que la traduction de cet inconscient en conscient dans le psychisme du patient doit avoir pour résultat de ramener ce dernier à la normale et de supprimer la contrainte à laquelle est soumise sa vie psychique. En effet, la volonté consciente s'étend partout où des processus psychiques conscients se produisent et toute contrainte psychique a ses racines dans l'inconscient. Vous n'avez jamais à craindre non plus que la secousse causée par le jaillissement de l'inconscient dans le conscient puisse nuire au malade, car il vous est facile de vous

convaincre théoriquement que l'effet somatique et affectif d'un émoi pulsionnel devenu conscient n'est jamais aussi considérable que celui qui peut être provoqué par l'émoi inconscient. Ce n'est qu'en faisant usage de nos énergies psychiques les plus élevées, toujours liées à l'état de conscience, que nous pouvons maîtriser nos pulsions.

Vous pouvez aussi, pour comprendre la méthode psychanalytique, la considérer d'un autre point de vue. La découverte de l'inconscient, la traduction de ce dernier, se réalisent malgré la *résistance* continue qu'oppose le patient. L'apparition de l'inconscient s'associe à un sentiment de « déplaisir », d'où opposition de la part de l'analysé. Il faut alors que vous pénétriez au cœur du conflit psychique. Si vous amenez le malade à accepter, du fait d'une meilleure compréhension, ce qu'il avait jusqu'alors rejeté (refoulé) par suite d'une régulation automatique du déplaisir, vous aurez réalisé une bonne part de travail éducatif. Comment ne pas parler d'éducation quand, par exemple, l'on parvient à décider quelqu'un qui n'aime pas se lever tôt à le faire quand même. Le traitement psychanalytique peut, *grosso modo,* être considéré comme une *sorte de rééducation qui enseigne à vaincre les résistances intérieures.* Mais, chez les nerveux cette sorte de rééducation ne s'impose nulle part autant qu'en ce qui concerne l'élément psychique de leur sexualité. Nulle part ailleurs, la civilisation, l'éducation, n'ont causé d'aussi grands dommages et c'est justement là aussi, l'expérience vous le montrera, qu'on découvre l'étiologie des névroses sur lesquelles on peut agir ; l'autre facteur étiologique, l'élément constitutionnel, est fixe et immuable. Mais il ressort de tout cela que le médecin se voit soumis à une importante obligation. Il ne lui suffit pas de posséder un caractère intègre — « la moralité va de soi », comme a accoutumé de dire le héros du roman de Vischer, intitulé *Auch Einer* — il faut encore qu'il ait maîtrisé, en son propre psychisme, ce mélange de grivoiserie et

de pruderie au travers duquel tant de gens considèrent, hélas, les problèmes sexuels.

Une autre remarque encore trouvera peut-être ici sa place. L'importance que j'attribue, dans l'apparition des psychonévroses, au rôle de la sexualité est, je le sais, généralement connue, mais je sais aussi que le public n'a que faire de réserves et de déterminations très précises ; il ne dispose dans sa mémoire que d'une place fort restreinte, ne conserve d'une proposition que le noyau brut et s'en crée une version poussée à l'extrême et facile à retenir. Peut-être même certains médecins ont-ils pensé que j'attribuais, en premier lieu, les névroses à la privation sexuelle. Ils ont même fait de cette idée l'essentiel de ma théorie. Certes la frustration sexuelle est fréquente dans les conditions d'existence de notre société. D'ailleurs si l'hypothèse que l'on me prête se trouvait justifiée, pourquoi ferions-nous un pénible détour par la cure psychique et ne conseillerions-nous pas tout simplement à nos malades, en guise de remède, de satisfaire leurs besoins sexuels ? Je ne sais ce qui me retiendrait d'énoncer cette idée si elle était exacte, mais les choses ne se présentent pas ainsi. Le besoin sexuel, la frustration, ne constituent que l'un des facteurs qui interviennent dans le mécanisme des névroses. S'il était le seul, ce ne serait point la maladie mais la débauche qui apparaîtrait. Un autre facteur, non moins essentiel et qu'on oublie trop volontiers, c'est l'aversion dont témoigne le névrosé pour la sexualité, son incapacité d'aimer, ce trait psychique que j'ai appelé « refoulement ». La maladie névrotique ne résulte que d'un conflit entre ces deux tendances et c'est pourquoi il ne serait que fort rarement sage de conseiller à des psychonévrosés de se livrer activement à leurs pulsions sexuelles.

Laissez-moi conclure par un sage conseil. Nous espérons que votre intérêt pour la psychothérapie, une fois débarrassé de tout préjugé hostile, nous aidera à obtenir d'heureux résultats, même dans le traitement de psychonévroses graves.

Personnages psychopathiques sur la scène[1]

Si, comme on le considère depuis Aristote, le dessein d'une pièce de théâtre est d'éveiller « la peur et la pitié » et de provoquer une « purification des affects », on peut décrire plus en détail cette intention en disant que le théâtre fraye la voie aux sources de plaisir et de jouissance de notre vie affective, tout comme le comique et le mot d'esprit la frayent dans notre travail intellectuel, qui a lui-même rendu la plupart de ces sources inaccessibles. Le facteur premier est certainement la décharge de ses propres affects, la jouissance qui en découle est le résultat d'un côté du soulagement qui suit cette décharge, et de l'autre de l'excitation sexuelle qui l'accompagne. Nous avons le droit de supposer que cette dernière est un bénéfice accessoire qu'on encaisse chaque fois que les affects sont éveillés et qui procure à l'individu ce sentiment tant désiré de dépasser son propre potentiel psychique. Assister comme spectateur à une pièce de théâtre procure à l'adulte la même satisfaction que procure à l'enfant le jeu, qui comble son attente tâtonnante de faire pareil que l'adulte. Le spectateur n'a qu'une existence banale, il se sent « un pauvre hère à qui rien d'important ne peut arriver ». Depuis longtemps il a été contraint de refréner ou de différer son ambition

1 Psychopathische Personen auf der Bühne, d'abord publié en traduction anglaise en 1942, dans le *Psychoanalytic Quarterly*, 11, 4, p. 459-464, puis en langue originale en 1962, dans la *Neue Rundschau*, 73, p. 53-57. *Studienausgabe*, X. Bildende Kunst und Literatur.

d'être au centre des affaires du monde. Il a le désir de ressentir, d'agir, de modeler le cours des événements comme il l'entend, bref d'être un héros, et cela l'auteur et l'acteur le rendent possible, en lui permettant l'identification avec un héros. En même temps ils lui épargnent quelque chose, car le spectateur sait bien qu'on ne peut réellement agir en héros sans douleurs, sans souffrances, sans intenses frayeurs qui suppriment presque complètement la jouissance ; il sait aussi qu'il n'a qu'une seule vie et qu'il pourrait bien périr en un seul de ces combats contre l'adversité[2]. C'est pourquoi la jouissance est fondée sur une illusion, c'est-à-dire que la souffrance est atténuée par la certitude que, premièrement, c'est un autre qui là-bas sur la scène agit et souffre et, deuxièmement, qu'il ne s'agit après tout que d'un jeu qui ne peut entraîner aucun dommage pour sa sécurité personnelle. Ce n'est qu'à ces conditions-là qu'il peut impunément se réjouir d'être un « grand homme », qu'il donne libre cours à des motions réprimées[3], comme par exemple l'aspiration à la liberté en matière politique, religieuse, sociale ou sexuelle, et qu'il se décharge dans toutes les directions, au fur et à mesure que sont représentées les scènes grandioses de la vie.

Les conditions pour obtenir de la jouissance sont identiques dans plusieurs formes d'écriture. La poésie lyrique sert surtout à la décharge de sensations multiples et intenses, comme ce fut jadis le cas pour la danse ; la poésie épique permet surtout de tirer de la jouissance de la condition d'un personnage héroïque à travers ses victoires, le drame enfin permet d'explorer encore plus profondément toute la gamme des affects, de tirer du plaisir même de l'attente des malheurs ; c'est pourquoi il montre le héros dans la lutte ou, avec une satisfaction masochiste, dans la défaite. C'est cette relation à la souffrance et au malheur qui caractérise le drame, une

2 *Widerstand* = résistance. *(N.d.T.)*

3 *Unterdrükten Regungen*. Nous avons traduit *Regung* par motion partout dans le texte, tant il est vrai qu'il s'agit de mouvements conscients ou inconscients. *(N.d.T.)*

pièce de théâtre proprement dite éveille seulement l’appréhension puis la calme, le drame réalise la souffrance. Le fait que le drame trouve son origine dans les actes sacrificiels (bouc et bouc émissaire) dans le culte des dieux ne peut pas ne pas être en rapport avec ce sens du drame ; il apaise comme jadis la révolte naissante contre la régulation divine du monde qui est responsable de la souffrance. Les héros sont d’abord des révoltés contre Dieu ou le divin, et le plaisir provient à la fois de la satisfaction masochiste de ressentir de l’affliction pour cette faible créature face à la puissance divine et de la jouissance plus directe d’être ce personnage éminent. Telle est l’attitude prométhéenne de l’homme, rabaissée par son empressement mesquin à trouver, par une satisfaction momentanée, un apaisement.

Le thème du drame est donc constitué par toutes sortes de souffrances à partir desquelles il promet de procurer du plaisir à l’auditeur. Il en résulte la première condition de sa forme artistique : il ne doit pas causer de souffrance à l’auditeur, ou doit la compenser, s’il en cause, par des satisfactions qui en découleraient ; les auteurs modernes ont souvent failli à cette dernière règle.

Mais cette souffrance est d’emblée réduite à la souffrance mentale, car nul ne veut souffrir dans son corps qui sait combien rapidement toute détérioration des sensations entraînées par la souffrance corporelle met fin à la jouissance mentale. Un malade n’a qu’un désir : celui de guérir, que le médecin vienne, que le médicament agisse, que cesse la paralysie du jeu des phantasmes qui procure le privilège de souffrir de notre propre souffrance. Lorsqu’un spectateur se met à la place d’un malade corporel, il se trouve lui-même sans aucune aptitude à la jouissance et à l’élaboration psychique et c’est pourquoi le malade corporel ne peut être le héros d’une pièce, juste un accessoire, à moins que quelque aspect de sa maladie ne rende possible un certain travail psychique, comme par

exemple l'abandon du malade dans *Philoctète*, ou son désespoir dans les pièces traitant de phtisiques.

Les gens mettent la plupart du temps en relation la souffrance mentale et les circonstances qui l'ont déclenchée et par conséquent le drame qui en fait usage a besoin d'une action qui l'explique et doit donc s'ouvrir sur elle. Si quelques pièces comme *Ajax* ou *Philoctète* montrent des souffrances mentales toutes installées, elles ne font quand même pas exception à la règle, parce qu'elles racontent des histoires connues de tout un chacun. Le rideau du drame grec s'ouvre pour ainsi dire au milieu de la pièce. Il est désormais facile de donner une explication complète à l'action théâtrale : on doit y trouver le conflit contenant l'effort de volonté et une résistance. La condition est remplie de manière grandiose par le combat contre la divinité. Nous avons déjà vu qu'une tragédie de cette sorte a pour sujet la rébellion, l'auteur et l'auditeur prenant fait et cause pour le rebelle. Au fur et à mesure que le divin perd du crédit, l'ordre humain gagne du terrain, c'est alors lui qu'un jugement plus évolué tient pour responsable de la souffrance. Le combat du héros contre la communauté sociale humaine devient donc primordial dans la tragédie bourgeoise. Une autre réalisation est celle de la lutte entre les hommes eux-mêmes, la tragédie de caractère, qui contient en elle toutes les excitations de l'*agon* et qui met aux prises des personnages éminents, affranchis des liens d'avec les institutions humaines et qui doit, pour être pleinement efficace, avoir plus d'un héros. Un mélange des deux catégories précédentes avec un héros combattant contre les institutions incarnées par des caractères forte est naturellement permis. La pure tragédie de caractère est privée de cette source de jouissance qu'est la révolte, mais celle-ci resurgit dans toute sa force dans les pièces sociales, chez Ibsen par exemple, tout comme dans les drames royaux des classiques grecs.

Si le drame religieux, social ou de caractère peut se distinguer par le champ de lutte où l'action, à son tour source de souffrance, a

lieu, nous nous proposons maintenant de le suivre sur un autre champ, là où il se transforme véritablement en drame psychologique. La lutte génératrice de souffrance a lieu ici dans l'esprit même du héros, c'est une lutte entre des motions différentes, elle doit se terminer par la défaite, non du héros, mais d'une de ces motions, par une renonciation. Toute combinaison de cette condition avec une autre, c'est-à-dire celle de drame social ou de caractère, est naturellement possible, lorsque c'est justement l'institution qui provoque le conflit intérieur. On peut placer ici les tragédies d'amour qui ont comme sujet l'oppression de l'amour soit par les conventions sociales[4], soit par les institutions humaines, ou le conflit entre « l'amour et le devoir » qui nous est si familier dans l'opéra, et est le point de départ d'une variété à peu près infinie de situations de conflit. Aussi infinie peut-être que celle des rêves érotiques diurnes chez les humains.

La gamme des possibilités s'élargit encore et du drame psychologique nous arrivons au drame psychopathologique quand la source de souffrance, à laquelle nous prenons part et dont nous faisons dériver le plaisir, n'est plus le conflit entre deux motions également conscientes, mais entre une consciente et une refoulée. Ici la condition au plaisir est que l'auditeur soit lui-même un névrosé. Seul le névrosé peut ressentir du plaisir à l'exposition et à la reconnaissance consciente de la motion refoulée. Le non-névrosé n'y réagit qu'avec aversion et en répétant l'acte de refoulement qui a déjà antérieurement réussi, et avait alors, une fois pour toutes, maintenu totalement la motion en échec. Chez le névrosé, cet acte menace toujours d'échouer, il est labile, et demande un effort constamment renouvelé si la reconnaissance consciente ne lui épargne pas ce travail. Ce n'est que chez le névrosé qu'une telle lutte existe et peut être le sujet d'un drame, où l'auteur ne provoquera pas une simple jouissance due à une libération, mais aussi une résistance.

4 *Soziale Kultur. (N.d.T)*

Le premier de ces drames modernes est *Hamlet*. La pièce a pour thème le fait qu'un homme, jusque-là normal, devient névrosé par la nature particulière de la tâche qu'il rencontre et qui éveille en lui une motion jusque-là refoulée avec bonheur. La pièce *Hamlet* se distingue par trois caractères qui semblent importants pour la question qui nous intéresse. Le héros n'est pas psychopathique mais le devient au cours de l'action qui nous occupe. La motion refoulée est de celles qui, universelles, sont chez chacun refoulées de la même manière. Son refoulement est à la base de notre développement personnel alors que la situation de la pièce ébranle justement ce refoulement. Voilà deux conditions qui facilitent notre rapprochement d'avec le héros. Nous pourrions nous aussi être sujets aux mêmes conflits que lui car « qui ne perd la raison dans certaines circonstances n'a aucune raison à perdre »[5]. Mais la condition de la forme artistique semble exiger que la motion qui tente de devenir consciente ne soit jamais appelée clairement par son nom tout en étant facilement reconnaissable, car le même processus est parvenu chez le spectateur à détourner son attention, et il est la proie de ses sentiments au lieu de se rendre compte de ce qui se passe. Par ce moyen lui est épargnée une partie de la résistance qu'on peut voir dans le travail analytique, où le dérivé du refoulé redevient conscient parce que la résistance contre lui faiblit, alors que le refoulé lui demeure toujours refusé. Dans *Hamlet* le conflit est tellement bien caché que j'ai dû dans un premier temps le deviner.

C'est peut-être parce que ces trois conditions ont été négligées que tant de personnages psychopathiques deviennent inaptes à la scène comme ils le sont à la vie. Car pour nous le malade névrosé est un homme sur les conflits duquel nous ne pouvons rien deviner ni conjecturer, s'il les apporte tout finis. À l'inverse, quand nous reconnaissons ce conflit, nous oublions qu'il s'agit d'un malade, de même qu'il cesse aussi de l'être quand il reconnaît sa propre

5 *LESSING, Emilia Galotti, 4, 7.*

maladie. La tâche de l'auteur serait de nous entraîner dans la même maladie, ce qui serait réalisé au mieux si nous prenions part à son développement. Ce procédé s'avère nécessaire là où le refoulement n'existe pas en nous, qu'il faut le créer, ce qui représente par rapport à *Hamlet* un pas supplémentaire dans l'utilisation de la névrose à la scène. Quand nous sommes confrontés à une névrose toute finie nous appellerions plutôt un médecin dans la vie et considérerions ce personnage comme inapte à la scène.

Cette erreur semble exister dans la pièce de Bahr, *Les autres*[6], en plus d'une autre, inhérente au problème même dans la mesure où il nous est impossible d'acquérir la totale conviction que ce soit le privilège d'un seul de satisfaire totalement la jeune fille. Son cas à elle ne peut devenir le nôtre. Le troisième défaut, en outre, est qu'il ne nous reste plus rien à découvrir et que notre entière résistance est mobilisée par cet état de dépendance de l'amour que nous ne pouvons pas du tout accepter et qui nous est rappelé. Mais la condition pour que l'attention soit détournée paraît être la plus importante des conditions de forme valables ici.

On peut dire en général que la labilité névrotique du public, ainsi que l'art, propre à l'écrivain, d'éviter des résistances et de donner un plaisir préliminaire sont les uniques limites à l'utilisation à la scène de caractères anormaux.

6 *Die Anderen*, pièce de Hermann BAHR. Le texte allemand parle de « ...bei « Der Anderen »... » ; cela semble en accord de *Die Anderen* après *bei*. STRACHEY *(Standard Edition)* confirme *Die Anderen*, en donne un bref résumé, ce qui montre qu'il l'a au moins eue entre les mains. La pièce semble avoir eu un succès de polémique, montrant une jeune fille toute attachée à un homme par la sensualité. La date de création de la pièce sert à STRACHEY à dater le texte. *(N.d.T.)*

La psychanalyse et l'établissement des faits en matière judiciaire par une méthode diagnostique [1]

Messieurs,

La compréhension grandissante du peu de foi qu'il convient d'accorder au témoignage, lequel constitue actuellement en justice la base de tant de condamnations, aura renforcé chez vous tous, futurs juges et défenseurs, l'intérêt porté à une nouvelle méthode d'investigation susceptible d'obliger l'accusé à démontrer lui-même, par des signes objectifs, sa culpabilité ou son innocence. Cette méthode consiste en des expériences psychologiques et est basée sur des travaux psychologiques ; elle est en rapport étroit avec certaines conceptions qui, dans la psychologie médicale, n'ont été mises en valeur que tout récemment. Je sais que vous êtes en train d'éprouver le maniement et la portée de cette nouvelle méthode au moyen d'expériences qu'on pourrait appeler « exercices sur des fantômes » (*Phantomübungen*) ; et j'ai répondu avec empressement à l'invitation de votre président, le professeur Loeffler, de vous démontrer plus en détail les rapports de ce procédé avec la psychanalyse.

1 Conférence faite au cours pratique du docteur Loeffler à l'Université de Vienne en juin 1906 ; a paru d'abord dans *Archiv für Kriminalanthropologie und Kriminalistik*, de Hans Gross, vol. XXVI (1906), ensuite dans la deuxième série de la *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*.

Tous, vous connaissez le jeu de société et d'enfants qui consiste à lancer un mot quelconque, auquel le partenaire doit ajouter un second mot, lequel, adjoint au premier, fait un mot composé. Par exemple, bateau, mouche = bateau-mouche. La tentative d'association introduite dans la psychologie par l'école de Wundt n'est rien d'autre qu'une variante de ce jeu d'enfants auquel manque une seule de ses conditions. Elle consiste en effet à lancer à une personne un mot, - le mot inducteur, - mot auquel elle devra répondre le plus vite possible par un second mot qui lui vient à l'esprit, ce qu'on appelle « réaction », et sans qu'elle ait été limitée par quoi que ce soit dans le choix du mot de cette réaction. Le temps nécessaire à la réaction, et le rapport existant entre le mot inducteur et la réaction, rapport qui peut affecter une grande diversité, sont l'objet de l'observation. On ne peut cependant pas dire qu'il soit résulté d'abord grand-chose de ces essais. Cela se comprend, car ils étaient faits sans que la question fût posée sur une base certaine, et il leur manquait une idée susceptible d'être appliquée aux résultats obtenus. Ils ne prirent leur plein sens et ne devinrent féconds que lorsque, à Zurich, Bleuler et ses élèves, en particulier Jung, commencèrent à s'occuper de ces « expériences d'association ». Cependant, ces dernières tentatives n'acquirent de valeur que grâce à l'hypothèse que la réaction au mot inducteur ne peut pas être un produit du hasard, mais est forcément déterminée chez celui qui réagit par un contenu préexistant de représentations.

On s'est accoutumé à appeler « complexe » un contenu de représentations ainsi capable d'influencer la réaction au mot inducteur. Cette influence se manifeste, soit que le mot inducteur effleure directement le complexe, soit que celui-ci réussisse à se mettre par des intermédiaires en rapport avec le mot inducteur. Ce déterminisme de la réaction est un fait très remarquable ; vous pourrez trouver exprimé ouvertement, dans la littérature relative à ce sujet, l'étonnement qu'il cause. Mais on ne peut douter de la

justesse du fait, car vous pouvez en règle générale faire la preuve de ce complexe influent et comprendre, grâce à lui, des réactions qui, autrement, resteraient incompréhensibles rien qu'en interrogeant la personne réagissante sur les motifs de sa réaction. Des exemples tels que ceux des pages 6, 8 et 9 de l'essai de Jung [2] sont très propres à nous faire douter du hasard et du soi-disant arbitraire des processus psychiques.

Jetez maintenant avec moi un coup d'œil sur la « préhistoire » des idées Bleuler-Jung relatives à la détermination de la réaction par le complexe chez la personne examinée. En 1901, J'ai démontré dans un essai [3] que toute une série d'actes, que l'on tenait pour non motivés, étaient au contraire étroitement déterminés, et qu'ils contribuaient à diminuer d'autant le libre arbitre psychique. J'ai pris pour objet de mon étude les petits actes manqués, oublis, *lapsus linguae* et *calami*, pertes d'objets, et fait voir comment, quand quelqu'un fait un *lapsus linguae*, ce n'est ni le hasard, ni simplement des difficultés de prononciation ou des similitudes de sons qu'il faut en rendre responsable, mais que, chaque fois, on peut découvrir un contenu de représentations - un complexe - qui est venu troubler les choses et a modifié dans le sens qui lui était propre ce que la personne avait l'intention de dire. J'ai, de plus, observé chez les humains les petits actes qui semblent sans intention et fortuits, petits actes futiles, jeux, etc., et je leur ai ôté le masque et ai pu montrer qu'ils étaient des « actes symptomatiques » en rapport avec un sens secret et dont la fonction est de procurer à celui-ci une expression passant inaperçue. On a pu voir encore qu'un prénom ne

2 Jung, *Die psychologische Diagnose des Tatbestandes* (Le diagnostic psychologique de l'état des faits), *Juristisch-psychiatrische Grenzfragen*, 1906, IV, 2.

3 Zur Psychopathologie des Alltagslebens, *Monatsscrift für Psychiatrie und Neurologie*, vol. X. (À paru en volume en 1904, 10e édition, 1924 ; *Gesammelte Schriften*, vol. IV.) *La Psychopathologie de la vie quotidienne*. (Traduction Jankélévitch, Paris, Payot, 1924.)

peut pas même vous venir à l'esprit sans qu'il soit déterminé par un puissant complexe de représentations que l'on peut mettre en lumière ; les chiffres eux-mêmes, que l'on semble choisir à volonté, se laissent ramener à de semblables complexes cachés. Un de mes collègues, le docteur Alfred Adler, a, peu d'années plus tard, pu appuyer de quelques beaux exemples cette mienne assertion, de toutes celles que j'ai avancées la plus surprenante [4]. S'est-on habitué à une telle conception du déterminisme de la vie psychique, on comprend - c'est une déduction justifiée par les résultats de la psychopathologie de la vie quotidienne - que les réactions de la personne soumise aux expériences d'association ne peuvent pas non plus être arbitraires, mais doivent dépendre d'un contenu de représentations qui agit en elle.

Enfin, Messieurs, revenons-en à l'expérience d'association. Dans les cas considérés jusqu'ici, c'était la personne examinée qui nous renseignait sur la provenance des réactions et cette condition ôte tout intérêt à cette tentative du point de vue judiciaire. Mais qu'adviendrait-il si nous modifiions la disposition de l'expérience, à peu près comme dans une équation à plusieurs grandeurs on peut résoudre l'équation soit d'après une grandeur, soit d'après l'autre, faire, soit de l'a, soit du b, l'x que l'on recherche ? Jusqu'ici, c'est le complexe qui à nous, examinateurs, était inconnu, nous faisions l'épreuve à l'aide de mots inducteurs, choisis à notre gré, et la personne examinée nous livrait le complexe que les mots inducteurs amenaient à se manifester. Procédons autrement, choisissons un complexe à nous connu, agissons sur lui avec des mots inducteurs choisis à dessein, rejetons l'x du côté de la personne réagissante : n'est-il pas alors possible de décider, d'après le résultat des réactions, si la personne examinée porte en elle le complexe en

4 Adler, *Drei Psychoanalysen von Zahleneinfällen und obsedierenden Zahlen*. Trois analyses psychologiques d'idées de chiffres et d'obsessions de chiffres. (*Psychiatrisch-neurologische Wochenschrift von Bresler*, 1905, n° 28.)

question ? Vous le voyez, cette disposition de l'expérience répond exactement au cas du juge d'instruction, lequel voudrait savoir si certains faits qui lui sont connus le sont aussi de l'accusé, en tant qu'auteur de ces faits. Il semble que Wertheimer et Klein, deux élèves du criminaliste Hans Gross, de Prague, aient les premiers entrepris de modifier dans ce sens, si important de votre point de vue, la disposition de l'expérience [5].

Vous avez déjà appris, grâce à vos propres essais, que, dans ces interrogatoires, il se trouve dans les réactions toutes sortes de points de repère permettant de décider si la personne examinée possède ou non le complexe sur lequel on cherche à agir par des mots inducteurs. Je vais vous les énumérer à la file : 1) Le contenu inaccoutumé de la réaction exigeant une explication ; 2) l'allongement du temps de la réaction, quand il se trouve que les mots inducteurs qui ont touché le complexe ne reçoivent de réponse qu'après un retard marqué (souvent atteignant plusieurs fois le temps de réaction accoutumé) ; 3) l'erreur qui se manifeste dans la répétition. Vous savez à quel fait remarquable il est fait allusion ici. Quand, peu de temps après avoir terminé l'expérience faite avec une série de mots inducteurs, on présente de nouveau ceux-ci à la personne qu'on examine, celle-ci répète les mêmes réactions que la première fois. Ce n'est que pour les mots inducteurs qui ont touché directement le complexe qu'elle remplace volontiers la première réaction par une différente ; 4) le fait de la persévération (je dirais plutôt de l'effet après coup). En effet, il arrive souvent que l'action due à l'éveil du complexe par un mot inducteur (« mot critique ») le concernant (par exemple l'allongement du temps de réaction) persiste et modifie encore les réactions aux mots suivants non critiques. Là donc où se rencontrent tous ces indices, ou du moins un grand nombre d'entre eux, le complexe que nous connaissons s'est dévoilé comme étant troublant chez celui que l'on interroge. Vous

5 D'après Jung, *op. cit.*

devez comprendre ce trouble de cette façon : le complexe présent chez celui que l'on interroge est investi d'affect et par là capable de soustraire une certaine quantité d'attention au travail des réactions ; vous avez ainsi dans ce trouble un cas de « trahison psychique de soi-même ».

Je sais que vous vous occupez actuellement des hasards et des difficultés de cette manière de procéder qui doit amener l'inculpé à se trahir objectivement lui-même, et c'est pourquoi j'attire votre attention sur ce fait qu'on se sert depuis près de dix ans, dans un autre domaine, d'un processus tout à fait analogue, en vue de découvrir du matériel psychique caché ou dissimulé. Ma tâche sera de mettre sous vos yeux, ici et là, les analogies et les différences.

Ce domaine est certes très différent du vôtre. Je veux en effet parler de la thérapeutique de certaines « maladies nerveuses » qu'on appelle psychonévroses, et auxquelles l'hystérie et les idées obsessionnelles peuvent servir de modèle. Ce processus s'appelle la psychanalyse, et il a été développé par moi d'après la méthode de traitement cathartique employée en premier lieu par J. Breuer [6] à Vienne. Pour aller au-devant de votre étonnement, il faut que je vous excuse l'analogie qui existe entre le criminel et l'hystérique. Il s'agit chez tous deux d'un secret, de quelque chose de caché. Mais, pour éviter tout paradoxe, je veux tout de suite souligner aussi la différence qui existe entre eux. Chez le criminel il s'agit d'un secret que celui-ci connaît et qu'il vous cache, chez l'hystérique d'un secret que lui-même ignore et qui se cache à lui. Comment cela est-il possible ? Cependant nous le savons, grâce à de laborieuses recherches : toutes ces maladies proviennent de ce que ces personnes ont réussi à tellement refouler certains souvenirs et représentations fortement investis d'affect, ainsi que les désirs édifiés sur ceux-ci, que le tout ne joue plus aucun rôle dans leur pensée, ne se présente plus à leur

6 J. Breuer et Sigm. Freud, Studien über Hysterie (Études sur l'hystérie), 1895, et *Gesammelte Scrhriften*, vol. 1.

conscience et demeure ainsi caché à elles-mêmes. C'est de ce matériel psychique refoulé, de ces « complexes » que proviennent les symptômes somatiques et psychiques qui tourmentent les malades, tout à fait à la manière d'une mauvaise conscience. Ainsi la différence entre le criminel et l'hystérique est sur ce point fondamentale.

La tâche du thérapeute est cependant la même que celle du juge d'instruction ; nous devons découvrir ce qui, dans le psychisme, est caché et nous avons inventé dans ce but une série de procédés de détective dont Messieurs les juristes imiteront certes quelques-uns.

Il sera intéressant pour vous, en vue de votre travail, d'apprendre comment nous autres, médecins, nous procédons dans la psychanalyse. Après que le malade a raconté une première fois son histoire, nous l'engageons à s'abandonner entièrement à ses associations et à dire, sans restriction critique, ce qui lui vient à l'esprit. Nous partons ainsi de l'hypothèse, que lui-même ne partage nullement, que ses associations ne seront pas arbitraires, mais qu'elles seront déterminées par leur rapport avec son secret, son « complexe », si bien qu'on peut les considérer, pour ainsi dire, comme des rejetons de ce complexe. Vous le voyez, c'est la même hypothèse à l'aide de laquelle vous avez trouvé qu'on pouvait interpréter les expériences d'association. Le malade cependant, auquel on a prescrit de suivre la règle, et de communiquer toutes ses associations, ne semble pas capable de le faire. Il retient tantôt l'une, tantôt l'autre de celles-ci, sous différents prétextes : ou bien elle est sans aucune importance, ou bien elle est en dehors de la question, ou bien elle n'a pas le moindre sens. Nous exigeons alors qu'il nous communique son association et qu'il la poursuive en dépit de ces objections, car précisément cette critique, en se faisant jour, nous est une preuve que cette association est en rapport avec le complexe que nous cherchons à découvrir. Nous voyons dans cette manière de

se comporter du malade une manifestation de la « résistance » qui est en lui, résistance qui demeure présente pendant toute la durée du traitement. Je veux seulement indiquer sommairement que cette notion de la résistance a pris la plus grande importance dans notre compréhension de la genèse de la maladie comme du mécanisme de sa guérison.

Vous ne pouvez guère observer directement cette espèce de critique des associations dans vos expériences ; par contre, dans la psychanalyse, nous sommes en mesure d'observer tous les indices marquants d'un complexe qui vous sont familiers. Lorsque le malade n'ose plus enfreindre la règle qui lui a été donnée, nous nous apercevons cependant qu'il s'arrête par moments dans la reproduction des associations, qu'il hésite et qu'il fait des pauses. Chacune de ces hésitations dénote pour nous une manifestation de résistance et nous sert de signe d'appartenance au « complexe ». Or, elle en est pour nous le plus important indice tout comme pour vous l'allongement du temps de réaction. Nous sommes accoutumés à interpréter dans ce sens l'hésitation, même lorsque le contenu de l'association retenue ne semble présenter aucun obstacle, quand le malade assure qu'il ne peut pas se figurer pourquoi il devrait hésiter à la communiquer. Les pauses qui se présentent dans la psychanalyse sont en général bien plus grandes que les retards que vous notez dans vos expériences de réaction.

L'autre indice que vous connaissiez d'un complexe, la modification de la réaction quant à son contenu, joue encore son rôle dans la technique de la psychanalyse. Nous avons coutume de considérer, chez notre malade, la plus faible variation dans la manière habituelle de s'exprimer comme étant toujours le signe d'un sens caché, et nous nous exposons même volontiers, de par semblable interprétation, à ses moqueries pendant un certain temps. Nous guettons chez lui justement les propos où miroite l'équivoque

et dans lesquels, à travers l'expression indifférente, le sens caché transparaît. Non seulement le malade, mais encore beaucoup de nos collègues, ignorants de la technique psychanalytique et de ses conditions particulières, refusent ici de nous accorder leur créance et nous accusent d'un excès de subtilité et de couper des cheveux en quatre ; cependant, nous finissons presque toujours par avoir raison. Au fond, il n'est pas difficile de comprendre qu'un secret soigneusement gardé ne se décèle que par de légères allusions, tout au plus à double entente. Le malade s'habitue enfin à nous donner sous forme de « description indirecte » tout ce dont nous avons besoin pour dévoiler le complexe.

Dans un domaine plus restreint, nous utilisons dans la psychanalyse le troisième de vos indices de complexe, l'erreur, c'est-à-dire la modification dans la répétition. Un problème, qui nous est souvent posé, consiste dans l'interprétation de rêves, c'est-à-dire dans la traduction du contenu d'un rêve qu'on se rappelle en son sens caché. Il peut arriver que nous ne sachions pas en quel point il convient d'aborder le problème et nous pouvons alors nous servir d'une règle empiriquement découverte qui consiste à faire répéter le récit du rêve. Le rêveur modifie alors généralement sa manière de s'exprimer en divers points, tandis qu'en d'autres points il se répète fidèlement. Nous nous attachons alors à ces points où la reproduction est défectueuse en raison d'une modification, souvent aussi d'une omission, cette infidélité dans la répétition nous étant une garantie de la relation qui existe avec le complexe et nous permettant d'aborder au mieux le sens secret du rêve [7].

Ne croyez pas, cependant, que je sois arrivé au bout des concordances que je recherche quand je vous aurai avoué qu'il ne se trouve pas dans la psychanalyse de phénomène semblable à la « persévération ». Cette apparente différence ne tient qu'aux

7 Comparez dans *Traumdeutung*, 1900 (*Gesammelte Schriffen*, ,vol, Il et Ill) ; *La Science des Rêves* (trad. Meyerson, Payot, Paris, 1929).

conditions particulières à vos expériences. Vous ne laissez pas, en somme, à l'effet du complexe le temps de se développer ; à peine a-t-il commencé d'agir que vous détournez l'attention du sujet par un mot inducteur probablement indifférent et pouvez alors observer que parfois, malgré le trouble que vous lui faites subir, la personne examinée demeure occupée par le complexe. Nous, nous évitons de troubler ainsi la personne que nous analysons, nous gardons notre malade occupé par son complexe, et parce que chez nous tout est pour ainsi dire « persévération » nous ne pouvons pas observer ce phénomène à l'état isolé.

On peut l'affirmer : nous parvenons en général, par des techniques telles que celles que nous venons de vous faire connaître, à rendre conscient au malade son secret, le refoulé, et par là à faire cesser la détermination psychologique des symptômes de son mal. Mais avant que de ce succès vous tiriez des déductions relatives au succès probable de vos propres travaux, nous allons observer quelles sont, ici et là, les différences que présente la situation psychologique.

Nous avons déjà indiqué quelle est la différence principale : chez le névropathe, il y a secret pour sa propre conscience ; chez le criminel, il n'y a secret que pour vous ; chez le premier existe une ignorance réelle, bien que pas dans tous les sens que l'on puisse donner au mot ; chez le dernier il n'y a qu'une simulation de l'ignorance. À cela tient une autre différence importante du point de vue pratique. Dans la psychanalyse, le malade nous vient en aide par son effort conscient contre sa résistance, car il s'attend à ce que l'examen lui rapporte un avantage : la guérison ; le criminel, par contre, ne travaille pas avec vous, ce serait travailler à l'encontre de tout son mot. En compensation, dans votre examen, il n'est question pour vous que d'acquérir une conviction objective, tandis que, dans la thérapeutique, il est indispensable que le malade lui-même arrive

à acquérir la même conviction. Mais il reste à voir quels seront les obstacles et les modifications à votre technique que vous imposera l'absence de cette collaboration de la part du sujet examiné. C'est là, d'ailleurs, une situation qu'il vous sera impossible de jamais établir dans vos exercices d'école, car le collègue qui assume alors le rôle de prévenu reste, malgré tout, votre collaborateur et vient à votre aide malgré son intention consciente de ne pas se trahir.

En poussant plus loin la comparaison entre les deux situations, vous constaterez en somme que la psychanalyse a une tâche plus simple, ne constitue qu'un cas particulier de la découverte de ce qui est caché dans la vie psychique, tandis que, dans votre travail, la tâche est plus étendue. Qu'il s'agisse régulièrement chez les psycho-névropathes d'un complexe sexuel refoulé (au sens le plus large), c'est ce qui pour nous n'entre pas en ligne de compte en tant que différence. Mais il y a autre chose. La tâche de la psychanalyse peut s'énoncer absolument de même dans tous les cas : il s'agit de découvrir des complexes refoulés par suite de sentiments de déplaisir, et qui, lorsqu'ils essaient d'entrer dans la conscience, donnent des signes de résistance. Cette résistance est en quelque sorte localisée, elle s'établit à la frontière de l'inconscient et du conscient. Dans les cas dont vous vous occupez, il s'agit d'une résistance qui ressortit entièrement au conscient. Vous ne pourrez pas négliger, sans plus, cette différence, et vous devrez commencer par établir, au moyen d'essais, si la résistance consciente se trahit ou non par les mêmes signes absolument que la résistance inconsciente. Il me semble, en outre, que vous ne pouvez pas encore savoir à coup sûr si vous êtes en droit d'interpréter vos indices objectifs des complexes comme des résistances, ainsi que nous, psychothérapeutes, le faisons. Quoique ce ne soit pas très fréquent chez les criminels, néanmoins, chez les personnes qui servent à vos expérimentations, le cas peut se présenter que le complexe effleuré

par vous soit chargé de plaisir, et l'on peut se demander s'il produira alors les mêmes réactions que s'il était chargé de déplaisir.

Je voudrais encore faire ressortir ceci : il se pourrait qu'un élément se mêlât à votre expérience, élément qui, dans la psychanalyse, est naturellement absent. Au cours de votre investigation, un névropathe pourra vous égarer en réagissant comme s'il était coupable, tout en étant innocent, ceci parce que, en lui, un sentiment de culpabilité toujours présent et aux aguets saisit l'occasion offerte par l'accusation particulière dont il est l'objet. Ne tenez pas ce cas pour une invention oiseuse ; pensez à la chambre d'enfants où l'on peut assez souvent l'observer. Il arrive qu'un enfant auquel on reproche un méfait nie avec conviction sa faute, mais, en même temps, pleure comme un pécheur pris sur le fait. Vous croirez peut-être que l'enfant ment en affirmant son innocence, mais le cas peut être tout autre. L'enfant n'a pas vraiment commis le méfait dont vous l'accusez, mais en son lieu et place un autre méfait analogue, que vous ignorez et que vous ne lui reprochez pas. Il a donc raison de nier sa culpabilité relative à l'un des méfaits, mais en même temps il trahit son sentiment de culpabilité par rapport à l'autre. Le névropathe adulte se comporte en ceci, comme sur beaucoup d'autres points, tout à fait en enfant. Il y a beaucoup d'individus de ce genre, et on peut se demander si votre technique parviendra à distinguer ces gens, qui s'accuseront ainsi eux-mêmes, des coupables réels. J'ajouterai ceci encore : vous savez que, d'après votre Code d'instruction criminelle, il ne vous est pas permis d'user de surprise à l'égard du prévenu. Il saura donc d'avance qu'il s'agit de ne pas se trahir au cours de l'expérience et l'on peut, par suite, se demander encore s'il est permis d'escompter les mêmes réactions quand l'attention se porte sur le complexe que lorsqu'elle s'en détourne, et jusqu'à quel point l'intention de dissimuler est susceptible d'influer sur la manière de réagir de telle ou telle personne.

C'est justement parce que les situations dans lesquelles vous avez à expérimenter présentent une diversité telle que la psychologie s'intéresse si vivement à leur succès. On aimerait vous prier de ne pas trop vite désespérer de leur utilité pratique. Je suis, quant à moi, fort loin, de par mes occupations, de participer à l'exercice de la justice, mais vous me permettrez de vous faire encore une proposition. Quelque indispensables que puissent être les exercices d'école à la préparation des instructions criminelles, vous ne parviendrez jamais à établir la même situation psychologique que celle où se trouve l'accusé au cours de l'enquête dans un procès. Ce sont là des « exercices sur des fantômes » qui ne sauraient en aucun cas fonder l'utilisation pratique de cette méthode dans un procès criminel. Si nous ne voulons pas renoncer à nous en servir, le moyen suivant s'offre à nous. Il devrait vous être permis, voire imposé comme un devoir, de faire de telles investigations pendant des années sur tous les cas réels d'accusation pénale, sans que les résultats que vous obtiendriez fussent autorisés à influer en rien sur les décisions de la justice. Le mieux serait que les conclusions relatives à la culpabilité de l'accusé, auxquelles vos recherches vous auraient conduits, ne vinssent pas à la connaissance de la justice. Après avoir pendant des années rassemblé des faits et soumis à un travail comparatif les résultats ainsi acquis, les doutes relatifs à l'utilité pratique de cette méthode d'investigation psychologique devraient se dissiper. Certes, je le sais, la réalisation de ce vœu ne dépend pas que de vous et de votre éminent maître.

Actes obsédants et exercices religieux[1]

Je ne suis certes pas le premier qu'ait frappé la ressemblance qui existe entre les actes obsédants des névrosés et les exercices par lesquels le croyant témoigne de sa piété. Le nom même de « cérémonial », que l'on a donné à certains de ces actes obsédants, m'en est une garantie. Cependant cette ressemblance me semble être plus qu'une ressemblance superficielle, de telle sorte que l'on pourrait, d'une intelligence de la genèse du cérémonial névrotique, se risquer à tirer par analogie des conclusions relatives aux processus psychiques de la vie religieuse.

Les gens qui pratiquent des actes obsédants ou un cérémonial appartiennent, avec ceux qui souffrent de pensées obsédantes, de représentations obsédantes, d'impulsions obsédantes, etc., à un groupe clinique particulier à l'affection duquel on a coutume de donner le nom de « névrose obsessionnelle » [2]. Mais il ne faudrait pas essayer de faire dériver de son nom le caractère essentiel de cette affection, car, à proprement parler, d'autres phénomènes psychiques morbides peuvent également prétendre à ce que nous appelons « caractère obsédant ». Une connaissance détaillée de ces états doit encore actuellement tenir lieu de définition, vu que nous n'avons pas jusqu'à présent réussi à dégager le critérium, sans doute

1 Zwangshandlungen und Religionsübungen, GW, VII.

2 Cf. LÖWENFELD, *Die psychischen Zwangserscheinungen* (*Les Phénomènes psychiques obsessionnels*), 1904.

très profondément situé, de la névrose obsessionnelle, critérium dont on devine cependant la présence dans toutes les manifestations de cette affection.

Le cérémonial névrotique consiste en petits actes : actions surajoutées ou entravées ou bien rangements, lesquels, à l'occasion des actes de la vie quotidienne, sont exécutés toujours de la même manière ou bien d'une façon qui varie suivant des règles données. Ces activités nous font l'impression de simples « formalités » ; elles nous apparaissent comme totalement dénuées de sens. Elles n'apparaissent pas sous un autre jour au malade, et il est pourtant incapable de ne pas les accomplir, car tout écart du cérémonial est puni d'une insupportable angoisse, qui oblige à refaire après coup ce qui avait été omis. Tout aussi mesquines que les actions elles-mêmes du cérémonial sont les occasions et les sortes d'activités que le cérémonial environne, en rendant plus difficile, et en tout cas en retardant l'accomplissement : par exemple, l'action de s'habiller et de se déshabiller, de se coucher, de satisfaire les besoins corporels. On peut décrire la façon dont s'exerce un cérémonial en remplaçant en quelque sorte celui-ci par une série de lois non écrites. Par exemple, en ce qui touche le cérémonial du lit : la chaise doit se trouver devant le lit dans une position déterminée, les vêtements doivent y être pliés dans un certain ordre ; la couverture du lit doit être bordée aux pieds. Le drap doit être bien tiré, sans plis ; les oreillers doivent être disposés de telle ou telle manière, le corps lui-même doit se trouver dans une attitude strictement déterminée ; ce n'est qu'alors qu'on a le droit de s'endormir. Dans les cas légers, le cérémonial paraît être l'exagération d'un ordre habituel et justifié. Mais la conscience toute particulière avec laquelle il est exécuté et l'angoisse qui surgit s'il est omis donnent au cérémonial le caractère d'un « acte sacré ». Tout ce qui le trouble est en général mal toléré ; il doit être accompli à l'exclusion du public, de la présence d'autres personnes.

Toutes les formes d'activité peuvent devenir des actes obsédants au sens le plus large, quand ces activités sont surchargées de petites actions surajoutées, sont rythmées d'arrêts et de répétitions. On ne peut s'attendre à trouver de frontière nette entre le « cérémonial » et les « actes obsédants ». Le plus souvent, les actes obsédants sont issus d'un cérémonial. La maladie est constituée, en plus de ces deux phénomènes, par des interdictions et des empêchements (aboulie), qui en réalité ne font que poursuivre l'œuvre des actes obsédants, en tant que certaines choses ne sont pas du tout permises au malade, et que d'autres ne le sont qu'à la condition d'observer un cérémonial prescrit d'avance.

Il est curieux de voir que la compulsion comme les interdictions (devoir faire une chose et ne pas avoir le droit d'en faire une autre) ne frappent au début que les activités solitaires des hommes et laissent intact pendant longtemps leur comportement social ; c'est pourquoi de tels malades peuvent, pendant de longues années, traiter leur mal en affaire privée et le dissimuler. Bien plus de gens d'ailleurs souffrent de semblables formes de la névrose obsessionnelle que ne l'apprennent les médecins. En outre, beaucoup de ces malades trouvent à cette dissimulation une circonstance favorisante dans ce fait qu'ils arrivent fort bien à remplir leurs devoirs sociaux pendant une partie de la journée, après avoir consacré un certain nombre d'heures à leurs mystérieux agissements dans une retraite à la Mélusine[3].

Il est aisé de voir où se trouve la ressemblance entre le cérémonial névrotique et les actes sacrés du rite religieux : dans la peur, engendrée par la conscience, en cas d'omission, dans la complète isolation de toutes les autres activités (défense d'être dérangé) et dans le caractère consciencieux et méticuleux de l'exécution. Mais les différences sont tout aussi frappantes,

3 En contrepartie de sa puissance magique, la fée Mélusine avait périodiquement une queue de serpent, attribut honteux qu'il ne convenait pas de montrer (N. d. T.)

différences dont quelques-unes sont si éclatantes qu'elles font de cette comparaison quelque chose de sacrilège : la plus grande diversité des actes cérémoniaux par opposition à la stéréotypie du rite (prière, génuflexion, etc.) ; le caractère privé de ceux-ci par opposition au caractère public et collectif des exercices religieux ; et surtout cette différence que les petits actes du cérémonial religieux ont un sens et une intention symbolique, tandis que ceux du cérémonial névrotique semblent niais et dénués de sens. La névrose obsessionnelle semble ici la caricature mi-comique, mi-lamentable d'une religion privée. Cependant, c'est justement cette différence la plus tranchée entre le cérémonial névrotique et le cérémonial religieux qui disparaît lorsque, grâce à la technique d'investigation psychanalytique, on pénètre assez avant pour comprendre les actes obsédants [4]. Cette investigation permet de mettre radicalement fin à l'apparence d'après laquelle les actes obsédants seraient niais et dénués de sens. Elle révèle aussi d'où provient cette apparence. On apprend à voir que les actes obsédants sont, sans exception et dans tous leurs détails, pleins de sens, qu'ils sont au service d'intérêts importants de la personnalité et qu'ils expriment et des événements à influence persistante, et des pensées chargées d'affect de l'individu. Ils réalisent ceci de deux manières., en tant que représentation directe ou bien en tant que représentation symbolique ; il convient donc de les interpréter soit biographiquement, soit symboliquement.

Je ne pourrai me dispenser de citer ici quelques exemples à l'appui de cette assertion. Quiconque s'est familiarisé avec les résultats dus à l'investigation psychanalytique des psychonévroses ne sera pas surpris d'apprendre que ce que représentent les actes

4 Cf. S. FREUD, *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre* (*Suite de petites études sur la doctrine des névroses*), Vienne, 1906 ; 3e éd., 1920. Textes publiés en 1894 et 1899 et présent au début de *Névrose, psychose et perversion*, 1973.

obsédants ou le cérémonial dérive de la vie la plus intime, voire de la vie sexuelle du malade.

a) Une jeune fille observée par moi était soumise à la compulsion, après s'être lavée, de faire tourner plusieurs fois la cuvette en rond. La signification de cet acte cérémonial se trouvait dans le proverbe : « Il ne convient pas de jeter de l'eau sale avant d'en avoir de propre » [5].

Cette action avait pour but de donner un avertissement à sa sœur, qu'elle aimait beaucoup, et d'empêcher celle-ci de divorcer d'avec un mari peu satisfaisant avant d'avoir noué des relations avec quelqu'un de mieux.

b) Une femme qui vivait séparée de son mari obéissait pendant les repas à la compulsion de laisser les meilleurs morceaux, par exemple de ne manger que les bords d'une tranche de viande rôtie. Ce renoncement s'expliquait par la date où il avait pris naissance. Il s'était manifesté pour la première fois le jour où elle avait annoncé à son mari qu'elle lui refuserait désormais les rapports conjugaux, c'est-à-dire le jour où elle avait renoncé à ce qu'il y avait de meilleur.

c) La même malade ne pouvait en réalité s'asseoir que sur un seul siège et ne parvenait à s'en relever qu'avec difficulté. Le siège, d'après certains détails de sa vie conjugale, symbolisait pour elle son mari, à qui elle restait fidèle. Elle expliquait par cette phrase sa compulsion : « On se sépare si difficilement (d'un homme, d'un siège) après s'y être assise une première fois. »

d) Pendant tout un laps de temps elle avait eu coutume de répéter un acte obsédant particulièrement frappant et absurde. Elle courait de sa chambre à une autre pièce, au milieu de laquelle se trouvait une table, elle arrangeait d'une certaine façon le tapis qui se trouvait dessus, elle sonnait la fille de chambre, qui devait s'approcher de la table, puis elle congédiait celle-ci avec un ordre indifférent. Au cours des efforts que nous fîmes pour expliquer cette

5 Man soll schmutziges Wasser nicht ausgiessen, ehe man reines hat.

compulsion, il lui vint à l'esprit que le tapis de table en question portait une tache d'une vilaine couleur et qu'elle disposait chaque fois le tapis de telle sorte que la tache dût sauter aux yeux de la fille de chambre. Le tout était ainsi la reproduction d'un événement relatif à son mariage, événement qui avait ensuite donné à son esprit un problème à résoudre. Son mari, au cours de leur nuit de noces, avait été victime d'une mauvaise fortune qui n'est pas rare. Il se trouva impuissant et « courut plusieurs fois cette nuit-là de sa chambre à la sienne » afin de répéter la tentative. Le matin suivant il avait dit qu'il devrait avoir honte devant la fille de chambre de l'hôtel, qui allait faire les lits ; aussi prit-il un flacon d'encre rouge et en versa-t-il le contenu sur le drap, mais d'une façon si maladroite que la tache rouge se produisit à un endroit vraiment peu en rapport avec son dessein. Elle rejouait ainsi par cet acte obsédant la scène de sa nuit de noces. « La table et le lit » font en effet à eux deux le mariage.

e) Cette même malade présentait une compulsion à noter le numéro de chaque billet de banque avant qu'il ne sortît de ses mains : or, cette compulsion comportait aussi une explication biographique. Au temps où elle admettait encore l'idée de quitter son mari, au cas où elle trouverait un autre homme plus digne de confiance, elle s'était laissé faire la cour, dans une ville d'eaux, par un monsieur des intentions sérieuses duquel elle doutait cependant. Un jour où elle avait besoin de petite monnaie, elle le pria de lui changer une pièce de cinq couronnes. Il le fit, empocha la large pièce d'argent et ajouta galamment qu'il ne s'en séparerait jamais, cette pièce ayant passé par ses mains à elle. Au cours de rencontres ultérieures, elle fut maintes fois tentée de lui demander qu'il lui montrât la pièce de cinq couronnes, en quelque sorte pour se convaincre de la foi qu'il convenait d'accorder à ses hommages. Mais elle s'en abstint en vertu de la bonne raison que l'on ne saurait distinguer l'une de l'autre des pièces de monnaie de même valeur,

Ainsi le doute ne fut pas dissipé, et il laissa après lui la compulsion à noter les numéros des billets de banque, numéros grâce auxquels chaque billet se distingue individuellement de tous les autres de même valeur.

Ces quelques exemples, empruntés au vaste ensemble de mes observations, ne sont destinés qu'à illustrer la proposition d'après laquelle tout, dans les actes obsédants, est plein de sens et interprétable. Il en est le même du cérémonial proprement dit ; la preuve en exigerait seulement un exposé plus circonstancié. Mais je ne m'y méprends nullement : nous semblons nous être fort éloignés, par l'élucidation des actes obsédants, de la sphère d'idées de la religion.

C'est une des conditions de l'état pathologique que la personne qui obéit à une compulsion le fasse sans en connaître la signification, au moins la signification principale. Seuls les efforts du traitement psychanalytique pourront lui rendre conscient le sens de l'acte obsédant et par là les mobiles qui l'y poussent. Nous exprimons cet état de choses important en disant que l'acte obsédant sert à manifester des mobiles et des représentations inconscientes. Il semble y avoir là une nouvelle différence d'avec les exercices religieux, mais il faut se rappeler qu'aussi bien le dévot isolé exerce en règle générale le cérémonial religieux sans demander quel en est le sens, tandis que le prêtre et l'investigateur peuvent cependant connaître ce sens, le plus souvent symbolique, du rite. Les mobiles qui poussent impérieusement les croyants aux exercices religieux leur restent cependant à tous inconnus, ou bien sont représentés dans leur conscience par d'autres mobiles mis en avant à leur place.

L'analyse des actes obsédants nous a déjà permis de jeter un coup d'œil sur l'étiologie de ceux-ci et sur l'enchaînement des mobiles qui les déterminent. On peut dire que celui qui souffre de compulsion et d'interdictions se comporte comme s'il était sous l'empire d'un *sentiment de culpabilité*, dont il ne sait rien d'ailleurs,

d'un sentiment inconscient de culpabilité, ainsi qu'il convient de dire en ne tenant pas compte du heurt des mots ici associés. Ce sentiment de culpabilité prend sa source dans certains processus psychiques précoces, mais trouve un élément de reviviscence perpétuelle dans la *tentation* que renouvelle chaque occasion actuelle. D'autre part, il donne naissance à une *angoisse expectante*, à une attente du malheur, toujours aux aguets, angoisse liée par le concept de la *punition* à la perception interne de la tentation. Quand un cérémonial est en train de se constituer, le malade sait encore consciemment qu'il doit faire ceci ou cela sans quoi un malheur arriverait et, en règle générale, la sorte de malheur à attendre est encore communiquée à sa conscience. Mais le rapport, démontrable dans chaque cas, qui existe entre l'occasion où l'angoisse expectante surgit et l'élément de menace qu'elle contient est déjà caché au malade. Ainsi le cérémonial commence par être un acte de défense ou une *assurance contre quelque chose, une mesure de protection.*

Au sentiment de culpabilité du névrosé obsessionnel correspondent les protestations des dévots lorsqu'ils affirment savoir qu'ils sont de grands pécheurs dans leur cœur ; il semble que les exercices de piété (prières, invocations, etc.), aient la valeur de mesures de défense et de protection, mesures par lesquelles les dévots font précéder chaque activité de la journée et surtout chaque entreprise sortant de l'ordinaire.

On acquiert une intelligence plus profonde du mécanisme de la névrose obsessionnelle si l'on estime à sa juste valeur le fait primordial se trouvant à sa base et qui consiste toujours dans le *refoulement d'une pulsion instinctive* (d'une composante de l'instinct sexuel), pulsion qui était contenue dans la constitution de la personne en jeu, qui put se manifester un certain temps dans sa vie infantile et devint ensuite la proie du refoulement. Une *scrupulosité* particulière, dirigée contre les objectifs de cet instinct, est engendrée en même temps que le refoulement de cet instinct.

Seulement cette formation réactionnelle psychique ne se sent pas sûre d'elle-même, mais constamment menacée par l'instinct demeuré aux aguets dans l'inconscient. L'influence de l'instinct refoulé est ressentie sous forme de tentation, et c'est au cours du processus du refoulement lui-même que naît l'angoisse, qui, en tant qu'angoisse expectante, s'empare du domaine de l'avenir. Le processus de refoulement qui conduit à la névrose obsessionnelle est à qualifier de refoulement incomplètement réussi, refoulement qui menace de faiblir de plus en plus. C'est en quoi il est comparable à un conflit qui ne saurait connaître de fin ; des efforts psychiques toujours renouvelés sont nécessaires afin de maintenir l'équilibre contre les poussées constantes de l'instinct. Les actes cérémoniaux et obsédants naissent ainsi, d'une part, à titre de défense contre la tentation, d'autre part, à titre de protection contre un malheur attendu. Mais contre la tentation, les actes de protection semblent bientôt ne pas suffire ; alors surgissent les interdictions qui doivent nous garder à distance de la situation où nous serions tentés. Ainsi qu'on peut le voir, les interdictions remplacent les actes obsédants, tout comme une phobie a pour but d'épargner la nécessité d'une crise d'hystérie. D'un autre côté, le cérémonial représente la somme des conditions sous lesquelles d'autres choses, pas encore absolument défendues, restent permises ; de même le sens du cérémonial religieux du mariage est de permettre au dévot la jouissance sexuelle, par ailleurs entachée de péché. La névrose obsessionnelle, comme toutes les autres affections analogues, a encore pour caractère que ses manifestations (ses symptômes, parmi lesquels les actes obsédants) remplissent cette condition d'être un compromis entre les forces psychiques en conflit. Ainsi les symptômes ramènent au jour quelque chose du plaisir qu'ils sont destinés à empêcher, ils se mettent au service de l'instinct refoulé non moins que de l'instance refoulante. Et même, avec le progrès de la maladie, les actes, qui à l'origine servaient plutôt à la défense, se

rapprochent toujours davantage des actions condamnées par lesquelles, dans l'enfance, l'instinct se manifestait.

On pourrait retrouver quelque chose de ces rapports dans le domaine de la vie religieuse : la répression, le *renoncement* à certaines pulsions instinctives semble aussi être à la base de la formation de la religion ; cependant ce ne sont pas exclusivement, comme dans la névrose, des composantes exclusivement sexuelles dont il s'agit ici, mais des instincts égoïstes, nuisibles à la société, auxquels d'ailleurs une contribution sexuelle n'est le plus souvent pas étrangère. Le sentiment de culpabilité émané d'une tentation qui ne s'éteint jamais, l'angoisse expectante sous forme de la peur des châtiments divins, nous avons appris à les reconnaître au domaine de la religion plus tôt qu'à celui de la névrose. Peut-être en vertu des composantes sexuelles qui s'y mêlent, peut-être par suite des qualités générales de l'instinct, la répression des instincts au domaine de la vie religieuse se manifeste-t-elle aussi comme insuffisante et jamais achevée. Des récidives totales de péché sont même plus fréquentes chez le dévot que chez le névrosé, et elles conditionnent une nouvelle espèce d'activités religieuses, les actes de pénitence, auxquels on trouve des pendants dans la névrose obsessionnelle.

Nous l'avons vu : un caractère particulier et dégradant de la névrose obsessionnelle consiste en ce que le cérémonial s'attache à de petits actes de la vie quotidienne et se manifeste sous forme de prescriptions et de restrictions puériles. On ne comprend ce trait frappant de la structure du tableau clinique qu'en apprenant à voir que le mécanisme du *déplacement* psychique, découvert par moi d'abord dans la formation du rêve[6], domine les processus psychiques de la névrose obsessionnelle. Dans les quelques exemples d'actes obsédants que j'ai cités, on peut déjà voir comment le symbolisme et les détails de l'exécution de l'acte s'édifient grâce à un déplacement

6 Cf *L'interprétation du rêve* (*Die Traumdeutung*), 1900, GW, II-III.

de ce qui est propre et important, à une chose mesquine mais substitutive, par exemple d'un homme à un siège. C'est cette tendance au déplacement qui modifie toujours davantage le tableau des phénomènes morbides et qui en vient pour finir à faire de la chose la plus minime, la plus importante et la plus pressante. On ne saurait méconnaître qu'au domaine religieux n'existe une tendance semblable au déplacement de la valeur psychique, et à la vérité dans le même sens, de telle sorte que peu à peu le cérémonial mesquin des exercices religieux devient l'essentiel, après qu'a été mis de côté son contenu idéatif. C'est aussi pourquoi les religions subissent par saccades des réformes qui s'efforcent de rétablir la relation originelle des valeurs.

Le caractère de compromis des actes obsédants en tant que symptômes névrotiques est celui que l'on reconnaît le moins nettement dans les actes religieux qui leur correspondent. Et cependant quelque chose nous rappelle ce trait de la névrose quand nous voyons combien souvent tous les actes que la religion réprouve - les manifestations des instincts réprimés par la religion - sont justement accomplis en son nom et soi-disant à son profit.

En vertu de ces concordances et de ces analogies, on pourrait se risquer à concevoir la névrose obsessionnelle comme constituant un pendant pathologique de la formation des religions, et à qualifier la névrose de religiosité individuelle, la religion de névrose obsessionnelle universelle. La concordance la plus essentielle résiderait dans le renoncement fondamental à l'exercice d'instincts constitutionnellement donnés, la différence la plus décisive dans la nature de ces instincts qui, dans la névrose, sont d'origine exclusivement sexuelle, et dans la religion aussi de nature égoïste.

Un renoncement progressif à des instincts constitutionnels, dont l'exercice pouvait donner au moi un plaisir primaire, semble être l'une des bases de l'évolution culturelle des hommes. Une partie de ce refoulement des instincts est accomplie par les religions, en

tant qu'elles incitent l'individu à offrir en sacrifice à la divinité ses plaisirs instinctifs. « A moi est la vengeance », dit le Seigneur [7]. On croit reconnaître dans l'évolution des vieilles religions que bien des « forfaits » auxquels l'homme avait renoncé avaient été « passés » à Dieu et étaient encore permis en son nom, de telle sorte que la cession à la divinité était le moyen par lequel l'homme se libérait de la domination de ses instincts mauvais et nuisibles à la société. Aussi n'est-ce pas un hasard si toutes les particularités humaines - avec les mauvaises actions qui en dérivent - étaient attribuées aux anciens dieux dans une mesure illimitée, et ce n'était pas une contradiction qu'il ne fût pourtant pas permis de justifier ses propres forfaits par l'exemple divin.

7 Deutéronome, XXXII, 35. Saint Paul, Aux Romains, 12, 19 : « À moi la vengence, à moi la rétribution dit le Seigneur. » (N. de la Trad.)

Les explications sexuelles données aux enfants

Lettre ouverte au Dr M. Fürst

Cher collègue,

Lorsque vous me demandez de me prononcer sur les explications sexuelles données aux enfants, j'entends que vous n'attendez pas de moi un traité méthodique et formel qui tiendrait compte de toute la littérature, développée a l'excès, mais je pense que vous voulez recevoir le jugement autonome d'un médecin particulier que son activité professionnelle a incité spécialement à s'occuper des problèmes sexuels. Je sais que vous avez suivi avec intérêt mes efforts scientifiques et que, contrairement a beaucoup d'autres collègues, vous ne me rejetez pas sans preuve parce que je vois dans la constitution psychosexuelle et dans des dommages causés à la vie sexuelle la source la plus importante des maladies névrotiques qui sont si fréquentes. Je sais aussi que mes *Trois essais sur la théorie* de la sexualité dans lesquels j'expose la composition de la pulsion sexuelle et les troubles du développement de cette pulsion en fonction sexuelle ont été récemment mentionnés amicalement dans votre revue.

Je dois donc répondre a vos questions : peut-on, d'une façon générale, donner aux enfants des explications sur ce qui concerne la vie sexuelle ? À quel âge et de quelle manière cela peut-il être fait ?

Permettez-moi de vous avouer, de prime abord, que je trouve très compréhensible une discussion sur le deuxième et le troisième point mais que je ne peux concevoir que le premier point puisse faire l'objet d'une diversité d'opinions. Que vise-t-on lorsque l'on veut cacher aux enfants - ou disons aux adolescents - de telles explications sur la vie sexuelle des êtres humains ? Craint-on d'éveiller précocement leur intérêt pour ces choses, avant qu'il ne s'éveille spontanément en eux ? Espère-t-on par cette dissimulation contenir après tout leur pulsion sexuelle jusqu'au jour où elle pourra prendre les voies qui lui sont ouvertes par le seul ordre social bourgeois ? Veut-on dire que les enfants ne montreraient aucun intérêt ou aucune compréhension pour les faits et les énigmes de la vie sexuelle, s'ils n'y étaient engagés par quelqu'un d'extérieur ? Croit-on possible que la connaissance qu'on leur refuse ne leur soit pas donnée d'une autre manière ? Ou bien veut-on réellement et sérieusement les voir juger plus tard tout ce qui touche au sexe comme quelque chose de vil et d'abominable dont leurs parents et leurs éducateurs ont voulu les tenir éloignés aussi longtemps que possible ?

Je ne sais vraiment pas dans quel de ces desseins je dois trouver la raison de dissimuler aux enfants, comme on le fait, ce qui concerne la sexualité. Je les trouve tous également absurdes et il m'est difficile de les réfuter sérieusement. Je me rappelle cependant que dans les lettres de famille du grand penseur et ami de l'homme *Multatuli*, j'ai trouvé quelques lignes qui sont plus qu'une simple réponse.

D'une façon générale, il y a des choses qui, selon moi, sont trop voilées. On a raison de conserver la pureté de l'imagination de l'enfant, mais cette pureté n'est pas garantie par l'ignorance. Je crois plutôt que le fait de cacher quelque chose aux garçons et aux filles leur fait soupçonner d'autant plus la vérité. Par curiosité, on cherche à pénétrer des faits qui, s'ils nous étaient communiqués sans

beaucoup de détails, ne susciteraient que peu ou pas du tout notre intérêt. Si encore on pouvait conserver cette ignorance, je pourrais me réconcilier avec cela ; mais ce n est pas possible. L'enfant prend contact avec d'autres enfants ; on lui met en main des livres qui le mènent à réfléchir et justement cette cachotterie de ses parents sur ce qu'il a cependant découvert ne fait qu'accroître son exigence d'en savoir davantage. Cette exigence qui n'est satisfaite qu'en partie et secrètement, échauffe le cœur et gâte l'imagination, l'enfant pèche déjà tandis que les parents pensent encore qu'il ne sait pas ce qui est coupable.

Je ne sais pas ce qu'on pourrait dire de mieux sur ce sujet mais peut-être pourrait-on y ajouter quelque chose. Ce qui provoque la cachotterie des adultes à l'égard des enfants n'est rien d'autre certainement que la pruderie habituelle et la mauvaise conscience de ces parents eux-mêmes ; mais il est probable qu'y concourt aussi une certaine ignorance théorique de leur part que l'on peut combattre en donnant aux adultes quelques explications. On pense généralement que la pulsion sexuelle est absente chez les enfants et ne survient pour la première fois en eux qu'à la puberté, avec la maturité des organes sexuels. C'est là une erreur grossière et pleine de conséquences pour la théorie comme pour la pratique. Il est si facile de la corriger par l'observation que l'on se demande comment elle a pu être commise. Le nouveau-né, en vérité, vient au monde avec de la sexualité ; certaines sensations sexuelles accompagnent son développement de nourrisson et de petit enfant et bien peu d'enfants pourraient se soustraire aux activités et sensations sexuelles avant la puberté. Celui qu'intéresse l'exposé détaillé de ces affirmations peut se référer à mes *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Vienne, 1905, que j'ai déjà mentionnés. Il y apprendra que les organes de reproduction proprement dits ne sont pas les seules parties du corps qui procurent des sensations de plaisir sexuel et que la nature justement contraignante a fait en sorte que des stimulations mêmes

des organes génitaux sont inévitables pendant la petite enfance. Cette période de la vie pendant laquelle un certain taux de plaisir sexuel véritable est produit par l'excitation de différents points de la peau (zones *érogènes*) par l'activité de certaines pulsions biologiques et par coexcitation dans de nombreux états affectifs, on la décrit selon une expression empruntée à Havelock Ellis comme la période de *l'auto-érotisme*. Tout ce que fait la puberté c'est de donner aux organes génitaux la primauté parmi toutes les zones et les sources qui procurent du plaisir : par là, elle contraint l'érotisme à se mettre au service de la fonction de reproduction. Ce processus peut évidemment succomber sous certaines inhibitions et chez beaucoup de gens, les futurs pervers et névrosés, il ne se réalise qu'incomplètement. D'autre part, l'enfant est capable bien avant d'avoir atteint la puberté de réaliser la plupart des exploits psychiques de la vie amoureuse (la tendresse, le dévouement, la jalousie). L'irruption de ces états d'âme accompagne aussi assez souvent les sensations somatiques de l'excitation sexuelle, si bien que l'enfant ne peut douter davantage de la connexion entre les deux. Bref, bien avant la puberté l'enfant est prêt pour l'amour, excepté pour la reproduction, et l'on peut bien dire que la cachotterie ne le prive que de la faculté de surmonter intellectuellement des exploits pour lesquels il est psychiquement prêt et somatiquement ajusté. L'intérêt intellectuel de l'enfant pour les énigmes de la vie sexuelle, sa soif de savoir sexuel se manifestent en effet même à un âge étonnamment précoce. Si des observations comme celles que je communique maintenant n'ont pu être faites plus fréquemment ce ne peut être que parce que les parents sont comme frappés de cécité pour cet intérêt de l'enfant ou bien, au cas où ils ne peuvent pas ne pas le remarquer, parce qu'ils s'évertuent aussitôt à l'étouffer. Je connais un superbe petit garçon de quatre ans maintenant dont les parents compréhensifs s'abstiennent de réprimer par la violence une partie du développement. Le petit Hans qui n'a sûrement pas été exposé à une tentative de détournement de

la part de sa nurse, montre depuis un certain temps déjà le plus grand intérêt pour cette partie de son corps qu'il a coutume de désigner comme le « fait-pipi ». À l'âge de trois ans déjà il a demandé à sa mère : « Maman, as-tu toi aussi un fait-pipi ? » À quoi sa mère a répondu « Naturellement, que crois-tu donc ? » Il a posé à plusieurs reprises la même question à son père. Au même âge, visitant pour la première fois une étable, il a assisté à la traite d'une vache et s'est alors écrié stupéfait : « Regarde, il sort du lait du fait-pipi. » À trois ans trois quarts, il est en train de découvrir, indépendamment, par ses observations, des catégories exactes. Il voit comment l'eau sort d'une locomotive et dit : « Regarde, la locomotive fait pipi, où donc est son fait-pipi ? » Plus tard, plongé dans ses réflexions il ajoute : « Un chien et un cheval ont un fait-pipi ; une table et un siège n'en ont pas. » Récemment, témoin du bain de sa petite sœur alors âgée d'une semaine, il a eu cette remarque : « Mais son fait-pipi est encore petit. Quand elle grandira il deviendra bien plus grand. » (On m'a rapporté que d'autres garçons du même âge ont la même attitude vis-à-vis de la différence des sexes.) Je voudrais réfuter expressément l'idée que le petit Hans est un enfant sensuel ou même prédisposé pathologiquement ; je pense simplement que n'ayant pas été intimidé, il n'est pas tracassé par un sentiment de culpabilité et nous informe donc ingénument sur ses processus de pensée[1].

Le deuxième grand problème qui préoccupe l'enfant - sans doute à un âge un peu plus avancé est celui-ci : d'où viennent les enfants ; il se rattache le plus souvent à la venue d'un petit frère ou d'une petite sœur non désirée. C'est la question la plus vieille et la plus brûlante de la jeune humanité ; qui sait interpréter les mythes et les traditions peut la détecter dans l'énigme que la Sphynge thébaine pose à œdipe. Les réponses que l'on a coutume d'y donner dans la nurserie blessent la pulsion d'investigation honnête de

1 *Additif,* 1924 : Sur la maladie névrotique ultérieure du « petit Hans » et son rétablissement, cf. « Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knabe » (L'analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans), GW., VII.

l'enfant ; le plus souvent aussi, elles ébranlent pour la première fois sa confiance en ses parents. Il commence alors à se méfier des adultes et à garder pour lui ses intérêts les plus intimes. Un petit document peut montrer combien cette soif de savoir, justement, tourmente souvent des enfants plus âgés : c'est la lettre d'une fillette de onze ans et demi qui n'a pas de mère et qui a médité sur ce problème avec sa jeune sœur :

« Chère tante Mali,

« Sois assez bonne, je t'en prie pour m'écrire comment tu as reçu ta Christel et ton Paul. Tu dois bien le savoir puisque tu es mariée. Nous nous sommes hier même querellées à ce sujet et souhaitons savoir la vérité. Vraiment nous n'avons personne que nous puissions interroger. Quand donc venez-vous à Salzbourg ? Vois-tu chère tante Mali, c'est que nous ne saisissons pas comment la cigogne apporte les enfants. Trudel croyait que la cigogne les apporte dans une chemise. Ensuite nous voudrions aussi savoir si elle les prend dans l'étang et pourquoi on ne voit jamais d'enfants dans les étangs. Je te prie de me dire aussi comment sait-on d'avance qu'on va les recevoir. Réponds-moi de façon détaillée.

« Avec mille saluts et baisers de nous tous.

« Ta curieuse Lili. »

Je ne crois pas que cette lettre touchante ait apporté aux deux sœurs les éclaircissements demandés. Celle qui a écrit la lettre a été plus tard victime de cette névrose qui provient de questions inconscientes n'ayant pas reçu de réponse, de ruminations obsessionnelles[2].

Je ne crois pas qu'il y ait une seule bonne raison pour refuser aux enfants les explications qu'exige leur soif de savoir. Certes si l'intention de l'éducateur est d'étouffer le plus tôt possible toute tentative de l'enfant de penser indépendamment, au profit de

2 Mais la rumination fit place, quelques année plus après, à une démence précoce.

« l'honnêteté » si prisée, rien ne l'y aidera mieux que de l'égarer sur le plan sexuel et de l'intimider dans le domaine religieux. Les natures plus fortes résistent bien sûr à ces influences ; elles deviennent rebelles à l'autorité des parents et plus tard à toute autorité. Si les enfants ne reçoivent pas les explications qu'ils ont demandées à leurs aînés ils continuent en secret à se tourmenter pour ce problème et échafaudent des tentatives de solution dans lesquelles la vérité devinée se mêle de la façon la plus remarquable avec le faux grotesque ; ou bien ils se chuchotent les uns aux autres des informations dans lesquelles, à cause du sentiment de culpabilité de ces jeunes chercheurs, la vie sexuelle reçoit l'empreinte du terrible et du dégoûtant. Ces théories sexuelles infantiles seraient dignes d'être recueillies et examinées. Dès ce moment-là, la plupart des enfants perdent la seule attitude juste vis-à-vis des questions concernant le sexe et beaucoup d'entre eux ne la retrouveront plus jamais.

Il semble que la grande majorité d'auteurs, masculins et féminins, qui ont écrit sur la question des explications sexuelles aux jeunes se sont prononcés pour. Mais la plupart des propositions concernant le quand et le comment cela doit se faire sont si maladroites que l'on est tenté de conclure que cette concession n'a pas été facile pour les intéressés. Dans toute la littérature que je connais il n'y a qu'une seule exception : c'est la charmante lettre d'explications qu'une Mme Emma Eckstein prétend écrire à son fils d'environ dix ans[3]. D'autre part, cacher aux enfants le plus longtemps possible toute connaissance du domaine sexuel pour s'en ouvrir à moitié à eux un beau jour, dans des termes emphatiques et cérémonieux, ce n'est certainement pas la bonne méthode. La plupart des réponses à la question « comment le dire à mon enfant », me font, à moi au moins, une impression si affligeante que je préférerais que les parents ne se chargent pas du tout de ces

3 Emma Eckstein, *Die Sexualfrage in der Erzihung des Kindes* (*La question sexuelle dans l'éducation de l'enfant*), 1904.

explications. Ce qui importe davantage c'est que les enfants n'en viennent jamais à l'idée que l'on veut leur cacher plutôt les faits de la vie sexuelle que d'autres faits qui ne sont pas encore accessibles à leur compréhension. Pour cela, il est indispensable que dès le début on traite ce qui concerne la sexualité comme les autres matières dignes d'être connues.

C'est a l'école d'abord qu'il appartient de ne pas éluder la mention qui a trait au domaine sexuel ; elle doit insérer dans l'enseignement sur le monde animal les grandes réalités de la reproduction avec toute leur importance et insister tout de suite sur le fait que l'homme partage avec les animaux supérieurs tout l'essentiel de son organisation. Si alors, à la maison, on ne vise pas à inculquer à l'enfant la crainte de penser, il se produira bien plus souvent ce que j'ai surpris une fois dans une nurserie un petit garçon faisait des remontrances à sa petite sœur : « Mais comment peux-tu penser que la cigogne apporte les petits enfants. Tu sais bien que la cigogne est un mammifère. Crois-tu alors que la cigogne apporte aux *autres* mammifères leurs bébés ? » La curiosité de l'enfant n'atteindra jamais un niveau très élevé pourvu qu'elle soit satisfaite de façon appropriée à chaque degré de l'enseignement. On devrait, à la fin de l'enseignement primaire (et avant l'entrée dans le secondaire), c'est-à-dire pas après sa dixième année, l'éclairer sur les aspects spécifiquement humains de la sexualité en faisant aussi référence à leur signification sociale. L'époque de la confirmation serait enfin la période la plus propre pour enseigner à l'enfant déjà tout à fait au courant de tout ce qui est corporel, les devoirs moraux qui sont liés à l'exercice de la pulsion. Expliquer ainsi à l'enfant la vie sexuelle, en procédant étape par étape progressivement et de manière ininterrompue, l'initiative de cette instruction étant prise par l'école, c'est me semble-t-il la seule démarche qui tienne compte du développement de l'enfant et évite heureusement les dangers impliqués.

Je tiens pour le progrès le plus significatif dans l'éducation de l'enfant le fait qu'en France l'État a introduit à la place du catéchisme un livre élémentaire qui donne à l'enfant les premiers renseignements sur sa position civique et sur les devoirs moraux qui lui incomberont un jour. Mais cet enseignement élémentaire est fâcheusement incomplet en ce qu'il ne cerne pas aussi le domaine de la vie sexuelle. C'est là une lacune que les éducateurs et les réformateurs devraient s'efforcer de combler ! Dans les pays où l'éducation est entièrement ou partiellement aux mains du clergé, on ne peut bien sûr prétendre à de telles exigences. L'ecclésiastique n'acceptera jamais la similitude d'essence de l'homme et de l'animal car il ne peut renoncer à l'immortalité de l'âme dont il a besoin pour fonder l'exigence morale. Ainsi voit-on une fois de plus, combien il est peu avisé de coudre une seule pièce de soie sur des guenilles, combien il est impossible d'accomplir une réforme isolée sans transformer les fondements du système entier.

Sigmund Freud

Délire et rêves dans la « Gradiva » de Jensen

Table des matières

Gradiva

En visitant une des grandes collections romaines d’antiques, Norbert Hanold avait découvert un bas-relief qui l’avait exceptionnellement frappé. Il avait été ravi d’en pouvoir trouver, à son retour en Allemagne, un excellent moulage. Depuis quelques années, celui-ci était accroché en bonne place dans son cabinet de travail dont les murs étaient presque entièrement tapissés de rayonnages couverts de livres ; la lumière tombait droit sur le relief, et le soleil couchant l’éclairait pendant quelques instants. Cette sculpture représentait, en pied, une femme en marche, à peu près au tiers de sa grandeur naturelle. Elle était jeune, ce n’était plus une enfant, et évidemment, pas encore une femme, mais une vierge romaine d’environ vingt ans. Elle ne rappelait en rien les bas-reliefs si fréquents de Vénus, de Diane, ou d’une autre divinité de l’Olympe, pas plus que Psyché ou qu’une Nymphe. Il y avait en

elle quelque chose de l’humanité courante — cette expression n’étant pas prise dans un sens défavorable — *d’actuel,* en quelque sorte, comme si l’artiste au lieu de jeter, ainsi qu’il l’aurait fait aujourd’hui, un croquis sur une feuille de papier, avait ébauché un modèle de terre glaise, dans la rue, en passant rapidement à côté de la vie même. Le corps était grand et svelte, les cheveux mollement ondulés et presque entièrement couverts par un fichu. Le visage, un peu menu, ne fascinait pas particulièrement, mais il était évident qu’il ne cherchait pas un tel effet. Ses traits fins exprimaient une tranquille indifférence aux événements extérieurs, l’œil, qui regardait droit devant lui, témoignait d’une vue excellente et intacte, et d’un paisible repliement des pensées sur soi-même. Cette jeune femme, qui n'attirait pas par la beauté de ses formes, possédait ainsi, néanmoins, *une* chose rare dans les sculptures de l’antiquité, le charme simple et naturel d’une jeune fille, charme qui semblait âtre l’inspiration de sa vie même. Il était, sans doute, avant tout dû, probablement, à l’attitude dans laquelle elle était représentée. La tête légèrement inclinée, elle tenait ramassé dans sa main gauche un pan de sa robe extraordinairement plissée, qui lui tombait de la nuque aux chevilles, et découvrait ainsi ses pieds dans des sandales. Le pied gauche était posé en avant, et le droit, qui se disposait à le suivre, ne touchait le sol que de la pointe de ses orteils, cependant que sa plante et son talon s'élevaient presque verticalement. Ce mouvement exprimait à la fois l’aisance agile d’une jeune femme en marche, et un repos sûr de soi-même, ce qui lui donnait, en combinant une sorte de vol suspendu à une ferme démarche, ce charme particulier.

D’où venait-elle, et où allait-elle ? Le Docteur Norbert Hanold, Dozent d’archéologie, ne trouvait, en vérité, du point de vue de la science qu’il enseignait, rien de particulièrement remarquable à ce bas-relief. Ce n’était pas une sculpture de la bonne époque, mais plutôt un *tableau de genre* du goût romain, et il ne pouvait pas

s'expliquer ce qui avait ainsi arrêté son attention ; mais quelque chose l'avait attiré et il était, depuis le premier instant, resté sous cette impression. Pour désigner cette sculpture, il l'avait nommée, pour lui-même, *Gradiva,* celle qui s'avance. Ce surnom, que les poètes anciens réservent à Mars Gradivus, au dieu de la guerre s'en allant au combat, paraissait néanmoins, à Norbert, le plus caractéristique du mouvement de la jeune fille, ou, pour employer une expression contemporaine, de la jeune dame, car elle n'était évidemment pas issue de la classe inférieure, mais fille d'un noble, en tout cas d'un *honesto loco ortus.* Peut-être, comme son apparence en donnait involontairement l'idée, était-elle la fille d'une édile patricien qui exerçait ses fonctions sous les auspices de Cérès, et s'en allait-elle, pour une affaire quelconque, vers le temple de la Déesse.

Mais le jeune archéologue ne pouvait réussir à se l'imaginer dans le cadre de Rome, dans cette grande ville pleine de bruit. Cette attitude, cette allure calme et placide, lui semblaient appartenir, non à cette agitation multiple où nul ne fait attention à l'autre, mais à un petit village où chacun la connaîtrait, où chacun s'arrêterait pour dire à son compagnon : *C'est Gradiva* (il ne pouvait mettre ici son vrai nom) *la fille de... Elle a la plus belle démarche de toutes les jeunes filles de notre ville.*

Ces paroles s'étaient fixées dans son esprit comme s'il les avait véritablement entendues et avaient transformé une autre hypothèse en une presque conviction. Lors de son voyage en Italie, il était resté quelques semaines à Pompéi pour y étudier les ruines et, revenu en Allemagne, il lui était apparu brusquement, un jour, que la femme figurée sur le bas-relief marchait sur ces dalles qu'on a découvertes, et qui étaient disposées spécialement pour les piétons. Elles permettaient de traverser la rue à pied sec, en temps de pluie, tout en laissant un intervalle pour les roues des voitures. Il la voyait ayant fait passer un de ses pieds au-dessus de l'intervalle qui sépare deux

pierres, cependant que l'autre se disposait à le suivre. En même temps qu'il contemplait cette femme en marche, tout ce qui l'entourait de près ou de loin s'échafaudait dans la réalité devant son imagination. Grâce à sa connaissance de l'antique, cette femme faisait naître en lui la vue d'une rue longue, s'étendant entre deux rangées de maisons où se mêlaient les nombreux édifices des temples et des portiques. Le commerce et l'industrie montraient *tabernae officinae cauponae,* boutiques, ateliers et tavernes. Les boulangers étalaient leurs pains, les amphores d'argile enfoncées dans des tables de marbre offraient toutes choses utiles au ménage et à la cuisine ; au coin d'une rue, une femme assise offrait aux acheteurs des légumes et des fruits dans des corbeilles. Elle avait enlevé l'une des coques d'une demi-douzaine de grandes noix pour attirer les chalands, en montrant que l'intérieur de ses fruits était irréprochable et frais. Partout où la vue se posait, elle découvrait des couleurs vives : les murailles gaiement colorées, les colonnes aux chapiteaux rouges et jaunes, tons éblouissants et resplendissants sous la splendeur du soleil de midi. Plus loin, sur un socle élevé, se dressait une statue d'une blancheur éclatante qui, à travers les brumes de chaleur qui faisaient trembloter l'air, semblait contempler le Vésuve, qui n'avait pas encore la forme de cône brunâtre et isolé qu'il a aujourd'hui, mais qui était alors recouvert, jusqu'à son sommet rude et dépouillé, d'une végétation d'un vert éblouissant. Dans la rue ne passait personne d'autre que quelques jeunes gens qui cherchaient l'ombre. La chaleur estivale de midi paralysait un trafic à d'autres heures si intense. Au milieu de tout cela Gradiva marchait sur les dalles espacées, en faisant fuir un lézard vert et or.

C'est ainsi que tout cela revivait devant les yeux de Norbert Hanold ; toutefois, la contemplation quotidienne de ce visage avait fait naître en lui une autre hypothèse encore. L'allure générale de ses traits lui semblait être de plus en plus, non de race latine ou romaine, mais grecque. Et peu à peu, il acquérait la certitude de

cette origine hellénique. L'antique colonisation du Sud de l'Italie par la Grèce, lui fournissait une suite, de motifs suffisants, et il en déduisait une nouvelle série d'agréables suppositions. La jeune *domina* avait peut-être parlé grec à la maison et avait été élevée, nourrie, de l'éducation grecque. Et son visage, bien examiné, le confirmait, car sous sa modestie se cachait, sans doute, de la prudence, et une intelligence fine et pleine d'esprit.

Ces suppositions et ces découvertes ne pouvaient cependant, suffire à motiver un réel intérêt archéologique pour cette petite sculpture, et Norbert reconnaissait que c'était tout autre chose, en marge de la science qu'il enseignait, qui le conduisait à s'en occuper si fréquemment. Il s'agissait pour lui de porter un jugement critique : la démarche de Gradiva, telle que l'avait reproduite l'artiste, était-elle conforme à la vie ?

Mais il ne réussissait pas à tirer cette question au clair, et sa riche collection d'œuvres d'art de l'antiquité ne lui était à ce sujet d'aucun secours. La position presque verticale du pied droit lui semblait être exagérée. Chaque fois qu'il en avait fait lui-même l'expérience, le pied qui restait en amère pendant son mouvement se trouvait toujours dans une position moins verticale ; pour le formuler mathématiquement, pendant le court instant où le pied demeurait en place, le sien ne faisait avec le sol qu'un demi-angle droit, ce qui lui semblait à la fois plus naturel et plus propre au mécanisme de la marche. Il profita même, une fois, de la présence d'un jeune anatomiste de ses amis, pour lui poser la question, mais celui-ci aussi fut incapable de la trancher définitivement, parce qu'il n'avait jamais fait d'observations à ce sujet. L'expérience étant répétée, son ami lui trouva le même résultat, mais il ajouta qu'il ne saurait dire si la démarche féminine se distinguait de la masculine, et la question ne fut pas résolue.

Malgré cela, cette discussion n'avait pas été sans fruit, elle avait, en effet, conduit Norbert Hanold à quelque chose qui ne lui

était pas encore venu à l’esprit : décider de faire lui-même des observations d’après nature, afin de tirer cette affaire au clair. Mais cela l’obligeait à une action qui lui était tout à fait étrangère. Le sexe féminin n’existait jusqu’ici pour lui que sous les espèces du bronze ou du marbre, et jamais il n’avait accordé la moindre attention à ses représentantes contemporaines. Mais son désir de connaître lui inspirait une telle ardeur scientifique qu’il se livra à cette observation spécifique, reconnue indispensable. De nombreuses difficultés y mettaient obstacle dans la foule de la grande ville et ne lui faisaient espérer un résultat qu’en allant dans des rues peu fréquentées. Là aussi, cependant, dans la plupart des cas, les robes longues rendaient la démarche complètement méconnaissable, d’autant plus que, seules, les domestiques avaient des jupes courtes et que les chaussures grossières qu’elles portaient pour la plupart, ne permettaient pas de les faire entrer en ligne de compte pour la solution du problème. Néanmoins, il continua avec persévérance ses observations, par temps sec comme par temps humide. Il s’aperçut que ce dernier lui était plus propice, parce qu’il obligeait les dames à relever le bord de leurs jupes. La façon dont il examinait leurs pieds devait inévitablement froisser quelques femmes, parfois la mine contrariée d’une de celles qu’il regardait ainsi montrait qu’on prenait sa conduite pour une audace ou pour une grossièreté, parfois aussi, Norbert étant un jeune homme d’aspect assez séduisant, tout au contraire, une sorte d’encouragement se lisait dans quelques yeux ; mais il ne comprenait, des sens de ces regards, ni l’un ni l’autre. Peu à peu, sa persévérance était récompensée. Il collectionnait un nombre considérable d’observations et trouvait entre elles de nombreuses différences. La plupart des femmes laissaient glisser la plante de leur pied presque sur le sol, et il y en avait peu qui la relevassent obliquement dans une position plus gracieuse. Mais aucune d’elles n’avait la démarche de Gradiva, ce qui le remplit de satisfaction : il ne s’était donc pas trompé dans son examen du bas-relief, au point de vue archéologique. Toutefois ses observations le

contrariaient parce qu'il trouvait belle la position verticale du pied suspendu et regrettait qu'elle eût été seulement l'œuvre de l'imagination et de la volonté du sculpteur et ne correspondît pas à la réalité de l'existence.

Peu de temps après que ses observations du pied féminin l'eussent amené à cette conclusion, il eut, une nuit, un rêve effroyable et terrifiant. Il était dans l'ancienne Pompéi, précisément le jour du 24 août 79, celui de la terrible éruption du Vésuve. Le ciel enveloppait la ville, vouée à la destruction, d'un sombre manteau de fumée. Les flammes ardentes du cratère permettaient seules d'apercevoir quelque objet, dans une lumière rouge sang ; tous les habitants, en proie à une terreur inconnue, la tête perdue, cherchaient leur salut dans la fuite, seuls ou confusément réunis. Les *lapilli* et la pluie de cendre s'abattaient autour de Norbert, mais comme il arrive miraculeusement dans les rêves, il n'en était pas atteint, et, de la même façon, il sentait dans l'air la mortelle fumée du soufre, sans être pour cela empêché de respirer. Il se trouvait à la lisière du Forum, près du temple de Jupiter, lorsque tout à coup il aperçut Gradiva devant lui, à peu de distance. Jusqu'à ce moment, la pensée qu'elle pût être présente ne l'avait pas même effleuré, maintenant cette idée surgissait et lui paraissait toute naturelle ! Gradiva était pompéienne, elle vivait dans sa ville natale, et sans qu'il s'en fût douté, en même temps que lui. Il la reconnaissait du premier coup d'œil, le relief qu'il en avait était parfaitement exact, jusqu'au moindre détail, même celui de sa démarche, qu'il désignait involontairement de l'expression *lente festinans*. Elle traversait ainsi, de sa démarche souple et tranquille, le dallage du Forum et se dirigeait vers le temple d'Apollon avec une tranquille indifférence à tout ce qui l'entourait, indifférence qui lui était particulière. Il semblait qu'elle n'aperçût rien du destin qui s'abattait sur la ville et qu'elle s'absorbât uniquement dans ses pensées ; il en oubliait lui aussi, du moins pour quelques instants, le terrible événement, et

essayait, à l’idée que la vivante réalité de la jeune fille allait bientôt disparaître, de graver plus profondément son image dans sa mémoire. Mais il lui vint tout à coup à l’esprit que si elle ne prenait pas rapidement la fuite, elle allait être victime de la catastrophe générale et une violente terreur lui arracha un cri d’avertissement. Elle l’entendit, car elle tourna la tête vers lui, de telle sorte qu’il vit son visage un peu de face, mais exprimant une complète incompréhension ; sans prêter plus d’attention, elle poursuivit sa marche dans la même direction qu’auparavant. Son visage se décolora comme si elle devenait de marbre ; elle continua encore sa marche jusqu’au portique du temple, mais arrivée là, elle s’assit entre les colonnes, sur une marche où elle posa lentement la tête. Maintenant, les lapilli tombaient tellement nombreux qu’ils se rassemblaient en un rideau complètement opaque. En se hâtant vers elle, il trouva cependant le chemin de l’endroit où elle avait disparu à ses regards et elle était couchée là, sur la large marche, abritée par la saillie du toit. Elle semblait dormir, étendue, mais ne respirait plus ; les vapeurs de soufre l’avaient évidemment étouffée.

Parti du Vésuve, un reflet rouge flamboyait sur son visage qui, les paupières fermées, semblait tout à fait celui d’une belle sculpture. Ses traits n’étaient troublés ni par la peur, ni par quelque contorsion : ils exprimaient un calme surnaturel qui se résignait avec tranquillité à l’irrévocable. Mais ils devinrent bientôt plus indistincts, parce que le vent y poussait maintenant la pluie de cendre, qui s’étendait d’abord sur eux comme un voile de gaze grise, puis qui faisait disparaître les derniers vestiges du visage, et qui finissait comme une tempête de neige, dans les pays du Nord, par recouvrir le corps tout entier sous un uniforme revêtement. De part et d’autre se dressaient les colonnes du temple d’Apollon, mais la tombe de cendre grise, qui se comblait rapidement près d’elles, les ensevelit bientôt jusqu’à moitié.

Quand le docteur Norbert Hanold se réveilla, il avait encore dans les oreilles les cris troublés des habitants de Pompéi et le bourdonnement sourd des flots de la mer démontée en train de se briser. Puis il reprit conscience ; le soleil jetait sur son lit un éblouissant bandeau doré. C'était un matin d'avril et la rumeur multiple de la grande ville, les cris des marchands et le roulement des voitures montaient jusqu'à l'étage qu'il habitait. Malgré tout, le tableau du rêve, avec tous ses détails, était encore devant ses yeux ouverts, et de la façon la plus nette. Il lui fallut quelque temps pour pouvoir libérer ses sens d'un demi-engourdissement et pour se rendre compte qu'il n'avait pas réellement participé, la nuit dernière, à la catastrophe qui avait eu lieu près de deux mille ans auparavant, dans le golfe de Naples. Peu avant de s'habiller, il s'était un peu tiré de cette obsession, mais il ne réussissait pas, par l'emploi d'une critique raisonnée, à rejeter l'idée que Gradiva avait vécu à Pompéi et y avait été ensevelie en l'an 79. Son hypothèse primitive se transformait au contraire en conviction et celle-ci se joignait aux précédentes. Il regarda avec mélancolie, au mur de sa chambre, l'antique bas-relief qui avait pris pour lui une nouvelle importance. C'était, dans une certaine mesure, un monument funéraire, dans lequel l'artiste avait conservé, pour la postérité, l'image de la femme qui avait quitté l'existence à un âge aussi tendre. Mais quand il la regardait avec son esprit bien réveillé, l'expression de toute son attitude ne laissait aucun doute : elle s'était vraiment étendue, dans la nuit fatale, pour mourir, avec un calme pareil à celui qu'elle avait montré dans le rêve. Selon le proverbe antique, les favoris des Dieux sont ceux auxquels ils font quitter la terre à la fleur de leur âge.

Norbert, en légère robe de chambre du matin, n'ayant pas encore engoncé son cou dans un faux col, les pieds dans ses pantoufles, se tenait devant sa fenêtre ouverte et regardait dehors. Le printemps, enfin parvenu dans les pays du Nord, s'étendait dehors, ne se manifestant, dans la grande ville de pierre, que par la

légèreté de l’air et le bleu du ciel, mais un avertissement prévenait les sens, réveillait le besoin des lointains radieux, de la verdure, des feuilles, du parfum de la campagne et du chant des oiseaux. Le reflet en venait jusqu’ici. Les femmes du marché, dans la rue, avaient orné leurs corbeilles des fleurs de la prairie et, à une fenêtre entrouverte, un canari faisait résonner ses chants. Le pauvre garçon fut rempli de pitié ; il devinait sous les cris clairs de l’oiseau, en dépit de leur ton de triomphe, le désir ardent de la liberté, du plein air et des lointains.

Mais les pensées du jeune archéologue ne s’arrêtèrent là que peu de temps : autre chose les sollicitait. Il s’apercevait seulement maintenant qu’il n’avait pas particulièrement remarqué si Gradiva vivante marchait ainsi que le représentait le bas-relief et, en tout cas, d’une façon différente de celle des femmes d’aujourd’hui. C’était assez étonnant, puisque c’était l’origine de l’intérêt scientifique qu’il avait pour le bas-relief, mais cela s’expliquait d’autre part par l’émotion où l’avait mis le danger de mort où elle se trouvait.

À ce moment, quelque chose le frappa brusquement et, sur le moment, il ne put discerner d’où provenait cette sorte de choc. Mais il en reconnut bientôt l’origine. En bas, dans la rue, lui tournant le dos, marchait d’un pas élastique une femme, une jeune dame, à en juger d’après son aspect et son vêtement. De la main gauche elle tenait légèrement relevé le bas de sa jupe, qui ne lui arrivait ainsi qu’aux chevilles, et il eut aussitôt l’impression que pendant la marche, la plante de celui de ses pieds fins qui était resté en arrière se dressait verticalement pendant un court instant, la pointe effleurant la surface du sol ; il lui semblait, du moins, que c’était ainsi, car la voyant d’aussi haut et à une telle distance, il ne pouvait s’en assurer d’une façon certaine.

Tout à coup, Norbert Hanold se trouva dans la rue sans bien savoir comment il y était arrivé. Il s’y était précipité, comme un petit garçon se laisse glisser le long de la rampe pour descendre l’escalier,

et courait parmi les charrettes, les voitures et les passants. Ces derniers le regardaient avec étonnement et quelques-uns laissaient échapper des exclamations mi-moqueuses, mi-rieuses. Il ne songeait même pas à comprendre que c'était à lui qu'elles s'adressaient, il cherchait la jeune femme du regard et croyait distinguer sa robe à quelques douzaines de pas, mais il n'en pouvait apercevoir que la partie supérieure, la moitié inférieure et les pieds étaient dissimulés par la foule des gens qui se pressaient sur le trottoir. À ce moment une vieille marchande de légumes obèse lui mit la main sur la manche et, l'arrêtant, lui dit à demi ricanante :

— Dites-moi, fifils à sa mère, il vous est passé trop de liquide sous le nez, cette nuit, et vous cherchez votre lit dans la rue. Vous feriez mieux de rentrer à la maison et de vous regarder dans une glace.

Le rire qui éclata autour de lui, lui confirma qu'il n'était pas dans un costume fait pour se présenter en public et le convainquit qu'il s'était précipité fort inconsidérément hors de sa chambre. Cela l'effraya, parce qu'il avait souci de la bienséance extérieure et, abandonnant ses projets, il regagna rapidement son appartement. Ses sens troublés par le rêve étaient encore évidemment le jouet des fausses apparences, car la dernière chose qu'il remarqua fut que les cris et les rires avaient fait tourner un instant la tête à la jeune femme et il avouait n'avoir pas aperçu un visage inconnu, mais bien celui qu'avait Gradiva lorsqu'elle l'avait regardé là-bas.

***

Le docteur Norbert Hanold se trouvait dans cette agréable situation, qu'étant à la tête d'une fortune considérable, il était le maître souverain de ses faits et gestes et que, si quelque goût se révélait en lui, il n'avait pas besoin qu'il fût approuvé par aucune autre autorité que lui-même. En cela, il se distinguait très favorablement de ce canari, qui ne pouvait qu'exprimer vainement par ses cris son besoin naturel de quitter sa cage pour les lointains

ensoleillés, mais cependant il n'était pas sans quelque ressemblance avec cet oiseau. En effet, le jeune archéologue n'était pas né dans la liberté de la nature et n'y avait pas été élevé, mais il avait été dès sa naissance enfermé dans les barreaux de la cage dont l'avait entouré la tradition familiale, sous couleur d'éducation et de dispositions prises par d'autres à son égard.

Dès sa première enfance, nul ne doutait, dans la maison de ses parents qu'en tant que fils unique d'un professeur d'université qui avait fait des découvertes touchant l'antiquité, il ne fût destiné à conserver et si possible à augmenter le lustre du nom de son père en suivant la même voie, et cette succession dans ce métier lui était apparue comme la tâche évidente incombant à son avenir. Resté seul, après la mort de ses parents, il s'était fidèlement tenu à cette idée ; il avait fait l'obligatoire voyage en Italie après avoir passé d'excellents examens de philologie et y avait abondamment contemplé les originaux des chefs-d'œuvre de la sculpture antique, dont il n'avait vu jusqu'ici que des reproductions. Il ne pouvait rencontrer nulle part ailleurs quelque chose de plus instructif que les collections de Rome, de Naples et de Florence, et il pouvait se féliciter d'avoir utilisé le temps de son séjour au plus grand profit de sa science. Il était revenu dans sa patrie tout à fait satisfait, pour se plonger dans ses études avec son nouvel acquis. Il ne lui venait que vaguement à l'esprit qu'en dehors des objets témoins d'un lointain passé, il pût exister aussi un présent au-tour de lui. Le marbre et le bronze n'étaient pas pour lui des matériaux morts, mais la seule chose vraiment vivante, celle qui exprimait la valeur et la raison d'être de l'existence humaine. Il se tenait ainsi entre ses murs couverts de livres et de tableaux, sans besoin d'aucune relation avec les autres hommes et les évitant au contraire, comme constituant une pure perte de temps, se résignant quelquefois tout au plus, contre sa volonté, à l'inévitable corvée de quelques obligations mondaines auxquelles le contraignaient les anciennes relations de sa famille.

Mais on savait qu'il fréquentait ces sortes de réunions sans voir et sans entendre ce qui l'entourait, qu'il partait toujours sous quelque prétexte aussitôt après le déjeuner ou le dîner, si cela lui était possible, et qu'il ne saluait jamais dans la rue une personne avec laquelle il s'était trouvé à une même table. Tout cela ne le faisait pas voir sous un jour très favorable, surtout par les jeunes femmes, car s'il venait à rencontrer l'une d'elles, même s'il lui avait par exception dit quelques mots, il la regardait comme une étrange figure inconnue et ne la saluait pas.

L'archéologie étant peut-être elle-même une science assez bizarre, son alliance avec l'attitude de Norbert Hanold avait produit un curieux mélange et ne lui avait pas procuré grande sympathie de la part des autres, ce qui ne l'avait pas aidé à jouir de l'existence, chose que pourtant la jeunesse a l'habitude de rechercher. Mais, par une sorte de bienveillante attention, la nature lui avait mis dans le sang, comme un dédommagement et comme, en quelque sorte, un correctif d'un genre tout à fait opposé à la science, une imagination très vivante, et qui s'exprimait chez lui, non seulement en rêve, mais aussi souvent à l'état de veille, ce qui, en réalité, ne prédestinait pas particulièrement son esprit à une grave et sévère méthode de méditation. Ce don était un nouveau point de ressemblance avec le canari. Ce canari était, en effet, en captivité et n'avait jamais connu rien d'autre que la cage qui l'emprisonnait étroitement, mais il portait néanmoins en lui le sentiment qu'il lui manquait quelque chose et il exprimait ce besoin de l'inconnu au moyen de son gosier. Aussi Norbert Hanold comprenait-il cet oiseau et, rentré dans sa chambre, le plaignait-il à nouveau en s'accoudant une fois encore à sa fenêtre. Il était en même temps touché du sentiment qu'il lui manquait aussi quelque chose, sans qu'il pût se dire au juste ce que c'était : une méditation sur ce dernier point ne pouvait en rien lui servir ; l'air léger du printemps, les rayons du soleil, l'espace parfumé lui mettaient dans l'esprit un sentiment vague et le

conduisirent à cette comparaison qu'il était lui aussi entre les barreaux d'une cage. Mais il lui vint aussitôt à l'idée, ce qui le consola, que sa position était incomparablement meilleure que celle du canari, puisqu'il possédait des ailes que rien n'empêcherait de s'envoler vers la liberté quand il lui en prendrait envie.

On pouvait cependant méditer plus longtemps sur cette idée. Norbert s'y appliqua quelque temps, mais il n'y passa que le temps de se décider à faire un voyage ce printemps. Intention qu'il mit à exécution le jour même. Il fit une légère valise et, au début de la soirée, il jetait un dernier regard de regret à Gradiva qui, illuminée par les derniers rayons du soleil, semblait marcher plus aisément que jamais sur les dalles invisibles ; il prit l'express de nuit pour le Midi. Bien qu'il ait été poussé à ce voyage par un sentiment indéfinissable, la réflexion ultérieure lui avait suggéré que ce déplacement devait servir des fins scientifiques. Il s'était rappelé qu'il avait négligé de trancher certaines questions importantes touchant des statues conservées à Rome, et c'est là qu'il se rendait directement, sans s'arrêter en chemin, en faisant un voyage d'un jour et demi.

***

Trop peu de gens font la très belle expérience d'aller au printemps, étant jeune, riche et indépendant, d'Allemagne en Italie, car ceux-là mêmes qui possèdent ces trois avantages ne sont pas toujours accessibles au sentiment d'une telle beauté. D'autant plus que ces personnes, et c'est malheureusement ainsi dans la majorité des cas, font ce voyage à deux pendant les jours et les semaines qui suivent leur mariage ; elles ne laissent rien passer sous leurs yeux sans exprimer leur ravissement par de nombreuses épithètes superlatives, mais, en fin de compte, elles ne rapportent à leur logis rien de plus que ce qu'elles auraient pu découvrir, ressentir et savourer en demeurant chez elles. Ces couples ont l'habitude de

s’envoler par-dessus les cols des Alpes dans la direction contraire à celle des oiseaux migrateurs.

Norbert Hanold fut pendant son voyage entouré de volettements et de roucoulements, comme s’il s’était trouvé dans un colombier roulant, et fut ainsi, pour la première fois de son existence, mis dans l’obligation de prêter attention, par l’œil et par l’oreille, aux créatures humaines qui l’entouraient. Quoique ces gens fussent pour la plupart, à en juger d’après la langue qu’ils employaient, des Allemands, ses compatriotes, il ne tirait aucun orgueil du fait qu’ils fussent de sa race, mais il éprouvait plutôt le sentiment contraire, car il n’avait avec raison jusqu’ici songé à s’occuper de l'*Homo Sapiens* — d’après la classification de Linné —, qu’aussi peu que possible. Il considéra tout d’abord la partie féminine de cette espèce zoologique. C’était d’ailleurs la première fois qu’il voyait d’aussi près de pareilles créatures associées par l’instinct d’accouplement et il était incapable d’imaginer ce qui avait pu occasionner ces rapprochements réciproques. La raison pour laquelle les femmes avaient pu choisir de tels hommes lui paraissait incompréhensible, mais le motif pour lequel les hommes avaient porté leur choix sur de telles femmes lui paraissait plus mystérieux encore. Chaque fois qu’il levait la tête, il était obligé de laisser tomber son regard sur le visage d’une de celles-ci et il n’en trouvait pas un seul qui réjouît l’œil par sa forme agréable ou qui exprimât une âme tendre ou spirituelle. Il lui manquait certainement un étalon pour les évaluer, car on ne peut comparer le sexe féminin contemporain à la sublime beauté des œuvres antiques, mais il avait le vague sentiment qu’il n’était pas responsable de l’injustice de cette méthode, et qu’il manquait à tous ces traits quelque chose qu’il était en droit d’exiger dans la vie quotidienne. Aussi réfléchit-il pendant quelques heures à l’attitude extraordinaire des hommes et en vint-il à cette conclusion que si, parmi toutes les folies humaines, le premier rang revient en tout cas au mariage comme à la plus

grande et à la plus inconcevable, il convient néanmoins de réserver le sceptre de la folie à ces absurdes voyages de noces en Italie.

Une autre fois encore il se rappelait le canari qu'il avait laissé dans sa prison, car il était lui aussi dans une cage et autour de lui se pressaient les visages des jeunes couples aussi ravis que vides d'expression et entre lesquels il ne pouvait regarder que de temps en temps par les fenêtres. Ce qui défilait à l'extérieur, devant ses yeux, lui faisait une tout autre impression que l'impression faite sur lui quelques années auparavant, ce qui pourrait fort bien s'expliquer par la situation dans laquelle il se trouvait. Le feuillage des oliviers l'éblouissait d'une splendeur accrue, les cyprès et les pins isolés qui se découpaient çà et là sur le ciel avaient pour lui ces contours à la fois plus beaux et plus curieux, les villages perchés sur le sommet des montagnes lui semblaient plus charmants et lui paraissaient avoir chacun, comme des personnes, une physionomie différente. Il trouva le lac Trasimène d'un bleu humide qu'il n'avait jamais remarqué jusqu'ici sur la surface d'aucune eau. Il lui vint à l'esprit que la voie était entourée des deux côtés par une nature qui lui était étrangère, comme s'il avait tout d'abord été obligé de la traverser dans la lumière d'un perpétuel crépuscule ou pendant une pluie grisâtre et la voyait pour la première fois sous d'opulentes couleurs dorées par le soleil. Parfois il se prenait à émettre un souhait qu'il n'avait pas soupçonné jusqu'ici, celui de descendre et de pouvoir chercher le chemin, qu'il ferait à pied, de tel ou tel endroit, parce qu'il lui paraissait qu'une chose particulière et en quelque sorte mystérieuse, y était cachée. Mais il ne se laissait pas séduire par de si folles suggestions, le *direttissimo* le conduisit droit à Rome où l'accueillit, dès avant son arrivée, tout le monde antique, avec les ruines du temple de la Minerva Medica. Sorti de la cage remplie d'inséparables et arrivé à la liberté, il s'établit d'abord dans un hôtel qu'il connaissait déjà, afin de pouvoir chercher sans hâte un appartement particulier à son goût.

Il n’en découvrit pas un qui lui convînt pendant toute la journée qui suivit, dut revenir à son *albergo* et se coucher, fatigué qu’il était par l’air italien dont il n’avait pas l’habitude, par la vivacité du soleil, par une longue marche et par le bruit de la rue. Il commença alors bientôt à perdre conscience, et il allait s’endormir lorsqu’il fut tiré de son sommeil par l’entrée de deux voyageurs dans la chambre voisine dont ils avaient pris possession le matin même, chambre qui communiquait avec celle de Norbert par une porte condamnée par une armoire. Leurs voix, qui perçaient la muraille mince, étaient celles d’un homme et d’une femme qui appartenaient évidemment à la classe des printaniers oiseaux migrateurs allemands avec lesquels il avait fait route la veille depuis Florence. Leur disposition d’esprit semblait donner un très favorable certificat à la cuisine de l’hôtel et c’était sans doute à la bonne qualité du vin *castelli romani* qu’ils devaient d’échanger fort distinctement leurs sentiments en allemand du Nord.

— Mon adorable Auguste !

— Mon adorable Grete !

— Nous sommes de nouveau l’un à l’autre !

— Oui, nous sommes enfin seuls.

— Devons-nous nous préoccuper encore davantage de demain ?

— Nous regarderons dans le Baedeker à l’heure du petit déjeuner ce qu’il nous faut encore faire.

— Mon unique Auguste, tu me plais beaucoup plus que l’Apollon du Belvédère.

— C’est bien ce que j’avais souvent pensé, ma douce Grete, tu es bien plus belle que la Vénus Capitoline !

— Le volcan que nous allons escalader est-il tout près d’ici ?

— Non, pour y aller je crois qu’il nous faudra faire un voyage de quelques heures en chemin de fer.

— S’il commençait à entrer en éruption juste au moment où nous serions au milieu, que ferais-tu ?

— Je ne pourrais avoir d’autre pensée que de chercher à te sauver et je te prendrais dans mes bras de cette façon.

— Ne te pique pas à une épingle !

— Mais je ne puis imaginer une chose plus douce que de verser mon sang pour toi.

— Mon unique Auguste !

— Mon adorable Grete !

Ainsi se termina, pour le moment, cette conversation. Norbert entendit encore un bruit vague et des chaises remuées, puis il retomba dans son demi-sommeil. Celui-ci le ramena à Pompéi au moment de l’éruption du Vésuve. Une agitation troublée régnait autour de lui, des hommes en fuite se pressaient à ses côtés et il apercevait tout à coup l’Apollon du Belvédère en train d’enlever la Vénus Capitoline. Il l’emportait et la déposait dans une ombre obscure qui dissimulait quelque objet. Ce devait être une voiture ou un char, dans lequel il allait l’emmener, car il en provenait un bruit grinçant. Cet événement mythologique n’étonnait pas outre mesure le jeune archéologue, mais ce qui lui paraissait seulement digne d’attention c’était que le couple n’employât pas le grec, mais l’allemand et qu’il les entendît dire peu de temps après, en reprenant presque conscience :

— Mon adorable Grete !

— Mon unique Auguste !

Les images oniriques se transformaient ensuite complètement. Autour du rêveur régnait maintenant un épais silence à la place des bruits troublés et la fumée et le reflet des flammes étaient remplacés par la chaude et claire lumière du soleil qui éclairait les ruines de la ville ensevelie. Celle-ci se transformait peu à peu et devenait un lit aux draps blancs qu’éclairaient des rayons dorés qui montaient peu à

peu jusqu'aux yeux du dormeur. Norbert Hanold se réveilla au milieu de la splendeur éblouissante d'une jeune matinée romaine.

Quelque chose était en effet changé en lui, sans qu'il pût dire quoi, car à nouveau il fut en proie à ce sentiment particulièrement pressant qu'il était emprisonné dans une cage, qui, cette fois, s'appelait Rome. Quand il ouvrit sa fenêtre, les marchands par douzaines poussaient à son oreille des cris encore plus aigus que dans son Allemagne natale. Il n'avait fait que venir d'une masse de pierres pleine de bruit dans une autre et une appréhension inquiétante et mystérieuse l'éloignait des collections d'antiques où il craignait de se rencontrer avec l'Apollon du Belvédère et la Vénus Capitoline. Aussi, après une courte délibération, il abandonna son projet de se chercher un appartement, fit en hâte sa valise et prit le chemin de fer pour aller plus avant dans le Sud. Il fit ce voyage, pour éviter les couples inséparables, en troisième classe, espérant d'autre part avoir la société de ces types du peuple italien qui avaient jadis servi de modèles aux œuvres d'art de l'antiquité, ce dont il tirerait profit pour la science qu'il étudiait.

Mais il ne rencontra rien d'autre que la saleté populaire, la puanteur effroyable des cigares de la régie, des petits bonshommes touches gesticulant des bras et des jambes et des femmes auprès desquelles celles qu'il avait vues accouplées à ses compatriotes lui apparaissaient, quand il les revoyait dans sa mémoire, comme des déesses de l'Olympe.

***

Deux jours plus tard, Norbert Hanold habitait une chambre un peu équivoque, baptisée *caméra* à l'hôtel Diomède, face à l'*Ingresso,* des fouilles de Pompéi que gardent des eucalyptus. Il avait eu l'intention de faire un long séjour à Naples pour y étudier à nouveau soigneusement les fresques et les sculptures du *Museo Nazionale,* mais il lui était arrivé la même chose qu'à Rome. Dans la salle où sont réunis les ustensiles de ménage pompéiens, il s'était vu entouré

d’une nuée de robes de voyage féminines à la dernière mode qui avaient, sans doute, immédiatement succédé à la virginale auréole des robes de mariées en satin, en soie ou en gaze. Chacune des femmes qui les portaient était accrochée au bras d’un compagnon plus jeune ou plus âgé qu’elle, au costume également impeccable, et le discernement récemment acquis par Norbert, dans une sorte de science qu’il avait jusque-là ignorée, était devenu tel qu’il reconnaissait du premier coup d’œil que chacun d’eux était Auguste et que chacune d’elles était Grete. Mais, au grand jour, l’allure générale de leur conversation était modifiée. La présence d’auditeurs les faisait se calmer et baisser le ton.

— Oh, regarde ceci. C’étaient des gens pratiques ; nous devrions nous acheter un réchaud semblable à celui-ci.

— Oui, mais pour les repas que cuira ma femme ils devraient être d’argent.

— Sais-tu donc si ce que je vais te préparer te plaira tellement ?

La question était accompagnée d’un coup d’œil malin, mais un trait brillant répondait à l’éclat de ce regard :

— Ce que tu me serviras ne pourra être pour moi qu’une chose délicieuse !

— Mais il y a un dé ! Les gens de cette époque se servaient déjà d’aiguilles.

— Cela semble. Mais tu ne pourrais t’en servir, il serait encore trop gros pour ton pouce.

— Tu crois, vraiment ? Et tu préfères les doigts fins aux doigts épais ?

— Il n’y a pas besoin que je regarde les tiens. Je les devinerais dans l’obscurité la plus grande, parmi tous les doigts du monde.

— Tout cela est vraiment prodigieusement intéressant. Faut-il aussi que nous allions à Pompéi même ?

— Non, cela n'en vaut pas la peine. Il n'y a rien qu'un tas de vieux cailloux. Tout ce qui avait quelque valeur, dit le Baedeker, a été ramené ici. Je crains, d'ailleurs, que le soleil y soit déjà trop fort pour ton teint délicat, et cela, je ne pourrais jamais me le pardonner.

— Si tu avais tout à coup une négresse pour femme ?...

— Mon imagination ne va pas heureusement aussi loin, mais une tache de rousseur sur ton petit nez me rendrait déjà malheureux. Si tu le veux bien, nous pourrions aller demain à Capri, mon amour. On dit que tout y est parfaitement aménagé, et dans l'admirable lumière de la grotte bleue, je réussirai enfin à reconnaître toute la perfection du gros lot que j'ai tiré à la loterie de la fortune.

— Tiens, si quelqu'un nous entend, j'ai presque honte. Mais où tu m'emmèneras, cela sera toujours bien et toujours la même chose puisque je t'aurai près de moi.

Ayant autour de lui Auguste et Grete un peu assagis et tempérés parce qu'on les entendait et qu'on les voyait, Norbert Hanold avait l'impression qu'on avait répandu tout autour de lui du miel délayé et qu'il était obligé de l'avaler gorgée par gorgée. Il en eut mal au cœur et s'enfuit du *Museo Nationale* pour aller boire un verre de vermouth à la plus proche *osteria.* Il se demanda dix fois : *Pourquoi ces gens réunis en couples, répétés à cent exemplaires, remplissent-ils les musées de Naples, Rome et Florence, au lieu de s'occuper les uns des autres dans le sein de la patrie allemande ?*

Mais une partie de ces causeries et dialogues caressants lui avaient, du moins, appris que la plupart de ces couples de tourtereaux n'allaient pas se nicher dans les ruines de Pompéi, mais considéraient comme plus convenable de prendre leur vol vers Capri. Cela le décida rapidement à faire ce qu'ils ne faisaient pas. Ce lui qui donnait comparativement la plus grande chance de s'évader du peloton de tête de cette troupe de bécasses et de trouver ce qu'il cherchait sans succès dans ce jardin des Hespérides. C'était aussi un

couple, non un couple de jeunes mariés, mais un couple fraternel qui n'était pas sans cesse à roucouler, le Silence et le Savoir, deux frères calmes, chez lesquels on était sûr de pouvoir toujours trouver un logis satisfaisant. Le désir qu'il avait d'eux était quelque chose qui lui avait été jusque-là inconnu ; on pourrait donner, à cette envie, si cela ne constituait pas un contresens, l'épithète de « passionnée ». Une heure plus tard, il était déjà installé dans une *carozella* qui l'emportait rapidement à travers la longueur de Portici et de Résina ! Il voyageait sur une route qui semblait aussi magnifiquement ornée que pour un triomphateur de l'ancienne Rome : à droite et à gauche, à presque chaque maison, étaient étalés des sortes de tapis jaunes. C'était, suspendue, de la *pasta da Napoli* en abondance, appelée macaroni, vermicelli, spaghetti, canelloni et fidelini selon la grosseur, ce mets national auquel les fumées graillonneuses des gargotes, les nuages de poussières mêlées de mouches et de puces, les écailles de poisson qui voltigeaient dans l'air, la fumée des cheminées et les autres facteurs diurnes et nocturnes, procuraient toute la saveur de leur goût particulier.

Le cône du Vésuve, tout près, dominait des champs de lave. À droite s'étendait le golfe, d'un bleu éblouissant et comme mêlé de malachite liquide ou de lapis lazuli. La petite coque de noix montée sur roues volait comme si elle était poussée par une effroyable tempête et chacun de ses instants, sur le pavé inégal de Torre del Greco, semblait devoir être son dernier. Elle fit trembler celui de Torre dell'Annunziata, et arrivant au couple de Dioscures que semblent être l'Hôtel Suisse et l'Hôtel Diomède, mesurant dans une lutte incessante et furieuse leur puissance d'attraction respective, elle s'arrêta devant ce dernier dont le nom tiré de l'antiquité avait déjà dicté le choix du jeune archéologue, lors de son premier séjour.

Le moderne concurrent suisse regardait cependant cet événement du pas de sa porte, avec la plus évidente tranquillité. Il était assuré que, dans les pots de son concurrent, au nom tiré de

l'antiquité, on ne faisait pas la cuisine avec une autre eau que la sienne, et que les merveilleuses antiquités exposées en face n'étaient, pas plus que les siennes, parvenues au jour après être demeurées deux mille ans dans un linceul de cendres.

Ainsi, Norbert Hanold avait été transporté en peu de jours, contre toute attente et toute intention, de l'Allemagne du Nord à Pompéi. Il ne trouva pas le Diomède trop rempli d'êtres humains, mais déjà abondamment peuplé parla mouche ordinaire, la *musca domestica communis.* Il n'avait jamais su si sa sensibilité était capable de bouillantes émotions, mais la haine la plus brûlante se déclencha en lui contre ces volatiles. Il les considérait comme la pire invention de la nature dans sa méchanceté ; elles étaient cause qu'il préférait l'hiver à l'été, comme étant la seule saison qui convînt à la dignité humaine et il trouvait qu'elles étaient une preuve irréfutable de l'inexistence d'une harmonie rationnelle du monde. Elles l'accueillaient ici et il n'aurait été jeté en proie à cette infamie que quelques mois plus tard en Allemagne. Elles se jetèrent immédiatement sur lui par douzaines, comme sur une victime attendue, elles lui volaient dans les yeux, lui bourdonnaient dans les oreilles, se prenaient dans ses cheveux et lui couraient sur le nez, le front et les mains en le chatouillant. Quelques-unes lui rappelaient les couples des voyages de noces, et ils devaient se dire probablement aussi dans leur langue : *Mon unique Auguste !* et *Mon adorable Grete !* Ainsi tourmenté, il désirait maladivement un *scacciamosche,* cette sorte de palette excellente pour tuer les mouches, semblable à celle qu'il avait vue au musée étrusque de Bologne et qu'on avait découverte dans une sépulture. Ainsi, cette créature immonde avait été, dès l'antiquité, le fléau de l'humanité, une créature plus nuisible et plus impitoyable que les scorpions, les serpents venimeux, les tigres et les requins, qui eux, du moins, n'ont d'autre but que de blesser, déchirer et dévorer le corps humain et qui sont des animaux dont on peut d'ailleurs se garantir par une

attitude prudente. Mais, contre la mouche ordinaire, il n’y avait aucun moyen de protection et elle troublait, elle paralysait, elle égarait enfin chez l’homme l’intelligence, la puissance de travail et de pensée, tous les élans supérieurs et tous les sentiments sublimes. Ce n’était pas le besoin d’assouvir sa faim, ni la soif du carnage qui la poussaient, mais seulement l’envie diabolique de tourmenter. C’était *la chose en soi* dans laquelle le mal absolu avait trouvé son expression et sa réalisation. Comme le *scacciamosche* étruque — un manche de bois auquel était attaché un paquet de fines lanières de cuir — en donnait la preuve, elles avaient déjà chassé de la tête d’Eschyle les pensées poétiques les plus sublimes, elles avaient induit Phidias à donner un coup de ciseau mal placé et irréparable, elles avaient trottiné sur le front de Zeus, sur la poitrine d’Aphrodite et parcouru tous les dieux et toutes les déesses de l’Olympe de la tête aux chevilles. Norbert pensa, dans le plus profond de son être, qu’il fallait avant tout évaluer le mérite d’un homme au nombre de mouches qu’il avait pu, sa vie durant, en tant que vengeur de la race humaine depuis les temps les plus reculés, assommer, transpercer, brûler et anéantir par de quotidiennes hécatombes.

Mais ici, pour conquérir cette gloire, l’arme nécessaire lui manquait et de même que le plus grand héros de l’antiquité, demeuré seul, n’aurait pu faire autrement que de fuir devant des adversaires vulgaires, mais qui lui étaient cent fois supérieurs par le nombre, de même Norbert décampait ou plutôt quittait sa chambre. Une fois dehors, il se rendit compte qu’il avait fait aujourd’hui en petit ce qu’il serait obligé de faire en grand demain. Pompéi n’était pas d’ailleurs le séjour tranquille et réconfortant qu’il désirait. D’ailleurs, à cette idée, s’en associait vaguement une autre, celle que son mécontentement n’était pas seulement provoqué par ce qui l’entourait, mais qu’il provenait aussi un peu de lui-même. Les tracasseries des mouches lui avaient toujours été insupportables, mais ne l’avaient, jusqu’ici, jamais mis dans un tel état de fureur. Le

voyage lui avait incontestablement excité et agacé les nerfs, et cet état avait d'ailleurs sans doute tiré son origine, chez lui, du surmenage et de l'atmosphère renfermée de l'hiver. Il se sentait de mauvaise humeur, parce qu'il lui manquait quelque chose, sans qu'il pût comprendre quoi. Et cette mauvaise humeur, il la portait en lui, partout. Les jeunes couples et les mouches qui avaient rôdé en masse autour de lui n'étaient, pas plus les uns que les autres, faits pour rendre la vie agréable à quiconque. Toutefois, s'il ne voulait pas se laisser envelopper par un nuage épais de fatuité, il ne pouvait se dissimuler qu'il se trimbalait comme ceux-là, sans rime ni raison, sourd et aveugle, à travers l'Italie, et avec une faculté de se distraire beaucoup moindre. Sa compagne de voyage, la science, avait vraiment beaucoup d'une vieille trappiste, elle n'ouvrait la bouche que quand on lui parlait et il semblait bien près d'oublier quel langage il avait bien pu lui tenir.

La journée était déjà trop avancée pour qu'il pût pénétrer à Pompéi par l'*Ingresso.* Norbert se rappela que la ville était entourée de vieilles fortifications et il se mit à en chercher le chemin à travers toutes sortes de buissons et de broussailles. Il marchait ainsi un peu au-dessus de la ville-tombeau. Elle s'étendait à sa droite, sans un mouvement, sans un bruit. Elle semblait un champ de décombres mort, dont l'ombre recouvrait déjà la grande part. Le soleil couchant n'était plus, en effet, guère éloigné de la mer Tyrrhénienne mais, partout ailleurs, il dispensait encore, sur les monts et sur les plaines, le magique éclat de la vie. Il dorait le panache de fumée qui s'élève au-dessus du cratère du Vésuve et revêtait de pourpre les sommets et les dentelures du Monte Sant'Angelo. Superbe et solitaire, le Monte Epomeo se dressait au-dessus de la mer bleue et scintillante d'où jaillissaient des étincelles de lumière et d'où surgissait, comme une mystérieuse construction titanique, la silhouette sombre du cap Misène. Partout où le regard se posait, il découvrait un tableau merveilleux où le sublime s'alliait à la grâce, le lointain passé au gai

présent. Norbert Hanold avait cru rencontrer là cet inconnu vers lequel le poussait un désir indistinct, mais il ne se trouva pas dans la disposition d'esprit qu'il espérait. Il n'y avait pourtant, sur ces murailles abandonnées, ni jeunes mariés ni mouches pour l'importuner, mais la nature elle-même n'était pas en état de lui offrir ce qui lui manquait, en lui comme en dehors de lui. Il promena ses yeux avec un calme qui approchait de l'apathie sur cette profusion de beauté, et ne la regretta pas le moins du monde, quand le coucher du soleil la fit pâlir et s'éteindre. Il revint au Diomède aussi mécontent qu'il en était parti.

***

Mais puisqu'il avait été, *invita Minerva,* amené ici par son manque de réflexion, il prit la décision, pendant la nuit, de tirer au moins quelque profit scientifique, ne fût-ce que pour une journée, de la bêtise qu'il avait faite, et, de bonne heure, sitôt ouvert l'*Ingresso,* il prit le chemin obligatoire qui mène à Pompéi. Devant lui et derrière lui, les hôtes actuels des deux hôtels s'avançaient en petites troupes, sous les ordres de l'inévitable guide, armés du Baedeker ou de ses imitations étrangères, avides de procéder à des fouilles clandestines. C'étaient presque exclusivement des bavardages anglais ou anglo-saxons qui retentissaient dans l'air encore pur du matin. Les jeunes mariés allemands, là-bas, derrière le Monte Sant'Angelo, s'étaient attablés pour déjeuner à leur quartier général de Pagano, et ils se rendaient mutuellement heureux avec une douceur et un enthousiasme tout allemands. Norbert savait, par expérience, comment se débarrasser, au moyen de quelques mots bien choisis et d'un pourboire (d'une *manda),* de son guide, ce cauchemar, afin de pouvoir suivre librement ses intentions. Il tira quelque satisfaction du fait d'être servi par une mémoire infaillible ; partout où tombait son regard, il trouvait un endroit exactement semblable à celui dont il avait gardé le souvenir, comme s'il l'avait gravé la veille même dans sa mémoire après une mûre

contemplation. Cette observation qu'il ne cessait de faire, l'amena à penser qu'il aurait bien pu se dispenser d'aller dans ces lieux ; c'est ainsi qu'une remarquable apathie s'emparait de sa vue et de son esprit, comme cela lui était arrivé le soir qu'il avait passé sur les remparts. Bien qu'il aperçût souvent, en levant les yeux, le cône du Vésuve et son panache de fumée se détachant sur le ciel bleu, il ne lui revint pas une seule fois à l'esprit, ce qui ne laisse pas d'être assez singulier, le rêve qu'il avait fait peu de temps auparavant et où il avait été témoin de l'ensevelissement de Pompéi par l'éruption de 79. Après avoir flâné des heures durant, il se sentit fatigué et à demi somnolent, mais il n'eut pas l'impression de se trouver dans un décor de rêve. Il n'avait autour de lui que de vieux portiques, des murailles ou des colonnes, du plus grand intérêt archéologique, mais sans aucun sens ésotérique proprement dit ; ce n'était qu'un grand amas de ruines proprement tenu, mais à cause de cela même assez insipide. Et quoique la science et la rêverie soient d'ordinaire assez antagonistes, elles semblaient s'être mises aujourd'hui d'accord pour priver en quelque sorte Norbert Hanold de leur secours et l'abandonner complètement au cours de sa flânerie.

Il avait ainsi cheminé du Forum à l'amphithéâtre, de la *Porta di Stabia* à la *Porta del Vesuvio,* parmi la rue des tombeaux et les innombrables voies, et, pendant ce temps, le soleil avait achevé le parcours qu'il fait habituellement tous les matins et en était au point où, parvenu au sommet de sa course, il a coutume d'abandonner son ascension pour une descente plus confortable, du côté de la mer. Il indiquait ainsi aux Américains et aux Anglais des deux sexes, qu'avait conduits là l'obligation de leur voyage, qu'il était temps de consacrer leurs pensées au grand plaisir d'être confortablement assis aux tables de la salle à manger de l'un des deux hôtels jumeaux, et ce, pour la plus grande satisfaction de leurs guides, qu'ils n'avaient pas compris, mais qui avaient parlé jusqu'à l'enrouement. D'ailleurs, ces touristes avaient vu de leurs propres

yeux tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour soutenir une conversation au-delà de l'Océan ou de la Manche. Ces troupes rassasiées de l'antiquité battaient donc en retraite d'un commun accord par la Via Marina, pour ne pas risquer d'être mal placées aux tables contemporaines — et qu'on ne pouvait dire luculliques sans euphémisme — du Diomède et du Suisse. Sans doute était-ce d'ailleurs la plus intelligente solution si l'on considérait les circonstances intérieures et extérieures, car si le soleil de midi avait quelque sympathie pour les lézards et les papillons, pour les habitants ailés ou rampants des ruines, il exerçait toute son ardeur verticale avec une moindre amabilité sur le teint occidental des Miss et des Mistress. Et il faut bien croire qu'il existait avec celui-ci une relation de cause à effet, puisque, durant l'heure qui venait de s'écouler, les *Charming* avaient considérablement diminué, les *Skocking* s'étaient augmentés d'autant et les *Aôh* masculins, provenant de deux rangées de dents encore plus divergentes que précédemment, s'étaient rapprochés d'une façon troublante du bâillement.

Il était curieux de constater comme tout ce qui avait été autrefois la ville de Pompéi prenait un tout autre aspect en même temps que s'opérait cet exode. Ce n'était, certes, pas une ville vivante, mais c'est maintenant qu'elle semblait se pétrifier dans une rigidité cadavérique. Pourtant, il en émanait quelque chose donnant le sentiment que la mort venait de se mettre à parler bien que pas d'une manière perceptible aux oreilles humaines. Il est vrai que çà et là retentissait une sorte de murmure qui semblait sortir des pierres que seul réveillait le doux chuchotement du vent du sud, l'antique Atabulus qui, deux mille ans auparavant, avait ainsi bourdonné autour du temple, des marchés et des maisons, et qui maintenant jouait légèrement avec les herbes vertes et brillantes qui poussaient sur les ruines basses des murailles. Parfois, ce vent, venu de la côte d'Afrique, se précipitait ici en lançant comme à pleine poitrine un

sifflement farouche. Il n’était pas ainsi aujourd’hui et il n’éventait qu’avec douceur ses vieux amis revenus à la lumière, mais il demeurait un fils du désert et son haleine brûlait, même si elle soufflait avec une extrême douceur, tout ce qu’elle rencontrait sur son chemin. Le soleil, son père, éternellement jeune, l’aidait dans cette tâche, il renforçait son souffle ardent, le suppléait aux endroits qu’il ne pouvait atteindre, et déversait sur toutes choses sa splendeur éblouissante, aveuglante et frémissante. Il avait enlevé comme avec un rasoir d’or le peu d’ombre déliée qui subsistait au bord des maisons, des *semitae* et des *crepidines viarum* — c’est ainsi qu’on appelait autrefois les trottoirs. Il jetait à profusion des faisceaux de rayons dans tous les *vestibula,* dans tous les *atria,* dans tous les *peristyla* et dans tous les *tablina,* et là même où un toit en saillie empêchait leur accès, il trouvait moyen de jeter en dessous des étincelles éparses. À peine y avait-il encore quelque coin qui réussît à se protéger contre le flot de lumière et à obtenir une pénombre argentée. Chaque rue s’étendait entre les antiques murailles comme si on y avait mis sécher de larges pièces de toile d’une blancheur éclatante. Et, sans exception, tout était muet et calme : les voyageurs nasillants et bruyants qu’avaient envoyés l’Amérique et l’Angleterre étaient tous disparus jusqu’au dernier et même le semblant de vie qu’avaient donné jusqu’à cet instant les lézards et les papillons s’était évanoui. Ils semblaient avoir abandonné le silencieux champ de ruines, ils ne l’avaient, sans doute, pas fait en réalité, mais l’œil n’en voyait plus un seul bouger. De même, autrefois, il y a des milliers d’années, c’était, chez les animaux leurs ancêtres, ceux des montagnes et ceux des rochers, une coutume, lorsque le grand Pan se reposait, qu’eux aussi, pour ne pas le troubler, s’étendissent sans bouger ou se posassent çà et là en fermant les ailes. Et c’était comme s’ils subissaient ici, plus rigoureusement encore, la loi du calme torride et sacré de midi, de cette heure des spectres, où la vie devait se taire et se cacher parce que les morts, à cette heure, se réveillaient et commençaient à

converser dans la langue muette des fantômes. C'étaient moins les regards qui étaient frappés par ce nouvel aspect des choses que le sentiment ou un sixième sens sans nom, mais celui-ci était impressionné si fortement et d'une façon si décisive qu'une personne qui l'eût possédé n'eût pu se soustraire à l'effet qu'il lui causait. Il était, il est vrai, assez peu probable qu'aucun ou aucune des honnêtes touristes qui s'occupaient déjà à plonger leur cuiller dans leur potage, à l'intérieur d'une des deux albergi situées près de l'*Ingresso,* en eussent été doués, mais peu importait puisque la nature avait prodigué un tel don à Norbert Hanold, et qu'il était destiné à en subir les effets. Il ne l'exerça sans doute pas de son propre gré, car il voulait et ne désirait qu'une chose : pouvoir être tranquillement assis dans son cabinet de travail, un bon livre entre les mains, au lieu de s'être engagé, sans raison, dans ce voyage de printemps. Néanmoins, il avait eu à peine le temps de pénétrer dans le cœur de la ville, en revenant de la porte d'Hercule par la Voie des tombeaux, et il venait juste de prendre, sans réfléchir, un étroit *vicolo* à gauche de la Maison de Salluste, lorsque ce sixième sens se manifesta en lui. Ou plutôt, ce n'est pas exact, il venait d'être transporté, par l'effet de ce sens, dans une disposition d'esprit étrangement songeuse qui tenait le milieu entre la conscience lucide et l'inconscience. Le silence mort et inondé de lumière s'étendait autour de lui, comme si le mystère se cachait partout sans un souffle, à tel point que sa propre poitrine n'osait respirer. Il se trouvait au croisement du *Vicolo di Mercurio* et de la *Strada di Mercurio.* Cette assez large voie que coupe cette ruelle s'étendait à perte de vue à sa droite et à sa gauche. D'après le patronage du dieu des marchés, cet endroit avait dû être jadis le siège du commerce et de l'industrie, comme en témoignaient les coins de rue muets. En plusieurs endroits, sur leur côté, s'ouvraient des *tabernae,* des boutiques garnies de tables couvertes d'un marbre brisé ; ici l'aménagement indiquait une boulangerie, là-bas, de nombreux grands pots de grès ventrus indiquaient un commerce d'huile et de farine. Plus loin, de

gracieuses amphores fichées dans la tablette d'une table indiquaient qu'un débit de vin avait été tenu dans la pièce voisine. Chaque soir, les esclaves et les serviteurs du voisinage venaient, sans doute, ici pour chercher à la *caupona,* dans leurs cruches, le vin de leurs maîtres. On voyait, en effet, qu'une foule de pas avait usé l'inscription de petites pierres de mosaïques incrustées dans la *semita* devant la boutique et l'avaient rendue illisible. Elle avait, sans doute, chanté aux passants la louange de *vini praecellentis.* Sur le mur qui lui faisait face, à demi-hauteur d'homme seulement, un *graffito* qu'avait dû gribouiller un enfant avec son ongle ou avec un clou, commentait cette réclame, peut-être ironiquement, en disant que le vin du restaurateur devait son incomparable qualité à une addition d'eau qui n'était pas minime.

Aux yeux de Norbert Ilanold, le mot *caupo* semblait se détacher du griffonnage, mais peut-être était-ce une illusion car il n'aurait pu l'affirmer avec certitude. Il savait déchiffrer avec beaucoup d'habileté ces *graffiti* si difficilement lisibles, et il avait eu dans cette branche des succès qu'on avait glorieusement reconnus, mais à présent, son adresse lui refusait complètement ses services. Bien plus, il portait en lui le sentiment qu'il ne savait pas un mot de latin et qu'il était contre tout bon sens de vouloir déchiffrer ce qu'avait, deux mille ans auparavant, griffonné sur le mur un élève pompéien de quatrième. Sa science ne l'avait pas seulement abandonné, mais il avait aussi perdu tout désir de la retrouver ; il ne s'en souvenait que comme d'une chose très lointaine et, dans son sentiment, elle avait été une tante vieille, sèche et ennuyeuse, bref, la créature la plus desséchée et la plus superflue de la terre. Tout ce qu'aurait pu dire cette lèvre ridée, d'un ton parfaitement pédant et en le présentant comme de la sagesse, tout cela n'était que vanité creuse, quelque chose qui ne montrait que la pelure desséchée des fruits de l'arbre de la science, sans rien faire apercevoir de leur essence et de leur véritable contenu, sans pouvoir procurer le plaisir

de leur intime compréhension. Ce que la science professait, c'était une vision archéologique sans vie, et ce qu'elle parlait, c'était une langue morte à l'usage des philologues. Elle ne permettait pas de saisir avec l'âme, le sentiment, le cœur, peu importe le nom. Mais celui qui aspirait à cette compréhension-là devait, seul être vivant dans le silence embrasé de midi, demeurer ici parmi les débris du passé, pour ne plus voir avec les yeux du corps, pour ne plus entendre avec les oreilles charnelles. Alors, de partout cela surgissait, sans cependant faire un mouvement, et cela commençait à parler sans émettre un seul son. Alors le soleil sortait de leur engourdissement funèbre les vieilles pierres, un frisson embrasé les parcourait, les morts se réveillaient et Pompéi recommençait à vivre.

Norbert Hanold n'avait pas en tête des pensées blasphématoires, mais c'est avec un vague sentiment qui méritait entièrement cette qualification qu'il regardait, sans faire un mouvement, la *Strada di Mercurio* dans la direction des remparts.

Les blocs de lave rocailleuse dont elle est pavée, encore aussi bien rangés qu'au moment de leur ensevelissement étaient, pris séparément, de couleur gris clair, mais une si éblouissante clarté tombait sur eux qu'ils s'étendaient comme un blanc ruban d'argent dans l'espace brûlant qui s'épandait entre les muettes ruines des murailles et les fragments de colonne.

Alors, soudain...

Il avait les yeux ouverts et regardait la rue dans toute sa longueur, mais il lui sembla qu'il faisait un rêve. Devant lui, tout à coup, venait de sortir quelque chose — à droite, un peu plus bas — de la maison de Castor et de Pollux, et sur les dalles qui s'étendaient de cette maison à l'autre côté de la *Strada di Mercurio* s'avançait, de sa démarche légère, Gradiva.

Sans aucun doute, c'était bien elle, et quoique les rayons du soleil entourassent sa forme d'une sorte de voile d'or, il la voyait cependant distinctement, et précisément elle se présentait de profil

comme dans le bas-relief. Elle inclinait légèrement en avant sa tête dont le dessus était recouvert d'une étoffe qui retombait sur sa nuque, elle tenait ramassé dans sa main gauche un pan de sa robe extraordinairement plissée, et qui ne lui tombait pas plus bas que les chevilles. Elle ne se fit clairement reconnaître qu'en marchant : le pied qui restait en arrière se dressait un instant sur sa pointe, le talon presque verticalement relevé.

Mais ce n'était pas là un être de pierre monotone et sans couleurs. La robe était faite d'une étoffe extrêmement molle et souple qui n'avait pas la blanche froideur du marbre, mais un ton chaud qui tirait sur le jaune. Les cheveux, mollement ondulés sous le fichu, faisaient valoir, par le brillant de leur brun doré, l'albâtre du visage. En même temps qu'il l'aperçut, Norbert retrouva dans un coin de sa mémoire qu'il l'avait déjà vue une fois ici même, la nuit, en rêve, quand elle s'était couchée, là-bas, près du Forum, sur les marches du temple d'Apollon, aussi tranquillement que pour y dormir. Et en même temps que ce souvenir, une autre pensée surgit pour la première fois à sa conscience : sans comprendre lui-même son impulsion intime, il était parti pour l'Italie, l'avait traversée, brûlant Rome et Naples, jusqu'à Pompéi, afin de voir s'il pourrait retrouver ici la trace de Gradiva. Et cela, au sens littéral, son pas si particulier ayant dû laisser dans la cendre une empreinte distincte de toutes les autres, sur laquelle se lirait la pression de ses orteils.

C'était, à nouveau, une figure de rêve en plein midi qui se mouvait devant lui, et pourtant c'était une réalité. On le vit par l'effet qu'elle fit en s'approchant de la dernière dalle sur laquelle était étendu, dans la chaude lumière du soleil, un grand lézard dont le corps d'or et de malachite resplendissait distinctement aux yeux de Norbert Hanold. Quand les pas de Gradiva s'approchèrent de l'animal, il se précipita d'un seul coup en bas de la pierre et s'enfuit d'un mouvement onduleux et souple parmi les pavés étincelants de la rue. Gradiva, après avoir traversé les dalles avec une tranquille

agilité, poursuivit son chemin. — Norbert la voyait maintenant de dos — sur le trottoir d'en face. Elle semblait se diriger vers la maison d'Adonis qui se trouvait devant elle, mais après un court arrêt, elle continua de suivre, ayant sans doute changé d'idée, la *Strada di Mercurio.* Il n'y avait plus dans cette direction d'autre demeure célèbre qu'à gauche, la *Casa di Apollo,* ainsi nommée à cause des nombreuses figures d'Apollon qu'on y avait découvertes et il revint aussitôt à l'esprit de Norbert qui l'observait qu'elle avait déjà élu le portique du temple d'Apollon pour y abriter son sommeil éternel. Il était donc probable qu'un lien quelconque l'unissait au culte du dieu du soleil et qu'elle se rendait à la maison qui lui était consacrée. Mais cependant elle s'arrêta bientôt de nouveau. Là aussi des dalles allaient d'un côté de la rue à l'autre et elle passa de nouveau à droite. Elle montra ainsi à Norbert l'autre face de son profil et lui donna de la sorte une impression différente. Elle cachait alors sa main gauche en train de relever sa robe et montrait son bras droit, qui, au lieu d'être ployé, pendait tout droit. Mais, à cette distance un peu plus grande, le faisceau des rayons de soleil dorés l'enveloppait d'un voile plus trouble et ne permit point de distinguer où elle avait pu disparaître tout d'un *coup,* en passant devant la maison de Méléagre.

Norbert Hanold était demeuré cloué sur place, sans avoir pu bouger. Mais il avait dans les yeux, ceux du corps, cette fois, la vision de son image qui s'éloignait. Il reprenait maintenant profondément sa respiration pour la première fois, car jusqu'ici sa poitrine avait été presque paralysée. Cependant en même temps son sixième sens, en dépit de tous les autres, le prit complètement sous sa domination. Venait-il d'avoir devant lui une créature réelle ou une fille de son imagination ?

Il ne savait pas s'il rêvait ou s'il était éveillé et il essayait en vain de s'en rendre compte. À ce moment un frisson tout particulier lui parcourut brusquement l'échine. Il ne voyait rien, il n'entendait

rien, mais il y avait en lui quelque chose de mystérieux qui lui faisait sentir que Pompéi avait autour de lui commencé à revivre, à cette heure spectrale de midi, et que Gradiva ressuscitée venait d entrer dans la maison qu'elle avait habitée avant cette journée fatale d'août 79.

Il connaissait la *Casa di Meleagro* par un précédent voyage, mais il ne l'avait pas encore visitée lors de celui-ci. Il s'était contenté de s'arrêter quelque temps au *Museo Nazionale* de Naples devant la fresque représentant Méléagre et sa compagne de chasse l'Arcadienne Atalanta, fresque qui a donné son nom à la maison de la *Via di Mercurio* où elle a été découverte. Mais quand il fut à nouveau en état de se mouvoir, il se dirigea vers cette maison, il se prit à douter qu'elle tirât son nom du tueur du sanglier calydonien. Il se rappela soudain un poète grec nommé Méléagre, qui, à la vérité, avait vécu un siècle environ avant la destruction de Pompéi. Mais il était possible qu'un de ses descendants y eût émigré et s'y fût fait construire une maison ! L'idée, la certitude plutôt, qu'il avait de l'origine grecque de Gradiva et dont il se rappelait maintenant se lia à cette hypothèse cependant que la description d'Atalanta que donne Ovide dans ses *Métamorphoses* lui revenait à la mémoire.

> *L'agrafe polie ferme de son épingle le haut de sa tunique.*
>
> *Ses cheveux sont retenus sans art en un seul nœud.*

Il ne pouvait se rappeler littéralement ces vers mais leur contenu et leur fond lui étaient présents, cependant que sa science lui rappelait que la jeune épouse de Méléagre, fils d'Oeneus, s'était appelée Cléopatra. Pourtant ce n'était pas de lui qu'il s'agissait, selon toute vraisemblance, mais du poète grec Méléagre. C'était ainsi que, sous la chaleur solaire de la campagne napolitaine, la mythologie, la littérature, l'histoire et l'archéologie se mêlaient dans sa tête.

Après avoir passé la maison de Castor et Pollux et celle du Centaure, il se trouvait maintenant devant la *Casa di Meleagro*, sur le seuil de laquelle l'accueillait, inscrit dans une mosaïque encore lisible, le salut *Have.* Sur les murs du vestibule, Mercure donnait à la Fortune un sac d'argent, ce qui, probablement, souhaitait allégoriquement la richesse et d'autres bonheurs aux habitants d'autrefois. Derrière s'ouvrait l'atrium dont le centre était occupé par une table de marbre supportée par trois griffons.

L'endroit où il venait de pénétrer était vide et sans bruit, il lui paraissait complètement étranger et il ne se rappelait pas l'avoir jamais visité. La mémoire lui revint cependant, parce que l'intérieur de cette maison offrait une anomalie qu'on ne retrouvait dans aucun des autres bâtiments découverts dans la ville. Le péristyle ne se trouvait pas en arrière de l'atrium, de l'autre côté du tablinum, comme d'habitude, mais à gauche, ce qui permettait une plus grande largeur et une disposition plus magnifique que partout ailleurs à Pompéi. Un portique l'encadrait, supporté par deux douzaines de colonnes rouges dans leur moitié inférieure et blanches dans la supérieure. Elles donnaient à cette grande salle silencieuse quelque chose de solennel. On y voyait au centre une piscine en forme de fontaine, entourée d'un bel encadrement. D'après tous ces détails, cette maison devait avoir été le domicile d'un homme connu, ayant une bonne éducation et le goût des beaux-arts.

Norbert parcourut la demeure des yeux et tendit l'oreille. Mais rien ne bougeait nulle part et il n'entendait pas le moindre bruit. Il n'y avait plus, entre ces pierres froides, de respiration vivante ; si Gradiva avait pénétré dans la maison de Méléagre, elle s'était déjà fondue dans le néant.

À côté, derrière le péristyle, se trouvait encore une pièce, un *œcus,* l'ancienne salle des fêtes, entourée elle aussi de trois côtés par des colonnes peintes en jaune, qui, de loin, dans la lumière vive, éblouissaient comme si elles avaient été d'or. Mais au pied de ces

colonnes on apercevait une couleur rouge plus violente encore que celle des murailles et qui n’était pas due à une brosse de l’antiquité, mais à la jeune nature d’aujourd’hui qui en avait revêtu le sol. Le pavé de mosaïque intérieur était complètement détruit et ruiné, et tout fleuri. On était au mois de mai, qui exerçait une fois encore son antique puissance et qui couvrait l'*œcus* entier, comme à cette époque la plupart des maisons de la ville morte, des rouges coquelicots qu’avait apportés le vent et qui s’étaient développés dans la cendre. On eût dit un flot épais et mouvant de fleurs, bien que les fleurs restassent en réalité immobiles, car l’Atabulus ne soufflait pas si bas et se contentait de murmurer lentement au sommet des murailles. Mais le soleil projetait ici un tel scintillement de splendeur qu’on avait l’impression que des vagues rouges s’y balançaient çà et là, comme dans un étang.

Norbert Hanold avait déjà vu, sans y prêter attention, d’autres maisons dans un pareil état, mais ce spectacle provoquait ici en lui un étrange frisson. Les fleurs du Rêve avaient poussé au bord de l’eau du Léthé et Hypnos était étendu au milieu d’elles, distribuant les sucs qu’avait rassemblés la nuit dans leurs calices rouges et qui provoquaient dans les esprits un sommeil crépusculaire. Cet antique vainqueur des dieux et des hommes semblait avoir touché de sa baguette invisible qui donne le sommeil Norbert, qui venait de pénétrer dans l'*œcus* par le portique du péristyle et lui avoir dispensé, non un lourd assoupissement, mais un rêve léger et aimable qui enveloppait vaguement sa conscience. Il était cependant resté maître de ses pas. Il longeait les murailles de l’antique salle des fêtes où le regardaient de vieilles fresques représentant Paris en train de donner la pomme et un satyre, qui, un aspic à la main, effrayait une jeune bacchante.

Mais l’imprévu surgit à nouveau devant Norbert, brusquement. À cinq pas tout au plus, dans l’ombre étroite que projetait le seul morceau de l’architrave encore conservé du portique de cette salle,

entre deux colonnes jaunes, assise sur des marches basses, se trouvait une figure féminine habillée de couleurs claires, qui, à ce moment, levait légèrement la tête. Par ce mouvement elle présentait son visage de face à Norbert, qui avait dû s'approcher sans être aperçu et que le bruit de ses pas venait sans doute de faire découvrir à l'instant même. L'aspect de cette physionomie éveillait en lui un double sentiment, car elle lui apparaissait à la fois comme étrangère et en même temps comme connue, comme déjà vécue, comme telle qu'il l'avait imaginée. Mais sa respiration en s'étranglant et son cœur en cessant de battre lui firent reconnaître sans erreur à qui appartenait ce visage. II avait découvert ce qu'il cherchait, ce qui l'avait conduit à Pompéi sans qu'il le sût : Gradiva continuait de vivre sa vie apparente à midi, heure des fantômes, et elle se trouvait assise devant lui comme il l'avait vue en rêve s'asseoir sur les marches du Temple d'Apollon. Elle avait sur les genoux quelque chose de blanc qu'il était incapable de discerner, mais qui lui semblait être une feuille de papyrus où se détachait la rouge lueur d'une fleur de coquelicot.

Le visage de Gradiva exprimait la surprise ; sous son front d'albâtre et sous ses splendides cheveux bruns, des yeux, qui brillaient avec l'extraordinaire éclat des étoiles, regardaient Norbert avec une surprise pleine d'interrogation. Il ne fallut cependant à celui-ci que quelques instants pour reconnaître que ces traits étaient les mêmes que ceux qu'il avait vus de profil. Ils devaient être tels, vus de face, et c'est pourquoi ils ne lui avaient jamais été véritablement étrangers, même au premier regard. De près, les vêtements de Gradiva tiraient encore davantage sur le jaune et avaient des couleurs plus chaudes encore. Ils étaient évidemment faits d'un tissu de coton très fin et très léger, ce qui permettait ces plis extraordinairement nombreux. Le fichu qui lui couvrait la tête était du même tissu et il laissait apparaître, sur la nuque, une partie des cheveux brillants rattachés sans art par un seul nœud. Sur la

gorge, juste en dessous du menton gracieux, une petite agrafe d'or fermait la robe.

Tout ceci apparut à Norbert Hanold dans une demi-conscience. Il saisit machinalement son léger « Panama », l'enleva et se mit à dire en grec :

— Es-tu Atalanta, fille de Jasos, ou es-tu de la famille du poète Méléagre ?

Quand il eut ainsi adressé la parole à Gradiva, elle le regarda sans répondre, sans changer l'expression calme et prudente de ses yeux. Deux pensées vinrent en même temps à l'esprit de Norbert. Ou bien elle ne pouvait parler sous cette enveloppe apparente de ressuscitée ou bien elle n'était pas d'origine grecque et elle ignorait cette langue. Il changea donc de langage et lui demanda en latin :

— Ton père est-il un noble citoyen de Pompéi, et d'origine latine ?

Elle ne répondit pas davantage, mais un mouvement fugitif passa sur ses lèvres délicatement dessinées, comme si elles tâchaient de réprimer une envie de rire. La terreur le prit à ce moment. Celle qui se tenait devant lui comme une image muette était donc évidemment un fantôme qui ne pouvait parler. Les traits de Norbert exprimèrent clairement l'épouvante que lui donnait cette idée.

Mais les lèvres de la femme ne purent plus résister à leur envie de rire et un vrai sourire y apparut cependant qu'elles disaient :

— Si vous voulez causer avec moi, il faut que vous parliez allemand.

C'était assez curieux dans la bouche d'une jeune Pompéienne morte plus de deux mille ans auparavant, ou plutôt cela l'aurait été pour quelqu'un qui l'eût entendue dans un autre état. Mais pour Norbert cette bizarrerie était éclipsée par deux sentiments qui s'entrecroisaient en lui : celui dû au fait que Gradiva pût parler et

celui émané de l'impression que sa voix avait faite sur son âme à lui. La voix de Gradiva était aussi claire que son regard. Elle était assez basse et rappelait le timbre d'une cloche. Elle résonna parmi le silence ensoleillé sur le champ de coquelicots. Le jeune archéologue prit brusquement conscience qu'il l'avait entendue en lui-même, dans sa propre imagination et il dit involontairement à haute voix :

— Je savais que tel était le son de ta voix.

Le visage de la jeune femme montra qu'elle cherchait à comprendre quelque chose et qu'elle n'y parvenait pas. Elle répliqua à cette dernière remarque :

— Comment le savez-vous ? Nous ne nous sommes encore jamais adressé la parole.

Il ne lui paraissait plus le moins du monde curieux qu'elle lui parlât allemand et qu'elle le vouvoyât selon la coutume moderne. Puisqu'elle agissait ainsi, il était persuadé que cela ne pouvait se passer autrement et il répondit rapidement :

— Non, nous ne nous sommes pas parlé, mais je t'ai appelée comme tu te couchais pour dormir, et je suis alors demeuré près de toi. Ton visage était calme et beau comme le marbre. Oh ! je t'en prie, pose-le à nouveau sur la marche comme alors.

Pendant qu'il parlait, une chose singulière se produisit. Un papillon doré, légèrement teinté de rouge au bord interne des ailes de dessus, sortit des coquelicots et voltigea autour des colonnes. Il tourna plusieurs fois autour de la tête de Gradiva, puis il se posa sur ses cheveux bruns mollement ondulés, juste au-dessus de son front. Mais à ce moment même elle redressa son corps flexible et élancé et elle se leva d'un mouvement calme et rapide, tout en lançant à Norbert Hanold, sans rien dire, un bref regard qui semblait exprimer qu'elle le prenait pour un insensé. Ensuite, avançant le pied, elle longea les colonnes du vieux portique, de sa démarche particulière. Elle fut encore visible un court instant, puis elle parut s'enfoncer dans le sol. Il restait là, sans pouvoir respirer, comme étourdi, mais il

avait confusément compris ce qui venait de se passer sous ses yeux. Midi, l'heure des fantômes, était maintenant passé et sous la forme d'un papillon venu du champ d'asphodèles du Hadès, était arrivé un messager ailé chargé de rappeler à la morte qu'il fallait rentrer. À cela s'associait, quoique indistinctement et d'une façon trouble, une autre idée. Il savait qu'on appelait ce beau papillon Cléopatra et que c'était le nom de la jeune épouse de Méléagre de Calydon, celle dont la douleur à l'annonce de la mort de son époux avait été telle qu'elle s'était immolée elle-même aux esprits souterrains.

Au moment où Gradiva s'en allait, un cri sortit de la bouche de Norbert :

— Reviendras-tu demain ici, à l'heure de midi ?

Mais elle ne se retourna pas, elle ne répondit pas et disparut quelques instants après derrière les colonnes du coin de l'œcus. Il ressentit en son être comme un coup et se mit à la suivre rapidement. Mais il n'aperçut nulle part sa robe claire, la *Casa di Meleagro* s'étendait seule autour de lui, sous les rayons du soleil brûlant, sans qu'un mouvement ou qu'un bruit l'animassent. Seul, voltigeait le cléopatra aux ailes éblouissantes, rouge et or, en décrivant lentement des cercles au-dessus de la masse épaisse des coquelicots.

***

Norbert Hanold ne s'est jamais rappelé à quel moment et de quelle manière il était retourné à l'*Ingresso.* Il se souvenait seulement que son estomac avait impérieusement exigé qu'il se laissât servir, à une heure très tardive, quelque chose au Diomède, et qu'ensuite il avait marché sans but et sans chemin. Il avait fini par atteindre une plage sur le golfe, au nord de Castellamare, il s'y était assis sur un bloc de lave et il y était demeuré, pendant que le vent de la mer lui soufflait au visage jusqu'au moment où le soleil s'était couché, à peu près à égale distance du mont Sant'Angelo, au-dessus de Sorrente, et du mont Epomeo qui domine Ischia. Mais il n'avait

retiré aucun bénéfice de ce séjour au bord de l'eau qui avait duré au moins quelques heures et la fraîcheur de l'air n'avait eu aucun effet sur l'état de son esprit et de ses sens. Il revint à l'hôtel presque dans le même état où il l'avait quitté. Il trouva les autres clients occupés à prendre leur *cena,* il se fit servir dans un coin de sa salle à manger un *fiaschetto* de vin du Vésuve et se mit à observer le visage des dîneurs et à écouter leurs conversations. Il semblait indiscutable, d'après leur mimique et leur conversation, qu'aucun d'eux n'avait rencontré de Pompéienne morte, revenue à midi pour un instant à la vie et ne lui avait parlé. On aurait pu d'ailleurs le supposer a priori puisqu'à cette heure, ils se trouvaient tous à leur *pranzo.* Peu après, sans raison et sans savoir pourquoi, Norbert se rendit chez le concurrent du Diomède, à l'Hôtel suisse, s'y assit également dans un coin, et, après avoir commandé une demi-bouteille de *Vesuvio* parce qu'il lui fallait commander quelque chose, il se livra aux mêmes observations en écoutant et en observant. Elles lui donnèrent le même résultat, mais lui firent en même temps connaître de vue tous les touristes qui logeaient actuellement à Pompéi. C'était là une augmentation de ses connaissances qu'il ne pouvait guère regarder comme un enrichissement, mais néanmoins il tirait une certaine satisfaction du fait qu'il n'y avait plus aucun client des deux hôtels avec lequel il ne fût entré en relation personnelle, bien qu'unilatérale, en le voyant et en l'écoutant. Bien entendu, il ne lui était pas venu à l'esprit l'hypothèse absurde qu'il aurait fort bien pu découvrir Gradiva dans l'un de ces deux hôtels, mais il était capable d'affirmer sous la foi du serment qu'aucune des personnes qui y séjournaient n'avait avec elle la moindre espèce de ressemblance, fût-ce la plus lointaine. En faisant ces observations, il avait de temps en temps versé le contenu de son *fiaschetto* dans son verre qu'il avait bu par petites gorgées. Quand la bouteille fut enfin vide, il se leva pour s'en retourner au Diomède. Le ciel était maintenant parsemé d'une infinité d'étoiles scintillantes et éblouissantes. Elles n'étaient pas rangées immobiles, comme à leur habitude ; il semblait

à Norbert Hanold que Persée, Cassiopée, Andromède et tous leurs voisins et voisines se penchaient légèrement çà et là, dansaient lentement en rond. De même sur le sol, il lui semblait que les silhouettes noires des cimes des arbres et des bâtiments ne restaient pas tout à fait droites. Ce phénomène, il est vrai, n'avait rien d'effrayant dans ce pays sans cesse ébranlé depuis les temps les plus reculés, car le feu souterrain qui y attend partout avec impatience de faire éruption trouve une issue en montant dans les vignes et les raisins dont on fait le *Vesuvio,* ce *Vesuvio* qui n'était pas une des boissons habituelles de Norbert Hanold, tous les soirs. Mais il se rappelait que, quoiqu'il faille attribuer au vin un peu du tourbillonnement des objets alentour, tout avait déjà tourbillonné autour de lui à midi, et ce n'était pas pour lui un phénomène nouveau, mais la suite naturelle de ce qui s'était déjà passé auparavant. Il monta à sa *caméra* et y resta quelque temps, devant sa fenêtre ouverte, à contempler le cône du Vésuve, sur lequel ne se voyait pas pour le moment de panache de fumée, mais qu'entourait une sorte de manteau de pourpre foncée qui semblait s'agiter de-ci de-là. Puis le jeune archéologue se déshabilla sans allumer de lumière et chercha son lit à tâtons. Mais quand il s'y étendit, ce n'était plus le lit du Diomède, mais un champ rouge de coquelicots qui se refermait sur lui comme un coussin moelleux et réchauffé par le soleil. La *Musca domestica communis,* son adversaire, se tenait au nombre d'un demi-cent sur la muraille, au-dessus de sa tête, mais elles étaient domptées par l'obscurité qui les plongeait dans une léthargie hébétée. Une seule d'entre elles, tirée de sa somnolence par un besoin de tourmenter, se mit à lui bourdonner autour du nez. Mais il ne l'identifia pas au mal absolu, au fléau éternel qui afflige humanité depuis des millénaires, il la prit, les yeux fermés, pour un cléopatra rouge et or en train de voltiger autour de lui.

Quand, au matin, le soleil, activement aidé par les mouches, le réveilla, il ne se souvint pas des miraculeuses métamorphoses dignes

d’Ovide qui s’étaient déroulées autour de son lit. Mais sans doute quelque être mystique était-il demeuré toute la nuit auprès de lui, tissant des rêves, car il se trouvait la tête lourde et vague, comme si tout ce qu’il savait y était emprisonné sans en pouvoir sortir, hors cette seule chose dont il avait conscience, qu’il devait se trouver à nouveau à midi à la maison de Méléagre. Cependant une peur lui vint que les gardiens, s’ils le regardaient en face, ne le laissassent pas pénétrer ; en tout cas, il ne fallait pas qu’il s’exposât aux réflexions de ces hommes. Pour qui connaissait Pompéi, il y avait un moyen de les éviter. Ce moyen était illicite, mais Norbert n’était pas en état de tenir compte de l’ordre établi pour décider de la conduite à suivre. Il monta comme le soir de son arrivée sur les anciens remparts de la ville, puis après avoir décrit un grand demi-cercle autour des ruines, il atteignit la Porta di Nola, qui n’était pas gardée. De là il n’était pas difficile de descendre à l’intérieur, et il le fit, sans trop s’embarrasser la conscience du fait qu’il privait par son intrusion l'*amministrazione* de deux lires qu’il pourrait d’ailleurs lui restituer d’une façon ou d’une autre. Il était ainsi parvenu, sans être remarqué, dans un quartier de la ville sans intérêt et que nul ne fréquentait, la plupart des maisons y étant encore ensevelies. Il s’assit à l’ombre, dans une sorte de cachette et laissa passer le temps en consultant de temps en temps sa montre. Il aperçut soudain, à quelque distance, dans les ruines, une forme d’un blanc argenté éblouissant que sa vue assez basse ne lui permettait pas de distinguer clairement. Mais il se dirigea involontairement vers cet objet et aperçut une hampe d’asphodèle entièrement couverte de clochettes blanches. Le vent en avait apporté la semence du dehors. C’était la fleur du monde souterrain et il pensa qu’elle avait poussé en un tel endroit spécialement pour lui. Il cueillit l’élégante tige et revint à l’endroit où il était assis. Le soleil de mai était de plus en plus ardent, il s’approchait enfin de midi. Il prit alors la longue *Strada di Nota.* Celle-ci s’étendait, vide, dans un silence de mort, comme presque toutes les autres déjà. Là-bas, vers l’ouest, tous les visiteurs du matin

se pressaient déjà vers la Porta Marina et les assiettes du potage. L'air en ignition vibrait et dans sa splendeur Norbert Hanold, sa branche d'asphodèle à la main, semblait la solitaire apparition de l'Hermès Psychopompe, revêtu d'un habit moderne et en train de se disposer à accompagner vers l'Hadès l'âme d'un défunt.

Sans en avoir conscience, obéissant à son instinct, il trouva le chemin de la rue de Mercure qu'il rejoignit par la *Strada della fortuna* et il arriva, en tournant à droite, à la *Casa di Meleagro.* Le vestibule, l'atrium et le péristyle aussi peu animés que la veille, l'accueillaient. Entre les colonnes de ce dernier s'apercevaient, flamboyants, les coquelicots de l'œcus. Il aurait été impossible au nouvel arrivant de dire si c'était la veille ou deux mille ans auparavant qu'il était venu demander au propriétaire de cette maison un renseignement, ce qui aurait présenté le plus haut intérêt du point de vue archéologique. Il n'était pas juge de cet intérêt et d'ailleurs, peu lui importait, car, au contraire, la science de l'antiquité était pour lui la chose la plus inutile et la plus indifférente du monde. Il ne comprenait pas qu'un homme pût s'en occuper parce qu'il n'existait pour lui qu'une chose vers laquelle convergeaient toutes ses pensées et toutes ses réflexions : de quelle essence était l'apparition corporelle d'un être tel que Gradiva qui était à la fois morte et vivante, quoiqu'elle ne revêtit ce dernier état qu'à midi, l'heure des fantômes, ou peut-être seulement hier, et même seulement une fois par siècle ou par mille ans. Tout à coup, il était sur que sa visite d'aujourd'hui était inutile. Il ne trouverait pas celle qu'il cherchait parce qu'on ne permettrait à celle-ci de revenir qu'à une époque où lui aussi n'appartiendrait plus au monde des vivants et serait depuis longtemps mort, enterré et oublié. Mais comme il longeait la muraille où était peint Paris en train de donner la pomme, il aperçut devant lui Gradiva, dans la même robe que la veille, assise sur la *même* marche entre les deux mêmes colonnes jaunes. Il ne se laisserait pas tromper par une fantaisie de son imagination, il savait

bien qu’il était le jouet d’une hallucination qui dressait à nouveau comme une illusion devant ses yeux ce qu’il avait vu hier en réalité. Mais il ne put s’empêcher de s’abandonner à la vaine apparence sortie de son imagination. Il demeura cloué sur place et s’écria, sans même s’en rendre compte, d’un ton plaintif :

— Oh ! que n’existes-tu et que n’es-tu vivante !

Sa voix s’éteignit et le silence que ne troublait aucun souffle s’étendit de nouveau dans les ruines de l’ancienne salle des fêtes. Mais une autre voix rompit le silence vide et lui dit :

— Ne veux-tu pas t’asseoir, tu as l’air fatigué

Le cœur de Norbert Hanold s’arrêta une fois de plus. Il rassembla dans sa tête autant de raison qu’il put : une vision ne pouvait pas parler, mais peut-être une hallucination auditive l’abusait-elle. Il s’appuya d’une main à une colonne en la regardant fixement.

La voix le questionna de nouveau, et c’était la voix que Gradiva seule possédait.

— Tu m’apportes une fleur blanche ?

Un étourdissement s’empara de lui. Il sentait que ses pieds ne le supportaient plus. Il dut s'asseoir et se laissa glisser en face d’elle, contre une colonne, sur la marche de marbre. Elle fixait son visage de ses yeux clairs, mais l’expression de ce regard était tout autre que celle qu’elle avait eue la veille en se levant pour partir brusquement. Toute trace d’expression d’ennui ou de refus qu’elle avait pu avoir était disparue comme si elle avait changé d’avis et comme si la curiosité et le désir de savoir l’avaient conduite en ce lieu. Et elle semblait aussi s’être aperçue que le vouvoiement ne convenait ni à sa personne ni aux circonstances. Elle s’était servie du « tu » qui venait à vrai dire sans aucune difficulté à ses lèvres, comme une chose toute naturelle. Mais comme il était resté muet à sa dernière question, elle prit à nouveau la parole et lui dit :

— Tu me disais hier que tu m'avais appelée lorsque je m'étais disposée à dormir et que tu étais resté près de moi, et que mon visage était devenu semblable au marbre. Quand tout cela s'est-il passé ? Je ne puis me le rappeler et je voudrais que tu me l'expliquasses plus clairement.

Norbert s'était à présent assez ressaisi pour avoir la possibilité de dire :

— C'est la nuit où tu t'es assise au Forum sur les marches du temple d'Apollon et que la chute de la cendre du Vésuve t'a recouverte.

— Ah oui, c'est cela. Justement, je ne me le rappelais pas. Mais j'aurais dû penser qu'il s'agissait de quelque chose de cet ordre. Quand tu m'as parlé hier, c'était vraiment trop à l'improviste et je n'y étais pas préparée. Mais cela se passait, si je me rappelle bien, il y a près de deux mille ans. Tu vivais déjà, à cette époque ? Tu me parais pourtant plus jeune.

Elle parlait avec un grand sérieux, mais cependant à la fin de son discours un léger et gracieux sourire parut au coin de ses lèvres. Il se trouva indécis et embarrassé et répondit en bégayant quelque peu :

— Non, vraiment, je crois que je n'étais pas déjà vivant en l'an 79. C'est peut-être... oui, c'est peut-être bien cette disposition de l'esprit qu'on appelle le rêve qui m'a reporté au temps de la destruction de Pompéi... Mais je t'ai reconnue du premier coup d'œil...

Sur les traits de la jeune femme, qui se trouvait seulement à quelques pas de Norbert, apparut une vive surprise et elle répéta d'un air étonné :

— Tu m'as reconnue en rêve ? Et comment ?

— Tout d'abord à ta démarche particulière...

— C’est ça qui t’a frappé ? Est-ce que je marche vraiment d’une façon particulière ?

Sa surprise paraissait encore accrue et il lui répondit :

— Oui, tu l’ignores... Tu as la démarche plus gracieuse que celle de toute autre, du moins que toutes celles qui vivent aujourd’hui. Mais autre chose encore m’avait permis de te reconnaître : ton corps et ton visage, ton maintien et ton costume, qui correspondaient en tout point à la façon dont tu es représentée sur le bas-relief de Rome.

— Ah oui, reprit-elle, d’un ton semblable au ton adopté auparavant, sur mon bas-relief de Rome. Oui, je n’y avais pas pensé, et même sur le moment, je ne saisis pas... Comment est-il donc ? L’as-tu vu ?

Il lui raconta alors comment ce bas-relief l’avait tellement attiré, comment il avait été ravi d’en pouvoir trouver en Allemagne un moulage qu’il avait depuis des années suspendu au mur de sa chambre. Il le regardait tous les jours et il lui était venu à l’idée qu’il devait représenter une jeune Pompéienne en train de marcher dans sa ville natale sur les dalles d’une rue et son rêve l’avait confirmé dans cette idée. Il savait maintenant que c’était ce songe qui l’avait déterminé à venir à nouveau dans la ville morte pour l’explorer et tâcher d’y découvrir sa trace. Et, hier, alors qu’il s’était arrêté au coin de la rue de Mercure, elle marchait précisément comme une image brusquement apparue devant lui sur les dalles. Elle avait paru se diriger vers la maison d’Apollon. Mais elle était revenue sur ses pas et elle avait disparu devant la maison de Méléagre.

Elle secoua la tête et dit :

— Oui, j’avais l’intention de visiter la maison d’Apollon, mais je me suis rendue ici.

Il poursuivit :

— C’est pour cette raison que le poète grec, Méléagre, m'est revenu à la mémoire et que j’ai pensé que tu étais une de ses descendantes qui revenait, à l’heure qu’on te le permettait, dans la maison de ton père. Mais quand je t’ai parlé en grec, tu ne m’as pas compris.

— C’était du grec ? Je ne le savais pas, ou bien je l’ai oublié... Mais quand tu es revenu aujourd’hui, tu as dit quelque chose que j’ai bien compris : tu souhaitais que quelqu’un se trouvât là et vécût encore. Mais je n’ai pas compris de qui il s’agissait.

À ces paroles, Norbert répondit qu'il avait cru en l’apercevant qu’elle n’était pas vraiment là, et que son imagination l’abusait en lui montrant son image là où il l’avait trouvée la veille. Elle rit et répliqua :

— Il me semble, en effet, que tu devrais prendre garde à ton imagination trop fertile, quoique je ne tire pas cette opinion de nos rapports. Elle s’interrompit et ajouta : qu’est cette chose particulière dans ma démarche, dont tu m’as tout d’abord parlé ?

Il était visible que l’intérêt qui s’était développé en elle la ramenait à ce point et il se mit à dire :

— Je t’en prie, si tu le veux bien...

Mais il s’arrêta à cet instant, car il venait de se rappeler avec frayeur, tout à coup, que la veille elle s’était brusquement levée pour partir quand il lui avait demandé de se coucher sur la marche pour y dormir comme autrefois sur celle du temple d’Apollon et il y associait vaguement dans son esprit, à ce souvenir, le regard qu’elle lui avait lancé en partant. Mais maintenant, ses yeux gardaient la même expression calme et douce et elle lui dit, comme il n’ajoutait rien :

— C’était gentil de ta part de dire que ton désir que quelqu’un fût vivant s’appliquait à moi... Et tu peux pour cela me demander ce que tu voudras, je le ferai avec plaisir.

Ces paroles calmèrent la crainte de Norbert et il reprit :

— Je serais heureux de te voir marcher de tout près, comme dans ton portrait.

Elle se leva sans rien dire, prête à réaliser ce désir, et elle parcourut une petite distance entre la muraille et les colonnes. Elle avait bien cette démarche calme et flexible qu'il avait gravée dans l'esprit, où la plante du pied s'élevait presque verticalement, mais il se rendait compte pour la première fois qu'elle ne portait pas sous sa robe, qui laissait voir ses pieds, des sandales, mais de fines chaussures claires, de couleur sable. Quand elle fut revenue et qu'elle se fut assise sans mot dire, il mit involontairement la conversation sur la différence qui existait entre les chaussures qu'elle portait et celles qu'elle avait dans le bas-relief. Elle lui répondit :

— Tout change avec le temps, et pour l'époque présente les sandales ne sont pas commodes. Je mets ces souliers qui protègent mieux contre la poussière et contre la pluie. Mais pourquoi m'as-tu demandé de marcher devant toi ? Est-ce qu'il y a quelque chose de particulier dans ma démarche ?

Ce désir de savoir cela, désir qu'elle exprimait à nouveau, montrait qu'elle n'était pas dépourvue de curiosité féminine. Il lui répondit alors qu'il s'agissait de la position particulièrement verticale de celui de ses pieds qui restait en arrière pendant qu'elle marchait et il ajouta qu'il s'était essayé à observer dans sa ville natale la démarche de ses contemporaines pendant plusieurs semaines. Mais il paraissait avoir échoué dans ces observations, à l'exception peut-être d'une seule fois où il avait cru apercevoir une telle démarche. Il s'était sans doute abusé, dans l'encombrement de la foule, et il était, sans doute, la victime d'une illusion, car il avait pensé que les traits de cette femme ressemblaient un peu à ceux de Gradiva.

— Quel dommage, reprit-elle, car une telle constatation aurait été, sans doute, d'un grand intérêt scientifique et, si tu l'avais

effectuée, tu te serais peut-être épargné ce long voyage jusqu'ici. Mais quelle est la personne dont tu parles, quelle est cette Gradiva ?

— C'est ainsi que j'ai nommé ton image, puisque j'ignorais et que j'ignore même encore ton véritable nom.

Il ajouta ces derniers mots en hésitant un peu, et la jeune femme hésita elle aussi avant de répondre à la question indirecte que contenaient ces dernières paroles :

— Je m'appelle Zoé.

Il s'écria d'un ton douloureux :

— Ce nom te va fort bien, mais il sonne à mon oreille comme une amère ironie, car Zoé veut dire la vie.

— Il faut se résigner à ce que l'on ne peut changer, répondit-elle, et voilà longtemps que j'ai pris l'habitude d'être morte. Mais maintenant, mon temps s'est écoulé. Tu as apporté la fleur des tombeaux pour qu'elle me montre le chemin. Donne-la-moi donc.

Tout en se levant, elle étendit la main et il lui donna la branche d'asphodèle tout en prenant soin de ne pas lui effleurer les doigts. En acceptant la branche, elle lui dit :

— Je te remercie. À d'autres mieux partagées, les roses du printemps ; à moi, venant de ta main, ne convient que la fleur de l'oubli. Il me sera permis de revenir ici demain à pareille heure. Si ton chemin te conduit une fois encore à la maison de Méléagre, nous pourrons nous asseoir à nouveau au bord du champ de pavots. Sur le seuil est gravé le mot *Have*, je te dis donc *Have.*

Elle s'en alla et disparut comme la veille au coin du portique en paraissant s'enfoncer dans le sol. Tout fut à nouveau vide et muet et soudain, à une petite distance, retentit un son bref et clair, assez semblable au cri rieur d'un oiseau qui traverserait la ville en ruine. Norbert, demeuré seul, contemplait les marches, siège abandonné, au bas desquelles il aperçut quelque chose d'un blanc brillant. C'était la feuille de papyrus qu'avait tenue la veille Gradiva sur ses

genoux et qu'aujourd'hui elle avait oublié d'emporter. Il étendit craintivement la main pour s'en saisir et trouva un petit carnet avec quelques croquis au crayon de différentes maisons pompéiennes. Sur l'avant-dernière page se voyait la table aux griffons de l'atrium de la Casa di *Meleagro,* derrière laquelle on avait commencé d'esquisser l'enfilade des colonnes du péristyle et les pavots de l'œcus. Le fait que la morte dessinât dans un album des croquis d'un genre tout moderne n'était pas moins étonnant que celui qu'elle exprimât ses pensées en allemand. Mais ce n'étaient là que de petites choses ajoutées au grand miracle de sa résurrection et elle profitait évidemment à midi de son heure de loisir pour garder, avec un extraordinaire talent artistique, le souvenir de l'ambiance dans laquelle elle avait jadis vécu. Ses dessins témoignaient d'un sens d'observation finement développé, comme chacune de ses paroles montrait une capacité de raisonnement et d'intelligentes idées. Elle avait dû souvent s'asseoir près de la table aux griffons et c'était, sans doute, pour elle un souvenir particulièrement précieux.

Norbert, tenant le carnet, traversa mécaniquement le portique et aperçut, au moment où il allait tourner, une étroite ouverture dans la muraille, cependant assez large pour laisser passer un corps d'une sveltesse inaccoutumée dans le bâtiment contigu, et de là dans le *Vicolo del Fauno,* de l'autre côté de la maison. Il lui apparaissait en même temps combien il avait été insensé de croire que Zoé Gradiva s'enfonçât dans le sol. Il ne pouvait comprendre comment il avait pu le croire. Elle prenait ce chemin pour rejoindre sa tombe. Cette dernière devait se trouver dans la rue des Tombeaux. Il se précipita et suivit en hâte la rue de Mercure jusqu'à la porte d'Hercule. Mais quand il y parvint, il était déjà trop tard. La large *Strada dei Sepolcri* s'étendait vide, inondée de lumière. Tout au plus pouvait-on distinguer à son extrémité, derrière le rideau éblouissant des rayons de soleil, une ombre légère qui semblait vaguement passer devant la maison de Diomède.

***

Norbert eut, pendant toute la seconde moitié de cette journée, le sentiment que Pompéi était enveloppée de toute part, ou se trouvait, du moins, dans un nuage brumeux. Celui-ci n'était pas, comme d'habitude, gris, morne et mélancolique, mais il était plutôt, à vrai dire, gai et particulièrement bigarré de bleu, de rouge, de brun, surtout d'un blanc jaunâtre et d'un blanc d'albâtre où les rayons du soleil mêlaient des fils d'or. Ce nuage ne diminuait pas non plus, ni la capacité optique de l'œil, ni la capacité auditive de l'oreille. Il n'y avait que la pensée qui ne pouvait le traverser et c'était néanmoins une muraille de nuages dont l'effet pouvait se comparer à celui de la brume la plus dense. Il semblait au jeune archéologue qu'on lui administrait toutes les heures d'une manière invisible et d'ailleurs à peine perceptible un *fiaschetto di Vesuvio* qui tournait inlassablement en rond dans sa cervelle. Il cherchait à s'en délivrer par l'application d'antidote, en buvant fréquemment de l'eau et en faisant des marches aussi longues que possible. Ses connaissances médicales n'étaient pas très étendues, mais elles lui faisaient cependant diagnostiquer que son état inconnu était dû à un trop fort afflux de sang à la tête, ce qui était peut-être en relation avec une accélération de l'activité de son cœur, car il ressentait, d'autre part, quelque chose qui lui avait aussi été jusqu'ici complètement inconnu : un choc rapide de temps en temps contre la paroi de sa poitrine. D'autre part, ses pensées, si elles ne pouvaient s'extérioriser, ne restaient pas intérieurement inactives, ou plus exactement il n'y avait dans son esprit qu'une seule pensée qui en était l'exclusive propriétaire et dont l'activité était telle que, tout en étant perpétuelle, elle demeurait vaine. Elle tournait autour de la question de savoir quelle enveloppe physique avait Zoé-Gradiva, durant son séjour dans la maison de Méléagre, ou si au contraire, elle n'était que la trompeuse illusion de ce qu'elle avait été auparavant. Le fait qu'elle disposât d'organes pour parler, qu'elle pût

tenir un crayon dans ses doigts, semblait plaider en faveur de la première hypothèse des points de vue de la physique, de la physiologie et de l'anatomie. Mais l'idée dominante chez Norbert était que, s'il la touchait, s'il essayait de mettre sa main sur la sienne, il ne rencontrerait que le vide. Un étrange instinct le poussait à chercher à s'en procurer la certitude, tandis qu'une non moins grande timidité l'en empêchait en imagination, car il sentait que la confirmation de chacune de ces deux possibilités avait quelque chose d'effrayant. L'existence physique de cette main lui ferait peur et l'absence de cette existence lui ferait un grand chagrin. Stérilement absorbé par ce problème, qui resterait sans solution, du moins tant qu'une expérience scientifique ne serait pas instituée, il fut conduit par sa longue promenade jusqu'à la montagne qui s'élève au-dessus de Pompéi et qui est le premier contrefort de la haute chaîne du mont Sant'Angelo. Il y rencontra d'une façon assez imprévue un vieux monsieur à la barbe grisonnante qui, d'après l'attirail de toute sorte dont il était muni, devait être un zoologiste ou un botaniste et qui était occupé à des recherches sur une pente ardemment ensoleillée. Il tourna la tête vers Norbert, au moment où celui-ci le touchait presque, il le regarda un instant avec surprise et lui dit :

— Vous intéressez-vous aussi à la Faraglionensis ? Je l'aurais à peine cru, mais il me paraît probable qu'elle ne se trouve pas seulement au Faraglione, près de Capri, mais encore ici sur la terre ferme, si l'on a la patience de l'y chercher. Le procédé indiqué par mon collègue Eimer est vraiment bon et je l'ai déjà plusieurs fois appliqué avec un plein succès. Je vous en prie, ne bougez pas.

Il s'interrompit, et après s'être levé prudemment un peu plus haut, il se coucha sur le sol, sans un mouvement et présenta un petit collet fait d'une longue tige d'herbe devant une étroite fente de rocher où l'on apercevait la tête brillante d'un lézard qui regardait. Le zoologiste demeurait ainsi sans bouger. Norbert passa derrière son dos sans faire de bruit et reprit le chemin par lequel il était venu.

Il lui semblait vaguement se rappeler avoir déjà entrevu la figure du chasseur de lézards, probablement dans l'un des deux hôtels, et l'accueil qu'il lui avait fait semblait le confirmer. Les motifs qui pouvaient pousser les gens à faire un long séjour à Pompéi étaient du moins extrêmement curieux et à peine croyables. Heureux d'avoir pu se débarrasser aussi vite du tendeur de lacets et d'avoir pu se remettre à penser au problème de l'existence ou de la non-existence corporelle, il se mit en devoir de retourner. Mais un chemin de traverse le conduisit dans une direction fausse et le mena à l'extrémité est des vieux remparts de la ville, et non à l'ouest comme il l'aurait dû. Absorbé dans ses pensées, il ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'il fut arrivé près d'un bâtiment qui n'était ni le Diomède ni l'Hôtel suisse. Néanmoins, cette bâtisse portait l'enseigne d'un hôtel. Il remarqua, dans le voisinage, les ruines du grand amphithéâtre de Pompéi et il lui revint à l'esprit qu'il existait près de celui-ci un autre hôtel, l'*Albergo del Sole,* à qui son éloignement de la gare n'avait longtemps valu qu'un nombre restreint de clients et qui lui était pour cette même raison demeuré inconnu. Il avait eu chaud pendant le trajet, et sa tête n'était pas libérée des nuages qui l'entouraient. Il entra donc par la porte ouverte et se fit servir le remède qu'il croyait bon contre la congestion, une bouteille d'eau minérale. La pièce était vide, si l'on ne tenait pas compte des mouches qui s'étaient assemblées en grand nombre et le patron, qui n'avait rien à faire, profita de l'occasion pour lier conversation et pour lui recommander sa maison et les merveilles, déterrées des fouilles, qu'elle contenait. Il fit des allusions assez peu voilées au fait qu'il y avait aux environs de Pompéi des personnes chez lesquelles il n'y avait pas un seul objet authentique, parmi ceux qu'ils mettaient en vente, mais rien que des faux. Lui, qui se contentait d'une plus petite collection, n'offrait, du moins, à ses clients que des pièces absolument authentiques. Il n'achetait jamais que des objets provenant de fouilles auxquelles il avait assisté lui-même et la suite de son discours apprit qu'il s'était trouvé là quand on avait

découvert, aux environs du Forum, un jeune couple d'amants lesquels, dans l'attente de l'inévitable catastrophe, s'étaient étroitement enlacés pour attendre la mort. Norbert avait déjà entendu autrefois cette histoire, mais il avait haussé les épaules et l'avait considérée comme une fable *issue* de l'imagination particulièrement riche d'un faiseur de contes. Il fit à nouveau cette observation, mais le patron lui apporta une broche de métal couverte de patine et qu'on aurait, sous ses yeux, trouvée dans la cendre à côté de la jeune fille. Quand l'hôte de l'*Albergo del Sole* eut le bijou en main, son imagination prit sur lui un tel empire qu'il l'acheta sur-le-champ, abandonnant tout sens critique, pour le prix d'Anglais qu'on lui demandait, et il quitta presque aussitôt, avec son achat, l'hôtel. Il vit, en se retournant, à la fenêtre d'un étage, une hampe de fleurs blanches d'asphodèles suspendue et qui trempait dans un verre d'eau. Sans qu'il y eût en tout cela rien de bien logique, la vue de cette fleur des tombeaux lui parut une confirmation de l'authenticité de sa nouvelle acquisition.

Il prit ensuite le chemin qui longeait les remparts de la ville jusqu'à la *Porta Marina* en regardant son bijou avec attention et timidité, en proie à un double sentiment. Ce n'était donc pas une fable, qu'un couple d'amants enlacés eût été exhumé près du Forum, et c'était près du temple d'Apollon qu'il avait vu Gradiva se coucher pour s'y endormir du sommeil de la mort. Mais il ne l'avait vue qu'en rêve et il était maintenant sûr que, dans la réalité, elle pouvait s'être avancée de quelques pas dans le Forum et qu'elle y avait rencontré l'homme avec lequel elle était morte.

En tenant cette broche verdie entre ses doigts, il était pénétré du sentiment qu'elle avait appartenu à Zoé-Gradiva et qu'elle avait fermé sa robe à la hauteur de son cou. Et elle avait été l'amante, la fiancée ou peut-être la femme de celui avec lequel elle avait voulu mourir.

Norbert Hanold eut envie de jeter la broche. Elle lui brûlait les doigts comme si elle avait été de feu. Ou plutôt, elle lui causait en imagination la même douleur que si, ayant voulu saisir la main de Gradiva dans la sienne, il n'avait rencontré que le vide.

Mais la raison était encore maîtresse de son esprit et ne laissait pas régner sans contrôle l'imagination. Il lui manquait tout de même une preuve irréfutable que la broche eût appartenu à Gradiva et que ce fût bien elle que l'on eût retrouvée dans les bras du jeune homme. Cette conviction eut pour lui la force d'un souffle libérateur et, quand il arriva au Diomède, au crépuscule tombant, sa promenade de quelques heures et sa bonne santé lui avaient aussi donné le besoin d'une nourriture matérielle. Il mangea de bon appétit le repas Spartiate auquel le Diomède était accoutumé, malgré son origine argienne, et il aperçut deux clients nouvellement arrivés cet après-midi. D'après leur allure et leur langage, on voyait qu'ils étaient allemands. C'était un homme et une femme et ils avaient tous deux des visages jeunes, sympathiques et spirituels. On ne pouvait deviner quel lien les unissait, mais Norbert déduisit d'une certaine ressemblance, qu'ils avaient entre eux, qu'ils étaient frère et sœur. Cependant, les cheveux blonds du jeune homme se distinguaient de la nuance brun clair de ceux de sa compagne. Elle portait à son corsage une rose rouge de Sorrente, dont l'aspect rappelait à celui qui l'observait d'un coin de la salle quelque chose, sans qu'il puisse se rappeler de quoi il s'agissait. C'était le premier couple rencontré en voyage qui lui fît une impression sympathique. Ils s'entretenaient, devant un *fiaschetto,* d'un ton qui n'était ni trop haut ni confidentiel, et ils parlaient, sans doute, de choses tantôt sérieuses et tantôt gaies, car, de temps en temps, un léger sourire leur montait à tous deux ensemble aux lèvres, les rendait aimables et donnait envie de prendre part à leur conversation, ou du moins, cette envie fût venue à Norbert s'il les avait rencontrés deux jours auparavant dans une salle peuplée d'Anglais et d'Américains. Mais il

sentait que ce qu’il avait en tête était en trop grande contradiction avec l’attitude naturelle et gaie du jeune couple que n’entourait évidemment aucun nuage, qui ne méditait certes pas sur la substance dont pouvait être faite une femme morte depuis deux mille ans et qui jouissait de l’heure présente et de la vie, sans se laisser troubler par un problème rempli d’énigmes. Son état ne correspondant pas au leur, il trouvait qu’ils ne sauraient être, les uns pour les autres, d’aucun secours et, d’autre part, il avait assez peur de lier dans ces conditions connaissance avec ces gens, parce qu’il avait un vague sentiment que leurs yeux clairs pourraient percer son front, pénétrer ses pensées et montrer par leur expression qu’ils pensaient que lui n’avait pas toute sa raison. Il se rendit donc dans sa chambre et resta comme la veille quelque temps devant sa fenêtre à contempler le manteau de pourpre, qui, la nuit, revêtait le Vésuve, puis il s’étendit pour dormir. Très fatigué, il s’assoupit aussitôt et fit un rêve étrangement absurde : *quelque part, au soleil, Gravida est assise et fait d'un brin d’herbe un nœud coulant pour capturer un lézard en disant* : « *Je t'en prie, ne bouge pas, ma collègue* a *raison, le procédé est vraiment bon, et elle l’a appliqué avec un plein succès.* »

Il apparaissait en rêve à Norbert Hanold que tout ceci était absolument fou et il s’agita en dormant afin de secouer son rêve. Et il y parvint, en effet, grâce au secours d’un oiseau qui, en poussant un cri bref, semblable à un éclat de rire, s’envola en emportant le lézard dans son bec. Alors, tout disparut.

***

Au réveil, Norbert se rappela que, pendant la nuit, une voix lui avait dit qu’on donnait des roses au printemps, ou plutôt ce furent ses yeux qui le lui rappelèrent lorsque son regard, par la fenêtre, tomba sur un buisson couvert d’éblouissantes fleurs rouges. Elles étaient de la même espèce que celle portée par la jeune femme à son corsage. Sitôt arrivé en bas, Norbert cueillit quelques roses et les

respira. Les roses de Sorrente devaient, en effet, avoir quelque chose de particulier, car leur odeur ne lui parut pas seulement merveilleuse, mais encore tout à fait étrange et nouvelle. Elle paraissait avoir sur son esprit un pouvoir dissolvant. Du moins, elles lui enlevèrent la crainte qu’il avait eue hier des gardiens de l'*Ingresso* et c’est par cette entrée licite qu’il pénétra dans Pompéi en payant le double du prix d’entrée sous le premier prétexte venu. Il prit rapidement un chemin où il se mêla à la foule des visiteurs. Il avait emporté le carnet de croquis de la *Casa di Meleagro,* la broche verdie et les roses rouges. Ces dernières lui avaient fait oublier de prendre son petit déjeuner et ses pensées ne se trouvaient pas aiguillées sur l’heure présente, mais sur le midi. Comme il avait encore longtemps à attendre avant cette heure, il devait trouver à employer son temps jusque-là, et dans ce but, il pénétra dans une maison, puis dans une autre où il lui semblait vraisemblable qu’avait pu, jadis, souvent entrer Gradiva et qu’elle devait peut-être visiter de temps en temps. L’opinion qu’elle ne pouvait sortir qu’à midi lui parut un peu moins certaine. Peut-être lui était-il permis de sortir à d’autres heures de la journée et pendant la nuit, au clair de lune. Ses roses le confirmaient miraculeusement dans cette opinion-là quand il les tenait sous son nez et les respirait. Et la réflexion elle-même venait confirmer cette manière de voir. Il pouvait, en effet, se flatter de ne pas rester sur une opinion *a priori,* et de laisser, au contraire, le champ libre à toute hypothèse plausible et sa dernière hypothèse ne lui paraissait pas seulement logique mais encore désirable. Mais alors se posait cette question de savoir si les autres hommes étaient aussi capables d’apercevoir l’enveloppe corporelle de Gradiva ou s’il était le seul à posséder ce pouvoir. Il ne put repousser la première de ces hypothèses qui prit même à ses yeux quelque vraisemblance, bien qu’il eût envie du contraire, et elle le mit dans un état d’instabilité et de gêne. La pensée que d’autres que lui pussent parler à Gradiva et s’asseoir auprès d’elle pour l’entretenir le choquait. C’était un droit qui n’appartenait qu’à lui seul, ou du

moins, il avait droit à un traitement de faveur, puisque c'était lui qui avait retrouvé cette Gradiva à laquelle personne ne pensait. Il l'avait quotidiennement contemplée, il l'avait comme prise en lui-même, il lui avait pour ainsi dire infusé sa propre force vitale, et il lui semblait par là lui avoir prêté une vie qu'elle n'aurait point possédée sans lui. Par là il avait, d'après son sentiment, acquis un droit auquel il pouvait seul prétendre et qu'il pouvait se refuser à partager avec qui que ce fût.

La journée était encore plus chaude que les deux précédentes, le soleil paraissait accomplir un extraordinaire record et faisait regretter, non seulement du point de vue archéologique, mais encore du point de vue pratique, que l'aqueduc de Pompéi se trouvât interrompu et desséché depuis deux mille ans. Les fontaines des rues conservaient çà et là un souvenir et portaient témoignage du fait qu'autrefois les passants assoiffés les avaient utilisées sans cérémonie. Ceux-ci avaient, pour s'approcher de leur goulot maintenant disparu, posé une main sur les margelles de marbre des fontaines et avaient fini, de la même manière que l'eau use la pierre goutte à goutte, par y laisser un creux. Norbert faisait cette observation au coin de la *Strada délia fortuna* et il lui venait aussi à l'idée que la main de Zoé-Gradiva avait dû s'appuyer jadis également à cette place. Il mit involontairement sa main dans le petit creux, mais il abandonna tout de suite cette hypothèse et fut même contrarié qu'elle eût pu lui venir à l'esprit. Elle n'était pas d'accord avec les manières et le maintien d'une jeune Pompéienne de bonne maison. Il y avait quelque chose de dégradant dans l'idée qu'elle eût pu se pencher et mettre ses lèvres au goulot où buvait la plèbe de sa bouche rude. Il n'avait jamais vu rien de plus noble et de plus distingué que les gestes et que l'attitude de Gravida. Il pensait avec terreur qu'elle pourrait s'apercevoir qu'il avait eu cette idée incroyablement absurde. En effet, ses yeux avaient quelque chose d'extraordinairement pénétrant et il avait été quelquefois effleuré

par la pensée que, durant leurs entretiens, ils cherchaient à savoir ce qu'il avait dans la tête et à la pénétrer, de leur sonde d'acier clair. C'est pourquoi il fallait qu'il fît très attention qu'ils ne découvrissent rien de stupide parmi ses pensées.

Il lui fallait encore attendre une heure pour atteindre midi et, pour passer cette heure, il traversa la rue et pénétra dans la *Casa del Fauno,* la plus grande et la plus magnifique des demeures découvertes ici. Elle possédait, à la différence de toute autre, un atrium d'une importance double et qui montrait, au milieu de son impluvium, le socle sur lequel s'était trouvée la fameuse statue du faune dansant, qui lui avait valu son nom.

Cependant Norbert Hanold n'eut pas le moindre regret que cette œuvre d'art, si estimée des savants, eût été transportée en même temps que la mosaïque de la bataille d'Alexandre au *Museo Nationale* de Naples et ne se trouvât plus ici. Il n'avait pas d'autre intention ou de désir que de passer le temps et, dans ce but, il se promenait au hasard à travers le grand bâtiment. Derrière le péristyle s'ouvrait une pièce spacieuse et entourée de nombreuses colonnes, répétition du péristyle ou jardin d'agrément, — Xystos — à ce qu'il semblait, car il était, comme l'œcus de la *Casa di Meleagro,* entièrement recouvert de coquelicots en fleur. Le visiteur, les pensées absentes, marchait à travers l'espace désolé et silencieux.

Mais il hésita soudain et arrêta sa marche. Il ne se trouvait pas seul ici. Il venait d'apercevoir deux personnes qui, au premier regard, lui avaient fait l'impression de n'être qu'une, tellement elles se tenaient serrées l'une contre l'autre. Elles ne le voyaient pas, elles n'étaient occupées de rien d'autre que d'elles-mêmes et elles pouvaient d'ailleurs se croire invisibles à tous, dissimulées comme elles l'étaient dans un coin, par les colonnes. Elles se tenaient embrassées, elles avaient mêlé leurs lèvres et le spectateur imprévu reconnaissait, à sa grande surprise, le jeune homme et la jeune femme qui avaient été les premiers, la veille au soir, à lui plaire au

cours de son voyage. Mais pour un frère et une sœur leur baiser et leur étreinte paraissaient vraiment un peu prolongés. C'était donc un couple d'amoureux, probablement des jeunes mariés, une Grete et un Auguste.

Il faut noter que ces deux derniers personnages ne vinrent pas cette fois à l'esprit de Norbert et que cet épisode ne lui parut pas dégoûtant ou ridicule, mais qu'il augmenta encore la sympathie qu'il ressentait pour le couple. Comme ce qu'ils faisaient lui paraissait à la fois naturel et parfaitement compréhensible, il s'attarda à regarder ce spectacle de ses deux yeux plus largement ouverts qu'ils ne l'avaient jamais été pour la contemplation de l'œuvre d'art la plus admirée de l'antiquité et il aurait avec plaisir poursuivi cette contemplation. Mais il avait le sentiment d'avoir pénétré sans aucun droit dans une enceinte sacrée et d'être en train d'y troubler les pratiques secrètes d'un culte. Aussi l'idée qu'il pouvait être aperçu le remplit-elle de terreur et s'en retourna-t-il en hâte, marchant sans aucun bruit, sur la plante des pieds. Lorsqu'il fut à une distance suffisante pour n'être plus entendu il se précipita au-dehors en courant, dans le *Vicolo del Fauno,* la poitrine oppressée et le cœur battant.

***

Lorsqu'il arriva devant la maison de Méléagre, il ignorait s'il était déjà midi et il ne songea pas à consulter sa montre. Il s'arrêta devant la porte en regardant avec indécision pendant quelques instants le *Have* qui était là inscrit. Une crainte l'empêchait d'entrer et il avait curieusement peur à la fois de ne pas trouver Gradiva à l'intérieur et de l'y trouver, car il lui était venu en tête depuis quelques minutes que, dans ce premier cas, elle était ailleurs avec un jeune homme et que dans l'autre ce jeune homme était avec elle et lui tenait compagnie, sur les marches, entre les colonnes. Il avait contre ce dernier une haine encore plus forte que contre toutes les mouches réunies et il ne se serait pas cru capable de ressentir une

aussi profonde et forte émotion. Le duel, qu'il avait toujours tenu pour un acte stupide, lui apparaissait tout à coup, sous cette lumière, comme un droit naturel, et le seul moyen pour un homme mortellement offensé d'exercer une vengeance qui le satisfît ou de quitter une existence désormais sans but. Il s'avança brusquement dans l'entrée. Il voulait provoquer cette brute, il voulait, et ceci lui apparaissait encore avec beaucoup plus de force, dire franchement à cette femme qu'il l'avait crue meilleure, plus noble et incapable d'un tel commerce.

Il était à un tel point rempli à en déborder de ces desseins de révolte que les mots lui en vinrent à la bouche, bien qu'il n'y eût à cela absolument aucune raison. Car quand sa hâte l'eut conduit à l'œcus, il s'écria avec impétuosité :

— Es-tu seule ? quoiqu'il n'y eût aucun doute que Gradiva, assise sur les marches, était aussi seule que les fois précédentes.

Elle le regarda avec étonnement et lui répondit :

— Qui pourrait être encore ici l'après-midi ? Tout le monde a faim et est en train de déjeuner. À mon avis, la nature a bien fait les choses ainsi.

L'excitation débordante de Norbert ne pouvait se calmer immédiatement et, malgré sa conscience et sa volonté, le champ restait ouvert aux soupçons qui s'étaient emparés de lui là, dehors, avec la force d'une certitude. Et, en dépit de toute vraisemblance, il ne pouvait arriver à penser autrement. La femme tenait ses yeux fixés sur lui en attendant qu'il reprît la parole. Puis elle se frappa le front du doigt et dit :

— Tu es... Elle reprit : il me semble que c'est déjà assez que je ne m'absente pas quoique je doive attendre ton arrivée. Mais cet endroit me plaît énormément. Je vois que tu me rapportes le carnet de croquis que j'ai oublié hier. Je te remercie de ton excellente intention. Tu ne veux pas me le donner ?

Cette dernière question était justifiée, car Norbert ne se préparait pas du tout à le lui rendre et restait cloué sur place, sans faire un mouvement. Il lui venait à l’esprit qu’il avait imaginé et forgé une énorme stupidité et qu’il en avait dit une autre. Pour la réparer aussi bien que possible, il s’avança rapidement, tendit le carnet à Gradiva et s’assit machinalement sur la marche à ses côtés. Elle jeta un regard sur les mains du jeune homme et dit :

— Tu me sembles être un ami des roses.

À ces mots, le motif qui l’avait poussé à les cueillir et à les emporter lui apparut brusquement et il répondit :

— Oui, mais elles ne sont pas pour moi… Tu m’as dit hier… et cette nuit quelqu’un m’a répété qu’on les offrait au printemps…

Elle réfléchit évidemment un peu avant de répondre :

— Ah ! oui, je me rappelle ! Je t’ai dit qu’on ne donnait pas aux autres des asphodèles mais des roses. C’est gentil de ta part. Il me semble que l’opinion que tu avais de moi s’est un peu améliorée.

Elle avança la main pour prendre les fleurs rouges et il les lui donna, disant :

— Je croyais tout d’abord que tu ne pouvais te trouver ici qu’à midi, mais je crois maintenant que tu le peux aussi à d’autres heures et j’en suis très heureux.

— Et pourquoi en es-tu heureux ?

Le visage de la femme exprimait l’incompréhension, mais ses lèvres tremblèrent d’une manière presque imperceptible. Il répondit avec embarras :

— Il est beau de vivre… je ne m’en étais jamais aperçu auparavant… Je voudrais te demander…

Il fouilla dans la poche de son veston et ajouta en retirant l’objet qu’il avait enfin trouvé :

— Cette broche ne t’a-t-elle pas appartenu jadis ?

Elle s’en approcha légèrement, mais elle secoua la tête.

— Non, je ne puis me le rappeler. D'après son antiquité, cela ne me paraît pourtant pas impossible, car elle provient sans doute de ce temps. Tu l'as sans doute trouvée au Soleil. Il me semble que j'ai déjà vu cette belle patine verte.

Il répéta involontairement :

— Au Soleil, pourquoi au Soleil ?

— On appelle ici Soleil ce qui engendre toutes les choses de cette espèce. Cette broche ne passe-t-elle pas pour avoir appartenu à une jeune fille qui trouva la mort avec un compagnon dans la région du Forum, je crois...

— Oui, il l'avait prise dans ses bras...

— Ah ! oui...

Ces deux petits mots étaient évidemment dans la bouche de Gradiva une exclamation favorable, et elle s'arrêta un instant avant d'ajouter :

— C'est la raison qui t'a fait croire que je l'avais portée et cela t'a peut-être... comme tu me le disais tout à l'heure... rendu malheureux ?

On voyait qu'il se sentait extraordinairement soulagé et cela apparut dans sa réponse :

— J'en suis très content... La pensée que cette broche t'avait appartenu m'avait causé une sorte de... de tourbillon dans la tête.

— Ta tête me semble y avoir quelque disposition. Tu as peut-être bien oublié de déjeuner ce matin ? Cela favorise encore de tels accès. Je n'en souffre pas, mais j'emporte des provisions parce que j'aime être ici à midi. Si tu veux que je t'aide à dissiper un peu l'état fâcheux où tu te trouves, nous pourrions les partager.

Elle sortit de la poche de sa robe un petit pain enveloppé dans du papier de soie, elle lui en mit la moitié dans la main et commença à manger l'autre moitié avec un évident appétit. Ses dents extraordinairement gracieuses et régulières ne se contentaient pas

de paraître entre ses lèvres et d'éblouir par leur splendeur, elles faisaient encore en mâchant la croûte du pain un bruit légèrement craquant qui ne donnait pas du tout l'impression qu'elles fussent des apparences sans consistance, mais quelque chose de physique et de naturel. D'ailleurs elle avait eu raison en disant ce qu'elle avait dit au sujet du déjeuner manqué. Il mangeait, lui aussi, machinalement, et il en ressentait un effet favorable à l'éclaircissement de ses pensées. Aussi ne parlèrent-ils pas tous les deux pendant un certain temps. Ils se livrèrent à la même occupation utile, jusqu'au moment où Gradiva dit :

— Il me semble qu'il y a deux mille ans nous avons déjà de la sorte partagé notre pain. Ne t'en souvient-il pas ?

Il ne s'en souvint pas, mais il s'étonna cette fois qu'elle lui parlât d'une époque indéfiniment éloignée, car le renforcement de solidité qu'avait causé la nourriture à sa tête avait eu pour effet un changement dans l'état de son cerveau. L'idée qu'elle eût pu se trouver à cet endroit de Pompéi il y avait tellement longtemps ne lui paraissait pas cadrer avec la saine raison. Tout en elle lui paraissait maintenant n'avoir pas plus de vingt ans. La forme et la couleur de son visage, ses cheveux bruns ondulés d'une façon particulièrement charmante, ses dents immaculées, et sa robe claire que ne souillait pas la moindre tache ne pouvaient sans contradiction flagrante avoir été ensevelis pendant d'innombrables années dans la cendre. Norbert se prit à douter qu'il fût véritablement assis là à l'état de veille et pensa qu'il était plus vraisemblablement dans son cabinet de travail et que, tandis qu'il contemplait l'image de Gradiva, le sommeil s'était emparé de lui. Il aurait alors rêvé qu'il était allé à Pompéi, qu'il y avait rencontré Gradiva encore vivante et il continuait à rêver qu'il se trouvait assis à ses côtés dans la Maison de Méléagre. Car le fait qu'elle fût encore vivante et qu'elle fût redevenue vivante ne pouvait véritablement se passer qu'en rêve... Les lois de la nature s'y opposaient.

Mais ce qu'elle venait de dire, qu'elle avait déjà partagé son pain deux mille ans auparavant avec lui, paraissait étrange. Il n'en savait rien et cela n'avait pu évidemment lui arriver en rêve.

Elle avait posé les doigts fins de sa main gauche sur ses genoux, de cette main qui recelait la clef de la révélation d'un miracle insoluble.

L'œcus de la *Casa di Meleagro* n'était pas à l'abri de l'impertinence des mouches communes. Norbert venait d'en apercevoir une, sur l'une des colonnes jaunes, en face de lui, qui courait çà et là selon la sotte habitude des mouches. Sans raison maintenant elle lui bourdonnait autour du nez.

Il aurait dû répondre à la question et dire qu'il ne se rappelait pas d'avoir autrefois mangé son pain avec elle, mais involontairement les paroles suivantes lui sortirent brusquement de la bouche :

— Les mouches étaient-elles alors déjà aussi diaboliques que maintenant et t'ont-elles tourmentée jusqu'à te dégoûter de la vie ?

Elle le regarda avec étonnement et répéta sans comprendre :

— Les mouches... Est-ce que tu en aurais maintenant une dans la tête ?

Le monstre noir s'était à présent posé sur sa main et elle n'exprimait pas par le moindre mouvement qu'elle le sentait. À cette vue deux puissantes impulsions concoururent à porter le jeune archéologue à un même acte. Il leva brusquement la main et en donna un coup sans aucune douceur sur la mouche et sur la main de sa voisine.

Sitôt ce coup porté, un vif embarras s'empara de lui en même temps qu'une joyeuse terreur. Il n'avait pas frappé à travers le vide, il n'avait pas trouvé non plus une chose froide et engourdie, mais sans aucun doute une véritable main humaine, chaude et vivante, qui était restée un instant sous la sienne sans un mouvement,

évidemment toute sidérée. Puis elle fut vivement retirée et la jeune fille dit :

— Tu es évidemment fou, Norbert Hanold.

Ce nom, qu'il n'avait dit à personne à Pompéi, venait si sûrement, avec une telle décision et sans aucune hésitation sur les lèvres de Gradiva que celui qui le portait se leva, encore plus effrayé, de la marche où il était assis. À ce moment résonnèrent entre les colonnes des pas qui s'étaient approchés sans être remarqués et devant le regard trouble de Norbert Hanold apparurent les visages du couple d'amants sympathiques de la *Casa del Fauno.* La jeune femme s'écria avec le ton de la plus vive surprise :

— Zoé, toi aussi ici ! Et aussi en voyage de noces ! Tu ne m'en avais rien écrit !

***

Norbert se retrouvait dehors devant la maison de Méléagre, dans la *Strada di Mercurio.* Il n'avait pas notion de la façon dont il y était arrivé. Il avait dû sortir instinctivement en s'apercevant dans une lueur subite que c'était tout ce qui lui restait à faire s'il ne voulait pas se trouver dans la situation la plus ridicule du monde aux yeux du jeune couple, bien plus aux yeux de celle qui lui avait donné ses deux noms et qu'ils avaient saluée si amicalement, enfin surtout à ses propres yeux. Car, bien qu'il ne comprît rien à ce qui lui arrivait, quelque chose du moins lui paraissait incontestable. Gradiva, avec cette main qui était humaine, qui n'était pas sans consistance, qui était tiède et réellement vivante, avait exprimé cette incontestable vérité : il s'était trouvé, ces deux jours passés, dans un état de folie complète et cela non pas dans un rêve stupide, mais avec les oreilles et les yeux éveillés que la nature met à la disposition de la raison humaine. Il ne comprenait point — pas plus d'ailleurs que tout le reste — comment tout cela avait pu se passer. Il avait tout au plus le vague sentiment qu'un sixième sens devait jouer dans cette affaire un rôle si important qu'il pouvait faire prendre une

chose, peut-être précieuse par ailleurs, pour son contraire. Afin de tirer quelque profit de ces réflexions, il fallait un lieu silencieux et solitaire, hors de portée, ce qui poussa Norbert Hanold à s'écarter le plus vite possible des yeux, des oreilles et des autres organes des sens qui utilisent leurs talents naturels, comme il convient, aux fins auxquelles ils sont destinés.

Quant à la personne qui possédait cette main tiède, elle avait été en tout cas aussi surprise par cette visite inopinée et particulièrement imprévue à midi et, d'après l'expression initiale de sa physionomie, pas d'une manière exclusivement agréable. Mais l'instant d'après il n'en paraissait plus la moindre trace sur son visage avisé ; elle se leva rapidement, elle se dirigea vers la jeune femme et lui serra la main.

— C'est vraiment charmant, Gisa, le hasard a tout de même de temps en temps une idée agréable. Alors monsieur est depuis quinze jours ton mari ? Je suis ravie de faire sa connaissance et il n'est pas nécessaire, d'après l'air que je vous vois à tous deux, de changer mes félicitations en condoléances. Des couples qui auraient besoin de ce genre de compliments ont l'habitude de venir déjeuner à Pompéi, ces temps-ci. Vous êtes probablement logés près de l'*Ingresso.* J'irai vous voir cet après-midi. Non, je ne t'ai pas écrit et je te demande de ne pas t'en fâcher, car, vois-tu, ma main ne jouit pas comme la tienne du droit de porter un anneau. L'air d'ici fait un grand effet sur l'imagination comme tu en es la preuve et c'est mieux que s'il vous dégrisait trop. Le jeune homme qui vient de partir file aussi en son cerveau une toile étrange, il me semble qu'il se figure qu'une mouche lui bourdonne dans la tête ; d'ailleurs, chacun n'a-t-il pas, plus ou moins, son araignée au plafond ? Je suis tenue d'avoir quelques connaissances d'entomologie ; je suis donc, dans de tels cas, être de quelque utilité. Mon père et moi nous habitons au *Sole,* il a eu, lui aussi, un accès subit et avec cela la bonne inspiration de m'emmener avec lui à la condition que je me distrairais seule à

Pompéi et ne l'ennuierais pas. Je me disais que j'arriverais bien toute seule à déterrer ici quelque chose d'intéressant. Mais sur la trouvaille que j'ai faite — je veux parler de la chance de t'avoir rencontrée, Gisa — je n'avais pas osé compter. Mais je bavarde et je bavarde, ainsi que l'on fait avec une vieille amie. Nous ne sommes cependant pas encore tout à fait vieilles. Mon père, à deux heures, quitte le soleil pour la table d'hôte du Soleil et il faut que j'aille lui tenir compagnie et que je renonce pour le moment à la tienne. Vous pouvez, je crois, admirer sans moi la *Casa di Meleagro.* Je n'en suis pas sûre, mais je le suppose. *Favorisca signorl A rivederci Gisetta !* J'ai déjà appris beaucoup d'italien et je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Ce dont on a besoin on l'invente. Je vous en prie, non, *senza complimenti.*

Cette dernière prière s'adressait au jeune mari qui, par politesse, semblait vouloir l'accompagner. Elle s'était exprimée avec vivacité sans aucun embarras et tout à fait de la façon qui convenait aux circonstances de sa rencontre imprévue avec une de ses amie intimes. Mais elle avait parlé excessivement vite, ce qui montrait que, comme elle le disait, il lui était impossible de rester davantage. Aussi ne sortit-elle de la Maison de Méléagre dans la *Strada di Mercurio* que quelques minutes après le départ précipité de Norbert Hanold. La rue, comme d'ordinaire à cette heure de la journée, ne contenait rien de vivant que çà et là un lézard qui remuait la queue. Elle s'arrêta sur le seuil, réfléchit quelques instants, puis elle prit le chemin le plus court menant à la porte d'Hercule, suivant les dalles du carrefour du *Vicolo di Mercurio* et de la *Strada di Lallustio* avec sa souple démarche de *Gradiva.* Elle parvint ainsi rapidement au pied des remparts en ruine de la *Porta Ercolanese.* Derrière celle-ci s'étendait la longue Voie des Tombeaux en contrebas, mais celle-ci n'était pas alors de ce blanc éblouissant qu'elle avait revêtu, toute étincelante de rayons, vingt-quatre heures auparavant, lorsque le jeune archéologue y avait cherché des yeux la jeune fille. Le soleil

semblait s’être convaincu qu’il avait dans la matinée outrepassé la mesure. Il se tenait dissimulé derrière un nuage gris à l’épaississement duquel il travaillait encore apparemment, et les cyprès, qui se dressaient çà et là de part et d’autre de la *Strada dei Sepolcri* se détachaient en noir foncé sur le ciel. C’était un tout autre tableau que la veille. La splendeur qui rendait mystérieusement éblouissantes toutes les couleurs avait disparu. La rue se voyait avec une morne précision et semblait avoir pris un visage conforme à sa dénomination. Cette impression n’était pas démentie, mais plutôt accrue par quelque chose qu’on voyait remuer à l’autre bout de la rue, aux environs de la Villa de Diomède et qui avait l’air d’une ombre en train de chercher son tumulus et de disparaître sous un tombeau. Ce n’était pas le chemin le plus court pour aller de la Maison de Méléagre à l'*Albergo del Sole,* mais plutôt la direction opposée, cependant Zoé-Gradiva devait s’être tout à coup souvenue que le temps ne la pressait pas tellement d’aller déjeuner, car, après une courte halte près de la porte d’Hercule, elle s’éloignait de dos, en levant presque verticalement la plante de ses pieds, sur les dalles de lave de la Rue des Tombeaux.

***

La villa de Diomède était ainsi nommée assez gratuitement par les hommes d’aujourd’hui, parce qu’un certain *Libertus* Marcus Arrius Diomedes, élevé au rang de chef du quartier qui se trouvait jadis là, y avait bâti dans le voisinage un tombeau pour sa ci-devant patronne, puis un autre pour lui-même et pour ses enfants. Cette villa était un vaste édifice et on y voyait un témoignage authentique et effroyable de l’histoire de la destruction de Pompéi. Le bâtiment supérieur était maintenant un grand fouillis de ruines. Un peu en contrebas se trouvait un jardin de dimensions exceptionnellement étendues, entièrement entouré d’un portique aux piliers bien conservés. Au milieu du jardin se trouvaient les maigres débris d’une fontaine et d’un petit temple. Un peu plus bas encore deux escaliers

conduisaient à un souterrain voûté, qui faisait le tour du jardin et que n'éclairait qu'une lumière obscure et crépusculaire. La cendre du Vésuve avait pénétré dans ce réduit lui-même et on y avait découvert les squelettes de dix-huit femmes et enfants. Ils s'étaient réfugiés avec quelques provisions rassemblées à la hâte dans cette pièce à demi souterraine et ce prétendu refuge était devenu un tombeau pour tous ceux qui s'y étaient abrités. À un autre endroit se trouvait le maître présumé de la maison, lequel avait été étouffé de la même façon et qui gisait sur le sol. Il avait voulu fuir par la porte fermée du jardin dont il tenait encore la clef à la main. À ses côtés était recroquevillé un autre squelette, sans doute celui d'un de ses domestiques qui portait sur lui un nombre considérable de pièces d'or et d'argent. La cendre durcie avait conservé la forme des corps qu'elle avait ensevelis et on avait fait des moulages ; l'un d'eux se trouve sous verre au *Museo Nationale* de Naples, c'est l'empreinte exacte du cou, des épaules et de la belle poitrine d'une jeune fille habillée d'une fine robe de voile.

La Villa de Diomède était une fois au moins l'inévitable fin de parcours pour un visiteur de Pompéi conscient de son devoir, mais présentement, à midi, on pouvait supposer à coup sûr qu'en raison de sa situation écartée elle ne contenait aucun curieux et elle était apparue à Norbert Hanold comme le refuge qui convenait le mieux à son besoin nouveau de réflexion. Celui-ci exigeait impérieusement une solitude de tombe, un silence sans souffle et une tranquillité sans mouvement, mais une inquiétude puissante s'élevait énergiquement dans le système artériel de Hanold contre cette dernière prétention. Il avait été forcé de faire entre ces deux revendications un compromis ; son esprit essayerait de maintenir la sienne tout en permettant à ses pieds de contenter leur envie. Aussi, depuis son arrivée se promenait-il autour du portique, en réussissant à garder son équilibre corporel et en essayant de rendre normal celui de son esprit. Mais la réalisation se montrait plus difficile à

accomplir que l'intention ; certes, Norbert voyait clairement et incontestablement qu'il avait été tout à fait insensé de penser s'être assis aux côtés d'une jeune Pompéienne ressuscitée et plus ou moins réincarnée, et cette idée, bien distincte de sa folie, faisait faire incontestablement à Hanold un progrès considérable sur le chemin du retour à la raison. Mais celle-ci n'était pas encore revenue à son état normal, car s'il lui était apparu que Gradiva n'était rien d'autre qu'une figure de pierre morte, il était de la même façon hors de doute qu'elle vivait encore. Il avait de cela une preuve incontestable, puisqu'il n'était pas seul à la voir, que d'autres aussi le pouvaient, qu'ils savaient qu'elle s'appelait Zoé et qu'ils lui parlaient comme à une personne de leur espèce. D'autre part Gradiva savait le nom de Norbert Hanold et cela ne pouvait être dû qu'à une faculté surnaturelle de son être. Or, cette double nature demeurait également indéchiffrable à la raison qui commençait à lui revenir. À cette contradiction insoluble s'en associait une autre semblable qu'il portait en lui, car s'il faisait le vif souhait d'avoir été enseveli avec les autres dans la villa de Diomède, afin de ne plus risquer de rencontrer Gradiva nulle part, il était en même temps animé du sentiment extraordinairement joyeux qu'elle était encore en vie et que par conséquent il pourrait la rencontrer une autre fois. Cela lui tournait dans la tête, pour employer une comparaison vulgaire, mais exacte, comme la roue d'un moulin, et il courait de la même manière autour du long portique, ce qui ne dissipait pas ces contradictions. Tout au contraire, il avait le vague sentiment que tout autour de lui comme en lui s'obscurcissait sans cesse davantage.

C'est alors qu'il recula soudain, comme il tournait l'un des quatre coins de l'allée bordée de piliers. À quelques pas devant lui, assez haut, sur un pan de muraille en ruine était assise une jeune fille, l'une de celles qui avaient ici même trouvé la mort dans les cendres.

Non, c'était là une de ces absurdités dont il avait dégagé sa raison. Ses yeux, et quelque chose en lui qui n'a pas de nom, le reconnurent. C'était Gradiva, elle était assise sur ces pierres en ruine comme elle l'avait été autrefois sur la marche, mais comme celle-là était bien plus haute, elle montrait sous le bord de sa robe ses pieds jusqu'à ses gracieuses chevilles, librement pendants, revêtus de leurs souliers couleur de sable.

Le premier mouvement instinctif de Norbert Hanold fut de s'enfuir en courant dans le jardin, entre deux piliers. Ce qu'il craignait le plus au monde depuis une demi-heure venait d'arriver tout à coup. Les yeux clairs qui le regardaient et les lèvres situées en dessous de ceux-ci allaient, selon lui, éclater d'un rire ironique. Mais elles n'en faisaient rien et une voix connue résonnait tranquillement : « Dehors, tu serais mouillé ».

Il s'apercevait maintenant pour la première fois qu'il pleuvait, c'est pourquoi le temps était devenu tellement sombre. Cela serait sans doute du plus grand profit pour la végétation de Pompéi et des environs, mais il eût été ridicule de croire qu'un homme pût en tirer quelque avantage et Norbert Hanold craignait beaucoup plus pour l'instant le ridicule que le danger de mort.

C'est la raison pour laquelle il abandonna malgré lui son dessein et qu'il resta là tout embarrassé, tout en regardant les deux pieds de Gradiva, qui, maintenant, comme pris d'impatience, se balançaient légèrement. Et comme cet aspect n'éclaircissait pas précisément les pensées qu'il lui eût pu exprimer, la propriétaire de ces pieds gracieux prit à nouveau la parole :

— Nous avons été interrompus... Tu voulais me dire quelque chose sur les mouches... je crois que tu faisais des observations scientifiques ou que tu avais une mouche dans la tête... As-tu réussi à l'attraper sur ma main et à la tuer ?

En disant ces derniers mots, un sourire lui passa sur les lèvres, mais il était si léger et si gracieux qu'il n'avait rien de terrible. Tout

au contraire, il rendit à Norbert ce qu'il cherchait, la possibilité de parler, mais avec cette restriction que le jeune archéologue ne savait tout à coup plus quelle personne employer pour sa réponse. Pour échapper à ce dilemme, il trouva meilleur de n'en employer aucune et il répondit :

— J'avais, comme l'on dit, le cerveau un peu confus et je demande pardon d'avoir ainsi... cette main... je ne puis m'expliquer comment j'ai pu être aussi insensé ; mais je ne suis pas non plus en état de comprendre comment celle qui possède cette main a pu me reprocher ma déraison en m'interpellant par mon nom.

Les pieds de Gradiva arrêtèrent leur mouvement et elle reprit en continuant son discours à la deuxième personne du singulier :

— Ta compréhension n'est pas encore assez avancée, Norbert Hanold. Cela ne saurait d'ailleurs m'étonner, car voici longtemps que tu m'y as habituée. Pour renouveler cette expérience, point ne m'eût été besoin de venir à Pompéi, tu aurais pu m'en convaincre, certes, à une centaine de lieues d'ici.

— À cent lieues d'ici, reprit-il sans comprendre et à moitié bégayant, où cela ?

— Face à ta maison, de biais, dans la maison du coin, il y a à ma fenêtre une cage avec un canari.

Ce dernier mot toucha celui qui l'entendait comme le souvenir d'un temps lointain et il répéta :

— Un canari...

Et il ajouta en bégayant davantage :

— Qui... qui chante ?

— C'est leur habitude, surtout au printemps, quand le soleil commence à briller et à se faire chaud. Dans cette maison habite mon père, Riehstrd Bertgang, professeur de zoologie.

Les yeux de Norbert Ilanold s'écarquillèrent jusqu'à un point qu'ils n'avaient encore jamais atteint. Il répéta une fois encore :

— Bertgang... vous êtes alors..., vous êtes Mlle Zoé Bertgang ? Mais celle-ci me semblait tout autre.

Les deux pieds suspendus recommencèrent à se balancer et Mlle Zoé Bertgang dit :

— Si tu trouves le vouvoiement plus convenable entre nous, je puis aussi l'employer, mais le tutoiement me venait plus naturellement aux lèvres. Je ne sais si, dans le passé, lorsque nous jouions amicalement tous les jours, et échangions à l'occasion des taloches et des bourrades, je t'apparaissais sous un autre jour. Mais si, ces dernières années, vous aviez pris la peine de jeter les yeux sur moi, les écailles vous en seraient peut-être tombées, et vous vous seriez aperçu que je suis telle depuis déjà quelque temps. Non, maintenant il pleut à verse, des hallebardes, comme on dit, vous n'auriez pas un fil de sec.

Non seulement les pieds de la jeune femme avaient témoigné d'une nouvelle impatience, mais encore il y avait dans le son de sa voix quelque chose qui semblait montrer qu'elle était piquée et de mauvaise humeur et Norbert avait l'impression qu'il allait avoir le rôle d'un écolier qu'on réprimande et à qui l'on donne une tape sur la bouche. Ce qui lui faisait chercher machinalement encore une fois une issue entre les piliers et c'est au mouvement qui exprimait cette envie que se rapportaient les dernières paroles qu'avait ajoutées Mlle Zoé Bertgang. Et, à vrai dire, elles étaient incontestablement justes, car pour désigner la pluie qui tombait en dehors du toit protecteur l'expression à verse était trop faible. Une trombe d'eau tropicale, d'une espèce qui rarement s'abat, pour les bénir, sur les champs de la campagne napolitaine, précipitait la mer Tyrrhénienne du haut du ciel sur la villa de Diomède et se dressait comme une ferme muraille composée de milliers de gouttes de la grosseur d'une noix, éblouissantes comme des perles. Cette circonstance rendait en effet impossible une fuite en plein air et forçait Norbert Hanold à rester dans la salle de classe que constituait le portique. Sa jeune

institutrice, à la ligure fine et prudente, utilisait cet emprisonnement pour poursuivre, après un court arrêt, ses efforts pédagogiques.

— Alors, jusqu'à cet âge où, je ne sais trop pourquoi, on nous traite de « *Backfisch*[1] », je m'étais vraiment étrangement attachée à vous et je croyais ne jamais pouvoir trouver au monde un ami plus charmant. Je n'avais ni mère, ni frère, ni sœur, et quant à mon père, le premier orvet venu, conservé dans l'alcool, lui semblait beaucoup plus intéressant que moi ; or, il faut de toute nécessité à quiconque, même à une jeune fille, de quoi occuper ses pensées et tout ce qui s'ensuit. Ce quelque chose, c'était alors vous, mais lorsque la science de l'antiquité vous eut submergé, je fis cette découverte que tu — excusez, mais que votre innovation protocolaire me semble donc insipide et peu appropriée à ce que je veux exprimer — je voulais dire, alors il m'apparut que tu étais devenu un homme insupportable qui, pour moi tout au moins, n'avait plus d'yeux dans le visage, plus de langue dans la bouche, plus de souvenirs à cette place où je conservais intacte toute notre amitié d'enfance. C'est sans doute pourquoi je n'avais plus mon air d'autrefois, car lorsque nous nous rencontrions de-ci de-là dans le monde, l'hiver dernier encore, tu ne me voyais pas, j'entendais encore moins le son de ta voix, ce qui ne me semblait d'ailleurs pas spécial, car tu en faisais autant avec toutes les autres. Je n'étais pour toi que du vent, et avec ce toupet blond, que je t'ai autrefois si souvent ébouriffé, tu étais aussi ennuyeux, desséché et chiche de paroles qu'un cacatoès empaillé, et avec cela gonflé d'importance comme un archéoptéryx (c'est bien le nom d'un oiseau monstre fossile antédiluvien). Mais que ta tête édifiât un fantasme tout aussi monumental que de me prendre ici, à Pompéi, aussi pour quelque chose d'exhumé et de ressuscité, voilà ce que je n'aurais pas attendu de toi, et lorsque tu surgis à l'improviste devant moi, j'eus grand-peine, tout d'abord, à saisir ce qu'il y avait derrière l'incroyable toile tissée par ton imagination dans ton cerveau. Puis j'y trouvai de l'amusement et le goûtai, malgré son

1 *Poisson à frire :* fillette à l'âge ingrat. *(N. d. T.)*

relent de maison de fous. Car, comme je te le disais, je ne m’y serais pas attendue de ta part.

Ce disant, Mlle Zoé Bertgang avait fini par adoucir un peu le ton de sa voix et son expression. Pendant qu’elle faisait ce sermon sévère, sans fard, circonstancié et instructif, elle ressemblait au bas-relief de Gradiva d’une façon vraiment remarquable, non seulement par les traits de son visage, par sa taille, par l’expression prudente de ses yeux, par ses cheveux gracieusement ondulés, par la démarche qu’elle avait souvent manifestée, mais encore par son vêtement, sa robe et son fichu de fin et moelleux cachemire crème, aux plis nombreux qui complétaient l’extraordinaire similitude de toute son apparence.

Il était tout à fait fou d’avoir cru qu’une Pompéienne, ensevelie voici deux mille ans par le Vésuve, pût de temps en temps sortir bien vivante, parler, dessiner, manger du pain. Mais lorsque la foi apporte le bonheur, elle fait accepter par-dessus le marché quantité de choses invraisemblables. Tout bien considéré, il était, certes quelques circonstances atténuantes à faire valoir, en jugeant de l’état d’esprit de Norbert Hanold et de la folie qui lui avait fait prendre pendant deux jours Gradiva pour une Rediviva.

Quoiqu’il fût bien au sec sous le toit du portique, on pouvait le comparer à un chien mouillé, sur lequel on viendrait de verser un plein seau d’eau. Mais, à vrai dire, cette douche froide lui avait fait du bien. Sans qu’il sût au juste pourquoi, il se sentait la poitrine plus libre, la respiration plus facile. Cet allégement avait peut-être été facilité par le changement de ton de la fin du sermon — la prédicatrice était, en effet, assise comme sur une chaire — et pendant son sermon il lui était venu, entre les paupières, la splendeur transfiguratrice qui apparaît dans les yeux des visiteurs d’églises chez lesquels la foi et l’espérance réveillent la perspective d’un avenir bienheureux. Comme la réprimande était terminée, sans

qu’on puisse craindre maintenant qu’une suite y fût ajoutée, Norbert parvint à dire :

— Oui, je te reconnais maintenant... Non, vraiment, tu n’as pas changé... c’est Zoé..., ma camarade bonne, joyeuse et avisée, c’est vraiment très étrange.

— Que quelqu’un doive d’abord mourir afin de trouver la vie... Mais c’est sans doute nécessaire en archéologie...

— Non, je veux parler de ton nom...

— Pourquoi donc est-il étrange ?

Le jeune archéologue se montrait non seulement versé dans les langues classiques, mais encore dans les radicaux germaniques, car il répondit :

— Car Bertgang et Gradiva ont le même sens et veulent tous les deux dire *celle qui resplendit en marchant.*

Les deux souliers, les sortes de sandales de Mlle Zoé Bertgang rappelaient pour le moment par leur mobilité, un hochequeue en train de s’agiter avec impatience, ils semblaient attendre quelque chose, et les méditations linguistiques semblaient être ce à quoi s’intéressait le moins la propriétaire de ces pieds qui resplendissaient en marchant. Et, par son expression, elle semblait aspirer à un dénouement rapide. Mais vint de nouveau à la traverse une remarque de Norbert Hanold qui semblait empreinte de la plus profonde conviction :

— Pourtant, quelle chance que tu ne sois pas Gradiva, mais telle cette jeune femme si sympathique !

Ces paroles firent passer comme une sorte d’étonnement sur le visage de la jeune fille, qui dit :

— Qui est-ce, à qui penses-tu ?

— À celle qui te parlait dans la maison de Méléagre.

— Tu la connais ?

— Oui, je l’avais déjà vue, c’est la première fois qu’une femme me plaisait autant.

— Ah ! et où l’as-tu vue ?

— Ce matin, à la maison du Faune. Ils y faisaient tous les deux quelque chose d’extraordinaire.

— Que faisaient-ils, alors ?

— Ils ne me voyaient pas et ils s’embrassaient.

— C’est bien naturel. Pour quelle autre raison seraient-ils à Pompéi en voyage de noces ?

À ces dernières paroles, toute la perspective se transforma aux yeux de Norbert Hanold, car le vieux pan de mur que Zoé avait élu pour chaire se trouvait maintenant vide, la jeune fille en étant descendue. Ou plutôt, elle s’en était envolée, s’élançant à travers l’air, avec la chancelante mobilité propre au hochequeue et elle se retrouvait déjà debout sur ses pieds de Gradiva avant que le regard ait pu prendre conscience de son vol descendant.

Elle reprit immédiatement la conversation, disant :

— La pluie est maintenant finie. Les maîtres trop sévères ne sauraient durer longtemps. Tout est aussi revenu à la raison, moi, pas moins que les autres. Tu peux aller retrouver Gisa Hartleben, sous quelque nouveau nom qu’elle porte, afin de lui être scientifiquement de quelque service pendant son séjour à Pompéi. Il faut que je retourne à l'*Aller go del Sole* où mon père doit certainement m’attendre pour déjeuner. Nous nous rencontrerons peut-être à nouveau dans le monde, en Allemagne ou dans la lune... Adieu.

Zoé Bertgang parlait du ton distingué, mais parfaitement insignifiant, d’une jeune femme de la meilleure société et elle se préparait à s’éloigner en posant, comme à son ordinaire, son pied droit en avant, cependant que la plante du gauche se tenait presque verticalement. Comme, en outre, vu l’humidité du sol, elle retroussait

légèrement sa robe à l'aide de sa main gauche, la ressemblance avec Gradiva était parfaite et celui qui n'était plus éloigné d'elle que du double de la longueur d'un bras, s'aperçut alors pour la première fois, d'un détail tout à fait infime qui distinguait la vivante du bas-relief de pierre. Il manquait à ce dernier, une chose que possédait l'autre, et qui apparaissait assez distinctement à ce moment, c'était une petite fossette à la joue où se passait quelque chose d'assez minime et de difficile à déterminer. Elle se plissait alors un tout petit peu, ce qui pouvait exprimer aussi bien un défi qu'une envie de rire réprimée, peut-être bien les deux ensemble. Norbert Hanold regardait cette fossette et, bien qu'il fût revenu à la raison selon le brevet qu'on venait de lui accorder, ses yeux durent être abusés par une erreur d'optique. Car il annonça sa découverte d'un ton particulièrement triomphant :

— Voilà encore une fois cette mouche !

C'était tellement étrange que l'auditrice de ces paroles, sans les comprendre, ne pouvant les vérifier par elle-même, laissa involontairement échapper :

— La mouche, où cela ?

— Là, sur ta joue.

Et, tout en répondant, Norbert enlaça soudain le cou de la jeune fille, tentant de saisir avec les lèvres l'insecte qu'il détestait tellement et qu'il s'imaginait voir dans la fossette. Ce fut évidemment sans succès, car il s'écria aussitôt :

— Non, la voilà maintenant sur tes lèvres !

Et il dirigea de ce côté sa chasse avec la rapidité de l'éclair. Mais il y demeura cette fois si longtemps qu'il n'y avait plus aucun doute qu'il ne vînt à bout de l'insecte. Et, par extraordinaire, la Gradiva vivante ne le contrariait cette fois-ci en rien, et lorsque, environ une minute plus tard, elle fut obligée de reprendre profondément haleine, elle ne lui dit pas, une fois que la possibilité

de parler lui fut rendue : — Tu es vraiment fou, Norbert Hanold. — Elle laissa, au contraire, voir par un sourire tout charmant de ses lèvres bien plus rouges qu'auparavant qu'elle était maintenant parfaitement convaincue que son compagnon avait recouvré toute sa santé et toute sa raison.

La Villa de Diomède avait, deux mille ans auparavant, été le témoin, à une heure néfaste, d'événements particulièrement lugubres, mais elle ne vit se passer, une heure durant, que des choses peu propres à inspirer l'épouvante. Puis, cependant, une réflexion raisonnable se fit jour en Mlle Zoé Bertgang et elle dit, en réalité contre son gré et Bon désir :

— Mais il faut vraiment que je m'en aille maintenant. Mon père va mourir de faim. Je crois que tu peux renoncer pour aujourd'hui à la compagnie de Gisa Hartleben pour ton déjeuner et te contenter de l'*Albergo del Sole,* puisque tu n'as plus rien à apprendre de mon amie.

On en pouvait conclure qu'il avait dû, au cours de l'heure précédente, être question d'une chose parmi bien d'autres choses, car ces propos semblaient impliquer que Norbert Hanold avait reçu d'utiles leçons de la jeune dame susnommée. Il ne releva pas ces paroles d'exhortation, mais pour la première fois quelque chose lui vint à l'idée qu'il exprima ainsi :

— Mais ton père, qu'est-ce qu'il va…

Mlle Zoé l'interrompit sans manifester aucune espèce d'inquiétude :

— Oh ! rien, probablement. Je ne suis pas une pièce indispensable à sa collection zoologique. Si je l'avais été, mon cœur ne se serait peut-être pas aussi sottement attaché à toi. D'ailleurs, il m'est depuis longtemps apparu qu'une femme ne vaut qu'autant qu'elle libère l'homme des soucis domestiques. Sur ce point, tu peux être rassuré quant à l'avenir, je les épargne toujours à mon père. Mais il sera peut-être justement, dans ce cas, d'un autre avis que le

mien, et nous arrangerons alors la chose de la façon la plus simple du monde. Tu iras pendant quelques jours à Capri et tu y prendras avec un collet d'herbe, —tu pourras essayer comme cela se fait sur mon petit doigt — une *Lacerta Faraglionensis.* Tu la lâcheras ici et tu la captureras à nouveau sous ses yeux. Puis tu le feras choisir entre le lézard et moi. C'est moi qu'il t'accordera si certainement que je le regrette presque pour toi. Je suis assez ingrate, je le sens aujourd'hui, envers son collègue Eimer, car sans la géniale invention de celui-ci, relative aux lézards, je ne serais sans doute pas venue à la maison de Méléagre et cela eût été dommage, non seulement pour toi, mais encore pour moi.

Elle exprima cette opinion comme elle était déjà sortie de la villa de Diomède, il n'y avait malheureusement pas de témoin qui pût nous rapporter les inflexions et le ton qu'avait alors sa voix. Mais si elles étaient à l'avenant du reste de sa personne, les inflexions de sa voix avaient alors, sans aucun doute, un charme extraordinairement joli et espiègle.

En tout cas, Norbert Hanold en fut tellement saisi qu'il s'écria, emporté par un élan poétique :

— Oh ! Zoé, toi qui es la vie aimée et la présence aimable, ferons-nous notre voyage de noces en Italie et à Pompéi ?

Ceci confirmait de façon décisive ce fait d'expérience que le changement des circonstances entraîne aussi un changement dans l'âme de l'homme en même temps qu'un affaiblissement concomitant de la mémoire. Car il ne lui venait pas à l'esprit qu'ils risquaient, lui et sa compagne de voyage, de recevoir de la part de compagnons de voyage misanthropes et maussades les sobriquets d'Auguste et de Grete. Il y pensait aussi peu qu'au fait qu'ils s'en allaient ensemble, la main dans la main, par la rue des Tombeaux de Pompéi. À vrai dire, elle ne méritait pas ce nom pour l'instant. Un ciel éblouissant et sans nuages souriait au-dessus d'elle. Le soleil couvrait d'un tapis doré les antiques plaques de lave, le Vésuve éployait son large

panache de fumée et toute la ville semblait être recouverte, non de cendres et de pierres ponces, mais de perles et de diamants, grâce à l'effet de la pluie bienfaisante. Avec ces joyaux rivalisait l'éclat de la lueur qui brillait dans les yeux de la jeune fille du zoologiste, mais ses lèvres prudentes répondaient au souhait de voyage qu'avait exprimé son ami d'enfance, lui-même comme exhumé d'un long ensevelissement :

— Je crois qu'il n'est pas besoin de se casser la tête à ce sujet aujourd'hui. C'est une chose à laquelle il faudra réfléchir sérieusement et pour laquelle nous réserverons nos méditations à venir. Mais, pour ma part, je ne me sens pas encore assez pleinement vivante pour prendre une pareille décision géographique.

Ceci témoignait d'une grande modestie de la part de celle qui jugeait ainsi sa propre capacité à scruter les choses auxquelles elle n'avait pas réfléchi encore. Ils étaient à présent arrivés à la Porte d'Hercule, à cet endroit où, au début de la *Strada Consolare,* des dalles sont posées en travers de la rue. Norbert Hanold s'arrêta devant les dalles et dit d'un ton de voix très particulier :

— Passe ici, devant, je t'en prie.

Un sourire gai et entendu passa sur les lèvres de sa compagne, et retroussant légèrement sa robe de la main gauche, Gradiva-Rediviva-Zoé Bertgang, enveloppée des regards rêveurs de Hanold, de sa démarche souple et tranquille, en plein soleil, sur les dalles, passa de l'autre côté de la rue.

Délire et rêves dans « Gradiva » de Jensen

I.

Dans un cercle où l'on pensait que l'auteur de cet écrit, dans ses travaux, avait résolu les principales énigmes du rêve[2], la curiosité s'éveilla un jour à propos des rêves qui ne furent jamais vraiment rêvés, mais attribués par les romanciers à leurs personnages imaginaires. L'idée de soumettre à un examen cette classe de rêves peut sembler surprenante et oiseuse ; envisagée sous un certain angle, elle n'a rien d'injustifié. Que le rêve soit susceptible d'un sens et d'une interprétation ne constitue pas une croyance généralement répandue. Les hommes de science, et, avec eux, la majorité des lettrés, sourient lorsqu'on leur propose d'interpréter un rêve ; seule la superstition populaire, qui renoue la tradition de l'antiquité, ne veut pas cesser de croire les rêves interprétables, et l'auteur de la *Science des Rêves* a osé prendre le parti de l'antiquité et de la superstition populaire contre l'ostracisme de la science positive. Il est toutefois loin de reconnaître au rêve la prescience de l'avenir ; or, lever le voile recouvrant l'avenir a été de tous temps le but, vainement poursuivi par tous les moyens, de l'aspiration des hommes. L'auteur ne pouvait cependant rompre les ponts entre le rêve et l'avenir, puisqu'une exégèse laborieuse lui avait montré le rêve comme étant la représentation d'un désir réalisé du dormeur ; or, on ne saurait nier que la majorité des désirs regarde vers l'avenir.

2 Freud, *Die Traumdeutung,* 1900 *(Gesammelte Schriften,* vol. II.) — *La Science des Rêves,* trad. Meyeraon, Alcan, 1925.

Je viens de dire : le rêve est un désir réalisé. Celui qui ne craint pas d’approfondir un ouvrage ardu, qui ne demande pas à un auteur de simplifier ou d’alléger un problème complexe en faveur de sa propre paresse et au détriment de la vérité et de l’exactitude, pourra puiser dans ma *Science des Rêves* d’amples preuves de cette proposition et les objections qu’il avait sûrement jusque-là contre l’assimilation du rêve à la réalisation des désirs tomberont.

Mais nous avons peut-être un peu anticipé. Il ne s’agit pas encore d’établir si le sens de tous les rêves est un désir réalisé ou bien si, tout aussi souvent, il ne serait pas une attente angoissée, un projet, un débat intérieur, etc. Demandons-nous plutôt d’abord si le rêve a un sens quelconque, si on peut lui accorder la valeur d’un processus psychique. La science répond : « Non » ; elle déclare que le rêve est un simple processus physiologique, derrière lequel il n’y a à rechercher ni sens, ni signification, ni intention. Des excitations somatiques ébranleraient, durant le sommeil, les cordes de l’instrument psychique et amèneraient à la conscience tantôt cette représentation-ci, tantôt celle-là, dépouillées de toute cohésion psychique. Les rêves ne seraient que des soubresauts, et non des mouvements expressifs de la vie psychique.

Dans ce débat relatif à l’estimation du rêve, les poètes et les romanciers semblent être du même côté que l’antiquité, la superstition populaire et l’auteur de la *Science des Rêves.* Lorsqu’ils font rêver les personnages engendrés par leur fantaisie, ils se conforment à l’expérience quotidienne, qui montre que la pensée et l’affectivité des hommes se poursuivent dans les rêves et ils ne cherchent rien d’autre qu’à figurer, par leurs rêves, les états d’âme de leurs héros. Mais les poètes et romanciers sont de précieux alliés, et leur témoignage doit être estimé très haut, car ils connaissent, entre ciel et terre, bien des choses que notre sagesse scolaire ne saurait encore rêver. Ils sont, dans la connaissance de l’âme, nos maîtres à nous, hommes vulgaires, car ils s’abreuvent à des sources

que nous n’avons pas encore rendues accessibles à la science. Que le poète ne s’est-il prononcé plus nettement encore en faveur de la nature, pleine de sens, des rêves ! Une critique plus sévère pourrait en effet objecter que les romanciers et les poètes n’ont pris parti ni pour ni contre la signification psychique du rêve ; ils se sont bornés à montrer comment l’âme endormie frémit aux émotions demeurées en elle actives, en tant que restes de la vie diurne.

Ces réserves n’atteindront en rien l’intérêt que nous portons à la façon dont les romanciers et poètes se sont servis du rêve. Même si cette recherche ne nous fournissait aucun élément nouveau concernant l’essence du rêve, elle nous apporterait peut-être, de ce point de vue, un petit aperçu sur la nature de la production poétique. Cependant, les rêves réels passent déjà pour ne connaître ni frein ni loi et alors que dire de la libre reproduction de ces rêves dans la fiction ! Mais la vie psychique a beaucoup moins de liberté et de caprice qu’on ne tendrait à le croire ; peut-être même n’en a-t-elle point du tout. Ce que, dans le monde extérieur, nous appelons hasard, finit par se résoudre, comme nous le savons, en des lois ; ce que, dans la vie psychique, nous nommons caprice, repose aussi sur des lois — que nous ne pressentons qu’obscurément encore. Regardons-y de plus près.

Deux voies s’ouvrent à nos investigations. La première consisterait à approfondir un cas particulier ; les rêves imaginés par un romancier dans l’une de ses œuvres, la seconde, à rassembler et à comparer tous les exemples qu’on trouverait dans les œuvres de différents poètes ou romanciers ayant usé du rêve. Cette seconde voie semble de beaucoup supérieure, peut-être même être la seule qu’il soit justifié de suivre, car elle nous évite d’emblée le dommage auquel nous expose la conception uniciste de l’art d’un romancier ou d’un poète. Ce point de vue unilatéral disparaît quand nos recherches s’étendent à un ensemble d’individualités poétiques, chacune différant de l’autre, mais devant se ranger parmi ces plus

profonds connaisseurs de l'âme humaine que nous sommes accoutumés à honorer dans les poètes. Cependant, ces pages seront consacrées à une investigation du premier type. Dans ce cercle dont j'ai parlé, et d'où partit-l'impulsion à cette sorte de recherche, l'un des membres se rappela que, dans un roman lui ayant plu récemment, se trouvaient plusieurs rêves, dont plus d'un trait lui avait semblé, en quelque sorte, familier, et incitateur à essayer sur eux les méthodes de la *Science des Rêves.* Il avoua que la donnée et le décor du petit roman étaient, certes, pour une part prépondérante dans le plaisir que lui en procura la lecture, car l'action se passait à Pompéi et mettait en scène un jeune archéologue, dont l'intérêt s'était détourné de la vie réelle pour s'attacher aux débris du passé classique, et qui, par un étrange mais très régulier détour, est ramené à la vie réelle. Au cours de cette narration, si poétique, le lecteur sent vibrer en lui à l'unisson toutes sortes de cordes familières. Le roman en question est la petite nouvelle intitulée *Gradiva,* de Wilhelm Jensen, que l'auteur lui-même qualifie de *Fantaisie pompéienne.*

Et maintenant, il me faut prier mes lecteurs de déposer ce livre-ci et de prendre à sa place, pour un bon bout de temps, l'édition de *Gradiva* parue en 1903, afin que je puisse me référer ensuite à chose connue d'eux. À ceux qui ont déjà lu *Gradiva,* je tenterai de rafraîchir la mémoire, en leur rappelant brièvement le sujet du roman, et je compte sur leurs propres souvenirs pour ajouter à mon récit le charme dont il est forcément dépouillé.

Un jeune archéologue, Norbert Hanold, a découvert dans une collection d'antiques, à Rome, un bas-relief lui ayant tellement plu qu'il est heureux d'en obtenir un excellent moulage, moulage qu'il peut suspendre en son cabinet d'études, dans une petite ville universitaire allemande, et étudier à loisir. Cette image représente une jeune fille dans tout l'épanouissement de la jeunesse ; elle marche et relève un peu sa robe à plis nombreux, de telle sorte que

se voient les pieds chaussés de sandales. L'un des pieds repose à plat sur le sol ; l'autre, le quittant déjà, le frôle à peine du bout des orteils, tandis que la semelle et le talon s'élèvent presque perpendiculaires. Cette démarche inusitée et d'une grâce si particulière avait, sans doute, attiré l'attention de l'artiste et fascine à présent à des siècles de distance, les regards de notre archéologue.

L'intérêt du héros de ce récit pour ce bas-relief constitue le fait psychologique fondamental du petit roman. Il ne va pas de soi. « Le Docteur Norbert Hanold, Dozent d'archéologie, ne trouvait en vérité, du point de vue de la science qu'il enseignait, rien de particulièrement remarquable à ce bas-relief. » (*Gradiva*, p. 4) « Il ne pouvait pas s'expliquer ce qui avait ainsi arrêté son attention ; mais quelque chose l'avait attiré et il était, depuis le premier instant, resté sous cette impression. » Cependant son imagination ne cesse de s'occuper de l'image. Il lui trouve quelque chose d'actuel conme si l'artiste avait croqué le modèle dans la rue, « sur le vif ». Il donne un nom à cette jeune fille surprise dans sa marche : *Gradiva,* c'est-à-dire *celle qui s'avance ;* il s'imagine qu'elle appartient à une noble maison, peut-être « était-elle la fille d'un édile patricien, qui exerçait ses fonctions sous les auspices de Cérès », dont elle serait en train de gagner le temple. Il répugne alors à situer sa silhouette calme et placide dans l'agitation d'une grande ville, bien plus, il se crée la conviction qu'il faut la transférer à Pompéi. Là, elle s'avance sur ces dalles particulières récemment exhumées qui permettaient, les jours de pluie, de traverser la rue à pied sec, tout en laissant la place aux roues des chars. La coupe de son visage lui semble grecque, sa descendance hellénique ne fait aucun doute ; toute la science de l'antiquité du jeune archéologue se met peu à peu au service des fantasmes relatifs au primitif modèle du bas-relief.

Alors, un problème soi-disant scientifique vient hanter le jeune homme, problème qui demande à être résolu. Il s'agit pour lui de porter un jugement critique : « La démarche de Gradiva, telle que

l’avait reproduite l’artiste, était-elle conforme à la vie ? » Lui-même ne peut parvenir à marcher ainsi. En cherchant à établir si cette démarche est *réelle,* il en arrive à se décider à « faire lui-même des observations d’après nature, afin de tirer cette affaire au clair. » (*Gradiva*, p. 8). Mais cela l’oblige à agir d’une façon toute contraire à sa façon passée. « Le sexe féminin n’existait jusqu’ici pour lui que sous les espèces du bronze ou du marbre, et jamais il n’avait accordé la moindre attention à ses représentantes contemporaines. » Les relations mondaines n’avaient jamais été pour lui qu’une corvée inévitable ; les jeunes femmes qu’il rencontrait dans le monde, il les voyait et les entendait si peu qu’il pouvait ensuite les croiser sans les saluer, ce qui, naturellement, lui créait parmi elles une fort mauvaise presse. Mais le nouveau problème scientifique qu’il s’était posé le contraignait maintenant, par les temps secs et surtout par les temps humides, à épier dans la rue les pieds alors visibles des dames et des jeunes filles, ce qui lui valut, de la part des intéressées, des regards tantôt courroucés et tantôt aguichants, « mais il ne comprenait, des sens de ces regards, ni l’un ni l’autre ». (*Gradiva,* p. 8.) Ces études attentives l’amenèrent à cette conclusion que la démarche de Gradiva n’avait pas sa réplique dans la réalité, ce qui l’emplit de regret et d’irritation.

Peu après, il eut un songe terrible et angoissant qui le transporta dans l’antique Pompéi, aux temps de l’éruption du Vésuve et le fit assister à l’ensevelissement de la ville. « Il se trouvait à la lisière du Forum, près du temple de Jupiter, lorsque tout à coup il aperçut Gradiva devant lui, à peu de distance. Jusqu’à ce moment, la pensée qu’elle pût être présente ne l’avait pas même effleuré ; maintenant cette idée surgissait et lui paraissait toute naturelle ! Gradiva était pompéienne, elle vivait dans sa ville natale, et sans qu’il s’en fût douté, en même temps que lui. » (*Gradiva*, p. 9.) Il tremble en songeant au destin qui attend cette femme ; il jette un cri d’alarme, qui fait se retourner vers lui l’apparition impassible qui

continue à cheminer. Mais elle poursuit, sans se soucier de rien, son chemin vers le portique du temple, s'assied là sur un des degrés, y pose doucement la tête, tandis que son visage blêmit toujours davantage, comme s'il se changeait en marbre blanc. Il l'approche, lui trouve le visage paisible ; elle semble dormir, étendue sur la large dalle, jusqu'au moment où une pluie de cendres la vient ensevelir.

À son réveil, il crut encore entendre les mille cris des habitants de Pompéi, clamant au secours, et le sourd mugissement des flots de la mer en furie. Mais, même après qu'il eut repris ses esprits et reconnu dans ces bruits le réveil bruyant de la grande ville, il garda longtemps la croyance à la réalité de ce qu'il avait rêvé ; après s'être enfin débarrassé de l'idée qu'il avait lui-même assisté à la ruine de Pompéi, voici près de deux mille ans, il lui restait cependant une conviction réelle que Gradiva avait vécu à Pompéi. L'effet de ce rêve fut tel, il renforça tellement ses fantasmes relatifs à Gradiva, que seulement maintenant il se mit à la pleurer comme une amie perdue.

Plein de ces idées, il s'accouda à sa fenêtre ; son attention fut attirée par un canari, qui chantait dans une cage appendue à une fenêtre ouverte de la maison d'en face. Pas encore, semble-t-il, tout à fait réveillé de son rêve, il sentit soudain comme un choc. Il crut avoir vu dans la rue une forme semblable à celle de sa Gradiva ; il crut même avoir reconnu sa démarche caractéristique et s'élança sans réfléchir dans la rue pour la rejoindre : les rires et les quolibets des passants, égayés par son saut de lit, lui firent seuls, à la hâte, regagner son logis. Dans sa chambre, le chant du canari captiva à nouveau son attention et l'incita à un parallèle avec lui-même. Lui aussi, pensa-t-il, est comme en cage, mais il pourrait plus aisément s'évader de sa cage. Dès lors, en écho au songe et peut-être aussi en complicité probable avec les douces brises du printemps, se forma en lui la décision d'un voyage printanier en Italie. Un prétexte scientifique y serait bientôt trouvé, « bien qu'il ait été poussé à ce voyage par un sentiment indéfinissable ». (*Gradiva,* p. 16.)

Avant de raconter ce voyage, motivé de façon si curieuse et si vague, arrêtons-nous un instant et observons de plus près la personnalité et les faits et gestes de notre héros. Il nous apparaît encore comme incompréhensible et quelque peu fou. Nous ne saisissons pas par quel chemin sa folie particulière pourra entrer en rapport avec l’humanité, afin de conquérir notre intérêt. Le romancier a tous les droits de nous laisser dans cette incertitude ; le charme de sa langue, l’ascendant de ses fictions, nous paient largement la confiance que nous lui accordons et la sympathie anticipée que nous réservons à son héros. Il nous apprend encore que la tradition familiale avait d’avance voué celui-ci à l’archéologie, que, dans son isolement ultérieur et son indépendance, il se plongea tout entier dans sa science et tourna le dos à la vie et à ses plaisirs. Seuls pour lui vivaient le marbre et le bronze ; à eux seuls, ils exprimaient le but et le prix de l’existence humaine. Mais la nature, dans une intention sans doute bienveillante, lui avait mis dans le sang un correctif fort peu scientifique : une imagination des plus ardentes, qui se manifestait non seulement en rêve, mais encore souvent pendant la veille. Une telle séparation de l’imagination d’avec la pensée raisonnante le destinait à devenir poète ou névropathe ; il était de ces êtres dont le royaume n’est pas de ce monde. Il était, en effet, capable de se laisser captiver par un bas-relief représentant une jeune fille marchant de façon particulière, de l’auréoler de ses fantasmes, de lui attribuer un nom et une origine imaginaires, de transporter ce personnage de sa création à plus de dix-huit cents ans de distance, en plein ensevelissement de Pompéi, puis de convertir, à la suite d’un étrange cauchemar, le fantasme de l’existence et de l’enfouissement de la jeune fille dénommée Gradiva en un délire, qui devait enfin influer sur sa conduite. Ces effets de l’imagination nous paraîtraient singuliers et peu compréhensibles si nous les rencontrions chez un vivant. Mais notre héros, Norbert Hanold, étant une pure création du romancier, nous voudrions adresser à celui-ci timidement cette question : son imagination a-t-

elle été soumise à d’autres forces que le propre arbitraire de celle-ci ?

Nous avions abandonné notre héros au moment où le chant d’un canari, semble-t-il, l’avait décidé à entreprendre un voyage en Italie, dont le motif ne lui était évidemment pas clair. Nous voyons plus loin qu’il n’était pas encore très fixé sur l’objet et le but de ce voyage. Une sorte d’inquiétude, de malaise intérieur, le pousse de Rome à Naples, et de là plus loin. Il tombe dans l’essaim des voyages de noces, et, tout en ne pouvant se dérober au spectacle des tendresses d'*Auguste* et de *Grete,* il reste absolument incapable de rien comprendre aux faits et gestes de ces couples. Il en vient à penser « que si, parmi toutes les folies humaines, le premier rang revient en tout cas au mariage, comme à la plus grande et à la plus inconcevable, il convient néanmoins de réserver le sceptre de la folie à ces absurdes voyages de noces en Italie. » *(Gradiva,* p. 17.) Troublé à Rome, dans son sommeil, par la proximité d’un tendre couple, il s’enfuit aussitôt à Naples pour y retomber sur d’autres *Auguste* et *Grete.* Croyant avoir saisi dans leurs propos que la majorité de ces tourtereaux n’avait pas l’intention de nicher parmi les décombres de Pompéi, mais de s’envoler vers Capri, il décide de faire ce qu’eux ne feront pas et se trouve ainsi, « contre toute attente et toute intention », peu de jours après son départ, à Pompéi.

Il ne devait pas y trouver le repos cherché. Le rôle dévolu jusqu’ici aux jeunes mariés qui échauffaient sa bile et importunaient ses sens, passe maintenant aux mouches domestiques, dans lesquelles il tend à voir l’incarnation de tout ce que le monde recèle de méchant et d’importun. Ces deux groupes d’esprits malins s’identifient l’un et l’autre, bien des couples de mouches lui rappellent les jeunes mariés, ils se disent sans doute aussi dans leur langage : *Mon Auguste chéri !* et *Ma douce Grete ! Il* ne peut enfin s’empêcher de reconnaître « que son mécontentement n’était pas seulement provoqué par ce qui l’entourait, mais qu’il provenait aussi

un peu de lui-même. » (*Gradiva*, p. 26.) Il se sent de « mauvaise humeur, parce qu'il lui manque quelque chose, sans qu'il puisse comprendre quoi. »

Le lendemain matin, il gagne Pompéi par l'*Ingresso,* congédie son guide et erre à l'aventure par la ville, sans se souvenir — chose étrange ! — que, récemment, dans un rêve, il a assisté au sinistre de Pompéi. À l'heure *chaude et sacrée* de midi, qui, pour les Anciens, était l'heure des spectres, les autres visiteurs se sont dispersés ; les monceaux de ruines arides et poudreuses flamboient sous l'ardeur du soleil ; alors s'éveille en Hanold la faculté de se replonger dans cette vie ensevelie, mais cela nullement grâce au secours de la science. « Ce que la science professait, c'était une vision archéologique sans vie, et ce qu'elle parlait, c'était une langue morte à l'usage des philologues. Elle ne permettait pas de saisir avec l'âme, le sentiment, le cœur, peu importe le nom. Mais celui qui aspirait à cette compréhension-là devait, seul être vivant dans le silence embrasé de midi, demeurer ici parmi les débris du passé, pour ne plus voir avec les yeux du corps, pour ne plus entendre avec les oreilles charnelles. Alors... les morts se réveillaient et Pompéi recommençait à vivre. » *(Gradiva,* p. 34.)

Son imagination animait ainsi le passé, lorsque soudain il voit, sans en pouvoir douter, la Gradiva du bas-relief sortir de l'une des maisons et traverser avec aisance la rue sur les dalles de lave ; elle est telle qu'il l'avait vue en rêve, alors qu'elle s'était étendue sur les marches du temple d'Apollon comme pour s'y endormir. « Et en même temps que ce souvenir, une autre pensée surgit pour la première fois à sa conscience : sans comprendre lui-même son impulsion intime, il était parti pour l'Italie, l'avait traversée, brûlant Rome et Naple, jusqu'à Pompéi, afin de voir s'il pourrait retrouver ici la trace de Gradiva et cela, au sens littéral, son pas si particulier ayant dû laisser dans la cendre une empreinte distincte de toutes les

autres, sur laquelle se lirait la pression de ses orteils. » (*Gradiva,* p. 35.)

La tension, dans laquelle le romancier nous a maintenus jusqu'alors, devient ici, pour un instant, pénible désorientation. Ce n'est pas seulement que notre héros perde ostensiblement l'équilibre, mais nous voici face à face avec l'apparition de Gradiva, et assez mal à notre aise, l'ayant vue d'abord sous les traits d'une statue, puis sous ceux d'un fantasme. Est-ce une hallucination de notre héros que le délire égare ? Est-ce un *vrai fantôme* ou une personne réellement en vie ? Point n'est besoin de croire aux revenants pour édifier cette série d'hypothèses. Le romancier, qui a intitulé son œuvre *fantaisie,* n'a pas encore trouvé occasion de nous dire s'il veut nous laisser dans notre monde décrié pour son prosaïsme, monde que dominent les lois de la science, ou bien s'il veut nous mener dans un autre monde fantastique où les esprits et les revenants prennent la valeur de réalités. Comme les exemples d'Hamlet et de Macbeth le font voir, nous sommes prêts à le suivre sans hésitation sur un pareil terrain. Il nous faudrait, en ce cas, mesurer le délire du fantaisiste archéologue à un autre gabarit. Davantage : si nous réfléchissons à l'invraisemblance de l'existence d'une personne dont l'apparition reproduise trait pour trait l'antique image de pierre, notre série d'hypothèses se réduit à une alternative : hallucination ou spectre de midi. Un petit trait de la description élimine bientôt la première éventualité. Un gros lézard est étendu, immobile, au soleil ; l'approche du pied de Gradiva le met en fuite et il se coule entre les dalles de lave de la rue. Donc pas d'hallucination ; quelque chose se passe là en dehors des sens de notre rêveur. Mais la réalité d'une revenante pourrait-elle troubler ainsi un lézard ?

Gradiva disparaît devant la maison de Méléagre. Nous ne nous étonnons pas que le délire de Norbert Hanold en vienne alors à croire ceci : à cette heure de midi, heure des spectres, Pompéi s'est

remise à vivre et Gradiva a elle-même ressuscité et est entrée dans la maison qu'elle habitait avant le jour fatal d'août 79. Des hypothèses subtiles, touchant la personnalité du propriétaire de la maison, d'après lequel elle eût été nommée, et touchant les relations qui l'unissaient à Gradiva, passent par la tête de Hanold et démontrent que sa science s'est mise maintenant tout entière au service de son fantasme. Entré dans la maison, soudain il aperçoit à nouveau l'apparition assise sur des marches basses entre deux des colonnes jaunes. « Elle avait sur les genoux quelque chose de blanc qu'il était incapable de discerner, mais qui lui semblait être une feuille de papyrus. » Conformément aux suppositions de la dernière hypothèse relative à son origine, il lui adresse la parole en grec, attendant avec émotion de voir si l'apparition fantomatique a gardé le don de la parole. Pas de réponse ; il change de langue : il parle latin. Mais les lèvres souriantes de Gradiva font alors entendre ces mots : « Si vous voulez causer avec moi, il faut que vous parliez allemand. »

Quelle honte pour nous, lecteurs ! Ainsi l'auteur s'est joué de nous aussi, et comme par le reflet du soleil de Pompéi, nous a fait tomber dans un petit délire, afin de nous rendre plus indulgents au malheureux sur qui darde le véritable soleil de midi. Mais nous savons à présent, revenus de notre égarement éphémère, que Gradiva est une jeune Allemande, en chair et en os, hypothèse que nous voulions justement rejeter comme étant la plus invraisemblable. Nous pouvons maintenant attendre, tranquilles et supérieurs, le moment où la jeune fille apprendra le rapport existant entre elle et son image de pierre et comment notre jeune archéologue en est venu à ces fantasmes qui convergent vers sa personnalité réelle.

Moins vite que nous, notre héros sera arraché à son délire, car « lorsque la foi apporte le bonheur, dit le romancier, elle fait accepter par-dessus le marché quantité de choses invraisemblables. » *(Gradiva,* p. 35.) De plus, ce délire a sans doute ses racines au plus

profond de Norbert Hanold, racines dont nous ne savons rien et qui n’existent pas chez nous. Hanold doit avoir besoin d’un traitement énergique pour être ramené à la réalité. Pour l’instant, il ne lui reste rien d’autre à faire que d’adapter son délire à l’incident miraculeux qu’il vient de vivre. La Gradiva qui a succombé dans l’ensevelissement de Pompéi ne peut ainsi être qu’un spectre de midi, revenu pendant la brève *heure des spectres* à l’existence. Mais comment, alors, après la réponse de Gradiva en allemand, cette exclamation lui échappe-t-elle : « Je savais que tel était le son de ta voix ! » La jeune fille doit se poser la même question que nous et Hanold est forcé d’avouer qu’il n’a jamais entendu sa voix, mais qu’il s’attendait à l’entendre, au cours de ce rêve où il l’appelait, tandis qu’elle s’étendait sur les degrés du temple pour s’y endormir. Il la prie de le refaire, comme alors ; à ce moment elle se lève, lui lance un regard glaçant et, après quelques pas, disparaît entre les colonnes de la cour. Un beau papillon avait auparavant voleté à plusieurs reprises autour d’elle ; c’était, d’après notre héros, un messager de l’Hadès, chargé de rappeler la défunte, puisque l’heure de midi était passée. Hanold peut encore crier à celle qui disparaît : « Reviendras-tu ici demain à l’heure de midi ? » Il nous semble à nous, qui avons à présent des interprétations plus terre à terre, que la jeune dame à dû trouver quelque impertinence à l’invitation de Hanold ; c’est pourquoi, offusquée, elle l’a quitté, ne pouvant en effet rien connaître de son rêve. Sa délicatesse n’aurait-elle pas perçu la nature érotique du désir de Hanold, motivé pour celui-ci par son rêve ?

Après la disparation de Gradiva, notre héros dévisage tous les hôtes attablés à l’Hôtel Diomède et même à l’Hôtel Suisse et il se dit alors que, dans aucun des deux seuls établissements connus de lui à Pompéi, ne se trouve une personne ayant avec Gradiva la moindre ressemblance. Évidemment, il eût considéré comme insensé de s’attendre à vraiment trouver Gradiva dans l’un de ces deux hôtels.

Le vin cuvé sur le sol brûlant du Vésuve contribue alors à accentuer le trouble dans lequel il avait passé le jour.

Du lendemain, il n'y avait que ceci de certain : Hanold devait retourner à midi à la maison de Méléagre et, en attendant cette heure, il gagne Pompéi par un chemin inaccoutumé passant par les vieux remparts. Un rameau d'asphodèle, garni de ses clochettes blanches, lui semble assez clairement être un message de l'au-delà pour qu'il le cueille et l'emporte avec lui. Cependant, toute la science de l'antiquité lui apparaît, durant cette attente, comme la plus vaine et la plus indifférente du monde, car un autre souci le hante, à savoir ce problème : « De quelle essence était l'apparition corporelle d'un être tel que Gradiva qui était à la fois morte et vivante, quoiqu'elle ne revêtit ce dernier état qu'à midi, l'heure des fantômes [?] » *(Gradiva*, p. 47.) Il craint également de ne plus retrouver celle qu'il cherche, car, après tout, son retour n'est peut-être permis qu'à intervalles assez éloignés ; et lorsqu'il la revoit entre les colonnes, il la prend pour une jonglerie de son imagination, ce qui lui arrache ce cri de détresse : « Oh ! que n'existes-tu et que n'es-tu vivante ! » Seulement, cette fois, il a eu évidemment l'esprit trop critique, car l'apparition dispose d'une voix qui lui demande si c'est à elle qu'il apporte cette fleur blanche et qui entraîne son interlocuteur, à nouveau décontenancé, dans un long entretien. Nous autres lecteurs, nous nous sommes déjà intéressés à Gradiva en tant qu'être vivant et le romancier nous apprend que la mauvaise grâce et la froideur qui s'étaient manifestées la veille dans son regard ont fait place à une expression curieuse et intriguée. Elle étudie Hanold à fond, lui demande compte de sa remarque de la veille ; comment s'était-il trouvé auprès d'elle lorsqu'elle s'étendait pour dormir ? Elle apprend ainsi l'existence de ce rêve, au cours duquel elle aurait disparu avec sa ville natale, puis celle du bas-relief, avec la position du pied qui avait tant séduit l'archéologue. Elle est maintenant prête à laisser étudier sa démarche, en tout point conforme à celle du bas-relief ;

seul, un détail diffère : les sandales sont remplacées par des souliers jaune sable, du cuir le plus fin, mieux adaptés, dit-elle, aux temps présents. Elle se conforme évidemment au délire de son ami, et elle lui en fait avouer toute l'ampleur, se gardant bien de le contredire. Une fois seulement elle semble, de par son propre état affectif, oublier son rôle, c'est lorsque l'esprit fixé sur l'image de pierre, il affirme l'avoir reconnue au premier regard. Ne connaissant, à ce moment de l'entretien, rien encore du bas-relief, elle comprend mal les propos de Hanold, mais elle se ressaisit aussitôt et ce n'est qu'à nous que certains de ses discours semblent ambigus et contenir, en dehors du sens en rapport avec le délire, encore une allusion au réel et au présent : par exemple quand elle regrette qu'il n'ait pu alors arriver à établir dans la rue la démarche de Gradiva :

— Quel dommage, dit-elle, tu te serais peut-être épargné ce long voyage jusqu'ici. (*Gradiva*, P. 52.)

Elle apprend aussi qu'il a donné à son bas-relief le nom de Gradiva et lui dit que son véritable nom est Zoé.

— Ce nom te va fort bien, mais il sonne à mon oreille comme une amère ironie, car Zoé veut dire la vie.

— Il faut se résigner à ce que l'on ne peut changer, répond-elle, et voilà longtemps que j'ai pris l'habitude d'être morte.

Elle le quitte en lui promettant de le retrouver le lendemain, à midi, au même endroit, après lui avoir redemandé le rameau d'asphodèle. « À d'autres, mieux partagées, les roses du printemps ; à moi, venant de ta main, ne convient que la fleur de l'oubli. » (*Gradiva*, p. 53.) La mélancolie est bien à sa place chez une femme morte depuis si longtemps et ne revivant que pour quelques heures.

Nous commençons à comprendre et à concevoir un espoir. Si la jeune femme, sous la forme de laquelle Gradiva revit, adopte si pleinement le délire de Hanold, c'est sans doute dans l'intention de l'en libérer. Il n'y a pas d'autre moyen ; par la contradiction on s'en fermerait le chemin. De même dans la cure réelle d'un délire

véritable, on ne pourrait faire autrement que de se placer d'abord sur le terrain même du délire ; et, dans cette attitude, de l'étudier aussi à fond que possible. Si Zoé est la personne apte à cette tâche, nous allons voir comment on guérit un délire tel que celui de notre héros. Nous voudrions encore saisir sa genèse. Il serait curieux, mais non point sans exemple ni pendant que le traitement et l'investigation d'un délire coïncidassent et que l'explication de sa genèse fût donnée au cours de sa désintégration. Nous pressentons que ce cas pathologique pourra alors aboutir à une « banale » histoire d'amour, mais il ne faut pas sous-estimer la puissance curative de l'amour dans le délire. Et d'ailleurs, la possession de notre héros par l'image de sa Gradiva n'était-elle pas aussi une vraie passion amoureuse, bien qu'orientée vers le passé et un objet inanimé ?

Après la disparition de Gradiva, on n'entend plus, dans le lointain, que ce qui paraît être le cri rieur d'un oiseau survolant la ville en ruine. Le héros, demeuré en dernier, ramasse un objet blanc que Gradiva a laissé : ce n'est pas un papyrus, mais un carnet d'esquisses, qui renferme des croquis au crayon représentant différents coins de Pompéi. Nous dirions que c'est en gage d'un prochain retour que Gradiva a oublié ici son carnet, car nous prétendons qu'on n'oublie rien sans un mobile secret ou un motif caché.

Le reste de la journée apporte à notre Hanold toute une série de découvertes étonnantes et de possibilités de certitude, qu'il néglige d'envisager comme constituant un ensemble. Dans la muraille du portique par où Gradiva a disparu, il aperçoit une fente étroite, mais pourtant suffisante à livrer passage à une personne d'une sveltesse inaccoutumée. Il reconnaît que Zoé-Gradiva n'a pas besoin de s'enfoncer dans le sol (ce qui eût été si insensé qu'il rougit d'y avoir un moment cru), mais qu'elle utilise cette faille pour rejoindre son tombeau. Il croit voir s'évanouir une ombre légère au

bout de la rue des Tombeaux, devant la villa dite de Diomède. Pris du même vertige que la veille et absorbé par les mêmes problèmes, il erre aux alentours de Pompéi. Quelle est l'essence corporelle de Zoé-Gradiva et sentirait-on quelque chose en touchant sa main ? Un ascendant singulier le poussait à tenter cette expérience, mais une timidité non moins grande l'en écartait, même en imagination. Sur une pente, en plein soleil, il avait rencontré un homme d'un certain âge, dont l'arsenal trahissait un zoologiste ou un botaniste et dont toute l'attention était absorbée par la capture d'un animal. Celui-ci s'était tourné vers lui et lui avait dit : « Vous intéressez-vous aussi à la Faraglionensis ? Je l'aurais à peine cru, mais il me paraît probable qu'elle ne se trouve pas seulement au Faraglione, près de Capri, mais encore ici sur la terre ferme, si l'on a la patience de l'y chercher. Le procédé indiqué par mon collègue Eimer est vraiment bon, je l'ai déjà plusieurs fois appliqué avec un plein succès. Je vous en prie, ne bougez pas. » *(Gradiva,* p. 56.) L'orateur s'était alors tu et avait présenté devant une fente de rocher un nœud coulant fait d'un long brin d'herbe ; dans la fente apparaissait la tête brillante et bleue d'un lézard. Hanold avait abandonné le chasseur de lacertoïdes en roulant dans sa tête cette critique : il est à peine croyable qu'il existe de tels fous, capables d'entreprendre un aussi long voyage à la poursuite de pareilles sornettes ; sa critique faisait, bien entendu, abstraction de lui-même, qui cherchait, dans les cendres de Pompéi, l'empreinte des pieds de Gradiva. Le visage de cet homme ne lui semblait d'ailleurs pas inconnu, comme s'il l'avait entrevu en passant à l'une des deux auberges, et même les paroles du vieux monsieur semblaient s'adresser à quelqu'un de connaissance.

Au cours de ses pérégrinations, un sentier de traverse l'avait amené devant une maison qu'il n'avait pas encore vue et qu'il découvre être une troisième auberge, l'*Albergo del Sole.* L'hôtelier saisit l'occasion de faire l'éloge de sa maison et des trésors archéologiques qu'elle contenait. Il affirma avoir vu de ses yeux

exhumer, auprès du Forum, le couple amoureux qui, sentant la catastrophe inévitable, était demeuré enlacé et avait ainsi attendu la mort. Hanold connaissait depuis longtemps cette anecdote, qu'il considérait comme la fable de quelque conteur fantaisiste, et qui lui faisait hausser les épaules : aujourd'hui, il ajouta foi aux paroles de l'hôtelier, même lorsque celui-ci lui présenta une agrafe de métal recouverte d'une patine verte, qui aurait été, en sa présence, exhumée des cendres auprès des ossements de la jeune femme. Sans aucune réflexion critique, Hanold acheta cette agrafe, et lorsqu'en quittant l'Albergo il vit, d'une fenêtre ouverte, retomber une grappe d'asphodèles garnie de ses fleurs blanches, l'aspect de ces fleurs tombales le frappa soudain comme une confirmation de l'authenticité de sa récente emplette.

Cette agrafe avait fait surgir un délire nouveau, ou plutôt avait ajouté à l'ancien, ce qui apparaît comme de mauvais augure au point de vue du pronostic de la thérapeutique en cours. On avait donc, auprès du Forum, exhumé un jeune couple ainsi tendrement enlacé, et c'était justement dans ces parages, près du temple d'Apollon, qu'il avait vu en rêve Gradiva s'étendre et s'endormir. N'aurait-elle pu, en vérité, dépasser le Forum pour retrouver quelqu'un avec qui elle se serait unie dans la mort. Cette hypothèse éveilla en lui un sentiment fort pénible que l'on pourrait peut-être identifier à la jalousie. Il l'étouffa en pensant à l'incertitude de cette conjecture, et se remit au point de pouvoir consommer le dîner de l'hôtel Diomède. Deux hôtes nouveaux venus (lui et elle) qu'une certaine ressemblance lui faisait prendre pour le frère et la sœur, malgré la différence de nuance de leurs cheveux, attirèrent là son attention. C'étaient les premières personnes qui, au cours de ce voyage, lui eussent inspiré quelque sympathie. Une rose rouge de Sorrente, que portait la jeune personne, éveilla chez lui un souvenir, mais il n'aurait pu dire lequel. Il se coucha enfin et se mit à rêver un rêve étrangement absurde,

mais composé évidemment de tous les éléments de la journée brassés ensemble :

Quelque part, au soleil, Gradiva est assise et fait d'un brin d'herbe un nœud coulant pour capturer un lézard en disant : « *Je t'en prie, ne bouge pas, ma collègue a raison, le procédé est vraiment bon et elle l'a appliqué avec un plein succès.* »

Il lutta encore, en plein sommeil, contre ce rêve, par cette critique qui lui semblait folie et il parvint à s'en débarrasser grâce à un oiseau invisible qui poussa un cri bref semblable à un éclat de rire et emporta dans son bec le lézard.

Malgré tous ces fantômes, il se réveilla l'esprit plutôt plus clair et raffermi. Un rosier, qui portait des fleurs pareilles à celles qu'il avait remarquées la veille au corsage de la jeune dame, lui rappela que, dans la nuit, quelqu'un avait dit qu'au printemps l'on offre des roses. Il cueillit involontairement quelques-unes des roses ; à ces fleurs devait s'attacher quelque chose qui exerçait sur son esprit une influence libératrice. Faisant trêve à sa sauvagerie, il se rendit à Pompéi par la route habituelle, chargé des roses, de l'agrafe de métal et du carnet d'esquisses, et ruminant dans son cerveau toutes sortes de problèmes relatifs à Gradiva. Le vieux délire commençait à s'effriter : Hanold doutait déjà si, à cette heure seule de midi et non point aussi à d'autres, Gradiva pouvait être dans Pompéi. L'accent s'était en compensation déplacé sur le dernier chaînon et la jalousie y attenante tourmentait Hanold sous tous les déguisements possibles. Il aurait presque souhaité que l'apparition ne restât visible que pour ses yeux à lui et se dérobât à la perception d'autrui ; il pourrait ainsi la considérer comme sa propriété exclusive. Pendant ses pérégrinations en attendant l'heure de midi, il fit une surprenante rencontre : il tomba sur deux personnages qui pouvaient se croire bien cachés dans leur coin ; ils se tenaient, en effet, étroitement enlacés, les lèvres sur les lèvres. Il reconnut en eux, avec étonnement, le couple sympathique de la veille. Mais, pour des

frère et sœur, ces attitudes, ces étreintes, ces baisers, lui paraissaient trop prolongés ; c'était donc un couple amoureux, probablement des jeunes mariés, encore un Auguste et une Grete. Chose extraordinaire, ce spectacle n'éveilla en lui rien d'autre qu'une sensation agréable et, timidement, comme s'il avait troublé un mystère sacré, il se retira sans avoir été vu. Un respect, qui lui avait longtemps manqué, s'était fait jour en lui.

Devant la maison de Méléagre, il fut à nouveau assailli par la crainte de trouver Gradiva en compagnie d'un autre ; cette crainte était si violente qu'il ne put saluer l'apparition que par cette question : *Es-tu seule ?* Avec difficulté, elle lui fait comprendre que c'est pour elle qu'il a cueilli les roses, il lui confesse son dernier délire, d'après lequel elle aurait été cette jeune fille, trouvée près du Forum dans l'étreinte amoureuse et à qui aurait appartenu l'agrafe verte. Elle lui demande, non sans ironie, s'il n'a pas trouvé cette agrafe *au Soleil.* Ce qu'on nomme ici *Sole* produit toute sorte de pareilles choses. Pour guérir le vertige qu'il avoue, elle l'invite à partager avec elle son petit repas et lui offre la moitié d'un petit pain blanc, enveloppé dans du papier de soie ; elle en croque elle-même l'autre moitié avec un visible appétit. Ses lèvres laissent cependant entrevoir des dents irréprochables, qui en mordant la croûte font entendre un craquement léger. Elle lui dit : « Il me semble qu'il y a deux mille ans nous avons déjà de la sorte partagé notre pain. Ne t'en souvient-il pas ? » *(Gradiva,* p. 68.) Il ne sut que répondre, mais l'alimentation lui avait rendu la tête plus solide et tous les témoignages de réalité que Gradiva lui avait apportés ne manquèrent pas de produire leur effet. La raison s'éveilla en lui, et l'amena à douter de tout ce délire, qui lui faisait considérer Gradiva comme un simple spectre de midi ; en revanche, on pouvait objecter qu'elle venait juste de dire avoir partagé un repas avec lui voici deux mille ans. Dans une telle perplexité, une expérience s'offrait à lui qui devait lui fournir la clef du mystère ; il l'exécuta avec astuce et en

retrouvant courage. La main gauche de Gradiva, aux doigts effilés, reposait tranquillement sur ses genoux ; une de ces mouches domestiques dont, auparavant, l'importunité et l'effronterie avaient tellement révolté Hanold, se posa sur cette main. Tout à coup Hanold leva la main en l'air et donna une grande claque sur la mouche et sur la main de Gradiva.

Son audace lui valut un double succès, d'abord l'agréable conviction d'avoir touché une main chaude, vivante, indubitablement réelle, mais ensuite une réprimande qui le fit sauter effarouché de son siège sur la marche. En effet, dès que Gradiva fut remise de son étonnement, ses lèvres laissèrent échapper ces paroles : « Tu es évidemment fou, Norbert Hanold. » Appeler par son nom un dormeur ou un somnambule est, on le sait, le meilleur moyen de le réveiller. Les conséquences, pour Norbert Hanold, de cet appel de Gradiva par son propre nom, qu'il n'avait communiqué à personne à Pompéi, nous ne sommes malheureusement pas à même de les observer. Car, à ce moment critique surgit le couple amoureux et sympathique de la Casa del Fauno et la jeune dame s'écrie sur un ton de joyeuse surprise : « Zoé, toi aussi ici ! Et aussi en voyage de noces ! Tu ne m'en avais rien écrit ! » Devant ce nouveau témoignage de la réalité vivante de Gradiva, Hanold s'enfuit.

Zoé-Gradiva n'avait pas été agréablement surprise par cette rencontre imprévue qui la troublait dans un travail, semble-t-il, important. Mais elle se ressaisit bientôt, répond à ses questions avec volubilité, donne à son amie, et plus encore à nous, des éclaircissements sur sa situation et elle se libère ainsi du jeune couple. Elle les félicite, eux, mais elle-même n'est pas en voyage de noces. « Le jeune homme qui vient de partir file aussi en son cerveau une toile étrange, il me semble qu'il se figure qu'une mouche lui bourdonne dans la tête ; d'ailleurs, chacun n'a-t-il pas, plus ou moins, son araignée au plafond ? Je suis tenue d'avoir quelques connaissances d'entomologie ; je puis donc, dans de tels cas, être de

quelque utilité. Mon père et moi habitons au *Sole,* il a eu, lui aussi, un accès subit et avec cela la bonne inspiration de m'emmener avec lui à la condition que je me distrairais seule à Pompéi et ne l'ennuierais pas. Je me disais que j'arriverais bien toute seule à déterrer ici quelque chose d'intéressant. Mais sur la trouvaille que j'ai faite — je veux parler de la chance de t'avoir rencontrée, Gisa — je n'avais pas osé compter. » *(Gradiva,* p. 71.) Mais à présent il lui faut vite s'en aller pour tenir société à son père à la table du *Soleil.* Et ainsi elle s'éloigne, après s'être présentée à nous comme la fille du zoologiste et trappeur de lézards et avoir avoué, par une série de mots à double entente, ses intentions de thérapeute et un certain nombre d'autres, plus cachées.

Cependant la direction qu'elle prit n'était pas celle de l'hôtellerie du Soleil où son père l'attendait, mais il devait lui sembler à elle-même qu'une ombre, aux environs de la villa Diomède, cherchait son tumulus et disparaissait sous un des monuments funéraires et c'est pourquoi elle dirigea ses pas, le pied chaque fois dressé presque à angle droit, vers la voie des tombeaux. Là, Hanold s'était réfugié dans sa confusion et dans son désarroi et se promenait sans fin de long en large sous les portiques des jardins, absorbé à résoudre, par un effort de pensée, le reste de son problème. Une chose était devenue évidente ; il avait manqué totalement de sens et de raison en croyant s'être entretenu avec une jeune Pompéienne plus ou moins incarnée et ressuscitée ; cette claire intelligence de sa propre folie réalisait à coup sûr un progrès essentiel sur le chemin du retour à la saine raison. Mais, d'autre part, cette vivante avec laquelle d'autres avaient des rapports de vivant à vivant, était Gradiva, et elle savait son nom, et la solution de cette énigme dépassait la puissance de la raison de Hanold à peine éveillée. De plus, ses sentiments étaient à peine assez apaisés pour qu'il se sentît à la hauteur d'une pareille entreprise, car il eût préféré avoir été

enseveli, lui aussi, voici deux mille ans, dans la villa Diomède, rien que pour être sûr de ne plus rencontrer Zoé-Gradiva.

Une nostalgie poignante de la revoir s'opposait pourtant à son désir déclinant de prendre la fuite, désir qui néanmoins persistait en lui.

En tournant à l'un des quatre angles du Passage du Sagittaire, il recula soudain. Sur un fragment de muraille était assise une des jeunes filles qui avaient trouvé la mort ici, dans la villa Diomède. Mais ce fut là la dernière tentative, bien vite réprimée, de fuir au royaume de la folie ; non, c'était Gradiva, venue évidemment offrir à Hanold l'aide nécessaire à achever sa cure. Elle interpréta justement le premier mouvement instinctif de Hanold comme une tentative de fuite ; elle lui montra qu'il ne pouvait plus s'échapper, car au-dehors une violente chute d'eau commençait à retentir. Impitoyable, elle préluda à son réquisitoire en lui demandant où il voulait en venir avec sa mouche qui lui courait sur la main. Il ne trouva pas le courage d'employer un certain pronom, mais il eut celui de poser la question importante, décisive : « J'avais, comme l'on dit, le cerveau un peu confus et je demande pardon d'avoir ainsi… cette main… je ne puis m'expliquer comment j'ai pu être aussi insensé ; mais je ne suis pas non plus en état de comprendre comment celle qui possède cette main a pu me reprocher ma déraison en m'interpellant par mon nom. » (*Gradiva*, p. 77.)

« Ta compréhension n'est pas encore assez avancée, Norbert Hanold. Cela ne saurait d'ailleurs m'étonner, car voici longtemps que tu m'y as habituée. Pour renouveler cette expérience, point ne m'eût été besoin de venir à Pompéi, tu aurais pu m'en convaincre, certes, à une centaine de lieues d'ici.

— À cent lieues d'ici…

— Face à ta maison, de biais, dans la maison du coin, il y a, à ma fenêtre, une cage avec un canari, explique-t-elle sans se faire encore comprendre. »

Ces dernières paroles effleurent l'auditeur comme un souvenir fort lointain. C'était en effet ce même oiseau dont le chant avait inspiré la résolution du voyage en Italie.

« Dans cette maison habite mon père, Richard Bertgang, professeur de zoologie. »

C'était ainsi à titre de voisine qu'elle connaissait sa personne et son nom. Nous nous sentons menacés comme d'une déception. Nous voilà exposés à nous payer d'une explication simpliste, indigne de notre attente.

Norbert Hanold ne semble pas avoir repris la pleine possession de sa pensée ; il ajoute en effet : « Vous êtes alors..., vous êtes mademoiselle Zoé Bertgang ? Mais celle-ci me semblait tout autre... » La réponse de Mlle Bertgang montre alors que leurs relations d'autrefois dépassaient cependant celles du simple voisinage. Elle prend fait et cause pour ce tutoiement familier, qu'il avait naturellement accordé au spectre de midi, puis retiré dès qu'il avait été conscient de parler à une vivante, et auquel pourtant elle a des droits fort anciens qu'elle fait valoir :

« Si tu trouves le vouvoiement plus convenable entre nous, je puis aussi l'employer, mais le tutoiement me venait plus naturellement aux lèvres. Je ne sais si, dans le passé, lorsque nous jouions amicalement tous les jours, et échangions à l'occasion des taloches et des bourrades, je t'apparaissais sous un autre jour. Mais si, ces dernières années, vous aviez pris la peine de jeter les yeux sur moi, les écailles vous en seraient peut-être tombées, et vous vous seriez aperçu que je suis telle depuis déjà quelque temps. »

Une amitié, peut-être un amour d'enfance, les avait donc unis et justifiait le tutoiement. Cette solution n'est-elle pas peut-être aussi simpliste que celle que l'on supposait d'abord ? Mais nous comprenons soudain — ce qui contribue essentiellement à la rendre plus profonde — que ces rapports d'enfance expliquent de façon insoupçonnée bien des détails de la rencontre actuelle, le coup sur la

main de Zoé-Gradiva, que Norbert Hanold motive, de façon si plausible, par le besoin de résoudre expérimentalement le problème de la substantialité de l'apparition, ce coup ne semble-t-il point, par ailleurs, étrangement ressembler à une reviviscence de cette impulsion à « échanger des coups et des bourrades », impulsion, d'après les paroles de Zoé, dominante dans leur enfance ? Et quand Gradiva demande à l'archéologue s'il ne lui paraît pas avoir, il y a quelque deux mille ans, partagé ainsi un repas avec elle, cette question incompréhensible ne prend-elle pas tout à coup un sens, si nous remplaçons le passé historique par le passé personnel, c'est-à-dire ce temps de l'enfance dont les souvenirs, si vivaces chez la jeune fille, semblent oubliés chez le jeune homme ? Ne sentons-nous pas soudain poindre l'idée que les fantasmes du jeune archéologue, dont l'héroïne est Gradiva, pourraient n'être qu'un écho de ses souvenirs d'enfance oubliés ? Ils ne seraient alors pas élucubrations arbitraires de son imagination, mais auraient été déterminés, à son insu, par les impressions de son enfance, impressions oubliées mais pleines encore en lui de vitalité. Nous devrions pouvoir établir cette genèse des fantasmes un à un, ne serait-ce que par des suppositions. Si, par exemple, Gradiva doit absolument être d'origine grecque, et fille d'un homme en vue, peut-être d'un prêtre de Cérès, cela ne cadrerait pas si mal avec la réaction produite par la notion de son nom grec (Zoé) et même de sa famille, qui est celle d'un professeur de zoologie. Si, d'autre part, les fantasmes de Hanold ne représentent que des souvenirs transformés, nous devons nous attendre à trouver dans les confidences de Zoé Bertgang l'indication des sources de ces fantasmes. Écoutons-là : elle nous conte l'étroite camaraderie de leur enfance, et nous allons maintenant apprendre quelle évolution ultérieure ces relations d'enfance ont subie chez chacun d'eux.

« Alors, jusqu'à cet âge où, je ne sais trop pourquoi, on nous traite de « *Backfisch* », je m'étais vraiment étrangement attachée à vous et je croyais ne jamais pouvoir trouver au monde un ami plus

charmant. Je n’avais ni mère, ni frère, ni sœur, et quant à mon père, le premier orvet venu, conservé dans l’alcool, lui semblait beaucoup plus intéressant que moi ; or, il faut de toute nécessité à quiconque, même à une jeune fille, de quoi occuper ses pensées et tout ce qui s’ensuit. Ce quelque chose, c’était alors vous, mais lorsque la science de l’antiquité vous eut submergé, je fis cette découverte que tu — excusez, mais que votre innovation protocolaire me semble donc insipide et peu appropriée à ce que je veux exprimer — je voulais dire, alors il m’apparut que tu étais devenu un homme insupportable qui, pour moi tout au moins, n’avait plus d’yeux dans le visage, plus de langue dans la bouche, plus de souvenirs à cette place où je conservais intacte toute notre amitié d’enfance. C’est sans doute pourquoi je n’avais plus mon air d’autrefois, car lorsque nous nous rencontrions de-ci de-là dans le monde, l’hiver dernier encore, tu ne me voyais pas, j’entendais encore moins le son de ta voix, ce qui ne me semblait d’ailleurs pas spécial, car tu en faisais autant avec toutes les autres. Je n’étais pour toi que du vent, et avec ce toupet blond que je t’ai autrefois si souvent ébouriffé, tu étais aussi ennuyeux, desséché et chiche de paroles qu’un cacatoès empaillé et avec cela gonflé d’importance comme un archéoptéryx (c’est bien le nom d’un oiseau monstre fossile antédiluvien). Mais que ta tête édifiât un fantasme tout aussi monumental que de me prendre ici, à Pompéi, aussi pour quelque chose d’exhumé et de ressuscité, voilà ce que je n’aurais pas attendu de toi, et lorsque tu surgis à l’improviste devant moi, j’eus grand-peine, tout d’abord, à saisir ce qu’il y avait derrière l’incroyable toile tissée par ton imagination dans ton cerveau. Puis j’y trouvai de l’amusement et le goûtai, malgré son relent de maison de fous. Car, comme je te le disais, je ne m’y serais pas attendue de ta part. » (*Gradiva*, p. 79.)

C’est nous dire assez explicitement ce que les années avaient fait de leur amitié d’enfance. Chez elle, cette amitié s’était haussée jusqu'à devenir une véritable inclination amoureuse, car il faut bien

que le cœur d’une jeune fille s’attache à quelque objet. Mlle Zoé, incarnation de la clarté et du bon sens, nous fait aussi voir, de façon transparente, sa vie psychique. S’il est déjà régulier, général, qu’une jeune fille normale porte tout d’abord son inclination sur son père, une jeune fille dont la famille se réduisait au père y était tout particulièrement inclinée. Mais ce père ne gardait pour Zoé aucune place disponible, sa science avait accaparé tout l’intérêt dont il était capable. Il lui fallait donc chercher d’autres personnes autour d’elle, et elle s’attacha avec une tendresse particulière au compagnon de son enfance. Lorsque celui-ci, à son tour, n’eut plus d’yeux pour elle, son amour demeura intact, que dis-je, il s’exalta plutôt, car Hanold était devenu pareil à son père, comme celui-ci enfoui dans sa science et tenu par elle à l’écart et de la vie et de Zoé. Elle put donc demeurer fidèle dans l’infidélité, retrouver son père dans celui qu’elle aimait, embrasser l’un et l’autre dans un même sentiment, ou, comme nous pouvons dire, les identifier dans son affectivité. Où trouvons-nous la justification de cette petite analyse psychologique, qui pourrait aisément sembler arbitraire ? Le romancier nous l’a donnée dans un seul détail, mais celui-là fort caractéristique. Lorsque Zoé veut décrire le changement, pour elle si affligeant, survenu chez son camarade d’enfance, elle le gronde en le comparant à l’archéoptéryx, à cet oiseau monstre qui appartient à l’archéologie de la zoologie. Ainsi, elle a trouvé un seul et même terme concret exprimant l’identification des deux personnages : son ressentiment frappe du même mot son père et son ami. L’archéoptéryx est, pourrait-on dire, le type de compromis, le type intermédiaire en lequel fusionnent les deux pensées de la folie de l’ami et de celle, analogue, du père.

Chez le jeune homme, cette amitié avait évolué bien différemment. La science de l’antiquité l’avait submergé, ne lui laissant plus d’intérêt que pour les femmes de pierre et de bronze. L’amitié d’enfance sombra au lieu de devenir passion, et les

souvenirs en tombèrent dans un oubli si profond, qu'il ne reconnaissait plus son amie d'enfance et ne lui accordait aucune attention lorsqu'il la rencontrait dans le monde. Toutefois, en tenant compte de ce qui va suivre, nous pouvons douter que le terme « oubli » soit l'expression psychologique adéquate au sort de ces souvenirs chez notre archéologue. Il est une sorte d'oubli qui se distingue des autres par la difficulté avec laquelle le souvenir est évoqué, même au prix des sollicitations extérieures les plus impérieuses, comme si une résistance interne s'opposait à cette reviviscence. Un tel oubli a reçu, en psychopathologie, le nom de *refoulement ;* le cas, que nous présente notre romancier, semble être un tel exemple de refoulement. Nous ne savons point si, en général, l'oubli d'une impression est lié à la disparition de sa trace au sein de notre mémoire psychique ; mais, en ce qui touche le refoulement, nous pouvons affirmer en toute certitude qu'il ne coïncide pas avec la disparition, l'extinction du souvenir. En général, le refoulé ne peut, de lui-même, remonter en surface sous forme de souvenir, mais il reste capable d'action et d'effet, et un jour, sous l'influence d'une circonstance extérieure, apparaissent des résultantes psychiques, que l'on peut concevoir comme produits de transformations et rejetons du souvenir oublié, et qui demeurent incompréhensibles tant qu'on ne les conçoit pas comme tels. Dans les fantasmes de Norbert Hanold touchant Gradiva, nous avons déjà cru reconnaître les rejetons de souvenirs refoulés relatifs à son amitié d'enfance pour Zoé Bertgang. On peut s'attendre avec une régularité particulière à un retour offensif de tels refoulements, quand les sentiments érotiques du sujet sont restés attachés aux impressions refoulées, quand la vie amoureuse a été frappée par le refoulement. Là s'applique de plein droit le vieil adage latin qui, sans doute à l'origine, ne visait que des *exorcismes* par des influences externes et non des conflits internes : *Naturam furca expellas semper redibit.* Mais ce proverbe ne dit pas tout : il ne fait qu'énoncer le fait du retour de ce qui a été refoulé, il ne décrit pas le mécanisme vraiment

merveilleux de ce retour, comme au moyen de la plus traîtresse des ruses. Ce qui justement servait à refouler — telle la fourche du proverbe — devient l'agent du retour du refoulé ; dans et derrière l'instance refoulante, le refoulé finit par s'affirmer triomphalement. Plus suggestivement que toutes les explications du monde, une gravure connue de Félicien Rops illustre ce fait peu remarqué et digne pourtant de la plus grande attention : l'artiste a figuré le cas type du refoulement chez les saints et les pénitents. Un moine ascète a fui — sans aucun doute, les tentations du monde — au pied de la croix portant le Sauveur. Voilà que la croix s'effondre comme une ombre, et qu'en sa place, tel son truchement, s'élève, radieuse, l'image d'une femme superbe et nue dans la même pose de la crucifixion. D'autres peintres, au sens psychologique moins aigu, dans de telles figurations de la tentation, ont représenté le péché, dans une attitude de défi et de triomphe, quelque part à côté du Sauveur lui-même sur la croix ; lui, semble avoir su que le refoulé, dans ses retours, émerge de l'instance refoulante elle-même.

Il vaut la peine de se convaincre directement, sur des cas morbides, de l'infinie sensibilité de la vie psychique quand cette vie psychique se trouve en état de refoulement, dès qu'on approche du refoulé ; des ressemblances légères, infimes, suffisent à travers et de par l'instance refoulante, pour mettre cette vie psychique en action. J'eus un jour l'occasion de m'occuper médicalement d'un jeune homme, je dirais presque d'un enfant qui, à la suite de la première révélation indésirée des choses sexuelles, avait pris la fuite devant la poussée montante de ses désirs et pour cela mis en œuvre divers moyens de refoulement ; il s'acharnait à ses études, exagérait son attachement infantile à sa mère et adoptait en général une attitude enfantine. Je ne veux pas développer ici comment, justement dans ses rapports avec sa mère, la sexualité refoulée remontait en surface, mais décrire de quelle manière, ce qui est plus rare et plus étrange, l'un des autres remparts qu'il avait élevés contre elle

s'écroula dans une occasion qui semblait à peine y pouvoir suffire. Les mathématiques jouissent d'un grand renom comme dérivatif sexuel ; déjà J.-J. Rousseau avait reçu d'une dame, qui lui en voulait quelque peu, le conseil suivant : *Lascia le donne e studia le matematiche.* De même, notre fugitif se jeta aussi à corps perdu dans les mathématiques et dans la géométrie enseignées à l'école, jusqu'au jour où la compréhension lui faillit en présence de quelques problèmes anodins. On put ainsi rétablir le texte de ces problèmes : Deux corps se heurtent, l'un avec une rapidité de... etc. et : On inscrit dans un cylindre de section donnée, un cône... etc. Ces allusions à des choses sexuelles, qui n'eussent certes point frappé d'autres, firent qu'il se sentit trahi aussi par les mathématiques et se mit aussi en devoir de les fuir.

Si Norbert Hanold eût été un personnage pris dans la vie, qui eût ainsi chassé, par l'archéologie, l'amour et le souvenir de son amie d'enfance, il ne serait que régulier et naturel que justement un bas-relief antique réveillât le souvenir oublié de celle qu'il avait aimée avec sa tendresse d'enfant ; son juste destin serait de s'éprendre de l'image en pierre de Gradiva, derrière laquelle, à l'appel de quelque ressemblance mal éclaircie, la Zoé aimante et négligée reprendrait son pouvoir.

Mlle Zoé semble partager notre conception relative au délire du jeune archéologue, car la satisfaction qu'elle exprime à l'issue de son « sermon sévère, sans fard, circonstancié et instructif », peut à peine s'interpréter autrement qu'ainsi : elle est toute prête à reporter sur elle-même, dès l'origine, l'intérêt de l'archéologue pour Gradiva. Voilà en effet ce à quoi elle ne se serait d'abord pas attendue de sa part et ce qu'elle a, malgré tous les travestissements du délire, pourtant reconnu. Mais le traitement psychique entrepris par elle avait à présent produit son effet bienfaisant : Hanold se sentait délivré maintenant que le délire était remplacé par cela dont il ne pouvait en effet être qu'une réplique insuffisante et déformée. Il

n'hésitait pas non plus maintenant à se ressouvenir et à reconnaître en Gradiva sa bonne camarade, gaie et avisée, qui n'avait, au fond, pas du tout changé. Mais une autre chose lui paraît très singulière.

« Que quelqu'un doive d'abord mourir afin de trouver la vie... », disait la jeune fille. « Mais c'est sans doute nécessaire en archéologie... » (*Gradiva,* p. 81.) Elle ne lui avait évidemment pas encore pardonné son détour par les sciences et l'antiquité, depuis leur amitié d'enfance jusqu'aux relations qui étaient en train de se renouer.

« Non, je veux parler de ton nom... Car Bertgang et Gradiva ont le même sens et veulent tous les deux dire *celle qui resplendit en marchant.* » (*Gradiva*, p. 81.)

Nous n'y étions pas non plus préparés. Notre héros commence à sortir de son humilité et à jouer un rôle actif. Il est évidemment tout à fait guéri de son délire, il le domine, ce qu'il démontre en brisant lui-même les derniers fils de la toile. Telle est également l'attitude des malades lorsque la contrainte que leur imposaient leurs idées délirantes se trouve relâchée par la découverte du refoulé qui se cache derrière elles. Ont-ils compris, ils apportent eux-mêmes les solutions des dernières et principales énigmes de leur singulier état ; le tout surgit comme en une explosion soudaine. Nous avions déjà supposé que l'origine grecque de la fabuleuse Gradiva était un vague écho du nom grec de Zoé, mais nous n'avions pas osé aborder le nom de Gradiva, nous l'avions laissé n'être qu'une libre création de l'imagination de Norbert Hanold. Et voyez, justement ce nom se trouve être un dérivé, la traduction même du nom de famille de l'amie d'enfance soi-disant oubliée, et dont il avait refoulé le vocable.

La dérivation et la résolution de ce délire sont maintenant choses faites. Les développements ultérieurs du roman concourent à un dénouement harmonieux du récit. Cela ne peut que nous plaire, du point de vue du pronostic, de voir progresser le relèvement de cet homme, qui avait joué d'abord, en tant que malade, un rôle si

pitoyable ; il réussit maintenant à éveiller en Zoé un peu des sentiments dont il avait jusqu'à présent lui-même souffert.

Il advient qu'il la rend jalouse en mentionnant la sympathique jeune femme qui venait de troubler leur tête-à-tête dans la maison de Méléagre, et en avouant que cette dame est la première qui lui ait autant plu. Zoé veut lui ménager un adieu fort tiède, en lui faisant remarquer qu'à présent tout est revenu à la raison, elle-même pas moins que les autres ; il peut aller retrouver Gisa Hartleben — ou quel que soit maintenant son nom — il pourra lui être scientifiquement utile, pendant son séjour à Pompéi ; elle-même, Zoé, doit maintenant regagner l'*Ablergo del Sole* où son père l'attend pour déjeuner ; peut-être se reverront-ils un jour dans le monde, en Allemagne, ou dans la lune. Hanold n'a alors qu'à reprendre le prétexte de la mouche importune pour s'emparer d'abord de sa joue, puis de ses lèvres, et perpétrer ainsi l'agression qui est donc le devoir de l'homme dans le jeu de l'amour. Une seule fois, une ombre semble encore s'étendre sur son bonheur, c'est lorsque Zoé déclare qu'il lui faut vraiment retourner chez son père qui, sans cela, mourra de faim au *Sole.* « Mais ton père, qu'est-ce qu'il va... » (*Gradiva*, p. 84.) Mais l'adroite jeune fille sait vite imposer silence à ce souci : « Oh ! rien probablement. Je ne suis pas une pièce indispensable à sa collection zoologique. Si je l'avais été, mon cœur ne se serait peut-être pas aussi sottement attaché à toi. »

Mais si, par hasard, son père était d'un autre avis qu'elle-même, il y aurait pour Hanold un moyen infaillible. Il n'aurait qu'à faire la traversée de Capri, y capturer une *Lacerta Faraglionensis* — il pourra en apprendre la technique sur son petit doigt à elle — il laisserait ici courir l'animal et le rattraperait sous les yeux du zoologue et lui donnerait le choix entre la faraglionensis continentale et sa fille. Une proposition dans laquelle, comme on peut le remarquer, l'ironie se mêle à l'amertume, un avertissement de plus au fiancé de ne pas trop fidèlement copier le modèle d'après lequel

la fiancée l'a choisi. Norbert Hanold nous rassure aussi sur ce point, car la grande transformation survenue en lui se révèle par toutes sortes d'indices en apparence insignifiants. Il propose à sa Zoé de faire leur voyage de noces en Italie et à Pompéi, comme s'il n'avait jamais pesté contre les tourtereaux Auguste et Grete. Il a oublié tout son ressentiment envers ces couples heureux qui, sans raison, s'étaient éloignés de plus de cent lieues de leur patrie allemande. Le romancier a incontestablement raison de se servir de ces défaillances de mémoire comme de signes très précieux de modification d'idées. À ce désir de voyage de « *son ami d'enfance, lui-même comme exhumé d'un long ensevelissement* » *(Gradiva*, p. 86), Zoé répond qu'elle ne se sent pas encore assez pleinement vivante pour prendre une décision géographique pareille.

La belle réalité a maintenant vaincu le délire, mais il fallait encore, avant que les amants ne quittassent Pompéi, rendre à celui-ci un dernier hommage. Arrivés à la porte d'Hercule, là où les dalles antiques barrent l'entrée de la *Strada Consolare,* Norbert Hanold s'arrête et prie la jeune fille de passer devant lui. Elle le comprend, « et retroussant légèrement sa robe de la main gauche, Gradiva-Rediviva-Zoé Bertgang, enveloppée des regards rêveurs de Hanold, de sa démarche souple et tranquille, en plein soleil, sur les dalles, passa de l'autre côté de la rue ». Dans le triomphe d'Éros se révèle à présent ce que le délire aussi contenait de précieux et de beau.

Par cette dernière comparaison « de l'ami d'enfance exhumé de l'ensevelissement » le romancier nous a cependant livré la clef de la symbolique que le délire chez notre héros mit en œuvre pour travestir le souvenir refoulé. Le refoulement, qui rend le psychique à la fois inabordable et le conserve intact, ne peut en effet mieux se comparer qu'à l'ensevelissement, tel qu'il fut dans le destin de Pompéi de le subir, et hors duquel la ville put renaître sous le travail de la bêche. C'est pourquoi le jeune archéologue devait, dans sa fantaisie, transporter l'original du bas-relief qui lui rappelait son

amie d’enfance oubliée à Pompéi. Le romancier était de son côté dans son plein droit en insistant sur la ressemblance précieuse, que son sens aiguisé avait pressenti, entre un épisode de la vie psychique individuelle et un événement historique isolé de l’histoire de l’humanité.

II.

Notre intention primitive n’était que d’explorer à l’aide de certaines méthodes analytiques, les deux ou trois rêves épars dans le récit de *Gradiva* ; comment avons-nous pu ainsi nous laisser entraîner à démembrer toute l’œuvre et à scruter les processus psychiques des deux protagonistes ? Eh bien, ce ne fut pas un travail superflu, c’étaient là les prémices nécessaires. De même, quand nous voulons comprendre les songes authentiques d’une personne en vie, il nous faut approfondir son caractère comme son existence et, sans nous borner aux événements qui ont précédé le rêve à brève échéance, il convient de fouiller son passé le plus lointain. Je crois même que nous ne sommes pas encore arrivés à pied d’œuvre, pas encore en état d’entreprendre notre travail proprement dit, il faut encore nous en tenir au roman lui-même et poursuivre nos préliminaires.

Nos lecteurs ont dû être étonnés de nous voir traiter Norbert Hanold et Zoé Bertgang, dans toutes les expressions de leur psychisme, dans leurs faits et gestes, comme des personnages réels, et non pas comme des créations poétiques, tout comme si l’esprit du romancier était un milieu absolument perméable aux rayons du réel et non point réfringent ou troublant. Cette attitude doit paraître d’autant plus étrange que le romancier, en dénommant son œuvre *fantaisie,* a explicitement renoncé à toute figuration véridique. Or, toutes ses représentations sont tellement conformes à la vérité que

nous ne trouverions rien à redire s'il avait intitulé *Gradiva,* non point *fantaisie,* mais *étude psychiatrique.* En deux points seulement, le romancier a usé des libertés à lui permises pour poser deux prémices qui ne semblent pas en accord complet avec les lois de la réalité. En premier lieu, il fait découvrir au jeune archéologue un bas-relief indubitablement antique, lequel, non seulement par les particularités de l'attitude du pied pendant la marche, mais encore par tous les traits de la physionomie et par le port, ressemble à une femme d'une époque postérieure au point qu'il en arrive à prendre la ravissante apparition de cette femme pour l'image de pierre à qui l'on aurait insufflé la vie. En second lieu, le romancier fait rencontrer à son héros, justement à Pompéi, la vivante là où, seule, son imagination avait transporté la défunte alors que précisément, par ce voyage à Pompéi, il s'éloignait de la vivante qu'il avait remarquée dans la rue qu'il habitait. Cette deuxième disposition du romancier toutefois n'atteint pas à l'invraisemblance ; elle s'appuie en effet simplement sur ce hasard qui concourt incontestablement à façonner bien des destinées humaines, et lui prête de plus un sens profond, ce hasard reflétant la fatalité qui nous fait nous livrer, par le moyen employé pour la fuite, justement à ce que nous fuyons. La première supposition nous apparaît comme plus imaginaire, comme entièrement émanée de l'arbitraire du romancier : cette similitude, cette identité presque absolue entre le bas-relief et l'image vivante de la jeune fille sur laquelle reposent tous les épisodes ultérieurs du récit, et où une observation de sang-froid bornerait la ressemblance à un seul trait, l'attitude du pied pendant la marche. On serait tenté de mêler ici à la réalité le jeu de sa propre fantaisie. Le nom de Bertgang impliquerait peut-être que, depuis bien des générations, les femmes de cette famille se seraient distinguées par une telle particularité de leur gracieuse démarche, et que, généalogiquement parlant, les germaniques Bertgang auraient eu quelque rapport avec ces Grecs de la souche desquels une femme aurait incité le sculpteur antique à fixer dans la pierre ce fameux pas. Mais comme les

déviations partielles du type humain ne sont pas indépendantes les unes des autres, et que de fait, jusque parmi nous, les types antiques que nous rencontrons dans les musées toujours reparaissent, il ne serait pas tout à fait impossible qu'une moderne Bertgang reproduisît, également dans tous les autres traits de son corps, l'image de son antique aïeule. Il serait peut-être plus expédient d'abandonner ces spéculations et d'interroger le romancier lui-même sur les sources où il puisa cette partie de son œuvre ; nous serions ainsi bien placés pour ramener de nouveau à des lois naturelles une conception apparemment arbitraire. Mais comme les sources relatives à la vie psychique du romancier nous sont inaccessibles, nous lui concédons le droit d'édifier un développement réaliste sur une supposition invraisemblable ; ainsi, par exemple, fit Shakespeare dans le *Roi Lear*.

Ces réserves faites, le romancier a, répétons-le, fait une étude psychiatrique fort correcte, conforme à notre compréhension de la vie psychique ; il nous a retracé l'histoire d'une maladie psychique et de sa guérison, comme pour nous faire saisir certains principes fondamentaux de la psychologie pathologique. Il est assez étonnant qu'un romancier ait pu réaliser cette tâche. Que dirions-nous si, interrogé sur ce point, il se défendait mordicus d'une telle intention ? Il est si facile de faire des assimilations et de prêter à quelqu'un des intentions ; n'est-ce pas nous plutôt qui avons insinué, dans ce joli conte poétique, un sens très éloigné des conceptions mêmes du romancier ? C'est possible, et nous reviendrons ultérieurement sur ce point. Cependant, nous avons essayé de nous défendre dès maintenant d'une interprétation tendancieuse : nous avons, dans notre narration, employé sans cesse les expressions mêmes du romancier, nous lui avons laissé fournir et le texte et le commentaire. Il suffit, à cet égard, de comparer notre texte à celui de *Gradiva*.

Peut-être rendons-nous aussi un mauvais service au romancier, aux yeux de la plupart, en considérant son œuvre comme une étude

psychiatrique. Le romancier, dit-on, doit se garder de la psychiatrie et laisser aux médecins la description de ces cas morbides. En réalité, aucun romancier véritable n'a jamais observé cette règle. La représentation de la vie psychique humaine est en effet son domaine propre ; il a toujours précédé l'homme de science, et en particulier le psychologue scientifique. Cependant la limite entre les états d'âme normaux et pathologiques est, d'une part, conventionnelle, de l'autre, elle est si mouvante que chacun de nous la transgresse sans doute plusieurs fois par jour. Par ailleurs, la psychiatrie aurait grand tort de se borner constamment à ces formes graves et sombres dues aux lésions grossières du subtil appareil psychique. Les déviations, légères et curables, du type normal, que nous ne pouvons aujourd'hui suivre au-delà du trouble apporté au jeu des forces psychiques, ne sont pas moins dignes de l'intérêt du psychiatre ; ce n'est même que par elles qu'il peut comprendre et la santé et les manifestations pathologiques graves. Le romancier n'a pas à céder le pas au psychiatre, ni le psychiatre au romancier ; et sans rien lui faire perdre de sa beauté, un romancier peut traiter, en toute correction, un thème psychiatrique.

Cette représentation poétique d'une observation clinique et thérapeutique est donc entièrement correcte ; le récit terminé, notre propre tension tombée, nous en avons une vision meilleure, et nous voulons maintenant lui appliquer la terminologie technique de notre science ; la nécessité, ce faisant, de nous répéter, ne nous troublera pas.

Le romancier appelle à plusieurs reprises l'état de Norbert Hanold *délire* ; nous n'avons pas non plus de raison de rejeter cette appellation. Nous pouvons donner au délire deux caractères primordiaux, caractères par lesquels il n'est pas entièrement décrit, mais qui permettent néanmoins de le différencier nettement des autres troubles. En premier lieu, le délire appartient à cette catégorie de maladies sans influence immédiate sur le somatique, et

qui ne se manifestent que par des indices psychiques. En second lieu, le délire est caractérisé par ceci : les fantasmes sont devenus maîtres souverains, c'est-à-dire ont trouvé créance et actionnent de ce fait la conduite du sujet. Ce voyage à Pompéi, à la recherche des empreintes si particulières laissées sur la cendre par les pieds de Gradiva, constitue un type parfait de l'acte accompli sous l'empire d'un délire. Le psychiatre rangerait peut-être le délire de Norbert Hanold dans le grand groupe des paranoïas, et le qualifierait d'*érotomanie fétichiste,* l'amour pour une image de pierre lui apparaissant comme ce qu'il contient de plus frappant, et parce que, suivant sa conception simpliste, l'intérêt du jeune archéologue pour les pieds et les positions des pieds de femme doit lui sembler suspect de fétichisme. Cependant, toutes ces dénominations et classifications des diverses sortes de délire suivant leur contenu ont quelque chose de défectueux, d'infécond en soi[3].

Le psychiatre intégral stigmatiserait même aussitôt notre héros — parce qu'il a été capable de construire un délire sur la base d'une prédilection aussi singulière — de *dégénéré* et rechercherait quelle hérédité l'aurait inexorablement précipité dans un tel destin. Mais le romancier ne le suit pas dans cette voie, et il a raison. Il veut en effet nous faire sentir son héros comme proche de nous, nous faciliter le contact affectif avec lui ; avec le diagnostic de *dégénérescence,* qu'on puisse le justifier ou non du point de vue scientifique, le jeune archéologue est aussitôt rejeté loin de nous, car nous autres lecteurs, nous sommes donc les hommes normaux et l'étalon de l'humanité. De même, les prédispositions héréditaires et constitutionnelles troublent peu le romancier ; en échange, il fouille la disposition psychique personnelle susceptible de donner naissance à un tel délire.

Sur un point fort important, Norbert Hanold se comporte très différemment du reste des humains. Il est sans aucun intérêt pour la

3 Le cas de N. H. devrait en réalité être qualifié de délire hystérique et non paranoïde. Les caractères de la paranoïa manquent ici.

femme vivante ; la science qu'il sert l'en a dépouillé au profit des femmes de pierre et de bronze. Qu'on ne dise pas que c'est là une particularité insignifiante ; elle est bien plutôt la pierre angulaire de l'événement narré, car il advient qu'un jour une seule de ces images de pierre accapare tout l'intérêt réservé d'ordinaire à la femme vivante, et voilà le délire constitué. Nous voyons alors devant nos yeux comment le délire évolue vers la guérison grâce à une heureuse conjoncture, comment l'intérêt revient de la pierre à la vie. Par quelles voies notre héros en était arrivé à se détourner de la femme, c'est ce que le romancier ne nous dit pas ; il nous fait savoir seulement que cette attitude ne s'explique pas par la constitution de Hanold, qui contiendrait plutôt un impérieux élément de fantaisie, nous ajouterons même d'érotisme. De plus, nous apprenons rétrospectivement que, dans son enfance, Hanold ne différait pas des autres enfants ; une amitié étroite l'unissait à une fillette, il ne la quittait pas, il partageait ses petits repas, il lui donnait des bourrades et se laissait houspiller par elle. En un attachement de cet ordre, en un tel mélange de tendresse et d'agressivité se traduit l'érotisme inachevé de l'enfance, dont les effets se manifestent seulement plus tard, mais alors irrésistiblement, et qui n'est reconnu, dans l'enfance même, que par le médecin et par le romancier. Notre romancier nous donne nettement à comprendre que lui non plus ne le comprend pas autrement ; il fait éclore, en effet, subitement, dans une occasion appropriée, chez son héros, un vif intérêt pour la démarche féminine et l'attitude du pied des femmes, ce qui lui vaut, aux yeux de la science et aussi de ses concitoyennes, une réputation de fétichiste du pied, mais ce qui, pour nous, dérive nécessairement du souvenir de cette camarade d'enfance. Cette fillette a dû, dès cette époque, se distinguer par l'harmonie de sa démarche, la pointe du pied relevée à chaque pas presque verticalement, et c'est par la figuration de cette démarche elle-même qu'un bas-relief antique acquiert pour Norbert Hanold cette grande signification. Hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter que le

romancier est d'accord avec les savants en ce qui concerne l'étiologie de cette curieuse manifestation qu'est le fétichisme. Depuis A. Binet, nous cherchons réellement à ramener le fétichisme à des impressions érotiques de l'enfance. Cet état d'éloignement durable de la femme crée l'aptitude personnelle, la disposition, comme nous disons, à l'éclosion d'un délire. Le développement du trouble psychique commence au moment où une impression fortuite réveille les impressions d'enfance oubliées, impressions tout au moins partiellement nuancées d'érotisme. Mais *réveillées* n'est certes pas le mot juste, si nous prenons en considération ce qui va suivre. Il nous faut rendre la représentation si juste du romancier dans les termes techniques de la psychologie. En présence du bas-relief, Norbert Hanold ne se souvient pas avoir déjà vu cette attitude du pied chez son amie d'enfance, il ne se souvient d'ailleurs de rien, et pourtant tout l'effet du bas-relief dérive d'un tel rapport avec cette impression datant de son enfance. Celle-ci prend ainsi vie, devient active, si bien qu'elle commence à manifester des effets ; mais elle n'accède pas à la conscience, elle demeure *inconsciente* comme nous disons aujourd'hui, usant d'un terme devenu inévitable en psychopathologie. Nous voudrions voir l'inconscient soustrait à toutes les polémiques des philosophes et des philosophes naturalistes, polémiques qui n'ont souvent qu'une portée étymologique. Nous n'avons jusqu'à présent aucun meilleur vocable pour désigner ces processus psychiques qui demeurent actifs sans atteindre cependant la conscience de l'intéressé, et nous ne voulons dire rien d'autre avec notre *inconscient.* Si quelques penseurs nous chicanent, comme étant absurde, l'existence d'un tel inconscient, c'est, croyons-nous, qu'ils ne se sont jamais occupés des phénomènes psychiques appropriés et qu'ils demeurent sous le joug de l'expérience courante qui veut que tout phénomène psychique actif et intensif doive, par cela même, aussi devenir conscient ; ils auraient encore à apprendre, ce que notre romancier sait parfaitement, qu'il est par ailleurs des processus psychiques qui,

malgré leur intensité et malgré la puissance de leurs effets, restent cependant à l'écart de la conscience.

Nous avons déjà dit plus haut que les souvenirs d'enfance relatifs à Zoé se trouvaient chez Norbert Hanold à l'état de *refoulement,* et maintenant nous venons de les appeler souvenirs *inconscients.* Il nous faut ainsi fixer notre attention sur le rapport existant entre ces deux termes techniques, qui semblent avoir un sens identique. Il n'est pas difficile de nous expliquer sur ce point. *Inconscient* est le concept le plus général, *refoulé* le plus particulier. Tout ce qui est refoulé est inconscient, mais nous ne pouvons affirmer que tout ce qui est inconscient soit refoulé. Si la vue du bas-relief avait évoqué chez Hanold le souvenir de la démarche de sa Zoé, c'est qu'un souvenir auparavant inconscient serait devenu chez lui à la fois actif et conscient, montrant ainsi qu'il n'avait auparavant pas été refoulé. *Inconscient* est un terme purement descriptif et indéfini sous bien des rapports ; c'est pour ainsi dire un terme statique ; *refoulé* est un terme dynamique qui tient compte du jeu des forces psychiques et exprime le fait qu'il existe une aspiration à se manifester de tous les effets psychiques, entre autres de ceux du *devenir conscient,* mais ce terme implique également l'existence d'une force antagoniste, d'une résistance qui s'opposerait à une partie de ces réactions psychiques — parmi lesquelles encore une fois le *devenir conscient* — et aurait la force de les entraver. La caractéristique du refoulé consiste, en effet, en ce que, malgré son intensité, il ne peut atteindre à la conscience. Dans le cas de Hanold, il s'agit, à partir de l'apparition du bas-relief, d'un inconscient refoulé, bref d'un *refoulé.*

Chez Norbert Hanold, les souvenirs de ses relations d'enfance avec la jeune fille à la belle démarche sont refoulés, mais ceci ne nous donne pas encore la vision juste de l'état des choses du point de vue psychologique. Nous demeurons en surface tant que nous ne parlons que de souvenirs et de représentations. Les seuls éléments

qui comptent dans la vie psychique sont bien plutôt les sentiments ; toutes les forces psychiques ne comptent que par leur aptitude à éveiller des sentiments. Les représentations ne sont refoulées que parce qu'elles sont liées à des décharges sentimentales qui ne doivent pas avoir lieu ; il serait plus juste de dire que le refoulement concerne les sentiments, mais ceux-ci ne se peuvent saisir que par leur liaison à des représentations. Refoulés sont donc, chez Norbert Hanold, les sentiments érotiques, et comme son érotisme ne connaît point d'autre objet, ou n'en a point connu d'autre, dans son enfance, que Zoé Bertgang, les souvenirs relatifs à cette dernière sont oubliés. Le bas-relief antique réveille en lui l'érotisme qui sommeillait et rend l'activité aux souvenirs d'enfance. Une résistance persistante à l'érotisme fait que ces souvenirs ne peuvent agir qu'en demeurant inconscients. Ce qui ensuite a lieu en lui est un combat entre la puissance de l'érotisme et les forces qui le refoulent ; ce qui s'extériorise de ce combat est un délire.

Notre romancier a omis de nous dire pourquoi son héros a refoulé sa vie amoureuse ; ses occupations scientifiques ne sont, en effet, que le moyen dont se sert le refoulement ; le médecin devrait ici chercher plus loin, sans être sûr toutefois d'arriver, dans ce cas, au fond. Mais le romancier n'a pas négligé, ce que nous avons déjà mentionné et admiré, de nous faire voir comment l'érotisme refoulé est justement réveillé par des causes en rapport avec les moyens mêmes du refoulement. C'est à juste titre qu'une œuvre d'art antique, l'image en pierre d'une femme, arrache notre archéologue à son aversion de l'amour et lui rappelle qu'il convient d'acquitter envers la vie la dette dont nous sommes chargés depuis la naissance.

Les premières manifestations du processus déclenché chez Hanold par la vue du bas-relief consistent en des fantasmes, qui ont pour héroïne la personne ainsi figurée. Le modèle lui apparaît comme *actuel,* dans le meilleur sens du mot, comme si l'artiste avait croqué « sur le vif » cette femme marchant dans la rue. Il prête à

cette vierge antique le nom de *Gradiva,* nom forgé d'après l'épithète du dieu de la guerre marchant au combat, le Mars Gradivus ; il apporte de plus en plus de précisions à sa personnalité. Elle doit être la fille d'un homme en vue, peut-être d'un patricien attaché au culte d'une déesse ; ses traits lui semblent d'origine grecque ; enfin il éprouve le besoin de la transporter loin du tumulte d'une grande ville, dans Pompéi, lieu plus paisible, où il la fait cheminer sur les dalles de lave permettant de traverser la rue. Ses élucubrations imaginaires paraissent assez arbitraires et cependant elles semblent encore inoffensives et peu suspectes. Même lorsque, pour la première fois, les préoccupations issues de ces idées tendent à l'action, lorsque l'archéologue est hanté par ce problème : savoir si cette attitude du pied est conforme à la réalité, lorsqu'il commence à se livrer à des observations d'après nature sur les pieds de ses contemporaines, dames ou jeunes filles, ses faits et gestes se justifient à ses yeux par des motifs, à lui conscients, d'ordre scientifique, comme si tout son intérêt pour l'image de pierre de Gradiva émanait de son activité professionnelle d'archéologue. Les dames et les demoiselles qui, dans la rue, lui servent de sujets d'observation doivent certes attribuer à ses actes de tout autres motifs, crûment érotiques, et nous devons leur donner raison. Il n'y a, pour nous, aucun doute à ce que Hanold soit aussi peu conscient des motifs de ses investigations que de l'origine même de ses fantasmes sur Gradiva. Ces derniers sont, comme nous l'apprenons plus tard, des échos de ses souvenirs relatifs à son amie d'enfance, des rejetons de ces souvenirs, des transformations, des déformations de ceux-ci, qui n'ont pu, sous leur forme originelle, parvenir à la conscience. Le jugement soi-disant esthétique que l'image de pierre représente quelque chose d'actuel remplace ce savoir qu'a Norbert : cette démarche appartient à une jeune fille de connaissance qui, de nos jours, traverse la rue ; l'impression du « sur le vif » et le fantasme des origines grecques, dissimulent le souvenir du nom de Zoé, qui, en grec, signifie vie ; Gradiva, comme nous l'explique le

patient lui-même à l'issue de son délire, traduit excellemment le nom de famille de Bertgang, qui signifie « à la démarche radieuse ou superbe » ; les données relatives au père rappellent que Zoé Bertgang est la fille d'un professeur en vue de l'Université, situation qui n'est pas sans corrélation avec le sacerdoce de l'antique. Le fantasme situe enfin Gradiva à Pompéi, non point « en raison de son allure calme et placide », mais parce que, dans la science archéologique de Hanold, ne se peut trouver une meilleure ni autre analogie avec l'état étrange dans lequel il sent, comme par une intuition obscure, être tombés les souvenirs de son amitié d'enfance. A-t-il déjà assimilé — et il y doit être naturellement porté — à sa propre enfance le passé classique, l'ensevelissement de Pompéi, cette disparition avec conservation du passé offre une ressemblance parfaite avec le refoulement dont Hanold possède une perception pour ainsi dire *endopsychique.* La symbolique qui joue en lui est celle même que, au dénouement, le romancier prête à la jeune fille qui, elle, en use en pleine conscience.

« Je me disais que j'arriverais bien toute seule à déterrer ici quelque chose d'intéressant. Mais sur la trouvaille que j'ai faite... je n'avais pas osé compter. » *(Gradiva,* p. 72.) À la fin *(Gradiva,* p. 86), la jeune fille répond au projet de voyage de noces à Pompéi « de son ami d'enfance, lui-même comme exhumé d'un long ensevelissement ».

Nous trouvons ainsi déjà, dans les premières manifestations des fantasmes délirants de Hanold, une double détermination, et dans ses premiers actes une dérivation de deux sources différentes. La première correspond à celle qui apparaît aux yeux mêmes de Hanold, la seconde est celle qui se dévoile à nous après examen approfondi de ses processus psychiques. Rapportées à Hanold, la première est celle qui lui est consciente, la seconde celle qui lui est complètement inconsciente. La première dérive tout entière du cercle des représentations de la science archéologique, la seconde

des souvenirs d’enfance qui, jusque-là refoulés, commencent à l’agiter, et des pulsions affectives demeurées à eux attachées. La première est comme superficielle et recouvre la seconde, qui se dissimule en quelque sorte derrière elle. On pourrait dire que sa motivation scientifique sert de paravent à la motivation érotique inconsciente et que la science s’est tout entière mise au service du délire. Mais il ne faut aussi pas oublier que la détermination inconsciente ne peut rien réaliser qui ne satisfasse en même temps à l’activité scientifique consciente. Les symptômes du délire — fantasmes et actes — résultent ainsi d’un compromis entre les deux courants psychiques ; or, dans tout compromis, il faut tenir compte des exigences des deux parties en présence, mais chaque partie a dû aussi renoncer à quelques-unes de ses prérogatives. Quand un compromis est survenu, c’est qu’il y avait combat : ici ce fut le combat que nous admettons exister entre l’érotisme réprimé et les puissances psychiques le maintenant en état de refoulement. Lorsqu’un délire se constitue, ce combat ne peut, à la vérité, pas trouver de fin. Assaut et résistance se renouvellent après chaque nouveau compromis qui n’arrive pour ainsi dire jamais à suffire à sa tâche. C’est ce que voit fort bien notre romancier et c’est pourquoi il laisse un sentiment de malaise, une inquiétude particulière, dominer son héros pendant tout le stade de son délire, comme précurseurs et gages de la continuité de son évolution.

Ces particularités de la double détermination des fantasmes et des résolutions, de l’édification de prétextes conscients pour des actes dans la motivation desquels le refoulé a la plus grande part nous apparaîtront, dans le cours ultérieur du récit, souvent encore et peut-être même avec plus de clarté, et ceci de plein droit, car le romancier a en cela saisi et mis en évidence le caractère primordial et constant des processus psychiques morbides.

L’évolution du délire, chez Norbert Hanold, subit une nouvelle évolution du fait d’un rêve qui, n’étant pas causé par quelque

événement nouveau, semble émaner entièrement de sa propre vie psychique en proie à un conflit. Mais faisons une halte avant d'examiner si le romancier, en construisant ses rêves, a également montré, comme nous l'espérons, une compréhension approfondie de leur mécanisme. Demandons-nous tout d'abord ce que la science psychiatrique penserait des prémices du romancier relatives à l'étiologie d'un délire, quelle attitude elle a envers le refoulement, l'inconscient, le conflit et la formation de compromis. En un mot, la genèse du délire admise par le romancier tient-elle devant le verdict de la science ?

Notre réponse décevra peut-être toute attente, car il faut, malheureusement, en réalité, renverser les rôles ; c'est la science qui ne tient pas devant l'œuvre du romancier. Entre les prédispositions hérédo-constitutionnelles et les créations du délire, qui apparaissent toutes faites, la science laisse subsister une faille que nous trouvons comblée par le romancier. La science ne soupçonne pas encore l'importance du refoulement, elle ne reconnaît pas qu'elle a absolument besoin de l'inconscient pour rendre compte de l'univers des manifestations psychopathologiques, elle ne cherche pas la cause du délire dans un conflit psychique, et n'en conçoit pas les symptômes comme produits de compromis. Le romancier se dresserait ainsi seul contre toute la science ? Nullement, si l'auteur lui-même de cette étude peut qualifier ses propres travaux de scientifiques. L'auteur, en effet, depuis des années — et même jusqu'à ces derniers temps dans un certain isolement[4] — a développé toutes les considérations qu'il a extraites ici de la *Gradiva* de W. Jensen et il les a exposées en termes techniques. C'est surtout pour

4 Voir l'important travail de E. Bleuler : *Affektivität, Suggestibilität, Paranoïa* et les *Diagnostische Assozialionsstudien,* de C. G. Jung, ces deux ouvrages publiés à Zurich en 1906. (L'auteur doit rectifier, aujourd'hui en 1912, l'énoncé ci-dessus comme n'étant plus à jour. Le mouvement psychanalytique dont il fut le promoteur a depuis lors pris une grande amplitude et ne fait que s'étendre.)

les états appelés hystérie et obsession qu'il a mis en valeur, comme déterminantes individuelles du trouble psychique, la répression d'une partie de la vie instinctive et le refoulement des représentations par lesquelles est représenté l'instinct refoulé ; il a bientôt étendu cette pathologie à maintes formes de délire[5]. Les instincts en cause sont-ils toujours des composantes de l'instinct sexuel, ou bien peuvent-ils être aussi d'autre sorte ? La question en ce qui regarde l'analyse même de Gradiva, importe peu, comme il ne peut certes s'agir dans le cas choisi par le romancier que de la répression de sentiments érotiques. La notion du conflit psychique et le conditionnement des symptômes par les compromis entre les deux courants endopsychiques antagonistes ont été mis en évidence, par l'auteur de cette étude, sur des cas morbides réellement observés et médicalement traités par lui-même, ceci par des procédés analogues à ceux qu'il put appliquer au Norbert Hanold inventé par le romancier[6]. Rapporter les maladies nerveuses, et en particulier les manifestations hystériques, à la puissance de pensées inconscientes, cela avait déjà été entrepris par Pierre Janet, élève du grand Charcot, et par Joseph Breuer, de Vienne, en collaboration avec l'auteur[7].

L'auteur, qui s'était, depuis 1893, consacré à l'étude de la genèse des troubles psychiques, n'aurait jamais pensé à chercher la confirmation de ses résultats chez les romanciers et les poètes ; aussi sa surprise fut-elle grande, lorsque, en 1903, au moment où parut *Gradiva,* il s'aperçut que le romancier avait pris pour base de son œuvre cela même que lui, l'auteur, avait cru découvrir de neuf aux sources de l'observation médicale. Comment le romancier était-il

5 Voir Freud : *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre,* 1893-1906.

6 Voir *Bruchstück einer Hysterieanalyse,* 1905, Freud. Fragment d'une analyse d'hystérie. *Revue française de Psychanalyse*, 1928, vol. II, fasc. 1.

7 Voir Breuer et Freud, *Studien über Hysterie,* 1895 (Gesammelte Schriften, vol. 1.) Études sur l'hystérie.

parvenu au même savoir que le médecin, ou du moins, comment en était-il arrivé à faire comme s'il savait les mêmes choses ?

Le délire de Norbert Hanold, disions-nous, subit une nouvelle évolution du fait d'un rêve survenu au cours de ses recherches pour identifier, dans les rues de son lieu natal, une démarche semblable à celle de Gradiva. Il est facile de résumer en quelques mots le contenu de ce rêve. Le rêveur se trouve à Pompéi, le jour même où la malheureuse ville est ensevelie, il en subit l'effroi sans en courir lui-même le danger ; il voit soudain s'avancer Gradiva et trouve tout naturel, puisqu'elle est pompéienne, qu'elle habite sa propre ville natale et, « sans qu'il s'en soit douté, en même temps que lui ». Il est pris de crainte pour elle, l'appelle ; elle tourne vers lui furtivement son visage. Cependant, sans lui porter attention, elle poursuit son chemin, se couche sur les marches du temple d'Apollon, est ensevelie sous la pluie de cendres, après que son visage s'est décoloré, comme pour se transformer en un marbre blanc, jusqu'à devenir tout à fait pareil à une image de pierre. Au réveil, le bruit de la grande ville, qui parvient jusqu'à son lit, est encore interprété par lui comme le cri de détresse des habitants de Pompéi et le tumulte des flots en courroux. Le sentiment que ce qu'il a rêvé lui est réellement arrivé le possède encore longtemps après son réveil et la conviction que Gradiva a vécu à Pompéi et succombé en ce jour fatal demeure, de ce rêve, comme une pièce nouvelle ajoutée au délire.

Il nous sera plus difficile de dire ce que signifie pour le romancier ce rêve et ce qui l'a incité à rattacher l'évolution du délire justement à un rêve. Les oniristes, dans leur zèle, ont certes réuni un assez grand nombre d'exemples où des troubles mentaux sont liés à des rêves ou en dérivent[8] ; de même, la biographie de quelques grands hommes montre que l'impulsion à des décisions, à des actes importants, peut être engendrée par des rêves. Mais ces analogies n'enrichissent pas beaucoup notre compréhension ; tenons-nous-en

8 Santé de Sanctis : *Die Träume* (Les Rêves), 1901.

donc à notre cas, au cas de l'archéologue Norbert Hanold, tel que le romancier l'a imaginé. Par où faut-il aborder un tel songe pour l'incorporer à l'ensemble, s'il ne doit pas demeurer un vain ornement du récit ?

Le lecteur s'écriera peut-être ici : ce rêve est donc facile à expliquer. Un simple rêve d'angoisse provoqué par le tumulte de la grande ville, tumulte interprété par l'archéologue, préoccupé de sa Pompéienne, comme étant celui de la chute de Pompéi. Vu le dédain général qui règne envers les manifestations oniriques, les exigences relatives à l'explication du rêve se restreignent à ceci : qu'une partie du contenu onirique puisse se superposer à une excitation extérieure qu'on cherche à retrouver. Cette excitation extérieure répondrait au bruit qui réveillerait le dormeur : à cela se bornerait tout l'intérêt du rêve. Fort bien, si nous avions une raison d'admettre que, ce matin-là, la grande ville ait été plus bruyante que de coutume, si par exemple le romancier nous avait appris que, contre son habitude, Hanold ait dormi la fenêtre ouverte. Malheureusement, le romancier ne s'en est pas donné la peine ! Plût au ciel qu'un rêve d'angoisse fût chose aussi simple ! Mais notre intérêt relatif au rêve ne se saurait épuiser aussi aisément.

Le lien avec une excitation sensorielle extérieure n'est pas essentiel à l'élaboration du rêve. Le dormeur peut négliger cette excitation venue du monde extérieur, il peut être éveillé par elle, sans en former un rêve ; il peut encore, comme dans le cas présent, incorporer l'excitation à son rêve, mais à cette condition qu'elle ait d'autres raisons par ailleurs de s'y incorporer, et il y a un grand nombre de rêves pour le contenu desquels une telle détermination, par l'excitation sensorielle du dormeur pendant le sommeil, ne se laisse pas retrouver. Cherchons donc une autre voie.

Peut-être commencerons-nous par le résidu que le rêve laisse dans la vie de Hanold une fois réveillé ? L'origine pompéienne de Gradiva était jusque-là demeurée un simple fantasme. Cette

hypothèse devient une certitude, à laquelle s'en ajoute une seconde : Gradiva a été ensevelie en l'an 79 (*Gradiva*, p. 9). Ce progrès du délire s'accompagne de sensations pénibles ; c'est comme un écho de l'angoisse dont était empreint le songe. Cette nouvelle douleur, relative à Gradiva, ne nous semble pas facile à comprendre, car Gradiva serait aujourd'hui morte, depuis déjà plusieurs siècles, même si, en l'an 79, elle avait échappé à la catastrophe. Ou bien convient-il de ne raisonner ainsi ni avec Norbert Hanold ni avec le romancier ? Là encore, aucun moyen de nous éclairer ne nous apparaît. Remarquons toutefois que la contribution, apportée par ce rêve au délire, est d'un caractère particulièrement pénible.

À cela près, nous demeurons tout aussi perplexes. Ce rêve ne s'explique pas tout seul ; force nous est ainsi de faire appel à *La Science des Rêves* de l'auteur, et d'appliquer, à la solution de ce rêve, quelques-unes des règles qui y sont énoncées.

L'une de ces règles veut qu'un rêve se relie directement à l'activité du jour qui le précède. Le romancier semble indiquer qu'il s'y est conformé, puisqu'il relie le rêve directement aux *recherches pédestres* de Hanold. Mais ces dernières ne signifient rien d'autre que la poursuite de Gradiva, que Hanold tente de reconnaître à sa démarche si caractéristique. Le rêve devrait donc contenir une indication du lieu où Gradiva pourrait se trouver. Or, il la contient, puisqu'il montre Gradiva à Pompéi, mais il n'y a là rien de nouveau pour nous.

Voici une seconde règle : lorsqu'un rêve laisse après lui, pendant un temps anormal, la croyance à la réalité des images oniriques, au point que le sujet ne puisse s'y arracher, il ne s'agit pas là d'une illusion du jugement due à la vivacité des images oniriques, mais d'un acte psychique en soi, d'une assurance relative au contenu du rêve et qui dit qu'il y a là vraiment une réalité conforme au rêve, et que le rêveur a raison d'y ajouter foi. À nous en tenir à ces deux règles, il nous faut conclure que ce rêve nous informe du lieu où la

Gradiva recherchée se trouve, information qui est conforme à la réalité. Nous connaissons, en effet, le rêve de Hanold ; l'application à ce rêve de ces règles nous conduit-elle à lui trouver un sens raisonnable quelconque ?

Quelque étrange que ce soit, oui. Ce sens est seulement travesti de façon particulière afin de ne pas se laisser pénétrer d'emblée. Hanold apprend en rêve que celle qu'il cherche habite la même ville que lui et est sa contemporaine. Voilà qui est exact pour Zoé Bertgang, à cela près que, dans le rêve, cette ville n'est pas la ville universitaire allemande, mais Pompéi, que l'époque n'est pas le présent, mais l'année 79 de notre ère. C'est comme une défiguration par déplacement ; ce n'est pas Gradiva qui est transportée à notre époque, mais le rêveur qui l'est dans le passé. Cependant le point essentiel et nouveau, le fait *qu'il partage avec celle qu'il cherche et le lieu et le temps,* est par là aussi exprimé. Pourquoi alors cette transposition, ce travestissement, qui doivent nous tromper, comme le dormeur lui-même, sur le sens propre et le contenu de ce rêve ? Mais nous avons déjà les moyens de donner à cette question une réponse satisfaisante.

Rappelons-nous tout ce que nous avons dit de la nature et de l'origine des fantasmes, ces avant-coureurs du délire. Ce sont les succédanés, les dérivés des souvenirs refoulés, qu'une résistance empêche de se présenter à la conscience sous leurs traits véritables, mais qui y parviennent cependant au prix des modifications et des déformations que leur imprime la résistance de la censure. Ce compromis une fois établi, ces souvenirs sont devenus des fantasmes, que le conscient méconnaît facilement, c'est-à-dire qui peuvent être compris dans le sens du courant psychique dominant. Qu'on se représente les images du rêve comme les créations délirantes, physiologiques pour ainsi dire, de l'homme, comme le résultat du compromis issu de ce combat entre le refoulé et la dominante psychique, combat qui a sans doute lieu chez tout homme

parfaitement sain d'esprit à l'état de veille. On comprend alors que l'on doive considérer les images oniriques comme une production déformée, derrière laquelle il faut chercher quelque chose d'autre, qui n'est pas déformé, mais est dans un certain sens choquant, tels les souvenirs refoulés de Hanold derrière ses fantasmes. On pourra exprimer ainsi l'opposition qui alors apparaît : ce dont le souvenir persiste après le réveil, le « *contenu manifeste du rêve* » est à distinguer d'avec ce qui en constituait la base avant les déformations de la censure, et qui est la « *pensée latente du rêve* ». Interpréter un rêve consiste alors essentiellement à traduire son contenu manifeste en les pensées latentes, à le dépouiller du travestissement qu'il lui a fallu endosser pour complaire à la résistance de la censure. Appliquons ces notions au rêve qui nous occupe ; dans ces conditions, les pensées latentes ne peuvent que s'exprimer ainsi : « la jeune fille gratifiée de cette belle démarche que tu recherches habite réellement la même ville que toi ». Mais, sous cette forme, la pensée ne pouvait devenir consciente ; la voie lui était barrée par ceci qu'un fantasme, issu d'un compromis préalable, avait statué que Gradiva était une Pompéienne ; il ne restait alors plus qu'un seul moyen de sauvegarder le fait réel que Gradiva habitait la même ville, et vivait dans le même temps, et ce moyen était de recourir à un travestissement nouveau : « tu vis à Pompéi au temps de Gradiva ». Telle est, en effet, l'idée que réalise le contenu manifeste du rêve et qui s'offre sous la forme d'une réalité présente dans laquelle le sujet vit.

Un rêve n'est que rarement la représentation, on pourrait dire la mise en scène, d'une seule idée, il l'est en général d'une série, d'un tissu d'idées. Le rêve de Hanold présente encore, dans son contenu, un autre élément qu'il est facile de mettre en évidence et dont il est aisé d'éliminer la déformation, pour en découvrir la pensée latente. C'est encore une partie de rêve, à laquelle peut aussi s'étendre le sentiment de réalité par lequel se termine le rêve. Le

rêve montre en effet la transformation de la Gradiva en marche en une image de pierre. Cela n'est rien d'autre que la métaphore poétique et pleine de sens de la façon réelle dont les choses se passèrent. Hanold avait de fait transféré son intérêt de la femme vivante à l'image de pierre ; l'aimée s'était muée pour lui en un bas-relief. Les pensées latentes du rêve, qui doivent demeurer inconscientes, veulent retransformer cette image en la femme vivante ; elles lui disent à peu près, en conformité avec ce qui précède : « Tu ne t'intéresses au bas-relief de Gradiva que parce qu'elle te rappelle l'actuelle et vivante Zoé, qui habite ici. » Mais cette intelligence, si elle pouvait devenir consciente, équivaudrait à la fin du délire.

Sommes-nous astreints à remplacer ainsi, par des pensées inconscientes, chacun des éléments du contenu manifeste du rêve ? Strictement oui ; pour interpréter un songe réellement rêvé, nous ne saurions nous dérober à cette tâche. Le rêveur devrait alors nous renseigner de la façon la plus explicite. Évidemment, nous ne pouvons avoir les mêmes exigences à l'égard des créations du romancier. Toutefois nous ne prétendrons pas avoir soumis au travail d'interprétation et de traduction la partie principale du contenu de ce rêve.

Le rêve de Hanold est un rêve d'angoisse. Son contenu est effrayant. Le rêveur éprouve de l'angoisse pendant son sommeil et présente encore, après le réveil, des sensations pénibles. Voilà qui déconcerte nos essais d'explication ; il nous faut encore faire de larges emprunts à *La Science des Rêves.* Ce livre nous apprend à éviter l'erreur consistant à faire dériver, du contenu du songe lui-même, l'angoisse causée par lui, et nous enseigne à ne pas traiter le contenu du rêve à la façon de ce que contiendrait une représentation de l'état de veille. Il nous fait remarquer combien souvent nous rêvons des choses les plus affreuses, sans cependant éprouver la moindre angoisse. Bien plus, le véritable état des choses est tout

autre, et bien qu'il soit difficile à deviner, il est à démontrer à coup sûr. L'angoisse du cauchemar correspondrait à un affect sexuel, à une sensation libidinale, comme en général toute angoisse nerveuse, et émanerait d'un processus de refoulement de la libido[9]. Il faudrait donc, dans l'interprétation des songes, remplacer l'angoisse par l'excitation sexuelle. L'angoisse ainsi née exercerait — non pas toujours, mais souvent — une action élective sur le contenu du rêve et introduirait dans celui-ci des éléments représentatifs semblant, d'après la conception consciente et erronée du rêve, convenir à l'affect d'angoisse. Pas toujours, disons-nous, car bien des cauchemars n'offrent, dans leur contenu, rien d'effrayant qui puisse justifier pour le conscient l'angoisse réellement éprouvée.

Je sais que cette explication de l'angoisse dans le rêve étonne et ne trouve pas aisément créance, mais je ne puis que conseiller de se familiariser avec elle : il serait du reste fort curieux que le songe de Norbert Hanold concordât avec cette conception de l'angoisse et se laissât expliquer par elle. Nous dirions alors que, pendant la nuit, la nostalgie amoureuse s'éveille chez le dormeur, qu'elle fait une poussée vigoureuse, destinée à ramener à la conscience le souvenir de l'aimée et tirer le dormeur de son délire, mais cette nostalgie est à nouveau détournée et se transforme en une angoisse qui introduit à son tour, dans le contenu du rêve, des images effrayantes issues des souvenirs scolaires du dormeur. De cette manière, le substratum inconscient lui-même du *rêve, la* nostalgie amoureuse de la Zoé, qu'il a autrefois connue, se muerait dans ce contenu manifeste : l'ensevelissement de Pompéi et la perte de Gradiva.

Tout ceci me semble jusqu'ici fort plausible. On pourrait, à bon droit, exiger que, si des désirs érotiques constituent le contenu non déformé de ce rêve, il doive être possible d'en dépister au moins

9 *Ueber die Berechtigung von der Neurasthenie einen bestimmten Komplex als Angstneurose abzulrennen* : Des raisons de distinguer de la neurasthénie un complexe déterminé sous le nom de *névrose d'angoisse* (1895). Voir aussi *La Science des Rêves* (trad. Meyerson, p. 572.)

quelques débris reconnaissables dissimulés quelque part aussi dans le rêve élaboré. Peut-être même y parviendrons-nous, en vertu d'une indication contenue dans la suite de l'histoire. À sa première rencontre avec celle qu'il suppose être Gradiva, Hanold se souvient de son rêve et supplie l'apparition de s'étendre dans la position où il l'avait vue autrefois[10]. La jeune dame se lève alors froissée et abandonne son étrange partenaire, dont les paroles délirantes lui ont laissé entrevoir le désir érotique déplacé. Je crois que nous pouvons adopter l'interprétation de Gradiva : on ne peut toujours exiger d'un rêve réel autant de précision dans l'indication d'un désir érotique.

Ainsi, l'application de quelques règles de la *Science des Rêves* au premier rêve de Hanold nous a rendu possible la compréhension de ses principaux traits et son intégration à la trame du récit.

Le romancier a-t-il donc, dans sa composition, respecté ces règles ? On pourrait se demander encore ceci : pourquoi le romancier, pour faire évoluer le délire, se sert-il même d'un rêve ? Or, je prétends que cela est fort bien conçu et répond à nouveau à la réalité. Nous avons déjà appris qu'au cours des maladies réelles, une création délirante nouvelle se relie assez fréquemment à un rêve, mais, d'après notre élucidation de la nature du rêve, nous n'avons pas à trouver là de nouvelle énigme. Le rêve et le délire émanent de la même source : du refoulé ; le rêve est, peut-on dire, le délire physiologique de l'homme normal. Avant que le refoulé ait acquis la force nécessaire à s'imposer à l'homme éveillé sous forme de délire, il peut aisément avoir obtenu son premier succès dans les conditions plus favorables du sommeil, sous les espèces d'un rêve à action durable. Pendant le sommeil, grâce à la diminution de l'activité psychique en général, se produit aussi un relâchement dans l'énergie de la résistance que les forces psychiques dominantes opposent au

10 *Gradiva,* p. 42 : « Non, nous ne nous sommes pas parlé, mais je t'ai appelée comme tu te couchais pour dormir et je suis alors demeuré près de toi. Ton visage était calme et beau comme le marbre. Oh ! je t'en prie, pose-le à nouveau sur la marche comme alors. »

refoulé. C’est ce relâchement qui permet la formation du rêve, et c’est pourquoi le rêve est le meilleur chemin pour parvenir à la connaissance de l’inconscient psychique. Mais d’ordinaire, avec le retour aux investissements psychiques de l’état de veille, le rêve s’envole ; le terrain gagné par l’inconscient est par lui à nouveau perdu.

III.

La suite du récit comporte un autre rêve qui, plus peut-être encore que le premier, peut nous inciter à l'interpréter et à l'intégrer aux destinées psychiques du héros. Mais ce serait une épargne presque nulle que d'abandonner le récit du romancier pour aller droit à ce second rêve, car qui veut interpréter le rêve d'un autre n'y peut pas échapper : il doit rechercher le plus de détails possible sur la vie extérieure et intérieure du rêveur. Le mieux serait peut-être de nous en tenir au fil de ce récit, que nous parsèmerons de nos gloses personnelles.

La création délirante nouvelle relative à la mort de Gradiva dans la catastrophe de Pompéi, en l'an 79, n'est pas la seule répercussion du premier rêve analysé par nous. Immédiatement après, Hanold se décide à un voyage en Italie, qui enfin le mène à Pompéi. Mais auparavant, il lui est encore arrivé autre chose : en se penchant à sa fenêtre, il croit voir, dans la rue, une silhouette dont le port et l'allure sont ceux de sa Gradiva, il se met à sa poursuite malgré son costume sommaire, il ne l'atteint pas, mais doit regagner son logis sous les quolibets des passants. De retour dans sa chambre, le chant d'un canari, dont la cage est suspendue à la fenêtre de la maison d'en face, éveille en lui aussi le désir de secouer sa captivité et de prendre son vol ; et voilà le voyage de printemps aussi vite décidé qu'entrepris.

Le romancier a projeté, sur ce voyage de Hanold, une lumière des plus vives, et a en partie accordé à Hanold lui-même quelques clartés sur les processus psychiques qui l'y poussent. Hanold a, bien entendu, donné à son voyage un prétexte scientifique, mais ce prétexte ne tient pas : Hanold sait fort bien qu'il a été « poussé au voyage par un sentiment indéfinissable ». Une inquiétude singulière l'indispose contre tout ce qu'il rencontre et le chasse de Rome à Naples, et de là à Pompéi sans qu'il puisse, même en ce dernier lieu, retrouver quelque bien-être. Il s'irrite contre la folie des tourtereaux et s'indigne de l'outrecuidance des mouches qui peuplent les hôtels de Pompéi. Mais finalement, il fait preuve de quelque clairvoyance lorsqu'il comprend « que son mécontentement n'était pas seulement provoqué par ce qui l'entourait, mais qu'il provenait aussi un peu de lui-même ». Il se trouve surexcité. « Il se sent de mauvaise humeur parce qu'il lui manque quelque chose, sans qu'il puisse comprendre quoi. Et cette mauvaise humeur il la portait en lui partout. »

Dans un tel état d'âme, il se révolte même contre sa souveraine, la science ; lorsque, pour la première fois, il déambule à travers Pompéi, sous le soleil de midi, « sa science ne l'avait pas seulement abandonné, mais il avait aussi perdu tout désir de la retrouver ; il ne s'en souvenait que comme d'une chose très lointaine, et dans son sentiment, elle avait été une tante vieille, sèche et ennuyeuse, bref, la créature la plus desséchée et la plus superflue de la terre. » *(Gradiva,* p. 33.)

Dans cet état d'âme fâcheux et confus, une des énigmes en rapport avec ce voyage semble se résoudre au moment où, pour la première fois, il voit Gradiva s'avancer dans Pompéi. « Une autre pensée surgit pour la première fois à sa conscience : sans comprendre lui-même son impulsion intime, il était parti pour l'Italie, l'avait traversée, brûlant Rome et Naples, jusqu'à Pompéi, afin de voir s'il pouvait retrouver ici la trace de Gradiva. Et ceci au sens littéral, son pas si particulier ayant dû laisser dans la cendre une

empreinte distincte de toutes les autres, sur laquelle se lirait la pression de ses orteils. *(Gradiva,* p. 35.)

Puisque le romancier nous décrit de façon si scrupuleuse ce voyage, cela doit valoir la peine pour nous aussi de préciser ses connexions avec le délire de Hanold et sa place dans l'ensemble même des événements. Le voyage est lié à des motifs que le sujet commence par ignorer et ne s'avoue que plus tard, motifs que le romancier traite directement d'*inconscients.* Voilà qui est pris sur le vif : il n'est pas nécessaire de délirer pour agir ainsi ; davantage, c'est ce qui arrive tous les jours même aux gens bien portants, ils se trompent sur les mobiles de leurs actes et n'en deviennent conscients que rétrospectivement, et cela, chaque fois qu'un conflit de courants affectifs leur offre l'occasion d'un tel désarroi. Le voyage de Hanold avait, dès le début, mission de servir son délire et de le mener à Pompéi, afin de poursuivre les recherches relatives à Gradiva. Nous nous souvenons qu'avant et immédiatement après ce rêve, il était hanté par le souci de cette recherche, et que le songe n'était qu'une réponse, étouffée par son conscient, à la question de savoir où se trouvait Gradiva. Mais une force que nous ne pouvons identifier entrave aussi d'abord la prise de conscience de la décision délirante, à tel point que, pour la justification consciente de ce voyage, ne restent que des prétextes insuffisants et qu'il faut sans cesse renouveler. Le romancier nous soumet encore une autre énigme en laissant se succéder, tels des hasards sans lien intime, le rêve, la découverte dans la rue de la soi-disant Gradiva et la décision du voyage sous l'influence du chant d'un canari.

À l'aide des éclaircissements que nous apportent, dans la suite, les paroles de Zoé Bertgang, la lumière se fait sur cette partie obscure du récit. C'était vraiment l'original de Gradiva, Mlle Zoé elle-même, que de sa fenêtre Hanold avait vue passer dans la rue (*Gradiva*, p. 52) et qu'il avait presque rejointe. La révélation apportée par le rêve : « elle habite donc actuellement la même ville

que toi », eût ainsi reçu, et par un hasard heureux, une confirmation péremptoire devant laquelle les résistances intérieures de Hanold seraient tombées. Par ailleurs, le canari, dont le chant le poussa à partir au loin, appartenait à Zoé et sa cage était à la fenêtre de Zoé, au coin vis-à-vis de sa propre maison (*Gradiva*, p. 77). Hanold qui, d'après les reproches de la jeune fille, avait le don de *l'hallucination négative* et possédait l'art de ne voir ni reconnaître les personnes présentes, doit, dès le début, avoir eu la connaissance inconsciente de ce que nous n'apprenons que plus tard. Les signes de la proximité de Zoé : son apparition dans la rue, le chant de son canari, si voisin des fenêtres de Hanold, renforcent l'action du rêve ; se sentant alors en péril dans sa résistance contre l'érotisme, Hanold prend la fuite. Le voyage résulte ainsi de la mobilisation de ses forces de résistance contre l'assaut de la nostalgie amoureuse apparaissant dans le rêve ; il témoigne d'une tentative de fuite devant l'amie en chair et en os et qui est présente. Ce voyage équivaut pratiquement à une victoire du refoulement qui, cette fois, garde, dans le délire, le dessus, tandis que, dans la conduite antérieure du jeune homme, ses *investigations pédestres* sur les dames et les jeunes filles marquaient, au contraire, un avantage de l'érotisme. En tout point, dans les fluctuations de ce combat, le caractère de compromis reste cependant conservé à ses décisions ; le voyage à Pompéi, qui doit l'éloigner de la vivante Zoé, le rapproche du moins de son truchement, c'est-à-dire de Gradiva. Le voyage, destiné à faire pièce à la pensée onirique latente, suit cependant en allant à Pompéi la pente de son contenu manifeste. Le délire enregistre ainsi un nouveau succès chaque fois que l'érotisme lutte à nouveau contre les résistances du sujet.

Cette conception du voyage comme moyen de fuite de Hanold devant le réveil, en lui, de sa nostalgie amoureuse pour l'amante si proche, cadre seule avec les états d'âme de Hanold pendant son séjour en Italie. L'éloignement de l'érotisme, qui le domine, se manifeste là dans son horreur pour les couples en voyages de noces.

Un petit rêve, à l'auberge de Rome, dû au voisinage des tourtereaux germaniques *Auguste et Grete,* dont il est forcé de surprendre les conversations nocturnes à travers la mince cloison, éclaire comme après coup les tendances érotiques du premier grand rêve. Ce nouveau rêve le transporte encore à Pompéi, où le Vésuve justement rentre en éruption, et se relie ainsi au rêve dont l'action continue à se faire sentir au cours du voyage. Mais cette fois, parmi les sinistrés, il ne voit plus comme avant ni Gradiva ni lui-même, mais l'Apollon du Belvédère et la Vénus du Capitole, ironique hyperbole de ses voisins de chambre. Apollon relève Vénus, l'enlève et la transporte vers une masse dans les ténèbres, qui paraît être une voiture ou un char, car il en émane *un bruit grinçant.* À part cela, le rêve n'exige pas un art bien subtil pour être interprété. (*Gradiva,* p. 20.)

Notre romancier, lequel, comme nous le savons depuis longtemps, n'introduit dans son récit aucun détail qui n'ait son importance et ne serve une intention, nous a fourni un autre témoignage des tendances antisexuelles dominant Hanold pendant son voyage. Au cours de ces déambulations à travers Pompéi, qui se prolongent pendant des heures entières, « il ne lui revint pas une seule fois à l'esprit, ce qui ne laisse pas d'être assez singulier, le rêve qu'il avait fait peu de temps auparavant et où il avait été témoin de l'ensevelissement de Pompéi par l'éruption de l'an 79 » (*Gradiva,* p. 29.). Ce n'est qu'en apercevant Gradiva qu'il se souvient soudain de ce rêve et en même temps la cause délirante de son énigmatique voyage lui devient consciente. Quel serait le sens de cet oubli du rêve, de cette barrière de refoulement entre le rêve et l'état d'âme au cours du voyage, sinon ceci que le voyage n'est pas la résultante directe du rêve, mais une rébellion contre lui, rébellion qui dérive d'une force psychique ne voulant rien savoir du sens secret du rêve ?

D'autre part, cette victoire de Hanold sur son érotisme ne le satisfait pas. L'émoi psychique réprimé demeure assez fort pour se

venger de la force qui le refoule par la mauvaise humeur et l'inhibition. La nostalgie de Hanold s'est muée en cette inquiétude, en ce mécontentement qui lui font apparaître son voyage comme dénué de sens ; l'intelligence de la motivation de ce voyage au service du délire est inhibée ; troublés sont les rapports de Hanold avec sa science qui, en un tel lieu, devrait à chaque pas exciter tout son intérêt. Après sa fuite devant l'amour, le héros, comme nous le montre le romancier, est en proie à une sorte de crise ; il se trouve dans une confusion et un désemparement complets, sous le coup d'un bouleversement tel qu'on en éprouve à l'acmé de ces états morbides au cours desquels aucune des puissances antagonistes n'est assez forte pour exercer sur l'autre une suprématie suffisante à fonder un modus vivendi solide. Ici, le romancier intervient en sauveur et en conciliateur ; il introduit à ce moment Gradiva, qui entreprend la cure du délire. Avec sa puissance de mener à bien les destins des hommes créés par lui-même, malgré toutes les nécessités auxquelles il les fait obéir, le romancier transporte cette jeune fille, devant laquelle Hanold avait fui jusqu'à Pompéi, à Pompéi même, et corrige ainsi la folie, que le délire du jeune homme lui avait fait commettre, d'avoir quitté la ville de celle qui était vivante et qu'il aimait, pour la nécropole de celle qui, dans sa fantaisie, avait pris sa place.

L'apparition de Zoé Bertgang sous les traits de Gradiva, qui représente le point culminant et pathétique du récit, marque un tournant dans l'orientation de notre curiosité. Nous avions jusqu'alors assisté au développement d'un délire ; à présent nous devons devenir témoins de sa guérison et nous pouvons nous demander si le romancier va inventer de toutes pièces un mode de guérison, ou bien va l'étayer sur des possibilités réelles. D'après les paroles mêmes de Zoé, au cours de son entretien avec son amie, nous avons décidément le droit de lui attribuer de telles intentions thérapeutiques (*Gradiva*, p. 71). Mais comment s'y prend-elle en la

circonstance ? Après avoir imposé silence à l'irritation produite par la demande de s'étendre *comme alors* pour dormir, elle revient au même endroit, à midi, le lendemain, et soutire à Hanold tous les secrets qui lui avaient fait défaut la veille pour comprendre sa conduite. Elle est initiée à son rêve, au bas-relief de Gradiva, et à cette particularité de la démarche qui lui est commune avec celle-ci. Elle accepte le rôle de spectre ressuscité pour une heure, rôle qu'elle comprend lui avoir été dévolu par le délire de Hanold, elle suggère à celui-ci, par des paroles ambiguës, une attitude nouvelle, en acceptant de lui la fleur funèbre qu'il a apportée sans intention consciente, et elle exprime le regret qu'il ne lui ait pas offert des roses (*Gradiva*, p. 53).

Notre intérêt pour les faits et gestes de la jeune fille supérieurement avisée, décidée à conquérir pour époux son ami d'enfance, après qu'elle a reconnu l'amour qu'il a pour elle comme étant le promoteur de son délire, cède sans doute à ce moment le pas à la stupéfaction que ce délire provoque même chez nous. Cette dernière évolution du délire, d'après laquelle Gradiva, ensevelie en 79, est devenue un spectre de midi pouvant converser avec Hanold pendant une heure, après quoi elle s'évanouit ou rejoint son tombeau, cette fantasmagorie dont Hanold reste dupe, malgré la chaussure moderne, qu'il a fort bien remarquée, malgré l'ignorance de Gradiva des langues anciennes et sa connaissance parfaite de la langue allemande, encore inexistante à cette époque, toutes ces circonstances semblent bien en harmonie avec l'appellation du roman : *fantaisie pompéienne,* mais paraissent exclure tout rapport à la réalité clinique. Et cependant, à y regarder de plus près, l'invraisemblance de ce délire me semble en grande partie se dissiper. Une part des responsabilités, l'auteur l'a lui-même endossée et mise, pour ainsi dire, en exergue du récit : c'est le postulat que Zoé rappelle trait pour trait le bas-relief de Gradiva. Il faut donc se garder de transposer l'invraisemblance de ce postulat à ses

conséquences, à savoir que Hanold prend la jeune fille pour Gradiva ressuscitée. L'explication délirante gagne ici en valeur, justement du fait que le romancier ne nous en a point donné d'autre rationnelle. L'ardeur du soleil campanien, le pouvoir magique et troublant du vin qui croît sur les flancs du Vésuve, nous ont par ailleurs été présentés, par le romancier, comme des facteurs adjuvants, comme des circonstances atténuantes aux écarts du héros. Mais le plus important des facteurs qui expliquent et excusent notre héros reste la légèreté avec laquelle notre pensée se résout à accepter l'absurde, quand des émois colorés d'un affect puissant y trouvent à se satisfaire. La légèreté, la fréquence avec laquelle les gens les plus intelligents se conduisent, sous de telles constellations psychologiques, comme s'ils étaient affectés de débilité partielle, est étonnante et passe trop souvent inaperçue ; quiconque est assez dénué de vanité pour cela peut souvent l'observer sur soi-même. Et qu'arrive-t-il lorsqu'une partie des processus cogitatifs envisagés relève de mobiles inconscients ou refoulés ? Je suis heureux de citer ce passage d'une lettre d'un philosophe qui m'écrit : « J'ai aussi entrepris de noter des cas personnels d'erreurs frappantes, d'actes irréfléchis, que l'on s'explique après coup (et de façon bien peu raisonnable). Il est effrayant, mais typique, d'observer la somme de bêtise qui apparaît ainsi. »

Notons en outre que la croyance aux esprits, aux spectres, aux revenants, qui trouve tant de points d'appui dans les religions et à laquelle nous avons tous adhéré au moins dans notre enfance, que cette croyance, dis-je, est si peu éteinte parmi les gens cultivés, que bien des sujets, par ailleurs raisonnables, considèrent la pratique du spiritisme comme parfaitement compatible avec la raison. Même les esprits posés et devenus incroyants peuvent remarquer, à leur confusion, avec quelle facilité ils reviennent pour un instant à la croyance aux esprits, lorsqu'ils sont à la fois saisis et désorientés. Je connais un médecin qui avait perdu une de ses malades de maladie

de Basedow et ne pouvait bannir le soupçon d'avoir peut-être aidé au dénouement fatal par une médication imprudente. Plusieurs années après, il voit entrer dans son cabinet une jeune fille dans laquelle, en dépit de toute sa rébellion, il lui faut reconnaître la défunte. La seule pensée qui se présente à son esprit fut celle-ci : « Il est donc vrai que les morts peuvent revenir ? » et son épouvante ne céda qu'à la confusion qui l'envahit lorsque la visiteuse se présenta comme étant la sœur de la défunte, morte de la même maladie dont elle-même était atteinte. La maladie de Basedow donne aux sujets qui en sont frappés un air de famille très frappant, souvent signalé par les auteurs, et dans le cas particulier, cette ressemblance se doublait d'une proche parenté. Or le médecin en question n'était autre que moi-même ; je suis donc fort bien placé pour ne pas refuser à Norbert Hanold la possibilité clinique d'un délire épisodique, relatif à la résurrection de Gradiva. Tous les psychiatres savent enfin que, dans les formes graves de délires chroniques (Paranoïa), les malades atteignent à des records dans l'art de tisser en une trame cohérente des absurdités plausibles.

Après la première rencontre avec Gradiva, Norbert Hanold avait, dans l'une, puis dans l'autre des hôtelleries de lui connues à Pompéi, dégusté du vin, tandis que les autres visiteurs prenaient le repas principal de la journée. « Bien entendu, il ne lui était pas venu à l'esprit l'hypothèse absurde » de chercher ainsi quel hôtel abritait Gradiva et où elle prenait ses repas, mais il serait difficile d'expliquer autrement ses démarches. Le lendemain, à l'issue de la seconde entrevue dans la maison de Méléagre, le voici en présence de toutes sortes d'événements étranges, en apparence sans aucun rapport entre eux ; il découvre une étroite faille dans la muraille du portique, là où Gradiva avait disparu ; il rencontre un extravagant chasseur de lézards qui lui parle comme s'il le connaissait ; il découvre, à l'écart, une troisième auberge, l'*Albergo del Sole,* dont le propriétaire lui colloque une agrafe métallique à patine verte, qui

aurait été exhumée auprès des restes d'une jeune fille pompéienne ; enfin, de retour à son hôtel, son attention est attirée par un jeune couple récemment débarqué, qu'il considère comme frère et sœur, et auquel il accorde sa sympathie. Toutes ces impressions s'enchevêtrent en un songe *étrangement obscur* dont voici le thème :

> « Quelque part au soleil, Gradiva est assise, et fait d'une herbe un nœud coulant pour capturer un lézard, en disant : « Je t'en prie, ne bouge pas, ma collègue a raison, le procédé est vraiment bon, et elle l'a appliqué avec un plein succès. »

Encore endormi, la critique de Hanold s'insurge contre ce rêve, qui lui apparaît en vérité comme tout à fait fou ; il se débat pour s'y soustraire. Il y réussit, grâce au secours d'un oiseau invisible qui, avec un cri bref, semblable à un éclat de rire, s'envole en emportant le lézard dans son bec.

Essayons encore d'interpréter ce rêve, c'est-à-dire de lui substituer les pensées latentes de la déformation desquelles il doit être dérivé. Il est absurde à point voulu, comme on ne peut s'y attendre que de la part d'un rêve ; cette absurdité des rêves est donc le cheval de bataille des détracteurs qui refusent au rêve la qualité d'acte psychique pleinement valable, et le font dériver d'une excitation, sans aucune orientation, des éléments psychiques.

Nous pouvons appliquer à ce rêve une technique que l'on peut considérer comme la méthode régulière de l'interprétation des rêves. Elle consiste à faire abstraction de la cohérence apparente du rêve manifeste, à envisager isolément chaque partie du contenu, et à en rechercher la dérivation dans les impressions, les souvenirs et les associations libres du rêveur. Mais comme nous ne pouvons pratiquer l'examen de Hanold lui-même, il faudra nous contenter de nous référer à ses impressions, et ce n'est que très timidement que nous devrons substituer nos propres associations aux siennes.

« Quelque part au soleil, Gradiva est assise, capture des lézards et, ce faisant, dit... » Quelle impression de la journée rappelle ce fragment du rêve ? Indubitablement, la rencontre avec le vieux monsieur, le chasseur de lézards, qui est ainsi, dans ce rêve, remplacé par Gradiva. Il était assis ou étendu au penchant d'une colline *ardemment ensoleillée* et s'adressait aussi à Hanold. De même, les paroles de Gradiva dans le rêve sont la réplique de celles de cet homme : « Le procédé indiqué par mon collègue Eimer est vraiment bon, et je l'ai déjà plusieurs fois appliqué avec un plein succès. Je vous en prie, ne bougez pas. » Ce sont exactement les mêmes paroles que Gradiva prononce dans le rêve, à cela près que le collègue Eimer est remplacé par *une collègue* anonyme ; le terme *plusieurs fois* du zoologiste a également disparu dans le rêve ; de même la liaison des phrases s'est quelque peu modifiée. Il semble donc que cet événement de la journée ait été transformé dans le rêve au prix de quelques modifications et de quelques déformations. Pourquoi justement cet événement-là, et que signifient ces modifications, le remplacement du vieux monsieur par Gradiva, et l'avènement de la *collègue* énigmatique ?

Voici une règle de la *Science des Rêves :* des paroles entendues dans le rêve ont toujours pour origine des paroles entendues ou prononcées par le rêveur à l'état de veille. Cette règle semble s'appliquer dans ce cas particulier ; le discours de Gradiva n'est en effet qu'une variante des paroles entendues la veille de la bouche du vieux zoologiste. Une autre règle de la *Science des Rêves* pourrait s'énoncer ainsi : la substitution d'une personne à une autre ou la fusion de deux personnes en une seule, l'une d'elles étant présentée dans une situation assez caractéristique de l'autre, correspond à une équivalence de deux personnes ou même à une concordance entre elles. Appliquons cette règle à notre rêve ; il se traduirait ainsi : Gradiva capture des lézards comme le vieux monsieur, elle s'entend comme lui à cette capture. Voilà qui n'est pas encore intelligible,

mais il y a une autre énigme. À quelle impression de la journée convient-il de rattacher la *collègue* qui assume dans le rêve la place de l'illustre zoologiste Eimer ? Par bonheur, nous n'avons pas le choix, une seule personne peut figurer la *collègue* ; c'est la jeune dame sympathique que Hanold avait considérée comme une sœur voyageant en compagnie de son frère. « Elle portait à son corsage une rose rouge de Sorrente dont l'aspect rappelait à celui qui l'observait d'un coin de la salle quelque chose, sans qu'il puisse se rappeler de quoi il s'agissait. » Cette remarque du romancier nous autorise à identifier cette femme à la *collègue* du rêve. Ce que Hanold ne parvenait pas à se rappeler ne pouvait être que cette parole de la présumée Gradiva, parole prononcée comme elle lui demandait la blanche fleur funéraire : « À d'autres, mieux partagées, les roses du printemps. » Ce discours recelait comme une sollicitation amoureuse. Mais qu'était cette capture de lézard, qui avait si bien réussi à cette collègue plus heureuse ?

Le jour suivant, Hanold surprend ce frère et cette sœur présumés, enlacés dans une amoureuse étreinte, et peut ainsi rectifier son erreur de l'avant-veille. C'est en réalité un couple amoureux et en voyage de noces, comme nous l'apprendrons par la suite, lorsqu'ils troubleront à l'improviste le troisième tête-à-tête de Hanold avec Gradiva. Si nous voulons admettre que Hanold qui, dans son conscient, les croit frère et sœur, a, dans son inconscient, aussitôt reconnu leur véritable relation, relation qui se trahit, le lendemain, de façon indubitable, le discours de Gradiva dans le rêve prend un sens plausible. La rose rouge devient alors le symbole de l'amour ; Hanold comprend que ce couple amoureux figure ce que Gradiva et lui doivent devenir ; la capture du lézard prend le sens de la capture de l'homme et le discours de Gradiva pourrait à peu près se traduire ainsi : laisse-moi faire, je m'entends aussi bien que cette autre jeune fille à conquérir un mari.

Mais pourquoi fallait-il que cette vision des intentions de Zoé prît, dans le songe, la forme du discours du vieux zoologiste ? Pourquoi l'habileté de Zoé à la capture d'un homme doit-elle être figurée sous les espèces du vieux monsieur chasseur de lézards ? Il est facile d'y répondre ; nous avons depuis longtemps deviné que le chasseur de lézards n'est autre que le professeur de zoologie Bertgang, le père de Zoé, qui doit aussi connaître Hanold, ce qui explique qu'il lui parle comme à quelqu'un de connaissance. Admettons à nouveau que, dans son inconscient, Hanold ait aussitôt reconnu le professeur, « il lui semblait vaguement se rappeler avoir déjà entrevu la figure du chasseur de lézards, probablement dans l'un des deux hôtels ». Ainsi s'explique le travestissement bizarre de l'intention prêtée à Zoé. Elle est la fille du chasseur de lézards, elle tient de lui cette dextérité.

La substitution de Gradiva à ce dernier dans le contenu du rêve représente ainsi la relation de ces deux personnages reconnue par l'inconscient ; l'introduction de la *collègue* aux lieu et place du collègue Eimer, permet au rêve d'exprimer l'aveu de la jeune fille à celui qu'elle aime. Le rêve a jusqu'ici soudé, *condensé,* comme nous disons, deux événements de la journée en une seule situation, afin de procurer à deux conceptions qui ne devaient pas devenir conscientes une expression certes très méconnaissable. Nous pouvons toutefois aller plus loin, restreindre encore la singularité du rêve et montrer l'influence des autres événements aussi de la journée sur la formation du rêve manifeste.

Nous pourrions ne pas nous contenter des notions précédentes, nous demander pourquoi justement la scène de la capture du lézard a formé le noyau central du rêve et supposer que d'autres éléments encore dans les pensées latentes du rêve ont contribué par leur influence à mettre en valeur le *lézard* dans le songe manifeste. Cela pourrait, de fait, très bien s'être passé ainsi : rappelons-nous que Hanold avait découvert une faille dans la

muraille, là où Gradiva avait semblé disparaître ; cette fente était juste « assez large pour laisser passer un corps d'une sveltesse inaccoutumée ». Cette découverte avait déterminé pendant la journée une variante au délire ; Gradiva ne s'enfonçait pas dans le sol, lorsqu'elle échappait aux regards, mais utilisait cette voie pour regagner son tombeau. Dans sa pensée inconsciente, Hanold pouvait se dire qu'il était ainsi arrivé à expliquer de façon naturelle la disparition surprenante de la jeune fille. Se couler par des fentes étroites, disparaître dans de telles fentes, cela ne rappelle-t-il pas la façon des lézards ? Gradiva n'agit-elle pas elle-même par là comme un petit lézard agile ? Nous croyons ainsi que la découverte de cette fente dans le mur a contribué au choix, dans le contenu manifeste, de l'élément *lézard ;* la situation relative au lézard du rêve représente aussi bien cette impression de la journée que la rencontre du zoologiste, père de Zoé.

Enhardis par nos succès, rechercherons-nous ce qui représente, dans le contenu du rêve, un événement du jour non encore exploité : la découverte du troisième hôtel, l'*Albergo del Sole ?* L'auteur a traité cet épisode avec tant de détails, lui a rattaché tant d'événements, qu'il serait étonnant que seul il n'apportât pas son tribut à la formation du rêve. Hanold entre dans cet hôtel, qui lui avait échappé en raison de son isolement et de sa distance de la gare, il y entre dans l'intention d'y acheter une bouteille d'eau gazeuse pour combattre son état congestif. L'hôtelier profite de l'occasion pour vanter ses antiquités, et lui montre une agrafe qui aurait appartenu à cette jeune Pompéienne, déterrée près du Forum, étroitement enlacée à son amant. Hanold qui, jusqu'ici, n'avait ajouté aucune foi à cette histoire archi-classique, se trouve alors contraint par une force inconnue, à croire à la véracité de ce récit touchant et à ne point douter de l'authenticité de la trouvaille ; il achète la fibule et sort de l'hôtel avec son emplette. Aussitôt sorti, il aperçoit à une fenêtre, plongeant dans un vase rempli d'eau, un rameau

d'asphodèle, qui se courbe vers lui, chargé de fleurs ; cette vision lui apparaît comme une preuve de l'authenticité de sa nouvelle acquisition ; il demeure à présent intimement convaincu que l'agrafe a appartenu à Gradiva, et que Gradiva fut justement cette jeune fille morte étroitement enlacée à son amant. Les tourments jaloux qu'il en éprouve, il les apaise en se promettant de montrer le lendemain l'agrafe à Gradiva, afin d'acquérir une certitude relative à son soupçon. Voilà certes une curieuse pièce de la nouvelle construction délirante, et aucune trace ne la rappellerait dans le rêve de la nuit suivante ?

Il y a tout lieu d'essayer de comprendre la genèse de ce complément au délire, de rechercher quel nouveau fragment de l'inconscient se fait jour, par substitution, dans ce nouveau fragment du délire. Le délire naît sous l'influence de l'hôtelier du *Soleil,* à l'égard duquel Hanold se montre si crédule qu'il semble suggestionné par lui. L'hôtelier lui montre une fibule métallique, qu'il lui présente comme authentique, comme ayant réellement appartenu à cette jeune fille, exhumée ensevelie entre les bras de son amant ; Hanold devrait avoir l'esprit critique suffisamment affiné pour mettre en doute la véracité du récit, aussi bien que l'authenticité de l'agrafe ; mais il se laisse entortiller et achète cette antiquité plus que douteuse. Cette conduite semble tout à fait incompréhensible, et rien n'indique comment, à elle seule, la personnalité de l'aubergiste suffirait à résoudre cette énigme. Cependant cet incident comporte encore une autre énigme, et deux énigmes se laissent résoudre assez volontiers l'une par l'autre. Au sortir de l'Albergo, il voit, dans un verre, à une fenêtre, un rameau d'asphodèle qui renforce sa foi en l'authenticité de l'agrafe métallique. Comment cela se fait-il ? Ce dernier trait est heureusement assez facile à expliquer. La fleur blanche est bien celle qu'il avait donnée à Gradiva dans l'après-midi, et il est fort juste que cette vision à la fenêtre de cet hôtel ait confirmé quelque chose. Pas assurément l'authenticité de l'agrafe,

mais autre chose, sur quoi la lumière a commencé de se faire dès la découverte de cette hôtellerie, jusque-là insoupçonnée. Hanold avait, le jour précédent, agi comme s'il cherchait, dans les deux autres hôtels de Pompéi, l'habitation de la personne qui lui paraissait être Gradiva. À présent que le hasard lui fait trouver, de façon si inattendue, un troisième hôtel, son inconscient doit lui dire : Elle habite ici, et au moment de partir : c'est exact, voici l'asphodèle que je lui ai donnée, c'est donc là sa fenêtre. Voilà la nouvelle intelligence que remplace le délire et qui ne peut devenir consciente parce que l'hypothèse qu'elle suppose : Gradiva est vivante, c'est une personne que j'ai connue, ne pouvait devenir consciente.

Comment cette nouvelle intelligence a-t-elle pu être remplacée et exprimée par le délire ? De la façon suivante, me semble-t-il : le sentiment de conviction inhérent à cette intelligence pouvait s'affirmer et se maintenir, tandis qu'à l'intelligence elle-même, incapable de devenir consciente, se substituait un contenu de représentation différent, mais relié à elle par des liens cogitatifs. Ainsi le sentiment de conviction entra en rapport avec un contenu à lui proprement étranger, et celui-ci, sous forme de délire, rencontra un assentiment qui ne lui était pas dû. Hanold transfère sa conviction que Gradiva habite cette maison à d'autres impressions qu'il reçoit dans cette maison ; il accepte ainsi les yeux fermés les discours de l'hôtelier, l'authenticité de l'agrafe métallique, l'anecdote de l'étreinte du couple amoureux exhumé, mais tout cela dans la mesure seule où ce qu'il entend a rapport pour lui à Gradiva. La jalousie qui était en lui s'empare de tous ces matériaux et, en contradiction même avec son premier rêve, surgit cette idée délirante que Gradiva fut cette jeune fille qui a succombé dans les bras de son amant, et que cette agrafe qu'il vient d'acheter fut la sienne.

Remarquons que l'entretien avec Gradiva et sa discrète déclaration *par les fleurs (sub rosa)* ont déjà provoqué chez Hanold une volte-face décisive. Des traits de concupiscence masculine,

composante de la libido, se sont éveillés en lui sans pouvoir toutefois se passer encore d'écrans conscients. Mais le problème de *l'essence corporelle* de Gradiva, qui le hante durant toute cette journée, ressortit incontestablement à une curiosité érotique du jeune homme pour le corps de la femme, bien qu'il semble devoir être entraîné dans le cycle de la curiosité scientifique de par l'accent conscient portant sur les oscillations si étranges de Gradiva entre la vie et la mort. La jalousie est un indice de plus de l'activité naissante de Hanold en amour ; il l'exprime dès le début de l'entretien, le lendemain et grâce à un prétexte nouveau, il arrive à toucher le corps de la jeune fille et à la frapper comme en des temps depuis longtemps révolus.

Il est temps de nous demander si la voie par laquelle se développe le délire, voie que nous avons déduite du récit du romancier, correspond à ce qui est déjà connu ou tout au moins plausible. Notre expérience médicale nous apprend qu'elle est conforme à la vérité, et probablement la seule qui conduise à la conviction inébranlable inhérente au délire, conviction appartenant à ses caractères cliniques les plus notoires. Si le malade croit si fermement à son délire, cela ne tient pas à un renversement de ses facultés de jugement et ne dérive pas de ce qui, dans son délire, est erroné. Mais tout délire recèle aussi un grain de vérité, quelque chose en lui mérite réellement créance et là est la source de la conviction du malade, justifiée dans ces limites. Cependant cette parcelle de vérité a été longtemps refoulée ; quand elle parvient enfin, sous un aspect déformé, à forcer l'entrée de la conscience, le sentiment de conviction à elle inhérent devient, comme par compensation, tout-puissant, il fait corps avec le substitut déformé de cette parcelle de vérité refoulée et protège celui-ci contre toute atteinte de la critique. La conviction se déplace en quelque sorte de la vérité inconsciente, à l'erreur consciente à elle reliée et y reste fixée, justement par suite de ce déplacement. Le cas de Hanold, la

formation de son délire, découlant de son premier rêve, n’est qu’un exemple semblable, sinon identique, d’un tel déplacement. Au fond, la genèse de la conviction dans le délire, telle que nous l’avons décrite, ne diffère même pas fondamentalement de la manière dont la conviction s’établit dans les cas normaux où le refoulement n’entre pas en jeu. Nous attachons tous, en effet, notre conviction à des contenus de pensée où le vrai et le faux s’unissent, et nous étendons cette conviction du premier au second. Elle diffuse en quelque sorte du vrai au faux qui lui est associé et protège celui-ci, avec moins d’immutabilité toutefois que dans le délire, contre la critique qu’il mérite. Les relations, les *protections,* pour ainsi dire, sont susceptibles, aussi en psychologie normale, de tenir lieu de valeur personnelle.

Je reviens au rêve et je relève un point minime, mais qui ne manque pas d’intérêt et qui établit un lien entre les deux événements ayant occasionné le rêve. Gradiva avait établi une certaine opposition entre la blanche asphodèle et la rose rouge. La découverte de l’asphodèle à la fenêtre de l'*Albergo del Sole* devient une preuve capitale pour l’intelligence inconsciente de Hanold, qui s’exprime dans le nouveau délire, et à cela s’adjoint que la rose rouge au corsage de la jeune fille sympathique aide l’inconscient de Hanold à apprécier justement les rapports réels entre cette jeune fille et son compagnon, de sorte que, dans le rêve, celle-ci peut assumer le rôle de la *collègue.*

Cependant où se rencontre alors, dans le contenu manifeste du rêve, la trace, la représentation de cette découverte de Hanold que nous avions trouvée remplacée par le nouveau délire : de la découverte que Gradiva habite avec son père dans le troisième hôtel, le plus isolé de Pompéi, l’*Albergo del Sole ?* Mais cela est écrit en toutes lettres et pas même de façon très déformée dans le rêve ; je n’hésite à en parler que parce que j’ai conscience que même les lecteurs dont la patience m’aura suivi jusqu’ici s’insurgeront à

présent avec force contre mes essais d'interprétation. La découverte de Hanold est inscrite en toutes lettres dans le contenu du songe, je le répète, mais elle y est si habilement dissimulée qu'elle passe nécessairement inaperçue. Elle se cache derrière un jeu de mots à double sens : « Quelque part au soleil, Gradiva est assise » ; nous avons appliqué ceci, à juste titre, à l'endroit où Hanold a rencontré le zoologiste, père de Gradiva. Mais cela ne pourrait-il aussi vouloir dire : au *Soleil,* c'est-à-dire à l'*Albergo del Sole,* à l'Auberge du Soleil Gradiva habite ? Ce *quelque part,* qui n'a aucun rapport avec la rencontre du père, n'est-il pas hypocritement indéterminé justement parce qu'il donne le renseignement précis relatif au gîte de Gradiva ? Mon expérience, par ailleurs, de l'interprétation des rêves réels me permet d'affirmer cette conception de l'ambiguïté ; mais je ne me risquerais vraiment pas à infliger à mes lecteurs ce petit travail d'interprétation, si le romancier ne me prêtait pas ici son puissant secours. Le lendemain, il met dans la bouche de la jeune fille, à l'aspect de l'agrafe, le même jeu de mots, que nous admettons être l'interprétation du lieu dans le contenu du rêve. « As-tu trouvé cela au *soleil,* qui se livre ici à de pareils tours ? » Et comme Hanold ne comprend pas encore, elle explique qu'elle veut dire l'auberge du Soleil, qu'on appelle ici *Sole* tout court et où elle avait déjà vu la soi-disant trouvaille.

Nous voudrions à présent essayer de remplacer le songe *étrangement absurde* de Hanold par les pensées inconscientes qui se cachent derrière lui et qui lui sont dissemblables au possible. Nous aurions alors quelque chose dans ce genre : « Elle habite au Soleil avec son père, pourquoi joue-t-elle avec moi un pareil jeu ? Veut-elle se moquer de moi ? Ou serait-il possible qu'elle m'aimât et me recherchât pour époux ? » Cette dernière supposition est suivie, encore pendant le sommeil, de la réponse qui la rejette : c'est de la folie pure, et cette assertion se dresse apparemment contre le rêve manifeste tout entier.

Les lecteurs à l'esprit critique sont en droit de nous demander où nous avons pris cette interpolation, jusqu'ici sans fondement, de la raillerie de Gradiva dirigée contre Hanold. *La Science des rêves se* charge là encore de leur répondre ; lorsque les pensées du rêve comportent l'ironie, le mépris, la contradiction amère, cela se traduit par la configuration insensée du rêve manifeste, par l'absurdité du rêve. Cette absurdité n'implique pas une paralysie de l'activité psychique, mais est un des moyens de représentation dont se sert l'élaboration du rêve. Du reste, comme chaque fois où *nous* rencontrons une difficulté particulière, le romancier vient encore ici à notre secours. Ce rêve insensé comporte, en effet, un court épilogue : le cri semblable à un éclat de rire, de l'oiseau qui emporte le lézard dans son bec. Mais Hanold avait entendu un éclat de rire semblable après la disparition de Gradiva. Il émanait vraiment de Zoé qui s'exonérait, par ce rire, du sérieux avec lequel elle avait joué son rôle de l'au-delà. Gradiva s'était réellement moquée de lui. Et l'image onirique de l'oiseau qui emporte le lézard, pourrait encore rappeler un rêve antérieur, dans lequel l'Apollon du Belvédère enlevait la Vénus du Capitole.

Peut-être quelque lecteur garde-t-il l'impression que la traduction de la situation de la capture du lézard par l'idée de la recherche amoureuse ne repose pas sur des bases assez certaines. Qu'on se rappelle que Zoé — ce qui fortifie notre manière de voir — dans sa conversation avec sa *collègue* avoue la même pensée que Hanold, relative à elle-même, quand elle déclare avoir été persuadée de *déterrer* à Pompéi quelque chose d'intéressant. Elle fait ainsi un emprunt à l'archéologie, de même que lui avait emprunté à la zoologie sa comparaison de la capture du lézard, tout comme si, rivalisant entre eux, chacun voulait adopter la manière d'être de l'autre.

Nous serions ainsi parvenus à démêler encore le sens du deuxième rêve. Tous deux sont devenus accessibles à notre

compréhension, à condition d'admettre ces deux principes : que le dormeur, dans sa pensée inconsciente, sait tout ce que le conscient a oublié, et que l'inconscient juge avec rectitude de ce que le conscient, dans son délire, méconnaît. À ce propos, nous avons dû avancer quelques affirmations qui, étrangères au lecteur, ont dû par suite lui sembler étranges et nous faire soupçonner d'exposer notre propre point de vue à la place de celui du romancier. Nous voulons nous attacher à dissiper cette suspicion, et c'est pourquoi nous allons examiner de plus près le point le plus épineux, l'emploi de mots et de discours à double entente tels que celui-ci : « Quelque part au soleil, Gradiva est assise. »

Toute personne ayant lu *Gradiva* a dû être frappée par la fréquence avec laquelle le romancier met dans la bouche de ses deux héros des discours à double entente. Les discours de Hanold n'ont pour lui qu'un sens, seule sa partenaire Gradiva en saisit l'autre sens. Ainsi, après sa première réponse :

« Je savais que tel était le son de ta voix », Zoé, encore insuffisamment avertie, demande comment la chose est possible, puisqu'il ne l'a pas encore entendue parler. Dans le second entretien, la jeune fille est un instant déroutée par son délire, lorsqu'il déclare l'avoir aussitôt reconnue. Elle doit alors entendre ces mots dans le sens de l'inconscient de Hanold, c'est-à-dire de leur amitié remontant à l'enfance, mais Hanold ne soupçonne par la portée de son propre discours et l'interprète par rapport au délire qui le possède. En revanche, les discours de la jeune fille, dont le clair bon sens est mis en opposition avec le délire de Hanold, sont volontairement ambigus. Le premier sens s'adapte au délire de Hanold, afin de pénétrer sa pensée consciente, le second dépasse le délire et nous offre d'ordinaire la traduction de ce délire dans le langage de la vérité inconsciente qu'il représente. C'est un triomphe de l'esprit que de pouvoir rendre, dans une même formule, le délire et la vérité.

D'ambiguïté est empreint le discours de Zoé expliquant la situation à son amie et se débarrassant en même temps de sa présence importune, discours qui jaillit du livre vers le lecteur plus qu'il ne s'adresse à l'heureuse collègue. Dans les entretiens avec Hanold, le double sens est le plus souvent donné par ceci : Zoé use du symbolisme dont, nous l'avons vu, se servit le premier rêve ; elle assimile l'ensevelissement au refoulement, Pompéi à l'enfance. Ainsi ses discours lui permettent de jouer, d'une part le rôle que lui assigne le délire de Hanold, de l'autre de toucher aux rapports réels et de préparer leur compréhension pour l'inconscient de Hanold.

« Voilà longtemps que j'ai pris l'habitude d'être morte. » (*Gradiva,* p. 53.) « À moi, venant de ta main, ne convient que la fleur de l'oubli. » (*Gradiva,* p. 53.) On sent d'une façon discrète, dans ces paroles, s'annoncer le reproche qui éclate assez clairement dans la dernière mercuriale où Zoé compare Hanold à l'Archéoptéryx. « Que quelqu'un doive d'abord mourir afin de trouver la vie... Mais c'est sans doute nécessaire en archéologie »... (*Gradiva*, p. 81), s'écrie-t-elle encore après coup quand elle a résolu l'énigme du délire, comme pour donner la clef de ses paroles à double sens. Mais elle atteint au plus beau symbolisme quand elle demande (*Gradiva,* p. 68) : « Il me semble qu'il y a deux mille ans, nous avons déjà de la sorte partagé notre pain. Ne t'en souvient-il pas ? » Dans ce discours, on ne peut s'empêcher de reconnaître le remplacement de l'enfance par le passé historique, ainsi que les efforts destinés à rappeler cette enfance à la mémoire du jeune homme.

Pourquoi cette prédilection frappante pour les discours ambigus dans *Gradiva ?* Elle ne nous semble pas relever du hasard, mais dériver nécessairement de ce qui est à la base du récit. Elle n'est qu'une annexe de la double détermination des symptômes, en tant que les discours eux-mêmes constituent des symptômes, et que tous ceux-ci résultent de compromis entre le conscient et l'inconscient. À la différence près que les discours révèlent mieux

que les actes cette double origine et que — la plasticité du matériel verbal souvent le permet —, quand le même assemblage de mots réussit à exprimer chacune des deux intentions du discours, alors se produit ce que nous appelons une *ambiguïté.*

Dans le traitement psychothérapique d'un délire ou d'une affection analogue, on provoque souvent chez le malade l'éclosion de pareils discours ambigus, qui constituent de fugitifs symptômes nouveaux, et l'on peut aussi soi-même être amené à en user, ce qui met souvent en éveil la compréhension du malade pour ce qui est inconscient, grâce au sens destiné à son seul conscient. L'expérience m'a montré que ce rôle de l'ambiguïté choque au plus haut point les non-initiés et prête aux malentendus les plus profonds ; néanmoins, le romancier eut raison de représenter dans son œuvre aussi ce trait caractéristique des processus élaborateurs du rêve et du délire.

IV.

L’intervention de Zoé sous les espèces du médecin, disions-nous plus haut, renouvelle pour nous l’intérêt de l’ouvrage. Nous brûlons de savoir si une guérison du genre de celle qu’elle réalise chez Hanold est compréhensible ou, tout au moins, possible, et si le romancier a aussi bien saisi les conditions de la disparition du délire que celles de sa genèse.

Un point de vue s’opposera sans doute ici au nôtre : le cas décrit par le romancier ne mérite pas en soi cet intérêt, et il n’y a pas là de problème à élucider. Il ne resterait plus rien à faire à Hanold qu’à liquider son délire, lorsque l’héroïne de ce délire, la prétendue *Gradiva* elle-même, lui démontre l’inanité de tout cet édifice et lui fournit les explications les plus naturelles sur tout ce qui lui semblait énigme, par exemple sur la manière dont elle sait son nom. L’affaire serait ainsi liquidée par la logique, mais la jeune fille ayant à tout ceci mêlé la déclaration de son amour, le romancier conclut ce récit par le dénouement heureux classique du mariage, sans aucun doute afin de complaire à ses lectrices. On aurait pu envisager encore un autre dénouement auquel on s’attendrait davantage et qui serait tout aussi plausible ; le jeune savant réveillé de son erreur pourrait, après avoir poliment remercié, tirer sa révérence à la jeune fille et décliner son amour en expliquant qu’il s’intéresse vivement aux femmes antiques de bronze ou de pierre — et à leurs modèles s’ils étaient accessibles — mais qu’il ne sait quoi faire d’une contemporaine en

chair et en os. Le roman archéologique de fantaisie aurait ainsi très arbitrairement été intrigué, par le romancier, avec une histoire d'amour.

En repoussant cette conception comme une impossibilité, notre attention est sollicitée par ceci que la métamorphose de Hanold n'est pas à mettre au compte seul du renoncement au délire. En même temps que la résolution du délire, et avant même celle-ci, l'éveil des tendances amoureuses ne se peut méconnaître chez Hanold, tendances qui aboutissent tout naturellement à ce que celui-ci recherche pour femme celle qui l'a délivré de son délire. Nous avons déjà fait ressortir sous quels prétextes, sous quels travestissements se manifestent chez le jeune homme, en plein délire, la curiosité de l'essence corporelle de Gradiva, la jalousie et même le brutal instinct d'agression mâle, depuis que la première nostalgie amoureuse refoulée lui a inspiré le premier rêve. Voilà qui témoigne encore dans le sens de notre thèse : le soir qui suivit son deuxième entretien avec Gradiva, une vivante, pour la première fois, éveille en lui quelque sympathie ; il accorde, il est vrai, à son horreur antérieure des voyages de noce cette concession de ne pas la considérer comme une jeune mariée. Le matin suivant, cependant, le hasard le rend témoin des caresses échangées entre cette jeune fille et son prétendu frère ; il se retire alors timidement, comme s'il avait troublé quelque mystère sacré. Il a oublié ses railleries envers *Auguste et Grete,* le respect de la vie amoureuse est rétabli en lui.

Ainsi le romancier a uni intimement la résolution du délire à l'éclosion des aspirations amoureuses, et rendu nécessaire un dénouement d'amour. Il connaît en effet la nature du délire mieux que ses critiques, il sait qu'une composante de nostalgie amoureuse et une autre composante de lutte contre l'amour ont concouru à la genèse du délire, et il laisse la jeune fille qui entreprend la guérison pressentir la composante du délire faite pour lui être le plus agréable. Seule, cette intelligence peut la décider à se consacrer à

une cure ; seule la certitude d'être aimée peut la déterminer à avouer son propre amour. Le traitement consiste à restituer du dehors à Hanold les souvenirs refoulés auxquels il ne peut du dedans rendre la liberté ; mais tout eût été vain si la thérapeutique n'eût pas tenu compte des sentiments de Hanold et si la traduction du délire, en fin de compte, n'eût été : vois, tout cela signifie tout simplement que tu m'aimes.

Le procédé que le romancier fait employer à sa Zoé, pour guérir le délire de son ami d'enfance est infiniment semblable, je dirais même se superpose absolument à une méthode thérapeutique que l'auteur, avec le Dr J. Breuer, a introduite en médecine en 1895 et au perfectionnement de laquelle il s'est consacré depuis. Cette méthode, dénommée d'abord par Breuer *cathartique,* et depuis, de préférence, par l'auteur *psychanalytique,* consiste, chez les malades dont l'affection rappelle le délire de Hanold, à ramener pour ainsi dire de force à la conscience l'inconscient dont le refoulement cause la maladie ; c'est ce que fait Gradiva pour les souvenirs refoulés de l'enfance de Hanold. Assurément, cette tâche est plus facile à Gradiva qu'au médecin, car elle se trouve, sous bien des rapports, dans une situation idéale. Le médecin, qui ne voit pas dès l'abord le dedans psychique du malade et ne porte pas en lui, à l'état de souvenir conscient, ce qui agit dans l'inconscient du sujet, doit recourir à une technique compliquée, afin de compenser ce désavantage. Il doit apprendre à conclure, avec une grande sûreté, des idées conscientes qui viennent au sujet et des révélations qu'il fait, au refoulé que celui-ci recèle ; il doit apprendre à deviner l'inconscient là où il se trahit sous les manifestations et sous les actes conscients du malade. Il réalise alors quelque chose d'analogue à ce que Norbert Hanold comprend lui-même à la fin du récit, lorsqu'il retraduit le nom de *Gradiva* par celui de *Bertgang.* Alors le trouble disparaît, lorsqu'il est ramené à son origine ; l'analyse apporte en même temps la guérison.

La ressemblance entre le procédé employé par Gradiva et la méthode psychothérapique de la psychanalyse ne se borne pas à ces deux points : le retour à la conscience du refoulé et la simultanéité de l'élucidation et de la guérison. Elle s'étend aussi à ce qui apparaît comme l'essentiel de toute la métamorphose, au réveil des sentiments. Tous les troubles analogues au délire de Hanold et que, dans la science, nous avons coutume de dénommer psychonévroses, sont conditionnés par le refoulement d'une partie de la vie instinctive, nous pouvons dire de l'instinct sexuel ; et à chaque tentative de ramener à la conscience la cause inconsciente et refoulée de la maladie, la composante instinctive intéressée renouvelle nécessairement la lutte avec les puissances qui la refoulent afin d'arriver, souvent par la voie de symptômes réactionnels violents, à un état d'équilibre. C'est par une récidive amoureuse que se produit la guérison, à condition d'englober sous le nom d'*amour* toutes les composantes si variées de l'instinct sexuel, et cette récidive est indispensable, car les symptômes contre lesquels le traitement est entrepris ne sont que des résidus de combats antérieurs contre le refoulement ou le retour du refoulé ; ils ne peuvent être résolus et balayés que par une nouvelle marée montante de la même passion. Toute cure psychanalytique est une tentative de libérer l'amour refoulé, amour refoulé ayant trouvé, dans un symptôme, pour pauvre issue, un compromis. Nous saisirons mieux encore la conformité complète avec les processus de guérison décrits par le romancier dans sa *Gradiva* en ajoutant que, au cours de la psychothérapie analytique, la passion réveillée, qu'elle soit l'amour ou la haine, prend aussi chaque fois pour objet la personne du médecin.

Et ici commencent les différences qui font du cas de Gradiva un cas idéal auquel ne peut pas atteindre la technique médicale. Gradiva peut répondre à l'amour qui sourd de l'inconscient vers la conscience ; le médecin ne le peut pas. Gradiva a été elle-même

l'objet de cet amour refoulé d'autrefois, sa personne offre aussitôt à l'aspiration amoureuse libérée un but fort désirable. Le médecin a été un étranger, et il doit viser à le redevenir, une fois la guérison obtenue ; il ne sait pas toujours donner à ses malades guéris des conseils sur l'emploi judicieux, dans la vie, de leurs facultés d'amour reconquises. De quels expédients et de quels succédanés le médecin va-t-il se servir pour se rapprocher avec plus ou moins de succès de l'idéal de la cure d'amour, bien tracée par le romancier ? La discussion de ce problème nous entraînerait bien trop loin de la tâche que nous nous sommes fixée.

Envisageons toutefois en terminant une question à laquelle nous avons déjà, à plusieurs reprises, évité de répondre. Nos conceptions relatives au refoulement, à la genèse d'un délire ou de troubles apparentés, à la formation et à l'explication des rêves, au rôle de la vie amoureuse et à la façon dont se guérissent ces troubles, ne font aucunement partie du patrimoine de la science, et encore moins de celui des gens cultivés. Si l'intelligence, qui a amené le romancier à créer son *roman fantaisiste* de telle sorte qu'il puisse s'analyser à la façon d'une réelle observation médicale, si cette intelligence est de l'ordre d'une connaissance, nous serions curieux d'en connaître les sources. L'un des membres de ce groupe, qui, comme nous le disions au début, s'intéressait aux songes de *Gradiva* et à leur interprétation possible, s'adressa au romancier pour lui demander s'il avait quelque connaissance de ces théories scientifiques, si voisines des siennes propres. Le romancier répondit, comme on pouvait le prévoir, par la négative, et même avec quelque mauvaise humeur. C'est sa fantaisie qui avait créé *Gradiva,* il y avait pris plaisir, ceux à qui elle ne plaisait pas n'avaient qu'à la laisser. Il ne se doutait pas à quel point elle avait plu aux lecteurs.

Il est très possible que la récusation du romancier ne s'arrête pas là. Il niera peut-être tout simplement la connaissance des règles que, d'après nous, il a si bien suivies, et niera peut-être avoir eu

toutes les intentions que nous avons dépistées dans son œuvre. Ce n'est, après tout, pas invraisemblable ; alors, de deux choses l'une : ou nous avons fait une vraie caricature d'interprétation en imputant, à une œuvre d'art inoffensive, des intentions que son auteur ne soupçonnait même pas ; nous aurions ainsi montré une fois de plus combien il est facile de trouver ce que l'on cherche, et ce dont on est soi-même pénétré, éventualité dont l'histoire de la littérature fournit les exemples les plus curieux. Que chaque lecteur décide en lui-même s'il peut adopter ou non ce point de vue : nous nous en tenons naturellement, quant à nous, à l'autre, qui nous reste à exposer. Nous le croyons, le romancier peut parfaitement ignorer ces règles et ces intentions, au point de nier de bonne foi en avoir eu connaissance, et cependant, nous n'avons trouvé dans son œuvre rien qui n'y soit. Nous puisons sans doute à la même source, pétrissons la même pâte, chacun avec nos méthodes propres, et la conformité des résultats semble témoigner que nous avons tous deux bien travaillé. Notre démarche consiste en l'observation consciente des processus psychiques anormaux chez autrui, afin d'en pouvoir deviner et énoncer les lois. Le romancier s'y prend certes autrement ; il concentre son attention sur l'inconscient de son âme à lui, prête l'oreille à toutes ses virtualités et leur accorde l'expression artistique, au lieu de les refouler par la critique consciente. Il apprend par le dedans de lui-même ce que nous apprenons par les autres : quelles sont les lois qui régissent la vie de l'inconscient ; mais point n'est besoin pour lui de les exprimer, ni même de le percevoir clairement ; grâce à la tolérance de son intelligence, elles sont incorporées à ses créations. Nous tirons ces lois de l'analyse de ses œuvres de la même manière que nous les démêlons dans des cas morbides réels, aussi sommes-nous prisonniers de ce dilemme : ou bien le romancier et le médecin ont aussi mal compris l'un que l'autre l'inconscient, ou bien nous l'avons tous deux bien compris. Cette conclusion nous est très précieuse ; elle justifie la peine que nous avons prise d'étudier, par les méthodes de la psychanalyse

médicale, la genèse et la guérison du délire, de même que les rêves, dans la *Gradiva* de Jensen.

Nous voilà arrivé au terme de notre étude. Un lecteur attentif pourrait nous reprocher d'avoir, dès le début, admis que les rêves représentent la réalisation de désirs, sans en donner la démonstration, qu'il resterait à établir. Nous lui répondrons que nos développements pourraient bien montrer combien il serait précaire de synthétiser toutes les explications relatives aux songes dans cette simple formule, que le rêve représente la réalisation de désirs. Mais cette assertion garde toute sa valeur et il est aisé à faire voir qu'elle s'applique aussi aux songes dans *Gradiva.* Les pensées latentes du rêve (nous connaissons maintenant le sens de ce terme) peuvent être des natures les plus diverses ; dans *Gradiva* il s'agit de *restes diurnes,* de pensées que l'activité psychique de l'état de veille avait laissées de côté sans les percevoir et sans les résoudre. Mais pour qu'elles parviennent à engendrer un rêve, il faut la collaboration d'un désir, presque toujours inconscient. Celui-ci représente la force motrice nécessaire à la formation du rêve, les restes diurnes en fournissent la matière. Dans le premier rêve de Norbert Hanold, deux désirs entrent en concurrence pour créer le rêve : le premier de ces désirs est capable de parvenir à la conscience, le second appartient, sans aucun doute, à l'inconscient et agit du fond du refoulement. Le premier serait le désir bien compréhensible, chez tout archéologue, d'avoir été le témoin oculaire de la catastrophe de l'an 79. Quel sacrifice serait trop grand de la part d'un investigateur de l'antiquité, si ce désir était réalisable par une autre voie que par celle du rêve. Le second désir, le second générateur du rêve, est d'ordre érotique : être auprès d'elle, lorsque la bien-aimée se couche pour dormir, voilà comment on pourrait le dire en gros et de façon incomplète. C'est ce désir-là dont la récusation fait du rêve un cauchemar. Les désirs moteurs du second rêve sont peut-être moins évidents, mais il nous suffit de nous souvenir de leur traduction pour

ne pas hésiter à les qualifier également d'érotiques. Le désir d'être capturé par la bien-aimée, de lui être docile, de se soumettre à elle, désir que l'on peut inférer de la capture du lézard, a proprement un caractère passif, masochiste. Le lendemain, le rêveur frappe l'aimée comme sous l'empire du courant érotique inverse. Mais arrêtons-nous, sans quoi nous risquerions d'oublier que Hanold et Gradiva ne sont que les créations d'un romancier.

Appendice à la deuxième édition

Dans les cinq années qui se sont écoulées depuis que j'ai écrit cette étude, l'investigation psychanalytique s'est enhardie et a abordé, encore à d'autres points de vue, la production littéraire. Elle n'y cherche plus seulement la confirmation de ce qu'elle a découvert chez des névrosés non créateurs ; elle prétend encore apprendre à connaître avec quel fond d'impressions et de souvenirs personnels l'auteur a construit son œuvre, et par quelles voies, par quels processus, ce fond a été introduit dans l'œuvre.

Il s'est trouvé que ces questions ont pu le plus aisément être résolues chez ces écrivains qui s'abandonnent avec une joie créatrice spontanée à l'élan de leur imagination, tel W. Jensen (mort en 1911). Peu après la publication de mon étude analytique sur *Gradiva,* je tentai d'intéresser le vieil écrivain à cette nouvelle orientation des recherches psychanalytiques ; mais il refusa son concours.

Depuis, un ami a attiré mon attention sur deux autres nouvelles du même romancier, qui semblent se rattacher à la même inspiration que *Gradiva* et figurer des essais préliminaires et comme les premières tentatives de résoudre, de façon tout à fait poétique, ce même problème de la vie amoureuse. La première de ces nouvelles, intitulée *Le parapluie rouge*[11] rappelle *Gradiva* par le retour de nombreux petits motifs : les fleurs blanches de la mort, l'objet oublié (le carnet de *Gradiva),* les petits animaux significatifs (papillon et

11 *Der rote Schirm.*

lézard dans *Gradiva)* et surtout par la reproduction de la situation centrale : l'apparition, sous l'ardeur d'un midi estival, d'une jeune fille morte ou crue telle. Le décor de cette apparition est, dans *Le parapluie rouge,* un château en ruine, comme dans *Gradiva* les décombres de la Pompéi exhumée.

L'autre nouvelle *Dans la maison gothique*[12] ne présente pas, dans son contenu manifeste, de ces concordances ni avec *Gradiva* ni avec *Le parapluie rouge.* Mais la proche parenté de leur sens latent se marque de façon incontestable par ceci que l'auteur a réuni cette nouvelle avec *Le parapluie rouge* sous un titre commun ; *Puissances souveraines*[13]*.*

On peut saisir aisément que ces trois récits traitent du même thème. Le développement d'un amour (dans *Le parapluie rouge,* l'inhibition d'un amour) consécutif à une communauté intime, presque fraternelle, des années d'enfance.

Un compte rendu de la Comtesse Eva Baudissin (dans le journal viennois *Die Zeit* du 11 février 1912), nous apprend que le dernier roman de Jensen : *Étrangers parmi les hommes*[14] qui renferme bien des choses relatives à la jeunesse du romancier, décrit la destinée d'un homme « qui reconnaît une sœur dans la bien-aimée ».

Du thème principal de *Gradiva,* cette démarche d'une grâce singulière avec le pied dressé, ne se trouve aucune trace dans les deux nouvelles ci-dessus.

Le bas-relief représentant la jeune fille qui possède cette démarche et qu'il appelle Gradiva, bas-relief que Jensen a indiqué comme étant romain, appartient en réalité à l'apogée de l'art grec. Il se trouve au musée Chiaramonti du Vatican, sous la cote 644 et a été

12 *Im gothischen Hause.*

13 *Uebermächte,* Zwei Novellen von Wilhelm Jensen, Berlin (Emil Felber, 1892).

14 *Fremdlinge unter den Menschen.*

étudié et interprété par F. Hauser[15]. En rapprochant la Gradiva d'autres fragments des musées de Florence et de Munich, on a obtenu deux bas-reliefs comprenant chacun trois personnages, parmi lesquels on a pu identifier les Hores, déesses de la végétation, et celles, proche apparentées, de la rosée qui féconde.

15 *Disiecla membra neuattischer Reliefs im Jahreshefle des österr. archäol. Instituts.,* vol VI, fasc. 1

Sigmund Freud

L'homme aux rats (protocole original du cas)

Table des matières

Préface de James Strachey[1]

Freud avait l'habitude, tout au long de sa vie, de détruire après la parution d'une de ses œuvres tout le matériau qui était à la base de la publication. Il s'ensuit que très peu de manuscrits originaux de ses œuvres ont survécu, à plus forte raison les notes préliminaires et comptes rendus dont elles dérivent. Le présent compte rendu, trouvé à Londres parmi les papiers de Freud après sa mort, constitue une exception inexpliquée à cette règle. Ce fait est mentionné par les rédacteurs des Gesammelte Werke *dans leur préface au vol. XVII, qui contient un certain nombre des écrits posthumes de Freud. Mais ces notes ne furent pas incluses dans ce volume et n'ont pas encore (1954) été publiées en allemand. Elles paraissent ici pour la première fois, en anglais, traduites par Alix et James Strachey.*

Le manuscrit, écrit sur l'habituel papier grand format que Freud affectionnait, contient manifestement les notes dont Freud parle dans un renvoi en bas de la page 159,202[2]*, en disant qu'elles ont été prises le soir même après la séance. En général, ces notes*

1 Je me permets d'attirer l'attention du lecteur sur le fait que cette traduction française est faite à partir de la traduction en anglais des notes de Freud sur l'Homme aux rats, réalisée par AÀlix et James Strachey. Toutes les précautions et mises en garde que Strachey juge utile de faire dans sa préface, qui précède ici les notes de Freud, valent évidemment doublement pour ma traduction, réalisée au second degré. À ma connaissance, l'original allemand n'est pas plus disponible aujourd'hui (oct. 1970) qu'en 1954, date de la traduction anglaise. *(N. d. T.)*

furent prises tous les jours, mais à l'occasion quelques jours y font défaut et les notes sont mises à jour par la suite. Dans la marge de ces pages apparaissent de temps à autre des mots isolés, écrits verticalement. Ces mots — tels que « rêve », « transfert », « phantasme masturbatoire » — servent à résumer le matériel en discussion. Il est évident qu'ils ont été insérés à une date ultérieure, probablement lorsque Freud préparait l'une des présentations de ce cas. On n'a pas jugé utile de les inclure ici. Le compte rendu est interrompu pour une raison inconnue après le rapport daté du 20 janvier (1908), alors que le traitement avait duré un peu moins de quatre mois.

L'allemand de l'original est la plupart du temps écrit en style télégraphique et comporte de nombreuses ellipses, omet des pronoms et d'autres mots qui ne sont pas essentiels. Il y a toutefois très peu d'endroits où le sens n'a pu être déchiffré avec certitude. Afin de faciliter la compréhension et la lecture du matériel, les ellipses de l'original ont la plupart du temps été complétées dam la traduction. Malgré la cohérence formelle de cette version, le lecteur doit constamment avoir présent à l'esprit que ce texte ne constitue en fait que des remarques jetées sur le papier sans aucune intention de publication quelconque sous une forme non rédigée préalablement. La plupart des noms propres qui figurent dans le compte rendu ont été remplacés par d'autres ou par des initiales, choisies de manière arbitraire. Les pseudonymes utilisés par Freud lui-même dans la version publiée ont été bien entendu conservés.

À peu près le premier tiers du premier compte rendu fut reproduit par Freud presque Verbatim *dans la version publiée. Il correspond à l'entretien préliminaire du 1er octobre 1907 et aux*

2 Les renvois de page à l'intérieur de ce texte comportent deux nombres : le premier se réfère à la pagination de la Standard Ed., vol. X, Londres, 1955, le deuxième, soit à l'édition française des Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle dans *Cinq Psychanalyses,* Presses Universitaires de France, 1954, soit à la présente traduction. *(N. d. T)*

sept premières séances, c'est-à-dire jusqu'au 9 octobre compris (jusqu'à la fin du chapitre I (D), p. 186 ; 220). Les modifications apportées par Freud étaient presque exclusivement d'ordre verbal ou stylistique. À la version publiée Freud apporta une certaine quantité de commentaires mais, par rapport à ses notes, le changement principal consista à rendre l'histoire des manœuvres moins confuse. Dans l'ensemble, les différences entre les deux versions ne semblent pas assez grandes pour justifier la publication de cette première partie du compte rendu original. Toutefois, il peut être intéressant de faire connaître la version originale du premier entretien de Freud avec le patient, ce qui donnera une idée de la nature des modifications, encore que celles-ci soient plus importantes dans cette première séance que dans celles qui suivent.

« *1er oct. 07.* — Dr Lorenz, âgé de 29 1/2 ans, souffrait, me dit-il, d'obsessions, particulièrement intenses depuis 1903, mais remontant déjà à son enfance. L'élément essentiel en était la crainte que quelque chose n'arrivât à deux personnes très chères, son père et une dame qu'il admirait. Faisaient en outre partie du tableau certains mouvements compulsifs, notamment celui de se couper le cou avec un rasoir, et des interdictions, parfois en rapport avec des choses sans importance. Il avait gaspillé des années d'études, me dit-il, à combattre ces idées, et, par conséquent, il venait seulement de passer le dernier de ses examens de droit. Ces idées n'affectaient son travail professionnel que lorsqu'il s'agissait de droit criminel. Il souffrait aussi d'une impulsion à faire du mal à la dame qu'il admirait. Cette impulsion était en général absente en présence de la dame mais surgissait lorsqu'elle n'était pas là. Cependant le fait d'être éloigné d'elle — elle vit à Vienne — lui avait toujours fait du bien. Des divers traitements qu'il avait essayés, aucun ne lui fut utile, sauf un traitement hydrothérapique à Munich, et cela, pensa-t-il, uniquement parce qu'il y avait fait une connaissance qui l'avait amené à la pratique des rapports sexuels. Ici, il n'avait aucune

occasion de ce genre et ses rapports sexuels étaient sporadiques, dépendant des occasions qui se présentaient. Les prostituées le dégoûtaient. Sa vie sexuelle, disait-il, était devenue étriquée, la masturbation n'y avait joué qu'un rôle mineur, à l'âge de 16-17 ans. Il n'avait eu ses premiers rapports sexuels qu'à l'âge de 26 ans.

« Il me fit l'impression d'une personne à l'esprit clair et perspicace. Lorsque je lui fis part de mes conditions, il me dit qu'il devait consulter sa mère. Il revint le lendemain et les accepta. »

Les deux derniers tiers des notes de Freud sont traduites ici en entier. Elles s'avéreront comporter un certain matériel que Freud reprend dans la publication du cas, mais une grande proportion de ces notes couvrent un terrain neuf. Si, à l'occasion, des divergences apparaissent entre ce compte rendu et le cas publié, il est bon de se rappeler que le traitement se poursuivit plusieurs mois encore après la fin du compte rendu, que le patient a eu l'occasion de revenir sur ses récits antérieurs, et que Freud a pu par la suite se faire une idée plus claire de divers détails. Ce compte rendu est remarquable dans la mesure où il fournit la seule image du genre que nous ayons du matériau brut constitué morceau par morceau et à partir duquel s'édifie l'œuvre de Freud. Enfin, il nous offre une occasion unique de voir à l'œuvre la technique de Freud au temps de cette analyse.

Afin d'aider le lecteur à suivre cette histoire au fur et à mesure de son déroulement, nous avons essayé de dresser, en appendice, une liste approximative des repères chronologiques y parfois contradictoires, de ce compte rendu et de la version publiée en même temps que quelques données relatives à la famille du patient..

Repères chronologiques

1878 Naissance du patient.

1881 (3 ans) Colère contre le père.

1882 (4 ans) Scène avec Mlle Peter. Mort de Catherine. L'oiseau empaillé.

1883 (5 ans)

1884 (6 ans) Érections. Idées que les parents lisaient ses pensées.

1885 (7 ans) Scène avec Mlle Lina. Tira sur son frère.

1886 (8 ans) À Vécole. Fit la connaissance de Gisela.

1887 (9 ans) Mort du père de Gisela.

1888 (10 ans) Vers dans les selles du cousin.

1889 (11 ans) Éclaircissement sexuel. « Sale cochon. »

1890 (12 ans) Amoureux d'une fillette. Obsession concernant la mort de son père. Éructations de sa mère.

1891 (13 ans) S'exhiba devant Mlle Lina.

1892 (14 ans)

1893 (15 ans) Croyant *jusqu'à cette date.*

1894 (16 ans) Masturbation occasionnelle.

1895 (17 ans) Masturbation occasionnelle.

1898 (20 ans) Tomba amoureux de Gisela. Obsession concernant la mort de son père. Suicide de la couturière.

1899 (21 ans) Opération de Gisela. Mort de son père. Début de la masturbation. Service militaire.

1900 (22 ans) Serment contre la masturbation. — (Déc.). Rejet de la part de Gisela.

1901 (23 ans) Maladie de la grand-mère de Gisela. Reprise de la masturbation.

1902 (24 ans) (Mai) Mort d'une tante et début de la névrose obsessionnelle. — (Eté) Gmunden. — (Oct.) Examen.

1903 (25 ans) (Janv.) Examen. Mort d'un oncle indifférent. Projet de mariage. Exacerbation de la névrose obsessionnelle. — (Juillet) Examen. Deuxième rejet de la part de Gisela. Été à Unterach. Idées de suicide.

1904 (26 ans) Premier rapport sexuel (Trieste).

1906 (28 ans) À Salzbourg. « Premières » mesures conjuratoires. Rêve des épées japonaises.

1907 (29 ans) (Août) Manœuvres en Galicie. — (Oct.) Début de l'analyse.

Note relative à certains frères et sœurs du patient *Hilde, sœur aînée, mariée.*

Catherine, de quatre ou cinq ans plus âgée que le patient. Morte quand le patient avait 4 ans.

Gerda.

Constanze.

Frère, d'un an et demi plus jeune que le patient (Hans ?).

Julie, trois ans de moins que le patient. Mariée avec Bob St.

Protocole original du cas

[Cette partie, j*usqu'à la date du 10 octobre*, provient de l'édition PUF de 1974. Celle-ci n'étant pas présente dans la Revue Française de Psychanalyse vol. 35, n° 4 de 1971, il nous a semblé important de l'ajouter. Elle est reproduite sans le texte allemand. La traduction est de Elza Ribeiro Hawelka. Nous avons supprimé les notes faisant référence à une introduction qui n'est pas présente dans cette nouvelle édition.]

7er *octobre 1907 [mardi]*

*Le D*r *Lehrs*[3]*,* âgé de 29 ans et demi, dit souffrir d'obsessions, particulièrement intenses depuis 1903, mais datant[4] de son enfance. Contenu principal : **des craintes que quelque chose n'arrive à**

3 Selon une tradition ancienne, plusieurs langues — surtout les germaniques — emploient le titre de *docteur* pour désigner les personnes ayant passé le doctorat dans une Université, quelle que soit la Faculté. Une des phrases suivantes faisant voir que le patient est juriste, l'équivalent français de son grade serait plutôt « licencié en droit ». Tout au long de ce texte, plusieurs personnages ont leur nom précédé de l'abréviation *Dr.* Il peut s'agir d'autres juristes ou de médecins.

4 La forme *datiere* suggère un sujet *sie*, représentant un singulier, qui pourrait être *Zwangsvorstellung* (« obsession »). Dans la première publication du cas, in *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, 1909, on trouve « er leide an Zwangsvorstellen », mot qui, comme infinitif substantivé, est normalement un singulier. Le pluriel nous vient du texte publié dans les *G.W.*, p. 384, *Zwangsvorstellungen*, qui est donc repris par le pronom *sie* au pluriel, d'où *datieren.*

deux personnes qu'il aime beaucoup, son père et une dame qu'il vénère[5]. En outre, des impulsions obsessionnelles, par exemple, de se trancher la gorge avec un rasoir, et des interdictions se rapportant aussi bien à des choses indifférentes. Pendant ses études, il a perdu des années à lutter contre ses idées, et c'est pourquoi il n'est devenu attaché-stagiaire au tribunal que tout récemment. Dans son activité professionnelle, ces idées n'apparaissent que lorsqu'il s'agit de droit pénal[6]. Il dit souffrir aussi de l'*impulsion* à **faire du mal** à la dame vénérée, impulsion qui, la plupart du temps, se tait lorsqu'elle est présente, mais vient en avant[7] lorsqu'elle est absente. Cependant, être loin d'elle — elle habite Vienne — lui a toujours fait du bien[8]. Parmi les traitements essayés, aucun ne lui a profité, sauf une hydrothérapie à Munich[9], qui lui a fait grand bien *précisément* parce qu'il .y a fait une connaissance qui l'a conduit à avoir des rapports sexuels réguliers[10]. Ici il n'a pas d'occasions de ce genre ; il n'a que des rapports très rares et irréguliers, lorsque par hasard quelque chose se présente. Quant aux prostituées, elles le dégoûtent. Sa vie sexuelle a été très pauvre, la masturbation n'a joué qu'un rôle très

5 Notons que le jeune homme nous présente cette personne comme « une dame qu'il vénère » et non pas comme *ein Mädchen* ou *ein Fräulein, das er liebe* (« une jeune fille » ou « une demoiselle qu'il aime »).

6 Cf., p. 22, un renseignement du patient sur les récits bibliques. — Cette phrase est omise dans le cas publié.

7 Étant donné l'attention que Freud portait aux images auditives et visuelles chez les malades, nous pensons qu'il a reproduit celles-ci telles quelles.

8 Cette phrase, en contradiction avec la précédente, est modifiée dans le cas publié : *G.IV.* VII, 417 ; *S.E.* X, 195 ; fr. 226. — Désormais, les abréviations *G. W.* et *S.E.* sans indication du volume signifieront, respectivement, vol. VII et vol. X.

9 Dans le cas publié, *München* est remplacé par deux astérisques.

10 Complaisance envers Freud, de qui il avait lu un extrait de la théorie sur les rêves (cf. p. 22) et avait feuilleté *La psychopathologie de la vie quotidienne* (cf. p. 26).

réduit vers sa 16e, 17e année. Puissance normale. Premier coït à 26 ans[11].

Il donne l'impression d'un esprit clair et sagace. Après que je lui ai indiqué mes conditions, il dit qu'il lui faut en parler à sa mère, revient le lendemain et accepte[12].

Première séance [mercredi 2 octobre]

Après lui avoir communiqué les deux conditions principales[13] du traitement, je l'ai laissé libre de son commencement[14] :

Il a, dit-il, un **ami** pour qui il a une estime extraordinaire, le Dr Guthmann[15] ; c'est lui qu'il va toujours trouver lorsqu'une impulsion criminelle le tourmente, et à qui il demande s'il le méprise comme un criminel[16]. Cet ami le réconforte en l'assurant qu'il est un homme irréprochable qui, probablement dès sa jeunesse, s'est habitué à considérer sa vie de ces points de vue-là. Une influence semblable avait jadis été exercée sur lui par quelqu'un d'autre, un certain Monsieur Lewy, étudiant en médecine, qui avait à peu près 19 ans quand lui-même en avait 14 ou 15, qui se plaisait auprès de lui et de son frère, et avait relevé extraordinairement sa confiance en lui-même, au point qu'il avait pu se prendre pour un génie. Devenu par

11 *Cf.* p. 48, où il est spécifié que cela s'est passé à Trieste.

12 Ce passage, à partir de « et sagace », est omis dans le cas publié.

13 Ce début est modifié dans le cas publié : « les deux conditions principales » deviennent « la seule condition à laquelle l'engage la cure », *G.W.* 385 ; *S.E.* 159 ; fr. 202.

14 Cette phrase est d'un intérêt historique. Selon Otto Rank (*Minutes of the Vienna Psychoanalytic Society*, I, 227), c'est ici que, pour la première fois, nous avons un compte rendu d'une analyse menée d'après la technique de l'association libre. *Cf.* Freud (1925), *G.W.* XIV, 65 ; *S.E.* XX, 39 ; fr. 61-2 ; Freud (1923-1924), *G.W.* XIII, 410 ; *S.E.* XIX, 195.

15 *Cf.* note 3, à propos du titre de docteur. Ici il doit s'agir aussi d'un juriste, ancien condisciple à l'Université (p. 104).

16 Les mots *verbrecherisch* (adj. « criminel ») et *Verbrecher* (« le criminel ») se rapportent au crime et non au délit, ce qui, pour un juriste, n'est pas sans importance. Cf., p. 48, la prédiction du père.

la suite son précepteur, Lewy modifia son comportement, en le rabaissant au rang d'un imbécile. Un jour qu'ils se promenaient avec un camarade de Lewy, ce dernier incita son camarade à lui faire avaler des blagues de carabin[17] et, comme il les crut, tous deux se moquèrent de sa bêtise. Il s'aperçut plus tard que Lewy s'intéressait à une de ses sœurs et n'était entré en contact avec les deux frères que pour avoir accès à la maison. Ce fut là le premier grand choc de sa vie[18]. Il continue sans transition[19] : « Ma vie sexuelle a commencé de très bonne heure. Je me souviens d'une scène de ma quatrième ou cinquième année (à partir de 6 ans[20] mes souvenirs sont d'ailleurs absolument complets), qui a resurgi clairement dans ma mémoire quelques années plus tard. Nous avions une jeune gouvernante très jolie, Mlle **Robert** » (le nom me frappe[21]). « Un soir, étendue sur le canapé, légèrement vêtue, elle lisait : ; allongé à côté d'elle, je lui demande la permission de me glisser sous ses jupons. Elle y consent à condition que je n'en dise rien à personne. Elle n'avait presque rien sur elle ; je tâte ses parties génitales et son ventre, qui me paraît “curieux”[22]. Depuis lors je n'ai cessé d'être tourmenté par une curiosité[23] brûlante de regarder le corps des femmes. Je me souviens avec quelle tension, ayant encore le droit d'aller au bain avec la demoiselle et mes sœurs, j'attendais que la demoiselle, déshabillée,

17 L'expression *[Jemandem] Bär en aufbinden,* littéralement « attacher des ours [sur quelqu'un] », signifie « raconter des bobards [à quelqu'un] ». L'idée de qualifier ces ours de « médicaux » ne manque pas de saveur. — Cette phrase est omise dans le cas publié.

18 Déception concernant une amitié masculine.

19 Après avoir fait allusion à ce « premier choc », le patient « continue sans transition », comme le remarque Freud, et passe du récit où sa sœur avait été la véritable raison de cette amitié, à celui de sa vie sexuelle, commencée « de très bonne heure ». *Cf.* p. 47, où Freud se justifie d'un oubli concernant une sœur.

20 Dans ce manuscrit il y a une confusion fréquente : nous ne savons pas si le patient voulait parler de sa 6e ou de sa 7e année (soit, l'âge de 5 à 6 ou de 6 à 7 ans).

21 *Cf.* le cas publié : *G.W.* 386 n. 1 ; *S.E.* 160 n. 1 ; fr. 202 n. 2.

entrât dans l'eau[24]. À partir de ma sixième année[25] je me rappelle un plus grand nombre de choses. Nous avions alors une autre gouvernante, jeune et jolie aussi, qui avait aux fesses des abcès qu'elle pressait tous les soirs. Je guettais le moment de satisfaire ma curiosité : de même aux bains ; et pourtant Mlle Rosa » (il cite aussi son nom de famille) « était plus réservée que la première. » Questionné : « Non, je ne dormais pas régulièrement dans sa chambre, le plus souvent dans celle de mes parents. Je me souviens d'une scène — je devais avoir 7 ans » (plus tard il admet la probabilité d'un âge plus tardif). « Nous étions tous assis, un soir, la demoiselle, la cuisinière Resi, une autre fille, moi et mon frère d'un an et demi plus jeune que moi. Au cours de la conversation des filles je saisis brusquement un mot de Mlle Rosa : "Avec le petit on pourrait bien faire ça, mais Ernst" (lui-même) "est trop maladroit, il raterait sûrement son coup"[26]. Je ne compris pas clairement ce que cela voulait dire, mais je compris que j'étais évincé, et je me mis à pleurer. Rosa me consola, et me raconta alors qu'une domestique, ayant fait une chose semblable avec un garçon qui lui était confié,

22 Dans le texte allemand, *curios* se trouve entre guillemets. Bien que n'étant pas germanique, ce mot est assez employé sous l'influence du français. Il est cependant senti, même par des personnes de culture moyenne, comme d'origine étrangère. On conserve ici les guillemets pour respecter l'intention de Freud, quelle qu'elle ait été : la notion de *Fremdwort* (« mot d'emprunt », littéralement « mot étranger »), ou la reproduction textuelle du mot employé par le patient, quoique son discours soit déjà entre guillemets.

23 « Curiosité » est l'équivalent courant de *Neugierde*, textuellement « vif désir du nouveau ».

24 Ici, Freud décale pudiquement le centre d'intérêt du petit voyeur sensuel. Il allait écrire « jusqu'à ce que la demoiselle se fût déshabillée », mais il se ravise.

25 *Cf.* l'imprécision commentée à la note 20.

26 *danebenfahren.* Expression courante, dont la traduction choisie rend sans doute le sens général sans pouvoir cependant exprimer, dans toute sa plénitude, l'idée concrète du terme. *Fahren* signifiant normalement « aller, se déplacer [en véhicule] », on aurait ici à peu près littéralement « en avançant, aboutir à côté », tour particulièrement plastique dans ce contexte.

avait été en prison pendant plusieurs mois. Je ne crois pas qu'elle ait abusé sexuellement de moi, mais je me permettais beaucoup de libertés avec elle. Quand je me mettais auprès d'elle dans son lit, je la découvrais et la touchais, et elle se laissait faire avec complaisance. Elle n'était pas très intelligente et avait apparemment de grands besoins sexuels. Âgée de 23 ans, elle avait déjà eu un enfant, et avait peu d'occasions de rencontrer son amant. Celui-ci l'épousa par la suite, et elle est maintenant la femme d'un fonctionnaire assez haut placé. Je la rencontre encore souvent. »

Je reviens sur Mlle Robert et veux savoir son prénom ; mais il l'ignore. Ne s'étonne-t-il pas d'avoir oublié le prénom, qui, comme on le sait, est seul employé pour désigner une femme, et de n'avoir remarqué que son nom de famille ? Il ne s'en étonne pas, mais d'après ses premières paroles et le compromis « Robert » je l'identifie comme homosexuel[27].

« Dès l'âge de six ans j'ai souffert d'érections et je sais qu'un jour je suis allé trouver ma mère pour m'en plaindre[28]. Je sais aussi que pour cela j'ai eu à surmonter des scrupules, car je soupçonnais qu'elles avaient un rapport avec mes représentations et ma curiosité, et pendant quelque temps j'ai eu l'idée maladive **que mes parents savaient[29] mes pensées, ce que je m'expliquais en supposant que je les prononçais[30]** à **haute voix, mais sans les entendre moi-même.** Je vois là le début de ma maladie. Il y avait des personnes, des jeunes filles, qui me plaisaient beaucoup et qu'avec une extrême impatience **je désirais voir** nues. **Mais** à **propos de**

27 Cf. G.W. 386 n. 1 ; S.E. 160 n. ; fr. 202 n.2. Cf aussi ce texte, pp. 12 et 17

28 Cf., p. 94, le rappel de cette même scène.

29 C'est seulement dans un discours transcrit indirectement qu'il y a le mot *erraten* (« deviner ») au lieu de *wissen* (« savoir »).

30 La fin de la forme verbale allemande est si peu lisible qu'on pourrait hésiter entre les subjonctifs *ausspreche* (présent) et *ausspräche* (imparfait), alors qu'on s'attendrait plutôt à *aussprach* (imparfait de l'indicatif). Dans le cas publié, la phrase a pris une autre structure, qui exige la forme subjonctive *ausspreche*.

ces désirs j'éprouvais un sentiment d'une inquiétante frayeur, comme s'il devait arriver quelque chose si je pensais cela, et je me disais que je devais tout faire pour l'empêcher. » Pour illustrer ces premières craintes, il indique : « Par exemple, que mon père ne vienne à mourir » **(l'exemple est la chose même).** « Des pensées sur la mort de mon père m'ont occupé de bonne heure et pendant de longues années, et m'ont conduit à un sombre état d'âme. »

Son père est mort (quand ?)[31].

Deuxième séance [Jeudi 3 octobre]

« Je pense qu'aujourd'hui je vais commencer par la vivance[32] qui a été pour moi l'occasion décisive de venir vous trouver. C'était en août, pendant les grandes manœuvres en Galicie[33]. J'étais auparavant mal en point et toute sorte de pensées obsédantes me tourmentaient ; elles n'ont pas tardé à se dissiper pendant les exercices. J'ai trouvé intéressant de montrer aux officiers que nous étions capables non seulement d'apprendre quelque chose, mais aussi de faire preuve d'endurance. — Un jour, partant de Spas[34], nous fîmes une petite marche. Pendant une halte, je perdis mon pince-nez ; j'aurais pu facilement le retrouver mais, ne voulant pas

31 Phrases supprimées dans le cas publié, où Freud dit avoir appris « à cette occasion » que le père était mort depuis plusieurs années (G.W. 388 ; S.E. 162 ; fr. 204). Cf cependant, p. 23, le renseignement sur la date de la mort du père et, p. 27, l'année exacte, 1899. Dans le cas publié, au début de la 4e séance, une erreur de calcul de Freud place cette mort un peu avant (G.W. 398 ; S.E. 174 ; fr. 212).

32 « Expérience vécue » ou « vécu » (substantif) rendent imparfaitement l'allemand *Erlebnis,* mot de la langue courante signifiant aussi « événement », employé également en psychanalyse. Le verbe allemand *erleben* est rendu par Flournoy *(apud* Lalande, 1951) par « expériencer », d'après l'anglais *to experience* ; il reste que le substantif « expérience » recouvre à la fois *Erlebnis* et *Erfahrung* (« expérience acquise [dans la vie]) ». Néologisme pour néologisme, nous proposons « vivance » qui, par sa consonance, ne choque pas plus (cf. *survivance),* et pour lequel nous nous inspirons de deux langues ibéro-romanes : esp. *vivencia* ; port, *vivência.*

33 Dans le cas publié, le mot *Galizien* est remplacé par deux astérisques.

retarder le départ, j'y renonçai ; je préférai télégraphier à mon opticien de Vienne de m'en envoyer un autre par retour du courrier. Lors de ce même arrêt je m'assis entre deux officiers, dont l'un, un capitaine au nom tchèque, mais Viennois, allait prendre pour moi de l'importance. J'éprouvais une certaine peur devant cet homme, car **manifestement il aimait la cruauté.** Je ne veux pas prétendre qu'il fût méchant, mais au cours du repas des officiers il avait à plusieurs reprises prôné l'introduction[35] des châtiments corporels, et j'avais eu l'occasion de le contredire énergiquement. Or, pendant cette halte, nous entrons en conversation et le capitaine raconte qu'il a lu quelque chose sur un châtiment particulièrement terrible, employé en Orient »[36].

Ici il s'interrompt, se lève et me prie de lui faire grâce de la description des détails. Je l'assure que, quant à moi, je n'ai aucun penchant pour la cruauté[37] et n'ai certainement pas envie de le tourmenter, mais que, bien entendu, je ne peux le dispenser d'une chose sur laquelle je n'ai pas de pouvoir. **Il pourrait tout aussi**

34 Nous avons consulté, dans la *Nationalbibliothek* de Vienne, la collection de cartes d'état-major remontant au début du siècle, à l'époque où la Galicie faisait partie de l'Autriche-Hongrie. La localité de *Spas* se trouve à 35 km au sud-est de *Przemyél*, dans le district de *Stary Sambor.* Actuellement *Przemyél* se trouve en Pologne, tout près de la frontière soviétique ; la localité de *Spas* se trouve donc en Ukraine. — Dans le cas publié, le nom de cette localité est remplacé par un astérisque.

35 Ce serait, en réalité, la « réintroduction ». Cf. p. 74, où il est question d'un châtiment corporel infligé par le père du patient à un inférieur.

36 Grâce à l'article de Léonard Shengold paru dans l'*International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 52, p. 277, nous avons eu l'attention attirée sur le fameux livre d'Octave Mirbeau (1898), *Le jardin des supplices.* En effet, il n'est pas exclu que le capitaine ait lu cette œuvre, dont la dédicace aurait pu le frapper : « Aux prêtres, aux soldats, aux juges, aux hommes qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes, je dédie ces pages de meurtre et de sang. » Dans ce livre on trouve décrit, avec un raffinement terrifiant, le supplice du rat. Il s'agit *d'un* très gros rat qu'on aurait privé de nourriture pendant *deux* jours. — *Cf.* p. 75, où Freud manifeste sa surprise lorsque le patient se réfère à *deux* rats.

bien me prier de lui dispenser[38] deux comètes[39]. Surmonter des résistances est un commandement[40] du traitement, auquel nous ne pouvons naturellement pas nous soustraire. (Cette notion de résistance, je la lui avais communiquée au début de la séance, comme il faisait valoir qu'il aurait beaucoup de choses à surmonter en lui s'il devait communiquer sa vivance.) Je poursuis : cependant je ferai tout ce qu'il me sera possible pour deviner exactement ce à quoi il fera allusion. Veut-il, par hasard, parler de l'empalement[41] ? — Non, pas de cela. Mais le condamné est attaché — il s'exprime de façon si indistincte que je ne comprends pas tout de suite dans quelle position —, et sur son derrière on fixe un pot renversé, dans lequel on fait entrer des rats, et alors... — il se lève de nouveau et donne tous les signes de l'horreur et de la résistance — ceux-ci pénètrent en vrille... — « Dans l'anus », me suis-je permis de compléter. N'avais-je pas reconnu la composante homosexuelle dès ses déclarations de la première séance[42] ?

37 Freud veut rassurer le patient. Il refuse d'être pris pour le « capitaine cruel » (expression employée dans le cas publié : *G.W.* 297 ; *S.E.* 173 ; fr. 211). Plus loin, p. 22, nous apprenons qu'à la suite de cette dénégation le patient appelle Freud « mon capitaine ».

38 Le terme employé en allemand *[jemandem etwas] schenken* veut dire aussi bien « dispenser [quelqu'un de quelque chose] » que « dispenser [quelque chose à quelqu'un] ».

39 Nous nous demandons pourquoi Freud parle de deux comètes : une seule aurait suffi pour exprimer son incapacité de faire un tel don. S'agit-il d'une allusion à un événement astronomique (une comète dédoublée), d'un fait linguistique, ou d'un fantasme contre-transférentiel (deux... quoi ?) ?

40 Ce mot pourrait être rendu par un autre, comme *impératif* ou *exigence.* Nous avons préféré maintenir le mot « commandement » *(Gebot),* introduit ici par Freud, le même que le patient emploiera à propos de ses compulsions. *Cf.* aussi note 52.

41 Freud est le premier à faire allusion à l'anus, alors que le patient n'a encore rien dit de précis sur le châtiment.

42 Cf., p. 14, la première mention de l'homosexualité du patient.

À tous les moments du récit qui ont une certaine importance, on remarque chez lui une **expression étrange,** que je ne peux interpréter que comme l'horreur d'une volupté qu'il ignore lui-même[43]. Il poursuit avec la plus grande difficulté. « À ce moment-là je fus tout entier secoué par une **représentation :** cela arrivait à une personne qui m'est chère. » Il dit « représentation », mais le mot **« souhait »**, plus fort et plus exact, est sans aucun doute caché par la censure. Je ne peux malheureusement pas rendre sa manière singulièrement[44] vague de s'exprimer. En réponse à une question directe il confirme[45] que ce n'est pas lui-même qui applique le châtiment à cette personne, mais que le supplice lui est — impersonnellement — infligé. J'ai bientôt deviné qu'il s'agit de la dame vénérée.

Nous nous interrompons pour échanger des propos sur ses idées obsédantes[46]. Il insiste sur la façon étrangère et hostile dont ces pensées se dressent devant lui, et sur la rapidité extraordinaire avec laquelle elles se déroulent, ainsi que tout ce qui vient s'y rattacher. Avec l'idée elle-même, la « sanction » aussi est là ; c'est ainsi qu'il appelle la mesure de défense, c'est-à-dire, ce qu'il lui faut faire pour qu'un tel fantasme ne se réalise pas. 11 ne mentionne pas quelles sanctions lui sont simultanément venues à l'esprit ; mais il a réussi à se défendre pendant assez longtemps contre les deux[47] à

43 Sur la volupté anale du patient, *cf.* aussi p. 93.

44 L'adjectif *eigentlich* (« propre, particulier »), très fréquent dans ce texte, est généralement abrégé par *eigentl.* ; cet l manquant ici, nous avons interprété que le mot abrégé cachait *eigentümlich* (« singulier »).

45 Ce mot « confirme » nous autorise à penser que la question de Freud était : « Ce n'est pas vous qui appliquez le châtiment ? »

46 Cette phrase est modifiée dans le cas publié, où on lit : « Il interrompt son récit pour m'assurer combien ces pensées lui répugnent [...] » *(G.W.* 392 ; *S.E.* 167 ; fr. 207).

47 Contradiction entre le manuscrit et le texte publié. Celui-ci (G. *W.* 392 ; *S.E.* 167 ; fr. 207) fait allusion à *deux idées*, tandis que le manuscrit se réfère à une idée et à une sanction, puis à « sanctions » au pluriel.

l'aide de ses formules habituelles : un « *Aber* » [« mais »], accompagné d'un geste méprisant de la main, et un « Qu'est-ce qui te prend donc ? »

Ce soir-là[48], le capitaine lui remit un paquet arrivé par la poste et lui dit : « Le lieutenant David a avancé le prix du paquet ; il faut que tu le lui rembourses. » Le paquet contenait le pince-nez commandé. À ce moment-là une sanction prit forme en lui : ne pas restituer l'argent, autrement cela arrivera ; il voulait dire que sa maladie deviendrait réelle. Et, selon une réaction typique bien connue de lui, il lui vint un commandement, comme un serment, pour combattre cette sanction : « Il faut que tu rendes les 3 couronnes 80[49] au lieutenant David », murmura-t-il pour-lui-même.

Il s'interrompt ici pour se plaindre du manque de compréhension des médecins qu'il a consultés[50]. Alors qu'il n'avait donné à Wagner von Jauregg[51] que quelques vagues indications sur le contenu de ses pensées obsédantes, celui-ci avait eu un sourire compatissant ; et lorsqu'il avait cité comme exemple qu'il y avait en lui des idées le forçant à se présenter à une session déterminée d'examen, bien qu'il n'eût pas encore achevé sa préparation et qu'il fût sans importance de le passer dix jours plus tard, Wagner lui avait dit : « Bienfaisante obsession ! » Or, il n'existe pas, dit-il,

48 *Am nächsten Abend* (littéralement « le prochain soir ») figure aussi dans le cas publié (393 ; 168 ; 208). *Cf.* cependant la note de Freud (436 ; 217 ; 241).

49 Dans la lettre à FlieB du 8-1-1900, on apprend que la *Krone* (« couronne ») vint remplacer le *Gulden* (« florin ») à partir du 1-1-1900. (Le centième du florin était le *Kreuzer,* celui de la couronne s'appellera *Heller*.)

50 Ici nous pensons qu'il n'y a pas eu d'interruption dans les idées du patient. Le nom de David, personnage des *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg (cf.* p. 75), a entraîné, à partir du nom de l'auteur de cet opéra, celui de Wagner von Jauregg.

51 Julius Wagner von Jauregg (1857-1940) a reçu le prix Nobel pour avoir découvert la malariathérapie appliquée à la paralysie générale. Il s'est acquis en outre de grands mérites dans le traitement des maladies de la thyroïde, dont le goitre, et en faisant réformer la législation sur les aliénés.

d'obsessions bienfaisantes ; toute contrainte, même celle qui le forcerait à faire ce qui convient, lui est odieuse parce que maladive.

Il a passé par une époque où, beaucoup plus que maintenant, il était tourmenté par des impulsions obsessives impérieuses[52] telles que : « Tu vas maintenant, à l'instant même, t'enfoncer un couteau dans le cœur ! », et où le combat contre ces obsessions et contre les défenses s'opposant à elles l'épuisait à l'extrême. Un jour lui était venue cette idée : si jamais le commandement aboutissait à une contrainte comme : « Tu ne céderas à aucun moment à une idée obsédante… » (Il omet de dire que celle-ci aurait pu devenir son salut[53].) Mais il l'avait rejetée aussitôt, car il préférait combattre et souffrir plutôt que d'être forcé à faire quelque chose, même à se protéger. Cependant une autre fois cette idée[54] prit quand même possession de lui, alors qu'il se trouvait dans un état d'épuisement. Quelles modifications étaient liées à cela, il n'en parle pas.

Cette intercalation[55] se réfère évidemment à sa révolte contre la dernière idée obsédante positive concordant entièrement avec la saine raison. Il doit encore poursuivre, mais il fait de nouvelles difficultés ; en effet, comme soumis à une interdiction, il trouve difficile de parler de ce qui vient maintenant, comme si cela devait arriver s'il parlait. Cette interdiction existait déjà avant le traitement ; lorsque je lui avais parlé des conditions du traitement, elle s'était accentuée. Son idée avait été tout de suite : « Comment

52 *gebieterisch* (« impérieux »). Même racine que le si fréquent *Gebot* (« commandement ») et son contraire, *Verbot* (« interdiction »). La traduction ne peut malheureusement pas grouper ces notions autour d'un même étymon.

53 Ici Freud pense comme Wagner von Jauregg, mais il « omet » de le dire à son patient.

54 Le texte allemand est obscur aussi : on ne sait pas de quelle idée il est question.

55 Ce mot quelque peu inattendu peut se référer à la phrase de Freud mise entre parenthèses quelques lignes plus haut.

l'homme aux rats surmonteras-tu cette difficulté ? »[56]. — Je lui dis que c'est là un raffinement particulier de la maladie de se protéger ainsi contre l'agression venant de ses forces mentales. — « *Rusée* est le terme exact », dit-il, « mais parfois on dirait que les conditions extérieures aussi sont rusées »[57].

« Je suis allé trouver mon sous-officier comptable et lui ai donné l'ordre d'apporter les 3 couronnes 80 au lieutenant David ; mais en faisant cela je transgressais le commandement qui avait force de serment, car sa teneur était : "C'est toi qui rendras les 3,80 à David", c'est-à-dire moi-même et personne d'autre. Il revint et m'annonça que ledit David était à un poste avancé ; alors j'en fus soulagé, je n'avais pas eu à transgresser le serment. Un officier qui allait se rendre à la petite ville m'offrit d'aller à la poste payer pour moi ; mais là je m'y opposai, car je m'en tenais à la lettre du serment. » (Le rapport de David avec la poste n'est pas clair.) « Je finis par rencontrer David et lui offris les 3 couronnes 80 qu'il avait déboursées pour moi. Il déclina l'offre : "Je n'ai rien déboursé pour toi." À ce moment-là je fus saisi par cette pensée : il va y avoir des difficultés, *tous* seront voués à subir cette peine » (parce qu'il ne pourrait pas tenir son serment). « Tous » signifie surtout son père défunt et cette dame[58].

Il éprouve le besoin de préciser. Il dit qu'il doit faire remarquer que dès le début — même lorsque, antérieurement, il craignait que quelque chose n'arrivât aux personnes qui lui sont chères — il n'avait pas confiné ces punitions dans le temporel, mais les avait prolongées dans l'au-delà, dans l'éternité. Il avait été très scrupuleusement religieux jusqu'à l'âge de 14 ou 15 ans, âge à partir duquel il avait évolué jusqu'à devenir le libre-penseur qu'il est à présent. Il

56 *Cf.* p. 72, où l'on apprend plus sur ce que le patient avait pensé déjà à ce moment-là.

57 Ce passage, à partir de « Il s'interrompt ici [...] », p. 9, est omis dans le cas publié.

58 Ces deux dernières phrases sont omises dans le cas publié.

compense la contradiction en se disant : « Que sais-tu de la vie dans l'au-delà ? Qu'en savent les autres ? Peut-on jamais en savoir quoi que ce soit ? Alors, puisque tu ne risques rien, vas-y ! » **II met ainsi à profit l'incertitude de la raison[59].** Je lui fais remarquer l'importance de l'élément infantile dans sa religiosité, et lui indique que c'est précisément dans son enfance qu'on trouvera les rapports entre sa pensée involontaire et sa pensée consciemment normale ; là-dessus, il signale que, lorsqu'il était enfant, les récits bibliques lui plaisaient beaucoup, mais que tout ce qui s'y rapporte à des punitions avait déjà pour lui un caractère obsessionnel[60].

Il mentionne encore que, après la communication de David, il avait subtilement excogité le moyen suivant pour pouvoir rester fidèle à l'énoncé de son serment : il irait avec David à la poste, là, celui-ci verserait les 3,80 au guichet, et il les lui rendrait sur-le-champ.

À un moment donné[61], comme je lui fais remarquer que je ne suis pas cruel moi-même, il réagit en m'appelant « Mon capitaine »[62]. Tout en se plaignant de l'incompréhension des médecins, il me loue discrètement et mentionne qu'il a lu un extrait de ma théorie sur les rêves[63].

59 Dans le cas publié le mot *Vernunft* (« raison ») est changé en *Gedàchtnis* (« mémoire ») : *G.W.* 450 ; 458-9 ; *S.E.* 233, 243 ; fr. 251, 257. Dans la deuxième référence, Freud parle de *Unverläßlichkeit des Gedächtnisses* (« non-fiabilité de la mémoire »).

60 *Cf.,* p. 10, ce que le patient dit à propos du droit pénal. — Ce passage, à partir de « Je lui fais remarquer [...] », est omis dans le cas publié.

61 Le cas publié dit : « à plusieurs reprises » (G.W. 394 ; S.E.169 ; fr. 209).

62 *Cf.* note 37.

63 Il n'est pas sans intérêt que Freud ait fait ici ces deux remarques. En effet, nous voyons encore une fois ce qui nous a été indiqué dès le début, l'homosexualité latente du patient. Pour payer la postière, celui-ci a besoin de passer par David, comme certains homosexuels latents ont besoin, pour avoir des rapports avec des femmes, de passer par le truchement de rêveries homosexuelles. Et, pour finir, le patient « loue discrètement » son analyste. — Cette dernière phrase est omise dans le cas publié.

3e séance [vendredi 4 octobre]

À mes questions il répond que son père est mort quand lui-même avait 21 ans[64]. L'adjonction sur l'au-delà ne lui est venue que quelque temps après.

L'obscurité qui entourait l'offre de payer à la poste à sa place, il la dissipe par un récit assez détaillé. Je peux ainsi corriger moi-même ce que j'avais mal noté[65].

L'officier qui voulait effectuer le paiement à sa place était un médecin auxiliaire. Il avait hésité à lui donner l'argent, mais l'avait fait quand même. Le destin se manifesta de nouveau. Il [le médecin auxiliaire] revint : il avait été retenu et n'avait pas pu payer. Je lui demandai si alors il n'avait vraiment pas [sic] cru que l'argent devait être remis, non pas à la poste, mais à David ; il répondit qu'il avait eu des doutes, mais que, dans l'intérêt de son serment, il avait cru à la dernière hypothèse. Ici subsistent une obscurité et une incertitude du souvenir, comme s'il avait arrangé quelque chose après coup[66]. Au fond, le début de l'histoire, qu'il ajoute après coup, était qu'un autre capitaine, à qui il s'était présenté, lui avait raconté qu'on lui avait demandé à la poste s'il connaissait un certain sous-lieutenant Lehrs, pour qui il y avait un paquet envoyé contre remboursement. Ce capitaine avait dit « non », et n'avait donc pas retiré le paquet. Alors seulement se place l'épisode du capitaine Nemeczek[67]. En outre, il expose plus en détail la rencontre avec David, qui lui dit que ce n'était pas lui qui avait la charge du courrier, mais le lieutenant *Ehrlich.* Ici, un oubli de ma part. C'est pendant son sommeil de

64 *Cf.* p. 27, où nous apprenons que ce fut en 1899.

65 Ce début est omis dans le cas publié, mais l'idée de l'obscurité y est (G.W. 394 ; S.E. 169 ; fr. 208).

66 Phrase omise dans le cas publié.

67 Le capitaine au nom tchèque, appelé dans le cas publié « capitaine cruel », est ici nommé pour la première fois. Son nom signifie « petit Allemand », diminutif de *Nëmec* (« Allemand »), tiré de *nëmÿ* (« muet ») : celui qui ne parle pas notre langue serait muet ! — La graphie correcte de ce nom, *Nëmeëek*, a subi la polonisation courante dans l'ancienne Autriche.

l'après-midi, pour ainsi dire en rêve, qu'il avait excogité le moyen de se tirer d'affaires, qui était énoncé ainsi : il irait à la poste avec les deux officiers, David et Ehrlich ; là, David remettrait 3,80 à la postière, celle-ci les passerait à Ehrlich et lui-même, conformément à la teneur du serment, les restituerait alors à David[68].

Puis il reprend son récit. Dans la soirée qui suivit cette sieste avait eu lieu la dernière rencontre des officiers, à l'occasion de la fin des grandes manœuvres. C'est à lui qu'il incomba d'exprimer les remerciements pour le toast adressé aux officiers de la réserve. Il parla bien, mais comme un somnambule, car à l'arrière-plan la pensée de son serment le tourmentait sans cesse. La nuit fut épouvantable, arguments et contre-arguments se combattaient les uns les autres, l'argument principal étant naturellement que…

(3e séance, suite) l'hypothèse déterminant son serment — à savoir, que David avait déboursé l'argent pour lui — était fausse, comme on le sait. Mais il s'en consola en se disant que ce n'était pas encore fini et que le lendemain, pendant qu'on irait à cheval à Przemysl, David étant de la partie jusqu'à un certain endroit, il aurait bien encore le temps de le prier d'aller avec lui à la poste. Or, il n'en fit rien, il laissa David partir de son côté, mais chargea quand même son ordonnance d'aller lui dire qu'il irait le voir dans l'après-midi. Quant à lui, il arrive à la gare de Przemyél à 9 heures 1/2 du matin, met ses bagages en consigne, fait encore diverses courses dans la ville et se propose d'aller ensuite voir David. Le lieu où se trouvait David était à environ une heure de voiture de Przemyél[69]. Aller par chemin de fer jusqu'à l'endroit où était la poste aurait pris 3 heures ; il pense qu'il aurait encore eu largement le temps de revenir prendre le train de nuit pour Vienne. Les pensées qui se combattaient étaient

68 Dans ce circuit économique, Ehrlich fait une affaire et la postière n'est toujours pas payée. En outre, le patient joue, auprès de la postière, le rôle de témoin oculaire du rapport entre elle et les deux lieutenants, ses supérieurs.

69 Dans le cas publié, le nom de cette ville *(cf.* note 35) est indiqué par P. — Ne perdons pas de vue qu'à cette époque il s'agissait de voiture hippomobile.

les suivantes. D'un côté, il y a de sa part une lâcheté[70] : il est clair qu'il veut seulement éviter le désagrément d'exiger de David ce sacrifice et de passer à ses yeux pour un fou, et c'est pour cela qu'il n'obéirait pas à son serment. De l'autre côté, c'est au contraire une lâcheté que de tenir son serment, car par là il veut uniquement trouver la paix face à son obsession. **Lorsque, dans un raisonnement, les arguments se contrebalançaient de la sorte, il se laissait d'ordinaire entraîner par des événements fortuits comme par des jugements de Dieu.** C'est pourquoi, quand à la gare un porteur lui demanda : « Pour le train de 10 heures ? », il répondit « oui », puis fit ses courses en ville. À 10 heures, il partit et se trouva ainsi devant un fait accompli[71], ce qui le soulagea beaucoup. En outre, il retint auprès du contrôleur du wagon-restaurant une place à la table d'hôte. À la première station il lui vint soudain à l'esprit qu'il pourrait très bien descendre là, attendre le train qui allait dans la direction opposée, et retourner à l'endroit où se trouvait le lieutenant David. Seule la considération de l'engagement pris avec le garçon du wagon-restaurant l'en détourna, et il remit à une prochaine station son projet de descendre. À une autre station, il lui sembla impossible de descendre parce qu'il avait là des parents, et il décida de continuer jusqu'au terminus. À Vienne il irait trouver son ami, soumettrait l'affaire à sa décision et retournerait alors par le train de nuit. Il aurait eu une demi-heure entre les deux trains. Cependant, à Vienne il ne trouve pas son ami

70 *Cf.*, p. 40, une autre « lâcheté », et aussi note 129.

71 Ces deux mots en français dans le texte (de même que, plus loin, « table d'hôte »). — Dans le cas publié, Freud dit qu' « il a créé un fait accompli ». C'est en effet ce qui se passe chez les obsessionnels. N'ayant pas la possibilité de décider, ils se donnent l'impression de se laisser guider par un événement fortuit, souvent inconsciemment provoqué par eux-mêmes. En amour, l'obsessionnel se décide rarement ; en général il se laisse « attraper malgré lui ». Il est difficile de savoir à quel point il est dupe de son propre stratagème, et cela soulève tout le problème de la « croyance » et du « doute » chez le névrosé.

dans l'hôtel où il s'attendait à le rencontrer, mais seulement quelqu'un de sa connaissance, qui l'invite à passer la nuit chez lui. Il décline l'offre, car il veut coucher chez son ami Guthmann ; il y sonne encore à 11 heures, tout en ayant des scrupules, car il craint de déranger la vieille mère[72], et lui expose l'affaire cette même nuit. L'ami lève les bras au ciel ! Comment peut-il encore douter qu'il s'agit d'une obsession ? Il le calme pour cette nuit, si bien qu'il dort splendidement ; le lendemain matin ils vont ensemble à la poste pour expédier les 3 couronnes 80 au bureau de poste en Galicie. Il quitte alors son ami ; une fois qu'il est de retour chez les siens, dans la Brühl[73], son souci revient au premier plan ; les arguments de son ami n'avaient-ils pas été justement les siens propres ? Il ne s'y trompait pas : seule l'influence personnelle de son ami lui avait fait retrouver le calme. Il décida d'aller voir un médecin, de se faire donner par lui une attestation selon laquelle sa guérison exigeait la mise en scène avec David, comme il l'avait imaginée ;

il ne doutait pas que, en vertu de cette attestation, David n'acceptât alors de recevoir l'argent de ses mains. Un hasard orienta son choix sur moi[74]. Un étudiant en philosophie, qui habitait la même maison et qui leur avait prêté des livres, les redemanda. Il trouva encore moyen de feuilleter l'un d'entre eux ; c'était *La psychopathologie de la vie quotidienne,* où il tomba sur des choses qui lui rappelaient ses propres démarches de pensées, et il décida de venir me voir.

Pas bien reproduit ; beaucoup est manqué, s'est estompé, parmi les beautés singulières[75] du cas.

72 Le cas publié ne mentionne pas cette mère ; on n'est donc pas informé des égards du patient envers elle.

73 Dans les environs de Vienne. — Ce nom est omis dans le cas publié.

74 Une fois qu'il est arrivé chez Freud, il n'est plus question d'une telle attestation : il a trouvé un nouvel objet pour sa composante homosexuelle.

75 Cf., note 45, notre interprétation du mot abrégé en *eigent.* — Phrase omise dans le cas publié.

Quatrième séance [samedi 5 octobre]

« Comment allez-vous continuer maintenant[76] ? — Je me suis décidé à vous raconter ce que je tiens pour très important et qui me tourmente depuis le début. » Il raconte alors très longuement ce qui peut être résumé ainsi : l'histoire de la maladie de son père, mort d'un emphysème en 1899, alors que lui-même avait 21 ans, l'évolution progressive de son état jusqu'au danger, et, l'essentiel, comment un soir, supposant qu'il ne s'agissait que d'une crise, il demanda au docteur quand on pourrait considérer le danger comme écarté[77]. La réponse fut : « Après-demain soir », et il ne lui vint pas à l'esprit que son père pourrait ne pas atteindre ce terme[78].

C'est pourquoi il se mit au lit à 11 heures 1/2 pour une heure et, lorsqu'il se leva à 1 heure[79], il rencontra un médecin ami de la maison, qui lui annonça que son père était décédé. Il se reprocha de ne pas avoir été présent au moment de la mort, et ce reproche s'accentua lorsqu'une garde-malade lui apprit que, au cours des derniers jours, son père avait une fois prononcé son nom comme s'il désirait sa présence, et avait demandé à l'infirmière qui

76 Dans le cas publié, Freud explique pourquoi il pose cette question au patient. Le lecteur (comme l'analyste) doit perdre tout espoir d'apprendre tout de suite quelque chose au sujet de cette étrange obsession : « la technique psychanalytique correcte impose au médecin de réprimer sa curiosité et de laisser le patient libre de choisir l'ordre des sujets pendant le travail. » La réaction du patient fut à la hauteur : il tient Freud en haleine et parle d'autre chose, tout en répondant aux questions posées sur son père à la 3° séance. *(Cf.* aussi note 15.)

77 D'après ce discours indirect, on ne sait pas si le mot *danger* est du patient ou de Freud. On peut cependant se demander si « le danger » auquel le patient s'attendait n'était pas, justement, que son père surmonte cette crise. *(Cf.* p. 34 et n. 107.)

78 En allemand, ce mot *Termin* (« terme ») est le même qui revient plusieurs fois à propos de la date déterminée que le malade s'impose pour se présenter à son examen.

79 On verra plus loin la place que cette heure de la nuit prendra dans les fantasmes du patient.

s'approchait : « Est-ce vous, Ernst[80] ? » Il croit avoir remarqué que, de leur côté, sa mère et ses sœurs[81] se faisaient des reproches semblables, mais il n'en fut pas question. Cependant, au début, son reproche ne le tourmentait pas, et pendant longtemps il ne se rendait pas compte du fait : chaque fois qu'il entendait une bonne blague, il lui arrivait de se dire : « **Ça, il faut que je le raconte** à **mon père. »** En outre, son imagination s'occupait de son père, au point que souvent, quand on frappait à la porte, il pensait : « Voilà mon père qui arrive » ; de même, entrant dans une pièce, il s'attendait à y rencontrer son père, et bien qu'il n'oubliât jamais le fait de sa mort, l'attente d'une pareille apparition spectrale, loin de l'effrayer, avait quelque chose d'intensément désiré[82]. Ce n'est qu'un an et demi plus tard, en mai 1902[83], que le souvenir de sa négligence s'éveilla en lui et commença à le tourmenter de la façon la plus épouvantable, si bien qu'il se prit pour un criminel[84]. Le motif en fut le décès d'une tante par alliance[85], suivi de sa visite à la maison mortuaire, à Baden[86]. C'est à partir de ce moment-là qu'il ajouta à

80 Il est peu probable que le père ait dit : « Est-ce vous, Ernst ? » et non pas : « C'est toi, Ernst ? » Il doit s'agir ici des paroles gauchement reproduites par la garde-malade : tout en disant respectueusement « *Sind Sie* [...] », elle ne peut s'empêcher de continuer par une formule plus familière, « *der Ernst* », que le français pourrait rendre seulement par le régionalisme, d'ailleurs parallèle, « *le* Ernest ».

81 Ce pluriel *sœurs* a été mis d'après le cas publié : *G.W.* 399 ; *S.E.* 174 ; fr. 212.

82 On peut souvent observer, non seulement chez des malades en traitement, mais aussi chez des personnes qui n'ont pas pu être présentes aux derniers moments d'un être cher, cette même difficulté à accepter l'événement. Elles se plaignent de ne pas pouvoir combler un « trou » existant entre avant et après. Pour combler cette lacune, elles peuvent recourir à des mécanismes divers, depuis la négation de la mort jusqu'à la mise en scène, par transfert, d'un adieu très émouvant.

83 La date de la mort du père : 1899. Il doit s'agir ici de mai 1901. *Cf.* aussi dans le texte allemand l'hésitation de Freud quant au mois.

84 *Cf.* note 16.

85 *Cf. G.W.* 399 n. ; *S.E.* 175 n. ; fr. 212 n.

86 Ville autrichienne non loin de Vienne. — Ce nom est omis dans le cas publié.

son édifice d'idées un prolongement dans l'au-delà. La première conséquence en fut une grave incapacité de travail.

Là-dessus j'interviens et, enchaînant sur les tentatives de son ami pour le calmer, j'expose qu'il y a mésalliance entre le contenu de la représentation et l'affect, donc entre le motif du reproche et son ampleur. Un profane dirait : « L'affect est trop grand par rapport à la représentation, donc exagéré, et la conclusion tirée de ce reproche — je suis un criminel — est fausse. » Le médecin, au contraire, dirait : « Non, l'affect est justifié, la conscience de la culpabilité n'est pas à critiquer en elle-même, mais elle se rattache à un autre contenu, qui n'est pas conscient, à un contenu qu'il faut d'abord chercher ; ce n'est que par une connexion fausse que la représentation consciente est allée échouer à cet endroit[87]. » Nous ne sommes pas habitués à des affects intenses sans contenu représentatif et, pour cela, faute d'un contenu, nous lui en substituons un autre qui convienne plus ou moins, à peu près comme le fait la police qui, quand elle ne réussit pas à attraper l'assassin, arrête quelqu'un d'autre à sa place[88]. Impuissance du travail logique due à cette fausse connexion. Je conclus en le renvoyant aux grandes énigmes qui résultent de cette nouvelle conception, d'autant plus qu'il doit bien savoir qu'au fond il n'a jamais rien fait de criminel.

87 Cette idée de « mésalliance » se trouve déjà en 1895 dans les *Etudes sur l'hystérie,* à propos du cas *Frau Emmy von N.* Freud y emploie le terme *falschen Verknüpfungen* (« fausses connexions ») : *G.W.* I, 121 n. ; *S.E.* II, 67 n. ; fr. 52 n., où l'expression est traduite par « liens causaux fictifs ». Dans la *Psychothérapie de l'hystérie* (1895 ; *cf.* lettre à Fließ du 4-3-95) figure le même terme pour expliquer le transfert. C'est d'ailleurs là que cette expression apparaît pour la première fois *(G.W.* I, 308-9 ; *S.E.* II, 302-3 ; fr. 245-6). Dans ce même texte se trouve le mot *Mesalliance,* pris au français, comme dans l'article écrit en français, *Obsessions et phobies (G.W.* I, 347 ; *S.E.* III, 71). Dans son article *Refoulement* (1915), Freud développe cette idée en étudiant, du point de vue économique, le destin de la représentation et de l'affect (*Affektbetrag*, « quantum d'affect ») : *G.W.* X, 254-5 ; *S.E.* XIV, 152-3 ; fr. 79-80.

Cinquième séance [lundi 7 octobre]

Très intéressé, il se permet d'émettre des doutes. Au fond, comment le fait d'avoir appris que le reproche, c'est-à-dire, la conscience de culpabilité, est justifié, peut-il guérir ? — Ce n'est pas ce fait qui agit ainsi, mais la découverte du contenu inconnu du reproche. — Oui, c'est ce qu'il veut dire. — Différence entre conscient et inconscient ; usure du conscient et inaltérabilité de l'inconscient. J'attire son attention sur les objets antiques de mon bureau, trouvailles faites dans des tombeaux, et dont l'ensevelissement conditionne la conservation : Pompéi ne périt que maintenant, depuis sa mise au jour[89]. — A-t-on une garantie sur la façon dont on se comportera envers ce qu'on aura découvert ? L'un, probablement en surmontant le reproche, l'autre, non.

— Non, il est dans la nature des choses que l'affect soit toujours surmonté, et déjà pendant le travail[90]. On fait bien effort pour conserver Pompéi, alors qu'on fait effort pour se débarrasser d'idées aussi torturantes. — Il s'est dit qu'un reproche ne peut surgir qu'en raison de la transgression des lois morales personnelles les

88 L'original dit textuellement : « à peu près comme la police, au cas de non-attrapage, arrête un faux assassin. » Le texte du cas publié *(G.W.* 400 ; *S.E. 176 ;* fr. 213) précise un peu mieux, mais il reste toujours le fait que la personne finalement arrêtée est aussi un assassin, mais pas le vrai. Notre traduction s'efforce de rendre la pensée de Freud.

89 Freud a repris cette image de fouilles archéologiques dans son article de 1937, *Konstruktionen in der Analyse*, où il compare le rôle de l'analyste à celui de l'archéologue. Quoique le mot *construction* (ou *reconstruction*) soit moins employé en analyse que le mot *interprétation*, on en trouve beaucoup d'exemples chez Freud, dans ses histoires de cas. Cf., plus loin ; *cf.* aussi *G.W.* 406-7, 426 ; *S.E.* 182, 205, fr. 217, 232 (dans ce dernier passage, le mot *Konstruktion* est traduit par « hypothèse »). *Cf.* la note de l'éditeur dans *S.E.* XXIII, 256 ; et Freud (1918), *G.W.* XII, 79 sqq. ; *S.E.* XVII, 50 sqq. ; fr. 361 sqq.

90 Cet optimisme de Freud provient de sa confiance dans le processus analytique, confiance qui est à l'origine de la nouvelle technique qu'il s'efforce d'inaugurer avec ce patient. *Cf.* note 14.

plus intimes, et non pas de celle des lois morales extérieures. (Je confirme : celui qui viole celles-ci ne se voit-il pas souvent comme un héros ?) On sait, ajoute-t-il, qu'un tel processus n'est possible que dans le cas d'une **désagrégation de la personnalité,** qui est donnée dès le début[91]. Récupérera-t-il l'unité de sa personnalité ? Dans ce cas il se fait fort d'accomplir beaucoup de choses, plus que d'autres, qui lui seraient présentés comme des modèles[92]. — D'accord avec ce clivage de la personnalité[93] ; il n'a qu'à souder ce nouveau contraste entre la personne morale et le mal avec le précédent contraste entre le conscient et l'inconscient ; l'une est le conscient, l'autre, l'inconscient[94]. — Il peut se souvenir, dit-il, que, tout en se considérant comme une personne morale, il a sans aucun doute dans son enfance fait des choses qui auraient émané de l'autre personne. -— Il a, dis-je, découvert en passant un caractère principal de l'inconscient, l'INFANTILE ; l'inconscient est l'infantile, et cette partie de la personne qui s'est alors séparée d'elle, n'en a pas accompagné l'évolution ultérieure et a donc été refoulée. Les rejetons de cet inconscient refoulé sont les éléments qui

91 Cette phrase, après la parenthèse de Freud, est encore du patient. *Cf.* le cas publié : *G.W.* 401 ; *S.E.* 177 ; fr. 214.

92 En l'occurrence, Freud est son modèle, qu'il se fait fort de dépasser. La dernière proposition de cette phrase est omise dans le cas publié *(G.W.* 401 ; *S.E.* 177 ; fr. 214).

93 Freud reprend ici son discours et atténue le mot du patient : *Zerfall* (« désagrégation »), en disant : *Spaltung* (« clivage »). *G.W.* 401 ; *S.E.* 177 ; la traduction française, p. 214, ne respecte pas cette nuance.

94 Dans le manuscrit, une faute de syntaxe rend la phrase incompréhensible. La correction en a été apportée d'après le cas publié. Dans celui-ci, d'ailleurs, la rédaction primitive a été modifiée : au lieu de *die eine* (« l'une ») il y a *Die sittliche Person* (« La personne morale ») ; au lieu de *die andere*, erreur pour *das andere* (« l'autre », au neutre), il y a *Das Böse* (« le mal »). En outre, la « personne morale » est appelée « le conscient », tandis que « le mal » est qualifié par l'adjectif « inconscient ». Les traducteurs de la *S.E.* et de l'édition française ont établi un autre équilibre *(cf. G.W.* 401 ; *S.E.* 177 — où le mot *Person* est traduit par *self* — ; fr. 214).

entretiennent la pensée involontaire constituant sa maladie. Maintenant il reste encore à découvrir un [autre] caractère, je veux dire le sexuel[95], mais il ne trouve pas ce caractère. En échange, il exprime un doute : serait-il encore possible d'annuler des altérations existant depuis si longtemps, notamment l'idée sur l'au-delà, qui pourtant ne peut pas être réfutée logiquement ? — Je ne conteste pas la difficulté du cas ni l'importance de ces constructions, mais son âge est très favorable, et beaucoup de choses dépendent de l'intangibilité de la personnalité ; à ce propos j'émets sur lui un jugement très favorable, qui manifestement le réjouit beaucoup[96]. — Il raconte encore que le caractère de son état s'est beaucoup modifié. Début 1903 et pendant quelque temps, c'étaient des accès : l'idée s'emparait de lui subitement et se maintenait aiguë pendant 8 à 10 jours, puis était surmontée et il en était complètement libéré pour quelques jours jusqu'à l'apparition de l'accès suivant. Maintenant il en est autrement ; il s'est en quelque sorte résigné, suppose qu'il a déjà commis la chose en question et se dit alors dans sa lutte défensive : « Tu ne peux de toute façon plus rien faire, puisque tu as déjà perpétré la chose. » Cette supposition d'une culpabilité antérieure est pour lui plus terrible que la tentation, qui existait au début, de faire quelque chose qui le rendrait coupable. — Je lui fais compliment de la clarté avec laquelle il exprime ces états. — Il ne sait pas si cette modification est en rapport avec une nouvelle vivance, quelle qu'elle soit[97].

Sixième séance [mardi 8 octobre]

95 *Cf.* l'original, où un début de mot *Infa[ntile*] est barré et remplacé par *Sexuelle.* Cette explication, entre virgules, est omise dans le cas publié.

96 *Cf.,* un peu plus loin, un autre compliment de Freud. *Cf.* aussi p. 100, où nous voyons que le patient reçoit ces compliments de façon très ambivalente.

97 Ce passage, à partir de « II raconte encore [...] », est omis dans le cas publié.

Il faut qu'il raconte un fait réel de son jeune âge[98]. Il se souvient que, à l'âge de 8 ans peut-être, il avait craint que ses parents ne devinent ses pensées. Au fond, cette idée lui est restée fidèle tout au long de sa vie. À 12 ans il aimait une petite fille, sœur d'un ami, mais qui n'était pas envers lui aussi tendre qu'il le désirait. (Répondant à une question : non, pas sensuellement, il ne désirait pas la voir nue, elle était trop petite.) Et là il se souvient avec certitude de l'idée qu'elle serait affectueuse envers lui s'il lui arrivait un malheur ; or, la condition qui s'imposa à lui avec force fut : si son père mourait. Il la rejeta tout de suite, et combat maintenant l'idée qu'un tel souhait ait pu s'exprimer ainsi ; mais voilà, ce n'avait été qu'un « enchaînement de pensées ». — J'objecte : « Si ce n'était pas un souhait, à quoi bon la révolte ? — Soit, mais seulement à cause du contenu de cette représentation, c'est-à-dire, que mon père pourrait mourir. » — Moi : il traite cet énoncé comme celui d'un crime de lèse-majesté, où l'on applique la même peine lorsque quelqu'un dit : « Notre empereur est un âne », que lorsqu'il revêt sa pensée ainsi : « Si quelqu'un dit... alors il aura affaire à moi. » Je pourrais tout simplement insérer cette condition[99] dans un contexte contre lequel une résistance comme la sienne ne serait sûrement pas nécessaire, par exemple : « Si mon père meurt, je me tue sur sa tombe »[100]. — Très frappé, il se souvient maintenant de l'exemple d'une jeune fille, à Tebach[101], qui rêve de la mort de son neveu (il dit : nièce[102]), alors qu'il n'y avait là aucun souhait de sa part. — Correct, mais dans ce

98 Le passage publié dit Kindheit (« enfance »), tandis que le manuscrit dit Jugend (« jeunesse »). G.W. 402 ; S.E. 178 ; fr. 214.

99 *Cf. G.W.* 402, où on lit : « *den Vorstellungsinhalt* [...] *in einen Zusammenhang bringen* [...] »(« insérer ce contenu représentatif [...] dans un contexte [...] ») : *S.E.* 179 ; fr. 215.

100 Le patient avait exprimé, en d'autres termes, des idées suicidaires (p. 20).

101 Il s'agit probablement d'une localité, mais l'orthographe de ce mot est peu lisible (*Tebach* ou *Tebuch).* Aucune de ces deux formes ne figure dans le registre, remontant au début du siècle, qui énumère tous les lieux de l'ancien Empire austro-hongrois. — Ce passage est omis dans le cas publié.

cas le véritable souhait a été passé sous silence, et pour cette raison le caractère du souhait s'est déplacé sur la condition tout à fait inadaptée au souhait. Dans son cas, le souhait est nettement désigné et on a l'impression que quiconque veut atteindre un but en désire aussi les moyens[103]. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que l'idée de la mort de son père s'est manifestée ; elle remonte à une époque antérieure, et c'est là que nous allons essayer de la retrouver. — Il poursuit en racontant qu'une deuxième fois une pensée tout à fait semblable lui était venue, comme un éclair, six mois avant la mort de son père. Il était amoureux de *cette* dame, mais on n'avait pas pu envisager une union à cause de difficultés matérielles ; l'idée s'énonçait alors sous cette forme : **Par la mort de son père il deviendrait peut-être tellement riche** qu'il pourrait se marier[104]. Dans sa défense il alla si loin que son seul désir était que son père ne laissât pas le moindre héritage, afin que nul gain ne vînt compenser une perte aussi épouvantable. Une troisième fois, la veille de la mort de son père, l'idée revint, mais très atténuée : « Je peux maintenant perdre ce que j'ai de plus cher »[105]. Contre elle s'éleva l'objection : « Non, il y a une autre personne, dont la perte te serait encore plus douloureuse. » Cela est d'autant plus merveilleux[106], dit-il, qu'il est sûr de n'avoir *jamais* pensé qu'il pût souhaiter la mort de son père. — Après ces paroles prononcées avec une vigueur accrue, je crois

102Freud ne commente pas ce lapsus du patient. Cependant, dans le cas publié, nous apprenons quelque chose sur sa « délicieuse » *(herzig)* petite nièce Ella, qui entre dans un de ses fantasmes *(G.W.* 444 ; *S.E. 226* ; fr. 246). Cette nièce n'est pas mentionnée dans le manuscrit.

103Ce passage, à partir de « il se souvient maintenant [...] », est omis dans le cas publié : *G.W.* 402 ; *S.E.* 179 ; fr. 215.

104*Cf.* quelques lignes plus loin et note 105.

105Voir note 77.

106*wunderbarer* (« plus merveilleux ») est mis pour *wunderlicher* (« plus étonnant »). Lapsus du patient ou de Freud ? *Cf.* le cas publié, où le discours est indirect : *Er verwundere sich* (« Il s'étonne, dit-il ») : *G.W.* 403 ; *S.E.* 179 ; fr. 215.

nécessaire de lui donner un fragment de la théorie. La théorie affirme que, puisque toute angoisse correspond à un ancien souhait refoulé, on doit supposer exactement le contraire. Il est certain aussi que l'inconscient est alors juste le contraire du conscient. — Il est très ébranlé, très incrédule, et continue à s'étonner qu'un tel souhait soit possible, puisque précisément son père était pour lui l'être le plus cher. Aucun doute : il aurait, sans hésiter, renoncé à tout bonheur personnel pour lui conserver la vie[107]. — Je réponds que précisément cet amour intense est la condition du refoulement de la haine. À l'égard de personnes indifférentes il lui serait sûrement facile de maintenir, l'un à côté de l'autre, les motifs de penchants et d'aversions modérés ; par exemple, envers son chef de bureau, s'il est un supérieur agréable mais un juriste tatillon et un juge inhumain. D'une façon semblable, Brutus dit chez César[108]..., et cependant cela produit déjà un effet étrange parce que nous nous représentons comme plus grande l'affection de Brutus pour César.

107*Cf.* pp. 33 et 86, où cette certitude ne semble pas se confirmer.

108*Cf. G.W.* 404 ; *S.E.* 180 ; fr. 216, où Freud dit : « Chez Shakespeare, à propos de César », et où il cite le passage en question (*Julius Cœsar,* III, 2). Freud mentionne à plusieurs reprises ce même passage (p. ex., *G.W.* II-III, 426-7 ; *S.E.* V, 424 ; fr. 361-2), mais il ne s'est jamais référé aux phrases qui le précèdent et qui auraient peut-être expliqué ce qui lui semble être « les paroles étranges de Brutus » : « S'il y a dans cette assemblée quelque grand ami de César, je lui dis que Brutus n'avait pas pour César moins d'amitié. Si cet ami demande alors pourquoi Brutus s'est dressé contre César, je lui réponds : Ce n'est pas que j'aimais moins César, *c'est que j'aimais Rome davantage* » [c'est nous qui soulignons]. « AÀimeriez-vous mieux voir César vivant, et mourir tous esclaves, que de voir César mort et vivre tous libres ? César m'aimait et je le pleure ; il était heureux et je m'en réjouis ; il était brave et je le respecte ; mais il était ambitieux et je l'ai tué. Voilà donc des larmes pour son amitié, de la joie pour ses succès, du respect pour sa bravoure, et la mort pour son ambition. » — Notons aussi que, un peu plus loin, dans le passage de *L'interprétation des rêves,* cité ci-dessus (487 ; 483 ; 412), Freud dit qu'étant enfant il avait joué le rôle de Brutus dans Schiller, devant un auditoire d'enfants. Il s'agissait du drame *Die Ràuber* (« Les Brigands » ; *cf.* Grinstein, 1968, pp. 297 sqq.).

Dans le cas d'une personne qui lui serait plus proche, sa femme par exemple, il s'efforcera d'avoir un sentiment plus uniforme ; pour cela — trait normal chez l'homme — il négligera ses défauts qui pourraient provoquer son aversion et, dans son aveuglement, il ne les verra pas. Donc, c'est justement l'amour intense qui ne permet pas à la haine (caricaturalement désignée ainsi) de rester consciente : or, cette haine doit bien avoir une source quelconque. Un seul problème subsiste : d'où provient cette haine ? Ses dires mêmes suggèrent l'époque où il craignait que ses parents ne devinent ses pensées[109]. D'autre part, on peut se demander pourquoi l'amour intense n'a pas tout simplement éteint la haine, comme on le constate si souvent dans le cas de mouvements opposés. C'est que cette haine doit être en rapport avec une source, une cause, qui la rend invulnérable à son tour. Ainsi, d'une part, ce contexte protège la haine à l'égard du père contre l'anéantissement ; d'autre part, l'amour intense l'empêche de devenir consciente, de sorte qu'elle garde tout juste son existence inconsciente, d'où, par moments, elle surgit comme un éclair. — Il concède que cela est exact, mais, bien entendu, n'en est pas convaincu le moins du monde. Il demande s'il peut poser une question : Comment se fait-il qu'une telle idée puisse être tellement intermittente, puisqu'elle s'est manifestée pendant quelque temps à l'âge de 12 ans[110], puis de 20 ans[111], et est revenue 2 ans plus tard[112] pour ne plus disparaître[113] ? Il ne peut vraiment pas croire qu'entre-temps l'hostilité ait été éteinte. Et pourtant, aucun

109À propos de cette expression « deviner », cf. note 29 et p. 33.

110*Cf.,* pp. 33, son souhait de mort envers le père à propos de son amour pour une petite fille : il avait 12 ans.

111*Cf.* p. 40, où il dit avoir connu la dame en 1898, donc, quand il avait 20 ans.

112*Cf.,* p. 34, un autre souhait de mort dirigé contre son père, six mois avant la mort de celui-ci.

113*Cf.* le cas publié, où le verbe employé *(anhalten)* a deux sens antithétiques, soit « continuer sans arrêt », soit « s'arrêter ». Les traductions anglaise et française se contredisent : *G.W.* 405 ; *S.E.* 181 ; fr. 217. Seul ce manuscrit peut les départager.

reproche ne se serait fait sentir pendant ces pauses. — Je réponds en citant la règle : lorsque quelqu'un pose une telle question, c'est qu'il tient la réponse toute prête et n'a qu'à continuer à parler. — Il poursuit sans lien étroit[114] : Il a été le meilleur ami de son père, comme celui-ci le sien ; et, sauf dans de rares domaines, où père et fils s'évitent mutuellement (que peut-il bien vouloir dire[115] ?), l'intimité entre eux a été plus grande que celle qu'il a maintenant avec son meilleur ami. Cette dame, pour laquelle il a relégué son père au second plan dans sa pensée, il l'a certes beaucoup aimée, mais non pas d'une façon proprement sensuelle. Ses élans sensuels ont été beaucoup plus forts à l'époque de son enfance qu'à celle de sa puberté. — Il a maintenant donné la réponse, dis-je, et découvert en même temps le troisième grand mystère. La source où l'hostilité puise son indestructibilité est manifestement du genre des convoitises sensuelles ; d'une certaine façon il aurait alors ressenti son père comme un gêneur, et ce **conflit entre la sensualité et l'amour filial est finalement tout** à **fait typique.** Il y a eu des pauses parce que sa sensualité, en raison de son explosion prématurée, a été très étouffée dans la période intermédiaire. Ce n'est que lorsque des sentiments amoureux très intenses avaient reparu, bien que consciemment ils fussent restés loin du caractère sensuel, que cette hostilité, s'accordant bien à la situation, s'était fait de nouveau sentir. Je me fais confirmer que ce n'est pas moi qui l'ai amené sur le sujet de son enfance ni sur celui de la sexualité, mais qu'il y est arrivé de lui-même[116]. — Maintenant il demande encore[117] pourquoi, à l'époque de cette dame, il n'a pas tout simplement

114Dans le texte du cas publié, Freud modifie cette phrase en y ajoutant l'adverbe *anscheinend* (« apparemment »). La suite, en effet, nous montre l'étroite liaison entre ce qui précède et ce que le patient dit maintenant, en même temps qu'elle confirme la conviction de Freud que la réponse devrait être déjà toute prête *(G.W.* 405 ; *S.E.* 182 ; fr. 217).

115Et qu'est-ce que Freud peut bien conjecturer lui-même ? Penserait-il à un fantasme d'homosexualité entre eux ? Dans le cas publié on lit le même mot : *Gebiete* (« domaine ») : *G.W.* 405 ; *S.E.* 182 ; fr. 217.

décidé en lui-même que la gêne apportée à son amour par son père n'était pas incompatible avec son amour pour lui. — Il reçoit la réponse : « Parce que la présence est absolument nécessaire pour qu'on tue quelqu'un. » Pour cela[118], le souhait qu'il conteste aurait dû lui venir alors pour la première fois ; mais c'était un souhait depuis longtemps refoulé, face auquel il ne pouvait pas se comporter autrement qu'auparavant, et qui est donc resté soustrait à une telle[119] destruction. Le souhait a dû naître à des époques où les circonstances étaient tout autres, où il n'aimait pas le père plus que la personne aimée[120], ou bien en un temps où il n'était capable d'aucune décision claire, donc pendant une enfance très reculée, avant l'âge de 6 ans, âge à partir duquel nous savons que ses souvenirs sont demeurés frais, et cela est précisément resté tel quel pour toujours.

Mais c'est le moment maintenant d'abandonner la théorie et de retourner à l'observation de soi et aux souvenirs.

Septième séance [mercredi 9 octobre]

Il reprend le même sujet. Il ne peut pas croire qu'il ait jamais eu ce souhait contre son père. Il se souvient d'un roman de Sudermann *(Deux sœurs[121])*, qui lui avait fait une impression très

116Freud éprouve le besoin de vérifier sa propre application de la règle fondamentale. Cf. note 14.

117*Cf.* l'original, où nous avons reproduit la répétition de ce début de phrase.

118Dans le cas publié, Freud explicite : au lieu de *Dazu* (« en outre » ou « pour cela »), il dit : *Um jene Entscheidung zu ermôglichen* [...] (« Pour rendre possible cette décision [...] »). *G.W.* 406 ; *S.E.* 182 ; fr. 217.

119Dans le cas publié, le mot *solcher* (« à [une] telle ») est remplacé par *der* (« à la »). *G.W.* 406 ; *S.E.* 183 ; fr. 217.

120Dans le cas publié, « la personne aimée » devient : *die sinnlich begehrte Person* (« la personne sensuellement désirée »). *G.W.* 406 ; *S.E.* 183 ; fr. 217.

121Le mot *Geschwister*, intraduisible par un mot unique, indique le rapport entre sœurs aussi bien qu'entre frères et sœurs. Par contre, *Gebrüder* ne s'applique qu'à des frères. Le titre du roman de Sudermann est précisément *Geschwister* et il n'indique pas en lui-même le nombre de sœurs en question, ni s'il ne s'agit que de sœurs. Seul le contexte peut le préciser.

profonde, et dans lequel une sœur, au chevet du lit de mort de l'autre, souhaite cette mort afin d'épouser son mari, puis se suicide, parce qu'après une telle bassesse elle ne mérite pas de vivre. Il comprend cela et trouve tout à fait juste de périr à cause de ses pensées, car il est sûr qu'il ne mérite rien d'autre (donc, contradiction avec ses paroles du début : « Non »[122], il n'avait jamais eu ce souhait). — Je sais très bien, dis-je, que chez les malades il arrive que la souffrance leur apporte de l'apaisement, et qu'au fond ils se refusent en partie à guérir. Je lui demande de ne pas perdre de vue que le déroulement du traitement s'accompagne d'une résistance continuelle ; je le lui rappellerai encore. — Il veut maintenant raconter une action criminelle, dans laquelle il ne se reconnaît pas, mais dont il se souvient avec une entière certitude. Nietzsche dit (phrase que je dois chercher) : « [...] finalement, c'est la mémoire qui cède »[123]. — « En cela, la mienne n'a donc pas cédé. — **Précisément parce que vous êtes un bourreau** de **vous-même**[124]**, et que,** des **reproches,** vous tirez de la jouissance. — Avec mon frère cadet (je suis maintenant vraiment bien avec lui, il me cause en ce moment un grand souci, il veut faire un mariage que je tiens pour la pire des sottises, j'ai déjà pensé faire le voyage là-bas et tuer la personne pour qu'il[125] ne puisse pas l'épouser), je me suis beaucoup bagarré étant petit. À côté de cela, nous nous aimions beaucoup et nous étions inséparables, mais moi, j'étais en proie à

122Ce passage figure en note dans le cas publié, où sa rédaction a été modifiée *(G.W.* 406 ; *S.E.* 183 ; fr. 218).

123Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, IV, 68 : « "J'ai fait cela", dit ma mémoire. — "Impossible", dit mon orgueil, et il s'obstine. En fin de compte, c'est la mémoire qui cède. »

124Après avoir oublié une citation sur la mémoire, Freud se souvient peut-être d'un auteur qu'il a dû apprécier. Cette expression, omise dans le cas publié, doit provenir de ses souvenirs littéraires : Térence, *L'Héautontimorouménos* (« Le bourreau de soi-même »).

125*Cf.* l'original, où le *ich* (« je ») est barré*,* à propos des mots barrés par Freud.

une jalousie manifeste, car de nous deux il était le plus fort, le plus beau, et pour cela le plus aimé de tout le monde. — En effet, vous m'avez déjà parlé d'une telle scène de jalousie, à l'âge de 8 ans, à propos de Mlle Rosa. — Donc, après cette histoire, sûrement avant 8 ans[126], car je n'étais pas encore à l'école, où je suis entré à l'âge de 8 ans, voici ce que j'ai fait : Nous avions des fusils de jeu, j'ai chargé le mien avec la baguette et lui ai dit de regarder dans le canon[127], il y verrait quelque chose, et alors j'ai appuyé sur la gâchette. Il a été atteint au front, mais n'a rien eu du tout ; cependant mon intention avait été de lui faire très mal. J'ai alors été tout à fait hors de moi et me suis demandé : "Comment ai-je bien pu faire cela ?", mais je l'avais fait »[128]. — Je profite de l'occasion pour plaider : s'il a conservé dans sa mémoire une action aussi étrangère à lui-même, on peut imaginer facilement qu'une chose semblable, bien qu'il ne s'en souvienne pas et qu'il la conteste maintenant, aurait quand même pu se produire contre son père, quelques années auparavant. — Il a aussi connu d'autres élans de vengeance morbide contre la dame qu'il vénère tellement. Des détails sur elle, dont il tient le nom encore secret. C'est une parente, il l'a connue en 1898[129] ; en 1899

126*Cf.,* p. 13, son souvenir remontant à l'âge de 7 ans ou un peu plus tard.

127*Cf.* l'original : nous y avons remis le mot *Lauf* (« canon »), que Freud avait rayé, probablement par erreur.

128Le patient fait maintenant allusion à son action criminelle, à son rôle d'interdicteur des amours du frère et à l'ambivalence de ses sentiments envers lui. En outre, nous ne savons pas quelles autres scènes avec son frère ce souvenir « criminel » peut cacher. *Cf.,* p. 98, les jeux sexuels entre les frères.

129Lorsqu'il avait 20 ans, comme l'indique la note 112. — Dans ce manuscrit on ne trouve pas trace de la date de 1886 où, selon la *S.E.* (256), Emst aurait fait la connaissance de la dame. **Cf. aussi** *S.E.* 317. Dans le cas publié (*G. W.* 403 ; *S.E.* 179 ; fr. 215), après la phrase « six mois avant la mort de son père [...], il était déjà amoureux de la dame », Freud ajoute en note : « Dix ans auparavant », donc, dix ans, pensons-nous, avant l'analyse du patient, ce qui nous ramène à 1898, avant la mort du père, survenue en 1899. — Ces deux phrases, jusqu'à « [...] mort », sont omises dans le cas publié.

son père est mort. Il la décrit comme étant une personne d'un caractère entier ; elle n'est sans doute pas capable d'aimer facilement et se réserve toute pour celui qui l'épousera. Lui, elle ne l'aime pas ; dès qu'il en a eu la certitude, il s'est laissé aller à une rêverie. Il deviendrait très riche, épouserait une autre femme, puis irait avec elle rendre visite à la dame, pour la vexer. Mais ici son imagination tourna court, car il lui fallut s'avouer que l'autre, l'épouse, lui était complètement indifférente ; ses pensées se troublèrent et ce n'est qu'à la fin qu'il eut l'idée claire qu'elle devait mourir[130]. Dans cette rêverie aussi il trouve, comme dans l'action contre son frère, la marque de la **lâcheté**, qui pour lui est si épouvantable, ce qui ne me semble pas très clair[131].

En m'entretenant avec lui, je lui fais remarquer que logiquement il doit se considérer comme entièrement irresponsable, car tous ces élans répréhensibles proviennent de son enfance et en sont des rejetons qui survivent dans l'inconscient ; or, il sait que dans le cas de l'enfant on ne peut pas parler de responsabilité. On sait que l'homme moralement responsable ne se forme qu'au cours de son développement, à partir de l'ensemble des prédispositions de l'enfant. Il doute que toutes ses mauvaises pensées proviennent de là, mais je lui promets que le traitement le lui prouvera dans chaque cas particulier[132].

Il mentionne encore que depuis la mort de son père sa maladie a pris des proportions énormes, et je lui donne raison dans la mesure où je reconnais que ce qui a contribué principalement à son

130*Cf. G.W.* 408 ; *S.E.* 185 ; fr. 219 ; dans le manuscrit, Freud remplace *sterben werde* (« mourrait ») par *sterben solle* (« devait mourir »).

131Dans le cas publié, Freud nous informe que ceci deviendra clair par la suite. *Cf.* p. 25 *(lâcheté)* et 104, à propos du mot *kneifen* (« pincer »). *Cf.* aussi, *G.W.* 426-7 ; *S.E.* 205-6 ; fr. 233, la description d'un fait auquel le patient attribue l'origine de sa lâcheté.

132*Cf.* note 90, sur l'optimisme de Freud. — Ce « dans chaque cas particulier » devient, dans le cas publié : « au cours du traitement » *(G.W.* 408 ; *S.E.* 186 ; fr. 219).

intensité, c'est le deuil de son père, qui a ainsi trouvé ici une expression pathologique. Explication de la phrase précédente : Tandis qu'un deuil normal atteint son terme au bout d'un an et demi, un deuil pathologique comme le sien dure, au contraire, un temps illimité.

Des séances suivantes, je ne veux retenir que quelques faits essentiels, sans reproduire la démarche de l'analyse[133].

En ce qui concerne les séances qui suivent, je noterai seulement quelques faits essentiels sans reproduire le cours de l'analyse.

[Suite : Revue Française de Psychanalyse > vol. 35, n° 4 (1971)]

10 oct. — Il annonça qu'il désirait parler du début de ses idées obsédantes. Il s'est avéré qu'il voulait dire le début de ses « commandements ». /Ils débutèrent/ [134] pendant qu'il travaillait à son examen d'État. Ils étaient en rapport avec la dame, au début de petits ordres absurdes (par exemple compter jusqu'à un certain nombre entre le tonnerre et l'éclair, faire le tour de la pièce à une minute précise, etc.). En rapport avec son intention de maigrir, il était forcé par un commandement, lors de ses promenades à Gmunden, de se mettre à courir en pleine canicule. Sur le conseil de son ami, il résista au commandement qui le sommait de passer son examen en juillet ; or, plus tard il obéit à un commandement qui lui disait de le passer à la première occasion en octobre. Il s'encourageait dans ses études avec le phantasme qu'il devait se dépêcher afin de pouvoir épouser[135] la dame. Tout se passe comme si ce phantasme constituait le motif de son commandement, il semble avoir attribué ces commandements à son père. Une fois, il perdit

133Dans le cas publié (*G.W.* 409 ; *S.E.* 186 ; fr. 220), Freud modifie cette phrase et ajoute (ce qu'il ne savait pas encore) la durée du traitement : plus de 11 mois.

134Les /.../ sont de Strachey. Les (...) sont de Freud.

135Épouser, en allemand : « heiraten ». *(N.d.T.)*

plusieurs semaines à cause de l'absence de la dame, partie en raison de la maladie de sa grand-mère, une très vieille femme. Il lui proposa de lui rendre visite, mais elle refusa. (« L'Oiseau Charognard » /voir p. 53 ; 487/.) Alors qu'il avait du travail par-dessus la tête, il pensa : « Il se peut que tu parviennes à obéir au commandement qui t'ordonne de passer ton examen à la première occasion en octobre. Mais si tu recevais l'ordre de te couper le cou, que ferais-tu ? » Il s'aperçut tout de suite que cet ordre venait déjà d'être donné, se précipita vers l'armoire pour prendre le rasoir, lorsqu'il se ravisa : « Non, ce serait trop simple. Il faut que tu ailles tuer la vieille femme. » Là-dessus, il s'écroula par terre, horrifié. — Qui lui a donné cet ordre-là ?

La dame reste très mystérieuse. Des serments qu'il a oubliés. Sa lutte contre eux est explicite, mais également oubliée.

11 oct. — Violent combat, mauvais jour. Résistance, due à ma demande d'hier de m'apporter une photographie de la dame — c'est-à-dire de renoncer à sa réticence à son sujet. Conflit : devait-il abandonner le traitement ou révéler ses secrets. Son *Cs* était loin d'avoir maîtrisé l'oscillation de ses pensées. Il décrivit sa manière de tenter d'écarter ses idées obsessionnelles. Pendant sa période religieuse il avait imaginé des prières qui lui prenaient de plus en plus de temps et qui finissaient par durer une heure et demie, la raison étant que quelque chose venait toujours s'insérer à l'intérieur de phrases simples et leur donnait un sens contraire. Par exemple, « Que Dieu — ne — le protège ». (Un Balaam inversé[136]). Je lui expliquai l'incertitude fondamentale de toute mesure de réassurance, ce qui devait être combattu s'y glissant peu à peu. Il le confirma. Une fois, l'idée lui était venue de proférer des malédictions : ce qui ne tournerait sûrement pas en une idée obsessionnelle. (C'était là la signification originelle de ce qui avait été refoulé.) Soudain, il y a 18 mois, il avait renoncé à tout cela ;

136/Balaam vint pour maudire et resta pour apporter sa bénédiction/.

c'est-à-dire, il avait fabriqué un mot avec les initiales de quelques-unes de ses prières, — quelque chose comme « Hapeltsamen » (il faudra lui demander des précisions à ce sujet) /cf. p. 280 ; 64/, et le dit si vite que rien ne put s'y glisser. Tout ceci était renforcé par un certain nombre de superstitions, vestige de sa toute-puissance, comme si ses vœux malveillants possédaient un pouvoir, ce que des expériences réelles confirmaient. Ainsi la première fois qu'il alla au sanatorium de Munich, /p. 255 ; 5/, sa chambre était voisine de celle de la jeune fille avec qui il eut des rapports sexuels. En y retournant une deuxième fois, il hésitait à reprendre la même chambre, puisqu'elle était très grande et chère. Lorsque finalement il dit à la jeune fille qu'il avait opté pour cette chambre-là, elle lui dit que le Professeur l'avait déjà prise. « Que sa mort s'ensuive ! » pensa-t-il. Quinze jours plus tard il fut troublé dans son sommeil par l'idée d'un cadavre. Il écarta cette idée ; or, le lendemain matin, il apprit que le Professeur avait en effet eu une apoplexie et avait été conduit dans la chambre à peu près à la même heure. Il possède aussi, dit-il, le don de faire des rêves prophétiques. De ceux-ci, il me raconta le premier.

12 oct. — Il ne me dit pas le deuxième, mais raconta comment il avait passé sa journée. Il était devenu de meilleure humeur et était allé au théâtre. En rentrant il rencontra par hasard sa servante, qui n'est ni jeune ni jolie mais qui lui a témoigné quelques attentions ces derniers temps. Il ne sait pas pourquoi, mais soudain il l'embrassa, puis se précipita sur elle. Bien qu'elle n'offrît sans doute qu'une résistance feinte, il reprit ses esprits et s'enfuit dans sa chambre. Avec lui, les choses se passaient toujours de la même manière : quelque chose de vilain venait toujours gâcher ses moments de bonheur. J'attirai son attention sur l'analogie entre ce phénomène et les assassinats suscités par des *agents provocateurs*[137].

137Les mots qui sont en français dans le texte original sont en *italique* pour cette raison, à l'exception de *tout*, p. 56, *ta* mère à toi, p. 61, et *regarder*, p. 94. *(N.d.T.)*

Poursuivant ses associations, il en vint à la masturbation dont l'histoire en ce qui le concernait était assez étrange. Il s'y était mis à l'âge de 21 ans environ — après la mort de son père, comme je le lui fis confirmer — parce qu'il en avait entendu parler et éprouvait une certaine curiosité. Il revint rarement à ces pratiques, à cause de la forte honte qui s'ensuivait. Un jour, sans y être nullement provoqué, il pensa : « Je jure sur mon âme bénie d'y renoncer. » Sans attacher une valeur quelconque à ce vœu, dont la particulière solennité le faisait rire, il y renonça toutefois pour le moment. Quelques années plus tard, à l'époque où mourut la grand-mère de la dame et où il voulut rejoindre celle-ci, sa mère lui dit : « Sur mon âme, tu n'iras pas. » Frappé par la similitude des deux vœux, il se reprocha de mettre en péril le salut de l'âme de sa mère. Il se dit qu'il ne devait pas être plus lâche pour son propre compte que pour celui d'autrui et que s'il persistait dans son intention d'aller rejoindre la dame, il reprendrait la masturbation. Par la suite, il renonça à l'idée de partir, ayant reçu une lettre qui l'en dissuadait. À partir de ce moment-là, la masturbation réapparut de temps à autre. Elle fut provoquée par des instants de particulier bien-être ou par des lectures qui lui plaisaient. Ainsi, par exemple, lors d'un bel après-midi lorsqu'il entendit un postillon sonner du cor dans la Teinfaltstrasse[138] /au centre de Vienne/ — jusqu'à ce qu'un agent de police intervint pour faire cesser ce bruit, probablement en référence à un ancien décret prohibant le son du cor dans le centre de la ville. Et une autre fois, cela se produisit alors qu'il lisait dans *Wahrheit und Dichtung*[139] comment Goethe se libéra dans un mouvement de tendresse des effets d'une malédiction prononcée par une maîtresse contre quiconque l'embrasserait sur la bouche ; longtemps il avait laissé cette malédiction le retenir, mais à ce moment il en brisa les chaînes et embrassa gaîment, à maintes reprises, sa bien-aimée (Lilli

138La rue de Teinfalt. *(N.d.T.)*

139/Tel quel dans le ms./

Schœnemann ?)[140]. À ce passage, il se masturba, me raconta-t-il, étonné.

À Salzbourg, en outre, il s'était senti attiré par une jeune servante, qu'il devait être amené d'ailleurs à revoir. En cette circonstance aussi il se masturba ! En me le racontant il faisait allusion au fait que cette masturbation avait gâché un bref voyage à Vienne qu'il avait envisagé avec plaisir.

Il me donna d'autres précisions concernant sa vie sexuelle. Les rapports avec les *puellae* le dégoûtaient. Une fois il avait posé comme condition à l'une d'elles qu'elle se déshabillât et lorsqu'elle demanda 50 % de supplément pour ce faire, il paya et s'en alla indigné. Dans les rares occasions où il eut des rapports avec des jeunes filles (à Salzbourg et plus tard avec la serveuse à Munich), il ne se sentait jamais porté à se faire des reproches. Quelle ne fut pas son exaltation[141] quand la serveuse lui fit le récit émouvant de son premier amour auprès duquel elle fut appelée alors qu'il agonisait. Il regretta de s'être arrangé pour passer la nuit avec elle et seuls ses scrupules à elle l'obligèrent à faire du tort au mort. Il essayait toujours de faire une nette distinction entre les relations qui consistaient seulement à copuler et tout ce qui s'appelait amour, et l'idée que cette femme avait été l'objet d'un si profond amour la rendait à ses yeux impropre à sa convoitise sensuelle.

Ici, je ne pus me retenir de reconstruire le matériel à notre disposition en un événement : comment avant l'âge de six ans il avait dû avoir l'habitude de se masturber et comment son père le lui avait sans doute interdit, utilisant à titre de menace la phrase « ce serait ta mort », et peut-être menaçant même de lui couper le pénis. Ce qui expliquerait sa masturbation lors de la levée de la malédiction, les ordres et les interdictions dans son inconscient et la menace de mort retournée contre le père. Ses idées actuelles de suicide

140/Une jeune fille qui fut pour une courte durée la fiancée du jeune Goethe./

141Dans le texte : *exalté*, en français. *(N.d.T.)*

correspondraient aux reproches qu'il se faisait d'être un assassin. Ceci, dit-il, à la fin de la séance, lui fit venir à l'esprit un tas d'idées.

Addenda. — Son intention, me dit-il, de se suicider avait été sérieuse. Seules le retenaient deux considérations. L'une étant qu'il ne peut supporter l'idée que sa mère trouve sa dépouille sanglante. Le phantasme de commettre le suicide à Semmering[142] et de laisser une lettre réclamant que son beau-frère soit le premier informé lui permit de l'éviter. (J'ai assez curieusement oublié la deuxième considération.)

Je n'ai pas mentionné, provenant de séances antérieures, trois souvenirs interdépendants, datant de sa quatrième année et qu'il décrit comme étant ses souvenirs les plus précoces et qui se réfèrent à la mort de sa sœur Catherine. Le premier : elle est portée dans son lit. Deuxième souvenir : il demande « Où est Catherine ? », va dans la chambre et trouve son père assis dans un fauteuil en train de pleurer. Le troisième : son père se penche sur sa mère qui pleure. (Il est curieux que je ne sois pas sûr si ces souvenirs sont à lui ou à Ph.)[143].

14 oct. — Mon incertitude et mon oubli à propos de ces deux derniers points semblent intimement liés. Ces souvenirs étaient bien à lui et la considération que j'avais oubliée était celle-ci : étant très jeune et une fois que sa sœur et lui parlaient de la mort, elle lui dit : « Sur mon âme, si tu meurs, je me tuerai. » Ainsi, dans les deux cas, il fut question de la mort de sa sœur (leur oubli est imputable à mes propres complexes). Du reste, ses plus anciens souvenirs, lorsqu'il avait 3 ans 1/2 et sa sœur 8 ans, s'intègrent bien à ma reconstruction. La mort le toucha de près et il put vraiment croire que l'on meurt si on se masturbe.

Les idées qui lui vinrent à l'esprit /à la fin de la séance précédente/ étaient celles-ci : l'idée que son pénis pût être coupé

142/Station de montagne près de Vienne./

143/Manifestement un autre patient de Freud./

l'avait tourmenté à un degré extrême et avait surgi alors qu'il était en plein dans ses études. La seule raison qu'il put imaginer pour expliquer ce tourment fut le désir de se masturber à ce moment-là. En second lieu, et ce qui lui semblait beaucoup plus important, cette pensée lui était venue, par deux fois dans sa vie ; à l'occasion de son premier coït (à Trieste) et une autre fois à Munich — il avait des doutes en ce qui concerne la première fois encore que ce soit vraisemblable pour des raisons intérieures — la pensée suivante lui vint après coup : « Mais c'est une sensation extraordinaire ! Pour éprouver cela on serait capable de faire n'importe quoi — assassiner son père, par exemple ! » Dans ce cas, c'était absurde, son père étant déjà mort. Troisièmement, il décrivit une scène que différentes personnes, y compris son père[144], lui avaient souvent racontée, mais dont il ne gardait, quant à lui, aucun souvenir personnel. Toute sa vie, il a toujours eu très peur de recevoir des coups, si bien qu'il se sent très reconnaissant à son père de ne l'avoir jamais battu (pour autant qu'il se souvienne). Lorsque d'autres enfants étaient battus, il se retirait en tapinois, se cachant, rempli de terreur. Mais tout petit (3 ans), il semble avoir commis quelque vilaine action pour laquelle son père le frappa. Le petit garçon se mit dans une colère terrible et hurla des injures contre son père. Ne connaissant pas de mots grossiers, il lui cria tous les noms d'objets usuels qui lui vinrent à l'esprit : « Toi lampe ! Toi serviette ! Toi assiette ! », etc. Son père aurait alors déclaré : « Cet enfant sera un grand homme ou un grand criminel. » Cette histoire, le patient l'admettait, témoignait de sentiments de colère et de vengeance qui remontaient à un passé fort reculé.

Je lui expliquai le principe de l'Adige à Vérone[145], qu'il trouva fort éclairant. Il me raconta encore autre chose en rapport avec son

144/Dans la version publiée (p. 205, 233), c'est sa mère qui est mentionnée en particulier./

145/Le fleuve Adige fait une boucle à Vérone qui le ramène presque au point même où il entre dans la ville./

désir de se venger. Une fois, lorsque son frère se trouvait à Vienne, il pensa avoir des raisons de croire que la dame le préférait à lui. Il devint si furieusement jaloux qu'il eut peur de lui faire du mal. Il proposa à son frère un combat de lutte et ne se sentit tranquille qu'après avoir essuyé la défaite.

Il me raconte un autre phantasme de vengeance qui vise la dame et dont il n'a pas besoin d'avoir honte. Il pense qu'elle fait grand cas du rang social. En conséquence, il imagine qu'elle a épousé un homme ayant une position en vue au gouvernement. Ensuite il entre dans le même service et fait une carrière plus rapide que celle du mari. Un jour cet homme commet quelque action malhonnête. La dame se jette à ses pieds et l'implore de sauver son mari. Il lui promet de le faire tout en lui apprenant qu'ayant prévu cet événement c'est par amour pour elle qu'il est entré dans ce service. Maintenant, mission accomplie, son mari sauvé, il va démissionner de son poste. Plus tard, il alla plus loin, préférant être son bienfaiteur et lui rendre un grand service sans qu'elle sache que c'était lui qui en était l'auteur. Dans ce phantasme il ne voyait qu'une manifestation évidente de son amour et non une grandeur d'âme *à la* Monte-Cristo qui servait à refouler sa vengeance.

18 oct. — Mise à jour. — Il commença par avouer un acte malhonnête de l'âge adulte. Il jouait au *vingt-et-un* et venait de gagner beaucoup. Il annonça qu'il allait jouer son va-tout à la prochaine partie, puis s'arrêter de jouer. Arrivé à 19, il se demanda un instant s'il allait poursuivre ; il feuilleta ensuite le jeu comme si de rien n'était, et s'aperçut que la prochaine carte était bel et bien un deux, de sorte qu'en la retournant, il obtint vingt-et-un. Vint ensuite un souvenir d'enfance : son père l'avait poussé à sortir de la poche de sa mère son porte-monnaie et à en prélever quelques *kreuzer*[146].

146/Un kreuzer valait à l'époque environ 1 centime./

Il parla de ses scrupules depuis cette époque et dit combien il était prudent avec l’argent. Il n’a pas pris sa part de l’héritage, mais l’a laissée aux mains de sa mère, qui lui verse régulièrement de petites sommes pour son argent de poche. Ainsi commence-t-il à se conduire en avare, alors qu’il n’a pas de tendance de ce genre. Il trouvait difficile également de donner de l’argent à son amie. Il lui était aussi très pénible d’égarer un objet quelconque ayant appartenu soit à son père, soit à la dame.

Le lendemain, poursuivant ses associations, il parla de son attitude vis-à-vis d’une personne du nom de Reserl, qui est fiancée, mais apparemment très attachée à lui ; comment en l’embrassant il eut en même temps l’idée compulsive et affligeante que quelque chose n’arrive à la dame — quelque chose d’analogue au phantasme relatif au capitaine Novak /le capitaine « cruel »/. Son rêve de la nuit dit beaucoup plus clairement ce qui ne fut ainsi qu’effleuré à l’état de veille :

I. — Reserl était descendue chez nous. Elle se leva comme si elle était hypnotisée, vint derrière ma chaise, le visage pâle, et m’entoura de ses bras. C’est comme si j’essayais de me dégager de son étreinte, comme si chaque fois qu’elle caressait ma tête quelque malheur allait arriver à la dame — quelque malheur dans l’autre monde aussi. Cela se fit d’une manière automatique, comme si le malheur avait lieu à l’instant même de la caresse.

(Ce rêve ne fut pas interprété. Car il n’est en fait qu’une version plus claire de l’idée obsessionnelle qu’il n’osa amener à la conscience durant le jour.)

Il était très affecté par le rêve de ce jour, car il attache beaucoup de prix aux rêves qui ont joué un rôle important dans son histoire et qui ont même conduit à des crises.

II. — En octobre 1906 — peut-être après s’être masturbé à l’occasion de la lecture du passage dans *Wahrheit und Dichtung* /p. 262 ; 45/.

La dame était comme emprisonnée. Il prit ses deux épées[147] japonaises et la libéra. Il les empoigna et se précipita vers l'endroit où elle devait se trouver. Il savait qu'elles voulaient dire « mariage » et « coït ». Et maintenant les deux choses se réalisaient. Il la trouva appuyée contre un mur, les mains liées par des poucettes. À ce moment-là, le rêve semblait devenir ambigu. Ou bien il la libérait de cette situation à l'aide de ses deux épées, « mariage » et « coït », ou bien — et ce fut là une autre idée — c'était à cause d'elles qu'elle se trouvait dans cette situation. (Il était manifeste que lui-même ne comprenait pas cette alternative, bien que ces paroles n'aient pu avoir un autre sens.)

Les épées japonaises existent réellement. Elles sont suspendues au-dessus de son lit et sont faites d'un grand nombre de monnaies japonaises. Elles lui ont été offertes à Trieste par sa sœur aînée qui (me dit-il en réponse à une question) est très heureuse en ménage. Il est possible que la servante, qui a l'habitude de faire le ménage dans sa chambre alors qu'il dort encore, ait touché les monnaies, faisant ainsi un bruit qui a traversé son sommeil.

III. — Déc.-janv. 1907. Il chérissait ce troisième rêve comme son plus précieux trésor. Je me trouvais dans une forêt, pleine de mélancolie, la dame venait à ma rencontre, l'air très pâle. « Paul, viens avec moi avant qu'il ne soit trop tard. Je sais que nous sommes tous les deux des compagnons d'infortune. » Elle glissa son bras sous le mien et m'entraîna avec elle de force. Je me débattais, mais elle était trop forte. Nous arrivions à un large fleuve et elle s'y arrêtait. J'étais habillé de misérables haillons qui tombèrent dans le courant qui les emporta. J'essayais de les rattraper à la nage, mais elle me retenait : « Laisse partir les haillons. » Je me trouvais là somptueusement paré.

Il savait que les haillons signifiaient sa maladie et que tout le rêve lui promettait la santé grâce à la dame. Il était très heureux à ce

147En anglais « Sword ». *(N.d.T)*

moment-là... jusqu'à ce que d'autres rêves viennent le plonger dans un profond désarroi.

Il ne pouvait s'empêcher de croire en la vertu prémonitoire des rêves, car plusieurs expériences troublantes l'attestaient. Consciemment, il n'y croit pas vraiment. (Les deux points de vue existent côte à côte, mais le point de vue critique demeure stérile.)

IV. — En été 1901, il avait écrit à un de ses collègues lui demandant de lui faire parvenir pour la valeur de 3 *Kronen* de tabac à fumer. Trois semaines passèrent sans réponse et sans tabac. Un matin il se réveilla et se dit qu'il avait rêvé de tabac. Le facteur lui aurait-il par hasard apporté un colis ? Non. — Au bout de dix minutes, on sonne à la porte : le facteur apportait le tabac.

V. — Pendant l'été 1903, quand il préparait son troisième examen d'État.

Il rêva qu'on lui demandait à l'examen d'expliquer la différence entre un *Bevollmächtigter* et un *Staatsorgan*[148]. Quelques mois plus tard, lors de l'épreuve finale, cette question lui fut effectivement posée.

Il est tout à fait sûr de son rêve, et rien ne prouve qu'il en ait parlé dans l'intervalle /entre le rêve et sa réalisation/.

Il tentait d'expliquer le rêve précédent par le fait que son ami n'avait pas d'argent et que lui-même savait peut-être à quelle date il en aurait. Aucune date précise ne put être déterminée.

VI. — Sa sœur aînée a de très belles dents. Il y a trois ans, elles se mirent à lui faire mal, jusqu'à ce qu'il fallût les lui arracher. Un dentiste de l'endroit où elle habite (un ami) lui dit : « Vous allez perdre toutes vos dents. » Un jour il /le patient/ pensa soudain : « Qui sait ce qui arrive aux dents de Hilde ? » Il avait peut-être eu mal aux dents lui-même. Il s'était encore masturbé ce jour-là et,

148/Un *Bevollmächtigter* est une personne qui exerce ses fonctions en vertu d'une désignation spéciale, un *Staatsorgan* agit en vertu de la nature de son office./

comme il s'endormait, il eut, dans un demi-sommeil, une vision de sa sœur gênée par ses dents. Trois jours plus tard, il reçut une lettre lui apprenant qu'une autre dent s'était mise à lui faire mal ; elle là perdit par la suite.

Il s'étonna quand je lui expliquai que sa masturbation en était responsable[149].

VII. — Rêve pendant son séjour chez Marie Steiner. Il me l'avait déjà raconté, mais il ajouta quelques précisions. Elle est en quelque sorte un de ses amours d'enfance. À l'âge de 14 ou 15 ans il lui vouait une passion sentimentale. Il insista sur son étroitesse d'esprit et sa suffisance. En septembre 1903, il lui rendit visite et vit son frère idiot, âgé de 7 ans, qui lui fit une impression épouvantable. En décembre il rêva qu'il allait à son enterrement. À peu près à la même époque l'enfant mourut. Il ne fut pas possible de préciser davantage les dates. Dans ce rêve, il se tenait à côté de Marie Steiner et l'aidait à surmonter cette épreuve. (« L'Oiseau Charognard »[150] /p. 235 ; 252/ comme sa sœur aînée le surnommait. Il n'arrête pas de tuer les gens afin de s'attirer par la suite les bonnes grâces de quelqu'un). Le contraste entré l'amour gâteux de la mère pour l'enfant idiot et sa conduite avant la naissance. Elle semble avoir été responsable de l'infirmité de l'enfant, en serrant trop fort son corset durant sa grossesse parce qu'elle avait honte d'avoir un bébé à un âge si avancé.

Pendant son séjour à Salzbourg, il était sans cesse l'objet de prémonitions qui se réalisaient de manière étonnante. Il y avait par exemple l'homme dont il avait surpris la conversation avec la serveuse au sujet d'un vol — ce qu'il prit pour l'augure qu'il allait revoir cet homme comme criminel. Ce qui arriva quelques mois plus tard, lorsqu'il fut muté à la Section criminelle. — À Salzbourg il rencontrait sur le pont des personnes à qui il venait juste de penser.

149/Voir rêve de dents plus loin, p. 315 ; 101./

150Anglais : « Carrion Crow » = « Corneille noire » ; allemand : « Leichenvogel » (« Leich », cadavre ; « Vogel », oiseau). *(N.d.T.)*

(Sa sœur avait déjà expliqué ces rencontres en termes de vision indirecte /périphérique/.) — Il lui vint encore à l'esprit une scène survenue à Trieste lors d'une visite à la Bibliothèque municipale en compagnie de sa sœur. Un homme leur avait adressé la parole d'une manière stupide et, s'adressant à lui : « Vous êtes encore au stade des *Flegeljahre*[151] /« Les années de gourme » de Jean Paul/. Une heure plus tard /après avoir pensé à cet épisode/ il était à la Bibliothèque de prêt de Salzbourg et l'un des premiers livres qui lui tombe sous la main est précisément les *Flegeljahre.* (Pas le premier. Une heure plus tôt il avait décidé d'aller à la Bibliothèque, ce qui lui avait rappelé l'épisode de Trieste.)

À Salzbourg il se prenait pour un visionnaire. Mais les coïncidences n'étaient jamais ni d'importance ni en rapport avec son attente, mais simplement banales.

(L'histoire relative à Marie Steiner s'intercalait entre deux histoires concernant ses sœurs. Il est remarquable de voir à quel point ses idées obsessionnelles manquent de clarté ; dans ses rêves, elles sont plus claires.)

18 oct. — Deux rêves reliés à rien de moins qu'à des crises /p. 267 ; 50/. Il avait déjà eu une fois l'idée de ne plus se laver. Elle lui était venue sous la forme que revêtaient habituellement ses prohibitions : « À quel sacrifice suis-je préparé afin de… ? » Mais il l'avait vite repoussée. En réponse à ma question, il me dit que jusqu'à sa puberté, il était un vrai petit cochon. Depuis il tendait à être d'une propreté excessive qui, avec le début de ses troubles, avait pris un caractère fanatique, etc. (en rapport avec ses commandements). Or, un jour il faisait une promenade avec la dame — il avait l'impression que ce qu'il me disait était sans importance. La dame salua un homme (un docteur), elle était très aimable avec lui, trop aimable — il admettait avoir été un peu jaloux, ce dont il

151« Flegel » signifie aussi « grossier personnage ». *(N.d.T.)*

avait d'ailleurs parlé. De retour chez la dame, ils avaient joué aux cartes ; le soir il se sentait triste ; le lendemain matin il fit ce rêve :

VIII. — Il était avec la dame. Elle était très gentille avec lui et il lui faisait part de son idée compulsive et de l'interdiction à propos des épées japonaises — dont le sens était qu'il ne pouvait ni l'épouser, ni avoir avec elle des rapports sexuels. Mais cela est absurde, dit-il, je pourrais aussi bien m'être interdit à jamais de me laver. Elle lui sourit et lui fit un petit signe de la tête. Dans le rêve cela voulait dire qu'elle convenait avec lui que les deux choses étaient absurdes. Mais au réveil, il eut l'impression qu'elle avait voulu dire qu'il n'avait plus besoin de se laver. Il fut saisi d'une émotion très violente et se cogna la tête contre le montant du lit. Il eut l'impression d'avoir un caillot de sang dans la tête. En de pareilles occasions, l'idée lui était déjà venue de se faire un trou en forme d'entonnoir dans la tête afin de faire sortir ce qu'il y avait de maladif dans son cerveau ; la perte serait compensée d'une manière ou d'une autre. Il ne comprend pas cet état. J'expliquai : l'entonnoir de Nuremberg[152] — dont son père avait en effet souvent parlé. Et /poursuivit le patient/ son père disait souvent « tu finiras bien par avoir des choses dans la tête un jour ». J'interprétai : la colère, la vengeance contre la dame par jalousie, le lien avec la cause déclenchante /du rêve/ — l'incident lors de la promenade — qu'il tenait pour si banal. Il confirma sa colère à l'égard du docteur. Il ne comprenait pas son conflit : l'épouser ou ne pas l'épouser. Il eut dans le rêve un sentiment de libération — libération de la dame, ai-je ajouté.

Il remit à plus tard l'ordre de ne plus se laver et ne l'exécuta pas Cette idée fut remplacée par quantité d'autres, notamment celle de se couper le cou.

152/Un instrument de torture qui se trouve au Musée de Nuremberg. Il servait à verser de l'eau dans la gorge de la victime./ « Nümberger Trichter » : einem etwas durch den — ein-bringen = inculquer quelque chose de force à quelqu'un. *(N.d.T.)*

27 oct. — Mise à jour. — Tant qu'il fera des difficultés pour me livrer le nom de la dame, son récit restera incohérent. Des incidents divers :

Un soir de juin 1907, il rendait visite à son ami Braun dont la sœur, Adela, joua devant eux. Elle lui prêtait beaucoup d'attention. Il se sentait très accablé et préoccupé par le rêve des épées japonaises — la pensée d'épouser la dame, s'il n'y avait pas eu l'autre jeune fille.

Rêve de la nuit : Sa sœur Gerda était très malade. Il se rendait à son chevet. Braun s'approchait de lui. « Tu peux sauver ta sœur à la seule condition de renoncer à tout plaisir sexuel », à quoi il répliqua — étonné — (à sa honte) « *tout* plaisir ».

Braun s'intéresse à sa sœur. Il y a quelques mois, il l'avait raccompagnée à la maison, quand elle ne se sentait pas très bien. L'idée devait être que s'il épousait Adela, le mariage de Gerda avec Braun devenait tout aussi probable. Ainsi il se sacrifiait pour elle. Dans le rêve il se plaçait dans une situation compulsive pour être obligé de se marier.

Son opposition à la dame et son penchant pour l'infidélité sont manifestes. À l'âge de 14 ans, il avait eu des rapports homosexuels avec Braun — chacun regardant le pénis de l'autre.

À Salzbourg en 1906, il avait eu cette idée à l'état vigile. Si la dame lui disait « il ne faut pas que vous preniez un plaisir sexuel avant de m'avoir épousée », ferait-il alors le serment de ne pas en prendre ? Une voix en lui disait que oui. (Serment d'abstinence dans son *Ics.)* La nuit suivante, il rêvait d'être fiancé avec la dame, et en se promenant bras dessus bras dessous avec elle, il dit, débordant de joie : « Jamais je n'aurais pu imaginer que ceci pût se réaliser si rapidement. » (Ceci se réfère à son abstinence compulsive. C'était à la fois très remarquable et juste ; et confirmait mon point de vue exprimé plus haut.) À ce moment il vit la dame faire une tête comme si les fiançailles ne l'intéressaient pas. Son bonheur en fut gâché. Il

se dit à lui-même « tu es fiancé et pas du tout heureux. Tu fais semblant d'être un peu heureux afin de te persuader que tu l'es ».

L'ayant convaincu de révéler le nom de Gisa Hertz ainsi que tous les détails la concernant, son récit se fit clair et systématique. Celle qui l'avait précédée s'appelait Lise O..., une autre Lise. (Il avait toujours plusieurs intérêts simultanés, de même qu'il avait plusieurs courants d'attachements sexuels, dérivés de ses différentes sœurs.)

Eté 1898 (20 ans). — Rêve : Il discutait un sujet abstrait avec Lise II. Soudain l'image du rêve disparut, il était en train de regarder une grande machine avec une énorme quantité de roues[153], à tel point que sa complexité l'étonnait. — Ceci est en rapport avec le fait que cette Lise lui avait toujours paru très complexe en comparaison avec Julie qu'il admirait également à cette époque et qui est morte récemment[154].

Il poursuivit en me donnant un long compte rendu de ses relations avec la dame. Le soir où elle lui avait opposé un refus, il fit ce rêve (déc. 1900) :

« Je marchais le long d'une rue. Une perle se trouvait au milieu de la chaussée. Je me penchais pour la ramasser, mais chaque fois que je me penchais, elle disparaissait. Tous les deux ou trois pas elle réapparaissait. Je me disais « tu ne dois pas ». Il s'expliquait cette interdiction comme voulant dire que son orgueil ne le lui permettait pas puisqu'elle l'avait rejeté une fois. En réalité, il était probablement question d'une interdiction venant de son père et remontant à son enfance et qui s'était étendue au mariage. Il se rappela alors une remarque faite par son père qui allait dans le même sens : « N'y monte pas si souvent. » « Tu te rends ridicule » était une autre remarque humiliante du père. Au sujet du rêve : Peu de temps avant, il avait vu un collier de perles dans une vitrine et il

153En allemand sing. roue = Rad, prononcé Rat. *(N.d.T.)*

154/Il ne peut s'agir de la sœur du patient du même nom, en vie à l'époque de son analyse. (Cf. p. 314 ; 99.)/

avait pensé que s'il avait eu de l'argent, il le lui aurait acheté. Il disait souvent qu'elle était une perle parmi les jeunes filles. C'était une phrase qu'ils utilisaient souvent. « Perle » lui allait bien, pensait-il, puisque la perle est un trésor caché qu'il faut chercher à l'intérieur de la coquille.

Un soupçon que c'était ses sœurs qui l'avaient amené à la sexualité, peut-être pas de sa propre initiative — qu'il avait été séduit.

Il n'est pas besoin de rapporter les discours prononcés dans ses rêves à des paroles réellement prononcées. Ses idées les — comme des voix intérieures — ont la valeur de paroles réelles qu'il n'entend que dans ses rêves. /Voir plus haut, p. 223 ; 244./

27 oct. — La maladie de la grand-mère de la dame /p. 259 ; 42/ était une maladie du rectum.

Sa maladie à lui avait commencé à la suite d'une plainte exprimée par son oncle qui était veuf : « Je n'ai vécu que pour cette seule femme, alors que d'autres hommes s'amusent ailleurs. » Il avait pensé que son oncle faisait allusion à son père, une pensée qui ne lui est pas venue tout de suite, seulement au bout de quelques jours. Quand il en parla à la dame, elle se moqua de lui, et en une autre occasion, en sa présence à lui et en présence de son oncle, elle réussit à amener le sujet de la conversation sur son père dont l'oncle fit alors les louanges. Cela ne lui suffisait pas. Quelque temps après, il se sentit obligé de poser une question directe à son oncle, lui demandant s'il avait parlé de son père, ce que l'oncle, étonné, nia. Cet épisode surprit particulièrement le patient, étant donné que lui-même n'aurait jamais critiqué son père le moins du monde, celui-ci eût-il fait un écart à l'occasion.

À ce propos il fit mention d'une remarque mi-plaisante de sa mère au sujet de la période que son père avait été obligé de passer à Pressbourg, ne venant à Vienne qu'une fois par semaine. (En me la racontant la première fois il omit cette importante connexion.)

Coïncidence remarquable pendant la préparation de son deuxième examen d'État. Il omit la lecture de deux passages, chacun de quatre pages, et l'examen porta justement sur ces passages. Plus tard, lors de la préparation de son troisième examen, il fit un rêve prophétique /voir plus loin/. Cette période vit le début à proprement parler de sa piété et des phantasmes où son père était encore en contact avec lui. Il laissait la porte ouverte sur le couloir la nuit, étant convaincu que son père s'y trouvait. Les phantasmes qu'il avait pendant cette période étaient directement rattachés à cette faille dans le savoir accessible. Il finit par se ressaisir, en essayant d'avoir raison de lui-même à l'aide d'un argument rationnel — que penserait son père de ces procédés s'il était encore en vie ? Cette pensée ne l'impressionna pas, c'est la forme délirante du phantasme qui seule y mit fin — son père pourrait souffrir de ses phantasmes jusque dans sa vie posthume.

Les compulsions relatives à la nécessité de passer son troisième examen au mois de juillet semblent avoir été en rapport avec l'arrivée, de New York, d'un oncle de la dame, X..., dont il était terriblement jaloux ; et peut-être même avec son soupçon (confirmé ultérieurement) que la dame ferait le voyage en Amérique.

29 oct. — Je lui dis que je me demandais si sa curiosité sexuelle n'avait pas été éveillée à propos de ses sœurs. Le résultat fut immédiat. Il se souvenait d'avoir remarqué pour la première fois la différence entre les sexes en voyant sa sœur morte, Catherine (de cinq ans son aînée), assise sur le pot, ou quelque chose d'analogue.

Il me raconta le rêve qu'il fit pendant son travail pour le troisième examen /voir plus haut/. Grünhut[155] avait l'habitude, chaque troisième ou quatrième fois qu'il faisait passer l'examen, de poser une question spécifique relative à des effets payables en un lieu précis, ayant obtenu la réponse, il poursuivait en demandant « et quel est le motif de cette loi ? », la bonne réponse étant « un moyen

155/Professeur de droit à Vienne./

de protection contre des *Schicanen* de la partie adverse »[156]. Son rêve suivait justement ces lignes, mais sa réponse fut « un moyen de protection contre les *Schügsenen* »[157], etc. C'était une plaisanterie qu'il aurait aussi bien pu faire à l'état de veille.

Le prénom de son père n'était pas David mais Friedrich. Adela n'était pas la sœur de Braun ; il fallait laisser tomber l'idée des doubles noces.

8 7tov. — Enfant, il souffrait beaucoup de vers /p. 213 ; 238/. Il mettait probablement ses doigts dans son derrière, étant comme son frère, dit-il, un effroyable cochon. Maintenant il exagère sa propreté.

Phantasme avant de s'endormir : il était marié avec sa cousine /la dame/. Il lui embrassait les pieds ; mais ils n'étaient pas propres. Ils étaient couverts de marques noires qui lui firent horreur. La veille il n'avait pas pu se laver assez consciencieusement et avait remarqué la même chose sur ses pieds à lui. Il avait opéré un déplacement sur la dame. La nuit il rêvait qu'il lui léchait les pieds, qui étaient propres, cependant. Ce dernier élément est un désir du rêve. La perversion est exactement la même que celle qui nous est familière sous sa forme non déguisée.

Que le derrière avait pour lui des vertus particulièrement excitantes, se voit démontré par la réponse qu'il fit à sa sœur quand celle-ci lui demanda ce qui lui plaisait chez sa cousine. Il répondit en plaisantant « son derrière ». La couturière qu'il avait embrassée aujourd'hui excita sa libido pour la première fois lorsqu'elle se pencha en avant, mettant ainsi particulièrement en évidence les courbes de ses fesses.

Post-scriptum à l'aventure des rats. Le capitaine Novak disait que cette torture devait être appliquée à certains membres du Parlement. Puis l'idée lui vint qu'il ne fallait pas qu'il /N./ mentionne Gisa et à sa stupéfaction il prononça immédiatement après le nom du

156/C'est-à-dire : l'exercice abusif de leurs droits./

157/Un terme juif pour désigner les jeunes filles non juives./

Dr Hertz[158], ce qui lui parut d'une occurrence prophétique. Sa cousine s'appelle en effet Hertz et il songea tout de suite que le nom de Hertz allait lui faire penser à sa cousine, et il en perçut les implications. Il tente de tenir sa cousine à l'écart de tout ce qui est sale.

Il souffre de compulsions sacrilèges, comme les religieuses. Un rêve avec des injures humoristiques par son ami V. — « Fils de putain », « Fils de singe borgne » *(Arabian Nights*, Nuits d'Arabie).

À l'âge de onze ans il fut initié aux mystères de la vie sexuelle par son cousin, qu'il déteste maintenant et qui lui laissait entendre que toutes les femmes étaient des putains, sa mère et ses sœurs y compris. Il répliqua par la question « Penses-tu de même de *ta* mère à *toi* ? »

11 nov. — Une fois, alors que sa cousine était malade (troubles de la gorge et du sommeil) — à une époque où son affection et sa sympathie pour elle étaient à leur comble — et qu'elle était couchée sur un canapé, l'idée suivante lui vint tout à coup : « Qu'elle gise ainsi pour toujours. » Il interpréta ceci comme un désir de la voir malade en permanence, pour son propre soulagement, pour qu'il soit libéré de sa crainte qu'elle ne tombe malade. Un malentendu super astucieux ! Ce qu'il m'a déjà raconté prouve que ceci est en rapport avec son désir de la voir sans défense pour lui avoir résisté en rejetant son amour ; et cela correspond crûment à un phantasme nécrophile qu'il a déjà eu consciemment mais qui ne va pas au delà du souhait de voir le corps tout entier.

Il est fait de trois personnalités — l'une pleine d'humour et normale, l'autre ascétique et pieuse et la troisième immorale et perverse.

L'inévitable malentendu entre l'Inconscient et le Conscient ou plutôt, distorsion de la forme du désir inconscient.

Les pensées hybrides qui en résultent.

158/Le vrai nom est celui d'une personnalité très connue en Autriche./

17 nov. — Jusque-là il s'est trouvé dans une période sthénique. Il est gai, dégagé, actif et s'intéresse activement à une jeune fille, une couturière. Une bonne idée à lui : que son infériorité morale méritait vraiment la punition par la maladie. Suivirent des confessions relatives à ses rapports avec ses sœurs. Il fit, dit-il, des attaques répétées sur la personne de sa sœur Julie — celle qui le suit —, après la mort de son père ; et ces attaques — il l'avait une fois réellement assaillie — doivent expliquer ses changements pathologiques.

Il avait une fois rêvé qu'il faisait l'amour avec Julie. Il fut envahi de remords et de craintes d'avoir rompu son vœu de ne pas l'approcher.

Au réveil il fut ravi de constater que ce n'était qu'un rêve. Là-dessus il entra dans sa chambre à coucher et lui donna une tape sur le derrière, sous les couvertures. Il ne comprenait pas son geste et ne put que le comparer à sa masturbation en lisant le passage de *Dichtung und Wahrheit* /p. 262 ; 45/. Nous n'avons conclu que le fait d'avoir été châtié par le père /p. 265 ; 48/ était en rapport avec ses attaques contre ses sœurs. Mais de quelle manière ? D'une manière purement sadique ou déjà dans un sens nettement sexuel ? Ses sœurs plus âgées ou les plus jeunes ? Julie a trois ans de moins que lui et comme les scènes que nous cherchons ont dû avoir lieu quand il avait trois ou quatre ans, il ne peut guère s'agir d'elle. Catherine, la sœur qui est morte ?

La sanction qui le frapperait par le fait que quelque chose arriverait à son père dans l'autre monde ne peut être comprise que comme une ellipse. Le sens en est : « Si mon père était encore vivant et l'apprenait, il me punirait à nouveau et une fois de plus je me mettrais en colère contre lui, ce qui provoquerait sa mort, puisque

mes affects sont tout-puissants. » Cette ellipse fait ainsi partie de la catégorie : « Si Kraus lit ceci, il sera giflé »[159].

Encore, il y a fort peu d'années, lorsque sa plus jeune sœur dormait dans sa chambre à lui, le matin, il retirait ses couvertures pour pouvoir la regarder tout entière. Puis sa mère entra en scène en tant qu'obstacle à son activité sexuelle, rôle qu'elle assumait depuis la mort de son père. Elle le protégeait contre les tentatives bienveillantes de séduction de la part d'une femme de chambre du nom de Lise. Une fois, il s'était exhibé dans son sommeil devant elle en faisant preuve de beaucoup d'ingéniosité. Il s'était endormi épuisé à la suite d'une crise et s'était découvert. Le matin quand la jeune fille lui adressa la parole elle lui demanda, soupçonneuse, s'il avait ri dans son sommeil. Il *avait* ri — à propos d'un très joli rêve dans lequel était apparue sa cousine. Il avouait qu'il s'agissait d'un artifice. Plus jeune il s'exhibait franchement. À l'âge de treize ans il s'exhibait encore devant /Fräulein/ Lina qui était revenue pour un bref séjour. Il se justifiait avec raison par le fait qu'elle savait exactement de quoi il avait l'air depuis sa première enfance. (Elle était chez eux quand il avait entre, six et dix ans.)

18 nov. — Il se mit à parler de la névrose de sa cousine qui lui apparaissait plus claire et dans laquelle joue un rôle son beau-père, entré en scène quand elle avait douze ans. Officier, bel homme, il est maintenant séparé de sa mère. Gisa se conduit très mal avec lui quand parfois il vient leur rendre visite et il tente alors de l'apprivoiser. Tels que les détails me furent racontés, ils ne me laissent que peu de doutes qu'il ait commis une attaque sexuelle contre la jeune fille et que quelque chose en elle qu'elle ignorait a fait la moitié du chemin vers lui — l'amour transféré de son vrai père qui lui manquait depuis l'âge de six ans. Ainsi, la situation entre eux est, pour ainsi dire, gelée à bloc. Tout se passe comme si le patient lui-même le savait. Car il était dans tous ses états pendant les

159/Karl Kraus, directeur de la revue périodique viennoise, *Die Fackcl (La Flamme),* voir p. 227, 11, ; 246, n. 3./

manœuvres quand le capitaine N... prononça le nom d'une certaine Giséla Fluss (! ! !)[160], comme s'il voulait empêcher tout contact entre Gisa et un officier. Un an auparavant il avait fait un curieux rêve au sujet d'un lieutenant bavarois dont Gisa repoussait les avances. Ceci se rapportait à Munich et à son aventure avec la serveuse, mais il ne fournit aucune association au sujet du lieutenant, et ce qu'il ajouta à son rêve concernant les ordonnances des officiers ne pouvait se rapporter qu'au beau-père lieutenant.

21 nov. — Il admet qu'il ait pu avoir lui-même des soupçons analogues concernant sa cousine. Il était de très bonne humeur et avait eu une récidive de masturbation qui ne l'avait presque pas dérangé (période de latence intercalée). Les premières fois qu'il se masturbait, il eut l'idée qu'il pourrait en résulter une blessure infligée à quelqu'un qu'il aimait (sa cousine). C'est pourquoi il prononçait une formule protectrice composée, comme nous le savons déjà /p. 260 ; 43/ d'extraits de différentes prières brèves, terminées par un « amen » isolé. Nous l'avons examiné. C'était Glejisamen :

gl = *glückliche* [heureux], c'est-à-dire que L [Lorenz] soit heureux ; aussi [que] tout le monde [soit heureux],

e = (sens oublié).

j — *jetzt und immer* /maintenant et toujours/,

i = (à peine audible à côté du j).

s = (sens oublié).

Il est facile de voir que le mot est fait de

GISELA

S AMEN

160/Les points d'exclamation de Freud se réfèrent au fait que c'était là le nom d'une jeune fille qui l'avait lui-même beaucoup attiré pendant ses années scolaires à l'occasion de son premier retour à sa ville natale en Moravie. L'épisode est décrit (bien qu'attribué à un patient anonyme) dans l'article de Freud sur les souvenirs-écrans (1899 *a)* ; voir aussi p. 28 du premier tome de la biographie de Freud par Ernest Jones./

et que le patient mettait ses *Samen* /sa semence/ en contact avec le corps de sa bien-aimée, i. e., pour le dire carrément, il s'était masturbé avec son image. Naturellement, il fut convaincu, et ajouta que la formule prenait parfois la forme de Giselamen, ce qu'il avait considéré seulement comme une assimilation au nom de la dame (un malentendu à l'envers).

Le lendemain il arriva dans un état de dépression profonde et voulait parler de choses indifférentes ; il admit bientôt qu'il était en pleine crise. La chose la plus épouvantable lui était venue à l'esprit hier, dans le tramway. Elle était impossible à dire. Sa guérison ne valait pas un tel sacrifice. Je le mettrais à la porte car cela concernait le transfert. Pourquoi est-ce que je supporterais une chose pareille ? Aucune des explications que je lui fournis au sujet du transfert (qui ne lui paraissait pas du tout étrange) n'eut d'effet. Ce ne fut qu'au bout de quarante minutes de combat — du moins me semble-t-il — et après que je lui eus révélé l'élément de vengeance à mon égard, lui ayant montré que s'il refusait de me le dire et s'il abandonnait le traitement il prendrait une revanche plus directe sur moi qu'en me le racontant — ce n'est qu'après tout cela qu'il me laissa entendre que ma fille était en cause. La séance se termina là-dessus.

On n'en était pas venu à bout pour autant. Après une lutte et des affirmations de sa part que tous mes efforts pour lui montrer que le matériel ne concernait que lui-même ressemblaient à de l'anxiété de ma part, il finit par livrer la première de ses idées.

(a) Un derrière de femme nue avec des lentes[161] (œufs de poux) dans les poils.

Provenance. — Une scène avec sa sœur Julie qu'il avait oubliée dans les aveux qu'il m'avait faits. Après leurs ébats, elle s'était jetée en arrière de telle manière qu'il aperçût de face ces parties-là de son

161 En allemand « Nisse » (?) = Lausei (œuf de poux). Cf. « einem eine Laus in den Pelz setzen = ständig ärgem = constamment agacer » et « mir lauft eine Laus über die Leber — Zoni ergreift mir = la colère me saisit ». Cf. aussi « niessen », « jouir ». *(N.d.T.)*

anatomie — sans poux, bien entendu. Pour ce qui est des poux, il confirma ma suggestion que le mot /nits/ [162] « lentes » indiquait qu'un incident analogue avait eu lieu il y a longtemps dans la chambre des enfants.

Les thèmes sont clairs. Châtiment pour le plaisir éprouvé à cette vision, ascétisme utilisant la technique du dégoût, colère contre moi qui le forçais /à en prendre conscience/, d'où la pensée de transfert : « Aucun doute que les mêmes choses arrivent à vos enfants. » (Il a entendu parler d'une de mes filles et il sait que j'ai un fils. Nombreux phantasmes d'infidélité à Gisa avec ma fille et représentation de la punition qui s'ensuit.)

Après s'être calmé et au bout d'un bref combat, il eut à nouveau un départ difficile relatif à toute une série d'idées qui cependant l'impressionnaient différemment. Il se rendait compte qu'il n'y avait pas lieu, à leur sujet, d'avoir recours au transfert, mais sous l'influence du premier cas, elles s'étaient toutes glissées dans le transfert. .

/ ? *(b)/* Le corps nu de ma mère. Deux épées enfoncées dans sa poitrine par le côté (comme une décoration, dit-il, plus tard — comme dans le *motif* de Lucrèce)[163]. Les parties inférieures de son corps et particulièrement les organes génitaux ont été entièrement dévorés par moi et par les enfants.

Provenance, facile. La grand-mère de sa cousine (il se souvient à peine de la sienne). Il entra une fois dans sa chambre alors qu'elle était en train de se déshabiller et elle s'était mise à crier. Je lui dis qu'il avait certainement ressenti la curiosité de voir son corps. En réponse, il me raconta un rêve. Il l'avait fait à l'époque où il pensait que sa cousine était trop âgée pour lui. Dans ce rêve, sa cousine l'amenait auprès du lit de sa grand-mère à lui, dont le corps et les

162« Nits » est le mot anglais. *(N.d.T.)*

163/Lucrèce était la matrone romaine qui se poignarda après avoir été violée par Sextus Tarquin. La scène est un sujet favori des peintres ; mais la référence ici est obscure./

organes génitaux étaient découverts, et elle lui fit voir à quel point elle était encore belle à l'âge de quatre-vingt-dix ans (accomplissement du désir).

Les deux épées étaient les épées japonaises de ses rêves : le mariage et le coït. Le sens en est clair. Il s'était laissé égarer par une métaphore. Le contenu de l'idée n'était-il pas que la beauté d'une femme était consommée — dévorée — par les rapports sexuels et les accouchements ? Cette fois-ci, il en rit lui-même.

Il eut une représentation d'un des substituts du juge, un sale type. Il se l'imaginait nu, une femme pratiquant la *minette*[164] /fellation/ avec lui. Encore ma fille ! Le sale type, c'était lui-même — il espère devenir bientôt substitut afin de pouvoir se marier. C'est avec horreur qu'il a entendu parler de la « minette » ; mais une fois, lorsqu'il était avec la fille de Trieste, il était monté si haut sur elle que c'en était une invitation à la lui faire, mais cela n'eut pas lieu. J'ai répété mon cours de samedi dernier sur les perversions.

22 nov. — De bonne humeur, il se déprima quand je le ramenai au sujet. Un transfert tout frais : ma mère était morte. Il tenait à me faire ses condoléances, tout en craignant de laisser passer un rire impertinent, comme cela lui était arrivé plusieurs fois déjà à l'occasion de décès. C'est pourquoi il préférait me laisser une carte avec « p.c. » écrit dessus ; ce qui se transforma en « p.f. » /p. 193 n. ; 225, n. 1/.

« Ne vous est-il jamais venu à l'esprit que la mort de votre mère pourrait vous libérer de tous vos conflits, puisqu'elle vous permettrait de vous marier ? » « Vous vous vengez de moi », dit-il. « Vous me forcez la main, parce que vous voulez vous venger de moi. »

Il convint que s'il faisait les cent pas dans la pièce pendant qu'il me faisait ses confessions c'est qu'il avait peur que je ne le frappe. La raison qu'il avait invoquée était de l'ordre de la

164En français dans le texte. *(N.d.T.)*

délicatesse de sentiments — il ne pouvait rester confortablement étendu alors qu'il me disait ces choses atroces. En plus, il n'arrêtait pas de se frapper en me faisant ces aveux qui lui semblaient encore si difficiles.

« Maintenant vous allez me mettre dehors. » Il s'agissait d'une image qui me représentait avec ma femme au lit et un enfant mort entre nous deux. Il en connaissait l'origine. Alors qu'il était petit garçon (âge incertain, peut-être 5 ou 6 ans), il était couché entre son père et sa mère et son père l'avait battu et renvoyé après qu'il eût mouillé le lit. L'enfant mort ne peut être que sa sœur Catherine, il a dû profiter de sa mort. Il confirma que la scène était survenue après sa mort.

Sa conduite pendant tout ce temps était celle d'un homme à bout et qui essayait d'éviter des coups d'une extrême violence ; il se cachait la tête entre les mains, s'éloignait précipitamment, se couvrait le visage de son bras, etc. Il me raconta que son père était d'un caractère passionné et que dans ces états-là, il ne savait plus ce qu'il faisait.

Une autre idée horrible — celle de me donner l'ordre d'amener ma fille dans la pièce, pour qu'il puisse la lécher, exprimé par les mots « faites venir la *Miessnick* »[165]. En association, l'histoire d'un ami qui voulait passer par les armes les gens d'un café qu'il fréquentait, mais qui tenait d'abord à sauver l'excellent et très laid garçon en disant « Sors, *Miessnick* ». Comparé à son plus jeune frère il était un *Miessnick* /p. 184 ; 218 sq./.

Aussi un jeu de mots avec mon nom : « Freudenhaus-Mädchen » /« filles d'une maison de joie » —, c'est-à-dire des prostituées/.

23 nov. — La séance suivante était remplie des transferts les plus effroyables qu'il éprouvait des difficultés énormes à rapporter. Ma mère assistait, désespérée, à la pendaison de tous ses enfants. Il

165/Terme juif voulant dire « laide créature »./

me rappela la prophétie de son père selon laquelle il deviendrait un grand criminel /p. 265 ; 48/.

Je n'étais pas en mesure de deviner l'explication qu'il donnait pour avoir produit ce phantasme. Il savait, dit-il, qu'un grand malheur avait une fois frappé ma famille : un de mes frères, garçon de café, avait commis un meurtre à Budapest, pour lequel il fut exécuté. Je lui demandai en riant comment il l'avait appris, à la suite de quoi tout son affect s'effondra. Il m'expliqua que son beau-frère qui connaît mon frère le lui avait raconté pour fournir la preuve que l'éducation n'était rien, seule comptait l'hérédité. Il ajouta que son beau-frère avait l'habitude d'inventer des histoires et qu'il avait trouvé la notice dans un vieux numéro de la *Presse* /le célèbre quotidien de Vienne/. Je savais qu'il faisait allusion à un certain Leopold Freud, l'assassin du train, dont le crime remonte à ma troisième ou à ma quatrième année. Je l'assurai que nous n'avions jamais eu de parents à Budapest.

Il en fut très soulagé et avoua qu'il avait commencé son analyse avec beaucoup de méfiance à cause de cette histoire.

25 nov. — Il avait pensé que s'il y avait des impulsions meurtrières dans ma famille, j'allais lui tomber dessus comme une bête féroce pour rechercher ce qu'il y avait de mal en lui. Il était tout à fait joyeux et de bonne humeur aujourd'hui, me racontant que son beau-frère ne cessait pas d'inventer des histoires de ce genre. Il enchaîna directement en découvrant l'explication — le beau-frère n'avait pas oublié le stigmate attaché à sa propre famille, son père s'étant enfui en Amérique à cause de ses dettes frauduleuses. Le patient pensait que c'était là la raison pour laquelle il n'avait pas été nommé maître de conférences en botanique à l'Université. Au bout d'un moment il trouva la raison de son hostilité vis-à-vis de ma famille. Sa sœur Julie avait une fois fait la remarque qu'Alex /le frère de Freud/ était le mari qu'il fallait à Gisa. De là sa fureur. (Comme celle à l'égard des officiers.)

Puis un rêve. Il se trouvait en haut d'une colline, en train de s'exercer à tirer avec un fusil contre une ville qu'il voyait de l'endroit où il se tenait, ville entourée d'une quantité de murs horizontaux. Son père était à ses côtés et ils discutaient de l'époque à laquelle la ville avait été construite — l'Antiquité orientale ou le Moyen Age germanique. (Il est certain que tout cela n'était pas tout à fait réel.) Puis les murs horizontaux se transformèrent en murs verticaux qui se dressaient vers le haut comme des cordes. Il essayait de démontrer quelque chose sur elles, mais les cordes n'étaient pas assez raides et ne cessaient de tomber. Addendum : l'analyse.

26 nov. — Il interrompit l'analyse du rêve pour me raconter quelques transferts. Des enfants étaient couchés par terre, il s'approchait de chacun d'eux et leur faisait quelque chose dans la bouche. L'un d'eux, mon fils (son frère qui avait mangé des excréments à l'âge de deux ans) qui avait encore des taches brunes autour de la bouche, se léchait les lèvres comme s'il s'agissait de quelque chose de très bon. Puis la représentation se transformait : c'était moi, et je le faisais à ma mère.

Il se souvint d'un phantasme dans lequel il avait pensé qu'une de ses cousines, mal élevée, ne méritait même pas que Gisa lui fasse ses affaires dans la bouche, l'image ayant été inversée. Derrière se cachaient de la fierté et un grand respect. Il se rappelait aussi que son père avait été très grossier et aimait utiliser des mots comme « cul » et « merde » au sujet desquels sa mère manifestait toujours des signes d'horreur. Une fois il essaya d'imiter son père, ce qui l'entraîna dans un crime qui était reste sans châtiment. Il était un sale cochon, ce qui décida sa mère quand il avait onze ans à lui faire subir une fois un sérieux nettoyage. Il pleura de honte, disant « Où vas-tu encore me frotter ? Sur le cul ? » Ce qui aurait dû provoquer de la part de son père le châtiment le plus sévère, si sa mère ne l'avait pas sauvé.

Son orgueil familial, dont il convenait en riant, allait probablement de pair avec son amour-propre. « Après tout, il n'y a de gens sympathiques que les Lorenz », disait une de ses sœurs. Son beau-frère aîné s'y était fait et en plaisantait. Cela l'ennuierait s'il lui fallait mépriser ses beaux-frères uniquement à cause de leurs familles. (Contraste entre son propre père et ceux de ses beaux-frères.) Son père était le cousin germain de sa mère, les deux de condition très modeste, et il avait l'habitude de donner en plaisantant une image très exagérée de leurs conditions d'existence quand ils étaient jeunes. La haine qu'il me vouait était, par conséquent, un cas spécial de sa haine pour ses beaux-frères.

Hier, après avoir secouru un épileptique, il eut peur d'avoir un accès de rage. Il était furieux contre sa cousine et blessa ses sentiments par une série d'allusions malveillantes. Pourquoi cette rage ? Plus tard, il eut une crise de larmes devant elle et devant sa sœur.

Un autre rêve à ce propos.

(À l'âge de 29 ans.) Un phantasme anal tout à fait merveilleux. Il était couché sur le dos, étendu sur une fille (ma fille), la coûtant à l'aide d'un excrément qui pendait de son anus. Le phantasme devait concerner Julie à qui il disait « rien de toi ne pourrait me dégoûter ». Durant la nuit il fut en proie à une lutte sévère. Il ignorait à quel sujet. Il s'est avéré qu'il s'agissait de savoir s'il allait épouser sa cousine ou ma fille. On peut facilement faire remonter cette oscillation à celle qu'il connut entre deux de ses sœurs.

S'il gagnait le gros lot à la loterie, il épouserait sa cousine et me cracherait à la figure ; ce phantasme montre qu'à son avis je désirais l'avoir pour gendre. Il avait probablement été un de ces enfants qui retiennent leurs fèces.

Aujourd'hui il était invité à un *rendez-vous.* La pensée « rats » lui vint aussitôt à l'esprit. À ce propos, il m'a appris que le lieutenant D..., le beau-père, lui avait raconté, lors de leur première rencontre,

que lorsqu'il était enfant, il se promenait toujours avec un pistolet Flaubert[166] sur lui, tirait sur tout ce qui vivait, et avait blessé son frère ou lui-même à la jambe. Il s'en était souvenu lors d'une visite ultérieure, en voyant un gros rat, mais le lieutenant pas. Il disait toujours : « Je vais vous tirer une balle dans la peau. » Le capitaine Novak a dû lui faire penser au lieutenant D..., d'autant plus qu'il était dans ce régiment auquel avait appartenu D... et que ce dernier avait l'habitude de dire : « À l'heure qu'il est je devrais être capitaine. » C'était un autre officier qui prononçait le nom de Gisela ; Novak avait mentionné le nom de Hertz /p. 277 ; 60/. D... est syphilitique et c'est pour cette raison qu'il y a eu rupture de mariage. La tante du patient a encore peur d'avoir été contaminée. Les rats veulent dire crainte de la syphilis.

29 nov. — Il a eu pas mal d'ennuis d'argent avec ses amis (donnant des cautions, etc.). Cela lui déplairait beaucoup si les associations prenaient le chemin de l'argent. Il y a un rapport particulier entre les rats et l'argent. En empruntant hier deux florins à sa sœur, il pensa « pour chaque florin, un rat ». Quand, lors de notre premier entretien, je lui fis part de mes honoraires, il s'était dit : « Pour chaque krone, un rat pour les enfants. » Or, *Ratten* des rats/ équivalait vraiment pour lui à *Raten* /acomptes/. Il prononçait les deux mots de la même manière [167] affirmant à titre de justification que le « a » de « ratum » (de « reor ») est court ; une fois il s'était fait corriger par un avocat qui lui signalait que « Ratten » et « Raten » ne sont pas la même chose. L'année d'avant il avait donné sa caution à un ami qui devait effectuer un paiement en vingt acomptes et il avait fait promettre au créditeur de le tenir au courant de chaque échéance pour qu'il ne soit pas obligé par les termes de

166/Une marque connue d'armes à feu. L'orthographe devait en être « Flobert »./

167/Normalement le « a » de « Ratten » est bref, et le « a » de « Raten » est long ; le « Rate » allemand est dérivé de « ratum », participe passé du latin « reor », « je calcule »./

l'accord de payer tout le montant en une seule fois. Donc l'argent et la syphilis convergent dans les « rats ». Il paye maintenant en « rats ».

— Monnaie de rats.

Encore autre chose au sujet de la syphilis. C'est de toute évidence l'idée que la syphilis ronge et dévore qui lui a rappelé les rats. Il citait en fait plusieurs sources à cet effet, surtout du temps de son service militaire, où le sujet fut discuté. (Analogie avec des transferts concernant les organes génitaux qui avaient été dévorés /p. 282 ; p. 66/.) Il avait toujours entendu dire que tous les soldats étaient syphilitiques, d'où sa crainte d'entendre l'officier prononcer le nom de Gisela.

La vie militaire ne lui rappelait pas seulement D... mais aussi son père qui était resté si longtemps dans l'armée. L'idée que son père aurait été syphilitique ne manquait pas de lui être familière. Il y avait souvent pensé. Il me raconta plusieurs histoires de la vie joyeuse que son père avait menée en faisant son service. Il avait souvent pensé que les troubles nerveux dont ils souffraient tous pouvaient être dus à la syphilis attribuée à son père.

L'idée des rats, appliquée à la cousine, prenait un cours analogue : peur qu'elle n'ait été infectée par son beau-père ; à l'arrière-plan, qu'elle ne soit rendue malade par son propre père et encore à l'arrière-plan de ceci, la crainte logique et rationnelle qu'étant l'enfant de quelqu'un atteint de paralysie générale, elle ne soit malade elle-même (il connaissait cette corrélation depuis des années). Il est maintenant possible de comprendre d'une autre façon comment sa maladie a débuté à la suite de la plainte de son oncle /p. 274 ; 58/. Cela équivaut à l'accomplissement du désir que son propre père soit lui aussi syphilitique, il n'aurait ainsi rien à reprocher à sa cousine et pourrait après tout l'épouser.

30 nov. — Encore des histoires de rats ; mais, comme il finit par l'avouer, il les avait réunies à seule fin d'éviter des phantasmes

transférentiels surgis entre temps et qui exprimaient, il s'en rendait compte, des remords au sujet de son rendez-vous de ce jour.

Post-scriptum. Sa cousine et son oncle X... de New York trouvèrent, au cours d'un voyage en chemin de fer, une queue de rat dans un saucisson et tous les deux vomirent pendant des heures. (S'en réjouissait-il maintenant ?)

Du matériel neuf. Des histoires de rats dégoûtantes. Il sait que les rats transmettent de nombreuses maladies infectieuses. De la Fugbachgasse[168] il était possible de voir, à travers une cour, l'intérieur du bâtiment des machines des bains romains. Il voyait attraper les rats et entendait qu'on les jetait dans la chaudière. Il y avait aussi beaucoup de chats qui faisaient un épouvantable charivari et une fois il aperçut un homme en train de frapper contre le sol un sac contenant quelque chose dont il apprit après enquête qu'il s'agissait d'un chat qu'on avait ensuite jeté dans la chaudière.

Suivirent d'autres récits cruels qui finirent par converger sur le père. En voyant le chat il avait imaginé que c'était son père qui était dans le sac. Quand son père était à l'armée les châtiments corporels étaient encore en vigueur. Il racontait comment une fois, mais une fois seulement, dans un accès de colère, il avait frappé une recrue à la tête avec la crosse de son fusil, et l'homme s'était écroulé par terre.

Son père jouait beaucoup à la loterie. Un de ses camarades soldats dépensait tout son argent de cette manière. Son père trouva un soir un bout de papier que cet homme avait jeté et sur lequel étaient inscrits deux chiffres. Il joua son argent sur ces chiffres et gagna sur les deux. Il retira son gain au cours d'une marche et rattrapa la colonne en courant, avec les florins qui tintaient dans sa cartouchière. Quelle ironie cruelle que l'autre ne gagnât jamais rien ! Une fois, son père eut en main dix florins de l'argent du régiment pour faire face à certaines dépenses. Il en perdit une partie au jeu de

168La ruelle de Fugbach. *(N.d.T.)*

cartes avec d'autres hommes, se laissa tenter de continuer le jeu et perdit tout. Il se lamentait devant un de ses camarades, disant qu'il n'avait plus qu'à se tirer une balle dans la tête. « Qu'à cela ne tienne, faites donc », lui dit l'autre, « un homme qui fait une chose pareille doit se tuer », puis il lui prêta l'argent en question. Après la fin de son service militaire, son père tenta de retrouver cet homme, mais n'y parvint pas. (Lui a-t-il jamais rendu cet argent ?)

Sa mère fut élevée chez les Rubensky comme leur fille adoptive, mais y subissait de fort mauvais traitements. Elle racontait qu'un des fils était si sensible qu'afin de s'endurcir il coupait la tête aux poulets. Ce n'était manifestement qu'une excuse et cela l'excitait beaucoup. — Une image de rêve d'un grand et gros rat qui portait un nom et se conduisait comme un animal domestique. Il se rappela aussitôt un des deux rats (c'est la première fois qu'il dit qu'il n'y en avait que deux) qui, d'après le récit du capitaine Novak, furent mis dans le pot. C'était d'ailleurs les rats qui étaient responsables de son départ pour Salzbourg. Sa mère racontait du même Rubensky qu'il avait une fois rendu un chat cachère en l'écorchant après l'avoir mis au four. Cela le rendit si mal à l'aise que son beau-frère lui avait amicalement conseillé de faire quelque chose pour sa santé. Son attention est tellement tournée vers les rats qu'il en trouve partout. À son retour des manœuvres, il trouva le Dr Springer[169] accompagné d'un de ses collègues qui lui fut présenté sous le nom de Dr Ratzenstein.

La première représentation à laquelle il assista était les *Meistersinger*[170] où il entendit prononcer à plusieurs reprises le nom de David. Il avait utilisé le *motif* de David comme exclamation dans sa famille[171].

Quand il répète sa formule magique « Gleijsamen », il y ajoute maintenant « sans rats » bien qu'il l'imagine écrit avec un seul

169/L'ami dont il est fait mention au début de la version publiée du cas (p. 202 ; 159) et à qui il rendit visite à son retour des manœuvres (p, 172 ; 210)./

170Les maîtres chanteurs. *(N.d.T.)*

« t » /p. 288 ; 72/. Il livrait ce matériel et d'autres choses encore sans hésitation. Les liens sont superficiels et ceux qui sont plus profonds restent cachés ; ce matériel fut de toute évidence préparé pour servir d'aveu afin de recouvrir autre chose. Il semble faire état d'un lien entre l'argent et la cruauté, d'une part avec les rats, d'autre part avec son père, et doit viser le mariage de son père. Il raconte une autre anecdote. Quand son père était revenu de Gleichenberg[172] — il y a peu d'années — il dit à sa mère, au bout de trente-trois ans de vie commune, qu'il avait vu tellement de mauvaises épouses qu'il était obligé de lui demander de l'assurer qu'elle ne lui avait jamais été infidèle. Devant ses protestations il dit qu'il ne la croirait que si elle le jurait sur la vie de leurs enfants ; quand elle l'eut fait, il se calma. Il tient son père en haute estime pour cela, comme un témoignage de sa franchise, de même que pour son aveu d'avoir maltraité le soldat ou de son écart aux cartes. — Il y a un matériel important derrière tout cela. L'histoire des rats s'avère de plus en plus comme le point nodal.

8 déc. — Beaucoup de changement en une semaine. Son moral s'améliore considérablement grâce au *rendez-vous* avec la couturière, bien qu'il se soit terminé par une éjaculation précoce. Peu après il devint morose, état qui se manifestait par des transferts dans le traitement. Pendant sa rencontre avec la jeune fille, il n'y eut que des manifestations minimes de la sanction par les rats. Il se sentit enclin à ne pas se servir des doigts qui avaient touché la jeune fille, en prenant une cigarette dans l'étui que lui avait offert sa cousine, mais il résista à ce mouvement. D'autres détails concernant son père et sa grossièreté. Sa mère disait de lui qu'il était très

171/David est le nom du lieutenant A... de la version publiée (voir p. 168 ; 208), celui dont il fut dit qu'il avait payé l'affranchissement du lorgnon du patient. La référence à la famille du patient est obscure, le nom apparaît plus haut dans le compte rendu (p. 276 ; 60) où Freud dit que le nom du père n'était pas David, mais Friedrich (un fait qui est confirmé à la p. 83 ; 510). Le nom du frère du patient semble avoir été Hans (p. 313 ; 99).

172/Cure thermale de la Sturie./

« ordinaire » à cause de son habitude de lâcher des vents ouvertement.

Notre poursuite des transferts liés au traitement nous fit faire de nombreux détours. Il décrivit une tentation dont la signification semblait lui échapper. Un parent de Rubensky s'était offert à lui ménager un bureau dans le voisinage du Marché au Bétail dès qu'il aurait son doctorat — il s'agissait à l'époque d'un délai de quelques mois seulement — et à lui trouver des clients dans le quartier. Ce qui allait dans le sens du vieux projet de sa mère de lui faire épouser l'une des filles de Rubensky, une charmante jeune fille qui a maintenant 17 ans. Il ne se rendait pas compte que c'est pour éviter ce conflit qu'il prit la fuite dans la maladie — fuite facilitée par son problème infantile d'avoir à choisir entre une sœur plus âgée et une sœur plus jeune et par sa régression vers l'histoire du mariage de son père. Son père avait l'habitude de faire un récit humoristique de la cour qu'il fit à sa mère, et sa mère le taquinait en lui rappelant qu'il avait été amoureux de la fille d'un boucher. L'idée que son père ait pu renoncer à son amour pour assurer son avenir grâce à une alliance avec les R... lui était intolérable. Son irritation à mon égard fut grande et il l'exprimait par des injures qu'il lui était très pénible de dire. Il m'accusait de me curer le nez, refusait de me serrer la main, pensait qu'à un sale cochon comme moi il fallait apprendre les bonnes manières, considérait que la carte postale que je lui avais envoyée, signée « cordialement », était bien trop intime.

Il se débattait manifestement contre des phantasmes qui exprimaient d'une part la tentation d'épouser ma fille de préférence à sa cousine, d'autre part des injures contre ma femme et ma fille. Un de ses transferts était carrément que l'épouse de M. le Pr F... devait lui lécher le cul — en révolte contre une famille plus distinguée. Une autre fois il vit ma fille avec deux pièces de crotte à la place des yeux. Ce qui veut dire qu'il est tombé amoureux d'elle, non pas pour ses beaux yeux mais pour son argent. Emmy /la fille

que sa mère voulait lui faire épouser/ a des yeux particulièrement : beaux. Ces jours-ci, il s'est vaillamment opposé aux lamentations de sa mère qui lui reprochait d'avoir dépensé 30 florins en argent de poche le mois passé au lieu de 16.

Le thème des rats a manqué d'éléments dirigés contre sa mère, de toute évidence à cause d'une très grande résistance[173] relative à elle. En mettant en équation « Ratten » et « Raten », il se moquait, entre autres choses, de son père. Son père avait une fois dit à son ami X... :

« Je ne suis qu'un *Laue* au lieu de *Laie* »[174]. Ceci, comme tout autre signe d'absence d'éducation chez son père, l'embarrassait énormément. Son père essayait de temps en temps de faire des économies, en s'efforçant de faire régner un *régime* Spartiate, mais renonça toujours à ces tentatives qui ne furent jamais de longue durée. C'est sa mère qui est la personne économe, mais elle tient beaucoup à ce que la maison soit confortable. La façon dont le patient subvient en secret aux besoins de son amie est une identification à son père qui se conduisait de la même manière avec leur premier locataire dont il avait l'habitude de payer le loyer, ainsi qu'à d'autres d'ailleurs. En fait, c'était un homme très spontané, direct, bienveillant, possédant le sens de l'humour, toutes qualités que normalement le patient appréciait vivement. Néanmoins, avec sa sensibilité délicate à l'excès, il avait manifestement honte de la nature simple et militaire de son père.

9 déc. — Joyeux, il est en train dé tomber amoureux de la fille — bavard — un rêve contenant un néologisme, carte d'état-major de WLK (mot polonais)[175]. Il va falloir voir cela de plus près demain.

173/La lecture du ms. est incertaine sur ce point./

174/« Laie » = laïque ; « lau » — tiède./

175/Ces lettres se prononceraient en allemand comme le français *v* — *l* mouillé — k./

Vielka = /en polonais/ « vieille »[176], L — Lorenz, Gl = abréviation de Gleijsamen /p. 280 ; 64/ = Gisela Lorenz.

10 déc. — Il me raconte le rêve en entier, mais n'y comprend rien ; mais par contre il me donne quelques associations à propos de WLK. Mon idée que cela voulait dire W.C. n'est pas confirmée ; mais à W /prononcé v/ il associait une chanson chantée par sa sœur *In meinem Herzen sitzt ein grosses Weh*[177] /aussi prononcé v/. Cela l'avait souvent frappé comme étant très comique et il ne pouvait pas s'empêcher de se représenter un grand W.

Sa formule défensive contre les compulsions est, me dit-il, un *aber* /mais/ énergique. Depuis peu (seulement depuis le traitement ?) il l'accentue « abér » /l'accent est normalement porté sur le « a » — « aber »/. — Il s'était expliqué cette prononciation erronée comme servant à renforcer l'« e » muet qui offrait une protection insuffisante contre les intrusions. Il lui apparut maintenant que le « abér » s'était peut-être substitué à « Abwehr » /« défense »/, le W qui faisait défaut se retrouvait dans le WLK.

Le mot « Glejsamen » par lequel il fixa dans un moment d'inspiration heureuse en une formule magique ce qui dorénavant devait rester inchangé, avait tenu bon, dit-il, pendant pas mal de temps. N'empêche qu'elle était menacée par l'ennemi, à savoir le retournement en son contraire, et pour cette raison, il cherchait à la raccourcir encore et l'avait remplacée — pour des motifs inconnus — par un bref « Wie » /« comment », prononcé « vi »/.

Le K correspond au « vielka » = « vieille ». Cela lui rappelait aussi son angoisse lorsque, en classe, la lettre K /c'est-à-dire les garçons dont le nom commençait par un K/ était interrogée, car cela voulait dire que son L à lui s'approchait de très près. Un désir que le K suive le L, le L serait alors déjà dépassé.

176Vielka = grande, *(N.d.T.)*

177/« Dans mon cœur siège une grande peine. »./

Grande réduction chez le patient des transferts liés au traitement. Il a très peur de rencontrer ma fille. Me raconte tout à fait inopinément qu'un de ses testicules n'était pas descendu, sa puissance étant néanmoins très bonne. Dans un rêve il avait rencontré un capitaine qui ne portait les insignes de son grade que sur le côté droit, et l'une des trois étoiles pendait. Il souligna l'analogie avec l'opération de sa cousine /pp. 216-217 ; 240/.

12 déc. — Ses transferts « sales » continuent et d'autres sont à prévoir. Il s'avère être un *renifleur.* Dans sa jeunesse il était capable de reconnaître les gens à l'odeur de leurs vêtements ; il savait distinguer les odeurs familières et l'odeur des cheveux des femmes lui procurait un plaisir franc. Il apparaît en outre qu'il a opéré un transfert du combat inconscient qui est à l'origine de sa maladie en déplaçant l'amour pour sa cousine sur la couturière ; et maintenant il met cette dernière en compétition avec ma fille qui représente la moitié riche et respectable. Avec la couturière sa puissance est excellente. Aujourd'hui, il s'est risqué à s'attaquer au problème de sa mère. Il eut d'elle un souvenir très précoce où elle est allongée sur un canapé ; elle s'est assise, a sorti quelque chose de jaune de sous sa robe et l'a mis sur une chaise. À ce moment-là, il avait voulu le toucher ; mais dans son souvenir c'était quelque chose d'horrible. Plus tard la chose s'est avérée être pour lui une sécrétion, ce qui amena un transfert selon lequel tous les membres féminins de ma famille étouffaient dans une mer de diverses sécrétions écœurantes. Il supposait que toutes les femmes avaient des sécrétions dégoûtantes et s'étonnait plus tard de leur absence chez les deux femmes de ses deux *liaisons.* Sa mère a souffert d'une affection abdominale et ses organes génitaux dégagent une mauvaise odeur, ce qui le met très en colère actuellement. Elle dit elle-même qu'elle sent mauvais si elle ne prend pas des bains fréquents mais qu'elle n'en a pas les moyens, ce qu'il trouve épouvantable.

Il me raconta deux charmantes histoires d'enfants. L'une a pour sujet une petite fille de cinq ou six ans très intriguée par le Père Noël. Elle faisait semblant de dormir et vit son père et sa mère remplir ses chaussures et ses chaussettes de pommes et de poires. Le lendemain matin elle dit à sa gouvernante : « Il n'y a pas de Père Noël. C'est Papa et Maman qui font ça. Maintenant je ne crois plus à rien, même pas à la cigogne. C'est aussi Papa et Maman qui font ça. » L'autre anecdote concernait son petit neveu de 7 ans. Il est très peureux et les chiens l'épouvantent. Son père lui dit : « Que ferais-tu si *deux* chiens s'amenaient ? — Je n'ai pas peur de *deux* chiens. Ils vont se sentir le derrière si longtemps que j'aurai le temps de m'échapper. »

14 déc. — Il s'entend bien avec la jeune fille, elle est naturelle, ce qui lui plaît, et il est très puissant avec elle ; mais il ressort à travers des exemples de compulsions moins sévères dont il a permis l'émergence qu'il existe un courant de sentiments hostiles à l'égard de sa mère, contre lesquels il réagit en exagérant sa considération pour elle et qui dérivent de son éducation contraignante, notamment au sujet de sa saleté. Anecdote à propos des éructations de sa mère ; et il avait dit, à l'âge de douze ans, qu'il ne pouvait pas manger à cause de ses parents.

16 déc. — Quand il était avec la couturière, il pensait « pour chaque coït, un rat pour ma cousine ». Ce qui montre que les rats sont quelque chose avec quoi on paie. La phrase est le produit d'un compromis entre des courants de sentiments amicaux et hostiles ; car *(a)* chaque coït de ce genre fraye le chemin à un rapport avec la cousine, et *(b)* chaque coït est un défi contre elle et vise à la faire enrager.

Le tableau est fait d'idées claires et conscientes, de phantasmes, de délires /p. 222 ; 243/, d'associations compulsives et de transferts.

Il me raconta une expérience « terrifiante » en rapport avec l'histoire des rats. Une fois, avant sa maladie, comme il visitait la tombe de son père, il vit passer derrière la tombe une bête qui ressemblait à un rat. (C'était probablement une belette comme il y en a tant à cet endroit.) Il supposait — ce qui semblait très probable — que l'animal venait de faire un repas de son père. Lès idées de son les relatives à la vie après la mort sont aussi solidement matérialistes que celles des anciens Égyptiens. Ceci est en rapport avec son hallucination après le discours du capitaine N... au sujet des rats lorsqu'il voyait le sol se lever devant lui comme s'il y avait un rat en dessous, ce qu'il prit pour un augure. Il ne soupçonnait pas cette relation.

19 déc. — Nous avons compris son avarice. Une remarque que sa mère avait laissé échapper disant que ses liens avec Rubensky valaient plus qu'une dot, l'avait convaincu que son père avait renoncé à son amour et épousé sa mère pour obtenir un avantage matériel. À cela vint s'ajouter le souvenir des embarras financiers de son père pendant son service militaire, le tout lui ayant fait détester la pauvreté qui pousse les gens à commettre de tels crimes. De cette façon la piètre opinion qu'il avait de sa mère se trouvait satisfaite. C'est pourquoi en faisant des économies il n'aurait pas à trahir son amour. Pour la même raison, il confie tout son argent à sa mère, car il ne veut rien recevoir d'elle ; cet argent appartient à sa mère et ce n'est pas de l'argent béni.

Tout ce qui est mauvais en lui, dit-il, lui vient du côté de sa mère. Son grand-père maternel était un homme brutal qui maltraitait sa femme. Tous ses frères et sœurs ont été l'objet, comme lui, d'un grand processus de transformation, devenant, de mauvais enfants qu'ils étaient, des gens de grande valeur. C'était moins vrai pour son frère, un véritable parvenu.

21 déc. — Dans sa conduite et dans ses transferts fiés au traitement il s'est identifié à sa mère. Conduite : des remarques

stupides tout le long de la journée, s'appliquant à dire des choses désagréables à toutes ses sœurs, à faire des commentaires critiques sur sa tante et sa cousine. Transferts : l'idée lui était venue de me dire qu'il ne me comprenait pas et il avait pensé « 20 *kronen* sont assez pour le *Parch* »[178], etc. Il confirma ma construction en disant qu'il utilisait exactement les mêmes mots que sa mère en parlant de la famille de sa cousine. Il semble probable qu'il s'identifie aussi à sa mère quand il critique son père, entretenant ainsi à l'intérieur de lui-même les différences entre ses parents. Dans un rêve (ancien) qu'il me raconta il faisait un parallèle direct entre ses propres raisons de haïr son père et celles de sa mère : — Son père était de retour. Il n'en était pas surpris (la force de son désir). II était immensément content. Sa mère disait, réprobatrice : « Friedrich, pourquoi nous as-tu laissés sans nouvelles de toi depuis si longtemps ? » Il pensa qu'après tout il faudrait réduire les dépenses, puisqu'il y aurait une personne de plus à la maison. Cette pensée était une vengeance contre son père, qui, paraît-il, était au désespoir à sa naissance, comme il l'était à l'arrivée de chaque nouveau bébé. Il y avait autre chose à l'arrière-plan : son père aimait qu'on demande toujours sa permission, comme s'il avait l'intention d'abuser de son autorité, alors qu'en fait il trouvait peut-être seulement plaisir à avoir l'impression que tout venait de lui. La plainte de sa mère remontait à une histoire à elle : elle se trouvait à la campagne et son père écrivait si rarement qu'elle revint à Vienne pour voir ce qui se passait. En d'autres termes, elle se plaignait d'être mal traitée.

23 déc. — Très bouleversé par la nouvelle maladie du Dr Pr. Le caractère du Dr Pr. ressemble à celui de son père, un homme de bien malgré sa rudesse. Le patient revit exactement ce qu'il a vécu lors de la maladie de son père. Par hasard, il s'agit de la même maladie — un emphysème. De plus, ses regrets ne sont pas exempts de sentiments de revanche. Il s'en rend compte grâce à des phantasmes où Pr. est déjà mort. Ces sentiments peuvent être dus au fait que

178/Terme juif désignant une personne futile./

dans sa famille on lui a longtemps reproché de n'avoir pas assez insisté pour que son père prenne sa retraite. La sanction par les rats s'étend également à Pr. Il lui vint à l'esprit que quelques jours avant la mort de son père, Pr. dit qu'il se sentait malade lui-même et qu'il avait l'intention de confier le cas au Dr Schmidt. C'était manifestement parce que le cas était désespéré et qu'il en était trop profondément affecté en raison de leur vieille amitié. Le patient avait alors pensé : « Les rats quittent le navire qui sombre. » Il s'était mis dans la tête que son désir allait tuer Pr. et qu'il était en mesure de le maintenir en vie — idée qui venait de sa toute-puissance. Il pensait qu'il avait réellement maintenu sa cousine en vie à deux reprises par son vœu. Une fois l'année dernière, lorsqu'elle souffrait d'insomnies, il était resté debout toute la nuit et elle avait en effet mieux dormi cette nuit-là pour la première fois. En outre, quand elle souffrait de ses crises, chaque fois qu'elle était à la limite de perdre connaissance, il parvenait à la tenir éveillée en lui disant quelque chose qui l'intéressait. Même dans cet état elle réagissait à ses remarques.

Quelle est l'origine de cette idée de toute-puissance ? Je crois qu'elle remonte au premier décès dans la famille, celui de Catherine — au sujet duquel il avait trois souvenirs /p. 264 ; 47/. Il corrigea et compléta le premier. Il voyait qu'elle était portée au lit, ce n'était pas par son père, et c'était avant qu'on sache qu'elle était malade. Car son père grondait et elle fut emportée du lit de ses parents. Cela faisait longtemps qu'elle se plaignait d'être fatiguée, sans qu'on en ait tenu compte. Mais une fois, alors que le Dr Pr. était en train de l'examiner, il avait pâli. Il avait diagnostiqué un carcinome (?) auquel elle devait plus tard succomber. Quand je discutai des raisons qu'il avait de se sentir coupable de sa mort, il souleva un autre point, également important, car encore une fois il avait omis de se rappeler une idée de toute-puissance. Quand il avait vingt ans, ils avaient employé une couturière à qui il faisait sans cesse des avances

agressives, mais qui ne l'intéressait pas vraiment parce qu'elle avait des prétentions et un désir excessif d'être aimée. Elle se plaignait de ce que les gens ne l'aimaient pas ; elle lui demandait de l'assurer qu'il l'aimait et était désespérée quand il refusait carrément. Quelques semaines plus tard, elle se jeta par la fenêtre. Il dit qu'elle ne l'aurait pas fait s'il avait accepté une liaison avec elle. Ainsi la toute-puissance se manifeste quand on donne ou retient son amour dans la mesure où l'on possède le pouvoir de rendre quelqu'un heureux.

Le lendemain il fut surpris de ce qu'après avoir fait cette découverte il n'en ait pas ressenti de remords mais il se dit qu'en réalité ils étaient déjà présents. (Excellent !)

Il se proposa ensuite de faire un compte rendu historique de ses idées obsessionnelles. La première datait de déc. 1902 alors qu'il pensa tout d'un coup qu'il fallait qu'il passe son examen à une date donnée, en janvier 1903, ce qu'il fit. (Après la mort de sa tante et les reproches qu'il s'adressait à la suite des critiques de son père.) Il l'entend parfaitement comme un zèle différé. Son père s'était toujours inquiété de son manque d'application. Son idée était donc que si son père vivait, il souffrirait de sa paresse, et c'est toujours vrai. Je lui ai fait remarquer que cette tentative de nier la réalité de la mort de son père était le fondement de toute sa névrose. En février 1903, après la mort d'un de ses oncles, qui lui était indifférent, ses auto-reproches reprirent de plus belle parce qu'il avait dormi toute la nuit /de la mort de son père/. Extrême accablement, idées de- suicide, horreur à l'idée de sa propre mort. Que veut dire mourir ? se demande-t-il. Tout se passe comme si le son du mot devait le lui dire. Cela devait être épouvantable de ne plus rien voir ou entendre ou sentir. Le caractère erroné de sa conclusion lui échappait totalement et il évitait ces pensées en supposant qu'il y avait un monde dans l'au-delà et une immortalité. Pendant l'été de la même année, 1903, il eut, en traversant le

Mondsee en bateau, l'idée de se jeter à l'eau. Il revenait en compagnie de Julie d'une visite chez le Dr E... dont elle était amoureuse. À force de se demander ce qu'il pouvait faire pour son père, il finit par émettre l'hypothèse, « s'il fallait que tu te jettes à l'eau afin qu'il ne lui arrive rien de mal... », hypothèse immédiatement suivie d'un ordre effectif /allant dans le même sens/. Jusque dans ses formulations mêmes ces réflexions étaient analogues à celles qui précédèrent la mort de son père lorsqu'il se demandait s'il ne devait pas renoncer à tout pour le sauver. De là un certain parallèle avec sa cousine qui l'avait maltraité une deuxième fois cet été-là. Sa fureur contre elle avait été terrible, il se rappelle avoir pensé soudain, couché sur le canapé, « c'est une putain », ce qui Phorrifia. Il ne doute plus qu'il ait eu à expier des sentiments similaires de fureur contre son père. En ce temps-là, ses craintes oscillaient déjà entre son père et sa cousine (« putain » semble impliquer une comparaison avec sa mère). L'ordre de se jeter à l'eau n'a donc pu venir que de sa cousine — il était son amoureux éconduit.

27 déc. — Il commença par une rectification. C'était en déc. 1902 qu'il avait parlé à son ami des reproches qu'il se faisait. Il avait passé son examen en janvier et ne s'était donné, à ce moment-là, aucune daté limite comme il l'avait imaginé à tort ; ce n'est qu'en 1903 qu'il l'avait fait, la date fixée étant juillet.

Au printemps /1903 ?/ il avait éprouvé de violents remords (pourquoi ?). Un détail apporta la réponse. Il s'était soudain agenouillé, avait évoqué des sentiments pieux et pris la décision de croire en un monde et une vie dans l'au-delà, ce qui l'entraîna vers le christianisme et l'engagea à aller à l'église à Unterach après avoir traité sa cousine de putain. Son père n'avait jamais consenti à se faire baptiser, tout en regrettant que ses ancêtres ne lui aient pas épargné cette affaire déplaisante. II avait souvent dit au patient qu'il ne ferait pas d'objection à sa conversion au christianisme, s'il y

tenait. Serait-ce, lui ai-je demandé, parce qu'à ce moment-là une jeune fille chrétienne s'est présentée comme la rivale de sa cousine ? « Non ». « Les Rubensky sont juifs, n'est-ce pas ? » — « Oui, et pratiquants. » Devenir chrétien, c'était donc mettre un point final à tout le projet Rubensky. Ainsi, lui dis-je, le fait de s'agenouiller devait être dirigé contre le projet R... et il devait donc être au fait de ce projet avant la scène de l'agenouillement. Il ne le pensait pas, mais convenait qu'il y avait là quelque chose qui ne lu était pas clair. Par contre, il se rappelait nettement comment le projet avait commencé — il était allé avec son cousin (et futur beau-frère) Bob St. rendre visite chez les R... où le projet de leur installation près du Marché au Bétail fut mentionné, St. comme avocat et lui comme son clerc. St. l'avait insulté à ce sujet. Au cours de la conversation il avait dit « à condition que tu sois prêt à ce moment-là ». Il est toujours possible que sa mère lui ait parlé de ce projet plusieurs mois auparavant.

Il me raconta que pendant le printemps 1903 il n'avait étudié que mollement. Il établissait un emploi du temps, mais ne travaillait que le soir, jusqu'à minuit ou 1 heure du matin. Il lisait des heures durant, n'en retenant rien. À ce moment il intercala le souvenir d'un serment fait en 1900 de ne plus jamais se masturber — le seul dont il se souvienne. À cette époque, toutefois, il avait l'habitude, une fois sa lecture terminée, d'allumer toutes les lampes dans le hall et dans l'entrée, de retirer tous ses vêtements, et de se regarder dans la glace. Il se demandait avec quelque inquiétude si son pénis était trop petit, mais comme au cours de ces scènes il atteignait un certain degré d'érection, il se sentait rassuré. Parfois il se mettait aussi une glace entre les jambes. En plus, il avait à ces moments-là l'illusion que quelqu'un frappait à la porte d'entrée. Il pensait que c'était son père qui essayait d'entrer dans l'appartement, et que si la porte ne s'ouvrait pas il aurait le sentiment de ne pas être désiré et s'en irait. Il pensait qu'il venait souvent frapper à la porte. Il poursuivit ces pratiques jusqu'à ce que leur caractère pathologique finisse par lui

faire peur et il s'en débarrassa en pensant « si je fais cela, mon père en pâtira ».

Tout ce matériel était décousu et inintelligible. Mais il se met en place si l'on suppose que, pour des raisons superstitieuses, il attendait une visite de son père entre minuit et 1 heure du matin et s'arrangeait pour travailler la nuit afin que son père le surprenne en train de travailler ; mais qu'alors — après un laps de temps à fin d'isolation et un /—/[179] d'incertitude concernant le temps — il réalisait ce qu'il considérait lui-même comme un équivalent masturbatoire, mettant ainsi son père au défi. Il confirma le premier point et quant au deuxième il dit le sentir lié à quelque obscur souvenir d'enfance, qui, cependant, ne parvint pas à émerger.

La veille de son départ pour la campagne, au début ou au milieu du mois de juin, eut lieu la scène d'adieu de sa cousine qui était rentrée avec X..., scène où il avait le sentiment d'avoir été désavoué par elle. Lors des premières semaines de son séjour à Unterach[180] il risqua un coup d'œil à travers les fentes de la cabine de bains et vit une très jeune fille toute nue. Plongé dans un état de grande détresse par les reproches qu'il se faisait, il se demandait comment elle serait affectée, si elle se savait épiée.

Le récit de cette suite d'incidents absorbe toute allusion aux événements actuels.

28 déc. — Il avait faim et on lui a donné à manger.

Suite de son histoire. Compulsion à Unterach. Soudain il eut l'idée qu'il devait se faire maigrir. Il quitta la table — laissant là bien entendu son pudding — et se mit à courir au soleil jusqu'à ce qu'il ruisselle de transpiration. Alors il s'arrêta pour se remettre à courir à plusieurs reprises. Il se lançait à l'assaut des montagnes de la même manière. Au bord d'un précipice abrupt il eut l'idée de le traverser en sautant. Ce qui de toute évidence eût été sa mort. Il

179/Le mot du ms. est illisible./

180/En Haute-Autriche. Le lac du Mondsee est situé à proximité./

poursuivit en mentionnant un souvenir de son service militaire, pendant lequel il n'avait pas trouvé les ascensions faciles. Lors des manœuvres d'hiver dans le Exelberg[181], il était resté à la traîne et avait essayé de se donner du courage en imaginant que sa cousine l'attendait en haut de la montagne. Cela fut sans effet, il continuait à rester à la traîne et finit par se retrouver parmi les hommes qui avaient quitté les rangs. Il pensait que lors de son service militaire — l'année où son père mourut — ses premières obsessions prenaient toutes des formes d'hypothèses : « Si tu commettais un acte d'insubordination. » Il se figurait des situations telles qu'elles puissent donner la mesure de son amour pour son père. S'il marchait dans les rangs et voyait son père s'affaisser devant ses yeux, quitterait-il son rang pour courir à son secours ? (Souvenir de son père empochant ses gains et courant-pour rattraper la colonne) /p. 290 ; 74/. Ce phantasme avait pris son origine en une occasion où, lors d'une marche, parti des casernes, il était passé devant sa maison. Au cours des premières semaines difficiles qui suivirent la mort de son père, il n'avait pas pu voir sa famille puisqu'il était alors confiné dans les casernes pendant trois semaines. Son séjour à l'armée n'avait pas été un succès. Il avait été apathique et inefficace et son lieutenant était une brute qui les frappait avec le plat de son sabre s'ils échouaient à exécuter certains mouvements. Souvenir de St. qui une fois s'était enhardi jusqu'au point de dire : « Nous pouvons nous passer du sabre, mon lieutenant. » L'homme s'était éloigné, gêné, puis s'approcha de lui et dit : « La prochaine fois j'apporterai une cravache. » Le patient devait réprimer une colère considérable à ce propos ; il eut plusieurs phantasmes dans lesquels il le provoquait en duel, mais finit par y renoncer. À certains égards, il était content que son père ne soit plus en vie. En tant qu'ancien soldat, il eût été très bouleversé. Son père lui avait donné une lettre d'introduction. Quand le patient lui avait présenté une liste des officiers, son père reconnut un des noms — le fils d'un officier sous

181Lecture du manuscrit incertaine.

les ordres duquel il avait lui-même servi —, et lui écrivit. Suivait une histoire concernant le père de cet officier. Une fois, de sérieuses chutes de neige avaient empêché le train d'entrer en gare à Pressbourg, et le père du patient avait armé les juifs de pelles, bien que l'accès du marché leur fût en principe interdit. L'officier qui, à l'époque, était chargé de l'Intendance, s'approcha de lui et dit : « Félicitations, vieux camarade, ça, c'est du bon travail », sur quoi son père rétorqua : « Espèce de raté[182] !

Vous m'appelez « vieux camarade » maintenant parce que je vous ai tiré d'affaire, mais vous me traitiez autrement dans le temps. » (La course constitue manifestement un effort pour plaire à son père.)

À Unterach, une autre compulsion, influencée par le désaveu de sa cousine : une compulsion à parler. En général, il ne parle pas beaucoup à sa mère, mais, là, il s'obligeait, quand il se promenait avec elle, à lui parler sans cesse. Il faisait des coq-à-l'âne et disait un tas de bêtises. Il en parla comme s'il s'était agi d'un phénomène général, mais son exemple montrait que cela avait commencé avec sa mère. — Une banale obsession de compter, c'est-à-dire compter jusqu'à 40 ou 50 dans l'intervalle entre le tonnerre et l'éclair /p. 259 ; 42/. — Une sorte d'obsession de protéger. Quand il se trouvait avec elle en bateau et que la brise était forte, il fallait qu'il lui mette sa casquette sur la tête. C'était comme s'il avait reçu l'ordre de faire en sorte qu'il ne lui arrive rien. — Obsession de comprendre. Il s'obligeait à comprendre chaque syllabe de ce qu'on lui disait comme si quelque trésor inestimable eût pu lui échapper. Par conséquent il demandait sans arrêt : « Qu'avez-vous dit ? », et la chose répétée lui semblait différente de la première entendue, ce qui l'amusait[183] beaucoup.

182En anglais : « Yoti rotter ! » du verbe rot = pourrir. *(N.d.T.)*

183Cf., dans la version publiée, p. 222 : et ... et restait insatisfait » ; G.W. VII, p. 412 : « ... und blieb unbefdedigt ». *(N.d.T.)*

Il est nécessaire de mettre ce matériel en rapport avec sa cousine. Elle lui avait expliqué que ce qui lui avait semblé être une manière de le décourager, n'était en réalité qu'une tentative de sa part de le sauver[184] du ridicule devant X... Cette explication a dû fondamentalement modifier la situation. L'obsession de protéger exprimait de toute évidence le remords et l'expiation. L'obsession de comprendre prenait également sa source dans la même situation ; car c'était précisément ces paroles qu'elle avait prononcées qui lui étaient si précieuses. En réalité, il n'avait pas eu cette obsession-là avant l'arrivée de sa cousine. On comprend facilement comment elle s'est généralisée. Les autres formes d'obsessions étaient présentes avant l'*éclaircissement* avec sa cousine, autant qu'il s'en souvienne. Son besoin de compter à l'occasion des orages tenait de l'oracle et va dans le sens d'une peur de la mort — le nombre d'années qu'il lui restait à vivre. Et encore, ses courses sous le soleil tenaient du suicide, à cause de son amour malheureux. Tout ceci, il le confirma.

Avant de quitter Unterach, il confia à son ami Y..., qu'il avait un sentiment de certitude étrange qu'il ne retournerait pas à Vienne.

Depuis son enfance, des idées nettes de suicide lui étaient familières. Notamment, quand il rentrait de l'école avec de mauvaises notes, dont il savait qu'elles feraient de la peine à son père. Une fois, cependant, qu'il avait dix-huit ans, la sœur de sa mère leur rendit visite. Son fils s'était tué d'un coup de revolver dix-huit mois auparavant à cause d'un amour malheureux, disait-on, et le patient pensait que c'était encore pour Hilde, de qui le jeune homme avait été très amoureux dans le temps, qu'il s'était tué. Cette tante avait l'air si triste et si abattue, qu'il fit le serment, à cause de sa mère, de ne jamais se suicider, quoi qu'il lui arrive, même s'il était déçu en amour. Sa sœur Constanze lui dit, à son retour de sa course : « Tu verras, Paul, un de ces jours tu auras une attaque. »

184« Le protéger » dans le texte. *(N.d.T.)*

S'il à eu des impulsions suicidaires avant l''*éclaircissement,* elles n'ont pu servir qu'à le punir pour avoir souhaité, dans sa colère, la mort de sa cousine. Je lui donnai à lire la *Joie de vivre,* de Zola[185].

Il poursuivit en me racontant que le jour où sa cousine quitta U... il trouva une pierre au milieu de la route et eut le phantasme que la voiture de sa cousine pourrait s'y heurter et qu'elle pourrait avoir un accident. Il l'écarta donc, mais au bout de vingt minutes l'idée lui vint que c'était absurde et il revint sur ses pas et remit la pierre en place. Ainsi, nous avons encore une fois une impulsion hostile envers sa cousine parallèlement à une impulsion de protection.

2 déc.[186] / ? *janv./.* — Interruption due à la maladie et à la mort du Dr Pr. Il le traitait comme son père, arrivant ainsi à des relations personnelles avec lui, dans lesquelles se faisaient jour toutes sortes d'éléments hostiles. Des vœux-de-rats, dérivés du fait qu'il était leur médecin de famille et recevait de l'argent de leur part. « Autant de *kreuzers,* autant de rats », se dit-il, en mettant de l'argent dans le plateau de quête pendant l'enterrement. En s'identifiant à sa mère, il trouvait même des motifs pour lui vouer une haine personnelle ; car elle lui avait reproché de n'avoir pas persuadé son père de prendre sa retraite. Sur le chemin du cimetière, il se surprit encore une fois à sourire de ce sourire étrange qui le gênait chaque fois qu'il assistait à un enterrement. Il fit aussi mention d'un phantasme dans lequel le Dr Pr. attaquait sexuellement sa sœur Julie. (Probablement une jalousie relative à des examens médicaux.) Puis il évoqua le souvenir de son père faisant à sa sœur, quand elle avait dix ans, quelque chose qu'il n'aurait pas dû lui faire. Il avait entendu des cris venant de la chambre et quand son père en sortit, il dit : « Cette fille a un cul comme un roc. » Assez curieusement sa conviction d'avoir vraiment nourri des sentiments de rage à l'égard de son père n'a fait

185/Le héros de ce roman était constamment préoccupé de pensées concernant et sa propre mort et celle d'autrui./

186/Tel quel dans le manuscrit. /

aucun progrès bien qu'il soit conscient de pouvoir logiquement penser qu'il avait bien eu de tels sentiments.

Dans ce contexte, il y a eu, mais on ne voit pas clairement à quel propos, un phantasme de transfert. Entre deux femmes — ma femme et ma mère — un hareng était tendu, allant de l'anus de l'une à celui de l'autre. Une fille le coupa en deux et les deux morceaux tombèrent (comme pelés). Tout ce qu'il put d'abord en dire était qu'il avait horreur des harengs \ lorsque récemment on lui a donné à manger /cf. p. 303 ; 53/, il avait eu un hareng et l'avait laissé sans y toucher. La fillette était celle qu'il avait vue dans l'escalier et qu'il avait prise pour ma fille de douze ans.

2 janv. [1908]. — (Expression non déguisée.) Il s'étonnait d'avoir été si fâché ce matin quand Constanze l'avait invité à aller au spectacle avec elle. Il lui fit promptement le vœu des rats, puis commença à se demander s'il devait y aller ou non et laquelle des deux décisions frayerait le chemin à une compulsion. Cette invitation avait perturbé un *rendez-vous* avec la couturière et une visite chez sa cousine qui est malade (ce sont ses propres mots). Sa dépression de ce matin est probablement due à la maladie de sa cousine.

À part cela, il n'avait apparemment que des trivialités à me rapporter aujourd'hui et j'étais en mesure de lui dire pas mal de choses. En souhaitant les rats à Constanze, il avait eu la sensation qu'un rat lui rongeait l'anus et en avait eu une image visuelle. J'établis un lien qui éclaire les rats d'un jour nouveau. Tout compte fait, il avait eu des vers. Qu'est-ce qu'on lui a donné contre eux ? « Des comprimés. » Pas de lavements ? Il pensait se souvenir qu'il avait dû en avoir aussi. Si oui, il a dû s'y opposer avec vigueur, étant donné qu'ils recelaient un plaisir refoulé. Il en convint aussi. Avant cela, il a dû avoir une période de prurit anal. Je lui dis que l'histoire du hareng me rappelait beaucoup les lavements. (Il venait juste d'utiliser la phrase « *wächst ihm zum Hais heraus* ». /« Il en avait assez. » Littéralement : « cela lui poussait en dehors de la gorge »/.)

N’avait-il pas eu d’autres vers encore — des ténias — contre lesquels on vous donne des harengs, ou n’en avait-il pas du moins entendu parler ? Il ne le pensait pas, mais continuait à parler de vers. (Quand il était à Munich il découvrit un gros ver annelé dans ses selles après avoir rêvé qu’il se trouvait debout sur un tremplin qui tournait dans un mouvement circulaire. Ce qui correspondait aux mouvements du ver. Il ressentit un besoin irrésistible de déféquer, aussitôt réveillé). Une fois, alors qu’il avait dix ans, il avait vu son cousin déféquer et celui-ci lui avait montré un gros ver dans ses selles ; il en avait été très dégoûté. En association il évoqua une frayeur qu’il décrivait comme la plus forte de son existence. Quand il avait moins de six ans, il emprunta pour jouer un oiseau empaillé qui venait d’un chapeau de sa mère. Il courait avec l’oiseau dans la main et les ailes se mirent à bouger. Il eut terriblement peur que l’oiseau ne se soit remis à vivre et le laissa tomber. Je pensai à la relation avec la mort de sa sœur — la scène a sûrement eu lieu après — et je lui fis remarquer que cette pensée (au sujet de l’oiseau) lui avait facilité la croyance ultérieure en la résurrection de son père.

Comme il n’y réagit pas, je lui donnai une autre interprétation, à savoir, une érection obtenue à l’aide de ses mains. Je dépistai un lien avec la mort, puisqu’à une époque préhistorique, il avait été menacé de mort s’il se touchait et obtenait une érection, et suggérai l’idée qu’il attribuait la mort de sa sœur à la masturbation. Il me suivit jusqu’à se demander comment il se faisait qu’il n’avait jamais été amené à se masturber à la puberté alors qu’il avait été tourmenté par de constantes érections, même étant petit. Il décrivit une scène où il avait effectivement montré une érection à sa mère. Sa sexualité s’était résumée à la satisfaction de seulement *regarder* /Mademoiselle/ Peter et d’autres femmes. Il lui suffisait de penser à une femme séduisante sans vêtements pour avoir une érection. Il se souvenait nettement de s’être trouvé dans une piscine réservée aux femmes et d’y avoir vu deux filles de douze et de treize ans dont les

cuisses lui plaisaient tant qu'il eut le désir précis d'avoir une sœur avec de si jolies cuisses. Puis succédait une période d'homosexualité avec des amis garçons ; le contact se limitait à des regards et, tout au plus au plaisir qu'il en tirait. Voir se substituait chez lui au toucher. Je lui rappelai les scènes devant le miroir après ses lectures nocturnes /p. 302 ; 87/ au cours desquelles, d'après l'interprétation, il s'était masturbé pour mettre son père au défi, après avoir étudié pour lui plaire — de même que son « Que Dieu le protège » était suivi d'une négation. On en est resté là.

Puis il me raconta le rêve de vers qu'il avait fait à Munich, ensuite quelques renseignements concernant ses selles précipitées du matin, ce qui était lié à son phantasme transférentiel au sujet du hareng. Il associait la fille qui accomplissait avec une « virtuosité tranquille » la difficile tâche /de couper le hareng en deux/ à Mizzi Q…, une charmante petite fille, qui avait huit ans quand il fréquentait sa famille, avant qu'il ne passe son doctorat. Il devait prendre le train de 6 heures pour Salzbourg. Il était très grincheux, car il savait qu'il allait bientôt avoir envie de déféquer et lorsqu'en effet il en ressentit le besoin, il s'excusa et alla à la gare. Il manqua le train et Mme Q... le surprit en train d'arranger son pantalon. Toute la journée il se sentit déshonoré à ses yeux. À ce moment il pensa à un taureau, puis laissa tomber /le cours de ses associations/. Il poursuivit avec une association ostensiblement hors de propos. Lors d'une conférence, faite par Schweninger et Harden[187] il rencontra le Pr Jodl, qu'il admirait beaucoup en ce temps-là, et échangea en effet quelques mots avec lui. Mais Jodl veut dire taureau[188], comme il le

187/Emst Schweninger (le médecin de Bismarck) et Masdmilian Harden (le célèbre journaliste allemand) donnèrent ensemble une conférence sous forme de dialoguen le 5 févr. 1898 à Vienne, sur la médecine. L'article de Schönthan, mentionné après, était sans doute une parodie de cette conférence./

188/Jodl était professeur de psychologie. L/allusion n'est pas expliquée./ Jodl veut dire taureau en patois autrichien. *(N.d.T.)*

sait fort bien. À peu près à cette époque Schônthan[189] avait écrit un article où il décrivait un rêve dans lequel il était à la fois Schweninger et Harden, étant ainsi en mesure de répondre à toutes les questions qu'on lui posait, jusqu'au moment où quelqu'un lui demanda pourquoi les poissons n'ont pas de poils. Il transpira de peur jusqu'à ce qu'une réponse lui vienne, et dit que tout le monde savait bien entendu à quel point les écailles entravaient la croissance des poils, et c'était pourquoi les poissons n'en avaient pas. Voilà ce qui détermina l'apparition du hareng dans le phantasme de transfert. Une fois il m'avait raconté que son amie s'était couchée sur le ventre et il avait pu voir ses poils pubiens par derrière, et je lui avais dit alors que c'était grand dommage que les femmes d'aujourd'hui n'en prennent pas soin et les considèrent comme disgracieux ; et pour cette raison il avait tenu à ce que les deux femmes /de son phantasme/ n'aient pas de poils.

Ma mère semble avoir pris la place de sa grand-mère qu'il n'a jamais connue personnellement, mais il pensait à la grand-mère de sa cousine. Une maison tenue par deux femmes. Lorsque je lui apportai quelque chose à manger, il pensa tout de suite que cela avait été préparé par deux femmes /p. 303 ; 88/.

3 janv. — Si le rat est un ver, c'est aussi un pénis. Je décidai de le lui dire. Si oui, sa formule n'est autre que la manifestation d'une poussée libidinale à des rapports sexuels — une poussée caractérisée et par la rage et par le désir, et exprimée en termes archaïques (datant de la théorie sexuelle infantile des rapports par l'anus). Cette poussée libidinale est aussi ambiguë que le juron utilisé par les Slaves du Sud relatif à l'enculement /p. 215 ; 239/. Auparavant, il me raconta, de très bonne humeur, la solution de son dernier phantasme. C'était ma science qui était l'enfant qui résolvait le problème avec cette joyeuse supériorité d'une « virtuosité

189/À l'époque, connu à Vienne comme auteur de comédies légères./

souriante », épluchant les déguisements de ses idées, libérant ainsi les deux femmes de ses vœux de hareng.

Après que je lui eus dit que le rat était un pénis, en passant par le ver (à ce point il intercala tout de suite « un petit pénis ») — queue de rat — queue[190], il eut tout un fleuve d'associations, dont toutes n'étaient pas dans le contexte et dont la plupart émanaient de l'aspect désir de sa structure. Il rapporta un incident qui se référait à la préhistoire de l'idée des rats et qu'il avait toujours considéré comme étant lié à celle-ci. Quelques mois avant de former l'idée des rats, il avait rencontré dans la rue une femme qu'il reconnut aussitôt comme prostituée ou en tout cas comme quelqu'un qui avait des rapports sexuels avec l'homme qui l'accompagnait. Elle avait un sourire singulier et il eut l'idée étrange que sa cousine se trouvait à l'intérieur de son corps et ses organes génitaux derrière ceux de cette femme, de telle manière que chaque fois que cette femme faisait l'amour, la cousine y trouvât son compte. Puis sa cousine, à l'intérieur de la femme, se gonflait jusqu'à la faire éclater. Ceci peut, bien entendu, seulement vouloir dire que la femme en question était la mère de la cousine, la tante Laura du patient. À partir de ces pensées, qui faisaient d'elle rien de moins qu'une putain, il finit par arriver à son frère, son oncle Alfred, qui insultait sa sœur sans ambages en lui disant : « Tu te poudres le visage comme une *chonte* »[191]. Cet oncle mourut dans des souffrances terribles. Après son inhibition il se faisait peur avec la menace qu'il serait lui-même puni de la même manière pour ces pensées. Ensuite lui vinrent différentes idées prouvant qu'il avait vraiment souhaité que sa cousine ait des rapports sexuels ; c'était avant la théorie des rats qui l'obligea, de temps en temps, à l'attaquer à l'aide des rats. Plus loin, une série d'associations en relation avec l'argent et avec l'idée que

190/Le mot allemand « Schwanz » (comme son équivalent français « queue » ou anglais « tail »), est souvent utilisé vulgairement pour désigner le pénis. Voir Le Petit Hans. *(N.d.T.))*

191/Argot juif pour prostituée./

son idéal avait toujours été de se trouver dans un état de disponibilité sexuelle constante, même tout de suite après avoir fait l'amour. Peut-être qu'il pensait à une transposition dans le monde de l'au-delà ? Deux ans après la mort de son père, sa mère lui avait dit qu'elle avait juré sur la tombe de son père de remplacer rapidement, et à force d'économies, le capital qu'il avait dépensé. Il ne croyait pas qu'elle eût fait ce serment, qui était pourtant la principale raison de ses propres économies. Ainsi, il avait juré (à sa manière habituelle) de ne pas dépenser plus de 50 florins par mois à Salzbourg. Plus tard il rendit incertaine l'inclusion des mots « à Salzbourg » de manière à ne plus *jamais* pouvoir ni dépenser davantage, ni épouser sa cousine. (Comme le phantasme de hareng, cette idée remontait, en passant par la tante Laura, au courant hostile de ses sentiments pour sa cousine.) Il eut cependant une autre association qui impliquait que si seulement sa cousine s'offrait à lui en dehors du mariage, il n'aurait pas besoin de l'épouser, mais qu'en contrepartie, il serait dans ce cas obligé de payer chaque rapport sexuel en florins comme avec une prostituée. Il revint ainsi à son délire « tant de florins, tant de rats » : c'est-à-dire « tant de florins, tant de queues (coïts) ».

Il va sans dire que tout le phantasme concernant les putains remonte à sa mère — : les suggestions faites quand il avait douze ans par son cousin qui lui dit méchamment que sa mère était une putain et qu'elle en faisait les gestes /p. 277 ; 61/. Les cheveux de sa mère sont maintenant très clairsemés et quand elle se les peigne, il a l'habitude de les lui tirer en disant que c'est une queue de rat. — Une fois quand il était enfant, sa mère était couchée et en bougeant dans le lit, sans, y prendre garde, elle lui a montré son derrière ; il avait pensé que le mariage consistait à se montrer le derrière. Au cours des jeux homosexuels avec son frère, il fut saisi d'horreur, parce qu'une fois pendant leurs ébats dans le lit, le pénis de son frère avait effleuré son anus.

4 janv. — De bonne humeur. Un grand nombre d'autres associations, de transferts, etc., que nous n'avons pas interprétés à ce moment-là. À propos de l'enfant (ma science) qui résolut la calomnie hareng, il avait le phantasme de lui donner un coup de pied, puis celui de son père brisant le carreau d'une fenêtre. À ce propos il raconta une anecdote qui fournissait une explication à sa rancune contre son père. Il avait séché sa première leçon sur la Bible au lycée, ce qu'il avait maladroitement nié. Son père en avait été très contrarié et quand le patient s'était plaint que Hans l'avait frappé, son père avait dit : « C'est bien fait, aussi ; donne-lui un coup de pied. » Autre histoire de coups de pied au sujet du Dr Pr. Le beau-frère du patient, Bob St., hésita longtemps entre Julie et la fille du Dr Pr. qui, mariée, s'appelle maintenant Z... Lorsqu'il devint nécessaire de prendre une décision, il fut convié à un conseil de famille et il proposa que la fille qui l'aimait lui posât directement la question : oui ou non l'épouserait-il ? Le Dr Pr. dit /à elle/ : « Très bien, si tu l'aimes, c'est entendu. Mais si ce soir (après son *rendez-vous* avec lui) tu peux me montrer la marque de son derrière sur la semelle de ta chaussure, je te prendrai dans mes bras. » Il ne l'aimait pas du tout. Le patient pensa soudain que cette histoire de mariage rappelait beaucoup sa propre tentation Rub. La femme de Pr. était née Rubensky et si Bob avait épousé sa fille, il aurait été le seul candidat au soutien de la famille Rubensky. Poursuivant au sujet de son beau-frère, il /le patient/ dit qu'il /Bob/ était très jaloux de lui. Hier, il y a eu une scène avec sa sœur où il l'a dit carrément. Même les domestiques disaient qu'elle l'aimait et l'embrassait /le = le patient/ comme un amoureux plutôt que comme un frère. Après être resté un moment avec sa sœur dans la pièce à côté, il dit lui-même à son beau-frère : « Si Julie a un bébé dans neuf mois, ne pense surtout pas que c'est moi le père ; je suis innocent. » Il avait déjà pensé qu'il avait le devoir de se conduire très mal pour permettre à sa sœur de n'avoir aucune raison de le préférer en choisissant entre le mari et le frère.

Je lui avais déjà dit, afin de tirer au clair un transfert, qu'il jouait le rôle d'un mauvais homme à mon égard — c'est-à-dire le rôle de son beau-frère. Ce qui voulait dire, lui dis-je, qu'il regrettait de n'avoir pas Julie pour épouse. Ce transfert était le plus récent de ces délires de mauvaise conduite et il l'amena sous une forme très compliquée. Dans ce transfert, il pensait que j'avais fait mon profit du repas que je lui avais donné /p. 303 ; 88/ ; car celui-ci lui avait fait perdre du temps et le traitement en serait plus long. En me remettant mes honoraires, il lui vint à l'esprit qu'il devait me régler également ce repas, c'est-à-dire 70 *kronen.* Il s'était inspiré d'un sketch (vu dans un music-hall de Budapest) dans lequel un marié maladif offrait à un garçon de café 70 *kronen* s'il voulait se charger, à sa place, du premier rapport sexuel avec la mariée.

D'après certains signes il avait peur que les commentaires que faisait son ami Springer au sujet du traitement ne le rendent hostile à celui-ci. Chaque fois que je faisais l'éloge d'une de ses idées, il était toujours très content, disait-il, mais une autre voix disait d'autre part, « Je fais la nique à ses louanges », ou bien, moins déguisé, « Je chie dessus ».

La signification sexuelle des rats n'apparut pas aujourd'hui. Son hostilité était beaucoup plus nette, comme s'il avait des remords à mon égard. Les poils pubiens de la jeune femme lui rappelaient la peau d'une souris et cette souris, lui semblait-il, avait quelque chose à voir avec les rats. Il ne se rendait pas compte que c'était là la signification du diminutif « Mausi »[192] qu'il utilisait lui-même. Quand il avait quatorze ans, un cousin dépravé lui avait montré son pénis ainsi qu'à son frère /du patient/ en disant : « Le mien demeure dans une forêt » /*Meiner hauset in einem Vorwald/* mais il avait compris qu'il disait « Mausel » /petite souris/.

6 et 7 janv. — Il avait un sourire amusé et malicieux, comme s'il avait plus d'un tour dans son sac.

192Maus en allemand = souris. *(N.d.T)*

Un rêve et des rogatons. Il avait rêvé qu'il allait chez le dentiste pour se faire arracher une mauvaise dent. Il en arracha une, qui n'était pas celle qu'il fallait, mais celle d'à côté qui n'avait qu'un léger défaut. Une fois extraite, elle l'étonna par ses dimensions. (Deux addenda plus tard.)

Il avait une dent cariée ; elle ne lui faisait pas mal, elle était seulement un peu sensible de temps en temps. Il était allé chez le dentiste pour la faire plomber. Le dentiste, cependant, dit qu'il n'y avait rien d'autre à faire que de l'extraire. D'habitude, il n'était pas peureux, mais l'idée que cette douleur allait d'une façon ou d'une autre faire souffrir sa cousine, le retint et il refusa l'extraction. Il avait sûrement, ajouta-t-il, éprouvé à la dent quelques légères sensations qui donnèrent lieu à ce rêve.

Mais, dis-je, les rêves peuvent négliger des sensations plus fortes que celles-là et même une vraie douleur. Connaissait-il la signification des rêves de dents ? Il se souvenait vaguement que cela avait quelque chose à voir avec la mort des parents proches. « Oui, dans un sens. Les rêves de dents impliquent un déplacement des parties du corps d'en bas vers le haut. » « Comment cela ? » « Le langage assimile le visage aux organes génitaux. » « Mais il n'y a pas de dents en bas. » Je lui fis remarquer que c'était précisément pour cela et qu'arracher la branche d'un arbre avait la même signification. Il connaissait, dit-il, l'expression « s'en tailler une » /pulling one down/[193]. Mais, objecta-t-il, il ne s'était pas arraché la dent lui-même, elle avait été arrachée par quelqu'un d'autre. Il admettait toutefois avoir éprouvé avec la couturière la tentation de lui faire tenir son

193/En allemand, vulgarisme pour se masturber. Ce point ainsi que d'autres se rapportant aux rêves de dents sont traités complètement dans *L'Interprétation des rêves* (Freud, 1900 *a*, Standard Ed., 5, 387-8). Tout ce passage fut ajouté à cette œuvre en 1909, et il est probable qu'il a été, en tout cas en partie, fondé sur ce rêve./ En allemand, « Sich einen ausreissen » ou « Sich einen herunterreissen » (s'en arracher une), G.W ; II/III, p. 382 *(N.d.T).*

pénis et d'avoir su comment y parvenir. En réponse à ma question de savoir s'il commençait déjà à se lasser d'elle, il dit « Oui » avec étonnement. Il avoua avoir peur qu'elle ne le ruine et qu'il ne lui donne ce qui revenait de droit à sa dame bien-aimée. Il s'avéra qu'il avait été très négligent en matière d'argent. Il n'avait pas tenu de comptes et ne savait pas combien elle lui avait coûté par mois. Il avait de surcroît prêté 100 florins à son ami. Il avoua que je l'avais surpris en train de s'arranger pour prendre sa *liaison* en grippe et retourner à l'abstinence. Je lui dis que je pensais à d'autres interprétations possibles, mais je ne voulais pas lui dire lesquelles. Que pourrait bien vouloir dire le fait qu'il ne s'agissait pas de la bonne dent ?

7 janv. — Il avait lui-même le sentiment que sa sournoise maladie cachait quelque chose. Il était revenu à de meilleurs sentiments envers la couturière. Son deuxième coït ne parvint pas à le faire éjaculer ; une crainte subite l'avait envahi d'uriner au lieu d'éjaculer. Quand il était en classe de 7e à l'école primaire, un de ses camarades lui avait appris que la procréation humaine était assurée par l'homme « faisant pipi » dans la femme. Il avait oublié son préservatif. Il cherchait manifestement les moyens qui lui permettraient de gâcher sa liaison (éprouvant des sentiments inconfortables ?), c'est-à-dire par le *coïtus interruptus* — impuissance.

Hier il avait quelque chose à ajouter à son rêve. La dent n'avait pas du tout l'air d'une dent, mais d'un bulbe de tulipe /« Zwiebel »/s ce qui lui fit penser à des rondelles d'oignons /également « Zwiebel »/.

Il n'accepta pas les associations qui suivaient — « orchidée » — sa cryptorchidie /testicule non descendu, cf. p. 295 ; 80/ — l'opération de sa cousine /cf. pp. 216-17 ; 240/. À propos de l'opération, il me dit qu'à l'époque il était hors de lui de jalousie. Quand il se trouvait avec elle à la clinique (en 1899), un jeune

docteur faisant sa visite était passé la voir et avait mis sa main sur elle sous les couvertures. Il ne savait pas si cela était convenable. En apprenant combien elle avait été courageuse lors de l'opération, il eut l'idée extravagante qu'il en était ainsi parce qu'elle avait pris du plaisir à montrer la beauté de son corps aux docteurs. Il s'étonna de ce que cette idée ne me parût pas si extravagante.

Il avait entendu sa sœur Hilde parler de cette beauté quand il tomba amoureux d'elle en 1898. Il en était d'autant plus impressionné que Hilde a elle-même un très joli corps. Il se peut que son amour y ait pris racine. Sa cousine avait parfaitement compris de quoi ils parlaient et avait rougi. La couturière T..., qui se tua par la suite, disait qu'elle savait qu'il considérait officiellement sa cousine comme la plus belle des femmes tout en sachant parfaitement qu'il y en avait d'autres plus belles qu'elle.

Oui, la dent était un pénis, il s'en rendait compte. Puis il ajouta autre chose : un liquide dégouttait de la dent. — Que signifiait alors le fait que le dentiste lui arrache « la dent » ? Ce n'est que laborieusement qu'il fut amené à voir que l'opération visait l'extraction de sa queue. De même pour ce qui est de l'autre fait évident — que le très grand pénis ne pouvait être que celui de son père ; il convint finalement que c'était là un *tu quoque* et une revanche contre son père. Les rêves ont beaucoup de mal à mettre à jour des souvenirs aussi pénibles.

20 janv. — Une longue interruption. D'humeur très joyeuse. Beaucoup de matériel. Des progrès. Pas de solution. Une explication au hasard révéla que sa manie de courir pour éviter de grossir /gros = « dick »/ était en rapport avec le prénom de son cousin américain, Dick (diminutif de Richard) — *Passwort*[194] — qu'il détestait /voir pp. 188-9 ; 221/. Mais cette idée venait de moi et il ne l'accepta pas. Cinq rêves aujourd'hui dont quatre où il fut question de l'armée. Le

194/littéralement « mot de passe ». Freud s'en sert peut-être dans le sens de pont verbal (cf. p. 213 ; 238)./

premier révélait une rage contenue contre les officiers et les efforts qu'il faisait pour s'empêcher de provoquer l'un d'eux pour avoir frappé le sale serveur, Adolph, sur le derrière. (Cet Adolph c'était lui.) Ce qui conduisait à la scène avec les rats en passant par le pince-nez perdu (pinces /*Kneifer*/) et était également en rapport avec une expérience qui datait de sa première année à l'Université. Un ami le soupçonna d'avoir peur de se faire « pincer » /*Kneifen*/ parce que, s'étant fait gifler par un camarade étudiant, il l'avait provoqué en duel sur l'instigation moqueuse de Springer, puis avait fait comme si de rien n'était. Il avait contre son ami Springer une colère rentrée, source de l'autorité de celui-ci, et également contre un autre homme qui l'avait trahi et qu'en retour, il avait plus tard secouru, au prix de sacrifices. Nous trouvons ainsi une répression sans cesse croissante de la pulsion coléreuse, accompagnée du retour de la pulsion érogène pour la saleté.

[Ici s'interrompt le MS.]

Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité

On connaît les fictions délirantes des paranoïaques qui ont pour contenu la grandeur et les souffrances du propre moi et qui se rencontrent sous des formes tout à fait typiques et presque monotones. D'autre part, de nombreuses communications scientifiques nous ont fait connaître les agencements singuliers dans lesquels certains pervers mettent en scène — en idée ou dans la réalité —, leur satisfaction sexuelle. Par contre, pour beaucoup ce sera peut-être une nouveauté d'apprendre que des formations psychiques tout à fait analogues se retrouvent régulièrement dans toutes les psychonévroses, spécialement dans l'hystérie, et que ces formations — ce qu'on nomme fantasmes hystériques — se révèlent avoir des relations importantes avec le déterminisme des symptômes névrotiques.

Comme source commune et modèle normal de toutes ces créations fantasmatiques, on trouve ce qu'on nomme les rêves diurnes de la jeunesse, auxquels on a déjà accordé dans la littérature

une certaine attention même si elle n'est pas encore suffisante[1]. Leur fréquence est peut-être la même dans les deux sexes mais, chez la jeune fille et chez la femme, ils semblent être invariablement de nature érotique et, chez les hommes, de nature érotique ou ambitieuse. Cependant on ne saurait repousser au second plan, même chez les hommes, l'importance du facteur érotique ; à y regarder de plus près, le rêve diurne chez l'homme révèle habituellement que toutes ces actions héroïques ne sont accomplies, tous ces succès ne sont remportés, que pour plaire à une femme et être préféré par elle à d'autres hommes[2]. Ces fantasmes sont des satisfactions de désir, issues de la privation et de la nostalgie ; ils portent à juste titre le nom de « rêves diurnes » car ils donnent la clé pour comprendre les rêves nocturnes, dans lesquels le noyau de la formation du rêve n'est constitué par rien d'autre que de tels fantasmes diurnes, compliqués, déformés et compris de travers par l'instance psychique consciente[3].

Ces rêves diurnes sont investis d'un grand intérêt, soigneusement cultivés et la plupart du temps très pudiquement mis à l'abri, comme s'ils comptaient parmi les biens les plus intimes de la personnalité. Dans la rue, on reconnaît facilement néanmoins celui qui est pris dans un rêve diurne à un sourire subit, comme absent, à un soliloque ou à l'accélération de la marche, par où il signale le point culminant de la situation dans son rêve. Toutes les attaques hystériques que j'ai pu jusqu'à présent étudier se sont révélées être

1 Cf. J. Breuer et S. Freud, *Studien über Hysterie* (*Études sur l'hystérie*), 1895. P. Janet, *Névroses et idées fixes : I. Les rêveries subconscientes*, 1898. Havelock Ellis, *Studies in the Psychology of Sex* (*Études de psychologie sexuelle*), 1899. S. Freud, *Die Traumdeutung* (*L'interprétation du rêve*), 1900. A. Pick, Über pathologische Traümerei und ihre Beziehungen zur Hysterie (La rêverie pathologique et ses relations à l'hystérie), *Jahrbuch für Psychiatrie und Neurologie*, XIV, 1896.

2 Havelock Ellis soutient la même opinion, *loc. cit.,* p. 185, 3ème éd., 1910.

3 Cf. S. Freud, *L'interprétation du rêve,* trad. fr. p. 419-420 ; *GW,* II-III, p. 495-496.

l'irruption involontaire de tels rêves diurnes. En effet l'observation ne laisse aucun doute sur le fait qu'on trouve de tels fantasmes aussi bien sous forme inconsciente que consciente et que ces derniers, sitôt devenus inconscients, peuvent aussi devenir pathogènes, c'est-à-dire s'exprimer en symptômes et en attaques. Dans des circonstances favorables, on peut encore surprendre par la conscience un tel fantasme inconscient. Une de mes patientes, que j'avais rendue attentive à ses fantasmes, me raconta qu'un jour dans la rue elle s'était soudain trouvée en larmes et que, par une brusque réflexion sur la véritable raison de ses pleurs, elle avait pu saisir le fantasme suivant : elle avait établi une relation amoureuse avec un pianiste virtuose bien connu (mais inconnu d'elle personnellement), en avait eu un enfant (elle n'avait pas d'enfant), puis avec cet enfant avait été abandonnée par lui dans la misère. C'est à cet endroit du roman qu'avaient jailli ses larmes.

Les fantasmes inconscients ou bien ont de tout temps été inconscients, ont été formés dans l'inconscient, ou bien, ce qui est le cas le plus fréquent, ils furent autrefois des fantasmes conscients, des rêves diurnes, et ont ensuite été oubliés intentionnellement, sont tombés dans l'inconscient du fait du « refoulement ». En ce cas, ou leur contenu est resté le même, ou il a subi des modifications de sorte que le fantasme qui est maintenant inconscient est un rejeton de l'ancien fantasme conscient. Le fantasme inconscient, donc, a une très importante relation avec la vie sexuelle de la personne ; il est en effet identique au fantasme dont celle-ci s'est servie pendant une période de masturbation pour obtenir la satisfaction sexuelle. L'acte masturbatoire (au sens le plus large : onaniste) se composait alors de deux éléments : l'évocation du fantasme et, au point culminant de celui-ci, le comportement actif visant à l'auto-satisfaction. Ce composé, on le sait, est en fait une soudure[4]. À l'origine, l'activité était une pratique purement auto-érotique pour obtenir le gain de

4 Cf. S. Freud, *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie (Trois essais sur la théorie de la sexualité),* 1905.

plaisir à partir d'une zone corporelle déterminée qu'il faut qualifier d'érogène. Plus tard cette activité fusionna avec une représentation de désir provenant du domaine de l'amour d'objet et servit à la réalisation partielle de la situation dans laquelle ce fantasme culminait. Lorsque ensuite la personne renonce à ce type de satisfaction masturbatoire-fantasmatique, l'activité est abandonnée, tandis que, de conscient, le fantasme devient inconscient. S'il n'apparaît aucune autre sorte de satisfaction sexuelle, si la personne reste abstinente et si elle ne parvient pas à sublimer sa libido, c'est-à-dire à dériver l'excitation sexuelle vers un but plus élevé, alors les conditions sont réalisées pour que le fantasme inconscient soit ravivé, pour qu'il prolifère et qu'avec toute la puissance du besoin d'amour il s'impose, au moins pour une partie de son contenu, sous forme de symptôme pathologique.

Ainsi les fantasmes inconscients constituent le stade psychique qui précède immédiatement toute une série de symptômes hystériques. Les symptômes hystériques ne sont rien d'autre que les fantasmes inconscients trouvant par « conversion » une forme figurée, et, pour autant que ce sont des symptômes somatiques, ils sont assez souvent empruntés au domaine des mêmes sensations sexuelles et des mêmes innervations motrices qui, à l'origine, avaient accompagné le fantasme alors qu'il était encore conscient. Ainsi la perte des habitudes onanistes se trouve en fait annulée et le but final de tout le processus pathologique — rétablir la satisfaction sexuelle d'autrefois, primaire — est alors atteint, certes jamais de façon achevée mais du moins de façon approximative.

L'intérêt de qui étudie l'hystérie se détourne bientôt des symptômes pour se porter sur les fantasmes dont ils résultent. La technique de la psychanalyse permet, à partir des symptômes, de deviner tout d'abord ces fantasmes inconscients et ensuite de les rendre conscients chez le malade. Or, par cette voie, on a découvert que les fantasmes inconscients des hystériques correspondent

pleinement, quant à leur contenu, aux situations de satisfaction que les pervers réalisent consciemment ; si l'on est en peine de trouver des exemples de cette sorte, on n'a qu'à se rappeler, dans l'Histoire, ce qu'agençaient les empereurs romains où la démesure n'était naturellement déterminée que par la puissance illimitée des producteurs de ces fantasmes. Les formations délirantes des paranoïaques sont des fantasmes de la même nature mais devenus immédiatement conscients, portés par la composante sado-masochique de la pulsion sexuelle ; elles peuvent elles aussi trouver complètement leur pendant dans certains fantasmes inconscients des hystériques. On connaît bien d'ailleurs le cas, dont l'importance pratique aussi est grande, où des hystériques ne donnent pas expression à leurs fantasmes sous forme de symptômes mais dans une réalisation consciente, imaginant ainsi et mettant en scène des attentats, des sévices, des agressions sexuelles.

Tout ce qu'on peut apprendre sur la sexualité dans les psychonévroses, y compris le fait qui constitue l'objet principal de cette petite publication préliminaire, est fourni par cette méthode d'investigation psychanalytique qui mène des symptômes patents aux fantasmes inconscients cachés.

Par suite vraisemblablement des difficultés que rencontre la tendance des fantasmes inconscients à trouver expression, la relation des fantasmes aux symptômes n'est pas simple mais multiple et compliquée[5]. En règle générale, c'est-à-dire lorsque la névrose est pleinement développée et a persisté assez longtemps, un symptôme donné ne correspond pas à un unique fantasme inconscient, mais à plusieurs et ceux-ci non pas de façon arbitraire mais selon une composition régie par des lois. Au début de la maladie, toutes ces complications ne se seront pas encore, bien entendu, développées.

5 Il en est de même de la relation entre les pensées « latentes » du rêve et les éléments du contenu « manifeste ». Cf. le chapitre de *L'interprétation du rêve* consacré au « travail du rêve ».

Dans un souci d'intérêt général, je romps ici la continuité de cette communication pour y introduire une série de formules qui visent à expliciter progressivement la nature des symptômes hystériques. Elles ne se contredisent pas l'une l'autre mais, pour une part, correspondent à des conceptions qui vont se complétant et se précisant et, pour une autre part, à l'application de points de vue différents.

1) Le symptôme hystérique est le symbole mnésique de certaines impressions et expériences vécues efficaces (traumatiques).

2) Le symptôme hystérique est le substitut, produit par conversion, du retour associatif de ces expériences traumatiques.

3) Le symptôme hystérique est — comme d'autres formations psychiques — expression d'un accomplissement de désir.

4) Le symptôme hystérique est la réalisation d'un fantasme inconscient servant à l'accomplissement de désir.

5) Le symptôme hystérique sert à la satisfaction sexuelle et représente une partie de la vie sexuelle de la personne (correspondant à l'une des composantes de sa pulsion sexuelle).

6) Le symptôme hystérique correspond au retour d'un mode de satisfaction sexuelle qui a été réel dans la vie infantile et qui depuis lors a été refoulé.

7) Le symptôme hystérique survient comme compromis entre deux motions d'affect ou motions pulsionnelles opposées dont l'une s'efforce de donner expression à une pulsion partielle ou composante de la constitution sexuelle tandis que l'autre s'efforce de réprimer la première.

8) Le symptôme hystérique peut se charger de représenter différentes motions inconscientes non sexuelles mais ne peut manquer d'avoir une signification sexuelle.

Parmi ces diverses définitions, c'est la septième qui exprime le plus complètement la nature du symptôme hystérique comme réalisation d'un fantasme inconscient et c'est la huitième qui énonce de façon exacte l'importance du facteur sexuel. Certaines des formules précédentes sont contenues, comme étapes préparatoires, dans cette formule.

Par suite de cette relation existant entre symptômes et fantasmes, on parvient sans difficulté, de la psychanalyse des symptômes, à la connaissance des composantes de la pulsion sexuelle qui dominent l'individu, ce que j'ai fait dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Mais cette recherche aboutit dans bien des cas à un résultat inattendu. Elle montre que pour bien des symptômes la solution par mise en évidence d'un fantasme sexuel inconscient, ou d'une série de fantasmes dont un seul, le plus important et le plus originaire, est de nature sexuelle, est insuffisante ; la solution du symptôme exige deux fantasmes sexuels dont l'un a un caractère masculin et l'autre un caractère féminin de sorte que l'un de ces fantasmes prend sa source dans une motion homosexuelle. La thèse énoncée dans la formule 7 n'est pas altérée par cette découverte : un symptôme hystérique correspond nécessairement à un compromis entre une motion libidinale et une motion refoulante mais il peut correspondre en outre à une union de deux fantasmes libidinaux de caractère sexuel opposé.

Je m'interdis de donner des exemples à l'appui de cette thèse. L'expérience m'a montré que de brèves analyses, condensées sous forme d'extrait, ne peuvent jamais apporter l'effet de conviction qu'on en attendait. D'autre part, la communication de cas pathologiques complètement analysés doit être réservée pour une autre occasion.

Je me contente donc de poser la thèse suivante et d'en éclaircir la portée :

9) Un symptôme hystérique est l'expression d'une part d'un fantasme sexuel inconscient masculin, d'autre part d'un fantasme sexuel inconscient féminin.

Je dois souligner que je ne puis accorder à cette thèse une validité aussi générale qu'aux autres formules. Elle ne vaut, pour autant que je puisse le voir, ni pour tous les symptômes d'un cas ni pour tous les cas. Au contraire, il n'est pas difficile de faire état de cas dans lesquels les motions de sexe opposé ont trouvé une expression symptomatique séparée de sorte que les symptômes de l'hétéro- et de l'homosexualité peuvent être distingués les uns des autres aussi nettement que les fantasmes qui sont cachés derrière eux. Pourtant la relation énoncée par la neuvième formule est suffisamment fréquente et, lorsqu'elle est présente, suffisamment importante pour mériter une attention particulière. Elle me semble correspondre au plus haut degré de complication auquel puisse s'élever la détermination d'un symptôme hystérique et on ne peut donc s'attendre à la rencontrer que dans une névrose installée depuis longtemps et où s'est opéré un grand travail d'organisation[6].

La signification bisexuelle des symptômes hystériques, démontrable dans des cas d'ailleurs nombreux, est certainement une confirmation intéressante de ce que j'ai avancé[7], à savoir que la constitution supposée bisexuelle de l'être humain se laisse saisir avec une particulière clarté par l'analyse des psychonévroses. On rencontre un processus tout à fait analogue dans le même domaine lorsque le masturbateur tente, dans ses fantasmes conscients, de ressentir ce qu'éprouvent aussi bien l'homme que la femme dans la situation qu'il se représente ; d'autres exemples sont fournis par certaines attaques hystériques dans lesquelles la malade joue en

6 I. Sadger, qui récemment a découvert de son côté dans ses propres analyses la thèse en question, lui accorde cependant une validité générale. *Dit Bedeutung der psychoanalytischen Methode nach Freud* (La signification de la méthode psychanalytique de Freud), *Zbl. Nervenheilk. Psychiat.,* 1907.

7 *Trois essais sur la théorie de la sexualité.*

même temps les deux rôles de fantasme sexuel sous-jacent ; ainsi dans un cas que j'ai observé, la malade tient d'une main sa robe serrée contre son corps (en tant que femme) tandis que de l'autre main elle s'efforce de l'arracher (en tant qu'homme). Cette simultanéité contradictoire conditionne en grande partie ce qu'a d'incompréhensible une situation cependant si plastiquement figurée dans l'attaque et se prête donc parfaitement à la dissimulation du fantasme inconscient qui est à l'œuvre.

Dans le traitement psychanalytique, il est très important de s'attendre à ce qu'un symptôme ait une signification bisexuelle. On ne s'étonnera pas alors et on ne se fourvoiera pas si un symptôme persiste sans être apparemment atténué bien que l'on ait déjà analysé l'une de ses significations sexuelles. Le symptôme se fonde alors encore sur la signification sexuellement opposée qui n'a peut-être pas été soupçonnée. Dans le traitement de semblables cas, on peut aussi observer comment le malade utilise ce moyen commode qui consiste, pendant l'analyse de l'une des significations sexuelles, à s'échapper continuellement, par ses associations, dans le domaine de la signification contraire, comme s'il se garait sur une voie adjacente.

La création littéraire et le rêve éveillé

Nous autres, profanes, avons toujours vivement désiré savoir d'où cette personnalité à part, le créateur littéraire (poète, romancier ou dramaturge), tire ses thèmes - ceci à peu près dans le sens de la question qu'un certain cardinal adressait à l'Arioste, - et comment il réussit, grâce à eux, à nous émouvoir si fortement, à provoquer en nous des émotions dont quelquefois même nous ne nous serions pas crus capables. Notre intérêt à cet égard ne fait que s'accroître quand nous voyons le créateur lui-même, lorsque nous l'interrogeons, ne pas savoir nous donner de réponse, du moins pas de réponse satisfaisante. Et cet intérêt ne se laisse pas non plus troubler par ce fait bien connut que l'intelligence la meilleure du choix des thèmes et de l'essence de l'art poétique ne saurait en rien contribuer à faire de nous des créateurs.

Si du moins nous pouvions découvrir en nous, ou chez quelqu'un de nos pareils, une activité en quelque sorte apparentée à celle du poète ! L'étude de celle-ci nous permettrait d'espérer une première élucidation de son travail créateur. Et cela semble n'être pas un vain espoir : les créateurs eux-mêmes se plaisent à diminuer la distance entre ce qui fait leur originalité et la manière d'être en général des hommes ; ils nous assurent bien souvent que chaque homme recèle un poète et que le dernier poète ne mourra qu'avec le dernier homme.

Ne devrions-nous pas rechercher, chez l'enfant déjà, les premières traces de l'activité poétique ? L'occupation préférée et la plus intensive de l'enfant est le jeu. Peut-être sommes-nous en droit de dire que tout enfant qui joue se comporte en poète, en tant qu'il se crée un monde à lui, ou, plus exactement, qu'il transpose les choses du monde où il vit dans un ordre nouveau tout à sa convenance. Il serait alors injuste de dire qu'il ne prend pas ce monde au sérieux ; tout au contraire, il prend très au sérieux son jeu, il y emploie de grandes quantités d'affect. Le contraire du jeu n'est pas le sérieux, mais la réalité. En dépit de tout investissement d'affect, l'enfant distingue fort bien de la réalité le monde de ses jeux, il cherche volontiers un point d'appui aux objets et aux situations qu'il imagine dans les choses palpables et visibles du monde réel. Rien d'autre que cet appui ne différencie le jeu de l'enfant du « rêve éveillé ».

Le poète fait comme l'enfant qui joue ; il se crée un monde imaginaire qu'il prend très au sérieux, c'est-à-dire qu'il dote de grandes quantités d'affect, tout en le distinguant nettement de la réalité. Et la langue allemande, en particulier, a maintenu cette parenté du jeu enfantin et de la création poétique en appelant *Spiele* (jeux) celles des créations littéraires qui ont besoin de trouver cet appui à des objets palpables et qui sont susceptibles de représentations : on dit *Lustspiel* (comédie), *Trauerspiel* (tragédie), et on appelle *Schauspieler* (acteur) la personne qui les « *joue* ». Mais de cette irréalité du monde poétique résultent des conséquences très importantes pour la technique artistique, car bien des choses qui, si elles étaient réelles, ne sauraient provoquer de plaisir, y parviennent cependant dans le jeu de la fantaisie et bien des émotions, en elles-mêmes pénibles, peuvent devenir une source de jouissance pour l'auditeur ou le spectateur.

Arrêtons-nous un moment encore à l'opposition entre la réalité et le jeu, ceci en vue d'établir un nouveau rapport. Quand l'enfant a

grandi et qu'il a cessé de jouer, quand il s'est pendant des années psychiquement efforcé de saisir les réalités de la vie avec le sérieux voulu, il peut arriver qu'il tombe un beau jour dans une disposition psychique qui efface à nouveau cette opposition entre jeu et réalité. L'homme adulte se souvient du grand sérieux avec lequel il s'adonnait à ses jeux d'enfant, et il en vient à comparer ses occupations soi-disant graves à ces jeux infantiles : il s'affranchit alors de l'oppression par trop lourde de la vie et il conquiert la jouissance supérieure de l'*humour*.

Ainsi celui qui avance en âge cesse de jouer, il renonce en apparence au plaisir qu'il tirait du jeu. Mais tout connaisseur de la vie psychique de l'homme sait qu'il n'est guère de chose plus difficile à celui-ci que le renoncement à une jouissance déjà éprouvée. À vrai dire, nous ne savons renoncer à rien, nous ne savons qu'échanger une chose contre une autre ; ce qui paraît être renoncement n'est en réalité que formation substitutive. Aussi l'adolescent, en grandissant, ne renonce-t-il, lorsqu'il cesse de jouer, à rien d'autre qu'à chercher un point d'appui dans les objets réels ; au lien de *jouer* il s'adonne maintenant à *sa fantaisie*. Il édifie des châteaux en Espagne, poursuit ce qu'on appelle des rêves éveillés. Je crois que la plupart des hommes, à certaines époques de leur vie, se créent ainsi des fantasmes. C'est là un fait qu'on a longtemps négligé de voir et que l'on n'a, par suite, pas estimé à sa juste valeur.

Il est moins facile d'observer le travail de la fantaisie chez les hommes que le jeu chez les enfants. L'enfant aussi ne joue certes que pour lui seul, ou bien il organise avec d'autres enfants un système psychique fermé en vue du jeu, mais s'il ne joue pas en vue des adultes, du moins ne se cache-t-il pas d'eux pour jouer. L'adulte, par contre, a honte de ses fantasmes et les dissimule aux autres, il les couve comme ses intimités les plus personnelles ; en règle générale, il préférerait avouer ses fautes que de faire part de ses fantasmes. Il peut arriver qu'il se figure ainsi être le seul à former de semblables

fantasmes et qu'il ne se doute pas de l'universelle diffusion de créations tout à fait analogues chez les autres. Cette différence d'attitude entre qui joue et qui s'abandonne à ses fantasmes se fonde sur les mobiles présidant à ces deux sortes d'activité, lesquelles pourtant se continuent l'une l'autre.

Le jeu des enfants est orienté par des désirs, à proprement parler par ce désir qui aide à élever l'enfant, celui de devenir grand, adulte. L'enfant joue toujours à « être grand », il imite dans ses jeux ce qu'il a pu connaître de la vie des grandes personnes. Il n'a donc aucune raison de dissimuler ce désir. Il n'en est pas de même de l'homme fait ; celui-ci, d'une part, sait qu'on attend de lui, non plus qu'il joue ou qu'il s'abandonne à sa fantaisie, mais qu'il agisse dans le monde réel ; d'autre part, parmi les désirs qui sont à la base de ses fantasmes, il en est qu'il est nécessaire de dissimuler ; c'est pourquoi l'adulte a honte de ses fantasmes, les sentant enfantins et interdits.

Vous allez peut-être demander comment il se fait qu'on soit si bien renseigné sur les fantasmes des hommes, puisqu'ils s'enveloppent de tant de mystère. Or, il est une sorte de personnes auxquelles, non pas un dieu, mais une sévère déesse - la nécessité - a donné la mission d'exprimer ce qu'elles souffrent et de quoi elles se réjouissent. Ce sont les névrosés, qui doivent avouer jusqu'à leurs fantasmes au médecin dont ils attendent la guérison par un traitement psychique ; de cette source émane ce que nous savons de plus sûr. Et nous en sommes alors venus à supposer à juste titre que nos malades ne nous révèlent rien que nous ne trouverions aussi bien chez les gens bien portants.

Essayons de saisir quelques-uns des caractères du rêve éveillé. On peut dire que l'homme heureux n'a pas de fantasmes, seul en crée l'homme insatisfait. Les désirs non satisfaits sont les promoteurs des fantasmes, tout fantasme est la réalisation d'un désir, le fantasme vient corriger la réalité qui ne donne pas satisfaction. Les désirs qui fournissent son impulsion au fantasme

varient suivant le sexe, le caractère et les conditions de vie du sujet qui se livre à sa fantaisie, mais on peut sans effort les grouper dans deux directions principales. Ce sont, soit des désirs ambitieux, qui servent à exalter la personnalité, soit des désirs érotiques. Chez la jeune femme, les désirs érotiques dominent presque exclusivement, car l'ambition de la jeune femme est en général absorbée par les tendances amoureuses ; chez le jeune homme, à côté des désirs érotiques, les désirs égoïstes et ambitieux sont assez flagrants. Cependant, nous ne voulons pas insister sur l'opposition existant entre ces deux orientations, mais plutôt indiquer que souvent elles se confondent ; de même que dans beaucoup de retables d'autel le portrait du donateur est visible dans un coin, nous pouvons découvrir dans la plupart des fantasmes d'ambition, cachée dans quelque coin, la dame pour laquelle le rêveur accomplit tous ses exploits, celle aux pieds de laquelle il dépose en offrande tous ses succès. Vous voyez qu'il y a là bien des causes à dissimulation ; on n'accorde en général à la femme bien élevée qu'un minimum de besoins érotiques et le jeune homme doit apprendre à réprimer l'excès d'égoïsme qui lui reste des gâteries de l'enfance, en vue de l'adaptation à une société pleine d'individus tout aussi débordants d'ambition que lui-même.

Ne nous figurons pas que les créations de cette activité de l'imagination, les divers fantasmes, châteaux en Espagne ou rêves éveillés, soient fixes et immuables. Ils se modèlent bien plutôt sur les impressions successives qu'apporte la vie, ils se modifient avec chaque oscillation dans la situation du sujet, ils reçoivent pour ainsi dire de chaque impression nouvelle et forte une estampille temporelle. Les rapports du fantasme au temps sont d'ailleurs des plus significatifs. Un fantasme flotte pour ainsi dire entre trois temps, les trois moments temporels de notre faculté représentative. Le travail psychique part d'une impression actuelle, d'une occasion offerte par le présent, capable d'éveiller un des grands désirs du sujet ; de là, il s'étend au souvenir d'un événement d'autrefois, le

plus souvent infantile, dans lequel ce désir était réalisé ; il édifie alors une situation en rapport avec l'avenir et qui se présente sous forme de réalisation de ce désir, c'est là le rêve éveillé ou le fantasme, qui porte les traces de son origine : occasion présente et souvenir. Ainsi passé, présent et futur s'échelonnent au long du fil continu du désir.

L'exemple le plus banal illustrera ce que je viens de dire. Imaginez un jeune homme pauvre et orphelin à qui vous auriez donné l'adresse d'un patron chez lequel il pourrait trouver un emploi. Peut-être en route s'abandonnera-t-il à un rêve éveillé, adapté à sa situation présente et engendré par elle. Ce fantasme pourra consister à peu près en ceci : le jeune homme est agréé, il plaît à son nouveau patron, on ne peut plus se passer de lui dans l'entreprise, il est reçu dans la famille du patron, il épouse la ravissante jeune fille de la maison et dirige alors lui-même l'affaire en tant qu'associé et, plus tard, successeur du patron. Le rêveur se procure par là à nouveau ce qu'il avait possédé dans son heureuse enfance : la maison protectrice, les parents aimants et les premiers objets de ses tendres penchants. Vous voyez par cet exemple comment le désir sait exploiter une occasion offerte par le présent afin d'esquisser une image de l'avenir sur le modèle du passé.

Il y aurait beaucoup à dire encore sur les fantasmes ; je veux me borner aux plus sommaires indications. L'envahissement du psychisme par les fantasmes et le fait qu'ils deviennent prépondérants sont des conditions déterminantes de la névrose ou de la psychose ; les fantasmes sont d'ailleurs les premiers échelons psychiques des symptômes de souffrance dont nos malades se plaignent. Ici se branche une large voie qui va vers la pathologie.

Mais je ne saurais omettre les rapports des fantasmes aux rêves. Nos songes nocturnes, eux-mêmes, ne sont rien d'autre que de tels fantasmes, ainsi que nous pouvons le rendre évident par

l'interprétation des rêves [1]. Le langage, dans son incomparable sagesse, a depuis longtemps répondu à la question relative à la nature des rêves, en appelant « rêves diurnes » les créations en l'air de ceux qui s'abandonnent à leur fantaisie. Si, malgré un tel indice, le sens de nos songes le plus souvent nous demeure indistinct, cela tient à ceci que la nuit s'éveillent en nous encore certains désirs dont nous avons honte et que nous sommes forcés de cacher à nous-mêmes, qui par cela même sont refoulés, repoussés dans l'inconscient. Seule une expression des plus déformées peut être accordée à de tels désirs ainsi qu'à leurs rejetons. Lorsqu'il fut devenu possible à la science d'élucider la déformation du rêve, il devint facile de voir que les rêves nocturnes sont des réalisations de désirs au même titre que les rêves diurnes, ces fantasmes que nous connaissons tous si bien.

Laissons à présent les fantasmes et occupons-nous du poète ! Sommes-nous vraiment autorisés à comparer le poète au « rêveur en plein jour » et ses créations à des rêves diurnes ? Une première distinction s'impose ; nous devrons séparer les auteurs qui, tels les anciens poètes épiques et tragiques, reçoivent leurs thèmes tout faits de ceux qui semblent les créer spontanément. Tenons-nous-en à ces derniers et ne choisissons pas justement, pour servir à notre comparaison, les écrivains les plus estimés de la critique, mais plutôt ces auteurs de romans, de nouvelles, de contes, qui sont sans prétention mais qui, par contre, trouvent les plus nombreux et les plus empressés lecteurs et lectrices. Un trait nous frappe tout d'abord dans les œuvres de ces conteurs : on y trouve toujours un héros sur lequel se concentre l'intérêt, pour qui le poète cherche par tous les moyens à gagner notre sympathie et qu'une providence spéciale semble protéger. Ai-je abandonné à la fin d'un chapitre le héros évanoui et perdant son sang par de profondes blessures, je suis sûr de le retrouver, au début dit chapitre suivant, entouré de

1 Comparez *Traumdeutung* de l'auteur, 1900 *Schriften,* vol. II et III. *La Science des rêves* (trad. Meyerson, Payot, Paris, 1929).

soins empressés et en bonne voie de guérison. Et si le premier volume s'est terminé par le naufrage du vaisseau dans la mer déchaînée, vaisseau où se trouvait notre héros, Je suis certain qu'au commencement du deuxième volume j'apprendrai son sauvetage miraculeux sans lequel, du reste, le roman n'aurait pas de suite. Le sentiment de sécurité avec lequel j'accompagne le héros dans ses dangereuses péripéties est le même avec lequel un véritable héros se précipite à l'eau pour sauver un homme qui se noie, ou bien s'expose au feu de l'ennemi pour enlever d'assaut une batterie ; c'est ce sentiment propre à l'héroïsme qu'un de nos meilleurs auteurs (*Anzengruber*) a si pittoresquement exprimé ainsi : *Es kann dir nichts geschehen* (Il ne peut rien t'arriver). On peut, je crois, sans peine reconnaître à cet indice d'invulnérabilité qui se trahit ici : c'est sa majesté le moi, héros de tous les rêves diurnes comme de tous les romans.

D'autres traits typiques de ces récits égocentriques marquent cette même parenté. Si toutes les femmes du roman tombent régulièrement amoureuses du héros, il faut voir là, non pas un tableau de la réalité, mais un élément nécessaire du rêve diurne. De même, si les autres personnages du roman se divisent en « bons et en méchants », renonçant à ce caractère bigarré que les caractères humains nous offrent dans la réalité, c'est que les « bons » sont ceux qui viennent en aide au moi, devenu le héros du roman, tandis que les « méchants » figurent ses ennemis et ses concurrents.

Sans méconnaître que bien des créations littéraires s'éloignent fort du prototype que constitue le naïf rêve diurne, je ne puis m'empêcher de penser que même les œuvres s'écartant le plus de ce type s'y rattachent par une série de transitions continues. Dans un grand nombre des romans dits psychologiques, j'ai été frappé de voir qu'un personnage seul, le héros toujours, se trouve décrit du dedans : c'est dans son âme, en quelque sorte, que réside l'auteur et c'est de là qu'il considère les autres personnages, pour ainsi dire du

dehors. Le roman psychologique doit en somme sa caractéristique à la tendance de l'auteur moderne à scinder son *moi* par l'auto-observation en « *moi partiels* », ce qui l'amène à personnifier en héros divers les courants qui se heurtent dans sa vie psychique. En opposition toute particulière avec ce type du rêve diurne semblent être les romans qu'on pourrait qualifier d' « excentriques », dans lesquels le personnage qui en est le héros tient de tous le rôle le moins actif et regarde bien plutôt en simple spectateur le défilé des actes et des misères des autres. Plusieurs des derniers romans de Zola sont de ce genre. Je ferai cependant observer que l'analyse psychologique d'individus non créateurs, et qui s'écartent sur plusieurs points de la soi-disant norme, nous a familiarisés avec des variétés analogues de rêves diurnes dans lesquelles le moi se contente du rôle de spectateur.

Si notre assimilation du poète au rêveur éveillé et de la création littéraire au rêve diurne doit acquérir quelque valeur, il faut avant tout que, d'une manière quelconque, elle se montre féconde. Essayons donc d'appliquer aux œuvres des écrivains notre proposition précédente sur le rapport du fantasme aux trois temps qui s'échelonnent au long du fil continu du désir, et tâchons d'étudier sous ce jour les relations qui existent entre la vie de l'auteur et ses créations. On n'a en général pas su avec quelles hypothèses aborder ce problème ; souvent on s'est représenté ce rapport comme beaucoup trop simple. Grâce à l'intelligence que nous avons acquise au sujet des fantasmes, nous devons nous attendre à ce que l'état des choses soit tel : un événement intense et actuel éveille chez le créateur le souvenir d'un événement plus ancien, le plus souvent d'un événement d'enfance ; de cet événement primitif dérive le désir qui trouve à se réaliser dans l'œuvre littéraire ; on peut reconnaître dans l’œuvre elle-même aussi bien des éléments de l'impression actuelle que de l'ancien souvenir.

Ne vous effrayez pas de ce que cette formule a de compliqué ; je présume qu'en fait elle ne nous apporte qu'un schéma insuffisant. Mais il se pourrait cependant qu'elle constituât une première approximation de l'état réel des choses et, à la suite de quelques essais que j'ai entrepris, j'inclinerais à croire qu'une pareille conception des créations littéraires pourrait ne pas se montrer infructueuse. N'oubliez pas que la façon, peut-être surprenante, dont j'ai souligné l'importance des souvenirs d'enfance dans la vie des créateurs, découle en dernier lieu de l'hypothèse d'après laquelle l'œuvre littéraire, tout comme le rêve diurne, serait une continuation et un substitut du jeu enfantin d'autrefois.

Revenons-en à présent à cette catégorie d'œuvres dans lesquelles nous devons reconnaître, non des créations librement conçues, mais le remaniement de thèmes donnés et connus. Là encore le créateur conserve une certaine indépendance qui se manifeste dans le choix des sujets et dans les changements souvent notables qu'il se permet à leur égard. Mais, en tant que ces sujets sont donnés, ils proviennent du trésor du folklore : mythes, légendes et contes. L'étude de ces productions psycho-ethnologiques n'est certes pas encore achevée, mais, en ce qui touche par exemple les mythes, il semble tout à fait probable qu'ils sont les reliquats déformés des fantasmes de désir de nations entières, les *rêves séculaires* de la jeune humanité.

Vous direz que je vous ai parlé bien davantage des fantasmes que du créateur et de la création littéraire, laquelle occupait cependant la première place dans le titre de mon essai. Je le sais et je m'en excuse en appelant à l'état actuel de nos connaissances. Je ne pouvais vous apporter que des incitations et des propositions, lesquelles parties de l'étude des fantasmes empiètent sur le problème du choix des thèmes. Nous n'avons pas encore effleuré cet autre problème : par quels moyens le créateur parvient-il à produire l'effet que ses créations éveillent en nous ? Je voudrais du moins vous

montrer encore quelle voie mène de ce que nous venons de dire sur les fantasmes au problème de l'effet produit par les œuvres littéraires.

Nous avons dit, vous vous le rappelez, que le rêveur éveillé cache soigneusement aux autres ses fantasmes, car il sent qu'il a des raisons d'en avoir honte. J'ajouterai que, nous les communiquât-il, cette révélation ne nous procurerait aucun plaisir. De pareils fantasmes, lorsque nous les rencontrons, nous semblent repoussants, ou bien tout simplement ils nous laissent froids. Mais lorsque le créateur littéraire joue devant nous ses jeux ou nous raconte ce que nous inclinons à considérer comme ses rêves diurnes personnels, nous éprouvons un très grand plaisir dû sans doute à la convergence de plusieurs sources de jouissance. Comment parvient-il à ce résultat ? C'est là son secret propre, et c'est dans la technique qui permet de surmonter cette répulsion qui, certes, est en rapport avec les limites existant entre chaque moi et les autres moi, que consiste essentiellement *l'ars poetica*. Nous pouvons deviner deux des moyens qu'emploie cette technique : le créateur d'art atténue le caractère du rêve diurne égoïste au moyen de changements et de voiles et il nous séduit par un bénéfice de plaisir purement formel, c'est-à-dire par un bénéfice de plaisir esthétique qu'il nous offre dans la représentation de ses fantasmes. On appelle *prime de séduction*, ou *plaisir préliminaire*, un pareil bénéfice de plaisir qui nous est offert afin de permettre la libération d'une jouissance supérieure émanant de sources psychiques bien plus profondes. Je crois que tout plaisir esthétique produit en nous par le créateur présente ce caractère de plaisir préliminaire, mais que la véritable jouissance de l'œuvre littéraire provient de ce que notre âme se trouve par elle soulagée de certaines tensions. Peut-être même le fait que le créateur nous met à même de jouir désormais de nos propres fantasmes sans scrupule ni honte contribue-t-il pour une large part à ce résultat ? Nous pourrions ainsi nous trouver au début de

recherches nouvelles, intéressantes et complexes, mais, pour cette fois du moins, nous voici parvenus au terme de nos considérations.

Caractère et érotisme anal

Parmi les personnes auxquelles on s'efforce de venir en aide par la psychanalyse, on trouve d'une façon tout particulièrement fréquente un type qui se caractérise par la rencontre de traits de caractère précis tandis que, dans l'enfance de ces personnes, le comportement d'une certaine fonction corporelle et des organes intéressés attire sur soi l'attention. Il ne m'est plus possible d'indiquer aujourd'hui à quelles occasions particulières m'est venue l'idée qu'il existe une connexion organique entre tel caractère et tel comportement d'organe, mais je peux assurer qu'aucune attente théorique n'avait part à cette impression.

Du fait de l'expérience accumulée, ma croyance en une telle connexion s'est tellement renforcée que je me risque à en faire la communication.

Les personnes que je vais décrire retiennent l'attention par le fait qu'elles réunissent régulièrement les trois caractéristiques suivantes : elles sont particulièrement *ordonnées*, *économes*, et *entêtées.* Chacun de ces mots couvre, en vérité, un petit groupe ou une série de traits de caractère apparentés les uns aux autres. Le terme « ordonné » comprend aussi bien la propreté corporelle que la scrupulosité dans l'accomplissement des petits devoirs et le fait d'être digne de confiance ; le contraire en serait : désordonné, négligent. Le caractère économe peut croître jusqu'à l'avarice ;

l'entêtement tourne au défi auquel se rattachent aisément la tendance à l'emportement et l'esprit vindicatif. Ces deux derniers traits — économe et entêté — sont liés plus fortement l'un à l'autre qu'au premier, « ordonné », ils sont aussi la part la plus constante de tout le complexe, cependant il m'apparaît impérieusement que ces trois traits de caractère se tiennent d'une façon ou d'une autre.

L'histoire de la petite enfance de ces personnes nous apprend aisément qu'il leur a fallu un temps relativement long pour devenir maîtres de leur *incontinentia alvi* et qu'elles ont eu à se plaindre, même dans les années ultérieures de leur enfance, d'accidents isolés de cette fonction. Elles paraissent avoir été de ces nourrissons qui se refusent à vider leur intestin lorsqu'on les met sur le pot, parce qu'ils tirent un gain supplémentaire de plaisir de la défécation[1] ; elles indiquent, en effet, qu'elles ont encore trouvé de l'agrément à retenir leurs selles même à un âge un peu plus avancé et se rappellent toutes sortes de choses inconvenantes faites avec l'excrément expulsé au-dehors, mais les imputent plutôt et plus volontiers à leurs frères et sœurs qu'à leur propre personne. De ces indices nous concluons à une accentuation érogène fortement marquée de la zone anale dans la constitution sexuelle qui leur échoit ; mais puisque chez ces personnes, une fois passée l'enfance, rien de ces faiblesses et de ces singularités ne se laisse plus découvrir, nous devons admettre que la zone anale a perdu sa signification érogène au cours du développement et présumer alors que la constance de cette triade de propriétés dans leur caractère peut être mise en liaison avec l'extinction de l'érotisme anal.

Je sais qu'on n'ose pas croire à un état de fait aussi longtemps qu'il paraît incompréhensible, qu'il n'offre pas le moindre point d'ancrage pour une explication. Au moins, en ce qui concerne le principe fondamental de l'état de fait qui nous intéresse, nous pouvons d'ores et déjà nous rapprocher de sa compréhension à l'aide

1 *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* II.

des hypothèses énoncées en 1905 dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité.* Dans cet ouvrage, je cherche à montrer que la pulsion sexuelle de l'homme est un montage hautement complexe, né de la contribution de nombreuses composantes et de pulsions partielles. Une contribution essentielle à l'« excitation sexuelle » est fournie par les excitations périphériques de certains endroits remarquables du corps (organes génitaux, bouche, anus, méat urinaire) qui méritent le nom de « zones érogènes ». Mais les quantités d'excitation envoyées depuis ces endroits ne connaissent ni toutes ni à chaque époque de la vie le même destin. Généralement parlant, une partie seulement d'entre elles servent à la vie sexuelle ; une autre partie est détournée des buts sexuels et dirigée sur d'autres buts, processus qui mérite le nom de « sublimation ». À l'époque de la vie que l'on peut caractériser comme « période de latence sexuelle », de la cinquième année accomplie jusqu'aux premières manifestations de la puberté (vers la onzième année), on voit même se créer dans la vie psychique, aux frais de ces excitations fournies par les zones érogènes, des formations réactionnelles, des contre-puissances, comme la honte, le dégoût et la morale, qui s'opposent comme des digues à la mise en activité ultérieure des pulsions sexuelles. Or, puisque l'érotisme anal appartient à ces composantes de la pulsion, qui, au cours du développement, et dans le sens de l'éducation de notre civilisation actuelle, deviennent inutilisables pour des fins sexuelles, nous sommes portés à reconnaître, dans les traits de caractère si fréquemment accusés par les anciens tenants de l'érotisme anal — être ordonné, économe et

entêté —, les résultats les plus directs et les plus constants de la sublimation de l'érotisme anal[2].

Naturellement, même pour moi, la nécessité interne de cette connexion n'est pas limpide ; cependant, je peux faire quelques suggestions qui pourront servir d'appoint pour sa compréhension. Le fait d'être propre, ordonné et digne de confiance donne tout à fait l'impression d'une formation réactionnelle contre l'intérêt pour ce

2 Comme il se trouve que les remarques sur l'érotisme anal du nourrisson contenues dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* ont particulièrement choqué des lecteurs obtus, je me permets ici d'insérer une observation que je dois à un patient très intelligent : « Une personne de ma connaissance qui a lu l'essai sur la *Théorie de la sexualité,* parlant du livre, l'admet complètement si ce n'est un *seul* passage ; bien que par ailleurs, naturellement, elle approuve et comprenne ce passage pour ce qui est du contenu, il lui a paru si grotesque et si comique qu'elle en est tombée assise et a ri pendant un quart d'heure. Ce passage est le suivant : « Un des meilleurs présages d'une bizarrerie de caractère ou d'une nervosité ultérieure est qu'un nourrisson se refuse obstinément à vider son intestin lorsqu'on l'a mis sur le pot, c'est-à-dire lorsque cela plaît à la personne chargée de s'occuper de lui, mais qu'il réserve cette fonction pour son propre bon plaisir. Naturellement, peu lui importe de salir son lit ; son seul souci est de ne pas laisser échapper le gain de plaisir supplémentaire lors de la défécation. » La représentation de ce nourrisson assis sur le pot et qui se demande s'il doit laisser se produire une telle limitation de son libre-arbitre personnel, qui en outre, se soucie de ne pas laisser échapper le gain de plaisir accompagnant la défécation a suscité chez mon ami une folle gaieté. — Quelque vingt minutes plus tard, pendant le goûter, il lance soudain, sans aucun préambule : « Tiens, en voyant devant moi le cacao, il me vient justement une idée que j'ai toujours eue étant enfant. Je me représentais alors toujours que j'étais le fabricant de cacao Van Houten (il prononçait Van Hauten), que je possédais un secret formidable pour la fabrication de ce cacao, et que tout le monde s'efforçait de m'arracher ce secret devant faire le bonheur du monde, secret que je gardais jalousement. Pourquoi je suis tombé justement sur Van Houten, je n'en sais rien. Vraisemblablement c'est sa réclame qui m'a le plus influencé. » En riant, et, à vrai dire, sans encore relier cela à une intention plut profonde, je pensai : *Wann haut'n die Mutter ?* (Quand les mères donnent-elles la fessée ?). Ce n'est qu'un moment plus tard

qui n'est pas propre, ce qui dérange et ne fait pas partie du corps *(Dirt is matter in the wrong place)*[3]. Mettre en relation l'entêtement avec l'intérêt pour la défécation ne semble pas une tâche facile ; qu'on se rappelle cependant que le nourrisson lui-même peut se montrer volontaire quand il s'agit de déposer ses selles (voir ci-dessus), et qu'il est de pratique courante, dans l'éducation des enfants, d'appliquer des stimuli cutanés douloureux sur le postérieur qui est relié à la zone érogène anale, et ce dans le but de briser l'entêtement de l'enfant et de le rendre docile. Pour exprimer le défi et le sarcasme de défi nous utilisons encore maintenant comme autrefois une invective qui a pour contenu le fait de caresser la zone anale, donc qui désigne proprement une tendresse frappée par le refoulement. Montrer ses fesses figure l'affaiblissement de cette parole passée en geste ; dans le *Götz von Berlichingen* de Goethe, parole comme geste se trouvent utilisés au moment le plus opportun pour exprimer le défi[4].

Les relations entre les complexes apparemment si disparates de l'intérêt pour l'argent et de la défécation se manifestent à

que je m'aperçus que mon jeu de mots contenait, en fait, la clé de la totalité de ce souvenir d'enfance ayant émergé soudainement, souvenir que je saisis alors comme un exemple éclatant de fantasme-écran : ce fantasme, au moyen de la conservation de l'état de fait proprement dit (processus de la nutrition) et sur la base d'associations phonétiques *(Kakao, Wann haut'n-)* apaisait la conscience de culpabilité par une *transmutation complète* du contenu mnésique. (Translation d'arrière en avant, la nourriture dont on se défait devient la nourriture qu'on prend, le contenu honteux et qu'il faut cacher se transforme en secret devant faire le bonheur du monde.) Ce qui m'intéressa c'est la manière dont à la suite d'une défense, qui, certes, prenait la forme plus douce d'une protestation formelle, le sujet fut involontairement atteint, un quart d'heure plus tard, par la preuve la plus décisive, fournie par son propre inconscient. »

3 La saleté est de la matière placée au mauvais endroit. *(N. d. T.)*

4 Acte III scène 17. (Götz est sommé de se rendre par un héraut.) « Dis à ton capitaine qu'à Sa Majesté Impériale je présente, comme toujours, mon humble respect. Mais lui, dis-lui qu'il peut me lécher le cul ! » *(N. d. T.)*

profusion. Tout médecin qui a pratiqué la psychanalyse sait bien que c'est en empruntant cette voie qu'on peut faire disparaître les cas les plus opiniâtres et les plus durables de ce qu'on appelle constipation habituelle des malades nerveux. On s'en étonnera moins en se rappelant que cette fonction a fait preuve également d'une même docilité à la suggestion hypnotique. Mais, dans la psychanalyse on n'obtient cet effet que lorsqu'on touche le complexe d'argent des patients et qu'on leur donne la possibilité de le faire accéder à la conscience avec toutes ses relations. On pourrait penser qu'en cela la névrose ne fait que suivre une incitation de l'usage linguistique qui appelle *sordide (schmutzig)* ou *ladre (filzig)* (en anglais : *filthy* = *schmutzig*) une personne qui retient son argent avec une anxiété excessive. Mais cela serait une estimation par trop superficielle. En vérité, partout où a régné ou bien persiste le mode de pensée archaïque, dans les civilisations anciennes, dans le mythe, les contes, les superstitions, dans la pensée inconsciente, dans le rêve et dans la névrose, l'argent est mis en relation intime avec l'excrément. Il est bien connu que l'or dont le diable fait cadeau à ses amants se change en excréments après son départ, et il est certain que le diable n'est rien d'autre que la personnification de la vie pulsionnelle inconsciente refoulée[5]. D'autre part on connaît la superstition qui met en rapport la découverte de trésors avec la défécation, et nul n'ignore la figure du « chieur de ducats » *(Dukatenscheisser) :* déjà pour l'ancienne Babylone, l'or est l'excrément de l'enfer, « Mammon » = « ilu manman »[6]. Donc, quand la névrose suit l'usage linguistique, c'est, qu'ici comme ailleurs, elle prend les mots dans leur sens originaire, chargé de toute sa signification, et que là où elle

5 Cf. la possession hystérique et les épidémies démoniaques.

6 Jeremias, *L'Ancien Testament à la lumière de l'Orient ancien,* 2ème éd., 1906, P. 216, et *Le monde babylonien dans le Nouveau Testament,* 1906, p. 96 : « *Mamon (Mammon)* est le Babylonien *Man-man,* surnom de Nergal, le dieu des enfers. D'après la mythologie orientale, qui est passée dans les légendes et les contes folkloriques, l'or est excrément de l'enfer ; cf. : *Courants monothéistes à l'intérieur de la religion babylonienne,* p. 16, a. I. »

semble présenter un mot au figuré, elle ne reproduit d'habitude que la signification ancienne de ce mot.

Il est possible que l'opposition entre ce à quoi l'homme a appris à accorder le plus de valeur et ce qui est le plus dénué de valeur, et qu'il rejette comme déchet *(refuse)*[7] a conditionné cette identification de l'or et de l'excrément.

Dans la pensée névrotique une autre circonstance vient même à l'appui de cette assimilation. L'intérêt originairement érotique porté à la défécation est destiné, nous le savons, à s'éteindre dans les années de la maturité ; au cours de ces années apparaît, comme quelque chose de nouveau qui a jusqu'alors manqué à l'enfant, l'intérêt pour l'argent ; cela facilite le fait que l'aspiration antérieure, qui est sur le point de perdre son but, se trouve transportée sur le but qui est en train d'émerger.

S'il y a quelque fondement réel à la relation, dont j'ai affirmé l'existence, entre l'érotisme anal et cette triade de traits de caractère, on ne pourra s'attendre à rencontrer aucune empreinte particulière du « caractère anal » chez les personnes qui ont conservé pour leur vie adulte la propriété érogène de leur zone anale, comme par exemple certains homosexuels. À moins que je ne me trompe fort, l'expérience coïncide bien, la plupart du temps, avec cette conclusion.

On devrait d'une façon générale se demander si d'autres complexes caractériels ne peuvent dépendre de l'excitation de zones érogènes déterminées. Jusqu'à présent je ne connais que l'ambition démesurée et « brûlante » de ceux qui furent autrefois des énurétiques. Pour la formation du caractère définitif à partir des pulsions constitutives, on peut d'ailleurs proposer une formule : les traits de caractère qui demeurent sont soit la continuation inchangée des pulsions originaires, soit la sublimation de celles-ci, soit des formations réactionnelles contre ces pulsions.

7 En anglais dans le texte. *(N. d. T.)*

La morale sexuelle « civilisée » et la maladie nerveuse des temps modernes

Dans son *Éthique sexuelle*[1] qui vient de paraître V. Ehrenfels s'attarde sur la différence entre la morale sexuelle « naturelle » et celle qui est « civilisée ». Selon lui, la morale sexuelle « naturelle » est celle qui permet à une souche humaine de conserver de façon durable une bonne santé et son aptitude à vivre, la morale sexuelle « civilisée » celle qui chez ceux qui l'observent stimule un travail culturel intense et productif. La confrontation entre la propriété *constitutive* et la propriété *culturelle* d'un peuple illustre au mieux ce contraste. Tout en renvoyant le lecteur pour une meilleure appréciation de cet important courant de pensée à l'œuvre même de V. Ehrenfels, je ne veux en retirer que ce qui peut se rattacher à ma propre contribution.

Il est aisé de supposer que lorsque règne une morale sexuelle civilisée les individus sont entravés dans leur santé et leur aptitude à vivre et qu'en fin de compte le préjudice que portent à ces individus les sacrifices qui leur sont imposés atteint un degré tel qu'il menace indirectement leur but culturel. V. Ehrenfels attribue également à la morale sexuelle qui règne sur notre société occidentale contemporaine tout une série de dommages dont il est obligé de la rendre responsable et tout en reconnaissant qu'elle est pleinement

1 *Grundfragen des Nerven und Seelenlebens*, herausg. v. L. Lowenfeld, LVI, Wiesbaden, 1907.

justifiée pour faire avancer la civilisation, il en arrive à estimer qu'il faut la réformer. Ce qui caractériserait la morale sexuelle civilisée qui nous domine ce serait le transfert d'exigences féminines à la vie sexuelle de l'homme et la réprobation de toutes relations sexuelles sauf celles qui sont conjugales et monogames. La prise en considération de la différence naturelle entre les sexes oblige du reste à punir moins rigoureusement les écarts de l'homme et à admettre en fait pour lui une double morale. Mais une société qui se commet avec cette double morale ne peut pousser « l'amour de la vérité, de l'honnêteté et de l'humanité »[2] au-delà d'une certaine limite étroite et elle est obligée d'induire ses membres à voiler la vérité, à présenter les choses sous un jour faussement favorable, à se tromper eux-mêmes et à tromper les autres. La morale sexuelle civilisée est encore plus nocive car elle paralyse par sa justification de la monogamie le facteur de *sélection virile,* le seul dont on puisse attendre un effet d'amélioration de la constitution, car la *sélection vitale* est réduite au minimum chez les peuples civilisés, du fait de l'humanité et de l'hygiène.

Or, il manque au médecin, parmi les préjudices qui sont à charge de la morale sexuelle civilisée, celui dont nous allons discuter en détail, ici, la signification. Je veux parler de l'accroissement imputable à cette morale, de la maladie nerveuse[3] moderne, c'est-à-dire de cette maladie nerveuse qui se répand si rapidement dans notre société contemporaine. Il arrive qu'un malade nerveux attire l'attention du médecin sur l'opposition qu'il faut observer dans la genèse de la maladie entre constitution et exigence culturelle, en disant par exemple : « Nous, dans notre famille nous sommes tous devenus nerveux parce que nous voulions être quelque chose de mieux que nous ne le pouvions, de par notre provenance ». Il arrive fréquemment aussi que le médecin est rendu pensif en observant que ceux qui succombent à la maladie nerveuse sont justement les

2 *Sexualethik*, p. 32 spq.

3 *Nervosität.*

descendants de pères ayant des origines rurales simples et saines, issus de familles frustes mais vigoureuses qui viennent en conquérants dans la grande ville et permettent à leurs enfants de s'élever en un court laps de temps jusqu'à un haut niveau culturel. Mais ce sont surtout les neurologues eux-mêmes qui ont proclamé bien fort le rapport entre « l'accroissement de la maladie nerveuse » et la vie civilisée moderne. Comment justifient-ils cette dépendance, c'est ce que nous verrons en examinant quelques extraits des déclarations d'éminents observateurs.

W. Erb[4] : « La question primordiale est de savoir si les causes de maladie nerveuse dans notre existence moderne que l'on nous présente se sont suffisamment accrues pour expliquer une augmentation considérable de cette maladie - on peut sans hésiter répondre affirmativement à cette question, comme nous le montrera un coup d’œil rapide sur les formes de notre vie moderne.

« Il ressort déjà clairement d'une série de faits généraux que les conquêtes extraordinaires des temps modernes, les découvertes et les inventions dans tous les domaines, le maintien du progrès en face de la concurrence croissante ne sont acquis qu'au prix d'un grand travail intellectuel et ne peuvent être maintenus qu'à ce prix. Ce que le combat pour la vie exige de productivité de la part de l'individu s'est considérablement accru ; il ne peut y satisfaire qu'en déployant toutes ses forces intellectuelles ; en même temps, les besoins de l'individu, et ses prétentions à jouir de la vie se sont élevés dans tous les milieux ; un luxe sans précédent s'est propagé à des couches de la population qu'il ne touchait pas du tout auparavant ; l'irréligiosité, le mécontentement et l'avidité ont gagné des cercles plus étendus de la population ; l'accroissement démesuré de la circulation, le réseau universel du télégraphe et du téléphone ont complètement transformé les conditions du trafic ; tout a lieu dans la hâte et dans l'agitation, la nuit sert aux voyages et le jour aux

4 *Über die wachsende Nervosität unserer Zeit* (*Sur l'accroissement de la maladie nerveuse à notre époque*), 1895.

affaires, les « voyages de détente » eux-mêmes deviennent une fatigue pour le système nerveux ; des grandes crises politiques, industrielles et financières communiquent leur excitation à des cercles de la population beaucoup plus larges qu'autrefois ; l'intérêt pour la vie politique est devenu chose tout à fait commune ; les luttes politiques, religieuses et morales, les activités de parti, l'agitation électorale, le fait que les associations croissent de façon excessive, tout ceci échauffe la cervelle, contraint l'esprit à faire sans cesse de nouveaux efforts et mord sur le temps de détente, de sommeil et de repos ; la vie dans les grandes villes est devenue de plus en plus raffinée et agitée. Les nerfs sont à plat et on cherche à se détendre par l'accroissement des stimulations et par des plaisirs très épicés, ce qui ne fait que fatiguer davantage ; la littérature moderne s'intéresse surtout aux problèmes qui donnent le plus à penser, qui remuent toutes les passions, et prônent la sensualité, le goût du plaisir et le mépris de tout principe éthique et de tout idéal ; elle offre à l'esprit du lecteur des cas pathologiques, des problèmes de psychopathes sexuels, des problèmes révolutionnaires et d'autres encore. En nous administrant à fortes doses une musique importune et bruyante on énerve et on surexcite nos oreilles ; les représentations théâtrales excitent et emprisonnent tous les sens ; même les beaux-arts se tournent par préférence vers ce qui est écœurant, haïssable, vers ce qui excite et n'hésitent pas non plus à nous mettre devant les yeux, avec une fidélité révoltante, ce que la réalité contient de plus horrible.

« Cette description d'ensemble nous montre déjà toute une série de dangers que comporte le développement culturel moderne ; elle peut encore être complétée par certains détails ! »

Binswanger[5] : « On a caractérisé la neurasthénie spécialement comme une maladie tout à fait moderne et Beard à qui nous en devons la première description distincte croyait avoir découvert là

5 *Die Pathologie une Therapie der Neurasthénie* (*Pathologie et thérapie de la neurasthénie*), 1896.

une nouvelle maladie nerveuse qui s'était spécialement développée sur le sol américain. Naturellement cette hypothèse était erronée ; cependant le fait que ce soit un médecin *américain* qui ait pu saisir et retenir le premier les traits caractéristiques de cette maladie indique sans aucun doute le lien serré entre cette maladie et la vie moderne, la chasse effrénée à l'argent et aux possessions, les progrès formidables du domaine technique qui ont rendu illusoires tous les obstacles temporels et spatiaux à la circulation. »

Krafft-ebing[6] : « Le mode de vie d'innombrables hommes civilisés présente de nos jours quantité de facteurs antihygiéniques qui permettent aisément de comprendre que la maladie nerveuse se propage fatalement, car ces facteurs nocifs agissent en premier lieu et le plus souvent sur le cerveau. Il vient de se produire, au cours des dix dernières années, des transformations des conditions politiques et sociales des nations civilisées - dans le domaine commercial, industriel et agricole particulièrement ; elles ont modifié considérablement profession, position civique et propriété et cela aux dépens du système nerveux qui doit satisfaire à l'accroissement des exigences sociales et économiques en multipliant la dépense d'énergie tout en ne pouvant récupérer que trop insuffisamment. »

Ce que j'ai à objecter à ces théories - et à beaucoup d'autres qui paraissent analogues - ce n'est pas qu'elles sont erronées mais qu'elles s'avèrent expliquer insuffisamment les particularités de l'apparition des troubles nerveux et qu'elles négligent précisément le facteur étiologique le plus important. Si l'on renonce aux formes imprécises de la « nervosité » et si l'on envisage les formes qui caractérisent l'« état de malade nerveux » l'influence nocive de la civilisation se réduit essentiellement à la répression nocive de la vie sexuelle des peuples (ou des couches) civilisés par la morale sexuelle « civilisée » qui les domine.

6 « Nervosität und neurasthenische Zustände », 1895, p. 11 (in Nothnael, *Handbuch der spez. Pathologie und Therapie*).

J'ai cherché à apporter la preuve de cette affirmation dans toute une série de travaux spécialisés[7] ; je ne vais pas me répéter ici ; mais je veux exposer les arguments les plus importants auxquels m'ont conduit mes recherches.

Une observation clinique pénétrante nous donne le droit de distinguer des états de maladie nerveux deux groupes : les *névroses* proprement dites et les *psychonévroses.* Dans les premières, les troubles (symptômes) qu'ils s'expriment par des facteurs physiques ou par des facteurs psychiques, semblent être de nature *toxique ;* ils se comportent tout à fait comme les phénomènes qui accompagnent un excès ou une privation de certains poisons nerveux. Ces névroses - qui sont réunies le plus souvent sous le nom de neurasthénie - peuvent être produites, sans exiger le concours d'une affection héréditaire, par certaines influences nocives de la vie sexuelle ; et de fait la forme de la maladie correspond si bien au type de nocivité que l'on peut assez souvent déduire d'emblée de l'image clinique l'étiologie sexuelle particulière. Par contre entre la forme que prend cette maladie nerveuse et les autres influences nocives de la civilisation, auxquelles les auteurs attribuent la responsabilité de la maladie, il n'existe pas une correspondance régulière du même ordre. On peut donc déclarer que le facteur sexuel est le facteur essentiel qui provoque les névroses proprement dites.

Dans les psychonévroses l'influence de l'hérédité est plus importante, ce qui les provoque est moins transparent. Mais un procédé d'enquête particulier, connu sous le nom de psychanalyse, a permis de reconnaître que les symptômes de ces troubles (hystérie, névrose obsessionnelle, etc.) sont *psychogènes* et dépendent de l'activité de complexes de représentation inconscients (refoulés). Cette même méthode nous a aussi fait connaître ces complexes inconscients et nous a montré que, généralement parlant, ils ont un contenu sexuel : ils ont leur source dans les besoins sexuels de

7 « Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre » (*Collection de petits écrits relatifs à la théorie des névroses*), Vienne, 1906, GW., I.

personnes insatisfaites et représentent pour elles une sorte de substitut de la satisfaction. Nous devons donc voir dans tous les facteurs qui sont nocifs pour la vie sexuelle, qui répriment son activité et déplacent ses buts des facteurs pathogènes pour les psychonévroses également.

La valeur de la distinction théorique entre névroses toxiques et névroses psychogènes n'est naturellement pas infirmée par le fait que chez la plupart des malades nerveux on constate des troubles ayant l'une et l'autre origine.

Qui est prêt maintenant à rechercher avec moi l'étiologie de la maladie nerveuse avant tout dans des influences nocives exercées sur la vie sexuelle voudra bien suivre les explications ci-dessous qui sont destinées à insérer le thème de l'accroissement de la maladie nerveuse dans un contexte plus général.

D'une façon très générale, notre civilisation est construite sur la répression des pulsions. Chaque individu a cédé un morceau de sa propriété, de son pouvoir souverain, des tendances agressives et vindicatives de sa personnalité ; c'est de ces apports que provient la propriété culturelle commune en biens matériels et en biens idéals. En dehors de l'urgence de la vie, ce sont bien les sentiments familiaux, découlant de l'érotisme, qui ont poussé les individus isolément à ce renoncement. Ce renoncement s'est fait progressivement au cours du développement de la civilisation ; la religion en a sanctionné les progrès séparés ; la part de satisfaction de la pulsion à laquelle on avait renoncé était sacrifiée à la divinité ; le bien commun acquis de cette manière était déclaré « sacré ». Celui qui, de par sa constitution inflexible, ne peut prendre part à cette répression de la pulsion s'oppose à la société comme « délinquant », comme *outlaw,* dans la mesure où il ne peut s'imposer à elle comme grand homme, comme « héros », de par sa position sociale et ses aptitudes éminentes.

Il est probable que la, ou plutôt les pulsions sexuelles, car une enquête analytique nous apprend que la pulsion sexuelle est l'assemblage de nombreux composants, des pulsions partielles, est plus fortement façonnée chez l'homme que chez la plupart des animaux supérieurs ; elle est en tout cas plus constante chez l'homme car elle a triomphé presque totalement de la périodicité à laquelle elle semble liée chez les animaux. Elle met à la disposition du travail culturel une quantité extraordinaire de forces et cela, sans doute, par suite de la propriété particulièrement prononcée qui est sienne de déplacer son but sans perdre essentiellement en intensité. On appelle capacité de *sublimation* cette capacité d'échanger le but qui est à l'origine sexuel contre un autre qui n'est plus sexuel mais qui est psychiquement parent avec le premier. En opposition avec cette aptitude au déplacement dans laquelle réside sa valeur culturelle, il arrive que la pulsion sexuelle subisse une fixation particulièrement tenace qui la rend inutilisable et la fait dégénérer à l'occasion en ce qu'on appelle des anomalies. La force originaire de la pulsion sexuelle est probablement plus ou moins grande suivant les individus ; le montant qu'elle consacre à la sublimation est certainement fluctuant. Il nous parait que c'est la constitution innée de chaque individu qui décide d'abord de l'importance de la part de la pulsion sexuelle qui se montrera chez l'individu capable d'être sublimée et utilisée ; en outre la vie et l'influence intellectuelle exercée sur l'appareil mental réussissent à fournir une nouvelle part à la sublimation. Ce processus de déplacement ne peut sûrement pas se perpétuer indéfiniment pas plus que ne le peut dans nos machines la transformation de la chaleur en travail mécanique. Une certaine dose de satisfaction sexuelle directe paraît indispensable à la plupart des organisations et lorsqu'il y a frustration de cette dose qui est individuellement variable, le châtiment en est des manifestations que nous devons, en raison de leur nocivité pour la fonction et de leur caractère subjectif de déplaisir, ranger au nombre des états de maladie.

De plus larges perspectives s'ouvrent à nous, si nous considérons le fait que la pulsion sexuelle des êtres humains ne vise pas du tout originairement à servir la reproduction mais a pour but certaines façons d'obtenir du plaisir[8]. C'est ainsi qu'elle se manifeste dans l'enfance de l'homme où elle atteint son but l'obtention de plaisir non seulement sur les organes génitaux mais encore sur d'autres points du corps (les zones érogènes) et peut ainsi renoncer à tout ce qui n'est pas ces objets agréables. Nous appelons ce stade celui de *l'auto-érotisme* et nous attribuons à l'éducation la tâche de le limiter car sa prolongation rendrait la pulsion sexuelle impossible à contrôler et à utiliser ultérieurement. Le développement de la pulsion sexuelle va ainsi de l'auto-érotisme à l'amour d'objet et passe de l'autonomie des zones érogènes à leur subordination au primat des organes génitaux qui sont au service de la reproduction. Au cours de ce développement, une partie de l'excitation sexuelle fournie par le corps propre est inhibée en tant qu'elle est inutilisable pour la fonction de reproduction et, en mettant les choses au mieux, elle est assignée à la sublimation. Les forces utilisables pour le travail culturel sont ainsi acquises, pour une grande part, par la répression de ces éléments de l'excitation sexuelle qu'on appelle *pervers.*

En nous référant à l'histoire de l'évolution de la pulsion sexuelle nous pourrions donc distinguer trois stades de civilisation un premier stade dans lequel l'activité de la pulsion sexuelle, hors même des buts de la reproduction, est libre ; un deuxième stade où tout est réprimé dans la pulsion sexuelle, à l'exception de ce qui sert la reproduction et un troisième stade où la reproduction légitime est le seul but sexuel autorisé. Ce troisième stade correspond à notre morale sexuelle « civilisée » d'à présent.

Si l'on prend ce deuxième stade pour niveau, on doit constater d'abord que pour des raisons d'organisation, un certain nombre de

8 « Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie » (Trois essais sur la théorie de la sexualité), 1905 (GW., V).

gens n'y satisfont pas. Pour toute une série d'individus, ce que nous avons mentionné plus haut, le développement de la pulsion sexuelle de l'auto-érotisme à l'amour d'objet, avec pour but la réunion des organes génitaux, s'est accompli de façon incorrecte et pas assez radicale et il résulte de ces troubles du développement deux façons de dévier de la sexualité normale, c'est-à-dire de la sexualité qui est salutaire à la civilisation : ces déviations se comportent presque comme un positif et un négatif l'une à l'égard de l'autre. Ce sont tout d'abord - en dehors des personnes qui ont d'une façon générale une pulsion sexuelle hyperintense et qui ne peut être inhibée - les divers genres de *pervers* chez lesquels une fixation infantile à un but sexuel provisoire a empêché le primat de la fonction de reproduction et les *homosexuels* ou *invertis* chez lesquels, d'une façon qui n'est pas encore tout à fait élucidée, le but sexuel a été détourné du sexe opposé. Si la nocivité de ces deux formes de troubles de développement est plus réduite que ce à quoi on aurait pu s'attendre il faut justement attribuer cet allègement à la composition complexe de la pulsion sexuelle qui permet à la vie sexuelle de prendre encore une forme finale utilisable alors qu'un ou plusieurs composants de cette pulsion se sont exclus de son développement. La constitution des personnes qui sont frappées d'inversion, des homosexuels, se distingue même fréquemment par le fait que leur pulsion sexuelle est particulièrement apte à la sublimation culturelle.

Si les perversions et l'homosexualité sont façonnées avec plus de force et surtout de manière exclusive, ceux qui en sont atteints deviennent socialement inutilisables et malheureux ce qui fait qu'il faut reconnaître même dans les exigences culturelles du deuxième stade une source de souffrance pour une certaine partie de l'humanité. Le destin de ces personnes qui par constitution dévient des autres est multiple et varie suivant qu'elles ont reçu en partage une pulsion sexuelle absolument forte ou une pulsion sexuelle plus faible. Dans ce dernier cas, lorsque la pulsion sexuelle est faible en

général, les pervers réussissent à réprimer totalement les penchants qui les mettent en conflit avec les exigences morales de leur stade culturel. Mais ceci reste, idéalement, la seule performance qu'ils réussissent car ils utilisent pour réprimer leurs pulsions sexuelles les forces qu'ils utiliseraient sans cela pour le travail culturel. Ils sont à la fois inhibés en eux-mêmes et paralysés en dehors. Il leur arrive ce que nous répéterons plus tard au sujet de l'abstinence des hommes et des femmes qu'exige le troisième stade de civilisation.

Quand la pulsion sexuelle est plus intense, tout en étant perverse, il y a deux issues possibles : la première, sur laquelle nous n'avons pas à nous attarder, est que les gens concernés restent pervers et ont à supporter les conséquences de leur déviation par rapport au niveau culturel ; la deuxième est de loin la plus intéressante, c'est le cas suivant : sous l'influence de l'éducation et des exigences sociales on arrive bien sûr à une certaine répression des pulsions perverses, mais c'est une espèce de répression qui n'en est pas une, et qu'on caractériserait mieux en l'appelant un manqué de la répression. Les pulsions sexuelles, il est vrai, ne s'extériorisent pas alors comme telles - et c'est en cela que consiste le succès - mais elles s'extériorisent d'autres manières qui sont tout aussi nocives pour l'individu et le rendent tout autant inutilisable par la société que ne l'aurait fait la satisfaction telle quelle des pulsions réprimées et c'est là que réside l'échec de ce procès qui à la longue fait plus qu'équilibrer son succès. Les phénomènes substitutifs qui apparaissent ici par suite de la répression de la pulsion constituent ce que nous décrivons comme la maladie nerveuse et plus spécialement comme psychonévroses (voir au début). Les névrosés sont les gens de la catégorie suivante : ayant une organisation récalcitrante ils ne parviennent, sous l'effet des exigences culturelles, qu'à réprimer en apparence leurs pulsions, avec sans cesse des échecs ; pour cette raison, ils ne maintiennent leur coopération aux œuvres culturelles qu'avec un grand déploiement de

forces et un grand appauvrissement intérieur ou bien, par moments, sont obligés de s'arrêter parce que malades. J'ai décrit les névroses comme le « négatif » des perversions, parce qu'en elles les motions perverses s'extériorisent, après refoulement, à partir de l'inconscient mental parce qu'elles contiennent à l'état « refoulé » les mêmes penchants que les pervers positifs.

L'expérience nous apprend que pour la plupart des gens il existe une frontière hors de laquelle leur constitution ne peut pas suivre l'exigence de la civilisation. Tous ceux qui veulent être plus nobles que leur permet leur constitution succombent à la névrose ; si la possibilité leur était demeurée d'être plus mauvais, ils s'en seraient mieux trouvés. L'idée que perversion et névrose se comportent l'une envers l'autre comme positif et négatif se trouve souvent confirmée de façon non équivoque par l'observation des personnes appartenant à la même génération. Il est très fréquent que chez des frères et sœurs le frère est un pervers sexuel, tandis que la sœur, pourvue en tant que femme d'une pulsion moins forte, est une névrosée, mais ses symptômes expriment les mêmes penchants que les perversions de son frère sexuellement actif ; par suite, dans beaucoup de familles, les hommes sont généralement sains mais immoraux à un point qui est socialement indésirable, les femmes elles sont nobles et hyperraffinées, mais de graves malades nerveuses.

C'est une des injustices flagrantes de la société que le standard culturel exige de tout le monde la même conduite sexuelle, les uns y parvenant sans effort grâce à leur organisation, tandis que les autres se voient imposer par cela les plus lourds sacrifices psychiques : c'est là une injustice que l'on déjoue le plus souvent en ne suivant pas les préceptes moraux.

Nous avons jusqu'ici pris pour base l'exigence de ce que nous supposons être le deuxième stade de civilisation, en vertu duquel toute activité sexuelle soi-disant perverse est réprouvée, mais par

contre le commerce sexuel appelé normal reste libre. Nous avons vu que même dans cette répartition de la liberté et de la restriction sexuelles un certain nombre d'individus sont écartés comme pervers et d'autres qui s'efforcent de ne pas être pervers alors qu'ils devraient l'être, étant donné leur constitution, sont poussés dans la maladie nerveuse. Il est aisé maintenant de prédire ce qui va se produire si l'on restreint davantage la liberté sexuelle et si l'on élève l'exigence culturelle au niveau du troisième stade, c'est-à-dire si l'on réprouve toute activité sexuelle qui n'est pas exercée à l'intérieur du mariage légitime. Le nombre des personnes fortes qui s'opposent ouvertement à l'exigence culturelle sera considérablement accru et il en sera de même du nombre des personnes faibles qui, placées dans le conflit entre la poussée des influences culturelles et la résistance offerte par leur constitution, fuient dans l'état de maladie névrotique.

Essayons de répondre à trois questions qui surgissent ici 1) Quelle tache impose à l'individu l'exigence culturelle du troisième stade ? 2) La satisfaction sexuelle permise est-elle capable d'offrir un dédommagement acceptable pour le renoncement auquel on est par ailleurs contraint ? 3) Quels sont les rapports entre les préjudices éventuels que crée ce renoncement et son exploitation culturelle ?

La réponse à la première question touche à un problème souvent traité et que nous n'épuiserons pas ici, celui de l'abstinence sexuelle. Notre troisième stade culturel exige de l'individu isolé l'abstinence jusqu'au mariage pour l'un et l'autre sexe, et l'abstinence la vie durant pour tous ceux qui ne contractent pas de mariage légitime. Ce que les autorités aiment affirmer, à savoir que l'abstinence sexuelle n'est pas nocive et n'est pas bien difficile à pratiquer, de multiples médecins l'ont aussi soutenu. Il est permis de dire que la tâche de maîtriser une motion aussi puissante que celle de la pulsion sexuelle autrement qu'en la satisfaisant peut réclamer toutes les forces d’un être humain. La maîtrise par la sublimation, par la dérivation des forces pulsionnelles sexuelles de buts sexuels

sur des buts culturels plus élevés, seule une minorité y parvient et encore de façon intermittente et beaucoup plus difficilement dans la période de l'ardeur juvénile. La plupart des autres deviennent névrosés ou subissent quelque préjudice. L'expérience montre que la plupart des gens qui composent notre société ne sont pas bâtis pour le devoir d'abstinence. Celui qu'aurait rendu malade une moindre restriction sexuelle le devient d'autant plus précocement et d'autant plus fortement par suite des exigences de la morale sexuelle de notre civilisation présente ; nous ne connaissons pas en effet de meilleure sauvegarde contre la menace qu'imposent à la tendance sexuelle normale une constitution déficiente ou des troubles du développement que la satisfaction sexuelle elle-même. Plus une personne a une disposition à la névrose moins elle supporte l'abstinence ; les pulsions partielles qui se sont soustraites à un développement normal, dans le sens que nous avons mentionné plus haut, sont devenues précisément en même temps d'autant plus difficiles à inhiber. Mais même ceux qui seraient restés en bonne santé, dans les conditions d'exigence du deuxième stade de civilisation, succomberont alors en grand nombre à la névrose. Car la valeur psychique de la satisfaction sexuelle s'élève avec sa frustration ; la libido à l'état de stase se trouve maintenant en mesure de détecter l'un ou l'autre des points faibles qui font rarement défaut dans la structure de la *vita sexualis* et de percer là pour obtenir une satisfaction substitutive névrotique sous forme d'un symptôme pathologique. Celui qui sait comment pénétrer les conditions qui déterminent le fait de devenir malade nerveux se persuade bientôt que l'accroissement des maladies nerveuses dans notre société provient de l'augmentation des restrictions sexuelles.

Ceci nous conduit immédiatement à la question de savoir si le commerce sexuel dans le mariage légitime peut offrir un dédommagement total à la restriction qu'il subit avant le mariage. Nous disposons d'un matériel si riche pour y répondre négativement

que nous avons le devoir de n'en donner qu'un bref résumé. Rappelons avant tout que notre morale sexuelle civilisée restreint aussi le commerce sexuel à l'intérieur du mariage même, puisqu'elle impose aux gens mariés la contrainte de se contenter d'un nombre de procréations le plus souvent très réduit. Ceci a pour conséquence qu'il n'y a de commerce sexuel satisfaisant dans le mariage que pendant quelques années, encore faut-il naturellement soustraire le temps pendant lequel on doit ménager la femme pour des raisons d'hygiène. Après ces trois, quatre ou cinq années le mariage, en tant qu'il a promis la satisfaction des besoins sexuels échoue, car tous les moyens trouvés jusqu'à présent pour empêcher la conception gâtent la jouissance sexuelle, perturbent la sensibilité fine des deux partenaires ou agissent directement comme facteurs de maladie ; la peur des conséquences des relations sexuelles réduit tout d'abord la tendresse physique réciproque des deux époux ; elle réduit aussi par la suite, la plupart du temps, l'attachement moral qui était destiné à hériter de la passion fougueuse du début. La désillusion mentale et la privation physique qui deviennent ainsi le destin de la plupart des mariages ramènent les deux époux à leur situation d'avant le mariage : ils se trouvent seulement appauvris d'une illusion et doivent de nouveau faire appel à leur énergie pour maîtriser et détourner leur pulsion sexuelle. Il est inutile de rechercher jusqu'à quel point l'homme alors en pleine maturité réussit dans cette tâche. L'expérience nous apprend qu'il se sert très fréquemment alors de ce fragment de liberté sexuelle que lui impartit quand même, bien qu'en silence et à contrecœur, le code sexuel le plus strict. La « double » morale sexuelle qui dans notre société a cours pour les hommes est le meilleur aveu que la société qui a décrété ces prescriptions ne croit pas elle-même à la possibilité de les suivre. Mais l'expérience montre également que les femmes auxquelles le don de la sublimation de la pulsion n'échoit en partage que dans une faible proportion, en tant qu'elles sont les porteuses des intérêts sexuels de l'humanité, les femmes qui peuvent sans doute se satisfaire d'un

nourrisson comme substitut d'objet sexuel, mais ne peuvent se satisfaire d'un enfant qui grandit, les femmes dis-je, déçues par le mariage tombent dans des sévères névroses qui assombrissent toute leur vie. Dans les conditions culturelles d'aujourd'hui, le mariage a cessé depuis longtemps d'être la panacée contre les troubles nerveux de la femme ; et si nous les médecins nous continuons à le recommander dans de tels cas, nous savons bien pourtant qu'il faut au contraire qu'une jeune fille soit en très bonne santé pour « supporter » le mariage et nous déconseillons à nos clients masculins expressément d'épouser une jeune fille atteinte déjà avant son mariage de troubles nerveux. Le remède à la maladie nerveuse issue du mariage serait bien plutôt l'infidélité conjugale ; mais plus une femme a été élevée sévèrement, plus elle s'est soumise sérieusement aux exigences de la civilisation, plus l'effraye cette solution et, dans le conflit entre ses désirs et son sens du devoir, elle se réfugie une fois de plus dans la névrose. Rien ne protège aussi sûrement sa vertu que la maladie. L'état de mariage qui devait faire prendre patience à la pulsion sexuelle de l'homme civilisé pendant sa jeunesse ne peut donc pas assumer les exigences de sa propre période d'existence ; pas question alors qu'il puisse dédommager du renoncement antérieur.

Même celui qui consent aux dommages causés par la morale sexuelle civilisée peut faire valoir, en réponse à notre troisième question, que le gain culturel provenant d'une restriction sexuelle aussi poussée fait vraisemblablement plus que contrebalancer ces maux qui ne frappent sévèrement qu'une minorité. Je me déclare incapable d'équilibrer ici le gain avec la perte, mais pour ce qui est de l'appréciation des pertes, je pourrais avancer toutes sortes de considérations. En revenant au thème de l'abstinence que j'ai effleuré plus haut, je dois affirmer que l'abstinence cause encore d'autres dommages que ceux impliqués par les névroses et que la

plupart du temps on n'a pas pleinement évalué l'importance de ces névroses.

Le retard du développement de la sexualité et de l'activité sexuelle auquel tendent notre éducation et notre civilisation n'est tout d'abord certainement pas nocif, il devient une nécessité si l'on considère combien tardivement les jeunes gens appartenant à la classe instruite sont capables de se suffire à eux-mêmes et de gagner leur vie. Ceci nous rappelle au demeurant l'interdépendance étroite entre toutes nos institutions culturelles et la difficulté d'en changer une partie sans en changer le tout. L'abstinence bien au-delà de la vingtième année n'est plus sans causer des dommages chez le jeune homme et ceci même si elle ne conduit pas à la maladie nerveuse. On dit sans doute que le combat contre cette puissante pulsion et l'accentuation qu'il exige de toutes les puissances éthiques et esthétiques de la vie de l'âme « trempe » le caractère, et ceci est vrai pour quelques natures dont l'organisation est particulièrement favorable ; il faut y ajouter que la différenciation des caractères individuels qui est à notre époque si marquée n'a été rendue possible que par la restriction sexuelle. Mais, dans une bien plus forte majorité de cas, le combat contre la sensualité consume l'énergie du caractère disponible et ce juste au moment où le jeune homme a besoin de toutes ses forces pour se conquérir une part et une place dans la société. Le rapport entre la sublimation possible et l'activité sexuelle nécessaire oscille naturellement beaucoup pour les individus différents et aussi selon les professions. Un artiste abstinent ce n'est guère possible ; un jeune savant abstinent ce n'est certainement pas rare. Le dernier peut par sa continence libérer des forces pour ses études, le premier verra probablement son efficience créatrice fortement stimulée par son expérience sexuelle. D'une façon générale, je n'ai pas acquis l'impression que l'abstinence sexuelle aide à former des hommes d'action énergiques et indépendants ou des penseurs originaux ou des libérateurs ou des

réformateurs avisés ; elle forme plus fréquemment des honnêtes gens faibles qui disparaissent plus tard dans la grande masse qui a coutume de suivre à contrecœur les impulsions données par les individus forts.

Le fait que la pulsion sexuelle n'en fait qu'à sa tête et n'a pas un comportement accommodant s'exprime aussi dans les résultats produits par les efforts d'abstinence. L'éducation civilisée ne tend qu'à la répression temporaire de la pulsion jusqu'au mariage et se propose alors de la laisser libre pour l'utiliser. Mais les mesures extrêmes réussissent mieux que les mesures modérées à s'opposer à la pulsion. La répression va très souvent trop loin ce qui provoque ce résultat non souhaité que la pulsion sexuelle, une fois libérée, paraît endommagée de façon durable. C'est pourquoi, pour l'homme, la pleine abstinence durant la jeunesse n'est souvent pas la meilleure préparation au mariage. Les femmes le sentent bien et préfèrent ceux d'entre leurs prétendants qui se sont déjà comportés en hommes avec d'autres femmes. Les dommages que cause à la nature féminine la forte exigence d'abstinence jusqu'au mariage sont tout particulièrement tangibles. Visiblement, pour l'éducation, la tâche de réprimer la sensualité de la jeune fille jusqu'au mariage s'avère difficile car elle emploie pour cela les mesures les plus rigoureuses. Non seulement elle interdit toute relation sexuelle et attribue un prix élevé à la conservation de la chasteté féminine, mais encore elle éloigne de l'individu qui devient une femme toute tentation en la maintenant dans l'ignorance totale de la réalité du rôle qui lui est destiné et en ne tolérant en elle aucune motion amoureuse qui ne puisse conduire au mariage. Le résultat en est que lorsque brusquement les autorités parentales leur permettent de tomber amoureuses, les jeunes filles ne sont pas prêtes psychologiquement et elles vont au mariage sans être sûres de leurs propres sentiments. Par suite de cet ajournement artificiel de la fonction amoureuse, les jeunes filles ne réservent à l'homme qui leur a gardé tout son désir

que des désappointements ; leurs sentiments les rendent encore dépendantes de leurs parents dont l'autorité a engendré chez elles la répression sexuelle et elles se montrent physiquement frigides ce qui empêche chez l'homme toute jouissance sexuelle valorisée. Je ne sais si le type de la femme anesthésiée se rencontre aussi en dehors de l'éducation civilisée, mais je pense que c'est probable. En tous les cas, l'éducation forme exactement ce type de femmes et ces femmes qui conçoivent sans plaisir se montrent par la suite peu disposées à enfanter souvent et dans la douleur. Ainsi, la préparation au mariage fait échouer les buts mêmes du mariage. Quand par la suite la femme a surmonté le retard de son développement et qu'au faîte de son existence de femme sa pleine capacité amoureuse se trouve éveillée, sa relation à son mari est depuis longtemps détériorée ; pour avoir été jusque-là docile, il ne lui reste comme récompense que le choix entre un désir inapaisé, l'infidélité ou la névrose.

Le comportement sexuel de l'homme est souvent un *prototype* de tous les autres modes de réaction dans le monde. Un homme qui conquiert énergiquement son objet sexuel manifestera, nous en sommes convaincus, la même énergie inébranlable dans la poursuite d'autres buts. Qui, par contre, renonce pour toutes sortes de raisons à satisfaire ses fortes pulsions sexuelles aura dans les autres sphères de sa vie un comportement réconciliant et résigné plutôt qu'énergique. Si l'on prend le sexe féminin dans son ensemble, on peut facilement constater que la vie sexuelle est le prototype de l'exercice d'autres fonctions. L'éducation interdit aux femmes de s'occuper intellectuellement des problèmes sexuels pour lesquels elles ont pourtant la plus vive curiosité[9] ; elle les effraye en leur enseignant que cette curiosité est antiféminine et le signe d'une disposition au péché. Par là, on leur communique la peur de penser et le savoir perd de la valeur à leurs yeux ; l'interdiction de penser s'étend au-delà de la sphère sexuelle en partie par suite d'associations inévitables, en partie automatiquement tout comme

9 *Wissbegierde* (N. d. T.)

l'interdiction de pensée, d'origine religieuse, faite à l'homme, la loyauté aveugle des braves sujets. Je ne crois pas que, comme l'a affirmé Moebius dans un travail très discuté, la « débilité mentale physiologique » de la femme s'explique par l'opposition biologique entre travail intellectuel et activité sexuelle. Je pense au contraire que l'infériorité intellectuelle de tant de femmes, qui est une réalité indiscutable, doit être attribuée à l'inhibition de la pensée, inhibition requise pour la répression sexuelle.

Quand on traite de la question de l'abstinence, on ne différencie pas assez nettement deux de ses formes : l'abstention de toute activité sexuelle et l'abstention de relations sexuelles avec l'autre sexe. Beaucoup de gens qui se vantent d'avoir réussi à être abstinents n'y sont parvenus qu'à l'aide de la masturbation ou de satisfactions semblables qui se rattachent à l'activité auto-érotique de la prime enfance. Mais, précisément, à cause de ce lien, ces substituts de la satisfaction sexuelle ne sont nullement inoffensifs : ils prédisposent aux nombreuses formes de névroses et psychoses dont la condition est la régression de la vie sexuelle à ses formes infantiles. La masturbation, du reste, ne correspond nullement aux exigences idéales de la morale sexuelle civilisée et elle entraîne les jeunes gens dans les mêmes conflits avec l'idéal que ceux que donne l'éducation, conflits auxquels ils voulaient échapper par l'abstinence. Ensuite, elle corrompt le caractère, premièrement, par de *mauvaises habitudes :* en lui apprenant à atteindre des buts importants sans se fatiguer, de façon agréable, au lieu d'y parvenir par une vigoureuse tension d'énergie, c'est-à-dire en suivant le principe du *prototype sexuel,* et deuxièmement, dans les fantasmes qui accompagnent la satisfaction en élevant l'objet sexuel à un degré d'excellence qu'il n'est pas facile de retrouver dans la réalité. Un écrivain spirituel (Karl Kraus dans le journal viennois « Fackel ») a pu même, en renversant l'argument, exprimer cyniquement la vérité en ces termes : le coït n'est qu'un succédané insuffisant de la masturbation !

La force de l'exigence de la civilisation et la difficulté du devoir d'abstinence se sont combinées pour faire de l'évitement de la réunion des organes génitaux des deux sexes le cœur même de l'abstinence et pour favoriser les autres modes d'activité sexuelle, ce qui équivaut pour ainsi dire à une semi-obéissance. Depuis que les relations sexuelles normales ont été si inexorablement persécutées par la morale et aussi - par suite des possibilités d'infection - par l'hygiène, les relations entre les deux sexes, relations d'un type qu'on appelle pervers où d'autres points du corps reprennent le rôle des parties génitales ont vu, c'est indubitable, leur importance sociale s'accroître. Ces activités ne peuvent pas être jugées aussi inoffensives que d'autres excès dans le commerce amoureux : elles sont condamnables sur le plan éthique car elles rabaissent cette chose sérieuse que sont les relations amoureuses entre deux êtres humains à un jeu agréable sans danger et sans participation de l'âme. Une autre conséquence de l'aggravation de la difficulté d'une vie sexuelle normale est qu'elle conduit la satisfaction homosexuelle à se répandre ; il faut ajouter à tous ceux qui sont déjà homosexuels de par leur organisation, ou le sont devenus dans l'enfance, la grande masse de ceux qui voient, à la maturité, par suite de la fermeture de la voie principale d'écoulement de leur libido, s'ouvrir largement le bras latéral de l'homosexualité.

Toutes ces conséquences de l'exigence d'abstinence qui sont inévitables et inintentionnelles ont pour point commun de détériorer fondamentalement la préparation au mariage qui, du point de vue de la morale sexuelle, devrait pourtant être le seul héritier des aspirations sexuelles. Tous les hommes qui, par suite de pratiques masturbatoires ou d'exercices sexuels pervers, ont satisfait leur libido autrement que par une voie et des conditions normales ont dans le mariage une puissance diminuée. Et les femmes elles-mêmes auxquelles il ne reste que des moyens semblables pour protéger leur virginité se montrent anesthésiées envers les relations sexuelles

dans le mariage. Commencé avec une diminution de la capacité amoureuse des deux parties, ce mariage se rompt encore plus facilement qu'un autre. Du fait de la puissance amoureuse réduite de l'homme, la femme n'est pas satisfaite et reste anesthésiée, alors que sa disposition à la frigidité qui provient de son éducation aurait pu être surmontée par une expérience sexuelle puissante. Pour un tel couple, il est plus difficile de se protéger contre la procréation que ce ne l'est pour un couple sain, car l'homme ayant une puissance affaiblie supporte difficilement l'utilisation de contraceptifs. Dans cet embarras, les rapports sexuels étant la source de toutes les contraintes, on y renonce vite, abandonnant ainsi le fondement de toute vie conjugale.

J'exhorte tous ceux qui s'y connaissent à confirmer que je n'exagère rien et qu'au contraire je dépeins un état de choses parmi d'autres aussi graves que l'on peut observer aussi souvent que l'on veut. Les non-initiés ne peuvent vraiment pas croire combien il est rare de rencontrer des hommes ayant une puissance sexuelle normale et combien il est fréquent de trouver la frigidité chez la moitié féminine des couples mariés dominés par la morale sexuelle civilisée qui est la nôtre ; à quels renoncements est lié souvent le mariage pour les deux époux, à quoi se restreint la vie conjugale, le bonheur si ardemment désiré ! J'ai déjà dit que dans ces circonstances l'issue la plus évidente est la maladie nerveuse ; je veux cependant montrer encore de quelle manière un tel couple continue à avoir de l'effet sur son ou ses enfants peu nombreux. On croit avoir affaire à un transfert sur l'hérédité, mais si l'on y regarde de plus près il s'agit de l'influence d'impressions infantiles puissantes. La femme névrosée, insatisfaite par son mari, est une mère hyperprotectrice et hyperanxieuse pour son enfant auquel elle transfère son besoin d'amour et elle éveille en lui une précocité sexuelle. La mauvaise entente entre les deux parents excite la vie affective de l'enfant et lui fait ressentir intensément, à un âge encore

très tendre, l'amour, la haine et la jalousie. L'éducation sévère qui ne tolère aucune activité de la vie sexuelle si précocement éveillée assiste la force répressive ; un tel conflit à un tel âge contient tout ce qui est nécessaire pour provoquer la maladie nerveuse qui dure toute la vie.

J'en reviens maintenant à ce que j'ai affirmé plus haut à savoir que lorsqu'on juge les névroses le plus souvent on ne prend pas en considération toute leur importance. Il ne s'agit pas ici de sous-estimer ces états écartés avec légèreté par les parents, et aussi par les médecins, qui assurent avec aplomb que quelques semaines de cure d'eau froide ou quelques mois de repos pourraient les supprimer. Ce ne sont plus là que des opinions de médecins et de profanes très ignorants, que des mots destinés surtout à offrir au patient une consolation éphémère. On sait, au contraire, qu'une névrose chronique même si elle ne supprime pas complètement toute capacité de vivre est un lourd handicap tout au long de l'existence de l'individu, un peu comme le sont une tuberculose ou une maladie de cœur. On pourrait s'accommoder de cette situation si la maladie névrotique n'excluait des activités civilisées qu'un certain nombre d'individus faibles et permettaient aux autres d'y prendre part, au prix d'infirmités purement subjectives. Je dois, au contraire, attirer l'attention sur le fait que la névrose, où qu'elle porte et quel que soit celui chez qui on la rencontre, sait faire échouer le dessein civilisateur et se charge justement du travail des forces mentales réprimées, ennemies de la civilisation. Ainsi, en payant la docilité à ses prescriptions profondes par un accroissement de la maladie nerveuse, la société ne peut enregistrer un gain au prix d'un sacrifice, elle n'enregistre en fait aucun gain. Prenons le cas d'une femme qui n'aime pas son mari car les conditions dans lesquelles son mariage a débuté et son expérience de la vie conjugale ne lui ont offert aucune raison de l'aimer ; elle voudrait bien cependant l'aimer car cela seul correspond à l'idéal du mariage en vue duquel elle a été

éduquée. Elle réprimera donc en elle toutes les motions qui veulent exprimer la vérité et s'opposer à ses aspirations idéales et s'efforcera particulièrement de jouer le rôle d'une épouse tendre et attentionnée. Une maladie névrotique sera la conséquence de cette autorépression et, en peu de temps, cette névrose aura fourni une vengeance contre cet homme qui n'est pas aimé et lui aura causé autant d'insatisfactions et de soucis que l'aurait fait la simple confession du véritable état de choses. C'est là un exemple typique des performances de la névrose. On observe un échec similaire de la compensation, même après répression d'autres motions qui sont hostiles à la civilisation mais qui ne sont pas directement sexuelles. Par exemple, celui qui est devenu d'une *hyper-bonté* par suite de la répression puissante de sa tendance constitutionnelle à la dureté et à la cruauté subit par suite une telle perte d'énergie qu'il ne peut accomplir tout ce qui correspond à ses motions compensatrices et finalement il est encore moins bon que s'il n'avait pas réprimé sa tendance.

Ajoutons que, pour un peuple, la restriction de l'activité sexuelle s'accompagne très généralement d'un accroissement de l'anxiété de vivre et de l'angoisse de la mort, ce qui perturbe l'aptitude de l'individu à jouir et sa préparation à affronter la mort pour quelque but que ce soit ; cela se traduit dans la diminution de sa tendance à procréer et exclut de la participation à l'avenir ce peuple ou ce groupe de personnes. Tout ceci nous permet de nous demander si notre morale sexuelle « civilisée » vaut les sacrifices qu'elle nous impose, surtout si nous sommes si dépendants de l'hédonisme qu'il ne nous est pas possible de ne pas inscrire une certaine dose de satisfaction et de bonheur individuels au nombre des buts de notre développement culturel. Ce n'est certes pas au médecin qu'il appartient d'avancer des projets de réforme ; il m'a semblé pourtant que je pouvais souligner l'urgence de telles réformes en élargissant l'exposé de V. Ehrenfels relatif aux

dommages causés par notre morale sexuelle « civilisée », en indiquant leur rôle quant à l'extension de la maladie nerveuse des temps modernes.

Les théories sexuelles infantiles[1]

Le matériel sur lequel s'appuie la synthèse qui suit provient de plusieurs sources. Premièrement de l'observation directe de ce que les enfants disent et font ; deuxièmement de ce que communiquent les névrosés adultes en rapportant au cours d'un traitement psychanalytique les souvenirs conscients qu'ils gardent de leur enfance ; enfin, en troisième lieu des déductions des constructions et des souvenirs inconscients traduits dans le conscient tels qu'on les obtient à partir de la psychanalyse des névrosés.

Si la première de ces trois sources ne suffit pas à elle seule à fonder une pleine connaissance de notre sujet, c'est en raison du comportement des adultes à l'égard de la vie sexuelle des enfants. On ne leur prête aucune activité sexuelle et donc on ne se donne pas la peine d'en observer une, tandis que, d'autre part on en réprime les manifestations qui seraient dignes d'attention. L'occasion de puiser à cette source la plus claire et la plus abondante se trouve par là très restreinte. À tout ce qui provient des informations libres de toute influence fournies par les adultes à propos de leurs souvenirs d'enfance conscients, on peut faire l'objection majeure qu'il a pu y avoir falsification rétrospective mais de toute façon ; un tel matériel sera apprécié en fonction de ce que ceux qui s'en portent garants sont ultérieurement devenus des névrosés. Le matériel de la troisième origine subira toutes les attaques habituelles : on ne

1 GW., VII.

saurait se fier à la psychanalyse ni tenir pour certaines les déductions tirées d'elle. Aussi ne puis-je ici éprouver la validité d'un tel jugement ; je veux simplement donner l'assurance que ceux qui connaissent et pratiquent la technique psychanalytique acquièrent une profonde confiance dans ses résultats.

Je ne peux garantir que mes résultats soient complets je puis seulement répondre du soin que j'ai pris à les obtenir.

Il reste une question difficile décider dans quelle mesure on est autorisé à supposer pour tous les enfants c'est-à-dire pour chaque enfant en particulier ce que l'on rapporte ici des enfants en général. La pression de l'éducation et l'intensité différente de la pulsion sexuelle rendront évidemment possibles de grandes variations individuelles dans le comportement sexuel de l'enfant et surtout elles auront une influence sur le moment où apparaît l'intérêt sexuel des enfants. C'est pourquoi je n'ai pas divisé mon exposé selon les époques successives de l'enfance mais regroupé ce qui entre en jeu plus ou moins tôt selon les enfants. Je suis convaincu en tout cas qu'aucun enfant - aucun du moins qui soit sain d'esprit ou moins encore aucun qui soit bien doué intellectuellement - ne peut manquer d'être préoccupé par les problèmes sexuels dans les années d'*avant* la puberté.

Je n'attache pas grande importance à l'objection qui veut que les névrosés constituent une classe d'hommes particulière qui se distinguerait par une constitution dégénérative et de l'enfance desquels on devrait s'interdire de tirer des conclusions se rapportant à l'enfance des autres. Les névrosés sont des hommes tout comme les autres et ils ne sauraient dans leur enfance être toujours facilement distingués de ceux qui plus tard resteront sains. Un des résultats les plus précieux de nos investigations psychanalytiques est de montrer que les névrosés n'ont pas de contenu psychique particulier qui leur appartienne en propre mais que comme le dit C. G. Jung, les complexes qui les rendent malades sont ceux-là mêmes

contre lesquels nous hommes sains nous combattons. La différence est simplement que les personnes saines savent maîtriser ces complexes sans gros dommages décelables pratiquement alors que les névrosés ne réussissent la répression de ces complexes qu'au prix de formations substitutives coûteuses donc pratiquement n'y réussissent pas. Névrosés et normaux sont encore naturellement beaucoup plus proches les uns des autres dans l'enfance qu'ils ne le seront ultérieurement, si bien que je ne puis tenir pour une erreur de méthode le fait d'utiliser ce que disent les névrosés de leur enfance afin d'en tirer par analogie des conclusions sur la vie infantile normale. Mais comme les futurs névrosés offrent très souvent dans leur constitution une pulsion sexuelle particulièrement forte et une tendance à la précocité à la manifestation avant terme de cette pulsion, ils nous laisseront beaucoup voir de l'activité sexuelle infantile et d'une façon plus vive et plus nette que cela ne serait possible à nos capacités d'observation d'ordinaire si émoussées quand elles s'appliquent à d'autres enfants. En tout cas on n'appréciera la valeur réelle des informations fournies par des adultes névrosés qu'en recueillant aussi les souvenirs d'enfance des personnes adultes saines, selon le procédé d'Havelock Ellis.

Des circonstances externes et internes défavorables font que les informations dont je vais faire état portent principalement sur l'évolution sexuelle d'un seul sexe à savoir le sexe masculin. Mais un recueil comme celui que j'entreprends ici ne se limite pas nécessairement à sa valeur purement descriptive. La connaissance des théories sexuelles infantiles, des formes qu'elles prennent dans la pensée des enfants, peut être intéressante de différents points de vue, et, de façon surprenante aussi pour la compréhension des mythes et des contes. Mais elle est proprement indispensable pour la conception des névroses elles-mêmes : là les théories infantiles ont encore cours et prennent une part déterminante sur la forme que présenteront les symptômes.

*

Si nous pouvions renoncer à notre condition corporelle et purs êtres pensants venant par exemple d'une autre planète, saisir les choses de cette terre d'un regard neuf rien ne frapperait plus peut-être notre attention que l'existence de deux sexes parmi les êtres humains qui par ailleurs si *semblables* accentuent pourtant leur différence par les signes les plus extérieurs. Or il ne semble pas que les enfants choisissent eux aussi ce fait fondamental comme point de départ de leurs recherches sur les problèmes sexuels. Comme ils connaissent père et mère d'aussi loin que remontent leurs souvenirs ils en acceptent l'existence comme une réalité qu'il n'y a pas à examiner plus avant, et le garçon se comporte de la même façon à l’égard d'une petite sœur dont il n'est séparé que par une différence minime d'un ou deux ans. Ce n'est pas du tout de façon spontanée comme s'il s'agissait d'un besoin inné de causalité, que s'éveille en ce cas la poussée de savoir[2] des enfants mais sous l'aiguillon des pulsions égoïstes qui les dominent quand ils se trouvent - disons après l'achèvement de la deuxième année - en face de l'arrivée d'un nouvel enfant. Quant aux enfants qui n'ont pas vu chez eux quelqu'un venir ainsi prendre ses quartiers dans leur chambre ils sont en mesure, par des observations faites dans d'autres maisons, de se placer quand même dans une telle situation. La fin de cet état où ses parents lui consacraient leurs soins, qu'elle soit vécue réellement ou redoutée à juste titre le pressentiment d'avoir, à partir de ce moment et pour toujours, à partager tout ce qu'il possède avec le nouveau venu ont pour effet d'éveiller la vie affective de l'enfant et d'aiguiser sa faculté de penser. L'aîné manifeste, contre le concurrent, une hostilité non dissimulée qui se soulage dans un jugement sans aménité, dans des désirs comme que la cigogne le remporte et autres choses de ce genre et qui même, à l'occasion lui fait commettre de petits attentats sur ce qui est couché la, sans défense, dans le berceau. En règle générale, si la différence d'âge est plus grande,

2 *Wissensdrang.* (N. d. T.)

l'expression de cette hostilité primaire s'atténue ; de même, à un âge un peu plus avancé, s'il ne vient pas de frère ou de sœur c'est le désir d'un compagnon de jeu comme l'enfant a pu en voir ailleurs qui peut l'emporter.

Sous l'incitation de ces sentiments et de ces soucis l'enfant en vient maintenant à s'occuper du premier, du grand problème de la vie et se pose la question : *d'où viennent les enfants ?* question qui à la vérité veut dire tout d'abord : d'où est venu, en particulier, cet enfant perturbateur ? On croit percevoir l'écho de cette première question-énigme dans un grand nombre d'énigmes des mythes et des légendes ; la question elle-même est, comme toute recherche, un produit de l'urgence de la vie[3] (comme si l'on avait assigné à la pensée cette tâche de prévenir le retour d'événements si redoutés. Supposons toutefois que la pensée de l'enfant se libère bientôt de cette incitation et continue à travailler comme pulsion de recherche indépendante. Dans les cas où l'enfant n'est pas déjà trop intimidé, il trouve tôt ou tard le chemin le plus court : demander une réponse à ses parents ou aux personnes qui représentent pour lui la source du savoir. Mais c'est une impasse. L'enfant obtient soit une réponse évasive soit une réprimande pour son désir de savoir ; ou alors, on se débarrasse de lui avec une information à portée mythologique qui pour les pays germaniques, dit ceci : c'est la cigogne qui apporte les enfants, qu'elle est allée chercher dans l'eau. J'ai des raisons de penser qu'il y a beaucoup plus d'enfants que ne le soupçonnent les parents qui ne sont pas satisfaits par cette solution et lui opposent un doute énergique, même si celui-ci n'est pas toujours ouvertement avoué. Je connais un enfant de trois ans qui, ayant obtenu une telle explication, avait disparu, au grand effroi de sa nourrice : on le retrouva au bord du grand étang du château où il s'était dépêché d'aller pour observer les enfants dans l'eau ; j'en connais un autre qui ne pouvait permettre à son incrédulité qu'une formulation timide ; il savait mieux : ça n'était pas la cigogne qui apportait les

3 *Lebensnot.* (N. d. T.)

enfants, mais le... héron. Il me semble découler de nombreuses informations que les enfants refusent de croire à la théorie de la cigogne mais après avoir été ainsi une première fois trompés et repoussés ils en viennent à soupçonner qu'il y a quelque chose d'interdit que les « grandes personnes » gardent pour elles, et, pour cette raison, ils enveloppent de secret leurs recherches ultérieures. Mais ils ont aussi vécu par là la première occasion d'un « conflit psychique » dans la mesure ou des opinions, pour lesquelles ils éprouvent une préférence de nature pulsionnelle mais qui ne sont pas « bien » aux yeux des grandes personnes entrent en opposition avec d'autres qui sont fondées sur l'autorité des « grandes personnes », mais qui ne leur conviennent pas à eux. Ce conflit psychique peut devenir bientôt un « clivage psychique » ; l'une des deux opinions qui va de pair avec le fait d'être un bon petit garçon mais aussi avec l'arrêt de la réflexion devient l'opinion consciente dominante ; l'autre ayant reçu entre-temps de la part du travail de recherche, de nouvelles preuves qui n'ont pas le droit de compter devient l'opinion réprimée, « inconsciente ». Le complexe nucléaire de la névrose se trouve constitué par cette voie.

Récemment, l'analyse d'un petit garçon de 5 ans, analyse que son père avait entreprise avec lui avant de me la transmettre pour que je la publie, m'a confirmé de façon irréfutable une idée que m'avaient depuis longtemps fait entrevoir les psychanalyses d'adultes. Je sais maintenant que la transformation subie par la mère pendant la grossesse n'échappe pas au regard pénétrant de l'enfant, et que celui-ci est tout à fait en mesure d'établir au bout d'un certain temps la relation correcte entre le fait que le corps de sa mère a grossi et l'apparition d'un enfant. Dans le cas cité, le petit garçon avait 3 ans et demi lorsque sa sœur naquit et 4 ans trois quarts lorsqu'il laissa deviner par les allusions les moins douteuses qu'il en savait plus long. Mais cette découverte faite très tôt est toujours

tenue secrète et plus tard, en relation avec les destins ultérieurs de la recherche sexuelle de l'enfant, elle est refoulée et oubliée.

Ainsi la « fable de la cigogne » ne fait pas partie des théories sexuelles infantiles ; c'est au contraire l'observation des animaux qui dissimulent si peu leur vie sexuelle et dont l'enfant se sent si proche, qui renforce l'incrédulité de l'enfant. Avec la découverte que l'enfant se développe dans le corps de la mère, découverte qu'il fait encore indépendamment l'enfant serait sur la bonne voie pour résoudre le problème sur lequel il met d'abord à l'épreuve la force de sa pensée. Mais il est inhibé dans la suite de ses progrès par une ignorance, que rien ne peut pallier et par de fausses théories que l'état de sa propre sexualité lui impose.

Ces fausses théories sexuelles que je vais maintenant examiner ont toutes une propriété très remarquable. Bien qu'elles se fourvoient de façon grotesque, chacune d'elles contient pourtant un fragment de pure vérité, elles sont sous ce rapport analogues aux solutions qualifiées de « géniales » que tentent de donner les adultes aux problèmes que pose le monde et qui dépassent l'entendement humain. Ce qu'il y a en elles de correct et de pertinent s'explique par le fait qu'elles trouvent leur origine dans les composantes de la pulsion sexuelle qui sont déjà à l’œuvre dans l'organisme de l'enfant ; ce n'est pas l'arbitraire d'une décision psychique ou le hasard des impressions qui ont fait naître de telles hypothèses, mais les nécessités de la constitution psycho-sexuelle, et c'est pourquoi nous pouvons parler de théories sexuelles infantiles typiques, c'est aussi pourquoi nous trouvons les mêmes conceptions erronées chez tous les enfants dont la vie sexuelle nous est accessible.

La première de ces théories est liée au fait que sont négligées les différences entre les sexes, négligence dont nous avons souligné dès le départ qu'elle était caractéristique de l'enfant. Cette théorie consiste *à attribuer à tous les humains, y compris les êtres féminins, un pénis*, comme celui que le petit garçon connaît à partir de son

propre corps. Précisément dans cette constitution sexuelle que nous devons considérer comme « normale », le pénis, déjà pour l'enfant, est la zone érogène directrice, l'objet sexuel auto-érotique primordial et la valeur qu'il lui accorde trouve son reflet logique dans l'incapacité où il est de se représenter une personne semblable au moi sans cet élément essentiel. Quand le petit garçon voit les parties génitales d'une petite sœur, ses propos montrent que son préjugé est déjà assez fort pour faire violence à la perception ; au lieu de constater le manque du membre, il dit *régulièrement* en guise de consolation et de conciliation : c'est que le... est encore petit ; mais quand elle sera plus grande, il grandira bien. La représentation de la femme au pénis réapparaît à nouveau, plus tard, dans les rêves de l'adulte : dans un état d'excitation sexuelle nocturne il renverse une femme, la dénude et se prépare au coït, quand la vue du membre parfaitement développé à la place des parties génitales féminines arrête le rêve et l'excitation. Les nombreux hermaphrodites de l'Antiquité classique reproduisent fidèlement cette représentation que tous les enfants ont eue un jour ; on peut observer que celle-ci ne choque pas la plupart des gens normaux tandis que les formes hermaphrodites des organes génitaux que la nature laisse se produire dans la réalité suscitent presque toujours la plus grande aversion.

Si cette représentation de la femme au pénis se « fixe » chez l'enfant, résiste à toutes les influences ultérieures de la vie et rend l'homme incapable de renoncer au pénis chez son objet sexuel alors un tel individu avec une vie sexuelle par ailleurs normale deviendra nécessairement un homosexuel et cherchera ses objets sexuels parmi les hommes qui pour d'autres caractères somatiques et psychiques lui rappellent la femme. La femme réelle telle qu'elle sera connue plus tard demeure pour lui impossible comme objet sexuel car elle manque de l'excitant sexuel essentiel et même en relation avec une autre impression de l'enfance elle peut devenir pour lui objet

d'aversion. L'enfant principalement dominé par l'excitation du pénis a pris l'habitude de se procurer du plaisir en excitant celui-ci avec sa main ; il a été pris sur le fait par ses parents ou les personnes qui s'occupent de lui et la menace qu'on allait lui couper le membre l'a rempli d'effroi. L'effet de cette « menace de castration » correspond exactement à la valeur accordée à cette partie du corps : il est donc extraordinairement profond et durable. Les légendes et les mythes témoignent de la révolte qui bouleverse la vie affective de l'enfant, de la terreur qui est liée au complexe de castration ; dans cette mesure, plus tard, la conscience répugnera encore à se souvenir de celui-ci. Or les parties génitales de la femme quand, plus tard elles sont perçues et conçues comme mutilées évoquent cette menace et, pour cette raison provoquent chez l'homosexuel de l'horreur au lieu du plaisir. Rien ne peut plus être changé dans cette réaction même quand l'homosexuel apprend de la science que son hypothèse d'enfant à savoir que la femme aussi possède un pénis n'était pas si absurde que cela. L'anatomie a reconnu que le clitoris, à l'intérieur de la vulve était l'organe homologue du pénis et la physiologie des processus sexuels a pu ajouter que ce petit pénis qui ne grandit pas, se comporte bel et bien dans l'enfance de la femme comme un véritable pénis : il est le siège d'excitations qui conduisent à le toucher, son excitabilité confère à l'activité sexuelle de la petite fille un caractère masculin et une vague de refoulement est nécessaire dans les années de la puberté pour laisser apparaître la femme en évacuant cette sexualité masculine. Or chez beaucoup de femmes la fonction sexuelle est atrophiée, soit que l'excitabilité du clitoris soit maintenue obstinément, en sorte qu'elles restent insensibles dans le coït, soit que le refoulement aille trop loin, au point que son effet est en partie supprimé par formation hystérique de substituts ; tout cela est loin de donner tort à la théorie sexuelle infantile qui veut que la femme, comme l'homme détienne un pénis.

On peut aisément observer que la petite fille partage pleinement l'estimation de son frère ; elle développe un grand intérêt pour cette partie du corps du petit garçon ; mais cet intérêt se voit aussitôt commandé par l'envie. La petite fille se sent désavantagée, elle fait des tentatives pour uriner dans la position qui est permise au petit garçon du fait qu'il possède le grand pénis et quand elle réprime ce désir : j'aimerais mieux être un garçon nous savons à quel manque ce désir doit remédier.

Si l'enfant pouvait suivre ce que lui indique l'excitation du pénis il se rapprocherait un peu de la solution de son problème. Que l'enfant croisse dans le corps de la mère n'est manifestement pas une explication suffisante. Comment y entre-t-il ? Qu'est-ce qui déclenche son développement ? Que le père y soit pour quelque chose c'est vraisemblable ; il dit bien que l'enfant est aussi son enfant[4]. D'un autre côté le pénis a aussi sans aucun doute sa part dans ces processus mystérieux il en témoigne par son excitation qui accompagne tout ce travail de pensée. À cette excitation sont liées des impulsions que l'enfant ne sait pas interpréter impulsions obscures à une action violente pénétrer casser percer des trous partout. Mais quand l'enfant semble ainsi en bonne voie pour postuler l'existence du vagin et reconnaître dans une telle pénétration du pénis du père dans la mère cet acte par lequel l’enfant apparaît dans le corps de la mère, c'est là que la recherche s'interrompt déconcertée : elle vient buter sur la théorie selon laquelle la mère possède un pénis comme l'homme et l'existence de la cavité qui reçoit le pénis demeure inconnue de l'enfant. On admettra volontiers que l'insuccès de son effort de pensée facilite le rejet et l'oubli de celui-ci. Cette rumination intellectuelle et ce doute sont pourtant les prototypes de tout le travail de pensée ultérieur touchant la solution de problèmes et le premier échec a un effet paralysant pour toute la suite du temps.

4 Voir sur ce point l'analyse d'un enfant de cinq ans (« Le petit Hans », 1909, in GW., VII).

L'ignorance du vagin fait aussi que la seconde des théories sexuelles ne peut être convaincante pour l'enfant. Si l'enfant croît dans le corps de la mère puis s'en trouve enlevé cela ne peut se produire que par un seul chemin l'orifice intestinal. *L'enfant doit être évacué comme un excrément, une selle.* Quand, dans les années ultérieures, la même question fera l'objet de la réflexion solitaire, ou d'une conversation entre deux enfants, certaines informations peuvent bien prendre cours : l'enfant viendrait par le nombril qui s'ouvre ou bien le ventre serait fendu pour que l'enfant en soit extrait, comme cela arrive au loup dans le conte du petit chaperon rouge. Ces théories sont exprimées ouvertement et on en garde plus tard un souvenir conscient ; elles ne contiennent plus rien de choquant. Les mêmes enfants ont alors tout à fait oublié qu'ils croyaient dans les années antérieures à une autre théorie de la naissance à laquelle fait à présent obstacle le refoulement intervenu entre-temps, des composantes sexuelles anales. À l'époque la selle était quelque chose dont on pouvait parler sans honte dans la chambre des enfants, l'enfant ne se tenait pas encore aussi éloigné de ses penchants coprophiliques constitutionnels ; il n'y avait rien de dégradant à venir au monde comme un de ces tas de crotte que le dégoût n'avait pas encore proscrits. La théorie cloacale qui demeure valable pour tant d'animaux était la plus naturelle et la seule qui pût s’imposer à l'enfant comme étant vraisemblable.

Mais alors il n'y avait rien que de logique à ce que l'enfant refusât à la femme le douloureux privilège de l'enfantement. Si les enfants sont mis au monde par l'anus, l'homme peut aussi bien enfanter que la femme. Le petit garçon peut donc également forger le fantasme qu'il fait lui-même des enfants sans que nous ayons besoin pour autant de lui imputer des penchants féminins. Il ne fait par là que manifester la présence encore active de son érotisme anal.

Si la théorie cloacale de la naissance subsiste dans la conscience pendant les années ultérieures de l'enfance, ce qui arrive

parfois, elle apporte aussi avec elle une solution de la question portant sur l'origine des enfants, solution qui assurément n'offre plus rien d'originaire. Cela se passe comme dans le conte. On mange une certaine chose et cela vous fait avoir un enfant. La malade mentale redonne vie à cette théorie infantile de la naissance. Une maniaque par exemple va conduire le médecin en train de faire sa visite jusqu'à un petit tas de crotte qu'elle a déposé dans un coin de sa cellule et lui dire en riant : « Voilà l'enfant que j'ai eu aujourd'hui. »

La troisième des théories sexuelles typiques s'offre aux enfants quand à la faveur de quelque hasard domestique ils se trouvent être témoins des rapports sexuels de leurs parents, rapports dont ils ne peuvent avoir d'ailleurs que des perceptions très incomplètes. Quel qu'en soit le fragment qui s'offre alors à leur observation - positions respectives des deux personnes bruits ou telle circonstance annexe - ils en arrivent dans tous les cas à la même conception qu'on peut appeler une *conception sadique du coït* : ils y voient quelque chose que la partie la plus forte fait subir avec violence à la plus faible et ils le comparent, surtout les garçons, à une lutte comme celle dont ils ont l'expérience dans les rapports entre enfants et d'où n'est pas absent un supplément d'excitation sexuelle. Je n'ai pas pu établir que les enfants reconnaissaient dans l'observation de ce qui s'était passé entre les parents le fragment nécessaire à la solution du problème des enfants ; plus souvent il apparaissait que cette relation était méconnue par les enfants, précisément en fonction du fait qu'ils avaient ainsi interprété l'acte amoureux comme un acte de violence. Mais cette conception sadique du coït donne elle-même l'impression d'un retour de l'obscure impulsion à exercer une activité qui, au moment de la première réflexion sur l'énigme de l'origine des enfants, se rattachait à l'excitation du pénis. Il ne faut pas non plus écarter la possibilité que la toute première impulsion sadique, qui aurait presque fait deviner le coït, est elle-même intervenue sous l'influence des souvenirs les plus obscurs des rapports parentaux

souvenirs pour lesquels l'enfant, alors qu'il partageait encore dans ses premières années la chambre à coucher des parents, avait reçu le matériel sans qu'à l'époque il lui donnât sa valeur[5].

La théorie sadique du coït qui ainsi isolée va égarer la recherche là où elle aurait pu apporter des confirmations, est encore une fois l'expression d'une des composantes sexuelles innées qui peut être plus ou moins prononcée selon les enfants et c'est pourquoi elle est juste jusqu'à un certain point : elle devine en partie l'essence de l'acte sexuel et la « lutte des sexes » qui le précède. Il n'est pas rare non plus que l'enfant soit à même d'appuyer sa conception sur des perceptions accidentelles qu'il saisit pour une part correctement mais qu'il interprète pour une autre part de nouveau faussement et même à l'envers. De fait chez beaucoup de couples la femme répugne généralement à l'étreinte conjugale qui ne lui apporte aucun plaisir mais seulement le danger d'une nouvelle grossesse et il se peut que la mère fournisse ainsi à l'enfant qui est censé dormir (ou qui fait semblant de dormir), une impression qui ne peut vraiment être interprétée que comme une action de défense contre un acte de violence. D'autres fois encore c'est l'ensemble du mariage qui offre à l'enfant attentif le spectacle d'une lutte permanente se manifestant dans des éclats de voix et des gestes hostiles ; aussi l'enfant ne s'étonnera-t-il pas que cette lutte se poursuive aussi pendant la nuit et finalement soit conduite par les mêmes méthodes que celles dont il use habituellement dans ses rapports avec ses frères et sœurs ou ses camarades de jeu.

Si l'enfant découvre des taches de sang dans le lit ou sur le linge de sa mère, il y voit encore une confirmation de sa conception. C'est pour lui une preuve de ce que dans la nuit son père a commis une nouvelle agression contre la mère alors que nous interpréterons plus volontiers cette tache fraîche de sang comme l'indice d'une

5 Dans son livre autobiographique, publié en 1794, *Monsieur Nicolas*, Restif De La Bretonne confirme, avec le récit d'une impression datant de la quatrième année, cette fausse impression sadique du coït.

pause dans les rapports sexuels. Bien des phénomènes autrement inexplicables d'« horreur du sang » chez les nerveux trouvent leur explication à la lumière de cette connexion. L'erreur de l'enfant recouvre de nouveau un fragment de vérité ; en effet, dans une certaine situation bien connue, la tache de sang prend valeur de signe du rapport sexuel initial.

En relation moins étroite avec l'insoluble problème de savoir d'où viennent les enfants l'enfant se préoccupe d'une autre question : quels sont l'essence et le contenu de cet état que l'on appelle « être marié » ; il y répond différemment selon la conjonction de perceptions fortuites fournies par les parents et de celles de ses propres pulsions qui sont encore marquées de plaisir. Mais ce qui est commun à toutes ces réponses, c'est que l'enfant se promet de l'état d'être marié une satisfaction de plaisir et suppose qu'il n'y est plus question d'avoir honte. La conception que j'ai rencontrée le plus souvent veut qu' « *on urine l'un devant l'autre* » ; une variante résonne comme si elle voulait apporter sur un mode symbolique plus de savoir : *l'homme urine dans le pot de la femme.* D'autres fois le sens du mariage réside en ceci : *on se montre mutuellement son derrière* (sans avoir honte). Dans un cas où l'éducation avait réussi à retarder pour un temps particulièrement long la connaissance sexuelle, une jeune fille de quatorze ans déjà réglée en vint, par l'incitation de ses lectures à l'idée que l'état de mariage consistait en un « *mélange du sang* », et comme sa propre sœur n'avait pas encore ses règles cette jeune concupiscente entreprit un attentat sur une amie en visite qui avait confié qu'elle avait ses règles pour la contraindre à ce « mélange du sang ».

Les opinions infantiles sur la nature du mariage qui sont souvent retenues par la mémoire consciente ont une grande importance pour la symptomatologie d'une affection névrotique ultérieure. Elles se donnent d'abord une expression dans les jeux des enfants dans lesquels on fait ensemble ce qui constitue l'état d'être

marié et plus tard le désir d'être marié peut prendre la forme d'expression infantile pour apparaître dans une phobie tout d'abord non reconnaissable ou dans un symptôme correspondant[6].

Ce seraient là les plus importantes des théories sexuelles de l'enfant typiques produites spontanément dans les toutes premières années sous la seule influence des composantes pulsionnelles sexuelles. Je sais que je n'ai pas réussi à produire un matériel complet ni à établir sans lacunes le rapport avec le reste de la vie de l'enfant. Je peux encore ajouter ici quelques compléments dont autrement toute personne informée aurait ressenti l'absence. Soit par exemple la théorie importante selon laquelle c'est par un baiser qu'on a un enfant, théorie qui trahit avec évidence la prédominance de la bouche comme zone érogène. Dans mon expérience cette théorie est exclusivement féminine et plus d'une fois nous la rencontrons avec un rôle pathogène chez des jeunes filles pour qui la recherche sexuelle a été soumise dans l'enfance à de très fortes inhibitions. Une de mes patientes est parvenue par une perception fortuite à la théorie de la « Couvade » qui comme on sait est une coutume en vigueur chez plus d'un peuple et qui vise vraisemblablement à combattre le doute jamais entièrement surmontable, concernant la paternité. Un des oncles de cette patiente quelque peu original resta pendant des jours à la maison après la naissance de son enfant ; il recevait les visiteurs en robe de chambre d'où elle conclut que les deux parents avaient pris part à la naissance et devaient s'aliter.

Autour de la dixième ou onzième année, les enfants commencent à être informés des questions sexuelles. Un enfant qui a grandi dans une atmosphère sociale moins inhibée, ou qui a trouvé des occasions plus favorables à l'observation raconte aux autres ce qu'il sait, parce que par là il peut se sentir mûr et supérieur. Ce que les enfants apprennent ainsi est le plus souvent la vérité c'est-à-dire

6 Les jeux d'enfants les plus important pour la névrose ultérieure sont le « jeu du docteur » et les jeux « à Papa et à Maman ».

que leur est révélée l'existence du vagin et sa destination mais, à part cela les explications qu'ils s'empruntent les uns aux autres sont souvent mêlées avec du faux et chargées des résidus des théories sexuelles infantiles anciennes. Elles ne sont presque jamais complètes ni suffisantes pour résoudre le tout premier problème. Tout comme au début l'ignorance du vagin, c'est maintenant l'ignorance du sperme qui empêche l'intelligence de l'ensemble. L'enfant ne peut deviner qu'une autre substance que l'urine est émise par le membre de l'homme et il peut arriver qu'une « jeune fille innocente », aussi tard que pendant sa nuit de noces s'indigne de ce que son mari « urine en elle ». Les informations des années de la prépuberté provoquent un nouvel élan dans la recherche sexuelle des enfants ; mais les théories que les enfants créent alors n'ont plus la marque typique et originaire qui caractérisait les théories primaires, de la première enfance, au temps où les composantes sexuelles infantiles pouvaient sans connaître d'inhibition et sans subir de transformation trouver leur expression dans des théories. Les efforts intellectuels ultérieurs pour résoudre les énigmes sexuelles ne m'ont pas paru dignes d'être recueillis : ils ne peuvent plus guère prétendre avoir une importance pathogène. Leur multiplicité dépend naturellement en premier lieu de la nature de l'explication reçue ; leur importance réside plutôt en ce qu'ils réveillent les traces devenues inconscientes de cette première période de l'intérêt sexuel de sorte qu'il n'est pas rare qu'une activité sexuelle masturbatoire et qu'une partie du détachement affectif à l'endroit des parents leur soient liées. D'où la condamnation des éducateurs jugeant qu'une telle explication donnée dans ces années « corrompt » les enfants.

Quelques exemples peuvent montrer quels éléments entrent souvent dans ces cogitations tardives des enfants touchant la vie sexuelle. Une jeune fille avait entendu dire par ses camarades d'école que l'homme donne à la femme un œuf qu'elle couve dans

son corps. Un garçon, qui avait aussi entendu parler de l'œuf identifie cet « œuf » avec le terme vulgaire pour désigner un testicule[7] et se casse la tête pour savoir comment le contenu des bourses peut se renouveler constamment. Les explications vont rarement assez loin pour éviter des incertitudes essentielles concernant les processus sexuels. Ainsi des jeunes filles en viennent-elles à s'attendre à ce que le rapport sexuel n'ait lieu qu'une fois mais dure très longtemps vingt-quatre heures et que la série de tous les enfants résulte de cette seule fois. On pourrait penser que dans ce cas l'enfant a acquis sa connaissance du processus de reproduction chez certains insectes ; mais cette supposition n'est pas confirmée, la théorie apparaît comme une création spontanée. D'autres jeunes filles méconnaissent la période de gestation la vie dans le corps maternel, et supposent que l'enfant vient au monde immédiatement après la nuit du premier rapport. Marcel Prévost dans ses *Lettres de femmes* a fait de cette erreur de jeune fille une amusante histoire. Le thème de cette recherche sexuelle tardive des enfants ou des adolescents demeurés au stade infantile peut difficilement s'épuiser et n'est peut-être pas en général sans intérêt mais il demeure assez éloigné de mon intérêt, et je dois seulement souligner là que les enfants produisent beaucoup de choses fausses dans le but de contredire une connaissance plus ancienne, meilleure mais devenue inconsciente et refoulée.

La façon dont les enfants se comportent à l'égard des informations qui leur sont données a aussi son importance. Chez beaucoup d'entre eux, le refoulement sexuel s'est développé si avant qu'ils ne veulent rien entendre, et ils réussissent à demeurer ignorants même dans les années ultérieures, apparemment du moins jusqu'à ce que dans la psychanalyse des névrosés le savoir émanant de la première enfance vienne à jour. Je connais aussi deux garçons qui ont entre dix et treize ans et qui certes ont reçu des explications sexuelles mais ont opposé à celui qui s'en portait garant cette fin de

7 En allemand : *Ei*. (N. d. T.)

non-recevoir : il se peut que ton père et d'autres se comportent de la sorte mais je suis bien sûr que mon père lui ne ferait jamais ça. Pour variées que soient ces conduites tardives des enfants à l'égard de la satisfaction du désir[8] sexuel de savoir pour ce qui est de leurs premières années d'enfance, nous sommes en droit d’admettre un comportement tout à fait uniforme, et de croire qu'autrefois ils faisaient les plus grands efforts afin de découvrir ce que les parents font ensemble pour que viennent les enfants.

8 *Wissbegierde.* (N. d. T.)

Sigmund Freud

Cinq leçons sur la psychanalyse

Table des matières

Première leçon

Origine de la psychanalyse. Observation du Dr Breuer. Les traumatismes psychiques. Les hystériques souffrent de réminiscences. Le traitement cathartique. L'hystérie de conversion.

Ce n'est pas à moi que revient le mérite — si c'en est un — d'avoir mis au monde la psychanalyse. Je n'ai pas participé à ses premiers commencements. J'étais encore étudiant, absorbé par la préparation de mes derniers examens, lorsqu'un médecin de Vienne, le Dr Joseph Breuer[1], appliqua pour la première fois ce procédé au traitement d'une jeune fille hystérique (cela remonte aux années 1880 à 1882). Il convient donc de nous occuper tout d'abord de l'histoire de cette malade et des péripéties de son traitement. Mais auparavant encore un mot. Ne craignez pas qu'une formation médicale soit nécessaire pour suivre mon exposé. Nous ferons route un certain temps avec les médecins, mais nous ne tarderons pas à prendre congé d'eux pour suivre le Dr Breuer dans une voie tout à fait originale.

La malade du Dr Breuer était une jeune fille de vingt et un ans, très intelligente, qui manifesta au cours des deux années de sa maladie une série de troubles physiques et mentaux plus ou moins

1 Le Dr Breuer est célèbre pour ses travaux sur la respiration et sur la physiologie du sens de l'équilibre.

graves. Elle présenta une contracture des deux extrémités droites avec anesthésie ; de temps en temps la même affection apparaissait aux membres du côté gauche ; en outre, trouble des mouvements des yeux et perturbations multiples de la capacité visuelle ; difficulté à tenir la tête droite ; toux nerveuse intense, dégoût de toute nourriture et, pendant plusieurs semaines, impossibilité de boire malgré une soif dévorante. Elle présentait aussi une altération de la fonction du langage, ne pouvait ni comprendre ni parler sa langue maternelle. Enfin, elle était sujette à des « absences », à des états de confusion, de délire, d'altération de toute la personnalité ; ce sont là des troubles auxquels nous aurons à accorder toute notre attention.

Il semble naturel de penser que des symptômes tels que ceux que nous venons d'énumérer révèlent une grave affection, probablement du cerveau, affection qui offre peu d'espoir de guérison et qui sans doute conduira promptement à la mort. Les médecins diront pourtant que, dans une quantité de cas aux apparences aussi graves, on peut formuler un pronostic beaucoup plus favorable. Lorsque des symptômes de ce genre se rencontrent chez une jeune femme dont les organes essentiels, le cœur, les reins, etc., sont tout à fait normaux, mais qui a eu à subir de violents chocs *affectifs,* et lorsque ces symptômes se développent d'une façon capricieuse et inattendue, les médecins se sentent rassurés. Ils reconnaissent en effet qu'il s'agit là, non pas d'une affection organique du cerveau, mais de cet état bizarre et énigmatique auquel les médecins grecs donnaient déjà le nom d'hystérie, état capable de simuler tout un ensemble de troubles graves, mais qui ne met pas la vie en danger et qui laisse espérer une guérison complète. Il n'est pas toujours facile de distinguer une telle hystérie d'une profonde affection organique. Mais il ne nous importe pas ici de savoir comment on établit ce diagnostic différentiel ; notons simplement que le cas de la jeune fille de Breuer est de ceux qu'aucun médecin habile ne manquera de ranger dans l'hystérie. Il

convient de rappeler ici que les symptômes de la maladie sont apparus alors que la jeune fille soignait son père qu'elle adorait (au cours d'une maladie à laquelle il devait succomber) et que sa propre maladie l'obligea à renoncer à ces soins.

Les renseignements qui précèdent épuisent ce que les médecins pouvaient nous apprendre sur le cas qui nous intéresse. Le moment est venu de quitter ces derniers. Car il ne faut pas s'imaginer que l'on a beaucoup fait pour la guérison, lorsqu'on a substitué le diagnostic d'hystérie à celui d'affection cérébrale organique. L'art médical est le plus souvent aussi impuissant dans un cas que dans l'autre. Et quand il s'agit d'hystérie, le médecin n'a rien d'autre à faire qu'à laisser à la bonne nature le soin d'opérer le rétablissement complet qu'il est en droit de pronostiquer[2].

Si le diagnostic d'hystérie touche peu le malade, il touche beaucoup le médecin. Son attitude est tout autre à l'égard de l'hystérique qu'à l'égard de l'organique. Il n'accorde pas à celui-là le même intérêt qu'à celui-ci, car son mal est bien moins sérieux, malgré les apparences. N'oublions pas non plus que le médecin, au cours de ses études, a appris (par exemple dans des cas d'apoplexie ou de tumeurs) à se représenter plus ou moins exactement les causes des symptômes organiques. Au contraire, en présence des singularités hystériques, son savoir, sa science anatomique, physiologique et pathologique le laissent en l’air. Il ne peut comprendre l'hystérie, en face d'elle il est incompétent. Ce qui ne vous plaît guère quand on a l'habitude de tenir en haute estime sa propre science. Les hystériques perdent donc la sympathie du médecin, qui les considère comme des gens qui transgressent les lois (comme un fidèle à l'égard des hérétiques). Il les juge capables de

2 Je sais que cette affirmation n'est plus exacte aujourd'hui, mais elle l'était à l'époque où nous nous sommes transportés. Si, depuis lors, les choses ont changé, les études dont j'esquisse ici l'histoire ont contribué pour une bonne part à ce changement.

toutes les vilenies possibles, les accuse d'exagération et de simulation intentionnelles ; et il les punit en leur retirant son intérêt.

Le Dr Breuer, lui, n'a pas suivi une telle conduite. Bien que tout d'abord il fût incapable de soulager sa malade, il ne lui refusa ni sa bienveillance ni son intérêt. Sans doute sa tâche fut-elle facilitée par les remarquables qualités d'esprit et de caractère dont elle témoigna. Et la façon sympathique avec laquelle il se mit à l'observer lui permit bientôt de lui porter un premier secours.

On avait remarqué que dans ses états d'absence, d'altération psychique avec confusion, la malade avait l'habitude de murmurer quelques mots qui semblaient se rapporter à des préoccupations intimes. Le médecin se fit répéter ses paroles et, ayant mis la malade dans une sorte d'hypnose, les lui répéta mot à mot, espérant ainsi déclencher les pensées qui la préoccupaient. La malade tomba dans le piège et se mit à raconter l'histoire dont les mots murmurés pendant ses états d'absence avaient trahi l'existence. C'étaient des fantaisies d'une profonde tristesse, souvent même d'une certaine beauté — nous dirons des *rêveries* — qui avaient pour thème une jeune fille au chevet de son père malade. Après avoir exprimé un certain nombre de ces fantaisies, elle se trouvait délivrée et ramenée à une vie psychique normale. L'amélioration, qui durait plusieurs heures, disparaissait le jour suivant, pour faire place à une nouvelle absence que supprimait, de la même manière, le récit des fantaisies nouvellement formées. Nul doute que la modification psychique manifestée pendant les absences était une conséquence de l'excitation produite par ces formations fantaisistes d'une vive tonalité affective. La malade elle-même qui, à cette époque de sa maladie, ne parlait et ne comprenait que l'anglais, donna à ce traitement d'un nouveau genre le nom de *talking cure ;* elle le désignait aussi, en plaisantant, du nom de *chimney sweeping.*

On remarqua bientôt, comme par hasard, qu'un tel « nettoyage » de l'âme faisait beaucoup plus qu'éloigner

momentanément la confusion mentale toujours renaissante. Les symptômes morbides disparurent aussi lorsque, sous l'hypnose, la malade se rappela avec extériorisation affective, à quelle occasion ces symptômes s'étaient produits pour la première fois. Il y avait eu, cet été-là, une période de très grande chaleur, et la malade avait beaucoup souffert de la soif, car, sans pouvoir en donner la raison, il lui avait été brusquement impossible de boire. Elle pouvait saisir le verre d'eau, mais aussitôt qu'il touchait ses lèvres, elle le repoussait comme une hydrophobe. Durant ces quelques secondes elle se trouvait évidemment en état d'absence. Elle ne se nourrissait que de fruits, pour étancher la soif qui la tourmentait. Cela durait depuis environ six semaines, lorsqu'elle se plaignit un jour, sous hypnose, de sa gouvernante anglaise qu'elle n'aimait pas. Elle raconta alors, avec tous les signes d'un profond dégoût, qu'elle s'était rendue dans la chambre de cette gouvernante et que le petit chien de celle-ci, un animal affreux, avait bu dans un verre. Elle n'avait rien dit, par politesse. Son récit achevé, elle manifesta violemment sa colère, restée contenue jusqu'alors. Puis elle demanda à boire, but une grande quantité d'eau, et se réveilla de l'hypnose le verre aux lèvres. Le trouble avait disparu pour toujours[3].

Arrêtons-nous un instant à cette expérience. Personne n'avait encore fait disparaître un symptôme hystérique de cette manière et n'avait pénétré si profondément dans la compréhension de ses causes. Quelle découverte grosse de conséquences, si la plupart de ces symptômes pouvaient être supprimés de cette manière ! Breuer n'épargna aucun effort pour en faire la preuve. Il étudia systématiquement la pathogénèse d'autres symptômes morbides plus graves. Dans presque chaque cas, il constata que les symptômes étaient, pour ainsi dire, comme des résidus d'expériences émotives que, pour cette raison, nous avons appelées plus tard *traumatismes psychiques* ; leur caractère particulier s'apparentait à la scène traumatique qui les avait provoqués. Selon l'expression consacrée,

3 *Studien über Hysterie,* 3e édition, p. 31.

les symptômes étaient *déterminés* par les scènes dont ils formaient les résidus mnésiques, et il n'était plus nécessaire de voir en eux des effets arbitraires et énigmatiques de la névrose. Cependant, contrairement à ce que l'on attendait, ce n'était pas toujours d'un seul événement que le symptôme résultait, mais, la plupart du temps, de multiples *traumatismes* souvent analogues et répétés. Par conséquent, il fallait reproduire chronologiquement toute cette chaîne de souvenirs pathogènes, mais dans l'ordre inverse, le dernier d'abord et le premier à la fin ; impossible de pénétrer jusqu'au premier traumatisme, souvent le plus profond, si l'on sautait les intermédiaires.

Vous souhaiteriez sans doute d'autres exemples de symptômes hystériques que celui de l'hydrophobie engendrée par le dégoût d'un chien buvant dans un verre. Mais pour rester fidèle à mon programme, je me limiterai à très peu d'exemples. Breuer raconte que les troubles visuels de sa malade se rapportaient aux circonstances suivantes : « La malade, les yeux pleins de larmes, était assise auprès du lit de son père, lorsque celui-ci lui demanda tout à coup quelle heure il était. Les larmes l'empêchaient de voir clairement ; elle fit un effort, mit la montre tout près de son œil et le cadran lui apparut très gros (macropsie et strabisme convergent) ; puis elle s'efforça de retenir ses larmes afin que le malade ne les voie pas[4]. » Toutes ces impressions pathogènes, remarquons-le, dataient de l'époque où elle s'occupait de son père malade. « Une fois, elle s'éveilla, la nuit, très angoissée car le malade avait beaucoup de fièvre, et très énervée car on attendait un chirurgien de Vienne pour une opération. Sa mère n'était pas là ; Anna était assise au chevet du malade, le bras droit posé sur le dossier de la chaise. Elle tomba dans un état de demi-rêve et vit qu'un serpent noir sortait du mur, s'approchait du malade pour le mordre. (Il est très probable que, dans le pré, derrière la maison, se trouvaient des serpents qui avaient déjà effrayé la malade et fournissaient le thème de

4 *Studien über Hysterie,* 3e édition, p. 26.

l'hallucination.) Elle voulut chasser l'animal, mais elle était comme paralysée ; le bras droit, pendant sur le dossier de la chaise, était « endormi », c'est-à-dire anesthésié et parésié, et, lorsqu'elle le regarda, les doigts se transformèrent en petits serpents avec des têtes de mort (les ongles). Sans doute fit-elle des efforts pour chasser le serpent avec la main droite paralysée, et ainsi l'anesthésie et la paralysie s'associèrent-elles à l'hallucination du serpent. Lorsque celui-ci eut disparu, elle voulut, pleine d'angoisse, se mettre à prier, mais la parole lui manqua, en quelque langue que ce fût. Elle ne put s'exprimer qu'en retrouvant enfin une poésie enfantine *anglaise,* et put alors penser et prier dans cette langue[5]. » Le rappel de cette scène, sous hypnose, fit disparaître la contracture du bras droit qui existait depuis le commencement de la maladie, et mit fin au traitement.

Lorsque, bon nombre d'années plus tard, je me mis à appliquer à mes propres malades la méthode de recherche et de traitement de Breuer, je fis des expériences qui concordèrent avec les siennes.

Une dame de 40 ans environ avait un tic, un étrange claquement de langue, qui se produisit sans cause apparente. L'origine de ce tic venait de deux événements différents, qui avaient ceci de commun que, par une sorte de contradiction, elle avait fait entendre ce claquement à un moment où elle désirait vivement ne pas troubler le silence : une fois pour ne pas éveiller son enfant endormi, l'autre fois, lors d'une promenade en voiture, pour ne pas exciter les chevaux déjà effrayés par un orage. Je donne cet exemple parmi beaucoup d'autres qu'on trouvera dans les *Études sur l'hystérie.*

Nous pouvons *grosso modo* résumer tout ce qui précède dans la formule suivante : les *hystériques souffrent de réminiscences.* Leurs symptômes sont les résidus et les symboles de certains événements (traumatiques). Symboles commémoratifs, à vrai dire.

5 *L. c.,* p. 30.

Une comparaison nous fera saisir ce qu'il faut entendre par là. Les monuments dont nous ornons nos grandes villes sont des symboles commémoratifs du même genre. Ainsi, à Londres, vous trouverez, devant une des plus grandes gares de la ville, une colonne gothique richement décorée : *Charing Cross.* Au XIIIe siècle, un des vieux rois Plantagenet qui faisait transporter à Westminster le corps de la reine Éléonore, éleva des croix gothiques à chacune des stations où le cercueil fut posé à terre. *Charing Cross* est le dernier des monuments qui devaient conserver le souvenir de cette marche funèbre[6]. À une autre place de la ville, non loin du *London Bridge,* vous remarquerez une colonne moderne très haute que l'on appelle « The monument ». Elle doit rappeler le souvenir du grand incendie qui, en 1666, éclata tout près de là et détruisit une grande partie de la ville. Ces monuments sont des « symboles commémoratifs » comme les symptômes hystériques. La comparaison est donc soutenable jusque-là. Mais que diriez-vous d'un habitant de Londres qui, aujourd'hui encore, s'arrêterait mélancoliquement devant le monument du convoi funèbre de la reine Éléonore, au lieu de s'occuper de ses affaires avec la hâte qu'exigent les conditions modernes du travail, ou de se réjouir de la jeune et charmante reine qui captive aujourd'hui son propre cœur ? Ou d'un autre qui pleurerait devant « le monument » la destruction de la ville de ses pères, alors que cette ville est depuis longtemps renée de ses cendres et brille aujourd'hui d'un éclat plus vif encore que jadis ?

Les hystériques et autres névrosés se comportent comme les deux Londoniens de notre exemple invraisemblable. Non seulement ils se souviennent d'événements douloureux passés depuis longtemps, mais ils y sont encore affectivement attachés ; ils ne se libèrent pas du passé et négligent pour lui la réalité et le présent. Cette fixation de la vie mentale aux traumatismes pathogènes est un des caractères les plus importants et, pratiquement, les plus

6 Ou la reproduction postérieure d'un tel monument. Le nom *Charing* signifie, d'après le Dr Jones: Chère Reine.

significatifs de la névrose. Vous allez sans doute, en pensant à la malade de Breuer, me faire une objection qui, certainement, est plausible. Tous les traumatismes de cette jeune fille provenaient de l'époque où elle soignait son père malade et ses symptômes ne sont que les marques du souvenir qu'elle a conservé de la maladie et de la mort de son père. Le fait de conserver si vivante la mémoire du disparu, et cela peu de temps après sa mort, n'a donc, direz-vous, rien de pathologique ; c'est au contraire un processus affectif tout à fait normal. — Je vous l'accorde volontiers : chez la malade de Breuer, cette pensée qui reste fixée aux traumatismes n'a rien d'extraordinaire. Mais, dans d'autres cas, ainsi pour ce tic que j'ai traité et dont les causes remontaient à quinze et à dix ans dans le passé, on voit nettement que cette sujétion au passé a un caractère nettement pathologique. Cette sujétion, la malade de Breuer l'aurait probablement subie aussi, si elle ne s'était pas soumise au traitement cathartique peu de temps après l'apparition de ses symptômes.

Nous n'avons parlé jusqu'ici des symptômes hystériques que dans leurs relations avec l'histoire de la vie des malades. Mais nous avons encore à considérer deux autres circonstances dont Breuer fait mention et qui nous feront saisir le mécanisme de l'apparition de la maladie et celui de sa disparition. Insistons d'abord sur ce fait que la malade de Breuer, dans toutes les situations pathogènes, devait réprimer une forte émotion, au lieu de la laisser s'épancher par les voies affectives habituelles, paroles et actes. Lors du petit incident avec le chien de sa gouvernante, elle réprima, par égard pour celle-ci, l'expression d'un dégoût intense ; pendant qu'elle veillait au chevet de son père, son souci continuel était de ne rien laisser voir au malade de son angoisse et de son douloureux état d'âme. Lorsque plus tard elle reproduisit ces mêmes scènes devant son médecin, l'émotion refoulée autrefois ressuscita avec une violence particulière, comme si elle s'était conservée intacte pendant tout ce temps. Bien plus, le symptôme qui avait subsisté de cette scène présenta son plus

haut degré d'intensité au fur et à mesure que le médecin s'efforçait d'en découvrir l'origine, pour disparaître dès que celle-ci eut été complètement démasquée. On put, d'autre part, constater que le souvenir de la scène en présence du médecin restait sans effet si, pour une raison quelconque, il se déroulait sans être accompagné d'émotions d' « affects ». C'est apparemment de ces *affects* que dépendent et la maladie et le rétablissement de la santé. On fut ainsi conduit à admettre que le patient, tombé malade de l'émotion déclenchée par une circonstance pathogène, n'a pu l'exprimer normalement, et qu'elle est ainsi restée « coincée ». Ces *affects* coincés ont une double destinée. Tantôt ils persistent tels quels et font sentir leur poids sur toute la vie psychique, pour laquelle ils sont une source d'irritation perpétuelle. Tantôt ils se transforment en processus physiques anormaux, processus *d'innervation* ou *d'inhibition* (paralysie), qui ne sont pas autre chose que les symptômes physiques de la névrose. C'est ce que nous avons appelé *l'hystérie de conversion.* Dans la vie normale, une certaine quantité de notre énergie affective est employée à l'innervation corporelle et produit le phénomène de l'expression des émotions, que nous connaissons tous. L'hystérie de conversion n'est pas autre chose qu'une expression des émotions exagérée et qui se traduit par des moyens inaccoutumés. Si un fleuve s'écoule dans deux canaux, l'un d'eux se trouvera plein à déborder aussitôt que, dans l'autre, le courant rencontrera un obstacle.

Vous voyez que nous sommes sur le point d'arriver à une théorie purement psychologique de l'hystérie, théorie dans laquelle nous donnons la première place au processus affectif. Une deuxième observation de Breuer nous oblige à accorder, dans le déterminisme des processus morbides, une grande importance aux états de la conscience. La malade de Breuer présentait, à côté de son état normal, des états d'âmes multiples, états d'absence, de confusion, changement de caractère. À l'état normal, elle ne savait rien de ces

scènes pathogènes et de leurs rapports avec ses symptômes. Elle les avait oubliées ou ne les mettait pas en relation avec sa maladie. Lorsqu'on l'hypnotisait, il fallait faire de grands efforts pour lui remettre ces scènes en mémoire, et c'est ce travail de réminiscence qui supprimait les symptômes. Nous serions bien embarrassés pour interpréter cette constatation, si l'expérience et l'expérimentation de l'hypnose n'avaient montré le chemin à suivre. L'étude des phénomènes hypnotiques nous a habitués à cette conception d'abord étrange que, dans un seul et même individu, il peut y avoir plusieurs groupements psychiques, assez indépendants pour qu'ils ne sachent rien les uns des autres. Des cas de ce genre, que l'on appelle « double conscience », peuvent, à l'occasion, se présenter spontanément à l'observation. Si, dans un tel dédoublement de la personnalité, la conscience reste constamment liée à l'un des deux états, on nomme cet état : l'état psychique *conscient,* et l'on appelle *inconscient* celui qui en est séparé. Le phénomène connu sous le nom de suggestion post-hypnotique, dans lequel un ordre donné au cours de l'hypnose se réalise plus tard, coûte que coûte, à l'état normal, donne une image excellente de l'influence que l'état conscient peut recevoir de l'inconscient, et c'est d'après ce modèle qu'il nous est possible de comprendre les phénomènes observés dans l'hystérie. Breuer se décida à admettre que les symptômes hystériques auraient été provoqués durant des états d'âmes spéciaux qu'il appelait *hypnoïdes.* Les excitations qui se produisent dans les états hypnoïdes de ce genre deviennent facilement pathogènes, parce qu'elles ne trouvent pas dans ces états des conditions nécessaires à leur aboutissement normal. Il se produit alors cette chose particulière qui est le symptôme, et qui pénètre dans l'état normal comme un corps étranger. D'autant plus que le sujet n'a pas conscience de la cause de son mal. Là où il y a un symptôme, il y a aussi amnésie, un vide, une lacune dans le souvenir, et, si l'on réussit à combler cette lacune, on supprime par là même le symptôme.

Je crains que cette partie de mon exposé ne vous paraisse pas très claire. Mais soyez indulgents. Il s'agit de vues nouvelles et difficiles qu'il est peut-être impossible de présenter plus clairement, pour le moment tout au moins. L'hypothèse breuerienne des états *hypnoïdes* s'est d'ailleurs montrée encombrante et superflue, et la psychanalyse moderne l'a abandonnée. Vous apprendrez plus tard tout ce qu'on a encore découvert derrière les états hypnoïdes de Breuer. Vous aurez aussi sans doute, et à bon droit, l'impression que les recherches de Breuer ne pouvaient vous donner qu'une théorie incomplète et une explication insuffisante des faits observés. Mais des théories parfaites ne tombent pas ainsi du ciel, et vous vous méfieriez à plus forte raison de l'homme qui, dès le début de ses observations, vous présenterait une théorie sans lacune et complètement parachevée. Une telle théorie ne saurait être qu'un produit de la spéculation et non le fruit d'une étude sans parti pris de la réalité.

Deuxième leçon

Conception nouvelle de l'hystérie. Refoulement et résistance. Le conflit psychique. Le symptôme est le substitut d'une idée refoulée. La méthode psychanalytique.

À peu près à l'époque où Breuer appliquait sa « talking cure », Charcot poursuivait, à la Salpêtrière, ses recherches sur l'hystérie, qui devaient aboutir à une nouvelle conception de cette névrose. La conclusion à laquelle il parvenait n'était alors pas connue à Vienne. Mais lorsque, dix ans plus tard, nous publiâmes, Breuer et moi, notre communication préliminaire sur le mécanisme psychique des phénomènes hystériques, inspirée par les résultats du traitement cathartique de la première malade de Breuer, nous étions en plein sous l'influence des travaux de Charcot. Nous fîmes alors de nos traumatismes psychiques les équivalents des traumatismes physiques dont Charcot avait établi le rôle dans le déterminisme des paralysies hystériques. Et l'hypothèse des états hypnoïdes de Breuer n'est qu'un écho des expériences du professeur français relatives à la production, sous hypnose, de paralysies en tous points semblables aux paralysies traumatiques.

L'illustre clinicien, dont je fus l'élève en 1885-86, était peu enclin aux conceptions psychologiques. Ce fut son disciple Pierre Janet qui tenta d'analyser de près les processus psychiques de l'hystérie, et nous suivîmes son exemple, en faisant du dédoublement

mental et de la dissociation de la personnalité le pivot de notre théorie. La théorie de Janet repose sur les doctrines admises en France relatives au rôle de l'hérédité et de la dégénérescence dans l'origine des maladies. D'après cet auteur, l'hystérie est une forme d'altération dégénérative du système nerveux, qui se manifeste par une faiblesse congénitale de la synthèse psychique. Voici ce qu'il entend par là : les hystériques seraient incapables de maintenir en un seul faisceau les multiples phénomènes psychiques, et il en résulterait la tendance à la dissociation mentale. Si vous me permettez une comparaison un peu grossière, mais claire, l'hystérique de Janet fait penser à une femme qui est sortie pour faire des emplettes et revient chargée de boites et de paquets. Mais ses deux bras et ses dix doigts ne lui suffisent pas pour embrasser convenablement tout son bagage, et voilà un paquet qui glisse à terre. Elle se baisse pour le ramasser, mais c'est un autre qui dégringole. Et ainsi de suite.

Cependant, il est des faits qui ne cadrent pas très bien avec cette théorie de la faiblesse mentale. Ainsi, on constate chez les hystériques certaines capacités qui diminuent, d'autres qui augmentent, comme s'ils voulaient compenser d'un côté ce qui est réduit de l'autre. Par exemple, à l'époque où la malade de Breuer avait oublié sa langue maternelle ainsi que toutes les autres, sauf l'anglais, elle parlait celle-ci avec une telle perfection qu'elle était capable, quand on lui mettait dans les mains un livre allemand, de faire à livre ouvert une traduction excellente.

Lorsque, plus tard, j'entrepris de continuer seul les recherches commencées par Breuer, je me formai bientôt une opinion différente sur l'origine de la dissociation hystérique (dédoublement de la conscience). Une telle divergence devait se produire, puisque je n'étais pas parti, comme Janet, d'expériences de laboratoire, mais de nécessités thérapeutiques.

Ce qui m'importait avant tout, c'était la pratique. Le traitement cathartique, appliqué par Breuer, exigeait qu'on plongeât le malade dans une hypnose profonde puisque seuls les états hypnotiques lui permettaient de se rappeler les événements pathogènes qui lui échappaient à l'état normal. Or, je n'aimais pas l'hypnose ; c'est un procédé incertain et qui a quelque chose de mystique. Mais lorsque j'eus constaté que, malgré tous mes efforts, je ne pouvais mettre en état d'hypnose qu'une petite partie de mes malades, je décidai d'abandonner ce procédé et d'appliquer le traitement cathartique. J'essayai donc d'opérer en laissant les malades dans leur état normal. Cela semblait au premier abord une entreprise insensée et sans chance de succès. Il s'agissait d'apprendre du malade quelque chose qu'on ne savait pas et que lui-même ignorait. Comment pouvait-on espérer y parvenir ? Je me souvins alors d'une expérience étrange et instructive que j'avais vue chez Bernheim, à Nancy ; Bernheim nous avait montré que les sujets qu'il avait mis en somnambulisme hypnotique et auxquels il avait fait accomplir divers actes, n'avaient perdu qu'apparemment le souvenir de ce qu'ils avaient vu et vécu sous l'hypnose, et qu'il était possible de réveiller en eux ces souvenirs à l'état normal. Si on les interroge, une fois réveillés, sur ce qui s'est passé, ces sujets prétendent d'abord ne rien savoir ; mais si on ne cède pas, si on les presse, si on leur assure qu'ils le peuvent, alors les souvenirs oubliés reparaissent sans manquer.

J'agis de même avec mes malades. Lorsqu'ils prétendaient ne plus rien savoir, je leur affirmais qu'ils savaient, qu'ils n'avaient qu'à parler et j'assurais même que le souvenir qui leur reviendrait au moment où je mettrais la main sur leur front serait le bon. De cette manière, je réussis, sans employer l'hypnose, à apprendre des malades tout ce qui était nécessaire pour établir le rapport entre les scènes pathogènes oubliées et les symptômes qui en étaient les résidus. Mais c'était un procédé pénible et épuisant à la longue, qui ne pouvait s'imposer comme une technique définitive.

Je ne l'abandonnai pourtant pas sans en avoir tiré des conclusions décisives : la preuve était faite que les souvenirs oubliés ne sont pas perdus, qu'ils restent en la possession du malade, prêts à surgir, associés à ce qu'il sait encore. Mais il existe une force qui les empêche de devenir conscients. L'existence de cette force peut être considérée comme certaine, car on sent un effort quand on essaie de ramener à la conscience les souvenirs inconscients. Cette force, qui maintient l'état morbide, on l'éprouve comme une résistance opposée par le malade.

C'est sur cette idée de résistance que j'ai fondé ma conception des processus psychiques dans l'hystérie. La suppression de cette résistance s'est montrée indispensable au rétablissement du malade. D'après le mécanisme de la guérison, on peut déjà se faire une idée très précise de la marche de la maladie. Les mêmes forces qui, aujourd'hui, s'opposent à la réintégration de l'oublié dans le conscient sont assurément celles qui ont, au moment du traumatisme, provoqué cet oubli et qui ont refoulé dans l'inconscient les incidents pathogènes. J'ai appelé *refoulement* ce processus supposé par moi et je l'ai considéré comme prouvé par l'existence indéniable de la *résistance.* Mais on pouvait encore se demander ce qu'étaient ces forces, et quelles étaient les conditions de ce refoulement où nous voyons aujourd'hui le mécanisme pathogène de l'hystérie. Ce que le traitement cathartique nous avait appris nous permet de répondre à cette question. Dans tous les cas observés on constate qu'un désir violent a été ressenti, qui s'est trouvé en complète opposition avec les autres désirs de l'individu, inconciliable avec les aspirations morales et esthétiques de sa personne. Un bref conflit s'en est suivi ; à l'issue de ce combat intérieur, le désir inconciliable est devenu l'objet du refoulement, il a été chassé hors de la conscience et oublié. Puisque la représentation en question est inconciliable avec « le moi » du malade, le refoulement se produit sous forme d'exigences morales ou autres de la part de l'individu.

L'acceptation du désir inconciliable ou la prolongation du conflit auraient provoqué un malaise intense ; le refoulement épargne ce malaise, il apparaît ainsi comme un moyen de protéger la personne psychique.

Je me limiterai à l'exposé d'un seul cas, dans lequel les conditions et l'utilité du refoulement sont clairement révélées. Néanmoins, je dois encore écourter ce cas et laisser de côté d'importantes hypothèses. — Une jeune fille avait récemment perdu un père tendrement aimé, après avoir aidé à le soigner — situation analogue à celle de la malade de Breuer. Sa sœur aînée s'étant mariée, elle se prit d'une vive affection pour son beau-frère, affection qui passa, du reste, pour une simple intimité comme on en rencontre entre les membres d'une même famille. Mais bientôt cette sœur tomba malade et mourut pendant une absence de notre jeune fille et de sa mère. Celles-ci furent rappelées en hâte, sans être entièrement instruites du douloureux événement. Lorsque la jeune fille arriva au chevet de sa sœur morte, en elle émergea, pour une seconde, une idée qui pouvait s'exprimer à peu près ainsi: *maintenant il est libre et il peut m'épouser.* Il est certain que cette idée, qui trahissait à la conscience de la jeune fille l'amour intense qu'elle éprouvait sans le savoir pour son beau-frère, la révolta et fut immédiatement refoulée. La jeune fille tomba malade à son tour, présenta de graves symptômes hystériques, et lorsque je la pris en traitement, il apparut qu'elle avait radicalement oublié cette scène devant le lit mortuaire de sa sœur et le mouvement de haine et d'égoïsme qui s'était emparé d'elle. Elle s'en souvint au cours du traitement, reproduisit cet incident avec les signes de la plus violente émotion, et le traitement la guérit.

J'illustrerai le processus du refoulement et sa relation nécessaire avec la résistance par une comparaison grossière. Supposez que dans la salle de conférences, dans mon auditoire calme et attentif, il se trouve pourtant un individu qui se conduise de

façon à me déranger et qui me trouble par des rires inconvenants, par son bavardage ou en tapant des pieds. Je déclarerai que je ne peux continuer à professer ainsi ; sur ce, quelques auditeurs vigoureux se lèveront et, après une brève lutte, mettront le personnage à la porte. Il sera « refoulé » et je pourrai continuer ma conférence. Mais, pour que le trouble ne se reproduise plus, au cas où l'expulsé essayerait de rentrer dans la salle, les personnes qui sont venues à mon aide iront adosser leurs chaises à la porte et former ainsi comme une « résistance ». Si maintenant l'on transporte sur le plan psychique les événements de notre exemple, si l'on fait de la salle de conférences le conscient, et du vestibule l'inconscient, voilà une assez bonne image du refoulement.

C'est en cela que notre conception diffère de celle de Janet. Pour nous, la dissociation psychique ne vient pas d'une inaptitude innée de l'appareil mental à la synthèse ; nous l'expliquons dynamiquement par le conflit de deux forces psychiques, nous voyons en elle le résultat d'une révolte active de ; deux constellations psychiques, le conscient et l'inconscient, l'une contre l'autre. Cette conception nouvelle soulève beaucoup de nouveaux problèmes. Ainsi le conflit psychique est certes très fréquent et le « moi » cherche à se défendre contre les souvenirs pénibles, sans provoquer pour autant une dissociation psychique. Force est donc d'admettre que d'autres conditions sont encore requises pour amener une dissociation. J'accorde volontiers que l'hypothèse du refoulement constitue non pas le terme mais bien le début d'une théorie psychologique ; mais nous ne pouvons progresser que pas à pas, et il faut nous laisser le temps d'approfondir notre idée.

Qu'on se garde aussi d'essayer d'interpréter le cas de la jeune fille de Breuer à l'aide de la théorie du refoulement. L'histoire de cette malade ne s'y prête pas, car les données en ont été obtenues par l'influence hypnotique. Ce n'est qu'en écartant l'hypnose que l'on peut constater les résistances et les refoulements et se former une

représentation exacte de l'évolution pathogène réelle. Dans l'hypnose, la résistance se voit mal, parce que la porte est ouverte sur l'arrière-fonds psychique ; néanmoins, l'hypnose accentue la résistance aux frontières de ce domaine, elle en fait un mur de fortification qui rend tout le reste inabordable.

Le résultat le plus précieux auquel nous avait conduit l'observation de Breuer était la découverte de la relation des symptômes avec les événements pathogènes ou traumatismes psychiques. Comment allons-nous interpréter tout cela du point de vue de la théorie du refoulement ? Au premier abord, on ne voit vraiment pas comment. Mais au lieu de me livrer à une déduction théorique compliquée, je vais reprendre ici notre comparaison de tout à l'heure. Il est certain qu'en éloignant le mauvais sujet qui dérangeait la leçon et en plaçant des sentinelles devant la porte, tout n'est pas fini. Il peut très bien arriver que l'expulsé, amer et résolu, provoque encore du désordre. Il n'est plus dans la salle, c'est vrai ; on est débarrassé de sa présence, de son rire moqueur, de ses remarques à haute voix ; mais à certains égards, le refoulement est pourtant resté inefficace, car voilà qu'au-dehors l'expulsé fait un vacarme insupportable ; il crie, donne des coups de poings contre la porte et trouble ainsi la conférence plus que par son attitude précédente. Dans ces conditions, il serait heureux que le président de la réunion veuille bien assumer le rôle de médiateur et de pacificateur. Il parlementerait avec le personnage récalcitrant, puis il s'adresserait aux auditeurs et leur proposerait de le laisser rentrer, prenant sur lui de garantir une meilleure conduite. On déciderait de supprimer le refoulement et le calme et la paix renaîtraient. Voilà une image assez juste de la tâche qui incombe au médecin dans le traitement psychanalytique des névroses.

Exprimons-nous maintenant sans images l'examen d'autres malades hystériques et d'autres névrosés nous conduit à la conviction qu'ils n'ont pas réussi à refouler l'idée à laquelle est lié

leur désir insupportable. Ils l'ont bien chassée de leur conscience et de leur mémoire, et se sont épargné, apparemment, une grande somme de souffrances, *mais le désir refoulé continue à subsister dans l'inconscient ;* il guette une occasion de se manifester et il réapparaît bientôt à la lumière, mais sous un déguisement qui le rend méconnaissable ; en d'autres termes, l'idée refoulée est remplacée dans la conscience par une autre qui lui sert de *substitut, d'ersatz,* et à laquelle viennent s'attacher toutes les impressions de malaise que l'on croyait avoir écartées par le refoulement. Ce substitut de l'idée refoulée — le symptôme — est protégé contre de nouvelles attaques de la part du « moi » ; et, au lieu d'un court conflit, intervient maintenant une souffrance continuelle. À côté des signes de défiguration, le symptôme offre un reste de ressemblance avec l'idée refoulée. Les procédés de formations substitutives se trahissent pendant le traitement psychanalytique du malade, et il est nécessaire pour la guérison que le symptôme soit ramené par ces mêmes moyens à l'idée refoulée. Si l'on parvient à ramener ce qui est refoulé au plein jour — cela suppose que des résistances considérables ont été surmontées -, alors le conflit psychique né de cette réintégration, et que le malade voulait éviter, peut trouver sous la direction du médecin, une meilleure solution que celle du refoulement. Une telle méthode parvient à faire évanouir conflits et névroses. Tantôt le malade convient qu'il a eu tort de refouler le désir pathogène et il accepte totalement ou partiellement ce désir ; tantôt le désir lui-même est dirigé vers un but plus élevé et, pour cette raison, moins sujet à critique (c'est ce que je nomme la *sublimation* du désir) ; tantôt on reconnaît qu'il était juste de rejeter le désir, niais ou remplace le mécanisme automatique, donc insuffisant, du refoulement, par un jugement de condamnation morale rendu avec l'aide des plus hautes instances spirituelles de l'homme ; c'est en pleine lumière que l'on triomphe du désir.

Je m'excuse de n'avoir pas décrit de façon plus claire et plus compréhensible les principaux points de vue de la méthode de traitement appelée maintenant *psychanalyse.* Les difficultés ne tiennent pas seulement à la nouveauté du sujet. De quelle nature sont les désirs insupportables qui, malgré le refoulement, savent encore se faire entendre du fond de l'inconscient ? Dans quelles conditions le refoulement échoue-t-il et se forme-t-il un substitut ou symptôme ? Nous allons le voir.

Troisième leçon

Le principe du déterminisme psychique. le mot d'esprit. Le complexe. Les rêves et leur interprétation. L'analyse des rêves. Actes manqués, lapsus, actes symptomatiques. Multiple motivation.

Il n'est pas toujours facile d'être exact, surtout quand il faut être bref. Aussi suis-je obligé de corriger aujourd'hui une erreur commise dans mon précédent chapitre. Je vous avais dit que lorsque, renonçant à l'hypnose, on cherchait à réveiller les souvenirs que le sujet pouvait avoir de l'origine de sa maladie, en lui demandant de dire ce qui lui venait à l'esprit, la première idée qui surgissait se rapportait à ces premiers souvenirs. Ce n'est pas toujours exact. Je n'ai présenté la chose aussi simplement que pour être bref. En réalité, les premières fois seulement, une simple insistance, une pression de ma part suffisait pour faire apparaître l'événement oublié. Si l'on persistait dans ce procédé, des idées surgissaient bien, mais il était fort douteux qu'elles correspondent réellement à l'événement recherché : elles semblaient n'avoir aucun rapport avec lui, et d'ailleurs les malades eux-mêmes les rejetaient comme inadéquates. La pression n'était plus d'aucun secours et l'on pouvait regretter d'avoir renoncé à l'hypnose.

Incapable d'en sortir, je m'accrochai à un principe dont la légitimité scientifique a été démontrée plus tard par mon ami C.-G.

Jung et ses élèves à Zurich. (Il est parfois bien précieux d'avoir des principes !) C'est celui du déterminisme psychique, en la rigueur duquel j'avais la foi la plus absolue. Je ne pouvais pas me figurer qu'une idée surgissant spontanément dans la conscience d'un malade, surtout une idée éveillée par la concentration de son attention, pût être tout à fait arbitraire et sans rapport avec la représentation oubliée que nous voulions retrouver. Quelle ne lui fût pas identique, cela s'expliquait par l'état psychologique supposé. Deux forces agissaient l'une contre l'autre dans le malade ; d'abord son effort réfléchi pour ramener à la conscience les choses oubliées, mais latentes dans son inconscient ; d'autre part la résistance que je vous ai décrite et qui s'oppose au passage à la conscience des éléments refoulés. Si cette résistance est nulle ou très faible, la chose oubliée devient consciente sans se déformer ; on était donc autorisé à admettre que la déformation de l'objet recherché serait d'autant plus grande que l'opposition à son arrivée à la conscience serait plus forte. L'idée qui se présentait à l'esprit du malade à la place de celle qu'on cherchait à rappeler avait donc elle-même la valeur d'un symptôme. C'était un substitut nouveau, artificiel et éphémère de la chose refoulée et qui lui ressemblait d'autant moins que sa déformation, sous l'influence de la résistance, avait été plus grande. Pourtant, il devait y avoir une certaine similitude avec la chose recherchée, puisque c'était un symptôme et, si la résistance n'était pas trop intense, il devait être possible de deviner, au moyen des idées spontanées, l'inconnu qui se dérobait. L'idée surgissant dans l'esprit du malade est, par rapport à l'élément refoulé, comme une allusion, comme une traduction de celui-ci dans un autre langage.

Nous connaissons dans la vie psychique normale des situations analogues qui conduisent à des résultats semblables, Tel est le cas du *mot d'esprit.* Les problèmes de la technique psychanalytique

m'ont obligé à m'occuper ainsi de la formation du mot d'esprit. Je vais vous en donner un exemple.

On raconte que deux commerçants peu scrupuleux, ayant réussi à acquérir une grande fortune au moyen de spéculations pas très honnêtes, s'efforçaient d'être admis dans la bonne société. Il leur sembla donc utile de faire faire leurs portraits par un peintre très célèbre et très cher. Les deux spéculateurs donnèrent une grande soirée pour faire admirer ces tableaux coûteux et conduisirent eux-mêmes un critique d'art influent devant la paroi du salon où les portraits étaient suspendus l'un à côté de l'autre. Le critique considéra longuement les deux portraits, puis secoua la tête comme s'il lui manquait quelque chose, et se borna à demander, en indiquant l'espace libre entre les tableaux : « Où est le Christ ? »

Analysons cette plaisanterie. Évidemment, le critique a voulu dire : « Vous êtes deux coquins, comme ceux entre lesquels on a crucifié Jésus-Christ. » Cependant, il ne l'a pas dit. Il a dit autre chose qui, au premier abord, paraît tout à fait étrange, incompréhensible, sans rapport avec la situation présente. On ne tarde pourtant pas à discerner dans cette exclamation du critique d'art l'expression de son mépris. Elle tient lieu d'une injure. Elle a la même valeur, la même signification : elle en est le substitut.

Certes, nous ne pouvons pas pousser trop loin notre parallèle entre le cas du mot d'esprit et les associations fournies par les malades ; cependant, il nous faut souligner la parenté que l'on constate entre les mobiles profonds d'un mot d'esprit et ceux qui font surgir une idée dans la conscience des malades au cours d'un interrogatoire. Pourquoi notre critique n'a-t-il pas exprimé directement sa pensée aux deux coquins ? Parce que, à côté de son désir de leur parler net, d'excellents motifs contraires agissaient sur lui. Il n'est pas sans danger d'insulter des gens dont on est l'invité et qui ont à leur disposition une nombreuse domesticité aux poings solides. Nous avons vu précédemment combien les tapageurs et ceux

qui méprisent les convenances étaient rapidement « refoulés ». C'est pourquoi notre critique d'art se garde bien d'être explicite et déguise son injure sous la forme d'une simple allusion. De même, chez nos malades, ces idées-substituts qui surgissent à la place des souvenirs oubliés et dont elles ne sont qu'un déguisement.

Suivons l'exemple de l'école de Zurich (Bleuler, Jung, etc.) et appelons complexe tout groupe d'éléments représentatifs liés ensemble et chargés d'affect. Si, pour rechercher un complexe refoulé, nous partons des souvenirs que le malade possède encore, nous pouvons donc y parvenir, à condition qu'il nous apporte un nombre suffisant d'associations libres. Nous laissons parler le malade comme il lui plaît, conformément à notre hypothèse d'après laquelle rien ne peut lui venir à l'esprit qui ne dépende indirectement du complexe recherché. Cette méthode pour découvrir les éléments refoulés vous semble peut-être pénible ; je puis cependant vous assurer que c'est la seule praticable.

Il arrive parfois qu'elle semble échouer : le malade s'arrête brusquement, hésite et prétend n'avoir rien à dire, qu'il ne lui vient absolument rien à l'esprit. S'il en était réellement ainsi, notre procédé serait inapplicable. Mais une observation minutieuse montre qu'un tel arrêt des associations libres ne se présente jamais. Elles paraissent suspendues parce que le malade retient ou supprime l'idée qu'il vient d'avoir, sous l'influence de résistances revêtant la forme de jugements critiques. On évite cette difficulté en avertissant le malade à l'avance et en exigeant qu'il ne tienne aucun compte de cette critique. Il faut qu'il renonce complètement à tout choix de ce genre et qu'il dise tout ce qui lui vient à l'esprit, même s'il pense que c'est inexact, hors de la question, stupide même, et surtout s'il lui est désagréable que sa pensée s'arrête à une telle idée. S'il se soumet à ces règles, il nous procurera les associations libres qui nous mettront sur les traces du complexe refoulé.

Les idées spontanées que le malade repousse comme insignifiantes, s'il résiste au lieu de céder au médecin, représentent en quelque sorte, pour le psychanalyste, le minerai dont il extraira le métal précieux par de simples artifices d'interprétation. Si l'on veut acquérir rapidement une idée provisoire des complexes refoulés par un malade, sans se préoccuper de leur ordre ni de leurs relations, on se servira de l'expérience d'associations imaginée par Jung[7] et ses élèves. Ce procédé rend au psychanalyste autant de services que l'analyse qualitative au chimiste ; on peut s'en passer dans le traitement des névroses, mais il est indispensable pour la démonstration objective des complexes et pour l'étude des psychoses, qui a été entreprise avec tant de succès par l'école de Zurich.

L'examen des idées spontanées qui se présentent au malade, s'il se soumet aux principales règles de la psychanalyse, n'est pas le seul moyen technique qui permette de sonder l'inconscient. Deux autres procédés conduisent au même but : l'interprétation des rêves et celle des erreurs et des lapsus.

J'avoue m'être demandé si, au lieu de vous donner à grands traits une vue d'ensemble de la psychanalyse, je n'aurais pas mieux fait de vous exposer en détail l'*interprétation des rêves*[8]. Un motif personnel et d'apparence secondaire m'en a détourné. Il m'a paru déplacé de me présenter comme un « déchiffreur de songes » avant que vous ne sachiez l'importance que peut revêtir cet art dérisoire et suranné. L'interprétation des rêves est, en réalité, la voie royale de la connaissance de l'inconscient, la base la plus sûre de nos recherches, et c'est l'étude des rêves, plus qu'aucune autre, qui vous convaincra de la valeur de la psychanalyse et vous formera à sa pratique. Quand on me demande comment on peut devenir psychanalyste, je réponds : par l'étude de ses propres rêves. Nos détracteurs n'ont jamais accordé à l'interprétation des rêves

7 C.-G. Jung*, Diagnostische Assoziationsstudien,* 1er vol.

8 *La Science des rêves.* Traduc. franç. PUF.

l'attention qu'elle méritait ou ont tenté de la condamner par les arguments les plus superficiels. Or, si on parvient à résoudre le grand problème du rêve, les questions nouvelles que soulève la psychanalyse n'offrent plus aucune difficulté.

Il convient de noter que nos productions oniriques — nos rêves — ressemblent intimement aux productions des maladies mentales, d'une part, et que, d'autre part, elles sont compatibles avec une santé parfaite. Celui qui se borne à s'étonner des illusions des sens, des idées bizarres et de toutes les fantasmagories que nous offre le rêve, au lieu de chercher à les comprendre, n'a pas la moindre chance de comprendre les productions anormales des états psychiques morbides. Il restera, dans ce domaine, un simple profane... Et il n'est pas paradoxal d'affirmer que la plupart des psychiatres d'aujourd'hui doivent être rangés parmi ces profanes !

Jetons donc un rapide coup d'œil sur le problème du rêve.

D'ordinaire, quand nous sommes éveillés, nous traitons les rêves avec un mépris égal a celui que le malade éprouve à l'égard des idées spontanées que le psychanalyste suscite en lui, Nous les vouons à un oubli rapide et complet, comme si nous voulions nous débarrasser au plus vite de cet amas d'incohérences. Notre mépris vient du caractère étrange que revêtent, non seulement les rêves absurdes et stupides, mais aussi ceux qui ne le sont pas. Notre répugnance à nous intéresser à nos rêves s'explique par les tendances impudiques et immorales qui se manifestent ouvertement dans certains d'entre eux. — L'antiquité, on le sait, n'a pas partagé ce mépris, et aujourd'hui encore le bas peuple reste curieux des rêves auxquels il demande, comme les Anciens, la révélation de l'avenir.

Je m'empresse de vous assurer que je ne vais pas faire appel à des croyances mystiques pour éclairer la question du rêve ; je n'ai du reste jamais rien constaté qui confirme la valeur prophétique d'un

songe. Cela n'empêche pas qu'une étude du rêve nous réservera de nombreuses surprises.

D'abord, tous les rêves ne sont pas étrangers au rêveur, incompréhensibles et confus pour lui. Si vous vous donnez la peine d'examiner ceux des petits enfants, à partir d'un an et demi, vous les trouvez très simples et facilement explicables. Le petit enfant rêve toujours de la réalisation de désirs que le jour précédent a fait naître en lui, sans les satisfaire. Aucun art divinatoire n'est nécessaire pour trouver cette simple solution ; il suffit seulement de savoir ce que l'enfant a vécu le jour précédent. Nous aurions une solution satisfaisante de l'énigme si l'on démontrait que les rêves des adultes ne sont, comme ceux des enfants, que l'accomplissement de désirs de la veille. Or c'est bien là ce qui se passe. Les objections que soulève cette manière de voir disparaissent devant une analyse plus approfondie.

Voici la première de ces objections : les rêves des adultes sont le plus souvent incompréhensibles et ne ressemblent guère à la réalisation d'un désir. — Mais, répondons-nous, c'est qu'ils ont subi une défiguration, un déguisement. Leur origine psychique est très différente de leur expression dernière. Il nous faut donc distinguer deux choses : d'une part, le rêve tel qu'il nous apparaît, tel que nous l'évoquons le matin, vague au point que nous avons souvent de la peine à le raconter, à le traduire en mots ; c'est ce que nous appellerons le *contenu manifeste du rêve.* D'autre part, nous avons l'ensemble des *idées oniriques latentes,* que nous supposons présider au rêve du fond même de l'inconscient. Ce processus de défiguration est le même que celui qui préside à la naissance des symptômes hystériques. La formation des rêves résulte donc du même contraste des forces psychiques que dans la formation des symptômes. Le « contenu manifeste » du rêve est le substitut altéré des « idées oniriques latentes » et cette altération est l'œuvre d'un « moi » qui se défend ; elle naît de résistances qui interdisent absolument aux

désirs inconscients d'entrer dans la conscience à l'état de veille ; mais, dans l'affaiblissement du sommeil, ces forces ont encore assez de puissance pour imposer du moins aux désirs un masque qui les cache. Le rêveur ne déchiffre pas plus le sens de ses rêves que l'hystérique ne pénètre la signification de ses symptômes.

Pour se persuader de l'existence des « idées latentes » du rêve et de la réalité de leur rapport avec le « contenu manifeste », il faut pratiquer *l'analyse des rêves,* dont la technique est la même que la technique psychanalytique dont il a été déjà question. Elle consiste tout d'abord à faire complètement abstraction des enchaînements d'idées que semble offrir le « contenu manifeste » du rêve, et à s'appliquer à découvrir les « idées latentes », en recherchant quelles associations déclenchent chacun de ses éléments. Ces associations provoquées conduiront à la découverte des idées latentes du rêveur, de même que, tout à l'heure, nous voyions les associations déclenchées par les divers symptômes nous conduire aux souvenirs oubliés et aux complexes du malade. Ces « idées oniriques latentes », qui constituent le sens profond et réel du rêve, une fois mises en évidence, montrent combien il est légitime de ramener les rêves d'adultes au type des rêves d'enfants. Il suffit en effet de substituer au « contenu manifeste », si abracadabrant, le sens profond, pour que tout s'éclaire : on voit que les divers détails du rêve se rattachent à des impressions du jour précédent et l'ensemble apparaît comme la réalisation d'un désir non satisfait. Le « contenu manifeste » du rêve peut donc être considéré comme la réalisation *déguisée* de désirs *refoulés.*

Jetons maintenant « un coup d'œil sur la façon dont les idées inconscientes du rêve se transforment en « contenu manifeste ». J'appellerai « travail onirique » l'ensemble de cette opération. Elle mérite de retenir tout notre intérêt théorique, car nous pourrons y étudier, comme nulle part ailleurs, quels processus psychiques insoupçonnés peuvent se dérouler dans l'inconscient ou, plus

exactement, *entre* deux systèmes psychiques distincts comme le conscient et l'inconscient. Parmi ces processus, il convient d'en noter deux : la *condensation* et le *déplacement.* Le travail onirique est un cas particulier de l'action réciproque des diverses constellations mentales, c'est-à-dire qu'il naît d'une association mentale. Dans ses phases essentielles, ce travail est identique au travail d'altération qui transforme les complexes refoulés en symptômes, lorsque le refoulement a échoué.

Vous serez en outre étonnés de découvrir dans l'analyse des rêves, et spécialement dans celle des vôtres, l'importance inattendue que prennent les impressions des premières années de l'enfance. Par le rêve, c'est l'enfant qui continue à vivre dans l'homme, avec ses particularités et ses désirs, même ceux qui sont devenus inutiles. C'est d'un enfant, dont les facultés étaient bien différentes des aptitudes propres à l'homme normal, que celui-ci est sorti. Mais au prix de quelles évolutions, de quels refoulements, de quelles sublimations, de quelles réactions psychiques, cet homme normal s'est-il peu à peu constitué, lui qui est le bénéficiaire — et aussi, en partie, la victime — d'une éducation et d'une culture si péniblement acquises !

J'ai encore constaté, dans l'analyse des rêves (et je tiens à attirer votre attention là-dessus), que l'inconscient se sert, surtout pour représenter les complexes sexuels, d'un certain symbolisme qui, parfois, varie d'une personne à l'autre, mais qui a aussi des traits généraux et se ramène à certains types de symboles, tels que nous les retrouvons dans les mythes et dans les légendes. Il n'est pas impossible que l'étude du rêve nous permette de comprendre à leur tour ces créations de l'imagination populaire.

On a opposé, à notre théorie que le rêve serait la réalisation d'un désir, les rêves d'angoisse. Je vous prie instamment de ne pas vous laisser arrêter par cette objection. Outre que ces rêves d'angoisse ont besoin d'être interprétés avant qu'on puisse les juger,

il faut dire que l'angoisse en général ne tient pas seulement au contenu du rêve, ainsi qu'on se l'imagine quand on ignore ce qu'est l'angoisse des névrosés. L'angoisse est un refus que le « moi » oppose aux désirs refoulés devenus puissants ; c'est pourquoi sa présence dans le rêve est très explicable si le rêve exprime trop complètement ces désirs refoulés.

Vous voyez que l'étude du rêve se justifierait déjà par les éclaircissements qu'elle apporte sur des réalités qui, autrement, seraient difficiles à comprendre. Or, nous y sommes parvenus au cours du traitement psychanalytique des névroses. D'après ce que nous avons dit jusqu'ici, il est facile de voir que l'interprétation des rêves, quand elle n'est pas rendue trop pénible par les résistances du malade, conduit à découvrir les désirs cachés et refoulés, ainsi que les complexes qu'ils entretiennent. Je peux donc passer au troisième groupe de phénomènes psychiques dont tire parti la technique psychanalytique.

Ce sont tous ces actes innombrables de la vie quotidienne, que l'on rencontre aussi bien chez les individus normaux que chez les névrosés et qui se caractérisent par le fait qu'ils manquent leur but : on pourrait les grouper sous le nom *d'actes manqués.* D'ordinaire, on ne leur accorde aucune importance. Ce sont des oublis inexplicables (par exemple l'oubli momentané des noms propres), les *lapsus linguae,* les *lapsus calami*, les erreurs de lecture, les maladresses, la perte ou le bris d'objets, etc., toutes choses auxquelles on n'attribue ordinairement aucune cause psychologique et qu'on considère simplement comme des résultats du hasard, des produits de la distraction, de l'inattention, etc. À cela s'ajoutent encore les actes et les gestes que les hommes accomplissent sans les remarquer et, à plus forte raison, sans y attacher d'importance psychique : jouer machinalement avec des objets, fredonner des mélodies, tripoter ses doigts, ses vêtements, etc.[9]. Ces petits faits, les actes manqués,

9 *Psychopathologie de la vie quotidienne.* Trad. franç. Payot, Paris.

comme les *actes symptomatiques* et les *actes de hasard,* ne sont pas si dépourvus d'importance qu'on est disposé à l'admettre en vertu d'une sorte d'accord tacite. Ils ont un sens et sont, la plupart du temps, faciles à interpréter. On découvre alors qu'ils expriment, eux aussi, des pulsions et des intentions que l'on veut cacher à sa propre conscience et qu'ils ont leur source dans des désirs et des complexes refoulés, semblables à ceux des symptômes et des rêves. Considérons-les donc comme des symptômes ; leur examen attentif peut conduire à mieux connaître notre vie intérieure. C'est par eux que l'homme trahit le plus souvent ses secrets les plus intimes. S'ils sont habituels et fréquents, même chez les gens sains qui ont réussi à refouler leurs tendances inconscientes, cela tient à leur futilité et à leur peu d'apparence. Mais leur valeur théorique est grande, puisqu'ils nous prouvent l'existence du refoulement et des substituts, même chez des personnes bien portantes.

Vous remarquerez déjà que le psychanalyste se distingue par sa foi dans le déterminisme de la vie psychique. Celle-ci n'a, à ses yeux, rien d'arbitraire ni de fortuit ; il imagine une cause particulière là où, d'habitude, on n'a pas l'idée d'en supposer. Bien plus : il fait souvent appel à plusieurs causes, à une multiple motivation, pour rendre compte d'un phénomène psychique, alors que d'habitude on se déclare satisfait avec une seule cause pour chaque phénomène psychologique.

Rassemblez maintenant tous les moyens de découvrir ce qui est caché, oublié, refoulé dans la vie psychique : l'étude des associations qui naissent spontanément dans l'esprit du malade, celle de ses rêves, de ses maladresses, actes manqués, actes symptomatiques de toute sorte, ajoutez-y l'utilisation d'autres phénomènes qui se produisent pendant le traitement psychanalytique et sur lesquels je ferai plus tard quelques remarques quand je parlerai du transfert, vous conclurez avec moi que notre technique est déjà assez efficace pour ramener à la conscience les

éléments psychiques pathogènes et pour écarter les maux produits par la formation de symptômes-substituts. Nous voyons, et nous nous en félicitons, que nos efforts thérapeutiques ont encore pour conséquence d'enrichir nos connaissances théoriques sur la vie psychique, normale et pathologique.

Je ne sais si vous avez eu l'impression que la technique dont je viens de vous décrire l'arsenal est particulièrement difficile. Je crois qu'elle est tout à fait appropriée à son objet. Pourtant, cette technique n'est pas évidente d'elle-même ; elle doit être enseignée, comme la méthode histologique ou chirurgicale. Vous serez peut-être étonnés d'apprendre que nous l'avons entendu juger par une quantité de personnes qui ne savent rien de la psychanalyse, qui ne l'emploient pas et qui poussent l'ironie jusqu'à exiger que nous leur prouvions l'exactitude de nos résultats. Il y a certainement, parmi ces adversaires, des gens qui ont l'habitude de la pensée scientifique ; qui, par exemple, ne repousseraient pas les conclusions d'une recherche au microscope parce qu'on ne pourrait pas les confirmer en examinant le préparation anatomique à l'œil nu, et qui, en tout cas, ne se prononceraient pas avant d'avoir considéré eux-mêmes la chose au moyen du microscope. Mais la psychanalyse, il est vrai, est dans une situation spéciale, qui lui rend plus difficile d'obtenir l'approbation. Que veut le psychanalyste, en effet ? Ramener à la surface de la conscience tout ce qui en a été refoulé. Or, chacun de nous a refoulé beaucoup de choses que nous maintenons peut-être avec peine dans notre inconscient. La psychanalyse provoque donc, chez ceux qui en entendent parler, la même résistance qu'elle provoque chez les malades. C'est de là que vient sans doute l'opposition si vive, si instinctive, que notre discipline a le don d'exciter. Cette résistance prend du reste le masque de l'opposition intellectuelle et enfante des arguments analogues à ceux que nous écartons chez nos malades au moyen de la règle psychanalytique fondamentale. Tout comme chez eux, nous

pouvons aussi constater chez nos adversaires que leur jugement se laisse fréquemment influencer par des motifs affectifs, d'où leur tendance à la sévérité. La vanité de la conscience, qui repousse si dédaigneusement le rêve par exemple, est un des obstacles les plus sérieux à la pénétration des complexes inconscients ; c'est pourquoi il est si difficile de persuader les hommes de la réalité de l'inconscient et de leur enseigner une nouveauté qui contredit les notions dont s'est accommodée leur conscience.

Quatrième leçon

> *Les complexes pathogènes. Les symptômes morbides sont liés a la sexualité. La sexualité infantile. L'auto-érotisme. La libido et son évolution. Perversion sexuelle. Le complexe d'œdipe.*

Voyons maintenant ce que les procédés techniques que je viens de décrire nous ont appris sur les complexes pathogènes et les désirs refoulés des névrosés.

La première découverte à laquelle la psychanalyse nous conduit, c'est que, régulièrement, les symptômes morbides se trouvent liés à la vie amoureuse du malade ; elle nous montre que les désirs pathogènes sont de la nature des composantes érotiques et nous oblige à considérer les troubles de la vie sexuelle comme une des causes les plus importantes de la maladie.

Je sais que l'on n'accepte pas volontiers cette opinion. Même des savants qui s'intéressent à mes travaux psychologiques inclinent à croire que j'exagère la part étiologique du facteur sexuel. Ils me disent : Pourquoi d'autres excitations psychiques ne provoqueraient-elles pas aussi des phénomènes de refoulement et de substitution ? Je leur réponds que je ne nie rien par doctrine, et que je ne m'oppose pas à ce que cela soit. Mais l'expérience montre que cela n'est pas. L'expérience prouve que les tendances d'origine non sexuelle ne jouent pas un tel rôle, qu'elles peuvent parfois renforcer l'action des facteurs sexuels, mais qu'elles ne les remplacent jamais. Je n'affirme

pas ici un postulat théorique ; lorsqu'en 1895 je publiai avec le Dr J. Breuer nos *Études sur l'hystérie,* je ne professais pas encore cette opinion ! ; j'ai dû m'y convertir après des expériences nombreuses et concluantes. Mes amis et mes partisans les plus fidèles ont commencé par se montrer parfaitement incrédules à cet égard, jusqu'à ce que leurs expériences analytiques les aient convaincus. L'attitude des malades ne permet guère, il est vrai, de démontrer la justesse de ma proposition. Au lieu de nous aider à comprendre leur vie sexuelle, ils cherchent, au contraire, à la cacher par tous les moyens. Les hommes, en général, ne sont pas sincères dans ce domaine. Ils ne se montrent pas tels qu'ils sont : ils portent un épais manteau de mensonges pour se couvrir, comme s'il faisait mauvais temps dans le monde de la sensualité. Et ils n'ont pas tort ; le soleil et le vent ne sont guère favorables à l'activité sexuelle dans notre société ; en fait, aucun de nous ne peut librement dévoiler son érotisme à ses semblables. Mais, lorsque les malades ont commencé à s'habituer au traitement psychanalytique, lorsqu'ils s'y sentent à l'aise, ils jettent bas leur manteau mensonger, et alors seulement ils peuvent se faire une opinion sur la question qui nous occupe. Malheureusement, les médecins ne sont pas plus favorisés que les autres mortels quant à la manière d'aborder les choses de la sexualité, et beaucoup d'entre eux subissent l'attitude, faite à la fois de pruderie et de lubricité, qui est la plus répandue parmi les hommes dits « cultivés ».

Continuons à exposer nos résultats. Dans une autre série de cas, la recherche psychanalytique ramène les symptômes, non pas à des événements sexuels, mais à des événements traumatiques banaux. Mais cette distinction perd toute importance pour une raison particulière. Le travail analytique nécessaire pour expliquer et supprimer une maladie ne s'arrête jamais aux événements de l'époque où elle se produisit, mais remonte toujours jusqu'à la puberté et à la première enfance du malade ; là, elle rencontre les

événements et les impressions qui ont déterminé la maladie ultérieure. Ce n'est qu'en découvrant ces événements de l'enfance que l'on peut expliquer la sensibilité à l'égard des traumatismes ultérieurs, et c'est en rendant conscients ces souvenirs généralement oubliés que nous en arrivons à pouvoir supprimer les symptômes. Nous parvenons ici aux mêmes résultats que dans l'étude des rêves, à savoir que ce sont les désirs inéluctables et refoulés de l'enfance qui ont prêté leur puissance à la formation de symptômes sans lesquels la réaction aux traumatismes ultérieurs aurait pris un cours normal. Ces puissants désirs de l'enfant, je les considère, d'une manière générale, comme sexuels.

Mais je devine votre étonnement, bien naturel d'ailleurs. — Y a-t-il donc, demanderez-vous, une *sexualité infantile ?* L'enfance n'est-elle pas plutôt cette période de la vie où manque tout instinct de ce genre ? — À cette question je vous répondrai : Non, l'instinct sexuel ne pénètre pas dans les enfants à l'époque de la puberté (comme, dans l'Évangile, le diable pénètre dans les porcs). L'enfant présente dès son âge le plus tendre les manifestations de cet instinct ; il apporte ces tendances en venant au monde, et c'est de ces premiers germes que sort, au cours d'une évolution pleine de vicissitudes et aux étapes nombreuses, la sexualité dite normale de l'adulte. Il n'est guère difficile de le constater. Ce qui me paraît moins facile, c'est de ne pas l'apercevoir ! Il faut vraiment une certaine dose de bonne volonté pour être aveugle à ce point !

Le hasard m'a mis sous les yeux un article d'un Américain, le Dr Sanford Bell, qui vient à l'appui de mes affirmations. Son travail a paru dans *l'American Journal of Psychology* en 1902, c'est-à-dire trois ans avant mes *Trois Essais sur la théorie de la sexualité.* Il a pour titre *A preliminary study of the emotion of love between the sexes,* et aboutit aux mêmes conclusions que celles que je vous soumettais tout à l'heure. Écoutez plutôt : « *The emotion of sexe-love does not make its appearence for first time at the period of*

adolescence, as has been thought[10]. » L'auteur a travaillé à la manière américaine et a rassemblé près de 2 500 observations positives au cours d'une période de 15 ans ; 800 ont été faites par lui-même. Au sujet des signes par lesquels ces tendances se manifestent, il dit : « *The unprejudiced mind in observing these manifestations in hundreds of couples of children cannot escape referring them to sex origin. The most exactingmind is satisfied when to these observations are added the confessions of those who have, as children, experienced the emotion to a marked degree of intensity, and whose memories of children are relalively distinct*[11]. » Ceux d'entre vous qui ne veulent pas croire à la sensualité infantile seront particulièrement étonnés que, parmi ces enfants précocement amoureux, un bon nombre sont âgés seulement de 3, 4 ou 5 ans.

J'ai réussi moi-même, il y a peu de temps, grâce à l'analyse d'un garçon de cinq ans qui souffrait d'angoisse (analyse que son propre père a faite avec lui selon les règles), à obtenir une image assez complète des manifestations somatiques et des expressions psychiques de la vie amoureuse de l'enfant à l'un des premiers stades. Et mon ami le Dr, C. G. Jung a traité le cas d'une fillette encore plus jeune, qui, à la même occasion que mon malade (naissance d'une petite sœur), trahissait presque les mêmes tendances sensuelles et les mêmes formations de désirs et de complexes. Je ne doute pas que vous vous habituiez à cette idée, d'abord étrange, de la sexualité infantile et je vous cite comme exemple celui du psychiatre de Zurich, M. E. Bleuler, qui, il y a quelques années encore, disait publiquement qu' « il ne comprenait

10 « L'émotion sexuelle n'apparaît pas pour la première fois au cours de l'adolescence, comme on l'a enseigné jusqu'à présent. »

11 « En observant sans aucun parti pris ces manifestations chez cent enfants d'un sexe et cent enfants de l'autre sexe, on ne peut éviter de les ramener à une origine sexuelle. On pourra satisfaire l'esprit le plus critique en rapprochant ces observations de confessions d'individus ayant connu dans leur enfance ce genre d'émotion, avec une certaine intensité et dont les souvenirs sont relativement distincts. »

pas du tout mes théories sexuelles », et qui depuis, à la suite de ses propres observations, a confirmé dans toute son étendue l'existence de la sexualité infantile.

Si la plupart des individus, médecins ou non, se refusent à l'admettre, je me l'explique sans peine. Sous la pression de l'éducation, ils ont oublié les manifestations érotiques de leur propre enfance et ne veulent pas qu'on leur rappelle ce qui a été refoulé. Leur manière de voir serait tout autre s'ils voulaient prendre la peine de retrouver, par la psychanalyse, leurs souvenirs d'enfance, les passer en revue et chercher à les interpréter.

Cessez donc de douter, et voyez plutôt comment ces phénomènes se manifestent dès les premières années[12]. L'instinct sexuel de l'enfant est très compliqué ; on peut y distinguer de nombreux éléments, issus de sources variées. Tout d'abord, il est encore indépendant de la fonction de reproduction au service de laquelle il se mettra plus tard. Il sert à procurer plusieurs sortes de sensations agréables que nous désignons du nom de plaisir sexuel par suite de certaines analogies. La principale source du plaisir sexuel infantile est l'excitation de certaines parties du corps particulièrement sensibles, autres que les organes sexuels : la bouche, l'anus, l'urètre, ainsi que l'épiderme et autres surfaces sensibles. Cette première phase de la vie sexuelle infantile, dans laquelle l'individu se satisfait au moyen de son propre corps et n'a besoin d'aucun intermédiaire, nous l'appelons, d'après l'expression créée par Havelock Ellis, la phase de *l'auto-érotisme.* Ces parties propres à procurer le plaisir sexuel, nous les appelons *zones érogènes.* La succion ou têtement des petits enfants est un bon exemple de satisfaction auto-érotique procurée par une zone érogène. Le premier observateur scientifique de ce phénomène, le pédiatre Lindner, de Budapest, avait déjà interprété ces faits, à juste titre, comme une satisfaction sexuelle et décrit à fond le passage de

12 *Trois Essais sur la théorie de la sexualité.*

cet acte élémentaire à d'autres formes supérieures de l'activité sexuelle. Une autre satisfaction sexuelle de cette première époque est l'excitation artificielle des organes génitaux, qui conserve pour la suite de la vie une grande importance et que certains individus ne surmontent jamais complètement. À côté de ces activités auto-érotiques, et d'autres du même genre, se manifestent, très vite, chez l'enfant, ces composantes instinctives du plaisir sexuel, ou, comme nous l'appelons volontiers, de la *libido,* qui exigent l'intervention d'une personne étrangère.

Ces instincts se présentent par groupes de deux, opposés l'un à l'autre, l'un actif et l'autre passif, dont voici les principaux : le plaisir de faire souffrir (sadisme) avec son opposé passif (masochisme) ; le plaisir de voir et celui d'exhiber (du premier se détachera plus tard l'exhibition artistique et dramatique). D'autres activités sexuelles de l'enfant appartiennent déjà au stade du *choix de l'objet,* choix dans lequel une personne étrangère devient l'essentiel. Dans les premiers temps de la vie, le choix de cette personne étrangère dépend de l'instinct de conservation. La différence des sexes ne joue pas le rôle décisif dans cette période infantile. Sans crainte d'être injuste on peut attribuer à chaque enfant une légère disposition à l'homosexualité.

Cette vie sexuelle de l'enfant, décousue, complexe, mais dissociée, dans laquelle l'instinct seul tend à procurer des jouissances, cette vie se condense et s'organise dans deux directions principales, si bien que la plupart du temps, à la fin de la puberté, le caractère sexuel de l'individu est formé. D'une part, les tendances se soumettent à la suprématie de la « zone génitale », processus par lequel toute la vie sexuelle entre au service de la reproduction, et la satisfaction des premières tendances n'a plus d'importance qu'en tant qu'elle prépare et favorise le véritable acte sexuel. D'autre part, le désir d'une personne étrangère chasse l'auto-érotisme, de sorte que, dans la vie amoureuse, toutes les composantes de l'instinct

sexuel tendent à trouver leur satisfaction auprès de la personne aimée. Mais toutes les composantes instinctives primitives ne sont pas autorisées à prendre part à cette fixation définitive de la vie sexuelle. Avant l'époque de la puberté, sous l'influence de l'éducation, se produisent des refoulements très énergiques de certaine tendances ; et des puissances psychiques comme la honte, le dégoût, la morale, s'établissent en gardiennes pour contenir ce qui a été refoulé. Et, lorsque à la puberté surgit la grande marée des besoins sexuels, ceux-ci trouvent dans ces réactions et ces résistances des digues qui les obligent à suivre les voies dites normales et les empêchent d'animer à nouveau les tendances victimes du refoulement. Ce sont les plaisirs *coprophiles* de l'enfance, c'est-à-dire ceux qui ont rapport aux excréments ; c'est ensuite l'attachement aux personnes qui avaient été tout d'abord choisies comme objet aimé.

Il y a, en pathologie générale, un principe qui nous rappelle que tout processus contient les germes d'une disposition pathologique, en tant qu'il peut être inhibé, retardé ou entravé dans son cours. — Il en est de même pour le développement si compliqué de la fonction sexuelle. Tous les individus ne le supportent pas sans encombre ; il laisse après lui des anomalies ou des dispositions à des maladies ultérieures par régression. Il peut arriver que les instincts partiels ne se soumettent pas tous à la domination des « zones génitales » ; un instinct qui reste indépendant forme ce que l'on appelle une *perversion* et substitue au but sexuel normal sa finalité particulière. Comme nous l'avons déjà signalé il arrive très souvent que l'auto-érotisme ne soit pas complètement surmonté, ce que démontrent les troubles les plus divers qu'on peut voir apparaître au cours de la vie. L'équivalence primitive des deux sexes comme objets sexuels peut persister, d'où il résultera dans la vie de l'homme adulte un penchant à l'homosexualité, qui, à l'occasion, pourra aller jusqu'à l'homosexualité exclusive. Cette série de troubles correspond à un

arrêt du développement des fonctions sexuelles ; elle comprend les perversions et l'infantilisme général, assez fréquent, de la vie sexuelle.

La disposition aux névroses découle d'une autre sorte de troubles de l'évolution sexuelle. Les névroses sont aux perversions ce que le négatif est au positif ; en elles se retrouvent, comme soutiens des complexes et artisans des symptômes, les mêmes composantes instinctives que dans les perversions ; mais, ici, elles agissent du fond de l'inconscient ; elles ont donc subi un refoulement, mais ont pu, malgré lui, s'affirmer dans l'inconscient. La psychanalyse nous apprend que l'extériorisation trop forte de ces instincts, à des époques très lointaines, a produit une sorte de fixation partielle qui représente maintenant un point faible dans la structure de la fonction sexuelle. Si l'accomplissement normal de la fonction à l'âge adulte rencontre des obstacles, c'est précisément à ces points où les fixations infantiles ont eu lieu que se rompra le refoulement réalisé par les diverses circonstances de l'éducation et du développement.

Peut-être me fera-t-on l'objection que tout cela n'est pas de la sexualité. J'emploie le mot dans un sens beaucoup plus large que l'usage ne le réclame, soit. Mais la question est de savoir si ce n'est pas l'usage qui l'emploie dans un sens beaucoup trop étroit, en le limitant au domaine de la reproduction. On se met dans l'impossibilité de comprendre les perversions ainsi que la relation qui existe entre perversion, névrose et vie sexuelle normale ; on ne parvient pas à connaître la signification des débuts, si facilement observables, de la vie amoureuse somatique et psychique des enfants. Mais, quel que soit le sens dans lequel on se décide, le psychanalyste prend le mot de sexualité dans une acception totale, à laquelle il a été conduit par la constatation de la sexualité infantile.

Revenons encore une fois à l'évolution sexuelle de l'enfant. Il nous faut réparer bien des oublis, du fait que nous avons porté notre attention sur les manifestations somatiques plutôt que sur les

manifestations psychiques de la vie sexuelle. Le choix primitif de l'objet chez l'enfant (choix qui dépend de l'indigence de ses moyens) est très intéressant. L'enfant se tourne d'abord vers ceux qui s'occupent de lui ; mais ceux-ci disparaissent bientôt derrière les parents. Les rapports de l'enfant avec les parents, comme le prouvent l'observation directe de l'enfant et l'étude analytique de l'adulte, ne sont nullement dépourvus d'éléments sexuels. L'enfant prend ses deux parents et surtout l'un d'eux, comme objets de désirs. D'habitude, il obéit à une impulsion des parents eux-mêmes, dont la tendresse porte un caractère nettement sexuel, inhibé il est vrai dans ses fins. Le père préfère généralement la fille, la mère le fils. L'enfant réagit de la manière suivante : le fils désire se mettre à la place du père, la fille, à celle de la mère. Les sentiments qui s'éveillent dans ces rapports de parents à enfants et dans ceux qui en dérivent entre frères et sœurs ne sont pas seulement positifs, c'est-à-dire tendres : ils sont aussi négatifs, c'est-à-dire hostiles. Le complexe ainsi formé est condamné à un refoulement rapide ; mais, du fond de l'inconscient, il exerce encore une action importante et durable. Nous pouvons supposer qu'il constitue, avec ses dérivés, le *complexe central* de chaque névrose, et nous nous attendons à le trouver non moins actif dans les autres domaines de la vie psychique. Le *mythe du roi Œdipe* qui tue son père et prend sa mère pour femme est une manifestation peu modifiée du désir infantile contre lequel se dresse plus tard, pour le repousser, la *barrière de l'inceste.* Au fond du drame *d'Hamlet,* de Shakespeare, on retrouve cette même idée d'un complexe incestueux, mais mieux voilé.

À l'époque où l'enfant est dominé par ce complexe central non encore refoulé, une partie importante de son activité intellectuelle se met au service de ses désirs. Il commence à chercher d'où viennent les enfants, et, au moyen des indices qui lui sont donnés, il devine la réalité plus que les adultes ne le pensent. D'ordinaire, c'est la menace que constitue la venue d'un nouvel enfant, en qui il ne voit

d'abord qu'un concurrent qui lui disputera des biens matériels, qui éveille sa curiosité. Sous l'influence d'instincts partiels, il va se mettre à échafauder un certain nombre de *théories sexuelles* infantiles ; il attribuera aux deux sexes les mêmes organes ; les enfants, pense-t-il, sont conçus en mangeant et ils viennent par l'extrémité de l'intestin ; il conçoit le rapport des sexes comme un acte d'hostilité, une sorte de domination violente. Mais sa propre constitution encore impubère, son ignorance notamment des organes féminins, obligent le jeune chercheur à abandonner un travail sans espoir. Toutefois, cette recherche, ainsi que les différentes théories qu'elle produit, influe de manière décisive sur le caractère de l'enfant et ses névroses ultérieures.

Il est inévitable et tout à fait logique que l'enfant fasse de ses parents l'objet de ses premiers choix amoureux. Toutefois, il ne faut pas que sa *libido* reste fixée à ces premiers objets ; elle doit se contenter de les prendre plus tard comme modèles et, à l'époque du choix définitif, passer de ceux-ci à des personnes étrangères. L'enfant doit se détacher de ses parents : c'est indispensable pour qu'il puisse jouer son rôle social. À l'époque où le refoulement fait son choix parmi les instincts partiels de la sexualité, et, plus tard, quand il faut se détacher de l'influence des parents (influence qui a fait les principaux frais de ce refoulement), l'éducateur a de sérieux devoirs, qui, actuellement, ne sont pas toujours remplis avec intelligence.

Ces considérations sur la vie sexuelle et le développement psycho-sexuel ne nous ont éloignés, comme il pourrait le paraître, ni de la psychanalyse, ni du traitement des névroses. Bien au contraire, on pourrait définir le traitement psychanalytique comme une éducation progressive pour surmonter chez chacun de nous les résidus de l'enfance.

Cinquième leçon

> *Nature et signification des névroses. La fuite hors de la réalité. Le refuge dans la maladie. La régression. Relations entre les phénomènes pathologiques et diverses manifestations de la vie normale. L'art. Le transfert. La sublimation.*

La découverte de la sexualité infantile et la réduction des symptômes névrotiques à des composantes instinctives érotiques nous ont conduit à quelques formules inattendues sur l'essence et les tendances des névroses. Nous voyons que les hommes tombent malades quand, par suite d'obstacles extérieurs ou d'une adaptation insuffisante, la satisfaction de leurs besoins érotiques leur est refusée dans la *réalité.* Nous voyons alors qu'ils se *réfugient dans la maladie,* afin de pouvoir, grâce à elle, obtenir les plaisirs que la vie leur refuse. Nous avons constaté que les symptômes morbides sont une part de l'activité amoureuse de l'individu, ou même sa vie amoureuse tout entière ; et s'éloigner de la réalité, c'est la tendance capitale, mais aussi le risque capital de la maladie. Ajoutons que la résistance de nos malades à se guérir ne relève pas d'une cause simple, mais de plusieurs motifs. Ce n'est pas seulement le « moi » du malade qui se refuse énergiquement à abandonner des refoulements qui l'aident à se soustraire à ses dispositions originelles ; mais les instincts sexuels eux-mêmes ne tiennent nullement à renoncer à la satisfaction que leur procure le substitut

fabriqué par la maladie, et tant qu'ils ignorent si la réalité leur fournira quelque chose de meilleur.

La fuite hors de la réalité pénible ne va jamais sans provoquer un certain bien-être, même lorsqu'elle aboutit à cet état que nous appelons maladie parce qu'il est préjudiciable aux conditions générales de l'existence. Elle s'accomplit par voie de régression, en évoquant des phases périmées de la vie sexuelle, qui étaient l'occasion, pour l'individu, de certaines jouissances. La régression a deux aspects : d'une part, elle reporte l'individu *dans le passé,* en ressuscitant des périodes antérieures de sa *libido,* de son besoin érotique ; d'autre part, elle suscite des expressions qui sont propres à ces périodes *primitives.* Mais ces deux aspects, aspect chronologique et aspect formel, se ramènent à une formule unique qui est : retour à l'enfance et rétablissement d'une étape infantile de la vie sexuelle.

Plus on approfondit la pathogenèse des névroses, plus on aperçoit les relations qui les unissent aux autres phénomènes de la vie psychique de l'homme, même à ceux auxquels nous attachons le plus de valeur. Et nous voyons combien la réalité nous satisfait peu malgré nos prétentions ; aussi, sous la pression de nos refoulements intérieurs, entretenons-nous au-dedans de nous toute une vie de fantaisie qui, en réalisant nos désirs, compense les insuffisances de l'existence véritable. L'homme énergique et qui réussit, c'est celui qui parvient à transmuer en réalités les fantaisies du désir. Quand cette transmutation échoue par la faute des circonstances extérieures et de la faiblesse de l'individu, celui-ci se détourne du réel ; il se retire dans l'univers plus heureux de son rêve ; en cas de maladie il en transforme le contenu en symptômes. Dans certaines conditions favorables il peut encore trouver un autre moyen de passer de ses fantaisies à la réalité, au lieu de s'écarter définitivement d'elle par régression dans le domaine infantile ; j'entends que, s'il possède le *don artistique,* psychologiquement si

mystérieux, il peut, au lieu de symptômes, transformer ses rêves en créations esthétiques. Ainsi échappe-t-il au destin de la névrose et trouve-t-il par ce détour un rapport avec la réalité[13]. Quand cette précieuse faculté manque ou se montre insuffisante, il devient inévitable que la *libido* parvienne, par régression, à la réapparition des désirs infantiles, et donc à la névrose. La névrose remplace, à notre époque, le cloître où avaient coutume de se retirer toutes les personnes déçues par la vie ou trop faibles pour la supporter.

Je voudrais souligner ici le principal résultat auquel nous sommes parvenus, grâce à l'examen psychanalytique des névrosés : à savoir que les névroses n'ont aucun contenu psychique propre qui ne se trouve aussi chez les personnes saines, ou, comme l'a dit C. G. Jung, que les névrosés souffrent de ces mêmes complexes contre lesquels nous aussi, hommes sains, nous luttons. Il dépend des proportions quantitatives, de la relation des forces qui luttent entre elles, que le combat aboutisse à la santé, à la névrose ou à des productions sur-normales de compensation.

Je dois encore mentionner le fait le plus important qui confirme notre hypothèse des forces instinctives et sexuelles de la névrose. Chaque fois que nous traitons psychanalytiquement un névrosé, ce dernier subit l'étonnant phénomène que nous appelons *transfert.* Cela signifie qu'il déverse sur le médecin un trop-plein d'excitations affectueuses, souvent mêlées d'hostilité, qui n'ont leur source ou leur raison d'être dans aucune expérience réelle ; la façon dont elles apparaissent, et leurs particularités, montrent qu'elles dérivent d'anciens désirs du malade devenus inconscients. Ce fragment de vie affective qu'il ne peut plus rappeler dans son souvenir, le malade le revit aussi dans ses relations avec le médecin ; et ce n'est qu'après une telle reviviscence par le « transfert » qu'il est convaincu de l'existence comme de la force de ses mouvements sexuels inconscients. Les symptômes qui, pour emprunter une comparaison à

13 Voir O. Rank, Der Künstler.

la chimie, sont les précipités d'anciennes expériences d'amour (au sens le plus large du mot), ne peuvent se dissoudre et se transformer en d'autres produits psychiques qu'à la température plus élevée de l'événement du « transfert ». Dans cette réaction, le médecin joue, selon l'excellente expression de Ferenczi, le rôle d'un *ferment catalytique* qui attire temporairement à lui les affects qui viennent d'être libérés.

L'étude du « transfert » peut aussi vous donner la clef de la suggestion hypnotique, dont nous nous étions servis au début comme moyen technique d'exploration de l'inconscient. L'hypnose nous fut alors une aide thérapeutique mais aussi un obstacle à la connaissance scientifique des faits, en ce qu'elle déblayait de résistances psychiques une certaine région, pour amonceler ces résistances, aux frontières de la même région, en un rempart insurmontable. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que le phénomène du « transfert », dont je ne puis malheureusement dire ici que peu de chose, soit créé par l'influence psychanalytique. Le « transfert » s'établit spontanément dans toutes les relations humaines, aussi bien que dans le rapport de malade à médecin ; il transmet partout l'influence thérapeutique et il agit avec d'autant plus de force qu'on se doute moins de son existence. La psychanalyse ne le crée donc pas ; elle le dévoile seulement et s'en empare pour orienter le malade vers le but souhaité. Mais je ne puis abandonner la question du « transfert » sans souligner que ce phénomène contribue plus que tout autre à persuader non seulement les malades, mais aussi les médecins, de la valeur de la psychanalyse. Je sais que tous mes partisans n'ont admis la justesse de mes suppositions sur la pathologie des névroses que grâce à des expériences de « transfert », et je peux très bien concevoir que l'on ne soit pas convaincu tant qu'on n'a pratiqué aucune psychanalyse ni constaté les effets du « transfert ».

J'estime qu'il y a deux principales objections d'ordre intellectuel à opposer aux théories psychanalytiques. Premièrement, on n'a pas l'habitude de déterminer d'une façon rigoureuse la vie psychique ; deuxièmement, on ignore par quels traits les processus psychiques inconscients se différencient des processus conscients qui nous sont familiers. Les critiques les plus fréquentes chez les malades comme chez les personnes en bonne santé se ramènent au second de ces facteurs. On craint de faire du mal par la psychanalyse, on a peur d'appeler à la conscience du malade les instincts sexuels refoulés, comme si cela faisait courir le risque d'une victoire de ces instincts sur les plus hautes aspirations morales. On remarque que le malade a dans l'âme des blessures à vif, mais on redoute d'y toucher, de peur d'augmenter sa souffrance.

Adoptons cette analogie. Il y a, certes, plus de ménagement à ne pas toucher aux zones malades si on ne sait qu'aggraver la douleur. Mais le chirurgien ne se refuse pas d'attaquer la maladie dans son foyer même, quand il pense que son intervention apportera la guérison. Personne ne songe à reprocher au chirurgien les souffrances d'une opération, pourvu qu'elle soit couronnée de succès. Il doit en être de même pour la psychanalyse, d'autant plus que les réactions désagréables qu'elle peut momentanément provoquer sont incomparablement moins grandes que celles qui accompagnent une intervention chirurgicale. D'ailleurs, ces désagréments sont bien peu de chose comparés aux tortures de la maladie. Il va sans dire que la psychanalyse doit être exercée selon toutes les règles de l'art. Quant aux instincts qui étaient refoulés et que la psychanalyse libère, est-il à craindre qu'en réapparaissant sur la scène, ils ne portent atteinte aux tendances morales et sociales acquises par l'éducation ? En rien, car nos observations nous ont montré de façon certaine que la force psychique et physique d'un désir est bien plus grande quand il baigne dans l'inconscient que lorsqu'il s'impose à la conscience. On le comprendra si l'on songe

qu'un désir inconscient est soustrait à toute influence ; les aspirations opposées n'ont pas de prise sur lui. Au contraire, un désir conscient peut être influencé par tous les autres phénomènes intérieurs qui s'opposent à lui. En corrigeant les résultats du refoulement défectueux, le traitement psychanalytique répond aux ambitions les plus élevées de la vie intellectuelle et morale.

Voyons maintenant ce que deviennent les désirs inconscients libérés par la psychanalyse ? Par quels moyens peut-on les rendre inoffensifs ? Nous en connaissons trois.

Il arrive, le plus souvent, que ces désirs soient simplement supprimés par la réflexion, au cours du traitement. Ici, le refoulement est remplacé par une sorte de critique ou de condamnation. Cette critique est d'autant plus aisée qu'elle porte sur les produits d'une période infantile du « moi ». Jadis l'individu, alors faible et incomplètement développé, incapable de lutter efficacement contre un penchant impossible à satisfaire, n'avait pu que le refouler. Aujourd'hui, en pleine maturité, il est capable de le maîtriser.

Le second moyen, par lequel la psychanalyse ouvre une issue aux instincts qu'elle découvre, consiste à les ramener à la fonction normale qui eût été la leur, si le développement de l'individu n'avait pas été perturbé. Il n'est, en effet, nullement dans l'intérêt de celui-ci d'extirper les désirs infantiles. La névrose, par ses refoulements, l'a privé de nombreuses sources d'énergie psychique qui eussent été fort utiles à la formation de son caractère et au déploiement de son activité.

Nous connaissons encore une issue, meilleure peut-être, par où les désirs infantiles peuvent manifester toutes leurs énergies et substituer au penchant irréalisable de l'individu un but supérieur situé parfois complètement en dehors de la sexualité : c'est la *sublimation*. Les tendances qui composent l'instinct sexuel se caractérisent précisément par cette aptitude à la sublimation : à leur fin sexuelle se substitue un objectif plus élevé et de plus grande

valeur sociale. C'est à l'enrichissement psychique résultant de ce processus de sublimation, que sont dues les plus nobles acquisitions de l'esprit humain.

Voici enfin la troisième des conclusions possibles du traitement psychanalytique : il est légitime qu'un certain nombre des tendances libidinales refoulées soient directement satisfaites et que cette satisfaction soit obtenue par les moyens ordinaires. Notre civilisation, qui prétend à une autre culture, rend en réalité la vie trop difficile à la plupart des individus et, par l'effroi de la réalité, provoque des névroses sans qu'elle ait rien à gagner à cet excès de refoulement sexuel. Ne négligeons pas tout à fait ce qu'il y a d'animal dans notre nature. Notre idéal de civilisation n'exige pas qu'on renonce à la satisfaction de l'individu. Sans doute, il est tentant de transfigurer les éléments de la sexualité par le moyen d'une sublimation toujours plus étendue, pour le plus grand bien de la société. Mais, de même que dans une machine on ne peut transformer en travail mécanique utilisable la totalité de la chaleur dépensée, de même on ne peut espérer transmuer intégralement l'énergie provenant de l'instinct sexuel. Cela est impossible. Et en privant l'instinct sexuel de son aliment naturel, on provoque des conséquences fâcheuses.

Rappelez-vous l'histoire du cheval de Schilda. Les habitants de cette petite ville possédaient un cheval dont la force faisait leur admiration. Malheureusement, l'entretien de la bête coûtait fort cher ; on résolut donc, pour l'habituer à se passer de nourriture, de diminuer chaque jour d'un grain sa ration d'avoine. Ainsi fut fait ; mais, lorsque le dernier grain fut supprimé, le cheval était mort. Les gens de Schilda ne surent jamais pourquoi.

Quant à moi, j'incline à croire qu'il est mort de faim, et qu'aucune bête n'est capable de travailler si on ne lui fournit sa ration d'avoine.

Considérations générales sur l'attaque hystérique

A.

Lorsqu’on soumet à la psychanalyse une hystérique dont le mal se manifeste par des attaques, on se persuade aisément que ces attaques ne sont rien d’autre que des fantasmes traduits dans le langage moteur, projetés sur la motilité, figurés sur le mode de la pantomime. Fantasmes inconscients certes, mais par ailleurs de la même espèce que ceux qu’on peut saisir immédiatement dans les rêveries diurnes, ou développer par interprétation à partir des rêves nocturnes. Fréquemment un rêve est le substitut d’une attaque, plus fréquemment encore il aide à comprendre l’attaque, du fait que le même fantasme trouve dans le rêve et dans l’attaque des moyens d’expression différents. On devrait donc s’attendre à parvenir par l’examen de l’attaque à la connaissance du fantasme figuré en elle ; mais cela ne réussit que rarement. Généralement la figuration pantomimique du fantasme a subi sous l’influence de la censure des déformations tout à fait analogues à celles de la figuration hallucinatoire dans le rêve, de sorte que l’une comme l’autre est d’emblée devenue impénétrable à la conscience du sujet comme à la compréhension du spectateur. L’attaque hystérique requiert donc la même élaboration interprétative que celle à laquelle nous procédons avec les rêves nocturnes. Mais non seulement la puissance d’où procède la déformation et l’intention de cette déformation mais aussi

sa technique sont les mêmes que celles qui nous sont familières grâce à l'interprétation du rêve.

1) Ce qui rend l'attaque incompréhensible c'est qu'elle donne une figuration simultanée à plusieurs fantasmes dans le même matériel, autrement dit qu'elle procède à une *condensation.* Que ces fantasmes soient deux ou plus de deux, leurs caractères communs forment comme dans le rêve le noyau de la figuration. Les fantasmes qui se recouvrent ainsi sont très souvent d'espèces différentes, par exemple un désir récent et la revivification d'une impression infantile ; les mêmes innervations servent alors les deux intentions, souvent de la manière la plus habile. Des hystériques qui se servent dans une large mesure de la condensation ont ainsi leur content avec une seule forme d'attaque ; d'autres expriment une pluralité de fantasmes pathogènes en multipliant aussi les formes d'attaque.

2) Ce qui rend l'attaque impénétrable c'est que la malade entreprend d'exécuter les faits et gestes des deux personnes intervenant dans le fantasme, autrement dit qu'elle se livre à une *identification multiple.* Qu'on se reporte à l'exemple que j'ai cité dans l'article « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité » (*Revue de la science sexuelle,* de Hirschfeld, t. I, n° 1), où la malade arrache son vêtement d'une main (en tant qu'homme) tandis que de l'autre (en tant que femme) elle le tient serré contre son corps.

3) Une déformation tout à fait extraordinaire est due au *renversement antagoniste des innervations,* analogue à la transformation d'un élément en son contraire qui est habituelle dans le rêve ; par exemple dans l'attaque une étreinte est figurée ainsi : les bras sont tirés convulsivement en arrière jusqu'à ce que les mains se rejoignent au-dessus de la colonne vertébrale. — Il est possible que le fameux « arc de cercle » de la grande attaque hystérique ne soit rien d'autre que ce déni énergique, par une innervation antagoniste, d'une posture corporelle appropriée au

commerce sexuel. *L'interversion de la chronologie* à l’intérieur du fantasme figuré provoque à peine moins de confusions et d’erreurs ; cette déformation trouve à son tour sa réplique exacte dans plus d’un rêve qui débute par la fin de l’action pour se terminer par le commencement. Soit par exemple une hystérique chez qui le fantasme de séduction présente le contenu suivant : comme elle est assise à lire dans un parc, la robe un peu relevée laissant voir le pied, un homme s’approche d’elle et l’aborde puis il l’emmène ailleurs faire l’amour ; dans l’attaque elle joue ce fantasme ainsi : elle commence par le stade convulsif correspondant au coït, puis se lève, passe dans une autre pièce où elle s’assoit pour lire et enfin répond aux paroles que lui adresse un interlocuteur imaginaire.

Les deux déformations dont j’ai parlé en dernier nous font pressentir l’intensité des résistances avec lesquelles le refoulé doit compter jusque dans son irruption sous la forme d’une crise hystérique.

B.

L’apparition des attaques hystériques suit des lois faciles à comprendre. Puisque le complexe refoulé consiste en investissement libidinal et en contenu de représentation (fantasme), la crise peut être provoquée : 1) *associativement* lorsque le contenu (suffisamment investi) du complexe est mis en jeu par une association de la vie consciente ; 2) *organiquement* lorsque pour des raisons somatiques internes et sous l’influence psychique d’un facteur externe l’investissement libidinal s’élève au-dessus d’un certain niveau ; 3) au service de la *tendance primaire*, comme expression de la « fuite dans la maladie », lorsque la réalité devient pénible ou effrayante, donc comme *consolation* ; 4) au service des *tendances secondaires* auxquelles la morbidité s’est alliée, dès que par la production de l’attaque un but utile au malade peut être atteint. Dans ce dernier cas l’attaque est calculée en fonction de

certaines personnes, elle peut être différée pour elles, et donne l’impression d’une simulation consciente.

C.

Si l’on étudie l’histoire infantile des hystériques on s’aperçoit que la crise hystérique est destinée à servir de substitut à une satisfaction *auto-érotique* que le sujet se donnait autrefois mais à laquelle il a renoncé depuis. Dans un grand nombre de cas on voit cette satisfaction (la masturbation par attouchement ou pression des cuisses, le mouvement de la langue, etc.) revenir dans l’attaque elle-même à la faveur du détournement de la conscience. L’apparition de l’attaque sous l’effet d’une élévation de la libido et comme consolation au service de la tendance primaire répète également avec précision les conditions dans lesquelles cette satisfaction *autoérotique* a été autrefois recherchée intentionnellement par le malade. L’anamnèse du malade donne les stades suivants : *a)* satisfaction auto-érotique sans contenu de représentation ; *b)* la même satisfaction auto-érotique en liaison avec un fantasme qui aboutit à l’action de satisfaction ; *c)* renoncement à l’action avec conservation du fantasme ; *d)* refoulement de ce fantasme qui ensuite, soit qu’il reste inchangé soit qu’il se modifie pour s’adapter à de nouvelles impressions de la vie, s’impose dans l’attaque ; *e)* et éventuellement restitue lui-même l'action de satisfaction qui lui appartient et dont il avait, paraît-il, perdu l’habitude. Cycle typique : activité sexuelle infantile -refoulement - échec du refoulement et retour du refoulé.

L’incontinence d’urine ne doit assurément pas être tenue pour incompatible avec le diagnostic de crise hystérique ; elle répète seulement la forme infantile de la pollution impétueuse. Par ailleurs on peut aussi rencontrer la morsure de la langue dans des cas indiscutables d’hystérie ; cet acte est aussi peu contradictoire avec l’hystérie qu’avec les jeux de l’amour ; son apparition dans l’attaque

est facilitée lorsque la malade a été rendue attentive aux difficultés du diagnostic différentiel par ses connaissances médicales. Il peut arriver que les hystériques (surtout les hommes) se blessent pendant l’attaque : cela répète un malheur de la vie infantile (par exemple le résultat d’une bagarre).

La perte de conscience, l’« absence » de l’attaque hystérique, procède de ce retrait passager mais incontestable de la conscience qu’on peut ressentir au faîte de toute satisfaction sexuelle intense (y compris auto-érotique). C’est la genèse des absences hystériques ayant pour origine des accès de pollution chez de jeunes individus féminins qui nous permet de suivre le plus sûrement ce développement. Les états dits hypnoïdes, les absences pendant la rêverie, si fréquents chez les hystériques, sont vraisemblablement de la même provenance. Le mécanisme de ces absences est relativement simple. D’abord toute l’attention est portée sur le déroulement du processus de satisfaction, puis lorsque la satisfaction fait son entrée tout cet investissement en attention est brusquement suspendu, de sorte qu’il se produit un vide momentané de la conscience. Cette lacune pour ainsi dire physiologique de la conscience est ensuite élargie pour le compte du refoulement, jusqu’à ce qu’elle puisse accueillir tout ce que l’instance refoulante repousse loin d’elle.

D.

Le dispositif qui montre à la libido refoulée la voie de la décharge motrice dans l’attaque est un mécanisme réflexe tout prêt, qu’on trouve chez tout le monde y compris les femmes : le mécanisme de l’action du coït, que nous voyons devenir manifeste dans l’abandon sans bornes à l’activité sexuelle. Les Anciens disaient déjà que le coït est une « petite épilepsie ». Il n’y a qu’à changer la formule ainsi : l’attaque convulsive hystérique est un équivalent du coït. L’analogie avec la crise épileptique ne nous est pas d’un grand

secours, car la genèse de cette dernière est encore moins comprise que celle de la crise hystérique.

Au total la crise hystérique et l’hystérie en général réinstallent chez la femme un fragment d’activité sexuelle qui avait existé dans les années d’enfance et révélait alors un caractère tout ce qu’il y a de masculin. Et l’on peut fréquemment observer que des filles qui jusque dans les années de la prépuberté montraient une nature et des penchants garçonniers deviennent hystériques à partir de la puberté. Dans toute une série de cas la névrose hystérique ne correspond qu’à une empreinte excessive de cette poussée typique de refoulement qui élimine la sexualité masculine pour faire naître la femme. (Cf. *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* 1905.)

Sigmund Freud

Le petit Hans

Analyse d’une phobie chez un petit garçon de cinq ans

Table des matières

I. Introduction

L'histoire de la maladie et de la guérison d'un très jeune patient, qui sera décrite dans les pages suivantes, n'émane pas, à proprement parler, de ma propre observation. J'ai à la vérité donné les grandes lignes du traitement et je suis même, une seule fois, intervenu personnellement au cours d'un entretien avec le petit garçon ; mais le traitement même a été appliqué par le père de l'enfant, à qui je dois une grande reconnaissance pour avoir mis à ma disposition ses notes en vue d'une publication. Le mérite du père va plus loin : aucune autre personne, je pense, ne serait parvenue à obtenir de l'enfant de tels aveux ; les connaissances techniques, grâce auxquelles le père a su interpréter les dires de son fils de cinq ans, étaient indispensables ; sans elles les difficultés techniques d'une psychanalyse à un âge si tendre seraient demeurées insurmontables. Seule la réunion de l'autorité paternelle et de l'autorité médicale en une seule personne, et la rencontre en celle-ci d'un intérêt dicté par la tendresse et d'un intérêt d'ordre scientifique, permirent en ce cas de faire de la méthode une application à laquelle sans cela elle n'eût pas été apte.

La valeur particulière de cette observation réside cependant eu ceci : le médecin, qui traite psychanalytiquement un névrosé adulte, arrive, de par la découverte des formations psychiques accomplie par stratifications successives, à certaines hypothèses sur la sexualité infantile, dans les composantes de laquelle il croit avoir

trouvé les pulsions dynamiques de tous les symptômes névrotiques de la vie ultérieure. J'ai exposé ces hypothèses dans mes « Trois essais sur la théorie de la sexualité »[1] ; je sais qu'elles semblent aussi surprenantes à un profane qu'irréfutables à un psychanalyste. Mais même le psychanalyste peut avouer le désir d'une démonstration plus directe, obtenue par des chemins plus courts, de ces propositions fondamentales. Serait-il donc impossible d'observer directement chez l'enfant, dans toute leur fraîcheur vivante, ces impulsions sexuelles et ces formations édifiées par le désir que nous defouissons chez l'adulte, avec tant de peine, de leurs propres décombres, et dont nous pensons de plus qu'elles sont le patrimoine commun de tous les hommes et ne se manifestent, chez les névropathes, que renforcées ou défigurées ?

C'est dans ce but que, depuis des années, j'incite mes élèves et mes amis à recueillir des observations sur la vie sexuelle des enfants, sur laquelle on ferme d'ordinaire adroitement les yeux ou que l'on nie de propos délibéré. Parmi le matériel qui, par suite de ces requêtes, vint entre mes mains, les rapports que je recevais, à intervalles réguliers, du petit Hans, acquirent bientôt une place prépondérante. Ses parents comptaient tous deux parmi mes plus proches adhérents, ils étaient tombés d'accord d'élever leur premier enfant sans plus de contrainte qu'il n'était absolument nécessaire pour le maintien d'une bonne conduite. Et comme l'enfant, en se développant, devenait un petit garçon bon et éveillé, l'essai de le laisser grandir loin de toute intimidation progressait de façon satisfaisante. Je vais maintenant reproduire les notes du père sur le petit Hans telles qu'elles me furent remises, et je m'abstiendrai bien entendu de toute tentative propre à gâter la naïveté et la sincérité de l'enfance par des modifications conventionnelles.

Les premières communications relatives à Hans datent du temps où il n'avait pas encore tout à fait trois ans. Il manifestait

1 *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie,* 1905, trad. Reverchon, Gallimard, 22e édition/ 1925.

alors, par divers propos et questions, un intérêt tout particulièrement vif pour cette partie de son corps qu'il était accoutumé à désigner du nom de « fait-pipi »[2]. Il posa ainsi un jour à sa. mère cette question :

Hans. – « Maman, as-tu aussi un fait-pipi ?

Maman. – « Bien entendu. Pourquoi ? »

Hans. – « J'ai seulement pensé… »

Au même âge, il entre un jour dans une étable et voit traire une vache :

« Regarde, du fait-pipi il sort du lait. »

Rien que d'après ces premières observations nous pouvons nous attendre à ce que beaucoup, sinon la plus grande partie, de ce que le petit Hans nous montrera soit typique du développement sexuel des enfants en général. J'ai une fois déjà[3] exposé qu'il ne convenait pas d'être horrifié outre-mesure quand on rencontrait chez un être du sexe féminin la représentation de la succion du membre viril. Cette impulsion choquante a une origine très innocente, puisqu'elle dérive de la succion du sein maternel, et le pis de la vache – qui est d'après sa nature une mamelle, d'après sa forme et sa situation un pénis -— joue là un rôle intermédiaire approprié. La découverte du petit Hans confirme la dernière partie de ma manière de voir.

L'intérêt qu'il porte au fait-pipi n'est cependant pas purement théorique ; comme on pouvait le supposer, cet intérêt le pousse à des attouchements du membre. À l'âge de trois ans et demi, il est surpris par sa mère, la main au pénis. Celle-ci menace : « Si tu fais ça, je ferai venir le Dr A… qui te coupera ton fait-pipi. Avec quoi feras-tu alors pipi ? »

Hans. – « Avec mon tutu. »

2 En allemand « Wiwimacher » (N. d. tr.)

3 *Bruchstük eincr Hystérie analyse*. Fragment d'une analyse d'hystérie. *Revue française de psychanalyse,* tome II, 1928, fascicule 1.

Il répond sans sentiment de culpabilité encore, mais il acquiert à cette occasion le « complexe de castration », auquel on doit conclure si souvent dans les analyses des névropathes, tandis qu'ils se défendent tous violemment contre sa reconnaissance. Il y aurait beaucoup de choses importantes à dire sur la signification de cet élément de l'histoire infantile. Le « complexe de castration » a laissé des tracés frappantes dans les mythes (et pas seulement dans les mythes grecs) ; j 'ai fait, dans ma « Science des rêves »[4] et encore ailleurs, allusion au rôle qu'il joue.

À peu près au même âge (trois ans et demi) à Schönbrunn devant la cage du lion, il s'écrie, joyeux et excité : « J'ai vu le fait-pipi du lion ! »

4 *Die Traumdeutung*, p. 456 de la 7e édition allemande, trad Meyerson, *La science des rêves*, Payot, 1926, p. 605.

(Note de 1923.) Depuis que ceci a été écrit, la doctrine relative au complexe de castration a subi un élargissement grâce aux contributions de Lou Andreas, A. Stärke, F. Alexander et autres. On a fait valoir que le nourrisson a dû déjà éprouver chaque retrait du sein maternel comme une castration, c'est-à-dire comme la perte d'une partie importante de son propre corps, partie sur laquelle il se sent des droits ; que, d'autre part, il ne peut ressentir autrement la perte régulière de ses fèces, et qu'enfin la naissance, qui est la séparation d'avec la mère avec qui jusqu'alors on était un, est le prototype de toute castration. Tout en reconnaissant l'existence de toutes ces racines du complexe, j'ai considéré qu'il convenait de restreindre le terme de complexe de castration aux excitations et effets en relation avec la perte du pénis. Quiconque s'est convaincu, en analysant des adultes, de la présence invariable du complexe de castration, trouvera naturellement difficile de le rapporter à une menace fortuite et qui après tout n'est pas faite si généralement : il devra admettre que l'enfant se construit ce danger aux plus légères allusions qui y sont faites, allusions qui ne manquent jamais. Ceci est aussi le motif qui a poussé à rechercher les racines plus profondes de ce complexe, universellement présentes. Mais le fait que, dans le cas du petit Hans, la menace de castration soit rapportée par les parents eux-mêmes, et de plus à une époque où il n'était pas encore question de phobie chez l'enfant, n'en a que plus de valeur.

Les animaux doivent une bonne part de l'importance dont ils jouissent dans le mythe et la légende à la façon ouverte dont ils montrent leurs organes génitaux et leurs fonctions sexuelles au petit enfant humain, dévoré de curiosité. La curiosité sexuelle de notre Hans ne souffre certes aucun doute ; mais elle fait de lui un investigateur, elle le rend apte à de véritables connaissances abstraites.

À trois ans et neuf mois, il voit, à la gare, comment une locomotive lâche de l'eau. « Regarde, dit-il, la locomotive fait pipi. Où est donc son fait-pipi ? »

Après un moment il ajoute d'un ton pensif : « Un chien et un cheval ont un fait-pipi ; une table et une chaise n'en ont pas ». Ainsi il est en possession d'un caractère essentiel pour différencier le vivant de l'inanimé.

La soif de la connaissance semble inséparable de la curiosité sexuelle. La curiosité de Hans est particulièrement dirigée vers ses parents.

Hans, à trois ans et neuf mois : « Papa, as-tu aussi un fait-pipi ? »

Le père : « Mais oui, naturellement ».

Hans : « Mais je ne l'ai jamais vu quand tu te déshabilles. »

Une autre fois il regarde, toute son attention tendue, sa mère qui se déshabille avant de se coucher. Celle-ci demande : : « Que regardes-tu donc ainsi ? »

Hans : « Je regarde seulement si tu as aussi un fait-pipi ? »

Maman : « Naturellement. Ne le savais-tu donc pas ? »

Hans : « Non, je pensais que, puisque tu étais si grande, tu devais avoir un fait-pipi comme un cheval. »

Cette attente du petit Hans mérite d'être retenue ; elle acquerra plus tard de l'importance.

Mais le grand événement de la vie de Hans est la naissance de sa petite sœur Anna, alors qu'il avait exactement trois ans-et demi. (Avril 1903 à Octobre 1906). Son comportement à cette occasion fut noté sur-le-champ par son père : « Ce matin de bonne heure, à cinq heures, comme commençaient les douleurs, le lit de Hans est transporté dans la chambre voisine. Il se réveille là à sept heures et entend les gémissements de la parturiente ; alors il demande : « Pourquoi Maman tousse-t-elle ? » Puis, après un moment : « Bien sûr-que la cigogne viendra aujourd'hui »[5].

« On lui avait bien entendu souvent dit les jours précédents que la cigogne allait apporter une petite fille ou un petit garçon, et il relie très justement les gémissements inaccoutumés à la venue de la cigogne.

« On le mène, un peu plus tard, à la cuisine ; il voit dans l'antichambre la trousse du médecin et demande : « Qu'est-ce que c'est ? » ce à quoi on répond : « Une trousse ». Lui alors, d'un ton convaincu : « C'est aujourd'hui que viendra la cigogne ! » Après la délivrance, la sage-femme vient à la cuisine et Hans l'entend commander du thé, alors il dit : « Ah ! parce qu'elle tousse, Maman va avoir du thé. » On l'appelle alors dans la chambre, mais il ne regarde pas sa maman, rien que les cuvettes pleines d'une eau

5 De même qu'en France la coutume est de dire aux enfants qu'on trouve les bébés dans les choux, de même, dans les pays de langue allemande, on leur raconte que ce sont des cigognes qui apportent les nouveau-nés.

Quant à la signification des choux, cf. la chanson populaire universellement répandue en France : *Savez-vous planter les choux,* dans laquelle il est conté qu'on plante les choux avec le doigt, le coude, le nez, le genou, etc. Certes, c'est une ronde que dansent journellement les enfants ; n'empêche que, comme la plupart des chansons populaires de notre pays, l'allusion érotique est, pour les adultes, pleinement consciente, comme en témoigne le succès que certains chanteurs légers se sont, en en exploitant le caractère grivois, taillé avec cette chanson dans les « music-halls » de Paris. (Note du Dr Édouard Pichon, secrétaire de la Revue française de Psychanalyse quand cette traduction y parut.)

sanglante, qui sont encore là, et il remarque, très surpris, montrant le bassin où il y a du sang : « Il ne sort pas de sang de mon fait-pipi à moi. »

« Tous ses propos montrent qu'il rapporte tout ce qui est inaccoutumé dans la situation à la venue de la cigogne. Il a, devant tout ce qu'il voit, une mine tendue, méfiante, et sans aucun doute les premiers soupçons relatifs à l'histoire de la cigogne se sont installés en lui. »

« Hans est très jaloux de la nouvelle venue et, dès que quelqu'un fait des compliments, la trouve jolie, etc. il dit aussitôt d'un ton sarcastique : « Mais elle n'a pas encore de dents ![6] et de fait la première fois qu'il la vit, il fut très surpris qu'elle ne pût parler et il émit l'opinion qu'elle ne pouvait parler parce qu'elle n'avait pas de dents. Durant les premiers jours il fut bien entendu mis très à l'arrière-plan ; il tomba soudain malade d'une angine. On l'entendit, au cours de la fièvre, déclarer : « Mais je ne veux pas avoir de petite sœur ! »

« Au bout de six mois environ la jalousie est surmontée, et il devient un frère aussi tendre que convaincu de sa supériorité sur sa sœur[7].

« Peu après, Hans assiste au bain de sa sœur, âgée d'une semaine. Il observe : « Mais son fait-pipi est encore petit » et il ajoute, en consolation : « Mais elle grandira, il deviendra plus grand »[8].

6 De nouveau un comportement typique. Un autre frère, âgé de seulement deux ans de plus que sa sœur, avait coutume de parer à de semblables remarques par un cri colère : « Trop ptit ! trop ptit ! ».

7 « Que la cigogne le remporte » disait un autre enfant, un peu plus âgé que Hans, comme salut de bienvenue à son petit frère. Comparer ceci à ce que j'ai dit relativement aux rêves de la mort de parents chers dans ma Science des Rêves (7e édition allemande, p. 171, tr. française p. 226.)

« Au même âge, à trois ans et neuf mois, Hans fait pour la première fois le récit d’un de ses rêves : « Aujourd’hui, comme je dormais, j’ai cru que j’étais à Gmunden avec Mariedl. »

« La petite Mariedl est la fille, âgée de treize ans, du propriétaire, avec laquelle il a souvent joué. »

Comme le père raconte à la mère ce rêve en présence de Hans, Hans rectifie : « Non pas avec Mariedl, mais tout seul avec Mariedl. »

Nous apprenons ici ce qui suit : « Hans a été en 1906 passer l’été à Gmunden où il courait toute la journée avec les enfants de notre propriétaire. Quand nous quittâmes Gmunden nous crûmes que le départ et le retour à la ville lui seraient très pénibles. Mais, à notre surprise, il n’en fut pas ainsi. Il prit évidemment plaisir au changement et parla, pendant plusieurs semaines, fort peu de Gmunden. Ce n’est qu’au bout de plusieurs semaines que remontèrent en lui des souvenirs ;— souvent vivement colorés – du temps passé à Gmunden. Depuis environ quatre semaines il élabore, avec ses souvenirs, des fantasmes. Il s’imagine jouant avec les enfants, Berta, Olga et Fritzl, il leur parle comme s’ils étaient

8 Le même jugement exprimé dans les mêmes termes, et suivi de ta même attente, m’a été rapporté, émanant de deux autres petits garçons, lorsqu’ils purent pour la première fois satisfaire leur curiosité en observant le corps de leur petite sœur. On pourrait s’effrayer de cette altération précoce de l’intellect enfantin. Pourquoi ces jeunes investigateurs ne constatent-ils pas ce qu’ils voient vraiment, c’est-à-dire qu’il n’y a pas de fait-pipi ? Pour notre petit Hans nous pouvons du moins donner l’explication complète de sa perception erronée. Nous savons qu’il était arrivé, du fait de soigneuses opérations inductives, à la proposition générale que tout être vivant, en opposition aux objets inanimés, possède un fait-pipi. Sa mère l’avait fortifié dans cette conviction en lui donnant des renseignements affirmatifs en ce qui concernait les personnes soustraites à sa propre observation. Il est maintenant tout à fait incapable de renoncer à son acquisition intellectuelle de par la seule observation faite sur sa petite sœur. Il juge en conséquence que le fait-pipi existe également ici, il est seulement encore très petit, mais il va grandir, jusqu’à ce qu’il soit devenu aussi grand que celui d’un cheval.

présents, et il est capable de s'amuser de cette façon pendant des heures. Maintenant où il a une sœur et où le problème de l'origine des enfants évidemment l'absorbe, il n'appelle plus Berta et Olga que « ses enfants » et ajoute même une fois : « Aussi mes enfants, Berta et Olga, ont été apportés par la cigogne. » Il faut évidemment comprendre ce rêve, survenu après six mois d'absence de Gmunden, comme étant l'expression de la nostalgie de retourner à Gmunden.

Voilà jusqu'où a été le père ; je remarque, par anticipation, que Hans, en s'exprimant ainsi au sujet de ses enfants, qu'auraient apportés la cigogne, est en train de contredire tout haut un doute qui gît au fond de lui-même.

Le père a heureusement noté bien des choses qui devaient acquérir plus tard une valeur insoupçonnée. « Je dessine une girafe pour Hans, qui a été souvent, ces derniers temps, au jardin zoologique de Schönbrunn. Il me dit : « Dessine donc aussi le fait-pipi. » Je réplique : « Dessine-le toi-même. » Alors il ajoute à mon dessin de la girafe ce trait (voir le dessin ci-contre) d'abord tirant un

Nous ferons davantage pour sauver l'honneur de notre petit Hans : il ne se comporte pas plus mal en vérité qu'un philosophe de l'école de Wundt. Pour un tel philosophe, la conscience est le caractère immanquable du psychique, comme pour Hans le fait-pipi le critère indispensable du vivant. Le philosophe rencontre-t-il des processus psychiques que l'on doive inférer, mais desquels rien n'est perçu par la conscience – on ne sait en effet rien d'eux et l'on ne peut pourtant éviter de les inférer – alors il ne dit pas que ce soient là des processus psychiques inconscients, mais il les qualifie d'*obscurément conscients* ». Le fait-pipi est encore très petit. Et dans cette comparaison l'avantage est encore du côté de notre petit Hans. Car, ainsi qu'il arrive souvent dans l'investigation sexuelle des enfants, une part de connaissance exacte se dissimule ici derrière l'erreur. La petite fille possède en effet aussi un petit fait-pipi que nous appelons clitoris, bien qu'il ne grandisse pas, mais demeure atrophié de façon permanente. (Comparer ma courte étude : *Ueber infantile Sexualtheorien,* Sexualprobleme, 1908. (Des théories sexuelles infantiles, problèmes sexuels) dans le vol. VII des *Gesammelte Schriften*,)

trait court, puis le prolongeant d'un autre trait, en remarquant : « Le fait-pipi est plus long. »

FIGURE I.

« Je passe avec Hans près d'un cheval qui est en train d'uriner. Hans dit : « Le cheval a son fait-pipi sous, lui comme moi. »

« Il assiste au bain de sa sœur, âgée de trois mois, et dit, d'un ton de pitié : « Elle a un tout petit, tout petit fait-pipi. »

« On lui fait cadeau d'une poupée comme jouet ; il la déshabille, l'examine avec soin et dit : « Mais son fait-pipi est tout petit, tout petit ! » Nous avons déjà appris que cette formule lui rend possible de continuer à croire à sa découverte.

Tout investigateur court le risque de tomber à l'occasion dans l'erreur. Ce lui est une consolation lorsque – tel Hans ; dans l'exemple qui va suivre – il n'est pas seul à errer, mais il peut en appeler, pour son excuse, à l'usage de la langue. Hans voit notamment dans son livre d'images un singe et montre sa queue retroussée en l'air : « Regarde, papa, son fait-pipi ! »

L'intérêt qu'il porte aux fait-pipi lui a inspiré un jeu tout particulier et personnel. « Dans l'antichambre il y a le lieu d'aisance et aussi un cabinet noir où l'on garde du bois. Depuis quelque temps,

Hans va dans le cabinet au bois et dit : « Je vais dans mon W. C. » Je regardai un jour ce qu'il faisait dans la petite pièce noire. Il fait une exhibition et dit : « Je fais pipi. » Ceci signifie donc qu'il *joue* au W. C. Le caractère ludique de la chose est illustré non seulement par ceci qu'il fait simplement semblant de faire pipi et ne le fait pas vraiment, mais encore par cela qu'il ne va pas dans le W. C., ce qui après tout serait plus simple, mais qu'il préfère le cabinet au bois et l'appelle *son W. C.* »

Nous ne rendrions pas justice à Hans si nous ne nous attachions qu'aux traits auto-érotiques de sa vie sexuelle. Son père va nous communiquer des observations détaillées relatives à ses relations d'amour avec d'autres enfants, ce qui montre chez Hans l'existence d'un *choix de l'objet* tout comme chez l'adulte. A la vérité Hans manifeste aussi une très remarquable inconstance et une disposition à la polygamie.

« En hiver (trois ans et neuf mois), j'emmène Hans au Skating Rink et je lui fais faire connaissance avec les deux filles de mon collègue N..., âgées d'environ dix ans. Hans s'assoit auprès d'elles, – tandis qu'elles, vu le sentiment de leur âge plus mûr, regardent de haut, avec un certain mépris, le petit mioche – et il les regarde avec admiration, ce qui ne leur fait pas grande impression. En dépit de cela, Hans ne parle plus d'elles qu'en les appelant « mes petites filles ».

« Où sont donc mes petites filles ? Quand viendront donc mes petites filles ? » et il me tourmente, pendant quelques semaines, de la question : « Quand retournerai-je au Rink voir mes petites filles. ? »

Un cousin, âgé de cinq ans, est en visite chez Hans, lui-même maintenant âgé de quatre ans. Hans l'embrasse sans cesse et dit une fois au cours d'une de ces tendres embrassades : « Comme je t'aime ! Comme je t'aime. ! »

Ceci est le premier, non le dernier trait d'homosexualité que nous rencontrerons chez Hans. Notre petit Hans semble vraiment être un modèle de toutes les perversités !

« Nous nous sommes installés dans un nouvel appartement (Hans à quatre ans). Une porte mène de la cuisine à un balcon, d'où l'on peut voir dans un autre appartement situé vis-à-vis, de l'autre côté de la cour. Hans y a découvert une petite fille d'environ sept à huit ans. Il s'assoit maintenant, afin de l'admirer, sur la marche qui mène au balcon et demeure assis là pendant des heures. C'est surtout à quatre heures de l'après-midi, lorsque la petite fille rentre de l'école, qu'on ne peut le garder dans la chambre, et rien ne pourrait l'induire à ne pas occuper son poste d'observation. Un jour où la petite fille ne se montre pas à la fenêtre à l'heure accoutumée, Hans ne tient pas en place et accable de questions les gens de la maison :

« Quand va venir la petite fille ? Où est la petite fille ? », etc. Quand elle apparaît enfin il est dans la félicité et ne quitte plus des yeux l'appartement en face. La violence avec laquelle cet « amour à distance »[9] apparut s'explique par le fait que Hans n'a aucun camarade de jeu, ni garçon ni fille. D'amples rapports avec d'autres enfants sont évidemment nécessaires au développement normal de l'enfant.

« Hans trouve enfin des camarades, ainsi que nous l'allons peu après raconter, (Hans a alors quatre ans et demi), comme nous nous installons pour l'été à Gmunden. Ses camarades de jeu sont, dans notre maison, les enfants du propriétaire : Franzl (environ douze ans), Fritzl (huit ans), Olga (sept ans), Berta (cinq ans). Les enfants des voisins : Anna (dix ans), et deux autres petites filles dont j'ai

9 *Und die Liebe Distanz*
Kurzgesagt, missfällt mir ganz.
(Et, bref, l'amour à distance
Me déplaît du tout au tout)
Wilhelm Busch

oublié le nom, jouent aussi avec lui. Son préféré est Fritzl, que souvent il embrasse et assure de son amour. On lui demande un jour : « Laquelle des petites filles aimes-tu le mieux ? » Il répond : « Fritzl ». En même temps il traite les filles de façon agressive, virile, conquérante, il les prend dans ses bras et leur donne des baisers, ce que Berta, en particulier, souffre très volontiers. Comme un soir Berta sort de la chambre, il lui jette les bras au cou et lui dit sur le ton le plus tendre : « Berta, que tu es donc-gentille ! » ce qui ne l'empêche du reste pas d'embrasser aussi les autres et de les assurer de son amour. Il aime aussi Mariedl, une autre fille de notre propriétaire, âgée de quatorze ans, et qui joue avec lui ; il dit un soir, comme on le met au lit :« Je veux que Mariedl couche avec moi. » On lui répond que ce n'est pas possible, il reprend : « Il faut alors qu'elle couche avec Maman ou Papa. » On lui réplique que cela n'est pas possible non plus, que Mariedl doit dormir chez ses parents. Et alors a lieu le dialogue suivant :

Hans : « Alors c'est moi qui descendrai coucher avec Mariedl. »

Maman : « Tu veux vraiment quitter ta Maman et aller coucher en bas ? »

Hans : « Oh ! Je remonterai demain matin pour mon petit déjeuner et pour aller aux cabinets ».

Maman : « Si tu veux vraiment quitter Papa et Maman, prends ton manteau et ta culotte et… adieu ! »

Hans prend ses vêtements et gagne l'escalier, afin d'aller coucher avec Mariedl, mais bien entendu on le ramène. »

« Derrière ce souhait : « Je veux que Mariedl couche avec moi » en existe certainement cet autre : « Je veux que Mariedl (avec qui il aime tant être) fasse partie de notre famille. » Mais le père et la mère de Hans prenaient l'enfant dans leur lit – bien que pas trop souvent – et il est certain qu'à cette occasion, en étant couché contre eux, des sentiments érotiques s'éveillaient en lui ; ce qui fait que le désir de coucher avec Mariedl a aussi son sens érotique. Être au lit

avec son père ou sa mère est pour Hans, comme pour tout autre enfant, une source d'émois érotiques.

Notre petit Hans s'est comporté, en face du défi de sa mère, comme un vrai petit homme, malgré ses velléités d'homosexualité.

« À une autre occasion, dont nous allons parler, Hans dit aussi à sa mère : « Tu sais, j'aimerais tant coucher avec la petite fille. » Cet épisode nous a fort amusés, car Hans s'est ici vraiment comporté comme un adulte amoureux. Dans le restaurant où nous déjeunons vient, depuis quelques jours, une jolie petite fille de huit ans, de qui bien entendu Hans s'éprend aussitôt. Il se retourne sans cesse sur sa chaise afin de lui lancer des œillades ; quand il a fini de manger il va se mettre près d'elle afin de flirter avec elle, mais s'il se sent, ce faisant, observé, il devient cramoisi. La petite fille répond-elle à ses œillades, il regarde aussitôt d'un air confus de l'autre côté. Sa conduite fait naturellement la joie de tous les hôtes du restaurant. Chaque jour, pendant qu'on l'y mène, il demande : « Crois-tu que la petite fille sera là aujourd'hui ? » Quand elle apparaît enfin, il devient tout rouge, ainsi qu'un adulte en pareil cas. Un jour il vient à moi tout radieux et me murmure à l'oreille : « Tu sais, Papa, je sais maintenant où habite la petite fille. Je l'ai vue en tel et tel endroit monter l'escalier. » Tandis qu'il se comporte de façon agressive avec les petites filles habitant sa maison, dans cette occasion-ci il est un amoureux platonique et transis. Cela tient peut-être à ce que les petites filles de la maison sont des villageoises, tandis que la petite fille du restaurant est une dame du monde. Nous avons déjà mentionné ce que Hans dit un jour : qu'il voudrait coucher avec elle.

« Comme je ne veux pas laisser Hans dans la tension psychique où il a été jusqu'alors, de par son amour pour la petite fille, je leur fais faire connaissance et j'invite la petite fille à venir le voir au jardin, lorsqu'il aura fini sa sieste. Hans est tellement ému par l'attente de la petite fille que, pour la première fois, il ne peut dormir l'après-midi, mais se tourne et se retourne sans cesse dans son lit. Sa

mère lui demande : « Pourquoi ne dors-tu pas ? Penses-tu à la petite fille ? » Il répond, tout heureux, que oui. En rentrant du restaurant à la maison, il a aussi raconté à tous les gens de la maison : « Tu sais, aujourd'hui, ma petite fille va venir me voir », et Mariedl, qui a quatorze ans, raconte qu'il lui a sans trêve demandé : « Crois-tu, toi, qu'elle sera gentille avec moi ? Crois-tu qu'elle me donnera un baiser quand je l'embrasserai ? » et ainsi de suite.

« Il pleut l'après-midi et la visite ainsi n'a pas lieu. Hans se console avec Berta et Olga. »

D'autres observations encore, faites en cette période de vacances d'été permettent de supposer que toute sorte de changements se préparent dans le petit garçon.

« Hans a quatre ans et demi. Ce matin, sa mère lui donne son bain quotidien et, après son bain, elle le sèche et le poudre. Comme elle est en train de poudrer autour de son pénis, en prenant soin de ne pas le toucher, Hans demande : « Pourquoi n'y mets-tu pas le doigt ? »

Maman : « Parce que c'est une cochonnerie. »

Hans : « Qu'est-ce ? Une cochonnerie ? Pourquoi ? » Maman : « Parce que ce n'est pas convenable. »

Hans (riant) : « Mais très amusant ! »[10].

Un rêve de notre Hans, datant à peu près du même moment, contraste de façon très frappante avec la hardiesse qu'il montra envers sa mère. C'est le premier rêve de l'enfant qui soit rendu méconnaissable par la déformation. La perspicacité du père parvint cependant à en pénétrer le sens.

10 Une tentative analogue de séduction me fut rapportée par une mère, elle-même névrosée, qui ne voulait pas croire à la masturbation infantile, et ceci de la part de sa petite fille âgée de 3 ans 1/2. Elle avait fait faire pour la petite une culotte et comme elle la lui essayait, afin de voir si elle ne serait pas trop étroite pour marcher, en posant la main sur la surface interne du haut des cuisses, vers le haut, la petite ferma soudain les jambes sur la main de sa mère et pria : « Maman, laisse donc ta main là. C'est tellement bon. »

« Hans, quatre ans et demi. *Rêve.* – Ce matin, Hans, en se levant, raconte : « Tu sais, cette nuit j'ai pensé : « *Quelqu'un dit : Qui veut venir avec moi ? Alors quelqu'un dit : Moi. Alors il doit lui faire faire pipi.* »

« D'autres questions montrent clairement que tout élément visuel manque à ce rêve, qu'il appartient au pur « type auditif »[11]. Hans joue depuis quelques jours à des jeux de société et aux *gages* avec les enfants du propriétaire, parmi lesquels se trouvent ses amies Olga (sept ans) et Berta (cinq ans). (Le jeu des gages se joue ainsi : A) « À qui appartient le gage qui est dans ma main ? » B) « À moi. » Alors on décide ce que B doit faire). Le rêve est édifié sur le modèle du jeu, seulement Hans y souhaite que celui à qui appartient le gage soit condamné, non pas à donner le baiser d'usage ou à recevoir le soufflet habituel, mais au faire-pipi, ou plus exactement : à faire faire pipi à l'autre.

Je me fais raconter le rêve encore une fois ; il le raconte dans les mêmes termes, il remplace seulement : « alors quelqu'un dit » par : « alors elle dit ». Elle, c'est évidemment Berta ou Olga, une des petites filles avec lesquelles il a joué. Traduit, le rêve est donc tel : je joue aux gages avec les petites filles. Je demande : Qui veut venir à moi ? Elle (Berta ou Olga) répond : Moi. Alors elle doit me faire faire pipi. (C'est-à-dire m'aider à uriner, ce qui est évidemment agréable à Hans.)

Il est clair que l'acte de lui faire faire pipi, à l'occasion duquel on lui ouvre son pantalon et on lui sort son pénis, est teinté pour Hans de plaisir. À la promenade, c'est le plus souvent son père qui lui prête ainsi assistance, ce qui aide à la fixation d'une inclination homosexuelle sur le père.

« Deux jours auparavant, ainsi que nous l'avons rapporté, il a demandé à sa mère, comme elle lui lavait et lui poudrait la région génitale : « Pourquoi n'y mets-tu pas le doigt ? » Hier, comme j'allais

11 En français dans le texte. (N. d. T.)

l'aider à faire un petit besoin, il me demanda pour la première fois de le mener derrière la maison, afin que personne ne pût le voir et il ajouta : « L'année passée, pendant que je faisais pipi, Berta et Olga me regardaient. » Cela veut dire, je pense, que l'année passée il lui était agréable d'être regardé ce faisant par les petites filles, mais qu'il n'en est plus ainsi. L'exhibitionnisme a maintenant succombé au refoulement. Le fait que le désir d'être regardé par Berta et Olga pendant qu'il fait pipi, (ou qu'elles le lui faisaient faire) soit maintenant refoulé dans la vie réelle fournit l'explication de son apparition dans le rêve, où ce désir a emprunté le joli déguisement du jeu des gages. J'ai observé depuis, à plusieurs reprises, qu'il ne veut plus être vu faisant pipi. »

Je ferai remarquer ici que ce rêve se conforme à la règle que j'ai exposée dans la Science des Rêves[12] : les paroles prononcées ou entendues en rêve dérivent des paroles que l'on a entendues ou prononcées soi-même, les jours précédents.

Le père de Hans a noté encore une observation datant de la période qui suivit immédiatement le retour de la famille à Vienne : « Hans (quatre ans et demi) assiste de nouveau au bain de sa petite sœur et commence à rire. On lui demande : « Pourquoi ris-tu ? »

Hans : « Je ris du fait-pipi d'Anna. »

« Pourquoi ? » – « Parce que son fait-pipi est si beau. »

« La réponse n'est naturellement pas sincère. Le fait-pipi lui semblait en réalité comique. C'est, de plus, la première fois qu'il reconnaît aussi expressément la différence entre les organes génitaux masculins ou féminins, au lieu de la nier. »

12 *Traumdeutung,* 7e édition, pp. 238 et suivantes. *La Science des Rêves,,* traduction Meyerson, pp. 372 et suiv.

II. Histoire de la Maladie et Analyse

« Cher Docteur,

« Je vous adresse encore quelque chose touchant Hans – hélas, cette fois-ci c'est une contribution à l'histoire d'un cas. Comme vous l'allez voir, se sont manifestés chez lui, ces derniers jours, des troubles nerveux qui nous inquiètent beaucoup, ma femme et moi, car nous n'avons pu trouver aucun moyen de les dissiper. Je me permettrai d'aller demain… vous voir, mais… je vous envoie un rapport écrit de ce que j'ai pu recueillir.

« Sans doute le terrain a été préparé de par une trop grande excitation sexuelle due à la tendresse de sa mère, mais la cause immédiate des troubles, je ne saurais l'indiquer. *La peur d'être mordu dans la rue par un cheval* semble être en rapport d'une façon quelconque avec le fait d'être effrayé par un grand pénis – il a de bonne heure, ainsi que nous le savons par une notice antérieure, remarqué le grand pénis des chevaux, et il en avait alors tiré la conclusion que sa mère, parce qu'elle est si grande, devait avoir un fait-pipi comme un cheval.

« Je ne sais quel usage faire de ces données. A-t-il vu quelque part un exhibitionniste ? Ou le tout n'est-il en rapport qu'avec sa mère ? Il ne nous est pas très agréable qu'il commence de si bonne heure à nous proposer des énigmes. En dehors de la peur d'aller

dans la rue et d'une dépression survenant chaque soir, Hans est au demeurant toujours le même, gai et joyeux. »

Nous ne suivrons le père de Hans ni dans les soucis bien compréhensibles qu'il se fait ni dans ses première tentatives d'explication : nous commencerons par examiner le matériel qu'il nous fournit. Ce n'est nullement notre tâche de « comprendre » d'emblée un cas pathologique, ceci ne nous est possible que par la suite, quand nous en avons reçu suffisamment d'impressions. Pour le moment nous suspendrons notre jugement et nous accorderons la même attention à tout ce qui s'offrira à notre observation.

Tels sont les premiers rapports, datant des premiers jours de janvier de cette année (1908) :

« Hans (quatre ans et neuf mois) se lève un matin en larmes et répond à sa mère, qui lui demande pourquoi il pleure : « Pendant que je dormais, j'ai cru que tu étais partie et que je n'avais plus de Maman pour *faire câlin* avec moi ».

« Donc, un rêve d'angoisse.

« Cet été, à Gmunden, j'avais-déjà remarqué quelque chose d'analogue. Le soir, au lit, il était le plus souvent très sentimental et fit une fois cette remarque : « Si je n'avais plus de Maman », ou bien : « Si tu t'en allais » (ou à peu près), je ne me rappelle plus les termes exacts. Malheureusement, chaque fois qu'il manifestait cette humeur élégiaque, sa mère le prenait dans son lit.

« Le 5 janvier environ il vint de bonne heure dans le lit de sa mère et dit alors : « Sais-tu ce que la Tante M… a dit : « Comme il a un gentil petit machin ![13] (La Tante M… avait habité chez nous voici quatre semaines ; un jour en regardant ma femme donner son bain

13 En allemand Pischl = pénis. C'est une des choses les plus communes – les psychanalyses en sont pleines – que les caresse faites en paroles aux organes génitaux des petit enfants – et même parfois en fait – par leur tendre entourage, les parents eux-mêmes compris.

au petit garçon, elle dit en effet tout bas à ma femme ces paroles. Hans les entendit et cherche à s'en servir maintenant à son profit).

« Le 7 janvier, il va comme d'habitude avec la bonne dans le Stadtpark[14], commence à pleurer dans la rue et demande à être reconduit à la maison : il veut faire câlin avec sa Maman.. Comme on lui demande, à la maison, pourquoi il n'a pas voulu aller plus loin et s'est mis à pleurer, il ne veut pas le dire. Il est gai comme d'habitude jusqu'au soir ; mais le soir il a évidemment peur, il pleure et on ne peut le séparer de sa maman ; il veut de nouveau faire câlin. Ensuite, il redevient gai et dort bien.

« Le 8 janvier, ma femme décide, afin de voir ce qu'il en est, de le mener elle-même à la promenade, et ceci à Schönbrunn, où il va d'ordinaire volontiers. Il recommence à pleurer, ne veut pas partir, il a peur. À la fin il y va quand même, mais a visiblement peur dans la rue. En revenant de Schönbrunn il dit à sa mère, après une grande lutte interne : *J'avais peur qu'un cheval ne me morde.* (Il avait en effet, à Schönbrunn, manifesté de l'inquiétude à la vue d'un cheval.) Le soir, il aurait eu un accès semblable à celui du jour précédent, et demandé à faire câlin. On le calme. Il dit en pleurant : « Je sais que demain il faudra encore que j'aille me promener » et ensuite : « Le cheval va venir dans la chambre. »

Le même jour, sa mère lui demande : « Peut-être touches-tu avec ta main ton fait-pipi ? »[15] Il répond alors : « Oui, tous les soirs, quand je suis dans mon lit. » Le jour suivant, 9 janvier, on l'avertit, avant sa sieste de l'après-midi, d'avoir à ne pas toucher son fait-pipi. Au réveil, on lui demande ce qu'il en fut, il répond l'avoir touché cependant un petit bout de temps. »

Voilà donc le début de l'angoisse comme de la phobie. Nous avons de bonnes raisons, cela se voit, de les séparer l'une de l'autre.

14 Le parc municipal, jardin au centre de Vienne. (N. d. T.)

15 Gibst du vielleieht die Hand zum Wiwimacher ? Litt : Peut-être donnes-tu la main au fait-pipi ? (N. d. tr.)

Le matériel dont nous disposons nous semble de plus tout à fait suffisant pour nous orienter, et aucun moment de la maladie n'est aussi favorable à sa compréhension que son stade initial tel que nous l'observons ici, stade malheureusement le plus souvent négligé ou passé sous silence. Le trouble nerveux commence par des pensées à la fois sentimentales et angoissées, puis par un rêve d'angoisse dont le contenu est le suivant : Hans perd sa mère, ce qui fait qu'il ne peut plus « faire câlin » avec elle. La tendresse de Hans pour sa mère a donc dû s'accroître immensément. Ceci est le phénomène fondamental qui est à la base de son état.

Rappelons-nous, en confirmation de ceci, les deux tentatives de séduction entreprises par Hans sur sa mère, desquelles l'un date de l'été et dont l'autre, – consistant simplement à lui vanter son pénis – se place immédiatement avant l'éclosion de son angoisse des rues. C'est cette tendresse accrue pour sa mère qui se mue en angoisse, qui, ainsi que nous disons, succombe au refoulement. Nous ne savons pas encore, d'où provient l'impulsion au refoulement ; peut-être a-t-il lieu seulement du fait de l'intensité des émois que l'enfant est incapable de maîtriser, peut-être d'autres forces sont-elles aussi à l'œuvre, forces que nous n'avons pas encore reconnues. Nous l'apprendrons par la suite. Cette angoisse, correspondant à une aspiration érotique refoulée, est d'abord, comme toute angoisse infantile, sans objet : simple angoisse et pas encore peur. L'enfant ne peut savoir de quoi il a peur, et lorsque Hans, après la première promenade avec sa bonne, ne veut pas dire de quoi il a eu peur, c'est simplement parce qu'il ne le sait pas encore. Il dit tout ce qu'il sait : que sa maman lui manque dans la rue, sa maman, avec qui il peut faire câlin, et qu'il ne veut pas être loin d'elle. Il trahit là en toute sincérité le premier sens de son aversion contre la rue.

De plus, les états dans lesquels il se trouva pendant deux soirs consécutifs avant d'aller dormir, états d'angoisse encore nettement teintés de sentimentalité, prouvent qu'au début de sa maladie il n'y

avait encore ni phobie de la rue ni de la promenade ni même des chevaux. Y eut-il eu une telle phobie, les états vespéraux eussent été inexplicables ; qui pense, au moment de se coucher, à la rue et à la promenade ? Par contre la motivation de ces états est tout à fait transparente, si nous estimons que Hans, avant de se coucher, devient la proie d'une libido renforcée, dont l'objet est sa mère, et dont le but pourrait bien être de coucher avec elle. Il a en effet appris par expérience, à Gmunden, que sa mère peut être amenée, par de tels états chez son enfant, à le prendre dans son lit, et il voudrait arriver ici à Vienne au même résultat. N'oublions pas non plus qu'il avait été, à Gmunden, une partie du temps seul avec sa mère, le père n'ayant pu passer là toutes les vacances ; de plus que là-bas ses instincts de tendresse se partageaient entre un certain nombre de camarades de jeu, amis et amies, tandis qu'à Vienne il n'avait plus de petits compagnons, de sorte que sa libido pouvait revenir indivisée à sa mère.

L'angoisse correspond donc à une aspiration libidinale refoulée, mais elle n'est pas cette aspiration elle-même ; il faut tenir compte aussi du refoulement. Une aspiration se mue entièrement en satisfaction quand on lui procure l'objet qu'elle convoite ; une telle thérapeutique n'est plus efficace dans les cas d'angoisse ; l'angoisse persiste même en présence de la possibilité de satisfaire l'aspiration, l'angoisse n'est plus entièrement retransformable en libido ; la libido est maintenue par quelque chose en état de refoulement[16]. Les choses se montrèrent être telles chez Hans, à l'occasion de la promenade suivante où sa mère l'accompagna. Il est cette fois-ci avec sa mère et éprouve cependant de l'angoisse, c'est-à-dire une aspiration inassouvie vers elle. Il est vrai que l'angoisse est moindre, il se laisse en effet conduire à la promenade, tandis qu'il avait

16 Pour parler franc, ceci est le critérium même d'après lequel nous qualifions de normaux ou non de tels sentiments mêlés d'angoisse et de désir : nous les appelons « angoisse pathologique » à partir du moment où ils ne peuvent plus être résolus de par l'obtention de l'objet convoité.

contraint la bonne à le ramener à la maison ; la rue n'est d'ailleurs pas un endroit propice à « faire câlin » ou à n'importe ce que pouvait désirer d'autre le petit amoureux. Mais l'angoisse a supporté l'épreuve et il faut maintenant qu'elle trouve un objet. C'est au cours de cette promenade qu'il exprime d'abord la peur d'être mordu par un cheval. D'où provient le matériel de cette phobie ? Sans doute de ces complexes, à nous encore inconnus, qui ont contribué au refoulement et maintiennent les aspirations libidinales envers la mère en état de refoulement. Voilà encore une énigme : c'est en suivant les développements du cas de Hans que nous en trouverons la solution. Le père de Hans nous a déjà fourni certains points d'appuis, auxquels nous pouvons sans doute nous fier : Hans a toujours observé avec intérêt les chevaux, à cause de leur grand « fait-pipi » ; Hans a supposé que sa mère devait avoir un fait-pipi comme celui d'un cheval, et ainsi de suite. On pourrait ainsi penser que le cheval est maintenant un substitut de la mère. Mais qu'est-ce que cela veut dire lorsque Hans, le soir, exprime la peur que le cheval n'entre dans la chambre ? Une stupide peur de petit enfant, dira-t-on. Mais la névrose ne dit rien de stupide, pas plus que le rêve. Nous dénigrons volontiers les choses auxquelles nous ne comprenons rien. Un excellent moyen de se rendre la tâche aisée.

Il nous faut nous garder de succomber à cette tentation encore sur un autre point. Hans a avoué que, chaque nuit, avant de s'endormir, il s'amusait à jouer avec son pénis. « Ah ! » s'écriera alors le médecin de famille, « tout s'explique maintenant. L'enfant se masturbe, d'où l'angoisse. » Mais tout doux ! Que l'enfant se procure des sensations voluptueuses par la masturbation ne nous explique en rien son angoisse, mais la rend bien plutôt tout à fait énigmatique. Des états d'angoisse ne sont pas engendrés par la masturbation, ni d'ailleurs par une satisfaction quelconque. De plus, nous devons présumer que Hans, âgé maintenant de quatre ans et neuf mois, s'accorde chaque soir ce plaisir, depuis un an au moins et nous allons

apprendre qu'il se trouve justement en ce moment engagé dans une lutte pour s'en déshabituer, ce qui s'accorde bien mieux avec le refoulement et la formation de l'angoisse.

Nous devons aussi prendre le parti de la mère de Hans, si bonne et dévouée. Le père l'accuse, non sans apparence de raison, d'avoir amené l'éclosion de la névrose par sa tendresse excessive pour l'enfant et par son trop fréquent empressement à le prendre dans son lit. Nous pourrions aussi bien lui reprocher d'avoir précipité le processus du refoulement en repoussant trop énergiquement les avances de l'enfant (« c'est une cochonnerie »). Mais elle avait à remplir un rôle fixé par le destin et sa position était difficile.

Je m'entendis avec le père de Hans afin qu'il dît à celui-ci que toute cette histoire de chevaux était une bêtise et rien de plus. La vérité, devait dire son père, c'était que Hans aimait énormément sa mère et voulait être pris par elle dans son lit. C'est parce que le fait-pipi des chevaux l'avait tellement intéressé qu'il avait peur maintenant des chevaux. Hans avait remarqué que ce n'était pas bien d'être tellement préoccupé des « fait-pipi », même du sien, et ce point de vue était tout à fait juste. Je suggérai de plus au père de commencer à éclairer Hans en matière de choses sexuelles. Comme la conduite passée de l'enfant nous permettait de le supposer, sa libido est restée attachée au désir de voir le fait-pipi de sa mère : aussi je proposai au père de Hans de supprimer ce but à son désir en lui faisant savoir que sa mère et toutes les autres créatures féminines – ainsi qu'il pouvait s'en rendre compte d'après la petite Anna – ne possédaient pas du tout de « fait-pipi ». Ce dernier éclaircissement serait fourni à Hans en quelque occasion favorable amenée par une question ou un propos approprié de Hans lui-même.

Les nouvelles notes relatives à notre Hans couvrent la période du 1er au 17 mars. Cet entracte de plus d'un mois trouvera bientôt son explication.

« Aux éclaircissements[17] succède une période plus calme, pendant laquelle Hans peut être amené sans trop de difficulté à se promener quotidiennement dans le Stadtpark. La peur des chevaux se change de plus en plus en une compulsion de regarder les chevaux. Il dit : « Il faut que je regarde les chevaux et alors j'ai peur. »

« À la suite d'une grippe, qui le garde deux semaines au lit, sa phobie se renforce au point qu'on ne peut plus l'amener à sortir ; il va tout au plus sur le balcon. Tous les dimanches il va avec moi à Lainz[18] parce que ce jour-là il y a peu de voitures dans les rues et que le chemin jusqu'à la gare est très court. À Lainz il refuse un jour d'aller se promener en dehors du jardin, parce qu'une voiture se tient devant le jardin. Après une autre semaine qu'il est forcé de passer à la maison, les amygdales lui ayant été coupées, la phobie se renforce à nouveau, de façon notable. Il va bien sur le balcon, mais non pas se promener, c'est-à-dire qu'il fait vivement demi-tour dès qu'il arrive à la porte donnant sur la rue.

« Le Dimanche 1er mars, la conversation suivante se déroule pendant notre trajet vers la gare. Je cherche à nouveau à persuader Hans que les chevaux ne mordent pas. Lui : « Mais les chevaux blancs mordent. À Gmunden il y a un cheval blanc qui mord. Quand on lui tend les doigts, il mord. » (Je suis frappé de ce qu'il dise : les doigts, au lieu de : la main.) Il raconte alors l'histoire suivante que je rapporte :

« Quand Lizzi était sur le point de partir, une voiture attelée d'un cheval blanc qui allait emporter ses bagages à la gare était devant sa maison. (Lizzi est, dit Hans, une petite fille qui habite une maison voisine) son père se tenait près du cheval et le cheval a tourné la tête (afin de le toucher) et alors le père de Lizzi lui a dit : « *Ne touche pas avec tes doigts le cheval blanc, sans quoi il te*

17 Relatifs à ce que signifie son angoisse ; pas encore au fait-pipi des femmes.

18 Faubourg de Vienne, où les grands-parents de Hans demeurent.

mordra. »[19] Je réplique alors : « Il me semble, tu sais, que ce n'est pas d'un cheval que tu veux parler, mais d'un fait-pipi, qu'on ne doit pas toucher avec sa main. »

Lui : « Mais pourtant un fait-pipi ne mord pas. »

Moi : « Peut-être le fait-il cependant », ce sur quoi Hans s'applique avec vivacité à me démontrer qu'il s'agit vraiment d'un cheval blanc[20]. »

« Le 2 mars, je dis à Hans, comme il manifeste à nouveau de la peur : « Sais-tu ? La *bêtise* – c'est ainsi qu'il appelle sa phobie – perdra de sa force quand tu iras plus souvent te promener. Elle n'est si forte maintenant que parce que tu n'es pas sorti de la maison, parce que tu as été malade. »

Lui : « Oh non, elle est si forte parce que je continue à mettre ma main à mon fait-pipi toutes les nuits. »

Le médecin et le patient, le père et le fils s'accordent donc pour attribuer aux habitudes d'onanisme le rôle principal dans la pathogénie de l'état actuel. Il ne manque cependant pas non plus d'indices de la présence et de l'importance d'autres facteurs.

« Le 3 mars, est entrée chez nous une nouvelle bonne qui plaît particulièrement à Hans. Elle le laisse monter sur son dos pendant qu'elle fait le parquet, alors il ne l'appelle plus que « mon cheval » et la tire sans cesse par sa jupe en criant : « Hue dada ! » Le 10 mars environ, il dit à cette bonne : « Si vous faites ceci ou cela, il faudra que vous vous déshabilliez tout à fait, même la chemise ». (Il l'entend

19 Comparer les termes de la question de la mère : Gibst du vielleicht die Hand zum Wiwimacher ? Peut-être donnes-tu la main au fait-pipi ? avec ceux de la défense du père de Lizzi : *Gib mcht die Finger zum weisson Pferd*. Ne donne pas les doigts au cheval blanc. (N. d. tr.)

20 Le père de Hans n'avait aucune raison de douter que Hans eût raconté ici un événement réel. Les sensations de démangeaison au gland, qui incitent les enfants à se toucher, sont d'ailleurs décrites d'ordinaire ainsi en allemand : *es beisst mich* – Cela me mord.

comme punition, mais on peut aisément reconnaître là-dessous un désir.)

Elle : « Et qu'est-ce que ça ferait ? Je penserais tout simplement que je n'ai pas d'argent pour m'acheter de vêtements. »

Lui : « Mais c'est pourtant une honte, pensez donc ! on voit alors le fait-pipi. »

C'est sa vieille curiosité, reportée sur un autre objet et – comme il convient à la période du refoulement – recouverte d'une tendance moralisatrice !

« Le 13 mars, le matin, je dis à Hans : « Tu sais, si tu ne mets plus la main à ton fait-pipi, la bêtise deviendra sûrement plus faible. »

Hans : « Mais je ne mets plus la main à mon fait-pipi. »

Moi : « Mais tu continues à avoir envie de le faire. »

Hans : « Oui, c'est vrai, mais *avoir envie* n'est pas *faire,* et *faire,* n'est pas *avoir envie…* (! ! !).

Moi : « Mais afin que tu n'aies pas envie, tu dormiras ce soir dans un sac. »

« Après quoi nous sortons devant la maison. Il a certes peur, mais il dit, visiblement raffermi de par la perspective d'être assisté dans sa lutte : « Oh ! si je dors ce soir dans un sac, demain la bêtise sera passée. » Il a de fait *bien moins* peur des chevaux et laisse, dans un état de tranquillité relative, des voitures passer devant lui.

« Le dimanche suivant, 15 mars, Hans avait promis d'aller avec moi à Lainz. Il commence par résister, puis cependant m'accompagne. Dans la rue, comme il y a peu de voitures, il se sent visiblement bien et dit : « Comme c'est intelligent de la part du bon Dieu d'avoir déjà supprimé les chevaux ! » En chemin je lui explique que sa sœur n'a pas un fait-pipi comme le sien. Les petites filles et les femmes n'ont pas de fait-pipi. Maman n'en a pas, Anna non plus, et ainsi de suite. »

Hans : « Et toi, as-tu un fait-pipi ? »

Moi : « Naturellement, qu'as-tu donc cru ? »

Hans (après un silence) : « Comment les petites filles font-elles donc pipi, si elles n'ont pas de fait-pipi ? »

Moi : « Elles n'ont pas un fait-pipi comme le tien. N'as-tu pas encore vu, quand on baigne Anna ? »

« Toute la journée il est très gai, fait de la luge, etc. Ce n'est que le soir qu'il est à nouveau déprimé et semble craindre les chevaux.

« Ce soir-là, l'accès nerveux et le besoin de *faire câlin* sont moins prononcés que les jours précédents. Le jour suivant, sa mère l'emmène en ville, et il a très peur dans les rues. Le second jour il reste à la maison et est très gai. Le matin du troisième jour, il s'éveille vers six heures dans une grande angoisse. Quand on lui demande ce qu'il a, il raconte : « J'ai mis le doigt, mais très peu, à mon fait-pipi. Alors j'ai vu maman toute nue en chemise et elle m'a laissé voir son fait-pipi. J'ai montré à Grete[21], à ma Grete, ce que faisait maman, et je lui ai montré mon fait-pipi. Alors j'ai vite retiré la main de mon fait-pipi. « À cette objection que je fais : ce ne peut être qu'en chemise *ou* toute nue, Hans répond : « Elle était en chemise, mais la chemise était si courte que j'ai vu son fait-pipi. »

« Tout ceci n'est pas un rêve, mais un fantasme d'onanisme, d'ailleurs équivalent à un rêve. Ce que Hans fait faire à sa mère sert évidemment à sa propre justification : « Si maman montre son fait-pipi, je puis bien en faire autant. »

Ce fantasme nous montre deux choses ; en premier lieu, que les reproches de sa mère ont en leur temps exercé une puissante influence sur Hans ; en second lieu, que les explications à lui fournies, relatives à l'absence de fait-pipi chez les femmes, n'ont au premier abord pas été admises par lui. II déplore qu'il en soit ainsi et

21 Grete est une des petites filles de Gmunden à l'aide desquelles Hans édifie maintenant ses fantasmes. Il bavarde et joue avec elle.

maintient en imagination son point de vue précédent. Peut-être a-t-il aussi ses raisons pour commencer par refuser créance à son père.

Rapport hebdomadaire du père de Hans :

« Cher Docteur, ci-joint la continuation de l'histoire de notre Hans – un fragment très intéressant. Peut-être me permettrai-je lundi prochain d'aller à votre consultation et si possible d'amener avec moi Hans – à condition qu'il veuille bien venir. Je lui ai demandé aujourd'hui : « Veux-tu venir avec moi lundi chez le Professeur qui peut te débarrasser de ta « bêtise » ?

Lui : « Non. »

Moi : « Mais il a une très jolie petite fille ! » Sur quoi Hans a consenti tout de suite et avec joie. »

« Dimanche, 22 mars. Afin d'élargir le programme dominical, je propose à Hans d'aller d'abord à Schönbrunn et d'attendre l'après-midi pour aller de là à Lainz. Il a ainsi à faire à pied le chemin, non seulement de notre maison à la gare de la Douane Centrale du Stadtbahn[22], mais encore de la Gare de Hietzing à Schönbrunn et de là de nouveau à la station du tramway à vapeur de Hietzing. Il y parvient, en détournant vite les yeux, visiblement pris de peur chaque fois que des chevaux approchent. Ce faisant, il suit un conseil donné par sa mère.

« À Schönbrunn, il a peur de certains animaux qu'il regardait auparavant sans aucune crainte. Ainsi il ne veut absolument pas entrer dans le pavillon de la *girafe,* il ne veut pas non plus aller voir l'éléphant, qui l'amusait tant d'habitude. Il a peur de tous les grands animaux, tandis qu'il prend plaisir aux petits. Parmi les oiseaux, il a peur cette fois-ci également du pélican, ce qui ne lui était jamais arrivé, évidemment aussi à cause de sa taille.

22 Hauptzollamt. La gare de la douane centrale du chemin de fer local et suburbain à Vienne. Hietzing est un faubourg qui touche au Palais de Schönbrunn. (N. d. tr.)

« Je dis alors à Hans : « Sais-tu pourquoi tu as peur des grands animaux ? Les grands animaux ont un grand fait-pipi, et tu as peur en réalité, des grands fait-pipi.

Hans : « Mais je n'ai jamais encore vu le fait-pipi des grands animaux.[23] »

Moi : « Mais tu as vu celui du cheval et le cheval est bien un grand animal. »

Hans : « Oh ! du cheval, souvent ! une fois à Gmunden, quand la voiture était devant la porte, une autre fois devant la Douane Centrale. »

Moi : « Quand tu étais petit, tu as probablement été à Gmunden dans une écurie… »

Hans : (m'interrompant) « Oui, à Gmunden, j'allais tous les jours à l'écurie quand les chevaux revenaient à la maison. »

Moi : « …et tu as probablement eu peur, en voyant une fois le grand fait-pipi du cheval. Mais tu n'as pas à en avoir peur. Les grands animaux ont de grands fait-pipi ; les petits animaux, de petits fait-pipi. »

Hans : « Et tout le monde a un fait-pipi, et mon fait-pipi grandira avec moi, quand je grandirai, car il est enraciné. » « Là-dessus se termina notre entretien. Les jours suivants, la peur semble de nouveau un peu plus grande ; Hans se risque à peine devant la porte de la maison où on le conduit après le repas. »

Les dernières paroles de consolation que Hans s'adresse à lui-même éclairent la situation et nous permettent de corriger quelque peu les assertions de son père. Il est exact que Hans a peur des grands animaux parce qu'il doit penser à leur fait-pipi, mais l'on ne peut vraiment dire qu'il ait peur du grand fait-pipi en lui-même. Autrefois l'idée d'un grand fait-pipi lui était décidément agréable, et il cherchait de toutes ses forces à s'en procurer la vue. Depuis lors

23 Ce n'est pas vrai. Voir l'exclamation de Hans devant la cage du lion. C'est là sans doute le début de l'« oubli » résultant du refoulement.

ce plaisir lui a été gâté, ceci de par le renversement général du plaisir en déplaisir qui, de façon encore inexpliquée, a frappé toute son investigation sexuelle, et, ce qui nous apparaît plus clairement, de par certaines expériences et réflexions ayant conduit à des conclusions pénibles. La consolation de Hans à lui-même : « mon fait-pipi grandira avec moi, quand je grandirai » nous permet de conclure que, au cours de ses observations, Hans n'a cessé de faire des comparaisons et est demeuré très peu satisfait des dimensions de son propre fait-pipi. Les grands animaux lui rappellent ce défaut, et c'est pourquoi ils lui sont désagréables. Mais comme toute cette suite de pensées est probablement incapable de devenir clairement consciente, ce pénible sentiment se mue aussi en angoisse, de telle sorte que l'angoisse actuelle de Hans est édifiée et sur son plaisir passé et sur son déplaisir présent. Une fois un état d'angoisse établi, l'angoisse absorbe tous les autres sentiments ; avec les progrès du refoulement, et à mesure que les représentations chargées d'affect, qui avaient été conscientes, descendent dans l'inconscient, tous les affects deviennent capables de se transformer en angoisse.

La singulière remarque de Hans : « car il est enraciné », nous permet, rapporté à l'ensemble de son propos consolateur, de deviner bien des choses qu'il ne peut pas exprimer et qu'il n'a d'ailleurs pas exprimées au cours de cette analyse. Je comblerai en partie cette lacune grâce à l'expérience que j'ai acquise par les analyses d'adultes, mais j'espère que cette interprétation ne sera pas considérée comme forcée ou arbitraire. « Car il est enraciné » : si cette pensée est une consolation et un défi, elle nous rappelle la vieille menace faite par sa mère à Hans, lorsque celle-ci lui dit qu'elle lui ferait couper son fait-pipi s'il continuait à jouer avec. Cette menace, faite quand Hans avait trois ans et demi, demeura alors sans effet, Hans répondit tranquillement qu'il ferait alors pipi avec son tutu. Il serait tout à fait classique que la menace de castration fît son effet maintenant *après-coup,* et que maintenant, un an et trois

mois plus tard, Hans fût en proie à l'angoisse de perdre cette précieuse partie de son moi. On peut observer, dans d'autres cas morbides, de tels effets après-coup de commandements et de menaces faites dans l'enfance, alors que l'intervalle entre l'ordre ou la menace et son effet s'étend sur tout autant de dizaines d'années ou davantage. Je connais même des cas où l'« obéissance à retardement » de la part du refoulement a eu la part principale dans la détermination des symptômes morbides.

Les éclaircissements fournis récemment à Hans relativement à l'absence de fait-pipi chez les femmes ne peuvent qu'avoir ébranlé sa confiance en soi et avoir réveillé son complexe de castration. C'est pourquoi il se rebella contre ces éclaircissements et pourquoi ils demeurèrent sans résultats thérapeutiques. Y a-t-il donc des créatures qui ne possèdent plus de fait-pipi ? Alors ce ne serait plus si incroyable que l'on put lui enlever le sien, et faire de lui, pour ainsi dire, une femme ![24].

« Dans la nuit du 27 au 28, Hans nous fait la surprise de se lever en pleine, nuit et de venir nous rejoindre dans notre lit. Sa

24 Je ne puis interrompre ici le cours de cet exposé pour démontrer combien cette inconsciente suite de pensées, que j'attribue ici au petit Hans, est typique. Le complexe de castration est la plus profonde racine inconsciente de l'antisémitisme, car dans la nursery déjà le petit garçon entend dire que l'on coupe au juif quelque chose au pénis – il pense, un morceau du pénis – ce qui lui donne le droit de mépriser le juif. Et il n'est pas de racine plus profonde au sentiment de supériorité sur les femmes. Weininger, ce jeune philosophe, si hautement doué, mais doté aussi de troubles sexuels, et qui, après avoir écrit son curieux livre : « Sexe et Caractère », *(Geschlecht und Character)* se suicida, a, dans un chapitre très remarqué, traité les juifs et les femmes avec une hostilité égale et les a accablés des mêmes invectives. Weininger, en tant que névropathe, était soumis à ses complexes infantiles ; les rapports au complexe de castration sont ce qui est ici commun au juif et à la femme. Une analyse plus complète de l'antisémitisme se trouve dans un des derniers travaux de Freud, *Moïse et le monothéisme* (1939), Chap III, trad. franç. par Anne Berman, Gallimard, 1948.

chambre est séparée de la nôtre par un cabinet. Nous lui demandons pourquoi il fait cela, si peut-être il a eu peur.

« Non, dit-il, je vous le dirai demain. » Il s'endort dans notre lit et est alors reporté dans le sien.

« Le lendemain, je soumets Hans à un interrogatoire afin de découvrir pourquoi il est venu nous rejoindre dans la nuit et, après quelque résistance de sa part, prend place le dialogue suivant, que je sténographie aussitôt :

Lui : « *Il y avait dans la chambre une grande girafe et une girafe chiffonnée, et la grande a crié que je lui avais enlevé la chiffonnée. Alors elle a cessé de crier, et alors je me suis assis sur la girafe chiffonnée.* »

Moi (intrigué) : « Quoi ? Une girafe chiffonnée ? Qu'est-ce que c'était ? »

Lui : « Oui. » (Il va vite chercher un morceau de papier, il le chiffonne et dit) : « elle était chiffonnée comme ça. »

Moi : « Et tu t'es assis sur la girafe chiffonnée ? Comment ?

Il me le montre à nouveau, en s'asseyant par terre.

Moi : « Pourquoi es-tu venu dans notre chambre ? »

Lui : « Je n'en sais moi-même rien. »

Moi : « As-tu eu peur ? »

Lui : « Non. Certes pas ! »

Moi : « As-tu rêvé de ces girafes ? »

Lui : « Non, je n'ai pas rêvé. Je l'ai pensé. J'ai pensé tout ça. Je m'étais éveillé avant. »

Moi : « Qu'est-que que cela veut dire : une girafe chiffonnée ? Tu sais pourtant bien qu'on ne peut pas écrabouiller une girafe dans la main comme un morceau de papier. »

Lui : « Je le sais, je l'ai pensé seulement. Il n'en existe sûrement pas vraiment[25]. La chiffonnée était toute couchée par terre et je l'ai emportée, prise avec mes mains. »

Moi : « Quoi ! Peut-on prendre une aussi grande girafe que ça avec les mains ? »

Lui : « La chiffonnée, je l'ai prise avec ma main. »

Moi : « Où était la grande pendant ce temps-là ? »

Lui : « Hé bien, la grande se tenait un peu plus loin. »

Moi : « Qu'as-tu fait de la chiffonnée ? »

Lui : « Je l'ai tenue un petit peu dans ma main, jusqu'à ce que la grande ait fini de crier, et quand la grande a eu fini de crier, je me suis assis dessus. »

Moi : « Pourquoi la grande a-t-elle crié ? »

Lui : « Parce que je lui avais enlevé la petite. » (Il remarque que je note tout, et il demande : « Pourquoi écris-tu ça ? »)

Moi : « Parce que je l'envoie à un professeur qui pourra te débarrasser de ta *bêtise.* »

Lui : « Ah ! Alors tu as aussi écrit que maman avait ôté sa chemise, et tu le donneras aussi au professeur. »

Moi : « Oui, mais il ne comprendra pas comment tu peux croire qu'on peut chiffonner une girafe. »

Lui : « Dis-lui seulement que je ne le sais pas moi-même, et il ne demandera rien ; s'il demande pourtant ce qu'est une girafe chiffonnée, il peut alors nous écrire et nous lui répondrons, ou bien écrivons-lui tout de suite que je ne le sais pas. »

Moi : « Mais pourquoi es-tu venu la nuit ? »

Lui : « Je ne sais pas. »

Moi : « Dis-moi vite à quoi tu penses. »

Lui : « (avec humeur) À du sirop de framboise. »

25 Hans dit très nettement à sa manière que c'était un fantasme.

Moi : « Et à quoi encore ? »

Lui : « À un fusil pour tuer les gens[26]. »

Moi : « Tu ne l'as sûrement pas rêvé ? »

Lui : « Sûrement pas, j'en suis tout à fait sûr. »

« Il poursuit : « Maman m'a bien longtemps prié de lui dire pourquoi je suis venu la nuit. Mais je n'ai pas voulu le dire, parce que d'abord j'avais honte devant maman. »

Moi : « Pourquoi ? »

Lui : « Je ne sais pas. »

« De fait ma femme l'a interrogé toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ait conté l'histoire des girafes. »

Le même jour, le père de Hans trouva la solution du fantasme aux girafes.

« La grande girafe c'est moi – ou plutôt le grand pénis (le long cou) ; la girafe chiffonnée c'est ma femme, ou plutôt son organe génital, ce qui montre quel est le résultat des éclaircissements donnés à Hans.

« Girafe : se reporter à l'expédition à Schönbrunn. De plus, il a, au-dessus de son lit, l'image d'une girafe et d'un éléphant.

« Le tout est la reproduction d'une scène qui s'est jouée presque tous les matins ces jours passés. Hans vient nous trouver de bonne heure tous les matins, et ma femme ne peut résister à le prendre quelques minutes dans son lit. Je commence alors toujours par lui dire qu'elle ne devrait pas le prendre ainsi dans son lit. (« la grande a crié, parce que je lui avais enlevé la girafe chiffonnée »), et elle répond de ci de là, assez irritée, que c'est une absurdité, qu'une minute ne peut rien faire, et ainsi de suite. Hans reste alors avec elle

26 Il s'agit de désirs. Le père essaie ici, dans sa perplexité, d'employer la technique classique de psychanalyse. Elle ne mène ici pas loin, mais ce qu'elle fournit peut cependant acquérir un sens à la lumière de révélations ultérieures.

un petit peu. (« Alors la grande girafe a cessé de crier et alors je me suis assis sur la girafe chiffonnée. »)

« La résolution de cette scène matrimoniale transposée dans la vie des girafes est ainsi la suivante : Hans a été saisi pendant la nuit de la nostalgie de sa mère, de ses caresses, de son organe génital, et c'est pourquoi il est venu dans notre chambre. Le tout est une continuation de sa peur des chevaux. » Je n'ajouterai à l'interprétation pénétrante du père que ceci : « *S'asseoir dessus* » est sans doute pour Hans la représentation de la prise de *possession*[27]. Et le tout est un fantasme de défi, relié à la satisfaction d'avoir triomphé de la résistance paternelle. « Crie tant que tu veux, maman me prendra tout de même dans son lit et maman m'appartient ! » Ce que le père suppose se laisse donc à juste titre déceler là-dessous : la crainte que sa mère ne l'aime pas, parce que son fait-pipi n'est pas comparable à celui de son père.

Le lendemain matin, le père obtient la confirmation de son interprétation. « Le dimanche 29 mars, je vais, avec Hans à Lainz. À la porte je prends congé de ma femme en disant sur un ton plaisant : « Au revoir, grande girafe ! » Hans demande : « Pourquoi girafe ? » Moi alors : « Maman est la grande girafe. » Sur quoi Hans : « N'est-ce pas ? et Anna est la girafe chiffonnée ? »

« Dans le train je lui explique le fantasme aux girafes, sur quoi il dit : Oui, c'est vrai, et comme je lui dis que je suis la grande girafe, que le long cou lui a rappelé un fait-pipi, il réplique : « Maman a aussi un cou comme une girafe, je l'ai vu quand elle se lave son cou blanc[28]. »

« Lundi, le 30 mars, Hans vient me trouver le matin et dit : « Tu sais, j'ai pensé deux choses ce matin. » – « La première ? » –

27 Cf le latin *possidere,* l'allemand *besitzen*, etc. (N. d. tr.).

28 Hans confirme simplement l'interprétation des deux girafes comme étant le père et la mère et non le symbolisme sexuel d'après lequel la girafe elle-même représenterait le pénis. Ce symbolisme est sans doute exact, mais on ne peut vraiment demander davantage à Hans.

« Je suis avec toi à Schönbrunn, là où sont les moutons, et alors nous nous sommes glissés sous les cordes, et puis nous l'avons dit à l'agent de police qui est à l'entrée du jardin, et ils nous a arrêtés tous les deux ». Hans a oublié la seconde chose.

« Je ferai remarquer ici que dimanche dernier, comme nous voulions aller voir les moutons, cette partie du jardin était fermée par une corde, ce qui nous empêcha d'y entrer. Hans fut très surpris que l'on fermât une partie du jardin rien qu'avec une corde, sous laquelle on peut facilement se glisser. Je lui dis que les gens comme il faut ne passent pas sous les cordes. Il dit que ce serait très facile, je répondis qu'un agent de police pourrait alors survenir qui vous emmènerait. À l'entrée de Schönbrunn se tient un garde du corps, duquel j'ai dit une fois à Hans qu'il arrête les méchants enfants.

« Au retour de notre visite chez vous, qui eut lieu le même jour, Hans confessa encore quelque désir de faire une chose défendue. « Tu sais, ce matin j'ai encore pensé quelque chose. » – « Quoi donc ? » – « J'étais avec toi dans le train, et nous avons cassé la vitre d'une fenêtre et l'agent de police nous a emmenés. »

Voilà une suite tout à fait appropriée du fantasme aux girafes. Hans soupçonne qu'il est interdit de prendre possession de la mère ; il s'est heurté à la barrière de l'inceste. Mais il croit la chose défendue en elle-même. Dans les exploits défendus qu'il accomplit en imagination, son père est toujours avec lui et est arrêté avec lui. Son père, pense-t-il, fait donc aussi avec sa mère cette chose énigmatique défendue qu'il remplace par un acte de violence tel que le bris d'une vitre de fenêtre ou la pénétration de force dans un espace clos.

Cette après-midi-là, le père et le fils vinrent me voir à ma consultation. Je connaissais déjà le drôle de petit bonhomme, et avec toute son assurance il était si gentil que j'avais chaque fois eu plaisir à le voir. Je ne sais s'il se souvenait de moi, mais il se comporta de façon irréprochable et comme un membre tout à fait raisonnable de la famille humaine. La consultation fut courte. Le père commença

par dire que, malgré tous les éclaircissements donnés à Hans, sa peur des chevaux n’avait pas diminué. Nous dûmes aussi convenir que les rapports étaient fort peu nombreux entre les chevaux dont il avait peur et les aspirations de tendresse envers sa mère qui s’étaient révélées. Certains détails que j’appris alors – qu’il était particulièrement gêné par ce que les chevaux ont devant les yeux et par le noir qu’ils ont autour de la bouche – n’étaient certes pas explicables par ce que nous connaissions. Mais comme je regardais le père et le fils tous deux assis devant moi, tout en écoutant la description par Hans de ses « chevaux d’angoisse », une nouvelle partie de la solution du problème me vint tout à coup à l’esprit, partie dont je compris qu’elle pût justement échapper au père. Je demandai à Hans sur un ton de plaisanterie si ses chevaux portaient binocle, ce qu’il nia, puis si son père portait un binocle, ce qu’il nia aussi, contre toute évidence ; je lui demandai si par le noir autour de la « bouche » il voulait dire la moustache, et je lui révélai alors qu’il avait peur de son père justement parce qu’il aimait tellement sa mère. Il devait en effet penser que son père lui en voulait de cela, mais ce n’était pas vrai, son père l’aimait tout de même, il pouvait sans aucune crainte tout lui avouer. Bien avant qu’il ne vint au monde j’avais déjà su qu’un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu’il serait par suite forcé d’avoir peur de son père, et je l’avais annoncé à son père. « Pourquoi crois-tu donc – m’interrompit alors le père de Hans, – que je t’en veuille ? T’ai-je jamais grondé ou battu ? » – « Oh ! oui, tu m’as battu », corrigea Hans. « Ce n’est pas vrai. Quand ça ? »

— « Ce matin » répondit le petit garçon ; et son père se rappela que Hans, tout à fait à l’improviste, lui avait donné un coup de tête dans le ventre, ce sur quoi il lui avait rendu, à la façon d’un réflexe, un coup avec la main. Qu’il n’ait pas enregistré ce détail dans l’ensemble de la névrose était curieux ; mais il le comprit maintenant

comme exprimant la disposition hostile de l'enfant contre lui, peut-être aussi comme manifestant le besoin d'en être puni[29].

En revenant, Hans demande à son père :

« Le Professeur parle-t-il avec le bon Dieu, pour qu'il puisse savoir tout ça d'avance ? » Je serais extraordinairement fier de cette attestation de la bouche d'un enfant, si je ne l'avais moi-même provoquée par ma vanterie enjouée.

À partir du jour de cette consultation je reçus des rapports presque quotidiens relatant les changements survenant dans l'état du petit patient. On ne pouvait s'attendre à ce que ma communication l'eût délivré d'un seul coup de son angoisse mais il devint visible que la possibilité lui était maintenant donnée de mettre à jour ses productions inconsciente et d'opérer la liquidation de sa phobie. À partir de ce moment il réalisa un programme que je fus à même de prédire à son père.

« Le 2 avril, la *première réelle amélioration* est à noter. Tandis qu'auparavant on ne pouvait l'amener à sortir pour un certain temps de la porte cochère et que toujours, quand des chevaux approchaient, il revenait en courant à la maison, avec tous les signes de la peur, il reste cette fois une heure devant la porte cochère, même quand les voitures passent, ce qui devant chez nous arrive assez souvent. De temps à autre, en voyant de loin venir une voiture, il revient bien en courant vers la maison, mais il rebrousse chemin, comme se ravisant. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus qu'un restant d'angoisse, et le progrès depuis les éclaircissements n'est pas à méconnaître.

« Le soir il dit : « Puisque nous allons maintenant jusque devant la porte cochère, nous irons aussi au Stadtpark. »

29 L'enfant reproduisit par la suite cette réaction envers son père de façon plus claire et plus complète, en donnant à son père d'abord un coup sur la main, puis en baisant tendrement cette même main.

« Le 9 avril il arrive de bonne heure dans mon lit, tandis que les jours précédents il n’y était plus venu et semblait même fier de cette retenue. Je demande : « Pourquoi donc es-tu venu aujourd’hui ? »

Hans : « Quand je n’aurai plus peur, je ne viendrai plus. » Moi : « Ainsi tu viens me trouver parce que tu as peur ? » Hans : « Quand je ne suis pas avec toi, j’ai peur ; quand je ne suis pas au lit avec toi, alors j’ai peur. Quand je n’aurai plus peur, je ne viendrai plus. »

Moi : « Tu m’aimes donc, tu as peur quand tu es dans ton lit le matin, et c’est pourquoi tu viens me trouver ? »

Hans : « Oui. Pourquoi m’as-tu dit que j’aime *maman* et que c’est pour ça que j’ai peur, quand c’est *toi* que j’aime ? » Le petit garçon faisait ici preuve d’une clarté de vue vraiment rare. Il donne à entendre qu’en lui l’amour pour son père est en conflit avec l’hostilité contre son père provenant de son rôle de rival auprès de la mère, et il reproche à son père de ne pas avoir jusque-là attiré son attention sur ce jeu de forces qui devait se résoudre en angoisse. Le père ne le comprend pas encore tout à fait, car il ne réussit, pendant cet entretien, qu’à se convaincre de l’hostilité du petit garçon contre lui, dont j’avais soutenu l’existence au cours de notre consultation. Ce qui va suivre, et que je reproduirai pourtant, sans y rien changer, est à la vérité plus important relativement aux progrès de la compréhension chez le père que pour le petit patient.

« Je n’ai malheureusement pas compris sur le champ le sens de cette objection. Parce que Hans aime sa mère, il voudrait évidemment que je ne fusse plus là, alors il prendrait la place de son père. Ce désir hostile réprimé se transforme en angoisse relativement à ce qui m’arrive, et il vient le matin voir si je suis parti. Je n’ai malheureusement pas encore compris ceci à ce moment et je lui dis :

« Ainsi, quand tu es seul, tu es anxieux à mon sujet et tu viens me trouver. »

Hans : « Quand tu n'es pas là, j'ai peur que tu ne reviennes pas à la maison. »

Moi : « T'ai-je jamais menacé de ne pas revenir à la maison ? »

Hans : « Toi pas, mais maman. Maman m'a dit qu'elle ne reviendrait plus. » (Il avait sans doute été méchant et elle l'avait menacé de s'en aller).

Moi : « Elle a dit ça parce que tu étais méchant. »

Hans : « Oui. »

Moi : « Tu as donc peur que je ne m'en aille parce que tu as été méchant, et c'est pourquoi tu viens me trouver. »

« Comme je me lève de table après le petit déjeuner, Hans dit : « Papa, reste ! ne t'en va pas *au galop !* « Je suis frappé qu'il dise *au galop* au lieu de *en courant* et je réplique : « Oh, tu as peur que le cheval ne te quitte. » Sur quoi il rit. »

Nous savons que cette partie de l'angoisse de Hans a deux composantes : la peur *du* père et la peur *pour* le père. La première dérive de son hostilité contre son père, la seconde du conflit de la tendresse – ici exagérée par réaction – avec l'hostilité.

Le père poursuit : « Ceci est sans doute le début d'une phase importante. Qu'il ne se risque tout au plus que devant la maison, qu'il n'ose cependant pas s'éloigner de la maison, qu'il revienne sur ses pas à mi-chemin aux premières atteintes de l'angoisse, tout ceci est motivé par la peur de ne pas trouver ses parents à la maison parce qu'ils en seraient partis. Il reste comme collé à la maison en vertu de son amour pour sa mère ; il craint que je ne m'en aille du fait des désirs hostiles qu'il nourrit contre moi, car alors, moi parti, c'est lui qui serait le père.

« L'été passé j'ai dû à plusieurs reprises quitter Gmunden pour Vienne, à cause de mes affaires, alors il était le père. Je rappellerai que sa peur des chevaux se relie à un épisode datant de Gmunden, lorsqu'un cheval devait emmener à la gare les bagages de Lizzi. Le

désir refoulé de me voir partir pour la gare afin qu'il soit seul avec sa mère, (« le cheval devrait s'en aller ») se transforme alors en anxiété de voir les chevaux prêts à partir, et de fait rien ne le met dans un pareil état d'angoisse que lorsque de la cour de la Douane Centrale qui est en face de notre maison, une voiture s'ébranle pour partir et que des chevaux se mettent en mouvement.

« La condition pour que cette nouvelle phase (sentiments hostiles contre son père) pût s'instaurer était que Hans eût appris que je ne suis pas fâché qu'il aime tant sa mère.

« L'après-midi, je sors de nouveau avec lui devant la porte cochère ; il va de nouveau devant la maison et y reste même quand des voitures passent. Ce n'est que devant certaines voitures qu'il a peur et court dans le hall d'entrée. Il me donne aussi cette explication : « Tous les chevaux blancs ne mordent pas », ce qui équivaut à dire que déjà certains chevaux blancs ont été reconnus grâce à l'analyse comme étant « Papa » et ne mordent plus, mais qu'il en reste encore d'autres qui mordent. Le plan des lieux devant notre porte cochère est le suivant :

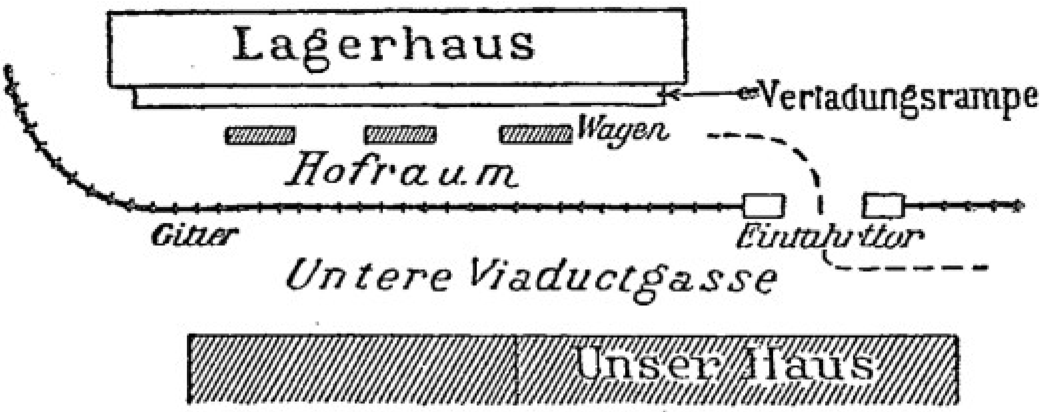


FIGURE 2.

en face se trouve l'entrepôt de l'octroi des denrées alimentaires avec une rampe de chargement, devant laquelle toute la journée des voitures passent afin de charger des caisses et objets semblables. Du côté de la rue, une grille ferme cette cour. Vis-à-vis de notre maison est la porte d'entrée de la cour (Fig. 2). J'ai observé

déjà depuis quelques jours, que Hans a particulièrement peur quand des voitures entrent dans la cour ou en sortent, ce qui les oblige à prendre un tournant. Je lui ai demandé alors pourquoi il a si peur, sur quoi il a répondu :

« *J'ai peur que les chevaux ne tombent quand la voiture tourne.* » (A) Il a tout aussi peur lorsque des voitures stationnant devant la rampe de chargement se mettent soudain en mouvement afin de repartir (B). De plus, il a plus peur (C) des grands chevaux de somme que des petits chevaux, des chevaux de ferme plus que des chevaux aux formes élégantes (par exemple les chevaux de voitures de place). Il a aussi plus peur quand une voiture passe vite (D) que lorsque les chevaux trottent doucement. Ces nuances ne se sont fait clairement jour, bien entendu, que ces jours passés. »

J'inclinerais à dire que, par suite de l'analyse, non seulement le patient, mais aussi sa phobie a acquis plus de courage et ose se montrer.

« Le 5 avril, Hans arrive à nouveau dans notre chambre à coucher et est renvoyé dans son lit. Je lui dis : « Tant que tu viendras le matin dans notre chambre, ta peur des chevaux n'ira pas mieux. » Il répond cependant, avec défi : « Je viendrai tout de même, même si j'ai peur. » Ainsi il ne veut pas se laisser interdire les visites qu'il fait à sa maman.

« Après le petit déjeuner nous allons descendre. Hans s'en réjouit fort et forme le plan, au lieu de rester comme d'habitude devant la porte cochère, de traverser la rue et d'aller dans la cour, où il a vu assez souvent jouer des gamins. Je lui dis que cela me ferait plaisir s'il y allait, et je saisis cette occasion pour lui demander pourquoi il a si peur lorsque les voitures chargées se mettent en mouvement à la rampe de chargement (B).

Hans : « J'ai peur si je suis sur la voiture que la voiture s'en aille vite, et que je me tienne dessus et que je veuille aller là sur la

planche (la rampe de chargement) et que je m'en aille avec la voiture. »

Moi : « Et quand la voiture reste tranquille ? Alors tu n'as pas peur ? Pourquoi pas ? »

Hans : « Quand la voiture reste tranquille, je peux vite aller sur la voiture et aller sur la planche. »

« Hans forme donc le plan de grimper par dessus une voiture sur la rampe de chargement et il a peur que la voiture ne s'en aille pendant qu'il sera dessus.

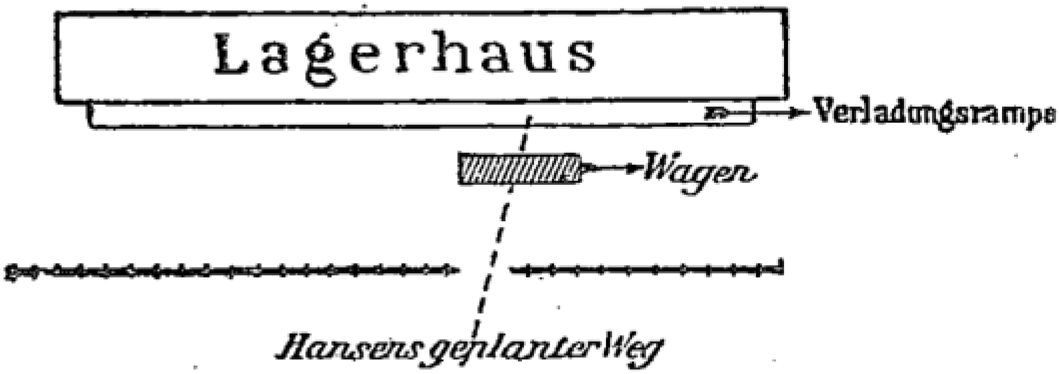


FIGURE 3.

Moi : « Peut-être crains-tu de ne plus pouvoir revenir à la maison si tu t'en allais avec la voiture ? »

Hans : « Oh non, je peux, toujours revenir trouver Maman, sur cette voiture-ci ou en fiacre. Je peux aussi lui dire le numéro de la maison. »

Moi : « Mais de quoi donc as-tu peur ? »

Hans : « Je ne sais pas. Mais le professeur le saura. Crois-tu qu'il le saura ? »

Moi : « Pourquoi donc veux-tu aller là-bas sur la planche ? »

Hans : « Parce que je n'y ai jamais été, et je voudrais tellement y aller, et sais-tu pourquoi je veux y aller ? Parce que je voudrais décharger et charger les paquets et je voudrais là grimper sur les paquets. J'aimerais tellement grimper sur les paquets ! Sais-tu qui

m’a appris à grimper ? Des gamins ont grimpé sur les paquets et je les ai vus et je veux aussi le faire. »

« Son désir ne se réalisa pas, car lorsque Hans se risqua à nouveau devant la porte cochère, les quelques pas par delà la rue et dans la cour éveillèrent en lui de trop grandes résistances, parce que des voitures entraient et sortaient sans cesse de la cour. »

Le professeur ne sait rien d’autre que ceci : ce jeu que Hans projetait de jouer avec les voitures chargées doit être entré en un rapport symbolique, substitutif, avec un autre de ses désirs dont jusqu’à présent il n’a encore rien manifesté. Mais, – si cela ne semblait trop hardi – ce désir se laisserait, même à ce stade, déjà reconstruire.

« Dans l’après-midi nous sortons de nouveau devant la porte cochère, et comme je reviens je demande à Hans : « De quels chevaux as-tu au fond le plus peur ? »

Hans : « De tous. »

Moi : « Ça n’est pas vrai ! »

Hans : « Les chevaux qui me font le plus peur sont ceux qui ont quelque chose sur la bouche. »

Moi : « Que veux-tu dire par là ? Le morceau de fer qu’ils ont dans la bouche ? »

Hans : « Non, ils ont quelque chose de noir sur la bouche. » (Il se couvre la bouche de la main.)

Moi : « Quoi ? Une moustache, peut-être ? »

Hans (riant) : « Oh non ! »

Moi : « L’ont-ils tous ? »

Hans : « Non, seulement quelques-uns. »

Moi : « Qu’est-ce que c’est qu’ils ont sur la bouche ? »

Hans : « Quelque chose de noir. » (Je crois que c'est en réalité l'épaisse pièce de cuir que portent les chevaux de somme autour du museau.)

Hans : « Et les voitures de déménagement, j'en ai aussi le plus peur. »

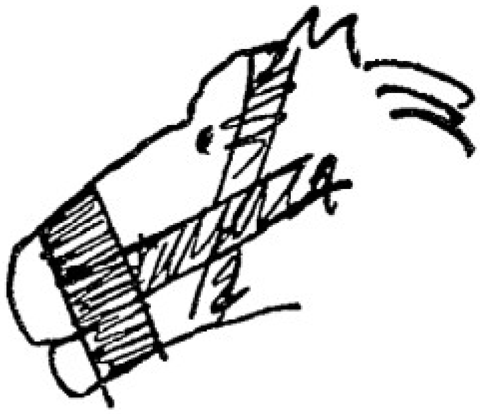


FIGURE 4.

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Je crois, quand les chevaux de déménagement tirent une lourde voiture, qu'ils vont tomber. »

Moi : « Ainsi tu n'as pas peur des petites voitures ? » Hans : « Non, je n'ai pas peur d'une petite voiture ni d'une voiture de la poste. Aussi quand vient un omnibus j'ai le plus peur. »

Moi : « Pourquoi ? Parce qu'il est si grand ? »

Hans : « Non, parce qu'un jour le cheval d'un omnibus est tombé. »

Moi : « Quand cela ? »

Hans : « Un jour où je suis sorti avec Maman malgré la *bêtise,* quand j'ai acheté le gilet. »

(Ceci est confirmé après coup par sa mère.) »

Moi : « Qu'as-tu pensé quand le cheval est tombé ? »

Hans : « Ce sera maintenant toujours comme ça. Tous les chevaux d'omnibus vont tomber. »

Moi : « De tous les omnibus ? »

Hans : « Oui ! Et aussi des voitures de déménagement. Aux voitures de déménagement, pas si souvent. »

Moi : « Tu avais alors déjà la *bêtise* ? »

Hans : « Non, c'est alors que je l'ai attrapée. Quand le cheval de l'omnibus est tombé, j'ai eu tellement peur, vraiment ! C'est à ce moment-là que je l'ai attrapée. »

Moi : « La *bêtise* était cette idée qu'un cheval allait te mordre, et tu dis maintenant que tu as eu peur qu'un cheval ne vint à tomber. »

Hans : « Tomber et mordre[30]. »

Hans : « Parce que le cheval a fait comme ça avec ses pieds. (Il se couche par terre et me montre comment le cheval donnait des coups de pied.) J'ai eu peur, *parce qu'il a fait du charivari avec ses pieds.* »

Moi : « Où donc as-tu été ce jour-là avec Maman ? »

Hans : « D'abord au Skating Rink, puis au café, puis acheter le gilet, puis chez le pâtissier, puis à la maison le soir ; nous sommes rentrés par le Stadtpark. »

« (Tout cela est confirmé par ma femme, et aussi que l'angoisse a éclaté immédiatement après.)

Moi : « Le cheval était-il mort quand il est tombé ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Comment le sais-tu ? »

Hans : « Parce que je l'ai vu. (Il rit). Non, il n'était pas mort. »

Moi : « Peut-être as-tu pensé qu'il était mort. »

Hans : « Non, sûrement pas. Je l'ai dit seulement pour rire. » Son expression était cependant sérieuse en le disant.

30 Hans a raison, quelque invraisemblable que paraisse ce rapprochement. La suite des idées est en effet, comme nous l'allons voir, que le cheval (le père) mordrait Hans à cause du désir du petit que lui (le père) tombe.

« Comme il est fatigué, je le laisse aller courir. Il me dit simplement encore qu'il a eu peur d'abord des chevaux d'omnibus, puis de tous les autres, et enfin en dernier des chevaux de voitures de déménagement. »

En revenant de Lainz encore quelques questions :

Moi : « Quand le cheval de l'omnibus est tombé, de quelle couleur était-il ? Blanc, roux, brun gris ? »

Hans : « Noir, les deux chevaux étaient noirs. »

Moi : « Était-il grand ou petit ? »

Hans : « Grand. »

Moi : « Gros ou maigre ? »

Hans : « Gros, très grand et gros. »

Moi : « Quand le cheval est tombé, as-tu pensé à ton papa ? »

Hans : « Peut-être. Oui. C'est possible. »

Les investigations du père de Hans peuvent être restées sans succès sur bien des points ; mais il n'y a aucun mal à faire de près connaissance avec une phobie de cette sorte, que l'on serait enclin à dénommer d'après ses nouveaux objets. Nous apprenons ainsi à voir combien elle est en réalité diffuse. Elle se porte sur des chevaux et des voitures, sur ce fait que des chevaux tombent et qu'ils mordent, sur des chevaux d'une nature spéciale, sur des voitures qui sont lourdement chargées. Nous pouvons dès maintenant révéler que toutes ces particularités dérivent de ce que l'angoisse originairement n'avait rien à voir avec les chevaux ; mais fut transposée secondairement sur ceux-ci et se fixa alors sur les points du complexe des chevaux qui se montrèrent propres à certains transferts. Nous devons rendre hommage à un résultat essentiel de l'investigation du père de Hans. Nous avons appris à connaître à quelle occasion actuelle fut liée l'éclosion de la phobie. Ce fut lorsque le petit garçon vit tomber un grand cheval lourd, et l'une des interprétations du moins de cette forte impression semble avoir été

celle que souligne le père : Hans a alors éprouvé le désir que son père tombât ainsi – et fût mort. L'expression sérieuse de Hans en contant la chose se rapportait sans doute à ce sens inconscient. Mais un autre sens ne serait-il pas encore dissimulé sous tout cela ? Et que signifie le charivari fait avec les jambes ?

« Hans, depuis quelque temps, joue au cheval dans la chambre, il court et tombe, donne alors des coups de pied en tous sens, il hennit. Un jour il s'attache un petit sac en guise de musette. A plusieurs reprises il me court dessus et me mord. »

Il accepte ainsi les dernières interprétations plus résolument qu'il ne le pourrait faire en paroles, mais naturellement en intervertissant les rôles, le jeu étant au service d'un fantasme de désir. Il est ainsi le cheval, il mord le père, et de cette façon il s'identifie avec son père.

« Je remarque depuis deux jours que Hans me brave de la manière la plus nette, non pas avec impudence, mais sur un mode joyeux. Serait-ce parce qu'il n'a plus peur de moi, le cheval ?

« 6 avril. Je vais avec Hans l'après-midi devant la maison. À chaque cheval qui passe je lui demande s'il voit le « noir sur la bouche » ; il le nie à chaque fois. Je lui demande de quoi ce noir a vraiment l'air ; il dit que c'est du fer noir. Ma supposition primitive, qu'il voulait dire par là les épaisses pièces de cuir qui font partie du harnais des chevaux de somme, n'est donc pas confirmée. Je demande si le « noir » rappelle une moustache ; il dit : rien que par la couleur. Je ne sais donc pas encore ce que c'est en réalité.

« La peur est moindre ; il se risque cette fois jusqu'à la maison voisine, mais fait vite demi-tour lorsqu'il entend au loin le trot d'un cheval. Comme une voiture vient chez nous et s'arrête à notre porte, il est pris de frayeur et revient en courant vers la maison, le cheval s'étant mis à frapper du pied le sol. Je lui demande pourquoi il a peur, s'il a peut-être été effrayé parce que le cheval a fait comme ça (je frappe du pied). Lui alors : « Ne fais donc pas un tel charivari

avec les pieds ! » À comparer avec les propos relatifs au cheval d'omnibus tombé.

« Le passage d'une voiture de déménagement lui fait particulièrement peur. Il court alors jusque dans l'intérieur de la maison. Je lui demande d'un air indifférent : « Une voiture de déménagement comme ça n'a-t-elle pas vraiment l'air d'un omnibus ? » Il ne dit rien. Je répète ma question. Il dit alors : « Bien sûr, sans ça je n'aurais pas si peur d'une voiture de déménagement. »

« 7 avril. Aujourd'hui je redemande de quoi a l'air le « noir sur la bouche » des chevaux. Hans dit : « C'est comme une muselière ». Le plus curieux est que, depuis trois jours, aucun cheval n'a passé sur lequel il ait pu observer cette « muselière » ; moi-même n'ai vu, au cours de mes promenades, aucun cheval ainsi équipé, bien que Hans affirme qu'il en existe. Je suppose qu'une certaine sorte de bride – peut-être l'épaisse pièce de cuir autour de la bouche des chevaux – lui a vraiment rappelé une moustache, et qu'après que j'y eus fait allusion cette peur *aussi* disparut.

« L'amélioration dans l'état de Hans est constante. Le rayon du cercle de son activité – la porte cochère en étant le centre – est toujours plus grand ; il a même accompli l'exploit, jusqu'ici pour lui irréalisable, de courir jusque sur le trottoir en face. Toute la peur qui reste est en rapport avec la scène de l'omnibus, dont le sens d'ailleurs ne m'apparaît pas clairement encore.

« 9 avril. Ce matin Hans entre chez moi pendant que, nu jusqu'à la ceinture, je me lave.

Hans : « Papa, que tu es donc beau, si blanc ! »

Moi : « N'est-ce pas, comme un cheval blanc. »

Hans : « La seule chose noire est ta moustache. (Il poursuit) ou bien c'est peut-être la muselière noire ? »

« Je lui raconte alors que j'ai été la veille au soir chez le professeur, et je dis : « Il voudrait savoir quelque chose. » Sur quoi Hans : « Je suis curieux de savoir quoi ! »

« Je lui dis que je sais dans quelle occasion il fait du charivari avec ses pieds. Il m'interrompt : « N'est-ce pas quand je suis en colère ou bien quand je dois faire *loumf*[31] et que j'aimerais mieux jouer ? » (Il a en effet l'habitude, quand il est en colère, de faire du charivari avec les pieds, c'est-à-dire de trépigner. – « Faire loumf » veut dire faire le gros besoin. Lorsque Hans était petit, il dit un jour, en se levant de sur le vase : « Regarde le loumf » (en allemand Lumpf). Il voulait dire, le bas (en allemand Strumpf) à cause de la forme et de la couleur. Cette désignation s'est maintenue jusqu'aujourd'hui. Dans les tout premiers temps, quand Hans devait être mis sur le vase et qu'il refusait de quitter ses jeux, il tapait du pied avec rage, il donnait des coups de pied en tous sens et se jetait même par terre).

« Et tu donnes des coups de pied en tous sens aussi quand tu dois faire pipi et que tu ne veux pas, parce que tu préférerais continuer à jouer. »

Lui : « Tu sais, il faut que j'aille faire pipi » et Hans sort, sans doute en confirmation de ce que nous disions. »

Le père de Hans m'avait demandé, pendant sa visite, ce que le cheval tombé qui donnait des coups de pied avait bien pu rappeler à Hans ? J'avais suggéré que cela avait bien pu être sa propre réaction quand il retenait son urine. Hans confirme ceci maintenant par la réapparition du besoin d'uriner pendant l'entretien, et y ajoute de nouvelles significations du charivari fait avec les pieds.

« Nous sortons alors devant la porte cochère. Comme une voiture de charbon approche, Hans dit : « Tu sais, j'ai aussi très peur

31 *Lumpf,* mot particulier à Hans pour désigner ses fèces, que nous avons transcrit phonétiquement. (N. d tr.).

des voitures de charbon. » Moi : « Peut-être parce qu'elles sont également tout aussi grandes qu'un omnibus. »

— Hans : « Oui, et parce qu'elles sont si chargées et que les chevaux ont tant à tirer et pourraient bien tomber. Quand une voiture est vide, je n'ai pas peur. » De fait – ainsi que nous l'avons déjà constaté – seules les grosses voitures chargées le mettent en état d'angoisse. »

La situation n'en est pas moins franchement obscure. L'analyse fait peu de progrès ; son exposé, je le crains, va bientôt ennuyer le lecteur. Il est cependant dans toute psychanalyse de telles périodes d'obscurité. Hans va bientôt pénétrer dans une région où nous ne nous attendions pas à le voir aller.

« Je rentrais chez nous et je parlais avec ma femme qui avait fait diverses emplettes et était en train de me les montrer. Parmi celles-ci, une culotte de dame, jaune. Hans fait à plusieurs reprises : « Fi ! », se jette par terre et crache. Ma femme dit qu'il a déjà fait cela à diverses reprises en voyant la culotte.

« Je demande : « Pourquoi fais-tu « fi ? »

Hans : « À cause de la culotte. »

Moi : « Pourquoi ? À cause de la couleur ? Parce qu'elle est jaune et rappelle pipi ou loumf ? »

Hans : « Loumf n'est pas jaune, mais blanc ou noir. » – Et aussitôt : « Dis, est-ce facile de faire loumf quand on mange du fromage ? » (J'avais un jour dit cela, comme il me demandait pourquoi je mangeais du fromage.)

Moi : « Oui. »

Hans : « C'est pour ça que tu vas toujours dès le matin faire loumf ? Je voudrais tant manger du fromage sur mon pain beurré. »

« Hier déjà il m'a demandé, comme il sautait de ci, de là, dans la rue : « Dis, n'est-ce pas, quand on saute comme ça, on fait facilement loumf ? « Il a toujours eu de la difficulté à aller à la selle,

on doit souvent avoir recours au calomel et à des lavements. Sa constipation habituelle fut une fois si forte que ma femme demanda conseil au Dr L… Celui-ci émit l'opinion que Hans était suralimenté, ce qui était exact, et recommanda un régime plus léger, ce qui mit aussitôt fin à l'état en question. Ces derniers temps, la constipation s'est manifestée plus fréquemment à nouveau.

« Après le déjeuner je dis : « Nous allons réécrire au professeur. » Et Hans me dicte : « En voyant la culotte jaune j'ai dit : « Fi ! » et j'ai craché, et je me suis jeté par terre et j'ai fermé les yeux et n'ai pas regardé. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Parce que j'ai vu la culotte jaune, et avec la culotte noire[32] j'ai fait à peu près la même chose. La culotte noire est aussi une culotte comme ça, seulement elle était noire… (s'interrompant). Tu sais, je suis content ; quand je peux écrire au professeur je suis toujours content. »

Moi : « Pourquoi as-tu dit : « Fi ! » Quelque chose te dégoûtait ? »

Hans : « Oui, parce que j'ai vu ça. J'ai cru que j'allais devoir faire loumf. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Je ne sais pas. »

Moi : « Quand as-tu vu la culotte noire ? »

Hans : « Un jour, – Anna (notre bonne) était depuis longtemps à la maison —- chez maman – elle venait de rapporter la culotte à la maison après l'avoir achetée. » (Ma femme confirme ceci).

Moi : « Ceci t'a-t-il aussi dégoûté ? »

Hans : « Oui. »

32 « Ma femme possède depuis quelques semaines une culotte noire pour faire des promenades à bicyclette. »

Moi : « As-tu vu Maman portant une culotte comme ça ? » Hans : « Non ».

Moi : « Quand elle s'habillait ? »

Hans : « Quand elle a acheté la culotte jaune, je l'avais déjà vue une fois. (Contradiction ! c'est quand sa mère a acheté cette culotte qu'il l'a vue pour la première fois). Elle porte aujourd'hui aussi la noire. (C'est vrai), car j'ai vu ce matin quand elle l'a enlevée. »

Moi : « Quoi ? Elle a ôté ce matin la culotte noire ? »

Hans : « Ce matin en sortant elle a ôté la culotte noire, et en rentrant elle a remis la noire. »

« Je questionne ma femme, ceci me semblant absurde. Elle dit aussi que c'est entièrement faux ; elle n'a naturellement pas en sortant changé de culotte.

« Je demande aussitôt à Hans : « Tu as raconté que Maman avait mis une culotte noire, et qu'en sortant elle l'avait ôtée, et qu'en revenant elle l'avait remise. Mais Maman dit que ce n'est pas vrai. »

Hans : « Je pense que peut-être j'ai oublié qu'elle ne l'avait pas ôtée. (Avec mauvaise humeur). Laisse-moi donc tranquille. »

J'ai quelques commentaires à faire sur cette histoire de culottes : Hans fait évidemment l'hypocrite lorsqu'il prétend être si content de cette occasion de raconter l'affaire. À la fin il jette le masque et devient impoli envers son père. Il s'agit de choses qui auparavant lui procuraient *beaucoup de plaisir*, mais desquelles maintenant, depuis que le refoulement s'est installé, il a très honte, et professe d'être dégoûté. Il ment tout bonnement afin de déguiser en quelles circonstances il a vu sa maman changer de culotte. En réalité, mettre et ôter sa culotte appartient au contexte du « *loumf* ». Le père sait fort bien de quoi il s'agit et ce que Hans cherche à cacher.

« Je demande à ma femme si Hans l'accompagna souvent au W. C. Elle dit : « Oui, souvent, il m'embête jusqu'à ce que je le lui ai permis ; tous les enfants sont de même. »

Nous noterons avec soin le plaisir – aujourd'hui chez Hans, déjà refoulé – de voir sa mère faire *loumf.*

« Nous sortons devant la maison. Il est très gai, et comme il ne cesse de gambader comme un cheval, je lui demande : « Dis-moi, qui est-ce, le cheval d'omnibus ? Moi, toi ou Maman ? »

Hans (sans hésiter) : « Moi, je suis un jeune cheval. »

« Quand, aux pires temps de son angoisse, il voyait gambader des chevaux, il avait peur et me demandait pourquoi ils faisaient cela, je lui disais, afin de le tranquilliser : « Vois-tu, ce sont de jeunes chevaux, ils sautent comme les petits garçons. Tu sautes, toi aussi, et tu es un petit garçon. » Depuis quand il voit sauter des chevaux, il dit : « C'est vrai, ce sont de jeunes chevaux ! »

« Dans l'escalier, en remontant, je demande presque sans y penser : « As-tu joué au cheval à Gmunden avec les enfants ? »

Lui : « Oui ! (réfléchissant). Il me semble que c'est là que j'ai attrapé la bêtise. »

Moi : « Qui était le cheval ? »

Lui : « Moi, et Berta était le cocher. »

Moi : « Peut-être es-tu tombé quand tu étais le cheval ? »

Hans : « Non ! Quand Berta disait : Hue ! j'ai vite couru, je courais même à toutes jambes. »[33]

Moi : « Vous n'avez jamais joué à l'omnibus ? »

Hans : « Non, aux voitures ordinaires et au cheval sans voiture. Quand le cheval a une voiture, il peut aller aussi sans voiture et la voiture peut rester, à la maison. »

Moi : « Avez-vous souvent joué au cheval ? »

33 Hans possédait un harnais avec des clochettes.

Hans : « Très souvent. Fritz (comme on sait, l'un des enfants de notre propriétaire) a été une fois le cheval et Franz le cocher, et Fritz a couru si vite et tout à coup il a mis le pied sur une pierre et il a saigné. »

Moi : « Est-il tombé ? »

Hans : « Non, il a mis le pied dans l'eau et puis il a mis un linge autour. »[34]

Moi : « Étais-tu souvent le cheval ? »

Hans : « Oh oui ! »

Moi : « Et c'est là que tu as attrapé la bêtise ? »

Hans : « Parce qu'ils disaient tout le temps : Vois-tu le cheval » (il accentue *vois-tu*) et alors c'est peut-être parce qu'ils ont parlé ainsi : vois-tu le cheval », peut-être que j'ai attrapé la bêtise. »[35]

Le père de Hans poursuit en vain, pendant quelque temps, son investigation dans d'autres voies.

Moi : « T'ont-ils dit quelque chose de relatif aux chevaux ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Quoi ? »

Hans : « J'ai oublié. »

Moi : « Peut-être ont-ils parlé du fait-pipi ? »

34 Voir plus loin. Le père de Hans a tout à fait raison de supposer que Fritz soit alors tombé.

35 Je dois expliquer que Hans ne veut pas dire avoir *alors* attrapé la bêtise, mais que tout ceci est en connexion avec la bêtise. Il en doit donc être ainsi, car la théorie exige que ce qui est aujourd'hui l'objet d'une phobie ait été auparavant celui d'un vif plaisir, et je compléterai ici ce que l'enfant était incapable d'exprimer : que le terme « *vois-tu* » a ouvert la voie à l'extension de la phobie des chevaux aux « voitures ». Il ne faut jamais oublier que l'enfant traite les mots de façon bien plus concrète que ne le fait l'adulte, ce qui donne pour lui aux consonances verbales une toute autre importance.

(Au lieu de « Wegen dem Pferd » (à cause du cheval) en allemand, où Wegen = Wägen = voitures au pluriel, nous avons transcrit « vois-tu le cheval » afin de rendre en français le calembour) (N. d. tr.)

Hans : « Oh ! Non ! »

Moi : « Avais-tu déjà alors peur des chevaux ? »

Hans : « Oh non ! je n'avais pas peur du tout. »

Moi : « Peut-être Berta t'a-t-elle dit qu'un cheval… »

Hans (interrompant) : « Fait pipi ? Non ! »

« Le 10 avril, je reprends la conversation de la veille et je cherche à savoir ce que « vois-tu le cheval » pouvait vouloir dire ; Hans ne peut s'en souvenir, il se rappelle seulement que plusieurs enfants se trouvaient un matin devant la grande porte et disaient ; « Vois-tu le cheval, vois-tu le cheval. » Il était parmi eux. Comme je le presse davantage, il déclare qu'ils n'auraient pas du tout dit : « vois-tu le cheval », son souvenir était faux.

Moi : « Mais vous avez certainement été souvent tous à l'écurie, là vous aurez sûrement parlé de chevaux. » – « Nous n'en ayons pas parlé. » – « De quoi avez-vous parlé ? » – « De rien. » – « Vous étiez tant d'enfants réunis et vous ne parliez de rien ? » – « Nous parlions bien de quelque chose, mais pas de chevaux. » – « De quoi donc ? »

— « Je n'en sais plus rien. »

« Je laissai tomber la chose, les résistances étant évidemment trop grandes[36], et je demande : « Tu aimais jouer avec Berta ? »

Lui : « Oui, beaucoup. Mais pas avec Olga. Tu sais ce qu'a fait Olga ? Grete, là-bas, à Gmunden m'a donné une fois une balle en papier et Olga l'a toute déchirée. Berta n'aurait jamais déchiré ma balle. J'aimais beaucoup jouer avec Berta. » Moi : « As-tu vu de quoi avait l'air le fait-pipi de Berta ? » Lui : « Non, mais du cheval, parce que j'étais tout le temps dans l'écurie et là j'ai vu le fait-pipi du cheval. »

36 Il n'y avait, de fait, rien d'autre à découvrir que l'association verbale, qui échappe au père de Hans. C'est là un excellent exemple des conditions dans lesquelles les efforts d'un analyste portent à faux.

Moi : « Et tu étais curieux de savoir de quoi avait l'air le fait-pipi de Berta ou de Maman ? »

Lui : « Oui ! »

« Je lui rappelle qu'il s'est plaint une fois, auprès de moi, de ce que les petites filles voulaient toujours le regarder pendant qu'il faisait pipi.

Lui : « Berta aussi me regardait toujours (il ne semble pas offusqué, mais très satisfait), oui, très souvent. Là où est le petit jardin, où sont les radis, je faisais pipi, et elle se tenait devant la grande porte et me regardait.

Moi : « Et quand elle faisait pipi, regardais-tu ? »

Lui : « Elle allait au W. C. »

Moi : « Et tu étais curieux ? »

Lui : « J'étais dans le W. C. quand elle y était. »

« (C'est exact ? Les domestiques nous le dirent un jour et je me souviens que nous l'interdîmes à Hans.)

Moi : « Lui disais-tu que tu voulais entrer ? »

Hans : « Je suis entré tout seul et parce que Berta permettait. Ça n'est pas honteux. »

Moi : « Et tu aurais aimé voir son fait-pipi ? »

Lui : « Oui, mais je ne l'ai pas vu. »

« Je lui rappelle son rêve de Gmunden : à qui est le gage que je tiens dans ma main, etc. et je demande : « As-tu désiré à Gmunden que Berta te fasse faire pipi ? »

Lui : « Je ne lui ai jamais dit ça. »

Moi : « Pourquoi ne le lui as-tu jamais dit ? »

Lui : « Parce que je n'y ai pas pensé (s'interrompant). Si j'écris tout au professeur, n'est-ce pas que ma bêtise passera bientôt ? »

Moi : « Pourquoi désirais-tu que Berta te fît faire pipi ? »

Lui : « Je ne sais pas. Parce qu'elle me regardait. »

Moi : « As-tu pensé qu'elle devrait mettre la main à ton fait-pipi ? »

Lui : « Oui. (Détournant la conversation.) À Gmunden c'était très amusant. Dans le petit jardin où sont les radis, il y avait un petit tas de sable, là je jouais avec ma pelle. »

« (C'est le jardin où il avait l'habitude de faire pipi.)

Moi : « À Gmunden, quand tu étais au lit, mettais-tu la main à ton fait-pipi ? »

Lui : « Non, pas encore. À Gmunden je dormais si bien que je n'y pensais pas du tout. Je l'ai fait seulement à la rue…[37] et ici. »

Moi : « Mais Berta n'a jamais mis la main à ton fait-pipi ? ».

Lui : « Elle ne l'a jamais fait, non, parce que je ne le lui ai jamais dit. »

Moi : « Quand as-tu eu envie qu'elle le fît ? »

Lui : « Un jour, à Gmunden. »

Moi : « Rien qu'une fois ? »

Lui : « Oui, plusieurs fois. »

Moi : « Elle te regardait toujours quand tu faisais pipi ; elle était peut-être curieuse de voir comment tu faisais pipi. »

Lui : « Peut-être elle était curieuse de voir de quoi avait l'air mon fait-pipi. »

Moi : « Mais toi aussi tu étais curieux, rien que de Berta ? »

Lui : « De Berta, aussi d'Olga. »

Moi : « Et de qui encore ? »

Lui : « De personne autre. »

Moi : « Ce n'est pas vrai. De maman aussi. »

Lui : « Oh oui ! de maman. »

Moi « Mais maintenant tu n'es pourtant plus curieux. Tu sais donc de quoi à l'air le fait-pipi d'Anna ? »

37 L'appartement qu'ils habitaient avant leur déménagement.

Lui : « Mais il grandira, n'est-ce pas ? »[38]

Moi : « Oui certes, mais même quand il grandira, il ne ressemblera pas au tien. »

Lui : « Je sais. Il sera comme ça (c'est-à-dire comme il est maintenant), seulement plus grand. »

Moi : « À Gmunden, étais-tu curieux quand maman se déshabillait ? »

Lui : « Oui, j'ai aussi vu le fait-pipi d'Anna, quand elle était dans son bain. »

Moi : « Et aussi chez maman ? »

Lui : « Non ! »

Moi : « Cela t'a dégoûté quand tu as vu la culotte de maman ? »

Lui : « Seulement quand j'ai vu la noire, lorsqu'elle l'a achetée, alors j'ai craché, mais quand elle met ou ôte sa culotte, alors je ne crache pas. *Je crache, parce que la culotte noire est noire comme du « loumf » et la jaune, jaune comme du pipi, et alors je crois que je dois faire pipi*. Quand maman porte sa culotte, alors je ne la vois pas, puisqu'elle est cachée sous sa robe. »

Moi : « Et quand elle ôte ses vêtements ? »

Lui : « Alors je ne crache pas. Mais quand sa culotte est neuve elle a l'air d'un loumf. Quand elle est vieille, la couleur s'en va et elle devient sale. Quand on l'achète, elle est toute propre, à la maison on l'a déjà salie. Quand on l'achète, elle est neuve, et quand on ne l'achète pas, elle est vieille. »

Moi : « La vieille ne te dégoûte pas ? »

Lui : « Quand elle est vieille, elle est bien plus noire qu'un loumf, n'est-ce pas ? Elle est un peu plus noire. »[39].

Moi : « As-tu été souvent avec maman au W. C. ? »

Lui : « Très souvent. »

38 Hans veut être assuré que son propre fait-pipi va grandir.

Moi : « Ça t'a dégoûté ? »

Lui : « Oui… Non ! »

Moi : « Tu aimes être là quand maman fait pipi ou fait *loumf* ?

Lui : « Oui, beaucoup. »

Moi : « Pourquoi aimes-tu tant ça ? »

Lui : « Je ne sais pas. »

Moi : « Parce que tu crois que tu vas voir son fait-pipi ? »

Lui : « Oui, je le crois. »

Moi : « Mais pourquoi ne veux-tu jamais aller, à Lainz, au W. C. ? » (Il me prie toujours à Lainz de ne pas l'emmener au W. C. ; il a eu une fois peur du bruit que fait la chasse d'eau.)

Lui : « Peut-être parce que ça fait un charivari quand on tire. »

Moi : « Alors tu as peur ?

Lui : « Oui.. »

Moi : « Et ici, dans notre W. C. ? »

Lui : « Pas ici. À Lainz j'ai peur quand tu tires. Quand je suis dedans et que ça descend, alors aussi j'ai peur. »

« Afin de montrer que, ici, dans notre appartement, il n'a pas peur, il me fait aller au W.C. et tire la chaîne qui provoque la chute d'eau. Alors il m'explique : « C'est d'abord un charivari fort, puis un charivari doux (quand l'eau descend). Quand ça fait un charivari fort, alors j'aime mieux être dedans ; quand ça fait un charivari faible, j'aime mieux sortir. »

Moi : « Parce que tu as peur ? »

39 Notre Hans se débat ici pour exprimer un thème qu'il est incapable d'exposer et il nous est malaisé de le comprendre. Peut-être veut-il dire que les culottes n'éveillent un sentiment de dégoût que quand il les voit isolées, aussitôt que sa mère les porte, il ne les met plus en rapport avec le loumf ou le pipi, et elles l'intéressent à d'autres points de vue.

Lui : « Parce qu'un charivari fort, j'aime toujours le voir (il se corrige) l'entendre, et alors j'aime mieux rester dedans pour bien l'entendre. »

Moi : « À quoi te fait penser un charivari fort ? »

Lui : « Que je dois faire *loumf* au W. C. » (Donc à la même chose que la culotte noire.)

Moi : « Pourquoi ? »

Lui : « Je ne sais pas. Je sais qu'un charivari fort est comme quand on fait *loumf.* Un grand charivari fait penser à *loumf*, un petit, à pipi ; » (Comparer les culottes noire et jaune.)

Moi : « Dis, le cheval d'omnibus n'avait-il pas la même couleur qu'un *loumf* ? » (D'après la relation de Hans il était noir.)

Lui (très frappé) : « Oui ! »

Je dois ici intercaler quelques mots. Le père de Hans pose trop de questions et pousse son investigation d'après des idées préconçues, au lieu de laisser le petit garçon exprimer ses propres pensées. C'est pourquoi l'analyse devient obscure et incertaine. Hans suit son propre chemin et n'arrive à rien quand on veut l'en détourner. Son attention est évidemment accaparée à présent par le *loumf* et le pipi, nous ne savons pas pourquoi. L'histoire du « charivari » est aussi peu éclaircie que celle des culottes jaune et noire. Je suppose que la finesse de son oreille a fort bien perçu la différence des bruits quand un homme ou une femme urine. L'analyse, de façon un peu artificielle et forcée, a contraint le matériel livré par Hans à exprimer l'opposition entre les deux besoins naturels. Aux lecteurs n'ayant pas encore eux-mêmes pratiqué une analyse je ne puis que donner le conseil de ne pas tout vouloir comprendre sur le champ, mais d'accorder une sorte d'attention impartiale à tout ce qui se présente et d'attendre la suite.

« Le 11 avril, au matin, Hans arrive de nouveau dans notre chambre et, comme tous les jours précédents, est renvoyé.

« II raconte un peu plus tard : « Tu sais, j’ai pensé quelque chose :

« *Je suis dans la baignoire*[40]*, alors le plombier arrive et la dévisse*[41]*. Il prend alors un grand perçoir et me l’enfonce dans le ventre.* »

Le père traduit ainsi ce fantasme :

« Je suis au lit avec maman. Alors papa arrive et me chasse. Avec son grand pénis il me repousse de ma place auprès de maman. »

Nous suspendrons pour l’instant notre jugement.

« Il raconte encore une seconde idée qu’il a eue : « Nous allons en chemin de fer à Gmunden. Dans la gare nous nous habillons, mais nous n’arrivons pas à finir à temps, et le train repart nous emportant. »

« Un peu plus tard je demande : « As-tu jamais vu un cheval faisant loumf ? »

Hans : « Oui, très souvent. »

Moi : « Fait-il un grand charivari en faisant loumf ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « À quoi te fait penser le grand charivari ? »

Hans : « À un loumf qui tombe dans le vase. »

« Le cheval d’omnibus qui tombe et fait du charivari avec ses pieds est sans doute – un loumf qui tombe et ce faisant fait du bruit. La peur de la défécation, la peur des voitures lourdement chargée est donc équivalente à la peur d’un ventre lourdement chargé. »

C’est par ces détours que le père de Hans commence à entrevoir le véritable état des choses.

« Le 11 avril. à déjeuner, Hans dit : Si seulement nous avions une baignoire à Gmunden, et que je n’aie pas à aller à

40 La mère de Hans lui donnait son bain, elle-même.

41 Pour l’emporter afin de la réparer.

l'établissement de bains ! » Il devait en effet, à Gmunden, pour prendre un bain chaud, toujours être mené à l'établissement de bains proche, ce contre quoi il avait coutume de protester en pleurant violemment. De même à Vienne il crie toujours quand on le fait asseoir ou qu'on le couche dans la grande baignoire. On est obligé de le baigner à genoux ou debout. »

Ce discours de Hans, qui commence maintenant à alimenter l'analyse de par ses propos spontanés, établit le lien entre ses deux derniers fantasmes (celui du plombier qui dévisse la baignoire, et celui du voyage manqué à Gmunden.) Du reste un rappel de plus que ce qui émerge de l'inconscient doit être compris non à la lumière de ce qui précède, mais à la lumière de ce qui suit :

« Je lui demande s'il a peur, et de quoi. »

Hans : « J'ai peur de tomber dedans. »

Moi : « Mais pourquoi n'avais-tu jamais peur, quand on te baignait dans la petite baignoire ? »

Hans : « Là, j'étais assis ; là, je ne pouvais pas me coucher, elle est trop petite. »

Moi : « Quand tu allais à Gmunden en barque, tu n'avais pas peur de tomber à l'eau ? »

Hans : « Non, parce que je me tenais, et alors je ne pouvais pas tomber. Je n'ai peur que dans la grande baignoire, de tomber dedans. »

Moi : « C'est pourtant maman qui te baigne. Crains-tu que maman ne te jette à l'eau ? »

Hans : « Qu'elle lâche les mains et que ma tête tombe dans l'eau. »

Moi :« Tu sais pourtant que maman t'aime et ne lâchera pas les mains. »

Hans : « Je l'ai juste pensé. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Je ne sais pas du tout. »

Moi : « Peut-être que tu avais été méchant et que tu croyais qu'elle ne t'aimait plus ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Quand tu étais là pendant que maman donnait son bain à Anna, tu as peut-être souhaité qu'elle lâchât les mains, afin qu'Anna tombât dans l'eau ? »

Hans : « Oui ! »

Nous croyons que le père de Hans a ici deviné très juste.

12 avril. « En revenant de Lainz en seconde classe, Hans dit, en voyant les coussins de cuir noir : « Fi ! ça me fait cracher ! Les culottes noires et les chevaux noirs me font aussi cracher, parce que je dois faire *loumf.* »

Moi : « Aurais-tu vu chez maman quelque chose de noir qui t'aurait effrayé ? ».

Hans : « Oui ! »

Moi : « Quoi donc ?

Hans : « Je ne sais pas. Une blouse noire ou des bas noirs. »

Moi : « Peut-être as-tu vu près de son fait-pipi des cheveux noirs, si tu as été curieux et as regardé. »

Hans (se défendant) : « Mais je n'ai pas vu son fait-pipi. »

Comme il manifestait à nouveau de la peur en présence d'une voiture qui sortait de la porte de la cour d'en face, je demandai : « Cette porte ne ressemble-t-elle pas à un derrière ? »

Lui : « Et les chevaux sont les *loumfs* ! »

Depuis lors il dit toujours, quand il voit sortir une voiture :

« Regarde ! un *loumfi* (Lumpfi) qui vient ! » Cette forme du mot : *loumfi* lui est par ailleurs tout à fait étrangère, on dirait, une appellation tendre. Ma belle-sœur appelle toujours son enfant « *Voumfi* (Wumpfi) ».

Le 13 avril il voit dans la soupe un morceau de foie et dit :

« Fi ! un loumf ! » De même, il mange visiblement à contrecœur les croquettes de viande, à cause de leur forme et de leur couleur qui lui rappellent un *loumf.*

« Le soir, ma femme me raconte que Hans a été sur le balcon et a dit alors : « J'ai pensé qu'Anna avait été sur le balcon et en était tombée. » Je lui avais dit à diverses reprises qu'il devait, lorsque Anna était sur le balcon, faire attention qu'elle n'approchât pas trop de la balustrade, balustrade qu'un artiste « sécessionniste » avait faite d'un genre fort peu pratique, avec de grandes ouvertures que je dus ensuite faire recouvrir d'un grillage. Le désir refoulé de Hans apparaît de façon transparente. Sa mère lui demande s'il préférerait qu'Anna ne fût pas là : il répond que oui.

« Le 14 avril. Le thème d'Anna est au premier plan. Comme vous pouvez vous le rappeler d'après des rapports précédents, il avait eu une vive aversion contre l'enfant nouveau-née qui lui avait dérobé une part de l'amour de ses parents – aversion qui n'avait pas encore tout à fait disparu et n'était qu'en partie surcompensée par une tendresse exagérée. Il avait déjà plusieurs fois exprimé ce désir : la cigogne ne devrait plus apporter d'enfant, nous devrions lui donner de l'argent afin qu'elle n'en sorte plus *de la grande caisse* où sont les enfants afin de les apporter. (Comparer la peur des voitures de déménagement. Une voiture de déménagement ne ressemble-t-elle pas à une grande caisse ?) Anna crie tellement, cela l'agace.

« Il dit un jour soudain : « Te rappelles-tu, quand Anna est venue ? Elle était à côté de Maman dans le lit, si gentille et sage. » (Ce compliment sonnait très faux !)

« Et en bas, devant la maison, on peut remarquer un grand progrès. Même les camions lui inspirent moins de peur. Il s'écrie un jour, presque avec joie : « Voilà un cheval avec quelque chose de noir sur la bouche ! » et je puis enfin constater qu'il s'agit d'un cheval

avec une muselière de cuir. Hans n'a cependant aucune peur de ce cheval.

« Il frappe un jour, de sa canne, le pavé et demande : « Dis, y a-t-il un homme là-dessous… un, qui est enterré… ou bien ça n'est-il que dans le cimetière ? » Il n'est ainsi pas occupé que de l'énigme de la vie, mais encore de l'énigme de la mort.

« Je vois, en revenant, une caisse dans le vestibule et Hans dit : « Anna a voyagé à Gmunden avec nous, dans une caisse comme ça. Chaque fois où nous avons été à Gmunden, elle est venue avec nous dans la caisse. Tu ne me crois encore pas ? C'est vrai, papa. Crois-moi. Nous avons pris une grande caisse et là-dedans c'était plein de bébés ; ils étaient assis dans la baignoire. (Une petite baignoire avait été emballée dans la caisse). Je les ai mis dedans, c'est vrai. Je puis très bien me rappeler[42]. »

Moi : « De quoi peux-tu te rappeler ? »

Hans : « Qu'Anna a voyagé dans la caisse, parce que je ne l'ai pas oublié. Parole d'honneur ! »

Moi : « Mais l'année passée Anna a pourtant voyagé avec nous dans le wagon. »

Hans : « *Mais avant, toujours, elle a voyagé avec nous dans la caisse.* »

Moi : « N'est-ce pas maman qui avait la caisse ? »

Hans : « Oui, maman l'avait. »

Moi : « Où donc ? »

Hans : « Chez nous, au grenier. »

Moi : « Elle l'a peut-être emportée avec elle ? »[43].

42 Il commence à édifier des fantasmes. Nous apprenons que caisse et baignoire sont pour lui des équivalents, des représentants de l'espace dans lequel se trouvent les enfants. Voir ses affirmations répétées à ce sujet.

43La caisse est bien entendu le ventre materne. Le père cherche à faire comprendre à Hans qu'il comprend ceci. Il en est de même du

Hans : « Non ! Et quand nous irons cette fois-ci, Anna voyagera de nouveau dans la caisse. »

Moi : « Comment est-elle donc sortie de la caisse ? »

Hans : « On l'a sortie. »

Moi : « Maman ? »

Hans : « Moi et maman. Alors nous sommes montés dans la voiture et Anna était sur le cheval et le cocher a dit : « Hue ! » Le cocher était sur son siège. Étais-tu là aussi ? Maman sait tout ça. Maman ne le sait pas, elle l'a déjà oublié, mais ne lui en dis rien ! »

« Je lui fais répéter le tout. »

Hans : « Alors Anna est sortie. »

Moi : « Mais elle ne pouvait pas encore marcher. »

Hans : « Mais nous l'avons fait descendre. »

Moi : « Comment pouvait-elle donc se tenir à cheval ?

Songe qu'elle ne pouvait pas encore s'asseoir l'année passée ! »

Hans : « Oh si ! elle était assise et criait : « Hue ! » et donnait des coups de fouet : « hue ! hue ! » avec le fouet que j'avais eu, moi. Le cheval n'avait pas du tout d'étrier, mais Anna se tenait dessus. Je ne dis pas ça pour rire, tu sais, papa. »

Quelle peut être la raison pour laquelle Hans maintient si obstinément toutes ces absurdités ? Oh ! ce ne sont pas des absurdités, c'est une parodie et la vengeance de Hans contre son père. Cela équivaut à dire : *Si tu peux t'attendre à ce que je crois que la cigogne ait apporté Anna en octobre, après que j'eusse vu le gros ventre de Maman déjà l'été, quand nous avons été à Gmunden, alors je peux aussi m'attendre à ce que tu croies mes mensonges.*

coffre, dans lequel tant de héros mythiques sont exposés, depuis le roi Sargon d'Agade.

— Note additionnelle de 1923 : Voir Rank, Der Mythus von der Geburl des Helden. (Le mythe de la Naissance du héros). 1909, 2e édition 1922.

Que peut signifier l'assertion qu'Anna, l'année passée, ait voyagé avec eux à Gmunden « dans la caisse », sinon la connaissance qu'avait Hans de la grossesse de sa mère ? Le fait qu'il projette le renouvellement de ce voyage dans la caisse pour toutes les années à venir correspond à une forme fréquente que revêt l'irruption hors du passé d'une pensée inconsciente ; ou bien ce fait a ses raisons propres et exprime la crainte de Hans de voir renouvelée une telle grossesse aux vacances prochaines. Nous venons aussi d'apprendre quelles circonstances particulières lui ont gâté le voyage à Gmunden, ainsi que l'indiquait son second fantasme.

« Je lui demande un peu plus tard comment Anna, après sa naissance, en est venue à se trouver dans le lit de maman. »

C'est alors que Hans peut s'en donner à cœur joie en se moquant de son père.

Hans : « Anna est arrivée. Madame Kraus (la sage-femme) l'a mise dans le lit. Elle ne pouvait en effet pas marcher. Mais la cigogne l'a portée dans son bec. Bien sûr elle ne pouvait pas marcher. (Il poursuit d'un seul trait.) La cigogne a monté l'escalier jusqu'au palier, et alors elle a frappé et tout le monde dormait et elle avait la clef qu'il fallait et elle a ouvert la porte et elle a mis Anna dans *ton*[44] lit et maman dormait – non, la cigogne l'a mise dans *son* lit. Il faisait tout à fait nuit et la cigogne l'a mise tout doucement dans le lit, n'a pas fait de bruit du tout avec ses pieds, et puis elle a pris son chapeau, et puis elle est repartie. Non, elle n'avait pas de chapeau. »

Moi : « Qui a pris son chapeau ? Le docteur peut-être ? »

Hans : « Alors la cigogne est repartie, est repartie chez elle, et puis elle a sonné à la porte et personne dans la maison n'a plus dormi. Mais ne raconte pas ça à maman ni à Tinni (la cuisinière). C'est un secret ! »

Moi : « Aimes-tu Anna ? »

44 C'est de l'ironie, bien entendu, comme la prière subséquente de ne rien trahir de ce secret à sa mère.

Hans : « Oh oui ! je l'aime bien. »

Moi : « Préférerai s-tu qu'Anna ne fût pas venue au monde ; ou bien préfères-tu qu'elle y soit ? ». .

Hans : « J'aimerais mieux qu'elle ne fût pas venue au monde. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Elle ne crierait au moins pas comme ça, et je ne peux pas supporter ses cris. »

Moi : « Mais tu cries toi-même. »

Hans : « Mais Anna crie aussi. »

Moi : « Pourquoi ne peux-tu pas le supporter ? »

Hans : « Parce qu'elle crie si fort. »

Moi : « Mais elle ne crie pas du tout. »

Hans : « Quand on lui fait panpan sur son tutu nu, alors elle crie. »

Moi : « Cela te déplaît ? »

Hans : « Non… Pourquoi ? parce qu'elle fait un tel charivari avec ses cris. »

Moi : « Puisque tu préférerais qu'elle ne fût pas au monde, c'est que tu ne l'aimes pas du tout. »

Hans (approbateur) : « Hum, Hum ! »

Moi : « C'est pourquoi tu as pensé que lorsque maman lui donne son bain, si elle lâchait les mains, alors Anna tomberait dans l'eau… »

Hans (complétant la phrase) : « …et mourrait. »

Moi : « Et tu serais alors seul avec maman. Et un bon petit garçon ne doit pas souhaiter ça. »

Hans : « *Mais il peut le penser.* »

Moi : « Ce n'est pas bien. »

Hans : « *S'il le pense, c'est bien tout de même, pour qu'on puisse l'écrire au professeur.* »[45]

« Je dis à Hans un peu plus tard : « Sais-tu, quand Anna sera un peu plus grande et pourra parler, tu l'aimeras sûrement mieux. »

Hans : « Oh ! non. Je l'aime déjà. Quand elle sera grande, à l'automne, j'irai avec elle tout seul dans le Stadtpark et je lui expliquerai tout. »

« Comme je commence à lui donner de nouveaux éclaircissements, il m'interrompt, sans doute afin de m'expliquer que ce n'est pas si mal que ça s'il souhaite à Anna la mort.

Hans : « Tu sais, elle était déjà depuis longtemps au monde, même quand elle n'était pas encore là. Chez la cigogne, elle était bien déjà au monde. »

Moi : « Non, elle n'a peut-être cependant pas été chez la cigogne. »

Hans : « Qui l'a donc apportée ? La cigogne l'avait. »

Moi : « Mais d'où l'a-t-elle alors apportée ? »

Hans : « Na, de chez elle. »

Moi : « Où la gardait-elle donc ? »

Hans : « Dans la caisse, dans la *caisse à la cigogne.* »

Moi : « De quoi à donc l'air cette caisse ? »

Hans : « Elle est rouge. Peinte en rouge. » (Du sang ?)

Moi : « Qui te l'a donc dit ? »

Hans : « Maman – je l'ai pensé – c'est dans le livre. »

Moi : « Dans quel livre ? »

Hans : « Dans le livre d'images. » (Je me fais apporter son premier livre d'images. On y voit un nid de cigognes, avec des cigognes sur une cheminée rouge. C'est là la caisse ; on voit – ce qui

45 Le brave petit Hans ! Je ne pourrais pas souhaiter, chez *un* adulte, une meilleure compréhension de la psychanalyse.

est curieux – sur la même page un cheval qu'on ferre[46]. Hans transfère les enfants dans la caisse, puisqu'il ne les trouve pas dans le nid.,

Moi : « Qu'est-ce que la cigogne a fait d'Anna ? »

Hans : « Alors elle a apporté Anna ici. Dans son bec. Tu sais, la cigogne qui est à Schönbrunn, et qui mord le parapluie. » (Réminiscence d'un petit incident arrivé à Schönbrunn.)

Moi : « As-tu vu comment la cigogne avait apporté Anna ? »

Hans : « Tu sais, je dormais encore. La cigogne ne peut pas apporter un petit garçon ou une petite fille le matin. »[47].

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Elle ne peut pas. Une cigogne ne peut pas faire ça. Tu sais pourquoi ? Pour que les gens ne voient pas, et alors, tout à coup, le matin, une petite fille est là. »

Moi : « Tu étais pourtant curieux alors de savoir comment avait fait la cigogne. »

Hans « Oh oui ! »

Moi : « De quoi Anna avait-elle l'air quand elle est arrivée ? »

Hans (d'un ton hypocrite) : « Toute blanche et gentille. Comme en or. »

Moi : « Mais quand tu l'as vue la première fois, elle ne t'a pourtant pas plu. »

Hans : « Oh, beaucoup ! »

Moi : « Tu étais pourtant surpris qu'elle fût si petite ? »

46 En prévision de ce qui suit il est intéressant de faire observer que le mot allemand *ferré (beschlagen)* ne diffère que par une seule lettre du mot allemand battu, (geschlagen). (N. d. tr.)

47 Il ne faut pas s'arrêter à l'inconséquence de Hans. Dans l'entretien précédent, l'incrédulité relative à la cigogne avait émergé de son inconscient, en liaison avec l'irritation contre son père qui faisait tant de mystères. Maintenant il s'est calmé et il répond officiellement aux questions, en s'étant forgé des explications aux difficultés liées à l'hypothèse de la cigogne.

Hans : « Oui ! »

Moi : « Elle était petite comme quoi ? »

Hans : « Comme une jeune cigogne. »

Moi : « Comment encore ? Peut-être comme un *loumf* ? »

Hans : « Oh, non, un *loumf* est bien plus grand… un peu plus petit, vraiment, qu'Anna. »

J'avais prédit au père de Hans que la phobie de Hans se laisserait ramener à des pensées et des désirs relatifs à la naissance de sa petite sœur, mais j'avais omis de le rendre attentif à ceci que, pour les théories sexuelles infantiles des enfants, un enfant est un *loumf* de telle sorte que la voie suivie par Hans devrait passer par le complexe excrémentiel. L'obscurité temporaire de la cure fut due à cette mienne négligence. La question étant maintenant éclaircie, le père tente d'examiner une seconde fois Hans sur ce point important.

« Le jour suivant, je me fais répéter à nouveau l'histoire contée hier. Hans raconte : « Anna a voyagé à Gmunden dans la grande caisse, et maman dans le wagon et Anna dans le train de marchandises avec la caisse, et alors, quand nous sommes arrivés à Gmunden, moi et maman avons sorti Anna de la caisse et l'avons assise sur le cheval. Le cocher était sur son siège et Anna avait le fouet précédent (de l'année précédente) et a fouetté le cheval en disant tout le temps : « Hue ! » et c'était si amusant, et le cocher fouettait aussi. – Le cocher ne fouettait pas du tout, parce qu'Anna avait le fouet. Le cocher tenait les rênes. – Anna aussi tenait les rênes (nous allons toujours en voiture de la gare à la maison ; Hans cherche à mettre d'accord la réalité et la fantaisie). À Gmunden nous avons descendu Anna du cheval, et elle a monté toute seule l'escalier. » (L'année passée, à Gmunden, Anna avait huit mois. Un an plus tôt, – et le fantasme de Hans se rapporte évidemment à cette époque – sa mère était, à l'arrivée à Gmunden, enceinte de cinq mois.)

Moi : « L’année passée, Anna était déjà là. »

Hans : « L’année passée elle a été en voiture, mais l’année d’avant quand elle était déjà au monde avec nous… »

Moi : « Elle était déjà avec nous ? »

Hans : « Oui, tu étais toujours là, pour aller avec moi en barque, et Anna était notre servante. »

Moi : « Mais ce n’était pas l’année d’avant. Anna n’était pas encore au monde. »

Hans : « *Si, alors elle était au monde.* Même quand elle voyageait encore dans la caisse, elle pouvait déjà courir, elle pouvait dire « *Anna* ». (Elle ne peut le dire que depuis quatre mois.)

Moi : « Mais voyons, elle n’était pas encore du tout avec nous à ce moment. »

Hans : « Oh si, elle était bien déjà chez la cigogne. »

Moi : « Quel âge a donc Anna ? »

Hans : « Elle aura deux ans à l’automne, Anna était certainement là, tu le sais bien, »

Moi : « Et quand était-elle avec la cigogne dans la caisse à la cigogne ? »

Hans : « Depuis longtemps, avant d’avoir voyagé dans la caisse. Depuis déjà très longtemps. »

Moi : « Depuis combien de temps Anna peut-elle marcher ? Quand elle était à Gmunden, elle ne pouvait pas encore marcher. »

Hans : « L’année passée, non ; sans ça, elle pouvait. »

Moi : « Anna n’a pourtant été qu’une seule fois à Gmunden. »

Hans : « Non ! Elle y a été deux fois ; oui, c’est ça. Je peux bien me rappeler. Demande à maman, elle te le dira bien. »

Moi : « Ce n’est pourtant pas vrai. »

Hans : « Si, c’est vrai. *Quand elle a été à Gmunden la première fois, elle pouvait marcher et aller à cheval et plus tard il a fallu la*

porter – Non c’est seulement plus tard qu’elle a été à cheval et l’année passée il fallait la porter. »

Moi : « Mais Anna ne peut marcher que depuis très peu de temps. À Gmunden elle ne pouvait pas marcher. »

Han : « Si, écris-le seulement. Je peux me rappeler très bien. – Pourquoi ris-tu ? »

Moi : « Parce que tu es un farceur, parce que tu sais très bien qu’Anna n’a été qu’une seule fois à Gmunden. »

Hans : « Non, ce n’est pas vrai. La première fois elle a été sur le cheval… et la seconde fois (il devient évidemment incertain). »

Moi : « Le cheval était-il peut-être maman ? »

Hans : « Non, un vrai cheval, à un cabriolet. »

Moi : « Mais nous prenions toujours une voiture à deux chevaux. »

Hans : « Bien, alors c’était une voiture de place. »

Moi : « Qu’est-ce qu’Anna mangeait, dans la caisse ? »

Hans : « On avait mis dedans du pain et du beurre et des harengs et des radis (un dîner habituel à Gmunden) et pendant qu’Anna voyageait elle beurrait son pain et a mangé cinquante fois. »

Moi : « Est-ce qu’Anna ne criait pas ? »

Hans : « et Non ! »

Moi : « Que faisait-elle donc ? »

Hans : « Elle restait assise toute tranquille là-dedans. »

Moi : « Est-ce qu’elle ne s’agitait pas là-dedans ? »

Hans : « Non, elle mangeait tout le temps sans s’arrêter et n’a pas bougé une seule fois. Elle a bu deux grandes tasses de café – le matin tout était parti et elle a laissé les déchets dans la caisse, les feuilles des deux radis et un couteau pour couper les radis. Elle a tout avalé comme un lièvre, en une minute elle avait tout fini. C’était vraiment drôle. Moi et Anna nous avons même voyagé ensemble dans

la caisse, j'ai dormi dans la caisse toute la nuit (nous avons de fait, voici deux ans, été à Gmunden de nuit) et maman voyageait dans le wagon. Nous avons mangé sans arrêter aussi dans la voiture, c'était un plaisir ! Elle n'était pas du tout sur le cheval (il est maintenant devenu incertain, parce qu'il sait que nous avons pris une voiture à deux chevaux), elle était assise dans la voiture. Oui, c'était comme ça, mais moi et Anna étions tout seuls dans la voiture… Maman était sur le cheval et Caroline (notre bonne cette année-là) sur l'autre cheval… Tu sais, ce que je te raconte là n'est pas vrai du tout. »

Moi : « Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? »

Hans : « Rien du tout. Tu sais, mettons Anna et moi dans la caisse[48], et je ferai pipi dans la caisse. Je ferai pipi dans mon pantalon, ça m'est égal, ça n'est pas une honte. Tu sais, ça n'est pas une farce, mais c'est pourtant très amusant ! »

« Il raconte alors l'histoire de la façon dont est venue la cigogne, comme hier, omettant seulement qu'elle ait repris son chapeau en s'en allant.

Moi : « Où la cigogne portait-elle la clef de la porte ? »

Hans : « Dans sa poche. »

Moi : « Où donc la cigogne a-t-elle sa poche ? »

Hans : « Dans son bec. »

Moi : « Dans son bec ! Je n'ai jamais vu encore de cigogne qui ait une clef dans le bec. »

Hans : « Comment donc aurait-elle pu entrer ? Comment la cigogne entre-t-elle par la porte, alors ? Ça n'est pas vrai, je me suis seulement trompé, la cigogne sonne et quelqu'un lui ouvre. »

Moi : « Et comment sonne-t-elle ? »

Hans : « Elle sonne la sonnette. »

Moi : « Comment fait-elle ? »

48 La caisse qui était dans le vestibule et que nous avions emportée comme bagage à Gmunden.

Hans : « Elle se sert de son bec pour appuyer sur la sonnette avec. »

Moi : « Et elle a refermé la porte ? »

Hans : « Non, une bonne l'a refermée, elle était déjà levée, elle a ouvert à la cigogne la porte et l'a refermée. »

Moi : « Où la cigogne habite-t-elle ? »

Hans : « Où ? Dans la caisse où elle garde les petites filles. Peut-être à Schönbrunn. »

Moi : « À Schönbrunn, je n'ai pas vu de caisse. »

Hans : « C'est parce qu'elle est plus loin. Tu sais comment la cigogne ouvre la caisse ? Elle se sert de son bec – la caisse a aussi une clef – elle se sert de son bec et en ouvre une moitié (du bec) et ouvre comme ça (il montre comment fait la cigogne à la serrure du bureau). C'est là aussi une anse. »

Moi : « Une petite fille comme ça n'est-elle pas trop lourde pour la cigogne ? »

Hans : « Oh non ! »

Moi : « Dis-moi, un omnibus n'a-t-il pas l'air comme la caisse à la cigogne ? »

Hans : « Si ! »

Moi : « Et une voiture de déménagement ? »

Hans : « Et une voiture de Croquemitaine pour emporter les enfants méchants[49] aussi. »

« 17 avril. Hier, Hans a exécuté son projet, caressé depuis longtemps, d'aller jusque dans la cour d'en face. Aujourd'hui il ne veut pas le faire, parce que juste en face de la porte d'entrée se tient une voiture devant la rampe de chargement. Il me dit : « Quand il y a une voiture, alors j'ai peur *que je ne me mette à taquiner les chevaux* et qu'ils ne tombent et fassent du charivari avec leurs pieds. »

49 Gsindelwerkwagen, Gsindelwerk étant un terme familier pour désigner les enfants pas sages.

Moi : « Comment taquine-t-on les chevaux ? »

Hans : « Quand on est en colère contre eux, alors on les taquine, quand on crie : Hue ! Hue ! »[50].

Moi : « As-tu déjà à Gmunden taquiné des chevaux ? »

Hans : « Non ! »

Moi : « Mais tu aimes taquiner les chevaux ? ».

Hans : « Oh oui ! beaucoup. »

Moi : « Aimerais-tu les fouetter ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Aimerais-tu battre les chevaux comme Maman bat Anna ? Tu aimes donc ça aussi. »

Hans : « Aux chevaux, ça ne fait pas de mal d'être battus. (Je lui avais dit cela un jour, afin de modérer la peur qu'il avait de voir fouetter les chevaux). Je l'ai vraiment fait, une fois. J'ai une fois eu le fouet à la main et j'ai fouetté le cheval et il est tombé et il a fait du charivari avec ses pieds. »

Moi : « Quand ça ? »

Hans : « À Gmunden. »

Moi : « Un vrai cheval ? Attelé à une voiture ?

Hans : « Il n'était pas à la voiture. »

Moi : « Où était-ce donc ? »

Hans : « Près de l'auge. »

Moi : « Qui te l'a permis ? Le cocher avait-il laissé là le « cheval ? ».

Hans : « Ce n'était qu'un cheval de l'écurie. »

Moi : « Comment est-il venu jusqu'à l'auge ? »

Hans. : « Je l'y ai mené. »

Moi : « D'où ? De l'écurie ? »

50 « Hans a souvent eu très peur en voyant des cochers battre leurs chevaux et crier Hue ! »

Hans : « Je l'ai fait sortir parce que je voulais le battre. »

Moi : « Y avait-il quelqu'un dans l'écurie ? »

Hans : « Oh oui, Loisl ». (Le cocher de Gmunden).

Moi :.« Te l'a-t-il permis. ? »

Hans : « Je lui ai parlé gentiment et il a dit que je pouvais le faire. »

Moi : « Que lui as-tu dit ? »

Hans : « Si je pouvais prendre le cheval et le fouetter et lui crier après. Il a dit oui. »

Moi : « L'as-tu beaucoup fouetté ? »

Hans : « *Ce que je t'ai raconté là n'est pas vrai du tout.* »

Moi : « Qu'est-ce qui est vrai là-dedans ? »

Hans : « Rien n'est vrai, je t'ai raconté ça rien que pour rire. »

Moi : « Tu n'a jamais fait sortir un cheval de l'écurie ? »

Hans : « Oh non ! »

Moi : « Mais tu aurais voulu le faire. »

Hans : « Oh oui ! J'aurais voulu, je l'ai pensé. »

Moi : « À Gmunden ? »

Hans : « Non, rien qu'ici. J'y ai pensé le matin quand j'étais tout à fait habillé ; non, le matin, au lit. »

Moi : « Pourquoi ne me l'as-tu jamais raconté ? »

Hans : « Je n'y ai pas pensé. »

Moi : « Tu as pensé à ça, parce que tu le voyais faire dans la rue ? »

Hans : « Oui ! »

Moi : « Qui aimerais-tu au fond battre, Maman, Anna ou moi ? »

Hans : « Maman. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « C'est que j'aimerais la battre. »

Moi : « Où as-tu jamais vu qu'on batte sa Maman ? »

Hans : « Je ne l'ai jamais vu, pas vu de ma vie. »

Moi : « Et c'est pourtant ce que tu voudrais faire. Comment t'y prendrais-tu ? »

Hans : « Avec un jonc pour battre les tapis. »

(Sa mère menace souvent de le battre avec le jonc).

« J'ai été alors obligé d'interrompre pour ce jour-là l'entretien.

« Dans la rue, Hans m'explique que les omnibus, les voitures de déménagement, les voitures de charbon, sont toutes des voitures à la *cigogne.* »

C'est-à-dire des femmes enceintes. La velléité de sadisme qui vient de se faire jour immédiatement avant ne peut pas être sans rapport avec notre thème.

« 21 avril. Ce matin Hans raconte qu'il a pensé ceci : Il y avait un train à Lainz et je voyageais avec la grand-maman de Lainz vers la gare de la Douane centrale. Tu n'étais pas encore descendu de la passerelle et le second train était déjà à St-Veit[51]. Quand tu es descendu, le train était déjà là et alors nous sommes montés dedans. »

« (Hans a été hier à Lainz. Pour gagner le quai de départ, il faut traverser une passerelle. Du quai on peut voir le long de la voie jusqu'à St-Veit. Toute la chose est quelque peu obscure. La pensée originale de Hans aura été celle-ci : il est parti avec le premier train que j'ai manqué, alors, de St-Veit est arrivé un second train, avec lequel j'ai couru après lui. Mais il a déformé une partie de ce fantasme de fuite, ce qui lui fait dire à la fin : « nous sommes tous deux partis mais seulement avec le second train. »

51 Unter St-Veit (en français : Sous Saint-Gug) est la station après Lainz quand on quitte Vienne. (N. d. tr.)

« Ce fantasme est en rapport avec le dernier, non interprété, et d'après lequel nous aurions, dans la gare de Gmunden, pris trop de temps pour mettre nos vêtements, ce qui fait que nous serions partis avec le train.

« L'après-midi, devant la maison, Hans court soudain dans la maison, comme apparaissent deux chevaux traînant une voiture, chevaux auxquels je ne puis trouver rien d'extraordinaire.

« Je lui demande ce qu'il a. « Les chevaux sont si fiers, dit-il, que j'ai peur qu'ils ne tombent. » (Ces chevaux étaient tenus court par le cocher, ce qui les faisait aller au petit trot, la tête haute ; leur allure était vraiment fière.) »

« Je lui demande qui est au fond si fier.

Lui : « Toi, quand je viens dans le lit de Maman. »

Moi : « Tu voudrais donc que je tombe par terre ? »

Lui : « Oui. Tu devrais être nu (il veut dire : nu-pieds, comme alors Fritz) et te cogner à une pierre et alors du sang coulerait et je pourrais au moins être un peu seul avec Maman. Quand tu remonterais chez nous, alors je me sauverais vite de Maman, afin que tu ne me voies pas. »

Moi : « Peux-tu te rappeler qui s'est cogné à la pierre ? »

Lui : « Oui, Fritz. »

Moi : « Et quand Fritz est tombé, qu'as-tu pensé ? »[52].

Lui : « Que ce devrait être toi qui te sois jeté sur la pierre. »

Moi : « Ainsi tu voudrais être avec Maman ? »

Lui : « Oui ! »

Moi : « À cause de quoi te grondais-je, au fond ? »

Lui : « Je ne sais pas »(! ! !)

Moi : « Pourquoi ? »

Lui : « Parce que tu te mets eu colère. »

52 Ainsi donc Fritz est vraiment tombé, ce que Hans avait autrefois nié.

Moi : « Mais ce n’est pas vrai ! »

Lui : « Si, c’est vrai, tu te mets en colère, je le sais. Ça doit être vrai. »

« Évidemment, il n’a pas été très impressionné par ce que je lui avais expliqué : que les *petits* garçons seuls venaient dans le lit de leur mère, et que les grands dormaient dans le leur.

« Je suppose que le désir de « taquiner » le cheval, c’est-à dire de le battre, de crier après lui, se rapporte, non pas comme Hans le prétend, à sa mère, mais à moi. Il n’a mis sans doute sa mère en avant que parce qu’il ne voulait pas m’avouer l’autre sentiment. Ces jours derniers, il a été d’une tendresse particulière envers moi. »

Nous corrigerons l’interprétation du père avec la supériorité que l’on acquiert si aisément après coup : le désir de Hans de « taquiner » le cheval a deux constituantes, une convoitise obscure, sadique, de sa mère, et une claire impulsion de revanche contre son père. Cette impulsion ne pouvait pas être reproduite avant que cette convoitise n’eût été mise à jour en connexion avec le complexe de grossesse. Quand une phobie se constitué avec les pensées inconscientes sous-jacentes, une condensation a lieu, et c’est pourquoi le cours d’une analyse ne peut jamais suivre celui du développement d’une névrose.

« 22 avril. Ce matin, Hans a de nouveau « pensé » quelque chose : *Un gamin des rues est en train de voyager sur un truc ; le conducteur arrive et le déshabille et le met tout nu et le laisse là jusqu’au lendemain matin ; le matin le garçon donne au conducteur* 50.000 *florins afin de pouvoir repartir sur le truc.* ».

« Le « Nordbahn »[53] passe juste en face de notre maison. Sur une voie de chargement se trouve un wagonnet dans lequel Hans vit un jour un gamin qui circulait, ce qu’il eût aussi voulu faire. Je lui dis alors que ce n’était pas permis, que s’il le faisait le conducteur serait

53 Chemin de fer du Nord. (N. d. tr.)

fâché après lui. Un deuxième élément du fantasme est le désir de nudité refoulé. »

Nous avons pu remarquer, depuis quelque temps déjà, que l'imagination de Hans travaille « sous le signe des moyens de transport »[54] et, en conséquence, progresse du cheval qui traîne la voiture jusqu'au chemin de fer. C'est ainsi qu'à toute phobie des rues s'adjoint avec le temps une phobie des chemins de fer.

« J'apprends l'après-midi que Hans *a joué toute la matinée avec une poupée en caoutchouc qu'il appelle Grete. Par le trou dans lequel avait été fixé le petit sifflet plat, il a passé un petit canif et puis il a déchiré l'entre-jambe de la poupée afin de faire passer la lame au travers. Il dit alors à la bonne, lui montrant l'entre-jambe de la poupée :* « *Regarde, voilà son fait-pipi !* »

Moi : « À quoi as-tu donc joué aujourd'hui avec la poupée ? »

Lui : « Je l'ai déchirée entre les jambes, sais-tu pourquoi ? Parce qu'il y avait dedans un canif, qui est à Maman. Je le lui ai mis par le trou où sa tête crie, et alors je l'ai déchirée entre les jambes et il est sorti par là. »

Moi : « Pourquoi l'as-tu déchirée entre les jambes ? Pour voir son fait-pipi ? »

Lui : « Son fait-pipi était là avant. J'aurais pu le voir de toute façon. »

Moi : « Pourquoi lui as-tu mis le canif dedans ? »

Lui : « Je ne sais pas. »

Moi : « De quoi le canif a-t-il l'air ? »

« Il me l'apporte.

Moi : « Peut-être as-tu pensé que c'était un bébé ? »

54 En allemand : Verkehr = relations, rapports, commerce – relations, rapports, commerce sexuels. Notion à double sens qui donne une base *psychique* inconsciente aux phobies de chemin de fer (N. d. tr.).

Lui : « Non, je n'ai pensé à rien du tout, mais il me semble que la cigogne a une fois eu un petit bébé, ou bien quelqu'un d'autre. »

Moi : « Quand ? »

Lui : « Une fois. Je l'ai entendu dire, ou bien je ne l'ai pas du tout entendu dire ? ou bien ai-je dit la chose de travers ? »

Moi : « Qu'est-ce que ça veut dire : *de travers ?* »

Lui : « Que ce n'est pas vrai. »

Moi : « Tout ce qu'on dit est un peu vrai. »

Lui : « Oh ! oui, un petit peu. »

Moi (après avoir changé de conversation) : « Comment penses-tu que les poulets viennent au monde ? »

Lui : « C'est que la cigogne les fait pousser ; la cigogne fait pousser les poulets – non, le bon Dieu. »

« Je lui explique que les poulets pondent des œufs et que des œufs sortent d'autres poulets. »

« Hans rit.

Moi : « Pourquoi ris-tu ? »

Lui : « Parce que ce que tu me racontes-là me plaît. »

Il dit qu'il a déjà vu ça.

Moi : « Où ça ? »

Hans : « Tu l'as fait. »

Moi : « Où ai-je pondu un œuf ? »

Hans : « À Gmunden, tu-as pondu un œuf dans l'herbe et un poulet en est tout de suite sorti. Tu as pondu un œuf un jour, je le sais, je sais que c'est sûr. Parce que Maman l'a dit. » Moi : « Je demanderai à Maman si c'est vrai. »

Hans : « Ça n'est pas vrai du tout, mais *moi* j'ai une fois pondu un œuf et un poulet en est sorti. »

Moi : « Où donc ? »

Hans : « À Gmunden je me suis couché dans l'herbe, non, je me suis mis à genoux et les enfants ne me regardaient pas du tout et tout à coup le matin j'ai dit : Cherchez, les enfants, hier j'ai pondu un œuf ! Et tout à coup ils ont regardé et tout à coup ils ont vu un œuf et il en est sorti un petit Hans. Pourquoi ris-tu ? Maman ne le sait pas et Caroline ne le sait pas, parce que personne ne regardait et tout à coup j'ai pondu un œuf et tout à coup il était là. C'est vrai. Papa, quand un poulet pousse-t-il dans un œuf ? Quand on le laisse tranquille ? Faut-il le manger ? »

« Je lui explique la chose.

Hans : « Très bien, laissons-le à la poule, alors il poussera un poulet. Emballons-le dans la caisse et emportons-le à Gmunden, »

Hans a hardiment pris en ses propres mains la conduite de son analyse, ses parents hésitant à lui donner les éclaircissements qu'ils lui devaient depuis longtemps, et par un acte symptomatique éclatant il leur dit : « *Voyez, voilà comme je me figure qu'a lieu une naissance.* » Ce qu'il avait dit à la bonne relativement au sens de son jeu avec la poupée n'était pas sincère ; quand son père lui demande s'il voulait simplement voir le fait-pipi, il le nie explicitement. Quand son père lui eut raconté, pour ainsi dire afin de lui donner un acompte, comment les poussins sortent d'un œuf, son mécontentement, sa méfiance et sa connaissance supérieure des choses se combinent en un ravissant persiflage, qui s'élève, dans ses dernières paroles, jusqu'à une allusion très claire à la naissance de sa sœur.

Moi : « À quoi jouais-tu avec la poupée ? »

Hans : « Je l'appelais : Grete. »

Moi : « Pourquoi ? »

Hans : « Parce que je l'appelais Grete. »

Moi : « Comment jouais-tu ? »

Hans : « C'est que je la soignais comme un vrai bébé. »

Moi : « Aimerais-tu avoir une petite fille ? »

Hans : « Oh oui ! Pourquoi pas ? J'aimerais en avoir une, mais Maman ne doit pas ; je n'aime pas ça. »

« (Il a souvent exprimé cette pensée. Il craint, si un troisième enfant survenait, de perdre encore davantage de ses prérogatives.)

Moi : « Mais les femmes seules ont des enfants. »

Hans : « J'aurai une petite fille. »

Moi : « D'où l'auras-tu donc ? »

Hans : « Eh bien, de la cigogne. *Elle sort la petite fille,* et la petite fille pond tout de suite un œuf, et de l'œuf sort alors encore une Anna, – encore une Anna. D'Anna sort une autre Anna. Non, il sort une *seule* Anna. »

Moi : « Tu aimerais bien avoir une petite fille ? »

Hans : « *Oui, j'en aurai une l'année prochaine,* elle s'appellera aussi Anna.. »

Moi : « Mais pourquoi Maman ne doit-elle pas avoir de petite fille ? »

Hans : « Parce que c'est moi qui veux avoir une fois une petite fille. »

Moi : « Mais tu ne peux pas avoir de petite fille. »

Hans : « Oh si ! Les petits garçons ont des filles et les petites filles des garçons. »[55].

Moi : « Les petits garçons ne peuvent pas avoir d'enfants. Il n'y a que les femmes, les mamans, qui aient des enfants. »

Hans : « Mais pourquoi pas moi ? »

Moi : « Parce que le bon Dieu a arrangé les choses comme ça »

Hans : « Pourquoi n'en as-tu pas, toi ? Oh oui, tu en auras sûrement un, attends seulement. »

Moi : « Je pourrai attendre longtemps ! »

55 Voici encore une partie de théorie sexuelle infantile d'un sens insoupçonné.

Hans : « Je suis pourtant à toi. »

Moi : « Mais c'est Maman qui t'a mis au monde. Tu appartiens ainsi à Maman et à moi. »

Hans : « Anna est-elle à moi ou à Maman ? »

Moi : « À Maman. »

Hans : « Non, à moi. *Pourquoi donc pas à moi et à Maman ?* »

Moi : « Anna appartient à moi, à Maman et à toi. »

Hans : « Là, tu vois ! »

Tant que l'enfant n'a pas découvert l'existence des organes génitaux de la femme, un élément essentiel manque à sa compréhension des relations sexuelles.

« Le 24 avril, Hans reçoit, de ma femme et de moi, des éclaircissements allant jusqu'à un certain point : nous lui disons que les enfants croissent dans leur mère et ensuite, ce qui fait très mal, sont poussés dehors comme un loumf et ainsi mis au monde.

« L'après-midi nous nous tenons devant la maison. Une amélioration sensible s'est manifestée dans son état ; il court après les voitures et seul le fait qu'il ne se risque pas au-delà des environs immédiats de la porte cochère, et ne peut être amené à consentir à aucune longue promenade, trahit un reste d'angoisse.

« Le 26 avril, Hans me court sus et me donne un coup de tête dans le ventre, ce qu'il avait déjà fait une fois. Je lui demande s'il est une chèvre.

« Oui, dit-il, un bélier. »

« Je lui demande où il a vu un bélier.

Lui : « À Gmunden, Fritz en avait un. » (Fritz avait pour jouer un vrai agneau.)

Moi : « Raconte-moi ce que faisait cet agneau. »

Hans : « Tu sais, Fräulein Mitzi (une institutrice qui logeait à la maison) mettait toujours Anna sur l'agneau, mais alors il ne pouvait

pas se lever, il ne pouvait pas donner de coups de tête. Quand on s'approche de lui, il en donne, parce qu'il a des cornes. Fritz le mène avec une ficelle et l'attache à un arbre. Il l'attache toujours à un arbre. »

Moi : « L'agneau t'a-t-il donné un coup de tête ? »

Hans : « Il m'a sauté après. Fritz m'a une fois mené près de lui… je me suis une fois approché sans savoir, et tout à coup il m'a sauté après. C'était si amusant – je n'ai pas eu peur. »

« Ceci n'est évidemment pas vrai.

Moi : « Aimes-tu ton papa ? »

Hans : « Oh oui ! »

Moi : « Peut-être aussi ne l'aimes-tu pas ? »

« Hans jouait alors avec un petit cheval. À ce moment, son jouet tombe. Il s'écrie : « Le cheval est tombé ! Regarde, quel charivari il fait ! »

Moi : « Quelque chose te déplaît en Papa, et c'est que Maman l'aime. »

Hans : « Non. »

Moi : « Mais alors pourquoi pleures-tu toujours quand Maman m'embrasse ? C'est que tu es jaloux. »

Hans : « Ça oui. »

Moi : « Qu'est-ce que tu ferais si tu étais Papa ? »

Hans : « Et toi Hans ? – Je t'emmènerais à Lainz tous les dimanches, non, tous les jours de la semaine. Si j'étais Papa, je serais tout à fait gentil. »

Moi : « Et qu'est-ce que tu ferais avec Maman ? »

Hans : « Je l'emmènerais aussi à Lainz. »

Moi : « Et quoi encore ? »

Hans : « Rien. »

Moi : « Mais alors pourquoi es-tu jaloux ? »

Hans : « Je ne sais pas. »

Moi : « À Gmunden aussi tu étais jaloux. »

Hans : « Pas à Gmunden. » (Ce n'est pas vrai). « À Gmunden j'avais mes choses à moi, j'avais à Gmunden un jardin et aussi des enfants. »

Moi : « Peux-tu te rappeler comment la vache a eu son petit veau ? »

Hans : « Oh oui. Il est arrivé en voiture. » (On le lui aura dit sans doute alors, à Gmunden ; de plus, c'est une pointe contre la théorie de la cigogne). « Et une autre vache l'a poussé hors de son derrière. » (Ceci est sans doute le fruit des éclaircissements fournis à Hans, données nouvelles qu'il cherche à mettre en harmonie avec la « théorie de la voiture »).

Moi : « Ce n'est pas vrai que le veau soit arrivé en voiture ; il est sorti de la vache qui était dans l'étable. »

« Hans le conteste, disant qu'il avait vu la voiture ce matin-là. Je lui fais remarquer qu'on lui aura probablement raconté que le petit veau, était arrivé en voiture. Il finit par l'admettre : « Berta sans doute me l'aura dit, ou, non – peut-être le propriétaire. Il était là et il faisait nuit, alors c'est tout de même vrai ce que je te dis, ou bien il me semble que personne ne me l'a dit, que je l'ai pensé tout seul pendant la nuit. »

« Si je ne me trompe, le petit veau fut emmené en voiture, d'où la confusion.

Moi : « Pourquoi n'as-tu pas pensé que la cigogne l'avait apporté ? »

Hans : « Je n'ai pas voulu penser ça. »

Moi : « Mais tu as pensé que la cigogne avait apporté Anna ? »

Hans : « Le matin (de l'accouchement) je l'ai pensé. – Dis, Papa, M. Reisenbichler (le propriétaire) était-il là, quand le petit veau est sorti de la vache ? »[56].

Moi : « Je ne sais pas. Le crois-tu ? »

Hans : « Je le crois. Papa, as-tu remarqué quelquefois que des chevaux ont quelque chose de noir sur la bouche. ? »

Moi : « Oui, je l'ai plusieurs fois observé dans la rue à Gmunden. »[57].

Moi : « À Gmunden, as-tu été souvent dans le lit de Maman ? »

Hans : « Oui. »

Moi : « Et alors tu as pensé que tu étais papa ? »

Hans : « Oui. »

Moi : « Et alors tu avais peur de Papa ? »

Hans : « *Tu sais tout ; je ne savais rien.* »

Moi : « Quand Fritz est-tombé tu as pensé : si Papa pouvait tomber ainsi ! Et quand l'agneau t'a donné un coup de tête tu as pensé : S'il pouvait ainsi donner à Papa un coup de tête ! Te rappelles-tu l'enterrement à Gmunden ? (Le premier enterrement qu'ait vu Hans. Il se le rappelle souvent, et c'est sans aucun doute un souvenir-écran).

Hans : « Oui. Et alors ? »

Moi : « Tu as alors pensé : si Papa mourait, je serais Papa. »

Hans : « Oui. »

Moi : « De quelles voitures as-tu au fond encore peur ? »

Hans : « De toutes. »

56 Hans, qui a ses raisons pour se méfier des informations fournies par les grandes personnes, se demandé ici si le propriétaire est plus digne de foi que son père.

57 La connexion est la suivante : le père de Hans n'avait pas voulu croire, pendant longtemps ce que Hans disait du noir sur la bouche des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin cela se vérifia.

Moi : « Tu sais que ce n’est pas vrai. »

Hans : « Je n’ai pas peur des voitures de place ni des voitures à un cheval. J’ai peur des omnibus, des voitures de bagages, mais rien que lorsqu’elles sont chargées, pas quand elles sont vides. Quand il n’y a qu’un cheval et que la voiture est chargée à plein, alors j’ai peur, et quand il y a deux chevaux et qu’elle est chargée à plein, alors je n’ai pas peur. »

Moi : « Tu as peur des omnibus, parce qu’il y a tant de gens dedans ? »

Hans : « Parce qu’il y a sur le haut tant de bagages. »

Moi : « Maman, quand elle allait avoir Anna, n’était-elle pas aussi chargée à plein ? »

Hans : « Maman sera de nouveau chargée à plein lorsqu’elle en aura un autre, quand encore un autre commencera à pousser en elle, quand encore un autre sera dedans. »

Moi : » Tu aimerais ça ? »

Hans : « Oui. »

Moi : « Tu l’as dit : tu ne veux pas que Maman ait encore un bébé. »

Hans : « Eh bien, elle ne sera alors plus chargée. Maman a dit que si elle n’en voulait plus, alors le bon Dieu ne voudrait pas non plus. Si maman n’en veut plus, elle n’en aura plus. » (Hans a naturellement demandé hier s’il y avait encore des bébés dans sa mère. Je lui ai dit que non et que si le bon Dieu ne le voulait pas, aucun bébé ne pousserait en elle.)

Hans : « Mais Maman m’a dit que si elle ne voulait pas il n’en pousserait plus, et tu dis : si le bon Dieu ne veut pas. »

« Je lui répliquai que les choses étaient comme je l’avais dit, ce à quoi il observa : « Tu y étais ? Tu le sais donc sûrement mieux. »

« Il demanda alors raison de la contradiction à sa mère, et elle nous mit d'accord en déclarant que ce qu'elle ne voulait pas n'était pas non plus voulu par le bon Dieu. »[58].

Moi : « Il me semble pourtant que tu souhaites que Maman ait un bébé ? »

Hans : « Mais je ne voudrais pas que ça arrive ! »

Moi : « Mais tu le souhaites ? ».

Hans : « Souhaiter, oui. »

Moi : « Sais-tu pourquoi tu le souhaites ? Parce que tu voudrais être Papa. »

Hans : « Oui.. Comment est l'histoire ? »

Moi : « Quelle histoire ? »

Hans : « Mais un papa ne peut pas avoir de bébé, alors qu'est-ce que c'est que cette histoire que je voudrais être Papa ? »

Moi : « Tu voudrais être Papa et être marié avec Maman, tu voudrais être aussi grand que moi et avoir une moustache et tu voudrais que Maman eût un bébé. »

Hans : « Papa, quand je serai marié je n'en aurai un que si je veux, quand je serai marié avec Maman, et si je ne veux pas de bébé, le bon Dieu ne voudra pas non plus, quand je serai marié. »

Moi : « Aimerais-tu être marié avec Maman ? »

Hans : « Oh, oui ! »

Il est aisé de voir comment le bonheur que Hans trouve dans son fantasme est encore troublé par son incertitude relative au rôle du père et par ses doutes quant au contrôle possible sur la conception des enfants.

« Le soir du même jour, Hans, au moment où on le met au lit, me dit : « Tu sais, Papa, ce que je vais faire maintenant ? Je vais

58 *Ce que femme veut Dieu veut* (en français dans le texte). Cependant Hans, avec son sens aiguisé, a de nouveau mis le doigt sur un problème très sérieux.

parler jusqu'à dix heures avec Grete, elle est au lit avec moi. Mes enfants sont toujours au lit avec moi. Peux-tu me dire comment ça se fait ? » – Comme il a très sommeil, je lui promets que nous noterions tout cela le lendemain et il s'endort.

« J'ai déjà noté dans les rapports précédents que, depuis son retour de Gmunden, Hans ne cesse d'avoir des fantasmes relatifs à ses « enfants », entretient des conversations avec eux, et ainsi de suite[59].

« Aussi, le 26 avril, je lui demande pourquoi il parle ainsi toujours de ses enfants.

Hans : « Pourquoi ? *Parce que j'aimerais tant avoir des enfants, mais je ne le souhaite jamais, je n'aimerais pas les avoir.* »[60]

Moi : « T'es-tu toujours imaginé que Berta, Olga et les autres soient tes enfants ? »

Hans : « Oui, Franzl, Fritz et aussi Paul (son camarade à Lainz) et Lodi. » Un nom de fille imaginaire, son enfant préférée, dont il parle le plus souvent. – Je ferai remarquer ici que la personnalité de Lodi n'est pas une invention de ces derniers jours, mais existait avant la date des derniers éclaircissements (24 avril).

Moi : « Qui est Lodi ? Vit-elle à Gmunden ? »

Hans : « Non. »

Moi : « Y a-t-il une Lodi ? »

Hans : « Oui, je la connais. »

Moi : « Qui est-elle donc ? »

59 Il n'est pas ici nécessaire d'admettre chez Hans un désir, de nature féminine, d'avoir des enfants. C'est avec sa mère que Hans, enfant, avait vécu les moments les plus heureux ; il les reproduit maintenant, assumant le rôle actif, donc celui de la mère.

60 Cette contradiction flagrante est celle qui existe entre l'imagination et la réalité, entre désirer et avoir. Il sait qu'il est en réalité un enfant, et que d'autres enfants pourraient le gêner ; en imagination il est mère et a besoin d'enfants avec qui renouveler les tendresses dont il a déjà été l'objet lui-même.

Hans : « Celle que j'ai là. »

Moi : « Comment est-elle ? »

Hans : « Comment ? Les yeux noirs, les cheveux noirs… je l'ai une fois rencontrée avec Mariedl (à Gmunden) comme je me promenais dans la ville. »

« Comme je veux approfondir la chose, il se découvre que le tout est une invention. »[61].

Moi : « Tu as ainsi pensé que tu étais leur Maman ? »

Hans : « J'étais aussi vraiment leur Maman. »

Moi : « Que faisais-tu donc avec tes enfants ? »

Hans : « Je les faisais dormir avec moi, filles et garçons. »

Moi : « Tous les jours ? »

Hans : « Mais bien sûr ! »

Moi : « Tu leur parlais ? »

Hans : « Quand je ne pouvais pas faire tenir tous les enfants dans le lit, j'en mettais quelques-uns sur le sofa et j'en asseyais quelques autres dans la voiture d'enfants, s'il en restait encore, je les portais au grenier et je les mettais dans la caisse, s'il y avait encore des enfants je les mettais dans l'autre caisse. »

Moi : « Ainsi les caisses à bébés de la cigogne étaient dans le grenier ? »

Hans : « Oui. »

Moi : « Quand as-tu eu tes enfants ? Anna était-elle déjà au monde ? »

Hans : « Oui, depuis longtemps. »

Moi : « Mais de qui as-tu pensé que tu avais eu les enfants ? »

61 Il se pourrait cependant que Hans eût élevé à la hauteur d'un idéal une personne rencontrée par hasard à Gmunden. La couleur des yeux et des cheveux de cet idéal est d'ailleurs copiée sur celle des yeux et des cheveux de sa mère.

Hans : « *Na ! – de moi.* »[62].

Moi : « Mais alors tu ne savais pas du tout encore que les enfants proviennent de quelqu'un. »

Hans : « J'ai pensé que la cigogne les avait apportés. »

(Un mensonge et une échappatoire, évidemment)[63].

Moi : « Hier Grete était dans ton lit, mais tu sais très bien qu'un garçon ne peut avoir des enfants. »

Hans : « Oui, oui. Mais je le crois tout de même. »

Moi : « Comment es-tu tombé sur le nom de Lodi ? Aucune petite fille ne porte ce nom. Plutôt Lotti, peut-être ? »

Hans : « Oh non ! Lodi. Je ne sais pas, mais c'est tout de même un joli nom. »

Moi (en plaisantant) : « Veux-tu peut-être dire un *chocolodi ?* »

Hans (promptement) : « Non, un *saffalodi...*[64] parce que j'aime tant manger des saucisses, et aussi du *salami.* »[65]

Moi : « Dis, un *saffalodi* ne ressemble-t-il pas à un *loumf* »

Hans : « Si. »

Moi : « De quoi donc un *loumf* a-t-il L'air ? »

Hans : « Noir. Tu sais (montrant mes sourcils et ma moustache) comme ça et comme ça. »

Moi : « Et de quoi encore ? Est-ce rond comme un *saffaladi* ? »

Hans : « Oui. »

Moi : « Quand tu es assis sur le pot et qu'un *loumf* vient, as-tu déjà pensé que tu étais en train d'avoir un enfant ? »

62 Hans ne peut répondre d'un autre point de vue que de celui de l'auto-érotisme.

63 C'étaient les enfants de son imagination, c'est-à-dire de son onanisme.

64 « Soffaladi – Zervelatwurst. (Saucisse au cervelas). Ma femme raconte volontiers que sa tante prononce toujours Soffilodi). Hans peut l'avoir entendu. »

65 Une autre sorte, italienne, de saucisson. (N. d. tr.)

Hans (riant) : « Oui. Déjà à la rue N…, et ici aussi. »

Moi : « Sais-tu, quand les chevaux d'omnibus sont tombés ?

La voiture a l'air d'une caisse à la cigogne, et quand le cheval noir est tombé on aurait dit… »

Hans (complétant) : « que c'est comme quand on est en train d'avoir un bébé. »

Moi : « Et qu'as-tu pensé, quand il a fait du charivari avec ses pieds ? »

Hans : « Là, quand je ne veux pas me mettre sur le pot et que j'aime mieux jouer, alors je fais comme ça du charivari avec mes pieds. » (Il tape des pieds).

« De là l'intérêt porté par Hans à cette question : aime-t-on ou n'aime-t-on pas avoir des enfants ?

« Hans joue aujourd'hui toute la journée à ce jeu : charger et décharger des voitures de bagages : il dit qu'il voudrait avoir une charrette avec des caisses comme jouet. Dans la cour de la Douane Centrale en face, ce qui l'intéressait le plus était le chargement et le déchargement des voitures. C'est quand une voiture était finie de charger et était sur le point de partir qu'il avait le plus peur. « Les chevaux vont tomber »[66], disait-il. Il appelait « trou » les portes du hangar de la Douane Centrale. (Ainsi : le premier, le second, le troisième trou.) Il dit à présent au lieu de trou : « trou du derrière. »

« L'angoisse a presque entièrement disparu. Sauf en ceci qu'il veut rester au voisinage de la maison, afin d'avoir une retraite au cas où il aurait peur. Il ne se réfugie cependant plus jamais dans la maison, il reste tout le temps dans la rue. Comme nous le savons, sa maladie a débuté ainsi, qu'il revint sur ses pas en pleurant au cours d'une promenade et, comme on le forçait une seconde fois à aller se

66 Ne dit-on pas « Niederkonnnen » (littéralement *venir en bas)* quand une femme accouche ?

Ceci en allemand. On dit en français aussi : *mettre bas* pour les femelles des bêtes. (N. d. tr.)

promener, il n’alla que jusqu’à la gare de la Douane centrale du Stadtbahn, d’où l’on peut encore voir notre maison. Lors de l’accouchement de ma femme il fut bien entendu séparé d’elle et l’angoisse actuelle, qui l’empêche de quitter le voisinage de la maison, est encore la nostalgie de sa mère qu’il éprouva alors.

« 30 avril. Comme Hans joue de nouveau avec ses enfants imaginaires, je lui dis : « Comment tes enfants vivent-ils encore ? Tu sais bien qu’un garçon ne peut avoir d’enfants. »

Hans : « Je le sais. Avant j’étais la maman. *Maintenant je suis le papa.* »

Moi : « Et qui est la maman de tes enfants ? »

Hans : « Eh bien, Maman, et tu es le grand-père. »

Moi : « Ainsi tu voudrais être aussi grand que moi, être marié avec Maman et elle devrait alors avoir des enfants. »

Hans. : « Oui, c’est ce que je voudrais et alors celle de Lainz (ma mère) sera leur grand-mère. »

Tout finit bien. Le petit Œdipe a trouvé une solution plus heureuse que celle prescrite par le destin. Au lieu de tuer son père, il lui accorde le même bonheur qu’il réclame pour lui-même ; il le promeut grand-père et le marie aussi avec sa propre mère.

« Le 1er mai, Hans vient me trouver au moment du déjeuner et me dit : « Sais-tu ? Écrivons quelque chose pour le professeur. »

Moi : « Quoi donc ? »

Hans : « Ce matin, j’étais avec tous mes enfants au W. C. D’abord j’ai fait *loumf* et pipi et ils regardaient. Alors je les ai assis sur le siège et ils ont fait pipi et *loumf* et je leur ai essuyé le derrière avec du papier. Sais-tu pourquoi ? Parce que j’aimerais tant avoir des enfants ; alors je ferais tout pour eux, je les conduirais au W. C., je leur nettoierais le derrière, enfin tout ce qu’on fait aux enfants. »

Il sera difficile, après l’aveu apporté par ce fantasme, de contester que chez Hans les fonctions excrémentielles fussent chargées de plaisir.

« L’après-midi, il se risque pour la première fois dans le Stadtpark. Comme c’est le 1er mai, il y a certes moins qu’à l’ordinaire de voitures susceptibles de l’effrayer, bien qu’il y en ait assez. Il est très fier de son exploit, et je dois retourner avec lui, après goûter, dans le Stadtpark. En route nous rencontrons un omnibus qu’il me montre : « Regarde, une voiture avec le coffre à la cigogne ! » Si, ainsi qu’il est convenu, Hans retourne demain avec moi dans le Stadtpark, on pourra considérer sa maladie comme guérie.

« Le 2 mai, Hans vient me trouver le matin : « Tu sais, j’ai pensé aujourd’hui quelque chose. » D’abord, il l’a oublié ; plus tard il le raconte, mais en manifestant une résistance considérable : « *Le plombier est venu et m’a d’abord enlevé, avec des tenailles, le derrière, et alors il m’en a donné un autre, et puis la même chose avec mon fait-pipi. Il a dit :* « Laisse-moi voir ton derrière, alors j’ai dû me tourner et il l’a enlevé et alors il a dit : « Laisse-moi voir ton fait-pipi. »

Le père saisit le caractère de ce fantasme de désir et ne doute pas un instant de la seule interprétation qu’il comporte.

Moi : « Il t’a donné *un plus grand fait-pipi* et *un plus grand-derrière.* ».

Hans : « Oui. »

Moi : « Comme ceux de papa, parce que tu aimerais bien être papa ? »

Hans : « Oui, et j’aimerais aussi avoir une moustache comme toi et aussi des poils comme toi. » (II montre les poils sur ma poitrine.)

« Il faut d'après cela rectifier l'interprétation du fantasme précédent de Hans, dans lequel le plombier était venu, avait dévissé la baignoire et lui avait enfoncé un perçoir dans le ventre. La grande baignoire signifie le « derrière », le perçoir ou tenailles, comme nous l'avions déjà interprété, le fait-pipi[67]. Ce sont des fantasmes identiques.

Une lumière nouvelle est aussi par là projetée sur la peur qu'a Hans de la grande baignoire, qui a d'ailleurs déjà diminuée. Il lui déplaît que son « derrière » soit trop petit pour la grande baignoire. »

Dans les jours qui suivirent, la mère de Hans m'écrivit à diverses reprises pour m'exprimer sa joie de la guérison de son fils.

Le père de Hans m'écrivit une semaine plus tard :

« Cher Docteur,

« Je voudrais ajouter encore ce qui suit à l'histoire de la maladie de Hans :

1° La rémission qui suivit les premières révélations que je lui fis, relativement aux choses sexuelles, n'était pas aussi complète que je l'ai peut-être représentée. Hans allait certes à la promenade, mais rien que quand on l'y forçait et avec une grande angoisse. Il alla une fois avec moi jusqu'à la station de la Douane Centrale, d'où l'on voit encore notre maison, mais rien ne put le décider à aller plus loin.

67 Peut-être pouvons-nous ajouter que le mot « perçoir » (Bohrer) n'a pas été choisi en dehors de toute connexion avec le mot « né », « naissance » (geboren, Geburt). L'enfant n'aurait ainsi pas fait de distinction entre « né » et « percé » (*geboren, gebohrt).* J'accueille cette suggestion, qui m'est faite par un collègue expérimenté, mais ne saurais dire si nous nous trouvons en face d'un rapport profond et universel entre les deux idées ou d'une coïncidence verbale particulière à l'allemand. Prométhée (Pramantha) créateur des hommes, est aussi étymologiquement le « perceur » (Bohrer). Voir Abraham. *Traum und Mythus,* Rêve et Mythe, 4e vol. des *Schriften sur angewandten Seelenkunde* 1908.)

2° *Sirop de framboises, fusil.* On donne à Hans du sirop de framboises quand il est constipé. *Schiessen* et *scheissen (tirer* ou *chier)* sont des mots que Hans aussi confond souvent.

3° Hans avait environ quatre ans quand on lui a donné une chambre à part ; jusque là il avait couché dans notre chambre.

4° Un résidu du trouble subsiste encore, seulement il ne s'exprime plus sous forme de peur, mais sous la forme de l'instinct, normal chez les enfants, de poser des questions. Ces questions se rapportent principalement à ceci : de quoi sont faits les objets (tramways, machines, etc.), qui fait les objets, etc. Il est caractéristique de la plupart de ces questions que Hans les pose, bien qu'il y ait déjà répondu lui-même. Il recherche simplement des confirmations. Comme un jour, fatigué de ses questions, je lui disais : « Crois-tu donc que je puisse répondre à tout ce que tu demandes ? » il répliqua : « Mais je croyais, parce que tu as su la chose à propos du cheval, que tu saurais ça aussi. »

5° Hans ne parle plus de sa maladie que comme d'un fait historique passé : « Alors, quand j'avais la bêtise… »

6° Le résidu qui est là derrière est celui-ci : Hans se casse la tête pour comprendre ce que le père a à faire avec l'enfant, puisque c'est la mère qui met celui-ci au monde. On peut le voir d'après ses questions, par exemple quand il demande : « N'est-ce pas, j'appartiens aussi à *toi* ? » (Il veut dire, pas seulement à sa mère.) Mais de quelle manière il m'appartient, cela ne lui est pas clair. Par contre je n'ai aucune preuve directe qu'il ait, comme vous le supposez, épié un coït de ses parents.

7° En exposant ce cas il faudrait peut-être souligner la violence de l'angoisse, car sans cela on pourrait dire : il aurait bien vite été promener si on lui avait seulement donné une bonne fessée. »

J'ajouterai pour finir que, dans le dernier fantasme de Hans, l'angoisse émanée du complexe de castration est surmontée, l'attente anxieuse muée en attente bienheureuse. Oui, le Docteur, (le

plombier) vient, il lui enlève son pénis, mais ce n’est que pour lui en donner un plus grand à la place. Quant au reste, notre jeune investigateur a simplement fait de bonne heure la découverte que tout savoir est fragmentaire, et que sur chaque degré gravi de la connaissance un résidu non résolu demeure.

III. Commentaire

J'examinerai à trois points de vue cette observation du développement et de la résolution d'une phobie chez un petit garçon de moins de cinq ans. Premièrement, je rechercherai jusqu'à quel point elle vient à l'appui, des assertions que j'ai avancées dans mes « *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité* ». *(Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie),* publiés en 1905 ; deuxièmement, je rechercherai ce qu'elle peut apporter à la compréhension de cette forme pathologique, d'une si grande fréquence ; troisièmement, je rechercherai ce qu'elle peut offrir qui permette d'élucider la vie psychique de l'enfant et d'édifier une critique des buts que nous poursuivons en matière d'éducation.

I.

J'ai l'impression que le tableau de la vie sexuelle infantile qui se dégage de l'observation du petit Hans est en harmonie parfaite avec la description que j'en ai donnée dans ma théorie sexuelle, édifiée d'après l'examen psychanalytique d'adultes. Mais avant d'aborder le détail de ces concordances, il me faut répondre à deux objections qu'on fera à mon utilisation de cette analyse dans ce but. La première : le petit Hans n'est pas un enfant normal, mais – comme bientôt sa maladie, le prouve – un enfant prédisposé à la névrose, un petit « dégénéré », et c'est pourquoi il n'est pas permis d'appliquer des conclusions, peut-être justes pour lui, à d'autres

enfants, normaux. Je m'occuperai ultérieurement de cette objection, car elle ne fait que limiter, mais n'annule pas, la valeur de l'observation. La seconde et plus sérieuse objection est celle-ci : l'analyse d'un enfant par son père, quand ce père aborde cette analyse imbu de *mes* vues théoriques, infecté de *mes* préjugés, est dénuée de toute valeur objective. Un enfant est naturellement au plus haut degré suggestionable, peut-être par personne autant que par son père, il se laissera suggérer n'importe quoi par son père en reconnaissance de ce qu'on s'occupe tellement de lui ; rien de ce qu'il dit ne saurait avoir de force convaincante et toutes ses idées, tous ses fantasmes et rêves prendront bien entendu le chemin dans lequel on les pousse à toute force. Bref, encore une fois tout est ici de la « suggestion », à la seule différence que celle-ci est bien plus aisée à démasquer dans le cas d'un enfant, que dans le cas d'un adulte.

Chose singulière, je peux me rappeler, au temps où je commençais à me mêler aux débats scientifiques, voici vingt-deux ans, avec quelle ironie les assertions relatives à la suggestion et à ses effets étaient accueillies par la vieille génération des neurologues et des psychiatres. Depuis lors, la situation s'est radicalement transformée ; l'aversion primitive n'a été que trop aisément convertie en une acceptation complaisante, et ceci n'est pas dû seulement à l'effet que les travaux de Liébault, de Bernheim et de leurs élèves devait produire au cours de ces vingt dernières années, mais aussi à l'influence de cette découverte : les hommes se sont aperçus quelle économie d'effort mental était réalisée par l'emploi à tout faire du mot de « suggestion ». Personne en effet ne sait ne ne se soucie de savoir ce qu'est la suggestion, d'où elle émane et quand elle s'établit ; il suffit que tout ce qui est gênant dans le psychisme puisse être étiqueté suggestion.

Je ne partage pas le point de vue actuellement en vogue, d'après lequel les dires des enfants seraient toujours arbitraires et

indignes de foi. Il n’y a en effet pas d’arbitraire dans le psychique, et l’incertitude des dires des enfants est due à la prédominance de l’imagination de ceux-ci, tout comme l’incertitude des dires des adultes est due à la prédominance des préjugés de ceux-là. Au demeurant, les enfants non plus ne mentent pas sans raison et ont en somme plus de propension à aimer la vérité que n’en ont leurs aînés. En rejetant en bloc les allégations de notre petit Hans, nous nous rendrions certainement coupables envers lui d’une grave injustice. On peut bien plutôt nettement distinguer les uns des autres les cas où, sous la pression d’une résistance, il falsifie les faits ou les dissimule, ceux où, lui-même indécis, il dit comme son père (cas où ce qu’il dit ne doit pas être porté en compte), et ceux où, libre de toute contrainte,, il laisse spontanément jaillir ce qui constitue sa vérité intime et qu’il était jusqu’alors seul à savoir. Les allégations des adultes ne présentent pas de plus grandes certitudes. Il demeure regrettable que l’exposé d’une psychanalyse ne puisse pas rendre les impressions que reçoit l’analyste, que la conviction décisive ne puisse jamais être obtenue par la lecture, mais seulement par les expériences vécues qu’on éprouve en la faisant. Mais ce défaut est à un degré égal inhérent aux analyses d’adultes.

Les parents du petit Hans dépeignent leur fils comme un enfant gai, franc, et tel en effet il devait être d’après l’éducation qu’ils lui donnaient, éducation dont la partie essentielle consistait dans l’omission de nos fautes habituelles en matière éducative ! Tant qu’il put poursuivre ses investigations dans un état de joyeuse innocence, sans soupçonner les conflits qui en devaient bientôt surgir, il communiqua tout sans réserve, et les observations datant du temps qui précéda sa phobie sont, en effet, au-dessus de tout doute et de tout soupçon. C’est avec l’éclosion de la maladie et pendant l’analyse que des divergences commencent à se faire sentir entre ce qu’il dit et ce qu’il pense, et ceci, d’une part, parce que du matériel inconscient, dont il est incapable de se rendre maître d’un

seul coup, s'impose à lui, d'autre part, parce que le contenu de ses pensées, de par ses relations à ses parents, implique des réticences. Je crois demeurer impartial en exprimant l'opinion que ces difficultés elles-mêmes n'ont pas été plus grandes ici que dans beaucoup d'analyses d'adultes.

Il est vrai qu'au cours de l'analyse bien des choses doivent être dites à Hans qu'il ne sait pas dire lui-même, que des idées doivent lui être présentées, dont rien encore n'a révélé en lui la présence, que son attention doit être dirigée du côté d'où son père attend que quelque chose surgisse. Ceci affaiblit la force de conviction émanant de cette analyse, mais dans toute analyse on agit ainsi. Car une psychanalyse n'est pas une recherche scientifique impartiale, mais un acte thérapeutique, elle ne cherche pas par essence à prouver, mais à modifier quelque chose. Au cours d'une psychanalyse, le médecin donne toujours au malade, dans une mesure plus ou moins grande suivant les cas, les représentations conscientes anticipées à l'aide desquelles il sera à même de reconnaître et de saisir ce qui est inconscient. Les différents patients ont respectivement plus ou moins besoin de cette aide, mais personne ne peut entièrement s'en passer. Ce dont on peut se rendre maître tout seul, ce sont des troubles légers, mais jamais une névrose, chose qui s'est opposée au moi comme un élément étranger. Afin d'en avoir raison il faut le secours d'une autre personne, et la mesure dans laquelle cette autre personne peut apporter son aide est la mesure même dans laquelle la névrose est curable. Est-il de l'essence d'une névrose de se détourner de l'« autre personne » ainsi qu'il semble en être, trait caractéristique, de tous les états groupés sous le nom de démence précoce, – alors justement pour cette raison de pareils états resteront rebelles à tous nos efforts. On peut donc admettre qu'un enfant, de par le faible développement de ses systèmes intellectuels, ait besoin d'une assistance particulièrement grande. Mais ce que le médecin fait savoir au patient émane après tout aussi de son

expérience analytique, et notre conviction sera vraiment assise sur des bases suffisantes si, grâce à cette intervention médicale, nous parvenons à découvrir la structure du matériel pathogène et du même coup à résoudre le mal.

Et cependant, même au cours de son analyse, notre petit patient a témoigné d'assez d'indépendance pour qu'on puisse l'acquitter de l'accusation de « suggestion ». Comme tous les autres enfants, il applique ses théories sexuelles infantiles au matériel qu'il a devant lui, et ceci sans que rien l'y ait incité. Ces théories sont fort éloignées de la mentalité adulte ; davantage, dans ce cas, j'avais justement négligé d'avertir le père de Hans que le chemin menant pour Hans au thème de la naissance devrait passer par le complexe excrémentiel. Cette négligence de ma part, bien qu'ayant fait passer l'analyse par une phase obscure, apporta du moins un excellent témoignage de la spontanéité et de l'indépendance du travail mental de Hans. Il se mit soudain à s'occuper du « *loumf* », sans que son père, qui soi-disant le suggestionnait, comprît le moins du monde comment il en était arrivé là et ce qu'il en allait sortir. On ne peut attribuer plus de part aux suggestions du père dans les deux fantasmes du plombier, émanés du « complexe de castration » de Hans, acquis de bonne heure, et je dois ici avouer avoir entièrement tu au père de Hans mon attente d'un tel rapport, ceci en vertu d'un intérêt théorique, et pour ne par affaiblir la force convaincante d'une pièce telle qu'il nous en tombe rarement entre les mains.

En étudiant plus à fond les détails de l'analyse, nous trouverions en abondance de nouvelles preuves de l'indépendance de notre Hans au regard de la « suggestion », mais j'interromprai ici la discussion de cette première objection. Je sais que, même par cette analyse, je ne convaincrai personne de ceux qui ne veulent pas se laisser convaincre, et je vais poursuivre la discussion de ce cas en vue des lecteurs qui ont déjà acquis la conviction de la réalité objective du matériel pathogène inconscient. Je le fais avec

l'agréable assurance que le nombre de ces lecteurs-là augmente constamment.

Le premier trait que l'on puisse regarder en Hans comme faisant partie de sa vie sexuelle est un intérêt tout particulièrement vif pour son « fait-pipi », ainsi qu'est appelé cet organe d'après celle de ses fonctions qui, à peine des deux la moins importante, ne peut être éludée dans la nursery. Cet intérêt fait de Hans un investigateur ; il en vient ainsi à découvrir que l'on peut, d'après la présence ou l'absence d'un fait-pipi, distinguer le vivant de l'inanimé. Il postule, chez tous les êtres vivants, qu'il juge semblables à lui-même, cette importante partie du corps, il l'étudie chez les grands animaux, suppose que ses parents en sont tous deux pourvus, et ne se laisse même pas arrêter par le témoignage de ses yeux pour en assigner un à sa sœur qui vient de naître. On pourrait dire que c'eût été un trop grand ébranlement de sa « philosophie du monde » s'il avait dû se résoudre à renoncer à la présence de cet organe chez un être semblable à lui ; c'eût été comme si on le lui eût arraché à lui-même. Voilà sans doute pourquoi, une menace de sa mère, ne tendant à rien de moins qu'à la perte du « fait-pipi » est aussitôt chassée de la pensée de Hans et ne peut que plus tard manifester ses effets. L'intervention de la mère, avait été motivée parce que Hans aimait à se procurer des sensations agréables en touchant son petit membre : le petit garçon avait commencé à pratiquer la sorte d'activité sexuelle auto-érotique la plus commune – et la plus normale.

Par un processus qu'Alf. Adler a dénommé très proprement « intrication des pulsions »[68], le plaisir trouvé par un sujet à son propre organe sexuel s'allie à la scopophilie (plaisir sexuel attaché à la vision) dans ses composantes active et passive. Le petit garçon cherche à trouver l'occasion de voir le « fait-pipi » des autres, sa curiosité sexuelle se développe et il aime montrer le sien. L'un de ses

68 « Der Aggressionsbetrieb im Leben und in der Neurose ». L'activité agressive dans la vie et dans la névrose). Fortschritte der Medezin, 1908. Nr. 19.

rêves, datant des premiers temps du refoulement, contient le souhait qu'une de ses petites amies l'assiste quand il fait pipi, c'est-à-dire qu'elle ait part au spectacle. Le rêve témoigne ainsi du fait que ce désir avait subsisté jusque là sans être refoulé, de même que des informations plus tardives confirment que Hans avait l'habitude de satisfaire ce désir.

La composante active de la scopophilie se met bientôt en rapport avec un motif déterminé. Quand Hans se plaint à plusieurs reprises tant à son père qu'à sa mère de n'avoir jamais encore vu leur « fait-pipi », il y est sans doute poussé par le besoin de *comparer*. Le moi est toujours l'étalon auquel on mesure le monde ; c'est par une comparaison constante avec soi-même qu'on apprend à le comprendre. Hans a observé que les grands animaux avaient des « fait-pipi » proportionnellement plus grands que le sien ; c'est pourquoi il suppose le même rapport chez ses parents et voudrait se convaincre de la chose. Sa mère, pense-t-il, a sûrement un fait-pipi « comme un cheval ». Il a alors cette consolation toute prête : son « fait-pipi » grandira avec lui ; il semble que le désir de l'enfant de devenir grand se soit concentré sur son organe génital.

Dans la constitution sexuelle du petit Hans, la zone génitale est ainsi, dès le début, celle de toutes les zones érogènes qui lui procure le plus intense plaisir. Le seul autre plaisir similaire dont Hans témoigne est le plaisir excrémentiel, celui qui est attaché aux orifices par lesquels ont lieu l'évacuation de l'urine et celle des fèces. Quand, dans son dernier fantasme de félicité, avec lequel sa maladie est surmontée, il a des enfants qu'il mène au W. C., quand il leur fait faire pipi et leur essuie le derrière, bref « *fait avec eux tout ce qu'on peut faire avec des enfants* », il semble impossible de ne pas admettre que ces pratiques, du temps où Hans tout petit en était l'objet, n'aient pas été pour lui une source de sensations agréables. Il avait obtenu de ses zones érogènes ce plaisir à l'aide de la personne qui le soignait enfant, de fait sa mère ; et ainsi ce plaisir indiquait

déjà la voie au choix de l'objet. Mais il est possible qu'à une date encore antérieure il ait eu l'habitude de se procurer ce plaisir sur le mode autoérotique, qu'il ait été de ces enfants qui aiment à retenir leurs excréments jusqu'à ce que leur évacuation puisse leur procurer une excitation voluptueuse. Je dis simplement : c'est possible, car l'analyse ne l'a pas établi clairement : le « charivari » avec les jambes (donner des coups de pieds), dont plus tard il a si peur, est une indication dans ce sens. Mais, quoi qu'il en soit, ces sources de plaisir n'ont pas chez Hans l'importance particulièrement frappante qu'elles ont si souvent chez d'autres enfants. Il est devenu propre de bonne heure, et l'incontinence d'urine, nocturne ou diurne, n'a joué aucun rôle dans ses premières années ; on n'a jamais rien observé chez lui de la tendance à jouer avec ses excréments, tendance si repoussante chez les adultes et qui réapparaît souvent vers la terminaison des processus psychiques d'involution.

Soulignons ici sans tarder qu'au cours de la phobie, une répression de ces deux composantes bien développées de l'activité sexuelle ne saurait se méconnaître, Hans a honte d'uriner devant les autres, il s'accuse de mettre le doigt à son « fait-pipi », il s'efforce de renoncer à l'onanisme, et manifeste du dégoût du « loumf » et du « pipi », comme de tout ce qui rappelle ces choses. Dans le fantasme où il donne ses soins à ses enfants il supprime ce dernier refoulement.

Une constitution sexuelle telle que celle de notre petit Hans ne semble pas présenter de disposition au développement de perversions ou de leur négatif (limitons-nous ici à l'hystérie). Autant que mon expérience me l'a montré, (et il convient vraiment de parler ici avec une grande réserve) la constitution innée des hystériques se distingue par une moindre prépondérance de la zone génitale par rapport aux autres zones érogènes. Ceci va presque de soi pour les pervers. Une seule « aberration » de la vie sexuelle doit être expressément exceptée de cette règle. Chez ceux qui deviendront

plus tard des homosexuels – et qui, d'après mon attente comme d'après les-observations de J. Sadger ont tous traversé dans l'enfance une *phase amphigène*[69] – on rencontre la même prépondérance infantile de la zone génitale que chez les normaux, en particulier du pénis. Davantage : c'est la haute estime où les homosexuels tiennent le membre viril qui fixe leur destin. Ils choisissent dans leur enfance comme, objet sexuel la femme, aussi longtemps qu'ils attribuent à celle-ci la possession de cette partie du corps, à leurs yeux indispensable ; quand ils ont acquis la conviction que la femme les a déçus en ce point, la femme devient pour eux inacceptable en tant qu'objet sexuel. Ils ne peuvent pas se passer du pénis chez quiconque doit les inciter au rapport sexuel, et, dans le cas le plus favorable, ils fixent leur libido sur « la femme douée d'un pénis », c'est-à-dire sur un adolescent d'apparence féminine. Ainsi les homosexuels sont des hommes qui, de par l'importance érogène de leur propre membre viril, ne peuvent pas se passer de cette concordance avec leur propre personne dans l'objet de leur désir sexuel. Au cours de leur évolution de l'auto-érotisme à l'amour objectal, ils sont restés fixés à un point intermédiaire plus rapproché du premier que du second.

Il n'est en rien justifié de distinguer un instinct homosexuel spécial. Ce n'est pas une particularité dans la vie instinctive, mais dans le choix de l'objet, qui fait l'homosexuel. Je renverrai à ce que j'ai exposé dans ma « Théorie Sexuelle » ; nous nous sommes à tort imaginé l'union entre instinct et objet dans la vie sexuelle comme étant plus intime qu'elle ne l'est. L'homosexuel ne parvient pas à désengager ses instincts – peut-être normaux – d'une certaine classe d'objets choisis en vertu d'une condition particulière. Et, dans l'enfance, cette condition lui semblant partout réalisée, il est capable de se comporter comme notre petit Hans, indifféremment tendre envers garçons et filles et qui, à l'occasion, déclare, son ami Fritzl

69 Où des individus des deux sexes sont indifféremment pris comme objets des désirs sexuels. (N. d. tr.)

être « sa plus chère petite fille ». Hans est homosexuel, comme il est possible que le soient tous les enfants, et ceci est en accord avec ce qu'il ne faut pas perdre de vue : *il ne connaît qu'une seule sorte d'organe génital,* un organe tel que le sien[70].

Le développement ultérieur de notre jeune libertin ne le conduit cependant pas à l'homosexualité, mais à une virilité d'allure polygame ; il sait changer de manière suivant les objets changeants de son inclination, ici audacieusement agressif et là languissant et transi. Son amour avait été à l'origine transféré de sa mère à d'autres objets, mais une raréfaction de ces derniers s'étant produite, l'amour de Hans fait retour à sa mère et y échoue dans la névrose. Ce n'est qu'alors que nous apprenons à quelle intensité l'amour pour sa mère avait atteint et quelles vicissitudes il avait traversées. Le dessein sexuel, poursuivi par Hans auprès de ses petites compagnes : *coucher* avec elles, avait pris naissance auprès de sa mère ; il est exprimé en termes qui sembleraient appropriés également à un adulte, bien que pour celui-ci ils prendraient un sens plus plein. Le petit garçon avait trouvé le chemin de l'amour objectal de la façon habituelle : par les soins à lui donnés quand il était tout petit ; une nouvelle sorte de jouissance était devenue pour lui la principale : être couché avec sa mère. Nous soulignerons l'importance du plaisir du contact cutané (plaisir propre à nous tous du fait de notre constitution) comme étant l'une des composantes de cette satisfaction de Hans – tandis que si nous suivions la nomenclature de Moll (d'après nous artificielle) il nous faudrait la rapporter à l'apaisement de l'*instinct de contrectation.*

70 (Note additionnelle de 1923). J'ai plus tard (1923) attiré l'attention sur ce fait que la période de l'évolution sexuelle dans laquelle se trouve notre petit patient est universellement caractérisée par la connaissance d'une *seule* sorte d'organe génital, le viril. En opposition avec la période ultérieure de maturité, cette première période est marquée non par une primauté génitale, mais par la primauté du phallus.

Par son attitude envers son père et sa mère Hans confirme de la façon la plus éclatante et la plus sensible tout ce que j'ai dit dans la « Science des Rêves » et la « Théorie sexuelle » sur les rapports des enfants avec leurs parents. Il est vraiment un petit Œdipe, qui voudrait « mettre de côté » son père, s'en débarrasser, afin d'être seul avec sa jolie maman, afin de coucher avec elle. Ce souhait prit naissance pendant les vacances d'été, alors que les alternatives de présence et d'absence du père attiraient l'attention de Hans sur les conditions auxquelles était liée cette intimité avec sa mère qui était sa nostalgie. Le souhait se contentait alors de cette formule : le père devrait « partir », et, à un stade ultérieur, il devint possible à la peur d'être mordu par un cheval blanc de se rattacher directement à cette première forme du désir, grâce à une impression accidentelle reçue lors du départ de quelqu'un d'autre. Mais ensuite, sans doute pas avant le retour à Vienne, où il ne fallait plus compter sur les absences paternelles – le souhait s'amplifia jusqu'à désirer que le père restât toujours absent, fût « mort ». La peur résultant de ce désir de mort contre le père, peur ainsi normalement motivée, constitua le plus grand obstacle à l'analyse, jusqu'à ce qu'elle fût dissipée par l'entretien dans mon cabinet de consultation[71].

Mais notre Hans n'est vraiment pas un scélérat, pas même un enfant chez qui les tendances cruelles et violentes de la nature humaine s'épanouissent, en cette phase de la vie, encore librement. Tout au contraire, il présente à un degré rare, dans son caractère, la tendresse et la bonté ; son père rapporte que la transmutation des tendances agressives en pitié s'est effectuée chez lui de très bonne heure. Bien avant sa phobie il éprouvait du malaise à voir battre des chevaux de carrousel, et il ne pouvait voir sans émoi quelqu'un

71 Il est certain que les deux associations de Hans : « Sirop de framboises et fusil pour tuer les gens » n'avaient qu'une seule détermination. Elles ont sans doute autant de rapport à la haine de Hans pour son père qu'au complexe de constipation. Le père, qui lui-même devine ce rapport, pense à propos de « sirop de framboises » à du sang.

pleurer en sa présence. En un point de l'analyse, en rapport avec un certain contexte, une part de sadisme réprimé vient à se faire jour[72], mais c'est du sadisme réprimé, et il nous reste à découvrir par le contexte en place de quoi ce sadisme apparaît et ce qu'il doit représenter. Et Hans aime profondément ce père contre lequel il nourrit ces désirs de mort, et tandis que son intelligence s'oppose à une telle contradiction[73] ; il en démontre de fait la présence, quand il bat son père et embrasse aussitôt après l'endroit qu'il a battu. Il faut nous garder nous-même de trouver une telle contradiction choquante ; la vie affective des hommes est faite, en général, de telles paires contrastées[74] ; davantage, il n'y aurait peut-être pas de refoulement et pas de névrose s'il en était autrement. Ces contrastes affectifs ne deviennent ordinairement conscients aux adultes, en leur simultanéité, que dans les états passionnels amoureux les plus intenses, le reste du temps ils ont coutume de se supprimer l'un l'autre jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à recouvrir et cacher l'autre. Mais dans la vie psychique de l'enfant ils peuvent coexister paisiblement côte à côte un bon bout de temps.

La naissance d'une petite sœur, quand Hans avait trois ans et demie, a eu la plus grande importance sur son développement psycho-sexuel. Cet événement a accentué ses relations à ses parents, a présenté à sa réflexion des problèmes insolubles et ensuite, le spectacle des soins donnés au bébé a revivifié les traces mnémiques des premières occasions où Hans lui-même avait éprouvé ces plaisirs. Une telle influence est également typique : dans un nombre insoupçonné d'histoires de malades ou de normaux, on est obligé de prendre comme point de départ une pareille explosion de désir et de

72 Quand il veut battre et taquiner les chevaux.

73 Voir les questions critiques de Hans à son père.

74 « Das macht, ich bin kein ausgeklügelt Buch.
Ich bin ein Mensch mit seinem Widerspruch.
C. F. Meyer « Huttens letzte Tage, »
(De fait, je ne suis pas une ingénieuse fiction.
Je suis un homme avec toutes ses contradictions.)

curiosité sexuels, en rapport avec la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur, La conduite de Hans envers la nouvelle venue est celle qui est décrite dans la « Science des Rêves » (p. 229). Quelques jours plus tard, ayant la fièvre, il trahit son peu de goût pour cette nouvelle addition à la famille. Ici l'hostilité apparaît, d'abord, la tendresse suivra[75]. La peur de voir arriver encore un autre bébé trouve dès lors place parmi ses pensées conscientes. Dans la névrose, l'hostilité déjà réprimée est représentée par une peur spéciale : celle de la baignoire ; dans l'analyse, Hans exprime sans ambages le désir de mort dirigé contre sa sœur, et ne se contente pas d'allusions que son père doive compléter. Son auto-critique ne lui laisse pas apparaître ce désir comme étant aussi coupable que celui, de nature analogue, dirigé contre son père, mais évidemment son inconscient traite de même les deux personnes, parce que sa sœur et son père lui prennent l'un comme l'autre sa mère, l'empêchant d'être seul avec elle.

De plus, cet événement et les sentiments qu'il réveille ont donné à ses désirs une orientation nouvelle. Dans son fantasme final, il additionne toutes ses aspirations érotiques, aussi bien celles émanant de la phase autoérotique que celles qui sont en rapport avec son amour objectal. Il est marié avec sa jolie mère et il a d'innombrables enfants, qu'il peut soigner à sa guise.

II.

Un jour, dans la rue, Hans a une crise d'angoisse morbide. Il ne peut encore dire de quoi il a peur, mais au début de l'état anxieux il trahit, par ses paroles à son père, le motif qu'il a d'être malade, le bénéfice de la maladie. Il veut rester auprès de sa mère, il veut faire câlin avec elle ; le souvenir d'avoir été également séparé d'elle quand est arrivé l'autre enfant peut, ainsi que pense le père, contribuer à créer cette nostalgie. Il devient vite évident que

75 Voir les projets de Hans pour le moment où sa sœur pourra parler.

l'angoisse ne peut plus être reconvertie en l'aspiration qu'elle remplace. Hans a peur même quand sa mère l'accompagne. Entre temps, nous apprenons, grâce à quelques indices, à reconnaître sur quoi la libido, muée en angoisse, s'est fixée. Hans manifeste la peur tout à fait spécialisée d'être mordu par un cheval blanc.

Nous appelons un tel état morbide « phobie », et nous pourrions compter le cas de Hans au nombre des agoraphobies, si cette dernière affection n'était caractérisée par le fait que la locomotion à travers l'espace, sans cela impossible, devient toujours possible quand le malade est accompagné par une personne déterminée, dans les cas extrêmes le médecin. La phobie de Hans ne remplit pas cette condition, elle cesse bientôt d'être en rapport avec l'espace et prend de plus en plus le chenal pour objet ; dans les premiers temps de la phobie, au comble de son état anxieux, Hans a exprimé la crainte que « le cheval n'entre dans la chambre ». C'est ce qui me facilita tellement la compréhension de sa névrose.

La place à assigner aux « phobies » dans la classification des névroses n'a pas été jusqu'à présent bien déterminée. Il semble certain qu'on ne peut voir en elles que des syndromes pouvant appartenir à des névroses diverses, et qu'on n'a pas à les ranger au nombre des entités morbides indépendantes. Pour les phobies de l'ordre de celles de notre petit patient, phobies qui sont de fait les plus communes, la désignation d' « hystérie d'angoisse »[76] ne me semble pas inadéquate ; je la proposai au Dr W. Stekel, quand il entreprit l'exposé des états anxieux névrotiques, et j'espère qu'elle prendra droit de cité[77]. Elle est justifiée de par la parfaite similitude du mécanisme psychique et de ces phobies et de l'hystérie, similitude complète à l'exception d'un seul point. Il est vrai que ce point est d'importance décisive et bien fait pour motiver une

76 La commission linguistique de la Société Psychanalytique de Paris a décidé de traduire Angsthysterie soit pas hystérie d'angoisse, soit par syndrome phobique. (N. d. tr.)

77 W. Stekel. Nervöse Angstzustande und ihre Behandlung, 1908.

distinction. Dans l'hystérie d'angoisse, la libido déchargée hors du matériel pathogène par le refoulement n'est en effet pas *convertie,* c'est-à-dire pas détournée du psychique vers une innervation corporelle, mais elle est libérée sous forme d'angoisse. Nous pouvons rencontrer en clinique toutes les formules de mélange entre cette « hystérie d'angoisse » et l'« hystérie de conversion ». Il est des cas d'hystérie de conversion pure sans aucune trace d'angoisse comme il est de purs cas d'hystérie d'angoisse, s'extériorisant en sentiments d'anxiété et en phobies, sans addition d'aucune conversion : notre petit Hans est un cas de ce genre.

Les hystéries d'angoisse sont les plus fréquentes de toutes les affections psychonévrotiques. Mais elles sont surtout celles qui apparaissent le plus tôt dans la vie : elles sont par excellence les névroses de l'enfance. Quand une mère rapporte de son enfant qu'il est « nerveux », dans neuf cas sur dix on peut être sûr que l'enfant est affecté d'une des formes de l'angoisse ou de plusieurs de celles-ci. Le mécanisme délicat de ces désordres si significatifs n'a malheureusement pas encore été suffisamment étudié ; il n'a pu encore être établi si l'hystérie d'angoisse, au contraire de l'hystérie de conversion et d'autres névroses, est uniquement conditionnée par des facteurs constitutionnels ou par des événements accidentels, ou bien encore par une combinaison des deux qui reste à déterminer[78]. Il semble que ce soit le trouble névrotique qui ait le moins besoin pour se produire d'une constitution particulière, et qui en conséquence puisse le plus aisément être acquis à n 'importe quelle période de la vie.

78 (Note additionnelle de 1923). La recherche proposée ici n'a pas été poursuivie. Il n'existe cependant aucune raison de supposer qu'il y ait pour l'hystérie d'angoisse une exception à la règle voulant que la disposition et les événements conclurent nécessairement dans l'étiologie d'une névrose. Les vues de Rank concernant les effets du traumatisme de la naissance semblent jeter une lumière spéciale sur la prédisposition à l'hystérie d'angoisse si forte dans l'enfance. (Voir toutefois la critique de Freud relative à cette opinion de Rank dans le 8e chapitre d'*Inhibition, symptôme et angoisse*.)

Un caractère essentiel de l'hystérie d'angoisse est aisé à dégager. Une hystérie d'angoisse à mesure qu'elle progresse tourne de plus en plus à la « phobie » ; à la fin le malade peut s'être débarrassé de toute son angoisse, mais rien qu'au prix de toutes sortes d'inhibitions et de restrictions auxquelles il lui faut se soumettre. Dans l'hystérie d'angoisse, depuis l'origine un travail psychique se poursuit afin de psychiquement fixer à nouveau l'angoisse devenue libre, mais ce travail ne peut ni amener la retransformation d'angoisse en libido ni se rattacher à ces mêmes complexes desquels la libido émane. Il ne lui reste rien d'autre à faire qu'à couper court à toutes les occasions pouvant amener le développement de l'angoisse, et ceci grâce à des barrières psychiques : précautions, inhibitions, défenses. Ce sont ces structures défensives qui nous apparaissent sous forme de phobies et constituent à nos yeux l'essence de la maladie.

Le traitement de l'hystérie d'angoisse a été jusqu'ici, peut-on dire, purement négatif. L'expérience a montré qu'il était impossible, voire dans certains cas dangereux, de tenter de guérir une phobie par des méthodes violentes, c'est-à-dire en mettant le malade dans une situation ou, après qu'on l'eût privé de ses moyens de défense, il fût contraint de subir l'assaut de son angoisse libérée. Aussi laisse-t-on de guerre lasse le malade chercher un refuge là où il croit pouvoir le trouver, et lui témoigne-t-on un mépris, peu apte à le guérir, pour son « inconcevable lâcheté ».

Les parents de notre petit patient avaient pris le parti, dès le début de sa maladie, de ne pas se moquer de lui et de ne pas le brutaliser, mais de chercher accès à ses désirs refoulés par des voies psychanalytiques. Le succès récompensa la peine extraordinaire que prit le père, et ses rapports vont nous permettre de pénétrer la contexture de ce type de phobie et de suivre le cours de son analyse.

Il est probable que l'analyse, de par son extension et ses détails, est devenue quelque peu obscure pour le lecteur. Je vais

donc commencer par en donner un résumé, en négligeant tout ce qui est accessoire et pourrait troubler la ligne, et en attirant l'attention sur les résultats à mesure qu'ils se dégagent.

La première chose que nous apprenions est que l'éclosion de l'état anxieux ne fut nullement aussi soudain qu'il paraissait au premier abord. Quelques jours auparavant, l'enfant s'était éveillé au cours d'un cauchemar dont le contenu était le suivant : sa mère était partie et il n'avait plus de maman pour faire câlin. Ce rêve, à lui seul, indique un processus de refoulement d'une inquiétante intensité. On ne peut l'expliquer, comme tant d'autres rêves d'angoisse, en supposant que l'enfant éprouve en rêve une angoisse d'origine somatique et que cette angoisse est alors mise au service d'un désir inconscient sans cela intensément refoulé qu'elle réalise (voir *Traumdeutung,* 7e éd., p. 433 ; *Science des Rêves, tr. Meyerson,* p. 574), mais nous sommes ici en présence d'un véritable rêve de punition et de refoulement, où la fonction du rêve se trouve également en défaut, puisque l'enfant s'éveille angoissé. Nous pouvons aisément reconstruire ce qui s'est passé dans l'inconscient. L'enfant rêvait de caresses avec sa mère, il rêvait qu'il dormait auprès d'elle, mais tout le plaisir se vit transformé en angoisse et chacune des représentations en son contraire. Le refoulement a remporté la victoire sur le mécanisme du rêve.

Cependant les débuts de cette situation psychologique remontent encore plus haut. L'été précédent déjà Hans avait présenté de semblables états mêlés d'aspiration ardente et d'angoisse, et à ce moment ils lui avaient rapporté cet avantage : sa mère l'avait alors pris dans son lit. Nous devons supposer que Hans, depuis lors, se trouva dans un état d'excitation sexuelle intensifiée, excitation dont sa mère était l'objet. L'intensité s'en manifeste par deux tentatives que fait Hans de séduire sa mère (la deuxième a lieu juste avant l'éclosion de l'angoisse) et cette excitation intense se satisfait accessoirement chaque soir sur le mode masturbatoire.

Comment eut lieu la transmutation de cette excitation en angoisse : spontanément, ou bien à l'occasion du rejet des avances de Hans par sa mère, ou bien encore sous l'influencé du réveil accidentel d'impressions antérieures sous l'influence de la « cause occasionnelle » de la maladie que nous allons apprendre à connaître, voilà qui ne se peut décider mais est de fait indifférent, ces trois possibilités ne pouvant pas être considérées comme incompatibles. Le fait demeure de la transmutation de l'excitation sexuelle en angoisse.

Nous avons déjà décrit le comportement de l'enfant aux premiers temps de son angoisse, de même que le premier contenu qu'il assigna à celle-ci : un *cheval* allait le mordre. Ici se produit la première intervention thérapeutique. Les parents de Hans lui disent que l'angoisse est la conséquence de la masturbation, et l'engagent à rompre avec cette habitude. Je recommande aux parents de Hans de souligner vivement, quand ils lui parlent, sa tendresse pour sa mère, cette tendresse qu'il cherche à remplacer par la peur des chevaux. Cette première intervention amène une légère amélioration, mais bientôt ce léger gain de terrain est reperdu au cours d'une maladie somatique. L'état de Hans ne s'est pas modifié. Peu après Hans rapporte sa peur qu'un cheval ne le morde au souvenir d'une impression reçue à Gmunden. Un père y avait, en pariant, dit à son enfant : « Ne donne pas ton doigt au cheval ! » les termes mêmes que Hans emploie pour rendre l'avertissement de ce père rappellent ceux dans lesquels lui fut faite l'interdiction de l'onanisme (donner, mettre le doigt)[79]. Les parents semblent ainsi d'abord avoir raison quand ils disent que ce dont il a peur est sa propre satisfaction masturbatoire. La relation est cependant encore vague et le cheval semble avoir assumé son rôle d'épouvantail tout à fait par hasard.

J'avais exprimé la supposition que le désir refoulé de Hans pourrait bien être maintenant de voir à tout prix le « fait-pipi » de sa

79 Den Finger hingeben (N. d. tr.)

mère. Comme son comportement envers une fille de service nouvellement entrée dans la maison s'accorde avec cette hypothèse, son père lui donne le premier éclaircissement : les femmes n'ont pas de fait-pipi. Il réagit à cette première tentative d'assistance en communiquant un fantasme d'après lequel il aurait vu sa mère en train de montrer son « fait-pipi »[80]. Ce fantasme et une remarque faite par Hans au cours d'un entretien, d'après laquelle son fait-pipi serait « enraciné », permettent de jeter un premier coup d'œil dans les processus mentaux inconscients du patient. Il était vraiment sous l'influence après coup de la menace de castration faite par sa mère quinze mois auparavant. Car le fantasme que sa mère fasse la même chose qu'il faisait lui-même (le fameux *tu quoque* des enfants quand on les accuse) doit servir à une auto-justification ; elle est un fantasme et de protection et de défense. Nous devons cependant nous dire que ce sont les parents de Hans qui ont extrait du matériel pathogène agissant en lui le thème particulier de son intérêt pour les « fait-pipi ». Il les a suivis sur ce terrain mais n'est pas encore entré d'un pas indépendant dans l'analyse. On ne peut observer encore aucun effet thérapeutique. L'analysé s'est fort éloignée des chevaux, et l'information reçue par Hans relativement à l'absence de « fait-pipi » chez les femmes est plutôt apte, de par son contenu, à accroître le souci qu'il avait de garder le sien.

Ce n'est cependant pas un succès thérapeutique auquel nous aspirons pour commencer, mais nous voulons mettre le patient à même de saisir consciemment ses désirs inconscients. Nous y parvenons en utilisant les indications qu'il nous fournissait afin de présenter à sa conscience, grâce à notre art d'interprétation, son complexe inconscient *en nos propres paroles.* Il y aura quelque ressemblance entre ce qu'il nous entend dire et ce qu'il cherche et qui, en dépit de toutes les résistances, tend à se frayer un chemin vers la conscience, et c'est cette similitude qui met le malade en état

80 D'après le contexte il convient d'ajouter : et de le toucher. Lui même ne peut en effet pas montrer son fait-pipi sans le toucher.

de découvrir ce qui est inconscient. Le médecin ne précède dans la voie de la compréhension, lui-même suit, un peu en arrière, son propre chemin, jusqu'à ce que tous deux se rencontrent au but prescrit. Les analystes débutants ont coutume de confondre ces deux moments et de tenir l'instant où ils ont compris l'un des complexes inconscients du malade également pour celui où le malade l'a saisi. Ils attendent trop de la communication qu'ils font de leur découverte à leur patient, en s'imaginant par là pouvoir le guérir : le malade ne peut en effet se servir de ce qu'on lui fait savoir que comme d'un secours l'aidant à découvrir le complexe inconscient au fond de son inconscient, *là même où il est ancré.* C'est un premier succès de cet ordre que nous obtenons maintenant chez Hans. Celui-ci est, à présent, capable, après avoir partiellement maîtrisé son complexe de castration, de faire connaître ses désirs relatifs à sa mère, et il le fait sous une forme encore défigurée avec le *fantasme des deux girafes,* desquelles l'une crie en vain parce que Hans a pris possession de l'autre. Hans figure, plastiquement la « prise de possession » par le « fait de s'asseoir dessus. » Le père reconnaît ici la reproduction d'une scène qui se joue le matin dans la chambre à coucher, entre ses parents et l'enfant, et il a soin de dépouiller le désir sous-jacent du déguisement qu'il porte encore. Le père et la mère de Hans sont les deux girafes. Le choix, dans ce fantasme, pour déguiser le désir, de girafes, est amplement déterminé par la visite de Hans à ces grands animaux quelques jours auparavant au parc de Schöbrunn, par le dessin de la girafe fait par Hans et qu'avait conservé son père, et peut-être aussi par une comparaison inconsciente ayant trait au cou long et raide de la girafe[81]. Nous observerons que la girafe, en tant qu'animal de grande taille et intéressant de par son « fait-pipi », eût pu entrer en concurrence avec les chevaux dans le rôle d'épouvantail ; de plus, le fait que le père et la mère de Hans soient tous deux représentés comme des girafes constitue un indice

81 L'admiration ultérieure de Hans pour le cou de son père cadrerait avec ceci.

préliminaire dont on ne s’est pas encore servi pour l’interprétation des « chevaux d’angoisse ».

Deux petits fantasmes de Hans suivent immédiatement l’histoire des girafes ; dans l’un, il s’introduit de force en un espace interdit, dans l’autre, il casse la fenêtre d’un wagon ; dans tous deux le caractère fautif de l’acte est souligné et le père de Hans apparaît comme complice. Malheureusement, le père de Hans ne réussit pas à interpréter ces fantasmes ; aussi Hans ne retire-t-il aucun bénéfice de les avoir contés. Mais ce qui est ainsi demeuré incompris revient toujours, telle une âme en peine, jusqu’à ce que se soient trouvées résolution et délivrance.

La compréhension des deux fantasmes « criminels » n’offre pour nous aucune difficulté. Ils font partie du complexe de la prise de possession de la mère. Une vague notion perce dans l’âme de l’enfant de quelque chose qu’il pourrait faire avec la mère et par quoi sa prise de possession de celle-ci serait consommée, et il trouve pour exprimer ce qu’il ne peut saisir certaines représentations plastiques dont le trait commun est la violence et le défendu, et dont le contenu nous paraît s’accorder si étonnamment à la réalité occulte. Nous devons les considérer comme des fantasmes de coït, et ce n’est pas un détail sans importance que de voir le père de Hans y figurer comme complice. « Je voudrais, semble dire Hans par là, faire avec Maman quelque chose, quelque chose de défendu, je ne sais trop quoi, mais je sais que toi, tu le fais aussi. »

Le fantasme aux girafes avait renforcé chez moi la conviction qui avait déjà pris naissance dans mon esprit quand Hans avait exprimé la peur « que le cheval n’entrât dans la chambre » et je trouvai le moment propice pour lui faire savoir qu’il avait peur de son père à cause de la jalousie et de l’hostilité qu’il nourrissait contre lui, car il était nécessaire de postuler ceci comme faisant partie de ses émois inconscients. Par là, je lui avais partiellement donné l’interprétation de sa peur des chevaux : le cheval devait être son

père, dont il avait de bonnes raisons intimes d'avoir peur. Certains détails, tels le noir autour de la bouche et ce qui était devant les yeux des chevaux (la moustache et le binocle du père, attributs de l'adulte) détails qui faisaient peur à Hans, me semblèrent directement transposés du père au cheval.

Ces explications nous débarrassèrent des plus efficaces résistances contre la prise de conscience par Hans du matériel inconscient, son père jouant en effet pour lui le rôle de médecin. L'acmé de l'état était de ce moment dépassée, le matériel se pressa à flots, le petit patient prit le courage de communiquer les détails de sa phobie et intervint bientôt de façon indépendante dans sa propre analyse[82].

Nous n'apprenons que maintenant de quels objets et de quelles impressions Hans a peur. Non seulement des chevaux et de la morsure des chevaux, – bientôt il n'en parle plus – mais aussi des voitures, des voitures de déménagement et des omnibus (leur trait commun étant, comme nous le verrons bientôt, d'être lourdement chargées), des chevaux qui se mettent en mouvement ; des chevaux qui sont grands et lourds, des chevaux qui vont vite. Hans explique lui-même ce que ces déterminations signifient : il a peur que les chevaux ne *tombent* et il englobe dans sa phobie tout ce qui semble devoir faciliter cette chute des chevaux.

Il arrive fréquemment qu'on n'apprenne à connaître le contenu exact d'une phobie, la formule verbale précise d'une emprise obsessionnel, qu'après un travail psychanalytique d'une certaine durée. Le refoulement n'a pas frappé que les complexes inconscients, il continue à se faire également sentir contre leurs

82 Même dans les analyses où l'analyste et le patient sont l'un à l'autre des étrangers, la peur du père joue l'un des rôles principaux comme résistance à la reproduction du matériel pathogène inconscient. Les résistances sont, d'une part, de la nature d'une intention ; en outre, comme dans cet exemple, une partie du matériel inconscient est capable, de par son propre *contenu,* de servir à inhiber la reproduction d'une autre partie de ce même matériel.

rejetons et empêche le malade de percevoir jusqu'à ses productions morbides. L'analyste se trouve là dans la curieuse nécessité, ce qui arrive rarement au médecin, de venir à l'aide de la maladie, de solliciter l'attention en sa faveur. Mais seuls ceux qui méconnaissent entièrement la nature de la psychanalyse mettront en avant cette phase du traitement et diront qu'on doit en attendre pour le malade un dommage. La vérité est qu'il faut d'abord prendre un voleur avant de le pendre, et qu'il faut se donner la peine de commencer par saisir les formations morbides que l'on entend détruire.

J'ai déjà mentionné, dans les commentaires dont j'ai accompagné l'histoire du malade, qu'il est très instructif d'approfondir ainsi une phobie dans ses détails, et d'acquérir par là l'impression certaine d'un rapport secondairement établi entre l'angoisse et ses objets. C'est pourquoi les phobies sont à la fois si curieusement diffuses et si strictement déterminées.

Hans a évidemment emprunté le déguisement propre aux nouvelles formes de sa phobie aux impressions qui, vu la situation de sa maison, en face de la Douane Centrale, s'offraient quotidiennement à ses regards. Il trahit en outre, dans ce nouveau contexte, une aspiration, inhibée par l'angoisse, à jouer avec les chargements des voitures, avec les paquets, les tonneaux et les caisses, comme les gamins des rues.

C'est à ce stade de l'analyse que Hans retrouve le souvenir de. l'événement, en soi sans importance, qui a précédé immédiatement l'éclosion de la maladie et qui peut à juste titre être considéré comme la cause occasionnelle de cette éclosion. Il était allé se promener avec sa Maman, et il vit un cheval d'omnibus tomber et donner des coups de pied en tous sens. Ceci fit sur Hans une grande impression. Il fut épouvanté, crut le cheval mort ; c'est de ce jour qu'il pensa que tous les chevaux allaient tomber. Son père fait remarquer à Hans qu'il a dû, en voyant tomber le cheval, penser à lui, son père, et qu'il a dû souhaiter que son père tombât ainsi et fût

mort. Hans ne repousse pas cette interprétation ; peu après il commence à jouer à un jeu consistant à mordre son père, ce qui fait voir qu'il accepte l'identification de son père avec le cheval redouté. De ce jour sa conduite envers son père devient libre et sans crainte, même un peu impertinente. Cependant la peur des chevaux persiste, et nous ne voyons pas clairement encore en vertu de quelle chaîne d'associations le cheval tombé avait réveillé les désirs inconscients de Hans.

Résumons ce que nous savons jusqu'ici. Sous la peur exprimée par Hans en premier lieu, celle d'être mordu par un cheval, on découvre la peur plus profonde que les chevaux ne tombent, et tous deux, le cheval qui mord comme le cheval qui tombe, sont le père qui va punir Hans à cause des mauvais désirs qu'il nourrit contre lui. L'analyse, pendant ce temps, s'est écartée de la mère.

Sans que rien nous y ait préparé, et certes sans aucune immixtion de la part de son père, Hans commence à s'occuper du « complexe du loumf », et à manifester du dégoût de toutes les choses lui rappelant l'évacuation intestinale. Le père de Hans, peu disposé à accompagner celui-ci dans cette nouvelle voie, poursuit de force cependant l'analyse dans la direction qu'il voudrait maintenir, et amène Hans à se souvenir d'un événement arrivé à Gmunden et dont l'impression était sous-jacente à celle du cheval d'omnibus tombant. Fritzl, le compagnon de jeu que Hans aimait tant, peut-être aussi son concurrent auprès de leurs nombreuses compagnes, s'était heurté, en jouant au cheval, le pied contre une pierre, était tombé et son pied avait saigné. Le cheval d'omnibus, en tombant, avait rappelé à Hans cet accident. Il convient de remarquer que Hans, alors préoccupé d'autres questions, commence par nier que Fritzl soit tombé, événement qui cependant établit le lien entre les deux scènes. Il ne l'admet qu'à une phase ultérieure de l'analyse. Mais il est pour nous particulièrement intéressant d'observer comment la transformation de la libido en angoisse s'est projetée sur l'objet

principal de la phobie, le cheval. Les chevaux étaient, de tous les grands animaux, ceux qui intéressaient le plus Hans ; jouer au cheval était son jeu préféré avec ses petits camarades. Je suspectais – ce que le père de Hans confirma quand je m'en enquis auprès de lui – que le père avait le premier servi à son fils de « cheval », et c'est ce qui permit, lors de l'accident de Gmunden, à la personne de Fritzl de se substituer à celle du père. Quand le refoulement eut provoqué le renversement des affects, Hans, qui, auparavant, avait trouvé tant de plaisir aux chevaux, devait, nécessairement en prendre peur.

Mais nous l'avons déjà dit : c'est grâce à l'intervention du père de Hans que fut faite cette importante découverte relativement à l'efficience de la cause occasionnelle pathogène. Hans reste absorbé par son intérêt pour le « loumf » et il nous faut enfin le suivre dans sa voie. Nous apprenons alors que Hans avait autrefois coutume d'insister pour accompagner sa mère au W. C., et que, au temps où son amie Bertha remplaçait celle-ci auprès de lui, il renouvela avec elle cette tactique jusqu'à ce qu'il fût découvert et qu'on le lui défendît. Le plaisir de regarder une personne aimée quand elle satisfait ses besoins naturels répond à une « intrication des pulsions », intrication dont nous avons déjà pu observer un exemple chez Hans. Le père se prête enfin également au symbolisme du « loumf » et reconnaît qu'il y a une analogie entre une voiture lourdement chargée et un corps chargé de fèces, entre la façon dont une voiture sort d'une porte et celle dont les fèces sortent du corps, etc.

Cependant, la position de Hans par rapport à l'analyse s'est, au regard des stades antérieurs, essentiellement modifiée. Auparavant, son père pouvait lui annoncer d'avance ce qui allait surgir ; alors Hans, d'après les dires paternels, trottait à la suite ; maintenant c'est lui qui court en avant d'un pas sûr et son père a peine à le suivre. Hans produit, sans l'entremise de personne, un fantasme nouveau : le serrurier ou le plombier a dévissé la baignoire dans laquelle Hans

se trouve, et il lui a alors donné un coup dans le ventre avec son grand perçoir. De ce moment, le matériel qui surgit déborde de partout notre compréhension immédiate. Nous ne pourrons comprendre que plus tard que c'était là un *fantasme de procréation,* déformé par l'angoisse. La grande baignoire, où il est assis dans l'eau est le corps maternel ; le « perçoir », que le père a dès l'abord reconnu comme étant un grand pénis, est mentionné de par sa connexion avec « être né » *(Bohrer, geboren).* L'interprétation que nous sommes obligés de donner à ce fantasme semble, bien entendu, très étrange : avec ton grand pénis tu m'as percé = fait naître *(gebohrt – geboren)* et tu m'as mis dans le ventre de ma mère. Mais pour l'instant le fantasme échappe à son interprétation et ne sert à Hans que de chaînon lui permettant de poursuivre ce qu'il a à dire.

Hans a peur d'être baigné dans la grande baignoire, et cette angoisse est de nouveau une angoisse composite. Une part de celle-ci échappe encore à notre compréhension, l'autre s'explique bientôt en connexion avec le bain de sa petite sœur. Hans avoue avoir désiré que sa mère, en baignant la petite fille, la laissât tomber dans le bain, de telle sorte qu'elle mourût. La peur de Hans pendant qu'on le baigne était, en vertu de son mauvais désir, la peur des représailles, la peur qu'en châtiment ce ne fût lui qui fût noyé. Hans abandonne maintenant, le thème du « loumf » et passe aussitôt à celui de sa petite sœur. Mais nous pouvons pressentir ce que cette juxtaposition de thèmes signifie : la petite Anna est elle-même un « loumf », tous les enfants sont des « loumfs » et naissent comme des « loumfs ». Nous pouvons maintenant le comprendre : toutes les voitures de déménagement, tous les omnibus, tous les camions ne sont que des voitures « à la caisse de la cigogne », n'intéressent Hans que comme des représentations symboliques de la grossesse. Et il n'a pu, quand venait à tomber un cheval lourd ou lourdement chargé, y voir qu'un – accouchement –, une « mise bas » *(niederkommen,* venir en bas).

Ainsi le cheval qui tombe n ’était pas seulement le père qui meurt mais aussi la mère qui accouche.

Et ici Hans nous fait une surprise à laquelle nous n’étions pas le moins du monde préparés. Il a très bien remarqué la grossesse de sa mère, qui se termina comme de juste par la naissance de sa petite sœur lorsqu’il avait trois ans et demi. Et il a très bien reconstruit en lui-même, du moins après l’accouchement, le réel état de choses, sans en faire part, il est vrai, à personne, peut-être sans être capable de l’exprimer. Tout ce qu’on pouvait alors observer était que Hans, aussitôt après l’accouchement, adopta une attitude extrêmement sceptique en face de tout ce qui était censé indiquer la présence de la cigogne. *Mais que – en opposition complète avec ses propos officiels – Hans ait su dans son inconscient d’où venait le bébé et où il était avant*, ceci est indubitablement démontré par cette analyse et en est peut-être le point le plus inébranlable.

La preuve la plus palpable en est fournie par le fantasme que Hans maintient avec tant de ténacité et qu’il orne de tant de détails accessoires, fantasme dans lequel Anna se serait trouvée avec eux à Gmunden l’été qui précéda sa naissance, où il est dit comment elle voyagea pour y aller et combien plus elle pouvait alors y accomplir de choses qu’un an plus tard, après sa naissance. L’effronterie avec laquelle Hans raconte ce fantasme, les innombrables mensonges extravagants dont il l’entremêle ne sont rien moins que dénués de sens : tout ceci doit servir a le venger de son père à qui il garde rancune de l’avoir leurré avec la fable de la cigogne. C’est tout à fait comme s’il voulait dire : « Si tu m’as cru assez bête pour croire que la cigogne ait apporté Anna, alors je peux, en échange, te demander de prendre mes inventions pour vérité ». C’est en claire relation avec cet acte de vengeance du petit investigateur contre son père que lui succède le fantasme des chevaux que Hans taquine et bat. Ce fantasme a lui aussi deux parties constitutives : d’un côté, il a pour base la taquinerie à laquelle Hans vient justement de soumettre son

père, de l'autre, il reproduit ces obscurs désirs sadiques de Hans dirigés contre sa mère qui s'étaient manifestés dans les fantasmes où Hans faisait des choses défendues, et que nous n'avions pas compris tout d'abord. Hans avoue aussi consciemment le désir de battre sa mère.

Nous ne rencontrerons maintenant plus beaucoup d'énigmes. Un fantasme obscur où il est question de manquer un train semble être le précurseur de l'idée ultérieure qu'aura Hans : remettre son père à sa grand-mère de Lainz, car dans ce fantasme il est question d'un voyage à Lainz et la grand-mère y paraît. Un autre fantasme, dans lequel un petit garçon donne 50.000 florins au conducteur, afin qu'il le laisse partir sur le wagon, semble presque être un plan d'acheter la mère au père dont la force résidait en effet pour une part dans sa richesse. C'est à ce moment que Hans confesse, avec une franchise qu'il n'avait jamais osé avoir auparavant, le désir de se débarrasser de son père et la raison de ce désir : parce que son père trouble son intimité avec sa mère. Ne soyons pas surpris de voir les mêmes désirs constamment réapparaître au cours de l'analyse, la monotonie ne provient en effet que des interprétations qui y sont adjointes. Pour Hans, ce ne sont pas là que des répétitions, mais ce sont des progrès continuels sur le chemin menant de l'allusion timide à la vision claire, pleinement consciente et libre de toute déformation.

Ce qui va suivre n'est plus que là confirmation par Hans des conclusions analytiques déjà établies grâce à nos interprétations. Par une action symptomatique ne pouvant prêter à aucune équivoque et qu'il déguise légèrement pour la bonne mais pas du tout pour son père, il montre comment il se représente une naissance. Mais si nous y regardons de plus près, Hans manifeste ici davantage, il fait ici allusion à quelque chose dont il ne sera ensuite plus question dans l'analyse. Il fait entrer par un trou rond dans le corps d'une poupée de caoutchouc un petit canif appartenant à sa mère et le fait

ressortir en déchirant l'entre-jambe de la poupée. Les éclaircissements donnés peu après à Hans par ses parents, et lui enseignant que les enfants croissent de fait dans le corps de leur mère et sont poussés au dehors comme un « loumf » viennent trop tard : il ne peuvent apprendre à Hans rien de nouveau. Un autre acte symptomatique, en apparence accidentel, qui a lieu peu après, implique l'aveu que Hans a désiré la mort de son père, car juste au moment où son père parle avec Hans de ce désir de mort, celui-ci laisse tomber, c'est-à-dire jette par terre, un petit cheval avec lequel il jouait. Hans confirme encore, par tout ce qu'il dit, l'hypothèse d'après laquelle les voitures lourdement chargées représenteraient pour lui la grossesse de sa mère, et la chute du cheval l'accouchement. La plus jolie confirmation de tout ceci, la démonstration que les enfants sont pour lui des « loumfs » est fournie par l'invention du nom de « Lodi » appliqué à son enfant favori. Mais ce fait ne parvient que tardivement à notre connaissance, car nous apprenons que Hans jouait depuis longtemps déjà avec cet « enfant-saucisse »[83].

Nous avons déjà étudié les deux derniers fantasmes de Hans, avec lesquels sa guérison est achevée. L'un, celui du plombier, où celui-ci lui pose un nouveau et, comme le père le devine, un plus grand « fait-pipi », n'est pas une simple répétition du fantasme précédent relatif au plombier et à la baignoire. C'est un fantasme de désir triomphal impliquant la victoire de Hans sur sa peur de la castration. Le deuxième fantasme, celui où Hans avoue le désir d'être marié avec sa mère et d'avoir d'elle beaucoup d'enfants, ne fait pas qu'épuiser le contenu des complexes inconscients de Hans,

83 Une suite de croquis du brillant dessinateur Th.-Th. Heine, dans un numéro de *Simplicissimus,* illustre l'histoire de l'enfant d'un charcutier tombé dans la machine à faire les saucisses et qui, sous la forme d'une petite saucisse, est pleuré par ses parents, reçoit la bénédiction de l'Église et s'envole aux cieux. Cette idée de l'artiste semble, au premier abord, extraordinaire, mais l'épisode de Lodi dans l'analyse de Hans permet de la rapporter à sa source infantile.

réveillés à la vue du cheval tombant et ayant engendré l'angoisse : il vient aussi corriger ce qui est absolument inacceptable dans cet ensemble de pensées, car, au lieu de tuer son père, Hans le rend inoffensif par la promotion qu'il lui accorde : épouser la grand-mère. La maladie comme l'analyse prennent à juste titre fin par ce fantasme.

Au cours de l'analyse d'un cas, il est impossible d'obtenir une impression nette de la structure et du développement de la névrose. Ceci est le fait d'un travail synthétique auquel il faut ensuite se livrer. Si nous tentons une pareille synthèse de la phobie de notre petit Hans, nous prendrons pour point de départ la description de sa constitution, de ses désirs sexuels prédominants et des événements ayant précédé la naissance de sa petite sœur, toutes choses avant déjà été rapportées dans les pages antérieures de ce travail.

L'arrivée de cette sœur apporta dans la vie de Hans bien des éléments nouveaux qui ne lui laissèrent dès lors plus de repos. D'abord, un certain degré de privation : au début une séparation temporaire d'avec sa mère, plus tard une diminution permanente des soins et de l'attention qu'elle lui donnait, attention et soins qu'il dut s'habituer à partager avec sa sœur. En second lieu, une reviviscence des plaisirs qu'il avait éprouvés quand on prenait soin de lui bébé, reviviscence due à tout ce qu'il voyait sa mère faire à sa petite sœur. Le résultat de ces deux influences fut l'intensification de ses besoins érotiques, qui en même temps commencèrent à ne pouvoir se satisfaire complètement. Il se dédommagea de la perte que lui avait causée l'arrivée de sa sœur en s'imaginant avoir des enfants lui-même, et tant qu'il fut à Gmunden – lors de son second séjour – et put jouer réellement avec ces enfants, son besoin d'affection trouva une dérivation suffisante. Mais revenu à Vienne il se retrouva seul, reporta toutes ses exigences sur sa mère, et dut subir des privations nouvelles, ayant été exilé de la chambre de ses parents depuis l'âge de quatre ans et demi. Son excitabilité érotique intensifiée s'exprima

alors en fantasmes qui évoquèrent parmi sa solitude les camarades de jeu de l’été écoulé, et en satisfactions autoérotiques régulières de par l’excitation masturbatrice des organes génitaux.

En troisième lieu, la naissance de sa sœur incita Hans à un travail mental que, d’une part, il ne pouvait mener à bonne fin et qui, d’autre part devait l’entraîner dans des conflits affectifs. Le grand problème se posa alors pour lui : *d’où viennent les enfants ?* le premier problème peut-être dont la solution fasse appel aux forces mentales de l’enfant, le problème dont l’énigme du Sphinx de Thèbes n’est sans doute qu’une version déformée. Hans rejeta l’explication qu’on lui proposait : la cigogne aurait apporté Anna. Il avait en effet remarqué que sa mère avait grossi pendant les mois ayant précédé la naissance de la petite fille, qu’elle s’était alitée, avait gémi pendant que la naissance avait lieu et était redevenue mince quand elle s’était relevée. Il en conclut par conséquent qu’Anna avait été dans le corps maternel et en était sortie comme un « loumf ». Hans pouvait se représenter l’acte d’enfanter comme une chose agréable en le rapportant à ses propres premières sensations agréables lorsqu’il allait à la selle ; il pouvait donc doublement souhaiter d’avoir lui-même des enfants : d’une part afin d’avoir le plaisir de les enfanter, d’autre part afin de les soigner (ceci en vertu d’une sorte de plaisir « par représailles »). Il n’y avait dans tout cela rien pouvant mener Hans à des doutes ou à des conflits.

Mais il y avait là encore autre chose qui ne pouvait manquer de troubler Hans. Le père devait avoir eu quelque chose à faire avec la naissance de la petite Anna, car il déclarait que Hans et Anna étaient ses enfants. Cependant ce n’était pas le père, mais la mère, qui les avait mis au monde. Et ce père gênait Hans dans ses rapports avec sa mère. Quand il était là, Hans ne pouvait pas coucher avec sa mère, et quand celle-ci voulait prendre Hans dans son lit, le père se mettait à crier.

Hans avait éprouvé combien tout allait à souhait quand son père était absent, et le désir de se débarrasser de son père n'était que justifié. C'est alors que cette hostilité de Hans reçut un renforcement. Le père lui avait en effet conté le mensonge de la cigogne et lui avait par là rendu impossible de demander des éclaircissements sur ces sujets. Il n'empêchait pas seulement Hans d'être dans le lit de sa mère, il lui refusait encore le savoir dont Hans avait soif. Il mettait Hans à son désavantage dans les deux directions et ceci évidemment dans un but de profit personnel.

Cependant ce père, que Hans ne pouvait s'empêcher de haïr comme un rival, était le même que Hans avait aimé de toujours et qu'il devrait continuer à aimer, le père était son modèle, il avait été son premier camarade de jeu et avait pris soin de lui dès ses premières, années : voilà ce qui donna naissance au premier conflit affectif, dès l'abord insoluble. En conformité avec l'évolution qu'avait suivie la nature de Hans, l'amour devait commencer par prendre la haute main et par réprimer la haine sans pouvoir cependant la supprimer, car cette haine recevait sans cesse un aliment nouveau de par l'amour de Hans pour sa mère.

Mais le père ne savait pas seulement d'où venaient les enfants, il faisait aussi quelque chose pour les faire venir, cette chose que Hans ne paraît qu'obscurément pressentir. Le « fait-pipi » devait avoir quelque chose à faire là-dedans, car celui de Hans éprouvait une excitation chaque fois que Hans pensait à ces choses, – et ce devait être un grand « fait-pipi », plus grand que celui de Hans. Si Hans prêtait attention à ces sensations prémonitoires, il devait supposer qu'il s'agissait d'un acte de violence à faire subir à sa mère ; casser quelque chose, pénétrer dans un espace clos – tels étaient en effet les pulsions qu'il sentait en lui. Mais bien que les sensations éprouvées dans son pénis l'eussent ainsi mis sur la voie de postuler le vagin, il ne pouvait pourtant pas résoudre l'énigme, puisqu'à sa connaissance n'existait rien de semblable à ce que son

pénis réclamait ; tout au contraire, la conviction que sa mère possédait un « fait-pipi » tel que le sien barrait le chemin à la solution du problème. La tentative de résoudre ce problème : que fallait-il faire à maman pour qu'elle eût des enfants, se perdait dans l'inconscient, et les deux pulsions actives, l'hostile contre le père comme le sadiquement tendre envers la mère, restaient sans emploi, l'un en vertu de l'amour coexistant à côté de la haine, l'autre de par le désemparement découlant des théories sexuelles infantiles.

C'est ainsi, en m'appuyant sur les résultats de l'analyse, que je suis obligé de reconstruire les complexes et désirs inconscients dont le refoulement et la reviviscence produisirent la phobie du petit Hans. Je le sais, j'attribue ainsi de grandes capacités mentales à un enfant de quatre à cinq ans, mais je me laisse guider par ce que nous avons récemment appris et je ne me tiens pas pour lié par les préjugés de notre ignorance. Peut-être eût-on pu utiliser la peur de Hans du « charivari fait avec les jambes » afin de combler encore des lacunes dans le dossier de notre démonstration. Hans, il est vrai, déclara que cela lui rappelait quand il donnait des coups de pied, en tous sens parce qu'on voulait l'obliger à interrompre ses jeux pour aller faire « loumf », ce qui met cet élément de la névrose en rapport avec ce problème : Maman a-t-elle des enfants parce que ça lui plaît ou parce qu'elle y est forcée ? Mais je n'ai pas l'impression que ceci rende entièrement compte du « charivari fait avec les jambes ». Le père de Hans ne fut pas à même de confirmer ma suspicion que l'enfant eût observé un rapport sexuel de ses parents lorsqu'il dormait dans la chambre, et qu'une réminiscence de cette scène se réveillât ainsi en lui. Contentons-nous donc de ce que nous avons pu découvrir.

Il est difficile de dire sous quelle influence, dans la situation où se trouvait Hans et dont nous venons de brosser le tableau, un changement se produisit, un renversement de l'aspiration libidinale en angoisse. De quel côté commença le refoulement ? Il faudrait sans

doute, pour pouvoir trancher ces questions, comparer entre elles cette analyse et plusieurs autres semblables. Ce qui fit pencher la balance fut-il l'incapacité *intellectuelle* de l'enfant à résoudre le difficile problème de la génération des enfants et à se mesurer avec les pulsions agressives libérés par la vague approche de sa solution, ou bien fut-ce une incapacité *somatique,* sorte d'intolérance constitutionnelle, à supporter la satisfaction masturbatoire régulièrement pratiquée, (c'est-à-dire la simple continuité de l'excitation sexuelle à un si haut degré d'intensité devait-il fatalement amener un renversement de l'affect ?) Je ne puis que poser ces questions sans y répondre jusqu'à ce qu'une expérience plus étendue vienne à notre secours.

Des considérations chronologiques empêchent d'attacher trop d'importance à la cause occasionnelle de l'éclosion de la maladie chez Hans, car il avait présenté des signes d'appréhension bien avant qu'il ait vu tomber dans la rue le cheval d'omnibus.

Toujours est-il que la névrose se rattache directement à cet événement fortuit et en garda une trace en ceci que le cheval fut élevé à la dignité d'« objet d'angoisse ». L'impression que reçut Hans en voyant tomber le cheval n'avait en elle-même aucune « force traumatisante » ; l'accident observé par hasard n'acquit sa grande efficience pathogène qu'en vertu de l'importance qu'avait déjà pour Hans le cheval comme objet d'intérêt et de prédilection et qu'en liaison avec l'événement plus proprement traumatisant arrivé : à Gmunden, lorsque Fritzl tomba en jouant au cheval, ce qui, par une voie associative aisée à parcourir, menait de Fritzl au père de Hans. Et toutes ces connexions n'auraient sans doute pas même suffi, si, grâce à la plasticité et à l'ambiguïté des rapports associatifs, la même impression ne s'était aussi montrée propre à réveiller le second des complexes aux aguets dans l'inconscient de Hans, celui de l'accouchement de sa mère. De cet instant la voie était ouverte au retour du refoulé, et ce retour s'opéra de la façon suivante : *le*

matériel pathogène fut remodelé et transposé sur le complexe des chevaux et les affects concomitants furent uniformément transformés en angoisse.

Il est intéressant d'observer que le contenu idéatif de la phobie telle qu'elle se présentait alors dut être soumis encore à un autre processus de déformation et de substitution avant de parvenir à la conscience. La première expression verbale de l'angoisse qu'employa Hans fut : « le cheval va me mordre » ; or, elle émane d'une autre scène arrivée à Gmunden qui, d'une part, est en rapport avec les souhaits hostiles de Hans contre son père, d'autre part, rappelle la mise en garde contre l'onanisme. Une influence dérivatrice, peut-être venant des parents, s'était ici fait sentir ; je ne suis pas certain que les notes relatives à Hans fussent alors assez exactement tenues pour nous permettre de décider s'il avait donné cette expression à son angoisse *avant ou seulement après* que sa mère l'avait pris à parti au sujet de sa masturbation. J'inclinerais à croire que ce ne fut qu'après, bien que ceci fût en contradiction avec ce qui est rapporté dans l'histoire du malade. En tous cas, il est évident que partout le complexe hostile de Hans contre son père recouvre le complexe libidinal relatif à sa mère. De même, dans l'analyse, ce fut celui qui fut le premier découvert et résolu.

Dans d'autres cas morbides il y aurait bien davantage à dire relativement à la structure, au développement et à la diffusion d'une névrose. Mais l'histoire de la maladie de notre petit Hans est très courte, elle est aussitôt après son début remplacée par l'histoire de son traitement, et bien qu'au cours du traitement la phobie ait semblé continuer à se développer, s'étendre à des objets nouveaux et poser des conditions nouvelles, le père de Hans, qui traitait lui-même la névrose, eut naturellement une vision assez juste des choses pour ne voir là que la simple venue au jour du matériel déjà existant et non des productions nouvelles qu'on pût mettre à charge à la

thérapeutique. Il ne faut pas toujours, quand on traite d'autres cas, compter sur autant de compréhension.

Avant de pouvoir considérer cette synthèse comme achevée, il me faut observer le cas sous un autre angle. Nous serons par là transportés au cœur même des difficultés inhérentes à la compréhension des états névrotiques. Nous voyons comment notre petit patient devient la proie d'une grande poussée de refoulement qui frappe justement ses composantes sexuelles dominantes[84]. Il renonce à l'onanisme, il repousse avec dégoût tout ce qui lui rappelle les excréments et le fait de regarder d'autres personnes satisfaire leurs besoins naturels. Cependant ce ne sont pas ces composantes-là qui sont réveillées par la cause occasionnelle de sa maladie (le spectacle du cheval tombant) ni qui fournissent le matériel des symptômes, le contenu de la phobie.

Ceci nous permet de faire ici une distinction radicale. Nous arriverons sans doute à une plus profonde compréhension du cas morbide en nous adressant à ces autres composantes qui remplissent les deux dernières conditions sus mentionnées. Ce sont là des aspirations qui avaient déjà auparavant été réprimées, et qui, autant que nous pouvons voir, ne purent jamais s'exprimer sans inhibition : sentiments hostiles et jaloux contre son père, pulsions sadiques, répondant à une sorte de prescience du coït, contre sa mère. Ces répressions précoces conditionnent peut-être la disposition à la névrose ultérieure. Ces tendances agressives ne trouvent chez Hans aucune issue, et, lorsqu'en un temps de privation et d'excitation sexuelle accrue, elles veulent, renforcées, se frayer un chemin, alors éclate ce combat que nous nommons « phobie ». Au cours de celle-ci, une partie des représentations refoulées, sous un aspect déformé et transcrit sur un autre complexe, se fraie un chemin jusqu'à la

84 Le père de Hans a même observé que concurremment à ce refoulement une part de sublimation se manifeste chez Hans. Dès le début de son état anxieux, Hans manifeste une recrudescence d'intérêt pour la musique et son don musical héréditaire commence à se développer.

conscience comme contenu de la phobie. Mais il ne saurait y avoir de doute, c'est là un piètre succès. La victoire demeure au refoulement *qui saisit l'occasion d'étendre son empire sur d'autres composantes encore que sur celles qui s'étaient rebellée.* Ceci ne change rien au fait que l'essence de la maladie de Hans dépendît entièrement de la nature des composantes instinctives qu'il s'agissait de repousser. Le contenu de la phobie était tel qu'une grande restriction dans la liberté de se mouvoir en devait résulter : tel en était aussi le but. Elle était ainsi une réaction puissante contre les obscurs impulses motrices qui étaient particulièrement dirigés contre la mère. Le cheval avait toujours représenté pour Hans le plaisir de se mouvoir. (« Je suis un jeune cheval » dit Hans en sautant en tous sens) mais comme le plaisir de se mouvoir implique l'impulse au coït, le plaisir de se mouvoir est frappé de restrictions par la névrose et le cheval est élevé au rôle d'emblème de la terreur. Il semblerait qu'il ne restât dans la névrose rien d'autre aux instincts refoulés, que l'honneur de fournir à l'angoisse des prétextes pour apparaître dans la conscience. Mais quelque éclatante que soit dans la phobie la victoire des forces opposées à la sexualité, la nature même de cette maladie, qui est d'être un compromis, pourvoit à ce que le refoulé n'en reste pas là. La phobie du cheval est après tout pour Hans un obstacle à aller dans la rue et peut lui servir de moyen pour rester à la maison auprès de sa mère chérie. Ainsi sa tendresse pour sa mère arrive victorieusement à ses fins ; le petit amoureux se cramponne de par sa phobie même à l'objet de son amour, bien qu'à coup sûr des mesures aient été prises pour le rendre inoffensif. Le caractère particulier d'une affection névrotique se manifeste dans ce double résultat.

Alfred Adler, dans un travail fort suggestif[85], a récemment exprimé l'idée que l'angoisse est engendrée par la répression de ce qu'il appelle l'« instinct d'agression », et il a attribué à cet instinct,

85 « Der Aggressionsbetrieb im Leben und in der Neurose » 1908. C'est le travail auquel j'ai déjà emprunté plus haut le terme d'intrication des pulsions.

grâce à une synthèse étendue, le rôle principal dans ce qui advient aux hommes, que ce soit « dans la vie ou dans la névrose ». La conclusion à laquelle nous sommes arrivés et d'après laquelle, dans ce cas de phobie, l'angoisse s'expliquerait par le refoulement de ces tendances agressives (des hostiles contre le père et des sadiques contre la mère), semble apporter une confirmation éclatante au point de vue du Dr Adler. Et cependant je n'ai jamais pu acquiescer à cette manière de voir, et je la considère comme une généralisation trompeuse. Je ne puis me résoudre à admettre un instinct spécial d'agression à côté des instincts déjà connus de conservation et sexuels, et de plain pied avec eux[86]. Il me paraît qu'Adler a mis à tort comme hypostase d'un instinct spécial ce qui est un attribut universel et indispensable de tous les instincts, justement leur caractère « instinctif », impulsif, ce que nous pouvons décrire comme étant la capacité de mettre la motilité en branle. Des autres instincts il ne resterait alors plus rien d'autre que leur relation à un certain but, puisque leurs rapports aux moyens d'atteindre celui-ci leur auraient été enlevés par l'« instinct d'agression ». En dépit de toute l'incertitude et de toute l'obscurité de notre théorie des instincts, je préfère m'en tenir provisoirement à notre conception actuelle, qui laisse à chaque instinct sa propre faculté de devenir agressif, et dans les deux instincts qui ont été refoulés chez Hans j'incline à reconnaître des composantes depuis longtemps familières de la libido sexuelle.

86 *Note additionnelle de* 1923. – Ceci à été écrit en un temps où Adler semblait encore se tenir sur le terrain de la psychanalyse, avant qu'il n'eût mis en avant la « protestation mâle » et nié le refoulement. J'ai dû depuis, moi aussi, poser l'existence d'un « instinct d'agression », mais celui-ci n'est pas le même que celui d'Adler. Je préfère l'appeler « instinct de destruction » ou « instinct de mort » (voir *Par-delà le Principe du Plaisir* et *le Moi et le Soi*). L'opposition entre cet instinct et les instincts libidinaux se manifeste dans la polarité connue de l'amour et de la haine. Ma désapprobation du point de vue d'Adler, qui confisque une caractéristique générale des instincts en faveur d'un seul, n'en est pas modifiée.

III.

Je vais maintenant aborder ce qui, je l'espère, sera une discussion brève de ce que la phobie du petit Hans a pu nous apprendre de général et d'important concernant la vie et l'éducation des enfants. Mais auparavant il me faudra retourner à l'objection si longtemps tenue en réserve : Hans serait un névropathe, un « dégénéré », aurait une hérédité chargée, ne serait pas un enfant normal, duquel on pourrait conclure à d'autres. Cela me fait depuis longtemps de la peine quand je pense à la façon dont tous les sectateurs de l'« homme normal » vont tomber sur notre pauvre petit Hans, dès qu'ils vont apprendre qu'on peut en effet trouver chez lui une tare » héréditaire. Sa jolie mère était, en effet, devenue la proie d'une névrose, due à un conflit, du temps où elle était jeune fille. J'avais pu alors lui être de quelque secours et de là dataient de fait mes rapports avec les parents de Hans. Ce n'est que timidement que j'oserai avancer quelques considérations en faveur de celui-ci.

D'abord, Hans n'est pas ce qu'on entend, à proprement parler, par un enfant « dégénéré », héréditairement marqué pour la névrose. Tout au contraire, il est physiquement bien bâti, et c'est un gai et aimable compagnon, à l'esprit éveillé, capable de donner du plaisir à d'autres encore qu'à son père. Sa précocité sexuelle ne souffre évidemment aucun doute, mais nous manquons ici, pour nous former un jugement sain, de matériel de comparaison. Je vois, par exemple, d'après une enquête collective poursuivie en Amérique, que des choix de l'objet et des sentiments amoureux tout aussi précoces ne sont pas rares chez les garçons, et nous savons la même chose en ce qui touche à l'enfance de maint « grand » homme, comme on les appelle plus tard. J'inclinerai par suite à croire que la précocité sexuelle est dans une corrélation rarement en défaut avec la précocité intellectuelle, et qu'on la rencontre, par conséquent, plus souvent qu'on ne s'y attendrait chez les enfants les plus doués.

Je ferai en outre observer en faveur de Hans (j'avoue ouvertement ma partialité) qu'il n'est pas le seul enfant ayant, à un moment ou l'autre de son enfance, été frappé d'une phobie. De telles maladies sont, cela est connu, extraordinairement fréquentes, même chez des enfants pour qui l'éducation, en matière de sévérité, ne laisse rien à redire. Les enfants en question deviennent plus tard un peu névrosés ou bien ils restent bien portants. On réduit, en leur criant après dans la nursery, leurs phobies au silence, car elles sont inaccessibles au traitement et sont certes très gênantes. Elles rétrocèdent alors au bout de quelques mois ou de quelques années, et guérissent en apparence ; mais personne ne saurait dire quelles altérations psychologiques nécessite une semblable « guérison » ni quelles modifications de caractère elle implique. Mais si nous prenons en traitement pour une cure psychanalytique un névrosé adulte dont la maladie ne se soit, dirons-nous, manifestée qu'à l'âge de la maturité, nous découvrirons régulièrement que sa névrose se relie à une angoisse infantile et qu'elle en est de fait la continuation ; on dirait qu'un fil continu et ininterrompu d'activité psychique, parti de ces conflits de l'enfance, est resté ensuite intriqué à tout le tissu de sa vie, et ceci que le premier symptôme de ces conflits ait persisté ou qu'il ait disparu sous la pression des circonstances. Je crois donc que notre Hans n'a peut-être pas été plus malade que beaucoup d'autres enfants qu'on ne stigmatise pas du terme de « dégénérés », mais comme il était élevé loin de toute intimidation, avec autant d'égards et aussi peu de contrainte que possible, son angoisse a osé se montrer plus hardiment que chez d'autres. Une « mauvaise conscience » et la peur des punitions lui manquaient, et ces mobiles doivent certes contribuer chez d'autres enfants à « diminuer » l'angoisse. Il me paraît que nous nous préoccupons trop des symptômes et nous soucions trop peu de ce dont ils proviennent. Et quand nous élevons des enfants nous voulons simplement être laissés en paix, n'avoir pas de difficultés, bref nous visons à faire un « enfant modèle » sans nous demander si cette manière de faire est bonne ou

mauvaise pour l'enfant. Je peux en conséquence me figurer qu'il fut salutaire pour notre Hans d'avoir eu cette phobie, parce qu'elle attira l'attention de ses parents sur les inévitables difficultés auxquelles un enfant doit faire face quand, au cours de son éducation de civilisé, il doit surmonter les composantes instinctives innées de sa nature, et parce que c'est le trouble que subit Hans qui appela son père à son secours. Il se peut que maintenant Hans ait un avantage sur les autres enfants, en ceci qu'il ne porte plus en lui ce germe de complexes refoulés qui ne doit jamais être sans importance, causant à des degrés divers une déformation du caractère quand ce n'est pas une disposition à la névrose ultérieure. Je suis enclin à penser ainsi, mais je ne sais si beaucoup d'autres personnes partageront mon opinion, je ne sais pas davantage si l'expérience me donnera raison.

Il me faut maintenant le demander : quel mal a été fait à Hans en amenant au jour ces complexes qui sont non seulement refoulés par les enfants mais redoutés par les parents ? Le petit garçon a-t-il esquissé le moindre « attentat » contre sa mère ? A-t-il remplacé par des actes les mauvaises intentions qu'il nourrissait contre son père ? Certes, c'est ce qu'auront craint bien des médecins qui méconnaissent la nature de la psychanalyse et s'imaginent qu'on renforce les mauvais instincts en les rendant conscients. Ces « sages » agissent donc logiquement quand ils nous supplient au nom du ciel de ne pas toucher aux choses dangereuses qui se cachent derrière une névrose. Mais ils oublient ce faisant qu'ils sont médecins, et leurs avertissements ressemblent étrangement à ceux du Dogberrv de Shakespeare, dans « Beaucoup de bruit pour rien »[87], quand celui-ci donne de même à la sentinelle le conseil d'éviter tout contact avec les voleurs ou malfaiteurs qui pourraient

87 *Much ado about nothing.* Acte III, Scène III. Dogberry : If you meet a thief, you may suspect him, by virtue of your office, to be no true man ; and, *for such kind of men, the less you meddle or make with them, why, the more is for your honesty.* (N, d. tr.)

survenir : « car moins on fréquente pareille racaille, mieux il en est pour votre honnêteté »[88].

Tout au contraire, les seules conséquences de l'analyse sont que Hans se remet, n'a plus peur des chevaux, et qu'il devient plutôt familier avec son père, ce que celui-ci rapporte amusé. Mais ce que le père perd en respect, il le regagne en confiance : « J'ai cru, dit Hans, que tu savais tout parce que tu as su ça à propos du cheval. » L'analyse n'annihile en effet pas le *résultat* du refoulement ; les instincts en leur temps réprimés demeurent réprimés. Mais l'analyse obtient ses succès par un autre moyen : elle remplace le refoulement, qui est un processus automatique et excessif, par une maîtrise tempérée et appropriée des instincts exercée à l'aide des plus hautes instances psychiques ; en un mot, *elle remplace le refoulement par la condamnation.* Elle nous semble apporter là le témoignage depuis longtemps recherché, prouvant que la conscience a une fonction biologique et qu'avec son entrée en scène un avantage important est assuré[89].

88 Je ne puis réprimer ici une question étonnée. D'où mes contradicteurs tirent-ils leurs si sûres connaissances relativement au rôle possible ou non des instincts sexuels refoulés dans l'étiologie des névroses, et à la nature de ce rôle, s'ils feraient la bouche à leurs malades dès qu'ils commencent à parler de leurs complexes et des rejetons de ceux-ci ? Les seules sources de connaissances qui leur restent accessibles sont alors mes propres écrits et ceux de mes adhérents.

89 *Note additionnelle de* 1923. J'emploie ici le mot de conscience en un sens que j'ai évité depuis, pour désigner nos processus normaux de pensée, c'est-à-dire ceux qui sont capables de parvenir à notre conscience. Nous savons que de tels processus mentaux peuvent aussi avoir lieu *préconsciemment* et nous ferons bien de considérer leur « conscience » d'un point de vue purement phénoménologique. Bien entendu, je n'ai pas l'intention de contredire par là l'attente d'après laquelle le « fait de devenir conscient » ne remplirait pas aussi une fonction biologique. Voir *Le moi et le ça*, 1er chap, et aussi la discussion de la fonction biologique de la « conscience » dans les dernières pages de *La Science des rêves*.

Si j'avais été seul maître de la situation, j'aurais osé fournir encore à l'enfant le seul éclaircissement que ses parents lui refusèrent. J'aurais apporté une confirmation à ses prémonitions instinctives en lui révélant l'existence du vagin et du coït, j'aurais ainsi largement diminué le résidu non résolu qui restait en lui et j'aurais mis fin à son torrent de questions. Je suis convaincu qu'il n'aurait perdu, de par ces éclaircissements, ni son amour pour sa mère ni sa nature enfantine, et qu'il aurait compris lui-même que ses préoccupations relatives à ces importantes, voire même imposantes questions, devaient pour le moment entrer en repos, jusqu'à ce que son désir de devenir grand se fût réalisé. Mais l'expérience pédagogique ne fut pas conduite aussi loin.

Qu'aucune frontière nette n'existe entre les « nerveux » et les « normaux », enfants ou adultes ; que la notion de « maladie » n'ait qu'une valeur purement pratique et ne soit qu'une question de plus ou de moins ; que la prédisposition et les éventualités de la vie doivent se combiner afin que le seuil au-delà duquel commence la maladie soit franchi ; qu'en conséquence de nombreux individus passent sans cesse de la classe des bien portants dans celle des malades nerveux et qu'un nombre bien plus restreint de malades fassent le même chemin en sens inverse, ce sont là des choses qui ont été si souvent dites et qui ont trouvé tant d'écho que je ne suis certes pas seul à les soutenir. Il est pour le moins très vraisemblable que l'éducation de l'enfant exerce une influence puissante en bien ou en mal sur cette prédisposition dont nous venons de parler et qui est l'un des facteurs de la névrose, mais à quoi l'éducation doit viser et en quoi elle doit intervenir, voilà qui semble encore très difficile à dire. Elle ne s'est jusqu'à présent proposé pour tâche que la domination, plus justement la répression des instincts ; le résultat n'est nullement satisfaisant et là où ce processus a été réussi ce ne fut qu'au profit d'un petit nombre d'hommes privilégiés dont il n'a pas été requis qu'ils réprimassent leurs instincts. Personne non plus

ne s'est informé par quelles voies et au prix de quels sacrifices cette répression des instincts gênants a été accomplie. Vient-on à substituer à cette tâche une autre, celle de rendre l'individu capable de culture et socialement utilisable, tout en réclamant de lui le plus petit sacrifice possible de son activité propre, alors les clartés que la psychanalyse nous a fournies relativement à l'origine des complexes pathogènes et au noyau de toute névrose peuvent prétendre à être regardées par l'éducation comme des guides inestimables dans la conduite à tenir envers les enfants. Quelles conclusions pratiques peuvent s'ensuivre, et jusqu'où l'expérience sanctionnera l'application de celles-ci au sein de notre système social actuel, j'abandonne ces questions à l'examen et à la décision d'autres juges.

Je ne puis prendre congé de la phobie de notre petit patient, sans exprimer une idée qui conféra pour moi à cette analyse (ayant mené à la guérison) une valeur particulière. Elle ne m'a, à strictement parler, rien appris de nouveau, rien que je n'aie déjà été à même de deviner – souvent sous une forme, moins distincte et moins immédiate – de par les analyses d'autres patients traités dans la maturité de l'âge. Mais les névroses de ces autres malades pouvaient toutes être rattachées aux mêmes complexes infantiles que nous avons découverts derrière la phobie de Hans. Je suis donc tenté d'attribuer à cette névrose infantile une importance toute spéciale en tant que type et que modèle, tout comme si la multiplicité des phénomènes névrotiques de refoulement et l'abondance du matériel pathogène ne les empêchaient pas d'être dérivés d'un très petit nombre de processus agissant toujours sur les mêmes complexes idéatifs.

Épilogue (1922)

Voici quelques mois – au printemps de 1922 – un jeune homme se présenta à moi et me dit être le « petit Hans », dont la névrose infantile avait fait l'objet du travail que j'avais publié en 1909. Je fus très content de le revoir, car deux ans environ après la conclusion de son analyse je l'avais perdu de vue et depuis plus de dix ans je ne savais ce qu'il était devenu. La publication de cette première analyse d'un enfant avait causé un grand émoi et encore plus d'indignation ; on avait prédit tous les malheurs au pauvre petit garçon, violé dans son innocence en un âge si tendre et victime d'une psychanalyse.

Mais aucune de ces appréhensions ne s'était réalisée. Le petit Hans était maintenant un beau jeune homme de dix-neuf ans.

Il déclara se porter parfaitement et ne souffrir d'aucun malaise ni inhibition. Non seulement il avait traversé sans dommage la puberté, mais il avait encore bien supporté l'une des plus dures épreuves pour sa vie sentimentale. Ses parents avaient, en effet, divorcé et chacun d'eux avait contracté un nouveau mariage. En conséquence il vivait seul, mais était en bons rapports avec chacun de ses parents et regrettait seulement que la dissolution de la famille l'eût séparé de sa sœur cadette qu'il aimait tant.

L'une des choses que me dit le petit Hans me sembla particulièrement curieuse. Je ne me risquerai pas non plus à en donner une explication. Lorsqu'il vint à lire l'histoire de sa maladie,

me dit-il, le tout lui sembla quelque chose d'étranger, il ne se reconnaissait pas, ne pouvait se souvenir de rien, et ce n'est qu'en arrivant au voyage à Gmunden que s'éveilla en lui une très faible lueur de souvenir : ce pouvait bien être lui dont il s'était agi là. Ainsi l'analyse n'avait pas préservé l'événement de l'amnésie, mais en était devenue elle-même la proie. Il en advient parfois de même pendant le sommeil à celui qui est familiarisé avec la psychanalyse. On est réveillé par un rêve, on décide de l'analyser sans délai, on se rendort satisfait du résultat de ses efforts. Mais le lendemain matin et le rêve et l'analyse sont oubliés.

Sigmund Freud

L’Homme aux rats

Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle

Table des matières

Avant-propos

Les pages qui suivent contiennent : 1° un compte rendu fragmentaire de l'histoire d'un cas de névrose obsessionnelle qui peut être envisagé comme ayant été assez grave, d'après sa durée, d'après les préjudices qu'elle causa à l'intéressé et d'après l'appréciation subjective du malade lui-même. Le traitement de ce cas dura une année et aboutit au rétablissement complet de la personnalité et à la disparition des inhibitions du patient ; 2° quelques brèves notions sur la genèse et les mécanismes subtils des phénomènes de compulsion psychique, notions exposées en rapport avec ce cas et étayées sur d'autres cas, analysés auparavant. Ces notions sont destinées à compléter et à continuer mes premiers exposés à ce sujet publiés en 1896[1].

Ce que je viens de dire nécessite, me semble-t-il, une justification évitant de laisser croire que je tiens moi-même cette façon d'exposer les choses pour irréprochable et exemplaire. En réalité, je suis obligé de tenir compte d'obstacles extérieurs et de difficultés provenant du fond de cette communication. J'aurais voulu pouvoir et avoir le droit d'en dire bien davantage. Je ne peux, en effet, communiquer l'histoire complète du traitement, car elle exigerait l'exposé de détails de la vie de mon patient. L'attention importune de la capitale, dont mon activité professionnelle fait tout

1 Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen. *Gesammelte Schi,* V. I.

particulièrement l’objet, m’interdit un exposé entièrement conforme à la vérité. Or, je trouve de plus en plus que les déformations auxquelles on a coutume de recourir sont inefficaces et condamnables. Car si ces déformations sont insignifiantes, elles n’atteignent pas leur but, qui est de préserver le patient d’une curiosité indiscrète, et si elles sont plus considérables, elles exigent de trop grands sacrifices, rendant incompréhensibles les contextes liés justement aux petites réalités de la vie. Il résulte de ce fait un état de choses paradoxal : on peut bien plus facilement dévoiler publiquement les secrets les plus intimes d’un patient, qui le laissent méconnaissable, que décrire les caractères de sa personne les plus inoffensifs et les plus banals, caractères que tout le monde lui connaît et qui révéleraient son identité.

Si je justifie ainsi la forte abréviation que je fais subir à cette histoire de maladie et de traitement, je dispose d’une excuse plus valable encore de l’exposer, des recherches psychanalytiques sur les obsessions, que quelques résultats : j’avoue que je n’ai, jusqu’ici, pas encore réussi à pénétrer et élucider complètement la structure si compliquée d’un cas grave d’obsessions. D’autre part, je ne me croirais pas à même de rendre visible au lecteur, par l’exposé d’une psychanalyse, à travers les strates superposées que parcourt le traitement, cette structure reconnue ou pressentie par l'analyse. Ce sont les résistances des malades et les manières dont elles s’expriment qui rendent cette tâche si malaisée. Cependant, il faut reconnaître qu’une névrose obsessionnelle n’est guère facile à comprendre, et l’est bien moins encore qu’un cas d’hystérie. Au fond, il aurait fallu s’attendre à trouver le contraire. Les moyens dont se sert la névrose obsessionnelle pour exprimer ses pensées les plus secrètes, le langage de cette névrose, n’est en quelque sorte qu’un dialecte du langage hystérique, mais c’est un dialecte que nous devrions pénétrer plus aisément, étant donné qu’il est plus apparenté à l’expression de notre pensée consciente que ne l’est

celui de l'hystérie. Avant tout, il manque au langage des obsessions ce bond du psychique à l'innervation somatique, — la conversion hystérique, — que nous ne pouvons jamais suivre par notre entendement.

Et le fait que la réalité ne confirme pas nos prévisions n'est peut-être dû qu'à notre connaissance moins approfondie de la névrose obsessionnelle. Les obsédés graves se présentent à l'analyse bien plus rarement que les hystériques. Ils dissimulent leur état à leur entourage aussi longtemps qu'ils le peuvent et ne se confient au médecin que lorsque leur névrose a atteint un stade tel que, si on la comparait à une tuberculose pulmonaire, ils ne seraient plus admis dans un sanatorium. Je fais d'ailleurs cette comparaison parce que, dans les cas de névrose obsessionnelle légers ou graves, mais traités à temps, nous pouvons signaler, comme pour cette maladie infectieuse chronique, une série de résultats thérapeutiques brillants.

Dans ces conditions, il ne nous reste qu'à exposer les choses aussi imparfaitement et incomplètement que nous les connaissons et que nous avons le droit de les dire. Les connaissances fragmentaires si péniblement mises au jour et présentées ici sembleront sans doute peu satisfaisantes, mais l'œuvre d'autres chercheurs pourra s'y rattacher, et des efforts communs seront à même d'accomplir une tâche, trop lourde peut-être pour un seul.

I. Fragments de l'histoire de la maladie

Un homme encore jeune, de formation universitaire, se présente chez moi et me raconte que depuis son enfance, et particulièrement depuis quatre ans, il souffre d'obsessions. Sa maladie consiste principalement en *appréhensions* ; il craint qu'il n'arrive quelque chose à deux personnes qui lui sont chères : à son père et à une dame à laquelle il a voué un amour respectueux. Il dit, en outre, éprouver des *obsessions-impulsions,* comme par exemple, de se trancher la gorge avec un rasoir ; il se forme en lui aussi des *interdictions* se rapportant à des choses insignifiantes. À lutter contre ses idées, il a perdu des années et se trouve pour cette raison en retard dans la vie. Des cures qu'il a essayées, aucune ne l'a soulagé, excepté un traitement hydrothérapique dans une maison de santé, près de X... ; et ceci, dit-il, probablement parce qu'il y avait fait la connaissance d'une femme, ce qui lui permit d'avoir des rapports sexuels suivis. Ici, c'est-à-dire à Vienne, il dit n'en avoir pas l'occasion ; il a des rapports rares et à des intervalles irréguliers. Les prostituées le dégoûtent. En général, sa vie sexuelle a été pauvre ; l'onanisme, à 16 ou 17 ans, n'a joué qu'un rôle insignifiant. Sa puissance serait normale ; le premier coït a eu lieu à 26 ans.

Le malade fait l'impression d'un homme intelligent à l'esprit clair. Je l'interroge sur les raisons qui l'amènent à mettre au premier plan des données relatives à sa vie sexuelle. Il répond que c'est là ce qu'il connaît de ma doctrine. Il n'aurait, du reste, rien lu de mes

écrits, mais naguère, en feuilletant un de mes livres, il aurait trouvé l'explication d'enchaînements de mots bizarres[2] qui lui rappelèrent tellement ses « élucubrations cogitatives » avec ses propres idées, qu'il résolut de se confier à moi.

a) *Le début du traitement*

Le jour suivant, il consent à respecter la seule condition à laquelle l'engage la cure : dire tout ce qui lui vient à l'esprit, même si cela lui est pénible, même si sa pensée lui paraît *sans importance, insensée* et *sans rapport* avec le sujet. Je lui laisse le choix du thème par lequel il désire commencer. Il débute alors ainsi[3] :

Il a, raconte-t-il, un ami qu'il estime énormément. C'est à lui qu'il s'adresse toutes les fois qu'une impulsion criminelle le hante, et il lui demande si celui-ci le méprise et le trouve criminel. Son ami le réconforte en l'assurant qu'il est un homme irréprochable, probablement habitué dès son enfance à envisager sa vie de ce point de vue là. Un autre homme avait jadis eu sur lui une influence semblable. C'était un étudiant âgé de dix-neuf ans, alors que lui-même en avait quatorze ou quinze. Cet étudiant aurait eu de l'affection pour lui et aurait tellement exalté le sentiment de la propre valeur de notre patient que celui-ci s'était cru un génie. Cet ami devint plus tard son précepteur et changea alors complètement de comportement, le traitant d'imbécile. Notre patient s'aperçut enfin que son précepteur s'intéressait à une de ses sœurs, et ne s'était lié avec lui que pour être reçu dans sa famille. Ce fut le premier grand choc de sa vie.

2 *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1905) ; trad. franç. de Jankélévitch. Paris, Payot, 1925.

3 Rédigé d'après des notes prises le soir, après la séance, et se rapprochant autant que possible des paroles mêmes du malade. Je déconseille aux psychanalystes de noter ce que disent les malades pendant les heures mêmes du traitement ; la distraction de l'attention du médecin nuit davantage aux patients que ne peut le justifier le surcroît d'exactitude apporté à l'exposé des observations.

Et il continue sans transition :

b) *La sexualité infantile*

« Ma vie sexuelle débuta très tôt. Je me rappelle une scène de ma quatrième ou cinquième année (dès l’âge de 6 ans mes souvenirs sont complets), qui surgit en moi clairement des années plus tard. Nous avions une jeune et belle gouvernante, Mlle Pierre (Fräulein Peter)[4]. Un soir, elle était étendue sur un divan, en train de lire : j’étais couché près d’elle. Je lui demandai la permission de me mettre sous ses jupes. Elle me le permit, à condition de n’en rien dire à personne. Elle était à peine vêtue, et je lui touchai les organes génitaux et le ventre, qui me parut singulier. Depuis, j’en gardai une curiosité ardente et torturante de voir le corps féminin. Il me souvient encore de l’impatience que j’éprouvais, au bain, à attendre que la gouvernante, dévêtue, entrât dans l’eau (à cette époque, on me permettait encore d’y aller avec mes sœurs et la gouvernante). Mes souvenirs sont plus nets à partir de ma sixième année. Nous avions à ce moment une autre gouvernante, qui était, elle aussi, jeune et jolie, et qui avait des abcès sur les fesses qu’elle avait coutume de presser le soir. Je guettais ce moment pour satisfaire ma curiosité. De même, au bain, bien que Mlle Lina fût plus réservée que la première. (Réponse à une question que je pose : « Non, je ne dormais pas régulièrement dans sa chambre, d’habitude, je couchais

4 Le Dr Alfred Adler, autrefois psychanalyste, souligna un jour, dans une conférence privée, l’importance particulière qu’il faut attacher aux *toutes premières* communications des patients. En voici une preuve. Les paroles d’introduction prononcées par le patient mettent en relief l'influence qu’ont les hommes sur lui, font ressortir le rôle dans sa vie du choix objectal homosexuel et laissent transparaître un autre thème, qui, plus tard, resurgira avec vigueur : le conflit et *l'opposition* entre l’homme et la femme. Il faut rattacher à ce contexte qu’il a nommé cette première belle gouvernante par son nom de famille, lequel est, par hasard, un prénom masculin. Dans les milieux bourgeois de Vienne, on a généralement coutume d’appeler une gouvernante par son prénom, et c’est plutôt celui-ci qu’on garde en mémoire.

chez mes parents. ») II se souvient d'une scène : « Je devais alors avoir sept ans[5]. Nous étions tous assis ensemble : la gouvernante, la cuisinière, une autre domestique, moi et mon frère, plus jeune que moi d'un an et demi. J'entendis soudain Mlle Lina dire : « Avec le petit, on pourrait déjà faire ça, mais Paul (moi) est trop maladroit, il raterait certainement son coup. » Je ne me rendis pas clairement compte de ce qu'elle entendait par là, mais j'en ressentis de l'humiliation et me mis à pleurer. Lina essaya de me consoler et me raconta qu'une servante qui avait fait ça avec un petit garçon avait été mise en prison pour plusieurs mois. Je ne crois pas qu'elle ait fait des choses défendues avec moi, mais je prenais beaucoup de libertés avec elle. Lorsque j'allais dans son lit, je la découvrais et la touchais, chose qu'elle me laissait faire tranquillement. Elle n'était pas très intelligente et, apparemment, pas très satisfaite sexuellement. Elle avait vingt-trois ans, et avait déjà eu un enfant, dont le père l'épousa plus tard, de sorte que, maintenant, elle est « Frau Hofrat » (femme d'un conseiller aulique). Je la rencontre encore souvent dans la rue. »

« À six ans déjà, je souffrais d'érections, et je sais que j'allai un jour chez ma mère pour m'en plaindre. Je sais aussi qu'il m'a fallu, pour le faire, vaincre des scrupules, car j'en pressentais le rapport avec mes représentations mentales et mes curiosités. Et j'eus aussi, à cette époque, pendant quelque temps, l'idée morbide *que mes parents connaissaient mes pensées, et, pour l'expliquer, je me figurais que j'avais exprimé mes pensées sans m'entendre parler moi-même.* Je vois là le début de ma maladie. II y avait des personnes, des bonnes, qui me plaisaient beaucoup et que je désirais violemment *voir nues.* Toutefois, j'avais, en éprouvant ces désirs, *un sentiment d'inquiétante étrangeté*[6]*, comme s'il devait arriver quelque chose si je pensais cela, et comme si je devais tout faire pour l'empêcher.* »

5 Plus tard, il admit la probabilité que cette scène se fût passée un ou deux ans plus tard.

6 En allemand : *nnheimlich* (*N.* d. *Tr.*)

(Comme exemple, en réponse à ma question, il me cite la crainte *que son père ne meure.)* « Depuis mon très jeune âge, et durant de longues années, des pensées touchant la mort de mon père me préoccupaient et me rendaient très triste. »

À cette occasion, j’apprends avec étonnement que son père, tout en étant l’objet de ses obsessions actuelles, est mort depuis plusieurs années.

Les phénomènes que notre patient nous décrit, dans la première séance, datant de sa sixième ou septième année, ne sont pas seulement, comme il le croit, le début de sa maladie, c’est sa maladie même. C’est une névrose obsessionnelle complète, à laquelle ne manque aucune élément essentiel ; c’est en même temps et le noyau et le modèle de sa névrose ultérieure, un organisme élémentaire en quelque sorte, dont seule l’étude peut nous permettre de comprendre l’organisation compliquée de la maladie actuelle. Nous voyons cet enfant sous l’empire d’une composante de l’instinct sexuel, de l’instinct voyeur, dont la manifestation, apparaissant à maintes reprises et avec une grande intensité, est le désir de voir nues des femmes qui lui plaisent. Ce désir correspond à l’obsession ultérieure. Et, si ce désir n’a pas encore le caractère obsessionnel, cela tient à ce que le moi de l’enfant n’est pas encore en contradiction complète avec ce désir, ne le ressent pas encore comme étranger à lui-même. Cependant, il se forme déjà quelque part une opposition à ce désir, puisqu’un affect pénible accompagne régulièrement son apparition[7]. Il est évident qu’il existe dans l’âme de ce petit sensuel un conflit ; car, à côté du désir obsédant, se trouve une crainte obsédante, intimement liée à ce désir : toutes les fois qu’il y pense, il est obsédé par l’appréhension qu’il n’arrive quelque chose de terrible. Cette chose terrible revêt, dès cette époque, ce caractère d’imprécision typique qui, dorénavant, ne manquera jamais aux manifestations de la névrose. Toutefois, chez

7 Je tiens à rappeler qu’on a tenté d’expliquer les obsessions sans tenir compte de l’affectivité.

cet enfant, il n’est pas difficile de déceler ce qui se cache derrière cette imprécision. Arrive-t-on à connaître un exemple précis que la névrose obsessionnelle exprime par des généralités vagues, on peut être certain que cet exemple constitue la pensée primitive et véritable que cette généralisation était destinée à cacher. On peut donc reconstituer le sens de l’appréhension obsédante de la façon suivante : « Si j’ai le désir de voir une femme nue, mon père doit mourir. » L’affect pénible prend nettement le caractère d'*inquiétante étrangeté,* et fait naître, à ce moment déjà, des impulsions à faire quelque chose pour détourner le désastre, impulsions semblables aux mesures de défense qui se feront jour plus lard.

Nous avons ainsi : une pulsion érotique et un mouvement de révolte contre elle ; un désir (pas encore obsessionnel) et une appréhension à lui opposée (ayant déjà le caractère obsessionnel) ; un affect pénible et une tendance à des actes de défense. C’est l’inventaire complet d’une névrose. Il y a même quelque chose de plus, une sorte de *formation délirante* à contenu bizarre : les parents de l’enfant connaîtraient ses pensées, car il les exprimerait sans entendre lui-même ses paroles. Nous ne nous tromperons guère en admettant que cette explication tentée par un enfant comportait un préssentiment vague des phénomènes psychiques étranges que nous appelons inconscients, et dont nous ne pouvons nous passer, pour l’explication scientifique de ces manifestations obscures. « Je dis mes pensées sans m’entendre », cela sonne comme une projection à l’extérieur de notre propre hypothèse, suivant laquelle on a des pensées, sans le savoir ; il y a là comme une perception endopsychique du refoulé. On le voit clairement : cette névrose infantile élémentaire comporte déjà son problème et son apparente absurdité, comme toute névrose compliquée de l’adulte. Que signifie l’idée de l’enfant que son père doive mourir s’il ressent le désir sexuel en question ? Est-ce tout simplement une absurdité, ou bien y

a-t-il moyen de comprendre cette pensée, de saisir en elle le résultat nécessaire de processus et de phénomènes antérieurs ?

Si nous appliquons à cette névrose infantile les connaissances acquises dans d’autres cas, nous devrons supposer que, dans ce cas encore, c’est-à-dire avant la sixième année, eurent lieu des événements traumatisants, des conflits et des refoulement sombrés dans l’amnésie, mais qui laissèrent subsister à titre de résidu le contenu de l’appréhension obsédante. Nous apprendrons plus tard jusqu’à quel point nous sommes à même de retrouver ces événements oubliés, ou de les reconstituer avec un certain degré d’exactitude. Nous voudrions, en attendant, faire ressortir une coïncidence qui n’est probablement pas fortuite : le fait que l’amnésie infantile de notre patient a sa limite supérieure dans la sixième année.

Je connais plusieurs autres cas de névrose obsessionnelle chronique qui débutèrent de même, dans le jeune âge, par de pareils désirs sensuels, accompagnés d’appréhensions sinistres et de tendance à des actes de défense. C’est un début typique, bien que ce ne soit probablement pas là le seul type possible. Un mot encore au sujet des expériences sexuelles précoces du patient, avant de passer à l’exposé de la seconde séance. On ne pourra guère refuser de reconnaître qu’elles n’aient été particulièrement abondantes et efficaces. Il en était également ainsi dans tous les autres cas de névrose obsessionnelle que j’ai pu analyser. Ce trait caractéristique : l’activité sexuelle précoce, n’y manque jamais, à l’inverse de ce qui a lieu dans l’hystérie. La névrose obsessionnelle laisse reconnaître bien plus clairement que ne le fait l’hystérie, que les facteurs qui constituent une psychonévrose, ne résident pas dans la vie sexuelle actuelle, mais dans celle de l’enfance. La vie sexuelle actuelle des obsédés peut sembler tout à fait normale à un investigateur superficiel ; souvent même, elle présente bien moins de facteurs pathogènes et de caractères anormaux que celle de notre patient.

c) *La grande appréhension obsédante*

« Je crois que je vais commencer, aujourd'hui, par vous raconter l'événement qui me poussa à venir vous consulter. C'était au mois d'août, pendant les manœuvres à X… Avant ces manœuvres, je me sentais très mal, et j'étais tourmenté par toutes sortes d'obsessions, qui s'apaisèrent, d'ailleurs, dès le début des manœuvres. J'éprouvais un certain intérêt à démontrer aux officiers de carrière que les officiers de réserve étaient capables, non seulement de s'instruire, mais encore de faire preuve d'endurance physique. Un jour, nous fîmes une petite marche avec X… comme point de départ. À une halte, je perdis mon lorgnon, et bien que j'eusse pu facilement le retrouver, je préférai ne pas faire retarder le départ ; j'y renonçai et télégraphiai à mon opticien, à Vienne, en lui demandant de m'en envoyer un autre par retour du courrier. A cette halte, j'étais assis entre deux officiers, dont l'un, un capitaine qui avait un nom tchèque, devait acquérir pour moi de l'importance. Je le craignais jusqu'à un certain point, *car il aimait évidemment la cruauté*. Je ne prétends pas qu'il fût méchant, mais, pendant les repas, il s'était déclaré à plusieurs reprises partisan des peines corporelles, de sorte que j'avais dû le contredire énergiquement. Or, pendant cette halte, nous eûmes une conversation au cours de laquelle le capitaine en question raconta qu'il avait lu la description d'un supplice pratiqué en Orient, particulièrement épouvantable… »

À ce moment, le malade s'interrompt, se lève et me demande de le dispenser de la description des détails. Je l'assure que je n'ai moi-même aucun penchant à la cruauté, que je ne voudrais, certes, pas le tourmenter, mais que je ne peux le dispenser de choses dont je ne dispose pas. Il pourrait tout aussi bien me demander de lui faire cadeau de deux comètes[8]. Vaincre les résistances est une condition du traitement à laquelle nous n'avons pas le droit de nous soustraire.

8 *Schenken*, en allemand, signifie à la fois dispenser et faire un cadeau. (N. d. T.)

(Je lui avais exposé la conception de la « résistance » au début de cette séance, lorsqu'il avait dit qu'il aurait beaucoup à surmonter pour me faire part de l'événement en question.) Je continuai en lui disant que je ferais tout ce que je pourrais pour lui faciliter son récit, que je tâcherais de deviner ce à quoi il faisait allusion. Voulait-il parler d'empalement ? — Non, ce n'était pas cela. On attache le condamné (il s'exprimait si obscurément que je ne pus deviner de suite dans quelle position on attachait le supplicié), on renverse sur ses fesses un pot dans lequel on introduit des rats, qui se — il s'était levé et manifestait tous les signes de l'horreur et de la résistance, — qui *s'enfoncent.* Dans le rectum, dus-je compléter.

À chaque moment important du récit, on remarque sur son visage une expression complexe et bizarre, expression que je ne pourrais traduire autrement que comme étant *l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée.* Il continue avec beaucoup de difficultés : « À ce moment, mon esprit fut traversé par *l'idée que ceci arrivait à une personne qui m'était chère*[9]. » En réponse à une question de ma part, il dit que ce n'était pas lui-même l'exécuteur du supplice, que celui-ci se réalisait d'une manière impersonnelle. Et je devine bientôt que cette « représentation » se rapportait à la dame aimée par lui.

Il interrompt son récit pour m'assurer combien ces pensées lui sont étrangères, combien il les ressent hostiles à sa personne, et combien tout ce qui s'en suit se déroule en lui avec une rapidité extraordinaire. En même temps que l'idée, il y a toujours aussi la « sanction », c'est-à-dire la mesure de défense à laquelle il doit obéir, pour empêcher un tel fantasme de se réaliser. Lorsque le capitaine eut parlé de cet horrible supplice et que les idées surgirent en lui, il aurait réussi encore à se débarrasser des *deux idées* par sa formule

9 Il dit : l'idée ; l'expression plus forte, *désir* ou *appréhension,* est évidemment masquée par la censure. Je ne peux malheureusement rendre l'imprécision caractéristique de son récit.

habituelle : « Mais » (accompagné d’un geste dédaigneux) et par les paroles qu’il se dit à lui-même : « Voyons, que vas-tu imaginer ? »

Le pluriel (les deux idées) me fit tiquer, de même qu’il a dû rester incompréhensible au lecteur. Car nous n’avons, jusqu’à présent, entendu parler que d’une seule idée, celle de la dame subissant le supplice aux rats. Il dut alors avouer qu’une autre idée avait surgi en lui en même temps que la première, l’idée que le supplice s’appliquait aussi à son père. Étant donné que son père était mort depuis longtemps, que cette appréhension était par conséquent encore plus absurde que l’autre, il avait essayé d’en différer encore un peu l’aveu.

Le lendemain soir, le capitaine en question lui remit un colis contre remboursement et lui dit : « Le lieutenant A...[10] en a acquitté pour toi le montant. Tu dois le lui rendre. » Ce colis contenait le lorgnon que le malade avait commandé par télégramme. À ce moment, se forma en lui une « sanction » : *ne pas rendre l’argent, sinon* « *cela* » *arrivera* (c’est-à-dire le supplice aux rats se réaliserait pour son père et pour la dame). Alors surgit en lui, suivant un schéma qu’il connaissait bien, un commandement, une sorte de serment, pour combattre la sanction : *Tu rendras les* 3 *couronnes* 80 *au lieutenant A...,* ce qu’il murmura presque.

Deux jours plus tard, les manœuvres prirent fin. Notre patient passa ces deux jours à s’efforcer de rendre à A la petite somme. De plus en plus, contre ses tentatives, se dressaient des difficultés en apparence *indépendantes de lui.* D’abord, il essaya d’effectuer le paiement par l’intermédiaire d’un officier qui allait au bureau de poste. Mais lorsque celui-ci, de retour, lui rendit l’argent en lui disant n’avoir pas rencontré A au bureau de poste, il fut très content. Car ce mode d’exécuter son serment ne le satisfaisait pas, étant donné qu’il ne correspondait pas à la teneur du serment : *tu* dois rendre l’argent à A. Enfin, notre patient rencontra A, mais celui-ci refusa cet

10 Les noms sont ici presque indifférents.

argent en observant qu’il n’avait rien avancé pour lui et qu’il ne s’occupait pas de la poste, dont était chargé le lieutenant B. Notre patient fut très déconcerté de ne pouvoir tenir son serment, dont la condition première se trouvait être fausse. Il s’évertua alors à imaginer les procédés les plus étranges : il irait avec les deux, A et B, au bureau de poste, là-bas A donnerait à l’employée de la poste les 3 couronnes 80, celle-ci les donnerait à B, et lui, notre patient, rendrait alors, suivant la teneur du serment, les 3 couronnes 80 à A.

Je ne serais pas surpris que le lecteur eût été incapable de suivre ce que je viens d’exposer. L’exposé détaillé que me fit le patient des événements antérieurs à ces jours et de ses réactions à ces événements était lui-même rempli de contradictions internes et paraissait extrêmement confus. Après un troisième récit seulement, je réussis à lui en faire remarquer toutes les obscurités, et à lui dévoiler les paramnésies et les déplacements dont son récit faisait preuve. Je néglige ici les détails dont nous apprendrons bientôt à connaître l’essentiel et voudrais seulement mentionner qu’à la fin de cette seconde séance, il se trouvait dans un état de stupeur et de confusion. À plusieurs reprises, il m’appela « mon capitaine », probablement parce que j’avais fait, au début de la séance, la remarque que je n’étais pas cruel comme le capitaine M. et que je n’avais pas l’intention de le tourmenter inutilement.

Au cours de cette séance, j’appris en outre que, dès le début de ses obsessions, à propos de toutes ses appréhensions antérieures relatives aux malheurs pouvant arriver à des personnes chères, il pensait que les peines devant les frapper les atteindraient, non seulement ici-bas, mais dans l’éternité, l’au-delà. Jusqu’à l’âge de quatorze ou quinze ans, il avait été très consciencieusement croyant. Depuis, il avait évolué, et était, à l’heure actuelle, libre penseur. Il résolvait cette contradiction par le raisonnement suivant : « Que sais-tu de la vie dans l’au-delà ? Qu’en savent les autres ? Or, comme en ne peut rien savoir, tu ne risques rien, alors, fais-le. » Cet homme,

habituellement si intelligent, croyait ce raisonnement impeccable, et utilisait de la sorte l’incertitude de la raison en ce qui concerne ce problème à l’avantage de ses idées religieuses abandonnées.

Au cours de la troisième séance, notre patient achève le récit si caractéristique de ses tentatives pour tenir son serment compulsionnel : ce soir-là, eut lieu la dernière réunion des officiers, avant la fin des manœuvres. C’est lui qui eut à répondre au toast porté en l’honneur de « ces messieurs de la réserve ». Il parla bien, mais comme en état de somnambulisme, car dans son for intérieur son serment continuait à le tourmenter. Il passa une nuit épouvantable ; arguments et contre-arguments luttaient en lui ; l’argument principal était naturellement ce fait que la condition première de son serment : le lieutenant A. aurait avancé de l’argent pour lui, ne correspondait pas à la réalité. Le patient se consolait en se disant que tout n’était pas encore fini, du moment que A. faisait le lendemain, en même temps que lui, une partie du chemin vers P., la station de chemin de fer. Il aurait alors le temps de lui demander un service. Mais il n’en dit rien et laissa A. le quitter. Cependant, il chargea son ordonnance d’aller annoncer à A. sa visite pour l’après-midi. Notre patient arriva à la gare à 9 h. 30, y déposa ses bagages, fit toutes sortes d’emplettes dans la petite ville et se proposait de faire ensuite sa visite à A. Le village où se trouvait ce dernier était à une distance d’une heure environ en voiture de la ville de P. Le trajet en chemin de fer vers l’endroit où se trouvait le bureau de poste en question devait durer trois heures. Il croyait ainsi pouvoir, son plan compliqué réalisé, revenir à temps à P. et y prendre le train du soir pour Vienne. Les pensées qui se contredisaient en notre patient étaient d’une part : Je ne suis qu’un lâche, je veux évidemment éviter l'inconvénient de demander un service à A. et d’être pris pour un fou par lui, c’est pour cela que je veux passer outre mon serment. D’autre part : C’est au contraire une lâcheté que de réaliser ce serment, car je ne veux le faire que pour me débarrasser de mes

obsessions. Il me conta que toutes les fois que, chez lui, dans un raisonnement, des arguments contradictoires se contre-balancent, il a coutume de se laisser entraîner par des événements fortuits, comme par des jugements de Dieu. C’est pour cette raison qu’il acquiesça, lorsqu’un porteur, à la gare, lui demanda : « Pour le train de dix heures, mon lieutenant ? » Il partit par conséquent à 10 heures, et avait créé un *fait accompli*[11] qui le soulagea beaucoup. Il se procura aussi, chez un employé du wagon-restaurant, un ticket pour le déjeuner. Au premier arrêt du train, il lui vint à l’esprit qu’il avait encore le temps de descendre, d’attendre le train venant en direction inverse, d’aller à P. et à l’endroit où se trouvait le lieutenant A., de faire avec celui-ci le trajet de trois heures vers l’endroit où était le bureau de poste, etc... Et ce n’est que la promesse donnée à l’employé d’aller déjeuner au wagon-restaurant qui le retint. Mais il n’abandonna pas son projet et en remit la réalisation au prochain arrêt du train. Cette réalisation, il la différait d’un arrêt à l’autre, jusqu’à ce qu’il fût arrivé à une station où il lui semblait impossible de descendre, à cause de la présence, dans cette ville, de parents à lui. Ainsi, il résolut d’aller jusqu’à Vienne y retrouver son ami, de lui exposer la situation, et, suivant la décision de celui-ci, de retourner à P. par le train de nuit. Et lorsque je doutai qu’il eût la possibilité matérielle de le faire, il m’assura qu’il aurait eu entre l’arrivée de son train et le départ de l’autre un intervalle d’une demi-heure. Arrivé à Vienne, il ne rencontra pas son ami dans le restaurant où il s’attendait à le trouver, n’arriva qu’à onze heures du soir dans l’appartement de celui-ci et lui exposa son cas la nuit même. L’ami fut stupéfait de voir que mon patient doutât encore qu’il s’agît d’obsessions, le tranquillisa, de sorte que celui-ci passa une bonne-nuit, et le lendemain matin alla avec lui envoyer les 3 couronnes 80 à destination du bureau de poste où était arrivé le colis contenant le lorgnon.

11 En français dans le texte. (N. d. T.)

Ce dernier détail me permit de démêler les déformations de son récit. Du moment qu’il envoyait le montant après avoir été raisonné par son ami, non pas au lieutenant A. ni au lieutenant B., mais au bureau de poste même, il devait savoir, et avait même dû savoir, avant son départ pour Vienne, que les 3 couronnes 80, il ne les devait *a personne d’autre qu’à l'employée de la poste.* En effet, il s'avéra que mon patient l’avait déjà su avant la sommation du capitaine M. et avant le serment, car il se souvint à présent d’avoir été présenté plusieurs heures avant la rencontre avec le capitaine cruel à un autre capitaine qui lui avait fait part du véritable état des choses. Cet officier lui avait raconté, en entendant son nom, qu’il avait justement été à la poste et que la *demoiselle de la poste* lui avait demandé s’il connaissait un lieutenant H. (c’est-à-dire notre patient) pour lequel était arrivé un colis contre remboursement. Le capitaine ne le connaissait pas, mais l’employée avait dit qu’elle avait confiance en ce lieutenant inconnu et en avancerait elle-même le montant. C’est de cette façon-là que notre patient était entré en possession du lorgnon qu’il avait commandé. Le capitaine cruel se trompait lorsque, en remettant le colis à notre malade, il lui avait enjoint de rendre les 3 couronnes 80 à A. Notre patient devait savoir que c’était une erreur, et, malgré cela, il fit le serment, basé sur cette erreur, serment qui devint une cause de supplice pour lui. Il avait subtilisé à soi-même et à moi, dans son récit, l’existence de cet autre capitaine et de l’aimable employée de la poste. Cependant, j’avoue que notre mise au point ne rend son comportement que plus absurde et plus incompréhensible encore qu’il ne le paraissait auparavant.

Ayant quitté son ami et rentré dans sa famille, le patient fut a nouveau repris par ses doutes. Car les arguments de son ami ne différaient pas de ceux qu’il s’était donnés à lui-même et il ne se leurrait pas sur la cause de son calme passager, qui n’était dû qu’à l’influence personnelle de son ami. La décision de notre patient

d’aller consulter un médecin fut habilement intriquée dans son « délire », et cela de la façon suivante : il avait l’intention de demander au médecin un certificat comme quoi la cérémonie avec A., qu’il avait inventée, était nécessaire à son rétablissement, et il espérait que A. se laisserait certainement déterminer par ce certificat à accepter de lui les 3 couronnes 80. Le hasard, qui fit tomber un livre entre ses mains, dirigea son choix sur moi. Mais il ne fut plus question, chez moi, de ce certificat. Il ne me pria, très raisonnablement, que de le débarrasser de ses obsessions. Plusieurs mois plus tard, lorsque sa résistance fut à son comble, il fut une fois de plus tenté d’aller à P., de trouver le lieutenant A. et de mettre en scène avec celui-ci la comédie de la restitution de l’argent.

d) *Introduction à la compréhension de la cure*

Je prie le lecteur de ne point espérer apprendre immédiatement ce que j’aurai à dire au sujet de cette obsession si étrangement absurde (celle du supplice aux rats). La technique psychanalytique correcte impose au médecin de réprimer sa curiosité et de laisser le patient choisir librement les thèmes qui se succèdent au cours du travail. Je reçus donc, à la quatrième séance, mon patient en lui posant cette question : Par quel sujet allez-vous continuer ?

« J’ai résolu, répondit-il, de vous dire ce que je crois être important et qui me tourmente depuis le début. » Et il se met à me raconter tous les détails de la maladie de son père, qui mourut, il y a de cela neuf ans, d’emphysème. Un soir, mon patient demanda au médecin, croyant qu’il ne s’agissait chez son père que d’une crise, quand tout danger pourrait être considéré comme écarté. « Après-demain soir », lui répondit le médecin. Il ne lui vint pas à l’esprit que son père pût mourir avant ce délai. À onze heures et demie du soir, il se coucha pour une heure, et, lorsqu’il se réveilla à une heure, son ami, le médecin, lui annonça que son père venait de mourir. Notre

patient se reprocha de n'avoir pas assisté à la mort de celui-ci, reproches qui s'accentuèrent lorsque l'infirmière lui apprit que son père avait, ces derniers jours, prononcé son nom, et lui avait demandé, lorsqu'elle s'était approchée du mourant : « Êtes-vous Paul ? » Notre patient avait cru s'apercevoir que sa mère et ses sœurs s'étaient fait des reproches semblables ; mais elles n'en parlèrent pas. Cependant, les reproches qu'il se faisait ne furent d'abord pas pénibles, car pendant longtemps le patient ne réalisa pas la mort de son père. Et il lui arrivait souvent, lorsqu'il entendait raconter une histoire amusante, de se dire : « Ça, je vais le raconter à Père. » Son imagination aussi était occupée par l'image du défunt, de sorte que, souvent, lorsqu'il entrait dans une pièce, il s'attendait à le trouver ; quoique n'oubliant jamais le fait de la mort de son père, l'attente de cette apparition fantomatique n'avait aucun caractère terrifiant, au contraire, il la souhaitait très fortement. Ce n'est qu'un an et demi plus tard que se réveilla le souvenir de son manquement, qui se mit à le tourmenter effroyablement, de sorte qu'il se crut un criminel. L'occasion qui déclencha ses remords fut la mort d'une tante par alliance, et sa visite dans la maison mortuaire. À partir de ce moment, il ajouta à sa construction imaginaire une suite dans l'au-delà. Le résultat immédiat de cette crise fut une grave inhibition au travail[12]. Il me raconte que, seules alors, l'avaient soutenues les consolations de son ami, qui réfutait toujours ses remords, en les jugeant excessifs et exagérés. Je profitai de cette occasion pour lui donner une première notion de la thérapeutique psychanalytique. Quand il existe un désaccord entre le contenu d'une représentation et son affect, c'est-à-dire entre l'intensité d'un remords et sa cause,

12 Une description plus détaillée de cet événement permit plus tard de mieux comprendre son influence sur notre malade. Son oncle, mari de la morte, s'était écrié : « D'autres hommes se permettent toutes sortes de choses, mais moi, je n'ai vécu que pour cette femme ! » Notre patient supposa que son oncle faisait allusion à son père, et suspecta la fidélité conjugale de ce dernier. Bien que son oncle eut nié énergiquement cette interprétation de ses paroles, leur influence demeura.

le profane dirait que l’affect est trop grand pour la cause, c’est-à-dire que le remords est exagéré, et que la déduction tirée de ce remords est fausse, par exemple, dans son cas, de se croire un criminel. Le médecin dit au contraire : non, l’affect est justifié, le sentiment de culpabilité n’est pas à critiquer, mais il appartient à un autre contenu, qui lui est inconnu (*inconscient*) et qu’il s’agit de rechercher. Le contenu de la représentation connu ne s’est introduit à cet endroit que grâce à un faux enchaînement. Toutefois, n’étant pas habitué à sentir en nous des affects intenses sans contenu représentatif, nous en prenons un autre comme succédané, qui y correspond à peu près, ainsi que le fait, par exemple, la police qui, ne pouvant arrêter un malfaiteur, auteur d’un crime, en arrête un autre à sa place. Le faux enchaînement, seul, explique l’impuissance du travail logique contre la représentation obsédante. Je termine en avouant que cette nouvelle conception faisait surgir au premier abord de grandes énigmes : comment le malade pouvait-il, en effet, donner raison à son remords d’être un criminel envers son père, sachant qu’il n’avait jamais rien commis de criminel envers celui-ci ?

Dans la séance suivante, il fait preuve d’un grand intérêt pour mes explications, se permet toutefois de me faire part de quelques doutes : de quelle façon l’explication d’après laquelle le remords, le sentiment de culpabilité avait raison, pouvait-elle avoir une action curative ? — Je réponds que ce n’est pas l’explication même qui a cet effet, mais le fait de retrouver le contenu inconnu auquel se rattache le remords. — « Oui, c’est justement cela que visait ma question. » — Je lui explique brièvement *les différences psychologiques qui existent entre le conscient et l’inconscient,* l’usure que subit tout ce qui est conscient, tandis que l'inconscient reste relativement inaltérable, en lui montrant les antiquités qui se trouvent dans mon bureau. Ces objets proviennent de sépultures dont l’ensevelissement fît que ces objets se sont conservés. Pompéi ne tombe en ruines que maintenant, depuis qu’elle est déterrée. — « Peut-on prévoir avec

certitude, me demande le patient, de quelle façon on se comportera envers les pensées retrouvées ? Car l’un arriverait à surmonter le remords, tandis qu’un autre pourrait ne pas y réussir. » — Non, lui dis-je, il est dans la nature de ces choses que l’affect se surmonte pendant le travail même. À rencontre de ce qui se passe avec Pompéi, qu’on s’efforce de conserver, on veut à tout prix se débarrasser d’idées aussi pénibles. — « Je me suis dit, continue-t-il, qu’un remords ne peut naître que si l’on enfreint les lois morales les plus personnelles, et non pas les lois extérieures. » (Je le lui confirme, en lui faisant remarquer que celui qui n’enfreint que ces dernières se croit souvent un héros.) « Un pareil phénomène n’est, par conséquent, possible que s’il existe d’emblée une désagrégation de la personnalité. Et je me demande si je vais recouvrer l’unité de ma personnalité. Si tel est le cas, je suis certain de faire bien des choses, plus peut-être que d’autres. » — Je me déclare entièrement d’accord avec sa notion de la désagrégation de la personnalité. Il peut même fondre ces deux couples : l’opposition entre la personnalité morale et le mal en lui d’une part, et l’inconscient opposé au conscient de l’autre. La personnalité morale, c’est le conscient, le mal en nous, c’est l’inconscient[13]. — « Je me rappelle, dit-il alors, quoique je me considère comme un homme moral, avoir certainement commis, dans mon *enfance,* des choses qui émanaient de cette autre personnalité. » —À mon avis, fais-je, il a découvert, ce disant, le caractère principal de l’inconscient, c’est-à-dire le rapport de celui-ci avec *l’enfance*. L’inconscient est une partie de notre personnalité qui, dans l’enfance, s’en détache, n’en suit pas l’évolution ultérieure, et qui est pour cette raison *refoulée* : l’inconscient, c’est l’infantile en nous. Les rejetons de cet inconscient refoulé, ce sont les éléments qui entretiennent le penser involontaire, lequel constitue sa maladie. Je dis à mon patient que c’est à lui, maintenant, de découvrir encore un autre caractère de

13 Tout ceci n’est vrai que très approximativement, mais suffit pour une introduction préliminaire.

l’inconscient. — « Je ne trouve plus rien d’autre, mais je me demande si l’on peut guérir des troubles ayant existé depuis si longtemps. Et en particulier que peut-on faire contre l’idée de l’au-delà, qui ne peut être réfutée par la logique ? » — Je ne nie pas la gravité de son cas, ni l’importance de ses pensées, mais son âge est favorable, et favorable aussi l’intégrité de sa personnalité. J’ajoute une appréciation flatteuse de lui, qui le réjouit visiblement.

Le patient commence la prochaine séance en me racontant un fait de son enfance : Ainsi qu’il l’a déjà dit, depuis l’âge de sept ans il craignait de voir ses parents deviner ses pensées, crainte qu’il conservera toute sa vie. À l’âge de douze ans, il aimait une fillette, la sœur d’un camarade (et à ma question, il répond : « Pas sensuellement, je ne voulais pas la voir nue, elle était trop petite. »). Mais elle n’était pas aussi tendre avec lui qu’il l’aurait souhaité. L’idée lui vint alors qu’elle serait plus affectueuse pour lui s’il lui arrivait un malheur ; et la pensée s’imposa à lui que la mort de son père pourrait être ce malheur. Il écarta immédiatement et énergiquement cette pensée. D’ailleurs, il se défend d’admettre la possibilité qu’il eût pu s’agir là d’un « souhait ». Ce n’était, d’après lui, qu’un simple « enchaînement d’idées »[14]. — J’objecte : « Si ce n’était pas un souhait, pourquoi vous êtes-vous tellement défendu contre cette idée ? » — « Mais uniquement à cause du fond de cette pensée, que mon père pourrait mourir. » — Je lui fais remarquer qu’il traite cette pensée comme s’il s’agissait d’un crime de lèse-majesté : Seront aussi bien punies les personnes qui diront : « L’Empereur est un âne » ; que celles qui s’expriment de cette façon plus déguisée : « Celui qui dira que l’Empereur.., etc..., aura affaire à moi. » On pourrait d’ailleurs facilement insérer le contenu de sa pensée dans un contexte qui exclurait sa répugnance ; par exemple : « Si mon père meurt, je me suicide sur sa tombe. » Le patient est visiblement frappé, mais n’abandonne pas son opposition, de sorte que je coupe court à la discussion en suggérant que la pensée relative à la mort de

14 De pareilles atténuations verbales ne contentent pas seulement les obsédés.

son père n'apparaissait pas dans ce cas pour la première fois ; son origine devait être plus ancienne et nous devrons un jour la rechercher. — Le patient me conte alors qu'une seconde fois, six mois avant la mort de son père, une pensée semblable lui avait traversé l'esprit comme un éclair. À cette époque, il était déjà amoureux de la dame en question[15], mais ne pouvait songer à une union pour des raisons pécuniaires. La pensée qui lui était venue à l'esprit était celle-ci : « *Par la mort de mon père, je deviendrai peut-être assez riche pour l'épouser.* » Il alla, en repoussant cette idée, jusqu'à souhaiter que son père ne laissât aucun héritage, afin que cette perte si terrible pour lui ne fût compensée par rien. Une troisième fois, une pareille idée lui vint, mais très atténuée, la veille de la mort de son père : « Je suis sur le point de perdre ce qui m'est le plus cher au monde. » À cela, une pensée s'opposa : « Non, il est une autre personne dont la perte me serait encore plus douloureuse[16]. » Il avait été très surpris d'avoir de telles pensées, car il est sûr que jamais il ne souhaitait la mort de son père, au contraire, il ne pouvait que l'appréhender. Après ces paroles prononcées avec véhémence, je juge utile de lui exposer quelques nouvelles notions théoriques. D'après elles, pareille crainte correspond à un ancien *souhait*, actuellement refoulé ; par conséquent, ces protestations doivent nous laisser supposer l'existence de tendances exactement contraires. Ceci correspond aussi au fait que l'inconscient est l'inverse contradictoire du conscient. Notre patient est très ému, mais très sceptique, et s'étonne qu'un souhait pareil ait pu exister chez lui, son père étant la personne qu'il chérissait le plus au monde. Il ne doute pas un instant qu'il eût renoncé à tout bonheur dans la vie s'il avait pu, par cela, sauver la vie à son père. J'objecte que c'est justement cet amour si intense qui est la condition du refoulement de la haine. À l'égard de

15 Il y avait de cela dix ans.

16 L'opposition entre les deux personnes chéries : le père et la « dame » est ici réalisée clairement.

personnes indifférentes il réussirait facilement à laisser subsister côte à côte des motifs d'une affection moyenne et d'une égale aversion : s'il était, par exemple, fonctionnaire et qualifiât son chef de bureau de supérieur agréable, mais de juriste mesquin et de juge inhumain. Ainsi, dans Shakespeare, Brutus parle de César : « César m'aimait, et je le pleure ; il fut fortuné, et je m'en réjouis ; il fut vaillant, et je l'en admire ; mais il fut ambitieux, et je l'ai tué[17] ! » Les paroles de Brutus paraissent d'ailleurs étranges, car on se serait figuré l'affection de Brutus pour César plus intense. Pour en revenir au patient, je remarque que, à l'égard d'une personne très proche, par exemple, de sa femme, s'il était marié, il aurait tendance à unifier ses sentiments et négligerait, comme c'est le cas chez tous les êtres humains, les défauts pouvant provoquer son aversion pour elle, qu'il serait aveugle à ses défauts. Or, c'est précisément cet amour intense qui ne permet pas que la haine (c'est un grossissement), qui pourtant doit avoir une source, reste consciente. Cependant l'origine de cette haine demeure un problème ; le récit du patient indique l'époque où il craignait que ses parents pussent deviner ses pensées. D'autre part, on peut aussi se demander pourquoi cet amour intense n'avait pas réussi à éteindre la haine, comme c'est habituellement le cas entre des tendances opposées. Il faut admettre que la haine était liée à une cause qui la rendait indestructible. Ainsi, la haine du père est, d'une part, protégée contre la destruction, et, d'autre part, le grand amour pour ce même père l'empêche de devenir consciente. Il ne reste donc à cette haine que l'existence dans l'inconscient dont elle peut pourtant resurgir, par instants, comme un éclair.

Le patient convient que tout cela paraît assez plausible, mais il n'est naturellement pas convaincu du tout[18]. Il me demande comment il est possible qu'une pareille idée puisse être intermittente. Elle a surgi pour un instant à l'âge de douze ans, après à l'âge de vingt ans, et réapparaissait, une fois de plus, deux ans plus tard, pour ne plus

17 *Jules César,* scène IX, dans *Œuvres complètes de Shakespeare,* tome 9, Trad. : François-Victor Hugo. Paris. Alphonse Lemerre. 1865.

se montrer depuis. Il ne peut admettre que l’hostilité ait été éteinte dans ces intervalles, et pourtant alors il était sans remords. — « Quand on pose une pareille question, fis-je, c’est que la réponse est toute prête. Il suffit de laisser continuer la personne qui interroge. » Le patient continue, apparemment sans rapport avec ce qui vient d’être dit : « Mon père et moi, nous étions les meilleurs amis ; excepté dans quelques rares domaines où père et fils ont l’habitude de s’éviter (je lui demande à quoi il fait allusion), l’intimité entre nous était plus grande qu’avec mon meilleur ami actuel. Or, la dame en question, celle que j’ai préférée, en pensée, à mon père, je l’aimais beaucoup, mais je n’avais jamais éprouvé pour elle les désirs sensuels qui me hantaient dans l’enfance. En général, mes tendances sensuelles étaient dans l’enfance beaucoup plus fortes qu’à l’époque de la puberté. » — Je lui fais remarquer qu’il vient de donner la réponse attendue. En même temps, il a trouvé le troisième caractère principal de l’inconscient. La source qui alimentait sa haine et avait rendu celle-ci inaltérable était évidemment de l’ordre des *désirs sensuels* ; dans l’assouvissement de ceux-ci son père lui avait paru *gênant.* Un tel conflit entre la sensualité et l’amour filial est absolument typique. Les intervalles auxquels il faisait allusion se sont produits chez lui, parce qu’à la suite d’un épanouissement précoce de sa sensualité, celle-ci subit dès l’abord un affaiblissement si considérable. Et ce n’est que lorsque des tendances amoureuses intenses se furent une fois de plus fait jour chez lui que, de par l’analogie de la situation, cette hostilité réapparut. Je me fais d’ailleurs confirmer par lui que je ne l’ai dirigé ni sur la voie de

18 Il n'est jamais dans l’intention de telles discussions d’amener la conviction chez le malade. Ces discussions ont pour but d’introduire les complexes refoulés dans le conscient, de provoquer une lutte, dont ils sont l’objet, dans le domaine des processus psychiques conscients et de faciliter l'apparition hors de l'inconscient d'un matériel nouveau, La conviction, le malade ne l'acquiert qu'après avoir retravaillé lui-même le matériel. Tant que la conviction reste chancelante, il faut considérer que le matériel n’est pas épuisé.

l'enfance, ni sur celle de la sexualité, et qu'il y est venu de lui-même. — Le patient continue à m'interroger : « Pourquoi n'aurais-je pas, à l'époque où j'étais amoureux de la dame, tout simplement décidé intérieurement que la gêne à mon amour que représentait mon père ne saurait être mise en balance avec mon affection pour lui ? » — Je réponds qu'il n'est guère possible de tuer quelqu'un *in absentia.* Pour pouvoir prendre une décision comme celle dont il parle, le souhait répréhensible de supprimer le père gênant eût dû apparaître alors chez lui pour la première fois. Or, c'était un souhait *refoulé depuis longtemps,* souhait contre lequel il ne pût se comporter autrement que dans son enfance, partant, qui demeura soustrait à la destruction. Ce souhait (de supprimer le père gênant) a dû naître à une époque où la situation était différente : soit qu'alors il n'aimât pas son père plus que la personne désirée sensuellement, soit qu'il ne fût pas encore capable d'une décision nette, c'est-à-dire dans sa prime enfance, avant l'âge de six ans, avant l'époque où ses souvenirs forment un ensemble continu. Et depuis, cet état de choses se maintient tel quel. — Provisoirement, j'arrête là mon explication.

À la séance suivante, la septième, le patient reprend le même thème. Il ne peut croire avoir jamais souhaité une chose pareille à son père. Il se souvient d'une nouvelle de Sudermann, qui lui a fait une profonde impression, dans laquelle une jeune fille souhaitait la mort de sa sœur malade, pour pouvoir épouser le mari de celle-ci. Elle se suicide par la suite, ne méritant pas de vivre après une pareille ignominie. Il comprend cela très bien et trouve que c'est bien fait pour lui que ses pensées causent sa ruine, il ne mérite pas mieux[19]. Je lui fais remarquer que nous connaissons bien ce fait que leurs souffrances procurent aux malades une certaine satisfaction,

19 Ce sentiment de culpabilité est en contradiction évidente avec sa dénégation précédente au sujet de ses souhaits de mort à l'égard de son père. Il s'agit là d'un type fréquent de réaction à une pensée refoulée que le conscient apprend à connaître : la dénégation est immédiatement suivie d'une confirmation indirecte.

de sorte qu'ils se défendent partiellement contre la guérison. Et je l'engage à ne pas perdre de vue qu'un traitement comme le nôtre est continuellement accompagné de *résistances* ; je ne cesserai de le lui rappeler.

Le patient se met alors à me parler d'une action criminelle, action, où il ne se reconnaît pas, mais qu'il se souvient pertinemment avoir commise. Et il cite Nietzsche : « *J'ai fait cela* », *dit ma mémoire,* « *je n'ai pas pu faire cela* », *dit ma fierté qui reste implacable. Enfin, c'est ma mémoire qui cède*[20].

« Or, en cela, ma mémoire n'a pas cédé. » — « Précisément, parce que vous tirez une certaine satisfaction de vos remords. » — Il continue : « Avec mon frère cadet (maintenant d'ailleurs je l'aime beaucoup, mais il me donne de grands soucis ; il veut contracter un mariage qui est, à mon avis, une bêtise ; j'avais même eu l'intention d'aller le voir et d'assassiner cette personne pour qu'il ne puisse l'épouser,) je me suis souvent battu étant enfant. Mais, à part cela, nous nous aimions beaucoup et étions inséparables, cependant, j'étais évidemment jaloux de lui, car il était plus fort, plus beau que moi, et par conséquent le préféré. » — « Vous m'avez d'ailleurs déjà raconté une scène de jalousie, où Mlle Lina était en jeu. » — « Or, après un événement de ce genre, j'avais certainement moins de huit ans, car je n'allais pas encore à l'école, où je suis entré à huit ans, je fis la chose suivante : nous avions des fusils d'enfants, du système habituel ; je chargeai le mien avec la baguette, et lui dis de regarder dans le canon, qu'il y verrait quelque chose, et lorsqu'il y jeta un regard j'appuyai sur la gâchette. Il fut frappé au front et n'eut pas de mal, mais mon intention avait été de lui faire très mal. J'étais hors de moi, me jetai par terre et me demandai comment j'avais pu faire une chose pareille ? Cependant je l'avais faite. » — Je saisis l'occasion de plaider ma cause : « Du moment que vous gardez le souvenir d'une action qui vous est si étrangère, vous ne pouvez nier la possibilité

20 *Par delà le bien et le mal,* IV.

d’une chose semblable à l’égard de votre père, à une époque antérieure, mais dont vous ne gardez plus le souvenir. » — Il me dit alors se rappeler d’autres mouvements de vengeance, à l’égard de la dame pour laquelle il a cependant un amour plein de vénération, et dont il dépeint le caractère d’une manière enthousiaste. « Elle n’aime peut-être pas facilement, dit-il, elle réserve tout son amour pour celui auquel elle appartiendra un jour ; moi, elle ne m’aime pas. Or, quand je le compris, je me mis à imaginer que je deviendrais un jour très riche, que j’épouserais une autre femme, et lui ferais une visite accompagné de ma femme, pour lui faire de la peine. Arrivé à ce point, ma rêverie tarissait, car je m’avouais que l’autre, ma femme, m’était absolument indifférente ; mes pensées s’embrouillaient et, à la fin, je comprenais que ma femme devait mourir. Dans cette rêverie, je trouve une fois de plus, comme dans mon attentat contre mon frère, ce trait qui me répugne tellement en moi, *la lâcheté*[21]. » — Dans la suite de la conversation, je lui fais observer qu’il doit se considérer comme non responsable de ces traits de caractère ; toutes ces tendances répréhensibles sont d’origine infantile, correspondent à des rejetons dans l’inconscient, du caractère de l’enfant, pour lequel il ne peut exister, comme il doit le savoir, de responsabilité morale. De l’ensemble des prédispositions de l’enfant, l’homme moralement responsable ne se forme qu’au cours de l’évolution[22]. Mais mon patient doute que tous ses mauvais instincts aient cette origine. Je lui promets de le lui prouver au cours du traitement.

Le patient fait encore observer que sa maladie s’était beaucoup aggravée depuis la mort de son père. Je lui donne raison, en ce sens que j’admets que le chagrin d’avoir perdu son père est une des sources principales de sa maladie. Ce chagrin a trouvé dans la

21 Ce qui s’expliquera plus tard.

22 Je n’émets ces arguments que pour me prouver une fois de plus leur impuissance. Je ne puis concevoir comment d’autres psychothérapeutes affirment attaquer avec succès des nécroses avec de telles armes.

maladie, pour ainsi dire, son expression pathologique. Tandis qu’un chagrin à la suite de la mort d’une personne proche achève son évolution en un ou deux ans, un chagrin pathologique tel que la sien a une durée illimitée.

Là se termine la partie de l’histoire de la maladie susceptible d’être exposée en détail et de façon suivie. Cet exposé correspond à peu près à la marche de tout le traitement, dont la durée fut de onze mois.

e) *Quelques obsessions et leur traduction Un jour, notre patient mentionna*

Les obsessions paraissent soit immotivées, soit absurdes, tout comme la teneur de nos rêves nocturnes. La première tâche qu’elles nous imposent est de leur donner un sens et une place dans le psychisme de l’individu, afin de les rendre compréhensibles et même naturelles. On fait bien de ne jamais se laisser troubler, dans cette tâche de la traduction des obsessions, par leur apparence d’insolubilité ; les obsessions les plus fantasques et les plus étranges se laissent résoudre si on les approfondit dûment. On trouve la solution cherchée en confrontant les obsessions avec les événements de la vie du patient, c’est-à-dire en examinant à quelle époque apparaît pour la première fois une obsession donnée, et dans quelles conditions elle a coutume de réapparaître. Aussi la recherche de la solution est-elle proportionnellement plus facile lorsqu’il s’agit de trouver le sens d’obsessions qui, comme c’est le cas fréquemment, ne sont pas parvenues à une existence durable. On peut aisément se convaincre que, une fois trouvé le rapport existant entre l’obsession et les événements de la vie du malade, tous les problèmes énigmatiques et intéressants de cette formation pathologique deviennent facilement intelligibles : la signification de l’obsession, le mécanisme de sa formation et les forces instinctives psychiques qui lui correspondent et dont elle provient.

Je commence par un exemple particulièrement transparent : *la compulsion au suicide,* si fréquente chez notre patient et dont l'analyse se fait presque d'elle-même. L'absence de sa dame, qui était partie soigner une grand mère gravement malade, lui fit perdre trois semaines de ses études. « En plein travail, raconte-t-il, l'idée suivante me vint à l'esprit : passe encore, si tu t'ordonnais de passer ton examen à la session la plus proche. Mais que ferais-tu si l'ordre surgissait en toi de te couper la gorge avec un rasoir ? Je compris immédiatement que cet ordre venait d'entrer en vigueur, me précipitai vers l'armoire pour prendre le rasoir, mais je pensai : Non, ce serait trop simple ; va ! et assassine[23] la vieille femme. De terreur, je tombai par terre. »

Le lien rattachant cette obsession aux événements de sa vie se trouve au début du récit. La dame était absente, tandis qu'il s'appliquait énergiquement à préparer son examen, afin de rapprocher le plus possible la réalisation de leur union. Il fut alors pris, pendant son travail, d'une nostalgie de l'absente et se mit à songer aux raisons de cette absence. Alors se produisit en lui ce qui, chez un homme normal, eut pu être un mouvement de colère contre la grand mère de la dame, et qui pourrait se traduire ainsi : pourquoi cette vieille femme doit-elle tomber malade, juste au moment où j'ai tellement envie de voir mon amie ? Il faut supposer chez notre patient quelque chose de semblable, mais de bien plus intense ; un accès de rage inconsciente qui, accompagné de nostalgie, pourrait se traduire par l'exclamation : « Oh ! je voudrais y aller et assassiner cette vieille femme, qui me prive de mon amie. » Ce qui est suivi du commandement : « Tue-toi, pour te punir d'avoir de pareils désirs ». Tout ce processus apparaît à la conscience de l'obsédé, accompagné des affects les plus violents, mais *dans l'ordre inverse* : punition d'abord, et, à la fin, la mention du désir coupable. Je ne crois pas que cet essai d'explication puisse paraître forcé, ou qu'il contienne un grand nombre d'éléments hypothétiques.

23 J'ajoute : d'abord.

Une autre des compulsions fut moins facile à élucider, ses liens avec la vie affective du patient ayant réussi à se dissimuler grâce à leur caractère d’association superficielle, lequel répugne tant à notre pensée consciente. Ce fut une compulsion à un suicide indirect pour ainsi dire, et qui dura quelque temps. Un jour, pendant une villégiature, il eut l’idée qu’il était trop gros et qu’il devait *maigrir.* Il se mit alors à se lever de table avant le dessert, à se précipiter en pleine chaleur d’août, sans chapeau, dans la rue, et à gravir les montagnes en courant, pour s’arrêter, baigné de sueur. L’idée du suicide apparut une fois sans déguisement derrière cette manie de maigrir ; un jour, sur une côte abrupte, se forma en lui l’ordre de sauter en bas, ce qui eût été sa mort certaine. La solution de cette absurde compulsion, le malade ne la trouva que lorsqu’il lui vint à l’esprit, un jour, qu’à cette époque, son amie villégiaturait au même endroit aussi, mais en société d’un cousin anglais qui lui faisait la cour, et dont notre patient était très jaloux. Ce cousin se nommait Richard, et tout le monde l’appelait Dick, comme c’est la coutume en Angleterre. C’est ce Dick qu’il eût voulu tuer[24]. Il était, au fond, plus jaloux et plus furieux qu’il ne voulait se l’avouer, et c’est pourquoi il s’imposait, pour se punir, la torture de la cure d’amaigrissement. Si différente que puisse paraître cette compulsion de la précédente, l’ordre direct de se suicider, un trait important leur est commun : leur genèse par réaction à une rage extrêmement violente soustraite au conscient, rage dirigée contre la personne qui trouble l’amour[25].

24 *Dick*, en allemand, signifie : gros. (N. d. T.)

25 L’utilisation de noms et de mots dans la création de liens entre les pensées inconscientes (tendances et fantasmes), d'une part, et les symptômes, d’autre part, a lieu, dans la névrose obsessionnelle, bien moins souvent et moins brutalement que dans l'hystérie. Cependant, en ce qui concerne le nom de Richard, je me souviens d’un autre exemple tiré d’un cas analysé autrefois. Ce malade, après une dispute avec son frère, se mit à ruminer d’une façon obsessionnelle pour trouver un moyen de se débarrasser de sa fortune, ne voulant plus avoir affaire à de l’argent, etc... Or son frère s’appelait Richard.

D’autres obsessions, ayant aussi trait à l’amie du malade, permettent toutefois de distinguer des mécanismes et une origine pulsionnelle différents. Pendant le séjour de la dame à la campagne, il se créa, outre sa manie de maigrir, toute une série d’autres compulsions qui, au moins en partie, se rapportaient directement à elle. Un jour, faisant avec elle une promenade en bateau, un vent très fort s’étant élevé, il dut la forcer à mettre sa cape, car il s’était formé en lui le commandement : *il faut que rien ne lui arrive*[26]. Ce fut une sorte de *compulsion à protéger* dont voici d’autres exemples : Une autre fois qu’ils étaient ensemble pendant un orage, se forma en lui la compulsion d’avoir à compter jusqu’à 40 ou 50 entre l’éclair et le tonnerre, sans comprendre pourquoi. Le jour du départ de la dame, notre patient heurta du pied une pierre dans la rue. Il dut l’enlever de la route, ayant songé que, dans quelques heures, la voiture de son amie, passant à cet endroit, pourrait avoir un accident à cause de cette pierre. Mais quelques instants après il se dit que c’était absurde, et il dut retourner remettre la pierre au milieu de la route. Après le départ de la dame, il fut obsédé par une *compulsion à comprendre,* qui le rendit insupportable aux siens. Il s’efforçait de comprendre exactement chaque syllabe de ce qu’on lui disait, comme si, sans cela, un trésor allait lui échapper. Il demandait continuellement : « Que viens-tu de dire ? » Et, lorsqu’on lui répétait la phrase, il prétendait avoir entendu d'abord autre chose et restait insatisfait.

Toutes ces manifestations de sa maladie dépendaient d’un certain événement qui dominait à cette époque ses relations avec la dame. Cet événement avait eu lieu à Vienne, avant son départ à la campagne, lorsqu’il était en train de prendre congé d’elle. Il interpréta un de ses propos comme étant destiné à le désavouer devant les personnes présentes, et il en souffrit beaucoup. Or, à la campagne, ils eurent l’occasion de s’expliquer, et elle put lui prouver que le propos si mal interprété par lui avait été destiné à le sauver

26 Rien qui eût pu être de sa faute à lui, devrons-nous ajouter.

du ridicule. Il se sentit de nouveau très heureux après cette explication. L’indication la plus claire de cet incident est contenue dans sa compulsion à comprendre, qui est constituée comme s’il s’était dit : « Après cette expérience, si tu veux éviter des souffrances inutiles, il ne faut plus jamais te méprendre sur le sens de paroles entendues. » Mais cette résolution contient, outre la généralisation de l’événement précité, un déplacement, peut-être à cause de l’absence de l’adorée, déplacement de cette personne si hautement respectée sur toutes les personnes inférieures à elle. D’autre part, cette obsession ne peut être issue uniquement du contentement éprouvé grâce à l’explication de la dame. Elle doit exprimer autre chose encore, car notre malade finit toujours dans cette obsession par douter de l’exactitude de ce qu’on répète.

Ce sont les autres compulsions provoquées par le départ de son amie qui nous mettent sur la trace de l’autre élément recherché. La *compulsion à protéger* son amie ne peut signifier autre chose qu’une réaction — un repentir, une expiation, — à une tendance contraire, donc hostile, dirigée contre elle avant leur explication. La *compulsion à compter* pendant l’orage peut être interprétée, grâce au matériel apporté par le patient, comme étant une mesure de défense contre des appréhensions de danger de mort. Par l’analyse des obsessions mentionnées en premier lieu, nous savons que les tendances hostiles de notre patient sont particulièrement violentes, semblables à des rages folles, et nous trouvons d’autre part que, malgré la réconciliation avec la dame, cette rage contribue encore à former les obsessions. Par sa *compulsion à douter* de ce qu’il entend, il exprime son doute persistant d’avoir bien compris son amie lors de leur explication : il doute par conséquent qu’il faille considérer les paroles de celle-ci comme une preuve d’affection. Le doute, dans sa *compulsion à comprendre,* signifie qu’il doute de l’amour de son amie. Chez cet amoureux, une lutte entre l’amour et la haine, éprouvés pour la même personne, fait rage ; et cette lutte s’exprime

d'une façon plastique par un acte compulsionnel à symbolisme si significatif : il enlève la pierre du chemin de son amie pour annuler ensuite ce geste d'amour, en la remettant à sa place, afin que la voiture s'y heurte et que son amie se blesse. Il serait erroné de considérer que la seconde partie de cette compulsion fût inspirée par le sens critique du malade luttant contre ses actes morbides, signification que le malade voudrait lui attribuer. Ce geste, étant accompli compulsivement, trahit par là qu'il faisait aussi partie de l'action morbide, mais qu'il fut déterminé par un motif contraire à celui qui provoqua la première partie de l'action compulsionnelle.

De tels actes compulsionnels, à deux temps, dont le premier temps est annulé par le second, sont des phénomènes caractéristiques de la névrose obsessionnelle. La pensée consciente du malade se méprend, bien entendu, sur le sens de ces compulsions et leur attribue des motifs secondaires, *elle les rationalise*[27]. Leur véritable signification réside dans le fait qu'elles expriment le conflit de deux tendances, contradictoires et d'intensité presque égale, et qui sont, d'après mon expérience, toujours l'opposition entre l'amour et la haine. Ces actes compulsionnels à deux temps ont un intérêt théorique particulier, car ils permettent de reconnaître un type nouveau de formation de symptômes. Au lieu de trouver, comme c'est le cas régulièrement dans l'hystérie, un compromis, une expression pour ces deux contraires (tuant pour ainsi dire deux mouches d'un seul coup)[28], les deux tendances contradictoires trouvent ici à se satisfaire l'une après l'autre non sans essayer, bien entendu, de créer entre les deux contraires un lien logique, souvent en dépit de toute logique[29].

Le conflit entre l'amour et la haine se manifesta chez notre patient par d'autres signes encore. À l'époque où il redevint pieux, il

27 Cf. E. Jones : « Rationalisation in every-day life ». *Journal of Abnormal Psychology,* 1908.

28 Cf. « Hysterische Phantasien und ihre Beziehung zur Bisexualität ». (*Gesam-Ausgabe,* Vol. V).

inventa des prières qui, peu à peu, arrivèrent à durer une heure et demie, car, à l'inverse de Balaam, il se glissait toujours dans ses formules pieuses des pensées qui les transformaient en leur contraire. Disait-il, par exemple : *que Dieu le protège,* le malin lui soufflait immédiatement un « ne »[30]. Un jour, lui vint alors l'idée de proférer des injures : il espérait que là aussi se glisserait une contradiction. Ce fut là l'explosion de l'intention primitive refoulée par la prière. Dans sa détresse, notre patient supprima les prières et les remplaça par de brèves formules, composées de lettres et syllabes, initiales de diverses prières. Ces formules, il les disait si rapidement que rien ne pouvait s'y glisser.

Le patient me conta un jour un rêve qui contenait l'expression du même conflit, dans son transfert sur le médecin : « Ma mère est morte : il veut venir me faire ses condoléances, mais craint d'avoir, à cette occasion, *ce rire impertinent* qu'il avait eu à maintes reprises dans des occasions de ce genre. Il préfère laisser sa carte en y écrivant *p. c.,* mais ces lettres se transforment, pendant qu'il écrit, en *p. f.* » (1) *(pour condoléances, pour féliciter)*[31].

29 Un autre obsédé me conta un jour qu'en se promenant dans le parc de Schönbrunn, il avait heurté du pied une branche. Il la lança dans les buissons qui bordaient le chemin. En rentrant, il se mit à craindre que cette branche, dans sa nouvelle position, ne causât un accident à quelque promeneur qui prendrait le même chemin. Il sauta du tramway qui le ramenait, se précipita dans le parc, rechercha l'endroit en question et remit la branche dans sa position primitive. Et cependant, à tout autre qu'à ce malade, il eût été évident que la branche devait être plus dangereuse dans sa position primitive que dans les buissons. La seconde action, celle de remettre la branche sur le chemin, action exécutée de façon compulsionnelle, s'était parée, pour la pensée consciente, de mobiles altruistes empruntés à la première action, celle de jeter la branche dans le buisson.

30 À comparer avec les mécanismes analogues des pensées sacrilèges involontaires chez certains croyants.

31 Ce rêve donne l'explication du rire compulsionnel si fréquent et apparemment si énigmatique, qu'ont certaines personnes à l'occasion d'un décès.

La nature contradictoire des sentiments envers la dame était trop évidente pour se soustraire entièrement à la perception consciente. Toutefois, de leur caractère compulsionnel nous pouvons conclure que notre patient était dans l’impossibilité de reconnaître l’intensité de ses tendances négatives contre elle. La dame avait repoussé la première demande en mariage que notre patient lui avait faite, dix ans auparavant. Depuis, alternaient des périodes où il croyait l’aimer intensément, avec d’autres où, même consciemment, elle lui était indifférente. Dès que, au cours du traitement, il devait faire un pas pouvant le rapprocher du but de ses désirs, sa résistance se manifestait d’abord par le sentiment de ne pas tellement l’aimer au fond, sentiment qui s’évanouissait d’ailleurs rapidement. Un jour où elle était très malade et alitée, ce qui excitait sa compassion, une pensée surgit en lui à sa vue : il souhaita qu’elle restât toujours étendue ainsi. II interpréta subtilement ce souhait en déclarant désirer qu’elle fût constamment malade, uniquement afin d’être débarrassé de l’intolérable angoisse d’une récidive possible[32]. Parfois, il occupait son imagination à des rêveries qu’il reconnaissait lui-même comme étant des « fantasmes de vengeance », et dont il avait honte. Croyant qu’elle attachait une grande valeur à la situation sociale d’un prétendant, il s’adonnait aux rêveries suivantes : Elle a épousé un haut fonctionnaire, lui-même entre dans la même carrière que ce fonctionnaire et y avance bien plus rapidement, de sorte que celui-ci devient son subordonné. Un jour, cet homme commet une indélicatesse, sa femme se jette aux genoux de notre patient et le supplie de sauver son mari. Il le lui promet, mais il lui dévoile qu’il n’est entré dans cette carrière que par amour pour elle, en prévision d’une pareille éventualité. Maintenant qu’il a sauvé son mari, sa mission est terminée, il donne sa démission.

Dans d’autres rêveries, dans lesquelles par exemple il lui rendait un grand service sans qu’elle sût qui en était l’auteur, il ne

32 Un autre mobile encore contribuait à la formation de cette obsession : le souhait de la voir sans défense contre ses désirs.

voyait que de la tendresse et ne se rendait pas compte de ce que l’origine et la tendance de cette générosité, telle celle du Comte de Monte-Cristo, dans Dumas, étaient une soif de vengeance à refouler. Il avouait cependant être parfois sous l’empire d’impulsions nettes à faire du mal à la femme aimée. Cependant, ces impulsions n’apparaissaient pour la plupart qu'en l’absence de celle-ci, pour disparaître en sa présence.

f) *La cause occasionnelle de la maladie*

Un jour, notre patient mentionna en passant un événement dans lequel je pus reconnaître immédiatement la cause occasionnelle de sa maladie, ou du moins la cause occasionnelle récente de la crise actuelle de celle-ci, déclenchée six ans auparavant et qui durait encore. Le malade lui-même ignorait complètement qu’il venait de raconter un événement important. Il ne pouvait se rappeler avoir jamais accordé une valeur à cet événement, qu’il n’avait d’ailleurs jamais oublié. Cet état de choses réclame une mise au point théorique.

Dans l’hystérie, il est de règle que les causes occasionnelles récentes de la maladie soient oubliées tout comme les événements infantiles à l’aide desquels les événements récents convertissent leur énergie affective en symptômes. Là où un oubli complet est impossible, l’amnésie entame néanmoins les traumatismes récents, ou, pour le moins, les dépouille de leurs parties constituantes les plus importantes. Nous voyons, dans une pareille amnésie, la preuve d’un refoulement accompli. Il en est généralement autrement dans la névrose obsessionnelle. Les sources infantiles de la névrose peuvent avoir subi une amnésie, souvent incomplète ; par contre, les causes occasionnelles récentes de la névrose sont conservées dans la mémoire. Le refoulement s’est servi, dans ces cas, d’un mécanisme différent, au fond plus simple : ail lieu de faire oublier le traumatisme, le refoulement l’a dépouillé de sa charge affective, de

sorte qu’il ne reste, dans le souvenir conscient, qu’un contenu représentatif indifférent et apparemment sans importance. La différence entre ces deux formes de refoulement réside dans le processus psychique caché derrière les phénomènes et que nous avons le droit de reconstituer. Quant aux résultats de ces processus, ils sont presque les mêmes, étant donné qu’un souvenir indifférent n’est évoqué que rarement et ne joue aucun rôle dans l’activité psychique consciente. Pour distinguer ces deux formes du refoulement, nous ne pouvons nous servir pour le moment que de l’assertion même du patient : il a la sensation que certains événements il les savait toujours, que d’autres, par contre, il les avait oubliés depuis longtemps[33].

C’est pourquoi il arrive assez souvent que des obsédés, souffrant de remords et ayant rattaché leurs affects à de faux prétextes, font part en même temps au médecin des vraies causes de leurs remords, mais ne soupçonnent même pas que ces remords ne sont que tenus à l’écart de ces causes. Ils disent même parfois avec étonnement, ou comme se vantant, en racontant les événements qui sont les causes véritables de leurs remords : voilà qui ne me touche pas du tout. II en fut ainsi du premier cas de névrose obsessionnelle, voici de nombreuses années, qui me permit de comprendre cette maladie. Le patient en question, fonctionnaire, un scrupuleux, celui-là même dont j’ai conté l’obsession concernant la branche dans le parc de Schönbrunn, se signala à mon attention par le fait qu’il

33 II faut admettre que les obsédés possèdent deux sortes de savoir et de connaissance, et on est également en droit et de dire que l'obsédé « connaît » ses traumatismes et de prétendre qu’il ne les « connaît » pas. Il les connaît, en ce sens qu’il ne les a pas oubliés, mais il ne les connaît pas, ne se rendant pas compte de leur valeur. Il n’en est souvent pas autrement dans la vie courante. Les sommeliers qui servaient Schopenhauer, dans l’auberge qu’il avait coutume de fréquenter le « connaissaient » dans un certain sens, à une époque où il était inconnu à Francfort comme ailleurs, mais ils ne le « connaissaient » pas dans le sens que nous attachons aujourd’hui à la « connaissance » de Schopenhauer.

réglait toujours ses honoraires en billets propres et neufs (à cette époque, il n’y avait, en Autriche, pas encore de pièces d’argent). Un jour, je lui fis remarquer qu’on pouvait reconnaître le fonctionnaire aux billets neufs qu’il recevait de la caisse de l’État ; mais il répliqua que ces billets n’étaient nullement neufs, qu'il les faisait repasser à la maison. Car il se serait fait scrupule de donner à qui que ce fût des billets sales, couverts des microbes des plus dangereux et pouvant être nuisibles à qui les touchait. À cette époque, je pressentais déjà vaguement les rapports existant entre les névroses et la vie sexuelle : ainsi osai-je, un autre jour, questionner mon patient sur ce sujet. « Oh, dit-il, d’un ton léger, là tout est en ordre, je ne me prive guère. Dans bien des maisons bourgeoises je joue le rôle d’un bon vieil oncle, et j’en profite pour inviter de temps en temps une jeune fille de la maison à une partie de campagne. Je m’arrange alors pour manquer le dernier train et être obligé de passer la nuit à la campagne. Je prends alors deux chambres à l’hôtel, je suis très large ; et lorsque la jeune fille est au lit, je viens chez elle et la masturbe. » — Mais, ne craignez-vous pas, rétorquai-je, que vous puissiez lui nuire en touchant ses organes avec des mains sales ? » — Il se mit en colère : « Nuire ? Mais comment cela peut-il lui nuire ? Cela n’a encore nui à aucune d’entre elles, et toutes elles se laissaient volontiers faire ! Plusieurs d’entre elles sont mariées maintenant, et cela ne leur a pas nui ! » — Il prit très mal ma remarque, et ne revint plus. Je ne pus m’expliquer le contraste entre ses scrupules concernant les billets de banque et son manque de scrupules à abuser des jeunes filles à lui confiées que par un *déplacement* de l’affect du remords. La tendance de ce déplacement était très claire : s’il avait laissé le remords rester là où il aurait dû être, il eut dû renoncer à une satisfaction sexuelle vers laquelle il était poussé probablement par de violentes déterminantes infantiles. Il obtenait ainsi par ce déplacement un considérable *bénéfice de la maladie.*

Il me faut à présent décrire de façon circonstanciée la cause occasionnelle de la névrose de notre patient dont il a été question plus haut. Sa mère avait été élevée chez des parents éloignés, une riche famille de gros industriels. C'est en se mariant que son père avait été employé dans cette maison, de sorte qu'il n'était arrivé à sa situation de fortune, assez considérable, que grâce à son mariage. Par des taquineries entre les époux, qui vivaient d'ailleurs dans une parfaite entente, notre patient apprit que son père, quelque temps avant de connaître sa mère, avait courtisé une jeune fille d'une famille modeste, pauvre mais jolie. Tel est le prologue. Après la mort de son père, sa mère lui dit un jour qu'elle avait parlé à ses riches parents de son avenir à lui et qu'un de ses cousins avait consenti à lui donner en mariage une de ses filles dès qu'il aurait terminé ses études ; des relations d'affaires avec cette importante maison lui offriraient ainsi de brillantes perspectives pour son avenir professionnel. Ce plan de sa famille réveilla en lui ce conflit : devait-il rester fidèle à son amie pauvre ou bien suivre les traces de son père et épouser la jeune fille, belle, distinguée et riche, qu'on lui destinait ? Et c'est ce conflit-là, conflit, au fond, entre son amour et la volonté persistante de son père, qu'il résolut en tombant malade ; ou plus exactement par la maladie, il échappa à la tâche de résoudre ce conflit dans la réalité[34].

Nous trouvons une preuve de la justesse de cette conception dans ce fait que le résultat principal de sa névrose fut une inhibition au travail, qui retarda de plusieurs années la terminaison des études de notre malade. Mais ce qui résulte d'une névrose en constituait l'intention : le résultat apparent d'une névrose en est, en réalité, la cause, le mobile pour tomber malade.

Mon explication commença, bien entendu, par n'être pas agréée par le malade. Il dit ne pouvoir reconnaître une pareille

34 Il est à remarquer que la fuite dans la maladie lui fut rendue possible grâce à l'identification à son père. Et celle-ci permit la régression des affects aux vestiges de l'enfance.

influence à ce projet de mariage, qui ne lui fit, à l’époque, pas le moindre effet. Au cours du traitement, il dut cependant se convaincre, par une voie singulière, de la justesse de ma supposition. Il revécut comme une chose nouvelle et actuelle, grâce à un fantasme de transfert, ce qu’il avait oublié de son passé ou ce qui ne s’était déroulé en lui qu’inconsciemment. D’une période du traitement, obscure et difficile, il résulta qu’il avait pris pour ma fille une jeune fille rencontrée un jour dans l’escalier de ma maison. Elle lui plut, il s’imagina que j’étais si aimable et si extraordinairement patient avec lui parce que je souhaitais la lui voir épouser, et il éleva au niveau qui lui convenait la richesse et la distinction de ma famille. Mais l’amour indestructible pour la dame luttait en lui contre cette tentation. Après m’avoir adressé les pires injures, et surmonté nombre de résistances des plus opiniâtres, il ne put se soustraire à l’effet convaincant de l’analogie complète entre les imaginations du transfert et la réalité de naguère. Je reproduis ici un des rêves de cette période du traitement, pour montrer dans quel style ses sentiments s’exprimaient : *Il voit ma fille devant lui, mais elle a deux sous en crotte à la place des yeux.* Pour tous ceux qui connaissent le langage du rêve, la traduction de celui-ci sera facile : *il épouse ma fille, non pas pour ses beaux yeux, mais pour son argent.*

g) *Le complexe paternel et la solution de l'obsession aux rats*

Un fil reliait cette cause occasionnelle de la névrose adulte à l’enfance de notre patient. Il se trouvait dans une situation, par laquelle, d’après ce qu’il savait ou supposait lui-même, avait passé son père avant son mariage ; il pouvait donc s’identifier à celui-ci. Le père défunt intervenait d’une autre façon encore dans la maladie actuelle du patient. Son conflit morbide était, en effet, essentiellement une lutte entre la persistance de la volonté paternelle et ses propres sentiments amoureux. Tenons-nous compte

des communications faites par le malade au cours des premières séances du traitement, nous devrons supposer que cette lutte était très ancienne, et avait dû commencer dès l’enfance.

Le père de notre patient avait été, d’après tous les renseignements. un excellent homme. Avant de se marier, il avait été sous-officier, et il gardait comme vestige de cette période de sa vie une franchise militaire et une prédilection pour les expressions crues. En plus des vertus qu’on a l’habitude d’attribuer à tous les morts, il se distinguait par un humour cordial et une bienveillante indulgence envers ses semblables ; et le fait qu’il pût parfois être emporté et violent n’est certainement pas en contradiction avec tout son caractère, au contraire, ne fait que le compléter. Ces violents emportements étaient parfois la cause de cruels châtiments subis par les enfants, quand, petits, ils étaient turbulents. Lorsque les enfants furent plus grands, il se distingua des autres pères en ce sens que, loin d’essayer de s’imposer comme une autorité sacrée, il portait à la connaissance de ses enfants les petits malheurs et les petites erreurs de sa vie. Notre patient n’exagère certainement pas lorsqu’il dit que lui et son père avaient été les meilleurs amis du monde, excepté en ce qui concerne un certain point (v. point d). Et c’est bien là le seul point qui fut cause de ce que notre patient, dans l’enfance, avait été hanté, avec une intensité démesurée et peu commune, par l’idée de la mort de son père (v. point b). C'est aussi pourquoi de telles pensées apparaissaient dans le contenu de ses obsessions infantiles, et pourquoi il avait pu souhaiter la mort de ce père, afin qu’une certaine petite fille, émue par la pitié, devînt plus tendre envers lui (v. point d).

Il n’est pas douteux qu’au domaine de la sensualité père et fils ne fussent séparés par quelque chose et qu’à l’évolution précoce du fils, le père n’eût été un obstacle. Plusieurs années après la mort de son père, lorsque le fils éprouva, pour la première fois, la satisfaction sexuelle du coït, une pensée surgit en lui : « Mais c’est magnifique ;

pour éprouver cela, on serait capable d’assassiner son père ! » Voilà qui est en même temps un écho et une explication de ses obsessions infantiles. D’ailleurs, peu avant sa mort, le père avait nettement pris position contre les sentiments qui, ultérieurement, devaient jouer chez notre patient un rôle prépondérant. Le père s’était aperçu que le fils recherchait la société de cette dame, lui avait déconseillé de trop s’engager et lui avait dit qu’il faisait une bêtise qui ne pourrait que le rendre ridicule.

À ces données tout à fait sûres, viennent s’ajouter des faits relevant de l’activité masturbatoire de notre client. Dans le domaine de la masturbation, il existe une contradiction entre les opinions des médecins et celles des malades, contradiction qui n’a pas encore été mise en valeur. Les malades sont tous d’accord pour prétendre que l’onanisme, par lequel ils entendent la masturbation de la puberté, est la racine et la source première de tous leurs maux. Les médecins, eux, ne savent généralement pas ce qu’ils doivent en penser, mais influencés par le fait que la plupart des hommes normaux se sont masturbés pendant quelque temps, au moment de la puberté, ils ont, dans la majorité des cas, tendance à considérer que les explications des malades à ce sujet sont très exagérées. Cependant je suis d’avis de donner, là aussi, plutôt raison aux malades qu’aux médecins. Les malades pressentent ici une vérité que les médecins risquent de ne pas voir. Certes, il n’en est pas comme les malades eux-mêmes veulent l’entendre ; la masturbation de la puberté, qui est un phénomène presque général, ne saurait être rendue responsable de tous les troubles névrotiques. La thèse des malades nécessite une interprétation. Cependant, l’onanisme de la puberté n’est en réalité pas autre chose que la réédition de l’onanisme infantile, onanisme qu’on avait jusqu’à présent négligé, et qui atteint généralement une sorte de point culminant entre trois et cinq ans. Or, cet onanisme infantile est en réalité l'expression la plus nette de la constitution sexuelle de l’enfant dans laquelle, nous aussi, nous cherchons à voir

l’étiologie des névroses ultérieures. De sorte que nous devons dire que les névrosés accusent au fond, sous ce travestissement, leur propre sexualité infantile, et, en cela, ils ont tout à fait raison. Par contre, le problème de l’onanisme est insoluble, si l’on considère la masturbation comme une entité clinique et qu’on oublie qu’elle sert à la décharge des composantes sexuelles les plus diverses et des fantasmes alimentés par celles-ci. La nocivité de l’onanisme n’est que dans une faible mesure autonome, c’est-a-dire déterminée par sa nature propre. En majeure partie, cette nocivité de la masturbation coïncide avec la valeur pathogène de la sexualité elle-même. Si tant de personnes supportent sans dommage l'onanisme, c’est-à-dire une certaine mesure de cette activité, il en découle que, chez eux, la constitution sexuelle et l’évolution de la vie sexuelle a permis l’exercice de cette fonction, dans les conditions morales et sociales qu’impose la civilisation[35], tandis que d’autres réagissent par la maladie à une constitution sexuelle défavorable ou à une évolution troublée de leur sexualité, c’est-à-dire que ces derniers ne peuvent réaliser sans inhibitions ou formations substitutives la répression et la sublimation de leurs composantes sexuelles.

Or. notre patient avait eu un comportement très particulier en ce qui concernait la masturbation : chez lui la masturbation de la puberté n’avait pas existé, il aurait eu par conséquent, selon certaines conceptions, le droit de rester libre de toute atteinte de névrose. Par contre, dans sa vingt et unième année, *peu après la mort de son père,* l’impulsion à l’onanisme apparut chez lui. Après chaque satisfaction masturbatoire il se sentait très honteux. Et il y renonça bientôt entièrement. Depuis, l’onanisme ne réapparaissait chez lui qu’à des occasions rares et très singulières. « Ce sont surtout, dit-il, des moments de ma vie ou des passages de livres particulièrement beaux qui provoquaient la masturbation. Ainsi, par exemple, lorsque j’entendis, par un bel après-midi d’été, dans la ville

35 Cf. *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* trad. franç. Reverchon, Paris. Gallimard, 1925.

intérieure, le beau son de cor d’un postillon qui souffla jusqu’à ce qu’un agent de police le lui interdît en invoquant un règlement. Et une autre lois, lorsque je lus dans *Dichtung und Wahrheit,* de Goethe, comment ce dernier, encore jeune homme, se libéra dans un mouvement de tendresse d’une malédiction qu’avait exprimée une femme jalouse, malédiction qui devait frapper celle qu’il baiserait sur la bouche. Goethe s’était, pendant longtemps, laissé retenir superstitieusement par cette malédiction ; à ce moment-là, il brisa cette chaîne et embrassa de tout son cœur sa bien aimée. »

Mon patient n’était pas peu étonné d’avoir eu l’impulsion à se masturber justement à des moments si beaux et si exaltants. Je lui fis remarquer le trait commun à ces deux exemples : l’interdiction et le fait d’agir à l’encontre d’un commandement.

Son singulier comportement, à l’époque où il préparait un examen, faisait partie du même contexte : il se plaisait alors à imaginer que son père était encore vivant et pourrait rentrer d’un moment à l’autre. Il s’était arrangé alors pour travailler de nuit. Entre minuit et une heure, il s’interrompait, ouvrait la porte d’entrée, comme si son père s’y tenait, rentrait et contemplait son pénis dans la glace de l’entrée. Ces étranges manœuvres ne peuvent être comprises que si l’on admet qu’il se comportait alors comme s’il attendait la visite de son père à l’heure des esprits. Du vivant de son père, notre patient avait été un étudiant plutôt paresseux, ce qui avait souvent chagriné celui-ci. Maintenant, son père pouvait être content de son fils, s’il revenait sous forme d’esprit et le trouvait en train de travailler. Mais son père ne se serait certainement pas réjoui en voyant ses autres gestes : de cette manière, notre patient s’insurgeait contre lui. Le malade exprimait ainsi côte à côte, par ses actes compulsionnels incompréhensibles, les deux faces de son sentiment à l’endroit de son père, comme plus tard, par ses actes compulsionnels au sujet de la pierre sur la route, il exprimait son double sentiment envers l’amie aimée.

Me basant sur ces signes et sur d'autres analogues, j'osai lui faire part de l'hypothèse d'après laquelle il aurait commis, vers l'âge de six ans, quelque méfait d'ordre sexuel en rapport avec la masturbation et aurait été sévèrement châtié par son père. Ce châtiment, tout en mettant fin à la masturbation, aurait laissé subsister en lui, contre son père, une rancune ineffaçable et aurait donné à tout jamais à son père le rôle de celui qui trouble et gêne la vie sexuelle de son fils. (Cf. les suppositions semblables dans une des premières séances.) À ma grande surprise, le patient me dit alors qu'un événement de ce genre lui avait été, à maintes reprises, conté par sa mère, et que s'il ne l'avait pas oublié, c'était certainement parce que des faits étranges s'y rattachaient : lorsqu'il était encore très petit (l'âge précis pourrait encore se retrouver grâce à la coïncidence de la maladie mortelle d'une de ses sœurs plus âgée), il avait commis quelque méfait que son père avait puni par des coups. Le petit se serait alors mis dans une rage terrible et aurait injurié son père pendant que celui-ci le châtiait. Mais ne connaissant pas encore de jurons, l'enfant lui aurait crié toutes sortes de noms d'objets, tels que : « Toi lampe, toi serviette, toi assiette, etc.... » Le père, bouleversé par cette explosion intempestive, s'arrêta net et s'exclama : « Ce petit-là deviendra ou bien un grand homme ou bien un grand criminel[36]. » Notre patient est convaincu que cette scène avait produit sur lui, ainsi que sur son père, une impression durable. Son père ne l'avait plus jamais battu. Quant à lui-même, il rend cette scène responsable d'une certaine modification de son caractère : par crainte de la violence de sa propre rage, il était devenu lâche. Il avait eu d'ailleurs, toute sa vie, une peur terrible des coups et se cachait, plein d'horreur et d'indignation, quand un de ses frères ou sœurs était battu.

Sa mère, auprès de laquelle il s'informa à nouveau, confirma le récit et ajouta que le patient, âgé à ce moment de trois ou quatre

36 L'alternative était incomplète : Je père n'avait pas songé à l'issue la plus fréquente de passions aussi précoces : la névrose.

ans, avait mérité ce châtiment puisqu’il avait *mordu* quelqu’un. Elle ne se rappelait pas autre chose ; à son avis, il était possible que le

petit eût mordu sa bonne d’enfant ; il n’était pas question dans le récit de la mère d’un caractère sexuel du méfait[37].

La valeur de celle scène infantile étant discutée dans la note en bas de la page, je ferai remarquer ici que l’apparition du souvenir de cette scène d’enfance ébranla mon patient, qui jusqu’alors ne pouvait croire qu’il eût eu des sentiments de rage envers son père, sentiments s’étant formés à une « époque préhistorique » de sa vie

37 On a souvent affaire, dans les psychanalyses, à de tels événements de la première enfance, où l’activité sexuelle infantile semble atteindre son point culminant, et trouve souvent une fin catastrophique, grâce à un accident ou à un châtiment. Ces événements s’annoncent, comme une ombre, dans les rêves, ils deviennent souvent si distincts qu’on croit pouvoir les saisir d’une façon palpable, mais malgré cela ils échappent à un éclaircissement définitif, et si on procède sans habileté ni prudence particulière, on ne peut arriver à décider si une pareille scène a réellement eu lieu. Pour trouver la voie de l'interprétation, il faut tenir compte de ce fait qu’on peut retrouver, dans l'imagination inconsciente du patient, plus d’une version de pareilles scènes, parfois des versions très diverses. Pour éviter une erreur dans l'appréciation de la réalité, on doit se rappeler que des « souvenirs d'enfance » des hommes ne sont fixés qu’à un âge plus avancé (le plus souvent à l’époque de la puberté), et qu'ils subissent alors un processus de remaniement compliqué, tout à fait analogue à celui de la formation des légendes d’un peuple sur ses origines. On peut reconnaître clairement que l’adolescent cherche *à effacer,* par ses fantasmes concernant sa première jeunesse, *le souvenu de son activité auto-érotique*. Il y arrive en élevant au niveau de l’amour objectal les traces laissées par l’auto-érotisme. tout comme le fait le véritable historien qui tâche d’envisager le passé dans la lumière du présent. De là la quantité d’attentats sexuels et de séductions imaginés dans ces fantasmes, tandis que la réalité se borna à une activité auto-érotique stimulée par des caresses et des punitions. De plus, on s’aperçoit que ceux qui se forgent des fantasmes sur leur enfance *sexualisent leurs souvenirs,* c’est-à-dire qu’ils relient des événements banals à leur activité sexuelle et étendent sur eux leur intérêt sexuel, tout en suivant probablement par là des traces de contextes a véritablement existants. Tous ceux qui se souviennent de l'« *Analyse d’une phobie chez un garçon de cinq ans* », que j’ai publiée, comprendront qu’il n’est pas dans mon intention de diminuer, par les remarques précédentes, l’importance de la sexualité infantile et de la réduire à l’intérêt sexuel

et devenus latents par la suite. Certes, je m’étais attendu à un effet plus grand encore, car cet événement lui avait été raconté si souvent par son père lui-même qu’on ne pouvait guère douter de sa réalité. Or, avec une faculté de fausser la logique qui surprend toujours chez les obsédés souvent si intelligents, il opposait à la valeur probante de ce récit le fait de ne pas se rappeler lui-même cet événement. Il fallut qu’il se convainquît, par la voie douloureuse du transfert, que ses rapports avec son père indiquaient véritablement ces sentiments

existant lors de la puberté. Mon intention est seulement de donner des directives techniques pour la solution des fantasmes destinés à fausser l’image de l’activité sexuelle infantile proprement dite.

Il est rare de se trouver, comme chez notre patient, dans l’heureuse situation de pouvoir établir indubitablement, grâce au témoignage d’une personne adulte, les faits qui avaient servi de base aux fantasmes concernant l'enfance. Cependant le témoignage de la mère de notre patient laisse entrevoir là plusieurs possibilités. Il peut tenir à sa propre censure qu’elle ait omis de préciser la nature sexuelle du méfait commis par son enfant, censure qui tend à éliminer chez tous les parents l’élément sexuel du passé de leurs enfants. Mais il est possible aussi que l’enfant ait été réprimandé par sa bonne ou par sa mère, même pour une inconduite banale alors dépourvue de caractère sexuel et qu’il ait eu une réaction violente que son père punit. À la bonne ou à toute autre personne subalterne, l’imagination substitue régulièrement dans ces fantasmes le personnage plus distingué de la mère. Toujours est-il qu’en approfondissant les rêves de notre patient relatifs à ces incidents, on trouvait chez lui les signes les plus nets d’une sorte de création imaginative dans le genre d’un poème épique, dans laquelle les désirs sexuels envers sa mère et sa sœur, de même que la mort prématurée de cette dernière, étaient mis en rapport avec le châtiment par le père du petit héros. Je ne réussis pas à défaire, fil à fil, tout ce tissu de revêtement imaginatif ; c’est précisément le succès thérapeutique qui s’y opposa. Le patient était rétabli, et il fallait qu’il s’attaquât aux nombreux problèmes que lui posait la vie, problèmes trop longtemps restés en suspens, et dont la solution n’était pas compatible avec la continuation du traitement. Je prie donc le lecteur de ne pas me faire grief de cette lacune dans l’analyse. L’investigation scientifique par la psychanalyse n’est aujourd’hui encore qu’un sous-produit des efforts thérapeutiques ; c’est pourquoi le rendement scientifique est souvent le plus grand précisément dans des cas traités sans succès.

inconscients. Aussi finit-il bientôt par m’injurier dans ses rêveries et associations, moi et les miens, de la façon la plus grossière et ordurière, cependant que consciemment il n’éprouvait pour moi que le plus grand respect. Son comportement, pendant qu’il me faisait part de ses injures, était celui d'un désespéré : « Comment pouvez-vous supporter, Monsieur le Professeur, disait-il, de vous laisser ainsi injurier par le sale type que je suis ? Il faut que vous me mettiez à la porte ; je ne mérite pas mieux. » En disant cela, il se levait du divan et courait à travers la pièce, comportement qu’il expliquait d’abord par le scrupule qu’il éprouvait à me dire des choses aussi épouvantables, tout en restant tranquillement étendu. Mais, bientôt, il en trouva lui-même la véritable explication : il s’éloignait par crainte d’être frappé par moi. Lorsqu’il lui arrivait de me dire ses pensées injurieuses, tout en restant couché, il se conduisait comme si, dans une épouvantable angoisse, il voulait se protéger contre un terrible châtiment : il cachait sa tête dans ses mains, couvrait sa figure de ses bras, s’enfuyait brusquement, les traits douloureusement crispés, etc... Il se souvenait que son père avait été violent et que, dans sa colère, il ne savait parfois pas où s’arrêter. Dans cette école de souffrances que fut le transfert pour ce patient, il

La vie sexuelle infantile consiste en une activité autoérotique des composantes sexuelles prédominantes, dans des traces d’amour objectal et dans la formation de ce complexe qu’on serait en droit d’appeler *le complexe nodal des névroses*. Ce dernier comprend les premiers émois de tendresse ou d’hostilité envers les parents, frères et sœurs, le plus souvent après que la curiosité de l’enfant a été éveillée par la naissance d’un frère ou d’une sœur. Le fait que l’on forme généralement les mêmes fantasmes concernant sa propre enfance, indépendamment de ce que la vie réelle y apporte, s’explique par l’uniformité des tendances contenues dans ce complexe, et par la constance avec laquelle apparaissent ultérieurement les influences modificatrices. Il appartient essentiellement au *complexe nodal* de l’enfance que le père y assume le rôle de l’ennemi dans le domaine sexuel, de celui qui gêne l’activité sexuelle autoérotique et, dans la grande majorité des cas, la réalité contribue largement à la formation de cette situation affective.

acquit peu à peu la conviction qui, à toute personne étrangère à ces événements, se fût imposée sans aucune difficulté : l’existence inconsciente de sa haine pour son père. C’est alors que fut libre l'accès à la solution de l’obsession aux rats. Et quantité de faits réels, qu’il avait omis de raconter jusqu’alors, furent mis ainsi, en pleine cure, à notre disposition pour permettre de reconstituer le contexte.

Dans l’exposé de ces faits, je vais autant que possible abréger et résumer. La première énigme fut évidemment celle des réactions pathologiques si violentes et de l’excitation de notre patient aux deux choses que lui avait communiquées le capitaine tchèque : quand il l’avait invité à rendre l’argent au lieutenant A., puis lorsqu'il lui avait fait le récit relatif aux rats. Il fallait admettre qu’il s’agissait là d’une « sensibilité complexuelle », et que, par ces phrases, des points hypersensibles de l’inconscient du malade avaient été touchés violemment. Il en était ainsi : notre patient, comme toutes les fois qu’il faisait une période militaire, s’identifiait alors inconsciemment à son père, qui avait été lui-même, pendant plusieurs années, militaire et avait eu l’habitude de raconter bien des faits de cette époque de sa vie. Or, le hasard, qui peut contribuer à la formation d’un symptôme, comme les termes mêmes d’une phrase à la formation d’un mot d’esprit, avait voulu qu’une petite aventure de son père eût de commun avec les paroles du capitaine un élément important. Son père avait, dans le temps, perdu au jeu une petite somme d’argent dont il avait la garde, en tant que sous-officier (*Spielratte*)[38], et aurait eu de gros ennuis si un camarade ne la lui avait avancée. Après avoir quitté la carrière militaire, et après qu’il fut devenu un homme fortuné, il rechercha ce camarade serviable, mais ne le retrouva pas. Notre patient n’était même pas sûr qu’il eût jamais réussi à rembourser cet argent : le souvenir de ce péché de jeunesse de son père lui était désagréable, parce que son inconscient était plein de critique hostile à l’égard du caractère de celui-ci. Les paroles du capitaine : « Il faut que tu rendes au lieutenant A. les 3 couronnes

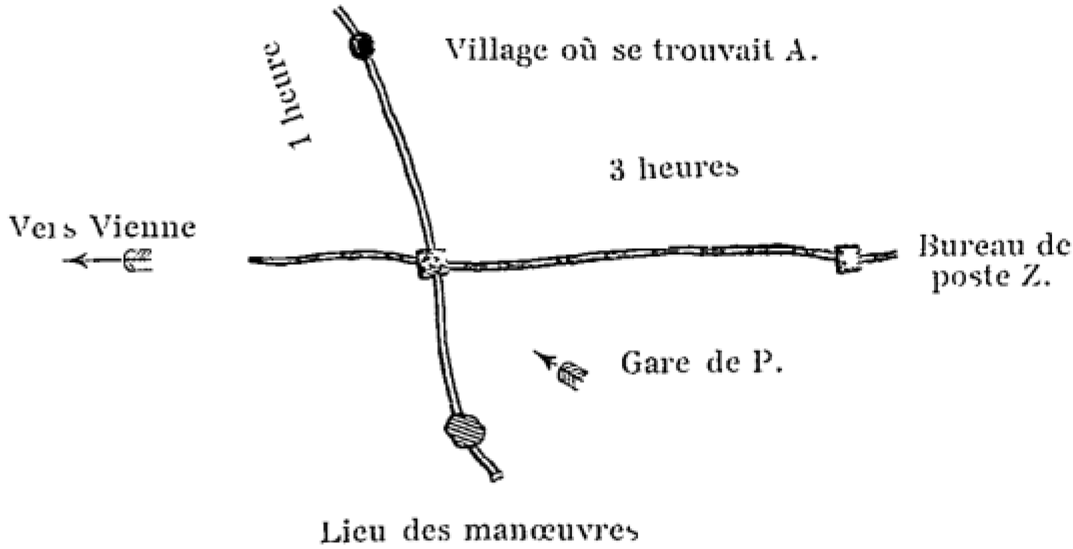
38 En allemand, *Spielratte*, « rat de jeu », veut dire un brelandier. (N. d. T.)

80 », étaient pour le fils comme une allusion à la dette que le père n’avait pas payée.

Par contre, le fait que l’employée de la poste de T. eût elle-même payé les frais de remboursement, en ajoutant quelques compliments à l’égard de notre patient[39], renforça son identification à son père dans un autre domaine. Il compléta à ce moment son récit en racontant qu’au même endroit où se trouvait le bureau de poste, la jolie fille de l’aubergiste lui avait fait beaucoup d’avances, de sorte qu’il s’était proposé d’y retourner après la fin des manœuvres et de tenter sa chance auprès d’elle. Or, l'employée de la poste devint alors une concurrente de la fille de l’aubergiste : il pouvait se demander, comme son père dans l’aventure qui le mena au mariage, à laquelle des deux, après le service militaire, prodiguer ses bonnes grâces. Nous voyons tout à coup que son étrange hésitation entre aller à Vienne ou revenir à l’endroit du bureau de poste, comme ses continuelles tentations de retourner à Z. pendant son voyage (cf. point c), n’étaient pas aussi dépourvues de sens qu’elles nous ont paru tout d’abord. Pour sa pensée consciente, l’attraction de Z., où se trouvait le bureau de poste, était motivée par le besoin d’y tenir son serment avec l’aide du lieutenant A. En réalité, l’objet de ce désir de retourner à Z. était l’employée de la poste ; et le lieutenant se substituait dans son esprit à celle-ci parce qu’il avait habité le même endroit et s’y était occupé du service postal militaire. Lorsque le patient eut appris que ce n’était pas le lieutenant A., mais le lieutenant B., qui avait fait, le jour en question, le service postal, il fit entrer aussi celui-là dans la combinaison, et put alors répéter son

39 N’oublions pas qu’il apprit ceci avant que le capitaine ne lui eût adressé (injustement) l’invitation à rembourser l’argent au lieutenant A. Il y a là un point indispensable à la compréhension de ce qui suit, point dont la répression jeta notre patient dans un état d’inextricable confusion et qui m’a, pendant quelque temps, empêché de saisir le sens de tout cet ensemble.

hésitation entre les deux jeunes filles, en leur substituant dans ses idées quasi-délirantes les deux officiers[40].



Poux mieux éclaircir les effets qu’eut le récit aux rats du capitaine, il convient de suivre de plus près l’évolution de l’analyse. Une extraordinaire abondance de matériel associatif commença à se faire jour, sans que la formation obsessionnelle devînt pour le moment plus transparente. La représentation du châtiment par les rats avait excité un certain nombre de pulsions instinctives, avait réveillé une quantité de souvenirs, et les rats avaient acquis pour cette raison, dans le laps de temps écoulé entre le récit du capitaine et son invitation à rendre l’argent, un certain nombre de

40 (Note de 1923). De même que le patient a tout fait pour embrouiller le petit événement du paiement des frais de remboursement, moi-même je n’ai peut-être pas réussi dans mon exposé à le rendre entièrement clair. C'est pourquoi je reproduis ici une petite carte par laquelle M. et Mme Strachey ont essayé de rendre plus compréhensible la situation après les manœuvres. Mes traducteurs anglais ont remarqué à juste titre que le comportement du patient reste incompréhensible aussi longtemps qu’on ne mentionne pas expressément que le lieutenant A. avait d’abord habité l'endroit où se trouvait le bureau de poste Z et y avait fait le service de la poste, mais qu’il avait, les derniers jours des manœuvres, remis ce service au lieutenant B. et été envoyé à A. Le capitaine « cruel » ne savait encore rien de ce changement, de là son erreur en disant à notre malade de rembourser le lieutenant A.

significations symboliques auxquelles, ultérieurement, s’en ajoutaient toujours de nouvelles. Mon récit ne peut en être que très incomplet. Le châtiment par les rats réveilla, avant tout, l’érotisme anal qui avait joué dans l’enfance du patient un grand rôle, et avait été alimenté durant de longues années par l’existence, chez lui, de vers intestinaux. Les rats acquirent ainsi la signification : argent[41], rapport qui se manifesta par l’association quote-part -rats[42]. Dans son état obsessionnel quasi-délirant, il s’était constitué un véritable étalon monétaire en rats ; ainsi, par exemple, lorsque, au début du traitement, je lui indiquai le montant des honoraires d’une séance, il compta ainsi, ce que je n’appris que six mois plus tard : « Tant de florins, — tant de rats ». Dans ce langage fut transféré peu à peu tout le complexe d’argent du patient, qui se rattachait à l’héritage de son père, c’est-à-dire que toutes les représentations relatives à l’argent prirent un caractère obsessionnel et se virent soumises à l’inconscient par l’association verbale : quote-part-rats. Cette signification monétaire des rats s’étaya en outre sur l’avis donné par le capitaine de la dette à payer, ceci à l’aide du jeu de mots : *rat de jeu,* par lequel se pouvait retrouver l’accès au souvenir du père perdant au jeu de l’argent qui ne lui appartenait pas.

D’autre part le rat, qui était connu de notre patient comme propagateur d’infections, put aussi être utilisé par lui comme symbole de l’*infection syphilitique,* à juste titre si redoutée dans l’armée, symbole derrière lequel se dissimulaient des doutes sur la conduite de son père au cours de la carrière militaire. Par ailleurs, le porteur de l'infection syphilitique étant le pénis lui-même, le rat devint l’organe génital, symbolisme déterminé par une autre raison encore. Le pénis, et particulièrement celui de l’enfant, peut très bien être comparé à un *ver* et, dans le récit du capitaine, les rats grouillaient dans le rectum, comme le faisaient, chez notre patient

41 Cf. *Charakter und Analerotik* (Caractère et érotisme anal). Vol V des *Gesammelte Schriften* (Œuvres complètes) de Freud.

42 Quote-part, en allemand : *Rate* ; Rat en allemand : *Ratte* (N. d. T.)

enfant, les grands ascaris. Ainsi, la signification phallique des rats reposait, une fois de plus, sur l’érotisme anal. Le rat est de plus un animal sale, se nourrissant d’excréments et vivant dans les égouts[43]. Il serait superflu de mentionner l’étendue que put prendre le « délire aux rats » grâce à ce nouveau sens. « Tant de rats, — tant de florins », pouvait, par exemple, parfaitement caractériser un métier féminin qui lui était particulièrement odieux. Par contre, il n’est certes pas indifférent que le remplacement du rat par un pénis ait eu pour effet, dans le récit du capitaine, d’évoquer cette situation : rapport « *per anum* », lequel, relativement à son père et à son amie, devait lui paraître particulièrement odieux. Cette situation réapparaissant dans l’obsession, rappelait d’une manière non équivoque certains jurons répandus chez les Slaves du Sud[44], et dont on peut trouver la teneur dans les *« Anthropophyteïa* » édités par F.-F. Krauss. Tout ce matériel, et d’autre encore, trouva d’ailleurs sa place dans le contexte du thème des rats, par l’intermédiaire d’une association-écran : « se marier »[45].

Que le récit du supplice aux rats ait réveillé, chez notre patient, toutes les tendances à la cruauté égoïste et sensuelle réprimées précocement, voilà qui est prouvé par sa propre description et sa mimique au moment où il me le racontait. Cependant, malgré la richesse du matériel, la signification de l’obsession demeura obscure jusqu’au jour où, dans ses associations, surgit la demoiselle aux rats d’Ibsen du *Petit Eyolf,* ce qui permit de conclure irréfutablement à ce que, dans de nombreuses phases du quasi-délire obsessionnel, les rats avaient signifié aussi des enfants[46]. Recherchait-on l’origine de cette signification nouvelle, on se heurtait immédiatement aux racines les plus anciennes et les plus

43 Celui qui voudrait nier ces bonds de l'imagination névrotique devrait se souvenir des fantaisies semblables chez les artistes, par exemple des « *Diableries érotiques* », de Le Poitevin.

44 Et en France. (N. d. T.*)*

45 En allemand, *heiraten*, qui comprend la syllabe : *rat* (N. d. T.)

importantes. En visitant un jour la tombe de son père, il avait vu un grand animal y passer furtivement, animal qu’il avait pris pour un rat[47]. Il crut qu’il venait de sortir de la tombe de son père où il aurait dévoré le cadavre de celui-ci. Mordre et ronger avec les dents pointues avait pour lui toujours été lié à l’idée de rat[48] ; mais ce n’est pas impunément que les rats mordent, sont voraces et sales, les hommes les persécutent cruellement et sans merci, comme il l’avait souvent observé avec horreur. Souvent même il avait ressenti de la pitié pour ces pauvres bêtes. Or, lui-même avait été un petit animal dégoûtant et sale qui, lorsqu’il se mettait en rage, savait mordre et subissait pour cela de terribles punitions (cf. point g). Il pouvait en vérité reconnaître dans le rat son « image toute naturelle »[49]. Le destin lui avait lancé, pour ainsi dire, dans le récit du capitaine, un mot auquel son *complexe était sensible,* et il n’avait pas manqué d’y réagir par son obsession.

46 Le personnage de la « demoiselle aux rats », d’Ibsen est certainement dérivé du légendaire preneur de rats de Hameln, qui attire d’abord les rats dans l'eau et qui ensuite séduit par les mêmes moyens les enfants de la ville lesquels ne reviennent plus jamais. Le petit Eyolf aussi se jette à l'eau, fasciné par la « demoiselle aux rats » (*Rattenmamsell*). En général, le rat apparaît dans la légende moins comme un animal dégoûtant que comme un animal sinistre et inquiétant, on aimerait dire comme un animal chtonique, symbolisant les âmes des morts.

47 Une des belettes dont il y a tant au Cimetière central de Vienne.

48 Méphisto dit, dans *Faust :*

Doch dieser Schwelle Zaubei zu zerspalten,

Bedarf ich eines Rattenzahns.

..

Noch einen Biss, so ist's geschehn.

Mais pour rompre le charme de ce seuil,

Il me faudrait une dent de rat.

..

Encore un coup de dent, et c’est fait.

49 *Natürlich Ebenbild*. Auerbachs Keller (La taverne d'Auerbach, dans *Faust,* 1ère partie).

Les rats, d’après son expérience précoce et lourde de conséquences, étaient des enfants. Et alors, il conta un fait qu’il avait assez longtemps tenu à l’écart de tout ce contexte, mais qui élucidait complètement la raison pour laquelle les enfants l’intéressaient. La dame qu’il adorait depuis de longues années, et qu'il ne pouvait se décider à épouser, était condamnée à ne pas avoir d’enfants, à la suite d’une opération gynécologique, une ovarectomie bilatérale. C’était même, pour lui qui aimait les enfants, une des causes principales de ses hésitations.

Alors seulement il devint possible de comprendre l’obscur processus de la formation de l’obsession ; à l’aide des théories sexuelles infantiles et du symbolisme bien connu de l’interprétation des rêves, tout se laissa traduire en pensées pleines de sens. Lorsque le capitaine avait raconté, pendant l’étape de l’après-midi où mon patient avait perdu son lorgnon, le châtiment par les rats, ce dernier avait d’abord été frappé par le caractère cruel et lubrique de la situation représentée. Mais tout de suite s’établit le rapport avec la scène de son enfance où lui-même avait mordu ; le capitaine, qui se faisait l’avocat de punitions semblables à celle qu’il avait subie, avait pris pour le malade la place de son père et attiré sur lui un renouveau de rage pareille à celle qui avait jadis éclaté contre la cruauté paternelle. L’idée, qui lui avait alors furtivement traversé l’esprit, qu’il pourrait arriver une chose semblable à une personne chérie peut ainsi se traduire par ce souhait : « C’est à toi que l’on devrait faire ça », lequel s’adressait, à traders le capitaine, aussi au père du patient. Lorsque, une journée et demie après[50], le capitaine lui remit le colis et lui rappela qu’il devait rendre les 3 couronnes 80

50 Et non pas le soir même, comme il le raconta d’abord. II est tout à fait impossible que le pince-nez commandé soit arrivé le soir même. Il raccourcit cet intervalle dans son souvenir parce que c’est pendant ce temps que se constituèrent les contextes d’idées décisifs, et parce qu’il refoule la rencontre avec l'officier qui lui avait fait part de l'aimable intervention de l'employée de la poste, rencontre qui eut aussi lieu dans cet intervalle.

au lieutenant A., notre malade savait déjà que ce « supérieur cruel » se trompait, et qu'il ne devait de l'argent qu'à l'employée de la poste. Il aurait été tenté de donner une réponse ironique, comme par exemple : « Oui, tu parles », ou bien : « Penses-tu [51] que je vais lui rendre cet argent. » Réponses qu'il ne fallait pas énoncer. Mais le complexe paternel et le souvenir de la scène infantile en question ayant déjà été réveillés, se forma en lui la réponse : « Oui, je rendrai l'argent à A., quand mon père ou la dame auront des enfants » ; ou bien : « Je lui rendrait l'argent aussi vrai que mon père ou la dame auront des enfants ». Ce qui était une promesse ironique liée à une condition absurde et irréalisable[52].

Mais à présent, le crime était commis, les deux personnes qui lui étaient le plus chères, son père et sa bien-aimée, insultées par lui, ce qui exigeait une punition, et le châtiment consistait en un serment impossible à tenir et impliquant obéissance à l'ordre injustifié du supérieur : « *Maintenant, tu dois vraiment rendre l'argent à A.* » Dans cette obéissance forcée, il refoulait ce qu'il savait mieux que le capitaine, c'est-à-dire que l'avertissement reposait sur des données fausses : « Oui, tu dois rendre cet argent à A., comme l'exige le remplaçant du père. Le père ne peut se tromper. » La Majesté non plus ne peut se tromper, et si Elle s'adresse à quelqu'un en lui donnant un titre que cette personne n'a pas, celle-ci le portera désormais.

De tout ce processus, une vague notion parvient à la conscience, mais la révolte contre l'ordre du capitaine et la transformation en son contraire sont également représentées dans la conscience. (D'abord : *ne pas* rendre l'argent, sinon cela arrive... —

51 *Ja, Schnecken, Ja einen Schmarren*. Termes d'argot viennois que nous traduisons par des expressions à peu près équivalentes *(N. d. T.)*

52 L'absurdité signifie ainsi, dans le langage des obsessions comme dans celui du rêve, l'ironie, la raillerie. Voir *La Science des Rêves,* trad. franç. Meyerson, Paris, A Jean. p. 387.

le châtiment par les rats, — et ensuite la transformation en serment de sens contraire, en punition de la révolte.)

Qu’on se remémore encore une fois les circonstances dans lesquelles s’était formée la grande obsession. La libido du malade était sous pression de par une longue continence et du fait des avances des femmes dont le jeune officier était l’objet ; il s’était d’ailleurs rendu aux manœuvres dans un certain état d’indifférence envers la dame. Cette tension de sa libido le disposait à reprendre l’ancienne lutte contre l’autorité paternelle, et il osa songer à une satisfaction auprès d’autres femmes. Les doutes concernant la mémoire de son père et la valeur de son amie s’étaient renforcés ; dans cet état d’esprit il se laissa entraîner à les insulter tous les deux, mais alors il s’infligea une punition. Il reproduisait par là un ancien prototype. En hésitant si longtemps, après les manœuvres, en ne sachant s’il devait rentrer à Vienne ou rester et tenir son serment, il exprimait ces deux conflits qui depuis toujours existaient en lui en un seul : conflit entre l’obéissance à son père et la fidélité à son amie[53].

Un mot encore sur l’interprétation du contenu de la sanction : « ...sinon les deux personnes subissent le supplice aux rats ». Celle-ci repose sur deux théories infantiles de la sexualité dont j’ai traité ailleurs[54]. La première est que les enfants sortent de l’anus ; la seconde, conséquence logique de la première, est qu’il est aussi possible aux hommes qu’aux femmes d’avoir des enfants. D’après les règles techniques de l’interprétation des rêves, le fait de sortir de

53 Il est peut-être intéressant de mettre en relief que l'obéissance au père coïncide avez l’indifférence à l’égard de la dame. S’il reste et rend l’argent à A., il expie vis-à-vis de son père et il abandonne en même temps son amie, attiré par un autre aimant. La victoire, dans ce conflit, est remportée par la dame, aidée, il est vrai, par la réflexion normale.

54 Cf. « Ueber infantile Sexualtheorien » (Des théories sexuelles infantiles) *Gesam. Schriften.*

l’anus peut être exprimé par son contraire : entrer dans l’anus (comme dans le supplice aux rats), et inversement.

On ne peut guère s’attendre à des solutions plus simples d’obsessions aussi graves ou à des solutions par des moyens autres. La solution trouvée, l’obsession aux rats s’évanouit.

II. Considérations théoriques

a) *Quelques caractères généraux des formations obsessionnelles*[55]

La définition que j'ai donnée en 1896 des obsessions et d'après laquelle elles seraient « des reproches transformés, resurgissant hors du refoulement, et qui se rapportent toujours à une action sexuelle de l'enfance exécutée avec satisfaction »[56], me paraît aujourd'hui attaquable au point de vue de la forme, bien que composée d'éléments les meilleurs. Elle tendait trop à l'unification et avait pris pour modèle le processus même des obsédés, lesquels, avec leur penchant particulier pour l'incertain et le vague, confondent et réunissent les formations psychiques les plus diverses sous le nom d' « obsessions »[57]. Il serait en réalité plus correct de parler de *pensée compulsionnelle* et de mettre en relief ce fait que les formations compulsionnelles peuvent avoir la signification des actes psychiques les plus variés : souhaits, tentations, impulsions, réflexions, doutes, ordres et défenses. Les malades ont en général la tendance à en atténuer la netteté et à en présenter le contenu

55 Différents points traités ici et dans les paragraphes suivants ont déjà été mentionnés dans la littérature de la névrose obsessionnelle, comme on peut le voir dans l'ouvrage capital et approfondi sur cette névrose, qu'a publié L. Loewenfeld : *Die psychischen Zwangserscheinungen* (1904).

56 « *Weitere Bemerkungen über Abwehrneuropsychosen* » (Nouvelles observations sur les psychonévroses de défense) (*Gesamm. Schriften,* Vol. I).

dépourvu de sa charge affective sous forme d'obsession. Notre patient en donne un exemple dans une des premières séances (point d du précédent chapitre) en traitant un souhait de simple « enchaînement d'idées ».

Il faut aussi convenir que, jusqu'à présent, la phénoménologie même de la pensée compulsionnelle n'a pu être convenablement appréciée et étudiée. Au cours de la lutte de défense secondaire menée par le malade contre les « obsessions » pénétrées dans sa conscience, se forment des phénomènes dignes d'une dénomination spéciale. On se souvient, par exemple, de la suite d'idées qui préoccupait notre malade pendant son voyage au retour des manœuvres. Ce n'étaient pas des considérations entièrement raisonnables qui s'opposaient aux obsessions, mais, en quelque sorte, un mélange des deux formes de pensée : aux idées de défense s'incorporaient certaines prémisses de la compulsion qu'elles avaient à combattre, et elles se posaient (au moyen de la raison) sur le plan de la pensée morbide. Je crois que de pareils phénomènes méritent le nom de « *délires* »[58]. Un exemple, que je prie mon lecteur de rapporter à l'endroit voulu dans l'histoire de notre malade, éclairera cette distinction. Lorsque le patient s'adonna pendant un certain temps, au cours de ses études, aux excentricités décrites plus haut : travailler tard dans la nuit, ouvrir la porte à l'esprit de son père et contempler ensuite ses organes génitaux dans la glace (point g), il

57 Ce défaut de définition est corrigé dans l'article précité lui-même. J' y écris : « Les souvenirs ranimés et les reproches qui en sont formés n'apparaissent cependant jamais dans la conscience tels quels. Ce qui devient conscient, sous forme d'obsession ou d'affect compulsionnel et ce qui se substitue aux souvenirs pathogènes dans la vie consciente, ce sont des *formations de compromis* entre les représentations refoulantes et refoulées. » Dans la définition précitée il convient donc d'accentuer particulièrement le mot « transformés ».

58 On voit que Freud donne ici le nom de « délires » à des phénomènes psychiques qui ne correspondent pas à ce que la psychiatrie française dénomme ainsi *(N. d. T.)*

essayait de se raisonner en pensant à ce qu'aurait dit son père s'il avait encore vécu. Mais cet argument restait sans effet, tant qu'il s'exprimait sous cette forme raisonnable : les excentricités ne cessèrent que lorsqu'il eut donné à la même pensée la forme d'une menace de caractère « délirant » : s'il faisait encore une fois une pareille sottise, un malheur arriverait à son père dans l'au-delà.

La valeur de la distinction, certainement justifiée, entre la lutte de défense primaire et secondaire, se restreint d'une façon inattendue lorsque nous apprenons que *les malades ignorent la teneur de leurs propres obsessions.* Voilà qui semble paradoxal, mais qui tient à la raison suivante : au cours de la psychanalyse, croît en effet non seulement le courage du malade, mais pour ainsi dire aussi celui de sa maladie : elle se permet des manifestations plus claires. Et, en abandonnant le langage imagé, on peut dire qu'il se passe probablement ceci : le malade, s'étant jusqu'alors détourné avec frayeur de ses manifestations morbides, leur prête maintenant attention et apprend à les connaître plus clairement et avec plus de détails[59].

D'ailleurs, c'est par deux voies particulières qu'on obtient une connaissance plus précise des formations compulsionnelles. Premièrement, on s'aperçoit que les rêves peuvent apporter le véritable texte d'un commandement compulsionnel, texte qui, par exemple, pendant la veille, n'avait été communiqué que mutilé et défiguré, comme dans une dépêche déformée. Le texte des obsessions apparaît, dans les rêves, sous forme de *phrases énoncées,* à rencontre de la règle suivant laquelle les phrases énoncées dans le rêve proviennent de phrases énoncées pendant la veille[60]. Deuxièmement, on arrive à la conviction, en *suivant analytiquement*

59 Certains malades poussent si loin l'inattention qu'ils ne font même pas part à l'analyste du contenu de leurs obsessions, et qu'ils ne peuvent même pas décrire un acte compulsionnel qu'ils ont cependant exécuté un nombre incalculable de fois.

60 Cf. *Sciences des Rêves*, trad, Meverson, Paris. Alcan. 1926. page 372.

une histoire de maladie, que plusieurs obsessions se succédant, bien que non identiques quant à leur teneur, n'en constituent, au fond, qu'une seule. L'obsession a été une fois repoussée avec succès ; elle revient alors une autre fois, travestie, n'est pas reconnue, et, grâce peut-être à son travestissement, elle peut mieux résister dans la lutte de défense. Mais la forme primitive est cependant la vraie, qui nous livre souvent son sens sans aucun voile. Lorsqu'on a élucidé péniblement le sens d'une obsession incompréhensible, le malade vous dit souvent qu'une idée, un souhait ou une tentation comme celle qu'on vient de reconstruire lui était réellement apparue une fois avant cette obsession, mais ne s'était pas maintenue. Des exemples empruntés à l'histoire de notre malade seraient malheureusement trop longs à développer.

Ce qu'on appelle officiellement « l'obsession » contient ainsi, dans sa déformation par rapport à la teneur primitive, des traces de la lutte de défense primaire. Or, c'est la déformation qui rend l'obsession viable, car la pensée consciente est forcée de la méconnaître, comme elle le fait du contenu du rêve, qui est lui-même un produit de compromis et de déformation, et que la pensée de la veille persiste à ne pas comprendre.

La méconnaissance de la part de la pensée consciente se révèle non seulement dans l'obsession elle-même, mais aussi dans les manifestations de la lutte de défense secondaire, par exemple dans les formules de défense. Je peux en donner deux bons exemples. Notre patient utilisait comme formule de défense un « aber »[61] prononcé rapidement et accompagné d'un geste de dédain. Or. il me conta un jour que cette formule s'était modifiée ces derniers temps ; il ne disait plus « áber »[62], mais « abér ». À ma question sur la raison de cette évolution, il répondit que l'*e* muet de la seconde syllabe ne lui donnait plus de sécurité contre l'immixtion de quelque chose d'étranger et de contraire, et c'est pour cela qu'il avait résolu

61 « *Aber* » veut dire « mais ! » (dans le sens d'un : « mais, voyons ! »). (N. d. T.)

62 *Aber* , accent sur l'a, prononciation correcte. *(N. d. T.)*

d’accentuer l’é. Cette explication, d’ailleurs tout à fait dans le style de la névrose obsessionnelle, se révéla cependant comme inexacte, elle pouvait tout au plus avoir la valeur d’une rationalisation ; en réalité, 1’ « *abér* » était une assimilation au mot *Abwehr*[63], terme qu’il connaissait par nos conversations théorique sur la psychanalyse. Le traitement avait donc été utilisé d'une manière abusive et « délirante » pour renforcer une formule de défense. Une autre fois, il parla du principal mot magique qu’il avait composé, pour se défendre contre les tentations, avec les premières lettres de toutes les prières les plus efficaces, et qu’il avait pourvu d’un *Amen* au bout. Je ne puis indiquer ici ce mot lui-même pour des raisons qu’on comprendra tout de suite. Car, lorsque mon patient me le révéla, je remarquai qu’il représentait l’anagramme du nom de la dame vénérée ; ce mot contenait la lettre S qu’il avait placé juste avant l'*Amen.* Il avait ainsi, peut-on dire, mis en contact le nom de son amie avec du sperme[64] ; c’est-à-dire qu’il s’était masturbé en se la représentant. Lui-même n’avait pas remarqué ce rapport pourtant si visible ; la défense s’était laissée duper par le refoulé. D’ailleurs, c’est là un bon exemple de la règle suivant laquelle ce qui doit être refoulé arrive, avec le temps, régulièrement à pénétrer dans ce qui le refoule.

Quand nous disons que les obsessions subissent une déformation semblable à celle que subissent les pensées du rêve pour devenir contenu du rêve, notre intérêt ne peut se porter que sur la technique de cette déformation. Rien ne nous empêcherait d’en exposer les différents modes d’après des exemples d’obsessions comprises et traduites. Mais dans le cadre de cette publication, je ne puis en donner que quelques échantillons. Toutes les obsessions de notre patient n’étaient pas construites d’une façon aussi compliquée, ni aussi difficiles à résoudre, que la grande « obsession aux rats ». Dans certaines obsessions, la technique utilisée était très simple,

63 *Abwehr* : « défense », l’è de ce mot est long. (N. d. T.)

64 Sperme, en allemand : *Samen.* (N. d. T.)

c’était la déformation par omission, l’ellipse, technique dont le mot d’esprit sait si bien user, mais qui ici aussi servait de moyen de défense contre la compréhension.

Une des idées obsédantes les plus anciennes et préférées de notre patient (obsession qui avait la valeur d’un avertissement, d’une mise en garde), était la suivante : « *Si j'épouse la dame, il arrivera un malheur à mon père* » (dans l’au-delà). Insérons-nous les chaînons intermédiaires sautés et que nous a révélés l’analyse. la pensée se trouve être telle : Si mon père vivait, il serait tout aussi furieux de mon intention d’épouser cette dame que jadis, lors de la scène dans l’enfance, de sorte que je me mettrais de nouveau en rage contre lui, lui souhaiterais du mal, mal qui, grâce à la toute-puissance de mes désirs[65], se réaliserait certainement.

Voici un autre cas d’omission elliptique, qui a également la valeur d’un avertissement ou d’une interdiction ascétique. Le malade avait une gentille petite nièce qu’il aimait beaucoup. Un jour, il lui vint cette idée : « *Si tu te permets un coït, il arrivera un malheur à Ella* (elle mourra). » Ajoutons ce qui a été omis : « À chaque coït, même avec n’importe quelle femme, tu seras tout de même obligé de penser que les rapports sexuels dans la vie conjugale ne te donneront jamais d’enfant (stérilité de la dame) ; tu le regretteras tellement que tu envieras à ta sœur sa petite Ella. Ces sentiments de jalousie devront amener la mort de l’enfant[66]. »

La technique de déformation elliptique semble être typique de la névrose obsessionnelle ; je l’ai encore rencontrée dans les obsessions d’autres patients. Particulièrement transparent était un cas de doute intéressant aussi par une certaine ressemblance avec la structure de l’obsession aux rats, chez une dame souffrant surtout d’actes compulsionnels. Se promenant avec son mari à Nuremberg, elle se fit accompagner par lui dans un magasin où elle voulait acheter divers objets pour son enfant, entre autres un peigne. Le

65 Sur cette toute-puissance, voir la suite.

choix de ces objets dura trop longtemps, de l'avis du mari, et il déclara qu'il irait acheter quelques monnaies entrevues en route chez un antiquaire ; après l'achat, il reviendrait chercher sa femme dans le magasin. Mais la femme jugea l'absence de son mari trop longue. Lorsqu'à son retour elle lui demanda où il était allé, et qu'il lui dit à nouveau qu'il avait été chez l'antiquaire, elle eut au même moment un doute pénible : elle se demanda si elle n'avait pas possédé depuis toujours le peigne qu'elle venait d'acheter pour son enfant. Naturellement, elle ne put pas découvrir la signification pourtant si simple de ce doute. Il ne pouvait être que déplacé, et nous sommes à même de reconstruire la pensée complète de la façon suivante : « S'il est vrai que tu n'as été que chez l'antiquaire, si je dois croire cela, je peux tout aussi bien croire que je possède depuis des années ce peigne que je viens d'acheter. » Voilà une assimilation de persiflage, ironique, semblable à la pensée de notre patient : « Oui, aussi vrai que le père et la dame auront des enfants, aussi certainement je rendrai l'argent à A. » Chez la dame dont nous venons de parler, le doute se rattachait à une jalousie inconsciente qui lui faisait admettre que son mari avait profité de son absence pour faire une visite galante.

Je n'entreprendrai pas ici une étude psychologique de la pensée obsessionnelle. Pareille estimation fournirait des résultats

66 J'aimerais illustrer l'emploi de la technique elliptique dans le mot d'esprit par quelques exemples empruntés à mon ouvrage *Der Witz und seine Bezielungen zum Unbewunsten* « Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient » (Trad franç Marie Bonaparte et Marcel Nathan, N. *R*. F., p. 87) : « Il existe à Vienne un Monsieur X.., auteur à l'esprit caustique et combatif, que ses brocards mordants exposèrent à plusieurs reprises aux sévices de ses victimes. À la suite d'une nouvelle incartade de la part d'un de ses adversaires habituels, une tierce personne s'écria : « *Si X.. l'entend, il recevra encore une gifle.* » L'interpolation suivante fait disparaître le contre-sens : « il écrira alors sur son adversaire un article si virulent que, etc... » Ce mot d'esprit elliptique présente encore quant à son contenu des analogies avec le premier exemple d'obsession.

extrêmement précieux et ferait plus pour l'élucidation de nos connaissances sur l'essence du conscient et de l'inconscient que l'étude de l'hystérie et des phénomènes hypnotiques. Il serait très désirable que les philosophes et les psychologues, qui élaborent par ouï-dire, ou à l'aide de définitions conventionnelles, d'ingénieuses doctrines sur l'inconscient, fissent d'abord des observations concluantes en étudiant les phénomènes de la pensée obsessionnelle ; on pourrait presque l'exiger, si ce n'était de beaucoup plus pénible que leurs méthodes habituelles de travail. Je mentionnerai ici seulement que, dans la névrose obsessionnelle, les phénomènes psychiques inconscients font parfois irruption dans la conscience sous leur forme la plus pure, la moins déformée, et que cette irruption dans la conscience peut avoir pour point de départ les stades les plus divers des processus de la pensée inconsciente. On peut voir par ailleurs que les obsessions, au moment de cette irruption, sont pour la plupart des formations existant depuis longtemps. C'est là la raison de ce phénomène si curieux qu'on observe lorsqu'on recherche, avec un obsédé, la première apparition d'une obsession ; il est sans cesse obligé d'en reculer l'origine, y trouvant toujours de nouvelles causes occasionnelles.

b) *Quelques particularités psychologiques des obsédés ; leur attitude envers la réalité, la superstition et la mort*

J'ai à traiter ici de quelques caractères psychologiques des obsédés, caractères qui, en eux-mêmes, ne semblent pas importants, mais dont la connaissance nous ouvrira la voie vers des notions plus importantes. Ces caractères, très nettement accentués chez mon patient, ne sont pas à attribuer à l'individu lui-même, mais à sa maladie, et se retrouvent d'une manière tout à fait typique chez d'autres obsédés.

Notre patient était à un très haut degré superstitieux, bien qu’il fût très instruit, cultivé et extrêmement intelligent et que, par moments, il assurât ne pas croire à toutes ces balivernes. Ainsi, en étant à la fois superstitieux et ne l’étant pas, il se distinguait nettement des gens superstitieux incultes dont la conviction est inébranlable. Il semblait comprendre que ses superstitions dépendaient de sa pensée obsessionnelle, bien que, parfois, il crût à elles entièrement. Une pareille attitude hésitante et contradictoire se laisse mieux concevoir si l’on adopte un certain point de vue pour en tenter une explication. Je n’hésitais pas à admettre qu’il avait, en ce qui concernait ces choses, deux opinions différentes et opposées, et non une opinion encore indéterminée. Il oscillait entre ces deux opinions, et ces oscillations dépendaient d’une façon évidente de son attitude envers ses obsessions en général. Dès qu’il était devenu maître d’une obsession, il se moquait de sa crédulité avec beaucoup de compréhension, et rien ne pouvait l'ébranler ; mais dès qu’il subissait à nouveau l’empire d’une compulsion encore non résolue, — ou bien, ce qui en était l’équivalent : d’une résistance. — il lui arrivait les choses les plus étranges, qui venaient étayer ses croyances.

Mais sa superstition était tout de même celle d’un homme cultivé et faisait abstraction d’inepties telles que la peur du vendredi, du chiffre 13, etc... Cependant il croyait aux présages, aux rêves prophétiques, rencontrant continuellement des personnes dont il venait de s’occuper sans raison, recevant des lettres de personnes auxquelles il venait de penser tout à coup après les intervalles les plus longs. Pourtant, il était assez honnête, ou plutôt assez fidèle à ses opinions officielles, pour ne pas oublier les cas dans lesquels ses pressentiments les plus intenses n’avaient abouti à rien, par exemple une fois où, se rendant en villégiature, il avait eu le pressentiment certain de ne pas rentrer vivant à Vienne. Il avouait aussi que la grande majorité de ses présages concernait des choses sans

importance particulière pour lui, et que, lorsqu'il rencontrait par exemple une personne de ses relations à laquelle il n'avait pas songé depuis longtemps et à laquelle il venait de penser quelques instants auparavant, il n'arrivait rien entre lui et la personne revue dans ces circonstances étranges. Il ne pouvait naturellement pas nier non plus que tous les événements importants de sa vie eussent eu lieu sans être accompagnés de présages ; ainsi son père était mort sans qu'il s'y attendît. Mais tous ces arguments ne changeaient rien à la dualité de ses opinions et ne révélaient que le caractère obsessionnel de sa superstition, caractère qui pouvait d'ailleurs être déduit du fait que ces oscillations et celles de la résistance étaient synchrones.

Je n'étais naturellement pas à même d'élucider du point de vue rationnel toutes les histoires miraculeuses antérieures de mon patient, mais quant à celles qui se passèrent pendant le traitement, je pus lui prouver qu'il participait continuellement à la création de ces miracles, et lui démontrer les moyens dont il se servait à cet effet. Il procédait à l'aide de la vue et de la lecture indirectes, à l'aide de l'oubli, et surtout à l'aide d'illusions de mémoire. À la fin, il m'aidait lui-même à découvrir le secret de ces tours de prestidigitation grâce auxquels il produisait ses miracles. Intéressant, comme racine infantile de sa croyance à la réalisation de ses pressentiments et de ses prédictions, fut le souvenir qui lui revint un jour : sa mère, toutes les fois qu'il fallait choisir une date, disait : « Tel ou tel jour, je ne pourrai pas, je serai couchée. » En effet, elle gardait le lit ce jour-là !

II éprouvait évidemment le besoin de trouver dans les événements des points d'appui à sa superstition ; c'est dans ce but qu'il prêtait tant d'attention aux nombreux petits hasards inexplicables de la vie quotidienne, et que, par son activité inconsciente, il aidait le hasard là où celui-ci ne suffisait pas. J'ai retrouvé ce besoin chez beaucoup d'obsédés, et je suppose qu'il existe chez la plupart d'entre eux. Ce besoin me paraît s'expliquer

par les caractères psychologiques de la névrose obsessionnelle. Comme je l'ai exposé plus haut (point f), le refoulement, dans cette maladie, s'effectue, non pas par l'amnésie, mais par la disjonction des rapports de causalité en tant que conséquence d'un retrait de l'affect. Ces rapports refoulés gardent comme une force capable d'avertir le sujet, force que j'ai comparée ailleurs à une perception endopsychique[67], de sorte que le malade introduit les rapports refoulés dans la réalité extérieure au moyen de la projection, et là, ils témoignent de ce qui a été omis dans le psychisme.

Un autre besoin psychique commun aux obsédés, apparenté à celui qui vient d'être mentionné, et qui, si on en poursuit l'étude, nous mène loin dans l'investigation des pulsions instinctives, c'est celui de l'*incertitude* dans la vie ou celui du *doute.* La formation de l'incertitude est une des méthodes dont la névrose se sert pour retirer le malade de la *réalité* et l'isoler du monde extérieur, ce qui, au fond, est une tendance commune à tout trouble psychonévrotique. Là aussi, il est extrêmement clair que ces malades cherchent à éviter une certitude et à se maintenir dans le doute ; chez certains, cette tendance trouve une expression vivante dans leur aversion contre les montres, qui, elles, assurent au moins la précision dans le temps ; ils trouvent moyen, grâce à des trucs inconscients, de rendre inopérants tous ces instruments excluant le doute. Notre patient faisait preuve d'une particulière habileté à éviter tout renseignement qui eût pu le porter à prendre une décision dans ses conflits. Ainsi ignorait-il de la situation de sa bien-aimée jusqu'aux choses les plus importantes pour son mariage, ne sachant pas, disait-il, qui l'avait opérée et si cette opération avait porté sur un ovaire ou sur les deux. Je lui enjoignis de se rappeler ce qu'il avait oublié et de se renseigner sur ce qu'il ignorait.

67 « Zur Psychopathologie des Alltagslebens ». *Gesammelle Schriften,* vol. 4 (« La Psychopathologie de la vie quotidienne ». Trad. franç. de Jankélévitch, Paris, Payot, 1924).

La prédilection des obsédés pour l'incertitude et le doute devient chez eux une raison d'attacher leurs pensées à des sujets qui sont incertains pour tous les hommes et pour lesquels nos connaissances et notre jugement doivent nécessairement rester sujets au doute. De pareils sujets sont avant tout : la paternité, la durée de la vie, la survie après la mort, et la mémoire à laquelle nous nous fions habituellement, sans cependant posséder la moindre garantie de sa fidélité[68].

L'obsédé se sert abondamment de l'incertitude de la mémoire dans la formation de ses symptômes ; nous apprendrons tout à l'heure quel rôle joue, dans la pensée de ces malades, la durée de la vie et l'au-delà. Avant de poursuivre, j'aimerais encore discuter un trait de superstition chez notre malade, qui certainement a éveillé la surprise chez plus d'un lecteur, là où je l'ai déjà mentionné (point a de la présente partie).

Je veux parler de la *toute-puissance* qu'il prétendait que possédaient ses pensées et ses sentiments, les bons et les mauvais souhaits qu'il pouvait faire. On serait certes tenté de déclarer qu'il s'agit là d'un délire dépassant les limites d'une névrose obsessionnelle. Mais j'ai trouvé la même conviction chez un autre obsédé, guéri depuis longtemps et ayant une activité normale et, de fait, tous les obsédés se comportent comme s'ils partageaient cette opinion. Nous aurons à élucider cette surestimation. Acceptons en

68 Lichtenberg ; « L'astronome sait à peu près avec la même certitude si la lune est habitée et qui est son père, mais il sait avec une tout autre certitude qui est sa mère. » Ce fut un grand progrès de la civilisation lorsque l'humanité décida à adopter, « à côté du témoignage des sens, celui de la conclusion logique, et à passer du matriarcat au patriarcat. Des statuettes préhistoriques sur lesquelles une petite forme humaine est assise sur la tête d'une plus grande représente la descendance paternelle ; Athênê sans mère sort du cerveau de Jupiter. Encore dans notre langue, le témoin, (en allemand : *Zeuge*), dans un tribunal, qui atteste quelque chose, tire son nom de la partie mâle de l'acte de la procréation, et déjà, dans les hiéroglyphes, le témoin était représenté par les organes génitaux mâles.

attendant sans détours que, dans cette croyance, s'avère une bonne part de la mégalomanie infantile et questionnons notre patient pour savoir sur quoi sa conviction s'étaye. Il répond en se référant à deux événements de sa vie. Lorsqu'il entra pour la seconde fois à l'établissement d'hydrothérapie où sa maladie s'était améliorée pour la première et unique fois de sa vie, il demanda la même chambre qui avait favorisé, grâce à sa situation, ses relations avec une de ses infirmières. On lui répondit que cette chambre était déjà occupée par un vieux professeur ; il réagit à cette nouvelle, qui diminuait de beaucoup les chances de sa cure, par ces paroles peu aimables : « Ah, qu'il meure d'apoplexie ! ». Quinze jours plus tard, il se réveille la nuit, troublé par l'idée d'un cadavre, et le matin il apprend que le vieux professeur a réellement succombé à une attaque d'apoplexie et que son cadavre a été rapporté dans sa chambre, à peu près au moment où lui s'était réveillé. L'autre événement concernait une jeune fille d'un certain âge, complètement esseulée, qui lui faisait beaucoup d'avances, et lui avait une fois directement demandé s'il ne se sentait aucune affection pour elle. La réponse fut évasive ; quelques jours après, il avait appris que cette jeune fille venait de se jeter par la fenêtre. Alors il se fit des reproches et se dit qu'il aurait été en son pouvoir de la préserver de la mort en lui prodiguant de l'amour. De cette façon, il acquit la conviction de la toute-puissance de son amour et de sa haine. Sans nier la toute-puissance de l'amour, nous voulons cependant mettre en relief que, dans les deux cas, il s'agit de mort, et nous adopterons l'explication qui s'impose : notre patient, ainsi que d'autres obsédés, est obligé de surestimer l'effet sur le monde extérieur de ses sentiments hostiles, parce qu'il ignore consciemment une bonne part de l'effet psychique interne de ces sentiments. Son amour, ou plutôt sa haine, sont vraiment tout puissants : ce sont justement ces sentiments qui produisent les

obsessions dont il ne comprend pas l'origine et contre lesquelles il se défend sans succès[69].

Notre patient avait un comportement tout particulier envers la mort. Il prenait une vive part à tous les cas de décès, participant avec beaucoup de piété à toutes les obsèques, de sorte qu'on l'avait surnommé, dans sa famille, l'oiseau charognard[70] ; et en imagination, il tuait constamment les gens pour pouvoir exprimer sa sympathie sincère aux parents des défunts. La mort d'une sœur plus âgée, lorsqu'il avait trois à quatre ans, jouait un grand rôle dans ses fantasmes, et cette mort se montra être en rapport très étroit avec les petits méfaits infantiles commis à cet âge. Nous savons aussi combien précocement il s'était préoccupé de la mort de son père, et nous pouvons même considérer sa maladie comme une réaction au souhait compulsionnel de cet événement, souhait fait quinze ans auparavant. Et l'extension si étrange à « l'au-delà » de ses inquiétudes obsédantes n'est qu'une compensation à ses souhaits de la mort paternelle. Cet état de choses s'était établi lorsque le chagrin de la mort de son père avait été ranimé un an et demi après ce décès et il était destiné, à l'encontre de la réalité, à rendre non-avenue cette mort, ce qu'il avait d'abord essayé de faire au moyen de divers fantasmes. Nous avons appris à traduire à plusieurs reprises (point a de cette partie) l'expression « dans l'au-delà » par les mots : « si mon père vivait encore ».

Cependant le comportement d'autres obsédés n'est guère différent de celui de notre patient, bien que le sort ne les ait pas tous aussi précocement mis en présence de la mort. Ils sont perpétuellement préoccupés par la durée de la vie et les probabilités de mort d'autres personnes, et leurs tendances superstitieuses n'ont

69 (Note de 1923). La toute-puissance des pensées, ou plus exactement celle des souhaits, a été, depuis, reconnue comme constituant une partie essentielle du psychisme primitif. Voir *Totem et Tabou,* trad. française par Jankélévitch, Paris, Payot. 1923.

70 Textuellement en allemand : chouette.

tout d'abord point d'autre contenu et n'ont peut-être guère d'autre origine. Avant tout, ils ont besoin de la possibilité de la mort pour résoudre leurs conflits. Un des traits essentiels de leur caractère est d'être incapables de décisions dans les affaires d'amour, ils essayent de retarder toute décision et, hésitants dans le choix des personnes ou des mesures à prendre, ils imitent l'ancien tribunal d'empire allemand, dont les procès se terminaient, avant le jugement, par la mort des parties adverses. Aussi les obsédés, dans tout conflit vital, sont-ils à l'affût de la mort d'une personne qui leur importe, pour la plupart d'une personne aimée, que ce soit un de leurs parents, un rival ou un des objets d'amour entre lesquels ils hésitent. Avec cette étude du complexe de la mort dans les cas de névrose obsessionnelle, nous touchons à la vie instinctive des obsédés, qui va nous occuper à présent.

c) *La vie instinctive et l'origine de la compulsion et du doute*

Si nous voulons apprendre à connaître les forces psychiques dont le contre-coup a formé cette névrose obsessionnelle, nous devrons remonter à ce que nous avons appris, chez notre patient, sur les causes de sa maladie à l'âge adulte et dans l'enfance. La maladie se déclencha lorsqu'à vingt ans passés il fut mis en face de la tentation d'épouser une autre jeune fille que celle qu'il aimait depuis longtemps ; il échappa à la nécessité de résoudre ce conflit en remettant tout ce qu'il avait à faire pour en préparer la solution, ce dont la névrose lui fournit les moyens. L'hésitation entre son amie et l'autre jeune fille se laisse ramener au conflit entre l'influence de son père et l'amour pour la dame, donc à un conflit entre le choix de son père et celui d'un objet sexuel, conflit qui, d'après ses souvenirs et ses obsessions, existait déjà dans son enfance. En outre, il est clair qu'existait en lui, depuis toujours, une lutte entre l'amour et la haine, en ce qui concernait son amie comme son père. Des fantasmes de

vengeance et des manifestations compulsionnelles, telles que la compulsion à comprendre ou la manœuvre avec la pierre sur la route, témoignent de ce conflit, qui était en partie compréhensible et normal étant donné que son amie avait fourni des motifs a ses sentiments hostiles d'abord par son premier refus, puis par sa froideur. Mais la même contradiction dans les sentiments dominait aussi ses rapports avec son père, comme nous l'avons appris par la traduction de ses obsessions, et son père aussi avait dû lui fournir, dans l'enfance, des motifs d'hostilité, que nous avons pu constater avec une quasi-certitude. Ses sentiments à l'égard de son amie, composés de tendresse et de haine, lui étaient en grande partie conscients. II se trompait tout au plus quant au degré et à l'expression des sentiments négatifs ; par contre, l'hostilité envers son père, jadis très intense, lui avait depuis fort longtemps échappé et ne put être ramenée à la conscience qu'à l'encontre de résistances très violentes. C'est dans le refoulement de la haine infantile contre son père que nous voyons le processus qui força dans le cadre de la névrose tous les conflits ultérieurs de sa vie.

Les conflits affectifs, chez notre patient, que nous avons énumérés un à un, ne sont pourtant pas indépendants les uns des autres, ils sont soudés par couples. La haine pour son amie s'additionne à l'attachement pour son père, et vice-versa. Mais les deux courants des conflits, qui demeurent après cette simplification, l'opposition entre le père et l'amie, et la contradiction entre l'amour et la haine, dans chacun des cas, n'ont rien à voir les uns avec les autres, tant au point de vue du fond qu'à celui de la genèse. Le premier de ces conflits correspond à l'oscillation normale entre l'homme et la femme, en tant qu'objets d'amour, dans laquelle on place l'enfant par la fameuse question : « Qui aimes-tu mieux, papa ou maman ? », oscillation qui l'accompagne ensuite toute sa vie, malgré toutes les différences individuelles dans l'évolution des intensités affectives et dans la fixation des buts sexuels définitifs.

Mais normalement cette opposition perd bientôt son caractère de contradiction nette, d'inexorable alternative ; une marge se crée pour les exigences inégales des deux parties, bien que chez l'homme normal lui-même la dépréciation des personnes d'un sexe s'accompagne toujours d'une estimation d'autant plus haute des personnes du sexe opposé.

L'autre conflit, celui entre l'amour et la haine, nous surprend davantage. Nous le savons : un état amoureux se ressent souvent au début sous forme de haine, l'amour auquel satisfaction est refusée se transforme facilement en partie en haine, et les poètes nous enseignent qu'aux stades passionnés de l'amour ces deux sentiments contradictoires peuvent coexister pendant quelque temps et rivaliser en quelque sorte. Mais la coexistence chronique de l'amour et de la haine envers la même personne, et la très grande intensité de ces deux sentiments, voilà qui est fait pour nous surprendre. Nous nous serions attendus à ce que le grand amour eût depuis longtemps vaincu la haine, ou eût été dévoré par celle-ci. En effet, cette coexistence de sentiments contraires n'est possible que dans certaines conditions psychologiques particulières, et grâce à leur caractère inconscient. L'amour n'a pas éteint la haine, il n'a pu que la refouler dans l'inconscient, et là, assurée contre la destruction par la conscience, elle peut subsister et même croître. D'habitude l'amour conscient, dans ces conditions, s'accroît par réaction jusqu'à une très grande intensité, pour être à la hauteur de la tâche, qui lui est imposée, de maintenir son contraire dans le refoulement. Une séparation très précoce des contraires, à l'âge « préhistorique » de l'enfance, accompagnée du refoulement de l'un des deux sentiments

d’habitude de la haine, semble être la condition de cette « constellation » si étrange de la vie amoureuse[71].

Embrassons-nous du regard un certain nombre d’analyses d'obsédés, l’impression s’impose qu’un comportement d’amour et de haine tel que celui de notre malade est l’un des caractères les plus fréquents, les plus prononcés et, pour cette raison, l’un des plus importants probablement de la névrose obsessionnelle. Cependant, quelque tenté que l’on soit de ramener le problème du « choix de la névrose » à la vie instinctive, on a assez de raisons d’échapper à cette tentation et il faut se dire qu’on trouve, dans toutes les névroses, les mêmes instincts refoulés à la base des symptômes. Ainsi la haine, maintenue par l’amour dans l’inconscient, joue aussi un grand rôle dans la pathogenèse de l’hystérie et de la paranoïa. Nous connaissons trop peu la nature de l’amour pour pouvoir porter dès maintenant un jugement certain ; en particulier, le rapport du facteur *négatif*[72] de l’amour à la composante sadique de la libido reste entièrement obscur. Et c’est pourquoi nous n’attachons que la valeur d’une connaissance provisoire à dire que, dans les cas susmentionnés de haine inconsciente, la composante sadique de l’amour aurait été constitutionnellement particulièrement développée. et aurait été, à cause de cela, réprimée de façon trop précoce et trop intensive ; nous pouvons en conclure que les phénomènes de névrose seraient alors déterminés, d’une part par la

71 Cf. la discussion sur ce sujet dans une des premières séances. — (Note 1923.) Pour cette constellation de sentiments, Bleuler a créé ultérieurement le terme approprié d'« ambivalence ». Voir d’ailleurs la suite de ces considérations dans l'article « Die Disposition zur Zwangsneurose » (La prédisposition à la névrose obsessionnelle). Trad franç. par Ed, Pichon et H. Hœsli : *Revue Française de Psychanalyse*, t. III, n° 3.

72 « ... souvent, j’éprouve le désir de ne plus le voir parmi les vivants. Et cependant, si cela arrivait jamais, je le sais, j‘en serais encore bien plus malheureux, tellement, si entièrement désarmé je suis vis-à-vis de lui ». dit Alcibiade, de Socrate dans *Le Banquet*.

tendresse consciente renforcée par réaction, de l'autre par le sadisme se manifestant sous forme de haine dans l'inconscient.

Cependant quelle que soit l'explication qu'on donne à cette « constellation » si étrange de l'amour et de la haine, son existence est mise hors de doute par les observations faites sur nos malades, et il devient facile de comprendre les phénomènes énigmatiques de la névrose obsessionnelle lorsqu'on les rapporte à ce seul facteur. Si à un amour intense s'oppose une haine presque aussi forte, le résultat immédiat en doit être une aboulie partielle, une incapacité de décision dans toutes les actions dont le motif efficient est l'amour. Mais cette indécision ne se borne pas longtemps à un seul groupe d'actions. Car, quels sont les actes d'un amoureux qui ne soient pas en rapport avec sa passion ? Et puis, le comportement sexuel d'un homme a une *puissance déterminatrice* par laquelle se transforment toutes ses autres actions : et, enfin, il est dans les caractères psychologiques de la névrose obsessionnelle de se servir dans une large mesure du mécanisme du *déplacement.* Ainsi la paralysie de la décision s'étend peu à peu à l'activité entière de l'homme[73].

Ainsi se constitue l'empire du *doute* et de la *compulsion,* tel qu'il nous apparaît dans la vie psychique des obsédés. Le doute correspond à la perception interne de l'indécision qui s'empare du malade à chaque intention d'agir, par suite de l'inhibition de l'amour par la haine. C'est au fond un doute de l'amour, lequel eût dû être subjectivement la chose la plus sûre, doute qui se répand sur tout le reste et se déplace de préférence sur le détail le plus insignifiant. Celui qui doute de son amour est en droit de douter, *doit* même douter, de toutes les autres choses de valeur moindre que l'amour[74].

73 Cf. La représentation par le menu comme technique du jeu d'esprit dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient,* Paris, Gallimard, 1930, p. 90.

74 Les vers d'amour d'Hamlet à Ophélie :

Doute que les astres soient de flammes,

Doute que le soleil tourne,

Doute que la vérité soit la vérité,

C’est ce doute-là qui mène, dans les mesures de défense, à l’incertitude et à la répétition continuelle ayant pour but de bannir cette incertitude, doute qui arrive enfin à faire que ces actions de défense elles-mêmes deviennent aussi inexécutables que la décision d’amour primitivement inhibée. J’avais été obligé d’admettre, au début de mon expérience, une autre origine plus générale de l’incertitude chez les obsédés, qui paraissait se rapprocher davantage de la norme. Si je suis dérangé par des questions, par exemple quand j’écris une lettre, j’éprouve par la suite une incertitude justifiée sur ce que j’ai écrit sous l’influence de ce dérangement, et suis obligé pour me rassurer de relire la lettre. Aussi étais-je alors d’avis que l’incertitude des obsédés, par exemple pendant leurs prières, provenait de ce qu’il s’y mêlait sans cesse, pour les déranger, des fantasmes inconscients. Cette supposition était juste, et elle se concilie facilement avec notre affirmation précédente. Il est vrai que l’incertitude d’avoir exécuté une mesure de défense provient du trouble apporté par des fantasmes inconscients, mais ces fantasmes contiennent précisément l’impulsion contraire qui doit justement être écartée par la prière. Ce fut un jour très net chez notre patient, le trouble ne restant pas inconscient, mais se laissant percevoir très distinctement. Comme il voulait prier et dire : « Que Dieu la préserve », surgit soudain de son inconscient un « ne », et il se rendit compte que c’était là le début d’une malédiction (point e partie précédente). Si ce « ne » était resté muet, le patient serait demeuré dans un état d’incertitude qui eût prolongé démesurément sa prière ; en réalité, il abandonna la prière lorsque le « ne » lui devint conscient. Mais, avant de le faire, il essaya, comme d’autres obsédés, de toutes sortes de méthodes pour éviter qu’une idée contraire ne se mêlât à ses prières ; ainsi, il les raccourcissait ou les énonçait très rapidement. D’autres s’efforcent

Mais ne doute jamais de mon amour !

Hamlet, scène VII, dans *Œuvres complètes de W. Shakespeare,* tome 10, trad. : François-Victor Hugo, Paris. Alphonse Lemerre, 1865.

« d'isoler » soigneusement leurs actions de défense de tout le reste. Cependant, toutes ces techniques ne servent de rien à la longue ; dès que l'impulsion amoureuse a pu exécuter quoi que ce soit dans son déplacement sur une action insignifiante, l'impulsion hostile l'y suit aussi et annihile son œuvre.

Quand l'obsédé a découvert l'incertitude de la mémoire, ce point faible de notre psychisme, il peut, grâce à cette incertitude, étendre le doute à tout, même aux actes qui ont déjà été exécutés et qui n'étaient pas en rapport avec le complexe amour-haine, bref à tout le passé. Je rappelle ici l'exemple de la femme qui venait d'acheter un peigne pour sa petite fille, et qui, après s'être méfiée de son mari, se demandait si elle ne possédait pas ce peigne depuis toujours. Cette femme ne disait-elle pas : « Si je peux douter de ton amour (et ceci n'est que la projection du doute relatif à son propre amour pour son mari), je puis aussi douter de cela, je puis douter de tout. » C'est ainsi qu'elle nous révélait le sens caché du doute névrotique.

La *compulsion,* par contre, essaie de compenser le doute et de corriger les états d'inhibition intolérables dont témoigne le doute. Si le malade réussit enfin, à l'aide du déplacement, à se décider pour l'une des résolutions inhibées, celle-ci doit être exécutée ; elle n'est, bien entendu, plus la résolution primitive, mais l'énergie qui y avait été accumulée ne renoncera plus à l'occasion de se décharger dans une action substitutive. Elle se manifeste dans des commandements et dans des défenses, selon que la pulsion tendre ou la pulsion hostile a conquis le chemin de la décharge. La tension, si le commandement compulsionnel n'est pas exécuté, est intolérable et est perçue sous forme d'angoisse très intense. Mais la voie même vers cette action substitutive, même déplacée sur un détail, est si âprement disputée que l'action ne peut le plus souvent se faire jour que sous forme d'une mesure de défense, étroitement liée à l'impulsion à écarter.

De plus, grâce à une sorte de *régression*, des actes préparatoires remplacent les décisions définitives, la pensée se substitue à l'action, et une pensée, en tant que stade préliminaire à l'acte, se fait jour avec une force compulsionnelle à la place de l'acte substitutif. Selon le degré de cette régression de l'acte à la pensée, la névrose obsessionnelle prend le caractère de la pensée compulsionnelle (obsessions) ou de l'acte compulsionnel proprement dit. Mais les véritables actes compulsionnels ne sont rendus possibles que grâce à une sorte de conciliation en eux des deux impulsions en lutte, par des formations de compromis. Et à mesure que la névrose se prolonge, les actes compulsionnels se rapprochent de plus en plus d'actes sexuels infantiles du genre de l'onanisme. De cette façon, des actes amoureux se manifestent quand même dans cette forme de névrose, mais, là aussi, uniquement à l'aide d'une nouvelle régression, non par des actes dirigés vers des personnes, objets d'amour ou de haine, mais par des actes autoérotiques comme dans l'enfance.

La première régression, celle de l'acte à la pensée, est favorisée par un autre facteur, qui participe à la genèse de la névrose. C'est un fait qu'on retrouve presque régulièrement dans l'histoire des obsédés l'apparition et le refoulement précoces de l'instinct voyeur et de la curiosité sexuelle lesquels, chez notre patient également, avaient régi une partie de l'activité sexuelle infantile[75].

Nous avons déjà mentionné l'importance de la composante sadique dans la genèse de la névrose obsessionnelle. Là où les pulsions de curiosité sexuelle prévalent dans la constitution des obsédés, la rumination mentale devient le symptôme principal de la névrose. Le processus même de la pensée est sexualisé : le plaisir sexuel, se rapportant ordinairement au contenu de la pensée, est dirigé vers l'acte même de penser et la satisfaction éprouvée en

75 Les grands dons intellectuels des obsédés sont probablement en rapport avec ce fait.

atteignant à un résultat cogitatif est perçue comme une satisfaction sexuelle. Ce rapport entre la *pulsion à connaître* et les processus cogitatifs, rend celle-là particulièrement apte, dans toutes les formes de la névrose obsessionnelle où cette pulsion joue un rôle, à attirer l'énergie, qui s'efforce vainement de se manifester dans un acte, vers la pensée, qui, elle, permet une autre forme de satisfaction. Ainsi, grâce à la *pulsion à connaître,* des actes de penser préparatoires continuent à remplacer l'acte substitutif. Au retard apporté à l'acte se substitue bientôt le fait que le malade s'attarde à penser, de sorte qu'à la fin le processus, en gardant toutes ses particularités, est transféré sur un autre terrain, à l'instar des Américains qui déplacent en bloc (*move*) une maison.

Appuyé sur les considérations précédentes, j'oserai maintenant définir le facteur psychologique, longtemps recherché, qui prête aux produits de la névrose obsessionnelle leur caractère « compulsionnel ». Deviennent compulsionnels les processus représentatifs qui s'effectuent avec une énergie laquelle — tant du point de vue qualitatif que quantitatif (et par suite d'un freinage dans la partie motrice des systèmes représentatifs) — n'est d'ordinaire destinée qu'à l'action, c'est-à-dire des *pensées qui régressivement doivent remplacer des actes*. L'hypothèse d'après laquelle la pensée serait d'habitude effectuée, pour des raisons économiques, par déplacement d'une énergie moindre (probablement sur un niveau supérieur) que celle des actions destinées à la décharge et aux changements dans le monde extérieur, cette hypothèse ne rencontrera probablement pas d'opposition.

Ce qui réussit, sous forme d'obsession, à pénétrer dans la conscience avec une très grande force, doit alors être garanti contre les efforts de la pensée consciente qui tendent à le désagréger. Nous le savons déjà : cette défense s'effectue au moyen de la *déformation* que subit l'obsession avant de devenir consciente. Ce n'est pas cependant le seul moyen à cette fin. D'ordinaire, l'obsession est en

outre écartée de sa situation originelle, dans laquelle elle pourrait, malgré la déformation, être facilement comprise. Dans cette intention, d'une part est *intercalé un intervalle* entre la situation pathogène et l'obsession qui en résulte, ce qui égare la pensée consciente dans sa recherche de la causalité ; d'autre part, le contenu de l'obsession est distrait de ses relations et contextes particuliers de par la *généralisation.*

Notre patient nous donne un exemple de ces processus dans sa « compulsion à comprendre » (point c de la partie précédente). En voici un exemple meilleur encore : une malade s'interdit de porter aucun bijou, bien que la cause occasionnelle de cette interdiction n'eût été qu'un certain bijou qu'elle avait envié à sa mère et dont elle espérait hériter un jour. Enfin, pour se défendre contre le travail de désagrégation par la pensée consciente, l'obsession a encore coutume de se servir d'une teneur vague ou équivoque (si l'on veut séparer ce moyen du mécanisme de la déformation véritable). Celle teneur mal comprise peut alors s'intégrer dans les « délires », et tout ce qui dérive de l'obsession et s'y substitut ultérieurement se rattachera à ce texte mal compris, et non à la teneur véritable de l'obsession. Cependant, on peut remarquer que les « délires » s'efforcent de renouer des liens toujours nouveaux avec le contenu et la teneur de l'obsession qui n'ont pas été admis dans la conscience.

J'aimerais en revenir à la vie instinctive des obsédés, pour faire une seule remarque encore. Notre client était un *olfactif* qui, tel un chien, reconnaissait dans son enfance tout le monde d'après son odeur, et pour qui, adulte, les sensations olfactives importaient davantage qu'à d'autres[76]. J'ai trouvé des faits semblables chez d'autres névrosés, obsédés et hystériques, et j'ai appris à tenir compte, dans la genèse des névroses[77], du rôle d'un plaisir olfactif

76 J'ajouterai que, dans son enfance, il avait eu des tendances coprophiles très marquées. À rapprocher de son érotisme anal mentionnée plus haut (partie g point précédent).

77 Par exemple, dans certaines formes de fétichisme.

disparu depuis l’enfance. D’une façon générale, on peut se demander si l’atrophie de l’odorat chez l’homme, consécutive à la station debout, et le refoulement organique du plaisir olfactif qui en résulte, ne seraient pas pour une bonne part dans la faculté de l'homme d’acquérir des névroses. On comprendrait ainsi qu’à mesure que s’élevait la civilisation de l’humanité, ce fût précisément la sexualité qui dût faire les frais du refoulement. Car nous savons depuis longtemps combien est étroitement liée, dans l’organisation animale, l’instinct sexuel à l’odorat.

Pour finir, j’aimerais exprimer l’espoir que ce travail, incomplet à tous points de vue, incitât d’autres chercheurs à étudier la névrose obsessionnelle et, en l’approfondissant plus encore, à mettre au jour davantage de ce qui la constitue. Les traits caractéristiques de cette névrose, qui la distinguent de l’hystérie, doivent être recherchés, à mon avis, non dans la vie instinctive, mais dans les rapports psychologiques. Je ne puis quitter mon malade sans parler de l’impression qu’il faisait d’être scindé en trois personnalités : une personnalité inconsciente et deux personnalités préconscientes, entre lesquelles oscillait son conscient. Son inconscient englobait des tendances précocement refoulées, qu’on pourrait appeler ses passions et ses mauvais penchants ; à l’état normal, il était bon, aimait la vie, était intelligent, fin et cultivé ; mais, dans une troisième organisation psychique, il se révélait superstitieux et ascétique, de sorte qu’il pouvait avoir deux opinions sur le même sujet et deux conceptions de la vie différentes. Cette dernière personnalité préconsciente contenait en majeure partie des formations réactionnelles à ses désirs inconscients, et il était facile de prévoir que, si sa maladie avait duré plus longtemps, cette personnalité-là aurait absorbé la personnalité normale. J’ai actuellement l’occasion de soigner une dame atteinte d’une névrose obsessionnelle grave, et dont la personnalité est scindée d’une manière semblable en une indulgente et gaie et une autre très déprimée et ascétique. Cette

dame met en avant la première, à titre de moi officiel, tout en se trouvant sous l'empire de la seconde. Ces deux organisations psychiques ont accès à sa conscience, et derrière la personnalité ascétique se retrouve son inconscient, lequel lui est tout à fait inconnu, et est constitué par ses tendances et ses désirs les plus anciens, refoulés depuis longtemps[78].

78 (Note de 1923.) Le patient auquel l'analyse, dont il vient d'être rendu compte, restitua la santé psychique a été tué pendant la Grande Guerre comme tant de jeunes gens de valeur desquels on pouvait tant espérer.

Le roman familial des névrosés

Que l'individu au cours de sa croissance se détache de l'autorité de ses parents, c'est un des effets les plus nécessaires mais aussi les plus douloureux du développement. Il est tout à fait nécessaire que ce détachement s'accomplisse et l'on peut admettre que chaque être humain ayant évolué normalement l'a, dans une certaine mesure, réalisé. En vérité, le progrès de la société repose d'une façon générale sur cette opposition des deux générations. D'un autre côté, il est une classe de névrosés dont on peut reconnaître que l'état est conditionné par le fait qu'ils ont échoué dans cette tâche.

Pour le petit enfant, les parents sont d'abord l'unique autorité et la source de toute croyance. Devenir semblable à eux, c'est-à-dire à l'élément du même sexe, devenir grand comme père et mère, c'est le désir le plus intense et le plus lourd de conséquences de ces années d'enfance. Mais, avec les progrès du développement intellectuel, il ne peut manquer de se produire que l'enfant apprenne peu à peu à connaître les catégories auxquelles appartiennent ses parents. Il fait la connaissance d'autres parents, les compare aux siens et acquiert ainsi le droit de douter du caractère incomparable et unique qu'il leur avait attribué. De petits événements dans la vie de l'enfant, en provoquant chez lui un sentiment d'insatisfaction, lui donnent l'occasion de commencer à critiquer ses parents et d'utiliser, pour cette prise de position contre eux, la connaissance

qu'il a acquise que d'autres parents sont, à bien des points de vue, préférables. La psychologie des névroses nous apprend qu'à ce résultat concourent, entre autres, les plus intenses motions de rivalité sexuelle. Le contenu des événements en question est manifestement le sentiment d'être évincé. Les occasions ne sont que trop fréquentes où l'enfant est évincé, ou du moins se sent évincé, où il ressent qu'il ne reçoit pas tout l'amour de ses parents et regrette, tout particulièrement, de devoir le partager avec des frères et sœurs. La sensation de ne pas voir ses propres sentiments pleinement payés de retour se fait alors jour dans cette idée des premières années de l'enfance, idée dont souvent on se souvient consciemment et d'après laquelle on est un enfant d'un autre lit ou un enfant adopté. Beaucoup d'êtres humains qui ne sont pas devenus névrosés se souviennent très fréquemment d'occasions de ce genre où — le plus souvent sous l'influence de lectures — ils se firent une telle conception du comportement hostile de leurs parents et y répondirent de cette façon. Mais, ici déjà, se révèle l'influence du sexe, le garçon étant, de beaucoup, plus porté à avoir des motions hostiles contre son père que contre sa mère, et manifestant une tendance bien plus intense à se libérer de celui-là que de celle-ci. L'activité fantasmatique des filles peut, sur ce point, se montrer beaucoup plus faible. Dans ces motions psychiques de l'enfance, consciemment remémorées, nous trouvons le facteur qui nous rend possible la compréhension du mythe.

Dans cette évolution où le sujet a commencé à devenir étranger à ses parents, le stade ultérieur peut être désigné du terme de *romans familiaux des névrosés ;* ce stade, rarement remémoré consciemment, doit presque toujours être mis en évidence par la psychanalyse. Une activité fantasmatique particulièrement importante est en effet inhérente à la nature de la névrose ainsi qu'à celle de toute personnalité supérieurement douée ; cette activité se manifeste tout d'abord dans les jeux de l'enfance, pour s'emparer

ensuite, à partir environ de l'époque prépubertaire, du thème des relations familiales. Un exemple caractéristique de cette particulière activité fantasmatique est ce qu'on connaît bien sous le nom de *rêve diurne*[1], qui continue à exister bien au-delà de la puberté. Une observation précise de ces rêves diurnes nous enseigne qu'ils servent à accomplir des désirs, à corriger l'existence telle qu'elle est, et qu'ils visent principalement deux buts, érotique et ambitieux (mais derrière celui-ci se cache aussi, le plus souvent, le but érotique). Or à l'époque en question, l'activité fantasmatique prend pour tâche de se débarrasser des parents, désormais dédaignés, et de leur en substituer d'autres, en général d'un rang social plus élevé. Dans ce processus est mise à profit la survenue fortuite d'expériences réellement vécues (à la campagne, la rencontre du châtelain ou du propriétaire terrien, à la ville, celle du personnage princier). De telles expériences fortuites éveillent l'envie de l'enfant qui s'exprime alors dans un fantasme où les deux parents se trouvent remplacés par d'autres, plus distingués. Dans la technique de production de ces fantasmes, qui naturellement sont conscients à cette époque, tout dépend de l'ingéniosité de l'enfant et du matériel dont il dispose. Ce qui entre encore en ligne de compte, c'est le plus ou moins grand effort d'élaboration nécessaire pour que les fantasmes atteignent à la vraisemblance. Ce stade est atteint à un moment où l'enfant n'a pas encore la connaissance des conditions sexuelles de la venue au monde.

Quand l'enfant parvient en outre à la connaissance de la différence entre le père et la mère en ce qui concerne la sexualité, lorsqu'il saisit que *pater semper incertus est* tandis que la mère est *certissima,* alors le roman familial subit une restriction particulière : il se borne alors, en effet, à placer haut le père sans plus mettre en

1 Cf. à ce sujet S. Freud, Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité *(Hysterische Phantasien und ihre Beziehung zur Bisexualität,* 1908, *GW,* VII, 191-199), article où l'on renvoie aussi à la littérature sur ce thème. (Trad. fr. dans Névrose, psychose et perversion, p. 149-155).

doute le fait, désormais irrévocable, que l’enfant descend de la mère. Ce deuxième stade (stade sexuel) du roman familial procède aussi d’un deuxième motif qui manquait au premier stade (stade asexuel). Avec la connaissance des processus sexuels apparaît la tendance à se figurer des situations et des relations érotiques ; la force de pulsion qui intervient ici est le désir[2] de mettre la mère, objet de la curiosité sexuelle suprême, dans la situation d’être secrètement infidèle, d’avoir des liaisons amoureuses cachées. De cette façon, les premiers fantasmes, en quelque sorte asexuels, sont portés au niveau de la connaissance désormais acquise.

Au demeurant, vengeance et représailles, motif qui auparavant était au premier plan, se manifestent encore ici. La plupart du temps, ces mêmes enfants névrosés sont aussi ceux qui ont été punis par les parents pour leur faire perdre leurs mauvaises habitudes sexuelles et qui maintenant se vengent de leurs parents par de tels fantasmes.

Ce sont tout particulièrement des enfants tard venus qui (tout comme dans les intrigues historiques) dépouillent, par des fictions de ce genre, leurs prédécesseurs de leur privilège, ne craignant même pas, souvent, d’inventer à la mère autant de liaisons amoureuses qu’il y a de concurrents en présence. Une variante intéressante de ce roman familial est celle où le héros, auteur de la fiction, tout en éliminant de cette manière les autres frères et sœurs comme illégitimes, fait retour, quant à lui, à la légitimité. À cette occasion, un intérêt particulier peut encore orienter le roman familial, qui par ses nombreux aspects et ses multiples possibilités, se prête à une utilisation par toutes sortes de tendances. Ainsi, par exemple, le petit fantaste[3] élimine de cette façon la relation de parenté avec une sœur qui a pu l’attirer sexuellement.

À qui se détournerait avec horreur de l’évocation d’une telle corruption de l’âme enfantine et voudrait même contester la

2 *Lust. (N. d. T.)*

3 *Phantast. (N. d. T.)*

possibilité de pareilles choses, on peut faire remarquer que toutes ces fictions, apparemment si hostiles, ne témoignent pas en vérité d'une intention si mauvaise mais préservent, sous un léger travestissement, la tendresse originelle que l'enfant conserve pour ses parents. Il n'y a là infidélité et ingratitude qu'en apparence ; car lorsqu'on examine dans le détail le plus fréquent de ces fantasmes romanesques, la substitution aux deux parents, ou seulement au père, de personnes plus éminentes, on découvre que ces nouveaux parents, plus distingués, sont dotés de traits qui tous proviennent de souvenirs réels des parents véritables, ces petites gens, de sorte que l'enfant n'élimine pas à proprement parler son père mais au contraire l'élève. Et même tout l'effort pour substituer au père réel un père plus distingué ne fait qu'exprimer chez l'enfant la nostalgie du temps heureux et révolu où son père lui est apparu comme l'homme le plus distingué et le plus fort, sa mère comme la femme la plus chère et la plus belle Il s'écarte du père tel qu'il le connaît maintenant pour se retourner vers celui auquel il a cru, dans les premières années de son enfance, et ce fantasme n'est à proprement parler que l'expression du regret de voir disparu ce temps heureux. La surestimation des toutes premières années de l'enfance reprend donc pleinement ses droits dans ces fantasmes. L'étude des rêves fournit une contribution intéressante à ce thème. L'interprétation du rêve montre en effet que, même plus tard, dans les rêves d'empereur et d'impératrice ces illustres personnages signifient le père et la mère[4]. La surestimation infantile des parents subsiste donc aussi dans le rêve de l'adulte normal.

4 *L'interprétation des rêves (Die Traumdeutung,* 1900), trad. fr. p. 303, *GW,* II-III, p. 358.

Contribution à la psychologie de la vie amoureuse

Table des matières

I D'un type particulier de choix objectal chez l'homme

Jusqu'ici nous avons toujours laissé aux poètes le soin de nous décrire selon quelle « condition d'amour » les hommes faisaient leur choix objectal et comment ils accordaient les exigences de leur imagination avec la réalité. Les poètes, il est vrai, sont doués de certaines qualités qui les rendent aptes à cette tâche ; ils ont surtout en partage cette sagacité du cœur qui leur permet de percevoir les émotions secrètes d'autrui et ce courage qui leur rend possible de laisser s'exprimer leur propre inconscient. Toutefois, la valeur scientifique des confidences de poètes est diminuée du fait qu'ils sont contraints de provoquer un plaisir intellectuel et esthétique, ainsi que certaines émotions ; c'est pourquoi ils ne peuvent décrire la réalité telle qu'elle est vraiment et sont obligés d'en isoler certaines parties, de détruire certains rapports gênants, d'atténuer l'ensemble et de pourvoir à ce qui manque. Tels sont les privilèges de ce qu'on a appelé la « licence poétique ». En outre, les poètes ne peuvent témoigner que peu d'intérêt pour l'origine et l'évolution d'états psychiques qu'ils décrivent comme étant achevés. C'est ainsi qu'inévitablement la science doit porter des mains plus rudes, et cela pour un gain moindre en plaisir sur les objets mêmes dont s'est, depuis des milliers d'années, occupée la poésie, pour la plus grande joie de l'homme. Ces remarques doivent servir à justifier jusqu'à l'étude purement scientifique de la vie amoureuse de l'homme. C'est que la

science implique justement le plus parfait renoncement au principe de plaisir qui soit possible à notre travail psychique.

Au cours du traitement psychanalytique, on a maintes et maintes occasions de s'éclairer sur la vie amoureuse des névrosés et il faut alors se garder d'oublier qu'on a pu trouver, chez la moyenne des normaux et même chez d'éminentes personnalités, un comportement analogue. Grâce au nombre considérable d'impressions recueillies au hasard des analyses, certains types ressortent plus nettement. C'est l'un de ces types de choix objectal mâle que je décrirai d'abord ici, parce qu'il se distingue par une série de « conditions d'amour » dont la rencontre semble incompréhensible, voire bizarre, et ensuite parce qu'il se prête facilement à l'élucidation psychanalytique.

1° La première de ces conditions d'amour doit vraiment être qualifiée de spécifique ; dès qu'on la rencontre, on peut rechercher les autres caractères du même type. Il s'agit de la condition du « tiers lésé » et voici en quoi elle consiste : le sujet ne choisit jamais comme objet d'amour une jeune fille ou une femme libre, mais exclusivement une personne sur laquelle un autre : mari, fiancé ou amant, peut faire valoir ses droits. Cette condition est parfois si rigoureuse qu'une femme à laquelle le sujet n'a d'abord prêté aucune attention, ou même qu'il a dédaignée tant qu'elle a été libre, devient l'objet de son amour dès qu'elle noue des relations avec quelqu'autre.

2° La seconde condition, moins constante peut-être, est tout aussi surprenante ; elle n'apparaît qu'intriquée avec la première dans ce deuxième type de choix objectal, tandis que la première s'observe souvent à l'état pur, en soi. Dans ce second cas, la femme chaste, insoupçonnable, ne saurait exercer une attirance propre à la faire élire comme objet d'amour. Seule une créature sexuellement tarée de quelque manière, une femme dont la fidélité, la véracité sont douteuses, est capable d'inspirer de l'amour.

On observe dans ce cas, d'ailleurs, bien des nuances. Le choix varie de la femme mariée, de réputation un tantinet compromise parce qu'elle ne dédaigne pas le flirt, jusqu'à celle qui se livre ouvertement à la polygamie, la « cocotte », la professionnelle experte. Pour le type d'homme que nous étudions, il doit toujours y avoir quelque chose de ce genre. On peut assez grossièrement appeler cette condition l'« amour de la putain ».

Si la première condition favorise la satisfaction des tendances belliqueuses, hostiles envers l'homme auquel on ravit une femme aimée, la seconde position, celle de la « putasserie », est liée à la *jalousie*, véritable besoin, semble-t-il, pour les amoureux de ce type. Ce n'est que lorsqu'ils ont motif d'être jaloux que leur passion peut culminer et la femme acquérir sa pleine valeur. Jamais ils ne laissent échapper une occasion d'éprouver ces très intenses sentiments. Chose curieuse, ils ne sont pas jaloux du légitime possesseur de la bien-aimée, mais de nouveaux-venus soupçonnés d'être en rapport avec elle. Dans les cas aigus, l'amoureux ne témoigne pas le désir de posséder la femme pour lui tout seul et paraît se satisfaire fort bien d'une situation triangulaire. L'un de mes malades que les écarts de conduite de sa bien-aimée avaient affreusement fait souffrir ne s'opposa nullement au mariage de celle-ci, mais, au contraire, le favorisa par tous les moyens. Plus tard, durant des années, jamais il ne ressentit envers le mari la moindre jalousie. Un autre de mes patients s'était, lors de sa première liaison amoureuse, montré très jaloux de l'époux et avait forcé la dame à refuser tous rapports conjugaux. Au cours de ses nombreuses liaisons ultérieures, il se comporta cependant comme les autres amoureux du même type et cessa de considérer le possesseur légitime comme un gêneur.

Les observations qui suivent ne concernent plus les conditions exigées de l'objet aimé, mais le comportement de l'amoureux envers cet objet.

3° Dans une vie amoureuse normale, la valeur qu'on attribue à une femme dépend de l'intégrité sexuelle de celle-ci et diminue lorsqu'elle se rapproche des caractères de la putain. Il semble donc assez anormal que des amoureux, tels que ceux ici décrits, puissent considérer comme les plus précieux des objets d'amour des créatures ainsi avilies. Pour avoir avec ces femmes des rapports amoureux, ils font les plus grands frais psychiques, allant jusqu'à ne plus s'intéresser à rien d'autre. Ces femmes sont les seules qu'on puisse aimer et il exigent d'eux-mêmes la plus grande fidélité, quelque fréquentes d'ailleurs que puissent être leurs trahisons. Ce qui saute aux yeux dans ces rapports amoureux, c'est le caractère *obsédant* qui est, dans une certaine mesure, commun à tous les états amoureux. On pourrait croire que l'intensité d'un amour, la fidélité qu'on lui voue soient garantes de perpétuité. Il n'en est rien : une liaison de ce genre n'est généralement pas unique dans la vie d'un pareil sujet et ne suffit pas non plus à remplir toute l'existence. Tout au contraire, de semblables passions, avec toujours les mêmes particularités, se répètent, l'une identique à l'autre, au cours de la vie d'un individu tel que celui qui nous occupe ici. Et même les objets aimés peuvent si fréquemment se succéder, suivant les séjours et les milieux, qu'il y a *formation d'une longue série* d'amours analogues.

4° L'observateur est surtout surpris de voir se manifester chez ces amoureux la tendance à « sauver » la bien-aimée. L'homme est persuadé que celle-ci a besoin de lui, que, sans lui, elle ne tarderait pas à perdre toute retenue morale et tomberait malheureusement bientôt très bas. Il la sauve donc en ne l'abandonnant pas. Parfois l'intention de sauver peut se justifier par un recours à la faiblesse sexuelle ou à la position sociale menacée de la bien-aimée, mais elle ne se manifeste pas avec moins de netteté là où la réalité ne la justifie pas. Un homme de ce type, expert en l'art de gagner les dames de ses pensées par d'habiles séductions et une argumentation subtile, n'épargnait ensuite, dans ses liaisons amoureuses, aucun effort

pour retenir l'amante du moment dans les sentiers de la vertu. Il lui donnait à lire de petits traités qu'il composait lui-même.

En considérant les divers points du tableau ainsi tracé : nécessité de la non-liberté et de la conduite licencieuse des femmes aimées, surestimation de celles-ci, besoin de jalousie, fidélité s'accordant toutefois avec une série de changements, désir de sauver, on pensera qu'il est peu probable que tous ces caractères émanent d'une seule source. Et cependant, l'étude psychanalytique de la vie des sujets en question montre facilement que cette source existe bien. Ce choix objectal étrangement déterminé, ce comportement amoureux si bizarre ont la même origine psychique que le comportement amoureux de l'être normal ; ils émanent d'une fixation infantile à la mère et représentent l'un des aboutissements de cette fixation Dans une vie amoureuse normale, un petit nombre seulement de particularités décèlent avec évidence le prototype du choix objectal, par exemple la préférence dont témoignent les jeunes gens pour des femmes déjà mûres. La libido se détache relativement assez vite de la mère. Par contre, en ce qui concerne le type d'hommes que nous étudions ici, la libido, même après la puberté, reste fixée à la mère au point que les objets aimés ultérieurement sont empreints des caractères maternels et deviennent tous des substituts, facilement reconnaissables, de la mère. On se voit ici obligé de penser à la conformation du crâne des nouveaux-nés : après un accouchement difficile, le crâne d'un enfant prend forcément la forme de l'étroit bassin maternel.

Il nous reste maintenant à expliquer comment les traits caractéristiques de notre sujet, conditions d'amour et attitude amoureuse, émanent vraiment de la constellation maternelle. Cette explication est aisée surtout en ce qui touche la première condition : celle de la non-liberté de la femme choisie, du tiers lésé. On saisit tout de suite que, pour l'enfant élevé au sein de sa famille, le fait que la mère appartienne au père devient un caractère inséparable du

concept de mère et que c'est le père qui représente le tiers lésé. C'est tout aussi naturellement que se rattache à la conception infantile ce trait de surestimation qui fait que l'aimée est l'unique, l'irremplaçable, car personne ne possède plus d'une mère. Les relations avec cette dernière sont fondées sur un événement dont on ne peut douter et qui ne se reproduira plus.

Si les objets aimés doivent réellement être surtout des substituts de la mère, on comprend aussi la raison de ces séries de passions dont le nombre semble aller si directement à l'encontre de la condition de fidélité. La psychanalyse nous enseigne par d'autres exemples encore que l'influence dans l'inconscient de ce qui est pour nous irremplaçable se manifeste souvent par la formation d'une série infinie, infinie parce qu'aucun substitut n'est capable de fournir la satisfaction désirée. C'est de cette manière qu'il convient d'interpréter l'insatiable besoin d'interroger propre aux enfants, à un certain âge. Ils n'ont qu'une seule question à poser, mais cette question ils ne peuvent la laisser sortir de leurs lèvres. C'est aussi le motif du bavardage de certains névrosés sous la poussée d'un secret qui tend à se révéler, mais que ces patients n'arrivent pas à confier, quelque envie qu'ils en aient.

Mais comment penser que la seconde condition nécessaire : l'attirance vers des femmes de mauvaise vie, puisse dériver du complexe maternel ? N'y a-t-il pas là une flagrante contradiction ? En effet, la mère, pour la pensée consciente de l'adulte, semble justement personnifier la pureté inviolable des mœurs. Toute suspicion concernant cette pureté est, lorsqu'elle émane du dehors, ressentie comme une offense à peu d'autres comparables et lorsqu'elle émane du dedans, comme un fort pénible tourment. C'est justement cette opposition foncière entre les concepts de « mère » et de « putain » qui nous incitera à étudier l'évolution et le comportement inconscient de ces deux complexes, puisque nous avons depuis longtemps compris que ce qui forme des contrastes dans le conscient arrive

souvent, dans l'inconscient, à ne faire qu'un. L'investigation nous amène alors à cette période de la vie où le garçonnet acquiert, pour la première fois, une connaissance plus complète des rapports sexuels entre adultes, à peu près à l'époque de la prépuberté. C'est la révélation brutale de tendances non voilées, avilissantes et tumultueuses qui lui fait connaître le secret de la vie sexuelle et détruit l'autorité des adultes, autorité incompatible avec la connaissance de leur activité sexuelle. Ce qui impressionne le plus le nouvel initié, c'est le rôle sexuel de ses propres parents. Parfois, il nie simplement ce rôle en disant par exemple : « Peut-être que tes parents et que d'autres gens font ça ensemble, mais en ce qui concerne mes parents à moi, c'est impossible ! »

En même temps qu'il subit son « initiation sexuelle », le jeune garçon apprend le plus souvent l'existence de certaines femmes qui font de l'amour un métier et sont, de ce fait, généralement méprisées. Ce mépris, l'adolescent ne doit pas le ressentir. Il n'éprouve envers ces malheureuses qu'un sentiment complexe, mélange de désir et d'horreur, dès qu'il apprend que lui aussi peut être initié par elles à la vie sexuelle qu'il avait jusqu'alors considérée comme l'apanage exclusif des « grands ». Quand ensuite il en vient à ne plus pouvoir douter, à ne plus pouvoir considérer ses parents comme susceptibles d'échapper à l'abominable norme de l'activité sexuelle, il se dit, avec une logique cynique, qu'après tout la différence n'est pas si grande que cela entre sa mère et une fille de mauvaise vie et qu'elles font bien la même chose ! Les révélations qui l'ont éclairé ont, en effet, réveillé en lui les traces mnésiques de ses impressions et de ses désirs infantiles et, par là, réactivé certains de ses émois. Fort de ses nouvelles connaissances, il recommence à désirer sa mère et à haïr son père, rival qui lui barre le chemin ; il tombe, comme nous disons, sous la coulpe du complexe d'Œdipe. Il garde rancune à sa mère et considère comme un acte d'infidélité le fait qu'elle accorde ses faveurs non à lui-même, mais à son père. Ces

émois, lorsqu'ils ne sont pas que fugitifs, ne peuvent se liquider qu'en fantasmes relatifs à l'activité sexuelle de la mère, dans les conditions les plus variées. Ces fantasmes et la tension qui les accompagne incitent tout particulièrement le jeune garçon à se masturber. En vertu de la constante convergence de ces deux facteurs pulsionnels : désir libidinal et soif de vengeance, les fantasmes préférés sont ceux relatifs à l'infidélité de la mère. L'amant, complice de cette dernière, a toujours, dans ces fantasmes, les caractères du propre moi de l'adolescent, ou plutôt de ce même moi idéalisé par la maturité, élevé au niveau de la personnalité du père. Ce que j'ai dépeint ailleurs comme étant « le roman familial »[1] comprend les multiples productions de cette activité imaginative ainsi que leur enchevêtrement avec divers intérêts égoïstes propres à cette période de la vie. Après avoir ainsi étudié cette partie du développement psychique, nous cesserons de trouver contradictoire et incompréhensible le fait que la condition *sine qua non* d'une conduite licencieuse de la femme aimée puisse dériver directement du complexe de la mère. L'amoureux du type que nous venons de décrire porte en lui l'empreinte de cette évolution et son comportement s'explique par une fixation aux fantasmes de la puberté du garçon, fantasmes qui, plus tard, n'ont pu trouver d'issue dans la réalité de la vie. Il n'est pas difficile d'admettre que la masturbation si active des années de puberté a contribué à fixer ces fantasmes.

La tendance à *sauver* la bien-aimée semble ne se rattacher à ces fantasmes, parvenus à régenter la vie amoureuse réelle, que par un lien plus lâche, plus ténu et que les raisons conscientes pourront plus aisément rompre. La bien-aimée, du fait qu'elle est portée à l'inconstance, à l'infidélité, s'expose elle-même au danger. Il est donc compréhensible que l'amant s'efforce de la prémunir contre ce danger, en veillant sur sa vertu et en s'opposant à ses mauvaises tendances. De plus, l'étude des souvenirs-écrans, des fantasmes et

1 Rank : *Der Mythus von der Geburt des Helden* (Le mythe de la naissance du héros). Écrits de Psychologie appliquée, cah. 5, 2e éd., 1922.

des rêves nocturnes des humains montre qu'une « rationalisation » parfaitement réussie d'un élément inconscient s'est faite ici, rationalisation comparable à une élaboration secondaire onirique bien venue. Dans la réalité, le thème du « sauvetage » a sa signification propre, son histoire propre. Il est un rejeton indépendant du complexe maternel ou plus justement du complexe parental. Plusieurs émois s'associent en l'enfant quand il apprend qu'il *doit* la vie à ses parents, que sa mère lui a *donné* le jour : émois tendres, désirs de passer pour un grand homme, aspirations à l'indépendance qui aboutissent au souhait de pouvoir rendre aux parents le cadeau qu'ils lui ont fait, de s'en acquitter en leur en donnant un de valeur égale. Tout se passe comme si le garçonnet dépité disait : « Je n'ai nul besoin de mon père, je veux lui rembourser tout ce que je lui ai coûté. » Il se plaît alors à *s'imaginer sauvant son père d'un péril mortel* et s'acquittant ainsi envers lui. Ce fantasme est souvent transféré sur l'empereur, le roi ou quelqu'autre grand personnage et devient, par suite de celte transposition, susceptible de devenir conscient et même exploitable par quelque poète. C'est au sentiment de défi qu'incombe, dans les fantasmes de sauvetage relatifs au père, le rôle principal, tandis que la tendresse prédomine dans ceux relatifs à la mère. La mère a donné la vie à l'enfant, il n'est guère facile à ce dernier de lui rendre un cadeau équivalent. Or, grâce à une légère modification de sens, aisément produite dans l'inconscient, processus presque analogue à la confluence consciente des idées, le sauvetage de la mère aboutit à ce désir : lui donner, lui faire un enfant, pareil à soi naturellement. Le sens primitif de « sauvetage » n'est pas par trop modifié, ni le changement de signification trop arbitraire. Votre mère vous a donné la vie, en retour vous lui donnez une autre vie, celle d'un enfant qui a avec vous-même la plus grande ressemblance. Le fils s'avère reconnaissant en souhaitant d'avoir de sa mère un fils pareil à lui. Ainsi, dans son fantasme de sauvetage, il s'identifie totalement à son père. Toutes les pulsions de tendresse, de reconnaissance, de convoitise, de défi, d'orgueil se satisfont en un

désir : *être son propre père*. Le facteur danger n'a pas disparu non plus au cours du changement de signification ; la naissance elle-même ne constitue-t-elle pas un danger duquel on a été sauvé, justement par les efforts de sa mère ? La naissance est à la fois le tout premier péril mortel que nous courons et le prototype de tous les dangers ultérieurs que nous redoutons. C'est à elle que nous devons vraisemblablement le phénomène affectif que nous appelons angoisse. Dans la légende écossaise, la mère de *Macduff* n'avait pas accouché de ce dernier, qu'on avait sorti de son ventre ; aussi Macduff ne connaissait-il pas la peur.

Le vieil oniromancien *Artemidore* prétendait avec raison que le rêve change de sens selon la personne du rêveur. Conformément aux lois qui régissent l'expression des pensées inconscientes, la signification du fantasme de sauvetage varie suivant qu'il est élaboré par un homme ou par une femme. Il peut signifier : faire un enfant, provoquer sa naissance (pour l'homme) ou bien mettre soi-même au monde (pour la femme).

Dans les rêves et les fantasmes, c'est le rôle de l'eau qui traduit le mieux les diverses significations du sauvetage. Lorsqu'un homme rêve qu'il sauve une femme en train de se noyer, cela signifie qu'il en fait une mère, ce qui, d'après les commentaires ci-dessus, équivaut à dire qu'il en fait *sa* mère. Lorsqu'une femme sauve quelqu'un (un enfant) qui se noie, elle reconnaît être, telle la fille du roi dans la légende de Moïse, la mère de l'enfant, celle qui l'a mis au monde.

Parfois le fantasme de sauvetage à propos du père peut aussi émaner d'un sentiment de tendresse et traduire le désir d'avoir son père pour fils, c'est-à-dire d'avoir un fils semblable au père. C'est à cause de toutes ces relations du motif du sauvetage avec le complexe parental que la tendance à sauver la bien-aimée constitue un trait essentiel du type d'amoureux décrit ici.

Je trouve inutile de justifier ma manière de travailler ; ici comme dans mon étude sur « l'Érotisme anal », elle consiste à tirer avant tout du matériel d'observation des types extrêmes et à les faire ressortir. Dans les deux cas, on trouve un nombre bien plus grand d'individus chez qui on observe les mêmes caractères particuliers de ce type, soit partiels, soit atténués, et il va de soi que seul l'exposé de toutes les conditions dans lesquelles se trouvent placés les sujets étudiés permet leur juste appréciation.

II Considérations sur le plus commun des ravalements de la vie amoureuse

Lorsque le praticien psychanalyste vient à se demander pour quelle maladie il est le plus souvent consulté (l'angoisse aux multiples formes mise à part), il est obligé de s'avouer que c'est pour des cas d'impuissance psychique. Ce mal bizarre atteint des hommes à constitution fortement libidinale et se manifeste par l'impossibilité pour les organes exécuteurs de la sexualité de réaliser l'acte sexuel alors que ces organes, avant comme après, s'avèrent intacts et qu'une forte inclination psychique à accomplir l'acte se manifeste aussi. Le sujet lui-même fait un premier pas dans la voie de la Vérité en ce qui concerne son état, quand il s'aperçoit qu'une pareille défaillance n'apparaît que lors de ses tentatives avec certaines personnes et jamais avec d'autres. Il s'aperçoit alors que c'est une particularité de sa partenaire qui provoque l'inhibition de sa puissance virile. Parfois il avoue éprouver le sentiment de quelque obstacle intérieur et percevoir une volonté antagoniste qui vient avec succès entraver son dessein conscient. Toutefois, il n'arrive pas à deviner ce qu'est cet obstacle intérieur, ni de quelle particularité propre à l'objet il peut bien émaner. Si le malade voit, à plusieurs reprises, se renouveler sa défaillance, il établit bien un rapport, mais ce dernier, suivant une association erronée bien connue, attribue les échecs au souvenir de la première tentative ratée, souvenir qui en tant que représentation angoissante perturbatrice a entraîné leurs

répétitions, et il met sur le compte d'une impression « fortuite » la première défaillance.

Nombre d'auteurs ont écrit et publié[2] des études psychanalytiques sur l'impuissance psychique. L'expérience clinique permet à tout analyste de confirmer les éclaircissements donnés dans ces travaux. Il s'agit réellement de l'action inhibitrice de certains complexes psychiques qui échappent à la connaissance de l'individu. De ce matériel pathogène se détache le facteur le plus général : une fixation incestueuse non surmontée à la mère et à la sœur. Il convient en outre de tenir compte du rôle de certaines impressions fortuites pénibles liées à l'activité sexuelle infantile ainsi que de certains facteurs qui, très généralement, affaiblissent[3] la libido destinée à se porter vers l'objet sexuel féminin.

Si l'on soumet à une psychanalyse minutieuse certains cas très nets d'impuissance psychique, voici ce qu'on trouve par rapport aux processus actifs psycho-sexuel : ici, comme vraisemblablement dans tous les troubles névrotiques, c'est l'évolution de la libido vers sa forme achevée, normale, qui a été troublée. Deux courants, dont la réunion seule assure un comportement amoureux parfaitement normal, n'ont pu se joindre : ces deux courants nous les nommerons, pour les distinguer l'un de l'autre, le *courant de tendresse* et le *courant de sensualité*.

Le courant de tendresse est le plus ancien des deux ; il date de la prime enfance, c'est l'instinct de conservation qui lui a donné naissance et il se porte vers la famille et les personnes chargées de prendre soin de l'enfant. Dès le début, il se grossit des pulsions sexuelles, des composantes des émois érotiques plus ou moins mar-

2 M. Steiner : *L'impuissance fonctionnelle de l'homme et son traitement*, 1907. — W. Stekel : Dans *Les états d'angoisse nerveux et leur traitement*, Vienne. 1908 (2e édit., 1912). — Ferenczi : *Interprétation analytique et traitement de l'impuissance psychosexuelle de l'homme* (*Revue hebd. de Psychiatrie et de Neurologie*, 1908).

3W. Stekel : *l. c.*

qués dès l'enfance, ainsi que des psychanalyses ultérieures l'ont pu découvrir, en tous cas, chez les névrosés. Ce courant correspond au *choix objectal infantile primaire* et nous montre que les pulsions sexuelles trouvent leurs premiers objets en s'appuyant sur les pulsions du moi, de la même manière que les premières satisfactions sexuelles sont ressenties lors des fonctions corporelles nécessaires au maintien de la vie. Les « démonstrations de tendresse » des parents, des personnes qui soignent l'enfant comportent toujours un caractère érotique (l'enfant, un jouet érotique). Elles contribuent beaucoup à augmenter chez l'enfant la part prise par l'érotisme à l'investissement des pulsions du moi et à élever cet érotisme à un niveau dont il faudra tenir compte lors de l'évolution ultérieure, surtout lorsque d'autres circonstances viendront apporter leur concours.

Ces fixations tendres de l'enfant se poursuivent tout au long de l'enfance et ne cessent de se grossir par de nouveaux apports d'érotisme détournés par là de leurs buts sexuels propres. À la puberté, le puissant courant de « sensualité » fait son apparition et ne méconnaît plus ses buts. Il ne manque, en apparence, jamais de suivre les voies antérieures et d'investir avec des charges libidinales plus fortes désormais les objets du premier choix primaire infantile. Mais, se heurtant là au barrage, entre temps édifié, de l'interdiction de l'inceste, il s'efforcera de s'éloigner aussi vite que possible de cet objet réellement inadéquat pour aller vers d'autres objets étrangers avec lesquels une vie sexuelle réelle sera possible. Ces objets étrangers continueront à être choisis à l'image des objets infantiles, mais, avec le temps, attireront à eux la tendresse restée liée aux objets primitifs. L'homme, suivant la loi biblique, quittera père et mère et suivra son épouse. C'est alors que tendresse et sensualité se trouveront confondues. Les plus hauts degrés d'amour sensuel entraîneront la plus haute estimation psychique, surestimation normale par l'homme de l'objet sexuel.

Deux facteurs décideront de l'échec de cette évolution de la libido.

En premier lieu, le degré de *renoncement réel* qui s'oppose au nouveau choix objectal et le dévalorise aux yeux du sujet. N'est-il pas inutile, en effet, de choisir un objet quand ce choix vous est interdit ou qu'on désespère de trouver ce qui convient ? En second lieu, le degré d'*attirance* qui peut émaner des objets infantiles à abandonner et qui est proportionnel à l'investissement érotique dont ils ont été l'objet dès l'enfance. Si ces deux facteurs sont suffisamment puissants, le mécanisme général de la formation névrotique se trouve déclenché. La libido se détourne de la réalité, est accaparée par l'activité de l'imagination (introversion), renforce les images des premiers objets sexuels et se fixe à ces derniers. L'obstacle de l'inceste oblige cependant la libido tournée vers ces objets à demeurer dans l'inconscient. Le courant de sensualité resté dans l'inconscient entre en activité dans des actes masturbatoires et contribue à renforcer cette fixation. Le fait que ce progrès, en réalité raté, soit imaginaire et que, dans les situations fantasmatiques aboutissant à la satisfaction masturbatoire, les objets sexuels primitifs soient remplacés par de nouveaux objets étrangers, n'influe en rien sur l'état des choses. Grâce à ce substitut, les fantasmes sont susceptibles de devenir conscients ; aucun progrès n'est réalisé en ce qui concerne l'emploi de la libido dans la réalité.

Il peut ainsi arriver que la sensualité tout entière d'un jeune homme reste liée, dans son inconscient, à des objets incestueux, ou bien, comme nous pouvons le dire aussi, à des fantasmes incestueux inconscients. On aboutit alors à une impuissance absolue, encore assurée peut-être par l'affaiblissement simultané de l'organe exécuteur de l'acte sexuel.

Il n'est pas besoin pour que se produise une impuissance que l'on appelle proprement psychique de conditions aussi rigoureuses. Le courant de sensualité n'a pas besoin de subir dans son entier le

destin précité, ni de se dissimuler intégralement derrière le courant de tendresse. Il peut être demeuré assez fort, assez libre, pour se frayer partiellement un passage vers la réalité. Cependant l'activité sexuelle de ces sujets laisse apercevoir, par les signes les plus nets, qu'elle ne dispose pas pleinement de sa force pulsionnelle. Elle est changeante, facile à troubler, incorrecte souvent dans ses réalisations, pauvre en voluptés, mais surtout elle échappe au courant de tendresse. Ainsi, une limitation dans le choix de l'objet se trouve établie. Le courant sensuel, demeuré actif, cherche des objets qui ne rappellent pas les personnages incestueux interdits : lorsqu'une personne est susceptible de produire une impression qui pourrait entraîner une haute estimation psychique, cette impression ne se transforme pas en excitation sensuelle, mais en tendresse, inactive au point de vue érotique. La vie amoureuse de ces hommes reste scindée dans les deux directions que l'art a personnifiées sous les espèces de l'amour céleste et de l'amour terrestre (ou animal) Quand ils aiment, ils ne désirent pas, et quand ils désirent, ils ne peuvent aimer. Ils recherchent des objets qu'ils n'ont pas besoin d'aimer, afin de maintenir éloignée des objets aimés leur sensualité. Et cette singulière défaillance, leur impuissante psychique, se produit alors suivant les lois de la « sensibilité complexuelle » et du « retour du refoulé » quand, jusque dans les objets choisis en vue d'éviter l'inceste, un trait souvent insignifiant vient leur rappeler l'objet à éviter.

Le mode de protection le plus efficace contre ce trouble, celui dont l'individu se sert dans cette scission de l'amour, c'est le *ravalement* psychique de l'objet aimé, tandis que la surestimation dont doit normalement jouir cet objet est réservée à l'objet incestueux ou à ses substituts. Dès que la condition du ravalement est remplie, la sensualité peut se donner libre cours et provoquer des manifestations sexuelles remarquables et une grande volupté. D'autres conditions encore concourent à ce choix : les personnes chez les-

quelles les courants de tendresse et de sensualité ne se sont pas bien confondus ont généralement aussi une vie amoureuse peu raffinée ; les buts sexuels pervers ont été maintenus chez eux et s'ils ne peuvent les atteindre, cela est ressenti par eux comme une perte sensible en plaisir et il leur apparaît impossible d'y parvenir autrement qu'avec un objet sexuel rabaissé, méprisé.

Nous avons parlé dans notre premier essai de ces fantasmes dans lesquels le garçon rabaisse sa mère en en faisant une fille et que leurs motifs seuls permettent de comprendre. Ce sont des efforts tentés pour combler, tout au moins imaginairement, l'abîme qui sépare les deux courants de la vie amoureuse, pour faire de la mère, en la ravalant, un objet accessible à la sensualité.

Nous ne nous sommes jusqu'ici préoccupés que de l'étude médico-psychologique de l'impuissance psychique, étude que le titre de cet essai ne justifie pas. Nous démontrerons maintenant pourquoi cette introduction nous a semblé nécessaire pour pénétrer au cœur même de notre sujet.

Nous avons montré que l'impuissance psychique résultait d'un défaut de fusionnement entre les courants de la tendresse et de sensualité dans la vie amoureuse. Nous avons expliqué cette entrave à l'évolution par l'influence de fortes fixations infantiles et par le renoncement ultérieur, dans la réalité, renoncement occasionné par la barrière de l'inceste qui se dresse alors devant le sujet. Une objection peut être faite à cette théorie : c'est qu'elle en dit trop ; elle nous explique pourquoi certaines personnes souffrent d'impuissance tout en laissant subsister une énigme, à savoir pourquoi d'autres échappent à ce trouble. Or l'on peut considérer que tous les facteurs visibles : la forte fixation infantile, la barrière de l'inceste, le renoncement lors de l'adolescence, après la puberté, entrent en jeu chez presque tous les civilisés. Ne devrait-on pas alors s'attendre à ce que l'impuissance psychique fût un mal culturel général et non pas l'apanage de quelques-uns seulement ?

Il serait facile d'éluder ce raisonnement en faisant ressortir le facteur quantitatif de causation morbide, ce plus ou ce moins propre aux divers facteurs et dont il dépend qu'une maladie puisse ou non survenir. Cependant, bien que cette réponse semble juste, je n'ai pas l'intention de repousser ainsi ce raisonnement. Au contraire je prétends que l'impuissance psychique est un mal bien plus répandu qu'on ne croit et, qu'en fait, un certain degré de celle-ci caractérise la vie amoureuse du civilisé.

Si nous prenions le concept d'impuissance psychique dans un sens plus large et que nous ne le limitions plus au renoncement ou au coït proprement dit quand désir de volupté et appareil génital sont intacts, il faudrait faire entrer dans le groupe des impuissants psychiques tous les hommes considérés comme des anesthètes psychiques, ceux qui, tout en n'éprouvant jamais de défaillance, ne tirent de l'acte qu'une volupté médiocre, cas plus fréquent qu'on ne voudrait croire. L'étude psychanalytique de semblables cas révèle des facteurs étiologiques identiques à ceux découverts par nous dans l'impuissance psychique proprement dite, sans que les différences symptomatiques soient, de prime abord, explicables. De ces « anesthétiques », une analogie, facile à concevoir, nous amène au nombre immense des femmes frigides dont le comportement amoureux ne peut vraiment être mieux décrit ou compris qu'en l'assimilant à l'impuissance psychique, plus tapageuse, de l'homme[4].

Si nous cherchons non à élargir le concept de l'impuissance psychique, mais à étudier les retentissements de sa symptomatologie, nous ne pouvons nous dissimuler que le comportement amoureux de l'homrne, au sein de notre monde civilisé actuel, est tout imprégné de ce caractère d'impuissance psychique. Les courants de tendresse et de sensualité se trouvent rarement confondus chez les êtres cultivés ; presque toujours, l'homme voit son activité sexuelle atténuée par le respect de la

4 Nous concédons toutefois volontiers que la frigidité féminine est un sujet complexe qu'on peut aussi étudier d'un autre point de vue.

femme et n'exerce toute sa puissance que lorsqu'il est en présence d'un objet sexuel de bas étage, cela aussi parce que certaines composantes perverses s'intègrent dans ses buts sexuels, tendances perverses qu'il n'ose satisfaire sur une femme estimée de lui. Il ne pourra vraiment ressentir une pleine volupté charnelle qu'en se livrant sans réserve au plaisir, ce qu'il n'osera faire, par exemple, avec une épouse raffinée. C'est pourquoi son désir se porte alors sur un objet sexuel rabaissé, sur une femme de moindre valeur éthique, à laquelle il n'a pas besoin de prêter des scrupules esthétiques, qui ne connaît pas les autres circonstances de sa vie et ne peut, par conséquent, le juger. C'est à cette sorte de femme qu'il consacre de préférence sa force virile, même lorsque toute sa tendresse appartient à une créature supérieure. Peut-être l'inclination de tant d'hommes appartenant à de hautes sphères sociales pour des femmes de basse extraction avec lesquelles ils louent des liaisons durables ou même qu'ils épousent, n'est-elle rien d'autre qu'une conséquence de ce besoin d'un objet sexuel rabaissé, seul objet avec lequel soit psychiquement possible la satisfaction complète.

Je n'hésite pas à tenir pour responsables aussi de ce comportement amoureux, si fréquent chez l'homme civilisé, les deux facteurs effectifs de l'impuissance psychique véritable, à savoir : l'intense fixation incestueuse infantile et le renoncement réel au cours de l'adolescence. Un fait peu agréable et qui, de plus, paraît paradoxal sans qu'on puisse le passer sous silence, c'est que quiconque désire mener une vie amoureuse vraiment libre et être ainsi heureux doit avoir surmonté son respect de la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste maternel ou sororal. Tout individu qui s'interroge sérieusement à ce sujet est bien forcé de reconnaître qu'au fond l'acte sexuel lui apparaît comme quelque chose de dégradant, qui souille, qui salit, même à un autre point de vue que le corporel. Il ne s'avoue pas volontiers cette appréciation, mais il lui est loisible d'en chercher l'origine à l'époque de sa

jeunesse, dans cette période où, malgré la poussée impétueuse de sa sensualité, la satisfaction de par un objet étranger lui restait presqu'aussi interdite que la satisfaction incestueuse.

Dans notre monde civilisé, la femme subit un contre-coup analogue de son éducation et en outre celui du comportement de l'homme. Elle se trouve naturellement dans des conditions défavorables, aussi bien quand l'homme ne la fait pas profiler de toute sa puissance que lorsque la surestimation première de l'amour se trouve remplacée, après la possession, par du mépris. Chez la femme, on retrouve difficilement des indices du besoin de rabaisser l'objet sexuel. C'est certainement pour cette raison qu'elle ne peut généralement pas non plus parvenir à la même surestimation sexuelle que l'homme. Une longue abstinence, le maintien de la sensualité dans le domaine imaginatif comportent cependant pour elle une autre conséquence encore. Elle n'est plus capable de rompre le lien qui rattachait l'activité sensuelle à l'interdiction et s'avère psychiquement impuissante, c'est-à-dire frigide, lorsque cette activité lui devient enfin permise. De là l'effort de tant de femmes pour garder secrètes un temps encore même les relations autorisées et l'impossibilité où se trouvent certaines d'avoir des sensations normales ailleurs que dans des rapports secrets, c'est-à-dire à nouveau interdits : infidèles à leur mari, elles sont capables de garder à l'amant une fidélité de second rang.

Je crois que le besoin du fruit défendu, dans la vie amoureuse féminine, doit équivaloir au besoin qu'a l'homme de rabaisser l'objet sexuel. Ces deux tendances résultent du long délai imposé, pour des motifs culturels, par l'éducation. Elles tendent toutes deux à lever l'impuissance psychique qui découle de la non coïncidence des émois tendres et sensuels. Si les mêmes causes provoquent chez la femme et chez l'homme des effets aussi différents, cela s'explique peut-être par une autre divergence dans le comportement des deux sexes. La femme civilisée n'enfreint généralement pas, au cours de la période

d'attente, l'interdiction de l'activité sexuelle et c'est pourquoi un lien si intime se noue chez elle entre cette interdiction et la sexualité. L'homme, au contraire, enfreint d'habitude cette défense à condition de rabaisser l'objet, condition qui le suit ultérieurement dans sa vie amoureuse.

Vu les grands efforts actuellement tentés dans le monde civilisé pour réformer la vie sexuelle, il n'est pas superflu de rappeler que la psychanalyse n'adopte aucune attitude définie à ce point de vue. Elle ne s'efforce que de découvrir les connexions en reliant ce qui est patent à ce qui reste dissimulé. Elle se trouvera satisfaite si les réformes établies tiennent compte de ses données afin de substituer aux conceptions nuisibles des conceptions profitables, mais il ne lui appartient pas de décider si des institutions sociales différentes n'entraîneraient pas des sacrifices plus lourds encore.

Le fait que le refrènement culturel de la vie amoureuse entraîne le ravalement le plus répandu de l'objet sexuel nous incite à reporter nos regards des objets aux instincts eux-mêmes. Le dommage causé par le renoncement initial à la satisfaction sexuelle se manifeste de la façon suivante : la licence, une fois autorisée dans le mariage, ne provoque plus de satisfaction totale, mais une liberté sexuelle totale dès le début n'aboutit pas à un résultat meilleur. On observe aisément que la valeur psychique du besoin d'amour diminue lorsque la satisfaction est facile à obtenir. Pour s'épanouir, la libido a besoin d'obstacles et là où les barrières naturelles ne suffisent pas à entraver la satisfaction, les hommes en ont, de tout temps, édifié de conventionnelles afin de pouvoir savourer l'amour. Cela est vrai pour les individus comme pour les peuples. Aux époques où la satisfaction amoureuse n'était pas entravée, — par exemple durant la décadence de la civilisation antique, — l'amour perdit tout son prix, l'existence sembla vide et de puissantes formations réactionnelles devinrent nécessaires pour rétablir à nouveau les indispensables valeurs affectives. En tenant compte de ces faits,

on peut affirmer que le courant d'ascétisme du christianisme a conféré à l'amour une valeur psychique que l'Antiquité païenne n'a jamais pu lui donner. C'est avec les moines ascètes dont la vie entière était presque exclusivement consacrée à une lutte contre la tentation charnelle que l'amour acquit sa plus grande importance.

On est toujours tenté d'abord de rapporter toutes les difficultés qui se présentent ici à des particularités générales de nos instincts organiques. Certes, il est généralement exact que l'importance psychique d'un instinct croît, chez l'individu, dans la mesure même où il est insatisfait. Qu'on essaye d'imposer à un certain nombre de personnes, très différentes les unes des autres, le supplice de la faim : à mesure qu'augmentera le besoin de manger, on verra disparaître les uniformes différences individuelles et, à leur place, survenir les uniformes manifestations de ce seul instinct inassouvi. Toutefois, est-il juste de dire que l'instinct diminue dans de telles proportions partout où il se satisfait ? Qu'on pense, par exemple, à la situation du buveur par rapport au vin. N'est-il pas exact de prétendre que le vin ne cesse jamais d'offrir au buveur la même satisfaction toxique, satisfaction bien souvent comparée, en poésie, au plaisir érotique et qui d'ailleurs, scientifiquement parlant, lui ressemble vraiment ? A-t-on jamais ouï dire que le buveur fût contraint de changer sans cesse de boisson, la même cessant bientôt de lui plaire ? Tout au contraire, l'habitude consolide toujours davantage le lien entre l'homme et la sorte de vin qu'il boit. A-t-on jamais vu un buveur ressentir le besoin d'aller dans un pays où le vin soit plus cher, le plaisir de boire, interdit, afin de raviver, par de semblables difficultés, sa satisfaction décroissante ? Non, jamais ! Lorsqu'on entend ce que disent de leur attitude devant le vin nos grands alcooliques, Böcklin, par exemple[5], on s'aperçoit que leurs déclarations sont empreintes de la plus parfaite harmonie, et suggèrent le prototype d'une heureuse union. Pourquoi alors les

5G. Floerke : *Dix ans avec Böcklin*, 2e éd., 1902.

relations de l'amoureux avec son objet sexuel sont-elles si différentes ?

Quelque bizarre que cela puisse sembler, je crois qu'il faudrait envisager la possibilité que quelque chose, dans la nature même de l'instinct sexuel, s'oppose à la réalisation d'une satisfaction totale. Au cours de la lente et difficile évolution que subit cet instinct, on voit aussitôt que deux facteurs peuvent être tenus pour responsables de cet état de choses difficile à expliquer. D'abord, l'objet final de l'instinct sexuel n'est jamais l'objet primitif, mais seulement son substitut, ceci en vertu de l'évolution en deux temps des choix de l'objet, avec, entre les deux, l'édification de la barrière de l'inceste ; toutefois, la psychanalyse nous a appris que lorsque l'objet primitif d'un désir avait été perdu à la suite du refoulement, il se trouvait souvent remplacé par une série infinie d'objets substitutifs dont aucun ne suffit en lui-même. Voilà qui nous expliquerait l'instabilité du choix objectal, l'état de « faim perpétuelle », si fréquent dans la vie amoureuse des adultes.

En second lieu, nous savons que l'instinct sexuel peut, au début, se décomposer en une série de composantes — ou plutôt dérive d'une semblable série. Toutes ces composantes ne peuvent être intégrées dans sa structure ultérieure, mais sont d'abord soit réprimées, soit autrement utilisées. Ce sont, avant tout, les composantes instinctuelles coprophiles qui s'avèrent incompatibles avec notre culture esthétique, sans doute depuis que, du fait de notre station debout, nous avons éloigné nos organes olfactifs de la terre ; puis une bonne partie des pulsions sadiques qui appartiennent à la vie amoureuse. Mais tous ces processus évolutifs ne concernent que les couches supérieures de cette structure complexe. Les processus fondamentaux, générateurs de l'émoi amoureux, restent inchangés. L'excrémentiel est trop intimement, trop inséparablement intriqué au sexuel ; la situation des organes génitaux — *inter urinas et fæces* — demeure le facteur déterminant immuable. On pourrait

dire ici, pastichant un mot du grand Napoléon, que l'« anatomie, c'est le destin ». Les organes génitaux eux-mêmes n'ont pas suivi l'évolution vers la beauté des formes corporelles humaines et sont demeurés animaux. De même, l'amour est resté aussi animal qu'il a toujours été. Les instincts amoureux sont difficiles à dresser, leur éducation aboutit tantôt à trop, tantôt à trop peu. Ce que la civilisation tente de faire ne paraît pas pouvoir se réaliser sans perte sensible en plaisir ; la survivance des émois non utilisés se traduit, dans l'activité sexuelle, par de l'insatisfaction.

Il faudrait peut-être alors se résigner à admettre que les besoins de l'instinct sexuel sont tout à fait inconciliables avec les exigences de la civilisation, et que le renoncement, la souffrance, ainsi que, dans un avenir lointain, la disparition du genre humain par suite du développement de sa culture, sont inévitables. Ce sombre pronostic repose, il est vrai, sur cette seule hypothèse que l'insatisfaction culturelle est la conséquence nécessaire de certaines particularités acquises par l'instinct sexuel sous la poussée de la civilisation. Cette incapacité dont témoigne l'instinct sexuel, dès qu'il se soumet aux premières exigences de la civilisation, à nous donner une pleine satisfaction devient cependant la source des plus magnifiques créations culturelles, lesquelles sont dues à une sublimation toujours croissante des composantes instinctuelles. Pour quel motif, en effet, les hommes utiliseraient-ils à d'autres fins leurs forces instinctuelles si celles-ci étaient capables, en quelque répartition que ce fût, de leur fournir un plaisir total ? Ils ne se libéreraient pas de ce plaisir et ne parviendraient plus à progresser. Ainsi, semble-t-il, les hommes, grâce à l'irréductible divergence qui existe entre les revendications des deux instincts, l'instinct sexuel et l'instinct égoïste, sont susceptibles de produire toujours plus, toujours mieux, guettés, il est vrai par un danger, celui qui, sous la forme de névrose, menace actuellement les plus faibles.

La science ne cherche ni à effrayer, ni à consoler, mais je suis moi-même prêt à concéder que des conclusions d'une aussi vaste portée que celles-ci devraient être bâties sur une plus large base et que, peut-être, d'autres conditions d'évolution humaine permettront de modifier les résultats que nous avons, en les isolant, étudiés ici.

III Le Tabou de la Virginité

Peu de particularités de la vie sexuelle des peuples primitifs paraissent aussi étrangères à notre manière de sentir que leur appréciation de la virginité, de la pureté féminine. Le prix que l'homme, le soupirant, attache à la virginité nous semble si bien fondé, si naturel, que nous risquons de tomber dans une cruelle perplexité s'il nous faut justifier cette opinion. En s'unissant à un homme, la jeune fille ne doit apporter aucun souvenir de rapport sexuel avec un autre, — n'est-ce pas là la conséquence directe du droit exclusif à la propriété d'une femme, essence même de la monogamie ? Ne peut-on y voir une extension de ce droit vers le passé ?

Il ne nous sera ensuite pas malaisé en nous basant sur notre conception de la vie amoureuse féminine, d'expliquer ce qui, au premier abord, nous semblait être un préjugé. Quiconque aura le premier satisfait le besoin d'amour longtemps et péniblement réprimé d'une vierge en parvenant à surmonter les résistances qu'avait créées en elle l'influence du milieu et de l'éducation, se trouvera ainsi, vis-à-vis d'elle, dans une situation stable et désormais inaccessible à tout autre. La femme, du fait de la sujétiou où elle sera ainsi placée, et qui assure la continuation paisible de sa possession, se trouvera capable de résister aux nouvelles impressions et aux tentations étrangères.

Krafft-Ebing a le premier, en 1892, utilisé le terme de « sujétion sexuelle »[6] pour désigner la dépendance, la soumission extrêmes dont peut témoigner une personne vis-à-vis d'une autre, avec laquelle elle entretient des rapports sexuels. Cette sujétion est parfois si marquée qu'elle va jusqu'à la perte de toute volonté personnelle, jusqu'aux sacrifices les plus grands accomplis au détriment de soi-même ; l'auteur n'a pas manqué de faire observer qu'une pareille dépendance est jusqu'à un certain degré « tout à fait nécessaire quand la liaison doit avoir quelque durée ». Et de fait, cette dépendance sexuelle est indispensable au maintien du mariage civilisé, à la répression des tendances polygames qui le menacent. Dans nos communautés sociales, ce facteur n'est jamais négligeable.

D'un côté, « un degré considérable d'amour et de faiblesse de caractère », de l'autre côté, un égoïsme illimité, c'est de cette rencontre, suivant *Krafft-Ebing,* que naît la sujétion sexuelle. Mais les investigations analytiques ne nous permettent pas de nous contenter de cette trop simple tentative d'explication. Il apparaît plutôt que d'autres facteurs décisifs interviennent : d'abord l'intensité de la résistance sexuelle vaincue, puis la concentration, c'est-à-dire le fait que cette victoire ne puisse être remportée qu'une unique fois. Il en résulte que la sujétion est plus fréquente et plus intense chez la femme que chez l'homme, mais, chez ce dernier, elle s'observe plus souvent de nos jours que dans l'antiquité. Quand il nous a été donné d'étudier la sujétion sexuelle chez l'homme, nous avons pu constater qu'elle était le résultat de la victoire remportée par une femme déterminée sur une impuissance psychique. Dès lors, l'homme en question demeurait attaché à cette femme. Un grand nombre de mariages singuliers, certains destins tragiques parfois même d'une importance considérable, paraissent trouver là leur explication.

6 Krafft-Ebing : « Remarques sur la « sujétion sexuelle » et le masochisme ». (*Jahrbuch für Psychiatrie*, Xe vol., 1892).

Ce n'est pas donner une idée exacte du comportement des peuples primitifs que de déclarer qu'ils ne font aucun cas de la virginité. Le fait qu'ils provoquent la défloration de la jeune fille en dehors du mariage, avant le premier acte conjugal, ne témoigne pas d'une telle indifférence. Il semble, au contraire, que, pour eux aussi, la défloration soit un acte important, mais elle est l'objet d'un tabou, d'une interdiction quasi-religieuse et, au lieu d'être le privilège du fiancé, du futur époux de la jeune fille, ce dernier doit s'en abstenir, ainsi l'exige la coutume.

Je n'ai l'intention ni de réunir tous les documents qui se rapportent à cette coutume, ni d'étudier sa répartition géographique ou ses diverses formes. Il me suffira d'établir que la perforation de l'hymen antérieurement au mariage est une pratique très répandue chez les peuples primitifs actuels. C'est ainsi que *Crawley* a pu dire : « This marriage ceremony consists in perforation of the hymen by some appointed person other than the husband it is most common in the lowest stages of culture, especially in Australia[7]. »

Mais si la défloration ne doit pas s'accomplir au cours du premier acte conjugal, il faut qu'elle soit pratiquée auparavant, d'une manière quelconque, et avec quelqu'autre concours. Je citerai certains passages propres à fournir des renseignements sur ces points : ils sont tirés du livre de *Crawley* et nous fourniront d'ailleurs quelques remarques critiques.

P. 191 : « Chez les Dieri, ainsi que dans quelques tribus voisines (en Australie), la coutume générale est de perforer l'hymen dès la puberté de la jeune fille. Dans les tribus de Portland et de Glenelg, la tâche en incombe à une vieille femme, et il arrive aussi

7 Crawley : *The Mystic Rose, a study of primitive marriage*, London, 1902 ; Bartels-Ploss : *La femme dans les sciences naturelles et ethnologiques*, 1891 ; divers passages des livres de Frazer : *Taboo and the perils of the soul*, et de Havelolk Ellis : *Studies in the psychology of sex*.

parfois que des hommes blancs soient invités à déflorer des jeunes filles[8]. »

P. 307 : « La rupture artificielle de l'hymen se pratique quelquefois dans l'enfance, mais plus généralement à la puberté... Souvent, comme en Australie, elle coïncide avec l'accouplement officiel[9]. »

P. 348 : (a propos de tribus australiennes, chez lesquelles subsistent les restrictions exogamiques si connues du mariage, d'après le rapport de Spencer et Gillen) « L'hymen est artificiellement perforé, et les hommes présents à l'opération accomplissent ensuite, dans un ordre prescrit, le coït avec la jeune fille (à noter : avec cérémonial)... L'acte se fait, pour ainsi dire, en deux temps : la perforation de l'hymen, puis l'accouplement[10]. »

P. 349 : « Chez les Masai (Afrique Equatoriale), l'accomplissement de cette opération constitue un des préliminaires les plus importants du mariage. Chez les Sakais (Malaisie), les Battas (Sumatra) et les Alfoers des Célèbes, la défloration est pratiquée par le père de la fiancée. Aux Philippines, on trouvait des hommes dont c'était le métier de déflorer les fiancées, lorsque l'hymen n'avait pas été déchiré dans l'enfance par une vieille femme chargée de ce soin. Dans quelques tribus d'Esquimaux, la défloration de la fiancée était confiée à l'angekok, ou prêtre[11]. »

8 « Thus in the Dieri and neighbouring tribes it is the universal custom when a girl reaches puberty to rupture the hymen. » (*Journ. Anthrop. Inst.*, XXIV, 169.) In the Portland and Glenelg tribes this is done to the bride by an old woman ; and sometimes white men are asked for this reason to deflower maidens. (*Brough Smith*, op cit. II, -319).

9 The artificial rupture of the hymen sometines takes place in infancy, but generally at puberti... It is often combined, as in Auslralia, with a ceremonial act of intercourse.

10 The hymen is artificially perforated, and then assisting men have access (ceremonial, be it observed) to the girl in a staled order... The act is in two parts, perforation and intercourse.

J'ai annoncé que je ferai quelques remarques critiques : elles porteront sur deux points ; tout d'abord, nous déplorerons que, dans ces informations, il ne soit pas fait de distinction plus nette entre la simple rupture de l'hymen sans coït et le coït destiné à provoquer cette rupture ; une seule fois nous apprenons clairement que l'acte comporte deux temps : la défloration (manuelle ou instrumentale) et ensuite l'acte sexuel. Les renseignements, par ailleurs si détaillés, fournis par *Bartels Ploss,* sont presque inutilisables pour le but que nous poursuivons, car, en insistant sur le résultat anatomique de l'acte de défloration, ils laissent entièrement dans l'ombre sa signification psychologique. En outre, nous voudrions bien savoir en quoi le coït dit « de cérémonie » (purement formel, solennel, officiel) diffère en ces occasions des rapports sexuels réguliers. Les auteurs dont j'ai pu prendre connaissance ont omis de s'expliquer sur ce point, soit par pudeur, soit par méconnaissance de la valeur psychologique que possèdent de pareils détails sexuels. II nous est permis d'espérer que les documents originaux fournis par les voyageurs et les missionnaires sont plus explicites et plus précis, mais cette littérature, en général étrangère, est, de ce fait, actuellement[12] inaccessible : je n'en puis donc rien dire de certain. Au surplus, il nous est permis de négliger le doute où nous sommes touchant ce second point, en supposant qu'un simulacre cérémoniel de coït n'est que le substitut ou peut-être la figuration d'un acte sexuel qu'on accomplissait autrefois réellement[13].

11 An important preliminary of marriage amongst the Masai is the performance of this operation on the girl (J. Thomson, op. cit. 258). This defloration is performed by the father of the bride amongst the Sakais, Battas, and Alfoers of Celebes (Ploss et Bartels, op. II, 490). In the Philippines there were certain men whose profession it was to deflower brides, in case the hymen had not been ruptured in childhood by an old woman who was sometimes employed for this (Featherman, op. II, 474). The defloration of the bride was amongst some Eskimotribes entrusted to the angekok, or priest (id. III, 406).

12 Pendant la guerre *(N. d. l. trad.)*

13 Voir *Totem et Tabou*, 1913.

On peut rapporter à divers facteurs ce tabou de la virginité, je ne ferai que les mentionner ici. La défloration de la jeune fille s'accompagne ordinairement d'effusion de sang et, pour cette raison, la première explication tentée se base sur la crainte qu'ont du sang les primitifs. Ils le tiennent pour le siège de la vie ; ce tabou du sang s'avère par de multiples prescriptions qui n'ont rien à voir avec la sexualité ; il se rattache, sans doute, à la défense de tuer et constitue une protection contre les tendances sanguinaires primordiales, contre la soif de meurtre de l'homme primitif. Dans cette première interprétation, le tabou de la virginité est rapproché du tabou presque partout observé de la menstruation. Pour le primitif, des idées sadiques se rattachent au mystérieux phénomène du flux sanguin mensuel. La menstruation, la première surtout, est considérée par lui comme résultant de la môrsure d'un aninial surnaturel, peut-être comme l'indice d'un accouplement avec cet esprit. Parfois un avertissement permet de reconnaître que cet esprit est celui d'un ancêtre, et nous comprenons alors, en rapprochant cette conception d'autres du même genre, que la jeune fille réglée est tabou en tant que propriété de cet esprit ancestral[14]. Mais d'autre part, gardons-nous de surestimer l'influence d'un facteur tel que la crainte du sang qui n'a pu faire supprimer des coutumes comme celle de la circoncision des garçons ou celle, plus cruelle encore, de la circoncision des filles (excision du clitoris et des petites lèvres), pratiques qui subsistent encore en partie chez ces peuples. Elle n'empêche pas non plus la célébration d'autres cérémonies où coule le sang. Il n'y aurait donc pas lieu de nous étonner qu'elle fut surmontée au profit de l'homme lors de la première cohabitation.

Une seconde explication, tout en négligeant aussi la sexualité, a cependant une portée bien plus générale. Elle prétend que le

14 Il est certain que dans beaucoup d'autres cas de cérémonial de mariage, d'autres personnes que le fiancé, par exemple les compagnons, les camarades de ce dernier (nos garçons d'honneur) se voient reconnaître la libre disposition sexuelle de la fiancée.

primitif est la proie d'une perpétuelle disposition anxieuse, analogue à celle que nos théories psychanalytiques des névroses nous font trouver chez le névrosé anxieux. Cette disposition anxieuse se manifestera surtout, dans toutes les occasions insolites, celles qui offriront quelque chose de nouveau, d'inattendu, d'incompris, d'inquiétant. De là dérive aussi le cérémonial, si bien maintenu dans les religions ultérieures, qui accompagne les débuts de toute nouvelle organisation, le commencement de toute nouvelle période de temps, la naissance du premier enfant, la première portée, le premier fruit. Les périls dont se croit menacé l'anxieux n'apparaissent jamais plus menaçants à son imagination qu'au début de la situation dangereuse, et c'est à ce moment aussi qu'il lui faut s'en préserver. Le premier acte conjugal, du fait même qu'il est le premier, a quelque droit à être accompagné de mesures protectrices. Ces deux essais d'interprétation : par la peur du sang et par la peur des prémices, ne se contredisent pas, mais se confirment plutôt, car le premier rapport sexuel est un acte d'autant plus gravé que le sang y coule.

Une troisième explication, celle que préfère *Crawley,* nous fait remarquer que le tabou de la virginité fait partie d'un ensemble qui embrasse la vie sexuelle tout entière. Ce n'est pas seulement le premier coït avec la femme qui est tabou, mais l'acte sexuel en général ; on pourrait presque dire que la femme est tabou en soi. La femme n'est pas seulement tabou dans les situations particulières découlant de sa vie sexuelle, menstruation, grossesse, délivrance, temps des couches ; même en dehors de ces circonstances, les relations avec elle sont soumises à de si sérieuses et si nombreuses restrictions que nous avons tout lieu de douter de la prétendue liberté sexuelle des sauvages. Il est vrai qu'en certains cas, la sexualité des primitifs ne tient compte d'aucun obstacle, mais, en général, elle apparaît plus encombrée d'interdictions que les cultures supérieures. Dès que l'homme entreprend quoi que ce soit :

expédition, chasse, guerre, il doit se tenir éloigné de la femme, et surtout éviter d'avoir avec elle des rapports sexuels, sinon ses forces seraient paralysées et il irait au devant d'un échec. Et les usages de la vie quotidienne montrent clairement aussi cette tendance à séparer les sexes. Les femmes vivent en compagnie des femmes, les hommes avec les hommes ; la vie de famille, telle que nous la concevons, n'existe pour ainsi dire pas dans nombre de tribus primitives. La séparation est parfois si marquée qu'il est interdit aux individus d'un sexe de prononcer les noms personnels des individus du sexe opposé, et que les femmes finissent par employer un vocabulaire particulier. Le besoin sexuel finit bien par pousser l'individu à enfreindre ces mesures, mais dans quelques tribus les époux eux-mêmes ne doivent se rencontrer qu'en dehors de la maison et clandestinement.

Là où le primitif a mis un tabou, c'est qu'il redoute un danger, et l'on ne saurait nier que toutes les prescriptions relatives aux relations avec la femme ne trahissent une peur essentielle. Cette crainte se fonde sans doute sur le fait que la femme est différente de l'homme, éternellement incompréhensible et mystérieuse, étrangère et par là ennemie. L'homme redoute d'être affaibli par la femme, contaminé par sa féminité et craint de se montrer ensuite incapable. L'action amollissante, propre à faire cesser les tensions, du coït, peut-être considérée comme le prototype du danger redouté et la perception de l'influence que la femme acquiert sur l'homme par le rapport sexuel, la considération qu'elle s'assure ainsi, justifient l'extension de cet effroi. Rien de tout cela n'a vieilli, tout persiste encore parmi nous.

Nombre d'observateurs ont émis l'idée que les aspirations amoureuses des primitifs étaient relativement faibles et n'atteignaient jamais à l'intensité que nous leur voyons prendre dans le monde civilisé. D'autres ont soutenu l'opinion inverse, mais, quoi qu'il en soit, les usages tabous cités démontrent l'existence d'une

force qui s'oppose à l'amour en faisant repousser la femme comme étrangère et ennemie.

En des termes peu différents de ceux qu'utilise couramment la terminologie de la psychanalyse, *Crawley* démontre que tout individu se distingue des autres par un « taboo of personal isolation » et que ce sont justement de petites particularités à côté d'une ressemblance générale qui motivent les sentiments d'hostilité. Il serait tentant d'adopter cette idée et de faire dériver de ce « narcissisme des petites différences « la haine qui, dans tous les rapports humains, l'emporte, comme nous le pouvons constater, sur les sentiments de fraternité et sur le précepte de l'amour universel. La psychanalyse croit avoir deviné à quel mobile doit être principalement dû le rejet de la femme, rejet narcissique mêlé à beaucoup de mépris. Elle l'attribue au complexe de castration dont l'influence se fait sentir dans le jugement porté sur la femme.

Mais ces dernières réflexions nous entraînent loin de notre sujet. Le tabou général de la femme ne projette aucune lumière sur les prescriptions particulières qui se rapportent au premier acte sexuel avec la vierge. Nous sommes obligés de nous en tenir aux deux premières explications données : peur du sang, peur des prémices, dont nous avons déjà dit qu'elles n'allaient pas jusqu'au cœur de la question du tabou. À la base de l'interdiction tabou il y a certainement l'intention *de refuser ou bien d'éviter quelque chose au futur époux,* quelque chose qui est inséparable du premier acte sexuel, quoique de cet acte doive naître, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un attachement spécial de la femme à ce premier homme.

Notre but, cette fois, ne sera pas de rechercher l'origine et la signification dernière des prescriptions du tabou. Je l'ai déjà fait dans mon livre *Totem et Tabou,* en démontrant la nécessité pour le tabou d'une ambivalence initiale, en étudiant son développement à partir des événements préhistoriques qui ont abouti à la formation de la

famille humaine. Les usages tabous actuellement encore en vigueur chez les primitifs ne permettent plus de discerner leur signification première. Nous sommes trop aisément tentés d'oublier que les peuples les plus primitifs vivent, eux aussi, au sein d'une civilisation fort éloignée de la préhistorique et qui est aussi vieille, chronologiquement parlant, que la nôtre et correspond également à un stade de développement tardif quoique différent du nôtre.

Le tabou est aujourd'hui, chez le primitif, englobé dans la trame de tout un système ingénieux qui rappelle celui dont se servent, dans leurs phobies, nos névrosés. Des motifs anciens ont été remplacés par des nouveaux qui cadrent harmonieusement avec eux. En négligeant ces problèmes génétiques, nous ne perdrons cependant pas de vue que le primitif met un tabou là où il pressent quelque danger. Ce danger est généralement d'ordre psychique, car le primitif n'est pas contraint, comme nous, de faire deux distinctions qui nous paraissent inévitables. Il ne différencie pas le péril matériel du péril psychique, ni le danger réel de l'imaginaire. Sa conception animiste du monde lui fait logiquement croire que tout danger émane d'un être animé et hostile, pareil à lui, qu'il s'agisse d'une menace de par les forces de la nature ou bien d'un danger provenant d'autres hommes ou d'animaux. Mais, d'autre part, le primitif est accoutumé à projeter dans le monde extérieur ses propres mouvements intérieurs hostiles et par là à les imputer aux objets qui lui sont désagréables ou seulement étrangers. La femme est ainsi considérée comme une source de périls et le premier accouplement, avec une vierge comme un danger particulièrement grave.

Je crois qu'en étudiant maintenant plus à fond le comportement actuel des femmes civilisées, dans les mêmes conditions, nous pourrons apprendre de quelle nature est ce danger si grand et pourquoi il menace justement le futur époux. Je postule la réalité du péril en question, de sorte que le primitif cherche à se

prémunir, par le tabou de la virginité, contre un danger qu'il a raison de pressentir, bien que celui-ci soit d'ordre psychique.

Nous considérons, comme une réaction normale qu'après le coït, la femme, au comble de la satisfaction, serre l'homme dans ses bras. Nous voyons là une manifestation de sa reconnaissance, un gage de durable soumission. Et nous savons pourtant qu'il n'est nullement de règle que le premier rapport provoque pareil comportement ; très souvent l'initiation n'apporte à la femme qu'une déception, elle demeure froide et insatisfaite ; en général, il faut un certain temps, une répétition fréquente de l'acte sexuel pour que la femme parvienne aussi à la satisfaction. Entre ces cas de frigidité initiale, très passagère, et ceux, peu réjouissants, de frigidité durable qu'aucun tendre effort de l'homme ne parviendra à vaincre, nous pouvons observer une série continue de cas intermédiaires. Je crois que cette frigidité de la femme est encore mal connue ; en dehors des cas où elle n'est due qu'à la puissance insuffisante de l'homme, elle demanderait à être expliquée, peut-être, à l'aide de manifestations apparentées.

Il me semble inutile de faire état des si fréquentes tentatives de fuite avant le premier rapport sexuel. Elles prêtent à l'équivoque et doivent être considérées, dans leur ensemble, comme l'expression d'une très générale réaction de défense féminine. Par contre, je crois que certains cas pathologiques sont propres à éclaircir l'énigme de la frigidité féminine. Dans ces cas, la femme, après le premier accouplement, après chaque nouvel acte sexuel, traduit ouvertement son hostilité envers l'homme en le querellant, en levant la main sur lui, voire en le frappant réellement. C'est là-ce qui se passait dans un remarquable cas de ce genre que j'ai pu analyser à fond. Et pourtant, la femme en question, fort éprise de son mari, l'incitait elle-même au coït, dans lequel elle trouvait indiscutablement une grande satisfaction. Je pense que cette étrange et contradictoire réaction est une résultante des sentiments mêmes qui ne se peuvent traduire à

l'ordinaire que par la frigidité, c'est-à-dire qu'ils sont en mesure de réprimer la réaction tendre sans se manifester eux-mêmes. Dans le cas pathologique, nous trouvons décomposé, pour ainsi dire, en ses deux éléments, ce qui est uni dans la frigidité courante, pour concourir à l'action inhibitrice, à la manière de ce que nous avons appelé, dans la névrose d'obsession, le symptôme « à deux temps ». L'hostilité de la femme, tel est le danger que suscite la défloration, et il est naturel que le mari cherche à éviter cette haine.

L'analyse permet aisément de deviner quels mouvements intérieurs provoquent chez la femme le comportement paradoxal dont nous venons de parler, et je m'attends à trouver ici l'explication de la frigidité. Le premier coït met en branle toute une série de ces sentiments, inutilisables pour la situation féminine souhaitée, quelques-uns ne réapparaîtront plus dans les réactions ultérieures. En premier lieu, l'on pensera à la douleur provoquée chez la vierge par la défloration, et peut-être même sera-t-on tenté d'attribuer à ce facteur une importance décisive en renonçant à chercher d'autres motifs. Mais il semble difficile d'attribuer pareille importance à cette douleur. On serait plutôt enclin à penser à la blessure narcissique causée par la destruction d'un organe et qui trouve dans la conscience même une explication rationnelle, la valeur sexuelle de la vierge déflorée ayant diminué. Toutefois, les coutumes nuptiales des primitifs nous enseignent à nous défier d'une semblable surestimation. Nous avons vu que, dans certains cas, le cérémonial comportait deux temps ; après la perforation (manuelle ou instrumentale) de l'hymen, un coït officiel ou un simulacre d'accouplement est pratiqué par les représentants du mari, ce qui nous prouve que la prescription tabou n'a pas pour but unique d'éviter la défloration anatomique, et qu'en dehors de la réaction de la femme à la douloureuse blessure quelque chose d'autre encore doit être épargné à l'époux.

La déception causée par le premier coït a une autre cause encore : chez la femme civilisée, tout au moins, l'attente et la réalisation ne peuvent concorder. Tout rapport sexuel avait été, jusqu'alors, l'objet de la plus rigoureuse interdiction, c'est pourquoi l'accouplement légal, permis, n'est pas ressenti de la même façon que l'autre. L'effort fait souvent sans nécessité réelle, quand nulle opposition n'est à craindre, par tant de fiancées, pour tenir secrètes aux yeux de tous, même aux yeux des parents, leurs nouvelles relations amoureuses, montre d'une façon presque comique combien profonde est cette association. Les jeunes filles déclarent ouvertement que leur amour leur semble perdre de sa valeur quand les autres en sont informés. Parfois ce motif peut prendre une telle importance qu'il en arrive à mettre définitivement obstacle à toute possibilité d'amour dans le mariage. La femme ne retrouve sa faculté de tendresse que dans une liaison illicite, clandestine, où elle sait pouvoir seule et librement disposer de son propre vouloir.

Mais cette explication ne va pas jusqu'au fond des choses. De plus, liée aux conditions de la civilisation, elle ne permet pas de rattacher ces faits à l'état social des primitifs. Le facteur suivant, qui se base sur l'évolution de la libido, n'en est que plus important. Grâce aux efforts de l'analyse, nous savons quelle régularité, quelle puissance ont les investissements les plus anciens de la libido. Nous voulons parler des désirs sexuels réfrénés de l'enfance et, en ce qui concerne la femme, surtout de la fixation de la libido au père ou au frère, substitut du père, désirs qui, assez souvent, visaient à autre chose qu'au coït, ou pour lesquels le coït n'était qu'un but imprécis. L'époux n'est jamais, pour ainsi dire, qu'un succédané de l'homme désiré, mais non cet homme lui-même. Un autre, dans les cas typiques, le père a marqué de son empreinte la disposition amoureuse de la femme, l'époux ne peut donc arriver tout au plus que second. Il s'agit maintenant de savoir quelle intensité, quelle opiniâtreté doit atteindre cette fixation pour que le mari substitut

soit repoussé, parce que ne donnant pas satisfaction. C'est ainsi que la frigidité obéit aux conditions génétiques de la névrose. Plus sera puissant, dans la vie sexuelle de la femme, l'élément psychique, plus résistante s'avérera la position antérieure de la libido lors du choc produit par le premier acte sexuel. Et, dans ces conditions, la possession physique n'aura pas sur la femme de répercussion aussi puissante. La frigidité peut ensuite demeurer en tant qu'inhibition névrotique, ou bien fournir un terrain propice au développement d'autres névroses et des diminutions mêmes modérées de la puissance masculine joueront alors aussi le rôle d'auxiliaires.

C'est d'un désir sexuel ancien que dérive la coutume selon laquelle la défloration est, chez les primitifs, confiée à un vieillard, prêtre ou saint homme, bref à un substitut du père (voir plus haut). Cette pratique me semble très proche du *Ius primae noctis* si discuté du seigneur moyenâgeux. *A.-J. Storfer* a soutenu la même opinion[15]. En outre, il considère l'institution très répandue du « mariage à la Tobie » (abstinence pendant les trois premières nuits) comme une reconnaissance des droits du patriarche. *C.-J. Jung*[16] avait déjà adopté cette thèse. Aussi ne serons-nous pas surpris de trouver parmi les substituts du père chargés de pratiquer la défloration, les images des dieux. Dans certaines régions de l'Inde la nouvelle mariée sacrifiait son hymen au Lingam en bois. Saint Augustin rapporte qu'une coutume semblable subsistait (à cette époque ?) dans le cérémonial nuptial romain, mais avec cette atténuation que la femme n'avait qu'à s'asseoir sur le phallus géant en pierre de Priape[17].

Dans des couches plus profondes joue un autre facteur encore qui, on le peut démontrer, est le grand responsable des réactions paradoxales contre l'homme et dont l'influence se manifeste aussi, à

15 *Des particularités du parricide.*

16 « Le rôle du père dans la destinée de l'individu » (*Jahrb. f. Psychan.* I, 1909).

17 Ploss et Bartels : *La femme*, I, XII et Dulaure : *Des divinités génératrices*, Paris, 1885 (réimprimé sur l'édition de 1825), p. 142.

mon avis, dans la frigidité de la femme. Le premier coït réactive, chez la femme, d'anciennes émotions autres que celles déjà décrites, et ces émotions s'opposent, de façon générale, à la fonction et au rôle féminins. L'analyse de nombreuses névrosées nous a appris qu'à un stade ancien, elles ont envié l'organe viril de leur frère. Du fait de l'absence (ou à vrai dire de la réduction) de cet organe, elles se sentent victimes d'une injustice, humiliées. Cette « envie du pénis » fait, nous le croyons, partie du complexe de castration. Si l'aspiration à la virilité peut être qualifiée de « virile », le terme de « protestation mâle » qu'a créé *Alf. Adler* pour proclamer que ce facteur est l'agent de la névrose en général, convient à cette attitude. Dans cette phase, les petites filles ne font souvent aucun mystère de leur jalousie et de l'hostilité qui en résulte vis-à-vis de leur frère plus favorisé : elles essayent d'uriner debout comme ce frère, afin de prouver leur prétendue égalité. Dans le cas que nous avons cité (agressivité contre un homme pourtant aimé) j'ai pu établir que cette phase avait même précédé celle du choix objectal. Plus tard seulement la libido de la petite fille s'était orientée vers le père, et alors elle avait souhaité d'avoir non plus un pénis, mais un enfant[18].

Je ne serais pas surpris de voir, dans d'autres cas, ces tendances se présenter dans un ordre inverse, et cette partie du complexe de castration n'entrer en jeu qu'une fois seulement le choix objectal fait. Mais la phase virile de la femme, celle où elle envie le pénis du garçon, est en tout cas antérieure dans l'évolution et se trouve plus proche du narcissisme initial que de l'amour objectal.

II y a quelque temps, le hasard me fournit l'occasion d'analyser le rêve d'une jeune mariée, rêve de réaction à la défloration, et qui révélait sans fard le désir qu'avait cette femme de châtrer son jeune époux et de lui ravir le pénis. Certes l'on aurait pu donner de ce rêve une interprétation plus innocente et penser qu'il trahissait seulement le désir d'une prolongation et d'une répétition de l'acte, mais

18 Voir : « Des Transformations de l'instinct. » *Int. Zeïtschr. Œuvres complètes,* tome V.

quelques détails m'incitaient à aller au delà de cette dernière explication. Le caractère ainsi que le comportement ultérieur de la jeune femme confirmèrent d'ailleurs la justesse de l'interprétation la plus sévère. Derrière cette envie du pénis transparaît l'hostilité pleine d'amerture que la femme ressent contre l'homme ; cette hostilité persiste toujours dans les rapports intersexuels, ainsi qu'en témoignent les efforts et les productions littéraires des « émancipées ». *Ferenczi,* dans une spéculation paléobiologique, fait remonter à l'époque de la différenciation des sexes cette hostilité de la femme. Au début, pense-t-il, la copulation se produisait entre deux individus de même genre, mais dont l'un plus vigoureux contraignait l'autre à subir l'union sexuelle. L'amertume provoquée par cette défaite se retrouverait dans la situation actuelle de la femme. Je trouve qu'il est permis de se servir de semblables spéculations tant qu'on évite de les surestimer.

Après avoir énuméré les motifs de la réaction paradoxale de la femme à la défloration, réaction dont les vestiges persistent dans la frigidité, nous pouvons ainsi résumer les faits : la *sexualité inachevée* de la femme se décharge sur l'homme qui, le premier, lui a fait connaître l'acte sexuel. Le tabou de la virginité s'explique, et nous comprenons la raison d'être d'une prescription qui a pour but d'éviter à l'homme le danger d'une vie conjugale durable avec la femme en question. Aux degrés supérieurs de la civilisation, ce péril apparaît moindre au regard de l'attrait qu'offre la promesse de sujétion, et sans doute aussi du fait d'autres mobiles et d'autres séductions. La virginité est considérée comme un bien auquel l'homme ne doit pas renoncer. Mais l'analyse des désaccords conjugaux montre que les mobiles qui tendent à contraindre la femme à tirer vengeance de sa défloration n'ont pas tout à fait disparu du psychisme de la femme civilisée. Tout observateur remarquera aisément que, dans un nombre considérable de cas, la femme reste frigide et malheureuse pendant la durée d'un premier

mariage, tandis qu'une fois cette première union rompue, elle devient pour son second époux une épouse tendre, prête à donner le bonheur. La réaction archaïque s'est pour ainsi dire épuisée sur le premier objet.

Toutefois, le tabou de la virginité n'a pas entièrement disparu dans notre civilisation ; l'âme populaire ne l'ignore pas, et les poètes en ont parfois fait usage. *Anzengrüber,* dans une de ses comédies, met en scène un paysan naïf qui refuse d'épouser la fiancée qui lui est destinée parce que « c'est une garce qui coûtera la vie à son premier ». Il consent donc à ce qu'elle en épouse un autre et la prendra plus tard, quand elle sera devenue veuve et inoffensive. Le titre de la pièce « *Le venin de la Pucelle* » nous rappelle que les charmeurs de serpents, avant de commencer leurs tours, incitent leurs serpents venimeux à mordre dans un chiffon afin de pouvoir ensuite les manipuler sans danger[19].

Un personnage dramatique, celui de Judith, dans la tragédie de *Hebbel :* « Judith et Holopherne », nous fait surtout comprendre le tabou de la virginité. Judith est l'une de ces femmes dont la virginité est protégée par un tabou. Son premier époux, paralysé durant la nuit de noces par une angoisse mystérieuse, n'a depuis plus osé tenter de l'approcher. « Ma beauté, dit-elle, est celle de la belladone, y goûter c'est se condamner à la folie et à la mort. » Elle forme le plan de séduire et de pervertir le chef assyrien qui assiège la ville,

19 Nous citerons ici, bien qu'il s'écarte de la situation que nous étudions, un court mais magistral récit de A. Schnitzler : « Le destin du baron de Leisenbogh ». Autrefois victime d'un accident, le baron s'éprend d'une comédienne très expérimentée en amour et à laquelle il fournit, pour ainsi dire, une nouvelle virginité en jetant un sort sur l'homme qui la possédera le premier après lui. L'actrice ainsi marquée d'un tabou n'ose d'abord plus nouer de relations amoureuses. Mais s'étant éprise d'un chanteur, elle se résoud à accorder au baron de Leisenborgh la nuit d'amour qu'il s'efforce, depuis tant d'années, d'obtenir. Victime de sa propre malédiction, le baron meurt, frappé d'apoplexie, en apprenant les motifs d'un bonheur auquel il ne s'attendait plus.

utilisant ainsi une raison patriotique pour en masquer une sexuelle. Déflorée par cet homme puissant et fier de sa vigueur et de sa brutalité, elle trouve, dans son indignation, la force de lui trancher la tête et devient ainsi la libératrice de son peuple. Nous savons que la décapitation est un symbole de castration. Judith est donc bien la femme qui châtre l'homme par qui elle a été déflorée, tout à fait comme le voulait le rêve, ci-dessus cité, d'une jeune mariée. Hebbel a intentionnellement sexualisé l'histoire patriotique relatée dans les apocryphes de l'Ancien Testament, car là Judith peut se vanter, à son retour, de n'avoir subi aucune souillure, et le texte biblique ne fait nulle allusion à sa sinistre nuit de noces. Hebbel, avec la finesse qui est le propre du poète, a ressenti sans doute le mobile, vieux comme le monde, qui restait en puissance dans le récit tendancieux et a rendu au sujet son contenu d'antan.

Sadger a montré, dans une excellente analyse, comment *Hebbel* fut déterminé dans le choix de son sujet par son propre complexe parental, et comment il en vint à prendre constamment le parti de la femme dans la lutte des sexes, allant jusqu'à faire siennes les émotions féminines les plus secrètes. Le poète a lui-même exposé les mobiles qui l'ont incité à modifier le sujet, mobiles que Sadger a justement qualifiés de spécieux : il semble, en effet, qu'ils n'aient été destinés qu'en apparence à justifier ce qui restait inconscient au poète et au fond à le lui masquer. D'après le récit biblique, Judith reste, après son veuvage, une veuve vierge ; *Sadger* pense que cette conception dériverait du désir qu'a l'enfant de nier les rapports sexuels qu'entretiennent les parents et de faire de la mère une vierge intacte. Je ne tenterai pas de modifier cette explication, mais j'ajouterai ceci : une fois que le poète eut établi la virginité de son héroïne, son imagination « sympathisante » s'attarda à la réaction hostile déclenchée par la blessure à la virginité.

Nous pouvons donc conclure ainsi : la défloration n'a pas seulement cette conséquence propre à la civilisation de lier

durablement la femme à l'homme, elle déclenche aussi une réaction archaïque d'hostilité contre l'homme, laquelle réaction peut revêtir des formes pathologiques qui se traduisent assez fréquemment dans la vie amoureuse conjugale par des phénomènes d'inhibition ; On peut lui attribuer le fait que très souvent les seconds mariages réussissent mieux que les premiers. L'étrange tabou de la virginité, la crainte à laquelle obéit, chez les primitifs, l'époux, en évitant la défloration, trouvent dans cétte réaction hostile leur pleine justification.

Il est intéressant que notre rôle d'analystes nous permette d'observer chez certaines femmes la présence simultanée des réactions opposées de sujétion et d'hostilité liées l'une à l'autre par un lien étroit. Quelques-unes de ces femmes semblent vivre en plein désaccord avec leurs époux, mais c'est vainement qu'elles tendent de s'en détacher. Dès qu'elles essayent de reporter leur amour sur un autre homme, l'image du premier, qu'elles ont cependant cessé d'aimer, vient s'interposer. L'analyse nous enseigne que ces femmes sont restées soumises au premier homme, mais non point par tendresse. Si elles ne réussissent pas à s'en détacher, c'est qu'elles ne sont pas parvenues à satisfaire entièrement sur lui leur vengeance, et, dans les cas accusés, le ressentiment n'est même pas arrivé jusqu'au conscient.

Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique

Puisque nous sommes aujourd'hui rassemblés pour envisager surtout des buts d'ordre pratique, je fais, moi aussi, au début de ce Congrès, choix d'un thème pratique qui éveillera en vous un intérêt plus clinique que scientifique. J'imagine bien la façon dont vous pouvez juger des résultats de notre thérapeutique et je suppose que la plupart d'entre vous ont déjà dû passer par les deux phases du début : celle de l'enthousiasme en constatant nos performances thérapeutiques inespérées et celle du découragement en considérant les énormes difficultés qui entravent nos efforts. Toutefois, quelle que soit la phase actuelle que vous traversez, mon but est aujourd'hui de vous montrer que nous sommes encore loin d'avoir épuisé tous les moyens de lutter contre les névroses et que nous espérons, dans un proche avenir, améliorer notablement nos résultats thérapeutiques.

Ce perfectionnement de notre science nous viendra, je crois, de trois façons différentes :

1° Par progrès internes ;

2° Par accroissement d'autorité ;

3° Par l'action générale de notre travail.

1° J'entends par progrès internes ceux réalisés : *a)* Dans nos connaissances analytiques ; *b)* Dans notre technique.

a) Progrès de nos connaissances. Nous sommes évidemment encore fort éloignés de posséder toutes les notions qui nous permettraient de comprendre l’inconscient de nos malades. Mais il est clair maintenant qu’à tout progrès de notre savoir correspond un renforcement de l’efficacité de notre thérapeutique. Tant que nous n’avons rien compris nous n’avons pu non plus rien réaliser. Plus nous comprendrons et plus nous serons en mesure d’agir. À ses débuts, le traitement psychanalytique était implacable, épuisant. Le patient devait tout dire de lui-même et le médecin se bornait à l’éperonner sans cesse. Aujourd’hui, les choses se présentent sous un aspect moins rébarbatif. Le traitement comporte deux parties : le médecin se livre à un travail de déduction et fait part au patient de ce qu’il a déduit et, d’autre part, le patient retravaille ce que lui a dit le médecin. Le mécanisme de notre méthode curative est aisé à comprendre. Nous donnons au patient une idée consciente d’expectation dont la ressemblance avec l’idée inconsciente refoulée l’amène à retrouver lui-même celle-ci. Telle est l’aide intellectuelle qui va lui faciliter la levée des résistances entre le conscient et l’inconscient. Notons en passant que ce n’est pas là le seul mécanisme utilisé dans la cure psychanalytique, vous en connaissez tous un autre, bien plus puissant : le « transfert ». Je tenterai bientôt d’exposer ces divers facteurs, si importants pour la compréhension du traitement, dans une *Méthodologie de la psychanalyse.* On nous objecte que la façon dont nous pratiquons aujourd’hui notre traitement diminue la force probante de la justesse de nos hypothèses. Je n’ai pas besoin de réfuter devant vous cette objection. Vous n’oubliez pas que les preuves se trouvent ailleurs et que, dans une intervention thérapeutique, on ne procède pas de la même manière que dans une recherche théorique.

Permettez-moi d’aborder certaines questions, en grande partie encore non résolues, mais à propos desquelles nous faisons chaque jour de nouvelles découvertes. Je veux surtout parler du symbolisme

des rêves et de l’inconscient — sujet très controversé, comme vous savez !

Il est tout à l’honneur de notre collègue W. Stekel de s’être consacré, en dépit des objections soulevées par tous nos adversaires, à l’étude du symbolisme des rêves. Il reste encore beaucoup à apprendre dans ce domaine ; ma science des rêves, écrite en 1899, attend que l’étude du symbolisme lui apporte d’importants compléments.

Je désire vous dire quelques mots à propos d’un de ces symboles récemment reconnu. J’appris, il y a quelque temps, qu’un psychologue qui est loin de partager nos vues, avait dit à l’un de nous que nous surestimions certainement la signification sexuelle secrète des rêves. En ce qui le concernait, dans son rêve le plus fréquent, il se voyait gravissant les marches d’un escalier. Que pouvait-il bien se dissimuler de sexuel là-dedans ? Cette remarque nous incita à étudier, dans les rêves, la signification des marches, des escaliers, des échelles et nous pûmes bientôt établir que l’escalier — et tout ce qui lui ressemble — était un symbole certain du coït. L’élément sous-jacent commun aux deux choses n’est pas difficile à découvrir : à l’aide de mouvements rythmés et avec un essoufflement croissant, l’on arrive à un sommet puis, en deux bonds rapides, l’on peut se retrouver en bas. C’est là qu’on retrouve le rythme du coït. N’oublions pas non plus de nous en référer au langage usuel dans lequel la montée d’un escalier est tout simplement une représentation substitutive de l’acte sexuel. On a coutume de dire en allemand que l’homme est un *Steiger* et de parler de *nachsteigen.* En français l’escalier est dit composé de « marches » et l’on parle d’un « vieux marcheur », ce qui équivaut à notre vieux *Steiger.* Les matériaux du rêve, dont ces symboles récemment reconnus dérivent, vous seront présentés, en temps voulu, par le Comité des Recherches sur le Symbolisme qui ne va pas tarder à se constituer. Vous trouverez dans le deuxième volume de notre *Jahrbuch,* des

renseignements sur un autre intéressant symbole, celui du « sauvetage » et sur ses diverses significations. Mais restons-en là sans quoi je n’arriverai pas à traiter des autres points.

L’expérience a appris à chacun de vous combien la connaissance parfaite de la structure de certains cas morbides typiques peut lui faciliter la compréhension de cas nouveaux. Si nous possédions sur la structure des diverses formes de névroses, des précisions, en formules brèves, analogues à celles que nous possédons déjà sur la formation des symptômes hystériques, combien nos pronostics seraient facilités ! De même que l'accoucheur, en examinant le placenta, voit s’il a été complètement expulsé ou si des fragments nocifs demeurent encore, de même nous devrions être en mesure de dire, et cela indépendamment du succès thérapeutique et de l’état actuel du patient, si notre travail a été parachevé ou si nous devons nous attendre à des rechutes et à de nouvelles offensives de la maladie.

b) Je me hâte de vous indiquer nos innovations techniques dont, à la vérité, la plupart ont besoin d’être définitivement fixées. Beaucoup d’entre elles commencent seulement à s’éclairer. La technique psychanalytique actuelle poursuit deux buts : éviter un excès d’efforts au médecin et ouvrir tout grand au malade l’accès de son inconscient. Vous savez que notre technique a subi une modification essentielle. À l’époque du traitement cathartique notre but était d’expliquer les symptômes ; par la suite, nous détournant des symptômes, nous avons cherché à découvrir les « complexes » suivant le terme, devenu indispensable, de Jung. Actuellement nos efforts tendent directement à trouver et à vaincre les « résistances » et nous pensons à juste titre, que les complexes se révéleront sans peine dès que les résistances auront été découvertes et écartées. Depuis, certains d’entre vous ont éprouvé le besoin de formuler et de classer ces résistances. Je vous prie maintenant de vérifier s’il vous est possible, à l’aide de ces matériaux, de confirmer les données

suivantes : chez certains malades hommes, les principales résistances au traitement semblent émaner du complexe du père et se traduire par de la crainte et de l'insoumission à son égard, ainsi que par une attitude de défi.

D'autres innovations d'ordre technique intéressent la personne même du médecin. Notre attention s'est portée sur le « contre-transfert » qui s'établit chez le médecin par suite de l'influence qu'exerce le patient sur les sentiments inconscients de son analyste. Nous sommes tout prêts d'exiger que le médecin reconnaisse et maîtrise en lui-même ce contre-transfert. Maintenant qu'un plus grand nombre de personnes pratiquent la psychanalyse et discutent entre elles de leurs expériences, nous remarquons que tout analyste ne peut mener à bien ses traitements qu'autant que ses propres complexes et ses résistances intérieures le lui permettent. C'est pourquoi nous exigeons qu'il commence par subir une analyse et qu'il ne cesse jamais, même lorsqu'il applique lui-même des traitements à autrui, d'approfondir celle-ci. Celui qui ne réussit pas à pratiquer une semblable auto-analyse fera bien de renoncer, sans hésitation, à traiter analytiquement les malades.

Nous en sommes aussi venus à penser que la technique doit subir certaines modifications, suivant la nature de la maladie et les pulsions prédominantes du patient. Nous avons commencé par traiter l'hystérie de conversion ; dans l'hystérie d'angoisse (phobies) nous sommes obligés de modifier quelque peu notre procédé. En effet, ces patients sont incapables de nous apporter tous les matériaux dont nous avons besoin pour guérir leur phobie tant qu'ils se sentent protégés par le maintien de cette dernière. Naturellement, il est impossible de les convaincre de renoncer, dès le début du traitement, à leurs mesures de protection, ni de les faire travailler sous le signe de l'angoisse. Il faut commencer par les aider, en interprétant leur inconscient, jusqu'à ce qu'ils deviennent capables et de renoncer à la protection que leur offre la phobie et de

s’exposer à une angoisse dès lors très modérée. Ce n’est qu’une fois ceci réalisé que les matériaux permettant de supprimer la phobie deviendront accessibles. D’autres modifications techniques, qui ne me paraissent pas encore suffisamment au point pour que j’en puisse parler ici, seront nécessaires dans le traitement de la névrose obsessionnelle. À cet égard, de très importantes questions, non résolues encore, se posent ; dans quelle mesure, en effet, convient-il de permettre aux instincts combattus du malade de se satisfaire, au cours d’un traitement, et en quoi la réaction diffère-t-elle suivant que ces pulsions sont de nature active (sadique) ou passive (masochique).

Vous avez, j’espère, l’impression que lorsque nous saurons tout ce que nous commençons seulement à entrevoir, lorsque nous aurons réalisé tous les progrès techniques auxquels doit aboutir l’étude approfondie de nos malades, notre travail médical en acquerra une précision, une assurance de succès, souvent introuvables dans d’autres spécialités médicales.

2° J’ai dit que nous devions beaucoup espérer du surcroît d’autorité que le temps ne manquerait pas de nous conférer. Inutile de m’étendre longuement sur l’importance de l’autorité. Très peu de gens civilisés sont capables de mener une existence parfaitement autonome ou même seulement de porter un jugement personnel. Vous ne pouvez vous représenter dans toute leur ampleur le besoin d’autorité et la faiblesse intérieure des êtres humains. L’extraordinaire multiplication des névroses depuis le déclin de la religion peut vous en donner une idée. Une des causes essentielles de cet état de choses doit être l’appauvrissement du moi dû à l’immense effort de refoulement qu’exige de tout individu notre civilisation.

Jusqu’à présent cette autorité et l’énorme force de suggestion qui en émane ont travaillé contre nous. Tous nos succès thérapeutiques ont été obtenus à l’encontre de cette suggestion. On peut même s’étonner d’avoir, en pareilles circonstances, obtenu

quelque succès. Je ne me laisserai pas aller à vous conter toutes les choses agréables qui me sont arrivées à l’époque où j’étais l’unique représentant de la psychanalyse. Je sais que lorsque j’affirmais à mes malades que j’étais capable d’apporter un soulagement durable à leurs souffrances, ils regardaient mon modeste intérieur, pensaient à mon manque de renommée et de titres, et me considéraient à peu près comme l’on considère les hommes qui, dans les salles de jeu, prétendent disposer d’un système infaillible pour gagner et dont on se dit que, s’ils possédaient vraiment un pareil secret, leur aspect serait tout différent. Il était vraiment malaisé d’agir sur le psychisme des gens à une époque où le confrère, dont le devoir aurait été de vous aider, se faisait un malin plaisir de cracher dans le champ opératoire et que les proches du malade se dressaient contre vous à la moindre hémorragie ou dès que le malade s’agitait un peu. Il est pourtant naturel qu’une opération provoque certaines réactions ; c’est à quoi nous sommes, de longue date, habitués en chirurgie. Personne ne m’accordait crédit, de même qu’aujourd’hui peu de gens croient en nous. En de pareilles conditions beaucoup de nos tentatives étaient vouées à l’échec. Pour mesurer le chemin qui nous reste à parcourir jusqu’à l’acquisition de la confiance générale, pensez aux situations si différentes des gynécologues en Turquie et dans les pays occidentaux. En Turquie, tout ce que le spécialiste des maladies de femmes peut faire est de tâter le pouls de sa malade qui lui passe son bras à travers un trou de la cloison. Les effets curatifs sont proportionnels à l’inaccessibilité de l’objet. Nos adversaires occidentaux nous accordent à peu près les mêmes libertés en ce qui concerne le psychisme de nos malades. Mais maintenant que l’opinion publique a poussé la femme malade vers le gynécologue, celui-ci est devenu son aide et son sauveur. N’objectez pas que même si l’opinion publique venait à notre aide et que notre réussite s’en trouvât accrue, cela ne prouverait quand même pas la justesse de nos hypothèses. La suggestion, dit-on, peut tout et nos succès seraient alors dus à elle et non à la psychanalyse. Or l’opinion

publique suggère maintenant aux nerveux d'entreprendre des cures thermales, diététiques, électriques, sans que ces procédés réussissent à guérir les névroses. On verra bien si le traitement analytique peut faire mieux.

Pourtant, je me vois ici obligé d'atténuer vos espoirs. La société ne se hâtera pas de nous conférer de l'autorité, il faut bien qu'elle nous oppose une résistance, puisque nous adoptons à son égard une attitude critique. Ne l'accusons-nous pas, en effet, d'être, en grande partie, responsable de l'apparition des névroses ? Nous nous faisons un ennemi de l'individu auquel nous révélons ce qui est refoulé en lui et, de même, la société ne peut voir d'un bon œil que nous mettions à nu, sans nul égard, ses défectuosités et les dommages qu'elle cause. Parce que nous détruisons les illusions, on nous accuse de mettre en péril les idéaux. Il semblerait ainsi que l'état de choses dont nous espérons tirer de si grands avantages thérapeutiques n'ait aucune chance de s'établir, néanmoins la situation n'est pas aussi désespérée que l'on serait aujourd'hui tenté de croire. Quels que soient les sentiments et les intérêts humains, l'intellect est, lui aussi, une puissance. Celle-ci n'arrive pas immédiatement à prévaloir, mais finalement ses effets sont d'autant plus certains. La vérité la plus blessante finit toujours par être perçue et s'imposer, une fois que les intérêts qu'elle blesse et les émotions qu'elle soulève ont épuisé leur virulence. Il en a toujours été ainsi et les vérités rebutantes, que nous autres psychanalystes devons révéler au monde, subiront le même destin. Mais tout cela ne sera pas très rapide, il faut que nous soyons capables d'attendre.

3° II me reste enfin à vous expliquer ce que j'entends par « l'effet général » de notre travail et comment j'ai placé en lui mes espoirs. Il s'agit là d'une remarquable constellation thérapeutique qu'on ne retrouverait peut-être nulle part ailleurs et qui va vous sembler étrange au premier abord et jusqu'au moment où vous découvrirez en elle quelque chose qui vous est, de longue date,

familier. Les psychonévroses, vous le savez, représentent des satisfactions substituées et déformées d’instincts dont on doit nier à soi comme aux autres l’existence. Leur possibilité d’exister repose uniquement sur une déformation et sur un déguisement, mais une fois l’énigme résolue et la solution admise par les malades, ces états morbides ne peuvent plus persister. On trouverait difficilement quelque chose de comparable en médecine. Dans les contes de fées, on parle de certains mauvais esprits dont la malfaisance se trouve brisée dès que l’on peut les interpeller par leur nom secret.

Maintenant, remplacez l’individu malade par la foule de gens exposés aux névroses, les bien-portants et les malades, imaginez que la solution dont nous parlons plus haut soit acceptée par tous, une simple réflexion va vous montrer que ce changement ne peut en rien modifier le résultat final. En effet, le succès obtenu par la thérapeutique sur l’individu doit aussi s’obtenir sur la masse. Les malades ne peuvent laisser apparaître leurs diverses névroses, leur excessive tendresse anxieuse destinée à dissimuler la haine, leur agoraphobie révélatrice d’une ambition déçue, leurs actes obsédants qui représentent les auto-reproches émanant de mauvaises intentions et les précautions prises contre celles-ci lorsqu’ils savent que tous, proches ou étrangers, auxquels ils tiennent à cacher leurs pensées et leurs sentiments connaissent la signification générale de ces symptômes. Les malades, en pareil cas, sachant également que toutes leurs manifestations morbides sont immédiatement interprétées par les autres, les dissimuleront. Toutefois cette dissimulation, d’ailleurs devenue impossible, va détruire le dessein même de la maladie. La mise en lumière du secret aura attaqué « l’équation étiologique » de laquelle dérivent les névroses en son point le plus sensible en rendant illusoires les avantages fournis par la maladie et, finalement, il ne résultera de l’indiscrétion du médecin qui a provoqué une modification de l’état de choses existant, qu’une suppression de la production morbide.

Cet espoir peut vous sembler utopique, mais rappelez-vous que, par ce moyen, nous avons réussi, bien que dans certains cas individuels seulement, à supprimer certains phénomènes névrotiques. Songez avec quelle fréquence jadis de jeunes paysannes étaient sujettes à des hallucinations où la Sainte Vierge leur apparaissait. Tant que de semblables phénomènes purent faire affluer les croyants et même provoquer l'érection d'une chapelle à l'endroit du miracle, l'état visionnaire de ces jeunes filles resta inaccessible à toute influence. Aujourd'hui, le clergé lui-même a modifié son attitude à l'égard de ces phénomènes et permet à la police et au médecin d'examiner la voyante. Depuis, les apparitions de la Sainte Vierge sont devenues très rares. Ou encore, permettez-moi d'étudier le processus que j'ai décrit et situé dans le futur, en le plaçant sur un plan analogue mais moins élevé, donc plus accessible. Imaginez qu'un groupe de personnes appartenant à la bonne société, messieurs et dames, ait décidé de se rendre dans une auberge de campagne. Les dames ont convenu que si l'une d'entre elles désirait, à un moment donné, satisfaire un besoin naturel, elle déclarerait à haute voix vouloir aller cueillir des fleurs ; or un mauvais plaisant a surpris ce secret et a fait imprimer sur le programme qui a été adressé à tous les participants : « Lorsque les dames voudront s'isoler un moment, elles n'auront qu'à dire qu'elles vont cueillir des fleurs. » Naturellement, aucune des dames ne se servira de ce prétexte et toute nouvelle convention deviendra également malaisée. Quelle en sera la conséquence ? Les dames, oubliant leur pudeur, céderont à leur besoin naturel et aucun homme ne s'en montrera offusqué. Mais revenons au cas plus sérieux qui nous préoccupe. Un grand nombre de gens, en proie à des conflits qu'ils n'arrivent pas à résoudre, se réfugient dans la névrose en s'attirant ainsi par la maladie un avantage certain, encore que devenant à la longue trop onéreux. Que feront ces gens si leur fuite dans la névrose vient à être empêchée par les indiscrètes révélations de la psychanalyse ? Ils seront obligés d'être sincères, de reconnaître les pulsions qui

s'agitent en eux, de tenir bon dans le conflit. Ils lutteront ou renonceront et la société, devenue tolérante grâce aux connaissances psychanalytiques, les aidera dans cette tâche.

Toutefois, rappelons-nous qu'il ne faut pas adopter dans la vie, une attitude d'hygiénistes ou de thérapeutes fanatiques. Avouons que cette prophylaxie idéale des maladies névrotiques ne serait pas avantageuse pour tous. Bon nombre de ceux qui actuellement fuient dans la maladie ne pourraient supporter le conflit, dans les conditions que nous avons posées. Tout au contraire, ils succomberaient rapidement ou bien commettraient quelque faute pire que leur propre maladie névrotique. C'est que les névroses ont justement une fonction biologique en tant que mesures défensives et une raison d'être sociale ; le « bénéfice de la maladie » qu'elles procurent n'est pas toujours purement subjectif. Qui d'entre nous n'a eu l'occasion, en discernant les motifs sous-jacents d'une névrose, de reconnaître que cette maladie était, dans les circonstances données, le moindre des malheurs possibles ? Convient-il vraiment de payer d'un tel prix l'extinction des névroses quand l'univers est tout empli d'autres misères inéluctables ?

Faut-il alors relâcher nos efforts pour expliquer le sens secret des névroses, sous prétexte que cette élucidation serait, en fin de compte, dangereuse pour l'individu et nuisible au bon ordre de la société ? Devons-nous renoncer à tirer d'un fragment de découverte scientifique une conclusion pratique ? Non, je pense que notre devoir réside dans l'autre voie. Les « bénéfices de la maladie » apportés par la névrose ne se réalisent en fin de compte qu'au détriment de l'individu comme de la collectivité. Le malheur que notre mise en lumière est capable de provoquer ne peut atteindre que peu de gens. L'instauration d'un état social mieux adapté à la réalité et plus digne ne sera pas payé trop cher par ces quelques sacrifices. Mais surtout, toutes les énergies aujourd'hui gaspillées dans la production des symptômes névrotiques, et cela afin d'obéir aux desseins d'un monde

fantasmatique isolé du réel, pourront contribuer, même si elles ne peuvent immédiatement être utilisées dans la vie, à renforcer l’aspiration à ces transformations de notre civilisation, seules capables, croyons-nous, d’apporter le salut aux générations futures.

Je voudrais vous quitter convaincus que vous faites, à plus d’un égard, votre devoir en traitant psychanalytiquement vos malades. Ce n’est pas seulement au profit de la science que vous travaillez en mettant en pratique la seule et unique possibilité que nous ayons de pénétrer le mystère des névroses, vous ne faites pas que traiter vos malades par la méthode qui actuellement est le plus capable d’atténuer leurs souffrances ; vous contribuez aussi à donner à la masse ces lumières dont nous attendons la prophylaxie la plus poussée des maladies névrotiques, par le détour de l’influence sociale.

Des sens opposés dans les mots primitifs[1]

En manière d'introduction à cet article, je citerai un passage de ma *Science des Rêves* où j'expose une observation découlant de la recherche analytique, observation qui n'a pas encore trouvé d'explication : « La manière dont le rêve exprime les catégories de l'opposition et de la contradiction est particulièrement frappante : il ne les exprime pas, il paraît ignorer le « non ». Il excelle à réunir les contraires et à les représenter en un seul objet. Il représente souvent aussi un élément quelconque par son contraire, de sorte qu'on ne peut savoir si un élément du rêve, susceptible de contradiction, trahit un contenu positif ou négatif dans la pensée du rêve [2]. »

Les interprétateurs de songes de l'antiquité semblent avoir fait le plus ample usage de l'hypothèse d'après laquelle, dans le rêve, une chose peut signifier son contraire. Cette possibilité est aussi, à l'occasion, admise par les modernes investigateurs de rêves, ceci dans la mesure où ils accordent en général au songe un sens et une interprétation [3]. Je crois ne pas non plus éveiller la contradiction en supposant que tous ceux qui m'ont suivi dans la voie d'une

1 Ce rapport sur la brochure de même titre de Karl Abel (1884) a paru d'abord dans *Jahrbuch für psychoanalytische und psychipathologische Forschungen*, tome II (1910), puis dans la troisième série de la *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*.

2 *La Science des rêves* (trad. Meyerson, Paris, Alcan, *1926, 1). 285).*

3 Voyez, par ex. G. H. von Schubert : *Die Symbolik des Traumes*, 4e édition, 1862, chap. II ; *Die Sprache des Traumes* (Le Langage du rêve).

interprétation scientifique des rêves ont dû reconnaître que l'assertion précitée se trouve confirmée par les faits.

J'ai été amené à comprendre cette singulière tendance que possède l'élaboration du rêve à faire abstraction de la négation et à exprimer par une même représentation des choses contraires, en lisant par hasard un ouvrage de K. Abel [4]. L'intérêt du sujet me justifiera à citer ici textuellement les passages décisifs du traité d'Abel (tout en éliminant la plupart des exemples). Nous y apprenons, en effet, cette chose surprenante : la manière de procéder précitée, dont est coutumière l'élaboration du rêve, est également propre aux plus anciennes langues connues.

Abel, après avoir fait ressortir l'antiquité de la langue égyptienne, qui avait dû se constituer longtemps avant l'époque des premières inscriptions hiéroglyphiques, poursuit :

« Donc, dans la langue égyptienne, cette relique unique d'un monde primitif, se trouve un certain nombre de mots ayant deux sens dont l'un est exactement le contraire de l'autre. Qu'on se figure, s'il est possible de se la figurer, une absurdité aussi flagrante que celle-ci : le mot fort signifiant aussi bien fort que faible ; le mot *lumière* servant aussi bien à désigner la lumière que l'obscurité ; un bourgeois de Munich appelant *bière* la bière, tandis qu'un autre emploierait le même terme pour parler de l'eau et on a l'extraordinaire usage auquel les anciens Égyptiens habituellement s'adonnaient dans leur langue. Comment en vouloir à qui, entendant cela, hoche la tête avec incrédulité ?... » (p. 4.) (Suivent des exemples.)

« En présence de ce cas et de beaucoup d'autres cas semblables d'acception antithétique (voir l'Appendice), on ne saurait douter que, dans *une* langue du moins, il ait existé nombre de mots désignant à la fois une chose et son contraire. Quelque surprenant

4 Parti en 1884 en brochure et incorporé l'année suivante dans les *Sprachwissenchaftliche Abhanblungen* (*Essais philosophiques*) de l'auteur.

que cela soit, nous nous trouvons là devant un fait avec lequel il faut compter. » (p. 7.)

L'auteur rejette alors l'explication de cet état de choses par une consonance fortuite et il se défend avec une énergie égale de l'idée que celui-ci soit dû à l'infériorité du développement intellectuel égyptien.

« Or, l'Égypte n'était rien moins que la patrie de l'absurde. Elle était au contraire l'un des plus anciens habitats de la raison humaine en voie de se développer... Elle possédait une morale pure et pleine de noblesse et avait formulé la plus grande partie des dix commandements à une époque où les peuples, dont la civilisation est aujourd'hui l'apanage, faisaient encore des sacrifices humains à leurs idoles sanguinaires. Un peuple qui avait allumé le flambeau de la justice et de la civilisation en des temps aussi obscurs ne peut pourtant pas avoir été absolument stupide dans sa manière de parler et de penser quotidienne... Ces hommes qui savaient fabriquer le verre, et qui pouvaient avec des machines soulever et mouvoir des blocs énormes, devaient avoir du moins assez de raison pour ne pas considérer une chose comme étant elle-même et en même temps son contraire. Comment concilier ces faits avec cet autre que les Égyptiens se soient permis une langue aussi étrange et contradictoire... qu'ils aient eu la coutume de donner aux pensées les plus contraires une seule et même consonance verbale et de relier en une sorte d'union indissoluble ce qui de part et d'autre était le plus fortement opposé ? » (p 9.)

Avant d'essayer d'aucune explication, il faut encore tenir compte d'un renforcement de cet inconcevable procédé de la langue égyptienne. « De toutes les excentricités du lexique égyptien, la plus extraordinaire est peut-être celle-ci : outre les mots qui unissent en eux les sens les plus opposés, il possède encore des mots composites, dans lesquels deux vocables de sens contraires forment un composé ne possédant que l'un des sens des deux éléments le constituant.

Ainsi, dans cette langue extraordinaire, il n'y a pas seulement des mots voulant dire aussi bien *fort* que *faible*, ou *ordonner* qu'*obéir*, mais encore des mots composites tels que *vieux-jeune*, *loin-près*, *lier-séparer*, *dehors-dedans*... lesquels, malgré un assemblage de mots comprenant les sens les plus dissemblables, ne veulent dire, le premier que *jeune*, le second que *près*, le troisième que *lier*, le quatrième que *dedans*... C'est donc vraiment intentionnellement qu'ont été réunies dans ces mots des contradictions quant aux concepts, non pas afin de créer, comme cela arrive parfois en chinois, un nouveau concept, mais simplement afin d'exprimer, par ce mot composite, le sens d'un seul de ses membres contrastés, sens que ce nombre isolé eût à lui seul suffi à fournir... »

Toutefois, ce problème est plus facile à résoudre qu'il ne semble. Nos concepts prennent naissance par une comparaison. « S'il faisait toujours clair, nous n'aurions à faire aucune comparaison entre clair et obscur, et nous ne posséderions ni le concept ni le mot de clarté... » - « Il est évident que sur cette planète tout est relatif et n'a d'existence indépendante qu'en tant que ses relations aux autres choses permettent de l'en rapprocher ou de l'en distinguer... » - « Tout concept se trouvant devoir être le frère jumeau de son contraire, comment aurait-il pu être une première fois pensé, comment aurait-il pu être communiqué à d'autres qui essayaient de le penser, sinon en le mesurant à son contraire ? » « Comme on ne pouvait concevoir le concept de force en dehors du contraste avec la faiblesse, le mot qui exprimait *fort* acquit un ressouvenir simultané de *faible*, concept grâce auquel il avait au début reçu l'existence. En réalité, ce mot ne désignait vraiment ni fort, ni faible, mais seulement le rapport entre les deux et la différence qui les avait créés tous deux. » (p. 15.) - « Or, l'homme n'a pu acquérir ses notions les plus anciennes et les plus élémentaires que par l'opposition d'un contraire à son contraire et ce n'est que

peu à peu qu'il a appris à séparer les deux termes de l'antithèse et à penser à chacun des deux sans le mesurer consciemment à l'autre. »

On peut se demander, la parole ne servant pas seulement à formuler la pensée individuelle, mais essentiellement à la communiquer à autrui, de quelle manière l' « Égyptien primitif » s'y prenait pour faire connaître à son semblable « quelle partie de ce concept mixte il envisageait chaque fois » ? Dans l'écriture, cela était réalisé à l'aide de ce qu'on appelle les images « déterminatives », lesquelles, apposées derrière les caractères écrits, en indiquaient le sens, sans être, elles-mêmes, destinées à être prononcées. « Quand le mot égyptien *ken* veut dire *fort*, derrière le son exprimé par les caractères écrits se trouve l'image d'un homme debout armé ; quand ce même moi doit vouloir dire *faible*, c'est l'image d'un homme accroupi, las, qui suit les caractères représentant le son. La plupart des autres mots à double entente sont, de façon analogue, accompagnés d'images explicatives. » (page 18.) D'après Abel, dans le langage parlé, le geste accompagnant le mot parlé lui donnait le signe voulu.

Ce sont, d'après Abel, *les racines les plus primitives* dans lesquelles on observe le phénomène de double sens antithétique. Au cours de l'évolution ultérieure de la langue, ce double sens disparaît et, du moins dans l'égyptien antique, on peut suivre toutes les transitions existant entre le double sens antithétique archaïque et la signification unique qu'ont les mots de nos langues modernes. Les mots originairement à double sens se séparent dans la langue ultérieure en deux mots à signification unique, les deux acceptions opposées éprouvent, chacune pour soi, une réduction (modification) phonétique de la même racine. Ainsi, par exemple, déjà dans le style hiéroglyphique, *ken* (fort, faible) s'est séparé en *ken* (fort) et en *kan* (faible). « En d'autres termes, les notions qui n'avaient pu être trouvées que par antithèse deviennent avec le temps assez familières à l'esprit humain pour permettre à chacune des deux parties une

existence indépendante et pour procurer en même temps à chacune un énoncé distinct. »

D'après Abel, la démonstration, facile à faire pour la langue égyptienne, de sens primitifs contradictoires, peut aussi s'étendre aux langues sémitiques et indo-européennes. « Reste à savoir jusqu'où cela peut se produire dans d'autres familles linguistiques encore ; car, bien que primitivement le sens opposé ait dû s'imposer dans toutes les races aux hommes qui pensèrent, il n'est pas nécessaire qu'il ait été partout reconnaissable, ou bien qu'il se soit partout maintenu. »

Abel fait en outre remarquer que le philosophe Bain avait postulé, sur des bases purement théoriques et à titre de nécessité logique, ce double sens des mots, ceci, semble-t-il, sans même avoir eu connaissance des faits. Le passage en question (*Logic*, 1, 54) commence ainsi : *The essential relativity of all knowledge, thought or cousciousness cannot but show itself in language. If everything that we can know is viewed as a transition from something else, every experience must have two sides ; and either every name must have a double meaning, or else for every meaning there must be two names.*

Je relève aussi, dans *Anhang von Beispielen des ägyptischen, indogermanischen und arabischen Gegensinnes*, quelques cas susceptibles de nous frapper nous-mêmes qui ne sommes pas linguistes : en latin, *altus* veut dire haut et profond ; *sacer*, saint et maudit ; ici les sens opposés subsistent pleinement sans modification de l'élocution elle-même. La transformation phonétique en vue de la séparation des contraires est illustrée par des exemples tels que : *clamare*, crier ; *clam*, silencieux, tranquille ; *siccus*, sec ; *succus*, suc. En allemand, le mot *Boden* désigne maintenant encore ce qu'il y a de plus haut comme ce qu'il y a de plus bas dans la maison. Au *bös* allemand (mauvais), répond un *bass* (bon) ; en vieux saxon *bat* (bon), s'oppose à l'anglais *bad* (mauvais) ; en anglais, *to lock* (fermer)

s'oppose à l'allemand *Lücke*, *Loch* (vide, trou). En allemand, *kleben* (coller), en anglais, *to cleave* (fendre) ; en allemand, *stumm* (muet), *Stimme* (voix), etc. On trouverait ainsi un sens véritable à la dérivation dont on s'est tant moqué : *lucus a non lucendo*.

Abel, dans son *Origine du Langage* (Ursprung der Sprache, p. 305), attire l'attention sur d'autres vestiges encore des modes de la pensée primitive. L'Anglais dit encore aujourd'hui pour exprimer « sans » *without*, c'est-à-dire « avec-sans » ; de même le Prussien de l'Est emploie l'expression *mitohne*. *With* lui-même, qui répond au mot allemand *mit* (avec), a dû à l'origine vouloir dire aussi bien avec que sans, comme on peut le voir dans *withdraw* (s'en aller, se retirer) et dans *wilthhold* (retenir). Nous retrouvons cette même évolution dans l'allemand *wider* (contre) et *wieder* (ensemble avec).

La langue égyptienne possède encore une autre particularité des plus étranges et qui est de nouveau à mettre en parallèle avec l'élaboration du rêve. « En égyptien, les mots peuvent - disons d'abord en apparence - subir un retournement, aussi bien de leur *élocution* que de leur *sens*. Supposons que le mot allemand *gut* (bon) soit égyptien, il pourrait, à côté de « bon », signifier aussi « mauvais » et, de même, que *gut* se prononcer *tug*. De ces renversements trop nombreux pour qu'on puisse les expliquer par le hasard, on peut encore citer bien des exemples empruntés aux langues aryennes et sémitiques. En se limitant pour commencer aux idiomes germaniques on a : *Topf - pot, boat - tub, wait - täuwen, hurry* - Ruhe, *care - reck, Balken -Klobe, Club*. Et si l'on en appelle aux autres langues indo-européennes, le nombre des cas augmente en proportion du nombre d'idiomes considérés, par exemple : *capere - packen, ren - Niere, the leaf* (Blatt) - *folium* (feuille), *dum-a*, δόμος - sanscrit *mêdh, mûdha, Mut, rauchen - hur-iti* (en russe), *kreischen - to shriek*, etc.

Abel cherche à expliquer le phénomène du renversement ; du son des mots par un redoublement, une reduplication de la racine.

Nous aurions peine ici à suivre le philologue. Nous nous rappellerons le plaisir avec lequel les enfants jouent au renversement du son des mots, la fréquence avec laquelle l'élaboration du rêve se sert du renversement du matériel représentatif à diverses fins. Ce ne sont plus, dans ce cas, des lettres mais des images dont l'ordre se trouve interverti. Nous serions donc plutôt disposés à rapporter le renversement des sons à un facteur agissant à une profondeur plus grande [5].

La concordance entre les particularités de l'élaboration du rêve que nous avons relevées au début de cet article et celles de l'usage linguistique, découvertes par le philologue dans les langues les plus anciennes, nous apparaît comme une confirmation de la conception que nous nous sommes faite de l'expression de la pensée dans le rêve, conception d'après laquelle cette expression aurait un caractère régressif, archaïque. L'idée s'impose alors à nous, psychiatres, que nous comprendrions mieux et traduirions plus aisément le langage, du rêve si nous étions plus instruits de l'évolution du langage [6].

5 Sur le phénomène de la métathèse, qui a peut-être des relations plus étroites encore que le sens opposé (antithèse), à l'élaboration du rêve, comparez encore W. Meyer-Rinteln, dans la *Kölnische Zeitung* du 7 mars 1909.

6 Il est naturel de supposer que le sens originaire opposé des mots représente le mécanisme préformé. dont se sert, au bénéfice de maintes tendances, le *lapsus* qui consiste à dire le contraire de ce que l'on voulait.

Exemples révélateurs de fantasmes pathogènes chez des névrosés[1]

A) J'ai vu récemment un malade de vingt ans environ, qui offrait un tableau de démence précoce (hébéphrénie) indéniable, également identifié d'un autre côté. Aux stades de début du mal, il avait présenté un changement périodique de l'humeur, il était parvenu à une amélioration considérable et fut, dans cet état de bon augure, retiré de l'établissement par ses parents, et pendant à peu près une semaine régalé de mille réjouissances pour fêter son rétablissement présumé. L'aggravation suivit immédiatement cette semaine de festivités. Ramené dans l'établissement, il raconta que le médecin consultant lui avait donné le conseil de « coqueter un peu avec sa mère ». Il n'est pas douteux que dans cette illusion mnésique délirante il a donné expression à l'excitation qui avait été suscitée en lui par la réunion avec la mère et qui était la cause immédiate de son aggravation.

B) Il y a plus de dix ans, à une époque où les résultats et les hypothèses de la psychanalyse n'étaient familiers qu'à peu de personnes, l'incident suivant me fut rapporté de source sûre. Une jeune fille, de père médecin, souffrait d'hystérie avec symptômes locaux ; le père niait l'hystérie et fit entreprendre différents traitements somatiques qui furent de peu d'utilité. Une amie posa un

1 Beispiele des Verrats pathogener Phantasien bei Neurotikern, *Zentralblatt für Psychoanalyse*, i, p. 43-44. GW, VIII.

jour à la malade cette question : « N’avez-vous donc jamais pensé à solliciter les conseils du Dr F. ? » Sur quoi la malade répondit : « Pourquoi devrais-je le faire ? Je sais bien qu’il me demanderait : Avez-vous déjà eu l’idée d’avoir un commerce sexuel avec votre père ? » —Je tiens pour superflu d’assurer expressément que je n’ai pas recouru à l’époque à ce genre d’interrogatoire, pas plus que je n’y ai recours aujourd’hui. Cela cependant appelle l’attention sur le fait que justement bien des choses que racontent les patients comme étant des propos ou des actes des médecins peuvent à bon droit être comprises comme un révélateur de leurs propres fantasmes pathogènes.

À propos de la psychanalyse dite « sauvage »

Il y a quelques jours une dame âgée vint, sous la protection d'une de ses amies, à ma consultation. Elle se plaignait d'états anxieux. Frisant la cinquantaine, elle était cependant assez bien conservée et l'on voyait avec évidence qu'elle n'avait pas renoncé à sa féminité. Ses crises d'anxiété, me dit-elle, s'étaient déclenchées à la suite de son divorce d'avec son dernier mari, mais avaient pris bien plus d'intensité depuis qu'elle avait consulté un jeune médecin exerçant dans la banlieue où elle habitait. Celui-ci lui avait déclaré que son anxiété était provoquée par des désirs sexuels. D'après lui, elle ne supportait pas la privation de tout rapport avec un homme, c'est pourquoi il ne lui restait que trois moyens de guérir : retourner chez son époux, prendre un amant ou se satisfaire elle-même. Depuis, elle est persuadée de son incurabilité puisqu'elle se refuse à reprendre la vie conjugale et que les deux autres moyens choquent sa morale et ses sentiments religieux. Néanmoins, elle venait à moi parce que le médecin lui avait dit que j'étais l'auteur responsable de cette nouvelle manière de voir et qu'elle devait me demander de confirmer qu'il en était bien ainsi et pas autrement. L'amie qui l'accompagnait et qui était encore plus âgée, plus rabougrie et plus maladive qu'elle m'adjura ensuite d'affirmer à la patiente que son médecin s'était trompé. Les choses ne pouvaient pas être comme il avait dit, car elle-même, veuve depuis de longues années, était demeurée respectable sans souffrir d'anxiétés.

Je ne m’appesantirai pas sur la pénible situation où me plaça cette visite et me contenterai d’expliquer le comportement du confrère qui m’avait adressé cette malade. Auparavant, je vais procéder à une mise en garde qui, je l’espère, ne sera peut-être pas superflue. Une longue expérience m’a appris, comme elle pourrait l’apprendre à tant d’autres, qu’il n’est pas bon de croire à la légère tout ce que les patients — et les nerveux, en particulier — racontent à propos de leur médecin. Quelle que soit la méthode thérapeutique employée, non seulement le neurologue devient aisément l’objet des divers sentiments hostiles de son patient, mais il doit aussi parfois se résigner à accepter une responsabilité, par une sorte de projection, des désirs secrets et refoulés de celui-ci. N’est-il pas attristant mais significatif de constater que les reproches adressés au médecin ne trouvent nulle part plus aisément créance qu’auprès de ses confrères ?

C’est pourquoi je garde le droit de penser que la dame venue me consulter avait tendancieusement déformé les paroles de son médecin. Je fais injustice à ce confrère inconnu en fondant sur ce cas mes observations relatives à la psychanalyse « sauvage ». Toutefois, en agissant ainsi, peut-être empêcherai-je d’autres médecins de nuire à leurs patients.

Donc admettons que le médecin en question ait bien prononcé les paroles rapportées par sa cliente. Chacun pourra alors émettre une critique en disant que lorsqu’un médecin juge nécessaire de discuter de la question sexuelle avec une femme, il doit le faire avec tact et ménagements. Mais, en pareil cas, il devra aussi respecter certaines règles *techniques* de la psychanalyse ; de plus, le médecin dont nous parlons devait ignorer un certain nombre de principes psychanalytiques d’ *ordre scientifique* ou les avait mal compris, montrant par là qu’il était fort éloigné de saisir la nature et les buts de la psychanalyse.

Examinons d'abord les erreurs scientifiques. Les conseils donnés par le médecin montrent clairement la façon dont il conçoit la sexualité. Dans le langage populaire, en effet, le terme de « besoins sexuels » équivaut à celui de besoin du coït, d'orgasme ou de manœuvres analogues aboutissant à l'émission de produits sexuels. Mais le médecin ne peut ignorer que l'on reproche à la psychanalyse d'avoir élargi, bien au-delà de son sens usuel, le concept de sexualité. Ce fait est exact, mais nous ne chercherons pas ici à savoir s'il convient de le lui reprocher. En psychanalyse, le terme de « sexualité » comporte un sens bien plus large, il s'écarte tout à fait du sens populaire et cette extension se justifie au point de vue génétique. Nous considérons comme appartenant au domaine de la sexualité toutes les manifestations de sentiments tendres découlant de la source des émois sexuels primitifs, même lorsque ces émois ont été détournés de leur but sexuel originel ou qu'un autre but non sexuel est venu remplacer le premier. C'est pourquoi nous préférons parler de *psycho-sexualité,* soulignant ainsi qu'il ne faut ni négliger, ni sous-estimer le facteur psychique. Nous nous servons du mot « sexualité » en lui attribuant le sens élargi du mot allemand *lieben* (aimer) et nous savons depuis longtemps qu'un manque de satisfaction psychique, avec toutes ses conséquences, peut exister là même où les relations sexuelles normales ne font pas défaut. En tant que thérapeutes, nous ne devons jamais oublier non plus que les aspirations sexuelles insatisfaites (dont nous combattons les satisfactions substituées sous leur forme de symptômes névrotiques) ne peuvent souvent que très imparfaitement trouver leur débouché par le coït ou d'autres actes sexuels.

Celui qui refuse d'admettre ce point de vue psychanalytique touchant la psycho-sexualité n'a aucun droit de se réclamer des doctrines de la psychanalyse relatives à la signification étiologique de la sexualité. En attribuant une importance exclusive au facteur

somatique, dans le domaine sexuel, il simplifie certes grandement le problème mais doit porter seul la responsabilité de son procédé.

Un second et tout aussi grave malentendu s'observe dans les conseils du médecin.

La psychanalyse affirme, il est vrai, que l'insatisfaction sexuelle provoque des troubles nerveux. Mais n'en dit-elle pas davantage encore ? Son enseignement doit-il être ignoré parce que trop complexe lorsqu'elle déclare que les symptômes nerveux émanent d'un conflit entre deux forces : la libido (généralement devenue trop puissante) et, d'autre part, une aversion exagérée pour la sexualité ou un refoulement ? En pensant à ce second facteur, dont l'importance n'est nullement secondaire, personne ne pourra croire jamais que la satisfaction sexuelle en soi constitue un moyen partout infaillible d'éviter aux névrosés leurs souffrances. D'ailleurs un grand nombre de ces névrosés sont, soit dans les circonstances données, soit dans n'importe quelles autres, incapables de parvenir à la satisfaction. S'ils en avaient été capables, s'ils ne souffraient pas de résistances intérieures, la puissance de l'instinct, même sans les conseils du médecin, leur montrerait la voie menant à cette satisfaction. À quoi sert un conseil comme celui que le médecin est censé avoir donné à la dame en question ?

Même si cette façon de procéder était justifiable du point de vue scientifique, la dame n'aurait pu suivre le conseil du médecin. En effet, si elle n'avait pas eu de répulsion contre l'onanisme ou les liaisons amoureuses, elle aurait eu recours depuis longtemps à l'un de ces deux modes de satisfaction. Le médecin a-t-il pu croire qu'une femme de plus de 40 ans ignore qu'il est possible de prendre un amant ou bien a-t-il surestimé sa propre influence au point de croire qu'elle ne se déciderait jamais, sans l'approbation médicale, à faire un tel pas ?

Tout cela semble très clair et il faut pourtant admettre la présence d'un facteur qui, bien souvent, rend le jugement difficile.

Certains états névrotiques, ceux que nous qualifions de névroses *actuelles,* comme la neurasthénie typique ou la forme pure de la névrose d'angoisse, dépendent manifestement du facteur somatique de la sexualité et nous ne connaissons pas encore bien le rôle qu'y jouent le facteur psychique et le refoulement. En pareil cas, le médecin va naturellement appliquer une thérapeutique actuelle en modifiant l'activité physique d'ordre sexuel et il a raison d'agir ainsi si son diagnostic est exact. La dame, en consultant le jeune praticien, s'était surtout plainte d'états anxieux. Il en conclut probablement qu'elle souffrait d'une névrose d'angoisse et crut bien faire en lui recommandant un traitement somatique. Et voilà derechef une méprise commode ! Une personne qui souffre d'anxiété n'est pas forcément atteinte d'une névrose d'angoisse. Le diagnostic ne doit pas être établi sur une dénomination. Il faut connaître les manifestations d'une névrose d'angoisse et savoir les distinguer d'autres états pathologiques où surgit aussi de l'angoisse. La dame en question souffrait, à mon avis, d'une *hystérie d'angoisse* et tout ce qui fait la valeur de ces distinctions nosographiques, ce qui les justifie, repose sur le fait qu'elles attirent notre attention sur une autre étiologie et une autre thérapeutique. Celui qui aurait envisagé la possibilité d'une hystérie d'angoisse ne risquerait plus de négliger les facteurs psychiques, comme l'a fait notre médecin en plaçant sa patiente devant trois possibilités.

Fait étrange, le choix thérapeutique proposé par notre prétendu psychanalyste ne laisse aucune place... à la psychanalyse ! Cette femme ne peut être guérie de son angoisse qu'en retournant chez son mari, en s'adonnant à l'onanisme ou en prenant un amant. Pourquoi alors ferait-on intervenir le traitement psychanalytique que nous considérons comme le remède principal des états anxieux ?

Nous arrivons ainsi aux erreurs techniques imputées au médecin dans le cas précité. Nous avons depuis longtemps cessé de croire, comme des apparences superficielles nous l'avaient suggéré,

que le malade souffrait d'une sorte d'ignorance et que si l'on venait à dissiper cette dernière en lui parlant des rapports causaux entre sa maladie et son existence, des événements de son enfance, etc., sa guérison serait certaine. Or ce n'est pas l'ignorance en soi qui constitue le facteur pathogène, cette ignorance a son fondement dans *les résistances intérieures* qui l'ont d'abord provoquée et qui continuent à la maintenir. Il appartient donc à la thérapeutique de combattre ces résistances. La révélation au malade de ce qu'il ne sait pas, parce qu'il l'a refoulé, ne constitue que l'un des préliminaires indispensables du traitement. Si la connaissance de l'inconscient était aussi nécessaire au malade que le suppose le psychanalyste inexpérimenté, il suffirait de lui faire entendre des conférences ou de lui faire lire certains livres. Mais de pareilles mesures ont sur les symptômes névrotiques autant d'action qu'en auraient, par exemple, en période de famine, une distribution de menus aux affamés. Le parallèle pourrait même être poussé plus loin encore car, en révélant aux malades leur inconscient, on provoque toujours chez eux une recrudescence de leurs conflits et une aggravation de leurs symptômes.

Bien que cependant, la psychanalyse ne puisse se passer de semblables révélations, elle prescrit de ne les faire qu'une fois deux conditions remplies : 1° Grâce à un travail préparatoire, les matériaux refoulés doivent se trouver très rapprochés des pensées du patient ; 2° L'attachement du patient au médecin (transfert) doit être assez fort pour que ce lien sentimental lui interdise une nouvelle fuite.

Ce n'est qu'une fois ces deux conditions réalisées que l'on arrive à reconnaître et à maîtriser les résistances ayant abouti au refoulement et à l'ignorance. Toute action psychanalytique présuppose donc un contact prolongé avec le malade. C'est une erreur technique que de jeter brusquement à la tête du patient, au cours de la première consultation, les secrets que le médecin a

devinés. Un pareil procédé a ordinairement pour effet fâcheux d'attirer sur la personne du médecin la franche inimitié du malade et d'empêcher toute influence ultérieure.

En outre, est-il besoin de dire que l'on risque parfois de faire de fausses déductions et que l'on n'est jamais en mesure de découvrir toute la vérité. En psychanalyse, ces strictes règles techniques viennent remplacer une insaisissable qualité qui exige un don spécial : le « tact médical ».

Ainsi il ne suffit pas au médecin d'avoir quelque notion des découvertes de la psychanalyse : s'il veut être guidé dans sa pratique médicale par la façon de voir analytique, il doit se familiariser avec la technique. Aujourd'hui encore il n'est pas possible d'apprendre cette technique dans les livres ; elle ne s'acquiert qu'au prix de lourds sacrifices de temps, de peine et de mécomptes. Comme toute autre technique médicale, on l'apprend de ceux qui la possèdent déjà à fond. En formulant un jugement sur le cas qui m'a servi de point de départ, il me paraît intéressant de noter que le médecin ayant, à ce qu'on dit, donné à la dame de pareils conseils m'est inconnu et que je n'ai jamais entendu prononcer son nom.

Il n'est agréable ni à moi-même ni à mes amis et collaborateurs de monopoliser ainsi l'exercice d'une technique médicale. Mais en face des dangers que pourraient faire courir aux malades et à la cause de la psychanalyse l'emploi d'une pareille « psychanalyse sauvage », il ne nous reste pas d'autre alternative. Au printemps de 1910, nous avons fondé une association psychanalytique internationale. Les membres reconnaissent leur appartenance à celle-ci en laissant publier leurs noms, ce qui nous permet de décliner toute responsabilité en ce qui concerne la façon de procéder de ceux qui ne sont pas des nôtres, mais qui prétendent néanmoins donner à leurs méthodes le nom de « psychanalyse ». À dire vrai, les analystes « sauvages » nuisent plus à la cause de la psychanalyse qu'à leurs malades. J'ai souvent constaté qu'un traitement maladroit

de ce genre finissait souvent — pas toujours — par donner de bons résultats, même s'il commençait par une aggravation de l'état du malade. Une fois que le malade s'est suffisamment plaint de son médecin et qu'il se sent capable d'échapper à l'influence de celui-ci, ses symptômes s'atténuent — ou bien il finit par prendre une décision capable de hâter sa guérison. L'amélioration finale s'est donc produite « d'elle-même » ou encore se voit attribuée à quelque traitement très anodin appliqué par un nouveau médecin à qui le malade s'est récemment adressé. Dans le cas de la dame qui se plaignait de son médecin, je croirais volontiers que, malgré tout, la psychanalyse sauvage avait plus fait pour elle que n'importe quel pontife notoire qui lui aurait déclaré qu'elle souffrait d'une « névrose vaso-motrice ». Il l'avait, en effet, obligée à envisager le motif véritable (ou à peu près véritable) de son mal, ce qui, malgré le sentiment de révolte de la patiente, ne pouvait manquer d'avoir des résultats favorables. Toutefois, ce médecin s'est nui à lui-même et a contribué à accroître chez les malades les préjugés qui, du fait de certaines résistances affectives bien compréhensibles, vont à l'encontre des modes d'action du psychanalyste. Et cela peut être évité.

Pour introduire la discussion sur le suicide[1]

Messieurs ! Vous avez tous entendu avec une grande satisfaction le plaidoyer du pédagogue qui ne veut pas laisser peser une accusation injustifiée sur l'institution qui lui est chère. Je sais bien pourtant que vous n'étiez pas, de toute façon, enclins à ajouter foi, à la légère, à l'inculpation selon laquelle l'école pousserait ses écoliers au suicide. Ne nous laissons toutefois pas entraîner trop loin par notre sympathie pour la partie envers laquelle on a ici été injuste. Les arguments de Monsieur l'orateur précédent ne m'apparaissent pas tous pertinents. Si les suicides de jeunesse ne concernent pas seulement les lycéens, mais également les apprentis, entre autres, cette circonstance en soi n'innocente pas le lycée ; peut-être exige-t-elle l'interprétation selon laquelle le lycée sert à ses ressortissants de substitut aux traumatismes que d'autres adolescents rencontrent dans d'autres conditions de vie. Mais le lycée doit faire plus que de ne pas pousser les jeunes gens au suicide ; il doit leur procurer l'envie de vivre et leur offrir soutien et point d'appui à une époque de leur vie où ils sont contraints, par les conditions de leur développement, de distendre leur relation à la maison parentale et à leur famille. Il me semble incontestable qu'il

1 Zur Einleitung der Selbstmord-Diskussion. Schlusswort der Selbstmord-Diskussion, publié dans *Über den Selbstmord, insbesondere den Sckülerselbstmord* (Discussions à l'Association psychanalytique de Vienne, 1), Wiesbaden, Bergmann, p. 19 et 59. GW, VIII.

ne le fait pas, et qu'en bien des points il reste en deçà de sa tâche : offrir un substitut de la famille et éveiller l'intérêt pour la vie à l'extérieur, dans le monde. Ce n'est pas ici le lieu d'une critique du lycée dans son organisation actuelle. Peut-être me sera-t-il permis de dégager cependant un seul facteur. L'école ne doit jamais oublier qu'elle a affaire à des individus encore immatures, auxquels ne peut être dénié le droit de s'attarder dans certains stades, même fâcheux, de développement. Elle ne doit pas revendiquer pour son compte l'inexorabilité de la vie, elle ne doit pas vouloir être plus qu'un jeu de vie.

Conclusion de la discussion sur le suicide

Messieurs, j'ai l'impression que, malgré le précieux matériel qui a été apporté ici, nous ne sommes pas parvenus à trancher le problème qui nous intéresse. Nous voulions avant tout savoir comment il devient possible de vaincre la pulsion de vie si extraordinairement forte, et si cela ne peut réussir qu'avec l'aide d'une libido déçue ou s'il existe un renoncement du moi à son affirmation provenant de motifs propres au moi. Si nous n'avons pas réussi à répondre à cette question psychologique, c'est peut-être faute d'une bonne approche. Je pense qu'on ne peut ici partir que de l'état cliniquement connu de la mélancolie et de sa comparaison avec l'affect de deuil. Or, les processus affectifs dans la mélancolie, les destins de la libido dans cet état, nous sont totalement inconnus, et même l'affect persistant du deuil n'a pas encore été rendu psychanalytiquement compréhensible. Différons donc notre jugement jusqu'à ce que l'expérience ait résolu ce problème.

Sigmund Freud

Un souvenir d’enfance de Léonard de Vinci

Table des matières

[]

La Vierge, l'Enfant Jésus, sainte Anne.
Musée du Louvre. Photo Bulloz.

I.

Quand la psychopathologie, qui se contente d'ordinaire de matériel humain inférieur, aborde l'un des grands parmi les hommes, ce n'est pas pour les raisons qui lui sont si souvent attribuées par les profanes. Elle ne cherche point « à noircir ce qui est radieux, ni à traîner dans la poussière ce qui est élevé ». (Schiller.) Elle n'éprouverait aucune joie à diminuer la distance existant entre cette élévation et la médiocrité de ses sujets d'observation habituels. Mais elle trouve digne d'étude tout ce qui touche à ces hauts modèles humains, et pense qu'il n'est personne de trop grand pour que ce lui soit une honte d'être soumis aux lois régissant, avec une rigueur égale, le maladif et le normal.

Léonard de Vinci (1452-1519) fut déjà révéré par ses contemporains comme un des plus grands hommes de la Renaissance italienne, cependant il leur parut énigmatique, ainsi qu'à nous encore aujourd'hui. Génie universel, — « on peut pressentir ses limites, non les trouver[1] » — c'est comme peintre qu'il exerça l'influence la plus déterminante. Il nous était réservé de reconnaître la grandeur de l'investigateur de la nature et de l'ingénieur unis en lui à l'artiste. S'il nous légua, en peinture, des chefs-d'œuvre ; si, par contre, ses découvertes scientifiques restèrent non publiées et non

1 D'après Jacob Burckhardt, cité par Alexandra Konstantinova, *Die Entwicklung des Madonnentypus bei Leonardo da Vinci,* Strasbourg, 1907. *(Zur Kunstgeschichte des Auslandes,* heft 54.)

reconnues, en lui cependant l'investigateur ne laissa jamais la carrière tout à fait libre à l'artiste : souvent il lui porta préjudice, et peut-être finit-il par l'étouffer. Vasari prétend que Léonard mourant s'accusa d'avoir offensé Dieu et les hommes pour n'avoir pas rempli sa mission en art[2]. Ce récit de Vasari n'a pas pour soi la probabilité externe, ni beaucoup de vraisemblance interne, et appartient à la légende qui commençait à se former, de son vivant déjà, autour du Maître mystérieux, mais garde cependant une valeur comme témoignage de l'opinion des hommes d'alors.

Qu'est-ce qui dérobait la personnalité de Léonard de Vinci à la compréhension de ses contemporains ? Sûrement pas la multiplicité de ses dons et de ses connaissances, qui lui permettait de se présenter à la cour de Ludovic Sforza, dit le More, duc de Milan, comme joueur de luth sur un instrument de sa façon, ou lui faisait écrire au même duc de Milan cette lettre extraordinaire où il vante ses talents d'architecte ou d'ingénieur militaire[3]. Car la Renaissance était accoutumée à la réunion de tant de capacités en un seul ; Léonard n'en était qu'un des plus brillants exemples. Et il n'appartenait pas non plus à ce type de génies qui, doués pauvrement par la nature quant à l'extérieur, n'attachent à leur tour aucune importance aux formes extérieures de la vie et fuient, douloureux et assombris, le commerce des hommes. Il était plutôt grand et régulièrement bâti ; il avait le visage d'une beauté accomplie, le corps d'une force rare ; il charmait par ses manières, il était éloquent, gai et aimable envers tous, aimait à s'entourer de la beauté des choses, s'adornait volontiers de vêtements brillants, et appréciait tous les raffinements de l'existence. Dans son *Traité de la*

2 « *Egli per reverenza, rizzatosi a sedere sul letto, contando il mal suo e gli accidenti di quello, mostrava tuttavia quanto aveva offeso Dio e gli uomini del mondo, non avendo operato nell' arte come si conveniva.* » (Vasari, *La Vita di Leonardo da Vinci, nuovamente commentata e illustrata con 200 tavole a cura di Giovanni Poggi,* Florence, Pampaloni, 1919, p. 43.)

3 Richter, *The literary works of Leonardo da Vinci,* Londres, 1883, vol. II, p. 395, n. 1340 (AT. *d. T.).*

peinture il a, en un passage où éclate son amour de la vie joyeuse et aisée, comparé la peinture aux autres arts plastiques et décrit les peines du sculpteur : « .... Il a le visage tout barbouillé de poudre de marbre et ressemble à un boulanger ; il est tout couvert de petits éclats de marbre comme s'il lui avait neigé sur le dos et sa demeure est remplie d'éclats de pierre et de poussière. Tout autrement en est-il chez le peintre... Le peintre est assis commodément devant son travail, bien habillé, et fait courir le pinceau parmi les gracieuses couleurs. Comme vêtements, il porte ce qui lui plaît. Et sa demeure est pleine de belles peintures et d'une propreté resplendissante. Souvent il reçoit ; on fait de la musique, ou on lit quelque belle œuvre dont on peut récréer son esprit sans être troublé par le fracas des marteaux ou quelqu'autre tapage[4]. »

Il est possible que ce tableau d'un Léonard radieux et joyeux de vivre ne réponde qu'à la première partie de la vie du Maître. Plus tard, quand la chute de Ludovic le More l'obligea à quitter Milan et à abandonner son champ d'action et sa situation assurés, pour mener une vie errante, pauvre et terne, jusqu'à ce qu'il trouvât en France son dernier asile, l'humeur de Léonard put s'assombrir et plus d'un trait étrange de son caractère s'accentuer. Et l'intérêt croissant qu'il portait à la science, le retirant à mesure de l'art, devait contribuer à élargir l'abîme entre lui et ses contemporains. Toutes les expériences

4 « *Lo scultore nel fare la sua opera fa per forza di braccia e di percussione a consumare il marmo... con esercizio meccanicissimo, accompagnato spesse volte da gran sudore composto di polvere e convertito in fango, con la faccia impastata, e tutlo infarinato di polvere di marmo, che pare un fornajo, e coperto di minute scaglie, che pare gli sia fioccato addosso, e l'abitazione imbrattata, e piena di scaglie e di polvere di pietre. Il che tutto al contrario avviene al pittore, parlando di pittori e scultori eccellenti. lmperocchè il pittore con grande agio siede dinanzi alla sua opéra ben vestito, e muove il lievissimo pennello co' vaghi colori, ed ornato di vestimenti corne a lui piace ; ed é l'abitazione sua piena di vaghe pitture, e piilita ed accompagnata spesse volte di musiche, o lettori di varie e belle opere le qtiali, senza strepito di martelli od altro rumore misto, sono con gran piacere udite.* » *Trattato della Pittura,* § *32, délia Parte I* a. *Edizione,* Rome, 1817, p. 34.

auxquelles suivant eux il gaspillait son temps, au lieu de peindre assidûment sur commande et de s'enrichir, comme son ancien condisciple le Pérugin, leur semblaient amusements chimériques ou lui valaient même la suspicion de s'adonner à la « magie noire ». Nous le comprenons mieux, sachant à quels arts il se vouait. En son temps, où l'autorité de l'Église commençait à faire place à celle de l'Antiquité, et qui ne connaissait pas encore la recherche sans préjugés, il restait forcément un isolé, lui, précurseur et rival non indigne des Bacon et des Copernic. Quand il disséquait des cadavres d'hommes et de chevaux, construisait des machines à voler, étudiait la nutrition des plantes et leur réaction aux poisons, il s'éloignait fort des commentateurs d'Aristote, et se rapprochait des alchimistes méprisés, dans les laboratoires desquels la recherche expérimentale avait du moins trouvé asile en ces temps hostiles.

Mais cela fît que Léonard ne mania plus volontiers le pinceau, peignit de moins en moins, laissa inachevées ses œuvres, et s'intéressa peu à leur sort. Et ses contemporains lui reprochèrent justement cela, cette attitude envers l'Art leur demeurant énigme.

Des admirateurs ultérieurs ont cherché à effacer du caractère de Léonard, comme une tache, son inconstance. Ils font valoir que ce que l'on blâme en Léonard est propre à tous les grands artistes. Même Michel-Ange, ardent, acharné au travail, aurait laissé inachevées plusieurs œuvres, et ce serait de sa faute aussi peu que de celle de Léonard ! Et bien des tableaux ne seraient pas aussi inachevés que Léonard le prétendait ! Ce qui semble chef-d'œuvre aux profanes reste pour le créateur incarnation toujours décevante ; devant lui plane une perfection telle qu'il doit chaque fois désespérer de la traduire en images. Mais surtout il ne convient pas de rendre l'artiste responsable du destin final pouvant frapper ses œuvres !

Quelque valables que soient ces excuses, elles ne rendent pas compte de tout ce que nous rencontrons en Léonard. L'accouchement pénible de l'œuvre, la fuite finale devant son accomplissement,

l’indifférence au sort ultérieur de l’œuvre peuvent en effet se rencontrer chez d’autres artistes. Mais Léonard présente cette manière d’être au plus haut degré. E. Solmi cite[5], d’après un élève du Maître : « *Pareva, che ad ogni ora tremasse, quando si poneva a dipingere, e perd non diede mai fine ad alcuna cosa cominciata, considerando la grandezza dell’arte, tal che egli scorgeva errori in quelle cose, che ad altri parevano mira-coli.* » Ses derniers tableaux, la *Leda,* la *Madonna di Sant'Onofrio,* le *Bacchus* et le *Saint Jean-Baptiste jeune* seraient restés inachevés « *come quasi intervenne in tutte le cose sue...* »[6]. Lomazzo[7], qui fît une copie de la *Cène,* en appela à l’incapacité connue de Léonard de rien terminer dans ce sonnet :

Prologen che il penel di sue pitture

Non levava, agguaglio il Vinci Divo

Di cui opra non è finita pure.

La lenteur avec laquelle Léonard travaillait était proverbiale. Après de longues études préliminaires, il mit trois ans à peindre la *Cène* du couvent de Santa Maria delle Grazie, à Milan, et un contemporain, le conteur Matteo Bandelli, alors jeune moine dans ce couvent, rapporte que souvent Léonard escaladait, dès le lever du jour, l’échafaudage, et ne quittait le pinceau qu’au crépuscule, sans songer à boire ni à manger. Puis s’écoulaient des jours sans qu’il y touchât ; parfois il s’attardait des heures et des heures devant son œuvre et se contentait de l’examiner au plus profond de lui-même. D’autres fois, quittant la cour du château de Milan, où il modelait la statue équestre de François Sforza, il se précipitait au couvent, donnait quelques coups de pinceau à une figure, et repartait

5 Solmi : *La resurrezione dell’opera di Leonardo,* dans *Leonardo da Vinci, Conferenze florentine,* Milan, 1910.

6 Vasari, *op. cit.,* Ed. Poggi, p. 11 *(N. d. T.).*

7 Cité par Scognamiglio, *Ricerche e Documenti sulla giovinezza di Leonardo da Vinci,* Naples, 1900.

brusquement[8]. Au portrait de Mona Lisa, femme du Florentin Francesco del Giocondo, il travailla, d'après Vasari, quatre ans sans pouvoir le terminer, ce que confirme le fait que ce tableau ne fut jamais livré au destinataire, mais resta chez Léonard, qui l'emporta en France[9]. Acheté par François Ier, il constitue aujourd'hui un des trésors du Louvre.

Rapprochons ces récits sur le mode de travail de Léonard des innombrables esquisses et études qui nous restent de lui où chacun des motifs de ses tableaux est traité avec d'infinies variantes : il nous faut rejeter loin la pensée qu'aucune légèreté ou inconstance dans son caractère ait exercé la moindre influence sur son art. L'art de Léonard se distingue, au contraire, par une extraordinaire profondeur, une richesse de possibilités telle qu'il devient malaisé de choisir, des exigences presque impossibles à satisfaire et des entraves à l'exécution que n'explique vraiment pas la nécessaire carence de l'artiste au regard d'un idéal qui toujours le dépasse. La lenteur de travail, de tous temps frappante chez Léonard, est déjà signe de cette inhibition, et présage de son éloignement final de la peinture[10]. La même cause détermina le destin de la *Cène,* dont Léonard n'est pas irresponsable. Il ne put pas se familiariser avec la peinture à fresque, qui exige un travail rapide, pendant que le fond est humide encore ; aussi prit-il des couleurs à l'huile, qui, en séchant moins vite, lui permettaient de traîner en longueur, suivant l'humeur et le loisir, le finissage de l'œuvre. Ces couleurs, cependant, se détachèrent du fond sur lequel elles furent appliquées, et qui les isolait du mur ; les défauts de ce mur et la destination du

8 W. v. Seidlitz, *Leonardo da Vinci, der Wendepunkt der Renaissance,* 1909, vol. I, p. 203.

9 V. Seidlitz, *op. cit.,* vol. II. p. 48.

10 W. Pater, *The Renaissance,* Londres, 1893 : « Il est certain qu'à une certaine époque de sa vie, il avait presque cessé d'être artiste. »

lieu concoururent, semble-t-il, à amener l'inévitable détérioration de l'œuvre[11][12].

L'échec d'un essai technique analogue semble avoir causé la perte de la *Bataille d'Anghiari* que Léonard commença de peindre plus tard, en concurrence avec Michel-Ange, sur un mur de la salle du Conseil de Florence, et qu'il laissa aussi inachevée. On dirait qu'un intérêt étranger, celui de l'expérimentateur, fortifia tout d'abord celui de l'artiste pour son œuvre, et ensuite nuisit gravement à celle-ci.

Le caractère de l'homme, en Léonard, offrait bien d'autres traits singuliers et de contradictions apparentes. On ne pouvait méconnaître en lui une certaine inertie ou indifférence. En un temps où chacun cherchait à conquérir le plus d'espace possible pour son activité, ce qui implique un déploiement de vive énergie agressive, Léonard se distinguait par son humeur pacifique, son éloignement de toute lutte de parti et de toute querelle. Il était doux et affable

11 Voir dans v. Seidlitz, vol. I, l'histoire des tentatives faites pour restaurer et sauver l'œuvre.

12 Freud a pris le renseignement relatif aux couleurs à l'huile dans *Lomazzo,* d'après Seidlitz, vol. I, p. 210.

On crut un temps, m'écrit le Dr Verga, que la *Cène* fut peinte à l'huile. Il semble établi aujourd'hui qu'elle le fut à la « tempora forte ». Le meilleur écrit actuel sur la technique de la *Cène* serait L. Beltrami. *Il Cenacolo di Leonardo,* 1495-1908. Milan, Allegretti, 1908.

Le procédé employé par Léonard contribua en tout cas à la détérioration de son œuvre. Car, quels qu'aient été les autres facteurs ultérieurs y ayant joué leur rôle, on peut observer, dans la salle du réfectoire de Santa Maria delle Grazie, sur un même mur, la différence de conservation entre le procédé à la fresque usité d'ordinaire au temps même de Léonard, et celui qu'il expérimenta dans la *Cène.* En face de celle-ci se trouve, en effet, la *Crucifixion,* de Montorfano, terminée en 1495, tout juste avant que Léonard n'entreprît son œuvre. Cette fresque est bien conservée, tandis que les portraits de Ludovic le More et de Béatrice d'Este, avec leurs enfants agenouillés deux à deux dans les coins de la *Crucifixion,* et dus au pinceau et à la technique de Léonard, ne sont, de par l'écaillement de la peinture, à peu près plus visibles *(N. d. T.).*

envers tous, évitait, dit-on, la nourriture carnée, trouvant injuste de prendre aux animaux leur vie, et se faisait une joie d'acheter au marché des oiseaux à seule fin de leur donner la liberté[13]. Il condamnait la guerre et l'effusion du sang, il appelait l'homme moins le roi du monde animal que la pire des bêtes féroces[14]. Pourtant cette sensibilité presque féminine ne l'empêchait pas de suivre des condamnés se rendant au dernier supplice, afin d'étudier leurs traits décomposés par l'angoisse et de les reproduire dans son carnet. Cette sensibilité ne l'empêchait pas non plus de concevoir les armes offensives les plus cruelles et d'entrer au service de César Borgia comme ingénieur militaire en chef. Il paraissait souvent indifférent au bien et au mal, ou alors c'est qu'il ne fallait pas le mesurer de la même mesure dont on se sert pour le commun des hommes. Ingénieur en chef, il accompagna César Borgia, cet adversaire sans scrupules et sans foi, dans la campagne qui lui livra la Romagne.

Pas une ligne du journal de Léonard ne trahit une critique ou une approbation des événements de ce temps. La comparaison avec

13 Vasari, *La Vita di L. d.* V., Ed. Poggi, p. 6. Freud cite ce trait d'après E. Müntz, *Léonard de Vinci,* Paris, 1899, p. 18. Il ajoute : Une lettre d'un contemporain, écrite des Indes à un Médicis, fait allusion à cette particularité de Léonard. (D'après Richter, *The literary works of Leonardo da Vinci.)*

Voici le passage de cette lettre :

Andréa Cossali à Julien de Médicis : « *Alcuni gentili chiamati Gazzarati, non si cibano di cosa alcuna che tenga sangue, ne fra essi loro consentono che si noccia ad alcuna cosa animata, come il nostro Leonardo da Vinci.* » Richter, *op. cit.,* 844 n.

Le Dr Verga fait cependant remarquer (*Raccolta Vinciana,* 1913, fasc. VIII, p. 140) que, parmi les dépenses quotidiennes de Léonard, se rencontre aussi la viande. (Voir dans Richter, *op. cit.,* n. 1544, 1545, 1548, 1549.)

On peut penser que les élèves et domestiques de Léonard, qui vivaient avec lui, n'étaient pas végétariens (*N. d. T.).*

14 Filippo Bottazzi, *Leonardo biologo e anatomico (N. d.* A.), dans *Leonardo da Vinci, Conferenze florentine,* p. 186, 1910. Cf. Richter, *op. cit.,* vol. II, p. 130, n. 844 *(N. d. T.).*

Goethe pendant la campagne de France n'est pas entièrement à écarter.

Si un essai biographique veut pénétrer jusqu'à l'intelligence de la vie psychique de son héros, il ne doit pas, — comme c'est le cas dans la plupart des biographies, par discrétion ou par pruderie, — passer sous silence les caractéristiques, la vie sexuelles du sujet. Ce que l'on sait de Léonard à cet égard est peu de chose, mais ce peu de chose est de grande importance. En ces temps où une sensualité effrénée était en lutte avec un ascétisme sombre, Léonard donna l'exemple d'un froid éloignement de toute sexualité ; ce qui étonne chez un artiste et un peintre de la beauté féminine. Solmi cite de lui cette phrase, qui dénote sa frigidité : « L'acte de l'accouplement et les membres qui y sont employés ont une laideur telle, que, si ce n'était la beauté des visages, et les ornements des acteurs, et la disposition retenue, la nature perdrait l'espèce humaine[15]. » Ses écrits posthumes, qui ne traitent pas seulement les plus hauts problèmes scientifiques, mais renferment aussi des pauvretés peu

15 « *L'atto del coito e li membri a quello adoprati son di tanta bruttura, che, se non fusse le bellezze de' volti e li ornamenti delli opranti e la frenata disposizione, la natura perderebbe la spezie umana.* » Solmi, *Leonardo,* Florence, Barbèra, 5e édition, 1923, p. 21. — *1 manoscritti di Leonardo da Vinci délia Reale Biblioteca di Windsor. Dell' Anatomia,* f° A., *publicati di* E. Sabachnikoff, *trascritti e annotati da* G. Piumati, Paris, Rouveyre, 1898, f° 10 r. Le texte italien et la traduction française que nous en donnons sont ceux qui se trouvent dans Piumati-Sabachnikoff. Cette pensée est notée en haut d'un feuillet portant plusieurs études de l'anatomie de la main. Il est permis de penser, du point de vue analytique, que cette contiguïté n'est pas un hasard, et que quelque lien existait, dans l'inconscient de Léonard, entre la répression sans doute extrême de sa masturbation infantile et son dégoût ultérieur de la sexualité. Peut-être même avec le fait qu'il fut gaucher, ou du moins se servit avec prédilection de la main gauche pour dessiner, peindre et écrire. (Voir Mario Baratta, « *Perchè L. de* V. *scriveva a rovescio* » dans M. B., *Curiositù vinciane,* Turin, Bocca, 1905. Et L. Beltrami, *La destra mano di L. d. V.,* Milan, Alfieri Lacroix, 1919.) Car il est remarquable que les mains dessinées par Léonard sur le feuillet où il nota la pensée relative au dégoût que lui inspirait l'acte sexuel soient *toutes des mains droites (N. d. T.).*

dignes, nous semble-t-il, d'un aussi grand génie (une histoire naturelle allégorique, des fables d'animaux, des facéties, des prophéties)[16], sont chastes, — abstinents, pourrait-on dire, — à un point qui étonnerait aujourd'hui dans une œuvre littéraire. Ils éludent tout ce qui est sexuel, comme si seul l'Éros qui entretient toute vie n'était pas une matière digne de la soif de connaître de l'investigateur[17]. On sait combien de grands artistes se sont complu à jeter la gourme de leur imagination en images érotiques et même obscènes ; de Léonard, au contraire, nous ne possédons que quelques représentations anatomiques des organes génitaux féminins internes, de la position du fœtus dans la matrice, etc.[18]...

Il est douteux que Léonard ait jamais étreint une femme ; on ne lui connaît pas non plus d'amitié intime pour une femme, telle que celle de Michel-Ange pour Vittoria Colonna. Apprenti encore chez son maître Verrochio, il fut dénoncé, avec d'autres jeunes gens, pour commerce homosexuel défendu. Mais on l'acquitta. Ce même soupçon, semble-t-il, l'atteignit pour avoir pris comme modèle un

16 Marie Herzfeld, *Leonardo da Vinci, der Denker, Forscher und Poet,* 2ème édition, Iena, 1906 (*N. d. A.),* et Solmi, *Frammenti letterari e filosofici,* Florence, Barbèra, 1904 (*N. d. T.).*

17 Peut-être les facéties — *belle facezie* — recueillies par Léonard, et qui n'ont pas été traduites, font-elles une exception, d'ailleurs sans grande portée. (Cf. Herzfeld, *Leonardo da Vinci,* p. CLI.)

18 Un dessin de Léonard (Pl. II, page 31), qui figure l'acte sexuel en coupe sagittale et qu'on ne peut certes pas qualifier d'obscène, présente quelques curieuses erreurs que le Dr R. Reitler (*Internat. Zeitschrifft für Psychoanalyse,* IV, 1916-1917) a découvertes et dont il a rendu compte dans le même sens que nous :

« Et ce colossal instinct d'investigation a justement échoué devant la représentation de l'acte sexuel, bien entendu de par son refoulement sexuel plus grand encore. Le corps de l'homme est en pied ; de celui de la femme on ne voit qu'un fragment. Montre-t-on à quelqu'un de non prévenu le dessin ci-dessous en ayant soin de cacher, la tête exceptée, tout le corps au-dessous, la tête, — on en peut être certain, — sera attribuée à une femme. Les boucles qui ondulent au-devant de la tête et sur le dos jusqu'à la quatrième ou cinquième vertèbre dorsale caractérisent une tête plus féminine que virile.

garçon mal famé[19]. Devenu maître, il s'entoura de beaux petits garçons et jeunes gens qui devinrent ses élèves. Le dernier de ces élèves, Francesco Melzi, l'accompagna en France, resta près de lui jusqu'à sa mort et fut institué son héritier. Sans partager l'assurance de ses biographes modernes, qui rejettent naturellement comme une calomnie exempte de tout fondement la possibilité de relations sexuelles entre lui et ses élèves, on peut tenir pour infiniment probable que les tendres rapports de Léonard avec les jeunes élèves qui partageaient alors sa vie, suivant les mœurs de l'époque, n'acquirent jamais un caractère charnel. On n'est d'ailleurs pas en droit d'attribuer à Léonard un haut degré d'activité sexuelle.

« La poitrine de la femme présente deux défauts : du point de vue artistique le spectacle disgracieux d'une gorge flasque et pendante ; du point de vue anatomique, elle constitue un témoignage de l'aversion de Léonard pour les choses sexuelles, qui empêcha Léonard l'investigateur d'observer, fût-ce une seule fois, le mamelon d'une femme qui allaite. L'eût-il fait, il aurait remarqué par le lait sort par plusieurs conduits séparés les uns des autres. Mais Léonard dessina un seul conduit, qui s'enfonce loin dans la cavité abdominale et probablement, d'après lui, doit tirer le lait de la citerne du chyle, peut-être même être en rapport avec les organes sexuels. Sans doute faut-il tenir compte de ce que l'étude des organes internes de l'homme était en ce temps entravée, la dissection des cadavres étant regardée comme une profanation des morts et sévèrement punie. Léonard, qui ne possédait qu'un matériel de dissection très restreint, a-t-il soupçonné l'existence d'un réservoir lymphatique dans l'abdomen ? On peut se le demander, bien que dans son dessin se trouve un espace creux qu'on pourrait interpréter dans ce sens. Léonard voulut peut-être, en faisant descendre plus bas encore le conduit du lait, jusqu'aux organes sexuels internes, représenter, par un rapport anatomique sensible, le synchronisme qui existe entre le début de la lactation et la fin de la grossesse. Mais nous aurons beau vouloir excuser les connaissances anatomiques déficientes de l'artiste par les conditions du temps, il n'en reste pas moins que Léonard a négligé de s'occuper justement des organes féminins. On peut bien reconnaître le vagin et une indication du col de l'utérus, mais l'utérus lui-même est dessiné très confusément.

« Léonard a, par contre, bien plus correctement représenté l'organe mâle. Il ne s'est pas contenté, par exemple, de dessiner le testicule, mais a mis en place aussi l'épididyme.

Une vie sexuelle et sentimentale si particulière et la double nature de Léonard, artiste et investigateur à la fois, ne se laissent comprendre que d'une seule façon. Les biographes restent le plus souvent étrangers à toute psychologie : un seul, à ma connaissance, E. Solmi, a pressenti la solution de l'énigme. Mais un romancier, Dimitri Sergheïevitch Merejkovski, qui prit Léonard pour héros d'un grand roman historique, a fondé sur la même base sa compréhension de cet homme extraordinaire. II l'a exprimée, sinon en mots précis,

« La position dans laquelle Léonard fait accomplir le coït est des plus singulières. Il existe des tableaux, des dessins d'artistes illustres représentant le *coitus a tergo, a latere,* etc. Mais la représentation de l'acte sexuel debout, dans cette position solitaire, presque grotesque, implique un refoulement sexuel très énergique. Qui veut jouir a soin d'ordinaire de se mettre aussi à l'aise que possible. Ainsi des deux instincts primordiaux : la faim et l'amour. La plupart des peuples antiques prenaient couchés leurs repas, et pour le coït nous nous étendons encore aujourd'hui d'ordinaire, comme le faisaient nos aïeux. Ainsi s'exprime la volonté de demeurer longtemps dans la position souhaitée.

« De plus, les traits féminins de la tête d'homme manifestent un état de défense et de mauvaise humeur. Les sourcils sont froncés, le regard se détourne avec crainte, les lèvres sont serrées et leurs coins tirés en bas. Ce visage ne laisse en vérité reconnaître ni la volupté de l'acte d'amour, ni la félicité des vœux exaucés ; il n'exprime que mauvaise humeur et dégoût.

« Mais Léonard a fait la plus grande faute de dessin dans les extrémités inférieures. Le pied de l'homme devrait en effet être le droit, car Léonard ayant représenté l'acte sexuel en coupe sagittale, c'est le pied gauche de l'homme qui devrait se trouver au-dessus du plan de la figure, et inversement, pour la même raison, le pied de la femme devrait être le gauche. De fait, Léonard a confondu les pieds de l'homme et de la femme. L'homme possède un pied gauche, la femme un pied droit. On s'oriente aisément dans cette confusion quand on réfléchit que les gros orteils appartiennent au côté interne des pieds.

« De ce dessin anatomique seul on eût pu conclure au refoulement presque déconcertant de la libido du grand artiste et investigateur. »

On a d'ailleurs critiqué cet exposé de Reitler, reprochant à celui-ci d'avoir tiré de trop graves conclusions d'une esquisse hâtive, dont il ne serait pas même avéré que les diverses parties aillent ensemble (*N. d.* A.).

du moins à la façon des poètes, en images[20]. Ainsi Solmi juge Léonard : « Mais l'inextinguible soif de pénétrer dans la connaissance de tout ce qui l'entoure, de scruter avec une froide maîtrise les plus profonds secrets de toute perfection, avaient condamné d'avance toutes les œuvres de Léonard à demeurer inachevées[21]. » Le propos de Léonard, cité dans les *Conferenze florentine,* constitue une profession de foi et donne la clef de son être :

> « *Nessuna cosa si puà amare nè odiare, se prima non si ha cognition di quella*[22]. »

L. Beltrami (*I primi risultati délia pubblicazione* « *Anatomia di Windsor* », dans *Miscellanea Vinciana,* Milan, décembre 1923) a attaqué vivement ces conclusions de Reitler. Il cherche à défendre, comme d'une accusation flétrissante et sacrilège, Léonard du soupçon d'homosexualité platonique. (Voir plus loin.)

Nous ne nous arrêterons pas à la discussion de ce dernier point de vue, peu digne de l'esprit de la science, qui ne cherche qu'à constater, sans jugements esthétiques ou moraux, ce qui est. Et même du point de vue moral, Léonard est-il moins grand, dans sa solitaire et tragique « homosexualité platonique », que s'il eût été un débauché « normal » ?

Le seul point vraiment intéressant de l'article de Beltrami regarde l'erreur de dessin attribuée à Léonard par Reitler, relativement à la figuration des membres inférieurs de l'homme et de la femme. S'il est indiscutable que le visage de l'homme exprime l'aversion, le dégoût que Léonard devait ressentir lui-même envers l'acte sexuel, il ne l'est pas moins que Léonard, dans son dessin original (voir Pl. I, page 30, notre reproduction d'après les *Quaderni d'Anatomia),* n'a pas *dessiné du tout* les pieds des membres inférieurs, ce qui fait tomber toute l'argumentation de Reitler relative à la « faute de dessin » commise par Léonard.

Reitler ne connaissait évidemment pas le bel ouvrage publié en 1913, à Christiania, par Vangensten, Fohnan et Hopstock *(Quaderni d'Anatomia di Leonardo di Windsor)* et a basé son argumentation sur la reproduction inexacte du dessin de Léonard, le *De Coitu* qui traîne un peu partout et où des pieds ont été ajoutés aux jambes, on ne sait trop par qui, de la façon absurde que releva Reitler.

Ainsi l'on n'aurait pas le droit de rien aimer ou haïr sans en avoir acquis une connaissance approfondie. Et Léonard le répète dans un passage du *Traité de la peinture* où il semble se défendre du reproche d'irréligion :

« Ces censeurs devraient se taire. Car telle est la manière d'apprendre à connaître le maître-ouvrier de tant de choses admirables, et le moyen d'aimer un si grand créateur. En vérité, un grand amour ne peut jaillir que d'une grande connaissance de l'objet aimé, et si tu connais peu celui-ci, tu ne pourras l'aimer que peu ou

On est surpris, d'autre part, que Beltrami n'ait pas signalé, dans son article, la divergence existant entre le dessin reproduit par Reitler dans *l'Internat. Zeitschrifft für Psychoanalyse,* IV, 1916-1917, et l'héliogravure, rendant l'œuvre ori*ginale,* du f° 3 v. du vol. III des *Quaderni d'Anatomia* publiés à Christiania. Beltrami aurait ainsi fait voir au lecteur que la discussion ne portait pas sur une même figure. Nous avons reproduit les deux figures pour que le lecteur puisse faire cette comparaison.

La planche que nous reproduisons (Pl. I, à la page 30), est empruntée aux *Quaderni d'Anatomia di Windsor,* publiés par Vangensten, Fohnan et Hopstock, à Christiana, 1913, vol. III, f° 3 v.

L'erreur commise par Reitler montre une fois de plus le risque qu'il y a à ne pas toujours remonter aux sources avant de rien discuter *(N. d. T.).*

19 À cet incident se rapporte, d'après Scognamiglio (op. *cit.,* p. 49), un passage obscur et sujet même à des lectures diverses, du *Codex atlanticus : « Quando io feci Domenedio putto voi mi mettesti in prigione, ora s'io lo fo grande, voi mi farete peggio.* » (*N. d. A.)*

Ce passage se trouve au f° 252 r. a. du *Codex atlanticus.* « Le passage est certes fort obscur, m'écrit le Dr Verga, mais, si c'est une note personnelle de Léonard, il est naturel qu'elle se rapporte à son aventure de jeunesse, quand il fut accusé de sodomie. » (*N. d. T.).*

20 Merejkovski. *Le roman de Léonard de Vinci,* roman biographique de la fin du XVe siècle faisant partie d'une grande trilogie *Christ et Antéchrist* dont le premier volume est intitulé *Julien l'Apostat* et le dernier *Pierre le Grand et Alexei.*

21 Solmi, *Leonardo.*

22 Filippo Bottazzi, *Leonardo biologo et anatomioo,* p. 193 *(N. d. A.),* dans *Leonardo da Vinci, Conferenze florentine,* Milan, 1910. Cf. Richter, *op. cit.,* II, p. 293 n. 1172 *(N. d. T.).*

point[23]... » Ne demandons point à ces assertions de Léonard la révélation d'une importante vérité psychologique, car ce qu'elles affirment est notoirement faux, et Léonard devait le savoir aussi bien que nous. Non, l'amour ou la haine des hommes n'attend pas, pour se fixer, d'avoir étudié et reconnu la nature des choses. Les hommes aiment par impulsion et pour des raisons de sentiment qui n'ont rien à voir avec la connaissance, et dont la réflexion et la méditation ne savent qu'affaiblir la force. Mais la pensée de Léonard est que les hommes pratiquent un amour qui n'est pas le parfait, le véritable amour : on devrait aimer autrement, tenir en bride le sentiment, le soumettre au travail de la réflexion et ne lui laisser le champ libre qu'après l'épreuve de la pensée. Ainsi Léonard entend nous apprendre que les choses se passent en lui, et — idéal à poursuivre — tout le monde devrait en faire de même en ce qui concerne la haine et l'amour.

Il semble bien que lui-même fut tel. Ses émotions étaient domptées, soumises à l'instinct d'investigation ; il n'aimait ni ne haïssait, mais se demandait d'où venait ce qu'il devait aimer ou haïr, quelle en était la signification, et ainsi il paraissait au premier abord indifférent au bien et au mal, à la beauté comme à la laideur. Pendant tout ce travail d'investigation, la haine et l'amour perdaient pour lui leur vertu et se métamorphosaient en intérêt intellectuel. Au fond, Léonard n'était pas dénué de passion ; l'étincelle divine, la force d'impulsion, — *il primo motore,* — de toute activité humaine, ne lui

23 Leonardo da Vinci, *Traktat von der Malerei,* traduction allemande Heinrich Ludwig, éditée et préfacée par Marie Herzfeld. Iéna, 1909, chapitre Ier, 64, p. 54 *(N. d.* A.).

Trattato della Pittura. Parte II, § 74. « *Ma tacciano tali riprensori, chè questo è il modo di conoscere l'operatore di tante mirabili cose, e questo è il modo di amare un tanto inventore, perchè invero il grande arnore nasce dalla gran cognizione della cosa che si ama, e se tu non la conoscerai, poco o nulla la potrai amare.* »

Ainsi s'exprime Léonard au sujet de ceux qui blâment les peintres d'étudier la nature les jours fériés *(N. d. T.).*

manquaient pas. Mais ayant transposé la passion en soif de savoir, il s'abandonna désormais à l'investigation avec la ténacité, la continuité, la pénétration qui n'appartiennent qu'à la passion. Au comble seul de l'activité spirituelle, la conquête de la connaissance déjà achevée, il laisse éclater l'émoi longtemps contenu : tel le bras d'eau dérivé d'un fleuve se précipite, après avoir accompli son travail. Dans l'exaltation de la connaissance, lorsqu'il peut embrasser d'un vaste coup d'œil un grand morceau de l'enchaînement des choses, alors il est saisi du frisson pathétique, et il vante en termes exaltés la magnificence de cette partie de la Création qu'il vient d'étudier, ou bien, sur le mode religieux, il célèbre le Créateur. Solmi a très bien saisi le mécanisme, chez Léonard, de ces changements de manière. Après la citation d'un passage où Léonard chante solennellement l'auguste nécessité qui règne dans la nature *(O mira bile nécessità...)*[24] Solmi ajoute : « *Taie trasfigurazione della scienza délia natura in emozione, quasi direi, religiosa, è uno dei tratti caratteristici de manoscritti vinciani, e si trova cento volte espressa*[25]... »

Léonard a été appelé le Faust italien, en raison de son inlassable et insatiable esprit d'investigation. On peut se demander si la reconversion de la curiosité intellectuelle en joie de vivre, base même du drame de *Faust,* est dans la réalité possible. Mais, sans même aborder ce problème, on peut prétendre que le développement spirituel de Léonard s'est effectué plutôt selon le mode de la pensée spinozienne.

Les conversions de la force instinctive psychique en diverses formes d'activité ne sont peut-être pas plus réalisables sans perte

24 C'est là une des nombreuses pensées isolées éparses dans les manuscrits de Léonard. Elle se trouve, avec d'autres pensées sur les rapports des causes et des effets dans le règne de la nature, dans le *Codex atlanticus,* f° 337 v., et fut publiée par E. Solmi, dans son petit livre : *Leonardo da Vinci. Frammenti letterari e filosofici,* p. 114. *(N. d. T.)*

25 Solmi, *La resurrezione...,* p. 11.

que celles des forces physiques. L'exemple de Léonard nous montre combien d'autres choses restent à étudier dans cette conversion. On attend pour aimer de connaître : mais alors se produit un « ersatz ». Parvenu à la connaissance, on ne peut plus ni bien haïr ni bien aimer ; on demeure par delà la haine et l'amour. On s'est livré à l'investigation au lieu d'aimer. Et c'est peut-être pourquoi la vie de Léonard fut tellement plus pauvre en amour que celle d'autres grands hommes et d'autres artistes. Ces orageuses passions qui exaltent et consument, et qui, pour d'autres, sont le meilleur de la vie, ne semblent pas l'avoir atteint.

Autres conséquences : on s'est livré à l'investigation au lieu d'agir, de créer. Qui a commencé d'entrevoir la magnificence de l'enchaînement universel des choses et ses nécessités, y perd aisément son propre petit moi. Accablé d'admiration, devenu vraiment humble, il oublie trop aisément qu'il fait lui-même partie de ces énergies agissantes et qu'il doit essayer, dans la mesure personnelle de ses forces, de modifier pour une infime part le cours nécessaire du monde, de ce monde en lequel les petites choses ne sont pas moins admirables ni moins significatives que les grandes.

Léonard avait peut-être, — ainsi pense Solmi, — commencé ses recherches afin de servir son art[26] : il étudia les propriétés et les lois de la lumière, des couleurs, des ombres, de la perspective, afin de s'assurer la maîtrise dans l'imitation de la nature et de montrer à d'autres le même chemin. Sans doute s'exagérait-il dès lors la valeur de ces connaissances pour l'artiste. Ensuite, suivant l'orientation de ses besoins de peintre, il fut poussé à l'exploration des objets que représente la peinture : des animaux, des plantes, des proportions du corps humain ; et de l'extérieur des corps il passa, par le même processus mental, à l'étude de leur structure interne et de leurs

26 Solmi, *La resurrezione…*, p. 8 : « *Leonardo aveva posto, come regola al pittore, lo studio della natura…, poi la passione dello studio era divenuta dominante, egli aveva voluto acquis-tare non più la scienza per l'arte, ma la scienza per la scienza.* »

fonctions vitales, qu'exprime aussi leur apparence et que l'art cherche à représenter. Et enfin, cette force devenue démesurée l'entraîna à rompre tout lien avec les besoins de son art. Ainsi il découvrit les lois de la mécanique, devina l'historique des gisements et des fossiles de la vallée de l'Arno, et en vint à inscrire en grandes lettres dans ses notes : *Il sole non si muove*[27]. Ainsi s'étendirent ses investigations dans presque tous les domaines de l'histoire naturelle, et il fut, en chacun, un découvreur, ou du moins un précurseur et un pionnier[28]. Cependant sa soif de savoir demeura tournée vers le monde extérieur, quelque chose l'écartait de l'exploration de la vie psychique humaine ; dans l'Academia Vinciana, pour laquelle il dessina des emblèmes artistement entrelacés, peu de place restait pour la psychologie.

Essayait-il de revenir de l'investigation à l'exercice de son art, là d'où il était parti, alors il se ressentait du trouble apporté par la nouvelle orientation de ses intérêts et la modification de son travail psychique. Le tableau lui apparaissait surtout comme un problème à résoudre, et derrière ce problème d'autres problèmes innombrables surgissaient, ainsi qu'il advient dans l'investigation sans fin ni conclusion de la Nature. Il ne pouvait plus se résoudre à limiter ses exigences, à isoler l'œuvre d'art, à l'arracher au grand Tout dont il la sentait dépendre. Après les plus épuisants efforts pour exprimer par l'œuvre tout ce qui, dans sa pensée, s'y devait rattacher, il lui fallait l'abandonner ou la déclarer inachevée.

L'artiste avait d'abord pris le chercheur à son service, mais le serviteur était devenu le plus fort et opprimait son maître.

Quand nous trouvons, dans un caractère, une seule tendance développée à l'excès, comme chez Léonard la soif de savoir, nous

27 Richter, II, 886, d'après les feuillets de Windsor qui constituaient le volume fait par Pompeo Leoni, 232 a (*N. d. T.).*

28 Voir l'énumération de ses travaux scientifiques dans la belle introduction biographique de Maria Herzfeld au *Traktat von der Malerei* (Iéna, 1910), dans quelques-uns des essais des *Conferenze florentine* (1910) et ailleurs.

cherchons à l’expliquer par quelque disposition spéciale, dont les conditions, probablement organiques, nous échapperaient encore en règle générale. Mais nos études psychanalytiques des névroses nous ont inclinés à deux hypothèses, que nous espérons voir chaque cas confirmer. Toute tendance dominante nous semble s’être manifestée dès la plus tendre enfance, et sa prédominance s’être établie grâce à des impressions de la vie infantile. De plus, nous pensons que cette tendance s’incorpore, afin de se renforcer, des forces instinctives primitivement sexuelles, de sorte que plus tard elle en peut venir à représenter toute une portion de la vie sexuelle. Un homme, par exemple, se consacrerait à l’investigation avec le même emportement passionné qu’un autre à ses amours, et la recherche se serait substituée chez lui à l’amour. Et ce n’est pas qu’à l’instinct d’investigation, mais encore à la plupart des autres tendances humaines, dès qu’elles sont très intensifiées, que nous attribuerions un renforcement sexuel.

L’observation de la vie quotidienne nous montre que la plupart des hommes réussissent à dériver des parties très considérables de leurs forces instinctives sexuelles au service de leur activité professionnelle. L’instinct sexuel est tout particulièrement approprié à de pareils apports, étant doué de la faculté de sublimation, c’est-à-dire capable d’abandonner son but immédiat en faveur d’autres buts non sexuels et éventuellement plus élevés dans l’estimation des hommes. Nous tenons ce processus pour démontré, quand l’histoire infantile de quelqu’un, c’est-à-dire l’histoire même de son développement psychique, nous apprend qu’au temps de l’enfance la tendance prépondérante se trouvait au service d’intérêts d’ordre sexuel. Et nous en avons une confirmation ultérieure quand, dans la vie sexuelle de l’adulte, un étiolement frappant s’est produit, comme si une partie de l’activité sexuelle était remplacée par l’activité de la tendance dominatrice.

L’application de ces notions aux cas où la tendance prépondérante est celle de l’investigation semble devoir rencontrer des difficultés particulières : on n’attribue d’ordinaire à l’enfant ni cette tendance grave de l’esprit, ni un grand intérêt pour les choses sexuelles. Cependant ces difficultés sont aisées à lever. La soif de savoir du petit enfant se manifeste par ses inlassables questions, qui semblent énigmatiques à l’adulte tant qu’il n’a pas compris que toutes ces questions ne sont que des détours, et que, si elles ne connaissent pas de fin, c’est que l’enfant s’en sert pour remplacer une seule question, qu’il n’ose pourtant pas poser. L’enfant a-t-il grandi et s’est-il instruit davantage, souvent sa curiosité semble tout à coup s’éteindre. L’examen psychanalytique rend pleinement compte de ces faits, quand il nous apprend que beaucoup d’enfants, peut-être la plupart, en tout cas les plus doués, traversent, à partir environ de la troisième année, un stade que l’on peut qualifier de période d’investigation sexuelle infantile. La curiosité ne s’éveille pas, chez les enfants de cet âge, autant que nous le sachions, spontanément, mais sous l’influence de quelque événement important : la naissance d’un frère ou d’une sœur, ou bien la crainte, de par quelque expérience extérieure, d’une telle possibilité, l’enfant se voyant par là menacé dans ses intérêts égoïstes. Alors l’enfant s’efforce de résoudre le problème : « D’où viennent les enfants ? », comme s’il cherchait les moyens d’empêcher un événement aussi peu souhaitable. Nous avons ainsi appris avec étonnement que l’enfant refuse de croire aux explications qu’on lui donne, rejette par exemple la fable de la cigogne, si significative du point de vue mythique ; de ce premier acte d’incroyance date son indépendance intellectuelle et souvent il se sent, de ce jour, en grave opposition avec les adultes auxquels il ne pardonne au fond jamais de l’avoir, en cette occasion, trompé. Alors il se met à chercher par ses propres moyens, devine le séjour de l’enfant dans le corps maternel et, guidé par les vagues émois de sa propre sexualité, se crée des opinions à lui sur la conception de l’enfant par le manger, sur sa naissance par l’intestin,

sur le rôle difficile à découvrir du père ; il soupçonne même alors déjà l'existence de l'acte sexuel, qui lui apparaît comme quelque chose d'hostile et de violent. Mais de même que sa propre constitution sexuelle n'a pas encore acquis la puissance d'engendrer, de même sa recherche passionnée de l'origine de l'enfant doit se perdre dans le sable et, incomplète, être abandonnée. L'insuccès de cette première tentative d'indépendance intellectuelle semble laisser après soi une impression durable et profondément déprimante[29].

Quand cette période d'investigation sexuelle infantile se termine par une violente poussée de refoulement sexuel, alors se présentent, pour le destin ultérieur de la curiosité intellectuelle, trois possibilités, et ceci, de par son lien primitif avec la curiosité sexuelle. Ou bien la curiosité intellectuelle partage le sort de la sexualité, demeure dès lors inhibée, et le libre exercice de l'intelligence en est pour la vie entravé, d'autant plus que bientôt, sous l'influence de l'éducation, entre en jeu la puissante coercition religieuse de la pensée. Tel est le type de l'inhibition névrotique. On comprend qu'une telle débilité acquise de la pensée soit très favorable à l'éclosion d'une névrose. Dans un second type, le développement intellectuel est assez fort pour pouvoir résister au refoulement sexuel qui cherche à l'entraîner après soi. Un peu après la défaite de l'investigation sexuelle infantile, quand l'intelligence s'est fortifiée, elle vient offrir, en mémoire de son ancienne parenté, son aide pour tourner le refoulement sexuel, et alors remonte du fond de l'inconscient, sous forme de pensée obsédante *(Grübelzwang)* la curiosité sexuelle étouffée, sans doute déformée et entravée, mais

29 À l'appui de ces assertions qui, au premier abord, semblent invraisemblables, voir *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben,* 1909 *(Gesammelte Schriften,* vol. VIII) et autres observations. Dans un essai sur les *Théories sexuelle*s *infantiles,* 1908 (*Gesammelte Schriften,* vol. V), j'écrivais : « Ces doutes et ces ruminations deviennent le prototype de tout le labeur intellectuel ultérieur, en quelque ordre de problèmes que ce soit, et le premier échec exerce une action paralysante qui continuera à se faire sentir en tous temps. »

assez puissante pour sexualiser la pensée même et colorer les opérations intellectuelles du plaisir ou de l’angoisse propres aux choses sexuelles. L’investigation intellectuelle devient ici activité sexuelle, souvent même exclusive ; la sensation de la pensée qui s’accomplit et se résout remplace la satisfaction sexuelle ; mais le caractère de l’investigation infantile, qui était de rester sans conclusion, se reproduit encore en ceci que les spéculations ne connaissent pas de fin, et que la sensation intellectuelle de la résolution qu’on recherche s’éloigne à mesure qu’on s’en rapproche.

Le troisième type, le plus rare et le plus parfait, échappe, grâce à des dispositions particulières, aussi bien à l’inhibition qu’à l’obsession intellectuelles. Le refoulement sexuel a bien aussi lieu, mais il ne réussit pas à entraîner dans l’inconscient une partie de l’instinct et du désir sexuels. Au contraire, la libido se soustrait au refoulement, elle se sublime dès l’origine en curiosité intellectuelle et vient renforcer l’instinct d’investigation déjà par lui-même puissant. La recherche devient, ici encore, dans une certaine mesure, obsession, et « ersatz » de l’activité sexuelle, mais en raison de la différence radicale des processus psychiques fondamentaux (sublimation au lieu d’irruption du fond de l’inconscient) les caractères de la névrose manquent, l’assujettissement aux complexes primitifs de l’investigation sexuelle infantile fait défaut, et l’instinct peut librement se consacrer au service actif des intérêts intellectuels. Mais le refoulement sexuel qui, par l’apport de libido sublimée les avait faits si forts, les marque encore de son empreinte, en leur faisant éviter les sujets sexuels.

Chez Léonard, nous rencontrons ensemble et une curiosité intellectuelle dominatrice et un étiolement marqué de la vie sexuelle, qui se limite à l’homosexualité dite platonique. Nous serons donc enclins à le prendre pour modèle de notre troisième type. Léonard serait parvenu, après une période infantile d’activité intellectuelle au service d’intérêts sexuels, à sublimer la plus grande partie de sa

libido en instinct d'investigation. Tels seraient l'essence et le secret de son être. Mais la preuve de ce que nous avançons là n'est pas facile à fournir. Il nous faudrait connaître l'évolution psychique de ses premières années, or il semble insensé d'espérer trouver des documents à cet effet, les données sur la vie de Léonard étant si rares et si incertaines ; de plus il s'agit d'une période de la vie dont les circonstances, même chez les personnes de notre génération, échappent à l'attention des observateurs.

Nous savons peu de chose sur la jeunesse de Léonard. Il naquit en 1452, dans le petit bourg de Vinci, entre Florence et Empoli. Il était enfant naturel, ce qui, à cette époque, ne déconsidérait pas ; son père était Ser Piero da Vinci, notaire, et descendant d'une famille de notaires et d'agriculteurs, qui tiraient leur nom de la localité de Vinci ; sa mère se nommait Caterina et était sans doute une paysanne, plus tard remariée avec un autre habitant de Vinci. Cette mère ne reparaît plus dans la vie de Léonard ; seul le romancier Merejkovski croit pouvoir retrouver sa trace. Le seul renseignement certain sur la jeunesse de Léonard est fourni par un document officiel de l'an 1457 : un registre des impôts, sur lequel Léonard est porté, parmi les autres membres de la famille Vinci, comme fils illégitime, âgé de cinq ans, de Ser Piero[30].

De son mariage avec Donna Albiera, Ser Piero n'eut pas d'enfants, c'est pourquoi le petit Léonard put être élevé chez son père.

Il ne quitta la maison paternelle que pour entrer — on ne sait à quel âge — comme apprenti dans l'atelier d'Andréa del Verrocchio. En 1472, le nom de Léonard se trouve déjà sur la nomenclature des membres de la « Compagnia dei pittori ». C'est tout.

30 Scognamiglio, *op. cit.,* p. 15.

[]

Pl. I. Les inscriptions, écrites en miroir suivant la coutume de Léonard, sont les suivantes :

I. *lo schopro ailj ominj l'origine / délia loro sechonda, prima offorse seconda cha-gione di loro essere.*

I. Je découvre aux hommes l'origine de la seconde — première ou peut-être seconde — cause de leur être.

II. *Per queste figure si dimossterrà / la cagione dj moltj pericholj / dj ferite e mallattje.*

II. Par ces figures est démontrée la cause de beaucoup de périls d'ulcères et maladies.

III. *Djujsione dalle parte spj/ritualj aile materialj / (divizione).*

III. Séparation des parties spirituelles d'avec les matérielles.

IV. *Qui si taglia due creature / per meço e 'l rimanente si disscrive.*

IV. Ici deux créatures sont coupées par le milieu et le reste est décrit.

V. *Nota quello che à ffare i coglionj col coito e ssperme.*

V. Observe ce que les testicules ont à faire avec le coït et le sperme.

E chome il putto alita, / e chome per lo bellico si no/trisscie. E perché un-anjma / coverna 2 corpi, chome si ue / de la madre desiderare un cibo, / e ’l putto rimanerne segnjato.

Et comment l’enfant respire, et comment il se nourrit par l’ombilic, et parce qu’une âme gouverne deux corps, comment l’on voit la mère désirer une nourriture et l’enfant en être marqué.

E perché il putto dotto mesi non ujue.

Et pourquoi l’enfant de huit mois ne vit pas.

Qui Aviciena vole / che llanjma partorischa / l’anjma e ’l corpo il corpo / e ogni membro, per erata.

Ici Avicenne veut que l’âme engendre l’âme et le corps le corps et chaque membre — par erreur.

Come i coglioni sono / causa d-ardjmento.

Comment les testicules sont cause d’ardeur.

Quali animalj nascino / dj qualunque parte dj membra / dell-omo semplice e mjste.

Quelles (parties) animales naissent de n’importe quelle partie simple et mêlée des membres de l’homme.

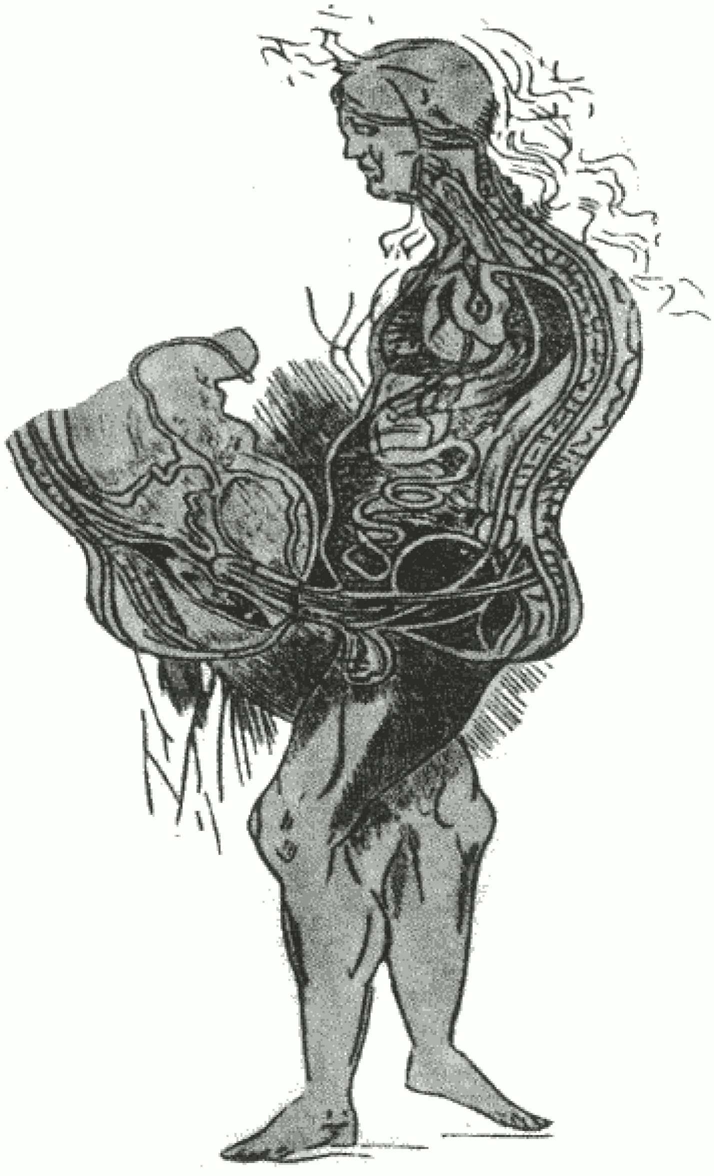
VI. *Bellico.*

VI. Ombilic.

VII. *Matron.*

VII. « Matron. »

Pl. I. Une page des *Carnets d'anatomie de Léonard de Vinci*. Bibliothèque royale, Château de Windsor.



Pl. II. Dessin d'après Reitler, extrait d'une revue de psychanalyse, 1916-1917.

II.

Une seule fois, à ma connaissance, Léonard a inséré dans ses écrits scientifiques une donnée sur son enfance. En un endroit où il s'agit du vol du vautour, il s'interrompt soudain pour suivre un souvenir de ses très jeunes années qui remonte dans sa mémoire.

« Je semble avoir été destiné à m'occuper tout particulièrement du vautour, car un de mes premiers souvenirs d'enfance est, qu'étant encore au berceau, un vautour vint à moi, m'ouvrit la bouche avec sa queue et plusieurs fois me frappa avec cette queue entre les lèvres[31] »

Voici un déconcertant souvenir d'enfance ! Déconcertant par son contenu et aussi par la période de la vie où il est situé. Qu'un homme puisse conserver un souvenir datant du temps où il était nourrisson n'est peut-être pas impossible, mais nullement certain. De toute façon ce souvenir de Léonard : un vautour ouvrant avec sa

31 « *Questo scriver si distintamente del nibbio par che sia mio destino, perché nella mia prima ricordatione délia mia infantia e' mi parea che essendo io in culla, che un nibbio venissi a me e mi aprissi la bocca colla sua coda e moite volte mi percotessi con tal coda dentro aile labbra. » (Codex atlanticus,* F. 66 v.) Voir : *Il Codice atlantico di Leonardo da Vinci nella Biblioteca Ambrosiana di Milano riprodotto e pubblicato della Regia Academia dei Lincei, etc.,* Rome, 1891, Edizione Piumati.

Freud a cité le texte d'après Scognamiglio, avec l'ancienne annotation du *Codex atlanticus,* d'après laquelle le feuillet où se trouve le souvenir du vautour correspondait au n°65 *(N. d. T.).*

queue la bouche de l'enfant, semble si invraisemblable, si fabuleux, qu'une autre interprétation levant d'un coup les deux difficultés se présente à l'esprit. Cette scène du vautour ne doit pas être un souvenir de Léonard mais un fantasme qu'il s'est construit plus tard et qu'il a alors rejeté dans son enfance[32].

Nos souvenirs d'enfance n'ont souvent pas d'autre origine. À l'inverse des souvenirs conscients de l'âge adulte, ils ne se fixent, ne se produisent pas à partir de l'événement même, mais ne sont évoqués que tard, l'enfance déjà écoulée, et alors modifiés, faussés, mis au service de tendances ultérieures : de telle sorte qu'ils ne peuvent en général pas très bien se distinguer des fantasmes. Peut-être ne peut-on pas saisir leur nature mieux qu'en pensant à la façon dont, chez les peuples primitifs, est née l'historiographie. Tant que le peuple était petit et faible, il ne pensait pas à écrire son histoire, mais à travailler le sol, à défendre son existence contre les voisins, à leur prendre du pays et à s'enrichir. C'était un temps héroïque et sans histoire. Ensuite vint un autre temps où le peuple acquit la conscience de soi, se sentit riche et puissant, et alors naquit en lui le

32 Havelock Ellis, dans un bienveillant compte rendu du présent essai *(Journal of mental science,* juillet 1910) a objecté que ce souvenir de Léonard pourrait bien avoir eu une base réelle, des souvenirs d'enfance remontant souvent bien plus haut que l'on ne croit. Le grand oiseau pourrait n'avoir pas été précisément un vautour. Je veux bien en convenir et, pour atténuer les difficultés, même supposer, de mon côté, que la mère ait observé la visite du grand oiseau à son enfant, visite qu'elle devait prendre pour un présage important ; elle l'aurait ensuite racontée à plusieurs reprises à son fils, celui-ci aurait retenu le récit et, plus tard, ainsi qu'il advient souvent, l'aurait confondu avec un souvenir personnel. Seulement cette modification, même admise, ne nuit en rien à l'enchaînement nécessaire de tout mon exposé. Les fantasmes que crée tardivement l'imagination des hommes par rapport à leur enfance trouvent d'ordinaire, en effet, un point de départ dans de minimes réalités de cette préhistoire individuelle, par ailleurs tombée dans l'oubli. C'est pourquoi l'intervention d'un motif secret est nécessaire pour aller rechercher ces riens réels et les métamorphoser, ainsi qu'il arriva à Léonard avec l'oiseau qualifié de vautour et sa conduite extraordinaire.

besoin de connaître ses origines et son développement. Alors l’histoire, qui avait commencé de suivre et de noter les événements du présent, jeta un regard aussi en arrière, rassembla traditions et légendes, interpréta les vestiges laissés par le lointain passé dans les mœurs et les coutumes, et édifia ainsi une histoire du passé préhistorique. Il était inévitable que cette préhistoire fût plutôt l’expression des opinions et des aspirations du présent que l’image fidèle du passé. Car la mémoire du peuple avait laissé tomber bien des choses dans l’oubli, et en avait déformé d’autres ; plus d’une trace du passé s’interprétait faussement dans l’esprit du présent ; de plus l’histoire ne s’écrivait pas sous l’influence de la curiosité objective, mais afin d’agir sur les contemporains, de les piquer d’émulation, de les exalter, de leur présenter un miroir. La mémoire consciente qu’un individu garde des événements de son âge adulte est entièrement comparable à cette façon d’écrire l’histoire, et ses souvenirs d’enfance correspondent, tant par leur origine que par leur authenticité, à l’histoire tardive et tendancieuse des temps primitifs des peuples.

Si le récit de Léonard au sujet du vautour le visitant au berceau n’est aussi qu’un fantasme né tardivement dans son imagination, il ne mérite peut-être pas qu’on s’y attarde ! On pourrait se contenter de l’explication qu’il fournit lui-même : donner à ses études du vol des oiseaux la consécration d’une prescription du destin. Mais pareil dédain serait erreur comparable au rejet à la légère des légendes, des traditions et des interprétations fournies par la préhistoire d’un peuple. En dépit de toutes les déformations et de toutes les erreurs, elles représentent cependant la réalité du passé ; elles sont la construction que le peuple a édifiée avec les événements de sa préhistoire, sous l’influence de motifs autrefois tout-puissants et aujourd’hui agissant encore. Et pourrait-on, par la connaissance de toutes les forces en action, remonter le cours de ces déformations du réel, on devrait découvrir sous ce matériel

légendaire la vérité historique. Ainsi des souvenirs d'enfance ou des fantasmes de l'individu. Ce qu'un homme croit se rappeler de son enfance n'est pas indifférent. En général, sous ces vestiges, se cachent d'inappréciables témoignages ayant trait aux lignes les plus importantes de son développement psychique[33]. Possédant maintenant, de par la technique psychanalytique, d'excellents moyens de ramener à la lumière le matériel enseveli, nous pourrons essayer de remplir les lacunes existant dans la biographie de Léonard, grâce à l'analyse de son fantasme d'enfance. Et si nous n'atteignons pas par là un degré satisfaisant de certitude, il nous faudra nous consoler en pensant aux nombreuses recherches qui n'eurent pas meilleur succès sur cet homme si grand et si énigmatique.

33 J'ai tenté l'interprétation d'un souvenir d'enfance incompris chez un autre grand homme : Goethe. Dans le récit de sa vie, composé vers soixante ans *(Dichtung und Wahrheit),* il nous apprend dès les premières pages comment, à l'instigation des voisins, il jeta par la fenêtre dans la rue et de la grande et de la petite vaisselle, s'amusant à la briser en mille morceaux. Telle est la seule scène qu'il rapporte de sa petite enfance. Le fait qu'elle ne se relie à rien d'autre, sa concordance avec les premiers souvenirs de plusieurs autres personnes qui ne devinrent rien de très grand, de plus la circonstance que Goethe, en cet endroit, ne mentionne pas son petit frère, né quand lui-même avait trois ans, mort quand il en avait presque dix, m'ont incité à entreprendre l'analyse de ce souvenir d'enfance. (Goethe mentionne son petit frère plus loin, là où il s'attarde à décrire les nombreuses maladies de l'enfance.) J'espérais ainsi pouvoir remplacer ce souvenir par quelque chose d'autre, de plus en harmonie avec l'ensemble des récits de Goethe, par quelque chose de digne d'avoir été retenu et de la place occupée dans l'autobiographie de Goethe. La petite analyse (*Eine Kindheitserinnerung aus Dichtung und Wahrheit,* 1917, *Gesammelte Schriften,* vol. X) permet d'assimiler le jet des vaisselles à un acte de « magie » dirigé contre un intrus encombrant, et, à l'endroit où il en est fait mention, elle exprime le sentiment de triomphe dérivé de ce qu'un second fils ne peut pas troubler durablement les relations intimes de Goethe avec sa mère. Que le plus ancien souvenir conservé de l'enfance, ainsi déguisé, — chez Goethe comme chez Léonard, — se rapporte à la mère, quoi de surprenant ?

Mais considérons le fantasme au vautour de Léonard du point de vue du psychanalyste : il ne nous paraît plus longtemps si étrange, nous nous souvenons avoir souvent — par exemple dans les rêves — rencontré qui lui ressemble, et ainsi nous pouvons oser traduire ce fantasme de sa langue spéciale en langage ordinaire et compréhensible à tous. La traduction se rapporte alors à l'érotique. Queue, « coda » est le symbole le plus connu et la désignation d'« ersatz » du membre viril, en italien non moins que dans les autres langues ; la situation que représente le fantasme : un vautour ouvrant la bouche de l'enfant et s'y évertuant avec sa queue, correspond à l'idée d'une « fellatio », d'un acte sexuel dans lequel le membre est introduit dans la bouche d'une autre personne. Il est assez curieux que ce fantasme soit empreint d'un caractère si franchement passif ; il se rapproche de certains rêves ou fantasmes de femmes ou d'homosexuels passifs (jouant dans le rapport le rôle féminin).

Que le lecteur se maîtrise et ne refuse pas, dans son indignation, de suivre plus loin la psychanalyse, accusant celle-ci d'outrager impardonnablement, dès l'abord, la pure mémoire d'un grand homme ! En premier lieu, une telle indignation ne nous apprendra jamais ce que signifie le fantasme d'enfance de Léonard ; d'autre part, Léonard a indubitablement avoué un pareil fantasme, et nous ne pouvons renoncer à l'attente, si l'on veut, au préjugé, qu'un tel fantasme, — comme toute création psychique, rêve, vision ou délire, — possède un sens. Prêtons plutôt au travail analytique, qui n'a pas encore dit son dernier mot, toute l'attention qui lui est due.

La tendance à prendre dans la bouche le membre viril afin de le sucer, rangée par la société bourgeoise parmi les abominables perversions sexuelles, se rencontre pourtant souvent parmi les femmes de notre temps, — et, d'après le témoignage des œuvres d'art, se rencontra de même parmi les femmes des temps passés. Cet acte semble perdre, pour la femme amoureuse, tout caractère

choquant. Le médecin trouve des fantasmes prenant source dans la même tendance chez des femmes qui n'ont ni lu la *Psychopathia sexualis,* de Krafft-Ebing, ni appris à connaître de quelque autre manière théorique la possibilité d'un pareil mode de satisfaction sexuelle. Les femmes arrivent aisément, semble-t-il, livrées à leur seule imagination, à échafauder de semblables fantasmes sous l'influence du désir[34]. La suite de l'examen nous apprend alors que cette situation, si sévèrement condamnée par les mœurs, a une origine des plus innocentes. Elle n'est que la transposition d'une autre situation dans laquelle nous nous sentîmes tous heureux en notre temps quand, nourrissons, « *essendo io in culla* », nous prenions dans la bouche le mamelon de la mère ou de la nourrice et le tétions. La puissante impression organique qui demeure en nous de cette première de nos jouissances vitales doit rester indélébile ; et quand ensuite l'enfant apprend à connaître le pis de la vache, — qui est d'après sa fonction équivalente à un mamelon, d'après sa forme et sa position sous le ventre à un pénis, — il s'est rapproché d'autant de la choquante fantaisie sexuelle à acquérir plus tard[35].

Nous comprenons maintenant pourquoi Léonard reporte au temps où il était nourrisson sa soi-disant aventure avec le vautour. Derrière ce fantasme se cache la réminiscence d'avoir tété le sein maternel, d'avoir été allaité à ce sein, scène d'une grande et

34 Cf. *Bruchstück einer Hysterieanalyse,* 1905 (*Gesammelte Schriften,* vol. VIII).

35 Je dois au Dr Lœwenstein cette intéressante observation analytique : la communication directe que Léonard, dans son dessin de l'acte sexuel (voir Pl. I, page 30), a imaginée entre les organes sexuels internes et les seins de la femme pourrait trouver encore une autre motivation que celles exposées par Reitler (voir note 18). Elle pourrait, de plus, exprimer l'équivalence, pour l'inconscient d'un homosexuel du type de Léonard, entre le mamelon de la femme et le pénis, comme entre leurs deux sécrétions, lait et sperme. La phrase (p. 29) : « *Comment l'on voit la mère désirer une nourriture et l'enfant en être marqué* » pourrait alors, outre son sens conscient habituel relatif aux « envies » des femmes enceintes, en posséder un autre, inconscient, pour l'homosexuel passif que fut Léonard, sens où le sperme serait assimilé au lait qui nourrit (*N. d. T.).*

humaine beauté qu’avec beaucoup d’artistes Léonard entreprit de représenter dans ses tableaux de la *Vierge et l’Enfant.* Sans doute prétendons-nous — sans le comprendre encore — que cette réminiscence, importante pour les deux sexes, s’est muée chez l’homme que fut Léonard en un fantasme d’homosexualité passive. Mais nous laisserons, pour le moment, de côté le problème des rapports éventuels de l’homosexualité avec la succion du sein maternel pour nous souvenir seulement que la tradition attribue à Léonard des sentiments homosexuels. Peu importe que l’accusation précitée contre le jeune Léonard fût justifiée ou non ; ce n’est pas la réalisation, mais l’attitude sentimentale qui décide, quand il s’agit de reconnaître en quelqu’un l’inversion.

Un autre trait incompris du souvenir d’enfance de Léonard nous frappe. Nous interprétons ainsi ce fantasme : être allaité par sa mère, et nous y trouvons la mère remplacée par un vautour ! D’où provient ce vautour et que vient-il faire ici ?

Une idée se présente à l’esprit, mais si éloignée du sujet qu’on serait tenté de l’écarter. L’écriture sacrée hiéroglyphique des Égyptiens figure en effet la Mère sous l’image du vautour[36]. Les Égyptiens adoraient aussi une divinité maternelle à tête de vautour, ou à plusieurs têtes, dont l’une au moins était de vautour[37]. Le nom de cette divinité se serait prononcé « Mout » ; cette similitude de son avec le mot allemand « Mutter » (mère) n’est-elle que hasard ? Ainsi le vautour est réellement en rapport avec la mère, mais en quoi cela peut-il nous servir ? Avons-nous le droit d’attribuer ces connaissances à Léonard, François Champollion (1790-1832) ayant le premier déchiffré les hiéroglyphes[38] ?

36 Horapollo, *Hieroglyphica,* I, II : Μητέρα δε γράφοντες... γῦπα ζωγραφονσιν.

37 Roscher, *Ausf. Lexikon der griechischen und römischen Mythologie.* Article « Mut », vol. II, 1894-1897. Lanzone, *Dizionario di mitologia egizia,* Turin, 1882.

38 H. Hartleben, *Champollion. Sein Leben und sein Werk,* 1906.

Il serait intéressant de savoir par quelles voies les Égyptiens aussi en vinrent à élire le vautour comme symbole de la maternité. La religion et la civilisation égyptiennes éveillèrent la curiosité scientifique des Grecs et des Romains ; longtemps avant que nous soyons nous-mêmes parvenus à déchiffrer les monuments de l'Égypte nous en avions quelques lumières par les œuvres conservées de l'Antiquité. Ces écrits émanent tantôt d'auteurs connus tels que Strabon, Plutarque, Aminianus Marcellus, tantôt sont signés de noms inconnus et leur origine comme l'époque de leur composition restent douteuses, tels les *Hiéroglyphica* d'Horapollo Nilus ou le livre de sagesse sacerdotale de l'Orient à nous transmis sous le nom d'un dieu : Hermes Trismegiste. Nous y apprenons que le vautour était symbole de la maternité en vertu de cette croyance qu'il n'existait que des vautours femelles, aucun mâle dans cette espèce[39]. L'histoire naturelle des anciens possédait la contre-partie d'une telle limitation : on croyait les scarabées, adorés par les Égyptiens tels des dieux, toujours du sexe mâle[40]. Mais comment avait donc lieu la fécondation des vautours, s'il n'y avait que des femelles ?

Horapollo[41] nous en donne quelque part une bonne explication : en une certaine saison, ces oiseaux s'arrêtent dans leur vol, ouvrent leur vagin et conçoivent de par le vent.

Ainsi nous arrivons, de façon imprévue, à tenir pour très vraisemblable ce que, voici un instant, nous rejetions comme absurde. Léonard peut très bien avoir connu la fable scientifique à laquelle le vautour doit d'avoir été choisi par les Égyptiens comme notation de la mère. Car la curiosité du lecteur infatigable qu'était

39 « *Τυπα δὲ ἄρρενα ον φασιγένεσθαί ποτε, ἀλλά θηλείας ἁπάσας* ». Voir v. Römer, *Ueber die androgynische Idee des Lebens. Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen,* V. 1903, p. 732.

40 Plutarque : *Veluti scarabaeos mares tantum esse putarunt Aegyptii sic inter vultures mares non inveniri statuerunt.*

41 *Horapollinis Niloi Hieroglyphica, edidit Conradus Leemanns Amstelodami,* 1835. Ainsi il s'exprime sur le sexe des vautours : *μητέρα μὲν ἐπειδή ἄρρεν έν τοντψ τψ γένει τῶν ζώων ονκ νπάρκει.*

Léonard s'étendait à tous les domaines de la littérature et du savoir. Nous avons, dans le *Codex atlanticus,* une liste de tous les livres qu'il possédait à un moment donné[42], en outre, de nombreuses annotations relatives à d'autres livres empruntés à des amis. D'après les extraits que Fr. Richter[43] a fait de ses écrits, nous aurions peine à surestimer l'étendue de sa lecture. Les ouvrages anciens et contemporains d'histoire naturelle ne manquent pas dans cette énumération. Tous ces livres se trouvaient déjà imprimés, et Milan était justement, pour l'Italie, le centre du jeune art de l'imprimerie.

Poursuivons nos recherches ; nous tombons sur un renseignement qui élève jusqu'à la certitude la probabilité que Léonard ait connu la fable du vautour. Le savant éditeur et commentateur d'Horapollo remarque à propos du texte précité (p. 172) : *Cœterum hanc fabulam de vulturibus cupide amplexi sunt Patres Ecclesiastici, ut ita argumento ex rerum natura petito refutarent eos, qui Virginis partum nega-bant ; itaque apud omnes fere hujus rei mentio occurrit.*

Ainsi la fable de l'unisexualité et de la fécondation des vautours n'était point demeurée une anecdote indifférente comme la fable analogue des scarabées ; les Pères de l'Église s'en étaient emparé pour avoir contre les douteurs de l'Écriture Sainte un argument tiré de l'histoire naturelle. Si, d'après les meilleures sources de l'antiquité, les vautours en étaient réduits à se laisser féconder par le vent, pourquoi quelque chose d'analogue ne serait-il pas arrivé à une femme ? Cet argument tiré de la fable du vautour incita presque tous les Pères de l'Église à la raconter, et il semble alors presque indubitable que, sous un aussi puissant patronage, elle parvint aussi à la connaissance de Léonard.

Nous pouvons maintenant nous figurer ainsi la genèse du fantasme au vautour de Léonard : il lisait un jour, dans un Père de

42 E. Müntz, *Léonard de Vinci,* Paris, 1899, p. 282.

43 Müntz, *op. Cit.*

l'Église ou dans un livre d'histoire naturelle, que les vautours sont tous femelles et savent se reproduire sans l'aide de mâles, alors surgit en lui un souvenir qui prit la forme de ce fantasme, mais qui signifiait que lui aussi était un tel fils de vautour, enfant ayant eu une mère mais pas de père. Et à ce souvenir s'associa, — suivant le seul mode permettant à des impressions aussi précoces de resurgir, — un écho de la jouissance éprouvée dans la possession du sein maternel. L'allusion que faisaient les vieux auteurs à la Vierge avec l'Enfant, sujet cher à tous les artistes, dut contribuer à faire paraître précieux et significatif son fantasme à Léonard. Il lui permettait donc de s'identifier avec l'Enfant Jésus, consolateur et rédempteur de tous, et non pas d'une seule femme.

Quand nous décomposons en ses éléments un fantasme d'enfance, nous cherchons à séparer son contenu de souvenir réel des facteurs plus tardifs qui le modifient et le déforment. Chez Léonard, nous croyons maintenant connaître le contenu réel de son fantasme ; la substitution du vautour à la mère donne à entendre que le père manqua à l'enfant qui se sentit seul avec la mère. Le fait de la naissance illégitime de Léonard est d'accord avec son fantasme au vautour ; cette circonstance seule lui permit de se comparer à un fils de vautour. Par ailleurs, le second fait certain de son enfance que nous connaissions est qu'à l'âge de cinq ans il avait été recueilli dans la maison paternelle ; mais quand cet événement eut lieu, quelques mois après la naissance de l'enfant ou quelques semaines avant l'établissement du registre des impôts, nous n'en savons absolument rien. C'est ici que l'interprétation du fantasme au vautour acquiert de la valeur et peut nous apprendre que Léonard passa les premières années décisives de sa vie, non chez son père et sa belle-mère, mais chez sa mère, la pauvre, la délaissée, la véritable, où il eut le temps de ressentir l'absence de son père. Cela semble un résultat maigre et pourtant encore osé de la recherche psychanalytique, mais il gagnera en importance par la suite. L'examen des circonstances de

fait ayant entouré l'enfance de Léonard vient à notre secours. D'après la tradition, son père, Ser Piero da Vinci, épousa, l'année même de la naissance de Léonard, la noble Donna Albiera ; le petit garçon dut à la stérilité de cette union d'être recueilli dans la maison paternelle ou plutôt grand-paternelle, ce qu'un document datant de sa cinquième année confirme. Or, on n'a pas coutume de remettre dès l'abord un rejeton illégitime aux soins d'une jeune femme qui espère encore en sa propre maternité. Des années de déception durent passer avant qu'on se résolût à accepter, en dédommagement des enfants légitimes vainement espérés, l'enfant illégitime, sans doute alors ravissant dans son jeune épanouissement. En accord avec notre interprétation du fantasme au vautour, trois ans au moins, peut-être cinq, de la vie de Léonard durent s'écouler avant qu'il pût quitter sa mère solitaire pour entrer dans la maison paternelle, où il trouva père et mère à la fois. Mais c'était alors déjà trop tard. Dans les trois ou quatre premières années de la vie se fixent des impressions et s'établissent des modes de réaction au monde extérieur, qu'aucun événement ultérieur ne peut plus dépouiller de leur force.

S'il est vrai que les incompréhensibles souvenirs d'enfance et les fantasmes qu'un homme élève sur cette base font toujours ressortir ce qu'il y eut de plus important dans son développement psychique, le fait que Léonard ait passé ses premières années auprès de sa mère seule, fait que corrobore le fantasme au vautour, dut exercer une influence décisive sur la structure de sa vie intérieure. Sous l'influence de cette constellation, l'enfant qui trouvait, dans sa jeune vie, un problème de plus que les autres enfants à résoudre, ne put manquer de spéculer avec une passion particulière sur ces énigmes et ainsi devint un investigateur précoce que tourmentaient les grandes questions : d'où viennent les enfants ? Quelle est la part prise par le père à leur naissance ? L'intuition des rapports existant entre ses investigations de savant et l'histoire de son enfance lui a

plus tard arraché l’exclamation qu’il fut toujours destiné à approfondir le problème du vol des oiseaux, puisque encore au berceau il avait été visité par un vautour. Montrer comment la curiosité intellectuelle de Léonard, qui s’orienta vers le vol des oiseaux, découlait de son investigation sexuelle infantile, sera une tâche postérieure et aisément réalisable.

III.

Dans le fantasme d'enfance de Léonard, l'élément vautour représente le contenu réel du souvenir, mais l'ensemble dans lequel Léonard lui-même a situé son fantasme jette un jour vif sur la signification de ce contenu pour sa vie ultérieure. Au cours de notre travail d'interprétation, nous nous heurtons maintenant à ce problème étrange : pourquoi ce contenu réel du souvenir a-t-il été transposé en situation homosexuelle ? La mère qui allaite son enfant, — plutôt : que l'enfant tète, — est métamorphosée en un vautour qui introduit sa queue dans la bouche de l'enfant. Nous prétendons que la « coda » du vautour, suivant les usages métaphoriques du langage vulgaire, ne peut signifier rien d'autre qu'un membre viril, un pénis. Mais nous ne comprenons pas comment le travail de l'imagination en peut venir à doter justement l'oiseau maternel de l'insigne de la virilité et une telle absurdité nous fait douter de pouvoir réduire cette création de l'imagination à un sens rationnel.

Toutefois il ne faut pas perdre courage. Combien de rêves en apparence absurdes n'avons-nous pas forcés à livrer leur sens ! Pourquoi un fantasme d'enfance serait-il plus difficile à déchiffrer qu'un rêve ?

Souvenons-nous qu'il n'est pas bon qu'une singularité demeure isolée, et hâtons-nous de lui en adjoindre une seconde, plus surprenante encore.

La déesse égyptienne Mout à tête de vautour, figure d'un caractère tout à fait impersonnel, comme dit Drexler dans le « Roschers Lexikon », fusionnait souvent avec d'autres divinités maternelles, d'une individualité plus vivante, telles Isis et Hathor, mais elle conservait en même temps son existence et son culte séparés. Les dieux séparés du Panthéon égyptien, — c'était une particularité remarquable de celui-ci, — ne succombaient pas dans le syncrétisme. À côté des dieux composites demeurait la figure isolée du dieu dans son indépendance. Cette divinité maternelle à tête de vautour fut donc, dans la plupart de ses figurations, dotée par les Égyptiens d'un phallus[44] ; son corps, que les seins caractérisaient comme féminin, portait aussi un membre viril en état d'érection.

Ainsi, nous trouvons chez la déesse Mout la même réunion de caractères maternels et de caractères virils que dans le fantasme au vautour de Léonard. Expliquerons-nous cette coïncidence en disant que Léonard avait appris à connaître, par les livres, jusqu'à la nature androgyne du vautour maternel ? Une telle hypothèse est plus que douteuse ; il semble que les sources où pouvait puiser Léonard ne contenaient rien ayant trait à cette étrange particularité. Rapportons plutôt la concordance à un facteur commun encore inconnu, ayant agi ici et là.

La mythologie nous apprend que la structure androgyne, la réunion de caractères sexuels mâles et femelles n'appartint pas qu'à Mout, mais aussi à d'autres divinités, telles Isis et Hathor. Mais à celles-ci peut-être seulement dans la mesure où elles participaient de la nature maternelle et fusionnaient avec Mout[45]. La mythologie nous enseigne encore que d'autres divinités égyptiennes, telle Neith de Sais, qui devint plus tard l'Athéna grecque, furent originairement androgynes, c'est-à-dire hermaphrodites. De même beaucoup de dieux grecs, en particulier du cycle de Dyonisos, mais aussi Aphrodite, réduite ensuite au rôle de déesse uniquement féminine de

44 Voir les reproductions dans l'ouvrage de Lanzone, *op. cit.,* t. CXXXVI-VIII.

45 Voir Römer, *op. cit.*

l’Amour. Les mythologues peuvent tenter d’expliquer ainsi ce fait : le phallus rapporté au corps féminin doit signifier la force créatrice primitive de la nature, et toutes les divinités hermaphrodites expriment l’idée que seule la réunion du principe mâle et du principe femelle figure dignement la perfection divine. Cependant aucune de ces remarques ne résout ce problème psychologique : pourquoi l’imagination humaine ne répugne-t-elle pas à pourvoir une figure devant incarner l’essence de la mère des attributs de la puissance virile, opposés à la maternité ?

La réponse nous est donnée par les théories sexuelles infantiles. Il y eut, en effet, un temps dans la vie de l’individu, où le membre viril fut compatible avec la représentation de la mère. Quand l’enfant mâle porte sa curiosité, pour la première fois, vers les énigmes de la vie sexuelle, il reste dominé par un intérêt primordial pour ses organes génitaux personnels. Il attribue à cette partie de son corps trop de valeur et d’importance pour pouvoir croire qu’elle puisse faire défaut chez d’autres personnes desquelles il se sent si proche. Comme il ne peut pas deviner l’existence d’un autre type équivalent de structure génitale, il doit embrasser l’hypothèse que tous les êtres humains, femmes comprises, possèdent un membre tel que le sien. Ce préjugé s’enracine, chez le jeune investigateur, avec une telle force, qu’il n’est pas même détruit par les premières observations de la différence sexuelle chez de petites filles. La perception directe dit bien, en effet, qu’il y a là quelque chose de différent, mais l’enfant n’est pas capable d’extraire le contenu de cette perception et d’accepter l’impossibilité de découvrir le membre viril chez les filles. Le membre manque : voilà une chose inquiétante, insupportable. Et l’enfant essaie d’une conciliation : le membre existe aussi chez les filles, mais il est encore très petit ; il croîtra par la suite[46]. Des observations ultérieures déçoivent-elles cette attente,

46 Cf. les observations reproduites dans *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen,* dans *Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse* et dans *Imago.*

alors une autre issue s'offre à l'esprit puéril : le membre existait bien aussi chez les filles, mais il a été coupé ; à sa place est demeurée une blessure. Ce progrès de la théorie utilise une expérience personnelle au garçon et de caractère pénible ; l'enfant s'est déjà vu menacé de la spoliation du précieux organe s'il lui manifeste un intérêt trop marqué. Sous l'influence de cette menace de castration, il modifie maintenant sa conception des parties génitales féminines ; il tremblera désormais pour sa propre virilité, mais méprisera de plus les malheureuses créatures qui, d'après lui, ont déjà subi le cruel châtiment[47].

Avant que l'enfant ne soit soumis au complexe de castration, au temps où la femme gardait encore pour lui sa valeur entière, ses instincts érotiques commençaient à se manifester sous la forme d'une intense curiosité visuelle. Au début, il désirait voir les parties génitales des autres, sans doute pour les comparer aux siennes. L'attrait érotique émané de la personne de la mère, atteignant à son apogée, devient bientôt une ardente aspiration vers les parties génitales de la mère supposées par l'enfant être un pénis. La connaissance, plus tard acquise, de l'absence du pénis chez la femme, transforme souvent cette aspiration en son contraire et fait place à un dégoût qui, à la puberté, peut devenir cause d'impuissance psychique, de misogynie, d'homosexualité durable. Mais la fixation à l'objet auparavant ardemment convoité, le pénis de la femme, laisse d'ineffaçables traces dans la vie psychique de l'enfant chez qui ce stade de l'investigation sexuelle infantile présenta une intensité particulière. Le fétichisme du pied et de la chaussure féminines ne semble prendre le pied que comme un

47 Nous entrevoyons ici une des raisons de l'antisémitisme des peuples occidentaux, aussi spontané chez ces peuples qu'irrationnel dans ses manifestations. La circoncision est considérée par l'inconscient des hommes comme un équivalent de la castration. Appliquant nos hypothèses aux temps primitifs de l'humanité, nous sommes amenés à supposer que la circoncision fut à l'origine une atténuation, une rançon de la castration.

symbole d’« ersatz » du membre de la femme, adoré du temps de l’enfance, depuis lors regretté. Les « coupeurs de nattes » jouent, sans le savoir, le rôle de personnes qui accompliraient, sur l’organe féminin, l’acte de la castration.

Nous ne pourrons comprendre les manifestations de la sexualité infantile et serons même tentés de trouver tout cet exposé inacceptable tant que nous n’aurons pas renoncé au dédain professé par nous, comme civilisés, pour les parties génitales et les fonctions sexuelles. La compréhension de la vie psychique infantile se réclame d’analogies tirées des temps primitifs. Pour nous, les organes génitaux sont, depuis une longue suite de générations, les « pudenda », des objets de honte, et quand le refoulement sexuel est poussé plus loin, de dégoût. Jette-t-on un regard d’ensemble sur la vie sexuelle de notre temps, en particulier sur celle des classes sociales qui portent sur leurs épaules le fardeau de la civilisation, on est tenté de le dire : la plupart de nos contemporains ne se soumettent qu’à contrecœur aux lois de la procréation et s’en trouvent blessés, rabaissés dans leur dignité humaine. La conception opposée de la vie sexuelle s’est réfugiée de notre temps dans les classes inférieures demeurées rudes ; elle se dissimule honteusement dans les classes supérieures et raffinées qui n’osent donner cours à leur sexualité que sous les reproches troublants de leur conscience. Il en était autrement aux temps primitifs de l’humanité. Les documents péniblement rassemblés par les historiens de la civilisation nous montrent que les organes génitaux étaient à l’origine l’orgueil et l’espoir des vivants, l’objet d’un culte divin et transféraient quelque chose de leur divinité à toutes les activités nouvelles auxquelles se livraient les hommes. De leur essence surgirent, par la sublimation, d’innombrables dieux, et au temps où la connexion profonde entre les religions officielles et la sexualité n’était déjà plus le patrimoine de tous, des cultes secrets s’efforçaient de la maintenir vivante chez un certain nombre

d'initiés. Enfin, au cours de l'évolution civilisatrice, tant d'éléments divins et sacrés furent extraits de la sexualité, que le reliquat épuisé en tomba dans le mépris. Mais étant donné le caractère indélébile de tous les vestiges psychiques, il n'est pas surprenant que nous retrouvions jusqu'en notre temps les formes mêmes les plus primitives du culte des organes génitaux, et que le langage, les mœurs et les superstitions des hommes d'aujourd'hui présentent des survivances de toutes les phases de cette évolution[48].

D'importantes analogies biologiques nous ont préparés à admettre que l'évolution psychique individuelle répète en abrégé le cours de l'évolution de l'humanité ; nous ne trouverons donc pas invraisemblable ce que l'investigation psychanalytique de l'âme enfantine nous apprend sur la valeur attachée par l'enfant aux organes génitaux. L'hypothèse infantile du pénis maternel est la source commune d'où découlent et la structure androgyne des divinités maternelles, telle Mout l'Égyptienne, et la « coda » du vautour dans le fantasme d'enfance de Léonard. C'est par un abus de langage que nous appelons ces figurations de dieux hermaphrodites, au sens médical du mot. Aucune d'elles ne réunit en elle les véritables organes génitaux des deux sexes, ainsi qu'il advient chez quelques monstres, objets de dégoût pour tout regard humain ; elles surajoutent simplement aux seins, attributs de la maternité, le membre viril, selon la première représentation que se faisait l'enfant du corps de la mère. La mythologie conserva cette vénérable et primitive structure imaginaire du corps maternel à l'adoration des fidèles. La place prépondérante occupée, dans le fantasme de Léonard, par la queue du vautour, ne peut être qu'ainsi interprétée Alors, quand ma tendre curiosité se portait sur ma mère, et que je lui attribuais encore un organe viril pareil au mien... Nous avons là un témoignage de plus de la précoce investigation sexuelle de Léonard qui, d'après nous, fut déterminante de toute sa vie à venir.

48 Cf. Richard Payne Knight, *Le Culte du priape,* traduit de l'anglais, Bruxelles, 1883.

Une courte réflexion nous avertit de ne pas nous contenter d'avoir résolu le problème de la queue du vautour. Le fantasme d'enfance de Léonard renferme encore bien des traits obscurs. Le plus frappant est donc d'avoir transformé la succion du sein maternel en l'acte « d'être allaité », c'est-à-dire en un acte passif évoquant une situation de caractère franchement homosexuel. Si nous tenons compte de la vraisemblance historique suivant laquelle Léonard se comporta toute sa vie sentimentalement en homosexuel, la question se pose : ce fantasme n'a-t-il pas trait à quelque lien causal entre les rapports de Léonard enfant avec sa mère et son ultérieure homosexualité, manifeste bien que platonique ? Nous n'oserions pas conclure à un tel rapport rien que d'après la réminiscence déformée de Léonard, si l'examen psychanalytique de sujets homosexuels ne nous avait déjà montré qu'un tel rapport existe et qu'il est même intime et nécessaire.

Les homosexuels ont entrepris de nos jours une campagne énergique contre les entraves apportées par la loi[49] à leur activité sexuelle, et aiment à se poser, par la voix de leurs théoriciens, en variété sexuelle à part dès l'origine, degré sexuel intermédiaire, « troisième sexe ». Ils seraient, disent-ils, des hommes dont les conditions organiques, déterminées dès le germe, sont telles qu'elles leur imposent la satisfaction avec l'homme et la leur interdisent avec la femme. Il sera aussi aisé, par humanité, de souscrire à leurs réclamations que malaisé d'accepter leurs théories, édifiées sans tenir aucun compte de la genèse psychique de l'homosexualité. La psychanalyse nous offre un moyen de combler cette lacune et de mettre à l'épreuve les affirmations des homosexuels. Elle n'a encore pu remplir cette mission que chez un nombre restreint de personnes, mais toutes les recherches entreprises jusqu'à présent ont donné le même surprenant résultat[50]. Chez tous nos homosexuels hommes, nous avons retrouvé, dans la toute première enfance, période oubliée ensuite par le sujet, un très intense attachement érotique à une

49 Dans certains pays *(N. d. T.)*.

femme, à la mère généralement, attachement provoqué ou favorisé par la tendresse excessive de la mère elle-même, ensuite renforcé par un effacement du père de la vie de l'enfant. Sadger fait ressortir que les mères de ces patients homosexuels furent souvent des femmes virilisées, d'un caractère très énergique, capables de supplanter le père dans la place lui revenant au sein de la famille. J'ai observé parfois la même chose, mais ai été frappé davantage par les cas où le père manqua dès l'origine ou disparut précocement de la vie de l'enfant, de sorte que celui-ci se trouva abandonné à l'influence féminine. Il semblerait presque que la présence d'un père énergique assurât au fils le juste choix de l'objet pour le sexe opposé[51].

Après ce premier stade se produit un changement, dont le mécanisme nous est connu, bien que nous ignorions encore les forces qui le produisent. L'amour pour la mère ne peut pas suivre le cours du développement conscient ultérieur et tombe sous le coup du refoulement. Le petit garçon refoule son amour pour sa mère, en se

50 Principalement celles de I. Sadger, que mon expérience personnelle a confirmées. Je sais d'autre part que W. Stekel, à Vienne, et S. Ferenczi, à Budapest, sont arrivés aux mêmes résultats.

51 La recherche psychanalytique a apporté à la compréhension de l'homosexualité deux faits indubitables, sans croire pour cela avoir épuisé l'étiologie de cette aberration sexuelle. Le premier est la fixation susmentionnée des besoins érotiques à la mère ; le second est tel : tout le monde, même l'être le plus normal, est capable du choix homosexuel de l'objet, l'a accompli à un moment donné de sa vie, puis, ou bien s'y tient encore dans son inconscient, ou bien s'en défend par une énergique attitude contraire. Ces deux constatations mettent fin et aux prétentions des homosexuels à être reconnus comme « troisième sexe », et à la distinction, tenue pour importante, entre l'homosexualité innée ou acquise. La présence de traits corporels de l'autre sexe (le degré d'hermaphrodisme physique) favorise les manifestations du choix homosexuel de l'objet, mais n'est pas décisive. On peut regretter que les représentants des homosexuels dans la science n'aient pas su tirer le moindre enseignement des données certaines fournies par la psychanalyse.

mettant lui-même à sa place, en s'identifiant à elle, et il prend alors sa propre personne comme l'idéal à la ressemblance duquel il choisit ses nouveaux objets d'amour. Il est ainsi devenu homosexuel, mieux, il est retourné à l'autoérotisme, les garçons, que le garçon grandissant aime désormais, n'étant que des personnes substituées et des éditions nouvelles de sa propre personne enfantine. Et il les aime à la façon dont sa mère l'aima enfant. Nous disons alors qu'il choisit les objets de ses amours suivant le mode du narcissisme, d'après la légende grecque du jeune Narcisse à qui rien ne plaisait autant que sa propre image reflétée dans l'eau, et qui fut métamorphosé en la belle fleur du même nom.

Des considérations psychologiques plus profondes justifient l'assertion que l'homosexuel, devenu tel par ce mécanisme, reste fixé, dans son inconscient, à l'image-souvenir de sa mère. Par le refoulement même de son amour pour elle, il conserve intact cet amour dans son inconscient et lui demeure dès lors fidèle. Quand il semble poursuivre en amant de jeunes garçons, il fuit en réalité les autres femmes, qui pourraient le rendre infidèle. Nos observations particulières nous ont aussi permis de le démontrer : ceux qui semblent sensibles au charme mâle seul sont soumis en réalité à l'attirance émanant de la femme tout comme les hommes normaux ; mais ils se hâtent chaque fois de transférer à un sujet mâle l'excitation née de la femme, et reproduisent ainsi toujours à nouveau le mécanisme par lequel ils ont acquis leur homosexualité.

Loin de nous la pensée d'exagérer l'importance de ces explications sur la genèse psychique de l'homosexualité. Elles contredisent de façon manifeste et absolue les théories officielles professées par les homosexuels, mais nous les savons insuffisamment amples pour permettre une solution définitive de tout le problème. Ce que nous dénommons, pour raison de commodité, en bloc, homosexualité, résulte peut-être de processus divers d'inhibition psychosexuelle et le processus que nous avons mis à jour n'est peut-

être qu'un entre plusieurs, et en rapport avec un type donné « d'homosexualité ». Nous devons aussi le reconnaître : le nombre des cas où l'on peut déceler les conditions requises par nous pour ce type homosexuel dépasse de beaucoup celui où apparaît réellement l'effet dérivé d'elles, de sorte que nous ne pouvons écarter l'action concomitante de facteurs constitutionnels inconnus, ceux dont on a d'ordinaire coutume de faire dériver toute l'homosexualité. Nous n'aurions d'ailleurs pas eu à nous appesantir sur la genèse psychique de cette forme d'homosexualité, si nous n'avions fortement soupçonné justement Léonard, dont le fantasme au vautour fut notre point de départ, d'appartenir à ce type d'homosexuels.

Quelque peu connue que soit la vie sexuelle du grand artiste et investigateur, ses contemporains ne semblent pas s'être trompés, en gros, dans ce qu'ils en disent. À la lumière de la tradition, il nous apparaît comme un homme dont les besoins et l'activité sexuels furent extraordinairement réduits : on eût dit que des aspirations plus hautes l'avaient élevé au-dessus des vulgaires nécessités animales propres aux autres hommes. La question peut demeurer sans réponse : Léonard a-t-il jamais, et de quelle manière, recherché la satisfaction sexuelle directe, ou bien sut-il s'en passer totalement ? Nous n'en avons pas moins le droit de rechercher en lui ces courants sensitifs qui poussent impérieusement les autres hommes à l'acte sexuel. Car nous ne pouvons croire qu'il existe une seule vie psychique humaine à la structure de laquelle le désir sexuel au plus large sens du mot, la libido, n'ait pas eu sa part, quelque loin du but initial de celui-ci ou de toute réalisation pratique que se soit écoulée cette vie.

On ne peut s'attendre à rencontrer, chez Léonard, en matière d'inclination sexuelle non transformée, autre chose que des traces. Mais celles-ci marquent toutes la même direction et permettent de compter Léonard au nombre des homosexuels. On a de tout temps remarqué qu'il prit comme élèves rien que des garçons et des jeunes

gens d'une beauté frappante. Il était bon et indulgent envers eux, s'occupait d'eux, les soignait lui-même, quand ils tombaient malades, comme une mère soigne ses enfants, et comme sa propre mère dut le choyer lui-même. Les ayant choisis pour leur beauté, non pour leur talent, aucun d'eux (Cesare da Sesto, G. Boltraffio, Andréa Salaino, Francesco Melzi, etc.) ne devint un peintre notable. Le plus souvent ils n'arrivèrent même pas à se rendre indépendants du Maître ; ils disparurent, après sa mort, sans laisser dans l'histoire de l'art une physionomie distincte. Ceux qui, d'après leur œuvre, étaient en droit de s'intituler ses élèves, tels Luini et Bassi, dit Le Sodoma, il ne les a sans doute pas personnellement connus.

On nous objectera, nous le savons, que l'attitude de Léonard envers ses élèves n'a absolument rien à faire avec des mobiles d'ordre sexuel et n'autorise aucune conclusion sur les caractères particuliers de sa sexualité. Nous ferons valoir, en réponse et sous toutes réserves, que notre manière de voir explique quelques traits singuliers de la conduite du Maître, qui sans cela demeureraient énigmatiques. Léonard tenait un journal ; de sa petite écriture, dirigée de droite à gauche, il prenait des notes destinées à lui seul. Dans ce journal, — chose frappante, — il se tutoyait lui-même : « Apprends avec Maître Luca la multiplication des racines. » « Fais-toi montrer par Maître d'Abacco la quadrature du triangle », ou à l'occasion d'un voyage : « Je vais à la ville pour m'occuper de mon jardin... Fais faire deux sacs de voyage. Fais-toi montrer par Boltraffio le tour et fais-y travailler une pierre. Donne le livre à Maître Andréa il Tedesco[52]. » Ou encore un dessein d'un tout autre ordre : « Tu as à faire voir, dans ton traité, que la terre est un astre comme la lune, ou à à peu près, et à démontrer la noblesse de notre monde[53]. »

52 Léonard agit ici comme s'il avait eu l'habitude de se confesser quotidiennement à une autre personne, personne désormais remplacée par le journal intime. Voir dans Merejkovski qui aurait pu être cette personne.

Dans ce journal qui, du reste, — tel le journal d'autres mortels, — effleure en peu de mots les événements les plus importants de la journée, ou même les tait absolument, se trouvent quelques annotations qui, à cause de leur singularité, sont citées par tous les biographes de Léonard. Ces notes se rapportent à de menues dépenses du Maître, et sont d'une pénible méticulosité, comme émanant d'un père de famille pot-au-feu, strict et économe. Par contre, la justification de l'emploi de plus grosses sommes manque totalement, et rien n'indique par ailleurs que l'artiste se soit entendu en économie domestique. Une de ces annotations se rapporte à l'acquisition d'un manteau pour l'élève Andréa Salaino.

Manteau pour Salai le 4 avril 1497.

(La cappa di Salai a di 4 *d'aprile 1497.)*

4 brasses de drap d'argent *(4 braccia di panno argientino)* ....1. 15 s. 4

Velours vert pour garnir *(velluto verde per ornare)* ....1. 9 »

Rubans *(bindelli)*.. » s. 9

Portes pour agrafes *(magliette)* .... » s. 12

53 « *Impara la multiplicazione delle radici da maestro Luca.* » *Codex atlanticus, f°* 370 r., Richter, *op. cit.,* II, p. 433.

« *Fatti mostrare al maestro d'Abbaco riquadrare uno triangulo.* » *Codex atlanticus,* 225 rb., Richter, *op. cit.,* II, p. 434.

« *Andare in provisione* (c'est-à-dire à l'hôtel de ville) *per il mio giardino.* » — « *Far fare due sacchi da soma.* » — « *Vedi il torno del Beltraflio e falli trarre una pietra.* » — « *Lascia il libro a messer Andrea Tedesco.* » *Codex* W. *L. (Windsor),* f° 141 a., p. 432.

« *Tu nel tuo discorso ai a concludere la terra essere una stella quasi simile alla luna, e la nobiltà del nostro mondo.* » *Codex F.,* f° 56 a., Richter, *op. cit.,* II, p. 139.

Ces textes sont cités par E. Solmi, *Leonardo,* et par M. Herzfeld, *Leonardo da Vinci,* où les a pris Freud *(N. d. T.).*

Façon *(manifattura)*..1. 1 s. 5

Ruban pour le devant *(bindello per dinanzi)*.................................... » s. 5

Piqûres *(punta).*

[total :]

1.2 s. 5[54]

Une autre note, très détaillée, réunit toutes les dépenses que lui a occasionnées un autre élève[55] par ses défauts et sa tendance au vol : « Au jour 23 d’avril 1490, je commençai ce livre et je recommençai le cheval[56]. Giacomo vint demeurer avec moi le jour de la Madeleine en '490, à l’âge de dix ans. (Note marginale : voleur, menteur, obstiné, glouton !) Le second jour, je lui fis tailler deux chemises, une paire de chausses, un pourpoint, et, quand je me mis les deniers de côté pour payer lesdites choses, il me vola ces deniers dans l’escarcelle, et jamais il ne me fut possible de le lui faire confesser, bien que j’en eusse une vraie certitude (à la suite, en marge : 4 lires). » Ainsi le compte rendu des méfaits du petit se poursuit et se clôt par le compte des frais : « La première année, manteau, 1. 2 ; 6 chemises, 1. 4 ; 3 pourpoints, 1. 6 ; 4 paires de

54 J’ai reproduit le texte italien à côté de chaque mention. Ce texte est pris dans Richter, *The literary works of Leonardo da Vinci,* p. 457, n. 1523. Le manuscrit original est dans le *Codex L.,* f° 94 a. Le compte relatif au manteau de Salai est suivi des remarques :

« *Ecci di suo grossoni 13*

« *Salai ruba li soldi.* »

C’est-à-dire :

« Voici 13 grossoni à lui

« Salai a volé les sous. »

(N. d. T.).

55 Ou modèle.

56 De la statue équestre de François Sforza.

chausses, 1. 7 s. d. 1. 8, etc[57]. » Rien n'est plus étranger aux biographes de Léonard qu'une explication des énigmes de la vie psychique de leur héros par ses petites faiblesses et singularités : aussi ont-ils coutume d'adjoindre à ces comptes bizarres une remarque faisant ressortir la bonté et l'indulgence du Maître envers ses élèves. Ils oublient, ce faisant, que ce qui requiert ici une explication, ce n'est pas la conduite de Léonard, mais le fait qu'il nous en ait laissé ces témoignages. Comme on ne peut vraiment pas lui attribuer l'intention de nous mettre en main des documents sur sa bonté, nous devons faire l'hypothèse qu'un autre mobile, d'ordre affectif, l'incita à prendre ces notes. Il n'est pas facile de deviner lequel, et nous n'en saurions proposer aucun, si un autre compte, aussi trouvé dans les papiers de Léonard, ne jetait une vive lumière sur ces notes étranges et minutieuses concernant l'habillement des élèves, etc. :

Frais pour l'enterrement de Caterina. *(Spese per la sotteratura di Caterina.)*

3 livres de cire *(libbre 3 di cera).* ……………………………………….s. 27

Pour le catafalque *(per lo cataletto)* …………………………………….s. 8

57 Freud renvoie ici au texte entier qui est cité dans M. Herzfeld, *op. cit.,* p. XLV.

Ces notes relatives à Giacomo se trouvent dans le manuscrit C. de l'Institut, f° 15 v, et ont été reproduites dans le vol. III de la publication de Ravaisson Mollien. Elles se trouvent aussi dans Richter, *op. cit.,* vol. II, p. 438-439, n. 1458.

Gerolamo Calvi a consacré à ce Giacomo un fort intéressant article. *(Il vero nome di un allievo di Leonardo. Rassegna d'arte* du 30 août 1919.) Il y expose que ce Giacomo ne serait autre qu'Andrea Salaino, ou Salai, dont le vrai nom eût été Giacomo de' Caprotti. Salaino serait un surnom donné à Giacomo, et qui signifierait Saladino, petit diable, surnom que méritait bien ce jeune vaurien. Nous avons vu, dans la note du « manteau pour Salai », qu'il n'aurait pas perdu, sept ans plus tard, lorsqu'il reçut ce don, l'habitude de voler, ni Léonard celle de pardonner (*N. d. T.).*

Dais au-dessus du catafalque *(palio sopra il cataletto)*.................s. 12

Pour porter et dresser la croix *(portatura e postura*[58] *di croce).* s. 4

Aux porteurs du corps *(per la portatura del morto)*......................s. 8

A reporter..s. 59

Report ....s. 59

À 4 prêtres et 4 clercs *(per 4 preti e k cherici)*...............................s. 20

Cloches, livres et éponge *(campana, libri, spunga)*.......................s. 2

Aux fossoyeurs *(per li sotteratori)* ....s. 16

Au doyen *(ail' antiano)*...s. 8

Pour le permis aux autorités *(per la licientia alli ufitiali)*...............s. 1

s. 106

Médecin *(il medico)*..s. 2

Sucre et chandelles *(zucchero e candele)* ....s. 12

s. 120[59]

58 Richter a transcrit *portura*. Le Dr Verga croit qu'il faudrait lire *postura* (*N. d. T.)*.

L'écrivain Merejkovski est le seul sachant nous dire qui était cette Catarina. Il conclut, de deux autres courtes notes, que la mère de Léonard, la pauvre paysanne de Vinci, était venue à Milan en 1493 afin de visiter son fils alors âgé de quarante et un ans, qu'elle y tomba malade, fut mise par Léonard à l'hôpital et, quand elle mourut, enterrée par lui avec ces marques de respect[60].

Cette interprétation du subtil romancier n'est pas démontrable, mais elle possède tant de vraisemblance interne, elle cadre si bien avec tout ce que nous savons par ailleurs de la vie sentimentale de Léonard que je ne puis m'empêcher de la croire juste.

59 J'ai rapporté le texte italien au-dessous de chaque mention. Ce texte est pris dans Richter, *The literary works of Leonardo da Vinci,* vol. II, p. 456, n. 1522. La note reproduite par Richter, et relative aux funérailles de Caterina, se trouve d'après Richter dans le manuscrit II du *South Kensington Muséum,* f° 95 r.

L's précédant les chiffres signifie *soldi di lira.*

À Caterina et à ses funérailles, Luca Beltrami a consacré une étude *La Madré di Leonardo,* publiée dans la revue romaine *Nuova Antologia* du 16 février 1921. L. Beltrami a publié une seconde étude sur le même sujet dans les *Miscellanea Vinciana* (Milan, juillet 1923, p. 32). Il y polémise avec Antonio Favaro, qui avait soutenu une thèse opposée à la sienne, Favaro, *La Madré di Leonardo* dans *Atti del Reale Istituto veneto di scienze, lettere ed arti,* LXXIX, II, 1920.

Favaro est opposé à la thèse d'après laquelle la « Caterina » des notes eût été la mère de Léonard, Beltrami y est favorable, et appuie, dans le dernier article cité, son opinion sur une comparaison des dépenses des funérailles de Caterina (6 lires environ) avec les dépenses funéraires de divers personnages notoires, comparaison d'où il ressortirait que les funérailles de « Caterina » durent être, d'après le coût des funérailles à l'époque, d'une « certaine importance ».

Merejkovski fut le premier qui, dans son roman sur Léonard de Vinci, assimila la Caterina du compte des funérailles à la mère de Léonard. Il prit la liberté de transformer les soldi di lira du compte original en florins.

Quand Freud publia (1910) son étude sur Léonard, il ne connaissait le compte des funérailles de Caterina que d'après Merejkovski et Solmi.

Je citerai pour terminer la note dont Freud accompagna la citation de ce compte :

Léonard était parvenu à soumettre ses sentiments au joug de l'investigation, à entraver leur libre expression ; mais même pour lui des occasions se présentaient où les sentiments réprimés se frayaient un chemin vers la lumière : telle la mort de sa mère, autrefois si ardemment aimée. Ce compte des frais d'enterrement nous met en face de la manifestation, déformée jusqu'à être méconnaissable, de la douleur qui le frappa quand mourut sa mère. On peut s'étonner qu'une telle déformation puisse avoir lieu, et nous ne pouvons d'ailleurs pas la concevoir du point de vue des processus

« Comme triste preuve de l'incertitude des renseignements, déjà si clairsemés, que nous possédions sur la vie intime de Léonard, je mentionnerai que le même compte est reproduit par Solmi (Traduction allemande, p. 104) avec de notables variantes. Ce qui fait le plus réfléchir, c'est que les florins y sont remplacés par des soldi. On peut supposer que, dans ce compte, les florins ne sont pas les anciens « florins d'or », mais les unités monétaires postérieurement usitées, qui valaient 1,66 lire ou 33,33 soldi. Solmi fait de Caterina une servante, qui aurait pendant quelque temps tenu la maison de Léonard. La source d'où émanent les deux versions de ce compte ne m'a pas été accessible. »

60 « *Caterina venne a di 16 di luglio 1493.* » *Codex South Kensington Muséum,* III, 1 b., Richter, *op. cit.,* II, p. 423, n. 1384.

« *Giovannina, viso fantastico, sta a Santa Caterina all' ospedale* », *Codex S. K. M.,* II, r., 78 f., Richter, *op. cit.,* p. 425, n. 1404.

C'est-à-dire : « Caterina est arrivée le 16 juillet 1493 » et « Giovannina, un visage fantastique, est à Santa Caterina à l'hôpital. »

Il ne semble pas que la seconde de ces annotations se rapporte en rien à la mère de Léonard. Comme suite possible à la première, je pense qu'on pourrait citer cette autre annotation de Léonard, du 29 janvier 1494.

À Caterina, s. 10 (Richter, *op. cit.,* II, p. 455, n. 1517). Et encore cette autre : *Piscina... all' ospedale : ducati 2, fave — melica bianca — melica rossa — penico — miglio — fagiuoli — fave — pisegli.* (Richter, *op. cit.,* II, p. 456, n. 1521.)

Cette dernière note de Léonard pourrait avoir rapport au séjour possible de Caterina à l'hôpital.

Et si, comme le croit Richter (note du n. 1520, p. 456, V. II), le manuscrit dans lequel se trouve le compte des funérailles doit être rapporté à 1495, le séjour de la mère de Léonard à Milan aurait ainsi duré près de deux ans *(N. d. T.).*

psychiques normaux. Mais nous connaissons des façons d'être semblables propres aux états anormaux des névroses, en particulier de la névrose obsessionnelle. Là aussi nous voyons l'extériorisation de sentiments intenses, mais devenus inconscients de par le refoulement, transposée à des actes insignifiants, voire ineptes. Les forces adversaires de ces sentiments refoulés sont parvenues à tellement en dégrader l'expression que l'on pourrait attribuer à ces sentiments une intensité très faible, mais dans l'impérieuse compulsion avec laquelle s'imposent les petites actions symptomatiques se trahit la véritable puissance des émois enracinés dans l'inconscient, que la conscience voudrait désavouer. Seule une telle analogie avec la névrose obsessionnelle peut expliquer les comptes tenus par Léonard des frais d'enterrement de sa mère. Dans l'inconscient, il lui était resté attaché comme au temps de l'enfance par une inclination de nuance érotique : l'énergie contraire du refoulement, plus tard survenu, ne permettait pas que lui fût érigé, à cet amour infantile, dans le journal de Léonard, un plus digne monument commémoratif ; mais le compromis, résultat transactionnel de ce conflit, devait être réalisé, et ainsi fut inscrit ce compte passé à la postérité sous forme d'énigme.

On peut sans trop de hardiesse se risquer maintenant à interpréter, par la même clef, et le compte des funérailles maternelles et ceux relatifs aux dépenses pour les élèves. Là encore nous devons nous trouver en présence d'un cas où les rares vestiges des émois érotiques de Léonard furent contraints de s'exprimer sur un mode altéré et obsessionnel. La mère et les élèves, images idéales de sa propre beauté enfantine, auraient été les objets de l'amour sexuel de Léonard, si tant est que le refoulement sexuel déterminant sa personnalité permette une telle désignation, et la compulsion qui forçait Léonard à noter, avec une minutie pénible, les dépenses faites pour ses élèves serait l'aveu déconcertant de ces conflits rudimentaires. Ainsi la vie sentimentale de Léonard appartiendrait

vraiment à ce type d’homosexualité, dont nous avons mis à jour le développement psychique, et la forme homosexuelle de son fantasme au vautour nous deviendrait compréhensible. Car il ne signifierait rien autre que ce que nous avons déjà avancé par rapport à ce type. Telle en serait la traduction : Par cette relation érotique à ma mère, je suis devenu un homosexuel[61].

61 La forme sous laquelle la libido refoulée se manifeste chez Léonard : formalisme et économie, se rattache aux traits de caractère dérivés de l'érotique anale. (Cf. *Charakter und Analerotik*, 1908, *Gesammelte Schriften*, vol. V.)

IV.

Le fantasme au vautour de Léonard continue à retenir notre attention. En paroles qui ne se rapportent que trop clairement à la description d'un acte sexuel (« et à plusieurs reprises il me frappa avec sa queue entre les lèvres »), Léonard fait ressortir l'intensité du rapport érotique entre mère et enfant. Grâce au lien unissant le rôle actif de la mère à l'accent mis sur la zone buccale, il n'est pas difficile de déceler un second souvenir contenu dans le fantasme, et que nous pouvons traduire ainsi : « Ma mère m'a écrasé sur la bouche d'innombrables baisers passionnés. » Le fantasme est composé du double souvenir d'avoir été allaité et baisé par la mère.

La nature bénévole a accordé à l'artiste d'exprimer les mouvements les plus secrets de son âme, cachés à lui-même, par des créations qui saisissent les autres, à l'artiste étrangers, sans qu'eux-mêmes puissent dire d'où provient leur émoi. N'y aurait-il pas dans l'œuvre de Léonard des témoignages de ce que sa mémoire conserva comme la plus puissante impression de son enfance ? On devrait s'y attendre. Mais quand on songe aux profondes transformations que doit subir une impression de la vie d'un artiste, avant de pouvoir contribuer à une œuvre d'art, on ne devra prétendre que dans une mesure très modeste à trouver des preuves certaines, et cela justement chez Léonard.

Pensons-nous aux tableaux de Léonard, aussitôt surgit en notre mémoire le sourire singulier, ensorcelant et énigmatique, dont il anima, tel un enchanteur, les lèvres de ses figures féminines. Un sourire immobile sur des lèvres allongées et arquées, sourire devenu caractéristique de sa manière et qualifié désormais de « léonardesque[62] ». C'est dans le visage étrangement beau de la Florentine Mona Lisa del Giocondo que ce sourire a le plus fortement saisi et déconcerté les spectateurs. Ce sourire demandait une explication et on en offrit des plus variées, mais aucune ne parut satisfaisante. « Voilà quatre siècles bientôt que Mona Lisa fait perdre la tête à tous ceux qui parlent d'elle, après l'avoir longtemps regardée[63]. »

Muther[64] dit : « Ce qui fascine le spectateur, c'est le charme démoniaque de ce sourire. Des centaines de poètes et d'écrivains ont écrit sur cette femme, qui tantôt semble vouloir nous ensorceler par son sourire, tantôt paraît fixer le vide d'un regard froid et sans âme, mais personne n'a déchiffré son sourire ni interprété ses pensées. Tout, jusqu'au paysage, est mystérieusement rêveur et comme frémissant d'une sensualité lourde et orageuse. »

Le pressentiment de deux éléments divers unis dans le sourire de Mona Lisa s'est fait jour chez plusieurs critiques. Ils voient dans le jeu du visage de la belle Florentine la plus parfaite représentation des antithèses qui commandent la vie amoureuse de la femme : la réserve et l'esprit de séduction, la tendresse dévouée et la sensualité avide pour qui l'homme est comme une proie à dévorer. Ainsi Müntz[65] : « On sait quelle énigme indéchiffrable et passionnante

62 Les connaisseurs d'art penseront ici à l'étrange sourire figé des sculptures grecques archaïques, par exemple des Æginetes, peut-être aussi aux figures de Verrocchio, maître de Léonard, ce qui les empêchera de suivre sans hésitation les déductions qui vont suivre.

63 En français dans le texte (*N. d. T.).* Gruyer nach Seidlitz, *L. da* V., vol. II, p. 280.

64 *Geschichte der Malerei,* I, p. 314.

65 *Op. cit.,* p. 417.

Mona Lisa Gioconda ne cesse, depuis bientôt quatre siècles, de proposer aux admirateurs pressés devant elle. Jamais artiste (j'emprunte la plume du délicat écrivain qui se cache sous le pseudonyme de Pierre de Corlay) a-t-il traduit ainsi l'essence même de la féminité : tendresse et coquetterie, pudeur et sourde volupté, tout le mystère d'un cœur qui se réserve, d'un cerveau qui réfléchit, d'une personnalité qui se garde et ne livre d'elle-même que son rayonnement[66]... » L'Italien Angelo Conti[67] voit le tableau du Louvre animé d'un rayon de soleil : « *La donna sorrideva in una calma regale : i suoi instinti di conquista, di ferocia, tutta l'eredità della specie, la volontà della seduzione e dell' agguato, la grazia del inganno, la bontà che cela un proposito crudele, tutto cio appariva alternativamente e scompariva dietro il velo ridente e si fondeva nel poema del suo sorriso... Buona e malvaggia, crudele e compassionevole, graziosa e felina, ella rideva...* »

Léonard travailla quatre ans à ce tableau, sans doute de 1503 à 1507, pendant son second séjour à Florence. Il avait alors dépassé la cinquantaine. Il employa, d'après Vasari[68], les arts les plus raffinés afin de distraire son modèle pendant les séances et de retenir sur ses traits ce sourire. Le tableau, dans son état actuel, a gardé bien peu de tous les délicats enchantements que le pinceau de Léonard alors fixa sur la toile ; il passait, pendant que Léonard y travaillait, pour le plus haut sommet que pût atteindre l'art. Mais il ne satisfit pas, cela est certain, Léonard lui-même, qui le déclara inachevé, ne le livra pas à celui qui l'avait commandé et l'emporta en France où son protecteur, François Ier, acquit ce tableau pour le Louvre.

Laissant pour le moment de côté l'énigme de la physionomie de la *Joconde,* notons le fait que son sourire ne fascina sans doute pas moins l'artiste lui-même que tous ceux qui le contemplèrent depuis quatre cents ans. Ce sourire fascinateur reparaît, depuis lors, sur

66 En français dans le texte (*N. d. T.).*

67 A. Conti, « *Leonardo pittore* », *Conferenze florentine, op. cit.,* p. 93.

68 Vasari, *La Vita di L. da V.,* Ed. Poggi, 1919, p. 35 *(N. d. T.).*

tous les tableaux du Maître ou de ses élèves. La *Joconde* étant un portrait, impossible de supposer que Léonard lui ait prêté, de sa propre invention, un trait si chargé d'expression sans qu'elle-même le possédât. Nous devrons donc admettre qu'il trouva ce sourire chez son modèle et en subit à tel point le charme qu'il para désormais les libres créations de son imagination de ce même sourire. Cette interprétation si naturelle est aussi celle de A. Konstantinova[69] :

> « Pendant le temps si long où le Maître s'adonna au portrait de Mona Lisa del Giocondo, il s'était incorporé avec une telle intensité de sentiments les enchantements de ce visage de femme qu'il en reporta les traits, — en particulier le mystérieux sourire et l'étrange regard, — sur tous les visages que par la suite il peignit ou dessina. Ainsi nous pouvons retrouver l'expression de la *Joconde* jusque sur le visage du *Saint Jean-Baptiste* au Louvre, — mais d'abord sur les traits de Marie dans le tableau de *Sainte Anne.* »

Cependant cela peut aussi s'être passé autrement. Plus d'un biographe de Léonard a senti le besoin de raisons plus profondes à cette fascination qui saisit l'artiste devant le sourire de la *Joconde* et dont il ne se libéra plus. W. Pater, qui voit dans le portrait de Mona Lisa « l'incarnation de toute l'expérience amoureuse de l'humanité civilisée » et parle fort subtilement de « ce sourire insondable qui semble sans cesse allié chez Léonard à quelque funeste présage », nous ouvre une nouvelle voie quand il écrit[70] :

> « Le tableau est d'ailleurs un portrait. Mais nous pouvons suivre comment, depuis l'enfance, cette image s'emmêla à la trame de ses songes, de telle sorte qu'on pourrait croire, — si des témoignages formels ne s'élevaient contre cette interprétation, — que la *Joconde* fut l'idéal féminin de Léonard enfin rencontré et incarné. »

69 *Op. cit.,* p. 45.

70 W. Pater, *The Renaissance.*

M. Herzfeld pense de façon analogue quand il dit que Léonard s'est rencontré lui-même en Mona Lisa : c'est pourquoi il lui aurait été possible de mettre tant de lui-même dans ce tableau, « dont les traits avaient de tout temps préexisté en vertu de quelque sympathie mystérieuse dans l'âme de Léonard[71] ».

Tentons de parler plus clairement. Ainsi, Léonard aurait été captivé à tel point par le sourire de la *Joconde,* parce que ce sourire éveillait en lui quelque chose qui, depuis longtemps, sommeillait au fond de son âme, sans doute un très ancien souvenir. Et ce souvenir était d'importance telle qu'une fois réveillé en Léonard, celui-ci ne put plus jamais s'en libérer ; sans cesse il devait l'exprimer en des incarnations nouvelles. Quand Pater affirme qu'un visage semblable à celui de Mona Lisa se mêle continuement à la trame des rêves de Léonard depuis un temps aussi reculé que son enfance, cette affirmation nous semble plausible et digne d'être prise à la lettre.

Vasari cite, comme premiers essais artistiques de Léonard, « *teste di femine, che ridono*[72] ». Voici ce passage, d'autant plus digne de foi qu'il ne cherche à démontrer aucune thèse[73] : « Modelant, dans sa jeunesse, quelques têtes de femmes qui riaient, d'abord en terre, puis reproduites en plâtre, et aussi quelques têtes d'enfants, qui semblaient sorties de main de maître... »

Ainsi nous apprenons que l'activité artistique de Léonard débuta par la représentation de deux sortes de sujets, qui nous rappellent les deux objets auxquels s'attacha d'abord sa libido infantile, et que nous avons appris à connaître de par l'analyse du fantasme au vautour. De même que les belles têtes d'enfants sont des reproductions de Léonard enfant, de même les femmes souriantes ne

71 M. Herzfeld, *L. de* V., p. LXXXVIII.

72 Scognamiglio, *Op. cit.,* p. 32.

73 « ... *facendo nella sua giovanezza di terra alcune teste di femine che ridono, che vanno formate per l'arte di gesso, e parimente teste di putti che parevano usciti di mano d'un maestro.* » Vasari, *op. cit.,* p. 4. Freud a cité ce passage d'après L. Schorn, vol. III, 1843, p. 6 *(N. d. T.).*

sont rien autre que des répliques de Caterina, sa mère. Et nous commençons à en entrevoir la possibilité : ce fut sa mère qui posséda ce mystérieux sourire, un temps pour lui perdu, et qui le captiva si fort quand il le retrouva sur les lèvres de la dame florentine[74].

L'œuvre de Léonard la plus voisine, chronologiquement, de la *Joconde*, est la *Sainte Anne,* la sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant. Les deux têtes de femmes y sont exquisement illuminées du sourire léonardesque. On ne sait quand, — plus tôt ou plus tard que le portrait de Mona Lisa, — Léonard commença ce tableau. Mais comme il travailla des années aux deux œuvres, on peut admettre que le Maître s'en occupa simultanément. Ce qui cadrerait le mieux avec notre hypothèse serait ceci : la pénétration de plus en plus profonde par Léonard de la physionomie de Mona Lisa l'aurait justement incité à créer la composition tout imaginaire de la *Sainte Anne*. Car, si le sourire de la *Joconde* évoqua, hors des ombres de sa mémoire, le souvenir de sa mère, ce souvenir le poussa aussitôt à une glorification de la maternité restituant à sa mère le sourire retrouvé chez la noble dame. Ainsi nous sommes en droit de quitter maintenant la *Joconde* pour nous occuper de cette autre œuvre de Léonard, à peine moins belle, et que possède aussi le Louvre.

Sainte Anne avec sa fille et son petit-fils est un sujet que la peinture italienne a rarement traité ; en tout cas, la composition de Léonard s'écarte fort de tout ce qui est connu. Muther écrit[75] :

« Certains maîtres, tels Hans Fries, Holbein le Vieux et Girolamo dai Libri, assirent Anne près de Marie et placèrent entre elles l'enfant. D'autres, tel Jacob Cornelisz dans son tableau du Musée de Berlin, figurèrent, au sens littéral du mot, *Sainte Anne à*

74 Merejkovski admet cette supposition, bien qu'ayant imaginé pour Léonard une enfance s'écartant, dans les points essentiels, de celle déduite par nous du fantasme au vautour. Cependant, si Léonard lui-même avait possédé ce sourire, la tradition n'aurait sans doute pas manqué de nous faire connaître une aussi remarquable coïncidence.

75 *Op. cit.,* p. 309.

trois[76], une véritable trinité, c'est-à-dire la représentèrent tenant dans ses bras la petite figurine de la Vierge sur laquelle repose la figurine plus petite encore de l'Enfant Jésus. » Chez Léonard, Marie est assise sur les genoux maternels, se penche en avant et tend les bras vers l'Enfant qui joue avec un agneau et le maltraite même quelque peu. La grand-mère, son seul bras visible sur la hanche, regarde avec un bienheureux sourire Marie et Jésus. La composition est certes un peu forcée. Mais le sourire qui se joue sur les lèvres des deux femmes, le même, indiscutablement, que celui de la *Joconde,* a pourtant perdu son caractère énigmatique et inquiétant pour ne plus exprimer que tendresse et félicité paisible[77].

À scruter un peu profondément ce tableau, nous comprenons tout à coup ceci : Léonard seul pouvait faire une telle œuvre, comme seul il pouvait imaginer le fantasme au vautour. Ce tableau synthétise l'histoire de son enfance ; les détails de l'œuvre s'expliquent par les plus personnelles impressions de la vie de Léonard. Dans la maison de son père, il ne trouva pas que sa bonne belle-mère, Donna Albiera, mais encore sa grand-mère paternelle, Mona Lucia, qui, — nous pouvons le supposer, — fut tendre envers lui comme sont d'ordinaire les grand-mères. Cette circonstance le familiarisa avec l'idée de l'enfance placée sous la sauvegarde d'une mère et d'une grand-mère. Une autre particularité frappante de ce tableau prend une signification plus grande encore. Sainte Anne, la mère de Marie et la grand-mère de l'Enfant, qui devrait être une femme déjà âgée, est ici sans doute un peu plus mûre et grave que Marie, mais représentée cependant sous les traits d'une jeune femme dont la beauté n'a encore subi aucune flétrissure. Léonard a en réalité donné à l'Enfant deux mères, l'une qui tend les bras vers lui, l'autre qui reste au second plan, et il les a parées toutes deux du

76 En allemand : « *Heilige Anna selbdritt* » *(N. d. T.).*

77 A. Konstantinova, *op. cit. :* « Marie contemple tendrement son fils chéri avec un sourire rappelant l'énigmatique expression de la *Joconde.* » Et ailleurs : « Sur son visage flotte le sourire de la *Joconde.* »

sourire bienheureux du bonheur maternel. Cette particularité n'a pas manqué d'exciter l'étonnement des critiques ; Muther par exemple prétend que Léonard ne put se résoudre à peindre l'âge, ses plis et ses rides : c'est pourquoi il aurait donné à Anne elle-même cette beauté rayonnante. Cette explication est-elle satisfaisante ?

D'autres ont trouvé l'expédient de contester tout simplement « l'égalité d'âge entre mère et fille[78] ». Mais les tentatives d'explication de Muther prouvent que le rajeunissement de sainte Anne est une impression directe faite par le tableau, non une illusion tendancieuse.

L'enfance de Léonard fut aussi singulière que ce tableau. Il avait eu deux mères, d'abord sa vraie mère, Caterina, à qui on l'arracha entre trois et cinq ans, et ensuite une jeune et tendre belle-mère, la femme de son père, Donna Albiera. En rapprochant cette circonstance de son enfance d'une autre : la présence, chez son père, d'une mère et d'une grand-mère à la fois, en en faisant une unité mixte, Léonard conçut sa *Sainte Anne.* La figure maternelle la plus éloignée de l'enfant, la grand-mère, correspond, par son apparence et sa situation dans le tableau par rapport à l'enfant, à la vraie et première mère : Caterina. Et l'artiste recouvrit et voila, avec la bienheureux sourire de la *Sainte Anne,* la douleur et l'envie que ressentit la malheureuse quand elle dut céder à sa noble rivale, après le père, l'enfant[79].

Ainsi, une autre œuvre de Léonard vient confirmer notre hypothèse : le sourire de Mona Lisa del Giocondo réveilla, en

78 Voir V. Seidlitz, *op. cit.,* vol. II, p. 274, Notes.

79 Essaie-t-on, dans ce tableau, de délimiter les figures d'Anne et de Marie, on n'y parvient pas aisément. Elles sont, pourrait-on dire, aussi confondues que des figures de rêve mal condensées, de sorte qu'il est parfois difficile de dire où Anne finit et où Marie commence. Ce qui, du point de vue de la critique d'art, semble une faute, un défaut de composition, est justifié, au regard de l'analyse, si l'on se reporte au sens occulte. Les deux mères de son enfance devaient se fondre, pour l'artiste, en une seule figure.

l'homme fait qu'était alors Léonard, le souvenir de la mère de ses premières années. Et depuis lors, chez les peintres de l'Italie, les madones et les nobles dames eurent l'humble inclinaison de tête et le sourire étrange et bienheureux de la pauvre paysanne Caterina, qui avait donné au monde ce fils de gloire, destiné à l'art, à l'investigation, à la souffrance.

Léonard, en réussissant à rendre, dans le visage de la *Joconde,* le double sens de ce sourire : promesse d'une tendresse sans bornes et menaçant présage de malheur (d'après Pater), restait là encore

Il est très intéressant de comparer à la *Sainte Anne* du Louvre le fameux carton de Londres présentant une autre composition du même sujet (Pl. III, p. 74). Là, les deux figures maternelles sont encore plus intimement confondues, leurs lignes de démarcation encore plus incertaines, de sorte que des critiques fort éloignés de toute tentative d'interprétation psychologique purent dire qu'« il semble que deux têtes sortent d'un même tronc ».

La plupart des auteurs s'accordent à considérer le carton de Londres comme l'étude la plus ancienne et le reportent aux premiers temps du séjour de Léonard à Milan (avant 1500). Adolf Rosenberg *(Monographie,* 1898) voit, au contraire, dans la composition du carton, une plus tardive — et plus heureuse — réussite du même sujet et croit, avec Anton Springer, qu'il fut fait même après la *Joconde.* D'après nous, le carton doit être de beaucoup l'œuvre la plus ancienne. Il n'est d'ailleurs pas difficile de se représenter comment le tableau du Louvre est issu du carton, tandis que le processus inverse ne saurait être compris. En partant du carton, on voit comment Léonard éprouva le besoin de faire cesser la fusion quasi-onirique des deux femmes, qui répondait à ses souvenirs d'enfance, et de séparer l'une de l'autre les deux têtes. Il le fit en détachant la tête et le haut du corps de Marie de la figure maternelle et penchant Marie en avant. Pour motiver ce déplacement il fallut que l'Enfant Jésus quittât les genoux de sa mère pour le sol, et alors ne restait plus de place pour le petit Jean, qui fut remplacé par l'agneau.

Oscar Pfister a fait, dans le tableau du Louvre, une curieuse découverte, dont on ne peut nier l'intérêt, même si l'on ne se sent pas disposé à l'accepter sans condition. Dans les vêtements de Marie, singulièrement enroulés et difficiles à saisir, il a décelé les contours du vautour et il y fait allusion comme à une image-devinette inconsciente.

« Sur le tableau, qui représente la mère de l'artiste, se voit en effet très clairement le vautour, symbole de la maternité (Pl. IV, p. 75).

fidèle au contenu de ses premiers souvenirs. Car la tendresse excessive de sa mère lui fut fatale, scella son destin et les carences de son être et de sa vie. La violence des caresses que révèle son fantasme au vautour n'était que trop naturelle ; la pauvre mère abandonnée devait épancher dans l'amour maternel et tout son souvenir des tendresses perdues et sa nostalgie de tendresses nouvelles ; elle se sentait poussée non seulement à se dédommager elle-même de n'avoir pas d'époux, mais à dédommager l'enfant de n'avoir pas un père qui l'eût caressé. Alors, à la façon des mères insatisfaites, elle mit le petit enfant à la place de l'époux et le dépouilla, par une trop précoce maturation de son érotisme, d'une partie de sa virilité. L'amour de la mère pour le nourrisson qu'elle

« On voit la tête du vautour, si caractéristique, le cou, l'arc aigu de l'attache du tronc, tout cela dans le manteau bleu qui, s'enroulant sur la hanche de la femme au premier plan, s'étend ensuite dans la direction de son genou droit. Presque aucune des personnes à qui j'ai fait part de ma petite découverte n'a pu se soustraire à l'évidence émanant de cette image-devinette. » (*Kryptolalie, Kryptographie und unbewusstes Vexierbild bei Normalen. Jahrbuch für Psychoanalytische und Psychopathologische Forschungen,* V, 1913.)

Le lecteur ne manquera certainement pas de regarder la figure ci-jointe et d'y chercher les contours du vautour vu par Pfister. Le manteau bleu, dont les bords dessinent l'image-devinette, se détache, dans notre reproduction, en gris, sur le fond plus clair du reste des vêtements.

Pflster ajoute : « Une question importante reste à poser : jusqu'où s'étend la signification de l'image-devinette ? Si nous suivons le manteau, qui se détache si nettement sur ce qui l'entoure, depuis le milieu de l'aile, nous remarquons que d'une part, il descend jusqu'au pied de la femme, de l'autre au contraire remonte vers son épaule et vers l'enfant. La première partie représenterait à peu près l'aile et la queue normale du vautour, la seconde, un ventre en pointe et une queue d'oiseau éployée, surtout si l'on tient compte des lignes en forme de rayons, semblables par leurs contours à des plumes. Le bout, à droite, de cette queue est dirigé vers la bouche de l'enfant, c'est-à-dire de Léonard, exactement comme dans son prophétique rêve d'enfance. »

L'auteur entreprend ensuite d'entrer dans les détails de l'interprétation et traite des difficultés que ce travail présente.

nourrit et soigne est quelque chose d'autrement profond que son affection ultérieure pour l'enfant qui a commencé de croître. C'est une relation d'amour comportant la satisfaction plénière, et qui comble non pas seulement tous les désirs psychiques, mais assouvit aussi tous les besoins physiques. Et si elle représente une des formes du bonheur accessible aux humains, cela tient en grande partie à la possibilité qu'offre la relation entre mère et enfant de satisfaire en même temps, sans reproches, des désirs anciens, refoulés, et qu'on devrait qualifier de pervers[80]. Dans les jeunes ménages les plus heureux, le père sent que l'enfant, surtout le fils, est devenu son rival, et une hostilité profondément enracinée dans l'inconscient prend dès lors naissance contre le préféré.

Quand Léonard, parvenu à l'apogée de sa vie, rencontra à nouveau ce sourire de béatitude extatique, semblable à celui qui se jouait sur les lèvres de sa mère tandis qu'elle le caressait, lui-même était depuis longtemps la proie d'une inhibition qui lui interdisait de jamais plus demander de telles tendresses à des lèvres de femme. Mais il était devenu peintre et s'efforça de recréer avec son pinceau ce sourire, et il en dota tous ses tableaux, qu'il les exécutât lui-même ou les fît exécuter sous sa direction, par ses élèves : la *Léda,* le *Saint Jean,* le *Bacchus.* Ces deux derniers ne sont que variantes du même type. Muther dit : « Du mangeur de sauterelles de la Bible, Léonard a fait un Bacchus, un petit Apollon qui nous contemple d'un regard sensuel et troublant, ses tendres jambes mollement croisées, un sourire énigmatique sur les lèvres. » Ces tableaux respirent une mystique dont on n'ose pas pénétrer le secret ; on peut tout au plus tenter d'en rechercher le lien avec les créations antérieures de Léonard. Ces figures sont de nouveau androgynes, mais non plus dans le sens où l'était le fantasme au vautour. Ce sont de beaux jeunes gens d'une délicatesse féminine, aux formes efféminées ; ils

80 *Cf. Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, Gesammelte Schriften, vol. V. Trois essais sur la théorie de la sexualité,* traduction française du Dr B. Reverchon, Gallimard, Paris, 1925.

ne baissent pas les yeux, mais nous regardent d'un regard mystérieusement vainqueur, comme s'ils connaissaient un grand triomphe de bonheur que l'on doit taire ; le sourire ensorceleur que nous connaissons laisse deviner qu'il s'agit d'un secret d'amour. Peut-être Léonard a-t-il désavoué et surmonté, par la force de l'art, le malheur de sa vie d'amour en ces figures qu'il créa et où une telle fusion bienheureuse de l'être mâle avec l'être féminin figure la réalisation des désirs de l'enfant autrefois fasciné par la mère.

Pl. III.

P. IV.

V.

Parmi les notes consignées par Léonard dans son journal, s'en trouve une qui retient l'attention du lecteur et par l'importance du fond et par un menu défaut de la forme.

Il écrit en juillet 1504 :

« *Adi 9 di Luglio 1504 mercoledi a ore 7 mori Ser Piero da Vinci, notalio al palazzo del Potestà, mio padre, a ore 7. Era d'età d'anni 80, lascià 10 figlioli maschi e 2 femmine*[81]. »

Cette note se rapporte donc à la mort du père de Léonard. La petite erreur de forme consiste en la répétition de l'heure de la mort « *a ore* 7 » à deux endroits différents, comme si Léonard avait oublié à la fin de la phrase qu'il avait déjà inscrit cette heure au début.

Ce n'est qu'une bagatelle, et tout autre qu'un psychanalyste n'en tiendrait pas compte. Peut-être ne le remarquerait-il pas, et, si l'on attirait son attention là-dessus, il dirait : Cela peut arriver à n'importe qui sous le coup de la distraction ou de l'émotion et n'a aucune importance.

Le psychanalyste pense autrement : rien ne lui est trop minime de ce qui peut exprimer les mouvements cachés de l'âme et il a appris depuis longtemps que de tels oublis ou répétitions sont pleins de sens. Il faut être reconnaissant à la « distraction » quand elle

81 *Codex du British Muséum,* 272 a., reproduit par Richter, *op. cit.,* II, 416, n. 1372. Cité par Müntz, *op. cit.,* p. 13, d'après lequel le cite Freud *(N. d. T.).*

permet de se trahir à des émois qui demeureraient sans elle cachés au fond de l'âme.

Or, tout comme le compte des funérailles de Caterina et celui des frais pour les élèves, ces notes de Léonard relatives à la mort de son père réalisent un cas où Léonard ne put réprimer son émoi et où des éléments depuis longtemps refoulés se frayèrent, mais sous une forme déguisée, un chemin vers le jour. La forme est d'ailleurs semblable dans les trois cas : même minutie tatillonne, même prédilection pour les nombres[82].

Nous appelons cette répétition de termes « persévération ». Elle constitue un excellent moyen pour renforcer l'accent affectif. Rappelons par exemple les imprécations de saint Pierre, dans *Le Paradis,* de Dante, contre son indigne représentant sur terre[83] :

Quegli ch'usurpa in terra il luogo mio,

Il luogo mio, il luogo mio, che vaca

Nella presenza del Figliuol di Dio

Fatto ha del cimiterio mio cloaca.

Sans l'inhibition affective de Léonard, la note du journal eût put être telle : Aujourd'hui à 7 heures mourut mon père Ser Piero da Vinci, mon pauvre père ! Mais le déplacement de la persévération sur le détail le plus indifférent, sur l'heure de la mort, dépouille la phrase de Léonard de tout pathétique et nous laisse juste encore reconnaître qu'il y avait ici quelque chose à cacher et à réprimer.

Ser Piero da Vinci, notaire et descendant de notaires, était homme de grande énergie et de grande vitalité, ce qui lui permit d'arriver à la considération et à l'aisance. Il fut marié à quatre reprises, les deux premières femmes moururent sans enfants ; quand la troisième, en 1476, lui donna son premier fils légitime, Léonard était déjà âgé de vingt-quatre ans et avait depuis longtemps quitté la

82 Je veux faire abstraction d'une plus grosse erreur commise ici par Léonard, quand il attribue quatre-vingts ans à son père au lieu de soixante-dix-sept.

83 Canto XXVII, V. 22-25.

maison paternelle pour l'atelier de son maître Verrocchio. De la quatrième et dernière femme que Ser Piero épousa, déjà quinquagénaire, il eut encore neuf fils et deux filles[84].

Certes, le père de Léonard tint un rôle important dans l'évolution psychosexuelle de son fils, un rôle non pas seulement négatif, par son absence durant les premières années de l'enfant, mais un rôle direct par sa présence dans les années ultérieures. Qui convoita, enfant, la mère, ne peut se défendre d'aspirer à prendre la place du père, s'empêcher de s'identifier à lui en imagination et, plus tard, de considérer comme le premier devoir de la vie, le triomphe sur le père. Quand Léonard, avant sa cinquième année, fut recueilli dans la maison grand-paternelle, sa jeune belle-mère Albiera supplanta sans aucun doute sa mère dans son cœur, et il se trouva alors, vis-à-vis de son père, dans cet état de rivalité qu'on peut qualifier de normal. C'est aux approches seules de la puberté qu'un être prend parti pour ou contre l'homosexualité. Lorsque Léonard eut atteint ce tournant décisif, l'identification avec le père perdit toute importance pour sa vie sexuelle, mais se perpétua en d'autres domaines que ceux de l'érotique. Nous savons qu'il aimait le faste et les habits somptueux, qu'il avait serviteurs et chevaux, bien que, d'après Vasari, « il ne possédât presque rien et travaillât peu[85] ». De tels goûts ne se peuvent attribuer uniquement à son sens esthétique, on y retrouve aussi la compulsion de copier et surpasser le père. Le père avait donc été pour la pauvre paysanne le noble seigneur ; de

84 Il semble que Léonard, en ce passage de son journal, se soit trompé sur le nombre de ses frères et sœurs, ce qui contraste singulièrement avec l'apparente exactitude du passage (*N. d. A.).*

Voir dans Gustave Uzielli, *Ricerche intorno a L. d. V.,* Florence, Pellas, 1872, p. 222-223, l'arbre généalogique des Vinci, établi d'après les recherches que fit Uzielli dans les archives mêmes de la famille. Uzielli y attribue à Ser Piero, comme ici Léonard, douze enfants, dix garçons et deux filles, sans spécifier de laquelle des deux dernières femmes chacun des derniers onze enfants est issu *(N. d. T.).*

85 Vasari, *La Vita di L. da* V., Ed. Poggi, 1919, p. 6.

là, dans le fils, l'aiguillon poussant à jouer au seigneur, le besoin « *to out-herod Herod* », de faire enfin voir au père de quelle étoffe est la vraie noblesse.

Tout artiste se sent le père de ses œuvres. Pour les œuvres picturales de Léonard, l'identification avec le père eut une conséquence fatale. Il les engendra, puis ne s'en soucia plus, tout comme son père ne s'était pas soucié de lui-même. La sollicitude ultérieure de son père ne put plus modifier chez Léonard cette compulsion, car celle-ci dérivait des impressions de la toute première enfance, et ce qui est refoulé et demeure inconscient ne peut plus être corrigé par des impressions ultérieures.

À l'époque de la Renaissance, — comme aussi bien plus tard, — tout artiste avait besoin d'un grand seigneur, d'un protecteur, d'un « padrone » qui lui donnât des commandes et entre les mains duquel il remît son destin. Léonard trouva son « padrone » en Ludovic Sforza, le More, homme ambitieux, magnifique, diplomate retors, mais caractère inconstant et peu sûr. Léonard passa à la cour du duc de Milan la période la plus brillante de sa vie ; c'est à son service qu'il déploya le plus librement son génie, duquel la *Cène* et la statue équestre de François Sforza portaient témoignage. Il quitta Milan avant que le malheur ne s'abattît sur Ludovic le More, qui mourut prisonnier dans un cachot français. Quand il apprit au loin le triste sort de son protecteur, Léonard écrivit dans son journal : « Le duc perdit son pays, ses biens, sa liberté, et aucune des œuvres qu'il avait entreprises, il ne la put achever[86]. » Cela est curieux et significatif de voir Léonard élever contre son protecteur le même reproche que celui dont la postérité devait le charger lui-même. Il semble désirer rendre responsable un personnage appartenant à la série des « pères » de l'éternel inachèvement de ses œuvres. En réalité, d'ailleurs, les reproches à l'adresse du duc n'étaient pas injustifiés.

86 « *Il duca perse lo stato e la roba e libertà e nessuna sua opéra si fini per lui.* » Voir Seidlitz, *op. cit.,* II, p. 270.

Mais si l'imitation de son père nuisit à Léonard dans son œuvre d'artiste, la révolte contre son père fut sans doute la condition infantile de son œuvre, non moins imposante, d'investigateur. Il semblait, d'après la belle comparaison de Merejkovski, un homme éveillé trop tôt dans les ténèbres, cependant que tous dormaient encore[87]. N'osa-t-il pas prononcer la phrase audacieuse qui contient la justification de toute libre recherche : « Qui s'appuie dans la controverse sur l'autorité ne travaille pas avec l'esprit mais avec la mémoire[88]. » Ainsi il devint le premier investigateur moderne de la nature, et une multitude de connaissances et de pressentiments furent le trophée que lui valut le courage d'être le premier, depuis les Grecs, qui osât toucher aux secrets de la nature, armé de la seule observation et de son seul jugement. Mais quand il enseignait à dédaigner l'autorité et à rejeter l'imitation des « Anciens », et sans cesse désignait l'étude de la nature comme la source de toute vérité, il ne faisait que reproduire, sur le mode de la plus haute sublimation que puisse atteindre l'homme, l'attitude qu'il avait déjà eue enfant, et qui s'était imposée à lui alors qu'il ouvrait sur le monde des yeux étonnés. Ramenés de l'abstraction scientifique à l'expérience individuelle concrète, les Anciens et l'autorité correspondaient au père, et la Nature redevenait la bonne et tendre mère qui l'avait nourri. Tandis que chez la plupart des enfants des hommes, — aujourd'hui comme autrefois, — le besoin d'être soutenu par une autorité quelconque est si impérieux que, celle-ci vient-elle à être menacée, le monde leur semble chanceler, Léonard seul pouvait se passer de ce soutien. Il ne l'aurait pas pu s'il n'avait appris dès l'enfance à renoncer au père. La hardiesse et l'indépendance de son investigation scientifique ultérieure présupposent une investigation

87 *Op. cit.*

88 « *Chi disputa allegando l'autorità non adopra lo 'ngegno ma piuttosto la memoria.* » *Codex atlanticus,* f° 76 r., cité par Solmi, *Conferenze florentine,* p. 13, et *Frammenti,* etc., p. 83.

sexuelle infantile que le père ne put entraver, investigation qui se poursuivit ensuite dans l'éloignement de toute sexualité.

Quand un homme, ainsi qu’il advint à Léonard, échappa dans sa première enfance à l’intimidation par le père et rejeta, au cours de son activité investigatrice, les chaînes de l’autorité, il y aurait contradiction criante à ce que le même homme fût demeuré croyant et n’eût pas réussi à se soustraire au joug de la religion dogmatique. La psychanalyse nous a appris à reconnaître le lien intime unissant le complexe paternel à la croyance en Dieu, elle nous a montré que le dieu personnel n’est rien autre chose, psychologiquement, qu’un père transfiguré ; elle nous fait voir tous les jours comment des jeunes gens perdent la foi au moment même où le prestige de l’autorité paternelle pour eux s’écroule. Ainsi nous retrouvons dans le complexe parental la racine de la nécessité religieuse. Dieu juste et tout-puissant, la Nature bienveillante, nous apparaissent comme des sublimations grandioses du père et de la mère, mieux, comme des rénovations et des reconstructions des premières perceptions de l’enfance. La religiosité est en rapport biologiquement avec le long dénuement et le continuel besoin d’assistance du petit enfant humain ; lorsque plus tard l’adulte reconnaît son abandon réel et sa faiblesse devant les grandes forces de la vie, il se retrouve dans une situation semblable à celle de son enfance et il cherche alors à démentir cette situation sans espoir en ressuscitant, par la voie de la régression, les puissances qui protégeaient son enfance. La protection que la religion offre aux croyants contre la névrose s’explique ainsi : elle les décharge du complexe parental, auquel est attaché le sentiment de culpabilité aussi bien de l’individu que de toute l’humanité, et elle le résout pour eux, tandis que l’incroyant reste seul en face de cette tâche.

L’exemple de Léonard ne semble pas devoir infirmer cette conception de la foi religieuse. De son vivant déjà, il fut accusé d’incrédulité, ou, chose équivalente à cette époque, de ne plus croire

aux dogmes catholiques. Ces accusations furent expressément rapportées par Vasari dans la première biographie qu'il donna de Léonard[89] ; dans la seconde édition de ses *Vite,* en 1568, il les supprima[90]. Il est tout à fait compréhensible que Léonard, vu l'extraordinaire susceptibilité de son époque en fait de religion, se soit abstenu de manifester ouvertement son attitude envers le christianisme. Mais l'investigateur qui était en lui ne se laissa pas le moins du monde abuser par les récits de la création donnés par l'Écriture ; il contestait par exemple la possibilité d'un déluge universel et comptait, en géologie, par millénaires, aussi librement que les modernes.

Parmi les « Prophéties » de Léonard s'en trouvent plusieurs qui devaient froisser la délicatesse des croyants, telle celle-ci relative au culte des images saintes :

> « Les hommes s'adresseront à des hommes qui ne perçoivent rien ; ils auront les yeux ouverts et ne verront point, ils parleront à ceux-ci et resteront sans réponse ; ils imploreront des grâces de qui a des oreilles et n'entend pas ; ils allumeront des cierges devant un aveugle. »

Ou encore, sur les lamentations du vendredi saint :

« Dans toute l'Europe, de grands peuples pleureront la mort d'un seul homme, mort en Orient[91]. »

89 Müntz, *La Religion de Léonard, op. cit.,* p. 292 et suivantes.

90 Vasari, *op. cit.,* par exemple, p. 6.

91 I. Delle pitture de' santi adorate

« *Parleranno li omini alli omini, che non sentiranno ; avran gli occhi aperti, e non vedranno ; parleranno a quelli, e non fia loro risposta ; chiederan grazia a chi avrà orecchi e non ode ; faran lume a chi è orbo.* » *Codex atlanticus,* f° 362 r., cité par Solmi, *Frammenti,* etc., p. 374.

II. Del pianto fatto il venerdi santo

« *In tutte le parti d'Europa sarà pianto da gran popoli per la morte d'un solo omo, morto in Oriente.* » *Codex atlanticus,* f° 362 r., cité par Solmi, *op. cit.,* p. 373 *(N. d. T.).*

On a dit de Léonard qu'il avait dépouillé les images religieuses de leurs derniers restes de raideur sacerdotale, les humanisant et exprimant par elles de grands et beaux sentiments humains. Muther lui attribue la gloire d'avoir surmonté une ambiance de décadence et d'avoir rendu aux hommes le droit aux joies des sens et à la joie de vivre. Dans ses écrits, où il se montre absorbé par l'étude des plus profonds et des plus grands problèmes de la nature, Léonard ne manque pas d'exprimer son admiration pour le Créateur, cause première de tous ces mystères merveilleux, mais rien n'indique qu'il ait pensé conserver un rapport personnel quelconque avec cette puissance divine. Les propositions dans lesquelles Léonard a consigné la sagesse profonde de ses dernières années, respirent la résignation d'un homme qui se soumet à l'Ανάγχη), aux lois de la nature, et n'attend aucune pitié de la bonté ou de la grâce d'un dieu. Sans aucun doute, Léonard avait surmonté et la religion dogmatique et la religion personnelle et s'était fort éloigné, au cours de son activité investigatrice, de la conception chrétienne de l'univers.

Nos connaissances concernant le développement de la vie psychique infantile nous font admettre que Léonard enfant, dans ses premières investigations, s'occupa lui aussi des problèmes de la sexualité. Cette vérité, il nous la livre d'ailleurs lui-même, sous les voiles les plus transparents, quand il établit un lien entre sa soif d'investigation et le fantasme au vautour, et qu'il cite l'étude du vol des oiseaux comme une tâche à lui dévolue de par un arrêt spécial du destin. Un passage fort obscur de ses écrits et ayant l'allure d'une prophétie, qui traite du vol des oiseaux, montre bien quelle profonde racine affective avait son désir de pouvoir enfin s'adonner lui-même à l'art du vol : « Le grand oiseau prendra son premier essor de sur le dos de son grand Cygne, étonnant l'univers, remplissant de son nom

toutes les écritures, et gloire éternelle au nid qui le vit naître[92] ! » Il espérait sans doute voler lui-même un jour, et nous savons par les rêves, qui réalisent les désirs des hommes, quelle félicité ils se promettent de la réalisation de cette espérance.

Mais pourquoi tant d'hommes rêvent-ils qu'ils volent ? La psychanalyse répond à cette question, en nous montrant que « voler » ou « être un oiseau » n'est que le déguisement d'un autre désir ; entre le vol et cet autre désir existe d'ailleurs plus d'un rapport pragmatique et linguistique permettant de passer de l'un à l'autre. La fable de la cigogne, du grand oiseau qui apporte les enfants, que l'on conte à ceux-ci quand leur curiosité s'éveille, les phallus ailés des anciens, l'expression « vögeln » (de Vogel : oiseau) dont on désigne en allemand populaire l'activité sexuelle de l'homme, le nom d'*uccello* (oiseau) donné par les Italiens au membre viril ; autant de fragments d'un grand ensemble nous enseignant que le désir de voler ne signifie rien autre, dans nos rêves, que le désir ardent d'être apte aux actes sexuels[93]. C'est là un souhait infantile très précoce. Quand l'adulte se souvient de son enfance, elle lui apparaît comme un temps de bonheur où l'on jouissait simplement de l'instant qui passe, où l'on allait vers l'avenir sans être tourmenté

92 Voici le passage original : « *Piglerà il primo volo il grande uccello sopra del dosso del suo magnio Cecero, empiendo l'universo di stupore, empiendo di sua fama tutte le scritture e gloria etterna al loco doue nacque.* » *Codice sul volo degli uccelli,* édition Piumati-Sabachnikoff, Paris, Rouveyre, 1893. Couverture interne, 2. — Richter, *op. cit.,* II, 430 n. 1428.

Richter a traduit *cecero* par Swan = cygne. Il ne semble pas être ici question de cygne. *Ceceri* est une colline près de Fiesole. (Freud, dans une note, cite ici Marie Herzfeld, d'après laquelle (L. d. V., p. 32) « le grand Cygne désignerait une colline près de Florence, le monte Cecero ».)

Merejkovski a voulu voir dans ce passage une allusion à un vol de la machine lancée du haut du monte Ceceri.

Il n'est pas impossible que Léonard ait ici pensé à une première tentative faite de cette manière, mais le passage est certainement très obscur. *(N. d. T.)*

93 D'après les travaux de Paul Federn, et aussi de Mourly Vold (1912), érudit norvégien étranger à la psychanalyse.

par aucun désir, et c'est pourquoi il envie les enfants. Mais les enfants eux-mêmes, s'ils pouvaient nous renseigner plus tôt, rapporteraient sans doute autrement les choses. Il ne semble pas que l'enfance soit cette délicieuse idylle en laquelle notre souvenir la métamorphose plus tard ; les enfants paraissent plutôt, tout au long de l'enfance, fouettés par le seul désir de devenir grands et de pouvoir faire comme les grandes personnes. Ce désir est l'aiguillon de tous leurs jeux. Quand, au cours de leur investigation sexuelle, les enfants soupçonnent que dans un domaine pour eux mystérieux et pourtant si capital, l'adulte est capable d'une chose merveilleuse qu'il leur est refusé et de savoir et de faire, en eux s'agite un violent désir d'en pouvoir faire autant. Et alors ils rêvent de cette chose sous la forme du vol, ou bien préparent dès lors ce déguisement de leur désir pour leurs rêves de vol ultérieurs. Ainsi l'aviation, qui de notre temps a enfin atteint son but, possède, elle aussi, sa racine infantile érotique.

Quand Léonard nous avoue qu'il se sentit dès l'enfance en rapport personnel et particulier avec le problème du vol des oiseaux, il confirme par là l'orientation sexuelle de son investigation infantile, ce que nos recherches concernant les enfants d'aujourd'hui nous avaient déjà fait supposer. Ce problème-là, du moins, s'était soustrait au refoulement qui éloigna plus tard Léonard de la sexualité ; il continua à s'intéresser, avec de légères variantes, au même problème depuis les années de l'enfance jusqu'à l'époque de la plus parfaite maturité intellectuelle et il est très possible que l'art tellement convoité lui faillit aussi bien dans son sens sexuel primitif que dans son sens transposé à la mécanique, que cette double aspiration aboutit chez lui à une double faillite du même désir.

Le grand Léonard resta d'ailleurs toute sa vie par divers côtés un enfant. On prétend que tous les grands hommes doivent nécessairement garder quelque chose d'enfantin. Lui, continua de jouer après avoir grandi, ce qui contribua à le faire paraître parfois

inquiétant et incompréhensible à ses contemporains. Quand nous le voyons, pour des fêtes de cour et des réceptions solennelles, préparer les plus ingénieux jouets mécaniques, cela nous déplaît, mais nous sommes seuls à regretter ce gaspillage des forces du maître à ces futilités ; lui-même semble s'être occupé volontiers de ces choses, et Vasari nous apprend qu'il se complaisait à de semblables passe-temps, même quand aucune commande ne l'y forçait : « Il alla à Rome avec le duc Julien... là, il confectionna une pâte de cire et, tandis qu'il se promenait, il en formait des animaux très délicats, creux et remplis d'air ; soufflait-il dedans, ils volaient ; l'air en sortait-il, ils retombaient à terre. Le vigneron du Belvédère ayant trouvé un lézard très curieux, Léonard lui fit des ailes avec la peau prise à d'autres lézards et il les remplit de vif-argent, de sorte qu'elles s'agitaient et frémissaient, dès que se mouvait le lézard ; il lui fit aussi, de la même manière, des yeux, une barbe et des cornes, il l'apprivoisa, le mit dans une boîte et effarouchait, avec ce lézard, tous ses amis[94]. » Ces amusements lui servaient souvent à exprimer des pensées profondes : « Il faisait nettoyer et dégraisser si minutieusement les entrailles d'un mouton qu'elles eussent pu tenir dans le creux de la main. Il avait fait mettre dans une pièce voisine une paire de soufflets de forge auxquels il abouchait les boyaux et les emplissait d'air jusqu'à ce qu'ils occupassent toute la chambre, laquelle était très grande, et qu'on fût obligé de se réfugier dans un coin. Alors il faisait remarquer comment les boyaux étaient devenus transparents et pleins de vent. Et en ceci, que, d'abord limités à un lieu restreint, ils s'épandaient de plus en plus dans l'espace, il les comparait au génie[95]. » La même humeur joueuse, prenant plaisir au déguisement innocent de la pensée et aux tours subtils, se manifeste dans ses fables et ses devinettes, ces dernières sous forme de « prophéties », presque toutes riches en idées mais remarquablement dénuées d'esprit.

94 Vasari, *op. cit.,* 1919, p. 41 (*N. d. T.).*

95 *Ibid.,* p. 41 (*N. d. T.).*

Les jeux et les écarts que Léonard permettait à son imagination ont parfois grossièrement induit en erreur ceux de ses biographes qui méconnurent, dans son caractère, ce trait. Dans les manuscrits milanais de Léonard on trouve, par exemple, des brouillons de lettres à « Diodario di Siria (Syrie), lieutenant du Saint Sultan de Babvlone ». Léonard s'y présente comme ayant été envoyé dans ces régions de l'Orient afin d'y accomplir certains travaux d'ingénieur ; il s'y défend du reproche de paresse, y donne des descriptions de villes et de monts et enfin y dépeint un grand bouleversement naturel qui aurait eu lieu pendant sa présence dans ces parages[96].

J.-P. Richter a, en 1881, cherché à prouver par ces manuscrits que Léonard fut vraiment au service du Sultan d'Égypte, qu'il y fit réellement ces observations, et embrassa même en Orient la religion musulmane. Ce séjour se placerait vers 1483, avant l'établissement de Léonard à la Cour du duc de Milan. Mais il n'a pas été difficile à d'autres critiques de reconnaître ces soi-disant documents d'un voyage en Orient de Léonard pour ce qu'ils sont en réalité : de simples productions de l'imagination du jeune artiste, créées pour son propre amusement, et dans lesquelles il donna libre cours à son désir de voir le monde et de courir les aventures.

L'Academia Vinciana, sur l'existence de laquelle nous n'avons d'autres données que cinq ou six emblèmes artistement entrelacés avec l'inscription de l'Académie, dut être, elle aussi, une production imaginaire. Vasari mentionne ces dessins, mais non l'Académien[97]. Müntz, qui a orné d'un de ces emblèmes la couverture de son grand

96 Sur ces lettres et les hypothèses qui s'y rattachent, voir Müntz, *op. cit.,* p. 82 et suivantes : leur texte, avec celui d'autres écrits s'y rapportant, se trouve dans M. Herzfeld, *op. cit.,* p. 223 et suivantes *(N. d. A.).* Voir aussi Richter, *op. cit.,* II., p. 385, n. 1336 et suivants *(N. d. T.).*

97 « De plus il perdit beaucoup de temps à dessiner des entrelacs de corde, où l'on pouvait suivre le fil d'un bout à l'autre, de façon à emplir un cercle parfait ; un dessin très compliqué et très beau de cette sorte est gravé sur cuivre, et au milieu se lit : *Leonardus Vinci Academia.* » Vasari, *op. cit.,* p. 5.

ouvrage sur Léonard, est un des rares qui croient à la réalité d'une Academia Vinciana[98].

Sans doute cet instinct de jeu disparut en Léonard avec les années, et l'activité investigatrice, le dernier et le plus haut épanouissement de sa personnalité, dut absorber cet instinct à son tour. Mais la longue survivance, en Léonard, du besoin de jouer nous apprend avec quelle lenteur s'arrache de son enfance celui qui, dans cette enfance, connut la suprême félicité érotique, et ne la retrouva jamais plus.

98 Que Léonard ait fondé et dirigé à Milan une académie, c'est une légende désormais réfutée par la critique. (Voir à ce sujet Gustavo Uzielli, *Ricerche intorno a Leonardo da Vinci*, série I, vol. I, 2° éd., Turin 1896, p. 503 et suivantes.) *(N. d. T.)*

VI.

Il serait vain de nous illusionner : les lecteurs d'aujourd'hui ne goûtent pas la pathographie. Cette répulsion se dissimule sous le reproche suivant : les recherches pathographiques au sujet d'un grand homme ne nous apprennent rien ni sur sa valeur ni sur son œuvre, et il y a vaine malice à étudier chez lui des choses que l'on trouverait aussi bien chez le premier venu. Mais cette critique est si évidemment injuste qu'on ne la peut comprendre qu'en la jugeant pour ce qu'elle est : un prétexte et un voile. La pathographie ne se propose en effet pas d'expliquer l'œuvre du grand homme, et l'on ne peut reprocher à personne de ne pas tenir ce qu'il n'a jamais promis. Les vrais motifs de l'opposition gisent ailleurs. On les découvre si l'on tient compte de ce fait : les biographes sont toujours singulièrement « fixés » à leur héros. Le plus souvent, ils l'ont choisi pour objet d'étude poussés par des motifs personnels, d'ordre sentimental, qui le leur rendait à l'avance tout particulièrement sympathique. Ils se livrent alors à un travail d'idéalisation qui cherche à faire entrer le grand homme dans le Panthéon de leurs idéals d'enfance, voire à ressusciter en lui la représentation éblouie que l'enfant se faisait du père. Dans ce but, ils effacent de sa physionomie et les traits individuels et les vestiges qu'y laissèrent les combats de la vie contre les résistances intérieures et extérieures, ils ne supportent en lui aucune trace de faiblesse ou d'imperfection humaines et ne nous offrent plus alors qu'une froide figure idéale, à

nous étrangère, au lieu de l'être humain auquel nous nous sentirions, fût-ce de loin, apparentés. Cette manière de faire est fort regrettable, car ainsi les biographes des grands hommes sacrifient à une illusion la vérité et renoncent, en faveur de leurs imaginations d'enfance, à pénétrer les plus attrayants secrets de la nature humaine[99].

Léonard lui-même, dans son amour de la vérité et son ardeur à savoir, n'aurait pas repoussé la tentative de déduire, par les petites étrangetés et les énigmes de son être, les conditions de son évolution psychique et intellectuelle. Nous lui rendons hommage en nous instruisant de son être. Nous ne le diminuons pas lorsque nous mesurons les sacrifices que son développement, de la période infantile à la période adulte, coûta, et que nous envisageons l'ensemble des facteurs qui imprimèrent à sa personnalité le stigmate tragique de ne pouvoir aboutir.

Déclarons hautement que nous n'avons jamais entendu ranger Léonard au nombre des névropathes. Ceux qui se plaindraient de nous voir, dans cette étude, oser employer des données empruntées à la pathologie, restent dominés par des préjugés aujourd'hui abandonnés justement. Nous ne croyons plus que santé ou maladie, état normal ou état nerveux, soient franchement tranchés, ni que des traits névrotiques dénotent, dans un caractère, l'infériorité. Nous savons maintenant que les symptômes névrotiques sont des formations substitutives provoquées par certains refoulements mal réussis, refoulements que nous sommes tous contraints de faire au cours de notre développement infantile pour devenir des civilisés. Nous avons tous fait de telles formations substitutives, seuls le nombre, l'intensité et la répartition de ces formations justifient pratiquement la conclusion de maladie et d'infériorité constitutionnelle. D'après les petits traits relevés par nous en Léonard, nous pouvons le ranger au voisinage du type névrotique

99 Cette critique a un caractère tout à fait général et ne vise pas que les biographes de Léonard.

dénommé par nous type obsessionnel et comparer son investigation à la « rumination mentale », à la « pensée obsédante » des névropathes, ses inhibitions à leurs aboulies.

Le but que notre travail se proposait était d'expliquer les inhibitions de Léonard dans sa vie sexuelle et dans son activité artistique. Il nous est donc permis de résumer ici ce que nous avons pu deviner concernant le cours de son développement psychique.

Nous ne savons rien de ses antécédents héréditaires, par contre nous avons reconnu quelle profonde et troublante action exercèrent sur lui les circonstances accidentelles de son enfance. Sa naissance illégitime le soustrayait jusqu'à la cinquième année peut-être à l'influence de son père, et en fit la proie de la tendre séduction d'une mère dont il était l'unique consolation. Trop tôt mûri sexuellement par ses baisers passionnés, il dut entrer dans une phase d'activité sexuelle infantile, dont nous n'avons de témoignages sûrs que sur un seul point : l'intensité de son investigation sexuelle infantile. L'instinct de voir et l'instinct de savoir sont élevés par ses premières impressions à la plus haute puissance ; la zone érogène buccale reçoit une empreinte qui ne s'efface plus. L'attitude ultérieure de Léonard, telle sa pitié excessive envers les animaux, permet de conclure, par contraste, à l'existence de puissantes tendances sadiques dans sa première enfance.

Une énergique poussée de refoulement met fin à ces excès de l'instinct dans l'enfance et détermine les dispositions qui se manifesteront à la puberté. L'aversion pour toute activité sensuelle réelle sera le résultat le plus évident de cette métamorphose ; Léonard pourra vivre dans la continence et faire l'impression d'un homme asexué. Quand les orages de la puberté surviendront, ils ne rendront cependant pas l'adolescent malade, le contraignant, comme ils feraient chez d'autres refoulés, à des formations substitutives coûteuses et préjudiciables ; la plus grande partie des besoins érotiques pourra, grâce à la précoce prédominance de la curiosité

sexuelle, se sublimer en soif universelle de savoir, et ainsi échapper au refoulement. Une bien plus faible part de la libido restera orientée vers des fins sexuelles et représentera la vie sexuelle atrophiée de l'adulte. Le refoulement de l'amour infantile de Léonard pour sa mère contraindra cette faible part de la libido à prendre la forme homosexuelle et à s'extérioriser en amour platonique pour les garçons. La fixation à la mère et aux souvenirs délicieux du commerce avec elle est conservée dans l'inconscient, mais y demeure momentanément inactive. Ainsi le refoulement, la fixation et la sublimation se partagent les apports faits par l'instinct sexuel à la vie psychique de Léonard.

Léonard émerge pour nous, hors la pénombre lointaine de ses premières années, déjà artiste, peintre et sculpteur, grâce à un don inné, que le précoce éveil en lui, dès la première enfance, des tendances visuelles, dut venir renforcer. Nous aimerions pouvoir dire comment l'activité artistique se laisse ramener aux instincts psychiques primitifs, si justement ici les moyens ne venaient à nous manquer. Nous nous contenterons de constater ce fait désormais indubitable : le travail créateur d'un artiste est en même temps une dérivation de ses désirs sexuels. Et nous nous rappellerons ce que dit Vasari des premiers essais d'art de Léonard : têtes de femmes souriantes et beaux petits garçons, c'est-à-dire représentations des premiers objets auxquels se fixa sa sexualité. Dans le premier éclat de la jeunesse, Léonard semble d'abord travailler sans entraves. En ce temps où, dans sa vie extérieure, il prend pour modèle son père, à Milan où la faveur du destin lui fait rencontrer en Ludovic le More une image du père, Léonard connaît une époque de virile force créatrice et de productivité artistique. Mais bientôt se vérifie en lui le fait d'expérience qu'une répression presque totale de la vie sexuelle réelle ne crée pas les conditions les plus favorables à l'exercice des tendances sexuelles sublimées. La vie sexuelle réelle se manifeste une fois de plus comme le modèle de toutes les autres

fonctions, l'activité et l'esprit de décision commencent à être frappés de paralysie, la tendance au ressassement et à l'indécision se fait déjà sentir dans la *Cène,* et scelle, par son influence désastreuse sur la technique, le destin de l'œuvre grandiose. Et peu à peu s'accomplit chez Léonard une évolution que l'on ne peut comparer qu'à la régression des névrosés. L'artiste qui s'était épanoui en lui, avec la puberté, est rattrapé, dépassé par l'investigateur de sa première enfance ; la seconde sublimation de ses instincts érotiques cède le pas à la primitive, préparée par le premier refoulement de sa vie. Il devient investigateur, d'abord au service de son art, ensuite indépendamment de lui et enfin en lui tournant le dos. Avec la perte de son Mécène, image du père, avec l'assombrissement progressif de sa vie, cette régression prend de plus en plus d'ampleur. Léonard devient « *impacientissimo al pennello* » comme écrit un correspondant d'Isabelle d'Este, qui voudrait posséder encore un tableau de sa main[100]. Son passé infantile le domine. Et l'investigation, qui remplace pour lui maintenant la création artistique, présente quelques-uns des traits qui caractérisent la mise en œuvre de forces inconscientes : l'insatiabilité, l'opiniâtreté que rien n'arrête, l'impossibilité de s'adapter aux circonstances réelles.

Parvenu à l'apogée de sa vie, à la cinquantaine, à cet âge où, chez la femme, les caractères sexuels ont déjà subi une transformation régressive, où, chez l'homme, la libido tente souvent encore une poussée énergique, Léonard subit une nouvelle évolution. Des couches encore plus profondes de son âme se raniment ; mais cette régression nouvelle favorise son art, qui était en train de dépérir. Il rencontre la femme qui réveille en lui le souvenir du sourire heureux et sensuellement extasié de sa mère, et sous l'influence de ce souvenir il retrouve l'inspiration qui le guidait dans ses premiers essais artistiques, alors qu'il façonnait les têtes de femmes souriantes. Il peint la *Joconde,* la *Sainte Anne* et cette série de tableaux caractérisés par l'énigme de leur sourire. Grâce à ses

100V. Seidlitz, II, p. 271.

plus anciens émois érotiques, il peut célébrer encore une fois le triomphe sur l’inhibition qui entravait son art. Cette dernière évolution du créateur se perd pour nous dans les ténèbres approchantes de l’âge. Son esprit, cependant, s’est auparavant encore une fois élevé aux plus hautes spéculations d’une conception du monde laissant loin derrière elle les idées de son temps.

J’ai dit, dans les chapitres précédents, ce qui peut justifier un semblable exposé de l’évolution de Léonard, une telle division de sa vie par périodes, et expliquer ses perpétuelles oscillations entre la science et l’art. Si mes déductions devaient faire naître, même chez des amis et connaisseurs de la psychanalyse, l’opinion que je n’ai écrit ici qu’un roman psychanalytique, je répondrai que moi-même ne m’exagère pas la certitude de mes résultats. Après tant d’autres, j’ai succombé à mon tour au charme émanant du grand et énigmatique Léonard chez lequel l’on croit sentir de si puissants instincts et de si grandes passions, qui ne surent cependant s’exprimer que si étrangement assourdies.

Quelle que soit la vérité touchant la vie de Léonard, nous ne pouvons abandonner notre tentative de l’expliquer psychanalytiquement sans avoir rempli encore un devoir. Nous devons tracer les frontières générales qui s’imposent à la psychanalyse dans le domaine de la biographie, et ceci, afin que tout ce qui échappa ici à l’explication ne nous soit pas imputé à insuccès. La recherche psychanalytique dispose comme matériel des données biographiques suivantes : d’une part, hasard des événements et influence du milieu ; de l’autre, réactions connues d’un individu donné. S’appuyant sur sa connaissance des mécanismes psychiques, elle cherche à fonder dynamiquement la personnalité de l’individu d’après ses réactions, à dévoiler aussi bien ses forces psychiques primitives que leurs transformations et développements ultérieurs. Cela lui réussit-il, alors l’attitude, dans la vie, d’une personnalité donnée s’explique par le concours de la constitution et du destin, des

forces internes et des puissances externes. Et lorsqu'une telle tentative, comme c'est peut-être le cas pour Léonard, ne donne pas de résultats certains, la faute n'en est pas à la méthode de la psychanalyse, à ses défauts, à ses insuffisances, mais à l'incertitude et aux lacunes des documents que nous possédons sur cette personnalité. Seul est alors responsable de l'insuccès l'auteur qui voulut contraindre la psychanalyse à émettre un jugement sur des pièces aussi insuffisantes.

Mais même en possession de la plus ample documentation historique et du maniement certain de tous les mécanismes psychiques, l'investigation psychanalytique en deux points importants resterait impuissante à rendre compte de la nécessité qui commanda à un être de devenir ce qu'il fut et de ne devenir rien d'autre. Nous avons dû admettre que, chez Léonard, le hasard de sa naissance illégitime et l'excessive tendresse de sa mère exercèrent l'influence la plus décisive sur la formation de son caractère et sur sa destinée, le refoulement survenu après cette phase d'enfance ayant conditionné et la sublimation de la libido en soif de savoir et l'inactivité sexuelle de toute sa vie. Mais ce refoulement après les premières satisfactions érotiques de l'enfance aurait pu ne pas avoir lieu ; il n'aurait peut-être pas eu lieu chez un autre individu ou eût pu avoir bien moins d'amplitude. Il nous faut reconnaître ici une marge de liberté que la psychanalyse reste impuissante à réduire. De même, le résultat de cette poussée de refoulement ne peut être considéré comme le seul possible. Une autre personne n'aurait sans doute pas réussi à soustraire la plus grande partie de sa libido au refoulement, par la sublimation en soif de savoir. Soumise aux mêmes influences que Léonard, elle aurait subi soit un durable préjudice au travail de la pensée, soit une prédisposition indomptable à la névrose obsessionnelle. La psychanalyse reste donc impuissante à expliquer ces deux particularités de Léonard : sa

tendance extrême au refoulement des instincts et son extraordinaire capacité à la sublimation des instincts primitifs.

Les instincts et leurs métamorphoses sont la chose dernière que la psychanalyse puisse connaître. À partir de cette frontière, elle doit céder le terrain à l'investigation biologique. La tendance au refoulement et la capacité de sublimation doivent être rapportées aux bases organiques du caractère, bases sur lesquelles ensuite s'élève l'édifice psychique. Le don artistique et la capacité de travail étant intimement liés à la sublimation, nous devons avouer que l'essence de la fonction artistique nous reste aussi, psychanalytiquement, inaccessible. L'investigation biologique contemporaine tend à expliquer les traits essentiels de la constitution organique humaine par le mélange de dispositions mâles et femelles, au sens matériel ; la beauté physique de Léonard et le fait qu'il fut gaucher donneraient à cette thèse des points d'appui. Mais ne quittons pas le terrain purement psychologique. Notre but est de démontrer le rapport existant entre les événements extérieurs et les réactions individuelles par la voie de l'activité instinctive. Si la psychanalyse ne nous explique pas pourquoi Léonard fut un artiste, elle nous fait du moins comprendre les manifestations et les limitations de son art.

Seul, en effet, un homme ayant vécu l'enfance même de Léonard aurait pu peindre la *Joconde* et la *Sainte Anne,* préparer à ses propres œuvres leur triste destin et prendre, comme investigateur de la nature, cet essor inouï, comme si la clef et de tous ses accomplissements et de son infortune était cachée dans le fantasme d'enfance au vautour.

Cependant n'y a-t-il pas lieu d'être choqué des résultats d'une investigation attribuant aux hasards de la constellation parentale une telle influence sur la destinée des hommes, par exemple faisant dépendre le destin de Léonard de sa naissance illégitime et de la stérilité de sa première belle-mère Donna Albiera ?

Je crois qu’on n’y serait pas justifié ; juger le hasard indigne de décider de notre sort, c’est retourner à la conception religieuse du monde, dont Léonard lui-même prépara la défaite, quand il écrivit que ne se mouvait point le soleil.

Certes, cela nous mortifie de penser qu’un Dieu juste et une Providence bienveillante ne nous préservent pas de telles influences au temps de notre vie où nous sommes le plus désarmés. Mais nous oublions, pensant ainsi, que dans notre vie justement tout est hasard, depuis notre naissance de par la rencontre du spermatozoïde et de l’ovule, hasard qui rentre cependant dans l’ensemble des lois et des nécessités de la nature, et manque seulement de rapport avec nos désirs et nos illusions. La ligne de partage entre les déterminations de notre vie personnelle de par les « nécessités » de notre constitution, ou bien de par les « hasards » de notre enfance, a beau être encore incertaine dans son tracé, il ne nous est plus permis de douter de l’importance des premières années de notre enfance. Nous avons encore trop peu de respect pour la Nature qui, selon les paroles sibyllines de Léonard, paroles qui annoncent déjà celles d’Hamlet, « est pleine d’infinies raisons qui ne furent jamais dans l’expérience[101] ». *(La natura è piena d'infinite ragioni che non furono mai in isperienza.)*

Chacun des hommes, chacun de nous, répond à l’un des essais sans nombre par lesquels ces « raisons » de la Nature se pressent vers l’existence.

101Manuscrit I de l’Institut, f° 18 r., cité par Solmi, *op. cit.*, p. 112, et par M. Herzfeld, op. cit., p. 11, d’après laquelle Freud a reproduit le texte (N. d. T.).

Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique[1]

Mes chers collègues, je voudrais vous montrer sur l'exemple du trouble psychogène de la vision quels changements a connus notre conception de la genèse d'un tel mal sous l'influence de la méthode d'investigation psychanalytique. Vous savez que l'on considère la cécité hystérique comme le type du trouble psychogène de la vision. Quant à la genèse d'un pareil trouble on croit la connaître d'après les recherches de l'école française, nommément de Charcot, Janet et Binet. On sait même produire expérimentalement une telle cécité si l'on a à sa disposition une personne capable de somnambulisme. Si on la plonge dans une profonde hypnose et qu'on lui suggère de se représenter qu'avec l'un de ses yeux elle ne voit rien, elle se comporte effectivement comme une personne devenue aveugle de cet œil, comme une personne hystérique atteinte d'un trouble de la vision développé spontanément. On est donc en droit de construire le mécanisme du trouble visuel hystérique spontané d'après le modèle du trouble hypnotique suggéré. Chez l'hystérique la représentation « être aveugle » ne procède pas de la suggestion de l'hypnotiseur mais naît spontanément, comme on dit, par autosuggestion, et cette représentation est dans les deux cas si forte qu'elle se transpose dans la réalité, tout à fait comme une hallucination suggérée, une paralysie suggérée et phénomènes du même genre.

1 *Die psychogene Stehstörung in psychoanalystischer Auffassung, GW, VIII.*

Cela sonne assurément d'une manière qui inspire tout à fait confiance, et doit satisfaire tous ceux qui peuvent passer par-dessus les énigmes nombreuses qui se cachent derrière les concepts d'hypnose, de suggestion et d'autosuggestion. L'autosuggestion en particulier soulève de nouvelles questions. Quand et à quelles conditions une représentation devient-elle si forte qu'elle peut se comporter comme une suggestion et se transposer telle quelle dans la réalité ? Là-dessus des recherches plus détaillées nous ont appris qu'on ne peut répondre à cette question sans faire appel au concept d'« inconscient ». Beaucoup de philosophes se refusent à admettre un tel inconscient psychique, parce qu'ils ne se sont pas souciés des phénomènes qui en nécessitent l'instauration. Pour les psychopathologistes il est devenu inévitable de travailler avec des processus psychiques inconscients, des représentations inconscientes, etc.

Des expériences ingénieuses ont montré que ceux qui sont atteints de cécité hystérique continuent en un certain sens de voir, bien que ce ne soit pas au sens plein du terme. En effet les excitations parvenant à l'œil « aveugle » peuvent avoir certaines conséquences psychiques, par exemple susciter des affects, bien qu'elles soient inconscientes. Ceux qui sont atteints de cécité hystérique ne sont donc aveugles que pour la conscience ; dans l'inconscient ils voient. Ce sont justement des expériences de cette sorte qui nous ont contraints à la séparation entre processus psychiques conscients et processus psychiques inconscients. D'où vient qu'ils développent l' « autosuggestion » inconsciente « être aveugle » quand pourtant, dans l'inconscient, ils voient ?

A cette nouvelle question les chercheurs français répondent en expliquant que chez les malades ayant une disposition à l'hystérie existe au départ une tendance à la dissociation — à la dissolution des connexions dans le fonctionnement de l'appareil psychique — par suite de laquelle beaucoup de processus inconscients ne se

poursuivent pas jusque dans la conscience. Au lieu de nous demander ce que vaut cette tentative d'explication des phénomènes qui nous occupent, adoptons un autre point de vue. Vous n'êtes pas sans comprendre, Messieurs, que l'identité entre la cécité hystérique et la cécité provoquée par suggestion, sur laquelle j'insistais au début, est maintenant abandonnée. Les hystériques ne sont pas aveugles par suite de la représentation autosuggestive « je ne vois pas » mais par suite de la dissociation entre processus inconscients et processus conscients dans l'acte visuel ; leur représentation « je ne vois pas » est l'expression justifiée de l'état de choses psychique, et non pas sa cause.

Messieurs, si vous reprochez à l'exposé que je viens de vous faire de manquer de clarté, il ne me sera pas facile de le défendre. J'ai cherché à vous donner une synthèse des points de vue de différents chercheurs et de ce fait j'ai vraisemblablement raidi à l'excès la manière dont les choses s'articulent. Je voulais condenser en une composition homogène les concepts auxquels a été subordonnée la compréhension des troubles psychogènes : leur genèse à partir d'idées trop puissantes, la distinction entre processus psychiques conscients et processus psychiques inconscients et l'hypothèse de la dissociation psychique, et cela ne pouvait pas mieux me réussir qu'aux auteurs français, P. Janet en tête. Veuillez donc m'excuser non seulement du manque de clarté mais encore de l'infidélité de mon exposé et permettez que je vous raconte comment la psychanalyse nous a conduits à une conception des troubles psychogènes de la vision en elle-même mieux fondée et vraisemblablement plus véridique.

La psychanalyse accepte elle aussi les hypothèses de la dissociation et de l'inconscient, mais elle les met en relation l'une avec l'autre d'une manière différente. Elle est une conception dynamique, qui ramène la vie psychique à un jeu de forces qui se favorisent et s'inhibent les unes les autres. Dans les cas où un

groupe de représentations demeure dans l'inconscient la psychanalyse ne conclut pas à une incapacité constitutionnelle à la synthèse qui se manifesterait précisément dans cette dissociation, au contraire elle affirme que c'est la révolte active d'un autre groupe de représentations qui a causé l'isolation et l'inconscience du premier groupe. Elle appelle « refoulement » le processus par lequel un tel destin échoit à l'un des deux groupes et reconnaît en lui quelque chose d'analogue à ce qu'est dans le domaine logique le jugement de condamnation *(Urteilsverwerfung).* Elle démontre que ces refoulements jouent un rôle extraordinairement important dans notre vie psychique, que d'autre part ils peuvent fréquemment échouer pour l'individu, et que cet échec du refoulement est la condition préalable de la formation du symptôme.

Donc si le trouble psychogène de la vision, comme nous l'avons appris, repose sur le fait que certaines représentations rattachées à la vision restent séparées de la conscience, alors le mode de pensée psychanalytique oblige à admettre que ces représentations succombent au refoulement parce qu'elles sont en opposition avec d'autres qui sont devenues plus fortes et pour lesquelles nous employons le concept collectif de « moi », composé chaque fois différemment. Mais d'où peut bien provenir cette opposition entre le moi et des groupes isolés de représentations qui entraîne le refoulement ? Vous remarquerez que ce genre de question n'était pas possible avant la psychanalyse car avant elle on ne savait rien du conflit psychique et du refoulement. Nos recherches nous ont mis en état de fournir maintenant la réponse attendue. Nous sommes devenus attentifs à l'importance des pulsions pour la vie représentative ; l'expérience nous a appris que chaque pulsion cherche à s'imposer en donnant vie aux représentations conformes à ses buts. Ces pulsions ne se concilient pas toujours entre elles ; elles entrent souvent en conflit d'intérêts ; les oppositions entre les représentations ne sont que l'expression des combats entre les

différentes pulsions. L'indéniable opposition entre les pulsions qui servent la sexualité, l'obtention du plaisir sexuel, et les autres qui ont pour but l'autoconservation de l'individu, les pulsions du moi, est d'une importance toute particulière pour notre tentative d'explication. Toutes les pulsions organiques qui sont à l'œuvre dans notre âme peuvent être classées, suivant les mots du poète, en « faim » et en « amour ». Nous avons suivi la « pulsion sexuelle » depuis ses premières manifestations chez l'enfant jusqu'à ce qu'elle atteigne sa configuration finale qualifiée de « normale » et découvert qu'elle est composée à partir de nombreuses « pulsions partielles » qui sont attachées aux excitations de régions du corps ; nous nous sommes rendu compte que ces pulsions isolées devaient passer par un développement compliqué avant de pouvoir se subordonner aux buts de la reproduction d'une manière qui leur soit conforme. L'examen de notre développement culturel à la lumière de la psychologie nous a appris que l'apparition de la civilisation se fait essentiellement aux frais des pulsions sexuelles partielles et que celles-ci doivent être réprimées, remaniées, transformées, tournées vers des buts plus élevés pour ériger les constructions psychiques culturelles. Nous avons pu mettre à l'actif de ces recherches un résultat de valeur auquel nos collègues ne veulent pas encore croire, à savoir que les souffrances des êtres humains qualifiées de « névroses » sont à ramener aux multiples modes d'échec de ces remaniements concernant les pulsions sexuelles partielles. Le « moi » se sent menacé par les prétentions des pulsions sexuelles et se défend contre elles par des refoulements qui malheureusement n'ont pas toujours le résultat souhaité et dont s'ensuivent au contraire des formations substitutives du refoulé qui sont menaçantes et des formations réactionnelles du moi qui sont pénibles. C'est de ces deux classes de phénomènes que se composent ce qu'on appelle les symptômes des névroses.

En apparence nous nous sommes fort éloignés de notre sujet, mais cela nous a permis de dire quelques mots sur la manière dont les états névrotiques se rattachent à l'ensemble de notre vie mentale. Revenons maintenant à notre problème particulier. D'une façon générale ce sont les mêmes organes et les mêmes systèmes d'organes qui sont à la disposition des pulsions sexuelles et des pulsions du moi. Le plaisir sexuel n'est pas simplement rattaché à la fonction des organes génitaux ; la bouche sert au baiser aussi bien qu'à manger et à communiquer par la parole, les yeux ne perçoivent pas seulement les modifications du monde extérieur importantes pour la conservation de la vie, mais aussi les propriétés des objets par lesquelles ceux-ci sont élevés au rang d'objets du choix amoureux, et qui sont leurs « attraits »[2]. Il se confirme alors qu'il n'est facile pour personne de servir deux maîtres à la fois. Plus est intime la relation qu'un organe doué de cette fonction bilatérale contracte avec l'une des grandes pulsions, plus il se refuse à l'autre. Ce principe conduit forcément à des conséquences pathologiques si les deux pulsions fondamentales se sont désunies, si de la part du moi un refoulement est entretenu contre la pulsion sexuelle partielle qui est concernée. L'application à l'œil et à la vision ne fait pas de difficulté. Si la pulsion sexuelle partielle qui se sert du regard, la scoptophilie[3] sexuelle, a attiré sur elle en raison de ses prétentions excessives la contre-offensive des pulsions du moi, de sorte que les représentations dans lesquelles s'expriment ses aspirations succombent au refoulement et sont écartées de l'accession à la conscience, alors la relation de l'œil et de la vision au moi et à la conscience est de ce fait totalement perturbée. Le moi a perdu sa domination sur l'organe qui maintenant se met entièrement à la disposition de la pulsion sexuelle refoulée. Cela donne l'impression que le refoulement de la part du moi va trop loin et qu'il jette l'enfant avec l'eau du bain : depuis que les intérêts sexuels de la vision se

2 *Reize. (N.d.T.)*

3 *Schaulust. (N.d.T.)*

sont mis en avant d'une manière si insistante, le moi ne veut absolument plus rien voir. Mais bien plus pertinente est l'autre façon de présenter les choses, qui met l'activité du côté de la scoptophilie refoulée. La pulsion refoulée, écartée de tout épanouissement psychique ultérieur, trouve sa vengeance et son dédommagement : elle peut désormais intensifier sa domination sur l'organe qui est à son service. La perte de la domination consciente sur l'organe est la fâcheuse formation substitutive que coûte le refoulement manqué, qui n'a été rendu possible qu'à ce prix.

La relation entre l'organe revendiqué de deux côtés et d'autre part le moi conscient et la sexualité refoulée s'aperçoit plus clairement encore dans le cas des organes moteurs que dans celui des yeux, par exemple lorsque la main qui voulait commettre une agression sexuelle est frappée de paralysie hystérique et une fois l'agression inhibée ne peut plus rien faire d'autre, comme si elle s'en tenait opiniâtrement à l'exécution d'une innervation refoulée, ou lorsque les doigts de personnes qui ont renoncé à la masturbation se refusent à apprendre le délicat jeu de mouvements qu'exige là pratique du piano ou du violon. Pour l'œil, nous avons coutume de traduire les obscurs processus psychiques qui interviennent lors du refoulement de la scoptophile sexuelle et de l'apparition du trouble psychogène de la vision en faisant comme si une voix vengeresse s'élevait dans l'individu et approuvait l'issue du procès en disant : « Puisque tu as voulu mésuser de ton organe visuel en t'en servant pour un malin plaisir sensuel, ce n'est que justice si tu ne vois plus rien du tout. » Alors il y a là-dessous l'idée du talion, et notre explication du trouble visuel psychogène concorde tout à fait avec celle que proposent la fable, le mythe, la légende. Dans la belle histoire de Lady Godiva tous les habitants de la petite ville se cachent derrière leurs fenêtres fermées pour faciliter à la dame son

devoir, qui est de parcourir les rues en plein jour nue et à cheval[4]. Le seul qui épie à travers ses persiennes la beauté dénudée est puni de cécité. Ce n'est du reste pas là le seul exemple qui nous fasse pressentir que la science des névroses recèle aussi la clé de la mythologie.

Messieurs, on fait injustement à la psychanalyse le reproche de conduire à des théories purement psychologiques des processus pathologiques. Déjà, l'accent mis sur le rôle pathogène de la sexualité, laquelle assurément n'est pas un facteur exclusivement psychique, devrait la protéger contre ce reproche. La psychanalyse n'oublie jamais que le psychique repose sur l'organique, bien que son travail ne puisse poursuivre le psychique que jusqu'à ce fondement et pas au-delà. Ainsi la psychanalyse elle aussi est prête à accorder, voire à postuler, que tous les troubles fonctionnels de la vision ne peuvent pas être psychogènes comme ceux qui viennent du refoulement de la scoptophilie érotique. Si un organe qui sert les deux pulsions intensifie son rôle érogène on peut s'attendre d'une manière tout à fait générale que cela ne se passera pas sans que son excitabilité et son innervation subissent des modifications qui se manifesteront par des troubles de la fonction d'organe qui est au service du moi. Et si nous voyons un organe qui sert normalement à la perception sensorielle se conduire carrément comme un organe génital par suite d'une élévation de son rôle érogène, nous ne tiendrons pas non plus comme invraisemblable l'existence en lui de modifications toxiques. Pour les deux sortes de troubles fonctionnels résultant d'une intensification de la signification érogène, ceux qui sont d'origine physiologique comme ceux qui sont d'origine toxique,

4 Godiva, ou plus correctement Godgifu, est une dame anglo-saxonne du xie siècle, épouse du comte Léofric de Mercie. Sa vie est mal connue. Son nom est associé à une légende apparue plus d'un siècle après sa mort, selon laquelle elle aurait traversé les rues de Coventry à cheval, entièrement nue, afin de convaincre son époux de diminuer les impôts qu'il prélevait sur ses habitants. Bien que dépourvue de tout fondement historique, la chevauchée de Lady Godiva a inspiré de nombreux artistes. (Wikipédia)

on devra à défaut d'un terme meilleur conserver le nom ancien et inadéquat de troubles « névrotiques ». Les troubles névrotiques de la vision sont dans le même rapport avec les troubles psychogènes que, d'une manière tout à fait générale, les névroses actuelles avec les psychonévroses ; les troubles psychogènes de la vision ne pourront pour ainsi dire jamais se produire sans troubles névrotiques, mais les derniers pourront se produire sans les premiers. Malheureusement ces symptômes « névrotiques » sont aujourd'hui encore très peu considérés et très peu compris, car ils ne sont pas immédiatement accessibles à la psychanalyse et les autres modes d'investigation n'ont pas tenu compte du point de vue de la sexualité.

De la psychanalyse part encore une autre série de pensées qui touchent à la recherche organique. On peut se demander si la répression des pulsions sexuelles partielles due aux influences de la vie suffit à elle seule à produire les troubles fonctionnels des organes, ou s'il ne faut pas que soient présentes des circonstances constitutionnelles particulières qui d'emblée incitent l'organe à exagérer son rôle érogène et par là provoquent le refoulement des pulsions. Il faudrait voir dans ces circonstances la part constitutionnelle de la disposition à contracter des troubles pathologiques psychogènes et névrotiques. C'est ce facteur que j'ai provisoirement qualifié, dans l'hystérie, de « complaisance somatique » des organes.

« Grande est la Diane des Ephésiens »[1]

L'ancienne ville grecque d'Ephèse en Asie Mineure, dont les ruines ont trouvé justement une recherche archéologique autrichienne digne d'elles, était dans l'Antiquité renommée avant tout pour son temple grandiose, consacré à Artémis (Diane). Des émigrants d'Ionie s'emparèrent peut-être au VIIIe siècle de la ville habitée depuis longtemps par des tribus de race asiatique, y découvrirent le culte d'une ancienne divinité maternelle, dont il est possible qu'elle ait porté le nom d'*Oupis*, et l'identifièrent à la divinité de leur pays natal, Artémis. Selon le témoignage des fouilles, plusieurs temples en l'honneur de cette divinité se sont élevés au cours des siècles au même emplacement. Ce fut le quatrième de ces temples qui, en 356, la nuit où naquit Alexandre le Grand, disparut lors d'un incendie provoqué par Erostrate le Dément. Il fut reconstruit plus magnifique que jamais. Avec son va-et-vient de prêtres, de magiciens, de pèlerins, avec ses boutiques dans lesquelles on offrait au chaland des amulettes, des souvenirs, des offrandes, la grande cité commerçante d'Ephèse pouvait se comparer à un *Lourdes* des temps modernes.

Vers l'an 54 de notre ère, l'apôtre Paul vint à Ephèse pour un séjour de plusieurs années. Il prêcha, fit des miracles et gagna de nombreux partisans dans le peuple. Persécuté et accusé par les Juifs,

1 Gross ist die Diana der Epheser, *Zentralblatt fûr Psychoanalyse*, 2, p. 158-159. GW, VIII.

il se sépara d'eux et fonda une communauté indépendante de Chrétiens. La diffusion de sa doctrine commença à nuire au commerce des orfèvres, qui avaient fabriqué pour les croyants et pèlerins du monde entier les souvenirs du lieu de grâce, les petites reproductions de l'*Artémis* et de son temple[2]. Paul était un Juif beaucoup trop inflexible pour laisser subsister à côté de sa divinité l'ancienne divinité sous un autre nom, pour la rebaptiser comme les conquérants ioniens en avaient usé avec la déesse *Oupis*. Les pieux artisans et artistes de la ville durent alors trembler pour leur déesse comme pour leur négoce. Ils se soulevèrent et, aux cris sans cesse répétés de : « Grande est la Diane des Ephésiens », ils se répandirent à travers la rue principale, *Arkadianè*, jusqu'au théâtre, où leur chef *Démétrios* tint un discours incendiaire contre les Juifs et contre Paul. C'est avec peine que les autorités parvinrent à étouffer l'émeute en assurant que la majesté de la grande déesse était inviolable et hors de toute atteinte[3].

L'Église d'Ephèse fondée par Paul ne lui resta pas longtemps fidèle. Elle passa sous l'influence d'un homme, Jean, dont la personnalité a posé à la critique des problèmes difficiles. Il fut peut-être l'auteur de l'Apocalypse, qui surabonde en invectives contre l'apôtre Paul. La tradition le fit coïncider avec l'apôtre Jean, auquel est attribué le quatrième évangile. D'après cet évangile Jésus sur la croix s'était écrié, montrant Marie à son disciple bien-aimé : Voici ta mère, et à partir de cet instant Jean prit Marie chez lui. Si donc Jean était allé à Ephèse, Marie aussi y était venue avec lui. À Ephèse s'éleva donc à côté de l'église de l'apôtre la première basilique en l'honneur de la nouvelle divinité maternelle des Chrétiens, attestée dès le IVe siècle. La ville avait de nouveau sa grande déesse, il s'était modifié peu de choses en dehors du nom ; les orfèvres également retrouvèrent du travail, en fabriquant des reproductions du temple et de la divinité pour les nouveaux pèlerins ; seule la fonction

2 Voir aussi le poème de Goethe, t. 2 de la *Sophien-Ausgabe*, p. 195.

3 Actes des Apôtres, chap. XIX.

d’Artémis, qui s’exprimait dans son attribut χουροτρόφος, se transmit à un saint, Artémidore, qui prend soin des femmes en mal d’enfant.

Puis vint la conquête de la ville par l’Islam et finalement son déclin et sa transformation en désert par l’ensablement du fleuve. Mais la grande déesse d’Ephèse n’avait toujours pas renoncé à ses droits. À notre époque encore elle apparut en Sainte Vierge à une jeune Allemande pieuse, Catherine Emmerich de Dülmen, elle lui décrivit son voyage à Ephèse, la façon dont était disposée la maison qu’elle y habita et où elle mourut, la forme de son lit, etc. Et maison et lit se sont effectivement trouvés, tels que la Vierge les avait décrits, et sont à nouveau un but de pèlerinage pour les croyants (d’après F. Sartiaux, *Villes mortes d’Asie Mineure*, Paris, 1911).

Rêves dans le folklore[1]

En collaboration avec Ernst Oppenheim

Celsi austera poemata ramnes. Perse, Satires.

L'un de nous (O.) a fait, lors de ses études de folklore, portant sur les rêves qui lui furent alors racontés, deux observations qui lui parurent dignes d'être communiquées. À savoir, premièrement que le symbolisme mis en œuvre dans ces rêves recouvre totalement celui qu'admettent les psychanalystes, et deuxièmement que nombre de ces rêves sont saisis par le peuple tout comme la psychanalyse les interpréterait, c'est-à-dire non comme indices d'un avenir à dévoiler mais comme accomplissements de désirs, satisfactions de besoins, qui se montrent pendant l'état de sommeil. Certaines particularités de ces rêves généralement indécents, racontés comme des farces, ont alors incité le second d'entre nous (Fr.) à tenter une interprétation de ces mêmes rêves, qui ne manque pas de les faire apparaître comme plus sérieux et plus dignes d'attention.

1 Träume im Folklore (*Uber Träume und Traumdeutmgen*). Écrit en collaboration avec Ernst Oppenheim, mais non publié du vivant des auteurs. Paru seulement en 1958 dans sa version originale, dans *Dreams in folklore*, 2e partie, New York, International Universities Press, p. 69-111. Il semble qu'Oppenheim ait fourni le matériel de base, Freud écrit le commentaire.

I. Symbolisme du pénis dans les rêves du folklore

Le rêve que nous plaçons en premier, bien qu'il ne contienne aucune représentation symbolique, semble tourner en dérision l'interprétation prophétique des rêves et plaider en faveur de l'interprétation psychologique.

Interprétations prophétique psychologique des rêves.

Symboles du pénis I.

Anthrop., VII, p. 450.

Traditions populaires slaves méridionales se rapportant au commerce sexuel, rassemblées et commentées par Fr. S. Krauss.

N° 820 : *Une interprétation rêve.*

Une jeune fille sortit de son lit et raconta à sa mère qu'elle avait fait un rêve tout à fait merveilleux.

Et alors qu'as-tu rêvé là ? demanda la mère.

Comment pourrais-je seulement te le dire, je ne sais pas moi-même ce que c'est, comme qui dirait quelque chose de long, de rouge arrondi du bout. Le long signifie un chemin, dit la mère en réfléchissant, un long chemin, le rouge signifie joie, mais je ne sais pas ce que peut bien signifier ici la chose arrondie du bout. Le père de la jeune fille qui entre-temps s'habillait et ne perdait rien de ce que disaient la mère et la fille murmura plus ou moins pour lui-même : « Ça a tout l'air d'être comme mon colosse. »

Cf. à ce propos *Anthrop.*, I, p. 4, n°5.

Proverbe juif allemand : « L'oie rêve de maïs et la fiancée de queue. »

Il est beaucoup plus aisé d'étudier le symbolisme du rêve dans le folklore que dans les rêves réels. Le rêve est contraint à la dissimulation et ne livre ses secrets qu'à l'interprétation ; mais ces farces qui se déguisent en rêves tendent à la communication pour le plaisir de celui qui les raconte, comme de celui qui les écoute et pour

cette raison ajoutent hardiment l'interprétation au symbole. Elles tirent leur joie de la mise à nu des symboles servant de voile.

Dans le quatrain suivant, le pénis apparaît en tant que sceptre :

Symboles du Pénis 3.

2 - Basse-Autriche, quatrains humoristiques pour iouleurs.

Anthrop., V, p.152.

P. 151. Quatrains humoristiques pour iouleurs bas-autrichiens, rassemblés par le Dr. Herm. Rollert.

N° 2 : Cette nuit j'ai rêvé que j'étais roi de ce pays,

Et quand je me suis réveillé tout guilleret je tenais une queue dans ma main.

On comparera avec ce « rêve » les exemples suivants, dans lesquels le même symbolisme est utilisé en dehors du rêve.

Krypt., IV, p. 111, n° 160.

(des Alpes autrichiennes)

Gentille et jolie fille

Je t'aime tant

Si je mets un sceptre dans ta main

Tu peux devenir reine.

De Gaming, Basse-Autriche.

Anthrop., III, 190, n° 85, 4.

Napoléon Bonaparte dit

Un jour à son fils

Aussi longtemps que la queue est le sceptre

C'est la chatte qui reste la couronne.

L'imagination artistique se plaît à une variation d'un autre type de cette glorification symbolique des parties génitales. Sur une

gravure grandiose de Félicien Rops[2], qui porte en titre : *Tout est grand chez les rois*, on voit en pied un roi nu avec les traits du Roi-Soleil, dont le pénis gigantesque, élevé jusqu'à la hauteur des mains, porte lui-même une couronne. La main droite balance un sceptre, cependant que la gauche supporte la grosse pomme du globe impérial, qui par son sillon médian acquiert une indéniable ressemblance avec une autre partie du corps érotiquement convoitée. L'index de la main gauche s'enfonce dans cette fente (gravure n° 20).

[Note en marge, E. O.]

Comme la pomme chez Rops, l'œuf sur un bas-relief romain des arènes de Nîmes se transforme, grâce à une encoche similaire, en symbole des parties sexuelles féminines. Ici non plus le complément viril ne manque pas. Il apparaît sous la forme d'un phallus curieusement accoutré en oiseau, qui siège sur 4 œufs à la forme ci-dessus décrite, on pourrait presque (en sténo : dire) en train de couver.

(Kraus, Dulaure, Jacques-Antoine (1755-1835), *La procréation dans les croyances, les mœurs et les usages des peuples*, traduit en allemand et complété par F. S. Kraus et Karl Reiskel, Leipzig, 1909. Édition hors commerce, p. 204, section n° 191.)

Dans le chant populaire silésien que nous voulons maintenant communiquer, un rêve n'est simulé que pour recouvrir un autre événement. Le pénis apparaît ici en tant que ver (gros ver de terre) qui s'est insinué dans la jeune fille et s'en est extrait, le moment venu, sous forme de *vermisseau* (enfant).

Anthrop., VII, p. 369

Symboles du pénis 2 (*ver*)

Chants populaires silésiens transcrits par le Dr von Waldheim.

Chant du ver de terre

2 L'œuvre érotique de Félicien Rops, *Quarante-deux eaux-fortes*, tirage hors commerce, 1905.

Suzanne était couchée dans l'herbe humide

Et, tout en somnolant, rêvait de l'aimé,

Un sourire se jouait à l'entour de son nez,

Elle pensait au voleur de son cœur.

Et voici que soudain, ô rêve, ô rêve d'angoisse,

Son bien-aimé si doux et tendre Devint un gros ver de terre, tout long,

S'insinua dans son ventre.

Pleine d'effroi la jeune fille se réveille Et courut en pleurant jusqu'à la petite ville,

Se lamentait et racontait sur tous les tons :

« Un ver de terre est entré en moi. »

La mère entendit ces lamentations,

S'est mise à vociférer, à jurer,

À entraîné la fille dans la chambre

Et l'a examinée de fond en comble.

Elle a tout fait pour trouver le ver de terre,

Mais hélas sans résultat,

Elle est partie en hâte hors d'elle-même

Et est allée interroger une sage-femme.

Elle tira très habilement les cartes à la fille

Et là-dessus dit : « Il nous faut attendre.

J'ai interrogé en vain le valet de cœur,

Je vais voir ce que dit le roi.

Le roi rouge[3] révéla en toute clarté
Que le ver s'était réellement insinué dans la fille,
Mais pour intervenir il est encore trop tôt,
Car toute chose doit venir en son temps. »

Suzanne entend la sombre nouvelle
Et s'enferma tristement chez elle.
Voici qu'enfin approche l'heure de l'angoisse
Et le vermisseau sort sans encombre.

Ainsi donc, jeunes filles, tenez-vous par le nez,
Et ne vous endormez pas dans l'herbe pour rêver,
Sinon, gare à l'angoisse, gare aux tourments,
Un de ces gros vers de terre s'insinuera en vous.

Cf. à ce sujet p. 359 et les versions méridionales chez Krauss, La procréation dans les mœurs, les usages et les croyances des slaves du Sud, *Kryptadia*, VI, p. 259-269 et 375 et s., remarque de l'éditeur.

La même symbolisation du pénis par le ver est connue par de nombreuses plaisanteries grivoises[4].

Le rêve que voici symbolise le pénis en tant que poignard, en montrant une femme tirant en rêve sur un poignard pour s'en transpercer, cependant que son mari la réveille et la rappelle à l'ordre pour qu'elle ne lui arrache pas le membre.

P. 289 : *Un mauvais rêve.*

3 Le roi rouge (Roter König) en argot autrichien est un équivalent de « menstruation ».

4 Remarque d'E. O.

Un rêve fit voir à une femme qu'ils en étaient arrivés au point de ne plus rien avoir à manger jusqu'au jour de l'an et de ne rien pouvoir s'acheter non plus. Son mari avait bu tout l'argent. Il ne restait qu'un billet de loterie, qui devait d'ailleurs, lui aussi, être donné en gage à quelqu'un. Encore le retenait-il de par soi, car le tirage devait avoir lieu le deux janvier. Il dit : « Eh bien femme ! C'est demain le tirage, le billet peut bien encore rester quelque temps ici. Si nous ne gagnons pas, il faudra vendre ou engager le billet. » « Au diable le billet, tu ne paies que le plaisir d'avoir peur et tu n'en as pas d'autre profit que le lait qu'on tire du bouc. » Là-dessus le matin s'était levé. Et voilà qu'arriva le distributeur de journaux. Il l'arrêta, prit un numéro et se mit à passer la liste en revue. Il laissa ses yeux courir sur les chiffres, il passa au crible toutes les colonnes, son numéro n'y était pas ; il n'en crut pas ses yeux, recommença son inspection, et voici qu'il vint à tomber sur le numéro de son billet ; et le numéro du billet était le même, mais le numéro de la série n'était pas le bon. De nouveau il douta de lui-même et pensa à part soi : « Ça ne peut être qu'une erreur. Attends un peu, je vais aller à la banque et j'obtiendrai en tout cas une certitude. » Il s'y rendit donc tête basse ; en chemin il rencontra un second distributeur de journaux. Il acheta encore un numéro d'un second journal, passa la liste en revue et eut tôt fait de trouver le numéro de son billet, même la série était bien celle qui comportait son billet. C'est son billet qui gagnait 5 000 roubles. Il se précipita alors à la banque, y arriva en courant et demanda qu'on honore immédiatement son numéro gagnant. Le banquier dit qu'il ne pourrait pas l'honorer avant une ou deux semaines. Il se mit à implorer. « Ayez la bonté de me donner au moins un billet de 1 000 roubles, je pourrai recevoir le reste plus tard. » Le banquier le lui refusa, mais lui donna le conseil de s'adresser à la personne privée qui lui avait procuré le billet gagnant. Dès lors, que restait-il à faire ? C'est à ce moment qu'apparut, comme surgi de terre, un petit Juif. Il flaira la mèche et lui fit la proposition de lui verser l'argent aussitôt,

mais au lieu de 5 000 roubles, simplement 4 000. Le cinquième billet de mille devait lui revenir. Il se réjouit de cette aubaine et se résolut à faire cadeau au Juif du billet de 1 000, rien que pour obtenir aussitôt l'argent. Il prit l'argent du Juif et lui remit le billet. Puis il prit le chemin de la maison ; en route, il entra à l'auberge, descendit un petit verre, et de là rentra directement chez lui ; il allait et ricanait et fredonnait un petit air. La femme l'aperçut par la fenêtre et pensa : Voilà qu'il a sans doute vendu le billet ; on voit qu'il est joyeux, il a dû entrer au cabaret et noyer son malheur. Il entra alors dans la maison, posa l'argent sur la table de la cuisine, alla voir sa femme pour lui annoncer la joyeuse nouvelle qu'il avait gagné et obtenu son argent. Ils n'avaient pas fini, dans leur bonheur, de s'enlacer et de s'embrasser tout leur saoul, que la petite fille de trois ans attrapa l'argent et le jeta dans le poêle. Ils se précipitèrent alors pour compter l'argent, mais il n'était plus là. La dernière liasse brûlait. De rage, il saisit la petite fille par les jambes et la projeta contre le poêle. Elle rendit l'âme. Il vit alors le désastre, il ne pouvait échapper à la Sibérie, il s'empara du revolver et — pan ! se tira dans la poitrine, et voilà son âme envolée. Horrifiée par un tel désastre, elle attrapa un poignard et voulut s'en transpercer. Elle cherchait à le tirer de son fourreau, mais n'y parvenait en aucune manière. Elle entendit alors, comme venant du ciel, une voix : « Ça suffit, lâche ça, que fais-tu ? » Elle se réveilla et vit qu'elle ne tirait pas sur un poignard, mais qu'elle tirait son mari par la queue. Et il lui disait : « Ça suffit, lâche ça, sinon tu vas me l'arracher. »

La représentation du pénis en tant qu'arme, couteau tranchant[5], poignard, etc., nous est familière de par les rêves d'angoisse, en particulier des femmes abstinentes, et se trouve

5 [Note marginale de E. O.]. Le couteau est habituellement le fait de celui qui « pénètre par effraction ». À quelle sorte de pénétration il songe, c'est ce que nous montre une tournure proverbiale de Solingen : après le mariage on pénètre (*Anth.*, V, 182) naturellement avec le pénis comme « pince-monseigneur » (*Anth.*, VII, 33, de Berlin).

également à la base de nombreuses phobies de personnes névrosées. Mais le déguisement compliqué du rêve ci-dessus nous met en demeure d'essayer de clarifier le sens du dit habillage grâce à l'interprétation psychanalytique, s'étayant sur les travaux d'interprétation antérieurement réalisés ; ce faisant nous n'ignorons pas que nous dépassons d'une longueur ce qu'offre le folklore et perdons par là en certitude.

Étant donné que ce rêve débouche sur une agression sexuelle exécutée par la femme comme action onirique, on est tenté de prendre la misère matérielle du contenu du rêve pour substitut d'une misère sexuelle. Seule une extrême pression libidinale peut certes expliquer une telle agression de la femme. D'autres parties du contenu du rêve orientent vers une autre direction bien déterminée. La responsabilité de cette misère est imputée à l'homme (il avait bu tout l'argent)[6]. Si donc le rêve se débarrasse du mari et de l'enfant et esquive avec adresse le sentiment de culpabilité personnel inhérent à ces désirs, en faisant tuer l'enfant par le mari, sur quoi celui-ci se supprime lui-même par repentir, un tel contenu de rêve, conformément à de multiples analogies, nous fait conclure à une femme qui n'est pas satisfaite par son mari et dans son fantasme aspire à un autre mariage. Il est à cet égard équivalent pour l'interprétation que l'on aille concevoir cette insatisfaction de la rêveuse comme permanente ou seulement comme expression de sa privation momentanée. La loterie qui, dans le rêve, conduit à une brève ivresse de bonheur, on pourrait peut-être la comprendre comme signification symbolique du mariage. Le travail psychanalytique n'a pas encore permis d'identifier ce symbole, mais les gens n'ont-ils pas coutume de dire que le mariage est un jeu de

6 [Note marginale de E. O.]. Cf. ci-après nos explications quant à la dot, désignation du pénis, quant au porte-monnaie mis pour testicules avec scrotum, en tant que mise en parallèle d'une riche puissance sexuelle avec la richesse, et de la soif d'or avec la libido.

hasard et qu'on a tiré dans le mariage le gros lot ou un billet perdant[7].

Les chiffres qui, du fait du travail du rêve, se sont vus prodigieusement multipliés[8], correspondent donc bien aux « nombres », aux répétitions de l'acte satisfaisant. L'attention est ainsi orientée sur le fait que tirer avec force sur le membre du mari n'a pas seulement la signification d'une provocation libidinale, mais aussi la signification parallèle d'une critique méprisante, comme si la femme voulait arracher ce membre — comme le mari s'en rend exactement compte — parce qu'il ne vaut rien et ne fait pas son devoir.

Nous ne nous serions pas attardés sur l'interprétation de ce rêve et nous ne l'aurions pas exploité au-delà du symbolisme apparent, si d'autres rêves qui se terminent également par une action onirique ne révélaient qu'est ici identifiée par le peuple une situation typique, susceptible d'une réduction unificatrice.

II. Symbolisme des excréments et actions oniriques correspondantes

La psychanalyse nous a appris que, dans la période de l'enfance toute proche de l'origine, les excréments étaient une substance hautement appréciée dans laquelle les pulsions coprophiles trouvaient leur satisfaction. Avec le refoulement de ces pulsions accéléré le plus possible par l'éducation, cette substance tomba sous le coup du mépris et servit alors aux tendances conscientes comme moyen d'expression de la dépréciation et de la raillerie. Certains modes de travail psychique, comme le trait d'esprit, s'entendirent encore à rendre accessible pour un court moment cette source de plaisir ensevelie, et montrèrent ainsi quelle

7 Un autre rêve de loterie dans ce petit recueil nous fortifiera dans cette supposition.

8 L'expérience psychanalytique montre que les zéros affectés en rêve à un chiffre peuvent ne pas être pris en compte lors de l'interprétation.

part importante de l'ancienne appréciation de l'être humain pour ses excréments restait encore maintenue dans l'inconscient. Le reste le plus significatif de cette valorisation antérieure était alors que tout l'intérêt que l'enfant avait eu pour ses excréments se transférait chez l'adulte sur une autre matière, qu'il apprenait dans la vie à placer presque au-dessus de toute autre chose, l'or[9]. L'ancienneté de cette relation entre merde et or, on la saisit dans une remarque de Jérémias[10] (*Babylonisches im alten Testament* [*Le babylonien dans l'Ancien Testament*], 1906, p. 96) : l'or, d'après un mythe oriental ancien, serait la merde de l'enfer[11].

Dans les rêves du folklore, l'or est connu de la façon la plus univoque comme symbole des excréments. Quant le dormeur ressent un besoin d'exonération, il rêve d'or, d'un trésor. Le déguisement du rêve, qui est destiné à lui donner le leurre d'une satisfaction du besoin dans le lit, fait habituellement du tas d'excréments un indice de la place où le trésor est trouvé, c'est-à-dire : le rêve dit directement, comme par une perception endopsychique, bien que sous une forme inversée, que l'or est un signe, un symbole des excréments.

On trouve le récit d'un tel rêve simple de trésor ou de défécation dans les facéties de Poggio[12].

Rêve d'or.

Poggio : facétie n° 130.

(Vol. IV des *Maîtres conteurs romans*)[13].

Quelqu'un raconte en société qu'il a trouvé de l'or en rêve. Un autre régale alors la compagnie avec l'histoire suivante (textuellement) : « Mon voisin a rêvé une fois que le diable l'avait

9 Cf. *Charakter und Analerotik* (*Caractère et érotisme anal*).

10 Alfred Jérémias, orientaliste allemand.

11 Remarque marginale de E. O. : cf. Mexico.

12 Giovanni Francesco Poggio Bracciolini, *Facetiae* (1477).

13 *Romanische Meistererzähler*, p. 103.

conduit dans un champ pour déterrer de l'or. Il n'en trouva point ; alors le diable dit : « Il est « bien là, seulement tu ne peux pas le sortir maintenant ; mais repère « bien l'endroit, pour que tu puisses le reconnaître tout seul. »

« Comme l'autre le priait de rendre l'endroit reconnaissable par quelque signe, le diable déclara : « Chie donc, et personne n'aura l'idée qu'il y a de l'or caché ici, et toi tu pourras le repérer exactement. » Ainsi fit l'homme ; il se réveilla aussitôt et sentit qu'il avait fait un gros tas dans le lit. »

(La conclusion en résumé.) S'enfuyant de la maison il se met une casquette dans laquelle, pendant la même nuit, un chat avait fait. Il doit se laver la tête et les cheveux.

« Ainsi son rêve d'or tourna pour lui en merde. »

Tarasevsky : Vie sexuelle de la paysannerie ukrainienne[14].

En rêve, un paysan reçoit du diable, à qui il a brûlé un cierge, un trésor et pose un tas comme repère. [Suit un dessin au crayon, avec deux signes sténographiques] : voir les parallèles indiqués à cet endroit. *Anth.*, IV, p. 342-345, n° 580-581.

Si dans ces deux rêves le diable apparaît comme dispensateur de trésor et séducteur, cela ne doit pas nous étonner, car le diable, lui-même ange expulsé[15] du Paradis, « n'est bien sûr rien d'autre que la personnification de la vie pulsionnelle inconsciente refoulée »[16].

Les motifs de ces simples rêves burlesques semblent bien épuisés par le plaisir cynique du sale et par la satisfaction méchante à humilier le rêveur. Mais dans d'autres rêves de trésor, le déguisement du rêve est varié de multiples façons et emprunte divers composants sur l'origine et la signification desquels nous pouvons nous interroger. Car nous ne considérerons pas pour

14 *Geschlechtsleben des Ukrainischen Bauernvolkes*, p. 194, n° 122.

15 *gedrängter* dans le texte.

16 *Caractère et érotisme anal.*

complètement arbitraires et sans signification même les contenus du rêve destinés à justifier rationnellement la satisfaction.

Dans les deux exemples suivants le rêve ne survient pas chez un rêveur isolé, mais chez l'un des deux dormeurs — deux hommes — qui partagent le même lit. Le rêveur souille, à la suite du rêve, son compagnon de lit.

Anthrop., III, p. 72 (Récits de paysans allemands recueillis en Haute et Basse Alsace par F. Wernert)[17].

N° 15 : *Rêve plein de vivacité.*

Deux compagnons arrivèrent fatigués dans une auberge et demandèrent à coucher. « Oui, dit l'aubergiste, si vous n'avez pas peur, vous pouvez avoir une chambre, mais ce n'est pas sûr là-dedans. Si vous voulez rester, bon, le gîte, en ce qui concerne le coucher, ne vous coûtera rien. » Les compagnons se demandent l'un l'autre : « Tu as peur ? — Non. » Bon, ils empoignent en plus un litre de vin et vont aussitôt dans la chambre désignée.

À peine étaient-ils couchés depuis un moment que la porte s'ouvrit et qu'une forme blanche flotta dans la pièce. L'un dit à l'autre : « Tu n'as rien vu ? — Oui — Alors pourquoi n'as-tu rien dit ? — Attends donc, ça va bientôt revenir dans la pièce. » En effet, une nouvelle fois la forme entra en flottant dans la pièce. Vite l'un des compagnons se leva d'un bond, mais, plus vite encore, le fantôme sortit en flottant, par l'entrebâillement. Le compagnon, pas empoté, ouvre d'un coup la porte et voit la forme, une belle femme, déjà au milieu de l'escalier. « Que faites-vous là » crie le compagnon. La forme s'immobilise, se retourne et dit : « Me voilà délivrée. Pendant longtemps j'ai dû errer ; comme récompense prends le trésor qui se trouve juste à l'endroit où tu te tiens. » Le compagnon était tout aussi effrayé que réjoui, et pour marquer la place il releva sa chemise et planta un tas comme il faut en pensant que personne

17 *Deutsche Bauernerzählungen*, gesammelt im Ober- und Unterelsass von F. Wernert.

n'effacerait ce signe. Mais comme il est au comble du bonheur, il est tout d'un coup empoigné. « Espèce de cochon » entend-il rugir à ses oreilles, « tu me chies dans ma chemise ». À ces mots grossiers, l'heureux rêveur se réveille de son bonheur féerique, et est jeté à bas du lit.

Voir vol. IV des *Maîtres conteurs romans*, n° 130, p. 103 (avec dessin), Poggio : *Facéties : Rêve d'or.*

Anthropophyteia, vol. VI. Récits scatologiques de la Silésie prussienne, par le Dr v. Waldheim[18].

P. 346, n° 737 : *Il chia sur la tombe.*

Dans un hôtel, descendirent deux messieurs ; ils soupèrent, burent et finalement voulurent aller dormir. Ils dirent à l'aubergiste de bien vouloir leur donner une chambre. Comme tout était occupé, l'aubergiste leur laissa son lit, où ils dormiraient de compagnie, tandis que lui se trouverait bien un autre endroit pour dormir. Les deux se mettent au lit. À l'un d'eux apparut en rêve un esprit qui alluma une bougie et le conduisit au cimetière. Le portail du cimetière s'ouvrit, l'esprit, la bougie à la main, et ce monsieur à sa suite s'avancèrent vers la tombe d'une jeune fille. Lorsqu'ils arrivèrent à la tombe, la bougie s'éteignit soudain. « Que puis-je faire maintenant, comment saurai-je demain, quand il fera jour, quelle est la tombe de la jeune fille ? », demanda-t-il en rêve. Une pensée lui vint à l'aide, il ôta son pantalon de toile et se soulagea sur la tombe. Après qu'il se fut soulagé, son camarade qui dormait à son côté le frappa sur l'une et l'autre joue : « Quoi, tu vas même me chier sur la figure ? »

Dans ces deux rêves apparaissent à la place du diable d'autres formes inquiétantes, à savoir des fantômes, qui sont des esprits des défunts. L'esprit, dans le second rêve, conduit même le rêveur au cimetière, où il doit marquer par son exonération une certaine tombe. Une partie de cette situation est alors très facile à

18 *Skatologische Erzählungen aus Preuss. Schlesien.*

comprendre. Le dormeur sait que le lit n'est pas l'endroit approprié pour la satisfaction de son besoin ; il s'en fait donc éloigner en rêve et se crée une personne qui montre à son obscure poussée le droit chemin vers un autre lieu où la satisfaction du besoin est autorisée et même commandée par les circonstances. L'esprit, dans le second rêve, se sert même d'une bougie pour le guider, comme ferait un domestique qui conduit l'étranger aux w.-c. dans l'obscurité de la nuit. Mais pourquoi ces représentants de la pulsion à changer de lieu, changement que le dormeur paresseux veut s'épargner tout à fait, sont-ils des compagnons aussi inquiétants que des fantômes et esprits de défunts, pourquoi l'esprit dans le second rêve conduit-il à un cimetière, comme s'il s'agissait de profaner une tombe ? Ces éléments paraissent pourtant ne rien avoir à faire avec la poussée à l'exonération et la symbolisation des excréments par l'or. II s'y trouve l'indication d'une angoisse que l'on pourrait peut-être ramener à un effort pour réprimer la satisfaction dans le lit, sans que cette angoisse explique précisément le caractère spécifique du contenu du rêve, qui oriente vers la mort. Ici nous suspendons encore l'interprétation et soulignons, en outre, qu'il faudra expliquer pourquoi, dans les deux situations où deux hommes dorment ensemble, l'aspect inquiétant du fantôme-guide se trouve lié à une femme. L'esprit du premier rêve se dévoile bientôt comme étant une belle femme qui se sent maintenant délivrée, et l'esprit du second rêve prend pour but la tombe d'une jeune fille, qui doit être pourvue d'un signe de reconnaissance.

Nous nous tournons, pour plus d'explication, vers d'autres rêves de défécation où les compagnons de lit ne sont plus des hommes, mais mari et femme, c'est-à-dire un couple. L'acte de satisfaction accompli pendant le sommeil dans la suite du rêve apparaît ici particulièrement répugnant, mais cache peut-être, justement à cause de cela, un sens particulier.

En raison de ses relations de contenu avec ceux qui suivent, nous citons en préambule, un rêve qui, à strictement parler, ne correspond pas à ce qui vient d’être annoncé. Il est incomplet dans la mesure où manque l’acte de salir l’épouse et compagne de lit. En revanche, la relation de la poussée défécatoire à l’angoisse de mort est tout à fait claire. Le paysan, désigné comme marié, rêve qu’il est frappé par la foudre et que son âme s’élève vers le ciel. Là-haut il demande à pouvoir revenir une dernière fois sur terre, pour voir femme et enfants, et reçoit la permission de se transformer en araignée et de se laisser descendre par le fil qu’il fabrique lui-même. Le fil est trop court et dans l’effort pour pousser encore plus de fil hors du corps, l’exonération a lieu.

Anthr., VI, p. 431, n° 9. Récits scatologiques de Silésie prussienne, par le Dr v. Waldheim.

Rêve et réalité.

Un paysan était couché et rêvait. Il se voyait au champ avec ses bœufs et labourait. C’est alors que soudain la foudre tomba et le tua. Il sentit alors distinctement que son âme s’élevait et arrivait finalement au ciel. Saint Pierre était à la porte d’entrée et voulut directement introduire le paysan. Mais celui-ci demanda l’autorisation de descendre une dernière fois sur terre, pour pouvoir au moins dire adieu à sa femme et à ses enfants. Mais saint Pierre déclara que ça n’allait pas, et que celui qui était arrivé au ciel, on ne le laissait pas retourner dans le monde. Le paysan se mit alors à pleurer et supplia en gémissant jusqu’à ce que saint Pierre finisse par céder. Mais il n’y avait qu’une possibilité pour le paysan de revoir les siens, c’était que saint Pierre le transforme en animal et le fasse descendre. Le paysan fut transformé en araignée et dévida un long fil au bout duquel il se laissa descendre. Alors qu’il était arrivé à peu près à la hauteur de la cheminée de sa ferme, et qu’il voyait déjà ses enfants jouer dans le pré, il remarqua à son grand effroi qu’il ne pouvait plus filer davantage. L’angoisse fut naturellement grande car

il voulait bien sûr aller jusqu'à terre. Il tira tant et plus pour allonger le fil. Il tira de toutes ses forces — il y eut un craquement — et le paysan s'éveilla. Il lui était arrivé pendant le sommeil quelque chose de très humain.

Nous rencontrons ici le fil dévidé comme un nouveau symbole des excréments évacués, alors que la psychanalyse ne nous fournit aucune contrepartie à cette symbolisation, mais attribue au fil une autre signification symbolique. Cette contradiction se résoudra plus tard.

Le rêve suivant, richement ornementé et détaillé avec précision, est pour ainsi dire « plus social » : il débouche sur l'action de salir l'épouse. Ses concordances avec le rêve précédent sont cependant tout à fait frappantes. Le paysan n'est certes pas mort, mais il se trouve au ciel, veut revenir sur terre et éprouve le même embarras à « dévider » un fil suffisamment long auquel se laisser descendre. Il ne fabrique pas ce fil comme une araignée à partir de son corps mais d'une façon moins fantastique à partir de tout ce qu'il peut attacher ensemble et, comme le fil n'est toujours pas suffisant, les angelots lui conseillent de chier directement afin de prolonger la corde par la merde.

« Vie sexuelle des paysans ukrainiens. »

P. 196 : *Le voyage au ciel du paysan.*

Un paysan a rêvé ceci : il a appris qu'au ciel le froment est à un prix élevé. Le désir le saisit d'y mener son froment. Il chargea sa charrette, attela son cheval et se mit en route. Il roula longtemps, aperçut la route du ciel et s'y engagea. Ainsi arriva-t-il à la porte du ciel, et voilà qu'elle était ouverte. Il prit son élan pour entrer d'un coup, mais à peine avait-il engagé sa voiture — crac, la porte se claqua. Il se mit à supplier : « Laissez-moi entrer, par bonté. » Mais les anges ne le laissèrent pas entrer, et dirent qu'il s'était mis en retard. Il comprit alors qu'on ne pouvait faire affaire ici — après tout ce n'était pas pour lui et il fit demi-tour. Mais voilà. Le chemin qu'il

avait pris avait disparu. Que devait-il donc faire ? Il s’adressa de nouveau aux anges : « Petites colombes, par bonté, reconduisez-moi sur terre, si c’est possible, donnez-moi un chemin pour que j’arrive à la maison avec ma voiture. » Mais les anges dirent : « Non, enfant des hommes, ta voiture reste ici, et tu redescends comme tu veux. — Mais comment je vais me laisser descendre, j’ai pas de corde. — Cherche donc quelque chose avec quoi tu puisses te laisser descendre. » Il prit alors les rênes, le licou, la bride, noua tout ensemble et commença à se laisser descendre ; il se laissa glisser, glisser, regarda vers le bas, il en manquait encore beaucoup jusqu’à la terre. Il regrimpa et prolongea encore ce qu’il avait noué avec la sangle et la croupière. Alors il se remit à descendre et ça ne suffisait toujours pas pour atteindre la terre. Il attacha ensuite le limon avec le train de la voiture (?), c’était encore trop court. Que fallait-il faire ? Il réfléchit en tous sens et dit alors : « Ben, je vais encore l’allonger avec ma vareuse, avec mes pantalons, avec ma chemise et par-dessus le marché avec ma ceinture. » Ainsi fit-il, il attacha tout ensemble et descendit plus bas. Arrivé au bout de la ceinture, la terre était encore loin. Alors il ne savait pas ce qu’il devait faire ; il n’avait plus rien à rabouter, et sauter était dangereux, il pouvait se casser le cou. Il supplia les anges à nouveau : « Par bonté, conduisez-moi à terre. » Les anges lui dirent : « Chie, et la merde deviendra une corde. » Il chia et chia presque une demi-heure, jusqu’à ce qu’il n’ait plus de quoi chier (jusqu’à ce qu’il ait fini). Cela donna une longue corde, et il s’y laissa glisser. Il glissa et glissa et parvint au bout de la corde, mais on était encore loin de la terre. Il recommença à supplier les anges de bien vouloir l’amener à terre. Mais les anges dirent : « Eh bien maintenant, enfant des hommes, pisse et ça deviendra un fil de soie. » Le paysan pissa, pissa toujours, jusqu’à ce qu’il n’en puisse plus. Il vit qu’il en était vraiment sorti un fil de soie, et il glissa plus bas. Il glissa et glissa et arriva au bout, mais voilà, ça n’atteignait pas la terre, il manquait encore une toise et demie à deux. Il supplia à nouveau les anges de le conduire en bas. Mais les

anges dirent : « Non, frère, maintenant il n'y a plus de recours pour toi, maintenant saute donc. » Le paysan gigotait indécis, ne trouvant pas le courage de sauter, mais il comprit alors qu'il ne lui restait pas d'autre issue et plouf ; au lieu du ciel il tomba du poêle et reprit conscience seulement au milieu de la salle. Alors il se réveilla et appela : « Femme, femme où es-tu ? » La femme s'éveilla, elle avait entendu le bruit et dit : « Le diable t'emporte, es-tu devenu fou ? » Elle tâta autour d'elle et vit les dégâts : son mari l'avait complètement couverte de merde et de pisse. Elle commença à l'injurier et à lui passer un savon en règle. Le paysan dit : « Pourquoi cries-tu ? Il y a assez d'ennuis sans cela. Le cheval est perdu, il est resté au ciel et moi aussi j'ai failli périr. Dis : Dieu soit loué que je sois du moins resté en vie. — Qu'est-ce que tu chantes là, tu es complètement cinglé ; le cheval est dans l'écurie et tu étais sur le poêle, tu m'as toute souillée et après tu as sauté en bas. » Alors l'homme se ressaisit, maintenant seulement une lueur lui vint qu'il n'avait que rêvé tout cela et alors il raconta le rêve à sa femme, comment il était allé au ciel et comment il en était revenu sur terre.

Mais ici la psychanalyse nous pousse à une interprétation qui modifie toute la conception de ce genre de rêves. Les objets qui s'allongent, nous dit l'expérience de l'interprétation des rêves, sont généralement des symboles de l'érection[19]. Dans ces deux rêves burlesques, l'accent est mis sur le fait que le fil ne veut pas devenir assez long, aussi l'angoisse est-elle justement liée à cela dans le rêve. Le fil est en outre, comme tous ses analogues (corde, câble, ficelle, etc.) un symbole du sperme[20]. Le paysan s'efforce donc d'arriver à une érection, et c'est seulement quand cela ne réussit pas

19 [Note marginale d'E. O.] Dans une histoire de Picardie le fait de descendre un anneau vers le bas du doigt sert d'image symbolique à l'érection. Plus l'anneau descend, plus le pénis s'allonge — l'analogie a bien sûr un effet magique (*Krypt.*, I, n° 32).

20 Cf. Stekel, *Die Sprache des Traumes* (*Le langage du rêve*), 1911.

qu’il se tourne vers l’exonération. Derrière le pressant besoin excrémentiel de ces rêves surgit d’un coup le pressant besoin sexuel.

Mais celui-ci est beaucoup plus apte à expliquer les autres éléments du contenu du rêve. On doit se dire, quand on veut admettre que ces rêves inventés sont pour l’essentiel correctement construits, que l’action onirique par laquelle ils se terminent ne peut qu’être pleine de sens et répondre à l’intention visée par des pensées latentes du rêveur. Si le rêveur, à la fin, défèque sur sa femme, le rêve entier doit viser à cela et motiver cet effet. Il ne peut rien signifier d’autre qu’un outrage, plus précisément, un outrage dédaigneux à la femme. À celui-ci on pourrait alors relier facilement la signification plus profonde de l’angoisse exprimée dans le rêve.

D’après ces indications, nous pouvons construire de la façon suivante la situation d’où provient ce dernier rêve. Le rêveur est envahi par un besoin érotique puissant, qui est indiqué à l’entrée du rêve en des symboles assez clairs. (II a entendu dire que le froment (bien semblable au sperme) est à un prix élevé. Il prend son élan pour pénétrer avec le cheval et la voiture (symboles génitaux) dans la porte ouverte du ciel.) Mais cette motion libidinale concerne vraisemblablement un objet inaccessible. La porte se ferme, il renonce à son projet et veut retourner sur terre. Mais l’épouse qui repose près de lui ne l’excite pas ; il s’efforce vainement d’avoir une érection pour elle. Le désir de l’éliminer pour la remplacer par une autre et une meilleure est, au sens infantile, un désir de mort. Chez celui qui héberge dans son inconscient de tels désirs contre une personne pourtant vraiment aimée, ces désirs se transforment en angoisse de mort, angoisse pour sa propre vie. D’où, dans ces rêves, le fait d’être mort, le voyage au ciel, l’hypocrite désir nostalgique de revoir femme et enfants. Mais la libido sexuelle déçue se fait remplacer sur la voie de la régression par la motion de désir excrémentielle, qui outrage et souille l’objet sexuel inapte.

Si ce rêve-là nous suggère une telle interprétation, on ne peut, compte tenu des particularités du matériel présent, parvenir à démontrer cette interprétation qu'en l'appliquant à toute une série de rêves au contenu voisin. Dans ce but, revenons aux rêves mentionnés précédemment où la situation est que le dormeur a un homme pour compagnon de lit. Après coup, la relation dans laquelle la femme intervient dans ces rêves devient pleine de sens. Le dormeur, surpris par une motion libidinale, dédaigne l'homme, désire le voir loin de lui et voir une femme à sa place. Le désir de mort contre le compagnon de lit non désiré n'est naturellement pas puni par la censure morale aussi sévèrement que celui qui concerne l'épouse, mais la réaction suffit pourtant à le retourner contre la personne propre ou sur l'objet féminin désiré. C'est le dormeur lui-même que la mort vient chercher, ce n'est pas l'homme qui est mort, mais la femme désirée. Mais à la fin, le dédain pour l'objet sexuel masculin se fraie un chemin par la souillure, et celle-ci est bien ressentie et sanctionnée par l'autre comme un outrage.

Notre interprétation convient donc à ce groupe de rêves. Si nous revenons maintenant aux rêves avec souillure de la femme, nous sommes alors préparés à trouver exprimé de façon incontestable dans d'autres rêves semblables ce qui manque ou n'est mentionné que par allusion dans le rêve modèle.

Dans le rêve de défécation qui suit, l'accent n'est pas mis sur le fait de salir la femme, mais il est dit, avec toute la clarté que l'on peut rencontrer sur la voie symbolique, que la motion libidinale concerne une autre femme. Le rêveur ne veut pas salir son propre champ, mais veut se rendre sur la terre du voisin pour déféquer.

Anthrop., vol. IV. Récits de paysans allemands, recueillis en Haute et Basse-Alsace, par F. Wernert.

P. 138, n° 173 :

Espèce de bestiau !

Un paysan rêvait qu'il était au travail sur son champ de trèfle. Voilà qu'il lui arriva un besoin impérieux, et comme il ne voulait pas salir son trèfle, il courut à l'arbre dans le lopin du voisin, tomba le pantalon et lâcha par terre une bouse numéro cinq. Enfin, agréablement soulagé, il veut alors se nettoyer et commence à arracher vigoureusement l'herbe. Mais qu'est-ce qui se passe ? Notre petit paysan s'éveilla en sursaut, se tenant une joue brûlante de douleur, qui venait de recevoir une gifle. « Abruti de bestiau, t'es pas obligé de m'arracher tous les poils du ventre. » Voilà ce qu'entend le paysan qui revient à lui, de la part de sa femme qui tempête à côté de lui dans le lit.

L'arrachage des poils (l'herbe), qui prend ici la place[21] de la souillure, se trouve mentionné dans le rêve suivant à côté de celle-ci. L'expérience psychanalytique montre qu'il provient du cercle symbolique de l'onanisme (se l'arracher, s'en arracher un)[22].

Dans notre interprétation, c'est le désir de mort du rêveur à l'encontre de sa femme qui semblerait avoir le plus besoin d'être conforté. Mais, dans le rêve que nous communiquerons maintenant, le rêveur ensevelit directement sa femme, hypocritement désignée comme trésor, en enfouissant le vase qui contient de l'or et, comme nous y sommes habitués dans les rêves de trésor, il plante dessus, comme indice, un tas d'excréments. Pendant qu'il creuse, il travaille avec ses mains dans le vagin de sa femme[23].

Anthrop., V. Farces et facéties des campagnards de Basse-Autriche, par A. Riedl.

N° 19 (p. 140) :

Le rêve du trésor.

21 À cette place on trouve en marge un point d'interrogation d'E. O.

22 Pour : se masturber ; en allemand : *ausreissen*, *abreissen*, cf. *L'interprétation du rêve*, Paris, PUF, 1967, p. 333.

23 [Note marginale d'E. O.] Signification ?

Un jour, un paysan a eu un rêve épouvantable. Il avait l'impression comme si c'était la guerre et que toute la contrée avait été pillée par des soldats ennemis. Mais il avait un trésor dont il s'inquiétait tant qu'il ne savait plus bien où donner de la tête, et où il pourrait bien le cacher. Finalement l'idée lui vient de l'enfouir dans son jardin où il connaissait un vraiment bel endroit. Eh bien, il continue à rêver qu'il sort et qu'il arrive à l'endroit où il veut creuser la terre pour pouvoir déposer la grande cruche dans le trou. Mais comme il cherche un outil pour creuser, il ne trouve rien autour de lui et doit à la fin s'y prendre avec les mains. Il fait donc un trou avec ses mains nues, y met le pot avec l'argent dedans et referme le tout avec la terre. Maintenant il veut s'en aller, mais s'arrête encore une fois, en pensant : « Mais quand les soldats s'ront r'partis, comment que je r'trouverai mon trésor si j'y mets pas un signe ? » Le voilà qui se met à chercher, cherche partout, en haut, en bas, derrière et devant, où il peut ; mais il ne trouve rien nulle part, pour savoir du premier coup où il a enterré son argent. C'est juste alors que le besoin le presse. « Mais, se dit-il, c'est aussi bien si je chie d'ssus. » Naturellement, il tire aussitôt son pantalon et fait un bien gros tas sur l'endroit où il a mis le pot. Alors il voit à côté une touffe d'herbe et veut l'arracher pour s'essuyer. A ce moment il reçoit une gifle si énorme qu'il s'éveille instantanément avec un air tout à fait ébahi. Et tout de suite il entend sa femme, tout à fait hors d'elle, qui lui hurle : « Espèce de teigne, misérable, tu crois que j'dois tout supporter d'toi ? D'abord tu m'fouilles dans l'con avec tes deux mains, ensuite tu m'chies d'ssus et maintenant tu veux même encore m'en arracher les poils. »

Avec cet exemple de rêve nous voilà revenus aux rêves de trésor dont nous étions partis, et nous remarquons que ces rêves de défécation qui traitent d'un trésor ne contiennent pas ou peu d'angoisse de mort, tandis que les autres où la relation à la mort est exprimée directement (rêves de voyage au ciel) font abstraction du

trésor et motivent autrement la défécation. C'est presque comme si la transformation hypocrite[24] de la femme en trésor avait épargné la punition du désir de mort.

Le désir de mort à l'encontre de la femme se trouve le plus clairement avoué dans un autre rêve de voyage au ciel qui, lui, ne se termine pas par une défécation sur le corps de la femme, mais par une manœuvre sexuelle sur ses parties génitales, comme dans le rêve précédent déjà. Le rêveur abrège directement la vie de la femme afin de prolonger la sienne, en transvasant l'huile de sa lampe de vie, à elle, dans sa propre lampe. Comme un substitut à cette hostilité non dissimulée, apparaît à la fin du rêve quelque chose comme une tentative de caresse.

Anthr., IV, p. 255, n°iio :

La lumière de vie.

Raconté par un professeur de lycée de Belgrade d'après la communication d'une paysanne de la région de Kragujevac.

Saint Pierre apparut à un homme profondément endormi et l'emmena au paradis. L'homme accepta de tout cœur et partit avec saint Pierre. Ils tournèrent longtemps dans le paradis et arrivèrent à un boqueteau grand et spacieux, et cependant très bien tenu, où pendaient à chaque arbre plusieurs lampes à suspension allumées. L'homme demanda à saint Pierre ce que ça voulait bien dire. Saint Pierre répondit que c'était des lampes à suspension qui ne brûlaient qu'aussi longtemps que l'homme était en vie ; mais dès que l'huile était consumée et la lampe éteinte, aussitôt l'homme devait également mourir. Cela l'intéressa beaucoup et il demanda à saint Pierre de bien vouloir le conduire à sa propre lampe à suspension. Saint Pierre exauça la prière et le conduisit à la lampe à suspension de sa femme, et tout à côté se trouvait aussi celle de l'homme. L'homme vit que dans la lampe à suspension de sa femme il y avait

24 [Note marginale d'E. O., qui a souligné le « hypocrite ».] Mais qu'en est-il du rêve de trésor d'un des deux compagnons de lit ?

encore beaucoup d'huile mais dans la sienne très peu, et cela lui fit beaucoup de peine de devoir bientôt mourir, et il demanda alors à saint Pierre de bien vouloir ajouter un peu d'huile dans sa lampe à lui. Saint Pierre dit que Dieu versait l'huile dès la naissance d'un être humain et déterminait pour chacun la durée de vie. Cela mit l'homme de sombre humeur, et il se mit à gémir à côté de la lampe à suspension. Saint Pierre lui dit : « Toi reste maintenant ici, moi je dois continuer, j'ai encore à faire. » L'homme s'en réjouit, et à peine saint Pierre fut-il hors de vue qu'il commença à tremper le doigt dans la lampe à suspension de sa femme et à transvaser l'huile goutte à goutte dans la sienne. Ainsi fit-il plusieurs fois et, dès que saint Pierre s'approcha, il s'immobilisa effrayé, du coup se réveilla, et s'aperçut alors qu'il avait trempé le doigt dans le con de sa femme et qu'il avait fait égoutter le doigt dans sa bouche en le léchant.

Remarque[25]. D'après une version racontée par un artisan de Sarajevo, l'homme s'éveilla après une gifle de sa femme qu'il avait réveillée en fouillant dans ses parties. Ici saint Pierre manque et, à la place des lampes à suspension, il y a des verres qui brûlent avec de l'huile. — D'après une troisième version, que je tiens d'un écolier de Mostar, un respectable vieillard montre à l'homme différentes bougies allumées. La sienne est très mince et celle de la femme monstrueusement grosse. Alors l'homme, pour rallonger sa vie, se met à lécher avec une ardente passion la grosse bougie. Mais il reçoit alors une puissante calotte. Que tu sois un veau je le savais mais que tu sois un pourceau je ne le savais vraiment pas, lui dit sa femme, car il lui avait léché le con pendant son sommeil.

Cette histoire est extraordinairement répandue en Europe.

Le moment est venu de nous rappeler le « mauvais rêve » de cette femme qui finit par tirer son homme par le membre comme si elle voulait l'arracher. L'interprétation à laquelle nous avons été

25 [Note marginale d'E. O.] *Kryptadia*, V, p. 15 (histoire tout à fait semblable d'origine *ukrainienne*).

amenés s’accorde tout à fait avec l’interprétation que nous proposons ici pour les rêves de défécation de l’homme. Mais le rêve de la femme insatisfaite, lui aussi, écarte sans scrupule l’homme (et l’enfant) comme un obstacle à la satisfaction.

Un autre rêve de défécation dont l’interprétation n’est peut-être pas d’une certitude absolue nous invite cependant à admettre un certain changement dans l’intention de ces rêves, et jette une lumière neuve sur des rêves comme les derniers mentionnés, et quelques autres qui restent à communiquer, où l’action onirique consiste à manipuler les parties génitales de la femme.

Anthrop., V. Traditions populaires des Slaves du Sud relatives au rapport sexuel, par le Dr Friedr. S. Krauss.

P. 293, n° 697 : *Par effroi.*

Le pacha passait la nuit chez le bey. Lorsque le jour pointa, le bey était encore couché et n’avait pas envie de se lever. Le bey demanda au pacha : « Qu’est-ce que tu m'as rêvé ? — J’ai rêvé que sur le minaret il y avait encore un autre minaret. — Pas possible !, s’étonne le bey. Et qu’as-tu encore rêvé ? — J’ai rêvé, dit-il, que sur ce minaret il y avait un bassin de cuivre, et dans le bassin il y avait de l’eau. Le vent souffle, le bassin de cuivre se balance. Eh bien ! Qu’aurais-tu fait si tu avais rêvé cela ? — D’effroi, je me serais à la fois pissé et chié dessus. — Et, vois-tu, je me suis seulement pissé dessus. »

Ce rêve exige une interprétation symbolique du fait que son contenu manifeste est tout à fait incompréhensible, tandis que les symboles sont plutôt d’une clarté contraignante. Pourquoi le rêveur, à vrai dire, devrait-il s’effrayer quand il voit un bassin se balancer au sommet d’un minaret ? Mais un minaret se prête parfaitement à être le symbole du pénis, et le récipient d’eau, aux mouvements rythmés, semble un bon symbole des parties génitales féminines pendant le coït. Le pacha a donc fait un rêve de coït et, quand son hôte veut lui faire dire qu’il a en même temps déféqué, on est tenté de chercher

l’interprétation dans le fait que tous les deux sont des hommes vieux et impuissants, chez qui l’âge a provoqué la même substitution proverbiale au plaisir sexuel du plaisir excrémentiel, plaisir que nous avons vu produit, dans les autres rêves, par le manque de l’objet sexuel approprié. Celui qui ne peut plus coïter, pense le peuple dans son grossier amour de la vérité, il lui reste encore le plaisir de chier ; chez lui, pouvons-nous dire, l’érotisme anal, qui était présent avant l’érotisme génital et qui a été refoulé et remplacé par cette motion plus récente, fait sa réapparition. Les rêves de défécation pouvaient aussi être des rêves d’impuissance.

Le changement de l’interprétation n’est pas aussi important qu’il ne pourrait paraître à première vue. Dans les rêves de défécation également, dont la victime devient la femme, il s’agit d’impuissance, impuissance relative à tout le moins en présence de cette personne qui a perdu son charme pour le rêveur. Le rêve de défécation devient ainsi le rêve autant de l’homme qui ne peut plus satisfaire la femme, que de l’homme qu’une femme ne satisfait plus.

La même interprétation, comme rêve d’impuissance, peut être donnée à un rêve tiré des facéties de Poggio, qui se présente, à tout le moins au plan manifeste, comme le rêve d’un jaloux, donc certainement d’un homme qui croit ne plus suffire à sa femme.

Poggio : Facéties, n° 133, p. 105 de la traduction d’Alfred Semerau (vol. IV des *Maîtres conteurs romans*, publiés par F. S. Krauss).

L'anneau de la fidélité.

Franciscus Philelphus était jaloux de sa femme et tourmenté par le plus grand des soucis, à savoir qu’elle s’accorde avec un autre homme, et nuit et jour il était aux aguets. Or comme ce qui nous préoccupe durant la veille fait habituellement retour dans le rêve, il lui apparut pendant qu’il sommeillait un démon lui disant que s’il agissait selon son commandement sa femme lui vouerait une éternelle fidélité.

Franciscus l'assura en rêve qu'il lui serait très reconnaissant et lui promit une récompense.

« Prends l'anneau que voilà, rétorqua le démon et fais bien attention de le porter au doigt. Aussi longtemps que tu le porteras, ta femme ne pourra coucher avec aucun autre sans que tu le saches. »

Comme il s'éveillait dans une joyeuse excitation, il sentit que son doigt était fourré dans la vulve de sa femme.

Il n'y a pas de meilleur moyen pour les jaloux ; c'est ainsi que leurs femmes ne peuvent jamais se laisser entreprendre par un autre sans que le mari le sache.

La source de cette farce de Poggio est censée être un récit [de] Rabelais, qui, tout en étant très semblable, est plus compréhensible, dans la mesure où il présente l'époux, en plein dans ses vieux jours, menant au foyer une jeune femme, qui dès lors lui donne fondement à des craintes jalouses.

Rabelais : Pantagruel, liv. II, chap. 28, p. 139, de la traduction de Hegaur et Owlglassi[26].

« Hans Carvelk[27] estoit homme docte, expert, studieux, homme de bien, de bon sens, de bon jugement, débonnaire, charitable, aulmosnier[28], philosophe, joyeux au reste, bon compaignon et raillart si oncques en feut ; ventru quelque peu, branslant de teste et aulcunement mal aisé de sa personne. Sur ses vieulx jours, il espousa la fille du baillif Concordat, jeune, helle, frisque, guallante, advenente, gratieuse par trop envers ses voisins et serviteurs. Dont advint, en succession de quelques hebdomades[29], qu'il en devint jalous comme un tigre et entra en soubson qu'elle se faisait tabourer les fesses d'ailleurs. Pour à laquelle chose obvier, lui faisait tout plein

26 Nous donnons ici le texte original de Rabelais, extrait du chap. 28 du *Tiers Livre des Faicts et Dicts héroïques du bon Pantagruel*, d'après l'édition de la Pléiade, dont nous reprenons les notes.

27 C'est Hans Carvel qui avait fourni les bijoux de Gargantua.

28 Faisant l'aumône.

29 Après quelques semaines.

de beaulx comptes[30] touchant les désolations advenues par adultère ; luy lisait souvent la légende des preudes femmes ; la preschoit de pudicité ; luy feist un livre des louanges de fidélité conjugale, détestant fort et ferme la meschanceté des ribauldes mariées ; et lui donna un beau carcan[31] tout couvert de sapphyrs orientaux. Ce nonobstant, il la voioyt tant délibérée et de bonne chère avecques ses voisins, que de plus en plus croissoit sa jalousie.

« Une nuyct entre les aultres, estant avecques elle couché en telles passions, songea qu'il parloit au diable et qu'il luy comptoit ses doléances. Le diable le réconfortait et luy mist un anneau on maistre doigt, disant : « Je te « donne cestuy anneau ; tandis que l'auras on doigt, ta femme ne sera « d'aultruy charnellement congneue sans ton sceu et consentement. »

« — Grand mercy (dist Hans Carvel), monsieur le diable. Je renye mahom[32], si jamais on me l'oste du doigt. »

« Le diable disparut. Hans Carvel, tout joyeulx, s'esveigla et trouva qu'il avait le doigt *on comment a nom* ? de sa femme. Je oubliois à compter comment sa femme le sentent, reculloit le cul arrière, comme disant : « Ouy, « nenny, ce n'est pas ce qu'il y fault mettre » ; et lors sembloit Hans Carvel qu'on luy voulust desrobber son anneau.

« N'est-ce remède infaillible ? A cestuy exemple faiz, si me croys, que continuellement tu ayez l'anneau de ta femme on doigt »[33].

30 Contes.

31 Collier large.

32 Je renie Mahomet ! Juron que les chrétiens attribuaient aux mahométans.

33 [Note de bas de page de Freud.] À cette symbolique de l'anneau et du doigt, Gœthe fait référence dans une Épigramme vénitienne (n° 65 des *Paralipomena. Sophien-ausgabe*, vol. 5, II, p. 381).

Quels précieux anneaux je possède ! Des pierres exquises où sont gravées
Des pensées d'un style sublime s'enchâssent dans un or pur.
On paie d'un grand prix les anneaux ornés de pierres de feu.
Tu les as souvent vu répandre leur éclat sur la table de jeu.

Le diable qui, comme dans les rêves de trésor, apparaît ici en tant que conseiller, fait bien deviner maintes choses des pensées latentes du rêveur. Il devait à l'origine « emporter »[34] la femme infidèle difficile à surveiller ; aussi montrait-il dans le rêve manifeste le moyen infaillible de pouvoir la surveiller continûment. Ici aussi nous reconnaissons une analogie avec le désir d'élimination (désir de mort) des rêves de défécation.

Nous clôturerons ce petit recueil en y ajoutant, un peu hors contexte, un rêve de loterie qui peut soutenir notre supposition précédemment énoncée, selon laquelle la loterie symbolise le mariage à contracter.

« Vie sexuelle de la paysannerie ukrainienne. »

P. 40 : *Il y eut un regret mais pas de retour.*

Un commerçant eut un rêve étrange. Il rêva qu'il avait vu un cul féminin avec tout l'accessoire. Sur la première moitié il y avait le chiffre 1, sur le seconde le chiffre 3. Le commerçant n'avait pas encore jusque-là en tête d'acheter un billet de loterie. Cette image de rêve lui apparaît comme une annonce de chance. Sans attendre la neuvième heure, à l'aube il courut aussitôt à la banque pour acheter le billet. Il y arriva et, sans réfléchir davantage, il demanda le billet n° 13, ces chiffres mêmes qu'il avait vus en rêve. Après avoir acheté le billet, il ne se passa pas de jour qu'il n'ait vérifié dans tous les journaux si son billet avait gagné. Après une semaine, non, au plus tard après une semaine et demie environ, on reçoit la liste du tirage. Et voilà qu'en vérifiant, il voit que ce n'est pas son numéro qui a été tiré, mais bien le numéro 103, série 8, et celui-ci gagnait 200 000 roubles. Le commerçant se serait presque arraché les cheveux. « Je dois bien m'être trompé, il y a quelque chose qui ne va pas. » Il était

Mais je connais un petit anneau qui a tout autre allure

Que jadis Hans Carvel posséda tristement dans son grand âge.

Étourdiment il glissa le plus petit de ses dix doigts dans le petit anneau,

Seul le plus grand, le onzième, y trouve légitimement sa place.

34 [En marge, un point d'interrogation d'E. O.]

tout à fait hors de lui, il en devint presque mélancolique et ne comprit pas ce que signifiait d'avoir vu un tel rêve. Il décida alors de discuter de la chose avec son ami, pour savoir si celui-ci ne pourrait lui expliquer (la malchance). Il rencontra l'ami, lui raconta tout par le menu. L'ami lui dit alors : « Ah, toi nigaud. N'as-tu pas remarqué sur le cul le zéro entre le numéro 1 et 3 ?... — Ah, ah, que le diable l'emporte, j'ai pas du tout pensé que le cul représentait le zéro. — Mais c'était pourtant tout à fait clair et net, tu n'as simplement pas bien deviné le numéro du billet, et le numéro 8 de la série, ça représentait ton con, qui est pareil que le chiffre 8. » Il y eut un regret mais pas de retour.

Notre intention en rédigeant ce petit travail était double. Nous voulions, d'une part, avertir qu'il ne faut pas se laisser dissuader, à cause de la nature souvent grossièrement sale et indécente du matériel populaire, de rechercher dans celui-ci des confirmations précieuses pour les conceptions psychanalytiques. Ainsi avons-nous pu constater cette fois que le folklore interprète les symboles du rêve de la même façon que la psychanalyse, et que, contrairement aux opinions populaires exprimées tout haut, il ramène un groupe de rêves à des besoins et désirs devenus actuels. D'autre part, nous aimerions déclarer que l'on ne fait pas justice au peuple quand on suppose qu'il pratique cette sorte de distraction uniquement pour satisfaire les appétits les plus grossiers. Il apparaît plutôt que, derrière ces vilaines façades, se cachent des réactions psychiques à des impressions de la vie, qui sont à prendre au sérieux et qui ont même des résonances tristes, impressions auxquelles l'homme du peuple veut s'abandonner, et non sans un gain de plaisir grossier.

Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques[1]

Nous avons depuis longtemps remarqué que toute névrose a pour conséquence, et donc vraisemblablement pour fin, d'expulser le malade hors de la vie réelle, de le rendre étranger à la réalité.

Aussi bien un fait de ce genre ne pouvait-il échapper à l'observation de Pierre Janet ; il parlait d'une perte « *de la fonction du réel* »[2] comme d'un caractère propre aux névrosés, mais sans dévoiler la connexion de ce trouble avec les conditions fondamentales de la névrose[3].

L'introduction du processus de refoulement dans la genèse de la névrose nous a permis d'acquérir une idée de ce rapport. Le névrosé se détourne de la réalité, parce qu'il la trouve intolérable, dans sa totalité ou en partie. Le type le plus extrême de cette façon de se détourner de la réalité nous est proposée par certains cas de psychose hallucinatoire, dans lesquels doit être dénié l'événement qui a provoqué la folie (Griesinger). Mais en vérité chaque névrosé agit de même à l'égard d'un petit fragment de la réalité[4]. La tâche qui nous incombe maintenant est d'examiner dans son

1 *Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, *Jahrbuch für Psychoanalytische und Psychopathologische Forschungen*. GW, VIII.

2 En français dans le texte.

3 P. Janet, *Les névroses*, 1909, Bibliothèque de Philosophie scientifique.

développement la relation du névrosé et de l'homme en général à la réalité, et d'intégrer ainsi la signification psychologique du monde extérieur réel au corps de notre doctrine.

Dans la psychologie fondée sur la psychanalyse, nous nous sommes habitués à partir des processus psychiques inconscients, dont les caractères propres nous ont été révélés par l'analyse. Nous tenons ces processus pour les plus anciens, pour primaires ; nous pensons qu'en eux se perpétue une phase de développement pendant laquelle il n'y avait pas d'autre sorte de processus psychiques. La tendance maîtresse à laquelle ces processus obéissent est aisée à reconnaître ; on la désigne comme principe de plaisir-déplaisir (ou, plus brièvement, principe de plaisir). Ces processus tendent à l'obtention du plaisir ; l'activité psychique se retire des opérations qui peuvent susciter du déplaisir. Nos rêves nocturnes, notre tendance pendant la veille à nous arracher aux impressions pénibles, sont des restes de la domination de ce principe et des preuves de son emprise.

J'en reviens à des pensées que j'ai développées ailleurs (dans la partie théorique de *L'interprétation du rêve*) lorsque je suppose que l'état de repos psychique a été troublé initialement par les exigences impérieuses des besoins intérieurs. Dans ce cas ce qui était pensé (désiré) était simplement posé de façon hallucinatoire, comme il arrive aujourd'hui encore chaque nuit avec nos pensées de rêve[5]. C'est seulement le défaut persistant de la satisfaction attendue, la déception, qui a entraîné l'abandon de cette tentative de satisfaction par le moyen de l'hallucination. À sa place, l'appareil

4 Otto Rank a attiré récemment l'attention sur un passage de *Schopenhauer* témoignant d'une intuition remarquablement claire de cette relation causale (*Le monde comme volonté et représentation*, t. II, cf. *Zentralblatt für Psychoanalyse*, n° 1/2, 1910).

5 L'état de sommeil peut fournir l'image même de la vie psychique avant la reconnaissance de la réalité, parce qu'il présuppose le déni délibéré de celle-ci (désir de dormir).

psychique dut se résoudre à représenter l'état réel du monde extérieur et à rechercher une modification réelle. Par là, un nouveau principe de l'activité psychique était introduit : ce qui était représenté, ce n'était plus ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable[6]. Avec cette instauration du *principe de réalité* un pas était franchi, qui s'avéra riche en conséquences.

1) Tout d'abord les nouvelles exigences rendent nécessaire une série d'adaptations de l'appareil psychique, que nous ne pouvons

6 Je vais tenter de compléter la présentation schématique faite ci-dessus par quelques développements. On m'objectera à bon droit qu'une telle organisation qui est entièrement soumise au principe de plaisir et qui néglige la réalité du monde extérieur ne pourrait pas se maintenir en vie, ne fût-ce qu'un instant, de sorte qu'elle n'aurait absolument pas pu apparaître. Mais l'utilisation d'une fiction de ce genre se justifie quand on remarque que le nourrisson, à condition d'y ajouter les soins maternels, est bien près de réaliser un tel système psychique. Il hallucine vraisemblablement l'accomplissement de ses besoins internes, il révèle son déplaisir, lorsque l'excitation croît et que la satisfaction continue à faire défaut, par la décharge motrice des cris et de l'agitation et il éprouve ensuite la satisfaction hallucinée. Un peu plus tard, l'enfant apprend à utiliser ses manifestations de décharge intentionnellement comme moyens d'expression. Comme les soins donnés au nourrisson sont le prototype de la façon dont plus tard les enfants sont élevés, la domination du principe de plaisir ne peut véritablement prendre fin qu'une fois totalement accompli le détachement psychique d'avec les parents. – Il y a un bel exemple d'un système psychique fermé aux excitations du monde extérieur et qui peut satisfaire jusqu'à ses besoins de nourriture de façon autistique (selon le mot de Bleuler), c'est le petit oiseau enfermé avec sa provision de nourriture dans la coquille de l'œuf, pour lequel les soins maternels se réduisent à fournir de la chaleur. – A mes yeux ce n'est pas une rectification mais seulement un développement du schéma en question que d'exiger, pour le système vivant selon le principe de plaisir, des dispositifs au moyen desquels il peut se soustraire aux excitations de la réalité. Ces dispositifs ne sont que le corrélatif du « refoulement » qui traite les excitations internes déplaisantes comme si elles étaient externes, c'est-à-dire les rapporte au monde extérieur.

exposer que très rapidement en raison de l'insuffisance ou de l'incertitude de nos idées.

L'importance accrue de la réalité extérieure augmente elle-même l'importance des organes des sens tournés vers ce monde extérieur et de la *conscience* qui y est attachée ; celle-ci apprend à saisir, au-delà des seules qualités de plaisir et déplaisir, jusqu'ici seules intéressantes, les qualités sensorielles. Une fonction particulière est instituée qui doit prélever périodiquement des données du monde extérieur pour que celles-ci lui soient connues à l'avance quand surgit un besoin intérieur impossible à ajourner : l'*attention*. Cette activité va à la rencontre des impressions des sens au lieu d'attendre passivement leur apparition. Il est vraisemblable qu'en même temps un système de *marques* est par là introduit, qui a pour but de mettre en dépôt les résultats de cette activité périodique de conscience ; c'est là une partie de ce que nous appelons la *mémoire*.

À la place du refoulement, qui excluait de l'investissement, en tant qu'elles provoquaient du déplaisir, une partie des représentations qui surgissaient, apparaît l'*acte de jugement* qui doit décider impartialement si une représentation déterminée est vraie ou fausse, c'est-à-dire si elle est ou non en accord avec la réalité ; il en décide par la comparaison avec les traces mnésiques de la réalité.

La décharge motrice qui, pendant la domination du principe de plaisir, sert à débarrasser l'appareil psychique de l'accroissement des excitations et parvient à cette tâche par des innervations envoyées à l'intérieur du corps (mimique, extériorisation d'affects), prend alors une nouvelle fonction, dans la mesure où elle est employée à une modification appropriée de la réalité. Elle se change en *action*.

La suspension, devenue nécessaire, de la décharge motrice est assurée par le *processus de pensée* qui se forme à partir de l'activité de représentation. La pensée est dotée de qualités qui permettent à

l'appareil psychique de supporter l'accroissement de la tension d'excitation pendant l'ajournement de la décharge. Elle consiste essentiellement en une activité d'épreuve où sont déplacées de plus petites quantités d'investissement au prix d'une moindre dépense (décharge) de celles-ci. La condition nécessaire pour cela est une transformation des investissements librement déplaçables en investissements liés et une telle transformation est atteinte par le moyen d'une élévation du niveau de l'ensemble du processus d'investissement. La pensée est vraisemblablement, à l'origine, inconsciente dans la mesure où elle se borne à s'élever au-dessus de la pure activité de représentation en se tournant vers les relations entre les impressions laissées par les objets ; elle n'acquiert par la suite des qualités perceptibles à la conscience que par la liaison aux restes verbaux.

2) Une tendance générale de notre appareil psychique, que l'on peut ramener au principe économique de la moindre dépense, semble se manifester dans le fait que l'on se cramponne avec ténacité aux sources de plaisir dont on dispose et que l'on y renonce difficilement. Avec l'introduction du principe de réalité, une forme d'activité de pensée se trouve séparée par clivage ; elle reste indépendante de l'épreuve de réalité et soumise uniquement au principe de plaisir[7]. C'est cela qu'on nomme la *création de fantasmes* qui commence déjà avec le jeu des enfants et qui, lorsqu'elle se poursuit sous la forme de *rêves diurnes*, cesse de s'étayer sur des objets réels.

3) Le remplacement du principe de plaisir par le principe de réalité, avec les conséquences psychiques qui en découlent, a été ici schématiquement présenté et même réduit à une seule proposition ; en réalité, il ne s'accomplit ni d'un coup ni simultanément sur toute

7 De la même façon une nation dont la fortune repose sur l'exploitation des richesses de son sol réserve tout de même un domaine déterminé, qui doit être laissé dans son état original et préservé des transformations de la civilisation (Parc de Yellowstone).

la ligne. Au contraire, tandis que ce développement se poursuit pour les pulsions du moi, les pulsions sexuelles se séparent de celles-ci d'une façon très significative. Les pulsions sexuelles se comportent tout d'abord d'une manière auto-érotique, elles trouvent leur satisfaction dans le corps propre et, de ce fait, ne parviennent pas à la situation de frustration qui a imposé l'instauration du principe de réalité. Plus tard, lorsque commence pour elles le processus qui consiste à trouver l'objet, il subit aussitôt une longue interruption du fait de la période de latence qui retarde le développement de la sexualité jusqu'à la puberté. Ces deux facteurs – auto-érotisme et période de latence – ont pour conséquence que la pulsion sexuelle est suspendue dans son développement psychique, et reste bien plus longtemps sous la domination du principe de plaisir à laquelle, chez beaucoup de personnes, elle ne peut absolument jamais se soustraire.

Eu égard à ces conditions apparaît une relation plus étroite entre, d'une part, la pulsion sexuelle et le fantasme et, d'autre part, les pulsions du moi et les activités de conscience. Le caractère très intime de cette relation nous frappe aussi bien chez les sujets normaux que chez les névrosés, quoique les considérations précédentes issues de la psychologie génétique fassent connaître qu'il s'agit là d'une relation *secondaire*. La longue persistance de l'auto-érotisme rend possible que la satisfaction fantasmatique liée à l'objet sexuel, immédiate et plus aisée à obtenir, soit maintenue si longtemps, à la place de la satisfaction réelle mais qui exige des efforts et des ajournements. Le refoulement reste tout-puissant dans le domaine de la création de fantasmes : il a pour résultat d'inhiber, *in statu nascendi* et avant qu'elles puissent se faire remarquer de la conscience, des représentations dont l'investissement peut occasionner une libération de déplaisir. C'est là le point faible de notre organisation psychique ; il peut être utilisé à ramener sous la domination du principe de plaisir des processus de pensée qui

étaient déjà devenus rationnels. Une partie essentielle de la prédisposition psychique à la névrose réside donc dans le fait que, sur la voie qui mène à tenir compte de la réalité, l'éducation de la pulsion sexuelle subit un retard, et elle réside, en allant plus loin, dans les conditions qui rendent possible ce retard.

4) De même que le moi-plaisir ne peut rien faire d'autre que *désirer*, travailler à gagner du plaisir et éviter le déplaisir, de même le moi-réalité n'a rien d'autre à faire que de tendre vers l'*utile* et s'assurer contre les dommages[8]. En fait la substitution du principe de réalité au principe de plaisir ne signifie pas une suppression du principe de plaisir mais seulement une façon d'assurer celui-ci. On abandonne un plaisir immédiat, aux conséquences peu sûres, mais ce n'est que pour gagner, sur cette nouvelle voie, un plaisir plus tardif, assuré. Cependant cette substitution a causé une impression endopsychique si puissante qu'elle se reflète dans un mythe religieux particulier. La doctrine selon laquelle on est récompensé dans l'au-delà pour avoir renoncé – volontairement ou par contrainte – aux plaisirs terrestres, n'est rien d'autre que la projection mythique de cette révolution psychique. En développant ce modèle dans toutes ces conséquences, les *religions* ont pu imposer le renoncement absolu au plaisir dans cette vie en échange de la promesse d'un dédommagement dans une existence future ; mais de cette façon, elles ne sont pas parvenues à surmonter le principe de plaisir. C'est la *science* qui réussit le mieux à le surmonter, bien qu'elle procure aussi un plaisir intellectuel pendant le travail et promette comme résultat final un gain pratique.

5) L'*éducation* peut être décrite, sans plus considérer, comme une incitation à surmonter le principe de plaisir et à lui substituer le principe de réalité ; elle veut par conséquent venir en aide à ce

8 Bernard Shaw a su trouver les mots qui expriment la supériorité du moi-réalité sur le moi-plaisir : « *To be able to choose the line of greatest advantage instead of yielding in the direction of the least resistance* » (*Man and Superman. A comedy and a philosophy*).

processus de développement qui porte sur le moi et elle se sert à cette fin des primes d’amour dispensées par les éducateurs ; c’est pourquoi elle échoue quand l’enfant gâté croit qu’il possède cet amour de toute façon et qu’il ne peut le perdre en aucune circonstance.

6) L’*art* accomplit par un moyen particulier une réconciliation des deux principes. À l’origine, l’artiste est un homme qui, ne pouvant s’accommoder du renoncement à la satisfaction pulsionnelle qu’exige d’abord la réalité, se détourne de celle-ci et laisse libre cours dans sa vie fantasmatique à ses désirs érotiques et ambitieux. Mais il trouve la voie qui ramène de ce monde du fantasme vers la réalité : grâce à ses dons particuliers il donne forme à ses fantasmes pour en faire des réalités d’une nouvelle sorte, qui ont cours auprès des hommes comme des images très précieuses de la réalité. C’est ainsi que, d’une certaine manière, il devient réellement le héros, le roi, le créateur, le bien-aimé qu’il voulait devenir, sans avoir à passer par l’énorme détour qui consiste à transformer réellement le monde extérieur. Mais il ne peut y parvenir que parce que les autres hommes ressentent la même insatisfaction que lui à l’égard du renoncement exigé dans le réel et parce que cette insatisfaction qui résulte de la substitution du principe de réalité au principe de plaisir est elle-même un fragment de la réalité[9].

7) Pendant que le moi accomplit sa transformation de *moi-plaisir* en *moi-réalité*, les pulsions sexuelles subissent les modifications qui les conduisent, par diverses phases intermédiaires, de l’auto-érotisme initial à l’amour d’objet qui est au service de la fonction de reproduction. S’il est exact que chaque stade de ces deux lignes de développement peut devenir le siège d’une prédisposition à une affection névrotique ultérieure, on est amené à faire dépendre ce qui détermine la forme de celle-ci (*le choix de la névrose*) de la phase du développement du moi et de la libido pendant laquelle est

9 Cf. une idée semblable chez O. Rank, *Der Künstler* (L’artiste), Vienne, 1907.

intervenue l'inhibition de développement prédisposante. Les caractéristiques temporelles des deux développements, qui n'ont pas encore été étudiées, et la possibilité de leur déplacement l'un par rapport à l'autre prennent ainsi une importance insoupçonnée.

8) Le caractère le plus déroutant des processus inconscients (refoulés), auquel les chercheurs ne s'habituent qu'en surmontant de grandes répugnances, tient à ce que dans ces processus l'épreuve de réalité n'est pas valable, la réalité de pensée équivaut à la réalité extérieure, le désir à son accomplissement, à l'événement ; ceci découle directement de la domination du vieux principe de plaisir. C'est aussi pourquoi il est si difficile de distinguer entre des fantasmes inconscients et des souvenirs devenus inconscients. Mais qu'on ne se laisse jamais entraîner à introduire l'étalon de réalité dans les formations psychiques refoulées ; on risquerait alors de sous-estimer la valeur des fantasmes dans la formation des symptômes en invoquant précisément qu'ils ne sont pas des réalités, ou de faire dériver d'une autre origine un sentiment de culpabilité névrotique parce que l'on ne peut pas prouver l'existence d'un crime réellement commis. On a l'obligation de se servir de la monnaie qui a cours dans le pays que l'on explore – dans notre cas, la *monnaie névrotique*. Qu'on essaye par exemple d'élucider un rêve comme celui-ci. Un homme, qui a autrefois soigné son père pendant la longue et douloureuse maladie qui l'a mené à la mort, rapporte que, pendant les mois qui ont suivi cette mort, il a rêvé, de façon répétée, ceci : *son père était de nouveau en vie et il parlait avec lui comme autrefois. Mais en même temps il ressentait de façon extrêmement douloureuse que pourtant son père était déjà mort, seulement il ne le savait pas*. Il n'y a pas d'autre moyen pour comprendre ce rêve d'allure absurde que d'ajouter « selon son désir » ou « par suite de son désir » après les mots « que pourtant le père était mort » et d'adjoindre aux derniers mots « qu'il le désirait ». La pensée du rêve est alors : il lui était douloureux de se souvenir qu'il n'avait pu

s’empêcher de désirer pour son père la mort (comme délivrance), lorsque celui-ci vivait encore, et comme ç’aurait été terrible si son père s’en était douté. Il s’agit alors du cas bien connu des reproches qu’on adresse à soi-même après la mort d’une personne aimée, et le reproche renvoie dans cet exemple à la signification infantile du désir de mort dirigé contre le père.

Si j’invoque que les insuffisances de ce petit article, plus introductif qu’exhaustif, sont inévitables, cela ne suffira peut-être pas à les excuser. Dans les quelques propositions sur les conséquences psychiques de l’adaptation au principe de réalité, j’ai dû faire mention d’opinions que j’aurais préféré garder encore par-devers moi et dont la justification n’ira certainement pas sans peine. Je veux cependant espérer que les lecteurs bienveillants ne manqueront pas de saisir où commence, dans ce travail également, la domination du principe de réalité.

Sigmund Freud

Le Président Schreber

Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Dementia paranoides)

Table des matières

[Avant-propos]

L'investigation analytique de la paranoïa présente, pour nous médecins ne travaillant pas dans les asiles, des difficultés d'une nature particulière. Nous ne pouvons prendre en traitement ces malades, ou bien nous ne pouvons les soigner longtemps, parce que la possibilité d'un succès thérapeutique est la condition de notre traitement. C'est pourquoi je n'arrive qu'exceptionnellement à entrevoir plus profondément la structure de la paranoïa, soit que l'incertitude d'un diagnostic, d'ailleurs pas toujours facile à poser, justifie une tentative d'intervention, soit que je cède aux instances de la famille et que je prenne alors en traitement pour quelque temps un malade dont le diagnostic ne fait cependant pas de doute. Je vois naturellement par ailleurs assez de paranoïaques (et de déments précoces) pour en apprendre sur eux autant que d'autres psychiatres sur leurs cas, mais ceci ne suffit en général pas pour arriver à des conclusions analytiques.

L'investigation psychanalytique de la paranoïa serait d'ailleurs impossible si ces malades n'offraient pas la particularité de trahir justement, certes sur un mode déformé, ce que d'autres névrosés gardent secret. Mais comme les paranoïaques ne peuvent être contraints à surmonter leurs résistances internes et en outre ne disent que ce qu'ils veulent bien dire, il s'ensuit que dans cette affection un mémoire rédigé par le malade ou bien une auto-observation imprimée peut remplacer la connaissance personnelle du

malade. C'est pourquoi je trouve légitime de rattacher des interprétations analytiques à l'histoire de la maladie d'un paranoïaque (*Dementia paranoides*[1]) que je n'ai jamais vu, mais qui a écrit et publié lui-même son cas.

Il s'agit de l'ex-président (*Senatspräsident*) de la Cour d'Appel de Saxe, du docteur en droit Daniel-Paul Schreber, dont les « *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken* » (Mémoires d'un névropathe) parus sous forme de livre en 1903, si je suis bien informé, ont éveillé un assez grand intérêt chez les psychiatres. Il est possible que le Dr Schreber vive encore à ce jour et ait abandonné le système délirant dont il s'était fait, en 1903, l'avocat, au point d'être froissé par mes observations sur son livre. Mais, dans la mesure où l'identité de sa personnalité d'alors et d'aujourd'hui s'est maintenue, je puis en appeler à ses propres arguments, aux arguments que « cet homme d'un niveau intellectuel si élevé, possédant une acuité d'esprit et un don d'observation peu ordinaires[2] » avait opposés à ceux qui s'efforçaient de le détourner de la publication de son livre : « Je ne me suis pas dissimulé les scrupules qui semblent s'opposer à une publication ; il s'agit en effet des égards dus à certaines personnes encore vivantes. D'un autre côté, je suis d'avis qu'il pourrait être important pour la science, et pour la reconnaissance des vérités religieuses que, de mon vivant encore, soient rendues possibles des observations sur mon corps et sur tout ce qui m'est arrivé, et que ces observations soient faites par des hommes compétents. Au regard de ces considérations, tout scrupule d'ordre personnel doit se taire[3]. » Dans un autre passage, il déclare s'être résolu à ne pas renoncer à cette publication, même si son médecin,

1 Freud emploie ici ces termes pour désigner un cas que la clinique psychiatrique française rangerait parmi les délires hallucinatoires systématisés ou bien les psychoses paranoïdes de Claude. (N. d. T*)*

2 Ce portrait de Schreber par lui-même, qui est loin d'être inexact, se trouve à la page 35 de son livre.

3 Préface des « *Mémoires* ».

le Dr Flechsig, de Leipzig, devait l'assigner, à ce sujet, en justice. Il prête alors à Flechsig les mêmes sentiments que je suppose aujourd'hui devoir être ceux de Schreber : « J'espère, dit-il, que chez le Professeur Flechsig, l'intérêt scientifique porté à mes *Mémoires* saura tenir en échec les susceptibilités personnelles éventuelles. »

Bien que, dans les pages qui suivent, je rapporte textuellement tous les passages des « *Mémoires* » qui étayent mes interprétations, je prie cependant mes lecteurs de se familiariser auparavant avec le livre de Schreber en le lisant au moins une fois.

I. Histoire de la Maladie

Schreber écrit[4] : « J’ai été deux fois malade des nerfs, chaque fois à la suite d’un surmenage intellectuel ; la première (étant président du Tribunal de première instance[5], à Chemnitz), à l’occasion d’une candidature au Reichstag ; la seconde, à la suite du travail écrasant et extraordinaire que je dus fournir en entrant dans mes nouvelles fonctions de président de la Cour d’Appel de Dresde[6]. »

La première maladie se déclara à l'automne de 1884 et, à la fin de 1885, avait complètement guéri. Flechsig, dans la clinique duquel le malade passa alors six mois, qualifiait cet état d’accès d’hypocondrie grave, dans une expertise qu’il fit ultérieurement. Schreber assure que cette maladie-là se déroula « sans que survienne aucun incident touchant à la sphère du surnaturel »[7].

Ni les écrits du malade, ni les expertises des médecins qui y sont adjointes ne donnent de renseignements suffisants sur les antécédents personnels ou sur les circonstances de la vie du malade. Je ne serais pas même en état de préciser son âge au moment où il tomba malade, bien que la situation où il était parvenu dans la carrière judiciaire, avant sa seconde maladie, établisse une certaine

4 *Mémoires, p.* 34.

5 Landesgerichtsdirektor.

6 Senatspräsident beim Oberlandesgericht Dresden.

7 *Mémoires, p.* 35.

limite d'âge au-dessous de laquelle on ne peut descendre. Nous apprenons que Schreber, au temps de son « hypocondrie », était marié depuis longtemps déjà. Il écrit : « Presque plus profonde encore était la reconnaissance de ma femme qui vénérait en le Professeur Flechsig celui qui lui avait rendu son mari, et c'est pourquoi, pendant des années, elle eut sur sa table le portrait de ce dernier. » (Page 36). Et encore : « Après la guérison de ma première maladie, je vécus avec ma femme huit années, années en somme très heureuses, où je fus en outre comblé d'honneurs. Ces années ne furent obscurcies, à diverses reprises, que par la déception renouvelée de notre espoir d'avoir des enfants. «

Au mois de juin 1893, on annonça, à Schreber sa prochaine nomination à la présidence de la Cour d'Appel ; il entra en fonction le 1er octobre de la même année. Entre ces deux dates[8], il eut quelques rêves auxquels il ne fut amené que plus tard à attribuer de l'importance. À plusieurs reprises, il rêva qu'il était de nouveau malade, ce dont il était aussi malheureux en rêve qu'heureux au réveil lorsqu'il constatait que ce n'était là qu'un rêve. Il eut de plus, un matin, dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille, « l'idée que ce serait très beau d'être une femme subissant l'accouplement » (p. 36), idée que, s'il avait eu sa pleine conscience, il aurait repoussée avec la plus grande indignation.

La deuxième maladie débuta fin octobre 1893, par une insomnie des plus pénibles, ce qui amena le malade à entrer de nouveau à la clinique de Flechsig. Mais là son état empira rapidement. L'évolution de cette maladie est décrite dans une expertise ultérieure par le directeur de la maison de santé Sonnenstein (p. 380) : « Au début de son séjour là-bas[9], il manifestait plutôt des idées hypocondriaques, se plaignait de ramollissement du cerveau, disait qu'il allait bientôt mourir, etc…, mais déjà des idées

8 C'est-à-dire avant que le surmenage dû à sa nouvelle situation, surmenage auquel il attribue ses maux, n'ait pu agir sur lui.

9 À la Clinique psychiatrique de Leipzig, chez le professeur Flechsig.

de persécution se mêlaient au tableau clinique, basées sur des illusions sensorielles qui au début, à la vérité, semblaient apparaître assez sporadiquement, tandis qu'en même temps s'affirmait une hyperesthésie excessive, une grande sensibilité à la lumière et au bruit. Ultérieurement, les illusions de la vue et de l'ouïe se multiplièrent et, en liaison avec des troubles cœnesthésiques, en vinrent à dominer toute sa manière de sentir et de penser. Il se croyait mort et décomposé, il pensait avoir la peste, il supposait que son corps était l'objet de toutes sortes de répugnantes manipulations et il souffrit, comme il le déclare encore à présent, des choses plus épouvantables qu'on ne le peut imaginer, et cela pour une cause sacrée. Les sensations morbides accaparaient à tel point l'attention du malade qu'il restait assis des heures entières entièrement rigide et immobile, inaccessible à toute autre impression (stupeur hallucinatoire)[10]. D'autre part, ces manifestations le tourmentaient au point de lui faire souhaiter la mort ; il tenta à plusieurs reprises de se noyer dans sa baignoire, il réclamait le *cyanure de potassium qui lui était destiné.* Peu à peu, les idées délirantes prirent un caractère mystique, religieux ; il était en rapport direct avec Dieu, le diable se jouait de lui, il voyait des *apparitions miraculeuses,* il entendait de la *sainte musique,* et en vint enfin à croire qu'il habitait un autre monde. »

Ajoutons qu'il injuriait diverses personnes qui, d'après lui, le persécutaient et lui portaient préjudice, en particulier son ancien médecin Flechsig, qu'il appelait « *assassin d'âmes* », et il lui arrivait de crier un nombre incalculable de fois « *petit Flechsig* », en accentuant fortement le premier de ces mots (p. 383).

Il arriva de Leipzig, après un court séjour dans un autre asile, à la maison de santé Sonnenstein, près de Pirna, en juin 1894, et il y resta jusqu'à ce que son état eût revêtu sa forme définitive. Au cours des années suivantes, le tableau clinique se modifia dans un sens que

10 *Halluzinatorischer Stupor.*

nous décrirons au mieux en citant les paroles du médecin directeur de cet établissement, le Dr Weber.

« Sans entrer plus avant dans les détails de l'évolution de la maladie, j'aimerais seulement indiquer la manière dont, par la suite, le tableau clinique de la paranoïa que nous avons à présent devant nous se dégagea, se cristallisant pour ainsi dire hors la psychose aiguë du début, psychose qui embrassait l'ensemble de la vie psychique du malade, et à laquelle convenait le nom de *psychose hallucinatoire* » (p. 385). Il avait en effet d'une part construit un système délirant ingénieux, qui a le plus grand droit à notre intérêt, d'autre part sa personnalité s'était réédifiée, et il s'était montré à la hauteur des devoirs de la vie, à part quelques troubles isolés.

Le Dr Weber, dans son expertise de 1899, parle de Schreber en ces termes :

« Ainsi le Président Schreber, en dehors des symptômes psychomoteurs dont le caractère morbide s'impose même à un observateur superficiel, ne semble actuellement présenter ni confusion, ni inhibition psychique, ni diminution notable de l'intelligence, — il est raisonnable, sa mémoire est excellente, il dispose d'un grand nombre de connaissances, non seulement en matière juridique, mais encore dans beaucoup d'autres domaines, et il est capable de les exposer dans un ordre parfait ; il s'intéresse à la politique, à la science, à l'art, etc., et s'occupe continuellement de ces sujets... ; et, en ce qui touche ces matières, un observateur non prévenu de l'état général du malade ne remarquerait rien de particulier. Cependant, le patient est rempli d'idées morbides, qui se sont constituées en un système complet, qui se sont plus ou moins fixées et ne semblent pas susceptibles d'être corrigées par une évaluation objective des circonstances réelles. » (p. 386).

Le malade, dont l'état s'était ainsi modifié, se considérait lui-même comme capable de mener une vie indépendante ; il entreprit les démarches nécessaires à la levée de son interdiction et propres à

le faire sortir de la maison de santé. Le Dr Weber s’opposa à ces désirs et fit une expertise en sens contraire, mais cependant il ne peut s’empêcher, dans une expertise datée de 1900, d’apprécier le caractère et le comportement du patient de la façon suivante : « Le soussigné a eu amplement l’occasion de s’entretenir avec le Président Schreber des sujets les plus variés, pendant les neuf mois où celui-ci a pris quotidiennement ses repas à sa table familiale. Quel que fût le sujet abordé — [bien entendu les idées délirantes mises à part, — qu’il fût question d’administration, de droit, de politique, d’art ou de littérature, de la vie mondaine, bref, sur tous les sujets, M. Schreber témoignait d’un vif intérêt, de connaissances approfondies, d’une bonne mémoire et d’un jugement sain, et, dans le domaine éthique, de conceptions auxquelles on ne pouvait qu’adhérer. De même, en causant avec les dames présentes, il se montrait aimable et gentil, et, lorsqu’il faisait des plaisanteries, il restait toujours décent et plein de tact ; jamais, au cours de ces anodines conversations de table, il n’aborda des sujets qui eussent mieux convenu à une consultation médicale. » (p. 397). De plus, une question d’affaires s’étant présentée, qui touchait aux intérêts de sa famille, il y intervint d’une façon compétente et efficace (pp. 401 et 510).

Dans ses requêtes répétées, adressées au Tribunal, requêtes ou Schreber luttait pour sa libération, il ne démentait nullement son délire et ne dissimulait nullement son intention de publier ses « Mémoires ». Il soulignait bien plutôt la valeur de ses idées pour la vie religieuse et leur irréductibilité de par la science actuelle ; en même temps, il faisait appel à l'innocuité absolue (p. 430) de toutes les actions auxquelles il se savait contraint par ce qu’impliquait son délire. L’acuité intellectuelle et la sûreté logique de celui qui était cependant un paranoïaque avéré lui valurent le succès. En juillet 1902, l’interdiction de Schreber fut levée ; l’année suivante parurent

les « Mémoires d'un névropathe », il est vrai, censurés et mutilés de maints passages importants.

Le jugement qui rendit la liberté à Schreber contient le résumé, de son système délirant dans le passage suivant : « Il se considérait comme appelé à faire le salut du monde et à lui rendre la félicité perdue. Mais il ne le pourrait qu'après avoir été transformé en femme. » (p. 475).

Un exposé circonstancié du délire, sous sa forme définitive, est donné par le médecin de l'asile, le Dr Weber, dans son expertise de 1899 : « Le point culminant du système délirant du malade est de se croire appelé à faire le salut du monde et à rendre à l'humanité la félicité perdue. Il a été, prétend-il, voué à cette mission par une inspiration divine directe, ainsi qu'il est dit des prophètes : des nerfs, excités comme le furent les siens pendant longtemps, auraient en effet justement la faculté d'exercer sur Dieu une attraction, mais il s'agirait là de choses qui ne se laissent pas exprimer en langage humain, ou bien difficilement, parce qu'elles sont situées au delà de toute expérience humaine et n'auraient été révélées qu'à lui. L'essentiel de sa mission salvatrice consisterait en ceci qu'il lui faudrait d'abord *être changé en femme.* Non pas qu'il *veuille* être changé en femme, il s'agirait là bien plutôt d'une *nécessité* fondée sur l'ordre universel, à laquelle il ne peut tout simplement pas échapper, bien qu'il lui eût été personnellement bien plus agréable de conserver sa situation d'homme, ce qui est tellement plus digne. Mais ni lui-même, ni le restant de l'humanité ne pourront regagner l'immortalité, à moins que lui, Schreber, ne soit changé en femme (opération qui ne sera peut-être accomplie qu'après de nombreuses années, ou même de décennies), et ceci au moyen de miracles divins. Il serait lui-même — il en est sur — l'objet exclusif de miracles divins, et partant l'homme le plus extraordinaire ayant jamais vécu sur terre. Depuis des années, à toute heure, à toute minute, il ressentirait ces miracles dans son propre corps ; ils lui seraient

confirmés par des voix qui parleraient avec lui. Dans les premières années de sa maladie, certains organes de son corps auraient été détruits au point que de telles destructions auraient infailliblement tué tout autre homme. Il aurait longtemps vécu sans estomac, sans intestins, presque sans poumons, l'œsophage déchiré, sans vessie, les côtes broyées, il aurait parfois mangé en partie son propre larynx, et ainsi de suite. Mais les miracles divins (les *rayons)* auraient toujours à nouveau régénéré ce qui avait été détruit, et c'est pourquoi, tant qu'il restera homme, il ne sera en rien mortel. À présent, ces phénomènes menaçants auraient disparu depuis longtemps, par contre sa *féminité* serait maintenant au premier plan ; il s'agirait là d'un processus évolutif qui nécessitera probablement pour s'accomplir des décades, sinon des siècles, et il n'est guère probable qu'aucun homme vivant à l'heure actuelle en voit la fin. Il aurait le sentiment qu'une masse de *nerfs femelles* lui auraient déjà passé dans le corps, nerfs dont la fécondation divine immédiate engendrerait de nouveaux humains. Ce n'est qu'alors qu'il pourrait mourir d'une mort naturelle, et retrouver ainsi que tous les autres hommes la félicité éternelle. En attendant, non seulement le soleil lui parlerait, mais encore les arbres et les oiseaux qui seraient quelque chose comme *des vestiges enchantés d'anciennes âmes humaines* ; ils lui parleraient avec des accents humains, et de toute part autour de lui s'accompliraient des choses miraculeuses. » (p. 386).

L'intérêt que porte le psychiatre praticien à des idées délirantes de cette sorte est en général épuisé quand il a constaté les effets du délire et évalué son influence sur le comportement général du malade ; l'étonnement du médecin, en présence de ces phénomènes n'est pas chez lui le point de départ de leur compréhension. Le psychanalyste, par contre, au jour de sa connaissance des psychonévroses, aborde ces phénomènes armé de l'hypothèse que même des manifestations de l'esprit si singulières, si

éloignées de la pensée habituelle des hommes, sont dérivées des processus les plus généraux et les plus naturels de la vie psychique, et il voudrait apprendre à connaître les mobiles comme les voies de cette transformation. C'est dans cette intention qu'il se mettra à étudier et l'évolution et les détails de ce délire.

a) L'expertise médicale souligne le *rôle rédempteur* et la *transformation en femme,* comme en étant les deux points principaux. Le délire de rédemption est un fantasme qui nous est familier, il constitue des plus fréquemment le noyau de la paranoïa religieuse. Ce facteur additionnel : que la rédemption doive s'accomplir par la transformation d'un homme en femme est en soi peu ordinaire et a de quoi surprendre, car il s'éloigne du mythe historique que l'imagination du malade veut reproduire. Il semblerait naturel d'admettre, avec l'expertise médicale, que l'ambition de jouer au rédempteur soit le promoteur de cet ensemble d'idées délirantes et que l'*émasculation* ne soit, elle, qu'un moyen d'atteindre à ce but.

Bien que tel puisse être le cas dans la forme définitive du délire, l'étude des « Mémoires » nous impose néanmoins une conception tout autre. Ils nous apprennent que la transformation en femme (l'émasculation) constituait le délire primaire, qu'elle était ressentie d'abord comme une persécution et une injure grave, et que ce n'est que secondairement qu'elle entra en rapport avec le rôle de rédempteur. De même, il est indubitable que l'émasculation ne devait, au début, avoir lieu que dans un but d'abus sexuel, et nullement dans une intention plus élevée. Pour le dire d'une façon plus formelle, un délire de persécution sexuel s'est transformé par la suite chez le patient en une mégalomanie mystique. Le persécuteur était d'abord le médecin traitant, le Professeur Flechsig, plus tard Dieu lui-même prit sa place.

Je cite ici *in extenso* les passages significatifs des « Mémoires » : « Ainsi s'ourdit un complot contre moi (à peu près en

mars ou avril 1894), complot ayant pour but, ma maladie nerveuse étant reconnue ou considérée comme incurable, de me livrer à un homme de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée, cependant que mon corps, — grâce à une conception erronée de la tendance précitée, tendance qui est à la base de l'ordre de l'univers, — que mon corps, dis-je, changé en un corps de femme, soit alors livré à un homme[11] en vue d'abus sexuels et soit ensuite *laissé en plan,* c'est-à-dire, sans aucun doute, abandonné à la putréfaction » (p. 56).

« En outre, il était parfaitement naturel, du point de vue humain, qui alors me dominait de préférence, que je regardasse le Professeur Flechsig ou son âme comme mon véritable ennemi (plus tard s'y adjoignit l'âme de Weber dont je parlerai plus loin). Il allait également de soi que je considérasse la toute-puissance divine comme mon alliée naturelle ; je la supposais seulement comme étant en grande détresse par rapport à Flechsig, et c'est pourquoi je croyais devoir la soutenir contre lui par tous les moyens imaginables, dussé-je aller jusqu'au sacrifice de moi-même. Que Dieu lui-même ait été le complice, sinon l'instigateur du plan d'après lequel on devait assassiner mon âme et livrer mon corps, tel celui d'une femme, à la prostitution, voilà une pensée qui ne s'imposa à moi que beaucoup plus tard, et je puis dire ne m'est devenue clairement consciente que pendant que j'écrivais le présent mémoire. » (p. 59).

« Toutes les tentatives d'assassiner mon âme, de m'émasculer dans des buts contraires à l'ordre de l'univers (c'est-à-dire afin de satisfaire la concupiscence d'un homme) et plus tard celles de détruire ma raison ont échoué. De ce combat apparemment inégal entre un homme faible et isolé et Dieu lui-même, je sortis vainqueur, bien qu'après avoir subi maintes souffrances et privations, et ceci prouve que l'ordre de l'univers était de mon côté. » (p. 61).

11 Il dérive du contexte de ce passage et d'autres que l'homme qui devait exercer ces abus n'était autre que Flechsig (voir plus bas).

Dans la note 34, Schreber annonce quelle sera la transformation ultérieure du délire d'émasculation et des rapports avec Dieu : « Je montrerai plus tard qu'une émasculation, dans un autre but, dans un but conforme à l'ordre de l'univers, est possible et contient même peut-être la solution probable du conflit. »

Ces paroles sont d'une importance décisive pour la compréhension du délire d'émasculation et partant pour la compréhension du cas tout entier. Ajoutons que les « voix » entendues par le malade ne traitaient jamais sa transformation en femme que comme une honte sexuelle, ce qui leur donnait le droit de se moquer de lui. « Vu l'émasculation imminente que je devais, prétendait-on, subir, les *rayons de Dieu*[12] se croyaient souvent en droit de m'appeler ironiquement *Miss Schreber.* » « Et ça prétend avoir été président de Tribunal, et ça se laisse f.....[13] » « N'avez-vous donc pas honte devant Madame votre épouse ? »

La « représentation » mentionnée au début, et que Schreber avait eue dans un état de demi-veille, à savoir qu'il devait être beau d'être une femme subissant l'accouplement, témoigne aussi de la nature primaire du fantasme d'émasculation et de son indépendance, au début, de l'idée de rédemption (p. 36). Ce fantasme était devenu conscient avant même l'influence du surmenage à Dresde, pendant la période d'incubation de la maladie.

Schreber lui-même indique le mois de novembre 1895 comme étant la date où s'établit le rapport entre le fantasme d'émasculation et l'idée de rédemption, ce qui commença à le réconcilier avec ce fantasme. « Dès lors, écrit-il, il me devint indubitablement conscient que l'ordre de l'univers exigeait impérieusement mon émasculation, que celle-ci me convînt personnellement ou non, et que par suite il

12 Les *rayons de Dieu* sont identiques, comme on va le voir, aux voix parlant la *langue fondamentale*.

13 Cette omission ainsi que toutes les autres particularités de style, je les emprunte aux « Mémoires ». Je ne verrais moi-même aucune raison d'être tellement pudibond dans un domaine aussi grave.

ne me restait *raisonnablement* rien d'autre à faire que de me résigner à l'idée d'être changé en femme. En tant que conséquence de l'émasculation, ne pouvait naturellement entrer en ligne de compte qu'une fécondation par les rayons divins, en vue de la procréation d'hommes nouveaux. » (p. 177).

La transformation en femme avait été le trait saillant, le premier germe du système délirant. Elle se révéla encore comme en étant la seule partie qui survécût au rétablissement du malade, la seule qui sût garder sa place dans l'activité pratique du malade après sa guérison.

« La seule chose qui, aux yeux des autres, peut sembler quelque peu déraisonnable est ce fait, cité également par MM. les experts, qu'on me trouve parfois installé devant un miroir ou ailleurs, le torse à demi-nu, et paré comme une femme de rubans, de colliers faux, etc... Ceci n'a d'ailleurs lieu que lorsque je suis *seul,* jamais, du moins, autant que je puis l'éviter, en présence d'autres personnes. » (p. 429). Le Président Schreber avoue se livrer à ces jeux à une époque (juillet 1901) où il caractérise très exactement en ces termes sa santé pratiquement recouvrée : « À présent, je sais depuis longtemps que les personnes que je vois devant moi ne sont pas des *ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux*[14], mais de vrais hommes, et que, par suite, je dois me comporter envers eux comme un homme raisonnable a coutume de le faire en fréquentant ses semblables. » (p. 409). En contraste avec cette mise en action du fantasme d'émasculation, le malade n'a jamais entrepris rien d'autre, pour faire reconnaître sa mission de rédempteur, que la publication de ses « Mémoires ».

h) Les rapports de notre malade à Dieu sont si singuliers et si pleins de contradictions internes qu'il faut être bien optimiste pour persister dans l'espérance de trouver en sa « folie » de la

14 « *Flüchtig hingemachte Männer* ». Nous devons l'heureuse traduction de ce terme de la « *langue fondamentale* » au Dr Edouard Pichon (N. d. T.*)*

« méthode ». Nous devrons à présent chercher à y voir plus clair, grâce à l'exposé du système théologico-psychologique que M. Schreber nous fait dans ses « Mémoires » ; et nous allons avoir à expliquer ses conceptions relatives aux *nerfs,* à la *béatitude,* à la *hiérarchie divine* et aux *qualités de Dieu,* telles qu'elles se présentent dans son système délirant. Partout dans ce système nous serons frappés par un singulier mélange de platitude et d'esprit, d'éléments empruntés et d'éléments originaux.

L'âme humaine est contenue dans les nerfs du corps, qu'il faut se représenter comme étant d'une extraordinaire ténuité, comparables aux fils les plus fins. Une partie de ces nerfs ne peuvent servir qu'à la perception des impressions sensorielles, d'autres *(les nerfs de l'intellect*) accomplissent tout ce qui est psychique, et ceci de la façon suivante : *chaque nerf de l'intellect représente l'individualité spirituelle totale de l'homme,* et le plus ou moins grand nombre des nerfs de l'intellect n'a d'influence que sur la durée pendant laquelle les impressions peuvent se conserver[15].

Les hommes sont constitués de corps et de nerfs, tandis que Dieu n'est par essence que nerf. Cependant, les nerfs de Dieu ne sont pas, comme ceux du corps humain, limités en nombre, mais infinis ou éternels. Ils possèdent toutes les qualités des nerfs humains, mais dans une mesure immensément accrue. En tant que doués de la faculté de créer, c'est-à-dire de se métamorphoser en

15 À ces passages soulignés par lui-même Schreber adjoint une note dans laquelle il avance qu'on pourrait utiliser cette théorie pour expliquer l'hérédité. « Le sperme viril contient un nerf du père et s'unit à un nerf pris au corps de la mère pour constituer une unité nouvelle » (p. 7). Ainsi il transfère aux nerfs un caractère que nous attribuons aux spermatozoïdes et ceci rend vraisemblable que les « *nerfs* » de Schreber soient dérivés du domaine des représentations sexuelles. Il n'est pas rare dans les « Mémoires » qu'une remarque incidente faite à propos d'une théorie délirante contienne l'indication voulue relative à la genèse et par là à la signification du délire.

toutes sortes d'objets de la création, ils s'appellent « *rayons* ». Entre Dieu et le ciel étoilé, ou le soleil, il y a une relation intime[16].

Son œuvre créatrice accomplie, Dieu se retira dans un immense éloignement (pp. 11 et 252), et abandonna le monde en général à ses propres lois. Il se limita à tirer à soi les âmes des défunts. Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'il se mettait en rapport avec quelques hommes hautement doués[17], ou bien qu'il intervenait par un miracle dans l'histoire de l'univers. Un commerce régulier de Dieu avec les âmes humaines n'a lieu, d'après l'ordre de l'univers, qu'après la mort[18]. Quand un homme vient à mourir, ses parties spirituelles (les nerfs) sont soumises à un processus de purification en vue d'être finalement réannexées à Dieu en tant que « *vestibules du ciel* ». Ainsi il arrive que toutes choses se meuvent en un cercle éternel, lequel se trouve à la base de l'ordre de l'univers. Dieu, en créant, se dépouille d'une partie de lui-même, confère à une partie de ses nerfs une forme nouvelle. La perte apparente qui en résulte pour Dieu est compensée lorsque, après des siècles et des milliers d'années, les bienheureux nerfs des défunts se réincorporent à Dieu, sous la forme de « *vestibules du ciel ».*

Les âmes, après avoir passé par ce processus de purification, se trouvent jouir de la « *béatitude* »[19]. « Entre temps, le sentiment de la personnalité de ces âmes s'est atténué, et elles se sont fondues avec d'autres âmes en des entités plus élevées. Des âmes

16Au sujet de cette relation voir plus bas ce qui touche au soleil. L'équivalence ou plutôt la « condensation » des nerfs et des rayons pourrait avoir comme trait commun leur forme linéaire. Les nerfs-rayons sont d'ailleurs tout aussi créateurs que les nerfs-spermatozoïdes.

17 Ceci s'appelle dans la langue fondamentale « *prendre avec eux contact de nerfs* ».

18 Nous verrons plus loin quels reproches à Dieu se rattachent à ceci.

19 La « *béatitude* » consiste essentiellement en un sentiment de volupté (voir plus bas).

remarquables, telles que celles de Goethe, de Bismarck et d'autres, doivent peut-être conserver la conscience de leur identité pendant des siècles, avant d'arriver à se fondre en des complexes d'âmes plus élevées (tels *les rayons de Jèhovah* chez les Hébreux, ou les *rayons de Zoroastre* chez les Perses). Au cours de leur purification, les âmes apprennent le langage parlé par Dieu lui-même, la *langue fondamentale,* un allemand quelque peu archaïque, mais quand même vigoureux, qui se distingue surtout par une grande richesse en euphémismes[20]. (p. 13).

Dieu lui-même n'est pas un être simple. « Au-dessus des *vestibules du ciel* flottait Dieu lui-même, qui, en opposition avec ces *empires divins antérieurs,* a reçu encore l'appellation *d'empires divins postérieurs.* Les empires divins postérieurs subissaient (et subissent encore) une bipartition particulière, d'après laquelle furent distingués un Dieu inférieur (Ahriman) et un Dieu supérieur (Ormuzd). » (p. 19). Sur la signification plus précise de cette bipartition, Schreber ne sait dire que ceci : le dieu inférieur préfère les peuples aux cheveux bruns (les Sémites) et le dieu supérieur préfère les peuples à cheveux blonds (les Aryens). Toutefois, on ne saurait exiger davantage de la compréhension de l'homme dans un domaine aussi sublime. Nous apprenons cependant encore, bien qu'il faille, sous un certain rapport, concevoir la toute-puissance de Dieu comme étant une, que le dieu supérieur et le dieu inférieur doivent être envisagés comme deux êtres distincts : chacun d'eux aurait, et ceci même par rapport à l'autre, son égoïsme particulier et son instinct de conservation spécial, et par suite chacun essaye tour à tour de se mettre en avant » (p. 140). Aussi ces deux êtres divins se

20 Il fut accordé une seule fois au patient, au cours de sa maladie, de contempler en esprit la toute-puissance de Dieu dans son entière pureté. Dieu prononça alors ce mot tout à fait courant dans la langue fondamentale, vigoureux mais peu aimable : *Charogne !* (p. 136).

comportaient-ils, pendant le stade aigu de sa maladie, de façon tout à fait opposée envers le malheureux Schreber[21].

M. Schreber avait été, avant sa maladie, un sceptique en matière religieuse (pp. 29 et 64) ; il n'avait pas pu parvenir à croire à l'existence d'un dieu personnel. De ce fait même il tire un argument susceptible d'étayer la pleine réalité de son délire[22]. Mais, lorsqu'on apprendra à connaître les caractéristiques du dieu de Schreber que nous allons exposer, on devra avouer que la métamorphose accomplie par la paranoïa n'avait point été radicale, et que le rédempteur Schreber avait gardé beaucoup des traits du sceptique d'antan.

L'ordre universel comporte en effet une lacune qui fait que l'existence même de Dieu semble compromise. En vertu d'un certain état de choses impossible à élucider, les nerfs des hommes vivants, c'est-à-dire de ceux qui se trouvent *dans un état d'excitation extrême,* exercent sur les nerfs de Dieu une attraction telle que Dieu ne peut plus se libérer d'eux, partant est menacé dans sa propre existence (p. 11). Ce cas extraordinairement rare se réalisait à présent pour Schreber et avait pour lui les conséquences les plus pénibles. L'instinct de conservation de Dieu s'en émut (p. 30), et on vit par là que Dieu est loin de posséder la perfection que les religions lui attribuent. On retrouve, du commencement à la fin du livre de

21 Une note de la page 20 permet de deviner qu'un passage du *Manfred* de Byron fut ce qui décida Schreber à choisir ces noms de dieux perses. Nous retrouverons ailleurs encore l'influence de ce poème sur le délire de Schreber.

22 « Il me semble, dès l'abord, psychologiquement insoutenable qu'il se soit agi chez moi de simples illusions des sens. Car ces illusions des sens, qui consistent à se croire en commerce avec Dieu et avec les âmes des défunts, ne peuvent raisonnablement surgir que chez ceux qui avaient une foi solide en Dieu et en l'immortalité de l'âme avant de tomber dans leur état nerveux morbide. *D'après ce qui a été dit au début de ce chapitre, tel n'était nullement mon cas.* » (p. 79).

Schreber, cette accusation amère : Dieu, accoutumé au seul commerce avec les défunts, *ne comprend pas les vivants.*

« Il règne cependant un malentendu fondamental qui depuis lors s'étend sur toute ma vie, malentendu qui repose sur ce fait que *Dieu, d'après l'ordre de l'univers, ne connaissait au fond pas l'homme vivant,* et n'avait pas besoin de le connaître. Mais, d'après l'ordre de l'univers, il n'avait à fréquenter que des cadavres. » (p. 55).

« Ce qui..., d'après moi, doit encore être rapporté an fait que Dieu ne savait pour ainsi dire pas frayer avec des hommes vivants, mais n'était habitué qu'au commerce des cadavres, ou tout au moins des hommes endormis et rêvants. » (p. 141).

« *Incredibile scriptu,* serais-je tenté d'ajouter, mais cependant tout ceci est absolument vrai, quelque difficulté que d'autres puissent avoir à concevoir l'idée d'une aussi totale incapacité de Dieu à vraiment comprendre l'homme vivant, et quelque temps qu'il m'ait fallu à moi-même pour m'accoutumer à cette pensée, malgré les innombrables observations que j'avais faites là-dessus. » (p. 246).

Ce n'est qu'en vertu de cette incompréhension de Dieu en ce qui touche l'homme vivant qu'il put advenir que Dieu lui-même se fit l'instigateur du complot ourdi contre Schreber, le traita en imbécile et lui infligea les épreuves les plus dures (p. 264). Schreber se soumit à une « *compulsion à penser* » des plus pénibles, afin d'échapper à cette condamnation (p. 206) : « Toutes les fois que ma pensée vient à s'arrêter, Dieu juge éteintes mes facultés spirituelles. II considère que la destruction de ma raison, l'imbécillité attendue par lui, est survenue, et que de ce fait la possibilité de la retraite lui est donnée. »

Dieu soulève, chez Schreber, une indignation particulière par son comportement en ce qui concerne le besoin d'évacuer ou de ch... Ce passage est si caractéristique que je le cite intégralement. Pour qu'il puisse être bien compris, je commencerai par dire que les

miracles aussi bien que les voix émanent de Dieu, c'est-à-dire des rayons divins.

« Vu la signification caractéristique de la question sus-mentionnée : *Pourquoi ne chi...-vous donc pas ?,* je dois lui consacrer encore quelques remarques, quelqu'indécent que soit le thème que je suis par là obligé d'aborder. Comme tout ce qui est de mon corps, le besoin d'évacuer les matières est en effet provoqué par des miracles. Cela a lieu de la sorte : les matières sont poussées en avant, parfois aussi en arrière, dans l'intestin, et lorsqu'il n'en reste plus assez — l'évacuation étant achevée — l'orifice anal est barbouillé avec le peu qui demeure du contenu intestinal. Il s'agit ici d'un miracle du dieu supérieur, miracle qui se répète plusieurs douzaines de fois par jour. À ceci se rattache l'idée, presque inconcevable pour l'homme, idée découlant de l'incompréhension totale qu'a Dieu de l'homme vivant en tant qu'organisme, que *chi...* est pour ainsi dire la chose ultime, c'est-à-dire que, en *miraculant* le besoin de chi..., l'objectif de la destruction de la raison est atteint et donnée la possibilité d'une retraite définitive des rayons divins. Ainsi qu'il me paraît, il faut, pour comprendre à fond l'origine de cette idée, songer à l'existence d'un malentendu relatif à la signification symbolique de l'acte de l'évacuation des matières : celui qui est parvenu à se mettre en un rapport tel que le mien avec les rayons divins a pour ainsi dire le droit de chi... sur le monde entier. » (p. 225).

« Toute la perfidie[23] de la politique dirigée contre moi éclate là-dedans. Presque chaque fois où le besoin d'évacuer m'est *miraculé,* on envoie, en excitant les nerfs de la personne en question, une personne de mon entourage au cabinet, afin de m'empêcher de déféquer ; ceci est un phénomène que j'ai observé, depuis des années, un si incalculable nombre (des milliers) de fois, et si régulièrement, que toute idée de hasard est exclue. À moi-même il

23 Une note s'efforce ici d'atténuer la dureté du mot de perfidie : Schreber y renvoie à une des justifications de Dieu que nous mentionnerons plus bas.

est répondu à la question : *Pourquoi ne ch…-vous donc pas ?* par la fameuse réponse : *Parce que je suis bête ou quelque chose comme ça.* La plume se refuse à transcrire cette formidable stupidité, à savoir que Dieu, dans son aveuglement, basé sur sa méconnaissance de la nature humaine, puisse réellement aller jusqu'à admettre qu'il existe un homme incapable d'une chose que n'importe quel animal sait faire : un homme, par bêtise, incapable de ch…

« Si j'arrive, quand j'éprouve un besoin, à déféquer réellement — et je me sers pour cela généralement d'un seau, trouvant le cabinet presque toujours occupé — cette défécation est chaque fois accompagnée d'une éclosion extrêmement intense de la *volupté d'âme.* La délivrance de la pression qu'exercent les matières sur l'intestin cause en effet un plaisir intense aux *nerfs de volupté* : la même chose se produit aussi lorsque je pisse. C'est la raison pour laquelle, et ceci toujours sans exception, au moment de la défécation ou de la miction, tous les rayons ont été réunis ; et c'est pour la même raison que, toutes les fois où je m'apprête à accomplir ces fonctions naturelles, l'on cherche, bien que le plus souvent en vain, à me *démiraculer* le besoin de déféquer et de pisser[24]. »

L'étrange Dieu de Schreber n'est pas non plus capable de tirer des leçons de l'expérience (p. 186) : « Tirer une leçon pour l'avenir de l'expérience ainsi acquise semble, grâce à quelque particularité inhérente à l'essence de Dieu, impossible. » Dieu peut par suite reproduire pendant des années les mêmes types d'épreuves pénibles, les même miracles et les mêmes manifestations par des voix, sans aucun changement, ceci jusqu'à devenir un objet de risée pour le persécuté.

24 Cet aveu du plaisir lié aux excrétions, plaisir que nous avons trouvé être une des composantes autoérotiques de la sexualité infantile, est à rapprocher de ce que dit le petit Hans dans : l'« Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans ». (Traduction française par Marie Bonaparte, *Revue française de Psychanalyse,* 1928, tome II, fasc. 3, p. 495.)

« C’est pourquoi, dans presque tout ce qui m’arrive — les miracles ayant à présent perdu la plus grande partie de leur terrible effet — Dieu me paraît surtout ridicule et enfantin. Ceci a pour effet que je suis souvent obligé, en légitime défense, de blasphémer tout haut[25]. » (p. 333).

Cette critique de Dieu, cette révolte contre Dieu se heurte cependant, chez Schreber, à un courant contraire qui se fait jour dans plusieurs passages : « Je ferai cependant observer de la façon la plus formelle qu’il ne s’agit là que d’un épisode, lequel, je l’espère, s’achèvera au plus tard avec ma mort. Le droit de se moquer de Dieu n’appartient par conséquent qu’à moi, et non pas à d’autres hommes. Pour les autres humains, Dieu demeure le tout-puissant créateur du ciel et de la terre, la cause première de toutes choses et leur salut dans l’avenir. À lui sont dus l’adoration et le respect le plus profonds, de quelques mises au point qu’aient besoin certaines d’entre les conceptions religieuses. » (p. 333).

C’est pourquoi Schreber, à diverses reprises, essaie de justifier le comportement de Dieu envers lui. Cette justification, tout aussi subtile que toutes les théodicées, s’appuie tantôt sur la nature des âmes en général, tantôt sur la nécessité où Dieu se trouve de pourvoir à sa conservation, ou bien encore sur l’influence néfaste de l’âme de Flechsig (pp. 60 et suiv. ; p. 160). En somme, Schreber conçoit sa maladie comme une lutte de l’homme « Schreber » contre Dieu, lutte de laquelle l’homme faible sort vainqueur, du fait qu’il a l’ordre de l’univers de son côté (p. 61).

D’après les expertises médicales, on aurait été tenté de conclure qu’on se trouvait en présence, chez Schreber, de la forme commune du « délire de rédemption ». Le malade serait le fils de Dieu, destiné à tirer l’univers de sa misère, ou bien à le sauver de sa

25 Dans la « *langue fondamentale* », Dieu lui-même n’était pas non plus toujours celui qui invectivait, parfois il était celui a qui s’adressait l’invective, par exemple : « Ah ! malédiction, ça n’est pas facile à dire que le Bon Dieu se fait f… » (p. 194).

fin prochaine, etc… Aussi n’ai-je pas négligé d’exposer les particularités des relations de Schreber à Dieu ; l’importance pour le reste de l’humanité dévolue à ces relations n’est mentionnée que rarement dans les « Mémoires », et cela uniquement vers la fin de l’exposé du système délirant. Cette importance réside en ceci : aucun défunt ne peut atteindre à la béatitude, tant que la personne de Schreber absorbe, grâce à sa force d’attraction, le plus grand nombre des rayons divins (p. 32). De même, l’identification manifeste avec Jésus-Christ ne se manifeste que fort tard (pp. 338 et 431).

Aucune tentative d’explication du cas Schreber ne pourra espérer tomber juste, tant qu’elle ne tiendra pas compte de ces particularités de l’idée que Schreber se fait de Dieu, de ce mélange d’adoration et de révolte. Nous allons à présent aborder un autre thème, thème intimement en rapport avec l’idée de Dieu : le thème de la *béatitude.*

Pour Schreber aussi, la béatitude est « la vie de l’au-delà » vers laquelle l’âme humaine s’élève par la purification qui suit la mort. II la décrit comme un état de jouissance ininterrompue, accompagnée de la contemplation de Dieu. Ceci serait peu original ; par contre, nous sommes surpris de la distinction que fait Schreber entre une béatitude mâle et une béatitude femelle (p. 18) : « La béatitude mâle était d’un ordre plus élevé que la béatitude femelle ; cette dernière paraissait principalement consister en une sensation de volupté ininterrompue[26]. »

Dans d’autres passages, la concordance de la béatitude et de la volupté s’exprime plus nettement, ceci indépendamment de la

26 Il serait plutôt conforme à la réalisation du désir, dans la vie de l'au-delà, qu'on y soit enfin délivré de la différence des sexes.

Und jene himmlischen Gestalten

Sie fragen nicht nach Mann und Weib.

(Chanson de Mignon, dans *Wilhelm Meister* de Goethe, liv VIII, chap II.)

(En ces figures célestes

Ne demandent pas si l'on est homme ou femme.)

différence des sexes. De même, Schreber ne traite plus de cette partie de la béatitude qui consiste en la contemplation de Dieu. Par exemple : « Grâce à la nature des nerfs de Dieu, la béatitude... devient, sinon exclusivement, du moins de façon prédominante, une sensation de volupté des plus aiguës. » (p. 51). « La volupté peut être considérée comme une part de béatitude concédée pour ainsi dire d'avance aux hommes et aux autres êtres vivants. » (p. 281).

Ainsi la béatitude doit être comprise comme consistant essentiellement en une exaltation et une continuation de la jouissance sensuelle d'ici-bas !

Cette conception de la béatitude n'appartient en rien aux conceptions, datant des premiers stades de sa maladie, que Schreber a ensuite éliminées de son délire, les jugeant incompatibles avec l'ensemble de celui-ci. Dans son pourvoi en appel de juillet 1901, le malade met en avant, comme étant une de ses grandes révélations, « que la volupté est ainsi en un étroit rapport avec la béatitude des âmes des défunts, rapport jusqu'alors demeuré invisible aux autres hommes[27] ».

Nous apprendrons plus loin que ce « rapport étroit » est la pierre angulaire sur laquelle le malade édifie un espoir de réconciliation finale avec Dieu et de cessation de ses maux. Les rayons de Dieu perdent leur tendance hostile dès qu'ils sont sûrs de se fondre en une volupté d'âme dans le corps de Schreber (p. 133) ; Dieu lui-même exige de trouver de la volupté chez Schreber (p. 283), et il menace de retirer ses rayons si celui-ci néglige les soins de la volupté et ne peut offrir à Dieu ce qu'il demande (p. 320).

Cette surprenante sexualisation de la béatitude céleste nous suggère que le concept schrébérien de la béatitude dérive d'une condensation des deux sens principaux qu'a, en allemand, le mot « *selig* » : *défunt* ou *feu* et *sensuellement bienheureux*[28]. Et cette sexualisation nous fournira de plus l'occasion d'étudier l'attitude de

27 Voir plus bas quel sens profond pourrait avoir cette découverte de Schreber.

notre patient envers l'érotisme en général et envers la question de la jouissance sexuelle. Car, nous autres psychanalystes, nous avons jusqu'ici soutenu que les racines de toute maladie nerveuse ou psychique se trouvent par excellence dans la vie sexuelle ; les uns l'ont dit en se basant uniquement sur l'expérience, d'autres encore en vertu de considérations théoriques.

Les échantillons que nous avons donnés jusqu'à présent du délire schrébérien nous permettent d'écarter sans plus l'idée que cette affection paranoïde pourrait justement être le « cas négatif » recherché depuis si longtemps : celui où la sexualité ne jouerait qu'un rôle minime. Schreber lui-même s'exprime à maintes reprises tout comme s'il partageait nos préjugés. Il parle sans cesse, et d'une seule haleine, de « nervosité » et de manquement d'ordre érotique, tout comme si ces deux choses étaient inséparables[29].

28 Nous citerons comme exemples extrêmes de ces deux sens : « *Mein seliger Vater* », « Feu mon père », et l'air de *Don Juan :*

Ja, dein zu sein auf ewig

Wie selig werd'ich seinm

Oui, être tienne à jamais

Me rendra bienheureuse.

Mais le fait que la langue allemande use du même terme pour rendre deux situations aussi différentes ne saurait lui-même être dénué de signification.

29 Ainsi s'exprime Schreber, quand il pense, d'après les histoires bibliques de Sodome et Gomorrhe, du Déluge, etc... que le monde pourrait bien être près de la catastrophe finale : « Quand la *corruption morale* (c'est-à-dire des excès voluptueux) ou *bien peut-être encore la nervosité* se sont saisies de la sorte de toute la population d'une planète... » (p. 52).

Il écrit par ailleurs : « ... semé la peur et l'épouvante parmi les hommes, détruit les fondements de la religion et causé la dissémination d'une *nervosité et d'une immoralité générales,* en conséquence desquelles des fléaux dévastateurs se sont abattus sur l'humanité. » (p. 91).

Et encore : « Ainsi, par *Prince de l'Enfer,* les âmes entendaient sans doute cette force mystérieuse qui avait pu se développer dans un sens hostile à Dieu, en raison de la *dépravation morale* des hommes *ou bien de la surexcitation nerveuse due à une surcivilisation.* » (p. 163).

Avant qu'il ne tombât malade, le Président Schreber avait été un homme d'une haute moralité : « Il est peu d'hommes », déclare-t-il — et je ne vois aucune raison de ne pas le croire — « qui aient été élevés dans des principes moraux aussi sévères que je l'ai été, et qui, toute leur vie, se soient imposé au degré où je puis affirmer l'avoir fait une retenue conforme à ces principes, en particulier en matière sexuelle. » (p. 281).

À la suite du grave conflit psychique dont la manifestation extérieure fut la maladie, l'attitude de Schreber envers l'érotisme se modifia. Il en vint à comprendre que cultiver la volupté était pour lui un devoir dont l'accomplissement était seul apte à mettre fin au grave conflit qui avait éclaté en lui, ou — comme il pensait — à-cause de lui.

La volupté — ainsi ses voix le lui assuraient — était devenue « emplie de la crainte de Dieu » (p. 285), et il regrette seulement de n'être pas en état de pouvoir se consacrer au culte de la volupté tout le long du jour[30] (p. 285).

Tel était le résultat des changements effectués en Schreber par la maladie, ainsi qu'il apparaissait dans les deux directions prises par son délire. Il avait été auparavant enclin à l'ascétisme sexuel, il avait été un douteur de Dieu ; à la suite de sa maladie, il était devenu croyant et s'adonnait à la volupté. Mais, de même que la foi en Dieu qu'il avait retrouvée était d'une nature à part, de même la partie de la jouissance sexuelle qu'il avait reconquise présentait un caractère tout à fait insolite. Ce n'était plus la liberté sexuelle d'un homme,

30 Le passage suivant fait voir comment cette idée rentrait dans l'ensemble du délire : « Cette attraction perdait néanmoins ses terreurs pour les nerfs en question, au moment où, et dans la mesure où, en pénétrant dans mon corps. ils rencontraient la sensation de la volupté d'âme, sensation à laquelle, de leur côté, ils prenaient part. Alors, en échange de la béatitude céleste qu'ils avaient perdue (et qui consistait sans doute en une jouissance voluptueuse analogue), ils retrouvaient dans mon corps un équivalent absolu ou du moins approchant de cette béatitude » (p. 179).

mais la sensibilité sexuelle d'une femme : il avait adopté à l'égard de Dieu une attitude féminine, il se sentait la femme de Dieu[31].

Aucune autre partie de son délire n'est traitée par le malade avec autant de détails, on pourrait dire avec autant d'insistance, que la transformation en femme qu'il prétend avoir subie. Les nerfs qu'il a absorbés ont pris dans son corps le caractère de nerfs de volupté féminins, et ont donné à son corps un caractère plus ou moins féminin, à sa peau en particulier la douceur particulière au sexe féminin (p. 87). S'il exerce une légère pression de la main sur un point quelconque de son corps, il sent, sous la surface de la peau, ces nerfs, tels une trame faite de fils ou de petites ficelles ; on les rencontre particulièrement sur la poitrine, là où se trouvent chez la femme les seins. « En appuyant sur cette trame, je suis à même, surtout si je pense en même temps à quelque chose de féminin, de me procurer une sensation voluptueuse correspondant à celle d'une femme. » (p. 277). Il le sait de façon certaine : cette trame, d'après son origine, n'est rien d'autre que de ci-devants nerfs de Dieu, lesquels ont à peine dû perdre de leur qualité de nerfs par le passage dans son propre corps (p. 279). Au moyen de ce qu'il appelle « *dessiner* » (se représenter visuellement les choses), il est en état de se donner l'impression, à lui-même comme aux rayons, que son corps est pourvu de seins et d'organes féminins. « J'ai tellement pris l'habitude de dessiner un derrière féminin à mon corps — *honni soit qui mal y pense*[32] — que, chaque fois où je me penche, je le fais

31 « Quelque chose d'analogue à la conception de Jésus-Christ par une vierge immaculée, c'est-à-dire par une femme qui n'avait jamais eu de rapports avec un homme — quelque chose d'analogue s'est passé dans mon propre corps. Par deux fois déjà (et ceci lorsque j'étais encore dans rétablissement de Flechsig) j'ai eu des organes génitaux féminins et éprouvé dans mon corps des mouvements sautillants, pareils aux premières agitations d"un embryon humain. Des nerfs de Dieu, correspondants à du sperme mâle, avaient été, par un miracle divin, projetés dans mon corps, et une fécondation s'était ainsi produite » (Note de la p. 4 de l'avant-propos).

32 En français dans de texte (N. d. T.)

presque involontairement. » (p. 233). Il est « assez hardi pour l'affirmer : quiconque me verrait le haut du tronc nu devant une glace — surtout si j'aide à l'illusion en portant quelque parure féminine — aurait l'indubitable impression de voir un *buste* féminin » (p. 280). Il réclame un examen médical, afin qu'on établisse que tout son corps, de la tête aux pieds, est parcouru de nerfs de voluptés, ce qui, d'après lui, n'est le cas que du corps féminin, tandis que, chez l'homme, autant qu'il sache, on ne trouve de nerfs de volupté que dans les organes génitaux et à leur voisinage immédiat (p. 274). La volupté d'âme qui s'est développée, grâce à cette accumulation de nerfs, dans son corps, est si intense qu'il lui suffit, en particulier lorsqu'il est couché dans son lit, du moindre effort de l'imagination pour se procurer un bien-être sensuel donnant un avant-goût assez net de la jouissance sensuelle de la femme pendant l'accouplement (p. 269).

Si nous nous rappelons le rêve qu'avait eu le patient pendant l'incubation de sa maladie, avant son installation à Dresde, il devient tout à fait évident que l'idée délirante d'être changé en femme n'est que la réalisation de ce rêve. Il s'était alors insurgé contre ce rêve avec une indignation toute virile, de même il commença par se défendre contre sa réalisation pendant la maladie ; il considérait la transformation en femme comme une honte, un opprobre qui devait lui être infligé dans une intention hostile. Mais il vint un temps (novembre 1895) où il commença à se réconcilier avec cette transformation et la rapporta aux dessins suprêmes de Dieu. « Depuis lors, et en pleine conscience de ce que je faisais, j'ai inscrit sur mes drapeaux le culte de la féminité. » (pp. 177 et 178).

Il acquit alors la ferme conviction que c'était Dieu lui-même qui, pour sa propre satisfaction, réclamait de lui la féminité.

« Mais, dès que je suis — si je peux m'exprimer ainsi — seul avec Dieu, me voilà dans la nécessité d'employer tous les moyens imaginables, comme aussi de concentrer toutes les forces de ma

raison, en particulier la force de mon imagination, en vue d'atteindre à ce but : que les rayons divins aient l'impression aussi continue que possible — ou bien, ceci étant simplement impossible à l'homme, — aient du moins à certains moments de la journée l'impression que je suis une femme enivrée de sensations voluptueuses. » (p. 281).

« D'autre part. Dieu réclame *un état constant de jouissance* comme étant en harmonie avec les conditions d'existence imposées aux âmes par l'ordre de l'univers ; c'est alors mon devoir de lui offrir cette jouissance..., sous la forme du plus grand développement possible de la volupté d'âme. Et si, ce faisant, un peu de jouissance sensuelle vient à m'échoir, je me sens justifié à l'accepter, au titre d'un léger dédommagement à l'excès de souffrances et de privations qui ont été mon lot depuis tant d'années... » (p. 283).

« ...je crois, même d'après les impressions que j'ai reçues, pouvoir exprimer cette opinion : Dieu n'entreprendrait jamais de se retirer de moi — ce qui chaque fois commence par porter un préjudice notable à mon bien-être corporel — mais il céderait tout au contraire sans aucune résistance et d'une façon continue à l'attraction qui le pousse vers moi s'il m'était possible d'assumer sans cesse le rôle d'une femme que j'étreindrais moi-même sexuellement, si je pouvais *sans cesse* reposer mes yeux sur des formes féminines, regarder *sans cesse* des images de femmes, et ainsi de suite (p. 284).

Les deux éléments principaux du délire systématisé de Schreber : sa transformation en femme et sa situation de favori de Dieu, se relient entre eux au moyen de l'attitude féminine de Schreber envers Dieu. Nous aurons à établir nécessairement une relation *génétique* entre ces deux éléments. Nous nous trouverions sans cela, avec toutes nos tentatives d'élucidation du délire de Schreber, dans la position ridicule décrite par Kant dans sa fameuse métaphore *(Critique de la raison pure*) : celle de l'homme qui tient un tamis sous un bouc qu'un autre est en train de traire.

II. Essais d'interprétation

Nous allons maintenant tenter de pénétrer le sens de cette histoire d'un malade paranoïde et d'y découvrir les complexes et les forces instinctives de la vie psychique à nous connus. Nous pouvons aborder ce problème par deux faces : en partant soit des manifestations délirantes du patient lui-même, soit des circonstances qui occasionnèrent sa maladie.

La première de ces voies semble séduisante depuis que C.-G. Jung nous en a donné un brillant exemple en interprétant, grâce à cette méthode, un cas incomparablement plus grave de démence précoce, dont les symptômes s'écartaient infiniment de la normale[33]. En outre, la grande intelligence de notre patient, et le fait qu'il fût si communicatif, semblent devoir nous faciliter la solution du problème si nous l'abordons de ce côté. Lui-même nous donne assez souvent la clé du mystère, en ajoutant incidemment à une proposition délirante un commentaire, une citation ou un exemple, ou bien encore en opposant une négation expresse à un parallèle qui lui est venu à l'esprit. II suffit alors, dans ce dernier cas, de suivre notre technique psychanalytique habituelle, c'est-à-dire de laisser tomber ce revêtement négatif, de prendre l'exemple cité pour la chose elle-même, de regarder la citation ou la confirmation comme étant la source originelle, et nous nous trouvons alors en possession de ce

33 C.-G. Jung : *Ueber die Psychologie der Dementia praecox (De la psychologie de la Démence précoce*), 1907.

que nous cherchions : la traduction du mode d’expression paranoïde en le mode d’expression normal. Nous citerons à l’appui de cette technique un exemple qui mérite peut-être d’être exposé plus en détail : Schreber se plaint des ennuis que lui causent les « *oiseaux* » dits « *miraculés* », ou « *parlants* », auxquels il attribue une série de qualités vraiment frappantes (pp. 208-214). D’après lui — telle est sa conviction — ces oiseaux sont constitués par des vestiges de ci-devant « *vestibules du ciel* », c’est-à-dire par des reliquats d’âmes humaines devenues bienheureuse : ils sont chargés de « *poison de cadavre* »[34] et alors lâchés contre lui. On les a mis en état de répéter « des phrases dénuées de sens apprises par cœur », phrases qui leur ont été « *serinées* ». Chaque fois que ces oiseaux se sont déchargés sur lui de leur charge de poison de cadavre, c’est-à-dire qu’ils « ont jusqu’à un certain point débité les phrases qu’on leur a serinées », ils se dissolvent en une certaine mesure dans son âme à lui en proférant ces mots « *Sacré gaillard !* », ou bien « *Le diable l’emporte !* », les seuls mots qu’ils soient encore capables de proférer pour exprimer leurs sentiments réels. Ils ne comprennent pas le sens des paroles qu’ils énoncent, mais ils sont, de par leur nature, doués de réceptivité en ce qui touche la similitude des sons, qui n’a pas besoin d’être absolue. Par suite, il leur importe peu que l'on dise :

Santiago ou Karthago ;

Chinesentum ou Jesum Ghristum ;

Abendrot ou Atemnot ;

Ariman ou Ackennan, etc... [35] (p. 210).

En lisant cette description des oiseaux, on ne peut se défendre de l’idée qu’elle doit en réalité se rapporter à des jeunes filles. On

34 Ptomaïnes.

35 Santiago ou Cartilage
Chinoiserie ou Jésus-Christ
Coucher de soleil ou dyspnée
Ahriman ou laboureur.
(N. d. T.)

compare en effet volontiers celles-ci, quand on est d’humeur critique, à des oies, on leur attribue de façon peu galante une « cervelle d’oiseau », on les accuse de ne rien savoir dire que des phrases apprises par cœur et de trahir leur peu de culture en confondant les mots étrangers de consonance analogue. Le « *sacré gaillard !* », les seuls mots que les oiseaux sachent proférer sérieusement, représenterait alors le triomphe du jeune homme qui a réussi à leur en imposer. Et voilà que, quelques pages plus loin, se trouve un passage qui confirme cette interprétation : « Afin de les distinguer, j’ai, en manière de plaisanterie, donné des noms de filles à un grand nombre des âmes d’oiseaux qui restent, car, par leur curiosité, leur penchant pour la volupté, etc..., on peut dans leur ensemble les comparer en premier lieu à des jeunes filles. Une partie de ces noms de filles ont par la suite été adoptés par les rayons de Dieu et sont demeurés pour désigner les âmes d’oiseaux en question. » (p. 214). Cette facile interprétation des « *oiseaux miraculés* » nous indique dans quelle voie il faudrait s’engager pour arriver à comprendre les énigmatiques « *vestibules du ciel* ».

Je ne me fais pas d’illusion ; il faut une bonne mesure de tact et de réserve à celui qui abandonne les voies classiques de l’interprétation au cours du travail psychanalytique, et ses auditeurs ou lecteurs ne le suivront que jusqu’où leur familiarité avec la technique psychanalytique le leur permettra. L’auteur a donc toutes les raisons de parer à ce risque : une plus grande subtilité de sa part ne doit pas avoir pour corollaire un moindre degré de certitude et de vraisemblance dans son travail. Il est de plus dans la nature des choses qu’un analyste exagère la prudence, un autre la hardiesse. On ne pourra tracer les justes limites où doit se tenir une interprétation qu’après de nombreux essais et une plus grande familiarité avec les objets de l’analyse. Dans le cas de Schreber, la réserve m’est imposée par la circonstance suivante : les résistances à la publication des « Mémoires d’un névropathe » eurent du moins ce

succès qu'une partie considérable du matériel, sans doute la plus importante pour la compréhension du cas, nous demeure inconnue[36]. Le chapitre III, par exemple, s'ouvre par ce préambule plein de promesses :

« Je vais maintenant d'abord traiter de quelques autres événements relatifs à *d'autres membres de ma famille,* événements qui pourraient bien être en rapport avec l'assassinat d'âme que nous avons postulé. Ces événements sont tous plus ou moins empreints de quelque chose d'énigmatique qu'il est difficile d'expliquer d'après la seule expérience courante des hommes. » (p. 33). Mais la phrase suivante nous le déclare : « La suite du chapitre n'a pas été imprimée, étant impropre à la publication. » Je devrai par suite être satisfait si je puis ramener du moins ce qui constitue le noyau du délire, avec quelque certitude, à des mobiles humains connus.

Dans cette intention, je rapporterai une partie de l'histoire du malade dont l'importance, dans les expertises, n'est pas estimée à sa juste valeur, bien que le malade lui-même ait tout fait pour la mettre au premier plan. Je veux parler des rapports de Schreber à son premier médecin, le Conseiller intime Professeur Flechsig, de Leipzig.

36 « Si l'on jette, écrit le Dr Weber dans son rapport, un « coup d'œil d'ensemble sur ce que contient ce document, si l'on considère l'abondance des indiscrétions qu'il contient, tant en ce qui touche Schreber lui-même qu'en ce qui concerne d'autres personnes, si l'on envisage la façon sans vergogne avec laquelle il dépeint les situations et les événements les plus délicats et les plus impossibles à admettre du point de vue de l'esthétique, ainsi que l'emploi des gros mots les plus choquants, etc.., on trouvera tout à fait incompréhensible qu'un homme, par ailleurs connu pour son tact et la délicatesse de ses sentiments, puisse projeter d'accomplir un acte destiné à le compromettre aussi gravement devant l'opinion publique, à moins que... », etc... (p. 402). Certes, les dernières qualités que l'on puisse demander à une histoire de malade ayant pour but de décrire les troubles de l'homme malade et les luttes de celui-ci en vue de se rétablir, c'est la « discrétion » et la grâce « esthétique ».

Nous le savons déjà : la maladie de Schreber avait au début le caractère d’un délire de persécution, caractère qui ne s’effaça qu’à partir du moment critique où la maladie changea de face (« réconciliation »). Les persécutions se firent alors de plus en plus supportables, l’objectif d’abord ignominieux de l'émasculation dont Schreber était menacé fut alors refoulé à l’arrière-plan par un objectif nouveau conforme à l’ordre de l’univers. Mais l’auteur premier de toutes les persécutions était Flechsig, et il demeura leur instigateur durant tout le cours de la maladie[37].

En quoi consistait, à proprement parler, le forfait de Flechsig. et quels pouvaient en être les motifs, voilà ce que le malade raconte avec une imprécision et une obscurité bien caractéristiques. Si nous jugeons la paranoïa d’après l’exemple, qui nous est bien mieux connu, du rêve, nous reconnaîtrons dans cette obscurité et cette imprécision les indices d’un travail particulièrement intense dans l’élaboration du délire. Flechsig aurait « *assassiné l'âme* » du malade, ou tenté de lui « *assassiner l'âme* », — un acte à mettre en parallèle avec les efforts du diable ou des démons pour s’emparer d’une âme, acte dont le prototype était peut-être fourni par des événements qui se seraient passés entre des membres de la famille Flechsig et des membres de la famille Schreber, tous depuis longtemps décédés[38]. On aimerait en apprendre davantage sur ce que signifie cet « *assassinat d’âme* », mais ici encore les sources de

37 Schreber, dans la lettre ouverte à Flechsig qui sert de préface à son livre, écrit : « Aujourd’hui encore les voix qui me parlent profèrent votre nom des centaines de fois par jour. Elles vous nomment dans des contextes qui se reproduisent sans cesse, en particulier en tant qu’auteur premier des dommages que j’ai subis. Et ceci, bien que les relations personnelles qui, pendant un certain temps, existaient entre nous se soient depuis longtemps estompées à l’arrière-plan, de telle sorte que j’aurais difficilement moi-même des raisons de me souvenir de vous, et moins de raisons encore de le faire avec le moindre ressentiment » (p. VIII).

38 P. 22 et suiv.

notre information viennent à tarir de façon tendancieuse : « En quoi consiste, à proprement parler, l'essence de l'assassinat d'âme, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, sa technique, je ne saurais en dire plus long que ce qui a été indiqué plus haut. On pourrait peut-être encore ajouter seulement ceci (ici suit un passage impropre à la publication). » (p. 28). Par suite de cette omission, nous restons dans l'ignorance de ce que Schreber entend par « *assassinat d'âme* ». Nous mentionnerons plus loin la seule allusion à ce sujet qui ait échappé à la censure.

Quoi qu'il en soit, le délire de Schreber subit bientôt une nouvelle évolution touchant les rapports du malade à Dieu, ceci sans modifier les rapports du malade à Flechsig. Si Schreber avait jusqu'alors regardé Flechsig seul (ou plutôt l'âme de celui-ci) comme son ennemi proprement dit et Dieu tout-puissant comme son allié, il ne pouvait à présent plus se défendre de l'idée que Dieu lui-même était le complice, sinon l'instigateur, de toute l'intrigue dirigée contre lui (p. 59). Cependant Flechsig garda le rôle de premier séducteur, à l'influence duquel Dieu avait succombé (p. 60). Il avait réussi à s'élever jusqu'au ciel, avec son âme entière, ou avec une partie de celle-ci, et à devenir ainsi — sans avoir passé par la mort et subi une purification antérieure — un *capitaine de rayons*[39].

L'âme de Flechsig conserva ce rôle même après que le malade eût quitté la clinique de Leipzig pour la maison de santé du Dr Pierson. L'influence de cette nouvelle ambiance se manifesta par

39 D'après une autre version très significative, mais bientôt abandonnée, Flechsig se serait tiré une balle dans la tête soit à Wissembourg en Alsace, soit au poste de police de Leipzig. Le patient vit passer son enterrement, mais le cortège ne suivait pas le chemin qu'on aurait dû s'attendre à lui voir prendre vu les emplacements respectifs de la Clinique de l'Université et du cimetière. Flechsig lui apparut encore d'autres fois en compagnie d'un agent de police ou en train de parler avec sa propre femme. Schreber fut témoin de cet entretien par le moyen des *connexions nerveuses* et c'est au cours de cette conversation que Flechsig se qualifia devant sa femme de *Dieu Flechsig,* ce qui inclina celle-ci à le croire fou (p. 82).

l'adjonction d'une nouvelle âme, celle de l'infirmier en chef (en qui le malade avait reconnu quelqu'un ayant habité autrefois la même maison que lui) sous le nom de l'âme de von W.[40]. L'âme de Flechsig commença alors à pratiquer le système du *fractionnement d'âme,* système qui acquit bientôt une grande envergure. À un certain moment, il y avait de 40 à 60 de ces « fractions » de l'âme de Flechsig ; deux de ces fractions, les plus grandes, reçurent les noms de *Flechsig supérieur* et de *Flechsig du milieu* (p. 111). L'âme de von W. (celle de l'infirmier en chef) se comportait exactement de même. Cependant, c'était très drôle d'observer comment ces deux âmes, malgré l'alliance qu'elles avaient conclue, guerroyaient : l'orgueil nobiliaire de l'un et la vanité professorale de l'autre se heurtaient réciproquement (p. 113). Dès les premières semaines du séjour de Schreber à Sonnenstein (la maison de santé où il fut finalement envoyé en l'été de 1894), l'âme de son nouveau médecin, le Dr Weber, entra aussi en action, et bientôt après se produisit dans l'évolution du délire de Schreber ce revirement que nous connaissons déjà sous le nom de *réconciliation.*

Pendant la dernière partie de son séjour à Sonnenstein, alors que Dieu commençait à mieux savoir apprécier le malade, se produisit une razzia sur les âmes, lesquelles s'étaient multipliées au point de devenir un fléau. Il s'ensuivit que l'âme de Flechsig ne garda que deux de ses formes et l'âme de von W. qu'une seule. Cette dernière disparut bientôt tout à fait, les fractions de l'âme de Flechsig, qui peu à peu perdirent leur intelligence comme leur pouvoir, reçurent les noms de *Flechsig postérieur* et de *Parti du Eh bien !* La « Lettre ouverte à Monsieur le Conseiller intime Professeur Flechsig », qui sert de préface au livre, nous enseigne que l'âme de Flechsig avait conservé jusqu'à la fin toute son importance.

40 Les voix dirent à Schreber, au sujet de von W..., qu'au cours d'une enquête ce von W... aurait dit, exprès ou par négligence, des choses fausses, en particulier l'aurait accusé de se livrer à l'onanisme : en punition, von W... était à présent condamné à servir le patient (p. 108).

Dans ce curieux document, Schreber l'assure : c'est sa conviction ferme que le médecin qui l'influence a eu les mêmes visions que lui-même et les mêmes révélations relatives aux choses surnaturelles. Il affirme dès la première page que l'auteur des « Mémoires d'un névropathe » n'a pas la moindre intention de s'en prendre à l'honneur du médecin. Il le répète avec sérieux et emphase en rapportant son cas (pp. 343, 445) ; on voit qu'il s'efforce de distinguer l'*âme de Flechsig* du vivant du même nom ; le Flechsig réel du Flechsig de son délire[41].

L'étude d'un certain nombre de cas de délire de persécution nous ont conduits, moi ainsi que quelques autres investigateurs, à cette idée que la relation du malade à son persécuteur peut se ramener dans tous les cas à une formule très simple[42]. La personne a laquelle le délire assigne une si grande puissance et attribue une si grande influence, et qui tient dans sa main tous les fils du complot, est — quand elle est expressément nommée — la même que celle qui jouait, avant la maladie, un rôle d'importance égale dans la vie émotionnelle du patient, ou bien une personne substituée à cette première personne et facile à reconnaître comme telle. L'importance émotionnelle qui revient à cette personne est projetée au dehors sous forme de pouvoir venant de l'extérieur, la qualité de l'émotion est changée en son contraire ; celui que l'on hait et craint à présent en tant que persécuteur fut en son temps aimé et vénéré. La

41 Il me faut d'après cela *admettre comme possible* que tout ce que j'ai écrit dans les premiers chapitres de mes *Mémoires* sur des processus se trouvant en liaison avec le nom de *Flechsig* ne se rapporte qu'à l'âme de Flechsig, qu'il convient de distinguer de l'homme vivant. Que cette âme ait une existence indépendante, voilà qui est certain, bien qu'impossible à expliquer par des moyens naturels » (p. 342).

42 Comp. K. Abraham : Die psychosexuellen Differenzen der Hystérie und der Dementia præcox » (Les différences psycho-sexuelles entre l'hystérie et la démence précoce), *Zentralblatt für Nervenh. und Psychiatrie,* juillet 1908. Dans ce travail, le scrupuleux auteur, se référant à une correspondance échangée-entre nous, m'attribue une influence sur l'évolution de ses idées.

persécution que postule le délire sert avant tout à justifier le changement d’attitude émotionnelle de la part du patient.

De ce point de vue, examinons les relations qui avaient auparavant existé entre le patient et son médecin et persécuteur Flechsig. Nous le savons : en 1884 et 1885, Schreber avait déjà été atteint d’une première maladie nerveuse, qui s’était déroulée « sans que survienne aucun accident touchant à la sphère du surnaturel » (p. 35). Pendant que Schreber se trouvait dans cet état, alors qualifié d’« hyponchondrie », état qui semblait se tenir dans les limites d’une névrose, Flechsig était son médecin. Schreber passa alors six mois à la Clinique de l'Université de Leipzig. Nous apprenons que Schreber, lorsqu’il fut guéri de cette première maladie nerveuse, avait gardé de son médecin un souvenir reconnaissant. « Le principal est qu’après une assez longue période de convalescence, passée à voyager, je finis par guérir ; je ne pouvais donc alors être rempli que des sentiments de la plus vive reconnaissance envers le Professeur Flechsig ; je donnai d’ailleurs une expression toute spéciale à ces sentiments et par une visite ultérieure que je fis à Flechsig et par les honoraires que je lui remis, honoraires que je jugeai proportionnés à ce que je lui devais. » Il est vrai que Schreber, dans les « Mémoires », ne loue pas sans faire quelques réserves le premier traitement qu’il reçut de Flechsig, mais ceci s’explique aisément par l’attitude contraire qu’il avait adoptée depuis lors. Le passage qui suit immédiatement celui que nous venons de citer témoigne de la cordialité primitive de ses sentiments pour le médecin qui l’avait traité avec tant de succès : « La reconnaissance fut peut-être encore plus profonde de la part de ma femme, laquelle vénérait dans le Professeur Flechsig celui-là même qui lui avait rendu son mari ; c’est pourquoi elle garda pendant des années sur son bureau le portrait de Flechsig. » (p. 36).

Ne sachant rien de la causation de la première maladie (qu’il serait indispensable de comprendre pour pouvoir vraiment élucider

la seconde et plus grave maladie), il nous faut maintenant nous lancer à l'aventure dans l'inconnu. Nous le savons : au cours de l'incubation de la maladie (c'est-à-dire entre la nomination de Schreber. en juin 1893, et son entrée en fonction, en octobre 1893), il rêva à plusieurs reprises que sa vieille maladie nerveuse était revenue. Une autre fois, pendant un état de demi-sommeil, il eut tout à coup l'impression qu'il devait être beau d'être une femme soumise à l'accouplement. Schreber rapporte l'un immédiatement après les autres ces rêves et ce fantasme ; si, à notre tour, nous les rapprochons, quant à leur contenu, nous pourrons en déduire que le souvenir de la maladie éveilla aussi celui du médecin et que l'attitude féminine manifestée dans le fantasme se rapportait dès l'origine au médecin. Ou peut-être ce rêve : la vieille maladie est revenue, exprimait en somme cette nostalgie : je voudrais revoir Flechsig. Notre ignorance du contenu psychique de la première maladie nous empêche d'aller plus loin dans ce sens. Peut-être un état de tendre attachement avait-il subsisté en Schreber à titre de reliquat de cet état morbide, attachement qui, à présent — pour des raisons inconnues — s'intensifia au point de devenir une inclination érotique. Ce fantasme érotique — qui restait encore à l'écart de l'ensemble de la personnalité — fut aussitôt désavoué par la personnalité consciente de Schreber ; il lui opposa une véritable « protestation mâle », pour parler comme Alfred Adler, mais pas dans le même sens que celui-ci[43]. Cependant, dans la psychose grave qui éclata bientôt après, le fantasme féminin s'affirma irrésistiblement, et il n'est besoin d'amender que fort peu l'imprécision paranoïde des termes employés par Schreber pour deviner que le malade craignait que le médecin lui-même abusât sexuellement de lui. La cause

43 Adler : Der psychische Hermaphroditismus im Leben und in der Neurose (« L'hermaphrodisme psychique dans la vie et dans la névrose »), *Fortschritte der Medizin,* 1910, n° 10. D'après Adler, la protestation mâle participe à la genèse du symptôme, dans le cas présent la personne proteste contre le symptôme tout constitué.

occasionnelle de cette maladie fut donc une poussée de libido homosexuelle, l'objet sur lequel cette libido se portait était sans doute dès l'origine le médecin Flechsig, et la lutte contre cette pulsion libidinale produisit le conflit générateur des phénomènes morbides.

Je m'arrête ici afin de faire face à l'orage d'attaques et d'objections que j'aurai soulevé. Quiconque connaît l'état actuel de la psychiatrie doit s'attendre au pire.

Accuser d'homosexualité un homme d'un niveau moral aussi élevé que l'ex-président de la Cour de Cassation Schreber ne constitue-t-il pas une impardonnable légèreté, un abus et une calomnie ? Non, car le malade a lui-même fait connaître à l'univers le fantasme de sa transformation en femme, et il s'est mis au-dessus de toutes les susceptibilités personnelles, au nom d'un intérêt supérieur. Il nous a par suite conféré à nous-mêmes le droit de nous occuper de ce fantasme, et le fait de l'avoir traduit en termes médicaux n'a rien ajouté à son contenu. Certes, mais le malade ne jouissait pas de sa raison quand il l'a fait, son idée de transformation en femme était une idée délirante. Nous ne l'avons pas oublié. Aussi ne nous soucions-nous que de la signification et de l'origine de cette idée morbide. Et nous en appelons à la distinction, que Schreber lui-même établit, entre Flechsig l'homme et « Flechsig l'âme ». Nous ne lui reprochons d'ailleurs rien, ni d'avoir eu des pulsions homosexuelles, ni de s'être efforcé de les refouler. Ce malade pourrait donner une leçon aux psychiatres, car, malgré son délire, lui du moins s'efforce de ne pas confondre le monde de l'inconscient avec le monde de la réalité.

Mais, objectera-t-on encore, il n'est nulle part expressément dit que la transformation en femme que Schreber redoutait dût s'accomplir au profit de Flechsig. — C'est exact, cependant il n'est pas difficile de comprendre pourquoi une accusation aussi grave n'est pas proférée dans ces mémoires destinés à la publicité, et dans

lesquels Schreber était soucieux de ne pas offenser « Flechsig l'homme ». Mais les atténuations apportées de ce fait à la manière de s'exprimer de Schreber ne vont pas jusqu'à voiler entièrement le sens réel de cette accusation. On peut soutenir que ce sens s'exprime après tout ouvertement dans un passage tel que celui-ci : « De cette façon, un complot se perpétra contre moi (en mars ou avril 1894 environ). Ce complot avait pour objet, une fois ma maladie nerveuse reconnue comme incurable, ou supposée telle, *de me livrer à un homme de telle sorte* que mon âme fût abandonnée, tandis que mon corps..., changé en un corps de femme, devait être abandonné... *comme tel à l'homme en question,* en vue d'abus sexuels[44]. » (p. 56). II est superflu de le faire observer : dans le texte personne n'est jamais nommé que l'on pourrait mettre à la place de Flechsig. Vers la fin du séjour de Schreber à la clinique de Leipzig, cette peur se fait jour en lui : « Il pourrait être jeté aux infirmiers » en vue d'abus sexuels (p. 98). Et l'attitude féminine envers Dieu, que Schreber avoue sans vergogne aux stades ultérieurs de son délire, lève certes les derniers doutes qui pourraient subsister au sujet du rôle originel attribué au médecin. L'autre des reproches élevés contre Flechsig retentit bruyamment d'un bout à l'autre du livre. Flechsig aurait tenté d'assassiner l'âme de Schreber. Nous le savons déjà : la nature exacte de ce crime échappait au patient lui-même, mais il était en rapport avec des choses si délicates qu'il fallut les soustraire à la publication (chapitre III). Un seul fil nous reste pour nous guider. Schreber illustre *l'assassinat d'âme* en en appelant au contenu légendaire du *Faust* de Goethe, du *Manfred* de Byron, du *Freischutz* de Weber (p. 22). Un de ces exemples est encore cité ailleurs. Schreber, à l'endroit où il expose la division de Dieu en deux personnes, identifie le « dieu inférieur » à Ahriman et le « dieu supérieur » à Ormuzd (p. 19) ; un peu plus loin, il y a la petite note suivante : « Le nom d'Ahriman se trouve d'ailleurs aussi, par exemple, dans le *Manfred* de Lord Byron, en rapport avec un

44 Les italiques sont de moi.

assassinat d’âme. » (p. 20). Or, dans ce drame, il n’y a à peu près rien que l’on puisse mettre en parallèle avec le pacte par lequel Faust vend son âme ; j’y ai aussi cherché en vain le terme *assassinat d’âme.* Mais l’essence et le secret du drame résident en un inceste fraternel. Ici notre fil nous laisse de court[45].

Je me réserve de revenir plus loin à la discussion de quelques autres objections, mais je me considère dès à présent en droit de m’en tenir à mon point de vue : la maladie de Schreber éclata à l’occasion d’une explosion de libido homosexuelle. Un détail remarquable de l’histoire du malade, détail que sans cela rien ne saurait expliquer, cadre bien avec cette hypothèse. Pendant que sa femme, pour sa propre santé, était partie pour quelques jours en congé, il se produisit chez le malade un nouvel « effondrement nerveux » qui devait exercer une influence décisive sur l’évolution de sa maladie. Sa femme, jusqu’alors, avait passé auprès de lui plusieurs heures par jour et déjeunait avec lui. Quand elle revint, au bout de quatre jours, elle le trouva terriblement changé, au point que lui-même désira ne plus la voir. « Ce qui détermina mon effondrement mental, ce fut particulièrement une certaine nuit, au

45 À l'appui de ce qui précède, je citerai ce passage où Manfred, dans la scène finale du drame, dit au démon qui vient le chercher :

...my past power

Was purchassed by no compact with thy crex.

(...mon pouvoir passé ne fut pas acheté par un pacte avec tes pareils.)

Ce qui est en contradiction flagrante avec le fait d'un pacte où l'on vend son âme. Cette erreur de Schreber n’est sans doute pas dépourvue de tendance. Il est certes tentant de rapprocher l’intrigue de *Manfred* de ce qui a été maintes fois dit de relatif aux relations incestueuses du poète avec sa demi-sœur. Et il est frappant de voir que l’autre drame de Byron, son célèbre Caïn, se passe dans la famille primitive, là où l'inceste entre frère et sœur ne pouvait encore se heurter à aucune objection. Avant de quitter le thème de l'assassinat d’âme, citons encore ce passage : « tandis qu'auparavant Flechsig était qualifié d’auteur premier de l’assassinat d’âme, à présent, depuis déjà quelque temps, on retourne exprès les rapports et on cherche à me *représenter* comme étant celui qui a commis l’assassinat d’âme.. » (p, 23).

cours de laquelle j'eus un nombre tout à fait inaccoutumé de pollutions, certes une demi-douzaine en cette seule nuit. » (p. 44). Il est facile de le comprendre : la seule présence de sa femme exerçait sur Schreber une influence protectrice contre le pouvoir d'attraction des hommes qui l'environnaient. Et si nous admettons qu'une pollution ne puisse pas se produire chez un adulte sans participation psychique, nous ajouterons aux pollutions qu'eut en cette nuit-là le patient l'appoint de fantasmes homosexuels demeurés inconscients.

Mais pourquoi cette explosion de libido homosexuelle chez le patient justement alors (entre le moment où il fut nommé et celui où il s'installa à Dresde), voilà ce que nous ne pouvons deviner en l'absence de données biographiques plus précises. Tout être humain oscille en général, tout au long de sa vie, entre des sentiments hétérosexuels et des sentiments homosexuels, et toute privation ou désenchantement d'un côté a pour effet habituel de le rejeter de l'autre. Nous ne connaissons, dans le cas de Schreber, aucun élément de cet ordre, mais nous ne devrons pas négliger d'attirer l'attention sur un facteur somatique qui pourrait bien avoir joué son rôle. Schreber, au moment où il tomba malade, avait cinquante et un ans, il se trouvait à cet âge critique pour la vie sexuelle où, chez la femme, après une exaltation préalable, la fonction sexuelle subit une involution notable, involution dont l'homme non plus ne semble pas exempt : il existe aussi pour l'homme une « ménopause » entraînant les dispositions morbides subséquentes[46].

Je puis me le figurer : une hypothèse d'après laquelle un sentiment de sympathie éprouvé pour son médecin par un homme éclate, renforcé, huit ans plus tard[47], et occasionne un si grave

46 Je dois ce renseignement sur l'âge qu'avait Schreber lors de sa maladie à l'amabilité de l'un de ses parents ; ce renseignement me fut fourni par l'intermédiaire du Dr Stegmann, de Dresde, Hormis ce renseignement, je ne me suis servi dans ce travail de rien qui n'émanât du texte même des *Mémoires d'un névropathe*.

47 Tel est l'intervalle séparant la première maladie de Schreber de la seconde.

trouble psychique, cette hypothèse, dis-je, doit sembler hasardeuse. Mais je ne nous crois pas justifiés à rejeter une telle hypothèse sur la seule vertu de son invraisemblance si, par ailleurs, elle se recommande à nous ; nous ferons mieux d’essayer de voir jusqu’où elle peut nous conduire. Car cette invraisemblance peut n’être que temporaire et tenir à ce que l'hypothèse douteuse n’a pas encore trouvé sa place dans une connexion d’ensemble, à ce que cette hypothèse est la première avec laquelle nous avons abordé le problème. Mais pour ceux qui ne savent pas suspendre leur jugement, et qui trouvent notre hypothèse tout à fait insoutenable, il est aisé de faire voir qu’il est possible de lui faire perdre son caractère surprenant. Le sentiment de sympathie éprouvé pour le médecin peut très bien avoir été dû à un processus de « transfert », transfert par lequel un investissement affectif du malade fut transposé d’une personne qui lui importait fort à la personne du médecin, indifférente en elle-même, de telle sorte que le médecin semble avoir été choisi comme substitut d’une autre, tenant de beaucoup plus près au malade. En termes plus concrets, le médecin ayant rappelé d’une manière quelconque son frère ou son père au malade, celui-ci retrouva dans le médecin son frère ou son père, et alors il n’y a plus rien de surprenant à ce que, dans certaines circonstances, la nostalgie de cette personne substituée se réveille et exerce une action d’une violence que seule son origine et son importance originelle permettent d’expliquer.

Pour cet essai d’explication, il serait intéressant de savoir si le père du patient vivait encore lorsque celui-ci tomba malade, si celui-ci avait eu un frère, et si ce frère, à cette époque, était du nombre des vivants ou du nombre des « bienheureux ». J’éprouvai par suite une grande satisfaction en trouvant enfin, après de longues recherches, dans les « Mémoires d’un névropathe », le passage suivant, par lequel le malade lui-même lève tous les doutes à cet égard : « La mémoire de mon père et de mon frère... m’est aussi

sacrée que…, etc… » (p. 442). Ainsi tous deux étaient déjà morts lors de la deuxième maladie, — peut-être même lors de la première ?

Nous n’aurons, je pense, plus besoin de nous élever contre l’hypothèse d’après laquelle un fantasme de désir de nature féminine (homosexuel passif) aurait été la cause occasionnelle de la maladie, fantasme ayant pris pour objet la personne du médecin. Une vive résistance à ce fantasme s’éleva en Schreber de la part de l’ensemble de sa personnalité, et la lutte défensive qui s’ensuivit, — lutte qui eût pu peut-être tout aussi bien revêtir une autre forme, — adopta, pour des raisons inconnues, la forme d’un délire de persécution. Celui dont il avait la nostalgie devint alors son persécuteur, le fond même du fantasme de désir devint celui de la persécution. Nous présumons que ce même schéma général se montrera applicable à d’autres cas encore de délire de persécution. Ce qui distingue cependant le cas de Schreber d’autres cas semblables, c’est son évolution ultérieure et la transformation qu’au cours de cette évolution il vint à subir.

L’une de ces transformations consista dans le remplacement de Flechsig par la plus haute figure de Dieu, ce qui d’abord semble amener une aggravation du conflit, une intensification intolérable de la persécution. Mais on le voit bientôt : cette première transformation du délire amène la seconde et, avec celle-ci, la solution du conflit. Il était impossible à Schreber de se complaire dans le rôle d’une prostituée livrée à son médecin ; mais la tâche qui lui est à présent imposée, de donner à Dieu lui-même la volupté qu’il recherche, ne se heurte pas aux mêmes résistances de la part du moi. L’émasculation n’est plus une honte, elle devient *conforme à l’ordre de l’univers*, elle prend place dans un grand ensemble cosmique, elle permet une création nouvelle de l’humanité après que celle-ci s’est éteinte. « Une nouvelle race d’hommes, née de l’esprit de Schreber », révéreront un jour leur ancêtre dans cet homme qui se croit aujourd’hui un persécuté. Ainsi, les deux partis en présence

trouvent à se satisfaire. Le moi est dédommagé par le délire des grandeurs, cependant que le fantasme de désir féminin se fait jour et devient acceptable. Le conflit et la maladie peuvent à présent prendre fin. Le sens de la réalité, néanmoins, qui s’était entre temps renforcé chez le patient, le contraint à ajourner du présent dans un avenir lointain la solution trouvée, à se contenter pour ainsi dire d’une réalisation asymptotique de son désir[48]. Sa transformation en femme, il le prévoit, aura lieu un jour, jusque-là la personne du Président Schreber demeurera indestructible.

Dans les traités de psychiatrie, il est souvent dit que le délire des grandeurs dérive du délire de persécution en vertu du processus suivant : le malade, primitivement victime d’un délire de persécution où il se voit en butte aux puissances les plus redoutables, éprouverait le besoin de s’expliquer cette persécution et en viendrait ainsi à se croire lui-même un personnage important, digne d’une persécution pareille. Le développement du délire des grandeurs est ainsi rapporté à un processus que nous pourrions appeler, pour nous servir d’un terme excellent dû à E. Jones, « rationalisation ». Mais nous sommes d’avis que c’est penser d’une manière aussi peu psychologique que possible que d’attribuer à une rationalisation des conséquences affectives d’une telle importance, c’est pourquoi nous nous séparons nettement des auteurs précités. Et nous ne prétendons point pour l’instant connaître l’origine du délire des grandeurs.

Pour en revenir au cas de Schreber, il nous faut avouer que toute tentative d’élucider la transformation subie par son délire se heurte à d’extraordinaires difficultés. Par quelles voies et par quels moyens s’effectue l’ascension de Flechsig à Dieu ? À quelle source Schreber puisa-t-il le délire des grandeurs qui lui permit, de façon si

48 Il écrit vers la fin du livre : « Ce n’est qu’au titre d’une possibilité dont il faille tenir compte que je le dis : mon émasculation pourrait cependant encore avoir lieu, à cet effet qu’une génération nouvelle sortît de mon sein de par une fécondation divine » (p. 290).

heureuse, de se réconcilier avec sa persécution, ou, pour parler en termes analytiques, d'accepter le fantasme de désir qui avait dû être refoulé ? Les « Mémoires d'un névropathe » nous donnent une première clé de ce mystère en nous faisant voir que, pour Schreher, « Flechsig » et « Dieu » appartenaient à une même série. Dans un de ses fantasmes, Schreber s'imagine surprenant une conversation entre Flechsig et la femme de celui-ci, conversation au cours de laquelle Flechsig se qualifie de « Dieu-Flechsig », ce qui, aux yeux de sa femme, le fait passer pour fou (p. 82). Mais il est un autre trait, dans le développement du délire de Schreber, qui mérite toute notre attention. Si nous envisageons l'ensemble de ce délire, nous voyons que le persécuteur se décompose en deux personnes : Flechsig et Dieu ; de même, Flechsig se divise lui-même plus tard en deux personnes, le Flechsig « supérieur » et le Flechsig « du milieu », comme Dieu en Dieu « inférieur » et en Dieu « supérieur ». Aux stades ultérieurs de la maladie, la décomposition de Flechsig va plus loin encore (p. 193). Une telle décomposition est tout à fait caractéristique des psychoses paranoïdes. Celles-ci décomposent, tandis que l'hystérie condense. Ou plutôt ces psychoses résolvent à nouveau en leurs éléments les condensations et les identifications réalisées dans l'imagination inconsciente. Si, chez Schreber, cette décomposition se reproduit plusieurs fois, il faut y voir, d'après C.-G. Jung[49], la preuve de l'importance que possède la personne en question. Toutes ces subdivisions de Flechsig et de Dieu en plusieurs

49 C.-G. Jung : « Ein Beitrag zur Psychologie des Gerüchtes » (Contribution à la psychologie des faux bruits), *Zentralblatt fiür Psychoanalyse* n° *3.* 1910. Jung a probablement raison quand il dit encore que cette décomposition, conforme en ceci à la tendance générale de la schizophrénie, dépouille par l'analyse les représentations de leur puissance, ce qui a pour but d'empêcher l'éclosion d'impressions trop fortes. Mais quand l'une de ses patientes lui dit : « Ah ! êtes-vous encore un Dr Jung ? Ce matin, quelqu'un qui est venu me voir disait aussi qu'il était le Dr Jung », il faut traduire ce propos par l'aveu suivant : « Vous me rappelez en ce moment une autre personne de la série de mes transferts que lors de votre visite précédente. »

personnes signifient la même chose que la division du persécuteur en Flechsig et en Dieu. Ce sont des doublets d’une seule et même importante relation ; O. Rank a aussi trouvé, dans la formation des mythes[50], de tels « doublets ». Et l’interprétation de tous ces traits isolés sera encore facilitée si nous ne perdons pas de vue la bipartition originelle du persécuteur en Flechsig et en Dieu, ni l’explication que nous en avons déjà donnée : cette bipartition serait la réaction paranoïde à une identification antérieure entre deux personnes ou à leur appartenance à une même série. Si le persécuteur Fleclisig fut en son temps un être aimé, alors Dieu ne serait lui-même que le retour d’un autre être également aimé, mais d’une importance sans doute plus grande.

Si nous poursuivons dans le même sens, ce que nous semblons être en droit de faire, nous devrons nous dire que cette autre personne ne saurait être que le père de Schreber. Il s’ensuit que Flechsig n’en est que plus nettement réduit au rôle du frère, du frère *aîné* que Schreber, espérons-le, dut avoir[51]. La racine de ce fantasme féminin, qui déchaîna une si violente opposition de la part du malade, serait ainsi une nostalgie de son père et de son frère, nostalgie exaltée jusqu’à comporter un renforcement érotique. Cette nostalgie, en tant qu’elle se rapportait au frère, se fixa par transfert sur le médecin Flechsig, mais dès qu’elle fut ramenée au père, le conflit dont Schreber était le théâtre commença de prendre fin.

Nous ne nous sentirons en droit d’introduire ainsi le père de Schreber dans le délire de celui-ci que si cette nouvelle hypothèse nous permet de mieux comprendre ce délire et d’en élucider des détails jusqu’alors inintelligibles. On s’en souvient : le Dieu de Schreber et les rapports de Schreber à son Dieu présentaient les

50 O. Rank : « Der Mythus von der Geburt des Helden » *(*Le mythe de la naissance du héros*), Schriften zur angewandten Seelenkunde,* V, 1909 (2ème édition, 1922).

51 Les *Mémoires d'un névropathe* ne nous fournissent aucun éclaircissement sur ce point.

traits les plus étranges. Le plus curieux mélange de critique blasphématoire, de rébellion, d'insubordination et de dévotion respectueuse s'y rencontraient. Dieu, qui avait succombé à l'influence suborneuse de Flechsig, n'était pas en état de rien apprendre par l'expérience ; il ne comprenait pas les hommes vivants parce qu'il ne s'entendait à fréquenter que les cadavres, et il manifestait son pouvoir par une série de miracles qui, bien qu'assez frappants, étaient cependant insipides et puérils.

Le père du Président Schreber n'avait pas été quelqu'un d'insignifiant. C'était le Dr Daniel Gottlieb Moritz Schreber, dont le souvenir est resté vivant jusqu'à ce jour, grâce aux innombrables « *Associations Schreber* », florissantes surtout en Saxe ; il était de plus *médecin.* Ses efforts en vue de former harmonieusement la jeunesse, d'assurer la collaboration de l'école et de la famille, d'élever le niveau de la santé des jeunes gens au moyen de la culture physique et du travail manuel, ont exercé une action durable sur ses contemporains[52]. Les innombrables éditions, répandues dans les milieux médicaux, de son « Arztliche Zimmergymnastik » (Gymnastique médicale de chambre) témoignent de son renom en tant que fondateur de la gymnastique thérapeutique en Allemagne.

Un père tel que ce Dr Schreber n'était certes pas impropre, dans le souvenir attendri du fils auquel il fut si tôt ravi par la mort, à subir la transfiguration divine.

Pour notre manière actuelle de sentir, il existe à la vérité un abîme qu'on ne saurait combler entre la personne de Dieu et celle de n'importe quel homme, quelqu'éminent qu'il puisse être. Mais il

52 Je yeux ici remercier le Dr Stegmann, de Dresde, pour la communication d'un numéro de la revue intitulée : *Der Freund der Schreber Vereine* (*L'ami des Associations Schreber).* Dans ce numéro (2e année, fascicule 10) publié à l'occasion du centenaire de la naissance du Dr Schreber, se trouvent des données biographiques sur lui. Le Dr Schreber senior naquit en 1808 et mourut en 1861, âgé seulement de cinquante-trois ans. Je sais, par la source déjà mentionnée, que notre patient avait alors dix-neuf ans.

convient de nous souvenir que tel ne fut pas toujours le cas. Les dieux des peuples antiques leur étaient apparentés de plus près. Chez les Romains, l’empereur défunt était régulièrement déifié, et Vespasien, homme de sens solide et rassis, s’écria en tombant malade : « Malheur à moi ! il me semble que je deviens dieu ! »[53].

Nous connaissons l’attitude qu’ont les garçons envers leur père : elle implique ce même mélange de respectueuse soumission et d’insubordination révoltée que nous avons trouvée dans les rapports de Schreber à son Dieu : on ne saurait s’y méprendre, cette attitude constitue le prototype sur lequel la réaction de Schreber est fidèlement calquée. Mais le fait que le père de Schreber ait été un médecin en vue et à coup sûr vénéré par ses clients, ce fait, dis-je, nous explique les traits de caractère les plus frappants que possède ce Dieu, traits que Schreber fait ressortir sous un jour critique. Peut-on imaginer ironie plus amère que de prétendre qu’un tel médecin ne comprend rien aux hommes vivants et ne s’entend à fréquenter que les cadavres ? Faire des miracles, c’est là certes un attribut essentiel de Dieu, mais le médecin aussi accomplit des miracles ; ses clients enthousiastes proclament, en effet, qu’il accomplit des cures miraculeuses. Aussi le fait justement que ces miracles, auxquels l’hypocondrie du malade a fourni la matière, se trouvent être incroyables, absurdes et en partie même stupides, nous remettra en mémoire ce que j’ai dit dans ma « Science des Rêves »[54] : quand un rêve est absurde, c’est qu’il exprime ironie, dérision. Ainsi l’absurdité sert à représenter la même chose dans la paranoïa.

En ce qui touche d’autres reproches faits par Schreber à Dieu, par exemple celui d’après lequel Dieu n’apprendrait rien par l’expérience, il est naturel de penser que nous nous trouvons là en

53 Suétone : *Vie des Césars,* chapitre 23. Cette déification des chefs commença par Jules César. Auguste, dans les inscriptions de son règne, s’intitulait *Divi filins.*

54 *Traumdeutung, 1ère* édition, p. 295. *Science des Rêves,* tr. Meyerson, Alcan, p. 378 et suiv.

présence du mécanisme infantile du « Menteur ! Tu en es un toi-même ! »[55], les enfants se plaisant en effet à rétorquer un reproche en l’appliquant, sans y rien changer à celui qui le leur a fait. De même, les voix mentionnées page 23 permettent de supposer que l’accusation d'*assassinat d’âme* élevée contre Flechsig était originairement une auto-accusation[56].

Enhardis par ce fait que la profession du père de Schreber nous a permis d’élucider les particularités du Dieu schrébérien, nous allons à présent risquer une interprétation de la curieuse structure que Schreber prête à l’Être divin. Le monde divin, ainsi que l’on sait, se compose des *empires antérieurs de Dieu* (appelés encore *vestibules du ciel,* qui contiennent les âmes des défunts) et du Dieu *inférieur* comme du Dieu *supérieur,* lesquels, ensemble, constituent les *empires postérieurs de Dieu* (p. 19). Bien que nous rendant parfaitement compte qu’il y a là une condensation que nous ne saurions résoudre en tous ses éléments, nous pouvons nous servir ici d’une clé qui est déjà entre nos mains. Si les oiseaux *miraculés* qui, après que nous les eûmes démasqués, se sont trouvés être des jeunes filles, dérivent des *vestibules du ciel*[57], alors ne pourrait-on pas regarder les empires antérieurs de Dieu comme étant le symbole de la féminité, et les empires postérieurs de Dieu comme étant celui de la virilité ? Et si nous savions de façon certaine que le frère défunt de Schreber eût été son aîné, nous serions en droit de voir, dans la décomposition de Dieu en un Dieu inférieur et un Dieu supérieur, une

55 C’est probablement une « revanche » de cette sorte qui inspira l’observation suivante notée par Schreber : « *Toute tentative d’exercer sur lui une influence éducative doit être abandonnée comme étant sans espoir* » (p. 188). Ce personnage inéducable, c’est Dieu.

56 « Tandis que, depuis quelque temps déjà, les rapports ont été invertis exprès et que l’on cherche à me *représenter* comme étant l’auteur de l’assassinat d'âme, etc... »

57 Le mot allemand *Vorhof,* comme le mot français vestibule, est d’ailleurs également employé pour désigner une région des organes génitaux externes de la femme (N. d. T.)

expression de ce fait, dont le patient aurait gardé la mémoire, qu’après la mort prématurée de son père, son frère aîné l’aurait pour lui remplacé.

Je voudrais à ce propos mentionner ici le soleil qui, par ses « rayons », acquit une si grande importance dans l’expression du délire de Schreber. Les rapports de Schreber au soleil sont quelque chose de tout à fait spécial. Le soleil lui parle un langage humain et se révèle ainsi à lui comme étant un être animé ou l’organe d’un être encore plus haut qui se trouverait derrière lui (p. 9). Un rapport médical nous l’apprend : Schreber « hurle au soleil des menaces et des injures »[58] (p. 382), il lui crie qu’il devrait ramper et se cacher devant lui. Il nous l’apprend lui-même : le soleil pâlit devant lui[59]. La part que le soleil a à son destin se manifeste par ceci que des changements importants ont lieu dans l’aspect de l’astre dès que chez Schreber se produisent des modifications, comme pendant les premières semaines de son séjour à Sonnenstein (p. 135). Schreber nous facilite grandement l’interprétation de son mythe solaire. Il identifie le soleil directement à Dieu, tantôt au Dieu inférieur (Ahriman)[60], tantôt au Dieu supérieur (Ormuzd). « Le jour suivant..., je vis le Dieu supérieur, cette fois non plus avec l’œil de l’esprit, mais avec les yeux du corps. C’était le soleil, non pas le soleil sous son aspect habituel et tel qu’il apparaît à tous les hommes, mais, etc... » (p. 137). Par suite. Schreber agit d’une façon tout simplement logique lorsqu’il traite le soleil comme étant Dieu en personne.

58 « Le soleil est une putain « (p. 384).

59 « De plus, le soleil s’offre à moi en partie sous un autre aspect qu'avant ma maladie. Quand, tourné vers le soleil, je lui parle à haute voix, ses rayons pâlissent devant moi. Je peux en tout repos fixer le soleil et n’en suis que très modérément ébloui, tandis que, du temps où j’étais bien portant, je n’aurais, pas plus que les autres hommes, pu fixer le soleil durant une minute » (Note de la page 139).

60 « Les voix qui me parlent identifient à présent (depuis juillet 1894) Ahriman directement au soleil » (p. 88).

Je ne suis pas responsable de la monotonie des solutions qu’apporte la psychanalyse : le soleil, en conséquence de ce qui vient d’être dit, ne saurait être à nouveau qu’un symbole sublimé du père. Le symbolisme ne se soucie pas ici du genre grammatical, du moins en ce qui concerne l'allemand, car, dans la plupart des autres langues, le soleil est du genre masculin. Dans cette figuration qui reflète le couple parental, l’autre parent est représenté par la terre, qualifiée couramment de mère nourricière. L’analyse des fantasmes pathogènes chez les névrosés confirme bien souvent cette assertion. Je ne ferai qu’une seule allusion aux rapports qui relient ces fantasmes des névrosés aux mythes cosmiques. L’un de mes malades, qui avait perdu de bonne heure son père, cherchait à le retrouver dans tout ce qui, en la nature, est grand et sublime. Je compris, grâce à lui, que l’hymne nietszchéen « Avant le lever du soleil » exprime sans doute la même nostalgie[61]. Un autre de mes malades, devenu névrosé après la mort de son père, avait eu un premier accès d’angoisse et de vertige au moment où il bêchait le jardin en plein soleil. Il m’apporta de lui-même cette interprétation : il avait eu peur parce que son père le regardait pendant qu’il travaillait sa mère avec un instrument tranchant Comme j’osai élever quelque objection, il rendit sa conception plus plausible en ajoutant que, déjà du vivant de son père, il l’avait comparé au soleil, bien qu’alors dans une intention satirique. Chaque fois qu’on lui demandait où son père passerait l’été, il répondait en citant les vers sonores du « Prologue au ciel » de *Faust :*

Und seine vorgeschrieb’ne Reise

Vollendet mit Donnergang.

(Et dans un sillage de tonnerres

Il accomplit son voyage prescrit).

61 *Ainsi parlait Zarathoustra*, IIIème Partie. Nietzsche aussi perdit son père étant encore enfant.

Le père de ce malade, sur l’avis des médecins, allait en effet chaque année à Marienbad. Chez ce malade, l’attitude classique du garçon envers le père s’était manifestée en deux temps. Tant que son père avait vécu, rébellion totale et discorde ouverte ; aussitôt après la mort du père, névrose basée sur une soumission d’esclave et une obéissance rétroactive à celui-ci.

Nous nous retrouvons donc, dans le cas de Schreber, sur le terrain familier du complexe paternel[62]. Si la lutte contre Flechsig finit par se dévoiler, aux yeux de Schreber, comme étant un conflit avec Dieu, c’est que nous avons à traduire ce dernier combat par un conflit infantile avec le père, conflit dont les détails, à nous inconnus, ont déterminé le contenu du délire de Schreber. Rien ne manque ici du matériel que l’on découvre, grâce à l’analyse, dans d’autres cas du même genre ; chacun des éléments est représenté par une allusion ou une autre. Dans ces événements infantiles, le père joue le rôle d’un trouble-fête qui empêche l’enfant de trouver la satisfaction qu’il recherche ; cette satisfaction est le plus souvent autoérotique, bien que, plus tard, le plaisir autoérotique soit souvent remplacé dans l’imagination du sujet par une satisfaction un peu moins dénuée de gloire[63]. Vers la période finale de son délire, la sexualité infantile célèbre chez Schreber un triomphe grandiose : la volupté devient « emplie de la crainte de Dieu », Dieu lui-même (le père) ne se lasse jamais de l’exiger de lui. La menace la plus redoutée que puisse faire le père : la castration, a elle-même fourni l’étoffe du fantasme de désir de la transformation en femme, fantasme d’abord combattu, et ensuite accepté. L’allusion à un forfait que recouvre la formation substitutive *assassinat d’âme* y constitue une allusion plus que transparente. Il se trouve que l’infirmier en chef est identique à ce M. von W. qui habitait la même maison que les Schreber, et qui, d’après les voix, aurait faussement accusé Schreber de se livrer à

62 De même le « *fantasme de désir féminin* » chez Schreber n’est que l’une des formes classiques que revêt chez l’enfant ce complexe central.

63 Cf. mes observations à ce sujet dans l'Analyse de l'« Homme aux rats ».

l’onanisme (p. 108). Les voix disent, comme pour donner un fondement à la menace de castration : « On doit en effet vous *représenter*[64] comme vous livrant à des excès voluptueux. » (p. 127). Il y a enfin le penser obsédant (p. 47) auquel le malade se soumet, parce qu’il suppose que, s’il cessait un seul instant de penser, Dieu croirait qu’il est devenu imbécile et se retirerait de lui. Ceci est la réaction même, qui nous est par ailleurs connue, à la menace ou à la crainte de perdre la raison pour s’être livré à des pratiques sexuelles, en particulier à l’onanisme[65]. Mais vu la somme énorme d’idées délirantes hypocondriaques présentées par ce malade[66], il n’y a peut-être pas lieu d’attacher grand prix à ce que certaines d’entre elles coïncident mot pour mot avec les craintes hypocondriaques des masturbateurs[67].

64 Les systèmes du « *présentation et du noter* », si on les rapproche des « *âmes éprouvées* » (ou qui ont passé leurs examens, *geprüft* en allemand), fait penser à des faits qui se seraient passés lors des années scolaires de Schreber.

65 « Que telle ait été la fin poursuivie, voilà ce qui, auparavant, était avoué ouvertement dans cette phrase que j’ai entendu proférer d’innombrables foi par le dieu supérieur : « *Nous voulons vous détruire la raison* » » (p. 206).

66 Je ne veux pas laisser passer l’occasion de faire observer ici que je ne saurais tenir pour valable aucune théorie de la paranoïa qui n’impliquerait pas les symptômes *hypocondriaques* presque toujours concomitants de cette psychose. Il me paraît que la relation de l’hypocondrie à la paranoïa est la même que celle de la névrose d’angoisse à l’hystérie.

67 « C'est pourquoi l’on essayait de me pomper la moelle épinière, ce qui avait lieu par l’intermédiaire de « petits hommes » que l’on me mettait dans les pieds. Je parlerai encore plus loin de ces petits hommes, qui offrent quelque parenté avec le phénomène dont j’ai déjà parlé dans le chapitre VI ; généralement ils étaient deux : un « petit Flechsig » et un « petit von W. » ; je percevais leurs voix dans mes pieds » (p. 154). Von W. est ce même personnage qui aurait accusé Schreber de se livrer à l’onanisme. Les petits hommes semblent à Schreber lui-même être un des phénomènes les plus curieux et à certains points de vue les plus énigmatiques de sa maladie (p. 157). Ils paraissent résulter d’une condensation entre enfants et spermatozoïdes.

Un autre analyste, plus hardi dans ses interprétations, ou bien plus au courant que moi, par des relations personnelles avec la famille Schreber, des personnes, du milieu et des petits événements parmi lesquels le patient se mouvait, n’aurait pas grand peine à rapporter d’innombrables détails du délire schrébérien à leurs sources et à en découvrir par là le sens, ceci en dépit de la censure à laquelle les « Mémoires d’un Névropathe » ont été soumis. Nous, il nous faut nous contenter de la vague esquisse du matériel infantile que nous avons tracée, de ce matériel sous les espèces duquel la maladie paranoïde a représenté le conflit actuel.

J’ajouterai encore un mot relativement aux causes de ce conflit, qui éclata à l’occasion d’un fantasme de désir féminin. Nous le savons : quand un fantasme de désir se manifeste, notre tâche est de le rapporter à quelque frustration, quelque privation imposée par la vie réelle. Or, Schreber avoue avoir subi une telle privation. Son mariage, qu’il qualifie par ailleurs d’heureux, ne lui donna pas d’enfants, en particulier il ne lui donna pas le fils qui l’eût consolé de la perte de son père et de son frère et vers lequel eût pu s’épancher sa tendresse homosexuelle insatisfaite[68]. Sa lignée était menacée de s’éteindre, et il semble qu’il fut assez fier de sa descendance et de sa famille (p. 24). « Les Flechsig, comme les Schreber, appartenaient tous deux à *la plus haute noblesse céleste »,* — telle était l’expression employée. Les Schreber, en particulier, portaient le titre de *Margraves de Toscane et de Tasmanie,* les âmes, suivant une sorte de vanité personnelle, ayant coutume de se parer de titres terrestres quelque peu grandiloquents[69]. « Napoléon, bien qu’après un dur combat intérieur, se sépara de sa Joséphine, parce qu’elle ne pouvait fonder une dynastie[70]. Schreber peut très bien s’être imaginé que, s’il était une femme, il aurait mieux su s’y prendre pour avoir des

68 « Après la guérison de ma première maladie, je vécus avec ma femme huit années en somme très heureuses, années où je fus de plus comblé d’honneurs. Ces années ne furent obscurcies, à diverses reprises, que par la déception renouvelée de notre espoir d’avoir des enfants. » (p. 36).

enfants, et c’est ce qui lui ouvrit la voie de la régression jusqu’aux premières années de son enfance et lui permit de se replacer dans cette attitude féminine envers son père qu’il avait eue alors. Son délire ultérieur, qui consistait à croire que le monde, par suite de son émasculation, serait peuplé d’une « nouvelle race d’hommes de l’esprit de Schreber » (p. 288), — idée délirante dont la réalisation apparaissait à Schreber de plus en plus perdue dans l’avenir, — ce délire avait aussi pour but de le dédommager du fait qu’il n’eût pas d’enfants. Si les petits hommes, que Schreber lui-même trouve si énigmatiques, sont des enfants, alors il est tout à fait compréhensible qu’ils soient en si grand nombre rassemblés sur sa tête (p. 158), car ils sont vraiment les « enfants de son esprit »[71].

69 Après avoir fait cette remarque qui, entre parenthèses, a conservé jusque dans le délire l'aimable ironie du temps de la santé, Schreber se met à retracer les relations qui auraient existé dans les siècles passés entre les familles Flechsig et Schreber. De même, un fiancé, ne pouvant concevoir comment il a pu vivre si longtemps sans connaître celle qu’aujourd’hui il aime, veut absolument avoir déjà fait sa connaissance à quelque occasion antérieure.

70 De ce point de vue, nous mentionnerons cette protestation du malade contre certaines allégations des médecins dans leur rapport : « Je n'ai jamais joué à la légère avec l’idée d’un divorce ni montré aucune indifférence relativement au maintien de notre mariage, ainsi qu'on pourrait le croire d’après la façon dont s'exprime le rapport quand il prétend que j'étais toujours prêt à répliquer que ma femme n’avait qu’à divorcer. » (p. 436).

71 Cf. ce que j’ai dit de relatif à la manière de représenter la descendance du père et sur la naissance de Pallas Athéné dans l'analyse de l'« Homme aux rats ».

III. Du mécanisme de la paranoïa

Nous avons jusqu'ici traité du complexe paternel qui domine le cas de Schreber et du fantasme de désir pathogène. Il n'y a là rien de caractéristique de la paranoïa, rien que l'on ne sache retrouver dans d'autres cas de simple névrose et qu'on n'y retrouve en effet. Le trait distinctif de la paranoïa (ou de la démence paranoïde)[72] doit être recherché ailleurs : dans la forme particulière que revêtent les symptômes, et de cette forme il convient de rendre responsable non point les complexes, mais le mécanisme de la formation des symptômes ou celui du refoulement. Nous serions enclins à dire que ce qui est essentiellement paranoïaque dans ce cas morbide, c'est que le malade, pour se défendre d'un fantasme de désir homosexuel, ait réagi précisément au moyen d'un délire de persécution de cet ordre.

Ces considérations donnent plus de poids encore à ce fait que l'expérience nous montre : il existe une relation intime, peut-être même constante, entre cette entité morbide et les fantasmes de désir homosexuels. Me méfiant sur ce point de mon expérience personnelle, j'ai ces dernières années, avec mes amis C.-G. Jung, de Zurich, et S. Ferenczi, de Budapest, étudié de ce seul point de vue un grand nombre de cas paranoïaques observés par eux. Parmi les malades dont l'histoire fournit le matériel de notre étude se trouvaient des femmes aussi bien que des hommes ; ils différaient

72 Voir la note 1.

par la race, la profession et la classe sociale. Or, nous fûmes très surpris de voir avec quelle netteté, dans tous ces cas, la défense contre un désir homosexuel était au centre même du conflit morbide ; tous ces malades avaient échoué dans la même tâche, ils n'avaient pu parvenir à maîtriser leur homosexualité inconsciente renforcée[73].

Voilà qui n'était certes pas conforme à notre attente. L'étiologie sexuelle n'est justement pas du tout évidente dans la paranoïa ; par contre, les traits saillants de la causation de celles-ci sont les humiliations, les rebuffades sociales, tout particulièrement quand il s'agit de l'homme. Mais y regardons-nous un peu plus en profondeur, nous voyons alors que la participation de la composante homosexuelle de la vie affective à ces blessures sociales est ce qui réellement agit sur les malades. Tant qu'un psychisme, en fonctionnant normalement, nous interdit de plonger notre regard dans ses profondeurs, nous pouvons être en droit de douter que les rapports affectifs de l'individu à son prochain, au sein de la vie sociale, aient la moindre relation, du point de vue actuel ou génétique, avec l'érotisme. Mais le délire met régulièrement cette relation en lumière et ramène le sentiment social à sa racine, laquelle plonge dans un désir érotique cru. C'est ainsi que le Président Schreber, dont le délire atteignit son point culminant en un fantasme de désir homosexuel, n'avait, au temps où il était bien portant, — d'après tous les témoignages — jamais présenté le moindre signe d'homosexualité au sens vulgaire du mot.

Je crois qu'il n'est ni superflu ni injustifié d'essayer de faire voir comment la connaissance des processus psychiques que la psychanalyse nous a donnée permet dès à présent de comprendre le

73 L'analyse d'un cas de paranoïa (J. B., par Maeder) vient apporter une confirmation à cette manière de voir. « Psychologische Untersuchungen an Dementia praecox-Kranken »), *Jahrbuch für psychoanalyt. und psychopath. Forschungen,* II, 1910. Je regrette de n'avoir pu lire ce travail au moment où je préparais le mien.

rôle des désirs homosexuels dans la genèse de la paranoïa. Des investigations récentes[74] ont attiré notre attention sur un stade par lequel passe la libido au cours de son évolution de l'autoérotisme à l'amour objectal[75]. On l'a appelé stade du *narcissisme ;* je préfère, quant à moi, le terme, peut-être moins correct mais plus court et plus euphonique de *narcisme.* Ce stade consiste en ceci : l'individu en voie de développement rassemble en une unité ses instincts sexuels, qui jusque-là agissaient sur le mode autoérotique, afin de conquérir un objet d'amour, et il se prend d'abord lui-même, il prend son propre corps, pour objet d'amour avant de passer au choix objectal d'une personne étrangère. Peut-être ce stade intermédiaire entre l'autoérotisme et l'amour objectal est-il inévitable au cours de tout développement normal, mais il semble que certaines personnes s'y arrêtent d'une façon insolitement prolongée, et que bien des traits de cette phase persistent chez ces personnes aux stades ultérieurs de leur développement. Dans ce « soi-même » pris comme objet d'amour, les organes génitaux constituent peut-être déjà l'attrait primordial. L'étape suivante conduit au choix d'un objet doué d'organes génitaux pareils aux siens propres, c'est-à-dire au choix homosexuel de l'objet ; puis, de là, à l'hétérosexualité. Ceux qui, plus tard, deviennent des homosexuels manifestes sont des hommes n'ayant jamais pu, — ainsi nous l'admettons, — se libérer de cette exigence que l'objet doive avoir les mêmes organes génitaux qu'eux-mêmes. Et les théories sexuelles infantiles, qui attribuent d'abord aux deux sexes les mêmes organes génitaux, doivent exercer sur ce fait une très grande influence.

74 J. Sadger : « Ein Fall von multipler Perversion mit hysterischen Absenzen » (« Un cas de perversion multiple avec absences hystériques ») *Jahrbuch für psychoanalyt. und psychopath. Forschungen*, vol. II, 1910). — Freud : « Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci », 1510 (« Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », trad. Marie Bonaparte, Paris, Gallimard, 1927).

75 *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* 1905 (« Trois essais sur la théorie de la Sexualité »), traduction Reverchon, Paris, Gallimard. 1922.

Le stade du choix hétérosexuel de l'objet une fois atteint, les aspirations homosexuelles ne sont pas, comme on pourrait s'y attendre, suspendues ou arrêtées, mais simplement détournées de leur objectif sexuel et employées à d'autres usages. Elles se combinent alors avec certains éléments des instincts du moi, afin de constituer ensemble, à titre de composantes, « prenant sur eux appui »[76], les instincts sociaux. C'est ainsi que les aspirations homosexuelles représentent la contribution fournie par l'érotisme à l'amitié, à la camaraderie, à l'esprit de corps, à l'amour de l'humanité en général. On ne saurait deviner, d'après les relations sociales normales des hommes, de quelle importance sont ces contributions dérivées de l'érotisme, à la vérité d'un érotisme inhibé quant à son objectif sexuel. Mais il convient à ce propos de le remarquer : ce sont justement les homosexuels manifestes, et parmi eux précisément ceux qui combattent en eux-mêmes la tendance à exercer leur sensualité, lesquels se distinguent en prenant une part tout spécialement active aux intérêts généraux de l'humanité, à ces intérêts dérivés d'une sublimation de l'érotisme.

Dans mes « Trois essais sur la théorie de la sexualité », j'ai exprimé l'opinion que chacun des stades que la psychosexualité parcourt dans son évolution implique une possibilité de « fixation » et, par là, fournit les bases d'une prédisposition ultérieure à l'une ou l'autre psychonévrose. Les personnes qui ne se sont pas entièrement libérées du stade du narcissisme et qui, par suite, y ont une fixation pouvant agir à titre de prédisposition morbide, ces personnes sont exposées au danger qu'un flot particulièrement puissant de libido, lorsqu'il ne trouve pas d'autre issue pour s'écouler, sexualise leurs instincts sociaux et ainsi annihile les sublimations acquises au cours de l'évolution psychique. Tout ce qui provoque un courant rétrograde de la libido (« régression ») peut produire ce résultat : d'une part, qu'un renforcement collatéral de la libido homosexuelle soit amené du fait qu'on est déçu par la femme, ou bien que la libido

76 En allemand : « Angelehnte » Komponenten. (N. d. T.)

homosexuelle soit directement endiguée par un échec dans les rapports sociaux avec les hommes, — ce sont là deux cas de « frustration » ; — d'autre part, qu'une exaltation générale de la libido vienne à se produire, exaltation trop intense pour que la libido puisse alors trouver à s'écouler par les voies déjà ouvertes, ce qui l'amène à rompre les digues au point faible de l'édifice. Comme nous voyons, dans nos analyses, les paranoïaques chercher *à se défendre d'une telle sexualisation de leurs investissements instinctuels sociaux,* nous sommes forcés d'en conclure que le point faible de leur évolution doit se trouver quelque part aux stades de l'autoérotisme, du narcissisme et de l'homosexualité, et que leur prédisposition morbide, peut-être plus exactement déterminable encore, réside en cet endroit. Aux déments précoces de Kraepelin (schizophrénie de Bleuler) il conviendrait d'attribuer une prédisposition analogue, et nous espérons par la suite trouver d'autres points de repère nous permettant de rapporter les différences existant entre les deux affections, quant à la forme et à l'évolution, à des différences correspondantes entre les fixations prédisposantes.

Nous considérons donc que ce fantasme de désir homosexuel : aimer un homme, constitue le centre du conflit dans la paranoïa de l'homme. Nous n'oublions cependant pas que la confirmation d'une hypothèse aussi importante ne pourrait se fonder que sur l'investigation d'un grand nombre de cas, où toutes les formes que peut revêtir la psychose paranoïaque seraient représentées. Aussi sommes-nous tout prêts à limiter, le cas échéant, notre assertion à un seul type de paranoïa. Il est néanmoins curieux de voir que les principales formes connues de la paranoïa puissent toutes se ramener à des façons diverses de contredire une proposition unique : « Moi (un homme) je l'aime (lui, un homme) », bien plus qu'elles épuisent toutes les manières possibles de formuler cette contradiction.

Cette proposition : « Je l'aime » (lui, l'homme) est contredite par :

a) Le *délire de persécution,* en tant qu'il proclame très haut : « Je ne l'*aime* pas, je le *hais* ». Cette contradiction qui, dans l'inconscient[77], ne saurait s'exprimer autrement, ne peut cependant pas, chez un paranoïaque, devenir consciente sous cette forme. Le mécanisme de la formation des symptômes dans la paranoïa exige que les sentiments, la perception internes, soient remplacés par une perception venant de l'extérieur. C'est ainsi que la proposition : « Je le hais » se transforme, grâce à la *projection,* en cette autre : « Il *me* hait (ou *me* persécute) », ce qui alors justifie la haine que je lui porte. Ainsi, le sentiment interne, qui est le véritable promoteur, fait son apparition à titre de conséquence d'une perception extérieure : « Je ne l'aime pas — je le *hais,* — parce qu'il *me persécute.* »

L'observation ne permet aucun doute à cet égard : le persécuteur n'est jamais qu'un homme auparavant aimé.

b) L'*érotomanie* qui, en dehors de notre hypothèse, demeure absolument incompréhensible, s'en prend à un autre élément de la même proposition :

« Ce n'est pas *lui* que j'aime, — c'est *elle* que j'aime. »

Et, en vertu du même besoin de projection, la proposition est transformée comme suit : « Je m'en aperçois, *elle* m'aime. »

« Ce n'est pas *lui* que j'aime, — c'est *elle* que j'aime, — parce qu'elle *m'aime.* »

Bien des cas d'érotomanie sembleraient s'expliquer par des fixations hétérosexuelles exagérées ou déformées, sans qu'il soit besoin de chercher plus loin, si notre attention n'était pas attirée par ce fait que toutes ces « amours » ne débutent pas par la perception interne que l'on aime, mais par la perception, venue de l'extérieur, que l'on est aimé. Dans cette forme de paranoïa, la proposition intermédiaire : « c'est *elle* que j'aime » peut également devenir

77 Dans la « langue fondamentale », comme dirait Schreber.

consciente, parce qu'elle ne s'oppose pas diamétralement à la première comme lorsqu'il s'agit de haine ou d'amour. Il est après tout possible d'aimer à la fois *lui* et *elle.* C'est ainsi que la phrase substituée due à la projection : « *elle m'aime* », peut refaire place à cette phrase même de la *langue fondamentale :* « *c'est elle* que j'aime ».

c) Le troisième mode de contradiction est donné par le *délire de jalousie,* que nous pouvons étudier sous les formes caractéristiques qu'il affecte chez l'homme et chez la femme.

1° Envisageons d'abord le délire de jalousie alcoolique. Le rôle de l'alcool dans cette affection est des plus compréhensibles. Nous le savons : l'alcool lève les inhibitions et annihile les sublimations. Bien souvent, c'est après avoir été déçu par une femme que l'homme en vient à boire, mais cela revient à dire qu'en général il recourt au cabaret et à la compagnie des hommes qui lui procurent alors la satisfaction émotionnelle lui ayant fait défaut à domicile, auprès d'une femme. Ces hommes deviennent-ils, dans son inconscient, l'objet d'un investissement libidinal plus fort, il s'en défendra alors au moyen du troisième mode de la contradiction :

« Ce n'est pas *moi* qui aime l'homme, — *c'est elle qui l'aime* », — et il suspecte la femme d'aimer tous les hommes qu'il est lui-même tenté d'aimer.

La déformation de la projection n'a pas à jouer ici, puisque le changement dans la qualité de la personne qui aime suffit à projeter le processus entier hors du moi. Que la femme aime les hommes, voilà qui est le fait de la perception extérieure tandis que soi-même on n'aime point, mais qu'on haïsse, que l'on n'aime point telle personne, mais telle autre, voilà qui reste par contre le fait de la perception interne.

2° Le délire de jalousie de la femme se présente de façon tout à fait analogue.

« Ce n'est pas *moi* qui aime les femmes, *c'est lui qui les aime.* » La femme jalouse soupçonne l'homme d'aimer toutes les femmes qui lui plaisent à elle-même, en vertu de son homosexualité, et de son narcissisme prédisposant exacerbé. Dans le choix des objets qu'elle attribue à l'homme se manifeste clairement l'influence de l'âge où s'était autrefois effectuée la fixation : ce sont souvent des femmes âgées, impropres à l'amour réel, des rééditions des nurses, servantes, amies de son enfance, ou bien de ses sœurs et rivales.

On devrait croire qu'à une proposition composée de trois termes, telle que « je l'aime », il ne puisse être contredit que de trois manières. Le délire de jalousie contredit le sujet, le délire de persécution le verbe, l'érotomanie le complément. Mais il est pourtant encore une quatrième manière de contredire à cette proposition, c'est de rejeter la proposition tout entière.

« Je n'aime pas du tout et personne. » Or, comme il faut bien que la libido d'un chacun se porte quelque part, cette proposition semble psychologiquement équivaloir à la suivante : « Je n'aime que moi ». Ce mode de la contradiction donnerait le *délire des grandeurs,* que nous concevons comme étant une *surestimation sexuelle du moi,* et que nous pouvons ainsi mettre en parallèle avec la surestimation de l'objet d'amour qui nous est déjà familière[78].

Il n'est pas sans importance, par rapport à d'autres parties de la théorie de la paranoïa, de constater qu'on trouve un élément de délire des grandeurs dans la plupart des autres formes de la paranoïa. Nous sommes en droit d'admettre que le délire des grandeurs est essentiellement de nature infantile, et que, au cours de l'évolution ultérieure, il est sacrifié à la vie en société ; aussi la mégalomanie d'un individu donné n'est-elle jamais réprimée avec autant de force que lorsque celui-ci est en proie à un amour violent.

78 *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie,* 1905 (Trois essais sur la théorie de la sexualité), traduction Reverchon, Paris, Gallimard, 1922. La même conception et les mêmes formules se retrouvent chez Abraham et chez Maeder dans les travaux précités de ces auteurs.

Car, là où l'amour s'éveille meurt

Le moi, ce sombre despote[79].

Revenons-en, après cette discussion relative à l'importance inattendue du fantasme homosexuel dans la paranoïa, à ces deux facteurs dans lesquels nous voulions au début voir les caractères essentiels de cette entité morbide : au mécanisme de la *formation des symptômes* et à celui du *refoulement.*

Pour commencer, nous n'avons aucun droit de supposer que ces deux mécanismes soient identiques et que la formation des symptômes suive la même voie que le refoulement, la même voie étant pour ainsi dire parcourue les deux fois en sens inverse. Il n'est d'ailleurs nullement vraisemblable qu'une telle identité existe, néanmoins, nous nous abstiendrons de toute opinion à cet égard avant d'avoir poursuivi nos investigations.

En ce qui concerne la formation des symptômes dans la paranoïa, le trait le plus frappant est ce processus qu'il convient de qualifier de *projection.* Une perception interne est réprimée et, en son lieu et place, son contenu, après avoir subi une certaine déformation, parvient à la conscience sous forme de perception venant de l'extérieur. Dans le délire de persécution, la déformation consiste en un retournement de l'affect ; ce qui devrait être ressenti intérieurement en tant qu'amour est perçu extérieurement en tant que haine. On serait tenté de considérer ce curieux phénomène comme l'élément le plus important de la paranoïa et comme en étant absolument pathognomonique, si l'on ne se remémorait deux faits. En premier lieu, la projection ne joue pas le même rôle dans toutes les formes de la paranoïa ; en second lieu, elle n'apparaît pas seulement au cours de la paranoïa, mais dans d'autres circonstances psychologiques encore ; de fait, une participation normale lui échoit

79 « Denn wo die Lieb erwachet, stirbt das Ich, der finstere Despot. » — *Djelaledin Roumi,* traduit en allemand par Rüekert et cité d'après Kuhlenbeck : Introduction au 5e vol. des Œuvres de Giordano Bruno.

à notre attitude à tous envers le monde extérieur. Car, lorsque nous recherchons les causes de certaines impressions sensorielles, non pas — ainsi que nous le faisons pour d'autres impressions de même ordre — en nous-mêmes, mais que nous les situons à l'extérieur, ce processus normal mérite également le nom de projection. Ainsi, rendus attentifs à ce fait qu'il s'agit, si nous voulons comprendre la projection, de problèmes psychologiques plus généraux, nous remettrons à une autre occasion l'étude de la projection et du même coup, celle du mécanisme de la formation des symptômes paranoïaques, et en reviendrons à cette autre question : quelle idée pouvons-nous nous faire du mécanisme du refoulement dans la paranoïa ? Je dirai dès maintenant que nous avons à juste titre renoncé temporairement à l'investigation de la formation des symptômes, car nous l'allons voir : le mode qu'affecte le processus du refoulement est bien plus intimement lié à l'histoire du développement de la libido et à la prédisposition qu'elle implique que le mode de la formation des symptômes.

Nous faisons, en psychanalyse, dériver les phénomènes pathologiques en général du refoulement. Si nous y regardons de plus près, nous serons amenés à décomposer ce que nous appelons « refoulement » en trois phases, trois concepts faciles à distinguer.

1° La première phase est constituée par la *fixation* qui précède et conditionne tout « refoulement ». La fixation réside en ce fait qu'un instinct ou une composante instinctive n'ayant pas accompli, avec l'ensemble de la libido, l'évolution normale à prévoir, demeure, en vertu de cette inhibition de développement, arrêtée a un stade infantile. Le courant libidinal en question se comporte alors, par rapport aux fonctions psychiques ultérieures, comme un courant appartenant au système de l'inconscient, comme un courant refoulé. Nous l'avons déjà dit : c'est dans de telles fixations des instincts que réside la prédisposition à la maladie ultérieure et, nous pouvons

l’ajouter à présent, ces fixations déterminent surtout l’issue qu’aura la troisième phase du refoulement.

2° La deuxième phase du refoulement est constituée par le *refoulement* proprement dit, par le processus que nous avons envisagé de préférence jusqu’ici. Il émane des instances susceptibles de conscience, le plus hautement développées, du moi, et il peut en réalité être décrit comme étant une « répression après coup ». Ce processus donne l’impression d’être essentiellement actif, tandis que la fixation fait l’effet d’être un « resté en arrière » proprement passif. Ce qui succombe au refoulement, ce sont ou les dérivés psychiques de ces instincts primitivement « restés en arrière », ceci lorsque, par suite de leur renforcement, un conflit s’est élevé entre eux et le moi (ou les instincts en harmonie avec le moi), ou bien sont refoulées les aspirations psychiques qui, pour d’autres raisons, inspirent une vive aversion. Cette aversion n’aurait néanmoins pas pour conséquence le refoulement si un rapport ne s’établissait entre les aspirations désagréables et destinées à être refoulées, et celles qui le sont déjà. Quand tel est le cas, le rejet opéré par les aspirations conscientes et l’attrait exercé par les aspirations inconscientes collaborent au succès du refoulement. Les deux cas que nous distinguons ici sont peut-être moins tranchés en réalité, et peut-être une contribution plus ou moins grande de la part des instincts primitivement refoulés est-elle tout ce qui les distingue.

3° La troisième phase, la plus importante en ce qui touche les phénomènes pathologiques, est celle de l’échec du refoulement, de l'*éruption en surface,* du *retour du refoulé*, Cette éruption prend naissance au point où eut lieu la fixation et implique une régression de l’évolution de la libido jusqu’à ce point précis.

Nous avons déjà fait allusion à la multiplicité des points de fixation possibles : il en est autant que d’étapes dans l’évolution de la libido. Nous devrons nous attendre à trouver une multiplicité similaire des mécanismes du refoulement lui-même et du mécanisme

de l'« éruption » (ou de la formation des symptômes), et nous pouvons dès à présent supposer qu’il ne nous sera pas possible de ramener toutes ces multiplicités à la seule histoire du développement de la libido.

Nous effleurons ainsi — il est facile de s’en apercevoir — le problème du « choix de la névrose », problème qu’il est par ailleurs impossible d’aborder sans travaux préliminaires d’une autre nature encore. Souvenons-nous que nous avons déjà traité des fixations, mais que nous avons laissé de côté la formation des symptômes, et bornons-nous à rechercher si l’analyse du cas de Schreber peut nous fournir quelques clartés sur le mécanisme de la régression proprement dite qui prévaut dans la paranoïa.

Au moment où la maladie atteignait son point culminant, sous l’influence de visions qui étaient « en partie d’une nature terrifiante, mais en partie aussi d’une indescriptible grandeur » (p. 73), Schreber acquit la conviction qu’une grande catastrophe, que la fin du monde était imminente. Des voix se mirent à lui dire que l’œuvre de 14.000 ans était à présent annihilée (p. 71) et que la trêve accordée à la terre ne serait plus que de 212 ans ; dans les derniers temps de son séjour à la maison de santé de Flechsig, il crut que ce laps de temps s’était déjà écoulé. Lui-même était le « seul homme réel survivant » et les quelques silhouettes humaines qu’il voyait encore, le médecin, les infirmiers et les malades, il les qualifiait d’ « ombres d’hommes miraculées et bâclées à la six-quatre-deux ». Le courant inverse se manifestait aussi à l’occasion ; on lui mit une fois entre les mains un journal où il put lire l’annonce de sa propre mort (p. 81), il existait lui-même sous une seconde forme, une forme inférieure, et c’est sous cette forme-là qu’il s’était un beau jour doucement éteint (p. 73). Mais la configuration du délire qui se cramponnait au moi et sacrifiait l’univers fut celle qui se montra être de beaucoup la plus forte. Schreber se forgea diverses théories pour s’expliquer cette catastrophe. Tantôt elle devait être amenée par un

retrait du soleil qui glacerait la terre, tantôt occasionnée par un tremblement de terre qui détruirait tout ; dans ce dernier cas, Schreber, en tant que « voyant », serait appelé à jouer un rôle primordial, tout comme un autre prétendu voyant, lors du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755 (p. 91). Ou bien encore c'était Flechsig qui était la cause de tout, car, grâce à ses manœuvres magiques, il avait semé la crainte et la terreur parmi les hommes, détruit les bases de la religion et amené la diffusion d'une nervosité et d'une immoralité générales, par suite de quoi des épidémies dévastatrices se seraient abattues sur l'humanité (p. 91). En tous cas, la fin du monde était la conséquence du conflit qui avait éclaté entre Flechsig et lui, ou bien — telle fut l'étiologie adoptée dans la seconde période du délire — elle découlait de son alliance désormais indissoluble avec Dieu ; elle constituait par conséquent le résultat nécessaire de sa maladie. Des années plus tard, Schreber étant rentré dans la vie sociale, il ne put découvrir, dans ses livres, ses cahiers de musique ni dans les autres objets usuels qui lui retombèrent entre les mains, rien qui fût compatible avec l'hypothèse d'un pareil abîme de néant temporel dans l'histoire de l'humanité : aussi finit-il par convenir que son opinion antérieure à cet égard n'était plus soutenable. « ... je ne peux m'empêcher de reconnaître que, *vu de l'extérieur,* tout semble pareil à autrefois. Mais, quant à savoir *si une profonde modification interne n'a cependant pas eu lieu,* voilà ce dont il sera question plus loin. » (p. 85). Il n'en pouvait pas douter : la fin du monde avait eu lieu pendant sa maladie, et l'univers qu'il voyait maintenant devant lui n'était, en dépit de toutes les apparences, plus le même.

On voit assez souvent surgir, au stade d'agitation de la paranoïa, de pareilles idées de catastrophe universelle[80]. Étant

80 Une « fin du monde », différemment motivées se manifeste aussi au comble de l'extase amoureuse (Cf. *Tristan et Isolde* de Wagner) ; c'est ici non pas le moi, mais l'objet unique qui absorbe tous les investissements autrement portés vers le monde extérieur.

donnée notre conception des investissements libidinaux, et si nous nous laissons guider par l'estimation faite par Schreber lui-même des autres hommes en tant qu'« ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux », il ne nous sera pas difficile d'expliquer ces catastrophes[81]. Le malade a retiré aux personnes de son entourage et au monde extérieur en général tout l'investissement libidinal orienté vers eux jusque-là ; aussi tout lui est-il devenu indifférent et comme sans relation à lui-même ; c'est pourquoi il lui faut s'expliquer l'univers, au moyen d'une rationalisation secondaire, comme étant « miraculé, bâclé à la six-quatre-deux ». La fin du monde est la projection de cette catastrophe interne, car l'univers subjectif du malade a pris fin depuis qu'il lui a retiré son amour[82].

Après que Faust a proféré la malédiction par laquelle il renonce au monde, le chœur des esprits se met à chanter :

Hélas ! hélas !

Tu l'as détruit,

Le bel univers,

D'un poing puissant ;

Il s'écroule, il tombe en poussière !

Un demi-dieu l'a fracassé !

Plus splendide,

Rebâtis-le

Des fils de la terre

81 Cf. Abraham : « Die psychosexuellen Differenzen der Hysterie und der Dementia prœcox » (« Les différences psychosexuelles de l'hystérie et de la démence précoce »*), Zentrablatt für Nervenh. und Psych.,* 1908. — Jung : « Zur Psychologie der Dementia prœcox » (« De la psychologie de la démence précoce »), 1907. — Le petit travail d'Abraham contient presque tous les points essentiels mis en valeur dans cette étude du cas de Schreber.

82 Peut-être non seulement l'investissement libidinal, mais encore l'intérêt lui-même, c'est-à-dire encore l'investissement émané du moi. Voir plus bas la discussion de ce point.

Le plus puissant,

Rebâtis-le dans ton sein ![83]

Et le paranoïaque rebâtit l'univers, non pas à la vérité plus splendide, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre. Il le rebâtit au moyen de son travail délirant. *Ce que nous prenons pour la production morbide, la formation du délire, est en réalité la tentative de guérison, la reconstruction*. Son succès, après la catastrophe, est plus ou moins grand, il n'est jamais total ; pour parler comme Schreber, l'univers a subi « une profonde modification interne ». Cependant, l'homme malade a reconquis une relation aux personnes et aux choses de ce monde, et souvent ses sentiments sont des plus intenses, bien qu'ils puissent être à présent hostiles là où ils étaient autrefois sympathiques et affectueux. Nous pouvons donc dire que le processus propre au refoulement consiste dans ce fait que la libido se détache de personnes — ou de choses — auparavant aimées. Ce processus s'accomplit en silence, nous ne savons pas qu'il a lieu, nous sommes contraints de l'inférer des processus qui lui succèdent. Ce qui attire à grand bruit notre attention, c'est le processus de guérison qui supprime le refoulement et ramène la libido aux personnes mêmes qu'elle avait délaissées. Il s'accomplit dans la paranoïa par la voie de la projection. Il n'était pas juste de dire que le sentiment réprimé au-dedans fût projeté au dehors ; on devrait plutôt dire, nous le voyons à présent, que ce qui a été aboli

83 *Weh ! Weh !*
Du hast sic zerstört,
Die schöne Welt,
Mit mächtiger Faust ;
Sic stürzt, sic zerfallt !
Ein Halbgott hat sie zaschlagen !
Mächtiger
Der Erdensöhne,
Prächtiger Baue sie wieder,
In deinem Busen baue sie auf !
(Faust, 1 Ière partie.)

au-dedans revient du dehors. L'investigation approfondie du processus de la projection, que nous avons remise à une autre fois, nous apportera sur ce point les certitudes qui nous manquent encore.

En attendant, nous devrons nous estimer satisfaits de ce que l'intelligence nouvelle des faits, que nous venons d'acquérir, nous conduise à toute une série de discussions nouvelles.

1) Nous nous dirons d'abord, à première vue, que le détachement de la libido ne doit pas se produire exclusivement dans la paranoïa, ni avoir, lorsqu'il se produit ailleurs, des conséquences aussi désastreuses. Il est fort bien possible que le détachement de la libido constitue le mécanisme essentiel et régulier de tout refoulement : nous n'en savons rien, tant que les autres maladies par refoulement n'auront pas été soumises à une investigation analogue. Mais ceci est certain que, dans la vie psychique normale (et pas seulement dans les périodes de deuil), nous retirons sans cesse notre libido de certaines personnes ou de certains objets, sans pour cela tomber malades. Quand Faust renonce au monde avec les malédictions que l'on sait, il n'en résulte pas de paranoïa ou de névrose, il ne s'ensuit chez lui qu'un « état d'âme » particulier. Le détachement de la libido ne saurait ainsi être en lui-même le facteur pathogène de la paranoïa, il faut qu'il présente en outre un caractère spécial permettant de différencier le « détachement paranoïaque » de la libido des autres modes du même processus. Il n'est pas difficile de trouver le caractère en question. Quel est en effet le remploi que subit la libido détachée de l'objet et devenue libre ? Un être normal cherchera aussitôt un substitut à l'attachement qu'il a perdu ; jusqu'à ce qu'il ait réussi à en trouver un, la libido libre restera flottante en son psychisme, où elle produira des états de tension et influera sur l'humeur. Dans l'hystérie, l'appoint de libido devenu libre se transforme en influx nerveux corporels ou en angoisse. Mais, dans la paranoïa, un indice clinique nous fait voir à

quel usage particulier est employée la libido, après avoir été retirée de l'objet. Il faut ici nous en souvenir : dans la plupart des cas de paranoïa il y a un élément de délire des grandeurs, et le délire des grandeurs peut à lui tout seul constituer une paranoïa. Nous en conclurons que, dans la paranoïa, la libido devenue libre se fixe sur le moi, qu'elle est employée à l'amplification du moi. Ainsi le stade du narcissisme qui nous est déjà connu comme étant l'un des stades de l'évolution de la libido, et dans lequel le moi du sujet était l'unique objet sexuel, est à nouveau atteint. C'est en vertu de ce témoignage fourni par la clinique que nous l'admettons : les paranoïaques possèdent une *fixation* au stade du *narcissisme,* nous pouvons dire que la somme de *régression* qui caractérise la paranoïa est mesuré par le chemin que la libido doit parcourir pour revenir de l'*homosexualité sublimée au narcissisme.*

2) On pourrait encore objecter, et ce serait très naturel, que, dans le cas de Schreber, comme dans beaucoup d'autres cas d'ailleurs, le délire de persécution (qui a pour objet Flechsig) se manifeste incontestablement plus tôt que le fantasme de la fin du monde, de telle sorte que le soi-disant retour du refoulé précéderait le refoulement lui-même, ce qui est évidemment un non-sens. Afin de réfuter cette objection, il nous faut quitter la région des généralisations et descendre jusqu'aux détails, certes infiniment plus complexes, des circonstances réelles. Or, un tel détachement de la libido peut aussi bien — il nous faut l'admettre — être un processus partiel, un retrait de la libido d'un seul complexe, qu'un processus général. Le détachement partiel doit être de beaucoup le plus fréquent et servir de prélude au détachement général, étant donné que les circonstances de la vie réelle ne fournissent l'occasion que de ce détachement partiel. Et le processus peut se borner au détachement partiel ou bien s'étendre à un détachement général, ce qu'alors proclame le délire des grandeurs. Toujours est-il que, dans le cas de Schreber, le fait que la libido se soit détachée de la

personne de Flechsig peut bien avoir constitué le processus premier, immédiatement suivi de l'apparition du délire ; par le délire est alors ramenée à Flechsig la libido (mais précédée d'un signe négatif qui constitue l'empreinte du refoulement accompli), et ainsi s'annule l'œuvre de la répression. C'est alors qu'éclate à nouveau le combat du refoulement, mais cette fois avec des armes plus puissantes. Car l'objet qui est cette fois l'objet du combat est le plus important du monde extérieur : d'une part, il voudrait tirer à soi toute la libido, d'autre part, il mobilise contre lui toutes les résistances : aussi la bataille qui fait rage autour de ce seul objet devient-elle comparable à un engagement général à l'issue duquel la victoire du refoulement s'exprime par la conviction que l'univers est anéanti et que survit le moi seul. Et si l'on passe en revue les constructions ingénieuses que le délire de Schreber édifie sur le terrain religieux (la hiérarchie de Dieu, — les âmes éprouvées, — les vestibules du ciel, — le Dieu inférieur et le Dieu supérieur), on peut évaluer rétrospectivement la richesse des sublimations qui ont été anéanties en lui par cette catastrophe du détachement général de la libido.

3) Une troisième objection, qui s'appuie sur les points de vue que nous venons d'exposer, est la suivante : nous pouvons nous demander si le fait que la libido se détache complètement du monde extérieur suffit à expliquer la fin du monde ; l'efficacité de ce processus peut-elle être telle et les investissements du moi, qui sont conservés dans ce cas, ne devraient-ils pas suffire à maintenir les rapports avec le monde extérieur ? Pour réfuter cette objection, il faut, ou bien faire coïncider ce que nous appelons investissement libidinal (intérêt dérivé de sources érotiques) avec l'intérêt tout court, ou bien admettre qu'un trouble important dans la répartition de la libido puisse amener, par induction, un trouble correspondant dans les investissements du moi. Or, ce sont là des problèmes devant lesquels nous sommes encore désemparés. La question serait tout autre si nous pouvions nous appuyer sur quelque solide doctrine des

instincts. Mais nous ne possédons à la vérité encore rien de semblable. Nous concevons l’instinct comme étant une notion limitrophe entre le somatique et le psychique, nous voyons en lui le représentant psychique de forces organiques. Et nous admettons la façon populaire de distinguer entre instincts du moi et instincts sexuels, distinction qui semble concorder avec la double orientation biologique possédée par tout être vivant aspirant, d’une part, à sa conservation propre, d’autre part, à la perpétuation de l’espèce. Mais tout ce qu’on dit de plus n’est qu’hypothèses, hypothèses que nous édifions et que nous laissons ensuite volontiers tomber, hypothèses édifiées afin de nous orienter dans le chaos des obscurs processus psychiques. Et nous espérons justement que l’investigation psychanalytique des processus psychiques morbides nous imposera certaines conclusions relatives aux questions que soulève la doctrine des instincts. Ces recherches, cependant, sont encore bien nouvelles et ne sont le fait que de chercheurs isolés : aussi n’ont-elles pu encore réaliser l'espoir que nous mettons en elles. On ne peut pas davantage nier que des troubles de la libido puissent réagir sur les investissements du moi qu’on ne saurait nier la possibilité inverse : que des modifications anormales du moi puissent amener des troubles secondaires ou induits dans les processus libidinaux. De fait, il est même probable que des processus de cet ordre constituent le caractère distinctif de la psychose. Nous ne saurions dès à présent dire ce qui peut s’appliquer ici à la paranoïa. Je voudrais attirer encore l’attention sur un seul point. On ne saurait prétendre que le paranoïaque, même lorsqu’il atteint au comble du refoulement, retirât intégralement son intérêt au monde extérieur, comme c’est le cas dans certaines autres formes de psychoses hallucinatoires (Amentia de Meynert). Il perçoit le monde extérieur, il se rend compte des changements qu’il y voit se produire, les impressions qu’il en reçoit l’incitent à en édifier des théories explicatives (les « ombres d’hommes bâclées à la six-quatre-deux » de Schreber). C’est pourquoi je considère comme infiniment plus probable

d'expliquer la relation modifiée du paranoïaque au monde extérieur uniquement ou principalement par la perte de l'intérêt libidinal.

4) Étant donné la parenté étroite qui relie la démence précoce à la paranoïa, il est impossible de ne pas se demander jusqu'à quel point notre conception de la paranoïa réagira sur la conception de la démence précoce. Je pense que Kraepelin eut parfaitement raison de séparer une grande partie de ce qui jusqu'alors avait été appelé paranoïa et de le fondre, avec la catatonie et d'autres entités morbides, en une nouvelle unité clinique, bien qu'à la vérité le nom de démence précoce soit tout particulièrement mal choisi pour désigner celle-ci. Le terme de schizophrénie, créé par Bleuler, pour désigner le même ensemble d'entités morbides prête également à cette critique : le terme de schizophrénie ne nous paraît bon qu'aussi longtemps que nous oublions son sens littéral. Car sans cela il préjuge de la nature de l'affection en employant pour la désigner un caractère de celle-ci théoriquement postulé, un caractère de plus, qui n'appartient pas à cette affection seule, et qui, à la lumière d'autres considérations, ne saurait être regardé comme son caractère essentiel. Mais il importe au fond assez peu que nous appelions d'une façon ou d'une autre les tableaux cliniques. Il me paraît plus essentiel de conserver la paranoïa comme entité clinique indépendante, en dépit du fait que son tableau clinique se complique si souvent de traits schizophréniques. Car, du point de vue de la théorie de la libido, on peut la séparer de la démence précoce et par une autre localisation de la fixation prédisposante et par un autre mécanisme du retour du refoulé (formation des symptômes), bien que le refoulement proprement dit présente dans les deux cas ce même caractère essentiel et spécial : le détachement de la libido du monde extérieur et sa régression vers le moi. Je crois que le nom le plus approprié à la démence précoce serait celui de *paraphrénie,* terme d'un sens quelque peu indéterminé, et qui exprime le rapport existant entre cette affection et la paranoïa (dont la désignation n'est

plus à changer), et qui, de plus, rappelle l'hébéphrénie qui y est maintenant comprise. Il est vrai qu'on a déjà proposé ce terme pour désigner autre chose, mais peu importe, puisque d'autres emplois du terme n'ont pas réussi à s'imposer.

Abraham l'a exposé de façon convaincante[84] : le fait que la libido se détourne du monde extérieur constitue un caractère particulièrement net de la démence précoce. De ce caractère, nous inférons que le refoulement s'est effectué par détachement de la libido. La phase d'agitation hallucinatoire nous apparaît ici encore comme constituant un combat entre le refoulement et une tentative de guérison qui cherche à ramener la libido vers les objets. Jung, avec une extraordinaire acuité analytique, a reconnu, dans les « délires » et dans les stéréotypies motrices de ces malades, les résidus, auxquels ils se cramponnent convulsivement, des investissements objectaux d'autrefois. Mais cette tentative de guérison, que les observateurs prennent pour la maladie elle-même, ne se sert pas, comme le fait la paranoïa, de la projection, mais du mécanisme hallucinatoire (hystérique). C'est là un des grands caractères différentiels de la démence précoce d'avec la paranoïa, caractère susceptible d'une élucidation génétique si l'on aborde le problème d'un autre côté. L'évolution terminale de la démence précoce, lorsque cette affection ne reste pas trop circonscrite, nous fournit le second caractère différentiel. Elle est en général moins favorable que celle de la paranoïa, la victoire ne reste pas, comme dans cette dernière affection, à la reconstruction, mais au refoulement. La régression ne se contente pas d'atteindre au stade du narcissisme (qui se manifeste par le délire des grandeurs), elle va jusqu'à l'abandon complet de l'amour objectal et au retour à l'autoérotisme infantile. La fixation prédisposante doit, par suite, se trouver plus loin en arrière que dans la paranoïa, être située quelque part au début de l'évolution primitive qui va de l'autoérotisme à l'amour de l'objet. En outre, il n'est nullement vraisemblable que les

84 Dans l'essai dont il a déjà été fait mention.

impulsions homosexuelles que nous rencontrons si fréquemment, peut-être même invariablement, dans la paranoïa, jouent un rôle d'importance égale dans l'étiologie de la démence précoce, affection d'un caractère infiniment moins circonscrit.

Nos hypothèses relatives aux fixations prédisposantes dans la paranoïa et la paraphrénie permettent de le comprendre aisément : un malade peut commencer par présenter des symptômes paranoïaques et cependant évoluer jusqu'à la démence précoce ; ou bien les phénomènes paranoïaques et schizophréniques peuvent se combiner dans toutes les proportions possibles, de telle sorte qu'un tableau clinique tel que celui offert par Schreber en résulte, tableau clinique qui mérite le nom de démence paranoïde. Le fantasme de désir et les hallucinations, d'une part, en effet, sont des traits d'ordre paraphrénique ; mais la cause occasionnelle et l'issue de la maladie de Schreber, ainsi que le mécanisme de la projection, sont de nature paranoïaque. Plusieurs fixations peuvent en effet s'être produites au cours de l'évolution, et elles peuvent, l'une après l'autre, devenir le point faible par où la libido refoulée fait éruption, en commençant sans doute par les fixations acquises le plus tard et en en venant, à mesure que la maladie évolue, aux fixations les plus primitives et les plus proches du point de départ. On aimerait savoir à quelles conditions particulières fut due l'issue relativement favorable de cette psychose, car on ne se résout pas volontiers à l'inscrire entièrement à l'actif de quelque chose d'aussi accidentel que l'« amélioration par changement de résidence »[85], qui se produisit après que Schreber eût quitté la maison de santé de Flechsig. Mais nous connaissons trop imparfaitement les détails intimes de cette histoire de malade pour pouvoir répondre à cette intéressante question. On pourrait cependant supposer que ce qui permit à Schreber de se réconcilier avec son fantasme homosexuel, et par là

85 Cf. Riklin : « Uber Versetzungsbesserrungen », « Des améliorations par changement de résidence », *Psychiatrisch-neurologische Wochenschrift,* 1905, Nos 16-18.

lui ouvrit la voie d'une sorte de guérison, ce fut le fait que son complexe paternel était dans l'ensemble plutôt positif et que, en réalité, ses rapports avec un père en somme excellent n'avaient sans doute été troublés, dans les dernières années de la vie de celui-ci, par aucun nuage.

Ne craignant pas davantage ma propre critique que je ne redoute celle des autres, je n'ai aucune raison de taire une coïncidence qui fera peut-être tort à notre théorie de la libido dans l'esprit de beaucoup de lecteurs. Les « rayons de Dieu » schrébériens, qui se composent de rayons de soleil, de fibres nerveuses et de spermatozoïdes condensés ensemble, ne sont au fond que la représentation concrétisée et projetée au dehors d'investissements libidinaux, et ils prêtent au délire de Schreber une frappante concordance avec notre théorie. Que le monde doive prendre fin parce que le moi du malade attire à soi tous les rayons et — plus tard, lors de la période de reconstruction — la crainte anxieuse qu'éprouve Schreber à l'idée que Dieu pourrait relâcher la liaison établie avec lui à l'aide des rayons, tout ceci, comme bien d'autres détails du délire de Schreber, ressemble à quelque perception endopsychique de ces processus desquels j'ai admis l'existence, hypothèse qui nous sert de base à la compréhension de la paranoïa. Je puis cependant en appeler au témoignage d'un de mes amis et collègues : j'avais édifié ma théorie de la paranoïa avant d'avoir pris connaissance du livre de Schreber. L'avenir dira si la théorie contient plus de folie que je ne le voudrais, ou la folie plus de vérité que d'autres ne sont aujourd'hui disposés à le croire.

Enfin, je ne voudrais pas conclure ce travail, qui n'est, encore une fois, qu'un fragment d'un plus grand ensemble, sans rappeler deux propositions principales que la théorie libidinale des névroses et des psychoses tend de plus en plus à prouver : les névroses émanent essentiellement d'un conflit entre le moi et l'instinct sexuel,

et les formes qu’elles revêtent portent l’empreinte de l’évolution suivie par la libido, — et par le moi.

Appendice

En écrivant cet essai sur le cas du Président Schreber, je me suis volontairement borné à un minimum d'interprétation, et je suis, par suite, convaincu que tout lecteur familier avec la psychanalyse en aura saisi, d'après le matériel que j'ai exposé, plus que je n'en ai expressément dit, et qu'il ne lui sera pas difficile de rassembler les fils épars et de tirer des conclusions que je ne fais qu'indiquer. Par un heureux hasard, l'attention de quelques autres collaborateurs de la même revue scientifique où cette étude parut avait été attirée sur l'autobiographie de Schreber, et nous pouvons soupçonner, en lisant ces autres essais, tout ce qui reste à puiser dans le trésor de fantasmes et d'idées délirantes de ce paranoïaque si hautement doué[86].

Depuis que j"ai publié ce travail sur Schreber, un livre qui m'est tombé sous la main m'a permis d'enrichir mes connaissances et m'a mis en état de voir les rapports nombreux qui relient l'une de ses croyances délirantes à la *mythologie.* Je mentionne la relation toute particulière que le malade croit avoir avec le soleil, et je me vois forcé de considérer celui-ci comme un « symbole paternel »

86 Cf. Jung : « Wandlungen und Symbole der Libido » (« Métamorphoses et symboles de la libido »), *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen,* III (1911), pp. 164 et 207. — Spielrein : « Uber den psychischen Inhalt eines Falles von Schizophrénie » (« Du contenu psychique d'un cas de schizophrénie ») (*loc*. c. p. 350).

sublimé. Le soleil lui parle un langage humain et se révèle ainsi à lui comme étant un être animé. Schreber hurle au soleil des injures et des menaces ; il assure encore que ses rayons pâlissent devant lui quand, tourné vers le soleil, il lui parle à haute voix. Après sa « guérison », il se vante de pouvoir en tout repos fixer le soleil et de n'en être que modérément ébloui, ce qui ne lui était bien entendu pas possible auparavant[87].

C'est ce privilège délirant d'être capable de fixer le soleil sans en être ébloui qui présente un intérêt mythologique. Salomon Reinach[88] dit, en effet, que les naturalistes de l'antiquité ne concédaient ce pouvoir qu'à l'aigle seul, lequel, en tant qu'habitant des couches les plus hautes de l'atmosphère, leur semblait en rapport particulièrement intime avec le ciel, le soleil et l'éclair[89]. Nous apprenons aux mêmes sources que l'aigle soumet à une épreuve ses aiglons avant de les reconnaître pour ses fils légitimes. S'ils ne peuvent regarder le soleil sans cligner des paupières, ils sont jetés hors de l'aire.

Le sens qu'il convient d'attribuer à ce mythe ne saurait souffrir aucun doute. On y attribue à l'animal une coutume consacrée par la religion, propre à l'homme. Ce que l'aigle fait en effet subir à ses aiglons, c'est une *ordalie,* une épreuve relative à la paternité. Nous savons que de telles épreuves étaient en usage chez les peuples les plus divers de l'antiquité. Ainsi, les Celtes riverains du Rhin avaient coutume de confier leurs nouveau-nés aux flots du fleuve, afin de se convaincre qu'ils étaient vraiment de leur sang. La tribu des Psylles, qui occupait l'emplacement de la Tripoli actuelle, et qui se vantait d'avoir pour ancêtres des serpents, exposait ses enfants au contact de ces mêmes serpents : les enfants vraiment issus d'eux n'étaient

87 Note de la p. 139 des *Mémoires d'un névropathe.*

88 *Cultes, mythes et religions* (1908), tome III, p. 80. D'après Relier : « Tiere des Altertums » (« Les animaux dans l'antiquité »).

89 On plaçait des effigies d'aigles au plus haut sommet des temples : c'étaient des sortes de paratonnerres « magiques » (Salomon Rei,ach, *loc. c.).*

pas mordus ou bien se remettaient bien vite des suites de leurs morsures[90].

Si nous voulons comprendre sur quoi se fondent de telles épreuves, il nous faut approfondir le mode de penser *totémique* des peuples primitifs. Le totem — l'animal ou bien la force de la nature conçue sur le mode animiste, et que la tribu regarde comme son ancêtre — épargne les membres de cette tribu parce qu'ils sont ses enfants ; lui-même est vénéré par eux et éventuellement par eux épargné. Nous touchons là à une matière qui me semble autoriser l'espérance d'arriver à une compréhension psychanalytique des origines de la religion.

L'aigle, quand il fait regarder à ses aiglons le soleil et exige qu'ils ne soient point éblouis par son éclat, se comporte ainsi comme un descendant du soleil qui soumettrait ses enfants à l'épreuve de l'ancêtre. Et lorsque Schreber se vante de pouvoir impunément et sans en être ébloui fixer le soleil, il a retrouvé là une vieille expression mythologique de sa relation filiale au soleil et nous confirme à nouveau notre interprétation du soleil, symbole du père. Souvenons-nous par ailleurs que Schreber, au cours de sa maladie, exprime ouvertement son orgueil familial : « Les Schreber appartiennent à la plus haute noblesse du ciel »[91], que de plus, nous l'avons vu, son absence d'héritiers dut constituer une des raisons bien humaines qui causèrent sa maladie à l'occasion d'un fantasme de désir féminin. Nous saisirons alors avec netteté quel lien relie son privilège délirant de pouvoir fixer le soleil aux bases mêmes sur lesquelles s'édifia sa maladie.

Ce petit post-scriptum à l'analyse d'une paranoïa nous fait voir combien Jung a raison lorsqu'il affirme que les forces édificatrices des mythes de l'humanité ne sont pas épuisées, mais aujourd'hui encore, dans les névroses, engendrent les mêmes productions

90 Les références se trouvent dans Reinach, *loc. c.,* Tome III et Tome Ier, p. 74.

91 *Die Schrebers gehören dem höchsten himmlischen Adel an, Addel* (noblesse) rappelle Adler (aigle), littéralement, en allemand, oiseau noble.

psychiques qu'aux temps les plus reculés. Je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs[92] : il en est de même des forces édificatrices des religions. Et je crois que le moment sera bientôt venu d'étendre encore un principe que nous, psychanalystes, avons depuis longtemps énoncé, et d'ajouter à ce qu'il impliquait d'individuel, d'ontogénique, une amplification anthropologique, phylogénique. Nous disions : dans le rêve et dans la névrose se retrouve l'enfant avec toutes les particularités qui caractérisent son mode de penser et sa vie affective. Nous ajouterons aujourd'hui : et nous y retrouvons encore l'homme primitif, sauvage, tel qu'il nous apparaît à la lumière des recherches archéologiques et ethnographiques.

92 « Zwangshandlungen und Religionsübungen », 1907 (« Actes obsédants et exercices religieux »), traduction Marie Bonaparte parue a la suite de l'Avenir d'une illusion, Paris, Denoel et Steele, 1932.

La signification de l'ordre des voyelles[1]

Il a été à coup sûr souvent contesté que, dans les rêves et les idées qui nous viennent, des noms qui se dérobent doivent, comme l'affirme Stekel, être remplacés par d'autres qui n'ont de commun avec eux que l'ordre des voyelles. Pourtant l'histoire des religions fournit sur ce point une analogie frappante. Chez les anciens Hébreux le nom de Dieu était « tabou » ; il ne devait être ni prononcé ni transcrit — exemple nullement isolé de la signification particulière des noms dans les civilisations archaïques. Cet interdit fut si bien maintenu que la vocalisation des quatre lettres du nom de Dieu[2] est aujourd'hui encore inconnue. Le nom est prononcé *Jéhovah*, du fait qu'on lui attribue les signes vocaliques du mot non interdit *Adonaï* (Seigneur) (S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. I, p. 1, 1908).

1 Die Bedeutung der Vokalfolge, *Zentralblatt für Psychoanalyse*, 2, p. 105. GW, VIII.

2 יהוה

Conseils aux médecins sur le traitement analytique

C'est à une longue pratique que je dois les règles techniques exposées ici. Elles m'ont été enseignées à mes propres dépens en employant d'autres méthodes. On remarquera aisément que ces règles — ou du moins nombre d'entre elles — peuvent se ramener à une seule. J'espère qu'en s'y conformant les praticiens éviteront bien des efforts inutiles ainsi que certaines omissions, mais je n'hésite pas à ajouter que cette technique est la seule qui me convienne personnellement. Peut-être un autre médecin, d'un tempérament tout à fait différent du mien, peut-il être amené à adopter, à l'égard de malades et de la tâche à réaliser, une attitude différente. C'est ce que je n'oserais contester.

a) Le premier devoir d'un analyste obligé d'analyser plusieurs malades dans la même journée, semble être le plus difficile. Je veux parler de l'obligation de retenir les innombrables noms, dates, particularités mnémiques, associations et productions morbides que chaque malade apporte au cours d'un traitement d'une durée de plusieurs mois, sinon de plusieurs années. Le médecin doit également se garder de confondre ces renseignements avec d'autres analogues fournis par des patients anciens ou actuels. Quand on est obligé d'analyser quotidiennement 6, 8 malades ou même davantage, l'effort de mémoire, quand il est couronné de succès, suscite dans le public de l'incrédulité, de l'étonnement, voire même de la pitié. Dans tous les cas, une technique qui permet de disposer de matériaux

aussi abondants ne peut manquer de provoquer la curiosité et de laisser supposer qu'elle a recours à certains aide-mémoire particuliers.

Et pourtant cette technique est très simple, comme nous le verrons. Elle proscrit tout moyen subsidiaire même celui de la prise de notes. D'après elle, nous ne devons attacher d'importance particulière à rien de ce que nous entendons et il convient que nous prêtions à tout la même attention « flottante », suivant l'expression que j'ai adoptée. On économise ainsi un effort d'attention qu'on ne saurait maintenir quotidiennement des heures durant et l'on échappe aussi au danger inséparable de toute attention voulue, celui de choisir parmi les matériaux fournis. C'est en effet ce qui arrive quand on fixe à dessein son attention ; l'analyste grave en sa mémoire tel point qui le frappe, en élimine tel autre et ce choix est dicté par des expectatives ou des tendances. C'est justement ce qu'il faut éviter ; en conformant son choix à son expectative, l'on court le risque de ne trouver que ce que l'on savait d'avance. En obéissant à ses propres inclinations, le praticien falsifie tout ce qui lui est offert. N'oublions jamais que la signification des choses entendues ne se révèle souvent que plus tard.

L'obligation de ne rien distinguer particulièrement au cours des séances trouve son pendant, on le voit, dans la règle imposée à l'analysé de ne rien omettre de ce qui lui vient à l'esprit, en renonçant à toute critique et à tout choix. En se comportant différemment, le médecin réduit à néant la plus grande partie des avantages que procure l'obéissance du patient à la « règle psychanalytique fondamentale ». Voici comment doit s'énoncer la règle imposée au médecin : éviter de laisser s'exercer sur sa faculté d'observation quelque influence que ce soit et se fier entièrement à sa « mémoire inconsciente » ou, en langage technique simple, écouter sans se préoccuper de savoir si l'on va retenir quelque chose.

L'avantage que l'on retire de cette façon de procéder satisfait amplement à toutes les exigences du traitement. Parmi les matériaux dont il peut disposer, le médecin va se servir des éléments susceptibles d'être associés et dont il pourra alors consciemment disposer ; d'autres éléments ne faisant encore partie d'aucune connexion et qui restent chaotiques, désordonnés, surgissent sans effort dans la mémoire après avoir semblé disparaître, dès que le malade apporte de nouvelles données avec lesquelles des corrélations peuvent être établies et grâce auxquelles ils peuvent se développer. C'est en souriant que le médecin s'entend ensuite complimenter par l'analysé de sa bonne mémoire lorsque après des jours et des mois, il rappelle quelque détail dont il ne se serait probablement pas souvenu s'il avait fait un effort conscient pour le retenir.

Les erreurs de mémoire ne se produisent qu'au moment et dans les circonstances où le médecin est gêné par ses propres réactions (voir plus loin), c'est-à-dire quand l'idéal qu'il poursuit est loin d'être atteint. Il est fort rare que l'analyste confonde les matériaux fournis par l'un de ses patients avec ceux d'un autre. Dans les discussions qui s'élèvent entre médecin et analysé relativement à quelque chose que ce dernier a dit ou à propos de la façon dont il l'aurait dit, c'est généralement le médecin qui a raison[1].

b) Je déconseille à l'analyste de prendre beaucoup de notes ou de consigner tous les dires du patient, etc. Non seulement ce procédé risque d'impressionner défavorablement certains malades, mais encore on peut lui opposer les mêmes objections que précédemment au sujet de l'attention. En prenant des notes ou en

1 Il arrive souvent que l'analysé prétende avoir déjà raconté quelque chose alors que l'analyste est en droit de lui affirmer avec une calme assurance qu'il n'en est rien. On constate alors que l'analysé, tout en ayant bien eu jadis l'intention de faire ce récit, en avait été empêché par une résistance encore subsistante. Dans son esprit, il n'arrive pas à distinguer le souvenir de l'intention de celui de la réalisation.

sténographiant on fait nécessairement dans les matériaux un choix préjudiciable, en outre on gaspille de cette façon une partie de l'activité intellectuelle qui trouverait un meilleur emploi dans l'interprétation des dires de l'analysé. On peut toutefois enfreindre cette règle quand il s'agit de dates, de textes de rêves ou de certains faits notables pouvant facilement être détachés du contexte et servir indépendamment d'exemples. Néanmoins je n'ai pas accoutumé d'agir de cette façon. C'est le soir, après mon travail, que je transcris de mémoire ces exemples. J'abandonne au patient le soin de fixer lui-même le texte des rêves qui me paraissent intéressants.

c) Mais ne serait-il pas utile de prendre des notes, durant les séances, afin de publier les observations dans une revue scientifique ? On ne saurait en principe le contester, mais n'oublions pas que les observations psychanalytiques écrites présentent moins d'avantages qu'on ne le croirait. Elles sont, en somme, entachées de cette précision apparente dont la psychiatrie « moderne » nous a donné tant d'exemples frappants. Tout en fatiguant généralement le lecteur, elles ne peuvent remplacer pour lui sa présence aux séances analytiques. L'expérience nous enseigne d'ailleurs que le lecteur, disposé à croire ce que dit l'analyste, lui concède les quelques remaniements que ce dernier a pu faire subir à ses matériaux. Au contraire, si le lecteur ne prend au sérieux ni l'analyse ni l'analyste, il ne tiendra aucun compte du rapport sténographié le plus fidèle. Tel n'est donc pas le moyen de remédier au manque d'évidence des exposés psychanalytiques ;

d) L'un des titres de gloire de la psychanalyse est de faire agir de concert l'investigation et le traitement, néanmoins la technique qui convient à l'une peut, à certains points de vue, être contraire à l'autre. Il ne convient pas pendant que le traitement se poursuit, de procéder à l'élaboration scientifique d'un cas, d'en reconstituer la structure, d'en vouloir deviner l'évolution, d'en noter, de temps en temps, l'état présent, comme l'exigerait l'intérêt scientifique. C'est

au détriment du traitement que s'exercerait cet esprit scientifique si l'on vouait par avance les cas traités à une étude de ce genre ; les meilleurs résultats thérapeutiques, au contraire, s'obtiennent lorsque l'analyste procède sans s'être préalablement tracé de plan, se laisse surprendre par tout fait inattendu, conserve une attitude détachée et évite toute idée préconçue. Comment faut-il alors que l'analyste procède ? Il devra passer, suivant les besoins, d'une attitude psychique à une autre, éviter toute spéculation, toute rumination mentale pendant le traitement, ne soumettre les matériaux acquis à un travail de synthèse qu'une fois l'analyse terminée. La distinction établie entre ces deux attitudes différentes serait sans importance si nous possédions déjà une connaissance totale (ou tout au moins les éléments essentiels de cette dernière) de la psychologie de l'inconscient ainsi que de la structure des névroses, connaissance que les recherches psychanalytiques pourront nous apporter. Pour le moment, nous sommes encore fort loin du but et devons nous garder de barrer les voies qui nous permettent d'accéder au contrôle de ce que nous savons déjà et à la découverte de faits nouveaux.

e) Je ne saurais trop instamment recommander à mes collègues de prendre comme modèle, au cours du traitement analytique, le chirurgien. Celui-ci, en effet, laissant de côté toute réaction affective et jusqu'à toute sympathie humaine, ne poursuit qu'un seul but : mener aussi habilement que possible son opération à bien. Dans les conditions actuelles, la tendance affective la plus dangereuse, celle qui menace le plus l'analyste, c'est l'orgueil thérapeutique qui l'incite à entreprendre, à l'aide des moyens nouveaux et si controversés dont il dispose, quelque chose qui puisse convaincre autrui. En agissant ainsi il ne fait pas que se placer lui-même dans une situation défavorable au traitement, mais encore il s'expose en même temps, sans défense, à certaines résistances du patient. Or n'est-ce pas seulement du jeu de celles-ci que dépend en premier lieu

le résultat du traitement ? La froideur de sentiments que nous exigeons de l'analyste s'explique par le fait qu'elle crée, pour les deux parties, les conditions les plus avantageuses puisque, d'une part, le médecin ménage ainsi ses propres émotions et que, d'autre part, les malades s'assurent la plus grande aide qu'il nous soit actuellement possible de leur donner. Un chirurgien de l'ancien temps avait pris pour devise cette phrase : « Je le pansai, Dieu le guérit. » L'analyste devrait se contenter de quelque chose d'analogue.

f) On devine aisément vers quel but commun tendent toutes ces règles. Elles créent à l'usage du médecin le pendant de la « règle psychanalytique fondamentale » imposée au psychanalysé. De même que le patient doit raconter tout ce qui lui passe par l'esprit, en éliminant toute objection logique et affective qui le pousserait à choisir, de même le médecin doit être en mesure d'interpréter tout ce qu'il entend afin d'y découvrir tout ce que l'inconscient dissimule, et cela sans substituer au choix auquel le patient a renoncé, sa propre censure. En résumé, l'inconscient de l'analyste doit se comporter à l'égard de l'inconscient émergeant du malade comme le récepteur téléphonique à l'égard du volet d'appel. De même que le récepteur retransforme en ondes sonores les vibrations téléphoniques qui émanent des ondes sonores, de même l'inconscient du médecin parvient, à l'aide des dérivés de l'inconscient du malade qui parviennent jusqu'à lui, à reconstituer cet inconscient dont émanent les associations fournies.

Toutefois, pour que le médecin soit capable de se servir ainsi de son propre inconscient comme d'un instrument, il lui faut se soumettre dans une large mesure, à une certaine condition psychologique. Il ne doit tolérer en lui-même aucune résistance susceptible d'empêcher les perceptions de son inconscient d'arriver jusqu'à son conscient, sinon il introduirait dans l'analyse une nouvelle sorte de sélection et de déformation, bien plus néfaste que

celle provoquée par un effort de son attention consciente. Il ne suffit pas, pour cela, que le médecin soit à peu près normal, il doit s'être soumis à une purification psychanalytique, avoir pris connaissance de ceux de ses propres complexes qui risqueraient de gêner sa compréhension des propos de l'analysé. Il est hors de doute que ces imperfections personnelles suffisent à disqualifier un analyste. Chez le médecin, tout refoulement non liquidé constitue ce que Stekel a justement qualifié de *punctum caecum* dans ses facultés de perception analytique.

Quand on me demanda, il y a quelques années, comment l'on devenait psychanalyste, je répondis : « En analysant ses propres rêves. » Certes, cette préparation suffit à bien des gens, mais non à tous ceux qui désirent apprendre l'analyse. En outre, tout le monde n'est pas capable d'interpréter ses propres rêves sans le concours d'autrui. C'est, à mon avis, l'un des grands services que nous a rendus l'école de Zurich, que d'avoir fait ressortir la nécessité pour toute personne voulant pratiquer l'analyse de se soumettre auparavant elle-même à cette épreuve chez un analyste qualifié. Quiconque prend son travail au sérieux devrait choisir cette voie qui offre plus d'un avantage. Quelque pénible que soit le fait de livrer, sans y être contraint par la maladie, toutes ses pensées à un étranger, ce sacrifice est amplement compensé. Non seulement l'analyse didactique permet au futur analyste d'apprendre à connaître bien plus rapidement et avec une moindre dépense en affect, tout ce qui est caché en lui, mais encore il acquiert des impressions et des convictions qu'aucun ouvrage, aucune conférence n'eussent été capables de lui donner. De plus, il convient aussi d'apprécier l'avantage durable qu'apportent généralement les relations établies entre l'analysé et son instructeur.

Cette sorte d'analyse d'une personne pratiquement normale demeure évidemment incomplète. Toute personne sachant apprécier le prix de la connaissance et de la domination de soi ainsi acquises

continue ensuite à s'analyser et reconnaît de bon gré qu'elle ne cesse jamais de découvrir, en elle-même comme en autrui, des éléments nouveaux. Au contraire, l'analyste qui aura négligé de se faire analyser en sera puni, non seulement par son incapacité à dépasser un certain niveau de connaissance en analysant ses patients, mais par le risque encore plus grave de nuire à autrui. Il cédera facilement à la tentation d'attribuer à ses propres particularités, qu'il perçoit obscurément, une valeur scientifique générale, jetant ainsi le discrédit sur la méthode psychanalytique et induisant les débutants en erreur.

g) Ajoutons encore quelques autres règles faisant transition entre l'attitude du médecin et le traitement du patient.

Tout jeune analyste zélé sera certainement tenté de mettre sa propre individualité en jeu afin d'entraîner le patient, d'élever celui-ci au-dessus des limites de son étroite personnalité. Il semblerait même qu'il soit admissible, voire souhaitable, pour surmonter les résistances du patient, que nous lui permettions de jeter un coup d'œil sur nos propres déficiences psychiques et nos conflits et de l'amener ainsi, par des confidences intimes, à établir un parallèle. La confiance attire la confiance et qui l'exige des autres doit aussi en faire preuve à l'égard d'eux.

Mais dans les relations psychanalytiques, les choses ne se passent pas suivant les prévisions de la psychologie du conscient et l'expérience n'est pas en faveur de cette technique affective. En outre, il est clair qu'en l'adoptant, on s'éloigne du terrain psychanalytique pour se rapprocher de celui des méthodes par suggestion. On incite le patient à révéler plus tôt et avec moins de difficulté ce qu'il sait déjà et ce que, pour des motifs conventionnels, il aurait tu quelque temps encore. Cette technique toutefois ne peut être d'aucun secours dans la découverte de l'inconscient du malade, elle ne fait que renforcer son impuissance à vaincre les résistances profondes et, dans les cas les plus graves, aboutit infailliblement à

un échec, par suite de l'insatiabilité qu'elle éveille chez lui. Le patient, en effet, tente volontiers alors de renverser la situation parce qu'il trouve l'analyse de son médecin plus intéressante que la sienne propre. De même la liquidation du transfert — l'une des tâches les plus importantes dans le traitement — est rendue plus difficile à cause de l'intimité qu'a établie le médecin. C'est ainsi que les gains douteux du début se trouvent finalement plus que contre-balancés. Je n'hésite donc pas à rejeter cette technique erronée. Pour l'analysé, le médecin doit demeurer impénétrable et, à la manière d'un miroir, ne faire que refléter ce qu'on lui montre. Pratiquement, il est vrai, l'on ne saurait s'opposer à ce qu'un psychothérapeute combine une certaine dose d'analyse à quelque traitement par suggestion, dans le but d'obtenir plus rapidement un résultat thérapeutique patent, comme, par exemple, dans les maisons de santé, mais alors ce praticien doit se rendre compte lui-même de ce qu'il fait et ne pas confondre sa méthode avec une psychanalyse véritable.

h) Une autre tentation émane de la fonction éducative, qui incombe au médecin sans même que celui-ci le veuille. Il arrive qu'en liquidant les inhibitions qui affectent le développement, le médecin en vient inévitablement à donner aux pulsions libérées des buts nouveaux. On comprend qu'il mette alors son point d'honneur à faire du sujet dont la névrose lui a causé tant d'efforts quelqu'un de particulièrement remarquable et qu'il lui propose de viser haut. Mais là encore, le médecin doit savoir rester maître de lui-même et considérer moins ses propres désirs que les capacités de son patient. Tous les névrosés ne sont pas au même degré capables de hautes sublimations ; on peut admettre que beaucoup d'entre eux ne seraient jamais tombés malades s'ils avaient possédé le don de sublimer leurs pulsions. En les pressant trop de réaliser cette sublimation, en les privant de satisfactions instinctuelles plus aisées et plus simples, l'analyste risque de leur rendre l'existence plus

difficile encore qu'elle ne leur semble déjà. Le médecin doit toujours se montrer tolérant à l'égard des faiblesses de son patient et se contenter de lui redonner certaines possibilités de travailler et de jouir de la vie, même s'il s'agit d'un sujet médiocrement doué. L'orgueil éducatif est aussi peu souhaitable que l'orgueil thérapeutique. Il faut aussi se rappeler que bien des gens ont succombé à la maladie, à cause justement de l'effort que leur a coûté la sublimation de leurs instincts, effort allant au-delà de leur capacité. En route chez toute personne capable de sublimer, le processus de sublimation se réalise de lui-même dès que les inhibitions ont été levées. Je soutiens donc que, tout en étant toujours louables, les efforts du praticien pour parvenir, au cours du traitement, à sublimer les instincts ne sont pas partout recommandables.

i) Dans quelle mesure faut-il, pendant le traitement, faire appel à la coopération intellectuelle de l'analysé ? Il est difficile de donner à cette question une réponse d'ordre général et c'est en premier lieu de la personnalité du patient que cette dernière doit dépendre. En tout cas, il convient d'observer sur ce point de la prudence et de la mesure. Il est contre-indiqué de donner des directives au patient telles que, par exemple, de rassembler ses souvenirs, de penser à une certaine période de sa vie, etc. Au contraire, l'analysé doit apprendre avant toute chose ce que nul n'admet aisément, à savoir que certaines activités mentales telles qu'appliquer sa pensée à un sujet, concentrer sa volonté et son attention ne permettent en aucune façon d'aider à résoudre les énigmes de la névrose. Seule l'obéissance à la règle psychanalytique qui commande de s'abstenir de toute critique formulée à l'égard de l'inconscient et de ses dérivés peut aboutir à un résultat favorable. Il faut particulièrement insister sur le respect de cette règle quand on a affaire à des malades qui s'ingénient habituellement à se réfugier dans l'intellectuel, qui commentent longuement, et souvent avec beaucoup de sagesse, leur

état, évitant ainsi tout effort pour guérir. C’est pour la même raison que je déconseille à mes patients la lecture d’ouvrages psychanalytiques ; j’exige d’eux qu’ils s’instruisent par expérience personnelle et leur certifie qu’ils pourront, de cette manière, apprendre plus et mieux que ce que toute la littérature psychanalytique pourrait leur enseigner. Je reconnais néanmoins qu’en ce qui concerne les traitements pratiqués en maison de santé, il peut être très profitable aux malades de se servir de lectures, afin de les préparer au traitement et de créer une atmosphère favorable à l’influence de ce dernier.

Mais j’insiste surtout sur le fait suivant : je mets en garde le médecin contre toute tentative tendant à gagner la confiance et l’appui des parents ou des proches du malade en leur donnant à lire des ouvrages de psychanalyse soit élémentaires, soit savants. En croyant bien agir, l’analyste provoque en général prématurément l’inévitable et naturelle opposition du milieu familial au traitement qui, en conséquence, ne peut même pas commencer.

J’exprime ici l’espoir que l’expérience croissante acquise par les psychanalystes aboutira bientôt à un accord sur la question de la technique la plus favorable au traitement des névrosés. En ce qui concerne le procédé individuel à utiliser à l’égard des « proches », je dois confesser mon embarras et ne conserve d’ailleurs qu’une bien faible confiance dans les effets que ce procédé pourrait produire sur eux.

La dynamique du transfert[1]

Le sujet, difficile à épuiser, du transfert a récemment fait l'objet d'une étude descriptive parue dans cette revue et due à W. Stekel[2]. Je désire y joindre ici quelques observations qui permettront de faire comprendre comment le transfert se produit inévitablement au cours d'un traitement et de quelle façon il arrive à y jouer le rôle qu'on sait.

N'oublions pas que tout individu, de par l'action concomitante d'une prédisposition naturelle et des faits survenus pendant son enfance, possède une manière d'être personnelle, déterminée, de vivre sa vie amoureuse, c'est-à-dire que sa façon d'aimer est soumise à certaines conditions, qu'il y satisfait certaines pulsions et qu'il se pose certains buts[3]. On obtient ainsi une sorte de *cliché* (quelquefois plusieurs) cliché qui, au cours de l'existence, se répète plusieurs fois, se reproduit quand les circonstances extérieures et la nature des objets aimés accessibles le permettent et peut, dans une certaine mesure, être modifié par des impressions ultérieures. L'expérience montre que, parmi les émois qui déterminent la vie amoureuse, une partie seulement parvient à son plein développement psychique ; cette partie, tournée vers la réalité, forme un des éléments de la personnalité consciente qui en peut disposer. Une autre partie de ces

1 Paru d'abord dans le *Zentralblatt für Psychoanalyse* II, 1912, puis dans la 4e série des *Recueils des petits écrits sur la théorie des névroses.*

2 *Zentralblatt.*

émois libidinaux a subi un arrêt de développement, se trouve maintenue éloignée de la personnalité consciente comme de la réalité et peut soit ne s'épanouir qu'en fantasmes, soit rester tout à fait enfouie dans l'inconscient et, dans ce dernier cas, être entièrement ignorée du conscient. Tout individu auquel la réalité n'apporte pas la satisfaction entière de son besoin d'amour se tourne inévitablement, avec un certain espoir libidinal, vers tout nouveau personnage qui entre dans sa vie et il est dès lors plus que probable que les deux parts de sa libido, celle qui est capable d'accéder au conscient et celle qui demeure inconsciente, vont jouer leur rôle dans cette attitude.

Il est ainsi tout à fait normal et compréhensible de voir l'investissement libidinal en état d'attente et tout prêt, comme il l'est chez ceux qui ne sont qu'imparfaitement satisfaits, à se porter sur la personne du médecin. Ainsi que nous le prévoyons, cet investissement va s'attacher à des prototypes, conformément à l'un

3 Défendons-nous ici contre le reproche injustifié d'avoir nié l'importance du facteur inné (constitutionnel) en faisant ressortir le rôle des impressions infantiles. Un semblable reproche émane de l'étroit besoin de causalité de l'homme qui, en dépit de la banale réalité, se satisfait d'un seul facteur causal. Si la psychanalyse a tant parlé des facteurs « accidentels » de l'étiologie et si peu des constitutionnels, c'est parce qu'elle avait quelque chose de neuf à dire au sujet des premiers tandis qu'elle n'avait rien à ajouter à ce qu'on savait déjà sur les seconds. Nous refusons d'établir une opposition essentielle entre les deux séries de facteurs étiologiques et admettons plutôt l'existence d'une action des deux dans la production des résultats observés. Ce sont les δαίδμων και τύγη qui déterminent le destin de tout être humain, rarement, voire jamais, l'une seulement de ces deux forces. Le rôle étiologique relatif de chacune doit être évalué dans chaque cas particulier et chez tout individu. Dans une série qui comporte des degrés variables des deux facteurs, il y a nécessairement des cas extrêmes. Suivant l'état de nos connaissances, nous apprécierons chaque fois le rôle respectif de la constitution et des événements vécus et conserverons le droit de modifier notre jugement à mesure que nous y verrons plus clair. Et d'ailleurs la constitution elle-même ne serait-elle pas la résultante de tous les événements fortuits qui ont influencé la série infinie de nos ancêtres ?

des clichés déjà présents chez le sujet en question. Ou encore le patient intègre le médecin dans l'une des « séries psychiques » qu'il a déjà établies dans son psychisme. Tout correspond aux relations réelles entre le patient et son médecin quand, suivant l'heureuse expression de Jung[4], c'est l'*imago* paternelle qui donne la mesure de cette intégration. Mais le transfert n'est pas lié à ce prototype et peut se réaliser aussi suivant les images maternelle, fraternelle, etc. Ce qui donne au transfert son aspect particulier, c'est le fait qu'il dépasse la mesure et s'écarte, de par son caractère même et son intensité, de ce qui serait normal, rationnel. Toutefois ces particularités deviennent compréhensibles si l'on songe qu'en pareil cas le transfert est dû non seulement aux idées et aux espoirs conscients du patient mais aussi à tout ce qui a été réprimé et est devenu inconscient.

Il n'y aurait pas lieu d'épiloguer et de spéculer davantage sur les caractères du transfert si deux points n'y demeuraient obscurs, deux points particulièrement intéressants aux yeux de l'analyste. Il faut se demander d'abord pourquoi les névrosés développent, au cours de leur analyse, un transfert bien plus intense que d'autres sujets non analysés. En second lieu, nous en sommes encore à nous demander pourquoi, dans l'analyse, c'est le transfert qui oppose au traitement *la plus forte des résistances* alors qu'ailleurs il doit être considéré comme l'agent même de l'action curative et de la réussite. Il nous arrive bien souvent de constater le fait suivant : quand les associations viennent à manquer[5], cet obstacle peut chaque fois être levé en assurant au patient qu'il se trouve actuellement sous l'empire d'une idée se rapportant à la personne du médecin ou à quelque chose qui concerne ce dernier. Une fois cette explication donnée, l'obstacle est surmonté ou, tout au moins, l'absence d'associations se transforme en un refus de parler.

4 Symbole und Wandlungen der Libido, *Jachbuch für Psychoanalyse*, III.

5 Je veux parler des associations qui ne se présentent réellement pas et non de celles que l'analysé tait par suite d'un simple sentiment de déplaisir.

Le fait que le plus efficace des facteurs de la réussite, le transfert, puisse devenir le plus puissant agent de la résistance semble, au premier abord, constituer un immense inconvénient méthodologique de la psychanalyse. Toutefois, en y regardant de plus près, on résout, tout au moins, le premier de ces deux problèmes. Il est faux que le transfert soit, dans une analyse, plus intense, plus excessif, qu'en dehors d'elle. Dans les établissements où les nerveux ne sont pas traités par les méthodes psychanalytiques, on observe des transferts revêtant les formes les plus étranges et les plus exaltées, allant parfois jusqu'à la sujétion la plus complète et ayant aussi un incontestable caractère érotique. Une subtile observatrice, Gabriele Reuter, a pu montrer, à une époque où l'analyse venait à peine de naître et dans un livre remarquable[6] plein de vues judicieuses sur la nature et la formation des névroses, que ces particularités du transfert ne sont pas imputables à la psychanalyse, mais bien à la névrose elle-même. En ce qui concerne le second problème, il n'a pas été résolu jusqu'à ce jour.

Il est nécessaire d'étudier cette question de plus près et de voir pour quelle raison le transfert devient, dans l'analyse, une résistance. Considérons comment se présente, au cours d'une analyse, la situation psychologique. Une condition invariable et inévitable du traitement des psychonévroses est ce que Jung a excellemment appelé l'*introversion* de la libido[7], ce qui revient à dire que la quantité de libido capable de devenir consciente et de se tourner vers la réalité est devenue moindre, tandis que la partie inconsciente et non tournée vers la réalité, bien qu'elle puisse sans doute encore, tout en étant inconsciente, alimenter les fantasmes du sujet, se trouve accrue d'autant. La libido s'est engagée (soit

6 *Aus guter Familie*, 1895.

7 Bien que certaines affirmations de Jung donnent l'impression qu'il considérait cette introversion comme caractérisant la démence précoce et n'étant pas aussi observable dans d'autres névroses.

totalement, soit en partie) dans la voie de la régression et a réactivé les imaginations infantiles[8]. Le traitement analytique suit la libido sur ce chemin et tente de la rendre à nouveau accessible au conscient pour finalement la mettre au service de la réalité. Chaque fois que l'investigation analytique découvre une des cachettes de la libido, un conflit surgit : les forces qui ont provoqué la régression se muent en « résistances » contre nos efforts pour maintenir le nouvel état de choses. En effet, si l'introversion ou la régression de la libido ne se trouvait pas justifiée par quelque rapport avec le monde extérieur (le plus généralement par une frustration), si elle n'avait pas, en son temps, été opportune, elle ne se serait jamais produite. Cependant les résistances de cette sorte ne sont ni les seules ni même les plus fortes. La libido dont le sujet dispose s'étant toujours trouvée soumise à l'attraction des complexes inconscients (ou plus justement des éléments complexuels de l'inconscient), avait subi une régression parce que l'attirance de la réalité était devenue moindre. Pour la libérer, il faut faire cesser l'attraction de l'inconscient, c'est-à-dire lever le refoulement des pulsions inconscientes et de leurs dérivés. C'est ce qui explique le rôle énorme de la résistance qui, bien souvent, laisse persister la maladie, même une fois que la raison d'être du recul devant la réalité a disparu. L'analyse a donc à faire face aux résistances émanées de deux sources. La résistance suit pas à pas le traitement, et y imprime sa marque sur toute idée, tout acte

8 Il serait commode de dire que la libido a réinvesti les complexes » infantiles, ce qui serait inexact ; seule se justifierait l'expression : les parties inconscientes de ces complexes.L'extraordinaire complexité du sujet que nous traitons exige l'étude d'un certain nombre de problèmes dont la solution semble indispensable à qui veut être capable de parler en termes précis des processus psychiques décrits ici. Ces problèmes sont les suivants : délimitation respective de l'introversion et de la régression, intégration de la doctrine des complexes dans la théorie de la libido, rapports de l'imagination avec le conscient, l'inconscient et la réalité, etc. Je n'ai pas besoin de m'excuser d'avoir résisté à la tentation de résoudre ici ces questions.

du patient qui représente un compromis entre les forces tendant vers la guérison et celles qui s'y opposent.

Étudions un complexe pathogène, parfois très apparent et parfois presque imperceptible, depuis sa manifestation dans le conscient jusque dans ses racines dans l'inconscient, nous parvenons bientôt dans une région où la résistance se fait si nettement sentir que l'association qui surgit alors en porte la marque et nous apparaît comme un compromis entre les exigences de cette résistance et celles du travail d'investigation. L'expérience montre que c'est ici que surgit le transfert. Lorsque quelque chose parmi les éléments du complexe (dans le contenu de celui-ci) est susceptible de se reporter sur la personne du médecin, le transfert a lieu, fournit l'idée suivante et se manifeste sous la forme d'une résistance, d'un arrêt des associations, par exemple. De pareilles expériences nous enseignent que l'idée de transfert est parvenue, de préférence à toutes les autres associations possibles, à se glisser jusqu'au conscient *justement parce qu'elle satisfait la résistance*. Un fait de ce genre se reproduit un nombre incalculable de fois au cours d'une psychanalyse. Toutes les fois que l'on se rapproche d'un complexe pathogène, c'est d'abord la partie du complexe pouvant devenir transfert qui se trouve poussée vers le conscient et que le patient s'obstine à défendre avec la plus grande ténacité[9].

Une fois cette résistance vaincue, les autres éléments complexuels vont être moins difficiles à éliminer. Plus un traitement analytique dure longtemps et plus le patient se rend compte que les déformations du matériel pathogène ne peuvent, à elles seules, le

9 Il ne faudrait pas conclure cependant à une importance pathogénique particulièrement grande de l'élément choisi en vue de la résistance de transfert. Quand, au cours d'une bataille, les combattants se disputent avec acharnement la possession de quelque petit clocher ou de quelque ferme, n'en déduisons pas que cette église est un sanctuaire national ni que cette ferme abrite les trésors de l'armée. La valeur des lieux peut n'être que tactique et n'exister que pour ce seul combat.

préserver d'une mise en lumière, plus il s'obstine à faire usage du mode de déformation qui lui semble évidemment le plus avantageux : la déformation par le transfert. Ces incidents tendent tous à amener une situation dans laquelle tous les conflits sont portés sur le terrain du transfert.

C'est pourquoi, pendant les analyses, le transfert nous apparaît comme l'arme la plus puissante de la résistance et nous en concluons que l'intensité et la durée d'un transfert sont la conséquence et l'expression de la résistance. On explique, il est vrai, le mécanisme du transfert, par un état de complaisance de la libido demeurée sous l'influence des imagos infantiles, toutefois son rôle dans le processus de la cure ne peut s'expliquer qu'en mettant en lumière ses rapports avec la résistance.

D'où vient que le transfert se prête si bien au jeu de la résistance ? La réponse peut d'abord sembler facile. Il est clair que l'aveu d'un désir interdit devient particulièrement malaisé lorsqu'il doit être fait à la personne même qui en est l'objet. Une pareille obligation fait naître des situations à peine concevables dans la vie réelle et pourtant c'est justement là où le patient cherche à parvenir quand il confond le praticien avec l'objet de ses émois affectifs. À y regarder de plus près, nous constatons que cet avantage apparent ne saurait fournir de solution au problème. D'autre part, une relation empreinte de tendre affection, de dévouement, peut aider le patient à surmonter toutes les difficultés de l'aveu. Il n'est pas rare de dire, en d'autres circonstances, dans la vie réelle : « Je n'ai pas honte de te parler, je puis tout te raconter. ». Le transfert sur la personne de l'analyste pourrait aussi bien faciliter la confession et l'on ne comprend toujours pas pourquoi il soulève des difficultés.

La réponse à cette question si souvent posée ne saurait être dictée par la seule réflexion. C'est à l'expérience acquise en examinant, au cours du traitement, chaque cas particulier de résistance de transfert que nous la devrons. On finit par s'apercevoir

qu'il est impossible de comprendre comment le transfert sert à la résistance tant qu'on n'envisage simplement que le « transfert ». Il faut, en effet, distinguer deux sortes de transferts, l'un « positif », l'autre « négatif », un transfert de sentiments tendres et un transfert de sentiments hostiles, et l'on se voit obligé de traiter séparément ces deux variétés de sentiments qui ont pour objet le médecin. Ensuite, dans le transfert positif, l'on distingue des sentiments amicaux ou tendres capables de devenir conscients et d'autres dont les prolongements se trouvent dans l'inconscient. En ce qui concerne ces derniers l'analyse prouve chaque fois qu'ils ont un fondement érotique ; nous en concluons ainsi que tous les rapports d'ordre sentimental utilisables dans la vie, tels que ceux où se marquent la sympathie, l'amitié, la confiance, etc., sont génétiquement apparentés à la sexualité et émanent, par effacement du but sexuel, de désirs vraiment sexuels, quelque innocents et dénués de sensualité qu'ils apparaissent à notre perception consciente. Originellement nous n'avons connu que des objets sexuels ; la psychanalyse nous montre que des gens que nous croyons seulement respecter, estimer, peuvent, pour notre inconscient, continuer à être des objets sexuels.

Voici donc la solution de l'énigme : le transfert sur la personne de l'analyste ne joue le rôle d'une résistance que dans la mesure où il est un transfert négatif ou bien un transfert positif composé d'éléments érotiques refoulés. Lorsque nous « supprimons » le transfert en le rendant conscient nous écartons simplement de la personne du médecin ces deux composantes de la relation affective ; l'élément inattaquable, capable de devenir conscient, demeure et devient, pour la psychanalyse, ce qu'il est pour toutes les autres méthodes thérapeutiques : le facteur du succès. Sur ce point nous admettons volontiers que les résultats de la psychanalyse se fondent sur la suggestion, toutefois il convient de donner au terme de suggestion le sens que Ferenczi[10] et moi-même lui avons attribué : la

10 Ferenczi, Introjektion und Ubertragung, *Jb. f. Psa.*, Vol. I, 1909.

suggestion est l'influence exercée sur un sujet au moyen des phénomènes de transfert qu'il est capable de produire. Nous sauvegardons l'indépendance finale du patient en n'utilisant la suggestion que pour lui faire accomplir le travail psychique qui l'amènera nécessairement à améliorer durablement sa condition psychique.

On peut se demander encore pourquoi les phénomènes de résistances de transfert ne se manifestent qu'en psychanalyse et non dans d'autres méthodes de traitement, dans les établissements médicaux, par exemple. Nous répondrons que les mêmes phénomènes se produisent partout, mais qu'il s'agit d'en reconnaître la nature. D'ailleurs les transferts négatifs sont choses courantes dans les maisons de santé et dès qu'ils se manifestent, le patient quitte l'établissement, sans être guéri ou même dans un état aggravé. Dans ces maisons, le transfert érotique ne comporte pas d'effets aussi gênants parce que là, comme ailleurs dans la vie, il se trouve non point mis au jour mais recouvert d'un voile. Toutefois il se manifeste très nettement sous forme d'une résistance à la guérison, non en poussant le malade à quitter l'établissement— il l'y retient au contraire — mais en le maintenant éloigné de la vie réelle. Au point de vue du traitement, il importe peu que le malade puisse surmonter, dans une maison de santé, telle ou telle angoisse, telle ou telle inhibition ; ce qui est important, au contraire, c'est qu'il parvienne dans la vie réelle à se libérer de ses symptômes.

Le transfert négatif mériterait qu'on l'étudie plus à fond, mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Dans les formes curables des psychonévroses on le découvre à côté du transfert tendre, souvent en même temps et ayant pour objet une seule et même personne. C'est à cet état de choses que Bleuler a donné le nom excellemment

approprié d'*ambivalence*[11]. Une semblable ambivalence de sentiments semble, dans une certaine mesure, normale, mais poussée à un degré trop élevé elle est certainement l'apanage des névrosés. Dans la névrose obsessionnelle, une « scission » précoce des paires contrastées semble caractériser la vie instinctuelle et fournir l'une des conditions constitutionnelles du trouble morbide. C'est l'ambivalence de l'afflux des sentiments qui nous permet le mieux de comprendre l'aptitude des névrosés à mettre leurs transferts au service de la résistance. Lorsque la possibilité de transfert est devenue essentiellement négative, comme dans le cas des paranoïaques, il n'existe plus aucun moyen d'influencer ou de guérir les malades.

Toutes ces considérations ne permettent d'envisager que l'une des faces du phénomène de transfert ; il convient de porter notre attention sur un autre aspect de la question. Dès que l'analysé est la proie d'une intense résistance de transfert, il est rejeté hors des relations réelles avec son médecin et prend la liberté d'enfreindre la règle fondamentale de l'analyse (suivant laquelle il doit, sans discrimination, révéler tout ce qui lui passe par l'esprit). Il oublie toutes les résolutions qu'il avait prises au début du traitement et accueille avec indifférence tous les rapports et toutes les conclusions qui lui avaient jusqu'alors produit grand effet. Tout praticien qui se sera rendu bien compte de ces faits ressent alors le besoin de les attribuer à d'autres facteurs qu'à ceux déjà mentionnés. À la vérité il n'aura pas à en chercher longtemps, l'origine car ces facteurs sont dus à la situation psychologique où l'analyse a placé le patient.

Au cours du dépistage de la libido échappée au contrôle du conscient, nous pénétrons dans le domaine de l'inconscient. Les

11 E. Bleuler, Dementia Praecox oder Gruppe der Schizophrenien, in *Aschaffenburg's Handbuch der Psychiatrie*, 1911. Conférence sur l'ambivalence faite à Berne en 1910, publiée dans le *Zentralblatt für Psychoanalyse*, vol. I, p. 266, W. Stekel avait auparavant proposé le terme de « bipolarité » pour désigner le même phénomène.

réactions provoquées mettent en lumière certains caractères des processus inconscients, tels que l'étude des rêves nous a permis de les connaître. Les émois inconscients tendent à échapper à la remémoration voulue par le traitement, mais cherchent à se reproduire conformément au mépris du temps et à la faculté d'hallucination propres à l'inconscient. Comme dans les rêves, le patient attribue à ce qui résulte de ses émois inconscients réveillés, un caractère d'actualité et de réalité. Il veut « agir » ses passions, sans tenir compte de la situation réelle. Or le médecin cherche à le contraindre à intégrer ces émois dans le traitement et dans l'histoire de sa vie, à les soumettre à la réflexion et à les apprécier selon leur réelle valeur psychique. Cette lutte entre le médecin et le patient, entre l'intellect et les forces instinctuelles, entre le discernement et le besoin de décharge, intéresse presque exclusivement les phénomènes du transfert. C'est sur ce terrain qu'il faut remporter la victoire dont le résultat se traduira par une guérison durable de la névrose. Avouons que rien n'est plus difficile en analyse que de vaincre les résistances, mais n'oublions pas que ce sont justement ces phénomènes-là qui nous rendent le service le plus précieux en nous permettant de mettre en lumière les émois amoureux secrets et oubliés des patients et en conférant à ces émois un caractère d'actualité. Enfin rappelons-nous que nul ne peut être tué *in absentia ou in effigie*.

Sur les types d'entrée dans la névrose

Dans les pages qui suivent nous décririons, sur la base d’impressions d'origine empirique, quelles modifications des conditions sont déterminantes pour que se déclare une affection névrotique chez un sujet qui y était précédemment disposé. Il s’agit donc d’examiner les facteurs qui déclenchent la maladie et il ne sera guère question des formes de maladie. Le tableau que nous présentons ici des circonstances qui provoquent la maladie se distingue d’autres exposés en ceci qu’il rapporte l’ensemble des modifications énumérées à la libido de l’individu. La psychanalyse nous a permis de reconnaître que les destins de la libido sont ce qui décide de la santé ou de la maladie nerveuse. Dans ce contexte, nous ne nous perdrons pas en paroles inutiles sur le concept de disposition. Précisément, la recherche psychanalytique nous a permis de montrer que la disposition névrotique se situe dans l’histoire du développement de la libido, et de ramener les facteurs agissant en elle à des variétés innées de la constitution sexuelle et à des actions du monde extérieur survenues dans l’expérience de la première enfance.

a) La circonstance la plus évidente qui déclenche l’entrée dans la névrose, celle qu’il est le plus facile à découvrir et de comprendre, réside dans ce facteur extérieur qu’on peut décrire sous le terme général de *frustration.* L’individu était en bonne santé aussi longtemps que son besoin impérieux d’amour était satisfait par un

objet réel du monde extérieur ; il devient névrosé dès que cet objet lui est retiré sans qu’un substitut vienne s’offrir à la place. Ici le bonheur coïncide avec la santé, le malheur avec la névrose. Plus facilement qu’au médecin, la guérison revient au destin, qui peut offrir un substitut de la possibilité de satisfaction perdue.

Pour ce type, auquel participe sans doute la majorité des êtres humains, la possibilité de devenir malade ne commence qu’avec l'abstinence, ce qui permet de mesurer toute l’importance pour le déclenchement de la névrose des limitations apportées par la culture à l’ensemble des satisfactions qui nous sont accessibles. La frustration a un effet pathogène en ce qu’elle endigue la libido, mettant ainsi l' individu à l’épreuve de savoir combien de temps il supportera cette élévation de la tension psychique, et quelles voies il empruntera pour se débarrasser de celle-ci. Il n’existe que deux possibilités pour se maintenir en bonne santé lorsque persiste une frustration réelle de la satisfaction ; la première consiste à convertir la tension psychique en énergie active qui reste dirigée vers le monde extérieur et qui finalement force celui-ci à accorder une satisfaction réelle de la libido ; la seconde est de renoncer à la satisfaction libidinale, à sublimer la libido endiguée et à l’utiliser pour atteindre des buts qui ne sont plus érotiques et qui échappent à la frustration. Que ces deux possibilités viennent à se réaliser dans le destin des êtres humains, ceci nous prouve que le malheur ne coïncide pas avec la névrose et que la frustration n’est pas seule à décider de la santé ou de la maladie de celui qu’elle atteint. L’action de la frustration consiste avant tout à mettre en jeu les facteurs dispositionnels jusqu’alors inactifs.

Lorsque ces facteurs sont présents et suffisamment forts, on rencontre le danger que la libido devienne *introvertie*[1]. Elle se détourne de la réalité qui a perdu sa valeur de par la frustration obstinée qu’elle oppose à l’individu, elle se tourne vers la vie

1 Selon un terme introduit par C. G. Jung.

fantasmatique, au sein de laquelle elle se crée de nouvelles formations de désir et ranime les traces de formations de désir plus anciennes, oubliées. Par suite de la relation intime entre l'activité fantasmatique et le matériel infantile, refoulé et devenu inconscient qu'on trouve en chaque individu, grâce à la situation d'exception qui est accordée à la vie fantasmatique eu égard à l'épreuve de réalité[2], la libido peut maintenant rétrograder plus loin, trouver, sur la voie de la régression, des chemins infantiles et tendre vers des buts qui leur correspondent. Lorsque ces tendances, qui sont inconciliables avec l'état actuel de l'individualité, ont acquis suffisamment d'intensité, un conflit est inévitable entre elles et l'autre partie de la personnalité qui est restée en relation avec la réalité. Ce conflit est résolu par des formations de symptôme et débouche dans une maladie manifeste. Le fait que l'ensemble du processus est parti de la frustration réelle trouve son reflet dans ce résultat que les symptômes qui permettent de retrouver le sol de la réalité représentent des satisfactions substitutives.

b) Le deuxième type de facteur déclenchant la maladie n'est pas du tout aussi évident que le premier ; en fait, ce sont seulement des recherches psychanalytiques approfondies, en relation avec la théorie des complexes de l'École de *Zurich,* qui ont permis de le découvrir[3]. Ici, l'individu ne tombe pas malade à la suite d'une modification du monde extérieur qui remplace la satisfaction par la frustration, mais à la suite d'un effort intérieur pour se procurer la satisfaction qui est accessible dans la réalité. Il tombe malade dans sa tentative pour s'adapter à la réalité et pour remplir *l'exigence de la réalité,* tentative où il se heurte à des difficultés internes insurmontables.

Il est souhaitable de distinguer rigoureusement ces deux types d'entrée dans la maladie, plus rigoureusement que l'observation, en

2 Cf. mes *Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique.*

3 Cf. Jung, La signification du père pour le destin de l'individu, *Jahrbuch für Psychoanalyse,* I, 1909.

général, ne le permet. Dans le premier type, c’est une modification du monde extérieur qui est au premier plan, dans le second, l’accent porte sur une modification interne. Dans le premier type on tombe malade par suite d’un événement vécu, dans le second, par suite d’un processus de développement. Dans le premier cas la tâche consiste à renoncer à la satisfaction et l’individu tombe malade en raison de son incapacité à résister ; dans le second cas la tâche est d’échanger une sorte de satisfaction pour une autre, et la personne échoue en raison de sa rigidité. Dans le second cas le conflit est d’emblée présent entre l’effort pour demeurer tel qu’on est et l’effort pour se modifier en fonction de nouveaux desseins et de nouvelles exigences de la réalité ; dans le cas précédent, le conflit s’instaure seulement après que la libido endiguée a choisi d’autres possibilités de satisfaction, des possibilités inconciliables. Le rôle du conflit et celui de la fixation antérieure de la libido sont dans le second type incomparablement plus évidents que dans le premier, où ces fixations fâcheuses peuvent éventuellement ne s’installer qu’à la suite de la frustration externe.

Un jeune homme qui jusqu’à présent a satisfait sa libido par des fantasmes débouchant dans la masturbation peut maintenant échanger ce régime proche de l’auto-érotisme pour un choix d’objet réel ; une jeune fille qui a dédié toute sa tendresse à son père ou à son frère doit maintenant, pour un homme qui la courtise, laisser venir à la conscience les désirs libidinaux incestueux jusqu’alors restés inconscients ; une femme voudrait renoncer à ses tendances polygamiques et à ses fantasmes de prostitution afin de devenir une fidèle compagne pour son mari et une mère irréprochable pour son enfant : toutes ces personnes tombent malades en raison des efforts les plus louables, lorsque leurs fixations antérieures de la libido sont suffisamment fortes pour s’opposer à un déplacement ; ici, de nouveau, les facteurs tenant à la disposition, équipement constitutionnel et vécu infantile, sont décisifs. Toutes ces personnes

connaissent, pourrait-on dire, le destin du petit arbre du conte de Grimm, qui voulait changer de feuilles ; du point de vue de l'hygiène, qui bien sûr n'est pas le seul à devoir être pris en considération ici, on ne pourrait que leur souhaiter d'être restés aussi mal développés, aussi inférieurs et aussi propres à rien qu'ils l'étaient avant leur maladie. La modification que visent les malades, mais qu'ils ne peuvent réaliser qu'imparfaitement, voire pas du tout, a régulièrement valeur d'un progrès dans le sens de la vie réelle. Il en va autrement lorsqu'on applique un instrument de mesure éthique ; on voit alors que les hommes tombent aussi souvent malades lorsqu'ils se débarrassent d'un idéal que lorsqu'ils veulent l'atteindre.

Malgré les différences très nettes entre les deux types d'entrée dans la maladie que nous avons décrits, ils se rencontrent néanmoins pour l'essentiel et sont faciles à ramener à une unité. L'entrée dans la maladie par frustration se range aussi sous le point de vue de l'incapacité de s'adapter à la réalité, à savoir comme ce cas précis où la réalité refuse la satisfaction de la libido. L'entrée de la maladie sous les conditions du second type conduit directement à un cas particulier de la frustration. Certes, en cette occurrence, ce n'est pas n'importe quelle sorte de satisfaction que la réalité refuse, mais bien précisément la seule sorte que l'individu déclare lui être possible, et la frustration ne provient pas directement du monde extérieur mais, au niveau primaire, de certaines tendances du moi ; néanmoins, la frustration demeure le facteur général et le plus inclusif. Par suite du conflit, qui, dans le second type, s'instaure d'emblée, les deux sortes de satisfaction sont également inhibées : celle à laquelle on était accoutumé et celle qu'on tentait d'atteindre ; on aboutit à la stase de la libido avec toutes les conséquences qui en découlent, comme dans le premier cas. Les processus psychiques menant à la formation de symptôme sont sans doute plus faciles à suivre dans le second type que dans le premier ; ici, en effet, les fixations pathogènes de la

libido n’ont pas eu à être mises en place d’abord, mais elles étaient en vigueur pendant la période de santé. Une certaine mesure d’introversion de la libido était généralement déjà présente ; une part de régression vers l’infantile est économisée du fait que le développement n’avait pas encore accompli tout son chemin.

c) Le troisième type d’entrée dans la maladie se présente comme une exagération du second, celui par *exigence de la réalité* ; je le décrirai comme entrée dans la maladie par *inhibition de développement.* Nous ne le distinguerons pas pour une raison théorique, mais pour une raison pratique, car il s’agit de personnes qui tombent malades dès qu’elles dépassent l’âge irresponsable de l’enfance de sorte qu’elles n’ont jamais atteint une phase de santé c’est-à-dire une capacité, sans limitations patentes, d’agir et de jouir. L'essentiel du processus prédisposant est, dans ce cas, tout à fait clair. La libido n’a jamais abandonné les fixations infantiles, l’exigence de la réalité ne se présente pas brusquement d’un seul coup à un individu totalement ou partiellement mature, elle est apportée par le simple fait du vieillissement, puisqu’il va de soi qu’elle se modifie continuellement avec l’âge de l’individu. Le conflit s'efface ici devant l’insuffisance, mais pourtant tout ce que nous savons par ailleurs nous force à supposer qu’il existe, dans ce cas aussi, une tendance à surmonter les fixations de l’enfance, faute de quoi le résultat du processus ne pourrait jamais être une névrose mais seulement un infantilisme stationnaire.

d) De même que le troisième type nous a présenté, de façon presque isolée, la condition de la disposition, de même le quatrième attire maintenant notre attention sur un autre facteur dont l’efficace est en jeu dans tous les cas, de sorte qu’une discussion théorique risquerait facilement de le négliger. Nous voyons tomber malades des individus qui jusqu’alors avaient été en bonne santé qui, dans leur vie, n’ont rencontré aucun nouvel événement et dont la relation au monde extérieur n’a subi aucune modification, si bien que leur

entrée dans la maladie ne peut que donner l'impression de la spontanéité. Si l'on considère cependant ces cas de plus près, on s'aperçoit qu'une modification s'est pourtant produite en eux, modification dont nous devons apprécier toute l'importance pour la causation de la maladie. Lorsque ces individus sont entrés dans une certaine période de la vie, et en relation avec des processus biologiques réguliers, la *quantité* de libido dans leur économie psychique a subi une élévation, qui à elle seule suffit à bouleverser l'équilibre de l'état de santé et à instaurer les conditions de la névrose. On sait que ces élévations assez soudaines de la libido sont régulièrement liées à la puberté et à la ménopause, aux moments où les femmes atteignent certains âges ; de plus, chez un certain nombre d'individus, il est possible que ces élévations se manifestent selon des périodicités encore inconnues. La stase de la libido est ici le facteur primaire, elle devient pathogène par suite de la frustration *relative* de la part du monde extérieur, qui aurait pu continuer à accorder satisfaction à une revendication libidinale plus petite. La libido insatisfaite et stasée peut rouvrir les voies de la régression et activer les mêmes conflits que nous avons constatés dans le cas de la frustration externe absolue. Cela vient nous rappeler que nous n'avons pas le droit de négliger le facteur quantitatif dans tout examen des circonstances qui déclenchent la maladie. Tous les autres facteurs, frustration, fixation, inhibition de développement, restent inefficaces dans la mesure où ils ne portent pas sur une certaine quantité de libido et ne provoquent pas une stase libidinale d'une certaine hauteur. Cette quantité de libido qui nous parait indispensable pour provoquer une action pathogène, assurément nous ne sommes pas capables de la mesurer ; nous ne pouvons que la postuler, une fois survenu ce résultat qu'est la maladie. Il n'est qu'une direction dans laquelle nous pouvons la déterminer plus précisément ; nous pouvons admettre qu'il ne s'agit pas d'une quantité absolue, mais du rapport entre le quantum actif de libido et cette quantité de libido que le moi individuel peut maîtriser, c'est-à-

dire maintenir sous tension, sublimer ou utiliser directement. Il s’ensuit qu’une élévation relative de la quantité de libido pourra avoir les mêmes effets qu’une élévation absolue. Un affaiblissement du moi par une maladie organique ou par une réquisition particulière de son énergie sera capable de faire survenir des névroses qui sans cela, malgré toutes les dispositions qu’on supposera, seraient restées latentes.

L’importance que nous devons attribuer à la quantité de libido dans la causation de la maladie s’accorde parfaitement avec deux propositions fondamentales de la doctrine des névroses, que la psychanalyse a établies. La première proposition c’est que les névroses surgissent du conflit entre le moi et la libido, la seconde, c’est qu’il n’existe aucune différence entre les conditions de la santé et celles de la névrose : au contraire les individus en bonne santé ont à se mesurer avec les mêmes tâches de maîtrise de la libido, la différence étant qu’ils y parviennent mieux.

Il nous reste encore à dire quelques mots sur la relation existant entre ces types et l’expérience. Si je jette un regard d’ensemble sur les malades que j’ai actuellement en analyse, je dois dire qu’aucun d’entre eux ne réalise dans sa pureté l’un des quatre types d’entrée dans la maladie. Je trouve bien plutôt chez chacun d’entre eux l’action d’une part de frustration à côté d’un élément d’incapacité à s’adapter à l’exigence de la réalité ; le point de vue de l’inhibition de développement, qui coïncide bien sûr avec la rigidité des fixations, doit être pris chez tous en considération, et, ainsi que nous y avons insisté plus haut, l’importance de la quantité de libido ne doit jamais être négligée. En fait, d’après mon expérience, chez la plupart de ces malades la maladie est apparue par coulées successives entre lesquelles on trouve des intervalles de santé, et chacune de ces coulées peut être rapportée à un type différent de facteur déclenchant. Ainsi, il n’est pas d’une haute valeur théorique d’avoir posé l’existence de ces quatre types ; il s’agit simplement de

différentes voies qui arrivent à instaurer une certaine constellation pathogène dans l’économie mentale : la stase de la libido dont le moi, avec les moyens dont il dispose, ne peut se défendre sans dommages. Mais la situation elle-même ne devient pathogène qu’en conséquence d’un facteur quantitatif ; elle n’est pas en soi une nouveauté pour la vie mentale et n’est pas due à l’irruption d’une soi-disant « cause de la maladie ».

Nous accorderons volontiers une certaine importance pratique aux types d’entrée dans la maladie. Dans des cas particuliers on peut même les observer à l’état pur ; les troisième et quatrième types n’auraient pas attiré notre attention s’ils ne résumaient pas à eux seuls, pour un certain nombre d’individus, les facteurs déclenchants de la maladie. Le premier type nous maintient à l’esprit l’influence extraordinairement puissante du monde extérieur, le second celle non moins importante du tempérament particulier de l’individu, qui s’oppose à cette influence. La pathologie ne pouvait traiter correctement le problème du facteur déclenchant de la maladie dans les névroses tant qu’elle centrait uniquement ses efforts sur la distinction entre nature *endogène* et *exogène* de ces affections. Toutes les observations qui soulignaient l’importance de l’abstinence (au sens large du terme) comme facteur déclenchant se voyaient aussitôt objecter que d’autres personnes toléraient le même destin sans tomber malade. Mais lorsque la pathologie voulait insister sur le tempérament de l’individu comme ce qui décide de la maladie et de la santé, il lui fallait tenir compte de cette objection que des personnes dont le tempérament particulier est tel peuvent rester indéfiniment en bonne santé aussi longtemps qu’il leur est permis de préserver cette particularité. La psychanalyse nous a exhortés à abandonner l’opposition stérile entre facteurs externes et internes, entre destin et constitution, et nous a enseigné à trouver régulièrement la causation de l’entrée dans la névrose dans une

situation psychique déterminée qui peut être instaurée par des voies différentes.

Le maniement de l’interprétation des rêves en psychanalyse

Le *Zentralblatt für Psychoanalyse* ne se propose pas seulement de nous montrer les progrès de la psychanalyse et de publier lui-même de petits articles. Il s’est fixé une autre tâche encore qui est d’exposer clairement aux étudiants les faits déjà connus, de leur fournir des directives bien fondées, tout cela afin d’épargner aux analystes débutants un gaspillage de temps et d’efforts. C’est pourquoi, dès maintenant, vont paraître dans cette revue des travaux didactiques et techniques dont nous n’exigerons pas qu’ils nous apportent toujours du nouveau.

La question que je me propose de traiter aujourd’hui ne concerne pas la technique de l’interprétation des rêves. Nous ne parlerons ni de la façon d’interpréter ces derniers ni de l’emploi des interprétations, mais seulement de la manière dont l’analyste doit se servir de l’art d’utiliser ces interprétations au cours du traitement analytique des malades. On peut évidemment procéder de diverses façons mais, en psychanalyse, la réponse à des questions d’ordre technique ne va jamais de soi. Il existe peut-être plus d’une bonne voie, mais il y en a certainement un grand nombre de mauvaises. Un parallèle établi entre les diverses techniques pourrait sans doute nous éclairer, même s’il n’aboutissait pas au choix d’une méthode déterminée.

Tout analyste qui passera de l’interprétation du rêve au traitement analytique continuera à s’intéresser au contenu des rêves et tendra, de ce fait, à interpréter le plus complètement possible chacun des songes rapportés par le malade. Mais il ne tardera pas à s’apercevoir que son travail s’effectue maintenant dans des conditions bien différentes et qu’en persistant à suivre cette voie il va se heurter aux obligations immédiates du traitement. Même lorsqu’un premier rêve semble favoriser parfaitement les premières explications données au patient, d’autres rêves vont bientôt surgir, si longs et si obscurs que leur interprétation exige plus que le temps limité d’une séance. Si le médecin remet alors l’interprétation aux jours suivants, le malade va lui apporter de nouveaux rêves faits entre-temps et dont l’élucidation devra être retardée jusqu’à ce que le premier ait été entièrement expliqué. Parfois la production onirique est si abondante et les progrès du malade au point de vue de leur compréhension, si lents que l’analyste se voit forcé d’admettre que cette sorte de richesse en matériaux n’est que l’expression d’une résistance. Celle-ci met à profit le fait que le traitement n’arrive pas à utiliser les matériaux mis à sa disposition. En outre, la cure est, dans l’intervalle, demeurée quelque peu en deçà du temps présent et a perdu tout contact avec l’actualité. À cette technique doit s’opposer une règle, suivant laquelle il importe au plus haut degré, dans le traitement, que l’analyste sache à tout moment ce qui occupe la surface psychique du malade, quels complexes, quelles résistances celui-ci présente et quelle réaction consciente contraire va régler son comportement. Il ne convient presque jamais que le but thérapeutique cède le pas à l’intérêt suscité par l’interprétation du rêve.

Comment alors, au cours des analyses, concilier l’élucidation des rêves avec cette règle ? À peu près de la façon suivante : Le psychanalyste doit chaque fois se contenter des données de l’interprétation obtenues en une séance et le fait de n’avoir pas

totalement reconnu le contenu du rêve ne peut être considéré par lui comme nuisible. Qu’il ne se croie pas obligé, le jour suivant, de reprendre le fil interrompu, mais qu’il attende, pour le faire, de voir si rien n’est venu entre-temps occuper l’esprit du patient. N’enfreignons pas la règle suivant laquelle il ne faut jamais, au bénéfice d’une interprétation de rêves interrompue, négliger d’utiliser d’abord tout ce qui vient à l’esprit du malade. Si de nouveaux rêves surviennent avant que les anciens aient été interprétés, il convient de s’intéresser à ces récentes productions sans se reprocher d’avoir négligé les autres. Si les rêves deviennent par trop prolixes et diffus, qu’on renonce à les expliquer immédiatement. Il faut généralement se garder de montrer, pour l’élucidation des rêves, un trop vif intérêt car l’on risquerait alors de faire croire au malade que le travail stagnerait s’il n’apportait pas de songes. En pareil cas, la résistance pourrait se porter sur la production onirique et provoquer son arrêt. L’analyste doit plutôt convaincre le patient du fait que l’analyse, même si les rêves font défaut et quel que soit l’intérêt de ces derniers, ne peut manquer de matériaux.

Mais, demandera-t-on, se soumettre à de pareilles règles restrictives en ce qui concerne le rêve n’est-ce pas renoncer à trop de matériaux précieux capables de révéler l’inconscient ? Voici notre réponse : la perte est bien moins considérable qu’on serait d’abord tenté de le croire. Tout d’abord l’analyste se voit forcé de reconnaître que, dans les cas de névroses graves, une production onirique riche en matériaux doit, en principe et selon toute prévision, être considérée comme non entièrement explicable. Un rêve de ce genre est souvent fondé sur l’ensemble du matériel pathogène présenté par le cas, matériel que ni le médecin, ni le patient ne connaissent encore (ce qu’on appelle les rêves programmes, les rêves biographiques). Ce rêve équivaut parfois à une traduction, en langage onirique, de tout le contenu de la névrose. En tentant de

l'interpréter, l'on met en branle toutes les résistances latentes et l'on n'y voit bientôt plus rien. L'interprétation totale d'un pareil rêve coïncide avec le parachèvement de l'analyse. Si l'analyste a pris des notes au début, sans doute pourra-t-il le comprendre, bien des mois plus tard, vers la fin du traitement. Tout se passe comme dans l'élucidation d'un symptôme isolé (le symptôme principal, par exemple). C'est tout l'ensemble de l'analyse qui fournit cette explication. En analyse, le praticien doit s'efforcer de saisir tantôt tel élément de compréhension, tantôt tel autre, dans l'ordre où ils se présentent jusqu'au moment où ils pourront être réunis en un tout. Il ne faut pas non plus espérer tirer grand-chose d'un rêve survenu au début du traitement. On doit se déclarer satisfait, si, en tentant d'interpréter, on arrive à découvrir ne fût-ce qu'un seul émoi de désir pathogène.

Renoncer à une interprétation parfaite du rêve ne saurait donc être considéré comme une perte, et généralement l'on ne perd rien non plus en abandonnant l'étude d'un rêve ancien pour se tourner vers celle d'un rêve plus récent. De beaux exemples de rêves entièrement interprétés nous ont montré que plusieurs scènes successives d'un même songe peuvent avoir un contenu semblable et qui se manifeste quelquefois avec une netteté croissante. Nous avons appris également que plusieurs rêves d'une même nuit peuvent n'être que des tentatives pour représenter de manière différente un contenu identique. De façon générale, nous pouvons être certains que tout émoi de désir qui crée aujourd'hui un rêve, tant qu'il n'aura pas été compris et qu'il n'aura pas échappé à l'emprise de l'inconscient, va se manifester dans d'autres rêves. Le meilleur moyen de parachever l'interprétation d'un rêve donné est donc souvent de commencer par le laisser de côté pour se tourner vers un autre contenant les mêmes matériaux sous une forme peut-être plus accessible. C'est beaucoup exiger, je le sais, tant des analysés que du médecin que d'attendre d'eux qu'ils négligent l'idée des buts

conscients du traitement pour se fier à des directives qui, malgré tout, nous semblent toujours « hasardeuses ». J’ai néanmoins le droit d’affirmer qu’il est chaque fois avantageux de se fier à ses propres principes théoriques et de s’efforcer de ne pas disputer à l’inconscient le soin d’établir les rapports.

Je soutiens donc que l’interprétation des rêves ne doit pas être pratiquée, au cours du traitement analytique comme un art en soi, mais que son maniement reste soumis aux règles techniques auxquelles doit obéir tout l’ensemble du traitement. Naturellement on a parfois le droit, en certaines occasions, d’agir un peu différemment et de céder un peu à un intérêt d’ordre théorique mais, en agissant ainsi, il faut bien savoir ce que l’on fait. Un autre cas doit aussi être pris en considération, celui qui s’est présenté depuis que nous sommes devenus plus sûrs de notre compréhension du symbolisme des rêves et par là plus indépendants des associations du patient. Un analyste particulièrement habile dans l’interprétation onirique est quelquefois capable de comprendre chacun des rêves de son patient sans être obligé d’imposer à celui-ci une longue et fastidieuse paraphrase, mais alors tous les conflits entre les exigences de la thérapeutique et celles de l’interprétation onirique vont passer inaperçus. Cet analyste sera tenté aussi de faire chaque fois pleinement usage de ses interprétations et de dire au patient tout ce que le rêve lui aura permis de voir. Ce faisant, il s’écarte notablement des procédés établis, ainsi que je l’exposerai ailleurs. En tout cas il faut déconseiller aux analystes débutants de prendre comme modèle ce cas exceptionnel.

Tout analyste se comporte comme l’expert dont nous venons de parler en face des premiers rêves que lui apportent, au début d’un traitement, ses patients avant qu’ils sachent encore quoi que ce soit de la technique d’interprétation onirique. Ces rêves initiaux sont pour ainsi dire naïfs et révèlent, à la façon des rêves de personnes dites normales, bien des choses à l'auditeur. Une question se pose

alors : le médecin doit-il sur-le-champ traduire au malade ce qu'il a lui-même pu voir dans le rêve. Ne répondons pas ici à cette question vraisemblablement subordonnée à une autre d'une plus grande portée, celle des phases du traitement. À quel moment et avec quelle rapidité, en effet, faut-il révéler au malade les choses qui lui sont psychiquement dissimulées. Par la suite et à mesure que le patient connaîtra mieux le maniement de l'interprétation onirique, ses rêves deviendront généralement plus obscurs. Toutes les notions acquises relatives au rêve servent aussi de mise en garde au cours de son élaboration.

Dans les travaux « scientifiques » sur le rêve, travaux qui, tout en rejetant l'interprétation onirique, ont reçu de la psychanalyse une impulsion nouvelle, on découvre toujours le souci vraiment superflu d'un strict maintien du texte des rêves, texte qui doit être préservé des transpositions et des additions survenant au cours des heures qui suivent le réveil. Certains psychanalystes eux-mêmes paraissent ne pas utiliser avec une logique assez rigoureuse leurs connaissances des conditions de formation du rêve quand ils demandent aux analysés de fixer par écrit, dès leur réveil, chacun de leurs rêves. Cette mesure est superflue dans le traitement et, de plus, les patients se servent volontiers de ce conseil pour perturber leur propre sommeil tout en déployant un grand zèle, bien inutile quant à la thérapeutique. Si même dans ce cas le texte du rêve échappe péniblement à l'oubli, on se convainc sans peine que le malade n'en tire aucun profit. Les associations se rapportant au texte onirique font défaut et tout se passe comme si le rêve n'avait pas été conservé. Le médecin a, il est vrai, appris quelque chose qui autrement lui eût échappé, mais il ne revient pas au même que ce soit le médecin ou le malade qui ait acquis cette notion. Nous traiterons, une autre fois, de l'importance qu'a cette distinction en technique psychanalytique.

Je parlerai enfin d’un *genre* particulier de rêves qui, suivant les cas, ne surviennent qu’au cours d’un traitement analytique et sont capables de troubler ou d’induire en erreur les débutants, je veux parler de ce qu’on appelle les rêves de « dépendance » ou d’attestation, faciles à interpréter et dont la traduction ne fournit rien de plus que ce que le traitement a pu découvrir dans les matériaux des jours précédents. Tout se passe comme si le patient avait l’amabilité d’apporter, sous forme de rêves, exactement ce que nous venions juste auparavant de lui « suggérer ». Toutefois un analyste expérimenté trouve difficile d’attribuer à son malade de pareilles attentions ; il considère ces rêves comme les simples confirmations qu’il souhaitait et constate qu’ils ne se produisent que dans certaines conditions sous l’influence du traitement. La plupart des rêves vont plus vite que l’analyse, de telle sorte qu’après déduction de tout ce qui est déjà connu et compris, une indication plus ou moins claire de ce qui était jusqu’à ce moment-là resté profondément dissimulé demeure encore.

Pour introduire la discussion sur l'onanisme[1]

Les discussions à l'« Association psychanalytique de Vienne » ne se proposent jamais de lever les oppositions ou de parvenir à des décisions. Rendus solidaires par l'identité fondamentale de leur appréhension des mêmes faits spécifiques, les différents orateurs se permettent de formuler leurs variantes individuelles avec la plus grande netteté sans se demander s'il existe vraisemblablement une chance de convertir à leur opinion l'auditeur qui pense autrement. Il est fort possible qu'à cette occasion s'engage entre orateurs et auditeurs un dialogue de sourds ; le résultat final est cependant que chacun pour son compte a reçu et donné lui-même aux autres l'impression la plus claire de conceptions divergentes.

La discussion sur l'onanisme, dont ne sont publiés ici à vrai dire que des fragments, dura plusieurs mois et se déroula de telle sorte que chaque orateur fit un exposé auquel se rattacha un débat approfondi. Cette publication ne reproduit que les exposés, à l'exclusion de débats riches et stimulants, au cours desquels les oppositions furent exprimées et combattues. Sinon ce fascicule aurait dû avoir un volume qui aurait nui certainement à sa diffusion et à son action.

1 Zur Einleitung der Onanie-Diskussion. Schlusswort der Onanie-Diskussion, publié dans *Die Onanie* (Discussions à l'Association psychanalytique de Vienne, 2), Wiesbaden, Bergmann, p. III-IV et 132-140. GW, VIII.

À notre époque où l’on tente enfin de soumettre les problèmes de la vie sexuelle humaine eux aussi à une étude scientifique approfondie, le choix de ce thème ne requiert aucune justification. De multiples répétitions des mêmes pensées et des mêmes affirmations étaient inévitables ; elles correspondent en effet à des concordances de vues. La rédaction ne pouvait pas plus avoir pour tâche de résoudre les nombreuses contradictions existant entre les conceptions des intervenants que de tenter de les dissimuler. Nous espérons que ni les répétitions ni les contradictions ne décourageront l’intérêt des lecteurs.

Notre dessein était cette fois de montrer sur quelles voies la recherche relative au problème de l’onanisme a dû s’engager du fait de l’apparition de la méthode de travail psychanalytique. Dans quelle mesure nous avons réalisé notre dessein, nous le saurons par l’assentiment et peut-être plus nettement encore par la désapprobation des lecteurs.

Vienne, été 1912.

CONCLUSION DE LA DISCUSSION SUR L’ONANISME

Messieurs ! Les membres les plus anciens de ce cercle ne manqueront pas de se souvenir qu’il y a plusieurs années déjà nous avons fait l’essai d’une semblable discussion collective — d’un *symposium* selon l’expression de nos collègues américains — sur le thème de l’onanisme. Il se manifesta alors des divergences si importantes entre les opinions exprimées que nous ne pûmes nous permettre de livrer nos délibérations au public. Nous avons, depuis — les mêmes personnes comme aussi de nouveaux venus —, dans un contact continu avec les faits d’expérience et dans un échange d’idées incessant les uns avec les autres, clarifié nos idées et les avons situées sur un terrain commun, si bien que le risque autrefois écarté ne peut plus nous apparaître aussi grand.

J’ai vraiment l’impression qu’entre nous les concordances sur le thème de l’onanisme sont maintenant plus fortes et plus profondes que les désaccords — au demeurant indéniables. Mainte apparence de contradiction ne prend naissance que par la pluralité des points de vue que vous avez développés, alors qu’il s’agit en vérité d’idées qui peuvent fort bien cohabiter.

Permettez-moi de vous présenter un résumé relatif aux points sur lesquels nous semblons être en accord ou en désaccord.

Nous sommes bien tous *d’accord* :

a) sur l’importance des fantasmes qui accompagnent ou remplacent l’acte d’onanisme ;

b) sur l’importance de la conscience de culpabilité liée à l’onanisme, d’où qu’elle puisse provenir ;

c) sur l’impossibilité d’indiquer qualitativement dans quelles conditions l’onanisme est nocif. (Accord non absolu sur ce point.)

Des différences d'opinion non encore conciliées se sont manifestées :

a) quant à la négation du facteur somatique dans les effets de l’onanisme ;

b) quant au refus de la nocivité de l’onanisme en général ;

c) concernant l’origine du sentiment de culpabilité, que certains d’entre vous veulent faire dériver directement de l’insatisfaction, tandis que d’autres y ajoutent des facteurs sociaux ou pour chaque cas le coefficient personnel ;

d) concernant l’ubiquité de l’onanisme infantile.

Enfin des *incertitudes* très importantes subsistent :

a) sur le mécanisme de l’effet nocif de l’onanisme, au cas où celui-ci serait reconnu ;

b) sur la relation étiologique de l’onanisme avec les névroses actuelles.

Sur la plupart des points qui nous opposent, nous sommes parvenus à cette remise en question grâce à la critique de notre collègue W. Stekel, fondée sur une expérience solide et personnelle. Certes nous avons laissé à une foule d'observateurs et de chercheurs futurs encore bien des choses à établir et à clarifier, mais nous nous consolerons en sachant que nous avons travaillé avec honnêteté et sans mesquinerie et que, ce faisant, nous avons ouvert les voies sur lesquelles évoluera à son tour la recherche future.

De mes propres contributions aux questions qui nous occupent vous n'avez pas beaucoup à attendre. Vous savez que j'aime avant tout traiter un sujet de façon fragmentaire en préférant mettre en relief les points qui me paraissent les plus assurés. Je n'ai rien de neuf à apporter, aucune solution, simplement quelques répétitions de choses que j'ai déjà avancées par le passé, quelques plaidoyers en faveur de ces affirmations anciennes, en réponse à des attaques venues de vos rangs, à quoi s'ajouteront quelques remarques telles qu'elles ne peuvent que s'imposer à l'auditeur lors de vos conférences.

J'ai, comme on le sait, divisé l'onanisme, d'après les âges de la vie en : 1) l'onanisme du nourrisson, par quoi l'on entend toutes les activités autoérotiques servant à la satisfaction sexuelle ; 2) l'onanisme de l'enfant, qui procède directement du précédent et s'est déjà fixé sur des zones érogènes déterminées ; et 3) l'onanisme de la puberté qui ou bien se rattache à l'onanisme de l'enfant ou bien en est séparé par la période de latence. Dans plusieurs de vos exposés dont j'ai été l'auditeur, il n'a pas été totalement fait droit à cette division temporelle. La prétendue unité de l'onanisme suggérée par le langage médical a donné lieu à mainte affirmation globale, là où aurait été bien plutôt justifiée la différenciation selon ces trois époques de la vie. J'ai également regretté que nous n'ayons pas pu prendre en considération l'onanisme de la femme dans la même mesure que celui de l'homme, et j'estime que l'onanisme féminin

mériterait une étude particulière et que chez lui justement l'accent serait fortement mis sur les modifications conditionnées par l'âge de la vie.

J'en viens maintenant aux objections que Reitler a opposées à mon argument téléologique en faveur de l'ubiquité de l'onanisme du nourrisson. Je reconnais que j'abandonne cet argument. Si la *Théorie de la sexualité* doit connaître une nouvelle édition, celle-ci ne contiendra plus la phrase contestée. Je renoncerai à vouloir deviner les desseins de la nature et me contenterai de décrire les faits.

Aussi ne puis-je que déclarer comme pleine de sens et d'importance la remarque de Reitler selon laquelle certaines dispositions de l'appareil génital propres seulement à l'homme semblent avoir pour but de suspendre le commerce sexuel à l'âge de l'enfance. Mais ici interviennent mes doutes. La fermeture de la cavité sexuelle féminine et la perte de l'os pénien assurant l'érection ne sont pourtant dirigées que contre le coït lui-même et absolument pas contre les excitations sexuelles. Reitler me semble concevoir le caractère finaliste de la nature de façon trop anthropomorphique, comme s'il s'agissait là tout comme dans une œuvre humaine de l'exécution conséquente d'un dessein unique. Mais autant que nous puissions le voir, toute une série de tendances finalisées se côtoient dans les processus naturels sans s'annuler mutuellement. Si donc nous parlons de la nature avec une terminologie relative à l'homme, il nous faut dire qu'elle nous apparaît comme ce que, chez l'homme, nous appellerions inconséquent. Je crois quant à moi que Reitler ne devrait pas attacher tant d'importance à ses propres arguments téléologiques. L'utilisation de la téléologie comme hypothèse heuristique inspire des doutes ; on ne sait jamais, dans chaque cas isolé, si l'on est tombé sur une « harmonie » ou une « dysharmonie ». C'est comme si l'on avait enfoncé un clou dans une cloison ; on ne sait pas si l'on rencontre un joint ou la pierre.

Sur la question du rapport de l’onanisme et des pollutions avec la naissance de ce qu’on appelle la neurasthénie je me trouve, comme beaucoup d’entre vous, en opposition avec Stekel et maintiens contre lui mes premières déclarations, à une réserve près que je développerai plus tard. Je ne vois rien qui puisse nous contraindre à renoncer à la distinction entre névroses actuelles et psychonévroses, et je ne puis concevoir la genèse des symptômes dans les premières autrement que comme toxique. Notre collègue Stekel me semble ici exagérer vraiment beaucoup le facteur psychogénétique. Je considère encore, comme il m’est apparu il y a plus de quinze ans déjà, que les deux névroses actuelles — neurasthénie et névrose d’angoisse — (peut-être la véritable hypocondrie est-elle à classer comme troisième névrose actuelle) constituent l’anticipation somatique des psychonévroses et fournissent le matériel de l’excitation, lequel se trouve ensuite psychiquement sélectionné et enrobé, si bien que, pour parler en général, le noyau du symptôme psychonévrotique — ce grain de sable au centre de la perle — se trouve formé d’une manifestation sexuelle somatique. Pour la névrose d’angoisse et son rapport à l’hystérie cela est certes plus évident que pour la neurasthénie, sur laquelle on n’a pas encore procédé à des recherches psychanalytiques soigneuses. Dans la névrose d’angoisse c’est au fond, comme vous avez pu vous en convaincre souvent, une petite part de l’excitation coïtale non déchargée qui apparaît sous forme de symptôme d’angoisse ou donne le noyau d’une formation de symptôme hystérique.

Notre collègue Stekel partage, avec de nombreux auteurs qui se situent en dehors de la psychanalyse, la tendance à rejeter les différenciations morphologiques que nous avons établies dans l’enchevêtrement des névroses, et à les placer toutes sous le même chapeau — par exemple celui de la psychasthénie. Là-dessus nous l’avons souvent contredit et nous persévérons dans l’espoir que les

différences morphologico-cliniques se révéleront précieuses en tant qu'indices encore incompris de processus essentiellement différents. Si — à bon droit — il nous fait remarquer qu'il a rencontré régulièrement chez ceux qu'on appelle neurasthéniques les mêmes complexes et les mêmes conflits que chez les autres névrosés, cet argument n'intéresse guère le point litigieux. Nous savons depuis longtemps que nous devons nous attendre également aux mêmes complexes et aux mêmes conflits chez tous les gens sains et normaux. Nous nous sommes même habitués à supposer chez tout homme civilisé une certaine dose de refoulement des motions perverses, d'érotisme anal, homosexualité et autres, ainsi qu'une part de complexe paternel et maternel, et d'autres complexes encore, tout comme dans l'analyse élémentaire d'un corps organique nous pouvons déceler en toute certitude les éléments : carbone, oxygène, hydrogène, azote et un peu de soufre. Ce qui distingue les uns des autres les corps organiques, c'est la proportion quantitative de ces éléments et la constitution des liaisons qu'ils établissent entre eux. Ce dont il s'agit chez les normaux et les névrosés, ce n'est donc pas l'existence de ces complexes et conflits, mais la question de savoir si ceux-ci sont devenus pathogènes, et en ce cas quels mécanismes ils ont alors mis en œuvre.

L'essentiel de mes théories, avancées jadis et défendues aujourd'hui, sur les névroses actuelles réside dans l'affirmation, appuyée sur l'expérimentation, que leurs symptômes ne se laissent pas décomposer analytiquement comme les symptômes psychonévrotiques. Que donc la constipation, la céphalée, la fatigue de ceux qu'on nomme neurasthéniques n'autorisent pas une explication historique ou symbolique les ramenant à des expériences agissantes, lorsqu'elles ne se laissent pas interpréter comme des satisfactions substitutives sexuelles, comme des compromis de motions pulsionnelles opposées, contrairement aux symptômes psychonévrotiques (éventuellement même s'ils semblent être de

même nature qu'elles). Je ne crois pas que l'on réussira à renverser cette thèse à l'aide de la psychanalyse. Par contre je concède aujourd'hui, ce que je ne pouvais croire autrefois, qu'un traitement analytique puisse avoir aussi, indirectement, une influence curative sur les « symptômes actuels », ou bien en permettant que les dommages actuels soient mieux supportés, ou bien en plaçant l'individu malade en situation de se soustraire par une modification de son régime sexuel à ces dommages actuels. Certes ce sont là des perspectives que nous souhaitons dans l'intérêt de notre thérapeutique.

Mais si, dans la question théorique des névroses actuelles, je dois finalement être convaincu d'erreur, je saurai me consoler par l'avancement de notre science, qui doit nécessairement ôter de sa valeur au point de vue d'un seul. Vous allez demander maintenant pourquoi, avec des vues si louables sur l'obligatoire limitation de ma propre infaillibilité, je ne cède pas plutôt dès maintenant aux nouvelles suggestions et préfère répéter le spectacle souvent vu du vieil homme qui s'accroche obstinément à ses opinions. Je réponds : parce que je ne reconnais pas encore l'évidence à laquelle je dois céder. Dans les premières années, mes idées ont connu maintes modifications que je n'ai pas dissimulées à l'opinion publique. Ces transformations m'ont valu des reproches, comme aujourd'hui mes obstinations. Non que m'effraierait tel ou tel de ces reproches. Mais je sais que j'ai un destin à accomplir. Je ne peux lui échapper et n'ai pas besoin d'aller au-devant de lui. J'attendrai qu'il vienne et pendant ce temps me comporterai à l'égard de notre science comme j'ai appris à le faire dès les débuts.

Je n'aime pas prendre position sur la question abondamment traitée par vous de la nocivité de l'onanisme, car ce n'est pas la bonne façon d'aborder les problèmes qui nous occupent. Mais nous sommes bien tous forcés de le faire. Le monde ne semble s'intéresser qu'à cela dans l'onanisme. Lors de nos premières soirées de

discussion sur ce thème, nous avions au milieu de nous comme hôte, vous vous en souvenez, un pédiatre distingué de cette ville. Que voulait-il à tout prix savoir de nous par ses interpellations réitérées ? Uniquement dans quelle mesure l’onanisme était nuisible, et pourquoi il nuisait à l’un et pas à l’autre. Nous sommes ainsi bien obligés d’imposer à notre recherche de répondre à ce besoin pratique.

J’avoue que même ici je ne peux partager le point de vue de Stekel, malgré les nombreuses remarques courageuses et justes qu’il nous a présentées sur cette question. Pour lui la nocivité de l’onanisme n’est à vrai dire qu’un préjugé absurde, que seule l’étroitesse de nos vues nous empêche de renier de manière suffisamment radicale. Je pense, quant à moi, que si nous envisageons ce problème *sine ira et studio* — si tant est, justement, que cela nous soit possible — il nous faut plutôt déclarer qu’une telle prise de position contredit nos vues fondamentales sur l'étiologie des névroses. L’onanisme correspond pour l’essentiel à l’activité sexuelle infantile et ensuite au maintien de celle-ci dans un âge plus mûr. Nous faisons découler les névroses d’un conflit entre les aspirations sexuelles d’un individu et ses autres tendances (celles du moi). Quelqu’un pourrait alors dire : pour moi le facteur pathogène de cette relation étiologique réside seulement dans la réaction du moi contre sa sexualité. Il affirmerait plus ou moins par là que chaque personne pourrait se préserver de la névrose, si elle voulait seulement satisfaire sans limitation ses aspirations sexuelles. Mais il est manifestement arbitraire et aussi visiblement inadéquat d’en décider ainsi et de ne pas faire participer aussi les aspirations sexuelles elles-mêmes au processus pathogène. Mais si vous admettez que les impulsions sexuelles peuvent avoir un effet pathogène, vous ne pouvez plus contester cette même signification à l’onanisme, qui bien sûr ne consiste qu’en la mise en activité de telles motions pulsionnelles sexuelles. Certes dans chaque cas qui

semble accuser l'onanisme d'être pathogène, vous pourrez, remontant plus loin, en ramener l'effet aux pulsions qui se manifestent dans l'onanisme et aux résistances qui s'opposent à ces pulsions ; c'est que l'onanisme n'est ni somatiquement ni psychologiquement un terme ultime, ce n'est pas un véritable agent, mais seulement un nom pour certaines activités, et pourtant, malgré tous les développements ultérieurs, le jugement porté sur l'origine de la maladie n'en demeure pas moins rattaché à juste titre à cette activité. Ici, n'oubliez pas non plus qu'il ne faut pas assimiler l'onanisme à l'activité sexuelle en général, mais qu'il est cette activité-là dans certaines conditions limitatives. Il demeure également possible que ces particularités de l'activité onanique soient justement les supports de leur effet pathogène.

Nous sommes donc, laissant l'argumentation de côté, renvoyés à l'observation clinique et celle-ci nous exhorte à ne pas rayer la rubrique *Effets nocifs de l'onanisme*. De toute façon, nous avons affaire dans les névroses à des cas dans lesquels l'onanisme a fait preuve de nocivité.

Cette nocivité semble s'imposer par trois voies différentes :

a) en tant que préjudice *organique*, selon un mécanisme inconnu dans lequel entrent en compte les points de vue souvent mentionnés par vous de la démesure et de la satisfaction inadéquate ;

b) au plan du *prototype psychique*, dans la mesure où ce à quoi il faut tendre pour la satisfaction d'un grand besoin n'est pas la modification du monde extérieur. Mais là où se développe une ample réaction à ce prototype, les qualités de caractère les plus précieuses peuvent s'amorcer ;

c) par la possibilité ainsi offerte de la *fixation des buts sexuels infantiles* et de la stagnation dans l'infantilisme psychique. Par là est alors fournie la disposition à la chute dans la névrose. En tant que psychanalystes nous ne pouvons que porter le plus grand intérêt à ce

résultat de l'onanisme — je pense ici naturellement à l'onanisme pubertaire et à celui qui se poursuit au-delà de cette époque. N'oublions pas quelle signification acquiert l'onanisme en tant qu'exécution du fantasme, ce royaume intermédiaire, qui s'est inséré entre la vie selon le principe de plaisir et la vie selon le principe de réalité, ni comment l'onanisme rend possible dans le fantasme l'accomplissement de développements sexuels et de sublimations, qui ne sont pourtant pas des progrès, mais uniquement de nocives formations de compromis. Toutefois, selon l'importante remarque de Stekel, ce même compromis rend inoffensives de graves tendances à la perversion, et écarte les conséquences les plus fâcheuses de l'abstinence.

D'après mes expériences de médecin, je ne peux exclure de la série des conséquences de l'onanisme un affaiblissement durable de la puissance sexuelle, même si j'accorde à Stekel que dans bon nombre de cas elle se révèle être purement apparente. Cette conséquence de l'onanisme justement ne peut pas être d'emblée mise au nombre des préjudices. Une certaine diminution de la puissance virile et de l'initiative brutale qui se rattache à celle-ci, est culturellement tout à fait exploitable. Cette diminution rend plus facile à l'homme civilisé l'observance des vertus de modération et de maîtrise sexuelles que l'on exige de lui. Être vertueux quand on possède toute sa puissance est en général ressenti comme une tâche difficile.

Si cette affirmation vous semble cynique, acceptez de croire que je n'y mets aucun cynisme. Elle ne se veut rien d'autre qu'une description toute sèche, indifférente au contentement ou à la contrariété qu'elle peut susciter. L'onanisme a justement lui aussi, comme beaucoup d'autres choses, *les défauts de ses vertus*[2] et inversement *les vertus de ses défauts*[3]. Si l'on dissocie un ensemble de faits compliqués, en s'intéressant uniquement d'un point de vue

2 En français dans le texte.

3 En français dans le texte.

pratique au nuisible et à l'utile, on devra bien s'accommoder de ces découvertes déplaisantes.

J'estime au demeurant que nous avons avantage à séparer ce que l'on peut appeler les préjudices *directs* dus à l'onanisme et ce qui d'une manière *indirecte* dérive de la résistance et de l'opposition du moi à cette activité sexuelle. Je ne me suis pas occupé ici de ces derniers effets.

Quelques mots encore, par nécessité, sur la deuxième des pénibles questions qui nous sont posées. À supposer que l'onanisme puisse devenir nocif, dans quelles conditions et chez quels individus se révèle-t-il nocif ?

Avec la majorité d'entre vous, j'aimerais refuser d'apporter une réponse générale à cette question. Ne recouvre-t-elle pas pour une part l'autre question plus vaste de savoir quand l'activité sexuelle dans son ensemble devient pathogène pour un individu ? Abstraction faite de cette partie, il subsiste une question de détail qui a trait aux caractères de l'onanisme, dans la mesure où il représente un mode particulier de satisfaction sexuelle. Voici le point où il conviendrait de répéter des choses connues et avancées dans un autre contexte, et d'estimer à sa juste valeur l'influence du facteur quantitatif et de l'action conjuguée de multiples déterminants à effet pathogène, mais avant tout il nous faudrait accorder une grande place à ce qu'on appelle les dispositions constitutionnelles de l'individu. N'hésitons pas pourtant à le dire : ce n'est pas chose aisée de travailler avec elles. Nous avons en effet coutume de conclure à la disposition individuelle *a posteriori* après coup, lorsque la personne est déjà tombée malade, nous lui attribuons telle ou telle disposition. Nous ne disposons d'aucun moyen de la deviner par avance. Nous nous comportons en cela comme ce roi écossais d'un roman de Victor Hugo, qui se faisait gloire d'un moyen infaillible pour reconnaître la sorcellerie. Il faisait cuire l'accusée dans de l'eau bouillante, et puis

il goûtait la soupe. Selon le goût, il rendait son verdict : oui, c’était une sorcière, ou : non, ce n’en était pas une.

Je pourrais encore attirer votre attention sur un sujet qui a été trop peu traité dans nos colloques, celui de l’onanisme dit inconscient. Je pense à l’onanisme au cours du sommeil, d’états anormaux, de crises. Vous vous rappelez combien de crises d’hystérie reproduisent l’acte d’onanisme d’une manière cachée ou méconnaissable, après que l’individu a renoncé à cette sorte de satisfaction, et combien de symptômes de la névrose obsessionnelle cherchent à remplacer et à répéter cette sorte d’activité sexuelle jadis interdite. On peut aussi parler d’un retour thérapeutique de l’onanisme. Plusieurs d’entre vous auront déjà fait comme moi l’expérience que si, pendant le traitement, le patient ose à nouveau pratiquer l’onanisme, même s’il n’a pas l’intention de rester durablement sur cette position infantile, cela signifie un grand progrès. Permettez-moi aussi de vous rappeler à ce propos qu’un nombre considérable de névrosés, et justement des plus graves, ont évité l’onanisme dans les temps historiques de leur souvenir, alors qu’il est prouvé par la psychanalyse que cette activité sexuelle ne leur était demeurée nullement étrangère dans les premiers temps oubliés.

Mais je pense qu’il faut s’en tenir là. Nous sommes bien tous d’accord pour penser que le sujet de l’onanisme est quasiment inépuisable.

Le thème des trois coffrets[1]

I.

Deux scènes de Shakespeare, l'une gaie, l'autre tragique, m'ont donné dernièrement l'occasion de poser un petit problème et de le résoudre.

La scène gaie est celle du choix que les prétendants, dans *Le Marchand de Venise*, doivent faire entre trois coffrets. La jeune et sage Portia est obligée, par la volonté de son père, de ne prendre pour époux parmi ses prétendants que celui qui, de trois coffrets qu'on lui présente, saura choisir le bon. Les trois coffrets sont d'or, d'argent et de plomb ; le bon est celui qui contient le portrait de la jeune fille. Deux des concurrents se sont déjà retirés sans succès, ils avaient choisi l'or et l'argent. Bassanio, le troisième, se décide pour le plomb ; par là, il obtient la fiancée qui, avant même l'épreuve du sort, avait éprouvé un penchant pour lui. Chacun des prétendants avait, dans un discours, donné les motifs de son choix vantant le métal préféré et diminuant le mérite des deux autres. La plus difficile des tâches était par là échue à l'heureux concurrent ; ce qu'il trouve à dire pour magnifier le plomb par rapport à l'or et à l'argent est peu de chose et semble forcé. Si, dans la pratique de la psychanalyse, nous rencontrions un discours de ce genre, nous ne manquerions pas

1 À paru d'abord dans *Imago*, II (1913), puis dans la quatrième série de la *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre.*

de flairer, derrière ces raisons peu satisfaisantes, des motifs secrètement dissimulés.

Shakespeare n'a pas, lui-même, inventé le thème des trois coffrets ; il l'a pris dans un récit des *Gesta Romanorum*, où une jeune fille tente ce même choix pour conquérir le fils de l'empereur [2]. Et, là aussi, c'est le troisième métal, le plomb, qui porte la chance. Il n'est pas difficile de deviner qu'il s'agit ici d'un vieux thème, dont il y a lieu de chercher l'interprétation, la dérivation, et ce à quoi il faut le ramener. Une première conjecture sur ce que peut bien signifier ce choix entre l'or, l'argent et le plomb trouve son expression dans une remarque de Ed. Stucken [3], lequel s'est occupé de cette même matière dans une dissertation étendue. Voici ce qu'il en dit : « Ce que sont les trois prétendants de Portia, leur choix le montre clairement : le prince du Maroc choisit le coffre d'or : il est le soleil ; le prince d'Aragon choisit le coffret d'argent : il est la lune ; Bassanio choisit le coffret de plomb : il est l'enfant des étoiles. » Pour soutenir cette interprétation, il cite un épisode du poème épique populaire esthonien *Kalewipoeg*, dans lequel les trois prétendants sont représentés sans aucun déguisement comme soleil, lune et fils des étoiles (« le fils de l'étoile polaire ») et où, de même, la fiancée est accordée au troisième.

Notre petit problème nous aurait-il ainsi orientés vers un mythe astral ? Quel dommage de ne pouvoir nous contenter de cette explication ! Le problème continue à se poser, car nous ne croyons pas, ainsi que le font tant de mythologues, que les mythes aient été lus dans le ciel et en descendent ; nous jugeons plutôt, avec O. Rank [4], qu'ils ont été projetés au ciel après avoir surgi ailleurs dans des conditions purement humaines. Et c'est à ce fond humain que va notre intérêt.

2 G. Brandès, *William Shakespeare*, 1896.

3 Ed. Stucken, *Astralmythen* (Mythes astraux), p. 655, Leipzig, 1907.

4 O. Rank, *Der Mythus von der Geburt des Helden* (Le mythe de la naissance du héros), 1909, p. 8 sq.

Revenons-en à notre sujet. Dans le poème esthonien comme dans le récit des *Gesta Romanorum*, il s'agit du choix que fait une jeune fille entre trois prétendants. Dans la scène du *Marchand de Venise*, il semble que ce soit le même thème, mais, en même temps, apparaît ici une sorte de renversement de ce thème : c'est un homme qui choisit entre trois coffrets. Si nous avions affaire à un rêve, nous penserions aussitôt que ces coffrets sont des femmes, des symboles de l'essentiel chez la femme, donc de la femme elle-même, comme il en est en général des boîtes, cassettes, corbeilles, etc. Si nous nous permettons d'admettre dans notre mythe aussi ce remplacement symbolique, la scène des coffrets dans *Le Marchand de Venise* aura vraiment subi le renversement que nous avons supposé. D'un seul coup, et comme il n'arrive d'ordinaire que dans les contes de fées, nous avons dépouillé notre thème de son revêtement astral, et nous voyons à présent qu'il traite un thème humain : *le choix que fait un homme entre trois femmes.*

Mais tel est le sujet même d'une autre scène de Shakespeare dans l'un de ses drames les plus émouvants ; il ne s'agit plus cette fois du choix d'une fiancée et, néanmoins, on retrouve ici de secrètes analogies avec le choix des coffrets dans le *Marchand de Venise*. Le vieux roi Lear se décide, de son vivant encore, à partager son royaume entre ses trois filles, et ceci en proportion de l'amour qu'elles sauront lui manifester. Les deux aînées, Goneril et Régane, s'épuisent en protestations d'amour et en vantardises ; la troisième, Cordélia, s'y refuse. Le père devrait reconnaître et récompenser cet amour silencieux et effacé de la troisième, mais il le méconnaît, il repousse Cordélia et partage le royaume entre les deux autres, pour son propre malheur et celui de tous. N'y a-t-il pas là de nouveau une scène représentant le choix entre trois femmes, dont la plus jeune se trouve être la meilleure et la plus parfaite ?

Aussitôt nous viennent à l'esprit d'autres scènes prises dans des mythes, des contes ou des poèmes, lesquelles ont pour sujet

cette même situation. Ainsi, le berger Pâris a le choix entre trois déesses dont il déclare la troisième la plus belle. Cendrillon, de même, est, elle aussi, la plus jeune des sœurs, que le fils du roi préfère aux deux autres. Psyché, dans la fable d'Apulée, est la plus belle et la plus jeune des trois sœurs, Psyché, d'une part, révérée comme une Aphrodite devenue femme, d'autre part, traitée par cette déesse elle-même comme Cendrillon par sa marâtre, obligée de trier un tas de graines mélangées et y parvenant grâce à l'aide de petits animaux (des pigeons pour Cendrillon [5], et pour Psyché [6] des fourmis). Celui qui voudrait faire d'autres recherches sur ce sujet saurait certainement trouver, sous d'autres aspects encore, ce même thème, avec conservation de ses traits essentiels.

Contentons-nous de Cordélia, d'Aphrodite, de Cendrillon et de Psyché ! Les trois femmes, dont la plus jeune est la plus parfaite, il faut en quelque sorte les considérer comme de même essence puisqu'on les présente comme trois sœurs. Si, chez Lear, il s'agit des trois filles de celui qui choisit, cela ne doit pas nous égarer et n'a peut-être pas d'autre importance que d'exprimer ce fait que Lear est un homme âgé. Il n'est pas facile autrement de faire accomplir à un vieil homme un choix entre trois femmes ; voilà pourquoi on présente ici les trois sœurs comme ses filles.

Mais qui donc sont ces trois sœurs et pourquoi est-ce sur la troisième que le choix doit tomber ? Si nous pouvions répondre à cette question, nous posséderions l'interprétation cherchée. Cependant, nous nous sommes déjà une fois servis de la technique psychanalytique, lorsque nous avons comparé symboliquement les trois coffrets à trois femmes. Ayons le courage de poursuivre dans ce sens, et nous entrerons dans une voie qui, tout en nous faisant

5 Le lecteur français ignore sans doute cet épisode des pigeons, étranger à la rédaction de Perrault. L'auteur fait ici allusion à une version allemande de ce conte répandu dans tout l'univers. (N. D. T.)

6 Je dois au docteur O. Rank l'indication de cette concordance.

d'abord rencontrer de l'imprévu et de l'incompréhensible, nous mènera par des détours peut-être à quelque but.

Il pourra paraître surprenant que cette troisième femme, si parfaite, possède, dans bien des cas, outre sa beauté, encore certaines particularités. Ce sont des qualités qui semblent tendre à faire partie de quelque ensemble, sans, toutefois, que nous puissions nous attendre à les rencontrer à un degré égal dans chaque exemple. Cordélia se fait indistincte, peu apparente, comme le plomb ; elle reste muette, elle « aime et se tait ». Cendrillon se cache pour qu'on ne puisse pas la trouver. Nous pouvons peut-être assimiler le fait de se cacher à celui d'être muet. Mais ce ne seraient encore là que deux cas sur les cinq que nous avons choisis. Cependant, chose remarquable, nous trouvons encore une allusion à des particularités analogues dans deux autres cas Nous avons déjà comparé au plomb Cordélia, qui se tient obstinément à l'écart. Or, dans le discours que fait Bassanio pendant son choix des coffrets, il est dit du plomb, d'une façon que rien ne prépare :

« *Thy paleness moves me more than eloquence*. » (*Plainness*, selon un autre texte.)

C'est-à-dire : *Ta pâleur ou ta simplicité, me touche plus que l'éloquence* (c'est-à-dire que les manières criardes des deux autres).

L'or et l'argent sont « bruyants » ; le plomb est muet comme Cordélia, vraiment, qui « aime et se tait » [7].

Rien, dans les récits grecs anciens du jugement de Pâris, ne trahit une semblable réserve chez Aphrodite. Chacune des trois déesses parle au jeune homme et cherche à le gagner par des promesses. Mais, dans une version toute moderne de cette même scène, ce trait qui nous a frappé chez la troisième femme reparaît

7 Cette allusion se perd complètement dans la traduction allemande de Schlegel, elle y prend même la tendance à signifier le contraire :
Dein schlichtes Wesen spricht beredt mich an.
(Ton être modeste s'adresse à moi éloquemment.)

assez singulièrement. Dans le libretto de la *Belle Hélène*, Pâris, après avoir rendu compte des tentatives de séduction des deux autres déesses, raconte comment Aphrodite s'est comportée dans ce tournoi pour le prix de beauté :

La troisième, ah ! la troisième...

La troisième ne dit rien.

Elle eut le prix tout de même...

Calchas, vous m'entendez bien ?

Nous décidons-nous à voir les particularités de la troisième concentrées dans le « mutisme », la psychanalyse nous le dira : le mutisme en rêve est une représentation usuelle de la mort [8].

Il y a plus de dix ans, un homme d'une haute intelligence me communiqua un rêve qu'il comptait apporter comme preuve à l'appui de la nature télépathique des rêves. Il avait vu en rêve un ami absent dont il était sans nouvelles depuis longtemps et lui avait fait d'amers reproches sur son silence. L'ami ne lui avait pas répondu. Or, il s'avéra par la suite qu'environ au moment où ce rêve avait été rêvé, l'ami s'était suicidé. Laissant de côté le problème de la télépathie, il ne semble pas douteux que le mutisme dans ce rêve n'ait été une façon de représenter la mort. De même, dans le rêve, le fait d'être caché ou d'être introuvable est un symbole de la mort qu'on ne

8 Le mutisme se trouve aussi indiqué par Stekel comme un des symboles de la mort. (*Sprache des Traumes*, 1911 [Le langage du rêve], p. 351.) (N. D. A.) C'est chose évidente et courante que cette caractérisation des morts par leur silence à notre égard. C'est de cette façon, d'ailleurs, que le docteur Morlet explique l'absence de bouche chez les fameuses idoles glozéliennes, d'authenticité si discutée : « Pour ces peuples primitifs, ce qui devait, dès l'abord, distinguer un mort d'un vivant, c'est qu'il ne pouvait plus parler. La représentation de la mort, qui est le grand silence demandait la suppression de la bouche. » (*Mercure de France,* 15 octobre 1926, p. 262, note.) Nous devons cet intéressant rapprochement comme d'ailleurs toutes les autres notes de cet essai qui ne sont pas de l'auteur au docteur Édouard Pichon, secrétaire de la *Revue française de Psychanalyse* lorsque notre traduction y parut. (N. D. T.)

saurait méconnaître (le prince, dans Cendrillon, ne peut pas trois fois la découvrir). La pâleur frappante que rappelle la « paleness » du plomb dans l'une des variantes du texte de Shakespeare n'est pas un symbole moins évident [9].

Il nous sera bien plus facile de faire passer cette interprétation du langage des rêves dans le langage mythologique qui nous occupe, si nous pouvons montrer que le mutisme, ailleurs encore que dans les rêves, doive être interprété comme indice de la mort.

Je prends ici le neuvième des contes populaires de Grimm, intitulé : *Les douze frères* [10]. Un roi et une reine avait douze enfants, douze garçons. Le roi dit alors que si le treizième enfant était une fille, les garçons seraient condamnés à mourir. Dans l'attente de cette naissance, il fait faire douze cercueils. Les douze fils, avec l'aide de leur mère, s'enfuient dans une forêt écartée et jurent de tuer toute fille qu'ils rencontreraient.

Ce fut une fille qui naquit. Elle grandit et apprend un jour par sa mère qu'elle a eu douze frères. Elle résout de les retrouver, rencontre dans la forêt le plus jeune qui la reconnaît, mais qui voudrait la cacher à cause du serment des frères. La sœur dit : « Je veux bien mourir, si, par là, je puis sauver mes douze frères. » Mais les frères l'accueillent de bon cœur, elle reste auprès d'eux et s'occupe de leur ménage.

Près de la maison, dans un petit jardin poussent douze lis ; la jeune fille les cueille pour en donner un à chacun de ses frères. Instantanément, les frères sont changés en corbeaux et disparaissent, de même que la maison et le jardin. Les corbeaux sont des oiseaux-âmes, le meurtre des douze frères par leur sœur se trouve de nouveau indiqué par la cueillette des douze fleurs, comme au début il l'était par les douze cercueils et la disparition des frères. La jeune fille, toujours prête à délivrer ses frères de la mort, apprend

9 Stekel, *loc. cit.*

10 Voir d. 0 de l'édition « Reklamausgabe » vol. I.

à quelle condition elle y arrivera ; elle devra pendant sept ans rester muette, ne pas articuler un seul mot. Elle se soumet à cette épreuve, qui la met elle-même en danger de mort, c'est-à-dire qu'elle meurt elle-même pour ses frères comme elle en avait fait vœu avant sa rencontre avec eux. Par l'observation absolue du mutisme, elle réussit enfin à délivrer les corbeaux.

D'une manière analogue, dans le conte des *Six cygnes*, les frères métamorphosés en oiseaux sont, par le mutisme de leur sœur, délivrés, c'est-à-dire rendus à la vie. La jeune fille a pris la ferme résolution de sauver ses frères, « dût-il lui en coûter la vie » et, devenue l'épouse du roi, elle risque sa vie plutôt que de renoncer à son mutisme, ce qu'il lui faudrait faire pour confondre de méchantes accusations.

Nous trouverions certes, dans les contes, d'autres preuves encore de ce que le mutisme doit être compris comme une représentation de la mort. Et, si nous en croyons ces indices, alors la troisième des sœurs entre lesquelles choisir sera une morte. Mais elle peut être encore autre chose, à savoir : la mort elle-même, la déesse de la Mort. Grâce à un déplacement assez fréquent, les qualités qu'une divinité octroie aux hommes lui sont attribuées à elle-même. Ce déplacement nous surprendra d'autant moins chez la déesse de la Mort que, dans la conception et la représentation modernes qui sont ici devancées, la mort elle-même n'est qu'une personne morte.

Cependant si la troisième des sœurs est la déesse de la Mort, nous connaissons ces sœurs ! Ce sont les sœurs symbolisant la Destinée, les Moires, ou Parques ou Nornes, dont la troisième s'appelle Atropos, l'Inexorable [11].

11 « Ατροπος » de ά, préfixe négatif phonétiquement issu de l'indo-européen *n* (cf. *un-*, latin *in-*), et de τροπ qui est l'une des formes de la racine de τρέπω, détourner. (N. D. T., *d'après le docteur Éd. Pichon*.)

II.

Mais laissons là pour le moment cette interprétation et ses rapports à notre mythe pour demander aux mythologues de nous instruire sur le rôle et l'origine des déesses du Destin [12].

La plus antique mythologie grecque ne connaissait qu'une seule Μοῖρα, personnification de la destinée inévitable (dans Homère) [13]. Cette évolution d'une Moire unique en un groupe de sœurs, de trois divinités, plus rarement de deux), se fit probablement à l'instar d'autres divinités auxquelles les Moires sont apparentées, telles les Grâces, les Heures.

Les Heures furent à l'origine des divinités des eaux célestes qui dispensent la pluie et la rosée, des nuages dont la pluie découle et, comme les nuages sont conçus sous les espèces d'un tissu, il en ressort pour ces déesses le caractère de fileuses, qui se fixe spécialement sur les Moires. Dans les pays méditerranéens sur lesquels règne le soleil, c'est de la pluie que dépend la fertilité du sol et c'est pourquoi les Heures se transforment en divinités de la végétation. On leur doit la beauté des fleurs, la richesse des fruits et on leur accorde une plénitude d'aimables et charmantes qualités. Elles deviennent les divinités représentatrices des saisons [14] et peut-être doivent-elles à cette circonstance leur nombre de trois, si tant est que le caractère sacré du nombre trois n'y eût pas suffi. Car ces anciens peuples ne discernaient au début que trois saisons : l'hiver,

12 Ce qui suit est emprunté au dictionnaire de Rescher (*Roschers Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*) sous les titres correspondants.

13 'Μοῖρα, de * σμορ-γα, se rattache à μείρομά, obtenir en partage. (N. D. T., *d'après le docteur Éd. Pichon.*)

14 Cette filiation des fonctions divines des Heures n'est peut-être plus exactement en rapport avec les données actuelles de la linguistique. En effet, si l'on en croit Boisacq (*Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, p. 1083, s. v. ώρα), le vocable ώρα paraît avoir désigné primitivement une saison, un laps de temps. Il représente en effet, semble-t-il, un indo-européen * *yõrã*, ancêtre de l'allemand *Jahr* et de l'anglais *year*, qui ont pris le sens d'*année*. (N. D. T., *d'après le docteur Édouard Pichon*.)

le printemps et l'été. Ce n'est que plus tard que l'automne y fut ajouté, à l'époque gréco-romaine, et alors souvent les Heures, parurent au nombre de quatre dans les œuvres d'art.

Leurs rapports avec le temps resta acquis aux Heures ; plus tard, elles présidèrent aux heures du jour comme autrefois aux saisons de l'année et finalement leur nom se réduisit à désigner l'heure (heure, ὥρα). Les Nornes de la mythologie germanique, si proches parentes par leur essence des Heures et des Moires, montrent ostensiblement dans leur nom même ce sens relatif au temps. Mais l'essence de ces divinités ne pouvait qu'être plus profondément conçue et transférée au caractère de nécessité présidant au changement des saisons ; les Heures devinrent ainsi gardiennes des lois de la Nature et de cette sainte ordonnance qui fait revenir dans la Nature les mêmes phénomènes suivant un ordre immuable.

Cette notion relative à la Nature eut sa répercussion sur la conception de la vie humaine. Le mythe de la Nature se transforma en un mythe humain ; les déesses du temps devinrent les divinités du Destin. Mais ce rôle des Heures ne trouva son expression que chez les Moires, qui veillent aussi inexorablement sur la nécessaire ordonnance de la vie humaine que les Heures le font sur les lois de la Nature. L'inévitable sévérité de la loi, les rapports avec la mort et avec la destruction qui avaient été épargnées aux gracieuses apparitions des Heures se marquèrent en dures empreintes sur les Moires, comme si l'homme n'avait réalisé tout le sérieux des lois de la Nature qu'en se sentant contraint lui-même de s'y subordonner.

Les noms des trois fileuses ont d'ailleurs été assez bien compris par les mythologues. La deuxième, Lachésis [15], semble désigner [16] « le hasard qui se manifeste au-dedans des lois régissant le destin » - nous dirions : le fait de vivre -comme Atropos représente

15 Λάχεσις, *lot, part,* de λαγχάυω, *obtenir par le sort.* (N. D. T., *d'après le docteur Éd. Pichon*).

16 J. Roscher (d'après Preller-Robert), *Griechische Mythologie.*

l'inévitable, la mort, et il ne resterait alors à Clotho [17] que le sens des fatales dispositions innées.

Mais revenons-en à notre thème du choix entre trois sœurs. Nous verrons alors avec un profond déplaisir combien les situations envisagées, quand nous y incorporons cette nouvelle interprétation, deviennent incompréhensibles, combien de contradictions se font jour dans leur contenu apparent. La troisième des sœurs est la déesse de la Mort, la mort elle-même, mais dans le choix de Pâris elle est la déesse de l'Amour, dans le conte d'Apulée une beauté comparable à cette déesse, dans le *Marchand de Venise* la plus belle et la plus sage des femmes, chez Lear la seule fille fidèle ! Peut-on imaginer contradiction plus flagrante ? Mais peut-être cette si invraisemblable surenchère est-elle tout près d'être comprise... Et elle a réellement lieu chaque fois où, dans notre thème, le choix entre les femmes est libre et qu'en même temps ce choix doive tomber sur la mort, que pourtant nul ne choisit, dont on devient la proie de par le destin seul.

Or, des contradictions d'une certaine nature, des remplacements par le plus absolu contraire n'offrent pas au travail d'interprétation analytique de sérieuses difficultés. Nous n'en appellerons pas ici à ces modes d'expression de l'inconscient d'après lesquels, comme dans le rêve, les contraires sont si fréquemment représentés par un seul et même élément. Mais il y a dans la vie psychique des mobiles qui amènent le remplacement d'une chose par son contraire, en créant ce qu'on appelle une formation réactionnelle, et c'est la découverte de tels mobiles cachés qui sans doute assurera à notre travail succès. La création des Moires résulte d'une constatation avertissant l'homme qu'il fait lui aussi partie de la Nature et qu'il est, de par cela, soumis à l'inexorable loi de la Mort. Quelque chose en l'homme devait se révolter contre cet assujettissement, l'homme ne renonçant qu'à regret à sa situation

17 Κλωθώ, *la dévideuse*, de κλώθω, *dévider*. (.N. D. T., *d'après le docteur Éd. Pichon.*)

d'exception. Or, nous savons que l'homme use de l'activité de son imagination pour satisfaire ceux de ses désirs que la réalité frustre. C'est ainsi que son imagination s'éleva contre la constatation personnifiée dans le mythe des Moires, et qu'il créa le mythe, dérivé de celui des Moires, dans lequel la déesse de la Mort est remplacée par la déesse de l'Amour ou par des figurations humaines qui lui ressemblent. La troisième des sœurs n'est plus la Mort, elle est la plus belle, la meilleure, la plus désirable, la plus adorable des femmes. Et cette substitution n'était nullement difficile ; elle était préparée par une vieille ambivalence, elle s'accomplissait le long d'un antique enchaînement qui ne pouvait être oublié depuis bien longtemps. La déesse de l'Amour qui, maintenant, se présentait à la place de la déesse de la Mort, lui était autrefois identique. Aphrodite la Grecque elle-même n'avait pas renoncé absolument à toute relation avec les Enfers, bien qu'elle eût abandonné depuis longtemps son rôle chtonien à d'autres divinités, à Perséphone, à Artémis-Hécate à la triple figure. Les grandes déesses, mères des peuples orientaux, semblent aussi toutes avoir été aussi bien procréatrices que destructrices, déesses de la Vie et de la Génération aussi bien que déesses de la Mort. Ainsi le remplacement, engendré par le désir, d'une chose par son contraire, remonte, dans notre thème, jusqu'à une identité ancestrale.

D'où provient ce trait : le choix, qui s'est introduit dans le mythe des trois sœurs ? Nous y répondrons de la même manière. Là encore s'est produit un renversement sous l'influence du désir : choix est mis à la place de nécessité, fatalité. L'homme vainc ainsi la mort qu'il avait reconnue par son intelligence. On ne saurait imaginer un plus grand triomphe de la réalisation du désir. On choisit là où, en réalité, on obéit à la contrainte et Celle qu'on choisit, ce n'est pas la Terrible, mais la plus belle et la plus désirable.

En y regardant de plus près, nous remarquons, certes, que les déformations du mythe primitif ne sont pas assez profondes pour ne

pas se trahir par quelques vestiges. Le libre choix entre les trois sœurs n'est, au fond, pas un choix libre, car il faut nécessairement qu'il tombe sur la troisième s'il ne doit pas, comme chez Lear, occasionner tous les malheurs. La plus belle et la meilleure, qui a pris la place de la déesse de la Mort, a gardé des traits qui touchent à l'inquiétante étrangeté, traits par lesquels nous avons pu deviner ce qui était caché [18].

Jusqu'ici nous avons suivi le mythe dans son évolution et nous espérons avoir indiqué les obscures raisons de cette évolution. Nous nous sentons à présent en droit de nous intéresser à la façon dont le poète s'est servi du thème. Or chez le poète - on en a l'impression - s'est accomplie une sorte de retour du thème vers le mythe primitif, si bien que le sens poignant de celui-ci, affaibli par les déformations ultérieures, nous est de nouveau rendu sensible. Par cette réduction des déformations, par ce retour partiel à ce qui était primitif, le poète parvient à exercer sur nous son action profonde.

Afin d'éviter tout malentendu, je tiens à le dire, je n'ai pas l'intention de nier que le drame du *Roi Lear* veuille rendre sensibles ces deux sages leçons qu'on ne doit pas renoncer de son vivant à son bien et à ses droits et qu'il faut se garder de prendre des flatteries

18 La Psyché d'Apulée a aussi conservé bien des traits qui rappellent ses rapports avec la mort. Son mariage est apprêté comme une cérémonie mortuaire, elle doit descendre aux enfers et tombe ensuite dans un sommeil semblable à la mort (O. Rank).
Sur la signification de Psyché comme déesse du Printemps et « fiancée du Trépas », voir A. Zinzow, *Psyché et Éros* (Psyche und Eros), Halle, 1881.
Dans un autre conte de Grimm (n° 179, *La gardeuse d'oies auprès du puits* (die Gänschirtin. am Brunnen) se trouvent, comme chez Cendrillon, les alternatives de beauté et de laideur de la troisième fille, où il est permis de voir une allusion à sa double nature avant et après la substitution. Cette troisième fille est repoussée par son père après une épreuve qui est presque analogue à celle du *Roi Lear*. Elle doit, comme ses autres sœurs, indiquer combien elle aime son père, mais ne trouve pas d'autre expression à son amour que de le comparer au sel. (D'après une communication amicale du docteur Hanns Sachs.)

pour argent comptant. Ces avertissements et d'autres, analogues [19], ressortent, en effet, de la pièce, mais il me semble absolument impossible d'expliquer par l'impression que ces réflexions produisent l'effet écrasant du drame, ni d'admettre que les intentions personnelles du poète soient épuisées par celle de donner ces leçons. De même, quand on nous dit que le poète a voulu représenter la tragédie de l'ingratitude, dont il avait sans doute ressenti lui-même les morsures, et que l'effet de la pièce repose sur la simple forme artistique dont il l'a revêtue, voilà qui ne remplace pas la compréhension à laquelle nous parvenons en estimant à sa valeur le thème du choix entre les trois sœurs.

Lear est un vieillard. Nous l'avons dit : c'est à cause de son âge que les trois sœurs sont présentées comme ses filles. La relation de père à enfants, d'où pourraient découler tant de fructueuses inspirations dramatiques, le poète ne s'en sert plus au cours du drame. Mais Lear n'est pas seulement un vieillard, c'est aussi un mourant. La proposition si extraordinaire du partage de l'héritage perd ainsi toute son étrangeté. Cependant cet homme voué à la mort ne veut pas renoncer à l'amour de la femme, il veut se faire dire à quel point il est aimé. Qu'on se reporte ensuite à l'émouvante scène dernière, l'un des sommets du tragique dans le drame moderne : Lear porte le cadavre de Cordélia sur la scène. Cordélia, c'est la Mort. En retournant la situation, celle-ci nous apparaît compréhensible et familière. C'est la déesse de la Mort qui emporte du terrain du combat le héros mort, comme la Valkyrie de la mythologie germanique. La sagesse éternelle drapée dans le vêtement du mythe antique conseille au vieil homme de renoncer à

19 De même le *contenu manifeste* du thème des trois coffrets est évidemment le suivant : il ne faut pas juger les choses par leur apparence extérieure, ni se laisser tenter par une avidité basse et immédiate ; il faut au contraire savoir déceler, dans les choses de ce monde, les qualités cachées qui donneront le vrai et noble bonheur. (N. D. T., *d'après le docteur Édouard Pichon*.)

l'amour, de choisir la mort, de se familiariser avec la nécessité de mourir.

Le poète nous permet de toucher du doigt le thème antique en faisant opérer le choix entre les trois sœurs par un homme vieilli et mourant. L'élaboration régressive qu'il entreprend ainsi du mythe, altéré par les déformations du désir, en laisse transparaître le sens primitif au point que même une interprétation superficielle et allégorique des trois figures féminines du thème nous devient possible. On pourrait dire que ce sont les trois inévitables relations de l'homme à la femme qui sont ici représentées : voici la génératrice, la compagne et la destructrice. Ou bien les trois formes sous lesquelles se présente, au cours de la vie, l'image même de la mère : la mère elle-même, l'amante que l'homme choisit à l'image de celle-ci et, finalement, la Terre-Mère, qui le reprend à nouveau, Mais le vieil homme cherche vainement à ressaisir l'amour de la femme tel qu'il le reçut d'abord de sa mère ; seule la troisième des filles du Destin, la silencieuse déesse de la Mort, le recueillera dans ses bras.

Matériaux des contes dans les rêves[1]

Il n'est pas surprenant d'apprendre également par la psychanalyse quelle importance nos contes populaires ont acquise pour la vie psychique de nos enfants. Chez quelques personnes, le souvenir de leurs contes préférés a pris la place de leurs propres souvenirs d'enfance ; ils ont élevé les contes au rang de souvenir-écran.

Des éléments et des situations provenant de ces contes se retrouvent alors fréquemment dans les rêves. Pour l'interprétation de ces passages, c'est le conte chargé pour eux de signification qui vient à l'esprit des analysés. De ce phénomène très habituel je vais ici apporter deux exemples. Mais les rapports des contes avec l'histoire infantile et la névrose des rêveurs ne pourront être qu'esquissés, au risque de rompre les fils conducteurs les plus précieux pour l'analyste.

I.

Rêve d'une jeune femme qui a reçu il y a peu de jours la visite de son mari : *Elle est dans une chambre entièrement de couleur brune. Par me petite porte on accède à un escalier raide, et par celui-ci arrive dans la pièce un petit homme étrange — taille minuscule, cheveux blancs, dessus du crâne chauve et nez rouge —*

1 Märchenstoffe in Träumen, Internationale *Zeitsehrift für ärztlicke Psychoanalyse*, 1 (2), p. 147-151- GW, X.

qui virevolte dans la pièce devant elle, se démène de façon très comique et redescend par l'escalier. Il est habillé d'un vêtement gris qui laisse reconnaître toutes ses formes (Correction : *il porte une longue redingote noire et un pantalon gris*).

Analyse : La description du personnage du petit homme s'applique sans plus de modification[2] à son beau-père. Mais alors lui vient aussitôt à l'esprit le conte de *Rumpelstilzchen*[3] qui virevolte aussi comiquement que l'homme vu en rêve, tout en révélant son nom à la reine. Mais de ce fait il a perdu sa prétention au premier enfant de la reine et dans sa rage se pourfend, s'ouvrant lui-même par le milieu.

Le jour du rêve elle était tout aussi en rage contre son mari et déclara : je pourrais l'ouvrir en deux par le milieu.

La chambre de couleur brune fait tout d'abord difficulté. Il ne lui vient à l'esprit que la salle à manger de ses parents qui est ainsi lambrissée — en brun couleur bois — et ensuite elle raconte des histoires de lits, dans lesquels il est si inconfortable de dormir à deux. Elle a, quelques jours auparavant, alors qu'il était question des lits dans d'autres pays, dit quelque chose de très maladroit — sans penser à mal, estime-t-elle — sur quoi la compagnie n'a pu retenir un rire épouvantable.

Le rêve est d'ores et déjà compréhensible. La chambre d'un brun couleur bois[4]2 est tout d'abord le lit, et par la référence à la salle à manger un lit conjugal[5]. Elle se trouve donc dans le lit conjugal. Le visiteur devrait être son jeune mari qui après plusieurs mois d'absence était venu la voir pour jouer son rôle dans le lit conjugal. Mais c'est en premier lieu le père du mari, le beau-père.

2 À un détail près : les cheveux coupés court, alors que le beau-père porte les cheveux longs.

3 La traduction littérale de ce nom propre serait *Lutin boiteux*.

4 Bois, comme on sait, étant souvent un symbole féminin et maternel (*materia*, Madeira, etc.).

5 Table et lit représentent à l'évidence la vie conjugale.

Derrière cette première interprétation, on en aperçoit une, à un niveau plus profond, de contenu purement sexuel. La chambre est maintenant le vagin. (La chambre est en elle, dans le rêve c'est l'inverse.) Le petit homme, qui fait ses grimaces et a un comportement si comique, est le pénis ; la porte étroite et l'escalier raide confirment que la situation soit conçue comme une représentation du coït. Nous sommes d'ordinaire habitués à ce que l'enfant symbolise le pénis, mais nous comprendrons que si c'est le père qui est ici appelé à représenter le pénis, ce n'est pas sans raison.

L'analyse du reste du rêve, encore tenu en réserve, va nous apporter pleine certitude dans l'interprétation. Le vêtement gris transparent se révèle lui-même être le condom. Nous pouvons apprendre que les choses qui intéressent la contraception, l'inquiétante question de savoir si précisément cette visite du mari n'a pas déposé le germe d'un deuxième enfant, font partie des incitateurs de ce rêve.

La redingote noire : une telle redingote sied admirablement à son mari. Elle veut l'influencer pour qu'il la porte toujours au lieu de son vêtement habituel. En redingote noire son mari est donc tel qu'elle aime le voir. Redingote noire et pantalon gris : c'est-à-dire fait de deux couches différentes superposées : c'est ainsi habillé que je veux t'avoir. C'est ainsi que tu me plais.

Rumpelstilzchen est relié aux pensées actuelles du rêve — les restes diurnes — par une belle relation d'opposition. Dans le conte il vient pour prendre à la reine son premier enfant ; dans le rêve le petit homme vient comme père, parce qu'il a vraisemblablement apporté un second enfant. Mais Rumpelstilzchen livre aussi l'accès à la couche plus profonde, infantile, des pensées du rêve. Le petit bonhomme farceur dont on ne sait pas le nom, dont on voudrait connaître le secret, qui est capable de tours d'adresse si extraordinaires (dans le conte transformer de la paille en or) — la

rage qu'on éprouve envers lui, à vrai dire envers son possesseur, qu'on envie pour cette possession, l'envie du pénis chez les filles — voilà des éléments dont on ne doit ici, comme déjà dit, qu'effleurer la relation aux fondements de la névrose. Font également partie du thème de la castration les cheveux coupés du petit homme du rêve.

Si dans des exemples transparents on prête attention à ce que le rêveur fait avec le conte, et à quel endroit il le place, on en recueillera même peut-être aussi des indications pour l'interprétation de ces contes, qui reste encore à faire.

II.

Un jeune homme, qui trouve un repère pour ses souvenirs d'enfance dans le fait que ses parents changèrent la propriété à la campagne qu'ils avaient jusque-là pour une autre, lorsqu'il n'avait pas encore cinq ans, raconte comme son plus ancien rêve, survenu lorsqu'il vivait dans la première propriété, ce qui suit :

« *J'ai rêvé que c'est la nuit et que je suis étendu dans mon lit (le pied de mon lit étant contre la fenêtre), devant la fenêtre se trouvait une rangée de vieux noyers ; je sais que c'était l'hiver, lorsque je rêvais, et que c'était la nuit. Soudain la fenêtre s'ouvre d'elle-même et je vois avec une grande frayeur quelques loups blancs assis sur le grand noyer devant la fenêtre. Ils étaient au nombre de six ou sept. Les loups étaient tout blancs et avaient l'air plutôt de renards ou de chiens de berger, car ils avaient de grandes queues comme des renards et leurs oreilles étaient dressées comme chez les chiens quand ils sont aux aguets. En proie à une grande angoisse, celle manifestement d'être dévoré par les loups, je poussai un cri et me réveillai*. Ma gouvernante arriva en hâte à mon chevet pour voir ce qui m'était arrivé. Il fallut un bon moment pour que je sois convaincu que ce n'avait été qu'un rêve, tant l'image de la fenêtre qui s'ouvre et des loups sur l'arbre m'était apparue naturelle

et précise. Je finis par m'apaiser, me sentis comme délivré d'un danger et me rendormis. »

« L'unique action dans le rêve était celle de la fenêtre qui s'ouvre, car les loups étaient assis tout tranquillement, sans le moindre mouvement, sur les branches de l'arbre, à droite et à gauche du tronc, et me regardaient. Ils semblaient avoir dirigé toute leur attention sur moi — Je crois que ce fut là mon premier rêve d'angoisse. J'avais alors trois ou quatre ans, cinq ans au plus. Jusqu'à ma onzième ou douzième année, je vécus toujours dans l'angoisse de voir en rêve quelque chose d'effrayant. »

Il donne alors en plus un dessin de l'arbre avec les loups, qui confirme sa description. L'analyse du rêve met en évidence le matériel suivant.

Il a toujours mis ce rêve en rapport avec le souvenir d'une angoisse tout à fait monstrueuse qu'il manifestait dans ces années d'enfance devant l'image d'un loup dans un livre de contes.

Sa sœur aînée, qui avait sur lui un grand pouvoir, avait coutume de le taquiner en mettant sous ses yeux, sous n'importe quel prétexte, précisément cette image, sur quoi il se mettait à pousser des cris d'effroi. Sur cette image, le loup se tenait droit, une patte avancée, les griffes dehors et les oreilles dressées. Il pense que cette image faisait partie, en tant qu'illustration, du conte du *Petit Chaperon rouge*.

Pourquoi les loups sont-ils blancs ? Cela le fait penser aux moutons dont on élevait de grands troupeaux à proximité de la propriété. Le père l'emmenait à l'occasion visiter ces troupeaux et il était alors à chaque fois très fier et ravi. Plus tard — renseignements pris, cela peut avoir été légèrement antérieur à la période du rêve — une épidémie se déclara chez ces moutons. Le père fit venir un élève de Pasteur, qui vaccina les animaux, mais ils moururent après la vaccination, plus nombreux encore qu'auparavant.

Comment les loups en arrivent-ils à être sur l'arbre ? À ce propos, il lui revient une histoire qu'il a entendu son grand-père raconter. Il ne peut se souvenir si c'est avant ou après le rêve, mais son contenu plaide résolument en faveur de la première hypothèse. Voici l'histoire : un tailleur est assis dans sa chambre en train de travailler, voilà que la fenêtre s'ouvre et qu'un loup entre d'un bond. Le tailleur lui donne un coup avec son aune — non, se ravise-t-il, l'empoigne par la queue et la lui arrache, si bien que le loup effrayé détale. Un moment plus tard, le tailleur va dans la forêt et voit soudain s'avancer une bande de loups auxquels il échappe en se réfugiant sur un arbre. Les loups sont d'abord perplexes, mais le mutilé qui est parmi eux, et qui veut se venger du tailleur, propose qu'ils montent les uns sur les autres, jusqu'à ce que le dernier ait atteint le tailleur. Lui-même — c'est un vieux loup plein de force — veut former la base de cette pyramide. Les loups s'exécutent, mais le tailleur a reconnu le visiteur qu'il a châtié et s'écrie aussitôt comme tout à l'heure : empoignez le loup gris par la queue. Le loup sans queue prend peur à ce souvenir, déguerpit, et les autres dégringolent tous en culbutant.

Ce récit fait apparaître l'arbre sur lequel dans le rêve les loups sont assis. Mais par ailleurs son contenu le rattache sans équivoque au complexe de castration. Le vieux loup a été dépossédé de sa queue par le tailleur. Les queues de renard des loups dans le rêve sont sans doute des compensations à cette absence de queue.

Pourquoi les loups sont-ils six ou sept ? Cette question semblait sans réponse jusqu'à ce que je mette en doute que l'image d'angoisse puisse se rapporter au conte du Petit Chaperon rouge. Ce conte se borne à fournir deux illustrations, la rencontre du Petit Chaperon rouge avec le loup dans la forêt et la scène où le loup est couché dans le lit avec le bonnet de la grand-mère. Un autre conte devait donc se cacher derrière le souvenir de cette image. Il ne fut pas long à trouver que ce ne pouvait être que l'histoire *Le loup et les*

sept chevreaux. C’est ici que se trouve le chiffre sept, mais aussi le chiffre six, car le loup ne dévore que six chevreaux, le septième se cache dans le coffre de l’horloge. Le blanc aussi apparaît dans cette histoire car le loup se fait blanchir la patte chez le boulanger, après que les chevreaux l’aient à sa première visite reconnu à sa patte grise. Les deux contes ont d’ailleurs beaucoup de points communs. Dans les deux se trouvent la dévoration, l’ouverture du ventre, l’extirpation de personnes dévorées, leur remplacement par de lourdes pierres et dans les deux enfin le méchant loup succombe. Dans le conte des chevreaux apparaît aussi l’arbre. Après le repas, le loup se couche sous un arbre et ronfle.

Il me faudra, à cause d’un détail particulier, m’occuper de ce rêve ailleurs encore, et l’interpréter alors plus à fond et en apprécier l’intérêt[6]. C’est en effet, remémoré de l’enfance, un premier rêve d’angoisse, dont le contenu en relation avec d’autres rêves qui suivirent bientôt après, et avec certains événements de l’enfance du rêveur, éveille un intérêt de nature toute particulière. Nous nous limitons ici au rapport de ce rêve avec deux contes qui ont de nombreux points communs, *Le Petit Chaperon rouge* et *Le loup et les sept chevreaux*. L’impact de ces contes se manifestait chez ce rêveur enfant sous la forme d’une véritable phobie des animaux, qui ne se distinguait d’autres cas analogues que par le fait que l’animal d’angoisse n’était pas un objet aisément accessible à la perception (comme par exemple le cheval ou le chien), mais n’était connu que par le récit et le livre d’images.

Je débattrai une autre fois de l’explication dont relèvent ces phobies d’animaux et de la signification qui leur revient. En attendant, je me contente de remarquer que cette explication s’accorde très bien avec la caractéristique principale que la névrose du rêveur a permis de reconnaître à des stades ultérieurs de sa vie. L’angoisse à l’égard du père avait été le motif le plus fort de son

6 Cf. Aus der Geschichte einer infantilen Neurose (Extrait de l’histoire d'une névrose infantile) dans le vol. XII des GW.

entrée dans la maladie, et sa position ambivalente à l'égard de chaque substitut paternel dominait sa vie, tout comme son comportement dans le traitement.

Si le loup n'a été pour mon patient que le premier substitut paternel, la question se pose de savoir si les contes du loup qui dévore les chevreaux et du Petit Chaperon rouge ont pour contenu secret autre chose que l'angoisse infantile à l'égard du père[7]. Le père de mon patient avait par ailleurs la particularité de « *gronder avec tendresse* », dont tant de personnes font montre dans le commerce avec leurs enfants, et la menace pour rire : « Je vais te manger », peut bien avoir été prononcée plus d'une fois dans les premières années, lorsque le père, plus tard sévère, avait coutume de jouer et de faire câlin avec son petit garçon. Une de mes patientes me racontait que ses deux enfants n'avaient jamais réussi à aimer leur grand-père parce que tout en jouant tendrement, il avait coutume de leur faire peur en disant qu'il allait leur ouvrir le ventre.

7 Cf. l'analogie de ces deux contes avec le mythe de Kronos, mise en évidence par O. Rank (Völkerpsychologische Parallelen zu den infantilen Sexualtheorien) (Parallèles entre la psychologie des peuples et les théories sexuelles infantiles), *Zentralblatt für Psychoanalyse*, II, 1912).

Le début du traitement

Celui qui tente d'apprendre dans des livres le noble jeu des échecs ne tarde pas à découvrir que, seules, les manœuvres du début et de la fin permettent de donner de ce jeu une description schématique complète, tandis que son immense complexité, dès après le début de la partie, s'oppose à toute description. Ce n'est qu'en étudiant assidûment la façon de jouer des maîtres en la matière que l'on peut combler les lacunes de son instruction. Les règles auxquelles reste soumise l'application pratique du traitement analytique comportent les mêmes restrictions.

Dans les pages qui suivent, je vais essayer de rassembler à l'usage du praticien analyste quelques-unes des règles s'appliquant au début d'un traitement. Parmi elles, certaines paraîtront et sont peut-être mesquines. Disons à leur décharge que ce sont là justement des règles de jeu dont l'importance découle de leur rapport avec le plan même de ce dernier. Mieux vaut toutefois n'énoncer ces règles qu'à titre de « conseils », sans en exiger la stricte observance. L'extrême diversité des constellations psychiques, la plasticité de tous les processus de cet ordre, le nombre important des facteurs déterminants, s'opposent à une mécanisation de la technique et font qu'un procédé ordinairement avantageux peut parfois rester inopérant alors qu'une méthode généralement défectueuse aboutit au résultat désiré. Néanmoins ces circonstances

ne doivent pas nous empêcher d'établir, à l'usage des médecins, une ligne de conduite généralement bien appropriée.

Il y a plusieurs années déjà, j'ai donné ailleurs de très importantes indications sur le choix des malades[1]. Je ne les répéterai point ici. Ces indications ont, entre-temps, été approuvées par d'autres analystes. Toutefois je tiens à ajouter que j'ai maintenant pris l'habitude lorsque je connais encore peu un malade, de pratiquer d'abord un traitement d'essai de une à deux semaines. Si l'on vient à interrompre le traitement au bout de ce temps, on épargne au malade l'impression pénible que lui laisserait l'échec d'une tentative de cure. On se borne, de cette façon, à effectuer un sondage permettant de mieux connaître le cas et de décider s'il se prête ou non à une psychanalyse. Il n'existe d'ailleurs aucune autre sorte d'épreuve possible. Les entretiens, même fréquents et prolongés, les interrogatoires au cours de consultations ordinaires, ne la remplaceraient pas. Cet essai préliminaire constitue pourtant déjà le début d'une analyse et doit se conformer aux règles qui la régissent ; la seule différence peut être que le psychanalyste laisse surtout parler le patient sans commenter ses dires plus qu'il n'est absolument nécessaire à la poursuite de son récit.

Ce court traitement préliminaire présente aussi l'avantage de faciliter le diagnostic. On est souvent obligé de se demander, lorsqu'on a affaire à une névrose avec symptômes hystériques et obsessionnels peu marqués et de courte durée (cas qu'on serait justement tenté de considérer comme accessible au traitement), si l'on n'a pas affaire à un début de démence précoce, suivant le nom qu'on lui a donné (de schizophrénie, suivant Bleuler ; de paraphrénie, comme je préfère l'appeler) et également si l'on ne risque pas de voir surgir, à un moment donné, des symptômes précis de cette dernière maladie. Je conteste qu'il soit toujours facile d'établir une discrimination. Je sais que certains psychiatres hésitent

1 *De la Psychothérapie*, 1905.

moins que moi à faire un diagnostic différentiel, mais j'ai pu me convaincre qu'ils se trompent tout aussi souvent. Toutefois il faut noter que pour le psychanalyste l'erreur comporte plus de conséquences fâcheuses que pour le soi-disant psychiatre clinicien. En aucun cas, en effet, ce dernier n'entreprend, quel que soit le cas, quelque chose de vraiment efficace, le seul risque qu'il court est de commettre une erreur théorique et son diagnostic ne présente qu'un intérêt académique. Au contraire, dans un cas difficile, le psychanalyste a commis une bévue d'ordre pratique, en causant beaucoup de dépenses inutiles, il discrédite sa méthode de traitement. Quand le patient est atteint non d'hystérie ou de névrose obsessionnelle mais de paraphrénie, le médecin est dans l'impossibilité de tenir sa promesse de guérison et voilà pourquoi il a tout intérêt à éviter une erreur de diagnostic. En pratiquant un traitement d'essai de quelques semaines, certains doutes peuvent quelquefois déterminer le psychanalyste à ne pas poursuivre la tentative. Malheureusement, je ne saurais affirmer que celle-ci permette toujours de se former un jugement sûr, néanmoins elle constitue une utile précaution de plus[2].

De longs entretiens précédant le début du traitement analytique, une méthode thérapeutique différente antérieurement appliquée, ainsi que des relations amicales déjà établies entre l'analyste et son futur patient, peuvent avoir certaines fâcheuses conséquences auxquelles il faut être préparé. Au moment où le patient commence son analyse, le transfert est déjà établi et le médecin se voit alors contraint de le démasquer lentement au lieu

2 Il y aurait encore beaucoup à dire au sujet des incertitudes du diagnostic, des chances de succès de la psychanalyse dans les formes légères de paraphrénie et aussi de l'analogie des deux maladies, mais je ne puis m'y attarder ici. Je me serais volontiers rallié à la classification de Jung qui oppose l'hystérie et la névrose obsessionnelle en tant que « névroses de transfert » au groupe des « affections paraphréniques » appelées névroses d'« introversion » (de la libido) si le terme d'« introversion » ne perdait pas, de ce fait, sa signification véritable.

d’être en mesure de le voir naître et croître sous ses yeux, à partir du début du traitement. Le patient conserve ainsi pendant un certain temps une avance qu’on ne lui accorde qu’à contrecœur en analyse.

Méfions-nous de tous les malades qui retardent le début de leur traitement. L’expérience montre, qu’après expiration du délai qu’ils ont fixé, ils ne se présentent pas, même si ledit délai (ou plutôt la rationalisation de son motif) apparaît tout à fait justifié aux yeux de l’analyste inexpérimenté.

Le médecin aura à lutter contre des difficultés particulières lorsque des liens d’amitié ou simplement des rapports mondains l’unissent au patient ou à la famille de celui-ci. Tout psychanalyste obligé de traiter la femme ou l’enfant d’un ami doit s’attendre à ce que le traitement, quelle qu’en soit l’issue, lui coûte cette amitié. Il lui faut se résigner, soit à faire ce sacrifice, soit à trouver un remplaçant digne de confiance.

Les profanes, et parmi les médecins ceux qui confondent encore analyse et traitement par suggestion, attachent une grande importance à l’espoir qu’éveille son nouveau traitement chez le patient. Ils pensent souvent que tel malade doit être facile à guérir, étant donné sa grande confiance en la psychanalyse et sa conviction en l’efficacité de cette méthode. De même, tel autre patient donnera plus de difficultés puisqu’il est sceptique et refuse de rien croire, avant d’avoir constaté sur lui-même de bons résultats. Et pourtant, en réalité, l’attitude du patient importe peu. Sa confiance ou sa méfiance sont presque négligeables quand on les compare aux résistances intérieures qui protègent sa névrose. Certes, la confiance dont témoigne le patient rend très agréables les premiers rapports avec lui. Tout en le remerciant, on le prévient que ses préjugés favorables vont être détruits par les premières difficultés qui surgiront au cours du traitement. Au sceptique, l’on dira qu’en psychanalyse la confiance n’est pas indispensable à la réussite de la cure, qu’il a le droit de critiquer et de douter tout à son aise et qu’on

n’attribue nullement cette attitude à son jugement, car il n’est point en mesure de juger valablement sur ce point. Sa méfiance n’est qu’un symptôme, pareil aux autres symptômes, et ne saurait nuire au traitement, si le patient se conforme consciencieusement à la règle psychanalytique fondamentale.

Celui qui est au courant de la nature des névroses ne s’étonnera pas de ce qu’une personne tout à fait capable de pratiquer la psychanalyse d’autrui se comporte comme tout autre mortel, en produisant les résistances les plus intenses dès qu’il se soumet lui-même à une psychanalyse. En pareil cas, nous avons, une fois de plus, l’impression de la profondeur abyssale du psychisme. Quoi de surprenant à ce que la névrose s’enracine dans des couches psychiques jusqu’où l’étude analytique n’a pas pénétré ?

Au début d’une cure analytique, on se trouve en présence de deux questions importantes : celle du temps et celle de l’argent. En ce qui regarde le temps, j’estime qu’il convient absolument de fixer une heure déterminée. Chacun de mes malades se voit attribuer une heure disponible de ma journée de travail ; cette heure lui appartient et est portée à son compte même s’il n’en fait pas usage. Cette condition qui, dans la bonne société, semble aller de soi quand il s’agit de professeurs de musique ou de langues, peut sembler trop rigoureuse, voire même indigne de la profession, quand il s’agit d’un médecin. On sera tenté de citer les nombreux hasards susceptibles d’empêcher un patient de se rendre à heure fixe chez son médecin et l’on exigera de celui-ci qu’il tienne compte des fréquentes indispositions qui peuvent survenir au cours d’une analyse de longue durée. À toutes ces objections je répondrai qu’il n’y a pas moyen d’agir autrement. Quand le régime établi est moins strict, les contrordres « occasionnels » se font si nombreux qu’ils en arrivent même à menacer l’existence matérielle du médecin. Quand, au contraire, cette convention est strictement respectée, l’on constate que les empêchements accidentels ne se produisent pas et que les

indispositions intercurrentes deviennent fort rares. Le médecin a alors peu d'occasions de jouir de loisirs pour lesquels il est payé et dont il pourrait se sentir gêné ; le travail se poursuit sans arrêt et l'analyste ne risque pas de voir se produire une interruption pénible, perturbante, au moment même où son travail promettait de devenir particulièrement important et fructueux. Il faut avoir exercé la psychanalyse pendant plusieurs années, en exigeant la stricte observance du paiement de l'heure retenue pour se rendre compte de l'importance du facteur psychogénique dans la vie quotidienne des humains et de la fréquence des « maladies scolaires » comme de l'inexistence des hasards. Dans les cas d'incontestables maladies organiques, auxquelles nulle intervention psychique ne saurait apporter son secours, j'interromps le traitement et me crois alors en droit de disposer autrement de l'heure devenue libre. Une fois le malade rétabli, je le reprends en main dès que je puis disposer d'une heure.

Je consacre à chacun de mes patients une séance quotidienne, les dimanches et jours de fêtes légales exceptés, c'est-à-dire environ 6 séances par semaine. Pour les cas légers ou pour ceux dont le traitement est déjà très avancé, trois heures par semaine suffisent. D'ailleurs ni le médecin ni le malade n'ont intérêt à ce que le nombre d'heures soit diminué et cette diminution doit même être entièrement proscrite au début des traitements. Les interruptions même de courte durée troublent toujours un peu le travail ; nous avions accoutumé de parler en plaisantant de « la carapace du lundi », en reprenant le travail après l'interruption du dimanche ; lorsque les séances sont trop espacées, l'on court le risque de ne pas marcher du même pas que les incidents réels de la vie du patient et de voir l'analyse perdre son contact avec la réalité et s'engager dans des voies latérales. Le médecin peut quelquefois aussi avoir affaire à des malades auxquels il convient de consacrer plus de temps que d'ordinaire, c'est-à-dire plus d'une heure, parce qu'ils n'arrivent à se

livrer, à devenir communicatifs, qu'une fois la plus grande partie de la séance écoulée.

Le malade, tout au début de son analyse, pose au médecin la désagréable question que voici : « Quelle sera la durée du traitement ? Combien de temps vous faut-il pour me débarrasser de mes souffrances ? » Dans les cas où le médecin a conseillé un traitement d'essai de quelques semaines, il se dérobe à cette question en promettant d'y répondre de façon plus sûre, une fois l'expérience réalisée. Sa réponse ressemble à celle d'Esope dans la fable du voyageur qui l'interroge sur la longueur du chemin. « Marche », ordonne-t-il et il explique que pour calculer la durée du voyage, il faudrait connaître le pas du voyageur. On se tire ainsi des premières difficultés, mais la comparaison ne vaut rien car le névrosé change facilement de pas et sa progression peut, à certains moments, se ralentir. Il est en fait à peine possible d'indiquer par avance la durée éventuelle d'un traitement.

Par suite de l'incompréhension des malades à laquelle s'allie l'insincérité du médecin, on exige de l'analyse qu'elle satisfasse aux exigences les plus démesurées dans les délais les plus courts. À titre d'exemple, je vais vous communiquer certains détails tirés d'une lettre que m'a envoyée de Russie, il y a quelques jours, une dame âgée de 53 ans. Malade depuis vingt-trois ans, elle n'est plus capable, depuis une dizaine d'années, d'accomplir le moindre travail suivi. « Les séjours dans plusieurs maisons de santé » n'ont pu la rendre à la « vie active ». La psychanalyse que ses lectures lui ont fait connaître lui permettra, espère-t-elle, de guérir. Mais sa maladie a déjà causé tant de frais à sa famille qu'elle ne pourra rester à Vienne plus de six semaines à deux mois. Autre difficulté : elle tient dès le début à ne s'exprimer que par écrit « parce que le fait de toucher à ses complexes provoquerait chez elle une explosion » ou la rendrait « temporairement muette ». Personne certes ne pourrait croire qu'il soit possible de soulever une lourde table à l'aide de deux

doigts, comme s'il s'agissait d'un léger tabouret ou bien qu'on puisse bâtir une vaste maison, dans le même laps de temps qu'une petite hutte de bois. Et pourtant, dès qu'il s'agit de névroses, maladies qui ne paraissent pas encore s'être intégrées dans la compréhension humaine, les gens même intelligents oublient qu'il existe nécessairement une proportion entre le temps, le travail et le résultat. C'est là d'ailleurs une conséquence compréhensible de l'ignorance profonde qui règne partout en ce qui touche l'étiologie des névroses. Du fait de cette ignorance, la névrose apparaît généralement comme une sorte de « jeune fille venue de loin ». Ne sachant pas d'où elle vient, on s'attend à la voir un jour disparaître.

Les médecins favorisent cette bienheureuse croyance. Ceux-là même qui sont au courant ne se rendent souvent pas suffisamment compte de la gravité des maladies névrotiques. Un de mes collègues et amis qui, chose fort louable à mon avis, s'est rallié aux idées de la psychanalyse après s'être appuyé sur d'autres hypothèses durant plusieurs décennats de travail scientifique, m'a un jour écrit ce qui suit : « Ce qui nous manque c'est un traitement court et commode pour les malades des consultations externes souffrant de névrose obsessionnelle. » Que répondre à cela ? J'en fus gêné et cherchai à m'excuser en faisant observer à mon collègue que probablement les médecins seraient, eux aussi, fort heureux de trouver pour le traitement de la tuberculose ou du cancer une thérapeutique qui rassemblerait ces avantages.

À franchement parler, la psychanalyse exige toujours beaucoup de temps — plus que ne le souhaiterait le malade. C'est pourquoi on a le devoir de prévenir ce dernier avant qu'il prenne la décision de se faire traiter. Je considère également comme plus honorable et plus utile d'attirer son attention, dès les tout premiers débuts de la cure, mais sans pourtant l'effrayer, sur les difficultés de la psychanalyse et sur les sacrifices qu'elle impose. D'ailleurs le traitement psychanalytique ne saurait convenir aux personnes qui se

laisseraient rebuter par cet avertissement. On enlève ainsi au patient le droit de prétendre qu'on l'avait poussé à se faire appliquer un traitement dont il ne connaissait ni la durée ni l'importance. Il est bon de procéder, dès avant le début de la cure, à ce triage. Le nombre de ceux qui supportent cette première épreuve croît avec les progrès de la connaissance parmi les patients.

Je n'oblige pas les malades à continuer leur traitement pendant un temps déterminé et laisse chacun d'eux libre de l'interrompre à leur guise, tout en ne leur cachant pas que l'interruption après une courte période de travail ne peut donner de bons résultats et leur fait parfois courir les mêmes risques qu'une opération qui demeurerait inachevée. Au cours des premières années de ma pratique psychanalytique, j'ai eu la plus grande difficulté à persuader les malades de poursuivre leur analyse. Cette difficulté a depuis longtemps cessé d'exister et maintenant je m'efforce anxieusement de les obliger à cesser le traitement.

Le désir d'abréger le traitement analytique se justifie parfaitement et nous allons examiner les divers moyens proposés pour arriver à ce but. Malheureusement, un facteur très important contrarie ces tentatives : la lenteur des modifications psychiques profondes et, en premier lieu sans doute, « l'intemporalité » de nos processus inconscients. Quand les malades viennent à constater la grande dépense de temps exigée par l'analyse, ils arrivent souvent à suggérer des expédients propres à pallier la difficulté. Ils divisent leurs maux en qualifiant les uns d'intolérables et les autres de secondaires, et disent : « Ah ! si vous pouviez seulement me débarrasser de cette souffrance-là ! (par exemple de maux de tête ou d'une angoisse particulière), je me débrouillerai ensuite pour le reste ! » Ce faisant, ils surestiment la capacité de sélection de l'analyse. Certes, le médecin analyste peut beaucoup, mais sans être en mesure de déterminer exactement ce qu'il arrivera à faire. Mettant en branle certain processus, celui de la liquidation des

refoulement existants, il surveille ce processus, est capable d'en hâter le cours et de balayer les obstacles qui l'entravent, comme il risque aussi de le gêner. Mais en somme, une fois amorcé, le processus va droit son chemin, sans que sa direction puisse être modifiée, ou son cours détourné et l'ordre des différentes étapes reste le même. Le pouvoir de l'analyste sur les symptômes est en quelque sorte comparable à la puissance sexuelle ; l'homme le plus fort, capable de créer un enfant tout entier, ne saurait produire, dans l'organisme féminin, une tête, un bras ou une jambe seulement, il n'est même pas capable de choisir le sexe de l'enfant. La seule chose qui lui soit permise est de déclencher un processus extrêmement complexe, déterminé par une série de phénomènes et qui aboutit à la séparation de l'enfant d'avec sa mère. La névrose a, elle aussi, le caractère d'un organisme ; ses manifestations partielles ne sont pas indépendantes les unes des autres, elles se commandent, coopèrent ; le sujet ne souffre jamais que d'une seule névrose, jamais de plusieurs fortuitement combinées en sa personne. Le malade, qui aurait été, suivant son désir, débarrassé d'un seul symptôme insupportable, s'apercevrait bientôt qu'un autre symptôme bénin jusqu'alors devient à son tour intolérable. Un médecin qui tient, dans la mesure du possible, à ne pas devoir ses résultats à l'influence de la suggestion (c'est-à-dire au transfert) fera bien de renoncer aussi à la part d'influence sélective dont il pourrait peut-être disposer. Pour le psychanalyste, les patients qu'il doit préférer sont ceux qui aspirent à la guérison totale, dans la mesure où ils peuvent y parvenir, et qui consacrent au traitement tout le temps nécessaire. Est-il besoin de dire que rares sont les cas où se présentent d'aussi favorables conjonctures.

Un autre point à discuter, au début du traitement, est celui du paiement des honoraires du médecin. L'analyste ne conteste pas que l'argent doive, avant tout, être considéré comme un moyen de vivre et d'acquérir de la puissance, mais il prétend qu'en même temps

d’importants facteurs sexuels jouent leur rôle dans l’appréciation de l’argent et c’est pourquoi il s’attend à voir les gens civilisés traiter de la même façon les questions d’argent et les faits sexuels, avec la même duplicité, la même pruderie et la même hypocrisie. C’est pourquoi le médecin décide de prime abord de ne pas abonder dans ce sens, mais de traiter devant le patient des questions d’argent avec autant de franchise naturelle qu’il en exige lui-même de son patient en ce qui touche la sexualité. En parlant volontairement de ses honoraires, en évaluant le prix du temps qu’il consacre à son malade, le praticien montre à ce dernier qu’il renonce à toute fausse honte. La simple sagesse conseille alors de ne pas accumuler les sommes dues et de demander un paiement à dates fixes, assez rapprochées (mensuellement, par exemple). (On sait que le fait de pratiquer un traitement à bas prix ne contribue guère à faire apprécier ce dernier). Ce n’est pas, on le sait, l’habitude ordinaire des neurologues et des autres médecins dans nos pays européens. Mais le psychanalyste peut se mettre à la place des chirurgiens qui sont francs et se font payer cher parce qu’ils disposent de traitements qui peuvent soulager les malades. À mon avis, il est plus digne et plus conforme à la morale de reconnaître ses propres exigences, ses véritables besoins, que de se poser, comme le font encore les médecins, en philanthropes désintéressés, alors que leur situation ne le leur permet pas et qu’ils gémissent tout bas ou se plaignent tout haut du manque de considération et de la ladrerie des patients. En indiquant le montant de ses honoraires, l’analyste a le droit d’affirmer que son dur travail ne lui permet jamais de gagner autant que d’autres médecins spécialistes.

C’est pour les mêmes motifs qu’il peut refuser de pratiquer des traitements gratuits, même lorsqu’il s’agit de confrères ou de parents de ceux-ci. Cette dernière condition semble aller à l’encontre de la fraternité médicale, mais rappelez-vous qu’un traitement gratuit exige plus de l’analyste que de tout autre médecin, à savoir :

une partie notable de son temps disponible (un huitième ou un septième peut-être) — temps dont il pourrait tirer un profit matériel — et cela pendant des mois. En admettant qu'il pratique deux traitements gratuits dans la même période de temps, cela réduirait d'un quart ou d'un tiers ses possibilités de gain, ce qui équivaudrait aux conséquences de quelque grave accident traumatisant.

On peut se demander si, dans ces conditions, le profit qu'en tire le malade compense, dans une certaine mesure, le sacrifice du médecin. Je crois pouvoir porter un jugement sur ce point puisque, pendant dix ans environ j'ai, chaque jour, consacré une heure, et quelquefois deux, à des traitements gratuits. Afin de mieux m'orienter dans l'étude des névroses, je désirais travailler autant que possible sans résistances. Ces tentatives ne me procurèrent pas les avantages espérés. Un traitement gratuit provoque une énorme augmentation des résistances et, chez les jeunes femmes, par exemple, on se trouve en présence des tentations que suscitent en elles le transfert ; chez les jeunes hommes, on observe une révolte contre l'obligation de la reconnaissance, révolte issue du complexe paternel et qui constitue l'un des plus sérieux obstacles au traitement. L'absence de l'influence corrective du paiement présente de graves désavantages ; l'ensemble des relations échappe au monde réel ; privé d'un bon motif, le patient n'a plus la même volonté de terminer le traitement.

Tout en étant fort éloigné de tenir ascétiquement l'argent pour méprisable, on peut cependant regretter que, pour des raisons à la fois extérieures et intérieures, le traitement psychanalytique soit presque interdit aux gens pauvres. Il y a peu de remède à ce mal. Peut-être est-il exact de prétendre, suivant une opinion très répandue, que l'individu, obligé par la nécessité, de gagner durement sa vie risque moins de succomber aux névroses. Mais un autre fait semble indiscutable : le névrosé pauvre ne peut que très difficilement se débarrasser de sa névrose. Ne lui rend-elle pas, en

effet, dans la lutte pour la vie, de signalés services ? Le profit secondaire qu'il en tire est très considérable. La pitié que les hommes refusaient à sa misère matérielle, il la revendique maintenant au nom de sa névrose et se libère de l'obligation de lutter, par le travail, contre sa pauvreté. Un médecin, qui tente d'appliquer à un pauvre quelque traitement psychothérapique, constate généralement que ce que le malade exige de lui est, en réalité, un tout autre genre de thérapeutique matérielle, analogue à celle que, suivant la légende, l'empereur Joseph II avait coutume d'appliquer. Naturellement, l'on rencontre parfois des gens qui, sans en être responsables, se trouvent dans la détresse et pour lesquels un traitement gratuit ne se heurte pas aux mêmes obstacles et obtient d'heureux résultats.

En ce qui concerne les classes moyennes, les frais occasionnés par une psychanalyse ne sont qu'en apparence excessifs. Sans même parler du fait que la santé, la faculté d'agir, d'une part, et une dépense raisonnable, d'autre part, ne sont pas des grandeurs comparables, on peut dire en voyant ce que les malades dépensent sans fin dans les maisons de santé et pour les traitements médicaux, qu'en se soumettant à une psychanalyse couronnée de succès, ils font une bonne affaire. N'ont-ils pas récupéré la possibilité de bien vivre et de gagner leur vie ? Rien dans la vie n'est plus onéreux que la maladie — et la sottise.

Avant d'en avoir terminé avec ces observations sur les préliminaires du traitement analytique, j'ajouterai un mot au sujet du cérémonial imposé pendant les séances. Je tiens à ce que le malade s'étende sur un divan et que le médecin soit assis derrière lui de façon à ne pouvoir être regardé. Cet usage a une signification historique, il représente le vestige de la méthode hypnotique d'où est sortie la psychanalyse. Mais c'est pour plusieurs raisons qu'il mérite d'être conservé. Parlons d'abord d'un motif personnel, mais probablement valable pour d'autres que pour moi : je ne supporte

pas que l'on me regarde pendant huit heures par jour (ou davantage). Comme je me laisse aller, au cours des séances, à mes pensées inconscientes, je ne veux pas que l'expression de mon visage puisse fournir au patient certaines indications qu'il pourrait interpréter ou qui influeraient sur ses dires. En général, l'analysé considère l'obligation d'être allongé comme une dure épreuve et s'insurge là-contre, surtout quand le voyeurisme joue, dans sa névrose, un rôle important. Malgré cela, je maintiens cette mesure qui a pour but et pour résultat d'empêcher toute immixtion, même imperceptible, du transfert dans les associations du patient et d'isoler le transfert, de telle sorte qu'on le voit apparaître à l'état de résistance, à un moment donné. Je sais que beaucoup d'analystes agissent autrement, mais j'ignore si c'est le simple désir de procéder autrement ou si ce sont les avantages qu'ils y trouvent qui est le mobile de cette modification.

Les conditions du traitement ayant ainsi été établies, nous allons nous demander en quel point et avec quels matériaux, il convient de le commencer.

Il importe peu, en somme, que le traitement débute par tel ou tel sujet, que le patient raconte sa vie, les épisodes de sa maladie ou rapporte ses souvenirs infantiles. En tout cas, il faut laisser parler le malade et lui abandonner le choix de son sujet du début. Disons-lui donc : « Avant que je puisse vous expliquer quoi que ce soit, il faut que vous me renseigniez ; racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez sur vous-même. »

La seule exception permise concerne la règle psychanalytique fondamentale à laquelle le patient doit obéir. Il faut, dès le début, faire connaître cette règle à l'analysé : « Une chose encore avant que vous commenciez. Votre récit doit différer, sur un point, d'une conversation ordinaire. Tandis que vous cherchez généralement, comme il se doit, à ne pas perdre le fil de votre récit et à éliminer toutes les pensées, toutes les idées secondaires qui gêneraient votre

exposé et qui vous feraient remonter au déluge, en analyse vous procéderez autrement. Vous allez observer que, pendant votre récit, diverses idées vont surgir, des idées que vous voudriez bien rejeter parce qu'elles ont passé par le crible de votre critique. Vous serez tenté de vous dire : « Ceci ou cela n'a rien à voir ici » ou bien « telle chose n'a aucune importance » ou encore « c'est insensé et il n'y a pas lieu d'en parler ». Ne cédez pas à cette critique et parlez malgré tout, même quand vous répugnez à le faire ou justement à cause de cela. Vous verrez et comprendrez plus tard pourquoi je vous impose cette règle, la seule d'ailleurs que vous deviez suivre. Donc, dites tout ce qui vous passe par l'esprit. Comportez-vous à la manière d'un voyageur qui, assis près de la fenêtre de son compartiment, décrirait le paysage tel qu'il se déroule à une personne placée derrière lui. Enfin, n'oubliez jamais votre promesse d'être tout à fait franc,

n'omettez rien de ce qui, pour une raison quelconque, vous paraît désagréable à dire »[3].

Les patients qui font remonter leur maladie à un moment déterminé commencent généralement par raconter les événements qui l'ont causée ; d'autres qui ne méconnaissent pas les rapports de leur névrose avec leur enfance commencent souvent par raconter toute leur vie. Il ne faut jamais s'attendre à un récit bien ordonné et

3 Notre expérience nous permettrait d'ajouter beaucoup de choses en ce qui touche la règle psychanalytique fondamentale. Nous avons parfois affaire à des gens qui agissent comme s'ils avaient eux-mêmes institué cette règle. D'autres pèchent, dès le début, contre elle. Il est indispensable et avantageux de la faire connaître dans les premiers stades du traitement ; plus tard, sous l'empire des résistances, les patients observent moins la règle et, à un moment donné, tous l'enfreignent. Souvenons-nous de notre propre analyse, et de la tentation insurmontable qui nous saisissait de céder aux arguties en chassant certaines idées. On se rend toujours compte de la fragilité du contrat passé avec le patient en ce qui touche la règle fondamentale au moment où il pense, pour la première fois, à une chose intime concernant une tierce personne. Le patient sait qu'il doit tout dire, mais il fait de la discrétion envers autrui un nouvel obstacle. « Faut-il vraiment tout raconter ? Je croyais qu'il n'était question que de choses me concernant personnellement. » Il est évidemment impossible de pratiquer un traitement analytique au cours duquel seraient passées sous silence les relations du patient avec d'autres personnes et ses pensées les concernant. Pour faire une omelette il faut casser des œufs. L'honnête homme s'empresse d'oublier ce qui, dans les affaires privées d'autrui, ne lui semble pas digne d'être retenu. On ne doit pas non plus permettre au patient de taire les noms des gens dont il parle, sans quoi ses récits paraîtraient trop nébuleux, comme les scènes de *La Fille naturelle* de Goethe et l'analyste ne serait pas capable de les retenir. En outre, les noms cachés interdisent l'approche de connexions importantes. On peut permettre à l'analysé de taire certains noms jusqu'au moment où il s'est familiarisé avec son médecin et avec le procédé analytique. Notons une chose : lorsqu'on fait une seule concession, tout le travail est voué à l'échec. Imaginons ce qui arriverait si un certain endroit de notre ville venait à être considéré comme un asile inviolable. Toute la pègre de la cité ne tarderait pas à s'y trouver rassemblée. J'eus l'occasion de traiter un haut fonctionnaire que ses fonctions officielles obligeaient à garder certains secrets d'État.

ne rien faire pour le provoquer. Tous les détails de l'histoire devront ultérieurement être racontés à nouveau et ce n'est que lors de cette répétition qu'apparaîtront les faits ajoutés propres à établir les rapports importants ignorés du patient.

Certains patients préparent avec soin, dès la première séance, leurs récits, sans doute pour s'assurer un meilleur usage de leur heure de traitement. Cet empressement dissimule une résistance. Il faut déconseiller une préparation de ce genre qui ne tend qu'à empêcher les idées indésirables de surgir[4]. Quelle que soit la pureté des intentions du malade, la résistance joue son rôle dans cette préparation intentionnelle et, de ce fait, la partie la plus précieuse des révélations de l'analysé échappe à l'analyste. On ne tardera pas à découvrir que le patient invente d'autres procédés encore pour soustraire à l'analyse les matériaux qu'elle réclame. C'est ainsi, par exemple, qu'il s'entretient tous les jours, avec un ami intime, de son traitement et qu'il exprime, au cours de cette conversation, toutes les pensées qui auraient dû se présenter à lui en présence de son médecin. En pareil cas une fissure se produit dans le traitement, fissure par laquelle vont s'écouler justement les données les plus précieuses. Il est temps alors de faire admettre au malade que son traitement est une affaire entre son médecin et lui-même et qu'il ne doit pas y faire participer d'autres gens, même intimes ou très curieux. Dans les périodes plus avancées du traitement, les patients cessent généralement d'être exposés à des tentations de cet ordre.

Certains malades tiennent à ce qu'on ignore qu'ils se font traiter, souvent parce qu'ils ont gardé leur névrose secrète. Je ne m'oppose pas à ce désir. Tant pis si, en conséquence, certaines des plus brillantes réussites de la psychanalyse restent ignorées du

Cette restriction entraîna l'échec de l'analyse. Le traitement psychanalytique doit se hausser au-dessus de toutes les précautions entravantes, étant donné que la névrose et les résistances, elles, ne ménagent rien.

4 Sauf en ce qui concerne des renseignements tels que parentés, séjours, opérations, etc.

public. Le fait que le patient tienne au secret révèle évidemment déjà un des traits de son histoire intime.

Le conseil donné au début du traitement de n'informer que le moins de gens possible de celui-ci prémunit, dans une certaine mesure, le patient contre les nombreuses influences hostiles qui tenteraient de le détourner de l'analyse. De pareilles influences peuvent, au début, être très nuisibles. Plus tard, elles cessent de jouer un rôle et deviennent même parfois utiles en mettant en lumière des résistances encore cachées.

Quand, au cours de l'analyse, le patient se trouve temporairement avoir besoin de quelque autre traitement médical ou spécial, il est bien plus sage de faire appel à un confrère non analyste que d'appliquer soi-même ce traitement. L'analyse, lorsqu'elle est associée à un autre traitement pour troubles névrotiques avec forte participation organique, s'avère presque toujours impraticable ; les patients se désintéressent de la psychanalyse quand on leur indique plus d'une voie menant à la guérison. Il vaut mieux terminer le traitement psychique avant d'entreprendre le traitement organique, car si l'on commençait par ce dernier on courrait le grand risque de le voir échouer dans la plupart des cas.

Pour en revenir au début de la psychanalyse, disons que certains patients commencent par affirmer qu'ils n'ont rien à raconter, alors que tout le panorama de leur vie et de leur névrose devrait intégralement se dérouler devant eux. Ils demandent parfois à l'analyste de leur fournir le thème de leurs propos. Pas plus cette première fois que par la suite, il ne faut céder à cette prière. Le médecin doit se rendre compte de ce qui se passe dans ce cas : une forte résistance passe au premier plan afin de protéger la névrose. Il convient d'accepter le défi, de tenir tête et d'affirmer énergiquement et à plusieurs reprises qu'une telle carence d'idées est impossible au début et qu'il s'agit là d'une résistance à l'analyse. De cette façon, on

oblige bien vite le patient à faire les aveux escomptés ou bien l'on arrive à découvrir une première partie de ses complexes. Les choses se présentent mal quand il se voit contraint d'avouer qu'en prenant connaissance de la règle fondamentale, il s'était réservé le droit de taire telle ou telle chose ; le pronostic est moins grave quand il déclare seulement qu'il se méfie du traitement ou qu'il raconte ce qu'il en a entendu dire d'épouvantable. S'il conteste ces possibilités et d'autres semblables qu'on lui suggère, on peut faire pression sur lui pour le forcer à avouer qu'il a omis de parler de certaines idées qui occupaient son esprit. Il a pensé au traitement lui-même, mais non d'une façon précise, ou bien à l'aspect de la pièce où il se trouve ou encore il s'est vu obligé de penser aux objets autour de lui et de se dire qu'il est ici, couché sur un divan, toutes choses qu'il a remplacées par le mot « rien ». Ces indications sont significatives ; tout ce qui concerne la situation présente correspond à un transfert sur la personne du médecin et peut servir de résistances. L'analyste doit alors, avant toute chose, commencer par découvrir ce transfert ; de là il trouve rapidement une voie menant aux matériaux pathogènes du cas en question. Les femmes, que les événements de leur vie passée ont préparées à une agression sexuelle, ou les hommes à très forte homosexualité refoulée seront, entre tous les patients, les plus enclins à arguer, dans l'analyse, d'un manque d'idées.

De même que les premières résistances, les premiers symptômes, les premiers actes fortuits des patients doivent susciter un intérêt particulier parce qu'ils trahissent les complexes régissant la névrose. Lors de la première séance, un jeune et spirituel philosophe aux goûts artistiques exquis se hâte d'arranger le pli de son pantalon. Je constatai que ce jeune homme était un coprophile des plus raffinés, comme il fallait s'y attendre dans le cas de ce futur esthète. Une jeune fille, en s'allongeant, se dépêche de recouvrir de sa jupe ses chevilles visibles, révélant ainsi ce que l'analyse ne tarde

pas à découvrir : se tendances exhibitionnistes et la fierté narcissique que lui inspire sa beauté corporelle.

Un grand nombre de patients se rebiffent contre l'obligation de rester allongés, tandis que le médecin, assis derrière eux, reste invisible. Ils demandent la permission de prendre, pendant leur analyse, une autre position, alléguant qu'ils ne peuvent se passer de voir leur médecin. Cette autorisation est toujours refusée, mais on ne peut les empêcher de converser un peu, avant de « s'allonger » ou bien une fois qu'on leur a signifié la fin de la séance et qu'ils ont quitté le sofa. Ils partagent ainsi mentalement le traitement en deux parties : une partie officielle, durant laquelle ils se montrent généralement très inhibés et une partie « familière » où ils se sentent à l'aise et parlent vraiment librement en racontant bien des choses qu'ils imaginent n'avoir aucun rapport avec leur traitement. Le médecin ne se laisse pas longtemps imposer cette distinction ; il prend note de ce qui lui a été dit en dehors des séances pour l'utiliser à la première occasion, de façon à abattre la cloison que voulait élever le patient. Cette cloison est, elle aussi, édifiée à l'aide des matériaux d'une résistance de transfert.

Tant que le patient continue sans entraves à révéler les pensées, les idées qui lui viennent à l'*esprit, il convient de ne pas aborder la question du transfert.* Pour traiter ce sujet, le plus épineux de tous, il faut attendre que le transfert se soit mué en résistance.

Abordons maintenant une question essentielle, celle du moment où nous devons commencer à interpréter les dires du patient. Quand est-il temps de lui dévoiler le sens caché de ses idées et de l'initier aux hypothèses et aux procédés techniques de l'analyse ?

Voici notre réponse : pas avant qu'un transfert sûr, un rapport favorable, aient été établis chez le patient. Le premier but de l'analyse est d'attacher l'analysé à son traitement et à la personne du

praticien. Pour ce faire, laissons agir le temps. Si le médecin témoigne d'un sérieux intérêt à son malade, s'il supprime avec soin les premières résistances qui surgissent et qu'il évite certaines bévues, le malade s'attache de lui-même à l'analyste et le range parmi les imagos de ceux dont il avait accoutumé d'être aimé. L'analyste risquerait de réduire à néant ce premier succès s'il témoignait envers son patient d'autres sentiments que celui d'une sympathie compréhensive, par exemple s'il cherchait à moraliser ou s'il se comportait comme le représentant ou le mandataire d'une tierce personne, d'un conjoint, etc.

Cette réponse comporte évidemment la condamnation d'un procédé qui consisterait à communiquer aux patients, au fur et à mesure de sa découverte, l'interprétation des symptômes. Il faut éviter de leur jeter triomphalement à la tête, dès la première séance, ces « solutions ». Un analyste expérimenté décèle clairement, sans peine, d'après les doléances d'un malade et l'histoire de sa maladie, ses désirs cachés. Mais à quel degré de vanité et d'irréflexion ne faut-il pas être parvenu pour révéler à quelqu'un dont on vient de faire la connaissance et qui ignore les hypothèses analytiques, qu'il éprouve pour sa mère un amour incestueux ou qu'il souhaite la mort de sa femme soi-disant chérie, ou encore qu'il souhaite berner son patron, et ainsi de suite. Je me suis laissé dire que certains analystes se glorifient de pareils diagnostics foudroyants et de pareils traitements rapides, mais je mets tout analyste en garde contre la tentation de suivre de semblables exemples. Il se discréditerait en discréditant la psychanalyse. En outre, qu'on ait ou non deviné juste et surtout, dirai-je même, dans le cas d'interprétations exactes, il provoquerait la plus forte résistance. En général, l'effet thérapeutique est nul sur le moment, mais l'effroi suscité par l'analyse reste indéracinable. Même au cours ultérieur de l'analyse, il convient de se montrer prudent et ce n'est que lorsque le patient est sur le point de découvrir de lui-même la solution que l'on peut lui

interpréter un symptôme ou lui expliquer un désir. J'ai souvent constaté naguère qu'en fournissant trop tôt ces explications, on vouait l'analyse à une fin prématurée, tant à cause des résistances soudain mises en branle que par suite du soulagement résultant de cette interprétation.

Mais, objectera-t-on ici, serait-ce donc notre devoir de prolonger le traitement ? Ne devrions-nous pas plutôt le mener le plus rapidement possible à sa fin ? Le malade ne souffre-t-il pas de ne pas savoir, de ne pas comprendre ? Ne sommes-nous pas obligés de lui faire connaître la vérité dès que nous l'avons nous-mêmes découverte ?

Pour répondre à ces questions, je suis obligé de faire une courte digression concernant l'importance du fait de savoir et le mécanisme de la guérison par la psychanalyse.

Lors des tout premiers débuts de la psychanalyse, nous avons, il est vrai, en considérant les choses d'un point de vue intellectuel, attribué une grande valeur à faire connaître au patient ce qu'il avait oublié. Ce faisant, nous ne distinguions presque plus, à ce sujet, ses connaissances des nôtres. Lorsque nous parvenions parfois à recueillir de la bouche de tierces personnes : parents, personnes ayant donné leurs soins à l'enfant, séducteurs même, certains renseignements sur les traumatismes infantiles oubliés, nous en étions fort heureux et nous nous hâtions de transmettre ces informations au patient avec preuves à l'appui, certains ainsi de mettre rapidement fin à la névrose et au traitement. Le succès escompté ne se réalisa point et ce fut pour nous une cruelle déception ! Comment s'expliquer que le malade, une fois informé de l'événement traumatisant, se comportât comme s'il n'eût rien appris de nouveau ? Et plus encore, même après avoir été retrouvé et décrit, le souvenir du traumatisme refoulé ne resurgissait pas dans la mémoire.

Dans un cas particulier, la mère d'une jeune fille hystérique m'avait confié l'incident d'ordre homosexuel qui avait beaucoup influé sur la fixation des accès de la malade. La mère avait elle-même surpris cette scène dont, bien qu'elle se fût produite à l'époque de sa prépuberté, la malade n'avait gardé aucun souvenir. Je fis alors une expérience des plus instructives. Chaque fois que je parlais du récit fait par sa mère, la jeune fille réagissait par un accès d'hystérie et ensuite cette histoire retombait, une fois de plus, dans l'oubli. Sans nul doute, la patiente résistait avec violence à la prise de connaissance imposée de ce fait. Elle finit par simuler l'imbécillité et une amnésie totale, afin de se défendre contre ce que je lui disais. Il fallut donc se résigner à ne plus croire, comme on l'avait jusqu'alors fait, à l'importance de la prise de connaissance en soi et mettre l'accent sur les résistances auxquelles était originellement due l'ignorance et qui étaient encore prêtes à assurer celle-ci. La connaissance consciente même sans avoir été chassée à nouveau, se montrait impuissante à vaincre ces résistances.

Ce qu'on appelle psychologie normale reste incapable d'expliquer l'étrange possibilité dont disposent ces malades de parvenir à concilier une prise de connaissance consciente avec l'ignorance. Grâce à son concept de l'inconscient, la psychanalyse seule parvient sans difficulté à le comprendre. Le phénomène décrit constitue pourtant une des meilleures confirmations de la thèse des différences topographiques entre processus psychiques. Par la pensée, les malades ont perçu l'incident refoulé, mais le lien entre cette pensée et le point où se trouve en quelque sorte renfermé le souvenir refoulé leur échappe. Aucun changement ne se produira, jusqu'au moment où le processus mental conscient aura pu pénétrer jusqu'à ce point pour y vaincre les résistances du refoulement. Tout se passe comme si le ministère de la Justice promulguait un décret ordonnant de juger avec une certaine indulgence les peccadilles de jeunesse. Tant que ce décret reste ignoré des tribunaux

d'arrondissement ou que les magistrats refusent de l'appliquer ou préfèrent juger à leur propre gré, aucun changement ne sera apporté au traitement des jeunes délinquants. Pour être tout à fait précis, il faut toutefois noter que la révélation consciente au malade du refoulé ne demeure pas entièrement inefficiente ; tout en ne donnant pas les résultats espérés, c'est-à-dire la suppression des symptômes, elle entraîne cependant d'autres conséquences. Elle commence par provoquer des résistances, mais une fois celles-ci vaincues, elle suscite un processus psychique au cours duquel l'influence escomptée agit finalement sur le souvenir inconscient.

Le moment est maintenant venu d'étudier les forces mises en branle dans le traitement. Le moteur principal de ce dernier est la souffrance du patient d'où émane son désir de guérison. Différents facteurs peuvent concourir à affaiblir ces forces, des facteurs qui ne se révèlent qu'au cours des analyses. Le principal d'entre eux est ce que nous appelons le « bénéfice secondaire » de la maladie ; toutefois la force instinctuelle elle-même doit se maintenir jusqu'à la fin du traitement ; toute amélioration en provoque la décroissance. Mais cette force motrice est impuissante, à elle seule, à vaincre la maladie car deux choses lui manquent pour cela : la connaissance des voies à suivre pour aboutir au but désiré et l'insuffisance quantitative des énergies indispensables, à opposer aux résistances. Le traitement analytique remédie à ces deux déficiences. En utilisant les énergies toujours prêtes à être « transférées », il fournit les quantités d'affects nécessaires à la suppression des résistances et, en éclairant, au moment voulu, le malade, l'analyse indique à celui-ci la voie dans laquelle il doit engager ses énergies. Assez souvent le transfert suffit, à lui seul, à supprimer les symptômes morbides, mais cela temporairement et tant qu'il dure seulement. En pareil cas le traitement ne peut être qualifié de psychanalyse, il ne s'agit plus que de suggestion. Le nom de psychanalyse ne s'applique qu'aux procédés où l'intensité du transfert est utilisée contre les

résistances. C'est alors seulement que l'état morbide ne peut plus exister, même lorsque le transfert est liquidé comme du reste sa fonction l'exige.

Un autre facteur joue également son rôle dans le traitement : l'intérêt intellectuel suscité chez le patient, sa compréhension. Toutefois ce facteur entre à peine en ligne de compte en regard des autres forces engagées dans la lutte, étant donné qu'il est continuellement menacé de succomber, sous l'influence des résistances, à des troubles du jugement. En somme, transfert et prise de connaissance (par l'explication), telles sont les sources d'énergies nouvelles dont le patient reste redevable à l'analyste. Toutefois le patient ne fait usage de ses nouvelles lumières que dans la mesure où l'y incite le transfert et c'est là la raison qui oblige l'analyste à attendre qu'un puissant transfert soit établi pour donner ses premiers éclaircissements et même, dirons-nous, que ce transfert ait cessé d'être perturbé par toutes les résistances qui s'opposent à lui, les unes après les autres.

Expériences et exemples tirés de la pratique analytique[1]

Le recueil de petites contributions dont nous apportons ici un premier élément[2] nécessite quelques mots d'introduction : les cas pathologiques, sur lesquels le psychanalyste fait ses observations, sont naturellement d'inégale valeur pour l'enrichissement de ses connaissances. Il y a ceux qui l'obligent à mettre en œuvre tout ce qu'il sait et ne lui apprennent rien de nouveau ; il y en a d'autres qui lui montrent, concrétisé de façon particulièrement nette et particulièrement bien isolée, ce qu'il connaît déjà, de sorte qu'il doit à ses malades non seulement des confirmations mais aussi des élargissements de son savoir. On est en droit de présumer que les processus psychiques que l'on veut étudier ne sont pas différents dans les cas du premier type et dans ceux du second, mais on préférera les décrire en s'appuyant sur ces cas favorables et transparents. L'histoire du développement suppose bien d'ailleurs que l'invagination de l'œuf animal ne se réalise pas différemment chez les objets fortement pigmentés et défavorables à l'examen et

1 Erfahrungen und Beispiele aus der analytischen Praxis, *Internationale Zeitschrift für ârztliche Psychoanalyse*, 1 (4), p. 377-382. GW, X.

2 (La plupart des contributions de l'auteur publiées dans ledit recueil ont été par la suite incorporées dans des livres édités ultérieurement, c'est pourquoi elles ne sont pas reproduites ici.)

chez les objets transparents, pauvrement pigmentés, qu'elle choisit pour ses examens.

Les nombreux et beaux exemples qui, dans le travail quotidien, confirment à l'analyste ce qu'il connaît, se perdent cependant pour la plupart, étant donné que leur insertion dans un contexte doit souvent être différée pour longtemps. Il est donc d'un certain intérêt d'indiquer une forme sous laquelle ces expériences et ces exemples peuvent être publiés et portés à la connaissance générale, sans attendre qu'ils soient traités selon des points de vue supérieurs.

La rubrique que nous inaugurons ici se propose d'offrir l'espace destiné à recevoir ce matériel. La plus grande concision de présentation semble requise ; l'ordre de succession des exemples est établi hors de toute contrainte.

Les pieds honteux (chaussures)

La patiente rapporte après plusieurs jours de résistance à quel point l'avait affectée le fait qu'un jeune homme, qu'elle rencontrait régulièrement à proximité de la demeure du médecin et qui d'ordinaire avait coutume de la regarder avec admiration, avait la dernière fois jeté sur ses pieds un regard méprisant. Elle n'a d'ordinaire vraiment aucune raison d'avoir honte de ses pieds. Elle-même fournit la solution après avoir avoué qu'elle a pris le jeune homme pour le fils du médecin, qui par suite du transfert représente donc son propre frère (aîné). Suit alors le souvenir qu'à l'âge de cinq ans environ, elle avait coutume d'accompagner son frère aux cabinets où elle le regardait uriner. Saisie d'envie parce qu'elle ne pouvait s'y prendre comme lui, elle essaya un jour de faire pareil (envie du pénis), mais ce faisant elle mouilla ses chaussures et se contraria fort lorsque son frère la taquina là-dessus. La contrariété se répéta longtemps, aussi souvent que le frère, dans l'intention de lui rappeler cet insuccès, jetait un regard méprisant sur ses chaussures. Cette expérience, ajoute-t-elle, avait déterminé son

comportement ultérieur à l'école. Lorsqu'elle ne réussissait pas quelque chose du premier coup, elle ne parvenait pas à se décider à une nouvelle tentative, si bien qu'elle échoua totalement en de nombreuses circonstances. — Bon exemple de l'influence sur le caractère du prototype sexuel.

Autocritique des névrosés

Quand un névrosé a coutume de s'injurier lui-même, de se déprécier, etc., cela est toujours frappant et mérite une particulière attention. Fréquemment, comme dans le cas des autoreproches, on accède à la compréhension par l'hypothèse d'une identification à une autre personne. Dans un cas, des circonstances annexes de la séance ont contraint à adopter une autre solution pour un tel comportement. La jeune femme, qui ne se lassait pas d'assurer qu'elle était peu intelligente, peu douée, etc., voulait simplement suggérer par là qu'elle était très belle de son corps, et dissimulait cette vantardise derrière l'autocritique en question. La référence aux suites nocives de l'onanisme, plausible dans tous les cas semblables, ne manquait pas non plus dans ce cas-ci.

Prise en compte de la représentabilité

De derrière le lit, le rêveur tire une femme vers *l'avant* :

— il lui donne *l'avantage*[3] — Il (un officier) est assis à la même table que l'empereur, du côté *opposé* : — il se met en *opposition* avec l'empereur (père)[4]. Les deux représentations traduites par le rêveur lui-même.

Apparition de symptômes pathologiques dans le rêve

Les symptômes de la maladie (angoisse, etc.) dans le rêve semblent énoncer de façon tout à fait générale ; c'est pour cela (en

3 Jeu de mots de Freud entre *hervorziehen* et *Vorzug*.

4 Jeu de mots de Freud entre *gegenüber sitzen* et *Gegensatz*.

rapport avec les éléments précédents du rêve) que je suis tombé malade. Cette façon de rêver correspond donc à la continuation de l'analyse dans le rêve.

De la fausse reconnaissance (déjà raconté) au cours du traitement psychanalytique

Il arrive souvent, au cours d'une séance d'analyse, que le patient accompagne le récit d'un fait dont il vient de se souvenir de cette remarque : « Mais je vous ai déjà raconté ça », alors que l'analyste, lui, est tout à fait certain d'entendre cette histoire pour la première fois. Si l'on vient, en pareil cas, à contredire le patient, celui-ci proteste souvent avec énergie en disant qu'il est sûr d'avoir raison, qu'il est prêt à en jurer, etc. Or l'analyste est, dans la même mesure, de plus en plus convaincu de la nouveauté de ce qu'il vient d'entendre. Il serait tout à fait contraire à la psychologie de vouloir terminer la controverse en criant plus fort que le patient ou en renchérissant sur ses protestations. Nul n'ignore que la conviction de posséder une mémoire fidèle n'a aucune valeur objective. Or comme l'une des deux opinions doit nécessairement être fausse, il en résulte que le médecin risque autant que le malade d'être victime d'une paramnésie. Il faut donc céder sur ce point à l'analysé et attendre une occasion favorable de rétablir la vérité.

C'est dans un petit nombre de cas seulement que le médecin se rappelle qu'il a réellement entendu déjà le récit en question et qu'il découvre en même temps la raison subjective et parfois très lointaine de son oubli momentané. Mais, dans la plupart des cas, c'est l'analysé qui se trompe et l'analyste peut alors l'amener à le

reconnaître. Comment expliquer cette erreur ? Il semble que le patient ait eu réellement l'intention de raconter le fait en question et, qu'une ou plusieurs fois, il ait formulé à son sujet quelque réflexion préliminaire, mais une résistance l'ayant empêché de réaliser son projet, il a ensuite confondu intention et réalisation.

Négligeant tous les cas qui pourraient sembler douteux, je vais maintenant traiter de certains autres qui présentent un intérêt théorique d'ordre général. Certains patients s'obstinent, avec une opiniâtreté particulière et de façon répétée, à soutenir qu'ils ont déjà raconté telle ou telle chose alors que les circonstances prouvent de manière irréfutable qu'ils se trompent. On constate alors que les faits qu'ils sont certains d'avoir révélés et que le médecin, selon eux, devrait connaître, sont des souvenirs de la plus grande importance pour l'analyse, des confirmations longtemps attendues par le psychanalyste, qui apportent la solution de maints problèmes et qui auraient certainement fourni le point de départ de discussions approfondies. Mis au pied du mur, le patient ne tarde pas à admettre de lui-même que sa mémoire l'a sans doute trompé, sans toutefois parvenir à comprendre pourquoi il était si sûr d'avoir raison.

Le phénomène que présente, en ce cas, le patient mérite le nom de « fausse reconnaissance »[1] et peut se comparer au cas où l'on a l'impression de ce qu'on appelle le « déjà vu ». Dans ce dernier cas, le sujet se dit : « mais je me suis déjà trouvé en pareille situation », ou bien « il me semble avoir déjà vécu cela », sans être en mesure de retrouver dans sa mémoire des faits capables de corroborer sa conviction. Ce phénomène, on le sait, a donné lieu à beaucoup d'essais d'explication qui peuvent *grosso modo* se ramener à deux groupes[2]. D'après le premier, il faut ajouter foi au sentiment du « déjà vu », le souvenir est réel, il ne s'agit que de découvrir le fait qui lui a donné naissance. Le deuxième groupe comprend de plus

1 En français dans le texte.

2 Une des bibliographies les plus récentes sur ce sujet se trouve dans *The World of Dreams (Le monde des rêves),* d'Havelock Ellis, 1911.

nombreuses théories d'après lesquelles, au contraire, nous aurions affaire à de faux souvenirs. Il faut donc s'efforcer de découvrir ce qui a provoqué l'erreur. Cette série d'explications comprend un grand nombre d'explications très diverses, entre autres la très ancienne opinion attribuée à Pythagore et selon laquelle le phénomène du « déjà vu » donne la preuve d'une existence antérieure de l'individu ; une autre hypothèse, soutenue par Wigan en 1860, s'appuie sur l'anatomie : ce phénomène serait dû à une absence de simultanéité dans le fonctionnement des deux hémisphères cérébraux, enfin il existe des théories purement psychologiques, formulées par la plupart des auteurs plus récents, qui considèrent le « déjà vu » comme la manifestation d'une faiblesse de perception due à certaines causes telles que fatigue, épuisement ou distraction.

En 1904, Grasset[3] a donné du « déjà vu » une explication qui doit être rangée parmi celles du groupe des « croyants ». D'après lui, ce phénomène prouve que s'est produite, à une époque antérieure, une perception à ce moment-là *inconsciente* qui ne parvient que maintenant au conscient, sous l'influence d'une impression nouvelle et analogue. Plusieurs auteurs se sont ralliés à cette opinion en soutenant que le phénomène se fonde sur le souvenir d'une rêverie oubliée. Dans les deux cas, il s'agirait de la réactivation d'une impression inconsciente.

En 1907, dans la 2ème édition de ma *Psychopathologie de la vie quotidienne,* j'ai donné de cette forme de paramnésie apparente une explication tout à fait semblable en omettant de citer le travail de Grasset, que je ne connaissais d'ailleurs pas. Pour m'excuser, je dirai que les conclusions auxquelles j'étais arrivé m'avaient été suggérées par l'étude psychanalytique d'un cas très net, bien que datant de vingt-huit ans, de « déjà vu » chez une patiente. Je ne reproduirai pas ici tous les détails de cette petite analyse. Elle démontra que la situation où se produisit l'impression du « déjà vu »

3 La sensation du déjà vu, *Journal de psychologie normale et pathologique,* I. 1904.

était réellement propre à réveiller chez ma patiente le souvenir d'un incident ancien réel. Alors âgée de 12 ans, la patiente séjournait dans une famille où se trouvait un frère dangereusement malade et à l'article de la mort. Or le propre frère de la fillette avait couru, quelques mois plus tôt, le même danger. À ce premier événement s'était associé un fantasme incapable d'arriver jusqu'au conscient : le désir de voir son frère mourir. En conséquence l'analogie entre les deux cas ne pouvait devenir consciente. La perception en était remplacée par la sensation « d'avoir déjà vécu tout cela », l'identité ayant été déplacée de l'élément vraiment commun à la réalité.

L'expression de « déjà vu », on le sait, s'applique à toute une série de phénomènes analogues, tels que le « déjà entendu », le « déjà éprouvé », le « déjà senti ». Le cas que je vais rapporter et qui a été choisi parmi tant d'autres analogues est celui d'un « déjà raconté » et peut se ramener à un projet inconscient qui ne fut jamais réalisé.

Un patient me dit, au cours de ses associations : « J'avais alors 5 ans, un jour que je jouais dans le jardin avec un couteau, je me suis tranché le petit doigt... c'est-à-dire que je *me suis seulement imaginé* l'avoir tout à fait tranché — mais je vous ai déjà raconté cette histoire. » J'affirme alors ne pas du tout connaître ce récit. Il insiste avec une conviction croissante, assurant qu'il était sûr de ne pas se tromper. Je mets fin à la discussion de la façon que j'ai décrite plus haut et le prie, quoi qu'il en fût, de me répéter son histoire. Nous jugerions ensuite.

« J'avais alors 5 ans. Je jouais, un jour, dans le jardin à côté de ma bonne et j'étais en train de tailler avec mon canif l'écorce d'un de ces noyers qui apparaissent aussi dans mon rêve[4], quand je

4 *Du rôle des contes de fées dans le rêve,* 1913. Dans un récit ultérieur le patient apporta la correction suivante : « Je crois bien que je ne taillai pas l'arbre lui-même. J'ai dû confondre avec un autre souvenir hallucinatoirement faussé où je coupais à même l'arbre avec mon couteau et où j'avais vu du *sang* sourdre du tronc ».

remarquai soudain, avec une indicible terreur, que je m’étais coupé le petit doigt (le droit ou le gauche ?) de telle sorte qu’il ne tenait plus que par la peau. Je ne ressentais aucune douleur, mais seulement une grande frayeur. Je n’osai rien dire à ma bonne qui se trouvait à quelques pas de moi, mais je m’affalai sur le banc le plus proche et restai là, incapable de jeter un autre coup d’œil sur mon doigt. Enfin, ayant retrouvé mon calme, je regardai ce doigt et vis qu’il était absolument intact. »

Le patient admit vite qu’il ne pouvait pas m’avoir déjà raconté l’histoire de cette vision ou de cette hallucination. En effet, je n’aurais pu laisser passer, sans la commenter, pareille preuve d’une *peur de la castration* ressentie à 5 ans. Lui qui s’était jusqu’alors montré très sceptique touchant ce complexe en reconnut dès lors l’existence mais me demanda : « Pourquoi donc étais-je persuadé de vous avoir déjà raconté cette histoire ?

Nous nous rappelâmes alors tous les deux qu’à diverses reprises et sans pouvoir en tirer profit pour l’analyse, il m’avait apporté le banal souvenir suivant : « Un jour, mon oncle, partant en voyage, demanda à ma sœur et à moi ce que nous désirions qu’il nous rapportât. Ma sœur demanda un livre et moi un couteau de poche. » Nous comprîmes alors que cet incident dont le souvenir avait été si fréquemment évoqué depuis des mois n’était en réalité qu’un souvenir-écran dissimulant un souvenir refoulé ; le patient avait ainsi essayé sans y réussir, la résistance l’en empêchant, de me raconter la perte imaginaire de son petit doigt — évident équivalent de son pénis. Le couteau, que lui donna réellement son oncle, était, il s’en souvenait avec certitude, le même que celui de l’épisode si longtemps passé sous silence.

Il me semble inutile de commenter ce petit fait relativement à la lumière qu’il jette sur le phénomène de la *fausse reconnaissance.* En ce qui concerne la vision du patient, je ferai observer que, dans le cas du complexe de castration en particulier, ces sortes d’erreurs

hallucinatoires ne sont pas rares et qu'elles peuvent également être utilisées pour modifier de déplaisantes perceptions.

En 1911, un homme fort cultivé, que je ne connaissais pas et dont j'ignorais l'âge, habitant une ville universitaire allemande me communiqua, pour que j'en dispose à ma guise, les renseignements suivants sur son enfance :

« En lisant votre *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, je me suis intérieurement insurgé contre les observations relatées dans les pages 29 à 31. Vous y prétendez, en effet, que l'enfant mâle est dominé par l'intérêt que lui inspirent ses organes génitaux. Cette assertion me poussa alors à répondre que « si c'est là une loi générale, je représente, en tout cas, une « exception ». En continuant ma lecture (page 31 et début de la page 32), quel ne devint pas mon étonnement — l'étonnement de quelqu'un qui se trouve confronté par un fait entièrement nouveau pour lui. Au beau milieu de ma stupéfaction voilà que me revint un souvenir qui, à ma grande surprise, me montra que le fait n'est nullement aussi nouveau pour moi qu'il m'avait d'abord semblé. En effet, à l'époque où je traversais la période « d'investigation sexuelle » un heureux hasard me fournit l'occasion de contempler les organes génitaux d'une petite amie de mon âge et, ce faisant, *je vis clairement un pénis de la même sorte que le mien.* Peu de temps après, la vue de statues et de figures féminines nues me replongea dans une nouvelle confusion et, pour détruire cette discordance « scientifique », j'inventai l'expérience suivante : en pressant l'une contre l'autre mes cuisses, je réussis à faire disparaître entre elles mes organes génitaux et constatai avec satisfaction que, de cette manière, rien ne différenciait plus mes organes de ceux d'une femme nue. Je me figurais évidemment que les figures féminines nues avaient, de la même façon, dissimulé leurs organes génitaux.

« À ce moment, un autre souvenir encore se présenta, un souvenir pour moi toujours empreint de la plus grande importance,

car il est l’un des trois que j’aie conservés de ma mère, morte alors que j’étais encore tout petit. Ma mère se tient debout auprès de la toilette, elle lave des verres et la cuvette pendant que je suis en train de jouer dans la pièce. Je commets quelque méfait et, pour me punir, maman me donne une tape sur la main. À ma très grande terreur, je vois alors tomber mon petit doigt. Il tombe dans le seau. Devant le mécontentement de ma mère, je n’ose rien dire, mais ma terreur augmente encore en voyant la domestique emporter le seau. Longtemps encore, jusqu’au moment, je crois, où j’appris à compter, je demeurai persuadé d’avoir perdu un doigt.

« J’ai souvent essayé d’interpréter ce souvenir qui, je le répète, m’a toujours semblé très important en raison de son rapport avec ma mère ; aucune interprétation n’a pu me satisfaire. C’est maintenant seulement, après avoir lu votre livre, que je commence à pressentir la solution simple et satisfaisante de cette énigme. »

Il arrive assez souvent que l’on voie apparaître à la grande satisfaction du médecin vers la fin du traitement un autre genre de *fausse reconnaissance.* Après que l’on a réussi à faire admettre au patient, malgré toutes ses résistances, l’incident réel ou de nature psychique et en quelque sorte à réhabiliter ce dernier, on entend parfois le patient dire : « Il me semble maintenant l’avoir toujours su. » C’est par là que se trouve résolu le problème de l’analyse.

L’intérêt de la psychanalyse[1]

1 Das Interesse an der Psychoanalyse, *Scienta*, 7ème année, Bologne. GW, VIII.

Table des matières

Première partie. l’intérêt pour la psychologie

La psychanalyse est un procédé médical qui tend à la guérison de certaines formes de nervosité (névroses) au moyen d’une technique psychologique. Dans un petit écrit publié en 1910, j’ai décrit l’évolution de la psychanalyse à partir du procédé *cathartique* de J. Breuer et ses rapports avec les doctrines de Charcot et de P. Janet[2].

Comme exemples de formes de maladies qui sont accessibles à la thérapie psychanalytique, on peut nommer les convulsions et les phénomènes d’inhibition hystériques, ainsi que les innombrables

2 *Sur la psychanalyse*, (*Über Psychoanalyse*) 2ème édition, Vienne, 1912. Publié en langue anglaise dans l'*American Journal of Psychology*, avril 1910, traduit en russe, polonais, hongrois et hollandais.

symptômes de la névrose obsessionnelle (représentations compulsionnelles, actions compulsionnelles). Il se trouve toujours des états qui montrent à l'occasion une guérison spontanée et sont soumis de façon jusqu'alors incomprise à l'influence personnelle du médecin. Contre les formes plus graves de perturbations psychiques, la psychanalyse n'a pas d'effet thérapeutique. Mais assurément dans les psychoses comme dans les névroses elle permet — pour la première fois dans l'histoire de la médecine — d'obtenir un aperçu sur l'origine et le mécanisme de ces maladies.

Cette importance médicale de la psychanalyse ne justifierait pas néanmoins la tentative de la présenter à un cercle de savants qui s'intéressent à la synthèse des sciences. De plus cette entreprise pourrait sembler prématurée, tant qu'une grande partie des psychiatres et des neurologues a une attitude de refus envers le nouveau procédé de guérison et récuse les présupposés et les résultats de celui-ci. Si je considère pourtant cet essai comme légitime, c'est en me fondant sur le fait que la psychanalyse revendique l'intérêt d'autres que des psychiatres, dans la mesure où elle effleure différents autres domaines de savoir et établit des relations inattendues entre celles-ci et la pathologie de la vie psychique.

Je laisserai donc à présent de côté l'intérêt médical de la psychanalyse et j'expliquerai sur une série d'exemples ce que j'ai affirmé à propos de cette jeune science.

*

Il y a un grand nombre de manifestations mimiques et vocales comme de formations de pensées — chez des hommes normaux aussi bien que malades — qui jusqu'à présent n'ont pas été objet de psychologie, car on n'y voyait rien d'autre qu'une conséquence d'un trouble organique ou d'un déficit anormal dans la fonction de l'appareil psychique. Je pense aux actes manqués (lapsus verbaux, lapsus calami, oublis, etc.), aux actions fortuites et aux rêves chez

l’homme normal, aux attaques convulsives, délires, visions, idées et actions compulsionnelles chez les névrosés. On assignait ces phénomènes — dans la mesure où ils ne restaient pas inaperçus comme les actes manqués en général — à la pathologie et on s’efforçait de leur donner des explications *physiologiques* qui à l’heure qu’il est n’ont été satisfaisantes dans aucun cas. Par contre la psychanalyse est parvenue à démontrer que toutes ces choses pouvaient être rendues intelligibles par des suppositions de nature purement psychologique et rangées dans l’enchaînement du devenir psychique connu de nous. Ainsi la psychanalyse a d’une part restreint le mode de penser physiologique et d’autre part a conquis un grand fragment de la pathologie au profit de la psychologie. La force démonstrative la plus solide échoit ici aux phénomènes normaux. On ne peut reprocher à la psychanalyse de transposer sur le normal des idées acquises sur le matériel pathologique. Elle apporte, ici comme là, des preuves indépendamment les unes des autres et montre ainsi que les processus normaux, comme les processus dits pathologiques, suivent les mêmes règles.

Des phénomènes normaux qui entrent ici en considération, c’est-à-dire des phénomènes relatifs aux sujets normaux, je traiterai deux sortes de façon détaillée, les actes manqués et les rêves.

Les *actes manqués*, ainsi l’oubli de mots et de noms autrefois familiers, de projets, les lapsus linguae, de lecture, d’écriture, l’égarement de choses en sorte qu’elles deviennent introuvables, la perte d’objets, certaines erreurs en connaissance de cause, certains gestes et mouvements machinaux, tout cela — que j’assemble comme actes manqués de l’homme sain et normal — a été dans l’ensemble mésestimé par la psychologie, a été classé comme « distraction » et dérivé d’une fatigue, d’une déviation de l’attention, de l’effet latéral de certains états pathologiques légers. Or l’examen analytique montre avec toutes les exigences suffisantes d’une certitude que ces derniers motifs ont seulement la valeur de motifs favorisants qui

peuvent aussi ne pas avoir lieu. Les actes manqués sont des phénomènes psychiques complets et ont toujours un sens et une tendance. Ils sont au service d'intentions déterminées qui, en raison de la situation psychologique du moment, ne peuvent parvenir à s'exprimer autrement. Ces situations sont en règle générale celles d'un conflit psychique par lequel la tendance sous-jacente est privée d'une expression directe et repoussée vers une voie indirecte. L'individu qui commet l'acte manqué peut la remarquer ou bien ne pas s'en apercevoir ; la tendance réprimée qui est à la base de celui-ci peut lui être bien connue, mais il ne sait pas habituellement sans une analyse que l'action manquée en question est l'œuvre de cette tendance. Les analyses de ces actes manqués sont souvent très faciles et rapides à effectuer.

Lorsque l'on a remarqué la méprise, l'idée la plus proche en apporte une explication.

Les actes manqués sont le matériel le plus commode pour quiconque veut se laisser convaincre de la crédibilité des conceptions analytiques. Dans un petit livre, publié pour la première fois en 1904, j'ai communiqué un grand nombre de tels exemples avec leur interprétation et j'ai pu depuis enrichir cette collection de nombreuses contributions d'autres observateurs[3].

Comme motif le plus fréquent de répression d'une intention, qui est ensuite forcée de se contenter d'une représentation par un acte manqué, on trouve l'évitement de déplaisir. Ainsi on oublie obstinément des noms propres, quand on a un ressentiment secret envers ceux qui les portent, on oublie de mettre en œuvre des projets, quand on ne les aurait exécutés au fond qu'à contrecœur, par exemple pour suivre seulement une obligation conventionnelle. On perd des objets lorsqu'on est brouillé avec cette personne même que cet objet évoque, par exemple, la personne par laquelle il a été

3 *Psychopathologie de la vie quotidienne* (*Zur Psychopathologie des Alltagslebens*), 4e éd., Berlin, 1912. Voir aussi les travaux de von Maeder, A. A. Brill, E. Jones, O. Rank, etc.

offert. On se trompe en montant dans un train quand on fait ce voyage de mauvais gré et qu’on aurait préféré rester n’importe où ailleurs. Le motif de l’évitement de déplaisir se montre de la façon la plus évidente dans l’oubli d’impressions et d’événements, qui a été déjà remarqué par plusieurs auteurs avant l’époque de la psychanalyse. La mémoire est partiale et est bien prête à exclure de la reproduction ces impressions auxquelles un affect pénible est attaché, quand même cette tendance ne peut parvenir dans tous les cas à la réalisation.

Dans d’autres cas, l’analyse d’un acte manqué est moins simple et conduit à des solutions moins limpides en conséquence de l’immixion d’un processus que nous désignons comme *déplacement*. On oublie par exemple également le nom d’une autre personne à laquelle on n’a rien à reprocher ; mais l’analyse montre ensuite que ce nom a éveillé par association le souvenir d’une autre personne pourvue du même nom ou d’un nom de résonance analogue, qui a des prétentions fondées à notre aversion. En conséquence de cette relation, le nom de la personne inoffensive s’est trouvé oublié : l’intention d’oublier s’est déplacée comme au long d’un certain train d’associations.

L’intention d’éviter un déplaisir n’est d’ailleurs pas la seule à se réaliser par des actes manqués. L’analyse découvre dans de nombreux cas d’autres tendances qui, dans la situation en question, ont été réprimées et doivent s’exprimer en quelque sorte par derrière comme perturbations. Ainsi le lapsus sert fréquemment à trahir des opinions qui devraient être tenues secrètes devant l’interlocuteur. Les grands poètes ont utilisé dans leurs œuvres des lapsus en ce sens. La perte d’objets précieux apparaît souvent comme une action de sacrifice afin de détourner un malheur inattendu et mainte autre superstition se manifeste même chez des personnes cultivées comme acte manqué. L’égarement d’objets n’est d’ordinaire rien d’autre qu’une manière de se débarrasser de ceux-

ci ; des détériorations de matériel sont effectuées fortuitement en apparence, pour obliger au remplacement par un meilleur, etc.

L’élucidation psychanalytique des actes manqués apporte toujours avec soi quelques légères modifications de l’image de l’univers, si insignifiants que puissent être par ailleurs les phénomènes observés. Nous trouvons ainsi l’homme normal mû par des tendances contradictoires beaucoup plus fréquemment que nous ne pouvions nous y attendre. Le nombre des événements que nous avons appelé « accidentels » subit une restriction considérable. C’est presque une consolation que tout d’abord la perte des objets se dissocie des hasards de la vie ; notre maladresse devient assez souvent le voile de nos intentions secrètes. Mais ce qui est encore plus important, c’est que de nombreux accidents graves que nous avions autrefois entièrement imputés au hasard révèlent dans l’analyse la participation d’un vouloir qui d’ailleurs ne se forme pas clairement. La distinction, si souvent difficile dans la pratique, entre une mort fortuite par accident et une mort désirée intentionnellement est rendue encore plus douteuse par les considérations psychanalytiques.

Si l’explication des actes manqués est redevable de sa valeur théorique à la facilité de la solution et à la fréquence de la survenue de ces phénomènes chez l’homme normal, ce résultat de la psychanalyse reste pourtant en importance loin derrière un résultat plus proche qui a été obtenu par un autre phénomène de la vie psychique d’un homme sain. Je pense à l’interprétation des *rêves*, avec laquelle prend son essor le destin de la psychanalyse, qui est de se placer en opposition avec la science officielle. La recherche médicale explique le rêve comme un phénomène purement somatique dépourvu de sens et de signification, voit en lui l’expression de l’organe psychique immergé dans l’état de sommeil sur les excitations corporelles qui le contraignent à un réveil partiel. La psychanalyse élève le rêve au rang d’acte psychique qui a un

sens, une intention et une place dans la vie psychique de l'individu et se place par là même au-dessus de l'étrangeté, de l'incohérence et de l'absurdité du rêve. Les excitations corporelles n'y jouent que le rôle de matériaux qui sont élaborés lors de la formation du rêve. Entre ces deux conceptions du rêve il n'y a pas de conciliation. Contre elle, la conception physiologique a sa stérilité, en sa faveur la conception psychanalytique peut faire valoir le fait qu'elle a traduit significativement plusieurs milliers de rêves et les a utilisés pour la connaissance de la vie psychique intime de l'homme.

J'ai traité le thème de l'« interprétation des rêves » dans un ouvrage publié en 1900 et j'ai eu la satisfaction de voir presque tous les partisans de la psychanalyse confirmer et encourager par leurs contributions les théories qui y étaient exposées[4]. En un consensus général on affirme que l'interprétation des rêves est la pierre de touche du travail psychanalytique et que ses résultats représentent la plus importante contribution de la psychanalyse à la psychologie.

Je ne peux exposer ici la technique par laquelle on obtient l'interprétation du rêve, ni fonder les résultats auxquels le traitement psychanalytique du rêve a conduit. Je dois me borner à l'exposition de quelques nouveaux concepts, à la communication des résultats et à la mise en relief de leur signification pour la psychologie normale.

La psychanalyse enseigne donc : chaque rêve est signifiant, son étrangeté provient des déformations qui ont été entreprises pour l'expression de son sens, son absurdité est intentionnelle et exprime de la dérision, de l'ironie et de la contradiction, son incohérence est sans importance pour l'interprétation. Le rêve, tel que nous nous le rappelons après le réveil, doit être nommé contenu manifeste du rêve. Par le travail d'interprétation sur celui-ci, on est conduit aux pensées latentes du rêve qui se dissimulent derrière le contenu

4 *L'interprétation des rêves* (*Die Traumdeutung*), 3e éd., 1911. Voir aussi *Sur le rêve* (*Über den Traum*)t 2e éd., 1911. Autres publications de O. Rank, W. Stekel, E. Jones, H. Silberer, A. A. Brill, A. Maeder, K. Abraham, S. Ferenczi, etc.

manifeste et se laissent représenter par celui-ci. Ces pensées latentes ne sont plus étranges, incohérentes ou absurdes, ce sont de véritables éléments de notre pensée vigile. Le processus qui a transformé les pensées latentes du rêve en contenu manifeste du rêve, nous l'appelons *travail du rêve* ; il exécute la déformation, en conséquence de laquelle nous ne reconnaissons plus les pensées du rêve dans le contenu onirique.

Le travail du rêve est un processus psychologique dont on n'a pas jusqu'ici connu l'équivalent dans la psychologie. Il revendique notre intérêt dans deux directions principales. En premier lieu, dans la mesure où il découvre des processus d'un nouveau genre comme la *condensation* ou le *déplacement* (de l'accent psychique d'une représentation à une autre), que nous n'avons pas découverts dans la pensée vigile en général ou seulement comme base de ce qu'on appelle les défauts de pensée. En second lieu, dans la mesure où elle nous permet de deviner un jeu de forces dans la vie psychique dont l'activité était cachée à notre perception consciente. Nous apprenons qu'il y a en nous une censure, une instance examinatrice qui décide si une représentation naissante peut parvenir à la conscience et rejette impitoyablement, dans les limites de sa puissance, ce qui pourrait produire ou réveiller un déplaisir. Nous nous souvenons ici que nous avons trouvé aussi bien dans l'analyse des actes manqués des indices de cette tendance à éviter un déplaisir des souvenirs, ainsi que des conflits entre les tendances de la vie psychique.

L'étude du travail du rêve nous impose comme irréfutable une conception de la vie psychique qui semble trancher les questions les plus controversées de la psychologie. Le travail du rêve nous contraint d'admettre une activité psychique *inconsciente* qui est beaucoup plus étendue et importante que celle qui nous est connue et reliée à la conscience (là-dessus nous dirons quelques mots de plus lors de l'explication de l'intérêt philosophique de la psychanalyse). Il nous permet d'effectuer une articulation de

l’appareil psychique inconscient en instances distinctes et montre que, dans le système des processus de l’activité psychique inconsciente, se déroulent des processus d’une tout autre espèce que ceux qui sont perçus dans la conscience.

La fonction du travail du rêve ne consiste jamais qu’à conserver le sommeil. « Le rêve est le gardien du sommeil. » Les pensées du rêve mêmes peuvent se trouver au service des fonctions psychiques les plus diverses. Le travail du rêve remplit sa tâche en représentant comme accompli par la voie d’une hallucination un *désir* se dégageant d’une pensée du rêve.

On peut bien déclarer que l’étude psychanalytique des rêves a ouvert le premier aperçu sur une *psychologie des profondeurs*, dont l’existence avait été jusque-là insoupçonnée[5]. Des modifications fondamentales de la psychologie normale seront nécessaires pour la mettre à l’unisson de ces nouvelles idées.

Il est tout à fait impossible, dans les limites de cette présentation, d’épuiser l’intérêt psychologique de l’interprétation des rêves. Nous n’oublions pas que nous nous proposons de faire ressortir que le rêve est *signifiant* et est un *objet de la psychologie*, et nous poursuivons avec les nouvelles acquisitions pour la psychologie dans le domaine pathologique.

Les nouveautés psychologiques inférées des rêves et des actes manqués doivent devenir utilisables pour l’explication d’autres phénomènes, si nous devons croire à leur valeur, et ne serait-ce assurément qu’à leur existence. Et en effet la psychanalyse a montré que les hypothèses d’une activité psychique inconsciente, de la censure et du refoulement, de la déformation et de la formation de substitution qui ont été obtenues par l’analyse de ces phénomènes normaux nous rendent possible également la première

5 La psychanalyse refuse d’établir pour le moment une relation de cette topique psychique avec une localisation anatomique ou avec une structure histologique.

compréhension d'une série de phénomènes pathologiques, nous mettent en main en quelque sorte la clé de tous les mystères de la psychologie névrotique. Le rêve devient ainsi le paradigme normal de toutes les fonctions *psychopathologiques*. Qui comprend le rêve peut aussi percer le mécanisme psychique des névroses et des psychoses.

La psychanalyse a été mise en état, par ses considérations émanant du rêve, d'édifier une psychologie des névroses à laquelle on ajoute, morceau par morceau, en un travail qui se poursuit continuellement. Pourtant l'intérêt psychologique que nous poursuivons ici n'exige pas davantage que de traiter plus en détail deux éléments de ce grand ensemble : la démonstration que de nombreux phénomènes de la pathologie dont on croyait pouvoir donner une explication physiologique sont des actes psychiques, et que les processus qui nous livrent des résultats anormaux peuvent être ramenés à des forces pulsionnelles psychiques.

Je veux expliciter la première affirmation par quelques exemples : les attaques hystériques sont depuis longtemps reconnues comme des symptômes d'une excitation émotive aiguë et assimilées aux éruptions d'affects. Charcot a essayé de retenir la diversité des formes de leurs manifestations en formules descriptives ; P. Janet a reconnu la représentation inconsciente qui agit derrière ces attaques ; la psychanalyse a démontré que ce sont des représentations mimiques de scènes vécues et fabulées qui occupent l'imagination de malades, sans qu'elles leur deviennent conscientes. Par des condensations et des déformations des actions représentées, ces pantomimes deviennent incompréhensibles pour les spectateurs. Or sous le même point de vue tombent aussi tous les autres symptômes dits chroniques des malades hystériques. Ce sont généralement des représentations mimiques ou hallucinatoires de fantasmes qui règnent inconsciemment sur la vie affective de ceux-ci et signifient une réalisation de leurs désirs secrets refoulés. Le

caractère torturant de ces symptômes dérive du conflit intérieur dans lequel l'existence psychique de ces malades est engagée par la nécessité de la lutte contre de telles motions désirantes qui sont inconscientes.

Dans une autre affection névrotique, la névrose obsessionnelle, les malades se livrent à un cérémonial méticuleusement pratiqué, en apparence dénué de sens, qui se manifeste dans la répétition et le rythme des actions les plus insignifiantes, telles que se lever, s'habiller ou dans l'accomplissement de prescriptions absurdes, dans l'observation d'interdits énigmatiques. Ce fut justement un triomphe du travail psychanalytique que de parvenir à démontrer combien signifiantes sont toutes ces actions compulsionnelles, même les plus futiles et les plus insignifiantes d'entre elles, comment elles reflètent les conflits vitaux, le combat entre des tentations et des obstacles moraux, le désir honteux lui-même et les peines et pénitences à cause de cela, sur un matériel indifférent. Dans une autre forme de la même maladie, les sujets concernés souffrent de représentations torturantes — idées compulsionnelles — dont le contenu s'impose à eux impérieusement, accompagnées d'affects qui, en leur espèce et leur intensité, ne sont que très peu expliqués par la teneur des idées compulsionnelles mêmes. L'examen analytique a montré ici que les affects sont pleinement justifiés, dans la mesure où ils expriment des reproches, à la base desquels gît au moins une réalité psychique. Mais les représentations attachées à ces affects ne sont plus les représentations originaires, mais sont parvenues à cette liaison par déplacement (remplacement, substitution) de quelque chose de refoulé. La réduction (la rétrogradation) de ces déplacements fraie la voie à la connaissance des idées refoulées et fait apparaître la liaison d'un affect et d'une représentation comme tout à fait appropriée.

Dans une autre affection névrotique, la *Dementia praecox*, proprement incurable (paraphrénie, schizophrénie), qui dans les pires issues rend les malades complètement apathiques en

apparence, ne demeurent souvent, comme seule espèce d’action, que certains mouvements et gestes répétés de façon uniforme qui ont été désignés comme stéréotypies. L’examen analytique de tels restes (par C. G. Jung) les a fait reconnaître comme reliquat d’actes mimiques sensés par lesquels jadis les motions désirantes régissant l’individu se procuraient une expression. Les discours les plus insensés et les positions et attitudes les plus bizarres ont permis de les comprendre et de les classer dans l’enchaînement de la vie psychique, depuis qu’on les a abordés avec des présupposés psychanalytiques.

Cela vaut tout pareillement pour les délires et hallucinations et pour les systèmes délirants de divers malades de l’esprit. Partout où jusqu’ici semble régner le caprice le plus bizarre, le travail psychanalytique a montré loi, ordre et connexion, ou du moins laissé pressentir dans quelle mesure ce travail est encore inachevé. On reconnaît les formes de maladies les plus diverses comme l’aboutissement de processus qui sont au fond identiques et qui se laissent comprendre et décrire au moyen de concepts psychologiques. Partout sont enjeu le *conflit psychique* déjà découvert dans la formation du rêve, le *refoulement* de certaines motions pulsionnelles qui sont renvoyées dans l’inconscient par d’autres forces psychiques, les *formations réactionnelles* des forces refoulantes et les *formations substitutives* des pulsions refoulées, mais non entièrement dépouillées de leur énergie. Partout se manifestent dans ces processus les procédés, connus à partir du rêve, de *condensation* et de *déplacement*. La diversité des formes de maladies observées dans la clinique psychiatrique dépend de deux autres diversités : de la multiplicité des mécanismes psychiques qui se trouvent à la disposition du travail de refoulement et de la multiplicité des dispositions tenant à l’histoire du développement qui permettent aux motions refoulées la percée sous forme de formations substitutives.

La psychanalyse enseigne qu'une bonne moitié de la tâche psychiatrique incombe à la psychologie. Néanmoins, ce serait une grave erreur si l'on voulait supposer que l'analyse recherche ou recommande une conception purement psychologique des troubles psychiques. Elle ne peut méconnaître que l'autre moitié du travail psychiatrique a pour contenu l'influence des facteurs organiques (mécaniques, toxiques, infectieux) sur l'appareil psychique. Dans l'étiologie des dérangements psychiques, elle ne revendique même pas pour les plus légères de celles-ci, pour les névroses, une origine purement psychogène, mais en recherche la cause dans l'influence sur la vie psychique d'un facteur indubitablement organique à mentionner plus tard.

Les résultats détaillés de la psychanalyse qui doivent devenir importants pour la psychologie générale sont trop nombreux pour que je puisse en faire état ici. Je veux seulement évoquer encore deux points par une simple mention : la manière non équivoque dont la psychanalyse revendique la primauté dans la vie psychique pour les processus affectifs, et la preuve de la mesure insoupçonnée de trouble affectif et d'aveuglement intellectuel chez l'homme normal tout comme chez l'homme malade.

Deuxième partie. L'intérêt de la psychanalyse pour les sciences non psychologiques

A) L'intérêt pour la science du langage

J'outrepasse certainement la signification habituelle lorsque je postule l'intérêt du *philologue* pour la psychanalyse. Par langage, on ne doit pas comprendre simplement l'expression des pensées en mots, mais aussi le langage des gestes et toute autre espèce d'expression de l'activité psychique, comme l'écriture. Mais on peut faire valoir alors que les interprétations de la psychanalyse sont tout d'abord la traduction d'une modalité d'expression étrangère à nous

en la manière d'expression familière de notre pensée. Lorsque nous interprétons un rêve, nous ne faisons que traduire un certain contenu de pensée (les pensées latentes du rêve) à partir du « langage du rêve » dans notre vie vigile. On apprend par là à connaître les particularités de cette langue du rêve et l'on acquiert l'impression qu'elle appartient à un système d'expression archaïque au plus haut degré. Ainsi par exemple la négation n'est jamais spécialement indiquée dans la langue du rêve. Des contraires se substituent mutuellement dans le contenu du rêve et viennent à être représentés par chaque élément. Ou, en d'autres termes : dans la langue du rêve, les concepts sont encore ambivalents, réunissent en soi des significations opposées, de même que, d'après les hypothèses des philologues, cela a été le cas pour les plus anciennes racines des langues historiques[6]. Un autre caractère frappant de notre langue des rêves est l'emploi excessivement fréquent des symboles qui permettent dans une certaine mesure une traduction du contenu du rêve indépendamment des associations individuelles. L'essence de ces symboles n'est pas encore assez clairement comprise par la recherche : ce sont des substitutions et des comparaisons sur le fondement d'analogies qui pour une part viennent au jour clairement ; mais pour une autre partie de ces symboles, le *Tertium comparationis* présumé de notre connaissance consciente s'est trouvé perdu. Précisément ces symboles ont dû provenir des phases les plus archaïques de l'évolution de la langue et de la formation de la pensée. Dans le rêve, ce sont de façon prévalente les organes sexuels et les fonctions sexuelles qui subissent une figuration symbolique, au lieu d'une figuration directe. Un philologue, Hans Sperber (Upsala), a tenté récemment de démontrer que les mots qui signifiaient à l'origine des activités sexuelles sont parvenus, en

6 Voir Abel, *À propos des sens opposés des mots primitifs* (*Über den Gegensinn der Urworte*). Compte rendu in : *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschung*, t. II, 1910.

raison d’une telle comparaison, à une transmutation sémantique extraordinairement riche[7].

Si nous pensons au fait que les moyens de figuration du rêve sont des images visuelles, non des mots, la comparaison du rêve avec un système d’écriture semble encore plus à propos qu’avec une langue parlée. En effet, l’interprétation d’un rêve est tout à fait analogue au déchiffrement d’une écriture pictographique antique, comme celle des hiéroglyphes égyptiens. Il y a, ici comme là, des éléments qui ne sont pas destinés à être interprétés, ni d’autre part à être lus, mais qui doivent assurer, comme simples déterminants, la compréhension d’autres éléments. La polysémie des différents éléments du rêve trouve son pendant dans ces anciens systèmes d’écriture, tout comme l’omission de différentes relations qui, ici comme là, doivent être achevées par le contexte. Si une telle conception de la représentation onirique n’a pas encore trouvé de réalisation plus avancée, cela vient de cette circonstance facilement compréhensible que manquent au psychanalyste ces points de vue et connaissances à l’aide desquels le philologue pourrait aborder un sujet tel que celui du rêve.

La langue du rêve, peut-on dire, est le mode d’expression de l’activité psychique inconsciente. Mais l’inconscient parle plus qu’un simple dialecte. Parmi les conditions psychologiques modifiées qui caractérisent les formes particulières de névroses et les distinguent les unes des autres, se trouvent aussi de constantes modifications de l’expression concernant des motions psychiques inconscientes. Alors que la langue gestuelle dans l’hystérie coïncide avec la langue pictographique du rêve, des visions, etc., pour la langue de pensée de la névrose obsessionnelle et de la paraphrénie (*dementia praecox* et *paranoïa*) se présentent des formations idiomatiques particulières que nous pouvons déjà comprendre et mettre en rapport les unes avec les autres dans une série de cas. Ce qu’une hystérique par

7 De l’influence des facteurs sexuels sur l’apparition et le développement du langage, *Imago*, t. I, 1912.

exemple représente par des vomissements, cela s'exprimera chez un malade obsessionnel par de méticuleuses mesures de protection contre une *infection* et provoquera chez un paraphrénique une plainte ou un soupçon qu'on est en train de l'*empoisonner*. Ce qui trouve ici une expression si diverse, c'est le désir, refoulé dans l'inconscient, d'*engrossement*, et d'autre part la résistance de la personne malade contre celui-ci.

B) L'intérêt philosophique

Dans la mesure où la philosophie est fondée sur la psychologie, elle ne pourra s'empêcher de prendre en compte dans une très grande mesure les contributions psychanalytiques à la psychologie et de réagir de façon semblable à ce nouvel enrichissement du savoir, comme elle l'a montré dans tous les progrès les plus importants des sciences spécialisées. En particulier, l'exposé de l'activité psychique inconsciente doit obliger la philosophie à prendre parti et, dans le cas d'un assentiment, à modifier ses hypothèses sur le rapport du psychique au somatique, jusqu'à ce qu'elles soient conformes à la nouvelle connaissance. La philosophie s'est sans doute occupée de façon répétée du problème de l'inconscient, mais sur ce point ses représentants — avec quelques exceptions — ont occupé l'une des deux positions dont il faut maintenant faire état. Ou leur inconscient était quelque chose de mystique, insaisissable et intangible, dont la relation au psychique était dans l'obscurité, ou bien ils ont identifié le psychique avec le conscient et ont ensuite tiré de cette définition que l'inconscient n'était rien de psychique et ne pouvait être l'objet de la psychologie. Ces assertions proviennent de ce que les philosophes ont émis un jugement sur l'inconscient sans connaître les phénomènes de l'activité psychique inconsciente, donc sans soupçonner à quel point ils se rapprochent des phénomènes conscients, et en quoi ils se distinguent de ceux-ci. Si quelqu'un, malgré cette acquisition de connaissance, veut s'en tenir à la convention qui assimile conscient et psychique et par là dénie à

l’inconscient le caractère psychique, alors il n’y a naturellement rien à objecter, en dehors du fait qu’une telle distinction apparaît comme inopérante au plus haut point. Car il est facile de décrire l’inconscient du côté de sa relation au conscient, avec lequel il a tant de choses en commun, et de le suivre dans ses développements ; l’approcher du côté du processus physique apparaît par contre encore à présent totalement exclu. Il doit donc demeurer objet de la psychologie.

La philosophie peut encore obtenir une stimulation de la psychanalyse d’une autre manière, c’est-à-dire dans la mesure où elle devient elle-même l’objet de celle-là même. Les doctrines et systèmes philosophiques sont l’œuvre d’un nombre réduit de personnes d’une frappe individuelle éminente ; dans aucune autre science, la personnalité du travailleur scientifique ne joue approximativement un si grand rôle, plus que précisément dans la philosophie. Or ce n’est que la psychanalyse qui nous met en état de donner une psychographie de la personnalité (voir ci-dessous l’intérêt sociologique). Elle nous apprend à connaître les unités affectives — les complexes dépendant des pulsions — qui sont à postuler dans chaque individu et nous guide dans l’étude des transformations et des résultats finaux qui découlent de ces forces pulsionnelles. Elle découvre les rapports qui existent entre les dispositions constitutionnelles et destins vitaux d’une personne et les productions possibles chez elle en raison d’une aptitude particulière. La personnalité intime de l’artiste qui se cache derrière son œuvre, elle permet de la deviner à partir de cette œuvre avec une plus ou moins grande justesse. Ainsi la psychanalyse peut dévoiler la motivation subjective et individuelle de doctrines philosophiques qui sont prétendument issues d’un travail logique impartial et désigner à la critique les points faibles du système. S’occuper de cette critique même n’est pas l’affaire de la psychanalyse, car, ainsi qu’on peut le

concevoir, la détermination psychologique d'une doctrine ne concerne aucunement sa justesse scientifique.

C) L'intérêt biologique

La psychanalyse n'a pas eu pour destin, à l'instar d'autres jeunes sciences, d'avoir été accueillie par la sympathie impatiente de ceux qui sont intéressés au progrès de la connaissance. Pendant longtemps elle n'a pas été entendue, et lorsque enfin la négliger n'était plus possible, elle se trouva, pour des raisons affectives, l'objet de l'inimitié la plus violente de la part de tel qui ne s'étaient pas donné la peine d'apprendre à la connaître. Cet accueil hostile est dû à cette circonstance qu'elle a dû précocement, dans ses objets d'investigation, faire la découverte que les maladies nerveuses sont l'expression d'une perturbation de la *fonction sexuelle* et a, pour cette raison, à se consacrer à l'investigation de la fonction sexuelle trop longtemps négligée. Mais qui admet, à titre d'exigence, qu'un jugement scientifique ne doit pas être influencé par des points de vue affectifs doit accorder à la psychanalyse un haut intérêt pour la biologie à cause de cette orientation de recherche et faire valoir les résistances contre celle-ci justement comme preuves de ces assertions.

La psychanalyse a rendu justice à la fonction sexuelle de l'homme en étudiant en détail l'importance de celle-ci, mise en évidence par de nombreux poètes et maints philosophes, mais jamais reconnue par la science, pour la vie psychique et pratique. Dans ce dessein elle a dû tout d'abord envisager un élargissement du concept indûment restreint de la sexualité, qui se laisse justifier par la prise en compte des transgressions de la sexualité (ce qu'on appelle perversions) et le comportement de l'enfant. Il apparaissait comme insoutenable d'affirmer plus longtemps que l'enfance était asexuelle et était assaillie par l'éruption soudaine des poussées sexuelles à l'époque de la puberté. Bien plutôt l'examen pouvait démontrer avec

facilité, quand il eut été débarrassé de l'aveuglement par l'intérêt et le préjugé, que des curiosités et des activités sexuelles existent chez le petit d'homme dès cette époque de la vie, et dès le tout début. Cette sexualité infantile ne voit pas son importance diminuée par le fait que ses frontières avec la conduite asexuelle de l'enfant ne sont pas fixées en tous les endroits avec une pleine certitude. Mais elle est quelque chose de différent de la sexualité appelée « normale » de l'adulte. Son étendue embrasse les germes de toutes ces activités infantiles qui seront ultérieurement abruptement opposées à la vie sexuelle normale comme perversions et doivent sembler incompréhensibles et immorales. C'est de la sexualité infantile que découle la sexualité normale de l'adulte, par une série de processus évolutifs, de combinaisons, de décompositions et de répressions qui ne se produisent presque jamais avec une perfection idéale et par suite laissent des dispositions à la rétrogradation de la fonction dans les états pathologiques.

La sexualité infantile permet de reconnaître deux autres propriétés plus larges qui sont de la plus haute importance pour la conception biologique. Elle se montre composée d'une série de pulsions partielles qui semblent rattachées à certaines régions du corps — les zones érogènes, et dont certaines se présentent dès l'origine en couples d'opposés — comme pulsions ayant un but à la fois actif et passif. De même que, plus tard, lorsque sont réalisées les conditions du désir sexuel, ce ne sont pas simplement les organes sexuels de la personne aimée, mais le corps tout entier de celle-ci qui devient objet sexuel, de même, dès le tout début, ce ne sont pas seulement les organes génitaux, mais aussi différents endroits du corps qui sont les lieux d'origine d'excitation sexuelle et qui provoquent, avec une stimulation appropriée, un plaisir sexuel. Avec cela se trouve en étroite connexion le second caractère de la sexualité infantile, son étayage originaire sur les fonctions servant à l'autoconservation, de la nutrition et de l'excrétion,

vraisemblablement aussi sur celles de l'excitation musculaire et de l'activité sensorielle.

Lorsque nous étudions la sexualité avec l'aide de la psychanalyse chez un individu mature et que nous considérons la vie de l'enfant à la lueur des connaissances ainsi obtenues, la sexualité ne nous apparaît plus comme une simple fonction servant à la reproduction, assimilable à la fonction de nutrition, de respiration, etc., mais comme quelque chose de beaucoup plus autonome qui se dresse plutôt contre toutes les autres activités de l'individu et n'est contraint à l'union de l'économie individuelle que par une évolution compliquée et riche en restrictions. Le cas, fort concevable théoriquement, où les intérêts de ces tendances sexuelles ne coïncident pas avec ceux de l'autoconservation individuelle, semble être réalisé dans le groupe morbide des névroses, car la dernière formule qu'a fournie la psychanalyse sur la nature des névroses a la teneur suivante : le conflit originaire à partir duquel les névroses se produisent est le conflit entre les pulsions qui conservent le moi et les pulsions sexuelles. Les névroses expriment un débordement plus ou moins complet du moi par la sexualité, après que la tentative du moi de réprimer la sexualité a échoué.

Nous avons jugé nécessaire de tenir à l'écart les points de vue biologiques pendant le travail psychanalytique et de ne pas utiliser non plus de tels points de vue pour des buts heuristiques, afin que nous ne soyons pas égarés dans le jugement impartial porté sur des faits psychanalytiques présents à nous. Mais une fois le travail psychanalytique accompli, nous devons trouver la jonction avec la biologie et pouvons nous estimer satisfaits si elle semble déjà assurée sur l'un ou l'autre des points essentiels. L'opposition entre pulsions du moi et pulsion sexuelle, à laquelle nous devons rapporter l'origine des névroses, se poursuit dans le domaine biologique en tant qu'opposition entre des pulsions qui servent à la conservation de l'individu et telles pulsions qui servent à la perpétuation de l'espèce.

En biologie vient à notre rencontre la représentation plus englobante d’un plasma germinatif immortel auquel se rattachent, comme des organes développés successivement, les individus isolés périssables ; ce n’est qu’à partir de cette représentation que nous pouvons comprendre correctement le rôle des forces pulsionnelles sexuelles dans la physiologie et la psychologie de l’être individuel.

Malgré tout notre effort pour ne pas laisser les termes et points de vue biologiques parvenir à dominer le travail psychanalytique, nous ne pouvons éviter de les utiliser dès la description des phénomènes étudiés par nous. Nous ne pouvons esquiver la « pulsion » comme concept limite entre conception psychologique et conception biologique, et nous parlons de qualités et de tendances psychiques « masculines » et « féminines », bien que les différences de sexe ne puissent prétendre, à strictement parler, à aucune caractéristique psychique particulière. Ce que nous appelons dans la vie « masculin » et « féminin » se réduit pour l’examen psychologique aux caractères de l’activité et de la passivité, c’est-à-dire à des propriétés qui ne sont pas à attribuer aux pulsions, mais aux buts de celles-ci. Dans la coexistence de telles pulsions « actives » et « passives » dans la vie psychique, se reflète la bisexualité des individus qui appartient aux présuppositions cliniques de la psychanalyse.

Je serai satisfait si ces quelques remarques ont attiré l’attention sur l’importante médiation qu’édifie la psychanalyse entre la biologie et la psychologie.

D) L’intérêt du point de vue de l’histoire du développement

Toute analyse de phénomènes psychologiques ne mérite pas le nom de psychanalyse. Cette dernière signifie plus que la décomposition de manifestations composées en manifestations plus simples : elle consiste à ramener une formation psychique à d’autres qui ont précédé celle-ci dans le temps, et à partir desquelles elle

s'est développée. Le procédé médical psychanalytique ne pourrait écarter aucun symptôme morbide s'il ne découvrait la trace de son origine et de son développement : aussi la psychanalyse, depuis le tout début, a été amenée à la recherche des processus de développement. Elle a tout d'abord découvert la genèse des symptômes névrotiques ; en un progrès ultérieur, elle dut s'attaquer à d'autres formations psychiques et accomplir sur elles le travail d'une psychologie génétique.

La psychanalyse a été obligée de faire dériver la vie psychique de l'adulte de celle de l'enfant, de prendre au sérieux l'adage : l'enfant est le père de l'homme. Elle a étudié la continuité de la psyché infantile avec celle de l'adulte, mais a aussi marqué les transformations et bouleversements qui s'accomplissent au cours de ce chemin. La plupart d'entre nous ont un trou de mémoire concernant les premières années de leur enfance, dont se détachent seulement quelques bribes de souvenirs. On peut affirmer que la psychanalyse comble cette lacune, qu'elle a surmonté cette amnésie de l'homme (voir « L'intérêt pédagogique »).

Au cours de l'approfondissement de la vie psychique, se sont présentées quelques trouvailles remarquables. Ainsi s'est trouvé confirmé ce que l'on avait souvent pressenti auparavant, de quelle extraordinaire importance pour tout le cours ultérieur de la vie d'un homme sont les impressions de son enfance, mais tout particulièrement de ses premières années d'enfance. On s'était heurté sur ce point à un paradoxe psychologique, qui n'en est pas un, seulement pour la conception psychanalytique, à savoir que ce sont justement ces impressions de toute première importance qui ne sont pas conservées dans la mémoire des années ultérieures. La psychanalyse a pu établir de la façon la plus évidente ce caractère de modèle ineffaçable des plus précoces événements, justement pour la vie sexuelle. « *On revient toujours à ses premières amours* »[8], voilà la

8 En français dans le texte.

vérité pure et simple. Les nombreux mystères de la vie amoureuse de l'adulte ne se résolvent que par la mise en évidence des facteurs infantiles dans l'amour. Pour la théorie de ces effets, entre en considération le fait que les premiers événements infantiles n'arrivent pas à l'individu comme des hasards, mais expriment les premières manifestations des dispositions constitutionnelles qu'il apporte avec lui.

Une autre découverte encore plus surprenante : des formations infantiles, malgré toute l'évolution ultérieure, rien ne périt. Tous les désirs, motions pulsionnelles, manières de réagir, points de vue de l'enfant sont encore présents de façon probante chez l'homme mûr et peuvent réapparaître dans des conditions appropriées. Ils ne sont pas détruits, mais seulement recouverts, pour employer l'expression dont se sert la psychologie psychanalytique dans son mode de présentation topique. Le passé psychique a donc pour caractère de n'être pas, comme le passé historique, annihilé par ses rejetons ; il se maintient à côté de ce qu'il est devenu soit de façon seulement virtuelle, soit dans une réelle contemporanéité. La preuve de cette assertion, c'est que le rêve de l'homme normal fait revivre le caractère d'enfant de celui-ci et ramène sa vie psychique entière à un degré infantile. Ce retour à l'infantilisme psychique (*régression*) se met en évidence dans les névroses et psychoses, dont les caractéristiques sont à décrire en grande partie comme des archaïsmes psychiques. C'est dans la force qui est restée aux résidus infantiles que nous voyons la mesure de la disposition à la maladie, de telle sorte que celle-ci devient l'expression d'une inhibition de développement. Ce qui reste d'infantile, comme refoulé inutilisable, dans le matériel psychique d'un homme, forme donc le noyau de son inconscient, et nous croyons pouvoir étudier, dans les chroniques de la vie de nos malades, comment cet inconscient, contenu par les forces refoulantes, surveille leur activité et saute sur l'occasion, si

les formations psychiques ultérieures et supérieures ne parviennent pas à se rendre maîtresses des difficultés du monde réel.

Dans les toutes dernières années, le travail psychanalytique s'est avisé que l'énoncé : l'ontogenèse est la répétition de la phylogenèse, doit être également applicable à la vie psychique[9], et il en est résulté une nouvelle extension de l'intérêt de la psychanalyse.

E) L'intérêt du point de vue de l'histoire de la civilisation

La comparaison de l'enfance de l'individu avec la préhistoire des peuples s'est déjà montrée féconde dans plusieurs directions, encore que ce travail ne soit guère plus qu'ébauché. Le mode de penser psychanalytique se comporte là comme un nouvel instrument de recherche. L'application de ses présuppositions à la psychologie des peuples permet donc de soulever de nouveaux problèmes, de voir sous un nouveau jour ceux qui sont en cours d'étude et de contribuer à leur solution.

Tout d'abord, il apparaît possible de transposer la conception psychanalytique acquise par le rêve aux produits de l'imagination populaire[10] comme les mythes et légendes[11]. La tâche d'une interprétation de ces créations se présente depuis longtemps ; on soupçonne qu'elles ont un « sens secret », on est préparé aux modifications et aux transformations qui dissimulent ce sens. La psychanalyse rapporte de ses travaux sur rêve et névrose la discipline qui peut seule faire découvrir les chemins techniques de ces déformations. Mais elle peut aussi, dans une série de cas, découvrir les motifs cachés qui ont causé les changements du mythe à partir de son sens originaire. La première impulsion de la formation du mythe, elle ne peut la regarder comme un besoin théorique d'expliquer les phénomènes naturels et de rendre compte de prescriptions du culte et d'usages devenus inintelligibles, mais

9 Abraham, Spielrein, Jung.

10 *Völkerphantasie.*

11 Abraham, Rank, Jung.

elle la cherche dans les « complexes » psychiques, dans les mêmes tendances affectives qu'elle a reconnues comme base des rêves et des formations de symptômes.

Par la même transposition de ses points de vue, de ses présupposés et connaissances, la psychanalyse est capable de jeter un éclairage sur les origines de nos grandes institutions culturelles[12], de la religion, de la moralité, du droit, de la philosophie. En suivant les traces des situations psychologiques primitives, à partir desquelles les mobiles de telles créations pouvaient se produire, elle se met en situation de récuser maint essai d'explication qui était fondé sur une superficialité psychologique et de la remplacer par des considérations qui s'étendent plus profondément.

La psychanalyse établit un rapport intime entre toutes ces productions psychiques des individus et des communautés en postulant la même source dynamique pour les uns et les autres. Elle part de l'idée fondamentale que la fonction principale du mécanisme psychique est de décharger la créature des tensions qui sont produites en elle par des besoins. Une partie de cette tâche est résoluble par une satisfaction que l'on arrache au monde extérieur ; à cette fin, la domination du monde réel devient une nécessité. L'autre partie de ces besoins, parmi lesquels essentiellement certaines tendances affectives, la réalité n'en permet pas régulièrement la satisfaction. De cela procède une deuxième partie de la tâche, de procurer aux tendances insatisfaites un soulagement d'une autre espèce. Toute l'histoire de la civilisation ne fait que nous montrer dans quels chemins les hommes se sont engagés pour la réalisation de leurs désirs insatisfaits, en fonction des conditions changeantes et modifiées par le progrès technique, du consentement et de la frustration du côté de la réalité.

12 Ajoutez à cela Jung, *Métamorphoses et symboles de la libido* (*Wandlungen und Symbole der Libido*), 1912, et Freud, Convergences dans la vie psychologique du sauvage et du névrosé (Übereinstimmungen im Selenleben der Wilden und der Neurotiker), *Imago*, I et II [Totem et tabou].

L'examen des peuples primitifs montre les hommes embarrassés tout d'abord dans des croyances infantiles de toute-puissance[13] et fait comprendre une masse de formations psychiques comme autant d'efforts pour nier les perturbations de cette toute-puissance et pour tenir ainsi à distance l'action de la réalité sur la vie affective, aussi longtemps qu'on ne peut mieux maîtriser celle-ci et l'employer pour la satisfaction. Le principe de l'évitement de déplaisir domine l'agir humain jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le principe meilleur de l'adaptation au monde extérieur. Parallèlement à la domination progressive du monde par l'homme, a lieu une évolution de sa conception du monde, qui s'écarte de plus en plus de la croyance primitive à la toute-puissance et s'élève de la phase animiste à la phase scientifique par l'intermédiaire de la phase religieuse. C'est dans ce contexte que s'emboîtent mythes, religion et moralité comme autant d'essais de créer un dédommagement pour la satisfaction déficiente des besoins.

La connaissance des affections névrotiques des individus a rendu un bon service à la compréhension des grandes institutions sociales, car les névroses mêmes se révèlent comme des tentatives de résoudre individuellement les problèmes de la compensation du désir qui doivent être résolus socialement par les institutions. Le recul du facteur social et la prépondérance du facteur sexuel transforment ces résolutions névrotiques de la tâche psychologique en caricatures inutilisables, sinon pour notre explication de ces problèmes importants.

13 Ferenczi, Entwicklungsstufen des Wirklichkeitsinnes (Degrés du développement du sens de la réalité), *International. Zeitschrift für ärtzl. Psychoanalyse*, 1, 2, 1913. Freud, Animismus, Magie und Allmacht der Gedanken (Animisme, magie et toute-puissance des pensées), *Imago*, II, I, 1913.

F) L’intérêt du point de vue de l’esthétique

Sur quelques-uns des problèmes qui se rattachent à l’art et aux artistes, l’examen psychanalytique donne des éclaircissements satisfaisants ; d’autres lui échappent complètement. La psychanalyse reconnaît également dans la pratique de l’art une activité qui se propose l’apaisement de désirs inassouvis et à la vérité tout d’abord chez l’artiste créateur et en conséquence chez l’auditeur ou le spectateur. Les forces pulsionnelles à l’œuvre dans l’art sont les mêmes conflits qui poussent à la névrose d’autres individus, qui ont déterminé la société à ériger ses institutions. D’où vient à l’artiste la capacité de créer, cela ne relève pas de la psychologie. L’artiste aspire d’abord à une autolibération et fait partager celle-ci, par l’intermédiaire de son œuvre, aux autres hommes qui souffrent des mêmes désirs refrénés[14]. Il représente sans doute ses fantasmes de désir les plus personnels comme accomplis, mais ceux-ci ne deviennent œuvre d’art que par un changement de forme qui atténue le choquant de ceux-ci, en dissimule l’origine personnelle et offre aux autres hommes, par le respect de règles esthétiques, des primes de plaisir séduisantes. Il n’est pas difficile à la psychanalyse de montrer, à côté de la participation manifeste au plaisir artistique, une participation latente, ô combien plus active, provenant des sources cachées de la libération des pulsions. La relation entre les impressions psychiques et le cours de la vie de l’artiste et ses œuvres comme réactions à ces excitations appartient aux plus attrayants objets de l’examen psychanalytique[15].

Du reste, la plupart des questions de la création artistique et de la jouissance artistique attendent encore un traitement qui laisse tomber sur elles l’éclairage d’une connaissance analytique et assigne

14 Comparer O. Rank, *Der Künstler* (*L'Artiste*), Vienne, 1907.

15 Voir O. Rank, *Das Inzestmotiv in Dichtung und Sage* (*Le thème de l'inceste dans la poésie et la légende*), Vienne, 1912. Également pour l’application aux problèmes esthétiques : Freud, *Der Witz und seine Bezeihung zum Unbewussten* (*Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*), 1905.

sa place dans l’édifice complexe des compensations de désirs de l’homme. En tant que réalité acceptée conventionnellement et dans laquelle, par la vertu de l’illusion artistique, des symboles et des formations substitutives peuvent provoquer de véritables affects, l’art forme un royaume intermédiaire entre la réalité qui interdit le désir et le monde imaginaire qui réalise le désir, et dans lequel les aspirations de toute-puissance de l’humanité primitive sont restées pour ainsi dire en vigueur.

G) L’intérêt sociologique

La psychanalyse a en vérité pris pour objet la psyché individuelle, mais au cours de l’investigation de celle-ci les fondements affectifs du rapport de l’individu à la société ne pouvaient lui échapper. Elle a découvert que les sentiments sociaux véhiculent régulièrement une part issue de l’érotique, dont la suraccentuation et le refoulement consécutif constituent la caractéristique d’un groupe de perturbations psychiques. Elle a reconnu le caractère asocial des névroses en général, qui tendent, dans leur grande généralité, à arracher l’individu de la société et à remplacer l’isolement monastique des époques passées par l’isolement de la maladie. L’intense sentiment de culpabilité qui domine tant de névroses lui apparaît comme la modification sociale de l’angoisse névrotique.

D’autre part la psychanalyse découvre que relations et exigences sociales participent à la causation des névroses, dans la plus large mesure. Les forces qui provoquent la restriction des pulsions et le refoulement des pulsions du côté du moi résultent essentiellement de la docilité envers les exigences sociales de la civilisation. La même constitution et les mêmes impressions infantiles qui doivent conduire autrement à la névrose ne provoqueront pas ce résultat, si une telle docilité n’est pas présente, ou bien si de telles exigences ne sont pas posées par le cercle social

pour lequel l'individu vit. La vieille affirmation selon laquelle la nervosité croissante serait un produit de la civilisation exprime au moins la moitié du véritable état de choses. Éducation et exemple apportent à l'individu juvénile l'exigence culturelle ; là où, dans la civilisation, le refoulement des pulsions se présente indépendamment des deux facteurs, l'hypothèse fait comprendre qu'une exigence immémoriale est devenue finalement le patrimoine organisé héréditaire de l'homme. L'enfant qui produit spontanément des refoulements des pulsions ne ferait que répéter ainsi par là même un fragment de l'histoire de la civilisation. Ce qui est aujourd'hui une entrave intérieure n'était autrefois qu'une entrave extérieure, peut-être imposée par la nécessité des temps, et ainsi peut également devenir une disposition au refoulement intérieur, ce qui aujourd'hui n'est encore qu'une exigence culturelle externe pour tout individu en cours de développement.

H) L'intérêt pédagogique

L'important intérêt de la psychanalyse pour la science de l'éducation se fonde sur un énoncé qui est parvenu à l'évidence. Ne peut être un éducateur que celui qui peut sentir de l'intérieur la vie psychique infantile, et nous adultes ne comprenons pas les enfants, parce que nous ne comprenons plus notre propre enfance. Notre amnésie infantile prouve à quel point nous lui sommes étrangers. La psychanalyse a mis au jour les désirs, formations de pensées, processus de développement de l'enfance ; toutes les tentatives antérieures étaient au plus haut degré incomplètes et erronées, parce qu'elles ont totalement laissé de côté le facteur inestimablement important de la sexualité dans les manifestations corporelles et psychiques. L'étonnement incroyable avec lequel les découvertes les plus sûres de la psychanalyse sur l'enfance ont été accueillies — sur le complexe d'Œdipe, l'amour de soi-même (narcissisme), les dispositions perverses, l'érotique anale, la curiosité sexuelle — mesure la distance qui sépare notre vie psychique, nos

appréciations, même nos processus de pensée, de ceux de l’enfant normal.

Lorsque les éducateurs se seront familiarisés avec les résultats de la psychanalyse, ils trouveront plus facile de se réconcilier avec certaines phases du développement infantile, et ne risqueront pas entre autres d’exagérer des motions pulsionnelles socialement inutilisables ou perverses chez l’enfant. Ils se retiendront plutôt d’essayer de réprimer violemment ces motions, s’ils apprennent que de telles influences produisent des conséquences tout aussi peu désirables que le laisser-faire de la méchanceté infantile redoutée par l’éducation. Une violente répression de pulsions puissantes exercée de l’extérieur n’apporte jamais pour résultat l’extinction ou la domination de ceux-ci, mais occasionne un refoulement qui installe la propension à entrer ultérieurement dans la névrose. La psychanalyse a souvent eu l’occasion d’apprendre à quel point la sévérité inutile et sans discernement de l’éducation participe à la production de la maladie nerveuse, ou au prix de quel préjudice de la capacité d’agir et de la capacité de jouir la normalité exigée est acquise. Elle peut aussi enseigner quelle précieuse contribution à la formation du caractère fournissent ces instincts asociaux et pervers de l’enfant, s’ils ne sont pas soumis au refoulement, mais sont écartés par le processus dénommé *sublimation* de leurs buts originaires vers des buts plus précieux. Nos meilleures vertus sont nées comme formations réactionnelles et sublimations sur l’humus de nos plus mauvaises dispositions. L’éducation devrait se garder soigneusement de combler ces sources de forces fécondes et se borner à favoriser les processus par lesquels ces énergies sont conduites vers le bon chemin. C’est entre les mains d’une éducation psychanalytiquement éclairée que repose ce que nous pouvons attendre d’une prophylaxie individuelle des névroses[16].

16 Voir également les travaux du pasteur Dr. Oscar Pfister, Zürich.

Je ne pouvais pas, dans cet article, m’imposer pour tâche d’exposer l’étendue et le contenu de la psychanalyse, les présuppositions, problèmes et résultats de celle-ci à un public intéressé aux choses scientifiques. Mon dessein est accompli, si je suis parvenu à montrer avec évidence combien sont nombreux les domaines de savoir pour lesquels la psychanalyse est intéressante et quelles riches connexions elle commence à établir entre ces domaines.

Deux mensonges d'enfants[1]

Il est compréhensible que les enfants mentent, lorsqu'ils imitent par là les mensonges des adultes. Cependant, nombre de mensonges d'enfants soigneusement élevés ont une importance particulière et devraient attirer l'attention des éducateurs plutôt que les irriter. Ce sont ceux qui naissent d'un sentiment d'amour excessif : cela les rend particulièrement dangereux s'ils viennent à créer un mal entendu entre l'enfant et la personne qu'il aime.

I.

Une fillette de sept ans, qui va à l'école depuis deux ans, demande à son père de l'argent pour acheter des couleurs dont elle veut colorier des œufs de Pâques. Le père refuse et donne pour raison qu'il n'a pas d'argent. Peu de temps après, la fillette réclame encore de l'argent à son père ; cette fois, c'est pour participer à l'achat d'une couronne mortuaire pour la princesse défunte. Chaque écolier participe pour cinquante pfennigs. Le père lui donne dix marks. Elle paie sa part à l'école, mais ne remet que neuf marks sur le bureau de son père, car elle a acheté pour cinquante pfennigs de couleurs qu'elle cache dans sa boîte à jeux. À table, le père lui demande d'un ton soupçonneux ce qu'elle a fait des cinquante pfennigs qui manquent. N'aurait-elle pas acheté des couleurs ? Elle nie, mais son frère, qui a deux ans de plus qu'elle, et avec qui elle

1 Cf. *Neurosenlehre* (1913-1926). p. 16-21.

devait peindre les œufs, la trahit. On découvre les couleurs dans la cachette. Le père, en colère, charge la mère de lui donner une correction, ce dont celle-ci s’acquitte énergiquement. Mais tout de suite après, la mère est elle-même émue et déconcertée de voir à quel point l’enfant est désespérée. Aussitôt la correction finie, elle l’embrasse et va se promener avec elle pour essayer de la consoler. En vérité, il fut impossible de corriger les effets de cette scène, que la malade désigne elle-même comme un « tournant » de sa jeunesse. La petite, qui avait été jusque-là une enfant ardente, et même effrontée, devint, à partir de ce jour, timide et hésitante. Au moment de ses fiançailles, elle entre dans une colère, qui lui reste à elle-même inexplicable, parce que sa mère se charge de lui acheter son mobilier et son trousseau. Une pensée flotte alors dans son esprit : il s’agit de son argent à elle, pourquoi n’en dispose-t-elle pas elle-même pour ses achats ? Jeune femme, elle a honte de demander à son mari de quoi pourvoir à ses besoins personnels. Elle distingue d’une façon bien vaine son argent « à elle » et son argent à lui. Pendant la durée du traitement, il arriva que les envois d’argent de son mari fussent quelquefois en retard. Cela la laissait sans ressources dans une ville étrangère. Quand elle me mit au courant, j’essayai de lui faire promettre qu’elle m’emprunterait le peu qu’il lui fallait si le retard venait à se reproduire. Elle me promit, mais n’en fit rien ; et lorsqu’elle eut encore besoin d’argent, il lui vint simplement à l’esprit d’engager ses bijoux. Elle m’explique qu’il lui est impossible de m’emprunter de l’argent.

Les cinquante pfennigs, qu’elle s’était appropriés, avaient pour elle, à cet âge, une signification que son père ne pouvait soupçonner :

Quelque temps avant de fréquenter l’école, elle avait fait une petite scène très curieuse à propos d’argent. Une voisine amie l’avait envoyée, en compagnie de son petit garçon, acheter quelque chose dans un magasin. Comme elle était la plus âgée des deux, elle devait

rapporter la monnaie. Mais lorsque, dans la rue, elle aperçut la servante de la voisine, elle jeta l’argent sur le pavé. À l’analyse, ce geste, inexplicable pour la malade, lui suggéra l’image de Judas, qui, lui aussi, jeta sur le pavé du temple les deniers qu’il avait reçus pour trahir son maître. Elle reconnaît d’ailleurs, à ce sujet, avoir su l’histoire de la Passion bien avant d’avoir été à l’école. Mais dans quelle mesure pouvait-elle s’identifier à Judas ?

Elle avait à peine trois ans et demi, quand elle fut confiée à une bonne à laquelle elle s’était vivement attachée. Elle l’accompagnait aux consultations d’un médecin, avec qui cette bonne finit par avoir des relations. Il semble bien que la fillette ait ainsi assisté plusieurs fois à des ébats sexuels. Il n’a pas été possible de retrouver si elle avait vu le médecin donner de l’argent à la bonne, mais, par contre, il n’est pas douteux que, pour s’assurer le silence de la petite, la bonne lui faisait cadeau de menue monnaie dont l’enfant, en revenant, s’achetait des douceurs. Il est possible aussi que le médecin ait, une fois ou l’autre, donné à l’enfant quelque pièce. Cela n’empêcha pas la petite de trahir la bonne par jalousie, en racontant tout à sa mère. Jouant ostensiblement avec les pièces qu’elle avait reçues, elle amena sa mère à lui poser la question : « Mais d’où tiens-tu cet argent ? » La bonne fut chassée.

Accepter de l’argent signifiait pour la petite, à cette époque, livrer son corps, s’abandonner à des ébats érotiques. Recevoir de l’argent de son père équivalait pour elle à lui déclarer son amour. S’imaginer que son père serait son amant était trop séduisant ; son puéril désir d’avoir de quoi colorier ses œufs devait s’en aider pour transgresser la défense paternelle. Mais elle ne pouvait avouer avoir pris l'argent. Elle devait le nier, puisqu’elle n’aurait pu livrer le motif de son acte, ne le connaissant pas. En imposant une punition, le père paraissait repousser ses offres de tendresse, refus dédaigneux qui brisa le courage de la petite. Pendant le traitement, la malade manifesta une grave dépression, dont la solution ramena le souvenir

de ce que je viens de relater. Cette dépression vint de ce que j’avais été amené à simuler le dédain, en la priant de ne plus m’apporter de fleurs.

Pour les psychanalystes, il est à peine besoin d’insister sur ce fait que, dans la petite aventure de cette enfant, nous avons affaire à un de ces cas, si fréquents, de passage de l'érotisme anal primitif à la vie amoureuse ultérieure. Le plaisir de colorier des œufs découle aussi de la même source.

II.

Une dame, aujourd’hui gravement malade à la suite d’une dépression profonde, a été une petite fille fort bien élevée, amie de la vérité, sérieuse d’abord et bonne, pour devenir ensuite une tendre épouse. Bien avant, dans ses toutes premières années, elle était égoïste et difficile ; et, à l’époque où elle passa, assez brusquement à une bonté excessive et à une conscience scrupuleuse, survinrent, alors qu’elle était encore petite écolière, des incidents qui provoquèrent, quand se déclara sa maladie, de graves remords, et où elle vit la preuve de sa profonde infamie. Son souvenir lui rappelait qu’elle s’était souvent vantée, et en mentant. Ainsi, une de ses camarades, déclarant avec ostentation, comme elles allaient à l’école : « Hier, nous avons eu à midi de la glace », elle répliqua : « Oh ! de la glace, nous en avons tous les jours. » En fait, elle n’avait pas compris ce que voulait dire la glace au dîner ; elle ne connaissait que la glace en longs blocs que l'on porte dans les voitures, mais elle supposait que cela ferait bien, et elle ne voulait pas paraître inférieure à sa compagne.

À dix ans, à la classe de dessin, on lui avait donné à tracer une circonférence à main levée. Elle se servit d’un compas. Elle traça donc aisément sa circonférence, qu’elle montra triomphalement à sa voisine. Le maître s’étant approché, entendit la vantarde et releva dans son tracé la trace du compas. Il le fit observer à la petite. Celle-

ci nia avec entêtement, ne céda devant aucune preuve, s’enfermant dans un silence de défi. Le professeur en parla au père. Tous deux convinrent, vu le mérite particulier de l’enfant, de ne pas donner suite à l’affaire.

Les deux mensonges de l’enfant étaient motivés par le même complexe. Comme aînée de cinq frères et sœurs, elle nourrissait précocement pour son père un ardent amour, dont devait dépendre le bonheur de ses années de maturité. Mais bientôt, elle avait dû s’avouer que ce père si aimé ne possédait pas l’importance qu’elle tendait à lui attribuer. Il avait à lutter avec des difficultés d’argent, il n’était pas si puissant ni si distingué qu’elle croyait. Elle ne put consentir à cette diminution de son idéal, elle qui plaçait à la façon d’une femme toute son ambition dans l’être aimé. Son but suprême fut dès lors de protéger son père contre le monde. Si elle s’était vantée devant ses compagnes, c’était pour ne pas le voir rabaissé. Ce n’est que plus tard, lorsqu’elle apprit à rendre la glace (Eis) qu’on sert à la fin du repas, par le mot glace, qu’il fut possible au remords qu’elle gardait de cet incident, de se transformer en angoisse à propos de glaces et de verres brisés[2].

Le père était un dessinateur distingué, qui avait souvent émerveillé ses enfants en jouant avec eux de son talent. Sa fille s'identifiait à lui quand elle dessina ce cercle qu’elle ne put réussir que par un procédé artificiel. C’est comme si elle avait voulu proclamer : «Voyez ce dont mon père est capable !» Le sentiment de culpabilité qui s’attache à l’affection excessive portée au père se

2 Une malade éprouve une grave angoisse toutes les fois qu'elle pense, qu’elle voit, qu’on lui parle de verres brisés, de glaces en morceaux... D’où vient cette angoisse ? De ce souvenir douloureux : «Tu as menti odieusement le jour où tu te vantas d’avoir tous les jours des sorbets.» Mais, dira t-on, on ne voit pas le lien. En effet, on comprend que la malade ne le saisisse pas. Il existe pourtant, mais pour l'inconscient et sous forme de calembour : *sorbet glace* (entremets glacé) *glace* (miroir) *verre*... C’est ce qui s’est passé pour cette malade de langue allemande : *Eis* (eau gelée) *Eis* (entremets glacé) G*lace* (autre nom allemand de l’entremets glacé) *Glas* (verre)... (N. du T.)

manifestait dans la tentative de tromper les autres. Pour la même raison que dans l'exemple de tout à l'heure, l'aveu était impossible : il aurait fallu avouer l'amour incestueux caché.

On ne saurait assez peser de pareils incidents de la vie des enfants. On se tromperait lourdement d'y voir l'amorce d'un caractère vicieux. Ils sont associés aux motifs les plus profonds de l'âme enfantine et annoncent des dispositions à un destin ultérieur ou à des névroses futures.

La prédisposition à la névrose obsessionnelle (Contribution au problème de l'électivité névrotique)[1]

Conférence faite au Congrès de Psychanalyse à Munich, en 1913, et publié pour la première fois dans la « Revue Internationale de psychanalyse médicale », I, 1913.

Pourquoi devient-on névrosé ? C’est là un problème auquel la psychanalyse doit pouvoir donner une solution. Mais probablement cette solution n’est-elle possible qu’après qu’aura été liquidé le problème plus spécial de l’électivité névrotique : savoir, la recherche des motifs pour lesquels un sujet donné s’engage, quand il devient névrosé, dans telle névrose plutôt que dans telle autre.

De ce dernier problème, que savons-nous jusqu’ici ? Une seule chose semble certaine. Les causes déterminantes des névroses comprennent des causes que l’homme apporte dans la vie, causes constitutionnelles, et des causes que la vie apporte à l’homme, causes accidentelles. Or, il semble que les déterminantes de l’élection névrotique soient toutes des causes du premier genre, des prédispositions, donc indépendantes des événements susceptibles d’avoir une influence pathogène.

1 Mémoire parvenu à la rédaction le 20 juin 1928

Où faut-il chercher l'origine de ces prédispositions ? Notre attention a été attirée sur un fait important, que voici : toutes les fonctions psychiques intéressées dans la question — les fonctions sexuelles surtout, mais aussi d'importantes fonctions du moi — ont subi une évolution longue et compliquée avant d'atteindre l'organisation qui les caractérise chez l'adulte normal. Or, maintenant, nous admettons que ces évolutions ne se font pas toujours sans à-coups, que chaque fonction est soumise dans son entier à la modification progressive. Que si une partie de la fonction envisagée s'accroche à un stade dépassé, il en résulte ce que nous appelons un point de fixation, et la fonction entière peut alors, quand survient une maladie exogène, régresser jusqu'au niveau de ce point.

Les prédispositions ne seraient donc que des inhibitions dans l'évolution. Conception dans laquelle nous confirme l'analogie qui se dessine alors avec la pathologie générale de bien d'autres maladies. L'investigation psychanalytique s'arrête devant la question du déterminisme des facteurs qui engendrent ces troubles évolutifs, et abandonne ce problème à la recherche biologique.

Il y a quelques années déjà qu'armé de ces suppositions, nous avons osé aborder le problème de l'électivité névrotique. Notre méthode de travail, qui cherche à inférer les situations normales de leurs troubles pathologiques, nous a amené à choisir, pour attaquer ce problème, une position toute particulière et inattendue. L'ordre dans lequel on énumère généralement les psychonévroses, — savoir : hystérie, névrose obsessionnelle, paranoïa, démence précoce — se trouve répondre approximativement à l'ordre même dans lequel elles se montrent au cours de la vie humaine. Les affections hystériques s'observent dès la première enfance ; la névrose obsessionnelle offre en général ses premiers symptômes entre six et huit ans ; enfin les deux autres psychonévroses, que j'ai désignées en commun par le

terme de paraphrénie, ne se manifestent qu'après la puberté ou à l'âge adulte.

Or les affections paraphréniques, qui se montrent les derrières, se sont avérées les premières accessibles à notre étude de l'électivité névrotique. Considérons leurs caractères communs : elles peuvent comporter de la mégalomanie ; elles détournent le patient du monde des objets ; elles rendent le transfert difficile ; ces trois caractères nous font conclure que la fixation qui prédispose à ces psychonévroses doit être cherchée, dans l'évolution de la libido, à un stade antérieur au choix objectal, c'est-à-dire dans la phase de l'auto-érotisme et du narcissisme. Ces affections qui se manifestent si tard remontent par conséquent aux accrocs évolutifs les plus anciens.

Cela nous conduirait à présumer que l'hystérie et la névrose obsessionnelle, qui sont toutes deux essentiellement des névroses de transfert et qui produisent de bonne heure des symptômes, procèdent de prédispositions ne remontant qu'aux phases les plus récentes de l'évolution libidinale.

Mais en quoi consiste ici l'inhibition évolutive ? Et quelle est la différence de stade qui commande la différence entre la prédisposition à la névrose obsessionnelle et la prédisposition à l'hystérie ? Il a été longtemps impossible d'en rien savoir. Je dus vite abandonner comme erronées mes premières recherches sur ce point, qui allaient, par exemple, à admettre que les conditions de l'hystérie étaient la passivité dans les vicissitudes de l'enfance, celle de la névrose obsessionnelle, l'activité.

Je reviens maintenant sur le terrain de l'observation clinique des cas particuliers. J'ai observé pendant longtemps une malade dont la névrose avait subi une transformation extraordinaire. Cette névrose avait débuté, à la suite d'un événement psychiquement

traumatisant, par un syndrome phobique ordinaire[2] ; elle avait conservé quelques années ce caractère. Un jour, elle s'était transformée subitement en une névrose obsessionnelle des plus graves. Un pareil cas devait être, à divers points de vue, d'un intérêt tout spécial. D'une part, il pouvait revendiquer une valeur de document bilingue : je veux dire, montrer comment un même contenu peut être exprimé par chacune des deux névroses en un langage symptomatologique différent. D'autre part, il menaçait de contredire notre théorie que la prédisposition procédait d'empêchements à l'évolution normale, à moins toutefois que l'on ne se décidât à admettre qu'un sujet pouvait avoir plus d'un point faible dans son évolution libidinale. J'estimais qu'on n'avait pas le droit d'écarter cette dernière possibilité, mais brûlais de comprendre ce cas.

Le pénétrant mieux au cours de l'analyse, je dus constater que la situation était toute différente de ce que je m'étais représenté. La névrose obsessionnelle n'était pas une nouvelle réaction à ce même traumatisme qui avait primitivement provoqué le syndrome phobique, mais une réponse à un second événement effaçant complètement le premier. Ce cas se présentait donc comme une exception — toutefois encore discutable — à notre règle que l'élection d'un type donné de névrose était indépendante des événements.

Malheureusement, pour des raisons que l'on devine, je ne puis pas donner sur cette observation autant de détails que j'aimerais le faire. Il faut que je m'en tienne aux renseignements cliniques que voici : jusqu'au jour où elle tomba malade, la personne en question avait été une épouse heureuse, presque entièrement satisfaite.

2 En allemand : Angsthysterie. Freud, pour maintes raison, range le « syndrome phobique » dans une case nosologique proche de celle de l'hystérie proprement dite (pithiatisme, hystérie de conversion). (Note des Traducteurs.)

Désirant, pour des motifs de fixation de désir infantile, avoir des enfants, elle tomba malade quand elle apprit que son mari, seul homme qu'elle aimât, ne pourrait pas lui en donner. Le syndrome par lequel elle réagit contre cette privation correspondait, comme elle arriva bientôt à s'en rendre compte elle-même, au refus qu'elle opposait aux fantasmes tentateurs où son désir tenace d'avoir un enfant se réalisait. Elle fit tout pour ne pas laisser deviner à son mari qu'elle était tombée malade à cause de la privation dont il était l'origine. Mais j'ai affirmé, non sans de bonnes raisons, que tout homme possédait dans son inconscient un bon code pour interpréter les manifestations de l'inconscient des autres êtres humains. Sans aveu, sans explication, le mari comprit pourtant ce que signifiaient les phobies de sa femme ; il s'en offensa secrètement, et réagit névrotiquement de son côté en échouant — pour la première fois — dans les rapports conjugaux. Or il fut obligé de partir tout de suite après pour un voyage. Sa femme le considéra comme irrémédiablement impuissant, et c'est le jour même où il devait revenir qu'elle eut ses premiers symptômes obsessionnels.

Le contenu de sa névrose obsessionnelle consistait en une pénible obsession de propreté, avec lavage obsédant, et en de très énergiques mesures défensives contre de graves préjudices que d'autres auraient risqué d'essuyer par elle, c'est-à-dire en des mécanismes réactionnels contre des manifestations érotico-anales et sadiques. Sa vie génitale ayant, du fait de l'impuissance de son mari, subi une dévalorisation complète, c'est par de semblables manifestations que s'exprimait son besoin sexuel.

C'est à ce point de l'observation que je pus renouer le petit bout de théorie que j'avais déjà filé : ce n'est qu'apparemment, cela va sans dire, que pour m'en resservir, je me basais sur cette unique observation : en réalité je reprenais un grand nombre d'impressions antérieures, qui, après cette dernière expérience seulement, se

trouvaient prêtes à me fournir une solution. J'estimai nécessaire d'admettre un stade de plus dans le schéma de l'évolution de la fonction libidinale. Je n'avais d'abord distingué que deux stades : l'un d'auto-érotisme, au cours duquel les diverses pulsions partielles cherchaient, chacune de leur côté, leur jouissance au moyen du corps même du sujet ; l'autre dans lequel les pulsions partielles se fondaient toutes ensemble, pour l'élection d'un objet d'amour, sous la primauté des organes génitaux, au service de la reproduction.

Le lecteur sait que l'analyse des paraphrénies nous a forcé à intercaler un stade narcissique où le choix objectal ait déjà eu lieu, mais où l'objet se confonde encore avec le moi du sujet.

Nous pensons maintenant nécessaire d'admettre un autre stade encore, à intercaler immédiatement avant le dernier, et dans lequel les pulsions partielles soient déjà fusionnées pour le choix objectal, l'objet déjà distinct de la personne du sujet, mais où la primauté des zones génitales ne soit pas encore établie. Les pulsions partielles qui dominent cette organisation prégénitale de la vie sexuelle sont, avant tout, les pulsions érotico-anales et sadiques.

Je sais que toute assertion de ce genre surprend forcément au premier abord. À mesure que ses points de contact avec ce qui nous est déjà connu se feront plus évidents, elle nous deviendra plus familière, et nous l'adopterons en fin de compte comme une innovation de peu d'importance, et pressentie depuis longtemps. Attendons-nous à pareille chose en abordant notre discussion sur l'organisation sexuelle prégénitale.

a) Le rôle extraordinaire que les manifestations de la haine et de l'érotisme anal jouent dans la symptomatologie de la névrose obsessionnelle a déjà frappé beaucoup d'investigateurs. Jones l'a mis en évidence avec une pénétration toute particulière. Or, dans notre schéma actuel, ce fait vient se ranger naturellement : ce sont en effet ces pulsions partielles, qui, dans, la névrose, reprennent la place des

pulsions génitales, dont elles avaient été les avant-courrières dans l'évolution.

Ici s'insère un point de notre observation que nous avions réservé jusqu'à présent. La vie sexuelle de la malade avait débuté par des fantasmes sadiques de fustigation. Ceux-ci disparus, survint une extraordinairement longue période de latence, durant laquelle la jeune fille effectua un développement moral d'une haute volée sans s'éveiller aux sensations sexuelles féminines. Mariée jeune, elle connut, en épouse heureuse, une période de rapports sexuels normaux qui s'étendit sur plusieurs années, jusqu'au jour où le premier grand déni de satisfaction déclencha la névrose hystérique (phobique). Du fait de la dévalorisation de la vie génitale qui fut la conséquence de ce déni, la vie sexuelle retomba, comme nous l'avons dit ci- dessus, au stade infantile de sadisme.

Il n'est pas difficile de déterminer en quoi ce cas de névrose obsessionnelle se distingue de ceux plus fréquents qui commencent plus tôt et évoluent chroniquement avec des paroxysmes plus ou moins nets. Dans ces derniers, l'organisation sexuelle d'où procède la prédisposition à la névrose obsessionnelle n'est, une fois établie, jamais complètement dépassée. Dans notre cas, au contraire, elle a été effectivement remplacée par un stade évolutif supérieur et n'a été *réactivée* qu'ensuite, par voie de régression.

b) Dans un essai de rapprochement entre notre point de vue et les considérations biologiques, il faudra ne pas oublier que l'opposition masculin-féminin, introduite par la fonction de reproduction, ne peut pas exister au stade de choix objectai prégénital. À sa place, nous trouvons l'opposition entre désirs d'activité et désirs de passivité : cette opposition se fondra plus tard avec celle entre les sexes. L'activité est due au banal instinct de possession que, quand nous le trouvons au service de la fonction sexuelle, nous appelons sadisme. Même dans la vie sexuelle normale

et parfaitement développée, cet instinct est chargé d'importants services. Quant au courant passif, il est approvisionné par l'érotisme anal, dont la zone érogène correspond à l'ancien cloaque indifférencié. L'auto- érotisme particulièrement accentué au stade d'organisation prégénitale, laissera chez l'homme un important penchant à l'homosexualité quand le stade suivant de la fonction sexuelle, celui de la primauté génitale, sera atteint. La substitution de ce dernier stade au précédent, et la transformation conséquente des investissements libidinaux offrent à la recherche psychanalytique les problèmes les plus intéressants.

On peut certes venir dire qu'on écarterait toutes les difficultés et complications qu'entraîne ce problème, en déniant aucune organisation prégénitale à la vie sexuelle, et en en faisant coïncider le début avec celui des fonctions génitale et reproductrice. Pour tenir compte des résultats nullement équivoques des recherches psychanalytiques, on serait alors amené à dire que les névroses sont, du fait du refoulement des choses sexuelles, contraintes de traduire des tendances sexuelles par des pulsions non-sexuelles, et partant de sexualiser ces dernières par compensation. En procédant ainsi, l'on se placerait hors du terrain de la psychanalyse ; on serait revenu au point où l'on se trouvait avant elle, et l'on devrait renoncer à cette compréhension des rapports entre la santé mentale, la perversion et la névrose, dont c'est elle qui nous a dotés. La psychanalyse est solidaire de la reconnaissance des pulsions partielles sexuelles et des zones érogènes, ainsi que de l'opposition de la notion compréhensive de « fonction sexuelle » à celle plus restreinte de « fonction génitale ». La simple observation du développement normal de l'enfant suffirait du reste à faire écarter la tentative d'interprétation dont nous venons d'indiquer l'ébauche.

c) Dans le domaine du développement du caractère, nous-retrouvons les mêmes forces., instinctives dont nous avons démêlé le

jeu dans les névroses. Mais il y a, du point de vue théorique, une différence nette : dans le mécanisme névrotique le refoulement échoue, le refoulé trouve moyen d'émerger à nouveau ; dans le simple développement d'un sujet donné vers un certain caractère il n'en est pas ainsi. Dans la formation du caractère, ou bien le refoulement n'a pas lieu, ou bien il se fait sans heurt, c'est-à-dire réussit à remplacer le refoulé par des mécanismes réactionnels ou des sublimations. Voilà pourquoi les processus de la formation des caractères sont moins transparents et moins accessibles à l'analyse que ceux de la névrose.

Mais c'est précisément dans le domaine de la formation du caractère que nous allons trouver un bon point de comparaison pour notre observation, et de ce fait, une confirmation de l'existence d'une organisation sexuelle prégénitale, à manifestations érotico-anale et sadique.

C'est un fait connu, et dont les hommes se sont plaints abondamment, que l'étrange modification subie souvent par le caractère des femmes après leur renonciation à la vie génitale. On les voit devenir querelleuses, harcelantes, raisonneuses, mesquines et avares, c'est-à-dire offrir des traits typiques de sadisme et d'érotisme anal qu'on ne leur trouvait pas pendant leur période de féminité. À toutes les époques, vaudevillistes et satiriques ont dirigés leurs pointes contre ce « vieux dragon » que devenaient les gracieuses jeunes filles, les caressantes épouses, les mères[3]. Nous saisissons que cette modification du caractère correspond à la régression qui fait repasser la femme au stade prégénital de la vie

3 Cf. Molière, L*es Femmes Savantes*, acte 2, sc. 9 ; dans ce passage, Chrysale parle de sa femme Philaminite dans les termes que voici :

Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa teste,
On en a pour huit jours d'effroyable tempeste.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton.
Je ne sais où me mettre, et c'est un vray Dragon,
(Note des Traducteurs).

sexuelle, stade sadique et érotico-anal où nous avons placé la source de la prédisposition à la névrose obsessionnelle. Ce stade ne fait donc pas que précéder le stade génital ; souvent après que les organes génitaux ont accompli leur fonction, il lui succède et le remplace.

Il est très impressionnant de comparer pareille modification de caractère avec la genèse de la névrose obsessionnelle. L'un et l'autre processus sont commandés par la régression. Dans le premier cas, régression complète, après refoulement parfaitement réussi (répression) ; dans le second cas, conflit, effort pour ne pas accepter la régression, réaction contre elle, production de symptômes par compromis, scission des processus psychiques en conscients et inconscients.

d) Notre schéma de l'organisation sexuelle prégénitale est incomplet sur deux points.

En premier lieu, il se contente de faire ressortir la primauté frappante du sadisme et de l'érotisme anal, mais néglige d'autres pulsions partielles pourtant dignes d'intérêt. L'instinct de connaître, en particulier, semble souvent pouvoir remplacer le sadisme dans le mécanisme de la névrose obsessionnelle. Au fond, ce n'est qu'un rejeton sublimé de l'instinct de possession, en tant que celui-ci est passé dans le domaine intellectuel. L'éviction, sous forme de doute, de cette soif de connaître est un des éléments importants du. tableau de la névrose obsessionnelle.

Le schéma a une seconde imperfection, qui est plus significative. Les données pathogéniques concernant une névrose ne sont, savons-nous, complètes que quand on s'est demandé à quelle phase, non seulement de l'évolution de la libido, mais encore de l'évolution du moi s'était faite la fixation. Or notre schéma n'a envisagé que

l’évolution libidinale. Il ne nous apporte donc pas toutes les lumières que nous serions en droit d’exiger de lui.

À vrai dire, les stades évolutifs des pulsions du moi ne nous sont, jusqu’à présent, que bien mal connus. Je ne connais qu’une seule tentative pour aborder le problème, pleine de promesses il est vrai, celle de Ferenczi[4]. J’espère ne pas trop m’avancer en admettant avec lui qu’il y a lieu de prendre en considération, quant à la prédisposition à la névrose obsessionnelle, le fait que l’évolution du moi soit en avance sur celle de la libido. Cette avance expliquerait que le choix objectal se fît avant que la fonction sexuelle n’eut encore atteint sa constitution définitive, et qu’il y eût fixation au stade prégénital de l’organisation sexuelle.

Considérant alors que les sujets atteints de névrose obsessionnelle sont contraints de développer une hypermoralité pour défendre leur amour envers l’objet contre l’hostilité toujours au guet derrière lui, on sera tenté de donner, au moins partiellement, cette particularité de l’évolution du moi comme caractéristique de la nature humaine, et d’expliquer la faculté de créer une morale comme la conséquence de la précursion de l’amour par la haine au cours de l’évolution. C’est peut- être en ce sens qu’il faut interpréter certaine phrase de W. Stekel, qui me semblait naguère incompréhensible, savoir que c’est la haine et non l’amour qui constitue les premières relations de sentiment entre les humains.

a) Après tout ce que nous venons de dire, il ne reste plus, pour être mis en rapport avec l’hystérie, que le dernier stade de l’évolution libidinale, celui que caractérisent la primauté des organes génitaux et l’entrée en jeu de la fonction de reproduction. Cette dernière acquisition succombe, dans la névrose hystérique, au refoulement, mais sans régression au stade prégénital. D’ailleurs, vu

4 Depuis, des travaux importants ont été publiés sur ce sujet : Freud. « Das Ich und das Es », trad. franç. de Jankélévitch, et]es travaux de Reik, Reich, Alexander, Jones, Laforgue, et autres. (Note de la Rédaction.)

l'imcomplétude de nos connaissances sur l'évolution du moi, la définition de la prédisposition s'avère pour l'hystérie encore plus imparfaite que pour la névrose obsessionnelle.

Il n'est pas difficile par contre de démontrer qu'une régression d'un autre ordre, à un stade antérieur, se rencontre aussi dans l'hystérie. La sexualité de la petite fille est, nous le savons, sous l'empire d'un organe dominateur de type masculin, le clitoris, et se comporte souvent comme celle du garçon. Un dernier pas évolutif, qui s'accomplit à la puberté, doit faire disparaître cette sexualité d'allure masculine, et ériger le vagin, dérivé du cloaque, en zone érogène dominante. Or il arrive fréquemment que, dans la névrose hystérique des femmes, cette sexualité masculine refoulée soit réactivée ; les pulsions du moi engagent, pour s'y opposer, une lutte défensive. Mais j'estime encore prématurée la discussion du problème de la prédisposition à l'hystérie.

Un rêve utilisé comme preuve

Une dame qui souffre de la manie du doute et d'un cérémonial obsessionnel exige de sa garde-malade qu'elle ne la quitte pas des yeux un seul instant, parce qu'autrement elle se mettrait à repasser dans son esprit tout ce qu'elle aurait pu faire d'interdit pendant l'espace de temps où elle serait restée sans surveillance. Et voilà qu'un soir, se reposant sur son divan, elle croit remarquer que la garde-malade de service s'est endormie. Elle lui demande : « M'avez-vous vue ? » La garde-malade sursaute et répond : « Oui bien sûr. » Nouveau sujet de doute pour la malade, qui un moment après répète sa question. Nouvelle protestation de la garde-malade ; entre alors une autre domestique, apportant le repas du soir.

Cela se passait un vendredi soir. Le lendemain matin la garde-malade raconte un rêve qui dissipe les doutes de la patiente.

Rêve : *On lui a confié un enfant dont la mère est partie en voyage, et elle a perdu l'enfant. Chemin faisant elle demande aux gens dans la rue s'ils ont vu l'enfant. Puis elle arrive près d'une grande étendue d'eau qu'elle franchit sur une étroite passerelle.* (À quoi elle ajoutera après coup : *sur cette passerelle a soudain surgi devant elle, comme une* fata morgana, *une autre garde-malade.) Puis elle est dans une région qu'elle connaît et y rencontre une femme qu'elle a connue jeune fille et qui à l'époque, avant de se marier, était vendeuse dans un magasin d'alimentation. Elle demande à la*

femme, qui est sur le pas de sa porte : avez-vous vu l'enfant ? Mais au lieu de s'intéresser à la question la femme lui raconte qu'elle est maintenant séparée de son mari, sur quoi elle ajoute que dans le mariage non plus les choses ne tournent pas toujours bien. Alors la garde-malade se réveille tranquillisée, en se disant qu'on trouvera sans doute l'enfant chez une voisine.

Analyse : L'hypothèse de la patiente est que ce rêve se rapporte à l'endormissement démenti par la garde-malade. Ce que cette dernière lui raconta en complément au rêve sans en avoir été priée l'a mise en état de procéder à une interprétation pratiquement suffisante quoique incomplète sur bien des points. Je n'ai moi-même entendu que le rapport de la dame, je n'ai pas parlé à la garde-malade ; après que la patiente aura exposé son interprétation j'apporterai les compléments que l'on peut tirer de notre étude générale sur les lois de la formation du rêve.

« La garde-malade dit que l'enfant du rêve lui fait penser à un service de garde dont elle s'est sentie extraordinairement satisfaite. Il s'agissait d'un enfant souffrant d'une inflammation blennorragique des yeux et qui ne pouvait pas voir. Mais la mère de cet enfant ne partait pas en voyage, elle s'occupait de lui elle aussi. Par contre je sais que mon mari, qui tient beaucoup à cette garde-malade, m'a mise sous sa protection lors de son départ, et qu'elle lui a alors promis de veiller sur moi — comme sur un enfant ! »

D'autre part l'analyse de la patiente nous fait deviner qu'en exigeant de ne pas être quittée des yeux elle s'est elle-même replacée dans l'enfance.

« Elle a perdu l'enfant, poursuit la patiente, cela signifie qu'elle ne m'a pas vue, qu'elle m'a perdue des yeux. Elle avoue par là qu'elle s'est réellement endormie un moment et qu'ensuite elle ne m'a pas dit la vérité. »

Il y a dans le rêve un passage qui demeure obscur pour la dame : celui où la garde-malade demande aux gens dans la rue s'ils

ont vu l'enfant. Par contre elle sait donner une solution satisfaisante aux autres éléments du rêve manifeste.

« La grande étendue d'eau lui fait penser au Rhin mais elle ajoute qu'elle était encore plus large que le Rhin. Elle se rappelle alors que la veille au soir je lui ai lu l'histoire de Jonas et de la baleine et raconté que moi-même j'avais vu un jour une baleine dans la Manche. Je pense que la grande étendue d'eau est la mer, donc une allusion à l'histoire de Jonas.

« Je crois aussi que l'étroite passerelle provient de la même histoire bouffonne dans sa version populaire. On y raconte que le professeur d'instruction religieuse expose aux écoliers l'extraordinaire aventure de Jonas, sur quoi un gamin objecte que cela ne va pas, car une autre fois le maître a dit que la baleine avait un gosier si étroit qu'elle ne pouvait avaler que de toutes petites bêtes. Le maître se tire d'affaire en expliquant que Jonas étant un Juif il arrivait à se faufiler partout. Ma garde-malade est très religieuse mais encline au doute religieux, aussi me suis-je reproché d'avoir peut-être suscité ses doutes par ma lecture.

« Sur cette étroite passerelle elle vit donc apparaître une autre garde-malade de sa connaissance. Elle m'a raconté son histoire : cette garde-malade s'était jetée dans le Rhin parce qu'on l'avait renvoyée d'une place à cause d'une faute dont elle s'était rendue

coupable[1]. Elle craint donc d'être renvoyée elle aussi parce qu'elle s'est endormie. D'ailleurs un jour après l'incident et le récit du rêve elle a pleuré à chaudes larmes, et comme je lui en demandais la raison elle me répondit avec une grande brusquerie : vous le savez aussi bien que moi, et maintenant vous n'avez plus confiance en moi. »

Comme l'apparition de la garde-malade qui s'est noyée a été ajoutée après coup à son récit par la rêveuse, et se trouvait être particulièrement clair, nous aurions dû conseiller à la dame de commencer par ce point son interprétation du rêve. D'autre part, d'après le compte-rendu de la rêveuse cette première partie du rêve était pleine de l'angoisse la plus vive, alors que dans la seconde partie se prépare l'apaisement avec lequel elle se réveille.

« Dans le fragment suivant, poursuit la dame analysant le rêve, je trouve une nouvelle preuve certaine en faveur de l'idée que dans ce rêve il est question de l'incident du vendredi soir, car la femme qui avait été autrefois vendeuse dans un magasin d'alimentation ne peut représenter que la jeune fille qui apporta le dîner ce soir-là. Je remarque que la garde-malade s'était plainte toute la journée à propos de choses sans importance. La question qu'elle adresse à la

1 À cet endroit je me suis rendu coupable d'une condensation du matériel faute que j'ai pu corriger après avoir revu les notes de la dame à qui je dois l'histoire La garde-malade apparue sur la passerelle ne s'était rendue coupable d'aucune faute pendant son service. Elle avait été renvoyée parce que la mère de l'enfant, obligée de partir en voyage, avait déclaré que pendant son absence elle voulait que l'enfant soit aux mains d'une personne plus âgée — par conséquent plus digne de confiance. À ce récit s'en enchaînait un second, celui d'une autre garde-malade, qui avait réellement été congédiée à cause d'une négligence mais ne s'était pas noyée pour autant. Le matériel nécessaire à l'interprétation de ce fragment de rêve se répartit ici suivant deux sources, comme c'est d'ailleurs souvent le cas. Ma mémoire accomplit la synthèse qui conduit à l'interprétation. — Du reste on trouve aussi dans l'histoire de la garde-malade qui s'est noyée le thème du départ de la mère, que la dame relie au départ de son mari. C'est comme on voit une surdétermination qui nuit à l'élégance de l'interprétation.

femme — avez-vous vu l'enfant ? — est très évidemment dérivée de ma question — m'avez-vous vue ? — telle que je l'ai formulée justement pour la seconde fois lorsque la jeune fille est entrée avec les plats. »

Dans le rêve aussi la question concernant l'enfant est posée deux fois. Quant au fait que la femme ne donne pas de réponse, qu'elle ne s'intéresse pas à la question, nous pourrions l'interpréter comme une dépréciation de l'autre domestique au profit de la rêveuse, qui dans le rêve s'élève au-dessus de l'autre précisément parce qu'il lui faut lutter contre les reproches qui lui sont adressés à cause de son inattention.

« La femme apparaissant dans le rêve n'est pas séparée de son mari. Tout le passage provient de l'histoire de la vie de l'autre jeune fille, qui par décision autoritaire de ses parents a été éloignée — séparée — d'un homme qui voulait l'épouser. La phrase qui dit que dans le mariage non plus les choses ne se passent pas toujours bien est vraisemblablement une consolation dont il fut question dans les propos échangés entre les deux jeunes filles. Cette consolation lui sert de modèle pour une autre, par laquelle le rêve se termine : on trouvera sans doute l'enfant.

« Mais j'ai conclu de ce rêve que la garde-malade s'était réellement endormie ce soir-là, et pour cette raison redoutait d'être renvoyée. J'ai renoncé pour cette raison à douter de ce que j'avais moi-même perçu. D'ailleurs après avoir fait le récit de son rêve la jeune fille a ajouté qu'elle regrettait fort de ne pas avoir apporté avec elle une clé des songes. Comme je faisais la remarque que ces sortes de livres ne contenaient guère que la plus basse superstition elle répliqua qu'elle était loin d'être superstitieuse mais qu'elle devait dire que tous les désagréments de sa vie lui étaient advenus un vendredi. En outre, maintenant elle me traite mal, se montre susceptible, irritable, et me fait des scènes. »

Je crois que nous devons accorder à la dame qu'elle a correctement interprété et mis à profit le rêve de sa garde-malade. Comme c'est si souvent le cas dans l'interprétation des rêves en psychanalyse, ce ne sont pas seulement les résultats de l'association qui doivent être pris en considération pour la traduction du rêve, mais aussi les circonstances qui ont accompagné son récit, le comportement du rêveur avant et après l'analyse du rêve, ainsi que tout ce qu'il extériorise et trahit aux alentours du moment où il raconte le rêve — pendant la même séance du traitement. Si nous prenons en considération l'irritabilité de la garde-malade, la relation qu'elle établit avec le vendredi qui porte malheur, etc., nous confirmerons le jugement de la maîtresse : le rêve avoue ce que la garde-malade avait nié, à savoir qu'elle s'était réellement assoupie et avait craint pour cette raison qu'on lui retire l'enfant confié à sa garde et qu'on la renvoie[2].

Mais le rêve, qui pour la dame avait une importance pratique, suscite notre intérêt théorique suivant deux directions. Certes le rêve finit sur une consolation, mais il contient essentiellement un *aveu* important concernant la relation de la jeune fille à sa maîtresse. Comment le rêve, qui pourtant doit servir à un accomplissement de désir, en vient-il à être le substitut d'un aveu qui n'a pas la moindre chance d'être avantageux pour la rêveuse ? Faut-il vraiment nous croire autorisés à concéder, à côté des rêves de désir et des rêves d'angoisse, l'existence de rêves d'aveu, ainsi que de rêves d'avertissement, de rêves de réflexion, de rêves d'adaptation, etc. ?

Je reconnais volontiers ne pas encore comprendre complètement pourquoi l'attitude que j'ai adoptée dans mon interprétation des rêves vis-à-vis de ce genre de recherches se heurte aux résistances d'un grand nombre de psychanalystes, et non des moindres. La distinction entre rêves de désir, rêves d'aveu, rêves

2 Du reste la garde-malade avoua quelques jours plus tard à une tierce personne qu'elle s'était endormie ce soir-là, et justifia ainsi l'interprétation de la dame.

prémonitoires, rêves d'adaptation, etc., ne me semble guère aller plus loin que celle qu'on est bien forcé d'introduire entre les médecins spécialistes : médecins des femmes, médecins des enfants et médecins des dents. Je prends la liberté de répéter ici le plus brièvement possible les explications que donne sur ce point l'interprétation des rêves.

La fonction de perturbateurs du sommeil et de formateurs des images du rêve est assurée par ce qu'on appelle les « restes diurnes », processus de pensée investis d'affects, provenant du jour du rêve, et qui ont dans une certaine mesure résisté à l'abaissement général du sommeil. On découvre ces restes diurnes lorsqu'on ramène le rêve manifeste aux pensées latentes du rêve ; ils sont des fragments de celles-ci et appartiennent donc — qu'ils soient conscients ou demeurés inconscients — aux activités de la veille, qui peuvent se poursuivre pendant le temps du sommeil. Correspondant à la variété des processus de pensée dans le conscient et l'inconscient, ces restes diurnes ont les significations les plus nombreuses et les plus diverses ; il peut s'agir de désirs inassouvis ou d'appréhensions, aussi bien que de projets, de délibérations, d'avertissements, de tentatives pour s'adapter à des problèmes qui surgissent, etc. Dans cette mesure il faut évidemment que la caractéristique dont il s'agit apparaisse justifiée du point de vue du contenu reconnu par l'interprétation. Mais ces restes diurnes ne sont pas encore le rêve, bien plus il leur manque l'essentiel de ce qui constitue le rêve. Ils ne sont pas capables à eux tous seuls de former un rêve. En toute rigueur, ils ne sont que le matériel psychique dont a besoin le travail du rêve, tout comme les excitations sensorielles ou corporelles survenant d'une manière contingente, ou les conditions introduites expérimentalement, forment son matériel somatique. Leur attribuer le rôle principal dans la formation du rêve ne signifie rien d'autre que répéter à une autre place l'erreur préanalytique, qui était de croire que les rêves sont expliqués du moment qu'on a mis

en évidence une mauvaise digestion ou une pression sur un endroit de la peau. Tant il est vrai que ces erreurs scientifiques ont la vie dure et sont toujours prêtes, si on les écarte, à revenir subrepticement sous de nombreux masques.

Pour autant que nous ayons pénétré cet état de fait, nous devons dire que le facteur essentiel de la formation du rêve est un désir inconscient, généralement un désir inconscient infantile maintenant refoulé qui peut venir à s’exprimer dans ce matériel somatique ou psychique (donc également dans les restes diurnes) et pour cette raison lui prête une force lui permettant, même pendant la pause nocturne de la pensée, de forcer le passage jusqu’à la conscience. Cette fois l'accomplissement de *ce* désir inconscient est le rêve, même si celui-ci contient par ailleurs, comme toujours, avertissement, réflexion, aveu, et la partie par ailleurs non liquidée du riche contenu de la vie éveillée préconsciente qui se prolonge dans la nuit. C’est le désir inconscient qui donne au travail du rêve son caractère particulier, celui d’une élaboration inconsciente d’un matériel préconscient. Le psychanalyste ne peut caractériser le rêve que comme le résultat du travail du rêve ; il ne peut mettre les pensées latentes du rêve au compte du rêve, il doit les mettre au compte de la réflexion préconsciente, bien que ce soit d’abord par l’interprétation du rêve qu’il ait pris connaissance de ces pensées. (En même temps s’ajoute au travail du rêve l’élaboration secondaire opérée par l’instance consciente ; on peut en faire abstraction sans rien changer à la conception présentée ici. On devrait dire alors : le rêve au sens psychanalytique du terme comprend le travail du rêve proprement dit et l’élaboration secondaire du résultat de ce travail.)

La conclusion de ces considérations est qu’on ne peut mettre le caractère d’accomplissement de désir que possède le rêve sur le même plan que son caractère d’avertissement, d’aveu, de tentative de solution, sans renier le point de vue de la dimension profonde du psychisme, c’est-à-dire le point de vue de la psychanalyse.

Revenons maintenant au rêve de la garde-malade pour démontrer sur son exemple que le caractère profond des rêves est l’accomplissement d’un désir. Nous sommes préparés à l’idée que l’interprétation faite par la dame n’est pas complète. Il reste les parties du contenu du rêve dont elle ne pouvait pas rendre compte. Elle souffre en plus de cela d’une névrose obsessionnelle, trouble qui d’après mes impressions est un obstacle considérable à la compréhension des symboles du rêve, tout comme la démence précoce facilite cette compréhension.

Mais notre connaissance de la symbolique du rêve nous permet de comprendre des passages ininterprétés de ce rêve et de deviner un sens plus profond derrière ceux qui ont déjà été interprétés. Un fait qui ne manque pas de nous frapper est qu’une partie du matériel utilisé par la garde-malade vient du complexe de l’accouchement, de l’enfantement. La grande étendue d’eau (le Rhin, la Manche dans laquelle la baleine a été vue) est assurément l’eau d’où sortent les enfants. Et elle y arrive étant « à la recherche de l’enfant ». Le mythe de Jonas qui se trouve derrière la détermination de cette eau, la question de savoir comment Jonas (l’enfant) passe à travers la fente étroite, appartiennent au même contexte. La garde-malade qui s’est précipitée dans le Rhin à la suite d’une humiliation, qui s’est jetée à l’eau, a trouvé jusque dans son désespoir vis-à-vis de l’existence une consolation sexuelle symbolique par sa manière de mourir. L’étroite passerelle sur laquelle surgit l’apparition est très vraisemblablement à interpréter elle aussi comme un symbole génital bien que, je dois l’avouer, on attende encore d’en avoir une connaissance plus précise.

Le désir « je veux avoir un enfant » parait donc être pour le rêve le formateur venu de l’inconscient, et aucun ne semble mieux approprié à consoler la garde-malade de la pénible situation que lui offre la réalité. « On va me renvoyer, je vais perdre l’enfant que j’ai en garde. Qu’importe ! Dans ce cas je créerai pour moi-même un

enfant qui soit le mien, né de mon corps. » C'est peut-être à ce contexte qu'appartient le passage ininterprété où la rêveuse demande après l'enfant à tous les gens qu'elle rencontre dans la rue ; il faudrait alors le traduire ainsi : dussé-je me prostituer dans la rue, je saurai me faire un enfant. Un défi que la rêveuse avait jusqu'alors caché éclate soudain, et c'est à lui qu'est d'abord adapté son aveu : « Soit ! J'ai fermé les yeux et compromis la confiance que j'avais acquise comme garde-malade, et maintenant je vais perdre ma place. Serai-je assez sotte pour me jeter à l'eau comme X ? Non, je ne reste plus garde-malade, je vais me marier, être une femme, avoir un enfant à moi, je ne permettrai pas qu'on m'en empêche. » Cette traduction se justifie si l'on note qu'« avoir un enfant » est bien l'expression infantile du désir du commerce sexuel et que la conscience peut laisser passer cet euphémisme pour désigner un désir choquant.

Ce qui rend possible dans le rêve l'aveu qui est préjudiciable à la rêveuse mais pour lequel elle avait dans la vie éveillée un certain penchant c'est donc un trait latent de son caractère qui se sert de l'accomplissement d'un désir infantile pour faire cet aveu. Nous sommes en droit de supposer que ce caractère est en étroite connexion — du point de vue du temps comme du point de vue du contenu — avec le désir d'avoir un enfant ou le désir de la jouissance sexuelle.

Une enquête plus poussée auprès de la dame à qui je dois la première partie de cette interprétation du rêve révéla sur la vie et le destin de la garde-malade ces informations inattendues : avant de devenir garde-malade elle voulut épouser un homme qui lui faisait une cour empressée mais elle y renonça à cause de l'opposition d'un tante avec laquelle elle entretient un étrange rapport, mélange d'allégeance et de défi. Cette tante qui la frustra du mariage est elle-même la supérieure d'un ordre de sœurs soignantes ; la rêveuse a toujours vu en elle son modèle, elle est liée à elle par la question de

l'héritage, mais en même temps elle lui a résisté en n'entrant pas dans les ordres, ce à quoi la tante l'avait destinée. Le défi qui se trahit dans le rêve vaut donc pour la tante. Nous avons attribué à ce trait de caractère une origine anale-érotique et nous apprenons justement que ce sont des intérêts d'argent qui ont rendu la jeune fille dépendante de sa tante ; ajoutons que l'enfant accorde sa préférence à la théorie anale de la naissance.

Ce facteur, le défi infantile, nous permettra peut-être d'admettre qu'il y a une connexion plus étroite entre la première et la dernière scène du rêve. L'ancienne vendeuse de produits alimentaires qui figure dans le rêve est d'abord l'autre domestique de la dame, celle qui est entrée dans la pièce avec le dîner au moment de la question « m'avez-vous vue ? » Mais il semble qu'elle soit surtout destinée à jouer le rôle de la concurrente et de l'ennemie. Elle est rabaissée comme personne soignante en ce qu'elle ne prend aucun intérêt à l'enfant perdu et répond en parlant de ses propres affaires. Ainsi l'indifférence à l'égard de l'enfant confié en garde est déplacée sur elle, vers qui la rêveuse s'est tournée. C'est à elle que sont prêtés le mariage malheureux et la séparation, que la rêveuse, dans ses désirs les plus secrets, a dû redouter elle-même. Mais nous savons que c'est la tante qui a séparé la rêveuse de son fiancé. Ainsi il se peut que la « vendeuse de produits alimentaires » (ce qui n'est pas dépourvu d'une signification symbolique infantile) soit devenue la représentante de la tante supérieure, d'ailleurs guère plus âgée, qui chez notre rêveuse a pris le rôle habituel de la mère concurrente. Une bonne confirmation de cette circonstance réside dans le fait que l'endroit « connu » où elle trouve la personne en question debout sur le pas de sa porte, dans le rêve, est l'endroit où vit justement cette tante comme supérieure.

Par suite de la distance qui sépare l'analysant de l'objet de l'analyse il est à propos de ne pas pénétrer plus avant dans la trame de ce rêve. Mais on peut bien dire qu'aussi loin qu'il a été accessible

à l’interprétation il s’est montré riche en confirmations comme en nouveaux problèmes.

Totem et tabou

Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs

Table des matières

Préface

Les quatre chapitres dont se compose ce livre avaient paru précédemment dans ma revue Imago et constituent la première tentative que j'ai faite en vue d'appliquer à certains phénomènes encore obscurs de la psychologie collective les points de vue et les données de la psychanalyse. Ils s'opposent donc, d'une part, au grand ouvrage de W. Wundt qui a voulu appliquer au même sujet les hypothèses et les méthodes de travail de la psychologie analytique et, d'autre part, aux travaux de l'école psychanalytique de Zurich qui cherche, au contraire, à expliquer la psychologie individuelle par des données empruntées à la psychologie collective [1]. Je conviens volontiers que ce sont ces deux ordres de travaux qui ont servi de point de départ à mes recherches personnelles.

Ces recherches présentent des défauts et des lacunes que je ne me dissimule nullement. Quelques-uns de ces défauts et lacunes sont de ceux qu'il est impossible d'éviter lorsqu'on aborde un sujet pour la première fois. Je n'en parlerai donc pas ici. Il en est d'autres, en revanche, qui exigent quelques mots d'explication.

Ce livre, tout en s'adressant à un public de non-spécialistes, ne pourra cependant être compris et apprécié que par des lecteurs déjà

1 Jung : Wandlungen und Symbole der Libido, dans « Jahrbuch für psychoanalyst. und psychopathologische Forschungen », Band IV, 1912. Du même auteur : Versuch einer Darstellung der psychoanalytischen Theorie, même recueil, Band V, 1913.

plus ou moins familiarisés avec la psychanalyse. Il se propose de créer un lien entre ethnologistes, linguistes, folkloristes, etc., d'une part, et psychanalystes, de l'autre, sans toutefois pouvoir donner aux uns et aux autres ce qui leur manque : aux premiers, une initiation suffisante à la nouvelle technique psychologique ; aux derniers, une maîtrise suffisante des matériaux qui attendent leur élaboration. Aussi doit-il se contenter d'éveiller l'attention des uns et des autres, et je m'estimerais heureux si ma tentative pouvait avoir pour effet de rapprocher tous ces savants en vue d'une collaboration qui ne peut qu'être féconde en résultats.

Les deux sujets annoncés dans le litre de ce petit livre, le totem et le tabou, n'y sont toutefois pas traités de la même manière. Le problème du tabou y reçoit une solution que je considère comme à peu près définitive et certaine. Il n'en est pas de même du totémisme, au sujet duquel je dois déclarer modestement que la solution que j'en propose est seulement celle que les données actuelles de la psychanalyse semblent justifier et autoriser. Cette différence entre les résultats obtenus, quant à leur degré de certitude, tient à ce que le tabou survit encore de nos jours, dans nos sociétés modernes ; bien que conçu d'une façon négative et portant sur des objets tout à fait différents, il n'est, au point de vue psychologique, pas autre chose que l'« Impératif catégorique » de Kant, à la différence près qu'il veut agir par la contrainte, en écartant toute motivation consciente. Le totémisme, au contraire, est tout à fait étranger à notre manière de sentir actuelle. Il est une institution depuis longtemps disparue et remplacée par de nouvelles formes religieuses et sociales ; une institution dont on retrouve à peine quelques vagues traces dans la religion, les mœurs et les coutumes des peuples civilisés modernes et qui a subi de profondes modifications chez ceux-là mêmes qui y adhèrent encore. Le progrès social et technique de l'humanité a été moins préjudiciable au tabou qu'au totem. On a essayé dans ce livre de déduire le sens primitif du

totémisme de ses traces et de ses survivances infantiles, des aspects sous lesquels il se manifeste au cours du développement de nos propres enfants. Les rapports étroits qui existent entre le totem et le tabou semblent offrir de nouvelles bases à cette hypothèse ; mais à supposer même que celle-ci se révèle finalement comme invraisemblable, je n'en estime pas moins qu'elle aura contribué, dans une certaine mesure, à nous rapprocher d'une réalité disparue, et si difficile à reconstituer.

S. F.

Chapitre I. La prohibition de l'inceste

Nous connaissons le chemin parcouru par l'homme de la préhistoire, dans son développement, grâce aux monuments et aux ustensiles qu'il nous a laissés, grâce aux restes de son art, de sa religion et de sa conception de la vie qui nous sont parvenus soit directement, soit transmis par la tradition dans des légendes, des mythes et des contes, grâce enfin à la survivance de sa mentalité que nous pouvons retrouver dans nos propres mœurs et coutumes. En outre, cet homme de la préhistoire est encore, jusqu'à un certain point, notre contemporain ; il existe encore des hommes que nous considérons comme étant beaucoup plus proches des primitifs que nous ne le sommes et dans lesquels nous voyons les descendants et successeurs directs de ces hommes de jadis. C'est ainsi que nous jugeons les peuples dits sauvages et demi-sauvages, dont la vie psychique acquiert pour nous un intérêt particulier, si nous pouvons prouver qu'elle constitue une phase antérieure, bien conservée, de notre propre développement.

Admettons que cette preuve soit faite ; en établissant alors une comparaison entre la « psychologie des Peuples primitifs » telle que nous la révèle l'ethnographie, et la psychologie du névrosé, telle qu'elle ressort des recherches psychanalytiques, nous devrons trouver entre l'une et l'autre de nombreux traits communs et être à même de voir sous un jour nouveau, dans l'une et dans l'autre, des faits déjà connus.

Pour des raisons aussi bien extérieures qu'intérieures, je choisis, en vue de cette comparaison, les tribus que les ethnographes nous ont décrites comme étant les plus sauvages, les plus arriérées et les plus misérables : les habitants primitifs du plus jeune des continents, de l'Australie, qui a conservé jusque dans sa faune tant de traits archaïques, introuvables ailleurs.

Les habitants primitifs de l'Australie sont considéré comme une race à part, sans aucune parenté physique ni linguistique avec ses voisins les plus proches, les peuples mélanésiens, polynésiens, malais. Ces habitants ne bâtissent ni maisons, ni cabanes solides, ne cultivent pas le sol, ne possèdent aucun animal domestique, pas même le chien, ignorent jusqu'à l'art de la poterie. Ils se nourrissent exclusivement de la chair de tous les animaux, quels qu'ils soient, qu'ils abattent et des racines qu'ils arrachent à la terré. Ils n'ont ni rois ni chefs, l'assemblée des hommes mûrs décidant des affaires communes. Il n'est pas certain qu'on trouve chez eux des traces d'une religion, sous la forme d'un culte rendu à des Êtres supérieurs. Les tribus de l'intérieur du continent qui, par suite du manque d'eau ont à lutter contre des conditions excessivement dures apparaissent sous tous les rapports plus primitives que les tribus voisines de la côte.

Nous ne pouvons, certes, pas nous attendre a ce que ces misérables cannibales nus observent une morale sexuelle se rapprochant de la nôtre ou imposent à leurs instincts sexuels des restrictions trop sévères. Et, cependant, nous savons qu'ils s'imposent l'interdiction la plus rigoureuse des rapports sexuels incestueux. Il semble même que toute leur organisation sociale soit subordonnée à cette intention ou soit en rapport avec sa réalisation.

À la place de toutes les institutions religieuses et sociales qui leur manquent, on trouve chez les Australiens le système du totémisme. Les tribus australiennes se divisent en groupes plus petits, clans, dont chacun porte le nom de son totem. Qu'est-ce qu'un

totem ? D'une façon générale, c'est un animal, comestible, inoffensif ou dangereux et redouté, plus rarement une plante ou une force naturelle (pluie, eau), qui se trouve dans un rapport particulier avec l'ensemble du groupe. Le totem est, en premier lieu, l'ancêtre du groupe ; en deuxième lieu, son esprit protecteur et son bienfaiteur qui envoie des oracles et, alors même qu'il est dangereux pour d'autres, connaît et épargne ses enfants. Ceux qui ont le même totem sont donc soumis à l'obligation sacrée, dont la violation entraîne un châtiment automatique, de ne pas tuer (ou détruire) leur totem, de s'abstenir de manger de sa chair ou d'en jouir autrement. Le caractère totémique est inhérent, non à tel animal particulier ou à tel autre objet particulier (plante ou force naturelle), mais à tous les. individus appartenant à l'espèce du totem. De temps à autre sont célébrées des fêtes au cours desquelles les associés du groupe totémique reproduisent ou imitent, par des danses cérémoniales, les mouvements et particularités de leur totem.

Le totem se transmet héréditairement, aussi bien en ligne paternelle que maternelle. Il est probable que le mode de transmission maternel a été partout le plus primitif et n'a été remplacé que plus tard par la transmission paternelle. La subordination au totem forme la base de toutes les obligations sociales de l'Australien ; elle dépasse, d'un côté, la subordination à la tribu et refoule, d'un autre côté, à l'arrière-plan la parenté de sang [2].

Le totem n'est attaché ni au sol ni à telle ou telle localité ; les membres d'un même totem peuvent vivre séparés les uns des autres et en paix avec des individus ayant des totems différents [3].

Et, maintenant, nous devons relever enfin cette particularité du système totémique par laquelle il intéresse plus spécialement le psychanalyste. Presque partout où ce système est en vigueur, il comporte la loi d'après laquelle *les membres d'un seul et même*

2 Frazer, *Totemism and Exogamy*, vol. 1, p. 53 : « Le lien créé par le totem est plus fort que le lien de sang ou de famille, au sens moderne du mot ».

totem ne doivent pas avoir entre eux de relations sexuelles, par conséquent ne doivent pas se marier entre eux. C'est la loi de *l'exogamie,* inséparable du système totémique.

Cette interdiction, rigoureusement observée, est assez remarquable. Elle est sans aucun rapport logique avec ce que nous savons de la nature et des particularités du totem, et l'on ne comprend pas comment elle a pu se glisser dans le totémisme. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir certains auteurs admettre que l'exogamie n'avait au début et logiquement rien à voir avec le totémisme, mais qu'elle y a été surajoutée à un moment donné, lorsqu'on a reconnu la nécessité d'édicter des restrictions matri-

3 Ce résumé très succinct du système totémique appelle quelques éclaircissements et réserves. Le mot totem a été introduit, sous la forme *Totam,* en 1791, par l'Anglais J. Long, qui l'a emprunté aux Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord. L'objet lui-même à peu à peu éveillé dans la science un vif intérêt et provoqué d'abondants travaux, parmi lesquels je citerai surtout l'ouvrage capital, en quatre volumes, de J. G. Frazer, *Totemism and Exogamy* (1910) et les ouvrages et travaux d'Andrew Lang (dont le principal est *The Secret of the Totem*, 1905). C'est à l'Écossais J. Ferguson Mc Lennan (1869-1870) que revient le mérite d'avoir reconnu l'importance du totémisme pour l'histoire de l'humanité primitive. Des institutions totémiques ont été trouvées et sont encore trouvées aujourd'hui, outré chez les Australiens, chez les Indiens de l'Amérique du Nord, chez les peuples de l'archipel océanien, dans l'Inde Orientale et chez beaucoup de peuples de l'Afrique. Mais certaines traces et survivances, difficiles à interpréter, permettent de supposer que le totémisme a existé également chez les peuples aryens et sémitiques primitifs de l'Europe et de l'Asie, de sorte que beaucoup de savants sont portes à voir dans le totémisme une phase nécessaire et universelle du développement humain.

Comment les hommes primitifs en sont-ils venus à, se donner un totem, c'est-à-dire à mettre à la base de leurs obligations sociales et, ainsi que nous le verrons plus tard, de leurs restrictions sexuelles leur descendance de tel ou tel animal ? Il existe là-dessus de nombreuses théories dont on trouvera une revue dans la *Völkerpsychologie,* de Wundt (vol. II : « M*ythus und Religion* »), et l'accord ne semble pas près de se réaliser entre elles. Je me propose de soumettre le problème du totémisme à une étude spéciale, en faisant appel à la méthode psychanalytique (voir le chapitre IV de cet ouvrage).

moniales. Quoiqu'il en soit, que le lien existant entre l'exogamie et le totémisme soit profond ou non, le lien existe et apparaît comme très solide.

Essayons de comprendre la signification de cette prohibition à l'aide de quelques considérations.

a) La violation de cette prohibition n'est pas suivie d'un châtiment pour ainsi dire automatique du coupable, comme le sont les violations d'autres prohibitions totémiques (par exemple la prohibition de manger de la chair de l'animal-totem), mais est vengée par la tribu tout entière, comme s'il s'agissait de détourner un danger qui menace la collectivité ou une faute qui pèse sur elle. Voici une citation empruntée à Frazer et qui montre avec quelle sévérité les sauvages traitent ces violations, incontestablement immorales, même à notre point de vue :

« En Australie, les rapports sexuels avec une personne d'un clan prohibé sont régulièrement punis de mort. Peu importe que la femme fasse partie du même groupe local ou que, faisant partie d'une autre tribu, elle ait été capturée au cours d'une guerre ; un homme du clan coupable, qui se sert d'elle comme de sa femme, est pourchassé et tué par les hommes de son clan, et la femme partage

S'il y a des divergences portant sur l'explication théorique du totémisme, ou peut dire aussi que les faits dont il se compose ne se laissent guère énoncer à l'aide de propositions générales, ainsi que nous venons de l'essayer. Il n'est pas une interprétation qui ne comporte des exceptions et des objections. Mais on ne doit pas oublier que même les peuples les plus primitifs et les plus conservateurs sont, dans un certain sens, des peuples vieux et ont derrière eux un long passé, au cours duquel ce qui était chez eux primitif a subi un développement et une déformation considérables. C'est ainsi que chez les peuples qui présentent encore aujourd'hui le totémisme, on le trouve sous les aspects les plus variés de décomposition, de morcellement, de transition à d'autres institutions sociales et religieuses, ou encore nous des formes stationnaires, mais qui doivent s'écarter considérablement de sa forme primitive. Il en résulte qu'on est toujours embarrassé de dire ce qui, dans la situation actuelle, représente la fidèle image d'un passé vivant et ce qui n'en constitue qu'une déformation secondaire.

le même sort. Dans certains cas, cependant, lorsque l'un et l'autre ont réussi à se soustraire aux poursuites pendant quelque temps, l'offense peut être oubliée. Dans les rares cas où le fait dont nous nous occupons se produit chez la tribu Ta-ta-thi, dans la Nouvelle Galles du Sud, l'homme est tué, mais la femme est mordue et criblée de coups de lance, jusqu'à ce qu'elle expire, ou à peu près ; la raison pour laquelle elle n'est pas tuée sur le coup est qu'elle a subi une contrainte. Même en ce qui concerne les amours occasionnelles, les prohibitions du clan sont strictement observées, toute violation de ces prohibitions « étant considérée comme la chose la plus horrible et étant punie de mort » (Hawitt) [4] ».

b) Comme les mêmes châtiments frappent les aventures amoureuses anodines, c'est-à-dire non suivies de procréation, il est peu probable que les prohibitions soient dictées par des raisons d'ordre pratique.

c) Le totem étant héréditaire et ne subissant aucune modification du fait du mariage, il est facile de se rendre compte des conséquences de cette prohibition dans les cas d'hérédité maternelle. Si l'homme, par exemple, fait partie d'un clan ayant pour totem le kangourou et épouse une femme ayant pour totem l'émou, les enfants, garçons et filles, seront tous émou. Un fils issu de ce mariage sera donc dans l'impossibilité d'avoir des rapports incestueux avec sa mère et sa sœur, émou comme lui [5].

d) Mais il suffit d'un coup d'œil un peu attentif pour se rendre compte que l'exogamie qui fait partie du système totémique a

4 Frazer, l. c., vol. I, p. 54.

5 Cette prohibition n'empêche cependant pas le père, qui est kangourou, d'avoir des rapports incestueux avec ses filles, qui sont émou. Dans la transmission paternelle du totem, le père et les enfants seraient kangourou ; le père ne pourrait pas avoir de rapporte incestueux avec ses filles, mais le fils pourrait en avoir avec la mère. Ces conséquences des prohibitions totémiques montrent que l'hérédité maternelle est plus ancienne que l'hérédité paternelle, car nous avons plus d'une raison d'admettre que ces prohibitions visent surtout les impulsions incestueuses du fils.

d'autres conséquences et poursuit d'autres buts que la simple prohibition de l'inceste avec la mère et la sœur. Elle défend à l'homme l'union sexuelle avec n'importe quelle autre femme de son groupe, c'est-à-dire avec un certain nombre de femmes auxquelles ne le rattache aucun lien du sang, mais qui sont cependant considérées comme étant ses consanguines. La justification psychologique de cette formidable restriction, qui dépasse tout ce qui peut lui être comparé chez les peuples civilisés, n'est pas évidente au premier abord. On croit seulement comprendre que dans cette prohibition le rôle du totem (animal), en tant qu'ancêtre, est pris très au sérieux. Tous ceux qui descendent du même totem sont consanguins, forment une famille, au sein de laquelle les degrés de parenté, même les plus éloignés, sont considérés comme un empêchement absolu à l'union sexuelle.

C'est ainsi que ces sauvages semblent obsédés par une crainte excessivement prononcée de l'inceste et possèdent une très grande sensibilité pour les rapports incestueux, crainte et possibilité liées à une particularité que nous comprenons mal et qui fait que la parenté du sang est remplacée par la parenté totémique. Il ne faut cependant pas exagérer cette opposition entre les deux genres de parenté et l'on doit tenir bien présent à l'esprit le fait que dans les prohibitions totémiques l'inceste réel ne constitue qu'un cas spécial.

Comment la famille réelle a-t-elle été remplacée par le groupe totémique ? C'est là une énigme dont nous n'aurons peut-être la solution que lorsque nous aurons bien compris la nature du totem. On pourrait certes supposer que la substitution du lien totémique au lien de famille était la seule base possible de la prohibition de l'inceste, puisqu'en accordant à l'individu une certaine liberté sexuelle, dépassant les limites des rapports conjugaux, on s'exposait à le voir violer les liens consanguins et ne pas s'arrêter même devant l'inceste. À cela on peut objecter que les coutumes des Australiens impliquent des conditions sociales et des circonstances solennelles

dans lesquelles le droit exclusif d'un homme sur une femme, considérée comme son épouse légitime, est méconnu.

Le langage de ces tribus australiennes [6] présente une particularité qui est certainement en rapport avec ce fait. Les désignations de parenté notamment dont elles se servent se rapportent aux relations, non entre deux individus, niais entre un individu et un groupe ; d'après l'expression de M. L. H. Morgan, ces désignations forment un système « classificateur ». Ceci signifie qu'un homme appelle *père* non seulement celui qui l'a engendré, mais aussi tout homme qui, d'après les coutumes de la tribu, aurait pu épouser sa mère et devenir son père ; il appelle *mère* toute femme qui, sans enfreindre les coutumes de la tribu, aurait pu devenir réellement sa mère ; il appelle *frères* et *sœurs* non seulement les enfants de ses véritables parents, mais aussi les enfants de toutes les autres personnes qui auraient pu être ses parents, etc. Les noms de parenté que deux Australiens s'accordent réciproquement ne désignent donc pas nécessairement une parenté de sang, comme c'est le cas dans notre langage à nous ; ils désignent moins des rapports physiques que des rapports sociaux. Nous trouvons quelque chose qui se rapproche de ce système classificateur dans nos *nursery* où les enfants saluent comme des « oncles » et des « tantes » tous les amis et toutes les amies de leurs parents, ou bien encore nous employons les mêmes désignations dans un sens figuré, lorsque nous parlons de « frères en Apollon », de « sœurs en Christ ».

L'explication de ces expressions qui nous paraissent si bizarres se dégage facilement, lorsqu'on les considère comme des survivances et des caractères de l'institution que le révérend L. Fison a appelée « mariage de groupe » et en vertu de laquelle un certain nombre d'hommes exercent des droits conjugaux sur un certain nombre de femmes. Les enfants issus de ce mariage de

6 Ainsi que de la plupart des peuples totémiques.

groupe doivent naturellement se considérer les uns les autres comme frères et sœurs, bien qu'ils puissent ne pas avoir tous la même mère, et considérer tous les hommes du groupe comme leurs pères.

Bien que certains auteurs, comme Westermarck, par exemple, dans son *Histoire du mariage humain* [7], refusent d'admettre les conséquences que d'autres ont tirées des noms désignant les parentés de groupe, les auteurs qui ont le plus étudié les sauvages australiens s'accordent à voir dans les noms de parenté classificateurs une survivance de l'époque où le mariage de groupe était en vigueur. Et d'après Spencer et Gillen [8], une certaine forme de mariage de groupe existerait encore aujourd'hui dans les tribus des Urabunna et des Dieri. Le mariage de groupe a donc précédé chez ces peuples le mariage individuel et n'a pas disparu sans laisser des traces dans le langage et dans les coutumes.

Mais si nous mettons à la place du mariage individuel le mariage de groupe, la rigueur en apparence excessive de la prohibition de l'inceste que nous constatons chez ces peuples devient concevable. L'exogamie totémique, la prohibition de rapports sexuels entre membres du même clan, apparaît comme le moyen le plus propre à empêcher l'inceste de groupe, moyen qui a été établi et adopté à cette époque-là et a survécu pendant longtemps aux raisons qui l'ont fait naître.

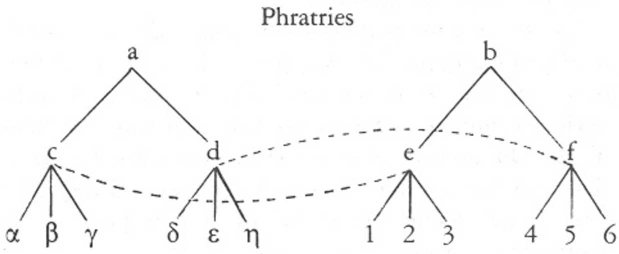
Si nous croyons ainsi avoir compris les raisons des restrictions matrimoniales existant chez les sauvages de l'Australie, nous devons savoir aussi que les conditions réelles présentent une complexité beaucoup plus grande, à première vue inextricable. Il n'existe notamment que peu de tribus australiennes qui ne connaissent pas d'autre prohibition que celle déterminée par les limites totémiques. La plupart sont organisées de telle sorte qu'elles se subdivisent

7 *Geschichte der menschlichen Ehe,* 2e édit., 1902.

8 *The Native Tribes of Central Australia,* London, 1899.

d'abord en deux sections qu'on appelle classes matrimoniales (les *phratries* des auteurs anglais). Chacune de ces classes est exogamique et se compose d'un certain nombre de groupes totémiques. Généralement, chaque classe se subdivise encore en deux sous-classes (sous-phratries), toute la tribu se composant ainsi de quatre sous-classes ; il en résulte que les sous-classes occupent une place intermédiaire entre les phratries et les groupes totémiques.

Le schéma typique, très souvent réalisé, de l'organisation d'une tribu australienne peut donc être représenté ainsi :



Les douze groupes totémiques sont réunis en quatre sous-classes et deux classes. Toutes les subdivisions sont exogamiques [9]. La sous-classe *c* forme une unité exogamique avec la sous-classe *e,* la sous-classe d avec la sous-classe *f*. Le résultat obtenu par ces institutions et, par conséquent, leur tendance ne sont donc pas douteux : elles servent à introduire une nouvelle limitation du choix matrimonial et de la liberté sexuelle. S'il n'y avait que les douze groupes totémiques, chaque membre d'un groupe (à supposer que chaque groupe se compose du même nombre d'individus) pourrait choisir entre les onze douzièmes des femmes de la tribu. L'existence des deux phratries limite le nombre des femmes, sur lesquelles peut porter le choix de chacun, à six douzièmes, c'est-à-dire à la moitié. Un homme appartenant au totem *a* ne peut épouser qu'une femme faisant partie des groupes 1-6. L'introduction des deux sous-classes fait baisser le choix, en le limitant à trois douzièmes, c'est-à-dire au quart : un homme ayant le totem ne peut choisir sa femme que parmi celles ayant le totem 4, 5, 6.

9 Le nombre des totem est choisi arbitrairement.

Les rapports historiques existant entre les classes matrimoniales, dont certaines tribus comptent jusqu'à huit, et les groupes totémiques ne sont pas encore élucidés. On voit seulement que ces institutions poursuivent le même but que l'exogamie totémique et cherchent même à aller au-delà. Mais alors que l'exogamie totémique présente toutes les apparences d'une institution sacrée, née on ne sait comment, donc d'une coutume, l'institution compliquée des classes matrimoniales, avec leurs subdivisions et les conditions qui s'y rattachent, semble être le produit d'une législation consciente et intentionnelle qui se serait proposé de renforcer la prohibition de l'inceste, probablement parce que l'influence totémique avait commencé à faiblir. Et alors que le système totémique forme, ainsi que nous le savons, la base de toutes les autres obligations sociales et restrictions morales de la tribu, le rôle de la phratrie se borne, en général, à la seule réglementation du choix matrimonial.

Au cours du développement ultérieur du système des classes matrimoniales, apparaît la tendance à étendre la prohibition qui frappe l'inceste naturel et l'inceste de groupe aux mariages entre parents de groupe plus éloignés ; c'est ainsi d'ailleurs qu'a procédé l'église catholique, lorsqu'elle a étendu la prohibition qui frappait les mariages entre frères et sœurs aux mariages entre cousins et, pour justifier sa mesure, a inventé des degrés de parenté spirituels [10].

Nous n'avons aucun intérêt à chercher à nous orienter dans les discussions compliquées et dépourvues de clarté qui se sont poursuivies concernant l'origine et la signification des classes matrimoniales, ainsi que leurs rapports avec le totem. Il nous suffit de relever avec quel grand soin les Australiens et d'autres peuples sauvages veillent à la prohibition de l'inceste [11]. Nous pouvons même

10 Article Totemism dans « Encyclopedia Britannica », 11e édit., 1911 (A. Lang).

11 Storfer a tout particulièrement attiré l'attention sur ce point dans une récente étude : *Zur Sonderstellunq des Vatermordes* (« Schriften zur angewandten Seelenkunde », 12 Sept. Wien, 1911).

dire que ces sauvages sont plus scrupuleux sous ce rapport que nous-mêmes. Il est possible qu'étant davantage sujets aux tentations ils aient besoin d'une protection plus efficace contre celles-ci.

Mais la phobie de l'inceste, qui caractérise ces peuples ne s'est pas contentée de créer les institutions que nous venons de décrire et qui nous paraissent dirigées principalement contre l'inceste de groupe. Nous devons ajouter toute une série de « coutumes » qui, destinées à empêcher les rapports sexuels individuels entre proches parents, à l'instar de ce qui se passe chez nous, sont observées avec une rigueur religieuse. Le but que poursuivent ces coutumes n'est guère douteux. Les auteurs anglais les désignent sous le nom *d'avoidances* (ce qui doit être évité). Elles sont répandues bien au delà des peuples totémiques australiens. Je prierai seulement ici le lecteur de se contenter de quelques extraits fragmentaires des abondants documents que nous possédons sur ce sujet.

En Mélanésie, ces prohibitions restrictives visent les rapports du fils avec la mère et les sœurs. C'est ainsi qu'à Lepers Island, une des îles des Nouvelles-Hébrides, le garçon, lorsqu'il a atteint un certain âge, quitte le toit maternel et s'en va demeurer dans la maison commune (club) où il couche et prend ses repas. Il peut encore visiter sa maison, pour venir y réclamer sa nourriture ; mais lorsque sa sœur y est présente, il doit s'en aller, sans avoir mangé ; lorsqu'aucune de ses sœurs n'est présente, il doit prendre son repas, assis près de la porte. Si, hors de la maison, frère et sœur se rencontrent par hasard, celle-ci doit se sauver ou se cacher. Lorsque le garçon reconnaît sur le sable les traces des pas de l'une de ses sœurs, il ne doit pas les suivre. La même prohibition s'applique à la sœur. Le garçon ne doit même pas prononcer le nom de sa sœur et à doit se garder de prononcer un mot du langage courant, lorsque ce mot fait partie du nom de sa sœur.

Cette prohibition, qui entre en vigueur lors de la cérémonie de la puberté, doit être observée toute la vie durant. L'éloignement

entre une mère et son fils augmente avec les années, la réserve observée par la mère étant toutefois plus grande que celle imposée au fils. Lorsqu'elle lui apporte quelque chose à manger, elle ne lui remet pas les aliments directement, mais les dépose devant lui ; elle ne lui parle jamais familièrement, mais lui dit « vous », en s'adressant à lui, au lieu de « tu » (il s'agit, bien entendu, de mots correspondant à notre « vous » et à notre « tu »). Les mêmes coutumes sont en vigueur en Nouvelle-Calédonie. Lorsqu'un frère et une sœur se rencontrent, celle-ci se cache dans les buissons, et lui passe, sans se retourner vers elle [12].

Dans la presqu'île des Gazelles, en Nouvelle-Bretagne, une sœur, une fois mariée, ne doit plus adresser la parole à son frère ; au lieu de prononcer son nom, elle doit le désigner par une périphrase [13].

Dans le Nouveau-Mecklembourg, la même prohibition s'applique, non seulement à frère et sœur, mais aussi à cousin et cousine. Ils ne doivent ni se rapprocher l'un de l'autre, ni se donner la main, ni se faire des cadeaux ; lorsqu'ils veulent se parler, ils doivent le faire à la distance de quelques pas. L'inceste avec la sœur est puni parla pendaison [14].

Aux îles Fidji ces prohibitions sont particulièrement rigoureuses ; elles s'appliquent non seulement aux parents par le sang, mais aussi aux frères et sœurs de groupe. Nous sommes d'autant plus étonnés d'apprendre que ces sauvages connaissent des orgies sacrées, au cours desquelles s'accomplissent précisément les unions sexuelles les plus frappées de prohibition. Mais nous pouvons

12 R. H. Codrington, *The Melanesians,* in Frazer : *Totemism and Exogamy*, vol. I, p. 77.

13 Frazer, l. c., p. 124, d'après Kleintitchen : *Die Küsten-Bewohner der Gazellen-Halbinsel.*

14 Frazer, l. c., II, p. 131, d'après P.-G. Peckel, dans *Anthropos*, 1901.

aussi, au lieu de trouver cette contradiction étonnante, l'utiliser pour l'explication même de la prohibition [15].

Chez les Battas, de Sumatra, les prohibitions s'étendent à tous les degrés de parenté un peu proches. Ce serait, par exemple, une très grande inconvenance, si un Batta accompagnait sa sœur dans une réunion. Un frère Batta se sent mal à l'aise dans la société de sa sœur, même en présence d'autres personnes. Lorsqu'un frère entre dans la maison, la sœur ou les sœurs préfèrent s'en retirer. De même un père ne restera jamais en tête-à-tête avec sa fille, ou une mère avec son fils. Le missionnaire hollandais, qui relate ces mœurs, ajoute qu'il doit malheureusement les trouver justifiées. Il est admis chez ce peuple qu'un tête-à-tête entre un homme et une femme doit fatalement aboutir à une intimité indue, et comme ces gens doivent s'attendre aux pires châtiments et aux plus graves conséquences, lorsqu'ils se rendent coupables de relations sexuelles avec de proches parents, il est naturel qu'ils songent à se préserver par des prohibitions de ce genre de toute tentation possible [16].

Chez les Barongo de la baie de Delagoa, en Afrique, les précautions les plus sévères sont imposées à l'homme à l'égard de sa belle-sœur, c'est-à-dire de la femme du frère de sa propre femme. Lorsqu'un homme rencontre quelque part cette personne, dangereuse pour lui, il l'évite soigneusement. Il n'ose pas manger du même plat qu'elle, il ne lui parle qu'en tremblant, il ne se décide pas à s'approcher de sa cabane et la salue d'une voix à peine perceptible [17].

Chez les Akamba (oit Wakamba) de l'Est africain anglais, il existe une prohibition qu'on s'attendrait à trouver plus fréquemment. Pendant la période comprise entre la puberté et le mariage, une jeune fille doit obstinément éviter son père. Elle se cache, lorsqu'elle le rencontre dans la rue, ne cherche jamais à s'asseoir à côté de lui

15 Frazer, l. c., II, p. 141, d'après le rév. L. Fison.

16 Frazer, l. c., II, p. 189.

17 Frazer, l. c., II, 11. 388, d'après Junod.

et se comporte ainsi jusqu'aux fiançailles. À partir du jour où elle est mariée, les rapports entre elle et le père deviennent libres [18].

La prohibition la plus répandue, la plus sévère et la plus intéressante, même pour les peuples civilisés, est celle qui porte sur les relations entre le gendre et la belle-mère. Elle existe chez tous les peuples australiens, mais on la constate aussi chez les peuples mélanésiens, polynésiens et chez les nègres de l'Afrique, partout où l'on retrouve les traces du totémisme et de la parenté de groupe, et peut-être même ailleurs. Chez quelques-uns de ces peuples on trouve des prohibitions analogues concernant les relations anodines entre une femme et son beau-père, mais ces prohibitions sont moins constantes et sérieuses que celles citées plus haut. Dans certains cas isolés, il est recommandé d'éviter les deux beaux-parents.

Comme, en ce qui concerne la prohibition touchant les relations entre belle-mère et gendre, le détail des faits nous intéresse moins que le sens de la prohibition, je vais me borner ici encore à ne citer que quelques exemples.

Aux îles Banko, ces prohibitions sont très sévères et d'une cruelle rigueur. Un gendre et une belle-mère doivent éviter de se trouver à proximité l'un de l'autre. Lorsque, par hasard, ils se rencontrent sur un chemin, la belle-mère doit s'écarter et tourner le dos jusqu'à ce que le gendre l'ait dépassée, ou inversement.

À Vanna Lava (Port Patterson), un gendre ne mettra pas les pieds sur la, plage, après le passage de sa, belle-mère, avant que la marée n'ait fait disparaître dans le sable la trace des pas de celle-ci. Ils ne doivent se parler qu'à distance, et il est bien entendu qu'il ne doivent pas prononcer le nom l'un de l'autre [19].

Aux îles Salomon, l'homme une fois marié, ne doit plus voir sa belle-mère ni lui parler. Lorsqu'il la rencontre, il feint de ne pas la

18 Frazer, l. c., II, p. 424.

19 Frazer, l. c., II, p. 76.

connaître et se met à courir aussi vite que possible, pour se cacher [20].

Chez les Zoulous, la coutume exige que l'homme ait honte de sa belle-mère et qu'il fasse tout son possible pour fuir sa société. Il n'entre pas dans la cabane lorsqu'elle s'y trouve et, lorsqu'il la rencontre, l'un l'autre se cache derrière un buisson, l'homme son bouclier devant son visage. Lorsqu'ils ne peuvent s'éviter, la femme, pour se conformer au cérémonial, noue autour de sa tête une touffe d'herbes. Les relations entre eux sont assurées par une tierce personne, ou bien ils se parlent à haute voix lorsqu'ils sont séparés par un obstacle naturel. Aucun d'eux ne doit prononcer le nom de l'autre [21].

Chez les Basoga, tribu nègre habitant dans la région des sources du Nil, un homme ne peut parler à sa belle-mère que lorsqu'elle se trouve dans une autre pièce de la maison et qu'il ne la voit pas. Ce peuple a d'ailleurs l'inceste tellement en horreur qu'il le punit même chez les animaux domestiques [22].

Alors que l'intention et la significations des autres prohibitions concernant les rapports entre parents ne soulèvent pas le moindre doute, ces prohibitions étant conçues par tous les observateurs comme des mesures de préservation contre l'inceste, il n'en est pas de même des interdictions ayant pour objet les relations avec la belle-mère, certains auteurs ayant donné de cette interdiction une interprétation toute différente. On a, et avec raison, trouvé inconcevable que tous ces peuples manifestent une si grande crainte devant la tentation personnifiée par une femme âgée qui, sans être la mère de l'homme en question, pourrait cependant le traiter comme son fils [23].

20 Frazer, l. c., II, p. 117, d'après C. Ribbe : *Zwei Jahre unter den Kannibalen der Salomon-inseln* (1905).

21 Frazer, l. c., *II, p. 385.*

22 Frazer, l. c., p. 461.

23 Crawley, The mystic rose, p. 405, London, 1902.

La même objection a été adressée à la conception de Fison qui a attiré l'attention sur les lacunes existant dans certains systèmes de classes matrimoniales et consistant en ce que ces systèmes ne rendent pas théoriquement impossibles les mariages entre gendres et belles-mères, de sorte qu'il a fallu édicter une mesure d'assurance spéciale contre cette possibilité.

Sir John Lubbock (dans son ouvrage : *Origin of Civilisation*) fait remonter au « rapt » primitif *(mariage by capture*) cette attitude de la belle-mère à l'égard du gendre. « Tant que le rapt de femmes existait réellement, l'exaspération des parents devait être sérieuse. Mais lorsque de cette forme de mariage ne sont plus restés que les symboles, l'exaspération des parents a été symbolisée à son tour, et la coutume dont nous nous occupons a persisté, après même que son origine eût été oubliée. » Il a été facile à Crawley de montrer que cet essai d'explication ne tient pas compte de l'observation des faits eux-mêmes.

E. B. Tylor pense que l'attitude de la belle-mère à l'égard du gendre n'est qu'une forme de la « non-reconnaissance » (cutting) de ce dernier par la famille de sa femme. L'homme est considéré comme un étranger, jusqu'à la naissance du premier enfant. Même si l'on fait abstraction des cas où la réalisation de cette dernière condition ne fait pas lever la prohibition, l'interprétation de Tylor présente encore un autre défaut : elle n'explique pas qu'on ait eu besoin de fixer d'une manière précise la nature des relations entre gendre et belle-mère ; elle laisse, par conséquent, de côté le facteur sexuel et ne tient pas compte de l'élément sacré de la crainte qui s'exprime dans la prohibition des rapports en question [24].

Une femme zoulou, questionnée sur les raisons de cette interdiction, a donné cette réponse, dictée par un sentiment de

24 Crawley, l. c., p. 401.

délicatesse : « Il ne faut pas qu'il voie les seins qui ont nourri sa femme » [25].

On sait que même chez les peuples civilisés les ports entre gendre et belle-mère constituent un des côtés scabreux de l'organisation familiale. Certes, il n'existe, chez les peuples blancs de l'Europe et l'Amérique, aucune prohibition concernant ces rapports, mais beaucoup de conflits et d'ennuis seraient évités si des prohibitions de ce genre existaient encore dans les mœurs, sans que tel ou tel individu se trouve obligé de les édicter pour son usage personnel. Plus d'un Européen sera porté à voir un acte de haute sagesse dans le fait que les peuples sauvages ont, par leurs prohibitions, rendu d'avance impossible une entente entre ces deux personnes si étroitement apparentées. Il est à peu près certain qu'il existe, dans situation psychologique du gendre et de la belle-mère, quelque chose qui favorise l'hostilité entre eux et rend difficile leur vie en commun. Le fait que chez les peuples civilisés les rapports entre gendre et belle-mère constituent généralement l'objet préféré de plaisanteries et de railleries serait une preuve qu'il entre, dans leurs relations affectives, des éléments d'opposition tranchée. À mon avis, il s'agit là de relations « ambivalentes », se composant à la fois d'éléments affectueux et d'éléments hostiles.

Certains de ces sentiments sont faciles à expliquer de la part de la belle-mère, il y a le regret de se séparer de sa fille, la méfiance à l'égard de l'étranger auquel celle-ci est livrée, la tendance à imposer, malgré tout, son autorité, comme elle le l'ait dans sa propre maison. De la part du gendre, il y a la décision de ne plus se soumettre à aucune volonté étrangère, la jalousie à l'égard des personnes qui, avant lui, avaient joui de la tendresse de sa femme et, *last not least,* le désir de ne pas se laisser troubler dans son illusion qui lui fait accorder une valeur exagérée aux qualités de sa jeune femme. Dans la plupart des cas, c'est la belle-mère qui vient dissiper

25 Crawley, l. c., p. 401, d'après Leslie : *Among the Zulus and Amatongas.*

cette illusion, car tout en lui rappelant sa femme par de nombreux traits qu'elle a en commun avec elle, elle manque de cette beauté, de cette jeunesse et de cette fraîcheur d'âme qui lui font tant apprécier la fille.

La connaissance de sentiments cachés (lue nous devons à l'examen psychanalytique des hommes nous permet d'ajouter d'autres motifs à ceux que nous venons d'énumérer. Si les besoins psycho-sexuels de la femme trouvent leur satisfaction dans le mariage et dans la vie de famille, elle n'en est pas moins constamment menacée du danger d'insatisfaction provenant (le l'arrêt prématuré des relations conjugales et du vide affectif qui peut en résulter. La mère qui vieillit se préserve de ce danger par l'identification avec ses enfants, par la part active qu'elle prend à leur vie affective. On dit que les parents rajeunissent auprès de leurs enfants ; c'est là en effet un des avantages les plus précieux que ceux-là doivent à Ceux-ci. La femme stérile se trouve ainsi privée de l'une des meilleures consolations et compensations pour les privations auxquelles elle doit se résigner dans sa vie conjugale. Cette identification affective avec la fille va chez certaines mères jusqu'à partager avec celle-ci l'amour qu'elle éprouve pour son mari, ce qui, dans les cas les plus aigus, aboutit, à la suite de la violente résistance psychique que la mère oppose à ce sentiment, à des formes de névrose graves. Toutefois, on observe fréquemment chez la belle-mère l'existence d'un sentiment amoureux à l'égard du gendre, sentiment qui, soit sous sa forme réelle, soit sous la forme d'une tendance opposée, participe à la lutte que se livrent les différentes forces psychiques de cette femme. Il arrive fréquemment que c'est précisément l'élément haineux, sadique qu'elle manifeste à l'égard du gendre, afin de réprimer d'autant plus sûrement ce qu'elle éprouve pour lui de tendresse condamnable.

Chez l'homme, l'attitude à l'égard de la belle-mère se complique de sentiments analogues, mais provenant d'autres

sources. Le chemin du choix de l'objet l'a conduit, de l'image de sa mère et, peut-être, aussi de celle de sa sœur, à son objet actuel ; fuyant toute pensée et intention incestueuses, il transfère son amour, ses préférences, si l'on veut, des deux personnes chères à son enfance, à une personne étrangère, faite à leur image. C'est la belle-mère qui vient prendre la place de sa propre mère et de la mère de sa sœur ; il sent naître et grandir en lui la tendance à se replonger dans l'époque de ses premiers choix amoureux ; mais tout en lui s'oppose à cette tendance. L'horreur qu'il a de l'inceste exige qu'il ne se souvienne pas de la généalogie de son choix amoureux ; l'existence réelle et actuelle de la belle-mère, qu'il n'a pas connue depuis son enfance et dont il n'a par conséquent pas gardé l'image dans son inconscient, lui rend la résistance facile. Une certaine nuance d'irritation et de haine que nous discernons dans la complexité de ses sentiments nous permet de supposer que la belle-mère représente réellement pour le gendre une tentation incestueuse ; et, d'autre part, il arrive fréquemment qu'un homme tombe amoureux de sa future belle-mère, avant de transférer son inclination à la fille.

Rien, à mon avis, ne nous empêche d'admettre que c'est ce l'acteur incestueux qui a motivé chez les sauvages les prohibitions portant sur les relations entre gendre et belle-mère. C'est ainsi qu'en ce qui concerne ces prohibitions, si rigoureusement observées par ces peuples primitifs, nous préférerions l'opinion exprimée en premier lieu par Fison, opinion qui ne voit dans les prescriptions dont il s'agit qu'une protection contre l'inceste possible. On pourrait en dire autant de toutes les autres prohibitions portant sur les relations entre parents de sang ou par alliance. Il n'y aurait que cette seule différence que, dans le premier cas, l'inceste étant direct, l'intention préservatrice pourrait être consciente, tandis que dans le deuxième, qui comprend également les relations de gendre à belle-

mère, l'inceste ne serait qu'une tentation imaginaire, aux phases intermédiaires inconscientes.

Dans ce qui précède nous n'avons guère eu l'occasion de montrer en quoi l'application de la méthode psychanalytique modifie notre manière d'envisager les faits de la psychologie des peuples : c'est que la phobie de l'inceste, qui existe chez les sauvages, est depuis longtemps connue comme telle et n'a pas besoin d'interprétation ultérieure. Tout ce que nous pouvons ajouter à la conception régnante, c'est que la crainte de l'inceste constitue un trait essentiellement infantile et s'accorde d'une façon étonnante avec ce que nous savons de la vie psychique des névrosés. La psychanalyse nous a montré que le premier objet sur lequel se porte le choix sexuel du jeune garçon est de nature incestueuse, condamnable, puisque cet objet est représenté par la mère ou par la sœur, et elle nous a montré aussi la voie que le garçon suit, à mesure qu'il grandit, pour se soustraire a l'attrait de l'inceste. Or, chez le névrosé nous trouvons régulièrement des restes considérables d'infantilisme psychique, soit parce qu'il n'a pas été capable de s'affranchir des conditions infantiles de la psycho-sexualité, soit parce qu'il y est retourné (arrêt de développement ou régression). C'est pourquoi les fixations incestueuses de la *libido* jouent de nouveau ou jouent encore le rôle principal dans sa vie psychique inconsciente. Nous sommes ainsi amenés à voir dans l'attitude incestueuse à l'égard des parents le *complexe central* de la névrose. Cette conception du rôle de l'inceste dans la névrose se heurte naturellement à l'incrédulité générale des hommes adultes et normaux ; la même fin de non-recevoir sera, par exemple, opposée aux travaux de Otto Rank qui ont montré sur une vaste échelle le rôle que l'inceste joue dans les créations poétiques et quelle richesse de matériaux ses innombrables variations, et déformations offrent à la poésie. Nous sommes obligés d'admettre que cette résistance découle surtout de la profonde aversion que l'homme éprouve pour

ses désirs incestueux d'autrefois, aujourd'hui complètement et profondément refoulés. Aussi n'est-il pas sans importance de pouvoir montrer que les peuples sauvages éprouvent encore d'une façon dangereuse, au point de se voir obligés de se défendre contre eux par des mesures excessivement rigoureuses, les désirs incestueux destinés à se perdre un jour dans l'inconscient.

Chapitre II. Le tabou et l'ambivalence des sentiments

1.

Tabou est un mot polynésien, dont la traduction présente pour nous des difficultés, parce que nous ne possédons plus la notion qu'il désigne. Il était encore familier aux anciens Romains ; leur sacer était identique au tabou des Polynésiens. L'αγιος des Grecs, le *Kodausch* des Hébreux devaient avoir le même sens que le tabou des Polynésiens et les désignations analogues chez beaucoup d'autres peuples de l'Amérique, de l'Afrique (Madagascar), du Nord et du Centre de l'Asie.

Pour nous, le tabou présente deux significations opposées : d'un côté, celle de sacré, consacré ; de l'autre, celle d'inquiétant, de *dangereux, d'interdit,* d'impur. En polynésien, le contraire de tabou se dit *noa*, ce qui est ordinaire, accessible à tout le monde. C'est ainsi qu'au tabou se rattache la notion d'une sorte de réserve, et le tabou se manifeste essentiellement par des interdictions et restrictions. Notre expression *terreur sacrée* rendrait souvent, le sens de tabou. Les restrictions tabou sont autre chose que des prohibitions purement morales ou religieuses. Elles ne sont pas ramenées a un commandement divin, mais se recommandent d'elles-mêmes. Ce qui les distingue des prohibitions morales, c'est qu'elles ne font pas partie d'un système considérant les abstentions comme nécessaires d'une façon générale et donnant les raisons de cette

nécessité. Les prohibitions tabou ne se fondent sur aucune raison ; leur origine est inconnue ; incompréhensibles pour nous, elles paraissent naturelles à ceux qui vivent sous leur empire.

Wundt [26] dit que le tabou représente le code non écrit le plus ancien de l'humanité. Il est généralement admis que le tabou est plus ancien que les dieux et remonte à une époque antérieure à toute religion.

Comme nous avons besoin d'une description impartiale du tabou, si nous voulons le soumettre à un examen psychanalytique, je citerai un extrait de l'article Taboo de l' « Encyclopedia Britannica [27] », article ayant pour auteur l'anthropologiste Northcote W. Thomas.

« Rigoureusement parlant, tabou comprend dans sa désignation : a) le caractère sacré (ou impur) de personnes ou de choses ; b) le mode de limitation qui découle de ce caractère et c) les conséquences sacrées (ou impures) qui résultent de la violation de cette interdiction. Le contraire de tabou se dit en polynésien *noa*, commun, ordinaire...

« Envisagé à un point de vue plus vaste, tabou présente plusieurs variétés : 1° un tabou naturel ou direct, qui est le produit d'une force mystérieuse *(Mana)* attachée à une personne ou à une chose ; 2° un tabou transmis ou indirect, émanant de la même force, mais qui est ou a) acquis ou b) emprunté à un prêtre, à un chef, etc., etc. ; enfin, 3° un tabou intermédiaire entre les deux premiers, se composant des deux facteurs précédents, comme, par exemple, dans l'appropriation d'une femme par un homme. Le mot tabou est encore appliqué à d'autres limitations rituelles, mais on ne devrait pas considérer comme tabou ce qui peut être rangé plutôt parmi les prohibitions religieuses.

26 *Völkerpsychologie,* vol. II. Mythus und Religion, II, p. 308, 1906.

27 On y trouvera aussi les indications bibliographiques les plus importantes.

« Les buts poursuivis par le tabou sont de plusieurs ordres. Les tabou directs ont pour but : a) de protéger des personnes éminentes, telles que chefs, prêtres, et des objets auxquels on attache une certaine valeur, contre tout préjudice possible ; b) de protéger les faibles femmes, enfants, hommes en général, contre le puissant *Mana* (force magique) des prêtres et des chefs ; c) de préserver des dangers qui découlent du contact avec des cadavres, de l'absorption de certains aliments, etc. ; d) de prévenir les troubles pouvant être apportés dans l'accomplissement de certains actes importants de la vie : naissance, initiation des hommes, mariage, fonctions sexuelles, etc. ; e) de protéger les êtres humains contre la puissance ou la colère de dieux et de démons [28] ; f) de protéger les enfants à naître ou les tout petits contre les divers dangers qui les menacent du fait de la dépendance sympathique dans laquelle ils se trouvent par rapport à leurs parents, lorsque, par exemple, ceux-ci font certains actes ou mangent certains aliments dont l'absorption pourrait inspirer aux enfants certaines propriétés particulières. Un autre but du tabou consiste à protéger la propriété d'une personne, ses outils, son champ, etc., contre les voleurs.

« Le châtiment pour la violation d'un tabou était considéré primitivement comme se déclenchant automatiquement, en vertu d'une nécessité interne. Le tabou violé se venge tout seul. Quand des représentations de démons et de dieux, avec lesquels le tabou est mis en rapport, commencent à se former, on attend de la puissance de la divinité un châtiment automatique. Dans d'autres cas, à la suite probablement d'un développement ultérieur de la notion, c'est la société qui se charge de punir l'audacieux dont la faute met en danger ses semblables. C'est ainsi que le système de l'humanité, dans ses formes les plus primitives, se rattache au tabou.

« Celui qui a violé un tabou est, de ce fait, devenu tabou lui-même. Certains dangers découlant de la violation d'un tabou peuvent

28 Cette destination du tabou pourrait être laissée de côté ici, comme n'étant pas primitive.

être conjurés à l'aide d'actes de pénitence et de cérémonies de purification.

« On voit la source du tabou dans une force magique particulière, inhérente aux personnes et aux esprits et pouvant se répandre dans toutes les directions par l'intermédiaire d'objets inanimés, On peut comparer les personnes et les choses tabou à des objets ayant reçu une charge électrique ; elles sont le siège d'une force terrible qui se communique par contact et dont le dégagement amène les conséquences les plus désastreuses, lorsque l'organisme qui provoque la décharge est trop faible pour lui résister. Les conséquences de la violation d'un tabou dépendent donc non seulement de l'intensité de la force magique, inhérente à l'objet tabou, mais aussi de l'intensité du *Mana* qui, chez l'impie, s'oppose à cette force. C'est ainsi, par exemple, que rois et prêtres possèdent une force extraordinaire, et ce serait la mort pour leurs sujets s'ils entraient en contact immédiat avec cette force ; mais un ministre ou une autre personne, douée d'un *Mana* dépassant la moyenne, peut sans danger communiquer avec eux, et ces personnes intermédiaires peuvent se laisser approcher par leurs subordonnés sans danger pour ceux-ci, Le tabou transmis dépend aussi, en ce qui concerne son importance, du *Mana* de la personne dont il émane : un tabou transmis par un roi ou par un prêtre est plus efficace que celui venant d'un homme ordinaire. »

C'est précisément la transmissibilité du tabou qui a fait naître la croyance a la possibilité de l'écarter à l'aide de cérémonies d'expiation.

« Il y a des tabou permanents et des tabou passagers. Sont tabou permanents les prêtres et les chefs, ainsi que les morts et tout ce qui se rattache à eux. Les tabou passagers se rattachent à certains états, tels que la menstruation et les couches, l'état du guerrier avant et après l'expédition, la chasse et la pêche, etc. Il y a des tabou généraux *qui,* tel un interdit de l'Église, peuvent être

suspendus sur une importante région et maintenus pendant des années ».

Je crois avoir deviné l'impression de mes lecteurs, en présumant qu'après avoir lu ces citations ils ne sont pas plus renseignés sur la nature du tabou et sur la place *qu'ils* doivent lui accorder dans leur pensée qu'ils ne l'étaient avant. Ceci tient certainement à l'insuffisance de mes informations et au fait que j'ai laissé de côté toutes les considérations relatives aux rapports existant entre le tabou, d’un côté, la superstition, la croyance à l'immortalité de l'âme, la religion, de l'autre. Mais je crains, d'autre part, qu'un exposé plus détaillé de ce que nous savons concernant le tabou ne serve qu'à compliquer davantage les choses qui, les lecteurs peuvent m'en croire, sont d'une obscurité désespérante. Il s'agit donc d'une série de limitations auxquelles ces peuples primitifs se soumettent ; ils ignorent les raisons de telle ou telle interdiction et l'idée ne leur vient même pas de les rechercher ; ils s'y soumettent comme à des choses naturelles et sont convaincus qu'une violation appellerait automatiquement sur eux le châtiment le plus rigoureux. Chacun connaît des cas authentiques oit une violation involontaire d'une prohibition de ce genre a été suivie effectivement d'un châtiment automatique. Le malfaiteur innocent qui a, par exemple, mangé de la chair d'un animal prohibé, tombe dans un état de profonde dépression, attend la mort et finit réellement par mourir. Les prohibitions portent pour la plupart sur les objets comestibles, sur la liberté des mouvements et des communications. Dans certains cas, elles paraissent rationnelles, visent à imposer des abstentions et des privations, dans d'autres leur contenu reste tout à fait incompréhensible, car elles portent sur des détails sans valeur, semblent ne constituer qu'une sorte de cérémonial. Toutes ces prohibitions semblent reposer sur une théorie, d'après laquelle elles seraient nécessaires, parce que certaines personnes et certaines choses possèdent une force dangereuse qui se transmet par contact,

comme une contagion. Tel homme ou telle chose possède cette force à un degré plus prononcé que tel autre homme ou telle autre chose, et le danger est proportionnel à la différence qui existe entre les deux charges. Ce qu'il y a de plus bizarre dans tout cela, c'est que celui qui a eu le malheur de violer une de ces prohibitions, devient lui-même prohibé et interdit, comme s'il avait reçu la totalité de la charge dangereuse. Cette force est inhérente à toutes les personnes qui présentent quelque chose de particulier, aux rois, aux prêtres, aux nouveau-nés ; elle est inhérente à tous les états quelque peu exceptionnels, tels que la menstruation, la puberté, la naissance ; ou à des états mystérieux,. tels que la maladie, la mort, à tout ce qui est susceptible de se répandre et de semer la contagion.

Sont « tabou » toutes les personnes, toutes les localités, tous les objets et tous les états passagers qui possèdent cette mystérieuse propriété ou en sont la source. Est encore ce tabou » la prohibition motivée par cette propriété ; est enfin « tabou », au sens littéral du mot, tout ce qui est à la fois sacré, dépassant la nature des choses ordinaires, et dangereux, impur, mystérieux.

Ce mot et le système qu'il désigne expriment un ensemble de faits de la vie psychique dont le sens semble nous échapper. Nous sommes tentés de croire de prime abord que ces faits ne peuvent nous devenir intelligibles, tant que nous n'aurons pas examiné, d'un peu plus près la croyance aux esprits et aux démons, si caractéristique de ces cultures primitives.

Mais, au fait, en quoi cette énigme du tabou peut-elle nous intéresser ? À mon avis, elle doit nous intéresser, non seulement parce que tout problème psychologique mérite qu'on cherche sa solution, mais pour d'autres raisons encore. Nous avons une vague idée que le tabou des sauvages de la Polynésie ne nous est pas aussi étranger que nous étions disposés à le croire tout d'abord ; que les prohibitions, édictées par la coutume et par la morale, auxquelles nous obéissons nous-mêmes, se rapprochent, dans leurs traits

essentiels, du tabou primitif et que l'explication de la nature propre du tabou pourrait projeter une certaine lumière sur l'obscure origine de notre propre « impératif catégorique ».

Aussi allons-nous écouter avec une attention d'autant plus tendue et un intérêt d'autant plus vif ce qu'un savant comme W. Wundt nous dira concernant sa manière de concevoir le tabou, dont il nous promet d'explorer jusqu'aux « racines dernières » [29].

La notion du tabou, dit Wundt, « embrasse tous les usages dans lesquels s'exprime la crainte inspirée par certains objets, en rapport avec les actes se rattachant à ces objets » [30].

Et ailleurs : « Si nous entendons par tabou, conformément au sens général du mot, toute prohibition, imposée par l'usage et la coutume ou formulée dans des lois, de toucher à un objet, de s'en emparer ou de se servir de certains mots défendus... », on peut dire qu'il n'existe pas de peuple, qu'il n'existe Pas de phase de culture qui ne reconnaissent les effets préjudiciables résultant de la violation du tabou.

Wundt explique ensuite pourquoi il lui paraît plus rationnel d'étudier la nature du tabou d'après les conditions primitives des sauvages australiens que d'après la culture supérieure des peuples polynésiens. Il range les prohibitions tabou des Australiens en trois classes, selon qu'elles se rapportent à des animaux, à des hommes ou à d'autres objets. Le tabou des animaux, qui consiste essentiellement dans la prohibition de les tuer et de les consommer, forme le noyau du totémisme [31]. Le tabou des hommes présente un caractère essentiellement différent. Il est limité d'avance à. des conditions exceptionnelles dans la vie de l'homme tabou. C'est ainsi que des adolescents sont tabou pendant la célébration de leur maturité, les femmes pendant la menstruation et immédiatement après les

29 *Völkerpsychologie*, vol. II : Mythus und Religion, II, pp. 300 et suiv.

30 L. c., p. 231.

31 Voir à ce sujet le premier et le dernier chapitre de ce livre.

couches ; sont encore tabou les enfants nouveau-nés, les malades et, surtout, les morts. De même, les objets dont un homme se sert constamment, ses habits, ses outils, ses armes sont, d'une façon permanente, tabou pour tous les autres. Le nouveau nom qu'un garçon reçoit au moment de son initiation à la maturité constitue en Australie sa propriété la plus personnelle : aussi ce nom doit-il être tenu secret. Les tabou de la troisième catégorie, c'est-à-dire ceux qui se rapportent à des arbres, des plantes, des maisons, des localités, sont plus variables et ne semblent soumis qu'à une règle : est tabou tout ce qui, pour une raison quelconque, inspire la crainte ou l'inquiétude.

En ce qui concerne les modifications que le tabou a subies dans la culture plus riche des Polynésiens et de l'archipel malais, Wundt lui-même reconnaît qu'elles ne sont pas profondes. La différenciation sociale plus prononcée de ces peuples se manifeste en ce que chefs, rois et prêtres exercent un tabou particulièrement efficace et subissent eux-mêmes le plus fortement la contrainte du tabou.

Mais les sources véritables du tabou doivent être cherchées plus profondément que dans les intérêts des classes privilégiées : « le tabou provient de, la même source que les instincts les plus primitifs et les plus durables de l'homme : *de la crainte de l'action de forces démoniaques* [32] ». « N'étant primitivement que la crainte, devenue objective, de. la puissance démoniaque, supposée cachée dans l'objet tabou, le tabou défend d'irriter cette puissance et ordonne, toutes les fois qu'il a été violé, sciemment ou non, d'écarter la vengeance du démon ».

Peu à peu le tabou devient une puissance indépendante, distincte du démonisme. Il devient la contrainte imposée par la tradition et la coutume et, en dernier lieu, par la loi. « Mais le commandement qui se dissimule, inexprimé, derrière les prohibitions

32 L. c., p. 307.

tabou variant d'une localité à l'autre et d'une époque à l'autre est, au début, celui-ci : évite la colère des démons ».

Wundt nous apprend ainsi que le tabou est une expression et une conséquence de la croyance des peuples primitifs aux Puissances démoniaques. Ultérieurement, le tabou se serait détaché de cette racine et ne serait resté une puissance qu'en vertu d'une sorte d'inertie psychique ; ainsi le tabou serait même la racine de nos propres prescriptions morales et de nos propres lois. Bien que la première de ces propositions ne soit guère de nature à soulever des objections, je ne crois pas être en désaccord avec un grand nombre de mes lecteurs en déclarant que l'explication donnée par Wundt nous laisse déçus. Expliquer le tabou de la sorte, ce n'est pas remonter à la source même des représentations tabou et montrer ses racines dernières. Ni l'angoisse ni les démons ne peuvent être considérés en psychologie comme causes premières. Il faut remonter plus loin encore. Il en serait autrement, si les démons avaient une existence réelle ; mais nous savons que, tout comme les dieux, ils sont des créations des forces psychiques de l'homme, et il s'agît de connaître leur provenance et la substance dont ils sont faits.

Sur la double signification du tabou, Wundt exprime des idées intéressantes, mais qui laissent à désirer au point de vue de la clarté. Il pense que dans la phase primitive du tabou, il n'existe pas encore de séparation entre *sacré* et impur. C'est pourquoi ces notions n'existent pas avec la signification qu'elles n'ont pu revêtir que plus tard, par suite de l'opposition qui s'est formée entres elles. L'homme, l'animal, la localité frappés de tabou sont démoniaques, mais non sacrés, et ne sont, par conséquent, pas encore impurs, au sens plus tardif de ce mot. C'est à cette signification intermédiaire, c'est-à-dire à celle de démoniaque, de ce qui ne doit pas être touché, que convient bien l'expression tabou, car elle fait ressortir un caractère qui restera toujours commun au sacré et à l'impur : la crainte du contact. Mais cette communauté persistante d'un caractère

important montre également qu'il y avait au début entre les deux domaines, celui du sacré et celui de l'impur, une concordance allant jusqu'à la fusion, et que c'est seulement plus tard, sous l'action de nouvelles conditions, que s'est effectuée la différenciation qui a créé une opposition entre les deux domaines.

La croyance, inhérente au tabou primitif, à une puissance démoniaque cachée dans l'objet et se vengeant du contact qu'on lui inflige ou de l'usage prohibé qu'on en fait par l'ensorcellement du coupable, n'est en effet que la crainte objectivée. Celle-ci n'a pas encore subi le dédoublement, qui se produit à une phase de développement plus avancée, en *vénération* et exécration.

Mais comment se produit ce dédoublement ? Parallèlement à la succession de deux phases mythologiques, dont la première, au lieu de disparaître complètement, lorsque la seconde est réalisée, persiste sous une forme à laquelle on accorde désormais une valeur inférieure, de plus en plus nuancée de mépris. Dans la mythologie, on observe généralement ce fait qu'une phase antécédente, tout en ayant été dépassée et refoulée (et peut-être pour cette raison même) par une phase supérieure, se maintient à côté de celle-ci sous une forme pour ainsi dire effacée et diminuée, de sorte que les objets de sa vénération se transforment en objets d'exécration [33].

Les autres considérations de Wundt ont trait aux rapports entre les représentations tabou d'un côté, la purification et le sacrifice, de l'autre.

2.

Celui qui abordera le problème du tabou, armé des données de la psychanalyse, c'est-à-dire des données fournies par l'examen de la partie inconsciente de notre vie psychique, s'apercevra, après une courte réflexion, que les phénomènes dont il s'agit ne lui sont pas inconnus. Il connaît des personnes qui se sont créé elles-mêmes des

33 L. c., p. 313.

prohibitions tabou individuelles, prohibitions qu'elles observent aussi rigoureusement que le sauvage obéit aux prohibitions communes à sa tribu ou à sa société. Si notre psychanalyste n'était pas habitué à désigner ces personnes sous le nom de malades atteints d'une névrose obsessionnelle, il trouverait que le nom de « Maladie du tabou » convient très bien pour caractériser leur état. Les recherches psychanalytiques lui ont appris tant de choses sur cette maladie obsessionnelle, sur son étiologie clinique et sur les éléments essentiels de son mécanisme psychologique qu'il ne pourra pas résister à la tentation d'appliquer aux phénomènes correspondants de la psychologie collective les données qu'il a acquises dans le domaine de la psychanalyse.

Il y a cependant une réserve à formuler au sujet de cette tentative. L'analogie entre le tabou et la névrose obsessionnelle peut être purement extérieure, ne porter que sur les manifestations symptomatiques, sans s'étendre à leur nature même. La nature aime à se servir des mêmes formes pour réaliser les combinaisons chimiques les plus variées, qu'il s'agisse de bancs de corail ou de plantes, voire de certains cristaux ou de certains dépôts chimiques. Ce serait évidemment agir d'une façon trop hâtive et peu efficace que de conclure de l'analogie des conditions mécaniques à une affinité de nature. Tout en tenant compte de cette réserve, nous ne devons cependant pas renoncer à la comparaison que nous venons de suggérer.

La première ressemblance, et la plus frappante, entre les prohibitions obsessionnelles (chez les nerveux) et la tabou consiste en ce que ces prohibitions sont aussi peu motivées que le tabou et ont des origines tout aussi énigmatiques. Ces prohibitions ont surgi un jour, et depuis lors l'individu est obligé de subir leur contrainte en vertu d'une angoisse irrésistible. Une menace extérieure de châtiment est superflue, car le sujet possède une certitude intérieure (conscience) que la violation de la prohibition sera suivie d'un

malheur intolérable. Tout ce que les malades obsédés sont à même de dire, c'est qu'ils ont un pressentiment indéfinissable que la violation serait une cause de préjudice grave pour une personne de leur entourage. Ils sont incapables de dire de quelle nature peut être ce préjudice, et encore ce renseignement si vague n'est-il obtenu que plus tard, lors des actions (dont nous parlerons plus loin) de préservation et d'expiation, et non à propos des prohibitions elles-mêmes.

La prohibition principale, centrale de la névrose est, comme dans le tabou, celle du contact, d'où son nom, *délire de toucher.* La prohibition ne porte pas seulement sur l'attouchement direct du corps, mais s'étend à toutes les actions que nous définissons par l'expression figurée : se mettre en contact, venir en contact. Tout ce qui oriente les idées vers ce qui est prohibe, c'est-à-dire tout ce qui provoque un contact purement abstrait ou mental, est prohibé au même titre que le contact matériel lui même ; on retrouve la même extension du sens dans le tabou.

L'intention de quelques-unes de ces prohibitions est assez facilement intelligible ; d'autres, au contraire, apparaissent incompréhensibles, stupides, absurdes. Nous donnons à ces prohibitions le nom de « cérémoniales » et nous trouvons que les coutumes tabou présentent les mêmes variétés,

Les prohibitions obsessionnelles sont susceptibles de grands déplacements ; elles utilisent toutes les voies possibles pour s'étendre d'un objet à l'autre dans un ensemble donné et le rendre son tour, selon l'expression d'une de mes malades, « impossible ». Le monde entier finit quelquefois par être frappé d'impossibilité. Les malades obsédés se comportent comme si les personnes et les choses « impossibles » *étaient* les sources d'une dangereuse contagion, prête à s'étendre par contact à tout ce qui se trouve dans le voisinage. Nous avons relevé précédemment dans le tabou les mêmes caractères de contagiosité et de transmissibilité. Nous savons

aussi que quiconque a violé un tabou en touchant à un objet tabou devient, lui-même tabou et personne ne doit entrer en contact avec lui.

Je juxtapose deux exemples de transmission (ou plutôt, de déplacement) de la prohibition. L'un de ces exemples est emprunté à la vie des Maori, l'autre à une observation faite sur une de mes malades, atteinte de névrose obsessionnelle.

« Un chef Maori ne cherchera jamais à raviver le feu par son souffle, car son souffle sacré communiquera sa force au feu, au pot qui est sur le feu, aux aliments qui cuisent dans le pot, à la personne qui mangera de ces aliments, ce qui entraînera la mort de la personne qui aura mangé de ces aliments préparés dans le pot chauffé sur le feu que le chef aura ravivé de son souffle sacré et dangereux » [34].

Quant à ma malade, elle exige que l'objet que son mari vient d'acheter soit éloigné de la maison, sans quoi le séjour dans cette maison lui sera impossible. Elle sait en effet que cet objet a été acheté dans une boutique située, par exemple, dans la rue des Cerfs. Or une de ses amies, habitant aujourd'hui une ville lointaine et qu'elle avait connue autrefois sous son nom de jeune fille, s'appelle maintenant Mme Cerf. Cette amie lui est, aujourd'hui « impossible », tabou, et l'objet acheté ici, à Vienne, est aussi tabou que l'amie elle-même avec laquelle elle ne veut avoir aucun rapport.

De même que les prohibitions tabou, les prohibitions obsessionnelles apportent dans la vie des malades d'énormes privations et restrictions ; mais certaines de ces prohibitions peuvent être levées grâce à l'accomplissement de certaines actions ayant, elles aussi, un caractère obsessionnel et qui sont incontestablement des actions de repentir, d'expiation, de préservation, de purification. La plus usitée de ces actions obsessionnelles est l'ablution (ablution obsessionnelle). Il en est de même de certaines prohibitions tabou

34 Frazer : *The golden baugh, II : Taboo and the perils of the soul,* 1911, p. 136.

qui peuvent, elles aussi, être remplacées ou dont la violence peut être expiée par la « cérémonie » de la lustration.

Résumons les points sur lesquels porte la ressemblance entre les coutumes tabou et les symptômes de la névrose obsessionnelle. Ces points sont au nombre de quatre : 1° absence de motivation des prohibitions ; 2° leur fixation en vertu d'une nécessité interne ; 3° leur facilité de déplacement et contagiosité des objets prohibés ; 4° existence d'actions et de commandements cérémoniaux découlant des prohibitions.

Or, la psychanalyse nous a fait connaître l'histoire clinique et le mécanisme psychique des cas de névrose obsessionnelle. En ce qui concerne la première, voici comment elle se présente dans un cas typique de délire du toucher : tout à fait au début, dans la toute première enfance, s'est manifesté un intense plaisir de toucher, dont le but était beaucoup plus spécial qu'on ne serait porté à le croire. À ce plaisir n'a pas tardé à s'opposer une prohibition *extérieure* portant sur la réalisation de ce contact [35]. La prohibition a été acceptée, parce qu'elle pouvait s'appuyer sur d'importantes forces intérieures [36] ; elle s'est montrée plus forte que la tendance qui se manifestait dans le contact. Mais étant donné la constitution psychique primitive de l'enfant, la prohibition n'a pas réussi à supprimer totalement la tendance. Elle n'a réussi qu'à refouler celle-ci, c'est-à-dire le plaisir de toucher, et à la reléguer dans l'inconscient. Prohibition et tendance ont donc subsisté : la tendance, parce qu'elle était seulement refoulée, non supprimée ; la prohibition, parce que sans elle la tendance aurait pénétré dans la conscience et lui aurait imposé sa réalisation. Il en est résulté une situation sans issue, une fixation psychique, et tout ce qui a suivi peut être expliqué par le conflit entre la prohibition et la tendance.

35 L'un et l'autre, le plaisir et la prohibition, portaient sur l'attouchement des organes génitaux.

36 Sur les rapports avec les personnes aimées dont émanait la prohibition.

Le principal trait caractéristique de la constellation psychologique ainsi fixée consiste en ce qu'on pourrait appeler l'attitude *ambivalente*[37] de l'individu à l'égard d'un objet lui appartenant, à l'égard de l'une de ses propres actions. Il est toujours tenté d'accomplir cette action - l'attouchement -, mais-il en est chaque fois retenu par l'horreur qu'elle lui inspire. L'opposition entre les deux courants n'est pas facile à aplanir, car (et c'est tout ce que nous pouvons dire) leur localisation dans la vie psychique est telle qu'une rencontre, une collision entre eux est impossible. La prohibition est nettement présente à la conscience, tandis que le plaisir de toucher, qui subsiste cependant d'une façon permanente, est inconscient, la personne ne sachant rien sur lui. Si cet état psychologique n'existait pas, une ambivalence ne pourrait ni se maintenir aussi longtemps ni amener les conséquences dont nous venons de parler.

Dans l'histoire clinique qui vient d'être résumée, nous avons relevé comme un fait essentiel la prohibition s'affirmant et s'imposant dès la toute première enfance ; toute l'évolution ultérieure de la névrose est déterminée par le mécanisme du refoulement qui s'est effectué à cette époque de la vie. Le refoulement de la tendance ayant été suivi d'oubli (amnésie), la motivation de la prohibition, devenue consciente, reste inconnue, et toutes les tentatives de décomposition, d'analyse mentale de cette motivation ne peuvent que rester stériles, faute d'un point d'appui auquel elles puissent se raccrocher. La prohibition doit sa force, son caractère obsédant précisément aux rapports qui existent entre elle et sa contre-partie, c'est-à-dire le désir non satisfait, mais dissimulé ; ce caractère découle donc d'une nécessité intérieure dans laquelle la conscience est incapable de pénétrer. La transmissibilité et la faculté d'expansion de la prohibition reflètent un processus qu'accomplit le désir inconscient et que les conditions psychologiques de l'inconscient favorisent particulièrement. La tendance-désir se

37 Selon l'excellente expression de Bleuler.

déplace constamment, pour échapper à l'interdiction dont elle est frappée et elle cherche à remplacer ce qui lui est défendu par des substitutions : objets de substitution ou actes de substitution. La prohibition suit ces déplacements et se fixe successivement sur tous les nouveaux buts choisis par le désir. À chaque pas en avant de la libido refoulée, la prohibition réagit par une nouvelle aggravation. La neutralisation réciproque des deux forces en lutte provoque le besoin d'une dérivation, d'une diminution de la tension existante, et c'est par ce besoin que s'explique la motivation des actes obsessionnels. Dans la névrose, ces actes sont manifestement des compromis : d'une part, des témoignages de repentir, des efforts d'expiation ; d'autre part, des actes de substitution par lesquels le désir cherche à se dédommager de ce qui lui est interdit. C'est une loi de la névrose que ces actes obsessionnels se mettent de plus en plus au service du désir et se rapprochent de plus en plus de l'action primitivement prohibée.

Essayons maintenant d'analyser le tabou, comme s'il était de la même nature que les prohibitions obsédantes de nos malades. Nous devons savoir d'avance que beaucoup des prohibitions tabou dont nous aurons à nous occuper sont de nature secondaire, représentent des formes modifiées, dérivées et déplacées de prohibitions primitives ; aussi devrons-nous nous contenter de projeter un peu de lumière sur quelques-unes seulement des prohibitions les plus primitives et les plus importantes. En outre, seule la constatation d'une différence trop profonde entre la situation du sauvage et celle du névrosé sera pour nous une raison d'exclure la possibilité d'une complète analogie et d'une assimilation faisant coïncider point par point la prohibition tabou et la prohibition obsessionnelle.

Nous pouvons nous dire tout d'abord que c'est poser des questions dépourvues de sens que d'interroger les sauvages sur la motivation de leurs prohibitions, sur la genèse du tabou. D'après ce que nous avons supposé, ils doivent être incapables de nous

renseigner sur ce sujet, car il s'agit d'une motivation « inconsciente ». Or, d'après ce que nous savons des prohibitions obsessionnelles, voici comment nous pouvons reconstituer l'histoire du tabou. Les tabou seraient des prohibitions très anciennes qui auraient été autrefois imposées du dehors à une génération d'hommes primitifs, qui auraient pu aussi lui être inculquées par une génération antérieure. Ces prohibitions portaient sur des activités qu'on devait avoir une grande tendance à accomplir. Elles se sont ensuite maintenues de génération en génération, peut-être seulement à la faveur de la tradition, transmise par l'autorité paternelle et sociale. Il se peut aussi qu'elles soient devenues une partie « organique » de la vie psychique des générations ultérieures. Il est impossible de décider, dans le cas dont nous nous. occupons, s'il s'agit d'une sorte d' « idées innées », ni si ces idées ont déterminé la fixation du tabou à elles seules ou en collaboration avec l'éducation. Mais le maintien du tabou a eu pour effet que le désir primitif de faire ce qui est tabou a persisté chez ces peuples. Ceux-ci ont donc adopté à l'égard de leurs prohibitions tabou une *attitude ambivalente ;* leur inconscient serait heureux d'enfreindre ces prohibitions, mais ils craignent de le faire ; et ils le craignent, parce qu'ils voudraient le faire, et la crainte est plus forte que le désir. Mais chez chaque individu faisant partie du peuple le, désir est aussi inconscient que chez le névrosé.

Les prohibitions tabou les plus anciennes et les plus importantes sont représentées par les deux lois fondamentales (la totémisme : on ne doit pas tuer l'animal totem et on doit éviter les rapports sexuels avec des individus du sexe opposé appartenant au même totem.

Telles devaient donc être les tentations les plus anciennes et les plus fortes des hommes. Cela, nous ne pourrons le comprendre et nous ne pourrons, par conséquent, vérifier nos suppositions sur des exemples, tant que le sens et l'origine du système totémique nous

resteront totalement inconnus. Mais celui qui est au courant des données de l'étude psychanalytique, appliquée à l'individu, ne manquera pas de constater dans l'énoncé même des deux genres de tabou et dans leurs coïncidences une allusion à quelque chose que les psychanalystes considèrent comme le centre des désirs sur lesquels repose la vie infantile et comme le noyau de la névrose.

La variété des phénomènes tabou, qui a provoqué les essais de classification cités plus haut, fait place à l'unité, si nous faisons reposer tous ces phénomènes sur la base commune suivante : le tabou est un acte prohibé, vers lequel l'inconscient est poussé par une tendance très forte.

Nous savons, sans le comprendre, que quiconque fait ce qui en défendu, viole le tabou, devient tabou lui-même. Mais comment concilions-nous ce fait avec ces autres que le tabou s'attache non seulement aux personnes ayant fait ce qui est défendu, mais aussi à des personnes se trouvant dans des situations spéciales, à ces situations mêmes et à des objets inanimés ? Quelle est donc cette propriété si dangereuse qui reste toujours semblable à elle-même, malgré la diversité des conditions ? Il ne peut s'agir que d'une chose : d'un facteur qui attise les désirs de l'homme et l'induit dans la tentation d'enfreindre la prohibition.

L'homme qui a enfreint un tabou devient tabou lui. même, car il possède la faculté dangereuse d'inciter les autres à suivre son exemple. Il éveille la jalousie et l'envie : pourquoi ce qui est défendu aux autres serait-il permis à lui ? Il est donc réellement *contagieux,* pour autant que son exemple pousse à l'imitation, et c'est pourquoi il doit lui-même être évité.

Mais sans même avoir enfreint un tabou, l'homme peut devenir tabou, d'une façon permanente ou passagère, parce qu'il se trouve dans une situation capable d'exciter les désirs défendus des autres, de faire naître chez eux le conflit entre les deux extrêmes de leur ambivalence. La plupart des situations et des états exceptionnels

appartiennent à cette catégorie et possèdent cette force dangereuse. Chacun envie le roi ou le chef pour ses privilèges ; et il est probable que chacun voudrait être roi. Le cadavre, le nouveau-né, la femme dans ses états de souffrance attirent, par leur impuissance à se défendre, l'individu qui vient d'atteindre sa maturité et qui y voit une source de nouvelles jouissances. C'est pourquoi toutes ces personnes et tous ces états sont tabou ; il ne convient pas de favoriser, d'encourager la tentation.

Et, maintenant, nous comprenons aussi pourquoi les forces « Mana » de différentes personnes se repoussent réciproquement. Le tabou d'un roi est trop fort pour son sujet, car la différence sociale qui les sépare est trop grande. Mais un ministre peut assumer, entre l'un et l'autre, le rôle d'un intermédiaire inoffensif. Traduit du langage tabou dans celui de la psychologie normale ceci veut dire : le sujet, qui redoute l'énorme tentation que peut présenter pour lui le contact avec le roi, peut supporter le commerce avec le fonctionnaire qui lui inspire moins d'envie et qu'il croit peut-être pouvoir égaler lui-même un jour. Quant au ministre, l'envie qu'il peut nourrir à l'égard du roi est contre-balancée par la conscience du pouvoir dont il est investi lui-même. C'est ainsi que les petites différences entre les forces magiques respectives sont moins à craindre que les grandes.

On comprend, en outre, fort bien pourquoi la transgression de certaines prohibitions tabou présente un danger social et constitue un crime qui doit être puni ou expié par tous les membres de la société, s'ils veulent échapper à ses désastreuses conséquences. Le danger dont il s'agit nous apparaîtra comme réel, si nous mettons les velléités conscientes à la place des désirs inconscients. Il consiste dans la possibilité de l'imitation qui aurait pour conséquence la dissolution de la société. En laissant la violation impunie, les autres s'apercevraient qu'ils veulent faire la même chose que le malfaiteur.

Que, dans la prohibition tabou, l'attouchement joue le même rôle que dans le délire du toucher, bien que le sens caché de la première ne puisse en aucune façon être aussi spécial que dans la névrose, - il n'y a là rien qui doive nous étonner. L'attouchement est le commencement de toute tentative de s'emparer d'une personne ou d'une chose, de l'assujettir, d'en tirer des services exclusifs et personnels.

Nous avons expliqué le pouvoir contagieux, inhérent au tabou, par la faculté qu'il possède d'induire en tentation, de pousser à l'imitation. Ceci ne semble pas s'accorder avec le fait que le pouvoir contagieux du tabou se manifeste avant tout par sa transmission à des objets, qui, de ce fait, deviennent eux-mêmes tabou.

Dans la névrose, cette transmissibilité du tabou se reflète dans la tendance, (lue nous connaissons déjà, du désir inconscient à se fixer, par voie d'association, à des objets toujours nouveaux. Nous constatons ainsi qu'à la dangereuse force magique du « Mana » correspondent deux forces plus réelles, à savoir celle qui rappelle à l'homme ses désirs défendus et celle, en apparence plus importante, qui le pousse à violer la prohibition au profit du désir. Mais ces deux forces se fondent de nouveau en une seule, si nous admettons que la vie psychique primitive est ainsi faite que l'éveil du souvenir touchant l'acte prohibé détermine l'éveil de la tendance à accomplir cet acte. Dans cette hypothèse, il y aurait coïncidence entre les souvenirs et les tentations. On doit également admettre que lors. que l'exemple d'un homme ayant transgressé une prohibition égare un autre homme, en lui faisant commettre la même faute, c'est parce que la désobéissance à la prohibition s'est propagée comme un mal contagieux à la manière d'un tabou qui se transmet d'une personne à un objet, et de cet objet à un autre.

Lorsque la violation d'un tabou peut-être redressée par une expiation ou un repentir, qui signifient la *renonciation à* un bien ou à une liberté, nous obtenons la preuve que l'obéissance à la

prescription tabou était elle-même une renonciation à quelque chose qu'on aurait volontiers désiré. La non-observation d'une renonciation est expiée par une renonciation portant sur autre chose. En ce qui concerne le cérémonial tabou, nous tirerons de cette considération la conclusion que le repentir et l'expiation sont des cérémonies plus primitives que la purification.

Résumons maintenant ce que nous gagnons, au point de vue de l'intelligence du tabou, grâce à sa comparaison avec la prohibition obsessionnelle du névrosé. Le tabou est une prohibition très ancienne, imposée du dehors (par une autorité) et dirigée contre les désirs les plus intenses de l'homme. La tendance à la transgresser persiste dans son inconscient ; les hommes qui obéissent au tabou ont une ambivalence à l'égard de ce qui est tabou. La force magique, attribuée au tabou, se réduit au pouvoir qu'il possède d'induire l'homme en tentation ; elle se comporte comme une contagion, parce que l'exemple est toujours contagieux et que le désir défendu se déplace dans l'inconscient sur un autre objet. L'expiation de la violation d'un tabou par une renonciation prouve que c'est une renonciation qui est à la base du tabou.

3.

Et, maintenant, nous voudrions savoir quelle valeur il convient d'attacher à notre comparaison entre le tabou et la névrose et à la conception du tabou qui se dégage de cette comparaison. il est évident que cette valeur ne peut être appréciable que si notre conception présente un avantage qu'il est impossible d'obtenir autrement, et nous permet de comprendre le tabou mieux que ne le font tous les autres essais d'explication. Nous pourrions dire que nous avons déjà fourni, dans ce qui précède, la preuve de la supériorité de notre conception ; mais nous allons essayer de l'affermir, en appliquant cette conception à l'explication des détails mêmes des prohibitions et coutumes tabou.

Il est vrai que nous pouvons procéder encore d'une autre manière. Nous pourrions notamment rechercher si une partie des prémisses que nous avons étendues de la névrose au tabou, et des conséquences que nous avons tirées de cette extension ne peuvent pas être obtenues directement par l'examen des phénomènes du tabou. Il ne nous reste qu'à décider de la direction dans laquelle nous allons engager nos recherches. L'affirmation, d'après laquelle le tabou proviendrait d'une très ancienne prohibition qui a été autrefois imposée du dehors, ne se laisse évidemment pas démontrer. Aussi nous appliquerons-nous plutôt à rechercher si le tabou est vraiment subordonné aux mêmes conditions que celles dont l'étude de la névrose obsessionnelle nous a révélé l'existence. Comment avons-nous obtenu, quant à la névrose, la connaissance de ces facteurs psychologiques ? Par l'étude analytique des symptômes, surtout par celle des actions obsédantes, des mesures de préservation et des prohibitions obsessionnelles. Nous avons trouvé que ces actions, mesures et prohibitions présentent des caractères qui autorisent à leur assigner pour source des tendances et des désirs *ambivalents,* soit que ces caractères correspondent simultanément aussi bien au désir qu'au contre-désir, soit qu'ils se trouvent de préférence au service de l'une des deux tendances opposées. Si donc il nous était possible de découvrir la même ambivalence, le même conflit entre deux tendances opposées dans les prescriptions tabou, ou de montrer dans certaines de ces prohibitions, comme dans les actes obsédants, l'expression simultanée de ces deux tendances, l'analogie psychologique entre le tabou et la névrose obsessionnelle serait à peu près complète.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les deux prescriptions tabou fondamentales sont inaccessibles à notre analyse, parce qu'elles se rattachent au totémisme ; d'autres prescriptions sont d'origine secondaire et, pour cette raison, ne nous intéressent pas. Le tabou a notamment fini par devenir, chez les peuples dont nous

nous occupons, la forme habituelle de la législation et par être mis au service de tendances sociales qui sont certainement plus récentes que le tabou lui-même : tel est, par exemple le cas des tabou imposés par des chefs et des prêtres et destinés à perpétuer propriétés et privilèges. Il n'en reste pas moins un groupe important de prescriptions sur lesquelles peut porter notre examen : ce sont principalement les tabou se rattachant *a)* aux *ennemis, b)* aux *chefs, c)* aux *morts.* Quant aux matériaux qui s'y rapportent, je les emprunte à l'excellente collection réunie par J.-G. Frazer et publiée dans son grand ouvrage *The golden baugh* [38].

a) Attitude à l'égard des ennemis

Ceux qui étaient portés à attribuer aux peuples sauvages une cruauté impitoyable et sans merci à l'égard de leurs ennemis, apprendront avec d'autant plus d'intérêt que chez eux aussi le meurtre d'un homme ne pouvait être accompli sans l'observation de certaines prescriptions qui font partie des coutumes tabou. Il est facile de ranger ces prescriptions en quatre groupes, selon qu'elles exigent : *1°* la réconciliation avec l'ennemi tué ; *2°* des restrictions ; *3°* des actions d'expiation, de purification après l'accomplissement du meurtre ; *4°* certaines pratiques cérémoniales. Que ces coutumes tabou aient été générales ou non chez les peuples dont nous nous occupons, - c'est ce que les informations incomplètes que nous possédons ne nous permettent pas de dire avec certitude. La question est d'ailleurs sans intérêt, étant donné le but que nous pour suivons. Il y a toutefois lieu d'admettre qu'il s'agit de coutumes assez répandues, et non de phénomènes isolés.

Les *coutumes de réconciliation,* qui sont observées dans l'île Timor, après le retour victorieux d'une horde guerrière portant des têtes d'ennemis tués, sont particulièrement intéressantes, en raison des graves restrictions qui sont, en outre, imposées aux chef de l'expédition (voir plus loin). Lors de la rentrée triomphale des

38 Troisième édition, 2e partie : *Taboo and the perils of the soul,* 1911.

vainqueurs, des sacrifices sont faits pour apaiser les âmes des ennemis, faute de quoi on doit s'attendre à des malheurs pour les vaincus. Une danse est exécutée, accompagnée d'un chant dans lequel on pleure l'ennemi abattu et implore son pardon : « Ne sois pas en colère contre nous, parce que nous avons ici, avec nous, ta tête ; si la chance ne nous avait pas été favorable, ce sont probablement nos têtes à nous qui seraient aujourd'hui exposées dans ton village. Nous t'avons offert un sacrifice pour t'apaiser. Et, maintenant, ton esprit doit être content et nous laisser en paix. Pourquoi as-tu été notre ennemi ? N'aurions-nous pas mieux fait de rester amis ? Ton sang n'aurait pas été répandu ni ta tête coupée. » [39]

On retrouve la même coutume chez les Palous, à Célèbes ; les Gallas offrent en sacrifice aux esprits leurs ennemis tués, avant de rentrer dans leur village natal. (D'après Paulitschke *-Ethnographie-Nordostafrikas).*

D'autres peuples ont trouvé le moyen de se faire de leurs ennemis tués des amis, des gardiens et des protecteurs. Ce moyen consiste à soigner avec tendresse les têtes coupées, ce dont se vantent certaines tribus sauvages de Bornéo. Lorsque les Dayaks de la côte de Sarawak rapportent chez eux, en revenant d'une expédition, la tête d'un ennemi, celle-ci est traitée pendant des mois avec toutes sortes d'amabilités, appelée des noms les plus doux et les plus tendres que possède le langage. On introduit dans sa bouche les meilleurs morceaux des repas, des friandises, des cigares. On la prie instamment d'oublier ses anciens amis et d'accorder tout son amour à ses nouveaux hôtes, car elle fait maintenant partie de leur maison, On se tromperait, si l'on voyait une intention ironique dans cette coutume macabre qui nous parait si horrible [40].

Les observateurs ont été frappés par le deuil auquel se livrent les tribus sauvages de l'Amérique du Nord en l'honneur de l'ennemi

39 Frazer, l. c., p. 106.

40 Frazer, *Adonis, Attis, Osiris*, p. 248, 1907. D'après Hugh Low, Sarawak, London, 1848.

tué et scalpé. À partir du jour où un Choctaw a tué un ennemi, commence pour lui une période de deuil qui dure des mois et pendant laquelle il s'impose de graves restrictions. Il en est de même chez les Indiens Dakotas. Après avoir commémore par 16 deuil leurs propres morts, raconte un observateur, les Osages prennent le deuil de l'ennemi, comme s'il avait été un ami [41].

Avant de parler des autres coutumes tabou se rapportant à la manière de traiter les ennemis, nous devons prendre position contre une objection possible. Les raisons qui dictent ces prescriptions d'apaisement, nous dira-t-on avec Frazer et d'autres, sont assez simples et n'ont rien à voir avec l'« ambivalence ». Ces peuples sont dominés par la terreur superstitieuse que leur inspirent les esprits des morts, terreur que l'antiquité classique connaissait également et que le grand dramaturge anglais a exprimée dans les hallucinations de Macbeth et de Richard III. De cette superstition découleraient logiquement toutes les prescriptions d'apaisement, ainsi que les restrictions et les expiations dont il sera question plus loin ; en faveur de cette conception plaideraient encore les cérémonies réunies dans le quatrième groupe, qui ne sauraient être interprétées que comme des efforts en vue de chasser les esprits des morts poursuivant les meurtriers [42]. D'ailleurs, les sauvages ne manquent pas une occasion d'avouer directement l'angoisse qu'ils éprouvent devant les esprits des ennemis tués, angoisse à laquelle ils font eux-mêmes remonter ces coutumes tabou.

Cette objection parait en effet très naturelle, et si elle était sans réplique, nous pourrions faire l'économie d'une tentative d'explication. Nous aurons à nous en occuper plus tard ; ici nous nous bornerons à lui opposer la manière de voir qui se dégage des prémisses ayant servi de point de départ à nos précédentes

41 J. 0. Dorsay, chez Frazer, *Taboo,* etc., p. *181.*

42 Frazer : T*aboo,* etc., p. 169 et suivantes ; p. 174. Ces cérémonies consistent à frapper avec des boucliers, à crier, à pousser des hurlements, à produire toutes sortes de bruits avec tous les instruments possibles.

considérations sur le tabou. Nous tirons de toutes ces prescriptions la conclusion que dans l'attitude à l'égard de l'ennemi se manifestent encore d'autres sentiments, que ceux de simple hostilité. Nous y voyons des expressions de repentir, d'hommage à l'ennemi, de regret et de remords de l'avoir tué. On dirait que longtemps avant toute législation reçue des mains d'un dieu, ces sauvages connaissaient déjà le commandement : tu ne tueras point, et savaient que toute violation de ce commandement entraînait un châtiment.

Mais revenons aux autres catégories de prescriptions tabou. Les restrictions imposées au meurtrier victorieux sont très fréquentes et, le plus souvent, très rigoureuses. Dans l'île Timor le chef de l'expédition ne peut pas rentrer chez lui directement. On lui réserve une cabane particulière dans laquelle il passe deux mois, en y accomplissant différentes pratiques de purification. Pendant cet intervalle, il lui est défendu de voir sa femme, de se nourrir lui-même, une autre personne devant lui mettre les aliments dans la bouche [43]. - Chez quelques tribus Dayaks les hommes revenant d'une victorieuse expédition doivent rester isoles du reste de la population pendant plusieurs jours, s'abstenir de certains aliments, ne pas toucher au fer et se tenir à l'écart de leurs femmes. - Dans l'île Logea, près de la Nouvelle-Guinée, les hommes ayant tué des ennemis s'enferment pendant une semaine dans leurs maisons. Ils évitent tout rapport avec leurs femmes et leurs amis, ne touchent pas de leurs mains aux aliments et ne se nourrissent que de végétaux préparés pour eux dans des récipients spéciaux. Pour justifier cette dernière restriction, on dit qu'ils ne doivent pas sentir l'odeur du sang des tués ; autrement, ils tomberaient malades et mourraient. - Dans la tribu Toaripi ou Motumobu (Nouvelle-Guinée) un homme qui en a tué un autre ne doit ni s'approcher de sa femme ni toucher à la nourriture avec ses doigts. Il reçoit une nourriture spéciale des

43 Frazer : Taboo, etc., p. 166. D'après Müller : Reizen en Onderzoekingen in den Indischen Archipel. Amsterdam, 1851.

mains d'autres personnes. Et cela dure jusqu'à la nouvelle lune suivante.

On trouvera dans l'ouvrage de Frazer une foule d'autres cas de restrictions imposées au meurtrier victorieux. Il m'est impossible de les citer tous ; mais je relève quelques exemples dont le caractère tabou ressort avec une évidence particulière ou dans lesquels la restriction apparaît associée à l'expiation, à la purification et au cérémonial.

Chez les Monumbos, dans la Nouvelle-Guinée allemande, celui qui a tué un ennemi au cours d'un combat devient « impur », et son état est désigné par le même mot que celui qui sert à désigner l'état de la femme pendant la menstruation ou les couches. Il doit rester confiné pendant longtemps dans la maison de réunion des hommes, alors que les autres habitants de son village se réunissent autour de lui et célèbrent sa victoire par des danses et des chants. Il ne doit toucher personne, pas même sa femme et ses enfants ; s'il le fait, il est aussitôt couvert d'abcès et d'ulcères. Il se purifie par des ablutions et autres cérémonies.

Chez les Natchez de l'Amérique dut Nord, les jeunes guerriers qui avaient conquis leur premier scalp étaient soumis pendant six mois à certaines privations. Ils ne devaient ni coucher auprès de leurs femmes, ni manger de la viande - toute leur nourriture consistait en poisson et gâteau de maïs. Lorsqu'un Choctaw avait tué et scalpé un ennemi, il devait observer le deuil pendant un mois, durant lequel il lui était interdit de peigner sa chevelure. Lorsque son cuir chevelu le démangeait, il ne devait pas se gratter avec la main, mais se servir d'un petit bâton.

Quand un Indien Pima avait tué un Apache, il devait se soumettre à de rigoureuses cérémonies de purification et d'expiation. Pendant une période de jeûne qui durait seize jours, il ne devait ni toucher à la viande et au sel, ni regarder un feu vif, ni adresser la parole à (lui que ce fût. Il vivait seul dans la forêt, servi par une

vieille femme qui lui apportait un peu de nourriture, se baignait souvent dans la rivière la plus proche et portrait, en signe de deuil, une motte d'argile sur sa tête. Le dix-septième jour avait lieu la cérémonie publique de la purification solennelle de l'homme et de ses armes. Comme les Indiens Prima prenaient le tabou du meurtre beaucoup plus au sérieux que ne le faisaient leurs ennemis et n'ajournaient pas, comme ceux-ci, l'expiation et la purification jusqu'à la fin de la campagne, on peut dire que leur moralité et leur piété étaient pour eux une cause d'infériorité militaire.

Malgré leur bravoure extraordinaire, ils ont été, pour les Américains, d'une aide très peu efficace dans leurs luttes contre les Apaches. Malgré tout l'intérêt que présenterait un examen plus approfondi des détails et variations des cérémonies d'expiation et de purification, prescrites à la suite du meurtre d'un ennemi, j'arrête ici mon exposé qui suffit au but que je poursuis. J'ajouterai seulement qu'on retrouve la trace de ces institutions dans l'isolement temporaire ou permanent auquel est soumis, de nos jours encore, le bourreau professionnel. La condition de « l'homme libre » dans la société du moyen-âge nous permet de nous faire une bonne idée du « tabou » des sauvages [44].

Dans l'explication courante de toutes ces prescriptions d'apaisement, de restrictions, d'expiation et de purification se trouvent confondus deux principes : l'extension du tabou du mort à tout ce qui est venu en contact avec lui, et la crainte de l'esprit du mort. Mais on ne dit pas, et il ne serait d'ailleurs pas facile de dire, de quelle manière il faut combiner ces deux facteurs pour expliquer le cérémonial, s'ils possèdent une valeur égale ou si l'un doit être considéré comme primaire et l'autre comme secondaire. À cette manière de voir nous opposons notre conception, d'après laquelle toutes ces prescriptions découlent de l'ambivalence des sentiments qu'on éprouve à l'égard de l'ennemi.

44 À propos de ces exemples, voir Frazer : Taboo, etc. ; pp. 165-190 *MansIayers tabooed.*

b) Le tabou des seigneurs

L'attitude des peuples primitifs à l'égard de leurs chefs, rois et prêtres, est régie par deux principes qui se complètent, plutôt qu'ils ne se contredisent : on doit se préserver d'eux et on doit les préserver[45]. Ces deux buts sont obtenus à l'aide d'une foule de prescriptions tabou. Nous savons déjà pourquoi il faut se garder des seigneurs - ils sont porteurs de cette force magique, mystérieuse et dangereuse, qui, telle une charge électrique, se communique par contact et détermine la mort et la perte de celui qui n'est pas protégé par une charge équivalente. Aussi évite-t-on tout contact, direct ou indirect, avec la dangereuse sainteté et, pour les cas où ce contact ne peut être évité, on a inventé un cérémonial destiné à détourner les conséquences redoutées. Les Nubas de l'Est Africain, par exemple, croient qu'ils doivent mourir, lorsqu'ils ont pénétré dans la maison de leur roi-prêtre, mais qu'ils peuvent échapper à ce danger, si, en entrant, ils découvrent leur épaule gauche et obtiennent que le roi la touche de sa main. On parvient à ce résultat bizarre que l'attouchement opéré par le roi devient un moyen de guérison et de protection contre les maux résultant de cet attouchement même : mais il s'agit cette fois d'un attouchement voulu et qui, parce que voulu par le roi possède une force curative, tandis que l'attouchement dangereux est celui dont on se rend coupable à l'égard du roi ; autrement dit, il s'agit de l'opposition entre l'attitude passive et l'attitude active à l'égard du roi.

Nous n'avons pas besoin de remonter aux sauvages, pour trouver des exemples de guérison opérée par l'attouchement royal. Aune époque, qui n'est pas très éloignée, les rois d'Angleterre exerçaient ce pouvoir pour guérir les écrouelles qui, pour cette raison, étaient appelées : « The King's Evil » (le mal royal). Ni la reine Elisabeth ni aucun de ses successeurs n'ont renoncé à cette

45 Frazer : Taboo, p. 132 : « He must not only be guarded, he must also be guarded against ».

prérogative royale. Charles 1er aurait, en 1633, guéri d'un seul coup cent malades. Et, après la défaite de la grande révolution, son fils Charles II a exercé la prérogative de la guérison royale des écrouelles sur une très vaste échelle.

Ce roi aurait, au cours de son règne, guéri par l'attouchement plus de cent mille scrofuleux. L'affluence des malades était tellement grande qu'une fois six ou sept d'entre eux, au lieu de trouver la guérison, qu'ils étaient venus chercher, sont morts étouffés. Le sceptique Guillaume III d'Orange, devenu roi d'Angleterre après l'expulsion des Stuart, se méfiait de la magie ; la seule fois où il consentit à opérer un attouchement de ce genre, il le fit en disant : « Que Dieu vous donne meilleure santé et plus de raison » [46].

Voici un témoignage du terrible effet d'un attouchement actif, bien que non-intentionnel, exercé à l'égard du roi ou de quelque chose lui appartenant. Un chef de la Nouvelle-Zélande, homme d'un rang élevé et d'une grande sainteté, abandonne un jour dans la rue les restes de son repas. Un esclave passe, jeune, robuste et affamé, aperçoit ces restes, s'empresse de les avaler. Il n'a pas plus tôt achevé le dernier morceau qu'un spectateur effrayé lui apprend de quel crime il s'est rendu coupable. Notre esclave, qui était un guerrier solide et courageux, tombe à terre à l'annonce de cette nouvelle, en proie à de terribles convulsions et meurt au coucher du soleil du jour suivant [47]. Une femme Maori, après avoir mangé certains fruits, apprend qu'ils provenaient d'un certain endroit, frappé de tabou. Elle s'écrie aussitôt que l'esprit du chef auquel elle a infligé cette offense la fera certainement mourir. Le fait s'était passé l'après-midi, et le lendemain à midi elle était morte [48]. Le briquet d'un chef Maori a causé un jour la mort de plusieurs person-

46 Frazer : *The magic art,* 1, p. 368.

47 *Old New Zealand,* by a Pakeha Maori (London, 1884), chez Frazer. Taboo, p. 135.

48 W. Brown, : *New Zealand and his Aborigines* (London, 1845), chez Frazer, *ibid.*

nes. Le chef l'avait perdu, d'autres l'ont ramassé et s'en sont servi pour allumer leurs pipes. Lorsqu'ils ont appris qui était le propriétaire du briquet, ils sont tous morts de peur [49].

Rien d'étonnant si le besoin s'est fait sentir d'isoler des personnes aussi dangereuses que chefs et prêtres, de les entourer d'un mur les rendant inaccessibles aux autres Nous pouvons supposer que ce mur, primitivement érigé en vertu de prescriptions tabou, existe encore aujourd'hui sous la forme d'un cérémonial de cour.

Mais la plupart de ces tabou des seigneurs ne se laissent peut-être pas réduire au besoin de protection *contre* eux. À la création du tabou et à l'établissement de l'étiquette de cour a encore contribué un autre besoin, celui de protéger les personnes privilégiées elles-mêmes contre les dangers qui les menacent.

La nécessité de protéger le roi contre les dangers possibles découle du rôle énorme qu'il joue dans la vie de ses sujets. Rigoureusement parlant, c'est sa personne qui régit la marche du monde ; son peuple doit lui être reconnaissant non seulement pour la pluie et la lumière du soleil qui fait pousser les fruits de la terre, mais aussi pour le vent qui amène les navires à la côte et pour le sol que les hommes foulent de leurs pieds [50].

Ces rois des sauvages possèdent une puissance et un pouvoir de dispenser le bonheur que des peuples moins primitifs ne reconnaissent qu'à leurs dieux et à la réalité desquels seuls les courtisans les plus serviles et hypocrites affectent de croire, à des phases de civilisation plus avancées.

Il y a une contradiction manifeste entre cette toute-puissance de la personne royale et la croyance d'après laquelle elle aurait besoin d'être protégée de très près contre les dangers qui la menacent ; mais ce n'est pas là la seule contradiction qu'on constate

49 Frazer, l. c.

50 Frazer : T*aboo. The burden of royalty, p. 7.*

dans l'attitude des sauvages à l'égard de leurs rois. Ces peuples jugent nécessaire de surveiller leurs rois, afin qu'ils ne dépensent pas leurs forces inutilement ; ils sont loin d'être sûrs de leurs bonnes intentions ou de leur loyauté. Il y a une nuance de méfiance dans la motivation des prescriptions tabou concernant le roi : « L'idée, dit Frazer [51], d'après laquelle la royauté primitive serait une royauté despotique, ne s'applique pas tout à fait aux monarchies dont nous parlons. Au contraire, dans ces monarchies le maître ne vit que pour ses sujets ; sa vie n'a de valeur qu'aussi longtemps qu'il remplit obligations de sa charge, qu'il règle le cours de la nature pour le bien de son peuple. À partir du moment où il néglige ou cesse de s'acquitter de ces obligations, l'attention, le dévouement, la vénération religieuse dont il jouissait au plus haut degré se transforment en haine et mépris. Il est chassé honteusement et s'estime heureux lorsqu'il réussit à sauver sa vie. Aujourd'hui adoré comme un dieu, il peut être tué demain comme un criminel Mais nous n'avons pas le droit de voir dans ce changement d'attitude du peuple une preuve d'inconstance ou une contradiction ; bien au contraire le peuple reste logique jusqu'au bout. Si leur roi est leur dieu, pensent-ils, il doit aussi se montrer leur protecteur ; et du moment qu'il ne veut pas les protéger, il doit céder la place à un autre qui est plus disposé à la faire. Mais tant qu'il répond à ce qu'ils attendent de lui, leurs soins à son égard ne connaissent pas de limites et ils l'obligent à se soigner lui-même avec le même zèle. Un tel roi vit comme enfermé dans un système de cérémonies et d'étiquettes, entouré d'un réseau de coutumes et d'interdictions ayant pour but, non d'élever sa dignité et, encore moins, d'augmenter son bien-être, mais uniquement de l'empêcher de commettre des actes susceptibles de troubler l'harmonie de la nature et d'amener ainsi sa propre perte, celle de son peuple et du monde entier. Loin de servir à lui procurer de l'agrément, ces prescriptions

51 L. c., p. 7.

le privent de toute liberté et font de sa vie, qu'elles prétendent vouloir protéger, un fardeau et une torture ».

Nous ayons un des exemples les plus frappants d'un pareil enchaînement et emprisonnement d'un maître sacré dans la vie que menait autrefois le mikado du Japon. Voici ce qu'en rapporte un récit datant de plus de deux siècles [52] : « Le mikado considère comme incompatible avec sa dignité et son caractère sacré de toucher le sol de ses pieds. Aussi, lorsqu'il doit se rendre quelque part, se fait-il porter sur les épaules de ses serviteurs. Mais il convient encore moins que sa personne soit exposée à l'air libre, et au soleil est refusé l'honneur d'éclairer sa tête. On attribue à toutes les parties de son corps un caractère tellement sacré que ses cheveux et sa barbe ne doivent jamais être coupés, ses ongles ne doivent jamais être taillés. Mais pour qu'il ne manque pas tout à fait de soins, on le lave la nuit, pendant qu'il dort ; ce qu'on enlève à son corps dans cet état peut être considéré comme lui étant volé et un vol de ce genre ne peut être préjudiciable à sa dignité et à sa sainteté. Précédemment, il devait encore tous les matins se tenir pendant quelques heures assis sur son trône, la couronne impériale sur sa tète, sans remuer les bras, les jambes, la tête ou les yeux : ainsi seulement, pensait-on, il pouvait maintenir la paix et la tranquillité dans l'Empire. Si, par malheur, il s'était tourné d'un côté ou de l'autre ou si son regard n'avait été dirigé pendant un certain temps que sur une partie de son Empire, il aurait pu en résulter pour le pays une guerre, une famine, la peste, un incendie ou un autre malheur qui aurait amené sa ruine ».

Quelques-uns des tabou auxquels sont soumis les rois barbares rappellent les restrictions imposées aux meurtriers. À Shark Point, près du cap Padron, dans la Basse-Guinée (Ouest-Africain), un roi-prêtre, Kukulu, vit seul dans une forêt. Il ne doit toucher à aucune femme, ni quitter sa maison, il ne doit même pas se lever de son

52 Kämpfer : *History of Japan*, chez Frazer, l. c., p. 3.

siège, sur lequel il dort assis. S'il se couchait, le vent cesserait de souffler, ce qui troublerait la navigation. Sa fonction consiste à apaiser les tempêtes et, en général, à veiller au maintien de l'état normal de l'atmosphère [53]. Plus un roi de Loango est puissant, dit Bastian, et plus nombreux sont les tabou qu'il doit observer. Le successeur au trône y est assujetti dès l'enfance, mais les tabou s'accumulent autour de lui, à mesure qu'il grandit. au moment de son avènement il est littéralement étouffé sous leur nombre.

La place ne nous permet pas (et notre but ne l'exige pas) de donner une description détaillée des tabou inhérents à la dignité de roi ou de prêtre. Disons seulement que les restrictions relatives aux mouvements et au genre d'alimentation jouent, parmi ces tabou, le principal rôle. Pour montrer à quel point sont tenaces les coutumes se rattachant à ces personnes privilégiées, nous citerons deux exemples de cérémonial tabou, empruntés à des peuples civilisés, c'est-à-dire ayant atteint des phases de culture plus élevées.

Le Flamen Dialis, le grand-prêtre de Jupiter dans la Rome antique, avait à observer un nombre de tabou extraordinaire. Il ne devait pas monter à cheval, il ne devait voir ni cheval, ni homme armé, il ne pouvait porter qu'un anneau brisé, il ne devait avoir aucun nœud sur ses vêtements, il ne devait pas toucher à la farine de froment et à la pâte levée, il ne pouvait désigner par leur nom ni chèvre, ni chien, ni viande crue, ni fève, ni lierre ; ses cheveux ne pouvaient être coupés que par un homme libre, utilisant pour cela un couteau de bronze, et devaient être ensevelis, ainsi que les rognures de ses ongles, sous un arbre sacré ; il ne devait pas toucher aux morts et il lui était défendu de se tenir en plein air la tête découverte, etc. Sa femme, la Flaminica, était soumise, à son tour, à des prescriptions : sur certains escaliers, elle ne pouvait pas dépasser les trois premières marches et, certains jours de fête, elle n'avait pas le droit de peigner ses cheveux ; le cuir servant à ses

53 A. Bastian, Die deutsche Expedition an der Loanqoküste, lena 1814, chez Frazer, l. c.

chaussures devait provenir non d'un animal mort d'une mort naturelle, mais d'un animal abattu ou sacrifié ; le fait d'avoir entendu le tonnerre la rendait impure, et son impureté durait jusqu'à ce qu'elle ait offert un sacrifice d'expiation [54].

Les anciens rois de l'Irlande étaient soumis à une série de restrictions tout à l'ait singulières dont l'observation était une source de bienfaits et la transgression une source de malheurs pour le pays. L'énumération complète de ces tabou est donnée dans le *Book of Rights,* dont les exemplaires manuscrits les plus anciens datent de 1390 et de 1418. Les prohibitions sont très détaillées, et portent sur des actes déterminés, commis ou à commettre dans des endroits déterminés et à des moments déterminés : dans telle ville le roi ne doit pas séjourner un certain jour de la semaine ; il ne doit pas franchir tel fleuve à une heure déterminée ; il ne doit, pas camper plus de neuf jours dans une certaine plaine, etc. [55].

La sévérité des prescriptions tabou, imposées aux rois prêtres, a eu, chez beaucoup de peuples sauvages, une conséquence importante au point de vue historique et particulièrement intéressante à notre point de vue à nous. La dignité sacerdotale-royale a cessé d'être désirable. C'est ainsi qu'à Combodscha, où il y a un roi du feu et un roi de l'eau, on est obligé d'imposer par la force l'acceptation de l'une ou de l'autre de ces dignités. À Nine, ou Savage Island, île corallifère de l’Océan Pacifique, la monarchie s'est pratiquement éteinte, car personne ne se montrait disposé à assumer les onctions royales, lourdes de responsabilités et de dangers. Dans certains pays de l'Ouest-Africain, un conseil secret est tenu, après la mort du roi, au cours duquel doit être désigné, son successeur. Celui sur lequel est tombé le choix est appréhendé, lié et gardé à vue dans la maison du fétiche, jusqu'à ce qu'il se déclare prêt à accepter la couronne. Dans certaines occasions, le successeur présomptif au trône trouve le moyen de se soustraire à l'honneur qu'on veut lui

54 Frazer, l. c., p. 13.

55 Frazer, l. c., p. 11.

imposer ; on raconte, par exemple, que tel chef avait l'habitude de porter sur lui jour et nuit des armes, afin de pouvoir résister par la force à toute tentative d'installation sur le trône [56]. Chez les nègres de Sierra Leone, la résistance à l'acceptation de la dignité royale était tellement grande que la plupart des tribus ont été obligées de confier cette dignité à des étrangers.

Frazer voit dans ces conditions la cause du dédoublement progressif de la royauté sacerdotale primitive en un pouvoir, temporel et un pouvoir spirituel. Pliant sous le fardeau de leur sainteté, les rois sont devenus incapables d'exercer réellement le pouvoir et ont été obligés d'abandonner les charges administratives à des personnages moins importants, mais actifs et énergiques, n'ayant aucune prétention aux honneurs de la dignité royale. C'est ainsi que se seraient formés les seigneurs temporels, tandis que les rois tabou ont continué d'exercer la suprématie spirituelle, devenue en fait insignifiante. L'histoire de l'ancien Japon nous offre une belle confirmation de cette manière de voir.

En présence de ce tableau des rapports intervenant entre l'homme primitif et ses souverains, pouvons-nous nous attendre à en trouver facilement une explication psychanalytique ? Ces rapports sont excessivement compliqués et loin d'être exempts de contradictions. On accorde aux seigneurs de grandes prérogatives qui forment un pendant aux tabou imposés aux autres. Ce sont des personnages privilégiés ; ils ont le droit de faire ce qui est interdit aux autres, de jouir de ce qui est inaccessible aux autres. Mais la liberté même qu'on leur reconnaît est limitée par d'autres tabou qui ne pèsent pas sur les individus ordinaires. Nous avons donc ici une première opposition, presqu'une contradiction, entre, une plus grande liberté et une plus grande restriction pour les mêmes personnes. On leur attribue une puissance magique extraordinaire et on redoute pour cette raison tout contact avec leur personne ou les

56 A. Bastian, *Die deutsche Expedition an der Loangoküste,* chez Frazer, l. c., p. 18.

objets leur appartenant, tout en attendant de ce contact les effets les plus bienfaisants. Il y a là apparemment une autre contradiction, particulièrement flagrante ; mais nous savons déjà qu'elle n'est, en réalité, qu'apparente. Est bienfaisant l'attouchement effectué par le roi lui-même, dans une intention bienveillante ; n'est dangereux que l'attouchement effectué par l'homme du commun sur le roi ou les objets lui appartenant, sans doute parce que cet attouchement peut dissimuler une intention agressive. Une autre contradiction, moins facile à expliquer, consiste en ce que, tout en attribuant au seigneur un grand pouvoir sur les forces de la nature, on se croit obligé de le protéger avec un soin particulier contre les dangers qui le menacent, comme si son pouvoir, capable de tant de choses, était impuissant à assurer sa propre protection. Une autre difficulté encore réside dans ce fait qu'on ne se fie pas au seigneur pour l'emploi de son extraordinaire pouvoir, qui ne doit servir qu'au bien des sujets et qu'à sa propre protection, mais qu'on se croit obligé de le surveiller sous ce rapport. C'est de cette méfiance et de ce besoin de surveillance que sont nées les cérémonies tabou auxquelles est soumise la vie du roi et destinées à protéger le roi lui-même contre les dangers qui peuvent le menacer, et les sujets contre les dangers dont ils sont menacés de la part du roi.

La manière la plus naturelle d'expliquer ces rapports, si compliqués et si pleins de contradictions, entre les sauvages et leurs seigneurs semble être la suivante : pour des raisons ayant leur source dans la superstition ou ailleurs, les sauvages expriment dans leur attitude à l'égard des rois diverses tendances dont chacune est poussée à l'extrême, sans aucun égard pour les autres et indépendamment d'elles. D'où toutes ces contradictions par lesquelles l'intellect du sauvage n'est pas plus choqué que celui de l'homme très civilisé lorsqu'il s'agit de rapports établis par la religion ou les devoirs de « loyauté ».

Cette explication n'est pas à repousser ; mais la technique psychanalytique nous permettra de pénétrer ces rapports plus profondément et nous apprendra beaucoup plus de choses sur la nature de ces tendances si variées. En soumettant la situation que nous venons de décrire à l'analyse, comme s'il s'agissait du tableau symptomatique d'une névrose, nous arrêterons tout d'abord notre attention sur la surabondance de préoccupations craintives que nous trouvons au fond du cérémonial tabou. Un pareil excès de tendresse est un phénomène courant dans la névrose, surtout dans la névrose obsessionnelle, qui s'impose la première à notre comparaison. Nous connaissons et comprenons son origine. Cet excès se produit toutes les fois qu'il existe, à côté de la tendresse prédominante, un sentiment d'hostilité inconscient, par conséquent toutes les fois que se trouve réalisé le cas typique de la sensibilité ambivalente. L'hostilité est alors étouffée par une exagération démesurée de la tendresse qui se manifeste sous la forme d'une angoisse et devient obsédante, sans quoi elle serait impuissante à s'acquitter de sa tâche consistant à maintenir refoulé le sentiment opposé. Il n'est pas de psychanalyste qui n'ait constaté avec quelle certitude la tendresse exagérément inquiète et passionnée, dans les conditions les plus invraisemblables, comme, par exemple, entre mère et enfant ou entre époux très unis, se laisse expliquer de cette manière. En ce qui concerne le traitement infligé aux personnes privilégiées, nous pouvons de même admettre qu'à l'adoration dont elles sont l'objet, à leur divinisation s'oppose un sentiment puissamment hostile et que, par conséquent, ici se trouve également réalisée la situation de l'ambivalence affective. La méfiance, qui apparaît comme le motif incontestable des tabou imposés aux rois, serait d'autre part, et plus directement, une manifestation de la même hostilité inconsciente. Et étant donné les formes variées qu'affecte l'issue de ce conflit chez différents peuples, il ne nous serait pas difficile de trouver des exemples où la preuve de cette hostilité apparaîtrait avec une

évidence particulière. Frazer[57] nous raconte que les sauvages Timmos, de la Sierra Leone, se sont réservé la droit de rouer de coups le roi qu'ils ont élu, la veille de son couronnement ; et il s'acquittent si consciencieusement de droit constitutionnel que bien souvent le malheureux souverain ne survit pas longtemps à son avènement au trône : aussi les personnages importants de la tribu se sont-ils fait une règle d'élever à la royauté l'homme contre lequel ils nourrissent une rancune. Mais, même dans ces cas tranchés, l'hostilité, loin de s'avouer comme telle, se dissimule sous les apparences du cérémonial.

Un autre trait de l'attitude de l'homme primitif à l'égard du roi rappelle un processus qui, très fréquent dans la névrose en général, est particulièrement accusé dans la manie dite de la persécution. Ce trait consiste à exagérer à l'excès l'importance d'une personne déterminée, à lui attribuer une puissance incroyablement illimitée, afin de pouvoir avec d'autant plus de droit et de raison lui attribuer la responsabilité de ce qui arrive au malade de pénible et de désagréable. Et, à vrai dire, les sauvages ne procèdent pas autrement envers leur roi, lorsque, lui ayant attribué le pouvoir de provoquer ou de faire cesser la pluie, de régler l'éclat du soleil, la direction du vent, etc., ils le renversent ou le tuent, parce que la nature les a déçus dans leur attente d'une fructueuse chasse ou d'une bonne récolte. Le tableau que le paranoïaque reproduit dans sa manie de la persécution est celui des rapports entre l'enfant et le père. Celui-là attribue régulièrement une pareille toute-puissance à celui-ci, et l'on constate que la méfiance à l'égard du père est en rapport direct avec le degré de puissance qu'on lui a attribué. Lorsqu'un paranoïaque a reconnu son « persécuteur » dans une personne de son entourage, il l'a promue, de ce fait, au rang d'un père, c'est-à-dire qu'il l'a placée dans des conditions qui lui permettent de le rendre responsable de tous les malheurs imaginaires dont il est victime. Cette seconde analogie entre le

57 L. c., p. 18, d'après Zweifel et Moustier : Voyage aux sources du Niger, 1880.

sauvage et le névrosé nous montre à quel point l'attitude, du sauvage à l'égard de son roi reflète l'attitude infantile du fils à l'égard du père.

Mais les arguments les plus forts en faveur de notre manière de voir, fondée sur une comparaison entre les prescriptions tabou et les symptômes des névroses, nous sont fournis par le, cérémonial tabou lui-même, dont nous avons montré plus haut le rôle important dans les fonctions royales. Le double sens de ce cérémonial nous apparaîtra comme certain et son origine à partir de tendances ambivalentes sera pour nous au-dessus de toute contestation, si nous consentons seulement à admettre qu'il se propose dès le début de produire les effets par lesquels il se manifeste. Ce cérémonial ne sert pas seulement à distinguer les rois et à les élever au-dessus de tous les autres mortels : il transforme encore leur vie en enfer, en fait un fardeau insupportable et leur impose une servitude bien plus onéreuse que celle de leurs sujets. Ce cérémonial nous apparaît donc comme l'exact pendant de l'action obsédante de la névrose où la tendance réprimée et la tendance réprimante obtiennent une satisfaction simultanée et commune. L'action obsédante est *apparemment* un acte de défense contre ce qui est interdit ; mais nous pouvons dire qu'elle est *en réalité* que la reproduction de ce qui est interdit. *L'apparence* se rapporte à la vie psychique consciente, la *réalité* à la vie inconsciente. C'est ainsi que le cérémonial tabou des rois est en apparence une expression du plus profond respect et un moyen de procurer au roi la plus complète sécurité ; mais il est en réalité un châtiment pour cette élévation, une vengeance que les sujets tirent du roi pour les honneurs qu'ils lui accordent. Pendant qu'il était gouverneur de son île, le Sanche Pança de Cervantès a eu l'occasion d'éprouver sur lui-même à quel point cette conception du cérémonial est exacte. Il est possible que si les rois et souverains d'aujourd'hui voulaient bien nous faire leurs confessions, ils nous

apporteraient de nouvelles preuves en faveur de cette manière de voir.

Pourquoi l'attitude affective à l'égard du souverain comporte-t-elle un élément si puissant d'hostilité inconsciente ? La question est très intéressante, mais sa solution dépasserait le cadre de ce travail. Nous avons déjà fait allusion au complexe paternel de l'enfance ; ajoutons encore que l'examen de l'histoire primitive de la royauté serait de nature à nous apporter une réponse décisive à cette question. D'après les explications très impressionnantes, mais, de son propre avis, peu probantes de Frazer, les premiers rois étaient des étrangers qui, après une brève période de règne, étaient sacrifiés à la divinité dont ils étaient les représentants, avec accompagnement de fêtes solennelles [58]. On retrouve encore l'écho de cette histoire primitive de la royauté dans les mythes du christianisme.

58 Frazer, *The magic art and the evolution of Kings,* 2 vol., 1911. (The golden baugh).

c) Le tabou des morts

Nous savons que les morts sont des dominateurs puissants ; et nous serons peut-être étonnés d'apprendre qu'ils sont aussi considérés comme des ennemis.

En nous en tenant à la comparaison avec la contagion, dont nous avons fait usage précédemment, nous pouvons dire que le tabou des morts manifeste chez la plupart des peuples primitifs une violence particulière, aussi bien par les suites qu'entraîne le contact avec les morts que dans la manière dont sont traités ceux qui sont en deuil d'un mort. Chez les Maori, tous ceux qui ont touché à un mort ou assisté à un enterrement deviennent extrêmement impurs et sont privés de toute communication avec leurs semblables, autant dire « boycottés ». Un homme souillé par le contact d'un mort ne pouvait pas entrer dans une maison, toucher une personne ou un objet, sans les rendre impurs. Il ne devait même pas toucher à la nourriture de ses mains devenues hors d'usage, à cause de leur impureté. On déposait la nourriture par terre devant lui, et il devait se débrouiller, comme il pouvait, avec ses lèvres et ses dents, les mains croisées derrière le dos. Quelquefois il lui était permis de se faire nourrir par une autre personne, laquelle devait s'acquitter de sa tâche, en prenant soin de ne pas toucher au malheureux, et qui était elle-même soumise à des restrictions non moins rigoureuses que celles de ce dernier. Il existait dans chaque village un individu abandonné, mis au ban de la société, qui vivait misérablement de quelques rares aumônes. Celui-ci avait seul la permission de s'approcher à une distance de la longueur d'un bras de celui qui avait rendu à un mort ses derniers devoirs. Quand la période d'isolement prenait fin et que l'homme impur pouvait de nouveau frayer avec ses semblables, toute la vaisselle dont il s'était servi pendant cette dangereuse période était détruite et tous les habits qu'il avait portés étaient jetés.

Les coutumes tabou, imposées à la suite du contact corporel avec un mort, sont les mêmes dans toute la Polynésie, toute la Mélanésie et une partie de l'Afrique ; la plus importante de ces coutumes consiste dans l'interdiction de toucher à la nourriture et dans la nécessité où se trouve l'individu interdit de se faire nourrir par d'autres, Fait à noter en Polynésie, et peut-être aussi aux îles Hawaï [59], les rois-prêtres sont soumis aux mêmes restrictions pendant l'exercice de leurs actes sacrés. À Tonga, la durée et la rigueur de l'interdiction varient avec la force tabou inhérente aussi bien au mort qu'à l'individu qui s'est trouvé en contact avec lui. Celui qui touche le cadavre d'un chef, devient impur pour dix mois ; mais s'il est chef lui-même, son impureté ne dure que trois, quatre ou cinq mois, selon le rang du mort ; lorsqu'il s'agit du cadavre d'un chef suprême divinisé, le tabou était de dix mois, même pour les plus grands chefs. Les sauvages croient fermement que ceux qui transgressent ces tabous tombent malades et meurent ; et leur foi est tellement robuste que, d'après ce que raconte un observateur, ils n'ont jamais eu le courage de s'assurer du contraire [60].

Analogues dans leur traits essentiels, mais beaucoup plus intéressantes pour nous sont les restrictions tabou auxquelles sont sujettes les personnes dont le contact avec les morts doit être compris au sens figuré du mot : parents en deuil, veufs et veuves. Si, dans les prescriptions citées plus haut, nous n'avons vu que l'expression typique de la virulence et du pouvoir de propagation du tabou, celles dont nous allons nous occuper maintenant nous permettent d'entrevoir les motifs mêmes du tabou, aussi bien les motifs allégués que ceux que nous pouvons considérer comme les motifs profonds, véritables.

Chez les Shuswap, de la Colombie Britannique, veufs et,veuves doivent vivre isolés pendant la période de deuil ; ils ne doivent toucher de leurs mains ni leur tête ni leur corps ; tous les ustensiles

59 Frazer, Taboo, p. 138 et suivantes.

60 W. Mariner, *The natives* of *the Tonga Islands,* 1818, chez Frazer, l. c., p. 110.

dont ils se servent sont inutilisables pour les autres. Nul chasseur ne s'approcherait de la hutte habitée par une de ces personnes, car cela lui porterait malheur ; si l'ombre d'une personne en deuil venait à se projeter sur lui, il tomberait malade. Les personnes en deuil couchent sur des épis dont ils entourent également leur lit. Cette dernière pratique a pour but de tenir éloigné l'esprit du mort ; et plus significative encore est la coutume de certaines tribus nord-américaines, d'après laquelle la veuve doit porter pendant un certain temps, après la mort de son mari, un vêtement en forme de pantalon, fait avec des herbes sèches, afin de détourner d'elle l'approche de l'esprit. Cela nous autorise à penser que, même au sens « figuré », le contact est toujours conçu comme corporel, car l'esprit du mort ne se sépare pas des parents survivants et continue de « planer » autour d'eux pendant toute la durée du deuil.

Chez les Agutainos, habitants de Palawan, île des Philippines, une veuve ne doit quitter sa cabane, pendant les 7 ou 8 premiers jours qui suivent la mort du mari, que la nuit, alors qu'elle ne s'expose pas à des rencontres. Celui qui l'aperçoit, est menacé de mort immédiate : aussi avertit-elle tout le monde de son approche, en frappant à chaque pas sur un arbre avec un bâton de bois ; les arbres qu'elles a frappés meurent desséchés. En quoi consiste le danger inhérent à une veuve, c'est ce que nous montre une autre observation. Dans le district Mekeo, de la Nouvelle-Guinée Britannique, un veuf perd tout ses droits civiques et vit pendant un certain temps en réprouvé. Il ne doit ni cultiver la terre, ni se montrer en publie, ni être vu dans le village et dans la rue. Il erre comme une bête sauvage dans les herbes hautes ou dans les buissons, afin de pouvoir se cacher facilement, dès qu'il aperçoit quelqu'un, surtout une femme. Ce détail nous permet de voir dans la tentation le principal danger que présentent le veuf et la veuve. L'homme qui a perdu sa femme doit se mettre à l'abri de toute tentation de la remplacer ; la veuve doit lutter contre la même

velléité, et en outre, n'ayant pas de maître, elle est susceptible d'éveiller les convoitises d'autres hommes, car s'abandonner ainsi aux tentations est un acte contraire au sens du deuil et ne peut qu'allumer la colère de l'esprit [61].

Une des plus bizarres, mais aussi des plus instructives, coutumes du tabou se rapportant au deuil chez les primitifs consiste dans l'interdiction de prononcer le nom du mort. Cette coutume est extrêmement répandue, présente de nombreuses variations et a eu des conséquences très importantes.

Outre chez les Australiens et les Polynésiens, chez lesquels les coutumes tabou se sont le mieux conservées, nous retrouvons la même prohibition chez des peuples aussi éloignés les uns des autres et aussi différents que les Samoyèdes de Sibérie et les Todas de l'Inde méridionale, chez les Mongols de la Tartarie et les Touaregs du Sahara, chez les Aïnos du Japon et les Akambas et les Nandi du Centre-Afrique, chez les Tinguans des Philippines et les habitants des îles Nicobar, de Madagascar et de Bornéo [62]. Chez quelques-uns de ces peuples, la prohibition dont il s'agit et les conséquences qu'elle comporte ne sont valables que pendant la durée du deuil, chez d'autres elles sont permanentes, mais semblent presque partout perdre de leur rigueur avec le temps.

L'interdiction de prononcer le nom du mort est généralement observée avec beaucoup de rigueur. C'est ainsi que certaines tribus sud-américaines considèrent que c'est infliger aux survivants la plus grave offense que de prononcer devant eux le nom du parent mort, et la punition qu'entraîne cette offense est la même que celle dont est frappé le meurtre [63]. Il n'est pas facile de comprendre la raison de la

61 La malade dont j'ai plus haut comparé les « impossibilités » à celles imposées par les tabous, avouait qu'elle était indignée chaque fois qu'elle rencontrait dans la rue une personne portant le deuil. « à cet gens-là, disait-elle, il devrait être défendu de sortir ! »

62 Frazer, l. c., p. 353.

63 Frazer, l. c., 352 et suivantes.

sévérité de cette interdiction mais les dangers se rattachant à cet acte ont fait naître une foule d'expédients, intéressants et significatifs à beaucoup d'égards. C'est ainsi que les Massaï, de l'Afrique, ont eu recours au moyen qui consiste à changer le nom du décédé immédiatement après sa mort ; à partir de ce moment, il peut être nommé sans crainte, toutes les interdictions ne se rapportant qu'à son ancien nom. Ce faisant, on suppose que l'esprit ne connaît pas son nouveau nom et ne sait pas que c'est de lui qu'il s'agit. Les tribus australiennes de l'Adélaïde et de l'Encounter Bay poussent leurs précautions plus loin : après une mort, toutes les personnes dont les noms ressemblaient à celui du défunt prennent d'autres noms. Parfois tous les parents du défunt changent de nom, sans aucune considération de ressemblance ; c'est ce qui a été observé chez certaines tribus de Victoria, dans l'Amérique du Nord. Et chez les Gayacurus, du Paraguay, le chef donnait, dans ces tristes occasions, à tous les membres de la tribu de nouveaux noms qui leur restaient et dont ils se prévalaient, comme s'ils les avaient toujours portés [64].

En outre, lorsque le défunt avait porté un nom qui était aussi celui utilisé pour désigner un animal, un objet, etc., certains de ces peuples jugeaient nécessaire de donner également à cet animal ou à cet objet un nouveau nom, afin que rien dans la conversation n'éveillât le souvenir du défunt. Il en résultait une instabilité, un changement continuel du vocabulaire qui était pour les missionnaires une source de grandes difficultés, surtout chez les peuples qui avaient une horreur permanente des noms.

Au cours des sept années que le missionnaire Dobrizhofer passa chez les Abipons de l'Uruguay, le nom du jaguar a été changé trois fois, et les mots servant à désigner le crocodile, les épines, l'abattage des animaux ont subi le même sort [65]. Mais, la crainte de prononcer un nom ayant appartenu à un défunt s'amplifie et s'étend

64 D'après un observateur espagnol (1732), cité par Frazer, l. c., p. 351.

65 Frazer, l. c., p. 360.

à tout ce qui se rapporte de loin ou de près à ce défunt ; la grave conséquence de ce processus de répression consiste en ce que ces peuples n'ont ni tradition ni souvenirs historiques et n'offrent aucun document certain à celui qui étudie leur histoire primitive. Certains de ces peuples primitifs ont cependant adopté des coutumes compensatrices, dont l'une consiste à conserver les noms des morts en les donnant à des enfants, considérés comme des réincarnations des morts.

Ces tabou de noms apparaissent moins bizarres, si l'on songe que pour le sauvage le nom constitue une partie essentielle de la personnalité, une propriété importante, et qu'il possède toute sa signification concrète. Ainsi que je l'ai montré ailleurs, nos enfants procèdent exactement de la même manière : ils ne se contentent jamais d'admettre une simple ressemblance verbale, mais concluent logiquement d'une ressemblance phonétique entre deux mots, à la ressemblance de nature entre les objets que ces mots désignent. Et même l'adulte civilisé, s'il analysait son attitude dans beaucoup de cas, n'aurait pas de peine à constater qu'il n'est pas aussi loin qu'il le croit d'attacher aux propres une valeur essentielle et de trouver que son nom ne fait qu'un avec sa personne. Rien d'étonnant, dans ces conditions, si la pratique psychanalytique trouve si souvent l'occasion d'insister sur l'importance qu'attribue aux noms la pensée inconsciente [66]. Les névrosés obsédés se comportent à l'égard des noms, et l'on pouvait prévoir ce fait a priori, tout comme les sauvages. Ils réagissent (comme les autres névroses d'ailleurs) par le même « complexe de sensibilité » à l'énoncé ou à la perception auditive de certains mots et noms, et bon nombre de leur troubles proviennent de leur attitude à l'égard de leur propre nom. Une de ces malades tabou, que j'ai connue, a pris le parti d'éviter d'écrire son nom, de crainte qu'il ne tombe entre les mains de quelqu'un qui se trouverait ainsi en possession d'une partie de sa personnalité. Dans ses efforts désespérés pour se défendre contre les tentations de

66 Stekel, Abraham.

sa propre imagination, elle s'était imposé la règle de ne rien livrer de sa personne, qu'elle identifiait en premier lieu avec son nom, en deuxième lieu avec son écriture. Aussi a-t-elle fini par renoncer à écrire quoi que ce soit.

Nous ne sommes donc plus surpris par le fait que les sauvages voient dans le nom une partie de la personne et en fassent l'objet du tabou concernant le défunt. Le fait d'appeler le mort par son nom se laisse d'ailleurs ramener, lui aussi, au contact avec le mort. Aussi devons-nous à présent aborder un problème plus vaste et nous demander pour quelles raisons ce contact est frappé d'un tabou aussi rigoureux.

L'explication qui vient tout naturellement à l'esprit est celle qui invoque l'horreur instinctive qu'inspirent le cadavre et les altérations anatomiques qu'on observe après la mort. On pourrait ajouter à cette raison celle qu'on tire du deuil dans lequel la mort d'un proche plonge sa famille et son entourage. Et, cependant, l'horreur qu'inspire le cadavre ne suffit évidemment pas a expliquer tous les détails des prescriptions tabou, et le deuil ne nous explique pas pourquoi l'énoncé du nom du mort constitue une grave offense pour les survivants. Les gens pleurant un mort préfèrent s'occuper de tout ce qui le leur rappelle, conservent de lui un souvenir aussi durable que possible. Les particularités des coutumes tabou doivent donc avoir d'autres raisons et répondre à des intentions portant sur d'autres fins. Ce sont précisément les tabou des noms qui nous révèlent ces raisons inconnues ; et même, en l'absence des coutumes, les données que nous pouvons recueillir auprès des sauvages en deuil suffiraient à nous édifier.

Les sauvages ne cherchent pas à dissimuler la *peur* que leur inspire la présence de l'esprit et la *crainte* qu'ils éprouvent à l'idée de son retour possible ; ils ont recours à une foule de cérémonies destinées à le tenir à l'écart, à le chasser [67]. Prononcer son nom, c'est

67 Frazer cite, sous ce rapport, l'aveu des Touaregs du Sahara (l. c., p. 353).

user d'un exorcisme qui ne peut avoir pour effet que de rendre l'esprit présent et actuel [68]. Aussi font-ils tout ce qu'ils peuvent pour s'opposer à cet exorcisme et pour empêcher ainsi le réveil de l'esprit. Ils se travestissent, afin que l'esprit ne puisse les reconnaître [69], ou bien ils déforment leur nom ou le nom du mort ; ils sont furieux contre l'étranger sans scrupules *qui,* en prononçant le nom du mort, dresse celui-ci contre les vivants. Il est impossible de se soustraire à la conclusion qu'ils souffrent, pour nous servir de l'expression de Wundt, de la peur que leur inspire « son âme devenue démon » [70].

En adoptant cette conclusion, nous nous rapprocherions de la conception de Wundt qui, d'après ce que nous savons déjà, explique le tabou par la crainte des démons.

Cette théorie repose sur l'idée d'après laquelle le cher disparu se transformerait au moment même de sa mort en un démon de la part duquel les survivants ne peuvent s'attendre qu'à une attitude hostile et dont ils cherchent à écarter les mauvaises dispositions par tous les moyens possibles. Idée tellement bizarre qu'on éprouve tout d'abord une forte hésitation à l'admettre. Mais tous, ou presque tous les auteurs compétents sont unanimes à attribuer aux primitifs cette manière de voir. Dans son ouvrage *Ursprung und Entwickelung der Moralbegriffe,* Westermarck, qui, à mon avis, attache au tabou trop peu d'importance, s'exprime ainsi, dans le chapitre consacré à « l'attitude à l'égard des morts » : « Les faits en ma possession m'autorisent à formuler cette conclusion générale que les morts sont considérés plus souvent comme des ennemis que comme des amis, et que Jevons et Grant Allen se trompent, lorsqu'ils affirment qu'on croyait autrefois que la méchanceté des morts était dirigée princi-

68 Il convient peut-être de formuler ici une réserve : tant qu'il subsiste encore quelque chose de ses restes corporels. Frazer, l. c., p. 372.

69 Aux îles Nicobar, Frazer, l. c.. p. 382.

70 Wundt, *Mythus und Religion*, vol, II, p. 49.

palement contre les étrangers, alors qu'ils étendaient leur sollicitude paternelle sur leurs descendants et les membres de leur clan » [71].

B. Kleinpaul a essayé, dans son ouvrage très suggestif, d'expliquer les rapports entre morts et vivants chez les peuples primitifs à l'aide des survivances de l'ancienne croyance animiste chez les civilisés [72]. Il arrive, lui aussi, à la conclusion que les morts cherchent à attirer, les vivants à l'égard desquels ils nourrissent des intentions homicides. Les morts tuent ; le squelette, qui représente la forme *actuelle* de la mort, montre que la mort elle-même n'est qu'un homme mort. Le vivant ne se sentait à l'abri des poursuites du mort que lorsqu'il était séparé de celui-ci par un cours d'eau. C'est pourquoi on enterrait volontiers les morts dans des îles, sur la rive opposée d'un fleuve ; les expressions « en-deçà » et « au-delà » n'auraient pas d'autre origine. Par une atténuation ultérieure, la méchanceté, au lieu d'être attribuée à tous les morts, n'est restée que la caractéristique de ceux auxquels, on pouvait reconnaître un certain droit à la colère et à la rancune : les hommes assassinés qui, transformés en mauvais esprits, poursuivaient sans cesse leurs meurtriers ; ou les hommes qui, comme les fiancés, étaient morts avant d'avoir pu satisfaire leurs désirs. Mais primitivement, pense Kleinpaul, tous les morts étaient des vampires, tous poursuivaient, pleins de colère, les vivants et ne songeaient qu'à leur nuire, qu'à les

71 Westermarck, l. c., vol. II, p. 424. Le texte de cet ouvrage et les notes qui l'accompagnent contiennent, à l'appui de cette manière de voir, de nombreux témoignages, souvent très caractéristiques ; par exemple : les Maoris croyaient « que les parents les plus proches et les plus aimés changeaient de nature après leur mort et devenaient mal intentionnés envers ceux qu'ils avaient aimés ». Les nègres australiens croient que le mort reste nuisible pendant longtemps ; la crainte est d'autant plus grande que la parenté, est plus proche. Les Esquimaux du centre sont convaincus que les morts ne s'apaisent qu'au bout d'un temps très long, mais qu'ils sont à craindre au début comme des esprits malfaisants qui errent à travers le village,. pour y semer la maladie, la mort et d'autres malheurs.

72 R. Kleinpaul, *Die Lebendigen und die Toten im Volksglauben.* Religion und Sage 1898.

dépouiller de leur vie. C'est le cadavre qui a fourni la première notion du « mauvais esprit ».

L'hypothèse, d'après laquelle les morts les plus chers se trouveraient transformés en démons, fait surgir tout naturellement une. autre question : quelles furent les raisons qui ont poussé les primitifs à attribuer à leurs Morts une pareille transformation affective ? Pour quoi en faisaient-ils des démons ? Westermarck croit qu'il est facile de répondre à cette question [73]. « La mort étant le plus grave malheur pouvant frapper l'homme, on pense que les décédés ne peuvent être qu'au plus haut degré mécontents de leur sort. D'après la conception des peuples primitifs, on ne meurt que de mort violente, causée soit par la main de l'homme, soit par un sortilège ; c'est pourquoi la mort rend toujours l'âme irascible et avide de vengeance. On suppose que, jalouse des vivants et voulant se retrouver dans la société des anciens parents, elle cherche à les faire mourir en les frappant de maladies - seul moyen pour elle de réaliser son désir d'union.. Une autre explication de la méchanceté attribuée aux âmes doit être cherchée dans la peur instinctive qu'elles inspirent,- peur qui résulte, à son tour, de l'angoisse qu'on éprouve devant la mort »

L'étude des troubles psychonévrotiques nous met sur la voie d'une explication plus vaste, englobant celle donnée par Westermarck.

Lorsqu'une femme a perdu son mari ou lorsqu'une fille a vu mourir sa mère, il arrive souvent que les survivants deviennent la proie de doutes pénibles, que nous appelons « reproches obsédants », et se demandent s'ils n'ont pas eux-mêmes causé, par leur négligence ou leur imprudence, la mort de la personne aimée. Ils ont beau se dire qu'ils n'ont rien négligé pour prolonger la vie du ou de la malade, qu'ils ont rempli consciencieusement tous leurs devoirs envers le disparu ou la disparue : rien n'est capable de

73 L. c., p. 426.

mettre fin à leurs tourments qui représentent une sorte d'expression pathologique du deuil et ne s'atténuent qu'avec le temps. L'examen psychanalytique de ces cas nous a révélé les raisons secrètes de cette souffrance. Nous savons que les reproches obsédants sont, dans une certaine mesure, justifiés et résistent victorieusement à toutes les objections et à toutes les protestations. Cela ne veut pas dire que la personne en deuil soit réellement coupable de la mort du parent ou ait commis une négligence à son égard, ainsi que le prétend le reproche obsédant : cela signifie tout simplement que la mort du parent a procuré une satisfaction à un désir inconscient qui, s'il avait été assez puissant, aurait provoqué cette mort. C'est contre ce désir inconscient que réagit le reproche après la mort de l'être aimé. On retrouve une pareille hostilité, dissimulée derrière un amour tendre, dans presque tous les cas de fixation intense du sentiment sur une personne déterminée : c'est le cas classique, le prototype de l'ambivalence de l'affectivité humaine. Cette ambivalence est plus ou moins prononcée, selon les hommes ; normalement, elle n'est pas assez forte pour provoquer les reproches obsédants dont nous venons de parler. Mais dans les cas où elle existe à un degré très prononcé, elle se manifeste d'une manière d'autant plus intense que l'être perdu était plus cher et plus aimé, et dans des circonstances où l'on s'y attend le moins. La disposition à la névrose obsessionnelle qui nous a si souvent servi de terme de comparaison dans la discussion sur la nature du tabou, nous paraît précisément caractérisée par un degré excessivement prononcé de cette ambivalence affective originelle.

Nous connaissons maintenant le facteur susceptible de nous fournir l'explication et du prétendu démonisme des âmes de personnes mortes récemment et de la nécessité pour les survivants de se défendre contre l'hostilité de ces âmes. Si nous admettons que la vie affective des primitifs est ambivalente à un degré très prononcé, comme la vie affective des malades obsédés, telle que

nous la révèle la psychanalyse, nous ne trouverons pas étonnant qu'à la suite d'une perte douloureuse ceux-là réagissent de la même manière que ceux-ci contre l'hostilité existant à l'état latent dans l'inconscient. Mais ce sentiment si pénible subit chez le primitif un sort différent de celui que nous observons chez les névrosés : il est extériorisé, attribué au mort lui-même. C'est là un processus de défense que nous appelons, aussi bien dans la vie psychique normale que morbide, *projection.* Le survivant se défend d'avoir jamais éprouve un sentiment hostile à l'égard du cher disparu ; c'est, pense-t-il, l'âme de ce disparu qui nourrit ce sentiment qu'elle cherchera à assouvir pendant toute la durée du deuil. Le caractère de pénalité et de remords que présente cette réaction affective se manifestera, malgré la défense par la projection, par la crainte, par des privations et des restrictions qu'on s'imposera et qui attesteront le caractère de mesures de protection contre le démon hostile. Nous constatons ainsi une fois de plus que le tabou est né sur le sol d'une ambivalence affective, qu'il est le produit d'une opposition entre la douleur consciente et la satisfaction inconsciente, l'une et l'autre occasionnées par là mort. Étant donné cette origine de la colère des esprits, on comprend que ce soient les survivants les plus proches, ceux que le défunt avait le plus aimés qui aient surtout à craindre sa rancune.

Ici encore les prescriptions tabou présentent, comme les symptômes des névroses, une double signification : si, d'une part, elles expriment, par les restrictions qu'elles imposent, le sentiment de douleur qu'on éprouve à la mort d'un être aimé, elles laissent transparaître, d'autre part, ce qu'elles voudraient cacher, à savoir l'hostilité envers le mort à laquelle elles donnent maintenant un caractère de nécessité. Nous avons vu que certaines prohibitions tabou s'expliquent par la crainte de la tentation. Le mort étant désarmé, on pourrait être tenté de satisfaire le sentiment d'hostilité

qu'on nourrit à son égard : or, la prohibition est destinée précisément à s'opposer à cette tentation.

Westermarck a cependant raison, lorsqu'il affirme que le sauvage ne fait aucune différence entre la mort violente et la mort naturelle. Pour la pensée inconsciente, la mort naturelle, est, elle aussi, un produit de la violence : ce sont les mauvais désirs qui tuent dans ces cas [74]. Ceux qui s'intéressent à l'origine et à la signification des rêves portant sur la mort de parents proches et chers (parents, frères et sœurs) trouveront que le rêveur, l'enfant et le sauvage se comportent d'une manière absolument identique envers le mort, en vertu même de l'ambivalence affective qui leur est commune.

Nous nous sommes déclarés plus haut en opposition avec une conception de Wundt, d'après laquelle le tabou ne serait que l'expression de la crainte qu'inspirent les démons ; et cependant nous venons de faire nôtre l'explication qui ramène le tabou des morts à la crainte qu'inspire l'âme du mort, devenue démon. Cela pourrait sembler une contradiction ; mais rien ne nous sera plus facile que de résoudre cette contradiction. Nous avons bien accepté la conception des démons, mais sans voir en elle un élément psychologique irréductible. Nous avons pu pénétrer au-delà de cet élément, en concevant les dénions comme des projections des sentiments hostiles que les survivants nourrissent envers les morts.

Cette manière de voir étant bien établie, nous prétendons que ces sentiments à caractère double, c'est-à-dire à la fois tendres et hostiles, cherchent à se manifester, à s'exprimer simultanément au moment de la mort, sous la forme de douleur et de satisfaction. Entre ces deux sentiments opposés un conflit est inévitable, et comme l'un de ces sentiments, l'hostilité, est en grande partie inconscient, le conflit ne peut se résoudre par une soustraction des deux intensités, avec acceptation consciente de la différence, comme, par exemple, dans les cas où l'on pardonne à une personne aimée une injustice

74 Voir plus loin, chapitre III.

dont elle s'est rendue coupable envers celui qui l'aime. Le procès se termine plutôt par l'entrée en jeu d'un mécanisme psychique particulier qu'on désigne habituellement dans la psychanalyse sous le nom de *projection.* L'hostilité, dont on ne sait rien et ne veut rien savoir, est projetée de la perception interne dans le monde extérieur, c'est-à-dire détachée de la personne même qui l'éprouve, pour être attribuée à une autre. Ce n'est plus nous, les survivants, qui sommes contents d'être débarrassés de celui qui n'est plus ; bien au contraire : nous pleurons sa mort, mais c'est lui qui est devenu un mauvais démon que notre malheur réjouirait et qui cherche à nous faire périr. Aussi les survivants doivent-ils se défendre contre cet ennemi ; ils ne se sont libérés d'une oppression intérieure que pour l'échanger contre une angoisse ayant une source extérieure.

Sans doute, cette projection, grâce à laquelle le décédé se trouve transformé en un ennemi malfaisant, peut trouver sa justification dans le souvenir de certaines manifestations hostiles qu'on a réellement eu à reprocher au défunt : sévérité, tyrannie, injustices et tant d'autres actes de malveillance qui forment l'arrière-fond des relations humaines même les plus tendres. Mais ce serait adopter une explication trop simpliste que de voir dans ce facteur une raison suffisant à justifier la création de démons par le processus de la projection. Les fautes dont se sont rendus coupables, pendant leur vie, ceux qui ne sont plus peuvent certainement expliquer, jusqu'à un certain degré, l'hostilité des survivants, mais non l'hostilité attribuée aux morts, et d'ailleurs le moment de la mort serait très mal choisi pour faire revivre le souvenir de tous les reproches qu'on se croit en droit de leur adresser. Nous ne pouvons donc pas ne pas voir dans l'hostilité inconsciente le motif constant et décisif de l'attitude dont nous nous occupons. Ces sentiments hostiles à l'égard des parents les plus proches et les plus chers pouvaient bien rester latents, tant que ces parents étaient en vie, c'est-à-dire ne pas se révéler à la conscience, directement ou

indirectement, par une formation substitutive quelconque. Mais après la mort des personnes à la fois aimées et haïes, cette situation ne peut subsister et le conflit doit nécessairement prendre un caractère aigu. La douleur née d'un surcroît de tendresse se révolte, d'une part, de plus en plus contre l'hostilité latente et ne peut pas, d'autre part, admettre que cette hostilité engendre un sentiment de satisfaction. C'est ainsi que s'effectue le refoulement de l'hostilité inconsciente par le moyen de la projection, avec formation du cérémonial dans lequel s'exprime la crainte du châtiment de la part des démons ; et à mesure qu'on s'éloigne du moment de la mort, le conflit perd de plus en plus de son acuité, ce qui doit avoir pour effet l'affaiblissement ou même l'oubli des tabou se rapportant aux morts.

4.

Après avoir ainsi exploré le terrain sur lequel sont nés les tabou si instructifs, relatifs aux morts, nous allons rattacher aux résultats obtenus quelques remarques qui peuvent avoir une grande importance pour l'intelligence du tabou en général.

La projection de l'hostilité inconsciente sur les démons, qui caractérise le tabou des morts, n'est qu'un, des nombreux processus du même genre auxquels on doit attribuer la plus grande influence sur la formation de la vit psychique primitive. Dans le cas qui nous intéresse, la projection sert à résoudre un conflit affectif ; et elle remplit le même rôle dans un grand nombre de situations psychiques ayant pour aboutissant la névrose. Mais la projection n'est pas uniquement un moyen de défense ; on l'observe également dans des cas où il n'est pas question de conflit. La projection au dehors de perceptions intérieures est un mécanisme primitif auquel sont soumises également nos perceptions sensorielles, par exemple, et qui joue, par conséquent, un rôle capital dans notre mode de représentation du monde extérieur. Dans des conditions encore insuffisamment élucidées, nos perceptions intérieures de processus

affectifs et intellectuels sont, comme les perceptions sensorielles, projetées au dehors et utilisées pour la formation (lu monde extérieur, au lieu de rester localisées dans notre monde intérieur. Au point de vue génétique, cela s'explique peut-être par le fait que, primitivement, la fonction de l'attention s'exerce, non sur le monde intérieur, mais sur les excitations venant du inonde extérieur et que nous ne sommes avertis de nos processus endopsychiques que par les seules sensations de plaisir et de douleur. C'est seulement après la formation d'un langage abstrait que les hommes sont devenus capables de rattacher les restes sensoriels des représentations verbales à des processus internes ; ils ont alors commencé à percevoir peu à peu ces derniers. C'est ainsi que les hommes primitifs ont construit leur image du monde, en projetant au dehors leurs perceptions internes ; et cette image, nous devons la transposer de nouveau, en nous servant de termes psychologiques, utilisant pour cela la connaissance que nous avons acquise de la vie intérieure.

La projection des mauvaises tendances de l'individu au dehors et leur attribution à des démons font partie d'un système dont nous parlerons dans le chapitre suivant et qu'on peut appeler la « conception *animiste du* monde ». Nous aurons alors à dégager les caractères psychologiques de ce système et à chercher des points d'appui pour son explication dans l'analyse des systèmes que nous retrouvons dans les névroses. Nous nous bornerons à dire ici que tous ces systèmes se sont formés par un mécanisme dont le prototype est constitué par ce que nous avons appelé l'« élaboration secondaire » des contenus des rêves. N'oublions pas, en outre, qu'à partir du moment où le système est formé, tout acte soumis au jugement de la conscience peut présenter une double orientation :

une orientation systématique et une orientation réelle, mais inconsciente [75].

Wundt [76] note ce fait que « parmi les actions que les mythes de tous les peuples attribuent aux démons, les *malfaisantes* l'emportent de beaucoup sur les bienfaisantes, de sorte qu'il est évident que dans la croyance des peuples les démons méchants sont plus anciens que les bons ». Il est fort possible que l'idée du démon découle en général des relations si significatives qui existent entre les morts et les survivants. L'ambivalence, inhérente à ces relations, se manifeste, au cours du développement humain, par deux courants opposes, mais provenant de la même source : la crainte des démons et des revenants, d'une part ; le culte des ancêtres, de l'autre [77]. Que les démons soient toujours conçus comme étant les esprits de personnes mortes *récemment,* - nous en avons une preuve incontestable dans l'influence exercée par le deuil sur la formation de la croyance aux dénions. Le deuil a à remplir une mission psychique définie, qui consiste à établir une séparation entre les morts d'un côté, les souvenirs et les espérances des survivants, de l'autre. La résultat une fois obtenu, la douleur s'atténue, et avec elle s'atténuent le remords, les reproches qu'on s'adressait à soi-même et, par conséquent, la crainte du démon. Et alors les mêmes esprits, qui ont été redoutés comme des démons, deviennent l'objet de

75 Les créations projectives des primitifs se rapprochent des personnifications par lesquelles le poète extériorise, sous la forme d'individualités autonomes, les tendances opposées qui luttent dans son âme.

76 *Mythus und Religion*, II, p. 129.

77 En soumettant à l'étude psychanalytique des personnes névrosées, atteintes et ayant été atteintes dans leur enfance de la crainte des revenants, on découvre souvent et sans grande difficulté que ces revenants tant redoutés ne sont autres que les parents. Voir sur ce sujet le mémoire de P. Haeberlin, intitulé Sexualgespensler (Sexualprobleme, février 1912) ; il y est bien question d'un père décédé, mais le revenant est représenté par une autre personne, à nuance érotique.

sentiments plus amicaux, sont adorés comme des ancêtres dont on invoque le secours dans toutes les occasions.

Si l'on suit l'évolution des rapports existant entre survivants et morts, on constate que leur ambivalence a considérablement diminué avec le temps. Il est aujourd'hui facile de réprimer, sans grand effort psychique, l'hostilité inconsciente qui subsiste toujours à l'égard des morts. Là où il y avait autrefois lutte entre la haine satisfaite et la tendresse douloureuse, s'élève aujourd'hui, telle une formation cicatricielle, la piété qui exige, selon l'adage, *de mortuis nil nisi bene.* Seuls les névrosés troublent encore la douleur que leur cause la perte d'un proche par des accès de reproches obsédants dans lesquels la psychanalyse découvre les traces de l'ambivalence affective de jadis. Il n'y a pas lieu de rechercher ici la manière dont s'est effectué ce changement ni la art qui y revient à une transformation de nature et à une amélioration réelle des relations familiales. Mais on peut admettre comme un fait certain que *dans la vie psychique du primitif l'ambivalence joue un rôle infiniment plus grand que dans celle de l'homme civilisé de nos jours. La diminution de cette ambivalence a eu pour corollaire la disparition progressive du tabou qui n'est qu'un symptôme de compromis entre les deux tendances en conflit.* En ce qui concerne les névrosés, qui sont obligés de reproduire et cette lutte et le tabou qui en résulte, nous dirons qu'ils sont nés avec une constitution archaïque, représentant un reste atavique, dont la répression, exigée par les convenances de la vie civilisée, leur impose une dépense énorme d'énergie psychique.

Il y a lieu de nous rappeler ici les renseignements confus et obscurs que Wundt a donnés (voir plus haut) sur la double signification du mot tabou : sacré et impur. Primitivement, dit-il, le mot tabou ne signifiait ni *sacré* ni *impur* : il désignait tout simplement ce qui était démoniaque, ce à quoi il ne fallait pas toucher. il faisait ainsi ressortir un caractère important, commun aux deux

notions, ce qui prouverait qu'il existait au début, entre ces deux domaines, une affinité, voire une confusion qui n'aurait cédé que peu à peu et beaucoup plus tard la place à la différenciation.

Telle est la conception de, Wundt. En opposition avec elle, l'analyse à laquelle nous nous sommes livrés nous autorise a conclure que le mot tabou présentait dès le début la double signification dont parle Wundt, qu'il servait à désigner une certaine ambivalence et tout ce qui découlait de cette ambivalence ou se rattachait à elle. Le mot tabou lui-même est un mot ambivalent, et nous croyons après-coup que si le sens de ce mot avait été bien établi, on aurait pu en déduire sans difficulté ce que nous n'avons obtenu qu'à la suite de longues recherches, à savoir que la prohibition tabou doit être conçue comme le résultat d'une ambivalence affective. L'étude des langues les plus anciennes nous a montré qu'il existait autrefois beaucoup de mots de ce genre qui servaient à exprimer chacun deux notions opposées et étaient ambivalents dans un certain sens, sinon tout à fait dans le même sens, que le mot tabou [78]. Certaines modifications phonétiques, imprimées au mot primitif à double sens, ont servi plus tard à créer une expression verbale particulière pour chacun des sens opposés qui étaient réunis dans ce mot.

Le mot tabou a eu un sort différent : l'importance de l'ambivalence qu'il désignait diminuant sans cesse, il a fini par disparaître complètement, lui et les mots analogues, du vocabulaire. J'espère pouvoir montrer un jour qu'au sort subi par cette notion se rattache une grande transformation historique, et que ce mot, qui servait au début à désigner des relations humaines parfaitement définies, caractérisées par une grande ambivalence affective, a été étendu ultérieurement à la désignation d'autres relations analogues.

78 Voir mon compte-rendu de l'ouvrage de M. Abel : *Gegensinn der Urworte,* dans « Jahrbuch für psychoanalyt. und psychopathol., Forschugen », vol. I, 1919.

Si nous ne nous trompons, l'analyse de la nature du tabou est faite pour projeter une certaine lumière sur la nature et l'origine de ce que nous appelons la conscience, bonne ou mauvaise. On peut, sans faire violence aux notions, parler d'un remord tabou, d'une conscience tabou, résultant de la transgression d'un tabou. Le remord tabou constitue probablement la forme la plus ancienne du remords, de la conscience en général.

Qu'est-ce qu'en effet la « Conscience » (bonne ou mauvaise) ? D'après le témoignage même de la langue, la conscience s'applique à ce qu'on sait de la façon la plus certaine. Il y a même des langues où il existe à peine une distinction entre la conscience morale et la conscience, au sens de la connaissance.

La conscience morale, c'est la perception interne de la répudiation de certains désirs que nous éprouvons, étant bien entendu que cette répudiation n'a pas besoin d'invoquer des raisons quelconques, qu'elle est sûre d'elle-même. Ce caractère ressort avec plus de netteté encore dans la conscience d'une faute, lors de la perception et de la condamnation intérieure d'actes que nous avons accomplis sous l'influence de certains désirs. Une motivation de, cette condamnation semble superflue : quiconque possède une conscience morale doit trouver en lui-même la justification de cette condamnation, doit être poussé par une force intérieure à se reprocher et à reprocher aux autres certains actes commis. Mais c'est précisément ce qui caractérise l'attitude du sauvage à l'égard du tabou, qui est un commandement de sa conscience morale et dont la transgression est suivie d'un épouvantable sentiment de culpabilité, aussi naturel qu'inconnu quant à ses origines [79].

79 Il est intéressant de mettre en parallèle le fait que la conscience de la faute, dans le tabou ne se trouve nullement diminuée, parce que la transgression a été accomplie inconsciemment (voir exemple plus haut), et le fait que dans le mythe grec la faute d'Oedipe reste une faute grave, bien qu'elle ait été accomplie à l'insu et en dehors de la volonté de son auteur.

C'est ainsi que la conscience morale naît probablement, elle aussi, sur le terrain de l'ambivalence affective. Découlant de certaines relations humaines, caractérisées par cette ambivalence, elle a pour conditions celles-là mêmes que nous avons assignées au tabou et à la névrose obsessionnelle, à savoir que l'un des deux termes de l'opposition demeure inconscient et est retenu à l'état de répression par l'autre, se manifestant avec une force obsédante. Cette conclusion se trouve confirmée par un grand nombre de données que nous a fournies l'analyse des névroses. Nous avons trouvé, en effet, en premier lieu, que le névrosé obsédé souffre de scrupules morbides qui apparaissent comme des symptômes de la réaction par laquelle le mal s'élève contre la tentation qui le guette dans l'inconscient et qui, à mesure que la maladie s'aggrave, s'amplifie, jusqu'à l'accabler sous le poids d'une faute qu'il considère comme inexpiable. On peut même risquer cette affirmation que s'il ne nous était pas possible de découvrir l'origine de la conscience morale par l'étude de la névrose obsessionnelle, nous devrions renoncer à tout espoir de jamais la découvrir. Or, cette origine, nous la saisissons chez l'individu névrosé ; aussi pouvons-nous espérer arriver un jour au même résultat, en ce qui concerne les peuples.

Un autre fait qui nous frappe, c'est que la conscience morale présente une grande affinité avec l'angoisse ; on peut, sans hésiter, la décrire comme une « conscience angoissante. » Or, l'angoisse, nous le savons, a sa source dans l'inconscient ; la psychologie des névroses nous a montré que lorsque des désirs ont subi un refoulement, leur libido se transforme en angoisse. Et, à ce propos, nous rappellerons que dans la conscience morale il y a aussi quelque chose d'inconnu et d'inconscient, à savoir les raisons du refoulement, de la répudiation de certains désirs.. Et c'est cet inconnu et inconscient qui détermine le caractère angoissant de la conscience morale.

Lorsqu'un tabou se manifeste principalement par des prohibitions, on pourrait admettre comme évident et ne nécessitant aucune confirmation tirée de l'analogie avec les névroses, le fait que ce tabou s'adresse à des, désirs positifs auxquels il doit sa naissance. On ne voit pas quelle nécessité il y aurait à défendre ce que personne ne désire faire, et dans tous les cas ce qui est défendu de la façon la plus formelle doit être l'objet d'un désir. Si nous appliquions ce raisonnement à nos primitifs, nous devrions conclure qu'ils sont littéralement poursuivis par la tentation de tuer leurs rois et leurs prêtres ou de commettre des incestes ou de maltraiter leurs morts. Cela est peu vraisemblable ; et cette proposition nous apparaît tout à fait absurde, lorsque nous l'appliquons à des cas où nous croyons entendre nous-mêmes distinctement la voix de la conscience. Nous sommes alors tentés d'affirmer, avec une assurance inébranlable, que nous n'éprouvons pas là moindre tentation de transgresser des commandements dans le genre de celui-ci : *tu ne tueras point,* et que l'idée seule d'une pareille transgression nous inspire de l'horreur.

Si l'on accorde à ce témoignage de notre conscience l'importance à laquelle il prétend, le commandement en général, aussi bien la prohibition tabou que le commandement moral, devient superflu et, d'autre part, le fait même de la conscience morale reste inexplicable, en même temps que nous échappent les relations existant entre conscience morale, tabou et névrose. Nous nous retrouvons dans la situation de ceux qui se refusent à appliquer à la solution du problème les points de vue de la psychanalyse.

Mais si nous tenons compte du fait révélé par la psychanalyse, par l'analyse notamment des rêves de personnes saines, à savoir que la tentation de tuer est plus forte en nous que nous ne le croyons et qu'elle se manifeste par des effets psychiques, alors même qu'elle échappe à notre conscience ; si nous admettons, en outre, - et nous avons toutes les raisons de le faire, - que les prohibitions obsessionnelles des névrosée ne sont que des précautions et des

châtiments qu'ils s'infligent eux-mêmes, parce qu'ils ressentent avec une force accrue la tentation de tuer, alors nous pourrons reprendre, en lui donnant une interprétation nouvelle, la proposition formulée plus haut : toutes les fois qu'il y a une prohibition, elle a dû être motivée par un désir, par une convoitise inavouée et inconsciente. Nous admettrons que cette tendance à tuer existe réellement dans l'inconscient et que le tabou, comme le commandement moral, loin d'être superflu, s'explique et se justifie par une attitude ambivalente à l'égard de l'impulsion au meurtre.

Le caractère, que nous avons reconnu comme fondamental, de cette attitude ambivalente, à savoir que le désir positif est inconscient, nous fait entre voir de nouvelles perspectives et de nouvelles possibilités d'explication. Les processus psychiques de l'inconscient, loin d'être en tous points identiques à ceux de notre vie consciente, jouissent de certaines libertés appréciables qui sont refusées à ces derniers. Une impulsion inconsciente n'est pas nécessairement née là où, nous la voyons se manifester ; elle peut provenir d'une source tout à fait différente, avoir porté au début sur d'autres personnes et d'autres relations et ne se trouver là où nous constatons sa présence qu'à la faveur des mécanismes du *déplacement*. Elle peut, en outre, étant donné l'indestructibilité et l'incorrigibilité des processus inconscients, s'être transportée d'une époque à laquelle elle était pour ainsi dire adaptée à une époque et à des circonstances ultérieures au milieu desquelles ses manifestations semblent bizarres et déplacées. Ce ne sont là que des indications, mais leur application attentive à chaque cas donné montrera toute l'importance qu'elles présentent par la lumière qu'elles projettent sur l'histoire du développement de la civilisation.

Avant de clore ces considérations, nous allons faire une remarque qui formera une sorte de préparation aux recherches ultérieures. Tout en affirmant l'identité de nature de la prohibition tabou et du commandement moral, nous ne constatons pas qu'il

existe entre l'une et l'autre une différence psychologique. Si le commandement moral n'affecte plus la forme du tabou, la cause doit en être cherchée uniquement dans un changement survenu dans les conditions et les particularités de l'ambivalence.

Jusqu'à présent, nous nous sommes laissé guider, dans la considération psychanalytique des phénomènes tabou, par les analogies qui existent entre ces phénomènes et les manifestations des névroses. N'oublions cependant pas que le tabou n'est pas une névrose, mais une formation sociale. Nous avons donc à montrer en quoi consiste la différence de principe qui sépare la névrose du tabou.

Ici encore je prendrai, pour point de départ, un seul et unique fait. La transgression d'un tabou a pour sanction un châtiment, le plus souvent une grave maladie ou la mort. N'est menacé de ce châtiment que celui qui s'est rendu coupable de cette transgression. Il en est tout autrement dans la névrose obsessionnelle. Lorsque le malade est sur le point d'accomplir quelque chose qui lui est défendu, il craint le châtiment, non pour lui-même, mais pour une autre personne sur laquelle il ne donne aucune précision, mais que l'analyse révèle comme étant une des personnes qui lui sont les plus proches et les plus chères. Le névrosé se comporte donc dans cette occasion en altruiste, le primitif en égoïste. C'est seulement quand la transgression d'un tabou n'est pas suivie automatiquement et spontanément du châtiment du coupable, que les sauvages sentent s'éveiller en eux le sentiment collectif qu'ils sont menacés d'un danger, et ils s'empressent d'appliquer eux-mêmes le châtiment qui ne s'est pas produit spontanément, Il nous est facile d'expliquer le mécanisme de cette solidarité. C'est la crainte de l'exemple contagieux, de l'impulsion à l'imitation, donc de la nature infectieuse du tabou, qui entre en jeu. Lorsqu'un individu a réussi à satisfaire un désir refoulé, tous les autres membres de la collectivité doivent éprouver la tentation d'en faire autant ; pour réprimer cette

tentation, il faut punir l'audace de celui dont on envie la satisfaction, et il arrive souvent que le châtiment fournit à ceux qui l'exécutent l'occasion de, commettre à leur tour, sous le couvert de l'expiation, le même acte impur. C'est là un des principes fondamentaux de la pénalité humaine, et il découle naturellement de l'identité des désirs refoulés chez le criminel et chez ceux qui sont chargés de venger la société outragée.

La psychanalyse confirme ici l'opinion des personnes pieuses qui prétendent que nous sommes tous de grands pécheurs. Comment expliquerions-nous maintenant cette noblesse inattendue du névrosé qui ne craint rien pour lui-même et qui craint tout pour une personne aimée ? L'examen analytique montre que cette noblesse n'est pas de nature primaire. Au début de son affection, le malade, comme le sauvage, redoute la menace du châtiment pour lui-même, tremble pour sa propre vie, et c'est seulement plus tard que la crainte de la mort se trouve déplacée sur une autre personne. Le processus est quelque peu compliqué, mais nous pouvons en embrasser toutes les phases. À la base de la prohibition se trouve généralement un mauvais désir, un souhait de mort formulé contre une personne aimée. Ce désir est refoulé par une prohibition ; mais celle-ci est rattachée à une certaine action qui, par suite d'un déplacement, se substitue à l'action hostile à l'égard de la personne aimée et dont l'exécution est menacée de la peine de mort. Mais le processus subit un développement ultérieur, à la suite duquel le souhait de mort formulé contre une personne aimée est remplacé par la crainte de voir cette personne mourir. En faisant preuve d'un tendre altruisme, la névrose ne fait donc que *compenser* l'attitude opposée qui est à sa base et qui est celle d'un brutal. égoïsme. Si nous donnons le nom de sociaux aux *sentiments* se rapportant à d'autres personnes, sans qu'il s'y mêle aucun élément sexuel, nous pouvons dire que la disparition de ces facteurs sociaux constitue un trait fondamental de la névrose,

trait qui se trouve masqué à une phase ultérieure par une sorte de sur-compensation.

Sans nous appesantir sur l'origine de ces tendances sociales et sur leurs rapports avec les autres tendances fondamentales de l'homme, nous voulons mettre en relief, en nous appuyant sur un exemple, le deuxième caractère fondamental de la névrose. Dans ses manifestations extérieures, le tabou présente la plus grande ressemblance avec le délire du toucher des névrosés. Or dans le délire du toucher il s'agit régulièrement de la prohibition de contacts sexuels, et la psychanalyse a montré, d'une façon générale, que les tendances qui, dans la névrose, subissent une dérivation et un déplacement sont d'origine sexuelle. Dans le tabou, le contact prohibé n'a pas, selon toute évidence, une signification uniquement sexuelle : ce qui est encore prohibé, c'est le fait d'affirmer, d'imposer, de faire valoir sa propre personne. Lorsqu'il est défendu de toucher au chef ou à des objets avec lesquels il s'est trouvé en contact, on cherche par cette prohibition a inhiber une impulsion qui s'exprime dans d'autres occasions par une surveillance serrée du chef, voire par des sévices corporels qui lui sont infligés avant son couronnement (voir plus haut). *C'est ainsi que la prédominance des tendances sexuelles sur les tendances sociales constitue le trait caractéristique de la névrose*. Mais les tendances sociales elles-mêmes ne sont nées que du mélange d'éléments égoïstes et érotiques.

Cette dernière comparaison entre le tabou et la névrose obsessionnelle montre déjà les rapports qui existent entre les diverses formes de névrose et les formations sociales, ainsi que l'importance que présente l'étude de la psychologie des névroses pour l'intelligence du développement de la civilisation.

D'une part, les névroses présentent des analogies frappantes et profondes avec les grandes productions sociales de l'art, de la religion et de la philosophie ; d'autre part, elles apparaissent comme des déformations de ces productions. On pourrait presque dire

qu'une hystérie est une œuvre d'art déformée, qu'une névrose obsessionnelle est une religion déformée et une manie paranoïaque un système philosophique déformé. Ces déformations s'expliquent, en dernière analyse, par le fait que les névroses sont des formations asociales, qu'elles cherchent à réaliser avec des moyens particuliers ce que la société réalise par le travail collectif. En analysant les tendances qui sont à la base des névroses, on trouve que les tendances sexuelles y jouent un rôle décisif, tandis que les formations sociales dont il a été question plus haut reposent sur des tendances nées d'une rencontre de facteurs égoïstes et de facteurs érotiques. Le besoin sexuel est impuissant à unir les hommes, comme le font les exigences de la conservation ; la satisfaction sexuelle est avant tout une affaire privée, individuelle.

Au point de vue génétique, la nature asociale de la névrose découle de sa tendance originelle à fuir la réalité qui n'offre pas de satisfactions, pour se réfugier dans un monde imaginaire, plein de promesses alléchantes. Dans ce monde réel que le névrosé fuit, règne la société humaine, avec toutes les institutions créées par le travail collectif ; en se détournant de cette réalité, le névrosé s'exclut lui-même de la communauté humaine.

Chapitre III. Animisme, magie et toute-puissance des idées

1.

C'est un défaut inévitable de tous les travaux qui se proposent d'appliquer aux sciences morales les pointe de vue de la psychanalyse de ne pouvoir donner au lecteur que des notions insuffisantes sur les unes et sur les autres. Aussi se bornent-ils à stimuler les spécialistes, à leur suggérer des idées qu'ils puissent utiliser dans leurs recherches. Mais le défaut en question sera particulièrement sensible dans un chapitre portant sur l'immense domaine de ce qu'on désigne sous le nom d'animisme [80].

Au sens étroit du mot, l'animisme est la théorie des représentations concernant l'âme ; au sens large du terme, la théorie des êtres spirituels en général. On distingue encore un *animatisme,* qui est la doctrine de la vivification de la nature que nous trouvons inanimée, et auquel se rattachent l'animalisme et le manisme. Le terme animisme, qui servait autrefois à désigner un système

80 La nécessité où l'on se trouve de condenser les matériaux fait qu'on est également obligé de renoncer à donner une bibliographie plus ou moins détaillée. Aussi me bornerai-je à rappeler les ouvrages connus de Herbert Spencer, J.-G. Frazer, A. Lang, B. B. Tylor, W. Wundt, auxquels j'ai emprunté tous les renseignements sur l'animisme et la magie. La personnalité de l'auteur s'affirme dans le choix des matériaux et dans les opinions qu'ils lui suggèrent.

philosophique déterminé, semble avoir reçu sa signification actuelle de E. B. Tylor [81].

Ce qui a provoqué la création de tous ces termes, c'est la connaissance qu'on a acquise de la manière extrêmement curieuse dont les peuples primitifs connus, disparus ou encore existants, concevaient la nature et le monde. D'après cette conception, le monde serait peuplé d'un grand nombre d'êtres spirituels, bienveillants ou malveillants à l'égard des hommes qui attribuent à ces esprits et démons la cause de tout ce qui se produit dans la nature et considèrent que ces êtres animent non seulement les animaux et les plantes, mais même les objets en apparence inanimés. Un troisième élément, et qui est peut-être le plus important, de cette « philosophie de la nature » nous frappe beaucoup moins, parce qu'il nous est familier à nous-mêmes, bien que nous n'admettions guère l'existence des esprits et que nous expliquions aujourd'hui les processus naturels par l'action de forces physiques impersonnelles. Les primitifs croient notamment à une « animation » du même genre des êtres humains. Les personnes humaines, pensent-ils, contiennent des âmes qui peuvent abandonner leur séjour et aller s'attacher à d'autres hommes ; ces âmes sont les sources des activités spirituelles et, jusqu'à un certain point, indépendantes des « corps ». Primitivement, on se représentait les âmes comme très semblables aux individus, et c'est seulement à la suite d'un long développement qu'elles se sont dépouillées de tout élément matériel pour acquérir un degré de « spiritualisation » très élevé [82].

La plupart des auteurs sont portés à admettre que ces représentations relatives aux âmes constituent le noyau primitif du système animiste, que les esprits ne correspondent qu'aux âmes devenues indépendantes et que les âmes des animaux, des plantes et des choses sont conçues comme semblables aux âmes humaines.

81 E. B. Tylor, *Primitive Culture*, vol. I, p. 425. 2e édition, 1903. W. Wundt, *Mythus und Religion,* vol, II, p. 113, 1906.

82 Wundt, l. c., chap. IV, *Die Seelenvorstellungen.*

Comment ces conceptions singulièrement dualistes, sur lesquelles repose le système animiste, ont-elles pu se former chez les hommes primitifs ? On suppose que ce fut à la suite des observations fournies par les phénomènes du sommeil (avec le rêve) et de la mort qui lui ressemble tant, ainsi qu'à la suite des efforts faits pour expliquer ces états si familiers à chaque individu. C'est principalement le problème de la mort qui a dû fournir le point de départ de cette théorie. Aux yeux du primitif, la persistance. de la vie, l'immortalité, était une chose tout à fait naturelle. La représentation de la mort ne s'est formée que tardivement et n'a été acceptée qu'avec hésitation ; pour nous encore, elle est dépourvue de contenu et difficile à réaliser. Quant au rôle qu'ont pu jouer dans l'élaboration des théories animistes d'autres observations et expériences, celles, par exemple, relatives aux images apparaissant dans les rêves, aux ombres, aux images reflétées par les miroirs, etc., il a fait l'objet de discussions qui n'ont pas encore donné de résultat positif [83].

Le primitif ayant réagi sous l'action des phénomènes qui se sont imposés à sa réflexion par la formation de ses représentations des âmes, - c'est là un fait qu'on trouve tout à fait naturel et aussi peu énigmatique que possible. Wundt dit à ce sujet qu'on retrouve les mêmes représentations des âmes chez les peuples les plus divers et aux époques les plus diverses, que ces représentations « sont le produit psychologique nécessaire de la conscience créatrice des mythes et que l'animisme primitif doit être considéré comme l'expression spirituelle de *l'état naturel de l'humanité,* dans la mesure où cet état est accessible à notre observation » [84]. On trouve déjà la justification de l'animation de ce qui est inanimé dans la *Natural History of Religion,* de Hume qui écrivait : « Il existe dans l'humanité une tendance universelle à concevoir tous les autres êtres

83 Voir sur ce sujet, outre les travaux de Wundt et de H. Spencer, les substantiels articles de *l'Encyclopedia Britannica,* 1911, (« Animism », « Mythology », etc.).

84 L. c., p. 154.

comme semblables à l'homme et à attribuer aux objets toutes les qualités qui sont familières à l'homme et dont il est intimement conscient » [85].

L'animisme est un système intellectuel : il n'explique pas seulement tel ou tel phénomène particulier, mais permet de concevoir le monde comme un vaste ensemble, à partir d'un point donné. À en croire auteurs, l'humanité aurait, dans le cours des temps, connu successivement trois de ces systèmes intellectuels, trois grandes conceptions du monde : conception animiste (mythologique), conception religieuse et conception scientifique. De tous ces systèmes, l'animisme est peut-être le plus logique et le plus complet, celui qui explique l'essence du monde, sans rien laisser dans l'ombre. Or, cette première conception du monde par l'humanité est une théorie psychologique. Ce serait dépasser notre but que de montrer ce qui de cette, théorie subsiste encore dans la vie de nos jours, soit sous la forme dégradée de la superstition, soit en tant que fond vivant de notre langage, de nos croyances et de notre philosophie.

C'est en pensant à cette succession des trois conceptions du monde qu'on dit que l'animisme lui-même, sans être encore une religion, implique déjà les conditions préalables de toutes les religions qui surgiront ultérieurement. Il est également évident que le mythe repose sur des éléments animistes ; mais les détails des rapports existant entre le mythe et l'animisme n'ont pas encore été élucidés dans leurs points essentiels.

2.

Notre travail psychanalytique commencera ailleurs. Disons, en attendant, qu'il serait erroné de croire que les hommes aient été poussés à la création de leurs premiers systèmes cosmiques par la seule curiosité spéculative, par la seule soif de savoir. Le besoin

85 Chez Tylor, *Primitive Culture,* 1, p. 477.

pratique de soumettre le monde a dû jouer un rôle dans ces efforts. Aussi ne sommes-nous pas étonnés d'apprendre que le système animiste a un corollaire, et notamment un système d'indications relatives à la manière dont on doit se comporter pour dominer les hommes, les animaux et les choses ou, plutôt, les esprits des hommes, des animaux et des choses. Ce système d'indications, ces règles de conduite, connues sous le nom de « sorcellerie et magie », sont considérés par S. Reinach [86] comme la stratégie de l'animisme ; je préfère, avec Hubert et Mauss, les comparer à la technique [87].

Peut-on établir une distinction de principe entre la sorcellerie et la magie ? Oui, si l'on fait un peu arbitrairement abstraction des hésitations du langage courant. La sorcellerie apparaît alors essentiellement comme l'art d'influencer les esprits, en les traitant comme on traite les hommes dans des conditions identiques, c'est-à-dire en les apaisant, en se les conciliant, en se les rendant favorables, en les intimidant, en les dépouillant de leur puissance, en les soumettant à sa volonté, et tout cela par le recours aux moyens dont on a éprouvé l'efficacité par rapport aux hommes vivants. Mais la magie est quelque chose de différent : elle fait, au fond, abstraction des esprits et se sert, non de la méthode psychologique banale, mais de procédés particuliers. Il est facile de se rendre compte que la magie constitue la partie la plus primitive et la plus importante de la technique animiste, car parmi les moyens dont on se sert pour influer sur les esprits, figurent également des procédés magiques [88], et la magie trouve encore son application dans les cas où semble-t-il, la spiritualisation de la nature n'a pas été accomplie.

La magie doit servir aux fins les plus variées : soumettre les phénomènes de la nature à la volonté de l'homme, protéger l'individu

86 *Cultes, Mythes et Religions*, t. II, Introduction, p. XV, 1919.

87 *L'Année Sociologique. t. VII,* 1904.

88 Effrayer un esprit par le bruit et par des cris est un procédé de sorcellerie pure ; mais c'est employer à son égard un procédé magique que d'exercer sur lui une pression, en s'emparant de son nom.

contre les ennemis et les dangers et lui donner le pouvoir de nuire à ses ennemis. Mais le principe sur lequel repose l'action magique ou, plutôt, le principe de la magie est telle. ment évident qu'il a dû être reconnu par tous les auteurs. On peut l'exprimer d'une façon claire et concise, en se servant de la formule de E. B. Tylor (mais en faisant abstraction du jugement de valeur que cette formule implique) : « mistaking an ideal connexion for a real one (« prendre par erreur un rapport idéal pour un rapport réel »). Nous allons mettre ce caractère en évidence sur deux groupes d'actions magiques.

Un des procédés magiques dont on se sert le plus communément pour nuire à un ennemi consiste à fabriquer son effigie, avec des matériaux, quelconques. On peut encore « décréter » que tel ou tel autre objet représentera son image. Tout ce qu'on inflige à cette effigie frappe également le modèle haï ; il suffit de léser une partie quelconque de celle-là, pour que la partie correspondante du corps de celui-ci devienne malade. Au lieu d'employer cette technique magique pour la satisfaction de l'hostilité privée, on peut la mettre au service de la piété, pour protéger les dieux contre les méchants démons. Je cite d'après Frazer [89] :

« Chaque nuit, lorsque le dieu du soleil Ra (dans l'Égypte ancienne) regagnait son séjour dans le brûlant Occident, il avait à soutenir une lutte acharnée contre une armée de démons qui l'assaillaient sous la conduite d'Apepi, son mortel ennemi. Il luttait contre eux toute la nuit, et souvent les puissances des ténèbres étaient assez fortes pour lancer, même pendant le jour, des nuages sombrer, qui obscurcissaient le ciel bleu, rendaient Ra impuissant à émettre sa lumière. Afin d'assister le dieu, la cérémonie suivante était accomplie tous les jours dans son temple de Thèbes : on fabriquait avec de la cire une image de son ennemi Apepi, auquel on donnait la forme d'un horrible crocodile ou d'un serpent aux anneaux innombrables, et on écrivait dessus à l'encre le nom du démon.

89 The magic art, II, p. 61.

Placée dans une gaine de papyrus sur laquelle on traçait la même inscription, cette figure était entourée de cheveux noire ; puis le prêtre crachait dessus, la tailladait avec un couteau de silex et la jetait par terre. Il mettait ensuite sur elle son pied gauche, et on terminait la cérémonie en brûlant la figure sur un feu alimenté par des plantes. Apepi détruit, tous les démons de sa suite devaient subir le même sort. Ce service divin, qui devait être accompagné de certains discours, avait lieu non seulement le matin, l'après-midi et le soir, mais pouvait être répété à n'importe quel moment de la journée, lorsque la tempête faisait rage ou qu'il pleuvait à torrents ou que des nuages noirs obscurcissaient le ciel. Les méchants ennemis subissaient les effets du châtiment infligé à leurs images, comme si ce châtiment leur avait été applique directement ; ils fuyaient, et le dieu du soleil triomphait de nouveau. » [90].

Innombrables sont les actions magiques fondées sur les mêmes principes et motivées par les mêmes représentations. J'en citerai deux qui ont toujours joué un rôle important chez les peuples primitifs et se sont encore conservées en partie dans le mythe et le culte de peuples plus avancés : il s'agit des pratiques magiques destinées à provoquer la pluie et une bonne récolte. On provoque la pluie par des moyens magiques, en l'imitant et en reproduisant artificiellement les nuages et l'orage. On dirait que les gens « jouent à la pluie ». Les Aïnos japonais, par exemple, provoquent la pluie de la manière suivante : les uns font tomber de l'eau à travers un grand tamis, tandis que d'autres promènent à travers le village, comme si c'était un bateau, un récipient muni d'une voile et d'un aviron. Quant à la fertilité du sol, on l'assurait par la voie magique, en lui offrant le spectacle de rapports sexuels humains. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple entre mille, que dans certaines régions de l'île de

90 L'interdiction biblique d'exécuter une image d'un être vivant quelconque n'a pas été dictée par un parti-pris de principe contre les arts plastiques : elle avait uniquement pour but de détourner les hommes de la magie que la religion hébraïque abhorrait. Frazer, l. c., p. 87, note.

Java, lorsqu'approche le moment de la floraison du riz, paysans et paysannes se rendent la nuit sur les champs pour stimuler par leur exemple la fécondité du sol et s'assurer une bonne récolte [91]. Au contraire, les rapports sexuels incestueux étaient bannis et redoutés, à cause de leur influence néfaste sur la fertilité du sol et sur l'abondance de la récolte [92].

On peut encore ranger dans ce même groupe certaines prescriptions négatives, qui sont des mesures de précaution magiques. Lorsqu'une partie des habitants d'un, village Dayak se rend à la chasse au sanglier, ceux qui restent ne doivent toucher de leurs mains ni à l'huile ni à l'eau ; l'inobservance de cette précaution aurait pour effet de ramollir les doigts des chasseurs qui laisseraient ainsi échapper facilement leur proie [93]. Ou encore, lorsqu'un chasseur Gilyak suit dans la forêt la piste d'un gibier, il est interdit à ses enfants, restés à la maison, de tracer des dessins sur du bois ou sur le sable ; autrement, les sentiers de la forêt se trouveraient, embrouillés, comme le sont les lignes du dessin, et le chasseur ne retrouverait plus le chemin du retour [94].

Si, dans ce dernier exemple, comme dans beaucoup d'autres cas d'action magique, l'éloignement ne joue, aucun rôle, c'est-à-dire si l'action télépathique est considérée comme un phénomène naturel, nous ne sommes pas embarrassés non plus de comprendre les raisons de cette particularité de l'action magique.

Nous voyons en effet sans difficulté ce qui assure l'efficacité de l'action dans tous ces exemples. C'est la similitude entre l'action accomplie et le phénomène, dont la production est désirée. Aussi Frazer appelle-t-il cette variété de magie *imitative* ou *homéopatique.* Si je veux qu'il pleuve, je n'ai qu'à faire quelque chose qui ressemble à la pluie ou qui la rappelle. À une phase de civilisation plus avancée,

91 The magie art, II, p. 98.

92 Nous trouvons un écho de cette croyance dans *Oedipe-Roi*, de Sophocle.

93 The magic art, I, p. 120.

94 L. c., p. 122.

on remplacera cette procédure magique par des processions autour d'un temple et par des prières adressées aux saints qui y séjournent. En dernier lieu, on renoncera également à cette technique religieuse, pour rechercher par quelles actions sur l'atmosphère elle-même il est possible de provoquer la pluie.

Dans un autre groupe d'actions magiques, le principe de la similitude est remplacé par un autre que les exemples suivants feront facilement comprendre.

Pour nuire à un ennemi, on peut encore se servir d'un autre procédé qui consiste à se procurer des rognures de ses cheveux, de ses ongles, ou même une partie de ses vêtements et à se livrer sur ces objets à des actes d'hostilité. C'est comme si l'on avait sous la main la personne elle-même qui éprouve tous les effets du mal qu'on inflige aux objets lui appartenant. C'est le nom qui, d'après les primitifs, constitue la partie essentielle d'une personne ; lorsqu'on sait le nom d'une personne ou d'un esprit, on a par là-même acquis un certain pouvoir sur le porteur de ce nom. D'où toutes les singulières précautions et restrictions qu'on doit observer dans l'usage des noms et dont nous avons énuméré quelques-unes dans le chapitre sur le tabou. La similitude est remplacée dans ces exemples par la *substitution de la partie au tout.*

La motivation sublimée du cannibalisme, des primitifs peut-être déduite de la même façon. En absorbant par l'ingestion des parties du corps d'une personne, on s'approprie également les facultés dont cette personne était douée. C'est pourquoi le régime alimentaire est soumis dans certaines circonstances particulières, à différentes précautions et restrictions. Une femme enceinte s'abstiendra de manger de la chair de certains animaux dont les caractères indésirables, la lâcheté, par exemple, pourraient se transmettre ainsi à l'enfant qu'elle nourrira. L'efficacité de l'action magique ne se trouve nullement diminuée du fait de la séparation survenue entre le tout et la partie, ou même du fait que le contact

entre la personne et tel objet n'a été qu'instantané. C'est ainsi que la croyance au rapport magique entre une blessure et l'arme qui l'a produite se maintient invariable pendant des millénaires. Lorsqu'un Mélanésien a réussi à s'emparer de l'arc par lequel il avait été blessé, il le dépose soigneusement dans un endroit frais, croyant par là diminuer l'inflammation de la plaie. Mais si l'arc est resté entre les mains des ennemis, ceux-ci le déposeront sûrement dans le voisinage immédiat d'un feu, afin d'aggraver l'inflammation de la plaie.

Lorsque, conseille Pline *(Histor. Nat.* XXVIII), on se repent d'avoir fait du mal à quelqu'un, on doit cracher dans la main qui a causé le mal ; la douleur de la victime se trouvera aussitôt calmée. Francis Bacon, dans sa *Natural History,* mentionne la croyance, très répandue, d'après laquelle il suffirait, pour guérir une plaie, d'enduire de graisse l'arme qui l'a produite. Certains paysans anglais se conforment aujourd'hui encore à cette prescription, et lorsqu'ils se sont blessés avec une faux, ils conservent l'instrument dans le plus grand état de propreté, afin d'éviter la suppuration de la plaie. En juin 1912, racontait un journal local anglais, une femme nommée Mathilde Henry, de Norwich, s'était introduit dans un talon un clou de fer. Sans laisser examiner la plaie, sans même ôter son bas, elle ordonna à sa fille de bien huiler le clou, afin de prévenir des complications fâcheuses. Elle mourut quelques jours après du tétanos, faute d'avoir fait antiseptiser la plaie.

Les exemples de ce dernier groupe sont des exemples de magie *contagieuse* que Frazer distingue de la magie *imitative.* Ce qui confère une efficacité à la magie contagieuse, ce n'est plus la similitude, mais la *contiguïté* dans le temps, tout au moins la contiguïté telle qu'on se la représente, le souvenir de son existence. Et comme la similitude et la contiguïté sont les deux principes essentiels des processus d'association, toute l'absurdité des prescriptions magiques est dominée, pour ainsi dire, par l'association des idées. Nous voyons donc combien est vraie la définition que Tylor

a donnée de la magie et que nous avons citée plus haut : *mistaking an ideal connexion for a real one.* Frazer la définit d'ailleurs à peu près dans les mêmes termes : « Les hommes ont pris par erreur l'ordre de leurs idées pour l'ordre de la nature et se sont imagines que puisqu'ils sont capables d'exercer un contrôle sur leurs idées, ils doivent également. être en mesure de contrôler les choses » [95].

Aussi est-on étonné tout d'abord de voir certains auteurs rejeter comme non satisfaisante cette lumineuse explication de la magie [96]. Mais en réfléchissant un peu, on trouve justifiée l'objection d'après laquelle la théorie qui met l'association à la base de la magie explique seulement les voies suivies par celle-ci, sans nous renseigner sur ce qui constitue son essence même, sur les raisons qui poussent l'homme primitif à remplacer les lois naturelles par les lois psychologiques. Il est évident qu'il est nécessaire de faire intervenir ici un facteur dynamique, mais alors que la recherche de ce facteur fait commettre des erreurs aux critiques de la théorie de Frazer, il est facile de donner une explication satisfaisante de la magie, rien qu'en poursuivant et en approfondissant la théorie de l'association.

Considérons d'abord le cas, plus simple et plus important, de la magie imitative. D'après Frazer, celle ci peut être pratiquée seule, alors que la magie contagieuse a toujours besoin de la magie imitative [97]. Les motifs qui poussent à l'exercice de la magie sont faciles à reconnaître : ce sont les désirs humains. Nous devons seulement admettre que l'homme primitif a une confiance démesurée dans la puissance de ses désirs. Au fond, tout ce qu'il cherche à obtenir par des moyens magiques ne doit arriver que parce qu'il le veut. C'est ainsi qu'au début nous n'avons à faire qu'au désir.

95 The magic art, I, p. 420 et suivantes.

96 Voir article *Magic* (N. d. T.) dans la 11e édition de « Encyclopedia. Britannica ».

97 L. c., 51.

En ce qui concerne l'enfant, qui se trouve dans des conditions psychiques analogues, mais ne possède pas encore les mêmes aptitudes motrices, nous avons admis ailleurs qu'il commence par procurer à ses désirs une satisfaction vraiment hallucinatoire, en faisant naître la situation favorable, grâce à des excitations centrifuges de ses organes sensoriels [98]. Au primitif adulte s'offre une autre voie. À son désir se rattache une impulsion motrice, la volonté, et cette volonté, qui sera un jour assez forte pour changer la face de la terre, est utilisée par le primitif pour se procurer une satisfaction par une sorte d'hallucination motrice. Cette *représentation* du désir satisfait peut être comparée au *jeu* des enfants, à la seule différence près que la technique purement sensorielle manque à ce jeu. Si le jeu et la représentation imitative suffisent à l'enfant et au primitif, ce n'est ni à cause de leur sobriété et modestie (au sens moderne de ces mots), ni à cause de la résignation que leur inspire la conscience de leur réelle impuissance : il s'agit d'une conséquence très naturelle de la valeur exagérée qu'ils attachent à leur désir, à la volonté qui en dépend et aux voies dans lesquelles ils sont engagés. Avec le temps, l'accent psychique se déplace des motifs de l'action psychique pour s'attacher à ses moyens, voire à l'action elle-même. Il serait peut-être plus exact de dire que ce sont les moyens dont il se sert qui donnent au sauvage une idée de la grande valeur qu'il attache à ses actes psychiques. S'en tenant aux apparences, il est persuadé que c'est l'action magique qui, grâce à sa ressemblance avec ce qu'il désire, amène la réalisation de l'événement désiré. Dans la phase animiste de la pensée il n'existe pas encore d'occasion de se rendre compte que la situation réelle n'est pas du tout telle qu'on se l'imagine. Ceci devient possible à des phases ultérieures, alors qu'on continue d'avoir recours aux mêmes procédés, mais à un moment où le phénomène psychique du doute commence déjà à intervenir, à titre d'expression d'une tendance au refoulement. Alors les hommes

98 *Formutierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens* (« Jahrb. f. psychoanal. Forsch., III, Yd. 1912, p. 2).

commencent à admettre qu'il ne sert de rien d'invoquer les esprits, si l'on n'a pas la foi, et que la force magique de la prière reste inefficace, si elle n'est pas, dictée par une piété véritable [99].

La possibilité d'une magie contagieuse reposant sur l'association par contiguïté nous montre que la valorisation psychique du désir et de la volonté s'est étendue à tous les actes psychiques subordonnés à la volonté. Il en résulte une surestimation générale de tous les processus psychiques, c'est-à-dire une attitude à l'égard du monde qui, d'après ce que nous savons concernant les rapports entre la réalité et la pensée, doit nous apparaître comme une surestimation de cette dernière. Les choses s'effacent devant leurs représentations ; tous les changements imprimés à celles-ci doivent aussi atteindre celles-là. On suppose que les relations existant entre les représentations doivent également exister entre les choses. Comme la pensée, qui ne connaît pas les distances, réunit facilement dans le même acte de conscience les choses les plus éloignées dans l'espace et dans le temps, le monde magique franchira télépathiquement les distances spatiales et traitera les rapports passés comme s'ils étaient actuels. À l'époque animiste, l'image du monde reflétée par le monde intérieur doit rendre visible cette autre image du monde que nous croyons reconnaître.

Relevons toutefois le fait que les deux principes de l'association, la similitude et la contiguïté, trouvent leur synthèse dans une unité supérieure : le contact. L'association par contiguïté équivaut à un contact direct, l'association par similitude est un contact au sens figuré du mot. La possibilité de désigner par le même mot les deux variétés d'association prouve déjà que le même processus psychique préside à l'une et à l'autre. Nous retrouvons la

99 Le roi dit dans *Hamlet* (III, 4) : « My words fly up, my thoughts remain below ; words without thoughts never to heaven go ». (Mes paroles s'envolent là-haut, mais mes pensées restent ici-bas. Les paroles que n'animent pas les pensées n'atteignent jamais le ciel).

même étendue de la notion contact que celle que nous a révélée précédemment l'analyse du tabou [100].

En nous résumant, nous pouvons dire : le principe qui régit la magie, la technique du mode de pensée animiste, est celui de la « toute-puissance des idées ».

3.

Je dois cette expression « toute-puissance des idées » à un malade très intelligent qui souffrait de représentations obsessionnelles et qui, une fois guéri grâce à la psychanalyse, s'est trouvé en mesure de donner des preuves de ses aptitudes et de son bon sens [101]. Il a forgé cette expression pour expliquer tous ces phénomènes singuliers et inquiétants qui semblaient le poursuivre, lui et tous ceux qui souffraient du même mal. Il lui suffisait de penser à une personne pour la rencontrer aussitôt, comme s'il l'avait invoquée. Demandait-il un jour des nouvelles d'une personne qu'il avait perdue de vue depuis quelque temps ? C'était pour apprendre qu'elle était morte, de sorte qu'il pouvait croire que cette personne s'était rappelée télépathiquement à son attention. Lorsqu'il lui arrivait, sans qu'il prit la chose au sérieux, de formuler une malédiction à l'adresse d'une personne, il vivait, à partir de ce moment, dans la crainte perpétuelle d'apprendre la mort de cette personne et de succomber sous le poids de la responsabilité qu'il avait encourue. Dans beaucoup de cas, il a pu me dire lui-même, au cours des séances de traitement, comment s'était produite la trompeuse apparence et ce qu'il y avait ajouté de sa part, pour donner plus de force à ses attentes superstitieuses [102]. Tous les malades obsédés sont ainsi superstitieux, le plus souvent à l'encontre de leurs propres convictions.

100Voir le chapitre précédent.

101*Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose.* Jahrbuch für psychoanalyt. und psychopath. Forschungen, I, Bd, 1909. (Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre », 3. Folge, 1913).

La persistance de la toute-puissance des idées nous apparaît avec le plus de netteté dans la névrose obsessionnelle, les conséquences de cette manière de penser primitive étant ici les plus proches de la conscience. Nous devons cependant nous garder de voir dans la toute-puissance des idées le caractère distinctif de cette névrose, car l'examen analytique découvre le même caractère dans toutes les autres névroses. Quelle que soit la névrose à laquelle on ait à faire, elle est déterminée dans ses symptômes, non par la réalité des faits vécus, mais par celle du monde de la pensée. Les névrosés vivent dans un monde spécial où seules ont cours (pour employer une expression dont je me suis déjà servi ailleurs) les « valeurs névrosiques » ; c'est-à-dire que les névrosés n'attribuent de l'efficacité qu'à ce qui est intensément pensé, affectivement représenté, sans se préoccuper de savoir si ce qui est ainsi pensé et représenté s'accorde ou non avec la réalité extérieure. L'hystérique reproduit dans ses accès et fixe par ses symptômes des événements qui ne se sont déroulée comme tels que dans son imagination et ne se ramènent qu'en dernière analyse à des événements réels, soit à leur source, soit à des matériaux ayant servi à leur construction. On comprendrait mal le sentiment de culpabilité qui accable le névrosé, si l'on voulait l'expliquer par des fautes réelles. Un névrosé obsédé peut être accablé par un sentiment de culpabilité qui serait justifié chez un criminel ayant commis plusieurs assassinats, alors que lui-même se comporte et s'est toujours comporté à l'égard de ses prochains de la manière la plus respectueuse et la plus scrupuleuse. Et, pourtant, son sentiment est fondé ; il tire ses motifs des souhaits de mort intenses et fréquents qui, dans son inconscient, se dressent contre ses semblables. Il est fondé, pour autant qu'il s'agit, non de

102Nous avons, semble-t-il, une tendance à qualifier « d'inquiétantes » et « sinistres » des impressions par lesquelles nous cherchons à confirmer la toute-puissance des idées et la manière de penser animiste, alors que dans nos jugements nous nous sommes déjà depuis longtemps détournés de l'une et de l'autre.

faits réels, mais d'intentions inconscientes. C'est ainsi que la toute-puissance des idées, la prédominance accordée aux processus psychiques sur les faits de la vie réelle manifestent une efficacité illimitée dans la vie affective des névrosé et dans toutes les conséquences qui en découlent. Mais si l'on soumet le névrosé au traitement psychanalytique qui lui rend conscient son inconscient, il ne pourra pas croire que les idées soient libres et il craindra toujours d'exprimer de mauvais souhaits, comme s'il suffisait de les exprimer pour qu'ils se réalisent. Par cette attitude et par les superstitions qui dominent dans sa vie, il montre combien il est proche du sauvage qui s'imagine pouvoir transformer le monde extérieur uniquement par ses idées.

Les actes obsessionnels primaires de ces névrosés sont, à proprement parler, de nature purement magique. Si ce ne sont pas des actes de sorcellerie, ce sont toujours des actes de contre-sorcellerie, destinés à détourner les menaces de malheur dans l'attente desquelles le névrosé vit au début de sa maladie. Toutes les fois qu'il m'a été possible de pénétrer le mystère, j'ai constaté que le malheur auquel le malade s'attendait n'était autre que la mort. D'après Schopenhauer, le problème de, la mort se dresse au seuil de toute philosophie. Nous savons déjà que la croyance à l'âme et aux démons, qui caractérise l'animisme, s'est formée sous l'influence des impressions que la mort produit sur l'homme. Il est difficile de savoir si ces premiers actes obsessionnels ou de défense sont soumis au principe de la ressemblance et du contraste, car, étant donné les conditions de la névrose, les actes se trouvent le plus souvent déformés par suite de leur dissimulation derrière des actions tout à fait insignifiantes [103]. Même les formules de défense de la névrose obsessionnelle trouvent leur pendant dans les formules de sorcellerie et de magie. Mais pour décrire exactement l'histoire du développement des actes obsessionnels, il faut relever la fait que, très éloignés

103Nous aurons l'occasion de montrer plus loin l'existence d'un autre motif de cette dissimulation derrière une action insignifiante.

de la sphère sexuelle, ils ne sont au début qu'une sorte de sorcellerie destinée à détourner les mauvais désirs, mais qu'ils finissent par n'être plus qu'une très fidèle imitation des actes sexuels, une manifestation pour ainsi dire déguisée, substitutive de ces actes.

Si nous acceptons le mode d'évolution des conceptions humaines du inonde, tel qu'il a été décrit plus haut, à savoir que la phase *animiste* a précédé la phase *religieuse* qui, à son tour, a précédé la phase *scientifique, il* nous sera facile de suivre aussi l'évolution de la « toute-puissance des idées » à travers ces phases. Dans la phase animiste, c'est à lui-même que l'homme attribue la toute-puissance ; dans la phase religieuse, il l'a cédée aux dieux, sans toutefois y renoncer sérieusement, car il s'est réservé le pouvoir d'influencer les dieux de façon à les faire agir conformément à ses désirs. Dans la conception scientifique du monde, il n'y a plus place pour la toute-puissance de l'homme, qui a reconnu sa petitesse et s'est résigné à la mort, comme il s'est soumis à toutes les autres nécessités naturelles. Mais dans la confiance en la puissance de l'esprit humain qui compte avec les lois de la réalité, on retrouve encore les traces de l'ancienne croyance à la toute-puissance.

En remontant l'histoire du développement des tendances libidineuses, depuis la forme qu'elles affectent à l'âge mûr, jusqu'à leurs premiers débuts chez l'enfant, nous avons établi tout d'abord une distinction importante que nous avons exposée dans *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* (1905). Les manifestations des tendances sexuelles peuvent être reconnues dès le début, mais dans leurs tout premiers commencements elles ne sont encore dirigées sur aucun objet extérieur. Chacune des tendances dont se compose la sexualité travaille pour son compte, recherche le plaisir sans se préoccuper des autres et trouve sa satisfaction sur le propre corps de l'individu. C'est la phase de *l'autoérotisme,* à laquelle succède celle du *choix de l'objet.*

Une étude plus approfondie a fait ressortir l'utilité, voire la nécessité, d'intercaler entre ces deux phases une troisième ou, si l'on préfère, de décomposer en deux la première phase, celle de l'auto-érotisme. Dans cette phase intermédiaire, dont l'importance s'impose de plus en plus, les tendances sexuelles, qui étaient indépendantes les unes des autres, se réunissent en une seule et sont dirigées vers un objet, lequel, d'ailleurs, n'est pas encore un objet extérieur, étranger à l'individu, mais le propre moi de celui-ci qui, -à cette époque, se trouve déjà constitué. Tenant compte des fixations pathologiques de cet état, qu'on observe ultérieurement, nous avons donné à cette nouvelle phase le nom de *narcissisme.* La personne se comporte comme si elle était amoureuse d'elle-même ; les tendances égotistes et les désirs libidineux ne se révèlent pas encore à notre analyse avec une distinction suffisante.

Bien que nous ne soyons pas encore en état de donner une caractéristique suffisamment précise de cette phase narcissique, dans laquelle les tendances sexuelles, jusqu'alors séparées, se trouvent fondues en une seule, nous n'en pressentons pas moins que cette organisation narcissique ne disparaîtra plus jamais complètement. L'homme reste, dans une certaine mesure, narcissique, après même qu'il a trouvé pour sa libido des objets extérieurs ; mais les forces qui l'attirent vers ces objets sont comme des émanations de la libido qui lui est inhérente et peuvent à tout instant y rentrer. Les états si intéressants au point de vue psychologique, qui sont connus sous le nom d'états amoureux et qui sont comme les prototypes normaux des psychoses, correspondent au degré le plus élevé de ces émanations, par rapport au niveau de l'amour de soi-même.

Rien ne paraît donc plus naturel que de rattacher au narcissisme, comme étant sa caractéristique essentielle, le fait que nous avons découvert concernant la grande valeur (la valeur

exagérée, à notre point de vue) que le primitif et le névrosé attribuent aux actions psychiques

Nous dirons que chez le primitif la pensée est encore très fortement sexualisée, d'où la croyance à la toute-puissance des idées, d'où aussi la conviction de la possibilité de dominer le monde, conviction qui ne se laisse, pas ébranler par les expériences, faciles à faire, susceptibles de renseigner l'homme sur la place exacte qu'il occupe dans le monde. Nous retrouvons, d'une part, dans la nature même du névrosé une bonne partie de cette attitude primitive ; et, d'autre part, nous constatons que la répression sexuelle, qui s'est produite chez lui, a déterminé une nouvelle sexualisation de ses processus intellectuels. Les effets psychiques doivent être les mêmes dans les deux cas de transformation libidineuse de la pensée, c'est-à-dire aussi bien dans la transformation primitive que dans la transformation régressive ; et ces effets consistent dans le narcissisme intellectuel et dans la toute-puissance des idées [104].

S'il est vrai que la toute-puissance des idées chez les primitifs fournit un témoignage en faveur du narcissisme, nous pouvons essayer d'établir un parallèle entre le développement de la manière humaine de concevoir le monde et le développement de la libido individuelle. Nous trouvons alors qu'aussi bien dans le temps que par son contenu, la phase animiste correspond au narcissisme, la phase religieuse au stade d'objectivation, caractérisé par la fixation de la libido aux parents, tandis que la phase scientifique a son pendant dans cet état de maturité de l'individu qui, est caractérisé par la renonciation à la recherche du plaisir et par la subordination du choix de l'objet extérieur aux convenances et aux exigences de la

104Presque tous les écrivains qui se sont occupés de cette question considèrent presque comme un axiome que c'est en vertu d'une sorte de solipsisme ou berkleianisme (pour nous servir du terme proposé par le professeur Sully en ce qui concerne l'enfant) que le sauvage se refuse à reconnaître la mort comme un fait. Marett, Pre-animistic religion, « Folklore » XI, 1900, p. 178.

réalité [105]. L'art est le seul domaine où la toute-puissance des idées se soit maintenue jusqu'à nos jours. Dans l'art seulement il arrive encore qu'un homme, tourmenté par des désirs, fasse quelque chose qui ressemble à une satisfaction ; et, grâce à l'illusion artistique, ce jeu produit les mêmes effets affectifs que s'il s'agissait de quelque chose de réel. C'est avec raison qu'on parle de la magie de l'art et qu'on compare l'artiste à un magicien. Mais cette comparaison est peut-être encore plus significative qu'elle le parait. L'art, qui n'a certainement pas débuté en tant que « l'art pour l'art », se trouvait au début au service de tendances qui sont aujourd'hui éteintes pour la plupart. Il est permis de supposer que parmi ces tendances se trouvaient bon nombre d'intentions magiques [106].

4.

La première conception du monde que l'humanité ait réussi à édifier, l'animisme, était donc une conception psychologique. Pour l'édifier, elle n'avait pas besoin de science, car la science n'intervient que lorsqu'on s'est rendu compte qu'on ne connaît pas le monde et

105À noter ici que le narcissisme primitif de l'enfant fournit un critère décisif pour la manière de concevoir le développement de son caractère et exclut l'hypothèse qui prétend que le sentiment primitif de l'enfant est le sentiment de son intériorité.

106S. Reinach, L'art et la magie, dans le recueil : *Cultes, Mythes* et *Religion,* 1, pp. 125-136. M. Reinach pense que les peintres primitifs, qui ont laissé des images d'animaux gravées ou peintes sur les parois des cavernes de France, cherchaient non à, « procurer du plaisir » mais à « exorciser ». C'est pourquoi, dit-il, ces dessins se trouvent dans les parties les plus éloignées, les plus inaccessibles des cavernes et qu'on ne trouve pas a parmi ces dessins, d'images d'animaux de proie redoutés. « Les modernes parlent souvent, par hyperbole, de la magie du pinceau ou du ciseau d'un grand artiste et, en général, de la magie de l'art. Entendu au sens propre, qui est celui d'une contrainte mystique, exercée par l'homme sur d'autres volontés ou sur les choses, cette expression n'est plus admissible ; mais nous avons vu qu'elle était autrefois rigoureusement vraie, du moins dans l'opinion des artistes ». (p. 136).

qu'il est nécessaire de chercher les moyens permettant d'arriver à sa connaissance. Pour l'homme primitif, l'animisme était une conception naturelle et qui portait en elle-même sa propre justification ; il savait que les choses dont se compose le monde se comportent exactement comme l'homme, d'après ce que lui apprend sa propre expérience. Nous ne devons donc pas être étonnés de voir l'homme primitif extérioriser sa propre organisation psychique [107] ; et il nous incombe à nous de replacer dans l'âme humaine ce que l'animisme nous enseigne concernant la nature des choses.

La technique de l'animisme, la magie, nous révèle de la façon la plus nette l'intention d'imposer aux objets de la réalité extérieure les lois de la vie psychique, à une époque où les esprits, loin de jouer un rôle quelconque, étaient eux-mêmes des objets de procédés magiques. Les principes sur lesquels repose la magie sont, en effet, plus primitifs et plus anciens que la théorie des esprits qui forme le noyau de l'animisme. Notre conception psychanalytique coïncide sur ce point avec une théorie de R. R. Marett qui admet une phase *pré-animiste* de l'animisme, phase qui ne saurait être mieux caractérisée que par la désignation *d'animatisme* (sorte d'hylozoïsme universel). Il n'y a pas grand chose à dire sur le pré-animisme, car on n'a pas encore trouvé de peuple auquel manque la croyance aux esprits [108].

Alors que la magie utilise encore la totalité de la toute-puissance des idées, l'animisme a cédé une partie de cette toute-puissance aux esprits, ouvrant ainsi la voie à la religion. Qu'est-ce qui a poussé le primitif à cette première renonciation ? Ce n'est certainement pas la conviction de l'inexactitude de se principes, car il conserve et maintient la technique magique.

Les esprits et les démons ne sont, nous l'avons montré ailleurs, que les projections de ses tendances affectives [109] ; il personnifie ces

107En vertu de la perception dite endopsychique.

108R. R. Marett, *Pre-animistic religion* « Folklore » XI, 2, London, 1900. Cfr. Wundt, *Mythus und Religion,* II, p. 171 et suivantes.

tendances, peuple le monde avec les incarnations ainsi créées et retrouve en dehors de lui ses propres processus psychiques.

Nous n'allons pas entreprendre ici de résoudre le problème concernant les origines de la tendance à projeter à l'extérieur certains processus psychiques. Nous devons nous contenter d'admettre que cette tendance, se trouve accentuée, lorsque la projection implique l'avantage d'un soulagement psychique. Cet avantage est certain dans la cas où les tendances entrent en conflit pour la conquête de la toute-puissance. Il est évident alors que toutes ne peuvent pas conquérir la toute puissance. Dans la paranoïa, le processus morbide utilise réellement le mécanisme de la projection pour résoudre ces conflits surgissant dans la vie psychique. Or le cas-type des conflits de ce genre est celui qui surgit entre les deux termes d'une opposition, c'est-à-dire le cas de l'attitude ambivalente que nous avons analysée en détail à propos de la situation d'une personne frappée de deuil par la mort d'un parent cher. Ce cas nous paraîtra particulièrement apte à justifier la création de formations projectives. Ici nous nous trouvons de nouveau d'accord avec l'opinion dès auteurs qui considèrent les esprits méchants comme les premiers-nés parmi les esprits et font remonter la croyance à l'âme aux impressions que la mort laisse aux survivants. Le seul point sur lequel nous nous séparons de ces auteurs consiste en ce qu'au lieu d'accorder la première place au problème intellectuel que la mort pose aux vivants, nous croyons que la force, qui pousse l'homme à réfléchir sur la mort a sa source dans le conflit affectif que cette situation crée chez les survivants.

La première création théorique des hommes, celle les esprits, proviendrait donc de la même source que les premières restrictions morales auxquelles ils se soumettent, c'est-à-dire les prescriptions tabou. Mais l'identité d'origine n'implique nullement la simultanéité

109Nous admettons que dans cette phase narcissique primitive il n'existe pas encore de distinction entre les fixations libidineuses et celles provenant d'autres sources d'excitation.

d'apparition de l'une et des autres. S'il est vrai que la situation des survivants par rapport aux morts, a été la première cause qui poussa l'homme à réfléchir, à céder aux esprits une partie de sa toute-puissance et à sacrifier une partie de l'arbitraire auquel il se conformait dans ses actions, on peut dire que ces formations sociales représentent une première reconnaissance de l'άπάγχη d'une nécessité qui s'oppose au narcissisme humain. Le primitif s'inclinerait devant l'inéluctabilité de la mort avec le même geste avec lequel il semble la nier.

Si nous avions le courage de poursuivre l'analyse de nos principes, nous pourrions nous demander quels sont les éléments de notre propre structure psychologique qui se reflètent et se retrouvent dans les formations projectives des âmes et des esprits. C'est fait difficile à nier que la représentation primitive de l'âme, malgré la distance qui la sépare de la représentation ultérieure impliquant l'immatérialité de l'âme, ne s'en rapproche pas moins, dans ses traits essentiels, de cette dernière, en ce qu'elle conçoit une personne ou une chose comme composée de deux parties qui participent dans une mesure égale aux propriétés et modifications connues du tout. Cette dualité primitive, pour nous servir de l'expression de Herbert Spencer [110], est déjà identique au dualisme qui nous est familier, celui du corps et de l'âme, dualisme dont nous retrouvons les expressions verbales indestructibles, lorsque nous entendons dire d'un homme impuissant ou en proie à la colère il ne se possède pas, il est hors de lui. [111]

Ce que nous projetons ainsi, tout comme le primitif, dans la réalité extérieure, ne peut guère être autre chose que la connaissance que nous avons qu'à côté d'un état dans lequel une chose est perçue par les sens et par la conscience, c'est-à-dire à côté d'un état où une chose donnée est *présente,* il existe un autre état dans lequel cette même chose n'est que *latente,* tout en pouvant

110Dans le vol. I. des *Principes de Sociologie.*

111Herbert Spencer, L.c., p. 119.

redevenir présente. Autrement dit, nous projetons notre connaissance de la perception et .du souvenir ou, pour nous exprimer d'une manière plus générale, notre connaissance de l'existence de processus psychiques *inconscients* à côté de processus *conscients* [112]. On pourrait dire que l'« esprit » d'une personne ou d'une chose se réduit en dernière analyse à la propriété que possède cette personne ou cette chose d'être l'objet d'un souvenir ou d'une représentation, lorsqu'elle échappe à la perception directe.

On ne s'attendra certainement pas à trouver dans la représentation primitive ou moderne de l'« âme » la séparation nette que notre science moderne établit entre les- activités psychiques inconsciente et consciente. L'âme animiste réunit plutôt les propriétés du conscient et de l'inconscient. Sa fluidité et sa mobilité, le pouvoir qu'elle possède d'abandonner le corps et de prendre possession, d'une façon permanente ou passagère, d'un autre corps, sont autant de caractères qui rappellent ceux de la conscience. Mais la façon dont elle se tient dissimulée derrière les manifestations de la personnalité fait songer à l'inconscient ; aujourd'hui encore, nous attribuons l'immutabilité et l'indestructibilité non aux processus conscients, mais aux inconscients que nous considérons aussi comme les véritables porteurs de l'activité psychique.

Nous avons dit précédemment que l'animisme est un système intellectuel, la première théorie complète du monde ; nous voulons maintenant tirer quelques conséquences de la conception psychanalytique de ce système. Notre expérience de tous les jours est faite pour nous rappeler à chaque instant ses principales particularités. Nous rêvons pendant la nuit, et nous avons appris à interpréter nos rêves pendant le jour. Le rêve peut, sans renier en rien sa nature, apparaître confus et incohérent, mais il peut aussi imiter l'ordre des impressions de la vie réelle, en faisant découler un

112Cf. mon mémoire *A note on the Unconscious in Psychoanalysis,* *(«* Proceedings of the Society for Psychical Research »*,* Part XLVI, vol. XXVI, London, 1912).

événement d'un autre, en établissant une corrélation entre différentes parties de son contenu. Il y réussit plus ou moins, mais presque jamais assez complètement, pour ne pas présenter çà et là une absurdité, une fissure. En soumettant un rêve à l'interprétation, nous apprenons que la disposition, inconstante et irrégulière de ses parties constitutives, ne présente aucune importance, n'oppose aucun obstacle à l'intelligence du rêve. L'essentiel dans le rêve, ce sont les idées dont il se compose, et non les faits, et ces idées ont toujours un sens, sont cohérentes et disposées selon un certain ordre. Mais leur ordre et leur disposition diffèrent totalement de ce que notre souvenir retrouve dans le contenu manifeste du rêve. Les rapports entre les idées du rêve peuvent être intervertis ou même complètement détruits, ou encore être remplacés par de nouveaux rapports entre les éléments du contenu du rêve. Il s'effectue presque toujours une condensation des éléments du rêve, une nouvelle disposition de ces éléments, plus ou moins indépendante de la précédente. Nous résumons cette situation, en disant que les matériaux fournis par les idées des rêves, après avoir été utilisés par le travail s'accomplissant au cours du rêve lui-même, subissent ce que nous avons appelé une « élaboration secondaire » visant manifestement à donner un « sens » à ce qui, à la suite du travail accompli pendant le rêve, apparaît comme incohérent et incompréhensible. Or ce « sens » nouveau, résultant de l'élaboration secondaire, n'est plus le vrai sens des idées du rêve.

L'élaboration secondaire du produit du travail accompli pendant le rêve nous fournit un exemple excellent de la manière dont se forme un système, avec sa nature et ses exigences. Une formation intellectuelle nous est inhérente, qui exige de tous les matériaux qui se présentent à notre perception et à notre pensée un minimum d'unité, de cohérence et d'intelligibilité ; et elle ne craint pas d'affirmer des rapports inexacts, lorsque, pour certaines raisons, elle est incapable de saisir les rapports corrects. Nous connaissons

certains systèmes qui caractérisent non seulement le rêve, mais aussi les phobies, les idées obsédantes et certaines formes de la folie. Chez les paranoïaques, le système domine le tableau morbide, mais il ne doit pas être négligé non plus dans les autres formes de psycho-névrose. Dans tous ces cas, et il nous est facile de nous en rendre compte, s'est effectué un *regroupement* des matériaux psychiques, regroupement souvent violent, bien que compréhensible, si l'on se place au point de vue du système. Ce qui caractérise alors le mieux le système, c'est que chacun de ses éléments se laisse ramener au moins à d'eux motivations, dont l'une est fournie par les principes mêmes qui sont à la base du système (et qui peut, par conséquent, avoir dans certains cas, tous les caractère de la folie) tandis que l'autre, qui est dissimulée, doit être considérée comme la seule efficace et réelle.

Voici, à titre d'illustration, un exemple emprunté à la névrose : dans le chapitre sur le tabou, j'ai mentionné en passant une malade dont les interdictions obsessionnelles présentaient la ressemblance la plus frappante avec le tabou des Maori. La névrose de cette femme est dirigée contre son mari ; elle culmine dans la défense contre le désir inconscient de sa mort. Cependant, dans sa phobie manifeste, systématique, elle ne songe nullement à son mari qui se trouve éliminé de ses soucis et préoccupations conscients : tout ce qu'elle craint, c'est d'entendre parler de la mort en général. Un jour elle entend son mari charger quelqu'un de faire repasser ses rasoirs dans une certaine boutique. Poussée par une bizarre inquiétude, elle s'en va voir elle-même l'emplacement de cette boutique et, de retour de son voyage d'exploration, elle met son mari en demeure de se débarrasser une fois pour toutes de ces rasoirs, car elle a découvert qu'à côté de la boutique où ils devaient être repassés se trouvait un magasin de cercueils, articles de deuil, etc. C'est ainsi que son intention a créé un lien indissoluble entre les rasoirs et l'idée de la mort. Telle est la motivation systématique de l'interdiction. Nous

pouvons être certain que même sans la découverte du macabre voisinage, la malade serait rentrée chez elle dans la même disposition d'esprit. Il lui aurait suffi pour cela de rencontrer sur son chemin un corbillard, une personne en deuil ou portant une couronne mortuaire. Le réseau des conditions était assez étendu, pour que la proie s'y trouvât prise à la moindre occasion ; il ne tenait qu'à elle de profiter des occasions qui pouvaient se présenter. Nous pouvons admettre sans risque de nous tromper que, dans d'autres cas, elle fermait les yeux sur ces occasions ; elle disait sans doute alors que « la journée avait été bonne ». Quant à la cause réelle de l'interdiction relative aux rasoirs, nous la devinons facilement : il s'agissait d'un mouvement de défense contre la plaisir qu'elle pouvait éprouver à la pensée qu'en se servant des rasoirs repassés son mari risquait facilement de se couper la gorge.

Nous pouvons exactement de la même manière reconstituer et détailler un trouble de la marche, une abasie ou une agoraphobie, dans les cas où l'un ou l'autre de ces symptômes a réussi à se substituer à un désir inconscient ou à la défense contre ce désir. Tout ce que le malade possède encore en fait de fantaisies inconscientes ou de réminiscences efficaces utilise cette issue pour s'imposer à titre d'expressions symptomatiques et pour se ranger dans le cadre formé par le trouble de la marche, en affectant avec les autres éléments des rapports en apparence rationnels. Ce serait donc une entreprise vaine et même absurde que de vouloir déduire la structure symptomatique, et les détails d'une agoraphobie, par exemple, du principe fondamental de celle-ci. La cohérence et la rigueur des rapports ne sont qu'apparentes. Une observation plus clairvoyante est capable d'y découvrir, comme dans la formation de façade du rêve, les pires conséquences et le plus grand arbitraire. Les détails d'une pareille phobie systématique empruntent leur motivation réelle à des raisons cachées qui n'ont rien à voir avec le trouble de la marche, et c'est d'ailleurs pourquoi les manifestations

de cette phobie diffèrent si profondément et si radicalement d'une personne à l'autre.

Pour en revenir au système qui nous intéresse ici plus particulièrement, à celui de l'animisme, nous pouvons conclure, d'après ce que nous savons concernant les autres systèmes psychologiques, que les coutumes ou les prohibitions des primitifs ne sont pas motivées uniquement par la « superstition » ; qu'il n'est même pas nécessaire que celle-ci fournisse la motivation vraie, de sorte que rien ne nous dispense de chercher des motifs cachés. Sous le règne d'un système animiste, il est inévitable que chaque prescription et chaque activité reçoivent une justification systématique que nous appelons « superstitieuse ». « Superstition » est, comme « angoisse », « rêve », « démon », une de ces constructions provisoires qui s'écroulent devant la recherche psychanalytique. En regardant derrière ces constructions qui servent d'écran entre les faits et la connaissance, on constate que la vie psychique et la culture des sauvages sont encore loin d'avoir été jugées à leur valeur.

Si l'on fait de la répression de tendances le critère du niveau de culture atteint, ou est obligé de concevoir que, même sous le système animiste, il y a ou des progrès et des développements qu'on a traités avec un mépris injustifié, à cause de leur motivation soi-disant superstitieuse. Lorsque nous entendons raconter que les guerriers d'une tribu sauvage, avant de se mettre en campagne, s'imposent la plus rigoureuse chasteté et pureté [113], nous sommes aussitôt tentés de dire que s'ils se débarrassent de leurs impuretés, c'est pour se rendre moins vulnérables à l'influence magique de leurs ennemis et que leur abstinence n'est ainsi motivée que par des raisons superstitieuses. Mais le fait du refoulement de certaines tendances n'en subsiste pas moins, et nous comprendrions mieux le cas, en admettant que si le guerrier s'impose toutes ces restrictions,

113Frazer, *Taboo und the perils* of *the soul,* p. 158.

c'est pour une raison d'équilibre, car il sait qu'il sera bientôt à même de s'offrir la satisfaction la plus complète de ses tendances cruelles et hostiles dont il lui est interdit de rechercher les satisfactions en temps ordinaire. Il en est de même des nombreux cas de restriction sexuelle qu'on s'impose pendant qu'on est absorbé par des travaux comportant une certaine responsabilité [114]. On a beau donner de ces interdictions une explication tirée de rapports magiques ; leur raison fondamentale n'en saute pas moins aux yeux : il s'agit de réaliser une économie de forces par la renonciation à la satisfaction de certaines tendances, et si l'on veut à tout prix admettre la rationalisation magique de la prohibition, il ne faut pas négliger non plus sa racine hygiénique. Lorsque les hommes d'une tribu sauvage sont convoqués pour la chasse, la pêche, la guerre ou la cueillette de plantes précieuses, leurs femmes, qui restent à la maison, sont, pendant la durée de l'expédition, soumises à de nombreuses et graves restrictions auxquelles les sauvages eux-mêmes attribuent une action favorable, se manifestant à distance, sur le résultat de l'expédition. Mais il n'est pas besoin de beaucoup de clairvoyance pour s'apercevoir que cette action se manifestant à distance n'est autre que la pensée du retour, la nostalgie des absents et que derrière tous ces déguisements se dissimule une excellente idée psychologique, à savoir que les hommes ne travailleront de leur mieux que s'ils sont entièrement rassurés sur la conduite de leurs femmes restées à la maison sans surveillance. Parfois on entend exprimer directement, sans aucune motivation psychologique, l'idée que l'infidélité de la femme est capable de rendre vain le travail responsable de l'homme absent.

Les innombrables prescriptions tabou auxquelles les femmes des sauvages sont soumises pendant leur menstruation, sont motivées par la crainte superstitieuse du sang, et c'est là, il faut en convenir, une raison réelle. Mais il serait injuste de ne pas tenir compte des intentions esthétiques et hygiéniques auxquelles sert

114Frazer, l. c., p. 200.

cette crainte, intentions qui ont dû se dissimuler dans tous les cas sous des déguisements magiques.

Nous nous rendons parfaitement compte que par ces essais d'explication nous nous exposons au reproche d'attribuer au sauvage actuel une finesse psychique qui, dépasse les bornes de la vraisemblance. Je pense cependant que la psychologie des peuples restés à la phase de développement animiste pourrait nous réserver, si nous procédions autrement, les mêmes déceptions que celles que nous a procurées la vie psychique de l'enfant que nous autres adultes ne comprenons plus et dont la richesse et la finesse nous ont pour cette raison échappé.

Je vais mentionner encore un groupe de prescriptions tabou restées jusqu'à présent sans explication, et je le fais, parce que ces prescriptions apportent une confirmation éclatante à l'interprétation psychanalytique. Chez beaucoup de peuples sauvages, il est interdit, dans certaines circonstances, de conserver à la maison des armes tranchantes et des instruments aiguisés [115]. Frazer cite une superstition allemande, d'après laquelle on ne doit pas déposer ou tenir un couteau avec le tranchant de la lame dirigé vers le haut, car, Dieu et les anges pourraient se blesser. Comment ne pas voir dans ce tabou une allusion à certains « actes symptomatiques » qu'on pourrait être tenté de commettre à l'aide de l'arme tranchante et sous l'influence de mauvais penchants inconscients ?

115Frazer, l. c., p. 237.

Chapitre IV. Le retour infantile du totémisme

La psychanalyse ayant découvert le déterminisme le plus éloigné et le plus profond des actes et formations psychiques, il n'y a pas à craindre qu'elle soit tentée de ramener à une seule source un phénomène aussi compliqué que la religion. Lorsque, par devoir ou par nécessité, elle est obligée de se montrer unilatérale et de ne faire ressortir qu'une seule source de ces institutions, elle ne prétend affirmer ni que cette source soit unique ni qu'elle occupe la première place parmi toutes les autres. Seule une synthèse des résultats fournis par différentes branches de recherches pourra montrer quelle importance relative il faut attribuer dans la genèse des religions au mécanisme que nous allons essayer de décrire ; mais un travail pareil dépasse aussi bien les moyens dont dispose le psychanalyste que le but qu'il poursuit.

1.

Dans le premier chapitre de cet ouvrage, nous avons dégagé la notion du totémisme. Nous avons appris que le totémisme était un système qui, chez certains peuples primitifs de l'Australie, de l'Amérique et de l'Afrique, remplace la religion et fournit les principes de l'organisation sociale. Nous savons que dès 1869 l'Écossais Mac Lennan avait attiré l'attention générale sur les phénomènes du totémisme qui étaient jusqu'alors considérés comme des curiosités, et qu'il le fit en exprimant l'opinion que beaucoup de

coutumes et usages existant dans différentes sociétés anciennes et modernes devaient être considérés comme des survivances de l'époque totémique. Depuis cette époque, la science a reconnu l'importance du totémisme dans toute son ampleur. Je citerai, comme une des dernières opinions formulées sur cette question, celle que Wundt exprime dans un passage de ses *Éléments de la psychologie des peuples* (1912) [116] : « En tenant compte de tous ces faits, nous pouvons admettre, sans risquer de trop nous écarter de la vérité, que la culture totémique a constitué partout une phase préparatoire du développement ultérieur et une phase de transition entre l'humanité primitive et l'époque des héros et des dieux ».

Le point de vue auquel nous nous plaçons nous oblige à étudier de plus près les caractères du totémisme. Pour. des raisons qu'on comprendra plus tard, je préfère suivre ici un exposé donné par S. Renach qui, en 1900, a formulé le code suivant du totémisme, en douze articles, sorte de catéchisme de la religion totémiste [117] :

1. Certains animaux ne doivent être ni mangés ni tués ; les hommes élèvent des individus de ces espèces animales et les entourent de soins.

2. Un animal mort accidentellement est un objet de deuil et est enterré avec les mêmes honneurs qu'un membre de la tribu.

3. La prohibition alimentaire ne porte quelquefois que sur une certaine partie du corps de l'animal.

4. Lorsqu'on se trouve dans la nécessité de tuer un animal habituellement épargné, on s'excuse auprès de lui et on cherche à atténuer par toutes sortes d'artifices et d'expédients la violation du tabou, c'est-à-dire le meurtre.

116P. 139.

117« Revue scientifique », octobre 1900. Reproduit dans l'ouvrage en quatre volumes du même auteur : *Cultes, Mythes et Religions,* 1909, t. I, p 17 et suivantes.

5. Lorsque l'animal est sacrifié rituellement, il est solennellement pleuré.

6. Dans certaines occasions solennelles, dans des cérémonies religieuses, on revêt la peau de certains animaux. Chez les peuples vivant encore sous le régime du totémisme, on se sert à cet effet de la peau du totem.

7. Des tribus et des individus se donnent des noms d'animaux totem.

8. Beaucoup de tribus se servent d'images d'animaux en guise d'armoiries dont elles ornent leurs armes ; des hommes dessinent sur leurs corps des images d'animaux et les fixent par le tatouage.

9. Lorsque le totem est un animal dangereux et redouté, il est admis qu'il épargne les membres du clan portant son nom.

10. L'animal totem défend et protège les membres du clan.

11. L'animal totem annonce l'avenir à ses fidèles et leur sert de guide.

12. Les membres d'une tribu totémiste croient souvent qu'ils sont rattachés à l'animal totem par les liens d'une origine commune.

Pour apprécier à sa valeur ce catéchisme de la religion totémique, il faut savoir que Reinach y a introduit tous les signes et tous les phénomènes de survivance sur lesquels on se base pour affirmer l'existence, à un moment donné, du système totémique. L'attitude particulière de l'auteur à l'égard du problème se manifeste en ce qu'il néglige dans une certaine mesure. les traits essentiels du totémisme. Nous verrons plus loin que des deux propositions fondamentales du catéchisme totémique, l'une se trouve refoulée à l'arrière-plan et l'autre est complètement omise.

Pour nous l'aire une idée exacte des caractères du totémisme, nous nous adresserons à un auteur qui a consacré à ce sujet un ouvrage en quatre volumes dans lesquels on trouve, à côté d'une collection aussi complète que possible d'observations, la discussion

la plus approfondie des problèmes qu'elles soulèvent. Nous n'oublierons jamais ce que nous devons à M. Frazer, l'auteur de *Totemism and Exogamy*[118], alors même que nos recherches psychanalytiques nous auront conduit à des résultats s'écartant des siens[119].

Un totem, écrivait Frazer dans son premier travail *(Totemism,* Edinburgh 1887), reproduit dans le premier volume de son grand ouvrage *Totemism and Exogamy,* est un objet matériel auquel le sauvage témoigne un respect superstitieux, parce qu'il croit qu'entre sa propre personne et chacun des objets de cette espèce existe une relation tout à fait particulière. Les rapports entre un homme et son tabou sont réciproques : le totem protège l'homme, et l'homme manifeste son respect pour le totem de différentes manières, par exemple en ne le tuant pas, lorsque c'est un animal, en ne le cueillant pas, lorsque c'est une plante. Le totem se distingue du fétiche en ce qu'il n'est jamais un objet unique, comme ce dernier, mais toujours le représentant d'une espèce, animale ou végétale, plus rarement d'une classe d'objets inanimés, et plus rarement encore d'objets artificiellement fabriqués.

On peut distinguer au moins trois variétés de totem :

1° le totem de la tribu, se transmettant de génération en génération ;

2° le totem particulier à un sexe, c'est-à-dire appartenant à tous les membres, mâles ou femelles, d'une tribu donnée, à l'exclusion des membres du sexe opposé ;

3° le totem individuel, qui appartient à une seule personne et se transmet à ses descendants. Les deux dernières variétés de totem ont une importance insignifiante en comparaison du totem de la

118 1910.

119 Peut-être ferons-nous bien de mettre auparavant les lecteurs au courant des difficultés contre lesquelles on a à lutter, lorsqu'on cherche à obtenir des certitudes dans ce domaine.

tribu. On a des raisons de croire qu'elles ne sont apparues que tardivement et ne représentent que des formations peu essentielles.

Le totem tribal (du clan) est vénéré par un groupe d'hommes et de femmes qui portent son nom, se considèrent comme les descendants d'un ancêtre commun et sont étroitement liés les uns aux autres par des devoirs communs et par la croyance à leur totem commun.

Le totémisme est un système à la fois religieux et social. Au point de vue religieux, il consiste dans des rapports de respect et

En premier lieu : les personnes qui recueillent les observations ne sont pas les mêmes que celles qui les élaborent et les discutent, les premières étant des voyageurs et des missionnaires, les autres des savants qui n'ont peut-être jamais vu les objets de leurs recherches. Il n'est pas facile de s'entendre avec les sauvages. Tous les observateurs ne sont pas familiarisés avec leurs langues et sont obligés de recourir à des interprètes ou de se servir de la langue auxiliaire « piggin-english ». Les sauvages ne sont pas volontiers communicatifs, lorsqu'il s'agit des choses les plus intimes de leur culture et ne se confient qu'aux étrangers qui ont vécu, longtemps au milieu d'eux. Pour les raisons les plus diverses (voir Frazer : *The beginnings of religion and totemism among the australian aborigines,* « Fortnightly Review », 1905, *Totemism and Exogamy,* I, p. 150), ils donnent souvent des renseignements faux et erronés. - Il ne faut pas oublier non plus que les peuples primitifs, loin d'être des peuples jeunes, sont aussi vieux que les peuples les plus civilisés et qu'on ne doit pas s'attendre à ce que leurs idées et institutions primitives se soient conservées intactes et sans la moindre déformation jusqu'à nos jours. Il est plutôt certain que des changements profonds se sont produits chez les primitifs dans toutes les directions, de sorte qu'on ne peut jamais dire ce qui, dans leurs idées et opinions actuelles, représente comme une pétrification d'un passé primitif et ce qui n'est qu'une déformation et une modification de ce passé. D'où les interminables discussions entre les auteurs sur ce qui, dans les particularités d'une culture primitive, doit être considéré comme primaire et sur ce qui n'est qu'une formation secondaire. L'établissement de l'état primitif reste ainsi toujours une affaire de construction. En dernier lieu, il n'est pas facile de se replacer dans la mentalité du primitif. Nous comprenons celui-ci aussi peu que nous comprenons les enfants et sommes toujours portés à interpréter ses actes et sentiments d'après nos propres constellations psychiques.

d'égards mutuels entre l'homme et son totem ; au point de vue social, dans des obligations réciproques existant entre les membres du clan et dans des obligations de tribu à tribu. Au cours du développement ultérieur du totémisme, ces deux aspects ont une tendance à se séparer l'un de l'autre ; le système social survit souvent au système religieux et, inversement, on retrouve des restes de totémisme dans la religion de pays dans lesquels le système social fondé sur le totémisme a déjà disparu. Étant donné l'ignorance où nous sommes relativement aux origines du totémisme, nous ne pouvons connaître avec certitude la modalité des rapports qui avaient existé primitivement entre ces deux aspects. Il est cependant tout à fait vraisemblable qu'ils étaient au début inséparablement liés l'un à l'autre. En d'autres termes, plus nous remontons en arrière, et plus nous constatons que les membres de la tribu se considèrent comme appartenant à la même espèce que le totem et que leur attitude envers leurs semblables ne diffère en rien de celle qu'ils observent à l'égard du totem.

Dans sa description spéciale du totémisme comme système religieux, Frazer nous apprend que les membres d'une tribu se dénomment d'après leur totem et *croient aussi, en général, qu'ils en descendent.* Il résulte de cette croyance qu'ils ne font pas la chasse à l'animal totem, ne le tuent pas et ne le mangent pas et qu'ils s'abstiennent de tout autre usage du totem, lorsque celui-ci n'est pas un animal. L'interdiction de tuer et de manger le totem n'est pas le seul tabou qui le concerne ; parfois il est aussi interdit de le toucher, voire de le regarder ; dans certains cas, le totem ne doit pas être appelé par son vrai nom. La transgression de ces prohibitions de tabou, protectrices du totem, se punit automatiquement par de graves maladies et par la mort [120].

120Voir le chapitre sur le tabou.

Des individus de la race totem sont souvent élevés parle clan et maintenus en captivité [121]. Un animal totem, lorsqu'il est trouvé mort, est pleuré et enterré comme un membre du clan. Lorsqu'on était obligé de tuer un animal totem, on le faisait en observant un rituel prescrit d'excuses et de cérémonies d'expiation.

La tribu attendait de son totem protection et faveurs. Lorsqu'il était un animal dangereux (bête de proie, serpent venimeux) on le supposait incapable de nuire à ses camarades-hommes, et dans le cas contraire la victime était exclue de la tribu. Les serments, pense Frazer, étaient au début des ordalies ; c'est ainsi qu'on s'en remettait à la décision du totem, lorsqu'il s'agissait de résoudre des questions de descendance et d'authenticité. Le totem assiste les hommes dans les maladies, dispense au clan signes et avertissements. L'apparition d'un animal totem à proximité d'une maison était souvent considérée comme l'annonce d'une mort : le totem venait y chercher son parents. [122]

Dans beaucoup de circonstances importantes, le membre du clan cherche à accentuer sa parenté avec le totem, en se rendant extérieurement semblable à lui, en se couvrant de la peau de l'animal, en faisant graver sur son corps l'image de l'animal, etc. Dans les circonstances solennelles de la naissance, de l'initiation à la maturité, des enterrements, cette identification avec le totem est réalisée en paroles et en fait. Des danses, au cours desquelles tous les membres de la tribu se couvrent de la peau de leur totem et accomplissent les gestes et les démarches qui le caractérisent, sont exécutées en vue, de certaines fins magiques et religieuses. Il y a enfin des cérémonies au cours desquelles l'animal est tué solennellement [123].

121Comme le sont encore aujourd'hui les loups en cage sur l'escalier tu Capitole et les ours dans la fosse de Berne.

122Comme la « dame blanche » de certaines familles de la noblesse.

123L. c., p. 45. Voir plus loin les considérations sur le sacrifice.

Le côté social du totémisme s'exprime surtout dans la rigueur avec laquelle on observe la prohibition et dans l'étendue et l'ampleur des restrictions. Les membres d'un clan totémique se considèrent comme frères et sœurs, obligés de s'entraider et de se protéger réciproquement. Lorsqu'un membre du clan est tué par un étranger, toute la tribu dont fait partie le meurtrier est responsable de son acte criminel, et le clan dont faisait partie la victime exige solidairement l'expiation pour le sang versé. Les liens totémiques sont plus forts que les liens de famille, au sens que nous leur attribuons ; les uns et les autres ne coïncident pas, car le totem se transmet généralement en ligne maternelle, et il est probable que l'hérédité paternelle n'était pas du tout reconnue au début.

Il en résulte une restriction tabou, en vertu de laquelle les membres du même clan totémique ne doivent pas contracter mariage entre eux et doivent, en général, s'abstenir de relations sexuelles entre hommes et femmes appartenant au même clan. Nous voilà en présence du l'exogamie, ce fameux et énigmatique corollaire du totémisme. Nous lui avons consacré tout le premier chapitre de cet ouvrage ; rappelons seulement qu'elle est un effet de la phobie de l'inceste qui existe à l'état très prononcé chez le sauvage ; qu'en tant qu'assurance contre l'inceste elle serait tout à fait compréhensible dans les mariages de groupes ; qu'elle vise tout d'abord à préserver de l'inceste la jeune génération, et ce n'est qu'au cours de son développement ultérieur qu'elle devient aussi une entrave pour les générations plus anciennes [124].

À cet exposé du totémisme par Frazer, un des premiers qui aient paru dans la littérature sur ce sujet, nous ajouterons quelques extraits de synthèses parues postérieurement. Dans ses *Éléments de psychologie des peuples,* parus en 1912, W. Wundt écrit [125] : « L'animal-totem est considéré comme l'animal-ancêtre du groupe correspondant. *Totem* est donc, d'une part, un nom de groupe et de

124Voir chapitre I.

125P. 116.

descendance et, en tant que nom de descendance, il a aussi une signification mythologique. Toutes ces significations de la notion sont cependant loin d'être rigoureusement délimitées ; dans certains cas, quelques-unes d'entres elles reculent à l’arrière-plan, les totems devenant alors un simple procédé de nomenclature des divisions du clan, tandis que dans d'autres cas c'est la représentation relative à la descendance ou la signification sociale du totem qui passe au premier plan... La notion du totem sert de base à la subdivision intérieure et à l'organisation du clan. Ces normes ayant poussé de profondes racines dans la croyance et les sentiments des membres du clan, il en était résulté que l'animal totem ne servait pas seulement au début à désigner un groupe de membres d'une tribu, mais était aussi considéré la plupart du temps comme l'ancêtre d'un sous-groupe donné... Aussi les ancêtres animaux étaient-ils l'objet d'un culte... Abstraction faite de certaines cérémonies et fêtes cérémoniales, ce culte s'exprimait principalement par une attitude déterminée à l'égard du totem : ce n'était pas seulement tel ou tel animal particulier, c'étaient tous les représentants de la même espèce qui étaient considérés, dans une certaine mesure, comme des animaux sacrés ; il était interdit, sauf dans certaines circonstances exceptionnelles, de manger de la chair de l'animal totem. Et cette interdiction avait sa contre-partie significative dans des cérémonies qui, dans certaines conditions, accompagnaient l'absorption de la chair de l'animal-totem... »

« ... Le côté social le plus important de cette division totémique. de la tribu consiste dame les normes morales qui en résultent concernant les rapports entre les groupes. Les principales de ces normes sont celles relatives aux rapports matrimoniaux. C'est ainsi que cette division de la tribu implique un phénomène important qui apparaît pour la première fois à l'époque totémique : l'exogamie.

« Si, faisant la part des modifications et atténuations ultérieures, nous voulons maintenant nous faire une idée de la

nature du totémisme primitif, nous pouvons la résumer ainsi, *les totem n'étaient primitivement que des animaux et étaient considérés comme les ancêtres des tribus ; le totem ne se transmettait héréditairement qu'en ligne maternelle ; il était défendu de le tuer (ou d'en manger,* ce qui, pour l'homme primitif, était la même chose ; il *était défendu aux membres d'un totem de contracter mariage avec des membres du sexe opposé reconnaissant le même totem* [126] ».

Ce qui est fait pour nous étonner, c'est que ne figure pas dans le « Code du totémisme », tel que le formule Reinach, le tabou principal, celui de l'exogamie, tandis que le caractère ancestral de l'animal totem ne s'y trouve mentionné qu'en passant.

Mais j'ai préféré donner l'exposé de Reinach, qui est un des auteurs auquel nous devons la plus grande lumière sur cette question, pour préparer le lecteur aux divergences d'opinions que nous allons constater chez les savants dont nous nous occuperons.

2.

Plus on se rendait compte que le totémisme représentait une phase normale de toute culture, et plus on éprouvait le besoin de le

126 À rapprocher de ces thèses les conclusions suivantes que Frazer formule sur le totémisme dans son deuxième travail sur ce sujet (The *origin of totemism,* « Fortnightly Review ». 1899) : « C'est ainsi que le totémisme a été généralement traité comme un système primitif, à la fois politique et religieux. Comme système religieux, il signifie l'union mystique du sauvage avec son totem ; comme système social, il comprend les relations réciproques existant entre hommes et femmes du même totem et entre des groupes totémiques différents. Et à ces deux aspects du système correspondent deux canons nets et tranchés du totémisme : en premier lieu, la règle en vertu de laquelle un homme ne doit pas tuer on manger son totem, animal ou plante ; en deuxième lieu, la règle qui lui interdit de se marier on de cohabiter avec une femme appartenant au même totem que lui » (p. 101). Frazer ajoute ensuite ceci, qui nous introduit au cœur même des discussions sur le totémisme : « Quant à savoir si les deux aspects, religieux et social, ont toujours coexisté ou sont essentiellement indépendants l'un de l'autre, - c'est là une question qui a reçu des réponses variées ».

comprendre, d'élucider l'énigme de sa nature. Tout est, en effet, énigmatique dans le totémisme ; les questions décisives sont celles relatives aux origines de la généalogie totémique, à la motivation de l'exogamie (et du tabou de l'inceste auquel elle sert de truchement) et aux rapports, entre la généalogie et l'exogamie, c'est-à-dire entre l'organisation totémique et la prohibition de l'inceste. Nous devrions chercher à obtenir une conception à la fois historique et psychologique du totémisme, une conception qui nous éclaire sur les conditions dans lesquelles se sont développées ces singulières institutions et sur les besoins psychiques de l'homme dont elles sont l'expression.

Or, mes lecteurs seront certainement étonnés d'apprendre que pour répondre à ces questions, des chercheurs aussi compétents les uns que les autres se sont placés à des points de vue extrêmement variés et ont exprimé des opinions entre lesquelles les divergences sont souvent considérables. C'est ainsi que tout ce qu'on pourrait dire du totémisme et de l'exogamie en général est encore sujet à caution, et même le tableau que nous avons tracé, d'après un ouvrage de Frazer publié en 1887, exprime lui aussi un parti-pris arbitraire de l'auteur qui, après avoir souvent changé d'idées sur ce sujet, n'hésiterait certainement pas à le renier aujourd'hui [127].

Il semble naturel d'admettre que si l'on pouvait pénétrer la nature du totémisme et de l'exogamie, on ferait un grand pas vers la connaissance des origines de ces deux institutions. Mais pour pouvoir bien juger la situation, on doit avoir présente à l'esprit l'observation d'Andrew Lang, a savoir que, même chez les peuples

127À propos d'un de ces changements d'opinions, il a écrit les belles paroles que voici : « Je ne suis pas assez naïf pour prétendre que mes conclusions sur ces difficiles questions soient définitives J'ai souvent changé mes opinions et je les changerai aussi souvent que les faits l'exigeront, car, tel un caméléon, le chercheur sincère devrait changer ses couleurs pour s'adapter aux changements de couleurs du sol qu'il foule ». Préface au 1er volume de *Totemism and Exogamy*, 1910.

primitifs, les formes originelles de ces institutions et les conditions de leur formation ont disparu, de sorte que nous en sommes réduits à remplacer les faits qui manquent par des hypothèses [128]. Parmi les essais d'explication préconisés, quelques-uns paraissent d'avance inadéquats aux yeux du psychologue. Ils sont trop rationnels et ne tiennent aucun compte du côté affectif des choses. D'autres reposent sur des prémisses qui ne sont pas confirmées par l'observation ; d'autres encore s'appuient sur des matériaux qu'on pourrait avec plus de raison interpréter autrement. Il n'est pas difficile en général de réfuter les différentes opinions émises ; comme toujours, les auteurs se montrent plus experts dans les critiques qu'ils s'adressent les uns aux autres que dans la partie positive de leurs travaux. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que dans les ouvrages les plus récents sur ce sujet, dont nous ne pouvons citer qu'une petite partie, on trouve une tendance de plus en plus grande à déclarer impossible la solution générale des problèmes totémistes (Voir, par exemple, B. Goldenweiser, dans *Journal of Amer. Folklore,* XXIII, 1910. Travail résumé dans *Britannica Year Bok,* 1913). Je me permets de citer ces hypothèses contradictoires, sans tenir compte de l'ordre chronologique.

a) L'origine du totémisme

La question des origines du totémisme peut encore être formulée ainsi : comment les hommes primitifs en sont-ils venus à se dénommer (eux et leurs tribus) d'après des animaux, des plantes, des objets inanimés [129] ?

128« Étant donné la nature du cas, et comme les origines du totémisme dépassent nos moyens d'examen historique on expérimental, nous nommes obligés d'avoir recours, en ce qui concerne ces questions, à la conjecture ». A. Lang : Secret of the Totem, p. 27. « Nous ne trouvons nulle part un homme absolument primitif et un système totémique en voie de formation, », p. *29.*

129Au début d'après des animaux seuls probablement.

L'Écossais Mac Lennan[130], auquel la science doit la découverte, du totémisme et de l'exogamie, s'est abstenu de se prononcer sur les origines du totémisme. D'après une communication d'A. Lang[131], il était longtemps porté à ramener le totémisme à la coutume du tatouage. Je divise les théories qui ont été publiées sur les origines du totémisme en trois groupes : *i)* les théories nominalistes, ii) les théories sociologiques, iii) les théories psychologiques.

i) Les théories nominalistes

Ce que nous savons de ces théories justifie leur classement sous ce titre.

Garcilaso de la Vega, descendant des Inkas du Pérou, qui écrivit au XVIIe siècle l'histoire de son peuple, ramena ce qu'il savait des phénomènes totémiques au besoin des tribus de se distinguer les unes des autres par leurs noms[132]. On retrouve la même opinion deux siècles plus tard dans *l'Ethnology* de A. K. Keane : le totem, d'après cet auteur, aurait eu pour point de départ les armoiries héraldiqnes (« heraldic badges ») par lesquelles individus, familles et tribus voulaient se distinguer les uns des autres[133].

Max Muller a émis la même opinion dans ses *Contribulions to the Science of Mythology*[134]. Un totem, d'après lui, serait : 1° un insigne de clan ; 2° un nom de clan ; 3° le nom d'un ancêtre du clan ; 4° le nom d'un objet vénéré par le clan. En 1899, J. Pikler écrivait : « Les hommes avaient besoin, pour les collectivités et les individus, d'un nom permanent, fixé par l'écriture… Le totémisme naquit ainsi,

130*The Worship of Animals and Plants,* « Fortnightly Review », 1869-1870. *Primitive Marriage*, 1865. Ces deux travaux sont reproduits dans *Studies in ancient History*, 1816, 2e édition, 1886.

131*The secret of the Totem*, 1405, p. 34.

132D'après A. Lang, *Secret of the Totem*, p. 34.

133*Ibid.*

134D'après. A. Lang.

non d'un besoin religieux, mais d'un besoin prosaïque, pratique. Le noyau du totémisme, la dénomination, est un résultat de la technique de l'écriture primitive. Le caractère du totem est celui de signes d'écriture faciles à reproduire. Mais une fois que les sauvages se sont donné le nom d'un animal, ils en ont déduit l'idée d'une parenté avec cet animal [135] ».

Herbert Spencer [136] attribuait également à la dénomination le rôle décisif dans la formation du totémisme. D'après lui, certains individus auraient présenté des qualités qui leur auraient fait attribuer des noms d'animaux ; ils auraient ainsi acquis des titres ou des sobriquets qu'ils auraient ensuite transmis à leur descendance. En raison de l'indétermination et de l'inintelligibilité des langues primitives, les générations ultérieures auraient conçu ces noms comme témoignant de leur descendance de ces animaux. C'est ainsi que le totémisme se serait transformé, à la suite d'un malentendu, en culte des ancêtres.

Lord Avebury (plus connu sous le nom Sir John Lubbock) explique exactement de même, sans toutefois insister sur le malentendu, l'origine du totémisme. Si, dit-il, nous voulons expliquer le culte des animaux, nous ne devons pas oublier avec quelle fréquence les hommes empruntent leurs noms aux animaux. Les enfants ou les partisans d'un homme qui avait reçu le nom d'ours ou de lion ont naturellement fait de ce nom un nom de famille ou de tribu. Il advint ainsi que l'animal lui-même est devenu l'objet d'un certain respect et même d'un culte.

Fison a formulé une objection, qui paraît irréfutable, contre cette tendance à vouloir déduire les noms totémiques de noms

135Pikler et Somló, Der *Ursprung des Tolemismus*, 1901. Les auteurs définissent avec raison leur essai d'explication comme une « contribution à la théorie matérialiste de l'histoire ».

136*The origin of animal worship*, « Fortnightly Review », 1870. Prin*cipes de Sociologie,* I, p 169-176.

individuels [137]. Invoquant les renseignements que nous possédons sur l'Australie, il montre que le totem est toujours une désignation d'un groupe d'hommes, jamais celle d'un individu. S'il en avait été autrement, si le totem avait été primitivement le nom d'un individu, il n'aurait jamais pu se transmettre aux enfants, étant donné le régime de la succession mater

Toutes ces théories que nous venons de citer sont d'ailleurs manifestement insuffisantes. Si elles expliquent pourquoi les tribus primitives portent des noms d'animaux, elles laissent sans explication l'importance que cette dénomination a acquise à leurs yeux, autrement dit elles n'expliquent pas-le système totémique. La théorie la plus remarquable de ce groupe est celle développée par Lang dans ses ouvrages : *Social Origins* (1903) et *The secret of the totem* (1905). Tout en faisant de la dénomination le noyau du problème, elle tient compte de deux intéressants facteurs psychologiques et prétend ainsi résoudre d'une façon définitive l'énigme du totémisme.

Peu importe, d'après A. Lang, la manière dont les clans ont été conduits à se donner des noms d'animaux. Qu'on se contente d'admettre qu'ils ont eu un jour la conscience du fait qu'ils portaient des noms d'animaux, sans pouvoir se rendre compte d'où ils venaient. l'*origine de ces noms est oubliée.* Ils auraient essayé alors d'obtenir de ce fait une explication spéculative, et étant donné l'importance qu'ils attribuaient aux noms, ils devaient nécessairement aboutir à toutes les idées contenues dans le système totémique. Comme pour les sauvages de nos jours et même pour nos enfants [138], les noms sont pour les primitifs, non quelque chose de conventionnel et d'indifférent, mais des attributs significatifs et essentiels. Le nom d'un homme est une des parties essentielles de sa personne, peut-être même de son âme. Le fait de porter le même nom qu'un animal donné a dû amener le primitif à admettre un lien

137*Kamilaroi and Kurmai*, p. 165, 1880 « l'après A. Lang, *Secret of the Totem.*

138Voir plus haut, le chapitre sur le Tabou.

mystérieux et significatif entre sa personne et l'espèce animale dont il portait le nom. Quel autre lien aurait-il pu concevoir, si ce n'est un lien de sang ? Ce lien une fois admis, en raison de l'identité de noms, toutes les prescriptions totémiques, y compris l'exogamie, devaient en découler, en tant que conséquences directes du tabou du sang.

« Trois conditions, et rien que trois, ont contribue à la naissance des croyances et pratiques totémiques, y compris l’exogamie : l'existence d'un nom d'animal, d'origine inconnue, servant à désigner un groupe ; la croyance à un lien transcendantal entre tous les porteurs, hommes et animaux, de ce nom ; le préjugé du sang ». *(Secret of the Totem,* p. 126).

L'explication de Lang est, pour ainsi dire, à deux temps. Elle déduit le système totémique, avec une nécessité psychologique, de l'existence du nom totémique, en admettant que le souvenir concernant l'origine de ce nom s'est perdu. L'autre partie de la théorie cherche à découvrir cette origine, et nous verrons qu'elle est d'une trempe toute différente.

Cette autre partie, en effet, ne s'écarte pas beaucoup de toutes les autres théories que j'appelle « nominalistes ». Le besoin pratique de se distinguer les unes des autres a obligé les tribus à adopter des noms, ceux de préférence que chaque tribu donnait à une autre. Ce « naming from without » constitue la caractéristique de la théorie de Lang. Le fait que les noms adoptés étaient empruntés à des animaux n'a rien qui doive nous étonner et n'était certainement pas considéré par les primitifs comme une honte ou une raillerie. Lang cite d'ailleurs des cas assez nombreux empruntés à des époques historiques plus proches de nous où des noms donnés à titre de raillerie ont été adoptés et très volontiers portés par les intéressés (Les Gueux, les Tories, les Whigs). L'hypothèse que l'origine de ce nom a été oubliée au cours des temps rattache cette seconde partie de la théorie de Lang à celle exposée précédemment.

ii) Les théories sociologiques

S. Reinach, qui a recherché avec succès les survivances du système totémique dans le culte et les coutumes des périodes postérieures, mais qui a négligé dès le début le caractère ancestral de l'animal totem, dit quelque part sans hésitation qu'à don avis le totémisme n'est pas autre chose qu'une « hypertrophie de l'instinct social [139] ».

Telle est aussi l'idée qui se trouve à la base de l'ouvrage d'Émile Durkheim (1912) : *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie.* Le totem ne serait, d'après Durkheim, que le représentant visible de la religion sociale de ces peuples. Il incarnerait la collectivité qui, elle, serait l'objet propre du culte.

D'autres auteurs ont cherché des arguments plus forts en faveur de cette thèse qui attribue aux tendances sociales un rôle prédominant dans la formation des institutions totémiques. C'est ainsi que A. C. Haddon suppose que toute tribu primitive se nourrissait au début d'une seule espèce d'animaux ou de plantes, dont elle faisait même peut-être commerce, en s'en servant comme d'un moyen d'échange contre des produits fournis par d'autres tribus. Il était donc naturel que cette tribu fût finalement connue à d'autres sous le nom de l'animal qui jouait dans sa vie un si grand rôle. En même temps devait naître chez cette tribu une familiarité particulière avec l'animal en question et une sorte d'intérêt pour lui, fondé uniquement sur le plus élémentaire et le plus urgent des besoins humains, la faim [140].

À cette théorie, la plus rationnelle de toutes celles relatives au totémisme, il a été objecté que l'état d'alimentation qu'elle suppose n'a été trouvé nulle part chez les primitifs et n'a probablement

139L. c., t. I, p. 41.

140*Address to the Anthropological Section of the British Association,* Belfast, 1902. D'après Frazer, l. c. t. IV, p. 50 et suivantes.

jamais existé. Les sauvages sont omnivores, et ils le sont d'autant plus que le niveau de leur nature est plus bas. En outre, on ne comprend pas comment cette diète exclusive a pu donner naissance à une attitude presque religieuse à l'égard du totem, caractérisée par une abstention absolue de toucher à la nourriture préférée.

La première des trois théories que Frazer a formulées sur l'origine du totémisme était une théorie psychologique. Nous en parlerons ailleurs.

Ici nous ne nous occuperons que de la deuxième, qui a été suggérée à Frazer par un important travail de deux savants sur les indigènes de l'Australie Centrale [141].

Spencer et Gillen ont décrit tout un ensemble d'institutions, coutumes et croyances singulières existant dans un groupe de tribus connu sous le nom de nation Arunta, et Frazer a adhéré à leur conclusion, d'après laquelle ces singularités seraient à considérer comme autant de traits d'un état primitif et seraient de nature a nous renseigner sur le sens premier et authentique du totémisme.

Les particularités qu'on observe chez la tribu Arunta (une partie de la nation Arunta) sont les suivantes :

1. Les Arunta présentent bien la division en clans totémiques, mais le totem, au lieu d'être transmis héréditairement, est attaché (nous verrons plus loin de quelle manière) à chaque individu.

2. Les clans totémiques ne sont pas exogamiques, les restrictions matrimoniales étant fondées sur une division, poussée très loin, en classes matrimoniales qui n'ont rien à voir avec le totem.

3. La fonction du clan totémique consiste dans l'accomplissement d'une cérémonie ayant pour but de provoquer, par des moyens essentiellement magiques, la multiplication de l'objet totémique comestible (cette cérémonie s'appelle *Intichiuma).*

141*The native tribes of Central Australia,* by Baldwin Spencer and H. J. Gillen, London, 1891.

4. Les Arunta ont une théorie singulière concernant la conception et la résurrection. Ils prétendent que dans certaines régions de leur pays les esprits des morts appartenant au même totem qu'eux attendent leur résurrection et s'introduisent dans le corps des femmes qui viennent à passer dans ces endroits. Lorsqu'un enfant naît, la mère indique l'endroit où elle croit l'avoir conçu. Et c'est d'après cette indication que se trouve désigné le totem de l'enfant. Ils admettent, en outre, que les esprits, aussi bien des morts que de ceux qui ont subi la résurrection, sont attachés à des amulettes de pierre particulières (appelées Churinga) qu'on trouve dans ces endroits-là.

Deux faits semblent avoir suggéré à Frazer l'opinion que les institutions des Arunta représentent la forme la plus ancienne du totémisme. C'est d'abord l'existence de certains mythes affirmant que les ancêtres des Arunta se sont nourris régulièrement de leur totem et n'ont jamais épousé que des femmes appartenant au même totem qu'eux. C'est, ensuite, l'importance en apparence tout à fait secondaire que les Arunta attribuent à l'acte sexuel dans leur théorie de la conception. Or, des hommes qui n'ont pas reconnu que la conception est la conséquence de rapports sexuels peuvent à bon droit être considérés comme les plus primitifs parmi tous ceux qui vivent aujourd'hui. En prenant pour base de son opinion sur le totémisme la cérémonie *Intichiuma,* Frazer crut apercevoir le totémisme sous un jour entièrement nouveau, sous l'aspect d'une organisation purement pratique, destinée a combattre les besoins les plus naturels de l'homme (voir plus haut l'opinion de Haddon) [142]. Le système lui est apparu tout simplement comme une « cooperative magic » de grand style. Les primitifs formaient une association pour

142« Il n'y a dans tout cela rien de vague ou de mystique, rien de ce voile métaphysique dont certains auteurs aiment couvrir les humbles commencements de la spéculation humaine, mais qui est tout à fait étranger aux habitudes simples, sensuelles et concrètes du sauvage ». *(Totemism and Exogamy*, 1, p. 117).

ainsi dire magique de production et de consommation. Chaque clan totémique était chargé d'assurer l'abondance d'une certaine denrée alimentaire. Lorsqu'il s'agissait, non de totem comestibles, mais d'animaux dangereux, de la pluie, du vent, etc., le clan était chargé de s'occuper de cet ordre de phénomènes, afin de détourner ses effets nuisibles. Comme le clan ne devait pas manger der son totem ou qu'il devait en manger à peine, il était occupé à approvisionner de ce précieux bien les autres qui, en échange, lui fournissaient ce dont ils étaient chargés à leur tour. À la lumière de cette conception, fondée sur la cérémonie *Intichiuma, il* avait paru à Frazer que la prohibition de manger de son propre totem a fait négliger le côté le plus important de cette institution, à savoir le commandement de veiller autant que possible à ce que les autres ne manquent pas du totem comestible.

Frazer a admis la tradition des Arunta, d'après laquelle chaque clan totémique se serait nourri primitivement, sans restriction aucune, de son totem. Mais des difficultés se sont présentées, lorsqu'il s'est agi de comprendre le développement ultérieur, au cours duquel on se contentait d'abandonner le totem à la consommation des autres, en renonçant soi-même à son usage. Frazer pensa alors que cette restriction avait été dictée, non par un respect religieux, mais par l'observation qu'aucun animal ne se nourrissait de la chair des autres animaux de son espèce ; et on en aurait tiré la conclusion qu'en faisant le contraire on porterait atteinte à l'identification avec le totem, ce qui serait préjudiciable au pouvoir qu'on voulait acquérir sur lui. Ou, encore, la restriction en question pouvait s'expliquer par le désir de se rendre l'animal favorable, en l'épargnant. Frazer ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur les difficultés que présentait cette explication [143], de même qu'il n'osa pas se prononcer sur la manière dont l'habitude de contracter des mariages à l'intérieur de la tribu totémique a pu aboutir à l'exogamie.

143L. c., p. 120.

La théorie de Frazer, fondée sur *l'Intichiuma,* se base sur l'affirmation de la nature primitive des institutions Arunta. Or, il semble impossible de maintenir cette affirmation en présence des objections qui lui ont été opposées par Durkheim [144] et par Lang [145]. Les Arunta se présentent plutôt comme les plus développées parmi les tribus australiennes, plutôt à la phase de dissolution qu'au début du totémisme. Les mythes qui ont fait une si profonde impression sur Frazer, parce que, contrairement aux institutions aujourd'hui en vigueur, ils proclament la liberté de manger du totem et de contracter des mariages à l'intérieur du clan totémique, doivent plutôt être considérés, tout comme le mythe de l'âge d'or, comme des expressions de désirs dont la réalisation a été projetée dans le passé.

iii) Les théories psychologiques

La première théorie psychologique que Frazer a formulée avant d'avoir pris connaissance des observations de Spencer et Gillen, reposait sur la croyance à « l'âme extérieure » [146]. Le totem représenterait un refuge sûr dans lequel l'âme serait déposée, afin d'être soustraite aux dangers qui pourraient la menacer. Lorsque le primitif avait confié son âme à son totem, il devenait lui-même invulnérable et se gardait naturellement de causer le moindre préjudice au porteur de son âme. Mais comme il ne savait pas lequel des individus de l'espèce animale était ce porteur, il prenait le parti de ménager l'espèce entière. Plus tard, Frazer a lui-même renoncé à rattacher le totémisme à la croyance aux âmes.

Lorsqu'il eut pris connaissance des observations de Spencer et Gillen, il a formulé sa théorie sociologique du totémisme que nous avons analysée précédemment, tout en reconnaissant que le motif dont il déduisait ainsi le totémisme était trop « rationnel » et

144« L'Année sociologique », tomes I, V, VIII, etc. Voir plus particulièrement le chapitre *Sur le totémisme,* t. V, 1901.

145*Social Origins and Secret of the Totem.*

146*The Golden Bough*, II, p. 332.

supposait une organisation sociale trop compliquée pour être primitive [147]. Les associations coopératives magiques lui apparurent alors plutôt comme des fruits tardifs que comme des germes du totémisme. Il recherchait, derrière ces formations, un facteur plus simple, une superstition primitive d'où il pût faire dériver le totémisme. Et il crut l'avoir trouvé dans la remarquable théorie conceptionnelle des Arunta.

Les Arunta suppriment, ainsi que nous l'avons déjà dit, le rapport entre la conception et l'acte sexuel. Lorsqu'une femme se sent devenir mère, c'est qu'au moment où elle éprouve cette sensation un des esprits aspirant à la résurrection a quitté le séjour des esprits le plus proche pour s'introduire dans le corps de cette femme qui le mettra au monde comme étant son enfant. Cet enfant aura le même totem que les autres esprits séjournant dans le même endroit. Cette théorie conceptionnelle est incapable d'expliquer le totémisme, puisqu'elle suppose déjà l'existence du totem. Mais si, faisant un pas de plus en arrière, on admet que la femme croyait dès le début que l'animal, la plante, la pierre, l'objet, qui occupaient son esprit au moment ou elle s'est sentie mère pour la première fois, ont vraiment pénétré en elle pour naître ensuite avec une forme humaine : si l'on admet cela, disons-nous, alors l'identité d'un homme avec son totem trouve réellement sa justification dans la croyance de la mère, et toutes les autres prohibitions totémiques (à l'exception de l'exogamie) peuvent être déduites de cette croyance. L'homme hésite, dans ces conditions, à manger l'animal ou la plante totem, parce qu'il se mangerait lui-même. Mais de temps à autre il sera disposé à consommer avec cérémonie un peu de son totem, afin de renforcer ainsi son identité avec lui, identité qui constitue la partie

147« Il est peu probable qu'une communauté de sauvages ait pu avoir l'idée de partager le royaume de la nature en provinces, d'assigner chaque province à une corporation particulière de magiciens et d'ordonner à toutes les corporations d'exercer leur magie et d'opérer leurs charmes en vue du bien commun ». *Totemism and Exogamy*, IV, p. 57.

essentielle du totémisme. Les observations de W.-H.-R. Rivers sur les naturels des Iles Banco semblent en effet démontrer l'identification directe de l'homme avec son totem, sur la base d'une pareille théorie conceptionnelle [148].

La source dernière du totémisme consisterait donc dans l'ignorance où se trouvent les sauvages quant à la manière dont hommes et animaux procréent et perpétuent leur espèce, et surtout dans l'ignorance du rôle que le mâle joue dans la fécondation. Cette ignorance a pu être favorisée par la longueur de l'intervalle qui sépare l'acte de la fécondation de la naissance de l'enfant (ou du moment où la mère ressent les premiers mouvements de l'enfant). Le totémisme serait ainsi une création de l'esprit féminin, et non masculin. Il aurait sa source dans les « envies » (*sick fancies)* de la femme enceinte. « Tout ce qui a frappé l'imagination d'une femme à ce mystérieux moment de sa vie où elle a ressenti pour la première fois qu'elle était mère a pu, en effet, facilement être identifié par elle avec l'enfant qu'elle portait dans ses flancs. Ces illusions maternelles, si naturelles et, semble-t-il, si universelles, peuvent très bien avoir été la racine du totémisme » [149].

L'objection principale qu'on peut adresser à cette troisième théorie de Frazer est la même que celle qui a été formulée contre sa deuxième théorie, la théorie sociologique. Les Arunta semblent très éloignés des commencements du totémisme. Leur négation de la paternité ne paraît pas reposer sur une ignorance primitive ; dans beaucoup de cas ils connaissent même l'hérédité en ligne paternelle. On dirait qu'ils ont sacrifié la paternité à une sorte de spéculation, destinée à assurer les honneurs aux esprits des ancêtres [150]. En faisant du mythe de la conception immaculée une théorie conceptionnelle générale, ils n'ont pas fait preuve de plus

148*Totemism and Exogamy,* II, p. 89 et IV, p. 59.

149L.c., IV, p. 63.

150« Cette croyance constitue une philosophie qui est loin d'être primitive ». A. Lang, *Secret of the Totem,* p. 192.

d'ignorance, en ce qui concerne les conditions de la fécondation, que les peuples de l'antiquité à l'époque de la naissance des mythes chrétiens.

Le Hollandais G. A. Wilken a propose une autre explication de l'origine du totémisme, en rattachant celui-ci à la croyance à la transmigration des âmes. « L'animal dans lequel, d'après la croyance générale, ont passé les âmes des morts, devenait un parent de sang, un ancêtre et était vénéré comme tel ». Cependant c'est plutôt la croyance à la transmigration des âmes qui s'expliquerait par le totémisme, et ton celui-ci par celle-là [151].

Une autre théorie du totémisme a été formulée par d'excellents ethnologistes américains, tel que Fr. Boas, Hill-Tout et autres. S'appuyant sur des observations faites sur des tribus totémiques américaines, elle affirme que le totem est primitivement l'esprit tutélaire qu'un ancêtre s'est acquis grâce à un rêve et qu'il a transmis à sa postérité. Nous avons déjà fait ressortir plus haut les difficultés qui s'opposent à l'explication des origines du totémisme par la transmission héréditaire individuelle ; en outre, les observations faites en Australie ne justifient nullement cette relation génétique entre l'esprit tutélaire et le totem [152].

La dernière des théories psychologiques, celle de Wundt, considère comme décisifs les deux faits suivants : en premier lieu, le fait que l'objet totémique le plus primitif et le plus répandu est l'animal et, en second lieu, le fait que, parmi les animaux totémiques, les plus répandus sont ceux ayant une « âme ». [153] Les animaux pourvus d'âme, tels que serpents, oiseaux, lézards, souris, grâce à leur grande mobilité, à leur pouvoir de voler dans les airs et à. d'autres propriétés inspirant la surprise et l'horreur, semblent prédestinés à être les porteurs des âmes ayant abandonné les corps. L'animal totémique est un produit des transformations animales de

151Frazer, *Totemism and Exogamy,* IV, p. 45 et suivantes.

152Frazer, l. c., p. 48.

153Wundt. *Elemente der Völkerpsychologie,* p. 190.

l'âme humaine. C'est ainsi que, d'après Wundt, la totémisme se rattacherait directement à la croyance aux âmes, c'est-à-dire à l'animisme.

b) et c). L'origine de l'exogamie et ses rapports avec le totémisme

Tout en ayant cité avec quelques détails les théories relatives au totémisme, je crains fort de n'en avoir pas donné une idée suffisante, en raison des abréviations auxquelles j'ai été obligé d'avoir recours. En ce qui concerne les questions dont nous allons nous occuper maintenant, je crois pouvoir me permettre, dans l'intérêt même du lecteur, d'être plus concis encore. Les discussions sur l'exogamie des peuples totémiques sont particulièrement compliquées et nombreuses, étant donné la nature des matériaux relatifs à ce sujet. ; on pourrait même dire, sans exagération, que ce qui les caractérise surtout, c'est la confusion. Le but que je poursuis me permet d'ailleurs de me borner à relever quelques lignes directrices et de renvoyer ceux qui veulent se faire une idée plus approfondie de la question aux ouvrages spéciaux que j'ai si souvent eu l'occasion de citer.

L'attitude d'un auteur à l'égard des problèmes relevant de l'exogamie dépend naturellement, dans une certaine mesure tout au moins, de ses sympathies pour telle ou telle théorie totémique. Quelques-unes des explications proposées sont sans aucun rapport avec l'exogamie, comme s'il s'agissait de deux institutions tout à fait distinctes. C'est ainsi que nous nous trouvons en présence de deux conceptions, dont l'une, s'en tenant aux apparences primitives, voit dans l'exogamie une partie essentielle du système totémique, tandis que l'autre conteste ce lien et ne croit qu'à une coïncidence accidentelle de ces deux traits caractéristiques des cultures primitives. Dans ses travaux les plus récents, Frazer a adopté sans réserves ce dernier point de vue.

« Je dois, dit-il, prier le lecteur d'avoir toujours présent à l'esprit le fait que les deux institutions, le totémisme et l'exogamie, sont fondamentalement distinctes par leur origine et par leur nature, bien qu'elles s'entrecroisent et se mélangent accidentellement dans un grand nombre de tribus ». *(Totem. and Exog. I,* Préface, p. XII.)

Il met directement en garde contre le point de vue opposé, dans lequel il voit une source de difficultés et de malentendus. Contrairement à Frazer, d'autres auteurs ont trouvé un moyen qui leur permet de voir dans l'exogamie une conséquence des idées fondamentales du totémisme. Durkheim [154] a montré dans ses travaux que le tabou, qui se rattache au totem, devait nécessairement impliquer la prohibition de rapports sexuels avec une femme appartenant au même totem que l'homme. Le totem ayant le même sang que l'homme, c'est commettre un acte criminel (et cette prohibition semble tenir plus particulièrement compte de la défloration et de la menstruation) que d'avoir des rapports sexuels avec une femme appartenant au même totem [155]. A. Lang qui, sur ce point, se rattache à Durkheim, pense même qu'il n'était pas nécessaire d'invoquer les tabou de sang pour motiver la prohibition des rapports sexuels avec des femmes faisant partie de la même tribu que les hommes [156]. Le tabou totémique général qui défend, par exemple, de s'asseoir à l'ombre de l'arbre totémique, y aurait suffi. Le même auteur préconise d'ailleurs une autre théorie des origines de l'exogamie (voir plus loin), sans nous dire quel rapport il y a entre ses deux explications.

En ce qui concerne la succession dans le temps, la plupart des auteurs pensent que le totémisme est antérieur à l'exogamie [157].

Parmi les théories qui veulent expliquer l'exogamie indépendamment du totémisme, nous ne relèverons que celles qui

154*L'Année sociologique*, 1898-1904.

155Voir la critique des idées de Durkheim chez Frazer, Totem. and Exog., IV, p. 101.

156*Secret of the Totem*, p. 125.

mettent en lumière les différentes attitudes des auteurs à l'égard du problème de l'inceste.

Mac Lennan [158] a très ingénieusement expliqué l'exogamie par les survivances des coutumes qui semblent révéler l'existence, à une époque plus ancienne, du rapt de femmes. Il avait donc admis qu'aux époques les plus primitives existait l'usage général de se procurer des femmes en les enlevant à des tribus étrangères et que peu à peu le mariage avec des femmes de sa propre tribu devenant de plus en plus exceptionnel avait fini par être frappé d'interdiction [159]. Il cherche la raison de cette coutume de l'exogamie dans la pénurie de femmes dont souffraient ces tribus primitives par suite de l'usage qui y régnait de tuer la plupart des enfants du sexe féminin, dès leur naissance. Nous n'avons pas à nous occuper de savoir si les faits sont de nature à confirmer les hypothèses de Mac Lennan. Ce qui nous intéresse davantage, c'est que, même en admettant ces hypothèses, on n'arrive pas à s'expliquer pourquoi les hommes de la tribu se seraient interdit les mariages avec les quelques femmes de leur propre sang, ni pourquoi l'auteur laisse tout à fait de côté le problème de l'inceste [160].

En opposition avec cette manière de voir et manifestement avec beaucoup plus de raison, d'autres chercheurs ont vu dans l'exogamie une institution destinée à préserver contre l'inceste [161].

Si l'on tient compte de la complication croissante des restrictions matrimoniales existant en Australie, on ne peut que partager l'opinion de Morgan, Baldwin Spencer, Frazer, Howitt [162],

157Par exemple, Frazer (l. c., IV, p. 75), « Le clan totémique est un organisme social qui diffère totalement de la classe exogamique, et nous avons de bonnes raisons de croire qu'il est beaucoup plus ancien ».

158Primitive mariage, 1863.

159« Impropre, parce qu'inusité ».

160Frazer, l. c., pp. 73-92.

161Voir chapitre 1.

162Morgan, Ancient Society, 1877. - Frazer, Totem. and Exog., IV, p. 105 et suivantes.

d'après laquelle ces mesures porteraient l'empreinte d'une intention consciente, voulue (« deliberate design », d'après Frazer) et auraient réellement atteint le but qu'elles se proposaient. « Il est impossible d'expliquer autrement dans tous ses détails un système à la fois si complexe et si régulier [163]. »

Un fait intéressant à relever est que les premières restrictions consécutives à l'introduction des classes matrimoniales frappaient la liberté sexuelle de la jeune génération, donc l'inceste entre frères et sœurs et entre fils et mères, tandis que l'inceste entre pères et filles n'a été supprimé que par des prohibitions ultérieures.

Mais en attribuant les restrictions sexuelles exogamiques à des intentions législatrices, on n'explique, pas pour quelles raisons ces institutions ont été créées. D'où vient, en dernière analyse, la phobie de l'inceste qui doit être considérée comme la racine même de l'exogamie ? Il ne suffit évidemment pas d'expliquer la phobie de l'inceste par une aversion instinctive pour les rapports sexuels entre très proches parents, ce qui équivaut à invoquer le fait même de la phobie de l'inceste, alors que l'expérience nous montre que, malgré cet instinct, l'inceste est loin d'être un phénomène rare, même dans nos sociétés modernes, et alors que l'expérience historique nous enseigne que les mariages incestueux étaient obligatoires pour certaines personnes privilégiées.

Westermarck [164] explique la phobie de l'inceste, en disant que « des personnes de sexe différent, vivant ensemble depuis leur enfance, éprouvent une aversion innée à entrer en rapporte sexuels, et comme il existe généralement entre ces personnes une parenté de sang, ce sentiment trouve dans la coutume et la loi son expression naturelle, qui est celle de l'interdiction de rapports sexuels entre proches parents. » Havellock Ellis, tout en contestant le caractère

163Frazer, l. c., p. 106.

164*Ursprung und Entwicklung der Moralbegriffe*, II. *Die Ehe*, 1909. Voir dans ce même ouvrage la réfutation par l'auteur des objections qui ont été formulées contre sa manière de voir.

instinctif de cette aversion, ne s'en rapproche pas moins, dans ses *Studies in the psychology of sex,* de la même manière de voir, lorsqu'il dit : « le fait que l'instinct sexuel ne se manifeste pas normalement entre frères et sœurs ou entre garçons et jeunes filles ayant vécu ensemble depuis leur enfance, ne constitue qu'un phénomène négatif, provenant de ce que, dans les circonstances dont il s'agit, les conditions nécessaires à l'éveil de l'instinct d'accouplement font défaut... Chez des personnes ayant vécu ensemble depuis leur enfance, l'habitude a émoussé toutes les excitations que peuvent provoquer la vue, l'ouïe et le contact, elle a créé entre ces personnes un état d'inclination exempt de désirs et les a rendues incapables de provoquer l'excitation érotique nécessaire à la production de la tumescence génésique ».

Je trouve tout à fait singulier qu'en parlant de l'aversion innée pour des rapports sexuels qu'éprouvent des personnes ayant vécu ensemble depuis leur enfance, Westermarck, voie en même temps dans cette tendance une expression psychique du fait biologique que les mariages consanguine sont préjudiciables à l'espèce.

Il est difficile d'admettre qu'un instinct biologique de ce genre se trompe dans sa manifestation psychologique au point de frapper d'interdiction, au lieu des rapports sexuels, nuisibles à l'espèce, entre parents de sang, ceux, tout à fait inoffensifs sous ce rapport, entre membres d'une même maison ou d'une même tribu. Mais je ne puis résister au plaisir de reproduire la critique que Frazer oppose à l'affirmation de Westermarck. Frazer trouve en effet inconcevable qu'il n'existe aujourd'hui aucun préjugé contre les rapports sexuels entre membres d'une même famille, alors que la phobie de l'inceste, qui, d'après, Westermarck, ne serait qu'un effet de ce préjugé, est aujourd'hui plus forte que jamais. Plus profondes encore sont les remarques suivantes de Frazer que je cite ici textuellement, parce qu'elles s'accordent, dans leurs points essentiels, avec les arguments que j'ai développés moi-même dans le chapitre sur le tabou.

« On ne voit pas bien pourquoi un instinct humain profondément enraciné aurait besoin d'être renforcé par une loi. Il n'y a pas de loi ordonnant à l'homme de manger et de boire ou lui défendant de mettre ses mains dans le feu. Les hommes mangent, boivent, tiennent leur mains éloignées du feu instinctivement, par crainte de châtiments naturels, et non légaux, qu'ils s'attireraient en se comportant à l'encontre de leur instinct. La loi ne défend que ce que les hommes seraient capables de faire sous la pression de certains de leurs instincts. Ce que la nature elle-même défend et punit n'a pas besoin d'être défendu et puni parla loi. Aussi pouvons-nous admettre sans hésitation que les crimes défendus par une loi sont véritablement des crimes que beaucoup d'hommes accompliraient facilement par penchant naturel. Si les mauvais penchants n'existaient pas, il n'y aurait pas de crimes ; et s'il n'y avait pas de crimes, quel besoin aurait-on de les interdire ? C'est ainsi qu'au lieu de conclure de l'interdiction légale de l'inceste qu'il existe pour l'inceste une aversion naturelle, nous devrions plutôt en conclure à l'existence d'un instinct naturel poussant à l'inceste, et que si la loi réprouve cet instinct comme tant d'autres instincts naturels, c'est parce que les hommes civilisés se sont rendu compte que la satisfaction de ces instincts naturels serait nuisible au point de vue social [165] ».

À cette remarquable argumentation de Frazer je puis encore ajouter que les expériences de la psychanalyse prouvent l'impossibilité de l'existence d'une aversion innée pour les rapports incestueux. Elles montrent, au contraire, que les premiers désirs sexuels de l'homme adolescent sont toujours de nature incestueuse et que ces désirs réprimés jouent un rôle très important en tant que causes déterminantes des névroses ultérieures.

Il faut donc abandonner la conception qui voit dans la phobie de l'inceste un instinct inné. Il n'en est pas autrement d'une autre

165L. c., p. 91.

conception de la prohibition de l'inceste, conception qui compte de nombreux partisans, à savoir qu'ayant constaté de bonne heure les dangers que les mariages consanguins présentent au point de vue de la procréation, les peuples primitifs auraient édicté la prohibition de l'inceste en toute connaissance de cause. Les objections contre cet essai d'explication se pressent nombreuses [166]. En premier lieu, outre que la prohibition de l'inceste doit être de beaucoup antérieure à l'économie basée sur l'emploi d'animaux domestiques et qui seule aurait pu fournir des données sur les effets de la consanguinité sur les qualités de la race, la nature nuisible de ces effets est, même de nos jours, encore loin d'être admise et, en ce qui concerne l'homme, difficile à prouver. En deuxième lieu, tout ce que nous savons sur les sauvages actuels rend peu vraisemblable l'hypothèse, d'après laquelle leurs ancêtres les plus éloignés auraient été préoccupés par le souci de mettre la postérité à l'abri des effets nuisibles des unions consanguines. Il est presque ridicule d'attribuer à ces hommes incapables de toute prévoyance, vivant au jour le jour, des motifs hygiéniques et eugéniques dont on tient à peine compte même dans notre civilisation actuelle [167].

On peut enfin objecter qu'il ne suffit pas d'attribuer la prohibition des unions consanguines à des raisons hygiéniques et purement pratiques, pour expliquer la profonde aversion qui existe contre l'inceste dans nos sociétés modernes. Ainsi que je l'ai montré ailleurs [168], cette phobie de l'inceste est encore plus vive et plus forte chez les peuples primitifs encore existant que chez les peuples civilisés.

Alors qu'on pouvait s'attendre à avoir aussi pour l'explication de la phobie de l'inceste le choix entre des causes sociologiques,

166Cf. Durkheim : La *prohibition de l'inceste,* « Année sociologique », I, 1896-1897.

167Charles Darwin dit des sauvages : « ils sont incapables de prévoir les maux éloignés, susceptibles de frapper leur progéniture ».

168Voir chapitre 1.

biologiques et psychologiques les facteurs psychologiques n'étant, à leur tour que le mode de manifestation de forces biologiques, on se voit obligé, à la fin de l'analyse, de souscrire à l'aveu résigné de Frazer : nous ignorons l'origine de la phobie de l'inceste et nous ne savons même pas dans quelle direction nous devons la chercher. Aucune des solutions de l'énigme, jusqu'à présent proposées, ne nous paraît satisfaisante [169].

Je dois encore mentionner un dernier essai d'explication de l'origine de l'inceste. Cet essai diffère totalement de ceux dont nous nous sommes occupes jusqu'à présent et pourrait être qualifié d'historique.

Il se rattache à une hypothèse de Charles Darwin sur l'état social primitif de l'humanité. Des habitudes de vie des singes supérieurs, Darwin a conclu que l'homme a, lui aussi, vécu primitivement en petites hordes, à l'intérieur desquelles la jalousie du mâle le plus âgé et le plus fort empêchait la promiscuité sexuelle. « D'après ce que nous savons de la jalousie de tous les mammifères, dont beaucoup sont même armés d'organes spéciaux, destinés à leur faciliter la lutte contre des rivaux, nous pouvons conclure en effet qu'une promiscuité générale des sexes à l'état de nature est un fait extrêmement peu probable... Mais si, remontant le cours du temps assez loin en arrière, nous jugeons les habitudes humaines d'après ce qui existe actuellement, la conclusion paraissant la plus probable est que les hommes ont vécu primitivement en petites sociétés, chaque homme ayant généralement une femme, parfois, s'il était puissant, en possédant plusieurs qu'il défendait jalousement contre tous les autres hommes. Ou bien, sans être un animal social, il n'en a pas moins pu vivre, comme le gorille, avec plusieurs femmes qui n'appartenaient qu'à lui : c'est qu'en effet tous les naturels se

169« C'est ainsi que l'origine dernière de l'exogamie et, par conséquent, de la loi de l'inceste (puisque l'exogamie a été instituée en vue de prévenir l'inceste) reste un problème aussi obscur que jamais ». *Totem. and Exog.*, I, p. 165).

ressemblent en ce qu'un seul mâle est visible dans un groupe. Lorsque le jeune mâle a grandi, il entre en lutte avec les autres pour la domination, et c'est le plus fort qui, après avoir tué ou chassé tous ses concurrents, devient le chef de la société. (Dr Savage, dans *Boston Journal of Hist.*, V, 1845-47). Les jeunes mâles, ainsi éliminés et errant d'endroit en endroit, se feront à leur 'tour un devoir, lorsqu'ils auront enfin réussi à trouver une femme, d'empêcher les unions consanguines trop étroites entre membres d'une seule et même famille. [170] »

Atkinson [171] semble avoir été le premier à reconnaître que les conditions que Darwin assigne à la horde primitive ne pouvaient, dans la pratique, que favoriser l'exogamie. Chacun de ces exilés pouvait fonder une horde analogue, à l'intérieur de laquelle la prohibition des relations sexuelles était assurée et maintenue par la jalousie du chef ; et c'est ainsi qu'avec le temps ces conditions ont fini par engendrer la règle existant, actuellement à l'état de loi consciente : pas de relations sexuelles entre membres de la même horde. Après l'introduction du totémisme, cette règle s'est transformée en cette autre : pas de relations sexuelles à l'intérieur du totem.

A. Lang [172] s'est rallié à cette explication de l'exogamie. Mais dans le même ouvrage il se montre partisan de l'autre théorie (celle de Durkheim) qui voit dans l'exogamie une conséquence des lois totémiques. Il n'est pas aisé de concilier les deux manières de voir ; d'après la première, l'exogamie aurait existé avant le totémisme ; d'après la dernière, elle serait l'effet de celui-ci [173].

3.

Dans cette obscurité l'expérience psychanalytique ne projette qu'un seul et unique rayon de lumière.

170*Abstammung der Menschen*, traduction allemande d'A. Carus, II, chap. 20, p. 341.

171Primal Law, London 1903 (chez A. Lang : Social Origins).

172Secret of the Totem, pp. 114, 143.

L'attitude de l'enfant à l'égard des animaux présente de nombreuses analogies avec celle du primitif. L'enfant n'éprouve encore rien de cet orgueil propre à l'adulte civilisé qui trace une ligne de démarcation nette entre lui et tous les autres représentants du règne animal. Il considère sans hésitation l'animal comme son égal ; par l'aveu franc et sincère de ses besoins, il se sent plus proche de l'animal que de l'homme adulte qu'il trouve sans doute plus énigmatique.

Dans cet accord parfait qui existe entre l'enfant et l'animal, on voit parfois survenir un trouble singulier. L'enfant commence tout-à-coup à avoir peur de certains animaux et à fuir le contact et même l'aspect de tous les représentants d'une espèce donnée. On voit alors se reproduire le tableau clinique de la *zoophobie,* une des affections psycho-névrosiques les plus fréquente à cet âge et, peut-être, la forme précoce d'une affection de ce genre. La phobie porte en général sur des animaux pour lesquels l'enfant avait témoigné jusqu'alors le plus vif intérêt et elle ne présente aucun rapport avec tel ou tel animal particulier. Le choix des animaux susceptibles de devenir objets de phobies n'est pas très grand dans les villes. Ce sont

173« S'il est vrai que l'exogamie, à en croire la théorie darwinienne, existait en fait, avant que les croyances totémiques aient introduit dans la pratique une sanction *légale*, notre tâche est relativement aisée. La première règle pratique serait alors celle du Maître jaloux : « Aucun mâle ne doit toucher aux femelles de mon camp », renforcée par L'expulsion des adolescents. Avec la temps, cette règle, *devenue habituelle,* aurait pris la forme suivante : « Pas de mariage à l'intérieur du groupe local ». Supposez ensuite que les groupes locaux reçoivent des noms d'animaux ; la règle devient alors : « Pas de mariages à l'intérieur du groupe portant un nom d'animal ; pas de mariage entre bécasse et bécassine ». Mais si les groupes primitifs n'étaient pas exogamiques, ils ont dû le devenir dès que les noms d'animaux, de végétaux, etc., adoptés par les groupes locaux, ont donné naissance aux mythes et aux tabou totémiques ». (*Secret of the Totem*, p. 143). (Les quelques mots soulignés dans cette citation l'ont été par moi). - Dans son dernier travail sur le même sujet (Folklore, décembre 1911), Lang nous informe d'ailleurs qu'il a renoncé à voir dans l'exogamie un effet du tabou « totémique général ».

des chevaux, des chiens, des chats, plus rarement des oiseaux, bien souvent de très petites bêtes comme les scarabées et les papillons. Quelquefois ce sont des animaux que l'enfant ne connaît que par ses livres d'images ou par les contes qu'ils a entendus ; ils deviennent l'objet de l'angoisse irraisonnée et démesurée qui accompagne ces phobies. On réussit rarement à découvrir l'accident ou l'événement qui a déterminé cet extraordinaire choix de l'animal, objet de la phobie. Je dois à K. Abraham la communication d'un cas où l'enfant a expliqué lui-même sa peur des guêpes, en disant que la couleur et les rayures du corps de la guêpe le faisaient penser au tigre qui, d'après ce qu'il avait entendu raconter, était un animal dont il fallait avoir peur.

Les zoophobies des enfants n'ont pas encore fait l'objet d'un examen analytique attentif, bien qu'elles le méritent au plus haut point. Cela s'explique certainement par les difficultés que présente l'analyse d'enfants très jeunes. Aussi ne saurait-on affirmer qu'on connaît le sens général de ces affections, et je pense même qu'il ne peut s'agir d'une signification unique. Quelques cas cependant de ces phobies ayant pour objets de grands animaux se sont montrés accessibles à l'analyse et ont révélé au chercheur leur mystère. Dans tous ces cas il s'est agi de la même chose : lorsque les enfants examinés étaient des garçons, leur angoisse leur était inspirée par le père et a seulement été déplacée sur l'animal.

Tous ceux qui sont plus ou moins familiarisés avec la psychanalyse ont certainement vu des cas de ce genre et recueilli la même impression. Cependant les publications détaillées sur ce sujet ne sont guère nombreuses. C'est là un accident littéraire dont on aurait tort de conclure que notre affirmation ne s'appuie que sur des observations isolées Je citerai, par exemple, un auteur qui s'est, d'une manière intelligente, occupé des névroses de ses enfants. Cet homme, le Dr Wulff (d'Odessa) raconte, à propos de la description clinique d'une. névrose d'un garçon âgé de 9 ans, que ce jeune

malade souffrait depuis 4 ans d'une phobie des chiens. « Lorsqu'il voyait, dans la rue, un chien courir au-devant de lui, il se mettait à pleurer et à crier : « Mignon petit chien, ne m'emporte pas, je serai gentil ». Par *être gentil* il entendait *ne plus jamais jouer du violon* (c'est-à-dire *ne plus se masturber)* » [174]

Le même auteur résume ensuite son cas comme suit : « Sa phobie des chiens n'est au fond que la crainte du père qui s'est déplacée sur le chien, car la bizarre exclamation : « chien, je serai gentil » (c'est-à-dire « je ne me masturberai pas ») s'adresse à proprement parler au père qui a défendu cette masturbation ». L'auteur ajoute dans une note ceci, qui s'accorde si bien avec mes propres observations et témoigne en même temps du grand nombre de ces cas : « Je crois que ces phobies (phobies des chevaux, des chiens, des chats, des poules et d'autres animaux domestiques) sont au moins aussi fréquentes chez l'enfant que les terreurs nocturnes et se révèlent toujours à l'analyse comme procédant d'un déplacement sur un animal de la peur éprouvée devant l'un ou l'autre des parents. La phobie si répandue des souris et des rats serait-elle produite, par le même mécanisme ? C'est ce que je ne saurais affirmer ».

Dans le premier volume de *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathoIogische Forschungen,* j'ai publié l'« analyse d'une phobie d'un garçon de 5 ans », dont l'observation m'a été obligeamment communiquée par le père. Il s'agissait d'une peur des chevaux telle que l'enfant hésitait à se montrer dans la rue. Il craignait de voir le cheval entrer dans sa chambre pour le mordre. On trouva plus tard qu'il y voyait une punition pour la chute (la mort) qu'il souhaitait au cheval. Lorsqu'on eut apaisé la crainte que l'enfant éprouvait devant le père, on s'aperçut qu'il avait lutté contre le désir ayant pour objet l'absence (le départ, la mort) du père. Ainsi qu'il le fit nettement comprendre, il voyait dans le père un concurrent lui disputant les faveurs de la mère vers laquelle étaient

174M. Wulff : *Beiträge zur infantilen Sexualität.* « Zentralblatt für Psychoanalyse », 1912, II, No 1, p. 15 et suivantes.

vaguement dirigées ses premières impulsions sexuelles. Il se trouvait, par conséquent, dans la situation typique de l'enfant mâle, situation que nous désignons sous le nom de complexe d'œdipe et dans laquelle nous voyons le complexe central des névroses en général. Le fait nouveau que nous a révélé l'analyse du petit Hans est très intéressant au point de vue de l'explication du totémisme : l'enfant a notamment déplacé sur un animal une partie des sentiments qu'il éprouvait pour le père.

L'analyse a permis de découvrir les trajets d'association, soit importants au point de vue du contenu, soit accidentels, suivant lesquels s'est effectué ce déplacement. La haine née de la rivalité avec le père n'a pas pu se développer librement dans la vie psychique de l'enfant, parce qu'elle était neutralisée par la tendresse et l'admiration qu'il avait toujours éprouvées pour la même personne ; il en résulta pour l'enfant une attitude équivoque, *ambivalente* à l'égard du père, une lutte à laquelle il a échappé en déplaçant ses sentiments d'hostilité et de crainte sur un objet de substitution. Toutefois ce déplacement est impuissant à résoudre le conflit, en opérant une séparation nette entre les sentiments tendres et les sentiments hostiles. Le conflit se poursuit après le déplacement, et l'attitude ambivalente persiste, mais cette fois *à* l'égard de l'objet de substitution. Il est certain que le petit Hans ne craint pas seulement les chevaux, mais est plein aussi pour eux de respect et leur porte le plus vif intérêt. Dès que sa crainte s'est apaisée, il s'est identifié lui-même avec l'animal redouté, en se mettant à sauter comme un cheval et à mordre lui-même son père [175]. Dans une autre phase de relâchement de la phobie, il identifie volontiers ses parents avec d'autres grands animaux [176].

On ne peut s'empêcher de reconnaître dans ces zoophobies des enfants certains traits du totémisme sous son aspect négatif. Nous devons cependant à M. Ferenczi la rare et belle observation d'un cas

175Loc. cit., p. 37.

176*Die Giraffenphantasie*, p. 24.

qu'on peut. considérer comme une manifestation du totémisme positif chez un enfant [177]. Chez le petit Arpád, dont M. Ferenczi nous conte l'histoire, les tendances totémistes s'éveillent, non en rapport direct avec l'*Oedipe-complexe,* mais indirectement, en rapport avec l'élément narcissique de ce complexe, avec la phobie de la castration. Mais en lisant attentivement l'histoire précédente, celle du petit Hans, on y trouve également de nombreux témoignages de l'admiration que l'enfant éprouvait pour le père, à cause du volume de son appareil génital et parce qu'il voyait en lui une menace pour ses propres organes génitaux. Dans l'*Oedipe-complexe* et dans le « complexe » de la castration, le père joue le même rôle, celui de l'adversaire redouté des intérêts sexuels infantiles. La castration ou l'arrachement des yeux, tels sont les châtiments dont il le menace [178].

Lorsque le petit Arpád, âgé de deux, ans et demi, voulut, un jour qu'il était à la campagne, uriner dans le poulailler, il eut la verge mordue ou happée par une poule. Étant retourné, l'année d'après, dans le même endroit, il s'imagina être lui-même une poule, ne s'intéressa qu'au poulailler et à tout ce qui s'y passait et échangea son langage humain contre le piaillement et le glapissement de la basse-cour. À l'époque à laquelle se rapporte l'observation (il avait alors cinq ans), il avait retrouvé son langage, mais ne parlait que de poules et autres volailles. Il ne connaissait aucun autre jouet et ne chantait que des chansons où il était question de volatiles. Son attitude à l'égard de son animal totem était nettement ambivalente : haine et amour démesurés. Son jeu préféré était le combat de poules.

177S. Ferenczi : E*in kleiner Hahnemann,* Internat. Zeitschr. f. ärztliche Psychoanal, II. 1913, I, No 3.

178Sur la substitution de l'arrachement des yeux à la castration, dont il est question également dans le mythe relatif à Oedipe, voir les communications de Reitler, Ferenczi, Rank et Eder dans *Internat. Zeifschr.* f. *ärztliche Psychoanal,* 1913, I, N. 2.

« C'était pour lui une joie et une fête d'assister aux combats que se livraient les volatiles. il était capable de danser pendant des heures autour des cadavres de poules, en proie à une grande excitation ». Puis il se mettait à embrasser et à caresser l'animal tué, à nettoyer et à couvrir de baisers les images de poules qu'il avait lui-même maltraitées auparavant.

Le petit Arpád prenait lui-même soin de ne laisser aucun doute sur le sens de sa bizarre attitude. À l'occasion, il savait transposer ses désirs, en remplaçant leur mode d'expression totémique parle mode d'expression emprunté au langage vulgaire. « Mon père est le coq », disait-il un jour. « À présent je suis petit, je suis un poussin. Mais quand je serai plus grand, je serai une poule, et, plus grand encore, je serai un coq ». Une autre fois, il voulait tout à coup manger de la « mère confite » (par analogie avec du poulet confit). Il menaçait très volontiers et très nettement les autres de castration, ayant lui-même éprouvé des menaces de ce genre par suite des pratiques onaniques auxquelles il soumettait sa verge.

Quant à la cause de l'intérêt qu'il éprouvait pour tout ce qui se passait dans la basse-cour, elle ne fait pas l'objet du moindre doute pour M. Ferenczi : « Les rapports sexuels animés entre le coq et la poule, la ponte des œufs et la sortie du petit poussin » satisfaisaient sa curiosité sexuelle qui, à proprement parler, était tournée vers ce qui se passait dans la famille humaine. C'est en concevant les objets de ses désirs d'après ce qu'il avait vu dans la basse-cour qu'il dit un jour à une voisine « Je vous épouserai, vous et votre sœur et mes trois cousines et la cuisinière... non, plutôt ma mère à la place de la cuisinière ».

Nous compléterons plus loin les conclusions que suggère cette observation. Contentons-nous ici de relever deux traits de ressemblance entre notre cas et le totémisme : l'identification

complète avec l'animal totémique [179] et l'attitude ambivalente à son égard. Nous basant sur ces observations, nous nous croyons autorisés à introduire dans la formule du totémisme (pour autant qu'il s'agit de l'homme) le père à la place de l'animal totémique. Mais cette substitution opérée, nous nous apercevons que nous n'avons guère avancé et, surtout, que nous n'avons pas fait un pas bien hardi. Ce que nous croyons avoir trouvé, les primitifs nous le disent eux-mêmes, et partout où le système totémiste est encore en vigueur, le totem est désigné comme un ancêtre. Tout ce que nous avons fait, c'est d'attribuer un sens littéral à cette désignation dont les ethnologistes ne savaient que faire et qu'ils ont, pour cette raison, refoulée à l'arrière-plan. La psychanalyse nous engage, au contraire, à relever ce point et à y rattacher un essai d'explication du totémisme [180].

Le premier résultat de notre substitution est très intéressant. Si l'animal totémique n'est autre que le père, nous obtenons en effet ceci : les deux commandements capitaux du totémisme, les deux prescriptions tabou qui en forment comme le noyau, à savoir la prohibition de tuer le totem et celle d'épouser une femme appartenant au même totem, coïncident, quant à leur, contenu, avec les deux crimes d'Oedipe, qui a tué son père et épousé sa mère, et avec les deux désirs primitifs de l'enfant dont le refoulement insuffisant ou le réveil forment peut-être le noyau de toutes les névroses. Si cette ressemblance n'est pas un simple jeu du hasard, elle doit nous permettre d'expliquer la naissance du totémisme aux époques les plus reculées. En d'autres termes, nous devons réussir à

179Je dois à M. O. Rank la communication d'un cas de phobie de chiens chez un jeune homme intelligent, dont l'explication du mode de production de sa maladie rappelle nettement la théorie totémique des Arunta, mentionnée plus haut,. il croyait avoir appris par son père que sa mère avait été effrayée par un chien, pendant qu'elle le portait.

180Cette identification constitue, d'après Frazer, l'essence même du totémisme : « Le totémisme est une identification de l'homme avec son totem ». *Totem and Exog.,.* IV. p. 5.

rendre vraisemblable le fait que le système totémique est né des conditions de l'*Oedipe-complexe,* tout comme la zoophobie, du « petit Hans » et la perversion du « petit Arpád ». Pour établir cette vraisemblance, nous allons, dans les pages suivantes, étudier une particularité non encore mentionnée du système totémique ou, pourrions-nous dire, de la religion totémique.

4.

Physicien, philologue, exégète biblique et archéologue, esprit aussi universel que clairvoyant et libre de préjugés, W. Robertson Smith [181], mort en 1894, a émis, dans son ouvrage sur la religion des Sémites, paru en 1889, l'opinion qu'une cérémonie singulière, le repas dit totémique, faisait dès le début partie intégrante du système totémique. Il ne disposait, à l'appui de sa supposition, que d'une seule description d'un acte de ce genre, datant du Ve siècle de notre ère, mais il a su lui imprimer un grand degré de vraisemblance, grâce à l'analyse du sacrifice chez les Sémites anciens. Comme le sacrifice suppose une personne divine, il s'agissait d'une inférence ayant pour point de départ une phase supérieure du culte religieux et pour aboutissement la phase la plus primitive du totémisme.

Je vais essayer de citer, de l'excellent livre de Robertson Smith, les passages les plus intéressants, relatifs à l'origine et à la signification du rite du sacrifice, en négligeant les détails souvent pleins d'attrait et le développement ultérieur de ce rite. Je préviens le lecteur qu'il ne doit pas s'attendre à trouver dans mon extrait la lucidité et la force de démonstration de l'exposé original.

Robertson Smith montre que le sacrifice sur l'autel constituait la partie essentielle du rituel des religions anciennes. Il jouait le même rôle dans toutes les religions de sorte qu'on peut expliquer son

181W. Robertson Smith : The *religion of the Semites,* seconde édition, London, 1907.

existence par des causes très générales et exerçant partout la même action.

Le sacrifice, l'acte sacré par excellence (sacrificium, ἱερουργία), n'avait cependant pas au début la même signification que celle qu'il a acquise aux époques ultérieures : une offre faite à la divinité, dans le but de se la concilier ou de se la rendre favorable. (l'emploi profane du mot est fondé sur son sens secondaire, qui est celui de désintéressement, de dévouement, d'oubli de soi-même). Tout porte à croire que le sacrifice n'était primitivement pas autre chose qu'un « acte de camaraderie (fellowship) sociale entre la divinité et ses adorateurs », de communion entre les fidèles et leur dieu.

On offrait en sacrifice des choses qui se mangent et se boivent ; l'homme sacrifiait à son dieu ce dont il se nourrissait lui-même : viande, céréales, fruits, vins, huile. Il n'y avait de restrictions et d'exceptions qu'en ce qui concernait la viande du sacrifice. Les animaux offerts en sacrifice étaient consommés à la fois par le dieu et par ses adorateurs ; seuls les sacrifices végétaux étaient réservés au dieu sans partage. Il est certain que les sacrifices d'animaux sont les plus anciens et ont jadis existé seuls. L'offre de végétaux a eu pour source l'offre de primeurs de tous les fruits et représentait un tribut payé au maître du sol et du pays. Mais les sacrifices d'animaux sont plus anciens que l'agriculture.

Des survivances linguistiques prouvent d'une façon certaine que la part du sacrifice destinée au dieu était considérée au début comme sa nourriture réelle. Avec la dématérialisation progressive de la nature divine cette représentation est devenue choquante ; on crut y échapper, en n'assignant à la divinité que la partie liquide du repas, L'usage du feu a rendu possible plus tard une certaine préparation des aliments humains, qui leur donnait une forme, un goût et un aspect plus dignes de l'essence divine. À titre de breuvage, on offrait au début le sang des animaux sacrifiés, remplacé plus tard par le vin.

Le vin était considéré par les anciens comme le « sang de la vigne » : c'est le nom que lui donnent encore les poètes de nos jours

La forme la plus ancienne du sacrifice, antérieure à l'agriculture et a l'usage du feu, est donc représentée par le sacrifice animal dont la chair et le sang étaient goûtés en commun par le dieu et ses adorateurs. Il importait beaucoup que chaque participant reçût sa part du repas, déterminée et réglée d'avance.

Ce sacrifice était une cérémonie officielle, une fête célébrée par le clan tout entier. D'une façon générale, la religion était la chose de tous, le devoir religieux, une obligation sociale. Sacrifices et fêtes coïncidaient chez tous les peuples, chaque sacrifice comportait une fête, et il n'y avait pas de fête sans sacrifice. Le sacrifice-fête était une occasion de s'élever joyeusement au-dessus des intérêts égoïstes de chacun, de faire ressortir les liens qui rattachaient chaque membre de la communauté à la divinité.

La force morale du repas de sacrifice publie reposait sur des représentations très anciennes concernant la signification de l'acte de manger et de boire en commun. Manger et boire avec un autre était à la fois un symbole et un moyen de renforcer la communauté sociale et de contracter des obligations réciproques ; le repas de sacrifice exprimait directement le fait de la *commensalité* du dieu et de ses adorateurs, et cette commensalité impliquait tous les autres rapports qu'on supposait exister entre celui-là et ceux-ci. Des coutumes encore aujourd'hui en vigueur chez les Arabes du désert montrent que le repas en commun formait un lien, non en tant que représentation symbolique d'un facteur religieux, mais directement, en tant qu'acte de manger. Quiconque a partagé avec un Bédouin le moindre morceau ou bu une gorgée de son lait, n'a plus à craindre son inimitié, mais peut toujours être assuré de son aide et de sa protection, du moins aussi longtemps que la nourriture prise en commun demeure, d'après ce qu'on suppose, dans le corps. Le lien de la communauté est donc conçu d'une manière purement réaliste ;

pour que ce lien soit renforcé et qu'il dure, il faut que l'acte soit souvent répété.

Mais d'où vient cette force, ce pouvoir de lier qu'on attribue à l'acte de manger et de boire en commun ? Dans les sociétés les plus primitives, il n'existe qu'un seul lien qui lie sans conditions et sans exceptions : c'est la communauté de clan *(Kinship).* Les membres de cette communauté sont solidaires les uns des autres ; un Kin est un groupe de personnes dont la vie forme une unité physique telle qu'on peut considérer chacune d'elles comme un fragment d'une vie commune. Lorsqu'un membre du *Kin* est tué, on ne dit pas : « le sang de tel ou tel a été versé », mais on dit : « notre sang a été versé ». La phrase hébraïque, par laquelle est reconnue la parenté tribale dit : « tu es l'os de mes os et la chair de ma chair ». *Kinship* signifie donc : faire partie d'une substance commune. Aussi la *Kinship* n'est-elle pas seulement fondée sur le seul fait d'être une partie, de la substance de la mère dont on est né et du lait de laquelle on s'est nourri, mais aussi sur cet autre fait que la nourriture qu'on absorbe ultérieurement et par laquelle on entretient et renouvelle son corps est de nature à conférer et à renforcer la *Kinship.* En partageant un repas avec son dieu, on exprime par là-même la conviction qu'on est fait de la même substance que lui, et on ne partage jamais de repas avec celui qu'on considère comme un étranger.

Le repas de sacrifice était donc primitivement un repas solennel réunissant les membres du clan ou de la tribu, conformément à la loi que seuls les membres du clan pouvaient manger en commun. Dans nos sociétés modernes, le repas réunit les membres de la famille, mais cela n'a rien à voir avec le repas de sacrifice. *Kin*ship est une institution plus ancienne que la vie de famille ; les plus anciennes familles que nous connaissions se composent régulièrement de personnes appartenant à différentes associations de parentage. Les hommes épousent des femmes appartenant à d'autres clans ; les enfants suivent le clan de la mère ;

il n'existe aucune parenté tribale entre l'homme et les autres membres de la famille. Dans une famille pareille il n'y a pas de repas commun. Les sauvages mangent encore aujourd'hui séparément et les prohibitions religieuses du totémisme, relatives aux aliments, les mettent souvent dans l'impossibilité de manger en commun avec leurs enfants.

Revenons maintenant à l'animal de sacrifice. Nous savons déjà qu'il n'y avait pas de réunion de la tribu sans sacrifice d'un animal, mais aussi (et le fait est significatif) un animal ne pouvait être tué qu'à l'occasion d'un de ces événements solennels. On se nourrissait de fruits, de gibier, de lait d'animaux domestiques, mais des scrupules religieux défendaient à chacun de tuer un animal domestique pour sa consommation personnelle. Il est hors de doute, dit Robertson Smith, que chaque sacrifice était primitivement un sacrifice collectif du clan et que la mise à mort de la victime était un acte *défendu à l'individu et qui n'était justifié que lorsque la tribu en assumait la responsabilité.* Il n'existe chez les primitifs qu'une seule catégorie d'actions auxquelles s'applique cette caractéristique : ce sont les actions qui portent atteinte au caractère sacré du sang commun à la tribu. Une vie que nul individu ne peut supprimer et qui ne peut être sacrifiée qu'avec le consentement, la participation de tous les membres du clan, occupe le même rang que la vie des membres du clan eux-mêmes. La règle, qui ordonne à chaque convive qui assiste au repas du sacrifice de goûter de la viande de l'animal sacrifié, a la même signification que la prescription d'après laquelle un membre de la tribu ayant commis une faute doit être exécuté par la tribu entière. En d'autres termes, l'animal sacrifié était traité comme un membre de la tribu ; *la communauté offrant le sacrifice, son dieu et l'animal étaient du même sang,* membres d'un seul et même clan.

S'appuyant sur de nombreuses données, Robertson Smith identifie l'animal sacrifié avec l'ancien animal totémique. Il y avait

dans l'antiquité deux sortes de sacrifices : les sacrifices d'animaux domestiques qui étaient généralement mangés, et les sacrifices extraordinaires d'animaux qui étaient interdits comme impurs. Un examen plus approfondi révèle que ces animaux impurs étaient des animaux sacrés, qu'ils étaient sacrifiés aux dieux pour lesquels ils étaient sacrés, qu'ils étaient primitivement identiques aux dieux eux-mêmes et qu'en offrant le sacrifice les fidèles faisaient en quelque sorte ressortir la parenté de sang qui les rattachait à l'animal et au dieu. À une époque plus ancienne, cette différence entre sacrifices ordinaires et sacrifices « mythiques » n'existe pas encore. Tous les animaux sont alors sacrés : l'usage de leur chair est défendu, sauf dans les occasions solennelles et avec la participation de toute la tribu. La mise à mort de l'animal est assimilée à un meurtre, comme s'il portait sur un membre de la tribu, et ce meurtre ne doit être effectué qu'en observant les mêmes précautions et les mêmes garanties contre tout reproche possible.

La domestication des animaux et l'introduction de l'élevage semblent avoir signifié partout la fin du totémisme pur et strict des temps primitifs [182]. Mais les traces du caractère sacré des animaux domestiques qu'on retrouve dans ces religions « pastorales » suffisent à faire reconnaître dans ces animaux les anciens totem. Encore à l'époque classique assez avancée, le rite prescrivait au sacrificateur, dans certains endroits, de prendre la fuite une fois le sacrifice accompli, comme s'il avait à se soustraire à un châtiment. En Grèce, l'idée devait être autrefois généralement répandue que la mise à mort d'un bœuf était un véritable crime.

Aux fêtes athéniennes de Bouphonies, le sacrifice était suivi d'un véritable procès, avec interrogatoire de tous les participants.

182« La conclusion est que la domestication à laquelle le totémisme aboutit invariablement lorsqu'il y a des animaux se prêtant à la domestication est fatale au totémisme ». Jevons : *An introduction to the History of Religion,* 5th édit., 1911, p. 120.

On se mettait finalement d'accord pour rejeter la faute sur le couteau qu'on jetait à la mer.

Malgré la crainte qui protégeait la vie de l'animal sacré, comme s'il était un membre de la tribu, la nécessité s'imposait de temps à autre de le sacrifier solennellement en présence de toute la communauté et de distribuer sa chair et son sang aux membres de la tribu.

Le motif qui dictait ces actes nous livre le sens le plus profond du sacrifice. Nous savons que plus tard tout repas pris en commun, toute participation à la même substance ayant pénétré dans le corps, créaient entre les commensaux un lien sacré, mais aux époques plus anciennes cette signification n'était attribuée qu'à la consommation en commun de la chair de l'animal sacré. *Le mystère sacré de la mort de l'animal se justifie par le fait que c'est ainsi seulement que peut s'établir le lien unissant les participants entre eux et à leur dieu* [183].

Ce lien n'est autre que la vie même de l'animal sacrifié, cette vie résidant dans sa chair et dans son sang et se communiquant au cours du repas de sacrifice à tous ceux qui y prennent part. Cette représentation forme la base de tous les *liens de sang* que les hommes contractent les uns envers les autres, même à des époques assez récentes. La conception éminemment réaliste, qui voit dans la communauté de sang une identité de substance, laisse comprendre pourquoi on jugeait de temps à autre nécessaire de renouveler cette identité par le procédé purement physique du repas de sacrifice.

Arrêtons ici le raisonnement de Robertson Smith, pour en résumer aussi brièvement que possible la substance et le noyau. Avec la naissance de l'idée de propriété privée, le sacrifice fat conçu comme un don fait à la divinité, comme la remise à celle-ci d'une chose appartenant en propriété à l'homme. Mais cette interprétation laissait sans explication toutes les particularités du rituel du

183Loc. cit., p. 113.

sacrifice. Aux époques très anciennes, l'animal de sacrifice était sacré, sa vie était intangible et ne pouvait être supprimée qu'avec la participation et sous la commune responsabilité de toute la tribu, en présence du dieu, afin que s'assimilant sa substance sacrée, les membres du clan raffermissent l'identité matérielle qui, croyaient-ils, les reliait les uns aux autres et à la divinité. Le sacrifice était un sacrement, l'animal du sacrifice un membre du clan. C'était en réalité par la mise à mort et par l'absorption de l'ancien animal totémique, du dieu primitif lui-même, que les membres du clan entretenaient et renforçaient leur communion intime avec la divinité, afin de jours semblables à celle-ci.

De cette analyse du sacrifice, Robertson Smith tira la conclusion que la mise à mort et l'absorption périodiques du totem aux époques ayant précédé le culte de divinités anthropomorphiques formaient un élément très important de la religion totémique. Le cérémonial d'un repas totémique de ce genre se trouve, pense-t-il, dans la description d'un sacrifice datant d'une époque postérieure. Saint Nilus parle d'une coutume de sacrifice des Bédouins dans le désert de Sinaï, vers la fin du IVe siècle après Jésus-Christ. La victime, un chameau, était étendue, liée, sur un grossier autel fait de pierres ; le chef de la tribu faisait faire aux assistants trois fois le tour de l'autel en chantant, après quoi il portait à l'animal la première blessure et buvait avec avidité le sang qui en jaillissait ; ensuite, toute la tribu se jetait sur l'animal, chacun enlevait avec épée un morceau de la chair encore palpitante et l'avalait tel quel et si rapidement que dans le bref intervalle qui s'écoulait entre le lever de l'étoile du matin, à laquelle ce sacrifice était offert, et le pâlissement de l'astre devant la lumière du soleil, tout l'animal de sacrifice était détruit, de sorte qu'il n'en restait ni chair, ni peau, ni os, ni entrailles. Ce rite barbare, remontant selon toute probabilité à une époque très ancienne, n'était certainement pas unique, d'après les témoignages que nous possédons, mais peut être considéré

comme la forme primitive générale du sacrifice totémique qui a peu à peu subi avec le temps diverses atténuations.

Beaucoup d'auteurs ont hésité à attacher une importance quelconque à la conception du repas totémique, parce qu'elle ne se trouvait pas confirmée par les observations faites sur des peuples en pleine phase totémique. Robertson Smith a lui-même cité les exemples où la signification sacramentelle du sacrifice paraît hors de cause, comme, par exemple, dans les sacrifices humains des Aztèques et dans d'autres qui rappellent les conditions du repas totémique, comme, par exemple, les sacrifices d'ours chez la tribu des ours des Ouataouks d'Amérique ou les fêtes d'ours chez les Aïnos du Japon. Frazer a rapporté en détail ces cas et d'autres analogues dans les deux parties dernièrement parues de son grand ouvrage [184]. Une tribu indienne de la Californie, qui adore un grand oiseau de proie (la buse), tue tous les ans, au cours d'une solennelle cérémonie, un individu de cette espèce, après quoi l'oiseau tué est pleuré, tandis que sa peau et ses plumes sont conservées. Les Indiens Zuni, du Nouveau-Mexique, procèdent de même à l'égard de leur tortue sacrée.

On a observé dans les cérémonies Intichiuma des tribus de l'Australie Centrale une particularité qui vient fort à l'appui des hypothèses de Robertson Smith. Chaque tribu qui a recours à des procédés magiques pour assurer la multiplication de son totem dont elle n'a cependant pas le droit de goûter toute seule, est tenue, au cours de la cérémonie, d'absorber un morceau du totem, avant que les autres tribus puissent y toucher. Le plus bel exemple d'ingestion sacramentelle d'un totem, prohibé en temps ordinaire, nous est fourni, d'après Frazer, par les Béni de l'Afrique Occidentale et se rattache au cérémonial d'inhumation existant chez ces tribus [185].

184*The Golden Bough* Part. V : *Spirits of the Corn and of the Wild,* 1912, sous les rubriques : E*ating the God and killing the divine animal.*

185Frazer : T*otemism and Exogamy*, 1, p. 590.

Nous adhérons cependant à l'opinion de Robertson Smith, d'après laquelle la mise à mort sacramentelle et la consommation en commun de l'animal totémique, prohibées en temps normal, doivent être considérées comme des caractères très significatifs de la religion totémique [186].

5.

Représentons-nous maintenant la scène d'un repas totémique, en y ajoutant quelques traits vraisemblables dont nous n'avons pu tenir compte précédemment. Dans une occasion solennelle, le clan tue cruellement son animal totémique et le consomme tout cru - sang, chair, os ; les membres du clan sont vêtus de façon à ressembler au totem dont ils imitent les sons et les mouvements, comme s'ils voulaient faire ressortir leur identité avec lui. On sait qu'on accomplit une action qui est interdite à chacun individuellement, mais qui est justifiée dès l'instant où tous y prennent part ; personne n'a d'ailleurs le droit de s'y soustraire. L'action accomplie, l'animal tué est pleuré et regretté. Les plaintes que provoque cette mort sont dictées et imposées par la crainte d'un châtiment qui menace et ont surtout pour but, selon la remarque de Robertson Smith relative à une occasion analogue, de soustraire le clan à la responsabilité du meurtre accompli [187].

Mais ce deuil est suivi de la plus bruyante joie de fête, avec déchaînement de tous les instincts et acceptation de toutes les satisfactions. Et ici nous entrevoyons sans peine la nature, l'essence même de la *fête.*

Une fête est un excès permis, voire ordonné, une violation solennelle d'une prohibition. Ce n'est pas parce qu'ils se trouvent, en

186Les objections élevées par plusieurs auteurs (Marillier, Hubert et Mauss et autres) contre cette théorie du sacrifice ne me sont pas inconnues, mais ne sont pas de nature à modifier en quoi que ce soit mon attitude à l'égard des idées de Robertson Smith.

187*Religion* of *the Semites,* 2e édition, 1907, p. 412.

vertu d'une prescription, joyeusement disposés que les hommes commettent des excès : l'excès fait partie de la nature même de la fête ; la disposition joyeuse est produite par la permission accordée de faire ce qui est défendit en temps normal.

Mais que signifie le deuil qu'on éprouve à la suite de la mort de l'animal totémique et qui sert d'introduction à cette fête joyeuse ? Si l'on se réjouit du meurtre du totem, qui est un acte ordinairement prohibé, pourquoi le pleure-t-on également ?

Nous savons que les membres du clan se sanctifient par l'absorption du totem et renforcent ainsi l'identité qui existe entre eux et leur identité avec lui. La disposition joyeuse et tout ce qui la suit pourraient s'expliquer par le fait que les hommes ont absorbé la vie sacrée dont la substance du totem était l'incarnation ou, plutôt, le véhicule.

La psychanalyse nous a révélé que l'animal totémique servait en réalité de substitution au père, et ceci nous explique la contradiction que nous avons signalée plus haut : d'une part, la défense de tuer l'animal ; d'autre part, la fête qui suit sa mort, fête précédée d'une explosion de tristesse. L'attitude affective ambivalente qui, aujourd'hui encore, caractérise le complexe paternel chez nos enfants et se prolonge quelquefois jusque dans la vie adulte, s'étendrait également à l'animal totémique qui sert de substitution au père.

En confrontant la conception du totem, suggérée par la psychanalyse, avec le fait du repas totémique et avec l'hypothèse darwinienne concernant l'état primitif de la société humaine, on obtient la possibilité d'une compréhension plus profonde et on entrevoit la perspective d'une hypothèse qui peut paraître fantaisiste, mais présente l'avantage de réaliser, entre des séries de phénomènes isolées et séparées, une unité jusqu'alors insoupçonnée.

Il va sans dire que la théorie darwinienne n'accorde pas la moindre place aux débuts du totémisme. Un père violent, jaloux,

gardant pour lui toutes les femelles et chassant ses fils, à mesure qu'ils grandissent : voilà tout ce qu'elle suppose. Cet état primitif de la société n'a été observé nulle part. L'organisation la plus primitive que nous connaissions et qui existe encore actuellement chez certaines tribus consiste en *associations d'hommes* jouissant de droits égaux et soumis aux limitations du système totémique, y compris l'hérédité en ligne maternelle. Cette organisation a-t-elle pu provenir de celle que postule l'hypothèse darwinienne et par quel moyen a-t-elle été obtenue ? En nous basant sur la fête du repas totémique, nous pouvons donner à cette question la réponse suivante. un jour [188], les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. Une fois réunis, ils sont devenus entreprenants et ont pu réaliser ce que chacun d'eux, pris individuellement, aurait été incapable de faire. Il est possible qu'un nouveau progrès de la civilisation, l'invention d'une. nouvelle arme leur aient procuré le sentiment de leur supériorité. Qu'ils aient mangé le cadavre de leur père, - il n'y a à cela rien d'étonnant, étant donné qu'il s'agit de sauvages cannibales. L'aïeul violent était certainement le modèle envié et redouté de chacun des membres de cette association fraternelle.

Or, par l'acte de l'absorption ils réalisaient leur identification avec lui, s'appropriaient chacun une partie de sa force. Le repas totémique, qui est peut-être la première fête de l'humanité, serait la reproduction et comme la fête commémorative de cet acte mémorable et criminel qui a servi de point de départ à tant de choses : organisations sociales, restrictions morales, religions [189].

Pour trouver vraisemblables ces conséquences, en faisant abstraction de leurs prémisses, il suffit d'admettre que la bande fraternelle, en état de rébellion, était animée à l'égard du père des sentiments contradictoires qui, d'après ce que nous savons, forment

188Les propositions finales de la note qui suit permettront de comprendre l'exposé que nous allons faire et qui, sans ce correctif, serait de nature à surprendre le lecteur.

le contenu ambivalent du complexe paternel chez chacun de nos enfants et de nos malades névrosés. Ils haïssaient le père, qui s'opposait si violemment à leur besoin de puissance et à leurs exigences sexuelles, mais tout en le haïssant ils l'aimaient et l'admiraient. Après l'avoir supprimé, après avoir assouvi leur haine et réalisé leur identification avec lui, ils ont dû se livrer à des manifestations affectives d'une tendresse exagérée [190]. Ils le firent sous la forme du repentir ; ils éprouvèrent un sentiment de culpabilité qui se confond avec le sentiment du repentir

189L'hypothèse en apparence extraordinaire du renversement et du meurtre du père tyrannique par l'association des fils expulsés serait, d'après Atkinson, une conséquence directe des conditions de la horde primitive, telle que la conçoit Darwin : « Une bande de jeunes frères, vivant ensemble sous un régime de célibat forcé ou, tout au plus de relations, polyandriques avec une seule femelle captive. Une horde encore faible, à cause de l'immaturité de ses membres, mais qui, lorsqu'elle aura acquis avec le temps une force suffisante, et la chose est inévitable, finira, grâce à des attaques combinées et sans cesse renouvelées, par arracher au tyran paternel à la fois sa femme et sa vie ». *(Primal Law*, pp. 220-221). Atkinson, qui a d'ailleurs passé toute sa vie dans la Nouvelle-Calédonie, où il a pu tout à son aise étudier les indigènes, invoque le fait que les conditions de la horde primitive, telles que les suppose Darwin, s'observent régulièrement dans les troupeaux de bœufs et de chevaux sauvages et aboutissent toujours au meurtre du père. Il admet en outre que le meurtre du père est suivi d'une désagrégation de la horde, par suite des luttes acharnées qui surgissent entre les fils victorieux. Dans ces conditions, une nouvelle organisation de la société n'aurait jamais pu se produire : « Les fils succèdent par la violence au solitaire tyran paternel et tournent aussitôt leur violence les uns contre les autres, pour s'épuiser dans des luttes fratricides » (p. 228). Atkinson, auquel les données de la psychanalyse n'étaient pas familières et qui ne connaissait pas les études de Robertson Smith, trouve une phase de transition moins violente entre la borde primitive et le stade social suivant, représenté par une communauté dans laquelle un grand nombre d'hommes vivent paisiblement ensemble. Ce serait, d'après lui, l'amour maternel qui aurait obtenu que les fils les plus jeunes d'abord, les autres ensuite restassent dans la horde où ils n'étaient d'ailleurs tolérés que pour autant qu'ils reconnaissaient le privilège sexuel du père, en renonçant à, toute convoitise à l'égard de la mère et des sœurs.

communément éprouvé. Le mort devenait plus puissant qu'il ne l'avait jamais été de son vivant ; toutes choses que nous constatons encore aujourd'hui dans les destinées humaines. Ce que le père avait empêché autrefois, par le fait même de son existence, les fils se le défendaient à présent eux-mêmes, en vertu de cette « obéissance rétrospective », caractéristique d'une situation psychique, que la psychanalyse nous a rendue familière. Ils désavouaient leur acte, en prohibant la mise à mort du totem, substitution du père, et ils renonçaient à recueillir les fruits de cet acte, en refusant d'avoir des rapports sexuels avec les femmes qu'ils avaient libérées. C'est ainsi que le *sentiment de culpabilité* des fils a engendré les deux tabou fondamentaux du totémisme qui, pour cette raison, devaient se confondre avec les deux désirs réprimés de l'*Oedipe-compleve.* Celui qui agissait à l'encontre de ces tabou se rendait coupable des deux seuls crimes qui intéressaient la société primitive [191].

Les deux tabou du totémisme par lesquels débute la morale humaine, n'ont pas la même valeur psychologique. Seule l'attitude respectueuse à l'égard de l'animal totémique repose sur des mobiles affectifs : le père est mort et, puisqu'il en est ainsi, il n'y a plus rien à

Tel est, brièvement résumée, la remarquable théorie d'Atkinson ; on voit qu'elle concorde sur les points *essentiels* avec celle que nous préconisons nous-même ; mais on voit aussi les points sur lesquels elle s'en écarte, renonçant ainsi à utiliser tant d'autres données.

L'indétermination, la brièveté et la concision des données citées dans les considérations ci-dessus m'ont été imposées par la nature même du sujet. Il serait aussi absurde de rechercher l'exactitude en ces matières qu'il serait injuste d'y exiger des certitudes.

190Ce qui a encore pu favoriser cette attitude affective, c'est le fait que l'acte meurtrier ne pouvait pleinement satisfaire aucun des complices. C'était un acte inutile à certains égards. Aucun des fils ne pouvait réaliser son désir primitif de prendre la place du père. Or, nous savons que l'échec favorise beaucoup plus la réaction morale que ne le fait le succès.

191« Meurtre et inceste ou autres violations du même genre de la loi sacrée du sang : tels sont, dans les sociétés primitives, les deux seuls crimes dont la communauté comme telle ait conscience ». (Religion of the Semites, p. 919).

faire pratiquement. Mais l'autre tabou, la prohibition de l'inceste, avait aussi une grande importance pratique. Le besoin sexuel, loin d'unir les hommes, les divise. Si les frères étaient associés, tant qu'il s'agissait de supprimer le père, ils devenaient rivaux, dès qu'il s'agissait de s'emparer des femmes. Chacun aurait voulu, à l'exemple du père, les avoir toutes à lui, et la lutte générale qui en serait résultée aurait amené la ruine de la société. Il n'y avait plus d'homme qui, dépassant tous les autres par sa puissance, aurait pu assumer le rôle du père. Aussi les frères, s'ils voulaient vivre ensemble, n'avaient-ils qu'un seul parti à prendre : après avoir, peut-être, surmonté de graves discordes, instituer la prohibition de l'inceste par laquelle ils renonçaient tous à la possession des femmes désirées, alors que c'était principalement pour s'assurer cette possession qu'ils avaient tué le père. Ils sauvèrent ainsi l'organisation qui les avait rendus forts et qui reposait peut-être sur des sentiments et des pratiques homosexuels qui s'étaient installés chez eux à l'époque de leur exil. C'est peut-être de cette situation qu'est né le *droit maternel* décrit par Bachofen et qui a existé jusqu'au jour où il a été remplacé par l'organisation de la famille patriarcale.

Dans l'autre tabou, au contraire, dans celui qui est destiné a protéger la vie de l'animal totémique, nous pouvons voir la première velléité religieuse du totémisme. Si l'animal se présentait à l'esprit des fils comme la substitution naturelle et logique du père, il n'en est pas moins vrai que l'attitude qui leur était imposée à son égard exprimait quelque chose de plus que le simple besoin de manifester leur repentit. On pouvait essayer, par cette attitude, d'apaiser le sentiment de culpabilité dont on était tourmenté, de réaliser une sorte de réconciliation avec le père. Le système totémique était comme un contrat conclu avec le père, contrat par lequel celui-ci promettait tout ce que l'imagination infantile pouvait attendre de lui, protection, soins, faveurs, contre l'engagement qu'on prenait envers lui de respecter sa vie, c'est-à-dire de ne pas renouveler sur lui l'acte

qui avait coûté la vie au père réel. Il y avait encore dans le totémisme un essai de justification. « Si le père, pensaient sans doute les fils, nous avait traités comme nous traite le totem, nous n'aurions jamais été tentés de le tuer ». C'est ainsi que le totémisme contribuait à améliorer la situation et à faire oublier l'événement auquel il devait sa naissance.

Des traits ont alors apparu qui resteront désormais attachés à toute religion, quelle qu'elle soit. La religion totémique est résultée de la conscience de leur culpabilité qu'avaient les fils, comme une tentative destinée à étouffer ce sentiment et à obtenir la réconciliation avec le père offensé par une obéissance rétrospective Toutes les religions ultérieures ne sont qu'autant de tentatives faites en vue de résoudre le même problème, tentatives qui varient selon l'état de civilisation qui les a vu naître et ne diffèrent les unes des autres que par la direction qu'elles ont suivie pour trouver cette solution : mais toutes représentent des réactions contre le grand événement par lequel la civilisation a débuté et qui depuis lors n'a pas cessé de tourmenter l'humanité.

Mais déjà à cette époque le totémisme présente un trait que la religion a fidèlement conservé depuis lors. La tension ambivalente était trop grande pour qu'on pût par une organisation quelconque assurer son équilibre, autrement dit les conditions psychologiques n'étaient rien moins que favorables à la suppression de ces oppositions affectives. On constate en tout cas que l'ambivalence inhérente au complexe paternel subsiste aussi bien dans le totémisme que dans les religions en général. La religion du totem ne comprend pas seulement des manifestations de repentir et des tentatives de réconciliation : elle sert aussi à entretenir le souvenir du triomphe remporté sur le père. C'est dans ce dernier but qu'a été instituée la fête commémorative du repas totémique, à l'occasion de laquelle toutes les restrictions imposées par l'obéissance rétrospective sont mises de côté ; le devoir consistant alors à

reproduire le crime commis sur le père par le sacrifice de l'animal totémique, et cela toutes les fois que le bénéfice acquis à la suite de ce crime, c'est-à-dire l'assimilation, l'appropriation des qualités du père, menace de disparaître, de s'évanouir sous l'influence de nouvelles conditions survenant dans l'existence. Nous ne serons pas surpris de retrouver, même dans les formations religieuses postérieures, un certain degré de provocation, de révolte filiale, affectant souvent, il est vrai, des formes voilées et dissimulées.

J'arrête là mon examen des conséquences que l'attitude de tendresse à l'égard du père, attitude qui a pris ensuite la forme du repentir, a produites dans la religion et dans le code moral encore si peu différenciés dans le totémisme. Je veux seulement attirer l'attention sur le fait qu'à tout bien considérer la victoire est restée aux tendances qui avaient poussé au parricide. À partir de ce moment, les tendances fraternellement sociales exerceront pendant longtemps une profonde influence sur le développement de la société. Elles s'exprimeront par la sanctification du sang commun, par l'affermissement de la solidarité entre toutes les vies dont se compose un clan. En se garantissant ainsi réciproquement la vie, les frères s'engagent à ne jamais se traiter les uns les autres comme ils ont tous traité le père. Il excluent les uns pour les autres la possibilité du sort qui avait frappé le père. À la prohibition de tuer le totem, qui est de nature religieuse, s'ajoute désormais la prohibition, d'un caractère social, du fratricide. Il se passera encore beaucoup de temps, avant que cette prohibition, dépassant les limites du clan, devienne ce bref et clair commandement : tu ne tueras point. La horde paternelle a été remplacée par le clan fraternel, fondé sur les liens de sang. La société repose désormais sur une faute commune, sur un crime commis en commun ; la religion, sur le sentiment de culpabilité et sur le repentir ; la morale, sur les nécessités de cette société, d'une part, sur le besoin d'expiation engendré par le sentiment de culpabilité, d'autre part.

Contrairement aux plus récentes et conformément aux plus anciennes conceptions du totémisme, la psychanalyse nous révèle une étroite corrélation entre le totémisme et l'exogamie et leur assigne une origine commune et simultanée.

6.

J'ai de fortes et nombreuses raisons de m'abstenir d'exposer le développement ultérieur des religions, depuis leurs débuts dans le totémisme jusqu'à leur état actuel. Dans le tissu compliqué que forme ce développement, deux fils se dégagent avec une netteté particulière, auxquels je m'arrêterai un instant pour suivre, pendant quelque temps du moins, leur trajet : il s'agit du motif du sacrifice totémique, et de l'attitude du fils à l'égard du père [192].

Robertson Smith nous a montré que l'ancien repas totémique se trouve reproduit dans la forme primitive du sacrifice. Le sens de l'acte est le même : la sanctification par la participation au repas commun ; même le sentiment de culpabilité persiste alors et il ne peut être apaisé que par, la solidarité de tous ceux qui prennent part au repas. L'élément nouveau est représenté par la divinité du clan qui assiste invisiblement au sacrifice, prend part au repas, au même titre que les autres membres du clan, et avec laquelle on s'identifie par cette participation au même acte. Comment le dieu se trouve-t-il occuper cette situation qui lui était primitivement étrangère ?

On pourrait répondre que l'idée de dieu était, on ne sait trop comment, née dans l'intervalle, s'était emparée de toute la vie religieuse et que le repas totémique, comme tout ce qui voulait subsister, avait été obligé de s'adapter au nouveau système. Mais de l'examen psychanalytique de l'individu il ressort avec une évidence particulière que pour chacun le dieu est fait à l'image de son père, que l'attitude personnelle de chacun à l'égard du dieu dépend de son

192Cf. le travail de C. G. Jung, écrit à un point de vue quelque peu différent : W*andlungen und Symbole der Libido.* Jahrbuch von Bleuler-Freud, IV, 1912).

attitude à l'égard de son père charnel, varie et se transforme avec cette attitude et que le dieu West au fond qu'un père d'une dignité plus élevée. Ici encore, comme dans le cas du totémisme, la psychanalyse nous conseille de croire le croyant, lorsqu'il parle du dieu comme de son père, de même que nous l'avons cru, lorsqu'il parlait du totem comme de son ancêtre. Si les données de la psychanalyse méritent en général d'être prises en considération, nous devons admettre que, en dehors des autres origines et significations possibles de dieu, sur lesquelles elle est incapable de projeter une lumière quelconque, l'élément paternel joue un très grand rôle dans l'idée de dieu. Et s'il en est ainsi, le père figurerait à double titre dans le sacrifice primitif : comme dieu d'abord, comme animal de sacrifice ensuite ; et, malgré toute la modestie que nous impose le nombre limité de solutions psychanalytiques possibles, nous devons essayer de rechercher si le fait que nous signalons est réel et, dans l'affirmative, quel sens il faut lui attribuer.

Nous savons qu'il existe entre le dieu et l'animal sacré (totem, animal de sacrifice) des rapports multiples ; 1° à chaque dieu est généralement consacré un animal, parfois plusieurs ; 2° dans certains sacrifices, particulièrement sacrés, c'est précisément l'animal consacré au dieu qui lui est offert en sacrifice [193] ; 3° le dieu est souvent adoré ou vu sous les traits d'un animal ; et même longtemps après le totémisme, certains animaux sont l'objet d'un culte divin ; 4° dans les mythes, le dieu se transforme souvent en un animal, dans la plupart des cas dans l'animal qui lui est consacré. Il semblerait donc naturel d'admettre que c'est le dieu lui-même qui était l'animal totémique, dont il serait né à une phase de développement supérieure du sentiment religieux. Mais nous échappons à toute discussion ultérieure, en admettant que le totem lui-même n'est qu'une représentation substitutive du père. Il serait donc la première forme de cette substitution, dont le dieu serait la forme plus développée, dans laquelle le père a recouvré les traits humains.

193Robertson *Smith, Religion of the Semites.*

Cette nouvelle création, née de la racine même de toute formation religieuse, c'est-à-dire de l'amour du père, n'a pu devenir possible qu'à la suite de certaine changements essentiels survenus au cours des temps dans l'attitude à l'égard du père, et peut-être aussi à l'égard de l'animal.

Ces changements sont faciles à constater, même si l'on fait abstraction de l'éloignement psychique qui s'est opéré à l'égard de l'animal et le la décomposition du totémisme par l'effet de la domestication [194]. Dans la situation créée par la suppression du père il y avait un élément qui devait, avec le temps, avoir pour effet un renforcement extraordinaire de l'amour du père. Les frères qui s'étaient réunis pour accomplir le parricide, devaient avoir chacun le désir de devenir égal au père, et ils cherchaient à satisfaire ce désir, en s'incorporant, pendant le repas totémique, des parties de l'animal. qui servaient de substitution au père. Mais étant donné la pression que les liens du clan fraternel exerçaient sur chacun de ses membres, ce désir devait rester insatisfait. Personne ne pouvait ni ne devait plus jamais atteindre à la toute-puissance du père qui était le but des convoitises de chacun. C'est ainsi que le ressentiment contre le père, qui avait poussé au meurtre de celui-ci, a pu s'éteindre au cours d'un long développement, pour céder la place à l'amour et donner naissance à un idéal de soumission absolue à ce même père primitif qu'on avait combattu, mais qu'on se représentait maintenant comme ayant recouvré sa puissance illimitée de jadis. La primitive égalité démocratique de tous les membres du clan ne pouvait plus être maintenue à la longue, en raison des profonds changements survenus dans l'état de civilisation ; la tendance a dû naître alors à ressusciter l'ancien idéal du père, en élevant au rang de dieux des individus qui, par certaines de leurs qualités, étaient supérieurs aux autres.

194Voir plus haut.

Qu'un homme puisse devenir un dieu ou qu'un dieu puisse mourir, ce sont là des choses qui nous paraissent choquantes, mais que l'antiquité classique considérait encore comme tout à fait possibles et naturelles [195]. L'élévation au rang d'un dieu du père jadis assassiné, auquel la tribu faisait désormais remonter ses origines, était cependant une tentative d'expiation beaucoup plus sérieuse que ne le fut autrefois le pacte conclu avec le totem.

Où se trouve dans cette évolution la place des divinités maternelles qui ont peut-être précédé partout les dieux-pères, c'est ce que je ne saurais dire. Mais ce qui parait certain, c'est que le changement d'attitude à l'égard du père n'est pas resté limité au domaine religieux, mais s'est également fait sentir dans l'organisation sociale qui avait, elle aussi, subi auparavant les effets de la suppression. du père. Avec l'institution de divinités paternelles, la société, privée de père, s'est transformée peu à peu en société patriarcale. La famille est devenue une reconstitution de la horde primitive de jadis, dans laquelle les pères ont recouvré une grande partie des droits dont ils avaient joui dans cette horde. Il y eut de nouveau des pères, mais les conquêtes sociales du clan fraternel ne furent pas perdues, et la distance de fait qui existait entre le nouveau père de famille et le père, souverain absolu de la horde primitive, était assez grande. pour assurer la persistance du besoin religieux, c'est-à-dire de l'amour toujours éveillé pour le père.

C'est ainsi que dans la scène du sacrifice offert au dieu de la tribu, le père est. réellement présent à double titre : comme dieu et comme animal de sacrifice. Mais dans les efforts que nous faisons

195« À nous autres modernes, qui avons creusé entre l'humain et le divin un fossé infranchissable, une pareille *mimicry* peut paraître impie, mais il en était autrement aux- yeux des anciens. Pour eux, il existait une parenté entre les dieux et les hommes, car beaucoup de familles faisaient remonter leurs origines à une divinité, et la divinisation d'un homme leur paraissait sans doute aussi peu extraordinaire que la canonisation d'un saint à un catholique moderne ». (Frazer : *Golden Bough, 1, The magie art and the evolulion of Kings*, II, p. 177.

pour comprendre cette situation, nous devons nous mettre en garde contre des interprétations dans lesquelles cette situation est représentée simplement comme une allégorie, sans qu'il soit tenu compte de la stratification historique. La double présence du père correspond à deux significations successives de la scène, dans laquelle l'attitude ambivalente à l'égard du père et le triomphe des sentiments tendres du fils sur ses sentiments hostiles ont trouvé une expression plastique. La défaite du père et sa profonde humiliation ont fourni des matériaux pour la représentation de son suprême triomphe. La signification que le sacrifice a acquise d'une façon générale réside en ce que l'acte même qui avait servi à humilier le père sert maintenant à lui accorder satisfaction pour cette humiliation, tout en perpétuant le souvenir de celle-ci.

Plus tard, l'animal perd son caractère sacré, et les rapports entre le sacrifice et la fête totémique disparaissent. Le sacrifice devient un simple hommage rendu à la divinité, un acte de désintéressement et de renonciation en sa faveur,. Dieu se trouve désormais tellement au-dessus des hommes qu'on ne peut plus communiquer avec lui que par l'intermédiaire des prêtres. À l'organisation sociale président alors des rois revêtus d'un caractère divin et qui étendent à l'État le système patriarcal. Il faut dire que le père, rétabli dans ses droits, après avoir été renversé, se venge cruellement de sa défaite de jadis et exerce une autorité que nul n'ose discuter. Les fils soumis utilisent les nouvelles conditions pour dégager encore davantage leur responsabilité du crime commis. Ce ne sont plus eux, en effet, qui sont désormais responsables du sacrifice. C'est le dieu lui-même qui l'exige et l'ordonne. À cette phase appartiennent des mythes d'après lesquels c'est le dieu lui-même qui tue l'animal qui lui est consacré et qui n'est autre que lui-même. C'est la négation extrême du grand crime qui a marqué les débuts de la société et la naissance du sentiment de responsabilité. Cette manière de concevoir le sacrifice présente encore une autre

signification, facile à saisir : celle de la satisfaction qu'on éprouve d'avoir abandonné le culte du totem pour celui d'une divinité, c'est-à-dire une substitution inférieure du père pour une substitution supérieure. La traduction platement allégorique de la scène coïncide ici avec son interprétation psychanalytique. Celle-là nous dit : la scène en question est destinée à montrer que le dieu a surmonté la partie animale de son être [196].

Ce serait cependant une erreur de croire que les dispositions hostiles à l'égard de l'autorité paternelle rétablie, dispositions qui font partie du complexe paternel, soient désormais complètement éteintes. Au contraire, c'est dans les premières phases de l'existence des deux nouvelles formations substitutives du père, c'est-à-dire des dieux et des rois, que nous trouvons les manifestations les plus accentuées de cette ambivalence qui reste caractéristique de la religion.

Dans son grand ouvrage : *The Golden Bough,* Frazer a émis l'hypothèse que les premiers rois des tribus latines étaient des étrangers qui jouaient le rôle d'une divinité et étaient sacrifiés comme telle solennellement, un jour de fête déterminé. Le sacrifice (variante : le sacrifice de soi-même) annuel d'un dieu semble avoir été un trait caractéristique des religions sémitiques. Le cérémonial des sacrifices humains sur les points les plus divers de la terre habitée montre, à n'en pas douter, que ces hommes étaient sacrifiés, en tant que représentants de la divinité, et la coutume se maintient encore à des époques assez tardives, à la différence près que des

196Le renversement d'une génération de dieux par une autre, dont parlent toutes les mythologies, signifie évidemment le processus historique du remplacement d'un système religieux par un autre, soit à la suite d'une conquête par un peuple étranger, soit comme conséquence du développement psychologique. Dans ce dernier cas, le mythe se rapprocherait de ce que H. Silberer appelle les « Phénomènes fonctionnels ». L'affirmation de C. G. Jung (l. c.) que le dieu qui tue l'animal est un symbole libidineux, suppose une autre conception de la libido que celle qui a été en vigueur jusqu'à présent et me parait en général discutable.

hommes vivants sont remplacés par des modèles inanimés (mannequins, poupées). Le sacrifice divin théoanthropique, que je ne puis malheureusement pas traiter ici avec les mêmes détails que le sacrifice animal, projette une lumière crue sur le passe et nous révèle le sens des formes de sacrifice plus anciennes. Il nous montre avec toute la certitude que nous pouvons désirer que l'objet de l'acte du sacrifice était toujours le même, celui qui est maintenant adoré comme un dieu, c'est-à-dire le père. La question des rapports entre sacrifices animaux et sacrifices humains trouve maintenant une solution simple. Le sacrifice animal primitif était déjà destiné à remplacer un sacrifice humain, la mise à mort solennelle du père, et lorsque, cette représentation substitutive du père eut recouvré les traits humains, le sacrifice animal put se transformer de nouveau en un sacrifice humain.

C'est ainsi que le souvenir de ce premier grand acte de sacrifice s'est montré indestructible, et cela malgré tous les efforts faits pour l'effacer de la mémoire ; et c'est au moment même où l'on voulait s'écarter le plus possible des motifs qui l'ont engendré qu'on s'est trouvé en présence de sa reproduction fidèle et exacte sous la forme du sacrifice divin. Je n'ai pas à rechercher ici à la suite de quelle évolution, conçue comme une rationalisation progressive, ce retour est devenu possible. Robertson Smith, auquel les rapports entre le sacrifice et ce grand événement de la vie primitive de l'humanité échappent cependant, nous apprend que les cérémonies des fêtes par lesquelles les anciens sémites célébraient la mort d'une divinité étaient « une commémoration d'une tragédie mythique », et que les plaintes dont elles s'accompagnaient n'avaient pas le caractère d'une expression spontanée, mais semblaient avoir été

imposées, ordonnées par la crainte de la colère divine [197]. Nous croyons pouvoir reconnaître cette interprétation comme exacte et voir dans les sentiments exprimés par ceux qui prenaient part à la fête un effet direct de la situation que nous venons d'esquisser.

Admettons maintenant comme un fait que, même au cours de l'évolution ultérieure des religions, les deux facteurs déterminants, sentiment de responsabilité du fils et son sentiment de révolte, ne disparaissent jamais. Les essais de solution du problème religieux, les tentatives de conciliation entre les deux forces psychiques opposées sont peu à peu abandonnés, probablement sous l'influence combinée des changements survenus dans l'état de civilisation, des événement historiques et des modifications psychiques intérieures.

De plus en plus se fait jour la tendance du fils à prendre la place du dieu-père. Avec l'introduction de l'agriculture, l'importance du fils dans la famille patriarcale augmente. Il se livre à de nouvelles manifestations de sa libido incestueuse qui trouve une satisfaction symbolique dans la culture de la terre maternellement nourricière. On voit alors apparaître les figures divines d'Attis, Adonis, Tammuz, etc., à la fois esprits de la végétation et divinités juvéniles, qui jouissent des faveurs amoureuses de divinités maternelles et se livrent, à l'encontre du père, à l'inceste maternel. Mais le sentiment de la faute que ces créations ne parviennent pas à atténuer s'exprime dans les mythes qui assignent à ces jeunes amants des divinités maternelles une vie brève ou un châtiment par la castration ou par les effets de la colère du dieu-père sous les traits d'un animal. Adonis est tué par le sanglier, l'animal sacré d'Aphrodite ; Attis, l'amant de

197Religion of the Semites, pp. 412-413. « Le deuil n'est pas une expression spontanée de sympathie pour la tragédie divine : il est obligatoire et imposé par la crainte de la colère surnaturelle. Et le principal but de l'homme manifestant son deuil consiste à dégager sa responsabilité de la mort du dieu, détail que nous avons déjà eu à signaler à propos de sacrifices théoanthropiques, tel que l'égorgement du bœuf à Athènes ».

Cybèle, meurt émasculé. [198] Les lamentations qui suivent la mort de ces dieux et la joie qui salue leur résurrection sont devenues partie intégrante du rituel d'une autre divinité solaire qui, elle, a été prédestinée à un succès durable.

Lorsque le christianisme a commencé à s'introduire dans le monde antique, il s'est heurté à la concurrence de la religion de Mithra, et pendant quelque temps la victoire avait hésité entre les deux divinités.

Le visage inondé de lumière du jeune dieu perse nous est cependant resté incompréhensible. Les légendes qui représentent Mithra tuant des bœufs nous autorisent peut-être à conclure qu'il figurait le fils qui, ayant accompli tout seul le sacrifice du père, a libéré les frères du sentiment de responsabilité qui les oppressait à la suite de ce crime. Il y avait une autre voie pour supprimer ce sentiment de responsabilité, et cette voie, c'est le Christ qui l'a suivie le premier : en sacrifiant sa propre vie, il libéra tous ses frères du péché originel.

La doctrine du péché originel est d'origine *orphique,* elle s'est conservée dans les mystères et s'est ensuite répandue dans les

198Chez nos jeunes névrosés, la phobie de la castration joue un rôle extrêmement important dans la détermination de leur attitude à l'égard du père. La belle observation de Ferenczi nous a montré comment le garçon reconnaît son totem dans l'animal qui voulut attraper sa verge. Lorsque nos enfants entendent parler de la circoncision rituelle, ils se la représentent comme équivalant à la castration. Le pendant de cette attitude de l'enfant n'a pas encore été signalé, à ma connaissance, parmi les faits ressortissant de la psychologie collective. La circoncision, si fréquente chez les peuples primitifs et anciens, fait partie, de l'initiation à la maturité, par laquelle elle se justifie dans une certaine mesure, et n'a été reportée que secondairement à un âge plus précoce. Ce qui est intéressant, d'une façon générale, c'est que chez les primitifs, la circoncision était associée à l'ablation de la chevelure et à l'extraction des dents, et parfois même remplacée par ces deux dernières opérations et que nos enfants, qui, cependant, ne savent rien de tout cela, se comportent, dans leur réactions d'angoisse, à l'égard de ces deux opérations comme s'ils les considéraient comme équivalant à la castration.

écoles philosophiques de la Grèce antique [199]. Les hommes étaient des descendants de Titans qui ont tué et coupé en morceaux le jeune Dionysos-Zagreus ; le poids de ce crime les oppressait. On lit dans un fragment d'Anaximandre que l'unité du monde a été détruite à la suite d'un crime commis aux temps primitifs et que tout ce qui en est résulté doit supporter le châtiment pour ce qui a été fait [200]. Si l'exploit des Titans nous rappelle assez nettement, par les faits de l'association du meurtre et de l'écartèlement, celui qui, d'après la description de Saint Nilus, a été commis sur l'animal destiné au sacrifice, de même qu'il nous rappelle d'ailleurs beaucoup d'autres mythes de l'antiquité, par exemple la mort d'Orphée lui-même, il n'en reste pas moins cette différence que c'est un dieu juvénile qui a été la victime de cet exploit meurtrier.

Dans le mythe chrétien, le péché originel résulte incontestablement d'une offense envers Dieu le Père. Or, lorsque le Christ a libéré les hommes de la pression du péché originel, en sacrifiant sa propre vie, nous sommes en droit de conclure que ce péché avait consisté dans un meurtre. D'après la loi du talion profondément enracinée dans l'âme humaine, un meurtre ne peut-être expié que par le sacrifice d'une autre vie ; le sacrifice de soi-même signifie l'expiation pour un acte meurtrier [201]. Et lorsque ce sacrifice de sa propre vie doit amener la réconciliation avec Dieu le Père, le crime à expier ne peut être autre que le meurtre du père.

C'est ainsi que dans la doctrine chrétienne l'humanité avoue franchement sa culpabilité dans l'acte criminel originel, puisque c'est seulement dans le sacrifice de l'un des fils qu'elle a trouvé l'expiation la plus efficace. La réconciliation avec le père est d'autant plus solide qu'en même temps que s'accomplit ce sacrifice, on proclame la

199Reinach, Cultes, *Mythes et Religions*, II, pp. 75 et suivantes.

200« Une sorte de péché proethnique », l. c., p. 16.

201Les impulsions au suicide, éprouvées par nos névrosés, se révèlent régulièrement comme étant la recherche d'un châtiment pour les désirs homicides dirigés contre les autres.

renonciation à la femme qui a été la cause de la rébellion contre le père. Mais ici se manifeste une fois de plus la fatalité psychologique de l'ambivalence. Dans le même temps et par le même acte, le fils, qui offre au père l'expiation la plus grande qu'on puisse imaginer, réalise ses désirs à l'égard du père. Il devient lui-même dieu à côté du père ou, plus exactement, à la place du père. La religion du fils se substitue à la religion du père. Et pour marquer cette substitution, on ressuscite l'ancien repas totémique, autrement dit on institue la communion, dans laquelle les frères réunis goûtent de la chair et du sang du fils, et non du père, afin de se sanctifier et de s'identifier avec lui. C'est ainsi qu'en suivant, à travers les époques successives, l'identité du repas totémique avec le sacrifice animal, avec le sacrifice humain théoanthropique et avec l'eucharistie chrétienne, on retrouve dans toutes ces solennités l'écho et le retentissement du crime qui pesait si lourdement sur les hommes et dont ils devaient pourtant être si fiers. Mais la communion chrétienne n'est, au fond, qu'une nouvelle suppression du père, une répétition de l'acte ayant besoin d'expiation. Et nous nous rendons compte combien Frazer a raison, lorsqu'il dit que « la communion chrétienne a absorbé et s'est assimilé un sacrement beaucoup plus ancien que le christianisme [202] ».

7.

Un acte comme celui de la suppression du père par les efforts réunis des frères a dû laisser des traces, ineffaçables dans l'histoire et s'exprimer dans des formations substitutives d'autant plus nombreuses qu'on tenait moins à en conserver un souvenir direct [203]. Je me soustrais à la tentation de suivre ces traces dans la mythologie où elles sont cependant faciles à trouver, et je m'adresse à un autre

202« Eating the God », p. 51. « Toute personne un peu familiarisée avec les ouvrages écrite sur ce sujet, n'admettra jamais que le rattachement de la communion chrétienne au repas totémique soit une idée personnelle de l'auteur ».

domaine, suivant un conseil donné par S. Reinach dans un travail plein d'intérêt sur la mort d'Orphée [204].

Il existe dans l'art grec une situation qui présente des ressemblances frappantes, en même temps que de profondes différences, avec la scène du repas totémique décrite par Robertson Smith. Nous voulons parler de la situation qu'on trouve dans la plus ancienne forme de la tragédie grecque. Une foule de personnes portant toutes le même nom et pareillement vêtues se tient autour d'un seul homme, chacune dépendant de ses paroles et de ses gestes : c'est le chœur rangé autour de celui qui primitivement était la seul à représenter le héros. Un deuxième, puis un troisième acteur ont été introduite plus tard dans la tragédie, pour servir de partenaire au héros principal ou pour représenter tel ou tel de ses traite caractéristiques. Mais le caractère même du héros et ses rapports avec le chœur restèrent inchangés. Le héros de la tragédie devait souffrir ; et tel est encore aujourd'hui le principal caractère d'une tragédie. Il était chargé de ce qu'on appelle la « faute tragique », dont on ne peut pas toujours saisir les raisons ; le plus souvent, cette faute n'a rien de commun avec ce que nous considérons comme une faute dans la vie courante. Elle consistait le plus souvent en une rébellion contre une autorité divine ou humaine, et le chœur accompagnait, assistait le héros de ses sentiments sympathiques, cherchait à le retenir, à le mettre en garde, à le modérer et le plaignait, lorsque, son entreprise audacieuse réalisée, il trouvait le châtiment mérité.

Mais pourquoi le héros de la tragédie doit-il souffrir et que signifie sa faute « tragique » ? Nous allons trancher la discussion par

203Cfr. La Tempête de Shakespeare (Acte 1, scène II) : Ariel (chantant) : « Ton père est enterré sous cinq brasses d'eau. On a fait du corail avec ces os ; - ce qui était ses yeux est devenu des perles. - Rien de lui n'a disparu, - mais tout a été transformé par la mer - en quelque chose de riche et d'étrange ».

204La Mort *d'Orphée* (dans le livre souvent cité : *Mythes, Cultes et Religions*, II, p. 100 et suivantes).

une rapide réponse. Il doit souffrir, parce qu'il est le père primitif, le héros de la grande tragédie primitive dont nous avons parlé et qui trouve ici une représentation tendancieuse ; quant à la faute tragique, c'est celle dont il doit se charger, pour en délivrer le chœur. Les éléments qui se déroulent sur la scène représentent une déformation, qu'on pourrait dire hypocrite et raffinée, d'événements véritablement historiques. Dans toute réalité ancienne, ce furent précisément les membres du chœur qui ont été la cause des souffrances du héros ; ici, au contraire, ils s'épuisent en lamentations et en manifestations de sympathie, comme si le héros lui-même était la cause de ses souffrances. Le crime qu'on lui impute, l'insolence et la révolte contre une grande autorité, est précisément celui-là même qui, en réalité, pèse sur les membres du chœur, sur la bande des frères. Et c'est ainsi encore, qu'à l'encontre de sa volonté, le héros tragique est promu rédempteur du chœur.

Si, dans la tragédie grecque, les souffrances du bouc divin Dionysos et les plaintes et lamentations du chœur de boucs aspirant à s'identifier avec lui formaient le contenu de la représentation, on comprend facilement que le drame éteint ait retrouvé un regain de vitalité au moyen-âge, en s'emparant de la passion du Christ.

Je pourrais donc terminer et résumer cette rapide recherche en disant qu'on retrouve dans l'*Oedipe-complexe* les commencements à la fois de la religion, de la morale, de la société et de l'art, et cela en pleine conformité avec les données de la psychanalyse qui voit dans ce complexe le noyau de toutes les névroses, pour autant que nous avons réussi jusqu'à présent à pénétrer leur nature. N'est-il pas étonnant que même ces problèmes relatifs à la vie psychique des peuples puissent être résolus, en partant d'un seul point concret, comme celui de l'attitude à l'égard du père ? Il est possible que nous soyons à même d'expliquer de la même manière un autre problème psychologique. Nous avons souvent eu l'occasion de montrer que l'ambivalence affective, au sens

propre du mot, c'est-à-dire un mélange de haine et d'amour pour le même objet, se trouve à la racine d'un grand nombre de formations sociales. Nous ignorons totalement les origines de cette ambivalence. On peut supposer qu'elle constitue le phénomène fondamental de notre vie affective. Mais il est également possible qu'étrangère au début à la vie affective, elle n'ait été acquise par l'humanité qu'à la faveur du complexe paternel [205], dans lequel, d'après ce que nous enseigne la psychanalyse, elle trouve encore aujourd'hui sa plus haute expression [206].

Avant de terminer, je tiens à avertir le lecteur que malgré la concordance des conclusions que nous avons obtenues à la suite de nos recherches et qui convergent toutes vers un seul et même point, nous ne nous dissimulons nullement toutes les incertitudes inhérentes à nos suppositions et toutes les difficultés auxquelles se heurtent nos résultats. Je n'en relèverai que deux, les mêmes peut-être qui se sont déjà imposées à l'esprit du lecteur.

Et, d'abord, il n'a sans doute échappé à personne que nous postulons l'existence d'une âme collective dans laquelle s'accomplissent les mêmes processus que ceux ayant leur siège dans l'âme individuelle. Nous admettons en effet qu'un sentiment de responsabilité a persisté pendant des millénaires, se transmettant de génération en génération et se rattachant à une faute tellement ancienne qu'à un moment donné les hommes n'ont plus dû en

205Et du complexe parental en général.

206Afin d'éviter des malentendus, je ne crois pas inutile de rappeler expressément qu'en établissant ces rapports, je n'oublie nullement la nature complexe des phénomènes qu'il s'agit de déduire et que ma seule intention est d'ajouter aux causes connues ou non encore reconnues de la religion, de la morale et de la société, un nouveau facteur qui se dégage des recherches psychanalytiques. Je dois laisser à d'autres le soin d'opérer la synthèse de tous ces facteurs. Mais la nature du nouveau facteur que nous signalons est telle qu'il ne pourra jouer dans la future synthèse que le rôle principal, alors même que, pour lui faire assigner ce rôle, il faudra vaincre de fortes résistances affectives.

conserver le moindre souvenir. Nous admettons qu'un processus affectif, tel qu'il n'a pu naître que chez une génération de fils ayant été maltraités par leur père, a pu subsister chez de nouvelles générations qui étaient, au contraire, soustraites à ce traitement, grâce à la suppression du père tyrannique. Ce sont là des hypothèses susceptibles de soulever de graves objections, et nous convenons volontiers que toute autre explication serait préférable qui n'aurait pas besoin de s'appuyer sur des hypothèses pareilles.

Mais en y réfléchissant de près, le lecteur constatera que nous ne sommes pas les seuls à porter la responsabilité de cette audace. Sans l'hypothèse d'une âme collective, d'une continuité de la vie psychique de l'homme, qui permet de ne pas tenir compte des interruptions des actes psychiques résultant de la disparition des existences individuelles, la psychologie collective, la psychologie des peuples ne saurait exister. Si les processus psychiques d'une génération ne se transmettaient pas à une autre, ne se continuaient pas dans une autre, chacune serait obligée de recommencer son apprentissage de la vie, ce qui exclurait de tout progrès et tout développement. Et, à ce propos, nous pouvons nous poser les deux questions suivantes : dans quelle mesure convient-il de tenir compte de la continuité psychique dans la vie des générations successives ? De quels moyens une génération se sert-elle pour transmettre ses états psychiques à la génération suivante ? Ces deux questions n'ont pas encore reçu une solution satisfaisante ; et la transmission directe par la tradition, à laquelle on est tenté de penser tout d'abord, est loin de remplir les conditions voulues. En général, la psychologie collective se soucie fort peu de savoir par quels moyens se trouve réalisée la continuité de la vie psychique des générations successives. Cette continuité est assurée en partie par l'hérédité des dispositions psychiques qui, pour devenir efficaces, ont cependant besoin d'être stimulées par certains événements de la vie individuelle. C'est ainsi qu'il faut interpréter le mot du poète : « ce

que tu as hérité de tes pères acquiers-le pour le posséder ». Le problème paraîtrait beaucoup plus difficile encore, si nous avions des raisons d'admettre l'existence de faits psychiques susceptibles d'une répression telle qu'il disparaissent sans laisser des traces. Mais des faits pareils n'existent pas. Quelque forte que soit la répression, une tendance ne disparaît jamais au point de ne pas laisser après elle une substitution quelconque qui, à son tour, devient le point de départ de certaines réactions. Force nous est donc d'admettre qu'il n'y a pas de processus psychique plus ou moins important qu'une génération soit capable de dérober à celle qui la suit. La psychanalyse nous a montré notamment que l'homme possède, dans son activité spirituelle inconsciente, un appareil qui lui permet 'd'interpréter les réactions d'autres hommes, c'est-à-dire de redresser, de corriger les déformations que ses semblables impriment à l'expression de leurs mouvements affectifs. C'est grâce à cette compréhension inconsciente des mœurs, cérémonies et préceptes qui ont survécu à l'attitude primitive à l'égard du père que les générations ultérieures ont pu réussir à s'assimiler le legs affectif de celles qui les ont précédées.

Une autre objection se présente qui, elle, est soulevée par la méthode psychanalytique elle-même.

Nous avons dit que les premiers préceptes éthiques et les premières restrictions morales des sociétés primitives devaient être conçus comme une réaction provoquée par un acte qui fut pour ses auteurs la source et le point de départ de la notion du crime. Se repentant de cet acte, ils avaient décidé qu'il ne devait plus jamais avoir lieu et qu'en tout cas son exécution ne serait plus pour personne une source d'avantages et de bénéfices. Ce sentiment de responsabilité, fécond en créations de tout genre, n'est pas encore éteint parmi nous. Nous le retrouvons chez le névrosé qui l'exprime d'une manière asociale, en établissant de nouvelles prescriptions morales, en imaginant de nouvelles restrictions, à titre d'expiation

pour les méfaits accomplis et de mesures préventives contre les futurs méfaits possibles [207]. Mais lorsque nous recherchons les actes qui ont provoqué chez les névrosée ces réactions, nous ne manquons pas d'être profondément déçue. Il s'agit moins d'actes que d'impulsions, de tendances affectives orientées vers le mal, mais n'ayant pas reçu de réalisation. Le sentiment de responsabilité du névrosé repose sur des réalités psychiques, et non sur des réalités matérielles. La névrose est caractérisée par ce qu'elle donne à la réalité psychique le pas sur la réalité de fait, qu'elle réagit à l'action des idées avec le même sérieux avec lequel les êtres normaux réagissent devant les réalités.

Ne se pourrait-il pas qu'il en fût de même chez les primitifs ? Nous savons déjà qu'étant donné leur organisation narcissique, ils attachent à leurs actes psychiques une valeur exagérée [208]. Aussi bien les simples impulsions hostiles à l'égard du père, l'existence du désir imaginaire de le tuer et de le dévorer auraient-elles pu suffire à provoquer la réaction morale qui a créé le totémisme et le tabou. Nous échapperions ainsi à la nécessité de faire remonter les débuts de notre civilisation, dont nous sommes si fiers, et à juste titre., à un crime horrible et qui blesse tous nos sentiments. L'enchaînement causal, qui s'étend de ces débuts jusqu'à nos jours, ne subirait de ce fait aucune solution de continuité, car la réalité psychique suffirait à expliquer toutes ces conséquences. À cela on peut répondre que le passage de la forme sociale caractérisée par la horde paternelle à la forme caractérisée, par le clan fraternel constitue cependant un fait incontestable. L'argument, quoique fort, n'est pourtant pas décisif. La transformation de la société a pu s'effectuer d'une manière moins violente, tout en fournissant les conditions favorables à la manifestation de la réaction morale. Tant que l'oppression exercée par l'ancêtre primitif se faisait sentir, les sentiments hostiles à son égard étaient justifiés et le remords qu'on éprouvait à cause de ces

207Voir chap. II.

208Voir le chapitre III, *Animisme, magie et toute-puissance des idées.*

sentiments et en même temps qu'eux devait, pour se manifester, attendre un autre moment. Tout aussi peu probante est l'autre objection, d'après laquelle tout ce qui découle de l'attitude ambivalente à l'égard du père, tabou et prescriptions relatives au sacrifice, présenterait les caractères du sérieux la plus profond et de la réalité la plus complète. Mais le cérémonial et les inhibitions de nos névrosés souffrant d'idées obsédantes présentent les mêmes caractères et restent toujours à l'état de réalités psychiques, de projets, sans jamais devenir des faits concrets. Nous devons nous garder d'appliquer au monde du primitif et du névrosé, riche seulement en événements intérieurs, le mépris que notre monde prosaïque, plein de valeurs matérielles, éprouve pour les idées et les désirs purs.

Ici nous avons à prendre une décision faite pour nous rendre perplexes. Commençons cependant par déclarer que cette différence, que d'aucuns pourraient trouver capitale, ne porte pas sur le côté essentiel du sujet. Si désirs et impulsions présentent pour le primitif toute la valeur de faits, il ne tient qu'à nous de chercher à comprendre cette conception, au lieu de nous obstiner à la corriger conformément à notre propre modèle. Essayons donc de nous faire une idée plus précise de la névrose, puisque c'est elle qui a soulevé en nous les doutes dont nous venons de parler. Il n'est pas vrai que les névrosés obsédés qui, de nos jours, subissent la pression d'une sur-morale, ne se défendent que contre la seule réalité psychique des tentations et ne considèrent comme des crimes méritant un châtiment que des impulsions uniquement ressenties. Il y a dans leurs tentations et impulsions une bonne part de réalité historique ; dans leur enfance, ces hommes ne connaissaient que de mauvaises impulsions et, dans la mesure où le leur permettaient leurs ressources infantiles, ils ont plus d'une fois traduit ces impulsions en actes. Chacun de ces hommes se piquant aujourd'hui d'une moralité supérieure a connu dans son enfance une période de méchanceté,

une phase de perversion, préparatoire et annonciatrice de la phase sur-morale ultérieure. L'analogie entre le primitif et le névrosé apparaît donc beaucoup plus profonde, si nous admettons que chez le premier la réalité psychique, dont nous connaissons l'organisation, a également coïncidé au début avec la réalité concrète, c'est-à-dire que les primitifs ont réellement accompli ce que, d'après tous les témoignages, ils avaient l'intention d'accomplir.

Ne nous laissons pas toutefois trop influencer, dans nos jugements sur les primitifs, par leur analogie avec les névrosés. Il faut également tenir compte des différences réelles. Certes, ni le sauvage ni le névrosé ne connaissent cette séparation nette et tranchée que nous établissons entre la pensée et l'action. Chez le névrosé l'action se trouve complètement inhibée et totalement remplacée par l'idée. Le primitif, au contraire, ne connaît pas d'entraves à l'action ; ses idées se transforment immédiatement en actes ; on pourrait même dire que chez lui l'acte remplace l'idée, et c'est pourquoi, sans prétendre clore la discussion, dont nous venons d'esquisser les grandes lignes, par une décision définitive et certaine, nous pouvons risquer cette proposition : « au commencement était l'action ».

Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique

Table des matières

Fluctuat nec mergitur

Chapitre 1

Dans les pages qui suivent, je me propose d'apporter une contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique. Cette contribution présente un caractère subjectif qui, je l'espère, n'étonnera personne, de même qu'on ne trouvera sans doute pas étonnant que j'y parle du rôle que j'ai moi-même joué dans cette histoire. C'est que la psychanalyse est ma création : pendant dix ans, j'ai été le seul à m'en occuper, et pendant dix ans c'est sur ma tête que s'abattaient les critiques par lesquelles les contemporains exprimaient leur mécontentement envers la psychanalyse et leur mauvaise humeur à son égard. Je crois même pouvoir affirmer qu'aujourd'hui encore, où je suis loin d'être le seul psychanalyste, personne n'est à même de savoir mieux que moi ce qu'est la psychanalyse, en quoi elle diffère d'autres modes d'exploration de la vie psychique, ce qui peut être désigné par ce terme ou ce qui pourrait être mieux désigné autrement.

Ayant eu l'occasion, en 1904, de parler pour la première fois publiquement de la psychanalyse, du haut d'une chaire universitaire américaine, et conscient de l'importance que ce fait pouvait avoir pour les objectifs que je poursuivais, j'avais déclaré que ce n'était pas moi qui avais donné le jour à la psychanalyse, que c'était Josef Breuer qui s'était acquis ce mérite, alors que, encore étudiant, j'étais

occupé à passer mes examens (de 1880 à 1882) [1]. Mais des amis bienveillants m'ont fait observer depuis que j'avais poussé trop loin l'expression de ma reconnaissance ; que j'aurais dû, ainsi que je l'avais fait dans les occasions antérieures, faire ressortir que le « procédé cathartique » de Breuer constituait une phase préliminaire de la psychanalyse et que celle-ci datait du jour où, repoussant la technique hypnotique, j'avais introduit celle de l'association libre. Au fond, il importe peu de savoir si les débuts de la psychanalyse remontent au procédé cathartique ou à la modification que j'ai fait subir à ce procédé ; et si je mentionne ici ce point d'histoire, si peu intéressant, c'est parce que certains adversaires de la psychanalyse ne manquent pas, à l'occasion, de proclamer que c'est à Breuer, et non à moi, que revient le mérite d'avoir créé cet art. Je dois ajouter toutefois que la priorité de Breuer n'est proclamée que par ceux qui attachent quelque valeur à la psychanalyse ; quant à ceux qui lui refusent toute valeur, ils n'hésitent pas à m'en attribuer la paternité sans partage. La grande part que Breuer a prise à la création de la psychanalyse ne lui a jamais valu, à ma connaissance, la minime partie des injures et des blâmes qui m'ont été prodigués. Et comme j'ai reconnu depuis longtemps que la psychanalyse possède le don irrésistible de pousser les hommes à la contradiction, de les exaspérer, je suis arrivé à la conclusion qu'après tout il n'y avait rien d'impossible à ce que je fusse le véritable auteur de tout ce qui la caractérise et la distingue. Je me fais un plaisir d'ajouter que jamais Breuer n'a fait la moindre tentative de rabaisser mon rôle dans la création de la psychanalyse tant décriée et qu'il n'a jamais prêté le moindre appui aux tentatives faites dans ce sens par mes détracteurs.

La nature de la découverte de Breuer a été tant de fois décrite et exposée que je puis m'abstenir ici de toute discussion détaillée sur ce sujet. Je rappellerai seulement qu'elle repose sur ce fait

1 Il s'agit des Cinq leçons sur la psychanalyse publiées dans la première partie du présent ouvrage.

fondamental que les symptômes des hystériques se rattachent à des scènes de leur vie (traumatismes), qui, après les avoir fortement impressionnés, sont tombées dans l'oubli ; et qu'elle comporte un traitement en rapport avec cette constatation et qui consiste à évoquer, sous l'hypnose, le souvenir de ces scènes et à en provoquer la reproduction (catharsis). Aussi crut-il pouvoir formuler la conclusion théorique d'après laquelle les symptômes en question résulteraient d'une utilisation anormale de quantités d'excitation non libérées (conversion). Toutes les fois que, dans sa contribution théorique aux *Études sur l'hystérie,* Breuer a l'occasion de parler de la conversion, il ne manque pas de citer mon nom entre parenthèses, comme si ce premier essai de justification théorique était ma propriété spirituelle. Je crois que cette propriété s'arrête au mot, tandis que la conception elle-même nous est venue à l'esprit simultanément et constitue notre propriété commune.

On sait également qu'après sa première expérience Breuer avait délaissé son traitement cathartique et n'y était revenu qu'au bout de plusieurs années, lorsque, de retour de Paris où j'avais suivi l'enseignement de Charcot, j'avais cru devoir insister auprès de lui en ce sens. Il s'occupait de médecine interne et était absorbé par une nombreuse clientèle ; quant à moi, qui n'étais devenu médecin qu'à contrecœur, j'avais alors une raison très sérieuse de chercher à venir en aide aux gens atteints de maladies nerveuses ou, tant au moins, à pénétrer plus ou moins la nature de leurs états.

J'avais commencé par me fier au traitement physiothérapeutique ; mais je ne tardai pas à me trouver impuissant et désarmé devant les déceptions que me causa *l'Électrothérapie* de W. Erb, si riche en conseils et indications. Si le jugement de Moebius, d'après lequel les succès du traitement électrique seraient dus à la suggestion, ne s'est pas alors présenté à mon esprit, ce fut pour une cause bien simple : je n'ai pas eu un seul succès à enregistrer. Le traitement par la suggestion au cours de l'hypnose profonde,

traitement dont les séances auxquelles j'avais assisté chez Liébault et Bernheim m'avaient fourni des démonstrations impressionnantes, avait semblé, un moment donné, offrir une large compensation à l'abandon du traitement électrique. Mais l'exploration au cours de l'hypnose, à laquelle j'avais été initiée par Breuer, devait exercer sur moi, par son action automatique et par la satisfaction qu'elle offrait à ma curiosité scientifique, un attrait infiniment plus grand que l'interdiction suggestive, monotone, violente, incompatible avec l'exploration proprement dite.

Nous savons aujourd'hui, et c'est là une des plus récentes acquisitions de la psychanalyse, que nous devons mettre au premier rang, au cours de l'analyse, le conflit actuel et la cause déterminante de la maladie. Or, c'est exactement ce que nous faisions, Breuer et moi, dès nos premières applications de la méthode cathartique. Nous attirions directement l'attention du malade sur la scène traumatique au cours de laquelle s'était produit le symptôme, nous cherchions à déceler dans cette scène le conflit psychique et à mettre en liberté le sentiment refoulé. Ce faisant, nous avons réussi à découvrir le processus psychique caractéristique des névroses, auquel nous avons donné plus tard le nom de *régression*. Les associations du malade remontaient, de la scène qu'on cherchait à reconstituer, à des événements psychiques antérieurs et obligeaient l'analyse qui voulait corriger le présent, à s'occuper du passé. Cette régression nous faisait remonter de plus en plus en arrière, généralement, nous sembla-t-il au début, jusqu'à l'époque de la puberté ; mais certains insuccès et certaines lacunes poussèrent l'analyse à poursuivre la régression jusqu'aux années d'enfance qui étaient restées jusqu'alors inaccessibles à toute exploration. Cette orientation ne tarda pas à devenir un des traits caractéristiques de l'analyse. On constata que l'analyse était incapable d'élucider l'actuel sans le ramener à un passé qui, sans être lui-même pathogène, n'en imprimait pas moins à l'événement ultérieur son cachet pathogène.

Mais la tentation de s'en tenir à la cause actuelle connue était telle que, pendant de nombreuses années encore, je n'ai pu m'empêcher d'y céder. Pendant le traitement (en 1899) de la malade connue sous le nom de « Dora », je connaissais la scène qui avait fait éclater la maladie actuelle. Je m'étais efforcé, à d'innombrables reprises, de mettre à la portée de l'analyse cet événement psychique, sans jamais obtenir, malgré mes ordres directs, autre chose que la même description sommaire et pleine de lacunes. Ce n'est qu'après un long détour, qui nous avait fait remonter au-delà de la toute première enfance de la malade, que nous nous étions trouvés en présence d'un rêve dont l'analyse avait ramené le souvenir des détails oubliés de la scène, rendant ainsi possibles et la compréhension et la solution du conflit actuel.

Ce seul exemple suffit à montrer à quelles erreurs on s'exposerait en suivant le conseil que nous avons mentionné plus haut et de quel recul scientifique on se rendrait coupable en négligeant la régression dans la technique analytique.

La première divergence de vues entre Breuer et moi se manifesta à propos d'une question liée au mécanisme psychique intime de l'hystérie. Ses préférences allaient vers une théorie encore physiologique, pour ainsi dire, d'après laquelle la dissociation psychique de l'hystérique aurait pour cause l'absence de communication entre divers états psychiques (ou, comme nous disions alors, entre « divers états de la conscience ») ; il formula ainsi l'hypothèse des « états hypnoïdes », dont les produits feraient irruption dans la « conscience éveillée » où ils se comporteraient comme des corps étrangers. Moins rigoriste au point de vue scientifique, soupçonnant qu'il s'agit de tendances et de penchants analogues à ceux de la vie quotidienne, je voyais dans la dissociation psychique elle-même l'effet d'un processus d'élimination, auquel j'avais alors donné le nom de processus de « défense » ou de « refoulement ». J'avais bien essayé de laisser subsister ces deux

mécanismes l'un à côté de l'autre, mais comme l'expérience me révélait toujours la même chose, je ne tardai pas à opposer ma théorie de la défense à celle des états hypnoïdes.

Je suis cependant certain que cette opposition n'était pour rien dans la séparation qui devait bientôt se produire entre nous. Celle-ci avait des raisons plus profondes, mais elle s'est produite d'une façon telle que je ne m'en étais pas rendu compte tout d'abord et ne l'ai comprise que plus tard d'après des indices certains. On se rappelle que Breuer disait de sa fameuse première malade que l'élément sexuel présentait chez elle un degré de développement étonnamment insuffisant et n'avait jamais contribué en quoi que ce soit à la richesse si remarquable de son tableau morbide. J'ai toujours trouvé étonnant que les critiques n'aient pas songé à opposer plus souvent qu'ils ne l'ont fait cette déclaration de Breuer à ma propre conception de l'étiologie sexuelle des névroses, et j'ignore encore aujourd'hui si cette omission leur a été dictée par la discrétion ou si elle s'explique par un manque d'attention. En relisant l'observation de Breuer à la lumière des expériences acquises au cours de ces vingt dernières années, on trouve que tout ce symbolisme représenté par les serpents, par les accès de rigidité, par la paralysie du bras est d'une transparence qui ne laisse rien à désirer et qu'en rattachant à la situation le lit dans lequel était étendu le père malade, on obtient une interprétation des symptômes telle qu'aucun doute ne peut subsister quant à leur signification. On arrive ainsi à se former sur le rôle de la sexualité dans la vie psychique de cette jeune fille une idée qui diffère totalement de celle de son médecin. Breuer disposait, pour le rétablissement de sa malade, d'un « rapport » suggestif des plus intenses, d'un rapport dans lequel nous pouvons voir précisément le prototype de ce que nous appelons « transfert ». J'ai de fortes raisons de croire qu'après avoir fait disparaître tous les symptômes, Breuer a dû se trouver en présence de nouveaux indices témoignant en faveur de la motivation sexuelle

de ce transfert, mais que le caractère général de ce phénomène inattendu lui ayant échappé, il arrêta là son exploration comme devant un « untoward event ». Il ne m'a fait aucune communication directe à ce sujet, mais il m'a fourni, à de nombreuses reprises, des points de repère qui suffisent à justifier cette supposition. Et lorsque j'ai adopté d'une manière définitive la conception relative au rôle essentiel que la sexualité joue dans le déterminisme des névroses, c'est de sa part que je me suis heurté aux premières réactions de cette mauvaise humeur et de cette réprobation qui, dans la suite, me sont devenues si familières, alors qu'à l'époque dont il s'agit j'étais loin de prévoir quelles me poursuivraient toute ma vie comme une fatalité.

Le fait que le transfert sexuel, grossièrement nuancé, tendre ou hostile, s'observe au cours du traitement de la névrose, quelle qu'elle soit, sans qu'il soit désiré ou provoqué par l'une ou l'autre des deux parties en présence, m'est toujours apparu comme la preuve irréfutable de l'origine sexuelle des forces impulsives de la névrose. Cet argument n'a encore jamais obtenu toute l'attention qu'il mérite et n'a jamais été envisagé avec tout le sérieux qui convient, car si tel avait été le cas, l'opinion sur ce sujet serait, à l'heure actuelle, unanime. Quant à moi, je l'ai toujours considéré comme décisif, aussi (et plus souvent) décisif que tant d'autres données fournies par l'analyse.

Ce qui fut de nature à me consoler du mauvais accueil qui, même dans le cercle étroit de mes amis, fut réservé à ma conception de l'étiologie sexuelle des névroses (il ne tarda pas à se former alors un vide autour de ma personne), ce fut la conviction que je combattais pour une idée neuve et originale. Mais un jour, certains souvenirs vinrent troubler ma satisfaction, tout en me révélant certains détails très intéressants, concernant la manière dont s'effectue notre activité créatrice et relatifs à la nature de notre connaissance. L'idée dont j'avais assumé la responsabilité ne m'était

nullement personnelle. Je la devais à trois personnes dont les opinions avaient droit à mon plus profond respect, à Breuer lui-même, à Charcot et au gynécologue de notre Université, Chrobak, un de nos médecins viennois les plus éminents. Ces trois hommes m'avaient transmis une conception qu'à proprement parler ils ne possédaient pas. Deux d'entre eux contestaient cette transmission ; quant au troisième (le maître Charcot), il en aurait sans doute fait autant, s'il m'avait été donné de le revoir. Mais ces transmissions identiques que je m'étais assimilées sans les comprendre avaient sommeillé en moi pendant des années, pour se révéler un jour comme une conception originale, m'appartenant en propre.

Jeune médecin des hôpitaux, j'accompagnais un jour Breuer dans une promenade à travers la ville, lorsqu'il fut abordé par un monsieur qui demanda instamment à lui parler. Je restai en arrière, et lorsque Breuer, la conversation terminée, vint une rejoindre, il m'apprit, dans sa manière amicalement instructive, que c'était le mari d'une malade qui venait de lui donner des nouvelles de celle-ci. La femme, ajouta-t-il, se comportait en société d'un manière tellement singulière qu'on avait jugé utile, la considérant comme nerveuse, de la confier à ses soins. Il s'agit toujours de *secrets d'alcôve,* fit-il en manière de conclusion. Étonné, je lui demandai ce qu'il voulait dire ; il m'expliqua alors de quoi il s'agissait au juste, en remplaçant le mot «alcôve » par les mots « lit conjugal », et en disant ne pas comprendre pourquoi la chose me paraissait si inouïe.

Quelques années plus tard, j'assistais à une réception de Charcot. Je me trouvais tout près du vénéré maître qui, justement, était en train de raconter à Brouardel un fait, sans doute très intéressant, de sa pratique. Je n'avais pas bien entendu le commencement, mais peu à peu le récit m'avait intéressé au point que j'étais devenu tout attention. Il s'agissait d'un jeune couple de lointains orientaux : la femme souffrait gravement, le mari était impuissant ou tout à fait maladroit. «Essayez donc, entendais-je

Charcot répéter, je vous assure, vous y arriverez. » Brouardel, qui parlait moins haut, dut exprimer son étonnement que des symptômes comme ceux de la femme en question pussent se produire dans des circonstances pareilles. En effet, Charcot lui répliqua avec beaucoup de vivacité : « Mais, dans des cas pareils, c'est toujours la chose génitale, toujours... toujours... toujours. » Et ce disant il croisa les bras sur sa poitrine et se mit à sautiller avec sa vivacité habituelle. Je me rappelle être resté stupéfait pendant quelques instants et, revenu à moi, m'être posé la question : « Puisqu'il le sait, pourquoi ne le dit-il jamais? » Mais l'impression fut vite oubliée ; l'anatomie du cerveau et la production expérimentale de paralysies hystériques absorbèrent de nouveau toute mon attention.

Une année plus tard, étant privat-docent de maladies nerveuses, je débutais dans la carrière médicale, aussi ignorant de tout ce qui concerne l'étiologie des névroses que peut l'être un jeune universitaire plein d'espoirs. Un jour, Chrobak me prie amicalement de me charger d'une de ses patientes dont, étant devenu professeur titulaire, il n'avait pas le temps de s'occuper. Je me précipite chez la malade, j'arrive auprès d'elle avant lui et j'apprends qu'elle souffre de crises d'angoisse inexplicables qu'elle n'arrive à apaiser qu'à la condition de savoir exactement où se trouve son médecin à toute heure du jour. Chrobak arrive à son tour et, me prenant à part, m'apprend que l'angoisse de la malade provient de ce que, tout en étant mariée depuis 18 ans, elle est encore vierge, son mari étant atteint d'impuissance absolue. Dans des cas pareils, ajouta-t-il, il ne reste au médecin qu'à couvrir de son autorité le malheur domestique et à se contenter de hausser les épaules, lorsqu'il apprend qu'on formule sur son compte des appréciations dans le genre de celle-ci : « Il n'est pas plus malin que les autres, puisqu'il n'a pas réussi à guérir la malade, depuis tant d'années qu'il la soigne. » Ce mal ne comporte qu'un seul traitement; nous le connaissons bien, mais, malheureusement, nous ne pouvons l'ordonner. Le voici :

Rp. Penis normalis

dosim

Repetatur !

Je n'avais jamais entendu parler d'une pareille prescription et j'étais tout prêt à blâmer le cynisme de mon protecteur.

Si j'insiste sur cette origine auguste de la conception tant décriée, ce n'est pas le moins du monde pour en rejeter la responsabilité sur d'autres. Je sais qu'exprimer une idée une ou plusieurs fois, sous la forme d'un rapide aperçu, est une chose; et que la prendre au sérieux, dans son sens littéral, la développer à travers toutes sortes de détails, souvent en opposition avec elle, lui conquérir une place parmi les vérités reconnues, en est une autre. Il s'agit là d'une différence analogue à celle qui existe entre un flirt léger et un mariage honnête, avec tous les devoirs et toutes les difficultés qu'il comporte. « Épouser les idées de... », disent avec raison les Français.

Parmi les autres éléments qui, grâce à mes travaux, étaient venus s'ajouter au procédé cathartique et le transformer en psychanalyse, je mentionnerai - la théorie du refoulement et de la résistance, la conception de la sexualité infantile, l'interprétation des rêves et leur utilisation pour la connaissance de l'inconscient.

En ce qui concerne la théorie du refoulement, j'y suis certainement parvenu par mes propres moyens, sans qu'aucune influence m'en ait suggéré la possibilité. Aussi l'ai-je pendant longtemps considérée comme originale, jusqu'au jour où Otto Rank eut mis sous mes yeux un passage du *Monde comme Volonté et Représentation,* dans lequel Schopenhauer cherche à donner une explication de la folie [2]. Ce que le philosophe dit dans ce passage au sujet de la répulsion que nous éprouvons à accepter tel ou tel côté pénible de la réalité s'accorde tellement avec la notion du refoulement, telle que je la conçois, que je puis dire une fois de plus

2 « Zentralbl. f. Psychoanal. », 1911, Vol. 1, p. 69.

que c'est à l'insuffisance de mes lectures que je suis redevable de ma découverte. Et, cependant, d'autres ont lu et relu ce passage, sans faire la découverte en question, et il me serait peut-être arrivé la même chose, si j'avais eu, dans ma jeunesse, plus de goût pour les lectures philosophiques. Je me suis refusé plus tard la joie que procure la lecture de Nietzche, et je l'ai fait en pleine conscience des raisons de mon abstention : je voulais me soustraire, dans l'élaboration des impressions que me fournissait la psychanalyse, à toute influence extérieure. Aussi devais-je être prêt, et je le suis volontiers, à renoncer à toute revendication de priorité dans les cas, assez fréquents, où les pénibles recherches psychanalytiques ne font que confirmer les aperçus intuitifs des philosophes.

La théorie du refoulement est le pilier sur lequel repose l'édifice de la psychanalyse ; elle est la partie la plus essentielle, tout en ne représentant que l'expression théorique d'une expérience qu'on peut reproduire aussi souvent qu'on le désire lorsqu'on entreprend l'analyse d'un névrosé, sans faire appel à l'hypnose. À un moment donné, on se heurte à une résistance qui s'oppose au travail analytique, le sujet prétextant une lacune de mémoire, pour rendre ce travail vain. En appliquant l'hypnose, on ne réussit qu'à dissimuler cette résistance, et c'est pourquoi l'histoire de la psychanalyse proprement dite date du jour de l'introduction de l'innovation technique qui consiste dans l'abandon de l'hypnose. L'interprétation théorique de la coïncidence entre cette résistance et une amnésie conduit inévitablement à la conception de l'activité psychique inconsciente, qui est celle de la psychanalyse et qui, en tout cas, diffère notablement des spéculations philosophiques sur l'inconscient. Aussi peut-on dire que la théorie psychanalytique représente une tentative de rendre compréhensibles deux constatations singulières et inattendues qu'on fait lorsqu'on cherche à ramener les symptômes morbides d'un névrosé à leurs sources, c'est-à-dire à des événements survenus dans la vie antérieure du

malade : nous voulons parler du transfert et de la résistance. Toute orientation qui se rattache à ces deux faits comme à son point de départ a le droit de se qualifier de psychanalyse, alors même qu'elle aboutit à des résultats différents de ceux que j'ai obtenus moi-même. Mais celui qui s'attaque à d'autres aspects du problème et fait abstraction de ces deux prémisses ne pourra pas, s'il s'obstine à se donner pour un psychanalyste, échapper au reproche de troubler le droit de propriété par une tentative de *mimicry*.

Je m'élèverais avec énergie contre ceux qui s'aviseraient de prétendre que la théorie du transfert et celle de la résistance sont des prémisses de la psychanalyse, et non pas ses résultats. Elle a des prémisses, d'un caractère psychologique et biologique en général, dont il y aurait lieu de parler ailleurs ; mais la théorie du refoulement est un produit du travail analytique, un résultat obtenu par des moyens légitimes et représentant le résumé théorique d'innombrables expériences. Nous avons une acquisition du même genre, bien que beaucoup plus tardive, dans la conception de la sexualité infantile, dont il n'avait pas été question pendant les premières années de tâtonnements analytiques. Le seul fait qu'on avait constaté tout d'abord, c'était qu'il fallait voir dans les expériences psychiques actuelles des effets du passé. Mais « le chercheur trouvait souvent plus qu'il ne voulait trouver ». On se laissait entraîner vers des époques de plus en plus reculées du passé et on crut, à un moment donné, pouvoir s'arrêter à la puberté, c'est-à-dire à l'époque du réveil traditionnel des tendances sexuelles. Mais cet espoir fut vain, car en suivant les traces, on se trouva amené au-delà de cette époque, jusqu'à l'enfance, et même aux premières années de celle-ci. Chemin faisant on se trouva dans la nécessité de surmonter une erreur qui aurait pu devenir fatale à cette jeune orientation scientifique. Sous l'influence de la théorie traumatique de l'hystérie qui se rattache à l'enseignement de Charcot, on n'était que trop disposé à attribuer une réalité et une signification étiologiques

aux récits dans lesquels les malades faisaient remonter leurs symptômes à des expériences sexuelles qu'ils avaient subies passivement au cours des premières années de leur enfance, autrement dit à ce que nous appellerions vulgairement le « détournement de mineurs ». Et lorsqu'on se vit obligé de renoncer à cette étiologie, à cause de son invraisemblance et de sa contradiction avec des faits solidement établis, on se trouva fort désemparé. L'analyse qui avait conduit à ces traumatismes sexuels infantiles aurait-elle donc suivi un chemin incorrect, puisque ces traumatismes se sont révélés dépourvus de tout fondement réel? On ne savait à quel appui s'accrocher. J'aurais alors volontiers fait le sacrifice de tout le travail que j'avais accompli, comme l'avait fait mon vénéré prédécesseur Breuer à la suite de son indésirable découverte. Si je ne l'ai pas fait, ce fut sans doute parce que je n'avais pas le choix, que je ne pouvais m'engager dans aucune autre direction. Je me suis dit finalement qu'on n'avait pas le droit de se laisser décourager parce que les espoirs qu'on concevait ne s'étaient pas réalisés ; qu'il fallait plutôt soumettre à une révision ces espoirs eux-mêmes. Lorsque les hystériques rattachent leurs symptômes à des traumatismes inventés, le fait nouveau consiste précisément en ce qu'ils imaginent ces scènes, ce qui nous oblige à tenir compte de la réalité psychique, autant que de la pratique. Je ne tardai pas à en conclure que ces fantaisies étaient destinées à dissimuler l'activité auto-érotique de la première enfance, à l'entourer d'une certaine auréole, à l'élever à un niveau supérieur. Et, une fois cette constatation faite, je vis la vie sexuelle de l'enfant se dérouler devant moi dans toute son ampleur.

Enfin, cette activité sexuelle des premières années de l'enfance pouvait également être une manifestation de la constitution congénitale. Tout nous autorisait à admettre que les prédispositions congénitales et les expériences psychiques ultérieures se combinaient ici de façon à former un tout indivisible : d'une part, les

prédispositions transformaient les simples impressions en traumatismes, sources de stimulations et points de fixation, alors que sans les prédispositions, les impressions, d'un caractère généralement banal, seraient restées sans effet ; d'autre part les expériences psychiques ultérieures évoquaient des éléments de la prédisposition constitutionnelle qui, sans elles, auraient encore sommeillé pendant longtemps ou ne se seraient jamais manifestés. C'est Abraham qui (en 1907) a dit le dernier mot sur la question de l'étiologie traumatique, en montrant que ce qu'il y avait de particulier dans les expériences sexuelles de l'enfant, à savoir leur caractère traumatique, était en rapport avec la nature particulière de sa constitution sexuelle [3].

Mes considérations relatives à la sexualité de l'enfant reposaient au début uniquement sur les résultats des analyses faites sur des adultes et poussées jusqu'à des événements très reculés de leur vie passée. Je n'avais pas alors eu l'occasion de faire des observations directes sur l'enfant. Aussi fut-ce pour moi un triomphe extraordinaire, lorsque je réussis, pas mal d'années plus tard, à obtenir la confirmation de la plupart de mes déductions par l'observation et l'analyse directe d'enfants très jeunes. Ce qui me gâtait toutefois un peu cette joie, c'était l'idée qu'il s'agissait somme toute d'une découverte qu'on devait être honteux d'avoir faite. Plus je poursuivais et approfondissais l'observation des enfants, plus le fait en question devenait visible et compréhensible, et plus aussi je trouvais singulier qu'on se fût donné tant de peine pour ne pas l'apercevoir.

Pour obtenir une conviction aussi certaine de l'existence et de l'importance de la sexualité infantile, il faut suivre le chemin de l'analyse, remonter des symptômes et singularités des névroses jusqu'à leurs sources dernières ; celles-ci découvertes, on obtient

3 *Klinische Beiträge zur Psychoanalyse aus den Jahren 1907-1910,* « Internat. Psychoanalytische Bibliothek », Band X, 1921. Trad. franç. in Abraham, *Œuvres Complètes,* Tome I. Payot, Paris.

l'explication de ce qui est explicable et on est à même de modifier ce qui est modifiable. Je conçois qu'on puisse aboutir à d'autres résultats lorsque, comme l'a fait récemment C.G. Jung, on commence par se faire une idée théorique de la nature de l'instinct sexuel, pour chercher ensuite à comprendre la vie infantile à la lumière de cette idée. Une idée pareille ne peut être qu'arbitraire ou répondre à des considérations extérieures au sujet auquel on s'intéresse ; aussi court-on le risque de se trouver dans une situation inadéquate dans le domaine auquel on l'applique. Sans doute, même en suivant la voie analytique, nous nous trouvons en présence, à un moment donné, de difficultés et d'obscurités en ce qui concerne la sexualité et ses rapports avec la vie totale de l'individu ; mais ce n'est pas par des spéculations que nous réussirons à écarter ces difficultés et à dissiper ces obscurités. Le mieux que nous ayons faire, c'est d'attendre que d'autres observations faites dans d'autres domaines nous apportent la solution des dernières énigmes.

Je serai bref en ce qui concerne l'interprétation des rêves. Elle fut pour ainsi dire le premier résultat de l'innovation technique que j'avais adoptée, lorsque, suivant une vague intuition, je me décidai à remplacer l'hypnose par l'association libre. Ce n'est pas la curiosité scientifique qui, tout d'abord, m'avait poussé à chercher à comprendre les rêves. Aucune influence, autant que je sache, n'avait guidé mon intérêt dans cette direction, et ne m'avait fait entrevoir des résultats féconds dans ce domaine. Avant même la rupture de mes relations avec Breuer, je n'avais jamais eu le temps de l'informer, même brièvement, que j'avais appris à interpréter les rêves. Étant donné la manière dont j'ai fait cette dernière découverte, le symbolisme du langage des rêves ne s'est révélé à moi qu'en dernier lieu, car les associations du rêveur ne nous apprennent que fort peu de choses sur les symboles. Ayant conservé l'habitude d'étudier sur les choses, avant d'apprendre dans les livres, j'ai pu établir le symbolisme des rêves avant que mon attention y soit

attirée par le travail de Scherner. Mais ce n'est que plus tard que j'ai pu apprécier dans toute sa valeur ce moyen d'expression des rêves, et cela sous l'influence des travaux de W. Stekel qui, malgré les services qu'il a rendus à la psychanalyse, a fini par être totalement mis de côté. C'est également quelques années plus tard que j'ai eu la révélation des liens étroits qui existent entre l'interprétation psychanalytique des rêves et l'art d'interpréter les rêves qui était si en honneur dans l'antiquité. Quant à la partie la plus originale et la plus importante de ma théorie des rêves, celle qui rattache les déformations qui se produisent dans les rêves à un conflit interne, autrement dit celle qui voit dans ces déformations une sorte de manque de franchise intérieure, je l'ai retrouvée chez un auteur étranger à la médecine, mais non à la philosophie, chez le célèbre ingénieur J. Popper qui, sous le pseudonyme de Lynkeus, a publié en 1899 les *Fantaisies d'un réaliste.*

J'ai trouvé dans l'interprétation des rêves une source de consolation et de réconfort pendant les premières années de mon travail analytique, années les plus dures et les plus pénibles, car j'avais à mener de front la clinique, la technique et la thérapeutique des névroses et, dans l'isolement où je me trouvais, en présence des innombrables problèmes qui se pressaient devant moi et ayant à faire face à des difficultés souvent inextricables, je craignais de me trouver désorienté et de perdre toute assurance. La vérification de mon postulat, d'après lequel une névrose doit être rendue intelligible grâce à l'analyse, se laissait souvent attendre chez le malade pendant un temps désespérément long ; mais les rêves, qui peuvent être considérés comme les analogues des symptômes, fournissaient à peu près toujours et dans tous les cas une confirmation de ce postulat.

C'est seulement dans les succès que m'a procurés l'interprétation des rêves que j'ai puisé la force d'attendre et le courage de persévérer. J'ai pris l'habitude d'apprécier la

compréhension psychologique des gens d'après leur attitude à l'égard des problèmes en rapport avec les rêves, et j'ai constaté avec satisfaction que la plupart des adversaires de la psychanalyse évitaient de s'aventurer sur ce terrain ou s'y comportaient d'une façon très maladroite, lorsqu'ils l'essayaient. J'ai effectué ma propre analyse, dont la nécessité ne tarda pas à m'apparaître, à l'aide d'une série de mes rêves, qui m'ont permis de suivre à la trace tous les événements de mes années d'enfance ; et je pense encore aujourd'hui que cette sorte d'analyse peut suffire lorsqu'il s'agit d'un bon rêveur et d'un homme qui ne s'écarte pas trop de la normale.

En déroulant devant les yeux des lecteurs toutes ces phases de l'histoire de la psychanalyse, je crois avoir montré, mieux que je ne l'aurais fait par un exposé systématique, en quoi consiste la psychanalyse. Au premier abord, je ne m'étais pas rendu compte de la nature particulière de mes découvertes. Délibérément, je sacrifiais ma réputation médicale commençante et, sans craindre de rebuter les malades qui commençaient à affluer dans mon cabinet de consultations, je m'obstinais à rechercher le déterminisme sexuel de leurs névroses, ce qui m'a permis de faire une foule de constatations qui ont donné une assise définitive à ma conviction quant à l'importance pratique du facteur sexuel. Sans aucune arrière-pensée, je prenais la parole dans les séances de la société qui réunissait les spécialistes viennois et était présidée à l'époque par Krafft-Ebing. J'espérais trouver une compensation des préjudices matériels que je subissais volontairement, dans l'intérêt et la sympathie des confrères pour mes idées. Je parlais de mes découvertes comme de contributions objectives à la science et j'espérais que les autres les traiteraient de même. Mais le silence qui suivait mes interventions, le vide qui se faisait peu à peu autour de moi, les allusions qui parvenaient à mes oreilles ont fini par me faire comprendre que des déclarations sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses ne pouvaient s'attendre à être accueillies comme les autres

communications. J'ai fini par comprendre que je faisais partie dorénavant de ceux qui, selon l'expression de Hebbel, « troublaient le sommeil du monde » et que je n'avais pas à compter sur l'objectivité et la tolérance. Mais comme ma conviction de la justesse générale de mes observations et de mes conclusions ne faisait que s'affermir et que j'avais, en même temps qu'une grande confiance dans mes propres jugements, un courage moral suffisant, l'issue de la situation dans laquelle je me trouvais n'était pas douteuse. Je me décidai à croire que j'avais eu le bonheur de découvrir des rapports particulièrement significatifs, et j'étais prêt à subir le sort que cette découverte devait me valoir momentanément.

Et voici comment je me représentais ce sort : je réussirais probablement à me maintenir grâce aux effets thérapeutiques de mon procédé, mais je resterais ignoré par la science, tant que je vivrais. Quelques dizaines d'années après ma mort, un autre redécouvrirait inévitablement ces mêmes choses, aujourd'hui inactuelles, saurait les imposer à l'acceptation générale et m’élèverait à la dignité d'un prédécesseur malheureux. En attendant, je chercherais, suivant l'exemple de Robinson, à m'installer aussi commodément que possible dans mon île solitaire. Lorsque, faisant abstraction du trouble et de la confusion du temps présent, je me reporte par la pensée à ces années de solitude, il me semble que ce fut une belle et héroïque époque : le « splendide isolement » avait ses avantages et n'était pas dépourvu de charme. Je n'avais aucun ouvrage à lire sur les questions qui m'intéressaient, je n'avais pas à écouter les objections d'adversaires mal informés, je ne subissais aucune influence, je n'étais pressé par rien. J'avais appris a maintenir en bride le penchant à la spéculation et, suivant le conseil inoubliable de mon maître Charcot, j'avais pris l'habitude de reprendre sans cesse les mêmes questions, jusqu'à ce qu'une lumière en jaillisse spontanément. Mes publications, que je ne réussissais à placer que difficilement, pouvaient toujours retarder sur l'état de

mon savoir, pouvaient être différées sans inconvénient, car il n'y avait pas de «priorité» douteuse à défendre. *La Science des rêves* [4], par exemple, était prête, dans ses parties essentielles, dès le commencement de 1896, mais n'a été écrite qu'en 1899. Le traitement de « Dora » était terminé en 1899, son observation fut rédigée pendant la quinzaine qui suivit la fin du traitement, mais ne fut publiée qu'en 1905. Entre-temps, on négligeait, dans la presse spécialisée, de rendre compte de mes travaux et, lorsqu'on le faisait, c'était pour les expédier avec un air de supériorité, railleuse et dédaigneuse. À l'occasion, un confrère, spécialiste comme moi des maladies nerveuses, daignait me consacrer dans une de ses publications une remarque brève et qui était loin d'être flatteuse, en disant de mes théories qu'elles étaient biscornues, extrémistes, tout à fait bizarres. Un jour, un assistant de la clinique viennoise dans laquelle je faisais mon cours semestriel me demanda la permission d'assister à mes leçons. Il écoutait avec beaucoup d'attention, ne disait rien, mais il s'offrit, après la dernière leçon, à m'accompagner quelques pas. Au cours de cette promenade, il m'avoua avoir écrit, avec l'approbation de son chef, un livre dirigé contre mes théories, en ajoutant qu'il regrettait de l'avoir fait, depuis qu'il avait pu, grâce à mes leçons, se faire une idée plus exacte de ces théories. S'il les avait toujours connues aussi bien qu'il les connaissait maintenant, il n'aurait pas écrit son livre. Il avait bien demandé au personnel de la clinique si, avant de se mettre au travail, il ne ferait pas bien de lire *La Science des rêves,* mais on lui avait répondu que cela ne valait pas la peine. Il compara lui-même la solidité de la structure interne de mon édifice théorique, tel qu'il le connaissait maintenant, a celle de l'Église catholique. Pour le salut de mon âme, je veux bien admettre que cette comparaison impliquait une approbation à l'adresse de mon édifice théorique. Il termina toutefois en disant qu'il était trop tard, qu'il ne pouvait plus rien changer à son livre, puisqu'il était imprimé. Il ne jugea d'ailleurs pas nécessaire de faire

4 Traduction française, PUF.

plus tard l'aveu public du revirement qui s'était opéré dans son esprit en ce qui concerne la psychanalyse ; il préféra, dans les comptes rendus qu'il donnait à un périodique médical, accompagner l'évolution de celle-ci de commentaires railleurs.

Heureusement, ma sensibilité personnelle avait beaucoup perdu de sa vivacité au cours de ces années. Mais une circonstance toute particulière, que n'ont pas connue beaucoup d'autres novateurs isolés, m'avait aidé à supporter mon infortune, sans trop d'aigreur et de rancune. Généralement, un novateur méconnu se donne beaucoup de mal pour rechercher les raisons de l'indifférence ou de l'hostilité de ses contemporains à son égard, indifférence et hostilité dans lesquelles il voit un véritable défi à ses convictions dont la certitude lui paraît absolue. C'est là un travail qui me fut épargné, car je n'eus pas de peine à trouver une explication purement psychanalytique de l'attitude négative de mes contemporains à l'égard de mes théories. S'il est exact, me suis-je dis, que les faits refoulés dont j'ai découvert l'existence ne peuvent parvenir à la conscience du malade, parce que des résistances affectives s'y opposent, il doit être non moins exact que des résistances analogues se manifestent également chez l'homme sain, toutes les fois où on veut le mettre en présence de faits que, pour une raison ou une autre, il a cru devoir refouler de sa conscience. Il cherche, sans doute, à justifier cette aversion essentiellement affective par des raisons intellectuelles. Cela n'est pas fait pour nous étonner, puisque nous retrouvons le même effort de rationalisation chez l'homme malade, qui se sert des même arguments (rien de plus commun que les arguments, sinon, disait Falstaff, les mûres sauvages) et aussi peu ingénieux. La seule différence consiste en ce que, dans le cas de l'homme malade, nous disposons de moyens de pression grâce auxquels nous pouvons lui révéler les résistances et lui donner la possibilité de les vaincre, tandis que dans le cas de l'homme présumé sain ces moyens nous font défaut. Ces hommes sains pourront-ils jamais, et par quel

moyen, être amenés à soumettre mes théories à une épreuve calme, sereine, scientifiquement objective? C'était là pour moi un problème encore obscur ; et je me suis dit que le mieux que j'avais à faire, c'était de me fier au temps, d'attendre la solution du problème de l'évolution naturelle des esprits. Le fait a souvent été observé dans l'histoire des sciences, qu'une affirmation qui s'était heurtée de prime abord à une violente opposition, avait fini par être acceptée quelque temps après, sans que de nouvelles preuves aient été produites en sa faveur.

Quoi qu'il en soit, je n'étonnerai sans doute personne en disant que, pendant les années où j'étais le seul représentant de la psychanalyse, l'attitude de mes contemporains n'était pas faite pour m'inspirer un respect particulier pour les jugements du monde, ni pour diminuer mon intransigeance intellectuelle.

Chapitre 2

En 1902, il se forma autour de moi un groupe de jeunes médecins, dans le but avoué d'apprendre la psychanalyse, pour s'y consacrer et la répandre ensuite. L'initiative de ce groupement appartenait à un collègue qui avait éprouvé sur lui-même les bons effets du traitement analytique. On se réunissait certains soirs a mon domicile, on discutait en se conformant à certaines règles, on cherchait à s'orienter dans ce domaine de recherches étrangement nouveau et à susciter pour lui l'intérêt des autres. Un jour, nous reçûmes la visite d'un jeune homme qui venait de terminer ses études dans une école professionnelle. Il était porteur d'un manuscrit qui révélait une compréhension extraordinaire de la psychanalyse. Nous l'engageâmes à compléter ses études secondaires, à se faire ensuite immatriculer à l'Université et à se consacrer aux applications non médicales de la psychanalyse. Notre petit groupe se trouva ainsi nanti d'un secrétaire zélé et sûr, et pour moi-même Otto Rank [5] ne tarda pas à devenir un aide et un collaborateur d'un dévouement à toute épreuve.

Notre petit cercle ne tarda pas à s'élargir, mais sa composition changea à plusieurs reprises au cours des années qui suivirent. Je puis dire toutefois qu'à tout prendre il ne le cédait en rien, en ce qui

5 Qui fut directeur de la maison d'édition «Internationale Psychoanalyt.Verlag » et rédacteur, depuis leur fondation, de l'« Internat. Zeitschr.f. Psychoanal. » et de « Imago ».

concerne la variété et la richesse des dons et des aptitudes, à l'état-major de n'importe quel professeur de clinique. Notre groupe comprenait dès le début tous ceux qui devaient jouer plus tard, dans l'histoire du mouvement psychanalytique, un rôle important sinon toujours irréprochable. Mais, à l'époque, il était impossible de prévoir cette évolution. Je ne pouvais qu'être content, et j'ai la conviction d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour rendre accessible aux autres ce que je savais et ce que j'avais appris moi-même par l'expérience. Deux faits seulement, qui ont d'ailleurs fini par m'éloigner moralement de ce cercle, étaient d'un présage défavorable. Je n'ai pas réussi à faire régner entre ses membres cette concorde amicale qui doit exister entre les hommes se consacrant au même travail, dur et pénible ; et je n'ai pas réussi à éliminer les discussions de priorité, auxquelles les conditions inhérentes au travail en commun fournissent de si nombreux prétextes. Les difficultés que présente l'enseignement de la psychanalyse et de son application pratique, difficultés très graves et qui sont la cause de la plupart des désaccords et divergences actuels, avaient déjà commencé à manifester leurs effets dans les réunions privées de la petite association psychanalytique de Vienne. Je n'osais pas quant à moi, étant donné qu'il s'agissait d'une technique encore incomplète et d'une théorie encore en pleine évolution, enseigner l'une et l'autre avec une autorité suffisante ; en quoi j'ai eu tort, car j'aurais probablement épargné aux autres plus d'une erreur et j'aurais prévenu plus d'un écart du droit chemin. On éprouve toujours une grande satisfaction à voir ses disciples devenir capables d'un travail autonome et s'affranchir de leur dépendance à l'égard du maître. Mais cette autonomie et cette indépendance ne sont fécondes au point de vue scientifique que lorsqu'elles sont associées à certaines qualités personnelles qui, malheureusement, sont assez rares. Or, la psychanalyse exige précisément une longue et sévère discipline, en vue de la parfaite possession de soi-même. Appréciant le courage dont ils faisaient preuve en s'adonnant à une occupation aussi

décriée et aussi dépourvue de promesses d'avenir lucratif, j'étais disposé à tolérer de la part des membres de nos réunions beaucoup de choses qui m'auraient choqué dans d'autres circonstances. De notre cercle faisaient d'ailleurs partie non seulement des médecins, mais aussi d'autres personnes cultivées qui entrevoyaient dans la psychanalyse quelque chose de significatif : écrivains, artistes, etc. *La Science des rêves,* le livre sur *Le mot d'esprit,* etc. avaient d'ailleurs montré que les théories de la psychanalyse n'étaient pas d'ordre exclusivement médical, mais se laissaient appliquer aux branches les plus variées des sciences morales.

Contre toute attente, la situation subit en 1907 un changement aussi brusque que complet. Nous apprîmes que, sans bruit, la psychanalyse avait éveillé l'intérêt de certaines personnes, qu'elle avait trouvé des amis et qu'il y avait des savants tout prêts à y adhérer. Une lettre de Bleuler m'avait déjà fait savoir que mes travaux étaient étudiés et utilisés au Burghölzli.

En janvier 1907, le Dr Eitingon [6], de la clinique de Zurich, vint à Vienne, et sa visite fut bientôt suivie de celles de beaucoup d'autres personnes, ce qui eut pour effet d'ouvrir un échange d'idées large et animé. Enfin, sur l'invitation de C. J. Jung, qui était alors encore médecin-adjoint au Burghölzli, eut lieu à Salzbourg, au printemps 1908, la première réunion des amis de la psychanalyse résidant à Vienne, à Zurich et ailleurs. Au cours de ce premier congrès psychanalytique fut décidée la fondation d'une revue qui, sous le titre *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopalhologische Forschung,* commença à paraître en 1909, sous la direction de Bleuler et de Freud, avec Jung comme rédacteur en chef. Cette publication devait servir de lien entre Vienne et Zurich et favoriser le travail commun des psychanalystes de ces deux villes.

J'ai souvent proclamé avec reconnaissance les grands mérites que s'est acquis l'école psychiatrique de Zurich, et plus

6 Il fonda plus tard la « Policlinique Psychanalytique » de Berlin.

particulièrement Bleuler et Jung, par leur contribution à la diffusion de la psychanalyse, et ne me propose pas de revenir sur ce point aujourd'hui, dans des circonstances tout à fait différentes. Il est certain que ce n'est pas seulement grâce à l'intervention de l'école de Zurich que l'attention du monde scientifique fut attirée sur la psychanalyse. Il s'agissait d'une évolution naturelle : la période de latence était terminée et la psychanalyse était devenue un peu partout l'objet d'un intérêt qui allait en croissant. Mais partout ailleurs cet éveil de l'intérêt pour la psychanalyse n'a abouti qu'à une réprobation le plus souvent passionnée, tandis qu'à Zurich on n'a eu guère à enregistrer que des adhésions. Nulle part ailleurs les partisans de la psychanalyse ne formaient un groupe, peu nombreux il est vrai, mais aussi compact ; nulle part ailleurs une clinique officielle ne se trouvait mise au service de la psychanalyse, et nulle part ailleurs un professeur de clinique n'aurait eu le courage d'introduire les théories psychanalytiques dans le programme de l'enseignement psychiatrique. Les Zurichois formèrent ainsi le noyau de la petite troupe combattant pour la reconnaissance de la psychanalyse. Ils avaient seuls l'occasion d'apprendre à fond l'art nouveau et de l'enrichir de travaux. La plupart de mes partisans et collaborateurs actuels sont venus à moi en passant par Zurich ; et cela est vrai même de ceux qui, au point de vue géographique, étaient plus éloignés de la Suisse que de Vienne. Vienne occupe une position excentrique dans l'Europe occidentale, qui comprend la plupart des grands centres de notre civilisation ; de graves préjugés ont considérablement nui à sa réputation depuis de nombreuses années ; mais vers la Suisse, où la vie spirituelle est si active, convergent les représentants de toutes les grandes nations, et un foyer d'infection se formant dans ce pays ne pouvait que contribuer d'une façon extraordinaire à la diffusion de ce que Hoche, de Freiburg, a appelé l'épidémie psychique.

D'après le témoignage d'un collègue ayant assisté à l'évolution qui s'était accomplie au Burghölzli, on aurait commencé de très bonne heure à s'intéresser à la psychanalyse. Dans le travail de Jung sur les phénomènes occultes, paru en 1902, on trouve une première référence à l'interprétation des rêves. À partir de 1903 ou 1904, raconte mon témoin, la psychanalyse y aurait occupé le premier plan. Après l'établissement de relations personnelles entre Zurich et Vienne, il se serait formé au Burghölzli, vers le milieu de l'année 1907, une association privée dont les membres se réunissaient régulièrement pour discuter de questions se rattachant à la psychanalyse. Dans l'union qui s'était formée entre l'école de Vienne et celle de Zurich, le rôle des Suisses ne consistait pas uniquement à recevoir. Ils avaient déjà publié des travaux scientifiques respectables, dont les résultats étaient très précieux pour la psychanalyse. L'épreuve de l'association, préconisée par l'école de Wundt, a été interprétée par eux dans le sens de la psychanalyse et leur a ouvert des possibilités d'utilisation inattendues. Il devint ainsi possible d'obtenir de rapides confirmations expérimentales de situations psychanalytiques et d'offrir à ceux qui voulaient s'initier à la psychanalyse des démonstrations qu'on ne pouvait faire jusqu'alors que verbalement. Ce fut le premier pont jeté entre la psychologie expérimentale et la psychanalyse.

L'épreuve de l'association permet, au cours du traitement psychanalytique, de faire une analyse qualitative préalable du cas, mais n'apporte aucune contribution essentielle à la technique. On peut même effectuer les analyses sans avoir recours à elle. Mais plus importante fut une autre contribution de l'école de Zurich ou, plutôt, de ses deux chefs : Bleuler et Jung. Le premier montra qu'il existe toute une série de cas psychiatriques dont l'explication n'est possible qu'à la faveur de processus dans le genre de ceux par lesquels la psychanalyse explique les rêves et la névrose (« mécanismes de Freud»). Jung, de son côté, appliquant le procédé d'interprétation

analytique aux phénomènes les plus bizarres et les plus obscurs de la démence précoce, a pu démontrer les liens qui les rattachent à la vie antérieure et aux intérêts vitaux du malade. À partir de ce jour, il n'était plus permis aux psychiatres de continuer à ignorer la psychanalyse. Le grand ouvrage de Bleuler sur la schizophrénie (1911), dans lequel la manière de voir psychanalytique est traitée avec les mêmes honneurs que la méthode clinico-systématique, peut être considéré comme le couronnement de l'évolution qui nous intéresse ici.

Je ne peux pas ne pas profiter de l'occasion pour faire ressortir la différence qui, dès cette époque, existait entre les deux écoles, quant à l'orientation du travail scientifique. J'avais publié en 1897 l'analyse d'un cas de schizophrénie, mais comme ce cas présentait un cachet paranoïde accentué, sa guérison ne peut pas être considérée comme une anticipation des résultats obtenus à la suite de ses analyses par Jung. Ce qui cependant m'importait le plus, ce n'était pas l'interprétation des symptômes, mais le mécanisme psychique de la maladie et, avant tout, l'analogie, sinon l'identité possible, entre ce mécanisme et celui, déjà établi et connu, de l'hystérie. Nous ne savions encore rien quant aux différences entre les deux mécanismes. Le but que je poursuivais déjà à cette époque consistait à instituer un traitement des névroses fondé sur la conception d'après laquelle tous les phénomènes névrotiques et psychotiques s'expliqueraient par les destinées anormales de la libido, par les déviations de son orientation normale. Ce point de vue était étranger aux savants suisses. Autant que je sache, Bleuler est encore un ferme partisan du déterminisme organique de toutes les formes de la démence précoce, et Jung, dont le livre sur ce sujet avait paru en 1907, se déclara en 1908, au Congrès de Salzbourg, en faveur de la théorie du déterminisme toxique de cette maladie, théorie qui, sans exclure celle qui fait appel à la libido, n'en mériterait pas moins, d'après Jung, la priorité. Il trébucha plus tard (1912) sur le même

point, en faisant un appel exagéré aux matériaux dont auparavant il ne voulait pas du tout se servir.

Il est une troisième contribution de l'école suisse, contribution qu'il faut peut-être mettre uniquement sur le compte de Jung et qui ne possède pas, à mon avis, la valeur que lui attribuent les personnes étrangères à la psychanalyse. Il s'agit de la théorie des complexes, telle qu'elle se dégage des *Diagnostische Assoziationsstudien* (1906-1910). Elle ne constitue pas une théorie psychologique indépendante et ne se laisse pas insérer naturellement et logiquement dans l'ensemble des théories psychanalytiques. En revanche, le mot « complexe », terme commode, souvent indispensable pour la description d'ensemble de situations psychologiques, s'est acquis droit de cité dans la psychanalyse. Parmi tous les termes et désignations créés pour répondre à des besoins psychanalytiques, on en trouverait difficilement un autre qui jouisse d'une aussi large popularité et qui ait été employé d'une façon aussi abusive, au grand préjudice de la précision des termes et des notions. On parle couramment dans les milieux psychanalytiques de « retour de complexes », là où il s'agit en réalité de « retour de tendances » ou de « souvenirs réprimés » ; et on a pris l'habitude de dire « j'éprouve à son égard un complexe », alors qu'il serait plus correct de dire : «j'éprouve à son égard une résistance ».

C'est à partir de 1907, c'est-à-dire pendant les années qui suivirent l'établissement de relations constantes entre Vienne et Zurich, que la psychanalyse prit cet essor extraordinaire sous le signe duquel nous vivons encore aujourd'hui ; essor dont nous avons la preuve dans la diffusion des ouvrages consacrés à la psychanalyse, dans l'augmentation du nombre de médecins désireux d'apprendre ou d'exercer la psychanalyse, ainsi que dans les attaques de plus en plus fréquentes qui sont dirigées contre elle dans les congrès et les réunions de sociétés savantes. La psychanalyse s'est propagée jusque dans les pays les plus lointains, en secouant de leur torpeur

les psychiatres et en attirant sur elle l'attention de profanes cultivés et de représentants d'autres branches de la science. Havelock Ellis, qui a suivi son développement avec sympathie, sans jamais s'en déclarer partisan, écrivait dans une communication en 1911 : « La psychanalyse de Freud a aujourd'hui des partisans et est pratiquée non seulement en Autriche et en Suisse, mais aussi aux États-Unis, en Angleterre, dans l'Inde, au Canada et, je n'en doute pas, en Australie [7]. » Un médecin chilien (d'origine probablement allemande) se déclara au congrès international de Buenos-Aires (1910) en faveur de l'existence de la sexualité infantile et loua les effets obtenus par le traitement psychanalytique de symptômes obsessionnels [8]. Un spécialiste anglais des maladies nerveuses, établi dans l'Inde Centrale (Berkeley-Hill), me communiqua, par l'intermédiaire d'un collègue distingué se rendant en Europe, que chez les Hindous mahométans, sur lesquels il pratique l'analyse, les névroses se rattachent à la même étiologie que chez les malades européens.

L'introduction de la psychanalyse en Amérique du Nord s'effectua sous les auspices les plus honorables. En automne 1909, M. Stanley Hall, président de la Clark University, à Worcester (près de Boston), nous invita, Jung et moi, à l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation de cette Université, à faire une série de conférences en langue allemande. Nous constatâmes, à notre grand étonnement, que les membres de cette petite, mais respectable université philsophico-pédagogique, étaient des hommes sans préjugés, au courant des travaux psychanalytiques dont ils avaient entretenu leurs élèves dans leurs cours. Dans cette Amérique si prude on pouvait du moins parler librement et traiter scientifiquement dans les cercles académiques de ce qui passait pour répréhensible dans la vie courante. Les cinq conférences que j'ai improvisées à Worcester ont ensuite paru, dans leur traduction

7 Havelock Ellis, *The Doctrines of the Freud School.*

8 G. Greve, *Sobre Psicologia y Psicoterapia de ciertos estados angustiosos. Voir* « *Z*entralbl. f. Psychoanalyse », Vol. 1, p. 594.

anglaise, dans *l'American Journal of Psychology* et, bientôt après, dans leur texte allemand, sous le titre *Ueber Psychoanalyse* [9]. Les conférences de Jung avaient porté sur l'étude des associations au point de vue du diagnostic et sur les *Conflits de l'âme infantile.* Nous reçûmes tous deux le titre honorifique de LL. D. (docteur des deux droits). Pendant cette semaine de festivités, la psychanalyse avait été représentée à Worcester, en plus de Jung et de moi, par Ferenczi qui avait tenu à m'accompagner dans mon voyage, par Ernest Jones, alors professeur à l'Université de Toronto (Canada), actuellement à Londres, et par A. Brill qui exerçait déjà la psychanalyse à New York.

À Worcester nous avons noué des relations, qui devaient avoir pour la psychanalyse la plus grande importance, avec M. James J. Putnam, professeur de neuro-pathologie à l'Université Harvard. Après s'être prononcé quelques années auparavant contre la psychanalyse, il avait brusquement changé d'opinion à son égard et s'était mis à l'exposer, dans un esprit amical, à ses compatriotes et confrères, dans des causeries aussi riches de contenu que belles par la forme. Le respect dont il jouissait en Amérique, grâce à sa haute moralité et à son amour désintéressé et courageux de la vérité, ne put que profiter à la psychanalyse, en lui servant de bouclier contre les dénonciations qui n'auraient certainement pas tardé à la discréditer. Cédant aux grandes exigences morales et philosophiques de sa nature, M. Putnam a cependant cru devoir demander à la psychanalyse plus qu'elle ne pouvait donner et a voulu la mettre au service d'une certaine conception éthico-philosophique du monde. Il n'en resta pas moins le principal défenseur et soutien du mouvement psychanalytique dans son pays [10].

On ne dira jamais assez ce que ce mouvement doit à Jones et à Brill qui, pour le faire connaître et le propager, se sont appliqués dans leurs travaux, avec un zèle inlassable, à mettre sous les yeux de

9 En français : *Cinq leçons sur la Psychanalyse*.

10 S. J. J. Putnam, *Addresses on Psycho-Analysis,* « Internat. Psycho-Analyt. Library », NI, 1921.

leurs compatriotes les faits fondamentaux de la vie quotidienne, des rêves et des névroses. Brill s'est signalé sous ce rapport principalement par son activité médicale et par la traduction de mes travaux, tandis que Jones agissait dans le même sens par des conférences des plus instructives et par ses interventions combatives dans les discussions dont la psychanalyse faisait l'objet dans les congrès [11].

L'absence d'une forte tradition scientifique et le rigorisme peu marqué des autorités officielles furent de nature à encourager en Amérique le mouvement en faveur de la psychanalyse, à la suite de l'impulsion donnée par Stanley Hall. On put observer dans ce pays le fait très caractéristique que des professeurs et des directeurs d'asiles mirent autant d'empressement que de simples praticiens à expérimenter la psychanalyse. Mais ce fait nous montre précisément que la lutte pour la psychanalyse ne pouvait aboutir à une décision définitive que dans les pays où elle s'était heurtée à la plus forte résistance, c'est-à-dire dans les pays de vieille civilisation.

De tous les pays européens, c'est la France qui, jusqu'à présent, s'est montrée la plus réfractaire à la psychanalyse, bien que le Zurichois A. Maeder ait publié des travaux très solides susceptibles d'ouvrir aux lecteurs français l'accès des théories psychanalytiques. Les premières manifestations de sympathie vinrent de la province française. Morichau-Beauchant (de Poitiers) fut le premier Français qui ait adhéré ouvertement à la psychanalyse. Plus récemment (en 1913), MM. Régis et Hesnard (de Bordeaux) ont essayé, dans un exposé qui manque souvent de clarté et s'attaque principalement au symbolisme, de dissiper les préjugés de leurs compatriotes contre la nouvelle théorie. À Paris même, on semble encore partager la conviction, qui avait été exprimée d'une

11 Brill. *Psychoanalysis, its theories and practical applications,* 1912. E. Jones, *Papers on Psychana*lysis, 1915. Une deuxième édition du premier de ces ouvrages a paru en 1914 ; tandis que M. Jones a publié en 1918 une seconde édition (très augmentée) de ses *Papers,* suivie en 1923 d'une troisième.

façon si éloquente par M. Janet au Congrès de Londres (1913), d'après laquelle tout ce qu'il y a de bon dans la psychanalyse ne serait qu'une reproduction modifiée des idées de Janet, tout ce qui ne s'accorde pas avec ces idées étant mauvais. Déjà, au cours du même Congrès, Janet dut s'incliner devant les rectifications de Jones, qui lui montra qu'il était peu familiarisé avec la question. Tout en repoussant cependant ses prétentions, nous sommes obligés de reconnaître qu'il a apporté des contributions sérieuses à la psychologie des névroses.

En Italie, après des débuts qui semblaient riches de promesses, le mouvement s'arrêta court. En Hollande, la psychanalyse pénétra de bonne heure, à la faveur de relations personnelles : van Emden, van Ophuijsen, van Renterghem *(Freud en zijn School)* y manifestent une heureuse activité théorique et pratique [12]. En Angleterre, l'intérêt des cercles scientifiques pour la psychanalyse ne s'est éveillé que peu à peu, mais certains indices nous permettent d'espérer que, grâce au sens pratique des Anglais et à leur amour passionné pour la justice, la psychanalyse y atteindra un degré de développement très prononcé.

En Suède, P. Bjerre, le successeur scientifique de Wetterstrand, a, provisoirement du moins, abandonné la suggestion hypnotique au profit du traitement psychanalytique. Dans son livre *Psykiatriens grundtraek,* paru en 1907, R. Vogt (de Christiania) a rendu justice à la psychanalyse, de sorte qu'on peut dire que le premier traité de psychiatrie tenant compte de la psychanalyse a paru en langue norvégienne. En Russie, la psychanalyse ne tarda pas à être connue et largement répandue : presque tous mes ouvrages, ainsi que de nombreux ouvrages de mes disciples, ont été traduits en russe. Cela

12 La première reconnaissance officielle de l'interprétation des rêves et de la psychanalyse a été faite en Europe par le psychiatre Jelgersma, recteur de l'Université de Leyde, dans son discours inaugural du 9 février 1914 *(Unbewusstes Geistesleben,* « Belhefte der Internat. Zeitschr. f. Pschoanal. », NI).

ne veut pas dire cependant que les Russes aient réussi à acquérir une intelligence approfondie de mes théories. Les contributions des médecins russes à la psychanalyse peuvent encore être considérées comme insignifiantes. Seule, la ville d'Odessa possède en la personne de M. Wulff un psychanalyste compétent. L'introduction de la psychanalyse dans la science et la littérature polonaises fut principalement l'œuvre de L. Jekels. La Hongrie qui, au point de vue géographique, est si proche de l'Autriche et qui, au point de vue scientifique, en est cependant si éloignée, n'a encore fourni à la psychanalyse qu'un seul collaborateur ; mais ce collaborateur s'appelle S. Ferenczi et vaut à lui seul toute une société [13].

13 Il n'entre pas dans mes intentions de conduire *up to date* cette description ébauchée en 1914. J'ajouterai seulement quelques brèves remarques destinées à faire connaître les changements que ce tableau a subis dans l'intervalle rempli par la guerre mondiale. En Allemagne, les théories analytiques s'infiltrent peu à peu, sans qu'on veuille en convenir, dans la psychiatrie clinique ; les traductions françaises de mes ouvrages, parues dernièrement, ont réussi à éveiller en France un vif intérêt pour la psychanalyse, plus vif dans les cercles littéraires que dans les cercles scientifiques. En Italie, M. Levi Bianchini (Nocera sup.) et Edoardo Weiss (Trieste) sont connus comme traducteurs d'ouvrages psychanalytiques et partisans de la psychanalyse (« Biblioteca psicoanalitica italiana »). Une édition de mes œuvres complètes à Madrid (traduites par Lopez-Ballesteros) témoigne de l'intérêt que portent à la psychanalyse les pays de langue espagnole (prof. H. Delgado, à Lima). En ce qui concerne l'Angleterre, la prédiction formulée plus haut semble se réaliser peu à peu, et un centre de culture psychanalytique s'est formé à Calcutta (Inde britannique). En Amérique du Nord, la psychanalyse est cultivée avec un sérieux et une profondeur qui dépassent de beaucoup sa popularité. En Russie, le travail psychanalytique s'est poursuivi activement, dans un grand nombre de centres, depuis la fin de la révolution. En Pologne parait actuellement la « Polska Biblioteka Psychoanalytyczna ». Une école florissante de psychanalyse a été fondée en Hongrie par Ferenczi (voir *Festschrift zum 50. Geburtstag von Dr S. Ferenczi).* Ce sont les pays scandinaves qui, pour le moment, se montrent le plus réfractaires à la psychanalyse *(Note de 1923).*

En ce qui concerne l'Allemagne, on peut dire que la psychanalyse y constitue le centre des discussions scientifiques et provoque aussi bien de la part de médecins que de profanes des manifestations de réprobation sans réserve qui, loin de s'apaiser, reprennent de temps à autre avec une violence accrue. Aucun établissement officiel n'y est ouvert à l'enseignement ou à la pratique de la psychanalyse, et peu nombreux sont les médecins qui l'exercent avec succès. Seuls des établissements comme celui de Binswanger, à Kreuzlingen (en territoire suisse) et celui de Marcinowski, dans le Holstein, ont accueilli la psychanalyse. La défense de la psychanalyse est assumée à Berlin par K. Abraham, un de ses représentants les plus éminents, ancien assistant de Bleuler. On pourrait trouver étonnant que cet état de choses subsiste sans changement depuis tant d'années, si l'on ne savait que le tableau que nous venons de tracer ne traduit que l'aspect extérieur des choses. On aurait tort d'exagérer la portée de l'attitude négative des représentants officiels de la science et des directeurs d'établissements, ainsi que de ceux qui forment leur suite. Il est naturel que les adversaires parlent fort, tandis que les partisans intimidés se tiennent coi. Quelques-uns de ces derniers, dont les premières contributions à l'analyse étaient pleines de promesses, furent obligés, sous la pression des circonstances, de se retirer du mouvement. Mais celui-ci ne s'en poursuit pas moins dans le silence, en recrutant parmi les psychiatres et les profanes des adhérents toujours nouveaux ; il attire vers les publications psychanalytiques des lecteurs de plus en plus nombreux, en obligeant ainsi les adversaires à multiplier et à renforcer leurs moyens d'attaque. J'ai souvent eu l'occasion, au cours de ces dernières années, d'apprendre, en lisant les comptes rendus de certains congrès ou de séances de sociétés scientifiques ou de certaines publications psychanalytiques, que la psychanalyse était morte, définitivement terrassée et réfutée. Je pourrais, en réponse à cette déclaration, suivre l'exemple de Mark Twain qui, ayant lu dans un journal l'annonce de sa mort, adressa au directeur un télégramme

pour lui faire savoir que : « la nouvelle de ma mort est fort exagérée ». À la suite de chacune de ces annonces macabres, la psychanalyse se montre plus vivante que jamais, plus riche en partisans et en collaborateurs, se donnant de nouveaux organes. Dire de quelqu'un qu'il est mort vaut souvent mieux que lui opposer un silence de mort.

En même temps que cette expansion de la psychanalyse dans l'espace, on assistait à l'application de ses points de vue à d'autres sciences, grâce à l'étude des névroses et des psychoses. Je ne m'attarderai pas à cet aspect de l'évolution de notre discipline : il existe sur ce sujet un excellent travail de Rank et Sachs (paru dans la collection « Grenzfragen », de Löwenstein) où sont exposées d'une manière détaillée ces nouvelles contributions du travail analytique. Il convient de dire cependant que, dans ce domaine, nous ne possédons encore que des commencements, des ébauches, voire, le plus souvent, des projets. Ceux qui savent être équitables dans leurs jugements ne verront dans cette appréciation aucun reproche. Innombrables sont les problèmes, mais très petit le nombre de travailleurs prêts à les affronter, et encore la plupart d'entre eux sont-ils obligés de se livrer à d'autres occupations, à leurs occupations principales, et ne procèdent-ils, pour s'attaquer à des problèmes sortant du cadre de leur spécialité, qu'avec une préparation de dilettantes. Ces travailleurs venant de la psychanalyse ne songent d'ailleurs pas à cacher leur dilettantisme, leur seule ambition consistant à montrer le chemin aux spécialistes, à marquer leur place, à leur recommander d'utiliser les techniques et les postulats de la psychanalyse, le jour où ils voudront se mettre au travail. Et si, malgré tout, les résultats obtenus jusqu'à ce jour sont loin d'être négligeables, cela tient d'une part à la fécondité de la méthode psychanalytique, d'autre part au fait qu'il existe dès maintenant des savants qui, sans être médecins, se sont consacrés aux applications de la psychanalyse aux sciences humaines.

On le devine sans peine : la plupart de ces applications se rattachent à mes premiers travaux analytiques. L'examen analytique des névrosés et l'analyse des symptômes névrotiques de sujets normaux révélèrent l'existence de conditions psychologiques qui ne pouvaient pas valoir uniquement pour le domaine dans lequel elles avaient été découvertes. C'est ainsi que, tout en nous donnant l'explication de phénomènes pathologiques, la psychanalyse nous a révélé les liens qui les rattachent à la vie psychique normale, ainsi que les rapports existant entre la psychiatrie et les autres sciences ayant plus ou moins pour objet l'étude de l'activité psychique. C'est ainsi que certains rêves typiques, par exemple, fournirent l'explication de certains mythes et contes. S'engageant dans cette voie, Ricklin et Abraham ont inauguré les recherches sur les mythes, qui ont trouvé leur aboutissement dans les travaux de Rank, sur la mythologie, si rigoureusement conformes à toutes les exigences de cette science particulière. En approfondissant l'étude du symbolisme des rêves, on se trouva en présence de problèmes en rapport avec la mythologie, le folklore (Jones, Storfer) et les abstractions religieuses. Je me rappelle l'impression profonde que ressentirent les membres d'un congrès psychanalytique en entendant un élève de Jung faire ressortir les analogies qui existent entre les formations imaginaires des schizophrènes et les cosmogonies des peuples et des époques primitifs. Les matériaux fournis par la mythologie ont trouvé plus tard une élaboration intéressante, bien que plus contestable, dans les travaux de Jung tendant à établir un lien entre les manifestations névrotiques d'une part, les créations de l'imagination dans les domaines religieux et mythologique, d'autre part.

De l'exploration des rêves on fut conduit, par une autre voie, à l'analyse des créations poétiques d'abord, des poètes et des artistes eux-mêmes, ensuite. La première constatation fut que les rêves imaginés par les poètes se comportaient souvent, à l'égard de l'analyse, comme des rêves authentiques (« Gradiva »). La

conception de l'activité psychique inconsciente permit de se faire une première idée de la nature de la création poétique. Les pulsions, dont nous avons été obligés de reconnaître le rôle dans la formation de symptômes névrotiques, ont ouvert l'accès aux sources de la création artistique ; les questions qui se posèrent furent alors de savoir comment l'artiste réagit à ces pulsions et quel revêtement il donne à ses réactions (voir Rank, *Der Künstler;* les analyses de poètes, par Sadger, Reik et autres ; mon petit travail sur un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci ; l'analyse de Segantini, par Abraham [14]. La plupart des analystes s'intéressant à des questions d'ordre général ont contribué par leurs travaux à la solution de ces problèmes, les plus fascinants de tous ceux qui se prêtent aux applications de la psychanalyse. Il va sans dire que sur ce terrain encore on eut à faire face à l'opposition de ceux qui n'étaient pas familiarisés avec la psychanalyse, aux mêmes malentendus et aux mêmes réprobations passionnées que dans le domaine de la psychanalyse au sens étroit du mot. On pouvait, en effet, prévoir que partout où la psychanalyse essaierait de pénétrer, elle aurait à essuyer les attaques des gens en place. Il faut dire cependant que les tentatives d'invasion par la psychanalyse n'ont pas encore éveillé partout la même attention et que d'autres luttes l'attendent à l'avenir. Parmi les applications rigoureusement scientifiques, de la méthode analytique à la critique littéraire, il convient de citer l'ouvrage capital de Rank sur l'inceste, ouvrage qu'attend sûrement un accueil qui n'aura rien d'amical. Les applications de la psychanalyse à la science du langage et à l'histoire sont encore fort peu nombreuses. Le premier, j'avais essayé en 1910 d'aborder les problèmes liés à la psychologie religieuse, en établissant une analogie entre le cérémonial religieux et celui des névrosés. Dans son travail sur la piété du comte de Zinzendorf (et dans quelques autres travaux), le Dr Pfister, pasteur à Zurich, a tenté de rattacher la rêverie religieuse à l'érotisme pervers ; et dans les derniers

14 Voir édition française in Abraham, Œuvres *Complètes*. Tome 1. Payot, Paris.

travaux de l'école de Zurich on constate un effort en vue d'introduire dans l'analyse, par une opposition voulue, des représentations religieuses.

Dans les quatre chapitres dont se compose mon ouvrage *Totem et Tabou* [15], j'ai essayé d'appliquer la méthode analytique à des problèmes qui, se rattachant à la psychologie des peuples, nous font remonter aux origines des institutions les plus importantes de notre civilisation : organisation politique, morale, religion, mais aussi interdiction de l'inceste et remords. Dans quelle mesure les hypothèses que j'ai cru pouvoir formuler à ce sujet résisteront-elles aux assauts de la critique? C'est ce qu'il est pour le moment impossible de prévoir.

Mon livre sur *Le Mot d'esprit* constitue le premier essai d'application de la méthode analytique à des questions d'esthétique. C'est là un domaine encore inexploré et qui promet aux futurs travailleurs de riches découvertes. Ce sont les savants spécialisés dans les branches correspondant à ces questions qui font défaut, et c'est pour faire appel à leur concours que Hanns Sachs a fondé la revue *Imago* qu'il dirige depuis 1912, en collaboration avec Rank. Hitschmann et V. Winterstein ont inauguré dans cette revue l'explication psychanalytique de systèmes et de personnalités philosophiques, par des travaux que nous souhaitons voir se poursuivre et gagner en profondeur.

Les conclusions révolutionnaires que la psychanalyse a cru pouvoir formuler à propos de la vie psychique de l'enfant, du rôle qu'y jouent les impulsions sexuelles (V. Hug-Hellmuth) et du sort qui échoit aux éléments constitutifs de la sexualité qui deviennent inutilisables en vue de la procréation, ont dû nécessairement attirer sur elles l'attention des pédagogues et les encourager à essayer d'appliquer les points de vue psychanalytiques à l'éducation. Ce fut le mérite de M. le pasteur Pfister d'avoir fait cette tentative, avec un

15 Édition française Payot, Paris (PBP No 77).

sincère enthousiasme et d'avoir voulu faire partager son enthousiasme à tous les éducateurs, à tous ceux qui ont charge d'âmes *(Die psychoanalytische Methode,* 1913). Il a d'ailleurs réussi à gagner à sa cause un grand nombre d'éducateurs suisses. Certains de ses collègues, tout en déclarant partager ses idées, ont préféré par prudence rester à l'arrière-plan. Certains analystes viennois semblent avoir abandonné la psychanalyse au profit d'une sorte de pédagogie médicale (Adler et Fortmüller, *Heilen und Bilden*, 1913).

J'ai essayé, dans cette énumération incomplète, de faire ressortir les innombrables rapports qui existent entre la psychanalyse médicale et d'autres branches de la science. Il y a là du travail pour toute une génération de chercheurs, et je suis persuadé que ce travail ne pourra être abordé et mené à bonne fin que lorsque seront tombées les résistances que la psychanalyse rencontre sur son sol natal même [16].

Ce serait se livrer à un travail stérile et dépassé que de décrire ici l'histoire de ces résistances. Cette histoire n'a rien de flatteur pour les représentants de la science de nos jours. Je tiens cependant à ajouter qu'il ne m'était jamais venu à l'esprit de considérer en bloc comme des hommes méprisables les adversaires de la psychanalyse, uniquement parce qu'adversaires, à l'exception de quelques indignes chevaliers d'industrie et pêcheurs en eau trouble, qu'on rencontre d'ailleurs dans les deux camps. Je savais m'expliquer l'attitude de ces adversaires, et l'expérience m'avait appris en outre que la psychanalyse fait remonter à la surface ce qu'il y a de pire dans l'homme. Mais j'avais pris la décision de ne pas répondre et j'ai usé de toute mon influence pour empêcher les autres de s'engager dans des polémiques. L'utilité de discussions publiques ou dans la presse me paraissait très discutable, étant donné les conditions particulières dans lesquelles se déroulait la lutte pour et contre la psychanalyse ; nous étions toujours sûrs d'avoir contre nous la

16 Voir également mes deux articles parus dans « Scientia » (vol. XIV, 1913) *:Das Interesse an der Psychoanalyse.*

majorité dans les Congrès et les réunions de sociétés, et je ne me fiais pas outre mesure à l'équité et à la noblesse de sentiments de mes adversaires. L'observation montre que rares sont les hommes capables de rester polis ou tout au moins objectifs au cours d'une discussion scientifique, et je ne pouvais jamais songer sans horreur aux querelles de ce genre. Cette attitude que j'ai cru devoir adopter a été, sans doute mal interprétée ; on a cru que j'étais assez débonnaire ou intimidé, pour qu'il n'y eût pas à compter avec moi. À tort, car je suis capable de me mettre en colère et d'injurier comme n'importe qui, mais il me répugne de donner une expression littéraire aux sentiments qui s'agitent au fond de moi et je préfère garder l'attitude de complète abstention.

J'aurais peut-être mieux fait, sous certains rapports, de laisser libre cours à mes passions et à celles de mon entourage. Nous avons tous entendu parler de la théorie qui cherchait à expliquer la psychanalyse par les conditions particulières du milieu viennois. Théorie intéressante, dont Janet n'a pas dédaigné de se servir encore en 1913, bien qu'il soit certainement fier d'être parisien et que Paris n'ait guère le droit de se considérer comme supérieur à Vienne, au point de vue de la pureté des mœurs. D'après cette théorie, la psychanalyse, et plus particulièrement l'affirmation que les névroses sont liées à des troubles de la vie sexuelle, n'aurait pu voir le jour que dans une ville comme Vienne, dans une atmosphère de sensualité et d'immoralité, étrangère à d'autres villes, et représenterait uniquement l'image, autant dire la projection théorique, de ces conditions particulières du milieu viennois. Or, je ne suis guère un patriote de clocher, mais j'ai toujours trouvé cette théorie parfaitement absurde, au point que j'ai été plus d'une fois tenté d'admettre que ce reproche adressé au milieu viennois n'était qu'un euphémisme destiné à en dissimuler un autre qu'on n'osait pas formuler publiquement. La discussion ne serait possible que dans le cas où se trouveraient réalisées des conditions opposées. Supposons

qu'il existe une ville dont les habitants s'imposent des restrictions particulières au point de vue de la satisfaction des besoins sexuels et présentent en même temps une prédisposition particulière aux névroses : l'idée pourrait alors venir à un observateur de rattacher ces deux faits l'un à l'autre et d'expliquer l'un par l'autre. Or, à Vienne rien de pareil. Les Viennois ne sont ni plus abstinents ni plus névrosés que les habitants d'une autre grande ville. Les rapports entre les sexes y sont un peu plus libres, la prudence y est moindre que dans les villes du nord et de l'ouest, fières de leur rigorisme. Ces particularités du milieu viennois seraient de nature à induire en erreur notre observateur présumé, plutôt qu'à lui fournir une explication étiologique des névroses.

Mais la ville de Vienne a fait tout ce qu'elle a pu pour faire croire qu'elle n'était pour rien dans la naissance de la psychanalyse. Nulle part ailleurs, cercles cultivés et savants ne traitent les analystes avec une indifférence hostile aussi peu dissimulée.

La faute en est peut-être, en partie, à mon horreur de la publicité. Si j'avais voulu ou consenti à ce que la psychanalyse donnât lieu, dans les sociétés médicales de Vienne, à des séances orageuses, dans lesquelles toutes les passions se seraient donné libre cours et où l'on se serait jeté à la tête tous les reproches et toutes les invectives possibles, peut-être qu'à l'heure actuelle la prévention contre la psychanalyse n'existerait plus et que celle-ci ne serait plus une étrangère dans sa ville natale. Mais il n'en fut pas ainsi et, comme le poète le fait dire à Wallenstein, « les Viennois ne m'ont pas pardonné de les avoir frustrés d'un spectacle ».

Mettre sous les yeux des adversaires de la psychanalyse, *suaviter in modo,* ce qu'il y avait d'injuste et d'arbitraire dans leur attitude, était une tâche pour laquelle je n'étais pas fait. C'est Bleuler qui s'en chargea en 1911, dans son livre *Die Psychoanalyse Freuds, Verteidigung und kritische Bemerkungen,* et s'en acquitta de la manière la plus honorable. Dire du bien de ce travail, dont l'auteur

dirige les critiques contre les deux parties, serait si naturel de ma part, que je m'empresse de dire ce que j'ai à lui reprocher. Je lui trouve toujours une certaine partialité, l'auteur se montrant trop indulgent pour les fautes et erreurs des adversaires, trop sévère pour celles des partisans. C'est ce qui explique, à mon avis, pourquoi le jugement d'un psychiatre de la valeur de Bleuler, d'un savant d'une compétence et d'une indépendance intellectuelle aussi incontestables, est resté sans aucune influence sur ses confrères. Je n'apprendrai certes rien de nouveau à l'auteur de *l'Affectivité* (1906) en lui disant que l'influence exercée par un travail dépend moins de la valeur des arguments qu'il contient que de la nature de son ton affectif. Quant à l'influence que Bleuler pouvait exercer, non plus sur les psychiatres purs, mais sur les partisans de la psychanalyse, il l'a lui-même détruite plus tard, en révélant dans sa *Kritik der Freudschen Theorie* (1913) l'envers de son attitude à l'égard de la psychanalyse. Dans cet ouvrage, il laisse si peu de choses de l'édifice de la théorie psychanalytique que les adversaires de celle-ci ne pouvaient qu'être enchantés du renfort qu'il leur fournissait ainsi. Or, dans les condamnations qu'il formule, Bleuler, au lieu d'invoquer de nouveaux arguments ou de nouvelles observations, ne fait valoir que l'état de sa propre connaissance du sujet, connaissance dont, contrairement à ce qu'il avait fait dans les travaux antérieurs, il ne songe plus à avouer l'insuffisance. Cette fois, la psychanalyse était menacée de subir une perte douloureuse. Mais dans son dernier ouvrage *(Die Kritiken der Schizophrenie,* 1914*),* à propos duquel on lui avait reproché d'avoir introduit la psychanalyse dans un livre sur la schizophrénie, Bleuler se réfugie dans ce qu'il appelle lui-même la « présomption »: « Mais à présent, dit-il, je suis décidé à me montrer présomptueux : j'estime que toutes les psychologies qui nous ont été offertes jusqu'à ce jour pour l'explication des liens qui relient les uns aux autres les symptômes et les maladies psychogéniques ont à peu près échoué dans leur tâche, mais que la psychologie des profondeurs *(Tiefenpsychologie)* constitue un fragment de la

psychologie qui reste à créer et dont le médecin a besoin pour comprendre ses malades et les traiter rationnellement. Je pense même avoir fait, dans mon livre sur la schizophrénie, un pas (encore peu appréciable, si l'on veut) vers cette compréhension. Les deux premières déclarations sont certainement exactes ; en avançant cette dernière, il se peut que je commette une erreur. »

Comme la « psychologie des profondeurs » ne signifie au fond pas autre chose que la psychanalyse, nous pouvons pour le moment nous contenter de cet aveu.

Mach es kurz !

Am Jüngsten Tag ist's nur ein Furz.

(Sois bref, car le jour du jugement dernier autant en emportera le vent)

Goethe.

Chapitre 3

Deux ans après le premier congrès privé des psychanalystes, eut lieu le second, cette fois à Nuremberg (mars 1910). Dans l'intervalle entre ces deux congrès, sous l'influence de l'accueil que j'avais reçu en Amérique, en présence de l'hostilité croissante qui se manifestait contre la psychanalyse dans les pays de langue allemande et du renfort inattendu qui lui était venu de Zurich, j'avais conçu un projet que je réussis, au cours de ce deuxième congrès, à mettre à exécution avec l'aide de mon ami S. Ferenczi. Ce projet consistait à donner au mouvement psychanalytique une organisation, à transporter son centre à Zurich et à en confier la direction à un chef capable d'en assurer l'avenir. Ce projet ayant soulevé de nombreuses objections de la part de mes partisans, je vais en exposer les motifs avec quelques détails. J'espère réussir à me justifier, alors même qu'on trouverait que mon idée manquait d'opportunité.

Il m'avait semblé qu'en maintenant le centre de la psychanalyse à Vienne on ne pouvait qu'entraver le mouvement, au lieu de le favoriser. Une ville comme Zurich, placée au cœur de l'Europe et dans laquelle un professeur d'Université avait ouvert un Institut de Psychanalyse, me semblait mieux se prêter à jouer le rôle de centre du mouvement psychanalytique. Je m'étais dit, en outre, qu'un autre obstacle résidait dans ma personne : la faveur et la haine des partis l'avaient tellement déformée que personne ne savait plus

exactement à quoi s'en tenir sur mon compte. Si les uns me comparaient à Colomb, à Darwin, à Kepler, d'autres me traitaient tout simplement de paralytique général. Aussi voulais-je me mettre à l'arrière-plan, de même que je voulais éloigner la psychanalyse de la ville dans laquelle elle était née. De plus, je ne me sentais plus très jeune et voyant encore un long chemin devant moi, j'envisageais avec découragement la perspective d'avoir à assumer, sur mes vieux jours, le rôle de chef et de guide. Et cependant, me disais-je, un chef est nécessaire. Je savais trop bien quelles erreurs guettaient ceux qui s'occupaient de psychanalyse et j'espérais que beaucoup de ces erreurs pourraient être évitées s'il y avait une autorité capable de conseiller et de déconseiller. Cette autorité m'avait été échue tout d'abord, grâce à l'avance que me valaient quinze années d'expérience. Aussi voulais-je transmettre cette autorité à un homme plus jeune qui, après ma disparition, se trouvât désigné tout naturellement comme mon successeur. Cet homme ne pouvait être que C. G. Jung, car Bleuler était un contemporain, et d'autre part, Jung avait à son actif des dons de premier ordre, les contributions qu'il avait déjà fournies à la psychanalyse, sa situation indépendante et une énergie affirmée qui s'imposait à tous ceux qui l'approchaient. Il semblait, en outre, disposé à nouer avec moi des relations d'amitié et à faire abstraction, à mon égard, des préjugés de race qu'il avait professés jusqu'alors. Je ne pouvais pas prévoir alors que, malgré tout ce qui plaidait en sa faveur, mon choix se montrerait malheureux, s'étant porté sur une personne qui, incapable de supporter l'autorité d'un autre, était encore plus incapable de s'imposer elle-même comme une autorité et dont l'énergie s'épuisait dans la poursuite sans scrupules de ses intérêts personnels.

J'avais jugé nécessaire d'adopter la forme d'une association officielle, afin de prévenir les abus qui pourraient se commettre au nom de la psychanalyse, une fois qu'elle serait devenue populaire. Il fallait qu'il y eût un centre ayant le pouvoir de déclarer : toutes ces

absurdités n'ont rien à voir avec l'analyse, elles ne sont pas de la psychanalyse. Les groupes locaux dont devait se composer l'association internationale auraient eu pour mission d'enseigner la manière de pratiquer la psychanalyse et de former les médecins, en se portant pour ainsi dire garants de leur compétence. Je désirais également voir s'établir entre les partisans de la psychanalyse des relations d'amitié et de soutien mutuel, par réaction contre l'anathème que la science officielle faisait peser sur la psychanalyse et contre le boycottage des médecins pratiquant l'analyse et des établissements dans lesquels elle était pratiquée.

C'est cela, et pas autre chose, que je voulais réaliser par la fondation de l'« Association Psychanalytique Internationale ». Mais cela dépassait sans doute la mesure de ce qui était réalisable. De même que mes adversaires furent obligés de reconnaître qu'il n'était pas possible de contenir ce mouvement, je devais, de mon côté, être amené à constater l'impossibilité d'orienter ce mouvement dans la direction que je voulais lui assigner. La proposition faite par Ferenczi à Nuremberg fut bien adoptée, et Jung, nommé président, choisit comme secrétaire Ricklin ; on décida en outre la publication d'une « feuille de correspondance », destinée à assurer le contact entre le groupement central et les groupes locaux. Il fut déclaré que le but de l'Association consisterait à « cultiver et faire avancer la science psychanalytique fondée par Freud, soit en tant que psychologie, soit dans ses applications à la médecine et aux sciences morales, » ; à « favoriser l'aide mutuelle de ses membres dans leurs efforts pour acquérir et propager les connaissances psychanalytiques. » Les Viennois manifestèrent cependant au projet une vive opposition. Adler exprima dans des termes passionnés la crainte de voir s'établir une censure et une restriction de la liberté scientifique. Les « Viennois » finirent cependant par adhérer au projet, après avoir obtenu que l'association ait son siège non à Zurich, mais dans la résidence du président, qui devait être élu pour deux ans.

Au cours du Congrès même trois groupes locaux se sont constitués : celui de Berlin, sous la présidence d'Abraham, celui de Zurich dont le président venait d'être appelé à la direction centrale de l'Association, et celui de Vienne dont j'ai abandonné la direction à Adler. Un quatrième groupe, celui de Budapest, n'a pu se constituer que plus tard. Bleuler, empêché par la maladie, n'a pu assister au Congrès; après avoir soulevé quelques objections de principe contre son entrée dans l'association, il avait fini par y adhérer sur mon intervention personnelle, mais il ne tarda pas à en sortir à la suite de certains différends survenus à Zurich. Ainsi se trouva rompu le lien qui rattachait le groupe local de Zurich à l'établissement du Burghölzli.

Une autre conséquence du Congrès de Nuremberg fut la fondation du *Zentralblatt für Psychoanalyse,* dont la direction fut assumée par Adler et Stekel. Cette revue avait manifestement au début une tendance à l'opposition et devait défendre l'hégémonie de Vienne que l'élection de Jung semblait menacer. Mais lorsque les deux directeurs de la revue, ne pouvant trouver un éditeur, vinrent m'assurer de leurs intentions pacifiques, en soumettant d'avance leurs manifestations à mon droit de veto, je consentis à me charger de l'édition de ce périodique dont le premier numéro parut en septembre 1910 et auquel je pris dans la suite une part active.

Je poursuis l'histoire des congrès psychanalytiques. Le troisième eut lieu à Weimar en septembre 1911 et dépassa les deux premiers par la tenue et l'intérêt scientifique. J. Putnam, qui assista à ce congrès, exprima, à son retour en Amérique, sa satisfaction et son respect pour la *mental attitude* de ceux qui y prirent part et cita le jugement que j'aurais porté sur ces derniers : « Ils ont appris à supporter la vérité [17]. » En effet, tous ceux qui avaient l'habitude des congrès scientifiques ne purent emporter qu'une impression favorable de cette réunion de psychanalystes. Ayant moi-même dirigé

17 *On Freuds Psycho-Analytic Method and its evolution.* « Boston medical and surgical Journal », 25 janv. 1912.

les deux premiers congrès, j'avais accordé à chacun le temps voulu pour sa communication, en laissant la discussion prendre le caractère d'un intime échange d'idées. Jung, qui présida le congrès de Weimar, laissa la discussion s'engager à la suite de chaque communication, ce qui n'eut pas encore à cette époque de trop grands inconvénients.

Tout autre fut la tournure prise par le quatrième congrès, qui eut lieu à Munich en septembre 1915 et dont tous les participants gardent encore le souvenir. Il fut présidé par Jung, qui se montra peu courtois et peu correct ; les auteurs des communications ne disposaient que d'un temps limité, les discussions, par leur longueur, faisaient oublier les communications. Le hasard qui arrange souvent les choses d'une façon malicieuse, avait voulu que le méchant Hoche fixât son domicile dans la maison même où les analystes tenaient leurs assises. Il put ainsi se convaincre à quel point était absurde sa définition des psychanalystes « une secte fanatique obéissant à son chef ». À la suite de négociations pénibles et peu réjouissantes, Jung fut réélu président de l'Association Psychanalytique Internationale, fonctions qu'il n'hésita pas à accepter, bien que les deux cinquièmes des votants lui eussent refusé leur confiance. On se sépara, sans grande envie de se revoir.

La composition de l'Association Psychanalytique Internationale fut, à l'époque du Congrès, la suivante : les groupes locaux de Vienne, Berlin et Zurich étaient constitués depuis le Congrès de Nuremberg (1910) ; en mai 1911 fut fondé un groupe à Munich, sous la présidence du Dr L. Seif ; au cours de la même année se constitua le premier groupe local américain, sous le titre : « The New York Psychoanalytic Society », présidé par Brill. Au cours du congrès de Weimar fut autorisée la fondation d'un deuxième groupe américain qui, constitué dans le courant de l'année suivante, sous le titre : « American Psychoanalytic Association », comprenait des membres habitant le Canada et diverses régions de l'Amérique et avait pour

président J. Putnam et pour secrétaire E. Jones. Peu de temps avant le Congrès de Munich (1913), se constitua le groupe local de Budapest, sous la présidence de Ferenczi. Peu de temps après, Jones, qui était venu habiter Londres, fonda le premier groupe anglais. Il va sans dire que pour avoir une idée exacte de l'importance numérique des disciples et partisans de la psychanalyse, il faut tenir compte également de ceux, et ils sont nombreux, qui ne faisaient partie d'aucun de ces huit groupes locaux.

Le développement de la littérature psychanalytique périodique mérite également une brève mention. La première publication mise au service de la psychanalyse avait pour titre : *Schriften zur angewandten Seelenkunde.* C'était une publication paraissant à des intervalles irréguliers, depuis 1907. Dans cette collection parurent des travaux de Freud (N° 1 et 7), de Ricklin, Jung, Abraham (Nos 4 et 11), de Rank (N° 5 et 13), de Sadger, Pfister, M. Graf, Jones (N° 10 et 14), de Storfer et Von Hug-Hellmuth [18]. La fondation de la revue *Imago,* dont nous parlerons plus loin, a fait un certain tort à cette forme de publication. À la suite de la réunion de Salzbourg (1908), fut fondé le *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen,* dont Jung est resté rédacteur en chef pendant 5 ans; il est reparu sous une nouvelle direction et avec un titre quelque peu modifié : *Jahrbuch der Psychoanalyse.* Cessant d'être des Archives destinées à recueillir des travaux didactiques, il s'attache à faire ressortir la portée et les possibilités d'application de tous les procédés et de toutes les acquisitions de la psychanalyse. Le *Zentrablatt für Psychoanalyse,*dont le projet avait été conçu par Adler et Stekel, après la fondation de l'Association Internationale (Nuremberg 1910), a eu une existence très agitée. Déjà le N° 10 du premier volume annonçait en première page qu'à la suite d'un désaccord scientifique, surgi entre le Dr Alfred Adler et l'éditeur, le premier avait pris la décision de se séparer de bon gré de la

18 Dans la même collection ont paru plus tard des travaux de Sadger (Nos 16 et 18) et Kielhoz (No 17).

rédaction. Le Dr Stekel resta donc le seul rédacteur (été 1911). Au cours du Congrès de Weimar, le *Zentralblatt* fut élevé à la dignité d'organe officiel de l'Association Internationale, et il fut décidé qu'il serait adressé à tous les membres de cette Association, moyennant une augmentation de la cotisation annuelle. À partir du N° 3 de la deuxième année (hiver 1912), Stekel devint le seul rédacteur responsable du contenu des travaux publiés par le *Zentralblatt. Du* fait de son attitude, qu'il m'est impossible de livrer à la publicité, je me vis obligé de renoncer à mon rôle d'éditeur et de pourvoir en toute hâte la psychanalyse d'un nouvel organe : l'Internationale *Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse.* Grâce aux efforts de presque tous les collaborateurs et du nouvel éditeur, H. Heller, la première livraison de ce périodique put paraître en janvier 1913 et s'affirmer comme l'organe officiel de « l'Association Psychanalytique Internationale », à la place de la *Zeitschrift.*

Entre-temps, au début de 1912, le docteur Hanns Sachs et le docteur Otto Rank fondèrent une nouvelle revue, *Imago,* consacrée uniquement aux applications de la psychanalyse aux sciences morales. *Imago* est suivie avec un intérêt croissant, même par des lecteurs étrangers à l'analyse médicale proprement dite [19].

En plus de ces quatre périodiques *(Schrifien zur angewandten Seelenkunde, Jahrbuch, Internationale Zeitschrift, Imago),* d'autres périodiques allemands et étrangers publient des travaux qui méritent d'être rangés dans la littérature psychanalytique. Le *Journal of abnormal Psychology,* publié par Morton Prince, contient généralement d'excellents travaux analytiques qui en font le principal représentant de la littérature analytique américaine. En hiver 1913, White et Jelliffe, de New York, fondèrent une revue exclusivement consacrée à la psychanalyse *(The Psycho-analytic*

19 Ces deux publications ont été reprises en 1919 par l'« Internationaler psychoanalytische Verlag ». À partir du VIe volume le mot «ärztliche » (médicale) a disparu du titre de l'« Internationale Zeitschr. f. Psychoanalyse ».

Review), revue dont le besoin se faisait sentir, étant donné que la plupart des médecins américains s'intéressant à l'analyse ignorent ou ne possèdent qu'insuffisamment la langue allemande [20].

Et maintenant, il me reste à parler de deux défections qui se sont produites dans les rangs des psychanalystes, la première entre la fondation de l'Association (1910) et le Congrès de Weimar (1911), la seconde après ce Congrès, pour ne devenir publique qu'à Munich (1913). Les déceptions qu'elles m'ont causées auraient pu être évitées, si l'on avait davantage tenu compte de ce qui se passe chez les sujets soumis au traitement analytique. J'avais toujours admis que le premier contact avec les pénibles vérités révélées par l'analyse était de nature à rebuter, à donner envie de fuir; et je n'ai cessé de proclamer que le degré de compréhension de chacun est en rapport étroit avec ses propres refoulements (et avec les résistances qui les maintiennent), qui l'empêchent de dépasser dans l'analyse un point déterminé. Mais ce que je n'aurais jamais cru possible, c'est que quelqu'un, après avoir poussé sa compréhension de l'analyse jusqu'à une certaine profondeur, pût renoncer à ce qu'il avait acquis sous ce rapport, voire le perdre. Et pourtant, l'expérience quotidienne des malades nous a montré la possibilité de la perte totale de la connaissance analytique, sous l'influence d'une résistance un peu forte émanant d'une couche plus profonde. C'est ainsi qu'après avoir rendu compréhensibles à un malade, par un travail pénible, certaines données analytiques plus ou moins importantes et avoir réussi à lui apprendre à les manier comme des choses familières, lui appartenant en propre, nous constatons, à un moment donné, que, sous l'influence d'une nouvelle résistance, il perd tout ce qu'il avait acquis et appris et se met en état de défense comme aux plus beaux jours de son noviciat. J'ai eu l'occasion de m'apercevoir qu'à ce point de vue, les psychanalystes peuvent se comporter comme les malades soumis à l'analyse.

20 En 1920, E. Jones fonda l'« International JournaI of Psycho-Analysis », périodique destiné à l'Amérique et à l'Angleterre.

Écrire l'histoire de ces deux défections n'est une tâche ni facile, ni enviable, car, d'une part, je n'y suis pas poussé par des mobiles personnels suffisamment intenses (je ne m'attendais pas à de la reconnaissance et je ne suis guère rancunier) et, d'autre part, je sais fort bien qu'en l'écrivant je m'expose aux invectives d'adversaires peu scrupuleux et offre aux ennemis le spectacle tant désiré par eux de « psychanalystes qui s'entre-dévorent ». Je m'étais imposé la règle (en tâchant de m'y conformer le plus strictement possible) de ne pas discuter avec mes adversaires en dehors de l'analyse ; et voilà que je me vois obligé d'engager la bataille contre d'anciens partisans ou contre ceux qui voudraient encore aujourd'hui se faire passer pour des partisans. Mais je n'ai pas le choix : me taire, serait adopter une attitude de paresse ou de lâcheté et nuirait davantage à la cause que la mise au jour de la plaie. Je n'apprendrai certes rien aux gens informés en disant que des troubles et malentendus analogues se produisent également dans d'autre mouvements scientifiques. Seulement, ailleurs on sait peut-être mieux les cacher, tandis que la psychanalyse, qui s'élève contre tous les mensonges conventionnels, veut être sincère, même dans des circonstances comme celles-ci.

Un autre inconvénient, assez grave, réside dans le fait que je ne puis m'empêcher, pour éclairer l'attitude des deux dissidents, de recourir à l'analyse. Or l'analyse ne se laisse pas employer comme une arme de polémique ; elle suppose le consentement de la personne dont on veut faire l'analyse et, entre l'analyste et l'analysé, des rapports de supérieur à subordonné. Il en résulte que celui qui entreprend une analyse dans un but polémique doit s'attendre à ce que l'analysé retourne contre lui l'arme de l'analyse et que la discussion prenne une tournure mettant une tierce personne impartiale dans l'impossibilité absolue de se faire une conviction. Je réduis donc au minimum l'emploi de l'analyse et, avec elle, l'indiscrétion et l'attitude agressive à l'égard de mes adversaires, et

j'avertirai en outre mes lecteurs que je ne conçois nullement le procédé auquel j'entends avoir recours comme une critique scientifique. Il ne m'importe guère de savoir ce qu'il peut y avoir de vrai dans les théories dont j'attaque les auteurs et je ne me propose pas de les réfuter. Je laisse cette tâche à d'autres psychanalystes compétents qui, d'ailleurs, s'en sont déjà acquittés en partie. Je veux seulement montrer que (et sur quels points) ces théories constituent la négation de la psychanalyse et n'ont pas le droit de s'abriter derrière ce nom. Et si j'ai besoin de l'analyse, c'est pour montrer de quelle manière ces déviations de l'analyse peuvent se produire chez les analystes.

Mais je serai bien obligé, pour les points sur lesquels portent les divergences, de recourir à des remarques critiques pour défendre le bon droit de la psychanalyse. Le premier objectif de la psychanalyse avait consisté à obtenir l'explication des névroses. Prenant pour point de départ les faits de la résistance et du transfert, nous avons réussi, en tenant compte du troisième fait constitué par l'amnésie, à établir la théorie du refoulement, à montrer le rôle que les pulsions sexuelles et l'inconscient jouent dans les névroses. La psychanalyse n'a jamais eu la prétention de donner une théorie complète de la vie psychique de l'homme en général : elle demandait seulement qu'on utilisât ses données pour compléter et corriger celles qui avaient été acquises et obtenues par d'autres moyens. La théorie d'Alfred Adler va bien au-delà de ce but, puisqu'elle ambitionne de fournir, avec l'explication des névroses et psychoses de l'homme, celle de son comportement et de son caractère. Je dirai même qu'elle est tout autre chose qu'une théorie des névroses, qu'elle affecte cependant, en raison de ses origines, de mettre toujours au premier rang. J'ai eu, pendant de nombreuses années, l'occasion d'étudier le Dr Adler et je n'ai jamais refusé de reconnaître en lui un homme très doué, mais ayant l'esprit tourné plus particulièrement vers la spéculation. Pour donner une idée des

soi-disant « persécutions » dont il aurait été victime de ma part, je rappellerai qu'à la suite de la fondation de l'Association Internationale, je lui avais confié la direction du groupe viennois. Ce n'est qu'en cédant aux pressantes instances de tous les membres de l'Association que j'avais pris la décision de me charger de nouveau de la présidence des séances scientifiques. M'étant aperçu qu'il était peu apte à manier et à utiliser les matériaux fournis par l'inconscient, je m'étais consolé en me disant qu'il saurait du moins découvrir les rapports existant entre la psychanalyse, d'une part, la psychologie et les bases biologiques des instincts, d'autre part, attente que ses précieuses études sur l'infériorité organique semblaient justifier dans une certaine mesure.

Il entreprit, en effet, quelque chose dans ce genre, mais il le fit de telle sorte qu'on aurait dit (pour me servir de son propre jargon) qu'il visait avant tout à prouver que la psychanalyse avait tort sur tous les points et que c'est seulement sa crédulité à l'égard des récits donnés par les névrosés qui lui faisait attacher une telle importance aux pulsions sexuelles. Je puis également divulguer les motifs personnels de son attitude, étant donné qu'il a pris soin d'en faire part lui-même à un certain nombre de membres du groupe viennois. « Croyez-vous qu'il me soit si agréable de végéter toute ma vie dans votre ombre? » Je ne trouve nullement blâmable qu'un jeune homme avoue ouvertement son ambition, que ses travaux avaient déjà fait deviner. Mais on a beau être ambitieux, on n'en doit pas moins se garder de devenir ce que les Anglais appellent *unfair* (mot destiné à caractériser une attitude pour laquelle les Allemands possèdent une qualification beaucoup plus grossière). Malheureusement, Adler n'a pas su éviter cette attitude, dont la preuve nous est fournie par les innombrables petites méchancetés dont ses travaux fourmillent et par ses prétentions démesurées à la priorité. Ne l'avons-nous pas entendu directement, dans les séances de l'Association Psychanalytique de Vienne, revendiquer la priorité de la conception

de l' « unité des névroses », et de la conception « dynamique » de ces dernières. Grande fut alors ma surprise, car j'avais toujours cru avoir moi-même établi ces principes, alors qu je ne connaissais pas encore Adler.

Cette soif d'Adler de s'assurer une place au soleil a d'ailleurs eu une conséquence dont la psychanalyse ne peut que se féliciter. Lorsque, nos divergences scientifiques étant devenues irrémédiables, j'ai engagé Adler à résigner ses fonctions de rédacteur du *Zentralblatt,* il démissionna également de l'Association et fonda une nouvelle société à laquelle il donna tout d'abord le nom, d'un goût douteux, de « société pour la *libre* psychanalyse ». Or, les gens dans la rue, étrangers à la psychanalyse, sont aussi peu capables d'apercevoir les différences qui existent entre deux psychanalystes que nous autres Européens de reconnaître les nuances particulières de deux physionomies chinoises. La psychanalyse « libre » resta donc à l'ombre de la psychanalyse « orthodoxe », « officielle » et fut considérée comme une dépendance de celle-ci. Mais voici qu'Adler, faisant un pas de plus, dont nous devons lui être reconnaissant, rompt ses dernières attaches avec la psychanalyse et en distingue sa propre doctrine : la « psychologie individuelle ». Il y a de la place pour tout le monde sur la planète, et il est permis à chacun, qui s'en sent capable, de s'y mouvoir librement ; mais il est impossible de continuer à habiter sous le même toit, lorsqu'on a cessé de se comprendre et de se supporter. La «psychologie individuelle » d'Adler constitue aujourd'hui une des nombreuses orientations psychologiques opposées à la psychanalyse et ne mérite pas que nous portions un intérêt quelconque à son développement.

La théorie d'Adler a été dès le début un « système », et c'est ce que la psychanalyse avait toujours soigneusement évité. Elle nous offre en même temps un excellent exemple d' « élaboration secondaire », dans le genre de celle que la pensée éveillée effectue sur les matériaux fournis par les rêves. Dans le cas d'Adler, les

matériaux des rêves sont remplacés par ceux fournis par les études psychanalytiques, envisagés principalement du point de vue du *moi,* ramenés aux catégories inhérentes au *moi,* traduits et utilisés conformément à ces catégories et, exactement comme dans la formation de rêve, mal compris. Aussi la théorie d'Adler est-elle moins caractérisée par ce qu'elle affirme que par ce qu'elle nie et elle se compose de trois éléments, d'une valeur très inégale : de bonnes contributions à la psychologie du *moi*, de traductions superflues, mais à la rigueur admissibles, des faits analytiques dans un nouveau jargon, et de déformations et d'interprétations arbitraires de ces faits lorsqu'ils ne s'accordent pas avec les prémisses du *moi*. Pour ce qui est des éléments de la première de ces catégories, la psychanalyse n'a jamais songé à les méconnaître, bien qu'elle n'ait pas cru devoir leur prêter une attention particulière : il lui importait davantage de montrer que des éléments libidinaux étaient inhérents a toutes les aspirations du *moi*. La théorie d'Adler, au contraire, insiste davantage sur les éléments égoïstes inhérents aux impulsions libidinales, point de vue qui pourrait être fécond si Adler ne l'utilisait à chaque instant pour nier l'impulsion libidinale, au profit des éléments impulsifs du *moi*. Ce faisant, il procède comme tous nos malades et comme notre pensée consciente en général, c'est-à-dire en ayant recours à ce que Jones appelle la rationalisation, afin de dissimuler le mobile inconscient. Sous ce rapport, Adler est conséquent au point de déclarer que l'intention de se poser devant la femme en maître, d'être *en haut,* constitue le principal ressort de l'acte sexuel. J'ignore s'il a osé exprimer ces énormités dans ses livres.

La psychanalyse a reconnu de bonne heure que tout symptôme névrotique n'existait qu'à la faveur d'un compromis. Il doit, de ce fait, satisfaire d'une façon quelconque aux exigences du moi en butte à ses tendances refoulées, présenter un avantage, offrir une possibilité d'utilisation efficace, faute de quoi il subirait le sort de la

pulsion primitive refoulée. Le terme « maladie profitable » exprime assez bien cette situation ; on serait, en outre, autorisé à faire une distinction entre le profit pour ainsi dire primaire dont le malade bénéficie lors de l'apparition du symptôme, et un profit « secondaire » qui résulte de ce que le symptôme, s'il veut s'affirmer, est obligé de se combiner à d'autres intentions du moi, de prendre appui sur elles.

Que la diminution de ce profit ou sa disparition, à la suite d'un changement réel, constitue un des mécanismes par lesquels le malade guérit de son symptôme, c'est là encore un fait depuis longtemps familier à la psychanalyse. Or, la théorie d'Adler met un accent particulier sur ces détails faciles à établir et à constater, sans s'apercevoir le moins du monde que, dans un nombre incalculable de cas, le moi fait de la nécessité vertu en se complaisant, à cause de l'utilité qui s'y rattache, au symptôme, souvent des plus indésirables, qui s'est imposé à lui, comme lorsqu'il accepte l'angoisse comme moyen de sécurité. Le moi joue dans ces cas le même rôle que le clown de cirque qui, par ses gestes, cherche à persuader l'assistance que tous les changements qui se produisent dans le manège sont des effets de sa volonté et de ses commandements. Seulement, il ne réussit à convaincre que la partie enfantine de l'assistance.

Quant au deuxième élément constitutif de la théorie adlérienne, la psychanalyse ne peut qu'y souscrire comme étant son bien propre. Il ne s'agit, en effet, pas d'autre chose que de données psychanalytiques que, pendant les dix années de travail commun, l'auteur a puisées aux sources accessibles à tout le monde et qu'il voudrait faire accepter comme ses découvertes personnelles, à la faveur d'un simple changement de terminologie. Je suis tout disposé à admettre que le mot « garantie » est meilleur que celui de « moyen de sûreté » que j'employais moi-même, mais je ne trouve pas que cette substitution d'un mot à un autre implique un changement de signification. On retrouverait, de même, dans les affirmations

d'Adler, une foule de choses depuis longtemps connues, si à la place des mots « fictif » et « fiction », avec le verbe formé de la même racine [21], on remettait les mots plus anciennement employés, liés au concept de « phantasme » (« imagination »). La psychanalyse aurait le droit d'insister sur cette identité, alors même que nous ne saurions pas que l'auteur a, pendant de nombreuses années, puisé dans ses matériaux et participé au travail commun.

C'est par sa troisième partie, par les nouvelles interprétations et les déformations des faits analytiques gênants, que la théorie adlérienne, en tant que « psychologie individuelle », se sépare définitivement de la psychanalyse. L'idée sur laquelle repose le système d'Adler est que c'est la tendance de l'individu à s'affirmer, que c'est sa « volonté de puissance » qui, dans la conduite de la vie, dans le caractère et dans la névrose, s'expriment impérieusement sous la forme de la « protestation virile ». Or, cette protestation, à laquelle Adler attribue le rôle de moteur principal, n'est au fond pas autre chose que les tendances refoulées qu'Adler détache de leur mécanisme psychologique, en les sexualisant, ce qui ne cadre guère avec sa prétention d'avoir dépouillé la sexualité du rôle que la psychanalyse lui assigne dans la vie psychique. La protestation virile existe certainement, mais pour en faire le moteur du devenir psychique, il faut traiter l'observation comme un simple tremplin qu'on abandonne pour s'élever plus haut. Prenons, à titre d'exemple, une des principales modalités du désir infantile, celle qui résulte de l'observation par l'enfant de rapports sexuels entre adultes. L'analyse de personnes obligées par la suite de venir solliciter des soins médicaux, révèle qu'à ce moment-là deux désirs s'étaient emparés du jeune spectateur : le désir (s'il s'agit d'un garçon) de se trouver à la place de l'homme jouant le rôle actif, et le désir opposé de s'identifier à la femme réduite à un rôle passif. Ces deux désirs épuisent les possibilités de plaisir liées à la situation. Seul le premier se laisse subordonner à la situation virile, à supposer que cette

21 « Fingiert » en allemand (« fiktiv »; « fiktion »).

notion ait, en général, un sens quelconque. Le deuxième, dont le sort n'intéresse pas Adler ou qu'il ignore, est cependant celui qui est appelé à jouer un rôle beaucoup plus important dans la future névrose éventuelle. Adler enferme le moi dans un égoïsme tellement farouche, le rejette dans un isolement tellement jaloux qu'il croit ne devoir tenir compte que des pulsions qui lui conviennent et auxquelles il acquiesce ; aussi la névrose, dans laquelle les impulsions s'opposent au moi, dépasse-t-elle l'horizon de notre auteur.

Mais où Adler s'écarte le plus gravement de la réalité révélée par l'observation et se rend coupable de la plus grave confusion mentale, c'est lorsqu'il essaie, conformément à l'une des règles fondamentales de la psychanalyse, de rattacher le principe même de sa théorie à la vie psychique de l'enfant. Il confond, en cette occasion, de la façon la plus inextricable et la plus inexcusable, les sens biologique, social et psychologique des mots « masculin » et « féminin ». Et il est impossible d'admettre (et au besoin l'observation s'y opposerait) que l'enfant, de sexe masculin ou féminin, fasse reposer toute sa conception de la vie sur la dépréciation de la femme et se donne pour ligne directrice le désir : « je veux devenir un homme au sens plein du mot ». Au début, l'enfant n'a pas la moindre idée des différences sexuelles ; il est plutôt convaincu que les deux sexes possèdent le même organe génital (mâle) ; ses premières méditations sexuelles ne portent en aucune façon sur les différences sexuelles, et l'idée de l'infériorité sociale de la femme lui est totalement étrangère. Nombreuses sont les femmes dans la névrose desquelles le désir d'être un homme ne joue aucun rôle. Quant à la protestation virile, elle se laisse ramener facilement aux troubles apportés dans le narcissisme primitif par la menace de castration, autrement dit par les premiers obstacles qui s'opposent à l'activité sexuelle. Toutes les discussions sur l'étiologie des névroses prendront fin le jour où l'on aura décidé de les

transporter sur le terrain des névroses infantiles. Il suffit de faire une analyse consciencieuse et détaillée d'une névrose de la première enfance pour voir se dissiper toutes les erreurs relatives à l'étiologie des névroses et tous les doutes concernant le rôle des pulsions sexuelles. Aussi Adler a-t-il été obligé, dans son compte rendu critique du travail de Jung, *Konflikle der Kindlichen Seele,* d'insinuer que les matériaux se rapportant à ce cas « ont bien pu recevoir du père » le caractère d'ensemble [22].

Je n'insisterai pas davantage sur le côté biologique de la théorie d'Adler et je ne chercherai pas à examiner si c'est l'infériorité organique objective ou le sentiment subjectif de cette infériorité (impossible de se prononcer sur cette question) qui constitue la base du système adlérien. Disons seulement que, dans la conception d'Adler, la névrose n'apparaît que comme un effet secondaire d'une dégénérescence générale alors que l'observation nous enseigne qu'il existe un nombre incalculable de gens laids, difformes, contrefaits, présentant la plus profonde misère physiologique et qui ne songent pas à réagir à leurs défauts et infériorités par des névroses. Je laisse également de côté l'intéressant expédient qui consiste à confondre le sentiment d'infériorité avec le sentiment d'infantilisme. Cet expédient nous montre sous quel avatar le facteur « infantilisme », qui joue un si grand rôle dans l'analyse, reparaît dans la psychologie individuelle. Mais je tiens, en revanche, à dire que toutes les acquisitions psychologiques de la psychanalyse s'évanouissent chez Adler. Dans le *Tempérament nerveux* [23]*,* l'inconscient apparaît encore comme une curiosité psychologique, sans aucun rapport avec l'ensemble du système. Logique avec lui-même, il a déclaré plus tard que peu lui importait de savoir si une représentation est consciente ou inconsciente. Pour ce qui est du refoulement, il n'y a jamais rien compris. Dans le compte rendu qu'il fit d'une communication à la société de Vienne (février 1911), nous lisons : « Dans un cas, l'auteur

22 «Zentralblatt f. Psychoanalyse », Vol. 1, p. 122.

23 Traduction française, Payot, Paris.

montre que le malade n'a ni refoulé sa libido, contre laquelle il cherchait constamment à se préserver, ni etc. [24] » Quelque temps après, il argumenta ainsi au cours d'une discussion qui eut lieu à Vienne : « Si vous demandez d'où vient le refoulement, on vous répond qu'il est un effet de la civilisation ; et si vous demandez d'où vient la civilisation, on vous répond qu'elle est un produit du refoulement. Vous le voyez : on ne saurait mieux jongler avec les mots. » En appliquant à ce dilemme une partie seulement de l'ingéniosité qu'il avait mise à défendre son « tempérament nerveux », Adler aurait sûrement trouvé le moyen d'en sortir. Il se serait aperçu que, d'une part, la civilisation repose sur les refoulements opérés par des générations antérieures et que, d'autre part, à chaque nouvelle génération incombe la tâche de maintenir et de conserver cette civilisation, en s'imposant les mêmes refoulements. Je connais le cas d'un enfant qui se croyait mystifié et se mettait à crier, parce qu'à sa question : « D'où viennent les œufs ? », on lui répondait : « Des poules » et que lorsqu'il demandait d'où venaient les poules, on lui répondait : « Des œufs. » Et, cependant, on était loin de jongler avec les mots, et ce qu'on disait à l'enfant était parfaitement exact.

Tout ce qu'Adler a écrit sur le rêve, ce Schibboleth de la psychanalyse, demeure non moins mesquin et vide. Il voyait tout d'abord dans le rêve le remplacement de la ligne féminine par la ligne masculine, ce qui ne signifie au fond pas autre chose qu'une simple traduction par les mots « protestation virile » de la théorie qui caractérise le rêve, en disant qu'il représente une réalisation de désirs. Plus tard, il trouve que ce qui constitue l'essence du rêve, c'est le fait que l'homme obtient dans le rêve inconsciemment ce qui lui est refusé à l'état conscient. A. Adler encore revient la priorité de la confusion entre le rêve et les idées latentes du rêve, confusion sur laquelle repose sa théorie de la « tendance prospective ». C'est après lui que Maeder s'est engagé dans la même voie. En opérant cette

24 « Korrespondenzblatt », N° 5, Zurich, avril 1911.

confusion, on ferme volontiers les yeux sur le fait que toute interprétation d'un rêve (lequel ne présente en général rien de compréhensible, lorsqu'on ne considère que son contenu manifeste) repose sur les règles et principes mêmes dont on conteste la valeur et les résultats. En ce qui concerne la résistance, Adler trouve seulement à dire qu'elle sert au malade à faire opposition au médecin. Sans doute, mais autant dire : la résistance sert à assurer la résistance. Mais d'où vient la résistance et comment se fait-il que ses manifestations viennent toujours si à propos, pour servir les intentions du malade ? Ces questions, l'auteur les laisse de côté, comme étant sans intérêt pour le moi. Il ne s'occupe pas davantage des mécanismes de détail des phénomènes et des symptômes, des causes qui déterminent la variété des malades et des manifestations morbides : peu lui importent et ces mécanismes et ces causes pourvu que les uns et les autres, quelle qu'en soit la nature, servent à faire naître la protestation virile, l'affirmation de soi-même, l'élévation de la personnalité. Le système est achevé dans toutes ses parties, il a valu à son auteur un énorme travail de ré-interprétation de données et constatations anciennes, mais ne contient pas une seule observation nouvelle. Je crois avoir montré qu'il n'a rien de commun avec la psychanalyse.

L'idée de la vie, telle qu'elle se dégage du système d'Adler, repose tout entière sur la reconnaissance du rôle prédominant, sinon exclusif, des instincts d'agressivité. Elle n'accorde aucune place à l'amour. On pourrait trouver étonnant qu'une conception du monde aussi décourageante ait pu trouver bon accueil ; mais on ne doit pas oublier que, pliant sous le joug de ses besoins sexuels, l'humanité est prête à accepter n'importe quoi, pourvu qu'on fasse miroiter devant ses yeux la perspective d'une « défaite de la sexualité ».

La défection d'Adler eut lieu avant le Congrès de Weimar, en 1911. Après cette date se produisit la défection suisse. Fait assez singulier, elle eut pour premiers indices certaines allusions faites par

Ricklin dans des articles de vulgarisation, publiés en Suisse, allusions grâce auxquelles les profanes apprirent avant les spécialistes que la psychanalyse avait réussi à se débarrasser de certaines erreurs regrettables, faites pour la discréditer. Dans une lettre qu'il m'a adressée d'Amérique, en 1912, Jung se vantait d'avoir, par les modifications qu'il avait fait subir à la psychanalyse, vaincu la résistance qu'elle rencontrait de la part d'un grand nombre de personnes qui, jusqu'alors, n'avaient rien voulu en savoir. Je lui ai répondu que je ne voyais là aucun titre de gloire, que plus il sacrifierait de vérités si péniblement acquises par la psychanalyse, plus il la rendrait acceptable au grand publie. Or, la modification dont les Suisses s'enorgueillissaient tant consistait précisément à diminuer théoriquement la valeur et l'importance dit facteur sexuel. J'avoue avoir vu dès le début dans « ce progrès » une concession excessive et dangereuse aux exigences de l'actualité.

Les deux mouvements rétrogrades, en dissidence avec la psychanalyse, dont j'ai maintenant a établir le parallèle, se ressemblent encore en ce que, pour gagner la faveur du public, ils mettent en avant certaines considérations d'un ordre élevé, affectent d'envisager les choses *sub specie aeternitatis.* Adler proclame la relativité de toute connaissance et le droit de la personnalité de façonner en artiste les matériaux fournis par la science. Jung insiste sur le droit historique de la jeunesse de secouer les chaînes que voudrait lui imposer la vieillesse tyrannique, immobilisée dans ses conceptions rigides. Ces arguments appellent quelques mots d'objection. La relativité de la connaissance est une exigence qu'on peut opposer à n'importe quelle science, au même titre qu'à la psychanalyse. Elle est un produit de certains courants réactionnaires de notre temps, hostiles à la science, et ceux qui la formulent veulent se donner un air de supériorité qui ne nous convient pas. Aucun de nous ne peut prévoir le jugement définitif que l'humanité portera sur nos efforts théoriques. Nous connaissons des exemples où l'attitude

négative de trois générations à l'égard de certaines vérités a été désavouée par la quatrième, qui s'est inclinée devant ces mêmes vérités. Il ne reste donc à chacun, après avoir prêté toute son attention aussi bien à sa propre voix critique qu'à celle de ses adversaires, qu'à défendre de toutes ses forces ses convictions fondées sur l'expérience. Nous devons nous contenter d'être en règle avec notre conscience et nous n'avons pas à assumer le rôle de justicier qui doit être réservé à un avenir très lointain. Rien de plus dangereux que de vouloir introduire l'arbitraire personnel dans les choses scientifiques. C'est en obéissant à cet arbitraire qu'on voudrait contester la valeur scientifique de la psychanalyse, valeur que nos considérations précédentes réduisent d'ailleurs à ses justes proportions. Celui qui tient en estime la pensée scientifique cherchera plutôt les moyens et les méthodes propres à diminuer autant que possible l'action de l'arbitraire artistique et personnel là où ce facteur joue encore un trop grand rôle. Au reste, ne nous dissimulons pas que c'est perdre son temps que de se dépenser en efforts de défense. Adler lui-même ne prend pas ses arguments au sérieux ; ils sont destinés à atteindre l'adversaire, mais respectent ses propres théories. Ils n'ont pas empêché les partisans d'Adler de le fêter comme un Messie dont l'apparition a été annoncée à l'humanité impatiente par tant et tant de précurseurs. Or, rien de moins relatif qu'un Messie.

L'argument de Jung, *ad captandam benevolentiam*, repose sur la prémisse optimiste d'après laquelle le progrès de l'humanité, de la civilisation, de la science aurait toujours suivi une ligne droite, ininterrompue. Comme s'il n'y avait jamais eu d'épigones, comme s'il n'y avait pas eu de révolutions suivies de réaction et de restauration, comme si l'histoire n'avait pas connu de générations ayant, par un mouvement rétrograde, renoncé aux conquêtes des générations antérieures. En se rapprochant du point de vue de la foule, en renonçant à certaines nouveautés mal accueillies par elle, parce que

désagréables ou peu flatteuses, en corrigeant la psychanalyse dans le sens que nous savons, Jung nous donne l'impression d'avoir voulu faire autre chose qu'accomplir un geste juvénile et libérateur. Après tout, si l'on veut savoir si un geste est juvénile, il faut considérer non les années de son auteur, mais le caractère même de l'acte.

Des deux mouvements qui nous intéressent ici, celui inauguré par Adler est certainement le plus significatif ; radicalement faux, il se distingue cependant par sa structure logique et par sa cohésion. Il repose toujours sur une théorie des instincts. La modification introduite par Jung a, au contraire, rompu les liens qui existent entre les phénomènes et la vie instinctive ; elle est d'ailleurs, et c'est ce qu'ont déjà relevé ses critiques (Abraham, Ferenczi, Jones), tellement confuse, obscure, embrouillée qu'il n'est pas facile de savoir quelle attitude on doit adopter à son égard. Par quelque côté que vous l'abordiez, vous devez vous attendre à ce qu'on déclare que vous l'avez mal comprise, et on ne sait jamais ce qu'il faut faire, comment on doit s'y prendre, pour la comprendre d'une façon correcte et adéquate. Elle se présente elle-même sous des aspects multiples et variés, tantôt comme une «très légère divergence qui ne mérite pas tout le bruit qu'on a fait autour d'elle » (Jung), tantôt comme un évangile nouveau, inaugurant une ère nouvelle dans la psychanalyse, voire une conception du monde nouvelle pour le reste de l'humanité.

En présence des contradictions qu'on constate entre différentes manifestations, publiques et privées, de Jung, on est en droit de se demander quelle est la part dans tout cela de la confusion qui règne dans son propre esprit et dans celui de ceux qui le suivent et quelle est la part du manque de loyauté scientifique. On est cependant obligé de convenir que les partisans de la nouvelle doctrine se trouvent dans une situation difficile. Ils combattent aujourd'hui ce qu'ils avaient défendu autrefois, et ils le combattent, non parce que des observations nouvelles leur ont révélé des faits nouveaux, mais par suite de nouvelles interprétations qui leur font

apparaître les choses sous un aspect différent de celui sous lequel elles leur étaient apparues antérieurement. C'est pourquoi ils ne tiennent pas à rompre avec la psychanalyse dont ils ont toujours été les représentants, et au su de tout le monde, mais ils préfèrent annoncer qu'ils ont modifié la psychanalyse. Au cours du congrès de Munich, je me suis vu obligé de dissiper ce malentendu, en déclarant que je ne considère nullement les innovations introduites par les Suisses comme une suite logique de la psychanalyse dont je suis l'auteur. Des critiques étrangers à la psychanalyse (Furtmüller, par exemple) avaient déjà reconnu cette situation, et Abraham avait eu raison de dire que Jung était en train de se retirer complètement de la psychanalyse. Je suis naturellement tout disposé à reconnaître à chacun le droit de dire et d'écrire ce que bon lui semble, mais non le droit de faire passer ses idées pour ce qu'elles ne sont pas.

De même que les recherches d'Adler ont apporté à la psychanalyse quelque chose de nouveau, les éléments d'une psychologie individuelle, en prétendant se faire payer cette nouveauté par le droit de rejeter toutes les théories fondamentales de la psychanalyse, Jung et ses partisans ont également pris pour point de départ de leur lutte contre la psychanalyse une nouvelle acquisition dont ils prétendaient l'avoir dotée. Ils ont suivi point par point (et c'est ce que Pfister avait déjà fait avant eux) l'évolution à la faveur de laquelle les matériaux des représentations sexuelles, en rapport avec le complexe familial et avec les tendances incestueuses, sont utilisés pour servir d'expression aux intérêts moraux et religieux les plus élevés de l'homme : sublimation des tendances érotiques et leur transformation en tendances auxquelles le qualificatif d'*érotiques* ne s'applique plus. Rien ne s'accordait mieux avec les prémisses de la psychanalyse et cela aurait bien pu se concilier avec la conception d'après laquelle on constaterait dans la névrose la dissolution régressive de cette sublimation, ainsi que de beaucoup d'autres. Mais le monde se serait récrié et se serait montré indigné

par cette sexualisation de la morale et de la religion ! Je ne puis m'empêcher de m'abandonner pour une fois à la conception « finaliste », en admettant que les auteurs de la découverte dont je viens de parler n'étaient pas de taille à tenir tête à une pareille explosion d'indignation. Il est même possible que l'indignation ait commencé à s'emparer sourdement d'eux-mêmes. Les antécédents théologiques de tant de Suisses n'ont pas joué, dans leur attitude à l'égard de la psychanalyse, un rôle moins grand que les antécédents socialistes d'Adler dans le développement de sa psychologie individuelle. On pense, malgré soi, au fameux récit dans lequel Marc Twain parle des destinées de sa montre et l'expression d'étonnement par lequel se termine ce récit : « And he used to wonder what became of all the unsuccessful thinkers, and gunsmiths, and shoemakers, and blacksmiths ; but nobody could ever tell him. »

Je vais me servir d'une comparaison. Supposons que nous ayons affaire à un parvenu qui se vante de descendre d'une famille de vieille noblesse, mais étrangère à la société au sein de laquelle il vit lui-même. Et voilà qu'on vient lui prouver que ses parents habitent à proximité et sont des gens de condition très modeste. Il ne lui reste plus alors qu'une ressource, à laquelle il ne se fait pas faute de recourir. Il ne peut plus renier ses parents, mais il prétend qu'ils sont eux-mêmes des nobles déchus et obtient d'un fonctionnaire complaisant des documents attestant leur noblesse. Les Suisses, à mon avis, n'ont pas agi autrement. La morale et la religion ne doivent pas être sexualisées, l'une et l'autre étant originairement quelque chose de « supérieur ». Fort bien. Mais impossible, d'autre part, de nier le fait que les représentations se rattachant à la morale et à la religion découlent du complexe familial et du complexe incestueux. Comment concilier l'exigence ci-dessus avec le fait en question ? D'une façon très simple : en prétendant que les complexes dont il s'agit ne signifient pas dès le début ce qu'on pourrait croire en les interprétant à la lettre, mais présentent un sens *anagogique*

(terminologie de Silberer) qui rend possible leur adaptation aux idées abstraites de la morale et de la mystique religieuse.

Je m'attends à ce qu'on m'objecte que j'ai mal compris le sens et l'intention de la théorie néo-zurichoise, mais je dois prendre mes précautions à l'avance, afin qu'on ne s'avise pas de m'attribuer les conclusions (en contradiction avec ma propre manière de voir) qui se dégagent des publications de cette école. Je ne puis me représenter autrement l'ensemble des innovations de Jung, ni m'en faire une idée cohérente. C'est le désir d'éliminer ce qu'il y a de choquant dans les complexes familiaux, afin de ne pas retrouver ces éléments choquants dans la religion et la morale, qui a dicté à Jung toutes les modifications qu'il a fait subir à la psychanalyse. La libido sexuelle a été remplacée par une notion abstraite dont tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle reste aussi mystérieuse et incompréhensible pour les sages que pour les simples d'esprit. Le complexe d'Oedipe a reçu une signification « symbolique », la mère symbolisant l'irréalisable auquel, dans l'intérêt de la civilisation, on doit renoncer, tandis que le père qui, dans le mythe d'Oedipe, tombe victime d'un meurtre, représenterait le père « intérieur » dont on doit s'émanciper pour gagner l'indépendance et liberté. D'autres matériaux des représentations sexuelles subiront sans doute avec le temps des réinterprétations analogues. À la place du conflit entre les tendances érotiques opposées au moi et la tendance à l'affirmation du moi, nous voyons apparaître le conflit entre la « tâche vitale » et l'« inertie psychique » ; la conscience de culpabilité qu'on constate chez les névrosés ne serait que le reproche inconscient que le sujet s'adresserait à lui-même de ne pas s'acquitter de sa tâche vitale. Ainsi se trouva édifié un nouveau système éthico-religieux qui, tout comme le système adlérien, fut obligé, pour se donner cohésion et consistance, d'interpréter dans un sens nouveau, de déformer ou d'écarter les données concrètes de l'analyse. En réalité, on n'a perçu, de la symphonie du devenir universel, que la partie chantée par la

civilisation, mais on est resté sourd à la mélodie des instincts, malgré son intensité primitive.

Pour que ce système se maintienne, il fallut se détourner complètement de l'observation et de la technique de la psychanalyse. À l'occasion, on se permettait, au nom de la grande cause, de faire fi de la logique scientifique : c'est ainsi, par exemple, que ne trouvant pas le complexe d'Oedipe suffisamment « spécifique » pour l'étiologie des névroses, Jung attribue cette spécificité à l'inertie, c'est-à-dire à la propriété la plus générale des corps tant animés qu'inanimés. Il faut remarquer, à ce propos, que le « complexe d'Oedipe » ne représenterait, d'après cette école, qu'un critère permettant à l'individu de se faire une idée de ses forces, mais ne serait pas lui-même une force, au même titre que l'« inertie psychique ». L'exploration individuelle a révélé et révélera toujours que les complexes sexuels, au sens originel du mot, sont toujours vivants et agissants en lui. Qu'à cela ne tienne : on renoncera à l'exploration individuelle et on cherchera à formuler des conclusions d'après les données fournies par l'exploration ethnologique. En remontant à la première enfance de l'homme on risquait tout particulièrement de se trouver en présence de la signification véritable, non voilée, des complexes qu'on cherchait à réinterpréter ; aussi la nouvelle école adopta-t-elle pour règle thérapeutique de s'attarder le moins possible à ce passé, de se hâter de revenir au conflit actuel dans lequel, Dieu merci, tout ce qui est accidentel et personnel disparaît, pour faire place à l'élément générique, essentiel : le non-accomplissement de la tâche vitale. Nous avons cependant entendu dire que le conflit actuel du névrosé ne devenait intelligible et soluble que lorsqu'on le rattachait à l'histoire antécédente du malade, en suivant en sens inverse le chemin que la libido avait suivi pour aboutir à la maladie.

Dominée par ces tendances, la thérapeutique néo-zurichoise a pris une orientation que je puis décrire d'après les données d'un malade qui en avait éprouvé les effets sur lui-même. « Cette fois, nul

compte n'est tenu du passé et du transfert. Toutes les fois où je croyais saisir cette dernière, on me déclarait qu'il s'agissait d'un pur symbole de la libido. Les conseils moraux étaient très beaux, et je m'y conformais strictement, sans toutefois faire un seul pas en avant. Cela m'était encore plus désagréable qu'à lui, mais qu'y pouvais-je?... Au lieu de m'apporter une libération analytique, chaque heure m'imposait de nouvelles exigences extraordinaires, auxquelles je devais soi-disant satisfaire, si je voulais vaincre la névrose : concentration intérieure par intraversion, méditation religieuse, reprise de la vie commune avec ma femme, dans un abandon amoureux, etc. Cela dépassait presque mes forces, car ce qu'on exigeait de moi, c'était une transformation radicale de mon moi intime. Je sortais de la séance d'analyse comme un pauvre pécheur, plein de contrition, animé des meilleures intentions, mais aussi profondément découragé. Ce qu'il me recommandait, n'importe quel pasteur en aurait fait autant ; mais où prendre la force de suivre ces recommandations ? » Le patient dit avoir entendu raconter qu'il fallait recommencer par l'analyse du passé et du transfert. On lui répondit qu'il avait été suffisamment analysé sous ces deux rapports. Et puisque cette analyse ne s'est pas montrée plus efficace, je suis bien obligé de conclure qu'elle a été plutôt insuffisante. Quoi qu'il en soit, le traitement ultérieur est resté sans aucun effet, et je n'hésite pas à affirmer qu'il n'avait aucun titre à la dénomination de « psychanalytique ». Je m'étonne que les Zurichois aient cru devoir faire un si long détour par Vienne, pour retourner à Berne où Dubois traite avec tant de ménagements les névroses par l'encouragement moral [25].

25 Je sais bien qu'on ne peut pas toujours se fier à ce que racontent les malades ; mais je tiens à assurer d'une façon formelle que mon informateur est une personne digne de toute confiance, capable de comprendre et de juger. Il m'a donné tous ces renseignements sans que je les lui demande, et je me sers de sa communication sans lui en avoir demandé le permission, car je n'admets pas qu'une technique psychanalytique puisse prétendre à la protection du secret professionnel.

L'incompatibilité complète entre cette nouvelle orientation et la psychanalyse se manifeste également dans le traitement du refoulement, qui est à peine mentionné dans les travaux de Jung ; dans la méconnaissance du rêve, que Jung, renonçant (à l'exemple d'Adler) à la psychologie du rêve, confond avec les idées latentes du rêve ; dans l'inaptitude complète à comprendre l'inconscient, bref sur tous les points essentiels de la psychanalyse. Lorsqu'on entend Jung affirmer que le complexe incestueux n'a que la valeur d'un *symbole,* mais aucune existence *réelle,* que le sauvage, loin de se sentir attiré vers sa vieille mère ou sa grand-mère, préfère une femme jeune et jolie, on est tenté d'admettre, pour expliquer la contradiction apparente qui existe entre la manière de voir de Jung et la psychanalyse, que « symbole » et « aucune existence réelle » signifient ce que dans la psychanalyse on désigne sous le nom d' « existence inconsciente », en tenant compte des manifestations et des effets pathogéniques par lesquels cette « existence inconsciente » s'exprime.

Si l'on songe que le rêve contient encore d'autres éléments que les idées latentes sur lesquelles il travaille, on ne sera nullement étonné de constater que les malades rêvent de choses, telles que « tâche vitale », « être en haut », « être en bas », dont on a rempli leur esprit pendant le traitement. Il est certes possible de diriger les rêves des sujets qu'on analyse, de même qu'il est possible d'influencer les rêves à l'aide d'excitations expérimentales. On peut déterminer à volonté une partie des matériaux dont se compose un rêve ; mais ce faisant, on ne change rien à la nature et au mécanisme du rêve. Je ne crois pas que les rêves dits « biographiques » surviennent en dehors de l'analyse. Si, au contraire, on analyse des rêves qui se sont produits avant le traitement, si on examine ce que le rêveur ajoute à ce qui lui a été suggéré pendant celui-ci, si enfin on peut s'abstenir de lui imposer des tâches nouvelles, on ne manque pas de constater que rien n'est plus étranger au rêve que de fournir

des essais de solution de la tâche vitale. Le rêve n'est qu'une des formes de la pensée ; et cette forme, on ne la comprendra jamais, si l'on s'en tient uniquement au contenu des idées ; il faut tenir compte principalement du travail qui s'accomplit dans le rêve.

Il n'est pas difficile de réfuter à l'aide des faits la fausse interprétation de la psychanalyse par Jung et les divergences par lesquelles il s'oppose à elle. Toute analyse, si elle est conduite selon les règles, et plus particulièrement toute analyse effectuée sur un enfant, ne fait que renforcer les convictions sur lesquelles repose la psychanalyse et révèle toute l'inconsistance des nouvelles interprétations qui sont à la base du système d'Adler et de celui de Jung. Jung lui-même avait pratiqué et publié, avant sa conversion, une analyse d'enfant. Devons-nous nous attendre à ce qu'il nous en donne une nouvelle interprétation, fondée (pour nous servir de l'expression d'Adler) sur une « nouvelle conception synthétique des faits »?

L'opinion d'après laquelle la représentation sexuelle d'idées « supérieures » dans le rêve et dans la névrose ne serait qu'un moyen d'expression archaïque, est naturellement incompatible avec le fait que, dans les névroses, ces complexes sexuels se présentent comme porteurs des quantités de la libido qui ont été soustraites à la vie réelle. S'il ne s'agissait que d'un jargon sexuel, il n'en résulterait aucun changement dans l'économie de la libido. Jung lui-même en convient encore dans son ouvrage *Darstellung der psychoanalytischen Theorie*, où il formule la règle thérapeutique d'après laquelle la charge libidinale doit être soustraite à ces complexes. Mais ce résultat, on ne l'obtiendra jamais en se détournant des complexes et en poussant à la sublimation : il faut s'en occuper de la façon la plus sérieuse et les rendre pleinement conscients. La première réalité avec laquelle le malade ait à compter est précisément constituée par sa maladie. Le médecin qui s'efforcerait de le détourner de cette tâche révélerait son inaptitude

à aider le malade à vaincre ses résistances ou prouverait qu'il recule devant les résultats possibles de ce travail.

Je dirai en terminant que la psychanalyse de Jung ressemble au fameux couteau de Lichtenberg : après avoir changé le manche et, remplacé la lame, il veut nous faire croire qu'il possède le même instrument, parce qu'il porte la même marque que l'ancien.

Je crois, au contraire, avoir montré que la nouvelle doctrine implique un abandon de l'analyse, une séparation d'avec elle. Cette défection est de nature a inspirer certaines appréhensions pour l'avenir de la psychanalyse, étant donné qu'il s'agit de personnes qui ont joué un si grand rôle dans notre mouvement. Cette appréhension, je ne la partage pas.

Les hommes sont forts, tant qu'ils défendent une idée forte ; ils deviennent impuissants, dès qu'ils veulent s'y opposer. La psychanalyse saura bien supporter cette perte et trouver, pour la compenser, de nouveaux partisans. Je terminerai en souhaitant un heureux voyage sur les hauteurs à ceux qui, à la longue, n'ont pu supporter le séjour dans le monde souterrain de la psychanalyse. Puissent les autres terminer heureusement leur travail dans les couches profondes de ce monde.

Sur la psychologie du lycéen[1]

C'est avec un sentiment étrange qu'à un âge si avancé l'on se voit, une fois encore, confier la tâche d'écrire pour le lycée une « dissertation allemande ». Mais on obéit automatiquement, comme ce vétéran qui, au commandement « Garde à vous ! », ne peut s'empêcher d'appliquer ses mains sur la couture du pantalon et de laisser tomber à terre tous ses paquets. Il est remarquable que l'on ait accepté avec tant d'empressement, comme si dans le dernier demi-siècle rien de particulier n'avait changé. On a pourtant vieilli entre-temps, on n'est pas loin d'être sexagénaire, et le sentiment qu'on a de son corps, tout comme le miroir, montre sans équivoque combien l'on a déjà consumé du flambeau de sa vie.

Il y a encore à peu près dix ans on pouvait connaître des moments où l'on se sentait soudain tout rajeuni. Lorsque, la barbe déjà grise et chargé de tous les fardeaux d'une existence de citoyen, l'on allait par les rues de sa ville natale, on rencontrait à l'improviste tel ou tel de ces messieurs d'un certain âge, bien conservés, que l'on saluait presque humblement parce qu'on avait reconnu en lui l'un de ses professeurs de lycée. Mais ensuite on s'arrêtait et on le suivait

1 Zur Psychologie des Gymnasiasten. Paru dans le volume collectif publié lors du 50e anniversaire de la fondation du « K. K. Erzherzog-Rainer Realgymnasium » à Vienne, lycée d'abord appelé « Leopoldstädter Kommunabreal und Obergymnasium », où Freud fut élève de 1865 à 1873. GW, X.

d'un regard songeur : est-ce vraiment lui ou seulement quelqu'un qui lui ressemble à s'y méprendre ? Comme il a donc l'air juvénile, alors que toi-même as tant vieilli ! Quel âge peut-il donc bien avoir aujourd'hui ? Est-il possible que ces hommes qui jadis représentaient pour nous les adultes eussent si peu d'années d'avance sur nous ?

Le présent était alors comme obscurci et nos vies de dix à dix-huit ans surgissaient des recoins de la mémoire avec leurs pressentiments et leurs errements, leurs transformations douloureuses et leurs succès bienfaisants, nos premiers regards sur un monde culturel disparu qui, pour moi du moins, devait devenir plus tard une consolation sans égale dans les combats de la vie, nos premiers contacts avec les sciences, parmi lesquelles on croyait pouvoir choisir celle à laquelle on offrirait ses services, à coup sûr inestimables. Et je croyais me souvenir que toute cette période était parcourue par le pressentiment d'une tâche, qui ne s'ébauchait d'abord qu'à voix basse jusqu'à ce que je puisse dans ma dissertation de fin d'études la vêtir de paroles sonores ; je voulais apporter dans ma vie une contribution à notre savoir humain.

Puis je suis devenu médecin, ou à vrai dire plutôt psychologue, et j'ai pu créer une nouvelle discipline psychologique, celle qui porte le nom de « psychanalyse », qui aujourd'hui tient en haleine et excite à l'éloge et au blâme médecins et chercheurs de pays de langue étrangère, proches aussi bien que lointains — ceux de ma propre patrie naturellement moins que tous les autres.

En tant que psychanalyste, il me faut m'intéresser davantage aux processus affectifs qu'aux processus intellectuels, davantage à la vie psychique inconsciente qu'à la vie psychique consciente. Mon saisissement lors de la rencontre de mon ancien professeur de lycée m'exhorte à faire une première confession : je ne sais ce qui nous sollicita le plus fortement et fut pour nous le plus important, l'intérêt porté aux sciences qu'on nous enseignait ou celui que nous portions aux personnalités de nos maîtres. En tout cas chez nous tous, un

courant souterrain jamais interrompu se portait vers ces derniers, et chez beaucoup le chemin vers les sciences passait uniquement par les personnes des maîtres ; plusieurs d'entre nous restèrent arrêtés sur ce chemin qui, de la sorte, fut même pour quelques-uns — pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? — durablement barré.

Nous briguions leurs faveurs ou nous détournions d'eux, imaginions chez eux des sympathies ou des antipathies, qui vraisemblablement n'existaient pas, nous étudiions leurs caractères, et formions ou déformions les nôtres au contact des leurs. Ils suscitaient nos plus vives révoltes et nous contraignaient à la soumission totale ; nous étions à l'affût de leurs petites faiblesses et fiers de leurs grands mérites, de leur savoir et de leur équité. Au fond nous les aimions beaucoup dès qu'ils nous en fournissaient quelque prétexte ; je ne sais pas si tous nos maîtres l'ont remarqué. Mais, on ne saurait le nier, notre position vis-à-vis d'eux était d'un genre tout à fait particulier, d'un genre qui pour les intéressés pouvait bien avoir ses incommodités. D'emblée nous étions également portés à l'amour comme à la haine, à la critique comme à la vénération. La psychanalyse appelle ambivalente une telle disposition au comportement contradictoire ; elle n'est pas non plus embarrassée pour détecter la source d'une telle ambivalence des sentiments.

Elle nous a enseigné en effet que les positions affectives vis-à-vis d'autres personnes, qui sont de la dernière importance pour le comportement ultérieur de l'individu, sont arrêtées à un âge dont on ne soupçonne pas combien il est précoce. Dès les six premières années de l'enfance, le petit homme a établi le mode et la tonalité affective de ses relations aux personnes de l'un et l'autre sexe, il peut à partir de là les développer et les transformer selon des directions déterminées, mais il ne peut plus les abolir. Les personnes auxquelles il se fixe de cette façon sont ses parents et ses frères et sœurs. Tous les êtres qu'il connaît plus tard deviennent pour lui des

personnes substitutives de ces premiers objets de ses sentiments (peut-être aussi des personnes qui, en plus des parents, l'ont élevé) et se classent pour lui en séries qui procèdent des « imagines »[2], comme nous disons, du père, de la mère, des frères et sœurs, etc. Tous ceux qu'il connaît plus tard ont donc à assumer une sorte d'héritage sentimental, ils rencontrent des sympathies et des antipathies à la genèse desquelles ils n'ont eux-mêmes que peu contribué ; tout choix ultérieur d'amitié et d'amour se fait sur fond de traces mnésiques laissées par ces premiers modèles.

Mais parmi les « imagines » d'une enfance qui habituellement n'est plus conservée dans la mémoire, aucune n'est plus chargée de signification pour le jeune homme et l'homme que celle de son père. La nécessité organique a introduit dans cette relation une ambivalence de sentiments dont nous pouvons considérer le mythe grec du roi Œdipe comme la plus saisissante expression. Le petit garçon ne peut qu'aimer et admirer son père, celui-ci lui paraît être la plus forte, la meilleure et la plus sage de toutes les créatures ; Dieu lui-même n'est-il pas seulement une exaltation de cette image du père, telle qu'elle se présente dans la vie psychique de la première enfance ? Mais très tôt surgit l'autre face de cette relation sentimentale. Le père est également reconnu comme le perturbateur surpuissant de la vie pulsionnelle du garçon, il devient le modèle que l'on veut non seulement imiter, mais encore éliminer pour prendre soi-même sa place. La motion tendre et la motion hostile à l'égard du père continuent dès lors à se maintenir l'une à côté de l'autre, souvent toute la vie durant, sans que l'une puisse abolir l'autre. C'est dans un tel côtoiement des contraires que réside le caractère de ce que nous appelons une ambivalence de sentiments.

Dans la seconde moitié de l'enfance s'amorce un changement de cette relation au père, dont on ne saurait assez surestimer l'importance. Le garçon commence, à partir de sa chambre d'enfant,

2 Pluriel de « imago ».

à regarder au-dehors dans le monde réel, et voilà qu'il lui faut faire les découvertes qui ruinent sa haute estime originaire du père et favorisent son détachement d'avec ce premier idéal. Il trouve que le père n'est plus le plus puissant, le plus sage, le plus riche, il cesse d'être satisfait par lui, apprend à le critiquer et à le classer socialement, et lui fait alors habituellement payer cher la déception que le père lui a causée. Tout ce qui distingue la nouvelle génération, aussi bien ce qui est porteur d'espoir que ce qui choque, a pour condition ce détachement d'avec le père.

C'est dans cette phase du développement du jeune individu que survient sa rencontre avec les maîtres. Nous comprenons maintenant notre relation à nos professeurs de lycée. Ces hommes, qui n'étaient même pas tous pères eux-mêmes, devenaient pour nous un substitut paternel. C'est pourquoi ils nous semblaient, même s'ils étaient encore très jeunes, si mûrs, si inaccessibles. Nous transférions sur eux le respect et les attentes tournés vers le père omniscient de nos années d'enfance, et nous commencions alors à les traiter comme nos pères à la maison. Nous leur adressions l'ambivalence que nous avions acquise dans la famille, et à partir de cette position nous luttions avec eux, comme nous avions l'habitude de lutter avec nos pères charnels. Sans référence à la chambre d'enfant et à la maison familiale notre comportement à l'égard de nos maîtres ne saurait être compris, mais pas davantage excusé.

Nous avions, en tant que lycéens, encore d'autres expériences à peine moins importantes avec les successeurs de nos frères et sœurs, avec nos camarades, mais celles-ci seront décrites en une autre circonstance. C'est auprès des maîtres que le jubilé de l'école retient nos pensées.

Sigmund Freud

Le Moïse de Michel-Ange

Table des matières

[Introduction]

Je commence par le déclarer : je ne suis pas un vrai connaisseur d'art, mais un simple amateur. J'ai souvent remarqué que le fond d'une œuvre d'art m'attirait plus que ses qualités de forme ou de technique, auxquelles l'artiste attache en première ligne de la valeur. Il me manque, en somme, en art, une juste compréhension pour bien des moyens d'expression et pour certains effets. Ceci dit afin de m'assurer, pour mon essai, une critique indulgente.

Mais les œuvres d'art font sur moi une impression forte, en particulier les œuvres littéraires et les œuvres plastiques, plus rarement les tableaux. J'ai été ainsi amené, dans des occasions favorables, à en contempler longuement pour les comprendre à ma manière, c'est-à-dire saisir par où elles produisent de l'effet. Lorsque je ne puis pas faire ainsi, par exemple pour la musique, je suis presque incapable d'en jouir. Une disposition rationaliste ou peut être analytique lutte en moi contre l'émotion quand je ne puis savoir pourquoi je suis ému, ni ce qui m'étreint.

J'ai été, par-là, rendu attentif à ce fait d'allure paradoxale : ce sont justement quelques-unes des plus grandioses et des plus imposantes œuvres d'art qui restent obscures à notre entendement. On les admire, on se sent dominé par elles, mais on ne saurait dire ce qu'elles représentent pour nous. Je n'ai pas assez de lecture pour

savoir si cela fut déjà remarqué ; quelque esthéticien n'aurait-il pas même considéré un tel désemparement de notre intelligence comme étant une condition nécessaire des plus grands effets que puisse produire une œuvre d'art ? Cependant j'aurais peine à croire à une condition pareille.

Ce n'est pas que les connaisseurs et les enthousiastes manquent de mots lorsqu'ils nous font l'éloge de ces œuvres d'art. Ils n'en ont que trop, à mon avis. Mais, en général, chacun exprime, sur chaque chef-d'œuvre, une opinion différente, aucun ne dit ce qui en résoudrait l'énigme pour un simple admirateur. Toutefois, à mon sens, ce qui nous empoigne si violemment ne peut être que l'intention de l'artiste, autant du moins qu'il aura réussi à l'exprimer dans son œuvre et à nous la faire saisir. Je sais qu'il ne peut être question ici, simplement, d'intelligence compréhensive ; il faut que soit reproduit en nous l'état de passion, d'émotion psychique qui a provoqué chez l'artiste l'élan créateur. Mais pourquoi l'intention de l'artiste ne saurait-elle être précisée et traduite en mots comme toute autre manifestation de la vie psychique ? Peut-être cela ne se peut-il pour les chefs-d'œuvre sans l'application de l'analyse. L'œuvre elle-même devra ainsi être susceptible d'une analyse si cette œuvre est l'expression, effective sur nous, des intentions et des émois de l'artiste. Mais, pour deviner cette intention, il faut que je découvre d'abord le *sens* et le contenu de ce qui est représenté dans l'œuvre, par conséquent que Je *l'interprète.* Une telle œuvre d'art peut donc exiger une interprétation ; ce n'est qu'après l'accomplissement de celle-ci que je pourrai savoir pourquoi j'ai été la proie d'une émotion si puissante. J'ai même l'espoir qu'une telle impression ne sera pas affaiblie par une analyse de ce genre.

Que l'on songe à *Hamlet,* ce chef-d'œuvre de Shakespeare, vieux de plus de trois cents ans[1]. Je me tiens au courant de la littérature psychanalytique et je pense que seule la psychanalyse a

1 Joué peut-être pour la première fois en 1602.

su, en ramenant la donnée de cette tragédie au thème d'Oedipe, résoudre l'énigme de l'émotion puissante qu'elle produit. Mais auparavant, quelle surabondance d'interprétations diverses impossibles à concilier que d'opinions sur le caractère du héros et les intentions du poète ! Shakespeare a-t-il voulu éveiller notre sympathie pour un malade, pour un dégénéré incapable d'adaptation ou bien pour un idéaliste, exilé dans notre monde réel ? Et combien de ces interprétations nous laissent tellement froids qu'elles ne peuvent rien nous apprendre sur l'impression produite par l'œuvre, nous réduisant à fonder son prestige plutôt sur le seul effet de la pensée et de la splendeur du style ! Et tous ces efforts ne nous font-ils pas justement voir que la découverte d'une source plus profonde à notre émotion est nécessaire ?

La statue en marbre du Moïse, dressée par Michel-Ange dans l'église Saint-Pierre-aux-Liens, à Rome, est aussi l'une de ces œuvres d'art énigmatiques et grandioses. Cette statue n'est, on le sait, qu'un fragment du mausolée colossal que l'artiste devait élever au puissant Pape Jules II[2]. Je suis ravi chaque fois qu'à propos de cette œuvre je lis par exemple qu'elle est « la couronne de la sculpture moderne » (H. Grimm). Car jamais aucune sculpture ne m'a fait impression plus puissante. Combien de fois n'ai-je point grimpé l'escalier raide qui mène du disgracieux Corso Cavour à la place solitaire où se trouve l'église délaissée ! Toujours j'ai essayé de tenir bon sous le regard courroucé et méprisant du héros. Mais parfois je me suis alors prudemment glissé hors la pénombre de la nef comme si j'appartenais moi-même à la racaille sur laquelle est dirigé ce regard, racaille incapable de fidélité à ses convictions, et qui ne sait ni attendre ni croire, mais pousse des cris d'allégresse dès que l'idole illusoire lui est rendue.

Cependant, pourquoi qualifiai-je cette statue d'énigmatique ! Aucun doute n'est permis : c'est bien Moïse qu'elle représente, le

2 D'après Henri Thode, la statue aurait été au cours des années 1512 à 1516.

législateur des Juifs, tenant les Tables de la Loi. Voilà qui est certain, mais rien au-delà. Tout dernièrement encore (1912), un écrivain d'art (Max Sauerlandt) a pu écrire : « Aucune œuvre d'art au monde n'a inspiré de jugements plus contradictoires que ce Moïse à tête de Pan. La simple interprétation de la statue se heurte déjà à d'absolues contradictions. » À la lumière d'un travail qui ne date que de cinq ans, j'indiquerai quelles hésitations sont liées à la simple conception de la grande figure du Moïse. Et il ne sera pas difficile de montrer que derrière ces hésitations se dissimule tout ce qu'il y a de meilleur et d'essentiel pour la compréhension de cette œuvre d'art[3]

3 Henri Thode : Michel *Angelo, Kritische untersuchungen über seine Werke* (Recherche critiques sur ses oeuvres), t. I, 1908.

I.

Le Moïse de Michel-Ange est représenté assis, le tronc de face, la tête, avec la puissante barbe et le regard, tournée vers la gauche, le pied droit reposant à terre, le gauche relevé de manière à ce que les orteils seuls touchent le sol, le bras droit tenant les Tables de la Loi et une partie de la barbe ; le bras gauche repose sur les genoux. Si je voulais donner une description plus précise, je serais amené à anticiper sur ce que j'aurai à avancer plus loin. Les descriptions des auteurs sont parfois extraordinairement vagues. Ce qui ne fut pas compris est du même coup inexactement perçu et rendu. H. Grimm dit que la main droite, « sous le bras de laquelle les Tables de la Loi reposent, saisit la barbe ». De même W. Lübke : « Bouleversé, il saisit de la main droite la barbe superbement ruisselante. » Et Springer : « Moïse serre contre son corps une des mains (la gauche), et de l'autre saisit, comme inconsciemment, la barbe qui ondoie, puissante. » C. Justi trouve que les doigts de la main (droite) jouent avec la barbe « comme l'homme civilisé, lorsqu'il est agité, joue avec sa chaîne de montre ». Müntz dit aussi que Moïse joue avec sa barbe. H. Thode parle « de la tranquille et ferme position de la main droite sur les Tables dressées de la Loi ». Dans la main droite elle-même il ne reconnaît aucun signe d'agitation comme le voudraient Justi et Boito. « La main garde la position qu'elle avait lorsqu'elle tenait la barbe avant que le Titan ait tourné la tête de côté. » Jacob Burkhardt

indique « que le célèbre bras gauche n'a, au fond, rien d'autre à faire qu'à maintenir cette barbe contre le corps ».

Les descriptions ne concordant pas, nous ne nous étonnerons pas des divergences dans la manière de concevoir certains traits particuliers de la statue. Je pense toutefois que nous ne pouvons mieux caractériser l'expression du visage de Moïse que ne l'a fait Thode y lisant « un mélange de colère, de douleur et de mépris, la colère dans les sourcils froncés, pleins de menaces, la douleur dans le regard des yeux, le mépris dans la lèvre inférieure qui avance et dans les coins de la bouche abaissés ». Mais d'autres admirateurs ont vu avec d'autres yeux. Ainsi Dupaty : « Ce front auguste semble n'être qu'un voile transparent, qui couvre à peine un esprit immense[4]. » Par contre, Lübke : « Dans la tête on chercherait en vain l'expression d'une intelligence supérieure ; seule la capacité d'une immense colère, d'une énergie prête à vaincre tous les obstacles s'exprime dans ce front contracté. » Guillaume (1875) diverge encore plus dans son interprétation de l'expression du visage ; il n'y trouve pas d'émotion, « rien qu'une fière simplicité, une noblesse pleine d'âme, l'énergie de la Foi. Le regard de Moïse perce l'avenir, comme s'il voyait la durée de sa race et pressentait l'immutabilité de sa Loi ». De même Müntz fait errer les regards de Moïse bien au-delà de la race humaine, « comme s'ils se fixaient sur les mystères dont lui seul a été témoin ». Pour Steinmann, ce Moïse « n'est plus le rigide législateur, le terrible ennemi du péché, rempli de la colère de Jéhovah, mais le prêtre royal, que l'âge ne saurait effleurer et qui, bénissant et prophétisant, le rayon de l'immortalité sur le front, dit à son peuple un dernier adieu ».

À d'autres enfin, le Moïse de Michel-Ange n'a au fond rien dit du tout et ils ont été assez honnêtes pour en convenir. Ainsi un critique de la *Quarterly Review*, en 1858 : « There is an absence of meaning in the general conception, which precludes the idea of a

4 Thode, loc, cit., p. 197, en français dans le texte.

self-sufficing whole[5] ... » Et on est surpris de voir que d'autres encore n'ont rien trouvé à admirer dans le Moïse, qu'au contraire ils se sont élevés contre lui, accusant l'attitude de la statue d'être brutale et la tête d'être bestiale.

Le maître a-t-il vraiment donné à la pierre une empreinte tellement vague et ambiguë que tant de manières de l'interpréter soient possibles ?

Mais une autre question se pose, à laquelle se subordonnent sans peine toutes ces incertitudes. Michel-Ange a-t-il voulu créer en Moïse un « caractère et un état d'âme de tous les temps », ou bien a-t-il représenté son héros à un moment déterminé, mais alors hautement significatif, de sa vie ? La plupart des critiques ont opiné dans ce dernier sens et savent même indiquer la scène de la vie de Moïse que l'artiste, a immortalisée. Il s'agirait de sa descente du mont Sinaï : venant de recevoir de Dieu lui-même les Tables de la Loi, il s'aperçoit que cependant les Juifs ont fait un veau d'or, et dansent autour avec des cris de joie. Le regard est tourné vers cette scène ; cette vision provoque les sentiments exprimés dans l'aspect de la statue, sentiments qui vont sur-le-champ lancer la puissante figure dans l'action la plus violente. Michel-Ange a choisi le moment de l'hésitation dernière, du calme avant la tempête ; l'instant suivant Moïse va s'élancer, - le pied gauche est déjà soulevé de terre, - briser sur le sol les Tables et déverser sa colère sur les renégats.

Ceux qui défendent cette interprétation ne s'accordent pas, du reste, entre eux, sur certains détails.

Jac. Burkhardt, : « Moïse semble représenté au moment où il s'aperçoit de l'adoration du Veau d'or, et où il veut s'élancer. Tout son corps frémissant est préparé à quelque action violente, et, vu la force physique dont il est doué, on ne peut attendre cette action qu'en tremblant. »

5 « Il y a une absence de signification dans la conception générale qui exclut l'idée d'un ensemble se suffisant à lui-même. » (N. D. T.)

W. Lübke : « Comme si son regard chargé d'éclairs venait d'apercevoir le sacrilège de l'adoration du Veau d'or, un émoi intérieur fait puissamment tressaillir tout son corps. Bouleversé, il saisit de la main droite sa barbe superbement ruisselante, comme s'il voulait rester maître encore un moment de son émoi, pour éclater ensuite d'une manière foudroyante. »

Springer se rallie à cette manière de voir, non sans faire une objection qui arrêtera plus loin encore notre attention : « Bouillant de force et d'ardeur, le héros ne dompte qu'avec peine son agitation intérieure... On pense alors involontairement à une scène dramatique et on suppose que Moïse est représenté au moment où il perçoit l'adoration du Veau d'or et où, dans sa colère, il va s'élancer. Cette supposition doit cependant difficilement cadrer avec l'intention véritable de l'artiste, car le Moïse, comme les cinq autres statues assises de la superstructure[6], était destiné à produire un effet d'abord décoratif. Mais qu'une pareille supposition s'impose, voilà qui témoigne de la plénitude de vie et de l'individualité essentielle du Moïse. »

Quelques auteurs, bien que ne se prononçant pas précisément en faveur de la scène du Veau d'or, se rencontrent cependant sur le point essentiel de cette interprétation : Moïse se trouverait sur le point de bondir et d'entrer en action.

Hermann Grimm : « Cette figure est empreinte d'une noblesse, d'un sentiment de sa propre dignité, d'une assurance - comme si tous les tonnerres du ciel se tenaient à la disposition de cet homme, et que cependant il se domptât avant de les déchaîner, attendant de voir si les ennemis qu'il veut anéantir oseront l'assaillir. Il est assis là comme s'il voulait sur-le-champ s'élancer, la tête dressée fièrement au-dessus des épaules, saisissant de la main droite, sous le bras de laquelle les Tables reposent, la barbe qui retombe en lourds flots sur

6 C'est-à-dire du tombeau du Pape.

la poitrine, les narines respirant, larges, la bouche, les lèvres frémissantes déjà de paroles. »

Heath Wilson dit que l'attention de Moïse semble attirée par quelque chose, qu'il est prêt à bondir, mais qu'il hésite encore. L'expression du regard, dans lequel l'indignation et le mépris se mêlent, pourrait encore se changer en pitié.

Wölfflin parle de « mouvement enrayé ». La raison de cette inhibition serait ici la volonté de la personne elle-même, et ce qui serait ici représenté, c'est le dernier instant où l'on est encore maître de soi-même avant de se déchaîner, c'est-à-dire avant de se lever et bondir.

C'est C. Justi qui a le mieux fondé son interprétation sur la vision du Veau d'or et indiqué quels rapports certains détails de la statue, non encore remarqués, se trouvent avoir avec sa manière de penser. Il attire notre attention sur la position, en effet frappante, des deux Tables de la Loi, qui seraient sur le point de glisser sur le siège de pierre : « Moïse ou bien regarderait dans la direction du bruit avec l'impression, sur le visage, de fâcheux pressentiments, ou bien ce serait la vue de l'abomination elle-même qui l'aurait frappé de stupeur. Pénétré d'horreur et de douleur il s'est assis[7]. Quarante jours et quarante nuits, il est resté sur la montagne, donc il est très las. Tout ce qui est immense : un grand destin, un crime, un bonheur lui-même, peut bien, en un instant, être perçu, mais non compris dans son essence, sa profondeur, ses suites. En un instant il croit voir son œuvre détruite, il désespère de ce peuple. À de pareils moments le tumulte intérieur se trahit par de petits mouvements involontaires. Et Moïse laisse glisser les deux Tables, qu'il tenait de la main droite, sur le siège de pierre ; elles se sont arrêtées sur un coin, serrées par l'avant-bras contre le flanc. La main cependant se porte à la poitrine

7 Il est à remarquer que l'ordonnance soignée du manteau sur les jambes de la statue assise rend insoutenable cette première partie de la description de Justi. On devrait plutôt admettre que Moïse, assis dans le calme et saris s'attendre à rien, est effarouché par une vision subite.

et à la barbe, et doit ainsi attirer la barbe du côté droit au moment où la tête se tourne vers la gauche, détruisant la symétrie de ce large ornement viril ; il semble que les doigts jouent avec la barbe, comme l'homme civilisé, lorsqu'il est agité, joue avec sa chaîne de montre. La main gauche s'enfonce dans le vêtement sur le ventre (dans l'Ancien Testament les intestins sont le siège des passions). Cependant, déjà la jambe gauche se retire et la droite s'avance ; dans un instant il va s'élancer, transférer la force psychique de la sensation au vouloir, le bras droit va se mouvoir, les Tables tomber à terre et des flots de sang expier la honte de la désertion du vrai Dieu... » - « Ce n'est pas là encore le moment où l'action se déclenche. La douleur de l'âme règne encore, presque paralysante. »

Fritz Knapp s'exprime d'une manière toute semblable, bien que soustrayant la situation initiale à l'objection faite plus haut. Il suit d'ailleurs plus loin et plus logiquement le mouvement déjà indiqué des Tables. « Des bruits terrestres le sollicitent, lui qui venait d'être seul à seul avec son Dieu. Il entend du vacarme, des cris de danses chantées le réveillent de son rêve. L'œil, la tête, se tournent du côté du bruit. Effroi, colère, toute la furie des passions sauvages se déchaîne subitement dans le colosse. Les Tables de la Loi commenceront à glisser, elles vont tomber à terre et se briser lorsque le colosse va bondir pour foudroyer les masses renégates des mots de sa colère... Ce moment de suprême tension est choisi... » Ainsi, Knapp met l'accent sur la préparation de l'action et ne croit pas, vu l'état d'émotion souveraine, que l'artiste ait voulu représenter une inhibition initiale.

Nous ne contesterons pas que des essais d'interprétation, tels que ceux de Justi et de Knapp, n'aient quelque chose de particulièrement intéressant. Ils doivent cette impression à ceci qu'ils ne s'en tiennent pas au seul effet général de la statue, mais mettent en valeur des détails caractéristiques qu'on omit souvent de remarquer, tout dominé et paralysé que l'on était par le grand effet

d'ensemble. Le regard et la tête tournés résolument de côté, tandis que le reste du corps demeure droit, cadrent avec l'hypothèse que quelque chose est aperçu, attirant soudain l'attention de qui se trouvait au repos. Le pied soulevé de terre peut à peine donner lieu à une autre interprétation que : se préparer à bondir[8]. Et la position tout à fait singulière des Tables, qui pourtant sont des objets sacrés et non des accessoires à reléguer n'importe où, s'explique si l'on admet qu'elles ont glissé de par l'émoi de qui les porte et qu'elles vont tomber à terre. Ainsi nous saurions que cette statue de Moïse figure un moment important et décisif de la vie de l'homme et nous ne risquerions pas de méconnaître ce moment.

Mais deux remarques de Thode nous privent à nouveau de ce que nous croyions déjà acquis. Cet observateur dit qu'il ne voit pas les Tables glisser, mais « demeurer fermes ». Il constate « la position ferme et calme de la main droite sur les Tables dressées ». En y regardant nous-mêmes, nous sommes obligés de donner sans restriction raison à Thode. Les Tables posent solidement et ne courent aucun danger de glisser. La main droite les soutient ou s'appuie sur elles. Cela n'explique pas leur position, il est vrai, mais cette position ne peut plus rentrer dans l'interprétation de Justi et autres.

Une deuxième remarque est encore plus décisive. Thode rappelle que « cette statue a été conçue pour un groupe de six et qu'elle est représentée assise. Double contradiction avec l'hypothèse que Michel-Ange ait voulu fixer un moment historique donné. Car, en ce qui touche le premier point, l'idée de grouper six figures assises comme types de la nature humaine *(vita activa, vita contemplativa)* exclut la représentation d'événements historiques particuliers. Et, en ce qui touche le second, la représentation assise imposée par l'ensemble de la conception du monument se trouve en contradiction

8 Quoique le pied gauche de la statue si placide de Julien, assis dans la chapelle des Médicis, se soulève de la même manière.

avec le caractère même de l'événement, à savoir la descente du mont Sinaï vers le camp ».

Admettons ces objections de Thode ; je crois que nous pourrons encore en renforcer la portée. Le Moïse devait, avec cinq autres statues (dans un projet postérieur trois), orner le piédestal du tombeau. Celle qui devait constituer son pendant le plus proche aurait dû être un saint Paul. Deux des autres, la *Vita activa* et la *Vita contemplativa,* Lia et Rachel, statues d'ailleurs debout, ont été exécutées et placées sur le monument actuel, lamentablement réduit. Cette appartenance du Moïse à un ensemble rend inadmissible l'idée que son aspect puisse mettre le spectateur dans l'attente de le voir se lever, se précipiter et de son propre mouvement donner l'alarme. Si les autres statues ne devaient pas être représentées prêtes aussi à entrer en une action aussi violente, - ce qui est très improbable, - il eût été du plus mauvais effet que justement l'une d'elles pût donner l'illusion de quitter sa place et ses compagnes, c'est-à-dire de se soustraire à son rôle dans la structure du monument. Incohérence trop grossière qu'on ne saurait attribuer au grand artiste sans nécessité absolue. Une figure se précipitant ainsi eût été tout à fait incompatible avec l'impression qu'aurait dû produire le tombeau.

Ainsi donc, il ne faut pas que le Moïse veuille s'élancer, il faut qu'il puisse demeurer dans une tranquillité sublime comme les autres statues, comme celle prévue (mais non exécutée par Michel-Ange) du Pape lui-même. Mais alors le Moïse ne peut représenter l'homme saisi de colère qui, en descendant du Sinaï, trouva son peuple apostat, jeta les saintes Tables et les fracassa. Et en effet, je me souviens de ma déception, lorsque, dans mes premières visites à Saint-Pierre-aux-Liens, j'allais m'asseoir devant la statue dans l'attente de la voir se lever brusquement sur son pied dressé, jeter à terre les Tables, et déverser toute sa colère. Rien de tout cela n'arriva ; la pierre se raidit au contraire de plus en plus, une sainte et presque écrasante immobilité en émana et j'éprouvai la sensation

que là se trouve représenté quelque chose d'à jamais immuable, que ce Moïse resterait ainsi éternellement assis et irrité.

Mais si nous devons abandonner l'idée que la statue représente le moment précédant l'explosion de colère à la vue de l'idole, il ne nous reste plus qu'à nous rallier à l'une des opinions qui voient dans le Moïse une création de caractère. Alors, de tous les jugements, celui de Thode semble le plus dénué d'arbitraire et le mieux étayé sur l'analyse des intentions de mouvement qui apparaissent dans la statue : « Ici, comme toujours, Michel-Ange a en vue la figuration d'un caractère type. Il dresse la figure d'un passionné conducteur d'hommes qui, conscient de sa tâche de donneur de lois divines, se heurte à l'incompréhensive opposition humaine. Pour caractériser un tel homme, pas d'autre moyen que de faire ressortir l'énergie de la volonté, et cela grâce à la mise en lumière d'un émoi transparaissant à travers le calme apparent, émoi qui se fait jour dans le mouvement de la tête, la tension des muscles, la pose de la jambe gauche. Mêmes moyens d'expression que pour le *vir activus,* le Julien de la chapelle des Médicis. Cette caractéristique générale est encore accentuée par la mise en valeur du conflit par lequel un tel génie façonneur d'hommes s'élève jusqu'à la généralité : la colère, le mépris, la douleur atteignent à leur expression typique. Sans cela, impossible de voir clair dans l'essence d'un tel surhomme. Ce n'est pas un être historique que Michel-Ange a créé, mais un type de caractère d'une insurmontable énergie maîtrisant le monde réfractaire. Et il a, ce faisant, fusionné et les traits donnés par la Bible, et ceux de sa propre vie intérieure, avec des impressions émanant de la personnalité de Jules Il et - je le croirais volontiers - aussi de la combativité de Savonarole. »

On peut rapprocher de ces développements la remarque de Knackfuss : Le secret de l'impression faite par le Moïse résiderait dans l'opposition pleine d'art entre le feu intérieur et le calme extérieur de l'attitude.

Quant à moi, je ne trouve rien à redire à l'explication de Thode, mais il m'y semble manquer quelque chose. Peut-être le besoin se fait-il sentir d'un lien plus intime entre l'état d'âme du héros et ce contraste entre « un calme apparent et un émoi intérieur » exprimé par son attitude.

II.

Longtemps avant que j'aie pu entendre parler de psychanalyse, j'avais entendu dire qu'un connaisseur d'art, Ivan Lermolieff, dont les premiers essais furent publiés en langue allemande de 1874 à 1876, avait opéré une révolution dans les musées d'Europe, en révisant l'attribution de beaucoup de tableaux, en enseignant comment distinguer avec certitude les copies des originaux, et en reconstruisant, avec les œuvres ainsi libérées de leurs attributions primitives, de nouvelles individualités artistiques. Il obtint ce résultat en faisant abstraction de l'effet d'ensemble et des grands traits d'un tableau et en relevant la signification caractéristique de détails secondaires, minuties telles que la conformation des ongles, des bouts d'oreilles, des auréoles et autres choses inobservées que le copiste néglige, mais néanmoins exécutées par chaque artiste d'une manière qui le caractérise. J'appris ensuite que sous ce pseudonyme russe se dissimulait un médecin italien du nom de Morelli. Il mourut en 1891, sénateur du Royaume d'Italie. Je crois sa méthode apparentée de très près à la technique médicale de la psychanalyse. Elle aussi a coutume de deviner par des traits dédaignes ou inobservés, par le rebut (« refuse ») de l'observation, les choses secrètes ou cachées.

En deux endroits de la statue du Moïse se rencontrent des détails n'ayant pas encore été remarqués, n'ayant pas même été correctement décrits, détails qui sont en rapport avec l'attitude de la

main droite et la position des deux Tables. Cette main intervient d'une façon singulière, forcée, et qui exige une explication, entre les deux Tables et la barbe du héros irrité. On a dit qu'avec les doigts elle fouillait dans la barbe, qu'elle jouait avec les mèches, tandis que le bord du petit doigt s'appuyait sur les Tables. Rien de tout cela ne concorde avec la réalité. Recherchons soigneusement - cela en vaut la peine - ce que font les doigts de cette main droite, et décrivons exactement la puissante barbe avec laquelle ils sont en rapport[9]. On le voit alors très nettement : le pouce de cette main est caché, l'index, et l'index seul, en contact effectif avec la barbe. Il s'enfonce si profondément dans la molle masse pileuse que celle-ci resurgit au-dessus et au-dessous (vers la tête et vers le ventre), dépassant le niveau du doigt qui la presse. Les trois autres doigts s'appuient contre la poitrine, les phalanges repliées, à peine frôlés par la boucle droite de la barbe qui leur échappe. Ils se sont pour ainsi dire écartés de la barbe. On ne peut donc pas dire que la main droite joue avec la barbe ou qu'elle y fourrage ; ceci seul est exact : un doigt unique, l'index, appuie sur une partie de la barbe et y creuse une profonde rigole. Voilà certes un geste bizarre et difficile à comprendre que de presser sa barbe d'un seul doigt !

La barbe très admirée du Moïse descend des joues, de la lèvre supérieure, du menton, en un certain nombre de mèches qu'on peut encore distinguer sur leur parcours. L'une des mèches les plus écartées sur la droite, celle qui part de la joue, se dirige vers le bord supérieur de l'index, qui la retient. Nous admettons qu'elle continue à glisser plus bas entre ce doigt et le pouce qui est caché. La mèche opposée, du côté gauche, descend sans déviation jusqu'au bas de la poitrine. La grosse masse de poils, intérieure à cette dernière mèche, de là jusqu'à la ligne médiane, a subi la plus surprenante des fortunes. Elle ne peut suivre le mouvement de la tête vers la gauche, mais est contrainte de former une courbe mollement déroulée, une sorte de guirlande venant croiser la masse pileuse interne de droite.

9 Voir dessins plus bas.

Elle se trouve en effet retenue par la pression de l'index droit, quoique émanant de gauche et constituant, en réalité, la part principale de la moitié gauche de la barbe. La barbe semble donc, dans sa masse principale, rejetée vers la droite bien que la tête soit fortement tournée à gauche. À la place où l'index doit s'enfoncer s'est formé une sorte de tourbillon ; là, des mèches de gauche et des mèches de droite s'entrecroisent, comprimées les unes et les autres par le doigt autoritaire. Par-delà seulement les masses pileuses s'épandent, libres, après avoir été déviées de leur direction primitive et retombent verticales jusqu'à la main gauche qui, reposant ouverte sur les genoux, en reçoit les extrémités.

Je ne me fais pas illusion sur la transparence de ma description et ne me risque pas à juger si l'artiste nous a facilité ou non l'explication de ce nœud dans la barbe. Mais un fait est au-dessus de toute contestation : la pression de l'index de la main *droite* retient surtout des mèches de la moitié *gauche* de la barbe, et, par cette énergique intervention, la barbe se trouve empêchée de participer au mouvement de la tête et du regard vers la gauche. On peut alors se demander ce que cette disposition signifie et à quels motifs elle doit d'être. Si réellement des considérations de ligne ou de remplissage ont amené l'artiste à porter vers la droite l'ondoyante masse de la barbe du Moïse regardant vers la gauche, employer pour cela la pression d'un seul doigt semble un moyen bien peu approprié ! Qui donc, après avoir rejeté pour une raison quelconque sa barbe de côté s'aviserait de maintenir une moitié de barbe sur l'autre par la pression d'un doigt ? Peut-être, après tout, ces détails ne signifient-ils rien et nous cassons-nous la tête à propos de choses indifférentes à l'artiste ?

Mais continuons à croire à la signification de ces détails. Une solution alors se présente qui lève toute difficulté et nous fait pressentir un sens nouveau.

Si, chez le Moïse, les mèches gauches de la barbe sont pressées par l'index droit, peut-être est-ce là le vestige d'un rapport entre la main droite et le côté gauche de la barbe, lequel était plus intime dans l'instant précédant celui qui est figuré. La main droite avait peut-être saisi la barbe avec bien plus d'énergie, s'était avancée jusqu'au bord gauche ; en se retirant dans la position où nous la voyons maintenant, une partie de la barbe l'aurait suivie, portant à présent témoignage du mouvement qui se déroula. La guirlande de barbe marquerait la trace du chemin parcouru par la main.

Ainsi nous aurions découvert un mouvement régressif de la main droite. Cette supposition nous en impose inévitablement d'autres. Notre imagination complète l'événement dont le mouvement décelé par l'attitude de la barbe ne serait qu'un épisode et nous ramène sans efforts à l'interprétation d'après laquelle Moïse au repos eût soudain été effarouché par la rumeur du peuple et la vue du Veau d'or. Il était assis tranquille, la tête, avec la barbe ondoyante, regardant droit devant elle ; la main n'avait probablement rien à faire avec la barbe. Le bruit frappe son oreille, la tête et le regard se tournent du côté d'où vient ce bruit troublant, Moïse voit la scène et la comprend. Alors, saisi de colère, d'indignation, il voudrait s'élancer, punir les sacrilèges, les anéantir. Mais la fureur, qui se sait encore loin de son but, éclate en attendant dans un geste contre le propre corps. La main, impatiente, prête à agir, saisit par-devant la barbe, qui avait suivi le mouvement de la tête, la serre d'une poigne de fer entre le pouce et la paume de la main, avec les doigts qui se referment, geste de force et de violence rappelant d'autres figures de Michel-Ange. Alors - nous ne savons encore comment ni pourquoi - survient un changement : la main qui s'était avancée, plongée dans la barbe, est retirée vivement, elle lâche la barbe, les doigts s'en détachent, mais ils y étaient si profondément enfouis qu'en se retirant ils entraînent une puissante mèche de gauche à droite et là, sous la pression d'un doigt unique, le

supérieur et le plus long, cette masse va s'étendre au-dessus des mèches de droite. Et cette position nouvelle, qui ne s'explique que par le mouvement l'ayant précédée, est maintenant fixée.

Le moment est venu de réfléchir. Voici ce que nous avons admis : la main droite se trouvait d'abord en dehors de la barbe ; dans un moment de violente émotion elle s'est portée vers la gauche pour saisir celle-ci ; enfin, elle s'est de nouveau retirée, entraînant avec soi une partie de la barbe. Nous avons disposé de cette main droite comme si nous pouvions en agir avec elle à notre guise. Mais en avons-nous le droit ? Cette main est-elle donc libre ? N'a-t-elle pas à tenir ou porter les saintes Tables ? De telles fantaisies de gestes ne lui sont-elles pas interdites par cette importante fonction ? De plus, par quoi ce mouvement de recul est-il motivé, si la main avait obéi à un motif puissant en abandonnant sa pose première ?

Voilà des difficultés nouvelles. Sans aucun doute la main droite est en rapport avec les Tables. Nous ne pouvons par ailleurs pas nier être à court d'un mobile forçant la main droite à la retraite inférée. Mais si ces deux difficultés se laissaient dénouer ensemble en révélant un événement possible à comprendre sans lacunes ? Si justement ce qui arrive aux Tables nous rendait compte des mouvements de la main ?

Il faut remarquer à propos de ces Tables une chose qui jusqu'ici ne fut pas jugée digne d'observation[10]. On disait : la main s'appuie sur les Tables, ou bien : la main soutient les Tables. On voit d'ailleurs dès l'abord les deux Tables rectangulaires et serrées l'une contre l'autre dressées sur un coin. Si l'on y regarde de plus près, on découvre que le bord inférieur des Tables est autrement façonné que le bord supérieur, penché en avant de biais. Ce bord supérieur se termine en ligne droite, tandis que l'inférieur offre dans la partie de devant une saillie, une sorte de corne, et c'est justement par cette saillie que les tables touchent le siège de pierre. Quelle peut être la

10 Voir détail fig. D, plus bas.

signification de ce détail, d'ailleurs très inexactement reproduit dans un grand moulage en plâtre de l'Académie des Beaux-arts à Vienne ? Cette corne doit désigner -cela est à peine douteux - le bord supérieur des Tables d'après le sens de l'écriture. Seul le bord supérieur de semblables tables rectangulaires a coutume d'être arrondi ou échancre. Donc les Tables sont ici la tête en bas. Singulier traitement d'objets aussi sacrés. Elles sont sens dessus dessous et en équilibre instable sur une pointe. Quel facteur a pu contribuer à une pareille conception ? Ou bien ce détail-là aussi aurait-il été indifférent à l'artiste ?

On se convainc alors de ceci : les Tables, elles aussi, ont pris cette position par suite d'un mouvement déjà accompli, et ce mouvement a dépendu du changement de position inféré de la main ; puis, à son tour, ce mouvement des Tables a forcé la main à son ultérieur recul. Ce qui concerne la main et ce qui concerne les Tables se combine alors dans l'ensemble suivant. Au début, lorsque le personnage était assis au repos, il tenait les Tables dressées sous le bras droit. La main droite les tenait par le bord inférieur et y trouvait un appui dans la saillie dirigée en avant. Cette facilité pour porter les Tables explique sans plus pourquoi les Tables étaient tenues à rebours. Alors survint le moment où le repos fut troublé par la rumeur. Moïse tourna la tête, et quand il eut aperçu la scène, son pied se prépara à l'élan, sa main lâcha les Tables et se porta à gauche et en haut dans la barbe, comme exerçant d'abord sur soi sa propre violence. Les Tables furent alors confiées à la pression du bras qui devait les serrer contre la poitrine. Mais cette pression fut insuffisante et les Tables se mirent à glisser en avant et en bas, leur bord supérieur d'abord maintenu horizontal se porta en avant et en bas ; le bord inférieur, privé de son soutien, se rapprocha, par son angle antérieur, du siège de pierre. Un instant de plus, les Tables allaient tourner sur ce nouveau point d'appui, atteindre, par le bord auparavant supérieur, le sol et s'y fracasser. Pour *éviter cela*, la main

droite se retire brusquement, lâche la barbe dont elle entraîne sans le vouloir une partie, rattrape le bord des Tables et les soutient non loin de leur angle arrière devenu maintenant l'angle supérieur. Ainsi cet assemblage qui semble singulier, forcé, de barbe, de main et de doubles Tables dressées sur la pointe, peut se déduire d'un geste passionné de la main et des conséquences bien fondées qui en dérivent. Veut-on annuler la trace de ces mouvements impétueux, il faut relever l'angle supérieur de devant des Tables, le repousser dans le plan général de la statue, écarter ainsi du siège de pierre l'angle inférieur de devant (celui qui a la saillie), abaisser la main et la mettre sous le bord des Tables dont la position redevient ainsi horizontale.

J'ai fait faire par un artiste trois dessins destinés à faire comprendre ma description. Le troisième rend la statue telle que nous la voyons ; les deux autres représentent les états préparatoires qu'implique mon interprétation, le premier, celui du repos, le deuxième celui de la plus violente tension : apprêts de l'élan, abandon par la main des Tables et chute imminente de celles-ci. On peut observer que les deux reproductions complémentaires de mon dessinateur rendent hommage aux descriptions inexactes des auteurs précédents. Un contemporain de Michel-Ange, Condivi, disait : « Moïse, duc et capitaine des Hébreux, est assis comme un sage en méditation, il serre sous le bras les Tables de la Loi et se tient le menton (!) de la main gauche, comme quelqu'un de fatigué et plein de soucis. » Cela ne se saurait voir dans la statue de Michel-Ange, et cependant coïncide presque avec la supposition sur laquelle est fondé le premier dessin. W. Lübke avait écrit, avec d'autres observateurs : « Bouleversé, il saisit de la main droite la barbe qui se répand magnifiquement... » Voilà qui est inexact par rapport à la reproduction de la statue, mais qui concorde avec notre deuxième dessin. Justi et Knapp ont vu, ainsi que nous l'avons mentionné, que les Tables sont en train de glisser et en danger de se briser. Ils

durent se voir corrigés par Thode leur montrant que les Tables étaient solidement retenues par la main droite, mais ils auraient eu raison si, au lieu de décrire la statue, ils avaient voulu faire la description de notre dessin du milieu. On pourrait presque croire que ces auteurs se sont écartés de l'image réelle de la statue et que, sans s'en douter, ils ont commencé une analyse des motifs de ses gestes, les amenant aux mêmes conclusions que celles établies par nous d'une manière plus consciente et plus positive.

III.

Si je ne me trompe, nous allons maintenant récolter le fruit de nos peines. Nous l'avons vu : pour beaucoup de ceux que la statue impressionne, l'interprétation s'impose qu'elle représente Moïse sous l'influence du spectacle de son peuple corrompu dansant autour d'une idole. Mais il avait fallu abandonner cette interprétation, car la conséquence en eût été que Moïse fût prêt à s'élancer sur-le-champ, à briser les Tables et à accomplir l’œuvre de vengeance. Or, cela eût été en contradiction avec la destination de la statue qui devait faire partie du tombeau de Jules II en même temps que trois ou cinq autres figures assises. Nous pouvons maintenant reprendre cette interprétation abandonnée, car notre Moïse ne va ni s'élancer ni jeter les Tables loin de lui. Ce que nous voyons en lui n'est pas le début d'une action violente, mais les restes d'une émotion qui s'éteint. Il avait voulu, dans un accès de colère, se précipiter, tirer sa vengeance, oublier les Tables, mais il a vaincu la tentation, il va rester assis ainsi, sa fureur maîtrisée, dans une douleur mélangée de mépris. Il ne rejettera pas non plus les Tables pour les briser sur la pierre, car c'est à cause d'elles qu'il a dominé son courroux, c'est pour les sauver qu'il a vaincu son emportement passionné. Alors qu'il s'abandonnait à son indignation il fallait qu'il négligeât les Tables, qu'il retirât la main qui les tenait. Elles se mirent à glisser, elles furent en danger de se briser. Cela le rappela à lui. Il pensa à sa mission et, à cause d'elle, renonça à satisfaire sa passion. Sa main se

retira brusquement et sauva les Tables avant qu'elles eussent pu tomber. Il resta dans cette position d'attente, et c'est ainsi que Michel-Ange l'a représenté comme gardien du tombeau.

Une triple stratification, dans le sens de la verticale, est visible dans cette statue. Les traits du visage reflètent les émotions devenues prédominantes, le milieu du corps manifeste les signes du mouvement réprimé, le pied indique encore par sa position l'action projetée, comme si la maîtrise de soi avait progressé de haut en bas. Le bras gauche, dont il n'a pas été question encore, semble réclamer sa part de notre interprétation. La main gauche repose mollement sur les genoux et enveloppe d'une façon caressante les derniers bouts de la barbe retombante. Il semble qu'elle veuille compenser la violence avec laquelle, un moment auparavant, la main droite avait malmené la barbe.

On va maintenant nous objecter que ce n'est donc pas là le Moïse de la Bible, lequel entra réellement en colère, lança les Tables et les brisa, mais un tout autre Moïse, né de la conception de l'artiste, qui se serait permis de corriger les textes sacrés et d'altérer le caractère de l'homme divin. Nous est-il permis d'attribuer à Michel-Ange cette liberté, peu éloignée d'être un sacrilège ?

Le passage de l'Écriture Sainte, où est relatée la conduite de Moïse dans la scène du Veau d'or, est le suivant[11] :

« ... 7) L'Éternel dit à Mosché : va, descends, car il s'est corrompu ton peuple que tu as fait monter de l'Égypte.

« ... 8) Ils se sont bien vite détournés de la voie que je leur avais prescrite ; ils se sont fait un veau en fonte, ils se sont prosternés devant lui, lui ont fait des sacrifices et ont dit : Israël ! voici tes dieux qui t'ont fait monter du pays d'Égypte.

11 Les traductrices se sont servies de la version française de S. Cahen. (La Bible, à Paris, chez l'auteur, rue Pavée, n° 1, 1845.) Freud avait cité la traduction de Luther en s'en excusant comme d'un anachronisme *(N. D. T.)*

« ... 9) L'Éternel dit aussi à Mosché : J'ai vu ce peuple, et certes il est un peuple au cou dur.

« ...10) Maintenant, laisse-moi, que ma colère s'enflamme contre eux, que je les consume, et je te ferai devenir une nation puissante.

« ... 11) Mosché implora l'Éternel son dieu, et dit

Pourquoi, ô Éternel, ta colère s'enflammera-t-elle contre ton peuple que tu as fait sortir du pays d'Égypte avec une grande force et une main puissante ?...

« ... 14) L'Éternel revint sur le mal qu'il avait résolu de faire à son peuple.

« 15) Mosché retourna et descendit de la montagne, les deux tables de témoignage dans sa main, tables écrites des deux faces ; sur une (face) et sur l'autre elles étaient écrites.

« 16) Les tables étaient l'ouvrage de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu, gravée sur les tables.

« 17) Iehouschouâ entendit la voix retentissante du peuple, et dit à Mosché : il y a un cri de guerre dans le camp.

« 18) Il (Mosché) répondit : Ce n'est ni un cri alternant de force, ni un cri alternant de faiblesse, mais c'est un cri alternant (de chant) que j'entends.

« 19) Il advint qu'en s'approchant du camp il vit le veau et des danses ; la colère de Mosché s'alluma ; il jeta de ses mains les tables, et les brisa au pied de la montagne.

« 20) Il prit le veau qu'ils avaient fait, le calcina au feu et le moulut, jusqu'à ce qu'il fût en poudre ; il répandit (cette poudre) sur l'eau, et en fit boire aux enfants d'Israël...

« ... 30) C'était le lendemain, et Mosché dit au peuple : Vous avez commis un grand péché, et maintenant je monterai vers l'Éternel ; peut-être ferai-je obtenir pardon à votre péché.

« 31) Mosché retourna vers l'Éternel, et dit : Ah ! ce peuple a commis un grand péché ; ils se sont fait des dieux d'or ;

« 32) Maintenant, si tu supportes leur péché... sinon efface-moi de ton livre que tu as écrit.

« 33) L'Éternel dit à Mosché : Celui qui a péché contre moi, je l'effacerai de mon livre.

« 34) Va, maintenant conduis ce peuple où je t'ai dit : voici, mon ange marchera devant toi, et au jour de mon ressentiment je leur ferai sentir leur péché.

« 35) L'Éternel frappa le peuple parce qu'ils avaient fait le veau, celui qu'avait fait Aaron. »

Sous l'influence de l'exégèse moderne, il nous est impossible de lire ce passage sans y trouver la trace d'une maladroite compilation de plusieurs récits émanant de sources différentes. Dans le verset 8, l'Éternel annonce lui-même à Moïse que son peuple s'est montré apostat et s'est fabriqué une idole. Moïse intercède pour les pécheurs. Pourtant, au verset 18, il se comporte envers Josué comme s'il ne le savait pas et il s'emporte de colère subite (V. 19) quand il aperçoit la scène de l'adoration des faux dieux. Dans le verset 14, il a déjà obtenu le pardon de Dieu pour son peuple pécheur, pourtant il retourne (V. 31) sur la montagne pour implorer ce pardon, il avertit l'Éternel de l'apostasie du peuple et obtient l'assurance que la punition sera différente. Le verset 35 se rapporte à une punition du peuple par Dieu, dont on ne dit rien, tandis que les versets de 20 à 30 décrivent le châtiment exercé par Moïse lui-même. On sait que les parties historiques de ce livre, qui raconte l'Exode, présentent des contradictions encore plus incongrues et frappantes.

Pour les hommes de la Renaissance, il n'y avait naturellement pas de critique du texte biblique, ils le considéraient comme cohérent et trouvaient sans doute qu'il n'offrait pas un bon point d'appui à l'art descriptif. Le Moïse de la Bible a été averti que le peuple s'est adonné à l'adoration des faux dieux, il s'est porté vers la

clémence et le pardon, et tombe néanmoins dans un subit accès de fureur lorsqu'il aperçoit de Veau d'or et la foule dansant autour. Quoi d'étonnant à ce que l'artiste, voulant décrire la réaction à cette douloureuse surprise de son héros, se soit rendu, pour des motifs psychiques internes, indépendant du texte biblique ? De tels écarts du texte de l'Écriture n'étaient nullement inhabituels, même pour de moindres raisons, ni interdits à l'artiste. Un tableau célèbre du Parmesan[12], qui se trouve dans sa ville natale, nous montre Moïse assis en haut d'une montagne et précipitant les Tables à terre, quoique le verset de la Bible dise expressément : il les brisa au pied de la montagne. Déjà la représentation d'un Moïse assis ne peut s'appuyer sur le texte biblique et elle semble donner raison à ceux qui admettent que la statue de Michel-Ange ne se propose pas de fixer un moment précis de la vie du héros.

Mais la transformation que Michel-Ange, d'après notre interprétation, fait subir au caractère de Moïse, est encore plus importante que l'infidélité au texte biblique. Moïse, en tant qu'homme, était, d'après les témoignages de la tradition, irascible et sujet à des emportements passionnés. Dans un de ces accès de sainte colère il avait tué l'Égyptien qui maltraitait un Israélite, ce qui le contraignit à quitter le pays et à s'enfuir au désert. Dans un éclat de passion analogue, il avait fracassé les Tables écrites par Dieu lui-même. Quand la tradition témoigne de pareils traits de caractère, sans doute est-elle sans parti pris et a-t-elle gardé l'empreinte d'une grande personnalité ayant réellement existé. Mais Michel-Ange a placé sur le tombeau du Pape un autre Moïse, supérieur au Moïse de l'histoire ou de la tradition. Il a remanié le thème des Tables de la Loi fracassées, il ne permet pas à la colère de Moïse de les briser, mais la menace qu'elles puissent être brisées apaise cette colère ou tout au moins la retient au moment d'agir. Par-là il a introduit dans la figure de Moïse quelque chose de neuf, de surhumain, et la puissante

12 Jérôme-François Mazzueli, dit le Parmesan, peintre italien né à Parme, mort à Casal-Majeur (1504-1540). (N. D. T.)

masse ainsi que la musculature exubérante de force du personnage ne sont qu'un moyen d'expression tout matériel servant à rendre l'exploit psychique le plus formidable dont un homme soit capable : vaincre sa propre passion au nom d'une mission à laquelle il s'est voué.

L'interprétation de la statue de Michel-Ange semble ici achevée. On peut encore poser une question : quels motifs ont poussé l'artiste à choisir, pour le tombeau du Pape Jules II, un Moïse et surtout un Moïse ainsi transformé ? De bien des côtés, et unanimement, on a prétendu que ces motifs seraient à rechercher dans le caractère du Pape et dans les rapports que l'artiste avait avec lui. Jules II s'apparentait à Michel-Ange en ceci qu'il cherchait à réaliser de grandes et puissantes choses, avant tout le grandiose par la dimension. Il était homme d'action, sort but était net : il visait à l'unité de l'Italie sous la domination de la Papauté. Ce qui ne devait réussir que plusieurs siècles plus tard par la coaction d'autres forces, il voulait l'atteindre seul, isolé, dans le court espace de temps et de domination à lui dévolu, impatient, par des moyens violents. Il savait voir en Michel-Ange l'un de ses pairs, mais il le fit souvent souffrir par ses colères et ses manques d'égards. L'artiste se sentait doué de la même ambitieuse violence et il se peut que, esprit spéculatif autrement pénétrant, il ait pressenti l'insuccès auquel tous deux étaient voués. Ainsi il dota le mausolée du Pape de son Moïse, ce qui n'était pas sans constituer un reproche à son protecteur disparu, un avertissement à soi-même, et par cette œuvre de critique il sut s'élever au-dessus de sa propre nature.

IV.

En 1863, un Anglais, W. Watkiss Lloyd, a consacré un petit livre au Moïse de Michel-Ange[13]. Lorsque je réussis à me procurer cet écrit de quarante-six pages, c'est avec des sentiments mêlés que je pris connaissance de son contenu. Ce me fut une occasion d'expérimenter sur moi-même quels mobiles peu dignes et enfantins interviennent souvent dans nos travaux au service d'une grande cause. Je regrettai que Lloyd eût trouvé d'avance et indépendamment de moi une bonne part de ce qui m'était cher à titre de résultat de mes propres efforts, et après coup seulement ; je pus me réjouir de cette confirmation inattendue. Il est vrai que nos vues divergent sur un point décisif.

Lloyd a d'abord remarqué que les descriptions habituelles sont inexactes, que Moïse n'est pas sur le point de se lever[14], que la main droite ne saisit pas la barbe, et que son index seul repose sur elle[15].

13 W. Watkiss Lloyd : The *Moses* of *Michel-Angelo,* London, William, and Norgate, 1863.

14 But he is not rising or preparing to rise ; the bust is fulIy upright, net thrown forward for the alteration of balance preparatory for such a movement... (p. 10).

15 Such a description is altogether erroneous ; the fillets of the beard are detained by the right hand, but they are not held, nor grasped, enclosed or taken hold of. They are oven detained but momentarily - momentarily engaged, they are on the point of being free for disengagement (p. 11).

Il a aussi constaté, ce qui est plus important, que la position de la statue représentée ne peut s'expliquer que par le rappel d'un moment précédent, non représenté, et que le fait de porter les mèches gauches de la barbe vers la droite indique que la main droite et la partie gauche de la barbe devaient se trouver précédemment en relation intime et naturelle. Mais il prend une autre voie pour rétablir ce voisinage nécessairement déduit, il ne dit pas : la main se portait sur la barbe, mais : la barbe se trouvait près de la main. Il explique qu'on doit se figurer les choses ainsi : « la tête de la statue, juste avant la subite surprise, était tournée en plein sur la droite au-dessus de la main qui, avant comme après, tenait les Tables de la Loi ». Le poids exercé sur la paume de la main (par les Tables) fait s'ouvrir naturellement les doigts sous les boucles retombantes et le subit mouvement de conversion de la tête de l'autre côté a pour effet qu'une partie des mèches se trouve un moment retenue par la main restée immobile, constituant cette guirlande de barbe qu'il faut comprendre comme un sillage (« wake »), laissé par la main.

Lloyd se laisse détourner de l'autre rapprochement possible entre la main droite et la moitié gauche de la barbe par une considération qui prouve combien il a passé près de notre interprétation. Il n'admet pas que le prophète, même dans la plus grande agitation, ait pu étendre la main pour tirer ainsi sa barbe de côté. Dans ce cas, la position des doigts serait devenue tout autre, et, de plus, à la suite de ce mouvement, les Tables, qui ne sont retenues que par la pression de la main, auraient dû tomber ; il faudrait donc attribuer au personnage, pour qu'il pût encore retenir les Tables, un geste maladroit dont la représentation équivaudrait à une profanation. *(« Unless clutched by a gesture so awkward, that to imagine it is profanation. »*)

Il est facile de voir à quoi tient cette omission de l'auteur. Il a exactement interprété les singularités concernant la barbe, en y voyant les marques d'un mouvement déjà accompli, mais il a négligé

de tirer les mêmes conclusions des particularités, non moins forcées, de la position des Tables. Il ne tient compte que des indications données par la barbe, et non plus de celles fournies par les Tables, dont il considère la position finale comme ayant été aussi l'originale. C'est ainsi qu'il se barre le chemin vers une conception telle que la nôtre, conception qui, par la mise en valeur de certains détails peu apparents, conduit à une interprétation surprenante et de toute la figure et des intentions qui l'animent.

Mais qu'en serait-il si tous deux nous faisions fausse route ? Si nous avions estimé importants et significatifs des détails indifférents à l'artiste et qu'il aurait, arbitrairement ou pour des raisons plastiques, faits tels qu'ils sont, sans sous-entendre aucun mystère ? Aurions-nous subi le sort de tant de critiques qui croient voir distinctement ce que l'artiste n'a voulu faire ni consciemment, ni inconsciemment ?

Je ne saurais en décider. À Michel-Ange, à l'artiste dans les œuvres duquel un si grand fonds d'idées lutte pour trouver son expression, convient-il d'attribuer une indécision aussi naïve, et cela justement quand il s'agit de ces traits frappants et étranges de la statue de Moïse ? Finalement, on peut ajouter en toute humilité que la cause de cette incertitude, l'artiste en partage la responsabilité avec le critique. Michel-Ange a maintes fois été dans ses créations jusqu'à la limite extrême de ce que l'art peut exprimer ; peut-être n'a-t-il pas non plus atteint le plein succès avec le Moïse, si son intention était de laisser deviner la tempête qu'a soulevée une émotion violente par les signes qui en demeurent, quand, la tempête passée, le calme est rétabli.

Fig. D

Fig. 1

Fig. 2

Fig. 3

Appendice (1927)[16]*.*

Des années après la parution de ce travail sur le Moïse de Michel-Ange, publiée en 1914, dans la revue *Imago,* sans que mon nom fût mentionné, un numéro du *Burlington Magazine for Connoisseurs* (No CCXVII, vol. XXXVIII, avril 1921) parvint entre mes mains par les soins de E. Jones, de Londres, et ainsi fut à nouveau sollicité mon intérêt pour l'interprétation que j'avais proposée de la statue. Dans ce numéro se trouve un court article de H. P. Mitchell, relatif à deux bronzes du XIIe siècle, actuellement à l'*Ashmolean Museum* à Oxford, et attribués à un éminent artiste de ce temps : Nicolas de Verdun. De lui nous possédons encore d'autres œuvres à Tournai, à Arras et à Klosterneuburg, près Vienne ; le reliquaire des Trois-Rois, à Cologne, est considéré comme son chef-d'œuvre.

L'une des deux statuettes étudiées par Mitchell est un *Moïse* (haut d'un peu plus de 23 cm), identifié comme tel indiscutablement de par les Tables de la Loi qu'il porte. Ce Moïse est également représenté assis, enveloppé d'un manteau à larges plis ; son visage à une expression émue, passionnée et peut-être affligée, sa main droite saisit la longue barbe et en presse les mèches, comme en une pince, entre la paume et le pouce, c'est-à-dire exécute ce même mouvement supposé, dans la figure 2 de mon essai, être le stade préliminaire de l'attitude dans laquelle nous voyons maintenant figé le Moïse de Michel-Ange.

16 À paru en allemand dans Imago, 1927, vol. XIII, fasc. 4.

Le Moïse de l'artiste lorrain tient les Tables de la main gauche par leur bord supérieur et les appuie sur son genou ; transfère-t-on les Tables de l'autre côté et les confie-t-on au bras droit, alors on a rétabli la situation initiale du Moïse de Michel-Ange. Si ma conception du geste par lequel Moïse saisit sa barbe est admissible, le Moïse de l'an 1180 reproduit un moment emprunté à l'orage des passions, la statue de Saint-Pierre-aux-Liens le calme après l'orage.

Je crois que la trouvaille dont il est ici fait part accroît la vraisemblance de l'interprétation que j'ai essayée dans mon travail de 1914. Peut-être sera-t-il possible à un connaisseur d'art de combler l'abîme creusé par les siècles entre le Moïse de Nicolas de Verdun et celui du maître de la Renaissance italienne, en montrant qu'il existe des types intermédiaires de Moïse.

Pour introduire le narcissisme[1]

I.

Le terme de narcissisme provient de la description clinique, et a été choisi en 1899 par P. Näcke pour désigner le comportement par lequel un individu traite son propre corps de façon semblable à celle dont on traite d'ordinaire le corps d'un objet sexuel : il le contemple donc en y prenant un plaisir sexuel, le caresse, le cajole, jusqu'à ce qu'il parvienne par ces pratiques à la satisfaction[2] complète. Développé à ce point, le narcissisme a la signification d'une perversion qui a absorbé la totalité de la vie sexuelle de la personne, et où nous devons par conséquent nous attendre à rencontrer les mêmes phénomènes que dans l'étude de toutes les perversions.

L'observation psychanalytique s'est ensuite aperçue que des traits particuliers du comportement narcissique se retrouvent chez de nombreuses personnes qui souffrent d'autres troubles, par exemple, d'après Sadger, chez les homosexuels ; enfin l'on est arrivé à supposer qu'un certain placement de la libido, qui doit être désigné

1 GW., X. Ce titre ne signifie pas exactement « l'introduction à » un concept déjà élaboré, mais l'introduction de cette notion dans la théorie psychanalytique et son élaboration (N. d. T.).

2 *Befriedigung*. Satisfaction est le terme courant, correspondant à cet « apaisement » d'une pulsion. Nous avons finalement rejeté le terme de « gratification » qui induit trop infailliblement le couple frustration-gratification des psychologues post-freudiens. (N. d. T.)

comme narcissisme, peut entrer en considération dans un champ beaucoup plus vaste et revendiquer sa place dans le développement sexuel régulier de l'être humain[3]. Les difficultés du travail psychanalytique chez les névrosés amenèrent à la même supposition : il semblait en effet qu'un comportement narcissique du même genre constituait l'une des limites de l'influence qu'on pouvait exercer sur ces malades. Le narcissisme, dans ce sens, ne serait pas une perversion, mais le complément libidinal à l'égoïsme de la pulsion d'autoconservation dont une part est, à juste titre, attribuée à tout être vivant.

Nous eûmes un motif impérieux de nous intéresser à l'idée d'un narcissisme primaire normal, lorsqu'on entreprît de soumettre la conception de la démence précoce (Kraepelin) ou schizophrénie (Bleuler) à l'hypothèse de la théorie de la libido. Ces malades, que j'ai proposé de désigner du nom de paraphrènes, présentent deux traits de caractère fondamentaux : le délire des grandeurs et le fait qu'ils détournent leur intérêt du monde extérieur (personnes et choses). Par suite de cette dernière transformation ils se soustraient à l'influence de la psychanalyse et deviennent inaccessibles à nos efforts pour les guérir. Mais le fait que le paraphrène se détourne du monde extérieur doit être caractérisé avec plus de précision. L'hystérique, ou l'obsessionnel, a lui aussi abandonné, dans les limites de sa maladie, sa relation à la réalité. Mais l'analyse montre qu'il n'a nullement supprimé sa relation érotique aux personnes et aux choses. Il la maintient encore dans le fantasme ; c'est-à-dire que, d'une part, il a remplacé les objets réels par des objets imaginaires de son souvenir, ou bien il a mêlé les uns aux autres ; d'autre part il a renoncé à entreprendre les actions motrices pour atteindre ses buts concernant ces objets. C'est seulement pour cet état de la libido qu'on devrait employer à bon escient ce terme que Jung utilise sans faire de distinctions : *introversion* de la libido. Il en va autrement

3 O. Rank, « Ein Beitrag zum Narzissmus » (Contribution au narcissisme), *Jahrbuch für psa. Forsch.*, III, 1911.

pour le paraphrène. Il semble que ce malade ait réellement retiré sa libido des personnes et des choses du monde extérieur, sans leur substituer d'autres objets dans ses fantasmes. Lorsque ensuite cette substitution se produit, elle semble être secondaire, et faire partie d'une tentative de guérison qui se propose de ramener la libido à l'objet[4].

La question se pose alors : quel est dans la schizophrénie le destin de la libido retirée des objets ? Le délire des grandeurs que l'on trouve dans ces états nous indique ici le chemin. Ce délire est, assurément, apparu aux dépens de la libido d'objet. La libido retirée au monde extérieur a été apportée au moi, si bien qu'est apparue une attitude que nous pouvons nommer narcissisme. Mais le délire des grandeurs lui-même n'est pas créé de rien ; comme nous le savons, au contraire, c'est l'agrandissement et la manifestation plus claire d'un état qui avait déjà existé auparavant. Ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer[5] les investissements d'objet, nous voilà donc amenés à le concevoir comme un état secondaire construit sur la base d'un narcissisme primaire que de multiples influences ont obscurci.

Je fais encore une fois remarquer que je ne veux ici ni élucider ni approfondir le problème de la schizophrénie ; je ne fais que rassembler ce qui a déjà été dit d'autre part, afin de justifier une introduction au narcissisme.

Ce développement, légitime à mon avis, de la théorie de la libido, reçoit un troisième apport de nos observations et de nos conceptions concernant la vie psychique des enfants et des peuples

4 Cf. sur ce point la discussion de la « fin du monde » dans l'analyse du Président Scheber, *Jahrbuch*, III (GW., VIII), 1911. – Et également Abraham, « Les différences psychosexuelles de l'hystérie et de la démence précoce » (Die psycho-sexuellen Differenzen der Hysterie und der Dementia Praecos), *Klinische Beiträge zur Psychoanalyse*, p. 23 sq., 1908.

5 Le texte incite, en divers passages, à poursuivre la métaphore économique voir bancaire. (N. d. T.)

primitifs. Nous trouvons, chez ces derniers, des traits que l'on pourrait attribuer, s'ils étaient isolés, au délire des grandeurs : surestimation de la puissance de leurs désirs et de leurs actes psychiques, « toute-puissance de la pensée », croyance à la force magique des mots, et une technique envers le monde extérieur, la « magie », qui apparaît comme l'application conséquente de ces présuppositions mégalomaniaques[6]. De nos jours, chez l'enfant, dont le développement nous est bien plus impénétrable, nous nous attendons à trouver une attitude tout à fait analogue envers le monde extérieur[7]. Nous nous formons ainsi la représentation d'un investissement libidinal originaire du moi ; plus tard une partie en est cédée aux objets, mais, fondamentalement, l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme le corps d'un animalicule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis. Dans notre recherche qui se développait à partir des symptômes névrotiques, la part de libido ainsi placée devait tout d'abord nous rester cachée. Seules nous frappaient les émanations de cette libido, les investissements d'objet qui peuvent être émis, et de nouveau retirés. Nous voyons également, en gros, une opposition entre la libido du moi et la libido d'objet. Plus l'une absorbe, plus l'autre s'appauvrit. La plus haute phase de développement que peut atteindre la libido d'objet, nous la voyous dans l'état de passion amoureuse[8], qui nous apparaît comme un dessaisissement de la personnalité propre, au profit de l'investissement d'objet ; son opposé se trouve dans le fantasme (ou l'autoperception) de fin du monde, chez le paranoïaque[9]. Enfin,

6 Voir les passages correspondant dans mon *Totem et tabou*, 1913 (GW., IX).

7 S. Ferenczi, « Entwicklungsstufen des Wirlichkeitssinnes » (Stades de développement du sens de la réalité), *Int. Zschz. Psa.*, I, 1913.

8 *Verliebtheit* = passion amoureuse. L'usage est aussi fréquent, et les résonances comparables dans les deux langues. (N. d. T.)

9 Il existe deux mécanismes de cette fin du monde, soit que tout l'investissement en libido reflue sur l'objet aimé, soit qu'il fasse retour dans le moi.

concernant la distinction des sortes d'énergie psychique, nous concluons que tout d'abord, dans l'état du narcissisme, elles se trouvent réunies, indiscernables pour notre analyse grossière ; c'est seulement avec l'investissement d'objet qu'il devient possible de distinguer une énergie sexuelle, la libido, d'une énergie des pulsions du moi.

Avant de m'avancer plus loin, je dois toucher à deux questions qui conduisent au cœur des difficultés de notre sujet. Premièrement : quelle est la relation du narcissisme, dont nous traitons ici, avec l'auto-érotisme que nous avons décrit comme un état de la libido à son début ? Deuxièmement : Si nous attribuons au moi un investissement primaire de libido, pourquoi est-il, somme toute, nécessaire de distinguer encore une libido sexuelle d'une énergie non sexuelle des pulsions du moi ? Si nous posions, au fondement, une énergie psychique d'un seul type, cela n'épargnerait-il pas toutes les difficultés qu'il y a à distinguer énergie des pulsions du moi et libido du moi, libido du moi et libido d'objet ? Sur le premier point, je fais cette remarque : il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas dès le début, dans l'individu, une unité comparable au moi ; le moi doit subir un développement. Mais les pulsions auto-érotiques existent dès l'origine ; quelque chose, une nouvelle action psychique, doit donc venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme.

Mis en demeure de répondre de façon décisive à la deuxième question, tout psychanalyste ressentira un malaise évident. L'on se trouve aux prises avec le sentiment que c'est abandonner l'observation pour de stériles débats théoriques ; et pourtant l'on ne peut se dérober à une tentative d'élucidation. Assurément des représentations telles que celle d'une libido du moi, d'une énergie des pulsions du moi, etc., ne sont ni particulièrement claires à saisir, ni suffisamment riches en contenu ; une théorie spéculative des relations en cause se proposerait avant tout de se fonder sur un

concept défini avec rigueur. Pourtant voilà précisément, à mon avis, la différence entre une théorie spéculative et une science bâtie sur l'interprétation de l'empirie. La dernière n'enviera pas à la spéculation le privilège d'un fondement tiré au cordeau, logiquement irréprochable, mais se contentera volontiers de conceptions fondamentales nébuleuses, évanescentes, à peine représentables, qu'elle espère pouvoir saisir plus clairement au cours de son développement, et qu'elle est prête aussi à échanger éventuellement contre d'autres. C'est que ces idées ne constituent pas le fondement de la science, sur lequel tout repose : ce fondement, au contraire, c'est l'observation seule. Ces idées ne constituent pas les fondations mais le faîte de tout l'édifice, et elles peuvent sans dommage être remplacées et enlevées. Nous faisons encore, de nos jours, la même expérience pour la physique, ses intuitions fondamentales sur la matière, les centres de force, l'attraction, etc., sont à peine moins discutables que les conceptions correspondantes en psychanalyse.

Les concepts de libido du moi et de libido d'objet tirent leur valeur de leur origine : une élaboration à partir des caractères intimes des processus névrotiques et psychotiques. La distinction dans la libido d'une part qui est propre au moi, et d'une autre qui s'attache aux objets, est la suite inévitable d'une première hypothèse qui séparait les unes des autres des pulsions sexuelles et des pulsions du moi. Cette séparation me fut imposée au moins par l'analyse des pures névroses de transfert (hystérie et névrose obsessionnelle), et tout ce que je sais, c'est que toutes les tentatives pour rendre compte de ces phénomènes par d'autres moyens ont radicalement échoué.

En l'absence complète d'une théorie des pulsions, quelle que soit son orientation, il nous est permis ou plutôt commandé de faire d'abord l'épreuve de n'importe quelle hypothèse, en la soutenant avec conséquence jusqu'à ce qu'elle se dérobe ou se vérifie. En fait, beaucoup d'arguments viennent plaider en faveur d'une séparation

originaire entre les pulsions sexuelles et d'autres, les pulsions du moi, en dehors de l'utilité de cette hypothèse pour l'analyse des névroses de transfert. Je veux bien que cette considération à elle seule ne soit pas sans équivoque, car il pourrait s'agir d'une énergie psychique indifférente qui ne deviendrait libido que par l'acte de l'investissement d'objet. Mais cette distinction conceptuelle correspond premièrement à la différence populaire si courante entre la faim et l'amour. Deuxièmement, des considérations *biologiques* viennent peser en sa faveur. L'individu, effectivement, mène une double existence en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujetti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci. Lui-même tient la sexualité pour une de ses fins, tandis qu'une autre perspective nous montre qu'il est un simple appendice de son plasma germinatif, à la disposition duquel il met ses forces en échange d'une prime de plaisir, qu'il est le porteur mortel d'une substance peut-être immortelle, comme l'aîné d'une famille ne détient que temporairement un majorat qui lui survivra. La distinction des pulsions sexuelles et des pulsions du moi ne ferait que refléter cette double fonction de l'individu. Troisièmement, l'on doit se rappeler que toutes nos conceptions provisoires, en psychologie, devront un jour être placées sur la base de supports organiques. Il semble alors vraisemblable qu'il y ait des substances déterminées et des processus chimiques qui produisent les effets de la sexualité et permettent la continuation de la vie de l'individu dans celle de l'espèce. Nous tenons compte de cette vraisemblance en remplaçant ces substances chimiques déterminées par des forces psychiques déterminées.

Comme précisément je me suis en général efforcé de maintenir à distance de la psychologie tout ce qui lui est hétérogène, et même la pensée biologique, je veux avouer ici expressément que l'hypothèse de pulsions du moi et de pulsions sexuelles séparées, et

donc la théorie de la libido, repose pour une très petite part sur un fondement psychologique et s'appuie essentiellement sur la biologie. Je serai donc assez conséquent aussi pour laisser tomber cette hypothèse, émanant du travail psychanalytique lui-même, si une autre présupposition se donnait comme mieux utilisable. Jusqu'à présent ce n'a pas été le cas. Il peut bien se faire que l'énergie sexuelle, la libido – au fin fond des choses – ne soit qu'un produit de différenciation de l'énergie qui est à l'œuvre par ailleurs dans la psyché. Mais une telle affirmation ne tire pas à conséquence. Elle concerne des choses qui sont déjà si éloignées des problèmes que pose notre observation, des choses qui ont si peu de contenu scientifique qu'il est tout aussi vain de la combattre que de l'utiliser. Il est bien possible que cette identité originaire ait aussi peu à faire avec nos intérêts psychanalytiques que la parenté originaire de toutes les races humaines avec la preuve, qu'on doit fournir aux autorités successorales, de sa parenté avec un testataire. Toutes ces spéculations ne nous mènent à rien ; comme nous ne pouvons attendre qu'une autre science nous fasse cadeau des arguments décisifs pour la théorie des pulsions, il est bien plus opportun de tenter de voir quelle lumière peut être jetée sur ces énigmes fondamentales de la biologie par une synthèse des phénomènes psychologiques. Familiarisons-nous avec la possibilité de l'erreur, mais ne nous laissons pas détourner de pousser dans ses conséquences l'hypothèse, mentionnée plus haut, d'une opposition pulsions du moi – pulsions sexuelles. Cette hypothèse s'est imposée à nous par l'analyse des névroses de transfert ; voyons si son développement sera libre de contradictions et fécond, et s'il est possible de l'appliquer aussi à d'autres affections, la schizophrénie par exemple.

Naturellement il n'en irait pas de même si la preuve était apportée que la théorie de la libido a déjà échoué à vouloir expliquer

cette dernière maladie. C’est ce que C.G. Jung a affirmé[10], m’obligeant ainsi à faire ces dernier développements dont je me serais volontiers dispensé. J’aurais préféré suivre jusqu’au bout le chemin où je me suis avancé avec l’analyse du cas Schreber, en gardant le silence sur les présuppositions de départ. Mais l’affirmation de Jung est, pour le moins, un jugement hâtif. Ses fondements sont insuffisants. Tout d’abord il s’en rapporte à mon propre témoignage selon lequel je me suis vu moi-même obligé, eu égard aux difficultés de l’analyse de Schreber, à élargir le concept de libido, c’est-à-dire à abandonner son contenu sexuel, à faire coïncider libido et intérêt psychique en général. Ferenczi, dans une critique radicale du travail de Jung[11], a déjà dit ce qu’il convient pour redresser cette fausse interprétation. Je ne puis qu’adhérer à sa critique, et répéter que je n’ai jamais formulé une renonciation de ce genre à la théorie de la libido. Un autre argument de Jung, selon lequel on ne pourrait admettre que le seul retrait de la libido puisse être cause de la perte de la fonction de réalité normale, n’est pas un argument, c’est un décret ; *it begs the question,* il anticipe la décision et épargne la discussion car, justement, ce qu’on devrait examiner, c’est si cela est possible et comment. Dans son grand travail ultérieur[12], Jung a manqué de peu la solution que j’avais depuis longtemps indiquée : « À ce sujet il faut assurément prendre encore en considération ce point – auquel Freud se réfère du reste dans son travail sur le cas Schreber – que l’introversion de la libido *sexualis* conduit à un investissement du “moi” et il se pourrait que notre perte de la réalité en soit l’effet. En fait, c’est une possibilité séduisante que d’expliquer de cette façon la psychologie de la perte de la réalité. » Pourtant Jung ne s’engage pas beaucoup plus avant

10 « Wandlungen und Symbole der Libido » (Métamorphoses et symboles de la libido), *Jahrbuch Psa. Forsch.*, IV, 1912.

11 *Int. Zschr. Psa.*, I, 1913.

12 « Versuch einer Darstellung der psychoanalytischen Theorie » (Tentative de présentation de la théorie psychanalytique), *Jahrbuch*, V, 1913.

dans la voie de cette possibilité. Quelques lignes plus loin, il s'en débarrasse par la remarque que, de cette condition, « pourrait résulter la psychologie d'un anachorète ascétique mais non une démence précoce ». À quel point cette comparaison impropre est incapable d'apporter une décision, la remarque suivante peut nous le montrer : un tel anachorète qui s'est efforcé d'extirper toute trace d'intérêt sexuel (mais seulement au sens populaire du mot « sexuel ») ne présente pas même forcément une façon pathogène de placer la libido. Il peut bien avoir totalement détourné des êtres humains son intérêt sexuel et pourtant l'avoir sublimé sous forme d'un intérêt accru pour le domaine divin, naturel, animal, sans que sa libido ait subi une introversion dirigée sur ses fantasmes, ou un retour à son moi. Il semble que cette comparaison néglige d'emblée la distinction possible entre l'intérêt d'origine érotique et celui provenant d'autres sources. Rappelons-nous en outre que les recherches de l'école suisse, malgré tout leur mérite, n'ont élucidé que deux points du tableau de la démence précoce : l'existence des complexes déjà reconnus chez les sujets sains et les névrosés, et l'analogie de leurs formations fantasmatiques avec les mythes des peuples ; mais ces recherches n'ont pu jeter aucune lumière sur le mécanisme d'entrée dans la maladie. Cette constatation nous permettra de rejeter l'affirmation de Jung selon laquelle la théorie de la libido aurait échoué à venir à bout de la démence précoce et serait de ce fait également disqualifiée en ce qui concerne les autres névroses.

II.

Des difficultés particulières me semblent empêcher une étude directe du narcissisme. Sa voie d'accès principale restera sans doute l'analyse des paraphrénies. Comme les névroses de transfert nous ont permis de suivre à la trace les motions pulsionnelles libidinales, de même démence précoce et paranoïa nous fourniront l'accès à

l'intelligence de la psychologie du moi. Une fois de plus, il nous faudra retrouver l'apparente simplicité du normal par conjecture à partir des distorsions et exagérations du pathologique. Par ailleurs, quelques autres voies nous demeurent ouvertes dans notre approche du narcissisme et je vais maintenant les décrire dans l'ordre l'étude de la maladie organique, de l'hypocondrie, et de la vie amoureuse des deux sexes.

Pour estimer l'influence de la maladie organique sur la distribution de la libido, je prends la suite d'une indication donnée verbalement par S. Ferenczi. Il est universellement connu, et il nous semble aller de soi que celui qui est affligé de douleur organique et de malaises abandonne son intérêt pour les choses du monde extérieur, pour autant qu'elles n'ont pas de rapport avec sa souffrance. Une observation plus précise nous apprend qu'il retire aussi son intérêt libidinal de ses objets d'amour, qu'il cesse d'aimer aussi longtemps qu'il souffre. La banalité de ce fait ne doit pas nous empêcher de lui donner une traduction dans les termes de la théorie de la libido. Nous dirions alors : le malade retire ses investissements de libido sur son moi, pour les émettre à nouveau après la guérison. « Son âme se resserre au trou étroit de la molaire », nous dit W. Busch à propos de la rage de dents du poète[13]. Libido et intérêt du moi ont ici le même destin, et sont à nouveau impossibles à distinguer l'un de l'autre. L'égoïsme bien connu du malade recouvre les deux. Si nous trouvons qu'il va tellement de soi, c'est que nous sommes certains de nous conduire exactement ainsi dans la même situation. Que des troubles corporels viennent dissiper les dispositions amoureuses les plus intenses et leur substituer brusquement une indifférence complète, c'est un thème qui a été exploité comme il convient dans la comédie.

De même que la maladie, l'état de sommeil représente un retrait narcissique des positions de la libido sur la personne propre,

13 *Einzig in der engen Höhle – Des Backenzahnes weilt die Seele*, in : *Balduin Bählamm*. (N. d. T.)

ou, plus exactement, sur le seul désir de dormir. L'égoïsme des rêves vient bien s'insérer dans ce contexte. Dans ces deux cas nous voyons, à défaut d'autre chose, des exemples de modifications dans la distribution de la libido par suite d'une modification du moi.[14]

L'hypocondrie, comme la maladie organique, se traduit par des sensations corporelles pénibles et douloureuses et se rencontre aussi avec elle dans son action sur la distribution de la libido. L'hypocondriaque retire intérêt et libido – celle-ci avec une évidence particulière – des objets du monde extérieur et concentre les deux sur l'organe qui l'occupe. Pourtant une différence entre hypocondrie et maladie organique apparaît au premier plan. Dans le dernier cas les sensations pénibles sont fondées sur des modifications démontrables, et non dans le premier cas. Mais nous resterions parfaitement dans le cadre de notre conception générale des processus névrotiques en avançant la proposition suivante : l'hypocondrie doit avoir raison, les modifications organiques ne peuvent pas non plus manquer dans son cas. En quoi peuvent-elles donc consister ?

Nous nous laisserons guider ici par l'expérience qui nous montre que des sensations corporelles de nature déplaisante, comparables à celles des hypocondriaques, ne manquent pas non plus dans les autres névroses. J'ai déjà dit une fois que j'inclinais à ranger l'hypocondrie à côté de la neurasthénie et de la névrose d'angoisse, comme troisième névrose actuelle. L'on ne va vraisemblablement pas trop loin en se représentant qu'un petit élément d'hypocondrie participe régulièrement aussi à la formation

14 *Ichveränderung*. Le mot *Veränderung* revient à plusieurs reprises dans le présent texte et il était impossible pour lui conserver une traduction unique, de recourir à un autre terme que celui de modification. Signalons cependant que l'expression *Ichveränderung* se retrouve fréquemment chez Freud avec un sens plus spécifique, celui de modification retentissant défavorablement sur les capacités du moi, ce qui justifie de lui choisir comme équivalent français *altération du moi*. (N. d. T.)

des autres névroses. Le plus bel exemple en est bien la névrose d'angoisse et l'hystérie qui se construit sur elle. Eh bien, nous connaissons le modèle d'un organe douloureusement sensible, modifié en quelque façon sans être pourtant malade au sens habituel : c'est l'organe génital en état d'excitation. Il est alors congestionné, turgescent, humide, et le siège de sensations diverses. Si nous nommons *érogénéité* d'une partie du corps cette activité qui consiste à envoyer dans la vie psychique des excitations qui l'excitent sexuellement, et si nous songeons que les considérations tirées de la théorie sexuelle nous ont depuis longtemps habitués à cette conception que certaines autres parties du corps – les zones *érogènes* – pourraient remplacer les organes génitaux et se comporter de façon analogue à eux, il ne nous reste maintenant qu'un pas de plus à tenter. Nous pouvons nous décider à tenir l'érogénéité pour une propriété générale de tous les organes, ce qui nous autorise à parler de l'augmentation ou de la diminution de celle-ci dans une partie déterminée du corps. À chacune de ces modifications de l'érogénéité dans les organes pourrait correspondre une modification parallèle de l'investissement de libido dans le moi. C'est là qu'il faudrait chercher les facteurs que nous mettons à la base de l'hypocondrie et qui peuvent avoir la même influence sur la distribution de la libido que l'atteinte[15] matérielle des organes.

En poursuivant notre réflexion dans cette voie, nous remarquons que nous rencontrons non seulement le problème de l'hypocondrie mais encore celui des autres névroses actuelles : neurasthénie et névrose d'angoisse. C'est pourquoi nous nous arrêterons à ce point. Il n'est pas dans l'intention d'une investigation purement psychologique de transgresser si avant les frontières de la recherche physiologique. Mentionnons seulement qu'on peut supposer, à partir d'ici, que l'hypocondrie est dans une relation à la paraphrénie semblable à celle des autres névroses actuelles par rapport à l'hystérie et à la névrose obsessionnelle ; elle dépendrait

15 *Erkrankung.* (N. d. T.)

donc de la libido du moi de même que les autres dépendent de la libido d'objet ; l'angoisse hypocondriaque serait, de la part de la libido du moi, le pendant de l'angoisse névrotique. De plus, c'est une idée qui nous est déjà familière que le mécanisme de l'entrée dans la maladie et de la formation de symptôme dans les névroses de transfert, le progrès de l'introversion à la régression, est lié à une stase[16] de la libido[17] ; il nous est donc permis d'approcher l'idée d'une stase de la libido du moi et de la mettre en rapport avec les phénomènes de l'hypocondrie et de la paraphrénie.

Naturellement notre curiosité va soulever ici cette question : pourquoi une telle stase de libido dans le moi doit-elle être ressentie comme déplaisante ? Je me contenterai volontiers de la réponse que le déplaisir en général est l'expression de l'augmentation de la tension, et que c'est donc une quantité du phénomène matériel qui se transpose, ici comme ailleurs, dans la qualité psychique du déplaisir ; pour le développement de déplaisir, il se peut du reste que ne soit pas déterminante la grandeur absolue de ce processus matériel, mais plutôt une certaine fonction de cette grandeur absolue. En partant de ce point, on peut même tenter d'aborder cette question : d'où provient donc en fin de compte dans la vie psychique cette contrainte de sortir des frontières du narcissisme et de placer la libido sur les objets ? La réponse conforme à notre ligne de pensée pourrait être que cette contrainte apparaît lorsque l'investissement du moi en libido a dépassé une certaine mesure. Un solide égoïsme préserve de la maladie, mais à la fin l'on doit se mettre à aimer pour ne pas tomber malade, et l'on doit tomber malade lorsqu'on ne peut aimer, par suite de frustration[18]. C'est un peu sur ce modèle que H. Heine se représente la psychogenèse de la création du monde :

> C'est bien la maladie qui fut l'ultime fond
>
> de toute la poussée créatrice ;

16 *Stauung*. *Stase* est le terme médical correspondant. (N. d. T.)

17 Cf. *Les types d'entrée dans la névrose*, 1913 (GW., VIII).

en créant je pouvais guérir,

en créant je trouvai la santé[19].

Nous avons reconnu dans notre appareil psychique un moyen privilégié auquel est confiée la tâche de maîtriser des excitations qui, sans cela, seraient péniblement ressenties ou auraient une action pathogène. L'élaboration psychique accomplit des exploits pour dériver intérieurement des excitations qui ne sont pas susceptibles d'une décharge extérieure immédiate, ou pour lesquelles une telle décharge ne serait pas souhaitable dans l'immédiat. Mais il est tout d'abord indifférent, pour une telle élaboration intérieure, qu'elle concerne des objets réels ou imaginaires. La différence n'apparaît qu'ensuite, lorsque le retournement de la libido sur les objets irréels (introversion) a conduit à une stase de libido. Dans les paraphrénies, le délire des grandeurs permet une semblable élaboration intérieure de la libido qui est retournée dans le moi ; c'est peut-être seulement après l'échec de ce délire[20] que la stase de libido dans le moi devient pathogène et met en branle le processus de guérison qui nous en impose pour la maladie[21].

18 *Infolge von Versagung*. À la suite notamment des recherches contemporaines sur la psychologie de l'apprentissage, le terme f*rustration* tend à désigner la condition d'un organisme soumis à l'absence objective d'un stimulus agréable. Le terme *Versagung*, aussi bien dans la langue allemande en général que chez Freud, a bien d'autres implications : nuance de refus (comme l'indique la racine *sagen* qui signifie dire), indétermination quant à l'agent de la frustration qui est parfois le sujet lui-même, celui-ci pouvant « déclarer forfait », « se refuser à ». Plus bas, nous avons traduit *das Versagen* par *l'échec*. Ces réserves étant faites, nous conservons, faute d'une autre traduction valable dans tous les cas, le vocable français *frustration* en lui donnant le sens plus général que *Versagung* prend chez Freud : *la condition du sujet qui se voit refuser ou se refuse la satisfaction d'une revendication pulsionnelle*. (N. d. T.)

19 *Neue Gedichte, Schöpfungslieder VII*. (N. d. T.)

20 *Nach seinen Versagen*. (N. d. T.)

21 Expression du jargon médical pour désigner le fait qu'un symptôme ou un syndrome est pris à tort pour un autre (N. d. T.)

Je hasarde ici quelques petits pas plus avant dans le mécanisme de la paraphrénie et je résume les conceptions qui dès maintenant me semblent mériter considération. Je situe la différence de ces affections et des névroses de transfert dans cette circonstance que la libido, devenue libre par frustration, ne demeure pas attachée à des objets dans le fantasme, mais se retire sur le moi ; le délire des grandeurs répond alors au processus psychique de maîtrise de cette masse de libido, donc à l'introversion sur les formations fantasmatiques qui se produit dans les névroses de transfert. L'hypocondrie de la paraphrénie, homologue de l'angoisse des névroses de transfert, sort de l'échec de cette action psychique. Nous savons que cette angoisse peut être levée par une élaboration psychique ultérieure, conversion, formation réactionnelle, formation de protection (phobie). Ce rôle est joué dans les paraphrénies par la tentative de restitution à laquelle nous devons les manifestations pathologiques qui nous frappent. Fréquemment – sinon le plus souvent – la libido dans la paraphrénie ne se détache que partiellement des objets, ce qui nous permet de distinguer dans le tableau de cette affection trois groupes de manifestations 1) celles qui répondent à une conservation de l'état normal ou de la névrose (manifestations résiduelles) ; 2) celles du processus pathologique (c'est-à-dire le détachement de la libido des objets et ce qui s'ensuit : le délire des grandeurs, l'hypocondrie, la perturbation des affects, toutes les régressions) ; 3) celles qui répondent à la restitution, qui fixent de nouveau la libido aux objets, soit à la manière d'une hystérie (démence précoce, paraphrénie au sens propre) soit à la manière d'une névrose obsessionnelle (paranoïa). Ce nouvel investissement de libido se produit à partir d'un autre niveau et sous d'autres conditions que l'investissement primaire. La différence entre les névroses de transfert qui se créent lors de ce nouvel investissement et les formations correspondantes du moi normal devraient nous permettre de pénétrer au plus profond dans la structure de notre appareil psychique.

*

La vie amoureuse des êtres humains, avec la diversité de sa différenciation chez l'homme et la femme, nous fournit un troisième accès à l'étude du narcissisme. De même que la libido d'objet a d'abord caché à notre observation la libido du moi, de même, en étudiant le choix d'objet des enfants (et des adolescents), avons-nous tout d'abord remarqué qu'ils tirent leurs objets sexuels de leurs premières expériences de satisfaction. Les premières satisfactions sexuelles auto-érotiques sont vécues en conjonction avec l'exercice de fonctions vitales qui servent à la conservation de l'individu. Les pulsions sexuelles s'étayent d'abord sur la satisfaction des pulsions du moi, dont elles ne se rendent indépendantes que plus tard ; mais cet étayage continue à se révéler dans le fait que les personnes qui ont affaire avec l'alimentation, les soins, la protection de l'enfant deviennent les premiers objets sexuels. C'est en premier lieu la mère ou son substitut. Mais à côté de ce type et de cette source de choix d'objet, que l'on peut nommer type *par étayage,* la recherche psychanalytique nous en a fait connaître un second que nous ne nous attendions pas à rencontrer. Nous avons trouvé avec une particulière évidence chez des personnes dont le développement libidinal est perturbé, comme les pervers et les homosexuels, qu'ils ne choisissent pas leur objet d'amour ultérieur sur le modèle de la mère, mais bien sur celui de leur propre personne. De toute évidence, ils se cherchent eux-mêmes comme objet d'amour, en présentant le type de choix d'objet qu'on peut nommer *narcissique.* C'est dans cette observation qu'il faut trouver le plus puissant motif qui nous contraint à l'hypothèse du narcissisme.

En fait nous n'avons pas conclu que les êtres humains se divisaient en deux groupes rigoureusement distincts selon leur type de choix d'objet, par étayage ou narcissique ; au contraire, nous préférons faire l'hypothèse que les deux voies menant au choix d'objet sont ouvertes à chaque être humain, de sorte que l'une ou

l’autre peut avoir la préférence. Nous disons que l’être humain a deux objets sexuels originaires : lui-même et la femme qui lui donne ses soins ; en cela nous présupposons le narcissisme primaire de tout être humain, narcissisme qui peut éventuellement venir s’exprimer de façon dominante dans son choix d’objet.

La comparaison de l’homme et de la femme montre alors qu’il existe dans leur rapport au type de choix d’objet des différences fondamentales, bien qu’elles ne soient naturellement pas d’une régularité absolue. Le plein amour d’objet selon le type par étayage est particulièrement caractéristique de l’homme. Il présente la surestimation sexuelle frappante qui a bien son origine dans le narcissisme originaire de l’enfant et répond donc à un transfert de ce narcissisme sur l’objet sexuel. Cette surestimation sexuelle permet l’apparition de l’état bien particulier de la passion amoureuse qui fait penser à une compulsion névrotique, et qui se ramène ainsi à un appauvrissement du moi en libido au profit de l’objet. Différent est le développement du type féminin le plus fréquent et vraisemblablement le plus pur et le plus authentique. Dans ce cas, il semble que, lors du développement pubertaire, la formation des organes sexuels féminins, qui étaient jusqu’ici à l’état de latence, provoque une augmentation du narcissisme originaire, défavorable à un amour d’objet régulier s’accompagnant de surestimation sexuelle. Il s’installe, en particulier dans le cas d’un développement vers la beauté, un état où la femme se suffit à elle-même, ce qui la dédommage de la liberté de choix d’objet que lui conteste la société. De telles femmes n’aiment, à strictement parler, qu’elles-mêmes, à peu près aussi intensément que l’homme les aime. Leur besoin ne les fait pas tendre à aimer, mais à être aimées, et leur plaît l’homme qui remplit cette condition. On ne saurait surestimer l’importance de ce type de femmes pour la vie amoureuse de l’être humain. De telles femmes exercent le plus grand charme sur les hommes, non seulement pour des raisons esthétiques, car elles sont

habituellement les plus belles, mais aussi en raison de constellations psychologiques intéressantes. Il apparaît en effet avec évidence que le narcissisme d'une personne déploie un grand attrait sur ceux qui se sont dessaisis de toute la mesure de leur propre narcissisme et sont en quête de l'amour d'objet ; le charme de l'enfant repose en bonne partie sur son narcissisme, le fait qu'il se suffit à lui-même, son inaccessibilité ; de même le charme de certains animaux qui semblent ne pas se soucier de nous, comme les chats et les grands animaux de proie ; et même le grand criminel et l'humoriste forcent notre intérêt, lorsque la poésie nous les représente, par ce narcissisme conséquent qu'ils savent montrer en tenant à distance de leur moi tout ce qui le diminuerait. C'est comme si nous les enviions pour l'état psychique bienheureux qu'ils maintiennent, pour une position de libido inattaquable que nous avons nous-mêmes abandonnée par la suite. Mais le grand charme de la femme narcissique ne manque pas d'avoir son revers, l'insatisfaction de l'homme amoureux, le doute sur l'amour de la femme, les plaintes sur sa nature énigmatique ont pour une bonne part leur racine dans cette incongruence des types de choix d'objet.

Peut-être n'est-il pas superflu de donner l'assurance que, dans cette description de la vie amoureuse féminine, tout parti pris de rabaisser la femme m'est étranger. En dehors du fait que tout parti pris en général m'est étranger, je sais aussi que ces différentes voies d'accomplissement correspondent, dans un rapport biologique extrêmement compliqué, à la différenciation des fonctions. De plus, je suis prêt à admettre qu'il existe quantité de femmes qui aiment selon le type masculin et développent également la surestimation sexuelle propre à ce type.

Et même pour les femmes narcissiques qui restent froides envers l'homme, il est une voie qui les mène au plein amour d'objet. Dans l'enfant qu'elles mettent au monde, c'est une partie de leur propre corps qui se présente à elles comme un objet étranger, auquel

elles peuvent maintenant, en partant du narcissisme, vouer le plein amour d'objet. D'autres femmes encore n'ont pas besoin d'attendre la venue d'un enfant pour s'engager dans le développement qui va du narcissisme (secondaire) à l'amour d'objet. Avant la puberté, elles se sont senties masculines et ont fait un bout de développement dans le sens masculin ; après que la survenue de la maturité féminine a coupé court à ces tendances, il leur reste la faculté d'aspirer à un idéal masculin qui est précisément la continuation de cet être garçonnier qu'elles étaient elles-mêmes autrefois.

Nous pouvons conclure ces remarques par un résumé des voies menant au choix d'objet. On aime :

1. *Selon le type narcissique :*
    1. Ce que l'on est soi-même ;
    2. Ce que l'on a été soi-même ;
    3. Ce que l'on voudrait être soi-même ;
    4. La personne qui a été une partie du propre soi.
2. *Selon le type par étayage :*
    1. La femme qui nourrit ;
    2. L'homme qui protège ;

et les lignées de personnes substitutives qui en partent. Le cas *c)* du premier type ne pourra être justifié que par des développements qu'on trouvera plus loin.

Il restera, dans un autre contexte, à apprécier l'importance du choix d'objet narcissique pour l'homosexualité masculine.

Le narcissisme primaire de l'enfant, dont nous avons supposé l'existence et qui constitue l'une des présuppositions de nos théories sur la libido, est moins facile à saisir par l'observation directe qu'à confirmer par un raisonnement récurrent à partir d'un autre point. Si l'on considère l'attitude de parents tendres envers leurs enfants, l'on est obligé d'y reconnaître la reviviscence et la reproduction de leur propre narcissisme qu'ils ont depuis longtemps abandonné. Un bon

indice que nous avons déjà apprécié, dans le choix d'objet, comme stigmate narcissique, la surestimation, domine, c'est bien connu, cette relation affective. Il existe ainsi une compulsion à attribuer à l'enfant toutes les perfections, ce que ne permettrait pas la froide observation, et à cacher et oublier tous ses défauts ; le déni de la sexualité infantile est bien en rapport avec cette attitude. Mais il existe aussi devant l'enfant une tendance à suspendre toutes les acquisitions culturelles dont on a extorqué la reconnaissance à son propre narcissisme, et à renouveler à son sujet la revendication de privilèges depuis longtemps abandonnés. L'enfant aura la vie meilleure que ses parents, il ne sera pas soumis aux nécessités dont on a fait l'expérience qu'elles dominaient la vie. Maladie, mort, renonciation de jouissance, restrictions à sa propre volonté ne vaudront pas pour l'enfant, les lois de la nature comme celles de la société s'arrêteront devant lui, il sera réellement à nouveau le centre et le cœur de la création. *His Majesty the Baby*, comme on s'imaginait être jadis. Il accomplira les rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution, il sera un grand homme, un héros, à la place du père ; elle épousera un prince, dédommagement tardif pour la mère. Le point le plus épineux du système narcissique, cette immortalité du moi que la réalité bat en brèche, a retrouvé un lieu sûr en se réfugiant chez l'enfant. L'amour des parents, si touchant et, au fond, si enfantin, n'est rien d'autre que leur narcissisme qui vient de renaître et qui, malgré sa métamorphose en amour d'objet, manifeste à ne pas s'y tromper son ancienne nature.

*

Les perturbations auxquelles est exposé le narcissisme originaire de l'enfant, ses réactions de défense contre ces perturbations, les voies dans lesquelles il est de ce fait forcé de s'engager, voilà ce que je voudrais laisser de côté, comme une matière importante qui attend encore qu'on s'occupe de la

travailler ; l'on peut cependant en extraire la pièce la plus importante, le « complexe de castration » (angoisse concernant le pénis chez le garçon, envie du pénis chez la fille) et en traiter en relation avec l'influence de l'intimidation sexuelle des premières années. La recherche psychanalytique nous permet de suivre dans d'autres cas les destins des pulsions libidinales, lorsque celles-ci, isolées des pulsions du moi, se trouvent en opposition avec elles ; mais, dans le domaine du complexe de castration, elle nous permet de remonter par le raisonnement à une époque et à une situation psychique où les deux sortes de pulsions agissent encore à l'unisson et se présentent comme intérêts narcissiques dans un mélange indissociable. A. Adler a tiré de ce contexte sa « protestation virile » qu'il érige presque en l'unique force de pulsion qui agisse dans la formation des névroses et aussi du caractère ; il ne la fonde pas sur une tendance narcissique, qui serait donc encore libidinale, mais sur une valorisation sociale. Du point de vue de la recherche psychanalytique, l'existence et l'importance de la « protestation virile » ont été reconnues dès le début, mais la thèse de sa nature narcissique et de son origine dans le complexe de castration a été défendue contre Adler. La « protestation virile » appartient à la formation du caractère dans la genèse duquel elle entre, à côté de nombreux autres facteurs, et elle est rigoureusement inapte à éclaircir les problèmes des névroses dans lesquelles Adler ne veut rien considérer d'autre que la manière dont elles servent l'intérêt du moi. Je trouve tout à fait impossible de fonder la genèse de la névrose sur la base étroite du complexe de castration, quelle que soit, chez les sujets masculins, sa puissance lorsqu'il entre en jeu parmi les résistances à la guérison de la névrose. Enfin je connais même des cas de névrose où la « protestation virile », ou bien à notre sens le complexe de castration, ne joue pas de rôle pathogène, voire n'apparaît pas du tout.

L'observation de l'adulte normal montre que son délire des grandeurs d'autrefois s'est amorti et que les caractères psychiques se sont effacés qui nous avaient fait conclure à son narcissisme infantile. Qu'est-il advenu de sa libido du moi ? Devons-nous admettre que tout son quantum est passé dans des investissements d'objet ? Une telle possibilité vient manifestement en contradiction avec toute la ligne du présent développement ; mais nous pouvons aussi aller chercher dans la psychologie du refoulement l'indication d'une autre réponse à cette question.

Nous avons appris que des motions pulsionnelles subissent le destin du refoulement pathogène, lorsqu'elles viennent en conflit avec les représentations culturelles et éthiques de l'individu. Par cette condition, nous n'entendons jamais que la personne a de l'existence de ces représentations une simple connaissance intellectuelle, mais toujours qu'elle les reconnaît comme faisant autorité pour elle, qu'elle se soumet aux exigences qui en découlent. Le refoulement, avons-nous dit, provient du moi ; nous pourrions préciser de l'estime de soi[22] qu'a le moi. Les mêmes impressions, expériences, impulsions, motions de désir auxquelles tel homme laisse libre cours en lui ou que du moins il élabore consciemment, sont repoussées par tel autre avec la plus grande indignation, ou sont déjà étouffées avant d'avoir pu devenir conscientes. Mais la différence entre ces deux sujets, qui contient la condition du refoulement, peut s'exprimer facilement en des termes qui permettent de la soumettre à la théorie de la libido. Nous pouvons dire que l'un a établi en lui un *idéal* auquel il mesure son moi actuel, tandis que chez l'autre une telle formation d'idéal est absente. La formation d'idéal serait du côté du moi la condition du refoulement.

C'est à ce moi idéal[23] que s'adresse maintenant l'amour de soi dont jouissait dans l'enfance le moi réel[24]. Il apparaît que le

22 *Selbstachtung*. (N. d. T.)

23 *Idealich*. (N. d. T.)

24 *Das wirkliche Ich*. (N. d. T.)

narcissisme est déplacé sur ce nouveau moi idéal[25] qui se trouve, comme le moi infantile, en possession de toutes les perfections. Comme c'est chaque fois le cas dans le domaine de la libido, l'homme s'est ici montré incapable de renoncer à la satisfaction dont il a joui une fois. Il ne veut pas se passer de la perfection narcissique de son enfance ; s'il n'a pas pu la maintenir, car, pendant son développement, les réprimandes des autres l'ont troublé et son propre jugement s'est éveillé, il cherche à la regagner sous la nouvelle forme de l'idéal du moi[26]. Ce qu'il projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps-là, il était lui-même son propre idéal.

Nous trouvons ici l'occasion d'examiner les rapports de cette formation d'idéal et de la sublimation. La sublimation est un processus qui concerne la libido d'objet et consiste en ce que la pulsion se dirige sur un autre but, éloigné de la satisfaction sexuelle ; l'accent est mis ici sur la déviation qui éloigne du sexuel. L'idéalisation est un processus qui concerne l'objet et par lequel celui-ci est agrandi et exalté psychiquement sans que sa nature soit changée. L'idéalisation est possible aussi bien dans le domaine de la libido du moi que dans celui de la libido d'objet. Par exemple, la surestimation sexuelle de l'objet est une idéalisation de celui-ci. Ainsi, pour autant que sublimation désigne un processus qui concerne la pulsion et idéalisation un processus qui concerne l'objet, on doit maintenir les deux concepts séparés l'un de l'autre.

La formation de l'idéal du moi est souvent confondue avec la sublimation des pulsions, au détriment d'une claire compréhension. Tel qui a échangé son narcissisme contre la vénération d'un idéal du moi élevé n'a pas forcément réussi pour autant à sublimer ses pulsions libidinales. L'idéal du moi requiert, il est vrai, cette sublimation mais il ne peut l'obtenir de force ; la sublimation demeure un processus particulier ; l'idéal peut bien l'inciter à

25 *Dieses neue ideale Ich*. (N. d. T.)

26 *Ichideal*. (N. d. T.)

s'amorcer mais son accomplissement reste complètement indépendant d'une telle incitation. On trouve justement chez les névrosés les plus grandes différences de tension entre le développement de l'idéal du moi et la quantité de sublimation de leurs pulsions libidinales primitives, et, en général, il est bien plus difficile de convaincre l'idéaliste de ce que sa libido reste logée dans une position inappropriée que d'en convaincre l'homme simple qui est resté modéré dans ses prétentions. Formation d'idéal et sublimation ont aussi des relations tout à fait différentes avec les facteurs déterminant la névrose. La formation d'idéal augmente, comme nous l'avons vu, les exigences du moi, et c'est elle qui agit le plus fortement en faveur du refoulement ; la sublimation représente l'issue qui permet de satisfaire à ces exigences sans amener le refoulement.

Il ne serait pas étonnant que nous trouvions une instance psychique particulière qui accomplisse la tâche de veiller à ce que soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'idéal du moi, et qui, dans cette intention, observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal. Si une telle instance existe, il est impossible qu'elle soit l'objet d'une découverte inopinée ; nous ne pouvons que la reconnaître comme telle et nous pouvons nous dire que ce que nous nommons notre *conscience morale* possède cette caractéristique. La reconnaissance de cette instance nous permet de comprendre les idées délirantes où le sujet se croit au centre de l'attention des

autres ou, pour mieux dire, le délire *d'observation*[27] qui présente une telle netteté dans la symptomatologie des affections paranoïdes mais peut aussi se produire comme affection isolée ou bien de façon sporadique dans une névrose de transfert. Les malades se plaignent alors de ce qu'on connaisse toutes leurs pensées, qu'on observe et surveille leurs actions ; ils sont avertis du fonctionnement souverain de cette instance par des voix qui leur parlent, de façon caractéristique, à la troisième personne (« maintenant elle pense encore à cela » ; « maintenant il s'en va »). Cette plainte est justifiée, elle décrit la vérité ; il existe effectivement, et cela chez nous tous dans la vie normale, une puissance de cette sorte qui observe, connaît, critique toutes nos intentions. Le délire d'observation la présente sous une forme régressive, dévoilant ainsi sa genèse et la raison qui pousse le malade à s'insurger contre elle.

Ce qui avait incité le sujet à former l'idéal du moi dont la garde est remise à la conscience morale, c'était justement l'influence critique des parents telle qu'elle se transmet par leur voix ; dans le cours des temps sont venus s'y adjoindre les éducateurs, les professeurs et la troupe innombrable et indéfinie de toutes les autres personnes du milieu ambiant (les autres[28], l'opinion publique).

De grandes quantités d'une libido essentiellement homosexuelle furent ainsi attirées pour former l'idéal du moi narcissique, et elles trouvent, en le maintenant, à se dériver et à se

27 *Das Verständnis des sogenannten Beachtungs – oder richtiger Beobachtungswahnes* ; littéralement : ma compréhension de ce qu'on désigne comme délire d'attention ou plus exactement d'*observation*. Ce passage est difficilement traduisible : Freud fait ici allusion à ce que les psychiatres allemands ont désignés comme *Beachtungwahn* ; ce terme n'a pas d'équivalent exact dans la littérature psychiatrique française ; il est difficile de traduire autrement que par une périphrase, *Beachtung* signifiant l'attention qu'on porte au sujet. Enfin *Beachtung* et *Beobachtung* ont la même racine, le second terme ajoutant la nuance suivante : l'objet d'attention est *posé* comme objet d'observation. (N. d. T.)

28 *Die Mitmenschen*. (N. d. T.)

satisfaire. L'institution de la conscience morale était au fond l'incarnation en un premier temps de la critique des parents, et plus tard de la critique de la société ; le même processus se répète lorsqu'une tendance au refoulement trouve son origine dans une défense ou un obstacle qui étaient tout d'abord extérieurs. Les voix, ainsi que cette foule laissée indéterminée, viennent maintenant au premier plan, du fait de la maladie, de sorte que l'histoire du développement de la conscience morale se reproduit régressivement. Quant à la rébellion contre cette *instance de censure,* elle provient de ce fait, conforme au caractère fondamental de la maladie, que la personne veut se dégager de toutes ces influences, à commencer par celle des parents, et qu'elle en retire sa libido homosexuelle. Sa conscience morale lui revient alors, sous une figure régressive, comme action hostile de l'extérieur.

Les doléances de la paranoïa montrent aussi que l'autocritique de la conscience morale coïncide au fond avec l'auto-observation sur laquelle elle est construite. La même activité psychique qui a pris en charge la fonction de la conscience morale s'est aussi mise au service de l'introspection[29] qui livre à la philosophie le matériel pour ses opérations de pensée. Cela n'est peut-être pas sans rapport avec la tendance caractéristique des paranoïaques à construire des systèmes spéculatifs[30].

Il sera certainement important de pouvoir reconnaître dans d'autres domaines encore les indices de l'activité de cette instance qui observe, critique, et s'est haussée à la dignité de conscience morale et d'introspection philosophique. Je me réfère ici à ce que H. Silberer a décrit comme « phénomène fonctionnel », l'un des rares additifs à la doctrine des rêves dont la valeur soit incontestable.

29 *Innenforschung*. (N. d. T.)

30 J'ajoute cette simple supposition que la formation et le renforcement de cette instance qui observe pourrait bien envelopper la genèse tardive de la mémoire (subjective) et du facteur temps, qui ne s'applique pas aux phénomènes inconscients.

Silberer a montré, on le sait, que l'on peut observer directement, dans les états situés entre le sommeil et la veille, la transposition des pensées en images visuelles, mais qu'en de telles circonstances l'image qui apparaît ne représente pas en général le contenu de pensée, mais l'état (bonne disposition, fatigue, etc.) dans lequel se trouve la personne qui lutte contre le sommeil. De même il a montré que, plus d'une fois, la terminaison du rêve ou certains passages du contenu du rêve ne signifiaient rien d'autre que l'autoperception du sommeil et de l'éveil. Il a ainsi prouvé la participation de l'auto-observation – au sens du délire d'observation paranoïaque – à la formation du rêve. Cette participation est inconstante ; je l'avais négligée vraisemblablement parce qu'elle ne jouait pas un grand rôle dans mes propres rêves ; chez les personnes douées pour la philosophie et habituées à l'introspection, cette participation peut devenir très évidente.

Nous avons découvert, souvenons-nous-en, que la formation du rêve se produit sous la domination d'une censure qui contraint les pensées du rêve à subir une déformation. Sous cette censure nous ne nous représentons pourtant pas une puissance spéciale, mais nous choisissons cette expression pour désigner un aspect particulier des tendances qui dominent le moi et qui refoulent leur face qui est tournée vers les pensées du rêve. Si nous pénétrons plus avant dans la structure du moi, nous pouvons reconnaître encore le *censeur du rêve* dans l'idéal du moi et dans les manifestations dynamiques de la conscience morale. Si ce censeur est un peu en état d'alerte même pendant le sommeil, nous comprendrons que l'auto-observation et l'autocritique, que présuppose son activité, apportent leur contribution au contenu du rêve dans des contenus tels que : maintenant, il est trop endormi pour penser – maintenant, il s'éveille[31].

31 Je ne puis ici désigner si la distinction entre cette instance de censure et le reste du moi est capable de fonder psychologiquement la séparation qu'établit la philosophie entre conscience et conscience de soi.

Nous pouvons, à partir d'ici, tenter de discuter le problème du sentiment d'estime de soi[32] chez le normal et chez le névrosé.

Le sentiment d'estime de soi nous apparaît tout d'abord comme expression de la grandeur du moi, sans qu'entrent en considération les éléments dont cette grandeur se compose. Tout ce qu'on possède ou qu'on atteint, tout reste du sentiment primitif d'omnipotence que l'expérience a confirmé, contribue à augmenter le sentiment d'estime de soi.

Si nous introduisons ici notre distinction entre pulsions sexuelles et pulsions du moi, nous devons reconnaître que le sentiment d'estime de soi dépend, de façon tout à fait intime, de la libido narcissique. Nous nous appuyons ici sur ces deux faits fondamentaux : le sentiment d'estime de soi est augmenté dans les paraphrénies, abaissé dans les névroses de transfert ; dans la vie amoureuse, ne pas être aimé rabaisse le sentiment d'estime de soi, être aimé l'élève. Nous avons indiqué qu'être aimé représente le but et la satisfaction dans le choix d'objet narcissique.

De plus il est facile d'observer que l'investissement de libido sur les objets n'élève pas le sentiment d'estime de soi. La dépendance par rapport à l'objet aimé a pour effet d'abaisser ce sentiment ; l'amoureux est humble et soumis. Celui qui aime a, pour ainsi dire, payé amende d'une partie de son narcissisme, et il ne peut en obtenir le remplacement qu'en étant aimé. Sous tous ces rapports le sentiment d'estime de soi semble rester en relation avec l'élément narcissique de la vie amoureuse.

La perception de son impuissance, de sa propre incapacité d'aimer par suite de troubles psychiques ou somatiques, agit au plus haut degré pour abaisser le sentiment d'estime de soi. C'est ici qu'il

32 Selbstgefühl. C'est l'estime de soi, ou ce qu'on nomme communément en français : « amour propre ». Nous préférons la première traduction, le mouvement de ce passage consistant à rapporter finalement à la libido une estime de soi non érotique en apparence (« sentiment de supériorité » ou « d'infériorité »). (N. d. T.)

faut chercher, à mon avis, l'une des sources de ces sentiments d'infériorité que les malades souffrant d'une névrose de transfert font si volontiers connaître. Mais la source principale de ces sentiments est l'appauvrissement du moi résultant du fait que des investissements libidinaux extraordinairement grands sont retirés au moi, donc la blessure infligée au moi par les tendances sexuelles qui ne sont plus soumises à contrôle.

A. Adler a eu raison de faire valoir que la perception par quelqu'un de ses propres infériorités d'organe éperonne la vie psychique, lorsqu'elle a de la ressource, et accroît son rendement par la voie de la surcompensation. Mais ce serait une complète exagération que de rapporter, à l'exemple d'Adler, toute production d'un bon rendement à cette condition d'une infériorité d'organe originaire. Tous les peintres ne sont pas affligés de troubles visuels, tous les orateurs n'ont pas commencé par bégayer. Chez une foule de personnes un rendement excellent se fonde sur des dons organiques de premier ordre. L'infériorité d'organe et les atrophies jouent dans l'étiologie des névroses un rôle insignifiant, du même ordre que, dans la formation du rêve, le matériel perceptif actuel. La névrose s'en sert comme prétexte, comme elle se sert de tout autre facteur disponible. Au moment où l'on vient d'accorder crédit à une névrosée qui affirme qu'elle devait inévitablement tomber malade parce qu'elle est laide, mal faite et sans charme si bien que personne ne peut l'aimer, la patiente suivante nous détrompe. Elle persévère en effet dans sa névrose et son aversion pour la sexualité, bien qu'elle semble désirable et soit en fait désirée plus que la moyenne des femmes. La majorité des femmes hystériques comptent parmi les représentantes de leur sexe qui sont attirantes et même belles, et à l'inverse les laideurs, atrophies d'organe, infirmités que l'on trouve en quantité dans les classes inférieures de notre société n'accroissent en rien la fréquence des affections névrotiques parmi elles.

Les relations du sentiment d'estime de soi avec l'érotisme (c'est-à-dire avec les investissements libidinaux d'objet), se laissent exprimer dans les formules suivantes : il faut distinguer deux cas, selon que les investissements d'amour sont *conformes au moi* ou au contraire ont subi un refoulement. Dans le premier cas (utilisation conforme au moi de la libido) aimer est valorisé comme toute autre activité du moi. Aimer, en soi, comme désir ardent[33] et privation, abaisse le sentiment d'estime de soi ; être aimé, aimé de retour, posséder l'objet aimé relève ce sentiment. Quand la libido est refoulée, l'investissement d'amour est ressenti comme un sévère amoindrissement du moi, la satisfaction amoureuse est impossible, le réenrichissement du moi n'est possible qu'en retirant la libido des objets. Le retour au moi de la libido d'objet, sa transformation en narcissisme, représente en quelque sorte le rétablissement d'un amour heureux, et inversement un amour réel heureux répond à l'état originaire où libido d'objet et libido du moi ne peuvent être distinguées l'une de l'autre.

L'importance de notre objet d'étude et l'impossibilité d'en prendre une vue d'ensemble justifiera peut-être que j'ajoute quelques autres propositions dans un ordre plus décousu.

Le développement du moi consiste à s'éloigner du narcissisme primaire, et engendre une aspiration intense à recouvrer ce narcissisme. Cet éloignement se produit par le moyen du déplacement de la libido sur un idéal du moi imposé de l'extérieur, la satisfaction par l'accomplissement de cet idéal.

En même temps le moi a émis les investissements libidinaux d'objet. Il se trouve appauvri au bénéfice de ces investissements ainsi que de l'idéal du moi, et il s'enrichit à nouveau par les satisfactions objectales ainsi que par l'accomplissement de l'idéal.

Une part du sentiment d'estime de soi est primaire, c'est le reste du narcissisme infantile, une autre partie a son origine dans ce

33 *Sehnen*. (N. d. T.)

que l'expérience confirme de notre toute-puissance (accomplissement de l'idéal du moi), une troisième partie provient de la satisfaction de la libido d'objet.

L'idéal du moi a soumis à des conditions sévères la satisfaction libidinale en rapport avec les objets, en faisant refuser par son censeur une partie de cette satisfaction, comme inconciliable. Quand un tel idéal ne s'est pas développé, la tendance sexuelle en question pénètre telle quelle, comme perversion, dans la personnalité. Être à nouveau, comme dans l'enfance, et également en ce qui concerne les tendances sexuelles, son propre idéal, voilà le bonheur que veut atteindre l'homme.

La passion amoureuse consiste en un débordement de la libido du moi sur l'objet. Elle a la force de supprimer les refoulements et de rétablir les perversions. Elle élève l'objet sexuel au rang d'idéal sexuel. Elle se produit, dans le type objectal ou par étayage, sur la base de l'accomplissement de conditions déterminant l'amour infantile, ce qui nous autorise à dire : ce qui accomplit cette condition déterminant l'amour est idéalisé.

L'idéal sexuel peut entrer dans une relation d'assistance intéressante avec l'idéal du moi. Lorsque la satisfaction narcissique se heurte à des obstacles réels l'idéal sexuel peut servir à une satisfaction substitutive. L'on aime alors, selon le type de choix narcissique, ce que l'on a été et qu'on a perdu, ou bien ce qui possède les perfections que l'on n'a pas du tout. La formule parallèle à la précédente s'énonce ainsi : ce qui possède la qualité éminente qui manque au moi pour atteindre l'idéal, est aimé. Un tel expédient a une importance particulière pour le névrosé, qui, par le fait de ses investissements d'objet excessifs, s'appauvrit dans son moi, et est hors d'état d'accomplir son idéal du moi. Après avoir dissipé sa libido sur les objets, il cherche alors une voie pour revenir au narcissisme, en se choisissant, selon le type narcissique, un idéal sexuel qui possède les perfections qu'il ne peut atteindre. En effet, il ne peut

croire à un autre mécanisme de guérison, apporte la plupart du temps dans la cure son attente de ce mécanisme-là, et dirige cette attente sur la personne du médecin qui le traite. Ce plan de guérison se heurte naturellement à l'incapacité d'aimer du malade, conséquence de ses refoulements étendus. Lorsqu'à l'aide du traitement on l'a, dans une certaine mesure, débarrassé de ceux-ci, on voit en général se produire cette conséquence qu'on n'avait pas visée : le malade se dérobe maintenant à la poursuite du traitement pour faire un choix amoureux, laissant à sa vie commune avec la personne aimée le soin d'achever son rétablissement. L'on pourrait se satisfaire de cette issue, si elle ne comportait tous les dangers d'une dépendance accablante envers ce sauveur.

De l'idéal du moi, une voie importante conduit à la compréhension de la psychologie collective. Outre son côté individuel, cet idéal a un côté social, c'est également l'idéal commun d'une famille, d'une classe, d'une nation. Outre la libido narcissique, il a lié un grand quantum de la libido homosexuelle d'une personne, libido qui, par cette voie est retournée dans le moi. L'insatisfaction qui résulte du non-accomplissement de cet idéal, libère de la libido homosexuelle, qui se transforme en conscience de culpabilité (angoisse sociale). La conscience de culpabilité était originellement l'angoisse d'être châtié par les parents, ou, plus exactement de perdre leur amour ; aux parents est venue plus tard se substituer la foule indéterminée de nos compagnons. On comprend mieux ainsi pourquoi la paranoïa est souvent causée par une atteinte du moi, par une frustration de la satisfaction dans le domaine de l'idéal du moi ; on comprend mieux aussi la conjonction de la formation[34] d'idéal et de la sublimation dans l'idéal du moi, la rétrogradation[35] des sublimations et l'éventuel remaniement[36] des idéaux dans les affections paraphréniques.

34 *Idealbildung*. (N. d. T.)
35 *Rückbildung*. (N. d. T.)
36 *Umbildung*. (N. d. T.)

Remémoration, répétition et perlaboration

Il ne me paraît pas superflu de rappeler sans cesse aux étudiants en psychanalyse toutes les modifications profondes qu'a subies, depuis ses tout premiers débuts, la technique psychanalytique. Sa première phase fut celle de la catharsis de Breuer, la détermination directe du facteur ayant provoqué l'apparition du symptôme, l'effort systématiquement poursuivi pour reconstituer les processus psychiques impliqués dans la situation en question afin de les amener à se décharger grâce à une activité consciente. Les buts que l'on cherchait alors à atteindre, à l'aide de l'hypnose, étaient le rappel du souvenir et l'abréaction. Par la suite, après avoir renoncé à l'hypnose, on s'appliqua principalement à deviner, d'après les associations libres du patient, ce dont il n'arrivait pas à se souvenir. Grâce au travail d'interprétation et à ses résultats communiqués au malade, les résistances devaient être évitées. La recherche des faits ayant provoqué la névrose, ainsi que celle des situations dissimulées par le facteur de la maladie, furent poursuivies, alors que l'abréaction se trouva délaissée. Elle parut être remplacée par l'effort qu'impose à l'analysé l'obligation de s'abstenir de toute critique à l'égard de ses associations, en obéissant à la loi fondamentale. Finalement la technique logique actuelle prévalut, technique selon laquelle on renonce à déterminer un facteur ou un problème particulier et où l'on se contente d'étudier l'actuelle surface psychique du patient et d'appliquer son art

d'interpréter principalement à reconnaître les résistances qui surgissent et à les faire connaître au malade. Une nouvelle répartition du travail s'effectue alors : le médecin découvre les résistances ignorées de son patient ; une fois que ces dernières ont été surmontées, l'analysé raconte, souvent sans aucune difficulté, les incidents et associations oubliés. Il va sans dire que le but de ces diverses techniques est resté le même, c'est-à-dire, du point de vue descriptif combler les lacunes de la mémoire, au point de vue dynamique vaincre les résistances du refoulement.

Il faut rester reconnaissants envers la vieille technique hypnotique de nous avoir fait connaître certains processus de l'analyse sous une forme schématisée et isolée. C'est cela seulement qui nous a donné le courage de créer nous-mêmes au cours de la cure analytique, des situations complexes et de les conserver transparentes.

À l'époque du traitement hypnotique, la souvenance prenait une forme très simple. Le patient se plaçait dans une situation antérieure qu'il ne paraissait jamais confondre avec la situation présente. Il faisait part de ses processus psychiques d'alors dans la mesure où ils étaient normaux et y ajoutait toutes les données inconscientes transformées maintenant en données conscientes.

Ajoutons ici quelques observations dont tout analyste a pu vérifier par lui-même la justesse. L'oubli d'impressions, de scènes, d'événements vécus se réduit généralement à une « dissociation » de ceux-ci. Lorsque le patient vient à parler de tous ces faits oubliés, il omet rarement d'ajouter : « À vrai dire, je n'ai jamais cessé de savoir tout cela, mais je n'y pensais pas. » Il se déclare souvent déçu de ce qu'un nombre insuffisant de choses qu'il puisse tenir pour « oubliées » et auxquelles il n'avait jamais pensé depuis qu'elles s'étaient produites, lui revienne à l'esprit. Cependant cette aspiration se trouve elle-même satisfaite, surtout dans les cas d'hystéries de conversion. La quantité des matériaux « oubliés » se

trouve encore réduite lorsque nous apprécions à leur juste valeur les « souvenirs-écrans » dont la présence est si générale. Dans certains cas, j'ai eu l'impression que cette amnésie infantile si connue et dont l'importance théorique nous apparaît si grande se trouve totalement contrebalancée par ces souvenirs-écrans. Ces derniers contiennent non seulement quelques éléments essentiels de la vie infantile, mais encore *tout* l'essentiel. Il ne faut que savoir l'extraire à l'aide de l'analyse. Ils représentent les années oubliées de l'enfance aussi justement que le contenu manifeste des rêves en représente les pensées.

L'autre groupe de processus psychiques, le groupe de ceux que l'on peut, en tant qu'actes purement intérieurs, opposer aux impressions et aux événements vécus, c'est-à-dire l'ensemble des fantasmes, des idées connexes et des émois, doit être considéré à part dans son rapport avec l'oubli et la remémoration. Il arrive très souvent ici que l'on se souvienne d'une chose qui n'avait pu tomber dans l'oubli parce que l'on ne l'avait jamais remarquée et qu'elle n'avait jamais été consciente. En outre, il importe peu, en ce qui touche le sort de cette « association » qu'elle ait été d'abord consciente puis oubliée ou bien qu'elle n'ait jamais effleuré le conscient. La conviction acquise par le malade au cours de l'analyse reste tout à fait indépendante d'un pareil souvenir.

C'est en particulier dans les multiples formes de la névrose obsessionnelle que l'« oubli » consiste surtout en une suppression des liens entre idées, une méconnaissance des conclusions à tirer et une isolation de certains souvenirs.

Il n'est généralement pas possible de faire resurgir le souvenir de certains incidents d'une très grande importance, je veux dire d'incidents survenus dans la toute première enfance, avant que le patient ait été apte à les comprendre, mais qui ont été *ultérieurement* interprétés et compris. C'est le rêve qui les fait connaître et la structure même de la névrose apporte la preuve

évidente de leur réalité. En outre, le médecin peut se convaincre que le patient, une fois ses résistances surmontées, cesse de s'appuyer sur l'absence de tout souvenir de ces incidents (sensation de familiarité) pour refuser d'y croire. Quoi qu'il en soit, ce sujet exige tant de précautions critiques et nous révèle tant de notions nouvelles et surprenantes, que je me réserve d'en traiter ailleurs en m'appuyant sur des matériaux appropriés.

Il ne reste rien ou presque rien dans les nouveaux procédés techniques de la facilité et de l'agrément de cette ancienne marche à suivre. Il y a des cas qui, traités suivant la technique nouvelle, se comportent pendant un certain temps comme ceux pour qui l'on employait la technique hypnotique et qui ne renoncent que plus tardivement à ce comportement. D'autres se comportent d'emblée différemment. Si, pour établir une différenciation, nous examinons ces derniers, nous pouvons dire qu'ici le patient *n'a aucun souvenir* de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que le *traduire en actes.* Ce n'est pas sous forme de souvenir que le fait oublié reparaît, mais sous forme d'action. Le malade *répète* évidemment cet acte sans savoir qu'il s'agit d'une répétition.

Prenons un exemple : l'analysé ne dit pas qu'il se rappelle avoir été insolent et insoumis à l'égard de l'autorité parentale, mais il se comporte de cette façon à l'égard de l'analyste. Il ne se souvient pas de s'être senti, au cours de ses investigations infantiles d'ordre sexuel, désespéré et déconcerté, privé d'appui mais il apporte quantité d'idées et de rêves confus, se plaint de ne réussir en rien et accuse le destin de n'arriver jamais à mener ses entreprises à bonne fin. Il ne se rappelle plus avoir éprouvé un intense sentiment de honte de certaines activités sexuelles et avoir redouté leur découverte, mais il montre qu'il a honte du traitement auquel il s'est soumis et tient absolument à tenir secret ce dernier, et ainsi de suite.

Et surtout il commence sa cure par une répétition de cet ordre. Lorsqu'on révèle à un patient ayant eu une existence mouvementée

et un long passé de maladie la règle psychanalytique fondamentale, qu'on l'invite à raconter tout ce qu'il pense et qu'on attend de lui un vrai torrent d'informations, on l'entend souvent déclarer qu'il n'a rien à dire. Il reste silencieux et prétend ne penser à rien. Il ne s'agit là que de la répétition d'une attitude homosexuelle qui prend la forme d'une résistance contre l'apparition de ce souvenir. Tant qu'il poursuivra son traitement, il ne parviendra pas à se libérer de cette compulsion à la répétition ; l'on finit par comprendre que c'est là sa manière de se souvenir.

Nous allons naturellement nous intéresser au premier chef aux rapports de cette compulsion de répétition avec le transfert et la résistance. Nous observons bientôt que le transfert n'est lui-même qu'un fragment de répétition et que la répétition est le transfert du passé oublié, non seulement à la personne du médecin mais aussi à tous les autres domaines de la situation présente. Il faut donc nous attendre à ce que le patient cède à la compulsion à la répétition qui a remplacé l'impulsion au souvenir et cela non seulement dans ses rapports personnels avec le médecin, mais également dans toutes ses autres occupations et relations actuelles et quand, par exemple, il lui arrive au cours du traitement de tomber amoureux, de se charger d'une tâche quelconque ou d'entreprendre quelque chose. Là encore, le rôle de la résistance est aisément reconnaissable. Plus la résistance sera grande, plus la mise en actes (la répétition) se substituera au souvenir. La façon idéale dont les souvenirs resurgissent au moyen de l'hypnose est due au fait que la résistance y est totalement supprimée. Lorsque le traitement débute sous les auspices d'un transfert positif faible, modéré, l'exhumation des souvenirs est, au début, aussi facile que dans l'hypnose et les symptômes morbides s'apaisent aussi pour un temps. Toutefois si, par la suite, le transfert devient hostile ou excessif et qu'il exige, par cela même, le refoulement, le souvenir fait aussitôt place à la mise en actes. À partir de ce moment, les résistances vont déterminer

l’ordre des diverses répétitions. Le malade tire de l’arsenal du passé les armes avec lesquelles il va se défendre contre la continuation de l’analyse, armes dont nous devrons une à une le déposséder.

Nous venons de dire que l’analysé répète au lieu de se souvenir et cela par l’action de la résistance. Mais qu’est-ce exactement qu’il répète ou qu’il met en action ? Eh bien, il répète tout ce qui, émané des sources du refoulé, imprègne déjà toute sa personnalité : ses inhibitions, ses attitudes inadéquates, ses traits de caractère pathologiques. Il répète également, pendant le traitement, tous ses symptômes. Et nous pouvons maintenant observer qu’en mettant en évidence cette compulsion à répéter, nous n’avons découvert aucun fait nouveau, mais que nous avons seulement acquis une conception plus cohérente de l’état de choses. Nous constatons clairement que l’état morbide de l’analysé ne saurait cesser dès le début du traitement et que nous devons traiter sa maladie non comme un événement du passé mais comme une force actuellement agissante. C’est fragment par fragment que cet état morbide est apporté dans le champ d’action du traitement et, tandis que le malade le ressent comme quelque chose de réel et d’actuel, notre tâche à nous consiste principalement à rapporter ce que nous voyons au passé.

L’évocation des souvenirs telle qu’elle se produisait dans l’hypnose devait donner l’impression d’une expérience de laboratoire. Laisser s’effectuer des répétitions pendant le traitement, comme le fait la technique nouvelle, c’est évoquer un fragment de vie réelle, évocation qui, par cela même, ne peut être partout considérée comme inoffensive et dénuée de risques. C’est à elle que se rattache le problème de « l’aggravation », souvent inévitable, « des symptômes au cours du traitement ».

Mais tout d’abord l’instauration même du traitement oblige le malade à modifier son attitude consciente à l’égard de sa maladie. Jusqu’alors il s’est généralement borné à en gémir, à la considérer comme une stupidité et à en sous-estimer l’importance. À part cela, il

a appliqué le refoulement aux manifestations de cette maladie, c'est-à-dire la politique de l'autruche, celle-là même qu'il utilisait à l'égard de l'origine des troubles. C'est ainsi qu'il peut ignorer les causes de sa phobie, ne saisir ni le sens exact de ses idées obsédantes ni le but réel de ses impulsions obsessionnelles et c'est évidemment ce que le traitement ne peut tolérer. Le patient doit trouver le courage de fixer son attention sur ses manifestations morbides, doit non plus considérer sa maladie comme quelque chose de méprisable, mais la regarder comme un adversaire digne d'estime, comme une partie de lui-même dont la présence est bien motivée et où il conviendra de puiser de précieuses données pour sa vie ultérieure. La voie de la réconciliation du malade avec le refoulé qui se manifeste par les symptômes se trouve ainsi frayée dès le début, mais il s'y adjoint une certaine tolérance à l'égard de l'état morbide. Si cette nouvelle attitude envers la maladie venait à provoquer une exacerbation des conflits et si certains symptômes, jusqu'alors indistincts, surgissaient au premier plan, on rassurerait facilement le patient en lui faisant observer qu'il ne s'agit là que d'aggravations nécessaires mais passagères et qu'il est impossible de terrasser un ennemi absent ou hors de portée. Toutefois la résistance peut essayer d'exploiter la situation à son profit et d'abuser de la permission d'être malade. Elle tente alors une démonstration qui est la suivante : « Regarde un peu ce qui arrive quand je donne libre carrière à tout cela ! N'avais-je pas raison de tout confier au refoulement ? » Les personnes jeunes et infantiles, en particulier, ont tendance à excuser la luxuriance de leurs symptômes par la nécessité de porter, du fait du traitement, grande attention à leur état morbide.

D'autres dangers encore peuvent surgir au cours du traitement. En effet, certaines motions pulsionnelles plus profondes et qui ne s'étaient pas encore imposées parviennent parfois à se répéter. Enfin, il peut arriver que le comportement du patient, en dehors du transfert, puisse passagèrement entraîner des désastres

dans la vie du sujet ou même amener celui-ci à priver de toute valeur la guérison recherchée.

La tactique que le médecin doit adopter en pareil cas est aisément justifiable. Son but est le rappel du souvenir à la vieille façon, la reproduction dans le domaine psychique. Ce but, il le poursuit, même quand il se rend compte que la nouvelle technique ne permet pas de l'atteindre. Afin de maintenir sur le terrain psychique les impulsions que le patient voudrait transformer en actes, il entreprend contre ce dernier une lutte perpétuelle et quand il arrive, grâce au travail de la remémoration, à liquider ce que le patient voudrait décharger par une action, il considère ce résultat comme un triomphe du traitement. Lorsque le transfert aboutit à un attachement utilisable de quelque façon, le traitement est en mesure d'empêcher tous les actes itératifs les plus importants du malade et d'utiliser *in statu nascendi* les intentions de celui-ci en tant que matériaux pour le travail thérapeutique. Afin que le malade ne puisse se laisser aller à des impulsions capables d'entraîner des désastres, le médecin lui fait promettre de ne prendre, tant que le traitement se poursuit, aucune grave décision. Le malade ne doit ni opter pour une profession, ni choisir un définitif objet d'amour, mais attendre, pour ce faire, d'être guéri.

Néanmoins on laisse volontiers l'analysé disposer à son gré de tout ce qui est compatible avec ces mesures de précaution et l'on ne s'oppose pas à des actes sans importance, même s'ils sont stupides ; il faut, en effet, se rappeler que la sagesse ne s'acquiert que par l'expérience. Certes, il y a des patients qu'on ne peut empêcher de se lancer, au cours du traitement, dans quelque entreprise parfaitement inopportune et qui ne deviennent dociles et accessibles au traitement que plus tard. Il arrive aussi que l'on n'ait pas le temps de passer aux pulsions sauvages les rênes du transfert ou bien que l'acte itératif provoque la rupture du lien qui attache le patient au traitement. Comme exemple extrême, je citerai le cas d'une dame âgée qui, au

cours d'états confusionnels, avait plusieurs fois abandonné le domicile conjugal pour fuir quelque part, sans pouvoir motiver cette fugue. Elle commença sa cure chez moi sous le signe d'un transfert positif bien marqué qui crût avec une rapidité anormale dès les premiers jours du traitement. À la fin de la semaine, la dame prit la fuite, avant même que j'aie eu le temps de lui dire quelque chose qui aurait pu prévenir cette répétition.

C'est dans le maniement du transfert que l'on trouve le principal moyen d'enrayer la compulsion de répétition et de la transformer en une raison de se souvenir. Nous rendons cette compulsion anodine, voire même utile, en limitant ses droits, en ne la laissant subsister que dans un domaine circonscrit. Nous lui permettons l'accès du transfert, cette sorte d'arène, où il lui sera permis de se manifester dans une liberté quasi totale et où nous lui demandons de nous révéler tout ce qui se dissimule de pathogène dans le psychisme du sujet. Même dans le cas où le patient se borne simplement à respecter les règles nécessaires de l'analyse, nous réussissons sûrement à conférer à tous les symptômes morbides une signification de transfert nouvelle et à remplacer sa névrose ordinaire par une névrose de transfert dont le travail thérapeutique va le guérir. Le transfert crée de la sorte un domaine intermédiaire entre la maladie et la vie réelle, domaine à travers lequel s'effectue le passage de l'une à l'autre. L'état nouvellement instauré a pris tous les aspects d'une maladie artificielle partout accessible à nos interventions. En même temps, il est une tranche de vie réelle que des conditions particulièrement favorables rendent possible et qui a un caractère provisoire. À partir des réactions de répétition qui apparaissent dans le transfert, des voies connues conduisent alors au réveil des souvenirs. Ces derniers surgissent ensuite, comme d'eux-mêmes, une fois les résistances surmontées.

J'aurais pu m'interrompre ici si le titre de ce chapitre ne m'obligeait à y exposer encore une autre partie de ma technique

psychanalytique. La suppression des résistances a lieu, comme chacun sait, après que le médecin les ayant découvertes — en dépit du patient qui, lui, ne les reconnaît jamais — les a révélées à ce dernier. Les analystes débutants sont enclins, semble-t-il, à prendre ce début pour l'achèvement du travail. C'est ainsi que j'ai maintes fois été appelé à donner mon avis sur des cas où le praticien se plaignait de ce qu'après avoir mis en lumière la résistance du malade, la lui avoir montrée, aucun changement ne s'était produit ; au contraire, l'ensemble de la situation était devenu plus obscur encore et la résistance s'était accrue. Le traitement semblait piétiner sur place. Je pus chaque fois reconnaître que ces vues pessimistes étaient mal fondées. Le traitement progressait d'une manière satisfaisante mais le médecin n'avait oublié qu'une chose, c'est qu'en donnant un nom à la résistance, on ne la fait pas pour cela immédiatement disparaître. Il faut laisser au malade le temps de bien connaître cette résistance qu'il ignorait, de la *perlaborer,* de la vaincre et de poursuivre, malgré elle et en obéissant à la règle analytique fondamentale, le travail commencé. Ce n'est qu'une fois arrivés au bout de ce dernier qu'analyste et analysé, grâce à leurs efforts conjugués, parviennent à découvrir les motions pulsionnelles refoulées qui alimentent la résistance. Le patient est alors seulement en mesure de se convaincre de l'existence et de la force de cette dernière. Le médecin n'a donc qu'à attendre, à laisser les choses suivre leur cours, car il ne saurait ni les éviter, ni en hâter l'apparition. S'il s'en tient à cette règle, il s'épargne maintes fois la déception d'avoir échoué bien qu'ayant toujours suivi la bonne voie.

Cette perlaboration des résistances peut, pour l'analysé, constituer, dans la pratique, une tâche ardue et être pour le psychanalyste une épreuve de patience. De toutes les parties du travail analytique, elle est pourtant celle qui exerce sur les patients la plus grande influence modificatrice, celle aussi qui différencie le traitement analytique de tous les genres de traitements par

suggestion. On peut la comparer, au point de vue théorique, à l'« abréaction » des charges affectives séquestrées par le refoulement et sans laquelle le traitement hypnotique demeurait inopérant.

Un cas de Paranoïa qui contredisait la théorie psychanalytique de cette affection[1]

Il y a quelques années, un avocat connu vint me consulter sur un cas qui le laissait en suspens. Une jeune dame s'était adressée à lui pour qu'il la protégeât contre les assiduités d'un monsieur qui voulait aboutir à une liaison. Elle prétendait que ce monsieur, abusant de sa complaisance, avait fait prendre par des témoins cachés des photographies de leurs tendres ébats. II aurait eu ainsi dans les mains de quoi la déshonorer en montrant ces images, ou de la contraindre à céder à ses instances. L'homme de droit avait assez d'expérience pour reconnaître le caractère morbide de cette plainte, mais il se produit tant de choses, pensait-il, dans la vie, qu'on aurait tenues pour incroyables, que le jugement d'un psychiatre sur l'affaire lui paraissait précieux. Il promit de revenir la fois suivante en compagnie de la demanderesse.

Avant de poursuivre ce récit, je dois faire observer que j'ai, pour qu'on ne le reconnaisse pas, changé le milieu où se passe l'incident à étudier, mais je n'ai changé que cela. Je considère d'ailleurs comme un abus, si léger soit-il, de modifier, même pour les meilleures raisons, un seul détail à la relation d'une histoire de malade, vu qu' on ne peut savoir de quel biais un lecteur particulier l'envisagera, et qu'on risque par là de l'induire en erreur.

1 Paru d'abord dans *Zeitschrift*, III, 1915.

La malade, que j'appris bientôt à connaître, était une demoiselle de trente ans, d'un agrément et d'une beauté peu communs. Elle paraissait beaucoup plus jeune que l'âge qu'elle se donnait et faisait une impression très féminine. À l'égard du médecin, elle se comporta avec réticence et ne se donna pas la peine de cacher sa méfiance. C'est visiblement sous la seule influence de l'avocat qui assistait à l'entretien qu'elle raconta l'histoire suivante, qui me posa un problème dont je m'occuperai plus loin. Son attitude et ses manifestations affectives ne trahissaient pas l'embarras ni la confusion de quelqu'un qui se contraint devant un étranger. Elle semblait sous l'unique impression du souci que lui causait l'incident qui lui était arrivé.

Durant des années, elle avait été employée dans un grand établissement où elle avait tenu un poste à responsabilité, à sa satisfaction et à celle de ses chefs. Elle n'avait jamais cherché de relations sentimentales avec un homme. Elle vivait paisiblement près de sa vieille mère, dont elle était l'unique soutien. Elle n'avait ni frère ni sœur, et son père était mort depuis bien des années. Dans ces derniers temps, un employé du bureau où elle travaillait s'était intéressé à elle, un homme très bien élevé, honnête, auquel elle ne pouvait refuser sa sympathie. Un mariage était impossible pour des raisons indépendantes d'eux, mais l'homme ne pouvait supporter l'idée de céder aux obstacles qui s'opposaient à leur union. Il lui déclara combien il serait insensé de renoncer, à cause des conventions sociales, à tout ce qu'ils désiraient tous deux, à quoi ils avaient un droit indubitable et qui contribuerait plus que tout à l'épanouissement de leur vie. Comme il avait promis de ne pas la compromettre, elle consentit finalement à aller dans sa garçonnière. Là, on en vint aux baisers et aux embrassements, ils s'étendirent l'un près de l'autre, il admira sa beauté en partie découverte. Au cours de cette heure du berger, elle s'effraya d'un bruit inattendu, battement ou choc léger. Cela provenait du côté du bureau qui se trouvait juste

devant la fenêtre. L'espace entre la table et la fenêtre était occupé en partie par un lourd rideau. Elle ajouta qu'elle avait tout de suite demandé à son ami ce que signifiait ce bruit, et qu'il avait répondu qu'il venait probablement de la pendulette qui se trouvait sur le bureau. Mais je prendrai la liberté de faire un peu plus loin une remarque sur cette partie de son récit.

Lorsqu'elle quitta la maison, elle rencontra encore, dans l'escalier, deux hommes qui, à sa vue, se chuchotèrent quelque chose. Un des deux inconnus portait un objet enveloppé, qui pouvait sembler un coffret. Cette rencontre la préoccupa. Tout en rentrant chez elle, elle se forgea l'idée que ce coffret pourrait bien être un appareil photographique, l'homme qui le portait un photographe qui, durant sa présence dans la chambre, se tenait caché derrière le rideau, et le coup léger qu'elle avait entendu, le bruit du déclic quand l'homme, ayant trouvé la situation particulièrement intéressante, avait voulu en fixer l'image. À partir de ce moment, son irritation contre son amoureux ne put plus se contenir ; elle le poursuivit, de vive voix et par lettres, de ses demandes d'explication et d'apaisement, comme de ses reproches ; mais elle ne se tint satisfaite d'aucune des assurances qu'il lui donnait et dans lesquelles se trahissaient sa bonne foi à lui et le peu de fondement de ses soupçons à elle. Finalement, elle recourut à l'avocat, lui raconta son affaire et lui communiqua les lettres qu'elle avait reçues à cette occasion de celui qu'elle soupçonnait. Je pus, par la suite, prendre connaissance de quelques-unes de ces lettres, elles me firent la meilleure impression. Leur contenu essentiel manifestait le regret qu'une si belle et si tendre communion fut détruite par cette « malheureuse idée morbide ».

Je n'ai pas besoin d'assurer que je pris le parti de l'accusé. Mais le cas avait pour moi un autre intérêt que le simple intérêt diagnostique. Il a été soutenu dans la littérature psychanalytique que le paranoïaque lutte contre un renforcement de ses tendances

homosexuelles, ce qui au fond se ramène à un choix objectai narcissique[2]. On s'est rendu compte plus tard que le persécuteur, au fond, est l'aimé ou celui qui a été aimé. De la synthèse de ces situations, il se dégagea que le persécuteur doit être du même sexe que le persécuté. Nous n'avions pas, c'est vrai, établi comme générale et sans exception l'interdépendance de la paranoïa et de l'homosexualité, mais seulement parce que nos observations n'étaient pas assez nombreuses. Au demeurant, le cas présent s'annonçait comme pouvant acquérir de l'importance, si on arrivait à en généraliser certains caractères. Dans la littérature psychanalytique, il ne manque certes pas de cas où le malade se croit poursuivi par des personnes de l'autre sexe. Mais autre chose est un cas qu'on lit, et autre celui qui se présente à vous. Ce que moi et mes amis avons pu observer et analyser a confirmé jusqu'ici sans difficulté le lien de la paranoïa avec l'homosexualité. Mais le cas actuel semblait, au contraire, s'y opposer en plein. La jeune fille, lorsqu'elle transforme directement son amoureux en persécuteur, paraît bien écarter l'amour pour un homme ; d'une influence féminine, d'une opposition à une liaison homosexuelle, rien ne semble paraître ici.

Dans ce cas, le plus simple était de laisser là notre préjugé sur la dépendance générale et fondée entre la manie de persécution et l'homosexualité, et tout ce qui pouvait en dépendre. Si on ne pouvait s'expliquer l'exception inattendue, il n'y avait qu'à abandonner cette notion, qu'à se ranger au côté de l'avocat et, comme lui, s'occuper d'un fait précis, sinon d'une combinaison paranoïaque. Mais j'aperçus un biais pour éclaircir peut-être le cas. Je sais trop combien on est exposé à juger faussement du psychisme des malades du seul fait qu'on ne les a pas étudiés assez et qu'on ne s'est pas laissé assez instruire par eux. Je déclarai donc qu'il me serait impossible

2 Les mots narcissisme, narcistique sont très lourds et fort vilains. A quoi bon ? *Narcisme* et *narcique* sont aussi clairs et d'allure bien plus française. (*N. du Tr.*).

d'exprimer mon jugement aujourd'hui, et j'insistai pour que cette demoiselle voulût bien revenir une seconde fois où elle me donnerait sur son histoire des détails accessoires qu'elle avait peut-être omis cette fois-ci. Grâce à l'avocat, j'obtins le consentement de la malade qui, sans lui, n'aurait pas accepté. Ce qui facilita les choses, c'est que la présence de l'avocat ne serait pas nécessaire cette fois-là.

Le second récit de la malade ne détruisit pas le premier, mais il lui apporta de tels compléments que tous doutes et difficultés tombèrent. Tout d'abord, elle n'avait pas rendu visite au monsieur une fois, mais deux. C'est à la deuxième que se produisit son inquiétude à propos du bruit auquel elle devait accrocher son soupçon. Elle avait, dans sa première communication, négligé la première visite, parce qu'elle ne lui paraissait pas importante. Dans cette visite, en effet, rien de notable ne s'était produit, mais non pas le lendemain. Le service, dans la grande administration où elle était employée, était sous la direction d'une vieille dame qu'elle décrivait en ces termes : elle a des cheveux blancs comme ma mère. Cette vieille directrice traitait la jeune fille très gentiment, avait pour elle de petites attentions et la considérait comme sa préférée. Le lendemain de la première visite chez le jeune collègue, celui-ci fit une apparition dans le service pour communiquer quelques renseignements à la vieille dame, et c'est tandis qu'il lui parlait tout bas que revint brusquement à l'esprit de la jeune fille l'aventure de la veille. Oui, il entretenait depuis longtemps des rapports avec la dame, et la jeune fille n'en avait rien remarqué jusqu'ici. La vieille dame maternelle aux cheveux blancs savait tout maintenant ! Dans.la suite de la journée, la jeune fille renforçait à loisir ses soupçons à voir aller et venir la vieille dame. Elle saisit la première occasion d'avoir une explication avec son amoureux sur sa trahison. Celui-ci s'éleva naturellement avec énergie contre ce qu'il appelait une idée insensée, et il réussit effectivement à dissiper son obsession pour cette fois. Si bien que, quelque temps plus tard, — quelques

semaines, je crois, — elle fut assez confiante pour renouveler sa visite au jeune homme. Ce qui s'est passé ensuite nous est connu par le premier récit de la malade.

Ce que nous venons d'apprendre supprime tout doute sur la nature morbide du soupçon. Sans difficulté on reconnaît que la directrice aux cheveux blancs est un substitut de la mère, que l'homme aimé, malgré sa jeunesse, est mis à la place du père, et que c'est la puissance du complexe maternel qui force la malade à supposer, en dépit de toute vraisemblance, des relations entre ces deux partenaires si différents. Mais avec ces faits se dissipait la contradiction qui s'était dessinée avec les données acquises par la science psychanalytique. Une liaison homosexuelle exagérée s'affirmait donc bien là comme une condition du développement de l'idée de persécution. Le persécuteur originel, le fait matériel, à l'influence duquel on veut se soustraire, là aussi n'était pas l'homme, mais bien la femme. La directrice connaît les rapports amoureux de la jeune fille, les désavoue, les condamne et donne l'impression d'en témoigner sa réprobation par des colloques mystérieux. La liaison au même sexe vient s'opposer à la tentative de prendre pour objet amoureux un représentant de l'autre sexe. L'amour pour la mère se transforme chez la plaignante en tous les efforts qui, sous prétexte de « conscience », luttent pour retenir la jeune fille depuis ses premiers pas jusqu'au nouveau chemin, à beaucoup d'égards dangereux, de la satisfaction sexuelle normale, et il parvient finalement à troubler le rapport avec l'homme.

Lorsque la mère inhibe ou modère l'activité sexuelle de la fille, elle remplit une fonction normale qu'exige la situation infantile, elle investit de fortes motivations inconscientes et elle obtient la sanction de la société. L'affaire de la fille, c'est de s'arracher à cette influence et, sur la base de motifs plus larges, plus rationnels, de décider dans quelles limites elle se permettra ou se refusera la satisfaction sexuelle. Si, au cours de cet essai de libération, il lui arrive de

tomber dans une affection névrotique, en règle générale, le complexe maternel se développe, excessif, en tous cas non dominé, et dont la lutte avec la nouvelle tendance libidineuse se résout, suivant les dispositions, en une forme ou l’autre de névrose. Dans tous les cas, les phénomènes de la réaction névrotique ne sont pas déterminés par les rapports actuels avec la mère réelle, mais par les rapports infantiles avec l’imago maternelle des origines.

Nous savons de notre malade qu’elle avait perdu son père depuis de longues années ; nous devons de plus admettre qu’elle ne serait pas restée jusqu’à trente ans sans voir d’homme, si une forte liaison sentimentale avec la mère ne l’avait soutenue. Ce soutien lui est une lourde chaîne, puisque sa libido commence à répondre à l'appel d’une tendance pressante vers l’homme. La jeune fille cherche à soulever sa chaîne, à se délivrer de sa liaison homosexuelle, sa disposition — dont nous ne nous occuperons pas ici — fait entendre que cela prend directement la forme du délire paranoïaque. La mère devient ainsi la surveillante et la persécutrice hostile et jalouse. Elle pourrait comme telle être dominée, si le complexe maternel ne conservait le pouvoir d’écarter l’homme. À la fin de cette première phase du conflit, la fille s’est arrachée à la mère mais ne s’est pas encore liée à l’homme, et la voilà partagée entre eux. C’est alors que l’énergique effort de l’homme parvient à l’attirer décidément à lui. Il domine l’emprise de la mère, il est près de former un nouveau lien avec l’aimée. La mère n’intervient plus dans les événements qui suivent, mais il n’en faut pas moins maintenir que, dans cette phase, l’homme aimé n’est pas devenu directement le persécuteur. Il ne l’est devenu que par l’intermédiaire de la mère et en vertu de ses rapports avec elle, et c’est à la mère qu’il faut attribuer le rôle principal dans la formation initiale du délire.

On pourrait croire que la résistance est définitivement vaincue, que la jeune fille, liée jusqu’ici à la mère, a atteint son but d’aimer un

homme. Mais, après la deuxième entrevue, apparaît une nouvelle formation maniaque qui combat le résultat obtenu et, par une habile exploitation des circonstances de détail, gâte cet amour, et donne aux intentions profondes du complexe maternel le moyen d'aboutir. Ce qu'on ne s'explique pas encore, c'est que cette jeune fille se défende d'aimer un homme par une manie paranoïaque. Mais, avant d'éclaircir ce point, il nous faut jeter lin coup d'œil sur les circonstances dont s'est servie la seconde formation maniaque dirigée, elle, seulement contre l'homme.

Couchée, à demi déshabillée, sur le divan, à côté de son ami, elle entend quelque chose comme un toc, un frappement, un battement, dont elle ignore la cause, mais qu'elle interprète ensuite, après la rencontre, dans l'escalier de la maison, de deux hommes dont l'un porte quelque chose qui ressemble à un coffret enveloppé. Elle en vient à la conviction qu'elle a été observée sur l'ordre de son amant, tandis qu'ils étaient ensemble, et photographiée. Nous sommes loin de penser, naturellement, que ce bruit malheureux ne se serait pas produit si à ce moment la formation maniaque n'avait pas, elle-même, déjà paru ; mais nous voyons surtout, dans cet incident, quelque chose qui devait nécessairement se produire, comme s'était produite précédemment l'hypothèse d'un rapport sexuel entre l'ami et la vieille directrice élue comme ersatz maternel. L'observation du rapport des relations amoureuses des parents fait si généralement partie du fond des imaginations inconscientes qu'on peut la découvrir par l'analyse chez tous les névrosés, et probablement chez tous les enfants des hommes. J'appelle ces formations imaginatives, observation des rapports sexuels des parents, séduction, castration et autres, *imaginations primitives*, et j'étudierai ailleurs à fond leur origine aussi bien que leurs rapports avec la vie individuelle. Le bruit accidentel ne joue qu'un rôle de provocation qui active l'imagination typique de l'observation, renfermée dans le complexe des parents. Oui, c'est à se demander si

nous devons considérer ce fait comme accidentel. Comme me l'a fait remarquer Otto Rank, c'est beaucoup plus une exigence nécessaire de la fantaisie d'écouter : elle reproduit ou le bruit par lequel se trahissent les rapports des parents, ou celui par lequel l'enfant qui écoute craint de se trahir. Nous reconnaissons cette fois sur quel terrain nous nous trouvons. L'amoureux est toujours le père, et elle s'est mise à la place de la mère. Le fait d'écouter doit, par suite, être attribué à une tierce personne. La manière dont elle s'est libérée de la dépendance homosexuelle de la mère apparaît clairement. Par un peu de régression ; au lieu de prendre la mère comme un objet d'amour, elle s'est identifiée à elle, elle s'est elle-même transformée en mère. La possibilité de cette régression indique l'origine narcique de son choix objectif homosexuel, et, avec cela, la disposition, présente en elle, à l'affection paranoïaque. On pourrait imaginer une suite de pensées qui aboutirait au même résultat que celte identification : « Si ma mère fait cela, je puis bien aussi le faire ; j'ai le même droit que ma mère. »

On peut aller plus loin dans la suppression des accidents, sans d'ailleurs exiger que le lecteur nous suive, car l'absence d'une étude analytique profonde rend impossible ici d'aller au delà d'une certaine probabilité. La malade a, dans notre première conversation, indiqué qu'elle s'est informée sur le champ de la cause du bruit et a reçu cette réponse que probablement la pendulette du bureau avait eu un déclic. Je prends la liberté de voir là une erreur de mémoire. J'incline plutôt à croire que la jeune fille n'a pas à ce moment réagi au bruit, que cela ne lui est venu, et avec sa signification, qu'après la rencontre des deux hommes dans l'escalier. L'essai d'explication de la pendulette, c'est l'homme, qui n'avait peut-être prêté aucune attention au bruit, qui l'a risqué plus tard, lorsque le soupçon de la jeune fille l'importunait : « Je ne sais ce que tu as pu entendre là, peut-être la pendulette a-t-elle fait un bruit qu'elle fait quelquefois. » Cette façon d'apprécier après coup des impressions et de déplacer

les souvenirs est fréquent et caractéristique dans la paranoïa. Mais, comme je n’ai pas parlé à ce monsieur, et que je n’ai pas pu poursuivre l’analyse, mon hypothèse reste improuvable.

Je n’hésiterai pas à aller plus avant dans mon analyse de l’incident véritable en litige. Je ne crois pas, d’une façon générale, que la pendulette ait fait un bruit, ni qu’il y ait eu même de bruit à percevoir. La situation dans laquelle se trouvait la demoiselle justifiait une sensation d’élancement au clitoris. C’est ce qu’elle a projeté par la suite sous forme de perception d’un objet extérieur. De pareils faits sont possibles en rêve. Une de mes malades, une hystérique, me signalait un jour un court rêve de réveil. Ce rêve disait : On frappe, et elle s’éveilla. Personne n’avait frappé à la porte, mais elle avait été, les nuits précédentes, éveillée par la sensation pénible de pollution, et elle avait intérêt à se réveiller aussitôt que les premiers signes de l’excitation sexuelle se produisaient. Ça avait frappé au clitoris. Je pourrais appliquer le même processus de projection à notre paranoïaque à propos de ce bruit accidentel. Je ne prétends pas, naturellement, que la malade m’ait donné, dans nos trop brefs entretiens, en même temps que les signes de l’obsession dont elle souffrait, une relation exacte du détail de ses deux entrevues amoureuses ; mais enfin l’hypothèse d’une contraction du clitoris cadre bien avec son assertion qu’un coït ne s’était pas alors produit. Au refus de l’homme que cela suppose, l’insatisfaction a certainement autant de part que la « conscience ».

Nous revenons maintenant au point particulier que la malade se protège contre l’amour masculin à l’aide d’une formation délirante paranoïaque. L’histoire du développement de cette manie donne la clé du problème. Cette manie s’orientait à l’origine, comme nous pouvions nous y attendre, contre la mère. Mais maintenant *le passage de la femme vers l'objet d’amour masculin s’est effectué sur le terrain de la paranoïa.*

Pareil passage n'est pas habituel dans la paranoïa ; nous constatons, en règle générale, que le persécuté reste fixé aux mêmes personnes, donc aussi au même sexe vers lequel son choix amoureux était tourné avant la transformation en paranoïa. Mais ce passage n'est pas pour cela exclu par l'affection névrotique et l'observation présente pourrait servir de type pour bien d'autres cas. En dehors de la paranoïa, des processus analogues, bien que n'ayant pas encore été envisagés sous cet angle, n'en sont pas moins familiers. Ainsi, celui qu'on appelle neurasthénique reste, par ses associations inconscientes, fixé à des objets d'amour incestueux lorsqu'il tend à prendre une femme étrangère pour objet. Son activité sexuelle se limite alors à l'imagination. C'est sur ce terrain qu'il accomplit l'étape qui lui reste interdite en pratique ; là, il peut remplacer la mère et la sœur par des objets étrangers ; et comme pour ceux-ci les contraintes de la censure ne jouent pas, le choix de ces personnes de remplacement devient conscient dans ses imaginations.

Les phénomènes de l'étape en question, qui procèdent du terrain la plupart du temps régressif nouvellement acquis, se joignent aux efforts entrepris dans beaucoup de névroses pour regagner une position déjà occupée, mais perdue depuis par la libido. Les deux séries de phénomènes sont naturellement à peine séparables. Nous inclinons beaucoup trop à croire que le conflit, qui est à la base de la névrose, est résolu par la formation des symptômes. En réalité, la lutte demeure complexe, même après cette formation. Des deux côtés surgissent de nouvelles poussées instinctives qui continuent le combat. Le symptôme lui-même en devient l'objet. Les tendances qui veulent le maintenir se mesurent avec celles qui travaillent à le supprimer pour rétablir l'ancien état des choses. Sans cesse des voies sont tentées pour diminuer le symptôme, en même temps que pour regagner le terrain perdu, et rétablir par d'autres moyens ce qui a été aboli par le symptôme. Ces rapports éclairent singulièrement une formule de C.-G. Jung. Selon

lui, une « inertie psychique » particulière, qui s'oppose à tout changement et progrès, est un trait fondamental de la névrose. Cette inertie est, en fait, très particulière ; elle n'est pas du type commun, mais, au contraire, d'un type très spécial. Elle ne règne pas, non plus, en maîtresse dans son domaine ; au contraire, elle lutte avec les tendances de progrès et de rétablissement qui ne s'apaisent pas, même après la formation des symptômes. Que si l'on cherche comment se manifeste cette inertie spécifique, il apparait qu'elle consiste en associations, précocement nouées et difficilement solubles, d'instincts avec des impressions et des objets donnés, grâce auxquels le développement ultérieur de ces éléments instinctifs est réduit au repos. Ou bien, pour parler en d'autres termes, cette inertie psychique spécifique n'est qu'une autre expression, à peine meilleure, de ce que nous avons l'habitude, en psychanalyse, d'appeler une *fixation.*

Ephémère destinée[1]

Il y a quelque temps, je faisais en compagnie d'un ami taciturne et d'un jeune poète, d'une notoriété déjà reconnue, une promenade à travers un paysage d'été en fleurs. Le poète admirait la beauté de la nature qui nous entourait, mais sans s'en réjouir. La pensée le troublait que toute cette beauté était vouée à passer, qu'en hiver elle se serait évanouie, comme aussi toute beauté humaine, et tout ce que les hommes ont créé ou auraient pu créer de beau et de noble. Tout ce qu'il aurait sans cela aimé et admiré, lui semblait dévalorisé par la destinée à laquelle cela était promis, l'éphémère destinée.

Nous savons que d'une telle plongée dans la caducité de toute beauté et de toute perfection peuvent résulter deux motions psychiques différentes. L'une conduit au douloureux dégoût du monde de ce jeune poète, l'autre à la révolte contre la réalité affirmée des faits. Non, il est impossible que toutes ces splendeurs de la nature et de l'art, du monde de nos sensations et du monde extérieur, soient vraiment appelées à se dissoudre dans le néant. Il serait trop insensé et trop sacrilège de croire à cela. Elles ne peuvent

1 Vergänglichkeit (allusion aux vers 12104 et 12105 du Faust de Goethe : « Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis »). Écrit à la demande du « Berliner Gœthebund », pour un volume commémoratif qui parut en 1916 sous le titre *Das Land Gathes* 1914-1916, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt (p. 37-38). GW, X. *Vergänglich* est ici rendu par *éphémère, Vergänglichkeit* par *éphémère destinée.*

pas ne pas se perpétuer d’une manière ou d’une autre, soustraites à toutes les influences destructrices.

Mais cette exigence d’éternité est trop manifestement un résultat de notre vie de désir pour pouvoir prétendre à une valeur de réalité. Ce qui est douloureux aussi peut être vrai. Je ne pouvais me décider ni à contester l’universalité de l’éphémère destinée ni à revendiquer une exception pour la beauté et la perfection. Mais je contestais la pensée du poète pessimiste selon laquelle l’éphémère destinée du Beau entraînerait la dévalorisation de celui-ci.

Accroissement de valeur, bien au contraire ! La valeur d’éphémère est au regard du temps une valeur de rareté. La limitation dans la possibilité de la jouissance augmente le prix de celle-ci. Je déclarais pour incompréhensible que penser à l’éphémère destinée du Beau dût troubler la joie que nous y trouvons. En ce qui concerne la beauté de la nature, après avoir été chaque fois détruite par l’hiver, elle réapparaît l’année suivante, et ce retour peut bien, comparé à la durée de notre vie, être qualifié d’éternel. La beauté du corps et du visage humains, nous la voyons disparaître pour toujours dans les limites de notre propre vie, mais cette brièveté de vie ajoute un nouveau charme à ceux de la beauté. S’il existe une fleur qui ne fleurit qu’une seule nuit, son efflorescence ne nous paraît pas moins magnifique. Que la beauté et la perfection de l’œuvre d’art et de la création intellectuelle dussent être dévalorisées par leur limitation temporelle, j’étais tout aussi peu en état de l’envisager. À supposer que vienne un temps où les tableaux et les statues que nous admirons aujourd’hui se désagrègent, ou que vienne après nous une race d’hommes qui ne comprenne plus les œuvres de nos poètes et de nos penseurs, voire une époque géologique dans laquelle tout ce qui vit sur terre soit sans voix, la valeur de toutes ces choses belles et parfaites est déterminée uniquement par sa signification pour notre vie sensible, elle n’a même pas besoin de durer plus que cette

dernière et elle est de ce fait indépendante de la durée temporelle absolue.

Je tenais ces considérations pour inattaquables, mais je remarquai que je n'avais pas fait la moindre impression sur le poète et l'ami. Je déduisis de cet insuccès qu'un facteur affectif puissant intervenait pour troubler leur jugement, facteur que je crus plus tard avoir trouvé. Ce ne peut avoir été que la révolte de l'âme contre le deuil qui a dévalorisé chez eux la jouissance du Beau. Se représenter que ce Beau est éphémère donnait à ces deux êtres sensibles un avant-goût du deuil suscité par son déclin, et comme l'âme se retire instinctivement de tout ce qui est douloureux, ils sentaient la jouissance qu'ils puisaient dans le Beau endommagée par la pensée de son éphémère destinée.

Le deuil né de la perte de quelque chose que nous avons aimé ou admiré apparaît si naturel au profane qu'il le déclare évident. Mais pour le psychologue, le deuil est une grande énigme, un de ces phénomènes que l'on ne tire pas au clair en eux-mêmes, mais auxquels on ramène d'autres choses obscures. Nous nous représentons que nous possédons une certaine quantité de capacité d'amour, nommée libido, qui dans les débuts de notre développement s'était orientée vers le moi propre. Plus tard, mais en réalité très précocement, elle se détourne du moi et se tourne vers les objets, qu'ainsi d'une certaine façon nous accueillons dans notre moi. Que les objets soient détruits ou qu'ils soient perdus pour nous, et notre capacité d'amour (libido) redevient libre. Elle peut prendre pour substitut d'autres objets ou bien temporairement revenir au soi. Mais pourquoi ce détachement de la libido de ses objets doit-il être un processus si douloureux, nous ne le comprenons pas et nous ne pouvons le déduire actuellement d'aucune hypothèse. Nous voyons seulement que la libido se cramponne à ses objets et ne veut pas renoncer à ceux qu'elle a perdus, lorsque le substitut se trouve disponible. C'est bien là le deuil.

L’entretien avec le poète eut lieu l’été qui précéda la guerre. Un an plus tard, la guerre éclatait et dépouillait le monde de ses beautés. Elle ne détruisait pas seulement la beauté des paysages qu’elle traversait et les œuvres d’art qu’elle frôlait sur son passage, mais elle brisait aussi notre fierté pour les acquisitions de notre civilisation, notre respect de tant de penseurs et d’artistes, nos espoirs de surmonter enfin les différences entre les peuples et les races. Elle souillait l’éminente impartialité de notre science, faisait apparaître notre vie pulsionnelle dans sa nudité, déchaînait en nous les esprits mauvais que nous croyions durablement domptés par l’éducation poursuivie au long des siècles par les plus nobles d’entre nous. Elle rendait notre patrie de nouveau petite et le reste de la terre de nouveau lointain et vaste. Elle nous dépouillait de tant de choses que nous avions aimées, et nous montrait la caducité de maintes choses que nous avions tenues pour persistantes.

Il n’y a pas à s’étonner que notre libido si appauvrie d’objets ait investi avec une intensité d’autant plus grande ce qui nous est resté, et que l’amour de la patrie, la tendresse pour nos proches et la fierté pour ce que nous avons en commun se soient brutalement renforcées. Mais les autres biens à présent perdus ont-ils été vraiment dévalorisés pour nous, parce qu’ils se sont révélés caducs et incapables de résistance ? C’est ce qu’il paraît à beaucoup d’entre nous, mais, je continue à le penser, à tort. Je crois que ceux qui pensent ainsi et semblent disposés à un renoncement définitif, parce que le bien précieux ne s’est pas avéré solide, ne font que se trouver en deuil de la perte. Nous savons que le deuil, si douloureux qu’il puisse être, s’arrête spontanément. Lorsqu’il a renoncé à tout ce qui était perdu, il s’est également lui-même consumé, et voici notre libido de nouveau libre pour, dans la mesure où nous sommes encore jeunes et pleins de vitalité, substituer aux objets perdus des objets si possible tout aussi précieux ou plus précieux. Il faut espérer qu’il n’en ira pas autrement avec les pertes de cette guerre. C’est

seulement le deuil une fois surmonté qu’il apparaîtra que la haute estime où nous tenons les biens culturels n’aura pas souffert de l’expérience de leur fragilité. Nous reconstruirons tout ce que la guerre a détruit, peut-être sur une base plus solide et plus durablement qu’auparavant.

Sigmund Freud

Métapsychologie

Table des matières

Quelques observations sur le concept d'inconscient en psychanalyse

Je voudrais exposer en peu de mots et aussi intelligiblement que possible ce que représente en psychanalyse et rien qu'en psychanalyse — le terme d'inconscient.

Une représentation ou tout autre élément psychique peut à un moment donné être présente dans mon conscient pour *disparaître* au même instant. Elle peut, au bout d'un certain temps, ressurgir telle quelle hors de la mémoire, comme nous disons, et sans avoir été provoquée par quelque nouvelle perception sensorielle. Pour tenir compte d'un semblable fait, nous sommes obligés d'admettre que la représentation en question est demeurée dans notre esprit pendant tout le temps intermédiaire, tout en restant latente dans le conscient. Sous quelle forme cependant persiste-t-elle dans l'esprit alors qu'elle est présente dans la vie psychique et latente dans le conscient ? Voilà ce que nous ignorons.

Attendons-nous à ce qu'on nous oppose ici une objection d'ordre philosophique. La représentation latente, dira-t-on, ne peut avoir été présente en tant qu'objet de la psychologie, mais en tant que disposition physique du même phénomène psychique (en l'espèce : le retour de la représentation). Nous sommes en droit de répliquer alors qu'une pareille théorie déborde de beaucoup les cadres de la psychologie proprement dite, qu'elle ne fait qu'éluder le

problème en affirmant l’identité des concepts de « conscient » et de « psychique » et qu’elle a évidemment tort de dénier à la psychologie le droit d’étudier, au moyen de ses méthodes propres, l’un de ses phénomènes les plus banaux : la mémoire.

Nous qualifierons donc de « consciente » toute représentation présente à notre conscience et perçue par nous et ce sera là l’unique sens du mot « conscient ». Par contre, nous appellerons « inconscientes » les représentations latentes dont nous sommes en droit de croire qu’elles sont contenues dans la vie psychique, comme c’est le cas pour les phénomènes mnésiques.

La représentation inconsciente est ainsi celle qui passe inaperçue de nous, mais dont certains indices et certaines preuves réitérées nous préparent à admettre l’existence.

Si nous n’envisagions que les faits de la mémoire ou de l’association à travers des chaînons inconscients, cela pourrait être considéré comme un fastidieux travail de description et de classement. Mais l’expérience si connue de la « suggestion posthypnotique » nous enseigne à soutenir toujours l’importance de la distinction entre *conscient et inconscient*.

Dans cette expérience, telle que *Bernheim* la pratiquait, une personne est mise en état d’hypnose, puis réveillée. Pendant qu’elle se trouvait en état d’hypnose, sous l’influence du médecin, il lui avait été ordonné d’accomplir un certain acte, à une certaine heure bien précisée, par exemple une demi-heure plus tard. Au réveil, cette personne a, selon toute apparence, retrouvé sa pleine conscience et son esprit habituel, elle ne garde nul souvenir de l’état hypnotique. Eh bien, malgré cela, à l’instant précédemment indiqué, l’impulsion à accomplir l’acte prescrit s’impose à l’esprit et le sujet le réalise consciemment, mais sans savoir pourquoi. Peut-on expliquer ce phénomène autrement qu’en disant que l’ordre était resté dans l’esprit du sujet sous *une forme latente ou inconsciente* jusqu’au moment prescrit où il devenait conscient sous sa forme intégrale, et

que seule l'idée d'accomplir l'acte avait surgi. Toutes les autres idées associées à cette représentation : l'ordre reçu, l'influence du médecin, le souvenir de l'état hypnotique restaient ici encore inconscients.

Semblables expériences nous enseignent plus encore. Elles nous amènent à considérer le phénomène non plus du point de vue purement descriptif, mais du point de vue dynamique. À un moment donné, l'idée de l'acte ordonné pendant l'hypnose n'a pas été seulement un objet du conscient, mais s'est aussi avéré efficiente, et c'est là le côté le plus frappant de cet état de choses ; elle s'est traduite en acte dès que le conscient a pu remarquer sa présence, et puisque la véritable impulsion à agir émane de l'ordre donné par le médecin, il faut bien croire que l'idée de l'ordre reçu est, elle aussi, devenue efficiente.

Toutefois cette idée n'a pu, comme son rejeton l'idée de l'acte, pénétrer dans le conscient ; elle reste inconsciente et est ainsi, tout à la fois, *efficiente et inconsciente.*

La suggestion post-hypnotique est un produit de laboratoire, un fait artificiellement provoqué. Si nous admettons la théorie des phénomènes hystériques établie d'abord par *P. Janet* et remaniée par *Breuer* et par moi, nous nous trouvons en possession d'une multitude de faits naturels qui nous montrent avec plus de clarté et de netteté encore le caractère psychologique de la suggestion posthypnotique.

La vie psychique des hystériques est tout emplie de pensées efficientes bien qu'inconscientes, et c'est de celles-ci qu'émanent tous les symptômes. De fait, ces malades sont dominés par leurs représentations inconscientes et c'est même là le trait le plus saillant de leur tournure d'esprit. Quand une hystérique vomit, peut-être est-ce en vertu de l'idée qu'elle est enceinte. Toutefois elle n'a aucune connaissance de cette idée qui peut cependant aisément être mise en évidence, dans sa vie psychique, et rendue consciente par l'un des procédés techniques de la psychanalyse. Lorsque l'hystérique fait les

gestes, les mouvements spasmodiques qui constituent son « accès », elle ne se représente même pas consciemment l'acte auquel elle tend et le considère peut-être avec les sentiments d'un spectateur désintéressé. Il n'en reste pas moins vrai que l'analyse parvient à prouver qu'elle jouait son rôle dans cette reproduction dramatisée d'un événement de sa vie, événement dont le souvenir restait, pendant l'attaque, inconsciemment actif. L'analyse montre que cette même prédominance des idées actives inconscientes est essentielle dans la psychologie de toutes les autres formes de névroses.

L'analyse des phénomènes névrotiques nous apprend ainsi qu'une pensée latente ou inconsciente n'est pas nécessairement faible et que sa présence dans la vie psychique est susceptible d'être démontrée de la façon la plus convaincante. La conviction qui s'impose à nous est presque équivalente à celle que nous apportent les preuves émanées du conscient. Nous pensons être en droit de modifier notre classification, pour la mettre en accord avec cet enrichissement de nos connaissances, en établissant une distinction fondamentale entre diverses catégories de pensées latentes et inconscientes. Nous étions habitués à croire que toute pensée latente n'était latente que du fait de sa faiblesse et qu'en acquérant quelque force, elle devenait aussitôt consciente. Nous sommes maintenant convaincus de l'existence de certaines pensées latentes qui, quelle que soit leur puissance, ne pénètrent pas dans le conscient. C'est pourquoi nous qualifierons de *préconscientes* les pensées latentes du premier groupe, tandis que nous réserverons à celles du second groupe, par nous étudié dans le cas des névroses, l'appellation d'*inconscientes* proprement dites. Le mot « inconscient », que nous n'avions jusqu'ici utilisé que dans un sens descriptif, prend maintenant un sens élargi. Il ne désigne plus seulement les pensées latentes en général, mais surtout celles qui ont un caractère dynamique, celles notamment qui, malgré leur intensité et leur efficience, demeurent éloignées du conscient.

Avant de poursuivre mon exposé, je tiens à répondre par avance à deux objections éventuelles. La première peut se formuler ainsi : au lieu d'adopter l'hypothèse de ces pensées inconscientes dont nous ne savons rien, pourquoi n'admettrions-nous pas une division du conscient, de telle sorte que certaines pensées ou certains autres processus psychiques puissent former un conscient à part, détaché du bloc principal de l'activité psychique consciente et ainsi devenus étrangers à celui-ci ? Des cas pathologiques bien connus, tels que celui du *Dr Azam*, par exemple, semblent faits pour prouver que le morcellement du conscient n'est pas qu'une simple chimère.

Je me permets d'objecter ici à cette théorie qu'elle fait tout simplement état d'un mésusage du mot « conscient ». Nous n'avons nul droit d'élargir le sens de ce mot au point de désigner par lui un conscient dont son possesseur ne sait rien. Si certains philosophes trouvent qu'il est difficile d'admettre l'existence d'une pensée inconsciente, je trouve plus difficile encore d'envisager l'existence d'un conscient inconscient. Des cas considérés comme ceux d'un morcellement du conscient, le cas du Dr Azam par exemple, pourraient plutôt être regardés comme des migrations du conscient dans lesquelles cette fonction — ou quelque nom qu'on donne à la chose — oscille entre deux complexes psychiques différents qui sont alternativement conscients et inconscients.

Passons à la seconde objection éventuelle : on peut nous reprocher d'appliquer à la psychologie des êtres normaux des conclusions tirées surtout de l'étude des états pathologiques. Cette objection sera réfutée par un fait que nous a fait connaître la psychanalyse. Certains troubles fonctionnels des plus fréquents chez les sujets bien portants, par exemple les *lapsus lingue*, les erreurs de mémoire ou de langage, l'oubli des noms, etc., peuvent facilement être ramenés à l'action de pensées inconscientes fortes, tout comme les symptômes

névrotiques. Nous donnerons dans un chapitre ultérieur un second argument plus convaincant encore.

En distinguant les pensées préconscientes des pensées inconscientes, nous sommes incités à abandonner le terrain de la classification et à nous former une opinion sur ce qui concerne les relations fonctionnelles et dynamiques dans l'activité de la psyché. Nous avons trouvé un *préconscient actif* qui passe sans difficulté dans le conscient et un *inconscient actif* qui paraît être coupé du conscient.

Nous ignorons si ces deux sortes d'activités psychiques sont identiques à leur début ou bien si elles sont, de par leur essence même, opposées, mais nous pouvons nous demander pour quelle raison elles seraient devenues différentes au cours des processus psychiques. La psychanalyse répond nettement et sans hésiter à cette question. Il n'est nullement impossible aux créations de l'inconscient actif de pénétrer dans le conscient, mais cette besogne ne se fait pas sans une certaine dépense énergétique. Si nous en pratiquons sur nous-mêmes l'expérience, nous avons l'impression nette d'une certaine défense à enfreindre et si nous en provoquons la manifestation chez un patient, nous percevons là contre des indices certains de ce que nous appelons *résistance*. Nous apprenons ainsi que la pensée inconsciente est exclue de la conscience par le jeu de forces vives, qui s'opposent à son accès, tandis qu'elles ne barrent pas le chemin à d'autres pensées : les pensées préconscientes. La psychanalyse ne permet pas de douter du fait que le rejet des pensées inconscientes n'est provoqué que par les tendances incorporées en ces dernières. La théorie suivante, la plus proche et la plus plausible que nous puissions admettre en l'état actuel de notre connaissance, est celle-ci : l'inconscient est une phase normale et inévitable dans les processus qui créent notre activité psychique ; tout acte psychique commence par être inconscient et peut, suivant qu'il se heurte ou non à des résistances, le rester ou bien continuer son évolution vers le conscient. La distinction entre les activités

préconscientes et inconscientes n’est pas primaire, elle ne s’établit qu’une fois que la « défense » est entrée en jeu. C’est alors seulement que la différence, dis-je, acquiert une valeur tant théorique que pratique. Le domaine de la photographie ordinaire présente avec ce rapport supposé de l’activité consciente à l'activité inconsciente une grossière mais assez satisfaisante analogie. Le premier stade de la photographie, c’est le négatif ; toute image photographique doit subir le « processus du négatif » et ceux de ces négatifs qui auront bien subi l’épreuve peuvent être admis au « processus du positif » qui aboutit à l’image.

Toutefois la distinction faite entre les activités préconscientes et inconscientes, la connaissance des limites qui les séparent, n’est ni l’unique, ni le plus important des résultats donnés par l’investigation psychanalytique de la vie psychique. Il y a un produit psychique, observable chez les êtres les plus normaux, qui présente cependant l’analogie la plus évidente avec les manifestations les plus désordonnées du délire lui-même et qui, pour les philosophes, ne semblait pas plus compréhensible que celui-ci, je veux parler des rêves. Leur interprétation est ce que notre jeune science a réalisé de plus parfait jusqu’à ce jour. Voici de quelle façon peut se décrire l’élaboration typique d’un rêve : considérons un enchaînement de pensées qui, grâce à l’activité psychique diurne, ont été évoquées et qui ont gardé quelque chose de leur pouvoir d’action. Du fait de ce dernier, ils ont échappé à l’abaissement général de l’intérêt qui provoque le sommeil et le prépare psychiquement. Au cours de la nuit, cette chaîne de pensées réussit à se relier à l’un des désirs inconscients qui, depuis l’enfance, ont toujours été présents, bien qu’en général refoulés, dans la vie psychique du rêveur et qui sont exclus de sa vie consciente. Grâce à la force fournie par ce soutien inconscient, les pensées, les résidus du travail diurne, peuvent redevenir actifs et apparaître dans le conscient sous la forme du rêve. Trois faits se sont ainsi produits :

1) Les pensées ont subi une transformation, un déguisement et une déformation, ce qui est la part prise au travail par les forces alliées issues de l’inconscient.

2) Les pensées ont réussi à investir la conscience à un moment où elle n’aurait pas dû leur être accessible.

3) Une partie de l’inconscient, à qui cela eût été autrement impossible, a surgi dans le conscient.

Nous avons appris l’art de retrouver les « restes diurnes » et les *pensées latentes du rêve* ; en les comparant au *contenu manifeste du rêve*, nous sommes en droit de nous faire une idée des transformations qu’ils ont subies et de la manière dont ces dernières se sont produites.

Les pensées latentes du rêve ne se distinguent nullement des productions de notre habituelle activité psychique consciente et peuvent, de fait, avoir été conscientes à un certain moment de l’état de veille. Mais à cause du lien qu’elles ont noué, au cours de la nuit, avec les tendances inconscientes, elles ont été assimilées à celles-ci, se trouvent, dans une certaine mesure, rabaissées à l’état de pensées inconscientes et soumises aux lois qui régissent l’activité inconsciente. L’occasion nous est ainsi offerte d’apprendre ce que jamais la réflexion ou toute autre source de connaissances empiriques n’eussent pu nous laisser deviner, à savoir que les lois de l’activité psychique inconsciente se distinguent notablement de celles de l’activité psychique consciente. Grâce à un travail minutieux, nous parvenons à connaître les particularités de l'*inconscient* et nous avons le droit d’espérer qu’une étude plus poussée des processus de l’élaboration du rêve nous en apprendra davantage encore.

Cette étude n’est encore qu’à moitié achevée et il n’est guère possible de donner un exposé des résultats obtenus jusqu’à ce jour sans aborder le problème si ardu de l’interprétation des rêves. Toutefois, je ne voudrais pas terminer cette étude sans avoir montré

l'évolution et le progrès de notre intelligence de l'inconscient, intelligence que nous devons à l'étude psychanalytique des rêves.

L'inconscient ne nous apparaissait au début que comme le caractère énigmatique d'un processus psychique déterminé ; son rôle nous semble maintenant plus considérable : il est l'indice du fait que ce processus participe de la nature d'une certaine catégorie psychique, laquelle nous est connue par d'autres caractères plus importants encore. Nous le considérons aussi comme appartenant à un système d'activité psychique qui mérite toute notre attention. La valeur de l'inconscient en tant qu'index a de beaucoup dépassé son importance en tant que qualité de la pensée. Faute d'un terme meilleur et moins équivoque, nous dénommons « *inconscient* » le système qui se révèle à nous par le fait que les divers processus qui le composent sont inconscients. Je propose de désigner ce système par les lettres ICS, abréviation du mot « inconscient ».

Tel est le troisième sens, le plus important, du terme d' « inconscient » en psychanalyse.

Les pulsions et leur destin

Il convient, entend-on dire souvent, qu'une science soit fondée sur des concepts fondamentaux clairs et bien définis. En réalité, aucune science, même parmi les plus exactes, ne débute par de semblables définitions. L'activité scientifique, à son véritable début, consiste bien plutôt à décrire des phénomènes qu'ensuite elle groupera, classera et rangera dans certaines catégories. Même quand il n'est question que de description, l'on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites prises quelque part, non certes tirées uniquement de la nouvelle expérience. Ces idées, fondements ultérieurs de la science, sont encore plus indispensables lorsqu'on continue à travailler sur le même sujet. Elles doivent d'abord comporter un certain degré d'incertitude et il ne saurait être question de délimiter nettement leur contenu. Tant qu'elles se trouvent en cet état, on parvient à s'entendre sur leur signification en recourant, de façon répétée, au matériel expérimental dont elles paraissent tirées, alors que ce matériel leur est en réalité soumis. Elles ont donc, à proprement parler, le caractère de conventions ; tout dépend de ce que leur choix n'a pas été arbitraire, mais qu'elles ont été désignées du fait de leurs importants rapports avec les matières empiriques dont on peut postuler l'existence avant même de l'avoir reconnue et prouvée. Seule une étude plus approfondie des phénomènes considérés permettra d'en mieux saisir le concept scientifique fondamental et de

les modifier progressivement afin de les rendre utilisables sur une vaste échelle, tout en les débarrassant entièrement des contradictions. Il sera temps alors de les enfermer dans des définitions. Le progrès de la connaissance n'admet non plus aucune rigidité de ces définitions. Ainsi que le montre brillamment l'exemple de la physique, le contenu des « concepts fondamentaux » fixés en définitions se modifie aussi continuellement.

C'est d'un semblable concept fondamental et conventionnel, pour le moment encore assez obscur, mais dont nous ne pouvons nous passer en psychologie, celui de l'*instinct*, que nous allons parler. Efforçons-nous, en faisant appel à diverses disciplines, de donner un contenu à ce concept.

D'abord en partant de la physiologie. Nous lui devons le concept de l'*excitation* et le schéma du réflexe qui fait qu'une excitation venue du dehors et portant sur le tissu vivant (la substance nerveuse) est déversée au dehors par l'acte. Cet acte est opportun parce qu'il soustrait la substance excitée à l'effet de l'excitation, qu'il la place hors de portée de l'action de celle-ci.

Comment 1'« instinct » se comporte-t-il par rapport à l'« excitation » ? Rien ne nous empêche d'intégrer le concept de la pulsion dans celui de l'excitation, ni de dire que l'instinct est une excitation au sens psychique. Gardons-nous de confondre instinct et excitation psychique. Pour le psychisme, il existe manifestement d'autres excitations encore que les excitations pulsionnelles, des excitations qui agissent bien plus comme des excitations physiologiques. Quand, par exemple, une lumière très forte frappe l'œil, il n'est pas question d'excitation pulsionnelle ; c'est le contraire lorsqu'il y a sensation de sécheresse de la muqueuse pharyngienne ou excitation de la muqueuse stomacale[1].

1 À condition, bien entendu, que ces processus internes soient les fondements organiques de la faim et de la soif.

Notre matériel nous permet maintenant d’établir une distinction entre l’excitation pulsionnelle et toute autre excitation (physiologique) capable d’agir sur le psychisme. — 1° L’excitation pulsionnelle n’émane pas du monde extérieur, mais de l’intérieur même de l'organisme. C’est pourquoi elle agit d’autre manière sur le psychisme et son élimination exige d’autres moyens. Tout l’essentiel d’une excitation est défini lorsque nous admettons qu’elle agit comme un choc une seule fois donné ; elle peut alors se liquider par un seul acte approprié dont le type est la fuite motrice devant la cause de l’excitation. Naturellement, ces chocs peuvent se répéter et s’additionner, mais cela ne modifie en rien la conception du phénomène, ni les conditions de suppression de l’excitation. L’instinct, par contre, n’agit jamais à la manière d’une force de *propulsion momentanée*, mais toujours à la manière d’une *force constante*. Comme son action s’exerce non de l’extérieur mais de l’intérieur du corps, la fuite devant lui ne peut servir de rien. Nous appelons plus justement « besoin » l’excitation pulsionnelle ; ce qui fait disparaître ce besoin, c’est la « satisfaction ». Celle-ci ne peut être obtenue que par une modification appropriée de la source interne d’excitation.

Imaginons-nous à la place d’un être vivant à peu près dépourvu d’appui, non encore orienté dans l’univers et dont la substance nerveuse perçoit certaines excitations. Cet être sera bientôt en état de faire une première discrimination, de commencer à s’orienter. Il ressentira, d’une part, des excitations auxquelles il lui sera loisible de se soustraire par une action musculaire (fuite) et il les attribuera à un monde extérieur. D’autre part, il percevra d’autres excitations encore, vis-à-vis desquelles une pareille action restera sans effet et qui conserveront, malgré elle, leur caractère constamment impérieux ; ces excitations témoignent de l’existence d’un monde intérieur et sont la preuve des besoins instinctuels. La substance perceptrice de l’être vivant, du fait de son activité musculaire,

acquiert ainsi un point d'appui qui lui permet de distinguer l'« extérieur » de l'« intérieur ».

Ce qui caractérise d'abord et essentiellement l'instinct, c'est qu'il émane des sources d'excitation organiques internes et qu'il est une force constante. D'où nous pouvons conclure à l'impossibilité de lui échapper par la fuite, ce qui est l'un de ses autres caractères distinctifs. Cependant, au cours de cette discussion, quelque chose nous a frappés qui nous contraint à d'autres aveux. En ce qui concerne notre matériel expérimental, nous ne prenons pas comme concepts fondamentaux certaines conventions, mais nous utilisons aussi diverses *hypothèses* plus compliquées, destinées à nous guider dans l'exploration du monde phénoménal psychologique. Nous avons déjà cité la plus importante de ces hypothèses, il ne nous reste plus qu'à la mettre explicitement en relief. Elle est de nature biologique, se sert du concept de la tendance (et éventuellement de celui du but à atteindre) et peut se traduire ainsi : le système nerveux est un appareil qui a pour fonction d'éloigner chaque fois les excitations qui surgissent, de les abaisser au niveau le plus bas ou, lorsque la chose est possible, de se maintenir en état de non excitation. Ne nous choquons pas, pour l'instant, du vague de cette idée et attribuons, ceci dans un sens général, au système nerveux la tâche de maîtriser les excitations. Nous constatons alors combien l'entrée en jeu des instincts complique le simple schéma du réflexe physiologique. Les excitations extérieures nous imposent la seule obligation de nous soustraire à elles, ce qui se réalise grâce aux mouvements musculaires. L'un de ces mouvements atteint enfin son but et, en tant que réaction adéquate, devient alors une prédisposition héréditaire. Les excitations pulsionnelles, qui naissent à l'intérieur de l'organisme, ne peuvent se liquider par ce mécanisme. Elles réclament bien davantage du système nerveux, le contraignant à des activités compliquées, enchevêtrées qui modifient le monde extérieur jusqu'à ce que celui-ci offre à la source d'excitation interne la satisfaction

qu’elle exige. Elles forcent surtout le système nerveux à renoncer au but idéal qu’il s’était forgé d’éloigner l’excitation, cela en entretenant un courant, ininterrompu et inévitable, d’excitation. Nous pouvons donc en conclure que les véritables promoteurs du progrès, ceux qui ont amené à son degré actuel de développement le système nerveux infiniment actif, ce sont bien les instincts et non point les excitations extérieures. Naturellement, rien n’empêche de croire que les instincts eux-mêmes, en partie tout au moins, soient des résidus d’actions excitatrices extérieures qui, au cours de la phylogénèse, ont agi, sur la substance vivante, en la modifiant.

Lorsqu’ensuite nous découvrons que l’activité des appareils psychiques les plus hautement évolués reste elle-même soumise au principe du plaisir, c’est-à-dire est réglée automatiquement par des impressions de la série plaisir-déplaisir, nous ne pouvons que malaisément nous défendre de l’idée que ces impressions reproduisent la manière même dont se réalise la maîtrise de l’excitation. Les choses se passent certainement de la façon suivante : l’impression de déplaisir se rapporte à un accroissement d’excitation, l’impression de plaisir à une diminution de celle-ci. Gardons-nous, tant que nous n’aurons pas réussi à deviner à peu près la nature de la relation entre le plaisir-déplaisir et les variations des quantités d’excitation, gardons-nous, dis-je, d’oublier la grande indétermination de ces hypothèses. Ces relations peuvent certainement être très variées et assez complexes.

Abandonnons maintenant le côté biologique de la question pour envisager la vie psychique. « L’instinct » nous apparaît alors comme un concept-limite entre le psychique et le somatique, comme un représentant psychique des excitations émanées de l’intérieur du corps et parvenues dans l’âme, comme le degré de travail imposé au psychique par suite de son lien avec le corporel.

Nous pouvons maintenant discuter de quelques termes qui se rapportent à la notion d’instinct, tels que poussée, but, objet, source de la pulsion.

On entend par *poussée* d’un instinct le facteur de motricité, la quantité de force ou la mesure du travail exigé qu’il représente. Ce caractère de poussée est une particularité générale de l’instinct et en constitue même l’essence. Tout instinct est une fraction d’activité. Un instinct négligemment qualifié de passif ne peut, en réalité, être rien d’autre qu’un instinct à but passif.

L’instinct a toujours pour *but* de se satisfaire, ce qui ne saurait être obtenu que par suppression de l’état de tension qui règne à la source même de l’instinct. Toutefois, alors même que le but final de tout instinct reste immuable, diverses voies peuvent y conduire, de sorte qu’il peut y avoir, pour chaque instinct, de multiples buts plus proches ou intermédiaires. Ces buts peuvent être combinés ou bien permuter entre eux. L’expérience nous permet aussi de parler d’instincts « inhibés quant au but » lorsqu’il s’agit de processus qui ayant d’abord évolué vers la satisfaction, se sont ensuite trouvés entravés ou détournés. Il faut admettre qu’une satisfaction partielle se trouve aussi liée à de semblables processus.

C’est dans l’*objet* de l’instinct ou grâce à lui que l’instinct peut atteindre son but. Par rapport à l’instinct, l’objet est le facteur le plus variable qui ne lui est pas primitivement lié et qui ne s’y rattache qu’en tendant à lui permettre de se satisfaire. L’objet n’est pas nécessairement extérieur, mais peut aussi bien faire partie du corps même. Au cours des vicissitudes de l’instinct l’objet est susceptible d’être changé à volonté ; c’est à ces déplacements de l’instinct qu’incombent les rôles les plus importants. Il arrive qu’un même objet serve à la fois à la satisfaction de plusieurs instincts. C’est le cas, d’après *Alfred Adler*, de l'*intrication des instincts*. Lorsque le lien entre l’instinct et l’objet est particulièrement étroit, nous parlons d’une *fixation* de l’instinct. Elle se réalise très souvent en des

périodes très précoces de l'évolution de l'instinct et met fin à la mobilité de ce dernier en s'opposant intensément à sa libération.

On entend par *source* de l'instinct, le processus somatique qui se joue dans un organe ou dans une partie du corps et dont l'excitation est représentée, dans la vie psychique, par l'instinct. On ignore si ce processus est toujours de nature chimique ou bien s'il peut aussi correspondre à la décharge d'autres forces, mécaniques par exemple. L'étude des sources pulsionnelles n'appartient plus au domaine de la psychologie ; bien que l'origine et la source somatiques de l'instinct soient pour celui-ci un élément simplement décisif, il ne nous est connu, dans la vie psychique, que par ses buts. Une connaissance plus approfondie des sources de l'instinct n'est pas absolument indispensable aux recherches psychologiques. Parfois les buts de l'instinct nous permettent de remonter à ses sources.

Convient-il d'admettre que les diverses pulsions issues du somatique et qui influent sur le psychique se distinguent par diverses qualités et peuvent ainsi, dans la vie psychique, agir de façon qualitativement différente ? Rien ne permet de le croire ; il paraît plus juste de penser tout simplement que les pulsions sont toutes qualitativement équivalentes et que leur action ne dépend que des quantités d'excitation qu'elles portent, peut-être aussi de certaines fonctions de cette quantité. La diversité des sources instinctuelles suffit à expliquer pourquoi les activités psychiques des divers instincts se distinguent les unes des autres. D'ailleurs, un contexte ultérieur permettra seul d'établir ce que représente le problème de la qualité de l'instinct.

Combien y a-t-il d'instincts et quels sont-ils ? Il va de soi que l'arbitraire peut ici s'exercer librement. Quelle objection opposer, en effet, à celui qui utilise les concepts d'instinct de jeu, d'instinct de destruction, d'instincts sociaux, là où le sujet l'exige et où les bornes de l'analyse psychologique le permettent ? Il conviendrait cependant

de ne pas oublier une question : les dits facteurs instinctuels, si spécialisés à un certain point de vue, ne permettraient-ils pas de pratiquer une dissection plus poussée encore dans la direction des sources instinctuelles, de telle sorte que seuls les instincts primitifs, impossibles à dissocier davantage, puissent prétendre à quelque importance ?

J'ai proposé de distinguer deux groupes d'instincts primitifs : les *instincts du moi ou de conservation* et les *instincts sexuels*. Il ne convient cependant pas de conférer à cette classification la valeur d'une hypothèse nécessaire, comme c'est le cas, par exemple, en ce qui concerne l'idée de la tendance biologique de l'appareil psychique (voir plus haut). Elle n'est qu'une hypothèse de travail de description et de classification. C'est l'histoire de l'évolution de la psychanalyse qui nous a incités à décrire ainsi les faits. La psychanalyse avait pris pour premier objet d'étude les psycho-névroses, en particulier celles du groupe des « névroses de transfert » (hystérie et névrose obsessionnelle) et s'était convaincue qu'à l'origine de chacune de ces maladies on pouvait découvrir un conflit entre les exigences de la sexualité et celles du moi. Toutefois, il est possible qu'une étude approfondie des autres affections névrotiques (surtout des psycho-névroses narcissiques : les schizophrénies) nous contraigne à modifier cette formule et nous oblige à grouper autrement les instincts primitifs. En attendant, nous ignorons encore cette nouvelle formule et n'avons rencontré aucun argument défavorable à l'opposition des instincts sexuels et des instincts du moi.

Je doute fort d'ailleurs qu'on parvienne jamais, en se fondant sur un nouveau regroupement du matériel psychologique, à trouver des indices décisifs qui permettraient de distinguer et de classer les instincts. Il semble bien plutôt nécessaire, pour procéder à ce travail, d'appliquer à ce matériel diverses hypothèses touchant la vie instinctuelle, et il serait souhaitable que ces hypothèses fussent empruntées à un autre domaine pour être ensuite rapportées à la

psychologie. En ce qui concerne la biologie, disons qu'elle ne contredit certes pas la distinction entre les instincts sexuels et les instincts du moi. La biologie nous enseigne que la sexualité ne peut être mise sur le même niveau que les autres fonctions de l'individu, parce que ses tendances dépassent celui-ci et qu'elle a pour but la création de nouveaux individus, donc le maintien de l'espèce. Elle nous montre, en outre, que deux façons de concevoir le rapport entre le moi et la sexualité subsistent côte à côte, toutes deux justifiables. Suivant l'une, l'individu serait l'essentiel, la sexualité étant considérée comme l'une de ses activités, la satisfaction sexuelle comme l'un de ses besoins. Suivant l'autre, l'individu serait un appendice temporaire, éphémère, du plasma germinatif quasi immortel que lui aurait transmis la génération. L'idée que la fonction sexuelle se distingue, par un chimisme particulier, des autres processus somatiques constitue, si je ne me trompe, l'une des hypothèses fondamentales des recherches biologiques d'*Ehrlich*.

L'étude de la vie instinctuelle à partir du conscient se heurte à des difficultés presque insurmontables d'où il s'ensuit que l'exploration psychanalytique des troubles psychiques reste la source principale de nos connaissances. Conformément au processus de son développement, la psychanalyse n'a pu jusqu'à ce jour nous donner de renseignements tant soit peu satisfaisants qu'en ce qui concerne les instincts sexuels, et cela parce qu'elle n'est justement parvenue à isoler, dans les psychonévroses, que ce groupe de pulsions. Nos connaissances des instincts du moi s'enrichiront certainement aussi lorsque la psychanalyse parviendra à s'étendre aux autres affections névrotiques, encore qu'il puisse sembler téméraire de compter trouver, dans ce nouveau champ d'exploration, des conditions aussi favorables que dans l'autre.

Pour caractériser de façon générale les instincts sexuels, voici ce qu'on en peut dire : ils sont nombreux, émanent de multiples sources organiques, commencent par agir d'abord indépendamment

les uns des autres et ne se combinent qu'ultérieurement, du fait d'une synthèse plus ou moins parfaite. Le but visé par chacun d'eux, c'est le *plaisir organique*. Une fois la synthèse réalisée, et alors seulement, ils entrent au service de la *fonction de reproduction*, et c'est à ce moment qu'ils deviennent, de façon générale, reconnaissables en tant qu'instincts sexuels. À leur première apparition, ils s'appuient d'abord sur les instincts de conservation dont ils ne se séparent que progressivement, et ils suivent aussi, dans la recherche de l'objet, la voie que leur indiquent les instincts du moi. Une partie d'entre eux restent un temps liés aux instincts du moi et dotent ceux-ci de composantes *libidinales* qui, au cours de la fonction normale, passent facilement inaperçues et ne sont mises en lumière que par la maladie. Ce qui distingue les instincts c'est le fait qu'ils peuvent, dans une large mesure, se remplacer les uns les autres et échanger facilement leurs objets. Ces derniers caractères les rendent capables de productions fort éloignées de leurs visées premières (sublimation).

Dans nos recherches sur le sort réservé aux instincts au cours de l'évolution et de la vie, nous serons contraints de nous en tenir aux instincts sexuels, mieux connus de nous. Voici ce que nous apprend l'observation au sujet du sort qui attend les instincts : ils subissent :

Le retournement en leur contraire ;

Le retournement contre le sujet lui-même ;

Le refoulement ;

La sublimation.

Comme je ne compte pas traiter ici de la sublimation et que, d'autre part, la question du refoulement exigera un chapitre particulier, il ne nous reste plus à décrire et à discuter que les deux premiers points. En tenant compte des facteurs qui contrecarrent l'évolution directe des instincts, l'on peut représenter les destins de ceux-ci comme des modes de défense contre eux-mêmes.

À y regarder de plus près, on voit que le *retournement en son contraire* se décompose en deux processus différents : l'instinct passe de l'*activité à la passivité* et le contenu de l'instinct *subit un retournement*. Les deux processus, étant d'essence différente, doivent, de ce chef, être étudiés séparément aussi.

Comme exemples du premier processus, citons les paires contrastées suivantes : sadisme-masochisme, voyeurisme-exhibitionnisme. Le retournement ne porte que sur les buts instinctuels ; le but actif : tourmenter, regarder est remplacé par le but passif : être tourmenté, être regardé. En un cas seulement, celui de la transformation de l'amour en haine, c'est le contenu qui se trouve retourné.

Le retournement contre soi-même nous devient compréhensible si nous considérons que le masochisme est bien un sadisme tourné contre le propre moi et que l'exhibition implique une contemplation de son propre corps. L'observation psychanalytique ne permet pas de douter du fait que le masochiste jouit de sa rage contre lui-même, l'exhibitionniste, de sa propre dénudation. L'essentiel de ce processus, c'est donc le changement d'objet, alors que le but, lui, reste inchangé.

Il ne nous échappera pas que, dans ces exemples, le retournement contre soi-même et le passage de l'activité à la passivité se rencontrent ou coïncident. Pour éclairer ces relations, une étude plus poussée semble inévitable.

En ce qui concerne la paire contrastée sadisme-masochisme, voici comment on peut se représenter le processus :

a) Le sadisme consiste en actes de violences, en affirmation de puissance contre une autre personne prise pour objet ;

b) Cet objet est abandonné et remplacé par soi-même. Ce retournement contre soi implique une transformation en but passif du but instinctuel actif ;

c) Une nouvelle personne extérieure est appelée à servir d'objet, et elle doit, par suite du changement de but réalisé, assumer le rôle de sujet.

Le cas c est celui de ce qu'on appelle communément masochisme. La satisfaction s'y produit aussi par la voie du sadisme primitif, en ce que le moi passif retourne imaginairement à sa place primitive, à présent abandonnée au sujet extérieur. L'existence d'une satisfaction masochique plus directe est tout à fait douteuse. Un masochisme primitif qui n'émanerait pas du sadisme, de la façon que nous venons de décrire, semble bien ne pas exister[2]. La manière dont se comporte l'instinct sadique dans la névrose obsessionnelle montre bien qu'il n'est pas superflu d'admettre l'existence du stade b. On trouve ici le retournement contre soi-même sans qu'il y ait passivité envers une nouvelle personne. La transformation ne va que jusqu'au stade b. Ce qui découle de la soif de tourment, c'est le tourment de soi-même, l'auto-punition, et non point le masochisme. Le verbe actif ne se mue pas en verbe passif, mais, adoptant une voie moyenne, en verbe réfléchi.

La manière de concevoir le sadisme est influencée aussi par le fait que cet instinct, à côté (ou plutôt peut-être en dedans) de son but général, paraît tendre vers un objectif tout à fait spécial. À côté de l'humiliation à faire subir, du triomphe à obtenir, il faut encore infliger de la douleur. Cependant, la psychanalyse semble montrer que le fait d'infliger ces souffrances ne se range pas parmi les objectifs primitifs de l'instinct. L'enfant sadique ne tient aucun compte de la douleur infligée et ne la recherche pas. Mais, une fois réalisée la conversion en masochisme, les souffrances se prêtent fort bien à fournir un but masochique passif, car nous avons tout lieu de croire que la souffrance, comme d'autres sensations de déplaisir, empiète sur l'excitation sexuelle et provoque un état agréable en vue

2 Dans des travaux ultérieurs (voir *Problème économique du Masochisme*, 1934) je me suis rallié, du fait des problèmes de la vie instinctuelle, à une opinion inverse.

duquel on peut se laisser infliger le déplaisir de la souffrance. Quand l'impression douloureuse est devenue un but masochique, le but sadique d'infliger de la douleur peut aussi en dériver par un retour en arrière. Pendant qu'on inflige ces souffrances, on en jouit soi-même masochiquement, par identification. Ce n'est évidemment pas de la douleur elle-même qu'on jouit, dans les deux cas, mais de l'excitation sexuelle qui raccompagne, ce que l'attitude du sadiste rend particulièrement commode. La jouissance de la douleur infligée serait donc primitivement un but masochique qui ne se transformerait en objectif instinctuel que pour ceux qui sont originellement sadiques.

Pour être complet, j'ajoute que la pitié ne peut être considérée comme résultant d'une transformation d'instinct dans le sadisme, mais qu'elle doit s'expliquer par une *formation réactionnelle* contre l'instinct. (Voir plus loin comment concevoir cette distinction.)

L'étude d'une autre paire contrastée donne des résultats un peu différents et plus simples, nous voulons parler des instincts dont le but est de regarder et de s'exhiber (en langage des perversions : voyeurisme et exhibitionnisme). Ici encore, on peut établir les mêmes stades que dans le cas précédent. a) l'acte de regarder est une *activité* dirigée vers un objet étranger ; b) l'objet est abandonné, l'instinct de regarder se retourne vers une partie du corps du sujet lui-même, d'où retournement en passivité et établissement d'un but nouveau : être regardé ; c) intronisation d'un nouveau sujet à qui l'on se montre, afin d'être regardé par lui. Il n'est guère douteux que le but actif précède le but passif, et l'action de regarder celle de montrer. Mais on observe, et c'est ce qui différencie ce cas de celui du sadisme, qu'il y a dans le voyeurisme un stade encore antérieur à celui que nous désignons par la lettre a. En effet, le voyeurisme est auto-érotique, au début de son activité ; son objet, il le trouve bien, mais sur le propre corps du voyeur. Plus tard seulement, le voyeurisme est amené, (par voie de comparaison) à échanger cet

objet contre un objet analogue appartenant à un corps extérieur (stade a). Ce premier stade doit l'intérêt qu'il présente au fait que c'est de lui que découlent les deux situations de paires contrastées résultantes, suivant que l'échange se produit en tel ou tel endroit. Le schéma du voyeurisme pourrait être le suivant :

α Regarder soi-même un membre sexuel = que soit regardé le membre sexuel de soi-même.

β Soi-même regarder un objet extérieur

γ Que son propre objet soit regardé par une autre personne (plaisir de se montrer, exhibitionnisme).

Il n'y a pas de degré préliminaire dans le cas du sadisme qui, de prime abord, se tourne vers un objet extérieur. Toutefois, il n'y aurait rien d'absurde à le reconstruire d'après les efforts que fait l'enfant qui aspire à devenir seigneur et maître de son propre corps[3].

Notons une observation qui s'applique aux deux instincts dont nous parlons ici : la transformation de l'instinct par retournement de l'activité en passivité et retournement contre le sujet lui-même ne s'effectue jamais sur la totalité de l'émoi instinctuel. La partie active plus ancienne persiste, dans une certaine mesure, à côté de la passive, plus jeune, même quand le processus de la transformation de l'instinct a été très intense. La seule allégation exacte touchant le voyeurisme serait de dire que tous les stades d'évolution de l'instinct, le stade préliminaire auto-érotique, aussi bien que les états terminaux actif et passif, persistent côte à côte, et cette affirmation devient évidente lorsqu'on fonde son jugement non plus sur les actes pulsionnels, mais sur le mécanisme de la satisfaction. D'ailleurs peut-être est-on justifié à adopter encore une autre manière de concevoir et de représenter les choses. On peut se figurer toute vie instinctuelle comme divisée en poussées de même espèce, successives, temporellement séparées et en dedans de l'unité (arbitrairement choisie) de temps, des poussées qui sont les unes par

3 Voir la dernière note.

rapport aux autres comme des éruptions successives de lave. On peut alors se représenter à peu près que la première, la plus primitive de ces éruptions instinctuelles, se poursuit sans plus évoluer et ne se modifie plus du tout. Une prochaine poussée est soumise, dès son début, à une modification, par exemple à une conversion en passivité et, nantie de ce nouveau caractère, s'ajoute à la précédente poussée, etc. Si l'on considère ensuite l'émoi instinctuel depuis son début jusqu'à un certain point d'arrêt, la succession ainsi décrite des poussées devra offrir le tableau d'une évolution déterminée de l'instinct.

Le fait qu'on puisse, à cette époque tardive de l'évolution, observer à côté d'un émoi instinctuel son contraire (passif) mérite d'être mis en évidence, et cela grâce au terme d'*ambivalence* si heureusement créé par *Bleuler*.

L'évolution de l'instinct nous deviendrait plus aisément compréhensible si nous tenions compte de l'histoire de cette évolution et de la survivance des stades intermédiaires. Ainsi que le montre l'expérience, le degré décelable d'ambivalence varie beaucoup chez les individus, les groupes humains et les races. Chez le contemporain, une riche ambivalence instinctuelle peut être considérée comme une part d'héritage archaïque, puisque nous sommes justifiés à admettre que la part prise à la vie instinctuelle par les émois inchangés actifs a été, dans l'ensemble, plus grande aux époques primitives qu'aujourd'hui.

Sans discuter d'abord la question des relations de l'auto-érotisme et du narcissisme, nous avons pris l'habitude d'appeler *narcissisme* la phase précoce d'évolution du moi pendant laquelle les instincts sexuels de ce dernier se satisfont auto-érotiquement. Ensuite nous devons dire du stade préliminaire du voyeurisme, stade au cours duquel le plaisir de regarder le corps même du sujet pour objet, qu'il appartient au narcissisme, qu'il est une formation narcissique. C'est à partir de ce stade que se développe le

voyeurisme actif en abandonnant le narcissisme, alors que le voyeurisme passif conserve l'objet narcissique. De même, le retournement du sadisme en masochisme signifie un retour à l'objet narcissique, tandis que, dans les deux cas, le sujet narcissique est échangé par identification avec un autre moi étranger. En tenant compte du stade préliminaire du sadisme, stade que nous avons reconstitué, nous nous rapprochons de cette idée plus générale que les destinées instinctuelles du retournement contre le propre moi et le retournement de l'activité en passivité, dépendent de l'organisation narcissique du moi et portent en eux le sceau de cette phase. Elles correspondent peut-être aux tentatives de défenses qui, à des stades plus élevés de l'évolution du moi, sont mises en œuvre par d'autres moyens.

Nous nous rappelons ici que nous n'avons jusqu'à présent parlé que des deux paires contrastées : sadisme-masochisme et voyeurisme-exhibitionnisme. Ce sont là les instincts sexuels ambivalents les mieux connus. Les autres composantes de la fonction sexuelle ultérieure ne sont pas encore devenues suffisamment accessibles à l'analyse pour qu'en en puisse discuter de la même manière. Nous pouvons dire d'eux, de façon générale, qu'ils ont une activité autoérotique, c'est-à-dire que leur objet s'efface devant l'organe qui en est la source et coïncide en général avec celui-ci. L'objet du voyeurisme, tout en étant aussi d'abord une partie du propre corps du sujet, n'est toutefois pas l'œil lui-même et, dans le sadisme, la source organique, probablement la musculature apte à l'action, vise directement un autre objet, fût-il même sur le propre corps du sujet. Dans les instincts érotiques, le rôle de la source organique est à tel point décisif que, suivant une intéressante hypothèse de *P. Federn* et *L. Jekels*, la forme et la fonction de l'organe détermineraient l'activité et la passivité du but instinctuel.

La transformation d'un instinct en son contraire (matériel) ne s'observe que dans un seul cas, dans *le retournement de l'amour en*

haine. Comme ces deux sentiments s’adressent souvent simultanément à un même objet, cette coexistence offre aussi l’exemple d’ambivalence le plus frappant.

Le cas de l’amour et de la haine suscite un intérêt particulier du fait qu’il ne se laisse pas intégrer dans le cadre de notre description de l’instinct. Il n’est pas possible de nier l’étroitesse des liens qui rattachent ces sentiments contrastés à la vie sexuelle, mais il faut évidemment se garder de considérer le fait d’aimer comme une pulsion partielle de la sexualité, semblable aux autres. On préférerait plutôt le regarder comme l’expression de l’aspiration sexuelle totale, mais la question n’est pas par là résolue, et l’on ne voit pas comment on pourrait concevoir un contraire réel de cette tendance.

Le fait d’aimer est susceptible non point seulement de fournir une paire contrastée, mais bien trois. En dehors de la paire-contrastée aimer-haïr, on trouve celle-ci : aimer-être aimé et, de plus, aux faits d’aimer et de haïr envisagés ensemble s’oppose l’indifférence. De ces trois paires contrastées, la seconde, aimer-être aimé, correspond tout à fait au retournement de l’activité en passivité et permet aussi d'en revenir à une situation fondamentale, comme dans le cas du voyeurisme. Cette situation fondamentale, c’est celle de « s’aimer soi-même », ce qui est, à nos yeux, le caractère même du narcissisme. Suivant alors que l’objet ou le sujet est *échangé* ou non contre un objet extérieur, on a l’objectif actif d’aimer ou l’objectif passif d’être aimé, celui-ci demeurant proche du narcissisme.

Peut-être concevra-t-on plus nettement les contrastes multiples de l'amour en se rappelant que la vie psychique est, en somme, dominée par trois polarités, les contrastes suivants :

Sujet (moi) …….. objet (monde extérieur).

Plaisir …….. déplaisir.

Activité …….. passivité.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, le contraste moi - non moi (extérieur) s'impose de bonne heure à l'individu lorsque ce dernier s'aperçoit qu'il parvient, par le jeu de ses muscles, à supprimer les excitations du dehors, mais qu'il reste désarmé vis-à-vis des excitations instinctuelles. Ce contraste règne surtout dans le domaine de l'activité intellectuelle et crée, pour l'investigation, la situation fondamentale qu'aucun effort ne saurait modifier. La polarité plaisir-déplaisir se rattache à une série d'impressions dont nous avons déjà souligné l'importance incalculable en ce qui touche la détermination de nos actes (volonté). Il ne faut pas confondre la paire contrastée activité-passivité avec celle de moi-sujet — extérieur-objet. Le moi se comporte passivement à l'égard du monde extérieur lorsqu'il en reçoit des excitations, activement quand il réagit à celles-ci. Ses pulsions le contraignent à une activité toute particulière par rapport au monde extérieur. Ainsi, faisant ressortir l'essentiel, on pourrait dire que le moi-sujet se montre passif en présence des excitations extérieures, actif, de par ses propres pulsions. La paire contrastée actif-passif se confond plus tard avec cette autre : masculin-féminin, qui, auparavant, n'avait aucune signification psychologique. La soudure de l'activité avec la masculinité, celle de la passivité avec la féminité, nous semble être un fait biologique, mais elle n'est nullement aussi régulièrement décisive, ni aussi exclusive que nous serions enclins à le croire.

Les trois polarités psychiques nouent les unes avec les autres de multiples relations. Il y a une situation primitive psychique où deux d'entre elles coïncident. Le moi se trouve primitivement, tout au début de la vie psychique, instinctuellement investi et partiellement capable de satisfaire sur lui-même ses instincts. Nous appelons cet état narcissisme et qualifions d'auto-érotique la possibilité de

satisfaction qui s’y trouve incluse[4]. À cette époque, le monde extérieur, généralement parlant, n’est pas investi d’intérêt, au point de vue satisfaction, il demeure indifférent. À ce moment, le moi-sujet se confond avec ce qui fournit du plaisir, le monde extérieur avec ce qui est indifférent (ou bien éventuellement avec ce qui est déplaisir, en tant que source d’excitation). Définissons d’abord l’amour en disant qu’il est la relation du moi avec les sources de plaisir ; la situation dans laquelle le moi n’aime que lui- même et reste indifférent au monde extérieur sera alors la première des relations contrastées où nous aurons trouvé l'« amour ».

Le moi n’a pas besoin du monde extérieur quand il est autoérotique, mais il en tire ses objets par suite des expériences de l’instinct de conservation et ne peut cependant s’empêcher, pendant un certain temps, de ressentir désagréablement les excitations pulsionnelles internes. Sous la domination du principe de plaisir, l’évolution ultérieure se réalise dès lors en lui. Il s’incorpore les objets offerts, pour autant qu’ils constituent des sources de plaisir, les introjecte (suivant l’expression de *Ferenczi*) et rejette, d’autre part, ce qui, au dedans de lui-même, devient cause de déplaisir. (Voir plus haut le mécanisme de la projection.)

Ainsi le moi-réalité originel qui, au moyen d’un bon indice objectif, est parvenu à distinguer l’intérieur de l’extérieur, se mue en un moi-plaisir purifié qui place au-dessus de tous les autres le caractère de plaisir. Du monde extérieur, il fait deux fractions : l’une

4 Une partie des instincts sexuels, nous le savons, se prête à cette satisfaction autoérotique et peut ainsi subir l'évolution ultérieure que nous avons décrite, sous la domination du principe de plaisir. Les instincts sexuels qui. de prime abord, exigent un objet et les besoins autoérotiques, impossibles à satisfaire, des pulsions du moi, troublent naturellement cet état de choses et préparent l'évolution à venir. Oui, l’état narcissique primitif ne pourrait jamais évoluer si tout individu ne traversait une période où, *impuissant à s’aider lui même*, les soins d’autrui lui sont indispensables, période durant laquelle ses besoins les plus pressants ont été satisfaits grâce à une aide extérieure et ainsi empêchés de suivre le cours de l'évolution.

constitue la part plaisir qu'il s'est incorporée, l'autre, le reste, lui demeure étrangère. Le moi a détaché de lui-même une partie qu'il projette dans le monde extérieur et qu'il ressent comme hostile. C'est suivant cette transformation que les deux polarités sont de nouveau rétablies.

Moi-sujet — avec du plaisir.

Monde extérieur — avec du déplaisir (auparavant : indifférence).

En même temps qu'apparaît l'objet, au stade du narcissisme primaire, le second contraire de l'amour, la haine, voit aussi s'achever sa formation.

Comme nous venons de l'apprendre, ce sont les instincts de conservation qui, tirant l'objet du monde extérieur, le présentent au moi. Indéniablement, la haine, elle aussi, émane aussi primitivement du rapport avec le monde extérieur étranger et générateur d'excitations. L'indifférence entre dans la catégorie de la haine, de l'aversion, dont elle n'est qu'un cas spécial après en avoir été d'abord le précurseur. L'extérieur, l'objet, ce qui est haï, étaient tout au début identiques. Si plus tard l'objet s'avère source de plaisir, il est aimé, mais aussi intégré dans le moi, de sorte que, pour le moi-plaisir purifié, l'objet coïncide cependant de nouveau avec ce qui est étranger et haï.

Nous remarquons maintenant aussi que si la paire contrastée amour-indifférence reflète la polarisation moi-monde extérieur, la seconde paire contrastée, amour-haine, reproduit la polarité reliée à la première : plaisir-déplaisir. Après que le stade purement narcissique a été remplacé par le stade objectal, le plaisir et le déplaisir traduisent les relations du moi à l'objet. Quand l'objet devient la source de sensations de plaisir, une tendance motrice apparaît qui veut rapprocher l'objet du moi, l'y incorporer ; nous parlons alors de l'« attirance » exercée par l'objet promoteur du plaisir, et nous déclarons que nous « aimons » cet objet. Inversement, quand l'objet

est une source de sentiments de déplaisir, une tendance m'efforce d'élargir la distance qui sépare cet objet du moi et de renouveler, à son propos, l'initiale tentative de fuite devant le monde extérieur, générateur d'excitations. Nous ressentons cette « répulsion » de l'objet et le haïssons. La haine peut alors aller jusqu'à la tendance agressive contre l'objet, jusqu'à l'intention de le détruire.

On pourrait, à la rigueur, dire d'un instinct qu'il « aime » l'objet vers lequel il tend pour se satisfaire par lui. Mais il nous semble étrange de dire qu'un instinct « aime » un objet, de sorte que nous apercevons que les rapports amour et haine ne peuvent être utilisés dans les relations des instincts avec leurs objets, mais restent réservés aux relations du moi-intégral avec les objets. L'observation du langage courant toujours significatif décèle cependant une autre limitation encore du sens des mots amour et haine. On ne dit pas des objets qui servent à la conservation du moi qu'on les aime, mais on déclare en avoir besoin, et pour souligner, si l'on veut, une relation un peu différente, on emploie des mots qui traduisent un amour très atténué, comme « trouver agréable », « avoir plaisir à rencontrer », etc.

Le mot « aimer » se cantonne ainsi toujours davantage dans la sphère de la pure relation de plaisir du moi avec l'objet pour se fixer enfin aux objets sexuels proprement dits et aux seuls objets capables de satisfaire les besoins des instincts sexuels sublimés. Ainsi, en opérant, comme nous l'avons voulu faire dans notre psychologie, une discrimination entre les instincts du moi et les instincts sexuels, nous nous conformons à l'esprit même de notre langue. Nous ne sommes pas habitués à dire d'une pulsion sexuelle qu'elle aime son objet, mais nous pensons que le mot « aimer » trouve son utilisation la plus adéquate dans ce qui touche les rapports du moi avec son objet sexuel, et cette observation nous enseigne que la dite utilisation de ce mot ne commence qu'avec la synthèse de toutes les pulsions

partielles de la sexualité, sous la primauté des organes génitaux et au service de la fonction de reproduction.

Chose remarquable, le mot « haïr » n'implique pas une aussi intime relation avec le plaisir et la fonction sexuels, c'est la réaction de déplaisir qui semble ici seule décisive. Le moi hait, déteste, poursuit de ses desseins de destruction tous les objets qui lui deviennent une source d'impressions désagréables, qu'ils constituent pour lui un renoncement à la satisfaction sexuelle, ou bien à la satisfaction des besoins de conservation. Oui, on peut poser que les véritables prototypes de la relation haine n'émanent pas de la vie sexuelle, mais des luttes du moi pour se maintenir et s'affirmer.

L'amour et la haine qui nous apparaissent comme des contraires pleinement tangibles ne sont toutefois pas, vis-à-vis l'un de l'autre, dans un rapport simple. Ils ne sont pas issus de la scission de quelque chose de primitivement commun, mais ont des origines différentes et ont, chacun, subi une évolution particulière avant de s'être constitués en contraires, sous l'influence de la relation plaisir-déplaisir. Une tâche s'impose ici : celle de rassembler tout ce que nous savons de la genèse de l'amour et de la haine.

L'amour émane de la faculté qu'a le moi de satisfaire auto-érotiquement une partie de ses émois instinctuels par un gain en plaisir organique. Primitivement narcissique, il se porte, plus tard, sur les objets qui ont été incorporés au moi élargi et traduit l'aspiration motrice du moi vers ces objets considérés comme des sources de plaisir. II se relie intimement à l'activité des pulsions sexuelles ultérieures et coïncide, une fois la synthèse réalisée, avec la totalité de l'aspiration sexuelle. Tandis que les instincts sexuels subissent leur évolution complexe, les stades préliminaires de l'amour se présentent comme des buts sexuels provisoires. Le premier de ceux-ci c'est l'*incorporation* ou la « dévoration », modalité de l'amour compatible avec la suppression de l'existence particulière de l'objet et qui peut donc, de ce fait, être qualifiée d'ambivalente. À un stade

plus élevé de l'organisation prégénitale sadique-anale apparaît l'aspiration vers l'objet sous la forme du besoin de s'en rendre maître. À ce stade, le dommage causé à l'objet, voire même son anéantissement, reste indifférent. Du fait de cette attitude vis-à-vis de l'objet, ce mode, ce premier degré de l'amour peut à peine se différencier du comportement qu'adopte la haine. Ce n'est que lorsque s'instaure la période génitale que l'amour devient le contraire de la haine.

Du point de vue de la relation avec l'objet, la haine est antérieure à l'amour, elle émane du rejet initial, par le moi narcissique, du monde extérieur fauteur d'excitations. En tant qu'expression d'une réaction de déplaisir provoquée par les objets, elle reste toujours en relation intime avec les instincts de conservation du moi, de telle sorte que les instincts du moi et les instincts sexuels peuvent facilement fournir un contraste qui répète celui de haïr et d'aimer. Quand les instincts du moi dominent la fonction sexuelle, comme c'est le cas au stade de l'organisation sadique-anale, ils en viennent à conférer aussi au but instinctuel les caractères de la haine.

L'histoire de la genèse et des relations de l'amour nous permet de comprendre pourquoi il est si souvent « ambivalent », c'est-à- dire accompagné de sentiments de haine envers un seul et même objet. La haine combinée à l'amour émane, d'une part, des stades préliminaires non encore tout à fait dépassés de l'amour. D'autre part, elle se fonde sur les réactions de défense des instincts du moi qui, lors des fréquents conflits entre les intérêts du moi et ceux de l'amour, peuvent s'étayer sur les facteurs réels et actuels. Dans les deux cas, l'origine de la haine mêlée à l'amour peut donc se ramener à la source des instincts de conservation du moi. Lorsque le lien amoureux avec un objet déterminé se trouve rompu, il n'est pas rare que la haine surgisse à sa place, ce qui provoque en nous l'impression d'un retournement de l'amour en haine. Nous en venons

alors à concevoir les choses de la manière suivante : la haine réellement motivée est renforcée par la régression de l'amour au stade préliminaire sadique, ce qui lui confère un caractère érotique et garantit la continuité d'une relation amoureuse.

La troisième situation contrastée de l'amour, la transformation du fait d'aimer en celui d'être aimé, est l'œuvre de la polarité activité-passivité et peut s'expliquer de la même façon que les cas du voyeurisme et du sadisme. En résumé, nous pouvons, en ce qui concerne la destinée des instincts, mettre en lumière le fait suivant : *les émois instinctuels sont soumis à l'influence des trois grandes polarités qui régissent la vie psychique*. En considérant ces trois polarités, on pourrait dire que celle de l'activité-passivité est *biologique*, celle du moi-monde extérieur *réelle*, et celle enfin du plaisir-déplaisir *économique*.

Le destin du r*efoulement* fera l'objet d'une prochaine étude.

Le refoulement

Il peut arriver qu'un émoi instinctuel se heurte à des résistances qui tendent à le priver de son efficience. Dans certaines conditions que nous allons étudier plus à fond, cet émoi entre en état de refoulement. S'il s'agissait de l'action d'une excitation extérieure, la fuite constituerait évidemment une solution appropriée. Dans le cas de l'instinct, toute tentative de fuite est vouée à l'échec, car le moi ne saurait se fuir lui-même. Un jour, plus tard, c'est un jugement réprobateur (une condamnation) qui fournira l'arme efficace contre l'émoi instinctuel. Le refoulement constitue le premier degré d'une condamnation, le moyen terme entre la fuite et la condamnation. Avant les travaux psychanalytiques, ce concept n'aurait pu être posé.

Au point de vue théorique, il est malaisé d'expliquer la possibilité du refoulement. Pourquoi, en effet, un émoi instinctuel subirait-il pareil destin ? La condition d'un tel phénomène doit évidemment être due au fait que l'atteinte du but instinctuel provoque non point du plaisir, mais du déplaisir. Toutefois, ce cas est difficilement concevable. De pareils instincts n'existent pas. Une satisfaction instinctuelle est toujours agréable. Il faut donc postuler l'existence de certaines conditions, de certains processus, du fait desquels le plaisir de la réalisation se muerait en déplaisir.

Nous pouvons, afin de mieux délimiter le refoulement, étudier quelques autres situations instinctuelles. Il peut arriver qu'une

excitation extérieure, qui provoquerait, par exemple, une irritation, qui attaquerait quelque organe, soit intériorisée et fournisse ainsi une source permanente d'irritations et une augmentation de tension. Cette excitation se rapproche ainsi beaucoup d'un instinct. Nous éprouvons, en pareil cas, une impression de douleur. Ce pseudo instinct ne tend cependant qu'à faire cesser la modification organique et le déplaisir qui s'y trouve lié. La cessation de la douleur ne peut provoquer de plaisir direct. La douleur, elle aussi, est impérative et ne saurait être supprimée que par l'action d'un toxique et par l'effet de quelque diversion psychique.

Le cas de la douleur n'est pas assez transparent pour pouvoir favoriser nos intentions. Supposons qu'une excitation instinctuelle telle que la faim reste insatisfaite. Elle devient alors impérieuse, ne peut disparaître que grâce à l'acte propre à la satisfaire et entretient une perpétuelle tension causée par le besoin. Il semble impossible que quelque chose d'analogue au refoulement puisse ici se produire.

Ainsi le refoulement ne se produit certainement pas quand la tension résultant de la non satisfaction d'un émoi instinctuel s'accroît au point de devenir insupportable. Nous parlerons ailleurs des moyens dont dispose l'organisme pour se défendre en pareille conjoncture.

Tenons-nous-en plutôt à l'expérience clinique telle que nous la fournit la pratique psychanalytique. Nous constatons alors que la satisfaction de l'instinct soumis au refoulement était possible et qu'elle eût en soi, chaque fois, provoqué du plaisir, toutefois cette satisfaction eût été incompatible avec d'autres exigences et d'autres desseins, provoquant ainsi d'une part du plaisir, de l'autre du déplaisir. Pour que s'accomplisse le refoulement, il faut donc que le facteur déplaisir l'emporte sur le facteur plaisir de la satisfaction. Ensuite, l'étude psychanalytique des névroses de transfert nous amène à conclure que le refoulement ne constitue pas un mécanisme de défense présent dès l'origine, qu'il ne peut se produire qu'une fois

établie une distinction entre les activités consciente et inconsciente, et que, *suivant sa nature même, son rôle est de rejeter hors du conscient, de maintenir éloigné de ce dernier tout ce qui doit être refoulé*. Cette conception du refoulement gagnerait à être élargie par l'hypothèse suivante : avant que soit atteint un pareil degré de l'organisation psychique, la tâche de se défendre contre les émois instinctuel serait dévolue à d'autres modes de destins instinctuels, tels que la transformation de l'instinct en son contraire ou le retournement contre soi-même.

Ainsi que nous l'admettons maintenant, le refoulement et l'inconscient sont corrélatifs au point que nous attendrons, pour approfondir notre connaissance de l'inconscient, de mieux connaître la structure des instances psychiques successives et la différenciation entre l'inconscient et le conscient. Auparavant, il ne nous est permis que de donner, de façon simplement descriptive, quelques-uns des caractères cliniques reconnus du refoulement, tout en risquant de devoir monotonement répéter tout ce qui a déjà été dit ailleurs.

Nous sommes donc en droit d'admettre l'existence d'un *refoulement primitif*, d'une première phase du refoulement, phase durant laquelle le représentant psychique de l'instinct (la représentation) se voit refuser l'accès du conscient. Ainsi s'établit une *fixation*. Le représentant en question reste dès lors invariable et l'instinct lui demeure fixé. Ce phénomène se produit en vertu des processus inconscients dont nous étudierons plus tard les caractères.

Le second stade de refoulement, le *refoulement proprement dit*, concerne les rejetons psychiques du représentant refoulé ou les chaînes d'idées qui, émanant d'ailleurs, se sont associées avec le dit représentant. Par suite de cette association, ces idées subissent le même sort que le refoulé primitif. Le refoulement proprement dit est donc un refoulement secondaire. On aurait tort, d'ailleurs, de ne tenir compte que de la force répulsive qui agit à partir du conscient

sur ce qui doit être refoulé. Il convient d’envisager tout autant l’attirance qu’exerce le refoulé primitif sur tout ce qui entre en rapport avec lui. Sans doute la tendance au refoulement n’alleindrait-elle pas son but si ces forces ne coopéraient pas, s’il n’y avait pas déjà un refoulé antérieur prêt à s’emparer de ce que le conscient rejette.

Influencés par l’étude des psychonévroses qui nous montre les importantes conséquences du refoulement, nous sommes portés à surestimer le contenu psychologique et oublions trop facilement que le refoulement n’empêche pas le représentant de l’instinct de demeurer dans l’inconscient, de continuer à s’y organiser, à former des rejetons et à nouer de nouveaux liens. Le refoulement ne gêne vraiment que le rapport avec un seul système psychique, celui du conscient.

La psychanalyse arrive à nous montrer encore ce qui, dans les psychonévroses, est le plus capable de nous faire comprendre les effets du refoulement, le fait, par exemple, que le représentant de l’instinct se développe plus librement, plus abondamment, quand il échappe, grâce au refoulement, à l’influence du conscient. En ce cas il foisonne, pour ainsi dire, dans l’obscurité et trouve d’extrêmes formes d’expression qui, signalées et traduites au patient, lui semblent forcément non seulement étrangères mais effrayantes, ceci du fait qu’il y aperçoit comme le reflet d’une extraordinaire et dangereuse force instinctuelle. Cette force illusoire résulte d’un déploiement sans entraves dans l'imagination et d’une stase par refus de satisfaction. Le fait que ce dernier résultat soit lié au refoulement nous apprend à chercher en quoi consiste la véritable signification de celui-ci.

Cependant, en partant à nouveau du point de vue contraire, nous établissons qu’il n’est pas même exact de prétendre que le refoulement maintienne éloigné du conscient tous les rejetons du refoulé primitif. Lorsque ceux-ci se sont suffisamment éloignés du

représentant refoulé, soit par un moyen de déformation, soit en adoptant un certain nombre de chaînons intermédiaires, ils trouvent, sans plus de façons, accès au conscient. Tout se passe comme si la résistance, contre eux, du conscient était en fonction de leur éloignement du refoulé primitif. Quand un patient se soumet à la technique psychanalytique, nous l'incitons sans cesse à produire de pareils rejetons du refoulé qui, par suite de leur éloignement ou de leur déformation, peuvent passer la censure du conscient. Et lorsque nous exigeons du patient qu'il nous révèle toutes ses associations, en renonçant à toute représentation consciente orientée et à toute critique, ces mêmes associations ne sont rien d'autre que les rejetons en question, et c'est d'après eux que nous retrouvons la traduction consciente du représentant refoulé. Ce faisant, nous observons que le patient peut continuer à énoncer de semblables séries jusqu'à ce qu'il tombe sur une construction cogitative dans laquelle la relation avec le refoulé agit si intensément qu'il est obligé de renouveler sa tentative de refoulement. Les symptômes névrotiques, eux aussi, doivent avoir satisfait à la susdite obligation, car ils ne sont que des rejetons du refoulé qui, grâce à ces constructions, s'est enfin frayé de haute lutte le passage interdit vers le conscient.

Il est impossible de déterminer de façon générale jusqu'où doivent aller la déformation et l'éloignement du matériel refoulé pour que soit vaincue la résistance du conscient. Il s'agit là d'un délicat procédé de dosage dont le mécanisme nous est dissimulé, mais dont le mode d'action nous laisse cependant deviner qu'il s'agit de faire halte devant une certaine intensité d'investissement de l'inconscient, et, s'il était passé outre, c'est à la satisfaction qu'on aboutirait. Le travail qu'accomplit le refoulement est donc *parfaitement individuel*. Un peu plus ou un peu moins de déformation, et voilà tout le résultat compromis ! C'est aussi ce qui nous permet de comprendre comment les objets de prédilection de l'homme, ses idéals, dérivent des mêmes perceptions, des mêmes circonstances que ce qu'il abhorre le plus,

et que tous deux ne diffèrent que par de minimes différences. Oui, comme nous l'avons vu pour la genèse du fétiche, il peut arriver que le représentant instinctuel primitif soit scindé en deux morceaux, dont l'un a subi le refoulement, tandis que l'autre, du fait même de cet étroit enchaînement, s'est trouvé idéalisé.

Une modification dans les conditions nécessaires à la production plaisir-déplaisir peut aboutir, à l'autre extrémité, pour ainsi dire, de l'appareil, au même résultat qu'un degré plus grand ou moindre de déformation. Certaines techniques particulières ont été établies en vue de provoquer de semblables modifications dans le jeu des forces psychiques, pour faire que ce qui cause généralement du déplaisir puisse aussi, à l'occasion, donner du plaisir et, aussi souvent qu'un semblable moyen technique sera mis en jeu, le refoulement se trouvera levé en ce qui concerne un représentant instinctuel en général repoussé. Ces techniques n'ont été jusqu'ici étudiées avec précision que pour le *mot d'esprit*. Habituellement la levée du refoulement n'est que passagère, il est aussitôt rétabli.

Ces sortes d'expériences suffisent cependant à attirer notre attention sur d'autres caractères du refoulement. Comme nous venons de le dire, le refoulement n'est pas seulement *individuel*, mais aussi *mobile*, et cela à un haut degré. Il ne convient pas de se figurer le processus du refoulement comme un fait survenu une seule fois et ayant provoqué des effets durables, à peu près comme lorsqu'on a tué quelque chose de vivant qui ensuite reste mort. Une dépense continuelle de forces est indispensable au maintien du refoulement, et, au cas où elle cesserait, la réussite de ce dernier serait compromise, et un nouvel acte de refoulement deviendrait nécessaire. Voici comment nous pouvons nous représenter les choses : le refoulé exerce une pression continuelle dans la direction du conscient, et celui-ci, par une contre-pression équivalente, doit maintenir l'équilibre. Le maintien du refoulement nécessite donc une dépense énergétique permanente. Au point de vue économique, sa

levée constitue une épargne. La mobilité du refoulement d'ailleurs se manifeste aussi dans les caractères psychiques du sommeil qui seul permet la formation du rêve. Au réveil, les investissements en refoulement qui avaient été retirés viennent réoccuper leur place.

Enfin, ne l'oublions pas, ce n'est pas dire grand chose d'un émoi instinctuel que d'établir qu'il est refoulé. Il peut, sans préjudice du refoulement, se trouver en des états très différents, être inactif, c'est-à-dire très peu investi en énergie psychique ou investi à degrés variables et ainsi rendu actif. À vrai dire, cette activation n'aura pas pour effet de lever directement le refoulement, mais elle pourra mettre en branle les processus qui, par des voies détournées, parviendront enfin à pénétrer dans la. conscience. Quand il s'agit des rejetons non refoulés de l'inconscient, c'est souvent le degré d'activation ou d'investissement qui décide du destin des diverses représentations. C'est un fait journalier que de voir un pareil rejeton demeurer non refoulé, tant qu'il ne représente qu'une faible énergie, et bien que son contenu soit propre à soulever un conflit avec ce qui prédomine dans le conscient. Mais c'est au facteur quantitatif qu'incombe, en ce conflit, le rôle décisif ; dès que la représentation choquante s'est renforcée au delà d'une certaine limite, le conflit s'actualise, et c'est justement l'activation qui attire après soi le refoulement. Toute augmentation de la charge énergétique agit, dans les faits du refoulement, comme un rapprochement du conscient, toute diminution de la charge, comme un éloignement ou une déformation. Nous comprenons que les tendances refoulantes peuvent trouver, dans l'affaiblissement de ce qui est désagréable, un substitut au refoulement.

Dans ce qui précède, nous avons étudié le refoulement d'un représentant de l'instinct, lequel est, à nos yeux, soit une représentation, soit un groupe de représentations, investi, à partir de l'instinct, d'une charge déterminée d'énergie psychique (libido-intérêt). L'observation clinique nous oblige maintenant à fragmenter ce que

nous n’avons, jusqu’ici, considéré que dans l’unicité, car elle nous montre qu’il faut envisager quelque chose d’autre, qui figure l’instinct, en dehors de la représentation. Ce quelque chose subit un destin de refoulement qui peut être tout différent de celui de la représentation. Cet autre élément de la représentation psychique c’est, ainsi qu’on a coutume de dire, la *charge affective*. Elle correspond à l’instinct pour autant que celui-ci s’est détaché de la représentation et trouve une expression adéquate à sa quantité dans les processus qui nous deviennent sensibles sous forme d’affects. Dès maintenant, quand nous décrirons un cas de refoulement, nous étudierons séparément ce que le refoulement a fait, d’une part, de la représentation, et, d’autre part, de l’énergie instinctuelle fixée à celle-ci.

Nous serions tentés d’émettre quelques considérations générales en ce qui concerne ces deux destins. Cela nous deviendra possible après que nous nous serons quelque peu orientés. Le sort ordinaire de toute représentation figurative de l’instinct est presque toujours de disparaître du conscient lorsqu’elle a d’abord été consciente, ou bien d’être maintenue loin du conscient quand elle a été sur le point de devenir consciente. La différence n’est plus très considérable. Il s’agit à peu près de savoir si j’expulse un hôte indésirable de mon salon ou de mon antichambre, ou bien si, après l’avoir reconnu, je lui interdis même le seuil de ma maison[5]. Le facteur quantitatif du représentant instinctuel peut subir trois sorts différents, comme nous l’enseigne le moindre coup d’œil sur les observations de la psychanalyse ; ou bien l’instinct se trouve totalement réprimé de sorte qu’aucune trace n’en est plus décelable, ou bien il apparaît sous forme d’affect coloré qualitativement de quelque façon, ou bien encore il se mue en angoisse. Ces deux

5 Cette image, applicable au processus du refoulement, peut servir aussi pour un caractère déjà cité du refoulement. Rajouterai seulement ceci : il faut que je fasse surveiller l'entrée interdite à l'indésirable personnage par un veilleur permanent, sans quoi l'cxpulsé enfoncerait la porte.

dernières éventualités nous obligent à considérer comme un nouveau destin de l'instinct la transformation des *énergies psychiques instinctuelles* en *affects*, et tout particulièrement en angoisse.

Nous nous rappelons que le seul motif, le seul but du refoulement, c'est d'échapper au déplaisir. Il s'ensuit que le destin de la charge en affect du représentant est de beaucoup plus importante que celle de la représentation, et que c'est là ce qui décide de notre jugement sur la valeur du processus de refoulement. Si le refoulement ne réussit pas à empêcher la production d'impressions pénibles ou d'angoisse, nous pouvons dire qu'il a raté, même s'il est parvenu à son but en ce qui concerne la partie représentation. Naturellement, le refoulement manqué nous intéressera plus que celui qui a, à peu près, réussi. Ce dernier se soustrait généralement à notre étude.

Nous allons maintenant chercher à comprendre le mécanisme du processus de refoulement, et avant tout chercher à savoir s'il y a un unique mécanisme de refoulement ou plusieurs, et encore si chaque psychonévrose se distingue par un mécanisme propre de refoulement. Toutefois, dès le début de cette recherche, nous nous heurtons à certaines complications. Le mécanisme d'un refoulement ne nous devient accessible que lorsque nous concluons à son existence d'après ses propres résultats. Si nous nous bornons à observer les résultats obtenus sur la partie représentation du représentant, nous apprenons que le refoulement crée, en règle générale, une *formation substitutive*. Quel est donc le mécanisme de cette formation ? Est-il unique ou bien doit-on en reconnaître plusieurs ? Nous savons aussi que le refoulement laisse derrière soi des symptômes. Pouvons-nous faire coïncider la formation substitutive et la formation du symptôme ? Et, s'il en est, après tout, ainsi, devons-nous croire que le mécanisme de la formation du symptôme coïncide avec celui du refoulement ? Il semble actuellement que les deux divergent notablement et que ce ne soit pas le refoulement lui-même qui crée les formations substitutives et

les symptômes, mais que ces derniers, en tant qu'indices du *retour du refoulé*, doivent leur apparition à de tout autres processus. Il conviendrait sans doute aussi d'étudier, avant ceux du refoulement, les mécanismes formateurs de substituts et de symptômes.

Il est clair que la spéculation n'a ici plus rien à voir et qu'elle doit faire place à une minutieuse analyse des résultats différents du refoulement dans les diverses névroses. Je propose cependant de remettre ce travail jusqu'au moment où nous serons parvenus à nous faire une idée nette et sûre des rapports du conscient avec l'inconscient. Toutefois, pour permettre aux considérations qui précèdent de n'être pas entièrement stériles, je dirai par avance : 1° que le mécanisme du refoulement ne coïncide en effet pas avec le ou les mécanismes de la formation substitutive ; 2° qu'il y a des mécanismes de formation substitutive très différents ; 3° qu'un phénomène, au moins, est commun aux divers mécanismes du refoulement, et c'est le retrait de la charge énergétique (ou de la libido s'il s'agit de pulsions sexuelles).

Je montrerai aussi par quelques exemples, choisis exclusivement parmi les trois psychonévroses les plus connues, comment les concepts ici exposés peuvent s'appliquer à l'étude du refoulement. En ce qui concerne l'*hystérie d'angoisse*, je choisirai le cas bien analysé d'une phobie d'animaux. L'émoi instinctuel qui a cédé au refoulement est une attitude libidinale envers le père, associée à la crainte de celui-ci. Après le refoulement, le père n'apparaît plus en tant qu'objet de la libido. À sa place se trouve un animal-substitut, plus ou moins bien apte à être l'objet d'angoisse. La formation substitutive de la partie représentation s'est établie, par la voie du *déplacement*, le long d'un enchaînement déterminé d'une certaine manière. La partie quantitative n'a pas disparu, mais s'est transformée en angoisse. Qu'en résulte-t-il ? Que la peur du loup remplace les revendications d'amour envers le père. Naturellement, ces catégories ne suffisent pas à satisfaire le besoin de comprendre

même le cas le plus simple de psychonévrose. Il y a toujours d'autres points de vue à envisager.

Un refoulement pareil à celui du cas de la phobie d'animaux doit être considéré comme entièrement raté. Le refoulement n'a fait qu'écarter, que remplacer, la représentation, mais l'épargne en déplaisir reste nulle. C'est pourquoi la névrose ne s'arrête pas là et poursuit son œuvre, en un second temps, pour atteindre son but prochain et plus important. On en arrive à la tentative de fuite, à la véritable phobie, à une série d'évitements destinés à échapper à la décharge d'angoisse. Dans un travail plus spécial (Technique) nous rechercherons par quel mécanisme la phobie atteint son but.

Le tableau clinique de la véritable *hystérie de conversion* nous oblige à envisager de façon toute différente le processus du refoulement. Ici, le fait saillant, c'est la possibilité d'une disparition totale de la charge affective. Le malade témoigne, vis-à-vis de son symptôme, de ce comportement que Charcot a appelé la « belle indifférence des hystériques »[6]. D'autres fois, cette répression ne réussit pas aussi parfaitement, une part de sensations pénibles se lie aux symptômes mêmes, ou bien une part de décharge en angoisse ne peut être évitée, et cette décharge déclenche de son côté le mécanisme de la formation de la phobie. Le contenu idéatif du représentant de l'instinct échappe entièrement à la conscience : on trouve comme formation substitutive, et en même temps comme symptôme, une innervation trop forte — somatique dans les cas types — qui est de nature tantôt sensorielle, tantôt motrice, et qui se traduit soit par une excitation, soit par une inhibition. Une étude plus minutieuse montre que l'endroit hyperinnervé est une partie du représentant instinctuel refoulé lui-même qui, par condensation, a attiré à lui toute la charge. Naturellement, ces remarques ne dévoilent pas tout entier le mécanisme d'une hystérie de conversion ;

6 En français dans le texte (*Note des Trad.*).

il convient d'ajouter encore le facteur de la *régression* dont nous parlerons dans un autre contexte.

Le refoulement de l'hystérie doit être considéré comme totalement raté puisqu'il n'a pu se produire que grâce à de luxuriantes formations substitutives ; mais, en ce qui concerne la liquidation de la charge affective, tâche véritable du refoulement, elle réussit généralement tout à fait. Le processus de refoulement dans l'hystérie de conversion s'achève alors par la formation du symptôme et n'a pas besoin, comme dans l'hystérie d'angoisse, de se poursuivre en deux temps, — voire même indéfiniment.

Dans la troisième des affections que nous mettons ici en parallèle, la *névrose obsessionnelle*, le refoulement prend un aspect tout différent. Ici nous commençons par hésiter. Faut-il en effet considérer comme le représentant soumis au refoulement la tendance libidinale ou bien la tendance hostile ? L'incertitude vient de ce que la névrose obsessionnelle repose sur l'hypothèse d'une régression par laquelle une tendance sadique est venue remplacer une tendance tendre. C'est cette impulsion hostile contre une personne aimée qui est soumise au refoulement. Dans une première phase du travail de refoulement, l'effet diffère de celui qu'on observe par la suite. D'abord le succès est total, le contenu représentatif est éliminé et l'affect disparaît. On voit se produire, comme formation substitutive, une modification du moi, une augmentation de la scrupulosité qu'on peut difficilement qualifier de symptômes. Les formations de substitut et de symptôme ne coïncident plus ici. On acquiert aussi quelque lumière touchant le mécanisme du refoulement. Ce dernier a, comme partout, provoqué un retrait de libido, mais en se servant, dans ce but, de la *formation réactionnelle*, par renforcement d'un contraire. La formation substitutive se fait ici suivant le même mécanisme que le refoulement et coïncide au fond avec lui, mais se sépare temporellement et conceptuellement de la formation du symptôme. Il est très probable que c'est le rapport d'ambivalence

dans lequel est entrée la pulsion sadique qui rend possible tout le processus.

Le refoulement, heureux à son début, ne se maintient pourtant pas, et son échec se fait de plus en plus sensible. L'ambivalence, qui avait permis le refoulement par formation réactionnelle, est justement le lieu par où s'opère le retour du refoulé. L'affect disparu reparaît, intégralement transformé en angoisse sociale, angoisse de conscience, remords (ou en auto-reproches) ; la représentation chassée est remplacée par un substitut de déplacement, souvent par un déplacement sur un détail, sur une chose de moindre valeur. En général, on observe une indéniable tendance à rétablir, dans son intégrité, la représentation refoulée. L'échec, dans le refoulement, du facteur quantitatif, affectif, déclenche le même mécanisme de fuite par évitements et interdictions que nous avons appris à connaître dans la formation de la phobie hystérique. Le rejet de la représentation hors du conscient est cependant opiniâtrement maintenu, parce que, grâce à lui, l'obsédé est empêché de passer à l'acte et son impulsion motrice se trouve entravée. C'est pourquoi le travail du refoulement de la névrose obsessionnelle se traduit par une lutte stérile et sans issue.

L'espoir d'arriver à comprendre les processus liés au refoulement et à la formation des symptômes névrotiques ne se réalisera qu'après bien des recherches encore, telle est la conviction qui s'impose à quiconque prend connaissance de cette petite série de parallèles. L'extraordinaire enchevêtrement de tous les facteurs en jeu ne nous permet qu'une seule façon d'exposer les faits. Nous sommes obligés de nous placer tantôt à un point de vue, tantôt à un autre et d'examiner, chaque fois, tant que nous pouvons en tirer quelque chose, tout le matériel qui s'offre à nous. Considérée isolément, chacune de ces tentatives sera incomplète et les points obscurs ne manqueront pas là où il s'agira de ce qui n'a pas encore

été étudié ; espérons toutefois que de ces travaux sortira, en fin de compte, une meilleure intelligence des faits.

L’inconscient

La psychanalyse nous a appris que le rôle essentiel du processus de refoulement n’était pas de supprimer, d’anéantir la représentation émanée de la pulsion, mais bien de la maintenir hors du conscient. Nous disons alors qu’elle se trouve à l’état de « représentation inconsciente » et sommes en mesure de prouver qu’elle peut aussi se manifester même par des faits inconscients, susceptibles parfois enfin de parvenir au conscient. Tout ce qui a été refoulé doit demeurer inconscient, mais nous tenons, de prime abord, à établir que le refoulé ne constitue pas tout l’inconscient, il n’en est qu’une partie. L’inconscient s’étend sur un plus vaste champ.

Comment parvenir à la connaissance de l’inconscient ? Naturellement, nous ne le pouvons connaître qu’à l’état de conscient, une fois qu’il a été transformé ou traduit en conscient. Le travail psychanalytique nous révèle quotidiennement que cette transformation est possible. Il faut pour cela que l’analysé parvienne à surmonter certaines résistances, celles justement qui, en leur temps, provoquèrent le rejet hors du conscient de ce qui est devenu le refoulé.

I. Justification de la notion d’inconscient

De divers côtés, on nous conteste le droit de postuler l’existence d’un psychisme inconscient et de travailler

scientifiquement sur cette donnée. Nous répondrons que l’existence de l’inconscient est nécessaire et légitime et qu’elle est d’ailleurs prouvée de maintes façons.

Elle est nécessaire parce que les renseignements que fournit le conscient sont pleins de lacunes ; tant chez les êtres normaux que chez les malades on observe souvent des actes qui, pour être compris, présupposent d’autres actes dont le conscient cependant ne sait rien. Il ne s’agit pas seulement ici des actes manqués, des rêves faits par les normaux, de tout ce qu’on appelle symptômes psychiques et phénomènes obsessionnels chez les malades, mais notre expérience journalière personnelle nous permet d’observer des idées dont l’origine nous reste inconnue et des résultats de pensée dont l’élaboration nous demeure mystérieuse. Tous ces actes conscients paraîtraient incohérents et incompréhensibles si nous persistions à soutenir que le conscient suffit à nous révéler tous les actes psychiques qui se passent en nous. Par contre, ils deviennent d’une évidente cohérence lorsque nous admettons l’idée d’actes inconscients. Le gain en signification et en cohérence est cependant un motif bien fondé, susceptible de nous mener bien au delà de l’expérience immédiate. Et s’il est prouvé que l’idée d’inconscient permet de baser sur elle un procédé fertile en résultats et grâce auquel nous pouvons utilement influencer le cours des processus conscients, cet heureux résultat sera la preuve inattaquable du bien-fondé de notre hypothèse. Il faut alors considérer que c’est une prétention insoutenable d’exiger que tout ce qui se passe dans le psychisme doive être connu du conscient.

On peut aller plus loin et, pour confirmer l’existence d’un état psychique, dire que le conscient n’embrasse, à chaque instant, qu’un faible contenu, de telle sorte que la majeure partie de ce que nous appelons connaissance consciente doit, la plupart du temps, se trouver à l’état de latence, donc d’inconscience psychique. L’existence de tous nos souvenirs latents deviendrait totalement

incompréhensible si l’on rejetait la notion d’inconscient ; mais, nous objectera-t-on, ces souvenirs latents ne peuvent plus être considérés comme psychiques, mais seulement comme des résidus de certains processus somatiques d’où peut à nouveau jaillir le psychique. Il est facile de répondre que, bien au contraire, le souvenir inconscient est, de toute évidence, le résidu d’un processus psychique. Mais il est plus important encore de se rendre compte que l’objection se base sur une assimilation non avouée, mais admise *a priori*, du conscient avec le psychique. Cette assimilation est soit une pétition de principe, qui ne permet même pas de se demander si tout ce qui est psychique est, de ce fait, forcément conscient, soit le résultat de la convention établie, de la nomenclature. En ce cas, comme toute convention, celle-ci est irréfutable. Toutefois, on peut se demander si elle s’avère assez utile pour qu’il faille s’en tenir à elle. On peut répondre que l’assimilation conventionnelle du psychisme au conscient est tout à fait impropre. Elle détruit les continuités psychiques, nous précipite dans les difficultés insolubles du parallélisme psycho-physique, peut être accusée de surestimer, sans motif valable, le rôle du conscient, et nous contraint à abandonner temporairement le champ des recherches psychologiques sans nous en dédommager par d’autres acquisitions.

Quoi qu’il en soit, une chose est claire, c’est que la question de savoir s’il faut considérer les incontestables états latents de la vie psychique comme des phénomènes psychiques inconscients ou comme des phénomènes physiques est en passe de dégénérer en querelle de mots. C’est pourquoi il convient de pousser au premier plan tout ce qui nous est connu avec certitude de la nature des états en question. Or, vu leur caractère psychique, ils sont pour nous entièrement inabordables ; nulle observation physiologique, nulle réaction chimique n’est là pour nous fournir une notion de leur nature. D’autre part, il est établi qu’ils ont le contact le plus large avec les processus psychiques conscients. Les états psychiques

inconscients sont susceptibles, en effet, grâce à certaine élaboration, de se muer en états conscients, d’être remplacés par eux, et nous pouvons utiliser, en ce qui les concerne, toutes les catégories employées pour les actes psychiques conscients et en parler comme de représentations, de tendances, de décisions, etc. Oui, il faut le dire, certains de ces états latents ne se distinguent des états conscients que justement par le défaut de conscience. Nous n’hésiterons donc pas à en faire l’objet de nos recherches psychologiques et à les traiter comme étant en liaison parfaitement intime avec les actes psychiques conscients.

La négation opiniâtre du caractère psychique des actes spirituels latents s’explique du fait que la plupart des phénomènes considérés n’ont jamais été étudiés que par la psychanalyse. Quiconque ignore les faits pathologiques, quiconque estime que les actes manqués des normaux sont fortuits, quiconque, optant pour la sagesse ancienne, considère les rêves comme des chimères, n’aura plus qu’à négliger quelques énigmes de la psychologie du conscient pour s’épargner de croire à une activité psychique inconsciente. D’ailleurs, les expériences de l’hypnotisme, et en particulier la suggestion post-hypnotique, ont clairement démontré, bien avant l’époque de la psychanalyse, l’existence et le mode d’action de l’inconscient psychique.

Mais l’hypothèse de l’inconscient se *légitime* aussi parfaitement du fait que rien, en elle, ne dévie de notre mode de penser habituel considéré comme correct. Le conscient ne permet à chacun de nous de connaître que ses propres états psychiques. Si nous admettons que notre prochain possède un conscient, c’est en procédant par analogie, et cette conclusion se fonde sur les actes et les manifestations perceptibles du dit prochain, et nous permet de comprendre son comportement. (Du point de vue psychologique, il serait d’ailleurs plus exact de dire que, sans avoir besoin de nous y efforcer, nous prêtons à toute personne notre propre constitution,

donc notre conscient, et que cette identification est la condition même de notre compréhension). Cette conclusion ou cette identification, l’homme l’étendait naguère aux autres hommes, aux animaux, aux plantes, aux objets inanimés et à tout l’univers dans son ensemble. Cette conception s’avéra profitable tant que la similitude avec le moi individuel demeura prépondérante, mais devint moins sûre à mesure que l’objet s’éloignait du moi. Notre critique actuelle ne se prononce pas sur le conscient des animaux, le dénie aux végétaux et renvoie à la mystique l’idée d’une conscience propre au monde inanimé. Mais là même où le besoin d’identifier primitif a pu résister à l'examen critique, en ce qui touche notre prochain, l'hypothèse du conscient ne repose que sur une déduction et ne peut avoir le caractère de certitude directe de notre propre conscient.

Qu’exige la psychanalyse ? Une seule chose : que celte opération déductive soit appliquée à notre propre personne, ce à quoi, à la vérité, nous ne sommes pas constitutionnellement enclins. Si je me résous à tenter la chose, il faut que je me dise que tous les actes, toutes les manifestations que j’observe en moi-même et que je ne parviens pas à relier au reste de ma vie psychique doivent être jugés comme s’ils étaient le fait d’une autre personne et peuvent trouver leur explication dans une vie psychique à elle attribuée. L’expérience montre d’ailleurs que tel acte que notre psychisme refuse de reconnaître pour nous-mêmes se peut, quand il s’agit de quelqu’un d’autre, très bien interpréter, c’est-à-dire intégrer dans l’association psychique. Notre investigation est ici détournée de notre propre personne par un obstacle particulier et n’arrive pas à la connaître.

La méthode déductive utilisée vis-à-vis de soi-même, malgré une répugnance interne, n’aboutit pas qu’à faire découvrir un inconscient, mais aussi à faire concevoir l’hypothèse d’un autre, d’un second conscient uni au premier dans l’individu. Cependant, la cri-

tique trouve ici matière à s’exercer. D’abord, pour l’individu, son propre conscient dont il ignore tout est bien différent d’un conscient étranger, et l’on peut se demander si un pareil conscient privé de son principal caractère mérite bien d’être discuté. Quiconque se sera révolté contre le concept de l’existence d’un psychisme inconscient ne se déclarera pas satisfait de voir ce dernier remplacé par un *conscient inconscient*. En second lieu, l’analyse montre que les divers processus psychiques latents dont nous postulons l’existence jouissent, les uns par rapport aux autres, d’une large indépendance, comme s’il n’existait entre eux aucun lien, et qu’ils demeurassent étrangers les uns aux autres. Nous devons ainsi être prêts à admettre l’existence, en nous, non seulement d’un second conscient ; mais d’un troisième, d’un quatrième, peut-être d’une série infinie d’étals du conscient, inconnus les uns aux autres et ignorés aussi de nous-mêmes. En troisième lieu, c’est un argument de plus grand poids qui entre en ligne de compte, un argument tiré des recherches analytiques : nous constatons qu’une partie de ces processus latents présentent des particularités étranges, voire incroyables, allant directement à l’encontre de ce que nous savons du conscient. Ainsi nous pourrons justement ici modifier la conclusion tirée contre nous-mêmes et soutenir qu’elle ne prouve pas la présence en nous d’un second conscient, mais bien l’existence d’actes psychiques d’où le conscient est banni. Nous sommes aussi en droit de rejeter la dénomination de « subconscient » qui nous paraît incorrecte et trompeuse. Les cas bien connus de « *double conscience* » (scission du conscient) ne détruisent pas notre conception, on les peut au mieux décrire comme des cas de morcellement en deux groupes de l’activité psychique, le conscient en question se tournant alternativement vers l’un ou l’autre groupe.

Il ne nous reste plus, en psychanalyse, qu’à déclarer que tout processus psychique est en soi inconscient et que sa perception par le conscient est comparable à la perception du monde extérieur par

les organes des sens. Nous espérons même tirer profit, dans nos travaux, de ce parallèle. La conception psychanalytique de l’activité psychique inconsciente nous semble être, d’une part, la continuation de l’animisme primitif qui nous reflétait partout l’image de notre conscient, et, d’autre part, la mise au point des conceptions de *Kant*, qui a tenté de modifier notre manière de considérer la perception extérieure. De même qu’il nous a recommandé de nous rappeler la dépendance subjective de notre perception et de ne pas tenir cette dernière pour identique à l’inconnaissable perçu, de même la psychanalyse nous apprend à ne pas mettre la perception consciente à la place du processus psychique inconscient qui est son objet. Le psychique, comme le physique, n’est pas nécessairement tel qu’il nous apparaît. Toutefois, nous serons satisfaits d’apprendre que la mise au point de la perception interne ne comporte pas d’aussi grandes difficultés que celle de la perception externe, l'objet interne étant plus connaissable que le monde extérieur.

II. Les sens multiples du terme d’inconscient et le point de vue topique

Avant de poursuivre ce travail nous établirons un fait important, bien qu’embarrassant, à savoir que l’inconscient n’est qu’un des attributs du psychisme sans toutefois suffire à le caractériser.

Certains faits de valeurs très différentes ont cependant ce caractère commun d’être inconscients. L’inconscient embrasse, d'une part, des faits qui ne restent latents, inconscients, que pendant un temps, mais qui, en dehors de cela, ne se distinguent en rien des faits conscients, et, d’autre part, des processus comme ceux du refoulement qui, au cas même où ils deviendraient conscients, se détacheraient de la manière la plus crue sur le reste du conscient. Tout malentendu serait enfin dissipé si désormais nous parvenions à classer, en les décrivant, les faits psychiques, sans tenir compte de

leur état conscient ou inconscient, mais seulement d'après leur rapport avec les instincts et les buts, d'après leur structure, leurs rapports avec les autres systèmes psychiques supérieurs et en les reliant les uns aux autres. Mais c'est là, pour diverses raisons, une chose irréalisable, et nous ne pouvons ainsi éviter une ambiguïté. En effet, les mots conscient et inconscient sont employés, tantôt dans le sens descriptif, tantôt dans le sens systématique, ce qui, en ce dernier cas, implique qu'ils appartiennent à certains systèmes et sont doués de certaines qualités. On pourrait encore tenter d'échapper à la confusion en désignant les systèmes psychiques reconnus par des mots arbitrairement choisis dans lesquels la notion de conscience ne serait pas effleurée. Toutefois, il conviendrait auparavant de montrer sur quoi l'on base la distinction des systèmes, et il serait impossible, ce faisant, d'éviter la conscience, puisqu'elle constitue le point de départ de toutes nos recherches. Peut-être trouverons-nous du moins quelque avantage à nous servir d'abréviations dans la notation en désignant le conscient par CS et l'inconscient par ICS, lorsque nous donnons à ces mots leur sens systématique.

Dans l'exposé positif, nous indiquerons que, conformément aux données de la psychanalyse, un acte psychique comporte généralement deux phases d'état entre lesquelles s'intercale une sorte d'examen (*censure*). Au cours de la première phase l'acte est inconscient et appartient au système ICS ; si la censure le rejette, le passage à la seconde phase lui reste interdit ; il prend alors le nom de « refoulé « et doit rester inconscient. Mais si l'examen a un résultat favorable, l'acte passe à la seconde phase, s'intègre au second système que nous nommons CS. Toutefois, ses relations avec le conscient ne sont pas encore clairement définies du fait de cette intégration. Il n'est pas encore conscient, bien qu'*apte à le devenir* suivant l'expression de *J. Breuer*. C'est-à-dire qu'il est capable, dans certaines conditions déterminées, quand il ne rencontre pas de résistance particulière, de

devenir objet de la perception consciente. C’est en tenant compte de cette aptitude à devenir conscient que nous appelons encore le système CS « *le préconscient* ». S’il s’avère que c’est une certaine censure qui détermine aussi la transformation du préconscient en conscient, nous distinguerons plus nettement l’un de l’autre les systèmes PCS et CS. Pour le moment, il suffit de soutenir que le système PCS partage les caractères du système CS, et qu’une censure sévère régit le passage de l'ICS au PCS (ou au CS).

En admettant l’existence de ces systèmes (au nombre de deux ou de trois), la psychanalyse s’est éloignée d’un pas encore de la psychologie descriptive du conscient et s’est placée à un nouveau point de vue en adoptant de nouvelles notions. Jusqu’ici, elle se différenciait de la psychologie surtout du fait d’une conception *dynamique* des phénomènes psychiques, et voilà maintenant qu’elle prétend s’intéresser aussi à la *topique* psychique et qu’elle désire savoir, à propos de n’importe quel acte psychique, de quel système il fait partie ou entre quels systèmes il a lieu. C’est cette tentative qui a fait donner à la psychanalyse le nom de *psychologie abyssale*. Nous verrons qu’elle peut, à un autre point de vue encore, continuer à s’enrichir.

Si nous tenons à étudier sérieusement la topique des actes psychiques, il convient d’appliquer notre curiosité à un problème qui se pose ici. Lorsqu’un acte psychique, disons une représentation et tenons-nous-en à cet exemple, se transforme et passe du système ICS au système CS (ou PCS), devons-nous admettre qu’à cette transposition soit liée une nouvelle fixation, en quelque sorte un nouvel enregistrement de cette représentation ? Celle-ci peut-elle donc être renfermée dans une nouvelle localité psychique, tandis que le premier enregistrement inconscient subsiste à côté ? Ou bien faut-il penser plutôt que la transformation est un changement d’état qui se réalise à l’aide du même matériel et dans la même localité ? Cette question peut bien paraître abstruse, mais il est nécessaire de la

poser si nous cherchons à nous former une idée plus nette de la topique psychique, de la dimension abyssale psychique. Elle est ardue parce qu’elle dépasse la psychologie pure et qu’elle effleure les relations de l’appareil psychique avec l’anatomie. Nous savons que de semblables relations existent *grosso modo*. Les recherches, ont établi avec certitude que l’activité psychique est liée, plus qu’à tout autre organisme, à la fonction du cerveau. En allant un peu plus loin encore (on ne sait encore jusqu’à quelle distance) l’on découvre l’inégalité des diverses parties du cerveau et leurs relations particulières avec des régions déterminées du corps et certaines activités psychiques. Mais toutes les tentatives faites, à partir de là, pour deviner la localisation des processus psychiques, tous les efforts tentés pour s’imaginer l'emmagasinement des idées dans les cellules nerveuses et le cheminement des excitations sur les fibres nerveuses, sont restés parfaitement vains. Le même sort serait réservé à toute théorie qui tenterait de déterminer, par exemple, le lieu anatomique du système CS, de l’activité psychique consciente dans le cortex cervical, ou de situer les processus inconscients dans les zones subcorticales du cerveau. Combler la lacune qui se trouve ici ne paraît pas possible pour le moment et resterait d’ailleurs en dehors des tâches proposées à la psychologie. Notre topique psychique n’a *actuellement* rien à voir avec l’anatomie ; elle s’en tient à certaines régions de l’appareil psychique, quelles que soient leurs situations dans le corps, et non point à des localisations anatomiques.

Donc nous avons ici les mains libres, et notre travail peut s’accomplir suivant les nécessités qu’il comporte. Il faut aussi nous rappeler que nos hypothèses n’ont que la valeur de vues de l’esprit. La première des deux hypothèses envisagées, à savoir que la phase CS de la représentation est un nouvel enregistrement en un autre lieu de cette même représentation, est sans aucun doute la plus grossière, mais aussi la plus commode. La seconde, celle d’un change-

ment d’état uniquement *fonctionnel* paraît, dès l’abord, plus vraisemblable, mais elle s’avère moins souple, moins aisément maniable. Grâce à la première hypothèse, la topique, nous pouvons admettre une séparation topique des systèmes ICS et CS et l’existence simultanée en deux endroits de l’appareil psychique d’une idée. Oui, rien ne nous empêche de croire que celle idée, lorsque la censure ne la gêne pas, passe d’un endroit dans un autre, et cela éventuellement, sans perdre son premier habitat, son premier enregistrement. Voilà qui nous paraîtrait étrange sans le secours de la pratique psychanalytique.

Supposons qu’ayant deviné la représentation jadis refoulée par un de nos patients, nous la lui fassions connaître. Cette révélation n’aura d’abord aucune répercussion sur son état psychique et n’abolira surtout pas le refoulement ni ses conséquences, et peut-être en serons-nous surpris, puisque la représentation autrefois inconsciente est dès lors devenue consciente. Contrairement à ce que l’on pourrait croire, cette idée refoulée sera à nouveau repoussée. Mais le patient a maintenant réellement une représentation sous deux formes différentes en diverses localités de son appareil psychique. En premier lieu, il a un souvenir auditif conscient de cette représentation par ce que nous en avons dit, en second lieu, il porte en lui, ainsi que nous le savons avec certitude, le souvenir inconscient, sous sa forme primitive, de ce qu’il a vécu. En réalité, le refoulement n’est levé que lorsque la représentation consciente a pu se mettre en relation, une fois les résistances surmontées, avec les traces mnésiques inconscientes. Ce n’est qu’après que celles-ci sont devenues conscientes qu’on aboutit au succès. Un examen superficiel pourrait faire croire que les représentations conscientes et inconscientes sont des enregistrements différents, topiquement séparés du même contenu. Mais la réflexion montre de suite que l’identité de la révélation faite au patient et du souvenir refoulé par celui-ci n’est qu’apparente. Le fait d’avoir entendu, et celui d’avoir

d'abord vécu quelque chose, sont de nature psychologique absolument différente, même lorsque le contenu est identique.

Donc nous ne sommes guère en mesure, pour le moment, de décider entre les deux hypothèses. Peut-être d'autres facteurs pourront-ils, par la suite, nous aider à choisir. Peut-être découvrirons-nous que la question avait été mal posée et que la distinction de la représentation inconsciente d'avec la conscience doit être tout autrement établie.

III. Les sentiments inconscients

Nous ne nous sommes préoccupés jusqu'ici que des représentations. Nous allons maintenant mettre sur le tapis une autre question dont l'éclaircissement contribuera certainement à compléter nos vues théoriques. Nous avons dit qu'il y avait des représentations conscientes et des représentations inconscientes : existe-t-il aussi des sentiments, des impressions, des émois instinctuels inconscients, ou bien est-il, cette fois, insensé de former de telles hypothèses ?

Je crois vraiment qu'en ce qui concerne l'instinct, il n'y a pas lieu d'opposer le conscient à l'inconscient. Un instinct ne peut jamais devenir objet de la conscience, seule la représentation qui le figure en est susceptible. Un instinct ne peut non plus être représenté dans l'inconscient autrement que par la représentation. Si l'instinct n'était pas lié à une représentation, s'il ne se traduisait pas par un étal affectif, il resterait totalement ignoré de nous. En parlant cependant d'émoi instinctuel inconscient, d'émoi instinctuel refoulé, nous ne faisons que prendre une innocente liberté de langage. En réalité nous n'entendons alors parler que d'un émoi instinctuel dont l'idée représentative est inconsciente, et il ne saurait, en effet, être question de rien autre.

On serait tenté de croire que la question des impressions, des sentiments et des affects inconscients est facile à élucider aussi. Le sentiment n'a-t-il pas justement pour caractère essentiel d'être

ressenti, donc d’être connu du conscient ? Il serait donc impossible d’imaginer des sentiments, des impressions, des affects inconscients. Cependant, nous avons coutume, en pratique psychanalytique, de parler d’amour, de haine, de colère, etc., inconscients, et nous ne pouvons nous passer du rapprochement étrange des mots « sentiments inconscients », non plus que de cet autre d’allure paradoxale « l’angoisse inconsciente ». Cette manière de parler ne tient-elle pas compte de ce que nous avons dit de « l’instinct inconscient » ?

Il en va vraiment ici de façon toute différente. D’abord, il se peut qu’un émoi affectif ou sentimental reste méconnu tout en étant perçu. Par suite du refoulement de l’idée qui le représente, cet émoi a été contraint de s’associer à une autre représentation, et c’est ainsi que le conscient la prend pour une manifestation de cette dernière. Si nous voulons rétablir l’association exacte, nous qualifions l’émoi affectif originel d’ « inconscient », bien que son affect n’ait jamais été inconscient et que seule sa représentation ait subi l’effet du refoulement. Les termes « affect inconscient » et « sentiment inconscient » se rapportent en somme au destin du facteur quantitatif de l’émoi après le refoulement de celui-ci. (Voir l’essai sur le refoulement). Nous savons que ce destin peut se régler de trois manières : l’affect reste totalement ou partiellement inchangé, ou bien il se transforme qualitativement — principalement en angoisse, — ou bien il est réprimé, c’est-à-dire entravé dans son développement (ces éventualités sont plus aisément observables encore dans l’élaboration du rêve que dans les névroses). Nous savons aussi que le refoulement a pour but réel de réprimer le développement de l’affect et que sa tâche demeure inachevée quand ce but n’est pas atteint. Dans tous les cas où le refoulement parvient à inhiber le développement de l’affect, nous qualifions « d’inconscients » les affects que nous arrivons à reconstituer. Les appellations utilisées sont ainsi incontestablement logiques. Une différence

notable existe cependant entre la représentation inconsciente et le sentiment inconscient : l'idée inconsciente, une fois refoulée, reste incluse dans le système ICS, comme une construction réelle, tandis qu'à l'affect ne correspond là qu'un germe en puissance qui n'a pu parvenir à se développer. À proprement parler, et bien que les termes employés se justifient parfaitement, il n'existe pas d'affects inconscients comme il y a des représentations inconscientes. Toutefois, il peut très bien y avoir dans le système ICS des constructions d'affects qui, comme les autres, soient susceptibles de devenir conscients. Toute la différence vient de ce que les représentations sont des emmagasinements (au fond, des restes mnésiques), tandis que les affects et les sentiments correspondent à des processus de décharge dont les dernières manifestations sont perçues à titre d'impressions. Ce que nous savons actuellement des affects et des sentiments ne nous permet pas d'exprimer plus clairement cette idée.

Il est particulièrement intéressant d'établir que le refoulement réussit à entraver la transformation de l'émoi instinctuel en manifestations affectives. Cette constatation montre que le système CS domine normalement l'affectivité et permet l'accès à la motilité. Elle met en relief la valeur du refoulement en montrant qu'il s'entend non seulement à écarter de la conscience ce qu'il frappe, mais qu'il empêche aussi le développement de l'affect et l'activité musculaire. Inversement, nous pouvons dire aussi que tant que le système CS régit l'affectivité et la motilité d'un individu, nous qualifions de normal l'état psychique de celui-ci. Néanmoins, il convient de ne pas méconnaître une différence dans la relation du système dominant par rapport aux deux actions très voisines de décharge[7]. Tandis que l'empire du CS sur la motilité volontaire est solidement établi, résiste

7 L'affectivité se traduit essentiellement par des phénomènes moteurs (sécrétoires, vasculaires ; provoquant une modification du corps même, mais sans rapports avec le monde extérieur ; la motilité, elle, se manifeste par des actions destinées à modifier le monde extérieur.

toujours aux assauts de la névrose et ne s’écroule que dans la psychose, ce même empire du conscient sur le développement de l’affect est moins consolidé. Même au cours d’une vie normale, on observe une lutte continuelle entre les deux systèmes CS et ICS, lutte dont l’enjeu est la primauté dans l’ordre affectif, on voit se délimiter différentes sphères d’influences et s’établir des accumulations de forces actives.

L’importance du système CS (PCS), en ce qui concerne la libération de l’affect et l’action, nous fait comprendre le rôle, dans les formations morbides, des représentations substitutives. Il est possible que le développement de l’affect soit une émanation directe du système ICS, ce qui lui confère toujours un caractère d’angoisse, car tous les affects « refoulés » qui sortent de l'ICS se transforment en angoisse. Souvent toutefois, l’émoi instinctuel doit rester en suspens jusqu’à ce qu’il ait trouvé dans le système CS une représentation substitutive. C’est à partir de ce substitut conscient que le développement peut s’effectuer et le caractère qualitatif du développement de l’affect est déterminé par sa nature. Nous avons affirmé que, lors du refoulement, l’affect se trouvait séparé de sa représentation et que tous deux allaient ensuite, chacun de son côté, au-devant de leur destin. C’est là, au point de vue descriptif, un fait indiscutable, mais, suivant le processus réel, il est de règle que l’affect ne se produise que lorsqu’il a réussi à faire irruption dans le conscient jusqu’à un nouveau représentant.

IV. Topique et dynamisme du refoulement

Nous avons pu voir que le refoulement est, somme toute, un processus qui met en jeu les représentations aux limites des systèmes ICS et PCS (CS). Nous pouvons maintenant tenter à nouveau de décrire plus minutieusement ce processus. Il doit s’agir ici d’un retrait d’investissement, mais on peut se demander dans quel

système s'effectue ce retrait et à quel système appartient l'investissement qui a été retiré.

La représentation refoulée primitive conserve toute son activité dans l'ICS ; elle doit donc avoir gardé son investissement. Ce qui est retiré doit être autre chose. Admettons le cas d'un refoulement proprement dit (celui du refoulement secondaire) tel qu'il se réalise pour la représentation préconsciente, ou même déjà consciente. Ici le refoulement peut n'avoir comme effet que d'enlever à la représentation sa charge (pré) consciente, laquelle appartient au système PCS. La représentation n'est alors plus investie, ou bien elle tire son investissement de l'ICS, ou bien encore elle conserve l'investissement inconscient qu'elle avait déjà auparavant. Nous avons ainsi : retrait de l'investissement préconscient, maintien de l'investissement inconscient ou remplacement de l'investissement préconscient par un investissement inconscient. Considérons en outre que cette observation repose, comme par hasard, sur l'hypothèse que le passage du système ICS dans l'autre ne se réalise pas par un nouvel enregistrement, mais par un changement d'état, un déplacement de l'investissement. L'hypothèse fonctionnelle peut aisément ici battre en brèche l'hypothèse topique.

Cependant, ce processus du retrait de la libido ne suffit pas à expliquer un autre caractère du refoulement. On ne voit guère pourquoi la représentation demeurée investie ou à laquelle l'ICS fournit un investissement, ne renouvellerait pas, grâce à son investissement, sa tentative de pénétrer dans le système PCS. Il faudrait alors que le retrait de libido se reproduise, et le même jeu se répéterait inlassablement, sans que le résultat aboutisse au refoulement. De même le mécanisme en question, mécanisme de retrait de l'investissement préconscient, ne jouerait pas quand il s'agirait de figurer le refoulement primitif ; il existe, dans ce cas, une représentation inconsciente qui n'a pas encore été investie par le PCS et à laquelle, par conséquent, aucun investissement ne peut être retiré.

Il y a certainement ici un autre processus qui, dans le premier cas, maintient le refoulement, et, dans le second, veille à l'établissement et à la persistance de ce refoulement. Ce processus ne se peut concevoir qu'en admettant l'hypothèse d'un *contre-investissement* grâce auquel le système PCS se protège contre la poussée de la représentation inconsciente. Les exemples cliniques montrent de quelle façon se manifeste un semblable contre-investissement qui se joue dans le système PCS. C'est lui qui représente l'effort de durée d'un refoulement primitif, tout en en garantissant aussi la persistance. Le contre-investissement est l'unique mécanisme du refoulement primitif. Au refoulement véritable (le refoulement secondaire) vient encore s'ajouter le retrait de l'investissement préconscient. Il est très possible que justement l'investissement enlevé à la représentation soit ensuite utilisé comme contre-investissement.

Peu à peu, remarquons-le, nous en sommes venus à envisager, dans cet exposé des phénomènes psychiques, un troisième point de vue qui vient s'ajouter aux points de vue dynamique et topique : le point de vue *économique*, qui nous permet d'étudier le destin des quantités d'excitation et tend à les évaluer, au moins approximativement. Nous ne trouverons pas inutile de donner un nom particulier à une manière de voir qui constitue l'achèvement des recherches psychanalytiques. Je propose donc de qualifier de *métapsychologique* un exposé dans lequel nous aurons pu réussir à décrire un processus psychique d'après ses rapports *dynamiques*, *topiques* et *économiques*. Disons, par avance, qu'en l'état actuel de nos connaissances, nous ne sommes voués qu'à un succès partiel.

Tentons timidement de donner une description métapsychologique du processus de refoulement dans les trois névroses de transfert connues. Nous remplacerons le terme d'« investissement » par celui-de « libido », puisqu'il s'agit ici, comme nous savons, des destins propres aux pulsions sexuelles.

Dans l’hystérie d’angoisse, il est une phase, la première, qui risque souvent de passer inaperçue, quand même elle n’est pas tout à fait omise, encore qu’une observation attentive la rende bien reconnaissable. C’est la phase où apparaît, sans qu’on sache pourquoi, l’angoisse. Tout porte à croire qu’un émoi amoureux se trouvait dans l’ICS, émoi qui tendait à se transformer dans le système PCS ; mais l’investissement venu de là vers lui se retirait, comme par une fuite, et l’investissement libidinal inconscient de la représentation rejetée se déchargeait sous forme d’angoisse. Lors d’une éventuelle répétition du processus, un premier pas pour surmonter l’apparition pénible de l’angoisse était fait. L’investissement « en fuite » se reportait sur une représentation substitutive qui, d’un côté, était en rapport associatif avec la représentation rejetée, d’un autre côté, se soustrayait au refoulement par son éloignement de celle-ci (*substitution par déplacement*), ce qui avait permis la rationalisation de l’angoisse non encore gênée dans son développement. La représentation substitutive joue, vis-à-vis du système CS (PCS), le rôle d’un contre-investissement, en s’assurant contre la réapparition dans le conscient de l’idée refoulée. D’autre part, cette idée substitutive est le point de départ (ou tout comme) de la décharge de l’affect d’angoisse non encore entravé. L’observation clinique montre, par exemple, qu’un enfant qui souffre d’une phobie d’animaux n’éprouve d’angoisse que sous deux conditions, d’abord quand l’émoi amoureux refoulé se renforce, et ensuite quand l’animal d’angoisse est perçu. La représentation substitutive se comporte, en l’un des cas, comme le lieu d’une dérivation, d’un passage entre les systèmes ICS et CS, et, dans l’autre cas, comme une source indépendante de décharge d’angoisse. L’extension de l’empire du système conscient se manifeste du fait que le premier mode d’excitation de la représentation substitutive s’efface de plus en plus devant le second. Finalement, l’enfant en vient peut-être à se comporter comme s’il n’avait plus aucune inclination envers son père, comme s’il s’en était

libéré et comme s’il avait vraiment peur de l’animal. Toutefois, cette peur qui s’alimente à la source instinctuelle inconsciente s’avère opiniâtre et démesurée. Elle résiste à toutes les influences du système CS, trahissant ainsi sa provenance du système ICS.

Le contre-investissement provoqué par le système CS a donc donné lieu, dans la seconde phase de l’hystérie d’angoisse, à une formation substitutive. Bientôt le même mécanisme se trouve autrement utilisé. Le processus du refoulement, comme nous savons, n’est pas encore achevé et tend à entraver la formation de l’angoisse qui émane du substitut. Voici comme se produit ce phénomène : tout ce qui gravite autour de la représentation substitutive et lui est associé est investi avec une intensité particulière, de sorte qu’il témoigne vis-à-vis de l’excitation d’une grande sensibilité. L’excitation d’une partie quelconque de ces points saillants doit, par suite de sa liaison avec l’idée substitutive, provoquer la formation d’une faible quantité d’angoisse, laquelle sert alors de signal pour inhiber le développement ultérieur de l’angoisse grâce à une nouvelle fuite de l’investissement. Plus les contre-investissements sensibles et vigilants se trouvent éloignés du substitut redouté, plus le mécanisme fonctionne avec précision. Ce mécanisme doit isoler l’idée substitutive et la préserver de nouvelles excitations. Ces précautions ne servent naturellement que contre les excitations venues du dehors vers l’idée substitutive, par l’intermédiaire des perceptions, jamais contre l’émoi instinctuel qui, émané de l’idée refoulée, concerne l’idée substitutive. Elles ne commencent donc à faire leur effet que lorsque le substitut a vraiment bien pris la place du refoulé, et l’on ne peut jamais s’y fier entièrement. À chaque poussée de l’émoi instinctuel, le rempart protecteur édifié autour de la représentation substitutive doit être reporté un peu plus loin. Toute cette construction, qui s’établit de façon analogue dans les autres névroses, porte le nom de *phobie*. La fuite devant l'investissement conscient de la représentation substitutive se manifeste par les

évitements, les renoncements et les interdictions qui caractérisent l'hystérie d'angoisse. Si l'on envisage le processus dans son ensemble, on peut dire que la troisième phase a réédité le travail de la seconde, mais sur une plus vaste échelle. À ce moment, le système conscient se prémunit contre l'activation de la représentation substitutive par un contre-investissement de ce qui l'entoure, comme auparavant par l'investissement de la représentation substitutive contre l'émersion de la représentation refoulée. La formation substitutive par déplacement s'est ainsi poursuivie. Il faut ajouter que le système CS ne comportait auparavant qu'un petit point qui fut la porte d'irruption de l'émoi instinctuel refoulé : la représentation substitutive, mais qu'à la fin la structure phobique entière correspond à une telle enclave où l'influence de l'inconscient se fait sentir. On peut encore soutenir un intéressant point de vue à savoir que, grâce à tout le mécanisme de défense mis en jeu, il s'est fait une projection, vers le dehors, du danger instinctuel. Le moi se comporte comme si le péril de la formation d'angoisse ne provenait pas d'un émoi instinctuel, mais bien d'une perception, et c'est pourquoi il peut réagir contre ce danger extérieur en tentant de fuir par des évitements phobiques. Ce processus de refoulement aboutit au moins à endiguer quelque peu la décharge d'angoisse, mais au prix de lourds sacrifices en liberté personnelle. Toutefois, les tentatives pour fuir les exigences de l'instinct restent généralement vaines, et le résultat de la fuite phobique est insatisfaisant.

Nous retrouvons dans les deux autres névroses une grande partie des relations constatées dans l'hystérie d'angoisse, de sorte que nous pouvons restreindre notre discussion des modalités et du rôle du contre-investissement. Dans l'hystérie de conversion, la charge instinctuelle de la représentation refoulée est transférée dans l'innervation du système. Jusqu'à quel point, dans quelles circonstances, la représentation inconsciente est-elle drainée par cette décharge, de telle façon qu'elle puisse renoncer à sa poussée contre

le système CS ? Ces questions et d'autres analogues seront traitées plus à propos dans une étude spéciale de l'hystérie. Le rôle du contre-investissement venu du système CS (PCS) est net dans l'hystérie de conversion et se manifeste par la formation du symptôme. C'est au contre-investissement qu'il appartient de choisir sur quelle partie du représentant de l'instinct pourra être concentrée toute sa charge. La partie qui sera le siège du symptôme est soumise à une condition : elle doit traduire le but poursuivi par l'émoi instinctuel ainsi que la tendance à la défense ou à la punition du système CS. Elle est ainsi surinvestie et tenue des deux côtés comme la représentation substitutive de l'hystérie d'angoisse. Nous en concluons immédiatement que la dépense en refoulement du système CS n'a pas besoin d'être aussi considérable que l'énergie d'investissement du système, car la puissance du refoulement se mesure au contre-investissement employé, et le symptôme ne s'appuie pas seulement sur le contre-investissement, mais aussi sur la charge instinctuelle du système ICS condensée en lui.

En ce qui concerne la névrose obsessionnelle, nous n'avons à ajouter aux données précédentes que la remarque suivante : c'est ici que le contre-investissement du système CS apparaît le plus nettement au premier plan. C'est lui qui, en tant que formation réactionnelle, provoque le premier refoulement, et c'est en lui que s'effectue plus tard l'irruption de l'idée refoulée. On est en droit de supposer que si le résultat du refoulement paraît bien moins heureux dans l'hystérie d'angoisse et dans la névrose obsessionnelle que dans l'hystérie de conversion, cela est dû sans doute à la prédominance d'un contre-investissement et à la carence en décharge.

V. Particularités du système ICS

La distinction entre les deux systèmes psychiques prend un sens nouveau quand nous observons que les processus de l'un d'eux,

l’ICS, ont certains caractères qui manquent à l’autre d’un ordre plus ‘élevé.

Le noyau de l’ICS est formé de représentants de l’instinct qui veulent se débarrasser de leur investissement, autrement dit d’émois de désirs. Ces émois instinctuels sont coordonnés entre eux, subsistent les uns à côté des autres, sans s’influencer mutuellement et sans se contredire. Lorsque deux désirs deviennent simultanément actifs et au cas où leurs buts semblent inconciliables, ils ne se scindent ni ne s’annulent réciproquement, mais aboutissent à viser ensemble un but moyen, c’est-à-dire à établir un compromis.

Il n’y a dans ce système ni négation, ni doute, ni degré dans la certitude. Tout cela est reporté, par les soins de la censure, entre l'ICS et le PCS. La négation est un substitut de refoulement d’un stade plus élevé. Dans l’ICS, il ne reste que des contenus à charges plus ou moins fortes.

Une plus ou moins grande mobilité des intensités d’investissements s’y trouve régner. Grâce au processus du déplacement, une représentation peut passer à une autre toute sa charge d’investissement, et, grâce au processus de *condensation*, toute la charge peut en fixer d’autres. J’ai proposé de considérer ces deux processus comme les indices de ce qu’on appelle le *processus psychique primaire*. Dans le système PCS, c’est le *processus secondaire*[8] qui domine ; là où un processus primaire peut se dérouler en intéressant les éléments du système PCS, il semble « comique » et suscite le rire.

Les processus du système ICS sont « hors le temps », c’est-à-dire qu’ils ne sont pas ordonnés dans le temps, qu’ils ne changent pas avec lui, bref qu’ils n’ont avec lui aucun rapport. Le rapport temporel est le fait du système CS.

8 Voir l’exposé détaillé donné dans le VIIe chapitre de « la Science des rêves » (Vol. III des *Œuvres complètes*). Cet exposé se base sur les idées émises par *J. Breucr* dans les *Études sur l'hystérie*.

Les processus du système ICS ne tiennent aucun compte non plus de la *réalité*. Ils sont soumis au principe de plaisir ; leur destin ne dépend que de leur puissance et de leur soumission ou non-soumission aux exigences du principe régulateur de plaisir-déplaisir.

En résumé : *absence de contradiction*, *processus primaire* (mobilité des investissements), *intemporalité* et *remplacement de la réalité extérieure par la réalité psychique*, tels sont les caractères que nous pouvons nous attendre à trouver dans les processus du système ICS[9].

Seules les conditions du rêve et des névroses nous permettent de reconnaître les processus inconscients, alors que les processus du système PCS, plus élevé, ont été, du fait d'un rabaissement (régression), ramenés à un stade antérieur. Ils ne sont pas en eux-mêmes reconnaissables, ni viables, parce que le système ICS est très tôt enfoui sous le PCS qui a accaparé l'accès au conscient et à la motilité. Le système ICS se décharge dans l'innervation du corps pour former les affects, mais cette décharge elle-même, nous l'avons vu, lui est disputée par le PCS. Livré à lui-même, le système ICS, dans les conditions normales, ne parviendrait pas à fournir une activité musculaire appropriée, à l'exception de celle qui se manifeste déjà par les réflexes.

La pleine signification des caractères décrits du système ICS ne pourrait nous apparaître que si nous les opposions aux caractères du système PCS et que nous établissions des mesures comparatives. Mais cela nous entraînerait si loin que je propose cette fois encore d'y surseoir et de n'entreprendre le parallèle des deux systèmes qu'après avoir étudié le système le plus élevé. Nous nous contenterons, pour le moment, de parler de ce qui presse le plus.

Les processus du système PCS — qu'ils soient déjà conscients ou seulement aptes à le devenir — laissent voir une inhibition à la

9 Nous parlerons dans un autre contexte d'une autre prérogative importante de l'ICS.

tendance à la décharge des représentations investies. Si le processus passe d'une représentation à une autre, la première conserve presque toute sa charge dont une faible partie seulement subit le déplacement. Déplacements et condensations, tels qu'ils se produisent dans le processus primaire, sont exclus ou très restreints. Ce fait a incité *J. Breuer* à postuler deux états différents de l'énergie d'investissement dans la vie psychique. Dans l'un, cette énergie serait toniquement liée, dans l'autre, elle tendrait, librement mobile, à se décharger. Je crois que cette distinction nous permet de pénétrer, plus profondément qu'on ne l'a fait jusqu'ici, au cœur même de l'énergie nerveuse, et je ne vois guère comment on pourrait l'éluder. Pour un exposé métapsychologique, il serait d'une urgente nécessité — bien que l'entreprise puisse sembler trop hardie d'en poursuivre ici la discussion.

C'est au système PCS qu'il appartient encore d'assurer les échanges entre les contenus de représentations, de telle sorte qu'ils puissent s'influencer mutuellement, s'ordonner dans le temps. On lui doit aussi l'établissement d'une ou de plusieurs censures, l'épreuve de la réalité et le principe de réalité. La mémoire consciente, elle aussi, paraît dépendre entièrement du préconscient ; il faut la distinguer nettement des traces mnésiques dans lesquelles se sont gravés les événements inconscients. Elle correspond probablement à un enregistrement particulier analogue à celui que nous voulions admettre, mais que nous avons déjà rejeté pour ce qui concerne les relations entre représentations consciente et inconsciente. Dans ce contexte, nous trouverons bien le moyen de rendre enfin une décision touchant la dénomination du système élevé que nous appelons actuellement, à tort et à travers, tantôt PCS, tantôt CS.

Gardons-nous aussi de généraliser hâtivement ce que nous avons dit ici à propos de la répartition des phénomènes psychiques entre les deux systèmes. Nous découvrons les faits tels qu'ils se présentent chez l'adulte où le système ICS proprement dit ne fonctionne

qu’en tant que premier degré d’une organisation plus élevée. Ce sont les recherches indépendantes qui devront décider des relations et du contenu de ce système au cours de l’évolution individuelle et étudier de quelle importance il est chez l'animal. Cette connaissance ne saurait dériver de notre exposé. Il faut par ailleurs nous attendre à constater que certaines conditions morbides peuvent déterminer chez l’homme une modification ou même un échange des contenus et des caractères des deux systèmes.

VI. Relations entre les deux systèmes

Il serait inexact de se figurer que l’ICS demeure en repos, tandis que le PCS seul fournit tout le travail psychique, ou bien encore que l’ICS soit quelque chose qui a cessé d’évoluer, un organe rudimentaire, un résidu de l’évolution. Il serait également erroné de croire que le rapport entre les deux systèmes se borne à l’acte du refoulement, cependant que le PCS verse dans le gouffre de l'ICS tout ce qui le gêne. Au contraire, l'ICS est vivant, susceptible de se développer, il entretient avec le PCS des relations et coopère même avec lui. Bref, il est permis de dire que l'ICS se continue dans ce qu’on appelle ses rejetons, que les événements de la vie agissent sur lui, et que, tout en influençant le PCS, il est, à son tour, influencé par ce dernier.

L’étude des rejetons de PICS décevra profondément notre attente : nous pensions, en effet, trouver une démarcation d’une netteté schématique entre les deux systèmes psychiques. Nos résultats ne manqueront certes pas de susciter le mécontentement et feront probablement douter de la justesse de nos vues en ce qui concerne la séparation des processus psychiques. Toutefois, nous soulignerons que notre seul but est de tirer une théorie des données fournies par l’observation, et non point d’édifier, à première vue, une théorie nette et que sa simplicité rendrait recommandable. Quand l’observation nous met en présence de complications., nous

admettons l’existence de celles-ci et ne renonçons pas à aboutir, de leur fait justement, à la connaissance d’un état de choses qui, simple en soi, tienne compte des complications de la réalité.

Parmi les rejetons de cette sorte d’émois instinctuels inconscients, certains réunissent en eux des caractères opposés. D’une part, ils sont hautement organisés, non contradictoires, ils ont mis à profit tous les avantages du système CS et sont, à nos yeux, à peine distincts des phénomènes de ce dernier ; d’autre part, ils sont inconscients et incapables de devenir conscients. Ainsi, qualitativement, ils appartiennent au système PCS, mais, en fait, à l’ICS. C’est leur origine qui décide de leur destin. Il convient de les comparer à ces hommes de sang mêlé qui, à première vue, semblent être des blancs, mais dont l’origine se trahit par quelque indice frappant, et qui demeurent, de ce fait, exclus de la société et ne jouissent d’aucun des privilèges réservés aux blancs. C’est de cette nature que sont les fantasmes de l’individu normal et ceux du névrosé, fantasmes que nous considérons comme les premiers degrés de la formation du rêve, de la création des symptômes et qui, malgré leur haute organisation, restent refoulés et ne peuvent ainsi devenir conscients. Ils côtoient le conscient, restent introublés tant qu’ils ne subissent pas d’investissement intense, mais sont rejetés dès qu’ils dépassent un certain degré d’investissement. L’ICS donne encore naissance à d’autres rejetons hautement organisés : les formations substitutives qui, elles, réussissent cependant, grâce à un rapport favorable, à parvenir jusqu’au conscient, en coïncidant, par exemple, avec un contre-investissement du PCS.

Lorsque nous étudierons ailleurs, plus à fond, les conditions d’une prise de conscience, nous pourrons résoudre une partie des difficultés qui surgissent à ce point. Ici, nous aurons, semble-t-il, avantage à opposer au point de vue qui fut jusqu’à présent le nôtre, celui de l’inconscient, un autre point de vue, celui du conscient. La totalité des processus psychiques s’oppose au conscient comme étant

le domaine du préconscient. Une très grande partie de ce préconscient émane du conscient, a les caractères propres aux rejetons de ce dernier, et se trouve soumise à la censure avant de pouvoir devenir consciente. Une autre partie du préconscient est susceptible de parvenir au conscient sans avoir subi cette censure. Nous nous heurtons ici à une contradiction avec ce que nous avions admis plus haut. En étudiant le refoulement, nous avons été contraints de situer la censure, qui décide de la prise de conscience, entre les systèmes ICS et PCS. Maintenant, nous pensons qu’il y a une censure entre le PCS et le CS. Toutefois, aucune difficulté ne surgit de cette complication, et nous admettons que tout passage d’un système au système suivant plus élevé, donc tout progrès vers un stade supérieur d’organisation psychique, correspond à une nouvelle censure. C’est ainsi que s’établit l’hypothèse d’un constant renouvellement des enregistrements.

Toutes ces difficultés viennent de ce que la conscience, seul caractère immédiat des processus psychiques, ne se prête nullement à une distinction de systèmes. Non seulement le conscient ne demeure pas toujours conscient, est parfois temporairement latent, mais l’observation nous a montré qu’une grande part de ce qui a les caractères du système préconscient, ne devient pas conscient. Nous apprendrons encore que la prise de conscience est limitée par certaines tendances de son attention. Ainsi le conscient n’est en rapports simples ni avec les systèmes, ni avec le refoulement. La vérité est que non seulement le refoulé psychique, mais aussi une partie des émotions qui dominent, gouvernent notre moi et sont l’inverse fonctionnel du refoulé, demeurent étrangers au conscient. Plus nous serons désireux d’acquérir des notions métapsychologiques sur la vie psychique, plus nous devrons apprendre à échapper à l’emprise du symptôme « conscience ».

Tant que nous tenons encore à ce dernier, nous voyons toujours nos généralisations démenties par des exceptions. Nous voyons les

rejetons du PCS devenir conscients en tant que formations substitutives et symptômes, généralement après de grandes déformations vis-à-vis de l’inconscient, mais souvent avec maintien de nombre de caractères propices au refoulement. Nous constatons que bien des phénomènes préconscients que nous jugions, d’après leur nature, devoir devenir conscients, restent inconscients. C’est alors vraisemblablement l’attirance prédominante de l’inconscient qui l’emporte. Tout cela nous indique que la principale différence ne se trouve pas entre le conscient et le préconscient, mais entre le préconscient et l’inconscient. L’inconscient à la limite du préconscient est repoussé par la censure, ses rejetons peuvent éviter cette dernière, s’organiser hautement et prendre dans le PCS une certaine intensité d’investissement, mais, une fois ce degré d’intensité dépassé, une fois tout près du conscient, ils sont reconnus être des rejetons de l'ICS et se trouvent à nouveau refoulés vers la nouvelle limite de la censure, entre le PCS et le CS. C’est ainsi que la première censure fonctionne contre l'ICS lui-même, la seconde contre les rejetons de ce dernier. On pourrait croire qu’au cours du développement individuel, la censure s’est poussée en avant.

Au cours du traitement psychanalytique, nous avons la preuve indéniable de l’existence d’une seconde censure, celle qui agit entre les systèmes PCS et CS. Nous invitons le malade à élaborer de nombreux rejetons de l’ICS et l’obligeons à surmonter les obstacles qu’oppose la censure dans le but d’empêcher ces pensées préconscientes de devenir conscientes. Une fois cette censure vaincue, la voie qui nous mènera à la suppression du refoulement, œuvre de la première censure, pourra se trouver libre. Une remarque encore : l’existence d’une censure entre les systèmes PCS et CS nous rappelle que la prise de conscience n’est pas qu’un simple acte de perception, mais vraisemblablement aussi un véritable surinvestissement, un progrès encore de l’organisation psychique.

Étudions le rapport de l’ICS avec les autres systèmes, moins pour acquérir de nouvelles données que pour éviter d’omettre ce qui est le plus évident. C’est aux racines mêmes de l’activité instinctuelle que les systèmes communiquent le plus largement entre eux. Une partie des phénomènes qui s’y jouent passe par l’ICS comme par un stade préparatoire et atteint son plus grand développement psychique dans le CS ; une autre est maintenue à l’état d’ICS. Cependant l’ICS n’est pas à l’abri des événements émanant de la perception extérieure. Normalement, toutes les voies qui mènent de la perception à l’ICS demeurent libres, seules les voies partant de l’ICS peuvent se trouver obstruées par le refoulement.

Fait très remarquable : l’ICS d’un être peut réagir sur l'ICS d’un autre être, en éludant le CS. Voilà bien qui mérite d’être étudié plus à fond, surtout en ce qui concerne la question de savoir s’il n’y a là aucune manifestation d’activité préconsciente. Quoi qu’il en soit, la constatation du fait est indéniable.

Le contenu du système PCS (ou CS) dérive, d’une part, de la vie instinctuelle (par l’intermédiaire de l’ICS), d’autre part, de la perception. Nous ignorons jusqu’à quel point les processus de ce système peuvent avoir d’action directe sur l’ICS. L’étude de cas pathologiques montre souvent que l’ICS témoigne d’une indépendance à peine croyable et échappe à toute influence. Ce qui caractérise d’ailleurs l’état morbide, c’est une disjonction totale des tendances, une désagrégation absolue des deux systèmes. Mais la cure psychanalytique se base sur l’influencement de l’ICS par le CS, influencement qui, bien que malaisé, n’est pas impossible. Les rejetons de l’ICS, intermédiaires entre les deux systèmes, nous frayent, nous l’avons dit, le chemin dans cette tentative. Mais tout nous permet de penser que la transformation spontanée de l’ICS par le CS est un lent et pénible processus.

Il peut y avoir coopération entre un émoi inconscient, même intensément refoulé, et un émoi préconscient, quand la situation est

telle que l’émoi instinctuel agit de concert avec l’une des tendances dominantes. En ce cas, le refoulement est levé, l’activité refoulée peut s’exercer pour renforcer les visées du moi. L’ICS, sous une pareille constellation, sans que rien en dehors de cela soit modifié dans son refoulement, devient conforme au moi. Dans cette coopération, la victoire de l’ICS est évidente ; en effet, les tendances renforcées se comportent autrement que les normales, rendent possibles des réalisations particulièrement réussies et s’avèrent aussi réfractaires aux contradictions que, par exemple, les symptômes obsessionnels.

Le contenu de l’ICS peut être comparé à une population primitive psychique. S’il y a chez l’homme une structure psychique atavique, quelque chose d’analogue à l’instinct des animaux, c’est là ce qui constitue le noyau de l’inconscient. Plus tard viendra s’y ajouter tout ce qui, au cours du développement infantile, a été rejeté comme inutilisable et qui n’est pas forcément différent, par sa nature, de la partie atavique. Une distinction nette et définitive du contenu des deux systèmes ne se produit généralement qu’au moment de la puberté.

VII. Reconnaissance de l’inconscient

Tout ce que nous venons de dire, à propos de l’ICS, nous a été inspiré par la connaissance de la vie onirique et des névroses de transfert. Certes, ces considérations sont loin d’être achevées, donnent parfois une impression d’obscurité et de confusion, et surtout ne permettent pas le classement de l'ICS ou son intégration dans un ensemble déjà connu. Seule l’analyse d’une des affections que nous appelons psychonévroses narcissiques nous fournira des données à l’aide desquelles l’énigmatique ICS deviendra plus abordable et, pour ainsi dire, plus saisissable.

Depuis une élude d’*Abraham* (1908) inspirée, aux dires de cet auteur scrupuleux, par moi-même, nous essayons de caractériser la

dementia praecox de *Kraepelin* (schizophrénie de *Bleuler*) par son comportement vis-à-vis de l’opposition moi-objet. Dans les névroses de transfert (hystérie de conversion et d’angoisse, névrose obsessionnelle), rien ne permettait de pousser au premier plan cette opposition. On savait, il est vrai, que la carence de l’objet provoquait l’apparition de la névrose, et que la névrose impliquait un renoncement à l’objet réel. On n’ignorait pas non plus que la libido, arrachée à l’objet réel, se reportait sur un objet imaginaire et, de là, sur un objet refoulé (introversion). Mais, en somme, l’investissement objectal se maintient avec une grande énergie chez ces malades, et une étude plus poussée du processus de refoulement nous a forcé d’admettre que l’investissement objectal demeure dans le système ICS, malgré le refoulement, — ou plutôt grâce à lui. La faculté de transfert que nous mettons thérapeutiquement à profit présuppose évidemment le maintien intégral de l’investissement objectal.

En ce qui concerne la schizophrénie, par contre, nous avons été amenés à penser qu’après le processus de refoulement la libido enlevée ne cherche pas de nouvel objet, mais reflue dans le moi. Ici donc, l’investissement objectal étant abandonné, c’est un état primitif narcissique et sans objet qui se réinstaure. L’incapacité de ces malades à faire un transfert, dans les limites où ce processus morbide le permet, leur inaccessibilité, par suite, à la thérapeutique, leur refus particulier du monde extérieur, l’apparition de signes qui dénotent un sur-investissement de leur propre moi, l’apathie totale qui s’ensuit, tous ces caractères cliniques paraissent devoir confirmer parfaitement l’hypothèse d’un abandon des investissements objectaux. En ce qui touche la relation des deux systèmes psychiques, tous les observateurs ont pu voir clairement que, dans la schizophrénie, bien des choses ressortent dans le conscient qui, lorsqu’il s’agissait de névroses de transfert, devaient être recherchées psychanalytiquement dans l'ICS. Mais on ne réussit

d'abord pas à établir un lien compréhensible entre le rapport moi-objet et les relations du conscient.

C'est par une voie inattendue qu'on parvient à établir le point cherché. On observe parfois, chez les schizophrènes, au cours des stades de début, si instructifs, une série de troubles du *langage* dont quelques-uns méritent, à certain point de vue, d'être étudiés. La manière de s'exprimer est souvent l'objet de soins particuliers. Le langage devient « choisi », « recherché ». Les phrases sont désorganisées de manière à nous paraître incompréhensibles, de sorte que nous trouvons insensés les dires du malade. Dans ces dires, souvent, ce sont les organes du corps, ses innervations, qui tiennent la première place. On peut donc dire que, dans ces symptômes de la schizophrénie, qui équivalent à des formations substitutives hystériques ou obsessionnelles, la relation entre le substitut et le refoulé présente certaines particularités qui nous surprendraient dans les deux névroses en question.

Le Dr V. *Tausk*, de Vienne, a mis à ma disposition quelques-unes de ses observations de schizophrénie à son début, cas dans lesquels les malades cherchent eux-mêmes à expliquer leurs dires. Deux de ces exemples serviront à démontrer mon point de vue, et je ne doute pas qu'il soit facile à tout observateur de noter une foule de faits semblables.

Une des malades de *Tausk*, une jeune fille amenée à la clinique à la suite d'une brouille avec son amoureux, déclare :

« *Ses yeux ne sont pas bien, il les roule.* » Elle fournit elle-même une explication de ces paroles en formulant, en un langage coordonné, une série de reproches contre son ami : « elle n'arrive pas du tout à le comprendre, chaque fois il change d'aspect, c'est un hypocrite, « un rouleur d'yeux » ; il lui a roulé des yeux, maintenant c'est elle qui roule des yeux, ce ne sont plus ses yeux à elle, elle voit le monde avec d'autres yeux ».

Les explications que donnent les malades de leurs propres discours incompréhensibles ont la valeur d’une analyse, car ils en contiennent l’équivalent sous une forme intelligible à tous. En même temps, elles fournissent des renseignements sur la signification et sur la genèse de la formation des phrases chez les schizophrènes. J’admets, avec *Tausk*, que, dans cet exemple, la relation avec l’organe (avec l’œil) représente tout le contenu. Le discours schizophrène a ici un trait hypocondriaque : il est devenu *langage des organes*.

Deuxième déclaration de la même malade : « Elle est debout à l’église, tout à coup elle ressent une secousse, elle est obligée de se *placer autrement, c'est comme si quelqu’un la déplaçait, comme si elle était déplacée.* »

Là-dessus, analyse par une nouvelle série de reproches à son ami : « Il est commun, il l’a rendue commune aussi, elle qui était de bonne famille. Il l’a rendue semblable à lui en lui faisant accroire qu’il lui était supérieur, maintenant elle est devenue pareille à lui, parce qu’elle a cru qu’elle serait meilleure en étant comme lui. Il s’est travesti, elle est maintenant comme lui (identification !), il l’a travestie. » ,

Le geste de « se placer autrement », remarque *Tausk*, est une représentation du mot « déplacer, déguiser »[10] et constitue une identification à l’ami. Je fais à nouveau prévaloir l’élément qui, dans toute cette chaîne d’idées, a pour objet une innervation corporelle (ou plutôt l’impression produite par celle-ci). D’ailleurs, dans le premier cas une hystérique eût convulsivement roulé des yeux, dans le second elle eût réellement effectué le déplacement au lieu d’en avoir seulement l’impulsion ou la sensation. Dans les deux cas aucune idée consciente ne lui fût venue, et elle n’eût pas été non plus en état d’exprimer celle-ci.

10 *Verstellen*, ce mot signifie à la fois déplacer, déguiser, traverser (*Note des Trad.*).

Voilà tout ce qu'enseignent ces deux observations touchant ce que nous avons appelé langage hypocondriaque ou des organes. Cependant et ceci nous paraît plus intéressant elles concernent aussi un autre état de choses qui apparaît très fréquemment, par exemple dans les cas rassemblés par *Bleuler* dans sa monographie, et qui peut se traduire par une formule déterminée. Le processus qui, dans la schizophrénie, intéresse les mots est identique à celui qui, à partir des pensées latentes du rêve, élabore les images du rêve, et que nous avons appelé *processus psychique primaire*. Les mots sont condensés et transfèrent, par déplacement, à d'autres, leurs investissements. Le processus peut aller si loin qu'un seul mot, grâce aux multiples relations qu'il est capable d'assumer, en arrive à remplacer ainsi toute une chaîne d'idées. Ces assertions ont justement été corroborées par le matériel considérable réuni par *Bleuler* et *Jung* [11].

Avant de tirer de cet aperçu une conclusion, nous tenons à étudier la subtile mais surprenante différence qu'on peut observer entre les formations substitutives hystérique ou obsessionnelle et schizophrène. Un de mes malades, actuellement en observation, a perdu le goût de vivre à cause du mauvais état de la peau de son visage. Il prétend y avoir des comédons et des trous profonds que chacun remarque. L'analyse montre qu'il a transféré à sa peau son complexe de castration. Au début, sans se soucier de rien, il s'était amusé à presser ses comédons, parce que, disait-il, il avait grand plaisir à en voir jaillir quelque chose. Puis, il en vint à croire que partout où il avait supprimé un comédon, un creux profond était survenu, et le malade se faisait les reproches les plus violents d'avoir, par son « perpétuel tripotage manuel », abîmé à jamais sa peau. De toute évidence, le fait d'exprimer le contenu du comédon est pour lui un substitut de masturbation. La cavité ainsi produite,

11 Il arrive parfois que l'élaboration du rêve agisse vis-à-vis des mots comme vis-à-vis des choses en créant des façons de parler ou des néologismes qui rappellent beaucoup ceux de la « schizophrénie ».

par sa faute, représente l'organe féminin, c’est-à-dire l'accomplissement de la menace de castration en châtiment de l’onanisme (et respectivement du fantasme qui le remplace). Malgré son caractère hypocondriaque, ce produit de substitution ressemble beaucoup à une conversion hystérique, et cependant, avant même de pouvoir dire à quoi tient la différence, on a l’impression qu’il s’agit ici d’autre chose et que de semblables formations substitutives ne sont pas le fait d’une hystérie. L’hystérique, tout en étant capable de comparer le vagin à tous les objets troués possibles, ne songerait guère cependant à prendre comme symbole de ce dernier une cavité aussi petite qu’un pore de la peau. Nous croyons aussi que la multiplicité des petites cavités l’empêcherait de les utiliser comme substituts des organes génitaux féminins. C’est là justement le cas d’un jeune malade dont *Tausk*, il y a plusieurs années déjà, a communiqué l’observation à la Société Psychanalytique de Vienne. Ce malade se comportait à la manière d’un obsédé, mettait des heures à faire sa toilette, etc. On était surpris cependant de l’entendre expliquer, sans regimber, le sens de ses inhibitions. En mettant ses chaussettes, par exemple, il se tracassait en pensant qu’il allait arracher les mailles (c’est-à-dire les trous) du tissu. Pour lui, en effet, chacun des trous était le symbole de la cavité génitale féminine. Cette réaction n’est pas le fait d’un obsédé. Une observation de *R. Reitler* nous montre un obsédé qui souffrait du même symptôme et perdait beaucoup de temps à mettre ses chaussettes. Une fois les résistances surmontées, on put reconnaître que le pied était un symbole du pénis, l’action de mettre ses chaussettes un acte masturbatoire. Le patient était contraint d’enfiler et de retirer mille fois sa chaussette, en partie pour obtenir une image parfaite de la masturbation, et en partie pour annuler rétroactivement cette dernière.

Si nous cherchons ce qui donne à la formation substitutive schizophrène et au symptôme leur caractère d’étrangeté, nous

comprenons finalement que c'est la prédominance du rapport verbal sur le rapport objectal. Il n'y a qu'une très faible analogie entre le pressage d'un comédon et l'éjaculation du pénis, une plus faible encore entre les innombrables pores superficiels et le vagin ; mais dans le premier cas le rapprochement est provoqué par le jaillissement de quelque chose, dans le second par le souvenir de ce dicton allemand cynique : « un trou est toujours un trou », au moyen duquel s'établit verbalement le lien. C'est l'identité de l'expression verbale, et non pas la similitude des objets qui a dicté le choix du substitut. Quand le mot et la chose ne coïncident pas, la formation substitutive schizophrène diffère de celle des névroses de transfert.

Confrontons ce point de vue avec l'hypothèse suivant laquelle, dans la schizophrénie, les investissements objectaux se trouvent abandonnés. Nous ajouterons que l'investissement des représentations verbales est, lui, maintenu. Ce que nous pouvons appeler représentation consciente de l'objet se dissocie maintenant pour nous en *représentation verbale* et en *représentation objectale* qui consiste en un investissement, sinon des images mnésiques directes de l'objet, du moins des traces mnésiques plus lointaines dérivées de lui. Soudain, nous pensons avoir découvert ce qui différencie une représentation consciente d'une représentation inconsciente. Ces dernières ne sont pas, comme nous l'avions cru, des enregistrements différents d'un même contenu psychique en des lieux psychiques divers, non plus que des états d'investissement fonctionnel différents en un même lieu. La représentation consciente englobe la représentation objectale, plus la représentation verbale correspondante, tandis que la représentation inconsciente n'est que la figuration de l'objet seul. Le système ICS renferme les premiers et véritables investissements objectaux ; c'est le rattachement de l'idée à la représentation verbale correspondante qui provoque un surinvestissement et donne ainsi naissance au système PCS. Ce sont, supposons-nous, de pareils surinvestissements qui déterminent une

organisation psychique plus élevée et permettent le remplacement du processus primaire par le processus secondaire, celui qui régit le PCS. Nous pouvons maintenant affirmer expressément que, dans les névroses de transfert, ce que le refoulement refuse à l'idée chassée, c'est la traduction en mots destinés à rester liés à l'objet. L'idée qui n'a pas été traduite en mots, l'acte psychique qui n'a pas été surinvesti, demeurent alors à l'état de refoulé dans l'ICS.

Je ferai remarquer que nous avons très tôt soutenu le point de vue qui nous permet aujourd'hui de comprendre les caractères les plus frappants de la schizophrénie. Dans les dernières pages de la « Science des rêves », publiée en 1900, j'ai dit que les processus cogitatifs, c'est-à-dire les actes d'investissement les plus éloignés des perceptions, sont en soi dénués de toute qualité et inconscients. S'ils peuvent devenir conscients, ce n'est que par rattachement aux résidus des perceptions verbales. De leur côté, les représentations verbales dérivent, comme les représentations objectales, des perceptions sensorielles, de sorte qu'il y aurait lieu de se demander pourquoi les représentations objectales ne deviennent pas conscientes au moyen de leurs propres résidus de perception. Mais il est probable que la pensée se manifeste en systèmes qui sont si éloignés des résidus primitifs de la perception qu'ils n'ont rien gardé de leurs qualités et ont besoin, pour devenir conscients, d'être renforcés par l'apport de qualités nouvelles. De plus, certains investissements, du fait de leur rattachement à des mots, peuvent se trouver pourvus de qualité. Sans ce rattachement, ils n'auraient pu en tirer aucune des perceptions, parce qu'ils ne font que correspondre à des relations entre représentations objectales. De pareilles relations, que, seuls, les mots peuvent rendre saisissables, constituent une des parties principales de nos processus cogitatifs. Nous comprenons que la liaison avec des représentations verbales ne coïncide pas forcément encore avec la prise de conscience, mais ne fait que rendre celle-ci possible, qu'ainsi elle ne caractérise que le seul système PCS. Mais

voici que, par ces réflexions, nous nous éloignons de notre véritable sujet, et parvenons au cœur des problèmes du préconscient et du conscient, problèmes que nous allons, comme il se doit, envisager séparément.

En ce qui concerne la schizophrénie dont nous ne parlerons ici qu’autant qu’il nous paraîtra nécessaire de le faire pour avoir une notion générale de l’inconscient, en ce qui concerne la schizophrénie, dis-je, nous nous demanderons si le processus appelé ici refoulement a encore quelque parenté avec le refoulement des névroses de transfert. Il convient de modifier la définition du refoulement, si nous voulons pouvoir l’appliquer aux cas de la dementia praecox et d’autres maladies narcissiques. Le processus du refoulement, nous l’avons dit, se jouerait entre les systèmes ICS et CS (ou PCS) et aurait pour résultat de maintenir éloignées du conscient les représentations. Or, la tentative de fuite qui se manifeste par le retrait de l’investissement conscient demeure, quoi qu’il arrive, comme un fait d’ordre général. L’examen le plus superficiel montre combien cette tentative de fuite, cette fuite du moi, se réalise plus profondément et plus totalement dans les névroses narcissiques.

Si cette fuite se traduit, dans la schizophrénie, par un retrait de l’investissement objectal des endroits qui figurent la représentation objectale inconsciente, il peut sembler étrange que la partie qui appartient au PCS de cette même représentation objectale (et les représentations verbales correspondantes) doivent supporter un investissement plus intense. On s’attendrait plutôt à ce que la représentation verbale ait à subir, en tant que partie préconsciente, le premier choc du refoulement, et que son investissement soit rendu tout à fait impossible, lorsque le refoulement s’est poursuivi jusqu’aux représentations objectales inconscientes. C’est là, reconnaissons-le, un fait difficile à comprendre. On en conclut que l’investissement de la représentation verbale n’appartient pas à l’acte

de refoulement, mais représente la première des tentatives de rétablissement ou de guérison qui dominent de façon si frappante le tableau clinique de la schizophrénie. Ces efforts tendent à faire retrouver l’objet perdu, et, peut-être, dans cette intention, après avoir pris le chemin qui, à travers la partie verbale, aboutit à l’objet, se voient-ils forcé de se contenter des mots au lieu des choses. Notre activité psychique s’exerce tout à fait communément en deux sens opposés, tantôt à partir des instincts, au travers du système ICS jusqu’au travail de la pensée consciente, tantôt à partir des incitations du dehors, à travers le système CS, PCS, jusqu’aux investissements inconscients du moi et des objets. Malgré le refoulement accompli, cette seconde voie doit demeurer accessible et reste assez largement ouverte aux tentatives que fait la névrose pour retrouver ses objets. En pensant abstraitement, nous courons le risque de négliger le rapport qui unit les mots aux représentations inconscientes des objets, et il est indéniable que notre raisonnement philosophique aura alors, de par son expression et son contenu, une ressemblance indésirable avec la manière de raisonner des schizophrènes. D’autre part, on peut caractériser le mode de penser de ceux-ci en disant qu’ils traitent les choses concrètes comme si elles étaient abstraites.

Si nous avons réellement pu réussir à reconnaître l’ICS et à établir une juste distinction entre une représentation inconsciente et une représentation préconsciente, nos recherches, en maints autres domaines encore, ne manqueront pas de nous ramener à ce même point de vue.

Complément métapsychologique à la science des rêves[12]

En maintes circonstances, nous constaterons combien nos recherches seront facilitées par l'établissement d'un parallèle entre certains états et certains phénomènes qu'on peut considérer comme les *prototypes normaux* de divers syndromes morbides. Nous voulons parler d'états affectifs tels que le deuil, l'état amoureux et aussi le sommeil et le phénomène du rêve.

Nous n'avons pas coutume de réfléchir beaucoup au fait que l'homme, chaque soir, rejette les enveloppes dont il a couvert son corps et enlève aussi les objets dont il se sert pour compenser les déficiences de ses organes : lunettes, faux cheveux, fausses dents, etc. On peut ajouter qu'en se préparant à dormir, il entreprend un devêtement analogue de son psychisme, renonce à la plupart de ses conquêtes psychiques et se rapproche ainsi extrêmement, par ces deux voies, de la situation qui fut le point de départ de son évolution vitale. Au point de vue somatique, le sommeil est une réactivation du séjour dans le ventre maternel, les mêmes conditions d'attitude de repos, de chaleur, de suppression des excitations s'y trouvant réa-

12 Les deux essais suivants se relient aux précédents et sont tirés d'un recueil que j'avais d'abord eu l'intention de publier sous le titre de : « Préparation à une métapsychologie » et dont le but était d'éclaircir et d'approfondir les données théoriques sur lesquelles pourrait se fonder un système psychanalytique.

lisées. Bien des gens reprennent même, quand ils dorment, la position fœtale. Quel est l'état psychique du dormeur ? Il se retire presque totalement du monde qui l'entoure et cesse de s'y intéresser.

Lorsqu'on étudie les états psycho-névrotiques, on est chaque fois incité à mettre en évidence ce qu'on appelle les *régressions temporelles*, à tenir compte, pour chaque cas, du retour en arrière dans l'évolution qui lui est propre. On distingue deux régressions semblables : celle de l'évolution du moi et celle de l'évolution de la libido. Cette dernière se reporte, au cours du sommeil, jusqu'au rétablissement du *narcissisme primitif*, l'autre, jusqu'au stade de la *satisfaction hallucinatoire de désir*.

C'est naturellement l'étude du rêve qui nous a appris tout ce que nous savons touchant les caractères psychiques du sommeil. Il est vrai que le rêve ne nous montre les hommes qu'autant qu'ils ne dorment pas, mais il ne peut empêcher de révéler, ce faisant, les caractères aussi du sommeil lui-même. L'observation nous a fait connaître quelques particularités du rêve que nous n'avions d'abord pas saisies et qui sont actuellement faciles à grouper. Nous savons aujourd'hui que le rêve est absolument égoïste et que la personne qui, dans ses épisodes, joue le rôle capital est toujours celle du rêveur lui-même. C'est là une conséquence évidente du narcissisme du sommeil. Narcissisme et égoïsme ne coïncident-ils pas ? Le mot « narcissisme » ne sert qu'à mieux marquer le caractère libidinal de l'égoïsme, ou, autrement dit, le narcissisme peut être considéré comme le complément libidinal de l'égoïsme. On est aussi parvenu à comprendre le pouvoir de diagnostic du rêve, pouvoir généralement admis, tenu pour énigmatique et grâce auquel les maladies organiques à leur début sont souvent plus tôt et plus nettement ressenties qu'à l'état de veille. Il arrive alors que toutes les sensations corporelles actuelles paraissent démesurément amplifiées. Cette amplification est de nature hypocondriaque, elle présuppose que tous les investissements psychiques du monde extérieur ont été

retirés et reportés sur le moi lui-même et permet de déceler précocement certaines modifications organiques qui, à l'état de veille, auraient, un temps encore, passé inaperçues.

Un rêve nous indique qu'il s'est passé une chose propre à troubler le sommeil, il nous permet d'avoir quelque notion de la manière dont ce trouble a pu être évité. Après tout, le dormeur a rêvé et peut continuer à dormir ; à la place de la revendication intérieure qui avait voulu l'occuper, c'est un fait extérieur qui a surgi et dont l'exigence a été satisfaite. Le rêve est donc aussi une *projection*, l'extériorisation d'un processus interne. Nous nous souvenons d'avoir rencontré ailleurs déjà la projection, parmi les moyens de défense. Et le mécanisme de la phobie hystérique culminait aussi dans ce fait que l'individu pouvait, grâce à une tentative de fuite, se protéger contre un péril extérieur venu remplacer une exigence instinctuelle intérieure. Mais évitons de traiter, à nouveau, ici à fond de cette question jusqu'à ce que nous soyons parvenus à 1'analyse des affections narcissiques où le mécanisme de la projection joue le rôle le plus frappant.

Comment l'intention de dormir se trouve-t-elle cependant ainsi contrecarrée ? Cet obstacle peut émaner soit d'une irritation intérieure, soit d'une excitation extérieure. Envisageons d'abord le cas moins transparent et le plus intéressant de l'obstacle intérieur ; l'expérience nous enseigne que les promoteurs du rêve sont les restes diurnes, les investissements de la pensée qui ne se sont pas soumis comme les autres investissements au retrait général et qui, en revanche, lui conservent une certaine quantité d'intérêt libidinal ou autre. Le narcissisme du sommeil s'est donc vu contraint, de prime abord, d'admettre une exception et c'est grâce à celle-ci que débute la formation du rêve. En psychanalyse, ces restes diurnes nous apparaissent sous forme de pensées latentes du rêve et nous sommes obligés, vu la situation et conformément à leur nature, de

les considérer comme des représentations préconscientes, comme des appartenances du système préconscient.

Ce n'est pas sans avoir surmonté certaines difficultés qu'on peut poursuivre cette étude de la formation des rêves. Le narcissisme de l'état de sommeil exprime le retrait de l'investissement de toutes les représentations objectales, tant de la partie inconsciente que de la partie préconsciente de celles-ci. Lorsqu'alors certains « restes diurnes » sont restés investis, il y a lieu d'admettre qu'ils s'emparent pendant la nuit d'assez d'énergie pour forcer l'attention du conscient ; on inclinerait plutôt à croire que l'investissement qui leur a été conservé est bien plus faible que celui dont ils étaient chargés durant la journée. L'analyse nous dispense ici d'autres spéculations en nous prouvant que les sources des émois instinctuels inconscients viennent renforcer ces restes diurnes, lorsque ceux-ci sont destinés à jouer le rôle de générateurs de rêves. Cette hypothèse ne soulève d'abord aucune difficulté, car tout porte à croire que la censure entre le préconscient et l'inconscient se trouve fort abaissée pendant le sommeil et que, de ce fait, les relations entre les deux systèmes se trouvent plutôt facilitées.

Mais nous ne pouvons passer sous silence une autre objection. Lorsque le sommeil narcissique a eu pour effet le retrait de tous les investissements des systèmes inconscients et préconscients, il n'est plus possible non plus que les restes diurnes préconscients puissent être renforcés du fait des émois instinctuels inconscients, qui ont eux-mêmes abandonné leurs investissements au moi. La théorie de l'élaboration du rêve aboutit ici à une contradiction ou bien elle doit être sauvée par une modification de nos vues sur le narcissisme du sommeil. Or, comme on le verra plus tard, une semblable modification restrictive paraît inévitable, même en ce qui concerne la théorie de la démence précoce et ne peut être que celle-ci : la partie refoulée du système inconscient ne se plie pas au désir de sommeil émané du

moi. Elle conserve totalement ou partiellement son investissement et s'est d'ailleurs assuré, par suite du refoulement, une certaine indépendance par rapport au moi. De ce fait même, une partie de la dépense en refoulement (le *contre-investissement*) devrait aussi être maintenue pendant la nuit, afin de faire face au péril instinctuel, encore que l'accès des voies qui mènent vers la décharge en affect et vers la motilité soit empêché, ce qui pourrait notablement abaisser le niveau du contre-investissement nécessaire. Voici donc comment nous pourrions nous représenter la situation qui aboutit à l'élaboration du rêve. L'envie de dormir cherche à attirer à soi tous les investissements émanés du moi et à établir un narcissisme absolu. Cela ne peut que partiellement réussir, car le refoulé du système inconscient n'obéit pas au. désir de sommeil. Il faut donc qu'une partie des contre-investissements soit maintenue et que la censure entre l'inconscient et le préconscient, encore qu'affaiblie, subsiste. Là où s'exerce la domination du moi, tous les systèmes sont vidés de leurs investissements. Plus les investissements instinctuels de l'inconscient sont puissants, plus le sommeil est léger. Nous connaissons aussi le cas extrême où le moi, parce qu'il se sent incapable d'empêcher les émois refoulés libérés au cours du sommeil, renonce à l'envie de dormir. En d'autres termes, le moi renonce au sommeil par peur de ses rêves.

Plus tard, nous verrons quelles graves conséquences entraîne l'hypothèse de l'insubordination des émois refoulés. Pour le moment, contentons-nous de poursuivre notre étude de l'élaboration du rêve.

En ce qui touche la seconde effraction opérée dans le narcissisme, tenons compte d'une possibilité offerte aux pensées diurnes préconscientes de s'avérer résistantes et de conserver une partie de leur investissement. Les deux cas peuvent au fond être identiques ; la résistance du reste diurne peut être attribuée au lien, déjà existant à l'étal de veille, qui le rattache aux émois instinctuels, ou bien tout se passe un peu moins simplement et les restes diurnes

non entièrement déchargés ne se mettent en relation avec le refoulement qu’une fois le sommeil établi, grâce aux communications facilitées entre le préconscient et l'inconscient. Dans les deux cas, l’élaboration du rêve progresse de façon analogue et décisive. Il y a d’abord formation du désir préconscient du rêve qui *permet à l’émoi inconscient de s’exprimer grâce au matériel des restes diurnes préconscients*. Il faudrait distinguer très nettement ce désir du rêve des restes diurnes, il n’a pas eu besoin d’exister à l’état de veille et peut déjà posséder le caractère irrationnel, propre à tout ce qui est inconscient, quand on le traduit en termes du conscient. Il faut aussi se garder de confondre le désir du rêve avec les émois de désirs, qui se sont peut-être mais non pas nécessairement, trouvés au-dessous des pensées préconscientes (latentes) du rêve. Au cas où de semblables désirs préconscients existent, le désir du rêve ne fait que s’y ajouter en les renforçant de la manière la plus efficace.

Passons maintenant à l’étude du sort réservé à cet émoi de désir, substitut, en son essence, d’une exigence instinctuelle et qui est devenu, dans le préconscient, le désir du rêve (fantasme de désir). À y bien réfléchir, il pourrait se liquider de trois façons différentes : soit par la voie qui serait, à l’état de veille, la normale, c’est-à-dire quand il émane du préconscient pour s’insinuer dans le conscient, soit en esquivant le conscient, tout en s’assurant un déversement moteur direct, soit en prenant une voie inattendue que l’observation nous permet vraiment de reconnaître. Dans le premier cas, il se transformerait en *idée délirante* avec contenu de réalisation de désir, ce qui, à dire vrai, n’arrive jamais dans le sommeil (bien que très peu familiarisés avec les conditions métapsychologiques des processus psychiques, nous pouvons peut-être tirer de ce fait une indication, à savoir que la décharge totale d’un système le rend peu accessible aux excitations). Le second cas, celui de la décharge motrice directe, devrait être exclu en raison du même principe, car l’accès à la motilité se trouve normalement encore un peu plus

éloigné de la censure du conscient, mais on l’observe exceptionnellement sous forme de *somnambulisme*. Nous ignorons dans quelles conditions se produit ce phénomène et pourquoi il ne se réalise pas plus souvent. Le dénouement auquel on aboutit dans l'élaboration du rêve est, il faut le dire, bizarre et tout à fait inattendu. Le processus ébauché, dans le préconscient et renforcé par l'inconscient, rebrousse chemin à travers l’inconscient vers la perception qui s’impose à la conscience. Cette *régression* constitue la troisième phase de la formation du rêve. Rappelons ici, pour fixer nos idées, les phases précédentes : renforcement par l’inconscient des restes diurnes préconscients. — Instauration du désir du rêve.

Nous qualifions une semblable régression de *topique* pour la distinguer de celle dont nous avons déjà parlé : la régression temporelle qui remonte le cours de l’évolution biographique. Ces deux régressions ne coïncident pas nécessairement, mais c’est ce qu’elles font justement dans l’exemple présent. La rétrogradation du cours de l’excitation à partir du préconscient vers la perception, en traversant l’inconscient, est en même temps un retour au stade précoce de la réalisation hallucinatoire du désir.

« La science des rêves » nous a enseigné de quelle manière se réalise, au cours de la formation du rêve, la régression des restes diurnes préconscients. Les pensées sont, durant cette période, transformées en images — surtout en images visuelles — , donc les représentations verbales sont ramenées aux représentations objectales correspondantes, comme si le souci de figurabilité dominait tout le processus. Une fois la régression accomplie, une série d’investissements reste dans le système inconscient, investissements de souvenirs objectaux sur lesquels le processus primaire psychique agit jusqu’à ce qu’il ait formé le contenu manifeste du rêve, par condensation et chassé-croisé des investissements. Là seulement où les représentations verbales dans les restes diurnes sont des résidus de fraîche date, actuels, de

perceptions, et non pas l’expression de pensées, ils sont traités comme des représentations objectales et soumis aux influences de la condensation et du déplacement. D’où la règle, énoncée dans « la Science des rêves » et confirmée ensuite avec évidence, que les mots et les paroles ne sont pas, dans le contenu du rêve, nouvellement formés, mais reproduisent des paroles prononcées le jour même du rêve (ou d’autres impressions récentes, parfois même provoquées par les lectures). Il est très curieux d’observer combien le travail onirique dépend peu des représentations verbales ; il est toujours prêt à substituer les mots les uns aux autres jusqu’à ce qu’il réussisse à trouver une expression favorable au jeu de la représentation plastique[13].

C’est ici que se perçoit la différence décisive qui existe entre l’élaboration du rêve et la schizophrénie. Dans cette dernière, les mots eux-mêmes par lesquels s’exprime la pensée préconsciente deviennent objets d’élaboration pour le processus primaire, tandis que, dans le rêve, ce ne sont pas les mots, mais bien les représentations objectales auxquelles les mots sont ramenés qui

13 J’attribue aussi à ce souci de figurabilité, un fait mentionné et peut-être surestimé par *Silberer*, à savoir que certains rêves permettent deux interprétations simultanées et cependant essentiellement différentes, dont l'une est qualifiée, par l'auteur, d’*analytique* et l'autre d’*anagogique*. En ce cas, c’est toujours de pensées très abstraites qu’il s’agit, de pensées dont l’exposé, dans le rêve, se heurte à de grandes difficultés. Songeons, par exemple, à ce que serait l'entreprise de remplacer l'éditorial d’un journal politique par des illustrations ! En pareils cas, l'élaboration du rêve consiste d’abord à remplacer le texte de pensées abstrait par un texte plus concret, relié de quelque façon à l'abstrait, par comparaison, symbolisme, allusion allégorique, ou, mieux encore, génétiquement.. C’est ce nouveau texte qui fournit matière à l'élaboration du rêve. Les pensées abstraites fournissent ce qu'on appelle l'interprétation anagogique, plus facile à deviner, dans le travail d’interprétation, que l’interprétation réellement analytique. Suivant une judicieuse remarque de *0. Rank*, certains rêves de traitement, faits par des patients en cours d’analyse, sont les meilleurs exemples de la façon dont il convient d’interpréter les rêves à sens multiples.

subissent cette élaboration. Le rêve connaît une régression topique, la schizophrénie non. Dans le rêve, la relation entre les investissements verbaux (préconscient) et les investissements objectaux (inconscient) est libre ; dans la schizophrénie, fait caractéristique, elle est interrompue. L'impression causée par cette différence se trouve justement diminuée par les interprétations de rêves entreprises dans la pratique psychanalytique. L'interprétation des rêves, en mettant à jour le cours du travail onirique, en suivant les voies qui mènent des pensées latentes aux éléments du rêve, en découvrant le double sens des mots, en trouvant les traits d'union entre les diverses sortes de matériaux semble tantôt spirituelle, tantôt schizophrénique et nous fait oublier que toutes les opérations verbales ne sont, pour le rêve, qu'une préparation à la régression objectale.

Le parachèvement du processus onirique s'opère quand le contenu cogitatif, transformé par régression, mué en un fantasme de désir, devient conscient en tant que perception sensorielle, subissant alors une élaboration secondaire soumise à tout contenu de perception. Nous disons que le désir du rêve se transforme en hallucination et s'assure sous cette forme, la croyance en la réalité de son accomplissement. C'est justement à cette partie finale de la formation du rêve que s'attachent les plus fortes incertitudes, celles que nous cherchons à expliquer en faisant un parallèle entre le rêve et les états pathologiques qui lui sont apparentés.

La formation du fantasme de désir, sa régression vers l'hallucination, sont les parties les plus essentielles de l'élaboration du rêve, mais ne lui appartiennent cependant pas exclusivement. Bien plutôt, elles existent aussi dans deux états morbides : dans la confusion mentale hallucinatoire aiguë (amentia de *Meynert*) et dans la phase hallucinatoire de la schizophrénie. Le délire hallucinatoire de l'amentia est un fantasme de désir facile à reconnaître, souvent entièrement ordonné à la manière d'un joli rêve diurne. On pourrait

parler de façon tout à fait générale d'une *psychose hallucinatoire de désir* et la déceler aussi bien dans le rêve que dans l'amentia. Certains rêves d'ailleurs ne consistent qu'en fantasmes de désirs à contenu abondant et non déplacés. La phase hallucinatoire de la schizophrénie a été moins bien étudiée ; elle semble, eu règle générale, de nature composite, mais correspondrait essentiellement à une nouvelle tentative de restitution tendant à ramener l'investissement libidinal aux représentations objectales[14]. Je ne puis ici utiliser, pour ce parallèle, les autres états hallucinatoires survenant dans de multiples états pathologiques car je ne dispose, sur ce point, d'aucune expérience personnelle et ne saurais me servir de celle des autres.

Rendons-nous compte que la psychose hallucinatoire de désir aboutit, dans le rêve ou ailleurs, à deux résultats qui ne sont nullement liés l'un à l'autre. Elle ne fait pas qu'apporter au conscient des désirs cachés ou refoulés, mais elle est aussi convaincue de la réalité de ce qu'elle représente ainsi. Il importe de comprendre cette circonstance et l'on ne saurait vraiment prétendre que les désirs inconscients, une fois devenus conscients, soient obligatoirement pris pour des réalités. Chacun sait, en effet, que le jugement permet parfaitement de différencier les réalités des représentations et des désirs, quelque intenses par ailleurs que ces derniers soient. Ce sentiment du réel est lié à la perception par les sens. Lorsqu'une pensée a pu trouver la voie de la régression jusqu'aux traces mnésiques inconscientes des objets et de là jusqu'aux perceptions, alors la perception de cette pensée nous apparaît comme réelle. Ainsi l'hallucination comporte un sentiment de réalité. On peut alors se demander quelle condition est nécessaire à la survenance d'une hallucination, La première réponse serait celle-ci : la régression, et par suite la question de la genèse de l'hallucination, devra être remplacée par la question du mécanisme de la genèse de la régression elle-même. En

14 Dans notre essai sur *L'Inconscient* nous avons traité de la première tentative de ce genre : le surinvestissement des représentations verbales.

ce qui touche le rêve, nous pouvons, dès maintenant, donner l'explication suivante : la régression des pensées oniriques préconscientes vers les images mnésiques d'objets découle vraisemblablement de l'attirance qu'exercent, sur les pensées traduites en mots, ces représentants instinctuels inconscients, par exemple les souvenirs refoulés d'événements vécus. Seulement, nous ne tardons pas à remarquer que nous nous sommes égarés sur une fausse piste. Si le secret de l'hallucination était le même que celui de la régression, toute régression suffisamment intense devrait aboutir à une hallucination avec sentiment de la réalité. Or, nous connaissons parfaitement des cas où une réflexion régressive apporte au conscient des images mnésiques visuelles nettes, sans que nous les prenions à aucun moment pour des perceptions réelles. Nous pourrions très bien nous représenter le phénomène de la façon suivante : l'élaboration du rêve poussant jusqu'à de pareilles images mnésiques, nous rendant conscient ce qui était jusque-là demeuré inconscient et nous reflétant un fantasme de désir que nous ressentons nostalgiquement, mais que nous ne considérons pas comme une réalisation vraie de ce même désir. L'hallucination doit donc être plus qu'une reviviscence régressive des images mnésiques, inconscientes par elles-mêmes.

Représentons-nous encore qu'il est d'un grand intérêt pratique de pouvoir différencier les perceptions des représentations mnésiques, même très intenses. Toute notre attitude envers le monde extérieur et la réalité en dépend. Suivant l'hypothèse que nous avons adoptée, nous n'avons pas toujours été en possession de cette faculté et, aux débuts de notre vie psychique, l'objet propre à nous satisfaire constituait vraiment pour nous une hallucination lorsqu'il nous devenait nécessaire. Mais, en ce cas, il n'y avait pas de satisfaction et l'insuccès a dû très tôt nous inciter à créer une organisation propre à nous permettre de distinguer une semblable perception de désir d'une réalisation vraie et à l'éviter par la suite. En d'autres termes, nous avons très précocement abandonné la

satisfaction hallucinatoire de désir et érigé une sorte d'*épreuve de la réalité*. On peut se demander maintenant en quoi consistait cette épreuve de la réalité et comment la psychose hallucinatoire de désir du rêve, de l'amentia, etc., parvient à la supprimer et à rétablir l’ancien mode de satisfaction.

Nous obtenons une réponse en cherchant à déterminer, avec plus de précision, le troisième de nos systèmes psychiques, le système CS que nous n’avions pas, jusqu’ici, nettement différencié du PCS. Dans l’interprétation des rêves déjà nous avons dû nous résoudre à considérer la perception consciente comme produite par un système particulier auquel nous avons attribué certains caractères remarquables. D’autres encore, tout nous porte à le croire, s’y ajouteront encore. Nous faisons coïncider ce système appelé P (perception) avec le système CS de l’action duquel dépend, en règle générale, la prise de conscience. Cependant, le fait de la prise de conscience ne coïncide pas encore parfaitement avec l’appartenance au système, car nous avons appris que des images sensorielles mnésiques peuvent être remarquées, bien que nous soyons dans l’impossibilité de leur assigner un lieu psychique, dans le système CS ou P.

Mais, pour résoudre cette difficulté, il faut attendre de pouvoir faire du système CS lui-même l’objet spécial de notre étude. Actuellement, nous devons nous borner à admettre que l’hallucination consiste en un investissement du système CS (P), mais que cet investissement ne se produit pas, comme dans le cas normal, à partir de l’extérieur, mais bien à partir de l’intérieur et qu’il est conditionné par une régression si poussée qu’elle peut atteindre le système lui-même en se plaçant au delà de l’épreuve de la réalité[15].

Dans un essai précédent (*Les pulsions et leur destin*), nous avons revendiqué, pour l’organisme encore incapable de se suffire à

15 J’ajoute en guise de complément qu'une tentative pour expliquer l'hallucination devrait s’appliquer non pas à l'hallucination positive, mais bien à l’hallucination *négative*.

lui-même, la possibilité de se donner au moyen de ses perceptions, une première orientation dans le monde en distinguant l'« extérieur » de l'« intérieur », de par leur genre de relation avec la fonction musculaire. Toute perception qu'une action suffit à faire disparaître doit être reconnue comme extérieure, comme réalité. Lorsque l'action ne modifie rien, c'est que la perception vient de l'intérieur même du corps et n'est pas réelle. Combien est précieux pour l'individu cet indice distinctif de la réalité qui constitue aussi une aide contre elle ! L'homme voudrait bien aussi disposer d'une force semblable pour lutter contre les exigences si souvent inexorables de son instinct, c'est pourquoi il se donne tant de mal pour déplacer vers le dehors, pour projeter, tout ce qui lui devient pénible.

Une dissection poussée de l'appareil psychique nous permet de dire que c'est au seul système CS (P) qu'incombe cette orientation dans l'univers obtenue par la différenciation entre l'intérieur et l'extérieur. Le conscient doit disposer d'une innervation motrice qui permet d'établir si la perception peut être amenée à disparaître ou si elle s'avère résistante. L'*épreuve de la réalité* n'est sans doute rien d'autre que cette disposition[16]. Il ne nous est pas possible d'approfondir cette question, car la nature et le mode d'élaboration du système CS nous sont encore mal connus. Nous considéreront, l'épreuve de la réalité comme l'une des *grandes institutions du moi* à côté des *censures* que nous avons appris à reconnaître entre les systèmes psychiques et nous attendrons que l'analyse des affections narcissiques nous aide à découvrir d'autres institutions semblables.

Par contre, dès maintenant, la pathologie est susceptible de nous apprendre comment l'épreuve de la réalité peut être supprimée ou mise hors d'activité. C'est l'étude de la psychose de désir, de l'amentia, qui, de façon moins équivoque encore que le rêve, nous le montrera : l'amentia est la réaction à une perte que la réalité

16 En ce qui concerne la différenciation entre l'épreuve d'actualité et l'épreuve de la réalité, voir plus loin.

affirme, mais que le moi doit nier parce qu'il la trouve insupportable. Le moi alors brise son lien avec la réalité, il enlève au système des perceptions conscientes son investissement, ou plutôt un investissement dont la nature particulière reste encore à rechercher. C'est du fait de ce détournement du réel que l'épreuve de la réalité est évitée et que les fantasmes de désirs — non refoulés, tout à fait conscients — peuvent pénétrer dans le système et, de là, passent pour être une meilleure réalité. Un semblable retrait peut être rangé parmi les processus de refoulement ; l'amentia nous offre un intéressant drame de désaccord entre le moi et l'un de ses organes, celui qui, peut-être, le servait le plus fidèlement et lui était le plus intimement lié[17].

C'est au renoncement volontaire qu'incombe, dans le rêve, le rôle que joue, dans l'amentia, le refoulement. L'état de sommeil veut tout ignorer de la réalité, ne s'y intéresse pas du tout ou dans la mesure où il est question de la cessation du sommeil, du réveil. Il enlève ainsi son investissement au système CS, ainsi qu'aux autres systèmes, le PCS et l'ICS, pour autant que ces derniers, dans les positions présentes obéissent au désir de dormir. Ce non investissement du système CS implique l'impossibilité d'une épreuve de la réalité et les excitations qui, indépendantes de l'état de sommeil, ont pris la voie de la régression trouveront cette voie libre jusqu'au système conscient où elles se manifesteront comme une indiscutable réalité[18]. En ce qui concerne la psychose hallucinatoire de la démence précoce, notre étude nous permet de conclure qu'elle ne peut appartenir aux symptômes de début de cette affection. Elle ne devient possible que lorsque le moi du malade est suffisamment désagrégé pour que l'épreuve de la réalité ne suffise plus à empêcher l'hallucination.

17 On peut ici suggérer l'hypothèse suivante : les hallucinations toxiques, le délire alcoolique, par exemple, doivent être interprétées de la même façon. La perte intolérable, imposée par la réalité, serait justement celle de l'alcool. Si l'on redonne de l'alcool au malade, les hallucinations disparaissent.

En ce qui touche la psychologie du processus onirique, il résulte de nos considérations que tous les caractères essentiels du rêve sont déterminés par la condition de l'état de sommeil. Le vieil *Aristote* avait raison sur toute la ligne en énonçant ce fait, à première vue insignifiant, que le rêve était l'activité psychique du dormeur. Nous pourrions ajouter : un reste d'activité psychique rendu possible du fait que l'état narcissique de sommeil ne se laisse pas partout imposer. Il n'y a là rien qui diffère beaucoup de ce qu'ont toujours dit les psychologues et les philosophes, mais notre conception se fonde sur des vues absolument différentes, relativement à la structure et au fonctionnement de l'appareil psychique.

Avant d'en finir, jetons encore un coup d'œil sur le rôle, important pour notre connaissance des mécanismes des troubles psychiques, d'un topisme du processus de refoulement. Dans le rêve, le retrait de l'investissement (libido, intérêts divers), s'effectue également dans tous les systèmes. Dans les névroses de transfert, c'est l'investissement du préconscient qui est retiré, dans la schizophrénie, celui de l'inconscient, dans l'amentia, celui du conscient.

18 Le principe de l'inexcitabilité des systèmes non investis paraît ici ne pas jouer en ce qui concerne le CS (P). Mais il peut ne s'agir que d'une suppression partielle de l'investissement et c'est justement pour le système de perception que nous serons obligés d'admettre un certain nombre de conditions d'excitation très éloignées de celles des autres systèmes. Le caractère de tâtonnement incertain de ces considérations métapsychologiques ne doit naturellement d'aucune manière être dissimulé ou atténué. Seule une étude plus approfondie nous permettra de parvenir à un certain degré de probabilité.

Deuil et mélancolie

Maintenant que le deuil nous a servi de prototype normal des troubles psychiques narcissiques, nous essaierons d'éclairer la nature de la mélancolie en la comparant à l'affect normal du deuil. Cette fois, cependant, nous nous voyons obligés, avant toute chose, d'avouer qu'il faudra se garder de surestimer le résultat obtenu. Même en psychiatrie descriptive, la manière de concevoir et de définir la mélancolie semble incertaine. Cette affection apparaît sous des formes cliniques variées dont rien ne permet d'affirmer qu'elles constituent certainement un tout unique parmi lesquelles certaines rappellent plutôt les affections somatiques que les affections psychogènes. En plus des impressions que tout observateur est à même de recueillir, le matériel dont nous disposons ne comprend qu'un petit nombre de cas dont la nature psychogène n'est pas douteuse. Ainsi de prime-abord, nous renonçons à revendiquer la validité générale de nos résultats et nous nous consolerons en songeant que nos moyens actuels d'investigation ne nous permettent guère de trouver quelque chose qui ne soit *typique*, sinon pour toute une catégorie d'affections, du moins pour un groupe plus restreint.

Le tableau clinique général de la mélancolie et du deuil semble devoir justifier la mise en parallèle des deux états[19]. Et même les

19 Abraham auquel nous devons les plus importantes de ces rares études analytiques, est, lui aussi, parti de ce parallèle. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, II, 6, 1912).

causes occasionnelles de tous deux, certaines circonstances de la vie coïncident, si tant est qu'on puisse les apercevoir. Le deuil est toujours la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction érigée en substitut de cette personne, telle que : patrie, liberté, idéal, etc. Chez certaines personnes dont nous soupçonnons, de ce fait même, qu'elles sont affligées d'une prédisposition morbide, nous voyons surgir, à la suite des mêmes circonstances, au lieu du deuil, la mélancolie. Chose très remarquable, jamais nous n'aurions l'idée de considérer le deuil comme un état morbide, ni de le faire traiter par un médecin, bien qu'il entraîne de sérieuses modifications dans la manière normale de vivre. Nous sommes persuadés qu'au bout d'un certain, temps, l'affliction sera surmontée et nous trouverions inadéquate, voire nuisible, une interruption du deuil.

La mélancolie, au point de vue psychique, se marque par une dépression profonde et douloureuse, par la cessation de tout intérêt pour le monde extérieur, par la perte de la faculté d'aimer, par l'inhibition de toute production et par une diminution du sentiment de soi, diminution qui se traduit par des auto-reproches, des injures adressées à soi-même et pouvant même aller jusqu'à l'attente délirante du châtiment. Ce tableau clinique nous semblera plus facile à saisir si nous considérons que le deuil présente les mêmes traits, un seul excepté. Dans le deuil, en effet, il n'y a pas diminution du sentiment de soi, mais, quant au reste, tout est pareil. Le deuil profond, la réaction à la perte d'une personne aimée, comporte le même douloureux état d'âme, la même perte d'intérêt pour le monde extérieur — sauf pour ce qui touche tout ce qui peut rappeler le défunt, la même impuissance à choisir quelque nouvel objet d'amour — ce qui serait, en effet, remplacer le mort —, le même recul devant toute activité non en rapport avec le souvenir de l'être disparu. Nous concevons aisément que cette inhibition, cette limitation du moi, se trouvent être l'expression d'un don de soi exclusif au deuil, don par suite duquel il ne reste plus rien pour d'autres buts et pour d'autres

intérêts. En réalité, si ce comportement ne nous semble pas être pathologique, c’est parce que nous savons si bien l’expliquer.

Nous approuverons aussi le rapprochement suivant lequel l’état d’âme du deuil est qualifié de « douloureux ». Quand nous connaîtrons les caractères économiques de la souffrance, ce rapprochement nous semblera lumineux.

Demandons maintenant ce qu’est le travail fourni par le deuil. Je pense qu’il n’y aurait rien de forcé à le représenter de la manière suivante : l’épreuve de la réalité a montré que l’objet aimé a cessé d’exister et toute la libido est sommée de renoncer aux liens qui la rattachent à cet objet. C’est là-contre quoi se produit une révolte compréhensible. On observe toujours, en effet, que l’homme abandonne à regret une position de sa libido, même au cas où un objet-substitut est déjà tout proche. Cette révolte est parfois si intense que le sujet peut en arriver à se détourner de la réalité et à se cramponner à l’objet perdu grâce à une psychose hallucinatoire de désir (voir l’essai précédent). Dans le cas normal, c’est le respect de la réalité qui a le dessus. Cependant, l’ordre donné par celle-ci n’est pas obligatoirement exécuté de suite. Il peut n’être réalisé qu’en partie et à grands frais de temps et d’énergie d’investissement, cependant que l’existence de l’objet perdu se poursuit psychiquement. Chacun des souvenirs, chacun des espoirs qui reliait la libido à l’objet se trouve comme figé, surinvesti, et c’est sur lui que se réalise la liquidation de la libido. Ce n’est nullement chose aisée que de motiver, au point de vue économique, la souffrance extraordinaire que provoque ce compromis : la réalisation de chacun des ordres édictés par la réalité. Il est étrange que ce douloureux déplaisir nous paraisse chose toute naturelle. De fait, une fois achevé le travail du deuil, le moi se trouve à nouveau libéré de ses inhibitions.

Appliquons maintenant à la mélancolie ce que nous savons du deuil. Il est évident que, pour toute une série de cas, elle constitue,

elle aussi, une réaction à la perte d'un objet aimé ; dans certaines circonstances, on peut reconnaître que la perte est de nature moins concrète. L'objet, par exemple, n'est pas vraiment mort, mais seulement perdu en tant qu'objet d'amour (cas d'une fiancée abandonnée). Dans d'autres cas encore, on croit devoir admettre que la perte s'est bien produite, mais sans parvenir à savoir avec précision ce qui a été perdu. On est alors d'autant plus justifié à admettre que le malade lui-même n'arrive pas à consciemment concevoir ce qu'il a perdu. C'est même là, semble-t-il, ce qui se produit quand la perte qui a provoqué la mélancolie est connue du malade et que ce dernier sait bien *qui,* mais non pas *ce* qu'il a perdu. Ainsi nous avons été incités à relier de quelques façon la mélancolie à une perte objectale qui échappe au conscient, au lieu que, dans le deuil, rien de ce qui concerne la perte subie n'est inconscient.

Dans le deuil, nous avons trouvé de l'inhibition, un manque total d'intérêt, qui s'expliquent entièrement par le travail du deuil, lequel absorbe le moi. La perte inconnue provoquera aussi dans la mélancolie un travail intérieur analogue et c'est lui qui sera responsable de l'inhibition de la mélancolie. Toutefois, l'inhibition mélancolique nous semble énigmatique parce que nous ne voyons pas ce qui peut si complètement absorber le malade. Le mélancolique se distingue encore par un caractère qui fait défaut chez l'endeuillé, par une extraordinaire diminution du sentiment de soi, par un énorme appauvrissement du moi. Dans le deuil, c'est l'univers qui paraît appauvri et vide ; dans la mélancolie, c'est le moi lui-même. Le malade nous dépeint son moi comme bon à rien, incapable d'agir et moralement condamnable. Il se fait des reproches, s'injurie et attend la réprobation et le châtiment. Il s'abaisse devant chacun, il plaint chacun des siens d'être apparenté à une personne aussi indigne que lui. Ne percevant pas le changement qui s'est produit en lui, il étend sa critique de lui-même au passé et prétend n'avait jamais été meilleur. Le tableau clinique

de cette « micromanie » surtout morale se complète par de l’insomnie, de l’anorexie, une répression, fort étrange du point de vue psychologique, de cet instinct qui oblige tout être vivant à tenir à la vie.

Il serait vain, tant au point de vue scientifique qu’au point de vue thérapeutique, de contredire un malade qui porte, contre son moi, de pareilles accusations. Le malade doit, en effet, de quelque façon, avoir raison et décrire quelque chose qui agit comme il lui semble. Nous pouvons sur l’heure confirmer sans restrictions certains de ses dires. Il est vraiment, autant qu’il l'affirme, dépourvu d’intérêt, incapable d’aimer et d’agir. Mais tout cela est, nous le savons, secondaire et résulte de l’élaboration intérieure, comparable au deuil, qui ronge son moi et qui nous reste inconnue. Le malade paraît aussi avoir raison touchant certaines auto-accusations et semble seulement saisir, mieux que ceux qui ne sont pas mélancoliques, la vérité. Lorsque, se critiquant lui-même davantage, il se dépeint comme un homme mesquin, égoïste, peu sincère, manquant d’indépendance, toujours préoccupé de dissimuler les faiblesses de sa nature, il se rapproche sans doute de ce que nous savons sur la reconnaissance de nous-mêmes et nous arrivons alors à nous demander pourquoi seule la maladie permet à de pareilles vérités de nous devenir accessibles. Car c’est là un fait indubitable, quiconque professe une pareille opinion de lui-même, quiconque l’exprime devant autrui, opinion semblable à celle qu’Hamlet s’est forgée de lui et de tous les autres[20], celui-là, qu’il dise vrai ou qu’il se fasse plus ou moins injustice, est un malade. Il n’est pas difficile non plus d’observer qu’il y a disproportion entre le degré de dénigrement de soi et la véritable valeur du sujet qui s’accuse. Telle femme qui, auparavant, s’était toujours montrée brave personne, laborieuse, attachée à ses devoirs, ne sera pas, au cours de la mélancolie, plus indulgente pour elle-même que telle autre qui avait toujours été

20 *Use cvery men after his desert, and who should scape whipping. Hamlet,* II, 2.

bonne à rien. Mieux encore, peut-être la première est-elle, plus que la seconde dont nous ne saurions rien dire de bien, menacée de tomber dans la mélancolie. Enfin, un fait nous frappera, c'est que le mélancolique ne se comporte pas tout à fait comme l'être normalement dévoré de repentir et de remords. Il lui manque la honte devant autrui qui caractériserait surtout ce dernier état ou, du moins, cette honte n'attire pas l'attention. On pourrait même, chez le mélancolique, mettre en évidence le trait inverse : un besoin pressant de communication qui trouve quelque satisfaction à se montrer à nu.

Par suite, il importe ainsi fort peu que le mélancolique, dans son si pénible rabaissement de soi-même, ait à tel point raison que sa critique concorde avec le jugement d'autrui. Notons plutôt qu'il décrit avec exactitude sa situation psychologique. Il a perdu l'estime de soi et cela, sans doute, à juste titre. Il y a là, en effet, une contradiction et le problème qu'elle nous pose reste difficile à résoudre. L'analogie avec le deuil devrait nous induire à conclure que le malade a subi la perte d'un objet ; d'après ses dires, nous voyons que c'est en son moi qu'il a éprouvé cette perte.

Avant de nous préoccuper de cette contradiction, considérons un moment ces aspects de la structure du moi humain que l'affection du mélancolique nous permet d'entrevoir. Nous observons, chez lui. comment une partie du moi en vient à s'opposer à l'autre en portant sur cette dernière un jugement critique et en la prenant, en quelque sorte, pour objet. Nous soupçonnons que l'instance critique ici séparée du moi pourrait bien, en d'autres circonstances encore, manifester son indépendance et ce soupçon se trouve confirmé par toutes les observations ultérieures. Nous serons réellement justifiés à séparer cette instance du reste du moi et ce que nous apprenons ici à connaître c'est l'instance généralement appelée *conscience morale*. Avec la censure du conscient et l'épreuve de la réalité, nous la rangerons parmi les grandes institutions du moi et nous trouverons

quelque part aussi des preuves de ce qu'elle peut, elle seule, être affectée par la maladie. Dans la mélancolie, c'est le mécontentement moral que cause le propre moi qui apparaît au premier plan. L'estimation de soi se fonde bien plus rarement sur les défauts physiques, la laideur, la faiblesse, l'infériorité sociale ; seul l'appauvrissement acquiert, parmi les appréhensions ou les assertions du malade, une place privilégiée.

Une observation, qui n'est même pas difficile à faire, nous conduit à l'explication de la contradiction ci-dessus exposée. En écoutant patiemment tous les divers reproches que s'adresse à lui-même le mélancolique, on ne peut, à la fin, se défendre de l'impression que les plus véhéments d'entre eux s'appliquent justement assez mal à la personne elle-même et conviennent, après légères modifications, à quelqu'un que le malade aime, a aimé ou devrait aimer. Cette hypothèse se trouve confirmée chaque fois que l'on étudie l'état des choses. On tient ainsi en main la clé du tableau clinique, en constatant que les auto-reproches sont des reproches adressés à un objet d'amour, reproches qui sont, de cette manière, rejetés en bloc sur le moi propre.

La femme, qui gémit tout haut de voir son mari uni à une personne aussi incapable qu'elle, veut, en réalité, se plaindre de l'incapacité de son mari, quelle que soit, par ailleurs, la nature de celle-ci. Il ne faut pas trop s'étonner de trouver quelques auto-reproches vrais disséminés parmi ceux qui ont été retournés sur soi-même ; ils peuvent se glisser au premier plan, destinés qu'ils sont à masquer les autres et à rendre impossible la reconnaissance du véritable état des choses. Ils découlent également du pour et contre du conflit amoureux qui a entraîné la perte de l'amour. Le comportement des malades devient aussi dès lors beaucoup plus compréhensible. Leurs plaintes sont des accusations ; s'ils n'ont point de honte, s'ils ne dissimulent pas, c'est parce qu'en se dépréciant eux-mêmes c'est, au fond, quelqu'un d'autre qu'ils déprécient et ils sont fort éloignés de

témoigner envers leur entourage de cette même humilité, de cette même soumission qui, seules, siéraient à d'aussi indignes personnages. Au contraire, ils s'avèrent au plus degré tracassiers, se comportent toujours comme s'ils avaient été offensés, comme si quelque grande injustice leur avait été faite. Tout cela n'est rendu possible que du fait que les réactions de leur comportement partent encore de la constellation psychique de la révolte qui, par suite de certain processus, a abouti à l'humilité mélancolique.

Rien de difficile alors à reconstituer le processus. Il y avait eu choix objectal, rattachement de la libido à une certaine personne ; sous l'influence d'une *offense* ou d'une *déception* réelles venant de la personne aimée, un relâchement de la relation objectale s'est produit. Normalement, il devrait en résulter un retrait de la libido de cet objet-là et son déplacement sur un objet nouveau. Or le résultat est autre et son obtention présuppose plusieurs conditions nécessaires. L'investissement objectal s'étant avéré peu résistant a été levé, mais la libido devenue libre ne s'est pas déplacée sur un autre objet, mais s'est retirée dans le moi. Là cependant, elle n'a pas été utilisée et n'a servi qu'à établir une *identification* du moi avec l'objet abandonné. C'est ainsi que la perte de l'objet s'est transformée en une perte du moi et le conflit entre le moi et la personne aimée a dégénéré en discorde entre l'instance critique du moi et le moi modifié par l'identification.

On peut immédiatement deviner les conditions et les résultats d'un semblable processus. D'une part, il doit exister une forte fixation à l'objet aimé, d'autre part, cependant, et en contradiction avec ce fait, une petite résistance de l'investissement objectal persiste. Cette contradiction, suivant une juste remarque de *O. Rank*, semble exiger que le choix objectal ait un fondement narcissique, de telle sorte que l'investissement objectal, au cas où des difficultés s'y opposeraient, puisse régresser vers le narcissisme. L'identification narcissique avec l'objet se substitue alors à l'investissement amou-

reux et le résultat en est que le lien amoureux, malgré le conflit avec la personne aimée, ne se trouve pas forcément rompu. Ce remplacement de l'amour objectal par une identification est, dans les affections narcissiques, un mécanisme important. *K. Landauer* l'a récemment pu découvrir dans les processus de guérison d'un cas de schizophrénie[21]. Il correspond naturellement à la *régression* au narcissisme primitif d'un certain type de choix objectal. Nous avons dit ailleurs que l'identification était le stade préliminaire du choix objectal et constituait, pour le moi, une première manière, ambivalente en son expression, de distinguer un objet. Le moi aspirerait à s'incorporer cet objet, et cela, en rapport avec la phase orale ou cannibale de l'évolution de la libido, en le dévorant. C'est a cette connexion qu'*Abraham* attribue, ajuste titre sans doute, le refus de nourriture qui se manifeste dans les états graves de mélancolie.

La conclusion qu'impose cette théorie, qui attribue à la prédominance du type narcissique de choix objectal, la prédisposition totale ou partielle à la mélancolie, n'a malheureusement pu encore être vérifiée par l'observation. J'ai avoué, dès les premières lignes de ce travail, que le matériel empirique sur lequel se basait cette étude ne suffisait pas à satisfaire nos exigences. Si nous étions assurés que l'observation concorde bien avec nos théories, nous n'hésiterions pas à admettre, parmi les caractéristiques de la mélancolie, la régression de l'investissement objectal vers la phase orale de la libido, laquelle appartient encore au narcissisme. Même dans les névroses de transfert, les identifications avec l'objet ne sont nullement rares, mais constituent bien plutôt un mécanisme connu de formation des symptômes, surtout dans l'hystérie. Mais la différence entre l'identification narcissique et l'identification hystérique se manifeste en ce que, dans la première, l'investissement objectal se trouve abandonné, tandis qu'il persiste dans la seconde et provoque une action, bornée généralement à certains effets et innervations particuliers. Quoi qu'il en soit, l'identification, même dans les névroses

21 *Internat. Zeitschr, für ärztl. Psychoanalyse*, II. 1914.

de transfert, est l'expression d'une relation pouvant avoir le sens amoureux. L'identification narcissique est la plus primitive et nous permet d'accéder à la compréhension de l'identification hystérique moins bien étudiée.

La mélancolie emprunte ainsi une partie de ses caractères au deuil, l'autre au processus de la régression à partir du choix narcissique objectal jusqu'au narcissisme. D'une part, elle constitue bien, comme le deuil, une réaction à la perte réelle d'un objet d'amour, mais d'autre part, elle dépend d'une condition qui n'affecte pas le deuil normal ou qui, si elle l'affecte, le rend pathologique. La perte d'un objet aimé est une excellente occasion de faire apparaître et ressortir l'ambivalence des relations amoureuses. Quand il y a prédisposition à la névrose obsessionnelle, le conflit ambivalentiel confère au deuil une allure pathologique et l'oblige à se manifester sous forme d'auto-reproches. Le sujet alors s'accuse d'être responsable de la perte de l'objet aimé, c'est-à-dire d'avoir souhaité celle-ci. Ces sortes de dépressions névrotiques obsessionnelles après la mort d'êtres chers nous montre à quel résultat aboutit en soi le conflit ambivalentiel, quand le retrait régressif de la libido n'y joue pas son rôle. Les motifs de la mélancolie s'étendent bien au delà du cas transparent de la perte due à la mort et embrassent tous les cas de vexations, d'humiliations et de déceptions du fait desquels puisse surgir dans le rapport quelque contraste d'amour et de haine, ou qui soient susceptibles de renforcer l'ambivalence déjà existante. Ce conflit d'ambivalence, d'origine tantôt plus réelle, tantôt plus constitutionnelle, ne doit pas être négligé dans les hypothèses relatives à la mélancolie. Si l'amour objectal a persisté alors que l'objet lui-même a été abandonné et s'il se réfugie dans l'identification narcissique, la haine s'attaque alors à cet objet substitutif et le sujet insulte, rabaisse, fait souffrir ce substitut et trouve, dans cette souffrance même, une satisfaction sadique. Les auto-tourments des mélancoliques sont, à n'en pas douter, générateurs de plaisir et

constituent, tout comme le phénomène correspondant de la névrose obsessionnelle, une satisfaction des tendances sadiques et haineuses[22]. qui visent un objet et se sont, par cette voie, retournées contre le sujet lui-même. Dans les deux affections, les malades réussissent, par le détour de l'auto-punition, à se venger des objets primitifs et à martyriser, du fait même de leur état morbide, les personnes aimées, une fois qu'ils se sont réfugiés dans la maladie. Ainsi ne sont-ils pas obligés de témoigner directement de leur hostilité. La personne, cause de la perturbation des sentiments chez le malade, celle vers laquelle la maladie est orientée, se trouve généralement dans le proche entourage de ce dernier. C'est ainsi que l'investissement amoureux du mélancolique pour son objet a subi un double destin : il a, d'une part, régressé vers l'identification et, d'autre part, il subit à nouveau l'influence du conflit d'ambivalence au stade, qui lui est proche, du sadisme.

C'est ce sadisme qui, seul, nous permet de résoudre l'énigme de la tendance au suicide, tendance qui rend si intéressante et si dangereuse la mélancolie. Or, nous avons vu que l'état primitif, d'où découlait la vie instinctuelle, était l'amour intense du moi pour lui-même ; nous observons dans l'angoisse qui surgit lorsque la vie est menacée, une gigantesque mise en liberté de libido narcissique. Comment alors concevoir que le moi puisse consentir à sa propre destruction ? Nous savons depuis longtemps qu'aucun névrosé n'éprouve de velléité de suicide qui ne soit une impulsion au meurtre retournée contre soi-même. Cependant, nous n'arrivions pas à concevoir par quel jeu de forces une telle velléité pouvait se traduire en actes. Ici, l'analyse de la mélancolie nous apprend que le moi ne peut se tuer que lorsque, par suite du retour de l'investissement objectal, il en vient à se traiter lui-même comme un objet, quand il arrive à tourner contre lui-même l'hostilité contre un objet, hostilité qui représente la réaction primitive du moi contre les objets du

22 En ce qui concerne leur différenciation, voir l'essai sur *Les pulsions et leur destin*.

monde extérieur (voir « *Les pulsions et leur destin* »). Ainsi, dans la régression du choix objectal narcissique, l'objet a bien été supprimé, mais il s'est montré plus fort que le moi lui-même. Dans ces deux situations opposées : état amoureux entièrement objectal et suicide, le moi, bien que par des voies tout à fait différentes, se trouve vaincu par l'objet. Il paraît ainsi possible de rattacher l'un des caractères frappants de la mélancolie : la survenance d'une peur de la ruine, à l'érotisme anal arraché à ses liens et régressivement modifié.

La mélancolie pose encore d'autres questions auxquelles nous ne pouvons pas toujours répondre. Elle partage avec le deuil cette particularité de pouvoir, au bout de quelque temps, disparaître sans laisser d'apparentes et grossières modifications. En ce qui concerne le deuil nous avons pu voir qu'un certain temps devait s'écouler avant que s'accomplisse la liquidation en détail de ce qu'exige l'épreuve de la réalité et pour que le moi, cette tâche une fois réalisée, puisse retirer sa libido de l'objet perdu. C'est d'un travail analogue que nous pouvons nous figurer le moi occupé, au cours de la mélancolie ; au point de vue économique, nous ne comprenons ni l'un ni l'autre phénomène. Les insomnies de la mélancolie prouvent bien la fixité de l'état, l'impossibilité de réaliser la suppression générale, nécessaire au sommeil, des investissements. Le complexe de mélancolie se comporte comme une plaie béante, attirant de toutes parts vers elle des énergies d'investissement (celles que nous avons appelées, dans les névroses de transfert, des contre-investissements) et vidant le moi jusqu'à appauvrissement total ; ce complexe peut facilement s'avérer résistant au désir de sommeil du moi. L'atténuation habituelle de l'état mélancolique qui survient le soir est vraisemblablement dû à quelque facteur somatique et ne peut s'expliquer psychogéniquement. Une question se relie à ces considérations : une perte en investissement du moi ne suffirait-elle pas, toute question d'objet mise à part, (blessure uniquement narcissique du moi), à engendrer le tableau clinique de la mélancolie et un

appauvrissement du moi, purement toxique, en libido ne pourrait-il entraîner certaines formes de cette affection ?

La plus surprenante des particularités du moi, celle qui aurait le plus besoin d'être expliquée, c'est sa tendance à se muer en l'état symptomatiquement inverse, celui de la manie. Toutefois, on le sait, certaines mélancolies ne subissent pas semblable sort. Certains cas présentent des récidives périodiques, dans les intervalles desquelles nulle teinte de manie, ou des teintes très légères seulement, peuvent être décelées. D'autres présentent cette succession de phases mélancoliques et maniaques qui se manifeste dans la folie cyclique. On serait tenté de ne pas attribuer à ces cas une origine psychogène si justement le travail psychanalytique n'était parvenu à guérir ou à influencer thérapeutiquement ces maladies. Il est ainsi non seulement permis mais encore indiqué d'englober, dans une explication psychanalytique de la mélancolie, la manie elle-même.

Je ne saurais promettre que cette tentative parvienne à nous satisfaire pleinement. Elle ne fait que rendre possible une première orientation. Deux points d'appui nous sont ici offerts : le premier est fourni par une impression psychanalytique, l'autre, peut-on dire, par une expérience économique d'ordre général. L'impression, traduite déjà par nombre de chercheurs psychanalystes, est celle-ci : le contenu de la manie ne diffère pas de celui de la mélancolie ; ces deux affections luttent contre un même « complexe », celui vraisemblablement auquel le moi a succombé dans la mélancolie, tandis qu'il l'a vaincu ou écarté dans la manie. L'autre point d'appui est fourni par ce fait que tous les états de joie, de jubilation, de triomphe, qui sont les prototypes de la manie présentent le même conditionnement économique que celle-ci. Il s'agit là d'un phénomène par lequel un grand effort psychique longtemps continué ou routinièrement établi devient à la fin superflu, de telle sorte qu'il se trouve prêt à toutes sortes d'emplois et de décharges. Tel est le cas, par exemple, d'un pauvre diable qui, soudain, se trouve, par

suite d'un coup de veine, débarrassé du souci chronique de gagner son pain quotidien, tel aussi celui où une longue et pénible lutte aboutit enfin au succès, celui où l'on se trouve libéré de quelque contrainte oppressante, d'une simulation longtemps imposée, etc. Dans toutes ces situations, l'homme se sent dans un état d'exaltation et manifeste par des signes extérieurs ses affects joyeux ; il se.sent prêt à accomplir toutes sortes d'actions, tout à fait comme dans la manie et à l'inverse de la dépression et de l'inhibition du mélancolique. On peut oser dire que la manie n'est rien d'autre qu'un triomphe semblable, mais ici, à nouveau, le moi ignore ce qu'il a vaincu et de quoi il triomphe. L'ivresse alcoolique, pour autant qu'elle se traduit par de la gaieté, rentre dans la même catégorie d'états. Il s'agit vraisemblablement là d'une suppression, toxiquement réalisée, des dépenses en refoulement. Les profanes admettent volontiers, qu'en pareil état d'allure maniaque, l'envie de remuer, d'entreprendre est attribuable à la bonne humeur. Cette conclusion erronée devra naturellement être abandonnée. Si le sujet, d'une part, semble d'humeur joyeuse et, d'autre part, se montre si « désinhibé » dans son comportement, c'est parce que, dans sa vie psychique, les conditions économiques dont nous avons parlé, se sont trouvées réalisées. Si nous venons à combiner les deux explications, nous voyons que, dans la manie, le moi doit avoir surmonté la perte de l'objet (ou le deuil de cette perte ou peut-être l'objet lui-même). Ainsi toute la charge en contre-investissement que la douloureuse souffrance de la mélancolie avait soustraite au moi et liée à elle-même devient disponible. Le mélancolique nous montre avec évidence, en se précipitant comme un affamé sur de nouveaux investissements objectaux, qu'il est libéré de l'objet dont il a souffert.

Cette explication est plausible mais semble, en premier lieu, imprécise. En second lieu, elle engendre trop de questions et trop de doutes. Nous n'éviterons cependant pas cette discussion tout en n'en attendant pas les clartés nécessaires et encore que nous n'ayons pas

réponse à tout. D'abord, le deuil normal surmonte bien, lui aussi, la perte de l'objet et, en la surmontant, absorbe toutes les énergies du moi. Pourquoi alors, une fois le processus achevé, ne trouve-t-on pas la moindre trace de conditions économiques propres à assurer une phase de triomphe ? Je trouve qu'il est impossible de répondre de but en blanc à cette objection qui, en outre, attire notre attention sur le fait que nous ne sommes même pas capables de dire par quel moyen économique le deuil remplit sa tâche. Cependant, certaine hypothèse pourra peut-être nous être de quelque secours. Dans chacune des situations qui nous rappellent l'objet ou qui nous le font espérer et qui nous montrent la libido liée à l'objet perdu, la réalité prononce son verdict : elle nous dit que l'objet n'existe plus. Et le moi, obligé de décider s'il veut ou non partager le sort de l'objet perdu, considérant l'ensemble des satisfactions narcissiques, se détermine à rompre son lien avec l'objet anéanti. Voici comment les choses peuvent se passer : ce détachement s'effectue lentement, pas à pas, de telle sorte qu'à la fin du travail, les énergies nécessaires à le réaliser se sont trouvées dissipées[23].

Il est très tentant, en partant de l'hypothèse du travail du deuil, de chercher quelle voie aboutit à un exposé du processus mélancolique, mais une incertitude nous arrêtera d'abord. Jusqu'ici, en ce qui touche la mélancolie, nous n'avons qu'à peine tenu compte du point de vue topique et nous avons omis de chercher en quels et entre quels systèmes psychiques s'effectuait le travail de la mélancolie. Parmi les processus psychiques de la maladie, lesquels se jouent encore sur les investissements objectaux inconscients abandonnés, lesquels, par identification, sur leurs substituts dans le moi ?

Il est facile de déclarer et d'écrire que « la représentation (réelle) inconsciente de l'objet est abandonnée par la libido ». Mais

23 Jusqu'ici il n'a pas été souvent tenu compte dans les travaux analytiques de ce point de vue économique. Citons, à titre d'exception, l'étude de V. Tausk : « *Dépréciation du facteur du refoulement par la récompense* ». *Int. Ztsch. für ärztl. Psychoanalyse*, I. 1913.

dans la réalité, cette représentation est figurée par d'innombrables impressions particulières (par des traces inconscientes de celles-ci) et l'accomplissement de ce retrait de la libido ne peut être un phénomène instantané. Au contraire, il s'agit certainement, comme pour le deuil, d'un processus de longue durée et à progression lente. On ne peut que malaisément savoir s'il débute simultanément en plusieurs endroits ou s'il implique quelque série déterminée. La psychanalyse nous permet souvent de déceler que c'est tel ou tel souvenir qui se trouve réactivé et que des plaintes semblables, fatigantes par leur monotonie, ont cependant chaque fois une causation différente. Lorsque l'objet n'a pas pour le moi une importance accrue par mille liens, sa perte n'est pas non plus susceptible de provoquer le deuil ou bien la mélancolie. Chacun de ces retraits de la libido possède donc un caractère commun au deuil et à la mélancolie, caractère vraisemblablement lié aux mêmes conditions économiques et aux mêmes tendances.

Toutefois, nous le savons, la mélancolie contient quelque chose de plus que le deuil normal. Chez elle, l'objet n'est pas simple, le conflit ambivalentiel la complique. L'ambivalence peut être soit conditionnelle, c'est-à-dire affecter toute relation amoureuse du moi en question, soit découler justement des événements qui entraînent la menace d'une perte de l'objet. C'est pourquoi la mélancolie se trouve déclenchée par bien plus de causes que le deuil, lequel n'est en réalité provoqué que par une perte réelle, la mort de l'objet. Dans la mélancolie, une multitude de conflits particuliers se livrent autour de l'objet, conflits dans lesquels la haine et l'amour se combattent, l'une pour détacher la libido de l'objet, l'autre pour défendre contre l'attaque cette position de la libido. Nous ne saurions localiser ces conflits que dans le système inconscient, dans le royaume des traces mnésiques objectales (à l'inverse des investissements verbaux). C'est là aussi, dans le deuil, que s'effectuent les tentatives de détachement. Mais, dans le deuil, rien n'empêche que ces processus

se poursuivent par la voie normale, au travers du PCS vers le CS. Cette voie se trouve barrée, pour le processus de la mélancolie, et cela du fait de multiples raisons, peut-être, qui agissent en commun. L'ambivalence constitutionnelle appartient en elle-même au refoulé, les événements traumatiques se rapportant à l'objet peuvent avoir réactivé d'autre refoulé encore. Ainsi tous ces conflits ambivalentiels échappent au conscient jusqu'à ce que leur issue caractéristique, la mélancolie, survienne. Par ce dénouement, on le sait, l'investissement libidinal menacé abandonne enfin l'objet, mais seulement pour se retirer à l'endroit du moi d'où il était parti. L'amour, en fuyant dans le moi, a ainsi échappé à sa destruction. Après cette régression de la libido, le processus peut devenir conscient et apparaît au conscient comme un conflit entre une partie du moi et l'instance critique.

Ainsi ce que perçoit le conscient de l'élaboration mélancolique n'en constitue pas la partie essentielle, ni celle à laquelle nous pourrions attribuer un rôle dans la cessation de la maladie. Nous voyons que le moi se rabaisse, fait rage contre lui-même et restons aussi perplexes que le malade sans savoir où tout cela peut aboutir, ni comment modifier l'état des choses et c'est plutôt à la partie inconsciente de l'élaboration que nous serions tentés d'attribuer le phénomène. Il ne semble, en effet, pas difficile de découvrir une analogie essentielle entre l'élaboration de la mélancolie et celle du deuil. Le deuil incite le moi à renoncer à l'objet en déclarant que ce dernier est mort et en offrant au moi la prime de rester en vie. De même, tout conflit ambivalentiel rend plus lâche le lien qui fixe la libido à l'objet, cela en dévalorisant, en rabaissant, en massacrant pour ainsi dire celui-ci. Il y a aussi possibilité pour le processus dans l'ICS de s'achever, soit après que la colère s'est donné libre cours, soit après que l'objet, reconnu dénué de valeur, a été abandonné. Nous ne voyons pas laquelle de ces deux éventualités est de règle ou du moins la plus fréquente, laquelle entraîne la fin de la mélancolie.

Nous ignorons aussi comment le dénouement peut influencer l'évolution ultérieure du cas. Sans doute, le moi savoure-t-il la satisfaction de pouvoir se considérer comme meilleur que l'objet, comme supérieur à lui.

Toutefois, même si nous admettons cette conception de l'élaboration mélancolique, elle ne parvient pas à nous éclairer sur le fait même dont nous cherchons l'explication. Notre espoir de faire dériver les conditions économiques, nécessaires à l'apparition d'une manie succédant à une mélancolie, de l'ambivalence qui domine cette dernière affection pourrait se baser sur certaines analogies observées en d'autres domaines ; mais il y a un fait devant lequel nous sommes forcés de nous incliner. Parmi les trois conditions de la mélancolie : perte de l'objet, ambivalence, régression de la libido dans le moi, on retrouve les deux premières dans les reproches obsédants qu'on s'adresse à soi-même après un décès. C'est assurément l'ambivalence qui constitue ici le ressort du conflit et l'observation montre qu'une fois ce conflit résolu, on n'observe rien qui rappelle le triomphe de la manie. Nous sommes ainsi amenés à considérer le troisième facteur comme le seul actif. Cette accumulation d'investissement d'abord lié, puis qui devient libre, une fois l'élaboration mélancolique achevée et qui rend possible la manie, doit être en relation avec la régression de la libido au narcissisme. Le conflit dans le moi, qui dans la mélancolie remplace le conflit pour l'objet doit agir à peu près comme une douloureuse blessure qui mobilise une quantité extrêmement considérable de contre-investissement ; mais ici tout nous poussera à faire halte et à attendre pour expliquer la manie de connaître les caractères économiques d'abord de la souffrance physique, puis de la souffrance psychique qui lui est analogue. Nous n'ignorons déjà plus que l'interdépendance des problèmes psychiques si compliqués nous contraint à interrompre, avant de l'avoir achevée, toute recherche,

jusqu'à ce que les résultats d'autres investigations puissent venir la compléter[24].

24 Voir mes travaux ultérieurs sur le problème de la manie dans *« Psychologie des foules et analyse du moi »*. *Œuvres complètes*, vol. VI.

Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort

1. La guerre et ses déceptions

Entraînés dans le tourbillon de ce temps de guerre [1], insuffisamment renseignés, sans un recul suffisant pour porter un jugement sur les grands changements qui se sont déjà accomplis ou sont en voie de s'accomplir, sans échappée sur l'avenir que se prépare, nous sommes incapables de comprendre la signification exacte des impressions qui nous assaillent, de nous rendre compte de la valeur des jugements que nous formulons. Il nous semble que jamais un événement n'a détruit autant de patrimoine précieux, commun à l'humanité, n'a porté un tel trouble dans les intelligences les plus claires, n'a aussi profondément abaissé ce qui était élevé. La science elle-même a perdu sa sereine impartialité ; ses serviteurs, exaspérés au plus haut degré, lui empruntent des armes, afin de pouvoir contribuer, à leur tour, à terrasser l'ennemi. L'anthropologiste cherche à prouver que l'adversaire appartient à une race inférieure et dégénérée ; le psychiatre diagnostique chez lui des troubles intellectuels et psychiques. Mais il est probable que nous subissons d'une façon trop intense les effets de ce qu'il y a de mauvais dans notre époque, ce qui nous enlève tout droit d'établir une comparaison avec d'autres époques que nous n'avons pas vécues et dont le mal ne nous a pas touchés.

1 Écrit lors de la première guerre mondiale (N.d.T.).

L'individu, qui n'est pas combattant et ne forme pas un rouage de la gigantesque machine de guerre, se sent désemparé, désorienté, diminué au point de vue du rendement fonctionnel. Aussi acceptera-t-il sans doute avec empressement toute indication susceptible de l'aider, tant soit peu, à s'orienter dans ses idées et sentiments. Parmi les facteurs qu'on peut considérer comme les causes de la misère psychique des hommes de l'arrière et contre lesquels il leur est difficile de lutter, il en est deux que je me propose de faire ressortir et d'examiner ici : la déception causée par la guerre et la nouvelle attitude, qu'à l'exemple de toutes les autres guerres, elle nous impose à l'égard de la mort.

Lorsque je parle de déception, chacun devine sans peine ce que j'entends par ce mot. Sans être un apôtre de la pitié et tout en reconnaissant la nécessité biologique et psychologique de la souffrance pour l'économie de la vie humaine, on ne peut cependant s'empêcher de condamner la guerre dans ses fins et ses moyens et d'aspirer à la cessation des guerres. On se disait bien que les guerres ne pourront pas cesser, tant que les peuples vivront dans des conditions d'existence aussi différentes, tant que différeront aussi radicalement leurs critères d'appréciation des valeurs, en rapport avec la vie individuelle, et tant que les haines qui les séparent seront alimentées par des forces psychiques aussi profondes et intenses. On s'était donc habitué à l'idée que, pendant de nombreuses années encore, il y aurait des guerres entre peuples primitifs et peuples civilisés, entre des races séparées par des différences de couleur, voire entre certains petits peuples de l'Europe peu avancés ou en voie de régression. Mais on osait espérer que les grandes nations dominatrices de race blanche, auxquelles est échue la mission de guider le genre humain, qu'on savait absorbées par des intérêts s'étendant au monde entier, auxquelles on doit les progrès techniques leur ayant assuré la maîtrise de la nature, ainsi que tant de valeurs artistiques et scientifiques, il était permis d'espérer,

disons-nous, que ces nations du moins sauraient vider leurs malentendus et leurs conflits d'intérêts autrement que par la guerre. Chacune de ces nations avait établi pour les individus qui la composent des normes morales élevées, auxquelles devaient se conformer dans leur vie tous ceux qui voulaient avoir leur part des biens de la civilisation. Ces prescriptions, d'une sévérité souvent excessive, exigeaient beaucoup de l'individu : un grand effort de limitation et de restriction, un renoncement à la satisfaction d'un grand nombre de ses instincts. Il lui était interdit avant tout de profiter des avantages extraordinaires que, dans la concurrence avec les semblables, on peut retirer de l'usage du mensonge et de la ruse. L'État cultivé voyait dans l'observance de ces normes morales la condition de son existence, il intervenait sans pitié toutes les fois qu'on osait y toucher, voyait même d'un mauvais œil ceux qui voulaient les soumettre à l'épreuve de la raison critique. On pouvait donc supposer qu'il était lui-même décidé à les respecter et à ne rien entreprendre contre elles, car ce faisant, il ne pouvait qu'ébranler les bases de son existence. On pouvait enfin admettre qu'au sein de ces grandes nations existaient, en formant une sorte d'enclave, certains restes ethniques qui, n'étant pas tout à fait désirables, n'étaient pas admis à prendre une part aussi active que le reste de la population au travail commun ou n'y étaient admis qu'à contre-cœur, bien qu'ils se fussent montrés suffisamment aptes à s'acquitter de ce travail. Mais, pensait-on, les grands peuples eux-mêmes doivent avoir acquis un sentiment suffisant de ce qui les unit et assez de tolérance pour ce qui les sépare, pour ne pas confondre, ainsi que le faisait encore l'antiquité classique, l'étranger avec « l'ennemi ».

Confiants de cette union des peuples civilisés, des individus sans nombre avaient quitté leurs patries, pour aller séjourner à l'étranger, en rattachant leur existence aux rapports qu'entretenaient entre eux les peuples amis. Quant à celui que les nécessités de la vie n'immobilisaient pas dans un endroit déterminé, il pouvait jouir des

charmes et avantages de plusieurs pays civilisés, se composant ainsi une patrie plus vaste où il pouvait se mouvoir sans rencontrer des entraves et sans éveiller des soupçons. Il pouvait ainsi jouir de la mer bleue et de la mer grise, de la beauté des cimes neigeuses et de celle des plaines vertes, du charme de la forêt nordique et de la magnificence de la végétation méridionale, des sentiments éveillés par les paysages auxquels se rattachent de grands souvenirs historiques et du calme de la nature inviolée. Cette nouvelle patrie était pour lui en même temps un musée rempli de tous les trésors que les artistes de l'humanité civilisée ont créés pendant des siècles et nous ont légués. En passant de l'une des salles de ce musée dans une autre, il pouvait se rendre compte en toute impartialité, et en toute reconnaissance, combien étaient variés les types de perfection que ses compatriotes, au sens large du mot, ont réussi à réaliser sous l'influence du mélange de sang, de l'histoire, des caractères particuliers de la terre qui les a nourris. Ici c'était l'énergie froide et inflexible poussée à sa plus haute puissance, ailleurs l'art gracieux d'embellir la vie, ailleurs encore le sens de l'ordre et de la loi ou d'autres aptitudes qui font de l'homme le maître de la terre.

N'oublions pas, en outre, que tout citoyen du monde civilisé s'était composé son « Parnasse », son « École d'Athènes ». Parmi les grands penseurs, poètes, artistes de toutes les nations, il avait choisi ceux auxquels il croyait devoir le meilleur de lui-même, ceux qui lui ont montré comment il fallait comprendre la vie et en jouir, et il les avait rangés au même niveau que les immortels classiques et les maîtres familiers de son propre pays. Aucun de ces grands hommes ne lui avait paru étranger, uniquement parce qu'il avait parlé une autre langue que la sienne : en admirant un grand homme étranger, que ce fût un explorateur incomparable des passions humaines ou un rêveur ivre de beauté ou un prophète aux prédictions pleines de menaces violentes ou un railleur plein d'esprit, il n'avait jamais eu le

sentiment de commettre une infidélité à l'égard de sa propre nation et de sa langue maternelle qui lui restaient toujours aussi chères.

De temps à autre, le plaisir qu'on éprouvait à jouir du patrimoine commun de l'humanité civilisée était troublé par des voix annonçant qu'étant donné les divergences traditionnelles, des guerres entre les membres de cette humanité étaient encore possibles. On ne voulait pas y croire, mais à supposer qu'une pareille éventualité fût possible, comment se la représentait-on ? Comme une occasion de révéler les progrès que le sentiment de solidarité avait accomplis chez les hommes, depuis l'époque où les Amphictyonies grecques avaient défendu de détruire une ville faisant partie de la ligue, de couper ses oliviers, de la priver d'eau. Une guerre de ce genre devait être une sorte d'expédition chevaleresque, destinée à montrer seulement la supériorité de l'une des parties en cause, en s'abstenant autant que possible de causer des souffrances graves, sans rapport avec ce but, en ménageant le blessé destiné à se retirer du combat, le médecin et l'infirmier ayant la mission de le guérir. Il va sans dire qu'on devait tous les égards à la partie non combattante de la population, aux femmes étrangères au maniement des armes, aux enfants qui, quand ils auront atteint l'âge d'homme, devaient devenir les amis et collaborateurs de leurs contemporains du camp adverse. Ajoutons encore que toutes les entreprises et institutions internationales dans lesquelles s'est exprimée la communauté de civilisation du temps de paix, devaient être maintenues et conservées.

Une pareille guerre aurait bien été encore assez terrible et intolérable, mais elle n'aurait pas interrompu le développement de rapports moraux entre ces grands individus de l'humanité que sont les peuples et les États.

La guerre à laquelle nous ne voulions pas croire éclata et fut pour nous une source de... déceptions. Elle n'est pas seulement plus sanglante et plus meurtrière qu'aucune des guerres du passé, à

cause des terribles perfectionnements apportés aux armes d'attaque et de défense, mais elle est aussi, sinon plus, cruelle, acharnée, impitoyable que n'importe laquelle d'entre elles. Elle ne tient compte d'aucune des limitations auxquelles on s'astreint en temps de paix et qui forment ce qu'on appelle le droit des gens, elle ne reconnaît pas les égards dus au blessé et au médecin, elle ne fait aucune distinction entre la partie combattante et la partie non combattante de la population, elle viole le droit de propriété. Elle renverse tout ce qu'elle trouve sur son chemin, et cela dans une rage aveugle, comme si après elle il ne devait plus y avoir d'avenir ni de paix entre les hommes. Elle fait éclater tous les liens de communauté qui rattachent encore les uns aux autres les peuples en lutte et menace de laisser après elle des rancunes qui rendront impossible pendant de longues années la reconstitution de ces liens.

Elle a révélé encore ce fait à peine concevable que les peuples civilisés se connaissent et comprennent si peu que les uns se détournent des autres avec haine et horreur. Une des grandes nations civilisées est même devenue tellement haïssable que l'ayant proclamée « barbare », on avait essayé de l'éliminer de la grande communauté civilisée, bien qu'elle ait prouvé ses aptitudes à la civilisation par des contributions de tout premier ordre. Nous voulons bien espérer qu'un historien impartial réussira à montrer que c'est la nation dont la langue est la nôtre et dans les rangs de laquelle luttent ceux qui nous sont chers qui a le moins violé les lois de la morale humaine. Mais, en des jours comme ceux qui nous vivons, qui saurait s'ériger en juge de sa propre cause ?

Les peuples sont représentés à peu près par les États qu'ils forment ; les États, par les gouvernements qui les dirigent. Chaque ressortissant d'une nation peut, avec horreur, constater au cours de cette guerre ce dont il avait déjà une vague intuition en temps de paix, à savoir que si l'État interdit à l'individu le recours à l'injustice, ce n'est pas parce qu'il veut supprimer l'injustice, mais parce qu'il

veut monopoliser ce recours, comme il monopolise le sel et le tabac. L'État en guerre se permet toutes les injustices, toutes les violences, dont la moindre déshonorerait l'individu. Il a recours, à l'égard de l'ennemi, non seulement à la ruse permise, mais aussi au mensonge conscient et voulu, et cela dans une mesure qui dépasse tout ce qui s'était vu dans des guerres antérieures. L'État impose aux citoyens le maximum d'obéissance et de sacrifices, mais les traite en mineurs, en leur cachant la vérité et en soumettant toutes les communications et toutes les expressions d'opinions à une censure qui rend les gens, déjà déprimés intellectuellement, incapables de résister à une situation défavorable ou à une sinistre nouvelle. Il se dégage de tous les traités et de toutes les conventions qui le liaient à d'autres États, avoue sans crainte sa rapacité et sa soif de puissance que l'individu doit approuver et sanctionner par patriotisme.

Qu'on ne vienne pas nous dire que l'État ne peut pas renoncer à avoir recours à l'injustice, car s'il y renonçait, il se mettrait en état d'infériorité. Se conformer aux normes morales, renoncer à l'activité brutale et violente est pour l'individu aussi peu avantageux que pour l'État, et celui-ci se montre rarement disposé à dédommager le citoyen des sacrifices qu'il exige de lui. Il ne faut pas, en outre, s'étonner de constater que le relâchement des rapports moraux entre les grands individus de l'humanité ait eu ses répercussions sur la morale privée, car notre conscience, loin d'être le juge implacable dont parlent les moralistes, est, par ses origines, de l'« *angoisse sociale* », et rien de plus. Là où le blâme de la part de la collectivité vient à manquer, la compression des mauvais instincts cesse, et les hommes se livrent à des actes de cruauté, de perfidie, de trahison et de brutalité, qu'on aurait crus impossibles, à en juger uniquement par leur niveau de culture.

C'est ainsi que le citoyen de l'univers civilisé dont nous avons parlé plus haut se sent tout à coup étranger dans le monde qui l'entoure, en présence de la ruine de sa patrie, de la dévastation de

biens communs, de l'humiliation des citoyens dressés les uns contre les autres.

Sa déception appelle toutefois quelques remarques critiques. À parler strictement, elle n'est pas justifiée, car elle se réduit à la destruction d'une illusion. Les illusions nous rendent le service de nous épargner des sentiments pénibles et de nous permettre d'éprouver à leur place des sentiments de satisfaction. Aussi devons-nous nous attendre à ce qu'elles en viennent un jour à se heurter contre la réalité, et le mieux que nous ayons à faire, c'est d'accepter leur destruction sans plaintes ni récriminations.

Deux faits ont été la cause de notre déception, au cours de cette guerre : le caractère peu moral de la conduite des États envers leurs voisins, alors qu'à l'intérieur chacun d'eux se pose en gardien des normes morales, et la brutalité qui caractérise la conduite des individus et à laquelle on ne se serait pas attendu de la part de ces représentants de la plus haute civilisation humaine.

Commençons par ce dernier fait et essayons d'exprimer en une seule proposition, brève et concise, la conception que nous voulons soumettre à un examen critique. Comment se représente-t-on généralement le processus à la faveur duquel un individu atteint un degré de moralité supérieur ? La première réponse sera celle-ci : l'homme naît noble et bon. Mais c'est une réponse sans valeur, dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Une deuxième réponse admettra qu'on se trouve en présence d'une évolution, laquelle consisterait en ce que, sous l'influence de l'éducation et de l'ambiance civilisée, les mauvais penchants disparaissent peu à peu, pour faire place à de bons. Mais, s'il en est ainsi, comment ne pas s'étonner que, malgré l'influence de l'éducation et de l'ambiance civilisée, les mauvais penchants n'en réussissent pas moins à re-prendre le dessus et à se manifester avec violence ?

Cette dernière réponse comporte une proposition à laquelle il nous est impossible de souscrire. En réalité, les mauvais penchants

ne « disparaissent » pas, ne sont jamais déracinés. Les recherches psychologiques, plus particulièrement l'observation psychanalytique, montrent, au contraire, que la partie la plus intime, la plus profonde de l'homme se compose de penchants de nature élémentaire, ces penchants étant identiques chez tous les hommes et tendant à la satisfaction de certains besoins primitifs. En soi, ces penchants ne sont ni bons ni mauvais. Nous les classons, eux et leurs manifestations, sous ces deux rubriques, d'après les rapports qu'ils affectent avec les besoins et les exigences de la collectivité humaine. Il est admis que tous les penchants réprouvés par la société comme étant mauvais (par exemple, les penchants à l'égoïsme et à la cruauté) font partie de ces penchants primitifs.

Ceux-ci accomplissent une longue évolution, avant d'en venir à se manifester chez l'adulte. Ils subissent des inhibitions, sont orientés vers d'autres buts et d'autres domaines, se fondent les uns avec les autres, changent d'objets, se dirigent en partie contre la personne qui en est le porteur. Certaines formations par lesquelles nous réagissons à tels ou tels autres de ces penchants peuvent facilement faire croire à un changement de nature de ceux-ci, à une transformation de l'égoïsme en altruisme, de la cruauté en pitié. Ce qui favorise cette erreur, c'est le fait que certains de ces penchants se présentent dès le début par couples, en donnant lieu à ce phénomène remarquable, généralement peu connu des profanes, qu'on appelle « ambivalence affective ». Une des manifestations de cette ambivalence, la plus facile à observer et à comprendre, est représentée par la coexistence très fréquente chez la même personne d'un amour intense et d'une haine violente. À cette observation la psychanalyse ajoute que ces deux sentiments opposés se portent en outre fréquemment sur le même objet.

À la lumière de cette brève description, il est facile de définir ce qu'on appelle le caractère d'un homme et de se rendre compte de l'insuffisance de la classification fondée sur les qualificatifs : « bon »

et « méchant ». L'homme est rarement tout à fait bon ou tout à fait mauvais : le plus souvent, il est bon sous certains rapports, méchant sous certains autres ; bon dans certaines conditions extérieures, décidément méchant dans certaines autres. L'expérience nous a révélé ce fait intéressant que la préexistence, à l'âge infantile, de penchants fortement « méchants » constitue dans beaucoup de cas une condition de l'orientation vers le bien, lorsque l'individu a atteint l'âge adulte. Les enfants les plus égoïstes peuvent devenir des citoyens charitables au plus haut degré et capables des plus grands sacrifices ; la plupart des apôtres de la pitié, des philanthropes, des protecteurs d'animaux ont fait preuve, dans l'enfance, de penchants sadiques et se sont distingués par leur cruauté envers les animaux.

La transformation des « mauvais » penchants est l'œuvre de deux facteurs agissant dans la même direction et dont l'un est intérieur, l'autre extérieur. En ce qui concerne le facteur interne, il se manifeste par l'influence qu'exercent sur les mauvais penchants (disons, si l'on préfère, sur les penchants égoïstes) l'érotisme, le besoin d'amour, au sens large du mot, qu'éprouve l'homme. Par l'adjonction d'éléments *érotiques,* les penchants égoïstes se transforment en penchants *sociaux*. On ne tarde pas à constater qu'être aimé est un avantage auquel on peut et doit en sacrifier beaucoup d'autres. Quant au facteur externe, il consiste dans la pression exercée par l'éducation qui se fait le porte-parole des exigences de l'ambiance civilisée et dont l'influence est ensuite remplacée par l'action directe de cette ambiance même. La civilisation n'a pu naître et se développer que grâce à la renonciation à la satisfaction de certains besoins, et elle exige que tous ceux qui, dans la suite des générations, veulent profiter des avantages que comporte la vie civilisée, renoncent à leur tour à la satisfaction de certains instincts. Une transformation incessante de la pression extérieure en pression intérieure a lieu au cours de la vie individuelle. Grâce à l'influence continue du milieu civilisé, des

penchants égoïstes de plus en plus nombreux se transforment en penchants sociaux, par suite de l'adjonction d'éléments érotiques. Nous pouvons enfin admettre que toute pression interne dont l'action se manifeste au cours de l'évolution humaine n'a été primitivement, c'est-à-dire au début de l'*histoire humaine*, qu'une pression externe. Les hommes qui naissent de nos jours apportent avec eux au monde une certaine disposition à transformer les penchants égoïstes en penchants sociaux, disposition faisant partie de l'organisation qu'ils ont héritée et qui opère cette transformation en réponse à des impulsions souvent très légères. Mais d'autres penchants subissent la transformation, non plus en vertu d'une disposition héréditaire, mais sous la pression de facteurs extérieurs. C'est ainsi que tout individu subit non seulement l'influence de son ambiance civilisée actuelle, mais aussi celle des milieux dans lesquels avaient vécu ses ancêtres.

En désignant sous le nom d'*aptitude à la vie civilisée* la faculté que possède l'homme de transformer ses penchants égoïstes sous l'influence de facteurs érotiques, nous pouvons dire que cette aptitude se compose de deux parties, dont l'une est innée, tandis que l'autre a été acquise au cours de la vie ; et que les rapports existant entre ces deux parties, ainsi qu'entre chacune d'elles et les penchants qui n'ont pas subi la transformation érotico-sociale, sont très variables.

Nous avons une tendance à attribuer une valeur exagérée à ce qu'il y a d'inné dans le penchant à la vie civilisée et, d'une façon générale, à surestimer ce penchant, qu'il s'agisse de ses éléments innés ou acquis, par rapport à ce qui, de notre vie instinctive, est demeuré primitif. Autrement dit, nous avons une tendance à juger l'homme « meilleur » qu'il n'est en réalité. Il existe cependant encore une autre cause qui trouble notre jugement et nous pousse à conclure dans un sens trop favorable.

Les impulsions instinctives des autres hommes échappent naturellement à notre perception. Nous les inférons d'après leurs actes et leur manière de se comporter que nous rattachons à des mobiles ayant leur *source* dans la vie instinctive. Mais dans un grand nombre de cas la conclusion ainsi obtenue est erronée. Les mêmes actions, « bonnes » lorsqu'on les envisage sous l'angle de la vie civilisée, peuvent, dans certains cas, être dictées par des motifs « nobles », dans d'autres non. Les théoriciens de la morale n'appellent « bonnes » que les actions qui sont l'expression de bons penchants, et refusent ce qualificatif aux actions qui ne remplissent pas cette condition. Mais la société, qui ne se laisse guider que par des considérations pratiques, ne se soucie nullement de cette distinction ; elle se contente de constater que l'homme conforme sa conduite et ses actes aux exigences de la vie civilisée, sans se préoccuper de leurs mobiles.

Nous avons dit que la *pression extérieure* que l'éducation et l'ambiance exercent sur l'homme a pour effet de contribuer à l'orientation de la vie instinctive vers le bien, de favoriser le passage de l'égoïsme à l'altruisme. Mais il s'agit là d'un effet qui ne se produit ni nécessairement ni dans tous les cas. L'éducation et l'ambiance ne se contentent pas, et n'ont pas toujours l'occasion, de distribuer des primes à l'amour ; elles sont obligées de recourir à d'autres moyens d'encouragement : à la récompense et au châtiment. Aussi arrive-t-il souvent que ceux sur lesquels s'exerce leur influence se comportent d'une façon socialement bonne et louable, sans que leur vie instinctive se soit affinée, sans que leurs penchants égoïstes aient subi une véritable transformation en penchants sociaux. En gros, le résultat sera le même ; et c'est seulement dans certaines circonstances particulières qu'il apparaît que tel individu agit toujours bien, parce qu'il y est vraiment poussé par ses instincts, tandis que tel autre ne se comporte d'une manière socialement bonne qu'aussi longtemps et pour autant que cela s'accorde avec ses

fins égoïstes. Mais une connaissance superficielle de l'individu ne nous fournit aucun moyen de distinguer entre ces deux cas, et notre optimisme nous poussera toujours à exagérer le nombre de ceux dont les penchants ont subi une transformation sociale.

Nos sociétés civilisées, qui exigent une bonne conduite, sans se soucier des penchants qui sont à leur base, a ainsi habitué un grand nombre d'hommes à obéir, à se conformer aux conditions de la vie civilisée, sans que leur nature participe à cette obéissance. Encouragées par ce succès, elles ont poussé les exigences morales aussi loin que possible, ce qui a eu pour effet de creuser un fossé encore plus profond entre la conduite imposée aux individus et leurs dispositions instinctives. Celles-ci subissaient une répression de plus en plus grande, et la tension qui en résultait se manifestait par des phénomènes de réaction et de compensation des plus bizarres. Dans le domaine de la sexualité, où la répression est le moins facile à obtenir, nous assistons aux phénomènes de réaction présentés par les malades névrotiques. Dans les autres domaines, la pression exercée par la vie civilisée, sans se manifester par des phénomènes pathologiques proprement dits, aboutit à des déformations du caractère, les instincts inhibés étant toujours prêts à profiter de la moindre occasion pour s'assurer une satisfaction. Celui qui est ainsi obligé de réagir constamment en se conformant à des règles et prescriptions, sans attache aucune avec ses penchants intimes, celui-là vît, psychologiquement parlant, au-dessus de ses moyens et peut, si on se place au point de vue objectif, être considéré comme un hypocrite, alors même qu'il n'a aucune conscience de cette hypocrisie. Il est incontestable que notre civilisation actuelle favorise dans une mesure extraordinaire ce genre d'hypocrisie. On peut dire, sans exagération, qu'elle repose sur cette hypocrisie et qu'elle subirait de profonds changements, si les hommes s'avisaient de commencer à vivre selon la vérité psychologique. Il existe donc infiniment plus d'hommes qui acceptent la civilisation en hypocrites

que d'hommes vraiment et réellement civilisés, et il est même permis de se demander si un certain degré d'hypocrisie n'est pas nécessaire au maintien et à la conservation de la civilisation étant donné le petit nombre d'hommes chez lesquels le penchant à la vie civilisée est devenu une propriété organique. D'autre part, le maintien de la civilisation, même sur une base aussi fragile, offre la possibilité d'obtenir dans chaque nouvelle génération une nouvelle transformation des penchants, condition d'une civilisation meilleure.

Les considérations qui précèdent nous apportent déjà une première consolation, en nous montrant que la tristesse et la douloureuse déception que nous avons éprouvées à la vue des actes, si peu conformes à notre idée de la vie civilisée, dont se sont rendus coupables nos concitoyens du monde, n'étaient pas justifiées. En réalité, nos concitoyens du monde ne sont pas tombés aussi bas que nous l'avions cru, pour la simple raison qu'ils n'étaient pas à un niveau aussi élevé que nous nous l'étions imaginé. Ayant laissé tomber, les uns à l'égard des autres, les restrictions morales, les grands individus humains, peuples et États, ont cru pouvoir se soustraire momentanément aux obligations découlant de la vie civilisée et donner libre cours à leurs penchants refoulés, avides de satisfaction. Il est à supposer que la moralité relative, en vigueur dans les limites de chaque État et au sein de chaque peuple, n'en a pas souffert outre mesure.

Mais nous pouvons nous faire une idée encore plus profonde du changement que la guerre a produit dans la manière d'être et d'agir de nos anciens compatriotes du monde, et ce nous sera un avertissement de plus de nous garder d'être injustes envers eux. Les évolutions psychiques présentent une particularité qu'on ne retrouve dans aucun autre processus d'évolution ou de développement. Lorsqu'un village se transforme en ville ou que l'enfant devient homme, le village et l'enfant sont totalement absorbés, jusqu'à disparaître, dans la ville et dans l'homme. C'est seulement par un

effort de mémoire qu'on peut retrouver des traits anciens dans la formation nouvelle ; en réalité, les matériaux anciens et les formes anciennes ont disparu, pour faire place à des matériaux nouveaux et à des formes nouvelles. Il en est tout autrement de l'évolution psychique. Il y a là une situation à nulle autre pareille et qu'on ne peut décrire autrement qu'en disant que toute phase de développement antécédente subsiste et se conserve à côté de celle à laquelle elle a donné naissance. La succession comporte en même temps une coexistence, bien que les matériaux ayant servi à toute la suite des modifications soient les mêmes. L'état psychique antécédent peut rester pendant des années sans se manifester extérieurement ; mais, nous le répétons, il n'en subsiste pas moins, tant et si bien qu'il est susceptible, à un moment donné, de devenir la forme d'expression des forces psychiques, voire la forme unique, comme si toutes les phases ultérieures n'existaient pas, avaient disparu. Cette plasticité extraordinaire des possibilités d'évolution psychique ne peut cependant pas se manifester dans toutes les directions ; on peut la désigner comme représentant une aptitude extraordinaire à la répression, car il arrive souvent qu'une phase d'évolution ultérieure et supérieure, une fois délaissée, ne peut plus être rejointe. Les états primitifs, au contraire, restent toujours susceptibles de reproduction et d'évocation ; ce qu'il y a de primitif dans notre vie psychique est, au sens littéral du mot, impérissable.

Les maladies dites psychiques sont de nature à faire croire au profane qu'elles résultent d'une destruction de la vie mentale et psychique. En réalité, la destruction ne porte que sur des acquisitions et des phases d'évolution tardives. L'essence de la maladie psychique consiste dans un retour à des états antérieurs de la vie affective et fonctionnelle. Nous avons un excellent exemple de la plasticité de la vie psychique dans l'état de sommeil que nous cherchons à réaliser chaque nuit. Depuis que nous sommes à même d'interpréter les rêves, même les plus extravagants et les plus

embrouillés, nous savons que toutes les fois qu'un homme s'endort, il se débarrasse comme d'un vêtement de toute sa moralité si péniblement acquise, pour la retrouver le lendemain, au réveil. Ce déshabillage moral est naturellement sans danger, l'état de sommeil, qui nous paralyse, nous condamne à l'inactivité. Seul le rêve est susceptible de nous renseigner sur la régression de notre vie affective vers l'une des phases d'évolution antérieures. C'est ainsi, par exemple, qu'il convient de noter le fait que nos rêves sont dominés par des mobiles purement égoïstes. Un Anglais de mes amis s'étant fait le défenseur de ce principe devant une assemblée savante en Amérique, une dame faisant partie de l'assistance formula cette remarque que ce qu'il disait pouvait être vrai en Autriche, mais qu'en ce qui la concernait, elle tenait à assurer que ses amis et elle éprouvaient bien des sentiments altruistes, même dans leurs rêves. Mon ami, bien que lui-même de race anglaise, se vit obligé, en invoquant les résultats qu'il avait obtenus par l'analyse de rêves, de répondre à la dame que dans les rêves les nobles dames américaines ne le cédaient en rien, au point de vue de l'égoïsme, aux dames autrichiennes.

C'est ainsi que la transformation des penchants, sur laquelle repose notre aptitude à la vie civilisée, peut, sous l'influence des événements de la vie, être frappée de régression, passagère ou durable. Il est incontestable que les influences ayant leur source dans la guerre font partie des forces capables de provoquer une pareille régression, ce qui fait que nous n'avons pas le droit de refuser l'aptitude à la vie civilisée à tous ceux qui se comportent contrairement aux principes sur lesquels repose cette vie et que nous devons attendre, jusqu'à ce que des temps meilleurs et plus calmes ramènent de nouveau à la surface leurs sentiments nobles et élevés.

Mais nous avons constaté chez nos concitoyens du monde un autre symptôme qui ne nous a peut-être pas moins surpris et effrayés que la baisse, si douloureuse pour nous, de leur niveau moral. Je fais

allusion à leur manque d'intelligence, à leur stupide obstination, à leur inaccessibilité aux arguments les plus convaincants, à la crédulité enfantine avec laquelle ils acceptent les affirmations les plus discutables. Il en résulte un tableau profondément triste, et je tiens à proclamer hautement que je ne suis pas aveuglé par le parti-pris, au point de n'apercevoir ces défauts intellectuels que dans un seul des camps adverses. Or, ce phénomène s'explique encore plus facilement que celui dont nous nous sommes occupés plus haut et est moins fait pour nous troubler et inquiéter. Les philosophes et les connaisseurs d'hommes nous ont dit depuis longtemps que nous avions tort de considérer notre intelligence comme une force indépendante et de ne pas tenir compte de sa subordination à la vie affective. Notre intellect ne peut travailler efficacement que pour autant qu'il est soustrait à des influences affectives trop intenses ; dans le cas contraire, il se comporte tout simplement comme un instrument au service d'une volonté, et il produit le résultat que celle-ci lui inculque. Les arguments logiques ne peuvent donc rien contre les intérêts affectifs, et c'est pourquoi la lutte à coup de raisons est si stérile dans le monde des intérêts. L'expérience psychanalytique ne fait que confirmer cette vérité. Elle a journellement l'occasion de constater que les hommes les plus intelligents perdent subitement toute faculté de comprendre et se comportent comme des imbéciles, dès que les idées qu'on leur présente se heurtent chez eux à une résistance affective, mais que leur intelligence et leur faculté de comprendre se réveillent, lorsque cette résistance est vaincue. L'aveuglement logique dans lequel cette guerre a plongé précisément les meilleurs de nos concitoyens n'est donc qu'un phénomène secondaire, la conséquence d'une excitation affective et, il faut l'espérer, disparaîtra avec les causes qui l'ont provoqué.

Après avoir ainsi réappris à comprendre nos concitoyens qui nous étaient devenus si étrangers, nous supporterons beaucoup plus

facilement la déception que nous ont causée les peuples, ces grands individus de l'humanité, à l'égard desquels nous devons d'ailleurs modérer nos exigences. Il est possible que les peuples, reproduisant l'évolution des individus, se trouvent encore aujourd'hui à des phases d'organisation très primitives, à une étape très peu avancée du chemin qui conduit à la formation d'unités supérieures. C'est pourquoi on ne constaterait pas encore chez eux les effets moralisateurs de la pression extérieure qui se manifestent avec tant de force chez l'individu. Nous avons pu espérer que la grande communauté d'intérêts créée par les facilités de communication, par les relations de plus en plus suivies et fréquentes et par l'échange continu de produits marquerait le commencement d'une pareille pression moralisatrice ; mais il semble que, pour le moment, les peuples obéissent plus à la voix de leurs passions qu'à celle de leurs intérêts. Ils ne mettent en avant les intérêts que pour rationaliser leurs passions, pour pouvoir justifier la satisfaction qu'ils cherchent à leur accorder. Pourquoi les individus ethniques se méprisent-ils en général les uns les autres, se haïssent-ils, s'exècrent-ils ? C'est là un mystère dont le sens m'échappe. On dirait qu'il suffit qu'un grand nombre, que des millions d'hommes se trouvent réunis, pour que toutes les acquisitions morales des individus qui les composent s'évanouissent aussitôt et qu'il ne reste à leur place que les attitudes psychiques les plus primitives, les plus anciennes, les plus brutales. Résultat profondément regrettable et qui s'atténuera peut-être à mesure que l'évolution poursuivra sa marche en avant. Nous croyons cependant qu'un peu plus de franchise et de sincérité dans les relations des hommes entre eux et dans les rapports entre les hommes et ceux qui les gouvernent serait de nature à frayer la voie à cette évolution.

2. Notre attitude à l’égard de la mort

Le fait que nous nous sentons aujourd'hui si étrangers dans un monde qui jadis nous paraissait si beau et si familier tient à une autre cause encore, que je vois dans le trouble que cette guerre a apporté dans notre attitude, jadis si ferme et si solidement établie, à l'égard de la mort.

Cette attitude n'était rien moins que franche et sincère. À nous entendre, on pouvait croire que nous étions naturellement convaincus que la mort était le couronnement nécessaire de toute vie, que chacun de nous avait à l'égard de la nature une dette dont il ne pouvait s'acquitter que par la mort, que nous devions être prêts à payer cette dette, que la mort était un phénomène naturel, irrésistible et inévitable. Mais en réalité, nous avions l'habitude de nous comporter comme s'il en était autrement. Nous tendions de toutes nos forces à écarter la mort, à l'éliminer de notre vie. Nous avons essayé de jeter sur elle le voile du silence et nous avons même imaginé un proverbe : « il pense à cela comme à la mort » (c'est-à-dire qu'il n'y pense pas du tout), bien entendu comme à sa propre mort à laquelle on pense encore moins qu'à celle d'autrui). Le fait est qu'il nous est absolument impossible de nous représenter notre propre mort, et toutes les fois que nous l'essayons, nous nous apercevons que nous y assistons en spectateurs. C'est pourquoi l'école psychanalytique a pu déclarer qu'au fond personne ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même, dans son inconscient chacun est persuadé de sa propre immortalité.

Pour ce qui est de la mort d'autrui, l'homme civilisé évite soigneusement de parler de cette éventualité en présence de la personne dont la mort paraît imminente ou proche. Seuls les enfants ne connaissent pas cette discrétion. Ils s'adressent sans ménagements des menaces impliquant des chances de mort et trouvent encore le moyen d'escompter la mort d'une personne aimée, en lui disant, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du

monde : « Chère maman, quand tu seras morte, je ferai ceci ou cela. » L'homme civilisé adulte, à son tour, ne pensera pas volontiers à la perspective de la mort d'un de ses proches : ce serait faire preuve d'insensibilité ou de méchanceté, sauf lorsque, comme médecin, avocat, etc., on est amené à y penser en vertu de préoccupations professionnelles. Il se permettra encore moins de penser à la mort d'autrui dans les cas où cette mort doit lui apporter un surcroît de fortune ou de liberté ou une amélioration de sa situation. Certes, ces scrupules ne peuvent rien contre la mort, sont impuissants à l'empêcher, et toutes les fois que l'événement se produit, nous sommes profondément ébranlés et comme déçus dans notre attente. Nous insistons toujours sur le caractère occasionnel de la mort : accident, maladie, infection, profonde vieillesse, révélant ainsi nettement notre tendance à dépouiller la mort de tout caractère de nécessité, à en faire un événement purement accidentel. L'accumulation de cas de mort nous effraye. À l'égard du mort lui-même nous nous comportons d'une façon très singulière : nous nous abstenons de toute critique à son endroit, nous lui pardonnons ses injustices, nous ordonnons : *de mortuis nil nisi bene,* et nous trouvons naturel que, dans l'oraison funèbre qu'on prononce sur sa tombe et dans l'inscription qu'on fait graver sur son monument funéraire, on ne fasse ressortir que ses qualités. Le respect du mort, respect dont celui-ci n'a cependant plus nul besoin, nous apparaît comme supérieur à la vérité, et à beaucoup d'entre nous comme supérieur même à la considération que nous devons aux vivants.

À cette attitude conventionnelle que la civilisation nous impose à l'égard de la mort, fait pendant l'état de consternation, d'effondrement complet dans lequel nous plonge la mort d'une personne proche : père ou mère, époux ou épouse, frère ou sœur, enfant ou ami cher. Il nous semble qu'avec elle nous enterrons nos espérances, nos ambitions, nos joies, nous refusons toute consolation et déclarons qu'il s'agit d'une mort irremplaçable. Nous nous com-

portons alors comme un de ces Asras[2] qui *suivent dans la mort ceux qu'ils ont aimés dans la vie.*

Cette attitude à l'égard de la mort réagit cependant fortement sur notre vie. La vie s'appauvrit, elle perd en intérêt, dès l'instant où nous ne pouvons pas risquer ce qui en forme le suprême enjeu, c'est-à-dire la vie elle-même. Elle devient aussi vide, aussi creuse qu'un flirt dont on sait d'avance qu'il n'aboutira à rien, à la différence d'un amour réel, alors que les deux partenaires sont tenus de toujours penser aux sérieuses conséquences du jeu dans lequel ils se trouvent engagés. Nos attaches affectives, l'insupportable intensité de notre chagrin nous détournent de la recherche de dangers pour nous-mêmes et pour nos proches. Nous reculons devant de nombreuses entreprises, dangereuses, mais indispensables, telles qu'essais d'aviation, expéditions dans des pays lointains, expériences sur des substances explosives, etc. Et ce qui nous retient, c'est la question que nous nous posons dans chacune de ces occasions : qui remplacera, en cas de malheur, le fils à la mère, l'époux à l'épouse, le père aux enfants ? La tendance à éliminer la mort du registre de la vie nous a encore imposé beaucoup d'autres renoncements et éliminations. Et, cependant, la devise hanséatique proclamait : *Navigare necesse est, vivere non necesse !* Naviguer est une nécessité ; vivre n'est pas une nécessité.

Et nous sommes amenés tout naturellement à chercher dans le monde de la fiction, dans la littérature, au théâtre ce que nous sommes obligés de nous refuser dans la vie réelle. Nous y trouvons encore des hommes qui savent mourir et s'entendent à faire mourir les autres. Là seulement se trouve remplie la condition à la faveur de laquelle nous pourrions nous réconcilier avec la mort. Cette réconciliation, en effet, ne serait possible que si nous réussissions à nous pénétrer de la conviction que, quelles que soient les vicissitudes de la vie, nous continuerons toujours à vivre, mais d'une

2 Allusion au poème d'H. Heine : « Der Asra » (in *Romanzero*). Les Benou-Azra étaient une tribu arable célèbre en amour.

vie qui sera à l'abri de toute atteinte. Il est, en effet, trop triste de savoir que la vie ressemble à un jeu d'échecs où une seule fausse démarche peut nous obliger à renoncer à la partie, avec cette aggravation que, dans la vie, nous ne pouvons même pas compter sur une partie de revanche. Mais dans le domaine de la fiction nous trouvons cette multiplicité de vie dont nous avons besoin. Nous nous identifions avec un héros dans sa mort, et cependant nous lui survivons, tout prêts à mourir aussi inoffensivement une autre fois, avec un autre héros.

Il est évident que cette attitude conventionnelle à l'égard de la mort est incompatible avec la guerre. Il n'est plus possible de nier la mort ; on est obligé d'y croire. Les hommes meurent réellement, non plus un à un, mais par masse, par dizaines de mille le même jour. Et il ne s'agit plus de morts accidentelles cette fois. Sans doute, c'est un effet du hasard lorsque tel obus vient frapper celui-ci plutôt qu'un autre ; mais cet autre pourra être frappé par l'obus suivant. L'accumulation de cas de mort devient incompatible avec la notion du hasard. Et la vie est redevenue intéressante, elle a retrouvé tout son contenu.

Il convient de distinguer ici deux groupes : le groupe de ceux qui risquent leur vie dans les batailles, et le groupe de ceux qui, restés à l'arrière, s'attendent à apprendre qu'un être qui leur est cher est mort d'une blessure, d'une maladie ou d'une infection. Il serait sans toute très intéressant d'étudier les changements qui se produisent dans la psychologie des combattants, mais là-dessus je suis trop peu renseigné. Aussi devons-nous limiter nos recherches au second groupe, dont nous faisons partie nous-mêmes. J'ai déjà dit que si nous souffrons d'une perturbation et d'une diminution de notre puissance fonctionnelle, cela tient essentiellement, à mon avis, au fait que nous ne pouvons plus conserver notre ancienne attitude à l'égard de la mort et que nous n'en avons pas encore trouvé de nouvelle. Nous obtiendrons peut-être des résultats intéressants en

étendant nos recherches à deux autres manières de se comporter à l'égard de la mort : à celle que nous pouvons attribuer à l'homme primitif, à l'homme des âges préhistoriques, et à celle qui s'est conservée encore en chacun de nous, mais qui, invisible à notre conscience, se cache dans les couches profondes de notre vie psychique.

En ce qui concerne la manière dont l'homme des âges préhistoriques se comportait à l'égard de la mort, nous ne la connaissons naturellement que par inférences et déductions, mais je pense que ces procédés nous ont donné des résultats auxquels on peut se fier suffisamment.

L'attitude de l'homme primitif à l'égard de la mort est assez remarquable, parce que nettement contradictoire. D'une part, il prenait la mort au sérieux, la considérait comme mettant fin à la vie et s'en servait en conséquence ; d'autre part il niait la mort, lui refusait toute signification et toute efficacité. Ce qui explique en partie cette contradiction, c'est le fait que sa manière d'envisager la mort d'autrui, de l'étranger, de l'ennemi différait radicalement de celle dont il envisageait la perspective de sa propre mort. La mort d'autrui lui paraissait sérieuse, il voyait en elle le moyen d'anéantir celui qu'il haïssait, et l'homme primitif n'éprouvait pas le moindre scrupule ni la moindre hésitation à causer la mort. Il était certainement un être très passionné, plus cruel et plus méchant que les autres animaux. Il tuait volontiers et le plus naturellement du monde. Nous n'avons aucune raison de lui attribuer l'instinct qui empêche tant d'autres animaux de tuer et de dévorer des individus de leur espèce.

Aussi l'histoire primitive de l'humanité est-elle remplie de meurtres. Ce que nos enfants apprennent encore de nos jours dans les écoles, sous le nom d'histoire universelle, n'est pas autre chose qu'une succession de meurtres collectifs, de meurtres de peuple à peuple, Le vague et obscur sentiment de culpabilité que l'humanité

éprouve depuis les temps les plus primitifs et qui s'est cristallisé dans certaines religions sous la forme d'un dogme bien connu, celui de la faute primitive, du péché originel, n'est probablement que l'expression d'une *faute sanglante* dont se serait rendue coupable l'humanité préhistorique. Dans mon livre *Totem et Tabou*, j'avais essayé, en utilisant les données de W. Robertson Smith, Atkinson et Ch. Darwin, de me faire une idée de la nature de cette faute ancienne et je pense que la doctrine chrétienne actuelle contient encore des allusions qui permettent de conclure à son existence. Puisque le fils de Dieu a été obligé de sacrifier sa vie pour sauver l'humanité du péché originel, on doit conclure, d'après la règle du talion, de l'expiation de l'égal par l'égal, que ce péché ne pouvait consister que dans un meurtre. Seul un péché comme celui-là pouvait exiger, à titre d'expiation, le sacrifice d'une vie. Et puisque le péché originel était une faute commise contre Dieu le Père, le crime le plus ancien de l'humanité ne pouvait être qu'un parricide, le meurtre du père primitif de la horde humaine primitive, dont l'image conservée par le souvenir a été érigée plus tard en une divinité [3].

Certes, l'homme primitif pouvait se représenter aussi difficilement que nous-mêmes sa propre mort, et elle lui paraissait aussi irréelle que nous trouvons irréelle la nôtre. Mais il y avait un cas où ses deux certitudes opposées à l'égard de la mort devaient se rencontrer et entrer en conflit, cas très significatif et très riche en conséquences. C'était lorsqu'il voyait mourir un de ses proches, sa femme, son enfant, son ami qu'il aimait certainement comme nous aimons nous-mêmes nos proches, car l'amour ne doit guère être moins ancien que le penchant au meurtre. Dans sa douleur, il devait se dire alors que la mort n'épargne personne, qu'il mourra lui-même comme meurent les autres, et tout son être se révoltait contre cette constatation : chacun de ces êtres chers n'était-il pas une partie de son propre moi qu'il aimait tant ? Mais, d'autre part, la mort d'un

3 Voir le dernier chapitre de *Totem et Tabou :* « Le retour infantile du totémisme ».

être cher lui paraissait naturelle, car si cet être faisait partie de son moi, il lui était, par certains côtés, étranger. La loi de l'ambivalence, qui régit encore aujourd'hui notre attitude à l'égard des personnes que nous aimons le plus, devait exercer une action moins limitée aux époques primitives. C'est ainsi que ces chers morts avaient été en même temps des étrangers et des ennemis à l'égard desquels il nourrissait également des sentiments hostiles [4].

Les philosophes prétendent que l'énigme intellectuelle que représentait pour l'homme primitif l'aspect de la mort s'est imposée à sa réflexion et doit être considérée comme le point de départ de toute spéculation. Il me semble que, sur ce point, les philosophes pensent trop... en philosophes et ne tiennent pas suffisamment compte de l'action de mobiles primitifs. Je crois donc devoir diminuer la portée de cette proposition et corriger celle-ci en disant que l'homme primitif triomphe auprès du cadavre de l'ennemi qu'il vient de tuer, sans avoir à se creuser la tête à propos des énigmes de la vie et de la mort. Ce qui poussa l'homme primitif à réfléchir, ce ne fut ni l'énigme intellectuelle ni la mort en général, mais ce fut le conflit affectif qui, pour la première fois, s'éleva dans son âme à la vue d'une personne aimée et, cependant, étrangère et haïe. C'est de ce conflit affectif qu'est née la psychologie. L'homme ne pouvait plus ne pas songer à la mort que la douleur causée par la disparition d'un être cher lui avait fait toucher du doigt ; mais, en même temps, il ne voulait pas en admettre la réalité, car il ne pouvait se représenter lui-même à la place du mort. Il se vit ainsi obligé d'adopter un compromis : tout en admettant qu'il puisse mourir à son tour, il se refusa à voir dans cette éventualité l'équivalent de sa disparition totale, alors qu'il trouvait tout naturel qu'il en fût ainsi de l'ennemi. C'est devant le cadavre de la personne aimée qu'il imagina les esprits et, comme il se sentait coupable d'un sentiment de satisfaction qui venait se mêler à son deuil, ces premiers esprits ne tardèrent pas à se transformer en démons méchants dont il fallait se

4 Voir Tabou et Ambivalence, chap. II de *Totem et Tabou).*

méfier. Les changements qui suivent la mort lui suggèrent l'idée d'une décomposition de l'individu en un corps et en une (primitivement en plusieurs) âme. Le souvenir persistant du mort devint la base de la croyance à d'autres formes d'existence, lui suggéra l'idée d'une persistance de la vie après la mort apparente.

Ces existences ultérieures n'étaient au début que des prolongements de celle à laquelle la mort avait mis un terme : existences à l'état d'ombres, vides de tout contenu, auxquelles on n'attachait, jusqu'à une époque assez tardive, qu'une valeur insignifiante. Elles portent encore le caractère de misérables expédients. Rappelons-nous la réponse que fait l'âme d'Achille à Ulysse :

« Vivant, nous, Akhileus, nous t'honorions comme un Dieu, et, maintenant, tu commandes à tous les morts. Tel que te voilà, et bien que mort, ne te plains pas, Akhileus. -

Je parlai ainsi, et il me répondit : Ne me parle pas de la mort, illustre Odysseus ! J'aimerais mieux être un laboureur, et servir, pour un salaire, un homme pauvre, que de commander à tous les morts qui ne sont plus » *(Odyssée, XI,* v. 484-491, traduction Leconte de Lisle.)

Et souvenons-nous encore de cette parodie puissante et amère de Heine :

« Der kleinste lebendige Philister

Zu Stuckert am Neckar

Viel glücklicher ist er

Als ich, der Pelide der tote Held,

Der Schattenfürst ln der Unterwelt » [5]

5 « Le plus petit philistin vivant
de Stuckert sur le Neckar
est beaucoup plus heureux
que moi, le Pélide, le héros mort,
le prince des ombres dans le monde souterrain. »

C'est seulement plus tard que les religions en sont venues à proclamer cette existence qui suit la mort comme étant plus précieuse, plus complète, et à ne voir dans la vie à laquelle la mort met un terme qu'une préparation à cette existence meilleure. De là à prolonger la vie dans le passé, il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut vite franchi : on attribua à l'homme un grand nombre d'existences antérieures à sa vie actuelle, on inventa la métempsycose et les réincarnations multiples, et tout cela dans le but de dépouiller la mort de toute valeur, de lui refuser le rôle d'un facteur opposé à la vie, destructeur de la vie. On le voit : la négation de la mort, dont nous avons parlé plus haut comme de l'une des conventions de la vie sociale, remonte à une antiquité très lointaine.

Devant le cadavre de la personne aimée prirent naissance non seulement la doctrine des âmes, la croyance à l'immortalité, mais aussi, avec le sentiment de culpabilité humaine, qui ne tarda pas à pousser une puissante racine, les premiers commandements moraux. Le premier et le plus important commandement qui ait jailli de la conscience à peine éveillée était : *Tu ne tueras point.* Il exprimait une réaction contre le sentiment de satisfaction haineuse qu'à côté de la tristesse on éprouvait devant le cadavre de la personne aimée et s'est étendu peu à peu aux étrangers indifférents et même aux ennemis détestés.

À l'heure où nous sommes, les hommes restent sourds à ce commandement. Lorsque la lutte sauvage qui caractérise cette guerre aura pris fin, à l'avantage de l'une ou de l'autre partie, le combattant victorieux retournera joyeux dans son foyer, auprès de sa femme et de ses enfants, sans être le moins du monde troublé par le souvenir de tout ce qu'il a fait, de tous les ennemis qu'il a tués soit dans des luttes corps à corps, soit avec des armes agissant à distance. Il est à noter que les peuples sauvages qui survivent encore de nos jours et qui sont certainement plus proches de l'homme primitif se comportent sur ce point (ou, plutôt, se sont comportés

tant qu'ils n'ont pas subi l'influence de notre civilisation) autrement. Le sauvage, qu'il s'agisse de l'Australien, du Boschiman ou d'un indigène de la Terre de Feu, n'est nullement un meurtrier impénitent ; lorsqu'il revient de la guerre en vainqueur, il n'a pas le droit d'entrer dans son village et de toucher à sa femme, tant qu'il n'a pas expié par des pénitences souvent fastidieuses et pénibles les meurtres qu'il a commis à la guerre. Il va sans dire que cette interdiction a sa source dans une superstition, le sauvage craignant la vengeance des esprits de ceux qu'il a tués. Mais ces esprits des ennemis tués ne sont autre chose que l'expression de sa mauvaise conscience, du remords qu'il éprouve à la suite des crimes commis. Il y a au fond de cette superstition une certaine finesse morale qui nous manque à nous autres civilisés [6].

Des âmes pieuses qui cherchent à se persuader que nous sommes étrangers à tout ce qui est mauvais et vulgaire ne manqueront pas de tirer de cette interdiction si ancienne et si formelle du meurtre des conclusions favorables quant à la force de nos penchants moraux innés. Malheureusement, cet argument peut servir à prouver, dans une mesure peut-être encore plus grande, le contraire. Une interdiction aussi impérieuse et formelle ne peut s'adresser qu'à une impulsion particulièrement forte. On n'a pas à interdire ce à quoi aucune âme humaine n'aspire [7]. C'est précisément la manière dont est formulée la prohibition : « Tu ne tueras point », qui est de nature à nous donner la certitude que nous descendons d'une série infiniment longue de générations de meurtriers qui, comme nous mêmes peut-être, avaient la passion du meurtre dans le sang. Les tendances morales de l'humanité, dont il serait oiseux de contester la force et l'importance, constituent une acquisition de l'histoire humaine et forment, à un degré malheureusement très variable, le patrimoine héréditaire des hommes d'aujourd'hui.

6 Voir *Totem et Tabou.*

7 Voir la brillante démonstration de Frazer *(Totem et Tabou).*

Laissons maintenant l'homme primitif et interrogeons l'inconscient de notre propre vie psychique. Cela n'est possible qu'à l'aide des méthodes de recherche psychanalytiques, les seules qui permettent de descendre à cette profondeur. Comment l'inconscient se comporte-t-il à l'égard du problème de la mort ? Exactement comme l'homme primitif. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, l'homme primitif survit tel quel dans notre inconscient. Comme l'homme primitif, notre inconscient ne croit pas à la possibilité de sa mort et se considère comme immortel. Ce que nous appelons notre « inconscient », c'est-à-dire les couches les plus profondes de notre âme, celles qui se composent d'instincts, ne connaît, en général, rien de négatif, ignore la négation (les contraires s'y concilient et s'y fondent) et, par conséquent, la mort à laquelle nous ne pouvons attribuer qu'un contenu négatif. La croyance à la mort ne trouve donc aucun point d'appui dans nos instincts, et c'est peut-être là qu'il faut chercher l'explication de ce qui constitue le mystère de l'héroïsme. L'explication rationnelle de l'héroïsme prétend qu'il y a des biens abstraits et universels plus précieux que la vie. Mais, à mon avis, l'héroïsme, qui est le plus souvent instinctif et impulsif, ignore cette motivation et affronte le danger sans penser à ce qui peut en résulter[8]. Ou bien cette motivation ne sert qu'à écarter les doutes et les hésitations susceptibles de s'opposer à la réaction héroïque de l'inconscient. L'angoisse de la mort, au contraire, dont nous subissons l'empire plus souvent que nous ne le croyons, est quelque chose de secondaire et résulte le plus souvent du sentiment de culpabilité.

D'autre part, nous trouvons toute naturelle la mort d'étrangers et d'ennemis que nous infligeons aussi volontiers et avec aussi peu de scrupules que le fait l'homme primitif. Sur ce point cependant il y

8 Dans l'édition de 1981, la fin de cette phrase est légèrement différente : « […] qui ignore une telle motivation et tout simplement brave les dangers avec l'assurance de Hans le casseur de pierre d'Anzengruber : *Y peut rien t'arriver.* »

a, entre l'homme primitif et nous, une différence qui, dans la réalité, apparaît comme décisive. Notre inconscient se contente de penser à la mort et de la souhaiter, sans la réaliser. Mais on aurait tort de sous-estimer cette réalité psy*chique* par rapport à la réalité de *fait*. Cette réalité est déjà assez grave et grosse de conséquences. Dans nos désirs inconscients, nous supprimons journellement, et à toute heure du jour, tous ceux qui se trouvent sur notre chemin, qui nous ont offensés ou lésés. « Que le diable l'emporte ! » disons-nous couramment sur un ton de plaisanterie, destiné à dissimuler notre mauvaise humeur. Mais ce que nous voulons dire réellement, sans l'oser, c'est la que la mort l'emporte ! », et ce souhait de mort, notre inconscient le prend plus au sérieux que nous ne le pensons nous-mêmes et lui donne un accent que notre conscience est prête à désavouer. Notre inconscient tue même pour des détails ; comme l'ancienne législation athénienne de Dracon, il ne connaît pas d'autre châtiment pour les crimes que la mort, en quoi il est assez logique, puisque tout tort infligé à notre moi tout-puissant et autocratique est, au fond, un *crimen laeesae majestatis.*

C'est ainsi qu'à en juger par nos désirs et souhaits inconscients, nous ne sommes nous-mêmes qu'une bande d'assassins. Heureusement, que tous ces désirs et souhaits ne possèdent pas la force que leur attribuaient les hommes des temps primitifs [9] ; s'il en était autrement, l'humanité aurait péri depuis longtemps sous les feux croisés des malédictions réciproques, lesquelles n'auraient épargné ni ses hommes les meilleurs et les plus sages, ni ses femmes les plus belles et les plus douces.

Ces affirmations de la psychanalyse ne trouvent aucun crédit auprès des profanes. On les repousse comme des calomnies qui ne résistent pas aux certitudes fournies par la conscience, et on néglige adroitement les petits indices par lesquels l'inconscient se révèle généralement à la conscience. Aussi ne serait-il pas inutile de

9 Voir le chapitre sur la Toute-puissance des idées, dans *Totem et Tabou.*

rappeler que beaucoup de penseurs qui n'ont certainement pas pu subir l'influence de la psychanalyse se sont plaints de la facilité avec laquelle nous sommes disposés, ne tenant aucun compte de la prohibition du meurtre, à écarter, à supprimer mentalement tout ce qui se trouve sur notre chemin. Je me contenterai de citer un seul exemple, devenu d'ailleurs célèbre.

Dans *Le Père Goriot,* Balzac cite un passage de Rousseau, dans lequel celui-ci demande au lecteur ce qu'il ferait si, sans quitter Paris et, naturellement, avec la certitude de ne pas être découvert, il pouvait, par un simple acte de volonté, tuer un vieux mandarin habitant Pékin et dont le mort lui procurerait un grand avantage. Il laisse deviner qu'il ne donnerait pas bien cher pour la vie de ce dignitaire. *Tuer le mandarin*[10] est devenu alors une expression proverbiale de cette disposition secrète, inhérente même aux hommes de nos jours.

On connaît, en outre, un grand nombre de plaisanteries et d'anecdotes cyniques dans lesquelles s'exprime la même tendance, comme, par exemple, cette déclaration qu'on attribue à un mari : « Après la mort de l'un de nous deux, je viendrai habiter Paris ». Ces plaisanteries cyniques ne seraient pas possibles, si elles ne servaient pas à exprimer une vérité qu'on nie, dont on ne veut pas convenir lorsqu'elle est exprimée sérieusement et d'une façon non dissimulée. On sait, en effet, qu'en plaisantant on peut tout dire, même la vérité.

Comme pour l'homme primitif, il existe aussi pour notre inconscient un cas où les deux attitudes opposées à l'égard de la mort, celle qui la conçoit comme une destruction de la vie et celle qui la nie comme quelque chose d'irréel, se rencontrent et entrent en conflit. Et le cas est exactement le même que celui qui s'offre à l'homme primitif : la mort ou le danger de mort d'un être cher, d'un époux ou d'une épouse, du père ou de la mère, d'un frère ou d'une sœur, d'un enfant ou d'un ami. D'une part, ces êtres chers forment

10 En français dans le texte.

notre patrimoine intime, sont une partie de notre Moi ; mais, par d'autres côtés, ils sont, en partie tout au moins, pour nous des étrangers et des ennemis. À l'exception de quelques situations, nos attitudes amoureuses les plus tendres et les plus intimes sont nuancées d'une hostilité qui peut comporter un souhait de mort inconscient. Mais, cette fois, ce conflit ayant sa source dans l'ambivalence donne naissance, non plus à la doctrine de la transmigration et à la morale, maïs à la névrose qui nous ouvre une large perspective, même sur la vie psychique normale. Les médecins psychanalystes savent combien est fréquent le symptôme par lequel les malades expriment leur préoccupation, toute d'amour et de tendresse, du bien de leurs proches, et combien sont fréquents les reproches, absolument injustifiés, dont ils s'accablent à la suite de la mort d'un être cher. L'étude de ces symptômes n'a laissé aux médecins en question aucun doute quant à la fréquence et à la signification des souhaits de mort inconscients.

Le profane éprouve une horreur indicible devant cette possibilité affective, et il voit dans cette horreur même une raison suffisante et légitime pour repousser comme invraisemblables les affirmations des psychanalystes. À tort, à mon avis. Nous ne songeons nullement à rabaisser la vie amoureuse ; ce serait d'ailleurs aller à l'encontre de la réalité. Notre raison et notre sentiment se refusent, certes, à admettre une association aussi étroite entre l'amour et la haine, mais la nature sait utiliser cette association et maintenir en éveil et dans toute sa fraîcheur le sentiment d'amour, afin de le mettre mieux à l'abri des atteintes de la haine qui le guette. On peut dire que nous sommes redevables des plus beaux épanouissements de notre vie amoureuse à la *réaction* contre l'impulsion hostile que nous ressentons dans notre for intérieur.

Résumons-nous : impénétrabilité à la représentation de notre propre mort, souhait de mort à l'adresse de l'étranger et de l'ennemi,

ambivalence à l'égard de la personne aimée : tels sont les traits communs à l'homme primitif et à notre inconscient. Combien est grande la distance qui sépare cette attitude primitive à l'égard de la mort et celle que nous imposent les conventions de notre vie civilisée !

Il est facile de définir la manière dont la guerre retentit sur cette double attitude. Elle emporte les couches d'alluvions déposées par la civilisation et ne laisse subsister en nous que l'homme primitif. Elle nous impose de nouveau une attitude de héros ne croyant pas à la possibilité de leur propre mort ; elle nous montre dans les étrangers des ennemis qu'il faut supprimer ou dont il faut souhaiter la mort ; elle nous recommande de garder notre calme et notre sang-froid en présence de la mort de personnes aimées. Mais les guerres elles-mêmes ne se laissent pas supprimer. Il y aura des guerres, tant qu'il y aura des différences tranchées entre les conditions d'existence des peuples et tant qu'ils éprouveront les uns envers les autres une aversion aussi profonde. La question qui se pose dans ces conditions est celle-ci : étant donné que les guerres sont à peu près inévitables, ne ferions-nous pas bien de nous incliner devant cette situation et de nous y adapter ? Ne ferions-nous pas bien de convenir que notre attitude à l'égard de la mort, telle qu'elle découle de notre vie civilisée, nous dépasse au point de vue psychologique et qu'il serait préférable pour nous de faire abstraction de cette attitude et de nous incliner devant la vérité ? Ne ferions-nous pas bien d'assigner à la mort, dans la réalité et dans nos idées, la place qui lui convient et de prêter une attention un peu plus grande à notre attitude inconsciente à l'égard de la mort, à celle que nous nous sommes toujours si soigneusement appliqués à réprimer ? Ce ne serait pas un progrès que nous accomplirions ainsi, mais bien plutôt, sous certains rapports du moins, une régression, mais en nous résignant à celle-ci, nous aurions l'avantage d'être sincères avec nous-mêmes et de nous rendre de nouveau la vie supportable. En effet, rendre la vie

supportable est le premier devoir du vivant. L'illusion perd toute sa valeur, lorsqu'elle est en opposition avec ce devoir.

Rappelons-nous le vieil adage : *si vis pacem, para bellum.* Si tu veux maintenir la paix, sois toujours prêt à la guerre.

Il serait temps de modifier cet adage et de dire : *si vis vitam, para mortem.* Si tu veux pouvoir supporter la vie, soit prêt à accepter la mort.

Vue d'ensemble des névroses de transfert

Projet[1]

1 Nous traduisons *Vorbereitung* par « projet » (littéralement : « préparation »). Cela pour deux raisons. Il est d'abord difficile de ne pas être entraîné vers au moins deux précédents : *Entwurf,* le « projet » ou l'« esquisse » de 1895 (in *Naissance de la psychanalyse*, P.U.F.), autre manuscrit retrouvé, et le « rapport préliminaire » *(Vorbericht)* de 1921 (« Psychanalyse et télépathie », voir la traduction de W. Granoff et J.-M. Rey in *L'occulte, objet de la pensée freudienne*, P.U.F., 1983) ; *Vorbereitung* contient à la fois l'idée de « projet » et de « préliminaire », mais n'est pas ici en place de titre. Sur le fac-similé du manuscrit (nous nous référerons dans les notes à cette reproduction en fac-similé et à la transcription en indiquant M. suivi de la page et de la ligne, ici : M., p. 1, 1. 2) le mot est placé de telle sorte, légèrement en retrait, immédiatement sous le titre, qu'il est sans doute un sous-titre désignant l'ensemble du texte : « Étude préparatoire. » (Voir note 44.) Le mot « préparation » qualifie simplement le premier jet, au seul usage de l'auteur. À ce propos, nous tenons à signaler d'emblée que la part d'interprétation habituellement mal tolérée est ici requise, notamment pour « traduire » le style très abrégé de la première partie de cette esquisse.

Table des matières

[Introduction]

Après l'étude en détail, tenter de rassembler les caractères [des névroses de transfert][2], de [les] délimiter parmi les autres [névroses], de mettre en application comparative les facteurs pris

2 Nous choisissons une tournure verbale pour toute la phrase (« tenter de » est suivi d'un verbe et de deux mots). Nous interprétons cette première phrase comme s'inscrivant dans la suite des chapitres : l'examen en détail est précisément ce qui constitue les chapitres précédents (« Le conscient », « L'angoisse », « L'hystérie de conversion », « La névrose obsessionnelle »). Cf. E. Jones, *La vie et l'œuvre de Freud,* t. II, p. 198, P.U.F. Voir aussi le commentaire de Ilse Grubrich-Simitis. Tous les ajouts entre crochets sont de notre fait, tantôt lorsque nous croyons devoir éclairer la syntaxe, tantôt la compréhension du lecteur ; nous avons tenté en de nombreux endroits de préserver l'ambiguïté de façon à ce que deux lectures restent possibles, selon les mots entre crochets ou sans ces mots. En effet, notre propos n'est pas d'établir le texte, mais de permettre la lecture d'une ébauche, *avec* ses défauts.

séparément[3]. Les facteurs sont : le refoulement, le contre-investissement[4], la formation substitutive et la formation de symptôme, le rapport[5] avec la fonction sexuelle, la régression, la disposition à la névrose[6]. Circonscrire aux trois formes typiques [:] l'hystérie d'angoisse, l'hystérie de conversion, et la névrose obsessionnelle[7].

3 S'il est communément admis de traduire *Moment* par « facteur », notons que le mot qualifie ici à la fois des « mécanismes » et des « agents », et que le mot « facteur » ne rend pas l'idée de *temps* contenue dans *Moment* (« instant », « moment »). Idée en rapport avec « le point de vue temporel » abordé dans la deuxième partie du texte.

4 Nous rétablissons les places indiquées par les signes de renvoi. « Le contre-investissement » est renvoyé de la troisième à la deuxième place dans l'énumération.

5 *Verhältnis,* « relation », « liaison », que nous traduisons par « rapport » contient aussi l'idée de « proportion » (comparative) et de « condition ». Le fait que « le rapport avec la fonction sexuelle » soit mis, dans ce texte, au rang des mécanismes comme le refoulement ou la régression, ou au rang d'un agent comme la disposition à la névrose, indique bien l'importance de comparer (et donc de séparer) le développement des mécanismes de défense en rapport avec (et donc en proportion de) la fonction sexuelle. Cela souligne le propos réitéré plus loin d'avoir à distinguer développement du moi et développement de la libido, distinction essentielle (quoique souvent délaissée) de la métapsychologie freudienne.

6 Le mot « disposition » n'est pas, à lui seul, suffisamment courant en français dans ce sens. Il est donc nécessaire de développer : « disposition à la névrose » (cf. par exemple « La disposition à la névrose obsessionnelle » (1913), in *Névrose, psychose et perversion,* P.U.F.), d'autant qu'il fut quelquefois traduit par « prédisposition ». Notons que, le mot allemand *Prädisposition* existant, Freud choisit (ici même) de spécifier « disposition ontogénétique » et « disposition phylogénétique », et cela n'est pas sans rapport avec sa position initiale sur l'étiologie des névroses (cf. note suivante). Par ailleurs les mots *Prädisposition* et *Veranlagung,* que nous traduisons par « prédisposition », figurent dans la dernière partie.

a) *Le refoulement*

a lieu, dans les trois [névroses], à la frontière du système inconscient et du système préconscient, il consiste en un retrait ou un refus[8] [de la part de l']investissement préconscient, et il est conforté par le mode d'action du contre-investissement. Dans la névrose obsessionnelle, aux phases plus tardives, il se déplace à la frontière entre préconscient et conscient.

Nous dirons que, dans le groupe le plus proche [les névroses narcissiques][9], le refoulement a une autre topique, il s'élargit alors au concept de clivage.

Le point de vue topique ne doit pas faire l'objet d'une surévaluation, au point de croire, par exemple, que tout commerce

7 *Zwangsneurose.* La terminologie adoptée pour les *Œuvres complètes* de Freud (à paraître) s'est orientée vers : « névrose de contrainte ». Bien que ce choix terminologique puisse se justifier par des arguments forts, il nous paraît difficile - le lecteur français n'ayant pas tellement eu l'occasion jusqu'ici de se familiariser avec ces termes - de bouleverser l'usage dans une publication isolée. La difficulté s'accroît si l'on considère que Freud écrit lui-même *en français :* « névrose des obsessions », en 1896, dans : « L'hérédité et l'étiologie des névroses » (in *Névrose, psychose et perversion, op. cit.),* il est vrai en prenant soin de rajouter le mot allemand entre parenthèses. La décision terminologique est d'autant plus délicate que cela concerne cette névrose que Freud revendique comme étant *son* « innovation nosographique », précisément dans cet article où il s'adresse aux tenants de l'hérédité des névroses. Nous signalerons le problème chaque fois dans la traduction, et selon que le mot *Zwang* est isolé ou composé autrement.

8 *Verweigerung* dérive d'une forme verbale *(verweigem)* utilisée couramment pour marquer la désobéissance, le fait de refuser *à.* C'est pourquoi il nous paraît utile d'ajouter qu'il s'agit d'un refus « de la part » du préconscient, car « retrait », qui précède, amène à écrire « retrait de », et « refus », qui s'inscrit ensuite, s'il peut être suivi de la même façon par « de », indiquerait un sens différent (« refus du préconscient »). Nous n'avons pas voulu changer la syntaxe, il s'agit pourtant du sens : « le refoulement consiste en un retrait de l'investissement préconscient et en un refus de sa part ». Il n'y a pas d'article précisant l'accord de : « investissement préconscient », dans la phrase (M., p. 1, 1. 12).

entre les deux systèmes serait interrompu par le refoulement. Par conséquent, il est plus important [d'évaluer] à proximité de quel élément cette barrière est installée[10].

Succès et cloisonnement[11] dépendent l'un de l'autre, dans la mesure où l'échec [du refoulement] oblige à de nouveaux efforts. Le succès varie dans les trois névroses et à chacune de leurs phases [d'évolution].

C'est dans l'hystérie d'angoisse que le succès [du refoulement] est le plus faible, il se limite à ce qu'aucune représentance[12] ne parvienne au niveau préconscient (et conscient). Plus tard, [il se limite] à ce qu'une représentation substitutive[13] devienne préconsciente et consciente à la place de la représentance choquante. Enfin, lors de la formation d'une phobie, le refoulement atteint son but, dans l'inhibition de l'affect de déplaisir moyennant un grand renoncement, une tentative de fuite [psychiquement]

9 Ilse Grubrich-Simitis note qu'il s'agit sans doute des « névroses narcissiques » dans l'usage terminologique de Freud, ou de ce que l'on appelle classiquement « psychose », la référence à ce groupe apparaissant dans la deuxième partie du texte à propos des mécanismes de défense spécifiques. Nous incluons cette désignation dans le cours du texte, pour faciliter la compréhension. Par la suite, étant donné que nous reprenons seulement certaines notes de la version d'éditeur (d'autres, portant sur des détails de syntaxe allemande, viendraient compliquer la lecture), nous signalerons l'origine de ces notes par les initiales I.G.S. (Ilse Grubrich-Simitis).

10 Le verbe *einführen,* ici au participe passé, qui désigne l'opération d'introduire *Zur Einführung des Narzïssmus :* « Pour introduire le narcissisme » (1914), voir à ce sujet, dans la note de Jean Laplanche, que ce titre ne signifie pas exactement « introduction à », mais « introduction de », cf. *La vie sexuelle,* P.U.F.], ce verbe peut prendre, dans le contexte, un sens plus marqué d'« importation ». En effet, *Verkehr* dit bien quelque chose du « commerce » entre deux systèmes, et ce passage invite justement à ne pas oublier le point de vue « économique » pour ne pas surestimer le point de vue topique. Donc, cette phrase pourrait aussi signifier que le plus important est de repérer par quel élément (inconscient ou préconscient) « la barrière [du refoulement] est importée ».

rentable. L'intention du refoulement est toujours d'éviter le déplaisir. Le destin de la représentance n'est qu'un signe du processus. Si l'on décompose le processus dont il faut se défendre, en faisant apparaître (sens descriptif plutôt que systématique)[14] la représentation et l'affect (représentance et facteur quantitatif), il en ressort précisément que le refoulement consiste en un refus de la représentation de mot, cela ressort donc du caractère topique du refoulement.

Dans la névrose obsessionnelle, le succès [du refoulement] est tout d'abord complet, mais non durable. Le procès est encore moins achevé. Il se poursuit, après la première phase couronnée de succès, en passant par deux phases ultérieures [:] d'abord[15], le refoulement secondaire (formation de la représentation de contrainte, combat contre la représentation de contrainte)[16] se contente, comme [dans] l'hystérie d'angoisse, d'une substitution de la représentance, ensuite, le refoulement (tertiaire) produit les renoncements et limitations qui correspondent à la phobie, mais, à la différence [de la phobie], il travaille avec des moyens logiques[17].

Par contre, le succès [du refoulement] de l'hystérie de conversion est complet dès le début[18], mais acquis au prix d'une forte

11 Le sens de cette phrase nous semble être que le succès du refoulement est lié au fait qu'il réussisse à « isoler » le refoulé. *Abgeschlossenheit* est en effet « l'isolement » au sens d'un « enfermement ». Nous avons hésité à le traduire par « cloisonnement », le problème étant d'éviter la proximité en français entre « isolement » et « isolation » (*Isolierung*) décrit par ailleurs comme mécanisme typique de la névrose obsessionnelle (cf. *Inhibition, symptôme et angoisse,* 1926, P.U.F.), bien que cette idée d'isolation soit probablement en chemin dans ce paragraphe. Il s'agissait donc de donner l'idée d'une « capacité » d'isolement que le mot « étanchéité » pourrait rendre, et cela d'autant que « l'échec » dont il est question aussitôt est plutôt à lire comme étant l'échec de cette capacité à isoler, que comme l'échec... de la réussite. Mais « cloisonnement », au sens où l'on dit « cloisonnement d'un réseau » nous a paru finalement adéquat.

formation substitutive. Ce processus de refoulement en particulier est un procès plus achevé[19].

b) *Le contre-investissement*

Manque tout d'abord dans l'hystérie d'angoisse, pure tentative de fuite, puis il se jette sur la représentation substitutive et, spécialement lors de la troisième phase, il l'encercle[20] afin d'assurer, à partir de là, la maîtrise de la décharge de déplaisir, sous forme[21] de

12 *Repräsentanz,* nous conservons la communauté d'origine latine entre le mot allemand et ce terme approximatif français de « représentance », bien que la confusion avec « représentation » *(Vorstellung)* ne soit pas souhaitable. Il est difficile de juger si Freud a voulu écrire *Vorstellungsrepräsentanz* (« représentant-représentation », cf. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse,* p. 412, P.U.F.) de façon abrégée comme pour *Ersatzvorstellung* (cf. note suivante), mais, de toute façon, il nous semble que conserver le mot « représentance » permet au moins de signaler le problème ; car le traduire plus justemènt par « délégué » (synonyme de *Vertreter,* voir note 32 à propos de l'adjectif *vertretungsfähig*), ou par « délégation » — dans ce contexte —, ne soulignerait pas assez nettement que la question se pose au niveau d'une « compréhension » métapsychologique, au-delà de la traduction. Nous avons reculé devant la possibilité de réemployer des mots français désuets pourtant plus proches de *Repräsentanz :* l'adjectif « représentateur » — qui sert à la représentation — ou le nom « représenteur » - celui qui représente - (*Littré,* dans l'édition de 1863), car il faudrait dans les deux cas compléter quand même : qui sert à la représentation de, ou qui représente, *la pulsion* dans la représentation... Rappelons que c'est dans les écrits métapsychologiques contemporains de celui-ci (cf. en particulier « Le refoulement » et « L'inconscient », in *Métapsychologie* (Gallimard, Folio/Essais, 1986) que le terme *Vostellungsrepräsentanz* est défini et le plus souvent utilisé. Le problème se complique de ce que, quatre phrases plus loin, Freud semble traiter « représentation » *(Vorstellung)* et « représentance » *(Repräsentanz)* de façon équivalente : [...] « représentation et affect (représentance et facteur quantitatif) », si l'on ne prend pas garde au fait que les précisions de la parenthèse ne sont peut-être pas de même nature. La parenthèse nous semble en effet renvoyer à un sens métapsychologique plus général.

vigilance et d’attention. Il représente la part de [l’investissement] préconscient, donc la dépense, que coûte la névrose.

Dans la névrose obsessionnelle, où il s’agit, dès le début, de la défense contre une pulsion ambivalente, le contre-investissement prend en charge le premier refoulement qui est en train de réussir[22], puis produit, grâce à l’ambivalence, une formation réactionnelle, donne ensuite l’attention de la troisième phase, [qui] caractérise la représentation de contrainte, et s’occupe du travail logique. Par conséquent [:] deuxième et troisième phases sont tout à fait comme dans l’hystérie d’angoisse. Différence dans la première phase, où [le contre-investissement] ne fait rien dans l’hystérie d’angoisse [et] fait tout dans la névrose obsessionnelle.

13 L’article au féminin *(eine Ersatz)* nous montre clairement qu’il s'agit d’une abréviation de *eine Ersatzvorstellung,* « une représentation substitutive » (*Ersatz* étant de genre masculin). Le mot est d’ailleurs complété de cette façon dans la version d’éditeur. Cf. *Übersicht der Übertragungsneurosen,* p. 66, Fischer Verlag. (Que nous mentionnerons ultérieurement par *Übersicht.)*

14 Nous réinsérons dans le cours du texte le rajout « difficilement déchiffrable » (I.G.S.) entre les lignes (M., p. 2, 1. 3-4). Cela renvoie à une importante distinction entre les modes d’exposition théorique que Freud utilise dans l'essai sur « L’inconscient » : « [...] nous ne pouvons donc pas échapper à une ambiguïté : nous employons les mots conscient et inconscient tantôt en un sens descriptif, tantôt en un sens systématique qui indique l’appartenance à des systèmes déterminés et la possession de certaines propriétés » ; précisément là où il traite de : « la pluralité des significations du terme d’inconscient et le point de vue topique ». Cf. *Métapsychologie,* p. 75, *op. cit.*

15 La formulation employée par Freud [*erstere :* la première (phase), *spätere :* (la phase) ultérieure] nous conduit à utiliser « d’abord », pour le refoulement secondaire, et « plus tard », pour le refoulement tertiaire, et ce, en supprimant les parenthèses, car la traduction littérale provoquerait une possibilité de confusion immédiate. En effet, il s’agit de « la première » des phases *ultérieures,* alors que la « *première* phase » (de plein succès) vient d’être mentionnée. Le style d’énumération se superpose aux notions temporelles.

Il assure toujours le refoulement de la partie correspondante du préconscient. Dans l'hystérie [de conversion], le caractère réussi[23] est rendu possible par le fait que le contre-investissement cherche dès le début à se confondre avec l'investissement pulsionnel et s'unit à lui pour former un compromis, [et] se détermine sélectivement sur la représentance.

16 Nous réinsérons la parenthèse selon le signe de renvoi (M., p. 2, 1. 2-3). *Zwangsvorstellung,* que nous traduisons par « représentation de contrainte », figure bien dans le dictionnaire *Sachs-Villate* en tant que : « idée obsessionnelle, idée fixe, obsession », au sens médical. On sait que Freud utilise par ailleurs le mot *Obsession* (qui n'est pas dans le même dictionnaire allemand) et écrit même : *Zwangsneurose mit Obsessionen* (cf. « Une névrose diabolique au XVIIème siècle », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais,* p. 297, Gallimard, Connaissance de l'Inconscient). Rappelons que, dans l'article de 1896 déjà cité (« L'hérédité et l'étiologie des névroses »), Freud écrit une précision à la fin, toujours en français, qui fait réfléchir : « J'ai pu pratiquer la psychoanalyse complète en treize cas d'hystérie, trois de ce nombre combinaisons vraies d'hystérie avec névrose d'obsession (je ne dis pas : hystérie *avec* obsessions) » (in *Névrose, psychose et perversion,* p. 55, *op. cit.).* Cette seule parenthèse spécifie bien que pour Freud « névrose d'obsession » ne signifie pas « névrose *avec* obsessions », et que *Zwangsneurose* est un terme plus général. Cela dit, il nous paraîtrait justifié de traduire : « *formation* de la représentation *de contrainte, combat* contre la représentation *contraignante ».* Sans entrer dans le détail des significations diverses (allant toujours dans le sens de la « contrainte ») que le mot *Zwang* impose, justement, à nombre de mots composés, nous invitons toutefois à réfléchir sur le fait que, selon Marie Bonaparte, la traduction de *Wiederholungszwang* par « contrainte de répétition » semblait « trop faible à M. Freud ». Propos rapporté à la séance de la commission linguistique du 20.7.1928 *(Revue française de psychanalyse,* n° 1, 1928) qui adopta finalement « compulsion de répétition » que Freud - toujours selon Marie Bonaparte - semblait préférer. Cela propose peut-être l'idée que *Zwang,* dans un mot composé, appelle quelques variantes qui dépendent de l'autre partie du mot, ou même - comme ici - de l'action psychique désignée.

c) *Formation substitutive et formation de symptôme*

Correspondent[24] au retour du refoulé, [et] à l'insuccès du refoulement. Il y a lieu de les séparer pendant un temps, [et], plus tard, la formation de symptôme rejoint la formation substitutive.

17 « Moyens logiques » précise que ce travail du refoulement tertiaire s'effectue *avec* les (à la limite : au moyen des) représentations de mot. D'où le déplacement topique indiqué au début : ce refoulement intervient à la limite préconscient-conscient.

18 Freud a écrit par mégarde : *von Anfang ein* au lieu de *von Anfang an* (M., p. 2, 1. 20). I.G.S.

19 Littéralement : « Le procès du processus de refoulement particulier est plus achevé » (M., p. 2, 1.21-22). Nous déployons la phrase, en effet *Prozess* est à la fois « le procès » et « le processus ». Nous sommes devant la nécessité de ne pas permettre la confusion entre *Prozess* et *Vorgang* dans la même phrase. Nous avons été tenté de traduire *abgeschlossen* (« achevé ») par « cloisonné » pour reprendre le mot « cloisonnement » *(Abgeschlossenheit),* et parce que cette comparaison entre névrose obsessionnelle et hystérie de conversion poursuit la différence précédente (avec la phobie) ; c'est-à-dire que la formation substitutive exclut dans ce cas le travail du refoulement (tertiaire) avec les « moyens logiques ». « Hermétique » conviendrait ici pour souligner le contraste avec la proposition que la névrose obsessionnelle « n'est qu'un *dialecte* de l'hystérie » (« Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle » in *Cinq psychanalyses,* P.U.F. Nous soulignons). Cela n'est peut-être pas à entendre dans le sens restrictif que donne cette syntaxe : *c'est* un dialecte, dans la mesure où le refoulement travaille (avec) les représentations de mots.

20 Nous choisissons la tournure verbale : « il l'encercle », pour rendre la métaphore militaire (fréquente chez Freud) d'autant que *auf Umgebung* pose le problème de traduire *Umgebung* en choisissant le *mot* (« milieu ambiant, alentours, abords ») ou en choisissant d'y lire un substantif du verbe *umgeben* (« entourer, enclore, clôturer »).

21 La conjonction *als* n'est pas déchiffrable de façon certaine (M., p. 2, 1. 30), I.G.S. C'est pourquoi nous optons pour une tournure (« sous forme de ») qui soit cohérente à l'usage des mots qui suivent (« vigilance, attention »). Pourtant, le contre-investissement *est* vigilance et attention.

C'est dans l'hystérie de conversion que [la confluence][25] est la plus parfaite : [le] substitut = [le] symptôme, il n'y a pas lieu de les dissocier davantage.

De même, dans l'hystérie d'angoisse, la formation substitutive permet le premier retour du refoulé.

Dans la névrose obsessionnelle, [ces formations] se séparent nettement du fait que la première formation substitutive est fournie par le contre-investissement à partir de l'instance refoulante et ne compte pas au nombre des symptômes. C'est pourquoi les symptômes ultérieurs de la névrose obsessionnelle sont très souvent surtout [constitués par] le retour du refoulé, la participation de l'instance refoulante y est moindre.

La formation de symptôme, qui est le point de départ de notre observation, coïncide toujours avec le retour du refoulé et advient à l'aide de la régression et des fixations [pré-]disposantes. Une loi générale [nous] dit que la régression remonte jusqu'à la fixation, et qu'à partir de là, le retour du refoulé s'impose.

22 Le participe présent *glückende* demande à être déployé puisque cela concerne le mode d'action du contre-investissement comme mécanisme venant conforter le refoulement qui, dans le cas de la névrose obsessionnelle, est « tout d'abord réussi, mais non durable » (cf. paragraphe précédent).

23 L'adjectif *gliicklïch* n'est pas déchiffrable de façon certaine (M., p. 3, 1. 6), I.G.S. Nous traduisons selon l'équivalence *glückend/gelingend* d'une part pour rendre la parenté entre le participe et l'adjectif (cf. note précédente), et d'autre part parce qu'écrire : « le caractère heureux du contre-investissement » nous semblait donner, en français, une tonalité emphatique.

24 Ce passage est considérablement abrégé (cf. aussi phrase suivante). Les seuls repères étant les notions de temps *(eine Weile... später),* nous sommes donc dans l'obligation de compléter en fonction du titre du paragraphe.

25 Nous choisissons d'insérer le mot : « confluence » pour rendre la tonalité du verbe *zusammenfliessen,* qui précède, et que nous avons traduit par « rejoindre » pour rendre la distinction temporelle.

d) *Le rapport avec la fonction sexuelle*

Quant à ce rapport, il reste acquis que la motion pulsionnelle refoulée est toujours une motion libidinale qui fait partie intégrante de la vie sexuelle, tandis que le refoulement provient du moi pour des raisons diverses [;] on peut résumer ces raisons en disant que le moi « ne peut pas »[26] (c'est au-dessus de ses forces) ou qu'il « ne veut pas » [accepter cette motion pulsionnelle]. Cette dernière [attitude] renvoie à l'inconciliabilité avec l'idéal du moi ou bien à un autre type de préjudice redouté par le moi. « Ne pas pouvoir » correspond aussi à un préjudice.

Ce fait fondamental devient plus obscur si l'on considère deux facteurs [:] Premièrement, on dirait souvent que le refoulement est déclenché par le conflit entre deux motions qui sont l'une et l'autre libidinales. Cela se résout en tenant compte du fait que l'une de ces motions est conforme au moi et peut [donc], au cours du conflit, appeler à l'aide le refoulement qui vient du moi. Deuxièmement, [c'est plus obscur] par le fait qu'au nombre des tendances refoulées on ne rencontre pas seulement des tendances libidinales, mais aussi des tendances du moi, [et cela] d'une manière particulièrement fréquente et nette dans le cas d'une névrose durable et déjà très développée[27]. Ce dernier point vient de ce que la motion libidinale refoulée cherche à s'imposer indirectement en passant par une tendance du moi, à laquelle elle a prêté une composante, qu'elle transfère de l'énergie [à cette tendance du moi] et l'entraîne dès lors avec elle dans le refoulement, ce qui peut arriver dans une large

26 Freud forme ici deux substantifs, littéralement : « un non-pouvoir ou un non-vouloir ». Outre le déséquilibre lié au fait que la première forme est relativement plus usuelle, en français, que la seconde, il nous paraît utile de souligner l'aspect métaphorique (subjectivé) en gardant les formes verbales et en ajoutant des guillemets. Pour la phrase suivante : « ne pas pouvoir » correspond mieux à l'original mais les guillemets nous semblent encore nécessaires à la compréhension.

27 Littéralement : « ...une névrose... avancée dans son développement ».

mesure. Cela ne change rien à la valeur générale de notre thèse[28]. [Mais] exige naturellement que l'on aille puiser des connaissances dans les phases initiales des névroses[29].

Dans l'hystérie et la névrose obsessionnelle, il est évident que le refoulement porte sur la fonction sexuelle[30] dans sa forme définitive, où elle représente l'exigence de la reproduction. C'est on ne peut plus clair, encore une fois dans l'hystérie de conversion, parce que sans complication, [alors que], dans la névrose obsessionnelle, [il y a] d'abord la régression. Néanmoins, [il convient de] ne pas exagérer cette relation, [et de] ne pas admettre, par exemple, que le refoulement n'entre en activité qu'à ce stade de la libido. Au contraire, la névrose obsessionnelle montre justement que le refoulement est un processus général, non soumis au processus libidinal, car il a porté dans ce cas sur le premier stade [du développement libidinal]. [Montre] de la même façon, dans [son] développement, que le refoulement a aussi été exigé à l'encontre des motions perverses. Question [:] pourquoi le refoulement réussit-il ici, et pas ailleurs[?][31]. Les tendances libidinales sont par nature

28 La thèse que « la motion refoulée est toujours libidinale » (cf. début du paragraphe). C'est pourquoi nous précisons : « notre thèse ».

29 Nous ajoutons un point, par souci de syntaxe, comme dans la transcription *(Ubersicbt,* p. 68). Littéralement, cette phrase dirait : « C'est une exigence compréhensible que d'aller puiser... » Nous la rattachons par un « mais » à la phrase qui précède, dans le sens où elle sert probablement aussi à faire la transition tout en introduisant ce qui suit. Nous choisissons une tournure verbale en interprétant *Forderung* (« exigence, demande ») dans le sens substantif, car, sinon, il nous semble que le sens d'introduction à ce qui suit (seulement séparé par une virgule sur le manuscrit) disparaîtrait en se diluant dans un sens trop général.

30 Il y a un article différent (neutre au lieu de féminin). Peut-être Freud voulait-il écrire *das Sexualleben,* la *vie* sexuelle, au lieu de la *fonction.* (En utilisant la note I.G.S., *Übersicht,* p. 68, note 1.)

31 Cela semble indiquer que, dans la névrose obsessionnelle, le refoulement des motions perverses est « durable », par rapport au « premier refoulement réussi, mais non durable ».

éminemment vicariantes[32], si bien que les tendances perverses seront renforcées en cas de refoulement des tendances normales, et inversement.

Le refoulement n'a pas d'autre rapport avec la fonction sexuelle que d'être requis en défense contre elle, de même que la régression et d'autres destins de pulsions.

Le rapport avec la fonction sexuelle est plus difficile à comprendre dans l'hystérie d'angoisse, pour les raisons qui ont été mises en évidence en traitant de [la question de] l'angoisse[33]. Il semble que l'hystérie d'angoisse comprenne les cas où l'exigence de la pulsion sexuelle est repoussée comme un danger, en tant qu'elle est trop grande. Pas de condition particulière provenant de l'organisation de la libido[34].

e) *La régression*

[C'est] le facteur et destin pulsionnel le plus intéressant. Aucune possibilité de le deviner à partir de l'hystérie d'angoisse. On pourrait dire que [ce facteur] n'entre pas en ligne de compte ici,

32 L'adjectif *vertretungsfähig* est composé du mot *die Vertretung :* « la délégation » et de *fähig* : « capable de, compétent, susceptible de ». Il est ici nécessaire de se référer plutôt au sens verbal substantivé (« suppléer, remplacer ») car l'idée de délégation n'est pas tout à fait exacte. L'adjectif « vicariant » convient mieux dans la mesure où l'on parle en médecine du rôle vicariant d'un organe par rapport à un autre qui est en insuffisance fonctionnelle (on parle en ce sens de la suppléance des territoires cérébraux en cas de lésion) d'autant que l'idée est déjà présente chez Freud dans *Contribution à la conception des aphasies,* 1891 (P.U.F.). Nous optons pour l'idée de « suppléance » par rapport à l'idée de « délégation », en fonction du fait que, dans le fragment de phrase suivant, il s'agit du « renforcement », et de l'interaction du refoulement d'une tendance par rapport à l'autre. Sans oublier toutefois que, dans l'usage français, un « suppléant » peut avoir le sens opposé d'« un délégué ». Or, ici, il s'agit à la fois d'un rôle complémentaire mais d'un rapport d'opposition, que la notion de refoulement introduit.

peut-être parce que tout cas d'hystérie d'angoisse[35] régresse de façon tellement nette à une hystérie d'angoisse infantile (le modèle de disposition à la névrose), et parce que [cette hystérie infantile] apparaît de façon tellement précoce dans l'existence. Par contre, les deux autres [névroses de transfert] sont les plus beaux exemples de régression, mais celle-ci joue pour chacune un rôle différent dans la structure de la névrose. Dans l'hystérie de conversion, [ce facteur] est une forte régression du moi, [c'est] un retour à la phase d'indifférenciation du préconscient et de l'inconscient, donc sans langage ni censure. La régression est cependant au service de la formation de symptôme et du retour du refoulé. La motion pulsionnelle, qui n'est pas acceptée par le moi actuel, revient [s'adresser] à un moi plus précoce à partir duquel elle trouve, bien sûr d'une autre façon, [la possibilité d']une décharge. Il a déjà été

33 Dans la transcription (*Übersicht,* p. 69) le mot *Angst* est complété : *Angsthysterie,* cela renvoie sans doute (bien qu'il n'y ait pas de note) au chapitre précédent concernant l'hystérie d'angoisse, ou concernant, plus généralement, l'angoisse. Le mot *Angst* semble pourtant nettement lisible, dans le manuscrit, sans confusion possible avec l'abréviation *Angsthy,* utilisée partout ailleurs. Qu'il s'agisse de la référence précise à un chapitre antérieur ou non, nous pouvons supposer en tout cas que Freud fait aussi allusion à sa première théorie de l'angoisse, et en particulier à la question de la « décharge somatique d'une excitation sexuelle insatisfaite » (cf. le parcours des théories successives de l'angoisse chez Freud in J. Laplanche : *L'angoisse,* Problématiques I, P.U.F.), par opposition à « l'angoisse de réel » (cf. note 63) dont il est question plus loin, et qui, avec la notion de « signal d'angoisse », participera de la seconde théorie freudienne de l'angoisse *(Inhibition, symptôme et angoisse,* 1926, *op. cit.).*

34 Cela semble indiquer que les « conditions » tiennent plutôt à l'organisation du moi (cf. paragraphe suivant).

35 Littéralement : « ...peut-être parce que chaque hystérie d'angoisse ultérieure régresse si clairement à une infantile ». La tournure que nous adoptons : « tout cas d'hystérie d'angoisse » nous paraît permettre de laisser de côté l'adjectif *spatere* qui n'est là que pour souligner « infantile » par opposition. Ajouter qu'il s'agit de l'hystérie d'angoisse « chez l'adulte » rendrait sans doute l'opposition temporelle trop marquée.

mentionné qu’on en arrive ainsi virtuellement à une sorte de régression de la libido. Il en est autrement dans la névrose obsessionnelle. La régression est une régression de la libido, n’est pas au service du retour [du refoulé] mais au service du refoulement, et elle est rendue possible par une forte fixation constitutionnelle ou par une formation incomplète [de l’individu][36]. En fait, la première mesure de défense incombe à la régression ici, où il s’agit plus de régression que d’inhibition du développement[37], et l’organisation libidinale régressive succombe seulement ensuite à un refoulement

36 Nous précisons que le mot *Ausbildung* désigne la « formation de l’individu » pour ne pas prêter à confusion avec l’utilisation précédente du mot « formation » (de substitut, de symptôme), et pour ne pas employer le mot « développement » (qui serait usuel en français dans ce sens) qui est dans la phrase suivante.

37 La transcription du manuscrit fait ici apparaître (M., p. 6, 1. 12-13-14) une construction bizarre liée à l’intervention (que nous tenons pour une erreur dans le fil de l’écriture) de la préposition *auf,* ce qui donnerait quelque chose comme : « [...] où il s’agit plus de régression que *sur* l’inhibition du développement ». La version d'éditeur respecte cette construction en ajoutant (*Übersicht,* p. 69, note 1) que cette phrase aurait plus de sens en déplaçant les éléments. Ce qui donnerait : « [...] où il s’agit de plus que d’une régression (à, au niveau de, sur) l’inhibition du développement ». En distinguant (voir phrases suivantes) « développement de l’individu » et « développement libidinal », il est difficile de comprendre que Freud ait voulu écrire : « régression *à* l’inhibition du développement », puisqu’il parle ici d’une régression *de* la libido, alors même que cette phrase (« En fait... ici ») semble vouloir préciser quelque peu la phrase précédente, et que le fragment suivant parle aussitôt d’une « *organisation* régressive ». Nous ne voyons pas le sens que pourrait avoir, dans ce contexte, l’idée d’une « régression à *(auf)* » l’inhibition du développement. Nous prenons donc le parti de traduire selon l’usage habituel du verbe *(es handelt sich um :* « il s'agit de... ») qui commande une lecture qui ne tiendrait pas compte du *auf* (en supposant qu'il vient se glisser à la place d’un second *um).* Nous ne pensons pas qu’il serait judicieux de distinguer « régression » et « régression à une inhibition », en supposant que le mot « régression » a été éludé dans le deuxième terme de la comparaison.

typique, qui cependant reste non réussi[38]. Une part de la régression du moi lui est imposée à partir de la libido, ou provient du développement incomplet du moi, qui est ici lié à la phase libidinale. (Disjonction des ambivalences.)

f) *[La disposition à la névrose*]

À l'arrière-plan de la régression se dissimulent les problèmes de la fixation et de la disposition à la névrose. De façon générale, on peut dire que la régression remonte au moins jusqu'à un point de fixation, soit dans le développement du moi, soit dans le développement de la libido, et que ce point représente la disposition à la névrose. C'est donc le facteur le plus déterminant, celui qui sert de médiateur dans la décision quant au choix de la névrose. Par conséquent, il importe de s'y attarder.

La fixation résulte d'une phase du développement qui a été trop fortement marquée, ou qui peut-être aussi s'est maintenue trop longtemps, de manière à passer en totalité dans la phase suivante. On ne peut guère espérer se faire une plus claire représentation de ce en quoi, en quelles modifications, consiste la fixation. Mais on peut dire quelque chose de sa provenance. Il y a autant de possibilité qu'une telle fixation soit purement constitutive, ou qu'elle soit provoquée par des impressions précoces, et, finalement, que les deux facteurs coopèrent. D'autant plus que l'on peut affirmer que les deux sortes de facteurs sont proprement ubiquitaires[;] en effet, [d'une part] toutes les dispositions sont constitutionnellement présentes chez l'enfant, et, d'autre part, les impressions agissantes sont

38 *Erfolglos,* « sans succès ». Il est difficile de traduire en une formulation trop nette car le fragment précédent indique justement que le refoulement réussit (à faire succomber l'organisation libidinale régressive) et qu'il est « typique ». On pourrait presque croire (en transgressant la syntaxe) que c'est précisément le fait de rester « non réussi » qui constitue le caractère typique du refoulement en cette occurrence...

distribuées de façon équivalente[39] chez un très grand nombre d'enfants. Il s'agit donc plus ou moins [de chaque facteur] et d'une coïncidence agissante [des deux]. Comme il ne viendrait à l'idée de personne de contester les facteurs constitutionnels, il incombe à la psychanalyse de plaider aussi avec vigueur la cause des acquisitions infantiles précoces. D'ailleurs, le facteur constitutionnel est de loin plus nettement reconnu dans la névrose obsessionnelle que ne l'est le facteur accidentel dans l'hystérie de conversion, il faut bien

39 *Zuteil werden,* « être attribué, octroyé, donné à ». Et *gleicherweise :* « pareillement, également, de la même façon ». Nous pensons qu'il ne suffit pas de traduire à la lettre : « [...] d'autre part, les impressions agissantes sont octroyées pareillement à un très grand nombre d'enfants. » Car l'idée de répartition (et même de « ration »), pour être dans l'adverbe *zuteil,* est renforcée par l'adverbe *gleicherweise.* Il n'y aurait pas à faire grand cas de ce détail si le sens de ces phrases n'aboutissait pas à l'idée de coopération entre les dispositions constitutionnelles et les impressions agissantes. Nous traduisons ainsi : « [...] les impressions agissantes sont distribuées de façon équivalente... » pour respecter une ambiguïté qui nous semble en rapport avec la question abordée. On peut en effet penser que l'idée d'une « distribution » des marques infantiles selon (voire : en fonction de) ces dispositions constitutionnelles, jouant en quelque sorte un rôle de révélateur ou de catalyseur de celles-ci, n'est peut-être pas une hypothèse tellement lointaine dans ce contexte. Bien que le propos soit ici beaucoup plus de ménager deux possibilités, cette idée revient dans les leçons d'*Introduction à la psychanalyse* (cf. p. 328, Petite Bibliothèque Payot).

l'avouer[40]. La répartition en détail [de ces facteurs] reste encore incertaine.

Là où le facteur constitutionnel de la fixation entre en ligne de compte, l'acquisition n'est pas éliminée pour autant ; simplement, elle remonte à un temps antérieur, encore plus primitif, car l'on peut affirmer à bon droit que les dispositions héritées sont un vestige de l'acquisition des ancêtres. Sur ce point, on se heurte au problème de la disposition phylogénétique, à l'arrière-plan de la disposition individuelle ou ontogénétique[;] et l'on ne peut voir d'objection[41] à ce que l'individu ajoute de nouvelles dispositions, issues de sa propre expérience vécue, à la disposition dont il a hérité, qui vient d'une expérience vécue antérieure [à son existence], Pourquoi donc le processus qui engendre une disposition sur la base d'une expérience vécue devrait-il cesser d'exister, spécialement chez l'individu dont on observe la névrose ? Ou bien pourquoi cet individu devrait-il pouvoir engendrer une disposition pour ses descendants, mais ne pas pouvoir l'acquérir pour lui ? Il semble plutôt qu'une complémentarité soit indispensable.

Il n'est pas encore possible de saisir dans une vue d'ensemble dans quelle mesure [la question de] la disposition phylogénétique peut contribuer à la compréhension des névroses. Pour cela, il

40 Cette phrase s'adresse aux tenants de l'hérédité des névroses (voir, par exemple, le débat engagé dans « L'hérédité et l'étiologie des névroses », poursuivi dans « La disposition à la névrose obsessionnelle », in *Névrose, psychose et perversion, op. cit.),* mais aussi aux psychanalystes. Voire, ce peut être un rappel que Freud énonce à son propre usage, pour avoir tellement développé, à cette date, son « innovation nosographique ». Mais, plus qu'aux réflexions sur « L'homme aux rats », c'est surtout au fait que ces écrits métapsychologiques, dont cet inédit, viennent à la suite du terme fixé pour la cure de « L'homme aux loups » (hiver 1915), que l'on peut penser en lisant ce genre d'assertion sur les difficultés de « répartition » de l'accidentel et du constitutionnel.

41 Freud avait peut-être commencé d'écrire « résistance » *(Widerstand)* au lieu du mot « objection » *(Widerspruch).* I.G.S. (M., p. 7, 1. 32).

faudrait en outre que [nos] considérations aillent au-delà du domaine étroit des névroses de transfert. Le plus important caractère distinctif des névroses de transfert n’a de toute manière pu être pris en compte dans cette vue d’ensemble, puisqu’il n’est pas distinctif de ces névroses [traitées] ensemble, mais ne le deviendrait que par contraste, en tenant compte des névroses narcissiques[42]. Dans cet élargissement de l’horizon, le rapport du moi à l’objet passerait au premier plan et le fait que l’objet soit maintenu[43] se donnerait comme élément distinctif commun [aux névroses de transfert], [Seuls] certains préliminaires sont ici permis[44].

J’espère que le lecteur, qui a du reste pu remarquer, d’après l’ennui de nombreux passages, à quel point tout est reconstruit à partir d’une observation méticuleuse et laborieuse, aura quelque indulgence même si, pour une fois, l’esprit critique s’efface devant la fantaisie[45], et si des choses non démontrées viennent à être exposées simplement parce qu’elles sont stimulantes et ouvrent des perspectives.

42 Dans le manuscrit (M., p. 8, 1. 18 à 20) suivent deux fragments de phrase barrés : « Ce caractère repose sur le maintien de l’objet. Relation du moi à l’objet. » La phrase suivante reprend ces fragments en les développant.

43 *Festhaltung* ne nous semble pas désigner simplement le « maintien » de l'objet, nous traduisons ainsi pour souligner l’opposition aux « névroses narcissiques » où l’objet n’est pas maintenu dans ce rapport du moi *vers* l’objet.

44 Le mot *Vorbereitung* (cf. note 1) pourrait être justement utilisé à cet endroit dans le sens : « travail préparatoire », et annoncer la suite. Cette phrase, littéralement : « certaine préparation ici permise », nous semble requérir l’interprétation proposée entre crochets (qui correspondrait à l’oubli d’un *nur),* s'il s’agit de la rattacher à ce qui précède.

45 *Die Phantasie.* On sait la difficulté de traduction de ce mot (devenu trop évident au fil de son usage), selon les contextes. Cette phrase nous paraît être la préfiguration, quoique dans un sens légèrement différent, de l’invitation à recourir à la « sorcière métapsychologie », en 1937, par le biais de « l’imagination *(Pbantasieren)* métapsychologique ». Cf. « Analyse sans fin et analyse avec fin », in *Résultats, idées, problèmes,* t. II, P.U.F.

Il est encore légitime d'admettre que les névroses aussi doivent donner témoignage de l'histoire du développement psychique de l'être humain. Or, je crois avoir montré dans un article (Sur les deux principes)[46] que nous pouvons attribuer, aux tendances sexuelles de l'être humain, un autre développement qu'aux tendances du moi. La raison en est essentiellement que les premières peuvent trouver à se satisfaire pendant assez longtemps sur un mode auto-érotique, tandis que les tendances du moi sont dès le début dirigées vers l'objet, et donc vers la réalité. Nous croyons avoir appris, pour les grands traits, quel est le développement[47] de la vie sexuelle humaine (Trois essais sur la théorie sexuelle)[48]. Le développement du moi humain, c'est-à-dire des fonctions d'auto-conservation et des formations qui en découlent, est plus difficile à percer à jour. Je ne connais guère que la recherche de Ferenczi[49] qui ait exploité à cette fin les données d'expérience de la psychanalyse. Notre tâche serait naturellement beaucoup plus facile, pour comprendre les névroses, si l'histoire du développement du moi nous était offerte par ailleurs, au lieu que nous devions maintenant faire le trajet en sens inverse[50]. Pourtant, on a l'impression que l'histoire du développement de la libido répète une séquence beaucoup plus ancienne du développement [phylogénétique][51] que ne le fait l'histoire du développement du moi[;] la première répète peut-être les conditions de développement de l'embranchement des vertébrés, tandis que la seconde est dépendante de l'Histoire de l'espèce humaine. Or, il existe une succession ordonnée à laquelle on peut rattacher divers prolongements. Cette succession se forme si l'on

46 « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », in *Résultats, idées, problèmes,* t. I, P.U.F.

47 L'accord de l'article (au féminin au lieu du neutre) indique que Freud voulait écrire « la *sexualité* humaine » plutôt que « la vie sexuelle ». I.G.S. (M., p. 9, 1. 10).

48 *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* Gallimard, Folio/Essais.

49 Ferenczi : « Développement du sens de réalité et ses stades », in *Œuvres complètes,* t. II, Payot.

classe les psychonévroses (et pas seulement les névroses de transfert) dans l'ordre chronologique[52] selon lequel elles apparaissent habituellement au cours de l'existence de l'individu. Alors l'hystérie d'angoisse, qui est presque sans condition préalable, est la névrose la plus précoce, l'hystérie de conversion la suit de près (à partir de la quatrième année environ), et la névrose obsessionnelle apparaît chez l'enfant encore un peu plus tard, dans la pré-puberté (9-10 ans). On ne rencontre pas de névroses narcissiques dans l'enfance. Parmi celles-ci, la forme classique de la démence précoce est une maladie des années de puberté, la paranoïa [apparaît à l']approche des années de maturité, et la mélancolie-manie[53] s'observe aussi dans la même période, quoique cela reste difficile à déterminer.

La succession ordonnée s'exprime [ainsi] :

Hystérie d'angoisse - hystérie de conversion -névrose obsessionnelle - démence précoce - paranoïa - mélancolie-manie.

50 La transcription rétablit en note (*Übersicht,* p. 71, note 5) la syntaxe de cette phrase, en supposant que le fragment : « pour comprendre les névroses » (qui vient tard dans la phrase) doit être resitué après « notre tâche » (nous le resituons autrement). Il est possible que ce fragment ait été écrit au fil du texte, selon l'habitude de Freud, et qu'il ait oublié un signe de renvoi après coup. « Procéder en sens inverse » (que nous traduisons : « faire le trajet en sens inverse ») veut dire : « [...] procéder par déduction à partir de l'exploration des névroses en revenant à l'histoire du développement du moi ». I.G.S.

51 Nous suivons la transcription en spécifiant « développement [phylogénétique] » pour faciliter la compréhension (cf. *Ubersicht,* p. 72). C'est le mot *Stück* (« morceau, portion ») que nous traduisons par « séquence » en fonction du contexte.

52 On voit que, sur l'original (M., p. 9, 1. 35), Freud avait d'abord écrit : « [...] selon le temps », puisqu'il a ajouté le mot *punkt* entre les deux lignes, ce qui amène à traduire directement : « du point de vue temporel *(Zeitpunkt)* », par : « ordre chronologique » pour accord avec le mot *Reihe* que nous traduisons par « succession ordonnée » dans la phrase précédente. Dans la dernière partie, nous traduisons : « série *(Reihe)* de dispositions ».

Les dispositions-fixations[54] [correspondant] à ces maladies semblent aussi produire une succession ordonnée qui s'exprime toutefois en sens inverse[55], en particulier si l'on prend en considération les dispositions libidinales. Cela se passerait donc [de la façon suivante :] plus la névrose apparaît tardivement et plus elle doit régresser à une phase libidinale précoce. Cela ne vaut néanmoins que pour une description à grands traits. Sans aucun doute, l'hystérie de conversion s'oppose au primat de la génitalité, la névrose obsessionnelle au premier stade sadique, les trois névroses de transfert s'opposent à l'accomplissement du développement

53 Nous conservons bien entendu la désignation : « mélancolie-manie », car écrire : « psychose maniaco-dépressive », pour rejoindre l'habitude terminologique actuelle, ne soulignerait pas la place prévalente de la mélancolie (en rapport avec l'intérêt électif que Freud porte à ce versant dans la métapsychologie), place qui conduirait à écrire : « psychose dépressivo-maniaque ». Mais, surtout, écrire le mot « psychose » induirait en soi une confusion nosographique, nous sommes ici dans le cadre de ce que Freud nomme : « névrose narcissique », et, de façon plus générale : « psychonévroses ». Cf. les articles : « Névrose », « Névrose de transfert » et « Névrose narcissique » du *Vocabulaire de la psychanalyse, op. cit.*

54 *Die Fixierungsdispositionen,* nous conservons la forme du mot composé (« dispositions-fixations »), dont c'est la seule occurrence dans ce texte, car cette forme matérialise le mouvement entre ce qui précède, qui privilégiait la question des fixations, et ce qui suit, où la question des dispositions prend une autre ampleur. On pourrait avoir à décider entre « dispositions-fixées » ou « fixations-disposantes », et même « fixations-dispositions ». Or, ce mot composé, s'il ne se réfère qu'à une définition de la fixation, dans le cours du développement théorique, sert de point de passage entre la notion de disposition ontogénétique et celle de disposition phylogénétique. Il se trouve que le privilège du dernier mot, dans les mots composés allemands, rencontre l'antériorité que l'on peut lui donner en français. Malgré cette prudence devant l'ambiguïté, il est plus probable qu'il soit question, à cet endroit, de la disposition ontogénétique dans son rapport à (en tant que résultat de) la fixation.

55 Freud avait d'abord commencé une autre phrase par : *deutlich,* mot ensuite barré. (I.G.S.) Comme la suite précise en fait le fragment précédent, nous transformons le point en virgule (M., p. 10, 1. 15).

libidinal. Cependant, les névroses narcissiques remontent à des phases qui précèdent la découverte de l'objet[56], la démence précoce revient à l'auto-érotisme, la paranoïa au choix d'objet narcissique de type homosexuel, [et] l'identification narcissique à l'objet est au fondement de la mélancolie. Les différences consistent en ce que la démence précoce apparaît indubitablement plus tôt que la paranoïa, bien que sa disposition libidinale remonte à plus loin [dans le début du développement], et en ce que [les cas de] mélancolie-manie ne permettent aucune assignation temporelle certaine. On ne peut donc affirmer que la succession temporelle des psycho-névroses, dont l'existence est certaine, serait uniquement déterminée par le développement libidinal. Autant que cela puisse être exact, on devrait plutôt souligner la relation inverse entre les deux. On sait aussi qu'avec l'âge, l'hystérie ou la névrose obsessionnelle peuvent évoluer en se transformant en démence précoce, et que l'inverse ne se produit jamais.

On peut cependant établir une autre succession ordonnée, phylogénétique, qui suit effectivement un cours parallèle à la succession temporelle des névroses. Seulement, il faut pour cela

56 *Phasen vor Objektfindung,* littéralement : « les phases avant *le fait de trouver* l'objet ». Or, cela renvoie à toutes les phases qui précèdent le choix d'objet [selon la séquence : étayage, autoérotisme, narcissisme, choix d'objet homosexuel (identification), choix d'objet], et il est nécessaire de marquer la différence de mot avec « choix d'objet ». On sait par ailleurs que l'objet (de la satisfaction du besoin) est toujours perdu, et que l'objet (du désir) est *à retrouver* et non à trouver (on peut lire un résumé très clair de cette question dans l'article « La négation », 1925, in *Résultats, idées, problèmes,* t. II, P.U.F.). « Découverte », ou « trouvaille de l'objet », pour *Objektfindung* ne nous paraît pas très exact dans le contexte de cette phrase. Le sens est un peu trop manifestement actif, même s'il est question d'une quête et d'une orientation à partir du sujet vers l'objet. Par ailleurs « découverte » ou « trouvaille » glissent aussi bien dans le sens passif (« tomber sur... ») que dans le sens actif (« chercher à trouver »), alors qu'ici le mot sert de repère en tant que phase de développement (donc dans un sens que nous supposons plus subjectif et positif).

remonter la chaîne et ne pas craindre d’établir toutes sortes de maillons intermédiaires hypothétiques.

Le Dr Wittels[57] a le premier exprimé l’idée que l’animal humain primitif passait son existence dans un milieu d’une extrême abondance et capable de satisfaire tous ses besoins, ce dont nous avons conservé l’écho dans le mythe du paradis originel. Dans un tel milieu, il se peut qu’il ait surmonté la périodicité de la libido, qui caractérise encore les mammifères. Ferenczi[58] a ensuite avancé l’idée, dans son travail particulièrement riche et stimulant, déjà cité, que le développement de cet être humain primitif s’est poursuivi sous l’influence des destins géologiques de la terre, et que c’est spécialement le dénuement des époques glaciaires qui l’a poussé vers le développement de la civilisation. Il est en effet généralement admis que l’espèce humaine existait déjà à l’époque glaciaire, et en a subi l’influence.

Si l’on s’inspire de l’idée de Ferenczi, on est très tenté de reconnaître[59] dans les trois dispositions [-] à l’hystérie d’angoisse, à l’hystérie de conversion et à la névrose obsessionnelle [-] les régressions aux phases par lesquelles l’espèce humaine dans son ensemble a dû passer à un certain moment, entre le début et la fin de l’époque glaciaire[;] de telle sorte que tous les êtres humains étaient alors comme n’est aujourd’hui qu’une partie d’entre eux en vertu de la prédisposition héréditaire inhérente à cette partie, et par nouvelle acquisition. Naturellement, les figures[60] ne sauraient se recouvrir complètement, car la névrose comporte plus [d’éléments que ceux] que la régression amène avec elle. La névrose est aussi l’expression

57 F. Wittels : *Alles um Liebe ; Eine Urweltdichtung,* Berlin, 1912. *(Tout pour de l’amour ; un poème du monde primitif.)*

58 Le nom de Ferenczi est souligné sur l’original (M., p. 11, 1. 22). Freud prenait soin, dans les manuscrits destinés à l’imprimerie, de souligner les noms propres pour les signaler à l’attention du typographe. I.G.S.

59 Freud avait d’abord écrit : « voir » au lieu de « reconnaître » (M., p. 11, 1. 38). I.G.S.

de la rébellion[61] contre cette régression, elle est un compromis entre l'Ancien, préhistorique, et la revendication du Nouveau, qui vient de la civilisation. Cette différence devra se marquer le plus fortement dans la névrose obsessionnelle qui, comme aucune autre, est placée sous le signe de la contradiction interne. Pourtant, la névrose doit nécessairement ramener la figure [de l']originaire, à la mesure du triomphe du refoulé en elle.

[(1).] Notre première hypothèse serait par conséquent de prétendre que, sous l'influence des privations provoquées par l'irruption de la période glaciaire, l'humanité est devenue universellement *anxieuse*[62]. Le monde extérieur, jusque-là essentiellement hospitalier et dispensateur de satisfaction pour tout besoin, se métamorphosa en une accumulation de dangers menaçants. Cela donna toute raison d'éprouver l'angoisse de réel[63] devant toute nouveauté. À vrai dire, la libido sexuelle ne perdit pas tout d'abord ses objets, puisqu'ils sont humains par nature, mais on

60 Nous traduisons *Bilder* (« images ») par : « figures », car la phrase indique que ce sont deux *mouvements* qui ne coïncident jamais tout à fait : la transmission des « images » héréditaires, et le renouvellement de ces « images » par acquisition. Cela donne donc deux « figures » de l'être humain, dont l'une est « à l'image » de l'humain originaire.

61 Nous traduisons *Straüben :* « hérissement, raidissement, résistance », par « rébellion » en allant vers le sens substantif du verbe *sich straüben :* « se dresser, se refuser, s'opposer ». Il s'agit de démarquer ce mot de *Widerstand* (résistance), mais « hérissement » et « raidissement » ne nous paraissent pas adéquats (trop réservés aux réactions corporelles). « Rébellion » nous paraît acceptable, car il y a ici l'idée d'une mobilisation d'énergie (résistance « armée »), et concorde avec l'idée des « défenses » névrotiques ; en outre, le mot s'oppose aussitôt à « compromis » pour donner l'idée de deux mouvements coexistant dans la même structure.

62 Bien que l'adjectif « anxieux » *(ängstlich)* nous paraisse un peu trop clinique pour être appliqué à l'espèce humaine (« craintif » serait plus juste), le fait qu'il soit souligné dans le manuscrit (M., p. 12, 1. 26) indique sans doute le rapport avec le concept d'angoisse. À ce sujet, *Angstlichkeit,* que nous traduisons par « anxiété », désigne probablement d'une façon plus générale une « capacité d'angoisse », mais nous n'avons pas voulu forcer le sens.

peut penser que le sujet, menacé dans son existence, se détourna dans une certaine mesure de l'investissement d'objet[64], retint la libido dans le moi et transforma ainsi en angoisse de réel ce qui auparavant avait été libido d'objet. Or, nous voyons l'angoisse infantile comme résultat du fait qu'en cas d'insatisfaction l'enfant transforme la libido d'objet en angoisse de réel devant ce qui est étranger, mais aussi que cela l'entraîne généralement à s'angoisser devant toute nouveauté. Nous avons eu un long débat sur la question de savoir si l'angoisse de réel est la plus originaire, ou bien si c'est l'angoisse de désir[65], si l'enfant transforme sa libido en angoisse de réel parce qu'il la juge trop forte, dangereuse, et accède de cette manière à la représentation du danger, ou bien s'il cède plutôt à une anxiété de caractère universel et apprend de celle-ci à redouter aussi sa libido insatisfaite. Nous étions près d'admettre la première hypothèse, de placer en premier lieu l'angoisse de désir, mais il nous manquait pour cela [l'idée d']une disposition spéciale. Nous devions l'expliquer comme étant une tendance générale de l'enfant. Les considérations sur la phylogenèse semblent nous permettre

63 *Real angst,* la traduction proposée dans le *Vocabulaire de la psychanalyse :* « angoisse devant un danger réel », n'est guère utilisable (d'autant que cette traduction se réfère à l'apparition du mot en 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse, op. cit.),* ici le mot indique que c'est une angoisse provoquée par des conditions externes. Ce n'est pas une angoisse déclenchée par le monde réel en général, et ce n'est pas seulement « devant un danger », mais dans un « état de privation, de besoin » ; après tout, il serait peut-être plus juste de s'en tenir à : « angoisse-réel », par opposition à « angoisse-désir » (cf. note 65).

64 Pas de virgule sur l'original (M., p. 13, 1. 1), mais un « et » barré. I.G.S.

65 *Sehnsuchtangst :* il n'est bien sûr pas question de « nostalgie », mais d'un « désir ardent ». L'opposition « angoisse de désir/angoisse de réel », pour qualifier l'angoisse par rapport à un déclenchement que l'on dirait schématiquement « interne » ou « externe », n'est pas non plus exactement rendue par l'opposition « de désir/de réel ». D'une part parce que, d'où qu'elle vienne, l'angoisse est éprouvée *par* le sujet, et d'autre part cela serait beaucoup (trop) dire que le désir n'est pas le réel *pour* qui éprouve l'angoisse que celui-ci suscite.

maintenant de clore ce débat en faveur de l’angoisse de réel, et d’adopter l’idée qu’un certain nombre d’enfants apporte en naissant[66] l’anxiété qui vient du début de l’époque glaciaire et que cette anxiété induit dès lors ces enfants à traiter la libido insatisfaite comme un danger extérieur. Mais l’excès relatif de libido résulterait de la même prédisposition et permettrait une nouvelle acquisition de l’anxiété qui est à l’état de disposition [phylogénétique]. Quoi qu’il en soit, la discussion sur [la question de] l’hystérie d’angoisse irait dans le sens de la prédominance de la disposition phylogénétique sur tous les autres facteurs.

2) A mesure que les temps difficiles se prolongeaient, dut se produire un conflit entre l’auto-conservation et le désir de reproduction[67] chez les hommes primitifs menacés dans leur existence, conflit qui trouve son expression dans la plupart des cas typiques d’hystérie[68]. La quantité de vivres ne suffisait pas à permettre l’accroissement des hordes humaines, et les forces de l’individu isolé ne suffisaient pas [non plus] à maintenir en vie autant de gens sans défense. L’amour, et particulièrement l’amour des mères narcissiques[69], a certainement opposé résistance au sacrifice des nouveau-nés. Ainsi la limitation de la reproduction devint-elle une obligation sociale. Les satisfactions perverses, sans visée de

66 Nous traduisons le verbe *mitbringen* « amener, rapporter avec soi » par : « apporter en naissant », car le sens nous semble ici évident. Avant qu’il ne soit très précisément question de la transmission héréditaire, nous avons traduit : « une fixation... purement *constitutive* » (pour : *mitgebracht),* afin de respecter la progression des idées (cf. précedemment), et pour éviter de dire : les fixations « innées », bien que Freud traite, à cet endroit, fixation et disposition de façon indistincte.

67 *Fortpflanzungslust,* littéralement : le « plaisir » de la reproduction. Dans ce genre de phrase, quand *Lust* est dans un mot composé qui prend un sens général, il est habituel de traduire par « désir de... ». Cf. « Le roman familial des névrosés », in *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*

68 On voit (M., p. 14, 1. 7) que *typischen* était placé différemment avant le signe de renvoi. Probablement sous la pression de l’usage de l’expression : *in dem meisten Fällen :* « la plupart du temps ».

procréation, échappèrent à cet interdit, ce qui favorisa une certaine régression à la phase libidinale antérieure au primat de la génitalité. La limitation, l'abstinence[70], dut atteindre la femme plus durement que l'homme plutôt insouciant des suites du rapport sexuel. Cette situation dans son ensemble est manifestement conforme aux conditions [d'apparition] de l'hystérie de conversion. Nous pouvons déduire de la symptomatologie [de l'hystérie de conversion] que l'être humain n'était pas encore doué de langage quand il s'imposa l'interdit de la reproduction face au dénuement qu'il ne maîtrisait pas, et qu'il n'avait donc pas encore construit le système du préconscient sur son inconscient. Ainsi, régresse également à l'hystérie de conversion quiconque y est [pré-]disposé, spécialement la femme, sous l'influence des interdits qui visent à éliminer la fonction génitale, alors que les impressions précoces d'un grand pouvoir d'excitation [la] poussent à l'activité génitale.

3) La suite du développement est facile à construire. Elle concerna surtout le mâle. Après qu'il eut appris à économiser sa libido et à rabaisser son comportement sexuel par régression à une phase antérieure, l'activité de l'intelligence acquit pour lui le rôle principal. Il apprit à chercher [intellectuellement], à comprendre quelque peu le monde hostile, et à s'assurer, par ses inventions, une première maîtrise [de cette hostilité][71] du monde. Il se développa sous le signe de l'énergie, élabora les prémices du langage, et dut accorder une grande importance aux acquisitions nouvelles. Le

69 « Narcissiques » venait après « les mères » (M., p. 14, 1. 15) et le signe de renvoi donnerait à traduire : « Le meurtre des nouveau-nés rencontra certainement une résistance dans l'amour, particulièrement celui des mères narcissiques. » Nous choisissons une tournure de phrase plus habituelle en français qui replace « l'amour des mères » en position de sujet du verbe, et l'hésitation concernant la place de l'adjectif nous ferait déployer quelque peu la formulation : « L'amour *maternel,* et particulièrement l'amour des mères narcissiques... »

70 Le mot « abstinence » est rajouté entre les deux lignes (M., p. 14, 1. 22-23). I.G.S.

langage était pour lui de la magie, ses pensées lui semblaient être toutes-puissantes, il comprenait le monde d'après son moi. C'est le temps de la conception animiste du monde et de sa technique magique. En récompense de sa capacité à protéger la vie de beaucoup d'autres individus sans défense, il s'arrogea le pouvoir absolu sur eux, [et], du fait de sa personnalité, se fit le porte-parole des deux premières lois [:] on n'aurait pas le droit de lui porter atteinte, ni de lui contester la libre disposition des femmes[72]. A la fin de cette époque, l'espèce humaine s'était scindée en autant de hordes dominées chacune par un mâle fort, avisé, et brutal, ayant la fonction de père[73].

Il est possible que la nature égoïstement jalouse et sans égards que nous attribuons au père primitif de la horde humaine, selon la psychologie des peuples, n'ait pas existé dès le début mais se soit

71 Dans la transcription, l'adjectif *feindliche* (M., p. 15, 1. 11-12) est replacé comme qualificatif de *Welt,* et nous traduisons ainsi : « [...] du monde hostile ». Or, il est possible que Freud, encore une fois, ait utilisé l'adjectif comme un substantif, au fil de l'écriture, et qu'il ait omis un signe de renvoi (I.G.S., *Übersicht,* p. 75, note 4). Il nous semble utile d'indiquer à nouveau le sens substantivé à la fin de la phrase, car il ne s'agit peut-être pas seulement d'une légère erreur liée à la rapidité d'écriture, mais d'une précision de sens. En effet, à la façon dont Freud parle de s'assurer « la maîtrise *de la décharge* de déplaisir » (cf. *supra)* et non, uniquement, de « la maîtrise du déplaisir », nous pensons devoir préciser qu'il s'agit ici simplement de « maîtriser l'hostilité » et non de « maîtriser le monde », qui serait plutôt l'idée contenue dans les phrases suivantes.

72 Nous changeons la tournure des deux propositions (M., p. 15, 1. 27-28) pour faciliter la lecture. Freud écrit : « ...qu'il serait lui-même *invulnérable (unverletzlich)* ».

73 L'adjectif *weise :* « sage, avisé » est rajouté dans la marge (M., p. 15, 1. 35). Nous traduisons *als Vater* (« en tant que père ») par : « ayant la fonction de père », car il nous paraît évident que Freud parle ici de la « fonction paternelle », et pas simplement « du père ». Par ailleurs, la conjonction *als* (« en qualité de, à titre de ») permet la très légère accentuation que nous donnons à la traduction.

formée au cours de la dure époque glaciaire en tant que résultat de l'adaptation au dénuement.

Or, la névrose obsessionnelle répète les caractères de cette phase d'évolution de l'humanité, pour une part en négatif, étant donné qu'en effet la névrose, [par ses] formations réactionnelles[74], équivaut à une rébellion contre le retour de ces caractères. La surévaluation de la pensée, la prodigieuse énergie qui fait retour dans la contrainte psychique, la toute-puissance des pensées et la tendance à établir des lois inflexibles[75] sont autant de traits inchangés [de cette phase d'évolution]. Mais, contre les impulsions brutales[76] qui veulent remplacer la vie amoureuse, s'élève la résistance qui, dans ses développements ultérieurs, finira par paralyser, à partir du conflit libidinal, l'énergie vitale de l'individu, et par ne laisser subsister, exister sous forme de contrainte, que les impulsions déplacées sur des choses de peu d'importance. Ainsi, ce prototype humain, le plus précieux pour le développement de la

74 « Formations réactionnelles » est rajouté entre les deux lignes (M., p. 16, 1. 8-9), sans que la place exacte ait été indiquée. Dans la transcription (*Übersicht,* p. 76), cela conduit à rajouter : *in Gestalt ihrer Reaktionsbildungen :* « [la névrose], sous la forme de ses formations réactionnelles... ».

75 On voit que ce fragment (M., p. 16, 1. 16-17) est renvoyé au début de la phrase.

76 Freud écrit : « les impulsions brutales », mais, là encore, le statut de l'adjectif semble prêter à confusion. Il est peu probable que le propos soit de qualifier les « impulsions » elles-mêmes, il faut peut-être entendre le sens substantif (« impulsions d'agressivité »), d'une part parce que cela correspond à la « nature » de ce qui pourrait se substituer aux « impulsions » libidinales, d'autre part parce que le mot *Impuls* est aussi une définition du mot *Trieb* (pulsion) dans les dictionnaires. On pourrait aller jusqu'à penser qu'il s'agit là déjà d'une ébauche de ce qui sera développé (à propos de la compulsion) dans le troisième chapitre d'« Au-delà du principe de plaisir », en 1920. (Cf. la traduction de J. Laplanche et J.-B. Pontalis in *Essais de psychanalyse,* nouvelle traduction, Petite Bibliothèque Payot.)

civilisation, succombe, en faisant retour [sous forme de névrosé][77], du fait des revendications de la vie amoureuse, de la même façon que le prototype redoutable du père primitif lui-même, qui plus tard fit retour sous forme de divinité, a succombé dans le monde réel, du fait des conditions familiales qu'il se créa.

4) Ainsi accomplirions-nous un programme prophétique de Ferenczi : « concilier les types de régression névrotique avec les étapes de l'histoire phylogénétique de l'humanité »[78], peut-être sans nous fourvoyer dans des spéculations par trop hasardeuses. Pour ce qui concerne les autres névroses, d'apparition plus tardive, les névroses narcissiques, il nous manquerait cependant toute base à laquelle les rattacher si ne nous venait en aide l'hypothèse que la disposition à ces névroses a pu être acquise par une deuxième génération, dont le développement conduit à une nouvelle phase de la civilisation humaine.

Cette deuxième génération commence avec les fils auxquels le père primitif, dans sa jalousie, n'a pas laissé de liberté d'action. Nous avons établi ailleurs (Totem et tabou)[79] que le père primitif chasse les fils quand ils ont atteint l'âge de la puberté. Les connaissances

77 La phrase est obscure, nous ajoutons : « sous forme de névrosé » en parallèle avec « sous forme de divinité » (plus bas, dans la même phrase) car nous pensons que le « prototype » en question est celui qui invente et qui conçoit le monde selon son moi, de façon animiste, et qui fait retour en tant que névrosé obsessionnel.

78 La phrase de Ferenczi diffère quelque peu de la citation que Freud en fait ici, nous citons le passage concerné : « Quant à ce que nous supposons de la *phylogenèse du sens de réalité,* il ne peut s'agir pour le moment que de prophétie scientifique. Sans doute réussira-t-on un jour à mettre en parallèle les différents stades évolutifs du moi, ainsi que leurs types de régression névrotiques, et les étapes parcourues par l'histoire de l'espèce humaine, tout comme Freud, par exemple, a retrouvé dans la vie psychique des sauvages les traits de caractère des névrosés obsessionnels. » (Cf. « Le développement du sens de réalité et ses stades », traduction Judith Dupont et M. Viliker, in *Œuvres complètes,* II, p. 63, *op. cit.)* Nous soulignons.

79 *Totem et tabou,* Petite Bibliothèque Payot.

psychanalytiques nous engagent toutefois à substituer une autre solution, plus cruelle, à la précédente, à savoir que le père primitif dépouille les fils de leur virilité, après quoi ils peuvent rester au sein de la horde en tant que travailleurs auxiliaires inoffensifs. On peut probablement se représenter l'effet de la castration en ce temps originaire comme une extinction de la libido, et comme une interruption du développement individuel. La démence précoce semble répéter cet état, elle qui conduit, surtout dans la forme de l'hébéphrénie, à l'abandon de tout objet d'amour, à la récession de toutes les sublimations et au retour à l'auto-érotisme. Le jeune individu se comporte comme s'il avait subi la castration ; plus encore, des auto-castrations réelles ne sont pas rares dans cette maladie. On ne doit pas inclure au tableau phylogénétique ce qui caractérise habituellement la maladie [:] les altérations du langage et les accès hallucinatoires, car [ces signes] correspondent aux tentatives de guérison, aux fréquents efforts visant à reconquérir l'objet, qui, dans le tableau clinique, sont presque plus frappants, pendant un temps, que les signes de récession[80].

L'hypothèse que les fils ont subi pareil traitement est inséparable d'une question à laquelle il y a lieu de répondre en passant. Comment se fait-il que les pères primitifs aient des descendants et des substituts, s'ils se débarrassent des fils d'une telle manière[?][81]. Atkinson (1903) a déjà indiqué la voie en soulignant que seuls les fils aînés eurent à redouter l'entière

80 « Pendant un temps » est rajouté dans la marge (M., p. 17, 1. 37). Nous traduisons *Rückbildung* par « récession », déjà deux phrases plus haut (« récession des sublimations »), pour marquer la différence avec le mot « régression ». En fait, le sens de ce mot (« déconstruction par régression ») est proche du mot « dépersonnalisation » usité en psychiatrie.

81 Ici, Freud se réfère au fait (voir indication dans la lettre d'accompagnement du manuscrit, p. 13) qu'il ait dû se rendre à l'objection de Ferenczi. Pour plus de précisions, voir le commentaire « Métapsychologie et métabiologie » (*infra,* p. 107-108). I.G.S. (*Übersicht,* p. 77, note 4). Nous rétablissons le point d'interrogation.

persécution de la part du père, cependant que le plus jeune - schématiquement - avait une chance d'échapper à ce destin et de devenir le successeur du père, grâce à l'intercession de la mère mais surtout par suite du vieillissement du père et de son besoin d'aide. Ce privilège du plus jeune fils a été radicalement éliminé dans l'organisation sociale qui a fait suite, et a été remplacé par le droit d'aînesse. Mais on peut très facilement en reconnaître [la trace] dans le mythe et le conte.

5) La transformation suivante ne put consister qu'en ceci [:] les fils menacés esquivèrent la castration en prenant la fuite et apprirent à affronter la lutte pour la vie en étant alliés. Cette vie communautaire dut nécessairement donner naissance aux sentiments sociaux et put s'édifier sur la satisfaction sexuelle homosexuelle. Il est très possible que l'on puisse voir dans la transmission de cette phase d'évolution la disposition héréditaire à l'homosexualité recherchée depuis longtemps. Les sentiments sociaux qui ont pris naissance ici, par sublimation de l'homosexualité, devinrent cependant une propriété durable de l'humanité et servirent de base à toute société ultérieure. La paranoïa ramène toutefois de façon manifeste cette phase d'évolution ; plus précisément, la paranoïa se défend contre le retour de cette même phase, les alliances secrètes n'y manquent pas et le persécuteur y joue le rôle [du père] redoutable[82]. La paranoïa cherche à se défendre de l'homosexualité qui fut la base de l'organisation des frères et doit justement chasser de la société celui qui en est atteint, et[83] [doit nécessairement] ruiner ses sublimations sociales.

82 Nous traduisons l'adjectif *grossartig* (« grandiose, imposant ») de la même façon que nous avons proposé précédemment : « le père redoutable » (même adjectif allemand) et nous ajoutons qu'il s'agit du « rôle du père » car le parallèle est évident (« alliances secrètes » = « fils alliés », « persécuteur » = « père »).

6) Classer la mélancolie-manie dans ce contexte semble devoir se heurter à une difficulté [:] on ne peut indiquer de façon certaine une date classique[84] d'apparition de ces souffrances névrotiques[85] chez l'individu. Il est pourtant avéré qu'on la rencontre plutôt dans la maturité que dans l'enfance. Si l'on considère l'alternance caractéristique de dépression et d'excitation de l'humeur, il est difficile de ne pas penser à la succession tellement semblable de [sentiments de] triomphe et de deuil qui constitue la périodicité normale des fêtes religieuses. Deuil pour la mort du dieu, joie triomphale pour sa résurrection. Mais, ainsi que nous l'avons deviné à partir des indications que nous donne la psychologie des peuples, ce cérémonial religieux ne fait que répéter en sens inverse le comportement des membres du clan des frères après qu'ils eurent terrassé[86] et assassiné le père primitif : triomphe pour sa mort, puis deuil [de ce mort], puisqu'ils l'avaient tous révéré comme un modèle. Ainsi ce grand événement de l'histoire de l'humanité, qui marqua la fin de la horde primitive et la remplaça par l'organisation victorieuse des frères, produirait-il la prédisposition à cette succession caractéristique d'états d'humeur que nous identifions comme une maladie narcissique particulière, à côté des paraphrénies. Le deuil du père primitif procède de l'identification [à ce mort], et nous avons démontré[87] qu'une telle identification est la condition du mécanisme de la mélancolie.

83 Comme on peut le voir, ce « et » figure à la fin du paragraphe (M., p. 19, 1. 10), il vient probablement à la place que nous indiquons, mais il n'y a pas de signe de renvoi. Nous répétons le verbe *(mitssen)* car il est connoté différemment dans la première partie de la phrase.

84 *Normalzeït,* que nous traduisons par « date classique d'apparition », est l'expression d'usage pour dire : « l'heure légale ».

85 « Souffrances névrotiques » est à entendre au sens large des psychonévroses et non des « névroses de transfert ».

86 Freud avait d'abord écrit *überfallen :* « attaqué par surprise » (M., p. 19, 1. 32). I.G.S.

87 Voir cette démonstration dans « Deuil et mélancolie », autre essai métapyschologique écrit avant celui-ci, in *Métapsychologie, op. cit.*

En résumé, nous pouvons [donc] dire [:] Si les dispositions aux trois névroses de transfert ont été acquises dans la lutte contre le dénuement de l'époque glaciaire, alors, les fixations qui sont à la base des névroses narcissiques tirent leur origine de la répression exercée par le père qui prolonge, reprend pour ainsi dire[88], le rôle de ce dénuement après la fin de l'époque glaciaire. De même que le premier combat mène à l'étape patriarcale de la civilisation, le second conduit à l'étape sociale, mais résultent des deux combats les fixations qui, en faisant retour après des millénaires, se transforment en disposition aux deux groupes de névroses[89]. Par conséquent, la névrose est aussi, en ce sens, une acquisition de la civilisation. Le parallèle que l'on vient d'esquisser est-il plus qu'une comparaison qui tient du jeu[?] Dans quelle mesure permet-il d'éclairer l'énigme non encore résolue des névroses[?] Il nous paraît légitime d'abandonner à des recherches à venir et à la lumière apportée par de nouvelles expériences [la réponse à ces questions][90].

Maintenant, il est temps de penser à une série d'objections qui nous rappellent que nous ne devons pas surestimer les déductions obtenues. D'abord, chacun aura remarqué que la deuxième série de dispositions, celle de la deuxième génération, ne put être acquise que par les hommes (en tant que fils), alors que la démence précoce, la paranoïa et la mélancolie peuvent aussi bien s'observer chez les

88 L'expression « pour ainsi dire » *(gleichsam)* est dans la marge (M., p. 20, 1. 19), on peut la resituer en l'intégrant à la phrase, ou penser qu'elle s'applique à ce passage en vue d'une correction ou modification ultérieure.

89 Les deux groupes de névroses : psychonévroses et névroses de transfert.

90 À cet endroit (M., p. 20, 1. 35), le feuillet original montre un long tiret horizontal, signe habituel par lequel Freud marquait la fin d'un manuscrit. Ce qui suit maintenant est le complément annoncé dans la lettre d'accompagnement (cf. *supra,* p. 13), une réaction à la lettre de Ferenczi. Pour d'autres détails, voir *infra,* p. 107, I.G.S. (*Übersicht,* p. 79, note 5). Nous scindons la phrase en trois parties, en soulignant les deux premières de façon interrogative, et en ajoutant : « la réponse à ces questions », car il faudrait sinon adopter une syntaxe très compliquée qui ne donnerait pas l'idée d'une première conclusion.

femmes. Les femmes des temps originaires vivaient dans des conditions encore plus diverses qu’aujourd’hui. Ainsi donc, est inhérente à ces dispositions [de la deuxième série] une difficulté à laquelle celles de la première série échappent : elles semblent être acquises dans des conditions qui excluent la transmission héréditaire. Il est évident que les fils castrés et soumis ne prennent pas part à la reproduction, donc qu’ils ne peuvent perpétuer leur disposition (démence précoce). Cependant, l’état psychique des fils exclus, unis par l’homosexualité, ne peut pas davantage avoir de l’influence sur les générations suivantes, puisqu’ils s’éteignent en tant que branche latérale inféconde de la famille, aussi longtemps qu’ils n’ont pas triomphé sur le père. Mais, s’ils parviennent à ce triomphe, c’est alors l’événement vécu par une génération, [événement] dont on ne doit pas admettre qu’il se soit nécessairement reproduit de façon illimitée[91].

Comme on peut le penser, il n’est pas difficile de trouver des échappatoires dans des domaines aussi obscurs. La difficulté coïncide au fond avec une autre, déjà soulevée : comment le père brutal de l’époque glaciaire, qui après tout n’était pas immortel comme sa réplique divine, a-t-il eu des continuateurs[?] De nouveau s’offre [l’hypothèse du] plus jeune fils, celui qui plus tard deviendra père [—] qui ne sera à vrai dire pas lui-même castré mais qui connaît le destin de ses frères aînés et le redoute pour lui [—], qu’a dû effleurer la tentation de fuir, comme les plus chanceux d’entre les aînés, et de renoncer à la femme. Ainsi demeurerait toujours, à côté des mâles déserteurs inféconds, une chaîne d’autres mâles qui suivent quant à eux les destins du genre masculin et peuvent les transmettre sous forme de dispositions. Reste, et c’est le point de

91 Cette phrase, un peu obscure du fait de l’accord de la proposition relative, nous semble vouloir souligner que ce triomphe, cet événement, n’a dû être le fait que d'*une* génération, et qu’on doit contester l’hypothèse qu’il se soit reproduit indéfiniment, en tant que réalité vécue, à chaque génération suivant celle qui a réellement triomphé du père primitif.

vue essentiel, que pour lui [le plus jeune fils] l'oppression du père se substitue à la rigueur des temps.

Le triomphe sur le père a dû être prémédité et fantasié[92] pendant d'innombrables générations avant que les fils ne réussissent à le réaliser. L'extension à la femme des dispositions engendrées par l'oppression du père semble présenter elle-même une plus grande difficulté. Les destins de la femme dans ces temps originaires nous sont cachés par une obscurité spéciale. C'est ainsi que peuvent entrer en considération des conditions de vie dont nous n'avons pas connaissance. Mais la remarque qu'il ne faut pas oublier la bisexualité de l'être humain nous épargne la plus grave difficulté. Ainsi la femme peut-elle prendre à son compte les dispositions acquises par l'homme et les faire elle-même apparaître en elle.

Néanmoins, ne nous dissimulons pas que ces hypothèses hasardeuses ne nous font en définitive atteindre rien d'autre que de permettre à nos fantaisies scientifiques d'échapper au reproche d'absurdité. Dans l'ensemble, ces fantaisies conservent leur valeur en tant qu'elles sont de salutaires rappels à la prudence, quand peut-être nous étions sur le chemin de placer la disposition phylogénétique au-dessus de tout le reste. Il ne faut donc pas[93] aller jusqu'à croire que, selon un nombre proportionnel peut-être fixé par

92 Nous traduisons le verbe *phantasieren* par le verbe « fantasier » en rejoignant ainsi la traduction de *Phantasie* par « fantaisie » (cf. D. Lagache, *De la fantaisie à la sublimation,* P.U.F.). Sans doute ne serait-il pas abusif de traduire que « le triomphe sur le père a été *fantasmé* par d'innombrables générations », si le verbe « fantasmer » n'avait été aussi maltraité par un usage pan- (et extra-) psychanalytique. Si l'on doit respecter le souci de Freud concernant l'emploi de mots courants, cela ne nous paraît pas devoir aller jusqu'à la nécessité de privilégier un usage « actuel » qui n'a rien à voir avec le sens courant contemporain de Freud. Donc, nous proposons « fantasier » selon Littré (1863) : « mettre dans sa fantaisie, imaginer », introduit par Montaigne au XVIème siècle.

93 On peut se demander si la négation n'a pas été rajoutée après coup au début de la ligne (M., p. 22, 1. 37). I.G.S. La phrase dit, littéralement : « Il n'en va donc pas ainsi, que... », nous choisissons une tournure plus explicite.

des lois [naturelles], des constitutions archaïques font retour chez les nouveaux individus et les poussent dans la névrose du fait qu'elles entrent en conflit avec les revendications du présent. Il reste de la place pour de nouvelles acquisitions et pour des influences que nous ne connaissons pas. En somme, nous ne sommes pas à la fin, mais au début d'une compréhension de ce facteur phylogénétique.

Observations sur l'amour de transfert

Tout psychanalyste débutant commence sans doute par redouter les difficultés que lui offrent l'interprétation des associations du patient et la nécessité de retrouver les matériaux refoulés. Mais il apprend bientôt à attribuer moins d'importance à ces difficultés et à se convaincre que les seuls obstacles vraiment sérieux se rencontrent dans le maniement du transfert.

Parmi toutes les situations qui se présentent, je n'en citerai qu'une particulièrement bien circonscrite, tant à cause de sa fréquence et de son importance réelle que par l'intérêt théorique qu'elle offre. Je veux parler du cas où une patiente, soit par de transparentes allusions, soit ouvertement, fait comprendre au médecin que, tout comme n'importe quelle simple mortelle, elle s'est éprise de son analyste. Cette situation comporte des côtés pénibles et comiques et des côtés sérieux ; conditionnée par des facteurs multiples, elle est si complexe, si inévitable, si difficile à liquider que son étude est depuis longtemps devenue une nécessité vitale pour la technique psychanalytique. Cependant, ceux qui se moquent des erreurs d'autrui n'y échappent pas toujours eux-mêmes et, jusqu'à ce jour, nous avons omis de nous précipiter sur cette question. Toujours nous nous heurtons à la loi de la discrétion médicale qui, indispensable dans la vie, est parfaitement irréalisable dans notre domaine scientifique. Dans la mesure où la littérature psychanalytique appartient à la vie réelle, nous nous trouvons ici

devant un conflit insoluble. Faisant fi de la discrétion médicale, j’ai récemment signalé que cette même situation de transfert avait retardé d’une dizaine d’années le développement de la thérapie psychanalytique[1].

Aux yeux du profane bien élevé — qui pour la psychanalyse représente le sujet idéal — les choses de l’amour ne se peuvent comparer à aucune autre ; elles sont, pour ainsi dire, inscrites sur une feuille à part où ne doit se trouver nul autre écrit. Lorsqu’une patiente vient à s’éprendre de son médecin, celui-ci pense qu’il n’y a que deux solutions possibles, l’une, plus rare, où les circonstances permettent l’union durable et légitime des deux intéressés, l’autre, plus fréquente, suivant laquelle le médecin et la patiente se séparent et abandonnent la tâche entreprise qui aurait dû amener la guérison, comme s’ils étaient victimes des éléments. On peut évidemment imaginer une troisième solution, compatible avec la poursuite du traitement et qui serait l’établissement de nœuds illégitimes, non destinés à rester éternels ; mais ce dénouement est rendu impossible, tant par la morale bourgeoise que par la dignité médicale. En tout cas, notre profane demanderait à l’analyste de lui assurer que cette troisième éventualité est tout à fait exclue.

Il est clair que le psychanalyste doit envisager les choses sous un tout autre aspect.

Prenons le deuxième cas, celui où médecin et patiente se séparent après que la patiente s’est amourachée du médecin ; le traitement est abandonné. Mais bientôt l’état de la malade va nécessiter une seconde tentative de cure analytique chez un autre médecin. On constatera bientôt que la patiente s’est à nouveau éprise de cet analyste, puis après de son successeur, et ainsi de suite. Ce phénomène, qui se produit à coup sûr et qui constitue, comme on sait, l’un des fondements de la théorie psychanalytique,

1 *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung (Histoire du mouvement psychanalytique),* 1914.

peut être envisagé de deux points de vue différents, celui du médecin analyste et celui de la patiente qui a besoin d'une psychanalyse. Pour le médecin, ce fait constitue un précieux enseignement et un avertissement salutaire d'avoir à se méfier d'un contre-transfert peut-être possible. Il doit considérer que l'amour de la patiente est déterminé par la situation analytique et non par les avantages personnels dont il peut se targuer, qu'il n'a donc aucune raison de s'enorgueillir de cette « conquête », comme on l'appellerait en dehors de l'analyse. En être averti est toujours une bonne chose. Cependant la patiente, elle, se trouve en face d'une alternative : abandonner le traitement analytique ou accepter, comme un destin inéluctable, d'être amoureuse de son médecin[2].

N'en doutons pas, les proches de la patiente se déclareront en faveur de la première solution, alors que le médecin optera avec une énergie égale pour la seconde. Je crois pourtant qu'en pareil cas la décision ne doit pas dépendre de la tendre sollicitude (ou plutôt du jaloux égoïsme) de l'entourage. L'intérêt de la malade devrait primer. L'amour des proches ne saurait la guérir de sa névrose. Tout en n'imposant pas ses soins, l'analyste a néanmoins le droit d'en faire ressortir, en vue des résultats à obtenir, la nécessité. Tout proche qui adopte, en face de ce problème, l'attitude de Tolstoï, peut tranquillement rester en possession de sa femme ou de sa fille mais au prix de la névrose de celle-ci et de tous les troubles de la faculté d'aimer qui en résultent. Il en va là comme d'un traitement gynécologique. Le père ou bien le mari jaloux s'imagine fort à tort que si la malade choisissait, pour se débarrasser de sa névrose, un autre traitement que le traitement psychanalytique, elle échapperait au risque de devenir amoureuse de son médecin. La seule différence consiste en ce que cet amour, destiné à rester inavoué et non analysé, ne pourra jamais favoriser la guérison comme l'analyse l'y eût incité.

2 On sait — mais je n'en parlerai pas ici — que le transfert peut se manifester par d'autres sentiments moins tendres.

Il m’a été dit que certains médecins analystes préparaient souvent leurs malades à l’apparition d’un transfert amoureux ou même les invitaient « à s’éprendre du médecin afin que l’analyse aille de l’avant ». J’ai peine à m’imaginer une technique plus insensée. On enlève ainsi au phénomène son caractère spontané si convaincant, en même temps que l’on se prépare des obstacles extrêmement difficiles à surmonter.

Au premier abord rien ne permet de voir quel avantage le traitement peut tirer de l’amour conçu par la patiente. Quelle qu’ait été jusqu’alors la docilité de celle-ci, la voilà qui cesse de témoigner le moindre intérêt, la moindre compréhension à son traitement. Elle ne veut entendre parler ni parler elle-même que de son amour dont elle demande la réciprocité ; elle renonce à ses symptômes ou les néglige et se déclare même guérie. La scène a entièrement changé, tout se passe comme si quelque comédie eût été soudainement interrompue par un événement réel, par exemple comme lorsque le feu éclate pendant une représentation théâtrale. Le médecin qui assiste, pour la première fois, à ce phénomène a beaucoup de mal à maintenir la situation analytique et à résister à la tentation de croire que le traitement est vraiment achevé.

Un peu de réflexion le tire d’embarras. Il ne doit jamais perdre de vue que tout ce qui entrave la continuation du traitement peut être une manifestation de la résistance. À n’en pas douter, celle-ci joue un rôle important dans l’apparition de cet amour tumultueux. Le médecin avait depuis longtemps observé les indices de ce tendre transfert et avait pu, sans risque d’erreur mettre au compte de cette attitude amoureuse la docilité de la malade, son acceptation des explications analytiques, sa remarquable compréhension et la grande intelligence dont elle faisait preuve pendant toute cette période. Et voilà que tout est balayé. La malade semble avoir totalement perdu son entendement, paraît se perdre dans son amour et cette transformation s’effectue toujours à un moment où l’on pouvait

justement s’attendre à ce que la patiente se révélât ou confessât une partie particulièrement pénible et profondément refoulée de sa vie. Son amour existait depuis longtemps déjà, mais c’est maintenant seulement que la résistance commence à l’utiliser afin d’entraver la marche de l’analyse et de mettre l’analyste en fâcheuse posture.

À considérer les choses de plus près, l’on reconnaît que certains autres facteurs encore compliquent la situation ; certains d’entre eux se rattachent à l’état amoureux, d’autres émanent particulièrement de la résistance. C’est à la première catégorie qu’appartiennent les efforts de la malade pour s’assurer qu’elle est irrésistible, pour briser l’autorité du médecin en abaissant celui-ci au niveau d’un amant, enfin pour obtenir tous les autres avantages secondaires d’une satisfaction amoureuse. En ce qui concerne la résistance, on peut supposer qu’elle se sert, en certaines occasions, de la déclaration d’amour comme d’un moyen de mettre à l’épreuve l’austère analyste et de lui attirer une rebuffade s’il se montrait consentant. Mais on a surtout l’impression que la résistance agit à la manière d’un *agent provocateur*[3] en rendant plus intense l’amour de la patiente, en exagérant son consentement au don sexuel, et tout cela dans le but de justifier plus péremptoirement l’action du refoulement en faisant ressortir tous les dangers d’un semblable dérèglement. Nous savons que cet ensemble de faits accessoires, qui font parfois entièrement défaut dans des cas plus simples, est considéré par Alfred Adler comme l’élément essentiel de tout ce processus.

Quelle doit donc être l’attitude du psychanalyste qui veut éviter l’échec et continuer le traitement, en dépit et au travers de ce transfert amoureux ?

Il me serait facile en m’appuyant carrément sur la morale courante de déclarer que l’analyste ne doit jamais, au grand jamais, agréer la tendresse qu’on lui offre, ni y répondre. Il doit plutôt

3 En français dans le texte.

considérer que le moment est venu de se poser devant la femme amoureuse en champion de la pureté des mœurs et de la nécessité du renoncement, cela afin qu’en renonçant à ses désirs et en étouffant la partie animale de son moi, elle soit capable de poursuivre le travail analytique.

Cependant, je décevrai ces attentes, la première aussi bien que la seconde. La première, parce que je n’écris pas pour la clientèle, mais pour des médecins aux prises avec de graves difficultés et ensuite parce que je puis ici ramener les prescriptions morales à leur origine, c’est-à-dire à leur opportunité. Je suis, en l’occurrence, bien placé pour remplacer, sans que les résultats puissent s’en trouver modifiés, les décrets de la morale par les égards dus à la technique analytique.

Mais je décevrai plus nettement encore la seconde attente. Inviter la patiente, dès qu’elle a fait l’aveu de son transfert amoureux, à étouffer sa pulsion, à renoncer et à sublimer, ne serait pas agir suivant le mode analytique, mais se comporter de façon insensée. Tout se passerait alors comme si, après avoir à l’aide de certaines habiles conjurations, contraint un esprit à sortir des enfers, nous l’y laissions ensuite redescendre sans l’avoir interrogé. Nous aurions ainsi ramené à la conscience les pulsions refoulées pour, dans notre effroi, en provoquer à nouveau le refoulement. Il ne faudrait pas se méprendre sur les conséquences d’un tel procédé. Les discours sublimes, comme chacun sait, ont peu d’action sur les passions. La patiente n’en éprouvera que de l’humiliation et ne manquera pas d’en tirer vengeance.

Je déconseillerai également d’employer le moyen terme qui pourrait sembler fort ingénieux à certains d’entre nous. Il s’agirait là, pour l’analyste, de prétendre partager les tendres sentiments de la patiente, mais en évitant toutes les manifestations physiques de ceux-ci, jusqu’au moment où l’on sera parvenu à ramener la situation dans des voies plus calmes et à les porter à un niveau plus élevé.

J’allègue contre ce procédé le fait que le traitement psychanalytique repose sur la véracité, c’est même à cela qu’est due une grande partie de son influence éducative et de sa valeur éthique. Il est dangereux d’abandonner ce sûr fondement. Celui qui s’est bien pénétré de la technique analytique n’est plus capable d’avoir recours aux mensonges et aux artifices dont ne saurait se passer le médecin ordinaire et s’il tentait un jour, dans la meilleure intention du monde, de faire usage de ces derniers, il ne manquerait pas de se trahir. Puisque nous exigeons de nos patients une franchise totale, nous compromettrions toute notre autorité en nous faisant surprendre en flagrant délit de mensonge. De plus, il n’est pas sans danger de se laisser aller à de tendres sentiments à l’égard de la malade. Est-on jamais assez sûr de soi pour ne pas dépasser les limites que l’on s’était fixées ? Je pense donc qu’il ne faut, en aucun cas, se départir de l’indifférence que l’on avait conquise en tenant de court le contre-transfert.

J’ai déjà fait entendre que la technique analytique impose au médecin l’obligation de refuser à la patiente avide d’amour la satisfaction qu’elle réclame. Le traitement doit se pratiquer dans l’abstinence, je n’entends pas parler seulement de l’abstinence physique, toutefois il ne convient pas de priver les malades de tout ce dont ils peuvent avoir envie, ce qu’aucun d’entre eux, sans doute, ne supporterait. Non, je me contente de poser en principe qu’il faut laisser subsister chez le malade besoins et désirs, parce que ce sont là des forces motrices favorisant le travail et le changement. Il n’est pas souhaitable que ces forces se trouvent diminuées par des succédanés de satisfactions. Au reste, puisque les malades, du fait de leur état et tant que les refoulements n’ont pas été levés, sont incapables de ressentir des satisfactions véritables, on serait bien empêché de leur offrir autre chose que des satisfactions substitutives.

Avouons que la question de l'abstinence, au cours des analyses, déborde de beaucoup le cadre du cas particulier ici étudié et doit être discutée plus à fond, si nous voulons déterminer les limites de sa possible application. Toutefois nous éviterons de le faire ici pour nous en tenir à notre point de départ. Qu'arriverait-il si le médecin procédait différemment et s'il profitait de la liberté dont disposent lui-même et sa patiente pour répondre à l'amour de celle-ci et apaiser son besoin de tendresse ?

S'il s'était figuré qu'en agissant de la sorte il parviendrait à dominer la malade et à en tirer avantage dans la poursuite du but de l'analyse qui est d'éliminer définitivement la névrose, l'expérience lui montrera bientôt qu'il s'est trompé. La patiente aurait atteint son but, mais lui, non. Une amusante anecdote relative à un prêtre et à un agent d'assurances nous montre ce qui arriverait. Cet agent d'assurances, un mécréant, est gravement malade, sa famille obtient de lui qu'il fasse venir un saint homme, capable de le convertir avant qu'il ne meure. L'entretien entre ce prêtre et le mourant dure très longtemps et tous ceux qui attendent hors de la chambre sont pleins d'espoir. Enfin la porte s'ouvre. Le mécréant ne s'est pas converti, mais le prêtre a contracté une assurance.

Si les avances de la malade trouvaient un écho chez son médecin, ce serait pour elle un grand triomphe — et un désastre total pour le traitement. La malade aurait obtenu ce que cherchent tous les patients : traduire en actes, reproduire dans la vie réelle, ce dont elle devrait seulement se ressouvenir et qu'il convient de maintenir sur le terrain psychique en tant que contenu mental[4]. Au cours ultérieur des relations amoureuses, surgiraient toutes les inhibitions, toutes les réactions pathologiques de sa vie amoureuse, sans qu'il soit possible de les corriger. Cette liaison s'achèverait dans le remords et dans un renforcement considérable des tendances de la malade au refoulement. Les relations amoureuses, en effet,

4 Voir l'article *Remémoration, répétition et perlaboration*, Int. Zeitsch. für ärzliche Psa, vol. II, 1914 et la technique psychanalytique, puf, 1953.

détruisent l’influence du traitement analytique, une combinaison des deux étant inconcevable.

En ce qui concerne l’analyse, satisfaire le besoin d’amour de la malade est aussi désastreux et aventureux que de l’étouffer. La voie où doit s’engager l’analyste est tout autre et la vie réelle n’en comporte pas d’analogue. Il doit se garder d’ignorer le transfert amoureux, de l’effaroucher ou d’en dégoûter la malade, mais également, et avec autant de fermeté, d’y répondre. Il convient de maintenir ce transfert, tout en le traitant comme quelque chose d’irréel, comme une situation qu’on traverse forcément au cours du traitement et que l’on doit ramener à ses origines inconscientes, de telle sorte qu’elle fasse resurgir dans le conscient tout ce qui, dans la vie amoureuse de la malade, était resté le plus secret et qui maintenant pourra aider cette dernière à le contrôler. Plus l’analyste donne l’impression d’être bien armé contre toute tentation, plus tôt il arrive à extraire de la situation son contenu analytique. La patiente, dont le refoulement sexuel n’est pas encore supprimé mais simplement repoussé à l’arrière-plan, se sent alors suffisamment en sécurité pour permettre à toutes ses possibilités amoureuses, à tous les fantasmes de ses désirs sexuels, à tous les caractères particuliers de ses aspirations amoureuses, de venir au jour et, à partir de ceux-ci, elle va d’elle-même trouver une voie vers les fondements infantiles de son amour.

Pour une certaine catégorie de femmes, cette tentative d’utiliser sans le satisfaire, au cours du travail analytique, le transfert amoureux doit pourtant aboutir à un échec. Je veux parler des femmes à passions élémentaires, que des compensations ne sauraient satisfaire, des enfants de la nature, qui refusent d’échanger le matériel contre le psychique. Suivant les paroles du poète, ces femmes ne sont accessibles qu’ « à la logique de la soupe et aux arguments des quenelles ». On se trouve obligé, soit de leur rendre l’amour qu’elles vous portent, soit de s’attirer toutes les

foudres dont dispose une femme humiliée. Dans aucun des deux cas, l’intérêt du traitement ne peut être sauvegardé. L’échec étant inévitable, il faut battre en retraite et il ne reste plus qu’à se demander comment la faculté d’édifier une névrose peut s’allier à un aussi incoercible besoin d’amour.

Bien des analystes ont dû se demander, de façon analogue, de quelle manière il convenait de faire peu à peu admettre, à d’autres amoureuses moins violentes, le point de vue psychanalytique. L’analyste doit surtout insister sur le rôle indiscutable que joue la résistance dans cet « amour ». Un amour véritable rendrait la malade docile, augmenterait son empressement à résoudre les problèmes que pose son cas, et cela simplement parce que le bien-aimé l’exige. L’amoureuse s’engagerait volontiers dans la voie qui aboutit à l’achèvement de la cure pour mieux plaire au médecin et pour aménager une réalité où l’inclination pourrait trouver sa place. Au lieu de cela, la patiente se montre obstinée et indocile, se désintéresse totalement de son traitement et ne tient évidemment aucun compte des convictions justement fondées de son médecin. La résistance qu’elle manifeste prend la forme de l'amour et elle n’hésite même pas à placer l’analyste dans un cercle vicieux. En effet, si celui-ci, comme le devoir et la raison le lui commandent, refuse de céder à son amour, elle pourra se poser en femme dédaignée et, par ressentiment et désir de vengeance, renoncer à être guérie par lui, ainsi d’ailleurs qu’elle le fait déjà, du fait de ce prétendu amour.

Un second argument peut encore être opposé à l’authenticité de cet amour, le fait que rien, dans la situation présente ne le justifie. Ce n’est qu’un ensemble de répliques et de clichés de certaines situations passées et aussi de réactions infantiles. C’est ce que le médecin se fait fort de prouver par l’analyse détaillée du comportement amoureux de la malade.

Si l’on ajoute encore à ces arguments la dose nécessaire de patience, l’on réussit généralement à dominer cette difficile situation et à poursuivre le travail, après avoir, soit atténué soit « transposé » l’amour de la patiente. Il ne s’agit plus alors que de découvrir le choix objectal infantile et les fantasmes qui se sont tissés autour de lui. Pour bien faire comprendre les arguments dont je viens de parler, je tiens à les discuter ici. Mais représentent-ils réellement la vérité ? Y recourir, dans la dangereuse situation où nous nous trouvons, n’est-ce pas dissimuler et altérer cette dernière ? Autrement dit, l’amour qui devient manifeste dans le transfert ne mérite-t-il pas d’être considéré comme un amour véritable ?

Je crois que bien qu’ayant dit la vérité à notre patiente, nous ne lui avons pas dit *toute* la vérité, sans nous soucier beaucoup des conséquences. De nos deux arguments, le premier est le plus fort. Le rôle que joue la résistance dans l’amour de transfert est indéniable et très considérable. Toutefois ce n’est pas la résistance qui a créé cet amour ; elle le trouve déjà installé, l’exploite et en aggrave les manifestations. L’authenticité du phénomène n’est pas non plus entamée par la résistance. Notre second argument est bien plus faible. Il est exact que cet état amoureux n’est qu’une réédition de faits anciens, une répétition des réactions infantiles, mais c’est là le propre même de tout amour et il n’en existe pas qui n’ait son prototype dans l’enfance. Le facteur déterminant infantile confère justement à l’amour son caractère compulsionnel et frisant le pathologique. L’amour de transfert est peut-être d’un degré moins libre que l’amour survenant dans la vie ordinaire et réputé normal. On y décèle plus nettement les liens qui le rattachent à ses modèles infantiles et il se montre moins souple, moins apte à se modifier, mais tout cela n’a rien encore d’essentiel.

Alors à quels indices peut-on reconnaître l’authenticité d’un amour ? Serait-ce à son efficience, à sa façon d’imposer le but qu’il se propose d’atteindre ? L’amour de transfert ne le cède en rien, à ce

point de vue, aux autres amours ; on a l’impression de pouvoir tout obtenir de lui.

En résumé, rien ne nous permet de dénier à l’état amoureux, qui apparaît au cours de l’analyse, le caractère d’un amour « véritable ». Son apparence peu normale s’explique suffisamment si nous songeons que tout état amoureux, même en dehors de la situation analytique, rappelle plutôt les phénomènes psychiques anormaux que les états normaux. Quoi qu’il en soit, l’amour de transfert présente quelques traits propres qui lui assurent une place à part : 1° C’est la situation analytique qui le provoque ; 2° La résistance qui domine la situation l’intensifie encore ; 3° Ne tenant que fort peu compte de la réalité il s’avère plus déraisonnable, moins soucieux des conséquences, plus aveugle dans l’appréciation de l’être aimé, que ce que nous attendons d’un amour normal. N’oublions pourtant pas que ce sont précisément ces caractères anormaux qui forment l’essentiel d’un état amoureux.

En ce qui concerne la façon de procéder du médecin, c’est de la première des trois particularités de l’amour de transfert qu’elle doit dépendre. C’est en effet le médecin qui, en entreprenant le traitement dans le but de guérir la névrose, a déclenché cet amour. C’est là pour lui l’inévitable conséquence d’une situation médicale, comme le seraient la mise à nu du corps d’un malade ou la révélation de quelque secret vital. Il sait parfaitement qu’il ne doit en tirer aucun profit personnel. Le consentement de la patiente n’y peut rien changer et toute la responsabilité pèse sur lui seul. Cependant le médecin doit savoir que la malade n’attendait sa guérison que du jeu de ce mécanisme. Une fois toutes les difficultés surmontées, elle avoue souvent le fantasme d’espoir qu’elle avait caressé au début de son traitement : au cas où elle se comporterait bien, elle en serait récompensée, à la fin, par la tendresse du médecin.

Des motifs à la fois moraux et techniques l’empêchent de céder aux sollicitations amoureuses de sa patiente. Il ne doit jamais perdre

de vue son but, ni oublier qu’il a affaire à une femme qui, du fait de fixations infantiles, se trouve dans l’impossibilité de disposer librement de sa faculté d’aimer. Le médecin doit rétablir cette fonction si précieuse, si importante, dont elle ne devra pas user dans l’analyse, mais qu’elle réservera, une fois la cure achevée, à la vie réelle lorsque celle-ci l’imposera. Il ne faut pas que l’analyste reproduise la scène de la course des lévriers dont le prix consiste en un chapelet de saucisses. Un farceur s’amuse à tout perturber en jetant au milieu du champ de courses une unique saucisse ; les chiens se précipitent tous dessus et oublient la course ainsi que le chapelet de saucisses destiné au vainqueur. Je ne prétends pas qu’il soit toujours facile au médecin de respecter les règles de la morale et celles de la technique. Les jeunes surtout, qui n’ont pas encore noué de liens durables, trouveront ces règles pénibles. Il est incontestable que l’amour sexuel joue dans la vie un rôle immense et la conjonction, dans les joies amoureuses, de satisfactions psychiques et physiques constitue l’un des points culminants de cette jouissance. En dehors de quelques fanatiques toqués, tous les êtres humains le savent et conforment leur vie à cette notion. Seule la science se fait encore scrupule de l’avouer. D’autre part, quand une femme implore l’amour d’un homme, il lui est fort pénible de la repousser et de se refuser. En outre, malgré névrose et résistance, il émane d’une noble créature qui confesse sa passion, un charme incomparable. La tentation n’est pas provoquée par une grossière sollicitation charnelle qui ne paraîtrait que choquante et devrait plutôt susciter un sentiment de tolérance, puisqu’il s’agit là d’un phénomène naturel. Ce sont les émois de désir plus raffinés, ceux qui sont inhibés quant au but qui risqueraient de faire oublier à un homme, tenté par une belle aventure, les lois de la technique et le devoir médical.

Et pourtant il est interdit à l’analyste de céder. Quel que soit le prix qu’il attache à l’amour, il doit tenir davantage encore à utiliser

l'occasion qui s'offre à lui d'aider sa patiente à traverser une des phases les plus décisives de sa vie. Il doit lui enseigner à vaincre le principe du plaisir, à renoncer à une satisfaction immédiate, non conforme à l'ordre établi et cela en faveur d'une autre plus lointaine et peut-être aussi moins certaine, mais irréprochable aux points de vue psychologique et social. Pour qu'elle puisse obtenir cette victoire sur elle-même, l'analyste est tenu de lui faire traverser les périodes primitives de son évolution psychique en lui permettant ainsi d'acquérir cette plus grande liberté intérieure qui distingue l'activité psychique consciente — au sens systématique — de l'activité inconsciente.

Ainsi le psychothérapeute analyste doit mener un triple combat : d'abord au-dedans de lui-même contre les forces qui tentent de l'abaisser au-dessous du niveau de l'analyse, puis en dehors de l'analyse, contre des adversaires qui contestent l'importance des pulsions sexuelles et veulent empêcher qu'il en soit tenu compte dans la technique scientifique, enfin, dans le traitement, contre ses patients qui, au début se comportent comme les ennemis de l'analyse pour ensuite surestimer la sexualité qui les domine. Ils voudraient, avec leur passion dégagée de tout lien social, tenir à merci le médecin.

J'ai déjà parlé, au début, de l'attitude des profanes envers la psychanalyse. Ils ne manqueront certainement pas de prendre prétexte de ces considérations sur l'amour de transfert pour attirer l'attention du public sur les dangers de notre méthode psychanalytique. Le psychanalyste sait bien qu'il manipule les matières les plus explosives et qu'il doit opérer avec les mêmes précautions et la même conscience que le chimiste. Mais a-t-on jamais interdit, à un chimiste, à cause du danger possible, de manipuler des explosifs dangereux que justement leur efficacité rend indispensables. Il est curieux que la psychanalyse soit obligée de conquérir à nouveau toutes les libertés, de longue date accordées à

d’autres branches médicales. Je ne prétends certes pas qu’il faille abandonner les méthodes de traitement inoffensives. En bien des cas, elles peuvent suffire et s’il faut tout dire, la *furor sanandi,* pas plus que tout autre fanatisme, ne saurait être de quelque utilité à la société humaine. Mais c’est grandement sous-estimer et l’origine et l’importance pratique des psychonévroses que de penser que ces affections peuvent être vaincues par des opérations pratiquées à l’aide de remèdes inoffensifs. Non, dans la pratique médicale, il y aura toujours place à la fois pour le *ferrum* et l'*ignis* à côté de la *medicina* et l’on ne pourra ainsi se passer d’une psychanalyse non modifiée, méthodique, qui ne craint pas de manipuler les émois psychiques les plus dangereux, afin de les maîtriser, dans l’intérêt même du malade.

Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse [1]

Quand un médecin entreprend le traitement psychanalytique d'un névrosé, son intérêt ne se porte nullement en première ligne sur le caractère de celui-ci. Il préférerait savoir ce que signifient les symptômes de ce névrosé, quelles pulsions instinctives se dissimulent derrière ceux-ci et se satisfont grâce à eux, et par quelles étapes a passé la voie mystérieuse allant de ces désirs instinctifs à ces symptômes. Mais la technique que le médecin est obligé de suivre le force bientôt à orienter avant tout son besoin de savoir vers d'autres objets. Il voit son investigation menacée par des résistances que le malade oppose et c'est au caractère du malade qu'il doit attribuer ces résistances. Ce caractère acquiert alors le premier droit à son intérêt.

Ce qui s'oppose aux efforts du médecin, ce ne sont pas toujours les traits de caractère que le malade se reconnaît à lui-même ou qui lui sont attribués par son entourage. Souvent certaines manières d'être du malade, dont il ne semblait que modérément pourvu, se manifestent, élevées à une puissance insoupçonnée, ou bien il adopte des attitudes qui ne s'étaient pas révélées dans d'autres circonstances de sa vie. Dans les pages qui vont suivre, nous allons

1 Paru d'abord dans imago, (IV 1915-1916), ensuite dans la quatrième série de la *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre.*

tenter de décrire et de rapporter à leur origine quelques-uns de ces traits de caractère surprenants.

I. Les exceptions

Le travail psychanalytique se trouve toujours à nouveau confronté par cette tâche : amener le malade à renoncer à une jouissance proche et immédiate. Ce n'est pas qu'il doive renoncer à toute jouissance ; on ne peut le demander peut-être à personne, et la religion elle-même, quand elle exige l'abandon de la jouissance terrestre, est obligée de fonder cette exigence sur la promesse d'une jouissance incomparablement plus grande et plus précieuse dans l'au-delà. Non, le malade doit simplement renoncer à ces satisfactions auxquelles un dommage succéderait infailliblement, ses privations n'ont besoin que d'être temporaires et il lui suffit d'apprendre à échanger un plaisir immédiat contre un plaisir mieux assuré, bien que différé. Ou bien, en d'autres termes, il faut qu'il fasse, sous la direction médicale, *ce progrès allant du principe du plaisir au principe de la réalité* par lequel l'homme adulte se distingue de l'enfant. Dans cette œuvre d'éducation, c'est à peine si le savoir supérieur du médecin joue un rôle décisif, car il ne peut, en général, dire au malade autre chose que ce que peut lui dire sa propre intelligence. Mais ce n'est pas la même chose de savoir quelque chose ou de se l'entendre dire par un autre ; le médecin assume le rôle efficace de cet autre ; il se sert de cette influence qu'un homme exerce sur un autre homme. Ou bien, si nous nous rappelons qu'il est d'usage dans la psychanalyse de mettre ce qui est primordial et radical à la place de ce qui est dérivé et atténué, nous dirons que le médecin se sert dans ce travail d'éducation d'une composante quelconque de *l'amour.* En faisant cette nouvelle éducation, il ne fait sans doute que répéter le processus qui a, somme toute, permis l'éducation première. En plus de la nécessité, c'est l'amour qui est le grand éducateur, et l'homme dont l'évolution

est demeurée incomplète se laissera amener, par l'amour de son prochain, à tenir compte des lois de la nécessité et à s'épargner les châtiments qui suivent leur violation.

Lorsqu'on exige ainsi des malades un renoncement provisoire à une satisfaction, un sacrifice, une acceptation de souffrances momentanées en vue d'une fin meilleure, ou bien simplement la résolution de se soumettre à la nécessité imposée à tous, on se heurte à certaines personnes qui combattent au moyen d'une motivation particulière une pareille prétention. Elles disent qu'elles ont suffisamment souffert et éprouvé de privations pour avoir le droit d'être dispensées de nouvelles exigences, qu'elles ne veulent plus se soumettre à aucune nécessité déplaisante, car elles sont des *exceptions* et comptent bien le demeurer. Chez un malade de ce genre, cette prétention était allée jusqu'à lui faire formellement croire qu'une providence spéciale veillait sur lui afin de le préserver de tous les pénibles sacrifices de ce genre. Les arguments du médecin ne peuvent rien sur des assurances intérieures manifestées avec une telle force, et il perd bientôt toute influence sur son malade ; il se trouve alors amené à rechercher les sources qui alimentent ce fâcheux préjugé.

Or, on ne saurait douter que chacun n'aimât se croire une « exception » et prétendre à des privilèges sur autrui. Mais c'est justement pourquoi, quand quelqu'un se proclame et se comporte réellement comme une exception, il doit y avoir à cette prétention une raison particulière et qui ne se rencontre pas en général. Il peut exister plus d'une de ces raisons, mais, dans les cas étudiés par moi, je suis parvenu à constater une particularité commune à tous ces malades et qui était en rapport avec les événements précoces de leur vie. Leur névrose se rattachait à un événement ou à une souffrance qui les avait atteints *dans leur première enfance,* desquels ils se savaient innocents, et qu'ils pouvaient considérer comme un préjudice injuste porté à leur personne. Les privilèges qu'ils faisaient

découler de cette injustice et l'insubordination qui en résultait n'avaient pas peu contribué à rendre plus aigus les conflits qui avaient amené plus tard l'éclosion de la névrose. L'une de ces malades prit envers la vie l'attitude décrite plus haut en apprenant qu'un mal organique des plus douloureux, qui l'avait empêchée d'accomplir sa vie, était d'origine congénitale. Elle avait supporté avec patience ce mal aussi longtemps qu'elle avait cru qu'il provenait d'un hasard ultérieur, mais dès qu'elle eut découvert qu'il constituait une part de son héritage, elle se révolta. Le jeune homme dont nous avons déjà parlé et qui se croyait sous la garde d'une providence particulière avait été, nourrisson, victime d'une infection accidentelle par sa nourrice. Depuis il avait, sa vie durant, vécu sur ses prétentions à des dédommagements comme sur une rente qui lui était due en échange, et sans soupçonner l'origine de ses prétentions. Dans le cas de ce malade, l'analyse, qui avait reconstruit ce fait au moyen d'obscurs reliquats de souvenir et par l'interprétation des symptômes, se trouva objectivement confirmée par les témoignages de la famille.

Pour des raisons faciles à comprendre, je n'en puis dire davantage sur ces histoires de malades ainsi que sur d'autres. Je ne veux pas non plus traiter de la si naturelle analogie entre la déformation du caractère survenant à la suite de longues années infantiles de maladie et le comportement de peuples entiers chargés d'un passé lourd de malheurs. Par contre, je ne m'interdirai pas d'en appeler à cette figure, créée par le plus grand des poètes, et dans le caractère de laquelle la prétention d'être une exception est intimement liée à un désavantage congénital et motivée par celui-ci.

Dans le monologue qui sert d'introduction au *Richard III* de Shakespeare, Glocester, le futur roi, déclare :

« Mais moi qui ne suis pas formé pour ces jeux folâtres, ni pour faire les yeux doux à un miroir amoureux, moi qui suis rudement taillé et qui n'ai pas la majesté de l'amour pour me pavaner devant

une nymphe aux coquettes allures, moi en qui est tronquée toute noble proportion, moi que la nature décevante a frustré de ses attraits, moi qu'elle a envoyé avant le temps dans le monde des vivants, difforme, inachevé, tout au plus à moitié fini, tellement estropié et contrefait que les chiens aboient quand je m'arrête près d'eux ! eh bien, moi, dans cette molle et languissante époque de paix, je n'ai d'autre plaisir, pour passer les heures, que d'épier mon ombre au soleil et de décrire ma propre difformité. Aussi, puisque je ne puis être l'amant qui charmera ces temps beaux parleurs, je suis déterminé à être un scélérat et à être le trouble-fête de ces jours frivoles [2]. »

Peut-être, dans la première impression que nous fera ce discours-programme, ne trouverons-nous rien qui soit en rapport avec notre thème. Richard ne semble pas dire autre chose que ceci : Je m'ennuie en ce temps de désœuvrement et je veux m'amuser. Mais comme le ne puis pas, étant contrefait, jouer à l'amant, je vais jouer au scélérat, intriguer, assassiner, bref, faire tout ce qui me plaira. Une argumentation aussi frivole étoufferait chez le spectateur tout mouvement de sympathie si ne se dissimulait, pas là-dessous quelque chose de plus sérieux. Et la pièce serait du même coup rendue psychologiquement impossible, car il faut que le poète sache éveiller en nous une secrète sympathie pour son héros, afin que nous puissions admirer sans protestation intérieure et sa hardiesse et son habileté ; or cette sympathie ne peut se fonder que sur la compréhension du héros, sur le sentiment d'avoir au fond quelque chose de commun avec lui.

C'est pourquoi je pense que le monologue de Richard ne dit pas tout ; il effleure et nous laisse le soin de compléter ce qu'il ne fait qu'indiquer. Et lorsque nous entreprenons de le compléter, toute apparence de frivolité disparaît ; l'amertume, la façon détaillée avec laquelle Richard dépeint sa difformité acquièrent toute leur

2 Traduction française de François Victor-Hugo. (N. D. T.)

importance et pour nous se dévoile ce qu'il y a de commun entre Richard et nous et qui force notre sympathie pour ce scélérat lui-même. Il semble nous dire alors : La nature m'a fait une grande injustice en me refusant les belles formes qui gagnent l'amour des humains. La vie me doit en échange une compensation que je vais m'octroyer. J'ai le droit d'être une exception et de passer par-dessus les scrupules qui arrêtent les autres gens. Je puis commettre des injustices parce qu'une injustice a été commise à mon égard - et, à ce moment, nous sentons que nous-mêmes pourrions devenir pareils à Richard, que déjà même nous le sommes sur une petite échelle. Richard est un agrandissement immense de ce côté de nous-mêmes que nous sentons aussi en nous. Nous croyons tous être en droit de garder rancune à la nature et au destin en raison de préjudices congénitaux et infantiles, nous réclamons tous des compensations à de précoces mortifications de notre narcissisme, de notre amour-propre. Pourquoi la nature ne nous a-t-elle pas octroyé les boucles blondes de Balder, la force de Siegfried, le front élevé du génie, les nobles traits de l'aristocrate ? Pourquoi sommes-nous nés dans la chambre du bourgeois et non dans le palais du roi ? Nous serions aussi bien parvenus à la beauté et à la distinction que tous ceux que nous envions à cet égard.

Cependant il y a une subtile économie inhérente à l'art du poète et qui empêche que son héros n'exprime tout haut et intégralement tous les secrets sur lesquels sont fondés ses mobiles d'action. Il nous force par-là à les compléter, il tient occupée notre activité mentale, la détourne de la réflexion critique et nous maintient dans notre identification avec son héros. Un maladroit, à sa place, donnerait à tout ce qu'il veut nous communiquer une expression consciente et se trouverait alors face à face avec notre intelligence froide et libre ce qui nous rendrait toute illusion impossible.

Mais nous ne quitterons pas le chapitre des « exceptions » sans observer que la prétention qu'ont les femmes aux privilèges et à être dispensées de tant d'obligations de la vie repose sur cette même base. D'après ce que nous apprend l'expérience psychanalytique, les femmes se considèrent comme ayant subi un grave dommage dans leur petite enfance sans qu'il y ait à cela de leur faute, comme ayant été en partie mutilées et désavantagées. La raison pour laquelle tant de filles en veulent à leur mère a pour racine ultime ce reproche que celle-ci les ait fait naître femmes au lieu de les faire naître hommes.

II. Ceux qui échouent devant le succès

L'investigation psychanalytique nous l'a appris : les hommes deviennent névrosés par suite de privation. Il est entendu qu'il s'agit de privation relative à la satisfaction de désirs libidinaux et il nous faut faire un long détour afin de comprendre cette proposition. Car, pour que la névrose vienne à éclore, il est nécessaire qu'il se produise un conflit entre les désirs libidinaux d'un individu et cette partie de son être que nous appelons son *moi*, qui est l'expression de ses instincts de conservation et comprend l'idéal qu'il s'est assigné à lui-même. Un tel conflit pathogène ne peut se produire que lorsque la libido vient à s'engager dans des voies et à s'orienter vers des fins que le *moi* a depuis longtemps dépassées et proscrites, qu'il a, par suite, interdites à jamais, et la libido ne s'engage dans ces voies que lorsqu'elle est privée de toute satisfaction conforme au *moi* et à son idéal. Ainsi la privation, le manque de réelle satisfaction est la condition première de l'éclosion de la névrose bien que n'étant certes pas la seule.

Le médecin n'en sera que plus surpris, voire désorienté, en constatant que certaines personnes tombent parfois malades justement alors qu'un désir profondément enraciné en elles et qu'elles nourrissaient depuis longtemps vient à se réaliser. Il semblerait alors que ces personnes soient incapables de supporter

leur bonheur, car on ne peut douter de la corrélation existant entre le succès et la maladie. C'est ainsi que j'eus l'occasion de me familiariser avec le destin d'une femme, destin que je vais décrire parce qu'il constitue un modèle de semblables revirements tragiques.

De bonne famille et bien élevée, elle ne sut pas, encore très jeune fille, mettre un frein à son avidité de vivre et s'enfuit de la maison paternelle ; elle se mit à courir le monde et les aventures jusqu'au jour où elle eut fait la connaissance d'un artiste qui sut reconnaître et apprécier son charme féminin, mais qui comprit en même temps la nature, au fond délicate, de cette femme par ailleurs déconsidérée. Il la prit chez lui et elle devint pour lui une fidèle compagne au bonheur de laquelle ne semblait manquer que la légitimation de leur union. Après de longues années de vie commune, il réussit à obtenir que sa famille la prît en amitié et il était sur le point de l'épouser.

À ce moment, elle commença à fléchir. Elle négligea tous les soins de la maison dont elle allait devenir la maîtresse, se regarda comme persécutée par la famille qui voulait l'accueillir, écarta par une absurde jalousie cet homme de toutes ses relations, l'entrava dans ses travaux artistiques, et tombe finalement dans un état de maladie mentale inguérissable.

Autre observation : elle concerne un homme d'une très grande honorabilité, lequel, lui-même professeur de l'enseignement supérieur, avait, pendant de nombreuses années, nourri l'espoir bien compréhensible de devenir le successeur du maître qui l'avait lui-même initié à la science. Lorsque, à la retraite de celui-ci, ses collègues lui annoncèrent qu'on l'avait choisi pour lui succéder, il commença à prendre peur, diminua lui-même ses mérites, se déclara indigne de remplir la situation qu'on lui offrait et tomba dans un état de mélancolie qui l'écarta pour plusieurs années de toute activité.

Si différents que soient par ailleurs ces deux cas, ils ont néanmoins ceci de commun que la maladie apparaît dès que le désir se réalise et qu'elle réduit à néant la jouissance qui eût dû résulter de cette réalisation.

La contradiction existant entre de pareilles observations et la proposition d'après laquelle l'homme tombe malade par suite de privation n'est pas insoluble. Il suffit de distinguer d'une privation *extérieure* et une privation *intérieure* pour pouvoir la lever. L'objet par lequel la libido peut se satisfaire est-il supprimé dans la réalité, il y a privation extérieure. Cette sorte de privation est par elle-même inefficace, elle ne devient pathogène que du moment où une privation intérieure vient s'y associer. La privation intérieure doit provenir du moi et contester à la libido le droit de s'orienter vers les autres objets dont elle cherche à présent à s'emparer. Alors seulement peut se produire une névrose, c'est-à-dire une satisfaction substitutive par le détour passant à travers l'inconscient refoulé. La privation intérieure entre donc toujours en ligne de compte, mais elle n'entre pas en action avant que la privation réelle extérieure lui ait préparé le terrain.

Dans ces cas exceptionnels où les hommes tombent malades devant le succès, la privation intérieure a agi seule ; elle n'a même pu se manifester qu'après que la privation extérieure a fait place à la réalisation du désir. À première vue, il y a là quelque chose de surprenant, mais nous nous souviendrons, en y regardant de plus près, qu'il arrive souvent que le *moi* tolère un désir comme étant inoffensif aussi longtemps que ce désir n'existe qu'à l'état de fantasme et semble éloigné de toute réalisation, tandis que ce même *moi* se met vivement en garde dès que ce désir approche de sa réalisation et menace de se muer en une réalité. La différence existant entre ces cas et ceux, bien connus, où se forme en général une névrose ne réside qu'en ceci : d'ordinaire, une exaltation interne des investissements libidinaux fait du fantasme, jusqu'alors dédaigné

et toléré, un adversaire redouté, tandis que, dans nos cas, le signal de déclenchement du conflit est donné par un réel changement extérieur.

L'analyse nous montre sans peine que ce sont des forces émanées de la *conscience morale* qui interdisent au sujet de tirer de l'heureux changement réel le bénéfice depuis longtemps souhaité. Mais c'est une tâche ardue de rechercher quelles sont la nature et l'origine de ces tendances justicières et punitives surgissant souvent, à notre grande surprise, là où nous nous attendrions le moins à les trouver. Ce que nous en savons ou en supposons, c'est pour des raisons bien connues que je n'en veux pas discuter sur des observations médicales ; je choisirai plutôt pour cela des figures créées par les grands poètes, ces connaisseurs profonds de l'âme humaine.

Lady Macbeth, dans Shakespeare, s'effondre après avoir atteint le but qu'elle avait poursuivi avec une énergie sans relâche. Elle n'avait manifesté avant le crime aucune hésitation ni aucun signe de lutte intérieure, elle n'aspirait qu'à vaincre les scrupules de son mari ambitieux et cependant plus compatissant. À son projet de meurtre, elle était prête à sacrifier jusqu'à sa féminité sans réfléchir au rôle décisif qui allait échoir à cette féminité, alors qu'il s'agirait d'établir sur des bases solides ce que son ambition aurait atteint par le crime.

« Venez, venez, esprits qui assistez les pensées meurtrières. Désexez-moi ici... Venez à mes mamelles de femme et changez mon lait en fiel, vous, ministres du meurtre. » (Acte I, scène V.)

« J'ai allaité et je sais combien j'aime tendrement le petit qui me tète ; eh bien ! au moment où il souriait à ma face, j'aurais arraché le bout de mon sein de ses gencives sans os, et je lui aurais

fait jaillir la cervelle, si je l'avais juré comme vous avez juré ceci ! » (Acte I, scène VII [3].)

Elle ne manifeste qu'un seul et léger recul avant l'action.

« S'il n'avait pas ressemblé dans son sommeil à mon père, j'aurais fait la chose... » (Acte II, scène II.)

Et à présent que la voici reine de par le meurtre de Duncan, vient à poindre quelque chose comme une désillusion, comme un dégoût. D'où cela provient-il, nous ne le savons pas.

« On a dépensé tout pour ne rien avoir quand on a obtenu son désir sans satisfaction. Mieux vaut être celui qu'on détruit que de vivre par sa destruction dans une joie pleine de doute. » (Acte III, scène II.)

Elle ne perd cependant pas contenance. Elle seule, dans la scène du banquet qui succède à ces paroles, reste de sang-froid ; elle dissimule le trouble de son mari et trouve un prétexte pour congédier les hôtes. Et alors elle nous échappe. Nous la voyons reparaître en somnambule, fixée aux impressions de la nuit du crime. Elle y encourage son mari comme alors :

« Fi, monseigneur, fil un soldat, avoir peur !... À quoi bon redouter qu'on le sache, quand nul ne pourra demander compte à notre autorité ?... » (Acte V, scène i.)

Elle entend les coups frappés à la porte, les coups qui, après le meurtre, avaient effrayé son mari. En même temps elle s'efforce de « défaire ce qui ayant été fait ne peut plus être défait. » Elle lave ses mains tachées de sang et qui sentent le sang et elle se rend compte de l'inanité de cet effort. Le remords semble avoir abattu celle qui semblait inaccessible au remords. Quand elle meurt, Macbeth, alors

3 Traduction François Victor Hugo. Nous n'avons cependant pas suivi la numération continue des scènes de *Macbeth* adoptée par cette traduction, mais gardé la division habituelle dés scènes par actes qui est aussi celle des citations dans Freud. (N. D. T.)

devenu aussi implacable qu'elle l'était au début, ne trouve pour elle que ce court et méprisant propos :

« Elle aurait dû mourir plus tard. Le moment serait toujours venu de dire ce mot-là. » (Acte V, scène v.)

Et on se demande alors ce qui a brisé ce caractère qui semblait forgé du métal le plus dur. Est-ce simplement la désillusion, l'autre visage qu'a l'action une fois accomplie ? Ou bien devrons-nous conclure que, chez Lady Macbeth elle-même, une âme féminine primitivement douce et tendre s'était élevée à une concentration, à une tension qui ne pouvait se maintenir ? Ou bien nous faut-il plutôt rechercher des indices qui nous feraient saisir un tel effondrement, d'un point de vue humain plus général, par une motivation plus profonde ?

Je considère qu'il est impossible de se décider ici dans un sens ou dans l'autre. Le *Macbeth* de Shakespeare est une pièce de circonstance composée à l'occasion de l'avènement au trône de Jacques, jusque-là roi d'Écosse. Le sujet en était donné et il avait été traité simultanément par d'autres auteurs, dont Shakespeare avait probablement utilisé, suivant son habitude, le travail. Il permettait d'extraordinaires allusions à la situation actuelle. La « reine-vierge », Élisabeth, sur laquelle courait le bruit que jamais elle n'eût pu être en état de mettre un enfant au monde, et qui s'était douloureusement écriée, en apprenant la nouvelle de la naissance de Jacques [4], qu'elle-même était « un tronc desséché », venait justement d'être contrainte, parce que sans enfant, de laisser le roi d'Écosse devenir son successeur. Mais celui-là était le fils même de cette Marie dont elle avait ordonné, bien qu'à contre-cœur, le supplice et qui, malgré tout le trouble apporté à leurs relations par la politique,

4 Voyez, *Macbeth* (acte III, scène I) :

« Elles m'ont placé sur la tète une couronne infructueuse et mis au poing un spectre stérile, que doit m'arracher une main étrangère, puisque nul fils ne doit me succéder. »

n'en devait pas moins être considérée comme sa parente par le sang et son hôte.

L'avènement au trône de Jacques Ier semblait être une démonstration des malédictions qui pèsent sur la stérilité et des bénédictions qui s'attachent aux générations ininterrompues. Et les développements du *Macbeth* de Shakespeare reposent sur ce même contraste. Les sœurs fatales du Destin ont annoncé à Macbeth qu'il serait roi, mais à Banquo que ses enfants recevraient la couronne. Macbeth se révolte contre cette sentence du Destin, il ne se contente pas de la satisfaction de son ambition personnelle, il voudrait fonder une dynastie et n'avoir pas tué au profit des étrangers. Ce point de vue échappe à qui ne veut voir dans la pièce de Shakespeare que la tragédie de l'ambition. Il est évident que Macbeth, qui ne peut pas vivre éternellement, n'a qu'un moyen d'annuler la partie de la prophétie qui lui déplaît, c'est d'avoir lui-même des enfants qui lui succéderaient. Il semble du reste en attendre de sa puissante femme :

« Ne mets au monde que des enfants mâles ! Car ta nature intrépide ne doit former que des hommes !... » (Acte I, scène VII.)

Et il est tout aussi évident que, lorsque Macbeth se voit déçu dans cette attente, il devrait se soumettre au Destin, ou bien ses actes ne seront plus orientés vers aucun but et se transformeront en la rage aveugle de qui est condamné à la ruine et veut auparavant détruire tout ce qu'il peut atteindre. Nous voyons Macbeth subir cette dernière évolution et, au point culminant de la tragédie, retentit ce cri émouvant souvent déjà cité comme comportant plusieurs sens possibles, l'exclamation de Macduff

« Il n'y a pas d'enfants ! » (Acte IV, scène III.)

Ce qui veut certainement dire : Ce n'est que parce que lui-même n'a pas d'enfants qu'il a pu assassiner les miens, mais cela peut impliquer autre chose encore et mettre à nu le motif qui, d'une part, pousse Macbeth à sortir de sa nature et, de l'autre, touche au

seul point faible du caractère de la dure Lady Macbeth. Mais si, du point culminant de la pièce que marquent ces paroles de Macduff, on jette un coup d'œil circulaire, on s'aperçoit que toute l'œuvre est comme tramée avec des relations émanées du rapport de père à enfants.

Le meurtre du bon Duncan équivaut presque à un parricide ; dans le cas de Banquo, Macbeth a tué le père tandis que le fils lui échappe ; en ce qui touche Macduff, il tue les enfants parce que le père s'est sauvé. Dans la scène d'évocation, c'est un enfant sanglant et couronné que les sorcières lui font voir ; la tête casquée qui précédait était sans doute celle de Macbeth lui-même. Mais dans le fond surgit la lugubre apparition du vengeur Macduff, lui-même une exception aux lois de la génération, puisqu'il n'est pas né de sa mère, mais a été arraché de son sein !

Il serait donc absolument dans l'esprit de la justice poétique, édifiée sur la loi du talion, que, pour Macbeth, le fait d'être sans enfants et, pour sa femme, la stérilité, fussent la punition du crime commis par eux contre la sainteté de la génération. Macbeth ne pourrait devenir père parce qu'il aurait pris aux enfants leur père et au père ses enfants, et Lady Macbeth se verrait privée de son sexe ainsi qu'elle en avait adjuré les esprits du meurtre. Je crois qu'on comprendrait sans chercher plus loin et la maladie de Lady Macbeth et la transformation de son audace criminelle en remords, si l'on y voyait une réaction à sa stérilité, stérilité qui la convainc de son impuissance en face des décrets de la nature et qui lui fait en même temps sentir que c'est par sa propre faute que la meilleure part du bénéfice de son crime lui fait défaut.

Dans la Chronique de Holinshed (1577), dans laquelle Shakespeare a puisé le sujet de *Macbeth,* Lady Macbeth n'est citée qu'une seule fois comme étant une ambitieuse qui excite son mari au meurtre pour devenir elle-même reine. Il n'est question ni de ce qui a pu lui arriver ensuite, ni d'un développement de son caractère. Par

contre, ici, la transformation du caractère de Macbeth qui fait de celui-ci un monstre sanguinaire semble devoir être motivée ainsi que nous venons d'essayer de le faire. Car, dans la Chronique de Holinshed, entre le meurtre de Duncan, par lequel Macbeth devient roi, et ses autres forfaits, s'écoulent dix années pendant lesquelles il règne en sévère, mais juste roi. Ce n'est qu'après cet espace de temps qu'un changement se produit en lui, sous l'influence de la crainte torturante que la prophétie faite à Banquo vienne à se réaliser aussi bien que la sienne propre. Alors seulement il fait tuer Banquo et, de même que dans Shakespeare, est entraîné de crime en crime. Dans la Chronique de Holinshed, il n'est pas expressément dit non plus que ce soit son absence d'héritier qui pousse Macbeth dans cette voie, mais cette motivation si naturelle cadre parfaitement avec tout le contexte.

Tout autre est la situation dans Shakespeare. Les événements de la tragédie se succèdent avec une hâte fébrile, de sorte que, d'après les indications fournies par les personnages de la pièce, on peut évaluer à peu près à une semaine l'espace du temps dans lequel ils se déroulent [5]. Cette hâte enlève toute base à nos hypothèses relatives aux motifs ayant amené le revirement dans le caractère de Macbeth et dans celui de sa femme. Le temps manque ; une déception continue des espoirs de fécondité n'a pas le temps de se produire, brisant le ressort de la femme et poussant l'homme à une attitude de défi furieux. Ainsi la contradiction subsiste : tant de subtils enchaînements dans la pièce elle-même et entre celle-ci et l'occasion à laquelle elle fut composée tendent à converger vers le thème de la privation d'une descendance, cependant que la répartition du temps dans la tragédie s'oppose expressément à ce que l'évolution des caractères y soit amenée par des mobiles autres que des mobiles intérieurs.

5 J. Darmstetter, *Macbeth,* édition classique, p. LXXV, Paris, 1887.

Mais quels peuvent être ces mobiles qui, en si peu de temps, font d'un craintif ambitieux un forcené sans frein et de la dure instigatrice du crime une malade écrasée de remords, voilà ce qu'à mon avis on ne saurait deviner. Je pense qu'il nous faut renoncer à percer la triple obscurité où se superposent et se condensent la mauvaise conservation du texte, l'intention, à nous inconnue, du poète et le sens caché de la légende. Je ne saurais non plus laisser objecter que des recherches de ce genre soient inutiles au regard de la grandiose impression que la tragédie produit sur le spectateur. Le poète peut bien par son art nous subjuguer pendant la représentation et paralyser notre réflexion, mais il ne saurait nous empêcher de nous efforcer, après coup, de comprendre cette impression en en saisissant le mécanisme psychologique. Il me semble également hors de propos de dire que l'auteur est libre de raccourcir à sa guise le temps nécessaire aux événements qu'il représente, s'il compte obtenir par le sacrifice de l'habituelle vraisemblance une exaltation de l'effet dramatique. Car un sacrifice de ce genre n'est justifié que là où il vient à troubler la seule vraisemblance [6], il ne l'est plus lorsqu'il supprime l'enchaînement causal, et l'effet dramatique n'eût sans doute subi aucun préjudice si le laps de temps où s'écoule l'action avait été laissé dans le vague, au lieu d'être réduit à peu de jours par des déclarations formelles.

Il est difficile de renoncer à résoudre un problème tel que celui de Macbeth, aussi me risquerai-je à indiquer peut-être encore à nos investigations une nouvelle voie. Ludwig Jekels, dans une récente étude sur Shakespeare, croit avoir deviné toute une partie de la technique du poète, et ce qu'il en dit pourrait s'appliquer également à Macbeth. Il pense que Shakespeare partage souvent un seul caractère entre deux personnages, dont chacun paraît imparfaitement compréhensible tant qu'en le rapprochant de l'autre on n'a pas rétabli l'unité originelle. Peut-être en est-il ainsi de

6 Comme lors de la cour faite par Richard III à Anne, devant le cercueil du roi qu'il vient d'assassiner. (Acte I, scène XI.)

Macbeth et de Lady Macbeth, et alors serait-ce infécond d'envisager celle-ci en tant que personnage isolé et de rechercher les mobiles de sa transformation sans tenir compte de Macbeth, lequel la complète. Je ne suivrai pas cette piste bien loin, mais je voudrais encore apporter à l'appui de cette thèse une preuve frappante : les germes d'angoisse qui éclosent en Macbeth dans la nuit du crime n'arrivent pas à se développer en lui, mais en Lady Macbeth [7]. C'est lui qui, avant l'action, a eu l'hallucination du poignard, mais c'est elle qui, plus tard, devient la proie de la maladie mentale ; il a, aussitôt après le meurtre, entendu crier dans la maison : « Ne dors plus ! Macbeth a tué le sommeil ! » donc, Macbeth ne doit plus dormir, mais on ne nous dit pas que le roi Macbeth ne puisse plus dormir, tandis que nous voyons la reine se lever dans son sommeil et errer en somnambule trahissant sa culpabilité ; il regardait, dans sa détresse, ses mains ensanglantées en gémissant que tout l'Océan du grand Neptune ne suffirait pas à laver ce sang de sa main, elle le rassurait alors en disant qu'un peu d'eau allait les laver de cette action, cependant c'est elle qui se lave les mains un quart d'heure durant sans parvenir à en enlever les taches de sang : « Tous les parfums d'Arabie ne rendraient pas suave cette petite main. » (Acte V, scène I.) Ainsi s'accomplit en elle ce que lui, dans l'angoisse de sa conscience, avait redouté ; elle incarne le remords après le crime, lui, le défi ; ils épuisent à eux deux toutes les possibilités de réaction au crime comme le feraient deux parties détachées d'une unique individualité psychique, copies, peut-être, d'une unique prototype.

Si nous n'avons pu, en ce qui touche Lady Macbeth, comprendre pourquoi elle s'effondre dans la maladie à la suite de son succès, nous aurons peut-être plus de chances de succès en étudiant l'œuvre d'un autre grand dramaturge, qui se plaît à suivre, avec une rigueur absolue, la détermination psychologique de ses personnages.

7 Comparez Darmstetter, *loc. cit.*

Rebecca Gamvik, fille d'une sage-femme, a été élevée par son père adoptif, le docteur West, en libre penseuse et en contemptrice des entraves qu'une moralité fondée sur la foi religieuse voudrait imposer aux aspirations vitales. Après la mort du docteur, elle réussit à se faire admettre à Rosmersholm, l'antique résidence d'une vieille race dont les membres ignorent le rire et ont sacrifié toute joie au rigide accomplissement du devoir. À Rosmersholm demeurent le pasteur Jean Rosmer et sa femme, Félicie (Beate), maladive et sans enfants. Saisie d'un désir sauvage de se faire aimer de cet homme noble, Rebecca décide d'évincer la femme qui lui barre la route et se sert à cet effet de sa volonté libre et hardie, laquelle ne se laisse arrêter par aucun scrupule. Elle s'arrange pour que tombe sous la main de Félicie un livre médical dans lequel la procréation est représentée comme le seul but du mariage, de telle sorte que la pauvre femme en vient à douter de ce que son propre mariage soit justifié ; elle lui laisse soupçonner que Rosmer, dont elle partage les lectures et les pensées, est en train de se détacher de l'ancienne croyance et est prêt à se rallier au parti avancé ; puis, après avoir ainsi ébranlé la confiance de la femme dans les principes moraux de son mari, elle lui donne enfin à entendre qu'elle-même, Rebecca, va bientôt être obligée de quitter la maison afin de dissimuler les suites d'un commerce illicite avec Rosmer.

Le plan criminel réussit. La pauvre femme, qui passait déjà pour mélancolique et irresponsable, se jette à l'eau de la passerelle du moulin, dans le sentiment de sa propre infériorité et afin de ne pas barrer à l'homme aimé le chemin du bonheur.

Depuis des années, Rebecca et Rosmer vivent seuls à Rosmersholm, dans une intimité que celui-ci veut considérer comme une amitié purement intellectuelle et idéale. Mais quand, du dehors, la médisance vient à jeter ses premières ombres sur ces relations et qu'en même temps de pénibles doutes commencent à s'éveiller chez Rosmer sur les mobiles ayant poussé sa femme à se donner la mort,

il demande à Rebecca de devenir sa seconde femme pour pouvoir opposer à ce triste passé une réalité nouvelle et vivante (Acte II). Elle répond à cette proposition par une explosion de joie, mais l'instant d'après, elle déclare que ce serait impossible et que, d'après, s'il insistait, elle prendrait « le même chemin que Félicie ». Rosmer, déconcerté, ne comprend pas ce refus, lequel nous semble encore plus incompréhensible, à nous qui en savons davantage sur les agissements et desseins de Rebecca. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de ne pas douter que son « non » soit sérieux.

Comment se peut-il que l'aventurière à la volonté libre et hardie, la femme qui, sans scrupules, a marché vers la réalisation de ses désirs, maintenant que lui est offert le fruit de son succès, ne veuille pas s'en saisir ? Elle nous en donne elle-même l'explication au quatrième acte : « Ce qu'il y a d'horrible, c'est que le bonheur est là, la vie m'offre toutes ses joies et moi, telle que je suis maintenant, je me sens arrêtée par mon propre passé [8]. » Elle est donc entre-temps devenue autre, sa conscience s'est éveillée, elle a acquis un sentiment de culpabilité qui lui interdit de jouir de son succès.

Et par quoi sa conscience a-t-elle été éveillée ? Écoutons-la et voyons ensuite s'il nous est possible de lui accorder notre foi : « C'est l'esprit des Rosmer, le tien en tout cas, qui a été contagieux pour ma volonté... Et qui l'a rendue malade. Et qui l'a pliée sous des lois qui lui étaient étrangères. Comprends-tu ? La vie à tes côtés a ennobli mon être. »

Cette influence, il faut le penser, n'a commencé à se faire sentir que lorsqu'il lui fut donné de vivre seule avec Rosmer : « Dans le calme, dans la solitude, confidente absolue de toutes tes pensées, de toutes tes impressions telles que tu les ressentais, délicates et fines, alors s'est accomplie la grande transformation. »

Peu auparavant, elle avait déploré l'autre face de ce changement : « Parce que Rosmersholm m'a énervée. Il a mutilé ma

8 Toutes ces citations de *Rosmersholm* sont empruntées à la traduction Prozor.

force et ma volonté. Il m'a abîmée ! Le temps est passe où j'aurais pu oser n'importe quoi. J'ai perdu la faculté d'agir, entends-tu, Rosmer ! »

Telle est l'explication donnée par Rebecca elle-même après que, dans sa confession spontanée à Rosmer et au recteur Kroll, frère de la femme qu'elle a tuée, elle s'est avouée criminelle. Ibsen a, par de petits traits d'une magistrale finesse, fait comprendre que Rebecca ne ment pas, mais qu'elle n'est jamais non plus absolument sincère. Bien que libérée de tous les préjugés, elle s'était donné une année de moins que son âge ; de même, sa confession aux deux hommes est imparfaite, et c'est pressée par Kroll qu'elle la complète sur quelques points importants. Nous-mêmes, nous avons le droit d'admettre que l'explication qu'elle donne de son renoncement ne livre un secret que pour en taire un autre.

Nous n'avons certes aucune raison de ne pas la croire quand elle dit que l'air de Rosmersholm et que dis relations avec Rosmer le noble ont agi sur elle d'une manière ennoblissante et paralysante. Elle dit là ce qu'elle sait et ce qu'elle a ressenti. Mais ce n'est pas là tout ce qui s'est passé en elle et il n'est pas non plus nécessaire qu'elle ait pu se rendre compte de tout. L'influence de Rosmer pourrait n'être encore qu'un paravent derrière lequel se cacherait quelque autre influence et un trait frappant nous indique dans quelle autre direction chercher.

Une fois encore, après sa confession, dans le dernier entretien qui clôt la pièce, Rosmer lui demande d'être sa femme. Il lui pardonne ce qu'elle a commis par amour pour lui. Et elle ne répond pas alors, comme elle le devrait, qu'aucun pardon ne pourrait la délivrer de la honte qu'elle s'est acquise en trompant de façon si perfide la pauvre Félicie ; non, elle se charge d'un autre reproche qui nous étonne singulièrement chez une libre penseuse et qui, en aucune façon, ne mérite la place que lui accorde Rebecca : « Oh, mon ami ne m'en reparle plus ! C'est impossible ! C'est que.... il faut

que tu le saches, Rosmer, j'ai un passé derrière moi. » Elle veut évidemment donner à entendre qu'elle a déjà eu des relations sexuelles avec un autre homme, et nous nous en souviendrons : ces relations qui eurent lieu en un temps où elle était libre et n'était responsable envers personne lui semblent un plus grand obstacle à son union avec Rosmer que sa conduite vraiment criminelle envers la femme de celui-ci.

Rosmer refuse de prendre connaissance de ce passé. Nous, nous pouvons deviner quel il fut, quoique tout ce qui y a trait dans la pièce reste comme souterrain et ne puisse être inféré que grâce à des allusions. Par des allusions si habilement introduites, il est vrai, qu'un malentendu n'est pas possible.

Entre le premier refus de Rebecca et sa confession a eu lieu une chose d'une importance décisive pour sa destinée ultérieure. Le recteur Kroll est venu la voir pour l'humilier en lui faisant confidence de ce qu'il sait qu'elle est une enfant illégitime, la fille, justement, de ce docteur West, lequel l'a adoptée à la mort de sa mère. La haine a aiguisé son flair, mais il ne croit pas lui avoir appris quelque chose de nouveau par là : « Je croyais vraiment que vous étiez au fait. Il serait étrange, sans cela, que vous vous fussiez laissé adopter par le docteur West. » - « Aussitôt après la mort de votre mère, il vous accueille, il vous traite durement et, malgré cela, vous restez auprès de lui. Vous savez qu'il ne vous laissera pas un sou. Pour tout héritage, vous avez eu, je crois, une caisse remplie de livres, et cependant vous restez chez lui, vous supportez tout et vous le soignez jusqu'à la fin. » - « Tout ce que vous avez fait pour lui, je l'attribue à un instinct filial inconscient : j'estime au surplus que, pour expliquer toute votre conduite, il faut remonter jusqu'à votre origine. »

Mais Kroll est dans l'erreur. Rebecca ne savait pas qu'elle dût être la fille du docteur West. Lorsque Kroll avait débuté par de vagues allusions à son passé, elle avait certainement pensé qu'il

visait autre chose. Elle peut encore garder un moment son sang-froid, après avoir compris où il veut en venir, car elle est en droit de croire que son ennemi a pris pour point de départ de ses calculs son âge, faussement ; indiqué par elle au cours d'une précédente visite de celui-ci. Mais Kroll réfute victorieusement cette objection : « C'est bien possible. Mais le calcul pourrait bien se trouver juste tout de même : c'est que le docteur West a fait une courte visite dans ces parages, l'année qui a précédé sa nomination. » Alors elle perd tout contrôle : « Ce n'est pas vrai ! » Elle marche avec agitation en se tordant les mains : « C'est impossible. Vous voulez m'en imposer. Ce n'est pas vrai ! C'est faux, cela ne se peut pas ! Jamais, jamais ! » Son émotion est si violente que Kroll ne peut plus la ramener au sujet dont il était venu l'entretenir.

Kroll. - Voyons, ma chère amie, pourquoi le prendre ainsi, grand Dieu ! Vous m'effrayez, vraiment ! Que dois-je faire, que dois-je penser ?

Rebecca. - Rien. Vous n'avez rien à croire, rien à penser.

Kroll. - Expliquez-moi alors comment il se fait que vous preniez cette chose, cette possibilité tellement à cœur.

Rebecca *(reprenant contenance).* - C'est assez clair, me semble-t-il, monsieur le recteur. Je n'ai pourtant pas envie de passer ici pour une enfant illégitime.

L'énigme de la conduite de Rebecca ne comporte qu'une seule solution. Lui faire savoir que le docteur West ait été son père, c'est lui porter le coup le plus rude pouvant l'atteindre, car elle n'avait pas été que la fille adoptive, mais encore la maîtresse de cet homme. Lorsque Kroll commença à parler, elle pensa qu'il voulait faire allusion à ces relations que, probablement, elle aurait reconnues, s'autorisant de sa liberté de pensée. Mais le recteur était loin d'y songer, car il ignorait tout de cette liaison avec le docteur West, comme elle, tout de la paternité de celui-ci. Elle ne peut avoir rien d'autre dans l'esprit que cette liaison quand elle prend pour prétexte

de son dernier refus à Rosmer qu'elle aurait un passé la rendant indigne de devenir sa femme. Si Rosmer avait accueilli sa confidence, sans doute ne lui aurait-elle également avoué que l'une des moitiés de son secret et en aurait-elle tu la part la plus lourde.

Mais nous comprenons, certes, maintenant, que ce passé lui paraisse le plus grand obstacle au mariage, le plus grand - crime.

C'est après avoir appris qu'elle a été la maîtresse de son propre père qu'elle devient la proie de son sentiment de culpabilité qui éclate alors, tout-puissant. Elle fait à Rosmer et à Kroll la confession où elle s'avoue meurtrière, elle renonce définitivement au bonheur vers lequel elle s'était frayé la voie par son crime même, et elle se prépare au départ. Mais le véritable motif de ce sentiment de culpabilité qui la fait échouer devant le succès demeure secret. Nous avons pu le voir : il y a là autre chose encore que l'atmosphère de Rosmersholm et l'influence moralisante de Rosmer.

Le lecteur qui nous aura suivis jusqu'ici ne manquera pas d'élever à cet endroit une objection qui justifiera plus d'un doute sur la validité de notre hypothèse. Le premier refus que Rebecca oppose à Rosmer a lieu avant la deuxième visite de Kroll, avant que celui-ci lui ait révélé sa naissance illégitime, au moment où elle ignore encore son inceste, si nous avons bien compris le dramaturge. Et pourtant ce refus est énergique et sincère. Le sentiment de culpabilité qui la force à renoncer au profit de ses actes se fait donc sentir avant même qu'elle ait pris connaissance de son crime principal ; or, si nous en convenons, peut-être nous faudra-t-il, après tout, renoncer à l'inceste en tant que source du sentiment de culpabilité.

Jusqu'ici, nous avons traité Rebecca West en personne vivante et non en création de l'imagination d'Ibsen, dramaturge dont l'imagination restait d'ailleurs soumise à la plus critique des intelligences. Tâchons de nous en tenir au même point de vue pour discuter cette objection. L'objection est juste, une partie de sa

conscience s'est éveillée déjà chez Rebecca avant même qu'elle eût connaissance de l'inceste. Rien n'empêche de rendre responsable de ce changement l'influence que Rebecca elle-même reconnaît et accuse. Mais cela ne nous dispense pas d'y reconnaître un deuxième motif. Le comportement de Rebecca lors du récit du recteur, la réaction qui le suit immédiatement, la confession de Rebecca ne permettent pas d'en douter : ce n'est qu'alors que le plus fort et le plus décisif motif du renoncement entre en vigueur. C'est précisément là un cas de motivation multiple où, derrière un motif superficiel, en apparaît un autre, plus profond. Les nécessités de la composition dramatique forcèrent Ibsen à traiter ce cas de la manière dont il le fit, car le motif le plus profond ne pouvait être traité ouvertement, il fallait qu'il demeurât caché, soustrait à la perception directe du spectateur au théâtre, ou du lecteur ; sans cela, se seraient produites chez ceux-ci de violentes résistances, fondées sur les plus pénibles sentiments, résistances qui eussent compromis l'effet même du drame.

Mais nous sommes en droit d'exiger que le motif ainsi mis en avant ne soit pas sans lien intime avec celui auquel il sert d'écran, qu'il en soit plutôt une atténuation ou une dérivation. Et si nous pouvons faire confiance à l'auteur sur ce point que sa construction poétique consciente dérive logiquement de données inconscientes, nous pourrons essayer de démontrer qu'il a rempli encore l'autre condition ci-dessus. Le sentiment de culpabilité de Rebecca tire sa source du reproche relatif à l'inceste avant même que le recteur, avec une netteté analytique, le lui ait rendu conscient. Si nous reconstruisons, en le complétant et avec quelque détail, le passé de Rebecca tel qu'il est indiqué par l'auteur, nous dirons qu'elle ne peut pas avoir été sans se douter des relations intimes ayant existé entre sa mère et le docteur West. Lorsqu'elle vint à succéder, auprès de cet homme, à sa mère, cela dut lui faire une grande impression, et elle se trouva sous la domination du complexe d’œdipe, même si elle ne

savait pas que, pour elle, ce fantasme très général était devenu une réalité. En arrivant à Rosmersholm, la puissance interne de cet événement primitif poussa Rebecca à recréer par une action énergique une situation pareille à celle qui s'était établie la première fois en dehors de sa participation, à écarter la femme et mère pour prendre sa place auprès de l'homme et père. Elle décrit avec une éloquence persuasive comment elle fut contrainte, malgré son vouloir, à faire un pas après l'autre vers ce but : écarter Félicie.

« Mais vous croyez donc que j'agissais avec une préméditation froide et raisonnée ! Ah ! je n'étais pas alors telle que vous me croyez en ce moment où je vous raconte tout. Et puis, n'y a-t-il donc pas dans tout être deux sortes de volontés ? Je voulais écarter Félicie, l'écarter d'une façon ou d'une autre ! Et pourtant je ne pouvais croire que les choses en viendraient là. À chaque pas que je tentais, que je hasardais en avant, j'entendais comme une voix intérieure qui me criait : Tu n'iras pas plus loin ! Pas un pas de plus ! Et néanmoins, je ne *pouvais* pas m'arrêter. Je *devais* continuer encore, quelques pas seulement. Rien qu'un pas, un seul. Et puis encore un et encore un. Et tout a été consommé ! C'est ainsi que ces choses-là se passent. »

Elle ne cherche pas à embellir les faits, elle ne fait qu'en rendre sincèrement compte. Tout ce qui lui est arrivé à Rosmersholm, son amour pour Rosmer et son hostilité contre sa femme, étaient déjà un effet du complexe d'œdipe, une reproduction forcée de ses rapports à sa mère et au docteur West.

Et c'est pourquoi le sentiment de culpabilité qui lui fait repousser dès l'abord la demande de Rosmer n'est pas, au fond, différent de celui, plus fort, qui la contraint à l'aveu après les révélations de Kroll. De même que sous l'influence du docteur West elle était devenue une libre penseuse et une contemptrice de la morale religieuse, de même, son amour nouveau pour Rosmer la transforme en un être de conscience et de noblesse. C'est là ce qu'elle-même comprend des processus qui se déroulent en elle et

c'est ainsi qu'elle peut avec justesse considérer l'influence de Rosmer comme étant le facteur, à elle accessible, de sa transformation.

Tout médecin s'occupant de psychanalyse sait combien il est fréquent, et même de règle, de voir la jeune fille qui entre dans une maison comme servante, dame de compagnie ou institutrice, s'abandonner consciemment ou inconsciemment à un rêve diurne dont le fond est emprunté au complexe d'Œdipe, rêve où elle s'imagine la maîtresse de maison disparue d'une manière quelconque et le maître de maison l'épousant à sa place. *Rosmersholm* est le chef-d’œuvre du genre où ce fantasme habituel des jeunes filles est traité. *Rosmersholm* devient une grande œuvre tragique du fait qu'en outre, dans l'histoire de l'héroïne, le rêve diurne apparaît précédé d'une réalité exactement correspondante [9].

Après ce long séjour au monde de la fiction, revenons-en à l'expérience médicale. Mais que ce soit seulement pour constater combien l'un et l'autre sont pleinement d'accord. Les recherches psychanalytiques font voir que les forces de la conscience morale, qui font qu'on tombe malade devant le succès au lieu de tomber malade, comme d'ordinaire, de par la privation, sont intimement liées au complexe d’œdipe, aux rapports au père et à la mère. C'est peut-être d'ailleurs aussi le cas de notre sentiment de culpabilité en général,

III. Les criminels par sentiment de culpabilité

Des personnes fort honorables, en me racontant leur jeunesse, en particulier les années de leur prépuberté, m'ont souvent rapporté qu'elles s'étaient alors rendues coupables d'actions illicites, tels que vols, tromperies, voire actes incendiaires. J'avais coutume de ne pas

9 O. Rank dans son travail si nourri sur « Le Thème de l'Inceste dans la Poésie et la Légende » (*Das Inzestmotiv in Dichtung und Sage*, 1912) a, par les mêmes voies que moi ici, déjà apporté la preuve du thème de l'inceste dans *Rosmersholm.*

m'embarrasser de ces données, me disant que la faiblesse des inhibitions morales à ce moment de la vie était bien connue, et je n'essayais pas de les faire rentrer dans quelque ensemble plus important. Mais je fus finalement amené, en présence de cas plus francs et plus démonstratifs, en face de délits semblables commis par des malades pendant qu'ils étaient en traitement chez moi (il s'agissait d'individus ayant dépassé la prépuberté), à une étude plus approfondie de ces cas. La recherche analytique permit alors de faire cette surprenante constatation que ces actes avaient été commis avant tout parce qu'ils étaient défendus et parce que leur accomplissement s'accompagnait pour leur auteur d'un soulagement psychique. Leur auteur souffrait d'un oppressant sentiment de culpabilité de provenance inconnue et, une fois la faute commise, l'oppression en était amoindrie. Tout au moins le sentiment de culpabilité se trouvait-il rapporté à quelque chose de défini.

Si paradoxal que cela puisse paraître, il me faut dire que le sentiment de culpabilité préexistait à la faute : ce n'est pas de celle-ci qu'il procédait, mais au contraire la faute procédait du sentiment de culpabilité. On pouvait à bon droit taxer ces personnes de criminelles par sentiment de culpabilité. La préexistence de ce sentiment avait naturellement pu être démontrée par toute une série d'autres manifestations et effets.

Mais la constatation d'une chose curieuse ou étrange ne saurait constituer un objectif suffisant de recherche scientifique. Deux questions restent à résoudre : d'une part, d'où provient l'obscur sentiment de culpabilité préexistant à l'acte ? d'autre part, est-il probable qu'une causation de ce genre entre pour une notable part dans les crimes des humains ?

Une réponse à la première question projetterait peut-être quelque lumière sur la source du sentiment de culpabilité des hommes en général. Or, la recherche psychanalytique nous fournit régulièrement la même réponse : cet obscur sentiment de culpabilité

provient du complexe d'œdipe, il est une réaction aux deux grandes intentions criminelles, celles de tuer le père et d'avoir avec la mère des relations sexuelles. Par rapport à ces deux crimes, ceux ensuite commis afin que se fixe sur eux le sentiment de culpabilité constituent un soulagement pour le malheureux. Il faut se rappeler ici que le parricide et l'inceste maternel sont les deux grands crimes des hommes, les seuls qui, dans les sociétés primitives, soient poursuivis et exécrés. Et nous rappeler encore que d'autres de nos recherches nous l'ont fait admettre ; l'humanité a acquis sa conscience morale, qui semble aujourd'hui être une force psychique atavique, en fonction du complexe d'œdipe.

La réponse à la seconde question déborde la recherche psychanalytique proprement dite. On peut, sans aller bien loin, l'observer : nos enfants se font souvent « méchants » afin qu'on les punisse et, après la punition, ils sont calmes et satisfaits. Une investigation analytique ultérieure nous met fréquemment sur la trace du sentiment de culpabilité qui les a poussés à rechercher la punition. Parmi les criminels adultes, il faut, certes, écarter tous ceux qui commettent des crimes sans éprouver de sentiment de culpabilité, ceux qui, ou bien ne possèdent aucune inhibition morale, ou bien qui se croient autorisés à agir comme ils le font dans leur lutte contre la société. Mais chez la plupart des malfaiteurs, chez ceux pour lesquels, en somme, sont faites les lois pénales, il se pourrait qu'une semblable motivation du crime puisse entrer en ligne de compte, éclairer bien des points obscurs de la psychologie du criminel et donner aux peines une base psychologique toute nouvelle.

Un ami m'a fait observer que le « criminel par sentiment de culpabilité » n'était pas non plus inconnu à Nietzsche. La préexistence du sentiment de culpabilité et l'emploi de l'acte pour rationaliser ce sentiment transparaissent dans les paroles de Zarathoustra : « Du pâle criminel ». De futures recherches

montreront combien de criminels en général il convient de ranger parmi ces « pâles criminels ».

Parallèles mythologiques à une représentation obsessionnelle plastique[1]

Chez un de mes malades âgé de vingt et un ans environ, les produits du travail cogitatif inconscient ne se manifestent pas seulement à la conscience sous forme de pensées obsessionnelles, mais encore d'images *obsessionnelles*. Pensées et images peuvent survenir ensemble ou bien apparaître indépendamment les unes des autres. Chez ce malade, pendant un temps, un mot et une image obsessionnels s'imposaient en liaison étroite chaque fois qu'il voyait son père entrer dans la chambre. Le mot était *Vaterarsch* [2] ; l'image qui accompagnait ce mot représentait le père sous la forme de la partie inférieure d'un corps nu, munie de bras et de jambes, et à laquelle manquait la tête et le haut du corps. Les organes génitaux n'étaient pas indiqués, les traits du visage étaient peints sur le ventre.

Il faut tenir compte, pour expliquer la formation d'un symptôme d'une aussi rare absurdité, de ce que ce jeune homme, par ailleurs d'un développement intellectuel achevé et animé moralement de hautes ambitions, s'était abandonné jusqu'à sa

1 À paru d'abord dans Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse, IV (1916), ensuite dans la quatrième série de la *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre.*

2 Mot difficile à traduire en français, on pourrait dire : *cul paternel*. (N. D. T.)

dixième année à des pratiques actives d'érotisme anal, sous les formes les plus diverses. Après qu'il eut surmonté ce stade, sa vie sexuelle fut ramenée à ce premier stade de par la lutte ultérieure contre l'érotisme génital. Il aimait et respectait beaucoup son père, il le craignait aussi passablement. Mais, par rapport à l'idéal de répression des instincts et d'ascétisme qu'il s'était proposé, son père lui semblait être le représentant de l'intempérance et de la sensualité, et visant les jouissances matérielles.

Le mot *Vaterarsch* se révéla bientôt comme étant une germanisation malicieuse du noble titre de « patriarche ». L'image obsessionnelle est une caricature notoire. Elle fait penser à d'autres représentations qui, dans une intention ravalante, remplacent la personne entière par un seul organe, par exemple par les organes génitaux, ou bien à des fantasmes inconscients conduisant à l'identification de l'être entier à ses parties génitales, ou encore à des manières de parler plaisantes comme lorsqu'on dit : « Je suis tout oreilles. »

Tout d'abord, l'application des traits du visage sur le ventre de la caricature me parut très étrange, mais, bientôt, je me souvins avoir vu chose semblable dans des caricatures françaises [3]. Puis le hasard me fit tomber sous la main une figuration antique qui correspond exactement à l'image obsessionnelle de mon patient.

D'après la mythologie grecque, Déméter, à la recherche de sa fille enlevée, arriva à Éleusis et fut reçue par Dysaules et sa femme Baubo, mais, dans son deuil profond, elle refusa nourriture et boisson. Alors, en relevant subitement sa robe et découvrant son ventre, l'hôtesse Baubo la fit rire. La discussion de cette anecdote, qui doit probablement fournir une explication à un cérémonial magique lequel n'est plus compris, se trouve dans le IVe volume de l'ouvrage de Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions* (1912).

3 Voyez « l'indécente Albion », caricature de Jean Weber sur l'Angleterre en 1901, dans Édouard Fuchs : *Das erotische Element in der Karikatur* , 1904. (L'élément érotique dans la caricature.)

Là, est encore mentionné que, dans les fouilles de Priène, en Asie Mineure, on découvrit des terres cuites représentant Baubo. Elles figurent un corps de femme sans tête ni poitrine, sur le ventre de laquelle un visage est tracé ; la robe relevée entoure cette sorte de visage comme une couronne de cheveux [4].

4 Salomon Reinach, loc. cit., p. 117.

Rapport entre un symbole et un symptôme[1]

Que le chapeau soit un symbole sexuel, et spécialement un symbole du membre viril, c'est un fait établi par la pratique de l'analyse des rêves[2]. Mais on ne saurait prétendre que ce soit là un symbole qui va de soi. Dans les fantasmes, comme dans la multitude des symptômes, la tête apparaît aussi comme un symbole du membre viril ou, si l'on veut, son substitut. Plus d'un analyste a dû observer que ses obsédés manifestent à l'égard de la décapitation un dégoût et une opposition particulière plus grande que pour tout autre genre de mort. Et ces analystes auront eu l'occasion d'expliquer à ces patients qu'ils traitent la décapitation comme un substitut de la castration. Parmi les analyses de rêves de personnes jeunes ou d'adultes dans leur jeunesse, combien en a-t-on rapportées qui concernaient le thème de la castration, et où il était question d'une boule, qu'il fallait interpréter comme la tête du père. J'ai brièvement expliqué un cérémonial du coucher, dans lequel il fallait que le petit oreiller de tête fût placé en losange sur l'autre oreiller, et que la tête de la dormeuse reposât exactement dans le plus long diamètre du losange. Le losange avait la signification bien connue qu'on lui donne

1 Cf. *Neurosenlehre* (1913-1914), p. 21-23.

2 Cf. Freud. *Science des Rêves*, ch. VI, 95 (p. 322 de la trad. fr.). Voir les références qui y sont données (N. du T.).

couramment dans les graffiti qu'on voit sur les murs. La tête représentait le membre viril[3].

II se pourrait que l'importance symbolique du chapeau dérivât de celle de la tête, pour autant que l'on considère le chapeau comme un prolongement de la tête, mais susceptible d'être enlevé. De ce point de vue, je me souviens d'un symptôme, chez des névrosés obsessionnels, qui leur causait des tourments continuels. Ils sont tout le temps à guetter dans la rue si une personne de leur connaissance leur tire, la première, son chapeau, ou si, au contraire, elle paraît attendre leur salut. Ils rompent ainsi avec bien des relations, dès qu'ils découvrent que ces passants ne les saluent plus ou n'ont pas répondu avec une suffisante politesse à leur salut. Ils ne mettent pas de fin à ces contestations sur le salut, qu'ils conçoivent d'ailleurs à leur façon et à leur fantaisie. Or, on ne change rien à leur manière de faire en leur démontrant, ce qu'ils savent parfaitement sans cela, qu'enlever son chapeau pour saluer est une façon de s'abaisser devant ceux qu'on salue, que, par exemple, un grand d'Espagne jouissait du privilège de rester la tête couverte en présence du roi, et que leur susceptibilité en matière de salut n'a, dès lors, d'autre sens que de ne pas vouloir se mettre au-dessous de ce que l'autre pense être. La résistance de leur sensibilité à l'égard d'une pareille explication permet de présumer qu'agit ici un motif qui n'est pas parvenu à la conscience, et que la raison de ce renforcement pourrait facilement se trouver en rapport avec le complexe de castration.

3 Cf. Freud : *Introduction à la psychanalyse*, ch. XVII, p. 286 et ss. Payot, Paris (N. du T.).

Une difficulté de la psychanalyse [1]

Je commencerai par dire que je n'entends pas parler d'une difficulté intellectuelle, de quelque chose qui rende la psychanalyse inaccessible à l'intelligence de celui auquel elle s'adresse (auditeur ou lecteur), mais d'une difficulté affective, de quelque chose par quoi la psychanalyse s'aliène la sympathie de l'auditeur ou du lecteur et qui rend celui-ci moins enclin à lui accorder intérêt et créance. Ainsi qu'on peut le voir, ces deux difficultés aboutissent au même résultat. Qui n'éprouve pas assez de sympathie pour une chose ne sait pas non plus la comprendre aussi aisément.

Par égard pour mon lecteur, que je m'imagine être un profane, je me vois forcé de reprendre les choses de plus haut. En psychanalyse, à la suite d'un grand nombre d'observations et d'impressions isolées, s'est enfin édifié quelque chose comme une théorie, connue sous le nom de « théorie de la libido ». La psychanalyse s'applique, ainsi qu'on le sait, à comprendre et à guérir des troubles appelés troubles nerveux. Il fallait, pour attaquer ce problème, trouver un point par où l'aborder, et l'on se décida à la rechercher dans la vie instinctive de l'âme. Des hypothèses relatives à la vie instinctive de l'homme devinrent ainsi la base de notre conception de la nervosité.

1 À paru d'abord en hongrois dans la revue Nyugat, éditée par H. Ignotus, Budapest (1917), ensuite dans Imago, tome V (1917), et dans la quatrième série de la Sammlung *kleiner Schriften zur Neurosenlehre.*

La psychologie, telle qu'elle est enseignée dans nos écoles, ne nous donne, quand nous l'interrogeons sur les problèmes de la vie psychique, que des réponses très peu satisfaisantes. Mais il n'est pas de domaine où les renseignements qu'elle nous fournit soient plus précaires qu'au domaine des instincts.

C'est à nous de voir ici comment trouver une première orientation. La conception populaire distingue la faim et l'amour et voit en eux les représentants des instincts qui tendent, d'une part, à la conservation de l'individu, d'autre part, à sa reproduction. En adoptant de notre côté cette distinction qui semble toute naturelle, nous séparons de même en psychanalyse les instincts de conservation, ou du *moi*, des instincts sexuels, et nous appelons la force avec laquelle l'instinct sexuel se manifeste dans la vie psychique *libido*, c'est-à-dire désir sexuel, voyant en elle quelque chose d'analogue à la faim, à la volonté de puissance, etc. au sein des instincts du *moi.*

Ceci posé, nous faisons sur ce terrain notre première découverte importante. Nous découvrons que, pour comprendre les maladies nerveuses, il faut attribuer la signification de beaucoup la plus grande aux instincts sexuels, que les névroses sont, pour ainsi dire, les maladies spécifiques de la fonction sexuelle. Nous voyons encore qu'il dépend de la quantité de la libido et de la possibilité de satisfaire celle-ci et de la décharger en la satisfaisant, qu'un sujet tombe ou non malade d'une névrose. Nous comprenons que la forme de sa maladie est déterminée par la manière dont l'individu a effectué l'évolution de sa fonction sexuelle, ou, comme nous le disons, par les fixations que sa libido a éprouvées au cours de cette évolution. Et une certaine technique que nous possédons et qui n'est pas des plus simples, technique qui nous met à même d'exercer sur le malade une influence psychique, nous permet à la fois d'élucider et de faire rétrocéder maintes sortes de névroses. Notre effort thérapeutique a le plus de succès auprès d'une certaine classe de

névroses, celles qui proviennent du conflit entre les instincts du *moi* et les instincts sexuels. Car, chez l'homme, il arrive que les exigences des instincts sexuels, qui débordent de beaucoup l'individualité, lui semblent un danger qui menace ou sa propre conservation ou l'estime qu'il se doit à lui-même. Alors le *moi* se met sur la défensive, il refuse aux instincts sexuels la satisfaction qu'ils désirent, et les oblige à ces détours vers une satisfaction substitutive qui se manifeste sous forme de symptômes nerveux.

La thérapeutique psychanalytique parvient alors à soumettre à une révision le processus de refoulement et à mener ce conflit vers une issue meilleure, compatible avec la santé. Des adversaires incompréhensifs nous reprochent alors d'être exclusifs en estimant trop haut l'importance des instincts sexuels : l'homme possède donc d'autres intérêts que les sexuels ! C'est ce que nous n'avons pas un seul instant oublié ou nié. Notre point de vue exclusif est semblable à celui du chimiste qui ramène toutes les constitutions de la matière à la force de l'attraction chimique. Il ne conteste pas par-là la pesanteur, mais c'est au physicien qu'il laisse le soin de l'estimer.

Au cours du travail thérapeutique, nous avons à nous préoccuper de la répartition de la libido chez le malade, nous cherchons à découvrir quelles sont les représentations objectales auxquelles sa libido est fixée et nous la libérons pour la mettre à la disposition du *moi*. Nous sommes ainsi arrivés à nous faire un très singulier tableau de la répartition primitive de la libido chez l'homme. Nous dûmes admettre qu'au commencement du développement individuel, toute libido (toute tendance érotique, toute faculté amoureuse) est fixée à la propre personne et investit, comme nous disons, le propre *moi*. Ce n'est que plus tard que la libido, en prenant appui sur la satisfaction des grands besoins vitaux, déborde du *moi* sur les objets extérieurs, ce qui nous met à même de reconnaître les instincts libidinaux en tant que tels et de les

distinguer des instincts du *moi*. La libido peut être détachée à nouveau de ces objets et retirée dans le *moi*.

L'état dans lequel le *moi* retient la libido, nous l'appelons *narcissisme*, en souvenir de la légende grecque du jeune Narcisse, amoureux de sa propre image reflétée dans l'eau.

Nous attribuons ainsi à l'individu la faculté de progresser en allant du narcissisme à l'amour objectal. Mais nous ne croyons pas qu'il arrive jamais que toute la libido du *moi* se déverse sur les objets. Il reste toujours dans le *moi* une certaine quantité de libido, un certain degré de narcissisme persiste, malgré un amour objectal très développé. Le *moi* est un grand réservoir hors duquel s'épand la libido destinée aux objets et vers lequel elle retourne de nouveau. La libido objectale était primitivement libido du *moi*, et elle peut de nouveau se retransformer en libido du *moi*. Il est indispensable à la pleine santé du sujet que sa libido ne perde pas sa pleine mobilité. Pour rendre sensible ce rapport, pensons à une amibe, dont la substance consistante et fluide émet des pseudopodes, appendices dans lesquels la substance vitale s'étend, mais qu'elle peut à tout instant ramener de nouveau en elle, de telle sorte que la forme du petit noyau protoplasmique se trouve rétablie.

Ce que j'ai cherché à décrire par ce qui précède, c'est la théorie de la libido dans les névroses, sur laquelle se fonde notre manière de comprendre la nature de ces états morbides et notre intervention thérapeutique en ce qui les concerne. Il va de soi que nous considérons ces propositions de la théorie de la libido comme également valables pour le comportement normal. Nous parlons du narcissisme du petit enfant et nous rapportons au narcissisme prépondérant de l'homme primitif sa croyance à la toute-puissance de ses pensées et ce fait que, par suite, il se figure pouvoir, par la technique de la magie, influer sur les événements du monde extérieur.

Ce préambule achevé, je voudrais exposer comment le narcissisme, l'amour-propre de l'humanité en général a jusqu'à présent éprouvé, de par l'investigation scientifique trois graves humiliations.

a) Au début de cette investigation, l'homme pensa d'abord que son habitation, la terre, se tenait en repos au centre de l'univers, tandis que le soleil, la lune et les planètes se mouvaient dans des orbites circulaires autour de celle-ci. Il en croyait ainsi naïvement ses sens, car l'homme ne sent point le mouvement de la terre, et partout où il peut porter librement ses regards, il se trouve au centre d'un cercle qui renferme le monde extérieur. La position centrale de la terre lui était d'ailleurs une garantie du rôle prédominant de celle-ci dans l'univers et semblait en harmonie avec sa tendance à se sentir le seigneur de ce monde.

La ruine de cette illusion narcissique se rattache pour nous au nom et à l’œuvre de Nicolas Copernic, au XVIe siècle. Les pythagoriciens avaient, bien longtemps avant lui, eu des doutes sur cette situation privilégiée de la terre et Aristarque de Samos, dès le IIIe siècle avant J.-C., déclarait que la terre était plus petite que le soleil et qu'elle devait se mouvoir autour de cet astre. Ainsi, même la grande découverte de Copernic avait déjà été faite avant lui. Mais lorsqu'elle obtint l'assentiment général, l'amour-propre humain éprouva sa première humiliation, la *cosmologique*.

b) L'homme s'éleva, au cours de son évolution culturelle, au rôle de seigneur sur ses semblables de race animale. Mais, non content de cette prédominance, il se mit à creuser un abîme entre eux et lui-même. Il leur refusa la raison et s'octroya une âme immortelle, se targua d'une descendance divine qui lui permettait de déchirer tout lien de solidarité avec le monde animal. Cette présomption, ce qui est curieux, reste encore étrangère au petit enfant comme à l'homme primitif. Elle est le résultat d'une évolution ultérieure, à visées plus ambitieuses. L'homme primitif, au stade du

totémisme, ne trouvait nullement choquant de faire descendre son clan d'un ancêtre animal. Le mythe, qui contient le résidu de cette antique façon de penser, fait prendre aux dieux des corps d'animaux, et l'art des temps primitifs donne aux dieux des têtes d'animaux. L'enfant ne ressent aucune différence entre son propre être et celui de l'animal ; c'est sans étonnement qu'il trouve dans les contes des animaux pensants, parlants ; il déplace un affect de peur inspire par son père sur le chien ou sur le cheval, sans avoir en cela l'intention de ravaler son père. C'est seulement après avoir grandi qu'il se sera suffisamment éloigné de l'animal pour pouvoir injurier l'homme en lui donnant des noms de bêtes.

Nous savons tous que les travaux de Charles Darwin, de ses collaborateurs et de ses prédécesseurs, ont mis fin à cette prétention de l'homme voici à peine un peu plus d'un demi-siècle. L'homme n'est rien d'autre, n'est rien de mieux que l'animal, il est lui-même issu de la série animale, il est apparenté de plus près à certaines espèces, à d'autres de plus loin. Ses conquêtes extérieures ne sont pas parvenues à effacer les témoignages de cette équivalence qui se manifestent tant dans la conformation de son corps que dans ses dispositions psychiques. C'est là cependant la seconde humiliation du narcissisme humain : l'humiliation *biologique*.

c) La troisième humiliation, d'ordre psychologique, lui est cependant la plus sensible.

L'homme, quelque rabaissé qu'il soit au-dehors, se sent souverain dans sa propre âme. Il s'est forgé quelque part, au cœur de son *moi*, un organe de contrôle qui surveille si ses propres émotions et ses propres actions sont conformes à ses exigences. Ne le sont-elles pas, les voilà impitoyablement inhibées et reprises. La perception intérieure, la conscience, rend compte au *moi* de tous les processus importants qui ont lieu dans l'appareil psychique, et la volonté, guidée par ces renseignements, exécute ce qui est ordonné par le *moi*, corrigeant ce qui voudrait se réaliser de manière indé-

pendante. Car cette âme n'est rien de simple, mais bien plutôt une hiérarchie d'instances supérieures ou inférieures, un enchevêtrement d'impulsions qui, indépendantes les unes des autres, cherchent à se réaliser et qui répondent au grand nombre d'instincts et de rapports au monde extérieur, beaucoup d'entre elles étant contraires et incompatibles. Il est nécessaire à la fonction psychique que l'instance supérieure prenne connaissance de tout ce qui se prépare et que sa volonté puisse pénétrer partout pour y exercer son influence. Et le *moi* se sent assuré aussi bien de l'intégralité et de la sûreté des renseignements que de l'exécution des ordres qu'il donne.

Dans certaines maladies et, de fait, justement dans les névroses, que nous étudions, il en est autrement. Le *moi* se sent mal à l'aise, il touche aux limites de sa puissance en sa propre maison, l'âme. Des pensées surgissent subitement dont on ne sait d'où elles viennent ; on n'est pas non plus capable de les chasser. Ces hôtes étrangers semblent même être plus forts que ceux qui sont soumis au *moi* ; ils résistent à toutes les forces de la volonté qui ont déjà fait leurs preuves, restent insensibles à une réfutation logique, ils ne sont pas touchés par l'affirmation contraire de la réalité. Ou bien il survient des impulsions qui semblent provenir d'une personne étrangère, si bien que le *moi* les renie, mais il s'en effraie cependant et il est obligé de prendre des précautions contre elles. Le *moi* se dit que c'est là une maladie, une invasion étrangère et il redouble de vigilance, mais il ne peut comprendre pourquoi il se sent si étrangement frappé d'impuissance.

La psychiatrie conteste à la vérité que ces phénomènes soient le fait de mauvais esprits du dehors qui auraient fait effraction dans la vie psychique, mais elle se contente alors de dire en haussant les épaules : dégénérescence, prédisposition héréditaire, infériorité constitutionnelle ! La psychanalyse entreprend d'élucider ces cas morbides inquiétants, elle organise de longues et minutieuses recherches, elle se forge des notions de secours et des constructions

scientifiques, et, finalement, peut dire au *moi* : « Il n'y a rien d'étranger qui se soit introduit en toi, c'est une part de ta propre vie psychique qui s'est soustraite à ta connaissance et à la maîtrise de ton vouloir. C'est d'ailleurs pourquoi tu es si faible dans ta défense ; tu luttes avec une partie de ta force contre l'autre partie, tu ne peux pas rassembler toute ta force ainsi que tu le ferais contre un ennemi extérieur. Et ce n'est même pas la pire ou la plus insignifiante partie de tes forces psychiques qui s'est ainsi opposée à toi et est devenue indépendante de toi-même. La faute, je dois le dire, en revient à toi. Tu as trop présumé de ta force lorsque tu as cru pouvoir disposer à ton gré de tes instincts sexuels et n'être pas obligé de tenir compte le moins du monde de leurs aspirations. Ils se sont alors révoltés et ont suivi leurs propres voies obscures afin de se soustraire à la répression, ils ont conquis leur droit d'une manière qui ne pouvait plus te convenir. Tu n'as pas su comment ils s'y sont pris, quelles voies ils ont choisies ; seul, le résultat de ce travail, le symptôme, qui se manifeste par la souffrance que tu éprouves, est venu à ta connaissance. Tu ne le reconnais pas, alors, comme étant le rejeton de tes instincts repoussés et tu ignores qu'il en est la satisfaction substitutive.

« Mais tout ce processus n'est possible qu'à une seule condition : c'est que tu te trouves encore dans l'erreur sur un autre point important. Tu crois savoir tout ce qui se passe dans ton âme, dès que c'est suffisamment important, parce que ta conscience te l'apprendrait alors. Et quand tu restes sans nouvelles d'une chose qui est dans ton âme, tu admets, avec une parfaite assurance, que cela ne s'y trouve pas. Tu vas même jusqu'à tenir « psychique » pour identique à « conscient », c'est-à-dire connu de toi, et cela malgré les preuves les plus évidentes qu'il doit sans cesse se passer dans ta vie psychique bien plus de choses qu'il ne peut s'en révéler à ta conscience. Laisse-toi donc instruire sur ce point-là !

« Le psychique ne coïncide pas en toi avec le conscient : qu'une chose se passe dans ton âme ou que tu en sois de plus averti, voilà qui n'est pas la même chose. À l'ordinaire, J'en conviens, le service d'information fait à ta conscience peut suffire à tes besoins. Tu peux te bercer de l'illusion que tu apprends tout ce qui est le plus important. Mais dans bien des cas, par exemple à l'occasion de l'un de ces conflits instinctuels, il te fait faux bond, et alors ta volonté ne va pas plus loin que ton savoir. Mais, dans tous les cas, ces renseignements de ta conscience sont incomplets et souvent peu sûrs ; bien souvent encore il se trouve que tu n'es informé des événements que lorsqu'ils sont accomplis et que tu n'y peux plus rien changer. Qui pourrait, même lorsque tu n'es pas malade, estimer tout ce qui se meut dans ton âme dont tu ne sais rien ou sur quoi tu es faussement renseigné ? Tu te comportes comme un monarque absolu qui se contente des informations que lui donnent les hauts dignitaires de la cour et qui ne descend pas vers le peuple pour entendre sa voix. Rentre en toi-même profondément et apprends d'abord à te connaître, alors tu comprendras pourquoi tu vas tomber malade, et peut-être éviteras-tu de le devenir. »

C'est de cette manière que la psychanalyse voudrait instruire le *moi*. Mais les deux clartés qu'elle nous apporte : savoir, que la vie instinctive de la sexualité ne saurait être complètement domptée en nous et que les processus psychiques sont en eux-mêmes inconscients, et ne deviennent accessibles et subordonnés au *moi* que par une perception incomplète et incertaine, équivalent à affirmer que *le moi n'est pas maître dans sa propre maison*. Elles constituent à elles deux la troisième humiliation de l'amour-propre humain, je l'appellerai la *psychologique*. Quoi d'étonnant alors à ce que le *moi* n'accorde pas ses faveurs à la psychanalyse et refuse opiniâtrement d'avoir foi en elle !

Peu d'hommes, sans doute, s'en rendent clairement compte : ce serait une démarche lourde de conséquences pour la science comme

pour la vie pratique que d'accepter l'hypothèse de processus psychiques inconscients. Mais hâtons-nous d'ajouter que ce n'est pas la psychanalyse qui, la première, a fait ce pas. D'éminents philosophes peuvent être cités pour ses devanciers, avant tout autre le grand penseur Schopenhauer, dont la « volonté » inconsciente équivaut aux instincts psychiques de la psychanalyse. C'est ce même penseur, d'ailleurs, qui, en des paroles d'une inoubliable vigueur, a rappelé aux hommes l'importance toujours sous-estimée de leurs aspirations sexuelles. La psychanalyse n'a que l'unique avantage de ne pas affirmer sur un mode abstrait ces deux propositions si pénibles au narcissisme, celle de l'importance psychique de la sexualité comme celle de l'inconscience de la vie psychique. Elle en apporte la preuve au moyen d'un matériel qui intéresse chacun en particulier et qui oblige chacun à prendre parti en face de ces problèmes. Mais c'est précisément à cause de cela qu'elle s'attire l'aversion et la résistance humaines, lesquelles, devant le grand nom du philosophe, s'écartent encore, effarouchées.

Un souvenir d'enfance dans « Fiction et Vérité », de Goethe[1]

« Quand on cherche à se rappeler ce qui nous est arrivé dans la toute première enfance, on est souvent amené à confondre ce que d'autres nous ont raconté avec ce que nous possédons réellement de par notre propre expérience. » C'est Goethe qui fait cette remarque à l'une des premières pages de la biographie qu'il commença de rédiger à soixante ans. Elle n'est précédée que de quelques mots sur sa naissance survenue le « 28 août 1749, aux douze coups de midi ». La conjonction des astres lui était favorable et contribua probablement à sa conservation, car il vint au monde « tenu pour mort » et ce ne fut qu'à grand-peine qu'on réussit à le rappeler à la vie. Cette remarque est suivie d'une courte description de la maison et de l'endroit où les enfants - lui et sa jeune sœur - se tenaient le plus volontiers. Ensuite Goethe ne raconte de fait qu'un seul épisode que l'on puisse situer dans sa « plus petite enfance » (dans les quatre premières années de sa vie ?) et dont il semble avoir conservé un souvenir personnel.

Voici ce récit : « ... les trois frères von Ochsenstein, fils du bourgmestre décédé, qui étaient nos voisins, me prirent en amitié ; ils s'occupaient de moi et me taquinaient de toutes manières.

1 À paru d'abord dans *Imago*, tome V (1917), puis dans la quatrième série de la *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre.*

« Les miens racontaient volontiers toutes sortes d'espiègleries auxquelles ces hommes, d'ordinaire sérieux et solitaires, m'incitaient. Je ne rapporterai qu'un seul de ces tours. Il venait d'y avoir la foire à la poterie et l'on avait non seulement pourvu la cuisine de tout ce genre d'ustensiles, mais encore acheté de la petite vaisselle pour nous donner une occupation amusante. Par un bel après-midi, tandis que tout était tranquille dans la maison, je menais mon train avec mes écuelles et mes pots dans l'endroit déjà mentionné du côté de la rue et appelé *Geräms*, mais comme il n'en résultait rien d'amusant, je jetai une écuelle dans la rue, me réjouissant de la voir si gaiement se casser. Les jeunes Ochsenstein, voyant combien cela m'amusait et que je battais joyeusement des mains, me crièrent « encore ! ». Je ne manquai pas de jeter aussitôt un petit pot, et, tandis qu'ils ne cessaient de crier « encore ! » de lancer sur le pavé petits pots, petits plats et petites tasses. Mes voisins continuaient à manifester leur approbation et j'étais ravi de leur faire plaisir. Mais mes réserves étaient épuisées qu'ils criaient toujours « encore ! ». Je me précipitai à la cuisine et j'en tirai les assiettes de terre qui, certes, en se cassant, étaient un spectacle encore plus gai, et je me mis à aller et à venir, apportant l'une après l'autre autant, que je pouvais atteindre des assiettes posées à la file sur le dressoir et, comme ils ne se montraient toujours pas satisfaits, je finis par précipiter dans une même destruction tout ce que je pus attraper de vaisselle. Plus tard seulement, quelqu'un survint pour défendre et empêcher. Le mal était fait et, pour tant de vaisselle cassée, on eut du moins une joyeuse histoire à conter, histoire dont les malins provocateurs se sont amusés jusqu'à la fin de leurs jours. »

Aux temps préanalytiques on lisait cela sans s'y arrêter, sans s'en étonner. Mais plus tard la conscience analytique s'éveilla. On s'était alors forgé sur les souvenirs de la petite enfance des opinions et des présomptions déterminées auxquelles on prétendait attribuer une valeur générale. Qu'un détail de la vie infantile plutôt qu'un

autre se fût soustrait à l'amnésie générale de l'enfance, voici qui n'était ni indifférent, ni sans importance. Bien plus, on pouvait présumer que ce qu'avait ainsi conservé la mémoire était ce qui se trouvait être le plus important dans tout ce stade de la vie, et ceci, que cette importance ait déjà existé dès ce temps, ou qu'elle ait été acquise après coup sous l'influence d'événements ultérieurs.

À vrai dire, ce n'était que dans des cas très rares que la haute valeur de semblables souvenirs d'enfance était évidente. Le plus souvent ils paraissaient insignifiants, voire vains, et on ne comprenait pas que ce soient justement ces souvenirs-là qui fussent parvenus à défier l'amnésie ; de même celui qui les avait conservés pendant de longues années comme son patrimoine mnémique personnel ne savait-il guère mieux les estimer que l'étranger auquel il les racontait. Pour en reconnaître l'importance, un certain travail d'interprétation était nécessaire, soit pour indiquer comment leur contenu pouvait être remplacé par un autre, soit pour démontrer leurs relations avec d'autres événements d'une importance indéniable auxquels ils s'étaient substitués sous forme de ce qu'on appelle *souvenirs-écrans*.

Dans chaque étude psychanalytique de l'histoire d'une vie, on réussit de cette manière à expliquer la signification des souvenirs infantiles les plus reculés. Or, il apparaît, en règle générale, que c'est justement la réminiscence que l'analysé expose en premier lieu, qu'il raconte d'abord, par laquelle il prélude à ses confessions biographiques, qui se montre ensuite être la plus importante, celle qui renferme la clef des parties intimes de sa vie psychique. Mais dans le cas du petit épisode d'enfance raconté dans *Fiction et Vérité*, trop peu de chose répond à notre attente. Les moyens et les voies qui, auprès de nos malades, nous conduisent à l'interprétation font naturellement défaut ici ; l'incident, lui-même, ne semble pas se prêter à établir un rapport discernable avec d'importantes impressions de la vie ultérieure. Un mauvais tour fait au préjudice du

ménage, sous une inspiration étrangère, n'est certes pas un en-tête convenant à tout ce que Goethe va nous communiquer sur sa vie si riche et si pleine. Une impression d'absolue inanité et de manque de corrélation avec quoi que ce soit est celle que produit ce souvenir d'enfance et nous sommes prêts à nous laisser objecter qu'il ne faut pas exiger trop de la psychanalyse, ni vouloir l'appliquer où elle n'a que faire.

J'avais donc depuis longtemps abandonné ce petit problème, lorsque le hasard m'amena un malade qui présentait, dans un contexte plus transparent, un souvenir d'enfance analogue. C'était un homme de vingt-sept ans, très cultivé et bien doué, qui était absorbé par un conflit actuel avec sa mère, conflit s'étendant à peu près à tous les intérêts de sa vie et qui avait gravement entravé le développement de sa capacité d'amour et de son indépendance dans la vie. Ce conflit datait de loin, de son enfance, on peut dire de sa quatrième année. Jusque-là il avait été un enfant de santé délicate, toujours maladif, et cependant ses souvenirs avaient transfiguré en paradis cette triste époque, car il possédait alors la tendresse sans limite de sa mère qu'il ne partageait avec personne. Lorsque naquit un frère (qui vit encore) il n'avait pas quatre ans et, en réaction à ce changement, il devint un enfant entêté, insubordonné, provoquant sans cesse la sévérité de sa mère. Plus jamais il ne rentra dans le droit chemin.

Lorsqu'il vint chez moi en traitement (la raison la moindre n'en était pas que sa mère, bigote, avait la psychanalyse en horreur), la jalousie envers son frère puîné, qui s'était manifestée en son temps jusque par un attentat sur le nourrisson au berceau, était oubliée depuis longtemps. Il traitait à présent son plus jeune frère avec beaucoup d'égards, mais d'étranges actes fortuits, comme de faire subitement un mal cruel à des animaux qu'il aimait cependant, tels son chien de chasse ou des oiseaux qu'il soignait avec amour,

semblaient être un écho de ces impulsions haineuses envers son petit frère.

Ce malade raconta qu'à peu près au moment de l'attentat sur l'enfant détesté, il avait jeté tout ce qu'il avait pu atteindre de vaisselle par la fenêtre de la maison de campagne, sur la route. Voilà un acte tout à fait analogue à celui que Goethe rapporte sur son enfance dans *Fiction et Vérité*. Je ferai observer que mon malade était de nationalité étrangère et n'avait reçu aucune culture allemande ; jamais il n'avait lu le récit de Goethe.

Cette observation devait m'inciter à tenter d'interpréter le souvenir d'enfance de Goethe dans le sens que l'histoire de mon malade m'imposait. Mais était-il possible de trouver dans l'enfance du poète les conditions requises pour une semblable interprétation ? Goethe lui-même rend responsable de son « mauvais coup » les Messieurs von Ochsenstein. Cependant, son récit lui-même laisse entrevoir que ses grands voisins ne firent que l'encourager à poursuivre ce qu'il avait déjà commencé. Il l'avait fait spontanément et le mobile qu'il attribue à son action : « mais comme il n'en résultait rien d'amusant » (du jeu primitif), on peut sans contrainte l'interpréter comme un aveu qu'au moment où Goethe écrivait, pas plus qu'auparavant, un mobile plus déterminant de son acte ne lui était connu.

On sait que Joli. Wolfgang et sa sœur Cornélie étaient les aînés et les survivants d'un grand nombre d'enfants fort débiles. Le docteur Hanns Sachs a eu l'amabilité de me fournir les dates se rapportant à ces frères et sœurs de Goethe décédés prématurément.

Frères et sœurs de Goethe :

a) Hermann-Jakob, baptisé le lundi 27 novembre 1752, atteignit l'âge de six ans et six semaines et fut enterré le 13 janvier 1759.

b) Katharina-Elisabetha, baptisée le lundi 9 septembre 1754, enterrée le jeudi 22 décembre 1755, à l'âge d'un an et quatre mois.

c) Johanna-Maria, baptisée le mardi 29 mars 1757, et enterrée le samedi Il août 1759, à l'âge de deux ans et quatre mois (c'était certainement celle que son frère célébra comme étant une très jolie et charmante fille).

d) Georg-Adolph, baptisé le dimanche 15 juin 1760, enterré à l'âge de huit mois, le mercredi 18 février 1761.

Cornelia-Friederica-Christiana, la sœur la plus proche par l'âge de Goethe, était née le 7 décembre 1750, lorsqu'il avait quinze mois. Elle est, par suite de cette si petite différence d'âge, hors de cause comme objet de jalousie. On sait que les enfants, quand leurs passions s'éveillent, n'éprouvent jamais de réactions aussi violentes contre ceux qui sont déjà là, mais que leur antipathie s'adresse surtout aux nouveaux venus. De plus, la scène que nous nous efforçons d'interpréter est inconciliable avec le tendre âge de Goethe au moment de la naissance de Cornelia ou aussitôt après.

À la naissance du premier des petits frères de Goethe, Hermann-Jakob, Joh. Wolfgang avait trois ans et trois mois. Deux ans plus tard environ, alors qu'il avait à peu près cinq ans, sa deuxième sœur vint au monde. Les deux âges conviennent pour situer la date de l'épisode des vaisselles brisées. Le premier a droit peut-être à notre préférence et s'accorderait en outre mieux avec le cas de mon malade lequel, à la naissance de son frère, avait trois ans et neuf mois.

Hermann-Jakob, le petit frère vers lequel, de la sorte, s'oriente notre essai d'interprétation, ne fut d'ailleurs pas chez les Goethe un hôte aussi passager que les frères et sœurs qui le suivirent. On pourrait s'étonner que, dans l'histoire de la vie de son grand frère, il

ne soit rendu hommage à son souvenir par aucun petit mot [2]. Il atteignit l'âge de six ans et Joli. Wolfgang avait près de dix ans lorsqu'il mourut, Le docteur Ed. Hitschmann, qui a été assez aimable pour mettre à ma disposition ses notes à ce sujet, écrit :

« *Le petit Goethe, lui aussi, n'a pas vu sans satisfaction mourir son petit frère* ». Du moins, sa mère, d'après le récit de Bettina Brentano, rapporte-t-elle ce qui suit : « Il sembla étrange à sa mère qu'à la mort de son plus jeune frère, qui était son camarade de jeux, il n'ait pas répandu de larmes, qu'il ait semblé plutôt éprouver une sorte d'irritation devant les lamentations de ses parents et de ses sœurs ; quand, plus tard, la mère demanda au récalcitrant s'il n'avait pas eu d'affection pour son frère, il courut à sa chambre et sortit de dessous son lit un tas de papiers couverts de leçons et d'histoires qu'il avait écrits, lui disant qu'il avait fait tout cela pour l'enseigner à son frère. » Ainsi le frère aîné aurait du moins aimé jouer au père avec le plus jeune et lui montrer sa supériorité. »

Nous serions ainsi en droit de penser que l'action de jeter la vaisselle était un acte symbolique, ou, plus justement, un acte magique par lequel l'enfant (Goethe aussi bien que mon patient) exprimait avec force son désir de voir écarter le fâcheux intrus. Nous n'avons pas besoin pour cela de contester le plaisir qu'éprouve tout enfant à fracasser des objets car, lorsqu'un acte fait par lui-même plaisir, ce n'est pas un empêchement, mais plutôt un appât à le renouveler, fût-ce au service d'intentions différentes. Mais nous ne croyons pas que ce soit le plaisir du bruit ou de la destruction qui ait pu assurer une place durable, dans la mémoire de l'adulte, à

2 (Note additionnelle de 1924.) Je saisis cette occasion pour retirer une assertion inexacte que je n'aurais pas dû faire. Un peu plus loin, dans ce premier livre, ce jeune frère se trouve cependant mentionné et décrit. Ceci, lorsque Goethe se remémore ces pénibles maladies de l'enfance desquelles son petit frère ne « souffrit pas peu ». - « Il était d'une nature délicate, silencieux et entêté, et nous n'eûmes jamais de véritables relations ensemble. Il ne dépassa pas, il est vrai, les années de l'enfance. »

semblable tour enfantin. Nous n'hésiterons pas non plus à compliquer la motivation de l'acte en attribuant à celui-ci encore d'autres mobiles. L'enfant, en brisant la vaisselle, savait fort bien qu'il faisait quelque chose de mal, que les grandes personnes le gronderaient, et s'il ne se laissa pas arrêter par cette conviction, c'est qu'il avait sans doute à satisfaire une rancune contre ses parents ; il voulait faire le méchant.

Pour satisfaire au plaisir de briser et de fracasser, il aurait d'ailleurs suffi à l'enfant de jeter tout simplement par terre les objets fragiles. Ce plaisir n'explique pas à lui seul le besoin de tout jeter dans la rue, par la fenêtre. Mais le « lancer dehors » semble tenir une place essentielle dans l'acte magique en question et dériver de son sens caché. L'enfant nouveau venu doit être *remporté* par la fenêtre si possible, car c'est par la fenêtre qu'il est venu. Toute l'action serait donc équivalente à cette réponse textuelle d'un enfant, qui m'a été répétée, lorsqu'on lui apprit que la cigogne lui avait apporté un petit frère. « Elle n'a qu'à le remporter », répliqua-t-il.

Nous ne nous dissimulons pas, toutefois, combien c'est chose délicate - abstraction faite de toute incertitude inhérente au sujet - d'établir, sur une seule analogie, l'interprétation d'un acte infantile. Voilà pourquoi j'avais gardé pour moi, pendant des années, mon opinion sur la petite scène de *Fiction et Vérité*. Mais un jour, je reçus un malade qui commença son analyse ainsi. Je reproduis textuellement ses termes :

« Je suis l'aîné de huit ou neuf frères et sœurs [3]. L'un de mes plus anciens souvenirs est celui-ci notre père, assis sur son lit en costume de nuit, me raconte en riant que je viens d'avoir un petit frère. J'avais alors trois ans et neuf mois ; c'est là l'intervalle qui me

3 Une erreur passagère de nature frappante. On ne peut pas méconnaître que mon malade soit déjà influencé par sa tendance à évincer son frère. (Voyez Ferenczi : Ueber passagère Symptombildungen während der Analyse. - Sur la formation passagère des symptômes au cours de l'analyse.) *Zentralbat. für Psychoanalyse*, II, 1912.

sépare du plus proche de mes frères. Je sais encore que peu de temps après cela (ou bien était-ce une année avant ?) [4], je jetai par la fenêtre, dans la rue, différents objets, des brosses - ou n'était-ce qu'une seule brosse ? - des souliers et d'autres choses. J'ai aussi un souvenir plus ancien encore. J'avais deux ans lorsque je passai une nuit avec mes parents dans un hôtel de Linz, en allant au pays de Salzbourg. Je fus si agité pendant la nuit et je poussai de tels cris que mon père fut obligé de me battre. »

Après que j'eus entendu ceci, toutes mes hésitations tombèrent. Lorsque, dans une séance d'analyse, deux choses sont énoncées immédiatement à la suite l'une de l'autre, comme d'une seule haleine, nous devons comprendre ce rapprochement comme révélant une relation. C'était comme si le malade avait dit : *Parce que* j'avais appris qu'il m'était arrivé un frère, j'ai jeté, quelque temps après, ces objets dans la rue. Ainsi c'est en réaction, nous devons le reconnaître, à la naissance de son frère qu'il a lancé au-dehors brosses, chaussures, etc. C'est aussi fort heureux que, dans ce cas, les objets jetés n'aient pas été de la vaisselle, mais d'autres choses, probablement celles que l'enfant pouvait alors seules atteindre... Le fait de jeter au-dehors (par la fenêtre, dans la rue) est par là, on le voit, l'essentiel de l'acte ; le plaisir de casser, de faire du bruit, la nature des objets sur lesquels « a lieu l'exécution », sont variables et accessoires.

La relation postulée s'applique naturellement encore au troisième souvenir d'enfance du malade, qui, quoique le premier en date, a été repoussé à la fin du récit. Il est facile de la dégager. Nous le voyons : l'enfant de deux ans n'était si inquiet que parce qu'il ne pouvait souffrir de voir son père et sa mère dans le même lit. Il n'y avait probablement pas moyen, en voyage, d'éviter que l'enfant fût témoin de cette intimité. Il est d'ailleurs resté, chez le petit jaloux,

4 Ce doute, attaquant, en tant que résistance, le point essentiel de l'exposé, disparut, bientôt après, de lui-même chez le malade.

des sentiments qu'il, éprouva alors, une amertume contre la femme, amertume ayant occasionné un trouble durable de sa vie amoureuse.

Lorsque, à la suite de ces deux observations, j'exprimai à la Société de Psychanalyse l'opinion que des faits de ce genre ne devaient pas être rares dans la petite enfance, Mme le docteur Hug-Hellmuth me communiqua deux autres observations, que je rapporte ici.

I.

Vers l'âge de trois ans et demi, le petit Éric prit l'habitude de jeter par la fenêtre tout ce qui ne lui convenait pas. Mais il le faisait aussi avec d'autres objets qui ne le gênaient guère et qui ne le concernaient en rien. Le jour même de l'anniversaire de son père - il avait alors trois ans et quatre mois et demi - il jeta dans la rue un lourd rouleau à pâte (qu'il venait de traîner de la cuisine dans la chambre) par la fenêtre de l'appartement situé au troisième étage. Quelques jours après, il fit prendre le même chemin au pilon d'un mortier, puis à une lourde paire de souliers de montagne de son père, qu'il alla d'abord chercher dans l'armoire [5].

À cette époque, sa mère fit, au septième ou huitième mois de sa grossesse, une fausse couche, après laquelle l'enfant fut « comme transformé, sage, tendre et calme ». Au cinquième ou sixième mois, il aurait dit à plusieurs reprises à sa mère : « Petite mère, je vais sauter sur ton ventre », ou bien : « Petite mère, je vais t'enfoncer le ventre. » Et peu de temps avant la fausse couche en octobre : « Si vraiment je dois avoir un petit frère, que ce soit seulement après Noël. »

II.

Une jeune femme de dix-neuf ans me donne spontanément comme étant son premier souvenir d'enfance le suivant :

5 Il choisissait toujours des objets lourds.

« Je me vois très méchante, prête à ramper sous la table de la salle à manger sous laquelle je suis assise. Sur la table se trouve ma tasse de café au lait - je vois encore distinctement à l'heure qu'il est, le dessin de la porcelaine - que je médite de jeter par la fenêtre comme grand-mère entre dans la chambre.

« Il faut savoir que personne ne s'occupait de moi, et pendant ce temps s'était formé sur le café au lait une « peau. », ce qui me semblait toujours terrible, et me l'est encore aujourd'hui.

« C'est ce jour-là que vint au monde mon frère, de deux ans et demi plus jeune que moi, voilà pourquoi personne n'avait de temps à me consacrer.

« On m'a raconté de toujours que j'étais ce jour-là insupportable ; à midi, j'avais jeté de la table le verre préféré de papa, plusieurs fois taché ma robe, et du matin au soir été de la plus mauvaise humeur. J'avais aussi dans ma colère détruit une petite poupée baigneuse. »

Ces deux cas ont à peine besoin de commentaire. Ils confirment, sans autre effort d'analyse, ce fait que l'irritation causée par la venue, attendue ou accomplie, d'un concurrent, s'exprime, chez l'enfant, en jetant des objets par la fenêtre, ainsi que par d'autres actes de méchanceté et par la soif de détruire. Dans la première observation, il semble que les « objets lourds » symbolisent la mère elle-même contre laquelle se dresse la colère de l'enfant tant que le nouveau-né n'est pas encore là. L'enfant de trois ans et demi connaît la grossesse de sa mère et ne doute pas que celle-ci héberge dans son corps l'enfant. Ceci rappelle le « Petit Hans » [6] et la peur spéciale qu'il avait des voitures lourdement chargées [7]. À noter, dans la seconde observation, le jeune âge de l'enfant - deux ans et demi.

6 Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben (*Ges. Schr.*, VIII) (Analyse de la phobie d'un petit garçon de cinq ans, trad. Marie Bonaparte, *Revue française de Psychanalyse*, tome II, fascicule 2.)

Si nous en revenons maintenant au souvenir d'enfance de Goethe et que, dans *Fiction et Vérité*, nous insérions à sa place ce que nous croyons avoir deviné grâce à d'autres observations d'enfants, nous obtiendrons un ensemble impeccable que nous n'aurions pas découvert sans cela. C'est alors comme si Goethe disait : Je suis un enfant du bonheur, favorisé du destin le sort m'a gardé en vie bien que je fusse venu au monde tenu pour mort. Mais il a évincé mon frère, de sorte que je n'ai pas eu à partager avec lui l'amour de notre mère. Ensuite le fil de sa pensée va plus loin encore, à celle qui mourut vers ce temps lointain, à sa grand-mère qui se tenait dans une autre partie de l'habitation ainsi qu'un esprit bienveillant et paisible.

Or, ailleurs déjà, je l'ai déclaré : quand on a été sans contredit l'enfant de prédilection de sa mère, on garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès qui, en réalité, rarement reste sans l'amener. Et Goethe aurait pu, avec raison, mettre en épigraphe à l'histoire de sa vie une réflexion de ce genre : ma force a eu sa source dans mes rapports à ma mère.

7 Il y a quelque temps, une dame de plus de cinquante ans m'a apporté une nouvelle confirmation de ce symbolisme de la grossesse. On lui avait souvent raconté que, petite enfant pouvant a peine parler encore, elle avait l'habitude de tirer avec agitation son père vers la fenêtre quand une lourde voiture de déménagement passait dans la rue. En tenant compte de ses souvenirs de changements de domicile, on peut établir qu'elle avait alors moins de deux ans et neuf mois. À ce moment, son frère le plus proche vint au monde et l'on changea d'appartement à la suite de cet accroissement de la famille. À peu près au même moment, elle avait, avant de s'endormir, l'impression angoissante de quelque chose de mystérieusement grand qui s'avançait vers elle, et alors, « ses mains se gonflaient ».

Sigmund Freud

Introduction à la psychanalyse

Table des matières

Première partie : les actes manqués

1. Introduction

J'ignore combien d'entre vous connaissent la psychanalyse par leurs lectures ou par ouï-dire. Mais le titre même de ces leçons : *Introduction à la Psychanalyse,* m'impose l'obligation de faire comme si vous ne saviez rien sur ce sujet et comme si vous aviez besoin d'être initiés à ses premiers éléments.

Je dois toutefois supposer que vous savez que la psychanalyse est un procédé de traitement médical de personnes atteintes de maladies nerveuses. Ceci dit, je puis vous montrer aussitôt sur un exemple que les choses ne se passent pas ici comme dans les autres branches de la médecine, qu'elles s'y passent même d'une façon tout à fait contraire. Généralement, lorsque nous soumettons un malade à une technique médicale nouvelle pour lui, nous nous appliquons à en diminuer à ses yeux les inconvénients et à lui donner toutes les assurances possibles quant au succès du traitement. Je crois que nous avons raison de le faire, car en procédant ainsi nous augmentons effectivement les chances de succès. Mais on procède tout autrement, lorsqu'on soumet un névrotique au traitement psychanalytique. Nous le mettons alors au courant des difficultés de la méthode, de sa durée, des efforts et des sacrifices qu'elle exige ; et quant au résultat, nous lui disons que nous ne pouvons rien promettre, qu'il dépendra de la manière dont se comportera le malade

lui-même, de son intelligence, de son obéissance, de sa patience. Il va sans dire que de bonnes raisons, dont vous saisirez peut-être l'importance plus tard, nous dictent cette conduite inaccoutumée.

Je vous prie de ne pas m'en vouloir si le commence par vous traiter comme ces malades névrotiques. Je vous déconseille tout simplement de venir m'entendre une autre fois. Dans cette intention, je vous ferai toucher du doigt toutes les imperfections qui sont nécessairement attachées à l'enseignement de la psychanalyse et toutes les difficultés qui s'opposent à l'acquisition d'un jugement personnel en cette matière. Je vous montrerai que toute votre culture antérieure et toutes les habitudes de votre pensée ont dû faire de vous inévitablement des adversaires de la psychanalyse, et je vous dirai ce que vous devez vaincre en vous-mêmes pour surmonter cette hostilité instinctive. Je ne puis naturellement pas vous prédire ce que mes leçons vous feront gagner au point de vue de la compréhension de la psychanalyse, mais je puis certainement vous promettre que le fait d'avoir assisté à ces leçons ne suffira pas à vous rendre capables d'entreprendre une recherche ou de conduire un traitement psychanalytique. Mais s'il en est parmi vous qui, ne se contentant pas d'une connaissance superficielle de la psychanalyse, désireraient entrer en contact permanent avec elle, non seulement je les en dissuaderais, mais je les mettrais directement en garde contre une pareille tentative. Dans l'état de choses actuel, celui qui choisirait cette carrière se priverait de toute possibilité de succès universitaire et se trouverait, en tant que praticien, en présence d'une société qui, ne comprenant pas ses aspirations, le considérerait avec méfiance et hostilité et serait prête à lâcher contre lui tous les mauvais esprits qu'elle abrite dans son sein. Et vous pouvez avoir un aperçu approximatif du nombre de ces mauvais esprits rien qu'en songeant aux faits qui accompagnent la guerre.

Il y a toutefois des personnes pour lesquelles toute nouvelle connaissance présente un attrait, malgré les inconvénients auxquels

je viens de faire allusion. Si certains d'entre vous appartiennent à cette catégorie et veulent bien, sans se laisser décourager par mes avertissements, revenir ici la prochaine fois, ils seront les bienvenus. Mais vous avez tous le droit de connaître les difficultés de la psychanalyse, que je vais vous exposer.

La première difficulté est inhérente à l'enseignement même de la psychanalyse. Dans l'enseignement de la médecine, vous êtes habitués à voir. Vous voyez la préparation anatomique, le précipité qui se forme à la suite d'une réaction chimique, le raccourcissement du muscle par l'effet de l'excitation de ses nerfs. Plus tard, on présente à vos sens le malade, les symptômes de son affection, les produits du processus morbide, et dans beaucoup de cas on met même sous vos yeux, à l'état isolé, le germe qui provoqua la maladie. Dans les spécialités chirurgicales, vous assistez aux interventions par lesquelles ou vient en aide au malade, et vous devez même essayer de les exécuter vous-mêmes. Et jusque dans la psychiatrie, la démonstration du malade, avec le jeu changeant de sa physionomie, avec sa manière de parler et de se comporter, vous apporte une foule d'observations qui vous laissent une impression profonde et durable. C'est ainsi que le professeur en médecine remplit le rôle d'un guide et d'un interprète qui vous accompagne comme à travers un musée, pendant que vous vous mettez en relations directes avec les objets et que vous croyez avoir acquis, par une perception personnelle, la conviction de l'existence des nouveaux faits.

Par malheur, les choses se passent tout différemment dans la psychanalyse. Le traitement psychanalytique ne comporte qu'un échange de paroles entre l'analysé et le médecin. Le patient parle, raconte les événements de sa vie passée et ses impressions présentes, se plaint, confesse ses désirs et ses émotions. Le médecin s'applique à diriger la marche des idées du patient, éveille ses souvenirs, oriente son attention dans certaines directions, lui donne des explications et observe les réactions de compréhension ou

d'incompréhension qu'il provoque ainsi chez le malade. L'entourage inculte de nos patients, qui ne s'en laisse imposer que par ce qui est visible et palpable, de préférence par des actes tels qu'on en voit se dérouler sur l'écran du cinématographe, ne manque jamais de manifester son doute quant à l'efficacité que peuvent avoir de « simples discours », en tant que moyen de traitement. Cette critique est peu judicieuse et illogique. Ne sont-ce pas les mêmes gens qui savent d'une façon certaine que les malades « s'imaginent » seulement éprouver tels ou tels symptômes ? Les mots faisaient primitivement partie de la magie, et de nos jours encore le mot garde beaucoup de sa puissance de jadis. Avec des mots un homme peut rendre son semblable heureux ou le pousser au désespoir, et c'est à l'aide de mots que le maître transmet son savoir à ses élèves, qu'un orateur entraîne ses auditeurs et détermine leurs jugements et décisions. Les mots provoquent des émotions et constituent pour les hommes le moyen général de s'influencer réciproquement. Ne cherchons donc pas à diminuer la valeur que peut présenter l'application de mots à la psychothérapie et contentons-nous d'assister en auditeurs à l'échange de mots qui a lieu entre l'analyste et le malade.

Mais cela encore ne nous est pas possible. La conversation qui constitue le traitement psychanalytique ne supporte pas d'auditeurs ; elle ne se prête pas à la démonstration. On peut naturellement, au cours d'une leçon de psychiatrie, présenter aux élèves un neurasthénique ou un hystérique qui exprimera ses plaintes et racontera ses symptômes. Mais ce sera tout. Quant aux renseignements dont l'analyste a besoin, le malade ne les donnera que s'il éprouve pour le médecin une affinité de sentiment particulière ; il se taira, dès qu'il s'apercevra de lit présence ne serait-ce que d'un seul témoin indifférent. C'est que ces renseignements se rapportent à ce qu'il y s de plus intime dans la vie psychique du malade, à tout ce qu'il doit, en tant que personne sociale autonome, cacher aux autres

et, enfin, à tout ce qu'il ne veut pas avouer à lui-même, en tant que personne ayant conscience de son unité.

Vous ne pouvez donc pas assister en auditeurs à un traitement psychanalytique. Vous pouvez seulement en entendre parler et, au sens le plus rigoureux du mot, vous ne pourrez connaître la psychanalyse que par ouï-dire. Le fait de ne pouvoir obtenir que des renseignements, pour ainsi dire, de seconde main, vous crée des conditions inaccoutumées pour la formation d'un jugement. Tout dépend en grande partie du degré de confiance que vous inspire celui qui vous renseigne.

Supposez un instant que vous assistiez, non à une leçon de psychiatrie, mais à une leçon d'histoire et que le conférencier vous parle de la vie et des exploits d'Alexandre le Grand. Quelles raisons auriez-vous de croire à la véridicité de son récit ? À première vue, la situation paraît encore plus défavorable que dans la psychanalyse, car le professeur d'histoire n'a pas plus que vous pris part aux expéditions d'Alexandre, tandis que le psychanalyste vous parle du moins de faits dans lesquels il a lui-même joué un rôle. Mais alors intervient une circonstance qui rend l'historien digne de foi. Il peut notamment vous renvoyer aux récits de vieux écrivains, contemporains des événements en question ou assez proches d'eux, c'est-à-dire aux livres de Plutarque, Diodore, Arrien, etc. ; il peut faire passer sous vos yeux des reproductions des monnaies ou des statues du roi et une photographie de la mosaïque pompéienne représentant la bataille d'Issos. À vrai dire, tous ces documents prouvent seulement que des générations antérieures avaient déjà cru à l'existence d'Alexandre et à la réalité de ses exploits, et vous voyez dans cette considération un nouveau point de départ pour votre critique. Celle-ci sera tentée de conclure que tout ce qui a été raconté au sujet d'Alexandre n'est pas digne de foi ou ne peut pas être établi avec certitude dans tous les détails ; et cependant, je me refuse à admettre que vous puissiez quitter la salle de conférences

en doutant de la réalité d'Alexandre le Grand. Votre décision sera déterminée par deux considérations principales : la première, c'est que le conférencier n'a aucune raison imaginable de vous faire admettre comme réel ce que lui-même ne considère pas comme tel ; la seconde, c'est que tous les livres d'histoire dont nous disposons représentent les événements d'une manière à peu près identique. Si vous abordez ensuite l'examen des sources plus anciennes, vous tiendrez compte des mêmes facteurs, à savoir des mobiles qui ont pu guider les auteurs et de la concordance de leurs témoignages. Dans le cas d'Alexandre, le résultat de l'examen sera certainement rassurant, mais il en sera autrement lorsqu'il s'agira de personnalités telles que Moïse ou Nemrod. Quant aux doutes que vous pouvez concevoir relativement au degré de confiance que mérite le rapport d'un psychanalyste, vous aurez encore dans la suite plus d'une occasion d'en apprécier la valeur.

Et, maintenant, vous êtes en droit de me demander puisqu'il n'existe pas de critère objectif pour juger de la véridicité de la psychanalyse et que nous n'avons aucune possibilité de faire de celle-ci un objet de démonstration, comment peut-on apprendre la psychanalyse et s'assurer de la vérité de ses affirmations ? Cet apprentissage n'est en effet pas facile, et peu nombreux sont ceux qui ont appris la psychanalyse d'une façon systématique, mais il n'en existe pas moins des voies d'accès vers cet apprentissage. On apprend d'abord la psychanalyse sur son propre corps, par l'étude de sa propre personnalité. Ce n'est pas là tout à fait ce qu'on appelle auto-observation, mais à la rigueur l'étude dont nous parlons peut y être ramenée. Il existe toute une série de phénomènes psychiques très fréquents et généralement connus dont on peut, grâce à quelques indications relatives à leur technique, faire sur soi-même des objets d'analyse. Ce faisant, on acquiert la conviction tant cherchée de la réalité des processus décrits par la psychanalyse et de la justesse de ses conceptions. Il convient de dire toutefois qu'on

ne doit pas s'attendre, cri suivant cette vole, a réaliser des progrès indéfinis. On avance beaucoup plus en se laissant analyser par un psychanalyste compétent, en éprouvant sur son propre moi les effets de la psychanalyse et en profitant de cette occasion pour saisir la technique du procédé dans toutes ses finesses. Il va sans dire que cet excellent moyen ne peut toujours être utilisé lie par une seule personne et ne s'applique jamais à une réunion de plusieurs.

À votre accès à la psychanalyse s'oppose encore une autre difficulté qui, elle, n'est plus inhérente à la psychanalyse comme telle : c'est vous-mêmes qui en êtes responsables, du fait de vos études médicales antérieures. La préparation que vous avez reçue jusqu'à présent a imprimé à votre pensée une certaine orientation qui vous écarte beaucoup de la psychanalyse. On vous a habitués à assigner aux fonctions de 1'organisme et à leurs troubles des causes anatomiques, à les expliquer en vous plaçant du point de vue de la chimie et de la physique, à les concevoir du point de vue biologique, mais jamais votre intérêt n'a été orienté vers la vie psychique dans laquelle culmine cependant le fonctionnement de notre organisme si admirablement compliqué. C'est pourquoi vous êtes restés étrangers à la manière (le penser psychologique et c'est pourquoi aussi vous avez pris l'habitude de considérer celle-ci avec méfiance, de lui refuser tout caractère scientifique et de l'abandonner aux profanes, poètes, philosophes de la nature et mystiques. Cette limitation est certainement préjudiciable à votre activité médicale, car, ainsi qu'il est de règle dans toutes relations humaines, le malade commence toujours par vous présenter sa façade psychique, et je crains fort que vous soyez obligés, pour votre châtiment, d'abandonner aux profanes, aux rebouteux et aux mystiques que vous méprisez tant, une bonne part de l'influence thérapeutique que vous cherchez à exercer.

Je ne méconnais pas les raisons qu'on peut alléguer pour excuser cette lacune dans votre préparation. Il nous manque encore

cette science philosophique auxiliaire que vous puissiez utiliser pour la réalisation des fins posées par l'activité médicale. Ni la philosophie spéculative, ni la psychologie descriptive, ni la psychologie dite expérimentale et se rattachant à la physiologie des sens, ne sont capables, telles qu'on les enseigne dans les écoles, de vous fournir des données utiles sur les rapports entre le corps et l'âme et de vous offrir le moyen de comprendre un trouble psychique quelconque. Dans le cadre même de la médecine, la psychiatrie, il est vrai, s'occupe à décrire les troubles psychiques qu'elle observe et à les réunir en tableaux cliniques, mais dans leurs bons moments les psychiatres se demandent eux-mêmes si arrangements purement descriptifs méritent le nom de science. Nous ne connaissons ni l'origine, ni le mécanisme, ni les liens réciproques des symptômes dont se composent ces tableaux nosologiques ; aucune modification démontrable de l'organe anatomique de l'âme ne leur correspond ; et quant aux modifications qu'on invoque, elles ne donnent des symptômes aucune explication. Ces troubles psychiques ne sont accessibles à une action thérapeutique qu'en tant qu'ils constituent des effets secondaires d'une affection organique quelconque.

C'est là une lacune que la psychanalyse s'applique à combler. Elle veut donner à la psychiatrie la base psychologique qui lui manque ; elle espère découvrir le terrain commun qui rendra intelligible la rencontre d'un trouble somatique et d'un trouble psychique. Pour parvenir à ce but, elle doit se tenir à distance de toute présupposition d'ordre anatomique, chimique ou physiologique, ne travailler qu'en s'appuyant sur des notions purement psychologiques, ce qui, je le crains fort, sera précisément la raison pour laquelle elle vous paraîtra de prime abord étrange.

Il est enfin une troisième difficulté dont je ne rendrai d'ailleurs responsables ni vous ni votre préparation antérieure. Parmi les prémisses de la psychanalyse, il en est deux qui choquent tout le monde et lui attirent la désapprobation universelle : l'une d'elles se

heurte à un préjugé intellectuel, l'autre à un préjugé esthético-moral. Ne dédaignons pas trop ces préjugés : ce sont des choses puissantes, des survivances de phases de développement utiles, voire nécessaires, de l'humanité. Ils sont maintenus par des forces affectives, et la lutte contre eux est difficile.

D'après la première de ces désagréables prémisses de la psychanalyse, les processus psychiques seraient en eux-mêmes inconscients ; et quant aux conscients, ils ne seraient que des actes isolés, des fractions de la vie psychique totale. Rappelez-vous à ce propos que nous sommes, au contraire, habitués à identifier le psychique et le conscient, que nous considérons précisément la conscience comme une caractéristique, comme une définition du psychique et que la psychologie consiste pour nous dans l'étude des contenus de la conscience. Cette identification nous paraît même tellement naturelle que nous voyons une absurdité manifeste dans la moindre objection qu'on lui oppose. Et, pourtant, la psychanalyse ne peut pas ne pas soulever d'objection contre l'identité du psychique et du conscient. Sa définition du psychique dit qu'il se compose de processus faisant partie des domaines du sentiment, de la pensée et de la volonté ; et elle doit affirmer qu'il y a une pensée inconsciente et une volonté inconsciente. Mais par cette définition et cette affirmation elle s'aliène d'avance la sympathie de tous les amis d'une froide science et s'attire le soupçon de n'être qu'une science ésotérique et fantastique qui voudrait bâtir dans les ténèbres et pêcher dans l'eau trouble. Mais vous ne pouvez naturellement pas encore comprendre de quel droit je taxe de préjugé une proposition aussi abstraite que celle qui affirme que « le psychique est le conscient », de même que vous ne pouvez pas encore vous rendre, compte du développement qui a pu aboutir à la négation de l'inconscient (à supposer que celui-ci existe) et des avantages d'une pareille négation. Discuter la question de savoir si l'on doit faire coïncider le psychique avec le conscient ou bien étendre celui-là au-

delà des limites de celui-ci, peut apparaître comme une vaine logomachie, mais je puis vous assurer que l'admission de processus psychiques inconscients inaugure dans la science une orientation nouvelle et décisive

Vous ne pouvez pas davantage soupçonner le lien intime qui existe entre cette première audace de la psychanalyse et celle que je vais mentionner en deuxième lieu. La seconde proposition que la psychanalyse proclame comme une de ses découvertes contient notamment l'affirmation que des impulsions qu'on peut qualifier seulement de sexuelles, au sens restreint ou large du mot, jouent, en tant que causes déterminantes des maladies nerveuses et psychiques, un rôle extraordinairement important et qui n'a pas été jusqu'à présent estimé à sa valeur. Plus que cela : elle affirme que ces mêmes émotions sexuelles prennent une part qui est loin d'être négligeable aux créations de l'esprit humain dans les domaines de la culture, de l'art et de la vie sociale.

D'après mon expérience, l'aversion suscitée par ce résultat de la recherche psychanalytique constitue la raison la plus importante des résistances auxquelles celle-ci se heurte. Voulez-vous savoir comment nous nous expliquons ce fait ? Nous croyons que la culture a été créée sous la poussée des nécessités vitales et aux dépens de la satisfaction des instincts et qu'elle est toujours recréée en grande partie de la même façon, chaque nouvel individu qui entre dans la société humaine renouvelant, au profit de l'ensemble, le sacrifice de ses instincts. Parmi les forces instinctives ainsi refoulées, les émotions sexuelles jouent un rôle considérable ; elles subissent une sublimation, c'est-à-dire qu'elles sont détournées de leur but sexuel et orientées vers des buts socialement supérieurs et qui n'ont plus rien de sexuel. Mais il s'agit là d'une organisation instable ; les instincts sexuels sont mal domptés, et chaque individu qui doit participer au travail culturel court le danger de voir ses instincts sexuels résister à ce refoulement. La société ne voit pas de plus

grave menace à sa culture que celle que présenteraient la libération des instincts sexuels et leur retour à leurs buts primitifs. Aussi la société n'aime-t-elle pas qu'on lui rappelle cette partie scabreuse des fondations sur lesquelles elle repose ; elle n'a aucun intérêt à ce que la force des instincts sexuels soit reconnue et l'importance de la vie sexuelle révélée à chacun ; elle a plutôt adopté une méthode d'éducation qui consiste à détourner l'attention de ce domaine. C'est pourquoi elle ne supporte pas ce résultat de la psychanalyse dont nous nous occupons : elle le flétrirait volontiers comme repoussant au point de vue esthétique, comme condamnable au point de vue moral, comme dangereux sous tous les rapports. Mais ce n'est pas avec des reproches de ce genre qu'on peut supprimer un résultat objectif du travail scientifique. L'opposition, si elle veut se faire entendre, doit être transposée dans le domaine intellectuel. Or, la nature humaine est faite de telle sorte qu'on est porté à considérer comme injuste ce qui déplaît ; ceci fait, il est facile de trouver des arguments pour justifier son aversion. Et c'est ainsi que la société transforme le désagréable en injuste, combat les vérités de la psychanalyse, non avec des arguments logiques et concrets, mais à l'aide de raisons tirées du sentiment, et maintient ces objections, sous forme de préjugés, contre toutes les tentatives de réfutation.

Mais il convient d'observer qu'en formulant la proposition en question nous n'avons voulu manifester aucune tendance. Notre seul but était d'exposer un état de fait que nous croyons avoir constaté à la suite d'un travail plein de difficultés. Et cette fois encore nous croyons devoir protester contre l'intervention de considérations pratiques dans le travail scientifique, et cela avant même d'examiner si les craintes au nom desquelles on voudrait nous imposer ces considérations sont justifiées ou non.

Telles sont quelques-unes des difficultés auxquelles vous vous heurterez si vous voulez vous occuper de psychanalyse. C'est peut-

être plus qu'il n'en faut pour commencer. Si leur perspective ne vous effraie pas, nous pouvons continuer.

2. Les actes manqués

Ce n'est pas par des suppositions que nous allons commencer, mais par une recherche, à laquelle nous assignerons pour objet certains phénomènes, très fréquents, très connus et très insuffisamment appréciés et n'ayant rien à voir avec l'état morbide, puisqu'on peut les observer chez tout homme bien portant. Ce sont les phénomènes que nous désignerons par le nom générique d'actes manqués et qui se produisent lorsqu'une personne prononce ou écrit, en s'en apercevant ou non, un mot autre que celui qu'elle veut dire ou tracer (l*apsus*) ; lorsqu'on lit, dans un texte imprimé ou manuscrit, un mot autre que celui qui est réellement imprimé ou écrit *(fausse lecture), ou* lorsqu'on entend autre chose que ce qu'on vous dit, sans que cette *fausse audition* tienne à un trouble organique de l'organe auditif. Une autre série de phénomènes du même genre a pour base *l'oubli,* étant entendu toutefois qu'il s'agit d'un oubli non durable, mais momentané, comme dans le cas, par exemple, où L'on ne peut pas retrouver un nom qu'on sait cependant et qu'on finit régulièrement par retrouver plus tard, ou dans le cas où l'on oublie de mettre à exécution un *projet* dont on se souvient cependant plus tard et qui, par conséquent, n'est oublié que momentanément. Dans une troisième série, c'est la condition de momentanéité qui manque, comme, par exemple, lorsqu'on ne réussit pas à mettre la main sur un objet qu'on avait cependant rangé quelque part ; à la même catégorie se rattachent les cas de *perte* tout à fait analogues. Il s'agit là d'oublis qu'on traite différemment des autres, d'oublis dont on s'étonne et au sujet desquels on est contrarié, au lieu de les trouver compréhensibles. À ces cas se rattachent encore certaines erreurs dans lesquelles la momentanéité apparaît de nouveau, comme lorsqu'on croit pendant quelque temps à des choses dont on savait

auparavant et dont on saura de nouveau plus tard qu'elles ne sont pas telles qu'on se les représente. À tous ces cas on pourrait encore ajouter une foule de phénomènes analogues, connus sous des noms divers.

Il s'agit là d'accidents dont la parenté intime est mise en évidence par le fait que les mots servant à les désigner ont tous en commun le préfixe VER (en allemand) [1], d'accidents qui sont tous d'un caractère insignifiant, d'une courte durée pour la plupart et sans grande importance dans la vie des hommes. Ce n'est que rarement que te, ou tel d'entre eux, comme la perte d'objets, acquiert une certaine importance pratique. C'est pourquoi ils n'éveillent pas grande attention, ne donnent lieu qu'à de faibles émotions, etc.

C'est de ces phénomènes que je veux vous entretenir. Mais je vous entends déjà exhaler votre mauvaise humeur : « Il existe dans le vaste monde extérieur, ainsi que dans le monde plus restreint de la vie psychique, tant d'énigmes grandioses, il existe, dans le domaine des troubles psychiques, tant de choses étonnantes qui exigent et méritent une explication, qu'il est vraiment frivole de gaspiller son temps à s'occuper de bagatelles pareilles. Si vous pouviez nous expliquer pourquoi tel homme ayant la vue et l'ouïe saines en arrive à voir en plein jour des choses qui n'existent pas, pourquoi tel autre se croit tout à coup persécuté par ceux qui jusqu'alors lui étaient le plus chers ou poursuit des chimères qu'un enfant trouverait absurdes, alors nous dirions que la psychanalyse mérite d'être prise en considération. Mais si la psychanalyse n'est pas capable d'autre chose que de rechercher pourquoi un orateur de banquet a prononce un jour un mot pour un autre ou pourquoi une maîtresse de maison n'arrive pas à retrouver ses clefs, ou d'autres futilités du même

1 Par exemple : Ver-sprechen (lapsus) ; Ver-lesen (fausse lecture), Ver-hören (fausse audition), Ver-legen (impossibilité de retrouver un objet qu'on a rangé), etc. Ce mode d'expression d'actes manqués, de faux pas, de faux gestes, de fausses impressions manque en français. N. d. T.

genre, alors vraiment il y a d'autres problèmes qui sollicitent notre temps et notre attention. »

À quoi je vous répondrai : « Patience ! Votre critique porte à faux. Certes, la psychanalyse ne peut se vanter de ne s'être jamais occupée de bagatelles. Au contraire, les matériaux de ses observations sont constitués généralement par ces faits peu apparents que les autres sciences écartent comme trop insignifiants, par le rebut du monde phénoménal. Mais ne confondez-vous pas dans votre critique l'importance des problèmes avec l'apparence des signes ? N'y a-t-il pas des choses importantes qui, (tans certaines conditions et à de certains moments, ne se manifestent que par des signes très faibles ? Il me serait facile de vous citer plus d'une situation de ce genre. N'est-ce pas sur des signes imperceptibles que, jeunes gens, vous devinez avoir gagné la sympathie de telle ou telle jeune fille ? Attendez-vous, pour le savoir, une déclaration explicite de celle-ci, ou que la jeune fille se jette avec effusion à votre cou ? Ne vous contentez-vous pas, au contraire, d'un regard furtif, d'un mouvement imperceptible, d'un serrement de mains à peine prolongé ? Et lorsque vous vous livrez, en qualité de magistrat, à une enquête sur un meurtre, vous attendez-vous à ce que le meurtrier ait laissé sur le lieu du crime sa photographie avec son adresse, ou ne vous contentez-vous pas nécessairement, pour arriver à découvrir l'identité du criminel, de traces souvent très faibles et insignifiantes ? Ne méprisons donc pas les petits signes : ils peuvent nous mettre sur la trace de choses plus importantes. Je pense d'ailleurs comme vous que ce sont les grands problèmes du monde et de la science qui doivent surtout solliciter notre attention. Mais souvent il ne sert de rien de formuler le simple projet de se consacrer à l'investigation de tel ou tel grand problème, car on ne sait pas toujours où l'on doit diriger ses pas. Dans le travail scientifique, il est plus rationnel de s'attaquer à ce qu'on a devant soi, à des objets qui s'offrent d'eux-mêmes à notre investigation. Si

on le fait sérieusement, sans idées préconçues, sans espérances exagérées et si l'on a de la chance, il peut arriver que, grâce aux liens qui rattachent tout à tout, le petit au grand, ce travail entrepris sans aucune prétention ouvre un accès à l'étude de grands problèmes. »

Voilà ce que j'avais à vous dire pour tenir en éveil votre attention, lorsque j'aurai à traiter des actes manqués, insignifiants en apparence, de l'homme sain. Nous nous adressons maintenant à quelqu'un qui soit tout à fait étranger à la psychanalyse et nous lui demanderons comment il s'explique la production de ces faits.

Il est certain qu'il commencera par nous répondre : « Oh, ces faits ne méritent aucune explication ; ce sont de petits accidents. » Qu'entend-il par là ? Prétendrait-il qu'il existe des événements négligeables, se trouvant en dehors de l'enchaînement de la phénoménologie du monde et qui auraient pu tout aussi bien ne pas se produire ? Mais en brisant le déterminisme universel, même en un seul point, on bouleverse toute la conception scientifique du monde. On devra montrer à notre homme combien la conception religieuse du monde est plus conséquente avec elle-même, lorsqu'elle affirme expressément qu'un moineau ne tombe pas du toit sans une intervention particulière de la volonté divine. Je suppose que notre ami, au lieu de tirer la conséquence qui découle de sa première réponse, se ravisera et dira qu'il trouve toujours l'explication des choses qu'il étudie. Il s'agirait de petites déviations de la fonction, d'inexactitudes du fonctionnement psychique dont les conditions seraient faciles à déterminer. Un homme qui, d'ordinaire, parle correctement peut se tromper en parlant : 1º lorsqu'il est légèrement indisposé ou fatigué ; 2º lorsqu'il est surexcité ; 3º lorsqu'il est trop absorbé par d'autres choses. Ces assertions peuvent être facilement confirmées. Les lapsus se produisent particulièrement souvent lorsqu'on est fatigué, lorsqu'on souffre d'un mal de tête ou à l'approche d'une migraine. C'est encore dans les mêmes circonstan-

ces que se produit facilement l'oubli de noms propres. Beaucoup de personnes reconnaissent l'imminence d'une migraine rien que par cet oubli. De même, dans la surexcitation on confond souvent aussi bien les mots que les choses, on se « méprend », et l'oubli de projets, ainsi qu'une foule d'autres actions non intentionnelles, deviennent particulièrement fréquents lorsqu'on est distrait, c'est-à-dire lorsque l'attention se trouve concentrée sur autre chose. Un exemple connu d'une pareille distraction nous est offert par ce professeur des « Fliegende Blätter » qui oublie son parapluie et emporte un autre chapeau à la place du sien, parce qu'il pense aux problèmes qu'il doit traiter dans son prochain livre. Quant aux exemples de projets conçus et de promesses faites, les uns et les autres oubliés parce que des événements se sont produits par la suite qui ont violemment orienté l'attention ailleurs, - chacun en trouvera dans sa propre expérience.

Cela semble tout à fait compréhensible et à l'abri de toute objection. Ce n'est peut-être pas très intéressant, pas aussi intéressant que nous l'aurions cru. Examinons de plus près ces explications des actes manqués. Les conditions qu'on considère comme déterminantes pour qu'ils se produisent ne sont pas toutes de même nature. Malaise et trouble circulatoire interviennent dans la perturbation d'une fonction normale à titre de causes physiologiques ; surexcitation, fatigue, distraction sont des facteurs d'un ordre différent : on peut les appeler psychophysiologiques. Ces derniers facteurs se laissent facilement traduire en théorie. La fatigue, la distraction, peut-être aussi l'excitation générale produisent une dispersion de l'attention, ce qui a pour effet que la fonction considérée ne recevant plus la dose d'attention suffisante, peut être facilement troublée ou s'accomplit avec une précision insuffisante. Une indisposition, des modifications circulatoires survenant dans l'organe nerveux central peuvent avoir le même effet, en influençant de la même façon le facteur le plus important, c'est-à-

dire la répartition de l'attention. Il s'agirait donc dans tous les cas de phénomènes consécutifs à des troubles de l'attention, que ces troubles soient produits par des causes organiques ou psychiques.

Tout ceci n'est pas fait pour stimuler notre intérêt pour la psychanalyse et nous pourrions encore être tentés de renoncer à notre sujet. En examinant toutefois les observations d'une façon plus serrée, nous nous apercevrons qu'en ce qui concerne les actes manqués tout ne s'accorde pas avec cette théorie de l'attention ou tout au moins ne s'en laisse pas déduire naturellement. Nous constaterons notamment que des actes manqués et des oublis se produisent aussi chez des personnes, qui, loin d'être fatiguées, distraites ou surexcitées, se trouvent dans un état normal vous tous les rapports, et que c'est seulement après coup, à la suite précisément de l'acte manqué, qu'on attribue à ces personnes une surexcitation qu'elles se refusent à admettre. C'est une affirmation un peu simpliste que celle qui prétend que l'augmentation de l'attention assure l'exécution adéquate d'une fonction,tandis qu'une diminution de l'attention aurait un effet contraire. Il existe une foule d'actions qu'on exécute automatiquement ou avec une attention insuffisante, ce qui ne nuit en rien à leur précision. Le promeneur, qui sait à peine où il va, n'en suit pas moins le bon chemin et arrive au but sans tâtonnements. Le pianiste exercé laisse, sans y penser, retomber ses doigts sur les touches justes. Il peut naturellement lui arriver de se tromper, mais si le jeu automatique était de nature à augmenter les chances d'erreur, c'est le virtuose dont le jeu est devenu, à la suite d'un long exercice, purement automatique, qui devrait être le plus exposé à se tromper. Nous vous, au contraire, que beaucoup d'actions réussissent particulièrement bien lorsqu'elles ne sont pas l'objet d'une attention spéciale, et que l'erreur peut se produire précisément lorsqu'on tient d'une façon particulière à la parfaite exécution, c'est-à-dire lorsque l'attention se trouve plutôt exaltée. On peut dire alors que l'erreur est l'effet de

l'« excitation ». Mais pourquoi l'excitation n'altérerait-elle pas plutôt l'attention à l'égard d'une action à laquelle on attache tant d'intérêt ? Lorsque, dans un discours important ou dans une négociation verbale, quelqu'un fait un *lapsus* et dit le contraire de ce qu'il voulait dire, il commet une erreur qui se laisse difficilement expliquer par la théorie psychophysiologique ou par la théorie de l'attention.

Les actes manqués eux-mêmes sont accompagnés d'une foule de petits phénomènes secondaires qu'on ne comprend pas et que les explications tentées jusqu'à présent n'ont pas rendus plus intelligibles. Lorsqu'on a, par exemple, momentanément oublié un mot, on s'impatiente, on cherche à se le rappeler et on n'a de repos qu'on ne l'ait retrouvé. Pourquoi l'homme à ce point contrarié réussit-il si rarement, malgré le désir qu'il en a, à diriger son attention sur le mot qu'il a, ainsi qu'il le dit lui-même, « sur le bout de la langue » et qu'il reconnaît dès qu'on le prononce devant lui ? Ou, encore, il y a des cas ou les actes manqués se multiplient, s'enchaînent entre eux, se remplacent réciproquement. Une première fois, on oublie un rendez-vous ; la fois suivante, on est bien décidé à ne pas l'oublier, mais il se trouve qu'on a noté par erreur une autre heure. Pendant qu'on cherche par toutes sortes de détours à se rappeler un mot oublié, on laisse échapper de sa mémoire un deuxième mot qui aurait pu aider à retrouver le premier ; et pendant qu'on se met à la recherche de ce deuxième mot, on en oublie un troisième, et ainsi de suite. Ces complications peuvent, on le sait, se produire également dans les erreurs typographiques qu'on peut considérer comme des actes manqués du compositeur. Une erreur persistante de ce genre s'était glissée un jour dans une feuille sociale-démocrate. On pouvait y lire, dans le compte rendu d'une certaine manifestation : « On a remarqué, parmi les assistants, Son Altesse, le *Konrprinz » (au* lieu de *Kronprinz,* le prince héritier). Le lendemain, le journal avait tenté une rectification ; il s'excusait de son erreur et écrivait : « nous voulions dire, naturellement, le

Knorprinz » (toujours au lieu de *Kronprinz).* On parle volontiers dans ces cas d'un mauvais génie qui présiderait aux erreurs typographiques, du lutin de la casse typographique, toutes expressions qui dépassent la portée d'une simple théorie psycho-physiologique de l'erreur typographique.

Vous savez peut-être aussi qu'on peut provoquer des lapsus de langage, par suggestion, pour ainsi dire. Il existe à ce propos une anecdote : un acteur novice est chargé un jour, dans la « Pucelle d'Orléans », du rôle important qui consiste à annoncer au roi que le *Connétable* renvoie son épée *(Schwert).* Or, pendant la répétition, un des figurants s'est amusé à souffler à l'acteur timide, à la place du texte exact, celui-ci : le *Confortable* renvoie son cheval *(Pferd)* [2]. Et il arriva que ce mauvais plaisant avait atteint son but : le malheureux acteur débuta réellement, au cours de la représentation, par la phrase ainsi modifiée, et cela malgré les avertissements qu'il avait reçus à ce propos, ou peut-être même à cause de ces avertissements.

Or, toutes ces petites particularités des actes manqués ne s'expliquent pas précisément par la théorie de l'attention détournée. Ce qui ne veut pas dire que cette théorie soit fausse. Pour être tout à fait satisfaisante, elle aurait besoin d'être complétée. Mais il est vrai, d'autre part, que plus d'un acte manqué peut encore être envisagé à un autre point de vue.

Considérons, parmi les actes manqués, ceux qui se prêtent le mieux à nos intentions : les erreurs de langage *(lapsus). Nous* pourrions d'ailleurs tout aussi bien choisir les erreurs d'écriture ou de lecture. À ce propos, nous devons tenir compte du fait que la seule question que nous nous soyons posée jusqu'à présent était de savoir quand et dans quelles conditions on commet des lapsus, et

2 Voici la juxtaposition de ces deux phrases en allemand :

1º Der Connetable schickt sein Schwert zurück.

2º Der Comfortabel schickt sein Pferd zurück.

Il y a donc confusion d'une part, entre les mots *Connétable* et *Comforlabel ;* d'autre part, entre les mots *Schiwert* et *Pferd.*

que nous n'avons obtenu de réponse qu'à cette seule question. Mais on peut aussi considérer la *forme* que prend le lapsus, l'effet qui en résulte. Vous devinez déjà que tant qu'on n'a pas élucidé cette dernière question, tant qu'on n'a pas expliqué l'effet produit par le lapsus, le phénomène reste, au point de vue psychologique, un accident, alors même qu'on a trouvé son explication physiologique. Il est évident que, lorsque je commets un lapsus, celui-ci peut revêtir mille formes différentes ; je puis prononcer, à la place du mot juste, mille mots inappropriés, imprimer au mot juste mille déformations. Et lorsque, dans un cas particulier, je ne commets, de tous les lapsus possibles, que tel lapsus déterminé, y a-t-il à cela des raisons décisives, ou ne s'agit-il là que d'un fait accidentel, arbitraire, d'une question qui ne comporte aucune réponse rationnelle ?

Deux auteurs, M. Meringer et M. Mayer (celui-là philologue, celui-ci psychiatre) ont essayé en 1895 d'aborder par ce côté la question des erreurs de langage. Ils ont réuni des exemples qu'ils ont d'abord exposés en se plaçant au point de vue purement descriptif. Ce faisant, ils n'ont naturellement apporté aucune explication, mais ils ont indiqué le chemin susceptible d'y conduire. Ils rangent les déformations que les lapsus impriment an discours intentionnel dans les catégories suivantes : a) interversions ; b) empiétement d'un mot ou partie d'un mot sur le mot qui le précède *(Vorklang) ; c) pro*longation superflue d'un mot *(Nachklang) ; d)* confusions (contaminations) ; e*)* substitutions. Je vais vous citer (les exemples appartenant à chacune de ces catégories. Il y a *interversion,* lorsque quelqu'un dit*, la Milo de Vénus,* au lieu de *la Vénus de Milo* (interversion de l'ordre des mots). Il y a *empiétement* sur le mot précédent, lorsqu'on dit : « Es war mir auf der *Schwest...* auf der Brust so *schwer. » (Le* sujet voulait dire : « j'avais un tel poids sur la poitrine » ; dans cette phrase, le mot *schwer* [lourd] avait empiété en partie sur le mot antécédent *Brust* [poitrine].) Il y a prolongation ou répétition superflue d'un mot dans des phrases comme ce

malheureux toast : « Ich fordere sie *auf, auf* dits Wohl unseres Chefs *aufzustossen » (« Je* vous invite *roter à* la prospérité de notre chef » : au lieu de « boire - a*nstossen - à la* prospérité de notre chef ».) Ces trois formes de lapsus ne sont pas très fréquentes. Vous trouverez beaucoup plus d'observations dans lesquelles le lapsus résulte d'une *contraction ou* d'une *association,* comme lorsqu'un monsieur aborde dans la rue une dame en lui disant : « Wenn sie gestatten, Fräulein, möchte ich sie gerne *begleit-digen » (« Si vous* le permettez, Mademoiselle, je vous accompagnerais bien volontiers » - c'est du moins ce que le jeune homme voulait dire, mais il a commis un lapsus par contraction, en combinant le mot *begleiten,* accompagner, avec *beleidigen,* offenser, manquer de respect). Je dirai en passant que le jeune homme n'a pas dû avoir beaucoup de succès auprès de la jeune fille. Je citerai enfin, comme exemple de *substitution,* cette phrase empruntée à une des observations de Meringer et Mayer :« Je mets les préparations dans la boîte aux lettres *(Briefkasten) »,* alors qu'on voulait dire : « dans le foin - à incubation *(Brutkasten) ».*

L'essai d'explication que les deux auteurs précités crurent pouvoir déduire de leur collection d'exemples me paraît tout à fait insuffisant. Ils pensent que les sons et les syllabes d’un mot possèdent des valeurs différentes et que l'innervation d'un élément ayant une valeur supérieure petit exercer une influence perturbatrice sur celle des éléments d'une valeur moindre. Ceci ne serait vrai, à la rigueur, que pour les cas, d'ailleurs peu fréquents, de la deuxième et de la troisième catégories ; dans les autres lapsus, cette prédominance de certains sons sur d'autres, a supposer qu'elle existe, ne joue aucun rôle. Les lapsus les plus fréquents sont cependant ceux où l'on remplace un mot par un autre qui lui ressemble, et cette, ressemblance parait à beaucoup de personnes suffisante *pour* expliquer le lapsus. Un professeur dit, par exemple, dans sa leçon d'ouverture : « Je ne suis pas disposé *(geneigt)* à apprécier comme il convient les mérites de mon prédécesseur »,

alors qu’il voulait dire : « Je ne me reconnais pas une autorité suffisante *(geeignet)* pour apprécier, etc. » Ou un autre : « En ce qui concerne l'appareil génital de la femme, malgré les nombreuses *tentations (Versuchungen)...* pardon, malgré les nombreuses *tentatives (Versuche)* »...

Mais le lapsus le plus fréquent et le plus frappant est celui qui consiste à dire exactement le contraire de ce qu'on voudrait dire. Il est évident que dans ces cas les relations tonales et les effets de ressemblance ne jouent qu'un rôle minime ; on peut, pour remplacer ces facteurs, invoquer le fait qu'il existe entre les contraires une étroite affinité conceptuelle et qu'ils se trouvent particulièrement rapprochés dans l'association psychologique. Nous possédons des exemples historiques de ce genre : mi président de notre Chambre des députés ouvre un jour la séance par ces mots : « Messieurs, je constate la présence de... membres et déclare, par conséquent, la séance close. »

N'importe quelle autre facile association, susceptible, dans certaines circonstances, de surgir mal à propos, peut produire le même effet. On raconte, par exemple, qu'au cours d'un banquet donné à l'occasion du mariage d'un des enfants de Helmholtz avec un enfant du grand industriel bien connu, E. Siemens, le célèbre physiologiste Dubois-Reymond prononça un speech et termina son toast, certainement brillant, par les paroles suivantes : « Vive donc la nouvelle firme Siemens et Halske. » En disant cela, il pensait naturellement à la vieille firme Siemens-Halske, l'association de ces deux noms étant familière à tout Berlinois.

C'est ainsi qu'en plus des relations tonales et de la similitude des mots, nous devons admettre également l'influence de l'association des mots. Mais cela encore ne suffit pas. Il existe toute une série de cas où l'explication d'un lapsus observé ne réussit que lorsqu'on tient compte de la proposition qui a été énoncée ou même pensée antérieurement. Ce sont donc encore des cas d'action à

distance, dans le genre de celui cité par Meringer, mais d'une amplitude plus grande. Et ici je dois vous avouer qu'à tout bien considérer, il me semble que nous sommes maintenant moins que jamais à même de comprendre la véritable nature des erreurs de langage.

Je ne crois cependant pas me tromper en disant que les exemples de lapsus cités au cours de la recherche qui précède laissent une impression nouvelle qui vaut la peine qu'on s'y arrête. Nous avons examiné d'abord les conditions dans lesquelles un lapsus se produit d'une façon générale, ensuite les influences qui déterminent telle ou telle déformation du mot ; mais nous n'avons pas encore envisagé l'effet du lapsus en lui-même, indépendamment de son mode de production. Si nous nous décidons à le faire, nous devons enfin avoir le courage de dire : dans quelques-uns des exemples cités, la déformation qui constitue un lapsus a un sens. Qu'entendons-nous par ces mots : a *un sens ?* Que l'effet du lapsus a peut-être le droit d'être considéré comme un acte psychique complet, ayant son but propre, comme une manifestation ayant son contenu et sa signification propres. Nous n'avons parlé jusqu'à présent que d'actes manqués, mais il semble maintenant que l'acte manqué puisse être parfois une action tout à fait correcte, qui ne fait que se substituer à l'action attendue ou voulue.

Ce sens propre de l'acte manqué apparaît dans certains cas d'une façon frappante et irrécusable. Si, dès les premiers mots qu'il prononce, le président déclare qu'il clôt la séance, alors qu'il voulait la déclarer ouverte, nous sommes enclins, nous qui connaissons les circonstances dans lesquelles s'est produit ce lapsus, à trouver un sens à cet acte manqué. Le président n'attend rien de bon de la séance et ne serait pas fâché de pouvoir l'interrompre. Nous pouvons sans aucune difficulté découvrir le sens, comprendre la signification du lapsus en question. Lorsqu'une dame connue pour son énergie raconte : « Mon mari a consulté un médecin au sujet du régime qu'il

avait à suivre ; le médecin lui a dit qu'il n'avait pas besoin de régime, qu'il pouvait manger et boire *ce que je voulais* », - il y a là un lapsus, certes, mais qui apparaît comme l'expression irrécusable d'un programme bien arrêté.

Si nous réussissons à constater que les lapsus ayant un sens, loin de constituer une exception, sont au contraire très fréquents, ce sens, dont il n'avait pas encore été question à propos des actes manqués, nous apparaîtra nécessairement comme la chose la plus importante, et nous aurons le droit de refouler à l'arrière-plan tous les autres points de vue. Nous pourrons notamment laisser de côté tous les facteurs physiologiques et psychophysiologiques et nous borner à des recherches purement psychologiques sur le sens, sur la signification des actes manqués, sur les intentions qu'ils révèlent. Aussi ne tarderons-nous pas à examiner à ce point de vue un nombre plus ou moins important d'observations.

Avant toutefois de réaliser ce projet, je vous invite à suivre avec moi une autre voie. Il est arrivé à plus d'un poète de se servir du lapsus ou d'un autre acte manqué quelconque comme d'un moyen de représentation poétique. À lui seul, ce fait suffit à nous prouver que le poète considère l'acte manqué, le lapsus, par exemple, comme n'étant pas dépourvu de sens, d'autant plus qu'il produit cet acte intentionnellement. Personne ne songerait à admettre que le poète se soit trompé en écrivant et qu'il ait laissé subsister son erreur, laquelle serait devenue de ce fait un lapsus dans la bouche du personnage. Par le lapsus, le poète veut nous faire entendre quelque chose, et il nous est facile de voir ce que cela peut-être, de nous rendre compte s'il entend nous avertir que la personne en question est distraite ou fatiguée ou menacée d'un accès de migraine. Mais alors que le poète se sert du lapsus comme d'un mot ayant un sens, nous ne devons naturellement pas en exagérer la portée. En réalité, un lapsus petit être entièrement dépourvu de sens, n'être qu'un accident psychique ou n'avoir un sens qu'exceptionnellement, sans

qu’on puisse refuser ait poète le droit de le spiritualiser en lui attachant titi sens, afin de le faire servir aux intentions qu'il poursuit. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis que vous pouvez mieux vous renseigner sur ce sujet en lisant les poètes qu'en étudiant les travaux de philologues et de psychiatres.

Nous trouvons un pareil exemple de lapsus dans « Wallenstein » (Piccolomini, 1er acte, Ve scène). Dans la scène précédente, Piccolomini avait passionnément pris parti pour le duc en exaltant les bienfaits de la paix, bienfaits qui se sont révélés à lui au cours du voyage qu'il a fait pour accompagner au camp la fille de Wallenstein. Il laisse son père et l'envoyé de la cour dans la plus profonde consternation. Et la scène se poursuit :

Questenberg. - Malheur à nous ! Où en sommes-nous, amis ? Et le laisserons-nous partir avec cette chimère, sans le rappeler et sans lui ouvrir immédiatement les yeux ?

Octavio *(tiré d'une profonde réflexion).* - Les miens sont ouverts et ce que je vois est loin de me réjouir.

Questenberg. - De quoi s'agit-il, ami ?

Octavio. - Maudit soit ce voyage !

Questenberg. - Pourquoi ? qu'y a-t-il ?

Octavio. – Venez ! Il faut que je suive sans tarder la malheureuse trace, que je voie de mes yeux... Venez !

(Il veut l'emmener.)

Questenberg. - Qu'avez-vous ? Où voulez-vous aller ?

Octavio *(pressé). - Vers* elle !

Questenberg. - Vers...

*Octavio(se reprenant). – V*ers le duc ! Allons ! etc.

Octavio voulait dire : « Vers lui, vers le duel » Mais il commet un lapsus et révèle (à nous du moins) par les mots : vers *elle,* qu'il a deviné sous quelle influence le jeune guerrier rêve aux bienfaits de la paix.

O. Rank a découvert chez Shakespeare un exemple plus frappant encore du même genre. Cet exemple se trouve dans le *Marchand de Venise,* et plus précisément dans la célèbre scène où l'heureux amant doit choisir entre trois coffrets. Je ne saurais mieux faire que de vous lire le bref passage de Rank se rapportant à ce détail.

« On trouve dans le *Marchand de Venise.* de Shakespeare (troisième acte, - scène - II), un cas de lapsus très finement motivé au point de vue poétique et d'une brillante mise en valeur au point de vue technique ; de même que l'exemple relevé par Freud dans « Wallenstein » *(Zur Psychologie des Alltagslebens, 2e* édition, p. 48), il prouve que les poètes connaissent bien le mécanisme et le sens de cet acte manqué et supposent chez l'auditeur une compréhension de ce sens. Contrainte par son père à choisir un époux par tirage au sort, Portia a réussi jusqu'ici à échapper par un heureux hasard à tous les prétendants qui ne lui agréaient pas. Ayant enfin trouvé en Bassanio celui qui lui plaît, elle doit craindre qu'il ne tire lui aussi la mauvaise carte. Elle voudrait donc lui dire que même alors il pourrait être sûr de son amour, mais le vœu qu'elle a fait l'empêche de le lui faire savoir. Tandis qu'elle est en proie à cette lutte intérieure, le poète lui fait dire au prétendant qui lui est cher :

« Je vous en prie : restez ; demeurez un jour ou deux, avant de vous en rapporter au hasard, car si votre choix est mauvais, je perdrai votre société. Attendez donc. Quelque chose me dit (mais ce n'est pas l'amour) que j'aurais du regret à vous perdre... Je pourrais vous guider, de façon à vous apprendre à bien choisir, mais je serais parjure, et je ne le voudrais pas. Et c'est ainsi que vous pourriez ne pas m'avoir ; et alors vous me feriez regretter de ne pas avoir commis le péché d'être parjure. Oh, ces yeux qui m'ont troublée et partagée en deux, moitiés : l'une *qui vous appartient, l'autre qui est à vous... qui est à moi,* voulais-je dire. Mais si elle m'appartient, elle est également à vous, et ainsi vous m'avez tout entière. »

« Cette chose, à laquelle elle aurait voulu seulement faire une légère allusion, parce qu'au fond elle aurait dû la taire, à savoir qu'avant même le choix elle est à lui *tout entière* et l'aime, l'auteur, avec une admirable finesse psychologique, la laisse se révéler dans le lapsus et sait par cet artifice calmer l'intolérable incertitude de l'amant, ainsi que celle des spectateurs quant à l'issue du choix. »

Observons encore avec quelle finesse Portia finit par concilier les deux aveux contenus dans son lapsus, par supprimer la contradiction qui existe entre eux, tout en donnant libre cours à l'expression de sa promesse : « mais si elle m'appartient, elle est également à vous, et ainsi vous m'avez tout entière ».

Par une seule remarque, un penseur étranger à la médecine a, par un heureux hasard, trouvé le sens d'un acte manqué et nous a ainsi épargné la peine d'en chercher l'explication. Vous connaissez tous le génial satirique Lichtenberg (1742-1799) dont Goethe disait que chacun des traits d'esprit cachait un problème. Et c'est à un trait d'esprit que nous devons souvent la solution du problème. Lichtenberg note quelque part qu'à force d'avoir lu Homère, il avait fini par lire « Agamemnon » partout où était écrit le mot « angenommen » (accepté). Là réside vraiment la théorie du lapsus.

Nous examinerons dans la prochaine leçon la question de savoir si nous pouvons être d'accord avec les poètes quant à la conception des actes manqués.

3. Les actes manqués (suite)

La dernière fois, nous avions conçu l'idée d'envisager l'acte manqué, non dans ses rapports avec la fonction intentionnelle qu'il trouble, mais en lui-même. Il nous avait paru que l'acte manqué trahissait dans certains cas un sens propre, et nous nous étions dit que s'il était possible de confirmer cette première impression sur une plus vaste échelle, le sens propre des actes manqués serait de nature

à nous intéresser plus vivement que les circonstances dans lesquelles cet acte se produit.

Mettons-nous une fois de plus d'accord sur ce que, nous entendons dire, lorsque nous parlons du « sens » d'un processus psychique. Pour nous, ce « sens » n'est autre chose que l'intention qu'il sert et la place qu'il occupe dans la série psychique. Nous pourrions même, dans la plupart de nos recherches, remplacer le mot « sens » par les mots a intention » ou « tendance ». Eh bien, cette intention que nous croyons discerner dans l'acte manqué, ne serait-elle qu'une trompeuse apparence ou une poétique exagération ?

Tenons-nous-en toujours aux exemples de lapsus et passons en revue un nombre plus ou moins important d'observations y relatives. Nous trouverons alors des catégories entières de cas où le sens du lapsus ressort avec évidence. Il s'agit, en premier lieu, des cas où l'on dit le contraire de ce qu'on voudrait dire. Le président dit dans son discours d'ouverture : « Je déclare la séance close ». Ici, pas d'équivoque possible. Le sens et l'intention trahis par son discours sont qu'il veut clore la séance. Il le dit d'ailleurs lui-même, pourrait-on ajouter à ce propos ; et nous n'avons qu'à le prendre au mot. Ne me troublez pas pour le moment par vos objections, en m'opposant, par exemple, que la chose est impossible, attendu que nous savons qu'il voulait, non clore la séance, mais l'ouvrir, et que lui-même, en qui nous avons reconnu la suprême instance, confirme qu'il voulait l'ouvrir. N'oubliez pas que nous étions convenus de n'envisager d'abord l'acte manqué qu'en lui-même ; quant à ses rapports avec l'intention qu'il trouble, il en sera question plus tard. En procédant autrement, nous commettrions une erreur logique (lui nous ferait tout simplement escamoter la question *(begging the question,* disent les Anglais) qu'il s'agit de traiter.

Dans d'autres cas, où l'on n'a pas précisément dit le contraire de ce qu'on voulait, le lapsus n'en réussit pas moins à exprimer un

sens opposé. *Ich bin nicht geneigl (lie Verdienste racines Vorgängers zu würdigen.* Le mot *geneigt* (disposé) n'est pas le contraire de *geeignet* (autorisé) ; mais il s'agit là d'un aveu publie, en opposition flagrante avec la situation de l'orateur.

Dans d'autres cas encore, le lapsus ajoute tout simplement un autre sens au sens voulu. La proposition apparaît alors comme une sorte de contraction, d'abréviation, de condensation de plusieurs propositions. Tel est le cas de la dame énergique dont nous avons parlé dans le chapitre précédent.« Il peut manger et boire, disait-elle de sou mari, ce que *je veux.* » comme si elle avait dit : « Il peut manger et boire ce qu'il veut. Mais qu'a-t-il à vouloir ? C'est moi qui veux à sa place. » Les lapsus laissent souvent l'impression d'être des abréviations de ce genre. Exemple : un professeur d'anatomie, après avoir terminé une leçon sur la cavité nasale, demande à ses auditeurs s'ils l'ont compris. Ceux-ci ayant répondu affirmativement, le professeur continue - « Je ne le pense pas, car les gens comprenant la structure anatomique de la cavité nasale peuvent, même dans une ville de un million d'habitants, être comptés *sur un doigt...* pardon, sur les doigts d'une main. » La phrase abrégée avait aussi son sens : le professeur voulait dire qu'il n'y avait qu'un seul homme comprenant la structure de la cavité nasale.

À côté de ce groupe de cas, où le sens de l'acte manqué apparaît de lui-même, il en est d'autres où le lapsus ne révèle rien de significatif et qui, par conséquent, sont contraires à tout ce que nous pouvions attendre. Lorsque quelqu'un écorche un nom propre ou juxtapose des suites de sons insolites, ce qui arrive encore assez souvent, la question du sens des actes manqués ne comporte qu'une réponse négative. Mais en examinant ces exemples de plus près, on trouve que les déformations des mots ou des phrases s'expliquent facilement, voire que la différence entre ces cas plus obscurs et les cas plus clairs cités plus haut n'est pas aussi grande qu'on l'avait cru tout d'abord.

Un monsieur auquel on demande des nouvelles de son cheval, répond : « Ja, das *draut...* das dauert vielleicht noch einem Monat. » Il voulait dire : cela va durer *(das dauert)* peut-être encore un mois. Questionné sur le sens qu'il attachait au mot *draut* (qu'il a failli employer à la place de *dauert),* il répondit que, pensant que la maladie de son cheval était pour lui un triste *(traurig)* événement, il avait, malgré lui, opéré la fusion des mots *traurifl* et *dauert,* ce qui a produit le lapsus *draut* (Meringer et Mayer).

Un autre, parlant de certains procédés qui le révoltent ajoute : « Daim aber sind Tatsachen zum *Vorschwein* gekommen... » Or, il voulait dire : « Dann aber sind Tatsachenzum *Vorschein* gekommen. » « (Des faits se sont alors révélés... ») Mais, comme il qualifiait mentalement les procédés en question de *cochonneries (Schweinereien), il* avait opéré involontairement l'association des mots *Vorschein* et *Schweinereien,* et il en est résulté le lapsus *Vorschwein* (Meringer et Mayer).

Rappelez-vous le cas de ce jeune homme qui s'est offert à accompagner une dame qu'il ne connaissait pas par le mot *begleit-digen. Nous* nous sommes permis de décomposer le mot en *begleiten* (accompagner) et *beleidigen* (manquer de respect), et nous étions tellement sûrs de cette interprétation que nous n'avons même pas jugé utile d'en chercher la confirmation. Vous voyez d'après ces exemples que même ces cas de lapsus, plus obscurs, se laissent expliquer par la rencontre, *l'interférence* des expressions verbales de deux intentions. La seule différence qui existe entre les diverses catégories de cas consiste cri ce que dans certains d'entre eux, comme dans les lapsus par opposition, une intention en remplace entièrement une autre *(substitution),* tandis que dans d'autres cas a lieu une déformation ou une modification d'une intention par une autre, avec production de mots mixtes ayant plus ou moins de sens.

Nous croyons ainsi avoir pénétré le secret d'un grand nombre de lapsus. En maintenant cette manière de voir, nous serons à même

de comprendre d'autres groupes qui paraissent encore énigmatiques. C'est ainsi qu'en ce qui concerne la déformation de noms, nous ne pouvons pas admettre qu'il s'agisse toujours d'une concurrence entre deux noms, à la fois semblables et différents. Même en l'absence de cette concurrence, la deuxième *intention n'est* pas difficile à découvrir. La déformation d'un nom a souvent lieu en dehors de tout lapsus. Par elle, on cherche à rendre un nom malsonnant ou à lui donner une assonance qui rappelle un objet vulgaire. C'est un genre d'insulte très répandu, auquel l'homme cultivé finit par renoncer, souvent à contrecœur. Il lui donne souvent la forme d'un a trait d'esprit », d'une qualité tout à fait inférieure. Il semble donc indiqué d'admettre que le lapsus résulte souvent d'une intention injurieuse qui se manifeste par la déformation du nom. En étendant notre conception, nous trouvons que des explications analogues valent pour certains cas de lapsus à effet comique ou absurde : « Je vous invite à *roter à (aufstossen)* la prospérité, de notre chef » (au lieu de : *boire à la santé - anstossen).* Ici une disposition solennelle est troublée, contre toute attente, par l'irruption d'un mot qui éveille une représentation désagréable ; et, nous rappelant certains propos et discours injurieux, nous sommes autorisés à admettre que, dans le cas dont il s'agit, une tendance cherche à se manifester, en contradiction flagrante avec l'attitude apparemment respectueuse de l'orateur. C'est, au fond, comme si celui-ci avait voulu dire : ne croyez pas à ce que je dis, je ne parle pas sérieusement, je me moque du bonhomme, etc. Il en est sans doute de même de lapsus où des mots anodins se trouvent transformés en mots inconvenants et obscènes.

La tendance à cette transformation, ou plutôt à cette déformation, s'observe chez beaucoup de gens qui agissent ainsi par plaisir, pour « faire de l'esprit ». Et, en effet, chaque fois que nous entendons une pareille déformation, nous devons nous renseigner à l'effet de savoir si son auteur a voulu seulement se montrer spirituel ou s'il a laissé échapper un lapsus véritable.

Nous avons ainsi résolu avec une facilité relative l'énigme des actes manqués ! Ce ne sont pas des accidents, mais des actes psychiques sérieux, ayant un sens, produits par le concours ou, plutôt, par l'opposition de deux intentions différentes. Mais je prévois toutes les questions et tous les doutes que vous pouvez soulever à ce propos, questions et doutes qui doivent recevoir dés. réponses et des solutions avant que nous soyons en droit de nous réjouir de ce premier résultat obtenu. Il n'entre nullement dans mes intentions de vous pousser à des décisions hâtives. Discutons tous les points dans l'ordre, avec calme, l'un après l'autre.

Que pourriez-vous me demander ? Si je pense que l'explication que je propose est valable pour tous les cas ou seulement pour un certain nombre d'entre eux ? Si la même conception s'étend à toutes les autres variétés d'actes manqués : erreurs de lecture, d'écriture, oubli, méprise, impossibilité de retrouver un objet rangé, etc. ? Quel rôle peuvent encore jouer la fatigue, l'excitation, la distraction, les troubles de l'attention, en présence de la nature psychique des actes manqués ? On constate, en outre que, des deux tendances concurrentes d'un acte manqué, l'une est toujours patente, l'autre non. Que fait-on pour mettre en évidence cette dernière et, lorsqu'on croit y avoir réussi, comment prouve-t-on que cette tendance, loin d'être seulement vraisemblable, est la seule possible ? Avez-vous d'autres questions encore à me poser ? Si vous n'en avez pas, je continuerai à en poser moi-même. Je vous rappellerai qu'à vrai dire les actes manqués, comme tels, nous intéressent peu, que nous voulions seulement de leur étude tirer des résultats applicables à la psychanalyse. C'est pourquoi je pose la question suivante : quelles sont ces intentions et tendances, susceptibles de troubler ainsi d'autres intentions et tendances, et quels sont les rapports existant entre les tendances troublées et les tendances perturbatrices ? C'est ainsi que notre travail ne fera que recommencer après la solution du problème.

Donc : notre explication est-elle valable pour tous les cas de lapsus ? Je suis très porté à le croire, parce qu'on retrouve cette explication toutes les fois qu'on examine un lapsus. Mais rien ne prouve qu'il n'y ait pas de lapsus produits par d'autres mécanismes. Soit. Mais au point de vue théorique cette possibilité nous importe peu, car les conclusions que nous entendons formuler concernant l'introduction à la psychanalyse demeurent, alors même que les lapsus cadrant avec notre conception ne constitueraient que la minorité, ce qui n'est certainement pas le cas. Quant à la question suivante, à savoir si nous devons étendre aux autres variétés d'actes manqués les résultats que nous avons obtenus relativement aux lapsus, j'y répondrai affirmativement par anticipation. Vous verrez d'ailleurs que j'ai raison de le faire, lorsque nous aurons abordé l'examen des exemples relatifs aux erreurs d'écriture, aux méprises, etc. Je vous propose toutefois, pour des raisons techniques, d'ajourner ce travail jusqu'à ce que nous ayons approfondi davantage le problème des lapsus.

Et maintenant, en présence du mécanisme psychique que nous venons de décrire, quel rôle revient encore a ces facteurs auxquels les auteurs attachent une importance primordiale : troubles circulatoires, fatigue, excitation, distraction, troubles de l'attention ? Cette question mérite un examen attentif. Remarquez bien que nous ne contestons nullement l'action de ces facteurs. Et, d'ailleurs, il n'arrive pas souvent à la psychanalyse de contester ce qui est affirmé par d'autres ; généralement, elle ne fait qu'y ajouter du nouveau et, à l'occasion, il se trouve que ce qui avait été omis par d'autres et ajouté par elle constitue précisément l'essentiel. L'influence des dispositions physiologiques, résultant de malaises, de troubles circulatoires, d'états d'épuisement, sur la production de lapsus doit être reconnue sans réserves. Votre expérience personnelle et journalière suffit à vous rendre évidente cette influence. Mais que cette explication explique peu et, tout d'abord, les états que nous

venons d'énumérer ne sont pas les conditions nécessaires de l'acte manqué. Le lapsus se produit tout aussi bien en pleine santé, en plein état normal. Ces facteurs somatiques n'ont de valeur qu'en tant qu'ils facilitent et favorisent le mécanisme psychique particulier du lapsus. Je me suis servi un jour, pour illustrer ce rapport, d'une comparaison que je vais reprendre aujourd'hui, car je ne saurais la remplacer par une meilleure. Supposons, qu'en traversant par une nuit obscure un lieu désert, je sois attaqué par un rôdeur qui me dépouille de ma montre et de ma bourse et qu'après avoir été ainsi vole par ce malfaiteur, dont je n'ai pu discerner le visage, j'aille déposer une plainte au commissariat de police le plus proche en disant : « la solitude et l'obscurité viennent de me dépouiller de mes bijoux » ; le commissaire pourra alors me répondre : « il me semble que vous avez tort de vous en tenir à cette explication ultra-mécaniste. Si vous le voulez bien, nous nous représenterons plutôt la situation de la manière suivante : protégé par l'obscurité, favorisé par la solitude, un voleur inconnu vous a dépouillé de vos objets de valeur. Ce qui, à mon avis, importe le plus dans votre cas, c'est de retrouver le voleur ; alors seulement nous aurons quelques chances de lui reprendre les objets qu'il vous a volés ».

Les facteurs psycho-physiologiques tels que l'excitation, la distraction, les troubles de l'attention, ne nous sont évidemment que de peu de secours pour l'explication des actes manqués. Ce sont des manières de parler, des paravents derrière lesquels nous ne pouvons nous empêcher de regarder. On peut se demander plutôt : quelle est, dans tel cas particulier, la cause de l'excitation, de la dérivation particulière de l'attention ? D'autre part, les influences tonales, les ressemblances verbales, les associations habituelles que présentent les mots ont également, il faut le reconnaître, une certaine importance. Tous ces facteurs facilitent le lapsus en lui indiquant la voie qu'il peut suivre. Mais suffit-il que j'aie un chemin devant moi pour qu'il soit entendu que je le suivrai ? Il faut encore un mobile

pour m'y décider, il faut une force pour m'y pousser. Ces rapports tonaux et ces ressemblances verbales ne font donc, tout comme les dispositions corporelles, que favoriser le lapsus, sans l'expliquer à proprement parler. Songez donc que, dans l'énorme majorité des cas, mon discours n'est nullement troublé par le fait que les mots que j'emploie en rappellent d'autres par leur assonance ou sont intimement liés à leurs contraires ou provoquent des associations usuelles. On pourrait encore dire, à la rigueur, avec le philosophe Wundt, que le lapsus se produit lorsque, par suite d'un épuisement corporel, la tendance à l'association en vient à l'emporter sur toutes les autres intentions du discours. Ce serait parfait si cette explication n'était pas contredite par l'expérience qui montre, dans certains cas, l'absence des facteurs corporels et, dans d'autres, l'absence d'associations susceptibles de favoriser le lapsus.

Mais je trouve particulièrement intéressante votre question relative à la manière dont on constate les deux tendances interférentes. Vous ne vous doutez probablement pas des graves conséquences qu'elle peut présenter, selon la réponse qu'elle recevra. En ce qui concerne l'une de ces tendances, la tendance troublée, aucun doute n'est possible à son sujet : la personne qui accomplit un acte manqué connaît cette tendance et s'en réclame. Des doutes et des hésitations ne peuvent naître qu'au sujet de l'autre tendance, de la tendance perturbatrice. Or, je vous l'ai déjà dit, et vous ne l'avez certainement pas oublié, il existe toute une série de cas où cette dernière tendance est également manifeste. Elle nous est révélée par l'effet du lapsus, lorsque nous avons seulement le courage d'envisager cet effet en lui-même. Le président dit le contraire de ce qu'il devrait dire : il est évident qu'il veut ouvrir la séance, mais il n'est pas moins évident qu'il ne serait pas fâché de la clore. C'est tellement clair que toute autre interprétation devient inutile. Mais dans les cas où la tendance perturbatrice ne fait que

déformer la tendance primitive, sans s'exprimer, comment pouvons-nous la dégager de cette déformation ?

Dans une première série de cas, nous pouvons le faire très simplement et très sûrement, de la même manière dont nous établissons la tendance troublée. Nous l'apprenons, dans les cas dont il s'agit, de la bouche même de la personne intéressée qui, après avoir commis le lapsus, se reprend et rétablit le mot juste, comme dans l'exemple cité plus haut :« Das *draut...* nein, das *dauert* vielleicht noch einen Monat ». À la question : pourquoi avez-vous commencé par employer le mot *draut ?* la personne répond qu'elle avait voulu dire : « c'est une triste *(taurige)* histoire », mais qu'elle a, sans le vouloir, opéré l'association des mots *dauert* et *traurig,* ce qui a produit le lapsus *draut.* Et voilà la tendance perturbatrice révélée par la personne intéressée elle-même. Il en est de même dans le cas du lapsus *Vorschwein* (voir plus haut, chapitre 2) : la personne interrogée ayant répondu qu'elle voulait dire *Schweinereien* (cochonneries), mais qu'elle s'était retenue et s'était engagée dans une fausse direction, la détermination de la tendance perturbatrice réussit aussi sûrement que celle de la tendance troublée. Ce n'est pas sans intention que j'ai cité ces cas dont la communication et l'analyse ne viennent ni de, moi ni d'aucun de mes adeptes. Il n'en reste pas moins que dans ces deux cas il a fallu une certaine intervention pour faciliter la solution. Il a fallu demander aux personnes pourquoi elles ont commis tel ou tel lapsus, ce qu'elles ont à dire à ce sujet. Sans cela, elles auraient petit-être passé à côté du lapsus sans se donner la peine de l'expliquer. Interrogées, elles l'ont expliqué par la première idée qui leur était venue à l'esprit. Vous voyez cette petite intervention et son résultat, c'est déjà de la psychanalyse, c'est le modèle en petit de la recherche psychanalytique que nous instituerons dans la suite.

Suis-je trop méfiant, en soupçonnant qu'au moment même où la psychanalyse surgit devant vous votre résistance à son égard

s'affermit également ? N'auriez-vous pas envie de m'objecter que les renseignements fournis par les personnes ayant commis des lapsus ne sont pas tout à fait probants ? Les personnes, pensez-vous, sont naturellement portées à suivre l'invitation qu'on leur adresse d'expliquer le lapsus et disent la première chose qui leur passe par la tête, si elle leur semble propre à fournir l'explication cherchée. Tout cela ne prouve pas, à votre avis, que le lapsus ait réellement le sens qu'on lui attribue. Il peut l'avoir, mais il peut aussi en avoir un autre. Une autre idée, tout aussi apte, sinon plus apte, à servir d'explication, aurait pu venir à l'esprit de la personne interrogée.

Je trouve vraiment étonnant le peu de respect que vous avez au fond pour les faits psychiques. Imaginez-vous que quelqu'un ayant entrepris l'analyse chimique d'une certaine substance en ait retiré un poids déterminé, tant de, milligrammes par exemple, d'un de ses élément constitutifs. Des conclusions définies peuvent être déduites de ce poids déterminé. Croyez-vous qu'il se trouvera un chimiste pour contester ces conclusions, sous le prétexte que la substance isolée aurait pu avoir un autre poids ? Chacun s'incline devant le fait que c'est le poids trouvé qui constitue le poids réel et on base sur ce fait, sans hésiter, les conclusions ultérieures. Or, lorsqu'on se trouve en présence du fait psychique constitué par une idée déterminée venue à l'esprit d'une personne interrogée, on n'applique plus la même règle et on dit que la personne aurait pu avoir une autre idéel Vous avez l'illusion d'une liberté physique et vous ne voudriez pas y renoncer ! Je regrette de ne pas pouvoir partager votre opinion sur ce sujet.

Il se peut que vous cédiez sur ce point, mais pour renouveler votre résistance sur un autre. Vous continuerez en disant : « nous comprenons que la technique spéciale de la psychanalyse consiste à obtenir de la bouche même du sujet analysé la solution des problèmes dont elle s'occupe. Or, reprenons cet autre exemple où l'orateur de banquet invite l'assemblée à « roter » à *(aufstossen)* la

prospérité du chef. Vous dites que dans ce cas l'intention perturbatrice est une intention injurieuse qui vient s'opposer à l'intention respectueuse. Mais ce n'est là que votre interprétation personnelle, fondée sur des observations extérieures au lapsus. Interrogez donc l'auteur de celui-ci : jamais il n'avouera une intention injurieuse ; il la niera plutôt, et avec la dernière énergie. Pourquoi n'abandonneriez-vous pas votre interprétation indémontrable, en présence de cette irréfutable protestation ?

Vous avez trouvé cette fois un argument qui porte. Je me représente l'orateur inconnu ; il est probablement assistant du chef honoré, peut-être déjà privat-docent ; je le vois sous les traits d'un jeune homme dont l'avenir est plein de promesses. Je vais lui demander avec insistance s'il n'a pas éprouvé quelque résistance à l'expression de sentiments respectueux à l'égard de son chef. Mais me voilà bien reçu. Il devient impatient et s'emporte violemment : « Je vous prie de cesser vos interrogations ; sinon, je me fâche. Vous êtes capable par vos soupçons de gâter toute ma carrière. J'ai dit tout simplement *aufstosseri* (roter), au lieu de *anstossen* (trinquer), parce que j'avais déjà, dans la même phrase, employé à deux reprises la préposition *auf.* C'est ce que Meringer appelle *Nach-Klang,* et il n'y a pas à chercher d'autre interprétation. M'avez-vous compris ? Que cela vous suffise ! » Hum ! La réaction est bien violente, la dénégation par trop énergique. Je vois qu'il n'y a rien à tirer du jeune homme, mais je pense aussi qu'il est personnellement fort intéressé à ce qu'on ne trouve aucun sens à son acte manqué. Vous penserez peut-être qu'il a tort de se montrer aussi grossier à propos d'une recherche purement théorique, mais enfin, ajouterez-vous, il doit bien savoir ce qu'il voulait ou ne voulait pas dire.

Vraiment ? C'est ce qu'il faudrait encore savoir.

Cette fois vous croyez me tenir. Voilà donc votre technique, vous entends-je dire. Lorsqu'une personne ayant commis un lapsus dit à ce propos quelque chose qui vous convient, vous déclarez

qu'elle est la suprême et décisive autorité : « Il le dit bien lui-même ! » Mais si ce que dit la personne interrogée ne vous convient pas, vous prétendez aussitôt que son explication n'a aucune valeur, qu'il n'y a pas à y ajouter foi.

Ceci est dans l'ordre des choses. Mais je puis vous présenter un cas analogue où les choses se passent d'une façon tout aussi extraordinaire. Lorsqu'un prévenu avoue son délit, le juge croit à son aveu ; mais lorsqu'il le nie, le juge ne le croit pas. S'il en était autrement, l'administration de la justice ne serait pas possible et, malgré des erreurs éventuelles, on est bien obligé d'accepter ce système.

Mais êtes-vous juges, et celui qui a commis un lapsus apparaîtrait-il devant vous en prévenu ? Le lapsus serait-il un délit ?

Peut-être ne devons-nous pas repousser cette comparaison. Mais voyez les profondes différences qui se révèlent dès qu'on approfondit tant soit peu les problèmes en apparence si anodins que soulèvent les actes manqués. Différences que nous ne savons encore supprimer. Je vous propose un compromis provisoire fondé précisément sur cette comparaison entre la psychanalyse et une introduction judiciaire. Vous devez m'accorder que le sens d'un acte manqué n'admet pas le moindre doute lorsqu'il est donné par l'analysé lui-même. Je vous accorderai, en revanche, que la preuve directe du sens soupçonné est impossible à obtenir lorsque l'analysé refuse tout renseignement ou lorsqu'il n'est pas là pour nous renseigner. Nous en sommes alors réduits, comme dans le cas d'une enquête judiciaire, à nous contenter d'indices qui rendront notre décision plus ou moins vraisemblable, selon les circonstances. Pour des raisons pratiques, le tribunal doit déclarer un prévenu coupable, alors même qu'il ne possède que des preuves présumées. Cette nécessité n'existe pas pour nous ; mais nous ne devons pas non plus renoncer à l'utilisation de pareils indices. Ce serait une erreur de croire qu'une science ne se compose que de thèses rigoureusement

démontrées, et ou attrait tort de l'exiger. Une pareille exigence est le fait de tempéraments ayant besoin d'autorité, cherchant à remplacer le catéchisme religieux par un autre, fût-il scientifique. Le catéchisme de la science ne renferme que peu de propositions apodictiques ; la plupart de ses affirmations présente seulement certains degrés de probabilité. C'est précisément le propre de l'esprit scientifique de savoir et de pouvoir continuer le travail constructif, malgré le manque de preuves dernières.

Mais, dans les cas où nous ne tenons pas de la bouche même de l'analysé des renseignements sur le sens de l'acte manqué, où trouvons-nous des points d'appui pour nos interprétations et des indices pour notre démonstration ? Ces points d'appui et ces indices nous viennent de plusieurs sources. Ils nous sont fournis d'abord par la comparaison analogique avec des phénomènes ne se rattachant pas à des actes manqués, comme lorsque nous constatons, par exemple, que la déformation d'un nom, en tant qu'acte manqué, a le même sens injurieux que celui qu'aurait une déformation intentionnelle. Mais point d'appui et indices nous sont encore fournis par la situation psychique dans laquelle se produit l'acte manqué, par la connaissance que nous avons du caractère de la personne qui accomplit cet acte, par les impressions que cette personne pouvait avoir avant l'acte et contre lesquelles elle réagit petit-être par celui-ci. Les choses se passent généralement de telle sorte que nous formulons d'abord une interprétation de l'acte manqué d'après des principes généraux. Ce que nous obtenons ainsi n'est qu'une présomption, un projet d'interprétation dont nous cherchons la confirmation clans l'examen de la situation psychique. Quelquefois nous sommes obligés, pour obtenir la confirmation de notre présomption, d'attendre certains événements qui nous sont comme annoncés par l'acte manqué.

Il ne me sera pas facile de vous donner les preuves de ce que j'avance tant que je restera ! confiné dans le domaine de lapsus, bien

qu'on puisse également trouver ici quelques bons exemples. Le jeune homme qui, désirant accompagner une dame, s'offre de la *begleitdigen* (association des mots *begleiten,* accompagner, et *beleidigen,* manquer de respect) est certainement un timide ; la dame dont le mari doit manger et boire ce *qu'elle veut* est certainement une de ces femmes énergiques (et je la connais comme telle) qui savent commander dans leur maison. Ou prenons encore le cas suivant : lors d'une réunion générale de l'association « Concordia », un jeune membre prononce un violent discours d'opposition au cours duquel il interpelle la direction de l'association, en s'adressant aux membres du« comité des prêts » (*Vorschuss*), au lieu de dire membres du « conseil de direction » (Vorstand) ou du « comité » (Ausschuss). Il a donc formé son mot *Vorschuss*, en combinant, sans s'en rendre compte, les mots *VOR-stand* et AUS-*schuss*. On peut présumer que son opposition s'était heurtée à une tendance perturbatrice en rapport possible avec une affaire de prêt. Et nous avons appris en effet que notre orateur avait des besoins d'argent constants et qu'il venait de faire une nouvelle demande de prêt. On peut donc voir la cause de l'intention perturbatrice dans l'idée suivante : tu ferais bien d'être modéré dans ton opposition, car tu t'adresses à des gens pouvant t'accorder ou te refuser le prêt que tu demandes.

Je pourrai vous produire un nombreux choix de ces preuves-indices lorsque j'aurai abordé le vaste domaine des autres actes manqués.

Lorsque quelqu'un oublie ou, malgré tous ses efforts, ne retient que difficilement un nom qui lui est cependant familier, nous sommes en droit de supposer qu'il éprouve quelque ressentiment à l'égard du porteur de ce nom, ce qui fait qu'il ne pense pas volontiers à lui. Réfléchissez aux révélations qui suivent concernant la situation psychique dans laquelle s'est produit un de ces actes manqués.

« M. Y... aimait sans réciprocité une dame, laquelle avait fini par épouser M. X... Bien que M. Y.... connaisse M. X... depuis longtemps et se trouve même avec lui en relations d'affaires, il oublie constamment son nom, en sorte qu'il se trouve obligé de le demander à d'autres personnes toutes les fois qu'il doit lui écrire [3]. »

Il est évident que M. Y... ne veut rien savoir de son heureux rival « nicht gedacht soll seiner werden [4] ! »

Ou encore :une dame demande à son médecin des nouvelles d'une autre dame qu'ils connaissent tous deux, mais en la désignant par son nom de jeune fille. Quant au nom qu'elle porte depuis son mariage, elle l'a complètement oublié. Interrogée à ce sujet, elle déclare qu'elle est très mécontente du mariage de son amie et ne peut pas souffrir le mari de celle-ci [5].

Nous aurons encore beaucoup d'autres choses à dire sur l'oubli de noms. Ce qui nous intéresse principalement ici, c'est la situation psychique dans laquelle cet oubli se produit.

L'oubli de projets peut être rattaché, d'une façon générale, à l'action d'un courant contraire qui s'oppose à leur réalisation. Ce n'est pas seulement là l'opinion des psychanalystes ; c'est aussi celle de tout le monde, c'est l'opinion que chacun professe dans la vie courante, mais nie en théorie. Le tuteur, qui s'excuse devant son pupille d'avoir oublié sa demande, ne se trouve pas absous aux yeux de celui-ci, qui pense aussitôt : il n'y a rien de vrai clans ce que dit mon tuteur, il ne veut tout simplement pas tenir la promesse qu'il m'avait faite. C'est pourquoi l'oubli est interdit dans certaines circonstances de la vie, et la différence entre la conception populaire et la conception psychanalytique des actes manqués se trouve supprimée. Figurez-vous une maîtresse de maison recevant son invité par ses mots : « Comment ! C'est donc aujourd'hui que vous

3 D'après C.-G. Jung .

4 Vers de H. Heine : « effaçons-le de notre mémoire ».

5 D'après A.-A. Brill.

deviez venir ? J'avais totalement oublié que je vous ai invité pour aujourd'hui. » Ou encore figurez-vous le cas du jeune homme obligé d'avouer à la jeune fille qu'il aimait qu'il avait oublié de se trouver au dernier rendez-vous : plutôt que de faire cet aveu, il inventera les obstacles les plus invraisemblables, lesquels, après l'avoir empêché d'être exact au rendez-vous, l'auraient mis dans l'impossibilité de donner de ses nouvelles. Dans la vie militaire, l'excuse d'avoir oublié quelque chose n'est pas prise en considération et ne prémunit pas contre une punition : c'est un fait que nous connaissons tous et que nous trouvons pleinement justifié, parce que nous reconnaissons que dans les conditions de la vie militaire certains actes manqués ont un sens et que dans la plupart des cas nous savons quel est ce sens. Pourquoi n'est-on pas assez logique pour étendre la même manière de voir aux autres actes manqués, pour s'en réclamer franchement et sans restrictions ? Il y a naturellement à cela aussi une réponse.

Si le sens que présente l'oubli de projets n'est pas douteux, même pour les profanes, vous serez d'autant moins surpris de constater que les poètes utilisent cet acte manqué dans la même intention. Ceux d'entre vous qui ont vu jouer ou ont lu César et Cléopâtre, de B. Shaw, se rappellent sans doute la dernière scène où César, sur le point de partir, est obsédé par l'idée d'un projet qu'il avait conçu, mais dont il ne pouvait plus se souvenir. Nous apprenons finalement que ce projet consistait a faire ses adieux à Cléopâtre. Par ce petit artifice, le poète veut attribuer au grand César une supériorité qu'il ne possédait pas et à laquelle il ne prétendait pas. Vous savez d'après les sources historiques que César avait fait venir Cléopâtre à Rome et qu'elle y demeurait avec son petit Césarion jusqu'à l'assassinat de César, à la suite duquel elle avait fui la ville.

Les cas d'oublis de projets sont en général tellement clairs que nous ne pouvons guère les utiliser en vue du but que nous poursuivons et qui consiste à déduire de la situation psychique des indices relatifs an sens de l'acte manqué. Aussi nous adresserons-

nous à un acte qui manque particulièrement de clarté et n'est rien moins qu'univoque : la perte d'objets et l'impossibilité de retrouver des objets rangés. Que notre intention joue un certain rôle dans la perte d'objets, accident que nous ressentons souvent si douloureusement, c'est ce qui vous paraîtra invraisemblable. Mais il existe de nombreuses observations dans le genre de celle-ci : un jeune homme perd un crayon auquel il tenait beaucoup ; or, il avait reçu la veille de son beau-frère une lettre qui se terminait par ces mots : « Je n'ai d'ailleurs ni le temps ni l'envie d'encourager ta légèreté et ta paresse [6]. » Le crayon était précisément un cadeau de ce beau-frère. Sans cette coïncidence, nous ne pourrions naturellement pas affirmer que l'intention de se débarrasser de l'objet ait joué un rôle dans la perte de celui-ci. Les cas de ce genre sont très fréquents. On perd des objets lorsqu'on s'est brouillé avec ceux qui les ont donnés et qu'on ne veut plus penser à eux. Ou encore, on perd des objets lorsqu'on n'y tient plus et qu'on veut les remplacer par d'autres, meilleurs. À la même attitude à l'égard d'un objet répond naturellement le fait de le laisser tomber, de le casser, de le briser. Est-ce un simple hasard lorsqu'un écolier perd, détruit, casse ses objets d'usage courant, tels que son sac et sa montre par exemple, juste la veille de son anniversaire ?

Celui qui s'est souvent trouvé dans le cas pénible de ne pas pouvoir retrouver un objet qu'il avait lui-même rangé ne voudra pas croire qu'une intention quelconque préside à cet accident. Et pourtant, les cas ne sont pas rares où les circonstances accompagnant un oubli de ce genre révèlent une tendance à écarter provisoirement ou d'un façon durable l'objet dont il s'agit. Je cite un de ces cas qui est peut-être le plus beau de tous ceux connus ou publié jusqu'à ce jour :

Un homme encore jeune me raconte que des malentendus s'étaient élevés il y a quelques années dans son ménage . « Je

6 D'après B. Dattner.

trouvais, me disait-il, ma femme trop froide, et nous vivions côte à côte, sans tendresse, ce qui ne m'empêchait d'ailleurs pas de reconnaître ses excellentes qualités. Un jour, revenant d'une promenade, elle m'apporta un livre qu'elle avait acheté, parce qu'elle croyait qu'il m'intéresserait. Je la remerciai de son « attention. » et lui promis de lire le livre que je mis de côté. Mais il arriva que j'oubliai aussitôt l'endroit où je l'avais rangé. Des mois se sont passés pendant lesquels, me souvenant à plusieurs reprises du livre disparu, j'avais essayé de découvrir sa place, sans jamais y parvenir. Six mois plus tard environ, ma mère que j'aimais beaucoup tombe malade, et ma femme quitte aussitôt la maison pour aller la soigner. L'état de la malade devient grave, ce qui fut pour ma femme l'occasion de révéler ses meilleures qualités. Un soir, je rentre à la maison enchanté de ma femme et plein de reconnaissance à son égard pour tout ce qu'elle a fait. Je m'approche de mon bureau, j'ouvre sans aucune intention définie, mais avec une assurance toute somnambulique, un certain tiroir, et la première chose qui me tombe sous les yeux est le livre égaré, resté si longtemps introuvable. »

Le motif disparu, l'objet cesse d'être introuvable.

Je pourrais multiplier à l'infini les exemples de ce genre, mais je ne le ferai pas. Dans ma *Psychologie de la vie quotidienne* (en allemand, première édition 1901) vous trouverez une abondante casuistique pour servir à l'étude des actes manqués [7]. De tous ces exemples se dégage une seule et même conclusion : les actes manqués ont un sens et indiquent les moyens de dégager ce sens d'après les circonstances qui accompagnent l'acte. Je serai aujourd'hui plus bref, car nous avons seulement l'intention de tirer de cette étude les éléments d'une préparation à la psychanalyse. Aussi ne vous parlerai-je encore que de deux groupes d'observations. Des observations relatives aux actes manqués accumulés et

7 De même dans les collections de A. Maeder (en français), A. -A. Brill (en anglais), E. Jones (en anglais), J. Stärke (en hollandais), etc.

combinés et de celles concernant la confirmation de nos interprétations par des événements survenant ultérieurement.

Les actes manqués accumulés et combinés constituent certainement la plus belle floraison de leur espèce. S'il s'était seulement agi de montrer que les actes manqués peuvent avoir un sens, nous nous serions bornés dès le début à ne nous occuper que de ceux-là, car leur sens est tellement évident qu'il s'impose à la fois à l'intelligence la plus obtuse et à l'esprit le plus critique. L'accumulation des manifestations révèle une persévérance qu'il est difficile d'attribuer au hasard, mais qui cadre bien avec l'hypothèse d'un dessein. Enfin, le remplacement de certains actes manqués par d'autres nous montre que l'important et l'essentiel dans ceux-ci ne doit être cherché ni dans la forme, ni dans les moyens dont ils se servent, mais bien dans l'intention à laquelle ils servent eux-mêmes et qui peut être réalisée par les moyens les plus variés.

Je vais vous citer un cas d'oubli à répétition : E. Jones raconte que, pour des raisons qu'il ignore, il avait une fois laissé sur son bureau pendant quelques jours une lettre qu'il avait écrite. Un jour il se décide à l'expédier, mais elle lui est renvoyée par le « dead letter office » (service des lettres tombées au rebut), parce qu'il avait oublié d'écrire l'adresse. Ayant réparé cet oubli, il remet la lettre à la poste, mais cette fois sans avoir mis de timbre. Et c'est alors qu'il est obligé de s'avouer qu'au fond il ne tenait pas du tout à expédier la lettre en question.

Dans un autre cas, nous avons une combinaison d'une appropriation erronée d'un objet et de l'impossibilité de le retrouver. Une dame fait un voyage à Rome avec son beau-frère, peintre célèbre. Le visiteur est très fêté par les Allemands habitant Rome et reçoit, entre autres cadeaux, une médaille antique en or. La dame constate avec peine que son beau-frère ne sait pas apprécier cette belle pièce à sa valeur. Sa sœur étant venue la remplacer à Rome, elle rentre chez elle et constate, en défaisant sa malle, qu'elle avait

emporté la médaille, sans savoir comment. Elle en informe aussitôt son beau-frère et lui annonce qu'elle renverrait la médaille à Rome le lendemain même. Mais le lendemain la médaille était si bien rangée qu'elle était devenue introuvable ; donc impossible de l'expédier. Et c'est alors que la dame a eu l'intuition de ce que signifiait sa distraction » : elle signifiait le désir de garder la belle pièce pour elle.

Je vous ai déjà cité plus haut un exemple de combinaison d'un oubli et d'une erreur : il s'agissait de quelqu'un qui, ayant oublié un rendez-vous une première fois et bien décidé à ne pas l'oublier la fois suivante, se présente cependant au deuxième rendez-vous à une autre heure que l'heure fixée. Un de mes amis, qui s'occupe à la fois de sciences et de littérature, m'a raconté un cas tout à fait analogue emprunté à sa vie personnelle. « J'avais accepté, il y a quelques années, me disait-il, une fonction dans le comité d'une certaine association littéraire, parce que je pensais que l'association pourrait m'aider un jour à faire jouer un de mes drames. Tous les vendredis j'assistais, sans grand intérêt d'ailleurs, aux séances du comité. Il y a quelques mois, je reçois l'assurance que je serais joué au théâtre de F..., et à partir de ce moment *j'oublie* régulièrement de me rendre aux dites séances. Mais après avoir lu ce que vous avez écrit sur ces choses, j'eus honte de mon procédé et me dis avec reproche que ce n'était pas bien de ma part de manquer les séances dès l'instant où je n'avais plus besoin de l'aide sur laquelle j'avais compté. Je pris donc la décision de ne pas y manquer le vendredi suivant. J'y pensais tout le temps, jusqu'au jour où je me suis trouvé devant la porte de la salle des séances. Quel ne fut pas mon étonnement de la trouver close, la séance ayant déjà eu lieu la veille ! Je m'étais en effet trompé de jour et présenté un samedi. »

Il serait très tentant de réunir d'autres observations du même genre, mais je passe. Je vais plutôt vous présenter quelques cas appartenant à un autre groupe, à celui notamment où notre

interprétation doit, pour trouver une confirmation, attendre les événements ultérieurs.

Il va sans dire que la condition essentielle de ces cas consiste en ce que la situation psychique actuelle nous est inconnue ou est inaccessible à nos investigations. Notre interprétation possède alors la valeur d'une simple présomption à laquelle nous n'attachons pas grande importance. Mais un fait survient plus tard qui montre que notre première interprétation était justifiée. Je fus un jour invité chez un jeune couple et, au cours de ma visite, la jeune femme m'a raconté en riant que le lendemain de son retour du voyage de noces elle était allée voir sa sœur qui n'est pas mariée, pour l'emmener, comme jadis, faire des achats, tandis que le jeune mari était parti à ses affaires. Tout à coup, elle aperçoit de l'autre côté de la rue un monsieur et dit, un peu interloquée, à sa sœur : « Regarde, voici M. L... » Elle ne s'était pas rendu compte que ce monsieur n'était autre que son mari depuis quelques semaines. Ce récit m'avait laissé une impression pénible, mais je ne voulais pas me fier à la conclusion qu'il me semblait impliquer. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que cette petite histoire m'est revenue à la mémoire : j'avais en effet appris alors que le mariage de mes jeunes gens avait eu une issue désastreuse.

A. Maeder rapporte le cas d'une dame qui, la veille de son mariage, avait oublié d'aller essayer sa robe de mariée et ne s'en est souvenue, au grand désespoir de sa couturière, que tard dans la soirée. Il voit un rapport entre cet oubli et le divorce qui avait suivi de près le mariage. - Je connais une dame, aujourd'hui divorcée, à laquelle il était souvent arrivé, longtemps avant le divorce, de signer de son nom de jeune fille des documents se rapportant à l'administration de ses biens. - Je connais des cas d'autres femmes qui, au cours de leur voyage de noces, avaient perdu leur alliance, accident auquel les événements ultérieurs ont conféré une signification non équivoque. On raconte le cas d'un célèbre chimiste

allemand dont le mariage n'a pu avoir lieu, parce qu'il avait oublié l'heure de la cérémonie et qu'au lieu de se rendre à l'église il s'était rendu à son laboratoire. Il a été assez avisé pour s'en tenir à cette seule tentative et mourut très vieux, célibataire.

Vous êtes sans doute tentés de penser que, dans tous ces cas, les actes manqués remplacent les *omina ou* prémonitions des anciens. Et, en effet, certains *omina* n'étaient que des actes manqués, comme lorsque quelqu'un trébuchait ou tombait. D'autres avaient toutefois les caractères d'un événement objectif, et non ceux d'un acte subjectif. Mais vous ne vous figurez pas à quel point il est parfois difficile de discerner si un événement donné appartient à l'une ou à l'autre de ces catégories. L'acte s'entend souvent à revêtir le masque d'un événement passif.

Tous ceux d'entre vous qui ont derrière eux une expérience suffisamment longue se diront peut-être qu'ils se seraient épargné beaucoup de déceptions et de douloureuses surprises s'ils avaient eu le courage et la décision d'interpréter les actes manqués qui se produisent dans les relations inter-humaines comme des signes prémonitoires, et de les utiliser comme indices d'intentions encore secrètes. Le plus souvent, on n'ose pas le faire ; on craint d'avoir l'air de retourner à la superstition, en passant par-dessus la science. Tous les présages ne se réalisent d'ailleurs pas et, quand vous connaîtrez mieux nos théories, vous comprendrez qu'il n'est pas nécessaire qu'ils se réalisent tous.

4. Les actes manqués (fin)

Les actes manqués ont un sens : telle est la conclusion que nous devons admettre comme se dégageant de l'analyse qui précède et poser à la base de nos recherches ultérieures. Disons-le une fois de plus : nous n'affirmons pas (et vu le but que nous poursuivons, pareille affirmation n'est pas nécessaire) que tout acte manqué soit significatif, bien que je considère la chose comme probable. Il nous

suffit de constater ce sens avec une fréquence relative dans les différentes formes d'actes manqués. Il y a d'ailleurs, sous ce rapport, des différences d'une forme à l'autre. Les lapsus, les erreurs d'écriture, etc., peuvent avoir une base purement physiologique, ce qui me paraît peu probable dans les différentes variétés de cas d'oubli (oubli de noms et de projets, impossibilité de retrouver les objets préalablement rangés, etc.), tandis qu'il existe des cas de perte où aucune intention n'intervient probablement, et je crois devoir ajouter que les erreurs qui se commettent dans la vie ne peuvent être jugées d'après nos points de vue que dans une certaine mesure. Vous voudrez bien garder ces limitations présentes à l'esprit, notre point de départ devant être désormais que les actes manqués sont des actes psychiques résultant de l'interférence de deux intentions.

C'est là le premier résultat de la psychanalyse. La psychologie n'avait jamais soupçonné ces interférences ni les phénomènes qui en découlent. Nous avons considérablement agrandi l'étendue du monde psychique ci. Nous avons conquis à la psychologie des phénomènes qui auparavant n'en faisaient pas partie.

Arrêtons-nous un instant encore à l'affirmation que les actes manqués sont des « actes psychiques ». Par cette affirmation postulons-nous seulement que les actes psychiques ont un sens, ou implique-t-elle quelque chose de plus ? Je ne pense pas qu'il y ait lieu d'élargir sa portée. Tout ce qui peut être observé dans la vie psychique sera éventuellement désigné sous le nom de phénomène psychique. Il s'agira seulement de savoir si telle manifestation psychique donnée est l'effet direct d'influences somatiques, organiques, physiques, auquel cas elle échappe à la recherche psychologique, ou si elle a pour antécédents immédiats d'autres processus psychiques au-delà desquels commence quelque part la série des influences organiques. C'est à cette dernière éventualité que nous pensons lorsque nous qualifions un phénomène de

processus psychique, et c'est pourquoi il est plus rationnel de donner à notre proposition la forme suivante : le phénomène est significatif, il possède un sens, c'est-à-dire qu'il révèle une intention, une tendance et occupe une certaine place dans une série de rapports psychiques.

Il y a beaucoup d'autres phénomènes qui se rapprochent des actes manqués, mais auxquels ce nom ne convient pas. Nous les appelons *actes accidentels ou symptomatiques.* Ils ont également tous les caractères d'un acte non motivé, insignifiant, dépourvu d'importance, et surtout superflu. Mais ce qui les distingue des actes manqués proprement dits, c'est l'absence d'une intention hostile et perturbatrice venant contrarier une intention primitive. Ils se confondent, d'autre part, avec les gestes et mouvements servant à l'expression des émotions. Font partie de cette catégorie d'actes manqués toutes les manipulations, en apparence sans but, que nous faisons subir, comme en nous jouant, à nos vêtements, à telles ou telles parties de notre corps, à des objets à portée de notre main ; les mélodies que nous chantonnons appartiennent à la même catégorie d'actes, qui sont en général caractérisés par le fait que nous les suspendons, comme nous les avons commencés, sans motifs apparents. Or, je n'hésite pas à affirmer que tous ces phénomènes sont significatifs et se laissent interpréter de la même manière que les actes manqués, qu'ils constituent de petits signes révélateurs d'autres processus psychiques, plus importants, qu'ils sont des actes psychiques au sens complet du mot. Mais je n'ai pas l'intention de m'attarder à cet agrandissement du domaine des phénomènes psychiques : je préfère reprendre l'analyse des actes manqués qui posent devant nous avec toute la netteté désirable les questions les plus importantes de la psychanalyse.

Les questions les plus intéressantes que nous ayons formulées à propos des actes manqués, et auxquelles nous n'ayons pas encore fourni de réponse, sont les suivantes : nous avons dit que les actes

manqués résultent de l'interférence de deux intentions différentes, dont l'une peut être qualifiée de troublée, l'autre de perturbatrice ; or, si les intentions troublées ne soulèvent aucune question, il nous importe de savoir, en ce qui concerne les intentions perturbatrices, en premier lieu quelles sont ces intentions qui s'affirment comme susceptibles d'en troubler d'autres et, en deuxième lieu, quels sont les rapports existant entre les troublées et les perturbatrices.

Permettez-moi de prendre de nouveau le lapsus pour le représentant de l'espèce entière et de répondre d'abord à la deuxième de ces questions.

Il peut y avoir entre les deux intentions un rapport de contenu, auquel cas l'intention perturbatrice contredit l'intention troublée, la rectifie ou la complète. Ou bien, et alors le cas devient plus obscur et plus intéressant, il n'y a aucun rapport entre les contenus des deux tendances.

Les cas que nous connaissons déjà et d'autres analogues nous permettent de comprendre sans peine le premier de ces rapports. Presque dans tous les cas où l'on dit le contraire de ce qu'on veut dire, l'intention perturbatrice exprime une opposition à l'égard de l'intention troublée, et l'acte manqué représente le conflit entre ces deux tendances inconciliables. « Je déclare la séance ouverte, mais j'aimerais mieux la clore », tel est le sens du lapsus commis par le président. Un journal politique, accusé de corruption, se défend dans un article qui devait se résumer dans ces mots : « Nos lecteurs nous sont témoins que nous avons toujours défendu le bien général de la façon la plus *désintéressée.* » Mais le rédacteur chargé de rédiger cette défense écrit : « de la façon la plus *intéressée* ». Ceci révèle, à mon avis, sa pensée : « Je dois écrire une chose, mais je sais pertinemment le contraire. » Un député qui se propose de déclarer qu'on doit dire à l'Empereur la vérité sans ménagements (« rückhaltlos »), perçoit tout à coup une voix intérieure qui le met en garde contre son audace et lui fait commettre un lapsus où les

mots « sans ménagements » *(rückhaltlos) sont* remplacés par les mots « en courbant l'échine » (rückgratlos) [8].

Dans les cas que vous connaissez et qui laissent l'impression de contractions et d'abréviations, il s'agit de rectifications, d'adjonctions et de continuations par lesquelles une deuxième tendance se fait jour à côté de la première. « Des choses se sont produites (*zum* Von SCHEIN gekommen) ; je dirais volontiers que c'étaient des cochonneries (SCHWEINEREIEN) » ; résultat : « zuVonSCHWEIN *gekommen ». « Les* gens qui comprennent cela peuvent être comptés sur les doigts *d'une main ;* mais non, il n'existe, à vrai dire, qu'une *seule personne* qui comprenne ces choses ; donc, les personnes qui les comprennent peuvent être comptées sur un *seul* doigt. » Ou encore : « Mon mari peut manger et boire ce qu'il veut ; mais, vous le savez bien, je ne supporte pas qu'il veuille quelque chose ; donc : il doit manger et boire ce que *je* veux. » Dans tous les cas, on le voit, le lapsus découle du contenu même de l'intention troublée ou s'y rattache.

L'autre genre de rapports entre les deux intentions interférentes paraît bizarre. S'il n'y a aucun lien entre leurs contenus, d'où vient l'intention perturbatrice et comment se fait-il qu'elle manifeste son action troublante en tel point précis ? L'observation, seule susceptible de fournir une réponse à cette question, permet de constater que le trouble provient d'un courant d'idées qui avait préoccupé la personne en question peu de temps auparavant et que, s'il intervient dans le discours de cette manière particulière, il aurait pu aussi (ce qui n'est pas nécessaire) y trouver une expression différente. Il s'agit d'un véritable écho, mais qui n'est pas toujours et nécessairement produit par des mots prononcés. Ici encore il existe un lien associatif entre l'élément troublé et l'élément perturbateur, mais ce lien, au lieu de résider dans le contenu, est purement artificiel et sa formation résulte d'associations forcées.

8 Séance du Reichstag allemand, nov. 1908.

En voici un exemple très simple, que j'ai observé moi-même. Je rencontre un jour dans nos belles Dolomites deux dames viennoises, vêtues en touristes. Nous faisons pendant quelque temps route ensemble, et nous parlons des plaisirs et des inconvénients de la vie de touriste. Une des dames reconnaît que la journée du touriste n'est pas exempte de désagréments... « Il est vrai, dit-elle, qu'il n'est pas du tout agréable, lorsqu'on a marché toute une journée au soleil et qu'on a la blouse et la chemise trempées de sueur... » À ces derniers mots, elle a une petite hésitation. Puis elle reprend : « Mais lorsqu'on rentre ensuite *nach Hose* [9] (au lieu de *nach Hause,* chez soi) et qu'on peut enfin se changer... » Nous n'avons pas encore analysé ce lapsus, mais je ne pense pas que cela soit nécessaire. Dans sa première phrase, la dame avait l'intention de faire une énumération plus complète : blouse, chemise, pantalon *(Hose).* Pour des raisons de convenance, elle s'abstient de mentionner ce dernier sous-vêtement, mais dans la phrase suivante, tout à fait indépendante par son contenu de la première, le mot *Hose,* qui n'a pas été prononcé au moment voulu, apparaît à titre de déformation du mot *Hause.*

Nous pouvons maintenant aborder la principale question dont nous avons longtemps ajourné l'examen, à savoir : quelles sont ces intentions qui, se manifestant d'une façon si extraordinaire, viennent en troubler d'autres ? Il s'agit évidemment d'intentions très différentes, mais dont nous voulons dégager les caractères communs. Si nous examinons sous ce rapport une série d'exemples, ceux-ci se laissent aussitôt ranger en trois groupes. Font partie du premier groupe les cas où la tendance perturbatrice est connue de celui qui parle et s'est en outre révélée à lui avant le lapsus. Le deuxième groupe comprend les cas où la personne qui parle, tout en reconnaissant dans la tendance perturbatrice une tendance lui appartenant, ne sait pas que cette tendance était déjà active en elle avant le lapsus. Elle accepte donc notre interprétation de celui-ci, mais ne peut pas ne pas s'en montrer étonnée. Des exemples de

9 *Hose* signifie *pantalon.*

cette attitude nous sont peut-être fournis plus facilement par des actes manqués autres que les lapsus. Le troisième groupe comprend des cas où la personne intéressée proteste avec énergie contre l'interprétation qu'on lui suggère : non contente de nier l'existence de l'intention perturbatrice avant le lapsus, elle affirme que cette intention lui est tout à fait étrangère. Rappelez-vous le toast du jeune assistant qui propose de « roter » à la prospérité du chef, ainsi que la réponse dépourvue d'aménité que je m'étais attirée lorsque j'ai mis sous les yeux de l'auteur de ce toast l'intention perturbatrice. Vous savez que nous n'avons pas encore réussi à nous mettre d'accord quant à la manière de concevoir ces cas. En ce qui me concerne, la protestation de l'assistant, auteur du toast, ne me trouble en aucune façon et ne m'empêche pas de maintenir mon interprétation, ce qui n'est peut-être pas votre cas : impressionnés par sa dénégation, vous vous demandez sans doute si nous ne ferions pas bien de renoncer à chercher l'interprétation de cas de ce genre et de les considérer comme des actes purement physiologiques, au sens pré-psychanalytique du mot. Je me doute un peu de la cause de votre attitude. Mon interprétation implique que la personne qui parle peut manifester des intentions qu'elle ignore elle-même, mais que je suis à même de dégager d'après certains indices. Et vous hésitez à accepter cette supposition si singulière et grosse de conséquences. Et, pourtant, si vous voulez rester logiques dans votre conception des actes manqués, fondée sur tant d'exemples, vous ne devez pas hésiter à accepter cette dernière supposition, quelque déconcertante qu'elle vous paraisse. Si cela vous est impossible, il ne vous reste qu'à renoncer à la compréhension si péniblement acquise des actes manqués.

Arrêtons-nous un instant à ce qui unit les trois groupes que nous venons d'établir, à ce qui est commun aux trois mécanismes de lapsus. À ce propos, nous nous trouvons heureusement en présence d'un fait qui, lui, est au-dessus de toute contestation. Dans les deux

premiers groupes, la tendance perturbatrice est reconnue par la personne même qui parle ; en outre, dans le premier de ces groupes, la tendance perturbatrice se révèle immédiatement avant le lapsus. Mais, aussi bien dans le premier groupe que dans le second, *la tendance en question se trouve refoulée. Comme la personne qui parle s'est décidée à ne pas la faire apparaître dans le discours, elle commet un lapsus, c'est-à-dire que la tendance refoulée se manifeste malgré la personne, soit en modifiant l'intention avouée, soit en se confondant avec elle, soit enfin, en prenant tout simplement sa place.* Tel est donc le mécanisme du lapsus.

Mon point de vue me permet d'expliquer par le même mécanisme les cas du troisième groupe. Je n'ai qu'à admettre que la seule différence qui existe entre mes trois groupes consiste dans le degré de refoulement de l'intention perturbatrice. Dans le premier groupe, cette intention existe et est aperçue de la personne qui parle, avant sa manifestation ; c'est alors que se produit le refoulement dont l'intention se venge par le lapsus. Dans le deuxième groupe, le refoulement est plus accentué et l'intention n'est pas aperçue avant le commencement du discours. Ce qui est étonnant, c'est que ce refoulement, assez profond, n'empêche pas l'intention de prendre part à la production du lapsus. Cette situation nous facilite singulièrement l'explication de ce qui se passe dans le troisième groupe. J'irai même jusqu'à admettre qu'on peut saisir dans l'acte manqué la manifestation d'une tendance, refoulée depuis longtemps, depuis très longtemps même, de sorte que la personne qui parle ne s'en rend nullement compte et est bien sincère lorsqu'elle en nie l'existence. Mais même en laissant de côté le problème relatif au troisième groupe, vous ne pouvez pas ne pas adhérer à la conclusion qui découle de l'observation d'autres cas, à savoir que le *refoulement d'une intention de dire quelque chose constitue la condition indispensable d'un lapsus.*

Nous pouvons dire maintenant que nous avons réalisé de nouveaux progrès quant à la compréhension des actes manqués. Nous savons non seulement que ces actes sont des actes psychiques ayant un sens et marqués d'une intention, qu'ils résultent de l'interférence de deux intentions différentes, mais aussi qu'une de ces intentions doit, avant le discours, avoir subi un certain refoulement pour pouvoir se manifester par la perturbation de l'autre. Elle doit être troublée elle-même, avant de pouvoir devenir perturbatrice. Il va sans dire qu'avec cela nous n'acquérons pas encore une explication complète des phénomènes que nous appelons actes manqués. Nous voyons aussitôt surgir d'autres questions, et nous pressentons en général que plus nous avancerons dans notre étude, plus les occasions de poser de nouvelles questions seront nombreuses. Nous pouvons demander, par exemple, pourquoi les choses ne se passent pas beaucoup plus simplement. Lorsque quelqu'un a l'intention de refouler une certaine tendance, au lieu de la laisser s'exprimer, on devrait se trouver en présence de l'un des deux cas suivants : ou le refoulement est obtenu, et alors rien ne doit apparaître de la tendance perturbatrice ; ou bien le refoulement n'est pas obtenu, et alors le tendance en question doit s'exprimer franchement et complètement. Mais les actes manqués résultent de compromis ; ils signifient que le refoulement est à moitié manqué et à moitié réussi, que l'intention menacée, si elle n'est pas complètement supprimée, est suffisamment refoulée pour ne pas pouvoir se manifester, abstraction faite de certains cas isolés, telle quelle, sans modifications. Nous sommes en droit de supposer que la production de ces effets d'interférence ou de compromis exige certaines conditions particulières, mais nous n'avons pas la moindre idée de la nature de ces conditions. Je ne crois pas que même une étude plus approfondie des actes manqués nous aide à découvrir ces conditions inconnues. Pour arriver à ce résultat, il nous faudra plutôt explorer au préalable d'autres récrions obscures de la vie psychique ; seules les analogies que nous y trouverons nous donneront le

courage de formuler les hypothèses susceptibles de nous conduire à une explication plus complète des actes manqués. Mais il y a autre chose : alors même qu'on travaille sur de petits indices, comme nous le faisons ici, on s'expose à certains dangers. Il existe une maladie psychique, appelée *Paranoïa combinatoire,* dans laquelle les petits indices sont utilisés d'une façon illimitée, et je n'affirmerais pas que toutes les conclusions qui en sont déduites soient exactes. Nous ne pouvons nous préserver contre ces dangers qu'en donnant à nos observations une base aussi large que possible, grâce à la répétition des mêmes impressions, quelle que soit la sphère de la vie psychique que nous explorons.

Nous allons donc abandonner ici l'analyse des actes manqués. Je vais seulement vous recommander ceci : gardez dans votre mémoire, à titre de modèle, la manière dont nous avons traité ces phénomènes. D'après cette manière, vous pouvez juger d'ores et déjà quelles sont les intentions de notre psychologie. Nous ne voulons pas seulement décrire et classer les phénomènes, nous voulons aussi les concevoir comme étant des indices d'un jeu de forces s'accomplissant dans l'âme, comme la manifestation de tendances ayant un but défini et travaillant soit dans la même direction, soit dans des directions opposées. Nous cherchons à nous former une *conception dynamique* des phénomènes psychiques. Dans notre conception, les phénomènes perçus doivent s'effacer devant les tendances seulement admises.

Nous n'irons pas plus avant dans l'étude des actes manqués ; mais nous pouvons encore faire dans ce domaine une incursion au cours de laquelle nous retrouverons des choses connues et eu découvrirons quelques nouvelles. Pour ce faire, nous nous en tiendrons à la division en trois groupes que nous avons établie au début de nos recherches : a) le lapsus, avec ses subdivisions en erreurs d'écriture, de lecture, fausse audition ; b) l'oubli, avec ses subdivisions correspondant à l'objet oublié (noms propres, mots

étrangers, projets, impressions) ; c) la méprise, la perte, l'impossibilité de retrouver un objet rangé. Les erreurs ne nous intéressent qu'en tant qu'elles se rattachent à l'oubli, à la méprise, etc.

Nous avons déjà beaucoup parlé du lapsus ; et, pourtant, nous avons encore quelque chose à ajouter à son sujet. Au lapsus se rattachent de petits phénomènes affectifs qui ne sont pas dépourvus d'intérêt. On ne reconnaît pas volontiers qu'on a commis un lapsus ; il arrive souvent qu'on n'entende pas son propre lapsus, alors qu'on entend toujours celui d'autrui. Le lapsus est aussi, dans une certaine mesure, contagieux ; il n'est pas facile de parler de lapsus, sans en commettre un soi-même. Les lapsus les plus insignifiants, ceux qui ne nous apprennent rien de particulier sur des processus psychiques cachés, ont cependant des raisons qu'il n'est pas difficile se saisir. Lorsque, par suite d'un trouble quelconque, survenu au moment de la prononciation d'un mot donné, quelqu'un émet brièvement une voyelle longue, il ne manque pas d'allonger la voyelle brève qui vient immédiatement après, commettant ainsi un nouveau lapsus destiné à compenser le premier. Il en est de même, lorsque quelqu'un prononce improprement ou négligemment une voyelle double ; il cherche à se corriger en prononçant la voyelle double suivante de façon à rappeler la prononciation exacte de la première : on dirait que la personne qui parle tient à montrer à son auditeur qu'elle connaît sa langue maternelle et ne se désintéresse pas de la prononciation correcte. La deuxième déformation, qu'on peut appeler compensatrice, a précisément pour but d'attirer l'attention de l'auditeur sur la première et de lui montrer qu'on s'en est aperçu soi-même. Les lapsus les plus simples, les plus fréquents et les plus insignifiants consistent en contractions et anticipations qui se manifestent dans des parties peu apparentes du discours. Dans une phrase un peu longue, par exemple, on commet le lapsus consistant à prononcer par anticipation le dernier mot de ce qu'on veut dire. Ceci

donne l'impression d'une certaine impatience d'en finir avec la phrase, on atteste en général une certaine répugnance à communiquer cette phrase ou tout simplement à parler. Nous arrivons ainsi aux cas limites où les différences entre la conception psychanalytique du lapsus et sa conception physiologique ordinaire s'effacent. Nous prétendons qu'il existe dans ces cas une tendance qui trouble l'intention devant s'exprimer dans le discours ; mais cette tendance nous annonce seulement son existence, et non le but qu'elle poursuit elle-même. Le trouble qu'elle provoque suit certaines influences tonales ou affinités associatives et peut être conçu comme servant à détourner l'attention de ce qu'on veut dire. Mais ni ce trouble de l'attention, ni ces affinités associatives ne suffisent à caractériser la nature même du processus. L'un et l'autre n'en témoignent pas moins de l'existence d'une intention perturbatrice, sans que nous puissions nous former une idée de sa nature d'après ses effets, comme nous le pouvons dans les cas plus accentués.

Les erreurs d'écriture que j'aborde maintenant ressemblent tellement au lapsus de la parole qu'elles ne peuvent nous fournir aucun nouveau point de vue. Essayons tout de même de glaner un peu dans ce domaine. Les fautes, les contractions, le tracé anticipé de mots devant venir plus tard, et surtout de mots devant venir en dernier lieu, tous ces accidents attestent manifestement qu'on n'a pas grande envie d'écrire et qu'on est impatient d'en finir ; des effets plus prononcés des erreurs d'écriture laissent reconnaître la nature et l'intention de la tendance perturbatrice. On sait en général, lorsqu'on trouve un *lapsus calami* dans une lettre, que la personne qui a écrit n'était pas tout à fait dans son état normal ; mais on ne peut pas toujours établir ce qui lui est arrivé. Les erreurs d'écriture sont aussi rarement remarquées par leurs auteurs que les lapsus de la parole. Nous signalons l'intéressante observation suivante : il y a des gens qui ont l'habitude de relire, avant de les expédier, les lettres qu'ils ont écrites. D'autres n'ont pas cette habitude, mais lorsqu'ils le

font une fois par hasard, ils ont toujours l'occasion de trouver et de corriger une erreur frappante. Comment expliquer ce fait ? On dirait que ces gens savent cependant qu'ils ont commis un lapsus en écrivant. Devons-nous l'admettre réellement ?

À l'importance pratique des *lapsus calami* se rattache un intéressant problème. Vous vous rappelez sans doute le cas de l'assassin H... qui, se faisant passer pour un bactériologiste, savait se procurer dans les instituts scientifiques des cultures de microbes pathogènes excessivement dangereux et utilisait ces cultures pour supprimer par cette méthode ultra-moderne des personnes qui lui tenaient de près. Un jour cet homme adressa à la direction d'un de ces instituts une lettre dans laquelle il se plaignait de l'inefficacité des cultures qui lui ont été envoyées, mais il commit une erreur en écrivant, de sorte qu'à la place des mots « dans mes essais sur des souris ou des cobayes », on pouvait lire distinctement : « dans mes essais sur des hommes ». Cette erreur frappa d'ailleurs les médecins de l'Institut en question qui, autant que je sache, n'en ont tiré aucune conclusion. Croyez-vous que les médecins n'auraient pas été bien inspirés s'ils avaient pris cette erreur pour un aveu et provoqué une enquête qui aurait coupé court à temps aux exploits de cet assassin ? Ne trouvez-vous pas que dans ce cas l'ignorance de notre conception des actes manqués a été la cause d'un retard infiniment regrettable ? En ce qui me concerne, cette erreur m'aurait certainement paru très suspecte ; mais à son utilisation à titre d'aveu s'opposent des obstacles très graves. La chose n'est pas aussi simple qu'elle le paraît. Le lapsus d'écriture constitue un indice incontestable, mais à lui seul il ne suffit pas à justifier l'ouverture d'une instruction. Certes, le lapsus d'écriture atteste crue l'homme est préoccupé par l'idée d'infecter ses semblables, mais il ne nous permet pas de décider s'il s'agit là d'un projet malfaisant bien arrêté ou d'une fantaisie sans aucune portée pratique. Il est même possible que l'homme qui a commis ce lapsus d'écriture trouve les meilleurs

arguments subjectifs pour nier cette fantaisie et pour l'écarter comme lui étant tout à fait étrangère. Vous comprendrez mieux plus tard les possibilités de ce genre, lorsque nous aurons à envisager la différence qui existe entre la réalité psychique et la réalité matérielle. N'empêche qu'il s'agit là d'un cas où un acte manqué avait acquis ultérieurement une importance insoupçonnée.

Dans les erreurs de lecture, nous nous trouvons en présence d'une situation psychique qui diffère nettement de celle des lapsus de la parole et de l'écriture. L'une des deux tendances concurrentes est ici remplacée par une excitation sensorielle, ce qui la rend peut-être moins résistante. Ce que nous avons à lire n'est pas une émanation de notre vie psychique, comme les choses que nous nous proposons d'écrire. C'est pourquoi les erreurs de lecture consistent en la plupart des cas dans une substitution complète. Le mot à lire est remplacé par un autre, sans qu'il existe nécessairement un rapport de contenu entre le texte et l'effet de l'erreur, la substitution se faisant généralement en vertu d'une simple ressemblance entre les deux mots. L'exemple de Lichtenberg : *Agamemnon*, au lieu de *angenommen*, - est le meilleur de ce groupe. Si l'on veut découvrir la tendance perturbatrice, cause de l'erreur, on doit laisser tout à fait de côté le texte mal lu et commencer l'examen analytique en posant ces deux questions : quelle est la première idée qui vient à l'esprit et qui se rapproche le plus de l'erreur commise, et dans quelle situation l'erreur a-t-elle été commise ? Parfois la connaissance de la situation suffit à elle seule à expliquer l'erreur. Exemple : quelqu'un éprouvant un certain besoin naturel erre dans une ville étrangère et aperçoit à la hauteur du premier étage d'une maison une grande enseigne portant l'inscription : « CLOSET*haus* (W.C.). »Il a le temps de s'étonner que l'enseigne soit placée si haut, avant de s'apercevoir que c'est « CORSET*haus* (Maison de Corsets) » qu'il faut lire. Dans d'autres cas, l'erreur, précisément parce qu'elle est indépendante du contenu du texte, exige une analyse approfondie qui ne réussit que si

l'on est exercé dans la technique psychanalytique et si l'on a confiance en elle. Mais le plus souvent il est beaucoup plus facile d'obtenir l'explication d'une erreur de lecture. Comme dans l'exemple Lichtenberg (Agamemnon au lieu de *angenommen*), le mot substitué révèle sans difficulté le courant d'idées qui constitue la source du trouble. En temps de guerre, par exemple, il arrive souvent qu'on lise les noms de villes, de chefs militaires et des expressions militaires, qu'on entend de tous côtés, chaque fois qu'on se trouve en présence de mots ayant une certaine ressemblance avec ces mots et expressions. Ce qui nous intéresse et nous préoccupe vient prendre la place de ce qui nous est étranger et ne nous intéresse pas encore. Les reflets de nos idées troublent nos perceptions nouvelles.

Les erreurs de lecture nous offrent aussi pas mal de cas où c'est le texte même de ce qu'on lit qui éveille la tendance perturbatrice, laquelle le transforme alors le plus souvent en son contraire. On se trouve en présence d'une lecture indésirable et, grâce à l'analyse, on se rend compte que c'est le désir intense d'éviter une certaine lecture qui est responsable de sa déformation.

Dans les erreurs de lecture les plus fréquentes, que nous avons mentionnées en premier lieu, les deux facteurs auxquels nous avons attribué un rôle important dans les actes manqués ne jouent qu'un rôle très secondaire : nous voulons parler du conflit de deux tendances et du refoulement de l'une d'elles, lequel refoulement réagit précisément par l'effet de l'acte manqué. Ce n'est pas que les erreurs de lecture présentent des caractères en opposition avec ces facteurs, mais l'empiétement du courant d'idées qui aboutit à l'erreur de lecture est beaucoup plus fort que le refoulement que ce courant avait subi précédemment. C'est dans les diverses modalités de l'acte manqué provoqué par l'oubli que ces deux facteurs ressortent avec le plus de netteté.

L'oubli de projets est un phénomène dont l'interprétation ne souffre aucune difficulté et, ainsi que nous l'avons vu, n'est pas contestée même par les profanes. La tendance qui trouble un projet consiste toujours dans une intention contraire, dans un non-vouloir dont il nous reste seulement à savoir pourquoi il ne s'exprime pas autrement et d'une manière moins dissimulée. Mais l'existence de ce contre-vouloir est incontestable. On réussit bien quelquefois à apprendre quelque chose sur les raisons qui obligent à dissimuler ce contre-vouloir : c'est qu'en se dissimulant il atteint toujours son but qu'il réalise dans l'acte manqué, alors qu'il serait sûr d'être écarté s'il se présentait comme une contradiction franche. Lorsqu'il se produit, dans l'intervalle qui sépare la conception d'un projet de son exécution, un changement important de la situation psychique, changement incompatible avec l'exécution de ce projet, l'oubli de celui-ci ne peut plus être taxé d'acte manqué. Cet oubli n'étonne plus, car on se rend bien compte que l'exécution du projet serait superflue dans la situation psychique nouvelle. L'oubli d'un projet ne peut être considéré comme un acte manqué que dans le cas où nous ne croyons pas à un changement de cette situation.

Les cas d'oubli de projets sont en général tellement uniformes et évidents qu'ils ne présentent aucun intérêt pour notre recherche. Sur deux points cependant l'étude de cet acte manqué est susceptible de nous apprendre quelque chose de nouveau. Nous avons dit que l'oubli, donc la non-exécution d'un projet, témoigne d'un contre-vouloir hostile à celui-ci. Ceci reste vrai, mais, d'après nos recherches, le contre-vouloir peut être direct ou indirect. Pour montrer ce que nous entendons par contre-vouloir indirect, nous ne saurions mieux faire que de citer un exemple ou deux. Lorsque le tuteur oublie de recommander son pupille auprès d'une tierce personne, son oubli peut tenir à ce que ne s'intéressant pas outre mesure à son pupille il n'éprouve pas grande envie de faire la recommandation nécessaire. C'est du moins ainsi que le pupille

interprétera l'oubli du tuteur. Mais la situation peut être plus compliquée. La répugnance à réaliser son dessein peut, chez le tuteur, provenir d'ailleurs et être tournée d'un autre côté. Le pupille petit notamment n'être pour rien dans l'oubli, lequel serait déterminé par des causes se rattachant à la tierce personne. Vous voyez ainsi combien difficultueuse peut être l'utilisation pratique de nos interprétations. Malgré la justesse de son interprétation, le pupille court le risque de devenir trop méfiant et injuste à l'égard de son tuteur. Ou encore, lorsque quelqu'un oublie un rendez-vous qu'il avait accepté et auquel il est lui-même décidé à assister, la raison la plus vraisemblable de l'oubli devra être cherchée le plus souvent dans le peu de sympathie qu'on nourrit à l'égard de la personne que l'on devait rencontrer. Mais, dans ce cas, l'analyse pourrait montrer que la tendance perturbatrice se rapporte, non à la personne, mais à l'endroit où doit avoir lieu le rendez-vous et qu'on voudrait éviter à cause d'un pénible souvenir qui s'y rattache. Autre exemple : lorsqu'on oublie d'expédier une lettre, la tendance perturbatrice peut bien tirer son origine du contenu de la lettre ; mais il se peut aussi que ce contenu soit tout à fait anodin et que l'oubli provienne de ce qu'il rappelle par quelque côté le contenu d'une autre lettre, écrite jadis, et qui a fait naître directement la tendance perturbatrice : on peut dire alors que le contre-vouloir s'est étendu de la lettre précédente, où il était justifié, à la lettre actuelle qui ne le justifie en aucune façon. Vous voyez ainsi qu'on doit procéder avec précaution et prudence, même dans les interprétations les plus exactes en apparence ; ce qui a la même valeur au point de vue psychologique peut se montrer susceptible de plusieurs interprétations au point de vue pratique.

Des phénomènes comme ceux dont je viens de vous parler peuvent vous paraître extraordinaires. Vous pourriez vous demander si le contre-vouloir « indirect » n'imprime pas au processus un caractère pathologique. Mais je puis vous assurer que ce processus

est également tout à fait compatible avec l'état normal, avec l'état de santé. Comprenez-moi bien toutefois. Je ne suis nullement porté à admettre l'incertitude de nos interprétations analytiques. La possibilité de multiples interprétations de l'oubli de projets subsiste seulement, tant que nous n'avons pas entrepris l'analyse du cas et tant que nos interprétations n'ont pour base que nos suppositions d'ordre général. Toutes les fois que nous nous livrons à l'analyse de la personne intéressée, nous apprenons avec une certitude suffisante s'il s'agit d'un contre-vouloir direct et quelle en est la source.

Un autre point est le suivant : ayant constaté que dans mi grand nombre de cas l'oubli d'un projet se ramène à un contre-vouloir, nous nous sentons encouragés à étendre la même conclusion à une autre série de cas où la personne analysée, ne se contentant pas de ne pas confirmer le contre-vouloir que nous avons dégagé, le nie tout simplement. Songez aux nombreux cas où l'on oublie de rendre les livres qu'on avait empruntés, d'acquitter des factures ou de payer des dettes. Nous devons avoir l'audace d'affirmer à la personne intéressée qu'elle a l'intention de garder les livres, de ne pas payer les dettes, alors même que cette personne niera l'intention que nous lui prêterons, sans être à même de nous expliquer son attitude par d'autres raisons. Nous lui dirons qu'elle a cette intention et qu'elle ne s'en rend pas compte, mais que, quant à nous, il nous suffit qu'elle se trahisse par l'effet de l'oubli. L'autre nous répondra que c'est précisément pourquoi il ne s'en souvient pas. Vous voyez ainsi que nous aboutissons à une situation dans laquelle nous nous sommes déjà trouvés une fois. En voulant donner tout leur développement logique à nos interprétations aussi variées que justifiées des actes manqués, nous sommes immanquablement amenés à admettre qu'il existe chez l'homme des tendances susceptibles d'agir sans qu'il le sache. Mais en formulant cette proposition, nous nous mettons en opposition avec toutes les conceptions en vigueur dans la vie et dans la psychologie.

L'oubli de noms propres, de noms et de mots étrangers se laisse de même expliquer par une intention contraire se rattachant directement ou indirectement au nom ou au mot en question. Je vous ai déjà cité antérieurement plusieurs exemples de répugnance directe à l'égard de noms et de mots. Mais dans ce genre d'oublis la détermination indirecte est la plus fréquente et ne peut le plus souvent être établie qu'à la suite d'une minutieuse analyse. C'est ainsi que la dernière guerre, au cours de laquelle nous nous sommes vus obligés de renoncer à tant de nos affections de jadis, a créé les associations les plus bizarres qui ont eu pour effet d'affaiblir notre mémoire de noms propres. Il m'est arrivé récemment de ne pas pouvoir reproduire le nom de l'inoffensive ville morave *Bisenz,* et l'analyse a montré qu'il ne s'agissait pas du tout d'une hostilité de ma part à l'égard de cette ville, mais que l'oubli tenait plutôt à la ressemblance qui existe entre son nom et celui du palais *Bisenzi,* à Orvieto, dans lequel j'ai fait autrefois plusieurs séjours agréables. Ici, nous nous trouvons pour la première fois en présence d'un principe qui, au point de vue de la motivation de la tendance favorisant l'oubli de noms, se révélera plus tard comme jouant un rôle prépondérant dans la détermination de symptômes névrotiques : il s'agit notamment du refus de la mémoire d'évoquer des souvenirs associés à des sensations pénibles des souvenirs dont l'évocation serait de nature à reproduire ces sensations. Dans cette tendance à éviter le déplaisir que peuvent causer les souvenirs ou d'autres actes psychiques, dans cette fuite psychique devant tout ce qui est pénible, nous devons voir l'ultime raison efficace, non seulement de l'oubli de noms, mais aussi de beaucoup d'autres actes manqués, tels que négligences, erreurs, etc.

Mais il semble que l'oubli des noms soit particulièrement facilité par des facteurs psycho-physiologiques ; aussi peut-on l'observer, même dans des cas où n'intervient aucun élément en rapport avec une sensation de déplaisir. Lorsque vous vous trouvez

en présence de quelqu'un ayant tendance à oublier des noms, la recherche analytique vous permettra toujours de constater que, si certains noms lui échappent, ce n'est pas parce qu'ils lui déplaisent ou lui rappellent des souvenirs. désagréables, mais parce qu'ils appartiennent chez lui à d'autres cycles d'associations avec lesquels ils se trouvent en rapports plus étroits. On dirait que ces noms sont attachés à ces cycles et sont refusés à d'autres associations qui peuvent se former selon les circonstances. Rappelez-vous les artifices de la mnémotechnique et vous constaterez non sans un certain étonnement que des noms sont oubliés par suite des associations mêmes qu'on établit intentionnellement pour les préserver contre l'oubli. Nous en avons un exemple des plus typiques dans les noms propres de personnes qui, cela va sans dire, doivent avoir, pour des hommes différents, une valeur psychique différente. Prenez, par exemple, le prénom Théodore. Il ne signifie rien pour certains d'entre vous ; pour un autre, c'est le prénom du père, d'un frère, d'un ami, ou même le sien. L'expérience analytique vous montrera que les premiers ne courent pas le risque d'oublier qu'une certaine personne étrangère porte ce nom, tandis que les autres auront toujours une tendance à refuser à un étranger un nom qui leur semble réservé à leurs relations personnelles. Et, maintenant qu'à cet obstacle associatif viennent s'ajouter l'action du principe de déplaisir et celle d'un mécanisme indirect : alors seulement vous pourrez vous faire une idée adéquate, du degré de complication qui caractérise la détermination de l'oubli momentané d'un nom. Mais une analyse serrée est capable de débrouiller tous les fils de cet écheveau compliqué.

L'oubli d'impressions et d'événements vécus fait ressortir, avec plus de netteté et d'une façon plus exclusive que dans les cas d'oubli de noms, l'action de la tendance qui cherche à éloigner du souvenir tout ce qui est désagréable. Cet oubli ne peut être considéré comme un acte manqué que dans la mesure où, envisagé à la lumière de

notre expérience de tous les jours, il nous apparaît surprenant et injustifié, c'est-à-dire lorsque l'oubli porte, par exemple, sur des impressions trop récentes ou trop importantes ou sur des impressions dont l'absence forme une lacune dans un ensemble dont on garde un souvenir parfait. Pourquoi et comment pouvons-nous oublier en général et, entre autres, des événements qui, tels ceux de nos premières années d'enfance, nous ont certainement laissé une impression des plus profondes ? C'est là un problème d'un ordre tout à fait différent, dans la solution duquel nous pouvons bien assigner un certain rôle à la défense contre les sensations de peine, tout en prévenant que ce facteur est loin d'expliquer le phénomène dans sa totalité. C'est un fait incontestable que des impressions désagréables sont oubliées facilement. De nombreux psychologues se sont aperçus de ce fait qui fit sur le grand Darwin une impression tellement profonde qu'il s'est imposé la « règle d'or » de noter avec un soin particulier les observations qui semblaient défavorables à sa théorie et qui, ainsi qu'il a eu l'occasion de le constater, ne voulaient pas se fixer dans sa mémoire.

Ceux qui entendent parler pour la première fois de l'oubli comme moyen de défense contre les souvenirs pénibles manquent rarement de formuler cette objection que, d'après leur propre expérience, ce sont plutôt les souvenirs pénibles qui s'effacent difficilement, qui reviennent sans cesse, quoi qu'on fasse pour les étouffer, et vous torturent sans répit, comme c'est le cas, par exemple, des souvenirs d'offenses et d'humiliations. Le fait est exact, mais l'objection ne porte pas. Il importe de ne pas perdre de vue le fait que la vie psychique est un champ de bataille et une arène où luttent des tendances opposées ou, pour parler un langage moins dynamique, qu'elle se compose de contradictions et de couples antinomiques. En prouvant l'existence d'une tendance déterminée, nous ne prouvons pas par là même l'absence d'une autre tendance, agissant en sens contraire. Il y a place pour l'une et pour l'autre. Il

s'agit seulement de connaître les rapports qui s'établissent entre les oppositions, les actions qui émanent de l'une et de l'autre.

La perte et l'impossibilité de retrouver des objets rangés nous intéressent tout particulièrement, à cause de la multiplicité d'interprétations dont ces deux actes manqués sont susceptibles et de la variété des tendances auxquelles ils obéissent. Ce qui est commun à tous les cas, c'est la volonté de perdre ; ce qui diffère d'un cas à l'autre, c'est la raison et c'est le but de la perte. On perd un objet lorsqu'il est usé, lorsqu'on a l'intention de le remplacer par un meilleur, lorsqu'il a cessé de plaire, lorsqu'on le tient d'une personne avec laquelle on a cessé d'être en bons termes ou lorsqu'il a été acquis dans des circonstances auxquelles on ne veut plus penser. Le fait de laisser tomber, de détériorer, de casser un objet peut servir aux mêmes fins. L'expérience a été faite dans la vie sociale que des enfants imposés et nés hors mariage sont beaucoup plus fragiles que les enfants reconnus comme légitimes. Ce résultat n'est pas le fait de la grossière technique de faiseuses d'anges ; il s'explique par une certaine négligence dans les soins donnés aux premiers. Il se pourrait que la conservation des objets tombât sous la même explication que la conservation des enfants.

Mais dans d'autres cas on perd des objets qui n'ont rien perdu de leur valeur, avec la seule intention de sacrifier quelque chose au sort et de s'épargner ainsi une autre perte qu'on redoute. L'analyse montre que cette manière de conjurer le sort est assez répandue chez nous et que pour cette raison nos pertes sont souvent un sacrifice volontaire. La perte peut également être l'expression d'un défi ou d'une pénitence. Bref, les motivations plus éloignées de la tendance à se débarrasser d'un objet par la perte sont innombrables.

Comme les autres erreurs, la méprise est souvent utilisée à réaliser des désirs qu'on devrait se refuser. L'intention revêt alors le masque d'un heureux hasard. Un de nos amis, par exemple, qui prend le train pour aller faire, dans les environs de la ville, une visite

à laquelle il ne tenait pas beaucoup, se trompe de train à la gare de correspondance et reprend celui qui retourne à la ville. Ou, encore, il arrive que, désirant, au cours d'un voyage, faire dans une station intermédiaire une halte incompatible avec certaines obligations, on manque comme par hasard une correspondance, ce qui permet en fin de compte de s'offrir l'arrêt voulu. Je puis encore vous citer le cas d'un de mes malades auquel j'avais défendu d'appeler sa maîtresse au téléphone, mais qui, toutes les fois qu'il voulait me téléphoner, appelait « par erreur », « mentalement », un faux numéro qui était précisément celui de sa maîtresse. Voici enfin l'observation concernant une méprise que nous rapporte un ingénieur : observation élégante et d'une importance pratique considérable, en ce qu'elle nous fait toucher du doigt les préliminaires des dommages causés à un objet :

« Depuis quelque temps, j'étais occupé, avec plusieurs de mes collègues de l'École supérieure, à une série d'expériences très compliquées sur l'élasticité, travail dont nous nous étions chargés bénévolement, mais qui commençait à nous prendre un temps exagéré. Un jour où je me rendais au laboratoire avec mon collègue F..., celui-ci me dit qu'il était désolé d'avoir à perdre tant de temps aujourd'hui, attendu qu'il avait beaucoup à faire chez lui. Je ne pus que l'approuver et j'ajoutai en plaisantant et en faisant allusion à un incident qui avait eu lieu la semaine précédente : « Espérons que la machine restera aujourd'hui en panne comme l'autre fois, ce qui nous permettra d'arrêter le travail et de partir de bonne heure »

« Lors de la distribution du travail, mon collègue F... se trouva chargé de régler la soupape de la presse, c'est-à-dire de laisser pénétrer lentement le liquide de pression de l'accumulateur dans le cylindre de la presse hydraulique, en ouvrant avec précaution la soupape ; celui qui dirige l'expérience se tient près du manomètre et doit, lorsque la pression voulue est atteinte, s'écrier à haute voix : « Halte ! » Ayant entendu cet appel, F... saisit la soupape et la tourne

de toutes ses forces... à gauche (toutes les soupapes sans exception se ferment par rotation à droite !) Il en résulte que toute la pression de l'accumulateur s'exerce dans la presse, ce qui dépasse la résistance de la canalisation et a pour effet la rupture d'une soudure de tuyaux : accident sans gravité, mais qui nous oblige d'interrompre le travail et de rentrer chez nous. Ce qui est curieux, c'est que mon ami F..., auquel j'ai eu l'occasion quelque temps après de parler de cet accident, prétendait ne pas s'en souvenir, alors que j'en ai gardé, en ce qui me concerne, un souvenir certain. »

Des cas comme celui-ci sont de nature à vous suggérer le soupçon que si les mains de vos serviteurs se transforment si souvent en ennemies des objets que vous possédez dans votre maison, cela peut ne pas être dû à un hasard inoffensif. Mais vous pouvez également vous demander si c'est toujours par hasard qu'on se fait du mal à soi-même et qu'on met en danger sa propre intégrité. Soupçon et question que l'analyse des observations dont vous pourrez disposer éventuellement vous permettra de vérifier et de résoudre.

Je suis loin d'avoir épuisé tout ce qui peut être dit au sujet des actes manqués. Il reste encore beaucoup de points à examiner et à discuter. Mais je serais très satisfait si je savais que j'ai réussi, par le peu que je vous ai dit, à ébranler vos anciennes idées sur le sujet qui nous occupe et à vous rendre prêts à en accepter de nouvelles. Pour le reste, je n'éprouve aucun scrupule à laisser les choses au point où je les ai amenées, sans pousser plus loin. Nos principes ne tirent pas toute leur démonstration des seuls actes manqués, et rien ne nous oblige à borner nos recherches, en les faisant porter uniquement sur les matériaux que ces actes nous fournissent. Pour nous, la grande valeur des actes manqués consiste dans leur fréquence, dans le fait que chacun peut les observer facilement sur soi-même et que leur production n'a pas pour condition nécessaire un état morbide quelconque. En terminant, je voudrais seulement vous rappeler une

de vos questions que j'ai jusqu'à présent laissée sans réponse : puisque, d'après les nombreux exemples que nous connaissons, les hommes sont souvent si proches de la compréhension des actes manqués et se comportent souvent comme s'ils en saisissaient le sens, comment se fait-il que, d'une façon générale, ces mêmes phénomènes leur apparaissent souvent comme accidentels, comme dépourvus de sens et d'importance et qu'ils se montrent si réfractaires à leur explication psychanalytique ?

Vous avez raison : il s'agit là d'un fait étonnant et qui demande une explication. Mais au lieu de vous donner cette explication toute faite, je préfère, par des enchaînements successifs, vous rendre à même de la trouver, sans que j'aie besoin de venir à votre secours.

Deuxième partie. Le rêve

5. Difficultés et premières approches

On découvrit un jour que les symptômes morbides de certains nerveux ont un sens [10]. Ce fut là le point de départ du traitement psychanalytique. Au cours de ce traitement, on constata que les malades alléguaient des rêves en guise de symptômes. On supposa alors que ces rêves devaient également avoir un sens.

Au lieu cependant de suivre l'ordre historique, nous allons commencer notre exposé par le bout opposé. Nous allons, à titre de préparation à l'étude des névroses, démontrer le sens des rêves. Ce renversement de l'ordre d'exposition est justifié par le fait que non seulement l'étude des rêves constitue la meilleure préparation à celle des névroses, mais que le rêve lui-même est un symptôme névrotique, et un symptôme qui présente pour nous l'avantage inappréciable de pouvoir être observé chez tous les gens, même chez les bien portants. Et alors même que tous les hommes seraient bien portants et se contenteraient de faire des rêves, nous pourrions, par l'examen de ceux-ci, arriver aux mêmes constatations que celles que nous obtenons par l'analyse des névroses.

10 Joseph Breuer, en 1880-1882. Voir à ce sujet les conférences que j'ai faites en Amérique en 1909 (Cinq conférences sur la Psychanalyse, trad. franç. par Yves Le Lay, Payot, Paris).

C'est ainsi que le rêve devient un objet de recherche psychanalytique. Phénomène ordinaire, phénomène auquel on attache peu d'importance, dépourvu en apparence de toute valeur pratique, comme les actes manqués avec lesquels il a ce trait commun qu'il se produit chez les gens bien portants, le rêve s'offre à nos investigations dans des conditions plutôt défavorables. Les actes manqués étaient seulement négligés par la science et on s'en était peu soucié ; mais, à tout prendre, il n'y avait aucune honte à s'en occuper, et l'on se disait que, s'il y a des choses plus importantes, il se peut que les actes manqués nous fournissent également des données intéressantes. Mais se livrer à des recherches sur les rêves était considéré comme une occupation non seulement sans valeur pratique et superflue, mais encore comme un passe-temps honteux : on y voyait une occupation anti-scientifique et dénotant chez celui qui s'y livre un penchant pour le mysticisme. Qu'un médecin se consacre à l'étude du rêve, alors que la neuropathologie et la psychiatrie offrent tant de phénomènes infiniment plus sérieux : tumeurs, parfois du volume d'une pomme, qui compriment l'organe de la vie psychique, hémorragies, inflammations chroniques au cours desquelles on peut démontrer sous le microscope les altérations des tissus ! Non ! Le rêve est un objet trop insignifiant et qui ne mérite pas les honneurs d'une investigation !

Il s'agit en outre d'un objet dont le caractère est en opposition avec toutes les exigences de la science exacte, d'un objet sur lequel l'investigateur ne possède aucune certitude. Une idée fixe, par exemple, se présente avec des contours nets et bien délimités. « Je suis l'empereur de Chine », proclame à haute voix le malade. Mais le rêve ? Le plus souvent, il ne se laisse même pas raconter. Lorsque quelqu'un expose son rêve, qu'est-ce qui nous garantit l'exactitude de son récit, qu'est-ce qui nous prouve qu'il ne déforme pas son rêve pendant qu'il le raconte, qu'il n'y ajoute pas de détails imaginaires, du fait de l'incertitude de son souvenir ? Sans compter que la plupart

des rêves échappent au souvenir, qu'il n'en reste dans la mémoire que des fragments insignifiants. Et c'est sur l'interprétation de ces matériaux qu'on veut fonder une psychologie scientifique ou une méthode de traitement de malades ?

Un certain excès dans un jugement doit toujours nous mettre en méfiance. Il est évident que les objections coutre le rêve, en tant qu'objet de recherches, vont trop loin. Les rêves, dit-on, ont une importance insignifiante ? Nous avons déjà eu à répondre à une objection du même genre à propos des actes manqués. Nous nous sommes dit alors que de grandes choses peuvent se manifester par de petits signes. Quant à l'indétermination des rêves, elle constitue précisément un caractère comme un autre ; nous ne pouvons prescrire aux choses le caractère qu'elles doivent présenter. Il y a d'ailleurs aussi des rêves clairs et définis. Et, d'autre part, la recherche psychiatrique porte souvent sur des objets qui souffrent de la même indétermination, comme c'est le cas de beaucoup de représentations obsédantes dont s'occupent cependant des psychiatres respectables et éminents. Je me rappelle le dernier cas qui s'est présenté dans ma pratique médicale. La malade commença par me déclarer : « J'éprouve un sentiment comme si j'avais fait ou voulu faire du tort à un être vivant... À un enfant ? Mais non, plutôt à un chien. J'ai l'impression de l'avoir jeté d'un pont ou de lui avoir fait du mal autrement. » Nous pouvons remédier au préjudice résultant de l'incertitude des souvenirs qui se rapportent à un rêve, en postulant que ne doit être considéré comme étant le rêve que ce que le rêveur raconte et qu'on doit faire abstraction de tout ce qu'il a pu oublier ou déformer dans ses souvenirs. Enfin, il n'est pas permis de dire d'une façon générale que le rêve est un phénomène sans importance. Chacun sait par sa propre expérience que la disposition psychique dans laquelle on se réveille à la suite d'un rêve peut se maintenir pendant une journée entière. Les médecins connaissent des cas où une maladie psychique a débuté par un rêve et où le

malade a gardé une idée fixe ayant sa source dans ce rêve. On raconte que des personnages historiques ont puisé dans des rêves la force d'accomplir certaines grandes actions. On peut donc se demander d'où vient le mépris que les milieux scientifiques professent à l'égard du rêve.

Je vois dans ce mépris une réaction contre l'importance exagérée qui lui avait été attribuée jadis. On sait que la reconstitution du passé n'est pas chose facile, mais nous pouvons admettre sans hésitation que nos ancêtres d'il y a trois mille ans et davantage ont rêvé de la même manière que nous. Autant que nous le sachions, tous les peuples anciens ont attaché aux rêves une grande valeur et les ont considérés comme pratiquement utilisables. Ils y ont puisé des indications relatives à l'avenir, ils y ont cherché des présages. Chez les Grecs et les peuples orientaux, une campagne militaire sans interprètes de songes était réputée aussi impossible que de nos jours une campagne sans les moyens de reconnaissance fournis par l'aviation. Lorsque Alexandre le Grand eut entrepris son expédition de conquête, il avait dans sa suite les interprètes de songes les plus réputés. La ville de Tyr, qui était encore située à cette époque sur une île, opposait au roi une résistance telle qu'il était décidé à en lever le siège, lorsqu'il vit une nuit un satyre se livrant à une danse triomphale. Ayant fait part de son rêve à son devin, il reçut l'assurance qu'il fallait voir là l'annonce d'une victoire sur la ville. Il ordonna en conséquence l'assaut, et la ville fut prise. Les Étrusques et les Romains se servaient d'autres moyens de deviner l'avenir, mais l'interprétation des songes a été cultivée et a joui d'une grande faveur pendant toute l'époque gréco-romaine. De la littérature qui s'y rapporte, il ne nous reste que l'ouvrage capital d'Artémidore d'Éphèse, qui daterait de l'époque de l'empereur Adrien. Comment se fait-il que l'art d'interpréter les songes soit tombé en décadence et le rêve lui-même en discrédit ? C'est ce que je ne saurais vous dire. On ne peut voir dans cette décadence et dans

ce discrédit l'effet de l'instruction, car le sombre moyen âge avait fidèlement conservé des choses beaucoup plus absurdes que l'ancienne interprétation des songes. Mais le fait est que l'intérêt pour les rêves dégénéra peu à peu en superstition et trouva son dernier refuge auprès des gens incultes. Le dernier abus de l'interprétation, qui s'est maintenu jusqu'à nos jours, consiste à apprendre par les rêves les numéros qui sortiront au tirage de la petite loterie. En revanche, la science exacte de nos jours s'est occupée des rêves à de nombreuses reprises, mais toujours avec l'intention de leur appliquer ses théories psychologiques. Les médecins voyaient naturellement dans le rêve, non un acte psychique, mais une manifestation psychique d'excitations somatiques. Binz déclare en 1879 que le rêve est un « processus corporel, toujours inutile, souvent même morbide et qui est à l'âme universelle et à l'immortalité ce qu'un terrain sablonneux, recouvert de mauvaises herbes et situé dans quelque bas-fond, est à l'air bleu qui le domine de si haut ». Maury compare le rêve aux contractions désordonnées de la danse de Saint-Guy, en opposition avec les mouvements coordonnés de l'homme normal ; et une vieille comparaison assimile les rêves aux sons que « produit un homme inexpert en musique, en faisant courir ses dix doigts sur les touches de l'instrument ».

Interpréter signifie trouver un sens caché ; de cela, il ne peut naturellement pas être question lorsqu'on déprécie à ce point la valeur du rêve. Lisez la description du rêve chez Wundt, chez Jodl et autres philosophes modernes : tous se contentent d'énumérer les points sur lesquels le rêve s'écarte de la pensée éveillée, de faire ressortir la décomposition des associations, la suppression du sens critique, l'élimination de toute connaissance et tous les autres signes tendant à montrer le peu de valeur qu'on doit attacher aux rêves. La seule contribution précieuse à la connaissance du rêve, dont nous soyons redevables à la science exacte, se rapporte à l'influence

qu'exercent sur le contenu des rêves les excitations corporelles se produisant pendant le sommeil. Un auteur norvégien aujourd'hui décédé, J. Mourly-Vold, nous a laissé deux gros volumes de recherches expérimentales sur le sommeil (traduits en allemand en 1910 et 1912), ayant trait à peu près uniquement aux effets produits par les déplacements des membres. On vante ces recherches comme des modèles de recherches exactes sur le sommeil. Mais que dirait la science exacte, si elle apprenait que nous voulons essayer de découvrir le *sens* des rêves ? Peut-être s'est-elle déjà prononcée à ce sujet, mais nous ne nous laisserons pas rebuter par son jugement. Puisque les actes manqués peuvent avoir un sens, rien ne s'oppose à ce qu'il en soit de même des rêves, et dans beaucoup de cas ceux-ci ont effectivement un sens qui a échappé à la recherche exacte. Faisons donc nôtre le préjugé des anciens et du peuple et engageons-nous sur les traces des interprètes des songes de jadis.

Mais nous devons tout d'abord nous orienter dans notre tâche, passer en revue le domaine du rêve. Qu'est-ce donc qu'un rêve ? Il est difficile d'y répondre par une définition. Aussi ne tenterons-nous pas une définition là où il suffit d'indiquer une matière que tout le monde connaît. Mais nous devrions faire ressortir les caractères essentiels du rêve. Où les trouver ? Il y a tant de différences, et de toutes sortes, à l'intérieur du cadre qui délimite notre domaine ! Les caractères essentiels seront ceux que nous pourrons indiquer comme étant communs à tous les rêves.

Or, le premier des caractères communs à tous les rêves est que nous dormons lorsque nous rêvons. Il est évident que les rêves représentent une manifestation de la vie psychique pendant le sommeil et que si cette vie offre certaines ressemblances avec celle de l'état de veille, elle en est aussi séparée par des différences considérables. Telle était déjà la définition d'Aristote. Il est possible qu'il existe entre le rêve et le sommeil des rapports encore plus étroits. On est souvent réveillé par un rêve, on fait souvent un rêve

lorsqu'on se réveille spontanément ou lorsqu'on est tiré du sommeil violemment. Le rêve apparaît ainsi comme un état intermédiaire entre le sommeil et la veille. Nous voilà en conséquence ramenés au sommeil. Qu'est-ce que le sommeil ?

Ceci est un problème physiologique ou biologique, encore très discuté et discutable. Nous ne pouvons rien décider à son sujet, mais j'estime que nous devons essayer de caractériser le sommeil au point de vue psychologique. Le sommeil est un état dans lequel le dormeur ne veut rien savoir du monde extérieur, dans lequel son intérêt se trouve tout à fait détaché de ce monde. C'est en me retirant du monde extérieur et en me prémunissant contre les excitations qui en viennent, que je me plonge dans le sommeil. Je m'endors encore lorsque je suis fatigué par ce monde et ses excitations. En m'endormant, je dis au monde extérieur : laisse-moi en repos, car je veux dormir. L'enfant dit, au contraire : je ne veux pas encore m'endormir, je ne suis pas fatigué, je veux encore veiller. La tendance biologique du repos semble donc consister dans le délassement ; son caractère psychologique dans l'extinction de l'intérêt pour le monde extérieur. Par rapport à ce monde dans lequel nous sommes venus sans le vouloir, nous nous trouvons dans une situation telle que nous ne pouvons pas le supporter d'une façon ininterrompue. Aussi nous replongeons-nous de temps à autre dans l'état où nous nous trouvions avant de venir au monde, lors de notre existence intra-utérine. Nous nous créons du moins des conditions tout à fait analogues à celles de cette existence : chaleur, obscurité, absence d'excitations. Certains d'entre nous se roulent en outre en boule et donnent à leur corps, pendant le sommeil, une attitude analogue à celle qu'il avait dans les flancs de la mère. On dirait que même à l'état adulte nous n'appartenons au monde que pour les deux tiers de notre individualité et que pour un tiers nous ne sommes pas encore nés. Chaque réveil matinal est pour nous, dans ces conditions, comme une nouvelle naissance. Ne disons-nous pas de l'état dans

lequel nous nous trouvons en sortant du sommeil : nous sommes comme des nouveau-nés ? Ce disant, nous nous faisons sans doute une idée très fausse de la sensation générale du nouveau-né. Il est plutôt à supposer que celui-ci se sent très mal à son aise. Nous disons également de la naissance : voir la lumière du jour.

Si le sommeil est ce que nous venons de dire, le rêve, loin de devoir en faire partie, apparaît plutôt comme un accessoire malencontreux. Nous croyons que le sommeil sans rêves est le meilleur, le seul vrai ; qu'aucune activité psychique ne devrait avoir lieu pendant le sommeil. Si une activité psychique se produit, c'est que nous n'avons pas réussi à réaliser l'état de repos fœtal, à supprimer jusqu'aux derniers restes de toute activité psychique. Les rêves ne seraient autre chose que ces restes, et il semblerait en effet que le rêve ne dût avoir aucun sens. Il en était autrement des actes manqués qui sont des activités de l'état de veille. Mais quand je dors, après avoir réussi à arrêter mon activité psychique, à quelques restes près, il n'est pas du tout nécessaire que ces restes aient un sens. Ce sens, je ne saurais même pas l'utiliser, la plus grande partie de ma vie psychique étant endormie. Il ne pourrait en effet s'agir que de réactions sous forme de contractions, que de phénomènes psychiques provoqués directement par une excitation somatique. Les rêves ne seraient ainsi que des restes de l'activité psychique de l'état de veille, restes susceptibles seulement de troubler le sommeil ; et nous n'aurions plus qu'à abandonner ce sujet comme ne rentrant pas dans le cadre de la psychanalyse.

Mais à supposer même que le rêve soit inutile, il n'en existe pas moins, et nous pourrions essayer de nous expliquer cette existence. Pourquoi la vie psychique ne s'endort-elle pas ? Sans doute, parce que quelque chose s'oppose à son repos. Des excitations agissent sur elle, auxquelles elle doit réagir. Le rêve exprimerait donc le mode de réaction de l'âme, pendant l'état de sommeil, aux excitations qu'elle subit. Nous apercevons ici une voie d'accès à la

compréhension du rêve. Nous pouvons rechercher quelles sont, dans les différents rêves, les excitations qui tendent à troubler le sommeil et auxquelles le dormeur réagit par des rêves. Nous aurons ainsi dégagé le premier caractère commun à tous les rêves.

Existe-t-il un autre caractère commun ? Certainement, mais il est beaucoup, plus difficile à saisir et à décrire, Les processus psychologiques du sommeil diffèrent tout à fait de ceux de l'état de veille. On assiste dans le sommeil à beaucoup d'événements auxquels on croit ! alors qu'il ne s'agit peut-être que d'une excitation qui nous trouble. On perçoit surtout des images visuelles qui peuvent parfois être accompagnées de sentiments, d'idées, d'impressions fournis par des sens autres que la vue, mais toujours et partout ce sont les images qui dominent. Aussi la difficulté de raconter un rêve vient-elle en partie de ce que nous avons à traduire des images en paroles. Je pourrais vous dessiner mon rêve, dit souvent le rêveur, mais je ne saurais le raconter. Il ne s'agit pas là, à proprement parler, d'une activité psychique réduite, comme l'est celle du faible d'esprit à côté de celle de l'homme de génie : il s'agit de quelque chose de *qualitativement* différent, sans qu'on puisse dire en quoi la différence consiste. G.-Th. Fechner formule quelque part cette supposition que la scène sur laquelle se déroulent les rêves (dans l'âme) n'est pas celle des représentations de la vie éveillée. C'est une chose que nous ne comprenons pas, dont nous ne savons que penser ; mais cela exprime bien cette impression d'étrangeté que nous laissent la plupart des rêves. La comparaison de l'activité qui se manifeste dans les rêves, avec les effets obtenus par une main inexperte en musique, ne nous est plus ici d'aucun secours, parce que le clavier touché par cette main rend toujours les mêmes sons, qui n'ont pas besoin d'être mélodieux, toutes les fois que le hasard fera promener la main sur ses touches. Ayons bien présent à l'esprit le deuxième caractère commun des rêves, tout incompris qu'il est.

Y a-t-il encore d'autres caractères communs ? Je n'en trouve plus et ne vois en général que des différences sur tous les points : aussi bien en ce qui concerne la durée apparente que la netteté, le rôle joué par les émotions, la persistance, etc. Tout se passe, à notre avis, autrement que s'il ne s'agissait que d'une défense forcée, momentanée, spasmodique contre une excitation. En ce qui concerne, pour ainsi dire, leurs dimensions, il y a des rêves très courts qui se composent d'une image ou de quelques rares images et ne contiennent qu'une idée, qu'un mot ; il en est d'autres dont le contenu est très riche, qui se déroulent comme de véritables romans et semblent durer très longtemps. Il y a des rêves aussi nets que les événements de la vie réelle, tellement nets que, même réveillés, nous avons besoin d'un certain temps pour nous rendre compte qu'il ne s'agit que d'un rêve ; il en est d'autres qui sont désespérément faibles, effacés, flous, et même, dans un seul et même rêve, on trouve parfois des parties d'une grande netteté, à côté d'autres qui sont insaisissablement vagues. Il y a des rêves pleins de sens ou tout au moins cohérents, voire spirituels, d'une beauté fantastique ; d'autres sont embrouillés, stupides, absurdes, voire extravagants. Certains rêves nous laissent tout à fait froids, tandis que dans d'autres toutes nos émotions sont éveillées, et nous éprouvons de la douleur jusqu'à en pleurer, de l'angoisse qui nous réveille, de l'étonnement, du ravissement, etc. La plupart des rêves sont vite oubliés après le réveil ou, s'ils se maintiennent pendant la journée, ils pâlissent de plus en plus et présentent vers le soir de grandes lacunes ; certains rêves, au contraire, ceux des enfants, par exemple, se conservent tellement bien qu'on les retrouve parfois dans ses souvenirs, au bout de 30 ans, comme une impression toute récente. Certains rêves peuvent, comme l'individu humain, ne se produire qu'une fois ; d'autres se reproduisent plusieurs fois chez la même personne, soit tels quels, soit avec de légères variations. Bref, cette insignifiante activité psychique nocturne dispose d'un répertoire colossal, est

capable de recréer tout ce que l'âme crée pendant son activité diurne, mais elle n'est jamais la même.

On pourrait essayer d'expliquer toutes ces variétés du rêve, en supposant qu'elles correspondent aux divers états intermédiaires entre le sommeil et la veille, aux diverses phases du sommeil incomplet. Mais, s'il en était ainsi, on devrait, à mesure que le rêve acquiert plus de valeur, un contenu plus riche et une netteté plus grande, se rendre compte de plus en plus distinctement qu'il s'agit d'un rêve, car dans les rêves de ce genre la vie psychique se rapproche le plus de ce qu'elle est à l'état de veille. Et, surtout, il ne devrait pas y avoir alors, à côté de fragments de rêves nets et raisonnables, d'autres fragments dépourvus de toute netteté, absurdes et suivis de nouveaux fragments nets. Admettre l'explication que nous venons d'énoncer, ce serait attribuer à la vie psychique la faculté de changer la profondeur de son sommeil avec une vitesse et une facilité qui ne correspondent pas à la réalité. Nous pouvons donc dire que cette explication ne tient pas. En général, les choses ne sont pas aussi simples.

Nous renoncerons, jusqu'à nouvel ordre, à rechercher le « sens » du rêve, pour essayer, en partant des caractères communs à tous les rêves, de les mieux comprendre. Des rapports qui existent entre les rêves et l'état de sommeil, nous avons conclu que le rêve est une réaction a une excitation troublant le sommeil. C'est, nous le savons, le seul et unique point sur lequel la psychologie expérimentale puisse nous prêter son concours, en nous fournissant la preuve que les excitations subies pendant le sommeil apparaissent dans le rêve. Nous connaissons beaucoup de recherches se rapportant à cette question, jusques et y compris celles de Mourly-Vold dont nous avons parlé plus haut, et chacun de nous a eu l'occasion de confirmer cette constatation par des observations personnelles. Je citerai quelques expériences choisies parmi les plus anciennes. Maury en a fait quelques-unes sur sa propre personne. On

lui fit sentir pendant son sommeil de l'eau de Cologne : il rêva qu'il se trouvait au Caire, dans la boutique de Jean-Maria Farina, fait auquel se rattachait une foule d'aventures extravagantes. Ou, encore, on le pinçait légèrement à la nuque : il rêva aussitôt d'un emplâtre et d'un médecin qui l'avait soigné dans son enfance. Ou, enfin, on lui versait une goutte d'eau sur le front : il rêva qu'il se trouvait en Italie, transpirait beaucoup et buvait du vin blanc d'Orvieto.

Ce qui frappe dans ces rêves provoqués expérimentalement nous apparaîtra peut-être avec plus de netteté encore dans une autre série de rêves par excitation. Il s'agit de trois rêves communiqués par un observateur sagace, M. Hildebrandt, et qui constituent tous trois des réactions à un bruit produit par un réveil-matin.

« Je me promène par une matinée de printemps et je flâne à travers champs, jusqu'au village voisin dont je vois les habitants en habits de fête se diriger nombreux vers l'église, le livre de prières à la main. C'est, en effet, dimanche, et le premier service divin doit bientôt commencer. Je décide d'y assister, mais, comme il fait très chaud, j'entre, pour me reposer, dans le cimetière qui entoure l'église. Tout en étant occupé à lire les diverses inscriptions mortuaires, j'entends le sonneur monter dans le clocher et j'aperçois tout en haut de celui-ci la petite cloche du village qui doit bientôt annoncer le commencement de la prière. Elle reste encore immobile pendant quelques instants, puis elle se met à remuer et soudain ses sons deviennent clairs et perçants au point de mettre fin a mon sommeil. C'est le réveille-matin qui a fait retentir sa sonnerie.

« Autre combinaison. Il fait une claire journée d'hiver. Les rues sont recouvertes d'une épaisse couche de neige. Je dois prendre part à une promenade en traîneau, mais suis obligé d'attendre longtemps avant qu'on m'annonce que le traîneau est devant la porte. Avant d'y monter, je fais mes préparatifs : je mets la pelisse, j'installe la chaufferette. Enfin, me voilà installé dans le traîneau. Nouveau

retard, jusqu'à ce que les rênes donnent aux chevaux le signal de départ. Ceux-ci finissent par s'ébranler, les grelots violemment secoués commencent à faire retentir leur musique de janissaires bien connue, avec une violence qui déchire instantanément la toile d'araignée du rêve. Cette fois encore, il s'agissait tout simplement du tintement de la sonnerie du réveil-matin.

« Troisième exemple. Je vois une fille de cuisine se diriger le long du couloir vers la salle à manger, avec une pile de quelques douzaines d'assiettes. La colonne de porcelaine qu'elle porte me paraît en danger de perdre l'équilibre. « Prends garde, lui dis-je, tout ton chargement va tomber à terre. » Je reçois la réponse d'usage qu'on a bien l'habitude etc., ce qui ne m'empêche pas de suivre la servante d'un œil inquiet. La voilà, en effet, qui trébuche au seuil même de la porte, la vaisselle fragile tombe et se répand sur le parquet en mille morceaux, avec un cliquetis épouvantable. Mais je m'aperçois bientôt qu'il s'agit d'un bruit persistant qui n'est pas un cliquetis à proprement parler, mais bel et bien le tintement d'une sonnette. Au réveil, je constate que c'est le bruit du réveil-matin. »

Ces rêves sont très beaux, pleins de sens et, contrairement à la plupart des rêves, très cohérents. Aussi ne leur adressons-nous aucun reproche. Leur trait commun consiste en ce que la situation se résout toujours par un bruit qu'on reconnaît ensuite comme étant produit par la sonnerie du réveille-matin. Nous voyons donc comment un rêve se produit. Mais nous apprenons encore quelque chose de plus. Le rêveur ne reconnaît pas la sonnerie du réveil-matin (celui-ci ne figure d'ailleurs pas dans le rêve), mais il en remplace le bruit par un autre et interprète chaque fois d'une manière différente l'excitation qui interrompt le sommeil. Pourquoi ? À cela il n'y a aucune réponse : on dirait qu'il s'agit là de quelque chose d'arbitraire. Mais, comprendre le rêve, ce serait précisément pouvoir expliquer pourquoi le rêveur choisit précisément tel bruit, et non un autre, pour interpréter l'excitation qui provoque le réveil. On peut de

même objecter aux rêves de Maury que, si l'on voit l'excitation se manifester dans le rêve, on ne voit pas précisément pourquoi elle se manifeste sous telle forme donnée qui ne découle nullement de la nature de l'excitation. En outre, dans les rêves de Maury, on voit se rattacher à l'effet direct de l'excitation une foule d'effets secondaires comme, par exemple, les extravagantes aventures du rêve ayant pour objet l'eau de Cologne, aventures qu'il est impossible d'expliquer.

Or, notez bien que c'est encore dans les rêves aboutissant au réveil que nous avons le plus de chances d'établir l'influence des excitations interruptrices du sommeil. Dans la plupart des autres cas, la chose sera beaucoup plus difficile. On ne se réveille pas toujours à la suite d'un rêve et, lorsqu'on se souvient le matin du rêve de la nuit, comment retrouverait-on l'excitation qui avait peut-être agi pendant le sommeil ? J'ai réussi une fois, grâce naturellement à des circonstances particulières, à constater après coup une excitation sonore de ce genre. Je me suis réveillé un matin dans une station d'altitude du Tyrol avec la conviction d'avoir rêvé que le pape était mort. Je cherchais à m'expliquer ce rêve, lorsque ma femme me demanda : « As-tu entendu au petit jour la formidable sonnerie de cloches à laquelle se sont livrées toutes les églises et chapelles ? » Non, je n'avais rien entendu, car je dors d'un sommeil assez profond, mais cette communication m'a permis de comprendre mon rêve. Quelle est la fréquence de ces excitations qui induisent le dormeur à rêver, sans qu'il obtienne plus tard la moindre information à leur sujet ? Elle est peut-être grande, et peut-être non. Lorsque l'excitation ne peut plus être prouvée, il est impossible d'en avoir la moindre idée. Et, d'ailleurs, nous n'avons pas à nous attarder à la discussion de la valeur des excitations extérieures, au point de vue du trouble qu'elles apportent au sommeil, puisque nous savons qu'elles sont susceptibles de nous expliquer seulement une petite fraction du rêve, et non toute la réaction qui constitue le rêve.

Mais ce n'est pas là une raison d'abandonner toute cette théorie, qui est d'ailleurs susceptible de développement. Peu importe, au fond, la cause qui trouble le sommeil et incite aux rêves. Lorsque cette cause ne réside pas dans une excitation sensorielle venant du dehors, il peut s'agir d'une excitation cénesthétique, provenant des organes internes. Cette dernière supposition paraît très probable et répond à la conception populaire concernant la production des rêves. Les rêves proviennent de l'estomac, entendrez-vous dire souvent. Mais, ici encore, il peut malheureusement arriver qu'une excitation cénesthétique qui avait agi pendant la nuit ne laisse aucune trace le matin et devienne de ce fait indémontrable. Nous ne voulons cependant pas négliger les bonnes et nombreuses expériences qui plaident en faveur du rattachement des rêves aux excitations internes. C'est en général un fait incontestable que l'état des organes internes est susceptible d'influer sur les rêves. Les rapports qui existent entre le contenu de certains rêves, d'un côté, l'accumulation d'urine dans la vessie ou l'excitation des organes génitaux, de l'autre, ne peuvent être méconnus. De ces cas évidents on passe à d'autres où l'action d'une excitation interne sur le contenu du rêve paraît plus ou moins vraisemblable, ce contenu renfermant des éléments qui peuvent être considérés comme une élaboration, une représentation, une interprétation d'une excitation de ce genre.

Scherner, qui s'est beaucoup occupé des rêves (1861), avait plus particulièrement insisté sur ce rapport de cause à effet qui existe entre les excitations ayant leur source dans les organes internes et les rêves, et il a cité quelques beaux exemples à l'appui de sa thèse. Lorsqu'il voit, par exemple, « deux rangs de jolis garçons aux cheveux blonds et au teint délicat se faire face dans une attitude de lutte, se précipiter les uns sur les autres, s'attaquer mutuellement, se séparer ensuite de nouveau pour revenir sur leurs positions primitives et recommencer la lutte », la première interprétation qui se présente est que les rangs de garçons sont une représentation

symbolique des deux rangées de dents, et cette interprétation a été confirmée par le fait que le rêveur s'est trouvé, après cette scène, dans la nécessité « de se faire extraire de la mâchoire une longue dent ». Non moins plausible paraît l'explication qui attribue à une irritation intestinale un rêve où l'auteur voyait des « couloirs longs, étroits, sinueux », et l'on peut admettre avec Scherner que le rêve cherche avant tout à représenter l'organe qui envoie l'excitation par des objets qui lui ressemblent.

Nous ne devons donc pas nous refuser à accorder que les excitations internes sont susceptibles de jouer le même rôle que les excitations venant de l'extérieur. Malheureusement leur interprétation est sujette aux mêmes objections. Dans un grand nombre de cas, l'interprétation par une excitation interne est incertaine ou indémontrable ; certains rêves seulement permettent de soupçonner la participation d'excitations ayant leur point de départ dans un organe interne ; enfin, tout comme l'excitation sensorielle extérieure, l'excitation d'un organe interne n'explique du rêve que ce qui correspond à la réaction directe à l'excitation et nous laisse dans l'incertitude quant à la provenance des autres parties du rêve.

Notons cependant une particularité des rêves que fait ressortir l'étude des excitations internes. Le rêve ne reproduit pas l'excitation telle quelle : il la transforme, la désigne par une allusion, la range sous une rubrique, la remplace par autre chose. Ce côté du travail qui s'accomplit au cours du rêve doit nous intéresser, parce que c'est en en tenant compte que nous avons des chances de nous rapprocher davantage de ce qui constitue l'essence du rêve. Lorsque nous faisons quelque chose à l'occasion d'une certaine circonstance, celle-ci n'épuise pas toujours l'acte accompli. Le *Macbeth* de Shakespeare est une pièce de circonstance, écrite à l'occasion de l'avènement d'un roi qui fut le premier à réunir sur sa tête les couronnes des trois pays. Mais cette circonstance historique épuise-t-elle le contenu de

la pièce, explique-t-elle sa grandeur et ses énigmes ? Il se peut que les excitations extérieures et intérieures qui agissent sur le dormeur ne servent qu'à déclencher le rêve, sans rien nous révéler de son essence.

L'autre caractère commun à tous les rêves, leur singularité psychique, est, d'une part, très difficile à comprendre et, d'autre part, n'offre aucun point d'appui pour des recherches ultérieures. Le plus souvent, les événements dont se compose un rêve ont la forme visuelle. Les excitations fournissent-elles une explication de ce fait ? S'agit-il vraiment dans le rêve de l'excitation que nous avons subie ? Mais pourquoi le rêve est-il visuel, alors que l'excitation oculaire ne déclenche un rêve que dans des cas excessivement rares ? Ou bien, lorsque nous rêvons de conversation ou de discours, peut-on prouver qu'une conversation ou un autre bruit quelconque ont, pendant le sommeil, frappé nos oreilles ? Je me permets de repousser énergiquement cette dernière hypothèse.

Puisque les caractères communs à tous les rêves ne nous sont d'aucun secours pour l'explication de ceux-ci, nous serons peut-être plus heureux en faisant appel aux différences qui les séparent. Les rêves sont souvent dépourvus de sens, embrouillés, absurdes ; mais il y a aussi des rêves pleins de sens, nets, raisonnables. Voyons un peu si ceux-ci permettent d'expliquer ceux-là. Je vais vous faire part à cet effet du dernier rêve raisonnable qui m'ait été raconté et qui est celui d'un jeune homme : « En me promenant dans la Kärntnerstrasse, je rencontre M. X... avec lequel je fais quelques pas. Je me rends ensuite au restaurant. Deux dames et un monsieur viennent s'asseoir à ma table. J'en suis d'abord contrarié et ne veux pas les regarder. Finalement, je lève les yeux et constate qu'ils sont très élégants. » Le rêveur fait observer à ce propos que, dans la soirée qui avait précédé le rêve, il s'était réellement trouvé dans la Kärntnerstrasse où il passe habituellement et qu'il y avait effectivement rencontré M. X... L'autre partie du rêve ne constitue

pas une réminiscence directe, mais ressemble dans une certaine mesure à un événement survenu à une époque antérieure. Voici encore un autre rêve de ce genre, fait par une dame. Son mari lui demande : « ne faut-il pas faire accorder le piano ? » À quoi elle répond : « c'est inutile, car il faudra quand même en changer le cuir ». Ce rêve reproduit une conversation qu'elle a eue à peu près telle quelle avec son mari le jour qui a précédé le rêve. Que nous apprennent ces deux rêves sobres ? Qu'on peut trouver dans certains rêves des reproductions d'événements de l'état de veille ou d'épisodes se rattachant à ces événements. Ce serait déjà un résultat appréciable, si l'on pouvait en dire autant de tous les rêves. Mais tel n'est pas le cas, et la conclusion que nous venons de formuler ne s'applique qu'à des rêves très peu nombreux. Dans la plupart des rêves, on ne trouve rien qui se rattache à l'état de veille, et nous restons toujours dans l'ignorance quant aux facteurs qui déterminent les rêves absurdes et insensés. Nous savons seulement que nous nous trouvons en présence d'un nouveau problème. Nous voulons savoir, non seulement ce qu'un rêve signifie, mais aussi, lorsque, comme dans les cas que nous venons de citer, sa signification est nette, pourquoi et dans quel but le rêve reproduit tel événement connu, survenu tout récemment.

Vous êtes sans doute, comme je le suis moi-même, las de poursuivre ce genre de recherches. Nous voyons qu'on a beau s'intéresser à un problème : cela ne suffit pas, tant qu'on ignore dans quelle direction on doit chercher sa solution. La psychologie expérimentale ne nous apporte que quelques rares données, précieuses il est vrai, sur le rôle des excitations dans le déclenchement des rêves. De la part de la philosophie, nous pouvons seulement nous attendre à ce qu'elle nous oppose dédaigneusement l'insignifiance intellectuelle de notre objet. Enfin, nous ne voulons rien emprunter aux sciences occultes. L'histoire et la sagesse des peuples nous enseignent que le rêve a un sens et présente de

l'importance, qu'il anticipe l'avenir, ce qui est difficile à admettre et ne se laisse pas démontrer. Et c'est ainsi que notre premier effort se révèle totalement impuissant.

Contre toute attente, un secours nous vient d'une direction que nous n'avons pas encore envisagée. Le langage, qui ne doit rien au hasard, mais constitue pour ainsi dire la cristallisation des connaissances accumulées, le langage, disons-nous, qu'on ne doit cependant pas utiliser sans précautions, connaît des « rêves éveillés » : ce sont des produits de l'imagination, des phénomènes très généraux qui s'observent aussi bien chez les personnes saines que chez les malades et que chacun peut facilement étudier sur lui-même. Ce qui distingue plus particulièrement ces productions imaginaires, c'est qu'elles ont reçu le nom de « rêves éveillés », et effectivement elles ne présentent aucun des deux caractères communs aux rêves proprement dits. Ainsi que l'indique leur nom, elles n'ont aucun rapport avec l'état de sommeil, et en ce qui concerne le second caractère commun, il ne s'agit dans ces productions ni d'événements, ni d'hallucinations, mais bien plutôt de représentations : on sait qu'on imagine, qu'on ne voit pas, mais qu'on pense. Ces rêves s'observent à l'âge qui précède la puberté, souvent dès la seconde enfance, et disparaissent à l'âge mûr, mais ils persistent quelquefois jusque dans la profonde vieillesse. Le contenu de ces produits de l'imagination est dominé par une motivation très transparente. Il s'agit de scènes et d'événements dans lesquels l'égoïsme, l'ambition, le besoin de puissance ou les désirs érotiques du rêveur trouvent leur satisfaction. Chez les jeunes gens, ce sont les rêves d'ambition qui dominent ; chez les femmes qui mettent toute leur ambition dans des succès amoureux, ce sont les rêves érotiques qui occupent la première place. Mais souvent aussi on aperçoit le besoin érotique à l'arrière-plan des rêves masculins : tous les succès et exploits héroïques de ces rêveurs n'ont pour but que de leur conquérir l'admiration et les faveurs des femmes. À part cela, les

rêves éveillés sont très variés et subissent des sorts variables. Tels d'entre eux sont abandonnés, au bout de peu de temps, pour être remplacés par d'autres ; d'autres sont maintenus, développés au point de former de longues histoires et s'adaptent aux modifications des conditions de la vie. Ils marchent pour ainsi dire avec le temps et en reçoivent la « marque » qui atteste l'influence de la nouvelle situation. Ils sont la matière brute de la production poétique, car c'est en faisant subir à ses rêves éveillés certaines transformations, certains travestissements, certaines abréviations, que l'auteur d'œuvres d'imaginations crée les situations qu'il place dans ses romans, ses nouvelles ou ses pièces de théâtre. Mais c'est toujours le rêveur en personne qui, directement ou par identification, manifeste avec un autre, est le héros de ses rêves éveillés.

Ceux-ci ont peut-être reçu leur nom du fait qu'en ce qui concerne leurs rapports avec la réalité, ils ne doivent pas être considérés comme étant plus réels que les rêves proprement dits. Il se peut aussi que cette communauté de nom repose sur un caractère psychique que nous ne connaissons pas encore, que nous cherchons. Il est encore possible que nous ayons tort d'attacher de l'importance à cette communauté de nom. Autant de problèmes qui ne pourront être élucidés que plus tard.

6. Conditions et technique de l'interprétation

Nous avons donc besoin, pour faire avancer nos recherches sur le rêve, d'une nouvelle voie, d'une méthode nouvelle. Je vais vous faire à ce propos une proposition très simple : admettons, dans tout ce qui va suivre, que le rêve est un phénomène non somatique, mais psychique. Vous savez ce que cela signifie ; mais qu'est-ce qui nous autorise à le faire ? Rien, mais aussi rien ne s'y oppose. Les choses se présentent ainsi : si le rêve est un phénomène somatique, il ne nous intéresse pas. Il ne peut nous intéresser que si nous admettons qu'il est un phénomène psychique. Nous travaillons donc en postulant

qu'il l'est réellement, pour voir ce qui peut résulter de notre travail fait dans ces conditions. Selon le résultat que nous aurons obtenu, nous jugerons si nous devons maintenir notre hypothèse et l'adopter, à son tour, comme un résultat. En effet, à quoi aspirons-nous, dans quel but travaillons-nous ? Notre but est celui de la science en général :nous voulons comprendre les phénomènes, les rattacher les uns aux autres et, en dernier lieu, élargir autant que possible notre puissance à leur égard.

Nous poursuivons donc notre travail en admettant que le rêve est un phénomène psychique. Mais, dans cette hypothèse, le rêve serait une manifestation du rêveur, et une manifestation qui ne nous apprend rien, que nous ne comprenons pas. Or, que feriez-vous en présence d'une manifestation de ma part qui vous serait incompréhensible ? Vous m'interrogeriez, n'est-ce pas ? Pourquoi n'en ferions-nous pas autant à l'égard du rêveur ? Pourquoi ne lui demanderions-nous pas ce que son rêve signifie ?

Rappelez-vous que nous nous sommes déjà trouvés une fois dans une situation pareille. C'était lors de l'analyse de certains actes manqués, d'un cas de lapsus, Quelqu'un a dit : « Da sind Dinge zum *Vorschwein* gekommen. » Là-dessus, nous lui demandons... non, heureusement ce n'est pas nous qui le lui demandons, mais d'autres personnes, tout à fait étrangères à la psychanalyse, lui demandent ce qu'il veut dire par cette phrase inintelligible. Il répond qu'il avait l'intention de dire : (Das ware *Schweinereien (c'étaient des cochonneries) »,* mais que cette intention a été refoulée par une autre, plus modérée : « Da sind Dinge zum *Vorschein* gekommen *(des choses se sont alors produites) » ; seulement,* la première intention, refoulée, lui a fait remplacer dans sa phrase le mot *Vorschein* par le mot *Vorschwein,* dépourvu de sens, mais marquant néanmoins son appréciation péjorative « des choses qui se sont produites ». Je vous ai expliqué alors que cette analyse constitue le prototype de toute recherche psychanalytique, et vous comprenez

maintenant pourquoi la psychanalyse suit la technique qui consiste, autant que possible, à faire résoudre ses énigmes par le sujet analysé lui-même. C'est ainsi qu'à son tour le rêveur doit nous dire lui-même ce que signifie son rêve.

Cependant dans le rêve les choses ne sont pas tout à fait aussi simples. Dans les actes manqués, nous avions d'abord affaire à un certain nombre de cas simples ; après ceux-ci, nous nous étions trouvés en présence d'autres où le sujet interrogé ne voulait rien dire et repoussait même avec indignation la réponse que nous lui suggérions. Dans les rêves, les cas de la première catégorie manquent totalement : le rêveur dit toujours qu'il ne sait rien. Il ne peut pas récuser notre interprétation, parce que nous n'en avons aucune à lui proposer. Devons-nous donc renoncer de nouveau à notre tentative ? Le rêveur ne sachant rien, n'ayant nous-mêmes aucun élément d'information et aucune tierce personne n'étant renseignée davantage, il ne nous reste aucun espoir d'apprendre quelque chose. Eh bien, renoncez, si vous le voulez, à la tentative. Mais si vous tenez à ne pas l'abandonner, suivez-moi. Je vous dis notamment qu'il est fort possible, qu'il est même vraisemblable que le rêveur sait, malgré tout, ce que son rêve signifie, mais que, ne sachant pas qu'il le sait, il croit l'ignorer.

Vous me ferez observer à ce propos que j'introduis une nouvelle supposition, la deuxième depuis le commencement de nos recherches sur les rêves et que, ce faisant, je diminue considérablement la valeur de mon procédé. Première supposition : le rêve est un phénomène psychique. Deuxième supposition : il se passe dans l'homme des faits psychiques qu'il connaît, sans le savoir, etc. Il n'y a, me direz-vous, qu'à tenir compte de l'invraisemblance de ces deux suppositions pour se désintéresser complètement des conclusions qui peuvent en être déduites.

Oui, mais je ne vous ai pas fait venir ici pour vous révéler ou vous cacher quoi que ce soit. J'ai annoncé des « leçons élémentaires

pour servir d'introduction à la psychanalyse », ce qui n'impliquait nullement de ma part l'intention de vous donner un exposé *ad usum delphini,* c'est-à-dire un exposé uni, dissimulant les difficultés, comblant les lacunes, jetant un voile sur les doutes, et tout cela pour vous faire croire en toute conscience que vous avez appris quelque chose de nouveau. Non, précisément parce que vous êtes des débutants, j'ai voulu vous présenter notre science telle qu'elle est, avec ses inégalités et ses aspérités, ses prétentions et ses hésitations. Je sais notamment qu'il en est de même dans toute science, et surtout qu'il ne peut en être autrement dans une science à ses débuts. Je sais aussi que l'enseignement s'applique le plus souvent à dissimuler tout d'abord aux étudiants les difficultés, et les imperfections de la science enseignée. J'ai donc formulé deux suppositions, dont l'une englobe l'autre, et si le fait vous paraît trop pénible et incertain et si vous êtes habitués à des certitudes plus élevées et à des déductions plus élégantes, vous pouvez vous dispenser de me suivre plus loin. Je crois même que vous feriez bien, dans ce cas, de laisser tout à fait de côté les problèmes psychologiques, car il est à craindre que vous ne trouviez pas ici ces voles exactes et sûres que vous êtes disposés à suivre. Il est d'ailleurs inutile qu'une science ayant quelque chose à donner recherche auditeurs et partisans. Ses résultats doivent parler pour elle, et elle peut attendre que ces résultats aient fini par forcer l'attention.

Mais je tiens à avertir ceux d'entre vous qui entendent persister avec moi dans ma tentative que mes deux suppositions n'ont pas une valeur égale. En ce qui concerne la première, celle d'après laquelle le rêve serait un phénomène psychique, nous nous proposons de la démontrer par le résultat de notre travail ; quant à la seconde, elle a déjà été démontrée dans un autre domaine, et je prends seulement la liberté de l'utiliser pour la solution des problèmes qui nous intéressent ici.

Où et dans quel domaine la démonstration a-t-elle été faite qu'il existe une connaissance dont nous ne savons cependant rien, ainsi que nous l'admettons ici en ce qui concerne le rêveur ? Ce serait là un fait remarquable, surprenant, susceptible de modifier totalement notre manière de concevoir la vie psychique et qui n'aurait pas besoin de demeurer caché. Ce serait en outre un fait qui, tout en se contredisant dans les termes - *contradictio in adjecto* - n'en exprimerait pas moins quelque chose de réel. Or, ce fait n'est pas caché du tout. Ce n'est pas sa faute si on ne le connaît pas ou si l'on ne s'y intéresse pas assez ; de même que ce n'est pas notre faute à nous si les jugements sur tous ces problèmes psychologiques sont formulés par des personnes étrangères aux observations et expériences décisives sur ce sujet.

C'est dans le domaine des phénomènes hypnotiques que la démonstration dont nous parlons a été faite. En assistant, en 1889, aux très impressionnantes démonstrations de Liébault et Bernheim, de Nancy, je fus témoin de l'expérience suivante. On plongeait un homme dans l'état somnambulique pendant lequel on lui faisait éprouver toutes sortes d'hallucinations : au réveil, il semblait ne rien savoir de ce qui s'était passé pendant son sommeil hypnotique. À la demande directe de Bernheim de lui faire part de ces événements, le sujet commençait par répondre qu'il ne se souvenait de rien. Mais Bernheim d'insister, d'assurer le sujet qu'il le sait, qu'il doit se souvenir : on voyait alors le sujet devenir hésitant, commencer à rassembler ses idées, se souvenir d'abord, comme à travers un rêve, de la première sensation qui lui avait été suggérée, puis d'une autre ; les souvenirs devenaient de plus en plus nets et complets, jusqu'à émerger sans aucune lacune. Or, puisque le sujet n'avait été renseigné entre-temps par personne, on est autorise à conclure, qu'avant même d'être poussé, incité à se souvenir, il connaissait les événements qui se sont passés pendant son sommeil hypnotique. Seulement, ces événements lui restaient inaccessibles, il ne savait

pas qu'il les connaissait, il croyait ne pas les connaître. Il s'agissait donc d'un cas tout à fait analogue à celui que nous soupçonnons chez le rêveur.

Le fait que je viens d'établir va sans doute vous surprendre et vous allez me demander : mais pourquoi n'avez-vous pas eu recours à la même démonstration à propos des actes manqués, alors que nous en étions venus à attribuer au sujet ayant commis un lapsus des intentions verbales dont il ne savait rien et qu'il niait ? Dès l'instant où quelqu'un croit ne rien savoir d'événements dont il porte cependant en lui le souvenir, il n'est pas du tout invraisemblable qu'il ignore bien d'autres de ses processus psychiques. Cet argument, ajouteriez-vous, nous aurait certainement fait impression et nous eût aidé à comprendre les actes manqués. Il est certain que j'aurais pu y avoir recours à ce moment-là, si je n'avais voulu le réserver pour une autre occasion où il me paraissait plus nécessaire. Les actes manqués vous ont en partie livré leur explication eux-mêmes, et pour une autre partie ils vous ont conduits à admettre, au nom de l'unité des phénomènes, l'existence de processus psychiques ignorés. Pour le rêve, nous sommes obligés de chercher des explications ailleurs, et je compte en outre qu'en ce qui le concerne, vous admettrez plus facilement son assimilation à l'hypnose. L'état dans lequel nous accomplissons un acte manqué doit vous paraître normal, sans aucune ressemblance avec l'état hypnotique. Il existe, au contraire, une ressemblance très nette entre l'état hypnotique et l'état de sommeil qui est la condition du rêve. On appelle en effet l'hypnose *sommeil artificiel.* Nous disons à la personne que nous hypnotisons : dormez ! Et les suggestions que nous lui faisons peuvent être comparées aux rêves du sommeil naturel. Les situations psychiques sont, dans les deux cas, vraiment analogues. Dans le sommeil naturel, nous détournons notre attention de tout le monde extérieur ; dans le sommeil hypnotique, nous en faisons autant, à cette exception près que nous continuons à nous intéresser à la personne,

et à elle seule, qui nous a hypnotisé et avec laquelle nous restons en relations. D'ailleurs, ce qu'on appelle le *sommeil de nourrice,* c'est-à-dire le sommeil pendant lequel la nourrice reste en relations avec l'enfant et ne peut être réveillée que par celui-ci, forme un pendant normal au sommeil hypnotique. Il n'y a donc rien d'osé dans l'extension au sommeil naturel d'une particularité caractéristique de l'hypnose. Et c'est ainsi que la supposition d'après laquelle le rêveur posséderait une connaissance de son rêve, mais une connaissance qui lui est momentanément inaccessible, n'est pas tout à fait dépourvue de base. Notons d'ailleurs qu'ici s'ouvre une troisième voie d'accès à l'étude du rêve : après les excitations interruptrices du sommeil, après les rêves éveillés, nous avons les rêves suggérés de l'état hypnotique.

Et maintenant nous pouvons peut-être reprendre notre tâche avec une confiance accrue. Il est donc très vraisemblable que le rêveur a une connaissance de son rêve, et il ne s'agit plus que de le rendre capable de retrouver cette connaissance et de nous la communiquer. Nous ne lui demandons pas de nous livrer tout de suite le sens de son rêve : nous voulons seulement lui permettre d'en retrouver l'origine, de remonter à l'ensemble des idées et intérêts dont il découle. Dans le cas des actes manqués (vous en souvenez-vous ?), dans celui en particulier où il s'agissait du lapsus *Vorschwein,* nous avons demandé à l'auteur de ce lapsus comment il en est venu à laisser échapper ce mot, et la première idée qui lui était venue à l'esprit à ce propos nous a aussitôt renseignés. Pour le rêve, nous suivrons une technique très simple, calquée sur cet exemple. Nous demanderons au rêveur comment il a été amené à faire tel ou tel rêve et nous considérerons sa première réponse comme une explication. Nous ne tiendrons donc aucun compte des différences pouvant exister entre les cas où le rêveur croit savoir et ceux où il ne le croit pas, et nous traiterons les uns et les autres comme faisant partie d'une seule et même catégorie.

Cette technique est certainement très simple, mais je crains fort qu'elle ne provoque une très forte opposition. Vous allez dire : « Voilà une nouvelle supposition ! C'est la troisième, et la plus invraisemblable de toutes ! Comment ? Vous demandez au rêveur ce qu'il se rappelle à propos de son rêve, et vous considérez comme une explication le premier souvenir qui traverse sa mémoire ? Mais il n'est pas nécessaire qu'il se souvienne de quoi que ce soit, et il peut se souvenir Dieu sait de quoi ! Nous ne voyons pas sur quoi vous fondez votre attente. C'est faire preuve d'une confiance excessive là où un peu d'esprit critique serait davantage indiqué. En outre, un rêve ne peut pas être comparé à un lapsus unique, puisqu'il se compose de nombreux éléments. À quel souvenir doit-on alors s'attacher ? »

Vous avez raison dans toutes vos objections secondaires. Un rêve se distingue en effet d'un lapsus par la multiplicité de ses éléments, et la technique doit tenir compte de cette différence. Aussi vous proposerai-je de décomposer le rêve en ses éléments et d'examiner chaque élément à part : nous aurons ainsi rétabli l'analogie avec le lapsus. Vous avez également raison lorsque vous dites que, même questionné à propos de chaque élément de son rêve, le sujet peut répondre qu'il ne se souvient de rien. Il y a des cas, et vous les connaîtrez plus tard, où nous pouvons utiliser cette réponse et, fait curieux, ce sont précisément les cas à propos desquels nous pouvons avoir nous-mêmes des idées définies. Mais, en général, lorsque le rêveur nous dira qu'il n'a aucune idée, nous le contredirons, nous insisterons auprès de lui, nous l'assurerons qu'il doit avoir une idée, et nous finirons par avoir raison. Il produira une idée, peu nous importe laquelle. Il nous fera part le plus facilement de certains renseignements que nous pouvons appeler historiques. Il dira : « ceci est arrivé hier » (comme dans les deux rêves « sobres » que nous avons cités plus haut) ; ou encore : « ceci me rappelle quelque chose qui est arrivé récemment ». Et nous constaterons, en

procédant ainsi, que le rattachement des rêves à des impressions reçues pendant les derniers jours qui les ont précédés est beaucoup plus fréquent que nous ne l'avons cru dès l'abord. Finalement, ayant toujours le rêve pour point de départ, le sujet se souviendra d'événements plus éloignés, parfois même très éloignés.

Vous avez cependant tort quant à l'essentiel. Vous vous trompez en pensant que j'agis arbitrairement lorsque j'admets que la première idée du rêveur doit m'apporter ce que je cherche ou me mettre sur la trace de ce que je cherche ; vous avez tort en disant que l'idée en question peut être quelconque et sans aucun rapport avec ce que je cherche et que, si je m'attends à autre chose, c'est par excès de confiance. Je m'étais déjà permis une fois de vous reprocher votre croyance profondément enracinée à la liberté et à la spontanéité psychologiques, et je vous ai dit à cette occasion qu'une pareille croyance est tout à fait anti-scientifique et doit s'effacer devant la revendication d'un déterminisme psychique. Lorsque le sujet questionné exprime telle idée donnée, nous nous trouvons en présence d'un fait devant lequel nous devons nous incliner. En disant cela, je n'entends pas opposer une croyance à une autre. Il est possible de prouver que l'idée produite par le sujet questionné ne présente rien d'arbitraire ni d'indéterminé et qu'elle n'est pas sans rapport avec ce que nous cherchons. J'ai même appris récemment, sans d'ailleurs y attacher une importance exagérée, que la psychologie expérimentale a également fourni des preuves de ce genre.

Vu l'importance du sujet, je fais appel à toute votre attention. Lorsque je prie quelqu'un de me dire ce qui lui vient à l'esprit à l'occasion d'un élément déterminé de son rêve, je lui demande de s'abandonner à la libre association, en partant d'une représentation initiale. Ceci exige une orientation particulière de l'attention, orientation différente et même exclusive de celle qui a lieu dans la réflexion. D'aucuns trouvent facilement cette orientation ; d'autres

font preuve, à cette occasion, d'une maladresse incroyable. Or, la liberté d'association présente encore un degré supérieur : c'est lorsque j'abandonne même cette représentation initiale et n'établis que le genre et l'espèce de l'idée, en invitant par exemple le sujet à penser librement à un nom propre ou à un nombre. Une pareille idée devrait être encore plus arbitraire et imprévisible que celle utilisée dans notre technique. On peut cependant montrer qu'elle est dans chaque cas rigoureusement déterminée par d'importants dispositifs internes qui, au moment où ils agissent, ne nous sont pas plus connus que les tendances perturbatrices des actes manqués et les tendances provocatrices des actes accidentels.

J'ai fait de nombreuses expériences de ce genre sur les noms et les nombres pensés au hasard. D'autres ont, après moi, répété les mêmes expériences dont beaucoup ont été publiées. On procède en éveillant, à propos du nom pensé, des associations suivies, lesquelles ne sont plus alors tout à fait libres, mais se trouvent rattachées les unes aux autres comme les idées évoquées à propos des éléments du rêve. On continue jusqu'à ce que la stimulation à former ces associations soit épuisée. L'expérience terminée, on se trouve en présence de l'explication donnant les raisons qui ont présidé à la libre évocation d'un nom donné et faisant comprendre l'importance que ce nom peut avoir pour le sujet de l'expérience. Les expériences donnent toujours les mêmes résultats, portent sur des cas extrêmement nombreux et nécessitent de nombreux développements. Les associations que font naître les nombres librement pensés sont peut-être les plus probantes : elles se déroulent avec une rapidité telle et tendent vers un but caché avec une certitude tellement incompréhensible qu'on se trouve vraiment désemparé lorsqu'on assiste à leur succession. Je ne vous communiquerai qu'un seul exemple d'analyse ayant porté sur un nom, exemple exceptionnellement favorable, puisqu'il peut être exposé sans trop de développements.

Un jour, en parlant de cette question à un de mes jeunes clients, j'ai formulé cette proposition que, malgré toutes les apparences d'arbitraire, chaque nom librement pensé est déterminé de près par les circonstances les plus proches, par les particularités du sujet de l'expérience et par sa situation momentanée. Comme il en doutait, je lui proposai de faire séance tenante une expérience de ce genre. Le sachant très assidu auprès des femmes, je croyais, qu'invité à penser librement à un nom de femme, il n'aurait que l'embarras du choix. Il en convient. Mais à mon étonnement, et surtout peut-être au sien, au lieu de m'accabler d'une avalanche de noms féminins, il reste muet pendant un instant et m'avoue ensuite qu'un seul nom, à l'exception de tout autre, lui vient à l'esprit : Albine. « C'est étonnant, lui dis-je, mais qu'est-ce qui se rattache dans votre esprit à ce nom ? Combien connaissez-vous de femmes portant ce nom ? » Eh bien, il ne connaît aucune femme s'appelant Albine, et il ne voit rien qui dans son esprit se rattache à ce nom. On aurait pu croire que l'analyse avait échoué. En réalité, elle était seulement achevée, et pour expliquer son résultat, aucune nouvelle idée n'était nécessaire. Mon jeune homme était excessivement blond et, au cours du traitement, je l'ai à plusieurs reprises traité en plaisantant d'albinos ; en outre, nous étions occupés, à l'époque où a eu lieu l'expérience, à établir ce qu'il y avait de féminin dans sa constitution. Il était donc lui-même cette Albine, cette femme qui à ce moment-là l'intéressait le plus.

De même des mélodies qui nous passent par la tête sans raison apparente se révèlent à l'analyse comme étant déterminées par une certaine suite d'idées et comme faisant partie de cette suite qui a le droit de nous préoccuper sans que nous sachions quoi que ce soit de son activité. Il est alors facile de montrer que l'évocation en apparence involontaire de cette mélodie se rattache soit à son texte, soit à son origine. Je ne parle pas toutefois des vrais musiciens au sujet desquels je n'ai aucune expérience et chez lesquels le contenu

musical d'une mélodie peut fournir une raison suffisante à son évocation. Mais les cas de la première catégorie sont certainement les plus fréquents. Je connais un jeune homme qui a été pendant longtemps littéralement obsédé par la mélodie, d'ailleurs charmante, de l'air de Pâris, dans la « Belle Hélène », et cela jusqu'au jour où l'analyse lui eut révélé, dans son intérêt, la lutte qui se livrait dans son âme entre une « Ida » et une « Hélène ».

Si des idées surgissant librement, sans aucune contrainte et sans aucun effort, sont ainsi déterminées, et font partie d'un certain ensemble, nous sommes en droit de conclure que des idées n'ayant qu'une seule attache, celle qui les lie à une représentation initiale, peuvent n'être pas moins déterminées. L'analyse montre en effet, qu'en plus de l'attache par laquelle nous les avons liées à la représentation initiale, elles sont sous la dépendance de certains intérêts et idées passionnels, de complexes dont l'intervention reste inconnue, c'est-à-dire inconsciente, au moment où elle se produit.

Les idées présentant ce mode de dépendance ont fait l'objet de recherches expérimentales très instructives et qui ont joué dans l'histoire de la psychanalyse un rôle considérable. L'école de Wundt avait proposé l'expérience dite de l'association, au cours de laquelle le sujet de l'expérience est invité à répondre aussi rapidement que possible par une réaction quelconque au mot qui lui est adressé à titre d'excitation. On peut ainsi étudier l'intervalle qui s'écoule entre l'excitation et la réaction, la nature de la réponse donnée à titre de réaction, les erreurs pouvant se produire lors de la répétition ultérieure de la même expérience, etc. Sous la direction de Bleuler et Jung, l'école de Zurich a obtenu l'explication des réactions qui se produisent au cours de l'expérience de l'association, en demandant au sujet de l'expérience de rendre ses réactions plus explicites, lorsqu'elles ne l'étaient pas assez, à l'aide d'associations supplémentaires. On trouva alors que ces réactions peu explicites, bizarres, étaient déterminées de la façon la plus rigoureuse par les

complexes du sujet de l'expérience Bleuler et Jung ont, grâce à cette constatation, jeté le premier pont qui a permis le passage de la psychologie expérimentale à la psychanalyse.

Ainsi édifiés, vous pourriez me dire : « Nous reconnaissons maintenant que les idées librement pensées sont déterminées, et non arbitraires, ainsi que nous l'avions cru. Nous reconnaissons également la détermination des idées surgissant en rapport avec les éléments des rêves. Mais ce n'est pas cela qui nous intéresse. Vous prétendez que l'idée naissant à propos de l'élément d'un rêve est déterminée par l'arrière-plan psychique, à nous inconnu, de cet élément. Or, c'est ce qui ne nous parait pas démontré. Nous prévoyons bien que l'idée naissant à propos de l'élément d'un rêve se révélera comme étant déterminée par un des complexes du rêveur. Mais quelle est l’utilité de cette constatation ? Au lieu de nous aider à comprendre le rêve, elle nous fournit seulement, tout comme l'expérience de l'association, la connaissance de ces soi-disant complexes. Et ces derniers, qu'ont-ils à voir avec le rêve ? »

Vous avez raison, mais il y a une chose qui vous échappe, et notamment la raison pour laquelle je n'ai pas pris l'expérience de l'association pour point de départ de cet exposé. Dans cette expérience, c'est nous en effet qui choisissons arbitrairement un des facteurs déterminants de la réaction : le mot faisant office d'excitation. La réaction apparaît alors comme un anneau intermédiaire entre le mot-excitation et le complexes que ce mot éveille chez le sujet de l'expérience. Dans le rêve, le mot-excitation est remplacé par quelque chose qui vient de la vie psychique du rêveur, d'une source qui lui est inconnue, et ce « quelque chose » pourrait bien être lui-même le « produit » d'un complexes. Aussi n'est-il pas exagéré d'admettre que les idées ultérieures qui se rattachent aux éléments d'un rêve ne sont, elles aussi, déterminées que par le complexes de cet élément et peuvent par conséquent nous aider à découvrir celui-ci.

Permettez-moi de vous montrer sur un autre exemple que les choses se passent réellement ainsi que nous l'attendons dans le cas qui nous intéresse. L'oubli de noms propres implique des opérations qui constituent une excellente illustration de celles qui ont lieu dans l'analyse d'un rêve, avec cette réserve toutefois que dans les cas d'oubli toutes les opérations se trouvent réunies chez une seule et même personne, tandis que dans l'interprétation d'un rêve elles sont partagées entre deux personnes. Lorsque j'ai momentanément oublié un nom, je n'en possède pas moins la certitude que je sais ce nom, certitude que nous ne pouvons acquérir pour le rêveur que par un moyen indirect, fourni par l'expérience de Bernheim. Mais le nom oublié et pourtant connu ne m'est pas accessible. J'ai beau faire des efforts pour l'évoquer : l'expérience ne tarde pas à m'en montrer l'inutilité. Je puis cependant évoquer chaque fois, à la place du nom oublié, un ou plusieurs noms de remplacement. Lorsqu'un de ces noms de remplacement me vient spontanément à l'esprit, l'analogie de ma situation avec celle qui existe lors de l'analyse d'un rêve devient évidente. L'élément du rêve n'est pas non plus quelque chose d'authentique : il vient seulement remplacer ce quelque chose que je ne connais pas et que l'analyse du rêve doit me révéler. La seule différence qui existe entre les deux situations consiste en ce que lors de l'oubli d'un nom je reconnais immédiatement et sans hésiter que tel nom évoqué n'est qu'un nom de remplacement, tandis qu'en ce qui concerne l'élément d'un rêve nous ne gagnons cette conviction qu'à la suite de longues et pénibles recherches. Or même, dans les cas d'oublis de noms, nous avons un moyen de retrouver le nom véritable, oublié et plongé dans l'inconscient. Lorsque, concentrant notre attention sur les noms de remplacement, nous faisons surgir à leurs propos d'autres idées, nous parvenons toujours, après des détours plus ou moins longs, jusqu'au nom oublié, et nous constatons que, aussi bien les noms de remplacement surgis spontanément, que ceux que nous avons provoqués, se rattachent étroitement au nom oublié et sont déterminés par lui.

Voici d'ailleurs une analyse de ce genre : je constate un jour que j'ai oublié le nom de ce petit pays de la Riviera dont Monte-Carlo est la ville la plus connue. C'est ennuyeux, mais c'est ainsi. Je passe en revue tout ce que je sais de ce pays, je pense au prince Albert, de la maison de Matignon-Grimaldi, à ses mariages, à sa passion pour les explorations du fond des mers, à beaucoup d'autres choses encore se rapportant à ce pays, mais en vain. Je cesse donc mes recherches et laisse des noms de substitution surgir à la place du nom oublié. Ces noms se succèdent rapidement : Monte-Carlo d'abord, puis Piémont, Albanie, Montevideo, Colico, Dans cette série, le mot Albanie s'impose le premier à mon attention, mais il est aussitôt remplacé par Montenegro, à cause du contraste entre blanc et noir. Je m'aperçois alors que quatre de ces mots de substitution contiennent la syllabe mon ; je retrouve aussitôt le mot oublié et m'écrie : Monaco ! Les noms de substitution furent donc réellement dérivés du nom oublié, les quatre premiers en reproduisant la première syllabe, et le dernier la suite des syllabes et toute la dernière syllabe. Je pus en même temps découvrir la raison qui me fit oublier momentanément le nom de Monaco : c'est le mot *München,* qui n'est que la version allemande de *Monaco, qui* avait exercé l'action inhibitrice.

L'exemple que je viens de citer est certainement beau, mais trop simple. Dans d'autres cas on est obligé, pour rendre apparente l'analogie avec ce qui se passe lors de l'interprétation de rêves, de grouper autour des premiers noms de substitution une série plus longue d'autres noms. J'ai fait des expériences de ce genre. Un étranger m'invite un jour à boire avec lui du vin italien. Une fois au café, il est incapable de se rappeler le nom du vin qu'il avait l'intention de m'offrir, parce qu'il en avait gardé le meilleur souvenir. À la suite d'une longue série de noms de substitution surgis à la place du nom oublié, j'ai cru pouvoir conclure que l'oubli était l'effet d'une inhibition exercée par le souvenir d'une certaine Hedwige. Je

fais part de ma découverte à mon compagnon qui, non seulement confirme qu'il avait pour la première fois bu de ce vin en compagnie d'une femme appelée Hedwige, mais réussit encore, grâce à cette découverte, à retrouver le vrai nom du vin en question. À l'époque dont je vous parle il était marié et heureux dans son ménage, et ses relations avec Hedwige remontaient à une époque antérieure dont il ne se souvenait pas volontiers.

Ce qui est possible, lorsqu'il s'agit de l'oubli d'un nom, doit également réussir lorsqu'il s'agit d'interpréter un rêve : on doit notamment pouvoir rendre accessibles les éléments cachés et ignorés, à l'aide d'associations se rattachant à la substitution prise comme point de départ. D'après l'exemple fourni par l'oubli d'un nom, nous devons admettre que les associations se rattachant à l'élément d'un rêve sont déterminées aussi bien par cet élément que par son arrière-fond inconscient. Si notre supposition est exacte, notre technique y trouverait une certaine justification.

7. Contenu manifeste et idées latentes du rêve

Vous voyez que notre étude des actes manqués n'a pas été tout à fait inutile. Grâce aux efforts que nous avons consacrés à cette étude, nous avons, sous la réserve des suppositions que vous connaissez, obtenu deux résultats : une conception de l'élément du rêve et une technique de l'interprétation du rêve. En ce qui concerne l'élément du rêve, nous savons qu'il manque d'authenticité, qu'il ne sert que de substitut à quelque chose que le rêveur ignore, comme nous ignorons les tendances de nos actes manqués, à quelque chose dont le rêveur possède la connaissance, mais une connaissance inaccessible. Nous espérons pouvoir étendre cette conception au rêve dans sa totalité, c'est-à-dire considéré comme un ensemble d'éléments. Notre technique consiste, en laissant jouer librement l'association, à faire surgir d'autres formations substitutives de ces

éléments et à nous servir de ces formations pour tirer à la surface le contenu inconscient du rêve.

Je vous propose maintenant d'opérer une modification de notre terminologie, dans le seul but de donner à nos mouvements un peu plus de liberté. Au lieu de dire : caché, inaccessible, inauthentique, nous dirons désormais, pour donner la description exacte : inaccessible à la conscience du rêveur ou inconscient. Comme dans le cas d'un mot oublié ou de la tendance perturbatrice qui provoque un acte manqué, il ne s'agit là que de choses momentanément inconscientes. Il va de soi que les éléments mêmes du rêve et les représentations substitutives obtenues par l'association seront, par contraste avec cet inconscient momentané, appelés conscients. Cette terminologie n'implique encore aucune construction théorique. L'usage du mot inconscient, à titre de description exacte et facilement intelligible, est irréprochable.

Si nous étendons notre manière de voir de l'élément séparé au rêve total, nous trouvons que le rêve total constitue une substitution déformée d'un événement inconscient et que l'interprétation des rêves a pour tâche (de découvrir cet inconscient. De cette constatation découlent aussitôt trois principes auxquels nous devons nous conformer dans notre travail d'interprétation - 1º La question de savoir ce que tel rêve donné signifie ne présente pour nous aucun intérêt. Qu'il soit intelligible on absurde, clair ou embrouillé, peu nous importe, attendu qu'il ne représente en aucune façon l'inconscient que nous cherchons (nous verrons plus tard que cette règle comporte une limitation) ; 2º notre travail doit se borner à éveiller des représentations substitutives autour de chaque élément, sans y réfléchir, sans chercher à savoir si elles contiennent quelque chose d'exact, sans nous préoccuper de savoir si et dans quelle mesure elles nous éloignent de l'élément du rêve ; 3º on attend jusqu'à ce que l'inconscient caché, cherché, surgisse tout seul,

comme ce fut le cas du mot *Monaco* dans l'expérience citée plus haut.

Nous comprenons maintenant combien il importe peu de savoir dans quelle mesure, grande ou petite, avec quel degré de fidélité ou d'incertitude on se souvient d'un rêve. C'est que le rêve dont on se souvient ne constitue pas ce que nous cherchons à proprement parler, qu'il n'en est qu'une substitution déformée qui doit nous permettre, à l'aide d'autres formations substitutives que nous faisons surgir, de nous rapprocher de l'essence même du rêve, de rendre l'inconscient conscient. Si donc notre souvenir a été infidèle, c'est qu'il a fait subir à cette substitution une nouvelle déformation qui, à son tour, peut être motivée.

Le travail d'interprétation peut être fait aussi bien sur ses propres rêves que sur ceux des autres. On apprend même davantage sur ses propres rêves, car ici le processus d'interprétation apparaît plus démonstratif. Dès qu'on essaie ce travail, on s'aperçoit qu'il se heurte à des obstacles. On a bien des idées, mais on ne les laisse pas s'affirmer toutes. On les soumet à des épreuves et à un choix. À propos de l'une on dit : non, elle ne s'accorde pas avec mon rêve, elle n'y convient pas ; à propos d'une autre : elle est trop absurde ; à propos d'une troisième : celle-ci est trop secondaire. Et l'on peut observer que grâce à ces objections, les idées sont étouffées et éliminées avant qu'elles aient le temps de devenir claires. C'est ainsi que, d'un côté, on s'attache trop à la représentation initiale, à l'élément du rêve et, de l'autre, on trouble le résultat de l'association par un parti pris de choix. Lorsque, au lieu d'interpréter soi-même son rêve, on le laisse interpréter par un autre, un nouveau mobile intervient pour favoriser ce choix illicite. On se dit parfois : non, cette idée est trop désagréable, je ne veux pas ou ne peux pas en faire part.

Il est évident que ces objections sont une menace pour la bonne réussite de notre travail. On doit se préserver contre elles :

lorsqu'il s'agit de sa propre personne, on peut le faire en prenant la ferme décision de ne pas leur céder ; lorsqu'il s'agit d'interpréter le rêve d'une autre personne, en imposant à celle-ci comme règle inviolable de ne refuser la communication d'aucune idée, alors même que cette personne trouverait une idée donnée trop dépourvue d'importance, trop absurde, sans rapport avec le rêve ou désagréable à communiquer. La personne dont on veut interpréter le rêve promettra d'obéir à cette règle, mais il ne faudra pas se fâcher si l'on voit, le cas échéant, qu'elle tient mal sa promesse. D'aucuns se diraient alors que, malgré toutes les assurances autoritaires, on n'a pas pu convaincre cette personne de la légitimité de la libre association, et penseraient qu'il faut commencer par gagner son adhésion théorique en lui faisant lire des ouvrages ou en l'engageant à assister à des conférences susceptibles de faire d'elle un partisan de nos idées sur la libre association. Ce faisant, on commettrait en fait une erreur et, pour s'en abstenir, il suffira de penser que bien que nous soyons sûrs de notre conviction à nous, nous n'en voyons pas moins surgir en nous, contre certaines idées, les mêmes objections critiques, lesquelles ne se trouvent écartées qu'ultérieurement, autant dire en deuxième instance.

Au lieu de s'impatienter devant la désobéissance du rêveur, on peut utiliser ces expériences pour en tirer de nouveaux enseignements, d'autant plus importants qu'on y était moins préparé. On comprend que le travail d'interprétation s'accomplit à l'encontre d'une certaine *résistance* qui s'y oppose et qui trouve son expression dans les objections critiques dont noirs parlons. Cette résistance est indépendante de la conviction théorique du rêveur. On apprend même quelque chose de plus. On constate que ces objections critiques ne sont jamais justifiées. Au contraire, les idées qu'on voudrait ainsi refouler se révèlent *toujours et sans exception* comme étant les plus importantes et les plus décisives au point de vue de la

découverte de l'inconscient. Une objection de ce genre constitue pour ainsi dire la marque distinctive de l'idée qu'elle accompagne.

Cette résistance est quelque chose de nouveau, un phénomène que nous avons découvert grâce à nos hypothèses, mais qui n'était nullement impliqué dans celles-ci. Ce nouveau facteur introduit dans nos calculs une surprise qu'on ne saurait qualifier d'agréable. Nous soupçonnons déjà qu'il n'est pas fait pour faciliter notre travail. Il serait de nature à paralyser tous nos efforts en vue de résoudre le problème du rêve. Avoir à faire à une chose aussi peu importante que le rêve et se heurter à des difficultés techniques aussi grandes ! Mais, d'autre part, ces difficultés sont peut-être de nature à nous stimuler et à nous faire entrevoir que le travail vaut les efforts qu'il exige de nous. Nous nous heurtons toujours à des difficultés lorsque nous voulons pénétrer, de la substitution par laquelle se manifeste l'élément du rêve, jusqu'à son inconscient caché. Nous sommes donc en droit de penser que derrière la substitution se cache quelque chose d'important. Quelle est donc l'utilité de ces difficultés si elles doivent contribuer à maintenir dans sa cachette ce quelque chose de caché ? Lorsqu'un enfant ne veut pas desserrer son poing pour montrer ce qu'il cache dans sa main, c'est qu'il y cache quelque chose qu'il ne devrait pas cacher.

Au moment même où nous introduisons dans notre exposé la conception dynamique d'une résistance, nous devons avertir qu'il s'agit là d'un facteur quantitativement variable. La résistance peut être grande ou petite, et nous devons nous attendre à voir ces différences se manifester au cours de notre travail. Nous pouvons peut-être rattacher à ce fait une autre expérience que nous faisons également au cours de notre travail d'interprétation des rêves. C'est ainsi que dans certains cas une seule idée ou un très petit nombre d'idées suffisent à nous conduire de l'élément du rêve à son substrat inconscient, tandis que dans d'autres cas nous avons besoin, pour arriver à ce résultat, d'aligner de longues chaînes d'associations et

de réfuter de nombreuses objections critiques. Nous nous dirons, et avec raison probablement, que ces différences tiennent aux intensités variables de la résistance. Lorsque la résistance est peu considérable, la distance qui sépare la substitution du substrat inconscient est minime ; mais une forte résistance s'accompagne de déformations considérables de l'inconscient, ce qui ne peut qu'augmenter la distance qui sépare la substitution du substrat inconscient.

Il serait peut-être temps d'éprouver notre technique sur un rêve, afin de voir si ce que nous attendons d'elle se vérifie. Oui, mais quel rêve choisirions-nous pour cela ? Vous ne sauriez croire à quel point ce choix m'est difficile, et il m'est encore impossible de vous faire comprendre en quoi ces difficultés résident. Il doit certainement y avoir des rêves qui, dans leur ensemble, n'ont pas subi une grande déformation, et le mieux serait de commencer par eux. Mais quels sont les rêves les moins déformés ? Seraient-ce les rêves raisonnables, non confus, dont je vous ai déjà cité deux exemples ? N'en croyez rien. L'analyse montre que ces rêves avaient subi une déformation extraordinairement grande. Si, cependant, renonçant à toute condition particulière, je choisissais le premier rêve venu, vous seriez probablement déçus. Il se peut que nous ayons à noter ou à observer, à propos de chaque élément d'un rêve, une telle quantité d'idées que notre travail en prendrait une ampleur impossible à embrasser. Si nous transcrivons le rêve et que nous tenions registre de toutes les idées surgissant à son propos, ces dernières sont susceptibles de dépasser plusieurs fois la longueur du texte. Il semblerait donc tout à fait indiqué de rechercher aux fins d'une analyse quelques rêves brefs, dont chacun du moins puisse nous dire ou confirmer quelque chose. C'est à quoi nous nous résoudrons, à moins que l'expérience nous apprenne où nous pouvons trouver les rêves peu déformés.

Un autre moyen s'offre encore à nous, susceptible de faciliter notre travail. Au lieu de viser à l'interprétation de rêves entiers, nous nous contenterons de n'envisager que des éléments isolés de rêves, afin de voir sur une série d'exemples ainsi choisis comme ils se laissent expliquer, grâce à l'application de notre technique.

a) Une dame raconte qu'étant enfant elle a souvent rêvé que *le bon Dieu avait sur sa tête un bonnet en papier pointu.* Comment comprendre ce rêve sans l'aide de la rêveuse ? Ne paraît-il pas tout à fait absurde ? Mais il le devient moins, lorsque nous entendons la dame nous raconter que lorsqu'elle était enfant, on la coiffait souvent d'un bonnet de ce genre parce qu'elle avait l'habitude, étant à table, de jeter des coups d’œil furtifs dans les assiettes de ses frères et sœurs, afin de s'assurer s'ils n'étaient pas mieux servis qu'elle. Le bonnet était donc destiné à lui servir pour ainsi dire d’œillères. Voilà un renseignement purement historique, fourni sans aucune difficulté. L'interprétation de cet élément et, par conséquent, du rêve tout entier réussit sans peine, grâce à une nouvelle trouvaille de la rêveuse. « Comme j'ai entendu dire que le bon Dieu sait tout et voit tout, mon rêve ne peut signifier qu'une chose, à savoir que, comme le bon Dieu, je sais et vois tout, alors même qu'on veut m'en empêcher. » Mais cet exemple est peut-être trop simple.

b) Une patiente sceptique fait un rêve un peu plus long au cours duquel certaines personnes lui parlent, en en faisant de grands éloges, de mon livre sur les « Mots d'esprit » (« Witz »). Puis il est fait mention d'un « Canal »*, peut-être d'un autre livre où il est question d'un canal ou ayant un rapport quelconque avec un canal... elle ne sait plus... c'est tout à fait trouble.*

Vous serez peut-être portés à croire que l'élément « canal » étant si déterminé échappera à toute interprétation. Il est certain que celle-ci se heurte à des difficultés, mais ces difficultés ne proviennent pas du manque de clarté de l'élément : au contraire, le manque de clarté de l'élément et la difficulté de son interprétation

proviennent d'une seule et même cause. Aucune idée ne vient à l'esprit de la rêveuse à propos du canal ; en ce qui me concerne, je ne puis naturellement rien dire non plus à son sujet. Un peu plus tard, à vrai dire le lendemain, il lui vient une idée qui a *peut-être* un rapport avec cet élément de son rêve. Il s'agit notamment d'un trait d'esprit qu'elle avait entendu raconter. Sur un bateau faisant le service Douvres-Calais, un écrivain connu s'entretient avec un Anglais qui cite, au cours de la conversation, cette phrase : « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas [11] » L'écrivain répond : « Oui, le Pas de Calais », voulant dire par là qu'il trouve la France sublime et l'Angleterre ridicule. Mais le Pas de Calais est un *canal,* le canal de la Manche. Vous allez me demander si je vois un rapport quelconque entre cette idée et le rêve. Mais certainement, car l'idée en question donne réellement la solution de cet énigmatique élément du rêve. Ou bien, si vous doutez que ce trait d'esprit ait existé dès avant le rêve comme le substrat inconscient de l'élément « canal », pouvez-vous admettre qu'il ait été inventé après coup et pour les besoins de la cause ? Cette idée témoigne notamment du scepticisme qui chez elle se dissimule derrière un étonnement involontaire, d'où une résistance qui explique aussi bien la lenteur avec laquelle l'idée avait surgi que le caractère indéterminé de l'élément du rêve correspondant. Considérez ici les rapports qui existent entre l'élément du rêve et son substrat inconscient : celui-là est comme une petite fraction de celui-ci, comme une allusion à ce dernier ; c'est par son isolement du substrat inconscient que l'élément du rêve était devenu tout à fait incompréhensible.

c) Un patient fait un rêve assez long : plusieurs *membres de sa famille sont assis autour d'une table ayant une forme particulière,* etc. À propos de cette table, il se rappelle avoir vu un meuble tout pareil lors d'une visite qu'il fit à une famille. Puis ses idées se suivent ; dans cette famille, les rapports entre le père et le fils n'étaient pas d'une extrême cordialité ; et il ajoute aussitôt que des

11 En français dans le texte.

rapports analogues existent entre son père et lui. C'est donc pour désigner ce parallèle que la table se trouve introduite dans le rêve.

Ce rêveur était depuis longtemps familiarisé avec les exigences de l'interprétation des rêves. Un autre eût trouvé étonnant qu'on fit d'un détail aussi insignifiant que la forme d'une table l'objet d'une investigation. Et, en effet, pour nous il n'y a rien dans le rêve qui soit accidentel ou indifférent, et c'est précisément de l'élucidation de détails aussi insignifiants et non motivés que nous attendons les renseignements qui nous intéressent. Ce qui vous étonne peut-être encore, c'est que le travail qui s'est accompli dans le rêve dont nous nous occupons ait exprimé l'idée : chez *nous les choses se passent comme dans cette famille,* par le choix de la table. Mais vous aurez également l'explication de cette particularité, quand je vous aurai dit que la famille dont il s'agit s'appelait *Tischler*[12]*.* En rangeant les membres de sa propre famille autour de cette table, le rêveur agit comme si eux aussi s'appelaient *Tischler.* Noter toutefois combien on est parfois obligé d'être indiscret lorsqu'on veut faire part de certaines interprétations de rêves. Vous devez voir là une des difficultés auxquelles, ainsi que je vous l'ai dit, se heurte le choix d'exemples. Il m'eût été facile de remplacer cet exemple par un autre, mais il est probable que je n'aurais évité l'indiscrétion que je commets à propos de ce rêve qu'au prix d'une autre indiscrétion, à propos d'un autre rêve.

Ici il me semble indiqué d'introduire deux termes dont nous aurions pu nous servir depuis longtemps. Nous appellerons *contenu manifeste du rêve* ce que le rêve nous raconte, et *idées latentes du rêve* ce qui est caché et que nous voulons rendre accessible par l'analyse des idées venant à propos des rêves. Examinons donc les rapports, tels qu'ils se présentent dans les cas cités, entre le contenu manifeste et les idées latentes des rêves. Ces rapports peuvent d'ailleurs être très variés. Dans les exemples *a* et *b* l'élément

12 Du mot *Tisch*, table.

manifeste fait également partie, mais dans une mesure bien petite, des idées latentes, Une partie du grand ensemble psychique formé par les idées inconscientes du rêve a pénétré dans le rêve manifeste, soit à titre de fragment, soit, dans d'autres cas, à titre d'allusion, d'expression symbolique, d'abréviation télégraphique. Le travail d'interprétation a pour tâche de compléter ce fragment ou cette allusion, comme cela nous a particulièrement bien réussi dans le cas *b.* Le remplacement par un fragment ou une allusion constitue donc une des formes de déformation des rêves. Il existe en outre dans l'exemple *c* une autre circonstance que nous verrons ressortir avec plus de pureté et de netteté dans les exemples qui suivent.

d) Le rêveur entraîne derrière *le lit une dame qu'il connaît.* La première idée qui lui vient à l'esprit lui fournit le sens de cet élément du rêve : il donne à cette dame la *préférence* [13].

e) Un autre rêve que *son frère est enfermé dans un coffre.* La première idée remplace *coffre* par *armoire* (SCHRANK), et l'idée suivante donne aussitôt l'interprétation du rêve : son frère *se restreint* (SCHRÄNKT *Sich* EIN [14].

f) Le rêveur *fait l'ascension d'une montagne d'où il découvre un panorama extraordinairement vaste.* Rien de plus naturel, et il semble que cela ne nécessite aucune interprétation, qu'il s'agirait seulement de savoir à quelle réminiscence se rattache ce rêve et quelle raison fait surgir cette réminiscence. Erreur ! Il se trouve que ce rêve a tout autant besoin d'interprétation qu'un autre, même confus et embrouillé. Ce ne sont pas des ascensions qu'il aurait faites qui lui viennent à la mémoire, il pense seulement à un de ses amis, éditeur d'une « Revue [15] » qui s'occupe de nos relations avec les régions les plus éloignées de la terre. La pensée latente du rêve

13 Jeu de mots : entraîner, *hervorziehen ;* préférence, *Vorzug.* (la racine *zug* étant dérivée de *ziehen).*

14 *Sich einschränken :* littéralement, *s'enfermer dans une armoire.*

15 En allemand *Rundschau, coup d'œil circulaire.*

consiste donc dans ce cas dans l'identification du rêveur avec « celui qui passe en revue l'espace qui l'entoure » *(Rundschauer).*

Nous trouvons ici un nouveau mode de relations entre l'élément manifeste et l'élément latent du rêve. Celui-là est moins une déformation qu'une représentation de celui-ci, son image plastique et concrète ayant sa source dans le monde d'expression verbale. À vrai dire, il s'agit encore cette fois d'une déformation, car lorsque nous prononçons un mot, nous avons depuis longtemps perdu le souvenir de l'image concrète qui lui a donné naissance, de sorte que nous ne le reconnaissons plus, lorsqu'il se trouve remplacé par cette image. Si vous voulez bien tenir compte du fait que le rêve manifeste se compose principalement d'images visuelles, plus rarement d'idées et de mots, vous comprendrez l'importance particulière qu'il convient d'attacher à ce mode de relation, au point de vue de l'interprétation des rêves. Vous voyez aussi qu'il devient de ce fait possible de créer, dans le rêve manifeste, pour toute une série de pensées abstraites, des images de substitution qui ne sont d'ailleurs nullement incompatibles avec la latence des idées. Telle est la technique qui préside à la solution de notre énigme des images. Mais d'où vient cette apparence de jeux d'esprit que présentent les représentations de ce genre ? C'est là une autre question dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

Je passerai sous silence un quatrième mode de relation entre l'élément latent et l'élément manifeste. Je vous en parlerai lorsqu'il se sera révélé de lui-même dans la technique. Grâce à cette omission, mon énumération ne sera pas complète ; mais telle qu'elle est, elle suffit à nos besoins.

Avez-vous maintenant le courage d'aborder l'interprétation d'un rêve complet ? Essayons-le, afin de voir si nous sommes bien armés pour cette tâche. Il va sans dire que le rêve que je choisirai, sans être parmi les plus obscurs, présentera toutes les propriétés, aussi prononcées que possible, d'un rêve.

Donc, une dame encore jeune, mariée depuis plusieurs années, fait le rêve suivant : *elle se trouve avec son mari au théâtre, une partie du parterre est complètement vide. Son mari lui raconte qu'Élise L... et son fiancé auraient également voulu venir au théâtre, mais ils n'ont plus trouvé que de mauvaises places (3 places pour 1 florin 50 kreuzer) qu'ils ne pouvaient pas accepter. Elle pense d'ailleurs que ce ne fut pas un grand malheur.*

La première chose dont la rêveuse nous fait part à propos de son rêve montre que le prétexte de ce rêve se trouve déjà dans le contenu manifeste. Son mari lui a bel et bien raconté qu'Élise L..., une amie ayant le même âge qu'elle, venait de se fiancer. Le rêve constitue donc une réaction à cette nouvelle. Nous savons déjà qu'il est facile dans beaucoup de cas de trouver le prétexte du rêve dans les événements de la journée qui le précède et que les rêveurs indiquent sans difficulté cette filiation. Des renseignements du même genre nous sont fournis par la rêveuse pour d'autres éléments du rêve manifeste. D'où vient le détail concernant l'absence de spectateurs dans une partie du parterre ? Ce détail est une allusion à un événement réel de la semaine précédente. S'étant proposée d'assister à une certaine représentation, elle avait acheté les billets à *l'avance,* tellement à l'avance qu'elle a été obligée de payer la location. Lorsqu'elle arriva avec son mari au théâtre, elle s'aperçut qu'elle s'était hâtée à tort, *car une partie du parterre était* à *peu près vide.* Elle n'aurait rien perdu si elle avait acheté ses billets le jour même de la représentation. Son mari ne manqua d'ailleurs pas de la plaisanter au sujet de cette hâte. - Et d'où vient le détail concernant la somme de 1 fl. 50kr. ? Il a son origine dans un ensemble tout différent, n'ayant rien de commun avec le précédent, tout en constituant, lui aussi, une allusion à une nouvelle qui date du jour ayant précédé le rêve. Sa belle-sœur ayant reçu en cadeau de son mari la somme de 150 florins, n'a eu (quelle bêtise !) rien de plus pressé que de courir chez le bijoutier et d'échanger son argent

contre un bijou. - Et quelle est l'origine du détail relatif au chiffre 3 (3 places) ? Là-dessus notre rêveuse ne sait rien nous dire, à moins que, pour l'expliquer, on utilise le renseignement que la fiancée, Élise L..., est de 3 mois plus jeune qu'elle, qui est mariée depuis dix ans déjà. Et comment expliquer l'absurdité qui consiste à prendre 3 billets pour deux personnes ? La rêveuse ne nous le dit pas et refuse d'ailleurs tout nouvel effort de mémoire, tout nouveau renseignement.

Mais le peu qu'elle nous a dit suffit largement à nous faire découvrir les idées latentes de son rêve. Ce qui doit attirer notre attention, c'est que dans les communications qu'elle nous a faites à propos de son rêve, elle nous fournit à plusieurs reprises des détails qui établissent un lien commun entre différentes parties. Ces détails sont tous d'ordre *temporel.* Elle avait pensé aux billets *trop tôt,* elle les avait achetés *trop* à *l'avance,* de sorte qu'elle fut obligée de les payer plus cher ; la belle-sœur s'était également *empressée* de porter son argent au bijoutier, pour s'acheter un bijou, comme si elle avait craint de le *manquer. Si* aux notions si accentuées « trop tôt », « à l'avance », nous ajoutons le fait qui a servi de prétexte au rêve, ainsi que le renseignement que l'amie, de 3 mois seulement *moins âgée* qu'elle, est fiancée à un brave homme, et la critique réprobatrice adressée à sa belle-sœur qu'il était *absurde* de tant s'empresser, - nous obtenons la construction suivante des idées latentes du rêve dont le rêve manifeste n'est qu'une mauvaise substitution déformée :

« Ce fut *absurde* de ma part de m'être tant hâtée de me marier. Je vois par l'exemple d'Élise que je n'aurais rien perdu à attendre. » (La hâte est représentée par son attitude lors de l'achat de billets et par celle de sa belle-sœur quant à l'achat du bijou. Le mariage a sa substitution dans le fait d'être allée avec son mari au théâtre.) Telle serait l'idée principale ; nous pourrions continuer, mais ce serait avec moins de certitude, car l'analyse ne pourrait plus s'appuyer ici sur les indications de la rêveuse : « Et pour le même argent j'aurais pu

en trouver un 100 fois meilleur » (150 florins forment une somme 100 fois supérieure à 1fl. 50). Si nous remplaçons le mot *argent* par le mot *dot,* le sens de la dernière phrase serait que c'est avec la dot qu'on s'achète un mari : le bijou et les mauvais billets de théâtre seraient alors des notions venant se substituer à celle de *mari.* Il serait encore plus désirable de savoir si l'élément « 3 billets » se rapporte également à un homme. Mais rien ne nous permet d'aller aussi loin. Nous avons seulement trouvé que le rêve en question exprime la *mésestime* de la femme pour son mari et son regret de *s'être mariée si tôt.*

À mon avis, le résultat de cette première interprétation d'un rêve est fait pour nous surprendre et nous troubler, plutôt que pour nous satisfaire. Trop de choses à la fois s'offrent à nous, ce qui rend notre orientation extrêmement difficile. Nous nous rendons d'ores et déjà compte que nous n'épuiserons pas tous les enseignements qui se dégagent de cette interprétation. Empressons-nous de dégager ce que nous considérons comme des données nouvelles et certaines.

Premièrement : il est étonnant que l'élément de l'empressement se trouve accentué dans les idées latentes, tandis que nous n'en trouvons pas trace dans le rêve manifeste. Sans l'analyse, nous n'aurions jamais soupçonne que cet élément joue un rôle quelconque. Il semble donc possible que la chose principale, le centre même des idées inconscientes manque dans les rêves manifestes, ce qui est de nature à imprimer une modification profonde à l'impression que laisse le rêve dans son ensemble. Deuxièmement On trouve dans le rêve un rapprochement absurde 3 pour 1 fl. 50 ; dans les idées du rêve nous découvrons cette proposition : ce fut une absurdité (de se marier si tôt). Peut-on nier absolument que l'idée *ce fut une absurdité* soit représentée par l'introduction d'un élément absurde dans le rêve manifeste ? Troisièmement : Un coup d'œil comparé nous révèle que les rapports entre les éléments manifestes et les éléments latents sont loin d'être simples ; en tout cas, il

n'arrive pas toujours qu'un élément manifeste remplace un élément latent. Il doit plutôt exister entre les deux camps des rapports d'ensemble, un élément manifeste pouvant remplacer plusieurs éléments latents, et un élément latent pouvant être remplacé par plusieurs éléments manifestes.

Sur le sens du rêve et sur l'attitude de la rêveuse à son égard il y aurait également des choses surprenantes à dire. Elle adhère bien à notre interprétation, mais s'en montre étonnée. Elle ignorait qu'elle eût si peu d'estime pour son mari ; et elle ignore les raisons pour lesquelles elle doit le mésestimer à ce point. Il y a là encore beaucoup de points incompréhensibles. Je crois décidément que nous ne sommes pas encore suffisamment armés pour pouvoir entreprendre l'interprétation des rêves et que nous avons besoin d'indications et d'une préparation supplémentaires.

8. Rêves enfantins

Nous avons l'impression d'avoir avancé trop vite. Revenons un peu en arrière. Avant de tenter le dernier essai de surmonter, grâce à notre technique, les difficultés découlant de la déformation des rêves, nous nous étions dit que le mieux serait de tourner ces difficultés, en nous en tenant seulement aux rêves dans lesquels (à supposer qu'ils existent) la déformation ne s'est pas produite ou n'a été qu'insignifiante. Ce procédé va d'ailleurs à l'encontre de l'histoire du développement de notre connaissance, car, en réalité, c'est seulement après une application rigoureuse de la technique d'interprétation à des rêves déformés et après une analyse complète de ceux-ci que notre attention s'est trouvée attirée sur l'existence de rêves non déformés.

Les rêves que nous cherchons s'observent chez les enfants. Ils sont brefs, clairs, cohérents, facilement intelligibles, non équivoques, et pourtant ce sont incontestablement des rêves. La déformation des rêves s'observe également chez les enfants, même de très bonne

heure, et l'on connaît des rêves appartenant à des enfants de 5 à 8 ans et présentant déjà tous les caractères des rêves plus tardifs. Si l'on limite toutefois les observations à l'âge compris entre les débuts discernables de l'activité psychique et la quatrième ou cinquième année, on trouve une série de rêves présentant un caractère qu'on peut appeler enfantin et dont on peut à l'occasion retrouver des échantillons chez des enfants plus âgés. Dans certaines circonstances, on peut observer, même chez des personnes adultes, des rêves ayant tout à fait le type infantile.

Par l'analyse de ces rêves enfantins nous pouvons très facilement et avec beaucoup de certitude obtenir, sur la nature du rêve, des renseignements qui, il est permis de l'espérer, se montreront décisifs et universellement valables.

1º Pour comprendre ces rêves, on n'a besoin ni d'analyse, ni d'application d'une technique quelconque. On ne doit pas interroger l'enfant qui raconte son rêve.

Mais il faut faire compléter celui-ci par un récit se rapportant à la vie de l'enfant. Il y a toujours un événement qui, ayant eu lieu pendant la journée qui précède le rêve, nous explique celui-ci. Le rêve est la réaction du sommeil à cet événement de l'état de veille.

Citons quelques exemples qui serviront d'appui à nos conclusions ultérieures.

a) Un garçon de 22 mois est chargé d'offrir à quelqu'un, à titre de congratulation, un panier de cerises. Il le fait manifestement très à contrecœur, malgré, la promesse de recevoir lui-même quelques cerises en récompense. Le lendemain matin il raconte avoir rêvé que « *He(r)mann* a mangé toutes les cerises ».

b) Une fillette âgée de 3 ans et trois mois fait son premier voyage en mer. Au moment du débarquement, elle ne veut pas quitter le bateau et se met à pleurer amèrement. La durée du voyage lui semble avoir été trop courte. Le lendemain matin elle raconte :« Cette nuit j'ai voyagé en mer. » Nous devons compléter ce

récit, en disant que ce voyage avait duré plus longtemps que l'enfant ne le disait.

c) Un garçon âgé de 5 ans et demi est emmené dans une excursion à *Escherntal*, près de *Hallstatt*. Il avait entendu dire que Hallstatt se trouvait au pied du Dachstein, montagne à laquelle il s'intéressait beaucoup. De sa résidence d'Aussee on voyait très bien le Dachstein et l'on pouvait y distinguer, à l'aide du télescope, la *Simonyhütte*. L'enfant s'était appliqué à plusieurs reprises à l'apercevoir à travers la longue vue, mais on ne sait avec quel résultat. L'excursion avait commencé dans des dispositions gaies, la curiosité étant très excitée. Toutes les fois qu'on apercevait une montagne, l'enfant demandait : « Est-ce cela le Dachstein ? » Il devenait de plus en plus taciturne à mesure qu'il recevait des réponses négatives ; il finit par ne plus prononcer un mot et refusa de prendre part à une petite ascension qu'on voulait faire pour aller voir le torrent. On l'avait cru fatigué, mais le lendemain matin il raconta tout joyeux - « J'ai rêvé cette nuit que nous avons été à la *Simonghütte*. » C'est donc dans l'attente de cette visite qu'il avait pris part à l'excursion. En ce qui concerne les détails, il ne donna que celui dont il avait entendu parler précédemment, à savoir que pour arriver à la cabane on monte des marches pendant six heures.

Ces trois rêves suffisent à tous les renseignements que nous pouvons désirer.

2º On le voit, ces rêves d'enfants ne sont pas dépourvus de sens : ce sont des *actes psychiques intelligibles,* complets. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit concernant le jugement que les médecins portent sur les rêves, et notamment de la comparaison avec les doigts que l'habile musicien fait courir sur les touches du clavier. L'opposition flagrante qui existe entre les rêves d'enfants et cette conception ne vous échappera certainement pas. Mais aussi serait-il étonnant que l'enfant fût capable d'accomplir pendant le sommeil des actes psychiques complets, alors que, dans les mêmes

conditions, l'adulte se contenterait de réactions convulsiformes. Nous avons d'ailleurs toutes les raisons d'attribuer à l'enfant un sommeil meilleur et plus profond.

3º Ces rêves d'enfants n'ayant subi aucune déformation n'exigent aucun travail d'interprétation. Le rêve manifeste et le rêve latent se confondent et coïncident ici. La déformation ne constitue donc pas un caractère naturel du rêve. J'espère que cela vous ôtera un poids de la poitrine. Je dois vous avertir toutefois qu'en y réfléchissant de plus près, nous serons obligés d'accorder même à ces rêves une toute petite déformation, une certaine différence entre le contenu manifeste et les pensées latentes.

4º Le rêve enfantin est une réaction à un événement de la journée qui laisse après lui un regret, une tristesse, un désir insatisfait. Le rêve apporte la réalisation directe, non voilée, de ce désir. Rappelez-vous maintenant ce que nous avons dit concernant le rôle des excitations corporelles extérieures et intérieures, considérées comme perturbatrices du sommeil et productrices de rêves. Nous avons appris là-dessus des faits tout à fait certains, mais seul un petit nombre de faits se prêtait à cette explication. Dans ces rêves d'enfants rien n'indique l'action d'excitations somatiques ; sur ce point, aucune erreur n'est possible, les rêves étant tout à fait intelligibles et faciles à embrasser d'un seul coup d’œil. Mais ce n'est pas là une raison d'abandonner l'explication étiologique des rêves par l'excitation. Nous pouvons seulement demander comment il se fait que nous ayons oublié dès le début que le sommeil peut être troublé par des excitations non seulement corporelles, mais aussi psychiques ? Nous savons cependant que c'est par les excitations psychiques que le sommeil de l'adulte est le plus souvent troublé, car elles l'empêchent de réaliser la condition psychique du sommeil, c'est-à-dire l'abstraction de tout intérêt pour le monde extérieur. L'adulte ne s'endort pas parce qu'il hésite à interrompre sa vie active, son travail sur les choses qui l'intéressent. Chez l'enfant,

cette excitation psychique, perturbatrice du sommeil, est fournie par le désir insatisfait auquel il réagit par le rêve.

5º Partant de là, nous aboutirons, par le chemin le plus court, à des conclusions sur la fonction du rêve. En tant que réaction à l'excitation psychique, le rêve doit avoir pour fonction d'écarter cette excitation, afin que le sommeil puisse se poursuivre. Par quel moyen dynamique le rêve s'acquitte-t-il de cette fonction ? C'est ce que nous ignorons encore ; mais nous pouvons dire d'ores et déjà que, *loin d'être,* ainsi qu'on le lui reproche, un *trouble-sommeil, le rêve est un gardien du sommeil qu'il défend contre ce qui est susceptible de le troubler.* Lorsque nous croyons que sans le rêve nous aurions mieux dormi, nous sommes dans l'erreur ; en réalité, sans l'aide du rêve, nous n'aurions pas dormi du tout. C'est à lui que nous devons le peu de sommeil dont nous avons joui. Il n'a pas pu éviter de nous occasionner certains troubles, de même que le gardien de nuit est obligé de faire lui-même un certain bruit, lorsqu'il poursuit ceux qui par leur tapage nocturne nous auraient troublés dans une mesure infiniment plus grande.

6º Le désir est l'excitateur du rêve ; la réalisation de ce désir forme le contenu du rêve : tel est un des caractères fondamentaux du rêve. Un autre caractère, non moins constant, consiste en ce que le rêve, non content d'exprimer une pensée, représente ce désir comme réalisé, sous la forme d'un événement psychique hallucinatoire. *Je voudrais voyager en mer* tel est le désir excitateur du rêve. *Je voyage sur mer* tel est le contenu du rêve. Il persiste donc, jusque dans les rêves d'enfants, si simples, une différence entre le rêve latent et le rêve manifeste, une déformation de la pensée latente du rêve : *c'est la transformation de la pensée en événement vécu.* Dans l'interprétation du rêve, il faut avant tout faire abstraction de cette petite transformation. S'il était vrai qu'il s'agit là d'un des caractères les plus généraux du rêve, le fragment de rêve cité plus haut : je *vois mort frère enfermé dans un coffre,* devrait être traduit non par : mon

frère se restreint, mais par : je *voudrais que mon frère se restreigne, mon frère doit se restreindre* [16]. Des deux caractères généraux du rêve que nous venons de faire ressortir, le second a le plus de chances d'être accepté sans opposition. C'est seulement à la suite de recherches approfondies et portant sur des matériaux abondants que nous pourrons montrer que l'excitateur du rêve doit toujours être un désir, et non une préoccupation, un projet ou un reproche ; mais ceci laissera intact l'autre caractère du rêve qui consiste cri ce que celui-ci, au lieu de reproduire l'excitation purement et simplement, la supprime, l'écarte, l'épuise, par une sorte d'assimilation vitale.

7º Nous rattachant à ces deux caractères du rêve, nous pouvons reprendre la comparaison entre celui-ci et l'acte manqué. Dans ce dernier, nous distinguons une tendance perturbatrice et une tendance troublée, et dans l'acte manqué lui-même nous voyons un compromis entre ces deux tendances. Le même schéma s'applique au rêve. Dans le rêve, la tendance troublée ne peut être autre que la tendance à dormir. Quant à la tendance perturbatrice, nous la remplaçons par l'excitation psychique, donc par le désir qui exige sa satisfaction : effectivement, nous ne connaissons pas jusqu'à présent d'autre excitation psychique susceptible de troubler le sommeil. Le rêve résulterait donc, lui aussi, d'un compromis. Tout en dormant, on éprouve la satisfaction d'un désir ; tout en satisfaisant un désir, on continue à dormir. Il y a satisfaction partielle et suppression partielle de l'un et de l'autre.

8º Rappelez-vous l'espoir que nous avions conçu précédemment de pouvoir utiliser, comme voie d'accès à l'intelligence du problème du rêve, le fait que certains produits, très transparents, de l'imagination ont reçu le nom de *rêves éveillés.* En effet, ces rêves éveillés ne sont autre chose que des accomplissements de désirs ambitieux et érotiques, qui nous sont bien connus ; mais quoique vivement représentées, ces réalisations

16 Au sujet de ce rêve, voir plus haut.

de désirs, sont seulement pensées et ne prennent jamais la forme d'événements hallucinatoires de la vie psychique. C'est ainsi que des deux principaux caractères du rêve, c'est le moins certain qui est maintenu ici, tandis que l'autre disparaît, parce qu'il dépend de l'état de sommeil et n'est pas réalisable dans la vie éveillée. Le langage courant lui-même semble soupçonner le fait que le principal caractère des rêves consiste dans la réalisation de désirs. Disons en passant que si les événements vécus dans le rêve ne sont que des représentations transformées et rendues possibles par les conditions de l'état de sommeil, donc des « rêves éveillés nocturnes », nous comprenons que la formation d'un rêve ait pour effet de supprimer l'excitation nocturne et de satisfaire le désir, car l'activité des rêves éveillés implique elle aussi la satisfaction de désirs et ne s'exerce qu'en vue de cette satisfaction.

D'autres manières de parler expriment encore le même sens. Tout le monde connaît le proverbe : « Le porc rêve de glands, l'oie rêve de maïs » ; ou la question : « De quoi rêve la poule ? » et la réponse : « De grains de millet. » C'est ainsi que descendant encore plus bas que nous ne l'avons fait, c'est-à-dire de l'enfant à l'animal, le proverbe voit lui aussi dans le contenu du rêve la satisfaction d'un besoin. Nombreuses sont les expressions impliquant le même sens : « beau comme dans un rêve », « je n'aurais jamais rêvé d'une chose pareille », « c'est une chose dont l'idée ne m'était pas venue, même dans mes rêves les plus hardis ». Il y a là, de la part du langage courant, un parti pris évident. Il y a aussi des rêves qui s'accompagnent d'angoisse, des rêves ayant un contenu pénible ou indifférent, mais ces rêves-là n'ont pas reçu l'hospitalité du langage courant. Ce langage parle bien de rêves « méchants », mais le rêve tout court n'est pour lui que le rêve qui procure la douce satisfaction d'un désir. Il n'est pas de proverbe où il soit question du porc ou de l'oie rêvant qu'ils sont saignés.

Il eût été sans doute incompréhensible que les auteurs qui se sont occupés du rêve ne se fussent pas aperçus que sa principale fonction consiste dans la réalisation de désirs. Ils ont, au contraire, souvent noté ce caractère, mais personne n'a jamais eu l'idée de lui reconnaître une portée générale et d'en faire le point de départ de l'explication du rêve. Nous soupçonnons bien (et nous y reviendrons plus loin) ce qui a pu les en empêcher.

Songez donc à tous les précieux renseignements que nous avons pu obtenir, et cela presque sans peine, de l'examen des rêves d'enfants. Nous savons notamment que le rêve a pour fonction d'être le gardien du sommeil, qu'il résulte de la rencontre de deux tendances opposées, dont l'une, le besoin de sommeil, reste constante, tandis que l'autre cherche à satisfaire une excitation psychique ; nous possédons, en outre, la preuve que le rêve est un acte psychique, significatif, et nous connaissons ses deux principaux caractères : satisfaction de désirs et vie psychique hallucinatoire. En acquérant toutes ces notions, nous étions plus d'une fois tentés d'oublier que nous nous occupions de psychanalyse. En dehors de son rattachement aux actes manqués, notre travail n'avait rien de spécifique. N'importe quel psychologue, même totalement ignorant des prémisses de la psychanalyse, aurait pu donner cette explication des rêves d'enfants. Pourquoi aucun psychologue ne l'a-t-il fait ?

S'il n'y avait que des rêves enfantins, le problème serait résolu, notre tâche terminée, sans que nous ayons besoin d'interroger le rêveur, de faire intervenir l'inconscient, d'avoir recours à la libre association. Nous avons déjà constaté à plusieurs reprises que des caractères, auxquels on avait commencé par attribuer une portée générale, n'appartenaient en réalité qu'à une certaine catégorie et à un certain nombre de rêves. Il s'agit donc de savoir si les caractères généraux que nous offrent les rêves d'enfants sont plus stables, s'ils appartiennent également aux rêves moins transparents et dont le contenu manifeste ne présente aucun rapport avec la survivance

d'un désir diurne. D'après notre manière de voir, ces autres rêves ont subi une déformation considérable, ce qui ne nous permet pas de nous prononcer sur leur compte séance tenante. Nous entrevoyons aussi que, pour expliquer cette déformation, nous aurons besoin de la technique psychanalytique dont nous avons pu nous passer lors de l'acquisition de nos connaissances relatives aux rêves d'enfants.

Il existe toutefois un groupe de rêves non déformés qui, tels les rêves d'enfants, apparaissent comme des réalisations de désirs. Ce sont les rêves qui, pendant tout le cours de la vie, sont provoqués par les impérieux besoins organiques : faim, soif, besoins sexuels. Ils constituent donc des réalisations de désirs s'effectuant par réaction à des excitations internes. C'est ainsi qu'une fillette de 19 mois fait un rêve composé d'un menu auquel elle avait ajouté son nom (Anna *F... fraises, framboises, omelette, bouillie) : ce* rêve est une réaction à la diète à laquelle elle avait été soumise pendant une journée à cause d'une indigestion qu'on avait attribuée à l'absorption de fraises et de framboises. La grand-mère de cette fillette, dont l'âge ajouté à l'âge de celle-ci donnait un total de 70 ans, fut obligée, en raison de troubles que lui avait occasionnés son rein flottant, de s'abstenir de nourriture pendant une journée entière : la nuit suivante elle rêve qu'elle est invitée à dîner chez des amis qui lui offrent les meilleurs morceaux. Les observations se rapportant à des prisonniers privés de nourriture ou à des personnes qui, au cours de voyages et d'expéditions, se trouvent soumises à de dures privations, montrent que dans ces conditions tous les rêves ont pour objet la satisfaction des désirs qui ne peuvent être satisfaits dans la réalité. Dans son livre Antarctic (Vol. 1, p. 336, 1904), Otto Nordenskjolld parle ainsi de l'équipage qui avait hiverné avec lui : « Nos rêves, qui n'avaient jamais été plus vifs et plus nombreux qu'alors, étaient très significatifs, en ce qu'ils indiquaient nettement le direction de nos idées. Même ceux de nos camarades qui, dans la vie normale, ne rêvaient qu'exceptionnellement, avaient à nous raconter de longues

histoires chaque matin, lorsque nous nous réunissions pour échanger nos dernières expériences puisées dans le monde de l'imagination. Tous ces rêves se rapportaient au monde extérieur dont nous étions si éloignés, mais souvent aussi à notre situation actuelle... Manger et boire : tels étaient d'ailleurs les centres autour desquels nos rêves gravitaient le plus souvent. L'un de nous, qui avait la spécialité de rêver de grands banquets,, était enchanté lorsqu'il pouvait nous annoncer le matin qu'il avait pris un repas composé de trois plats ; un autre rêvait de tabac, de montagnes de tabac ; un autre encore voyait dans ses rêves le bateau avancer à pleines voiles sur les eaux libres. Un autre rêve encore mérite d'être mentionné : le facteur apporte le courrier et explique pourquoi il s'est fait attendre aussi longtemps ; il s'est trompé dans sa distribution et n'a réussi qu'avec beaucoup de peine à retrouver les lettres. On s'occupait naturellement dans le sommeil de choses encore plus impossibles, mais dans tous les rêves que j'ai faits moi-même ou que j'ai entendu raconter par d'autres, la pauvreté d'imagination était tout à fait étonnante. Si tous ces rêves avaient pu être notés, on aurait là des documents d'un grand intérêt psychologique. Mais on comprendra sans peine combien le sommeil était le bienvenu pour nous tous, puisqu'il pouvait nous offrir ce que nous désirions le plus ardemment. » Je cite encore d'après Du Prel : « Mungo Park, tombé, au cours d'un voyage à travers l'Afrique, dans un état proche de l'inanition, rêvait tout le temps des vallées et des plaines verdoyantes de son pays natal. C'est ainsi encore que Trenck, tourmenté par la faim, se voyait assis dans une brasserie de Magdebour devant une table chargée de repas copieux. Et George Back, qui avait pris part à la première expédition de Franklin, rêvait toujours et régulièrement de repas copieux, alors qu'à la suite de terribles privations il mourut littéralement de faim. »

Celui qui, ayant mangé le soir des mets épicés, éprouve pendant la nuit une sensation de soif, rêve facilement qu'il boit. Il est

naturellement impossible de supprimer par le rêve une sensation de faim ou de soif plus ou moins intense ; on se réveille de ces rêves assoiffé et on est obligé de boire de l'eau réelle. Au point de vue pratique, le service que rendent les rêves dans ces cas est insignifiant, mais il n'est pas moins évident qu'ils ont pour but de maintenir le sommeil à l'encontre de l'excitation qui pousse au réveil et à l'action. Lorsqu'il s'agit de besoins d'une intensité moindre, les rêves de satisfaction exercent souvent une action efficace.

De même, sous l'influence des excitations sexuelles, le rêve procure des satisfactions qui présentent cependant des particularités dignes d'être notées. Le besoin sexuel dépendant moins étroitement de son objet que la faim et la soif des leurs, il peut recevoir, grâce à l'émission involontaire de liquide spermatique, une satisfaction réelle ; et par suite de certaines difficultés, dont il sera question plus tard, inhérentes aux relations avec l'objet, il arrive souvent que le rêve accompagnant la satisfaction réelle présente un contenu vague ou déformé. Cette particularité des émissions involontaires de sperme fait que celles-ci, selon la remarque d'Otto Rank, se prêtent très bien à l'étude des déformations des rêves. Tous les rêves d'adultes ayant pour objet des besoins renferment d'ailleurs, outre la satisfaction, quelque chose de plus, quelque chose qui provient des sources d'excitations psychiques et a besoin, pour être compris, d'être interprété.

Nous n'affirmons d'ailleurs pas que les rêves d'adultes qui, formés sur le modèle des rêves enfantins, impliquent la satisfaction de désirs, ne se présentent qu'à titre de réactions aux besoins impérieux que nous avons énumérés plus haut. Nous connaissons également des rêves d'adultes, brefs et clairs, qui, nés sous l'influence de certaines situations dominantes, proviennent de sources d'excitations incontestablement psychiques. Tels sont, par exemple, les rêves d'impatience : après avoir fait les préparatifs en vue d'un voyage, ou pris toutes les dispositions pour assister à un

spectacle qui nous intéresse tout particulièrement, ou à une conférence, ou pour faire une visite, on rêve la nuit que le but qu'on se proposait est atteint, qu'on assiste au théâtre ou qu'on est en conversation avec la personne qu'on se disposait à voir. Tels sont encore les rêves qu'on appelle avec raison « rêves de paresse » : des personnes, qui aiment prolonger leur sommeil, rêvent qu'elles sont déjà levées, qu'elles font leur toilette ou qu'elles sont déjà à leurs occupations, alors qu'en réalité elles continuent de dormir, témoignant par là qu'elles aiment mieux être levées en rêve que réellement. Le désir de dormir qui, ainsi que nous l'avons vu, prend normalement part à la formation de rêves, se manifeste très nettement dans les rêves de ce genre dont il constitue même le facteur essentiel. Le besoin de dormir se place à bon droit à côté des autres grands besoins organiques.

Je vous montre ici sur une reproduction d'un tableau de Schwind, qui se trouve dans la galerie Schack, à Munich, avec quelle puissance d'intuition le peintre a ramené l'origine d'un rêve à une situation dominante. C'est le « Rêve du Prisonnier » qui ne peut naturellement pas avoir d'autre contenu que l'évasion. Ce qui est très bien saisi, c'est que l'évasion doit s'effectuer par la fenêtre, car c'est par la fenêtre qu'a pénétré l'excitation lumineuse qui met fin au sommeil du prisonnier. Les gnomes juchés les uns sur les autres représentent les poses successives que le prisonnier aurait à prendre pour se hausser jusqu'à la fenêtre et, à moins que je me trompe et que j'attribue au peintre des intentions qu'il n'avait pas, il me semble que le gnome qui forme le sommet de la pyramide et qui scie les barreaux de la grille, faisant ainsi ce que le prisonnier lui-même serait heureux de pouvoir faire, présente une ressemblance frappante avec ce dernier.

Dans tous les autres rêves, sauf les rêves d'enfants et ceux du type infantile, la déformation, avons-nous dit, constitue un obstacle sur notre chemin. Nous ne pouvons pas dire de prime abord s'ils

représentent, eux aussi, des réalisations de désirs, comme nous sommes portés à le croire ; leur contenu manifeste ne nous révèle rien sur l'excitation psychique à laquelle lis doivent leur origine et il nous est impossible de prouver qu'ils visent également à écarter ou à annuler cette excitation. Ces rêves doivent être interprétés, c'est-à-dire traduits, leur déformation doit être redressée et leur contenu manifeste remplacé par leur contenu latent : alors seulement nous pourrons juger si les données valables pour les rêves infantiles le sont également pour tous les rêves sans exception.

9. La censure du rêve

L'étude des rêves d'enfants nous a révélé le mode d'origine, l'essence et la fonction du rêve. *Le rêve est un moyen de suppression d'excitations (psychiques) venant troubler le sommeil, cette suppression s'effectuant à l'aide de la satisfaction hallucinatoire.* En ce qui concerne les rêves d'adultes, nous n'avons pu en expliquer qu'un seul groupe, ceux notamment que nous avons qualifiés de rêves du type infantile. Quant aux autres, nous ne savons encore rien les concernant ; je dirais même que nous ne les comprenons pas. Nous avons obtenu un résultat provisoire dont il ne faut pas sous-estimer la valeur : toutes les fois qu'un rêve nous est parfaitement intelligible, il se révèle comme étant une satisfaction hallucinatoire d'un désir. Il s'agit là d'une coïncidence qui ne peut être ni accidentelle ni indifférente.

Quand nous nous trouvons en présence d'un rêve d'un autre genre, nous admettons, à la suite de diverses réflexions et par analogie avec la conception des actes manqués, qu'il constitue une substitution déformée d'un contenu qui nous est inconnu et auquel il doit être ramené. Analyser, comprendre cette *déformation du rêve,* telle est donc notre tâche immédiate.

La déformation du rêve est ce qui nous fait apparaître celui-ci comme étrange et incompréhensible. Nous voulons savoir beaucoup

de choses à son sujet : d'abord son origine, son dynamisme ; ensuite ce qu'elle fait et, enfin, comment elle le fait. Nous pouvons dire aussi que la déformation du rêve est le produit du travail qui s'accomplit dans le rêve. Nous allons décrire ce travail du rêve et le ramener aux forces dont il subit l'action.

Or, écoutez le rêve suivant. Il a été consigné par une dame de notre cercle [17] et appartient, d'après ce qu'elle nous apprend, à une dame âgée, très estimée, très cultivée. Il n'a pas été fait d'analyse de ce rêve. Notre informatrice prétend que pour les personnes s'occupant de psychanalyse il n'a besoin d'aucune interprétation. La rêveuse elle-même ne l'a pas interprété, mais elle l'a jugé et condamné comme si elle avait su l'interpréter. Voici notamment comment elle s'est prononcée à son sujet : « et c'est une femme de 50 ans qui fait un rêve aussi horrible et stupide, une femme qui nuit et jour n'a pas d'autre souci que celui de son enfant »

Et, maintenant, voici le rêve concernant les *services d'amour.* « Elle se rend à l'hôpital militaire N et dit au planton qu'elle a à parler au médecin en chef (elle donne un nom qui lui est inconnu) auquel elle veut offrir ses services à l'hôpital. Ce disant, elle accentue le mot *services* de telle sorte que le sous-officier s'aperçoit aussitôt qu'il s'agit de *services d'amour.* Voyant qu'il a affaire à une dame âgée, il la laisse passer après quelque hésitation. Mais au lieu de parvenir jusqu'au médecin en chef, elle échoue dans une grande et sombre pièce où de nombreux officiers et médecins militaires se tiennent assis ou debout autour d'une longue table. Elle s'adresse avec son offre à un médecin-major qui la comprend dès les premiers mots. Voici le texte de son discours tel qu'elle l'a prononcé dans son rêve : « Moi et beaucoup d'autres femmes et jeunes filles de Vienne, nous sommes prêtes... aux soldats, hommes et officiers sans distinction... » À ces mots, elle entend (toujours en rêve) un murmure.

17 Mme la doctoresse V. Hug-Hellmuth..

Mais l'expression, tantôt gênée, tantôt malicieuse, qui se peint sur les visages des officiers, lui prouve que tous les assistants comprennent bien ce qu'elle veut dire. La dame continue : « Je sais que notre décision peut paraître bizarre, mais nous la prenons on ne peut plus au sérieux. On ne demande pas au soldat en campagne s'il veut mourir ou non. » Ici une minute de silence pénible. Le médecin-major la prend par la taille et lui dit : « Chère madame, supposez que nous en venions réellement là... » (Murmures.) Elle se dégage de son bras, tout en pensant que celui-ci en vaut bien un autre, et répond : « Mon Dieu, je suis une vieille femme et il se peut que je ne me trouve jamais dans ce cas. Une condition doit toutefois être remplie : il faudra tenir compte de l'âge, il ne faudra pas qu'une femme âgée et un jeune garçon... (murmures) ; ce serait horrible. » - Le médecin-major : « Je vous comprends parfaitement. » Quelques officiers, parmi lesquels s'en trouve un qui lui avait fait la cour dans sa jeunesse, éclatent de rire, et la dame désire être conduite auprès du médecin en chef qu'elle connaît, afin de mettre les choses au clair. Mais elle constate, à son grand étonnement, qu'elle ignore le nom de ce médecin. Néanmoins le médecin-major lui indique poliment et respectueusement un escalier en fer, étroit et en spirale, qui conduit aux étages supérieurs et lui recommande de monter jusqu'au second. En montant, on entend un officier dire : « C'est une décision colossale, que la femme soit jeune ou vieille. Tous mes respects ! » Avec la conscience d'accomplir un devoir, elle monte un escalier interminable.

« Le même rêve se reproduit encore deux fois en l'espace de quelques semaines, avec des changements (selon l'appréciation de la dame) tout à fait insignifiants et parfaitement absurdes. »

Ce rêve se déroule comme une fantaisie diurne ; il ne présente que peu de discontinuité, et tels détails de son contenu auraient pu être éclaircis si l'on avait pris soin de se renseigner, ce qui, vous le savez, n'a pas été fait. Mais ce qui est pour nous le plus important et

le plus intéressant, c'est qu'il présente certaines lacunes, non dans les souvenirs, mais dans le contenu. À trois reprises le contenu se trouve comme épuisé, le discours de la dame étant chaque fois interrompu par un murmure. Aucune analyse de ce rêve n'ayant été faite, nous n'avons pas, à proprement parler, le droit de nous prononcer sur son sens. Il y a toutefois des allusions, comme celle impliquée dans les mots *services d'amour,* qui autorisent certaines conclusions, et surtout les fragments de discours qui précèdent immédiatement le murmure ont besoin d'être complétés, ce qui ne peut être fait que dans un seul sens déterminé. En faisant les restitutions nécessaires, nous constatons que, pour remplir un devoir patriotique, la rêveuse est prête à mettre sa personne à la disposition des soldats et des officiers pour la satisfaction de leurs besoins amoureux. Idée des plus scabreuses, modèle d'une invention audacieusement libidineuse ; seulement cette idée, cette fantaisie ne s'exprime pas dans le rêve. Là précisément où le contexte semble impliquer cette confession, celle-ci est remplacée dans le rêve manifeste par un murmure indistinct, se trouve effacée ou supprimée.

Vous soupçonnez sans doute que c'est précisément l'indécence de ces passages qui est la cause de leur suppression. Mais où trouvez-vous une analogie avec cette manière de procéder ? De nos jours, vous n'avez pas à la chercher bien loin [18] Ouvrez n'importe quel journal politique, et vous trouverez de-ci, de-là le texte interrompu et faisant apparaître le blanc du papier. Vous savez que cela a été fait en exécution d'un ordre de la censure. Sur ces espaces blancs devaient figurer des passages qui, n'ayant pas agréé aux autorités supérieures de la censure, ont dû être supprimés. Vous vous dites que c'est dommage, que les passages supprimés pouvaient bien être les plus intéressants, les « meilleurs passages ».

18 Nous rappelons aux lecteurs français que ces leçons ont été faites pendant la guerre.

D'autres fois la censure ne s'exerce pas sur des passages tout achevés. L'auteur, ayant prévu que certains passages se heurteront à un *veto* de la censure, les a au préalable atténués, légèrement modifiés, ou s'est contenté d'effleurer ou de désigner par des allusions ce qu'il avait pour ainsi dire au bout de sa plume. Le journal paraît alors avec des blancs, mais certaines périphrases et obscurités vous révéleront facilement les efforts que l'auteur a faits pour échapper à la censure officielle, en s'imposant sa propre censure préalable.

Maintenons cette analogie. Nous disons que les passages du discours de notre dame qui se trouvent omis ou sont couverts par un murmure ont été, eux aussi, victimes d'une censure. Nous parlons directement d'une *censure du rêve* à laquelle on doit attribuer un certain rôle dans la déformation des rêves. Toutes les fois que le rêve manifeste présente des lacunes, il faut incriminer l'intervention de la censure du rêve. Nous pouvons même aller plus loin et dire que toutes les fois que nous nous trouvons en présence d'un élément de rêve particulièrement faible, indéterminé et douteux, alors que d'autres ont laissé des souvenirs nets et distincts, on doit admettre que celui-là a subi l'action de la censure. Mais la censure se manifeste rarement d'une façon aussi ouverte, aussi naïve, pourrait-on dire, que dans le rêve dont nous nous occupons ici. Elle s'exerce le plus souvent selon la deuxième modalité en imposant des atténuations, des approximations, des allusions à la pensée véritable.

La censure des rêves s'exerce encore selon une troisième modalité dont je ne trouve pas l'analogie dans le domaine de la censure de la presse ; mais je puis vous illustrer cette modalité sur un exemple, celui du seul rêve que nous ayons analysé. Vous vous souvenez sans doute du rêve où figuraient « trois mauvaises places de théâtre pour 1,50 fl ». Dans les idées latentes de ce rêve l'élément « à l'avance, trop tôt » occupait le premier plan : ce fut une absurdité de se marier si tôt, il fut, également absurde de se procurer des

billets de théâtre si longtemps à *l'avance,* ce fut ridicule de la part de la belle-sœur de mettre une telle *hâte* à dépenser l'argent pour s'acheter un bijou. De cet élément central des idées du rêve rien n'avait passé dans le rêve manifeste, dans lequel tout gravitait autour du fait de se rendre au théâtre et de se procurer des billets. Par ce déplacement du centre de gravité, par ce regroupement des éléments du contenu, le rêve manifeste devient si dissemblable au rêve latent qu'il est impossible de soupçonner celui-ci à travers celui-là. Ce déplacement du centre de gravité est un des principaux moyens par lesquels s'effectue la déformation des rêves ; c'est lui qui imprime au rêve ce caractère bizarre qui le fait apparaître aux yeux du rêveur lui-même comme n'étant pas sa propre production.

Omission, modification, regroupement des matériaux tels sont donc les effets de la censure et les moyens de déformation des rêves. La censure même est la principale cause ou l'une des principales causes de la déformation des rêves dont l'examen nous occupe maintenant. Quant à la modification et au regroupement, nous avons l'habitude de les concevoir également comme des moyens de « déplacement ».

Après ces remarques sur les effets de la censure des rêves, occupons-nous de son dynamisme. Ne prenez pas cette expression dans un sens trop anthropomorphique et ne vous représentez pas le censeur du rêve sous les traits d'un petit bonhomme sévère ou d'un esprit logé dans un compartiment du cerveau d'où ils exerceraient ses fonctions ; ne donnez pas non plus au mot dynamisme un sens trop « localisatoire », en pensant à un centre cérébral d'où émanerait l'influence censurante qu'une lésion ou une ablation de ce centre pourrait supprimer. Ne voyez dans ce mot qu'un terme commode pour désigner une relation dynamique. Il ne nous empêche nullement de demander par quelles tendances et sur quelles tendances s'exerce cette influence ; et nous ne serons pas surpris d'apprendre qu'il nous est déjà arrivé antérieurement de nous trouver en présence de la

censure des rêves, sans peut-être nous rendre compte de quoi il s'agissait.

C'est en effet ce qui s'est produit. Souvenez-vous de l'étonnante constatation que nous avions faite lorsque nous avons commencé à appliquer notre technique de la libre association. Nous avons senti alors une résistance s'opposer à nos efforts de passer de l'élément du rêve à l'élément inconscient dont il est la substitution. Cette résistance, avons-nous dit, peut varier d'intensité ; elle peut être notamment d'une intensité tantôt prodigieuse, tantôt tout à fait insignifiante. Dans ce dernier cas, notre travail d'interprétation n'a que peu d'étapes à franchir ; mais lorsque l'intensité est grande, nous devons suivre, à partir de l'élément, une longue chaîne d'associations qui nous en éloigne beaucoup et, chemin faisant, nous devons surmonter toutes les difficultés qui se présentent sous la forme d'objections critiques contre les idées surgissant à propos du rêve. Ce qui, dans notre travail d'interprétation, se présentait sous l'aspect d'une résistance, doit être intégré dans le travail qui s'accomplit dans le rêve, la résistance en question n'étant que l'effet de la censure qui s'exerce sur le rêve. Nous voyons ainsi que la censure ne borne pas sa fonction à déterminer une déformation du rêve, mais qu'elle s'exerce d'une façon permanente et ininterrompue, afin de maintenir et conserver la déformation produite. D'ailleurs, de même que la résistance à laquelle nous nous heurtions lors de l'interprétation variait d'intensité d'un élément à l'autre, la déformation produite par la censure diffère elle aussi, dans le même rêve, d'un élément à l'autre. Si l'on compare le rêve manifeste et le rêve latent, on constate que certains éléments latents ont été complètement éliminés, que d'autres ont subi des modifications plus ou moins importantes, que d'autres encore ont passé dans le contenu manifeste du rêve sans avoir subi aucune modification, peut-être même renforcés.

Mais nous voulions savoir par quelles tendances et contre quelles tendances s'exerce la censure. À cette question, qui est d'une importance fondamentale pour l'intelligence du rêve, et peut-être même de la vie humaine en général, on obtient facilement la réponse si l'on parcourt la série des rêves qui ont pu être soumis à l'interprétation. Les tendances exerçant la censure sont celles que le rêveur, dans son jugement de l'état de veille, reconnaît comme étant siennes, avec lesquelles il se sent d'accord. Soyez certains que lorsque vous refusez de donner votre acquiescement à une interprétation correcte d'un de vos rêves, les raisons qui vous dictent votre refus sont les mêmes que celles qui président à la censure et à la déformation et rendent l'interprétation nécessaire. Pensez seulement au rêve de notre dame quinquagénaire. Sans avoir interprété son rêve, elle le trouve horrible, mais elle aurait été encore plus désolée si Mme la doctoresse V. Hug lui avait fait tant soit peu part des données obtenues par l'interprétation qui dans ce cas s'imposait. Ne doit-on pas voir précisément une sorte de condamnation de ces détails dans le fait que les parties les plus indécentes du rêve se trouvent remplacées par un murmure ?

Mais les tendances contre lesquelles est dirigée la censure des rêves doivent être décrites tout d'abord en se plaçant au point de vue de l'instance même représentée par la censure. On peut dire alors que ce sont là des tendances répréhensibles, indécentes au point de vue éthique, esthétique et social, que ce sont des choses auxquelles on n'ose pas penser ou auxquelles on ne pense qu'avec horreur. Ces désirs censurés et qui reçoivent dans le rêve une expression déformée sont avant tout les manifestations d'un égoïsme sans bornes et sans scrupules. Il n'est d'ailleurs pas de rêve dans lequel le moi du rêveur ne joue le principal rôle, bien qu'il sache fort bien se dissimuler dans le contenu manifeste. Ce « sacro egoismo » du rêve n'est certainement pas sans rapport avec notre disposition au

sommeil qui consiste précisément dans le détachement de tout intérêt pour le monde extérieur.

Le moi débarrassé de toute entrave morale cède à toutes les exigences de l'instinct sexuel, à celles que notre éducation esthétique a depuis longtemps condamnées et à celles qui sont en opposition avec toutes les règles de restriction morale. La recherche du plaisir, ce que nous appelons la *libido,* choisit ses objets sans rencontrer aucune résistance, et elle choisit de préférence les objets défendus ; elle choisit non seulement la femme d'autrui, mais aussi les objets auxquels l'accord unanime de l'humanité a conféré un caractère sacré : l'homme porte son choix sur sa mère et sa sœur, la femme sur son père et son frère (le rêve de notre dame quinquagénaire est également incestueux, sa *libido* était incontestablement dirigée sur son fils). Des convoitises que nous croyons étrangères à la nature humaine se montrent suffisamment fortes pour provoquer des rêves.

La haine se donne librement carrière. Les désirs de vengeance, les souhaits de mort à l'égard de personnes qu'on aime le plus dans la vie, parents, frères, sœurs, époux, enfants, sont loin d'être des manifestations exceptionnelles dans les rêves. Ces désirs censurés semblent remonter d'un véritable enfer ; l'interprétation faite à l'état de veille montre que les sujets ne s'arrêtent devant aucune censure pour les réprimer.

Mais ce méchant contenu ne doit pas être imputé au rêve lui-même. N'oubliez pas que ce contenu remplit une fonction inoffensive, utile même, qui consiste à défendre le sommeil contre toutes les causes de trouble. Cette méchanceté n'est pas inhérente à la nature même du rêve car vous n'ignorez pas qu'il y a des rêves dans lesquels on peut reconnaître la satisfaction de désirs légitimes et de besoins organiques impérieux. Ces derniers rêves ne subissent d'ailleurs aucune déformation ; il n'en ont pas besoin, étant à même de remplir leur fonction sans porter la moindre atteinte aux

tendances morales et esthétiques du moi. Sachez également que la déformation du rêve s'accomplit en fonction de deux facteurs. Elle est d'autant plus prononcée que le désir ayant à subir la censure est plus répréhensible et que les exigences de la censure à un moment donné sont plus sévères. C'est pourquoi une jeune fille bien élevée et d'une pudeur farouche déformera, en leur imposant une censure impitoyable, des tentations éprouvées dans le rêve, alors que ces tentations nous apparaissent à nous autres médecins comme des désirs innocemment libidineux et apparaîtront comme tels à la rêveuse elle-même quand elle sera de dix ans plus vieille.

Du reste, nous n'avons aucune raison suffisante de nous indigner à propos de ce résultat de notre travail d'interprétation. Je crois que nous ne le comprenons pas encore bien ; mais nous avons avant tout pour tâche de le préserver contre certaines attaques. Il n'est pas difficile d'y trouver des points faibles. Nos interprétations de rêves ont été faites sous la réserve d'un certain nombre de suppositions, à savoir que le rêve en général a un sens, qu'on doit attribuer au sommeil normal des processus psychiques inconscients analogues à ceux qui se manifestent dans le sommeil hypnotique et que toutes les idées qui surgissent à propos des rêves sont déterminées. Si, partant de ces hypothèses, nous avions abouti, dans nos interprétations des rêves, à des résultats plausibles, nous aurions le droit de conclure que les hypothèses en question répondent à la réalité des faits. Mais, en présence des résultats que nous avons effectivement obtenus, plus d'un serait tenté de dire : ces résultats étant impossibles, absurdes ou, tout au moins, très invraisemblables, les hypothèses qui leur servent de base ne peuvent être que fausses. Ou le rêve n'est pas mi phénomène psychique, ou l'état normal ne comporte aucun processus inconscient, ou enfin votre technique est quelque part en défaut. Ces conclusions ne sont-elles pas plus simples et satisfaisantes que toutes les horreurs que vous avez soi-disant découvertes en partant de vos hypothèses ?

Elles sont en effet et plus simples et plus satisfaisantes, mais il ne s'ensuit pas qu'elles soient plus exactes.

Patientons : la question n'est pas encore mûre pour la discussion. Avant d'aborder celle-ci, nous ne pouvons que renforcer la critique dirigée contre nos interprétations des rêves. Que les résultats de ces interprétations soient peu réjouissants et appétissants, voilà ce qui importe encore relativement peu. Mais il y a un argument plus solide : c'est que les rêveurs que nous mettons au courant des désirs et des tendances que nous dégageons de l'interprétation de leurs rêves repoussent ces désirs et tendances avec la plus grande énergie et en s'appuyant sur de bonnes raisons. « Comment ? dit l'un, vous voulez me démontrer, d'après mon rêve, que je regrette les sommes que j'ai dépensées pour doter mes sœurs et élever mon frère ? Mais c'est là chose impossible, car je ne travaille que pour ma famille, je n'ai pas d'autre intérêt dans la vie que l'accomplissement de mon devoir envers elle, ainsi que je l'avais promis, en ma qualité d'aîné, à notre pauvre mère. » Ou voici une rêveuse qui nous dit : « Vous osez prétendre que je souhaite la mort de mon mari Mais c'est là une absurdité révoltante ! Je ne vous dirai pas seulement, et vous n'y croirez probablement pas, que nous formons un ménage des plus heureux ; mais sa mort me priverait du coup de tout ce que je possède au monde. » Un autre encore nous dirait : « Vous avez l'audace de m'attribuer des convoitises sensuelles à l'égard de ma sœur ? Mais c'est ridicule ; elle ne m'intéresse en aucune façon, car nous sommes en mauvais termes et il y a des années que nous n'avons pas échangé une parole. » Passe encore si ces rêveurs se contentaient de ne pas confirmer ou de nier les tendances que nous leur attribuons : nous pourrions dire alors qu'il s'agit là de choses qu'ils ignorent. Mais ce qui devient à la fois déconcertant, c'est qu'ils prétendent éprouver des désirs diamétralement opposés à ceux que nous leur attribuons d'après leurs rêves et qu'ils sont à même de nous démontrer la

prédominance de ces désirs opposés dans toute la conduite de leur vie. Ne serait-il pas temps de renoncer une fois pour toutes à notre travail d'interprétation dont les résultats nous ont amenés *ad absurdum ?*

Non, pas encore. Pas plus que les autres, cet argument, malgré sa force en apparence plus grande, ne résistera à notre critique. À supposer qu'il existe dans la vie psychique des tendances inconscientes, quelle preuve peut-on tirer contre elles du fait de l'existence de tendances diamétralement opposées dans la vie consciente ? Il y a peut-être place dans la vie psychique pour des tendances contraires, pour des antinomies existant côte à côte ; et il est possible que la prédominance d'une tendance soit la condition du refoulement dans l'inconscient de celle qui lui est contraire. Reste cependant l'objection d'après laquelle les résultats de l'interprétation des rêves ne seraient ni simples, ni encourageants. En ce qui concerne la simplicité, je vous ferai remarquer que ce n'est pas elle qui vous aidera à résoudre les problèmes relatifs aux rêves, chacun de ces problèmes nous mettant dès le début en présence de circonstances compliquées ; et quant au caractère peu encourageant de nos résultats, je dois vous dire que vous avez tort de vous laisser guider par la sympathie ou l'antipathie dans vos jugements scientifiques. Les résultats de l'interprétation des rêves vous apparaissent peu agréables, voire honteux et repoussants ? Quelle importance cela a-t-il : « Ça ne les empêche pas d'exister [19] », ai-je entendu dire dans un cas analogue à mon maître Charcot, alors que, jeune médecin, j'assistais à ses démonstrations cliniques. Il faut avoir l'humilité de refouler ses sympathies et antipathies si l'on veut connaître la réalité des choses de ce monde. Si un physicien venait vous démontrer que la vie organique doit s'éteindre sur la terre dans un délai très rapproché, vous aviseriez-vous de lui répondre : « Non, ce n'est pas possible ; cette perspective est trop décourageante ? » Je crois plutôt que vous observerez le silence, jusqu'à ce qu'un autre

19 En français dans le texte.

physicien ait réussi à démontrer que la conclusion dit premier repose sur de fausses suppositions ou de faux calculs. En repoussant ce qui vous est désagréable, vous reproduisez le mécanisme de la formation de rêves, au lieu de chercher à le comprendre et à le dominer.

Vous vous déciderez peut-être à faire abstraction du caractère repoussant des désirs censurés des rêves, mais pour vous rabattre sur l'argument d'après lequel il serait invraisemblable que le mal occupe une si large place dans la constitution de l'homme. Mais vos propres expériences vous autorisent-elles à vous servir de cet argument ? Je ne parle pas de l'opinion que vous pouvez avoir de vous-mêmes ; mais vos supérieurs et vos concurrents ont-ils fait preuve à votre égard de tant de bienveillance, vos ennemis se sont-ils montrés à votre égard assez chevaleresques et avez-vous constaté chez les gens qui vous entourent si peu de jalousie, pour que vous croyiez de votre devoir de protester contre la part que nous assignons au mal égoïste dans la nature humaine ? Ne savez-vous donc pas à quel point la moyenne de l'humanité est incapable de dominer ses passions, dès qu'il s'agit de la vie sexuelle ? Ou ignorez-vous que tous les excès et toutes les débauches dont nous rêvons la nuit sont journellement commis (dégénérant souvent en crimes) par des hommes éveillés ? La psychanalyse fait-elle autre chose que confirmer la vieille maxime de Platon que les bons sont ceux qui se contentent de rêver ce que les autres, les méchants, font en réalité ?

Et maintenant, vous détournant de l'individuel, rappelez-vous la grande guerre qui vient de dévaster l'Europe et songez à toute la brutalité, à toute la férocité et à tous les mensonges qu'elle a déchaînés sur le monde civilisé. Croyez-vous qu'une poignée d'ambitieux et de meneurs sans scrupules aurait suffi à déchaîner tous ces mauvais esprits sans la complicité de millions de menés ? Auriez-vous le courage, devant ces circonstances, de rompre quand même une lance en faveur de l'exclusion du mal de la constitution psychique de l'homme ?

Vous me direz que je porte sur la guerre un jugement unilatéral ; que la guerre a fait ressortir ce qu'il y a dans l'homme de plus beau et de plus noble : son héroïsme, son esprit de sacrifice, son sentiment social. Sans doute ; mais ne vous rendez pas coupables de l'injustice qu'on a souvent commise à l'égard de la psychanalyse en lui reprochant de nier une chose, pour la seule raison qu'elle en affirme une autre. Loin de nous l'intention de nier les nobles tendances de la nature humaine, et nous n'avons rien fait pour en rabaisser la valeur. Au contraire : je vous parle non seulement des mauvais désirs censurés dans le rêve, mais aussi de la censure même qui refoule ces désirs et les rend méconnaissables. Si nous insistons sur ce qu'il y a de mauvais dans l'homme, c'est uniquement parce que d'autres le nient, ce qui n'améliore pas la nature humaine, mais la rend seulement inintelligible. C'est en renonçant à l'appréciation morale unilatérale que nous avons des chances de trouver la formule exprimant exactement les rapports qui existent entre ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mauvais dans la nature humaine.

Tenons-nous-en donc là. Alors même que nous trouverons étranges les résultats de notre travail d'interprétation des rêves, nous ne devrons pas les abandonner. Peut-être nous sera-t-il possible plus tard de nous rapprocher de leur compréhension en suivant une autre voie. Pour le moment, nous maintenons ceci : la déformation du rêve est une conséquence de la censure que les tendances avouées du moi exercent contre des tendances et des désirs indécents qui surgissent en nous la nuit, pendant le sommeil. Pourquoi ces désirs et tendances naissent-ils la nuit et d'où proviennent-ils ? Cette question reste ouverte et attend de nouvelles recherches.

Mais il serait injuste de notre part de ne pas faire ressortir sans retard un autre résultat de nos recherches. Les désirs qui, surgissant dans les rêves, viennent troubler notre sommeil nous sont inconnus ; nous n'apprenons leur existence qu'à la suite de l'interprétation du rêve. On peut donc provisoirement les qualifier

d'inconscients au sens courant du mot. Mais nous devons nous dire qu'ils sont plus que provisoirement Inconscients. Ainsi que nous l'avons vu dans beaucoup de cas, le rêveur les nie, après même que l'interprétation les a rendus manifestes. Nous avons ici la même situation que lors de l'interprétation du lapsus « Aufstossen [20] » où l'orateur indigné nous affirmait qu'il ne se connaissait et ne s'était jamais connu aucun sentiment irrespectueux envers son chef. Nous avions déjà à ce moment-là mis en doute la valeur de cette assurance, et nous avons seulement admis que l'orateur pouvait n'avoir pas conscience de l'existence en lui d'un pareil sentiment. La même situation se reproduit chaque fois que nous interprétons un rêve fortement déformé, ce qui ne peut qu'augmenter son importance pour notre conception. Aussi sommes-nous tout disposés à admettre qu'il existe dans la vie psychique des processus, des tendances dont on ne sait généralement rien, dont on ne sait rien depuis longtemps, dont on n'a peut-être jamais rien su. De ce fait, l'inconscient se présente à nous avec un autre sens ; le facteur d' « actualité » ou de « momentanéité » cesse d'être un de ses caractères fondamentaux ; l'inconscient peut être inconscient d'une façon *permanente,* et non seulement « momentanément latent ». Il va sans dire que nous aurons à revenir là-dessus plus tard et avec plus de détails.

10. Le symbolisme dans le rêve

Nous avons trouvé que la déformation qui nous empêche de comprendre le rêve est l'effet d'une censure exerçant son activité contre les désirs inacceptables, inconscients. Mais nous n'avons naturellement pas affirmé que la censure soit le seul facteur produisant la déformation, et l'étude plus approfondie du rêve nous permet en effet de constater que d'autres facteurs prennent part, à côté de la censure, à la production de ce phénomène. Ceci, disions-

20 Voir plus haut, chapitre 2.

nous, est tellement vrai qu'alors même que la censure serait totalement éliminée, notre intelligence du rêve ne s'en trouverait nullement facilitée, et le rêve manifeste ne coïnciderait pas alors davantage avec les idées latentes du rêve.

C'est en tenant compte d'une lacune de notre technique que nous parvenons à découvrir ces autres facteurs qui contribuent à obscurcir et à déformer les rêves. Je vous ai déjà accordé que chez les sujets analysés les éléments particuliers d'un rêve n'éveillent parfois aucune idée. Certes, ce fait est moins fréquent que les sujets ne l'affirment ; dans beaucoup de cas on fait surgir des idées à force de persévérance et d'insistance. Mais il n'en reste pas moins que dans certains cas l'association se trouve en défaut ou, lorsqu'on provoque son fonctionnement, ne donne pas ce qu'on en attendait. Lorsque ce fait se produit au cours d'un traitement psychanalytique, il acquiert une importance particulière dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Mais il se produit aussi lors de l'interprétation de rêves de personnes normales ou de celle de nos propres rêves. Dans les cas de ce genre, lorsqu'on a acquis l'assurance que toute insistance est inutile, on finit par découvrir que cet accident indésirable se produit régulièrement à propos de certains éléments déterminés du rêve. On se rend compte alors qu'il s'agit, non d'une insuffisance accidentelle ou exceptionnelle de la technique, mais d'un fait régi par certaines lois.

En présence de ce fait, on éprouve la tentation d'interpréter soi-même ces éléments « muets » du rêve, d'en effectuer la traduction par ses propres moyens. On a l'impression d'obtenir un sens satisfaisant chaque fois qu'on se fie à pareille interprétation, alors que le rêve reste dépourvu de sens et de cohésion, tant qu'on ne se décide pas à entreprendre ce travail. À mesure que celui-ci s'applique à des cas de plus en plus nombreux, à la condition qu'ils soient analogues, notre tentative, d'abord timide, devient de plus en plus assurée.

Je vous expose tout cela d'une façon quelque peu schématique, mais l'enseignement admet les exposés de ce genre lorsqu'ils simplifient la question sans la déformer.

En procédant comme nous venons de le dire, ou obtient, pour une série d'éléments de rêves, des traductions constantes, tout à fait semblables à celles que nos « livres des songes » populaires donnent pour toutes les choses qui se présentent dans les rêves. J'espère, soit dit en passant, que vous n'avez pas oublié qu'avec notre technique de l'association on n'obtient jamais des traductions constantes des éléments de rêves.

Vous allez me dire que ce mode d'interprétation vous semble encore plus incertain et plus sujet à critique que celui à l'aide d'idées librement pensées. Mais là intervient un autre détail. Lorsque, à la suite d'expériences répétées, on a réussi à réunir un nombre assez considérable de ces traductions constantes, on s'aperçoit qu'il s'agit là d'interprétations qu'on aurait pu obtenir en se basant uniquement sur ce qu'on sait soi-même et que pour les comprendre on n'avait pas besoin de recourir aux souvenirs du rêveur. Nous verrons dans la suite de cet exposé d'où nous vient la connaissance de leur signification.

Nous donnons à ce rapport constant entre l'élément d'un rêve et sa traduction le nom de *symbolique,* l'élément lui-même étant un *symbole* de la pensée inconsciente du rêve. Vous vous souvenez sans doute qu'en examinant précédemment les rapports existant entre les éléments des rêves et leurs substrats, j'avais établi que l'élément d'un rêve petit être à son substrat ce qu'une partie est au tout, qu'il peut être aussi une allusion à ce substrat ou sa représentation figurée. En plus de ces trois genres de rapports, j'en avais alors annoncé un quatrième que je n'avais pas nommé. C'était justement le rapport symbolique, celui que nous introduisons ici. Des discussions très intéressantes s'y rattachent dont nous allons nous occuper avant d'exposer nos observations plus spécialement symboliques. Le

symbolisme constitue peut-être le chapitre le plus remarquable de la théorie des rêves.

Disons avant tout qu'en tant que traductions permanentes, les symboles réalisent dans une certaine mesure l'idéal de l'ancienne et populaire interprétation des rêves, idéal dont notre technique nous a considérablement éloignés.

Ils nous permettent, dans certaines circonstances, d'interpréter un rêve sans interroger le rêveur qui d'ailleurs ne saurait rien ajouter au symbole. Lorsqu'on connaît les symboles usuels des rêves, la personnalité du rêveur, les circonstances dans lesquelles il vit et les impressions à la suite desquelles le rêve est survenu, on est souvent en état d'interpréter un rêve sans aucune difficulté, de le traduire, pour ainsi dire, à livre ouvert. Un pareil tour de force est fait pour flatter l'interprète et en imposer au rêveur ; il constitue un délassement bienfaisant du pénible travail que comporte l'interrogation du rêveur. Mais ne vous laissez pas séduire par cette facilité. Notre tâche ne consiste pas à exécuter des tours de force. La technique qui repose sur la connaissance des symboles ne remplace pas celle qui repose sur l'association et ne peut se mesurer avec elle. Elle ne fait que compléter cette dernière et lui fournir des données utilisables. Mais en ce qui concerne la connaissance de la situation psychique du rêveur, sachez que les rêves que vous avez à interpréter ne sont pas toujours ceux de personnes que vous connaissez bien, que vous n'êtes généralement pas au courant des événements du jour qui ont pu provoquer le rêve et que ce sont les idées et souvenirs du sujet analysé qui vous fournissent la connaissance de ce qu'on appelle la situation psychique.

Il est en outre tout à fait singulier, même au point de vue des connexions dont il sera question plus tard, que la conception symbolique des rapports entre le rêve et l'inconscient se soit heurtée à une résistance des plus acharnées. Même des personnes réfléchies et autorisées, qui n'avaient à formuler contre la psychanalyse aucune

objection de principe, ont refusé de la suivre dans cette voie. Et cette attitude est d'autant plus singulière que le symbolisme n'est pas une caractéristique propre au rêve seulement et que sa découverte n'est pas l'œuvre de la psychanalyse qui a cependant fait par ailleurs beaucoup d'autres découvertes retentissantes. Si l'on veut à tout prix placer dans les temps modernes la découverte du symbolisme dans les rêves, on doit considérer comme son auteur le philosophe K.-A. Scherner (1861). La psychanalyse a fourni une confirmation à la manière de voir de Scherner, en lui faisant d'ailleurs subir de profondes modifications.

Et maintenant vous voudrez sans doute apprendre quelque chose sur la nature du symbolisme dans les rêves et en avoir quelques exemples. Je vous ferai volontiers part de ce que je sais sur ce sujet, tout en vous prévenant que ce phénomène ne nous est pas encore aussi compréhensible que nous le voudrions.

L'essence du rapport symbolique consiste dans une comparaison. Mais il ne suffit pas d'une comparaison quelconque pour que ce rapport soit établi. Nous soupçonnons que la comparaison requiert certaines conditions, sans pouvoir dire de quel genre sont ces conditions. Tout ce qui peut servir de comparaison avec un objet ou un processus n'apparaît pas dans le rêve comme un symbole de cet objet ou processus. D'autre part, le rêve, loin de symboliser sans choix, ne choisit à cet effet que certains éléments des idées latentes du rêve. Le symbolisme se trouve ainsi limité de chaque côté. On doit convenir également que la notion de symbole ne se trouve pas encore nettement délimitée, qu'elle se confond souvent avec celles de substitution, de représentation, etc., qu'elle se rapproche même de celle d'allusion. Dans certains symboles, la comparaison qui sert de base est évidente. Mais il en est d'autres à propos desquels nous sommes obligés de nous demander où il faut chercher le facteur commun, le *tertium comparationis* de la comparaison présumée. Une réflexion plus approfondie nous

permettra parfois de découvrir ce facteur commun qui, dans d'autres cas, restera réellement caché. En outre, si le symbole est une comparaison, il est singulier que l'association ne nous fasse pas découvrir cette comparaison, que le rêveur lui-même ne la connaisse pas et s'en serve sans rien savoir à son sujet ; plus que cela : que le rêveur ne se montre nullement disposé à reconnaître cette comparaison lorsqu'elle est mise sous ses yeux. Vous voyez ainsi que le rapport symbolique est une comparaison d'un genre tout particulier et dont les raisons nous échappent encore. Peut-être trouverons-nous plus tard quelques indices relatifs à cet inconnu.

Les objets qui trouvent dans le rêve une représentation symbolique sont peu nombreux. Le corps humain, dans son ensemble, les parents, enfants, frères, sœurs, la naissance, la mort, la nudité, - et quelque chose de plus. C'est la *maison* qui constitue la seule représentation typique, c'est-à-dire régulière, de l'ensemble de la personne humaine. Ce fait a été reconnu déjà par Scherner qui voulait lui attribuer une importance de premier ordre, à tort selon nous. On se voit souvent en rêve glisser le long de façades de maisons, en éprouvant pendant cette descente une sensation tantôt de plaisir, tantôt d'angoisse. Les maisons aux murs lisses sont des hommes ; celles qui présentent des saillies et des balcons, auxquels on peut s'accrocher, sont des femmes. Les parents ont pour symboles *l'empereur* et *l'impératrice,* le *roi* et la *reine ou* d'autres personnages éminents : c'est ainsi que les rêves où figurent les parents évoluent dans une atmosphère de piété. Moins tendres sont les rêves où figurent des enfants, des frères ou sœurs, lesquels ont pour symboles de *petits animaux,* la *vermine.* La naissance est presque toujours représentée par une action dont *l'eau* est le principal facteur : on rêve soit qu'on se jette à l'eau ou qu'on en sort, soit qu'on retire une personne de l'eau ou qu'on en est retiré par elle, autrement dit qu'il existe entre cette personne et le rêveur une relation maternelle. La mort imminente est remplacée dans le rêve par le *départ,* par un

voyage en chemin de fer la mort réalisée par certains présages obscurs, sinistres la nudité par des *habits* et *uniformes. Vous* voyez que nous sommes pour ainsi dire à cheval sur les deux genres de représentations : les symboles et les allusions.

En sortant de cette énumération plutôt maigre, nous abordons un domaine dont les objets et contenus sont représentés par un symbolisme extraordinairement riche et varié. C'est le domaine de la vie sexuelle, des organes génitaux, des actes sexuels, des relations sexuelles. La majeure partie des symboles dans le rêve sont des symboles sexuels. Mais ici nous nous trouvons en présence d'une disproportion remarquable. Alors que les contenus à désigner sont peu nombreux, les symboles qui les désignent le sont extraordinairement, de sorte que chaque objet peut être exprimé par des symboles nombreux, ayant tous à peu près la même valeur. Mais au cours de l'interprétation, on éprouve une surprise désagréable. Contrairement aux représentations des rêves qui, elles, sont très variées, les interprétations des symboles sont on ne peut plus monotones. C'est là un fait qui déplaît à tous ceux qui ont l'occasion de le constater. Mais qu'y faire ?

Comme c'est la première fois qu'il sera question, dans cet entretien, de contenus de la vie sexuelle, je dois vous dire comment j'entends traiter ce sujet. La psychanalyse n'a aucune raison de parler à mots couverts ou de se contenter d'allusions, elle n'éprouve aucune honte à s'occuper de cet important sujet, elle trouve correct et convenable d'appeler les choses par leur nom et considère que c'est là le meilleur moyen de se préserver contre des arrière-pensées troublantes. Le fait qu'on se trouve à parler devant un auditoire composé de représentants des deux sexes ne change rien à l'affaire. De même qu'il n'y a pas de science *ad usum delphini, il* ne doit pas y en avoir une à l'usage des jeunes filles naïves, et les dames que j'aperçois ici ont sans doute voulu marquer par leur présence

qu'elles veulent être traitées, sous le rapport de la science, à l'égal des hommes.

Le rêve possède donc, pour les organes sexuels de l'homme, une foule de représentations qu'on peut appeler symboliques et dans lesquelles le facteur commun de la comparaison est le plus souvent évident. Pour l'appareil génita1 de l'homme, dans son ensemble, c'est surtout le nombre sacré 3 qui présente une importance symbolique. La partie principale, et pour les deux sexes la plus intéressante, de l'appareil génital de l'homme, la verge, trouve d'abord ses substitutions symboliques dans des objets qui lui ressemblent par la forme, à savoir : cannes, *parapluies, tiges, arbres,* etc. ; ensuite dans des objets qui ont en commun avec la verge de pouvoir pénétrer à l'intérieur d'un corps et causer des blessures : armes *pointues* de toutes sortes, telles que *couteaux, poignards, lames, sabres, ou* encore *armes à feu,* telles que *fusils, pistolets* et, plus particulièrement, l'arme qui par sa forme se prête tout spécialement à cette comparaison, c'est-à-dire le *revolver.* Dans les cauchemars des jeunes filles la poursuite par un homme armé d'un couteau ou d'une arme à feu joue un grand rôle. C'est là peut-être le cas le plus fréquent du symbolisme des rêves, et son interprétation ne présente aucune difficulté. Non moins compréhensible est la représentation du membre masculin par des objets d'où s'échappe un liquide : robinets *à eau, aiguières, sources jaillissantes, et* par d'autres qui sont susceptibles de s'allonger tels que *lampes à suspension, crayons à coulisse*, etc. Le fait que les *crayons*, *les porte-plumes*, les *limes à ongles,* les *marteaux* et autres instruments sont incontestablement des représentations symboliques de l'organe sexuel masculin tient à son tour à une conception facilement compréhensible de cet organe.

La remarquable propriété que possède celui-ci de pouvoir se redresser contre la pesanteur, propriété qui forme une partie du phénomène de l'érection, a créé la représentation symbolique à l'aide de ballons, d'avions et même de *dirigeables Zeppelin*. Mais le

rêve connaît encore un autre moyen, beaucoup plus expressif, de symboliser l'érection. Il fait de l'organe sexuel l'essence même de la personne et fait voler celle-ci tout entière. Ne trouvez pas étonnant si je vous dis que les rêves souvent si beaux que nous connaissons tous et dans lesquels le vol joue un rôle si important doivent être interprétés comme ayant pour base une excitation sexuelle générale, le phénomène de l'érection. Parmi les psychanalystes, c'est P. Federn qui a établi cette interprétation à l'aide de preuves irréfutables, mais même un expérimentateur aussi impartial, aussi étranger et peut-être même aussi ignorant de la psychanalyse que Mourly-Vold est arrivé aux mêmes conclusions, à la suite de ses expériences qui consistaient à donner aux bras et aux jambes, pendant le sommeil, des positions artificielles. Ne m'objectez pas le fait que des femmes peuvent également rêver qu'elles volent. Rappelez-vous plutôt que nos rêves veulent être des réalisations de désirs et que le désir, conscient ou inconscient, d'être un homme est très fréquent chez la femme. Et ceux d'entre vous qui sont plus ou moins versés dans l'anatomie ne trouveront rien d'étonnant à ce que la femme soit à même de réaliser ce désir à l'aide des mêmes sensations que celles éprouvées par l'homme. La femme possède en effet dans son appareil génital un petit membre semblable à la verge de l'homme, et ce petit membre, le clitoris, joue dans l'enfance et dans l'âge qui précède les rapports sexuels le même rôle que le pénis masculin.

Parmi les symboles sexuels masculins moins compréhensibles, nous citerons les *reptiles* et les *poissons,* mais surtout le fameux symbole du *serpent*. Pourquoi le chapeau et le manteau ont-ils reçu la même application ? C'est ce qu'il n'est pas facile de deviner, mais leur signification symbolique est incontestable. On peut enfin se demander si la substitution à l'organe sexuel masculin d'un autre membre tel que le pied oit la main, doit également être considérée comme symbolique. Je crois qu'en considérant l'ensemble du rêve et

en tenant compte des organes correspondants de la femme, on sera le plus souvent obligé d'admettre cette signification.

L'appareil génital de la femme est représenté symboliquement par tous les objets dont la caractéristique consiste en ce qu'ils circonscrivent une cavité dans laquelle quelque chose peut être logé : *mines, fosses, cavernes, vases* et *bouteilles, boîtes de toutes formes, coffres, caisses, poches,* etc. Le *bateau* fait également partie de cette série. Certains symboles tels qu'*armoires, fours* et surtout *chambres* se rapportent à l'utérus plutôt qu'à l'appareil sexuel proprement dit. Le symbole *chambre* touche ici à celui de maison, porte et portail devenant à leur tour des symboles désignant l'accès de l'orifice sexuel. Ont encore une signification symbolique certains matériaux, tels que le *bois* et le *papier,* ainsi que les objets faits avec ces matériaux, tels que *table* et *livre.* Parmi les animaux, les *escargots* et les *coquillages* sont incontestablement des symboles féminins. Citons encore, parmi les organes du corps, la bouche comme symbole de l'orifice génital et, parmi les édifices, *l'église* et la *chapelle*. Ainsi vous le voyez, tous ces symboles ne sont pas également intelligibles.

On doit considérer comme faisant partie de l'appareil génital les seins qui, de même que les autres hémisphères, plus grandes, du corps féminin, trouvent leur représentation symbolique dans les *pommes,* les *pêches*, les *fruits* en général. Les poils qui garnissent l'appareil génital chez les deux sexes sont décrits par le rêve sous l'aspect d'une forêt, d'un bosquet. La topographie compliquée de l'appareil génital de la femme fait qu'on se le représente souvent comme un paysage, avec rocher, forêt, eau, alors que l'imposant mécanisme de l'appareil génital de l'homme est symbolisé sous la forme de toutes sortes de machines compliquées, difficiles à décrire.

Un autre symbole intéressant de l'appareil génital de la femme est représenté par le coffret à bijoux ; *bijou* et *trésor* sont les caresses qu'on adresse, même dans le rêve, à la personne aimée ; les

sucreries servent souvent à symboliser la jouissance sexuelle. La satisfaction sexuelle obtenue sans le concours d'une personne du sexe opposé est symbolisée par toutes sortes de *jeux*, entre autres par le *jeu de piano*. Le *glissement, la descente brusque, l'arrachage d'une branche* sont des représentations finement symboliques de l'onanisme. Nous avons encore une représentation particulièrement remarquable dans la *chute d'une dent,* dans *l'extraction d'une dent : ce* symbole signifie certainement la castration, envisagée comme une punition pour les pratiques contre nature. Les symboles destinés à représenter plus particulièrement les rapports sexuels sont moins nombreux dans les rêves qu'on ne l'aurait cru d'après les communications que nous possédons. On peut citer, comme se rapportant à cette catégorie, des activités rythmiques telles que la *danse,* l'*équitation,* l'*ascension*, ainsi que des accidents violents, comme par exemple le fait *d'être écrasé par une voiture*. Ajoutons encore certaines activités *manuelles et,* naturellement, la *menace avec une arme*.

L'application et la traduction de ces symboles sont moins simples que vous ne le croyez peut-être. L'une et l'autre comportent nombre de détails inattendus. C'est ainsi que nous constatons ce fait incroyable que les différences sexuelles sont souvent à peine marquées dans ces représentations symboliques. Nombre de symboles désignent un organe génital en général - masculin ou féminin, peu importe : tel est le cas des symboles où figurent un *petit enfant,* une *petite fille*, un *petit fils*. D'autres fois, un symbole masculin sert à désigner une partie de l'appareil génital féminin, et inversement. Tout cela reste incompréhensible, tant qu'on n'est pas au courant du développement des représentations sexuelles des hommes. Dans certains cas cette ambiguïté des symboles peut n'être qu'apparente ; et les symboles les plus frappants, tels que *poche, arme, boîte*, n'ont pas cette application bisexuelle.

Commençant, non par ce que le symbole représente, mais par le symbole lui-même, je vais passer en revue les domaines auxquels les symboles sexuels sont empruntés, en faisant suivre cette recherche de quelques considérations relatives principalement aux symboles dont le facteur commun reste incompris. Nous avons un symbole obscur de ce genre dans le *chapeau,* peut-être dans tout couvre-chef en général, à signification généralement masculine, mais parfois aussi féminine. De même *manteau* sert à désigner un homme, quoique souvent à un point de vue autre que le point de vue sexuel. Vous êtes libre d'en demander la raison. La *cravate* qui descend sur la poitrine et qui n'est pas portée par la femme, est manifestement un symbole masculin. *Linge blanc, toile* sont en général des symboles féminins ; *habits*, *uniformes* sont nous le savons déjà, des symboles destinés à exprimer la nudité, les formes du corps ; *soulier, pantoufle* désignent symboliquement les organes génitaux de la femme. Nous avons déjà parlé de ces symboles énigmatiques, mais sûrement féminins, que sont la *table,* le *bois. Échelle, escalier, rampe*, ainsi que l'acte de monter sur une échelle, etc., sont certainement des symboles exprimant les rapports sexuels. En y réfléchissant de près, nous trouvons comme facteur commun la rythmique de l'ascension, peut-être aussi le *crescendo* de l'excitation : oppression, à mesure qu'on monte.

Nous avons déjà mentionné le *paysage*, en tant que représentation de l'appareil génital de la femme. Mon*tagne et rocher* sont des symboles du membre masculin, *jardin* est un symbole fréquent des organes génitaux de la femme. Le *fruit* désigne, non l'enfant, mais le sein. Les *animaux sauvages* servent à représenter d'abord des hommes passionnés, ensuite les mauvais instincts, les passions. *Boutons et fleurs* désignent les organes génitaux de la femme, et plus spécialement la virginité. Rappelez-vous à ce propos que les boutons sont effectivement les organes génitaux des plantes. Nous connaissons déjà le symbole *chambre. La* représentation se

développant, les fenêtres, les entrées et sorties de la chambre acquièrent la signification d'ouvertures, d'orifices du corps. *Chambre,ouverte*, *chambre close* font partie du même symbolisme, et la *clef* qui ouvre est incontestablement un symbole masculin.

Tels sont les matériaux qui entrent dans la composition du symbolisme dans les rêves. Ils sont d'ailleurs loin d'être complets, et notre exposé pourrait être étendu aussi bien en largeur qu'en profondeur. Mais je pense que mon énumération vous paraîtra plus que suffisante. Il se peut même que vous me disiez, exaspérés : « À vous entendre, nous ne vivrions que dans un monde de symboles sexuels. Tous les objets qui nous entourent, tous les habits que nous mettons, toutes les choses que nous prenons à la main, ne seraient donc, à votre avis, que des symboles sexuels, rien de plus ? » Je conviens qu'il y a là des choses faites pour étonner, et la première question qui se pose tout naturellement est celle-ci : comment pouvons-nous connaître la signification des symboles des rêves, alors que le rêveur lui-même ne nous fournit à leur sujet aucun renseignement ou que des renseignements tout à fait insuffisants ?

Je réponds : cette connaissance nous vient de diverses sources, des contes et des mythes, de farces et facéties, du folklore, c'est-à-dire de l'étude des mœurs, usages, proverbes et chants de différents peuples, du langage poétique et du langage commun. Nous y retrouvons partout le même symbolisme que nous comprenons souvent, sans la moindre difficulté. En examinant ces sources les unes après les autres, nous y découvrirons un tel parallélisme avec le symbolisme des rêves que nos interprétations sortiront de cet examen avec une certitude accrue.

Le corps humain, avons-nous dit, est souvent représenté d'après Scherner, par le symbole de la maison ; or, font également partie de ce symbole les fenêtres, portes, portes cochères qui symbolisent les accès dans les cavités du corps, les façades, lisses ou garnies de saillies et de balcons pouvant servir de points d'appui. Ce

symbolisme se retrouve dans notre langage courant : c'est ainsi que nous saluons familièrement un vieil ami en le traitant de « vieille maison » [21] et que nous disons de quelqu'un que tout n'est pas en ordre à son « étage supérieur » [22].

Il paraît à première vue bizarre que les parents soient représentés dans les rêves sous l'aspect d'un couple royal ou impérial. Ne croyez-vous pas que dans beaucoup de contes qui commencent par la phrase - « Il était une fois un roi et une reine », on se trouve en présence d'une substitution symbolique de la phrase « Il était une fois un père et une mère ? » Dans les familles, on appelle souvent les enfants, en plaisantant, *princes,* l'aîné recevant le titre de *Kronprinz.* Le roi lui-même se fait appeler le *père.* C'est encore en plaisantant que les petits enfants sont appelés *vers* et que nous disons d'eux avec compassion : les *pauvres petits vers (das arme Wurm).*

Mais revenons au symbole *maison* et à ses dérivés. Lorsqu'en rêve nous utilisons les saillies des maisons comme points d'appui, n'y a-t-il pas là une réminiscence de la réflexion bien connue que les gens du peuple formulent lorsqu'ils rencontrent une femme aux seins fortement développés - il y a là à quoi s'accrocher ? Dans la même occasion, les gens du peuple s'expriment encore autrement, en disant : « Voilà une femme qui a beaucoup de bois devant sa maison », comme s'ils voulaient confirmer notre interprétation qui voit dans le bois un symbole féminin, maternel.

À propos de bois, nous ne réussirons pas à comprendre la raison qui en a fait un symbole du maternel, du féminin, si nous n'invoquons pas l'aide de la linguistique comparée. Le mot allemand Holz (bois) aurait la même racine que le mot grec (dans le texte), qui signifie *matière,* matière brute. Mais il arrive souvent qu'un mot générique finit par désigner un objet particulier. Or, il existe dans

21 Traduction littérale de « altes Haus » qui correspond à « mon vieux » ou, mieux peut-être, à « vieille branche ».

22 Traduction littérale d'une locution allemande.

l'Atlantique une île appelée Madère, nom qui lui a été donné par les Portugais lors de sa découverte, parce qu'elle était alors couverte de forêts. *Madeira* signifie précisément en portugais bois. Nous reconnaissez sans doute dans ce mot *madeira* le mot latin *materia* légèrement modifié et qui à son tour signifie *matière* en général. Or, le mot *materia* est un dérivé de *mater,* mère. La matière dont une chose est faite est comme son apport maternel. C'est donc cette vieille conception qui se perpétue dans l'usage symbolique de bois pour *femme, mère.*

La naissance se trouve régulièrement exprimée dans le rêve par l'intervention de l'eau : on se plonge dans l'eau ou on sort de l'eau, ce qui veut dire qu'on enfante ou qu'on naît. Or, n'oubliez pas que ce symbole peut être considéré comme se rattachant doublement à la vérité transformiste : d'une part (et c'est là un fait très reculé dans le temps) tous les mammifères terrestres, y compris les ancêtres de l'homme, descendent d'animaux aquatiques ; d'autre part, chaque mammifère, chaque homme passe la première phase de son existence dans l'eau, c'est-à-dire que son existence embryonnaire se passe dans le liquide placentaire de l'utérus de sa mère et naître signifie pour lui sortir de l'eau. Je n'affirme pas que le rêveur sache tout cela, mais j'estime aussi qu'il n'a pas besoin de le savoir. Le rêveur sait sans doute (les choses qu'on lui avait racontées dans son enfance mais même au sujet de ces connaissances j'affirme qu'elle n'ont contribué en rien à la formation du symbole. On lui a raconté jadis que c'est la cigogne qui apporte les enfants. Mais où les trouve-t-elle ? Dans la rivière, dans le puits, donc toujours dans l'eau. Un de mes patients, alors tout jeune enfant, ayant entendu raconter cette histoire, avait disparu tout un après-midi. On finit par le retrouver au bord de l'étang du château qu'il habitait, le visage penché sur l'eau et cherchant à apercevoir au fond les petits enfants.

Dans les mythes relatifs à la naissance de héros, que O. Rank avait soumis à une analyse comparée (le plus ancien est celui

concernant la naissance du roi Sargon, d'Agade, en l'an 2800 av. J.-C.), l'immersion dans l'eau et le sauvetage de l'eau jouent un rôle prédominant. Rank a trouvé qu'il s'agit là de représentations symboliques de la naissance, analogues à celles qui se manifestent dans le rêve. Lorsqu'on rêve qu'on sauve une personne de l'eau, on fait de cette personne sa mère ou une mère tout court ; dans le mythe, une personne qui a sauvé un enfant de l'eau, avoue être la véritable mère de cet enfant. Il existe une anecdote bien connue où l'on demande à un petit Juif intelligent : « Qui fut la mère de Moïse ? » Sans hésiter, il répond : « La princesse. - Mais non, lui objecte-t-on, celle-ci l'a seulement sauvé des eaux. - C'est elle qui le prétend » réplique-t-il, montrant ainsi qu'il a trouvé la signification exacte du mythe.

Le départ symbolise dans le rêve la mort. Et d'ailleurs, lorsqu'un enfant demande des nouvelles d'une personne qu'il n'a pas vue depuis longtemps, on a l'habitude de lui répondre, lorsqu'il s'agit d'une personne décédée, qu'elle est partie en voyage. Ici encore je prétends que le symbole n'a rien à voir avec cette explication à l'usage des enfants. Le poète se sert du même symbole lorsqu'il parle de l'au-delà comme d'un pays inexploré d'où aucun *voyageur* (no traveller) ne revient. Même dans nos conversations journalières, il nous arrive souvent de parler du dernier voyage. Tous les connaisseurs des anciens rites savent que la représentation d'un voyage au pays de la mort faisait partie de la religion de l'Égypte ancienne. Il reste de nombreux exemplaires du livre des morts qui, tel un Baedeker, accompagnait la momie dans ce voyage. Depuis que les lieux de sépulture ont été séparés des lieux d'habitation, ce dernier voyage du mort est devenu une réalité.

De même le symbolisme génital n'est pas propre au rêve seulement. Il est arrivé à chacun de vous de pousser, ne fût-ce qu'une fois dans la vie, l'impolitesse jusqu'à traiter une femme de « vieille boîte », sans savoir peut-être que ce disant vous vous serviez d'un

symbole génital. Il est dit dans le Nouveau Testament : la femme est un vase faible. Les livres sacrés des Juifs sont, dans leur style si proche de la poésie, remplis d'expressions empruntées au symbolisme sexuel, expressions qui n'ont pas toujours été exactement comprises et dont l'interprétation, dans le Cantique des Cantiques par exemple, a donné lieu à beaucoup de malentendus. Dans la littérature hébraïque postérieure on trouve très fréquemment le symbole qui représente la femme comme une maison dont la porte correspond à l'orifice génital. Le mari se plaint par exemple, dans le cas de perte de virginité, d'avoir trouvé la *porte ouverte.* La représentation de la femme par le symbole *table* se rencontre également dans cette littérature. La femme dit de son mari : je lui ai dressé la table, *mais il la retourna.* Les enfants estropiés naissent pour la raison que le mari *retourne la table.* J'emprunte ces renseignements à une monographie de M. L. Levy, de Brünn , sur *Le symbolisme sexuel dans la Bible et le Talmud.*

Ce sont les étymologistes qui ont rendu vraisemblable la supposition que le bateau est une représentation symbolique de la femme : le nom *Schilf* (bateau), qui servait primitivement à désigner un *vase* en argile, ne serait en réalité qu'une modification du mot *Schaff* (écuelle). Que *four* soit le symbole de la femme et de la matrice, c'est ce qui nous est confirmé par la légende grecque relative à Périandre de Corinthe et à sa femme Melissa. Lorsque, d'après le récit d'Hérodote, le tyran, après avoir par jalousie tué sa femme bien-aimée, adjura son ombre de lui donner de ses nouvelles, la morte révéla sa présence en rappelant à Périandre qu'il *avait mis son pain dans un jour froid,* expression voilée, destinée à désigner un acte qu'aucune autre personne ne pouvait connaître. Dans *l'Anthropophyteia,* publiée par F.-S. Kraus et qui constitue une mine de renseignements incomparables pour tout ce qui concerne la vie sexuelle des peuples, nous lisons que dans certaines régions de l'Allemagne on dit d'une femme qui vient d'accoucher : son *four s'est*

effondré. La préparation du feu, avec tout ce qui s'y rattache, est pénétrée profondément de symbolisme sexuel. La flamme symbolise toujours l'organe génital de l'homme, et le foyer le giron féminin.

Si vous trouvez étonnant que les paysages servent si fréquemment dans les rêves à représenter symboliquement l'appareil génital de la femme, laissez-vous instruire par les mythologistes qui vous diront quel grand rôle la *terre nourricière* a toujours joué dans les représentations et les cultes des peuples anciens et à quel point la conception de l'agriculture a été déterminée à ce symbolisme. Vous serez tentés de chercher dans le langage la représentation symbolique de la femme : ne dit-on pas (en allemand) *Frauenzimmer* (chambre de la femme), au lieu de *Frau* (femme), remplaçant ainsi la personne humaine par l'emplacement qui lui est destiné ? Nous disons de même la « Sublime Porte », désignant par cette expression le sultan et son gouvernement ; de même encore le mot *Pharaon* qui servait à désigner les souverains de l'ancienne Égypte signifiait « grande cour » (dans l'ancien Orient les cours disposées entre les doubles portes de la ville étaient des lieux de réunion, tout comme les places de marché dans le monde classique). Je pense cependant que cette filiation est un peu trop superficielle. Je croirais plutôt que c'est en tant qu'elle désigne l'espace dans lequel l'homme se trouve enfermé que *chambre* est devenu symbole de *femme.* Le symbole *maison* nous est déjà connu sous ce rapport ; la mythologie et le style poétique nous autorisent à admettre comme autres représentations symboliques de la femme : *château-fort, forteresse, château, ville.* Le doute, en ce qui concerne cette interprétation, n'est permis que lorqu'on se trouve en présence de personnes ne parlant pas allemand et, par conséquent, incapables de nous comprendre. Or, j'ai eu, au cours de ces dernières années, l'occasion de traiter un grand nombre de patients étrangers et je crois me rappeler que dans leurs rêves, malgré l'absence de toute analogie entre ces deux mots dans leurs langues maternelles respectives, *chambre* signifiait toujours *femme*

(Zimmer pour *Frauenzirruner).* Il y a encore d'autres raisons d'admettre que le rapport symbolique peut dépasser les limites linguistiques, fait qui a déjà été reconnu par l'interprète des rêves Schubert (1862). Je dois dire toutefois qu'aucun de mes rêveurs n'ignorait totalement la langue allemande, de sorte que je dois laisser le soin d'établir cette distinction aux psychanalystes à même de réunir dans d'autres pays des observations relatives à des personnes ne parlant qu'une seule langue.

En ce qui concerne les représentations symboliques de l'organe sexuel de l'homme, il n'en est pas une qui ne se trouve exprimée dans le langage courant sous une forme comique, vulgaire ou, comme parfois chez les poètes de l'antiquité, sous une forme poétique. Parmi ces représentations figurent non seulement les symboles qui se manifestent dans les rêves, mais d'autres encore, comme par exemple divers outils, et principalement la charrue. Du reste, la représentation symbolique de l'organe sexuel masculin touche à un domaine très étendu, très controversé et dont, pour des raisons d'économie, nous voulons nous tenir à distance. Nous ne ferons quelques remarques qu'à propos d'un seul de ces symboles hors série : du symbole de la trinité (3). Laissons de côté la question de savoir si c'est à ce rapport symbolique que le nombre 3 doit son caractère sacré. Mais ce qui est certain, c'est que si des objets composés de trois parties (trèfles à trois feuilles, par exemple) ont donné leur forme à certaines armes et à certains emblèmes, ce fut uniquement en raison de leur signification symbolique.

La fleur de lys française à trois branches et la *Triskèle* (trois jambes demi-courbes partant d'un centre commun), ces bizarres armoiries de deux îles aussi éloignées l'une de l'autre que la Sicile et l'île de Man, ne seraient également, à mon avis, que des reproductions symboliques, stylisées, de l'appareil génital de l'homme. Les reproductions de l'organe sexuel masculin étaient considérées dans l'antiquité comme de puissants moyens de défense

(Apotropaea) contre les mauvaises influences, et il faut petit-être voir une survivance de cette croyance dans le fait que même de nos jours toutes les amulettes porte-bonheur ne sont autre chose que des symboles génitaux ou sexuels. Examinez une collection de ces amulettes portées autour du cou en forme de collier : vous trouverez un trèfle à quatre feuilles, un cochon, un champignon, un fer à cheval, une échelle, un ramoneur de cheminée. Le trèfle à quatre feuilles remplace le trèfle plus proprement symbolique à trois feuilles ; le cochon est un ancien symbole de la fécondité ; le champignon est un symbole incontestable du pénis, et il est des champignons qui, tel le *Phallus impudicus*, doivent leur nom à leur ressemblance frappante avec l'organe sexuel de l'homme ; le fer à cheval reproduit les contours de l'orifice génital de la femme, et le ramoneur qui porte l'échelle fait partie de la collection, parce qu'il exerce une de ces professions auxquelles le vulgaire compare les rapports sexuels (voir *l'Anthropophyteia). Nous* connaissons déjà l'échelle comme faisant partie du symbolisme sexuel des rêves ; la langue allemande nous vient ici en aide en nous montrant que le mot « monter » est employé dans un sens essentiellement sexuel. On dit en allemand : « monter après les femmes » et « un vieux monteur ». En français, où le mot allemand Stufe se traduit par le mot *marche,* on appelle un vieux noceur un « vieux marcheur ». Le fait que chez beaucoup d'animaux l'accouplement s'accomplit le mâle étant à califourchon sur la femelle, n'est sans doute pas étranger à ce rapprochement.

L'arrachage d'une branche, comme représentation symbolique de l'onanisme, ne correspond pas seulement aux désignations vulgaires de l'acte onanique, mais possède aussi de nombreuses analogies mythologiques. Mais ce qui est particulièrement remarquable, c'est la représentation de l'onanisme ou, plutôt, de la castration envisagée comme un châtiment pour ce péché, par la chute ou l'extraction d'une dent : l'anthropologie nous offre en effet

un pendant à cette représentation, pendant que peu de rêveurs doivent connaître. Je ne crois pas me tromper en voyant dans la circoncision pratiquée chez tant de peuples un équivalent ou un succédané de la castration. Nous savons en outre que certaines tribus primitives du continent africain pratiquent la circoncision à titre de rite de la puberté (pour célébrer l'entrée du jeune homme dans l'âge viril), tandis que d'autres tribus, voisines de celles-là, remplacent la circoncision par l'arrachement d'une dent.

Je termine mon exposé par ces exemples. Ce ne sont que des exemples ; nous savons davantage là-dessus, et vous vous imaginez sans peine combien plus variée et intéressante serait une collection de ce genre faite, non par des dilettantes comme nous, mais par des spécialistes en anthropologie, mythologie, linguistique et ethnologie. Mais le peu que nous avons dit comporte certaines conclusions qui, sans prétendre épuiser le sujet, sont de nature à faire réfléchir.

Et tout d'abord, nous sommes en présence de ce fait que le rêveur a à sa disposition le mode d'expression symbolique qu'il ne connaît ni ne reconnaît à l'état de veille. Ceci n'est pas moins fait pour vous étonner que si vous appreniez que votre femme de chambre comprend le sanskrit, alors que vous savez pertinemment qu'elle est née dans un village de Bohême et n'a jamais étudié cette langue. Il n'est pas facile de nous rendre compte de ce fait à l'aide de nos conceptions psychologiques. Nous pouvons dire seulement que chez le rêveur la connaissance du symbolisme est inconsciente, qu'elle fait partie de sa vie psychique inconsciente. Mais cette explication ne nous mène pas bien loin. Jusqu'à présent nous n'avions besoin d'admettre que des tendances inconscientes, c'est-à-dire des tendances qu'on ignore momentanément ou pendant une durée plus ou moins longue. Mais cette fois il s'agit de quelque chose de plus : de connaissances inconscientes, de rapports inconscients entre certaines idées, de comparaisons inconscientes entre divers objets, comparaisons à la suite desquelles un de ces objets vient

s'installer d'une façon permanente à la place de l'autre. Ces comparaisons ne sont pas effectuées chaque fois pour les besoins de la cause, elles sont faites une fois pour toutes et toujours prêtes. Nous en avons la preuve dans le fait qu'elles sont identiques chez les personnes les plus différentes, malgré les différences de langue.

D'où peut venir la connaissance de ces rapports symboliques ? Le langage courant n'en fournit qu'une petite partie. Les nombreuses analogies que peuvent offrir d'autres domaines sont le plus souvent ignorées du rêveur ; et ce n'est que péniblement que nous avons pu nous-mêmes en réunir un certain nombre.

En deuxième lieu, ces rapports symboliques n'appartiennent pas en propre au rêveur et ne caractérisent pas uniquement le travail qui s'accomplit au cours des rêves. Nous savons déjà que les mythes et les contes, le peuple dans ses proverbes et ses chants, le langage courant et l'imagination poétique utilisent le même symbolisme. Le domaine du symbolisme est extraordinairement grand, et le symbolisme des rêves n'en est qu'une petite province ; et rien n'est moins indiqué que de s'attaquer au problème entier en partant du rêve. Beaucoup des symboles employés ailleurs ne se manifestent pas dans les rêves ou ne s'y manifestent que rarement ; quant aux symboles des rêves, il en est beaucoup qu'on ne retrouve pas ailleurs ou qu'on ne retrouve, ainsi que vous l'avez vu, que çà et là, On a l'impression d'être en présence d'un mode d'expression ancien, mais disparu, sauf quelques restes disséminés dans différents domaines, les uns ici, les autres ailleurs, d'autres encore conservés , sous des formes légèrement modifiées, dans plusieurs domaines. Je me souviens à ce propos de la fantaisie d'un intéressant aliéné qui avait imaginé l'existence d'une « langue fondamentale » dont tous ces rapports symboliques étaient, à son avis, les survivances.

En troisième lieu, vous devez trouver surprenant que le symbolisme dans tous les autres domaines ne soit pas nécessairement et uniquement sexuel, alors que dans les rêves les

symboles servent presque exclusivement à l'expression d'objets et de rapports sexuels. Ceci n'est pas facile à expliquer non plus. Des symboles primitivement sexuels auraient-ils reçu dans la suite une autre application, et ce changement d'application aurait-il entraîné peu à peu leur dégradation, jusqu'à la disparition de leur caractère symbolique ? Il est évident qu'on ne peut répondre à ces questions tant qu'on ne s'occupe que du symbolisme des rêves. On doit seulement maintenir le principe qu'il existe des rapports particulièrement étroits entre les symboles véritables et la vie sexuelle.

Nous avons reçu récemment, concernant ces rapports, une importante contribution. Un linguiste, M. H. Sperber (d'Upsala), qui travaille indépendamment de la psychanalyse, a prétendu que les besoins sexuels ont joué un rôle des plus importants dans la naissance et le développement de la langue. Les premiers sons articulés avaient servi à communiquer des idées et à appeler le partenaire sexuel ; le développement ultérieur des racines de la langue avait accompagné l'organisation du travail dans l'humanité primitive. Les travaux étaient effectués en commun avec un accompagnement de mots et d'expressions rythmiquement répétés. L'intérêt sexuel s'était ainsi déplacé pour se porter sur le travail. On dirait que l'homme primitif ne s'est résigné au travail qu'en en faisant l'équivalent et la substitution de l'activité sexuelle. C'est ainsi que le mot lancé au cours du travail en commun avait deux sens, l'un exprimant l'acte sexuel, l'autre le travail actif qui était assimilé à cet acte. Peu à peu le mot s'est détaché de sa signification sexuelle pour s'attacher définitivement au travail. Il en fut de même chez des générations ultérieures qui, après avoir inventé un mot nouveau ayant une signification sexuelle, l'ont appliqué à un nouveau genre de travail. De nombreuses racines se seraient ainsi formées, ayant toutes une origine sexuelle et ayant fini par abandonner leur signification sexuelle. Si ce schéma que nous venons d'esquisser est

exact, il nous ouvre une possibilité de comprendre le symbolisme des rêves, de comprendre pourquoi le rêve, qui garde quelque chose de ces anciennes conditions, présente tant de symboles se rapportant à la vie sexuelle, pourquoi, d'une façon générale, les armes et les outils servent de symboles masculins, tandis que les étoffes et les objets travaillés sont des symboles féminins. Le rapport symbolique serait une survivance de l'ancienne identité de mots ; des objets qui avaient porté autrefois les mêmes noms que les objets se rattachant à la sphère et à la vie génitale apparaîtraient maintenant dans les rêves à titre de symboles de cette sphère et de cette vie.

Toutes ces analogies évoquées à propos du symbolisme des rêves vous permettront de vous faire une idée de la psychanalyse qui apparaît ainsi comme une discipline d'un intérêt général, ce qui n'est le cas ni de la psychologie ni de la psychiatrie. Le travail psychanalytique nous met en rapport avec une foule d'autres sciences morales, telles que la mythologie, la linguistique, l'ethnologie, la psychologie des peuples, la science des religions, dont les recherches sont susceptibles de nous fournir les données les plus précieuses. Aussi ne trouverez-vous pas étonnant que le mouvement psychanalytique ait abouti à la création d'un périodique consacré uniquement à l'étude de ces rapports : je veux parler de la revue Imago, fondée en 1912 par Hans Sachs et Otto Rank. Dans tous ses rapports avec les autres sciences, la psychanalyse donne plus qu'elle ne reçoit. Certes, les résultats souvent bizarres annoncés par la psychanalyse deviennent plus acceptables du fait de leur confirmation par les recherches effectuées dans d'autres domaines ; mais c'est la psychanalyse qui fournit les méthodes techniques et établit les points de vue dont l'application doit se montrer féconde dans les autres sciences. La recherche psychanalytique découvre dans la vie psychique de l'individu humain des faits qui nous permettent de résoudre ou de mettre sous leur vrai jour plus d'une énigme de la vie collective des hommes.

Mais je ne vous ai pas encore dit dans quelles circonstances nous pouvons obtenir la vision la plus profonde de cette présumée « langue fondamentale », quel est le domaine qui en a conservé les restes les plus nombreux. Tant que vous ne le saurez pas, il vous sera impassible de vous rendre compte de toute l'importance du sujet. Or, ce domaine est celui des névroses ; ses matériaux sont constitués par les symptômes et autres manifestations des sujets nerveux, symptômes et manifestations dont l'explication et le traitement forment précisément l'objet de la psychanalyse.

Mon quatrième point de vue nous ramène donc à notre point de départ et nous oriente dans la direction qui nous est tracée. Nous avons dit qu'alors même que la censure des rêves n'existerait pas, le rêve ne nous serait pas plus intelligible, car nous aurions alors à résoudre le problème qui consiste à traduire le langage symbolique du rêve dans la langue de notre pensée éveillée. Le symbolisme est donc un autre facteur de déformation des rêves, indépendant de la censure. Mais nous pouvons supposer qu'il est commode pour la censure de se servir du symbolisme qui concourt au même but : rendre le rêve bizarre et incompréhensible.

L'étude ultérieure du rêve peut nous faire découvrir encore un autre facteur de déformation. Mais je ne veux pas quitter la question du symbolisme sans vous rappeler une fois de plus l'attitude énigmatique que les personnes cultivées ont cru devoir adopter à son égard : attitude toute de résistance, alors que l'existence du symbolisme est démontrée avec certitude dans le mythe, la religion, l'art et la langue qui sont d'un bout à l'autre pénétrés de symboles. Faut-il voir la raison de cette attitude dans les rapports que nous avons établis entre le symbolisme des rêves et la sexualité ?

11. L'élaboration du rêve

Si vous avez réussi à vous faire une idée du mécanisme de la censure et de la représentation symbolique, vous serez à même de

comprendre la plupart des rêves, sans toutefois connaître à fond le mécanisme de la déformation des rêves. Pour comprendre les rêves, vous vous servirez en effet des deux techniques qui se complètent mutuellement : vous ferez surgir chez le rêveur des souvenirs, jusqu'à ce que vous soyez amenés de la substitution au substrat même du rêve, et vous remplacerez, d'après vos connaissances personnelles, les symboles par leur signification. Vous vous trouverez, au cours de ce travail, en présence de certaines incertitudes. Mais il en sera question plus tard.

Nous pouvons maintenant reprendre un travail que nous avons essayé d'aborder antérieurement avec des moyens insuffisants. Nous voulions notamment établir les rapports existant entre les éléments des rêves et leurs substrats et nous avons trouvé que ces rapports étaient au nombre de quatre : rapport d'une partie au tout, approximation ou allusion, rapport symbolique et représentation verbale plastique. Nous allons entreprendre le même travail sur une échelle plus vaste, en comparant le contenu manifeste du rêve dans son ensemble au rêve latent tel que nous le révèle l'interprétation.

J'espère qu'il ne vous arrivera plus de confondre le rêve manifeste et le rêve latent. En maintenant cette distinction toujours présente à l'esprit, vous aurez gagné, au point de vue de la compréhension des rêves, plus que la plupart des lecteurs de mon *Interprétation des rêves.* Laissez-moi vous rappeler que le travail qui transforme le rêve latent en rêve manifeste s'appelle *élaboration du rêve.* Le travail opposé, celui qui veut du rêve manifeste arriver au rêve latent, s'appelle *travail d'interprétation.* Le travail d'interprétation cherche à supprimer le travail d'élaboration. Les rêves du type infantile, dans lesquels nous avons reconnu sans peine des réalisations de désirs, n'en ont pas moins subi une certaine élaboration, et notamment la transformation du désir en une réalité, et le plus souvent aussi celle des idées en images visuelles. Ici nous avons besoin, non d'une interprétation, mais d'un simple coup d'œil

derrière ces deux transformations. Ce qui, dans les autres rêves, vient s'ajouter au travail d'élaboration, constitue ce que nous appelons la *déformation du rêve,* et celle-ci ne peut être supprimée que par notre travail d'interprétation.

Ayant eu l'occasion de comparer un grand nombre d'interprétations de rêves, je suis à même de vous exposer d'une façon synthétique ce que le travail d'élaboration fait avec les matériaux des idées latentes des rêves. Je vous prie cependant de ne pas tirer de conclusions trop rapides de ce que je vais vous dire. Je vais seulement vous présenter une description qui demande à être suivie avec une calme attention.

Le premier effet du travail d'élaboration d'un rêve consiste dans la *condensation* de ce dernier. Nous voulons dire par là que le contenu du rêve manifeste est plus petit que celui du rêve latent, qu'il représente par conséquent une sorte de traduction abrégée de celui-ci. La condensation peut parfois faire défaut, mais elle existe d'une façon générale et est souvent considérable. On n'observe jamais le contraire, c'est-à-dire qu'il n'arrive jamais que le rêve manifeste soit plus étendu que le rêve latent et ait un contenu plus riche. La condensation s'effectue par un des trois procédés suivants : 1º certains éléments latents sont tout simplement éliminés ; 2º le rêve manifeste ne reçoit que des fragments de certains ensembles du rêve latent ; 3º des éléments latents ayant des traits communs se trouvent fondus ensemble dans le rêve manifeste.

Si vous le voulez, vous pouvez réserver le terme « condensation » à ce dernier procédé seul. Ses effets sont particulièrement faciles à démontrer. En vous remémorant vos propres rêves, vous trouverez facilement des cas de condensation de plusieurs personnes en une seule. Une personne composée de ce genre a l'aspect de A, est mise comme B, fait quelque chose qui rappelle C, et avec tout cela nous savons qu'il s'agit de D. Dans ce mélange se trouve naturellement mis en relief un caractère ou

attribut commun aux quatre personnes. On peut de même former un composé de plusieurs objets ou localités, à la condition que les objets ou les localités en question possèdent un trait ou des traits communs que le rêve latent accentue d'une façon particulière. Il se forme là comme une notion nouvelle et éphémère ayant pour noyau l'élément commun. De la superposition des unités fondues en un tout composite résulte en général nue image aux contours vagues, analogue à celle qu'on obtient en tirant plusieurs photographies sur la même plaque. Le travail d'élaboration doit être fortement intéressé à la production de ces formations composites, car il est facile de trouver que les traits communs qui en sont la condition sont créés intentionnellement là où ils font défaut, et cela, par exemple, par le choix de l'expression verbale pour une idée. Nous connaissons déjà des condensations et des formations composites de ce genre ; nous les avons vues notamment jouer un rôle dans certains cas de lapsus. Rappelez-vous le jeune homme qui voulait *begleil-digen* (mot composé de *begleiten,* accompagner et *beleidigen,* manquer de respect) une dame. Il existe en outre des traits d'esprit dont la technique se réduit à une condensation de ce genre. Mais, abstraction faite de ces cas, le procédé en question apparaît comme tout à fait extraordinaire et bizarre. La formation de personnes composites dans les rêves a, il est vrai, son pendant dans certaines créations de notre fantaisie qui fond souvent ensemble des éléments qui ne se trouvent pas réunis dans l'expérience : tels les centaures et les animaux légendaires de la mythologie ancienne ou des tableaux de Böcklin. D'ailleurs, l'imagination « créatrice » est incapable d'inventer quoi que ce soit : elle se contente de réunir des éléments séparés les uns des autres. Mais le procédé mis en œuvre par le travail d'élaboration présente ceci de particulier que les matériaux dont il dispose consistent en idées, dont certaines peuvent être indécentes et inacceptables, mais qui sont toutes formées et exprimées correctement. Le travail d'élaboration donne à ces idées une autre forme, et il est remarquable et Incompréhensible que dans

cette transcription ou traduction comme en une autre langue il se serve du procédé de la fusion ou de la combinaison. Une traduction s'applique généralement à tenir compte des particularités du texte et à ne pas confondre les similitudes. Le travail d'élaboration, au contraire, s'efforce de condenser deux idées différentes, en cherchant, comme dans un calembour, un mot à plusieurs sens dans lequel puissent se rencontrer les deux idées. Il ne faut pas se hâter de tirer des conclusions de cette particularité qui peut d'ailleurs devenir importante pour la conception du travail d'élaboration.

Bien que la condensation rende le rêve obscur, on n'a cependant pas l'impression qu'elle soit un effet de la censure. On pourrait plutôt lui assigner des causes mécaniques et économiques ; mais la censure y trouve son compte quand même.

Les effets de la condensation peuvent être tout à fait extraordinaires. Elle rend à l'occasion possible de réunir dans un rêve manifeste deux séries d'idées latentes tout à fait différentes, de sorte qu'on peut obtenir une interprétation apparemment satisfaisante d'un rêve sans s'apercevoir de la possibilité d'une interprétation au deuxième degré.

La condensation a encore pour effet de troubler, de compliquer les rapports entre les éléments du rêve latent et ceux du rêve manifeste. C'est ainsi qu'un élément manifeste peut correspondre simultanément à plusieurs latents, de même qu'un élément latent peut participer à plusieurs manifestes : il s'agirait donc d'une sorte de croisement. On constate également, au cours de l'interprétation d'un rêve, que les idées surgissant à propos d'un élément manifeste ne doivent pas être utilisées au fur et à mesure, dans l'ordre de leur succession. Il faut souvent attendre que tout le rêve ait reçu son interprétation.

Le travail d'élaboration opère donc une transcription peu commune des idées des rêves ; une transcription qui n'est ni une traduction mot à mot ou signe par signe, ni un choix guidé par une

certaine règle, comme lorsqu'on ne reproduit que les consonnes d'un mot, en omettant les voyelles, ni ce qu'on pourrait appeler un remplacement, comme lorsqu'on fait toujours ressortir un élément aux dépens de plusieurs autres : nous nous trouvons en présence de quelque chose de tout à fait différent et beaucoup plus compliqué.

Un autre effet du travail d'élaboration consiste dans le *déplacement.* Celui-ci nous est heureusement déjà connu ; nous savons notamment qu'il est entièrement l'œuvre de la censure des rêves. Le déplacement s'exprime de deux manières : en premier lieu, un élément latent est remplacé, non par un de ses propres éléments constitutifs, mais par quelque chose de plus éloigné, donc par une allusion ; en deuxième lieu, l'accent psychique est transféré d'un élément important sur un autre, peu important, de sorte que le rêve reçoit un autre centre et apparaît étrange.

Le remplacement par une allusion existe également dans notre pensée éveillée, mais avec une certaine différence. Dans la pensée éveillée, l'allusion doit être facilement intelligible, et il doit y avoir entre l'allusion et la pensée véritable un rapport de contenu. Le trait d'esprit se sert souvent de l'allusion, sans observer la condition de l'association entre les contenus ; il remplace cette association par une association extérieure peu usitée, fondée sur la similitude tonale, sur la multiplicité des sens que possède un mot, etc. Il observe cependant rigoureusement la condition de l'intelligibilité ; le trait d'esprit manquerait totalement son effet si l'on ne pouvait remonter sans difficulté de l'allusion à son objet. Mais le déplacement par allusion qui s'effectue dans le rêve se soustrait à ces deux limitations. Ici l'allusion ne présente que des rapports tout extérieurs et très éloignés de l'élément qu'elle remplace ; aussi est-elle inintelligible, et lorsqu'on veut remonter à l'élément, l'interprétation de l'allusion fait l'impression d'un trait d'esprit raté ou d'une explication forcée, tirée par les cheveux. La censure des rêves

n'atteint son but que lorsqu'elle réussit à rendre introuvable le chemin qui conduit de l'allusion à son substrat.

Le déplacement de l'accent constitue le moyen par excellence de l'expression des pensées. Nous nous en servons parfois dans la pensée éveillée, pour produire un effet comique. Pour vous donner une idée de cet effet, je vous rappellerai l'anecdote suivante : il y avait dans un village un maréchal-ferrant qui s'était rendu coupable d'un crime grave. Le tribunal décida que ce crime devait être expié ; mais comme le maréchal-ferrant était le seul dans le village et, par conséquent, indispensable, mais que, par contre, il y avait dans le même village trois tailleurs, ce fut un de ceux-ci qui fut pendu à la place du maréchal.

Le troisième effet du travail d'élaboration est, au point de vue psychologique, le plus intéressant. Il consiste en une transformation d'idées en images visuelles. Cela ne veut pas dire que tous les éléments constitutifs des idées des rêves subissent cette transformation ; beaucoup d'idées conservent leur forme et apparaissent comme telles ou à titre de connaissances dans le rêve manifeste ; d'un autre côté les images visuelles ne sont pas la seule forme que revêtent les idées. Il n'en reste pas moins que les images visuelles jouent un rôle essentiel dans la formation des rêves. Cette partie du travail d'élaboration est la plus constante ; nous le savons déjà, de même que nous connaissons déjà la « représentation verbale plastique » des éléments individuels d'un rêve.

Il est évident que cet effet n'est pas facile à obtenir. Pour vous faire une idée des difficultés qu'il présente, imaginez-vous que vous ayez entrepris de remplacer un article de fond politique par une série d'illustrations, c'est-à-dire de remplacer les caractères d'imprimerie par des signes figurés. En ce qui concerne les personnes et les objets concrets dont il est question dans cet article, il vous sera facile et, peut-être même, commode de les remplacer par des images, mais vous vous heurterez aux plus grandes difficultés

dès que vous aborderez la représentation concrète des mots abstraits et des parties du discours qui expriment les relations entre les idées : particules, conjonctions, etc. Pour les mots abstraits, vous pourrez vous servir de toutes sortes d'artifices. Vous chercherez, par exemple, à transcrire le texte de l'article sous une autre forme verbale peu usitée peut-être, mais contenant plus d'éléments concrets et susceptibles de représentation. Vous vous rappellerez alors que la plu,)art des mots abstraits sont des mots qui furent autrefois concrets et vous chercherez, pour autant que vous le pourrez, à remonter à leur sens primitivement concret. Vous serez, par exemple, enchantés de pouvoir représenter la « possession » (Besitzen) d'un objet par sa signification concrète qui est celle d'être assis sur *(daraufsitzen*) cet objet. Le travail d'élaboration ne procède pas autrement. À une représentation faite dans ces conditions, il ne faut pas demander une trop grande précision. Aussi ne tiendrez-vous pas rigueur au travail d'élaboration s'il remplace un élément aussi difficile à exprimer à l'aide d'images concrètes que l'adultère *(Ehebruch)* [23] par une fracture du bras *(Armbruch)* [24] Connaissant ces détails, vous pourrez dans une certaine mesure corriger les maladresses de l'écriture figurée lorsqu'elle est appelée à remplacer l'écriture verbale.

Mais ces moyens auxiliaires manquent lorsqu'il s'agit de représenter des parties du discours qui expriment des relations entre des idées : *parce que, pour la raison que,* etc. Ces éléments du texte ne pourront donc pas être transformés en images. De même le travail d'élaboration des rêves réduit le contenu des idées des rêves à leur matière brute faite d'objets et d'activités. Vous devez être

23 *Ehebruch,* littéralement : rupture de mariage.

24 Pendant que je corrigeais les épreuves de ces feuilles, il m'est tombé par hasard sous les yeux un fait divers que je transcris *ici,* parce qu'il apporte une confirmation inattendue aux considérations qui précèdent :

Le Châtiment de Dieu.

Fracture de bras *(Armbruch)* comme expiation pour un adultère *(Ehebruch).*

contents si vous avez la possibilité de traduire par une plus grande finesse des images les relations qui ne sont pas susceptibles de représentation concrète. C'est ainsi en effet que le travail d'élaboration réussit à exprimer certaines parties du contenu des idées latentes du rêve par les propriétés formelles du rêve manifeste, par le degré plus ou moins grand de clarté ou d'obscurité qu'il lui imprime, par sa division en plusieurs fragments, etc. Le nombre des rêves partiels en lesquels se décompose un rêve latent correspond généralement au nombre des thèmes principaux, des séries d'idées

La femme Anna M..., épouse d'un réserviste, dépose contre la femme Clémentine K... une plainte en adultère. Elle dit dans sa plainte que la femme K... avait entretenu avec M... des relations coupables, alors que son propre mari était sur le front d'où il lui envoyait même 70 couronnes par mois. La femme K... avait déjà reçu du mari de la plaignante beaucoup d'argent, alors que la plaignante elle-même et son enfant souffrent de la faim et de la misère. Les camarades de M... ont rapporté à la plaignante que son mari a fréquenté avec la femme K... des débits de vin où il restait jusqu'à une heure tardive de la nuit. Une fois même *la* femme K... a demandé au mari de la plaignante, en présence de plusieurs fantassins, s'il ne se déciderait pas bientôt à quitter sa « vieille », pour venir vivre avec elle. La logeuse de K... a souvent vu le mari de la plaignante dans le logement de sa maîtresse, en tenue plus que négligée. - Devant un juge de Leopoldstadt, la femme K... a prétendu hier ne pas connaître M... et nié par conséquent et à plus forte raison toutes relations intimes avec lui.

Mais le témoin Albertine M... déposa qu'elle avait surpris la femme K... en train d'embrasser le mari de la plaignante.

Déjà entendu au cours d'une séance antérieure à titre de témoin, M... avait, à son tour, nié toutes relations avec la femme K... Mais hier le juge reçoit une lettre dans laquelle M... retire son témoignage fait précédemment et avoue avoir eu la femme K... pour maîtresse jusqu'au mois de juin dernier. S'il a nié toutes relations avec cette femme, lors du précédent interrogatoire, ce fut parce qu'elle était venue le trouver et l'avait supplié à genoux de la sauver en n'avouant rien. or Aujourd'hui, écrivait le témoin, je me sens forcé à dire au tribunal toute la vérité car, m'étant fracturé le bras gauche, je considère cet accident comme un châtiment que Dieu m'inflige pour mon péché. »

Le juge ayant constaté que l'action punissable remontait à plus d'une année, la plaignante a retiré sa plainte et l'inculpée a bénéficié d'un non-lieu.

dont se compose ce dernier ; un bref rêve préliminaire joue par rapport au rêve principal subséquent le rôle d'une introduction ou d'une motivation ; une idée secondaire venant s'ajouter aux idées principales est remplacée dans le rêve manifeste par un changement de scène intercalé dans le décor principal dans lequel évoluent les événements du rêve latent. Et ainsi de suite. La forme même des rêves n'est pas dénuée d'importance et exige, elle aussi, une interprétation. Plusieurs rêves se produisant au cours de la même nuit présentent souvent la même importance et témoignent d'un effort de maîtriser de plus en plus une excitation d'une intensité croissante. Dans un seul et même rêve, un élément particulièrement difficile peut être représenté par plusieurs symboles, par des « doublets ».

En poursuivant notre confrontation entre les idées des rêves et les rêves manifestes qui les remplacent, nous apprenons une foule de choses auxquelles nous ne nous attendions pas ; c'est ainsi que nous apprenons par exemple que l'absurdité même des rêves a sa signification particulière. On peut dire que sur ce point l'opposition entre la conception médicale et la conception psychanalytique du rêve atteint un degré d'acuité tel qu'elle devient à peu près absolue. D'après la première, le rêve serait absurde parce que l'activité psychique dont il est l'effet a perdu toute faculté de formuler un jugement critique ; d'après notre conception, au contraire, le rêve devient absurde dès que se trouve exprimée la critique contenue dans les idées du rêve, dès que se trouve formulé le jugement : c'est absurde. Vous en avez un bon exemple dans le rêve, que vous connaissez déjà, relatif à l'intention d'assister à une représentation théâtrale (trois billets pour 1 florin 50). Le jugement formulé à cette occasion était : ce fut une *absurdité* de se marier si tôt.

Nous apprenons de même, au cours du travail d'interprétation, ce qui correspond aux doutes et incertitudes si souvent exprimés par le rêveur, à savoir si un certain élément donné s'est réellement manifesté dans le rêve, si c'était bien l'élément allégué ou supposé,

et non un autre. Rien dans les idées latentes du rêve ne correspond généralement à ces doutes et incertitudes ; ils sont uniquement l'effet de la censure et doivent être considérés comme correspondant à une tentative, partiellement réussie, de suppression, de refoulement.

Une des constatations les plus étonnantes est celle relative à la manière dont le travail d'élaboration traite les oppositions existant au sein du rêve latent. Nous savons déjà que les éléments analogues des matériaux latents sont remplacés dans le rêve manifeste par des condensations. Or, les contraires sont traités de la même manière que les analogies et sont exprimés de préférence parle même élément manifeste. C'est ainsi qu'un élément du rêve manifeste qui a son contraire peut aussi bien signifier lui-même que ce contraire, ou l'un et l'autre à la fois, ce n'est que d'après le sens général que nous pouvons décider notre choix quant à l'interprétation. C'est ce qui explique qu'on ne trouve pas dans le rêve de représentation, univoque tout au moins, du « non ».

Cette étrange manière d'opérer qui caractérise le travail d'élaboration trouve une heureuse analogie dans le développement de la langue. Beaucoup de linguistes ont constaté que dans les langues les plus anciennes les oppositions : fort-faible, clair-obscur, grand-petit sont exprimées par le même radical (« opposition de sens dans les mots primitifs »). C'est ainsi que dans le vieil égyptien *ken signifiait* primitivement *fort* et *faible.* Pour éviter des malentendus pouvant résulter de l'emploi de mots aussi ambivalents, on avait recours, dans le langage parlé, à une intonation et à un geste qui variaient avec le sens qu'on voulait donner au mot ; et dans l'écriture on faisait suivre le mot d'un « déterminatif », c'est-à-dire d'une image qui, elle, n'était pas destinée à être prononcée. On écrivait donc *ken-fort, en* faisant suivre le mot d'une image représentant la figurine d'un homme redressé ; et on écrivait ken-faible, en faisant suivre le mot de la figurine d'un homme nonchalamment accroupi. C'est

seulement plus tard qu'on a obtenu, à la suite de légères modifications imprimées au mot primitif, une désignation spéciale pour chacun des contraires qu'il englobait. On arriva ainsi à dédoubler *ken (fort-faible),* en *ken-fort et* ken-faible. Quelques langues plus jeunes et certaines langues vivantes de nos jours ont conservé de nombreuses traces de cette primitive opposition de sens. Je vous en citerai quelques exemples, d'après C. Abel (1884).

Le latin présente toujours les mots ambivalents suivants :

altus (haut, profond) et *sacer* (sacré, damné).

Voici quelques exemples de modifications du même radical :

clamare (crier) ; *clam* (silencieux, doux, secret)

siccus (sec) ; *succas* (site).

Et en allemand :

Stimme (voix) ; stumm (muet).

Le rapprochement de langues parentes fournit de nombreux exemples du même genre :

Anglais *lock* (fermer) ; allemand : *Loch* (trou), *Lücke* (lacune) ;

Anglais *cleave* (fendre) ; allemand : k*leben* (coller).

Le mot anglais *without,* dont le sens littéral est *avec/sans,* n'est employé aujourd-hui qu'au sens *sans ;* que le mot *with* fût employé pour désigner non seulement une adjonction, mais aussi une soustraction, c'est ce que prouvent les mots composés *withdraw, withhold.* Il en est de même du mot allemand *wieder.*

Une autre particularité encore du travail d'élaboration trouve son pendant dans le développement de la langue. Dans l'ancien égyptien, comme dans d'autres langues plus récentes, il arrive souvent que, d'une langue à l'autre, le même mot présente, pour le même sens, les sons rangés dans des ordres opposés. Voici quelques exemples tirés de la comparaison entre l'anglais et l'allemand :

Topf (pot) - pot ; *boat* (bateau) - tub ; *hurry* (se presser) - *Ruhe* (repos) ; *Balken* (poutre) - *Kloben* (bûche), club ; wait (attendre) - *täuwen.*

Et la comparaison entre le latin et l'allemand donne *capere* (saisir) - p*acken ; ren* (rein) - N*iere.*

Les inversions dans le genre de celles-ci se produisent dans le rêve de plusieurs manières différentes. Nous connaissons déjà l'inversion du sens, le remplacement d'un sens par son contraire. Il se produit, en outre, dans les rêves, des inversions de situations, de rapports entre deux personnes, comme si tout se passait dans un « monde renversé ». Dans le rêve, c'est le lièvre qui fait souvent la chasse au chasseur. La succession des événements subit également une inversion, de sorte que la série antécédente ou causale vient prendre place après celle qui normalement devrait la suivre. C'est comme dans les pièces qui se jouent dans des théâtres de foire et où le héros tombe raide mort, avant qu'ait retenti dans la coulisse le coup de feu qui doit le tuer. Il y a encore des rêves où l'ordre des éléments est totalement interverti, de sorte que si l'on veut trouver leur sens, on doit les interpréter en commençant par le dernier élément, pour finir par le premier. Vous vous rappelez sans doute nos études sur le symbolisme des rêves où nous avons montré que se plonger ou tomber dans l'eau signifie la même chose que sortir de l'eau, c'est-à-dire accoucher ou naître, et que grimper sur une échelle où monter un escalier a le même sens que descendre l'un ou l'autre. On aperçoit facilement les avantages que la déformation des rêves peut tirer de cette liberté de représentation.

Ces particularités du travail d'élaboration doivent être considérées comme des traits *archaïques.* Elles sont également inhérentes aux anciens systèmes d'expression, aux anciennes langues et écritures où elles présentent les mêmes difficultés dont il sera encore question plus tard, en rapport avec quelques remarques critiques.

Et pour terminer, formulons quelques considérations supplémentaires. Dans le travail d'élaboration, il s'agit évidemment de transformer en images concrètes, de préférence de nature visuelle, les idées latentes conçues verbalement. Or, toutes nos idées ont pour point de départ des images concrètes ; leurs premiers matériaux, leurs phases préliminaires sont constitués par des impressions sensorielles ou, plus exactement, par les images-souvenirs de ces impressions. C'est seulement plus tard que des mots ont été attachés à ces images et reliés en idées. Le travail d'élaboration fait donc subir aux idées une marche *régressive,* un développement rétrograde et, au cours de cette régression, doit disparaître tout ce que le développement des images-souvenirs et leur transformation en idées ont pu apporter à titre de nouvelles acquisitions.

Tel serait donc le travail d'élaboration des rêves. En présence des processus qu'il nous a révélés, notre intérêt pour le rêve manifeste a forcément reculé à l'arrière-plan. Mais comme le rêve manifeste est la seule chose que nous connaissions d'une façon directe, je vais lui consacrer encore quelques remarques.

Que le rêve manifeste perde de son importance à nos yeux, rien de plus naturel. Peu nous importe qu'il soit bien composé ou qu'il se laisse dissocier en une suite d'images isolées, sans lien entre elles. Alors même qu'il a une apparence significative, nous savons que celle-ci doit son origine à la déformation du rêve et ne présente pas, avec le contenu interne du rêve, plus de rapport organique qu'il n'en existe entre la façade d'une église italienne et sa structure et son plan. Dans certains cas, cette façade du rêve présente, elle aussi, une signification qu'elle emprunte à ce qu'elle reproduit sans déformation ou à peine déformé un élément constitutif important des idées latentes du rêve. Ce fait nous échappe cependant tant que nous n'avons pas effectué l'interprétation du rêve qui nous permette d'apprécier le degré de déformation. Un doute analogue s'applique

au cas où deux éléments du rêve semblent rapprochés au point de se trouver en contact intime. On peut tirer de ce fait la conclusion que les éléments correspondants du rêve latent doivent également être rapprochés, mais dans d'autres cas il est possible de constater que les éléments unis dans les idées latentes sont dissociés dans le rêve manifeste.

On doit se garder, d'une façon générale, de vouloir expliquer une partie du rêve manifeste par une autre, comme si le rêve était conçu comme un tout cohérent et formait une représentation pragmatique. Le rêve ressemble plutôt, dans la majorité des cas, à une mosaïque faite avec des fragments de différentes pierres réunis par un ciment, de sorte que les dessins qui en résultent ne correspondent pas du tout aux contours des minéraux auxquels ces fragments ont été empruntés. Il existe en effet une élaboration *secondaire* des rêves qui se charge de transformer en un tout à peu près cohérent les données les plus immédiates du rêve, mais en rangeant les matériaux dans un ordre souvent absolument incompréhensible et en les complétant là où cela paraît nécessaire.

D'autre part, il ne faut pas exagérer l'importance du travail d'élaboration ni lui accorder une confiance sans réserves. Son activité s'épuise dans les effets que nous avons énumérés ; condenser, déplacer, effectuer une représentation plastique, soumettre ensuite le tout à une élaboration secondaire, c'est tout ce qu'il peut faire, et rien de plus. Les jugements, les appréciations critiques, l'étonnement, les conclusions qui se produisent dans les rêves, ne sont jamais les effets du travail d'élaboration, ne sont que rarement les effets d'une réflexion sur le rêve : ce sont le plus souvent des fragments d'idées latentes qui sont passés dans le rêve manifeste, après avoir subi certaines modifications et une certaine adaptation réciproque. Le travail d'élaboration ne peut pas davantage composer des discours. À part quelques rares exceptions, les discours entendus ou prononcés dans les rêves sont des échos ou des

juxtapositions de discours entendus ou prononcés le jour qui a précédé le rêve, ces discours ayant été introduits dans les idées latentes en qualité de matériaux ou à titre d'excitateurs du rêve. Les calculs échappent également à la compétence du travail d'élaboration ; ceux qu'on retrouve dans le rêve manifeste sont le plus souvent des juxtapositions de nombres, des apparences de calculs, totalement dépourvues de sens ou, encore, de simples copies de calculs effectués dans les idées latentes du rêve. Dans ces conditions, on ne doit pas s'étonner de voir l'intérêt qu'on avait porté au travail d'élaboration s'en détourner pour se diriger vers les idées latentes que le rêve manifeste révèle dans un état plus ou moins déformé. Mais on a tort de pousser ce changement d'orientation jusqu'à ne parler, dans les considérations théoriques, que des idées latentes du rêve, en les mettant à la place du rêve tout court et à formuler, à propos de ce dernier, des propositions qui ne s'appliquent qu'aux premières. Il est bizarre qu'on ait pu abuser des données de la psychanalyse pour opérer cette confusion. Le « rêve » n'est pas autre chose que l'effet du travail d'élaboration ; il est donc la *forme* que ce travail imprime aux idées latentes.

Le travail d'élaboration est un processus d'un ordre tout à fait particulier et dont on ne connaît pas encore d'analogue dans la vie psychique. Ces condensations, déplacements, transformations régressives d'idées en images sont des nouveautés dont la connaissance constitue la principale récompense des efforts psychanalytiques. Et, d'autre part, nous pouvons, par analogie avec le travail d'élaboration, constater les liens qui rattachent les études psychanalytiques à d'autres domaines tels que l'évolution de la langue et de la pensée. Vous ne serez à même d'apprécier toute l'importance de ces notions que lorsque vous saurez que les mécanismes qui président au travail d'élaboration sont les prototypes de ceux qui règlent la production des symptômes névrotiques.

Je sais également que nous ne pouvons pas encore embrasser d'un coup d'œil d'ensemble toutes les nouvelles acquisitions que la psychologie peut retirer de ces travaux. J'attire seulement votre attention sur les nouvelles preuves que nous avons pu obtenir en faveur de l'existence d'actes psychiques inconscients (et les idées latentes des rêves ne sont que cela) et sur l'accès insoupçonné que l'interprétation des rêves ouvre à ceux qui veulent acquérir la connaissance de la vie psychique inconsciente.

Et, maintenant, je vais analyser devant vous quelques petits exemples de rêves afin de vous montrer en détail ce que je ne vous ai présenté jusqu'à présent, à titre de préparation, que d'une façon synthétique et générale.

12. Analyse de quelques exemples de rêves

Ne soyez pas déçus si, au lieu de vous inviter à assister à l'interprétation d'un grand et beau rêve, je ne vous présente encore cette fois que des fragments d'interprétations. Vous pensez sans doute qu'après tant de préparation vous avez le droit d'être traités avec plus de confiance et qu'après l'heureuse interprétation de tant de milliers de rêves on aurait dû pouvoir, depuis longtemps, réunir une collection d'excellents exemples de rêves offrant toutes les preuves voulues en faveur de tout ce que nous avons dit concernant le travail d'élaboration et les idées des rêves. Vous avez peut-être raison, mais je dois vous avertir que de nombreuses difficultés s'opposent à la réalisation de votre désir.

Et avant tout, je tiens à vous dire qu'il n'y a pas de personnes faisant de l'interprétation des rêves leur occupation principale. Quand a-t-on l'occasion d'interpréter un rêve ? On s'occupe parfois, sans aucune intention spéciale, des rêves d'une personne amie, ou bien on travaille pendant quelque temps sur ses propres rêves, afin de s'entraîner à la technique psychanalytique ; mais le plus souvent on a affaire aux rêves de personnes nerveuses, soumises au

traitement psychanalytique. Ces derniers rêves constituent des matériaux excellents et ne le cèdent en rien aux rêves de personnes saines, mais la technique du traitement nous oblige à subordonner l'interprétation des rêves aux exigences thérapeutiques et à abandonner en cours de route un grand nombre de rêves, dès qu'on réussit à en extraire des données susceptibles de recevoir une utilisation thérapeutique. Certains rêves, ceux notamment qui se produisent pendant la cure, échappent tout simplement à une interprétation complète. Comme ils surgissent de l'ensemble total des matériaux psychiques que nous ignorons encore, nous ne pouvons les comprendre qu'une fois la cure terminée. La communication de ces rêves nécessiterait la mise sous vos yeux de tous les mystères d'une névrose ; ceci ne cadre pas avec nos intentions, puisque nous voyons dans l'étude du rêve une préparation à celle des névroses.

Cela étant, vous renoncerez peut-être volontiers à ces rêves, pour entendre l'explication de rêves d'hommes sains ou de vos propres rêves. Mais cela n'est guère faisable, vu le contenu des uns et des autres. Il n'est guère possible de se confesser soi-même ou de confesser ceux qui ont mis en vous leur confiance, avec cette franchise et cette sincérité qu'exigerait une interprétation complète de rêves, lesquels, ainsi que vous le savez, relèvent de ce qu'il y a de plus intime dans notre personnalité. En dehors de cette difficulté de se procurer des matériaux, il y a encore une autre raison qui s'oppose à la communication des rêves. Le rêve, vous le savez, apparaît au rêveur comme quelque chose d'étrange : à plus forte raison doit-il apparaître comme tel à ceux qui ne connaissent pas la personne du rêveur. Notre littérature ne manque pas de bonnes et complètes analyses de rêves ; j'en ai publié moi-même quelques-unes à propos d'observations de malades ; le plus bel exemple d'interprétation est peut-être celui publié par Otto Rank. Il s'agit de deux rêves d'une jeune fille, se rattachant l'un à l'autre. Leur exposé

n'occupe que deux pages imprimées, alors que leur analyse en comprend soixante-seize. Il me faudrait presque un semestre pour effectuer avec vous un travail de ce genre. Lorsqu'on aborde l'interprétation d'un rêve un peu long et plus ou moins considérablement déformé, on a besoin de tant d'éclaircissements, il faut tenir compte de tant d'idées et de souvenirs surgissant chez le rêveur, s'engager dans tant de digressions qu'un compte rendu d'un travail de ce genre prendrait une extension considérable et ne vous donnerait aucune satisfaction. Je dois donc vous prier de vous contenter de ce qui est plus facile à obtenir, à savoir de la communication de petits fragments de rêves appartenant à des personnes névrosées et dont on peut étudier isolément tel ou tel élément. Ce sont les symboles des rêves et certaines particularités de la représentation régressive des rêves qui se prêtent le plus facilement à la démonstration. Je vous dirai, à propos de chacun des rêves qui suivent, les raisons pour lesquelles il me semble mériter une communication.

1. Voici un rêve qui se compose de deux brèves images : *Son oncle fume une cigarette, bien qu'on soit un samedi. - Une femme l'embrasse et le caresse comme son enfant.*

À propos de la première image, le rêveur, qui est Juif, nous dit que son oncle, homme pieux, n'a jamais commis et n'aurait jamais été capable de commettre un péché pareil [25]. À propos de la femme qui figure dans la seconde image, il ne pense qu'à sa mère. Il existe certainement un rapport entre ces deux images ou idées. Mais lequel ? Comme il exclut formellement la réalité de l'acte de son oncle, on est tenté de réunir les deux images par la relation de dépendance temporelle. « Au *cas où* mon oncle, le saint homme, se déciderait à fumer une cigarette un samedi, je devrais me laisser caresser par ma mère. » Cela signifie que les caresses échangées avec la mère constituent une chose aussi peu permise que le fait

25 Fumer et, en général, manier le feu un samedi est considéré par les Juifs comme un péché.

pour un Juif pieux de fumer un samedi. Je vous ai déjà dit, et vous vous en souvenez sans doute, qu'au cours du travail d'élaboration toutes les relations entre les idées des rêves se trouvent supprimées, que ces idées mêmes sont réduites à l'état de matériaux bruts et que c'est la tâche de l'interprétation de reconstituer ces relations disparues.

2. À la suite de mes publications sur le rêve, je suis devenu, dans une certaine mesure, un consultant officiel pour les affaires se rapportant aux rêves, et je reçois depuis des années des épîtres d'un peu partout, dans lesquelles on me communique des rêves ou demande mon avis sur des rêves. Je suis naturellement reconnaissant à tous ceux qui m'envoient des matériaux suffisants pour rendre l'interprétation possible ou qui proposent eux-mêmes une interprétation. De cette catégorie fait partie le rêve suivant qui m'a été communiqué en 1910 par un étudiant en médecine de Munich. Je le cite pour vous montrer combien un rêve est en général difficile à comprendre, tant que le rêveur n'a pas fourni tous les renseignements nécessaires. Je vais également vous épargner une grave erreur, car je vous crois enclins à considérer l'interprétation des rêves qui souligne l'importance des symboles comme l'interprétation idéale et à refouler au second plan la technique fondée sur les associations surgissant à propos des rêves.

13 juillet 1910 : Vers le matin je fais le rêve suivant : *Je descends à bicyclette une rue de Tubingue, lorsqu'un basset noir se précipite derrière moi et me saisit au talon. Je descends un peu plus loin, m'assieds sur une marche et commence à me défendre contre l'animal qui aboie avec rage. (* Ni la morsure ni la scène qui la suit ne me font éprouver de sensation désagréable.) *Vis-à-*vis *de moi sont assises deux darnes âgées qui me regardent d'un air moqueur. Je me réveille alors et, chose qui m'est déjà arrivée plus d'une fois, au moment même du passage du sommeil à l'état de veille, tout mon rêve m'apparaît clair.*

Les symboles nous seraient ici de peu de secours. Mais le rêveur nous apprend ceci : « J'étais, depuis quelque temps, amoureux d'une jeune fille que je ne connaissais que pour l'avoir rencontrée souvent dans la rue et sans jamais avoir eu l'occasion de l'approcher. J'aurais été très heureux que cette occasion me fût fournie par le basset, car j'aime beaucoup les bêtes et croyais avec plaisir avoir surpris le même sentiment chez la jeune fille. » Il ajoute qu'il lui est souvent arrivé d'intervenir, avec beaucoup d'adresse et au grand étonnement des spectateurs, pour séparer des chiens qui se battaient. Nous apprenons encore que la jeune fille qui lui plaisait était toujours vue en compagnie de ce chien particulier. Seulement, dans le rêve manifeste cette jeune fille était écartée et seul y était maintenu le chien qui lui était associé. Il se peut que les dames qui se moquaient de lui aient été évoquées à la place de la jeune fille. Ses renseignements ultérieurs ne suffisent pas à éclaircir ce point. Le fait qu'il se voit dans le rêve voyager à bicyclette constitue la reproduction directe de la situation dont il se souvient : il ne rencontrait la jeune fille avec son chien que lorsqu'il était à bicyclette.

3. Lorsque quelqu'un perd un parent qui lui est cher, il fait pendant longtemps des rêves singuliers dans lesquels on trouve les compromis les plus étonnants entre la certitude de la mort et le besoin de faire revivre le mort. Tantôt le disparu, tout en étant mort, continue de vivre, car il ne sait pas qu'il est mort, alors qu'il mourrait tout à fait s'il le savait ; tantôt il est à moitié mort, à moitié vivant, et chacun de ces états se distingue par des signes particuliers. On aurait tort de traiter ces rêves d'absurdes, car la résurrection n'est pas plus inadmissible dans le rêve que dans le conte, par exemple, où elle constitue un événement ordinaire. Pour autant que j'ai pu analyser ces rêves, j'ai trouvé qu'ils se prêtaient à une explication rationnelle, mais que le pieux désir de rappeler le mort à la vie sait se satisfaire par les moyens les plus extraordinaires. Je vais vous

citer un rêve de ce genre, qui paraît bizarre et absurde et dont l'analyse vous révélera certains détails que nos considérations théoriques étaient de nature à vous faire prévoir. C'est le rêve d'un homme qui a perdu son père depuis plusieurs années.

Le père est mort, mais il a été exhumé et a mauvaise mine. Il reste en vie depuis son exhumation et le rêveur fait tout son possible pour qu'il ne s'en aperçoive pas. (Ici le rêve passe à d'autres choses, très éloignées en apparence.)

Le père est mort : nous le savons. Son exhumation ne correspond pas plus à la réalité que les détails ultérieurs du rêve. Mais le rêveur raconte : lorsqu'il fut revenu des obsèques de son père, il éprouva un mal de dents. Il voulait traiter la dent malade selon la prescription de la religion juive : « Lorsqu'une dent te fait souffrir, arrache-la », et se rendit chez le dentiste. Mais celui-ci lui dit : « On ne fait pas arracher une dent ; il faut avoir patience. Je vais vous mettre dans la dent quelque chose qui la tuera. Revenez dans trois jours : j'extrairai cela. »

C'est cette « extraction », dit tout à coup le rêveur, qui correspond à l'exhumation.

Le rêveur aurait-il raison ? Pas tout à fait, car ce n'est pas la dent qui devait être extraite, mais sa partie morte. Mais c'est là une des nombreuses imprécisions que, d'après nos expériences, on constate souvent dans les rêves. Le rêveur aurait alors opéré une condensation, en fondant en un seul le père mort et la dent tuée et cependant conservée. Rien d'étonnant s'il en est résulté dans le rêve manifeste quelque chose d'absurde, car tout ce qui est de la dent ne peut pas s'appliquer au père. Où se trouverait en général entre le père et la dent, ce *tertium comparationis* qui a rendu possible la condensation que nous trouvons dans le rêve manifeste ?

Il doit pourtant y avoir un rapport entre le père et la dent, car le rêveur nous dit qu'il sait que lorsqu'on rêve d'une dent tombée, cela signifie qu'on perdra un membre de sa famille.

Nous savons que cette interprétation populaire est inexacte ou n'est exacte que dans un sens spécial, c'est-à-dire en tant que boutade. Aussi serons-nous d'autant plus étonnés de retrouver ce thème derrière tous les autres fragments du contenu du rêve.

Sans y être sollicité, notre rêveur se met maintenant à nous parler de la maladie et de la mort de son père, ainsi que de son attitude à l'égard de celui-ci. La maladie du père a duré longtemps, les soins et le traitement ont coûté au fils beaucoup d'argent. Et, pourtant, lui, le fils, ne s'en était jamais plaint, n'avait jamais manifesté la moindre impatience, n'avait jamais exprimé le désir de voir la fin de tout cela. Il se vante d'avoir toujours éprouvé à l'égard de son père un sentiment de piété vraiment juive, de s'être toujours rigoureusement conformé à la loi juive. N'êtes-vous pas frappés de la contradiction qui existe dans les idées se rapportant aux rêves ? Il a identifié dent et père. À l'égard de la dent il voulait agir selon la loi juive qui ordonnait de l'arracher dès l'instant où elle était une cause de douleur et contrariété. À l'égard du père, il voulait également agir selon la loi qui, cette fois, ordonne cependant de ne pas se plaindre de la dépense et de la contrariété, de supporter patiemment l'épreuve et de s'interdire toute intention hostile envers l'objet qui est cause de la douleur. L'analogie entre les deux situations aurait cependant été plus complète si le fils avait éprouvé à l'égard du père les mêmes sentiments qu'à l'égard de la dent, c'est-à-dire s'il avait souhaité que la mort vînt mettre fin à l'existence inutile, douloureuse et coûteuse de celui-ci.

Je suis persuadé que tels furent effectivement les sentiments de notre rêveur à l'égard de son père pendant la pénible maladie de celui-ci et que ses bruyantes protestations de piété filiale n'étaient destinées qu'à le détourner de ces souvenirs. Dans des situations de ce genre, on fait généralement le souhait de voir venir la mort, mais ce souhait se couvre du masque de la pitié : la mort, se dit-on, serait une délivrance pour le malade qui souffre. Remarquez bien

cependant qu'ici nous franchissons la limite des idées latentes elles-mêmes. La première intervention de celles-ci ne fut certainement inconsciente que pendant peu de temps, c'est-à-dire pendant la durée de la formation du rêve ; mais les sentiments hostiles à l'égard du père ont dû exister à l'état inconscient depuis un temps assez long, peut-être même depuis l'enfance, et ce n'est qu'occasionnellement, pendant la maladie, qu'ils se sont, timides et marqués, insinués dans la conscience. Avec plus de certitude encore nous pouvons affirmer la même chose concernant d'autres idées latentes qui ont contribué à constituer le contenu du rêve. On ne découvre dans le rêve nulle trace de sentiments hostiles à l'égard du père. Mais si nous cherchons la racine d'une pareille hostilité à l'égard du père en remontant jusqu'à l'enfance, nous nous souvenons qu'elle réside dans la crainte que nous inspire le père, lequel commence de très bonne heure à refréner l'activité sexuelle du garçon et continue à lui opposer des obstacles, pour des raisons sociales, même à l'âge qui suit la puberté. Ceci est également vrai de l'attitude de notre rêveur à l'égard de son père : son amour était mitigé de beaucoup de respect et de crainte qui avaient leur source dans le contrôle exercé par le père sur l'activité sexuelle du fils.

Les autres détails du rêve manifeste s'expliquent par le complexe de l'onanisme. « Il a mauvaise mine » : cela peut bien être une allusion aux paroles du dentiste que c'est une mauvaise perspective que de perdre une dent en cet endroit. Mais cette phrase se rapporte peut-être également à la mauvaise mine par laquelle le jeune homme ayant atteint l'âge de la puberté trahit ou craint de trahir son activité sexuelle exagérée. Ce n'est pas sans un certain soulagement pour lui-même que le rêveur a, dans le contenu du rêve manifeste, transféré la mauvaise mine au père, et cela en vertu d'une inversion du travail d'élaboration que vous connaissez déjà. « Il continue à vivre » : cette idée correspond aussi bien au souhait de résurrection qu'à la promesse du dentiste que la dent pourra être

conservée. Mais la proposition : « le rêveur fait tout son possible, *pour qu'il (le père) ne s'en aperçoive pas »*, est tout à fait raffinée, car elle a pour but de nous suggérer la conclusion qu'il est mort. La seule conclusion significative découle cependant du « complexe de l'onanisme », puisqu'il est tout à fait compréhensible que le jeune homme fasse tout son possible pour dissimuler au père sa vie sexuelle. Rappelez-vous à ce propos que nous avons toujours été amenés à recourir à l'onanisme et à la crainte du châtiment pour les pratiques qu'elle comporte, pour interpréter les rêves ayant pour objet le mal de dent.

Vous voyez maintenant comment a pu se former ce rêve incompréhensible. Plusieurs procédés ont été mis en œuvre à cet effet : condensation singulière et trompeuse, déplacement de toutes les idées hors de la série latente, création de plusieurs formations substitutives pour les plus profondes et les plus reculées dans le temps d'entre ces idées.

4. Nous avons déjà essayé à plusieurs reprises d'aborder ces rêves sobres et banals qui ne contiennent rien d'absurde ou d'étrange, mais à propos desquels la question se pose : pourquoi rêve-t-on de choses aussi indifférentes ? Je vais, en conséquence, vous citer un nouvel exemple de ce genre, trois rêves assortis l'un à l'autre et faits par une jeune femme au cours de la même nuit.

a) Elle traverse le salon de son appartement et se cogne la tête contre le lustre suspendu au plafond. Il en résulte une plaie saignante.

Nulle réminiscence ; aucun souvenir d'un événement réellement arrivé. Les renseignements qu'elle fournit indiquent une tout autre direction. « Vous savez à quel point mes cheveux tombent. Mon enfant, m'a dit hier ma mère, si cela continue, ta tête sera bientôt nue comme un derrière. » La tête apparaît ici comme le symbole de la partie opposée au corps. La signification symbolique du lustre est évidente : tous les objets allongés sont des symboles de

l'organe sexuel masculin. Il s'agirait donc d'une hémorragie de la partie inférieure du tronc, à la suite de la blessure occasionnée par le pénis. Ceci pourrait encore avoir plusieurs sens ; les autres renseignements fournis par la rêveuse montrent qu'il s'agit de la croyance d'après laquelle les règles seraient provoquées par les rapports sexuels avec l'homme, théorie sexuelle qui compte beaucoup d'adeptes parmi les jeunes filles n'ayant pas encore atteint la maturité.

b) Elle voit dans la vigne une fosse profonde qui, elle le sait, provient de l'arrachement d'un arbre. Elle remarque à ce propos que l'arbre lui-même manque. Elle croit n'avoir pas vu l'arbre dans son rêve, mais toute sa phrase sert à l'expression d'une autre idée qui en révèle la signification symbolique. Ce rêve se rapporte notamment à une autre théorie sexuelle d'après laquelle les petites filles auraient au début les mêmes organes sexuels que les garçons et que c'est à la suite de la castration (arrachement d'un arbre) que les organes sexuels de la femme prendraient la forme que l'on sait.

c) Elle se tient devant le tiroir de son bureau dont le contenu lui est tellement familier qu'elle s'aperçoit aussitôt de la moindre intervention d'une main étrangère. Le tiroir du bureau est, comme tout tiroir, boîte ou caisse, la représentation symbolique de l'organe sexuel de la femme. Elle sait que les traces de rapports sexuels (et, comme elle le croit, de l'attouchement) sont faciles à reconnaître et elle avait longtemps redouté cette épreuve. Je croîs que l'intérêt de ces trois rêves réside principalement dans les connaissances dont la rêveuse fait preuve : elle se rappelle l'époque de ses réflexions enfantines sur les mystères de la vie sexuelle, ainsi que les résultats auxquels elle était arrivée et dont elle était alors très fière.

5. Encore un peu de symbolisme. Mais cette fois je dois au préalable exposer brièvement la situation psychique. Un monsieur, qui a passé une nuit dans l'intimité d'une dame, parle de cette dernière comme d'une de ces natures maternelles chez lesquelles le

sentiment amoureux est fondé uniquement sur le désir d'avoir un enfant. Mais les circonstances dans lesquelles a eu lieu la rencontre dont il s'agit étaient telles que des précautions contre l'éventuelle maternité durent être prises, et l'on sait que la principale de ces précautions consiste à empêcher le liquide séminal de pénétrer dans les organes génitaux de la femme. Au réveil qui suit la rencontre en question, la dame raconte le rêve suivant :

Un officier vêtu d'un manteau rouge la poursuit dans la rue. Elle se met à courir, monte l'escalier de sa maison ; il la suit toujours. Essoufflée, elle arrive devant son appartement, s'y glisse et referme derrière elle la porte à clef. Il reste dehors et, en regardant par la fenêtre, elle le voit assis sur un banc et pleurant.

Vous reconnaissez sans difficulté dans la poursuite par l'officier au manteau rouge et dans l'ascension précipitée de l'escalier la représentation de l'acte sexuel. Le fait que la rêveuse s'enferme à clef pour se mettre à l'abri de la poursuite représente un exemple de ces inversions qui se produisent si fréquemment dans les rêves : il est une allusion au non-achèvement de l'acte sexuel par l'homme. De même, elle a déplacé sa tristesse en l'attribuant à son partenaire : c'est lui qu'elle voit pleurer dans le rêve, ce qui constitue également une allusion à l'émission du sperme.

Vous avez sans doute entendu dire que d'après la psychanalyse tous les rêves auraient une signification sexuelle. Maintenant vous êtes à même de vous rendre compte à quel point ce jugement est incorrect. Vous connaissez des rêves qui sont des réalisations de désirs, des rêves dans lesquels il s'agit de la satisfaction des besoins les plus fondamentaux, tels que la faim, la soif, le besoin de liberté, vous connaissez aussi des rêves que j'ai appelés rêves de commodité et d'impatience, des rêves de cupidité, des rêves égoïstes. Mais vous devez considérer comme un autre résultat de la recherche psychanalytique le fait que les rêves très déformes (pas tous d'ailleurs) servent principalement à l'expression de désirs sexuels.

6. J'ai d'ailleurs une raison spéciale d'accumuler les exemples d'application de symboles dans les rêves. Dès notre première rencontre, je vous ai dit combien il était difficile, dans l'enseignement de la psychanalyse, de fournir les preuves de ce qu'on avance et de gagner ainsi la conviction des auditeurs. Vous avez eu depuis plus d'une occasion de vous assurer que j'avais raison. Or, il existe entre les diverses propositions et affirmations de la psychanalyse un lien tellement intime que la conviction acquise sur un point peut s'étendre à une partie plus ou moins grande du tout. On peut dire de la psychanalyse qu'il suffit de lui tendre le petit doigt pour qu'elle saisisse la main entière. Celui qui a compris et adopté l'explication des actes manqués doit, pour être logique, adopter tout le reste. Or, le symbolisme des rêves nous offre un autre point aussi facilement accessible. Je vais vous exposer le rêve, déjà publié, d'une femme du peuple, dont le mari est agent de police et qui n'a certainement jamais entendu parler de symbolisme des rêves et de psychanalyse. Jugez vous-mêmes si l'interprétation de ce rêve à l'aide de symboles sexuels doit ou non être considérée comme arbitraire et forcée.

« ... Quelqu'un s'est alors introduit dans le logement et, pleine d'angoisse, elle appelle un agent de police. Mais celui-ci, d'accord avec deux « larrons », est entre dans une église à laquelle conduisaient plusieurs marches. Derrière l'église, il y avait une montagne couverte d'une épaisse forêt. L'agent de police était coiffé d'un casque et portait un hausse-col et un manteau. Il portait toute sa barbe qui était noire. Les deux vagabonds, qui accompagnaient paisiblement l'agent, portaient autour des reins des tabliers ouverts en forme de sacs. Un chemin conduisait de l'église à la montagne. Ce chemin était couvert des deux côtés d'herbe et de broussailles qui devenaient de plus en plus épaisses et formaient une véritable forêt au sommet de la montagne. »

Vous reconnaissez sans peine les symboles employés. Les organes génitaux masculins sont représentés par une trinité de personnes, les organes féminins par un paysage, avec chapelle, montagne et forêt. Vous trouvez ici les marches comme symbole de l'acte sexuel. Ce qui est appelé montagne dans le rêve porte le même nom en anatomie : mont de Vénus.

7. Encore un rêve devant être interprété à l'aide de symboles, remarquable et probant par le fait que c'est le rêveur lui-même qui a traduit tous les symboles, sans posséder la moindre connaissance théorique relative à l'interprétation des rêves, circonstance tout à fait extraordinaire et dont les conditions ne sont pas connues exactement.

« Il se promène avec son père dans un endroit qui est certainement le Prater [26]*, car on voit la rotonde et devant celle-ci une petite saillie à laquelle est attaché un ballon captif qui semble assez dégonflé. Son père lui demande à quoi tout cela sert ; la question l'étonne, mais il n'en donne pas moins l'explication qu'on lui demande. Ils arrivent ensuite dans une cour dans laquelle est étendue une grande plaque de fer blanc. Le père voudrait en détacher un grand morceau, mais regarde autour de lui pour savoir si personne ne le remarque. Il lui dit qu'il lui suffit de prévenir le surveillant : il pourra alors en emporter tant qu'il voudra. De cette cour un escalier conduit dans une fosse dont les parois sont capitonnées comme, par exemple, un fauteuil en cuir. Au bout de celle fosse se trouve une longue plate-forme après laquelle commence une autre fosse. »*

Le rêveur interprète lui-même : « La rotonde, ce sont mes organes génitaux, le ballon captif qui se trouve devant n'est autre chose que ma verge dont la faculté d'érection se trouve diminuée depuis quelque temps. » Pour traduire plus exactement : la rotonde, c'est la région fessière que l'enfant considère généralement comme

26 Le « Bois de Boulogne » de Vienne.

faisant partie de l'appareil génital ; la petite saillie devant cette rotonde, ce sont les bourses. Dans le rêve, le père lui demande ce que tout cela signifie, c'est-à-dire quels sont le but et la fonction des organes génitaux. Nous pouvons, sans risque de nous tromper, intervertir les situations et admettre que c'est le fils qui interroge. Le père n'ayant jamais, dans la vie réelle, posé de question pareille, on doit considérer cette idée du rêve comme un désir ou ne l'accepter que conditionnellement : « Si j'avais demandé à mon père des renseignements relatifs aux organes sexuels... » Nous retrouverons bientôt la suite et le développement de cette idée. La cour dans laquelle est étendue la plaque de fer blanc ne doit pas être considérée comme étant essentiellement un symbole : elle fait partie du local où le père exerce son commerce. Par discrétion, j'ai remplacé par le fer blanc l'article dont il fait commerce, sans rien changer au texte du rêve. Le rêveur, qui assiste son père dans ses affaires, a été dès le premier jour choqué par l'incorrection des procédés sur lesquels repose en grande partie le gain. C'est pourquoi on doit donner à l'idée dont nous avons parlé plus haut la suite suivante : « (Si j'avais demandé à mon père), il m'aurait trompé, comme il trompe ses clients. » Le père voulait détacher un morceau de la plaque de fer blanc : on peut bien voir dans ce désir la représentation de la malhonnêteté commerciale, mais le rêveur lui-même en donne une autre explication : il signifie l'onanisme. Cela, nous le savons depuis longtemps, mais, en outre, cette interprétation s'accorde avec le fait que le secret de l'onanisme est exprimé par son contraire (le fils disant au père que s'il veut emporter un morceau de fer blanc, il doit le faire ouvertement, en demandant la permission au surveillant). Aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir le fils attribuer au père les pratiques onaniques, comme il lui a attribué l'interrogation dans la première scène du rêve. Quant à la fosse, le rêveur l'interprète en évoquant le mou capitonnage des parois vaginales. Et j'ajoute de ma part que la descente, comme dans d'autres cas la montée, signifie l'acte du coït.

La première fosse, nous disait le rêveur, était suivie d'une longue plate-forme au bout de laquelle commençait une autre fosse : il s'agit là de détails biographiques. Après avoir eu des rapports sexuels fréquents, le rêveur se trouve actuellement gêné dans l'accomplissement de l'acte sexuel et espère, grâce au traitement, recouvrer sa vigueur d'autrefois.

8. Les deux rêves qui suivent appartiennent à un étranger aux dispositions polygamiques très prononcées. Je les cite pour vous montrer que c'est toujours le *moi* du rêveur qui apparaît dans le rêve alors même qu'il se trouve dissimulé dans le rêve manifeste. Les malles qui figurent dans ces rêves sont des symboles de femmes.

a) *Il part en voyage, ses bagages sont apportés à la gare par une voiture. Ils se composent d'un grand nombre de malles, parmi lesquelles se trouvent deux grandes malles noires, dans le genre « malles à échantillons ». Il dit à quelqu'un d'un ton de consolation : Celles-ci ne vont que jusqu'à la gare.*

Il voyage en effet avec beaucoup de bagages, mais fait aussi intervenir dans le traitement beaucoup d'histoires de femmes. Les deux malles noires correspondent à deux femmes brunes, qui jouent actuellement dans sa vie un rôle de première importance. L'une d'elles voulait le suivre à Vienne ; sur mon conseil, il lui a télégraphié de n'en rien faire.

b) Une scène à la douane : *Un de ses compagnons de voyage ouvre sa malle et dit en fumant négligemment sa cigarette : il n'y a rien là-dedans. Le douanier semble le croire, mois recommence à fouiller et trouve quelque chose de tout à lait défendu. Le voyageur dit alors avec résignation : rien à faire.* - C'est lui-même qui est le voyageur ; moi, je suis le douanier. Généralement très sincère dans ses confessions, il a voulu me dissimuler les relations qu'il venait de nouer avec une dame, car il pouvait supposer avec raison que cette dame ne m'était pas inconnue. Il a transféré sur une autre personne

la pénible situation de quelqu'un qui reçoit un démenti, et c'est ainsi qu'il semble ne pas figurer dans ce rêve.

9. Voici l'exemple d'un symbole que je n'ai pas encore mentionné :

Il rencontre sa sœur en compagnie de deux amies, sœurs elles-mêmes. Il tend la main à celles-ci, mais pas à sa propre sœur.

Ce rêve ne se rattache à aucun événement connu. Ses souvenirs le reportent plutôt à une époque où il avait observé pour la première fois, en recherchant la cause de ce fait, que la poitrine se développe tard chez les jeunes filles. Les deux sœurs représentent donc deux seins qu'il saisirait volontiers pourvu que ce ne soit pas les seins de sa sœur.

10. Et voici un exemple de symbolisme de la mort dans le rêve :

Il marche sur un pont de fer élevé et raide avec deux personnes qu'il connaît, mais dont il a oublié les noms au réveil. Tout d'un coup ces deux personnes disparaissent, et il voit un homme spectral portant un bonnet et un costume de toile. Il lui demande s'il est le télégraphiste... Non. S'il est le voiturier. Non. Il continue son chemin, éprouve encore pendant le rêve une grande angoisse et, même une fois réveillé, il prolonge son rêve en imaginant que le pont de fer s'écroule et qu'il est précipité dans l'abîme.

Les personnes dont on dit qu'on ne les connaît pas ou qu'on a oublié leurs noms sont le plus souvent des personnes très proches. Le rêveur a un frère et une sœur ; s'il avait souhaité leur mort, il n'eût été que juste qu'il en éprouvât lui-même une angoisse mortelle. Au sujet du télégraphiste, il fait observer que ce sont toujours des porteurs de mauvaises nouvelles. D'après l'uniforme, ce pouvait être aussi bien un allumeur de réverbères, mais les allumeurs de réverbères sont aussi chargés de les éteindre, comme le génie de la mort éteint le flambeau de la vie. À l'idée du voiturier il associe le poème d'Uhland sur le voyage en mer du roi Charles et se souvient à ce propos d'un dangereux voyage en mer avec deux camarades,

voyage au cours duquel il avait joué le rôle du roi dans le poème. À propos du pont de fer, il se rappelle un grave accident survenu dernièrement et l'absurde aphorisme, la vie est un pont suspendu,

11. Autre exemple de représentation symbolique de la mort, *un monsieur inconnu dépose à son intention une carte de visite : bordée de noir.*

12. Le rêve suivant qui a d'ailleurs, parmi ses antécédents, un état, névrotique, vous intéressera sous plusieurs rapports.

Il voyage en chemin de fer. Le train s'arrête en pleine campagne. Il pense qu'il s’agit d'un accident, qu'il faut songer à se sauver, traverse tous les compartiments du train et tue tous ceux qu'il rencontre : conducteur, mécanicien, etc.

À cela se rattache le souvenir d'un récit fait par un ami. Sur un chemin de fer italien on transportait un fou dans un compartiment réservé, mais par mégarde on avait laissé entrer un voyageur dans le même compartiment. Le fou tua le voyageur. Le rêveur s'identifie donc avec le fou et justifie son acte par la représentation obsédante, qui le tourmente de temps à autre, qu'il doit « supprimer tous les témoins ». Mais il trouve ensuite une meilleure motivation qui forme le point de départ du rêve. Il a revu la veille au théâtre la jeune fille qu'il devait épouser, mais dont il s'était détaché parce qu'elle le rendait jaloux. Vu l'intensité que, peut atteindre chez lui la jalousie, il serait réellement devenu fou s'il avait épousé cette jeune fille. Cela signifie : il la considère comme si peu sûre qu'il aurait été obligé de tuer tous ceux qu'il aurait trouvés sur son chemin, car il eût été jaloux de tout le monde. Nous savons déjà que le fait de traverser une série de pièces (ici de compartiments) est le symbole du mariage.

À propos de l'arrêt du train en pleine campagne et de la peur d'un accident, il nous raconte qu'un jour où il voyageait réellement en chemin de fer, le train s'était subitement arrêté entre deux stations. Une jeune dame qui se trouvait à côté de lui déclare qu'il va

probablement se produire une collision avec un autre train et que dans ce cas la première précaution à prendre est de lever les jambes en l'air. Ces « jambes en l'air » ont aussi joué un rôle dans les nombreuses promenades et excursions à la campagne qu'il fit avec la jeune fille au temps heureux de leurs premières amours. Nouvelle preuve qu'il faudrait qu'il fût fou pour l'épouser à présent. Et pourtant la connaissance que j'avais de la situation me permet d'affirmer que le désir de commettre cette folie n'en persistait pas moins chez lui.

13. Traits archaïques et infantilisme du rêve

Revenons à notre résultat, d'après lequel, sous l'influence de la censure, le travail d'élaboration communique aux idées latentes du rêve un autre mode d'expression. Les idées latentes ne sont que les idées conscientes de notre vie éveillée, idées que nous connaissons. Le nouveau mode d'expression présente de nombreux traits qui nous sont inintelligibles. Nous avons dit qu'il remonte à des états, depuis longtemps dépassés, de notre développement intellectuel, au langage figuré, aux relations symboliques, peut-être à des conditions qui avaient existé avant le développement de notre langage abstrait. C'est pourquoi nous avons qualifié *d'archaïque ou régressif* le mode d'expression du travail d'élaboration.

Vous pourriez en conclure que l'étude plus approfondie du travail d'élaboration nous permettra de recueillir des données précieuses sur les débuts peu connus de notre développement intellectuel. J'espère qu'il en sera ainsi, mais ce travail n'a pas encore été entrepris. La préhistoire à laquelle nous ramène le travail d'élaboration est double : il, y a d'abord la préhistoire individuelle, l'enfance ; il y a ensuite, dans la mesure où chaque individu reproduit en abrégé, au cours de son enfance, tout le développement de l'espèce humaine, la préhistoire phylogénique. Qu'on réussisse un jour à établir la part qui, dans les processus psychiques latents,

revient à la préhistoire individuelle et les éléments qui, dans cette vie, proviennent de la préhistoire phylogénique, la chose ne me semble pas impossible. C'est ainsi, par exemple, qu'on est autorisé, à mon avis, à considérer comme un legs phylogénique la symbolisation que l'individu comme tel n'a jamais apprise.

Mais ce n'est pas là le seul caractère archaïque du rêve. Vous connaissez tous par expérience la remarquable amnésie de l'enfance. Je parle du fait que les cinq, six ou huit premières années de la vie ne laissent pas, comme les événements de la vie ultérieure, de traces dans la mémoire. On rencontre bien des individus croyant pouvoir se vanter d'une continuité mnémonique s'étendant sur toute la durée de leur vie, depuis ses premiers commencements, mais le cas contraire, celui de lacunes dans la mémoire, est de beaucoup le plus fréquent. Je crois que ce fait n'a pas suscité l'étonnement qu'il mérite. À l'âge de deux ans, l'enfant sait déjà bien parler ; il montre bientôt après qu'il sait s'orienter dans des situations psychiques compliquées et il manifeste ses idées et sentiments par des propos et des actes qu'on lui rappelle plus tard, mais qu'il a lui-même oubliés. Et pourtant, la mémoire de l'enfant étant moins surchargée pendant les premières années que pendant les années qui suivent, par exemple la huitième, elle devrait être plus sensible et plus souple, donc plus apte à retenir les faits et les impressions. D'autre part, rien ne nous autorise à considérer la fonction de la mémoire comme une fonction psychique élevée et difficile : on trouve, au contraire, une bonne mémoire même chez des personnes dont le niveau intellectuel est très bas.

À cette particularité s'en superpose une autre, à savoir que le vide mnémonique qui s'étend sur les premières années de l'enfance n'est pas complet : certains souvenirs bien conservés émergent, souvenirs correspondant le plus souvent à des impressions plastiques et dont rien d'ailleurs ne justifie la conservation. Les souvenirs se rapportant à des événements ultérieurs subissent dans la mémoire une sélection : ce qui est important est conservé, et le reste est

rejeté. Il n'en est pas de même des souvenirs conservés qui remontent à la première enfance. Ils ne correspondent pas nécessairement à des événements importants de cette période de la vie, pas même à des événements qui pourraient paraître importants au point de vue de l'enfant. Ces souvenirs sont souvent tellement banals et insignifiants que nous nous demandons avec étonnement pourquoi ces détails ont échappé à l'oubli. J'avais essayé jadis de résoudre à l'aide de l'analyse l'énigme de l'amnésie infantile et des restes de souvenirs conservés malgré cette amnésie, et je suis arrivé à la conclusion que même chez l'enfant les souvenirs importants sont les seuls qui aient échappé à la disparition. Seulement, grâce aux processus que vous connaissez déjà et qui sont celui de condensation et surtout celui de déplacement, l'important se trouve remplacé dans la mémoire, par des éléments qui paraissent moins importants. En raison de ce fait, j'ai donné aux souvenirs de l'enfance le nom de *souvenirs de couverture ;* une analyse approfondie permet d'en dégager tout ce qui a été oublié.

Dans les traitements psychanalytiques on se trouve toujours dans la nécessité de combler les lacunes que présentent les souvenirs infantiles ; et, dans la mesure où le traitement donne des résultats à peu près satisfaisants, c'est-à-dire dans un très grand nombre de cas, on réussit à évoquer le contenu des années d'enfance couvert par l'oubli. Les impressions reconstituées n'ont en réalité jamais été oubliées : elles sont seulement restées inaccessibles, latentes, refoulées dans la région de l'inconscient. Mais il arrive aussi qu'elles émergent spontanément de l'inconscient, et cela souvent à l'occasion de rêves. Il apparaît alors que la vie de rêve sait trouver l'accès à ces événements infantiles latents. On en trouve de beaux exemples dans la littérature et j'ai pu moi-même apporter à l'appui de ce fait un exemple personnel. Je rêvais une nuit, entre autres, d'une certaine personne qui m'avait rendu un service et que je voyais nettement devant mes yeux. C'était un petit homme borgne,

gros, ayant la tête enfoncée dans les épaules. J'avais conclu, d'après le contexte du rêve, que cet homme était un médecin. Heureusement j'ai pu demander à ma mère, qui vivait encore, quel était l'aspect extérieur du médecin de ma ville natale que j'avais quittée à l'âge de 3 ans, et j'ai appris qu'il était en effet borgne, petit, gros, qu'il avait la tête enfoncée dans les épaules ; j'ai appris en outre par ma mère dans quelle occasion, oubliée par moi, il m'avait soigné. Cet accès aux matériaux oubliés des premières années de l'enfance constitue donc un autre trait archaïque du rêve.

La même explication vaut pour une autre des énigmes auxquelles nous nous étions heurtés jusqu'à présent. Vous vous rappelez l'étonnement que vous avez éprouvé lorsque je vous ai produit la preuve que les rêves sont excités par des désirs sexuels foncièrement mauvais et d'une licence souvent effrénée, au point qu'ils ont rendu nécessaire l'institution d'une censure des rêves et d'une déformation des rêves. Lorsque nous avons interprété au rêveur un rêve de ce genre, il ne manque presque jamais d'élever une protestation contre notre interprétation ; dans le cas le plus. favorable, c'est-à-dire alors même qu'il s'incline devant cette interprétation, il se demande toujours d'où a pu lui venir un désir pareil qu'il sent incompatible avec son caractère, contraire même à l'ensemble de ses tendances et sentiments. Nous ne devons pas tarder à montrer l'origine de ces désirs. Ces mauvais désirs ont leurs racines dans le passé, et souvent dans un passé qui n'est pas très éloigné. Il est possible de prouver qu'ils furent jadis connus et conscients. La femme dont le rêve signifie qu'elle désire la mort de sa fille âgée de 17 ans trouve, sous notre direction, qu'elle a réellement eu ce désir à une certaine époque. L'enfant était née d'un mariage malheureux et qui avait fini par une rupture. Alors qu'elle était encore enceinte de sa fille, elle eut, à la suite d'une scène avec son mari, un accès de rage tel qu'ayant perdu toute retenue elle se mit à se frapper le ventre à coups de poings, dans l'espoir

d'occasionner ainsi la mort de l'enfant qu'elle portait. Que de mères qui aiment aujourd'hui leurs enfants avec tendresse, peut-être avec même une tendresse exagérée, ne les ont cependant conçus qu'à contrecœur et ont souhaité qu'ils fussent morts avant de naître, combien d'entre elles n'ont-elles pas donné à leur désir un commencement, par bonheur inoffensif, de réalisation ! Et c'est ainsi que le désir énigmatique de voir mourir une personne aimée remonte aux débuts mêmes des relations avec cette personne.

Le père, dont le rêve nous autorise à admettre qu'il souhaite la mort de son enfant aîné et préféré, finit également par se souvenir que ce souhait ne lui a pas toujours été étranger. Alors que l'enfant était encore au sein, le père qui n'était pas content de son mariage se disait souvent que si ce petit être, qui n'était rien pour lui, mourait, il redeviendrait libre et ferait de sa liberté un meilleur usage. On peut démontrer la même origine dans un grand nombre de cas de haine ; il s'agit dans ces cas de souvenirs se rapportant à des faits qui appartiennent au passé, qui furent jadis conscients et ont joué leur rôle dans la vie psychique. Vous me direz que lorsqu'il n'y a pas eu de modifications dans l'attitude à l'égard d'une personne, lorsque cette attitude a toujours été bienveillante, les désirs et les rêves en question ne devraient pas exister. Je suis tout disposé à vous accorder cette conclusion, tout en vous rappelant que vous devez tenir compte, non de l'expression verbale du rêve, mais du sens qu'il acquiert à la suite de l'interprétation. Il peut arriver que le rêve manifeste ayant pour objet la mort d'une personne aimée ait seulement revêtu un masque effrayant, mais signifie en réalité tout autre chose ou ne se soit servi de la personne aimée qu'à titre de substitution trompeuse pour une autre personne.

Mais cette même situation soulève encore une autre question beaucoup plus sérieuse. En admettant même, me direz-vous, que ce souhait de mort ait existé et se trouve confirmé par le souvenir évoqué, en quoi cela constitue-t-il une explication ? Ce souhait,

depuis longtemps vaincu, ne peut plus exister actuellement dans l'inconscient qu'à titre de souvenir indifférent, dépourvu de tout pouvoir de stimulation. Rien ne prouve en effet ce pouvoir. Pourquoi ce souhait est-il alors évoqué dans le rêve ? Question tout à fait justifiée. La tentative d'y répondre nous mènerait loin et nous obligerait à adopter une attitude déterminée sur un des points les plus importants de la théorie des rêves. Je suis forcé de rester dans le cadre de mon exposé et de pratiquer l'abstention momentanée. Contentons-nous donc d'avoir démontré le fait que ce souhait étouffé joue le rôle d'excitateur du rêve et poursuivons nos recherches dans le but de nous rendre compte si d'autres mauvais désirs ont également leurs origines dans le passé de l'individu.

Tenons-nous-en aux désirs de suppression que nous devons ramener le plus souvent à l'égoïsme illimité du rêveur. Il est très facile de montrer que ce désir est le plus fréquent créateur de rêves. Toutes les fois que quelqu'un nous barre le chemin dans la vie (et qui ne sait combien ce cas est fréquent dans les conditions si compliquées de notre vie actuelle), le rêve se montre prêt à le supprimer, ce quelqu'un fût-il le père, la mère, un frère ou une sœur, un époux ou une épouse, etc. Cette méchanceté de la nature humaine nous avait étonnés et nous n'étions certes pas disposés à admettre sans réserves la justesse de ce résultat de l'interprétation des rêves. Mais dès l'instant où nous devons chercher l'origine de ces désirs dans le passé, nous découvrons aussitôt la période du passé individuel dans lequel cet égoïsme et ces désirs, même à l'égard des plus proches, ne présentent plus rien de déconcertant. C'est l'enfant dans ses premières années, qui se trouvent plus tard voilées par l'amnésie, - c'est l'enfant, disons-nous, qui fait souvent preuve au plus haut degré de cet égoïsme, mais qui en tout temps en présente des signes ou, plutôt, des restes très marqués. C'est lui-même que l'enfant aime tout d'abord ; il n'apprend que plus tard à aimer les autres, à sacrifier à d'autres une partie de son *moi*. Même

les personnes que l'enfant semble aimer dès le début, il ne les aime tout d'abord que parce qu'il a besoin d'elles, ne peut se passer d'elles, donc pour des raisons égoïstes. C'est seulement plus tard que l'amour chez lui se détache de l'égoïsme. En fait, *c'est l'égoïsme qui lui enseigne l'amour.*

Il est très instructif d'établir sous ce rapport une comparaison entre l'attitude de l'enfant à l'égard de ses frères et sœurs et celle à l'égard de ses parents. Le jeune enfant n'aime pas nécessairement ses frères et sœurs, et généralement il ne les aime pas du tout. Il est incontestable qu'il voit en eux des concurrents, et l'on sait que cette attitude se maintient sans interruption pendant de longues années, jusqu'à la puberté et même au-delà. Elle est souvent remplacée ou, plutôt, recouverte par une attitude plus tendre, mais, d'une façon générale, c'est l'attitude hostile qui est la plus ancienne. On l'observe le plus facilement chez des enfants de 2 ans et demi à 5 ans, lorsqu'un nouveau frère ou une nouvelle sœur vient au monde. L'un ou l'autre reçoit le plus souvent un accueil peu amical. Des protestations, comme : « Je *n'en veux pas, que la cigogne le remporte »,* sont tout à fait fréquentes. Dans la suite, l'enfant profite de toutes les occasions pour disqualifier l'intrus, et les tentatives de nuire, les attentats directs ne sont pas rares dans ces cas. Si la différence d'âge n'est pas très grande, l'enfant, lorsque son activité psychique atteint plus d'intensité, se trouve en présence d'une concurrence tout installée et s'en accommode. Si la différence d'âge est suffisamment grande, le nouveau venu peut dès le début éveiller certaines sympathies : il apparaît alors comme un objet intéressant, comme une sorte de poupée vivante ; et lorsque la différence comporte huit années ou davantage, on peut voir se manifester, surtout chez les petites filles, une sollicitude quasi maternelle. Mais à parler franchement, lorsqu'on découvre, derrière un rêve, le souhait de voir mourir un frère ou une sœur, il s'agit rarement d'un souhait énigmatique et on en trouve sans peine la source dans la

première enfance, souvent même à une époque plus tardive de la vie en commun.

On trouverait difficilement une nursery sans conflits violents entre ses habitants. Les raisons de ces conflits sont : le désir de chacun de monopoliser à son profit l'amour des parents, la possession des objets et de l'espace disponible. Les sentiments hostiles se portent aussi bien sur les plus âgés que sur les plus jeunes des frères et des sœurs. C'est, je crois, Bernard Shaw qui a dit : s'il est un être qu'une jeune femme anglaise haïsse plus que sa mère, c'est certainement sa sœur aînée. Dans cette remarque il y a quelque chose qui nous déconcerte. Nous pouvons, à la rigueur, concevoir encore l'existence d'une haine et d'une concurrence entre frères et sœurs. Mais comment les sentiments de haine peuvent-ils se glisser dans les relations entre fille et mère, entre parents et enfants ?

Sans doute, les enfants eux-mêmes manifestent plus de bienveillance à l'égard de leurs parents qu'à l'égard de leurs frères et sœurs. Ceci est d'ailleurs tout à fait conforme à notre attente : nous trouvons l'absence d'amour entre parents et enfants comme un phénomène beaucoup plus contraire à la nature que l'inimitié entre frères et sœurs. Nous avons, pour ainsi dire, consacré dans le premier cas ce que nous avons laissé à l'état profane dans l'autre. Et cependant l'observation journalière nous montre combien les relations sentimentales entre parents et enfants restent souvent en deçà de l'idéal posé par la société, combien elles recèlent d'inimitié qui ne manquerait pas de se manifester sans l'intervention inhibitrice de la piété et de certaines tendances affectives. Les raisons de ce fait sont généralement connues : il s'agit avant tout d'une force qui tend à séparer les membres d'une famille appartenant au même sexe, la fille de la mère, le fils du père. La fille trouve dans la mère une autorité qui restreint sa volonté et est chargée de la mission de lui imposer le renoncement, exigé par la société, à la liberté sexuelle ;

d'ailleurs, dans certains cas il s'agit entre la mère et la fille d'une sorte de rivalité, d'une véritable concurrence. Nous retrouvons les mêmes relations, avec plus d'acuité encore, entre père et fils. Pour le fils, le père apparaît comme la personnification de toute contrainte sociale impatiemment supportée ; le père s'oppose à l'épanouissement de la volonté du fils, il lui ferme l'accès aux jouissances sexuelles et, dans les cas de communauté des biens, à la jouissance de ceux-ci. L'attente de la mort du père s'élève, dans le cas du successeur au trône, à une véritable hauteur tragique. En revanche, les relations entre pères et filles, entre mères et fils semblent plus franchement amicales. C'est surtout dans les relations de mère à fils et inversement que nous trouvons les plus purs exemples d'une tendresse invariable, exempte de toute considération égoïste.

Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous parle de ces choses qui sont cependant banales et généralement, connues ? Parce qu'il existe une forte tendance à nier leur importance dans la vie et à considérer que l'idéal social est toujours et dans tous les cas suivi et obéi. Il est préférable que ce soit le psychologue qui dise la vérité, au lieu de s'en remettre de ce soin au cynique. Il est bon de dire toutefois que la négation dont nous venons de parler ne se rapporte qu'à la vie réelle, mais on laisse à l'art de la poésie narrative et dramatique toute liberté de se servir des situations qui résultent des atteintes portées à cet idéal.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner si, chez beaucoup de personnes, le rêve révèle le désir de suppression des parents, surtout de parents du même sexe. Nous devons admettre que ce désir existe également dans la vie éveillée et devient même parfois conscient, lorsqu'il peut prendre le masque d'un autre mobile, comme dans le cas de notre rêveur de l'exemple nº 3, où le souhait de voir mourir le père était masqué par la pitié éveillée soi-disant par les souffrances inutiles de celui-ci.

Il est rare que l'hostilité domine seule la situation : le plus souvent elle se cache derrière des sentiments plus tendres qui la refoulent, et elle doit attendre que le rêve vienne pour ainsi dire l'isoler, ce qui, à la suite de cet isolement, prend dans le rêve des proportions exagérées, se rétrécit de nouveau après que l'interprétation l'a fait entrer dans l'ensemble de la vie (H. Sachs). Mais nous retrouvons ce souhait de mort même dans les cas où la vie ne lui offre aucun point d'appui et où l'homme éveillé ne consent jamais à se l'avouer. Ceci s'explique par le fait que la raison la plus profonde et la plus habituelle de l'hostilité, surtout entre personnes de même sexe, s'est affirmée dès la première enfance.

Cette raison n'est autre que la concurrence amoureuse dont il convient de faire ressortir plus particulièrement le caractère sexuel. Alors qu'il est encore tout enfant, le fils commence à éprouver pour la mère une tendresse particulière : il la considère comme son bien à lui, voit dans le père une sorte de concurrent qui lui dispute la possession de ce bien ; de même que la petite fille voit dans la mère une personne qui trouble ses relations affectueuses avec le père et occupe une place dont elle, la fille, voudrait avoir le monopole. C'est par les observations qu'on apprend à quel âge on doit faire remonter cette attitude à laquelle nous donnons le nom de *complexe d'Oedipe,* parce que la légende qui a pour héros Œdipe réalise, en ne leur imprimant qu'une très légère atténuation, les deux désirs extrêmes découlant de la situation du fils : le désir de tuer le père et celui d'épouser la mère. Je n'affirme pas que le *complexe d'Oedipe* épuise tout ce qui se rapporte à l'attitude réciproque de parents et d'enfants, cette attitude pouvant être beaucoup plus compliquée. D'autre part, le *complexe d'Oedipe* lui-même est plus ou moins accentué, il peut même subir des modifications ; mais il n'en reste pas moins un facteur régulier et très important de la vie psychique de l'enfant et on court le risque d'estimer au-dessous de sa valeur plutôt que d'exagérer son influence et les effets qui en découlent.

D'ailleurs si les enfants réagissent par l'attitude correspondant au *complexe d'Oedipe,* c'est souvent sur la provocation des parents eux-mêmes qui, dans leurs préférences, se laissent fréquemment guider par la différence sexuelle qui fait que le père préfère la fille et que la mère préfère le fils ou que le père reporte sur la fille et la mère sur le fils l'affection que l'un ou l'autre cesse de trouver dans le foyer conjugal.

On ne saurait dire que le monde fût reconnaissant à la recherche psychanalytique pour sa découverte du *complexe d'Oedipe.* Cette découverte avait, au contraire, provoqué la résistance la plus acharnée, et ceux qui avaient un peu tardé à se joindre au chœur des négateurs de ce sentiment défendu et tabou ont racheté leur faute en donnant de ce « complexe » des interprétations qui lui enlevaient toute valeur. Je reste inébranlablement convaincu qu'il n'y a rien à y nier, rien à y atténuer. Il faut se familiariser avec ce fait, que la légende grecque elle-même reconnaît comme une fatalité inéluctable. Il est intéressant, d'autre part, de constater que ce *complexe d'Oedipe,* qu'on voudrait éliminer de la vie, est abandonné à la poésie, laissé à sa libre disposition. O. Rank a montré, dans une étude consciencieuse, que le *complexe d'Oedipe* a fourni à la littérature dramatique de beaux sujets qu'elle a traités, en leur imprimant toutes sortes de modifications, d'atténuations, de travestissements, c'est-à-dire de déformations analogues à celles que produit la censure des rêves. Nous devons donc attribuer le *complexe d'Oedipe* même aux rêveurs qui ont eu le bonheur d'éviter plus tard des conflits avec leurs parents, et ce *complexe* est étroitement lié à un autre que nous appelons complexe de castration et qui est une réaction aux entraves et aux limitations que le père imposerait à l'activité sexuelle précoce du fils.

Ayant été amenés, par les recherches qui précèdent, à l'étude de la vie psychique infantile, nous pouvons nous attendre à trouver une explication analogue en ce qui concerne l'origine de l'autre

groupe de désirs défendus qui se manifestent dans les rêves : nous voulons parler des tendances sexuelles excessives. Encouragés ainsi à étudier également la vie sexuelle de l'enfant, nous apprenons de plusieurs sources les faits suivants : on commet avant tout une grande erreur en niant la réalité d'une vie sexuelle chez l'enfant et en admettant que la sexualité n'apparaît qu'au moment de la puberté, lorsque les organes génitaux ont atteint leur plein développement. Au contraire, l'enfant a dès le début une vie sexuelle très riche, qui diffère sous plusieurs rapports de la vie sexuelle ultérieure, considérée comme normale. Ce que nous qualifions de *pervers* dans la vie de l'adulte s'écarte de l'état normal par les particularités suivantes : méconnaissance de barrière spécifique (de l'abîme qui sépare l'homme de la bête), de la barrière opposée par le sentiment de dégoût, de la barrière formée par l'inceste (c'est-à-dire par la défense de chercher à satisfaire les besoins sexuels sur des personnes auxquelles on est lié par des liens consanguins), homosexualité et enfin transfert du rôle génital à d'autres organes et parties du corps. Toutes ces barrières, loin d'exister dès le début, sont édifiées peu à peu au cours du développement et de l'éducation progressive de l'humanité. Le petit enfant ne les connaît pas. Il ignore qu'il existe entre l'homme et la bête un abîme infranchissable ; la fierté avec laquelle l'homme s'oppose à la bête ne lui vient que plus tard. Il ne manifeste au début aucun dégoût de ce qui est excrémentiel : ce dégoût ne lui vient que peu à peu, sous l'influence de l'éducation. Loin de soupçonner les différences sexuelles, il croit au début à l'identité des organes sexuels ; ses premiers désirs sexuels et sa première curiosité se portent sur les personnes qui lui sont les plus proches ou sur celles qui, sans lui être proches, lui sont le plus chères : parents, frères, sœurs, personnes chargées de lui donner des soins, en dernier lieu, se manifeste chez lui un fait qu'on retrouve au paroxysme des relations amoureuses, à savoir que ce n'est pas seulement dans les organes génitaux qu'il place la source du plaisir qu'il attend, mais que d'autres parties du

corps prétendent chez lui à la même sensibilité, fournissent des sensations de plaisir analogues et peuvent ainsi jouer le rôle d'organes génitaux. L'enfant peut donc présenter ce que nous appellerions une « perversité polymorphe », et si toutes ces tendances ne se manifestent chez lui qu'à l'état de traces, cela tient, d'une part, à leur intensité moindre en comparaison de ce qu'elle est à un âge plus avancé et, d'autre part, à ce que l'éducation supprime avec énergie, au fur et à mesure de leur manifestation, toutes les tendances sexuelles de l'enfant. Cette suppression passe, pour ainsi dire, de la pratique dans la théorie, les adultes s'efforçant de fermer les yeux sur une partie des manifestations sexuelles de l'enfant et de dépouiller, à l'aide d'une certaine interprétation, l'autre partie de ces manifestations de leur nature sexuelle : ceci fait, rien n'est plus facile que de nier le tout. Et ces négateurs sont souvent les mêmes gens qui, dans la *nursery,* sévissent contre tous les débordements sexuels des enfants ; ce qui ne les empêche pas, une fois devant leur table de travail, de défendre la pureté sexuelle des enfants. Toutes les fois que les enfants sont abandonnés à eux-mêmes ou subissent des influences démoralisantes, on observe des manifestations souvent très prononcées de perversité sexuelle. Sans doute, les grandes personnes ont-elles raison de ne pas prendre trop au sérieux ces « enfantillages » et ces « amusements », l'enfant ne devant compte de ses actes ni au tribunal des mœurs ni à celui des lois ; il n'en reste pas moins que ces choses existent, qu'elles ont leur importance, autant comme symptômes d'une constitution congénitale que comme antécédents et facteurs d'orientation de l'évolution ultérieure et qu'enfin, elles nous renseignent sur la vie sexuelle de l'enfant et, avec elle, sur la vie sexuelle humaine en général. C'est ainsi que si nous retrouvons tous ces désirs pervers derrière nos rêves déformés, cela signifie seulement que dans ce domaine encore le rêve a accompli une régression vers l'état infantile.

Parmi ces désirs défendus, on doit accorder une mention particulière aux désirs incestueux, c'est-à-dire aux désirs sexuels dirigés sur les parents, sur les frères et sœurs. Vous savez l'aversion que les sociétés humaines éprouvent ou, tout au moins, affichent à l'égard de l'inceste et quelle force de contrainte présentent les défenses y relatives. On a fait des efforts inouïs pour expliquer cette phobie de l'inceste. Les uns ont vu dans la défense de l'inceste une représentation psychique de la sélection naturelle, les relations sexuelles entre proches parents devant avoir pour effet une dégénérescence des caractères sociaux, d'autres ont prétendu que la vie en commun pratiquée dès la plus tendre enfance détourne les désirs sexuels des personnes avec lesquelles on se trouve en contact permanent. Mais dans un cas comme dans l'autre, l'inceste se trouverait éliminé automatiquement, sans qu'on ait besoin de recourir à de sévères prohibitions, lesquelles témoigneraient plutôt de l'existence d'un fort penchant pour l'inceste. Les recherches psychanalytiques ont établi d'une manière incontestable que l'amour incestueux est le premier en date et existe d'une façon régulière et que c'est seulement plus tard qu'il se heurte à une opposition dont les raisons sont fournies par la psychologie individuelle.

Récapitulons maintenant les données qui, fournies par l'étude approfondie de la psychologie infantile, sont de nature à nous faciliter la compréhension du rêve. Non seulement nous avons trouvé que les matériaux dont se composent les événements oubliés de la vie infantile sont accessibles au rêve, mais nous avons vu en outre que la vie psychique des enfants, avec toutes ses particularités, avec son égoïsme, avec ses tendances incestueuses, etc., survit dans l'inconscient, pour se révéler dans le rêve et que celui-ci nous ramène chaque nuit à la vie infantile. Ceci nous est une confirmation que *l'inconscient de la vie psychique n'est autre chose que la phase infantile de cette vie.* La pénible impression que nous laisse la constatation de l'existence de tant de mauvais traits dans la nature

humaine commence à s'atténuer. Ces traits si terriblement mauvais sont tout simplement les premiers éléments, les éléments primitifs, infantiles de la vie psychique, éléments que nous pouvons trouver chez l'enfant en état d'activité, mais qui nous échappent à cause de leurs petites dimensions, sans parler que dans beaucoup de cas nous ne les prenons pas au sérieux, le niveau moral que nous exigeons de l'enfant n'étant pas très élevé. En rétrogradant jusqu'à cette phase, le rêve semble dévoiler ce qu'il y a de plus mauvais dans notre nature. Mais ce n'est là qu'une trompeuse apparence qui ne doit pas nous effrayer. Nous sommes moins mauvais que nous ne serions tentés de le croire d'après l'interprétation de nos rêves.

Puisque les tendances qui se manifestent dans les rêves ne sont que des survivances infantiles, qu'un retour aux débuts de notre développement moral, le rêve nous transformant pour ainsi dire en enfants au point de vue de la pensée et du sentiment, nous n'avons aucune raison plausible d'avoir honte de ces rêves. Mais comme le rationnel ne forme qu'un compartiment de la vie psychique, laquelle renferme beaucoup d'autres éléments qui ne sont rien moins que rationnels, il en résulte que nous éprouvons quand même une honte irrationnelle de nos rêves. Aussi les soumettons-nous à la censure et sommes-nous honteux et contrariés lorsqu'un de ces désirs prohibés dont les rêves sont remplis a réussi à pénétrer jusqu'à la conscience sous une forme assez inaltérée pour pouvoir être reconnu ; et dans certains cas nous avons honte même de nos rêves déformés, comme si nous les comprenions. Souvenez-vous seulement du jugement plein de déception que la brave vieille dame avait formulé au sujet de son rêve non interprété, relatif aux « services d'amour ». Le problème ne peut donc pas être considéré comme résolu, et il est possible qu'en poursuivant notre étude sur les mauvais éléments qui se manifestent dans les rêves, nous soyons amenés à formuler un autre jugement et une autre appréciation concernant la nature humaine.

Au terme de toute cette recherche, nous nous trouvons en présence de deux données qui constituent cependant le point de départ de nouvelles énigmes, de nouveaux doutes. Premièrement : la régression qui caractérise le travail d'élaboration est non seulement formelle, mais aussi matérielle. Elle ne se contente pas de donner à nos idées un mode d'expression primitif : elle réveille encore les propriétés de notre vie psychique primitive, l'ancienne prépondérance du moi, les tendances primitives de notre vie sexuelle, voire notre ancien bagage intellectuel, si nous voulons bien considérer comme tels les symboles. Deuxièmement : tout cet ancien infantilisme, qui fut jadis dominant et prédominant, doit être aujourd'hui situé dans l'inconscient, ce qui modifie et élargit la conception que nous en avons. N'est plus seulement inconscient ce qui est momentanément latent : l'inconscient forme un domaine psychique particulier, ayant ses tendances propres, son mode d'expression spécial et des mécanismes psychiques qui ne manifestent leur activité que dans ce domaine. Mais les idées latentes du rêve que nous a révélées l'interprétation des rêves ne font pas partie de ce domaine : nous pourrions aussi bien avoir les mêmes idées dans la vie éveillée. Et pourtant, elles sont inconscientes. Comment résoudre cette contradiction ? Nous commençons à soupçonner qu'il y a là une séparation à faire : quelque chose qui provient de notre vie consciente - appelons-le « les traces des événements du jour » - et partage ses caractères, s'associe à quelque chose qui provient du domaine de l'inconscient, et c'est de cette association que résulte le rêve. Le travail d'élaboration s'effectue entre ces deux groupes d'éléments. L'influence exercée par l'inconscient sur les traces des événements du jour fournit la condition de la régression. Telle est, concernant la nature du rêve, l'idée la plus adéquate que nous puissions nous former, en attendant que nous ayons exploré d'autres domaines psychiques. Mais il sera bientôt temps d'appliquer au caractère inconscient des idées latentes du rêve une autre qualification qui permette de la

différencier des éléments inconscients provenant du domaine de l'infantilisme.

Nous pouvons naturellement poser encore la question suivante : qu'est-ce qui impose à l'activité psychique cette régression pendant le sommeil ? Pourquoi ne supprime-t-elle pas les excitations perturbatrices du sommeil, sans l'aide de cette régression ? Et si, pour exercer la censure, elle est obligée de travestir les manifestations du rêve en leur donnant une expression ancienne, aujourd'hui incompréhensible, à quoi lui sert-il de faire revivre les tendances psychiques, les désirs et les traits de caractère depuis longtemps dépassés, autrement dit d'ajouter la régression matérielle à la régression formelle ? La seule réponse susceptible de nous satisfaire serait que c'est là le seul moyen de former un rêve, qu'au point de vue dynamique il est impossible de concevoir autrement la suppression de l'excitation qui trouble le sommeil. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, nous n'avons pas encore le droit de donner cette réponse.

14. Réalisations des désirs

Dois-je vous rappeler une fois de plus le chemin que nous avons déjà parcouru ? Dois-je vous rappeler comment, l'application de notre technique nous ayant mis en présence de la déformation des rêves, nous avons eu l'idée de la laisser momentanément de côté et de demander aux rêves infantiles des données décisives sur la nature du rêve ? Dois-je vous rappeler enfin comment, une fois en possession des résultats de ces recherches, nous avons attaqué directement la déformation des rêves dont nous avons vaincu les difficultés une à une ? Et maintenant, nous sommes obligés de nous dire que ce que nous avons obtenu en suivant la première de ces voies ne concorde pas tout à fait avec les résultats fournis par les recherches faites dans la seconde direction. Aussi avons-nous pour

tâche de confronter ces deux groupes de résultats et de les ajuster l'un à l'autre.

Des deux côtés nous avons appris que le travail d'élaboration des rêves consiste essentiellement en une transformation d'idées en événements hallucinatoires. Cette transformation constitue un. fait énigmatique ; mais il s'agit là d'un problème de psychologie générale dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Les rêves infantiles nous ont montré que le travail d'élaboration vise à supprimer par la réalisation d'un désir une excitation qui trouble le sommeil. Nous ne pouvions pas en dire autant des déformations des rêves, avant d'avoir appris à les interpréter. Mais nous nous attendions dès le début à pouvoir ramener les rêves déformés au même point de vue que les rêves infantiles. La première réalisation de cette attente nous a été fournie par le résultat qu'à vrai dire tous les rêves sont des rêves infantiles, travaillant avec des matériaux infantiles, des tendances et des mécanismes infantiles. Puisque nous considérons maintenant comme résolue la question de la déformation des rêves, il nous reste à rechercher si la conception de la réalisation de désirs s'applique également aux rêves déformés.

Nous avons, plus haut, soumis à l'interprétation une série de rêves, sans tenir compte de la réalisation de désirs. Je suis convaincu que vous vous êtes demandé plus d'une foi : « Mais que devient donc la réalisation de désirs dont vous prétendez qu'elle est le but du travail d'élaboration ? » Cette question est significative : elle est devenue notamment la question de nos critiques profanes. Ainsi que vous le savez, l'humanité éprouve une aversion instinctive pour les nouveautés intellectuelles. Cette aversion se manifeste, entre autres, par le fait que chaque nouveauté se trouve aussitôt réduite à ses plus petites dimensions, condensée en un cliché. Pour la nouvelle théorie des rêves, c'est la réalisation de désirs qui est devenue ce cliché. Ayant entendu dire que le rêve est une réalisation de désirs on demande aussitôt : mais où est-elle, cette réalisation ? Et, dans le

temps même où on pose cette question, on la résout dans le sens négatif. Se rappelant aussitôt d'innombrables expériences personnelles où le déplaisir allant jusqu'à la plus profonde angoisse était rattaché aux rêves, on déclare que l'affirmation de la théorie psychanalytique des rêves est tout à fait invraisemblable. Il nous est facile de répondre que dans les rêves déformés la réalisation de désirs peut ne pas être évidente, qu'elle doit d'abord être recherchée, de sorte qu'il est impossible de la démontrer avant l'interprétation du rêve. Nous savons également que les désirs de ces rêves déformés sont des désirs défendus, refoulés par la censure, des désirs dont l'existence constitue précisément la cause de la déformation du rêve, la raison de l'intervention de la censure. Mais il est difficile de faire entrer dans la tête du critique profane cette vérité qu'il n'y a pas lieu de rechercher la réalisation de désirs avant d'avoir interprété le rêve. Il ne se lassera pas de l'oublier. Son attitude négative à l'égard de la théorie de la réalisation de désirs n'est au fond qu'une conséquence de la censure des rêves ; elle vient se substituer chez lui aux désirs censurés des rêves et est un effet de la négation de ces désirs.

Nous aurons naturellement à nous expliquer l'existence de tant de rêves à contenu pénible, et plus particulièrement de rêves angoissants, de cauchemars. À ce propos, nous nous trouvons pour la première fois en présence du problème des sentiments dans le rêve, problème qui mériterait d'être étudié pour lui-même, ce que nous ne pouvons malheureusement pas faire ici. Si le rêve est une réalisation de désirs, il ne devrait pas y avoir dans le rêve de sensations pénibles : là-dessus les critiques profanes semblent avoir raison. Mais il est trois complications auxquelles ceux-ci n'ont pas pensé.

Premièrement : il peut arriver que le travail d'élaboration n'ayant pas pleinement réussi à créer une réalisation de désir, un résidu de sentiments pénibles passe des idées latentes dans le rêve manifeste. L'analyse devrait montrer alors que ces idées latentes

étaient beaucoup plus pénibles que celles dont se compose le rêve manifeste. Nous admettons alors que le travail d'élaboration n'a pas plus atteint son but qu'on n'éteint la soif lorsqu'on rêve qu'on boit. On a beau rêver de boissons, mais, quand on a réellement soif, il faut s'éveiller pour boire. On a cependant fait un rêve véritable, un rêve qui n'a rien perdu de son caractère de rêve, du fait de la non-réalisation du désir. Nous devons dire : « *Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.* » *Si* le désir n'a pas été satisfait, l'intention n'en reste pas moins louable. Ces cas de non-réussite sont loin d'être rares. Ce qui y contribue, c'est que les sentiments étant parfois très résistants, le travail d'élaboration réussit d'autant plus difficilement à en changer le sens. Et il arrive ainsi, alors que le travail d'élaboration a réussi à transformer en réalisation de désir le contenu pénible des idées latentes, que le sentiment pénible qui accompagne ces idées passe tel quel dans le rêve manifeste. Dans les rêves manifestes de ce genre, il y a donc désaccord entre le sentiment et le contenu, et nos critiques sont en droit de dire que le rêve est si peu une réalisation d'un désir que même un contenu inoffensif y est accompagné d'un sentiment pénible. Nous objecterons à cette absurde observation que c'est précisément dans les rêves en question que la tendance à la réalisation de désirs se manifeste avec le plus de netteté, parce qu'elle s'y trouve à l'état isolé. L'erreur provient de ce que ceux qui ne connaissent pas les névroses s'imaginent qu'il existe entre le contenu et le sentiment un lien indissoluble et ne comprennent pas qu'un contenu puisse être modifié, sans que le sentiment qui y est attaché le soit.

Une autre complication, beaucoup plus importante et profonde, dont le profane ne tient pas compte, est la suivante. Une réalisation du désir devrait certainement être une cause de plaisir. Mais pour qui ? Pour celui naturellement qui a ce désir. Or, nous savons que l'attitude du rêveur à l'égard de ses désirs est une attitude tout à fait particulière. Il les repousse, les censure, bref n'en veut rien savoir.

Leur réalisation ne peut donc lui procurer de plaisir : bien au contraire. Et l'expérience montre que ce contraire, qui reste encore à expliquer, se manifeste sous la forme de l'angoisse. Dans son attitude à l'égard des désirs de ses rêves, le rêveur apparaît ainsi comme composé de deux personnes, réunies cependant par une intime communauté. Au lieu de me livrer à ce sujet à de nouveaux développements, je vous rappellerai un conte connu où l'on trouve exactement la même situation. Une bonne fée promet à un pauvre couple humain, homme et femme, la réalisation de leurs trois premiers désirs. Heureux, ils se mettent en devoir de choisir ces trois désirs. Séduite par l'odeur de saucisse qui se dégage de la chaumière voisine, la femme est prise d'envie d'avoir une paire de saucisses. Un instant, et les saucisses sont là : c'est la réalisation du premier désir. Furieux, l'homme souhaite voir ces saucisses suspendues au nez de sa femme. Aussitôt dit, aussitôt fait, et les saucisses ne peuvent plus être détachées du nez de la femme : réalisation du deuxième désir, qui est celui du mari. Inutile de vous dire qu'il n'y a là pour la femme rien d'agréable. Vous connaissez la suite. Comme, au fond, l'homme et la femme ne font qu'un, le troisième désir doit être que les saucisses se détachent du nez de la femme. Nous pourrions encore utiliser ce conte dans beaucoup d'autres occasions, nous nous en servons ici pour montrer que la réalisation du désir de l'un peut être une source de désagréments pour l'autre, lorsqu'il n'y a pas d'entente entre les deux.

Il ne vous sera pas difficile maintenant d'arriver à une compréhension meilleure des cauchemars. Nous utiliserons encore une observation, après quoi nous nous déciderons en faveur d'une hypothèse à l'appui de laquelle on peut citer plus d'un argument. L'observation à laquelle je fais allusion se rapporte au fait que les cauchemars ont souvent un contenu exempt de toute déformation, un contenu pour ainsi dire échappé à la censure. Le cauchemar est souvent une réalisation non voilée d'un désir, mais d'un désir qui,

loin d'être le bienvenu, est un désir refoulé, repoussé. L'angoisse, qui accompagne cette réalisation, prend la place de la censure. Alors qu'on peut dire du rêve infantile qu'il est la réalisation franche d'un désir admis et avancé et du rêve déformé ordinaire qu'il est la réalisation voilée d'un désir refoulé, le cauchemar, lui, ne peut être défini que comme la réalisation *franche* d'un désir repoussé. L'angoisse est une indication que le désir repoussé s'est montré plus fort que la censure, qu'il s'est réalisé ou était en train de se réaliser malgré la censure. On comprend que pour nous, qui nous plaçons au point de vue de la censure, cette réalisation n'apparaît que comme une source de sensations pénibles et une occasion de se mettre en état de défense. Le sentiment d'angoisse qu'on éprouve ainsi dans le rêve est, si l'on veut, l'angoisse devant la force de ces désirs, qu'on avait réussi à réprimer jusqu'alors.

Ce qui est vrai des cauchemars non déformés doit l'être également de ceux qui ont subi une déformation partielle, ainsi que des autres rêves désagréables dont les sensations pénibles se rapprochent probablement plus ou moins de l'angoisse. Le cauchemar est généralement suivi du réveil ; notre sommeil se trouve le plus souvent interrompu avant que le désir réprimé du rêve ait atteint, à l'encontre de la censure, sa complète réalisation. Dans ce cas le rêve a manqué à sa fonction, sans que sa nature s'en trouve modifiée. Nous avons comparé le rêve au veilleur de nuit, à celui qui est chargé de protéger notre sommeil contre les causes de trouble. Il arrive au veilleur de réveiller le dormeur lorsqu'il se sent trop faible pour écarter tout seul le trouble ou le danger. Il nous arrive cependant de maintenir le sommeil, alors même que le rêve commence à devenir suspect et à tourner à l'angoisse. Nous nous disons, tout en dormant : « Ce n'est qu'un rêve », et nous continuons de dormir.

Comment se fait-il que le désir soit assez puissant pour échapper à la censure ? Cela peut tenir aussi bien au désir qu'à la

censure. Pour des raisons inconnues, le désir peut, à un moment donné, acquérir une intensité excessive ; mais on a l'impression que c'est le plus souvent à la censure qu'est dû ce changement dans les rapports réciproques des forces en présence. Nous savons déjà que l'intensité avec laquelle la censure se manifeste varie d'un cas à l'autre, chaque élément étant traité avec une sévérité dont le degré est également variable. Nous pouvons ajouter maintenant que cette variabilité va beaucoup plus loin et que la censure ne s'applique pas toujours avec la même vigueur au même élément répressible. S'il lui est arrivé, dans un cas donné, de se trouver impuissante à l'égard d'un désir qui cherche à la surprendre, elle se sert du dernier moyen qui lui reste, à défaut de la déformation,et fait intervenir le sentiment d'angoisse.

Nous nous apercevons, à ce propos, que nous ignorons pourquoi ces désirs réprimés se manifestent précisément pendant la nuit, pour troubler notre sommeil. On ne peut répondre à cette question qu'en tenant compte de la nature de l'état de sommeil. Pendant le jour ces désirs sont soumis à une rigoureuse censure qui leur interdit en général toute manifestation extérieure. Mais pendant la nuit cette censure, comme beaucoup d'autres intérêts de la vie psychique, se trouve supprimée ou tout au moins considérablement diminuée, au profit du seul désir du rêve. C'est à cette diminution de la censure pendant la nuit que les désirs défendus doivent la possibilité de se manifester. Il est des nerveux souffrant d'insomnie qui nous ont avoué que leur insomnie était voulue au début. La peur des rêves et la crainte des conséquences de cet affaiblissement de la censure les empêchent de s'endormir. Que cette suppression de la censure ne constitue pas un grossier manque de prévoyance, c'est ce qu'il est facile de voir. L'état de sommeil paralyse notre motilité ; nos mauvaises intentions, alors même qu'elles entrent en action, ne peuvent précisément produire rien d'autre que le rêve, qui est pratiquement inoffensif, et cette situation rassurante trouve son

expression dans l'observation tout à fait raisonnable du dormeur, observation faisant partie de la vie nocturne, mais non de la vie de rêve : « Ce n'est qu'un rêve. » Et puisque ce n'est qu'un rêve, laissons-le faire et continuons de dormir.

Si vous vous rappelez, en troisième lieu, l'analogie que nous avons établie entre le rêveur luttant contre ses désirs et le personnage fictif composé de deux individualités distinctes, mais étroitement rattachées l'une à l'autre, vous verrez facilement qu'il existe une autre raison pour que la réalisation d'un désir ait un effet extrêmement désagréable, à savoir celui d'une punition. Reprenons notre conte des trois désirs : les saucisses sur l'assiette constituent la réalisation directe du désir de la première personne, c'est-à-dire de la femme ; les saucisses sur le nez de celle-ci sont la réalisation du désir de la deuxième personne, c'est-à-dire du mari, mais constituent aussi la punition infligée à la femme pour son absurde désir. Dans les névroses nous retrouvons la motivation du troisième des désirs dont parle le conte. Or, nombreuses sont ces tendances pénales dans la vie psychique de l'homme ; elles sont très fortes et responsables d'une bonne partie des rêves pénibles. Vous me direz maintenant que tout ceci admis, il ne reste plus grand-chose de la fameuse réalisation de désirs. Mais en y regardant de plus près, vous constaterez que vous avez tort. Si l'on songe à la variété (dont il sera question plus loin) de ce que le rêve pourrait être et, d'après certains auteurs, de ce qu'il est réellement, notre définition : réalisation d'un désir, d'une crainte, d'une punition, est vraiment une définition bien délimitée. À cela s'ajoute encore le fait que la crainte, l'angoisse est tout à fait l'opposé du désir, que dans l'association les contraires se trouvent très rapprochés l'un de l'autre et se confondent même, ainsi que nous le savons, dans l'inconscient. Il va sans dire que la punition est, elle aussi, la réalisation d'un désir, du désir d'une autre personne, de celle qui exerce la censure.

C'est ainsi qu'à tout prendre je n'ai fait aucune concession à votre parti pris contre la théorie de la réalisation de désirs. Mais j'ai le devoir, auquel je n'entends pas me soustraire, de vous montrer que n'importe quel rêve déformé n'est autre chose que la réalisation d'un désir. Rappelez-vous le rêve que nous avons déjà interprété et à propos duquel nous avons appris tant de choses intéressantes : le rêve tournant autour de 3 mauvaises places de théâtre pour 1 fl. 50. Une dame, à laquelle son mari annonce dans la journée que son amie Élise, de 3 mois seulement plus jeune qu'elle, s'est fiancée, rêve qu'elle se trouve avec son mari au théâtre. Une partie du parterre est à peu près vide. Le mari lui dit qu'Élise et son fiancé auraient voulu également venir au théâtre, mais qu'ils ne purent le faire, n'ayant trouvé que trois mauvaises places pour 1 fl. 50. Elle pense que le malheur n'a pas été grand. Nous avons appris que les idées du rêve se rapportaient à son regret de s'être mariée trop tôt et au mécontentement que lui causait son mari. Nous devons avoir la curiosité de rechercher comment ces tristes idées ont été élaborées et transformées en réalisation d'un désir et où se trouvent leurs traces dans le contenu manifeste. Or, nous savons déjà que l'élément « trop tôt », « hâtivement », a été éliminé du rêve par la censure. Le parterre vide y est une allusion. Le mystérieux « trois pour 1 fl. 50 » nous devient maintenant plus compréhensible, grâce au symbolisme que nous avons depuis appris à connaître [27]. Le 3 signifie réellement un homme et l'élément manifeste se laisse traduire facilement : s'acheter un mari avec la dot (« Avec ma dot, j'aurais pu m'acheter un mari dix fois meilleur. ») Le mariage est manifestement remplacé par le fait de se rendre au théâtre. « Les billets ont été achetés trop tôt » est un déguisement de l'idée : « Je me suis mariée trop tôt. » Mais cette substitution est l'effet de la réalisation du désir. Notre rêveuse n'a jamais été aussi mécontente de son mariage précoce que le jour où elle a appris la nouvelle des fiançailles de son amie. Il fut

27 Je ne mentionne pas ici, faute de matériaux qu'aurait pu fournir l'analyse, une autre interprétation possible de ce 3 chez une femme stérile.

un temps où elle était fière d'être mariée et se considérait comme supérieure à Élise. Les jeunes filles naïves sont souvent fières, une fois fiancées, de manifester leur joie à propos du fait que tout leur devient permis, qu'elles peuvent voir toutes les pièces de théâtre, assister à tous les spectacles. La curiosité de tout voir, qui se manifeste ici, a été très certainement au début une curiosité sexuelle, tournée vers la vie sexuelle, surtout vers celle des parents, et devient plus tard un puissant motif qui décida la jeune fille à se marier de bonne heure.

C'est ainsi que le fait d'assister au spectacle devient une substitution dans laquelle on devine une allusion au fait d'être mariée. En regrettant actuellement son précoce mariage, elle se trouve ramenée à l'époque où ce mariage était pour elle la réalisation d'un désir, parce qu'il devait lui procurer la possibilité de satisfaire son amour des spectacles et, guidée par ce désir de jadis, elle remplace le fait d'être mariée par celui d'aller au théâtre.

Nous pouvons dire que voulant démontrer l'existence d'une réalisation de désir dissimulée, nous n'avons pas précisément choisi l'exemple le plus commode. Nous aurions à procéder d'une manière analogue dans tous les autres rêves déformés. Je ne puis le faire devant vous et me contenterai de vous assurer que la recherche sera toujours couronnée de succès. Je tiens cependant à m'attarder un peu à ce détail de la théorie. L'expérience m'a montré qu'il est un des plus exposés aux attaques et que c'est à lui que se rattachent la plupart des contradictions et des malentendus. En outre, vous pourriez avoir l'impression que j'ai retiré une partie de mes affirmations, en disant que le rêve est un désir réalisé ou son contraire, c'est-à-dire une angoisse ou une punition réalisée, et vous pourriez juger l'occasion favorable pour m'arracher d'autres concessions. On m'avait aussi adressé le reproche d'exposer trop succinctement et, par conséquent, d'une façon trop peu persuasive, des choses qui me paraissent à moi-même évidentes.

Beaucoup de ceux qui m'ont suivi dans l'interprétation des rêves et ont accepté les résultats qu'elle a donnés s'arrêtent souvent au point où finit ma démonstration que le rêve est un désir réalisé, et demandent : « Étant admis que le rêve a toujours un sens et que ce sens peut être révélé par la technique psychanalytique, pourquoi doit-il, contre toute évidence, être toujours moulé dans la formule de la réalisation d'un désir ? Pourquoi la pensée nocturne n'aurait-elle pas des sens aussi variés et multiples que la pensée diurne ? Autrement dit, pourquoi le rêve ne correspondrait-il pas une fois à un désir réalisé, une autre fois, comme vous en convenez vous-mêmes, à son contraire, c'est-à-dire à une appréhension réalisée, pourquoi n'exprimerait-il pas un projet, un avertissement, une réflexion avec ses *pour* et *contre,* ou encore un reproche, un remords, une tentative de se préparer à un travail imminent, etc. ? Pourquoi exprimerait-il toujours et uniquement un désir ou, tout au plus, son contraire ? »

Vous pourriez penser qu'une divergence sur ce point est sans importance, dès l'instant où l'on est d'accord sur les autres, qu'il suffit que nous ayons découvert le sens du rêve et le moyen de le découvrir et qu'il importe peu, après cela, que nous ayons trop étroitement délimité ce sens. Mais il n'en est pas ainsi. Un malentendu sur ce point est de nature à porter atteinte à toutes nos connaissances acquises sur le rêve et à diminuer la valeur qu'elles pourraient avoir pour nous lorsqu'il s'agira de comprendre les névroses. Il est permis d'être « coulant » dans les affaires commerciales ; mais lorsqu'il s'agit de questions scientifiques, pareille attitude n'est pas de mise et pourrait même être nuisible.

Donc, pourquoi un rêve ne correspondrait-il pas à autre chose qu'à la réalisation d'un désir ? Ma première réponse à cette question sera, comme toujours dans les cas analogues : je n'en sais rien. Je ne verrais nul inconvénient à ce qu'il en fût ainsi. Mais en réalité il n'en est pas ainsi, et c'est le seul détail qui s'oppose à cette conception plus large et plus commode du rêve. Ma deuxième réponse sera que

je ne suis pas moi-même loin d'admettre que le rêve correspond à des formes de pensée et à des opérations intellectuelles multiples. J'ai relaté un jour l'observation d'un rêve qui s'était reproduit pendant trois nuits consécutives, ce que j'ai expliqué par le fait que ce rêve correspondait à un *projet* et que, celui-ci exécuté, le rêve n'avait plus aucune raison de se reproduire. Plus tard j'ai publié un rêve qui correspondait à une confession. Comment puis-je donc me contredire et affirmer que le rêve n'est qu'un désir réalisé ?

Je le fais pour écarter un naïf malentendu qui pourrait rendre vains tous les efforts que nous a coûtés le rêve, un malentendu qui confond le rêve avec les idées latentes du rêve et applique à celui-là ce qui appartient uniquement à celles-ci. Il est parfaitement exact que le rêve peut représenter tout ce que nous avons énuméré plus haut et y servir de substitution : projet, avertissement, réflexion, préparatifs, essai de résoudre un problème, etc. Mais, en y regardant de près, vous ne manquerez pas de vous rendre compte que cela n'est exact qu'en ce qui concerne les idées latentes du rêve qui se sont transformées pour devenir le rêve. Vous apprenez par l'interprétation des rêves que la pensée inconsciente de l'homme est préoccupée par ces projets, préparatifs, réflexions que le travail d'élaboration transforme en rêves. Si vous ne vous intéressez pas, à un moment donné, au travail d'élaboration, et que vous portiez tout votre intérêt sur l'idéation inconsciente de l'homme, vous éliminez celui-là et vous dites avec raison que le rêve correspond à un projet, à un avertissement, etc. Ce cas est fréquent dans l'activité psychanalytique : on cherche à détruire la forme qu'a revêtue le rêve et, à sa place, à introduire dans l'ensemble les idées latentes qui ont donné naissance au rêve.

Et c'est ainsi qu'en ne tenant compte que des idées latentes, nous apprenons en passant que tous ces actes psychiques si compliqués, que nous venons de nommer, s'accomplissent en dehors de la conscience : résultat aussi magnifique que troublant !

Mais, pour en revenir à la multiplicité des sens que peuvent avoir les rêves, vous n'avez le droit d'en parler que dans la mesure où vous savez pertinemment que vous vous servez d'une expression abrégée et où vous ne croyez pas devoir étendre cette multiplicité à la nature même du rêve. Lorsque vous parlez du « rêve », vous devez penser soit au rêve manifeste, c'est-à-dire au produit du travail d'élaboration, soit, et tout au plus, à ce travail lui-même, c'est-à-dire au processus psychique qui forme le rêve manifeste avec les idées latentes du rêve. Tout autre emploi de ce mot ne peut créer que confusion et malentendus. Si vos affirmations se rapportent, au-delà du rêve, aux idées latentes, dites-le directement, sans masquer le problème du rêve derrière le mode d'expression vague dont vous vous servez. Les idées latentes sont la matière que le travail d'élaboration transforme en rêve manifeste. Pourquoi voudriez-vous confondre la matière avec le travail qui lui donne une forme ? En quoi vous distinguez-vous alors de ceux qui ne connaissaient que le produit de ce travail, sans pouvoir s'expliquer d'où ce produit vient et comment il est fait ?

Le seul élément essentiel du rêve est constitué par le travail d'élaboration qui agit sur la matière formée par les idées. Nous n'avons pas le droit de l'ignorer en théorie, bien que nous soyons obligés de le négliger dans certaines situations pratiques. L'observation analytique montre également que le travail d'élaboration ne se borne pas à donner à ces idées l'expression archaïque ou régressive que vous connaissez : il y ajoute régulièrement quelque chose qui ne fait pas partie des idées latentes de la journée, mais constitue pour ainsi dire la force motrice de la formation du rêve. Cette indispensable addition n'est autre que le désir, également inconscient, et le contenu du rêve subit une transformation ayant pour but la réalisation de ce désir. Dans la mesure où vous envisagez le rêve en vous plaçant au point de vue des idées qu'il représente, il peut donc signifier tout ce que l'on

voudra : avertissement, projet, préparatifs, etc. ; mais il est toujours en même temps la réalisation d'un désir inconscient, et il n'est que cela, si vous le considérez comme l'effet du travail d'élaboration. Un rêve n'est donc jamais un simple projet un simple avertissement, etc., mais toujours un projet ou un avertissement ayant reçu, grâce à un désir inconscient, un mode d'expression archaïque et ayant été transformé en vue de la réalisation de ce désir. Un des caractères, la réalisation du désir, est un caractère constant ; l'autre peut varier ; il peut être également un désir, auquel cas le rêve représente un désir latent de la journée réalisé à l'aide d'un désir inconscient.

Je comprends tout cela très bien, mais je ne sais si j'ai réussi à vous le rendre également intelligible. C'est qu'il m'est difficile de vous le démontrer. Cette démonstration exige, d'une part, une analyse minutieuse d'un grand nombre de rêves et, d'autre part, ce point le plus épineux et le plus significatif de notre conception du rêve ne peut pas être exposé d'une manière persuasive sans être rattaché à ce qui va suivre. Croyez-vous vraiment qu'étant donné les liens étroits qui rattachent les choses les unes aux autres, on puisse approfondir la nature de l'une sans se soucier des autres ayant une nature analogue ? Comme nous ne savons encore rien des phénomènes qui se rapprochent le plus du rêve, à savoir des symptômes névrotiques, nous devons nous contenter des points momentanément acquis. Je vais seulement élucider devant vous encore un exemple et vous soumettre une nouvelle considération.

Reprenons une fois de plus le rêve dont nous nous sommes déjà occupés à plusieurs reprises, du rêve ayant pour objet 3 places de théâtre pour 1 fl. 50. Je puis vous assurer que lorsque je l'ai choisi comme exemple pour la première fois, ce fut sans aucune intention. Vous connaissez les idées latentes de ce rêve : regret de s'être mariée trop tôt, regret éprouvé à la nouvelle des fiançailles de l'amie ; sentiment de mépris à l'égard du mari ; idée qu'elle aurait pu avoir un meilleur mari si elle avait voulu attendre. Vous connaissez

également le désir qui a fait de toutes ces idées un rêve : c'est l'amour des spectacles, le désir de fréquenter les théâtres, ramification probablement de l'ancienne curiosité d'apprendre enfin ce qui se passe lorsqu'on est mariée. On sait que chez les enfants cette curiosité est en général dirigée vers la vie sexuelle des parents ; c'est donc une curiosité infantile et, dans la mesure où elle persiste plus tard, elle est une tendance dont les racines plongent dans la phase infantile de la vie. Mais la nouvelle apprise pendant la journée ne fournissait aucun prétexte à cet amour des spectacles : elle était seulement de nature à éveiller le regret et le remord. Ce désir ne faisait pas tout d'abord partie des idées latentes du rêve et nous pûmes, sans en tenir compte, ranger dans l'analyse le résultat de l'interprétation du rêve. Mais la contrariété en elle-même n'était pas non plus capable de produire le rêve. L'idée : « ce fut une absurdité de ma part de me marier si tôt » ne purent donner lieu à un rêve qu'après avoir réveillé l'ancien désir de voir enfin ce qui se passe lorsqu'on est mariée. Ce désir forma alors le contenu du rêve, en remplaçant le mariage par une visite au théâtre, et lui donna la forme d'une réalisation d'un rêve antérieur : oui, moi je puis aller au théâtre et voir tout ce qui est défendu, tandis que toi, tu ne le peux pas. Je suis mariée, et toi, tu dois encore attendre. C'est ainsi que la situation actuelle a été transformée en son contraire et qu'un ancien triomphe a pris la place d'une déception récente. Mélange d'une satisfaction de l'amour des spectacles et d'une satisfaction égoïste procurée par le triomphe sur une concurrente. C'est cette satisfaction qui détermine le contenu manifeste du rêve, ce contenu étant qu'elle se trouve au théâtre, alors que son amie ne peut y avoir accès. Sur cette situation de satisfaction sont greffées, à titre de modifications, sans rapport avec elle et incompréhensibles, les parties du contenu du rêve derrière lesquelles se dissimulent encore les idées latentes. L'interprétation du rêve doit faire abstraction de tout ce qui sert à représenter la satisfaction du désir et reconstituer

d'après les seules allusions dont nous venons de parler les pénibles idées latentes du rêve.

La considération que je me propose de vous soumettre est destinée à attirer votre attention sur les idées latentes qui se trouvent maintenant occuper le premier plan. Je vous prie de ne pas oublier : en premier lieu, que le rêveur n'a aucune conscience de ces idées ; en deuxième lieu, qu'elles sont parfaitement intelligibles et cohérentes, de sorte qu'elles peuvent être conçues comme des réactions tout à fait naturelles à l'événement qui a servi de prétexte au rêve ; et enfin, en troisième lieu, qu'elles peuvent avoir la même valeur que n'importe quelle tendance psychique ou opération intellectuelle. J'appellerai maintenant ces idées « restes diurnes », en donnant à ces mots un sens plus rigoureux que précédemment. Peu importe d'ailleurs que le rêveur convienne ou non de ces restes. Ceci fait, j'établis une distinction entre restes diurnes et idées latentes et, conformément à l'usage que nous avons fait précédemment de ce dernier terme, je désignerai par idées latentes tout ce que nous apprenons par l'interprétation des rêves, les restes diurnes n'étant qu'une partie des idées latentes. Nous disons alors que quelque chose appartenant également à la région de l'inconscient est venu s'ajouter aux restes diurnes, que ce quelque chose est un désir intense, mais réprimé, et que c'est ce désir seul qui a rendu possible la formation du rêve. L'action exercée par ce désir sur les restes diurnes fait surgir d'autres idées latentes qui, elles, ne peuvent plus être considérées comme rationnelles et explicables par la vie éveillée.

Pour illustrer les rapports existant entre les restes diurnes et le désir inconscient, je m'étais servi d'une comparaison que je ne puis que reproduire ici. Chaque entreprise a besoin d'un capitaliste subvenant aux dépenses et d'un entrepreneur ayant une idée et sachant la réaliser. C'est le désir inconscient qui, dans la formation d'un rêve, joue toujours le rôle du capitaliste ; c'est lui qui fournit

l'énergie psychique nécessaire à cette formation. L'entrepreneur est représenté ici par le reste diurne qui décide de l'emploi de ces fonds, de cette énergie. Or, dans certains cas, c'est le capitaliste lui-même qui peut avoir l'idée et posséder les connaissances spéciales qu'exige sa réalisation, de même que dans d'autres cas, c'est l'entrepreneur lui-même qui peut posséder les capitaux nécessaires pour mener à bien l'entreprise. Ceci simplifie la situation pratique, tout en rendant plus difficile sa compréhension théorique. Dans l'économie politique, on décompose toujours cette personne unique, pour l'envisager séparément sous l'aspect du capitaliste et sous celui de l'entrepreneur ; ce que faisant on rétablit la situation fondamentale qui a servi de point de départ à notre comparaison. Les mêmes variations, dont je vous laisse libres de suivre les modalités, se produisent lors de la formation de rêves.

Nous ne pouvons pas, pour le moment, aller plus loin, car vous êtes sans doute depuis longtemps tourmentés par une question qui mérite d'être enfin prise en considération. Les restes diurnes, demandez-vous, sont-ils vraiment inconscients dans le même sens que le désir inconscient, dont l'intervention est nécessaire pour les rendre aptes à provoquer un rêve ? Rien de plus fondé que cette question. En la posant, vous prouvez que vous voyez juste, car là est le point saillant de toute l'affaire. Eh bien, les restes diurnes ne sont pas inconscients dans le même sens que le désir inconscient. Le désir fait partie d'un autre inconscient, de celui que nous avons reconnu comme étant d'origine infantile et pourvu de mécanismes spéciaux. Il serait d'ailleurs indiqué de distinguer ces deux variétés d'inconscient en donnant à chacune une désignation spéciale. Mais nous attendrons pour le faire, de nous être familiarisés avec la phénoménologie des névroses. On reproche déjà à notre théorie son caractère fantaisiste, parce que nous admettons un seul inconscient ; que dira-t-on quand nous aurons avoué que pour nous satisfaire il nous en faut au moins deux ?

Arrêtons-nous là. Vous n'avez encore entendu que des choses incomplètes ; mais n'est-il pas rassurant de penser que ces connaissances sont susceptibles d'un développement qui sera effectué un jour soit par nos propres travaux, soit par les travaux de ceux qui viendront après nous ? Et ce que nous avons déjà appris n'est-il pas suffisamment nouveau et surprenant ?

15. Incertitudes et critiques

Je ne veux pas abandonner le domaine du rêve sans m'occuper des principaux doutes et des principales incertitudes auxquels les nouvelles conceptions exposées dans les pages qui précèdent peuvent donner lieu. Ceux d'entre mes auditeurs qui m'ont suivi avec quelque attention ont déjà sans doute d'eux-mêmes réuni certains matériaux se rapportant à cette question.

1. Vous avez pu avoir l'impression que, malgré l'application correcte de notre technique, les résultats fournis par notre travail d'interprétation des rêves sont entachés de tant d'incertitudes qu'une réduction certaine du rêve manifeste aux idées latentes en devient impossible. Vous direz, à l'appui de votre opinion, qu'en premier lieu on ne sait jamais si tel élément donné du rêve doit être compris au sens propre ou au sens symbolique, car les objets employés à titre de symboles ne cessent pas pour cela d'être ce qu'ils sont. Et puisque, sur ce point, nous ne possédons aucun critère de décision objectif, l'interprétation se trouve abandonnée à l'arbitraire de l'interprète. En outre, par suite de la juxtaposition de contraires effectuée par le travail d'élaboration, on ne sait jamais d'une façon certaine si tel élément donné du rêve doit être compris au sens négatif ou au sens positif, s'il doit être considéré comme étant lui-même ou comme étant son contraire : nouvelle occasion pour l'interprète d'exercer son arbitraire. En troisième lieu, vu la fréquence des inversions dans le rêve, il est loisible à l'interprète de considérer comme une inversion n'importe quel passage du rêve.

Enfin, vous invoquerez le fait d'avoir entendu dire qu'on peut rarement affirmer avec certitude que l'interprétation trouvée soit la seule possible - on court ainsi le risque de passer à côté de l'interprétation la plus vraisemblable. Et votre conclusion sera que, dans ces conditions, l'arbitraire de l'interprète peut s'exercer dans un champ excessivement vaste, dont l'extension semble incompatible avec la certitude objective des résultats. Ou encore vous pouvez supposer que l'erreur ne tient pas au rêve, mais que les insuffisances de notre interprétation découlent des inexactitudes de nos conceptions et de nos présuppositions.

Ces objections sont irréprochables, mais je ne pense pas qu'elles justifient vos conclusions, d'après lesquelles l'interprétation, telle que nous la pratiquons, serait abandonnée à l'arbitraire, tandis que les défauts que présentent nos résultats mettraient en question la légitimité de notre méthode. Si, au lieu de parler de l'arbitraire de l'interprète, vous disiez que l'interprétation dépend de l'habileté, de l'expérience, de l'intelligence de celui-ci, je ne pourrais que me ranger à votre avis. Le facteur personnel ne peut être éliminé, du moins lorsqu'on se trouve en présence de faits d'une interprétation quelque peu difficile. Qu'un tel manie mieux ou moins bien qu'un autre une certaine technique, c'est là une chose qu'il est impossible d'empêcher. Il en est d'ailleurs ainsi dans toutes les manipulations techniques. Ce qui, dans l'interprétation des rêves, apparaît comme arbitraire, se trouve neutralisé par le fait qu'en règle générale le lien qui existe entre les idées du rêve, celui qui existe entre le rêve lui-même et la vie du rêveur et, enfin, toute la situation psychique au milieu de laquelle le rêve se déroule permettent, de toutes les interprétations possibles, de n'en choisir qu'une et de rejeter toutes les autres comme étant sans rapport avec le cas dont il s'agit. Mais le raisonnement qui conclut des imperfections de l'interprétation à l'inexactitude de nos déductions trouve sa réfutation dans une remarque qui fait précisément ressortir comme une propriété

nécessaire du rêve son indétermination même et la multiplicité des sens qu'on peut lui attribuer.

J'ai dit plus haut, et vous vous en souvenez sans doute, que le travail d'élaboration donne aux idées latentes un mode d'expression primitif, analogue à l'écriture figurée. Or, tous les systèmes d'expression primitifs présentent de ces indéterminations et doubles sens, sans que nous ayons pour cela le droit de mettre en doute la possibilité de leur utilisation. Vous savez que la rencontre des contraires dans le travail d'élaboration est analogue à ce qu'on appelle l' « opposition de sens » des radicaux dans les langues les plus anciennes. Le linguiste R. Abel (1884), auquel nous devons d'avoir signalé ce point de vue, nous prévient qu'il ne faut pas croire que la communication qu'une personne fait à une autre à l'aide de mots aussi ambivalents possède de ce fait un double sens. Le ton et le geste sont là pour indiquer, dans l'ensemble du discours, d'une façon indiscutable, celle des deux oppositions que la personne qui parle veut communiquer à celle qui écoute. Dans l'écriture où le geste manque, le sens est désigné par un signe figuré qui n'est pas destiné à être prononcé, par exemple par l'image d'un homme paresseusement accroupi ou vigoureusement redressé, selon que le mot *Ken,* à double sens, de l'écriture hiéroglyphique doit désigner « faible » ou « fort ». C'est ainsi qu'on évitait les malentendus, malgré la multiplicité de sens des syllabes et des signes.

Les anciens systèmes d'expression, par exemple les écritures des langues les plus anciennes, présentent de nombreuses indéterminations que nous ne tolérerions pas dans nos langues actuelles. C'est ainsi que dans certaines langues sémitiques les consonnes des mots sont seules désignées. Quant aux voyelles omises, c'est au lecteur de les placer, selon ses connaissances et d'après l'ensemble de la phrase. L'écriture hiéroglyphique procédant, sinon tout à fait de même, du moins d'une façon très analogue, la prononciation de l'ancien égyptien nous est inconnue.

L'écriture sacrée des Égyptiens connaît encore d'autres indéterminations. C'est ainsi qu'il est laissé à l'arbitraire de l'écrivain de ranger les images de droite à gauche ou de gauche à droite. Pour pouvoir lire, on doit s'en tenir au précepte que la lecture doit être faite en suivant les visages des figures, des oiseaux, etc. Mais l'écrivain pouvait encore ranger les signes figurés dans le sens vertical, et lorsqu'il s'agissait de faire des inscriptions sur de petits objets, des considérations d'esthétique ou de symétrie pouvaient lui faire adopter une autre succession des signes. Le facteur le plus troublant dans l'écriture hiéroglyphique, c'est qu'elle ignore la séparation des mots. Les signes se succèdent sur la feuille à égale distance les uns des autres et l'on ne sait à peu près jamais si tel signe fait encore partie de celui qui le précède on constitue le commencement d'un mot nouveau. Dans l'écriture cunéiforme persane, au contraire, les mots sont séparés par un coin oblique.

La langue et l'écriture chinoises, très anciennes, sont aujourd'hui encore employées par 400 millions d'hommes. Ne croyez pas que j'y comprenne quoi que ce soit. Je me suis seulement documenté, dans l'espoir d'y trouver des analogies avec les indéterminations des rêves, et mon attente n'a pas été déçue. La langue chinoise est pleine de ces indéterminations, propres à nous faire frémir. On sait qu'elle se compose d'un grand nombre de syllabes qui peuvent être prononcées soit isolément, soit combinées en couples. Un des principaux dialectes possède environ 400 de ces syllabes. Le vocabulaire de ce dialecte disposant de 4 000 mots environ, il en résulte que chaque syllabe a en moyenne dix significations, donc certaines en ont moins et d'autres davantage. Comme l'ensemble ne permet pas toujours de deviner celle des dix significations que la personne qui prononce une syllabe donnée veut éveiller chez celle qui l'écoute, on a inventé une foule de moyens destinés à parer aux malentendus. Parmi ces moyens, il faut citer l'association de deux syllabes en un seul mot et la prononciation de

la même syllabe sur quatre « tons » différents. Une circonstance encore plus intéressante pour notre comparaison, c'est que cette langue ne possède pour ainsi dire pas de grammaire. Il n'est pas un seul mot monosyllabique dont on puisse dire s'il est substantif, adjectif ou verbe et aucun mot ne présente les modifications destinées à désigner le genre, le nombre, le temps, le mode. La langue ne se compose ainsi que de matériaux bruts, de même que notre langue abstraite est décomposée par le travail d'élaboration en ses matériaux bruts, par l'élimination de l'expression des relations. Dans la langue chinoise, la décision, dans tous les cas d'indétermination, dépend de l'intelligence de l'auditeur qui se laisse guider par l'ensemble. J'ai noté l'exemple d'un proverbe chinois dont voici la traduction littérale :

peu (que) voir, beaucoup (qui) merveilleux.

Ce proverbe n'est pas difficile à comprendre. Il peut signifier : moins on a vu de choses, et plus on est porté à admirer. Ou : il y a beaucoup à admirer pour celui qui a peu vu. Il ne peut naturellement pas être question d'une décision entre ces deux traductions qui ne diffèrent que grammaticalement. On nous assure cependant que, malgré ces indéterminations, la langue chinoise constitue un excellent moyen d'échange d'idées. L'indétermination n'a donc pas pour conséquence nécessaire la multiplicité de sens.

Nous devons cependant reconnaître qu'en ce qui concerne le système d'expression du rêve, la situation est beaucoup moins favorable que dans le cas des langues et écritures anciennes. C'est que ces dernières sont, après tout, destinées à servir de moyen de communication, donc à être comprises d'une façon ou d'une autre. Or, c'est précisément ce caractère qui manque au rêve. Le rêve ne se propose de rien dire à personne et, loin d'être un moyen de communication, il est destiné à rester incompris. Aussi ne devons-nous ni nous étonner ni nous laisser induire en erreur par le fait qu'un grand nombre de polyvalences et d'indéterminations du rêve échappent à

notre décision. Le seul résultat certain de notre comparaison est que les indéterminations, qu'on avait voulu utiliser comme un argument contre le caractère concluant de nos interprétations de rêves, sont normalement inhérentes à tous les systèmes d'expression primitifs.

Le degré de compréhensibilité réel du rêve ne peut être déterminé que par l'exercice et l'expérience. À mon avis, cette détermination peut être poussée assez loin, et les résultats obtenus par des analystes ayant reçu une bonne discipline ne peuvent que me confirmer dans mon opinion. Le public profane, même à tendances scientifiques, se complaît à opposer un scepticisme dédaigneux aux difficultés et incertitudes d'une contribution scientifique. Bien injustement, à mon avis. Beaucoup d'entre vous ignorent peut-être qu'une situation analogue s'était produite lors du déchiffrement des inscriptions babyloniennes. Il fut même un temps où l'opinion publique alla jusqu'à taxer de « fumistes » les déchiffreurs d'inscriptions cunéiformes et à traiter toute cette recherche de « charlatanisme ». Mais en 1857 la *Royal Asiatic Society* fit une épreuve décisive. Elle invita quatre des plus éminents spécialistes, Rawlinson, Hincks, Fox Talbot et Oppert à lui adresser, sous enveloppe cachetée, quatre traductions indépendantes d'une inscription cunéiforme qui venait d'être découverte et, après avoir comparé les quatre lectures, elle put annoncer qu'elles s'accordaient suffisamment pour justifier la confiance dans les résultats déjà obtenus et la certitude de nouveaux progrès. Les railleries des profanes cultivés se sont alors peu à peu éteintes et le déchiffrage des documents cunéiformes s'est poursuivi avec une certitude croissante.

2. Une autre série d'objections se rattache étroitement à l'impression à laquelle vous n'avez pas échappé vous-mêmes, à savoir que beaucoup de solutions que nous sommes obligés d'accepter à la suite de nos interprétations paraissent forcées, artificielles, tirées par les cheveux, donc déplacées et souvent même comiques. Les

objections de ce genre sont tellement fréquentes que je n'aurais que l'embarras du choix si je voulais vous en citer quelques-unes je prends au hasard la dernière qui soit venue a ma connaissance. Écoutez donc : en Suisse un directeur de séminaire a été récemment relevé de son poste pour s'être occupé de psychanalyse. Il a naturellement protesté contre cette mesure, et un journal bernois a rendu public le jugement formulé sur son compte par les autorités scolaires. Je n'extrais de ce jugement que quelques propositions se rapportant à la psychanalyse : « En outre, beaucoup des exemples qui se trouvent dans le livre cité du Dr Pfister frappent par leur caractère recherché et artificieux... Il est vraiment étonnant qu'un directeur de séminaire accepte sans critique toutes ces affirmations et tous ces semblants de preuves. » On veut nous faire accepter ces propositions comme la décision d'un « juge impartial ». Je crois plutôt que c'est cette « impartialité » qui est « artificieuse ». Examinons d'un peu plus près ces jugements, dans l'espoir qu'un peu de réflexion et de compétence ne peuvent pas faire de mal, même à un esprit impartial.

Il est vraiment amusant de voir la rapidité et l'assurance avec lesquelles les gens se prononcent sur, une question épineuse de la psychologie de l'inconscient, en n'écoutant que leur première impression. Les interprétations leur paraissent recherchées et forcées, elles leur déplaisent ; donc elles sont fausses, et tout ce travail ne vaut rien. Pas une minute l'idée ne leur vient à l'esprit qu'il puisse y avoir de bonnes raisons pour que les interprétations aient cette apparence et qu'il vaille la peine de chercher ces raisons.

La situation dont nous nous occupons caractérise principalement les résultats du déplacement qui, ainsi que vous le savez, constitue le moyen le plus puissant dont dispose la censure des rêves. C'est à l'aide de ce moyen que la censure crée des formations substitutives que nous avons désignées comme étant des allusions. Mais ce sont là des allusions difficiles à reconnaître comme

telles, des allusions dont il est difficile de trouver le substrat et qui se rattachent à ce substrat par des associations extérieures très singulières et souvent tout à fait inaccoutumées. Mais il s'agit dans tous ces cas de choses destinées à rester cachées, et c'est ce que la censure veut obtenir. Or, lorsqu'une chose a été cachée, on ne doit pas s'attendre à la trouver à l'endroit où elle devrait se trouver normalement. Les commissions de surveillance des frontières qui fonctionnent aujourd'hui sont sous ce rapport beaucoup plus rusées que les autorités scolaires suisses. Elles ne se contentent pas de l'examen de portefeuilles et de poches pour chercher des documents et des dessins : elles supposent que les espions et les contrebandiers, pour mieux déjouer la surveillance, peuvent cacher ces objets défendus dans des endroits où on s'attend le moins à les trouver, comme, par exemple, entre les doubles semelles de leurs chaussures. Si les objets cachés y sont retrouvés, on peut dire qu'on s'est donné beaucoup de mal pour les chercher, mais aussi que les recherches n'ont pas été vaines.

En admettant qu'il puisse y avoir entre un élément latent du rêve et sa substitution manifeste les liens les plus éloignés, les plus singuliers, tantôt comiques, tantôt ingénieux en apparence, nous ne faisons que nous conformer aux nombreuses expériences fournies par des exemples dont nous n'avons généralement pas trouvé la solution nous-mêmes. Il est rarement possible de trouver par soi-même des interprétations de ce genre ; nul homme sensé ne serait capable de découvrir le lien qui rattache tel élément latent à sa substitution manifeste. Tantôt le rêveur nous fournit la traduction d'emblée, grâce à une idée qui lui vient directement à propos du rêve (et cela, il le peut, car c'est chez lui que s'est produite cette formation substitutive), tantôt il nous fournit assez de matériaux, grâce auxquels la solution, loin d'exiger une pénétration particulière, s'impose d'elle-même avec une sorte de nécessité. Si le rêveur ne nous vient pas en aide par l'un ou par l'autre de ces deux moyens,

l'élément manifeste donné nous reste à jamais incompréhensible. Permettez-moi de vous citer à ce propos encore un cas que j'ai eu l'occasion d'observer récemment. Une de mes patientes, pendant qu'elle est en traitement, perd son père. Tout prétexte lui est bon depuis pour le faire revivre en rêve. Dans un de ces rêves, dont les autres conditions ne se prêtent d'ailleurs à aucune utilisation, son père lui apparaît et lui dit : « Il est onze heures un quart, onze heures et demie, midi moins le quart. » Elle put interpréter cette particularité du rêve en se souvenant que son père aimait bien voir ses enfants être exacts à l'heure du déjeuner. Il y avait certainement un rapport entre ce souvenir et l'élément du rêve, sans que celui-là permît de formuler une conclusion quelconque quant à l'origine de celui-ci. Mais la marche du traitement autorisait le soupçon qu'une certaine attitude critique, mais refoulée, à l'égard du père aimé et vénéré, qui n'était pas étrangère à la production de ce rêve. En continuant à évoquer ses souvenirs, en apparence de plus en plus éloignés du rêve, la rêveuse raconte qu'elle avait assisté la veille à une conversation sur la psychologie, conversation au cours de laquelle un de ses parents avait dit : « L'homme primitif *(der Urmensch)* survit en nous tous. » Et maintenant, nous croyons la comprendre. Il y eut là pour elle une excellente occasion de faire revivre de nouveau son père. Elle le transforma dans son rêve en *homme de l'heure (Uhrmensch)* [28] et lui fit annoncer les quarts de l'heure méridienne.

Il y a là évidemment quelque chose qui fait penser à un jeu de mots, et il est arrivé souvent qu'on ait attribué à l'interprète des jeux de mots qui avaient pour auteur le rêveur. Il existe encore d'autres exemples où il n'est pas du tout facile de décider si l'on se trouve en présence d'un jeu de mots ou d'un rêve. Mais nous avons déjà connu les mêmes doutes à propos de certains lapsus de la parole. Un homme raconte avoir rêvé que son oncle lui avait donné un baiser pendant qu'ils étaient assis ensemble dans *l'auto* (mobile) de celui-ci.

28Jeu de mots :*Urmensch* (homme primitif) et *Uhrmensch* (homme de l'heure).

Il ne tarde d'ailleurs pas à donner l'interprétation de ce rêve. Il signifie *autoérotisme* (terme emprunté à la théorie de la libido et signifiant la satisfaction érotique sans participation d'un objet étranger). Cet homme se serait-il permis de plaisanter et nous aurait-il donné pour un rêve ce qui n'était de sa part qu'un jeu de mots ? Je n'en crois rien. À mon avis, il a réellement eu ce rêve. Mais d'où vient cette frappante ressemblance ? Cette question m'a fait faire autrefois une longue digression, en m'obligeant à soumettre à une étude approfondie le jeu de mots lui-même. J'ai abouti à ce résultat qu'une série d'idées conscientes est abandonnée momentanément à l'élaboration inconsciente d'où elle ressort ensuite à l'état de jeu de mots. Sous l'influence de l'inconscient, ces idées conscientes subissent l'action des mécanismes qui y dominent, à savoir de la condensation et du déplacement, c'est-à-dire des processus mêmes que nous avons trouvés à l'œuvre dans le travail d'élaboration : c'est uniquement à ce fait qu'on doit attribuer la ressemblance (lorsqu'elle existe) entre le jeu de mots et le rêve. Mais le « rêve-jeu de mots », phénomène non intentionnel, ne procure rien de ce plaisir qu'on éprouve lorsqu'on a réussi un « jeu de mots » pur et simple. Pourquoi ? C'est ce que vous apprendrez si vous avez l'occasion de faire une étude approfondie du jeu de mots. Le « rêve-calembour » manque d'esprit ; loin de nous faire rire, il nous laisse froids.

Nous nous rapprochons, sur ce point, de l'ancienne interprétation des songes qui, à côté de beaucoup de matériaux inutilisables, nous a laissé pas mal d'excellents exemples que nous ne saurions nous-mêmes dépasser. Je ne vous citerai qu'un seul rêve de ce genre, à cause de sa signification historique. Ce rêve, qui appartient à Alexandre le Grand, est raconté, avec certaines variantes, par Plutarque et par Artémidore d'Éphèse. Alors que le roi assiégeait la ville de Tyr qui se défendait avec acharnement (322 av. J.-C.), il vit en rêve un satyre dansant. Le devin Aristandre, qui suivait l'armée, interpréta ce rêve, en décomposant le mot « satyros » en [en

grec dans le texte] (Tyr est à toi) ; il crut ainsi promettre au roi la prise de la ville. À la suite de cette interprétation, Alexandre se décida à continuer le siège et finit par conquérir Tyr. L'interprétation, qui paraît assez artificieuse, était incontestablement exacte.

3. Vous serez sans doute singulièrement impressionnés d'apprendre que des objections ont été soulevées contre notre conception du rêve, même par des personnes qui se sont en qualité de psychanalystes, occupées pendant longtemps de l'interprétation des rêves. Il eût été étonnant qu'une source aussi abondante de nouvelles erreurs fût restée inutilisée, et c'est ainsi que la confusion de notions et les généralisations injustifiées auxquelles on s'était livré à ce propos ont engendré des propositions qui, par leur inexactitude, se rapprochent beaucoup de la conception médicale du rêve. Vous connaissez déjà une de ces propositions. Elle prétend que le rêve consiste en tentatives d'adaptation au présent et de solution de tâches futures, qu'il poursuit, par conséquent, une « tendance prospective » (A. Maeder). Nous avons déjà montré que cette proposition repose sur la confusion entre le rêve et les idées latentes du rêve, qu'elle ne tient par conséquent pas compte du travail d'élaboration. En tant qu'elle se propose de caractériser la vie psychique inconsciente dont font partie les idées latentes du rêve, elle n'est ni nouvelle, ni complète, car l'activité psychique inconsciente s'occupe, outre la préparation de l'avenir, de beaucoup d'autres choses encore. Sur une confusion bien plus fâcheuse repose l'affirmation qu'on trouve derrière chaque rêve la « clause de la mort ». Je ne sais exactement ce que cette formule signifie, mais je suppose qu'elle découle de la confusion entre le rêve et toute la personnalité du rêveur.

Comme échantillon d'une généralisation injustifiée tirée de quelques bons exemples, je citerai la proposition d'après laquelle chaque rêve serait susceptible de deux interprétations :

l'interprétation dite psychanalytique, telle que nous l'avons exposée, et l'interprétation dite anagogique qui fait abstraction des désirs et vise à la représentation des fonctions psychiques supérieures (V. Silberer). Les rêves de ce genre existent, mais vous tenteriez en vain d'étendre cette conception, ne fût-ce qu'à la majorité des rêves. Et après tout ce que vous avez entendu, vous trouverez tout à fait inconcevable l'affirmation d'après laquelle tous les rêves seraient bisexuels et devraient être interprétés dans le sens d'une rencontre entre les tendances qu'on peut appeler mâles et femelles (A. Adler). Il existe naturellement quelques rêves isolés de ce genre et vous pourriez apprendre plus tard qu'ils présentent la même structure que certains symptômes hystériques. Je mentionne toutes ces découvertes de nouveaux caractères généraux des rêves, afin de vous mettre en garde contre elles ou tout au moins de ne pas vous laisser le moindre doute quant à mon opinion à leur sujet.

4. On avait essayé de compromettre la valeur objective des recherches sur le rêve en alléguant que les sujets soumis au traitement psychanalytique arrangent leurs rêves conformément aux théories préférées de leurs médecins, les uns prétendant avoir surtout des rêves sexuels, d'autres des rêves de puissance et d'autres encore des rêves de palingénésie (W. Stekel). Mais cette observation perd, à son tour, de la valeur, lorsqu'on songe que les hommes avaient rêvé avant que fût inventé le traitement psychanalytique susceptible de guider, de diriger leurs rêves et que les sujets aujourd'hui en traitement avaient l'habitude de rêver avant qu'ils fussent soumis au traitement. Les faits sur lesquels se fonde cette objection sont tout à fait compréhensibles et nullement préjudiciables à la théorie du rêve. Les restes diurnes qui suscitent le rêve sont fournis par les intérêts intenses de la vie éveillée. Si les paroles et les suggestions du médecin ont acquis pour l'analysé une certaine importance, elles s'intercalent dans l'ensemble des restes diurnes et peuvent, tout comme les autres intérêts affectifs du jour,

non encore satisfaits, fournir au rêve des excitations psychiques et agir à l'égal des excitations somatiques qui influencent le dormeur pendant le sommeil. De même que les autres agents excitateurs de rêves, les idées éveillées par le médecin peuvent apparaître dans le rêve manifeste ou être découvertes dans le contenu latent du rêve. Nous savons qu'il est possible de provoquer expérimentalement des rêves ou, plus exactement, d'introduire dans le rêve une partie des matériaux du rêve. Dans ces influences exercées sur les patients, l'analyste joue un rôle identique à celui de l'expérimentateur qui, comme Mourly-Vold, fait adopter aux membres des sujets de ses expériences certaines attitudes déterminées.

On peut suggérer au rêveur l'objet de son rêve, mais il est impossible d'agir sur ce qu'il va rêver. Le mécanisme du travail d'élaboration et le désir inconscient du rêve échappent à toute influence étrangère. En examinant les excitations somatiques des rêves, nous avons reconnu que la particularité et l'autonomie de la vie de rêve se révèlent dans la réaction par laquelle le rêve répond aux excitations corporelles et psychiques qu'il reçoit. C'est ainsi que l'objection dont nous nous occupons ici et qui voudrait mettre en doute l'objectivité des recherches sur le rêve est fondée à son tour sur une confusion, qui est celle du rêve avec les matériaux du rêve.

C'est là tout ce que je voulais vous dire concernant les problèmes qui se rattachent au rêve. Vous devinez sans doute que j'ai omis pas mal de choses et vous vous êtes aperçus que j'ai été obligé d'être incomplet sur beaucoup de points. Mais ces défauts de mon exposé tiennent aux rapports qui existent entre les phénomènes du rêve et les névroses. Nous avons étudié le rêve à titre d'introduction à l'étude des névroses, ce qui était beaucoup plus correct que si nous avions fait le contraire. Mais de même que le rêve prépare à la compréhension des névroses, il ne peut, à son tour, être compris dans tous ses détails, que si l'on a acquis une connaissance exacte des phénomènes névrotiques.

J'ignore ce que vous en pensez, mais je puis vous assurer que je ne regrette nullement de vous avoir tant intéressés aux problèmes du rêve et d'avoir consacré. à l'étude de ces problèmes une si grande partie du temps dont nous disposons. Il n'est pas d'autre question dont l'étude puisse fournir aussi rapidement la conviction de l'exactitude des propositions de la psychanalyse. Il faut plusieurs mois, voire plusieurs années de travail assidu pour montrer que les symptômes d'un cas de maladie névrotique possèdent un sens, servent à une intention et s'expliquent par l'histoire de la personne souffrante. Au contraire, il faut seulement un effort de plusieurs heures pour obtenir le même résultat en présence d'un rêve qui se présente tout d'abord comme confus et incompréhensible, et pour obtenir ainsi une confirmation de toutes les présuppositions de la psychanalyse concernant l'inconscient des processus psychiques, les mécanismes auxquels ils obéissent et les tendances qui se manifestent à travers ces processus. Et si, à la parfaite analogie qui existe entre la formation d'un rêve et celle d'un symptôme névrotique, nous ajoutons la rapidité de la transformation qui fait du rêveur un homme éveillé et raisonnable, nous acquerrons la certitude que la névrose repose, elle aussi, sur une altération des rapports existant normalement entre les différentes forces de la vie psychique.

Troisième partie. Théorie générale des névroses

16. Psychanalyse et psychiatrie

Je me réjouis de pouvoir reprendre avec vous le fil de nos causeries. Je vous ai parlé précédemment de la conception psychanalytique des actes manqués et des rêves ; je voudrais vous familiariser maintenant avec les phénomènes névrotiques qui, ainsi que vous le verrez par la suite, ont plus d'un trait commun avec les uns et avec les autres. Mais je vous préviens qu'en ce qui concerne ces derniers phénomènes, je ne puis vous suggérer à mon égard la même attitude que précédemment. Alors je m'étais imposé l'obligation de ne point faire un pas sans m'être mis au préalable d'accord avec vous ; j'ai beaucoup discuté avec vous et j'ai tenu compte de vos objections ; je suis même allé jusqu'à voir en vous et dans votre « bon sens » l'instance décisive. Il ne peut plus en être de même aujourd'hui, et cela pour une raison bien simple. Et tant que phénomènes, actes manqués et rêves ne vous étaient pas tout à fait inconnus, on pouvait dire que vous possédiez ou pouviez posséder à leur sujet la même expérience que moi. Mais le domaine des phénomènes névrotiques vous est étranger ; si vous n'êtes pas médecins, vous n'y avez pas d'autre accès que celui que peuvent vous ouvrir mes renseignements, et le jugement le meilleur en apparence est sans valeur lorsque celui qui le formule n'est pas familiarisé avec les matériaux à juger.

Ne croyez cependant pas que je me propose de vous faire des conférences dogmatiques ni que j'exige de vous une adhésion sans conditions. Si vous le croyiez, il en résulterait un malentendu qui me ferait le plus grand tort. Il n'entre pas dans mes intentions d'imposer des convictions : il me suffit d'exercer une action stimulante et d'ébranler des préjugés. Lorsque, par suite d'une ignorance matérielle, vous n'êtes pas à même de juger, vous ne devez ni croire ni rejeter. Vous n'avez qu'à écouter et à laisser agir sur vous ce qu'on vous dit. Il n'est pas facile d'acquérir des convictions, et celles auxquelles on arrive sans peine se montrent le plus souvent sans valeur et sans résistance. Celui-là seul a le droit d'avoir des convictions qui a, pendant des années, travaillé sur les mêmes matériaux et assisté personnellement à la répétition de ces expériences nouvelles et surprenantes dont j'aurai à vous parler. À quoi servent, dans le domaine intellectuel, ces convictions rapides, ces conversions s'accomplissant avec l'instantanéité d'un éclair, ces répulsions violentes ? Ne voyez-vous donc pas que le « coup de foudre », l'amour instantané font partie d'une région tout à fait différente, du domaine affectif notamment ? Nous ne demandons pas à nos patients d'être convaincus de l'efficacité de la psychanalyse on de donner leur adhésion à celle-ci. S'ils le faisaient, cela nous les rendrait suspects. L'attitude que nous apprécions le plus chez eux est celle d'un scepticisme bienveillant. Essayez donc, vous aussi, de laisser lentement mûrir en vous la conception psychanalytique, à côté de la conception populaire ou psychologique, jusqu'à ce que l'occasion se présente où l'une et l'autre puissent entrer dans une relation réciproque, se mesurer et en s'associant faire naître finalement une conception décisive.

D'autre part, vous auriez tort de croire que ce que je vous expose comme étant la conception psychanalytique soit un système spéculatif. Il s'agit plutôt d'un fait d'expérience, d'une expression directe de l'observation ou du résultat de l'élaboration de celle-ci.

C'est par les progrès de la science que nous pourrons juger si cette élaboration a été suffisante et justifiée et, sans vouloir me vanter, je puis dire, ayant derrière mot une vie déjà assez longue et une carrière s'étendant sur 25 années environ, qu'il m'a fallu, pour réunir les expériences sur lesquelles repose ma conception, un travail intensif et approfondi. J'ai souvent eu l'impression que nos adversaires ne voulaient tenir aucun compte de cette source de nos affirmations, comme s'il s'agissait d'idées purement subjectives auxquelles on pourrait, à volonté, en opposer d'autres. Je n'arrive pas à bien comprendre cette attitude de nos adversaires. Elle tient peut-être au fait que les médecins répugnent à entrer en relations trop étroites avec leurs patients atteints de névroses et que, ne prêtant pas une attention suffisante à ce que ceux-ci leur disent, ils se mettent dans l'impossibilité de tirer de leurs communications des renseignements précieux et de faire sur leurs malades des observations susceptibles de servir de point de départ à des déductions d'ordre général. Je vous promets, à cette occasion, de me livrer, au cours des leçons qui vont suivre, aussi peu que possible à des discussions polémiques, surtout avec tel ou tel auteur en particulier. Je ne crois pas à la vérité de la maxime qui proclame que la guerre est mère de toutes choses. Cette maxime me paraît être un produit de la sophistique grecque et pécher, comme celle-ci, par l'attribution d'une valeur exagérée à la dialectique. J'estime, quant à moi, que ce qu'on appelle la polémique scientifique est une œuvre tout à fait stérile, d'autant plus qu'elle a toujours une tendance à revêtir un caractère personnel. Je pouvais nie vanter, jusqu'à il y a quelques années, de n'avoir usé des armes de la polémique que contre un seul savant (Löwenfeld, de Munich), avec ce résultat que d'adversaires, nous sommes devenus amis et que notre amitié se maintient toujours. Et comme je n'étais pas sûr d'arriver toujours au même résultat, je m'étais longtemps gardé de recommencer l'expérience.

Vous pourriez croire qu'une pareille répugnance pour toute discussion littéraire atteste soit une impuissance devant les objections, soit un extrême entêtement ou, pour me servir d'une expression de l'aimable langage scientifique courant, un « fourvoiement ». À quoi je vous répondrais que lorsqu'on a, aux prix de pénibles efforts, acquis une conviction, on a aussi, jusqu'à un certain point, le droit de vouloir la maintenir envers et contre tout. Je tiens d'ailleurs à ajouter que sur plus d'un point important j'ai, au cours de mes travaux, changé, modifié ou remplacé par d'autres certaines de mes opinions et que je n'ai jamais manqué de faire de ces variations une déclaration publique. Et quel fat le résultat de ma franchise ? Les uns n'ont eu aucune connaissance de corrections que j'ai introduites et me critiquent encore aujourd'hui pour des propositions auxquelles je n'attache plus le même sens que jadis. D'autres me reprochent précisément ces variations et déclarent qu'on ne peut pas me prendre au sérieux. On dirait que celui qui modifie de temps à autre ses idées ne mérite aucune confiance, car il laisse supposer que ces dernières propositions sont aussi erronées que les précédentes. Mais, d'autre part, celui qui maintient ses idées premières et ne s'en laisse pas détourner facilement passe pour un entêté et un fourvoyé. Devant ces deux jugements opposés de la critique, il n'y a qu'un parti à prendre : rester ce qu'on est et ne suivre que son propre jugement, C'est bien à quoi je suis décidé, et rien ne m'empêchera de modifier et de corriger mes théories avec le progrès de mon expérience. Quant à mes idées fondamentales, je n'ai encore rien trouvé à y changer, et j'espère qu'il en sera de même à l'avenir.

Je dois donc vous exposer la conception psychanalytique des phénomènes névrotiques. Il m'est facile de rattacher cet exposé à celui des phénomènes dont je vous ai déjà parlé, à cause aussi bien des analogies que des contrastes qui existent entre les uns et les autres. Je prends une action symptomatique que j'ai vu beaucoup de

personnes accomplir au cours de ma consultation. Les gens qui viennent exposer en un quart d'heure toutes les misères de leur vie plus ou moins longue n'intéressent pas le psychanalyste. Ses connaissances plus approfondies ne lui permettent pas de se débarrasser du malade en lui disant qu'il n'a pas grand-chose et en lui ordonnant une légère cure hydrothérapique. Un de nos collègues, à qui l'on avait demandé comment il se comportait à l'égard des patients venant à sa consultation, a répondu en haussant les épaules : je le frappe d'une contribution de tant de couronnes. Aussi ne vous étonnerai-je pas en vous disant que les consultants du psychanalyste, même le plus occupé, ne sont généralement pas très nombreux. J'ai fait doubler et capitonner la porte qui sépare ma salle d'attente de mon cabinet. Il s'agit là d'une précaution dont le sens n'est pas difficile à saisir. Or, il arrive toujours que les personnes que je fais passer de la salle d'attente dans mon cabinet oublient de fermer derrière elles les deux portes. Dès que je m'en aperçois, et quelle que soit la qualité sociale de la personne, je ne manque pas, sur un ton d'irritation, de lui en faire la remarque et de la prier de réparer sa négligence. Vous lirez que c'est là du pédantisme poussé à l'excès. Je me suis parfois reproché moi-même cette exigence, car il s'agissait souvent de personnes incapables de toucher à un bouton de porte et contentes de se décharger de cette besogne sur d'autres. Mais j'avais raison dans la majorité des cas, car ceux qui se conduisent de la sorte et laissent ouvertes derrière eux les portes qui séparent la salle d'attente du médecin de son cabinet de consultations sont des gens mal élevés et ne méritent pas un accueil amical. Ne vous prononcez cependant pas avant de connaître le reste. Cette négligence du patient ne se produit que lorsqu'il se trouve seul dans la salle d'attente et qu'en la quittant il ne laisse personne derrière lui. Mais le patient a, au contraire, bien soin de fermer les portes lorsqu'il laisse dans la salle d'attente d'autres personnes qui ont attendu en même temps que lui. Dans ce dernier

cas, il comprend fort bien qu'il n'est pas dans son intérêt de permettre à d'autres d'écouter sa conversation avec le médecin.

Ainsi déterminée, la négligence du patient n'est ni accidentelle, ni dépourvue de sens et même d'importance, car, ainsi que nous le verrous, elle illustre son attitude à l'égard du médecin. Le patient appartient à la nombreuse catégorie de ceux qui ne rêvent que célébrités médicales, qui veulent être éblouis, secoués. Il a peut-être déjà téléphoné pour savoir à quelle heure il sera le plus facilement reçu et il s'imagine trouver devant la maison du médecin une queue de clients aussi longue que devant une succursale d'une grande maison d'épicerie. Or, le voilà qui entre dans une salle d'attente vide et, par-dessus le marché, très modestement meublée. Il est déçu et, voulant se venger sur le médecin du respect exagéré qu'il se proposait de lui témoigner, il exprime son état d'âme en négligeant de fermer les portes qui séparent la salle d'attente du cabinet de consultations. Ce faisant, il semble vouloir dire au médecin : « À quoi bon fermer les portes, puisqu'il n'y a personne dans la salle d'attente et que personne probablement n'y entrera, tant que je serai dans votre cabinet ? » Il arrive même qu'il fasse preuve, pendant la consultation, d'un grand sans-gêne et de manque de respect, si l'on ne prend garde de le remettre incontinent à sa place.

L'analyse de cette petite action symptomatique ne nous apprend rien que vous ne sachiez déjà, à savoir qu'elle n'est pas accidentelle, qu'elle a son mobile, un sens et une intention, qu'elle fait partie d'un ensemble psychique défini, qu'elle est une petite indication d'un état psychique important. Mais cette action symptomatique nous apprend surtout que le processus dont elle est l'expression se déroule en dehors de la connaissance de celui qui l'accomplit, car pas un des patients qui laissent les deux portes ouvertes n'avouerait qu'il veut par cette négligence me témoigner son mépris. Il est probable que plus d'un conviendra avoir éprouvé un sentiment de déception en entrant dans la salle d'attente, mais il

est certain que le lien entre cette impression et l'action symptomatique qui la suit échappe à la conscience.

Je vais mettre en parallèle avec cette petite action symptomatique une observation faite sur une malade. L'observation que je choisis est encore fraîche dans ma mémoire et se prête à une description brève. Je vous préviens d'ailleurs que dans toute communication de ce genre certaines longueurs sont inévitables.

Un jeune officier en permission me prie de me charger du traitement de sa belle-mère qui, quoique vivant dans des conditions on ne peut plus heureuses, empoisonne son existence et l'existence de tous les siens par une idée absurde. Je me trouve en présence d'une dame âgée de 53 ans, bien conservée, d'un abord aimable et simple. Elle me raconte volontiers l'histoire suivante. Elle vit très heureuse à la campagne avec son mari qui dirige une grande usine. Elle n'a qu'à se louer des égards et prévenances que son mari a pour elle. Ils ont fait un mariage d'amour il y a 30 ans et, depuis le jour du mariage, nulle discorde, aucun motif de jalousie ne sont venus troubler la paix du ménage. Ses deux enfants sont bien mariés et son mari, voulant remplir ses devoirs de chef de famille jusqu'au bout, ne consent pas encore à se retirer des affaires. Un fait incroyable, à elle-même incompréhensible, s'est produit il y a un an : elle n'hésita pas à ajouter foi à une lettre anonyme qui accusait son excellent mari de relations amoureuses avec une jeune fille. Depuis qu'elle a reçu cette lettre, son bonheur est brisé. Une enquête un peu serrée révéla qu'une femme de chambre, que cette dame admettait peut-être trop dans son intimité, poursuivait d'une haine féroce une autre jeune fille qui, étant de même extraction qu'elle, avait infiniment mieux réussi dans sa vie : au lieu de se faire domestique, elle avait fait des études qui lui avaient permis d'entrer à l'usine en qualité d'employée. La mobilisation ayant raréfié le personnel de l'usine, cette jeune fille avait fini par occuper une belle situation : elle était logée à l'usine même, ne fréquentait que des « messieurs » et tout le monde

l'appelait « mademoiselle ». Jalouse de cette supériorité, la femme de chambre était prête à dire tout le mal possible de son ancienne compagne d'école. Un jour sa maîtresse lui parle d'un vieux monsieur qui était venu en visite et qu'on savait séparé de sa femme et vivant avec une maîtresse. Notre malade ignore ce qui la poussa, à ce propos, à dire à sa femme de chambre qu'il n'y aurait pour elle rien de plus terrible que d'apprendre que son bon mari a une liaison. Le lendemain elle reçoit par la poste la lettre anonyme dans laquelle lui était annoncée, d'une écriture déformée, la fatale nouvelle. Elle soupçonna aussitôt que cette lettre était l’œuvre de sa méchante femme de chambre, car c'était précisément la jeune fille que celle-ci poursuivait de sa haine qui y était accusée d'être la maîtresse du mari. Mais bien que la patiente ne tardât pas à deviner l'intrigue et qu'elle eût assez d'expérience pour savoir combien sont peu dignes de foi ces lâches dénonciations, cette lettre ne l'en a pas moins profondément bouleversée. Elle eut une crise d'excitation terrible et envoya chercher son mari auquel elle adressa, dès son apparition, les plus amers reproches. Le mari accueillit l'accusation en riant et fit tout ce qu'il put pour calmer sa femme.

Il fit venir le médecin de la famille et de l'usine qui joignit ses efforts aux siens. L'attitude ultérieure du mari et de la femme fut des plus naturelles : la femme de chambre fut renvoyée, mais la prétendue maîtresse resta en place. Depuis ce jour, la malade prétendait souvent qu'elle était calmée et ne croyait plus au contenu de la lettre anonyme. Mais son calme n'était jamais profond ni durable. Il lui suffisait d'entendre prononcer le nom de la jeune fille ou de rencontrer celle-ci dans la rue pour entrer dans une nouvelle crise de méfiance, de douleurs et de reproches.

Telle est l'histoire de cette brave dame. Il ne faut pas posséder une grande expérience psychiatrique pour comprendre que, contrairement à d'autres malades nerveux, elle était plutôt encline à atténuer son cas ou, comme nous le disons, à dissimuler, et qu'elle

n'a jamais réussi à vaincre sa foi dans l'accusation formulée dans la lettre anonyme.

Quelle attitude peut adopter le psychiatre en présence d'un cas pareil ? Nous savons déjà comment il se comporterait à l'égard de l'action symptomatique du patient qui ne ferme pas les portes de la salle d'attente. Il voit dans cette action un accident dépourvu de tout intérêt psychologique. Mais il ne peut maintenir la même attitude en présence de la femme morbidement jalouse. L'action symptomatique apparaît comme une chose indifférente, mais le symptôme s'impose à nous comme un phénomène important. Au point de vue subjectif, ce symptôme est accompagné d'une douleur intense ; au point de vue objectif, il menace le bonheur d'une famille. Aussi présente-t-il un intérêt psychiatrique indéniable. Le psychiatre essaie d'abord de caractériser le symptôme par une de ses propriétés essentielles. On ne peut pas dire que l'idée qui tourmente cette femme soit absurde en elle-même, car il arrive que des hommes mariés, même âgés, aient pour maîtresses des jeunes filles. Mais il y a autre chose qui est absurde et inconcevable. En dehors des affirmations contenues dans la lettre anonyme, la patiente n'a aucune raison de croire que son tendre et fidèle mari fasse partie de cette catégorie des époux infidèles. Elle sait aussi que la lettre ne mérite aucune confiance et elle en connaît la provenance. Elle devrait donc se dire que sa jalousie n'est justifiée par rien ; elle se le dit, en effet, mais elle n'en souffre pas moins, comme si elle possédait des preuves irréfutables de l'infidélité de son mari. On est convenu d'appeler *obsessions* les idées de ce genre, c'est-à-dire les idées réfractaires aux arguments logiques et aux arguments tirés de la réalité. La brave dame souffre donc de *l'obsession de la jalousie.* Telle est en effet la caractéristique essentielle de notre cas morbide.

À la suite de cette première constatation, notre intérêt psychiatrique se trouve encore plus éveillé. Si une obsession résiste aux épreuves de la réalité, c'est qu'elle n'a pas sa source dans la

réalité. D'où vient-elle donc ? Le contenu des obsessions varie à l'infini ; pourquoi dans notre cas l'obsession a-t-elle précisément pour contenu la jalousie ? Ici nous écouterions volontiers le psychiatre, mais celui-ci n'a rien à nous dire. De toutes nos questions, une seule l'intéresse. Il recherchera les antécédents héréditaires de cette femme et nous donnera *peut-être* la réponse suivante : les obsessions se produisent chez des personnes qui accusent dans leurs antécédents héréditaires des troubles analogues ou d'autres troubles psychiques. Autrement dit, si une obsession s'est développée chez cette femme, c'est qu'elle y était prédisposée héréditairement. Ce renseignement est sans doute intéressant, mais est-ce tout ce que nous voulons savoir ? N'y a-t-il pas d'autres causes ayant déterminé la production de notre cas morbide ? Nous constatons qu'une obsession de la jalousie s'est développée de préférence à toute autre : serait-ce là un fait indifférent, arbitraire ou inexplicable ? Et la proposition qui proclame la toute-puissance de l'hérédité doit-elle également être comprise au sens négatif, autrement dit devons-nous admettre que dès l'instant où une âme est prédisposée à devenir la proie d'une obsession, peu importent les événements susceptibles d'agir sur elle ? Vous seriez sans doute désireux de savoir pourquoi la psychiatrie scientifique se refuse à nous renseigner davantage. À cela je vous répondrai : celui qui donne plus qu'il n'a est malhonnête. Le psychiatre ne possède pas de moyen de pénétrer plus avant dans l'interprétation d'un cas de ce genre. Il est obligé de se borner à formuler le diagnostic et, malgré sa riche expérience, un pronostic incertain quant à la marche ultérieure de la maladie.

Pouvons-nous attendre davantage de la psychanalyse ? Certainement, et j'espère pouvoir vous montrer que même dans un cas aussi difficilement accessible que celui qui nous occupe, elle est capable de mettre au jour des faits propres à nous le rendre intelligible. Veuillez d'abord vous souvenir de ce détail insignifiant en apparence qu'à vrai dire la patiente a provoqué la lettre anonyme,

point de départ de son obsession : n'a-t-elle pas notamment dit la veille à la jeune intrigante que son plus grand malheur serait d'apprendre que son mari a une maîtresse ? En disant cela, elle avait suggéré à la femme de chambre l'idée d'envoyer la lettre anonyme. L'obsession devient ainsi, dans une certaine mesure, indépendante de la lettre ; elle a dû exister antérieurement chez la malade, à l'état d'appréhension (ou de désir ?). Ajoutez à cela les quelques petits faits que j'ai pu dégager à la suite de deux heures d'analyse. La malade se montrait très peu disposée à obéir lorsque, son histoire racontée, je l'avais priée de me faire part d'autres idées et souvenirs pouvant s'y rattacher. Elle prétendait qu'elle n'avait plus rien à dire et, au bout de deux heures, il a fallu cesser l'expérience, la malade ayant déclaré qu'elle se sentait tout à fait bien et qu'elle était certaine d'être débarrassée de son idée morbide. Il va sans dire que cette déclaration lui a été dictée par la crainte de me voir poursuivre l'analyse. Mais, au cours de ces deux heures, elle n'en a pas moins laissé échapper quelques remarques qui autorisèrent, qui imposèrent mêne une certaine interprétation projetant une vive lumière sur la genèse de son obsession. Elle éprouvait elle-même un profond sentiment pour un jeune homme, pour ce gendre sur les instances duquel je m'étais rendu auprès d'elle. De ce sentiment, elle ne se rendait pas compte, ; elle en était à peine consciente : vu les liens de parenté qui l'unissaient à ce jeune homme, son affection amoureuse n'eut pas de peine à revêtir le masque d'une tendresse inoffensive. Or, nous possédons une expérience suffisante de ces situations pour pouvoir pénétrer sans difficulté dans la vie psychique de cette honnête femme et excellente mère de 53 ans. L'affection qu'elle éprouvait était trop monstrueuse et impossible pour être consciente ; elle en persistait pas moins à l'état inconscient et exerçait ainsi une forte pression. Il lui fallait quelque chose pour la délivrer de cette pression, et elle dut son soulagement au mécanisme du déplacement qui joue si souvent un rôle dans la production de la jalousie obsédante. Une fois convaincue que si elle, vieille femme, était

amoureuse d'un jeune homme, son mari, en revanche, avait pour maîtresse une jeune fille, elle se sentit délivrée du remords que pouvait lui causer son infidélité. L'idée fixe de l'infidélité du mari devait agir comme un baume calmant appliqué sur une plaie brûlante. Inconsciente de son propre amour, elle avait une conscience obsédante, allant jusqu'à la manie, du reflet de cet amour, reflet dont elle retirait un si grand avantage. Tous les arguments qu'on pouvait opposer à son idée devaient rester sans effet, car ils étaient dirigés non contre le modèle, mais contre son image réfléchie, celui-là communiquant sa force à celle-ci et restant caché inattaquable, dans l'inconscient.

Récapitulons les données que nous avons pu obtenir par ce bref et difficile effort psychanalytique. Elles nous permettront peut-être de comprendre ce cas morbide, à supposer naturellement que nous ayons procédé correctement, ce dont vous ne pouvez pas être juges ici. Première donnée : l'idée fixe n'est plus quelque chose d'absurde ni d'incompréhensible ; elle a un sens, elle est bien motivée, fait partie d'un événement affectif survenu dans la vie de la malade. Deuxième donnée : cette idée fixe est un fait nécessaire, en tant que réaction contre un processus psychique inconscient que nous avons pu dégager d'après d'autres signes ; et c'est précisément au lien qui la rattache à ce processus psychique inconscient qu'elle doit son caractère obsédant, sa résistance à tous les arguments fournis par la logique et la réalité. Cette idée fixe est même quelque chose de bienvenu, une sorte de consolation. Troisième donnée : si la malade a fait la veille à la jeune intrigante la confidence que vous savez, il est incontestable qu'elle y a été poussée par le sentiment secret qu'elle éprouvait à l'égard de son gendre et qui forme comme l'arrière-fond de sa maladie. Ce cas présente ainsi, avec l'action symptomatique que nous avons analysée plus haut, des analogies importantes, car, ici comme là, nous avons réussi à dégager le sens

ou l'intention de la manifestation psychique, ainsi que ces rapports avec un élément inconscient faisant partie de la situation.

Il va sans dire que nous n'avons pas résolu toutes les questions se rattachant à notre cas. Celui-ci est plutôt hérissé de problèmes dont quelques-uns ne sont pas encore susceptibles de solution, tandis que d'autres n'ont pu être résolus, à cause des circonstances défavorables particulières à ce cas. Pourquoi, par exemple, cette femme, si heureuse en ménage, devient-elle amoureuse de son gendre et pourquoi la délivrance, qui aurait bien pu revêtir une autre forme quelconque, se produit-elle sous la forme d'un reflet, d'une projection sur son mari de son état à elle ? Ne croyez pas que ce soit là des questions oiseuses et malicieuses. Elles comportent des réponses en vue desquelles nous disposons déjà de nombreux éléments. Notre malade se trouve à l'âge critique qui comporte une exaltation subite et indésirée du besoin sexuel : ce fait pourrait, à la rigueur, suffire à lui seul à expliquer tout le reste. Mais il se peut encore que le bon et fidèle mari ne soit plus, depuis quelques années, en possession d'une puissance sexuelle en rapport avec le besoin de sa femme, mieux conservée. Nous savons par expérience que ces maris, dont la fidélité n'a d'ailleurs pas besoin d'autre explication, témoignent précisément à leurs femmes une tendresse particulière et se montrent d'une grande indulgence pour leurs troubles nerveux. De plus, il n'est pas du tout indifférent que l'amour morbide de cette dame se soit précisément porté sur le jeune mari de sa fille. Un fort attachement érotique à la fille, attachement qui peut être ramené, en dernière analyse, à la constitution sexuelle de la mère, trouve souvent le moyen de se maintenir à la faveur d'une pareille transformation. Dois-je vous rappeler, à ce propos, que les relations sexuelles entre belle-mère et gendre ont toujours été considérées comme particulièrement abjectes et étaient frappées chez les peuples primitifs d'interdictions tabou et de « flétrissures » rigoureuses [29] ? Aussi bien dans le sens positif que dans le sens

29 Cf. *Totem et tabou,* Payot, Paris.

négatif, ces relations dépassent souvent la mesure socialement désirable. Comme il ne m'a pas été possible de poursuivre l'analyse de ce cas pendant plus de deux heures, je ne saurais vous dire lequel de ces trois facteurs doit être incriminé chez la malade qui nous occupe ; sa névrose a pu être produite par l'action de l'un ou de deux d'entre eux, comme par celle de tous les trois réunis.

Je m'aperçois maintenant que je viens de vous parler de choses que vous n'êtes pas encore préparés à comprendre. Je l'ai fait pour établir un parallèle entre la psychiatrie et la psychanalyse. Eh bien, vous êtes-vous aperçus quelque part d'une opposition entre l'une et l'autre ? La psychiatrie n'applique pas les méthodes techniques de la psychanalyse, elle ne se soucie pas de rattacher quoi que ce soit à l'idée fixe et se contente de nous montrer dans l'hérédité un facteur étiologique général et éloigné, au lieu de se livrer à la recherche de causes plus spéciales et plus proches. Mais y a-t-il là une contradiction, une opposition ? Ne voyez-vous pas que, loin de se contredire, la psychiatrie et la psychanalyse se complètent l'une l'autre en même temps que le facteur héréditaire et l'événement psychique, loin de se combattre et de s'exclure, collaborent de la manière la plus efficace en vue du même résultat ? Vous m'accorderez qu'il n'y a rien dans la nature du travail psychiatrique qui puisse servir d'argument contre la recherche psychanalytique. C'est le psychiatre, et non la psychiatrie, qui s'oppose à la psychanalyse. Celle-ci est à la psychiatrie à peu près ce que l'histologie est à l'anatomie : l'une étudie les formes extérieures des organes, l'autre les tissus et les cellules dont ces organes sont faits. Une contradiction entre ces deux ordres d'études, dont l'une continue l'autre, est inconcevable. L'anatomie constitue aujourd'hui la base de la médecine scientifique, mais il fut un temps où la dissection de cadavres humains, en vue de connaître la structure intime du corps, était défendue, de même qu'on trouve de nos jours presque condamnable de se livrer à la psychanalyse, en vue de connaître le

fonctionnement intime de la vie psychique. Tout porte cependant à croire que le temps n'est pas loin où l'on se rendra compte que la psychiatrie vraiment scientifique suppose une bonne connaissance des processus profonds et inconscient de la vie psychique.

Cette psychanalyse tant combattue a peut-être parmi vous quelques amis qui la verraient avec plaisir s'affirmer aussi comme un procédé thérapeutique. Vous savez que les moyens psychiatriques dont nous disposons n'ont aucune action sur les idées fixes. La psychanalyse, qui connaît le mécanisme de ces symptômes, serait-elle plus heureuse sous ce rapport ? Non ; elle n'a pas plus de prise sur ces affections que n'importe quel autre moyen thérapeutique. Actuellement du moins. Nous pouvons, grâce à la psychanalyse, comprendre ce qui se passe chez le malade, mais nous n'avons aucun moyen de le faire comprendre au malade lui-même. Je vous ai déjà dit que, dans le cas dont je vous ai entretenus dans cette leçon, je n'ai pas pu pousser l'analyse au-delà des premières couches. Doit-on en conclure que l'analyse de cas de ce genre soit à abandonner, parce que stérile ? Je ne le pense pas. Nous avons le droit et même le devoir de poursuivre nos recherches, sans nous préoccuper de leur utilité immédiate. À la fin, nous ne savons ni où ni quand le peu de savoir que nous aurons acquis se trouvera transformé en pouvoir thérapeutique. Alors même qu'à l'égard des autres affections nerveuses et psychiques la psychanalyse se serait montrée aussi impuissante qu'à l'égard des idées fixes, elle n'en resterait pas moins parfaitement justifiée comme moyen irremplaçable de recherche scientifique. Il est vrai que nous ne serions pas alors en mesure de l'exercer ; les hommes sur lesquels nous voulons apprendre, les hommes qui vivent, qui sont doués de volonté propre et ont besoin de motifs personnels pour nous aider, nous refuseraient leur collaboration. Aussi ne veux-je pas terminer cette leçon sans vous dire qu'il existe de vastes groupes de troubles nerveux où une meilleure compréhension se laisse facilement transformer en pouvoir

thérapeutique et que, sous certaines conditions, la psychanalyse nous permet d'obtenir dans ces affections difficilement accessibles des résultats qui ne le cèdent en rien à ceux qu'on obtient dans n'importe quelle autre branche de la thérapeutique interne.

17. Le sens des symptômes

Je vous ai montré dans le chapitre précédent qu'alors que la psychiatrie ne se préoccupe pas du mode de manifestation et du contenu de chaque symptôme, la psychanalyse porte sa principale attention sur l'un et sur l'autre et a réussi à établir que chaque symptôme a un sens et se rattache étroitement à la vie psychique du malade. C'est J. Breuer qui, grâce à l'étude et à l'heureuse reconstitution d'un cas d'hystérie devenu depuis lors célèbre (1880-1882), a le premier découvert des symptômes névrotiques. Il est vrai que P. Janet a fait la même découverte, et indépendamment de Breuer ; au savant français appartient même la priorité de la publication, Breuer n'ayant publié son observation que dix ans plus tard (1893-95), à l'époque de sa collaboration avec moi. Il importe d'ailleurs peu de savoir à qui appartient la découverte, car une découverte est toujours faite plusieurs fois ; aucune n'est faite en une fois et le succès n'est pas toujours attaché au mérite. L'Amérique n'a pas reçu son nom de Colomb. Avant Breuer et Janet, le grand psychiatre Leuret a émis l'opinion qu'on trouverait un sens même aux délires des aliénés si l'on savait les traduire. J'avoue que j'ai été longtemps disposé à attribuer à P. Janet un mérite tout particulier pour son explication des symptômes névrotiques qu'il concevait comme des expressions des « idées inconscientes » qui dominent les malades. Mais plus tard, faisant preuve d'une réserve exagérée, Janet s'est exprimé comme s'il avait voulu faire comprendre que l'inconscient n'était pour lui qu'une « façon de parler » et que dans son idée ce terme ne correspondait à rien de réel. Depuis lors, je ne

comprends plus les déductions de Janet, mais je pense qu'il s'est fait beaucoup de tort, alors qu'il aurait pu avoir beaucoup de mérite.

Les symptômes névrotiques ont donc leur sens, tout comme les actes manqués et les rêves et, comme ceux-ci, ils sont en rapport avec la vie des personnes qui les présentent. Je voudrais vous rendre familière cette importante manière de voir à l'aide de quelques exemples. Qu'il en soit ainsi toujours et dans tous les cas, c'est ce que je puis seulement affirmer, sans être à même de le prouver. Ceux qui cherchent eux-mêmes des expériences finiront par être convaincus de ce que je dis. Mais, pour certaines raisons, j'emprunterai mes exemples non à l'hystérie, mais à une autre névrose, tout à fait remarquable, au fond très voisine de l'hystérie, et dont je dois vous dire quelques mots à titre d'introduction. Cette névrose, qu'on appelle névrose obsessionnelle, n'est pas aussi populaire que l'hystérie que tout le monde connaît. Elle est, si je puis m'exprimer ainsi, moins importunément bruyante, se comporte plutôt comme une affaire privée du malade, renonce presque complètement aux manifestations somatiques et concentre tous ses symptômes dans le domaine psychique. La névrose obsessionnelle et l'hystérie sont les formes de névrose qui ont fourni la première base à l'étude de la psychanalyse, et c'est dans le traitement de ces névroses que notre thérapeutique a remporté ses plus beaux succès. Mais la névrose obsessionnelle, à laquelle manque cette mystérieuse extension du psychique au corporel, nous est rendue par la psychanalyse plus claire et plus familière que l'hystérie, et nous avons pu constater qu'elle manifeste avec beaucoup plus de netteté certains caractères extrêmes des affections névrotiques.

La névrose obsessionnelle se manifeste en ce que les malades sont préoccupés par des idées auxquelles ils ne s'intéressent pas, éprouvent des impulsions qui leur paraissent tout à fait bizarres et sont poussés à des actions dont l'exécution ne leur procure aucun plaisir, mais auxquelles ils ne peuvent pas échapper. Les idées

(représentations obsédantes) peuvent être en elles-mêmes dépourvues de sens ou seulement indifférentes pour l'individu, elles sont souvent tout à fait absurdes et déclenchent dans tous les cas une activité intellectuelle intense qui épuise le malade et à laquelle il se livre à son corps défendant. Il est obligé, contre sa volonté, de scruter et de spéculer, comme s'il s'agissait de ses affaires vitales les plus importantes. Les impulsions que le malade éprouve peuvent également paraître enfantines et absurdes, mais elles ont le plus souvent un contenu terrifiant, le malade se sentant incité à commettre des crimes graves, de sorte qu'il ne les repousse pas seulement comme lui étant étrangères, mais les fait effraye et se défend contre la tentation par toutes sortes d'interdictions, de renoncements et de limitations de sa liberté. Il est bon de dire que ces crimes et mauvaises actions ne reçoivent jamais même un commencement d'exécution : la fuite et la prudence finissent toujours par en avoir raison. Les actions que le malade accomplit réellement, les actes dits obsédants, ne sont que des actions inoffensives, vraiment insignifiantes, le plus souvent des répétitions, des enjolivements cérémonieux des actes ordinaires de la vie courante, avec ce résultat que les démarches les plus nécessaires, telles que le fait de se coucher, de se laver, de faire sa toilette, d'aller se promener deviennent des problèmes pénibles, à peine solubles. Les représentations, impulsions et actions morbides ne sont pas, dans chaque forme et cas de névrose obsessionnelle, mélangées dans des proportions égales : le plus souvent, c'est l'un ou l'autre de ces facteurs qui domine le tableau et donne son nom à la maladie, mais toutes les formes et tous les cas ont des traits communs qu'il est impossible de méconnaître.

Il s'agit là certainement d'une maladie bizarre. Je pense que la fantaisie la plus extravagante d'un psychiatre en délire n'aurait jamais réussi à construire quelque chose de semblable et si l'on n'avait pas l'occasion de voir tous les jours des cas de ce genre, on

ne croirait pas à leur existence. Ne croyez cependant pas que vous rendez service au malade en lui conseillant de se distraire, de ne pas se livrer à ses idées absurdes et de mettre à leur place quelque chose de raisonnable. Il voudrait lui-même faire ce que vous lui conseillez, il est parfaitement lucide, partage votre opinion sur ses symptômes obsédants, il vous l'exprime même avant que vous l'ayez formulée. Seulement, il ne peut rien contre son état : ce qui, dans la névrose obsessionnelle, s'impose à l'action, est supporté par une énergie pour laquelle nous manquons probablement de comparaison dans la vie normale. Il ne peut qu'une chose : déplacer, échanger, mettre à la place d'une idée absurde une autre, peut-être atténuée, remplacer une précaution ou une interdiction par une autre, accomplir un cérémonial à la place d'un autre. Il peut déplacer la contrainte, mais il est impuissant à la supprimer. Le déplacement des symptômes, grâce à quoi ils s'éloignent souvent beaucoup de leur forme primitive, constitue un des principaux caractères de sa maladie ; on est frappé, en outre, par ce fait que les oppositions (polarités) qui caractérisent la vie psychique sont particulièrement prononcées dans son cas. À côté de la contrainte ou obsession à contenu négatif ou positif, on voit apparaître, dans le domaine intellectuel, le doute qui s'attache aux choses généralement les plus certaines. Et cependant, notre malade fut jadis un homme très énergique, excessivement persévérant, d'une intelligence au-dessus de la moyenne. Il présente le plus souvent un niveau moral très élevé, se montre très scrupuleux, d'une rare correction. Vous vous doutez bien du travail qu'il faut accomplir pour arriver à s'orienter dans cet ensemble contradictoire de traits de caractère et de symptômes morbides. Aussi n'ambitionnons-nous pour le moment que peu de chose : pouvoir comprendre et interpréter quelques-uns de ces symptômes.

Vous seriez peut-être désireux de savoir, en vue de la discussion qui va suivre, comment la psychiatrie actuelle se

comporte à l'égard des problèmes de la névrose obsessionnelle. Le chapitre qui se rapporte à ce sujet est bien maigre. La psychiatrie distribue des noms aux différentes obsessions, et rien de plus. Elle insiste, en revanche, sur le fait que les porteurs de ces symptômes sont des « dégénérés ». Affirmation peu satisfaisante : elle constitue, non une explication, mais un jugement de valeur, une condamnation. Sans doute, les gens qui sortent de l'ordinaire peuvent présenter toutes les singularités possibles, et nous concevons fort bien que des personnes chez lesquelles se développent des symptômes comme ceux de la névrose obsessionnelle doivent avoir reçu de la nature une constitution différente de celle des autres hommes. Mais, demanderons-nous, sont-ils plus « dégénérés » que les autres nerveux, par exemple les hystériques et les malades atteints de psychoses ? La caractéristique est évidemment trop générale. On peut même se demander si elle est justifiée, lorsqu'on apprend que des hommes excellents, d'une très haute valeur sociale, peuvent présenter les mêmes symptômes. Généralement, nous savons peu de chose sur la vie intime de nos grands hommes : cela est dû aussi bien à leur propre discrétion qu'au manque de sincérité de leurs biographes. Il arrive cependant qu'un fanatique de la vérité, comme Émile Zola, mette à nu devant nous sa vie, et alors nous apprenons de combien d'habitudes obsédantes il a été tourmenté [30].

Pour ces névrosés supérieurs, la psychiatrie a créé la catégorie des « dégénérés supérieurs ». Rien de mieux. Mais la Psychanalyse nous a appris qu'il est possible de faire disparaître définitivement ces symptômes obsédants singuliers, comme on fait disparaître beaucoup d'autres affections, et cela aussi bien que chez des hommes non dégénérés. J'y ai moi-même réussi plus d'une fois.

Je vais vous citer deux exemples d'analyse d'un symptôme obsédant. Un de ces exemples est emprunté à une observation déjà ancienne et je ne saurais lui en substituer de plus beau ; l'autre est

30 E. Toulouse. - *Émile Zola, Enquête médico-psychologique.* Paris, 1896.

plus récent. Je me contente de ces deux exemples, car les cas de ce genre demandent à être exposés tout au long, sans négliger aucun détail.

Une dame âgée de 30 ans environ, qui souffrait de phénomènes d'obsession très graves et que j'aurais peut-être réussi à soulager, sans un perfide accident qui a rendu vain tout mon travail (je vous en parlerai peut-être un jour), exécutait plusieurs fois par jour, entre beaucoup d'autres, l'action obsédante suivante, tout à fait remarquable. Elle se précipitait de sa chambre dans une autre pièce contiguë, s'y plaçait dans un endroit déterminé devant la table occupant le milieu de la pièce, sonnait sa femme de chambre, lui donnait un ordre quelconque ou la renvoyait purement et simplement et s'enfuyait de nouveau précipitamment dans sa chambre. Certes, ce symptôme morbide n'était pas grave, mais il était de nature à exciter la curiosité. L'explication a été obtenue de la façon la plus certaine et irréfutable, sans la moindre intervention du médecin. Je ne vois même pas comment j'aurais pu même soupçonner le sens de cette action obsédante, entrevoir la moindre possibilité de son interprétation. Toutes les fois que je demandais à la malade : « pourquoi le faites-vous ? » elle me répondait : « je n'en sais rien ». Mais un jour, après que j'eus réussi à vaincre chez elle un grave scrupule de conscience, elle trouva subitement l'explication et me raconta des faits se rattachant à cette action obsédante. il y a plus de dix ans, elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle et qui, la nuit de noces, se montra impuissant. Il avait passé la nuit à courir de sa chambre dans celle de sa femme, pour renouveler la tentative, mais chaque fois sans succès. Le matin il dît, contrarié : « j'ai honte devant la femme de chambre qui va faire le lit ». Ceci dit, il saisit un flacon d'encre rouge, qui se trouvait par hasard dans la chambre, et en versa le contenu sur le drap de lit, mais pas à l'endroit précis où auraient dû se trouver les taches de sang. je n'avais pas compris tout d'abord quel rapport il y avait entre ce

souvenir et l'action obsédante de ma malade ; le passage répété d'une pièce dans une autre et l'apparition de la femme de chambre étaient les seuls faits qu'elle avait en commun avec l'événement réel. Alors la malade, m'amenant dans la deuxième chambre et me plaçant devant la table, me fit découvrir sur le tapis de celle-ci une grande tache rouge. Et elle m'expliqua qu'elle se mettait devant la table dans une position telle que la femme de chambre qu'elle appelait ne pût pas ne pas apercevoir la tache. Je n'eus plus alors de doute quant aux rapports étroits existant entre la scène de la nuit de noces et l'action obsédante actuelle. Mais ce cas comportait encore beaucoup d'autres enseignements.

Il est avant tout évident que la malade s'identifie avec son mari ; elle joue son rôle en imitant sa course d'une pièce à l'autre. Mais pour que l'identification soit complète, nous devons admettre qu'elle remplace le lit et le drap de lit par la table et le tapis de table. Ceci peut paraître arbitraire, mais ce n'est pas pour rien que nous avons étudié le symbolisme des rêves. Dans le rêve aussi on voit souvent une table qui doit être interprétée comme figurant un lit. Table et lit réunis figurent le mariage. Aussi l'un remplace-t-il facilement l'autre.

La preuve serait ainsi faite que l'action obsédante a un sens ; elle paraît être une représentation, une répétition de la scène significative que nous avons décrite plus haut. Mais rien ne nous oblige à nous en tenir à cette apparence ; en soumettant à un examen plus approfondi les rapports entre la scène et l'action obsédante, nous obtiendrons peut-être des renseignements sur des faits plus éloignés, sur l'intention de l'action. Le noyau de celle-ci consiste manifestement dans l'appel adressé à la femme de chambre dont le regard est attiré sur la tache, contrairement à l'observation du mari : « nous devrions avoir honte devant la femme de chambre ». Jouant le rôle du mari, elle le représente donc comme n'ayant pas honte devant la femme de chambre, la tache se trouvant à la bonne

place. Nous voyons donc que notre malade ne s'est pas contentée de reproduire la scène : elle l'a continuée et corrigée, elle l'a rendue réussie. Mais, ce faisant, elle corrige également un autre accident pénible de la fameuse nuit, accident qui avait rendu nécessaire le recours à l'encre rouge : l'impuissance du mari. L'action obsédante signifie donc : « Non, ce n'est pas vrai ; il n'avait pas à avoir honte ; il ne fut pas impuissant. » Tout comme dans un rêve, elle représente ce désir comme réalisé dans une action actuelle, elle obéit à la tendance consistant à élever son mari au-dessus de son échec de jadis.

À l'appui de ce que je viens de dire, je pourrais vous citer tout ce que je sais encore sur cette femme. Autrement dit : tout ce que nous savons encore sur son compte nous impose cette interprétation de son action obsédante, en elle-même inintelligible. Cette femme vit depuis des années séparée de son mari et lutte contre l'intention de demander une rupture légale du mariage. Mais il ne peut être question pour elle de se libérer de son mari ; elle se sent contrainte de lui rester fidèle, elle vit dans la retraite, afin de ne pas succomber à une tentation, elle excuse son mari et le grandit dans son imagination. Mieux que cela, le mystère le plus profond de sa maladie consiste en ce que par celle-ci elle protège son mari contre de méchants propos, justifie leur séparation dans l'espace et lui rend possible une existence séparée agréable. C'est ainsi que l'analyse d'une anodine action obsédante nous conduit directement jusqu'au noyau le plus caché d'un cas morbide et nous révèle en même temps une partie non négligeable du mystère de la névrose obsessionnelle. Je me suis volontiers attardé à cet exemple parce qu'il réunit des conditions auxquelles on ne peut pas raisonnablement s'attendre dans tous les cas. L'interprétation des symptômes a été trouvée ici d'emblée par la malade, en dehors de toute direction ou intervention de l'analyse, et cela en corrélation avec un événement qui s'était produit, non à une période reculée de l'enfance, mais alors que la malade était déjà en pleine maturité, cet événement ayant persisté

intact dans sa mémoire. Toutes les objections que la critique adresse généralement à nos interprétations de symptômes, se brisent contre ce seul cas. Il va sans dire qu'on n'a pas toujours la chance de rencontrer des cas pareils.

Quelques mots encore, avant de passer au cas suivant. N'avez-vous pas été frappés par le fait que cette action obsédante peu apparente nous a introduits dans la vie la plus intime de la malade ? Quoi de plus intime dans la vie d'une femme que l'histoire de sa nuit de noces ?

Et serait-ce un fait accidentel et sans importance que notre analyse nous ait introduits dans l'intimité de la vie sexuelle de la malade ? Il se peut, sans doute, que j'aie eu dans mon choix la main heureuse. Mais ne concluons pas trop vite et abordons notre deuxième exemple, d'un genre tout à fait différent, un échantillon d'une espèce très commune : un cérémonial accompagnant le coucher.

Il s'agit d'une belle jeune fille de 19 ans, très douée, enfant unique de ses parents, auxquels elle est supérieure par son instruction et sa vivacité intellectuelle. Enfant, elle était d'un caractère sauvage et orgueilleux et était devenue, au cours des dernières années et sans aucune cause extérieure apparente, morbidement nerveuse. Elle se montre particulièrement irritée contre sa mère ; elle est mécontente, déprimée, portée à l'indécision et au doute et finit par avouer qu'elle ne peut plus traverser seule des places et des rues un peu larges. Il y a là un état morbide compliqué, qui comporte au moins deux diagnostics : celui d'agoraphobie et celui de névrose obsessionnelle. Nous ne nous y arrêterons pas longtemps : la seule chose qui nous intéresse dans le cas de cette malade, c'est son cérémonial du coucher qui est une source de souffrances pour ses parents. On peut dire que, dans un certain sens, tout sujet normal a son cérémonial du coucher ou tient à la réalisation de certaines conditions dont la non-exécution

l'empêche de s'endormir ; il a entouré le passage de l'état de veille à l'état de sommeil de certaines formes qu'il reproduit exactement tous les soirs. Mais toutes les conditions dont l'homme sain entoure le sommeil sont rationnelles et, comme telles, se laissent facilement comprendre ; et, lorsque les circonstances extérieures lui imposent un changement, il s'y adapte facilement et sans perte de temps. Mais, le cérémonial pathologique manque de souplesse, il sait s'imposer au prix des plus grands sacrifices, s'abriter derrière des raisons en apparence rationnelles et, à l'examen superficiel, il ne semble se distinguer du cérémonial normal que par une minutie exagérée. Mais, à un examen plus attentif, on constate que le cérémonial morbide comporte des conditions que nulle raison ne justifie, et d'autres qui sont nettement antirationnelles. Notre malade justifie les précautions qu'elle prend pour la nuit par cette raison que pour dormir elle a besoin de calme ; elle doit donc éliminer toutes les sources de bruit. Pour réaliser ce but, elle prend tous les soirs, avant le sommeil, les deux précautions suivantes : en premier lieu, elle arrête la grande pendule qui se trouve dans sa chambre et fait emporter toutes les autres pendules, sans même faire une exception pour sa petite montre-bracelet dans son écrin ; en deuxième lieu, elle réunit sur son bureau tous les pots à fleurs et vases, de telle sorte qu'aucun d'entre eux ne puisse, pendant la nuit, se casser en tombant et ainsi troubler son sommeil. Elle sait parfaitement bien que le besoin de repos ne justifie ces mesures qu'en apparence ; elle se rend compte que la petite montre-bracelet, laissée dans son écrin, ne saurait troubler son sommeil par son tic-tac, et nous savons tous par expérience que le tic-tac régulier et monotone d'une pendule, loin de troubler le sommeil, ne fait que le favoriser. Elle convient, en outre, que la crainte pour les pots à fleurs et les vases ne repose sur aucune vraisemblance. Les autres conditions du cérémonial n'ont rien à voir avec le besoin de repos. Au contraire : la malade exige, par exemple, que la porte qui sépare sa chambre de celle de ses parents reste entrouverte et, pour obtenir ce résultat, elle immobilise

la porte ouverte à l'aide de divers objets, précaution susceptible d'engendrer des bruits qui, sans elle, pourraient être évités. Mais les précautions les plus importantes portent sur le lit même. L'oreiller qui se trouve à la tête du lit ne doit pas toucher au bois de lit. Le petit coussin de tête doit être disposé en losange sur le grand, et la malade place sa tête dans la direction du diamètre longitudinal de ce losange. L'édredon de plumes doit au préalable être secoué, de façon à ce que le côté correspondant aux pieds devienne plus épais que le côté opposé ; mais, cela fait, la malade ne tarde pas à défaire son travail et à aplatir cet épaississement.

Je vous fais grâce des autres détails, souvent très minutieux, de ce cérémonial ; ils ne nous apprendraient d'ailleurs rien de nouveau et nous entraîneraient trop loin du but que nous nous proposons. Mais sachez bien que tout cela ne s'accomplit pas aussi facilement et aussi simplement qu'on pourrait le croire. Il y a toujours la crainte que tout ne soit pas fait avec les soins nécessaires : chaque acte doit être contrôlé, répété, le doute s'attaque tantôt à l'une, tantôt à une autre précaution, et tout ce travail dure une heure ou deux pendant lesquelles ni la jeune fille ni ses parents terrifiés ne peuvent s'endormir.

L'analyse de ces tracasseries n'a pas été aussi facile que celle de l'action obsédante de notre précédente malade. J'ai été obligé de guider la jeune fille et de lui proposer des projets d'interprétation qu'elle repoussait invariablement par un non catégorique ou qu'elle n'accueillait qu'avec un doute méprisant. Mais cette première réaction de négation fut suivie d'une période pendant laquelle elle était préoccupée elle-même par les possibilités qui lui étaient proposées, cherchant à faire surgir des idées se rapportant à ces possibilités, évoquant des souvenirs, reconstituant des ensembles, et elle a fini par accepter toutes nos interprétations, mais à la suite d'une élaboration personnelle. À mesure que ce travail s'accomplissait en elle, elle devenait de moins en moins méticuleuse

dans l'exécution de ses actions obsédantes, et avant même la fin du traitement tout son cérémonial était abandonné. Vous devez savoir aussi que le travail analytique, tel que nous le pratiquons aujourd'hui, ne s'attache pas à chaque symptôme en particulier jusqu'à sa complète élucidation. On est obligé à chaque instant d'abandonner tel thème donné, car on est sûr d'y être ramené en abordant d'autres ensembles d'idées. Aussi l'interprétation des symptômes que je vais vous soumettre aujourd'hui, constitue-t-elle une synthèse de résultats qu'il a fallu, en raison d'autres travaux entrepris entre-temps, des semaines et des mois pour obtenir.

Notre malade commence peu à peu à comprendre que c'est à titre de symbole génital féminin qu'elle ne supportait pas, pendant la nuit, la présence de la pendule dans sa chambre. La pendule, dont nous connaissons encore d'autres interprétations symboliques, assume ce rôle de symbole génital féminin à cause de la périodicité de son fonctionnement qui s'accomplit à des intervalles égaux. Une femme peut souvent se vanter en disant que ses menstrues s'accomplissent avec la régularité d'une pendule. Mais ce que notre malade craignait surtout, c'était d'être troublée dans son sommeil par le tic-tac de la pendule. Ce tic-tac peut être considéré comme une représentation symbolique des battements du clitoris lors de l'excitation sexuelle. Elle était en effet souvent réveillée par cette sensation pénible, et c'est la crainte de l'érection qui lui avait fait écarter de son voisinage, pendant la nuit, toutes les pendules et montres en marche. Pots à fleurs et vases sont, comme tous les récipients, également des symboles féminins. Aussi la crainte de les exposer pendant la nuit à tomber et à se briser n'est-elle pas tout à fait dépourvue de sens. Vous connaissez tous cette coutume très répandue qui consiste à briser, pendant les fiançailles, un vase ou une assiette. Chacun des assistants s'en approprie un fragment, ce que nous devons considérer, en nous plaçant au point de vue d'une organisation matrimoniale pré-monogamique, comme un

renoncement aux droits que chacun pouvait ou croyait avoir sur la fiancée. À cette partie de son cérémonial se rattachaient, chez notre jeune fille, un souvenir et plusieurs idées. Étant enfant, elle tomba, pendant qu'elle avait à la main un vase en verre ou en terre, et se fit au doigt une blessure qui saigna abondamment. Devenue jeune fille et ayant eu connaissance des faits se rattachant aux relations sexuelles, elle fut obsédée par la crainte angoissante qu'elle pourrait ne pas saigner pendant sa nuit de noces, ce qui ferait naître dans l'esprit de son mari des doutes quant à sa virginité. Ses précautions contre le bris des vases constituent donc une sorte de protestation contre tout le complexe en rapport avec la virginité et l'hémorragie consécutive aux premiers rapports sexuels, une protestation aussi bien contre la crainte de saigner que contre la crainte opposée, celle de ne pas saigner. Quant aux précautions contre le bruit, auxquelles elle subordonnait ces mesures, elle n'avaient rien, ou à peu près rien, à voir avec celles-ci.

Elle révéla le sens central de son cérémonial un jour où elle eut la compréhension subite de la raison pour laquelle elle ne voulait pas que l'oreiller touchât au bois de lit : l'oreiller, disait-elle, est toujours femme, et la paroi verticale du lit est homme. Elle voulait ainsi, par une sorte d'action magique, pourrions-nous dire, séparer l'homme et la femme, c'est-à-dire empêcher ses parents d'avoir des rapports sexuels. Longtemps avant d'avoir établi son cérémonial, elle avait cherché à atteindre le même but d'une manière plus directe. Elle avait simulé la peur ou utilisé une peur réelle pour obtenir que la porte qui séparait la chambre à coucher des parents de la sienne fût laissée ouverte pendant la nuit. Et elle avait conservé cette mesure dans son cérémonial actuel. Elle s'offrait ainsi l'occasion d'épier les parents et, à force de vouloir profiter de cette occasion, elle s'était attiré une insomnie qui avait duré plusieurs mois. Non contente de troubler ainsi ses parents, elle venait de temps à autre s'installer dans leur lit, entre le père et la mère. Et c'est alors que l'« oreiller »

et le « bois de lit » se trouvaient réellement séparés. Lorsqu'elle eut enfin grandi, au point de ne plus pouvoir coucher avec ses parents sans les gêner et sans être gênée elle-même, elle s'ingéniait encore à simuler la peur, afin d'obtenir que la mère lui cédât sa place auprès du père et vint elle-même coucher dans le lit de sa fille. Cette situation fut certainement le point de départ de quelques inventions dont nous retrouvons la trace dans son cérémonial.

Si un oreiller est un symbole féminin, l'acte consistant à secouer l'édredon jusqu'à ce que toutes les plumes s'étant amassées dans sa partie inférieure y forment une boursouflure, avait également un sens : il signifiait rendre la femme enceinte ; mais notre malade ne tardait pas à dissiper cette grossesse, car elle avait vécu pendant des années dans la crainte que des rapports de ses parents ne naquît un nouvel enfant qui lui aurait fait concurrence. D'autre part, si le grand oreiller, symbole féminin, représentait la mère, le petit oreiller de tête ne pouvait représenter que la fille. Pourquoi ce dernier oreiller devait-il être disposé en losange, et pourquoi la tête de notre malade devait-elle être placée dans le sens de la ligne médiane de ce losange ? Parce que le losange représente la forme de l'appareil génital de la femme, lorsqu'il est ouvert. C'est donc elle-même qui jouait le rôle du mâle, sa tête remplaçant l'appareil sexuel masculin. (Cf. : « La décapitation comme représentation symbolique de la castration. »)

Ce sont là de tristes choses, direz-vous, que celles qui ont germé dans la tête de cette jeune fille vierge. J'en conviens, mais n'oubliez pas que ces choses-là, je ne les ai pas inventées : je les ai seulement interprétées. Le cérémonial que je viens de vous décrire est également une chose singulière et il existe une correspondance que vous ne devez pas méconnaître entre ce cérémonial et les idées fantaisistes que nous révèle l'interprétation. Mais ce qui m'importe davantage, c'est que vous ayez compris que le cérémonial en question était inspiré, non par une seule et unique idée fantaisiste,

mais par un grand nombre de ces idées qui convergeaient toutes en un point situé quelque part. Et vous vous êtes sans doute aperçus également que les prescriptions de ce cérémonial traduisaient les désirs sexuels dans un sens tantôt positif, à titre de substitutions, tantôt négatif, à titre de moyens de défense.

L'analyse de ce cérémonial aurait pu nous fournir d'autres résultats encore si nous avions tenu exactement compte de tous les autres symptômes présentés par la malade. Mais ceci ne se rattachait pas au but que nous nous étions proposé. Contentez-vous de savoir que cette jeune fille éprouvait pour son père une attirance érotique dont les débuts remontaient à son enfance, et il faut peut-être voir dans ce fait la raison de son attitude peu amicale envers sa mère. C'est ainsi que l'analyse de ce symptôme nous a encore introduits dans la vie sexuelle de la malade, et nous trouverons ce fait de moins en moins étonnant, à mesure que nous apprendrons à mieux connaître le sens et l'intention des symptômes névrotiques.

Je vous ai donc montré sur deux exemples choisis que, tout comme les actes manqués et les rêves, les symptômes névrotiques ont un sens et se rattachent étroitement à la vie intime des malades. Je ne puis certes pas vous demander d'adhérer à ma proposition sur la foi de ces deux exemples. Mais, de votre côté, vous ne pouvez pas exiger de moi de vous produire des exemples en nombre illimité, jusqu'à ce que votre conviction soit faite. Vu en effet les détails avec lesquels je suis obligé de traiter chaque cas, il me faudrait un cours semestriel de cinq heures par semaine pour élucider ce seul point de la théorie des névroses. Je me contente donc de ces deux preuves en faveur de ma proposition et vous renvoie pour le reste aux communications qui ont été publiées dans la littérature sur ce sujet, et notamment aux classiques interprétations de symptômes par J. Breuer *(Hystérie),* aux frappantes explications de très obscurs symptômes observés dans la démence précoce, explications publiées par C.-G. Jung à l'époque où cet auteur n'était encore que psycha-

nalyste et ne prétendait pas au rôle de prophète ; je vous renvoie en outre à tous les autres travaux qui ont depuis rempli nos périodiques. Les recherches de ce genre ne manquent précisément pas. L'analyse, l'interprétation et la traduction des symptômes névrotiques ont accaparé l'attention des psychanalystes au point de leur faire négliger tous les autres problèmes se rattachant aux névroses.

Ceux d'entre vous qui voudront bien s'imposer ce travail de documentation seront certainement impressionnés par la quantité et la force des matériaux réunis sur cette question. Mais ils se heurteront aussi à une difficulté. Nous savons que le sens d'un symptôme réside dans les rapports qu'il présente avec la vie intime des malades. Plus un symptôme est individualisé, et plus nous devons nous attacher à définir ces rapports. La tâche qui nous incombe, lorsque nous nous trouvons en présence d'une idée dépourvue de sens et d'une action sans but, consiste à retrouver la situation passée dans laquelle l'idée en question était justifiée et l'action conforme à un but. L'action obsessionnelle de notre malade, qui courait à la table et sonnait la femme de chambre, constitue le prototype direct de ce genre de symptômes. Mais on observe aussi, et très fréquemment, des symptômes ayant un tout autre caractère. On doit les désigner comme les symptômes « typiques » de la maladie, car ils sont à peu près les mêmes dans tous les cas, les différences individuelles ayant disparu ou s'étant effacées au point qu'il devient difficile de rattacher ces symptômes à la vie individuelle des malades ou de les mettre en relation avec des situations vécues. Déjà le cérémonial de notre deuxième malade présente beaucoup de ces traits typiques ; mais il présente aussi pas mal de traits individuels qui rendent possible l'interprétation pour ainsi dire historique de ce cas. Mais tous ces malades obsédés ont une tendance à répéter les mêmes actions, à les rythmer, à les isoler des autres. La plupart d'entre eux ont la manie de laver. Les malades atteints d'agoraphobie (topophobie, peur de l'espace), affection qui ne rentre plus dans le

cadre de la névrose obsessionnelle, mais que nous désignons sous le nom d'hystérie d'angoisse, reproduisent dans leurs tableaux nosologiques, avec une monotonie souvent fatigante, les mêmes traits : peur des espaces confinés, de grandes places découvertes, de rues et allées s'allongeant à perte de vue. Ils se croient protégés lorsqu'ils sont accompagnés par une personne de leur connaissance ou lorsqu'ils entendent une voiture derrière eux. Mais sur ce fond uniforme chaque malade présente ses conditions individuelles, des fantaisies, pourrait-on dire, qui sont souvent diamétralement opposées d'un cas à l'autre. Tel redoute les rues étroites, tel autre les rues larges ; l'un ne peut marcher dans la rue que lorsqu'il y a peu de inonde, tel autre ne se sent à l'aise que lorsqu'il y a foule dans les rues. De même l'hystérie, malgré toute sa richesse en traits individuels, présente de très nombreux caractères généraux et typiques qui semblent rendre difficile la rétrospection historique. N'oublions cependant pas que c'est sur ces symptômes typiques que nous nous guidons pour l'établissement de notre diagnostic. Si, dans un cas donné d'hystérie, nous avons réellement réussi à ramener un symptôme typique à un événement personnel ou à une série d'événements personnels analogues, par exemple un vomissement hystérique à une série d'impressions de nausées, nous sommes tout à fait désorientés lorsque l'analyse nous révèle dans un autre cas de vomissements l'action présumée d'événements personnels d'une nature toute différente. On est alors porté à admettre que les vomissements des hystériques tiennent à des causes que nous ignorons, les données historiques révélées par l'analyse n'étant pour ainsi dire que des prétextes qui, lorsqu'ils se présentent, sont utilisés par cette nécessité interne.

C'est ainsi que nous arrivons à cette conclusion décourageante que s'il nous est possible d'obtenir une explication satisfaisante du sens des symptômes névrotiques individuels à la lumière des faits et événements vécus par le malade, notre art ne suffit pas à trouver le

sens des symptômes typiques, beaucoup plus fréquents. En outre, je suis loin de vous avoir fait connaître toutes les difficultés auxquelles on se heurte lorsqu'on veut poursuivre rigoureusement l'interprétation historique des symptômes. Je m'abstiendrai d'ailleurs de cette énumération, non que je veuille enjoliver les choses ou vous dissimuler les choses désagréables, mais parce que je ne me soucie pas de vous décourager ou de vous embrouiller dès le début de nos études communes. Il est vrai que nous n'avons encore fait que les premiers pas dans la vole de la compréhension de ce que les symptômes signifient, mais nous devons nous en tenir provisoirement aux résultats acquis et n'avancer que progressivement dans la direction de l'inconnu. Je vais donc essayer de vous consoler en vous disant qu'une différence fondamentale entre les deux catégories de symptômes est difficilement admissible. Si les symptômes individuels dépendent incontestablement des événements vécus par le malade, il est permis d'admettre que les symptômes typiques peuvent être ramenés à des événements également typiques, c'est-à-dire communs à tous les hommes. Les autres traits qu'on observe régulièrement dans les névroses peuvent être des réactions générales que la nature même des altérations morbides impose au malade, comme par exemple la répétition et le doute dans la névrose obsessionnelle. Bref, nous n'avons aucune raison de nous laisser aller au découragement, avant de connaître les résultats que nous pourrons obtenir ultérieurement.

Dans la théorie des rêves, nous nous trouvons en présence d'une difficulté toute pareille, que je n'ai pas pu faire ressortir dans nos précédents entretiens sur le rêve. Le contenu manifeste des rêves présente des variations et différences individuelles considérables, et nous avons montré tout au long ce qu'on peut, grâce à l'analyse, tirer de ce contenu. Mais, à côté de ces rêves, il en existe d'autres qu'on peut également appeler « typiques » et qui se produisent d'une manière identique chez tous les hommes. Ce sont

des rêves à contenu uniforme qui opposent à l'interprétation les mêmes difficultés : rêves dans lesquels on se sent tomber, voler, planer, nager, dans lesquels on se sent entravé ou dans lesquels on se voit tout nu, et autres rêves angoissants se prêtant, selon les personnes, à diverses interprétations, sans qu'on trouve en même temps l'explication de leur monotonie et de leur production typique. Mais dans ces rêves nous constatons, comme dans les névroses typiques, que le fond commun est animé par des détails individuels et variables, et il est probable qu'en élargissant notre conception nous réussirons à les faire entrer, sans leur infliger la moindre violence, dans le cadre que nous avons obtenu à la suite de l'étude des autres rêves.

18. Rattachement à une action traumatique. L'inconscient

Je vous ai dit plus haut que, pour poursuivre notre travail, je voulais prendre pour point de départ, non nos doutes, mais nos données acquises. Les deux analyses que je vous ai données dans le chapitre précédent comportent deux conséquences très intéressantes dont je ne vous ai pas encore parlé.

Premièrement : les deux malades nous laissent l'impression d'être pour ainsi dire fixées à un certain fragment de leur passé, de ne pas pouvoir s'en dégager et d'être par conséquent étrangères au présent et au futur. Elles sont enfoncées dans leur maladie, comme on avait jadis l'habitude de se retirer dans des couvents pour fuir un mauvais destin. Chez notre première malade, c'est l'union non consommée avec son mari qui fut la cause de tout le malheur. C'est dans ses symptômes que s'exprime le procès qu'elle engage contre son mari ; nous avons appris à connaître les voix qui plaident pour lui, qui l'excusent, le relèvent, regrettent sa perte. Bien que jeune et désirable, elle a recours à toutes les précautions réelles et imaginaires (magiques) pour lui conserver sa fidélité. Elle ne se

montre pas devant des étrangers, néglige son extérieur, éprouve de la difficulté à se relever du fauteuil dans lequel elle est assise, hésite lorsqu'il s'agit de signer, son nom, est incapable de faire un cadeau à quelqu'un, sous prétexte que personne ne doit rien avoir d'elle.

Chez notre deuxième malade, c'est un attachement érotique à son père qui, s'étant déclaré pendant les années de puberté, exerce la même influence décisive sur sa vie ultérieure. Elle a tiré de son état la conclusion qu'elle ne peut pas se marier tant qu'elle restera malade. Mais nous avons tout lieu de soupçonner que c'est pour ne pas se marier et pour rester auprès du père qu'elle est devenue malade.

Nous ne devons pas négliger la question de savoir comment, par quelles voies et pour quels motifs, on assume une attitude aussi étrange et aussi désavantageuse à l'égard de la vie ; à supposer toutefois que cette attitude constitue un caractère général de la névrose, et non un caractère particulier à nos deux malades. Or, nous savons qu'il s'agit là d'un trait commun à toutes les névroses et dont l'importance pratique est considérable. La première malade hystérique de Breuer était également fixée à l'époque où elle avait perdu son père gravement malade. Malgré sa guérison, elle avait depuis, dans une certaine mesure, renoncé à la vie ; tout en ayant recouvré la santé et l'accomplissement normal de toutes ses fonctions, elle s'est soustraite au sort normal de la femme. En analysant chacune de nos malades, nous pourrons constater que, par ses symptômes morbides et les conséquences qui en découlent, elle se trouve replacée dans une certaine période de son passé. Dans la majorité des cas, le malade choisit même à cet effet une phase très précoce de sa vie, sa première enfance, et même, tout ridicule que cela puisse paraître, la période où il était encore nourrisson.

Les névroses traumatiques dont on a observé tant de cas au cours de la guerre présentent, sous ce rapport, une grande analogie avec les névroses dont nous nous occupons. Avant la guerre, on a

naturellement vu se produire des cas du même genre à la suite de catastrophes de chemin de fer et d'autres désastres terrifiants. Au fond, les névroses traumatiques ne peuvent être entièrement assimilées aux névroses spontanées que nous soumettons généralement à l'examen et au traitement analytique ; il ne nous a pas encore été possible de les ranger sous nos critères et j'espère pouvoir vous en donner un jour la raison. Mais l'assimilation des unes aux autres est complète sur un point : les névroses traumatiques sont, tout comme les névroses spontanées, fixées au moment de l'accident traumatique. Dans leurs rêves, les malades reproduisent régulièrement la situation traumatique ; et dans les cas accompagnés d'accès hystériformes accessibles à l'analyse, on constate que chaque accès correspond à, un replacement complet dans cette situation. On dirait que les malades n'en ont pas encore fini avec la situation traumatique, que celle-ci se dresse encore devant eux comme une tâche actuelle, urgente, et nous prenons cette conception tout à fait au sérieux : elle nous montre le chemin d'une conception pour ainsi dire *économique* des processus psychiques. Et même, le terme *traumatique* n'a pas d'autre sens qu'un sens économique. Nous appelons ainsi un événement vécu qui, en l'espace de peu de temps, apporte dans la vie psychique un tel surcroît d'excitation que sa suppression ou son assimilation par les voies normales devient une tâche impossible, ce qui a pour effet des troubles durables dans l'utilisation de l'énergie.

Cette analogie nous encourage à désigner également comme traumatiques les événements vécus auxquels nos nerveux paraissent fixés. Nous obtenons ainsi pour l'affection névrotique une condition très simple : la névrose pourrait être assimilée à une affection traumatique et s'expliquerait par l'incapacité où se trouve le malade de réagir normalement à un événement psychique d'un caractère affectif très prononcé. C'est ce qui était en effet énoncé dans la première formule dans laquelle nous avons, Breuer et moi, résumé

en 1893-1895 les résultats de nos nouvelles observations. Un cas comme celui de notre première malade, de la jeune femme séparée de son mari, cadre très bien avec cette manière de voir. Elle n'a pas obtenu la cicatrisation de la plaie morale occasionnée par la non-consommation de son mariage et est restée comme suspendue à ce traumatisme. Mais déjà notre deuxième cas, celui de la jeune fille érotiquement attachée à son père, montre que notre formule n'est pas assez compréhensive. D'une part, l'amour d'une petite fille pour son père est un fait tellement courant et un sentiment si facile à vaincre que la désignation « traumatique », appliquée à ce cas, risque de perdre toute signification ; d'autre part, il résulte de l'histoire de la malade que cette première fixation érotique semblait avoir au début un caractère tout à fait inoffensif et ne s'exprima que beaucoup plus tard par les symptômes de la névrose obsessionnelle. Nous prévoyons donc ici des complications, les conditions de l'état morbide devant être plus nombreuses et variées que nous ne l'avions supposé ; mais nous avons aussi la conviction que le point de vue traumatique ne doit pas être abandonné comme étant erroné : il occupera seulement une autre place et sera soumis à d'autres conditions.

Nous abandonnons donc de nouveau la voie dans laquelle nous nous étions engagés. D'abord, elle ne conduit pas plus loin ; et ensuite, nous aurons encore beaucoup de choses à apprendre avant de pouvoir retrouver sa suite exacte. À propos de la fixation à une phase déterminée du passé, faisons encore remarquer que ce fait déborde les limites de la névrose. Chaque névrose comporte une fixation de ce genre, mais toute fixation ne conduit pas nécessairement à la névrose, ne se confond pas avec la névrose, ne s'introduit pas furtivement au cours de la névrose. Un exemple frappant d'une fixation affective au passé nous est donné dans la tristesse qui comporte même un détachement complet du passé et du futur. Mais, même au jugement du profane, la tristesse se distingue

nettement de la névrose. Il y a en revanche des névroses qui peuvent être considérées comme une forme pathologique de la tristesse.

Il arrive encore qu'à la suite d'un événement traumatique ayant secoué la base même de leur vie, les hommes se trouvent abattus au point de renoncer à tout intérêt pour le présent et pour le futur, toutes les facultés de leur âme étant fixées sur le passé. Mais ces malheureux ne sont pas névrotiques pour cela. Nous n'allons donc pas, en caractérisant la névrose, exagérer la valeur de ce trait, quelles que soient et son importance et la régularité avec laquelle il se manifeste.

Nous arrivons maintenant au second résultat de nos analyses pour lequel nous n'avons pas à prévoir une limitation ultérieure. Nous avons dit, à propos de notre première malade, combien était dépourvue de sens l'action obsessionnelle qu'elle accomplissait et quels souvenirs intimes de sa vie elle y rattachait ; nous avons ensuite examiné les rapports pouvant exister entre cette action et ces souvenirs et découvert l'intention de celle-là d'après la nature de ceux-ci. Mais nous avons alors complètement laissé de côté un détail qui mérite toute notre attention. Tant que la malade accomplissait l'action obsessionnelle, elle ignorait que ce faisant elle se reportait à l'événement en question. Le lien existant entre l'action et l'événement lui échappait ; elle disait la vérité, lorsqu'elle affirmait qu'elle ignorait les mobiles qui la font agir. Et voilà que, sous l'influence du traitement, elle eut un jour la révélation de ce lien dont elle devient capable de nous faire part. Mais elle ignorait toujours l'intention au service de laquelle elle accomplissait son action obsessionnelle : il s'agissait notamment pour elle de corriger un pénible événement du passé et d'élever le mari qu'elle aimait à un niveau supérieur. Ce n'est qu'après un travail long et pénible qu'elle a fini par comprendre et convenir que ce motif-là pouvait bien être la seule cause déterminante de son action obsessionnelle.

C'est du rapport avec la scène qui a suivi l'infortunée nuit de noces et des mobiles de la malade inspirés par la tendresse, que nous déduisons ce que nous avons appelé le « sens » de l'action obsessionnelle. Mais pendant qu'elle exécutait celle-ci, ce sens lui était inconnu aussi bien en ce qui concerne l'origine de l'action que son but. Des processus psychiques agissaient donc en elle, processus dont l'action obsessionnelle était le produit. Elle percevait bien ce produit par son organisation psychique normale, mais aucune de ses conditions psychiques n'était parvenue à sa connaissance consciente. Elle se comportait exactement comme cet hypnotisé auquel Bernheim avait ordonné d'ouvrir un parapluie dans la salle de démonstrations cinq minutes après son réveil et qui, une fois réveillé, exécuta cet ordre sans pouvoir motiver son acte. C'est à des situations de ce genre que nous pensons lorsque nous parlons de *processus psychiques inconscients*. Nous défions n'importe qui de rendre compte de cette situation d'une manière scientifique plus correcte et, quand ce sera fait, nous renoncerons volontiers à l'hypothèse des processus psychiques inconscients. D'ici là, nous la maintiendrons et nous accueillerons avec un haussement d'épaules résigné l'objection d'après laquelle l'inconscient n'aurait aucune réalité au sens scientifique du mot, qu'il ne serait qu'un pis aller, une façon de parler. Objection inconcevable dans le cas qui nous occupe, puisque cet inconscient auquel on veut contester toute réalité produit des effets d'une réalité aussi palpable et saisissable que l'action obsessionnelle.

La situation est au fond identique dans le cas de notre deuxième patiente. Elle a créé un principe d'après lequel l'oreiller ne doit pas toucher à la paroi du lit, et elle doit obéir à ce principe, sans connaître son origine, sans savoir ce qu'il signifie ni à quels motifs il est redevable de sa force. Qu'elle le considère elle-même comme indifférent, qu'elle s'indigne ou se révolte contre lui ou qu'elle se propose enfin de lui désobéir, tout cela n'a aucune importance au

point de vue de l'exécution de l'acte. Elle se sent poussée à obéir et se demande en vain pourquoi. Eh bien, dans ces symptômes de la névrose obsessionnelle, dans ces représentations et impulsions qui surgissent on ne sait d'où, qui se montrent si réfractaires à toutes les influences de la vie normale et qui apparaissent au malade lui-même comme des hôtes tout-puissants venant d'un monde étranger, comme des immortels venant se mêler au tumulte de la vie des mortels, comment ne pas reconnaître l'indice d'une région psychique particulière, isolée de tout le reste, de toutes les autres activités et manifestations de la vie intérieure ? Ces symptômes, représentations et impulsions, nous amènent infailliblement à la conviction de l'existence de l'inconscient psychique, et c'est pourquoi la psychiatrie clinique, qui ne connaît qu'une psychologie du conscient, ne sait se tirer d'affaire autrement qu'en déclarant que toutes ces manifestations ne sont que des produits de dégénérescence. Il va sans dire qu'en elles-mêmes les représentations et les impulsions obsessionnelles ne sont pas inconscientes, de même que l'exécution d'actions obsessionnelles n'échappe pas à la perception consciente. Ces représentations et impulsions ne seraient pas devenues des symptômes si elles n'avaient pas pénétré jusqu'à la conscience. Mais les conditions psychiques auxquelles, d'après l'analyse que nous en avons faite, elles sont soumises, ainsi que les ensembles dans lesquels notre interprétation permet de les ranger, sont inconscients, du moins jusqu'au moment où nous les rendons conscients au malade par notre travail d'analyse.

Si vous ajoutez à cela que cet état de choses que nous avons constaté chez nos deux malades se retrouve dans tous les symptômes de toutes les affections névrotiques, que partout et toujours le sens des symptômes est inconnu au malade, que l'analyse révèle toujours que ces symptômes sont des produits de processus inconscients qui peuvent cependant, dans certaines conditions variées et favorables, être rendus conscients, vous comprendrez sans peine que la

psychanalyse ne puisse se passer de l'hypothèse de l'inconscient et que nous ayons pris l'habitude de manier l'inconscient comme quelque chose de palpable. Et vous comprendrez peut-être aussi combien peu compétents dans cette question sont tous ceux qui ne connaissent l'inconscient qu'à titre de notion, qui n'ont jamais pratiqué d'analyse, jamais interprété un rêve, jamais cherché le sens et l'intention de symptômes névrotiques. Disons-le donc une fois de plus : le fait seul qu'il est possible, grâce à une interprétation analytique, d'attribuer un sens aux symptômes névrotiques constitue une preuve irréfutable de l'existence de processus psychiques inconscients ou, si vous aimez mieux, de la nécessité d'admettre l'existence de ces processus.

Mais ce n'est pas tout. Une autre découverte de Breuer, découverte que je trouve encore plus importante que la première et qu'il a faite sans collaboration aucune, nous en apprend encore davantage sur les rapports entre l'inconscient et les symptômes névrotiques. Non seulement le sens des symptômes est généralement inconscient ; mais Il existe, entre cette Inconscience et la possibilité d'existence des symptômes, une relation de remplacement réciproque. Vous allez bientôt me comprendre. J'affirme avec Breuer ceci : toutes les fois que nous nous trouvons en présence d'un symptôme, nous devons conclure à l'existence chez le malade de certains processus inconscients qui contiennent précisément le sens de ce symptôme. Mais il faut aussi que ce sens soit inconscient pour que le symptôme se produise. Les processus conscients n'engendrent pas de symptômes névrotiques ; et d'autre part, dès que les processus inconscients deviennent conscients, les symptômes disparaissent. Vous avez là un accès à la thérapeutique, un moyen de faire disparaître les symptômes. C'est en effet par ce moyen que Breuer avait obtenu la guérison de sa malade hystérique, autrement dit la disparition de ses symptômes ; il avait trouvé une technique qui lui a permis d'amener à la conscience les processus inconscients qui

cachaient le sens des symptômes et, cela fait, d'obtenir la disparition de ceux-ci.

Cette découverte de Breuer fut le résultat, non d'une spéculation logique, mais d'une heureuse observation due à la collaboration de la malade. Ne cherchez pas à comprendre cette découverte en la ramenant à un autre fait déjà connu : acceptez-la plutôt comme un fait fondamental qui permet d'en expliquer beaucoup d'autres. Aussi vous demanderai-je la permission de vous l'exprimer sous d'autres formes.

Un symptôme se forme à titre de substitution à la place de quelque chose qui n'a pas réussi à se manifester au-dehors. Certains processus psychiques n'ayant pas pu se développer normalement, de façon à arriver jusqu'à la conscience, ont donné lieu à un symptôme névrotique. Celui-ci est donc le produit d'un processus dont le développement a été interrompu, troublé par une cause quelconque. Il y a eu là une sorte de permutation ; et la thérapeutique des symptômes névrotiques a rempli sa tâche lorsqu'elle a réussi à supprimer ce rapport.

La découverte de Breuer forme encore de nos jours la base du traitement psychanalytique. La proposition que les symptômes disparaissent lorsque leurs conditions inconscientes ont été rendues conscientes a été confirmée par toutes les recherches ultérieures, malgré les complications les plus bizarres et les plus inattendues auxquelles on se heurte dans son application pratique. Notre thérapeutique agit en transformant l'inconscient en conscient, et elle n'agit que dans la mesure où elle est à même d'opérer cette transformation.

Ici permettez-moi une brève digression destinée à vous mettre en garde contre l'apparente facilité de ce travail thérapeutique. D'après ce que nous avons dit jusqu'à présent, la névrose serait la conséquence d'une sorte d'ignorance, de non-connaissance de processus psychiques dont on devrait avoir connaissance. Cette

proposition rappelle beaucoup la théorie socratique d'après laquelle le vice lui-même serait un effet de l'ignorance. Or, un médecin ayant l'habitude de l'analyse n'éprouvera généralement aucune difficulté à découvrir les mouvements psychiques dont tel malade particulier n'a pas conscience. Aussi devrait-il pouvoir facilement rétablir son malade, en le délivrant de son ignorance par la communication de ce qu'il sait. Il devrait du moins pouvoir supprimer de la sorte une partie du sens inconscient des symptômes : quant aux rapports existant entre les symptômes et les événements vécus, le médecin, qui ne connaît pas ces derniers, ne peut naturellement pas les deviner et doit attendre que le malade se souvienne et parle. Mais sur ce point encore on peut, dans certains cas, obtenir des renseignements par une vole détournée, en s'adressant notamment à l'entourage du malade qui, étant au courant de la vie de ce dernier, pourra souvent reconnaître, parmi les événements de cette vie, ceux qui présentent un caractère traumatique, et même nous renseigner sur des événements que le malade ignore, parce qu'ils se sont produits à une époque très reculée de sa vie. En combinant ces deux procédés, on pourrait espérer aboutir, en peu de temps et avec un minimum d'effort, au résultat voulu qui consiste à amener à la conscience du malade ses processus psychiques inconscients.

Ce serait en effet parfait ! Nous avons acquis là des expériences auxquelles nous n'étions pas préparés dès l'abord. De même que, d'après Molière, il y a fagots et fagots, il y a savoir et savoir, il y a différentes sortes de savoir qui n'ont pas toutes la même valeur psychologique. Le savoir du médecin n'est pas celui du malade et ne peut pas manifester les mêmes effets. Lorsque le médecin communique au malade le savoir qu'il a acquis, il n'obtient aucun succès. Ou, plutôt, le succès qu'il obtient consiste, non à supprimer les symptômes, mais à mettre en marche l'analyse dont les premiers indices sont souvent fournis par les contradictions exprimées par le malade. Le malade sait alors quelque chose qu'il

ignorait auparavant, à savoir le sens de son symptôme, et pourtant il ne le sait pas plus qu'auparavant. Nous apprenons ainsi qu'il y a plus d'une sorte de non-savoir. Il faut des connaissances psychologiques profondes pour se rendre compte en quoi consistent les différences. Mais notre proposition que les symptômes disparaissent dès que leur sens devient conscient n'en reste pas moins vraie. Seulement, le savoir doit avoir pour base un changement intérieur du malade, changement qui ne peut être provoqué que par un travail psychique poursuivi en vue d'un but déterminé. Nous sommes ici en présence de problèmes dont la synthèse nous apparaîtra bientôt comme une dynamique de la formation de symptômes.

Et maintenant, je vous demande : ce que je vous dis là, ne le trouvez-vous pas trop obscur et compliqué ? N'êtes-vous pas désorientés de me voir si souvent retirer ce que je viens d'avancer, entourer mes propositions de toutes sortes de limitations, m'engager dans des directions pour aussitôt les abandonner ? Je regretterais qu'il en fût ainsi. Mais je n'ai aucun goût pour les simplifications aux dépens de la vérité, ne vois aucun inconvénient à ce que vous sachiez que le sujet que nous traitons présente des côtés multiples et une complication extraordinaire, et je pense en outre qu'il n'y a pas de mal à ce que je vous dise sur chaque point plus de choses que vous n'en pourriez utiliser momentanément. Je sais parfaitement bien que chaque auditeur ou lecteur arrange en idées le sujet qu'on lui expose, abrège l'exposé, le simplifie et en extrait ce qu'il désire en conserver. Il est vrai, dans une certaine mesure, que plus il y a de choses, plus il en reste. Laissez-moi donc espérer que, malgré tous les accessoires dont j'ai cru devoir la surcharger, vous avez réussi à vous faire une idée claire de la partie essentielle de mon exposé, c'est-à-dire de celle relative au sens des symptômes, à l'inconscient et aux rapports existant entre ceux-là et celui-ci. Sans doute avez-vous également compris que nos efforts ultérieurs tendront dans deux directions : apprendre, d'une part, comment les hommes

deviennent malades, tombent victimes d'une névrose qui dure parfois toute la vie, ce qui est un problème clinique ; rechercher, d'autre part, comment les symptômes morbides se développent à partir des conditions de la névrose, ce qui reste un problème de dynamique psychique. Il doit d'ailleurs y avoir quelque part un point où ces deux problèmes se rencontrent.

Je ne voudrais pas aller plus loin aujourd'hui, mais, comme il nous reste encore un peu de temps, j'en profite pour attirer votre attention sur un autre caractère de nos deux analyses, caractère dont vous ne saisirez toute la portée que plus tard : il s'agit des lacunes de la mémoire ou amnésies. Je vous ai dit que toute la tâche du traitement psychanalytique pouvait être résumée dans la formule : transformer tout l'inconscient pathogénique en conscient. Or, vous serez peut-être étonnés d'apprendre que cette formule peut être remplacée par cette autre : combler toutes les lacunes de la mémoire des malades, supprimer leurs amnésies. Cela reviendrait au même. Les amnésies des névrotiques auraient donc une grande part dans la production de leurs symptômes. En réfléchissant cependant au cas qui a fait l'objet de notre première analyse, vous trouverez que ce rôle attribué à l'amnésie n'est pas justifiée. La malade, loin d'avoir oublié la scène à laquelle se rattache son action obsessionnelle, en garde le souvenir le plus vif, et il ne s'agit d'aucun autre oubli dans la production de son symptôme. Moins nette, mais tout à fait analogue est la situation dans le cas de notre deuxième malade, de la jeune fille au cérémonial obsessionnel. Elle aussi se souvient nettement, bien qu'avec hésitation et peu volontiers, de sa conduite d'autrefois, alors qu'elle insistait pour que la porte qui séparait la chambre à coucher de ses parents de la sienne restât ouverte la nuit et pour que sa mère lui cédât sa place dans le lit conjugal. La seule chose qui puisse nous paraître étonnante, c'est que la première malade, qui a pourtant accompli son action obsessionnelle un nombre incalculable de fois, n'ait jamais eu la

moindre idée de ses rapports avec l'événement survenu la nuit de noces, et que le souvenir de cet événement ne lui soit pas venu, alors même qu'elle a été amenée, par un interrogatoire direct, à rechercher les motifs de son action. On peut en dire autant de la jeune fille qui rapporte d'ailleurs son cérémonial et les occasions qui le provoquaient à la situation qui se reproduisait identique tous les soirs. Dans aucun de ces cas, il ne s'agit d'amnésie proprement dite, de perte de souvenirs : il y a seulement rupture d'un lien qui devrait amener la reproduction, la réapparition de l'événement dans la mémoire. Mais si ce trouble de la mémoire suffit à expliquer la névrose obsessionnelle, il n'en est pas de même de l'hystérie. Cette dernière névrose se caractérise le plus souvent par des amnésies de très grande envergure. En analysant chaque symptôme hystérique, on découvre généralement toute une série d'impressions de la vie passée que le malade affirme expressément avoir oubliées. D'une part, cette série s'étend jusqu'aux premières années de la vie, de sorte que l'amnésie hystérique peut être considérée comme une suite directe de l'amnésie infantile qui cache les premières phases de la vie psychique, même aux sujets normaux. D'autre part, nous apprenons avec étonnement que les événements les plus récents de la vie des malades peuvent également succomber à l'oubli et qu'en particulier les occasions qui ont favorisé l'explosion de la maladie ou renforcé celle-ci sont entamées, sinon complètement absorbées, par l'amnésie. Le plus souvent, ce sont des détails importants qui ont disparu de l'ensemble d'un souvenir récent de ce genre ou y ont été remplacés par des souvenirs faux. Il arrive même, et presque régulièrement, que c'est peu de temps avant la fin d'une analyse qu'on voit surgir certains souvenirs d'événements récents, souvenirs qui ont pu rester si longtemps refoulés en laissant dans l'ensemble des lacunes considérables.

Ces troubles de la mémoire sont, nous l'avons dit, caractéristiques de l'hystérie qui présente aussi, à titre de

symptômes, des états (crises d'hystérie) ne laissant généralement aucune trace dans la mémoire. Et puisqu'il en est autrement dans la névrose obsessionnelle, vous êtes autorisés à en conclure que ces amnésies constituent un caractère psychologique de l'altération hystérique, et non un trait commun à toutes les névroses. L'importance de cette différence se trouve diminuée par la considération suivante. Le « sens » d'un symptôme peut être conçu et envisagé de deux manières : au point de vue de ses origines et au point de vue de son but, autrement dit en considérant, d'une part, les impressions et les événements qui lui ont donné naissance et, d'autre part, l'intention qu'il sert. L'origine d'un symptôme se ramène donc à des impressions venues de l'extérieur, qui ont été nécessairement conscientes à un moment donné, mais sont devenues ensuite inconscientes par suite de l'oubli dans lequel elles sont tombées. Le but du symptôme, sa tendance est, au contraire, dans tous les cas, un processus endopsychique qui a pu devenir conscient à un moment donné, mais qui peut tout aussi bien rester toujours enfoui dans l'inconscient. Peu importe donc que l'amnésie ait porté sur les origines, c'est-à-dire sur les événements sur lesquels le symptôme s'appuie, comme c'est le cas dans l'hystérie ; c'est le but, c'est la tendance du symptôme, but et tendance qui ont pu être inconscients dès le début, - ce sont eux, disons-nous, qui déterminent la dépendance du symptôme à l'égard de l'inconscient, et cela dans la névrose obsessionnelle non moins que dans l'hystérie.

C'est en attribuant une importance pareille à l'inconscient dans la vie psychique que nous avons dressé contre la psychanalyse les plus méchants esprits de la critique. Ne vous en étonnez pas et ne croyez pas que la résistance qu'on nous oppose tienne à la difficulté de concevoir l'inconscient ou à l'inaccessibilité des expériences qui s'y rapportent. Dans le cours des siècles, la science a infligé à l'égoïsme naïf de l'humanité deux graves démentis. La première fois, ce fut lorsqu'elle a montré que la terre, loin d'être le centre de

l'univers, ne forme qu'une parcelle insignifiante du système cosmique dont nous pouvons à peine nous représenter la grandeur. Cette première démonstration se rattache pour nous au nom de Copernic, bien que la science alexandrine ait déjà annoncé quelque chose de semblable. Le second démenti fut infligé à l'humanité par la recherche biologique, lorsqu'elle a réduit à rien les prétentions de l'homme à une place privilégiée dans l'ordre de la création, en établissant sa descendance du règne animal et en montrant l'indestructibilité de sa nature animale. Cette dernière révolution s'est accomplie de nos jours, à la suite des travaux de Ch. Darwin, de Wallace et de leurs prédécesseurs, travaux qui ont provoqué la résistance la plus acharnée des contemporains. Un troisième démenti sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique de nos jours qui se propose de montrer au moi qu'il n'est seulement pas maître dans sa propre maison, qu'il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique. Les psychanalystes ne sont ni les premiers ni les seuls qui aient lancé cet appel à la modestie et au recueillement, mais c'est à eux que semble échoir la mission d'étendre cette manière de voir avec le plus d'ardeur et de produire à son appui des matériaux empruntés à l'expérience et accessibles à tous. D'où la levée générale de boucliers contre notre science, l'oubli de toutes les règles de politesse académique, le déchaînement d'une opposition qui secoue toutes les entraves d'une logique impartiale. Ajoutez à tout cela que nos théories menacent de troubler la paix du monde d'une autre manière encore, ainsi que vous le verrez plus loin.

19. Résistance et refoulement

Pour nous faire des névroses une idée plus adéquate, nous avons besoin de nouvelles expériences, et nous en possédons deux,

très remarquables et qui ont fait beaucoup de bruit à l'époque où elles ont été connues.

Première expérience : lorsque nous nous chargeons de guérir un malade, de le débarrasser de ses symptômes morbides, il nous oppose une résistance violente, opiniâtre et qui se maintient pendant toute la durée du traitement. Le fait est tellement singulier que nous ne pouvons nous attendre à ce qu'il trouve créance. Nous nous gardons bien d'en parler à l'entourage du malade, car on pourrait voir là de notre part un prétexte destiné à justifier la longue durée ou l'insuccès de notre traitement. Le malade lui-même manifeste tous les phénomènes de la résistance, sans s'en rendre compte, et l'on obtient déjà un gros succès lorsqu'on réussit à l'amener à reconnaître sa résistance et à compter avec elle. Pensez donc : ce malade qui souffre tant de ses symptômes, qui fait souffrir son entourage, qui s'impose tant de sacrifices de temps, d'argent, de peine et d'efforts sur soi-même pour se débarrasser de ses symptômes, comment pouvez-vous l'accuser de favoriser sa maladie en résistant à celui qui est là pour l'en guérir ? Combien invraisemblable doit paraître à lui et à ses proches votre affirmation ! Et pourtant, rien de plus exact, et quand on nous oppose cette invraisemblance, nous n'avons qu'à répondre que le fait que nous affirmons n'est pas sans avoir des analogies, nombreux étant ceux, par exemple, qui, tout en souffrant d'une rage de dents, opposent la plus vive résistance au dentiste lorsqu'il veut appliquer sur la dent malade l'instrument libérateur.

La résistance du malade se manifeste sous des formes très variées, raffinées, souvent difficiles à reconnaître. Cela s'appelle se méfier du médecin et se mettre en garde contre lui. Nous appliquons, dans la thérapeutique psychanalytique, la technique que vous connaissez déjà pour m'avoir vu l'appliquer à l'interprétation des rêves. Nous invitons le malade à se mettre dans un état d'auto-observation, sans arrière-pensée, et à nous faire part de toutes les

perceptions internes qu'il fera ainsi, et dans l'ordre même où il les fera : sentiments, idées, souvenirs. Nous lui enjoignons expressément de ne céder à aucun motif qui pourrait lui dicter un choix ou une exclusion de certaines perceptions, soit parce qu'elles sont trop désagréables ou trop indiscrètes, ou trop peu importantes ou trop absurdes pour qu'on en parle. Nous lui disons bien de ne s'en tenir qu'à la surface de sa conscience, d'écarter toute critique, quelle qu'elle soit, dirigée contre ce qu'il trouve, et nous l'assurons que le succès et, surtout, la durée du traitement dépendent de la fidélité avec laquelle il se conformera à cette règle fondamentale de l'analyse. Nous savons déjà, par les résultats obtenus grâce à cette technique dans l'interprétation des rêves, que ce sont précisément les idées et souvenirs qui soulèvent le plus de doutes et d'objections qui renferment généralement les matériaux les plus susceptibles de nous aider à découvrir l'inconscient.

Le premier résultat que nous obtenons en formulant cette règle fondamentale de notre technique consiste à dresser contre elle la résistance du malade. Celui-ci cherche à se soustraire à ses commandements par tous les moyens possibles. Il prétend tantôt ne percevoir aucune idée, aucun sentiment ou souvenir, tantôt en percevoir tant qu'il lui est impossible de les saisir et de s'orienter. Nous constatons alors, avec un étonnement qui n'a rien d'agréable, qu'il cède à telle ou telle autre objection critique ; il se trahit notamment par les pauses prolongées dont il coupe ses discours. Il finit par convenir qu'il sait des choses qu'il ne peut pas dire, qu'il a honte d'avouer, et il obéit à ce motif, contrairement à sa promesse. Ou bien il avoue avoir trouvé quelque chose, mais que cela regard-, une tierce personne et ne peut pour cette raison être divulgué. Ou encore, ce qu'il a trouvé est vraiment trop insignifiant, stupide ou absurde et on ne peut vraiment pas lui demander de donner suite à des idées pareilles. Et il continue, variant ses objections à l'infini, et

il ne reste qu'à lui faire comprendre que tout dire signifie réellement tout dire.

On trouverait difficilement un malade qui n'ait pas essayé de se réserver un compartiment psychique, afin de le rendre inaccessible au traitement. Un de mes malades, que je considère comme un des hommes les plus intelligents que j'aie jamais rencontrés, m'avait ainsi caché pendant des semaines une liaison amoureuse et, lorsque je lui reprochai d'enfreindre la règle sacrée, il se défendit en disant qu'il croyait que c'était là son affaire privée. Il va sans dire que le traitement psychanalytique n'admet pas ce droit d'asile. Qu'on essaie, par exemple, de décréter, dans une ville comme Vienne, qu'aucune arrestation ne sera opérée dans des endroits tels que le Grand-Marché ou la cathédrale Saint-Étienne et qu'on se donne ensuite la peine de capturer un malfaiteur déterminé. On peut être certain qu'il ne se trouvera pas ailleurs que dans l'un de ces deux asiles. J'avais cru pouvoir accorder ce droit d'exception à un malade qui me semblait capable de tenir ses promesses et qui, étant lié par le secret professionnel, ne pouvait pas communiquer certaines choses à des tiers. Il fut d'ailleurs satisfait du succès du traitement ; mais je le fus beaucoup moins et je m'étais promis de ne jamais recommencer un essai de ce genre dans les mêmes conditions.

Les névrosés obsessionnels s'entendent fort bien à rendre à peu près inapplicable la règle de la technique en exagérant leurs scrupules de conscience et leurs doutes. Les hystériques angoissés réussissent même à l'occasion à la réduire à l'absurde en n'avouant qu'idées, sentiments et souvenirs tellement éloignés de ce qu'on cherche que l'analyse porte pour ainsi dire à faux. Mais il n'entre pas dans mes intentions de vous initier à tous les détails de ces difficultés techniques. Qu'il me suffise de vous dire que lorsqu'on a enfin réussi, à force d'énergie et de persévérance, à imposer au malade une certaine obéissance à la règle technique fondamentale, la résistance, vaincue d'un côté, se transporte aussitôt dans un autre

domaine. On voit en effet se produire une résistance intellectuelle qui combat à l'aide d'arguments, s'empare des difficultés et invraisemblances que la pensée normale, mais mal informée, découvre dans les théories analytiques. Nous entendons alors de la bouche de ce seul malade toutes les critiques et objections dont le chœur nous assaille dans la littérature scientifique, comme, d'autre part, les voix qui nous viennent du dehors ne nous apportent rien que nous n'ayons déjà entendu de la bouche de nos malades. Une vraie tempête dans un verre d'eau. Mais le patient souffre bien qu'on lui parle ; il veut bien qu'on le renseigne, l'instruise, le réfute, qu'on lui indique la littérature où il puisse s'informer. Il est tout disposé à devenir partisan de la psychanalyse, mais à condition que l'analyse l'épargne, lui personnellement. Nous sentons dans cette curiosité une résistance, le désir de nous détourner de notre tâche spéciale. Aussi la repoussons-nous. Chez les névrosés obsessionnels, la résistance se sert d'une tactique spéciale. Le malade nous laisse sans opposition poursuivre notre analyse qui peut ainsi se flatter de répandre une lumière de plus en plus vive sur les mystères du cas morbide dont on s'occupe ; mais finalement on est tout étonné de constater qu'aucun progrès pratique, aucune atténuation des symptômes ne correspondent à cette élucidation. Nous pouvons alors découvrir que la résistance s'est réfugiée dans le doute qui fait partie de la névrose obsessionnelle et que c'est de cette position retirée qu'elle dirige contre nous sa pointe. Le malade s'est dit à peu près ceci : « Tout cela est très beau et fort intéressant. Je ne demande pas mieux que de continuer. Cela changerait bien ma maladie, si c'était vrai. Mais je ne crois pas du tout que ce soit vrai et, tant que je n'y crois pas, cela ne touche en rien à ma maladie. » Cette situation peut durer longtemps, jusqu'à ce qu'on vienne attaquer la résistance dans son refuge même, et alors commence la lutte décisive.

Les résistances intellectuelles ne sont pas les plus graves ; on en vient toujours à bout. Mais, tout en restant dans le cadre de

l'analyse, la malade s'entend aussi à susciter des résistances contre lesquelles la lutte est excessivement difficile. Au lieu de se souvenir, il reproduit des attitudes et des sentiments de sa vie qui, moyennant le « transfert », se laissent utiliser comme moyens de résistance contre le médecin et le traitement. Quand c'est un homme, il emprunte généralement ces matériaux à ses rapports avec son père dont la place est prise par le médecin : il transforme en résistances à l'action de celui-ci ses aspirations à l'indépendance de sa personne et de son jugement, son amour-propre qui l'avait poussé jadis à égaler ou même à dépasser son père, la répugnance à se charger une fois de plus dans sa vie du fardeau de la reconnaissance. On a par moments l'impression que l'intention de confondre le médecin, de lui faire sentir son impuissance, de triompher de lui, l'emporte chez le malade sur cette autre et meilleure intention de voir mettre fin à sa maladie. Les femmes s'entendent à merveille à utiliser en vue de la résistance un « transfert » où il entre, à l'égard du médecin, beaucoup de tendresse, un sentiment fortement teinté d'érotisme. Lorsque cette tendance a atteint un certain degré, tout intérêt pour la situation actuelle disparaît, la malade ne pense plus à sa maladie, elle oublie toutes les obligations qu'elle avait acceptées en commençant le traitement ; d'autre part, la jalousie qui ne manque jamais, ainsi que la déception causée à la malade par la froideur que lui manifeste sous ce rapport le médecin, ne peuvent que contribuer à nuire aux relations personnelles devant exister entre l'une et l'autre et à éliminer ainsi un des plus puissants facteurs de l'analyse.

Les résistances de cette sorte ne doivent pas être condamnées sans réserve. Telles quelles, elles contiennent de nombreux matériaux très importants se rapportant à la vie du malade et exprimés avec une conviction telle qu'ils sont susceptibles de fournir à l'analyse un excellent appui, si l'on sait, par une habile technique, leur donner une orientation appropriée. Il est seulement à noter que ces matériaux commencent toujours par se mettre au service de la

résistance et par ne laisser apparaître que leur façade hostile au traitement. On peut dire aussi que ce sont là des traits de caractère, des attitudes du moi que le malade a mobilisés pour combattre les modifications qu'on cherche à obtenir par le traitement. En étudiant ces traits de caractère, on se rend compte qu'ils ont apparu sous l'influence des conditions de la névrose et par réaction contre ses exigences ; on peut donc les désigner comme latents, en ce sens qu'ils ne seraient jamais présentés ou ne se seraient pas présentés au même degré ou avec la même intensité en dehors de la névrose. Ne croyons cependant pas que l'apparition de ces résistances soit de nature à porter atteinte à l'efficacité du traitement analytique. Ces résistances ne constituent pour l'analyste rien d'imprévu. Nous savons qu'elles doivent se manifester et nous sommes seulement mécontents lorsque nous n'avons pas réussi à les provoquer avec une netteté suffisante et à faire comprendre leur nature au malade. Nous comprenons enfin que la suppression de ces résistances forme la tâche essentielle de l'analyse, la seule partie de notre travail qui, si nous avons réussi à le mener à bien, soit susceptible de nous donner la certitude que nous avons rendu quelque service au malade.

Ajoutez à cela que le malade profite de la moindre occasion pour relâcher son effort, qu'il s'agisse d'un accident quelconque survenu pendant le traitement, d'un événement extérieur susceptible de distraire son attention, d'une marque d'hostilité à l'égard de la névrose de la part d'une personne de son entourage, d'une maladie organique accidentelle ou survenant à titre de complication de la névrose, qu'il s'agisse même d'une amélioration de son état, ajoutez tout cela, dis-je, et vous aurez un tableau, je ne dirai pas complet, mais approximatif, des formes et des moyens de résistance au milieu desquels s'accomplit l'analyse. Si j'ai traité ce point avec tant de détails, c'était pour dire que c'est l'expérience que nous avons acquise relativement à la résistance opposée par le malade à la suppression de ses symptômes, qui a servi de base à notre

conception dynamique des névroses. Nous avons commencé, Breuer et moi, par pratiquer la psychothérapie à l'aide de l'hypnose ; la première malade de Breuer n'a d'ailleurs été traitée que dans l'état de suggestion hypnotique, et je n'ai pas tardé à suivre cet exemple. Je conviens que le travail fut alors plus facile, plus agréable et durait moins longtemps. Mais les résultats obtenus étaient capricieux et non durables. Aussi ai-je bientôt abandonné l'hypnose. Et c'est alors seulement que j'ai compris que, tant que je m'étais servi de l'hypnose, j'étais dans l'impossibilité de comprendre la dynamique de ces affections. Grâce à l'hypnose, en effet, l'existence de la résistance échappait à la perception du médecin. En refoulant la résistance, l'hypnose laissait un certain espace libre où pouvait s'exercer l'analyse, et derrière cet espace la résistance était si bien dissimulée qu'elle en était rendue impénétrable, tout comme le doute dans la névrose obsessionnelle. Je suis donc en droit de dire que la psychanalyse proprement dite ne date que du jour où on a renoncé à avoir recours à l'hypnose.

Mais, bien que la constatation de la résistance ait atteint une telle importance, nous n'en devons pas moins, par mesure de précaution, laisser place au doute et nous demander si nous ne sommes pas trop prompts à admettre des résistances, si, en le faisant, nous ne procédons pas parfois avec une certaine légèreté. Il peut y avoir des cas de névrose où les associations ne réussissent pas pour d'autres raisons ; il se peut que les arguments qu'on nous oppose sur ce point méritent d'être pris en considération et que nous ayons tort d'écarter la critique intellectuelle de nos analysés, en lui appliquant la qualification commode de résistance. Je dois cependant vous dire que ce n'est pas sans peine que nous avons abouti à ce jugement. Nous avons eu l'occasion d'observer chacun de ces patients critiques au moment de l'apparition et après la disparition de la résistance. C'est que la résistance varie sans cesse d'intensité au cours du traitement ; cette intensité augmente toujours lorsqu'on

aborde un thème nouveau, atteint son point maximum au plus fort de l'élaboration de ce thème, et baisse de nouveau lorsque celui-ci est épuisé. En outre, et à moins de maladresses techniques particulières, nous n'avons jamais pu provoquer le maximum de résistance dont le malade fût capable. Nous avons pu constater de la sorte que le même malade abandonne et reprend son attitude critique un nombre incalculable de fois au cours de l'analyse. Lorsque nous sommes sur le point d'amener à sa conscience une fraction nouvelle et particulièrement pénible des matériaux inconscients, il devient critique au plus haut degré ; s'il a réussi précédemment à comprendre et à accepter beaucoup de choses, toutes ses acquisitions se trouvent du coup perdues ; dans son attitude d'opposition à tout prix, il peut présenter le tableau complet de l'imbécillité affective. Mais si l'on a pu l'aider à vaincre cette résistance, il retrouve ses idées et recouvre sa faculté de comprendre. Sa critique n'est donc pas une fonction indépendante et, comme telle, digne de respect : elle est un expédient au service de ses attitudes affectives, un expédient guidé et dirigé par sa résistance. Si quelque chose ne lui convient pas, il est capable de se défendre avec beaucoup d'ingéniosité et beaucoup d'esprit critique ; lorsqu'au contraire quelque chose lui convient, il l'accepte avec une grande crédulité. Nous en faisons peut-être tous autant ; mais chez l'analysé cette subordination de l'intellect à la vie affective n'apparaît avec tant de netteté que parce que nous le repoussons par notre analyse dans ses derniers retranchements.

Le malade se défendant avec tant d'énergie contre la suppression de ses symptômes et le rétablissement du cours normal de ses processus psychiques, comment expliquons-nous ce fait ? Nous nous disons que ces forces qui s'opposent au changement de l'état morbide doivent être les mêmes que celles qui, à un moment donné, ont provoqué cet état. Les symptômes ont dû se former à la suite d'un processus que l'expérience que nous avons acquise lors de

la dissociation des symptômes nous permet de reconstituer. Nous savons déjà, depuis l'observation de Breuer, que l'existence du symptôme a pour condition le fait qu'un processus psychique n'a pu aboutir à sa fin normale, de façon à pouvoir devenir conscient. Le symptôme vient se substituer à ce qui n'a pas été achevé. Nous savons ainsi où nous devons situer l'action de la force présumée. Il a dû se manifester une violente opposition contre la pénétration du processus psychique jusqu'à la conscience ; aussi ce processus est-il resté inconscient, et en tant qu'inconscient il avait la force de former un symptôme. La même opposition se manifeste, au cours du traitement contre les efforts de transformer l'inconscient en conscient. C'est ce que nous percevons comme une résistance. Nous donnerons le nom de re*foulement* au processus pathogène qui se manifeste à nous par l'intermédiaire d'une résistance.

Nous devons maintenant chercher à nous représenter d'une façon plus définie ce processus de refoulement. Il est la condition préliminaire de la formation d'un symptôme, mais il est aussi quelque chose dont nous ne connaissons rien d'analogue. Prenons une impulsion, un processus psychique doué d'une tendance à se transformer en acte : nous savons que cette impulsion peut être écartée, rejetée, condamnée. De ce fait, l'énergie dont elle dispose lui est retirée, elle devient impuissante, mais peut persister en qualité de souvenir. Toutes les décisions dont l'impulsion est l'objet se font sous le contrôle conscient du moi. Les choses devraient se passer autrement lorsque la même impulsion subit un refoulement. Elle conserverait son énergie, mais ne laisserait après elle aucun souvenir ; le processus même du refoulement s'accomplirait en dehors de la conscience du moi. On voit que cette comparaison ne nous rapproche nullement de la compréhension de la nature du refoulement.

Je vais vous exposer les représentations théoriques qui se sont montrées les plus utiles sous ce rapport, c'est-à-dire les plus aptes à

rattacher la notion du refoulement à une image définie. Mais, pour que cet exposé soit clair, il faut avant tout que nous substituions au sens descriptif du mot « inconscient » son sens systématique ; autrement dit nous devons nous décider à reconnaître que la conscience ou l'inconscience d'un processus psychique n'est qu'une des propriétés, et qui n'est pas nécessairement univoque, de celui-ci. Quand un processus reste inconscient, sa séparation de la conscience constitue peut-être un indice du sort qu'il a subi, et non ce sort lui-même. Pour nous faire une idée exacte de ce sort, nous admettons que chaque processus psychique, à une exception près dont nous parlerons tout à l'heure, existe d'abord à une phase ou à un stade inconscient pour passer ensuite à la phase consciente, à peu près comme une image photographique commence par être négative et ne devient l'image définitive qu'après avoir passé à la phase positive. Or, de même que toute image négative ne devient pas nécessairement une image positive, tout processus psychique inconscient ne se transforme pas nécessairement en processus conscient. Nous avons tout avantage à dire que chaque processus fait d'abord partie du système psychique de l'inconscient et peut, dans certaines circonstances, passer dans le système du conscient.

La représentation la plus simple de ce système est pour nous la plus commode : c'est la représentation spatiale. Nous assimilons donc le système de l'inconscient à une grande antichambre, dans laquelle les tendances psychiques se pressent, telles des êtres vivants. À cette antichambre est attenante une autre pièce, plus étroite, une sorte de salon, dans lequel séjourne la conscience. Mais à l'entrée de l'antichambre, dans le salon veille un gardien qui inspecte chaque tendance psychique, lui impose la censure et l'empêche d'entrer au salon si elle lui déplaît. Que le gardien renvoie une tendance donnée dès le seuil ou qu'il lui fasse repasser le seuil après qu'elle ait pénétré dans le salon, la différence n'est pas bien grande et le résultat est à peu près le même. Tout dépend du degré

de sa vigilance et de sa perspicacité. Cette image a pour nous cet avantage qu'elle nous permet de développer notre nomenclature. Les tendances qui se trouvent dans l'antichambre réservée à l'inconscient échappent au regard du conscient qui séjourne dans la pièce voisine. Elles sont donc tout d'abord inconscientes. Lorsque, après avoir pénétré jusqu'au seuil, elles sont renvoyées par le gardien, c'est qu'elles sont incapables de devenir conscientes : nous disons alors qu'elles sont refoulées. Mais les tendances auxquelles le gardien a permis de franchir le seuil ne sont pas devenues pour cela nécessairement conscientes ; elles peuvent le devenir si elles réussissent à attirer sur elles le regard de la conscience. Nous appellerons donc cette deuxième pièce : système de la *pré-conscience.* Le fait pour un processus de devenir conscient garde ainsi son sens purement descriptif. L'essence du refoulement consiste en ce qu'une tendance donnée est empêchée par le gardien de pénétrer de l'inconscient dans le pré-conscient. Et c'est ce gardien qui nous apparaît sous la forme d'une résistance, lorsque nous essayons, par le traitement analytique, de mettre fin au refoulement.

Vous me direz, sans doute, que ces représentations, à la fois simples et un peu fantaisistes, ne peuvent trouver place dans un exposé scientifique. Vous avez raison, et je sais fort bien moi-même qu'elles sont, de plus, incorrectes et, si je ne me trompe pas trop, nous aurons bientôt quelque chose de plus intéressant à mettre à leur place. J'ignore si, corrigées et complétées, elles vous sembleront moins fantastiques. Sachez, en attendant, que ces représentations auxiliaires, dont nous avons un exemple dans le bonhomme d'Ampère nageant dans le circuit électrique, ne sont pas à dédaigner, car elles aident, malgré tout, à comprendre certaines observations. Je puis vous assurer que cette hypothèse brute de deux locaux, avec le gardien se tenant sur le seuil entre les deux pièces et avec la conscience jouant le rôle de spectatrice au bout de la seconde pièce,

fournit une idée très approchée de l'état de chose réel. Je voudrais aussi vous entendre convenir que nos désignations : *inconscient, pré-conscient, conscient,* préjugent beaucoup moins et se justifient davantage que tant d'autres, proposées ou en usage : *sub*-conscient, *para*-conscient, *inter*-conscient, etc.

Une remarque à laquelle j'attacherais beaucoup plus d'importance serait celle que vous feriez en disant que l'organisation de l'appareil psychique, telle que je la postule ici pour les besoins de ma cause, qui est celle de l'explication des symptômes névrotiques, doit, pour être valable, avoir une portée générale et nous rendre compte également de la fonction normale. Rien de plus exact. Je ne puis pour le moment donner à cette remarque la suite qu'elle comporte, mais notre intérêt pour la psychologie de la formation de symptômes ne peut qu'augmenter dans des proportions extraordinaires, si nous pouvons vraiment espérer obtenir, grâce à l'étude de ces conditions pathologiques, des informations sur le devenir psychique normal qui nous reste encore si caché.

Cet exposé que je viens de vous faire concernant les deux systèmes, leurs rapports réciproques et les liens qui les rattachent à la conscience, ne vous rappelle-t-il donc rien ? Réfléchissez-y bien, et vous vous apercevrez que le gardien qui est en faction entre l'inconscient et le préconscient n'est que la personnification de la censure qui, nous l'avons vu, donne au rêve manifeste sa forme définitive. Les restes diurnes, dans lesquels nous avions reconnu les excitateurs du rêve, étaient, dans notre conception, des matériaux préconscients qui, ayant subi pendant la nuit l'influence de désirs inconscients et refoulés, s'associent à ces désirs et forment, avec leur collaboration et grâce à l'énergie dont ils sont doués, le rêve latent. Sous la domination du système inconscient, les matériaux préconscients, avons-nous dit encore, subissent une élaboration consistant en une condensation et un déplacement qu'on n'observe qu'exceptionnellement dans la vie psychique normale, c'est-à-dire

dans le système préconscient. Et nous avons caractérisé chacun des deux systèmes par le mode de travail qui s'y accomplit ; selon le rapport qu'il présentait avec la conscience, elle-même prolongement de la préconscience, on pouvait dire si tel phénomène donné fait partie de l'un ou de l'autre de ces deux systèmes. Or le rêve, d'après cette manière de voir, ne présente rien d'un phénomène pathologique : il peut survenir chez n'importe quel homme sain, dans les conditions qui caractérisent l'état de sommeil. Cette hypothèse sur la structure de l'appareil psychique, hypothèse qui englobe dans la même explication la formation du rêve et celle des symptômes névrotiques, a toutes les chances d'être également valable pour la vie psychique normale.

Voici, jusqu'à nouvel ordre, comment il faut comprendre le refoulement. Celui-ci n'est qu'une condition préalable de la formation de symptômes. Nous savons que le symptôme vient se substituer à quelque chose que le refoulement empêche de s'extérioriser. Mais quand on sait ce qu'est le refoulement, on est encore loin de comprendre cette formation substitutive. À l'autre bout du problème, la constatation du refoulement soulève les questions suivantes : Quelles sont les tendances psychiques qui subissent le refoulement ? Quelles sont les forces qui imposent le refoulement ? À quels mobiles obéit-il ? Pour répondre à ces questions, nous ne disposons pour le moment que d'un seul élément. En examinant la résistance, nous avons appris qu'elle est un produit des forces du moi, de propriétés connues et latentes de son caractère. Ce sont donc aussi ces forces et ces propriétés qui doivent avoir déterminé le refoulement ou, tout au moins, avoir contribué à le produire. Tout le reste nous est encore inconnu.

Mais ici vient à notre secours l'autre aspect des expériences que j'ai annoncées plus haut. L'analyse nous permet de définir d'une façon tout à fait générale l'intention que servent les symptômes névrotiques. Il n'y a là d'ailleurs pour vous rien de nouveau. Ne vous

l'ai-je pas montré sur ces deux cas de névrose ? Oui, mais que signifient deux cas ? Vous avez le droit d'exiger que je vous prouve mon affirmation sur des centaines de cas, sur des cas innombrables. Je regrette de ne pouvoir le faire. Je dois vous renvoyer de nouveau à votre propre expérience ou invoquer la conviction qui, en ce qui concerne ce point, s'appuie sur l'affirmation unanime de tous les psychanalystes.

Vous vous rappelez sans doute que, dans ces deux cas, dont nous avions soumis les symptômes à un examen détaillé, l'analyse nous a fait pénétrer dans la vie sexuelle intime des malades. Dans le premier cas, en outre, nous avons reconnu d'une façon particulièrement nette l'intention ou la tendance des symptômes examinés ; il se peut que dans le deuxième cas cette intention ou tendance ait été masquée par quelque chose dont nous aurons l'occasion de parler plus loin. Or, tous les autres cas que nous soumettrions à l'analyse nous révéleraient exactement les mêmes détails que ceux constatés dans les deux cas en question. Dans tous les cas l'analyse introduirait dans les événements sexuels et nous révélerait les désirs sexuels des malades, et chaque fois nous aurions à constater que leurs symptômes sont au service de la même intention. Cette intention n'est autre que la satisfaction des désirs sexuels ; les symptômes servent à la satisfaction sexuelle du malade, ils se substituent à cette satisfaction lorsque le malade en est privé dans la vie normale.

Souvenez-vous de l'action obsessionnelle de notre première malade. La femme est privée de son mari qu'elle aime profondément et dont elle ne peut partager la vie à cause de ses défauts et de ses faiblesses. Elle doit lui rester fidèle, ne chercher à le remplacer par personne. Son symptôme obsessionnel lui procure ce à quoi elle aspire, relève son mari, nie, corrige ses faiblesses, en premier lieu son impuissance. Ce symptôme n'est au fond, tout comme un rêve, qu'une satisfaction d'un désir et, ce que le rêve n'est pas toujours,

qu'une satisfaction d'un désir érotique. À propos de notre deuxième malade, vous avez pu au moins apprendre que son cérémonial avait pour but de s'opposer aux relations sexuelles des parents, afin de rendre impossible la naissance d'un nouvel enfant. Vous avez appris également que par ce cérémonial notre malade tendait au fond à se substituer à sa mère. Il s'agit donc ici, comme dans le premier cas, de suppression d'obstacles s'opposant à la satisfaction sexuelle et de réalisation de désirs érotiques, Quant à la complication à laquelle nous avons fait allusion, il en sera question dans un instant.

Afin de justifier les restrictions que j'aurai à apporter dans la suite à la généralité de mes propositions, j'attire votre attention sur le fait que tout ce que je dis ici concernant le refoulement, la formation et la signification des symptômes a été déduit de l'analyse de trois formes de névrose : l'hystérie d'angoisse, l'hystérie de conversion et la névrose obsessionnelle, et ne s'applique en premier lieu qu'à ces trois formes. Ces trois affections, que nous avons l'habitude de réunir dans le même groupe sous le nom générique de « névroses de transfert », circonscrivent également le domaine sur lequel peut s'exercer l'activité psychanalytique. Les autres névroses ont fait, de la part de la psychanalyse, l'objet d'études moins approfondies. En ce qui concerne un de leurs groupes, l'impossibilité de toute intervention thérapeutique a été la raison de sa mise de côté. N'oubliez pas que la psychanalyse est encore une science très jeune, que pour s'y préparer il faut beaucoup de travail et de temps et qu'il n'y a pas encore bien longtemps elle ne comptait qu'un seul partisan. Partout cependant se manifeste un effort de pénétrer et de comprendre la nature de ces autres affections qui ne sont pas des névroses de transfert. J'espère encore pouvoir vous montrer quels développements nos hypothèses et résultats subissent du fait de leur application à ces nouveaux matériaux, ces nouvelles études ayant abouti, non à la réfutation de nos premières acquisitions, mais à l'établissement d'ensembles supérieurs. Et puisque tout ce qui a été

dit ici s'applique aux trois névroses de transfert, je me permets de rehausser la valeur des symptômes en vous faisant part d'un détail nouveau. Un examen comparé des causes occasionnelles de ces trois affections donne un résultat qui peut se résumer dans la formule suivante : les malades en question souffrent d'une privation, la réalité leur refusant la satisfaction de leurs désirs sexuels. Vous le voyez - l'accord est parfait entre ces deux résultats. La seule manière adéquate de comprendre les symptômes consiste à les considérer comme une satisfaction substitutive, destinée à remplacer celle qu'on se voit refuser dans la vie normale.

Certes, on peut encore opposer de nombreuses objections à la proposition que les symptômes névrotiques sont des symptômes substitutifs. Je vais m'occuper aujourd'hui de deux de ces objections. Si vous avez vous-mêmes soumis à l'examen psychanalytique un certain nombre de malades, vous me direz peut-être sur un ton de reproche - il y a toute une série de cas où votre proposition ne se vérifie pas ; dans ces cas, les symptômes semblent avoir une destination contraire, qui consiste à exclure ou à supprimer la satisfaction sexuelle. Je ne vais pas contester l'exactitude de votre interprétation. Dans la psychanalyse, les choses se révèlent souvent beaucoup plus compliquées que nous le voudrions. Si elles étaient simples, on n'aurait peut-être pas besoin de la psychanalyse pour les élucider. Certaines parties du cérémonial de notre deuxième malade laissent en effet apparaître ce caractère ascétique, hostile à la satisfaction sexuelle, par exemple lorsqu'elle écarte pendules et montres, acte magique par lequel elle pense s'épargner des érections nocturnes, ou lorsqu'elle veut empêcher la chute et le bris de vases, espérant par là préserver sa virginité. Dans d'autres cas de cérémonial précédant le coucher, que j'ai eu l'occasion d'analyser, ce caractère négatif était beaucoup plus prononcé ; dans certains d'entre eux, tout le cérémonial se composait de mesures de préservation contre les souvenirs et les tentations sexuels. La psychanalyse

nous a cependant déjà montré plus d'une fois qu'opposition n'est pas toujours contradiction. Nous pourrions élargir notre proposition, en disant que les symptômes ont pour but soit de procurer une satisfaction sexuelle, soit de l'éluder ; le caractère positif, au sens de la satisfaction, étant prédominant dans l'hystérie, le caractère négatif, ascétique dominant dans la névrose obsessionnelle. Si les symptômes peuvent servir aussi bien à la satisfaction sexuelle qu'à son contraire, cette double destination ou cette bipolarité des symptômes s'explique parfaitement bien par un des rouages de leur mécanisme dont nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler. Ils sont notamment, ainsi que nous le verrons, des effets de compromis, résultant de l'interférence de deux tendances opposées, et ils expriment aussi bien ce qui a été refoulé que ce qui a été la cause du refoulement et a ainsi contribué à leur production. La substitution peut se faire plus au profit de l'une de ces tendances que de l'autre ; elle se fait rarement au profit exclusif d'une seule. Dans l'hystérie, les deux intentions s'expriment le plus souvent par un seul et même symptôme ; dans la névrose obsessionnelle il y a séparation entre les deux intentions : le symptôme, qui est à deux temps, se compose de deux actions s'accomplissant l'une après l'autre et s'annulant réciproquement. Il nous sera moins facile de dissiper un autre doute. En passant en revue un certain nombre d'interprétations de symptômes, vous serez probablement tentés de dire que c'est abuser quelque peu que de vouloir les expliquer tous par la satisfaction substitutive des désirs sexuels. Vous ne tarderez pas à faire ressortir que ces symptômes n'offrent à la satisfaction aucun élément réel, qu'ils se bornent le plus souvent à ranimer une sensation ou à représenter une image fantaisiste appartenant à un complexe sexuel. Vous trouverez, en outre, que la prétendue satisfaction sexuelle présente souvent un caractère puéril et indigne, se rapproche d'un acte masturbatoire ou rappelle ces pratiques malpropres qu'on défend déjà aux enfants et dont on cherche à les déshabituer. Et, par dessus tout, vous manifesterez votre étonnement de voir qu'on

considère comme une satisfaction sexuelle ce qui ne devrait être décrit que comme une satisfaction de désirs cruels ou affreux, voire de désirs contre nature. Sur ces derniers points, il nous sera impossible de nous mettre d'accord tant que nous n'aurons pas soumis à un examen approfondi la vie sexuelle de l'homme et tant que nous n'aurons pas défini ce qu'il est permis, sans risque d'erreur, de considérer comme *sexuel.*

20. La vie sexuelle de l'homme

On pourrait croire que tout le monde s'accorde sur le sens qu'il faut attacher au mot « sexuel ». Avant tout, le sexuel n'est-il pas l'indécent, ce dont il ne faut pas parler ? Je me suis laissé raconter que les élèves d'un célèbre psychiatre, voulant convaincre leur maître que les symptômes des hystériques ont le plus souvent un caractère sexuel, l'ont amené devant le lit d'une hystérique dont les crises simulaient incontestablement le travail de l'accouchement. Ce que voyant, le professeur dit avec dédain : « L'accouchement n'a rien d'un acte sexuel. » Sans doute, un accouchement n'est pas toujours et nécessairement un acte indécent.

Vous me blâmez sans doute de plaisanter à propos de choses aussi sérieuses. Mais ce que je vous dis là est loin d'être une plaisanterie. C'est que le contenu de la *notion* de « *sexuel* » ne se laisse pas définir facilement. On pourrait dire que tout ce qui se rattache aux différences séparant les sexes est sexuel, mais ce serait là une définition aussi vague que vaste. En tenant principalement compte de l'acte sexuel lui-même, vous pourriez dire qu'est sexuel tout ce qui se rapporte à l'intention de se procurer une jouissance à l'aide du corps, et plus particulièrement des organes génitaux, du sexe opposé, bref tout ce qui se rapporte au désir de l'accouplement et de l'accomplissement de l'acte sexuel. Par cette définition, vous vous rapprocheriez de ceux qui identifient le sexuel avec l'indécent et vous auriez raison de dire que l'accouchement n'a rien de sexuel.

Mais en faisant de la procréation le noyau de la sexualité, vous courez le risque d'exclure de votre définition une foule d'actes qui, tels que la masturbation ou même le baiser, sans avoir la procréation pour but, n'en sont pas moins de nature sexuelle. Mais nous savons déjà que tous les essais de définition font naître des difficultés ; n'espérons donc pas qu'il en sera autrement dans le cas qui nous occupe. Nous pouvons soupçonner qu'au cours du développement de la notion de « sexuel », il s'est produit quelque chose qui, selon l'excellente expression de H. Silberer, a eu pour conséquence une « erreur par dissimulation ». Tout bien considéré, nous ne sommes cependant pas privés de toute orientation quant à ce que les hommes appellent « sexuel ».

Une définition tenant compte à la fois de l'opposition des sexes, de la jouissance sexuelle, de la fonction de la procréation et du caractère indécent d'une série d'actes et d'objets qui doivent rester cachés, - une telle définition disons-nous, peut suffire à tous les besoins pratiques de la vie. Mais la science ne saurait s'en contenter. Grâce à des recherches minutieuses et qui ont exigé de la part des sujets examinés beaucoup de désintéressement et une grande maîtrise sur eux-mêmes, nous avons pu constater l'existence de groupes entiers d'individus dont la « vie sexuelle » diffère d'une façon frappante de la représentation moyenne et courante. Quelques-uns de ces « pervers ont, pour ainsi dire, rayé de leur programme la différence sexuelle. Seuls des individus du même sexe qu'eux sont susceptibles d'exciter leurs désirs sexuels ; le sexe opposé, parfois les organes sexuels du sexe opposé, ne présentent à leurs yeux rien de sexuel et constituent, dans des cas extrêmes, un objet d'aversion. Il va, sans dire que ces pervers ont renoncé à prendre la moindre part à la procréation. Nous appelons ces personnes homosexuelles ou inverties. Ce sont des hommes et des femmes ayant souvent, pas toujours, reçu une instruction et une éducation irréprochables, d'un niveau moral et intellectuel très

élevé, affectés de cette seule et triste anomalie. Par l'organe de leurs représentants scientifiques, ils se donnent pour une variété humaine particulière, pour un « troisième sexe » pouvant prétendre aux mêmes droits que les deux autres. Nous aurons peut-être l'occasion de faire un examen critique de leurs prétentions. Ils ne forment naturellement pas, ainsi qu'ils seraient tentés de nous le faire croire, une « élite » de l'humanité ; on trouve dans leurs rangs tout autant d'individus sans valeur et inutiles que dans les rangs de ceux qui ont une sexualité normale.

Ces pervers se comportent envers leur objet sexuel à peu près de la même manière que les normaux envers le leur. Mais ensuite vient toute une série d'anormaux dont l'activité sexuelle s'écarte de plus en plus de ce qu'un homme raisonnable estime désirable. Par leur variété et leur singularité, on ne pourrait les comparer qu'aux monstres difformes et grotesques qui, dans le tableau de P. Breughel, viennent tenter saint Antoine, ou aux dieux et aux croyants depuis longtemps oubliés que G. Flaubert fait défiler dans une longue procession sous les yeux de son pieux pénitent. Leur foule bigarrée appelle une classification, sans laquelle on serait dans l'impossibilité de s'orienter. Nous les divisons en deux groupes : ceux qui, comme les homosexuels, se distinguent des normaux par leur objet sexuel, et ceux qui, avant tout, poursuivent un autre but sexuel que les normaux. Font partie du premier groupe ceux qui ont renoncé à l'accouplement des organes génitaux opposés et qui, dans leur acte sexuel, remplacent chez leur partenaire l'organe sexuel par une autre partie ou région du corps. Peu importe que cette partie ou région se prête mal, par sa structure, à l'acte en question : les individus de ce groupe font abstraction de cette considération, ainsi que de l'obstacle que peut opposer la sensation de dégoût (ils remplacent le vagin par la bouche, par l'anus). Font encore partie du même groupe ceux qui demandent leur satisfaction aux organes génitaux, non à cause de leurs fonctions sexuelles, mais à cause

d'autres fonctions auxquelles ces organes prennent part pour des raisons anatomiques ou de voisinage. Chez ces individus les fonctions d'excrétion que l'éducation s'applique à faire considérer comme indécentes monopolisent à leur profit tout l'intérêt sexuel. Viennent ensuite d'autres individus qui ont totalement renoncé aux organes génitaux comme objets de satisfaction sexuelle et ont élevé à cette dignité des parties du corps tout à fait différentes : le sein ou le pied de la femme, sa natte. D'autres individus encore ne cherchent même pas à satisfaire leur désir sexuel à l'aide d'une partie quelconque du corps ; un objet de toilette leur suffit : un soulier, un linge blanc. Ce sont les fétichistes. Citons enfin la catégorie de ceux qui désirent bien l'objet sexuel complet et normal, mais lui demandent des choses déterminées, singulières ou horribles, jusqu'à vouloir transformer le porteur de l'objet sexuel désiré en un cadavre inanimé, et ne sont pas capables d'en jouir tant qu'ils n'ont pas obéi à leur criminelle impulsion. Mais assez de ces horreurs !

L'autre grand groupe de pervers se compose d'individus qui assignent pour but à leurs désirs sexuels ce qui, chez les normaux, ne constitue qu'un acte de préparation ou d'introduction. Ils inspectent, palpent et tâtent la personne du sexe opposé, cherchent à entrevoir les parties cachées et intimes de son corps, ou découvrent leurs propres parties cachées, dans l'espoir secret d'être récompensés par la réciprocité. Viennent ensuite les énigmatiques sadiques qui ne connaissent d'autre plaisir que celui d'infliger à leur objet des douleurs et des souffrances, depuis la simple humiliation jusqu'à de graves lésions corporelles ; et ils ont leur pendant dans les masochistes dont l'unique plaisir consiste à recevoir de l'objet aimé toutes les humiliations et toutes les souffrances, sous une forme symbolique ou réelle. D'autres encore présentent une association et entrecroisement de plusieurs de ces tendances anormales, mais nous devons ajouter, pour finir, que chacun des deux grands groupes dont nous venons de nous occuper présente deux grandes subdivisions :

l'une de celles-ci comprend les individus qui cherchent leur satisfaction sexuelle dans la réalité, tandis que les individus composant l'autre subdivision se contentent de la simple représentation de cette satisfaction et, au lieu de rechercher un objet réel, concentrent tout leur intérêt sur un produit de leur imagination.

Que ces folies, singularités et horreurs représentent réellement l'activité sexuelle des individus en question, - c'est là un point qui n'admet pas le moindre doute. C'est ainsi d'ailleurs que ces individus conçoivent eux-mêmes leurs sympathies et leurs goûts. Ils se rendent parfois compte qu'il s'agit là de substitutions, mais nous devons ajouter, pour notre part, que leurs folies, singularités et horreurs jouent dans leur vie exactement le même rôle que la satisfaction sexuelle normale dans la nôtre ; qu'ils font, pour obtenir leur satisfaction, les mêmes sacrifices, souvent très grands, que nous, et qu'en s'attachant à tous les détails de leur vie sexuelle, on peut découvrir les points sur lesquels ces anomalies se rapprochent de l'état normal et ceux sur lesquels elles s'en écartent. Vous constaterez que dans ces anomalies le caractère d'indécence, inhérent à l'activité sexuelle, est poussé à l'extrême degré, à un point où l'indécence devient de la turpitude.

Et maintenant, quelle attitude devons-nous adopter à l'égard de ces modes extraordinaires de satisfaction sexuelle ? Déclarer que nous sommes indignés, manifester notre aversion personnelle, assurer que nous ne partagerons pas ces vices - tout cela ne signifie rien et, d'ailleurs, ce sont des choses qu'on ne nous demande pas. Il s'agit, après tout, d'un ordre de phénomènes qui sollicite notre attention au même titre que n'importe quel autre ordre. Se réfugier derrière l'affirmation que ce sont là des faits rares, de simples curiosités, c'est s'exposer à recevoir un rapide démenti. Les phénomènes dont nous nous occupons sont, au contraire, très fréquents, très répandus, Mais si l'on venait nous dire que ces déviations et perversions de l'instinct sexuel ne doivent pas nous

induire en erreur quant à notre manière de concevoir la vie sexuelle en général, notre réponse serait toute prête : tant que nous n'aurons pas compris ces formes morbides de la sexualité, tant que nous n'aurons pas établi leurs rapports avec la vie sexuelle normale, il nous sera également impossible de comprendre cette dernière. Bref, nous nous trouvons devant une tâche théorique urgente, qui consiste à rendre compte des perversions dont nous avons parlé et de leurs rapports avec la sexualité dite normale.

Nous serons aidés dans cette tâche par une remarque et deux nouvelles expériences. La première est d'Ivan Bloch qui, à la conception qui voit dans toutes ces perversions des « signes de dégénérescence », ajoute ce correctif que ces écarts du but sexuel, que ces attitudes perverses à l'égard de l'objet sexuel ont existé à toutes les époques connues, chez tous les peuples, aussi bien chez les plus primitifs que chez les plus civilisés, et qu'ils ont parfois joui de la tolérance et de la reconnaissance générales. Quant aux deux expériences, elles ont été faites au cours de recherches psychanalytiques sur des névrosés ; elles sont de nature à orienter d'une façon décisive notre conception des perversions sexuelles.

Les symptômes névrotiques, avons-nous dit, sont des satisfactions substitutives, et je vous ai fait entrevoir que la confirmation de cette proposition par l'analyse des symptômes se heurterait à beaucoup de difficultés. Elle ne se justifie que si, en parlant de « satisfaction sexuelle », nous sous-entendons également les besoins sexuels dits pervers, car une pareille interprétation des symptômes s'impose à nous avec une fréquence étonnante. La prétention par laquelle les homosexuels et les invertis affirment qu'ils sont des êtres exceptionnels disparaît devant la constatation qu'il n'est pas un seul névrosé chez lequel on ne puisse prouver l'existence de tendances homosexuelles et que bon nombre de symptômes névrotiques ne sont que l'expression de cette inversion latente. Ceux qui se nomment eux-mêmes homosexuels ne sont que

les invertis conscients et manifestes, et leur nombre est minime à côté de celui des homosexuels latents. Nous sommes obligés de voir dans l'homosexualité une excroissance à peu près régulière de la vie amoureuse, et son importance grandit à nos yeux à mesure que nous approfondissons celle-ci. Sans doute, les différences qui existent entre l'homosexualité manifeste et la vie sexuelle normale ne se trouvent pas supprimées de ce fait ; si la valeur théorique de celle-là s'en trouve considérablement réduite, sa valeur pratique demeure intacte. Nous apprenons même que la paranoïa, que nous ne pouvons pas ranger dans la catégorie des névroses par transfert, résulte rigoureusement de la tentative de défense contre des impulsions homosexuelles trop violentes. Vous vous rappelez peut-être encore qu'une de nos malades, au cours de son acte obsessionnel, simulait son propre mari dont elle vivait séparée ; pareille production de symptômes simulant un homme est fréquente chez les femmes névrotiques. Bien qu'il ne s'agisse pas là d'homosexualité proprement dite, ces cas n'en réalisent pas moins certaines de ses conditions.

Ainsi que vous le savez probablement, la névrose hystérique peut manifester ses symptômes dans tous les systèmes d'organes et ainsi troubler toutes les fonctions. L'analyse nous révèle dans ces cas une manifestation de toutes les tendances dites perverses, lesquelles cherchent à substituer aux organes génitaux d'autres organes qui se comportent alors comme des organes génitaux de substitution. C'est précisément grâce à la symptomatologie de l'hystérie que nous sommes arrivés à la conception d'après laquelle tous les organes du corps, en plus de leur fonction normale, joueraient aussi un rôle sexuel, érogène, qui devient parfois dominant au point de troubler le fonctionnement normal. D'innombrables sensations et innervations qui, à titre de symptômes de l'hystérie, se localisent sur des organes n'ayant en apparence aucun rapport avec la sexualité, nous révèlent ainsi leur nature véritable : elles constituent autant de satisfactions

de désirs sexuels pervers en vue desquelles d'autres organes ont assumé le rôle d'organes sexuels. Nous avons alors l'occasion de constater la fréquence avec laquelle les organes d'absorption d'aliments et les organes d'excrétion deviennent les porteurs des excitations sexuelles. Il s'agit ainsi de la même constatation que celle que nous avons faite à propos des perversions, avec cette différence que dans ces dernières le fait qui nous occupe peut être constaté sans difficulté et sans erreur possible, tandis que dans l'hystérie nous devons commencer par l'interprétation des symptômes et reléguer ensuite les tendances sexuelles perverses dans l'inconscient, au lieu de les attribuer à la conscience de l'individu.

Des nombreux tableaux symptomatiques que revêt la névrose obsessionnelle, les plus importants sont ceux provoqués par la pression des tendances sexuelles fortement sadiques, donc perverses quant à leur but ; et, en conformité avec la structure d'une névrose obsessionnelles, ces symptômes servent de moyen de défense contre ces désirs ou bien expriment la lutte contre la volonté de satisfaction et la volonté de défense. Mais la satisfaction elle-même, an lieu de se produire en empruntant le chemin le plus court, sait se manifester dans l'attitude des malades par les voies les plus détournées et se tourne de préférence contre la personne même du malade qui s'inflige ainsi toutes sortes de tortures. D'autres formes de cette névrose, celles qu'on peut appeler scrutatrices, correspondent à une sexualisation excessive d'actes qui, dans les cas normaux, ne sont que les actes préparatoires de la satisfaction sexuelle : les malades veulent voir, toucher, fouiller. Nous avons là l'explication de l'énorme importance que revêtent parfois chez ces malades la crainte de tout attouchement et l'obsession ablutioniste. On ne soupçonne pas combien nombreux sont les actes obsessionnels qui représentent une répétition ou une modification masquée de la masturbation, laquelle, on le sait, accompagne, en tant qu'acte unique et uniforme, les formes les plus variées de la déviation sexuelle.

Il me serait facile de multiplier les liens qui rattachent la perversion à la névrose, mais ce que je vous ai dit suffit à notre intention. Mais nous devons nous garder d'exagérer l'importance symptomatique, la présence et l'intensité des tendances perverses chez l'homme. Vous avez entendu dire qu'on peut contracter une névrose lorsqu'on est privé de satisfaction sexuelle normale. Le besoin emprunte alors les voies de satisfaction anormales. Vous verrez plus tard comment les choses se passent dans ces cas. Mais vous comprenez d'ores et déjà que devenues perverses, par suite de ce refoulement « collatéral », les tendances doivent apparaître plus violentes qu'elles ne le seraient si aucun obstacle réel ne s'était opposé à la satisfaction sexuelle normale. On constate d'ailleurs une influence analogue en ce qui concerne les perversions manifestes. Elles sont provoquées ou favorisées dans certains cas par le fait que, par suite de circonstances passagères ou de conditions sociales durables, la satisfaction sexuelle normale se heurte à des difficultés insurmontables. Il va sans dire que dans d'autres cas les tendances perverses sont indépendantes des circonstances ou conditions susceptibles de les favoriser et constituent pour les individus qui en sont porteurs la forme normale de leur vie sexuelle.

Vous venez peut-être d'éprouver l'impression que, loin d'élucider les rapports existant entre la sexualité normale et la sexualité perverse, nous n'avons fait que les embrouiller. Réfléchissez cependant à ceci : s'il est exact que chez les personnes privées de la possibilité d'obtenir une satisfaction sexuelle normale, on voit apparaître des tendances perverses qui, sans cela, ne se seraient jamais manifestées, on doit admettre qu'il existait tout de même chez ces personnes quelque chose qui les prédisposait à ces perversions ; ou, si vous aimez mieux, que ces perversions existaient chez elles à l'état latent. Cela admis, nous arrivons à l'autre des faits nouveaux que je vous avais annoncés. La recherche psychanalytique s'est notamment vue obligée de porter aussi son attention sur la vie

sexuelle de l'enfant, et elle y a été amenée par le fait que les souvenirs et les idées qui surgissent chez les sujets au cours de l'analyse de leurs symptômes ramènent régulièrement l'analyse aux premières années de l'enfance de ces sujets. Toutes les conclusions que nous avions formulées à propos de ce fait ont été vérifiées point par point à la suite d'observations directes sur des enfants. Et nous avons constaté que toutes les tendances perverses plongent par leurs racines dans l'enfance, que les enfants portent en eux toutes les prédispositions à ces tendances qu'ils manifestent dans la mesure compatible avec leur immaturité, bref que la sexualité perverse n'est pas autre chose que la sexualité infantile grossie et décomposée en ses tendances particulières.

Cette fois vous apercevez les perversions sous un tout autre jour et vous ne pourrez plus méconnaître leurs rapports avec la vie sexuelle de l'homme. Mais au prix de combien de surprises et de pénibles déceptions ! Vous serez tout d'abord tentés de nier tout : et le fait que les enfants possèdent quelque chose qui mérite le nom de vie sexuelle, et l'exactitude de nos observations, et mon droit de trouver dans l'attitude des enfants une affinité avec ce que nous condamnons chez des personnes plus âgées comme étant une perversion. Permettez-moi donc tout d'abord de vous expliquer les raisons de votre résistance, je vous exposerai ensuite l'ensemble de mes observations. Prétendre que les enfants n'ont pas de vie sexuelle, - excitations sexuelles, besoins sexuels, une sorte de satisfaction sexuelle, - mais que cette vie s'éveille chez eux brusquement à l'âge de 12 à 14 ans, c'est, abstraction faite de toutes les observations, avancer une affirmation qui, au point de vue biologique, est aussi invraisemblable, voire aussi absurde que le serait celle d'après laquelle les enfants naîtraient sans organes génitaux, lesquels ne feraient leur apparition qu'à l'âge de la puberté. Ce qui s'éveille chez les enfants à cet âge, c'est la fonction de la reproduction qui se sert, pour réaliser ses buts, d'un appareil

corporel et psychique déjà existant. Vous tombez dans l'erreur qui consiste à confondre sexualité et reproduction, et par cette erreur vous vous fermez l'accès à la compréhension de la sexualité, des perversions et des névroses. C'est là cependant une erreur tendancieuse. Chose étonnante, elle a sa source dans le fait que vous avez été enfants vous-mêmes et avez, comme tels, subi l'influence de l'éducation. Au point de vue de l'éducation, la société considère comme une de ses tâches essentielles de refréner l'instinct sexuel lorsqu'il se manifeste comme besoin de procréation, de le limiter, de le soumettre à une volonté individuelle se pliant à la contrainte sociale. La société est également intéressée à ce que le développement complet dit besoin sexuel soit retardé jusqu'à ce que l'enfant ait atteint un certain degré de maturité sociale, car dès que ce développement est atteint, l'éducation n'a plus de prise sur l'enfant. La sexualité, si elle se manifestait d'une façon trop précoce, romprait toutes les barrières et emporterait tous les résultats si péniblement acquis par la culture. La tâche de refréner le besoin sexuel n'est d'ailleurs jamais facile ; on réussit à la réaliser tantôt trop, tantôt trop peu. La base sur laquelle repose la société humaine est, en dernière analyse, de nature économique : ne possédant pas assez de moyens de subsistance pour permettre à ses membres de vivre sans travailler, la société est obligée de limiter le nombre de ses membres et de détourner leur énergie de l'activité sexuelle vers le travail. Nous sommes là en présence de l'éternel besoin vital qui, né en même temps que l'homme, persiste jusqu'à nos jours.

L'expérience a bien dû montrer aux éducateurs que la tâche d'assouplir la volonté sexuelle de la nouvelle génération n'est réalisable que si, sans attendre l'explosion tumultueuse de la puberté, on commence dès les premières années à amener les enfants à soumettre à une discipline leur vie sexuelle, qui n'est qu'une préparation à celle de l'âge mûr. Dans ce but, on interdit aux enfants toutes les activités sexuelles infantiles ; on les en détourne,

dans l'espoir idéal de rendre leur vie asexuelle, et on en est arrivé peu à peu à la considérer réellement comme telle, croyance à laquelle la science a apporté sa confirmation. Afin de ne pas se mettre en contradiction avec les croyances qu'on professe et les intentions qu'on poursuit, on néglige l'activité sexuelle de l'enfant, ce qui est loin d'être une attitude facile, ou bien on se contente, dans la science, de la concevoir différemment. L'enfant est considéré comme pur, comme innocent, et quiconque le décrit autrement est accusé de commettre un sacrilège, de se livrer à un attentat impie contre les sentiments les plus tendres et les plus sacrés de l'humanité.

Les enfants sont les seuls à ne pas être dupes de ces conventions ; ils font valoir en toute naïveté leurs droits anormaux et montrent à chaque instant que, pour eux, le chemin de la pureté est encore à parcourir tout entier. Il est assez singulier que ceux qui nient la sexualité infantile ne renoncent pas pour cela à l'éducation et condamnent le plus sévèrement, à titre de « mauvaises habitudes », les manifestations de ce qu'ils nient. Il est en outre extrêmement intéressant, au point de vue théorique, que les cinq ou six premières années de la vie, c'est-à-dire l'âge auquel le préjugé d'une enfance asexuelle s'applique le moins, est enveloppé chez la plupart des personnes d'un brouillard d'amnésie que seule la recherche analytique réussit à dissiper, mais qui auparavant s'était déjà montré perméable pour certaines formations de rêves.

Et maintenant, je vais vous exposer ce qui apparaît avec le plus de netteté lorsqu'on étudie la vie sexuelle de l'enfant. Pour plus de clarté, je vous demanderai la permission d'introduire à cet effet la notion de la *libido*. Analogue à la faim en général, la libido désigne la force avec laquelle se manifeste l' instinct sexuel, comme la faim désigne la force avec laquelle se manifeste l'instinct d'absorption de nourriture. D'autres notions, telles qu'excitation et satisfaction sexuelles, n'ont pas besoin d'explication. Vous allez voir, et vous en tirerez peut-être un argument contre moi, que les activités sexuelles

du nourrisson ouvrent à l'interprétation un champ infini. On obtient ces interprétations en soumettant les symptômes à une analyse régressive. Les premières manifestations de la sexualité, qui se montrent chez le nourrisson, se rattachent à d'autres fonctions vitales. Ainsi que vous le savez, son principal intérêt porte sur l'absorption de nourriture ; lorsqu'il s'endort rassasié devant le sein de sa mère, il présente une expression d'heureuse satisfaction qu'on retrouve plus tard à la suite de la satisfaction sexuelle. Ceci ne suffirait pas à justifier une conclusion. Mais nous observons que le nourrisson est toujours disposé à recommencer l'absorption de nourriture, non parce qu'il a encore besoin de celle-ci, mais pour la seule action que cette absorption comporte. Nous disons alors qu'il suce ; et le fait que, ce faisant, il s'endort de nouveau avec une expression béate, nous montre que l'action de sucer lui a, comme telle, procuré une satisfaction. Il finit généralement par ne plus pouvoir s'endormir sans sucer. C'est un pédiatre de Budapest, le Dr Lindner, qui a le premier affirmé la nature sexuelle de cet acte. Les personnes qui soignent l'enfant et qui ne cherchent nullement à adopter une attitude théorique, semblent porter sur cet acte un jugement analogue. Elles se rendent parfaitement compte qu'il ne sert qu'à procurer un plaisir, y voient une « mauvaise habitude », et lorsque l'enfant ne veut pas renoncer spontanément à cette habitude, elles cherchent à l'en débarrasser en y associant des impressions désagréables. Nous apprenons ainsi que le nourrisson accomplit des actes qui ne servent qu'à lui procurer un plaisir. Nous croyons qu'il a commencé à éprouver ce plaisir à l'occasion de l'absorption de nourriture, mais qu'il n'a pas tardé à apprendre à la séparer de cette condition. Nous rapportons cette sensation de plaisir à la zone bucco-labiale, désignons cette zone sous le nom de *zone érogène* et considérons le plaisir procuré par l'acte de sucer comme un plaisir *sexuel. Nous* aurons certainement encore à discuter la légitimité de ces désignations.

Si le nourrisson était capable de faire part de ce qu'il éprouve, il déclarerait certainement que sucer le sein maternel constitue l'acte le plus important de la vie. Ce disant, il n'aurait pas tout à fait tort, car il satisfait par ce seul acte deux grands besoins de la vie. Et ce n'est pas sans surprise que nous apprenons par la psychanalyse combien profonde est l'importance psychique de cet acte dont les traces persistent ensuite la vie durant. L'acte qui consiste à sucer le sein maternel devient le point de départ de toute la vie sexuelle, l'idéal jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure, idéal auquel l'imagination aspire dans des moments de grand besoin et de grande privation. C'est ainsi que le sein maternel forme le premier objet de l'instinct sexuel ; et je ne saurais vous donner une idée assez exacte de l'importance de ce premier objet pour toute recherche ultérieure d'objets sexuels, de l'influence profonde qu'il exerce, dans toutes ses transformations et substitutions, jusque dans les domaines les plus éloignés de notre vie psychique. Mais bientôt l'enfant cesse de sucer le sein qu'il remplace par une partie de son propre corps. L'enfant se met à sucer son pouce, sa langue. Il se procure ainsi du plaisir, sans avoir pour cela besoin du consentement du monde extérieur, et l'appel à une deuxième zone du corps renforce en outre le stimulant de l'excitation. Toutes les zones érogènes ne sont pas également efficaces ; aussi est-ce un événement important dans la vie de l'enfant lorsque, à force d'explorer son corps, il découvre les parties particulièrement excitables de ses organes génitaux et trouve ainsi le chemin qui finira par le conduire à l'onanisme.

En faisant ressortir l'importance de l'acte de sucer, nous avons dégagé deux caractères essentiels de la sexualité infantile. Celle-ci se rattache notamment à la satisfaction des grands besoins organiques et elle se comporte, en outre, d'une façon *auto-érotique,* c'est-à-dire qu'elle trouve ses objets sur son propre corps. Ce qui est apparu avec la plus grande netteté à propos de l'absorption d'aliments, se renouvelle en partie à propos des excrétions. Nous en

concluons que l'élimination de l'urine et du contenu intestinal est pour le nourrisson une source de jouissance et qu'il s'efforce bientôt d'organiser ces actions de façon qu'elles lui procurent le maximum de plaisir, grâce à des excitations correspondantes des zones érogènes des muqueuses. Lorsqu'il en est arrivé à ce point, le monde extérieur lui apparaît, selon la fine remarque de Lou Andreas, comme un obstacle, comme une force hostile à sa recherche de jouissance et lui laisse entrevoir, à l'avenir, des luttes extérieures et intérieures. On lui défend de se débarrasser de ses excrétions quand et comment il veut ; ou le force à se conformer aux indications d'autres personnes. Pour obtenir sa renonciation à ces sources de jouissance, on lui inculque la conviction que tout ce qui se rapporte à ces fonctions est indécent, doit rester caché. Il est obligé de renoncer au plaisir, au nom de la dignité sociale. Il n'éprouve au début aucun dégoût devant ses excréments qu'il considère comme faisant partie de son corps ; il s'en sépare à contre cœur et s'en sert comme premier « cadeau » pour distinguer les personnes qu'il apprécie particulièrement. Et après même que l'éducation a réussi à la débarrasser de ces penchants, il transporte sur le « cadeau » et l' « argent » la valeur qu'il avait accordée aux excréments. Il semble en revanche être particulièrement fier des exploits qu'il rattache à l'acte d'uriner.

Je sens que vous faites un effort sur vous-mêmes pour ne pas m'interrompre et me crier : « Assez de ces horreurs ! Prétendre que la défécation est une source de satisfaction sexuelle, déjà utilisée par le nourrisson ! Que les excréments sont une substance précieuse, l'anus une sorte d'organe sexuel ! Nous n'y croirons jamais ; mais nous comprenons fort bien pourquoi pédiatres et pédagogues ne veulent rien savoir de la psychanalyse et de ses résultats ». Calmez-vous. Vous avez tout simplement oublié, que si je vous ai parlé des faits que comporte la vie sexuelle infantile, ce fut à l'occasion des faits se rattachant aux perversions sexuelles. Pourquoi ne sauriez-

vous pas que chez de nombreux adultes, tant homosexuels qu'hétérosexuels, l'anus remplace réellement le vagin dans les rapports sexuels ? Et pourquoi ne sauriez-vous pas qu'il y a des individus pour lesquels la défécation reste, toute leur vie durant, une source de volupté qu'ils sont loin de dédaigner ? Quant à l'intérêt que suscite l'acte de défécation et au plaisir qu'on peut éprouver en assistant à cet acte, lorsqu'il est accompli par un autre, vous n'avez, pour vous renseigner, qu'à vous adresser aux enfants mêmes, lorsque, devenus plus âgés, ils sont à même d'en parler. Il va sans dire que vous ne devez pas commencer par intimider ces enfants, car vous comprenez fort bien que, si vous le faites, vous n'obtiendrez rien d'eux. Quant aux autres choses auxquelles vous ne voulez pas croire, je vous renvoie aux résultats de l'analyse et de l'observation directe des enfants, et je vous dis qu'il faut de la mauvaise volonté pour ne pas voir ces choses ou pour les voir autrement. Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous trouviez étonnante l'affinité que je postule entre l'activité sexuelle infantile et les perversions sexuelles. Il s'agit pourtant là d'une relation tout à fait naturelle, car si l'enfant possède une vie sexuelle, celle-ci ne peut être que de nature perverse, attendu que, sauf quelques vagues indications, il lui manque tout ce qui fait de la sexualité une fonction de procréation. Ce qui caractérise, d'autre part, toutes les perversions, c'est qu'elles méconnaissent le but essentiel de la sexualité, c'est-à-dire la procréation. Nous qualifions en effet de perverse toute activité sexuelle qui, ayant renoncé à la procréation, recherche le plaisir comme un but indépendant de celle-ci. Vous comprenez ainsi que la ligne de rupture et le tournant du développement de la vie sexuelle doivent être cherchés dans sa subordination aux fins de la procréation. Tout ce qui se produit avant ce tournant, tout ce qui s'y soustrait, tout ce qui sert uniquement à procurer de la jouissance, reçoit la dénomination peu recommandable de « pervers » et est, comme tel, voué au mépris.

Laissez-moi, en conséquence, poursuivre mon rapide exposé de la sexualité infantile. Tout ce que j'ai dit concernant deux systèmes d'organes pourrait être complété en tenant compte des autres. La vie sexuelle de l'enfant comporte une série de tendances partielles s'exerçant indépendamment les unes des autres et utilisant, en vue de la jouissance, soit le corps même de l'enfant, soit des objets extérieurs. Parmi les organes sur lesquels s'exerce l'activité sexuelle de l'enfant, les organes sexuels ne tardent pas à prendre la première place ; il est des personnes qui, depuis l'onanisme inconscient de leur première enfance jusqu'à l'onanisme forcé de leur puberté, n'ont jamais connu d'autre source de jouissance que leurs propres organes génitaux, et chez quelques-uns même cette situation persiste bien au-delà de la puberté. L'onanisme n'est d'ailleurs pas un de ces sujets dont on vient facilement à bout ; il y a là matière à de multiples considérations.

Malgré mon désir d'abréger le plus possible mon exposé, je suis obligé de vous dire encore quelques mots sur la curiosité sexuelle des enfants. Elle est très caractéristique de la sexualité infantile et présente une très grande importance au point de vue de la symptomatologie des névroses. La curiosité sexuelle de l'enfant commence de bonne heure, parfois avant la troisième année. Elle n'a pas pour point de départ les différences qui séparent les sexes, ces différences n'existant pas pour les enfants, lesquels (les garçons notamment) attribuent aux deux sexes les mêmes organes génitaux, ceux du sexe masculin. Lorsqu'un garçon découvre chez sa sœur ou chez une camarade de jeux l'existence du vagin, il commence par nier le témoignage de ses sens, car il ne peut pas se figurer qu'un être humain soit dépourvu d'un organe auquel il attribue une si grande valeur. Plus tard, il recule effrayé devant la possibilité qui se révèle à lui et il commence à éprouver l'action de certaines menaces qui lui ont été adressées antérieurement à l'occasion de l'excessive attention qu'il accordait à son petit membre. Il tombe sous la

domination de ce que nous appelons le « complexe de castration », dont la forme influe sur son caractère, lorsqu'il reste bien portant, sur sa névrose, lorsqu'il tombe malade, sur ses résistances, lorsqu'il subit un traitement analytique. En ce qui concerne la petite fille, nous savons qu'elle considère comme un signe de son infériorité l'absence d'un pénis long et visible, qu'elle envie le garçon parce qu'il possède cet organe, que de cette envie naît chez elle le désir d'être un homme et que ce désir se trouve plus tard impliqué dans la névrose provoquée par les échecs qu'elle a éprouvés dans l'accomplissement de sa mission de femme. Le clitoris joue d'ailleurs chez la toute petite fille le rôle de pénis, il est le siège d'une excitabilité particulière, l'organe qui procure la satisfaction auto-érotique. La transformation de la petite fille en femme est caractérisée principalement par le fait que cette sensibilité se déplace en temps voulu et totalement du clitoris à l'entrée du vagin. Dans les cas d'anesthésie dite sexuelle des femmes le clitoris conserve intacte sa sensibilité.

L'intérêt sexuel de l'enfant se porte plutôt en premier lieu sur le problème de savoir d'où viennent les enfants, c'est-à-dire sur le problème qui forme le fond de la question posée par le sphinx thébain, et cet intérêt est le plus souvent éveillé par la crainte égoïste que suscite la venue d'un nouvel enfant. La réponse à l'usage de la *nursery,* c'est-à-dire que c'est la cigogne qui apporte les enfants, est accueillie, plus souvent qu'on ne le pense, avec méfiance, même par les petits enfants. L'impression d'être trompé par les grandes personnes contribue beaucoup à l'isolement de l'enfant et au développement de son indépendance. Mais l'enfant n'est pas à même de résoudre ce problème par ses propres moyens. Sa constitution sexuelle encore insuffisamment développée oppose des limites à sa faculté de connaître. Il admet d'abord que les enfants viennent à la suite de l'absorption avec la nourriture de certaines substances spéciales, et il ignore encore que seules les femmes sont

susceptibles d'avoir des enfants. Il apprend ce fait plus tard et relègue dans le domaine des contes l'explication qui fait dépendre la venue d'enfants de l'absorption d'une certaine nourriture. Devenu un peu plus grand, l'enfant se rend compte que le père joue un certain rôle dans l'apparition de nouveaux enfants, mais il est encore incapable de définir ce rôle. S'il lui arrive de surprendre par hasard un acte sexuel, il y voit une tentative de violence, un corps à corps brutal : fausse conception sadique du coït. Toutefois, il n'établit pas immédiatement un rapport entre cet acte et la venue de nouveaux enfants. Et alors même qu'il aperçoit des traces de sang dans le lit et sur le linge de sa mère, il y voit seulement une preuve des violences auxquelles se serait livré son père. Plus tard encore, il commence bien à soupçonner que l'organe génital de l'homme joue un rôle essentiel dans l'apparition de nouveaux enfants, mais il persiste à ne pas pouvoir assigner à cet organe d'autre fonction que celle d'évacuation d'urine.

Les enfants sont dès le début unanimes à croire que la naissance de l'enfant se fait par l'anus. C'est seulement lorsque leur intérêt se détourne de cet organe qu'ils abandonnent cette théorie et la remplacent par celle d'après laquelle l'enfant naîtrait par le nombril qui s'ouvrirait à cet effet. Ou encore ils situent dans la région sternale, entre les deux seins, l'endroit où l'enfant nouveau-né ferait son apparition. C'est ainsi que l'enfant, dans ses explorations, se rapproche des faits sexuels ou, égaré par son ignorance, passe à côté d'eux, jusqu'au moment où l'explication qu'il en reçoit dans les années précédant immédiatement la puberté, explication déprimante, souvent incomplète, agissant souvent à la manière d'un traumatisme, vient le tirer de sa naïveté première.

Vous avez sans doute entendu dire que, pour maintenir ses propositions concernant la causalité sexuelle des névroses et l'importance sexuelle des symptômes, la psychanalyse imprime à la notion du sexuel une extension exagérée. Vous êtes maintenant à

même de juger si cette extension est vraiment injustifiée. Nous n'avons étendu la notion de sexualité que juste assez pour y faire entrer aussi la vie sexuelle des pervers et celles des enfants. Autrement dit, nous n'avons fait que lui restituer l'ampleur qui lui appartient. Ce qu'on entend par sexualité en dehors de la psychanalyse, est une sexualité tout à fait restreinte, une sexualité mise au service de la seule procréation, bref ce qu'on appelle la vie sexuelle normale.

21. Développement de la libido et organisations sexuelles

J'ai l'impression de n'avoir pas réussi à vous convaincre comme je l'aurais voulu de l'importance des perversions pour notre conception de la sexualité. Je vais donc améliorer et compléter, dans la mesure du possible, ce que j'ai dit à ce sujet.

Il ne faut pas croire que ce soit par les seules perversions que nous avons été conduits à cette modification de la notion de la sexualité qui nous a valu une si violente opposition. L'étude de la sexualité infantile y a contribué dans une mesure encore plus grande, et les résultats concordants fournis par l'étude des perversions et par celle de la sexualité infantile ont été pour nous décisifs. Mais les manifestations de la sexualité infantile, quelque évidentes qu'elles soient chez les enfants déjà un peu âgés, semblent cependant au début se perdre dans le vague et l'indéterminé. Ceux qui ne tiennent pas compte du développement et des relations analytiques leur refuserons tout caractère sexuel et leur attribueront plutôt un caractère indifférencié. N'oubliez pas que nous ne sommes pas encore en possession d'un signe universellement reconnu et permettant d'affirmer avec certitude la nature sexuelle d'un processus ; nous ne connaissons sous ce rapport que la fonction de reproduction dont nous avons déjà dit qu'elle offrait une définition trop étroite. Les critères biologiques, dans le genre des périodicités

de 23 et de 28 jours établies par W. Fliess, sont encore très discutables ; les particularités chimiques des processus sexuels, particularités que nous soupçonnons, attendent encore qu'on les découvre. Au contraire, les perversions sexuelles des adultes sont quelque chose de palpable et ne prêtent à aucune équivoque. Ainsi que le prouve leur dénomination généralement admise, elles font incontestablement partie de la sexualité. Qu'on les appelle signes de dégénérescence ou autrement, personne n'a encore eu le courage de les ranger ailleurs que parmi les phénomènes de la vie sexuelle. N'y aurait-il que les perversions seules, nous serions déjà largement autorisés à affirmer que la sexualité et la procréation ne coïncident pas, car il est connu que toute perversion constitue une négation des fins assignées à la procréation.

Je vois à ce propos un parallèle qui n'est pas dépourvu d'intérêt. Alors que la plupart confondent le « conscient » avec le « psychique », nous avons été obligés d'élargir la notion de « psychique » et de reconnaître l'existence d'un psychique qui n'est pas conscient. Il en est de même de l'identité que certains établissent entre le « sexuel » et « ce qui se rapporte à la procréation » ou, pour abréger, le « génital », alors que nous ne pouvons faire autrement que d'admettre l'existence d'un « sexuel » qui n'est pas « génital », qui n'a rien à voir avec la procréation. L'identité dont on nous parle n'est que formelle et manque de raisons profondes.

Mais si l'existence des perversions sexuelles apporte à cette question un argument décisif, comment se fait-il que cet argument n'ait pas encore fait sentir sa force et que la question ne soit pas depuis longtemps résolue ? Je ne saurais vous le dire, mais il me semble qu'il faut en voir la cause dans le fait que les perversions sexuelles sont frappées d'une proscription particulière qui se répercute sur la théorie et s'oppose à leur étude scientifique. On dirait que les gens voient dans les perversions une chose non seulement répugnante, mais aussi monstrueuse et dangereuse, qu'ils

craignent d'être induits par elles en tentation et qu'au fond ils sont obligés de réprimer en eux-mêmes, à l'égard de ceux qui en sont porteurs, une jalousie secrète dans le genre de celle qu'avoue, dans la célèbre parodie de Tannhäuser, le landgrave justicier :

« À Venusberg, il a oublié honneur et devoir !

- Hélas, ce n'est pas à nous que cette chose-là arriverait ! »

En réalité, les pervers sont plutôt des pauvres diables qui expient très durement la satisfaction qu'ils ont tant de peine à se procurer.

Ce qui, malgré toute l'étrangeté de son objet et de son but, fait de l'activité perverse une activité incontestablement sexuelle, c'est que l'acte de la satisfaction sexuelle comporte le plus souvent un orgasme complet et une émission de sperme. Ceci n'est naturellement que le cas de personnes adultes ; chez l'enfant l'orgasme et l'émission de sperme ne sont pas toujours possibles ; ils sont remplacés par des phénomènes auxquels on ne peut pas toujours attribuer avec certitude un caractère sexuel.

Pour compléter ce que j'ai dit concernant l'importance des perversions sexuelles, je tiens encore à ajouter ceci. Malgré tout le discrédit qui s'attache à elles, malgré l'abîme par lequel on veut les séparer de l'activité sexuelle normale, on n'en est pas moins obligé de s'incliner devant l'observation qui nous montre la vie sexuelle normale entachée de tel ou tel autre trait pervers. Déjà le baiser peut être qualifié d'acte pervers, car il consiste dans l'union de deux zones buccales érogènes, à la place de deux organes sexuels opposés. Et, cependant, personne ne le repousse comme pervers ; on le tolère, au contraire, sur la scène comme une expression voilée de l'acte sexuel. Le baiser notamment, lorsqu'il est tellement intense qu'il est accompagné, ce qui arrive encore assez fréquemment, d'orgasme et d'émission de sperme, se transforme facilement et totalement en un acte pervers. Il est d'ailleurs facile de constater que

fouiller des yeux et palper l'objet constitue pour certains une condition indispensable de la jouissance sexuelle, tandis que d'autres, lorsqu'ils sont à l'apogée de l'excitation sexuelle, vont jusqu'à pincer et à mordre leur partenaire et que chez l'amoureux en général l'excitation la plus forte n'est pas toujours provoquée par les organes génitaux, mais par une autre région quelconque du corps de l'objet. Et nous pourrions multiplier ces constatations à l'infini. Il serait absurde d'exclure de la catégorie des normaux et de considérer comme perverses les personnes présentant ces penchants isolés. On reconnaît plutôt avec une netteté de plus en plus grande que le caractère essentiel des perversions consiste, non en ce qu'elles dépassent le but sexuel ou qu'elles remplacent les organes génitaux par d'autres, ou qu'elles comportent une variation de l'objet, mais plutôt dans le caractère exclusif et invariable de ces déviations, caractère qui les rend incompatibles avec l'acte sexuel en tant que condition de la procréation. Dans la mesure où les actions perverses n'interviennent dans l'accomplissement de l'acte sexuel normal qu'à titre de préparation ou de renforcement, il serait injuste de les qualifier de perversions. Il va sans dire que le fossé qui sépare la sexualité normale de la sexualité perverse se trouve en partie comblé par des faits de ce genre. De ces faits, il résulte avec une évidence incontestable que la sexualité normale est le produit de quelque chose qui avait existé avant elle, et qu'elle n'a pu se former qu'après avoir éliminé comme inutilisables certains de ces matériaux préexistants et conservé les autres pour les subordonner au but de la procréation.

Avant d'utiliser les connaissances que nous venons d'acquérir concernant les perversions, pour entreprendre, à leur lumière, une nouvelle étude, plus approfondie, de la sexualité infantile, je tiens à attirer votre attention sur une importante différence qui existe entre celles-là et celle-ci. La sexualité perverse est généralement centralisée d'une façon parfaite, toutes les manifestations de son

activité tendent vers le même but, qui est souvent unique ; une de ses tendances partielles ayant généralement pris le dessus se manifeste soit seule, à l'exclusion des autres, soit après avoir subordonné les autres à ses propres intentions. Sous ce rapport, il n'existe, entre la sexualité normale et la sexualité perverse, pas d'autre différence que celle qui correspond à la différence existant cintre leurs tendances partielles dominantes et, par conséquent, entre leurs buts sexuels. On peut dire qu'il existe aussi bien dans l'une que dans l'autre une tyrannie bien organisée, la seule différence portant sur le parti qui a réussi à s'emparer du pouvoir. Au contraire, la sexualité infantile, envisagée dans son ensemble, ne présente ni centralisation, ni organisation, toutes les tendances partielles jouissant des mêmes droits, chacune cherchant la jouissance pour son propre compte. L'absence et l'existence de la centralisation s'accordent naturellement avec le fait que les deux sexualités, la perverse et la normale, sont dérivées de l'infantile. Il existe d'ailleurs des cas de sexualité perverse qui présentent une ressemblance beaucoup plus grande avec la sexualité infantile, en ce sens que de nombreuses tendances partielles y poursuivent leurs buts, chacune indépendamment et sans se soucier de toutes les autres. Ce serait des cas d'infantilisme sexuel, plutôt que de perversions.

Ainsi préparés, nous pouvons aborder la discussion d'une proposition qu'on ne manquera pas de nous faire. On nous dira : « pourquoi vous entêtez-vous à dénommer sexualité ces manifestations de l'enfance que vous considérez vous-même comme indéfinissables et qui ne deviennent sexuelles que plus tard ? Pourquoi, vous contentant de la seule description physiologique, ne diriez-vous pas tout simplement qu'on observe chez le nourrisson des activités qui, telles que l'acte de sucer et la rétention des excréments, montrent seulement que, l'enfant recherche le plaisir qu'il peut éprouver par l'intermédiaire de certains organes ? Ce

disant, vous éviteriez de froisser les sentiments de vos auditeurs et lecteurs par l'attribution d'une vie sexuelle aux enfants à peine nés à la vie ». Certes, je n'ai aucune objection à élever contre la possibilité de la recherche de plaisirs par l'intermédiaire de tel ou tel organe ; je sais que le plaisir le plus intense, celui que procure l'accouplement, n'est qu'un plaisir qui accompagne l'activité des organes sexuels. Mais sauriez-vous me dire comment et pourquoi ce plaisir local, indifférent au début, revêt ce caractère sexuel qu'il présente incontestablement aux phases de développement ultérieures ? Sommes-nous plus et mieux renseignés sur « le plaisir local des organes » que sur la sexualité ? Vous me répondriez que le caractère sexuel, apparaît précisément lorsque les organes génitaux commencent à jouer leur rôle, lorsque le sexuel coïncide et se confond avec le génital. Et vous réfuteriez l'objection que je pourrais tirer de l'existence des perversions, en me disant qu'après tout le but de la plupart des perversions consiste à obtenir l'orgasme génital, bien que par un moyen autre que l'accouplement des organes génitaux. Vous améliorez en effet sensiblement votre position par le fait que vous éliminez de la caractéristique du sexuel les rapports que celui-ci présente avec la procréation et qui sont incompatibles avec les perversions. Vous refoulez ainsi la procréation à l'arrière-plan pour accorder la première place à l'activité génitale pure et simple. Mais alors les divergences qui nous séparent sont moins grandes que vous ne le pensez : nous plaçons tout simplement les organes génitaux à côté d'autres organes. Que faites-vous cependant des nombreuses observations qui montrent que les organes génitaux, comme source de plaisir, peuvent être remplacés par d'autres organes, comme dans le baiser normal, comme dans les pratiques perverses des débauchés, comme dans la symptomatologie des hystériques ? Dans l'hystérie, notamment, il arrive souvent que des phénomènes d'excitation, des sensations et des innervations, voire les processus de l'érection, se trouvent déplacés des organes génitaux sur d'autres régions du corps, souvent éloignées de ceux-ci

(la tête et le visage, par exemple). Ainsi convaincus qu'il ne vous reste rien que vous puissiez conserver pour la caractéristique de ce que vous appelez sexuel, vous serez bien obligés de suivre mon exemple et d'étendre la dénomination « sexuel » aux activités de la première enfance enquête de jouissances locales que tel ou tel organe est susceptible de procurer.

Et vous trouverez que j'ai tout à fait raison si vous tenez encore compte des deux considérations suivantes. Ainsi que vous le savez, nous qualifions de sexuelles les activités douteuses et indéfinissables de la première enfance ayant le plaisir pour objectif, parce que nous avons été conduits à cette manière de voir par des matériaux de nature incontestablement sexuelle que nous a fournis l'analyse des symptômes. Mais si ces matériaux sont de nature incontestablement sexuelle, me direz-vous, il n'en résulte pas que les activités infantiles orientées vers la recherche du plaisir soient également sexuelles. D'accord. Prenez cependant un cas analogue. Imaginez-vous que nous n'ayons aucun moyen d'observer le développement de deux plantes dicotylédones, telles que le poirier et la fève, à partir de leurs graines respectives, mais que nous puissions dans les deux cas suivre leur développement par la voie inverse, c'est-à-dire en commençant par l'individu végétal complètement formé pour finir par le premier embryon n'ayant que deux cotylédons. Ces derniers paraissent indifférents et sont identiques dans les deux cas. Devons-nous en conclure qu'il s'agit là d'une identité réelle et que la différence spécifique existant entre le poirier et la fève n'apparaît que plus tard au cours de la croissance ? N'est-il pas plus correct, au point de vue biologique, d'admettre que cette différence existe déjà chez les embryons, malgré l'identité apparente des cotylédons ? C'est ce que nous faisons, en dénommant sexuel le plaisir procuré par les activités du nourrisson. Quant à savoir si tous les plaisirs procurés par les organes doivent être qualifiés de sexuels ou s'il y a, à côté du plaisir sexuel, un plaisir d'une nature différente, c'est là

une question que je ne puis discuter ici. Je sais peu de choses sur le plaisir procuré par les organes et sur ses conditions, et il n'y a rien d'étonnant si notre analyse régressive aboutit en dernier lieu à des facteurs encore indéfinissables.

Encore une remarque ! Tout bien considéré, vous ne gagneriez pas grand-chose en faveur de votre affirmation de la pureté sexuelle de l'enfant, alors même que vous réussiriez à me convaincre qu'il y a de bonnes raisons de ne pas considérer comme sexuelles les activités du nourrisson. C'est que, dès la troisième année, la vie sexuelle de l'enfant ne présente plus le moindre doute. Dès cet âge, les organes génitaux deviennent susceptibles d'érection et on observe alors souvent une période de masturbation infantile, donc de satisfaction sexuelle. Les manifestations psychiques et sociales de la vie sexuelle ne prêtent à aucune équivoque : choix de l'objet, préférence affective accordée à telle ou telle personne, décision même en faveur d'un sexe à l'exclusion de l'autre, jalousie, tels sont les faits qui ont été constatés par des observateurs impartiaux, en dehors de la psychanalyse et avant elle, et qui peuvent être vérifiés par tous ceux qui ont la bonne volonté de voir. Vous me direz que vous n'avez jamais mis en doute l'éveil précoce de la tendresse, mais que vous doutez seulement de son caractère « sexuel ». Certes, à l'âge de 3 à 8 ans les enfants ont déjà appris à dissimuler ce caractère, mais, en observant attentivement, vous découvrirez de nombreux indices des intentions « sensuelles » de cette tendresse, et ce qui vous échappera au cours de vos observations directes ressortira facilement à la suite d'une enquête analytique. Les buts sexuels de cette période de la vie se rattachent étroitement à l'exploration sexuelle qui préoccupe les enfants à la même époque et dont je vous ai cité quelques exemples. Le caractère pervers de quelques-uns de ces buts s'explique naturellement par l'immaturité constitutionnelle de l'enfant qui n'a pas encore découvert la fin à laquelle sert l'acte d'accouplement.

Entre la sixième et la huitième année environ, le développement sexuel subit un temps d'arrêt ou de régression qui, dans les cas socialement les plus favorables, mérite le nom de période de latence. Cette latence peu aussi manquer ; en tout cas, elle n'entraîne pas fatalement une interruption complète de l'activité et des intérêts sexuels. La plupart des événements et tendances psychiques, antérieurs à la période de latence, sont alors frappés d'amnésie infantile, tombent dans cet oubli dont nous avons déjà parlé et qui nous cache et nous rend étrangère notre première jeunesse. La tâche de toute psychanalyse consiste à faire revivre le souvenir de cette période oubliée de la vie, et on ne peut s'empêcher de soupçonner que la raison de cet oubli réside dans les débuts de la vie sexuelle qui coïncident avec cette période, que l'oubli est, par conséquent, l'effet du refoulement.

À partir de la troisième année, la vie sexuelle de l'enfant présente beaucoup d'analogies avec celle de l'adulte, elle ne se distingue de cette dernière que par l'absence d'une solide organisation sous le primat des organes génitaux, par son caractère incontestablement perverti et, naturellement, par la moindre intensité de l'instinct dans son ensemble, Mais les phases les plus intéressantes, au point de vue théorique, du développement sexuel ou, dirons-nous, du développement de la libido, sont celles qui précèdent cette période. Ce développement s'accomplit avec une rapidité telle que l'observation directe n'aurait probablement jamais réussi à fixer ses images fuyantes. C'est seulement grâce à l'étude psychanalytique des névroses qu'on se trouva à même de découvrir des phases encore plus reculées du développement de la libido. Sans doute, ce ne sont là que des constructions, mais l'exercice pratique de la psychanalyse vous montrera que ces constructions sont nécessaires et utiles. Et vous comprendrez bientôt pourquoi la pathologie est à même de découvrir ici des faits qui nous échappent nécessairement dans les conditions normales.

Nous pouvons maintenant nous rendre compte de l'aspect que revêt la vie sexuelle de l'enfant avant que s'affirme le primat des organes génitaux, primat qui se prépare pendant la première époque infantile précédant la période de latence et commence à s'organiser solidement à partir de la puberté. Il existe, pendant toute cette première période, une sorte d'organisation plus lâche que nous appellerons *prégénitale.* Mais dans cette phase ce ne sont pas les tendances génitales partielles, mais les tendances *sadiques* et *anales* qui occupent le premier plan.

L'opposition entre *masculin* et *féminin* ne joue encore aucun rôle ; à sa place, nous trouvons l'opposition entre *actif* et *passif,* opposition qu'on peut considérer comme annonciatrice de la polarité sexuelle avec laquelle elle se confond d'ailleurs plus tard. Ce qui, dans les activités de cette phase, nous apparaît comme masculin, puisque nous nous plaçons au point de vue de la phase génitale, se révèle comme l'expression d'une tendance à la domination qui dégénère vite en cruauté. Des tendances à but passif se rattachent à la zone érogène de l'anus qui, dans cette phase, joue un rôle important. Le désir de voir et de savoir s'affirme impérieusement ; le facteur génital ne participe à la vie sexuelle qu'en tant qu'organe d'excrétion de l'urine. Ce ne sont pas les objets qui font défaut aux tendances partielles de cette phase, mais ces objets ne se réunissent pas nécessairement de façon à n'en former qu'un seul. L'organisation sadico-anale constitue la dernière phase préliminaire qui précède celle où s'affirme le primat des organes génitaux. Une étude un peu approfondie montre combien d'éléments de cette phase préliminaire entrent dans la constitution de l'aspect définitif ultérieur et par quels moyens les tendances partielles sont amenées à se ranger dans la nouvelle organisation génitale. Au-delà de la phase sadico-anale du développement de la libido, nous apercevons un stade d'organisation encore plus primitif où c'est la zone érogène buccale qui joue le principal rôle. Vous pouvez constater que ce qui caractérise encore

ce stade, c'est l'activité sexuelle qui s'exprime par l'action de sucer, et vous admirerez la profondeur et l'esprit d'observation des anciens Égyptiens dont l'art représente *l'enfant,* entre autres le divin Horus, tenant le doigt dans la bouche. M. Abraham nous a dit combien profondes sont les traces de cette phase primitive orale qu'on retrouve dans toute la vie sexuelle ultérieure.

Je crains fort que tout ce que je viens de vous dire sur les organisations sexuelles ne vous ait fatigués, au lieu de vous instruire. Il est possible que je me sois trop enfoncé dans les détails. Mais prenez patience ; vous aurez l'occasion de vous rendre compte de l'importance de ce que vous venez d'entendre par les applications que nous en ferons ultérieurement. En attendant, tenez pour acquis que la vie sexuelle ou, comme nous le disons, la fonction de la libido, loin de surgir toute faite, loin même de se développer, en restant semblable à elle-même, traverse une série de phases successives entre lesquelles il n'existe aucune ressemblance, qu'elle présente par conséquent un développement qui se répète plusieurs fois, à l'instar de celui qui s'étend de la chrysalide au papillon. Le tournant du développement est constitué par la subordination de toutes les tendances sexuelles partielles au primat des organes génitaux, donc par la soumission de la sexualité à la *fonction de* la procréation. Nous avons au début une vie sexuelle incohérente, composée d'un grand nombre de tendances partielles exerçant leur activité indépendamment les unes des autres, en vue du plaisir local procuré par les organes. Cette anarchie se trouve tempérée par les prédispositions aux organisations « prégénitales » qui aboutissent à la phase sadico-anale, à travers la phase orale, qui est peut-être la plus primitive. Ajoutez à cela les divers processus, encore insuffisamment connus, qui assurent le passage d'une phase d'organisation à la phase suivante et supérieure. Nous verrons prochainement l'importance que peut avoir, au point de vue de la

conception des névroses, ce développement long et graduel de la libido.

Aujourd'hui nous allons envisager encore un autre côté de ce développement, à savoir les rapports existant entre les tendances partielles et l'objet. Ou, plutôt, nous jetterons sur ce développement un rapide coup d'œil, pour nous arrêter plus longuement à un de ses résultats assez tardifs. Donc quelques-uns des éléments constitutifs de *l'instinct sexuel* ont dès le début un objet qu'ils maintiennent avec force ; tel est le cas de la tendance à dominer (sadisme), du désir de voir et de savoir. D'autres, qui se rattachent plus manifestement à certaines zones érogènes du corps, n'ont un objet qu'au début, tant qu'ils s'appuient encore sur les fonctions non sexuelles, et y renoncent lorsqu'ils se détachent de ces fonctions. C'est ainsi que le premier objet de l'élément buccal de l'instinct sexuel est constitué par le sein maternel qui satisfait le besoin de nourriture de l'enfant. L'élément érotique, qui tirait sa satisfaction du sein maternel, en même temps que l'enfant satisfaisait sa faim, conquiert son indépendance dans l'acte de sucer qui lui permet de se détacher d'un objet étranger et de le remplacer par un organe ou une région du corps même de l'enfant. La tendance buccale devient auto-érotique, comme le sont dès le début les tendances anales et autres tendances érogènes. Le développement ultérieur poursuit, pour nous exprimer aussi brièvement que possible, deux buts : 1º renoncer à l'auto-érotisme, remplacer l'objet faisant partie du corps même de l'individu par un autre qui lui soit étranger et extérieur ; 2º unifier les différents objets des diverses tendances et les remplacer par un seul et unique objet. Ce résultat ne peut être complet, semblable à celui de son propre corps. Il ne peut également être obtenu qu'à la condition qu'un certain nombre de tendances soient éliminées comme inutilisables.

Les processus qui aboutissent au choix de tel ou tel objet sont assez compliqués et n'ont pas encore été décrits d'une façon

satisfaisante. Il nous suffira de faire ressortir le fait que lorsque le cycle infantile, qui précède la période de latence, est dans une certaine mesure achevé, l'objet choisi se trouve à peu près identique à celui du plaisir buccal de la période précédente. Cet objet, s'il n'est plus le sein maternel, est cependant toujours la mère. Nous disons donc de celle-ci qu'elle est le premier objet d'amour. Nous parlons notamment d'amour lorsque les tendances psychiques de l'instinct sexuel viennent occuper le premier plan, alors que les exigences corporelles ou « sensuelles », qui forment la base de cet instinct, sont refoulées ou momentanément oubliées. À l'époque où la mère devient un objet d'amour, le travail psychique du refoulement est déjà commencé chez l'enfant, travail à la suite duquel une partie de ses buts sexuels se trouve soustraite à sa conscience. À ce choix, qui fait de la mère un objet d'amour, se rattache tout ce qui, sous le nom de *complexe d'Oedipe,* a acquis une si grande importance dans l'explication psychanalytique des névroses et a peut-être été une des causes déterminantes de la résistance qui s'est manifestée contre la psychanalyse.

Écoutez ce petit fait divers qui s'est produit pendant la guerre. Un des vaillants partisans de la psychanalyse est mobilisé comme médecin quelque part en Pologne et attire sur lui l'attention de ses collègues par les résultats inattendus qu'il obtient sur un malade. Questionné, il avoue qu'il se sert des méthodes de la psychanalyse et se déclare tout disposé à y initier ses collègues. Tous les soirs, les médecins du corps, collègues et supérieurs,se réunissent pour s'instruire dans les mystérieuses théories de l'analyse. Tout se passe bien pendant un certain temps, jusqu'au jour où notre psychanalyste en arrive à parler à ses auditeurs du *complexe d'Oedipe :* un supérieur se lève alors et dit qu'il n'en croit rien, qu'il est inadmissible qu'on raconte ces choses à de braves gens, pères de famille, qui combattent pour leur patrie. Et il ajoute qu'il interdit désormais toute conférence sur la psychanalyse. Ce fut tout, et notre

analyste fut obligé de demander son déplacement dans un autre secteur. Je crois, quant à moi, que ce serait un grand malheur si, pour vaincre, les Allemands avaient besoin d'une pareille « organisation » de la science, et je suis persuadé que la science allemande ne la supporterait pas longtemps.

Vous êtes sans doute impatients d'apprendre en quoi consiste ce terrible *complexe d'Oedipe.* Son nom seul vous permet déjà de le deviner. Vous connaissez tous la légende grecque du roi Oedipe qui a été voué par le destin à tuer son père et à épouser sa mère, qui fait tout ce qu'il peut pour échapper à la prédiction de l'oracle et qui, n'y ayant pas réussi, se punit en se, crevant les yeux, dès qu'il a appris qu'il a, sans le savoir, commis les deux crimes qui lui ont été prédits. Je suppose que beaucoup d'entre vous ont été secoués par une violente émotion à la lecture de la tragédie dans laquelle Sophocle a traité ce sujet. L'ouvrage du poète attique nous expose comment le crime commis par Oedipe a été peu à peu dévoilé, à la suite d'une enquête artificiellement retardée et sans cesse ranimée à la faveur de nouveaux indices : sous ce rapport, son exposé présente une certaine ressemblance avec les démarches d'une psychanalyse. Il arrive au cours du dialogue que Jocaste, la mère-épouse aveuglée par l'amour, s'oppose à la poursuite de l'enquête. Elle invoque,pour justifier son opposition, le fait que beaucoup d'hommes ont rêvé qu'ils vivaient avec leur mère, mais que les rêves ne méritent aucune considération. Nous ne méprisons pas les rêves, surtout les rêves typiques, ceux qui arrivent à beaucoup d'hommes, et nous sommes persuadés que le rêve mentionné par Jocaste se rattache intimement au contenu étrange et effrayant de la légende.

Il est étonnant que la tragédie de Sophocle ne provoque pas chez l'auditeur le moindre mouvement d'indignation, alors que les inoffensives théories de notre brave médecin militaire ont soulevé une réprobation qui était beaucoup moins justifiée. Cette tragédie est au fond une pièce immorale, parce qu'elle supprime la

responsabilité de l'homme, attribue aux puissances divines l'initiative du crime et révèle l'impuissance des tendances morales de l'homme à résister aux penchants criminels. Entre les mains d'un poète comme Euripide, qui était brouillé avec les dieux, la tragédie d'Oedipe serait devenue facilement un prétexte à récriminations contre les dieux et contre le destin. Mais, chez le croyant Sophocle, il ne pouvait être question de récriminations ; il se tire de la difficulté par une pieuse subtilité, en proclamant que la suprême moralité exige l'obéissance à la volonté des dieux, alors même qu'ils ordonnent le crime. Je ne trouve pas que cette morale constitue une des forces de la tragédie, mais elle n'influe en rien sur l'effet de celle-ci. Ce n'est pas à cette morale que l'auditeur réagit, mais au sens et au contenu mystérieux de la légende. Il réagit comme s'il retrouvait en lui-même, par l'auto-analyse, le *complexe d'Oedipe ;* comme s'il apercevait, dans la volonté des dieux et dans l'oracle, des travestissements idéalisés de son propre inconscient ; comme s'il se souvenait avec horreur d'avoir éprouvé lui-même le désir d'écarter son père et d'épouser sa mère. La voix du poète semble lui dire : « Tu te raidis en vain contre ta responsabilité, et c'est en vain que tu invoques tout ce que tu as fait pour réprimer ces intentions criminelles. Ta faute n'en persiste pas moins puisque, ces intentions, tu n'as pas su les supprimer : elles restent intactes dans ton inconscient. » Et il y a là une vérité psychologique. Alors même qu'ayant refoulé ses mauvaises tendances dans l'inconscient, l'homme croit pouvoir dire qu'il n'en est pas responsable, il n'en éprouve pas moins cette responsabilité comme un sentiment de péché dont il ignore les motifs.

Il est tout à fait certain qu'on doit voir dans le *complexe d'Oedipe* une des principales sources de ce sentiment de remords qui tourmente si souvent les névrosés. Mieux que cela : dans une étude sur les commencements de la religion et de la morale humaines que j'ai publiée en 1913 sous le titre : Totem *et Tabou,* j'avais émis

l'hypothèse que c'est le *complexe d'Oedipe* qui a suggéré à l'humanité dans son ensemble, au début de son histoire, la conscience de sa culpabilité, cette source dernière de la religion et de la moralité. Je pourrais vous dire beaucoup de choses là-dessus, mais je préfère laisser ce sujet. Il est difficile de s'en détacher lorsqu'on a commencé à s'en occuper, et j'ai hâte de retourner à la psychologie individuelle.

Que nous révèle donc du *complexe d'Oedipe* l'observation directe de l'enfant à l'époque du choix de l'objet, avant la période de latence ? On voit facilement que le petit bonhomme veut avoir la mère pour lui tout seul, que la présence du père le contrarie, qu'il boude lorsque celui-ci manifeste à la mère des marques de tendresse, qu'il ne cache pas sa satisfaction lorsque le père est absent ou parti en voyage. Il exprime souvent de vive voix ses sentiments, promet à la mère de l'épouser. On dira que ce sont des enfantillages en comparaison des exploits d'Oedipe, mais cela suffit en tant que faits et cela représente ces exploits en germe. On se trouve souvent dérouté par le fait que le même enfant fait preuve, dans d'autres occasions, d'une grande tendresse à l'égard du père ; mais ces attitudes sentimentales opposées ou plutôt *ambivalentes* qui, chez l'adulte, entreraient fatalement en conflit, se concilient fort bien, et pendant longtemps, chez l'enfant, comme elles vivent ensuite côte à côte, et d'une façon durable, dans l'inconscient. On dirait peut-être que l'attitude du petit garçon s'explique par des motifs égoïstes et n'autorise nullement l'hypothèse d'un complexe érotique. C'est la mère qui veille à tous les besoins de l'enfant, lequel a d'ailleurs tout intérêt à ce que nulle autre personne ne s'en occupe. Ceci est certainement vrai, mais on s'aperçoit aussitôt que dans cette situation, comme dans beaucoup d'autres analogues, l'intérêt égoïste ne constitue que le point d'attache de la tendance érotique. Lorsque l'enfant manifeste à l'égard de la mère une curiosité sexuelle peu dissimulée, lorsqu'il insiste pour dormir la nuit à ses côtés, lorsqu'il

veut à tout prix assister à sa toilette et use même de moyens de séduction qui n'échappent pas à la mère, laquelle en parle en riant, la nature érotique de l'attachement à la mère paraît hors de doute. Il ne faut pas oublier que la mère entoure des mêmes soins sa petite fille sans provoquer le même effet, et que le père rivalise souvent avec elle d'attentions pour le petit garçon, sans réussir à acquérir aux yeux de celui-ci la même importance. Bref, il n'est pas d'argument critique à l'aide duquel on puisse éliminer de la situation la préférence sexuelle. Au point de vue de l'intérêt égoïste, il ne serait même pas intelligent de la part du petit garçon de ne s'attacher qu'à une seule personne, c'est-à-dire à la mère, alors qu'il pourrait facilement en avoir deux à sa dévotion : la mère et le père.

Vous remarquerez que je n'ai exposé que l'attitude du petit garçon à l'égard du père et de la mère. Celle de la petite fille est, sauf certaines modifications nécessaires, tout à fait identique. La tendre affection pour le père, le besoin d'écarter la mère dont la présence est considérée comme gênante, une coquetterie qui met déjà en œuvre les moyens dont dispose la femme, forment chez la petite fille un charmant tableau qui nous fait oublier le sérieux et les graves conséquences possibles de cette situation infantile. Ajoutons sans tarder que les parents eux-mêmes exercent souvent une influence décisive sur l'acquisition par leurs enfants du *complexe d'Oedipe,* en cédant de leur côté à l'attraction sexuelle, ce qui fait que, dans les familles où il y a plusieurs enfants, le père préfère manifestement la petite fille, tandis que toute la tendresse de la mère se porte sur le petit garçon. Malgré son importance, ce facteur ne constitue cependant pas un argument contre la nature spontanée du *complexe d'Oedipe* chez l'enfant. Ce complexe en s'élargissant devient le « complexe familial » lorsque la famille s'accroît par la naissance d'autres enfants. Les premiers venus y voient une menace à leurs situations acquises : aussi les nouveaux frères ou sœurs sont-ils accueillis avec peu d'empressement et avec le désir formel de les

voir disparaître. Ces sentiments de haine sont même exprimés verbalement par les enfants beaucoup plus souvent que ceux inspirés par le « complexe parental ». Lorsque le mauvais désir de l'enfant se réalise et que la mort emporte rapidement celui ou celle qu'on avait considérés comme des intrus, on peut constater, à l'aide d'une analyse ultérieure, quel important événement cette mort a été pour l'enfant qui peut cependant fort bien n'en avoir gardé aucun souvenir. Repoussé au second plan par la naissance d'une sœur ou d'un frère, presque délaissé au début, l'enfant oublie difficilement cet abandon ; celui-ci fait naître en lui des sentiments qui, lorsqu'ils existent chez l'adulte, le font qualifier d'aigri, et ces sentiments peuvent devenir le point de départ d'un refroidissement durable à l'égard de la mère. Nous avons déjà dit que les recherches sur la sexualité, avec toutes leurs conséquences, se rattachent précisément à cette expérience de la vie infantile. À mesure que les frères et les sœurs grandissent, l'attitude de l'enfant envers eux subit les changements les plus significatifs. Le garçon peut reporter sur la sœur l'amour qu'il avait éprouvé auparavant pour la mère dont l'infidélité l'a si profondément froissé ; dès la *nursery,* on voit naître entre plusieurs frères s'empressant autour de la jeune sœur ces situations d'une hostile rivalité qui jouent un si grand rôle dans la vie ultérieure. La petite fille substitue son frère plus âgé à son père qui ne lui témoigne plus la même tendresse que jadis, ou bien elle substitue sa plus jeune sœur à l'enfant qu'elle avait en vain souhaité du père.

Tels sont les faits, et je pourrais en citer beaucoup d'autres analogues, que révèlent l'observation directe des enfants et l'interprétation impartiale de leurs souvenirs qui ressortent avec une grande netteté, sans avoir été en quoi que ce soit influencés par l'analyse. De ces faits, vous tirerez, entre autres, la conclusion que la place occupée par un enfant dans une famille composée de plusieurs enfants a une grande importance pour la conformation de sa vie

ultérieure, et il devrait en être tenu compte dans toute biographie. Mais, et ceci est beaucoup plus important, en présence de ces explications qu'on obtient sans peine et sans effort, vous ne pourrez pas vous rappeler sans en rire tous les efforts que la science a faits pour rendre compte de la prohibition de l'inceste. Ne nous a-t-on pas dit que la vie en commun remontant à l'enfance est de nature à détourner l'attraction sexuelle de l'enfant des membres de sa famille du sexe opposé ; ou que la tendance biologique à éviter les croisements consanguins trouve son complément psychique dans l'horreur innée de l'inceste ? En disant cela, on oubliait seulement que si la tentation incestueuse trouvait vraiment dans la nature des barrières sûres et infranchissables, il n'y aurait eu nul besoin de la prohiber par des lois implacables et par les mœurs. C'est le contraire qui est vrai. Le premier objet sur lequel se concentre le désir sexuel de l'homme est de nature incestueuse - la mère ou la sœur -, et c'est seulement à force de prohibitions de la plus grande sévérité qu'on réussit à réprimer ce penchant infantile. Chez les primitifs encore existants, chez les peuples sauvages, les prohibitions d'inceste sont encore plus sévères que chez nous, et Th. Reik a montré, dans un travail brillant, que les rites de la puberté, qui existent chez les sauvages et qui représentent une résurrection, ont pour but de rompre le lien incestueux qui rattache le garçon à la mère et d'opérer sa conciliation avec le père.

La mythologie nous montre que les hommes n'hésitent pas à attribuer aux dieux l'inceste qu'ils ont eux-mêmes en horreur, et l'histoire ancienne vous enseigne que le mariage incestueux avec la sœur était (chez les anciens pharaons, chez les Incas du Pérou) un commandement sacré. Il s'agissait donc d'un privilège interdit au commun des mortels.

L'inceste maternel est un des crimes d’Oedipe, le meurtre du père est son autre crime. Disons en passant que ce sont là les deux grands crimes qui étaient déjà condamnés par la première institution

religieuse et sociale des hommes, le totémisme. Passons maintenant de l'observation directe de l'enfant à l'examen analytique de l'adulte névrosé. Quelles sont les contributions de cet examen à une analyse plus approfondie du *complexe d'Oedipe* ? Elles peuvent être définies très facilement. Il nous présente ce complexe tel que nous l'expose la légende ; il nous montre que chaque névrosé a été lui-même une sorte d'Oedipe ou, ce qui revient au même, est devenu un Hamlet en réagissant contre ce complexe. Il va sans dire que la représentation analytique du *complexe d'Oedipe* n'est qu'un agrandissement et un grossissement de l'ébauche infantile. La haine pour le père, le souhait de le voir mourir ne sont plus marqués par de timides allusions, la tendresse pour la mère a pour but avoué de la posséder comme épouse. Avons-nous le droit d'attribuer à la tendre enfance ces sentiments crus et extrêmes, ou bien l'analyse nous induit-elle en erreur, par suite de l'intervention d'un nouveau facteur ? Il n'est d'ailleurs pas difficile de découvrir ce nouveau facteur. Toutes les fois qu'un homme parle du passé, cet homme fût-il un historien, nous devons tenir compte de tout ce qu'il introduit, sans intention, du présent ou de l'intervalle qui sépare le passé du présent, dans la période dont il s'occupe et dont il fausse ainsi le tableau. Dans le cas du névrosé, il est même permis de se demander si cette confusion entre le passé et le présent est tout à fait involontaire ; nous apprendrons plus tard les motifs de cette confusion, et nous aurons en général à rendre compte de ce jeu de l'imagination s'exerçant sur les événements et les faits d'un passé reculé. Nous trouvons aussi sans peine que la haine pour le père est renforcée par de nombreux motifs fournis par des époques et des circonstances postérieures, que les désirs sexuels ayant pour objet la mère revêtent des formes qui devaient encore être inconnues et étrangères à l'enfant. Mais ce serait un vain effort que de vouloir expliquer le *complexe d'Oedipe* dans son ensemble par le jeu de l'imagination rétrospective, introduisant dans le passé des éléments empruntés au présent. Le

névrosé adulte garde le noyau infantile avec quelques-uns de ses accessoires, tels que nous les révèle l'observation directe de l'enfant.

Le fait clinique, qui s'offre à nous derrière la forme analytiquement établie du *complexe d'Oedipe,* présente une très grande importance pratique. Nous apprenons qu'à l'époque de la puberté, lorsque l'instinct sexuel s'affirme dans toute sa force, les anciens objets familiaux et incestueux sont repris et pourvus d'un caractère libidineux. Le choix de l'objet par l'enfant n'était qu'un prélude timide, mais décisif, à l'orientation du choix pendant la puberté. À ce moment s'accomplissent des processus affectifs très intenses, orientés soit vers le *complexe d'Oedipe,* soit vers une réaction contre ce complexe, mais les prémisses de ces processus n'étant pas avouables doivent pour la plupart être soustraites à la conscience À partir de cette époque, l'individu humain se trouve devant une grande tâche qui consiste à se détacher des parents ; et c'est seulement après avoir rempli cette tâche qu'il pourra cesser d'être un enfant, pour devenir membre de la collectivité sociale. La tâche du fils consiste à détacher de sa mère ses désirs libidineux, pour les reporter sur un objet réel étranger, à se réconcilier avec le père, s'il lui a gardé une certaine hostilité, ou à s'émanciper de sa tyrannie lorsque, par réaction contre sa révolte enfantine, il est devenu son esclave soumis. Ces tâches s'imposent à tous et à chacun ; et il est à remarquer que leur accomplissement réussit rarement d'une façon idéale, c'est-à-dire avec une correction psychologique et sociale parfaite. Les névrosés, eux, échouent totalement dans ces tâches, le fils restant toute sa vie courbé sous l'autorité du père et incapable de reporter sa libido sur un objet sexuel étranger. Tel peut être également, *mutatis mutandis,* le sort de la fille. C'est en ce sens que le *complexe d'Oedipe* peut être considéré comme le noyau des névroses.

Vous devinez sans doute que j'écarte rapidement un grand nombre de détails importants, aussi bien pratiques que théoriques,

se rattachant au *complexe d'Oedipe.* Je n'insisterai pas davantage sur ses variations et sur son inversion possible. En ce qui concerne ses rapports plus éloignés, je vous dirai seulement qu'il a été une source abondante de production poétique. Otto Rank a montré, dans un livre méritoire, que les dramaturges de tous les temps ont puisé leurs matériaux principalement dans le *complexe d'Oedipe* et dans le complexe de l'inceste, ainsi que dans leurs variations plus ou moins voilées. Mentionnons encore que les deux désirs criminels qui font partie de ce complexe ont été reconnus, longtemps avant la psychanalyse, comme étant les désirs représentatifs de la vie instinctive sans frein. Dans le dialogue du célèbre encyclopédiste Diderot intitulé : *Le neveu de Rameau,* dont Goethe lui-même a donné une version allemande, vous trouverez le remarquable passage que voici : « Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait-le cou à son père et coucherait avec sa mère. »

Mais il est un détail que je ne dois pas omettre. Ce n'est pas en vain que l'épouse-mère d'Oedipe nous a fait penser au rêve. Vous souvenez-vous encore du résultat de nos analyses de rêves, à savoir que les désirs formateurs de rêves sont souvent de nature perverse, incestueuse ou révèlent une hostilité insoupçonnée à l'égard de personnes très proches et aimées ? Nous n'avons pas alors expliqué l'origine de ces mauvaises tendances. À présent, cette explication s'impose à nous sans que nous nous donnions la peine de la chercher. Il s'agit ni plus ni moins de produits de la libido et de certaines déformations d'objets qui, datant des premières années de l'enfance et disparus depuis longtemps de la conscience, révèlent encore leur existence pendant la nuit et se montrent dans une certaine mesure susceptibles d'exercer une action. Or, comme tous les hommes font de ces rêves pervers, incestueux, cruels, que ces rêves ne constituent par conséquent pas le monopole des névrosés, nous

sommes autorisés à conclure que le développement des normaux s'est également accompli à travers les perversions et les déformations d'objets caractéristiques du *complexe d'Oedipe,* qu'il faut voir là le mode de développement normal et que les névrosés ne présentent qu'agrandi et grossi ce que l'analyse de rêves nous révèle également chez les hommes bien portants. C'est là une des raisons pour lesquelles nous avons fait précéder l'étude des symptômes névrotiques de celle des rêves.

22. Points de vue du développement et de la régression. Étiologie

Nous venons d'apprendre que la fonction de la libido subit une longue évolution avant d'atteindre la phase dite normale, où elle se trouve mise au service de la procréation. Je voudrais vous dire aujourd'hui le rôle que ce fait joue dans la détermination des névroses.

Je crois être d'accord avec ce qu'enseigne la pathologie générale, en admettant que ce développement comporte deux dangers : celui de l'*arrêt* et celui de la *régression.* Cela signifie que vu la tendance à varier que présentent les processus biologiques en général, il peut arriver que toutes les phases préparatoires ne soient pas correctement parcourues et entièrement dépassées ; certaines parties de la fonction peuvent s'attarder d'une façon durable à l'une ou à l'autre de ces premières phases, et l'ensemble du développement présentera de ce fait un certain degré d'arrêt.

Cherchons un peu dans d'autres domaines des analogies à ce fait. Lorsque tout un peuple abandonne son habitat, pour en chercher un nouveau, ce qui se produisait fréquemment aux époques primitives de l'histoire humaine, il n'atteint certainement pas clins sa totalité le nouveau pays. Abstraction faite d'autres causes de déchet, il a dû arriver fréquemment que ce petits groupes ou associations d'émigrants, arrivés à un endroit, s'y fixaient, alors que le gros du

peuple poursuivait son chemin. Pour prendre une comparaison plus proche, vous savez que chez les mammifères supérieurs les glandes germinales qui, à l'origine, sont situées dans la profondeur de la cavité abdominale subissent, à un moment donné de la vie intra-utérine, un déplacement qui les transporte presque immédiatement sous la peau de la partie terminale du bassin. Comme suite de cette migration, on trouve un grand nombre d'individus chez lesquels un de ces deux organes est resté dans la cavité abdominale ou s'est localisé définitivement dans le canal dit inguinal que les deux glandes doivent franchir normalement, ou qu'un de ces canaux est resté ouvert, alors que dans les cas normaux ils doivent tous deux devenir imperméables après le passage des glandes. Lorsque, jeune étudiant encore, j'exécutais mon premier travail scientifique sous la direction de von Brücke, j'ai eu à m'occuper de l'origine des racines nerveuses postérieures de la moelle d'un poisson d'une forme encore très archaïque. J'ai trouvé que les fibres nerveuses de ces racines émergeaient de grosses cellules situées dans la corne postérieure, ce qui ne s'observe plus chez d'autres vertébrés. Mais je n'ai pas tardé à découvrir également que ces cellules nerveuses se trouvent également en dehors de la substance grise et occupent tout le trajet qui s'étend jusqu'au ganglion dit spinal de la racine postérieure ; d'où je conclus que les cellules de ces amas ganglionnaires ont émigré de la moelle épinière pour venir se placer le long du trajet radiculaire des nerfs. C'est ce qui est confirmé par l'histoire du développement ; mais chez le petit poisson sur lequel avaient porté mes recherches, le trajet de la migration était marqué par des cellules restées en chemin. À un examen approfondi, vous trouverez facilement les points faibles de ces comparaisons. Aussi vous dirai-je directement qu'en ce qui concerne chaque tendance sexuelle, il est, à mon avis, possible que certains de ses éléments se soient attardés à des phases de développement antérieures, alors que d'autres ont atteint le but final. Il reste bien entendu que nous concevons chacune de ces tendances comme un courant qui avance sans

interruption depuis le commencement de la vie et que nous usons d'un procédé dans une certaine mesure artificiel lorsque nous le décomposons en plusieurs poussées successives. Vous avez raison de penser que ces représentations ont besoin d'être éclaircies, mais c'est là un travail qui nous entraînerait trop loin. Je me borne à vous prévenir que j'appelle fixation (de la tendance, bien entendu) le fait pour une tendance partielle de s'être attardée à une phase antérieure.

Le second danger de ce développement par degrés consiste en ce que les éléments plus avancés peuvent, par un mouvement rétrograde, retourner à leur tour à une de ces phases antérieures : nous appelons cela régression. La régression a lieu lorsque, dans sa forme plus avancée, une tendance se heurte, dans l'exercice de sa fonction, c'est-à-dire dans la réalisation de sa satisfaction, à de grands obstacles extérieurs. Tout porte à croire que fixation et régression ne sont pas indépendantes l'une de l'autre. Plus la fixation est forte au cours du développement, plus il sera facile à la fonction d'échapper aux difficultés extérieures par la régression jusqu'aux éléments fixés et moins la fonction formée sera en état de résister aux obstacles extérieurs qu'elle rencontrera sur son chemin. Lorsqu'un peuple en mouvement a laissé en cours de route de forts détachements, les fractions plus avancées auront une grande tendance, lorsqu'elles seront battues ou qu'elles se seront heurtées à un ennemi trop fort, à revenir sur leurs pas pour se réfugier auprès de ces détachements. Mais ces fractions avancées auront aussi d'autant plus de chances d'être battues que les éléments restés en arrière seront plus nombreux.

Pour bien comprendre les névroses, il importe beaucoup de ne pas perdre de vue ce rapport entre la fixation et la régression. On acquiert ainsi un point d'appui sûr pour aborder l'examen, que nous allons entreprendre, de la question relative à la détermination des névroses, à l'étiologie des névroses.

Occupons-nous encore un moment de la régression. D'après ce que vous avez appris concernant le développement de la fonction de la libido, vous devez vous attendre à deux sortes de régression : retour aux premiers objets marqués par la libido et qui sont, nous le savons, de nature incestueuse ; retour de toute l'organisation sexuelle à des phases antérieures. On observe l'un et l'autre genres de régression dans les névroses de transfert, dans le mécanisme desquelles ils jouent un rôle important. C'est surtout le retour aux premiers objets de la libido qu'on observe chez les névrotiques avec une régularité lassante. Il y aurait beaucoup plus à dire sur les régressions de la libido, si l'on tenait compte d'un autre groupe de névroses, et notamment des névroses dites narcissiques. Mais il n'entre pas dans nos intentions de nous en occuper ici. Ces affections nous mettent encore en présence d'autres modes de développement, non encore mentionnés, et nous montrent aussi de nouvelles formes de régression. Je crois cependant devoir maintenant vous mettre en garde contre une confusion possible entre *régression* et *refoulement* et vous aider à vous faire une idée nette des rapports existant entre ces deux processus. Le refoulement est, si vous vous en souvenez bien, le processus grâce auquel un acte susceptible de devenir conscient, c'est-à-dire faisant partie de la préconscience, devient inconscient. Et il y a encore refoulement lorsque l'acte psychique inconscient n'est même pas admis dans le système préconscient voisin, la censure l'arrêtant au passage et lui faisant rebrousser chemin. Il n'existe aucun rapport entre la notion de refoulement et celle de sexualité. J'attire tout particulièrement votre attention sur ce fait. Le refoulement est un processus purement psychologique que nous caractériserons encore mieux en le qualifiant de *topique. Nous* voulons dire par là que la notion de refoulement est une notion spatiale, en rapport avec notre hypothèse des compartiments psychiques ou, si nous voulons renoncer à cette grossière représentation auxiliaire, nous dirons qu'elle découle du fait que l'appareil psychique se compose de plusieurs systèmes distincts.

De la comparaison que nous venons de faire, il ressort que nous avons employé jusqu'ici le mot « régression », non dans sa signification généralement admise, mais dans un sens tout à fait spécial. Si vous lui donnez son sens général, celui du retour d'une phase de développement supérieure à une phase inférieure, le refoulement peut, lui aussi, être conçu comme une régression, comme un retour à une phase antérieure et plus reculée du développement psychique. Seulement, quand nous parlons de refoulement, nous autres, nous ne pensons pas à cette direction rétrograde, car nous voyons encore un refoulement, au sens dynamique du mot, alors qu'un acte psychique est maintenu à la phase inférieure de l'inconscient. Le refoulement est une notion topique et dynamique ; la régression est une notion purement descriptive. Par la régression, telle que nous l'avons décrite jusqu'ici en la mettant en rapport avec la fixation, nous entendions uniquement le retour de la libido à des phases antérieures de son développement, c'est-à-dire quelque chose qui diffère totalement du refoulement et en est totalement indépendant. Nous ne pouvons même pas affirmer que la régression tic la libido soit un processus purement psychologique et nous ne saurions lui assigner une localisation dans l'appareil psychique. Bien qu'elle exerce sur la vie psychique une influence très profonde, il n'en reste pas moins vrai que c'est le facteur organique qui domine chez elle.

Ces discussions vous paraîtront sans doute arides. La clinique nous en fournira des applications qui nous les rendront plus claires. Vous savez que l'hystérie et la névrose obsessionnelle sont, les deux principaux représentants du groupe des névroses de transfert. Il existe bien dans l'hystérie une régression de la libido aux premiers objets sexuels, de nature incestueuse, et l'on peut dire qu'elle existe dans tous les cas, alors qu'on n'y observe pas la moindre tendance à la régression vers une phase antérieure de l'organisation sexuelle. En revanche, le refoulement joue dans le mécanisme de l'hystérie le

principal rôle. S'il m'était permis de compléter par une construction toutes les connaissances certaines que nous avons acquises jusqu'ici concernant l'hystérie, je décrirais la situation de la façon suivante : la réunion des tendances partielles sous le primat des organes génitaux est accomplie, mais les conséquences qui en découlent se heurtent à la résistance du système préconscient lié à la conscience. L'organisation génitale se rattache donc à l'inconscient, mais n'est pas admise par le préconscient, d'où il résulte un tableau qui présente certaines ressemblances avec l'état antérieur au primat des organes génitaux, mais qui est en réalité tout autre chose. - Des deux régressions de la libido, celle qui s'effectue vers une phase antérieure de l'organisation sexuelle est de beaucoup la plus remarquable. Comme cette dernière régression manque dans l'hystérie et que toute notre conception des névroses se ressent encore de l'influence de l'étude de l'hystérie, qui l'avait précédée dans le temps, l'importance de la régression de la libido ne nous est apparue que beaucoup plus tard que celle du refoulement. Attendez-vous à ce que nos points de vue subissent de nouvelles extensions et modifications lorsque nous aurons à tenir compte, en plus de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle, des névroses narcissiques.

Dans la névrose obsessionnelle, au contraire, la régression de la libido vers la phase préliminaire de l'organisation sadico-anale constitue le fait le plus frappant et celui qui marque de son empreinte toutes les manifestations symptomatiques. L'impulsion amoureuse se présente alors sous le masque de l'impulsion sadique. La représentation obsédante : je *voudrais te tuer,* lorsqu'on la débarrasse d'excroissances non accidentelles, mais indispensables, signifie au fond ceci : je *voudrais jouir de toi en amour.* Supposez encore une régression simultanée intéressant l'objet, c'est-à-dire une régression telle que les impulsions en question ne s'appliquent qu'aux personnes les plus proches et les plus aimées, et vous aurez une idée de l'horreur que peuvent éveiller chez le malade ces

représentations obsédantes qui apparaissent à sa conscience comme lui étant tout à fait étrangères. Mais le refoulement joue également dans ces névroses un rôle important qu'il est difficile de définir dans une rapide introduction comme celle-ci. La régression de la libido, lorsqu'elle n'est pas accompagnée de refoulement, aboutirait à une perversion, mais ne donnerait jamais une névrose. Vous voyez ainsi que le refoulement est le processus le plus propre à la névrose, celui qui la caractérise le mieux. J'aurai peut-être encore l'occasion de vous dire ce que nous savons du mécanisme des perversions, et vous verrez alors que tout s'y passe d'une façon infiniment moins simple qu'on se l'imagine.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas de m'être livré à ces développements sur la fixation et la régression de la libido, si je vous dis que je vous les ai présenté ; à titre de préparation à l'examen de l'étiologie des névroses. Concernant cette dernière, je ne vous ai encore fait part que d'une seule donnée, à savoir que les hommes deviennent névrosés lorsqu'ils sont privés de la possibilité de satisfaire leur libido, donc par « privation », pour employer le ternie dont je m'étais servi alors, et que leurs symptômes viennent remplacer chez eux satisfaction qui leur est refusée. Il ne faut naturellement pas en conclure que toute privation de satisfaction libidineuse rende névrosé celui qui en est victime ; ma proposition signifie seulement que le facteur *privation* existait dans tous les cas de névroses examinés. Elle n'est donc pas réversible. Et sans doute, vous vous rendez également compte que cette proposition révèle, non tout le mystère de l'étiologie des névroses, mais seulement une de ses conditions importantes et essentielles.

Nous ignorons encore si, pour la discussion ultérieure de cette proposition, ou doit insister principalement sur la nature de la privation ou sur les particularités de celui qui en est frappé. C'est que la privation est rarement complète et absolue ; pour devenir pathogénique, elle doit porter sur la seule satisfaction que la

personne exige, sur la seule dont elle soit capable. Il y a en général nombre de moyens permettant de supporter, sans en tomber malade, la privation de satisfaction libidineuse. Nous connaissons des hommes capables de s'infliger cette privation sans dommage, ils ne sont pas heureux, ils souffrent de langueur, mais ils ne tombent pas malades. Nous devons en outre tenir compte du fait que les tendances sexuelles sont, si je puis m'exprimer ainsi, extraordinairement *plastiques.* Elles peuvent se remplacer réciproquement, l'une peut assumer l'intensité des autres ; lorsque la réalité refuse la satisfaction de l'une, on peut trouver une compensation dans la satisfaction d'une autre. Elles représentent comme un réseau de canaux remplis de liquide et communiquants, et cela malgré leur subordination au primat génital : deux caractéristiques difficiles à concilier. De plus, les tendances partielles de la sexualité, ainsi que l'instinct sexuel qui résulte de leur synthèse, présentent une grande facilité de varier leur objet, d'échanger chacun de leurs objets contre un autre, plus facilement accessible, propriété qui doit opposer une forte résistance à l'action pathogène d'une privation. Parmi ces facteurs qui opposent une action pour ainsi dire prophylactique à l'action nocive des privations, il en est un qui a acquis une importance sociale particulière. Il consiste en ce que la tendance sexuelle, ayant renoncé au plaisir partiel ou à celui que procure l'acte de la procréation, l'a remplacé par un autre but présentant avec le premier des rapports génétiques, mais qui a cessé d'être sexuel pour devenir social. Nous donnons à ce processus le mot de « sublimation », et ce faisant nous nous rangeons à l'opinion générale qui accorde une valeur plus grande aux buts sociaux qu'aux buts sexuels, lesquels sont, au fond, des buts égoïstes. La sublimation n'est d'ailleurs qu'un cas spécial du rattachement de tendances sexuelles à d'autres, non sexuelles. Nous aurons encore à en parler dans une autre occasion.

Vous êtes sans doute tentés de croire que, grâce à tous ces moyens permettant de supporter la privation, celle-ci perd toute son importance. Il n'en est pas ainsi, et la privation garde toute sa force pathogène. Les moyens qu'on lui oppose sont généralement insuffisants. Le degré d'insatisfaction de la libido, que l'homme moyen peut supporter, est limité. La plasticité et la mobilité de la libido sont loin d'être complètes chez tous les hommes, et la sublimation ne peut supprimer qu'une partie de la libido, sans parler du fait que beaucoup d'hommes ne possèdent la faculté de sublimer que dans une mesure très restreinte. La principale des restrictions est celle qui porte sur la mobilité de la libido, ce qui a pour effet de ne faire dépendre la satisfaction de l'individu que d'un très petit l'ombre d'objets à atteindre et de buts à réaliser. Souvenez-vous seulement qu'un développement incomplet de la libido comporte des fixations nombreuses et variées de la libido à des phases antérieures de l'organisation et à des objets antérieurs, phases et objets qui le plus souvent ne sont plus capables de procurer une satisfaction réelle. Vous reconnaîtrez alors que la fixation de la libido constitue, après la privation, le plus puissant facteur étiologique des névroses. Nous pouvons exprimer ce fait par une abréviation schématique, en disant que la fixation de la libido constitue, dans l'étiologie des névroses, le facteur prédisposant, interne, et la privation le facteur accidentel, extérieur.

Je saisis ici l'occasion pour vous engager à vous abstenir de prendre parti dans une discussion tout à fait superflue. On aime beaucoup, dans le monde scientifique, s'emparer d'une partie de la vérité, proclamer cette partie comme étant toute la vérité et contester ensuite, en sa faveur, tout le reste qui n'est cependant pas moins vrai. C'est à la faveur de ce procédé que plusieurs courants se sont détachés du mouvement psychanalytique, les uns ne reconnaissant que les tendances égoïstes et niant les tendances sexuelles, les autres ne tenant compte que de l'influence exercée par les tâches

qu'impose la vie réelle et négligeant complètement celle qu'exerce le passé individuel, etc. On peut de même opposer l'une à l'autre la fixation et la privation et soulever une controverse en demandant : les névroses sont-elles des maladies exogènes ou endogènes, sont-elles la conséquence nécessaire d'une certaine constitution ou le produit de certaines actions nocives (traumatiques) ? Et, plus spécialement, sont-elles provoquées par la fixation de la libido (et autres particularités de la constitution sexuelle) ou par la pression qu'exerce la privation ? À tout prendre, ce dilemme ne me paraît pas moins déplacé que cet autre que je pourrais vous poser : l'enfant naît-il parce qu'il a été procréé par le père ou parce qu'il a été conçu par la mère ? Les deux conditions sont également indispensables, me direz-vous, et avec raison, Les choses se présentent, sinon tout à fait de même, du moins d'une façon analogue dans l'étiologie des névroses, au point de vue de l'étiologie, les affections névrotiques peuvent être rangées dans une série dans laquelle les deux facteurs : constitution sexuelle et influences extérieures ou, si l'on préfère, fixation de la libido et privation, sont représentés de telle sorte que la part de l'un des facteurs croît lorsque celle de l'autre diminue. À l'un des bouts de cette série se trouvent les cas extrêmes dont vous pouvez dire avec certitude : étant donné le développement anormal de leur libido, ces hommes seraient tombés malades, quels que fussent les événements extérieurs de leur vie, celle-ci fût-elle aussi exempte d'accidents que possible. À l'autre bout se trouvent les cas dont vous pouvez dire au contraire que ces malades auraient certainement échappé, à la névrose s'ils ne s'étaient pas trouvés dans telle ou telle situation. Dans les cas intermédiaires on se trouve en présence de combinaisons telles qu'à une part de plus en plus grande de la constitution sexuelle prédisposante correspond une part de moins en moins grande des influences nocives subies au cours de la vie, et inversement. Dans ces cas, la constitution sexuelle n'aurait pas produit la névrose sans l'intervention d'influences nocives, et ces influences n'auraient pas été suivies d'un effet traumatique si les

conditions de la libido avaient été différentes. Dans cette série je puis, à la rigueur, reconnaître une certaine prédominance au rôle joué par les facteurs prédisposants, mais ma concession dépend des limites que vous voulez assigner à la nervosité.

Je vous propose d'appeler ces séries *séries de complément*, en vous prévenant que nous aurons encore l'occasion d'établir d'autres séries pareilles,

La ténacité avec laquelle la libido adhère à certaines directions et à certains objets, la viscosité pour ainsi dire de la libido, nous apparaît comme un facteur indépendant, variant d'un individu à un autre et dont les causes nous sont totalement inconnues. Si nous ne devons pas sous-estimer son rôle dans l'étiologie des névroses, nous ne devons pas davantage exagérer l'intimité de ses rapports avec cette étiologie. On observe une pareille « viscosité », de cause également inconnue, de la libido, dans de nombreuses circonstances, chez l'homme normal et, à titre de facteur déterminant, chez les personnes qui, dans un certain sens, forment une catégorie opposée à celle des nerveux : chez les pervers. On savait déjà avant la psychanalyse (Binet) qu'il est souvent possible de découvrir dans l'anamnèse des pervers une impression très ancienne, laissée par une orientation anormale de l'instinct ou un choix anormal de l'objet et à laquelle la libido du pervers reste attachée toute la vie durant. Il est souvent impossible de dire ce qui rend cette impression capable d'exercer sur la libido une attraction aussi irrésistible. Je vais vous raconter un cas que j'ai observé moi-même. Un homme, que les organes génitaux et tous les autres charmes de la femme laissent aujourd'hui indifférent et qui éprouve cependant une excitation sexuelle irrésistible à la vue d'un pied chaussé d'une certaine forme, se souvient d'un événement qui lui était survenu lorsqu'il était âgé de six ans, et qui a joué un rôle décisif dans la fixation de sa libido. Il était assis sur un tabouret auprès de sa gouvernante qui devait lui donner une leçon d'anglais. La gouvernante, une vieille fille sèche,

laide, aux yeux bleu d'eau et avec un nez retroussé, avait ce jour-là mal à un pied qu'elle avait pour cette raison chaussé d'une pantoufle en velours et qu'elle tenait étendu sur un coussin. Sa jambe était cependant cachée de la façon la plus décente. C'est un pied maigre, tendineux, comme celui de la gouvernante, qui était devenu, après un timide essai d'activité sexuelle normale, son unique objet sexuel, et notre homme y était attiré irrésistiblement, lorsqu'à ce pied venaient s'ajouter encore d'autres traits qui rappelaient le type de la gouvernante anglaise. Cette fixation de la libido a fait de notre homme, non un névrosé, mais un pervers, ce que nous appelons un fétichiste du pied. Vous le voyez : bien que la fixation excessive et, de plus, précoce, de la libido constitue un facteur étiologique indispensable de la névrose, son action s'étend bien au-delà du cadre des névroses. La fixation constitue ainsi une condition aussi peu décisive que la privation dont nous avons parlé plus haut.

Le problème de la détermination des névroses paraît donc se compliquer. En fait, la recherche psychanalytique nous révèle un nouveau facteur qui ne figure pas dans notre série étiologique et qui apparaît avec le plus d'évidence chez des personnes en pleine santé qui sont frappées d'une affection névrotique. On trouve régulièrement chez ces personnes les indices d'une opposition de désirs ou, comme nous avons l'habitude de nous exprimer, d'un *conflit* psychique. Une partie de la personnalité manifeste certains désirs, une autre partie s'y oppose et les repousse. Sans un conflit de ce genre, il n'y a pas de névrose. Il n'y aurait d'ailleurs là rien de singulier. Vous savez que notre vie psychique est constamment remuée par des conflits dont il nous incombe de trouver la solution. Pour qu'un pareil conflit devienne pathogène, il faut donc des conditions particulières. Aussi avons-nous à nous demander quelles sont ces conditions, entre quelles forces psychiques se déroulent ces conflits pathogènes, quels sont les rapports existant entre le conflit et les autres facteurs déterminants.

J'espère pouvoir donner à ces questions des réponses satisfaisantes, bien qu'abrégées et schématiques. Le conflit est provoqué par la privation, la libido à laquelle est refusée la satisfaction normale étant obligée de chercher d'autres objets et voies. Il a pour condition la désapprobation que ces autres voies et objets provoquent de la part d'une certaine fraction de la personnalité : il en résulte un *veto* qui rend d'abord le nouveau mode de satisfaction impossible. À partir de ce moment, la formation de symptômes suit une voie que nous parcourrons plus tard. Les tendances libidineuses repoussées cherchent alors à se manifester en empruntant des voies détournées, non sans toutefois s'efforcer de justifier leurs exigences à l'aide de certaines déformations et atténuations. Ces voies détournées sont celles de la formation de symptômes, ceux-ci constituent la satisfaction nouvelle ou substitutive que la privation a rendue nécessaire.

On peut encore faire ressortir l'importance du conflit psychique en disant : « Pour qu'une privation *extérieure* devienne pathogène, il faut qu'il s'y ajoute une privation *intérieure.* » Il va sans dire que privation extérieure et privation intérieure se rapportent à des objets différents à suivent des voies différentes. La privation extérieure écarte telle possibilité de satisfaction, la privation intérieure voudrait écarter une autre possibilité, et c'est à propos de ces possibilités qu'éclate le conflit. Je préfère cette méthode d'exposition, à cause de son contenu implicite. Elle implique notamment la probabilité qu'aux époques primitives du développement humain les abstentions intérieures ont été déterminées par des obstacles réels extérieurs.

Mais quelles sont les forces d'où émane l'objection contre la tendance libidineuse, quelle est l'autre partie du conflit pathogène ? Ce sont, pour nous exprimer d'une façon très générale, les tendances non sexuelles. Nous les désignons sous le nom générique de « tendances du moi » ; la psychanalyse des névroses de transfert ne

nous offre aucun moyen utilisable de poursuivre leur décomposition ultérieure, nous n'arrivons à les connaître dans une certaine mesure que par les résistances qui s'opposent à l'analyse. Le conflit pathogène est un conflit entre les tendances du *moi* et les tendances sexuelles. Dans certains cas, on a l'impression qu'il s'agit d'un conflit entre différentes tendances purement sexuelles ; cette apparence n'infirme en rien notre proposition, car des deux tendances sexuelles en conflit, l'une est toujours celle qui cherche, pour ainsi dire, à satisfaire le *moi,* tandis que l'autre se pose en défenseur prétendant préserver le *moi.* Nous revenons donc au conflit entre le *moi* et le sexualité.

Toutes les fois que la psychanalyse envisageait tel ou tel événement psychique comme un produit des tendances sexuelles, on lui objectait avec colère que l'homme ne se compose pas seulement de sexualité, qu'il existe dans la vie psychique d'autres tendances et intérêts que les tendances et intérêts de nature sexuelle, qu'on ne doit pas faire « tout » dériver de la sexualité, etc. Eh bien, je ne connais rien de plus réconfortant que le fait de se trouver pour une fois d'accord avec ses adversaires. La psychanalyse n'a jamais oublié qu'il existe des tendances non sexuelles, elle a élevé tout son édifice sur le principe de la séparation nette et tranchée entre tendances sexuelles et tendances se rapportant au *moi* et elle a affirmé, sans attendre les objections, que les névroses sont des produits, non de la sexualité, mais du conflit entre le moi et la sexualité. Elle n'a aucune raison plausible de contester l'existence ou l'importance des tendances du moi lorsqu'elle cherche à dégager et à définir le rôle des tendances sexuelles dans la maladie et dans la vie. Si elle a été amenée à s'occuper en première ligne des tendances sexuelles, ce fut parce que les névroses de transfert ont fait ressortir ces tendances avec une évidence particulière et ont ainsi offert à son étude un domaine que d'autres avaient négligé.

De même, il n'est pas exact de prétendre que la psychanalyse ne s'intéresse pas au côté non sexuel de la personnalité. C'est la séparation entre le *moi* et la sexualité qui a précisément montré avec une clarté particulière que les tendances du *moi* subissent, elles aussi, un développement significatif qui n'est ni totalement indépendant de la libido, ni tout à fait exempt de réaction contre elle. On doit à la vérité de dire que nous connaissons le développement du *moi* beaucoup moins bien que celui de la libido, et la raison en est dans le fait que c'est seulement à la suite de l'étude des névroses narcissiques que nous pouvons espérer pénétrer la structure du moi. Nous connaissons cependant déjà une tentative très intéressante se rapportant à cette question. C'est celle de M. Ferenczi qui avait essayé d'établir théoriquement les phases de développement du *moi,* et nous possédons du moins deux points d'appui solides pour un jugement relatif à ce développement. Ce n'est pas que les intérêts libidineux d'une personne soient dès le début et nécessairement en opposition avec ses intérêts d'auto-conservation ; on peut dire plutôt que le *moi* cherche, à chaque étape de son développement, à se mettre en harmonie avec son organisation sexuelle, à se l'adapter. La succession des différentes phases de développement de la libido s'accomplit vraisemblablement selon un programme préétabli ; il n'est cependant pas douteux que cette succession peut être influencée par le *moi ;* qu'il doit exister un certain parallélisme, une certaine concordance entre les phases de développement du *moi* et celles de la libido et que du trouble de cette concordance peut naître un facteur pathogène. Un point qui nous importe beaucoup, c'est celui de savoir comment le moi se comporte dans les cas où la libido a laissé une fixation à une phase donnée de son développement. Le moi peut s'accommoder de cette fixation, auquel cas il devient, dans une mesure correspondante à celle-ci, pervers ou, ce qui revient au même, infantile. Mais il peut aussi se dresser contre celte fixation de la libido, auquel cas le moi éprouve un *refoulement* là où la libido a subi une *fixation.*

En suivant cette vole, nous apprenons que le troisième facteur de l'étiologie des névroses, la *tendance aux conflits,* dépend aussi bien du développement du moi que de celui de la libido. Nos idées sur la détermination des névroses se trouvent ainsi complétées. En premier lieu, nous avons la condition la plus générale, représentée par la privation, puis vient la fixation de la libido qui la pousse dans certaines directions, et en troisième lieu intervient la tendance au conflit découlant du développement du moi qui s'est détourné de ces tendances de la libido. La situation n'est donc ni aussi compliquée ni aussi difficile à saisir qu'elle vous avait probablement paru pendant que je développais mes déductions. Il n'en est pas moins vrai que tout n'a pas été dit sur cette question. À ce que nous avons dit, nous aurons encore à ajouter quelque chose de nouveau et nous aurons aussi à soumettre à une analyse plus approfondie des choses déjà connues.

Pour vous montrer l'influence qu'exerce le développement du *moi* sur la naissance du conflit, et par conséquent sur la détermination des névroses, je vous citerai un exemple qui, bien qu'imaginaire, n'a absolument rien d'invraisemblable. Cet exemple m'est inspiré par le titre d'un vaudeville de Nestroy : « Au *rez-de-chaussée et au premier.* » *Au* rez-de-chaussée habite le portier ; au premier le propriétaire de la maison, un homme riche et estimé. L'un et l'autre ont des enfants, et nous supposerons que la fillette du propriétaire a toutes les facilités de jouer, en dehors de toute surveillance, avec l'enfant du prolétaire. Il peut arriver alors que les jeux des enfants prennent un caractère indécent, c'est-à-dire sexuel, qu'ils jouent « au papa » et « à la maman », qu'ils cherchent chacun à voir les parties intimes du corps et à irriter les organes génitaux de l'autre. La fillette du propriétaire qui, malgré ses cinq ou six ans, a pu avoir l'occasion de faire certaines observations concernant la sexualité des adultes, peut bien jouer en cette occasion le rôle de séductrice. Alors même qu'ils ne durent pas longtemps, ces « jeux »

suffisent à activer chez les deux enfants certaines tendances sexuelles qui, après la cessation de ces jeux, se manifestent pendant quelques années par la masturbation. Voilà ce qu'il y aura de commun aux deux enfants ; mais le résultat final différera de l'un à l'autre. La fillette du portier se livrera à la masturbation à peu près jusqu'à l'apparition des menstrues, y renoncera ensuite sans difficulté, prendra quelques années plus tard un amant, aura peut-être un enfant, embrassera telle ou telle carrière, deviendra peut-être une artiste en vogue et finira en aristocrate. Il se peut qu'elle ait une destinée moins brillante, mais toujours est-il qu'elle vivra le reste de sa vie sans se ressentir de l'exercice précoce de sa sexualité, exempte de névrose. Il en sera autrement de la fillette du propriétaire. De bonne heure, encore enfant, elle éprouvera le sentiment d'avoir fait quelque chose de mauvais, renoncera sans tarder, mais à la suite d'une lutte terrible, à la satisfaction masturbatrice, mais n'en gardera pas moins un souvenir et une impression déprimants. Lorsque, devenue jeune fille, elle se trouvera dans le cas d'apprendre des faits relatifs aux rapports sexuels, elle s'en détournera avec une aversion inexpliquée et préférera rester ignorante. Il est possible qu'elle subisse alors de nouveau la pression irrésistible de la tendance à la masturbation, sans avoir le courage de s'en plaindre. Lorsqu'elle aura atteint l'âge où les jeunes filles commencent à songer au mariage, elle deviendra la proie de la névrose, à la suite de laquelle elle éprouvera une profonde déception relativement au mariage et envisagera la vie sous les couleurs les plus sombres. Si l'on réussit par l'analyse à décomposer cette névrose, on constatera que cette jeune fille bien élevée, intelligente, idéaliste, a complètement refoulé ses tendances sexuelles, mais que celles-ci, dont elle n'a aucune conscience, se rattachent aux misérables jeux auxquels elle s'était livrée avec son amie d'enfance.

La différence qui existe entre ces deux destinées, malgré l'identité des événements initiaux, tient à ce que le *moi* de l'une de

nos protagonistes a subi un développement que l'autre n'a pas connu. À la fille du portier l'activité sexuelle s'était présentée plus tard sous un aspect aussi naturel, aussi exempt de toute arrière-pensée que dans son enfance. La fille du propriétaire avait subi l'influence de l'éducation et de ses exigences. Avec les suggestions qu'elle a reçues de son éducation, elle s'était formé de la pureté et de la chasteté de la femme un idéal incompatible avec l'activité sexuelle ; sa formation intellectuelle avait affaibli son intérêt pour le rôle qu'elle était appelée à jouer en tant que femme. C'est à la suite de ce développement moral et intellectuel supérieur à celui de son amie qu'elle s'était trouvée en conflit avec les exigences de sa sexualité.

Je veux encore insister aujourd'hui sur un autre point concernant le développement du *moi,* et cela à cause de certaines perspectives, assez vastes, qu'il nous ouvre, et aussi parce que les conclusions que nous avons tirer à cette occasion seront de nature à justifier la séparation tranchée, mais dont l'évidence ne saute pas aux yeux, que nous postulons entre les tendances du moi et les tendances sexuelles. Pour formuler un jugement sur ces deux développements, nous devons admettre une prémisse dont il n'a pas été suffisamment tenu compte jusqu'à présent. Les deux développements, celui de la libido et celui du moi, ne sont au fond que des legs, des répétitions abrégées du développement que l'humanité entière a parcouru à partir de ses origines et qui s'étend sur une longue durée. En ce qui concerne le développement de la libido, on lui reconnaît volontiers cette origine *phylogénique.* Rappelez-vous seulement que chez certains animaux l'appareil génital présente des rapports intime avec la bouche, que chez d'autres il est inséparable de l'appareil d'excrétion et que chez d'autres encore il se rattache aux organes servant au mouvement, toutes choses dont vous trouverez un intéressant exposé dans le précieux livre de W. Bölsche. On observe, pour ainsi dire, chez les

animaux toutes les variétés de perversion et d'organisation sexuelle à l'état figé. Or, chez l'homme le point de vue phylogénique se trouve en partie masqué par cette circonstance que les particularités qui, au fond, sont héritées, n'en sont pas moins acquises à nouveau au cours du développement individuel, pour la raison probablement que les conditions, qui ont imposé jadis l'acquisition d'une particularité donnée, persistent toujours et continuent d'exercer leur action sur tous les individus qui se succèdent. Je pourrais dire que ces conditions, de créatrices qu'elles furent jadis, sont devenues provocatrices. Il est en outre incontestable que la marche du développement prédéterminé peut être troublée et modifiée chez chaque individu par des influences extérieures récentes. Quant à la force qui a imposé à l'humanité ce développement et dont l'action continue à s'exercer dans la même direction, nous la connaissons : c'est encore la privation imposée par la réalité ou, pour l'appeler de son vrai grand nom, la nécessité qui découle de la vie (Ἀνάγκη). Les névrotiques sont ceux chez lesquels cette rigueur a provoqué des effets désastreux, mais quelle que soit l'éducation qu'on a reçue, on est exposé au même risque. En proclamant que la nécessité vitale constitue le moteur du développement, nous ne diminuons d'ailleurs en rien l'importance des « tendances évolutives internes », lorsque l'existence de celles-ci se laisse démontrer.

Or, il convient de noter que les tendances sexuelles et l'instinct de conservation ne se comportent pas de la même manière à l'égard de la nécessité réelle. Les instincts ayant pour but la conservation et tout ce qui s'y rattache sont plus accessibles à l'éducation ; ils apprennent de bonne heure à se plier à la nécessité et à conformer leur développement aux indications de la réalité. Ceci se conçoit, attendu qu'ils ne peuvent pas se procurer autrement les objets dont ils ont besoin et sans lesquels l'individu risque de périr. Les tendances sexuelles, qui n'ont pas besoin d'objet au début et ignorent ce besoin, sont plus difficiles à éduquer. Menant une

existence pour ainsi dire parasitaire associée à celle des autres organes du corps, susceptibles de trouver une satisfaction auto-érotique, sans dépasser le corps même de l'individu, elles échappent à l'influence éducatrice de la nécessité réelle et, chez la plupart des hommes, elles gardent, sous certains rapports, toute la vie durant ce caractère arbitraire, capricieux, réfractaire, « énigmatique ». Ajoutez à cela qu'une jeune personne cesse d'être accessible à l'éducation au moment même où ses besoins sexuels atteignent leur intensité définitive. Les éducateurs le savent et agissent en conséquence ; mais peut-être se laisseront-ils encore convaincre par les résultats de la psychanalyse pour reconnaître que c'est l'éducation reçue dans la première enfance qui laisse la plus profonde empreinte. Le petit bonhomme est déjà entièrement formé dès la quatrième ou la cinquième année et se contente de manifester plus tard ce qui était déposé, en lui dès cet âge.

Pour faire ressortir toute la signification de la différence que nous avons établie entre ces deux groupes d'instincts, nous sommes obligés de faire une longue digression et d'introduire une de ces considérations auxquelles convient la qualification d'économiques. Ce faisant, nous aborderons un des domaines les plus importants mais, malheureusement aussi, les plus obscurs de la psychanalyse. Nous posons la question de savoir si une intention fondamentale quelconque est inhérente au travail de notre appareil psychique, et à cette question nous répondons par une première approximation, en disant que selon toute apparence l'ensemble de notre activité psychique a pour but de nous procurer du plaisir et de nous faire éviter le déplaisir, qu'elle est régie automatiquement par le *principe de plaisir*. Or, nous donnerions tout pour savoir quelles sont les conditions du plaisir et du déplaisir, mais les éléments de cette connaissance nous manquent précisément. La seule chose que nous soyons autorisés à affirmer, c'est que le plaisir est en rapport avec la diminution, l'atténuation ou l'extinction des masses d'excitations

accumulées dans l'appareil psychique, tandis que la peine va de pair avec l'augmentation, l'exaspération de ces excitations. L'examen du plaisir le plus intense qui soit accessible à l'homme, c'est-à-dire du plaisir éprouvé au cours de l'accomplissement de l'acte sexuel, ne laisse aucun doute sur ce point. Comme il s'agit, dans ces actes accompagnés de plaisir, du sort de grandes quantités d'excitation ou d'énergie psychique, nous donnons aux considérations qui s'y rapportent le nom d'économiques. Nous notons que la tâche incombant à l'appareil psychique et l'action qu'il exerce peuvent encore être décrites autrement et d'une manière plus générale qu'en insistant sur l'acquisition du plaisir. On peut dire que l'appareil psychique sert à maîtriser et à supprimer les excitations et irritations d'origine extérieure et interne. En ce qui concerne les tendances sexuelles, il est évident que du commencement à la fin de leur développement elles sont un moyen d'acquisition de plaisir, et elles remplissent cette fonction sans faiblir. Tel est également, au début, l'objectif des tendances du moi. Mais sous la pression de la grande éducatrice qu'est la nécessité, les tendances du moi ne tardent pas à remplacer le principe de plaisir par une modification. La tâche d'écarter la peine s'impose à elles avec la même urgence que celle d'acquérir du plaisir ; le moi apprend qu'il est indispensable de renoncer à la satisfaction immédiate, de différer l'acquisition de plaisir, de supporter certaines peines et de renoncer en général à certaines sources de plaisir. Le moi ainsi éduqué est devenu « raisonnable », il ne se laisse plus dominer par le principe de plaisir, mais se conforme au principe *de réalité* qui, au fond, a également pour but le plaisir, mais un plaisir qui, s'il est différé et atténué, a l'avantage d'offrir la certitude que procurent le contact avec la réalité et la conformité à ses exigences.

Le passage du principe de plaisir au principe de réalité constitue un des progrès les plus importants dans le développement du moi. Nous savons déjà que les tendances sexuelles ne

franchissent que tardivement et comme forcées et contraintes cette phase de développement du moi, et nous verrons plus tard quelles conséquences peuvent découler pour l'homme de ces rapports plus lâches qui existent entre sa sexualité et la réalité extérieure. Si le moi de l'homme subit un développement et a son histoire, tout comme la libido, vous ne serez pas étonnés d'apprendre qu'il peut y avoir également une « régression du moi », et vous serez peut-être curieux de connaître le rôle que peut jouer dans les maladies névrotiques ce retour du moi à des phases de développement antérieures.

23. Les modes de formation de symptômes

Aux yeux du profane, ce sont les symptômes qui constitueraient l'essence de la maladie et la guérison consisterait pour lui dans la disparition des symptômes. Le médecin s'attache, au contraire, à distinguer entre symptômes et maladie et prétend que la disparition des symptômes est loin de signifier la guérison de la maladie. Mais ce qui reste de la maladie après la disparition des symptômes, c'est la faculté de former de nouveaux symptômes. Aussi allons-nous provisoirement adopter le point de vue du profane et admettre qu'analyser les symptômes équivaut à comprendre la maladie.

Les symptômes, et nous ne parlons naturellement ici que de symptômes psychiques (ou psychogènes) et de maladie psychique, sont, pour la vie considérée dans son ensemble, des actes nuisibles ou tout au moins inutiles, des actes qu'on accomplit avec aversion et qui sont accompagnés d'un sentiment pénible ou de souffrance. Leur principal dommage consiste dans l'effort psychique qu'exige leur exécution et dans celui dont on a besoin pour les combattre. Ces deux efforts, lorsqu'il s'agit d'une formation exagérée de symptômes, peuvent entraîner une diminution telle de l'énergie psychique disponible que la personne intéressée devient incapable de suffire

aux tâches importantes de la vie. Comme cet effet constitue surtout une expression de la quantité d'énergie dépensée, vous concevez sans peine qu' « être malade » est une notion essentiellement pratique. Si, toutefois, vous plaçant à un point de vue théorique, vous faites abstraction de ces quantités, vous pouvez dire, sans crainte de démenti, que nous sommes tous malades, c'est-à-dire névrosés, attendu que les conditions qui président à la formation de symptômes existent également chez l'homme normal.

Pour ce qui est des symptômes névrotiques, nous savons déjà qu'ils sont l'effet d'un conflit qui s'élève au sujet d'un nouveau mode de satisfaction de la libido. Les deux forces qui s'étaient séparées se réunissent de nouveau dans le symptôme, se réconcilient pour ainsi dire à la faveur d'un compromis qui n'est autre que la formation de symptômes. C'est ce qui explique la capacité de résistance du symptôme : il est maintenu de deux côtés. Nous savons aussi que l'un des deux partenaires du conflit représente la libido insatisfaite, écartée de la réalité et obligée de chercher de nouveaux modes de satisfaction. Si la réalité se montre impitoyable, alors même que la libido est disposée à adopter un autre objet à la place de celui qui est refusé, celle-ci sera finalement obligée de s'engager dans la voie de la régression et de chercher sa satisfaction soit dans l'une des organisations déjà dépassées, soit dans l'un des objets antérieurement abandonnés. Ce qui attire la libido sur la voie de la régression, ce sont les fixations qu'elle a laissées à ces stades de son développement.

Or, la voie de la régression se sépare nettement de celle, de la névrose. Lorsque les régressions ne soulèvent aucune opposition du moi, tout se passe sans névrose, et la libido obtient une satisfaction réelle, sinon toujours normale. Mais lorsque le moi, qui a le contrôle non seulement de la conscience, mais encore des accès à l'innervation motrice, et, par conséquent, de la possibilité de réalisation des tendances psychiques, lorsque le moi, disons-nous,

n'accepte pas ces régressions, on se trouve en présence d'un conflit. La libido trouve la vole, pour ainsi dire, bloquée et doit essayer de s'échapper dans une direction où elle puisse dépenser sa réserve d'énergie d'après les exigences du principe du plaisir. Elle doit se séparer du moi. Ce qui lui facilite sa besogne, ce sont les fixations qu'elle a laissées le long du chemin de son développement et contre lesquelles le moi s'était chaque fois défendu à l'aide de refoulements. En occupant dans sa marche régressive ces positions refoulées, la libido se soustrait au moi et à ses lois et renonce en même temps à toute l'éducation qu'elle a reçue sous son influence. Elle se laissait guider, tant qu'elle pouvait espérer une satisfaction ; mais sous la double pression de la privation extérieure et intérieure, elle devient insubordonnée et pense avec regret au bonheur du temps passé. Tel est son caractère, au fond invariable. Les représentations auxquelles la libido applique désormais son énergie font partie du système de l'inconscient et sont soumises aux processus qui s'accomplissent dans ce système, en premier lieu à la condensation et au déplacement. Nous nous trouvons ici en présence de la même situation que celle qui caractérise la formation de rêves. Nous savons que le rêve proprement dit, qui s'est formé dans l'inconscient à titre de réalisation d'un désir imaginaire inconscient, se heurte à une certaine activité (pré)consciente. Celle-ci impose au rêve inconscient sa censure à la suite de laquelle survient un compromis caractérisé par la formation d'un rêve manifeste. Or, il en est de même de la libido, dont l'objet, relégué dans l'inconscient, doit compter avec la force du moi préconscient. L'opposition qui s'est élevée contre cet objet au sein du *moi* constitue pour la libido une sorte de « contre attaque » dirigée contre sa nouvelle position et l'oblige à choisir un mode d'expression qui puisse devenir aussi celui du moi. Ainsi naît le symptôme, qui est un produit considérablement déformé de la satisfaction inconsciente d'un désir libidineux, un produit équivoque, habilement choisi et possédant deux significations diamétralement opposées. Sur ce dernier point, il y a toutefois entre le rêve et le

symptôme cette différence que, dans le premier, l'intention préconsciente vise seulement à préserver le sommeil, à ne rien admettre dans la conscience de ce qui soit susceptible de la troubler ; elle n'oppose pas au désir inconscient un veto tranché, elle ne lui crie pas : non ! Au contraire ! Lorsqu'elle a à faire au rêve, l'intention préconsciente doit être plus tolérante, car la situation de l'homme qui dort est moins menacée, l'état de sommeil formant une barrière qui supprime toute communication avec la réalité.

Vous voyez ainsi que, si la libido peut échapper aux conditions créées par le conflit, elle le doit à l'existence de fixations. Par son retour aux fixations, la libido supprime l'effet des refoulements et obtient une dérivation ou une satisfaction, à la condition d'observer les clauses du compromis. Par ses détours à travers l'inconscient et les anciennes fixations, elle réussit enfin à se procurer une satisfaction réelle, bien qu'excessivement limitée et à peine reconnaissable. À propos de ce résultat final, je ferai deux remarques : en premier lieu, j'attire votre attention sur les liens étroits qui existent ici entre la libido et l'inconscient d'une part, la conscience et la réalité d'autre part, bien qu'au début ces deux couples ne soient rattachés entre eux par aucun lien ; en deuxième lieu, je tiens à vous prévenir, en vous priant de ne pas l'oublier, que tout ce que je viens de dire et tout ce que je dirai dans la suite se rapporte uniquement à la formation de symptômes dans la névrose hystérique.

Où la libido trouve-t-elle les fixations dont elle a besoin pour se frayer une vole à travers les refoulements ? Dans les activités et les événements de la sexualité infantile, dans les tendances partielles et les objets abandonnés et délaissés de l'enfance. C'est à tout cela que revient la libido. L'importance de l'enfance est double : d'une part, l'enfant manifeste pour la première fois des instincts et tendances qu'il apporte au monde à titre de dispositions innées et, d'autre part, il subit des influences extérieures, des événements accidentels qui

éveillent à l'activité d'autres de ses instincts. Je crois que nous avons un droit incontestable à adopter cette division. La manifestation de dispositions innées ne soulève aucune objection critique, mais l'expérience analytique nous oblige précisément à admettre que des événements purement accidentels survenus dans l'enfance sont capables de laisser des points d'appui pour les fixations de la libido. Je ne vois d'ailleurs là aucune difficulté théorique. Les dispositions constitutionnelles sont incontestablement des traces que nous ont laissées des ancêtres éloignés ; mais il s'agit là de caractères qui, eux aussi, ont été acquis un jour, car sans acquisition il n'y aurait pas d'hérédité. Est-il admissible que la faculté d'acquérir de nouveaux caractères susceptibles d'être transmis héréditairement soit précisément refusée à la génération que nous considérons ? La valeur des événements de la vie infantile ne doit pas, ainsi qu'on le fait volontiers, être diminuée au profit des événements de la vie ancestrale et de la maturité de l'individu considéré ; les faits qui remplissent la vie de l'enfance méritent, bien au contraire, une considération toute particulière. Ils entraînent des conséquences d'autant plus graves qu'ils se produisent à une époque où le développement est encore inachevé, circonstance qui favorise précisément leur action traumatique. Les travaux de Roux et d'autres sur la mécanique du développement nous ont montré que la moindre lésion, une piqûre d'aiguille par exemple, infligée à l'embryon pendant la division cellulaire, peut entraîner des troubles de développement très graves. La même lésion infligée à la larve ou à l'animal achevé ne produit aucun effet nuisible.

La fixation de la libido de l'adulte, que nous avons introduite dans l'équation étiologique des névroses à titre de représentant du facteur constitutionnel, se laisse maintenant décomposer en deux nouveaux facteurs : la disposition héréditaire et la disposition acquise dans la première enfance. Je sais qu'un schéma a toujours la

sympathie de ceux qui veulent apprendre. Résumons donc les rapports entre les divers facteurs dans le schéma suivant .

Étiologie des névroses	=	Disposition par fixation de la libido	+	Événement accidentel (traumatique)

Constitution sexuelle (Événement de la vie préhistorique)	Événement de la vie infantile

La constitution sexuelle héréditaire présente une grande variété de dispositions, selon que la disposition porte plus particulièrement sur telle ou telle tendance partielle, seule ou combinée avec d'autres. En association avec les événements de la vie infantile, la constitution forme une nouvelle « série complémentaire », tout à fait analogue à celle dont nous avons constaté l'existence comme résultat de l'association entre la disposition et les événements accidentels de la vie de l'adulte. Ici et là nous retrouvons les mêmes cas extrêmes et les mêmes relations de substitution. On peut à ce propos se demander si la plus remarquable des régressions de la libido, à savoir sa régression à l'une quelconque des phases antérieures de l'organisation sexuelle, n'est pas déterminée principalement par les conditions constitutionnelles héréditaires. Mais nous ferons bien de différer la réponse à cette question jusqu'au moment où nous disposerons d'une plus grande série de formes d'affections névrotiques.

Arrêtons-nous maintenant à ce résultat de la recherche analytique qui nous montre la libido des névrosés liée aux événements de leur vie sexuelle infantile. De ce fait, ces événements semblent acquérir une importance vitale pour l'homme et jouer un très grand rôle dans l'éclosion de maladies nerveuses. Cette importance et ce rôle sont incontestablement très grands, tant qu'on

ne tient compte que du travail thérapeutique. Mais si l'on fait abstraction de ce travail, on s'aperçoit facilement qu'on risque d'être victime d'un malentendu et de se faire de la vie une conception unilatérale, fondée trop exclusivement sur la situation névrotique. L'importance des événements infantiles se trouve diminuée par le fait que la libido, dans son mouvement régressif, ne vient s'y fixer qu'après avoir été chassée de ses positions plus avancées. La conclusion qui semble s'imposer dans ces conditions est que les événements infantiles dont il s'agit n'ont eu, à l'époque ou ils se sont produits, aucune importance et qu'ils ne sont devenus importants que régressivement. Rappelez-vous que nous avons déjà adopté une attitude analogue lors de la discussion du *complexe d'Oedipe.*

Il ne nous sera pas difficile de prendre parti dans le cas particulier dont nous nous occupons. La remarque d'après laquelle la transformation libidineuse et, par conséquent, le rôle pathogène des événements de la vie infantile sont dans une grande mesure renforcés par la régression de la libido, est certainement justifiée, mais serait susceptible de nous induire en erreur si nous l'acceptions sans réserves. D'autres considérations doivent encore entrer en ligne de compte. En premier lieu, l'observation montre d'une manière indiscutable que les événements de la vie infantile possèdent leur importance propre, laquelle apparaît d'ailleurs dès l'enfance. Il y a des névroses infantiles dans lesquelles la régression dans le temps ne joue qu'un rôle insignifiant ou ne se produit pas du tout, l'affection éclatant immédiatement à la suite d'un événement traumatique. L'étude de ces névroses infantiles est faite pour nous préserver de plus d'un malentendu dangereux concernant les névroses des adultes, de même que l'étude des rêves infantiles nous avait mis sur la vole qui nous a conduits à la compréhension des rêves d'adultes. Or, les névroses infantiles sont très fréquentes, beaucoup plus fréquentes qu'on ne le croit. Elles passent souvent inaperçues, sont considérées comme des signes de méchanceté ou de

mauvaise éducation, sont souvent réprimées par les autorités qui règnent sur la *nursery,* mais sont faciles à reconnaître après coup, par un examen rétrospectif. Elles se manifestent le plus souvent sous la forme d'une *hystérie d'angoisse,* et vous apprendrez à une autre occasion ce que cela signifie. Lorsqu'une névrose éclate à l'une des phases ultérieures de la vie, l'analyse révèle régulièrement qu'elle n'est que la suite directe d'une névrose infantile qui, à l'époque, ne s'est peut-être manifestée que sous un aspect voilé, à l'état d'ébauche. Mais il est des cas, avons-nous dit, où cette nervosité infantile se poursuit sans interruption, au point de devenir une maladie qui dure autant que la vie. Nous avons pu examiner sur l'enfant même, dans son état actuel, quelques exemples de névrose infantile ; mais le plus souvent il nous a fallu nous contenter de conclure à l'existence d'une névrose infantile d'après une névrose de l'âge mûr, ce qui a exigé de notre part certaines corrections et précautions.

En deuxième lieu, on est obligé de reconnaître que cette régression régulière de la libido vers la période infantile aurait de quoi nous étonner, s'il n'y avait dans cette période quelque chose qui exerce sur la libido une attraction particulière. La fixation, dont nous admettons l'existence sur certains points du trajet suivi par le développement, serait sans contenu si nous ne la concevions pas comme la cristallisation d'une certaine quantité d'énergie libidineuse. Je dois enfin vous rappeler, qu'en ce qui concerne l'intensité et le rôle pathogène, il existe, entre les événements de la vie infantile et ceux de la vie ultérieure, le même rapport de complément réciproque que celui que vous avons constaté dans les séries précédemment étudiées. Il est des cas dans lesquels le seul facteur étiologique est constitué par les événements sexuels de l'enfance, d'origine sûrement traumatique et dont les effets, pour se manifester, n'exigent pas d'autres conditions que celles offertes par la constitution sexuelle moyenne et par son immaturité. Mais il est, en

revanche, des cas où l'étiologie de la névrose doit être cherchée uniquement dans des conflits ultérieurs et où le rôle des impressions infantiles, révélé par l'analyse, apparaît comme un effet de la régression. Nous avons ainsi les extrêmes de « l'arrêt de développement » et de la « régression », et entre ces deux extrêmes, tous les degrés de combinaison de ces deux facteurs.

Tous ces faits présentent un certain intérêt pour la pédagogie qui se propose de prévenir les névroses en instituant de bonne heure un contrôle sur la vie sexuelle de l'enfant. Tant qu'on concentre toute l'attention sur les événements sexuels de l'enfance, ou peut croire qu'on a tout fait pour prévenir les maladies nerveuses lorsqu'on a pris soin de retarder le développement sexuel et d'épargner à l'enfant des impressions d'ordre sexuel. Mais nous savons déjà que les conditions déterminantes des névroses sont beaucoup plus compliquées et ne se trouvent pas sous l'influence d'un seul facteur. La surveillance rigoureuse de l'enfant est sans aucune valeur, parce qu'elle ne peut rien contre le facteur constitutionnel ; elle est en outre plus difficile à exercer que ne le croient les éducateurs et comporte deux nouveaux dangers qui sont loin d'être négligeables : d'une part, elle dépasse le but en favorisant un refoulement sexuel exagéré, susceptible d'avoir des conséquences nuisibles ; d'autre part, elle lance l'enfant dans la vie sans aucun moyen de défense contre l'afflux de tendances sexuelles que doit amener la puberté. Les avantages de la prophylaxie sexuelle de l'enfance sont donc plus que douteux, et l'on peut se demander si ce n'est pas dans une autre attitude à l'égard de l'actualité qu'il convient de chercher un meilleur point d'appui pour la prophylaxie des névroses.

Mais revenons aux symptômes. À la satisfaction dont on est privé, ils créent une substitution en faisant rétrograder la libido à des phases antérieures, ce qui comporte le retour aux objets ou à l'organisation qui ont caractérisé ces phases. Nous savions déjà que le névrosé est attaché à un certain moment déterminé de son passé ;

il s'agit d'une période dans laquelle sa libido n'était pas privée de satisfaction, d'une période où il était heureux. Il cherche dans son passé, jusqu'à ce qu'il trouve une pareille période, dût-il pour cela remonter jusqu'à sa toute première enfance, telle qu'il s'en souvient ou se la représente d'après des indices ultérieurs. Le symptôme reproduit d'une manière ou d'une autre cette satisfaction de la première enfance, satisfaction déformée par la censure qui naît du conflit, accompagnée généralement d'une sensation de souffrance et associée à des facteurs faisant partie de la prédisposition morbide. La satisfaction qui naît du symptôme est de nature bizarre. Nous faisons abstraction du fait que la personne intéressée éprouve cette satisfaction comme une souffrance et s'en plaint : cette transformation est l'effet du conflit psychique sous la pression duquel le symptôme a dû se former. Ce qui fut jadis pour l'individu une satisfaction, doit précisément aujourd'hui provoquer sa résistance ou son aversion. Nous connaissons un exemple peu apparent, mais très instructif de cette transformation de sensations. Le même enfant qui absorbait autrefois avec avidité le lait du sein maternel manifeste quelques années plus tard une forte aversion pour le lait, aversion que l'éducation a beaucoup de difficulté à vaincre. Cette aversion s'aggrave parfois et va jusqu'au dégoût, lorsque le lait ou la boisson mélangée avec du lait sont recouverts d'une mince peau. Il est permis de supposer que cette peau réveille le souvenir du sein maternel jadis si ardemment désiré. On doit, ajouter d'ailleurs que dans l'intervalle se place le sevrage et son action traumatique.

Mais il est encore une autre raison pour laquelle les symptômes nous paraissent singuliers et, en tant que moyen de satisfaction libidineuse, incompréhensibles. Ils ne nous rappellent que ce dont nous attendons généralement et normalement une satisfaction. Ils font le plus souvent abstraction de l'objet et renoncent ainsi à tout rapport avec la réalité extérieure. Nous disons que c'est là une conséquence du renoncement au principe de réalité

et du retour au principe de plaisir. Mais il y a là aussi un retour à une sorte d'auto-érotisme élargi, à celui qui avait procuré à la tendance sexuelle ses premières satisfactions. Les symptômes remplacent une modification du monde extérieur par une modification du corps, donc une action extérieure par une action intérieure, un acte par une adaptation, ce qui, au point de vue phylogénique, correspond encore à une régression tout à fait significative. Nous ne comprendrons bien tout cela qu'à l'occasion d'une nouvelle donnée que nous révélerons plus tard nos recherches analytiques sur la formation des symptômes. Rappelons-nous en outre qu'à la formation de symptômes coopèrent les mêmes processus de l'inconscient que ceux que nous avons vus à l'œuvre lors de la formation de rêves, à savoir la condensation et le déplacement. Comme le rêve, le symptôme représente quelque chose comme étant réalisé, une satisfaction à la manière infantile, mais par une condensation poussée à l'extrême degré cette satisfaction peut être enfermée en une seule sensation ou innervation, et par un déplacement extrême elle peut être limitée à un seul petit détail de tout le complexe libidineux. Rien d'étonnant si nous éprouvons, nous aussi, une certaine difficulté à reconnaître dans le symptôme la satisfaction libidineuse soupçonnée et toujours confirmée.

Je viens de vous annoncer que vous alliez apprendre encore quelque chose de nouveau. Il s'agit en effet d'une chose non seulement nouvelle, mais encore étonnante et troublante. Vous savez que par l'analyse ayant pour point de départ les symptômes nous arrivons à la connaissance des événements de la vie infantile auxquels est fixée la libido et dont sont faits les symptômes. Or, l'étonnant c'est que ces scènes infantiles ne sont pas toujours vraies. Oui, le plus souvent elles ne sont pas vraies, et dans quelques cas elles sont même directement contraires à la vérité historique. Plus que tout autre argument, cette découverte est de nature à discréditer ou l'analyse qui a abouti à un résultat pareil ou le malade

sur les dires duquel reposent tout l'édifice de l'analyse et la compréhension des névroses. Cette découverte est, en outre, extrêmement troublante. Si les événements infantiles dégagés par l'analyse étaient toujours réels, nous aurions le sentiment de nous mouvoir sur un terrain solide ; s'ils étaient toujours faux, s'ils se révélaient clans tous les cas comme des inventions des fantaisies des malades, il ne nous resterait qu'à abandonner ce terrain mouvant pour nous réfugier sur un autre. Mais nous ne nous trouvons devant aucune de ces deux alternatives : les événements infantiles, reconstitués ou évoqués par l'analyse, sont tantôt incontestablement faux, tantôt non moins incontestablement réels, et dans la plupart des cas ils sont un mélange de vrai et de faux. Les symptômes représentent donc tantôt des événements ayant réellement eu lieu et auxquels on doit reconnaître une influence sur la fixation de la libido, tantôt des fantaisies des malades auxquelles on ne peut reconnaître aucun rôle étiologique. Cette situation est de nature à nous mettre dans un très grand embarras. Je vous rappellerai cependant que certains souvenirs d'enfance que les hommes gardent toujours dans leur conscience, en dehors et indépendamment de toute analyse, peuvent également être faux ou du moins présenter un mélange de vrai ou de faux. Or, dans ces cas, la preuve de l'inexactitude est rarement difficile à faire, ce qui nous procure tout au moins la consolation de penser que l'embarras dont je viens de parler est le fait non de l'analyse, mais du malade.

Il suffit de réfléchir un peu pour comprendre ce qui nous trouble dans cette situation : c'est le mépris de la réalité, c'est le fait de ne tenir aucun compte de la différence qui existe entre la réalité et l'imagination. Nous sommes tentés d'en vouloir au malade, parce qu'il nous ennuie avec ses histoires imaginaires. La réalité nous paraît séparée de l'imagination par un abîme infranchissable, et nous l'apprécions tout autrement. Tel est d'ailleurs aussi le point de vue du malade lorsqu'il pense normalement. Lorsqu'il nous produit les

matériaux qui, dissimulés derrière les symptômes, révèlent des situations modelées sur les événements de la vie infantile et dont le noyau est formé par un désir qui cherche à se satisfaire, nous commençons toujours par nous demander s'il s'agit de choses réelles ou imaginaires. Plus tard, certains signes apparaissent qui nous permettent de résoudre cette question dans mi sens ou dans un autre, et nous nous empressons de mettre le malade au courant de notre solution. Mais cette initiation du malade ne va pas sans difficultés. Si nous lui disons dès le début qu'il est en train de raconter des événements imaginaires avec lesquels il voile l'histoire de son enfance, comme, les peuples substituent les légendes à l'histoire de leur passé oublié, nous constatons que son intérêt à poursuivre le récit baisse subitement, résultat que nous étions loin de désirer. Il veut, lui aussi, avoir l'expérience de choses réelles et se déclare plein de mépris pour les choses imaginaires. Mais si, pour mener notre travail à bonne fin, nous maintenons le malade dans la conviction que ce qu'il nous raconte représente les événements réels de son enfance, nous nous exposons à ce qu'il nous reproche plus tard notre erreur et se moque de notre prétendue crédulité. Il a de la peine à nous comprendre lorsque nous l'engageons à mettre sur le même plan la réalité et la fantaisie et à ne pas se préoccuper de savoir si les événements de sa vie infantile, que nous voulons élucider et tels qu'il nous les raconte, sont vrais ou faux. Il est pourtant évident que c'est là la seule attitude à recommander à l'égard de ces productions psychiques. C'est que ces productions sont, elles aussi, réelles dans un certain sens : il reste notamment le fait que c'est le malade qui a créé les événements imaginaires ; et, au point de vue de la névrose, ce fait n'est pas moins important que si le malade avait réellement vécu les événements dont il parle. Les fantaisies possèdent une réalité *psychique,* opposée à la réalité *matérielle,* et nous nous pénétrons peu à peu de cette vérité que *dans le monde des névroses c'est la réalité psychique qui joue le rôle dominant.*

Parmi les événements qui figurent dans toutes ou presque toutes les histoires d'enfance des névrosés, il en est quelques-uns qui méritent d'être relevés tout particulièrement à cause de leur grande importance. Ce sont : des observations relatives aux rapports sexuels des parents, le détournement par une personne adulte, la menace de castration. Ce serait une erreur de croire qu'il ne s'agit là que de choses imaginaires, sans aucune base réelle. Il est, au contraire, possible d'établir indiscutablement la matérialité de ces faits en interrogeant les parents plus âgés des malades. Il n'est pas rare d'apprendre, par exemple, que tel petit garçon qui a commencé a jouer indécemment avec son organe génital et qui ne sait pas encore que c'est là un amusement qu'on doit cacher, est menacé par les parents et les personnes préposées à ses soins, d'une amputation de la verge ou de la main pécheresse. Les parents, interrogés, n'hésitent pas à en convenir, car ils estiment avoir eu raison d'intimider l'enfant ; certains malades gardent un souvenir correct et conscient de cette menace, surtout lorsque celle-ci s'est produite quand ils avaient déjà un certain âge. Lorsque c'est la mère ou une autre personne du sexe féminin qui profère cette menace, elle en fait entrevoir l'exécution par le père ou par le médecin. Dans le célèbre « Struwwelpeter » du pédiatre francfortois Hoffmann, qui doit son charme à la profonde intelligence des complexes sexuels et autres de l'enfance, la castration se trouve remplacée par l'amputation du pouce, dont l'enfant est menacé pour son obstination à le sucer. Il est cependant tout à fait invraisemblable que les enfants soient aussi souvent menacés de castration qu'on pourrait le croire d'après les analyses des névrosés. Il y a tout lieu de supposer que l'enfant imagine cette menace, d'abord en se basant sur certaines allusions, ensuite parce qu'il sait que la satisfaction auto-érotique est défendue et enfin sous l'impression que lui a laissée la découverte de l'organe génital féminin. De même il n'est pas du tout invraisemblable que, même dans les familles non prolétariennes, l'enfant, qu'on croit incapable de comprendre et de se souvenir, ait pu être témoin. des

rapports sexuels entre ses parents ou d'autres personnes adultes et qu'ayant compris plus tard ce qu'il avait vu il ait réagi à l'impression reçue. Mais lorsqu'il décrit les rapports sexuels, dont il a pu être témoin, avec des détails trop minutieux pour avoir pu être observés, ou lorsqu'il les décrit, ce qui est le cas de beaucoup le plus fréquent, comme des rapports *more ferarum,* il apparaît hors de doute que cette fantaisie se rattache à l'observation d'actes d'accouplement chez les bêtes (les chiens) et s'explique par l'état d'insatisfaction que l'enfant, qui n'a subi que l'impression visuelle, éprouve au moment de la puberté. Mais le cas le plus extrême de ce genre est celui où l'enfant prétend avoir observé le coït des parents, alors qu'il se trouvait encore dans le sein de sa mère. La fantaisie relativement au détournement présente un intérêt particulier, parce que le plus souvent il s'agit, non d'un fait imaginaire, mais du souvenir d'un événement réel. Mais, tout en étant fréquent, cet événement réel l'est beaucoup moins que ne pourraient le faire croire les résultats des analyses. Le détournement par des enfants plus âgés ou du même âge est plus fréquent que le détournement par des adultes, et lorsque dans les récits de petites filles c'est le père qui apparaît (et c'est presque la règle) comme le séducteur, le caractère imaginaire de cette accusation apparaît hors de doute, de même que nul doute n'est possible quant au motif qui la détermine. C'est par l'invention du détournement, alors que rien de ce qui peut ressembler à un détournement n'a eu lieu, que l'enfant justifie généralement la période auto-érotique de son activité sexuelle. En situant par l'imagination l'objet de son désir sexuel dans cette période reculée de son enfance, il se dispense d'avoir honte du fait qu'il se livre à la masturbation. Ne croyez d'ailleurs pas que l'abus sexuel commis sur des enfants par les parents masculins les plus proches soit un fait appartenant entièrement au domaine de la fantaisie. La plupart des analystes auront eu à traiter des cas où cet abus a réellement existé et a pu être établi d'une manière indiscutable ; seulement cet abus

avait eu lieu à une époque beaucoup plus tardive que celle à laquelle l'enfant le situe.

On a l'impression que tous ces événements de la vie infantile constituent l'élément nécessaire, indispensable de la névrose. Si ces événements correspondent à la réalité, tant mieux ; si la réalité les récuse, ils sont formés d'après tels ou tels indices et complétés par l'imagination. Le résultat est le même, et il ne nous a pas encore été donné de constater une différence quant aux effets, selon que les événements de la vie infantile sont un produit de la fantaisie ou de la réalité. Nous avons un de ces rapports de complément dont il a déjà été question si souvent, mais ce dernier rapport est le plus étrange de tous que ceux nous connaissions. D'où vient le besoin de ces inventions et où l'enfant puisse-t-il leurs matériaux ? En ce qui concerne les mobiles, aucun doute n'est possible ; mais il reste à expliquer pourquoi les mêmes inventions se reproduisent toujours, et avec le même contenu. Je sais que la réponse que je suis à même de donner à cette question vous paraîtra trop osée. Je pense notamment que ces *fantaisies primitives,* car tel est le nom qui leur convient, ainsi d'ailleurs qu'à quelques autres, constituent un patrimoine phylogénique.

Par ces fantaisies, l'individu se replonge dans la vie primitive, lorsque sa propre vie est devenue trop rudimentaire. Il est, à mon avis, possible que tout ce qui nous est raconté au cours de l'analyse à titre de fantaisies, à savoir le détournement d'enfants, l'excitation sexuelle à la vue des rapports sexuels des parents, la menace de castration ou, plutôt, la castration, il est possible que toutes ces inventions aient été jadis, aux phases primitives de la famille humaine, des réalités, et qu'en donnant libre cours à son imagination l'enfant comble seulement, à l'aide de la vérité préhistorique, les lacunes de la vérité individuelle. J'ai souvent eu l'impression que la psychologie des névroses est susceptible de nous renseigner plus et

mieux que toutes les autres sources sur les phases primitives du développement humain.

Les questions que nous venons de traiter nous obligent à examiner de plus près le problème de l'origine et du rôle de cette activité spirituelle qui a nom « fantaisie ». Celle-ci, vous le savez, jouit d'une grande considération, sans qu'on ait une idée exacte de la place qu'elle occupe dans la vie psychique. Voici ce que je puis vous dire sur ce sujet. Sous l'influence de la nécessité extérieure l'homme est amené peu à peu à une appréciation exacte de la réalité, ce qui lui apprend à conformer sa conduite à ce que nous avons appelé le « principe de réalité » et à renoncer, d'une manière provisoire ou durable, à différents objets et buts de ses tendances hédoniques, y compris la tendance sexuelle. Ce renoncement au plaisir a toujours été pénible pour l'homme ; et il ne le réalise pas sans une certaine sorte de compensation. Aussi s'est-il réservé une activité psychique, grâce à laquelle toutes les sources de plaisirs et tous les moyens d'acquérir du plaisir auxquels il a renoncé continuent d'exister sous une forme qui les met à l'abri des exigences de la réalité et de ce que nous appelons l'épreuve de la réalité. Toute tendance revêt aussitôt la forme qui la représente comme satisfaite, et il n'est pas douteux qu'en se complaisant aux satisfactions imaginaires de désirs, on éprouve une satisfaction que ne trouble d'ailleurs en rien la conscience de son irréalité. Dans l'activité de sa fantaisie, l'homme continue donc à jouir, par rapport à la contrainte extérieure, de cette liberté à laquelle il a été obligé depuis longtemps de renoncer dans la vie réelle. Il a accompli un tour de force qui lui permet d'être alternativement un animal de joie et un être raisonnable. La maigre satisfaction qu'il peut arracher à la réalité ne fait pas son compte. « II est impossible de se passer de constructions auxiliaires », dit quelque part Th. Fontane. La création du royaume psychique de la fantaisie trouve sa complète analogie dans l'institution de « réserves naturelles » là où les exigences de l'agriculture, des communications,

de l'industrie menacent de transformer, jusqu'à le rendre méconnaissable, l'aspect primitif de la terre. La « réserve naturelle » perpétue cet état primitif qu'on a été obligé, souvent à regret, de sacrifier partout ailleurs à la nécessité. Dans ces réserves, tout doit pousser et s'épanouir sans contrainte, tout, même ce qui est inutile et nuisible. Le royaume psychique de la fantaisie constitue une réserve de ce genre, soustraite au principe de réalité.

Les productions les plus connues de la fantaisie sont les « rêves éveillés » dont nous avons déjà parlé, satisfactions imaginées de désirs ambitieux, grandioses, érotiques, satisfactions d'autant plus complètes, d'autant plus luxurieuses que la réalité commande davantage la modestie et la patience. On reconnaît avec une netteté frappante, dans ces rêves éveillés, l'essence même du bonheur imaginaire qui consiste à rendre l'acquisition de plaisir indépendante de l'assentiment de la réalité. Nous savons que ces rêves éveillés forment le noyau et le prototype des rêves nocturnes. Un rêve nocturne n'est, au fond, pas autre chose que le rêve éveillé, rendu plus souple grâce à la liberté nocturne des tendances, déformé par l'aspect nocturne de l'activité psychique. Nous sommes déjà familiarisés avec l'idée que le rêve éveillé n'est pas nécessairement conscient, qu'il y a des rêves éveillés inconscients. Ces rêves éveillés inconscients peuvent donc être la source aussi bien des rêves nocturnes que des symptômes névrotiques.

Et voici ce qui sera de nature à vous faire comprendre le rôle de la fantaisie dans la formation de symptômes. Je vous avais dit que dans les cas de privation la libido, accomplissant une marche régressive, vient réoccuper les positions qu'elle avait dépassées, non sans toutefois y avoir laissé une certaine partie d'elle-même. Sans vouloir retrancher quoi que ce soit à cette affirmation, sans vouloir y apporter une correction quelconque, je tiens cependant à introduire un anneau intermédiaire. Comment la libido trouve-t-elle le chemin qui doit la conduire à ces points de fixation ? Eh bien, les objets et

directions abandonnés par la libido ne le sont pas d'une façon complète et absolue. Ces objets et directions ou leurs dérivés, persistent encore avec une certaine intensité dans les représentations de la fantaisie. Aussi suffit-il à la libido de se reporter à ces représentations pour retrouver le chemin qui doit la conduire à toutes ces fixations refoulées. Ces représentations imaginaires avaient joui d'une certaine tolérance, il ne s'est pas produit de conflit entre elle et le *moi*, quelque forte que pût être leur opposition avec celui-ci, mais cela tant qu'une certaine condition était observée, condition de nature *quantitative* et qui ne se trouve troublée que du fait du reflux de la libido vers les objets imaginaires. Par suite de ce reflux, la quantité d'énergie inhérente à ces objets se trouve augmentée au point qu'ils deviennent exigeants et manifestent une poussée vers la réalisation. Il en résulte un conflit entre eux et le *moi.* Qu'ils fussent autrefois conscients ou préconscients, ils subissent à présent un refoulement de la part du moi et sont livrés à l'attraction de l'inconscient. Des fantaisies maintenant inconscientes, la libido remonte jusqu'à leurs origines dans l'inconscient, jusqu'à ses propres points de fixation.

La régression de la libido vers les objets imaginaires, ou fantaisies, constitue une étape intermédiaire sur le chemin qui conduit à la formation de symptômes. Cette étape mérite, d'ailleurs, une désignation spéciale. C.-G. Jung avait proposé à cet effet l'excellente dénomination d'introversion, à laquelle il a d'ailleurs fort mal à propos fait désigner aussi autre chose. Quant à nous, nous désignons par introversion l'éloignement de la libido des possibilités de satisfaction réelle et son déplacement sur des fantaisies considérées jusqu'alors comme inoffensives. Un introverti, sans être encore un névrosé, se trouve dans une situation instable ; au premier déplacement des forces, il présentera des symptômes névrotiques s'il ne trouve pas d'autre issue pour sa libido refoulée. En revanche, le caractère irréel de la satisfaction névrotique et l'effacement de la

différence entre la fantaisie et l'irréalité existent dès la phase de l'introversion.

Vous avez sans doute remarqué que, dans mes dernières explications, j'ai introduit dans l'enchaînement étiologique un nouveau facteur : la quantité, la grandeur des énergies considérées. C'est là un facteur dont nous devons partout tenir compte. L'analyse purement qualitative des conditions étiologiques n'est pas exhaustive. Ou, pour nous exprimer autrement, une conception purement *dynamique* des processus psychiques qui nous intéressent est insuffisante ; nous avons encore besoin de les envisager au point de vue *économique. Nous* devons nous dire que le conflit entre deux tendances n'éclate qu'à partir du moment où certaines intensités se trouvent atteintes, alors même que les conditions découlant des contenus de ces tendances existent depuis longtemps. De même, l'importance pathogénique des facteurs constitutionnels dépend de la prédominance quantitative de l'une ou de l'autre des tendances partielles en rapport avec la disposition constitutionnelle. On peut même dire que toutes les prédispositions humaines sont qualitativement identiques et ne diffèrent entre elles que par leurs proportions quantitatives. Non moins décisif est le facteur quantitatif au point de vue de la résistance à de nouvelles affections névrotiques. Tout dépend *de la quantité* de la libido inemployée qu'une personne est capable de contenir à l'état de suspension, et *de la fraction plus ou moins grande* de cette libido qu'elle est capable de détourner de la voie sexuelle pour l'orienter vers la sublimation. Le but final de l'activité psychique qui, au point de vue qualitatif, peut être décrit comme une tendance à acquérir du plaisir et à éviter la peine, apparaît, si on l'envisage au point de vue économique, comme un effort pour maîtriser les masses (grandeurs) d'excitations ayant leur siège dans l'appareil psychique et d'empêcher la peine pouvant résulter de leur stagnation.

Voilà tout ce que je m'étais proposé de vous dire concernant la formation de symptômes dans les névroses. Mais je tiens à répéter une fois de plus et de la façon la plus explicite que tout ce que j'ai dit ne se rapporte qu'à la formation de symptômes dans l'hystérie. Déjà dans la névrose obsessionnelle la situation est différente, les faits fondamentaux restant d'ailleurs les mêmes. Les résistances aux impulsions découlant des tendances, résistances dont nous avons également parlé à propos de l'hystérie, viennent, dans la névrose obsessionnelle, occuper le premier plan et dominent le tableau clinique en tant que formations dites « réactionnelles ». Nous retrouvons les mêmes différences et d'autres, plus profondes encore, dans les autres névroses qui attendent encore que les recherches relatives à leurs mécanismes de formation de symptômes soient achevées.

Avant de terminer cette leçon, je voudrais encore attirer votre attention sur un côté des plus intéressants de la vie imaginative. Il existe notamment un chemin de retour qui conduit de la fantaisie à la réalité : c'est l'art. L'artiste est en même temps un introverti qui frise la névrose. Animé d'impulsions et de tendances extrêmement fortes, il voudrait conquérir honneurs, puissance, richesses, gloire et amour des femmes. Mais les moyens lui manquent de se procurer ces satisfactions. C'est pourquoi, comme tout homme insatisfait, il se détourne de la réalité et concentre tout son intérêt, et aussi sa libido, sur les désirs créés par sa vie imaginative, ce qui peut le conduire facilement à la névrose. Il faut beaucoup de circonstances favorables pour que son développement n'aboutisse pas à ce résultat ; et l'on sait combien sont nombreux les artistes qui souffrent d'un arrêt partiel de leur activité par suite de névroses. Il est possible que leur constitution comporte une grande aptitude à la sublimation et une certaine faiblesse à effectuer des refoulements susceptibles de décider du conflit. Et voici comment l'artiste retrouve le chemin de la réalité. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'est pas le seul à vivre

d'une vie imaginative. Le domaine intermédiaire de la fantaisie jouit de la faveur générale de l'humanité, et tous ceux qui sont privés de quelque chose y viennent chercher compensation et consolation. Mais les profanes ne retirent des sources de la fantaisie qu'un plaisir limité. Le caractère implacable de leurs refoulements les oblige à se contenter des rares rêves éveillés dont il faut encore qu'ils se rendent conscients. Mais le véritable artiste peut davantage. Il sait d'abord donner à ses rêves éveillés une forme telle qu'ils perdent tout caractère personnel susceptible de rebuter les étrangers, et deviennent une source de jouissance pour les autres. Il sait également les embellir de façon à dissimuler complètement leur origine suspecte. Il possède en outre le pouvoir mystérieux de modeler des matériaux donnés jusqu'à en faire l'image fidèle de la représentation existant dans sa fantaisie et de rattacher à cette représentation de sa fantaisie inconsciente une somme de plaisir suffisante pour masquer ou supprimer, provisoirement du moins, les refoulements. Lorsqu'il a réussi à réaliser tout cela, il procure à d'autres le moyen de puiser à nouveau soulagement et consolation dans les sources de jouissances, devenues inaccessibles, de leur propre inconscient ; il s'attire leur reconnaissance et leur admiration et a finalement conquis par sa fantaisie ce qui auparavant n'avait existé que dans sa fantaisie : honneurs, puissance et amour des femmes.

24. La nervosité commune

Après avoir abattu, dans nos derniers entretiens, une besogne assez difficile, j'abandonne momentanément le sujet et m'adresse à vous.

Je sais notamment que vous êtes mécontents. Vous vous étiez fait une autre idée de ce que devait être une *Introduction à la psychanalyse.* Vous vous attendiez à des exemples tirés de la vie, et non à l'exposé d'une théorie. Vous me dites que lorsque je vous ai

raconté la parabole intitulée : Au *rez-de-chaussée et au premier étage, vous* avez saisi quelque chose de l'étiologie des névroses, mais que vous regrettez que je vous aie raconté des histoires imaginaires, au lieu de citer des observations prises sur le vif. Ou, encore, lorsque je vous ai parlé au début de deux symptômes, qui, eux, ne sont pas inventés, en vous faisant assister à leur disparition et en mettant sous vos yeux leurs rapports avec la vie du malade, vous avez entrevu le « sens » des symptômes et espéré me voir persister dans cette manière de faire. Et voilà que je me suis mis à dérouler devant vous de longues théories qui n'étaient jamais complètes, auxquelles j'avais toujours quelque chose à ajouter, travaillant avec des notions que je ne vous avais pas fait connaître au préalable, passant de l'exposé descriptif à la conception dynamique, de celle-ci à la conception que j'ai appelée « économique ». Vous étiez en droit de vous demander si, parmi les mots que j'employais, il n'y en avait pas un certain nombre ayant la même signification et qui n'étaient employés alternativement que pour des raisons d'euphonie. Je n'ai rien fait pour vous renseigner là-dessus ; au lieu de cela, j'ai fait surgir devant vous des points de vue aussi vastes que ceux du principe de plaisir, du principe de réalité et du patrimoine héréditaire phylogénique ; et, au lieu de vous introduire dans quelque chose, j'ai fait défiler devant vos yeux quelque chose qui, à mesure que je l'évoquais, s'éloignait de vous.

Pourquoi n'ai-je pas commencé l'introduction à la théorie des névroses par l'exposé de ce que vous savez vous-mêmes concernant les névroses, de ce qui a depuis longtemps suscité votre intérêt ? Pourquoi n'ai-je pas commencé par vous parler de la nature particulière des nerveux, de leurs réactions incompréhensibles aux rapports avec les autres hommes et aux influences extérieures, de leur irritabilité, de leur manque de prévoyance et d'adaptation ? Pourquoi ne vous ai-je pas conduits peu à peu de l'intelligence des formes simples, qu'on observe tous les jours, à celle des problèmes

se rapportant aux manifestations extrêmes et énigmatiques de la nervosité ?

Je ne conteste pas le bien-fondé de vos doléances. Je ne me fais pas illusion sur mon art d'exposition, au point d'attribuer un charme particulier à chacun de ses défauts. J'accorde qu'il eût été plus profitable pour vous de procéder autrement que je ne l'ai fait ; et j'en avais d'ailleurs l'intention. Mais il n'est pas toujours facile de réaliser ses intentions, même les plus raisonnables. Il y a dans la matière même qu'on traite quelque chose qui vous commande et vous détourne de vos intentions premières. Même un travail aussi insignifiant que la disposition des matériaux ne dépend pas toujours et entièrement de la volonté de l'auteur : elle s'opère toute seule, et c'est seulement après coup qu'on peut se demander pourquoi les matériaux se trouvent disposés dans tel ordre plutôt que dans un autre.

Il se peut que le titre *Introduction à la psychanalyse* ne convienne pas à cette partie qui traite des névroses. L'introduction à la psychanalyse est fournie par l'étude des actes manqués et des rêves ; mais la théorie des névroses est la psychanalyse même. Je ne crois pas avoir pu vous donner en si peu de temps et sous une forme aussi condensée une connaissance suffisante de la théorie des névroses. Je tenais avant tout à vous donner une idée d'ensemble du sens et de l'importance des symptômes, des conditions extérieures et intérieures, ainsi que du mécanisme de la formation de symptômes. C'est du moins ce que j'ai essayé de faire, et c'est là à peu près le noyau de ce que la psychanalyse peut aujourd'hui nous enseigner. Il y avait pas mal de choses à dire concernant la libido et son développement, et il y avait aussi quelque chose à dire concernant le développement du moi. Quant aux prémisses de notre technique et aux grandes notions de l'inconscient et du refoulement (de la résistance), vous y avez été préparés dès l'introduction. Vous verrez dans une des prochaines leçons sur quels points le travail

psychanalytique reprend son avance organique. Je ne vous ai pas dissimulé au préalable que toutes nos déductions n'ont été tirées que d'un seul groupe d'affections nerveuses : des névroses dites « de transfert ». Et même, en analysant le mécanisme de la formation de symptômes je n'avais en vue que la seule névrose hystérique. À supposer même que vous n'ayez ainsi acquis aucune connaissance solide ni retenu tous les détails, vous n'en avez pas moins, je l'espère, acquis une idée des moyens avec lesquels la psychanalyse travaille, des questions auxquelles elle s'attaque et des résultats qu'elle a obtenus.

Je suppose donc que vous auriez désiré me voir commencer l'exposé des névroses par la description de l'attitude des nerveux, de la manière dont ils souffrent de la névrose, dont ils s'en défendent et s'en accommodent. C'est là certainement un sujet intéressant et instructif, peu difficile à traiter mais par lequel il est un peu dangereux de commencer. On s'expose notamment, en prenant pour point de départ les névroses communes, ordinaires, à ne pas découvrir l'inconnu, à ne pas saisir la grande importance de la libido et à se laisser influencer dans l'appréciation des faits par la manière dont elles se présentent au *moi* du nerveux. Or, il va sans dire que ce *moi* est loin d'être un juge sûr et impartial. Le *moi* possédant le pouvoir de nier l'inconscient et de le refouler, comment pouvons-nous attendre de lui un jugement équitable concernant cet inconscient ? Parmi les objets refoulés, les exigences désapprouvées de la sexualité figurent en première ligne ; ce qui signifie que nous ne saurons jamais nous faire une idée de leur grandeur et de l'importance d'après la manière dont les conçoit le *moi*. À partir du moment où nous voyons surgir le point de vue du refoulement, nous sommes prévenus de n'avoir pas à prendre pour juge l'un des deux adversaires en conflit, surtout pas l'adversaire victorieux. Nous savons désormais que tout ce que le moi pourrait nous dire serait de nature à nous induire eu erreur. On pourrait encore accorder

confiance au moi si on le savait actif dans toutes ses manifestations, si on savait qu'il a lui-même voulu et produit ses symptômes. Mais dans un grand nombre de ses manifestations, le *moi* reste passif, et c'est cette passivité qu'il cherche à cacher et à présenter sous un aspect qui ne lui appartient pas. D'ailleurs, le *moi* n'ose pas toujours se soumettre à cet essai, et il est obligé de convenir que, dans les symptômes de la névrose obsessionnelle, il sent se dresser contre lui des forces étrangères dont il ne peut se défendre que péniblement.

Ceux qui, sans se laisser décourager par ces avertissements, prennent les fausses indications du moi pour des espèces sonnantes, auront certainement beau jeu et échapperont à tous les obstacles qui s'opposent à l'interprétation psychanalytique de l'inconscient, de la sexualité et de la passivité du moi. Ceux-là pourront affirmer, comme le fait Alfred Adler, que c'est le « caractère nerveux » qui est la cause de la névrose, au lieu d'en être 1'effet, mais ils seront aussi incapables d'expliquer le moindre détail de la formation de symptômes ou le rêve le plus insignifiant.

Vous allez me demander : « Ne serait-il donc pas possible de tenir compte de la part qui revient au *moi* dans la nervosité et la formation de symptômes, sans négliger d'une façon trop flagrante les facteurs découverts par la *psychanalyse ? » À* quoi je réponds : « La chose doit certainement être possible, et cela se fera bien un jour, mais vu l'orientation suivie par la psychanalyse, ce n'est pas par ce travail qu'elle doit commencer. » On peut prédire le moment où cette tâche viendra s'imposer à la psychanalyse. Il y a des névroses dans lesquelles la part du *moi* se manifeste d'une façon beaucoup plus intensive que dans celles que nous avons étudiées jusqu'à présent : nous appelons ces névroses « narcissiques ». L'examen analytique de ces affections nous permettra de déterminer avec certitude et impartialité la participation du *moi* aux affections névrotiques.

Mais il est une attitude du *moi* à l'égard de sa névrose qui est tellement frappante qu'elle aurait pu être prise en considération dès

le commencement. Elle ne semble manquer dans aucun cas, mais elle ressort avec une évidence particulière dans une affection que nous ne connaissons pas encore : dans la *névrose traumatique.* Il faut que vous sachiez que, dans la détermination et le mécanisme de toutes les formes de névroses possibles, on retrouve à l'œuvre toujours les mêmes facteurs, à cette différence près que le rôle principal, au point de vue de la formation de symptômes, revient, selon les affections, tantôt à l'un, tantôt à l'autre d'entre eux. On dirait le personnel d'une troupe de théâtre : chaque acteur, bien qu'ayant son emploi spécial - héros, confident, intrigant, etc. - n'en choisit pas moins pour sa représentation de bénéfice un autre rôle que celui qu'il a l'habitude de jouer. Nulle part les fantaisies, qui se transforment eu symptômes, n'apparaissent avec plus de netteté que dans l'hystérie ; en revanche, les résistances ou formations réactionnelles dominent le tableau de la névrose obsessionnelle ; et, d'autre part encore, ce que nous avons appelé *élaboration secondaire,* en parlant du rêve, occupe dans la paranoïa la première place, à titre de fausse perception, etc.

C'est ainsi que dans les névroses traumatiques, surtout dans celles provoquées par les horreurs de la guerre, nous découvrons un mobile personnel, égoïste, utilitaire, défensif, mobile qui, s'il est incapable de créer à lui seul la maladie, contribue à l'explosion de celle-ci et la maintient lorsqu'elle s'est formée. Ce motif cherche à protéger le *moi* contre les dangers dont la menace a été la cause occasionnelle de la maladie, et il rendra la guérison impossible tant que le malade ne sera pas garanti contre le retour des mêmes dangers ou tant qu'il n'aura pas reçu de compensation pour y avoir été exposé.

Mais, dans tous les autres cas analogues, le *moi* prend le même intérêt à la naissance et à la persistance des névroses. Nous avons déjà dit que le *moi* contribue, pour une certaine part, au symptôme parce que celui-ci a un côté par lequel il offre une satisfaction à la

tendance du *moi* cherchant à opérer un refoulement. En outre, la solution du conflit par la formation d'un symptôme est la solution la plus commode et celle qui cadre le mieux avec le principe de plaisir ; il est en effet incontestable qu'elle épargne au *moi* un travail intérieur dur et pénible. Il y a des cas où le médecin lui-même est obligé de convenir que la névrose constitue la solution la plus inoffensive et, au point de vue social, la plus avantageuse, d'un conflit. Ne soyez pas étonnés si l'on vous dit que le médecin lui-même prend parfois parti pour la maladie qu'il combat. Il ne lui convient pas de restreindre dans toutes les situations son rôle à celui d'un fanatique de la santé, il sait qu'il y a au monde d'autres misères que la misère névrotique, qu'il y a d'autres souffrances, peut-être plus réelles encore et plus rebelles ; que la nécessité peut obliger un homme à sacrifier sa santé, parce que ce sacrifice d'un seul peut prévenir un immense malheur dont souffriraient beaucoup d'autres. Si donc on a pu dire que le névrosé, pour se soustraire à un conflit, *se réfugie dans la maladie,* il faut convenir que dans certains cas cette fuite est justifiée, et le médecin, qui s'est rendu compte de la situation, doit alors se retirer, sans rien dire et avec tous les ménagements possibles.

Mais faisons abstraction de ces cas exceptionnels. Dans les cas ordinaires, le fait de se réfugier dans la névrose procure au *moi* un certain avantage d'ordre interne et de nature morbide, auquel vient s'ajouter, dans certaines situations, un avantage extérieur évident, mais dont la valeur réelle peut varier d'un cas à l'autre. Prenons l'exemple le plus fréquent de ce genre. Une femme, brutalement traitée et exploitée sans ménagements par son mari, trouve à peu près régulièrement un refuge dans la névrose lorsqu'elle y est aidée par ses dispositions, lorsqu'elle est trop lâche ou trop honnête pour entretenir un commerce secret avec un autre homme, lorsqu'elle n'est pas assez forte pour braver toutes les conventions extérieures et se séparer de son mari, lorsqu'elle n'a pas l'intention de se

ménager et de chercher un meilleur mari et lorsque, par-dessus tout cela, son instinct sexuel la pousse, malgré tout, vers cet homme brutal. Sa maladie devient pour elle une arme dans la lutte contre cet homme dont la force l'écrase, une arme dont elle peut se servir pour sa défense et dont elle peut abuser en vue de la vengeance. Il lui est permis de se plaindre de sa maladie, alors qu'elle ne pouvait pas se plaindre de son mariage. Trouvant dans le médecin un auxiliaire, elle oblige son mari qui, dans les circonstances normales, n'avait pour elle aucun égard, à la ménager, à faire pour elle des dépenses, à lui permettre de s'absenter de la maison et d'échapper ainsi pour quelques heures à l'oppression que le mari fait peser sur elle. Dans les cas où l'avantage extérieur ou accidentel que la maladie procure ainsi au moi est considérable et ne peut être remplacé par aucun autre avantage plus réel, le traitement de la névrose risque fort de rester inefficace.

Vous allez m'objecter que ce que je vous raconte là des avantages procurés par la maladie est plutôt un argument en faveur de la conception que j'avais repoussée et d'après laquelle ce serait le *moi* qui veut et qui crée la névrose. Tranquillisez-vous cependant : les faits que je viens de vous relater signifient peut-être tout simplement que le *moi* se complaît dans la névrose, que, ne pouvant pas l'empêcher, il en fait le meilleur usage possible, si toutefois elle se prête à ses usages. Dans la mesure où la névrose présente des avantages, le moi s'en accommode fort bien, mais elle ne présente pas toujours des avantages. On constate généralement qu'en se laissant glisser dans la névrose, le moi a fait une mauvaise affaire. Il a payé trop cher l'atténuation du conflit, et les sensations de souffrance, inhérentes aux symptômes, si elles sont peut-être équivalentes aux tourments du conflit qu'elles remplacent, n'en déterminent pas moins, selon toute probabilité, une aggravation de l'état pénible. Le moi voudrait bien se débarrasser de ce que les symptômes ont de pénible, sans renoncer aux avantages qu'il retire

de la maladie, mais il est impuissant à obtenir ce résultat. On constate à cette occasion, et c'est là un point à retenir, que le moi est loin d'être aussi actif qu'il le croyait.

Lorsque vous aurez, en tant que médecins, à soigner des névrosés, vous ne tarderez pas à constater que ce ne sont pas ceux qui se plaignent et se lamentent le plus à propos de leur maladie qui se laissent le plus volontiers secourir et opposent au traitement le moins de résistance. Bien au contraire. Mais vous comprendrez sans peine que tout ce qui contribue à augmenter les avantages que procure l'état morbide, renforcera en même temps la résistance par le refoulement et aggravera les difficultés thérapeutiques. À l'avantage que procure l'état morbide et qui naît pour ainsi dire avec le symptôme, il faut en ajouter un autre qui se manifeste plus tard. Lorsqu'une organisation psychique telle que la maladie a duré depuis un certain temps, elle finit par se comporter comme une entité indépendante ; elle manifeste une sorte d'instinct de la conservation, il se forme un *modus vivendi* entre elle et les autres sections de la vie psychique, même celles qui, au fond, lui sont hostiles, et il est rare qu'elle ne trouve pas l'occasion de se rendre de nouveau utile, acquérant ainsi une sorte de *fonction secondaire* faite pour prolonger et consolider son existence. Prenons, au lieu d'un exemple tiré de la pathologie, un cas emprunté à la vie de tous les jours. Un brave ouvrier qui gagne sa vie par son travail, devient infirme à la suite d'un accident professionnel. Incapable désormais de travailler, il se voit allouer dans la suite une petite rente et apprend en outre à utiliser son infirmité pour se livrer à la mendicité. Son existence actuelle, aggravée, a pour base le fait même qui a brisé sa première existence. En le débarrassant de son infirmité, vous lui ôteriez tout d'abord ses moyens de subsistance, car il y aurait alors à se demander s'il est encore capable de reprendre son ancien travail. Ce qui, dans la névrose, correspond à cette utilisation secondaire de la

maladie, petit être considéré comme un avantage secondaire venant se surajouter au primaire.

Je dois vous dire d'une façon générale que, sans sous-estimer l'importance pratique de l'avantage procuré par l'état morbide, on ne doit pas s'en laisser imposer au point de vue théorique. Abstraction faite des exceptions reconnues plus haut, cet avantage fait penser aux exemples d' « intelligence des animaux » qu'Oberländer avait illustrés dans les *Fliegende Blätter.* Un Arabe monte à dos de chameau un sentier étroit taillé dans une montagne abrupte. À un détour du sentier, il se trouve tout à coup en présence d'un lion prêt à sauter sur lui. Pas d'issue : d'un côté la montagne presque verticale, de l'autre un abîme ; impossible de rebrousser chemin et de fuir ; l'Arabe se voit perdu. Tel n'est pas l'avis du chameau. Il fait avec son cavalier un saut dans l'abîme... et le lion en reste pour ses frais. L'aide apportée au malade par la névrose ressemble à ce saut dans l'abîme. Aussi peut-il arriver que la solution du conflit par la formation de symptômes ne constitue qu'un processus automatique, l'homme se montrant ainsi incapable de répondre aux exigences de la vie et renonçant à utiliser ses forces les meilleures et les plus élevées. S'il y avait possibilité de choisir, on devrait préférer la défaite héroïque, c'est-à-dire consécutive à un noble corps à corps avec le destin.

Je dois toutefois vous donner encore les autres raisons pour lesquelles je n'ai pas commencé l'exposé de la théorie des névroses par celui de la nervosité commune. Vous croyez peut-être que, si j'ai procédé ainsi, ce fut parce que, en suivant un ordre opposé, j'aurais rencontré plus de difficultés à établir l'étiologie sexuelle des névroses. Vous vous trompez. Dans les névroses de transfert, on doit, pour en arriver à cette conception, commencer par mener à bien le travail d'interprétation des symptômes. Dans les formes ordinaires des névroses dites *actuelles,* le rôle étiologique de la vie sexuelle constitue un fait brut, qui s'offre de lui-même à l'observation. Je me

suis heurté à ce fait il y a plus de vingt ans lorsque je m'étais un jour demandé pourquoi on s'obstine à ne tenir aucun compte, au cours de l'examen des nerveux, de leur activité sexuelle. J'ai alors sacrifié à ces recherches la sympathie dont je jouissais auprès des malades, mais il ne m'a pas fallu beaucoup d'efforts pour arriver à cette constatation que la vie sexuelle normale ne comporte pas de névrose (de névrose actuelle, veux-je dire). Certes, cette proposition fait trop bon marché des différences individuelles des hommes et elle souffre aussi de cette incertitude qui est inséparable du mot « normal », mais, au point de vue de l'orientation en gros, elle garde encore aujourd'hui toute sa valeur. J'ai pu alors établir des rapports spécifiques entre certaines formes de nervosité et certains troubles sexuels particuliers, et je suis convaincu que si je disposais des mêmes matériaux, du même ensemble de malades, je ferais encore aujourd'hui des observations identiques. Il m'a souvent été donné de constater qu'un homme, qui se contentait d'une certaine satisfaction incomplète, par exemple de l'onanisme manuel, était atteint d'une forme déterminée de névrose actuelle, laquelle cédait promptement sa place à une autre forme, lorsque le sujet adoptait un autre régime sexuel, mais tout aussi peu recommandable. 1l me fut ainsi possible de deviner un changement dans le mode de satisfaction sexuelle d'après le changement de l'état du malade. J'avais pris l'habitude de ne pas renoncer à mes suppositions et à mes soupçons tant que je n'avais pas réussi à vaincre l'insincérité du malade et à lui arracher des aveux. Il est vrai que les malades préféraient alors s'adresser à d'autres médecins qui mettaient moins d'insistance à se renseigner sur leur vie sexuelle.

Il ne m'a pas non plus échappé alors que l'étiologie de l'état morbide ne pouvait pas toujours être ramenée à la vie sexuelle. Si tel malade a été directement affecté d'un trouble sexuel, chez tel autre ce trouble n'est survenu qu'à la suite de pertes pécuniaires importantes ou d'une grave maladie organique. L'explication de cette

variété ne nous est apparue que plus tard, lorsque nous avons commencé à entrevoir les rapports réciproques, jusqu'alors seulement soupçonnés, du *moi* et de la libido, et notre explication devenait de plus en plus satisfaisante à mesure que les preuves de ces rapports devenaient plus nombreuses. Une personne ne devient névrosée que lorsque son *moi* a perdu l'aptitude à réprimer sa libido d'une façon ou d'une autre. Plus le moi est fort, et plus il lui est facile de s'acquitter de cette tâche ; tout affaiblissement du *moi*, quelle qu'en soit la cause, est suivi du même effet que l'exagération des exigences de la libido et fraie par conséquent la vole à l'affection névrotique. Il existe encore d'autres rapports plus intimes entre le moi et la libido ; mais comme ces rapports ne nous intéressent pas ici, nous nous en occuperons plus tard. Ce qui reste pour nous essentiel et instructif, c'est que dans tous les cas, et quel que soit le mode de production de la maladie, les symptômes de la névrose sont fournis par la libido, ce qui suppose une énorme dépense de celle-ci.

Et maintenant, je dois attirer votre attention sur la différence fondamentale qui existe entre les névroses actuelles et les psychonévroses dont le premier groupe, les névroses de transfert, nous a tant occupés jusqu'à présent. Dans les deux cas, les symptômes découlent de la libido ; ils impliquent dans les deux cas une dépense anormale de celle-ci, sont dans les deux cas des satisfactions substitutives. Mais les symptômes des névroses actuelles, lourdeur de tête, sensation de douleur, irritation d'un organe, affaiblissement ou arrêt d'une fonction, n'ont aucun « sens », aucune signification psychique. Ces symptômes sont corporels, non seulement dans leurs manifestations (tel est également le cas des symptômes hystériques, par exemple), mais aussi quant aux processus qui les produisent et qui se déroulent sans la moindre participation de l'un quelconque de ces mécanismes psychiques compliqués que nous connaissons. Comment peuvent-ils, dans ces conditions, correspondre à des utilisations de la libido qui, nous

l'avons vu, est une force psychique ? La réponse à cette question est on ne peut plus simple. Permettez-moi d'évoquer une des premières objections qui a été adressée à la psychanalyse. On disait alors que la psychanalyse perd son temps à vouloir établir une théorie purement psychologique des phénomènes névrotiques, ce qui est un travail stérile, les théories psychologiques étant incapables de rendre compte d'une maladie. Mais en produisant cet argument, on oubliait volontiers que la fonction sexuelle n'est ni purement psychique ni purement somatique. Elle exerce son influence à la fois sur la vie psychique et sur la vie corporelle. Si nous avons reconnu dans les symptômes des psychonévroses les manifestations psychiques des troubles sexuels, nous ne serons pas étonnés de trouver dans les névroses actuelles leurs effets somatiques directs.

La clinique médicale nous fournit une indication précieuse, à laquelle adhèrent d'ailleurs beaucoup d'auteurs, quant à la manière de concevoir les névroses actuelles. Celles-ci manifestent notamment dans les détails de leur symptomatologie ainsi que par leur pouvoir d'agir sur tous les systèmes d'organes et sur toutes les fonctions, une analogie incontestable avec des états morbides occasionnés par l'action chronique de substances toxiques extérieures ou par la suppression brusque de cette action, c'est-à-dire avec les intoxications et les abstinences. La parenté entre ces deux groupes d'affections devient encore plus intime à la faveur d'états morbides que nous attribuons, comme c'est le cas de la maladie de Basedow, à l'action de substances toxiques qui, au lieu d'être introduites dans le corps du dehors, se sont formées dans l'organisme lui-même. Ces analogies nous imposent, à mon avis, la conclusion que les névroses actuelles résultent de troubles du métabolisme des substances sexuelles, soit qu'il se produise plus de toxines que la personne n'en peut supporter, soit que certaines conditions internes ou même psychiques troublent l'utilisation adéquate de ces substances. La sagesse populaire a toujours professé ces idées sur la nature du

besoin sexuel en disant de l'amour qu'il est une « ivresse », produite par certaines boissons, ou filtres, auxquelles elle attribue d'ailleurs une origine exogène. Au demeurant, le terme « métabolisme sexuel » ou « chimisme de la sexualité » est pour nous un moule sans contenu ; nous ne savons rien sur ce sujet et ne pouvons même pas dire qu'il existe deux substances dont l'une serait « mâle », l'autre « femelle », ou si nous devons nous contenter d'admettre une seule toxine sexuelle qui serait alors la cause de toutes les excitations de la libido. L'édifice théorique de la psychanalyse, que nous avons créé, n'est en réalité qu'une superstructure que nous devons asseoir sur sa base organique. Mais cela ne nous est pas encore possible.

Ce qui caractérise la psychanalyse, en tant que science, c'est moins la matière sur laquelle elle travaille, que la technique dont elle se sert. On peut, sans faire violence à sa nature, l'appliquer aussi bien à l'histoire de la civilisation, à la science des religions et à la mythologie qu'à la théorie des névroses. Son seul but et sa seule contribution consistent à découvrir l'inconscient dans la vie psychique. Les problèmes se rattachant aux névroses actuelles, dont les symptômes résultent probablement de lésions toxiques directes, ne se prêtent guère à l'étude, psychanalytique : celle-ci ne pouvant fournir aucun éclaircissement à leur sujet doit s'en remettre pour cette tâche à la recherche médico-biologique. Si je vous avais promis une « Introduction à la théorie des névroses », j'aurais dû commencer par les formes les plus simples des névroses actuelles, pour arriver aux affections psychiques plus compliquées, consécutives aux troubles de la libido : c'eût été incontestablement l'ordre le plus naturel. À propos des premières, j'aurais dû vous présenter tout ce que nous avons appris de divers côtés ou tout ce que nous croyons savoir et, une fois arrivé aux psychonévroses, j'aurais dû vous parler de la psychanalyse comme du moyen technique auxiliaire le plus important de tous ceux dont nous disposons pour éclaircir ces états. Mais mon intention était de vous

donner une « Introduction à la psychanalyse », et c'est ce que je vous avais annoncé ; il m'importait beaucoup plus de vous donner une idée de la psychanalyse que de vous faire acquérir certaines connaissances concernant les névroses, et cela me dispensait de mettre au premier plan les névroses actuelles, sujet parfaitement stérile au point de vue de la psychanalyse. Je crois que le choix que j'ai fait est tout à votre avantage, la psychanalyse méritant d'intéresser toute personne cultivée, à cause de ses prémisses profondes et de ses multiples rapports. Quant à la théorie des névroses, elle est un chapitre de la médecine, semblable à beaucoup d'autres.

Et pourtant, vous êtes en droit de vous attendre à ce que nous portions aussi un certain intérêt aux névroses actuelles. Nous sommes d'ailleurs obligés de le faire, ne serait-ce qu'à cause des rapports cliniques étroits qu'elles présentent avec les psychonévroses. Aussi vous dirai-je que nous distinguons trois formes pures de névroses actuelles : la *neurasthénie,* la *névrose d'angoisse* et *l'hypocondrie.* Cette division n'a pas été sans soulever des objections. Les noms sont bien d'un usage courant, mais les choses qu'ils désignent sont indéterminées et incertaines. Il est même des médecins qui s'opposent à toute classification dans le monde chaotique des phénomènes névrotiques, à tout établissement d'unités cliniques, d'individualités morbides, et qui ne reconnaissent même pas la division en névroses actuelles et en psychonévroses. À mon avis, ces médecins vont trop loin et ne suivent pas le chemin qui mène au progrès. Parfois ces formes de névrose se présentent pures ; mais on les trouve plus souvent combinées entre elles ou avec une affection psychonévrotique. Mais cette dernière circonstance ne nous autorise pas à renoncer à leur division. Pensez seulement à la différence que la minéralogie établit entre minéraux et roches. Les minéraux sont décrits comme des individus, en raison sans doute de cette circonstance qu'ils se présentent souvent comme

cristaux, nettement circonscrits et séparés de leur entourage. Les roches se composent d'amas de minéraux dont l'association, loin d'être accidentelle, est sans nul doute déterminée par les conditions de leur formation. En ce qui concerne la théorie des névroses, nous savons encore trop peu de choses relativement au point de départ du développement pour édifier sur ce sujet une théorie analogue à celle des roches. Mais nous sommes incontestablement dans le vrai lorsque nous commençons par isoler de la masse les entités cliniques que nous connaissons et qui, elles, peuvent être comparées aux minéraux.

Il existe, entre les symptômes des névroses actuelles et ceux des psychonévroses, une relation intéressante et qui fournit une contribution importante à la connaissance de la formation de symptômes dans ces dernières : le symptôme de la névrose actuelle constitue souvent le noyau et la phase préliminaire du symptôme psychonévrotique. On observe plus particulièrement cette relation entre la neurasthénie et la névrose de transfert appelée hystérie de conversion, entre la névrose d'angoisse et l'hystérie d'angoisse, mais aussi entre l'hypocondrie et les formes dont nous parlerons plus loin en les désignant sous le nom de paraphrénie (démence précoce et paranoïa). Prenons comme exemple le mal de tête ou les douleurs lombaires hystériques. L'analyse nous montre que, par la condensation et le déplacement, ces douleurs sont devenues une satisfaction substitutive pour toute une série de fantaisies ou de souvenirs libidineux. Mais il fut un temps où ces douleurs étaient réelles, où elles étaient un symptôme direct d'une intoxication sexuelle, l'expression corporelle d'une excitation libidineuse. Nous ne prétendons pas que tous les symptômes hystériques contiennent un noyau de ce genre ; il n'en reste pas moins que ce cas est particulièrement fréquent et que l'hystérie utilise de préférence, pour la formation de ses symptômes, toutes les influences, normales et pathologiques, que l'excitation libidineuse exerce sur le corps. Ils

jouent alors le rôle de ces grains de sable qui ont recouvert de couches de nacre la coquille abritant l'animal. Les signes passagers de l'excitation sexuelle, ceux qui accompagnent l'acte sexuel, sont de même utilisés par la psychonévrose, comme les matériaux les plus commodes et les plus appropriés pour la formation de symptômes.

Un autre processus du même genre présente un intérêt particulier au point de vue du diagnostic et du traitement. Chez des personnes qui, bien que prédisposées à la névrose, ne souffrent d'aucune névrose déclarée, il arrive souvent qu'une altération corporelle morbide, par inflammation ou lésion, éveille le travail de formation de symptômes, de telle sorte que le symptôme fourni par la réalité devient immédiatement le représentant de toutes les fantaisies inconscientes qui épiaient la première occasion de se manifester. Dans les cas de ce genre, le médecin instituera tantôt un traitement, tantôt un autre : il cherchera soit à supprimer la base organique, sans se soucier du bruyant édifice névrotique qu'elle supporte, soit à combattre la névrose qui s'est produite occasionnellement, sans faire attention à la cause organique qui lui avait servi de prétexte. C'est par les effets obtenus qu'on pourra juger de l'efficacité de l'un ou de l'autre de ces procédés, mais il est difficile d'établir des règles générales pour ces cas mixtes.

25. L'angoisse

Ce que je vous ai dit dans le chapitre précédent au sujet de la nervosité commune est de nature à vous apparaître comme un exposé aussi incomplet et insuffisant que possible. Je le sais et je pense que ce qui a dû vous étonner le plus, c'était de ne pas y trouver un mot sur l'angoisse, qui est pourtant un symptôme dont se plaignent la plupart des nerveux, lesquels en parlent comme de leur souffrance la plus terrible ; de l'angoisse qui peut en effet revêtir chez eux une intensité extraordinaire et les pousser aux actes les plus insensés. Loin cependant de vouloir éluder cette question, j'ai,

au contraire, l'intention de poser nettement le problème de l'angoisse et de le traiter devant vous en détail.

Je n'ai sans doute pas besoin de vous présenter l'angoisse ; chacun de vous a éprouvé lui-même, ne fût-ce qu'une seule fois dans sa vie, cette sensation ou, plus exactement, cet état affectif. Il me semble cependant qu'on ne s'est jamais demandé assez sérieusement pourquoi ce sont précisément les nerveux qui souffrent de l'angoisse plus souvent et plus intensément que les autres. On trouvait peut-être la chose toute naturelle : n'emploie t-on pas indifféremment, et l'un pour l'autre, les mots « nerveux » et « anxieux », comme s'ils signifiaient la même chose ? On a tort de procéder ainsi, car il est des hommes anxieux qui ne sont pas autrement nerveux, et il y a des nerveux qui présentent beaucoup de symptômes, sauf la tendance à l'angoisse.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le problème de l'angoisse forme un point vers lequel convergent les questions les plus diverses et les plus importantes, une énigme dont la solution devrait projeter des flots de lumière sur toute notre vie psychique. Je ne dis pas que je vous en donnerai la solution complète, mais vous prévoyez sans doute que la psychanalyse s'attaquera à ce problème, comme à tant d'autres, par des moyens différents de ceux dont se sert la médecine traditionnelle. Celle-ci porte son principal intérêt sur le point de savoir quel est le déterminisme anatomique de l'angoisse. Elle déclare qu'il s'agit d'une irritation du bulbe, et le malade apprend qu'il souffre d'une névrose du vague. Le bulbe, ou moelle allongée, est un objet très sérieux et très beau. Je me rappelle fort bien ce que son étude m'a coûté jadis de temps et de peine. Mais je dois avouer aujourd'hui qu'au point de vue de la compréhension psychologique de l'angoisse rien ne peut m'être plus indifférent que la connaissance du trajet nerveux suivi par les excitations qui émanent du bulbe.

Et, tout d'abord, on peut parler longtemps de l'angoisse sans songer à la nervosité en général. Vous me comprendrez sans autre

explication si je désigne cette angoisse sous le nom d'angoisse *réelle,* par opposition à l'angoisse *névrotique.* Or, l'angoisse réelle nous apparaît comme quelque chose de très rationnel et compréhensible. Nous dirons qu'elle est une réaction à la perception d'un danger extérieur, c'est-à-dire d'une lésion attendue, prévue, qu'elle est associée au réflexe de la fuite et qu'on doit par conséquent la considérer comme une manifestation de l'instinct de conservation. Devant quels objets et dans quelle situation l'angoisse se produit-elle ? Cela dépend naturellement en grande partie du degré de notre savoir et de notre sentiment de puissance en face du monde extérieur. Nous trouvons naturelles la peur qu'inspire au sauvage la vue d'un canon et l'angoisse qu'il éprouve lors d'une éclipse du soleil, alors que le blanc qui sait manier le canon et prédire l'éclipse n'éprouve devant l'un et l'autre aucune angoisse. Parfois, c'est le fait de trop savoir qui est cause de l'angoisse, parce qu'on prévoit alors le danger de très bonne heure. C'est ainsi que le sauvage sera pris de peur en apercevant dans la forêt une piste qui laissera indifférent un étranger, parce que cette piste lui révélera le voisinage d'une bête fauve, et c'est ainsi encore que le marin expérimenté regardera avec effroi un petit nuage qui s'est formé dans le ciel, nuage qui ne signifie rien pour le voyageur, tandis qu'il lui annonce à lui l'approche d'un cyclone.

En y réfléchissant de plus près, on est obligé de se dire que le jugement d'après lequel l'angoisse actuelle serait rationnelle et adaptée à un but appelle une révision. La seule attitude rationnelle, en présence d'une menace de danger, consisterait à comparer ses propres forces à la gravité de la menace et à décider ensuite si c'est la fuite ou la défense, ou même, éventuellement, l'attaque qui est le moyen le plus efficace d'échapper au danger. Mais dans cette attitude il n'y a pas place pour l'angoisse ; tout ce qui arrive arriverait tout aussi bien, et probablement même mieux, si l'angoisse ne s'en mêlait pas. Vous voyez aussi que, lorsque l'angoisse devient

par trop intense, elle constitue un obstacle qui paralyse l'action et même la fuite. Le plus généralement, la réaction à un danger est une combinaison dans laquelle entrent le sentiment d'angoisse et l'action de défense. L'animal effrayé éprouve de l'angoisse et fuit, mais seule la fuite est rationnelle, tandis que l'angoisse ne répond à aucun but.

On est donc tenté d'affirmer que l'angoisse n'est jamais rationnelle. Mais nous nous ferons peut-être une idée plus exacte de l'angoisse en analysant de plus près la situation qu'elle crée. Nous trouvons tout d'abord que le sujet est préparé au danger, ce qui se manifeste par une exaltation de l'attention sensorielle et de la tension motrice. Cet état d'attente et de préparation est incontestablement un état favorable, sans lequel le sujet se trouverait exposé à des conséquences graves. De cet état découlent, d'une part, l'action motrice : fuite d'abord et, à un degré supérieur, défense active ; d'autre part, ce que nous éprouvons comme un état d'angoisse. Plus le développement de l'angoisse est restreint, plus celle-ci n'apparaît que comme un appendice, un signal, et plus le processus qui consiste dans la transformation de l'état de préparation anxieuse en action, s'accomplit rapidement et rationnellement. C'est ainsi que, dans ce que nous appelons angoisse, l'état de préparation m'apparaît comme l'élément utile, tandis que le développement de l'angoisse me semble contraire au but.

Je laisse de côté la question de savoir si le langage courant désigne par les mots *angoisse, peur, terreur,* la même chose ou des choses différentes. Il me semble que l'angoisse se rapporte à l'état et fait abstraction de l'objet, taudis que dans la peur l'attention se trouve précisément concentrée sur l'objet. Le mot *terreur* me semble, en revanche, avoir une signification toute spéciale, en désignant notamment l'action d'un danger auquel on n'était pas préparé par un état d'angoisse préalable. On petit dire que l'homme se défend contre la terreur par l'angoisse.

Quoi qu'il en soit, il ne vous échappe pas que le mot *angoisse* est employé dans des sens multiples, ce qui lui donne un caractère vague et indéterminé. Le plus souvent, on entend par angoisse l'état subjectif provoqué par la perception du « développement de l'angoisse », et on appelle cet état subjectif « état affectif ». Or, qu'est-ce qu'un état affectif au point de vue dynamique ? Quelque chose de très compliqué. Un état affectif comprend d'abord certaines innervations ou décharges, et ensuite certaines sensations. Celles-ci sont de deux sortes : perceptions des actions motrices accomplies et sensations directes de plaisir et de déplaisir qui impriment à l'état affectif ce qu'on appelle le ton fondamental. Je ne crois cependant pas qu'avec cette énumération on ait épuisé tout ce qui peut être dit sur la nature de l'état affectif. Dans certains états affectifs, on croit pouvoir remonter au-delà de ces éléments et reconnaître que le noyau autour duquel se cristallise tout l'ensemble est constitué par la répétition d'un certain événement important et significatif, vécu par le sujet. Cet événement peut n'être qu'une impression très reculée, d'un caractère très général, impression faisant partie de la préhistoire non de l'individu, mais de l'espèce. Pour me faire mieux comprendre, je vous dirai que l'état affectif présente la même structure que la crise d'hystérie, qu'il est, comme celle-ci, constitué par une réminiscence déposée. La crise d'hystérie peut donc être comparée à un état affectif individuel nouvellement formé, et l'état affectif normal peut être considéré comme l'expression d'une hystérie générique, devenue héréditaire.

Ne croyez pas que ce que je vous dis là au sujet des états affectifs forme un patrimoine reconnu de la psychologie normale. Il s'agit, au contraire, de conceptions nées sur le sol de la psychanalyse et qui ne sont chez elles que là. Ce que la psychologie vous dit des états affectifs, la théorie de James-Lange par exemple, est pour nous autres psychanalystes incompréhensible et impossible à discuter. Mais ne nous considérons pas non plus comme très certains de ce

que nous savons nous-mêmes concernant les états affectifs ; ne voyez dans ce que je vais vous dire sur ce sujet qu'un premier essai de nous orienter dans cet obscur domaine. Je continue donc. En ce qui concerne l'état affectif caractérisé par l'angoisse, nous croyons savoir quelle est l'impression reculée qu'il reproduit en la répétant. Nous nous disons que ce ne peut être que la naissance, c'est-à-dire l'acte dans lequel se trouvent réunies toutes les sensations de peine, toutes les tendances de décharge et toutes les sensations corporelles dont l'ensemble est devenu comme le prototype de l'effet produit par un danger grave et que nous avons depuis éprouvées à de multiples reprises en tant qu'état d'angoisse. C'est l'augmentation énorme de l'irritation consécutive à l'interruption du renouvellement du sang (de la respiration interne) qui fut alors la cause de la sensation d'angoisse : la première angoisse fut donc de nature toxique. Le mot *angoisse* (du latin *angustiae,* étroitesse ; *Angst* en allemand) fait précisément ressortir la gêne, l'étroitesse de la respiration qui existait alors comme effet de la situation réelle et qui se reproduit aujourd'hui régulièrement dans l'état affectif. Nous trouverons également significatif le fait que ce premier état d'angoisse est provoqué par la séparation qui s'opère entre la mère et l'enfant. Nous pensons naturellement que la prédisposition à la répétition de ce premier état d'angoisse a été, à travers un nombre incalculable de générations, à ce point incorporée à l'organisme que nul individu ne peut échapper à cet état affectif, fût-il, comme le légendaire Macduff, « arraché des entrailles de sa mère », c'est-à-dire fût-il venu au monde autrement que par la naissance naturelle. Nous ignorons quel a pu être le prototype de l'état d'angoisse chez des animaux autres que les mammifères. C'est pourquoi nous ignorons également l'ensemble des sensations qui, chez ces êtres, correspond à notre angoisse.

Vous serez peut-être curieux d'apprendre comment on a pu arriver à l'idée que c'est l'acte de la naissance qui constitue la source

et le prototype de l'état affectif caractérisé par l'angoisse. L'idée est aussi peu spéculative que possible ; j'y suis plutôt arrivé en puisant dans la naïve pensée du peuple. Un jour - il y a longtemps de cela ! - que nous étions réunis, plusieurs jeunes médecins des hôpitaux, au restaurant autour d'une table, l'assistant de la clinique obstétricale nous raconta un fait amusant qui s'était produit au cours du dernier examen de sages-femmes. Une candidate, à laquelle on avait demandé ce que signifie la présence de méconium dans les eaux pendant le travail d'accouchement, répondit sans hésiter : « que l'enfant éprouve de l'angoisse ». Cette réponse a fait rire les examinateurs qui ont refusé la candidate. Quant à moi, j'avais, dans mon for intérieur, pris parti pour celle-ci et commencé à soupçonner que la pauvre femme du peuple avait eu la juste intuition d'une relation importante.

Pour passer à l'angoisse des nerveux, quelles sont les nouvelles manifestations et les nouveaux rapports qu'elle présente ? Il y a beaucoup à dire à ce sujet. Nous trouvons, en premier lieu, un état d'angoisse général, une angoisse pour ainsi dire flottante, prête à s'attacher au contenu de la première représentation susceptible de lui fournir un prétexte, influant sur les jugements, choisissant les attentes, épiant toutes les occasions pour se trouver une justification. Nous appelons cet état « angoisse d'attente » ou « attente anxieuse ». Les personnes tourmentées par cette angoisse prévoient toujours les plus terribles de toutes les éventualités, voient dans chaque événement accidentel le présage d'un malheur, penchent toujours pour le pire, lorsqu'il s'agit d'un fait ou événement incertain. La tendance à cette attente de malheur est un trait de caractère propre à beaucoup de personnes qui, à part cela, ne paraissent nullement malades on leur reproche leur humeur sombre, leur pessimisme mais l'angoisse d'attente existe régulièrement et à un degré bien prononcé dans une affection nerveuse à laquelle j'ai

donné le nom de *névrose d'angoisse* et que je range parmi les névroses actuelles.

Une autre forme de l'angoisse présente, au contraire de celle que je viens de décrire, des attaches plutôt psychiques et est associée à certains objets ou situations. C'est l'angoisse qui caractérise les si nombreuses et souvent si singulières « phobies ». L'éminent psychologue américain Stanley Hall s'est un jour donné la peine de nous présenter toute une série de ces phobies sous de pimpants noms grecs. Cela ressemble à l'énumération des dix plaies d'Égypte, avec cette différence que les phobies sont beaucoup plus nombreuses. Écoutez tout ce qui peut devenir objet ou contenu d'une phobie : obscurité, air libre, espaces découverts, chats, araignées, chenilles, serpents, souris, orage, pointes aiguës, sang, espaces clos, foules humaines, solitude, traversée de ponts, voyage sur mer ou en chemin de fer, etc., etc. Le premier essai d'orientation dans ce chaos laisse entrevoir la possibilité de distinguer trois groupes. Quelques-uns de ces objets ou situations redoutés ont quelque chose de sinistre, même pour nous autres normaux auxquels ils rappellent un danger ; c'est pourquoi ces phobies ne nous paraissent pas incompréhensibles, bien que nous leur trouvions une intensité exagérée. C'est ainsi que la plupart d'entre nous éprouvent un sentiment de répulsion à la vue d'un serpent. On peut même dire que la phobie des serpents est une phobie répandue dans l'humanité entière, et Ch. Darwin a décrit d'une façon impressionnante l'angoisse qu'il avait éprouvée à la vue d'un serpent qui se dirigeait sur lui bien qu'il en fût protégé par un épais disque de verre Dans un deuxième groupe nous rangeons les cas où il existe bien un rapport avec un danger, mais un danger que nous avons l'habitude de négliger et de ne pas faire entrer dans nos calculs. Nous savons que le voyage en chemin de fer comporte un risque d'accident de plus que si nous restons chez nous, à savoir le danger d'une collision ; nous savons également qu'un bateau peut couler et que nous

pouvons ainsi mourir noyés, et cependant nous voyageons en chemin de fer et en bateau sans angoisse, sans penser à ces dangers. Il est également certain qu'on serait précipité à l'eau si le pont s'écroulait au moment où on le franchit, mais cela arrive si rarement qu'on ne tient aucun compte de ce danger possible. La solitude, à son tour, présente certains dangers et nous l'évitons dans certaines circonstances ; mais il ne s'ensuit pas que nous ne puissions sous aucun prétexte et dans quelque condition que ce soit supporter un moment de solitude. Tout cela s'applique également aux foules, aux espaces clos, à l'orage, etc. Ce qui nous paraît étrange dans ces phobies des névrosés, c'est moins leur contenu que leur intensité. L'angoisse causée par les phobies est tout simplement sans appel ! Et nous avons parfois l'impression que les névrosés n'éprouvent pas leur angoisse devant les mêmes objets et situations qui, dans certaines circonstances, peuvent également provoquer notre angoisse à nous, et auxquels ils donnent les mêmes noms.

Il reste encore un troisième groupe de phobies, mais il s'agit de phobies qui échappent à notre compréhension. Quand nous voyons un homme mûr, robuste, éprouver de l'angoisse, lorsqu'il doit traverser une rue ou une place de sa ville natale dont il connaît tous les recoins, ou une femme en apparence bien portante éprouver une terreur insensée parce qu'un chat a frôlé le rebord de sa jupe ou qu'une souris s'est glissée à travers la pièce, comment pouvons-nous établir un rapport entre l'angoisse de l'un et de l'autre, d'une part, et le danger qui évidemment n'existe que pour le phobique, d'autre part ? Pour ce qui est des phobies ayant pour objets les animaux, il ne peut évidemment pas s'agir d'une exagération d'antipathies humaines générales, car nous avons la preuve du contraire dans le fait que de nombreuses personnes ne peuvent passer à côté d'un chat sans l'appeler et le caresser. La souris si redoutée des femmes a prêté son nom à une expression de tendresse de premier ordre : telle jeune fille, qui est charmée de s'entendre appeler « ma petite

souris » par son fiancé, pousse un cri d'horreur lorsqu'elle aperçoit le gracieux petit animal de ce nom. En ce qui concerne les hommes ayant l'angoisse des rues et des places, nous ne trouvons pas d'autre moyen d'expliquer leur état qu'en disant qu'ils se conduisent comme des enfants. L'éducation inculque directement à l'enfant qu'il doit éviter comme dangereuses des situations de ce genre, et notre agoraphobe cesse en effet d'éprouver de l'angoisse lorsqu'il traverse la place accompagné de quelqu'un.

Les deux formes d'angoisse que nous venons de décrire, l'angoisse d'attente, libre de toute attache, et l'angoisse associée aux phobies, sont indépendantes l'une de l'autre. On ne peut pas dire que l'une représente une phase plus avancée que l'autre, et elles n'existent simultanément que d'une façon exceptionnelle et comme accidentelle. L'état d'angoisse générale le plus prononcé ne se manifeste pas fatalement par des phobies ; des personnes dont la vie est empoisonnée par de l'agoraphobie peuvent être totalement exempte de l'angoisse d'attente, source de pessimisme. Il est prouvé que certaines phobies, phobie de l'espace, phobie du chemin de fer, etc., ne sont acquises qu'à l'âge mûr, tandis que d'autres, phobie de l'obscurité, phobie de l'orage, phobie des animaux, semblent avoir existé dès les premières années de la vie. Celles-là ont toute la signification de maladies graves ; celles-ci apparaissent comme des singularités, des lubies. Lorsqu'un sujet présente une phobie de ce dernier groupe, on est autorisé à soupçonner qu'il en a encore d'autres dit même genre. Je dois ajouter que nous rangeons toutes ces phobies dans le cadre de *l'hystérie d'angoisse,* c'est-à-dire que nous les considérons comme une affection très proche de l'hystérie de conversion.

La troisième forme d'angoisse névrotique nous met en présence d'une énigme qui consiste en ce que nous perdons entièrement de vue les rapports existant entre l'angoisse et le danger menaçant. Dans l'hystérie, par exemple, cette angoisse

accompagne les autres symptômes hystériques, ou encore elle peut se produire dans n'importe quelles conditions d'excitation ; de sorte que nous attendant à une manifestation affective nous sommes tout étonnés d'observer l'angoisse qui, elle, est la manifestation à laquelle nous nous attendions le moins. Enfin, l'angoisse peut encore se produire sans rapport avec des conditions quelconques, d'une façon aussi incompréhensible pour nous que pour le malade, comme un accès spontané et libre, sans qu'il puisse être question d'un danger ou d'un prétexte dont l'exagération aurait eu pour effet cet accès. Nous constatons, au cours de ces accès spontanés, que l'ensemble auquel nous donnons le nom d'état d'angoisse est susceptible de dissociation. L'ensemble de l'accès peut être remplacé par un symptôme unique, d'une grande intensité, tel que tremblement, vertige, palpitations, oppression, le sentiment général d'après lequel nous reconnaissons l'angoisse faisant défaut ou étant à peine marqué. Et cependant ces états que nous décrivons sous le nom d' « équivalents de l'angoisse » doivent être sous tous les rapports, cliniques et étiologiques, assimilés à l'angoisse.

Ici surgissent deux questions. Existe-t-il un lien quelconque entre l'angoisse névrotique, dans laquelle le danger ne joue aucun rôle ou ne joue qu'un rôle minime, et l'angoisse réelle qui est toujours et essentiellement une réaction à un danger ? Comment faut-il comprendre cette angoisse névrotique ? C'est que nous voudrions avant tout sauvegarder le principe : chaque fois qu'il y a angoisse, il doit y avoir quelque chose qui provoque cette angoisse.

L'observation clinique nous fournit un certain nombre d'éléments susceptibles de nous aider à comprendre l'angoisse névrotique. Je vais en discuter la signification devant vous.

a) Il n'est pas difficile d'établir que l'angoisse d'attente ou l'état d'angoisse général dépend dans une très grande mesure de certains processus de la vie sexuelle ou, plus exactement, de certaines applications de la libido. Le cas le plus simple et le plus instructif de

ce genre nous est fourni par les personnes qui s'exposent à l'excitation dite fruste, c'est-à-dire chez lesquelles de violentes excitations sexuelles ne trouvent pas une dérivation suffisante, n'aboutissent pas à une fin satisfaisante. Tel est, par exemple, le cas des hommes pendant la durée des fiançailles, et des femmes dont les maris ne possèdent pas une puissance sexuelle normale ou abrègent ou font avorter par précaution l'acte sexuel. Dans ces circonstances, l'excitation libidineuse disparaît, pour céder la place à l'angoisse, sous la forme soit de l'angoisse d'attente, soit d'un accès ou d'un équivalent d'accès. L'interruption de l'acte sexuel par mesure de précaution, lorsqu'elle devient le régime sexuel normal, constitue chez les hommes, et surtout chez les femmes, une cause tellement fréquente de névrose d'angoisse que la pratique médicale nous ordonne, toutes les fois que nous nous trouvons en présence de cas de ce genre, de penser avant tout à cette étiologie. En procédant ainsi, on aura plus d'une fois l'occasion de constater que la névrose d'angoisse disparaît dès que le sujet renonce à la restriction sexuelle.

Autant que je sache, le rapport entre la restriction sexuelle et les états d'angoisse est reconnu même par des médecins étrangers à la psychanalyse. Mais je suppose qu'on essaiera d'intervertir le rapport, en admettant notamment qu'il s'agit de personnes qui pratiquent la restriction sexuelle parce qu'elles étaient d'avance prédisposées à l'angoisse. Cette manière de voir est démentie catégoriquement par l'attitude de la femme dont l'activité sexuelle est essentiellement de nature passive, c'est-à-dire subissant la direction de l'homme. Plus une femme a de tempérament, plus elle est portée aux rapports sexuels, plus elle est capable d'en retirer une satisfaction, et plus elle réagira à l'impuissance de l'homme et au *coïtus interruptus* par des phénomènes d'angoisse, alors que ces phénomènes seront à peine apparents chez une femme atteinte d'anesthésie sexuelle ou peu libidineuse.

L'abstinence sexuelle, si chaudement préconisée de nos jours par des médecins, ne favorise naturellement la production d'états d'angoisse que dans les cas où la libido, qui ne trouve pas de dérivation satisfaisante, présente un certain degré d'intensité et n'a pas été pour la plus grande partie supprimée par la sublimation. La production de l'état morbide dépend toujours de facteurs quantitatifs. Mais alors même qu'on envisage non plus la maladie, mais le simple caractère de la personne, on reconnaît facilement que la restriction sexuelle est le fait de personnes ayant un caractère indécis, enclines au doute et à l'angoisse, alors que le caractère intrépide, courageux est le plus souvent incompatible avec la restriction sexuelle. Quelles que soient les modifications et les complications que les nombreuses influences de la vie civilisée puissent imprimer à ces rapports entre le caractère et la vie sexuelle, il existe entre l'un et l'autre une relation des plus étroites.

Je suis loin de vous avoir fait part de toutes les observations qui confirment cette relation génétique entre la libido et l'angoisse. Il y aurait encore à parler, à ce propos, du rôle que jouent, dans la production de maladies caractérisées par l'angoisse, certaines phases de la vie qui, telles que la puberté et la ménopause, favorisent incontestablement l'exaltation de la libido. Dans certains cas d'excitation, on peut encore observer directement une combinaison d'angoisse et de libido et la substitution finale de celle-là à celle-ci. De ces faits se dégage une conclusion double : on a notamment l'impression qu'il s'agit d'une accumulation de libido dont le cours normal est entravé et que les processus auxquels on assiste sont tous et uniquement de nature somatique. On ne voit pas tout d'abord comment l'angoisse naît de la libido ; on constate seulement que la libido est absente et que sa place est prise par l'angoisse.

b) Une autre indication nous est fournie par l'analyse des psychonévroses, et plus spécialement de l'hystérie. Nous savons déjà que dans cette affection l'angoisse apparaît souvent à titre

d'accompagnement des symptômes, mais on y observe aussi une angoisse indépendante des symptômes et se manifestant soit par crises, soit comme état permanent. Les malades ne savent pas dire pourquoi ils éprouvent de l'angoisse, et ils rattachent leur état, à la suite d'une élaboration secondaire facile à reconnaître, aux phobies les plus courantes : phobie de la mort, de la folle, d'une attaque d'apoplexie. Lorsqu'on analyse la situation qui a engendré soit l'angoisse, soit les symptômes accompagnés d'angoisse, il est généralement possible de découvrir le courant Psychique normal qui n'a pas abouti et a été remplacé par le phénomène d'angoisse. Ou, pour nous exprimer autrement, nous reprenons le processus inconscient comme s'il n'avait pas subi de refoulement et comme s'il avait poursuivi son développement sans obstacles, jusqu'à parvenir à la conscience. Ce processus aurait été accompagné d'un certain état affectif, et nous sommes tout surpris de constater que cet état affectif qui accompagne l'évolution normale du processus se trouve dans tous les cas refoulé et remplacé par de l'angoisse, quelle que soit sa qualité propre. Aussi bien, lorsque nous nous trouvons en présence d'un état d'angoisse hystérique, nous sommes en droit de supposer que son complément inconscient est constitué soit par un sentiment de même nature - angoisse, honte, confusion -, soit par une excitation positivement libidineuse, soit enfin par un sentiment hostile et agressif, tel que la fureur ou la colère. L'angoisse constitue donc la monnaie courante contre laquelle sont échangées ou peuvent être échangées toutes les excitations affectives, lorsque leur contenu a été éliminé de la représentation et a subi un refoulement.

c) Une troisième expérience nous est offerte par les malades aux actes obsédants, malades qui semblent d'une façon assez remarquable épargnés par l'angoisse. Lorsque nous essayons d'empêcher ces malades d'exécuter leurs actes obsédants, ablutions, cérémonial, etc., ou lorsqu'ils osent eux-mêmes renoncer à l'une quelconque de leurs obsessions, ils éprouvent une angoisse terrible

qui les oblige à céder à l'obsession Nous comprenons alors que l'angoisse n'était que dissimulée derrière l'acte obsédant et que celui-ci n'était accompli que comme un moyen de se soustraire à l'angoisse. C'est ainsi que dans la névrose obsessionnelle l'angoisse n'apparaît pas au dehors, parce qu'elle est remplacée par les symptômes ; et si nous nous tournons vers l'hystérie, nous y retrouvons la même situation comme résultat du refoulement : soit une angoisse pure, soit une angoisse accompagnant les symptômes, soit enfin un ensemble de symptômes plus complet, sans angoisse. Il semble donc permis de dire d'une manière abstraite que les symptômes ne se forment que pour empêcher le développement de l'angoisse qui, sans cela, surviendrait inévitablement. Cette conception place l'angoisse au centre même de l'intérêt que nous portons aux problèmes se rattachant aux névroses.

Nos observations relatives à la névrose d'angoisse nous ont fourni cette conclusion que la déviation de la libido de son application normale, déviation qui engendre l'angoisse, constitue l'aboutissement de processus purement somatiques. L'analyse de l'hystérie et des névroses obsessionnelles nous a permis de compléter cette conclusion, car elle nous a montré que déviation et angoisse peuvent également résulter du refus d'intervention de facteurs psychiques. C'est tout ce que nous savons sur le mode de production de l'angoisse névrotique ; si cela semble encore assez vague, je ne vois pas pour le moment de chemin susceptible de nous conduire plus loin.

D'une solution encore plus difficile semble l'autre problème que nous nous étions proposé de résoudre, celui d'établir les liens existant entre l'angoisse névrotique, qui résulte d'une application anormale de la libido, et l'angoisse réelle qui correspond à une réaction à un danger. On pourrait croire qu'il s'agit là de choses tout à fait disparates, et pourtant nous n'avons aucun moyen permettant de distinguer dans notre sensation l'une de ces angoisses de l'autre.

Mais le lien cherché apparaît aussitôt si nous prenons en considération l'opposition que nous avons tant de fois affirmée entre le moi et la, libido. Ainsi que nous le savons, l'angoisse survient par réaction du moi à un danger et constitue le signal qui annonce et précède la fuite ; et rien ne nous empêche d'admettre par analogie que dans l'angoisse névrotique le moi cherche également à échapper par la fuite aux exigences de la libido, qu'il se comporte à l'égard de ce danger intérieur tout comme s'il s'agissait d'un danger extérieur. Cette manière de voir autoriserait la conclusion que, toutes les fois qu'il y a de l'angoisse, il y a aussi quelque chose qui est cause de l'angoisse. Mais l'analogie peut être poussée encore plus loin. De même que la tentative de fuir devant un danger extérieur aboutit à l'arrêt et à la prise de mesures de défense nécessaires, de même le développement de l'angoisse est interrompu par la formation des symptômes auxquels elle finit par céder la place.

La difficulté de comprendre ces rapports réciproques entre l'angoisse et les symptômes se trouve maintenant ailleurs. L'angoisse qui signifie une fuite du moi devant la libido est cependant engendrée par celle-ci. Ce fait, qui ne saute pas aux yeux, est cependant réel ; aussi lie devons-nous pas oublier que la libido d'une personne fait partie de celle-ci et ne peut pas s'opposer à elle comme quelque chose d'extérieur. Ce qui reste encore obscur pour nous, c'est la dynamique topique du développement de l'angoisse, c'est la question de savoir quelles sont les énergies psychiques qui sont dépensées dans ces occasions et de quels systèmes psychiques ces énergies proviennent. Je ne puis vous promettre de réponses à ces questions, mais nous ne négligerons pas de suivre deux autres traces et, ce faisant, de demander de nouveau à l'observation directe et à la recherche analytique une confirmation de nos déductions spéculatives. Nous allons donc nous occuper de la production de l'angoisse chez l'enfant et de la provenance de l'angoisse névrotique, associée aux phobies.

L'état d'angoisse chez l'enfant est chose très fréquente, et il est souvent très difficile de dire s'il s'agit d'angoisse névrotique ou réelle. La valeur de la distinction que nous pourrions établir le cas échéant se trouverait infirmée par l'attitude même de l'enfant. D'un côté, en effet, nous ne trouvons nullement étonnant que l'enfant éprouve de l'angoisse en présence de nouvelles personnes, de nouvelles situations et de nouveaux objets, et nous expliquons sans peine cette réaction par sa faiblesse et son ignorance. Nous attribuons donc à l'enfant un fort penchant pour l'angoisse réelle et trouverions tout à fait naturel que l'on vienne nous dire que l'enfant a apporté cet état d'angoisse en venant au monde, à titre de prédisposition héréditaire. L'enfant ne ferait ainsi que reproduire l'attitude de l'homme primitif et du sauvage de nos jours qui, en raison de leur ignorance et du manque de moyens de défense, éprouvent de l'angoisse devant tout ce qui est nouveau, devant des choses qui nous sont aujourd'hui familières et ne nous inspirent plus la moindre angoisse. Et il serait tout à fait conforme à notre attente, que les phobies de l'enfant soient également, en partie du moins, les mêmes que celles que nous attribuons à ces phases primitives du développement humain.

Il ne doit pas nous échapper, d'autre part, que tous les enfants ne sont pas sujets à l'angoisse dans la même mesure, et que ceux d'entre eux qui manifestent une angoisse particulière en présence de toutes sortes d'objets et de situations sont précisément de futurs névrosés. La disposition névrotique se traduit donc aussi par un penchant accentué à l'angoisse réelle, l'état d'angoisse apparaît comme l'état primaire, et l'on arrive à la conclusion que l'enfant, et plus tard l'adulte, éprouvent de l'angoisse devant la hauteur de leur libido, et cela précisément parce qu'ils éprouvent de l'angoisse à propos de tout. Cette manière de voir équivaut à nier que l'angoisse naisse de la libido et, en examinant toutes les conditions de l'angoisse réelle, on arriverait logiquement à la conception d'après

laquelle c'est la conscience de sa propre faiblesse et de son impuissance, de sa moindre valeur, selon la terminologie de A. Adler, qui serait la cause première de la névrose, lorsque cette conscience, loin de finir avec l'enfance, persiste jusque dans l'âge mûr.

Ce raisonnement semble tellement simple et séduisant qu'il mérite de retenir notre attention. Il n'aurait toutefois pour conséquence que de déplacer l'énigme de la nervosité. La persistance du sentiment de moindre valeur et, par conséquent, de la condition de l'angoisse et des symptômes apparaît dans cette conception comme une chose tellement certaine que c'est plutôt l'état que nous appelons santé qui, lorsqu'il se trouve réalisé par hasard, aurait besoin d'explication. Mais que nous révèle l'observation attentive de l'état anxieux des enfants ? Le petit enfant éprouve tout d'abord de l'angoisse en présence de personnes étrangères, les situations ne jouent sous ce rapport un rôle que par les personnes qu'elles impliquent et, quant aux objets, ils ne viennent, en tant que générateurs d'angoisse, qu'en dernier lieu. Mais l'enfant n'éprouve de l'angoisse devant des personnes étrangères qu'à cause des mauvaises intentions qu'il leur attribue et parce qu'il compare sa faiblesse avec leur force, dans laquelle il voit un danger pour son existence, sa sécurité, son euphorie. Eh bien, cet enfant méfiant, vivant dans la peur d'une menace d'agression répandue dans tout l'univers, constitue une construction théorique peu heureuse. Il est plus exact de dire que l'enfant s'effraie à la vue d'un nouveau visage parce qu'il est habitué à la vue de cette personne familière et aimée qu'est la mère. Il éprouve une déception et une tristesse qui se transforment en angoisse ; il s'agit donc d'une libido devenue inutilisable et qui, ne pouvant pas alors être maintenue en suspension, trouve sa dérivation dans l'angoisse. Et ce n'est certainement pas par hasard que dans cette situation caractéristique de l'angoisse infantile se trouve reproduite la

condition qui est celle du premier état d'angoisse accompagnant l'acte de la naissance, à savoir la séparation de la mère.

Les premières phobies de situation qu'on observe chez l'enfant sont celles qui se rapportent à l'obscurité et à la solitude ; la première persiste souvent toute la vie durant et les deux ont en commun l'absence de la personne aimée, dispensatrice de soins, c'est-à-dire de la mère. Un enfant, anxieux de se trouver dans l'obscurité, s'adresse à sa tante qui se trouve dans une pièce voisine . « Tante, parle-moi ; j'ai peur. - À quoi cela te servirait-il, puisque tu ne me vois pas ? » À quoi l'enfant répond : « Il fait plus clair lorsque quelqu'un parle. » La tristesse qu'on éprouve dans l'obscurité se transforme ainsi en angoisse devant l'obscurité. Il n'est donc pas seulement inexact de dire que l'angoisse névrotique est un phénomène secondaire et un cas spécial de l'angoisse réelle : nous voyons, en outre, chez le jeune enfant, se comporter comme angoisse quelque chose qui a en commun avec l'angoisse névrotique un trait essentiel : la provenance d'une libido inemployée. Quant à la véritable angoisse réelle, l'enfant semble ne la posséder qu'à un degré peu prononcé. Dans toutes les situations qui peuvent devenir plus tard des conditions de phobies, qu'il se trouve sur des hauteurs, sur des passages étroits au-dessus de l'eau, en chemin de fer ou en bateau, l'enfant ne manifeste aucune angoisse, et il en manifeste d'autant moins qu'il est plus ignorant. Il eût été désirable qu'il ait reçu en héritage un plus grand nombre d'instincts tendant à la préservation de la vie ; la tâche des surveillants chargés de l'empêcher de s'exposer à des dangers successifs en serait grandement facilitée. Mais, en réalité, l'enfant commence par s'exagérer ses forces et se comporte sans éprouver d'angoisse, parce qu'il ignore le danger. Il court au bord de l'eau, il monte sur l'appui d'une fenêtre, il joue avec des objets tranchants et avec du feu, bref il fait tout ce qui peut être nuisible et causer des soucis à son entourage. Ce n'est qu'à force d'éducation qu'on finit par faire naître

en lui l'angoisse réelle, car on ne peut vraiment pas lui permettre de s'instruire par l'expérience personnelle.

S'il y a des enfants qui ont subi l'influence de cette éducation par l'angoisse dans une mesure telle qu'ils finissent par trouver d'eux-mêmes des dangers dont on ne leur a pas parlé et contre lesquels on ne les a pas mis en garde, cela tient à ce que leur constitution comporte un besoin libidineux plus prononcé, ou qu'ils ont de bonne heure contracté de mauvaises habitudes en ce qui concerne la satisfaction libidineuse. Rien d'étonnant si beaucoup de ces enfants deviennent plus tard des nerveux, car, ainsi que nous le savons, ce qui facilite le plus la naissance d'une névrose, c'est l'incapacité de supporter pendant un temps plus ou moins long un refoulement un peu considérable de la libido. Remarquez bien que nous tenons compte ici du facteur constitutionnel, dont nous n'avons d'ailleurs jamais contesté l'importance. Nous nous élevons seulement contre la conception qui néglige tous les autres facteurs au profit du seul facteur constitutionnel et accorde à celui-ci la première place, même dans les cas où, d'après les données de l'observation et de l'analyse, il n'a rien à voir ou ne joue qu'un rôle plus que secondaire.

Permettez-moi donc de résumer ainsi les résultats que nous ont fournis les observations sur l'état d'angoisse chez les enfants : l'angoisse infantile, qui n'a presque rien de commun avec l'angoisse réelle, s'approche, au contraire, beaucoup de l'angoisse névrotique des adultes ; elle, naît, comme celle-ci, d'une libido inemployée et, n'ayant pas d'objet sur lequel elle puisse concentrer son amour, elle le remplace par un objet extérieur ou par une situation.

Et maintenant, vous ne serez sans doute pas fâchés de m'entendre dire que l'analyse n'a plus beaucoup de nouveau à nous apprendre concernant les *phobies.* Dans celles-ci, en effet, les choses se passent exactement comme dans l'angoisse infantile : une libido inemployée subit sans cesse une transformation en une apparente angoisse réelle et, de ce fait, le moindre danger extérieur devient

une substitution pour les exigences de la libido. Cette concordance entre les phobies et l'angoisse infantile n'a rien qui doive nous surprendre, car les phobies infantiles sont non seulement le prototype des phobies plus tardives que nous faisons rentrer dans le cadre de l'« hystérie d'angoisse », mais encore la condition directe préalable et le prélude de celles-ci. Toute phobie hystérique remonte à une angoisse infantile et la continue, alors même qu'elle a un autre contenu et doit recevoir une autre dénomination. Les deux affections ne diffèrent entre elles qu'au point de vue du mécanisme. Chez l'adulte il ne suffit pas, pour que l'angoisse se transforme en libido, que celle-ci, en tant que désir ardent, reste momentanément inemployée. C'est que l'adulte a appris depuis longtemps à tenir sa libido en suspension ou à l'employer autrement. Mais lorsque la libido fait partie d'un mouvement psychique ayant subi le refoulement, on retrouve la même situation que chez l'enfant qui ne sait pas encore faire une distinction entre le conscient et l'inconscient, et cette régression vers la phobie infantile fournit à la libido un moyen commode de se transformer en angoisse. Nous avons, vous vous en souvenez, beaucoup parlé du refoulement, mais en ayant toujours en vue le sort de la représentation qui devait subir le refoulement, et cela naturellement parce qu'il se laisse plus facilement constater et exposer. Quant au sort de l'état affectif associé à la représentation refoulée, nous l'avions toujours laissé de côté, et c'est seulement maintenant que nous apprenons que le premier sort de cet état affectif consiste à subir la transformation en angoisse, quelle qu'aurait pu être sa qualité dans des conditions normales. Cette transformation de l'état affectif constitue la partie de beaucoup la plus importante du processus de refoulement. Il n'est pas très facile d'en parler, attendu que nous ne pouvons pas affirmer l'existence d'états affectifs inconscients de la même manière don, nous affirmons l'existence de représentations inconscientes. Qu'elle soit consciente ou inconsciente, une représentation reste toujours la même, à une seule différence près, et nous pouvons très bien dire ce

qui correspond à une représentation inconsciente. Mais un état affectif est un processus de décharge et doit être jugé tout autrement qu'une représentation ; sans avoir analysé et élucidé à fond nos prémisses relatives aux processus psychiques, nous sommes dans l'impossibilité de dire ce qui dans l'inconscient correspond à l'état affectif. Aussi bien est-ce un travail que nous ne pouvons pas entreprendre ici. Mais nous voulons rester sous l'impression que nous avons acquise, à savoir que le développement de l'angoisse se rattache étroitement au système de l'inconscient.

J'ai dit que la transformation en angoisse ou, plus exactement, la décharge sous la forme d'angoisse, constitue le premier sort réservé à la libido qui subit le refoulement. Je dois ajouter que ce n'est ni son seul sort, ni son sort définitif. Au cours des névroses se déroulent des processus qui tendent à entraver ce développement de l'angoisse et qui y réussissent de différentes manières. Dans les phobies, par exemple, on distingue nettement deux phases du processus névrotique. La première est celle du refoulement de la libido et de sa transformation en angoisse, laquelle est rattachée à un danger extérieur. Pendant la deuxième phase sont établies toutes les précautions et assurances destinées à empêcher le contact avec ce danger, qui est traité comme un fait extérieur. Le refoulement correspond à une tentative de fuite du moi devant la libido, éprouvée comme un danger. La phobie peut être considérée comme un retranchement contre le danger extérieur qui remplace maintenant la libido redoutée. La faiblesse du système de défense employé dans les phobies réside naturellement dans ce fait que la forteresse, inattaquable du dehors, ne l'est pas du dedans. La projection à l'extérieur du danger représenté par la libido ne peut jamais réussir d'une façon parfaite. C'est pourquoi il existe dans les autres névroses d'autres systèmes de défense contre le développement possible de l'angoisse. Il s'agit là d'un chapitre très intéressant de la psychologie des névroses ; nous ne pouvons malheureusement pas l'aborder ici,

car cela nous conduirait trop loin, d'autant plus que pour le comprendre il faut posséder des connaissances spéciales très approfondies. Je n'ai que quelques mots à ajouter à ce que je viens de dire. Je vous ai déjà parlé du « contre-armement » auquel le *moi* a recours lors d'un refoulement et qu'il est obligé d'entretenir d'une manière permanente afin de faire durer le refoulement. Cet armement sert à réaliser les différents moyens de défense contre le développement de l'angoisse qui suit le refoulement.

Mais revenons aux phobies. Je crois vous avoir montré combien il est insuffisant de ne chercher à expliquer que leur contenu, de s'intéresser uniquement à la question de savoir pourquoi tel ou tel autre objet, telle ou telle situation, devient l'objet de la phobie. Le contenu d'une phobie est à celle-ci ce que la façade visible d'un rêve manifeste est au rêve proprement dit. On peut accorder, en faisant les restrictions nécessaires, que parmi les contenus des phobies il en est quelques-uns qui, ainsi que l'a montré Stanley Hall, sont propres à devenir objets d'angoisse en vertu d'une transmission phylogénique. Et cette hypothèse trouve sa confirmation dans le fait que beaucoup de ces objets d'angoisse ne présentent avec le danger que des rapports purement symboliques.

Nous avons ainsi pu nous rendre compte de la place vraiment centrale que le problème de l'angoisse occupe dans la psychologie des névroses. Nous connaissons aussi les liens étroits qui rattachent le développement de l'angoisse aux vicissitudes de la libido et au système de l'inconscient. Notre conception présente cependant encore une lacune qui vient de ce que nous savons à quoi rattacher ce fait, pourtant difficilement contestable, que l'angoisse réelle doit être considérée comme une manifestation des instincts de conservation du *moi.*

26. La théorie de la libido et le « narcissisme »

À plusieurs reprises, et tout récemment encore, nous avons eu à distinguer entre les tendances du moi et les tendances sexuelles. Le refoulement nous avait tout d'abord montré qu'une opposition peut s'élever entre les unes et les autres, opposition à la suite de laquelle les tendances sexuelles subissent une défaite formelle et sont obligées de se procurer satisfaction par des détours régressifs : indomptables au fond, elles trouvent dans leur indomptabilité même une compensation à leur défaite. Nous avons vu ensuite que les deux groupes de tendances se comportent différemment vis-à-vis de cette grande éducatrice qu'est la nécessité, de sorte qu'ils suivent des voies de développement différentes et affectent avec le principe de réalité des rapports différents. Nous avons enfin cru constater que les tendances sexuelles se rattachent plus étroitement que les tendances du mai à l'état affectif du moi, résultat qui sur un seul point important apparaît encore comme incomplet. Aussi citerons-nous à l'appui de ce résultat le fiait digne d'être noté que la non-satisfaction de la faim et de la soif, ces deux instincts de conservation les plus élémentaires, n'est jamais suivie de la transformation de ces instincts en angoisse, alors que nous savons que la transformation en angoisse de la libido insatisfaite est un des phénomènes les plus connus et les plus fréquemment observés.

Notre droit de faire une distinction entre les tendances du moi et les tendances sexuelles est donc incontestable. Nous tirons ce droit de l'existence même de l'instinct sexuel comme activité particulière de l'individu. On peut seulement demander quelle importance et quelle profondeur nous attribuons à cette distinction. Mais nous ne pourrons répondre à cette question que lorsque nous aurons établi les différences de comportement qui existent entre les tendances sexuelles, dans leurs manifestations corporelles et psychiques, et les autres tendances que nous leur opposons, et lorsque nous nous serons rendu compte de l'importance des

conséquences qui découlent de ces différences. Nous n'avons naturellement aucune raison d'affirmer une différence de nature, d'ailleurs peu concevable, entre ces deux groupes de tendances. L'un et l'autre désignent des sources d'énergie de l'individu, et la question de savoir si ces deux groupes n'en forment au fond qu'un ou s'il existe entre eux une différence de nature et, s'ils n'en forment au fond qu'un, à quel moment ils se sont séparés l'un de l'autre, - cette question, disons-nous, peut et doit être discutée non d'après des notions abstraites, mais sur la base des faits fournis par la biologie. Sur ce point nos connaissances sont encore insuffisantes, et seraient-elles plus suffisantes nous n'aurions pas à nous occuper de cette question qui n'intéresse pas nos recherches analytiques.

Nous ne gagnons évidemment rien à insister, avec Jung, sur l'unité primordiale de tous les instincts et à donner le nom de « libido » à l'énergie se manifestant dans chacun d'eux. Comme il est impossible, à quelque artifice qu'on ait recours, d'éliminer de la vie psychique la fonction sexuelle, nous nous verrions obligés de parler d'une libido sexuelle et d'une libido asexuelle. C'est avec raison que le nom de libido reste exclusivement réservé aux tendances de la vie sexuelle, et c'est uniquement dans ce sens que nous l'avons toujours employé.

Je pense donc que la question de savoir jusqu'à quel point il convient de pousser la séparation entre tendances sexuelles et tendances découlant de l'instinct de conservation est sans grande importance pour la psychanalyse. Celle-ci n'a d'ailleurs aucune compétence pour résoudre cette question. Toutefois la biologie nous fournit certains indices permettant de supposer que cette séparation a une signification profonde. La sexualité est en effet la seule fonction de l'organisme vivant qui dépasse l'individu et assure son rattachement à l'espèce. Il est facile de se rendre compte que l'exercice de cette fonction, loin d'être toujours aussi utile à l'individu que l'exercice de ses autres fonctions, lui crée, au prix d'un

plaisir excessivement intense, des dangers qui menacent sa vie et la suppriment même assez souvent. Il est en outre probable que c'est à la faveur de processus métaboliques particuliers, distincts de tous les autres, qu'une partie de la vie individuelle peut être transmise à la postérité à titre de disposition. Enfin, l'être individuel, qui se considère lui-même comme l'essentiel et ne voit dans sa sexualité qu'un moyen de satisfaction parmi tant d'autres, ne forme, au point de vue biologique, qu'un épisode dans une série de générations, qu'une excroissance caduque d'un protoplasme virtuellement immortel, qu'une sorte de possesseur temporaire d'un fidéicommis destiné à lui survivre.

L'explication psychanalytique des névroses n'a cependant que faire de considérations d'une aussi vaste portée. L'examen séparé des tendances sexuelles et des tendances du moi nous a fourni le moyen de comprendre les névroses de transfert, que nous avons pu ramener au conflit entre les tendances sexuelles, et les tendances découlant de l'instinct de conservation ou, pour nous exprimer en termes biologiques, bien que plus imprécis, au conflit entre le moi, en tant qu'être individuel et indépendant, et le moi considéré comme membre d'une série de générations. Il y a tout lieu de croire que ce dédoublement n'existe que chez l'homme ; aussi est-il de tous les animaux celui qui possède le privilège d'offrir un terrain favorable aux névroses. Le développement excessif de sa libido, la richesse et la variété de sa vie psychique qui en sont la conséquence, semblent avoir créé les conditions du conflit dont nous parlons. Et il est évident que ces conditions sont également celles des grands progrès réalisés par l'homme, progrès qui lui ont permis de laisser loin derrière lui ce qu'il avait de commun avec les autres animaux, de sorte que sa prédisposition à la névrose ne constitue que le revers de ses dons purement humains. Mais laissons là ces spéculations qui ne peuvent que nous éloigner de notre tâche immédiate.

Nous avons conduit jusqu'à présent notre travail en postulant la possibilité de distinguer les tendances du moi des tendances sexuelles d'après les manifestations des unes et des autres. Pour ce qui est des névroses de transfert, nous avons pu faire cette distinction sans difficulté. Nous avons appelé « libido » les dépenses d'énergie que le moi affecte aux objets de ses tendances sexuelles, et « intérêt », toutes les autres dépenses d'énergie ayant leur source dans les instincts de conservation ; en suivant toutes ces fixations de la libido, leurs transformations et leur sort final, nous avons pu acquérir une première notion du mécanisme qui préside aux forces psychiques. Les névroses de transfert nous avaient fourni sous ce rapport la matière la plus favorable. Mais le moi lui-même, les différentes organisations dont il se compose, leur structure et leur mode de fonctionnement, tout cela nous restait encore caché et nous pouvions seulement supposer que l'analyse d'autres troubles névrotiques nous apporterait quelques lumières sur ces questions.

Nous avons commencé de bonne heure à étendre les conceptions psychanalytiques à ces autres affections. C'est ainsi que, dès 1908, K. Abraham, à la suite d'un échange d'idées entre lui et moi, avait émis la proposition que le principal caractère de la *démence précoce* (rangée parmi les névroses) consiste en ce que *la fixation de la libido aux objets fait défaut dans cette affection. (Les différences psycho-sexuelles existant entre l'hystérie et la démence précoce.)* Mais que devient la libido des déments, du moment qu'elle se détourne des objets ? À cette question, Abraham n'hésita pas à répondre que la libido se retourne vers le *moi* et que *c'est ce retour réfléchi, ce rebondissement de la libido vers le moi qui constitue la source de la manie des grandeurs* de la démence précoce. La manie des grandeurs peut d'ailleurs être comparée à l'exagération de la valeur sexuelle de l'objet qu'on observe dans la vie amoureuse. C'est ainsi que pour la première fois un trait d'une affection psychotique nous est révélé par sa confrontation avec la vie amoureuse normale.

Je vous le dis sans plus tarder : les premières conceptions d'Abraham se sont maintenues dans la psychanalyse et sont devenues la base de notre attitude à l'égard des psychoses. On s'est ainsi pou à peu familiarisé avec l'idée que la libido que nous trouvons fixée aux objets, la libido qui est l'expression d'une tendance à obtenir une satisfaction par le moyen de ces objets, peut aussi se détourner de ceux-ci et les remplacer par le moi. On s'est alors attaché à donner à cette représentation une forme de plus en plus achevée, en établissant des liens logiques entre ses éléments constitutifs. Le mot *narcissisme* que nous employons pour désigner ce déplacement de la libido, est emprunté à une perversion décrite par P. Näcke et dans laquelle l'individu adulte a pour son propre corps la tendresse dont on entoure généralement un objet sexuel extérieur.

On s'était dit alors que du moment que la libido est ainsi capable de se fixer au propre corps et à la propre personne du sujet au lieu de s'attacher à un objet, il ne peut certainement pas s'agir là d'un événement exceptionnel et insignifiant ; qu'il est plutôt probable que le narcissisme constitue l'état général et primitif d'où l'amour des objets n'est sorti qu'ultérieurement, sans amener par son apparition la disparition du narcissisme. Et d'après ce qu'on savait du développement de la libido objective, on s'est rappelé que beaucoup de tendances sexuelles reçoivent au début une satisfaction que nous appelons *auto-érotique,* c'est-à-dire une satisfaction ayant pour source le corps même du sujet, et que c'est l'aptitude à l'auto-érotisme qui explique le, retard que met la sexualité à s'adapter au principe de réalité inculqué par l'éducation. C'est ainsi que l'autoérotisme fut l'activité sexuelle de la phase narcissique de la fixation de la libido.

En résumé, nous nous sommes fait des rapports entre la libido du *moi* et la libido objective une représentation que je puis vous rendre concrète à l'aide d'une comparaison empruntée à la zoologie.

Vous connaissez ces êtres vivants élémentaires composés d'une boule de substance protoplasmique à peine différenciée. Ces êtres émettent des prolongements, appelés pseudopodes, dans lesquels ils font écouler leur substance vitale. Mais ils peuvent également retirer ces prolongements et se rouler de nouveau en boule. Or, nous assimilons l'émission des prolongements à l'émanation de la libido vers les objets, sa principale masse pouvant rester dans le moi, et nous admettons que dans des circonstances normales la libido du moi se transforme facilement en libido objective, celle-ci pouvant d'ailleurs retourner au moi.

À l'aide de ces représentations, nous sommes à même d'expliquer ou, pour nous exprimer d'une manière plus modeste, de décrire dans le langage de la théorie de la libido un grand nombre d'états psychiques qui doivent être considérés comme faisant partie de la vie normale : attitude psychique dans l'amour, au cours de maladies organiques, dans le sommeil. En ce qui concerne l'état de sommeil, nous avons admis qu'il repose sur un isolement par rapport au inonde extérieur et sur la subordination au désir qu'implique le sommeil. Et nous disions que toutes les activités psychiques nocturnes qui se manifestent dans le rêve se trouvent au service de ce désir et sont déterminées et dominées par des mobiles égoïstes. Nous plaçant cette fois au point de vue de la théorie de la libido, nous déduisons que le sommeil est un état dans lequel toutes les énergies, libidineuses aussi bien qu'égoïstes, attachées aux objets, se retirent de ceux-ci et rentrent dans le moi. Ne voyez-vous pas que cette manière de voir éclaire d'un jour nouveau le fait du délassement procuré par le sommeil et la nature de la fatigue ? Le tableau du bienheureux isolement au cours de la vie intra-utérine, tableau que le dormeur évoque devant nos yeux chaque nuit, se trouve ainsi complété au point de vue psychique. Chez le dormeur se trouve reproduit l'état de répartition primitif de la libido : il présente notamment le narcissisme absolu, état dans lequel la libido et

l'intérêt du *moi* vivent unis et inséparables dans le *moi* se suffisant à lui-même.

Ici il y a lieu de faire deux remarques. En premier lieu, comment distinguerait-on théoriquement le narcissisme de l'égoïsme ? À mon avis, celui-là est le complément libidineux de celui-ci. En parlant d'égoïsme, on ne pense qu'à ce qui est utile pour l'individu ; mais en parlant de narcissisme, on tient compte de sa satisfaction libidineuse. Au point de vue pratique, cette distinction entre le narcissisme et l'égoïsme peut être poussée assez loin. On peut être absolument égoïste sans cesser pour cela d'attacher de grandes quantités d'énergie libidineuse à certains objets, dans la mesure où la satisfaction libidineuse procurée par ces objets correspond aux besoins du moi. L'égoïsme veillera alors à ce que la poursuite de ces objets ne nuise pas au moi. On peut être égoïste et présenter en même temps un degré très prononcé de narcissisme, c'est-à-dire pouvoir se passer facilement d'objets sexuels, soit au point de vue de la satisfaction sexuelle directe, soit en ce qui concerne ces tendances dérivées du besoin sexuel que nous avons l'habitude d'opposer, en tant qu' « amour », à la « sensualité » pure. Dans toutes ces conjonctures, l'égoïsme apparaît comme l'élément placé au-dessus de toute contestation, comme l'élément constant, le narcissisme étant, au contraire, l'élément variable. Le contraire de l'égoïsme, l'altruisme, loin de coïncider avec la subordination des objets à la libido, s'en distingue par l'absence de la poursuite de satisfactions sexuelles. C'est seulement dans l'état amoureux absolu que l'altruisme coïncide avec la concentration de la libido sur l'objet. L'objet sexuel attire généralement vers lui une partie du narcissisme, d'où il résulte ce qu'on peut appeler l' « exagération de la valeur sexuelle de l'objet ». Qu'à cela s'ajoute encore la transfusion altruiste de l'égoïsme à l'objet sexuel, celui-ci devient tout puissant : on peut dire alors qu'il a absorbé le moi.

Ce sera, j'espère, un délassement pour vous d'entendre, après l'exposé sec et aride des découvertes de la science, une description poétique de l'opposition économique qui existe entre le narcissisme et l'état amoureux. Je l'emprunte au *Westöstlicher Divan,* de Goethe :

SULEÏKA

Volk und Knecht und Ueberwinder,

Sie gestehn zu jeder Zeit :

Höchstes Glück der Erdenkinder

Sei nur die Persönlichkeit.

Jedes Leben sei zu führen,

Wenn man sich nicht selbst vermisst ;

Alles könne man verlieren,

Wenn man bliebe, was man ist.

HATEM

Kann wohl sein ! So wird gemeinet,

Doch ich bin auf andrer Spur ;

Alles Erdenglück vereinet

Find' ich in Suleika mir.

Wie sie sichan mich verschwendet,

Bin ich mir ein wertes Ich ;

Hätte sie sieh weggewendet,

Augenblicks verlör ich mich.

Nun, mit Hatem. wär's zu Ende ;

Doch schon hab' ich umgelost ;

Ieh verkörpre mich behende

ln den Holden, den sie kost [31].

Ma deuxième remarque vient compléter la théorie du rêve. Nous ne pouvons pas nous expliquer la production du rêve si nous n'admettons pas, à titre additionnel, que l'inconscient refoulé est devenu dans une certaine mesure indépendant du moi, de sorte qu'il ne se plie pas au désir contenu dans le sommeil et maintient ses attaches, alors même que toutes les autres énergies qui dépendent du *moi* sont accaparées au profit du sommeil, dans la mesure où elles sont attachées à des objets. Alors seulement on parvient à comprendre comment cet inconscient peut profiter de la suppression ou de la diminution nocturne de la censure et s'emparer des restes diurnes pour former, avec les matériaux qu'ils fournissent, un désir de rêve défendu. D'autre part, il se peut que les restes diurnes tirent, en partie du moins, leur pouvoir de résistance à la libido accaparée par le sommeil, du fait qu'ils se trouvent déjà d'avance en rapports avec l'inconscient refoulé. Il y a là un important caractère dynamique que nous devons introduire après coup dans notre conception relative à la formation de rêves.

Une affection organique, une irritation douloureuse, une inflammation d'un organe créent un état qui a nettement pour conséquence un détachement de la libido de ses objets. La libido retirée des objets rentre dans le *moi* pour s'attacher avec force à la partie du corps malade. On peut même oser l'affirmation que, dans ces conditions, le détachement de la libido de ses objets est encore

31 *Suleïka.* - Peuples, esclaves et vainqueurs - se sont toujours accordés (en ceci) : - le bonheur suprême des enfants de *la* terre - ne consiste que dans la personnalité. - Quelle que soit la vie,on peut la vivre,-tant qu'on se connaît bien soi-même ; rien n'est perdu - tant qu'on reste ce qu'on est. *Hatem.* - *C'est* possible !Telle est l'opinion courante ; - mais je suis sur une autre trace : - tout le bonheur de la terre - je le trouve réuni dans la seule Suleïka. - Dans la mesure seulement où elle me prodigue ses faveurs, - je m'estime - si elle se détournait de moi,- je serais perdu pour moi-même. - C'en serait fini d'Hatem. - Mais je sais ce que je ferais : - Je me fondrais aussitôt avec l'heureux - auquel elle accorderait ses baisers.

plus frappant que le détachement dont l'intérêt égoïste fait preuve par rapport au monde extérieur. Ceci semble nous ouvrir la voie à l'intelligence de l'hypocondrie, dans laquelle un organe préoccupe de même le *moi*, sans que nous le percevions comme malade. Mais je résiste à la tentation de m'engager plus avant dans cette voie ou d'analyser d'autres situations que l'hypothèse de la rentrée de la libido objective dans le *moi* nous rendrait intelligibles ou concrètes : c'est que j'ai hâte de répondre à deux objections qui, je le sais, se présentent à votre esprit. Vous voulez savoir, en premier lieu, pourquoi en parlant de sommeil, de maladie et d'autres situations analogues, je fais une distinction entre libido et intérêt, entre tendances sexuelles et tendances du *moi*, alors que les observations peuvent généralement être interprétées en admettant l'existence d'une seule et unique énergie qui, libre dans ses déplacements, s'attache tantôt à l'objet, tantôt au moi, se met au service tantôt d'une tendance, tantôt d'une autre. Et, en deuxième lieu, vous êtes sans doute étonnés de me voir traiter comme source d'un état pathologique le détachement de la libido de l'objet, alors que ces transformations de la libido objective en libido du *moi*, plus généralement en énergie du *moi*, font partie des processus normaux de la dynamique psychique qui se reproduisent tous les jours et toutes les nuits.

Ma réponse sera la suivante. Votre première objection sonne bien. L'examen de l'état de sommeil, de maladie, de l'état amoureux ne nous aurait probablement jamais conduits, comme tel, à la distinction entre une libido du *moi* et une libido objective, entre la libido et l'intérêt. Mais vous oubliez les recherches qui nous avaient servi de point de départ et à la lumière desquelles nous envisageons maintenant les situations psychiques dont il s'agit. C'est en assistant au conflit d'où naissent les névroses de transfert que nous avons appris à distinguer entre la libido et l'intérêt, par conséquent entre les instincts sexuels et les instincts de conservation. À cette

distinction il ne nous est plus possible de renoncer. La possibilité de transformation de la libido des objets en libido du *moi*, donc la nécessité de compter avec une libido du *moi*, nous est apparue comme la seule explication vraisemblable de l'énigme des névroses dites narcissiques, comme, par exemple, la démence précoce, ainsi que des ressemblances et des différences qui existent entre celle-ci d'un côté, l'hystérie et l'obsession de l'autre. Nous appliquons maintenant à la maladie, au sommeil et à l'état amoureux ce dont nous avons trouvé ailleurs une confirmation irréfutable. Nous devons poursuivre ces applications, afin de voir jusqu'où elles nous mèneront. La seule proposition qui ne découle pas directement de notre expérience analytique, est que la libido reste la libido, qu'elle s'applique à des objets ou au propre *moi* du sujet, et qu'elle ne se transforme jamais en intérêt égoïste ; on peut en dire autant de ce dernier. Mais cette proposition équivaut à la distinction, déjà soumise par nous à une appréciation critique, entre les tendances sexuelles et les tendances du *moi*, distinction que, pour des raisons heuristiques, nous sommes décidés à maintenir, jusqu'à sa réfutation possible.

Votre deuxième objection est également justifiée, mais elle est engagée dans une fausse direction. Sans doute, le retour vers le moi de la libido détachée des objets n'est-il pas directement pathogène ; ne voyons-nous pas ce phénomène se produire chaque fois avant le sommeil, et suivre une marche inverse après le réveil ? L'animalcule protoplasmique rentre ses prolongements, pour les émettre de nouveau à la première occasion. Mais c'est tout autre chose lorsqu'un processus déterminé, très énergique, force la libido à se détacher des objets. La libido devenue narcissique ne peut plus alors retrouver le chemin qui conduit aux objets, et c'est cette diminution de la mobilité de la libido qui devient pathogène. On dirait qu'au-delà d'une certaine mesure l'accumulation de la libido ne peut être supportée. Il est permis de supposer que si la libido vient s'attacher

à des objets, c'est parce que le *moi* y voit un moyen d'éviter les effets morbides que produirait une libido accumulée chez lui à l'excès. S'il entrait dans nos intentions de nous occuper plus en détail de la démence précoce, je vous montrerais que le processus à la suite duquel la libido, une fois détachée des objets, trouve la route barrée lorsqu'elle veut y retourner, - que ce processus, dis-je, se rapproche de celui du refoulement et doit être considéré comme son pendant. Mais vous auriez surtout la sensation que vos pieds foulent un sol familier, si je vous disais que les conditions de ce processus sont presque identiques, d'après ce que nous en savons actuellement, à celles du refoulement. Le conflit semble être le même et se dérouler entre les mêmes forces. Si l'issue en est différente de celle que nous observons dans l'hystérie, par exemple, cela ne peut tenir qu'à une différence de disposition. Chez les malades dont nous nous occupons ici, la partie faible du développement de la libido qui, si vous vous en souvenez, rend possible la formation de symptômes, se trouve ailleurs, correspond probablement à la phase du narcissisme primitif auquel la démence précoce retourne dans sa phase finale. Il est tout à fait remarquable que nous soyons obligés d'admettre, pour la libido de toutes les névroses narcissiques, des points de fixation correspondant à des phases de développement beaucoup plus précoces que dans l'hystérie ou la névrose obsessionnelle. Mais vous savez déjà que les notions que nous avons acquises à la suite de l'étude des névroses de transfert permettent également de s'orienter dans les névroses narcissiques, beaucoup plus difficiles au point de vue pratique. Les traits communs sont très nombreux, et il s'agit au fond d'une seule et même phénoménologie. Aussi vous rendrez-vous facilement compte des difficultés, sinon des impossibilités, auxquelles doivent se heurter ceux qui entreprennent l'explication de ces affections ressortissant à la psychiatrie, sans apporter dans ce travail une connaissance analytique des névroses de transfert.

Le tableau symptomatique, d'ailleurs très variable, de la démence précoce ne se compose pas uniquement des symptômes découlant du détachement de la libido des objets et de son accumulation dans le moi, en qualité de libido narcissique. Une grande place revient plutôt à d'autres phénomènes se rattachant aux efforts de la libido pour retourner aux objets, donc correspondant à une tentative de restitution ou de guérison. Ces derniers symptômes sont même les plus frappants, les plus bruyants. Ils présentent une ressemblance incontestable avec ceux de l'hystérie, plus rarement avec ceux de la névrose obsessionnelle, et cependant diffèrent des uns et des autres sur tous les points. Il semble que dans ses efforts pour retourner aux objets, c'est-à-dire aux représentations des objets, la libido réussisse vraiment, dans la démence précoce, à s'y accrocher, mais ce qu'elle saisit des objets ne sont que leurs ombres, je veux dire les représentations verbales qui leur correspondent. Je ne puis en dire davantage ici, mais j'estime que ce comportement de la libido, dans ses aspirations de retour vers l'objet, nous a permis de nous rendre compte de la véritable différence qui existe entre une représentation consciente et une représentation inconsciente.

Je vous ai ainsi introduits dans le domaine où le travail analytique est appelé à réaliser ses prochains progrès. Depuis que nous nous sommes familiarisés avec le maniement de la notion de « libido du moi », les névroses narcissiques nous sont devenus accessibles ; la tâche qui en découle pour nous consiste à trouver une explication dynamique de ces affections et, en même temps, à compléter notre connaissance de la vie psychique par un approfondissement de ce que nous savons du *moi*. La psychologie du *moi*, que nous cherchons à édifier, doit être fondée, non sur les données de notre introspection, mais, comme dans la libido, sur l'analyse des troubles et dissociations du *moi*. Il est possible que, lorsque nous aurons achevé ce travail, la valeur des connaissances que nous a fournies l'étude des névroses de transfert et relatives au sort de la

libido se trouvera diminuée à nos yeux. Mais ce travail est encore très peu avancé. Les névroses narcissiques se prêtent à peine à la technique dont nous nous étions servis dans les névroses de transfert, et je vais vous en dire la raison dans un instant. Chaque fois que nous faisons un pas en avant dans l'étude de celles-là, nous voyons se dresser devant nous comme un mur qui nous commande un temps d'arrêt. Dans les névroses de transfert, vous vous en souvenez, nous nous étions également heurtés à des bornes de résistance, mais là nous avons pu abattre les obstacles morceau par morceau. Dans les névroses narcissiques, la résistance est insurmontable ; nous pouvons tout au plus jeter un coup d'œil de curiosité par-dessus le mur, pour épier ce qui se passe de l'autre côté. Nos méthodes techniques usuelles doivent donc être remplacées par d'autres, et nous ignorons encore si nous réussirons à opérer cette substitution. Certes, même en ce qui concerne ces malades, les matériaux ne nous font pas défaut. Ils manifestent leur état de nombreuses manières, bien que ce ne soit pas toujours sous la forme de réponses à nos questions, et nous en sommes momentanément réduits à interpréter leurs manifestations, en nous aidant des notions que nous avons acquises grâce à l'étude des symptômes des névroses de transfert. L'analogie est assez grande pour nous garantir au début un résultat positif, sans que nous puissions dire toutefois si cette technique est susceptible de nous conduire très loin.

D'autres difficultés surgissent encore, qui s'opposent à notre avance. Les affections narcissiques et les psychoses qui s'y rattachent ne livreront leur secret qu'aux observateurs formés à l'école de l'étude ana-lytique dés névroses de transfert. Or, nos psychiatres ignorent la psychanalyse et nous autres psychanalystes ne voyons que peu de cas psychiatriques. Nous avons besoin d'une génération de psychiatres ayant passé par l'école de la psychanalyse, à titre de science préparatoire. Nous voyons actuellement se

produire des efforts dans ce sens en Amérique, où d'éminents psychiatres initient leurs élèves aux théories psychanalytiques et où directeurs d'asiles d'aliénés, privés et publics, s'efforcent d'observer leurs malades à la lumière de ces théories. Nous avons toutefois réussi, nous aussi, à jeter un coup d'œil par-dessus le mur narcissique et dans ce qui suit je vais vous raconter le peu que nous avons pu apercevoir.

La forme morbide de la paranoïa, de l'aliénation systématique chronique occupe, dans les essais de classification de la psychiatrie moderne, une place incertaine. Et pourtant, sa parenté avec la démence précoce constitue un fait incontestable. Je me suis permis une fois de réunir la paranoïa et la démence précoce sous la désignation commune de *paraphrénie*. D'après leur contenu, les formes de la paranoïa sont décrites comme manie des grandeurs, manie des persécutions, érotomanie, manie de la jalousie, etc. Nous ne nous attendrons pas à des essais d'explication de la part de la psychiatrie. Je mentionnerai sous ce rapport, à titre d'exemple (il est vrai qu'il s'agit d'un exemple qui remonte à une époque déjà lointaine et qui a perdu beaucoup de sa valeur), l'essai de déduire un symptôme d'un autre, en attribuant au malade un raisonnement intellectuel : le malade qui, en vertu d'une disposition primaire, se croit persécuté, tirerait de cette persécution la conclusion qu'il est un personnage important, ce qui donnerait naissance à sa manie des grandeurs. Pour notre conception analytique, la manie des grandeurs est la conséquence immédiate de l'agrandissement du moi par toute la quantité d'énergie libidineuse retirée des objets ; elle est un narcissisme secondaire, survenu comme à la suite du réveil du narcissisme primitif, qui est celui de la première enfance. Mais une observation que j'ai faite dans les cas de manie de persécution m'avait engagé à suivre une certaine trace. J'avais remarqué tout d'abord que dans la grande majorité des cas le persécuteur appartenait au même sexe que le persécuté. Ce fait pouvait bien

s'expliquer d'une manière quelconque, mais dans quelques cas bien étudiés on a pu constater que c'était la personne du même sexe la plus aimée avant la maladie qui s'était transformée en persécutrice pendant celle-ci. La situation pouvait se développer par le remplacement, d'après certaines affinités connues, de la personne aimée par une autre, par exemple du père par le précepteur, par le supérieur. De ces expériences, dont le nombre allait en augmentant, j'avais tiré la conclusion que la *paranoia persecutoria* est une forme morbide dans laquelle l'individu se défend contre une tendance homosexuelle devenue trop forte. La transformation de la tendresse en haine, transformation qui, on le sait, peut devenir une grave menace pour la vie de l'objet à la fois aimé et haï, correspond dans ces cas à la transformation des tendances libidineuses en angoisse, cette dernière transformation étant une conséquence régulière du processus de refoulement. Écoutez encore, par exemple, la dernière de mes observations se rapportant à ce sujet. Un jeune médecin a été obligé de quitter sa ville natale, pour avoir adressé des menaces de mort au fils d'un professeur de l'Université de cette ville qui jusqu'alors avait été son meilleur ami. Il attribuait à cet ancien ami des intentions vraiment diaboliques et une puissance démoniaque. Il l'accusait de tous les malheurs qui, au cours des dernières années, avaient frappé sa famille, de toutes les infortunes familiales et sociales. Mais non content de cela, le méchant ami et son père le professeur se seraient encore rendus responsables de la guerre et auraient appelé les Russes dans le pays. Notre malade aurait mille fois risqué sa vie, et il est persuadé que la mort du malfaiteur mettrait fin à tous les malheurs. Et pourtant, son ancienne tendresse pour ce malfaiteur est encore tellement forte que sa main se trouva comme paralysée le jour où il eu l'occasion d'abattre son ennemi d'un coup de revolver. Au cours des brefs entretiens que j'ai eus avec le malade, j'ai appris que les relations amicales entre les deux hommes dataient de leurs premières années de collège. Une fois au moins ces relations avaient dépassé les bornes de l'amitié : une nuit passée

ensemble avait abouti à un rapport sexuel complet. Notre malade n'a jamais éprouvé à l'égard des femmes un sentiment en rapport avec son âge et avec le charme de sa personnalité. Il avait été fiancé à une jeune fille jolie et distinguée, mais celle-ci, avant constaté que son fiancé n'éprouvait pour elle aucune tendresse, rompit les fiançailles. Plusieurs années plus tard, sa maladie s'était déclarée au moment même où il avait réussi pour la première fois à satisfaire complètement une femme. Celle-ci l'ayant embrassé avec reconnaissance et abandon, il éprouva subitement une douleur bizarre, on aurait dit un coup de couteau lui sectionnant le crâne. Il expliqua plus tard cette sensation en disant qu'il ne pouvait la comparer qu'à la sensation qu'on éprouverait si on vous faisait sauter la boîte crânienne, pour mettre à nu le cerveau, ainsi qu'on le fait clans les autopsies ou les vastes trépanations ; et comme son ami s'était spécialisé dans l'anatomie pathologique, il découvrit peu à peu que celui-là avait bien pu lui envoyer cette femme pour le tenter. À partir de ce moment-là, ses yeux s'étaient ouverts, et il comprit que toutes les autres persécutions auxquelles il était en butte étaient le fait de son ancien ami.

Mais comment les choses se passent-elles dans les cas où le persécuteur n'appartient pas au même sexe que le persécuté et qui semblent aller à l'encontre de notre explication par la défense contre une libido homosexuelle ? J'ai eu récemment l'occasion d'examiner un cas de ce genre et de tirer de la contradiction apparente une confirmation de ma manière de voir. La jeune fille, qui se croyait persécutée par l'homme auquel elle avait accordé deux tendres rendez-vous, avait en réalité commencé par diriger sa manie contre une femme qu'on peut considérer connue s'étant substituée dans ses idées à sa mère. C'est seulement après le second rendez-vous qu'elle réussit à détacher sa manie de la femme pour la reporter sur l'homme. La condition du sexe égal se trouvait donc primitivement réalisée dans ce cas, comme dans le premier dont je vous ai parlé.

Dans la plainte qu'elle avait formulée devant son avocat et son médecin, la malade n'avait pas mentionné cette phase préliminaire de sa folie, ce qui avait pu fournir une apparence de démenti à notre conception de la paranoïa.

Primitivement, l'homosexualité dans le choix de l'objet présente avec le narcissisme plus de points de contact que l'hétérosexualité. Aussi, lorsqu'il s'agit d'écarter une tendance homosexuelle trop violente, le retour au narcissisme se trouve particulièrement facilité. Je n'ai pas en l'occasion jusqu'à présent de vous entretenir longuement des fondements de la vie amoureuse, tels que je les conçois, et il m'est impossible de combler ici cette lacune. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le choix de l'objet, le progrès dans le développement de la libido après la phase narcissique, peuvent s'effectuer selon deux types différents : selon le *type narcissique,* le moi du sujet étant remplacé par un autre moi qui lui ressemble autant que possible, et selon le *type extensif,* des personnes qui sont devenues indispensables, parce qu'elles procurent ou assurent la satisfaction d'autres besoins vitaux, étant également choisies comme objets de la libido. Une forte affinité de la libido pour le choix de l'objet selon le type narcissique doit être considérée, selon nous, comme faisant partie de la prédisposition à l'homosexualité manifeste.

Je vous ai parlé, dans une de mes précédentes leçons, d'un cas de manie de la jalousie chez une femme. À présent que mon exposé touche à la fin, vous seriez sans doute curieux de savoir comment j'explique une manie au point de vue psychanalytique. Je regrette d'avoir à vous dire sur ce sujet moins que ce que vous attendez. L'inaccessibilité de la manie à l'action d'arguments logiques et d'expériences réelles s'explique, aussi bien que l'inaccessibilité de l'obsession aux mêmes influences, par ses rapports avec l'inconscient qui est représenté et réprimé par la manie ou par l'idée

obsessionnelle. Les deux affections ne diffèrent entre elles qu'au point de vue topique et dynamique.

Comme dans la paranoïa, nous avons trouvé dans la mélancolie, dont on a d'ailleurs décrit des formes cliniques très diverses, une fissure qui nous permet d'en apercevoir la structure interne. Nous avons constaté que les reproches impitoyables, dont les mélancoliques s'accablent eux-mêmes, s'appliquent en réalité à une autre personne, à l'objet sexuel qu'ils ont perdu ou qui, par sa propre faute, est tombé dans leur estime. Nous avons pu en conclure que si le mélancolique a retiré de l'objet sa libido, cet objet se trouve reporté dans le *moi*, comme projeté sur lui, à la suite d'un processus auquel on peut donner le nom d'*identification narcissique.* Je ne puis vous donner ici qu'une image figurée, et non une description topico-dynamique en règle. Le moi est alors traité comme l'objet abandonné, et il supporte toutes les agressions et manifestations de vengeance qu'il attribue à l'objet. La tendance au suicide qu'on observe chez le mélancolique s'explique, elle aussi, plus facilement à la lumière de cette conception, le malade s'acharnant à supprimer du même coup et lui-même et l'objet à la fois aimé et haï. Dans la mélancolie, comme dans les autres affections narcissiques, se manifeste d'une manière très prononcée un trait de la vie affective auquel nous donnons généralement, depuis Bleuler, le nom *d'ambivalence. C'est* l'existence, chez une même personne, de sentiments opposés, amicaux et hostiles, à l'égard d'une autre personne. Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion, au cours de ces entretiens, de vous parler plus longuement de cette ambivalence des sentiments.

À côté de l'identification narcissique, il existe une identification hystérique que nous connaissons depuis bien plus longtemps. Je voudrais déjà être à même de vous montrer les différences qui existent entre l'une et l'autre à l'aide de quelques exemples bien choisis. En ce qui concerne les formes périodiques et cycliques de la

mélancolie, je puis vous dire une chose qui vous intéressera sûrement. Il est notamment possible, dans des conditions favorables (et j'en ai fait l'expérience à deux reprises), d'empêcher, grâce au traitement analytique appliqué dans les intervalles libres de toute crise, le retour de l'état mélancolique, soit de la même tonalité affective, soit d'une tonalité opposée. On constate alors qu'il s'agit, dans la mélancolie et dans la manie, de la solution d'un conflit d'un genre particulier, conflit dont les éléments sont exactement les mêmes que ceux des autres névroses. Vous vous rendez facilement compte de la foule de données que la psychanalyse est encore appelée à recueillir dans ce domaine.

Je vous ai dit également que nous pouvions, grâce à la psychanalyse, acquérir des connaissances relatives à la composition du moi, aux éléments qui entrent dans sa structure. Nous avons même déjà commencé à entrevoir cette composition, ces éléments. De l'analyse de la manie d'observation nous avons cru pouvoir conclure qu'il existe réellement dans le moi une instance qui observe, critique et compare inlassablement et s'oppose ainsi à l'autre partie du moi. C'est pourquoi j'estime que le malade nous révèle une vérité dont on ne tient généralement pas compte comme elle le mérite, lorsqu'il se plaint que chacun de ses pas est épié et observé, chacune de ses pensées dévoilée et critiquée. Sa seule erreur consiste à situer au-dehors, comme lui étant extérieure, cette force si incommodante. Il sent en lui le pouvoir d'une instance qui mesure son moi actuel et chacune de ses manifestations d'après un moi idéal qu'il s'est créé lui-même au cours de son développement. Je pense même que cette création a été effectuée dans l'intention de rétablir ce contentement de soi-même qui était inhérent au narcissisme primaire infantile et qui a depuis éprouvé tant de troubles et de mortifications. Cette instance qui surveille, nous la connaissons : c'est le censeur du moi, c'est la conscience ; c'est la même qui exerce la nuit la censure de rêves, c'est d'elle que partent

les refoulements de désirs inadmissibles. En se désagrégeant sous l'influence de la manie d'observation, elle nous révèle ses origines : influences exercées par les parents, les éducateurs, l'ambiance sociale ; identification avec quelques-unes des personnes dont on a subi le plus l'influence.

Tels seraient quelques-uns des résultats obtenus grâce à l'application de la psychanalyse aux affections narcissiques. Je reconnais qu'ils ne sont pas nombreux et qu'ils manquent souvent de cette netteté qui ne s'obtient que lorsqu'on est bien familiarisé avec un nouveau domaine. Nous sommes redevables de ces résultats à l'utilisation de la notion du libido du moi ou libido narcissique, qui nous a permis d'étendre aux névroses narcissiques les données que nous avait fournies l'étude des névroses de transfert. Et maintenant, vous vous demandez sans doute s'il ne serait pas possible d'arriver à un résultat qui consisterait à subordonner à la théorie de la libido tous les troubles des affections narcissiques et des psychoses si ce n'est pas en fin de compte le facteur libidineux de la vie psychique qui serait responsable de la maladie, sans que nous puissions invoquer une altération dans le fonctionnement des instincts de conservation. Or, la réponse à cette question ne me paraît pas urgente et, surtout, elle n'est pas assez mûre pour qu'on se hasarde à la formuler. Laissons se poursuivre le progrès du travail scientifique et attendons patiemment. Je ne serais pas étonné d'apprendre un jour que le pouvoir pathogène constitue effectivement un privilège des tendances libidineuses et que la théorie de la libido triomphe sur toute la ligne, depuis les névroses actuelles les plus simples jusqu'à l'aliénation psychotique la plus grave de l'individu. Ne savons-nous pas que ce qui caractérise la libido, c'est son refus de se soumettre à la réalité cosmique, à l'*ananké ?* Mais il me paraît tout à fait vraisemblable que les tendances du *moi*, entraînées par les impulsions pathogènes de la libido, éprouvent elles aussi des troubles fonctionnels. Et si

j'apprends un jour que dans les psychoses graves les tendances du *moi* elles-mêmes peuvent présenter des troubles primaires, je ne verrais nullement dans ce fait un écart de la direction générale de nos recherches. Mais c'est là une question d'avenir, pour vous du moins. Permettez-moi seulement de revenir un moment à l'angoisse, pour dissiper une dernière obscurité que nous avons laissée la concernant. Nous avons dit qu'étant donnés les rapports bien connus qui existent entre l'angoisse et la libido, il ne nous paraissait pas admissible, et la chose est pourtant incontestable, que l'angoisse réelle en présence d'un danger soit la manifestation des instincts de conservation. Ne se pourrait-il pas que l'état affectif caractérisé par l'angoisse puisât ses éléments, non dans les instincts égoïstes du *moi*, mais dans la libido du *moi* ? C'est que l'état d'angoisse est au fond irrationnel, et son irrationalité devient surtout frappante lorsqu'il atteint un degré un peu élevé. Il trouble alors l'action, celle de la fuite ou celle de la défense, qui est seule rationnelle et susceptible d'assurer la conservation. C'est ainsi qu'en attribuant la partie affective de l'angoisse réelle à la libido du *moi,* et l'action qui se manifeste à cette occasion à l'instinct de conservation du *moi*, nous écartons toutes les difficultés théoriques. Vous ne croyez pas sérieusement, je l'espère, qu'on fuit *parce* qu'on éprouve de l'angoisse ? Non, on éprouve de l'angoisse *et* on fuit pour le même motif, qui est fourni par la perception du danger. Des hommes ayant couru de grands dangers racontent qu'ils n'ont pas éprouvé la moindre angoisse, mais ont tout simplement agi, en dirigeant, par exemple, leurs armes contre la bête féroce. Voilà certainement une réaction on ne peut plus rationnelle.

27. Le transfert

Comme nous approchons de la fin de nos entretiens, vous sentez, j'en suis certain, s'éveiller en vous une attente qui ne doit pas devenir pour vous une source de déceptions. Vous vous dites que si

je vous ai guidés à travers les grands et petits détails de la matière psychanalytique, ce n'était certainement pas pour prendre congé de vous sans vous dire, un mot de la thérapeutique sur laquelle repose cependant la possibilité de pratiquer la psychanalyse. Il est en effet impossible que j'élude ce sujet, car ce serait vous laisser dans l'ignorance d'un nouveau fait sans lequel votre compréhension des maladies que nous avons examinées resterait tout à fait incomplète.

Vous n'attendez pas de moi, je le sais, une initiation à la technique, à la manière de pratiquer l'analyse dans un but thérapeutique. Vous voulez seulement savoir d'une façon générale quel est le mode d'action de la psychothérapie analytique et quels sont à peu près ses effets. Vous avez un droit incontestable de le savoir, et pourtant je ne vous en dirai rien, préférant vous laisser trouver ce mode d'action et ces effets par vos propres moyens.

Songez donc ! Vous connaissez maintenant toutes les conditions essentielles de la maladie, tous les facteurs dont l'action intervient chez la personne malade. Il semblerait qu'il ne reste plus place pour une action thérapeutique. Voici d'abord la prédisposition héréditaire : nous n'en parlons pas souvent, car d'autres y insistent d'une façon très énergique, et nous n'avons rien de nouveau à ajouter à ce qu'ils disent. Ne croyez cependant pas que j'en méconnaisse l'importance ; c'est précisément en tant que thérapeutes que nous sommes à même de nous rendre compte de sa force. Nous ne pouvons d'ailleurs rien y changer ; pour nous aussi elle reste comme quelque chose de donné, comme une force qui oppose des limites à nos efforts. Vient ensuite l'influence des événements de la première enfance auxquels nous avons l'habitude d'accorder la première place dans l'analyse ; ils appartiennent au passé et nous ne sommes pas à même de nous comporter comme s'ils n'avaient pas existé. Nous avons enfin tout ce que nous avons réuni sous la dénomination générique de « renoncement réel », tous ces malheurs de la vie qui imposent le renoncement à l'amour, qui

engendrent la misère, les discordes familiales, les mariages mal assortis, sans parler des conditions sociales défavorables et de la rigueur des exigences morales dont nous subissons la pression. Sans doute, ce sont là autant de voies ouvertes à l'intervention thérapeutique efficace, mais dans le genre de celle que, d'après la légende viennoise, aurait exercée l'empereur Joseph : intervention bienfaisante d'un puissant, dont la volonté fait plier tous les hommes et fait disparaître toutes les difficultés. Mais qui sommes-nous pour introduire une pareille bienfaisance dans notre arsenal thérapeutique ? Nous-mêmes pauvres et socialement impuissants, obligés de tirer notre subsistance de l'exercice de notre profession, nous ne pouvons même pas donner gratuitement nos soins aux malades peu fortunés, alors que d'autres médecins employant d'autres méthodes de traitement sont à même de leur accorder cette faveur. C'est que notre thérapeutique est une thérapeutique de longue haleine, une thérapeutique dont les effets sont excessivement lents à se produire. Il se peut qu'en passant en revue tous les facteurs que j'ai énumérés, votre attention soit plus particulièrement attirée par l'un d'eux et que vous le jugiez susceptible de servir de point d'application à notre influence thérapeutique. Si la limitation morale imposée par la société est responsable de la privation dont souffre le malade, le traitement, penserez-vous, pourra l'encourager ou l'inciter directement à s'élever au-dessus de cette limitation, à se procurer satisfaction et santé moyennant le refus de se conformer à un idéal auquel la société accorde une grande valeur, mais dont on s'inspire si rarement. Cela reviendrait à dire qu'on peut guérir en vivant jusqu'au bout sa vie sexuelle. Et si le traitement analytique impliquait un encouragement de ce genre, il mériterait certainement le reproche d'aller à l'encontre de la morale générale, car il retirerait alors à la collectivité ce qu'il accorderait à l'individu.

Mais que vous voilà mal renseignés ! Le conseil de vivre jusqu'au bout sa vie sexuelle n'a rien à voir avec la thérapeutique

psychanalytique, ne serait-ce que pour la raison qu'il existe chez le malade, ainsi que je vous l'ai annoncé moi-même, un conflit opiniâtre entre la tendance libidineuse et le refoulement sexuel, entre son côté sensuel et son côté ascétique. Ce n'est pas résoudre ce conflit que d'aider l'un des adversaires à vaincre l'autre. Nous voyous que chez le nerveux c'est l'ascèse qui l'emporte, avec cette conséquence que la tendance sexuelle se dédommage à l'aide de symptômes. Si, au contraire, nous procurions la victoire au côté sensuel de l'individu, c'est son côté ascétique qui, ainsi refoulé, chercherait à se dédommager à l'aide de symptômes. Aucune des deux solutions n'est capable de mettre un terme au conflit intérieur ; il y aura toujours un côté qui ne sera pas satisfait. Rares sont les cas où le conflit soit tellement faible que l'intervention du médecin suffise à apporter une décision, et à vrai dire ces cas ne réclament pas un traitement analytique. Les personnes sur lesquelles un médecin pourrait exercer une influence de ce genre, obtiendraient facilement le même résultat sans l'intervention du médecin. Vous savez fort bien que lorsqu'un jeune homme abstinent se décide à avoir des rapports sexuels illégitimes et lorsqu'une femme insatisfaite cherche à se dédommager auprès d'un autre homme, ils n'ont généralement pas attendu, pour le faire, l'autorisation du médecin ou même du psychanalyste.

On ne prête pas attention dans cette affaire à un point essentiel, à savoir que le conflit pathogène des névrosés n'est pas comparable à une lutte normale que des tendances psychiques se livrent sur le même terrain psychologique. Chez les névrosés, il y a lutte entre des forces dont quelques-unes ont atteint la phase du préconscient et du conscient, tandis que d'autres n'ont pas dépassé la limite de l'inconscient. C'est pourquoi le conflit ne peut aboutir à une solution. Les adversaires ne se trouvent pas plus face à face que l'ours blanc et la baleine dans l'exemple que vous connaissez tous. Une vraie solution ne peut intervenir que lorsque les deux se

retrouvent sur le même terrain. Et je crois que la seule tâche de la thérapeutique consiste à rendre cette rencontre possible.

Je puis vous assurer en outre que vous êtes mal informes, si vous croyez que conseiller et guider dans les circonstances de la vie fait partie de l'influence psychanalytique. Au contraire, nous repoussons autant que possible ce rôle de mentor et n'avons qu'un désir, celui de voir le malade prendre lui-même ses décisions. C'est pourquoi nous exigeons qu'il diffère jusqu'à la fin du traitement toute décision importante concernant le choix d'une carrière, une entreprise commerciale, la conclusion d'un mariage ou le divorce. Convenez que ce n'est pas du tout ce que vous aviez pensé ! C'est seulement lorsque nous nous trouvons en présence de personnes très jeunes, sans défense et sans consistance que, loin d'imposer cette limitation, nous associons au rôle du médecin celui de l'éducateur. Mais alors, conscients de notre responsabilité, nous agissons avec toutes les précautions nécessaires.

Mais de l'énergie que je mets à me défendre contre le reproche de vouloir, par le traitement psychanalytique, pousser le nerveux à vivre jusqu'au bout sa vie sexuelle, vous auriez tort de conclure que notre influence s'exerce au profit de la morale sociale. Cette intention ne nous est pas moins étrangère que la première. Il est vrai que nous sommes, non des réformateurs, mais des observateurs ; nous ne pouvons cependant nous empêcher d'observer d'un œil critique : aussi avons-nous trouvé impossible de prendre la défense de la morale sexuelle conventionnelle, d'approuver la manière dont la société cherche à résoudre en pratique le problème de la vie sexuelle. Nous pouvons dire sans façon à la société que ce qu'elle appelle sa morale coûte plus de sacrifices qu'elle n'en vaut et que ses procédés manquent aussi bien de sincérité que de sagesse. Nous ne nous faisons pas faute de formuler nos critiques devant les patients, nous les habituons à réfléchir sans préjugés aux faits sexuels comme à tous les autres faits et lorsque, le traitement terminé, ils

deviennent indépendants et se décident de leur plein gré en faveur d'une solution intermédiaire entre la vie sexuelle sans restrictions et l'ascèse, absolue, notre conscience n'a rien à se reprocher. Nous nous disons que celui qui a su, après avoir lutté contre lui-même, s'élever vers la vérité, se trouve à l'abri de tout danger d'immoralité et peut se permettre d'avoir une échelle de valeurs morales quelque peu différente de celle en usage dans la société. Gardons-nous d'ailleurs de surestimer le rôle de l'abstinence dans la production des névroses. C'est seulement dans un très petit nombre de cas qu'on peut mettre fin à la situation pathogène découlant de la privation et de l'accumulation de la libido par des rapports sexuels obtenus sans effort.

Vous n'expliquerez donc pas l'action thérapeutique de la psychanalyse en disant qu'elle permet de vivre jusqu'au bout la vie sexuelle. Cherchez une autre explication. En dissipant votre erreur sur ce point, j'ai fait une remarque qui vous a peut-être mis sur la bonne voie. L'utilité de la psychanalyse, aurez-vous pensé, consiste sans doute à remplacer l'inconscient par le conscient, à traduire l'inconscient dans le conscient. C'est exact. En amenant l'inconscient dans la conscience, nous supprimons les refoulements, nous écartons les conditions qui président à la formation de symptômes, nous transformons le conflit pathogène en un conflit normal qui, d'une manière ou d'une autre, finira par être résolu. Nous ne provoquons pas chez le malade autre chose que cette seule modification psychique, et, dans la mesure où nous la provoquons, nous obtenons la guérison. Dans les cas où on ne peut supprimer un refoulement ou un autre processus psychique du même genre, notre thérapeutique perd ses droits.

Nous pouvons exprimer le but de nos efforts à l'aide de plusieurs formules : nous pouvons dire notamment que nous cherchons à rendre conscient l'inconscient ou à supprimer les refoulements ou à combler les lacunes amnésiques ; tout cela revient

au même. Mais cet aveu vous laissera peut-être insatisfaits. Vous vous étiez fait de la guérison d'un nerveux une autre idée, vous vous étiez figuré qu'après s'être soumis au travail pénible d'une psychanalyse, il devenait un autre homme ; et voilà que je viens vous dire que sa guérison consiste en ce qu'il a un peu plus de conscient et moins d'inconscient qu'auparavant ! Or, vous sous-estimez très probablement l'importance d'un changement intérieur de ce genre. Le nerveux guéri est en effet devenu un autre homme, mais au fond, et cela va sans dire, il est resté le même, c'est-à-dire qu'il est devenu ce qu'il aurait pu être, indépendamment du traitement, dans les conditions les plus favorables. Et c'est beaucoup. Si, sachant cela, vous entendez parler de tout ce qu'il faut faire, de tous les efforts qu'il faut mettre en œuvre pour obtenir cette modification insignifiante en apparence dans la vie psychique du malade, vous ne douterez plus de l'importance de cette différence de niveau psychique qu'on réussit à produire.

Je fais une petite digression pour vous demander si vous savez ce qu'on appelle une thérapeutique causale. On appelle ainsi une méthode thérapeutique qui, au lieu de s'attaquer aux manifestations d'une maladie, cherche à en supprimer les causes. Or, la thérapeutique psychanalytique est-elle une thérapeutique causale ou non ? La réponse à cette question n'est pas simple, mais nous offre peut-être l'occasion de nous rendre compte de l'importunité de la question elle-même. Dans la mesure où la thérapeutique, analytique n'a pas pour but immédiat la suppression des symptômes, elle se comporte comme une thérapeutique causale. Mais, envisagée à un autre point de vue, elle apparaît comme n'étant pas causale. Nous avons depuis longtemps suivi l'enchaînement des causes, à travers les refoulements, jusqu'aux prédispositions instinctives, avec leurs intensités relatives dans la constitution de l'individu et les déviations qu'elles présentent par rapport à leur développement normal. Supposez maintenant que nous soyons à même d'intervenir par des

procédés chimiques dans cette structure, d'augmenter ou de diminuer la quantité de libido existant à un moment donné, de renforcer un instinct aux dépens d'un autre ; ce serait-là une thérapeutique causale au sens propre du mot, une thérapeutique au profit de laquelle notre analyse a accompli le travail de reconnaissance préliminaire et indispensable. Or, vous le savez, actuellement il n'y a pas à songer à exercer une influence de ce genre sur les processus de la libido ; notre traitement psychique s'attaque à un autre anneau de la chaîne, à un anneau qui, s'il ne fait pas partie des racines des phénomènes visibles pour nous, n'en est pas moins très éloigné des symptômes et nous a été rendu accessible par suite de circonstances très remarquables.

Que devons-nous donc faire, pour remplacer chez nos malades l'inconscient par le conscient ? Nous avions cru un moment que la chose était très simple, qu'il nous suffisait de découvrir l'inconscient et de le mettre pour ainsi dire sous les yeux du malade. Mais aujourd'hui nous savons que nous étions dans l'erreur. Ce que nous savons de l'inconscient ne coïncide nullement avec ce qu'en sait le malade ; lorsque nous lui faisons part de ce que nous savons, il *ne remplace pas* son inconscient par la connaissance ainsi acquise, mais place celle-ci *à côté* de celui-là qui reste à peu près inchangé. Nous devons plutôt nous former de cet inconscient une représentation *topique,* le rechercher dans ses souvenirs là même où il a pu se former à la suite d'un refoulement. C'est ce refoulement qu'il faut supprimer pour que la substitution du conscient à l'inconscient s'opère toute seule. Mais comment supprimer le refoulement ? Ici commence la deuxième phase de notre travail. En premier lieu, recherche du refoulement, en deuxième lieu, suppression de la résistance qui maintient ce refoulement.

Et comment supprime-t-on la résistance ? De la même manière : en la découvrant et en la mettant sous les yeux du malade. C'est que la résistance provient, elle aussi, d'un refoulement, soit de

celui-là même que nous cherchons à résoudre, soit d'un refoulement survenu antérieurement. Elle est produite par une contre-manœuvre dressée en vue du refoulement de la tendance indécente. Nous faisons donc à présent ce que nous voulions déjà faire au début : nous interprétons, nous découvrons et nous faisons part au malade de ce que nous obtenons ; mais cette fois nous le faisons à l'endroit qui convient. La contre-manœuvre ou la résistance fait partie, non de l'inconscient, mais du moi qui est notre collaborateur, et cela alors même que la résistance n'est pas consciente. Nous savons qu'il s'agit ici du double sens du mot « inconscient » : l'inconscient comme phénomène, l'inconscient comme système. Ceci paraît très difficile et obscur, mais au fond, n'est-ce pas la même chose ? Nous y sommes depuis longtemps préparés. Nous nous attendons à ce que la résistance disparaisse, à ce que la contre-manœuvre soit abandonnée, dès que notre interprétation aura mis sous les yeux du moi l'une et l'autre. Avec quelles forces travaillons-nous donc dans des cas de ce genre ? Nous comptons d'abord sur le désir du malade de recouvrer la santé, désir qui l'a décidé à entrer en collaboration avec nous ; nous comptons ensuite sur son intelligence à laquelle nous fournissons l'appui de notre intervention. Il est certain que l'intelligence pourra plus facilement reconnaître la résistance et trouver la traduction correspondant à ce qui a été refoulé, si nous lui fournissons la représentation de ce qu'elle a à reconnaître et à trouver. Si je vous dis : « Regardez le ciel, vous y verrez un aérostat », vous trouverez celui-ci plus facilement que si je vous dis tout simplement de lever les yeux vers le ciel , sans vous préciser ce que vous y trouverez. De même l'étudiant qui regarde pour la première fois dans un microscope n'y voit rien, si son maître ne lui dit pas ce qu'il doit y voir.

Et puis nous avons les faits. Dans un grand nombre d'affections nerveuses, dans les hystéries, les névroses d'angoisse, les névroses obsessionnelles, nos prémisses se montrent justes. Par la recherche

du refoulement, par la découverte de la résistance, par la mise au jour de ce qui est refoulé, on réussit réellement à résoudre le problème, à vaincre les résistances, à supprimer le refoulement, à transformer l'inconscient en conscient. À cette occasion nous avons l'impression nette qu'à propos de chaque résistance qu'il s'agit de vaincre, une lutte violente se déroule dans l'âme du malade, une lutte psychique normale, sur le même terrain psychologique, entre des mobiles contraires, entre des forces qui tendent à maintenir la contre-manœuvre et d'autres qui poussent a y renoncer. Les premiers mobiles sont des mobiles anciens, ceux qui ont provoqué le refoulement ; et parmi les derniers s'en trouvent quelques-uns récemment surgis et qui semblent devoir résoudre le conflit dans le sens que nous désirons. Nous avons ainsi réussi à ranimer l'ancien conflit qui avait abouti au refoulement, à soumettre à une révision le procès qui semblait terminé. Les faits nouveaux que nous apportons en faveur de cette révision consistent dans le rappel que nous faisons au malade que la décision antérieure avait abouti à la maladie, dans la promesse qu'une autre décision ouvrira les voles à la guérison et nous lui montrons que depuis le moment de la première solution toutes les conditions ont subi des modifications considérables. À l'époque où la maladie s'était formée, le *moi* était chétif, infantile et avait peut-être des raisons de proscrire les exigences de la libido comme une source de dangers. Aujourd'hui il est plus fort, plus expérimenté et possède en outre dans le médecin un collaborateur fidèle et dévoué. Aussi sommes-nous en droit de nous attendre à ce que le conflit ravivé ait une solution plus favorable qu'à l'époque où il s'était terminé par le refoulement et, ainsi que nous l'avons dit, le succès que nous obtenons dans les hystéries, les névroses d'angoisse et les névroses obsessionnelles justifie en principe notre attente.

Il est cependant des maladies où les conditions étant les mêmes, nos procédés thérapeutiques ne sont jamais couronnés de succès. Et cependant il s'agissait également ici d'un conflit primitif

entre le *mo*i et la libido, conflit qui avait, lui aussi, abouti à un refoulement, quelle qu'en soit d'ailleurs la caractéristique topique ; dans ces maladies, comme dans les autres, nous pouvons découvrir, dans la vie des malades, les points exacts où se sont produits les refoulements ; nous appliquons à ces maladies les mêmes procédés, nous faisons aux malades les mêmes promesses, nous leur venons en aide de la même manière, c'est-à-dire en les guidant à l'aide de « représentations d'attente », et l'intervalle qui s'est écoulé entre le moment où se sont produits les refoulements et le moment actuel est tout en faveur d'une issue satisfaisante du conflit. Malgré tout cela, nous ne réussissons ni à écarter une résistance, ni à supprimer un refoulement. Ces malades, paranoïaques, mélancoliques, déments précoces, restent réfractaires au traitement psychanalytique. Quelle en est la raison ? Cela ne peut venir d'un manque d'intelligence ; nous supposons sans doute chez nos malades un certain niveau intellectuel, mais ce niveau existe certainement chez les paranoïaques, si habiles à édifier des combinaisons ingénieuses. Nous ne pouvons pas davantage incriminer l'absence d'un autre facteur quelconque. À l'encontre des paranoïaques, les mélancoliques ont conscience d'être malades et de souffrir gravement, mais cela ne les rend pas plus accessibles au traitement psychanalytique. Nous sommes là en présence d'un fait que nous ne comprenons pas, de sorte que nous sommes tentés de nous demander si nous avons bien compris toutes les conditions du succès que nous avons obtenu dans les autres névroses.

Si nous nous en tenons à nos hystériques et à nos malades atteints de névrose d'angoisse, nous ne tardons pas à voir se présenter un autre fait auquel nous n'étions nullement préparés. Nous nous apercevons notamment, au bout de très peu de temps, que ces malades se comportent envers nous d'une façon tout à fait singulière. Nous croyions avoir passé en revue tous les facteurs dont il convient de tenir compte au cours du traitement, avoir rendu notre

situation par rapport au patient aussi claire et évidente qu'un exemple de calcul ; et voilà que nous constatons qu'il s'est glissé dans le calcul un élément dont il n'a pas été tenu compte. Cet élément inattendu étant susceptible de se présenter sous des formes multiples, je commencerai par vous en décrire les aspects les plus fréquents et le plus facilement intelligibles.

Nous constatons notamment que le malade, qui ne devrait pas chercher autre chose qu'une issue à ses conflits douloureux, manifeste un intérêt particulier pour la personne de son médecin. Tout ce qui concerne celui-ci lui semble avoir plus d'importance que ses propres affaires et détourne son attention de sa maladie. Aussi les rapports qui s'établissent entre le médecin et le malade sont-ils pendant quelque temps très agréables ; le malade se montre particulièrement prévenant, s'applique à témoigner sa reconnaissance toutes les fois qu'il le peut et révèle des finesses et des qualités de son caractère que nous n'aurions peut-être pas cherchées. Il finit par inspirer une opinion favorable au médecin, et celui-ci bénit le hasard qui lui a fourni l'occasion de venir en aide à une personnalité particulièrement remarquable. Si le médecin a l'occasion de parler à l'entourage du malade, il a le plaisir d'apprendre que la sympathie qu'il éprouve pour ce dernier est réciproque. Chez lui, le patient ne se lasse pas de faire l'éloge du médecin auquel il découvre tous les jours de nouvelles qualités. « Il ne rêve que de vous, il a en vous une confiance aveugle ; tout ce que vous dites est pour lui parole d'évangile », vous racontent les personnes de son entourage. De temps à autre, on entend une voix qui dépassant les autres déclare - « Il devient ennuyeux, à force de ne parler que de vous, de n'avoir que votre nom à la bouche ».

Je suppose que le médecin sera assez modeste pour ne voir dans toutes ces louanges qu'une expression de la satisfaction que procurent au malade les espérances qu'il lui donne et l'effet de l'élargissement de son horizon intellectuel par suite des

surprenantes perspectives de libération qu'ouvre le traitement. Aussi l'analyse fait-elle dans ces conditions des progrès remarquables ; le malade comprend les indications qu'on lui suggère, il approfondit les problèmes que fait surgir devant lui le traitement, souvenirs et idées lui viennent en abondance, la sûreté et la justesse de ses interprétations étonnent le médecin qui peut seulement constater avec satisfaction l'empressement avec lequel le malade accepte les nouveautés psychologiques qui soulèvent généralement de la part de gens bien portants l'opposition la plus violente. À la bonne attitude du malade pendant le travail analytique correspond aussi une amélioration objective, constatée par tout le monde, de l'état morbide.

Mais le beau temps ne peut pas toujours durer. Il arrive un jour où il se gâte. Des difficultés surgissent au cours du traitement, le malade prétend qu'il ne lui vient plus aucune idée. On a l'impression très nette qu'il ne s'intéresse plus au travail et qu'il se soustrait d'un cœur léger à la recommandation qui lui a été faite de dire tout ce qui lui passe par la tête, sans se laisser troubler par aucune considération critique. Il se comporte comme s'il n'était pas en traitement, comme s'il n'avait pas conclu de pacte avec le médecin ; il est évident qu'il est préoccupé par quelque chose qu'il tient à ne pas révéler, C'est là une situation dangereuse pour le traitement. On se trouve sans conteste en présence d'une violente résistance. Que s'est-il donc passé ?

Lorsqu'on trouve le moyen d'éclaircir à nouveau la situation, ou constate que la cause du trouble réside dans la profonde et intense tendresse même que le patient éprouve à l'égard du médecin et que ne justifient ni l'attitude de celui-ci ni les rapports qui se sont établis entre les deux au cours du traitement. La forme sous laquelle se manifeste cette tendresse et les buts qu'elle poursuit dépendent naturellement des rapports personnels existant entre les deux. Si la patiente est une jeune fille et le médecin un homme encore jeune

également, celle-là éprouvera pour celui-ci un sentiment amoureux normal, et nous trouverons naturel qu'une jeune fille devienne amoureuse d'un homme avec lequel elle reste longtemps en tête à tête, auquel elle peut raconter beaucoup de choses intimes et qui lui en impose par la supériorité que lui confère soli attitude de sauveur ; et nous oublierons à cette occasion que de la part d'une jeune fille névrosée on devrait plutôt s'attendre à un trouble de la faculté libidineuse. Plus les relations personnelles existant entre le patient et le médecin s'écartent de ce cas hypothétique, et plus nous serons étonnés de retrouver chaque fois la même attitude affective. Passe encore lorsqu'il s'agit d'une jeune femme qui, malheureuse dans son ménage, éprouve une passion sérieuse pour son médecin, lui-même célibataire, et se déclare prête à obtenir soir divorce pour l'épouser ou qui, lorsque des obstacles d'ordre social s'y opposent, n'hésiterait pas à devenir sa maîtresse. Ces choses-là arrivent aussi sans l'intervention de la psychanalyse. Mais dans les cas dont nous nous occupons, on entend de la bouche de femmes et de jeunes filles des propos qui révèlent une attitude déterminée à l'égard du problème thérapeutique : elles prétendent avoir toujours su qu'elles ne pourraient guérir que par l'amour et avoir eu la certitude, dès le début du traitement, que le commerce avec le médecin qui les traitait leur procurerait enfin ce que la vie leur avait toujours refusé. C'est seulement soutenues par cet espoir qu'elles auraient dépensé tant d'efforts au cours du traitement et surmonté toutes les difficultés de la confession. Et nous ajouterons pour notre part : c'est seulement soutenues par cet espoir qu'elles ont si facilement compris des choses auxquelles on croit en général difficilement. Un pareil aveu nous stupéfie et renverse tous nos calculs. Se peut-il que nous ayons laissé échapper le plus important article de notre compte ?

Plus en effet notre expérience s'amplifie, et moins nous pouvons nous opposer à cette correction si humiliante pour nos

prétentions scientifiques. On pouvait croire au début que l'analyse se heurtait à un trouble provoqué par un événement accidentel n'ayant rien à voir avec le traitement proprement dit. Mais quand on voit ce tendre attachement du malade pour le médecin se reproduire régulièrement dans chaque cas nouveau, lorsqu'on le voit se manifester dans les conditions mêmes les plus défavorables et dans des cas où la disproportion entre le malade et le médecin touche un air grotesque, de la part d'une femme déjà âgée à l'égard d'un médecin à barbe blanche, c'est-à-dire dans des cas où, d'après notre jugement, il ne peut être question d'attrait ou de force de séduction, alors on est bien obligé d'abandonner l'idée d'un hasard perturbateur et de reconnaître qu'il s'agit d'un phénomène qui présente les rapports les plus étroits avec la nature même de l'état morbide.

Ce fait nouveau, que nous reconnaissons ainsi comme à contrecœur, n'est autre que ce que nous appelons le *transfert.* Il s'agirait donc d'un transfert de sentiments sur la personne du médecin, car nous ne croyons pas que la situation créée par le traitement puisse justifier l'éclosion de ces sentiments. Nous soupçonnons plutôt que toute cette promptitude a une autre origine, qu'elle existait chez le malade à l'état latent et a subi le transfert sur la personne du médecin à l'occasion du traitement analytique. Le transfert peut se manifester soit comme une exigence amoureuse tumultueuse, soit sous des formes plus tempérées ; en présence d'un médecin âgé, la jeune patiente petit éprouver le désir, non de devenir sa maîtresse, mais d'être traitée par lui comme une fille préférée, sa tendance libidineuse peut se modérer et devenir une aspiration à une amitié inséparable, idéale, n'ayant rien de sensuel. Certaines femmes savent sublimer le transfert et le modeler jusqu'à le rendre en quelque sorte viable ; d'autres le manifestent sous une forme brute, primitive, le plus souvent impossible. Mais, au fond, il s'agit toujours du même phénomène, ayant la même origine.

Avant de nous demander où il convient de situer ce fait nouveau, permettez-moi de compléter sa description. Comment les choses se passent-elles dans les cas où les patients appartiennent au sexe masculin ? On pourrait croire que ceux-ci échappent à la fâcheuse intervention de la différence sexuelle et de l'attraction sexuelle. Eh bien, ils n'y échappent pas plus que les patientes femmes. Ils présentent le même attachement pour le médecin, ils se font le même idée exagérée de ses qualités, ils prennent une part aussi vive à tout ce qui le touche et sont jaloux, tout comme les femmes, de tous ceux qui l'approchent dans la vie. Les formes sublimées du transfert d'homme à homme sont d'autant plus fréquentes et les exigences sexuelles directes d'autant plus rares que l'homosexualité manifeste joue chez l'individu dont il s'agit un rôle moins important par rapport à l'utilisation des autres facteurs constitutifs de l'instinct. Chez ses patients mâles, le médecin observe aussi plus souvent que chez les femmes une forme de transfert qui, à première vue, paraît en contradiction avec tout ce qui a été décrit jusqu'à présent : le transfert hostile ou *négatif*.

Notons tout d'abord que le transfert se manifeste chez le patient dès le début du traitement et représente pendant quelque temps le ressort le plus solide du travail. On ne s'en aperçoit pas et on n'a pas à s'en préoccuper, tant que son action s'effectue au profit de l'analyse poursuivie en commun. Mais dès qu'il se transforme en résistance, il appelle toute l'attention, et l'on constate que ses rapports avec le traitement peuvent changer sur deux points différents et opposés en premier lieu, l'attitude de tendresse devient tellement forte, les signes de son origine sexuelle deviennent tellement nets qu'elle doit provoquer contre elle une résistance interne ; en deuxième lieu, il peut s'agir d'une transformation de sentiments tendres en sentiments hostiles. D'une façon générale, les sentiments hostiles apparaissent en effet plus tard que les sentiments tendres derrière lesquels ils se dissimulent ; l'existence

simultanée des uns et des autres reflète bien cette ambivalence des sentiments qui se fait jour dans la plupart de nos relations avec les autres hommes. Tout comme les sentiments tendres, les sentiments hostiles sont un signe d'attachement affectif, de même que le défi et l'obéissance expriment le sentiment de dépendance, bien qu'avec des signes contraires. Il est incontestable que les sentiments hostiles à l'égard du médecin méritent également le nom de « transfert », car la situation créée par le traitement ne fournit aucun prétexte suffisant à leur formation ; et c'est ainsi que la nécessité où nous sommes d'admettre un transfert négatif nous prouve que nous ne nous sommes pas trompés dans nos jugements relatifs au transfert positif ou de sentiments tendres.

D'où provient le transfert ? Quelles sont les difficultés qu'il nous oppose ? Comment pouvons-nous surmonter celles-ci ? Quel profit pouvons-nous finalement en tirer ? Autant de questions qui ne peuvent être traitées en détail que dans un enseignement technique de l'analyse et que je me contenterai d'effleurer seulement aujourd'hui. Il est entendu que nous ne cédons pas aux exigences du malade découlant du transfert ; mais il serait absurde de les repousser inamicalement ou avec colère. Nous surmontons le transfert, en montrant au malade que ses sentiments, au lieu d'être produits par la situation actuelle et de s'appliquer à la personne du médecin, ne font que reproduire une situation dans laquelle il s'était déjà trouvé auparavant. Nous le forçons ainsi à remonter de cette reproduction au souvenir. Quand ce résultat est obtenu, le transfert, tendre ou hostile, qui semblait constituer la plus grave menace en ce qui concerne le succès du traitement, met entre nos mains la clé à l'aide de laquelle nous pouvons ouvrir les compartiments les plus fermés de la vie psychique. Je voudrais cependant vous dire quelques mots pour dissiper votre étonnement possible au sujet de ce phénomène inattendu. N'oublions pas en effet que la maladie du patient dont nous entreprenons l'analyse ne constitue pas un

phénomène achevé, rigide, mais est toujours en voie de croissance et de développement, tel un être vivant. Le début du traitement ne met pas fin à ce développement, mais lorsque le traitement a réussi à s'emparer du malade, on constate que toutes les néo-formations de la maladie ne se rapportent plus qu'à un seul point, précisément aux relations entre le patient et le médecin. Le transfert peut ainsi être comparé à la couche intermédiaire entre l'arbre et l'écorce, couche qui fournit le point de départ à la formation de nouveaux tissus et à l'augmentation d'épaisseur du tronc. Quand le transfert a acquis une importance pareille, le travail ayant pour objet les souvenirs du malade subit un ralentissement considérable. On peut dire qu'on a alors affaire non plus à la maladie antérieure du patient, mais à une névrose nouvellement formée et transformée qui remplace la première, Cette nouvelle couche qui vient se superposer à l'affection ancienne, on l'a suivie dès le début, on l'a vite naître et se développer et on s'y oriente d'autant plus facilement qu'on en occupe soi-même le centre. Tous les symptômes du malade ont perdu leur signification primitive et acquis un nouveau sens, en rapport avec le transfert. Ou bien, il ne reste en fait de symptômes que ceux qui ont pu subir une pareille transformation. Surmonter cette nouvelle névrose artificielle, c'est supprimer la maladie engendrée par le traitement. Ces deux résultats vont de pair, et quand ils sont obtenus, notre tâche thérapeutique est terminée. L'homme qui, dans ses rapports avec le médecin, est devenu normal et affranchi de l'action de tendances refoulées, restera aussi tel dans sa vie normale quand le médecin en aura été éliminé.

C'est dans les hystéries, dans les hystéries d'angoisse et les névroses obsessionnelles que le transfert présente cette importance extraordinaire, centrale même au point de vue du traitement. Et c'est pourquoi ou les a appelées, et avec raison, « névroses de transfert ». Celui qui, ayant pratiqué le travail analytique, a eu l'occasion de se faire une notion exacte de la nature du transfert, sait à n'en pas

douter de quel genre sont les tendances refoulées qui s'expriment par les symptômes de ces névroses et n'exigera pas d'autre preuve, plus convaincante, de leur nature libidineuse. Nous pouvons dire que notre conviction d'après laquelle l'importance des symptômes tient à leur qualité de satisfaction libidineuse substitutive, n'a reçu sa confirmation définitive qu'à la suite de la constatation du fait du transfert.

Et maintenant, nous avons plus d'une raison d'améliorer notre conception dynamique antérieure, relative au processus de la guérison, et plus d'une raison de la mettre en harmonie avec cette nouvelle manière de voir. Lorsque le malade est sur le point d'engager la lutte normale contre les résistances dont notre analyse lui a révélé l'existence, il a besoin d'une puissante impulsion qui fasse pencher la décision dans le sens que nous désirons, c'est-à-dire dans la direction de la guérison. Sans cela, il pourrait se décider en faveur de la répétition de l'issue antérieure et infliger de nouveau le refoulement à ce qui avait été amené à la conscience. Ce qui décide de la solution de cette lutte, ce n'est pas la pénétration intellectuelle du malade - elle n'est ni assez forte ni assez libre pour cela -, mais uniquement son attitude à l'égard du médecin. Si son transfert porte le signe positif, il revêt le médecin d'une grande autorité, transforme les communications et conceptions de ce dernier en articles de foi. Sans ce transfert, ou lorsque le transfert est négatif, le malade ne prêterait pas la moindre attention aux dires du médecin. La foi reproduit à cette occasion l'histoire même de sa naissance : elle est le fruit de l'amour et n'avait pas besoin d'arguments au début. C'est seulement plus tard qu'elle attache à ceux-ci assez d'importance pour les soumettre à un examen critique, lorsqu'ils sont formulés par des personnes aimées. Les arguments qui n'ont pas pour corollaire le fait d'émaner de personnes aimées n'exercent et n'ont jamais exercé, la moindre action dans la vie de la plupart des hommes. Aussi l'homme n'est-il en général accessible par son côté intellectuel que

dans la mesure où il est capable d'investissement libidineux d'objets, et nous avons de bonnes raisons de croire, et la chose est vraiment à craindre, que c'est du degré de son narcissisme que dépend le degré d'influence que peut exercer sur lui la technique analytique, même la meilleure.

La faculté de concentrer l'énergie libidineuse sur des personnes , doit être reconnue à tout homme normal. La tendance au transfert que nous avons constatée dans les névroses citées plus haut ne constitue qu'une exagération extraordinaire de cette faculté générale. Il serait pourtant singulier qu'un trait de caractère aussi répandu et aussi important n'ait jamais été aperçu ni apprécié à sa valeur. Aussi, n'avait-il pas échappé à quelques observateurs perspicaces. C'est ainsi que Bernheim avait fait preuve d'une pénétration particulière en fondant la théorie des phénomènes hypnotiques sur la proposition que tous les hommes sont, dans une certaine mesure, « suggestibles ». Sa « suggestibilité » n'est autre chose que la tendance au transfert, conçue d'une façon un peu étroite, c'est-à-dire à l'exclusion du transfert négatif. Bernheim n'a cependant jamais pu dire ce qu'est la suggestion à proprement parler et comment elle se produit. Elle était pour lui un fait fondamental dont il n'était pas besoin d'expliquer les origines. Il n'a pas vu le lien de dépendance qui existe entre la « suggestibilité » d'un côté, la sexualité, l'activité de la libido de l'autre. Et nous devons nous rendre compte que si nous avons, dans notre technique, abandonné l'hypnose, ce fut pour découvrir à nouveau la suggestion sous la forme du transfert.

Mais ici je m'arrête et vous laisse la parole. Je m'aperçois qu'une objection s'impose à vos esprits avec une force telle qu'elle vous rendrait incapables de suivre la suite de mon exposé si on ne lui donnait pas la liberté de s'exprimer. « Vous finissez donc par convenir, me dites-vous, que vous travaillez avec l'aide de la suggestion, tout comme les partisans de l'hypnose. Nous nous en doutions depuis longtemps. À quoi vous servent alors l'évocation des

souvenirs du passé, la découverte de l'inconscient, l'interprétation et la retraduction des déformations, toute cette dépense énorme de fatigue, de temps et d'argent, si la suggestion est le seul facteur efficace ? Pourquoi ne suggérez-vous pas directement contre les symptômes, à l'exemple des autres, des honnêtes hypnotiseurs ? Et puis, si voulant vous excuser d'avoir pris un si long détour, vous alléguez les nombreuses et importantes découvertes psychologiques que vous auriez faites et que la suggestion directe ne réussit pas à révéler, qui nous garantit la certitude de ces découvertes ? Ne seraient-elles pas, elles aussi, un effet de la suggestion, et notamment de la suggestion non intentionnelle ? Ne pouvez-vous pas, même avec votre méthode, imposer au malade ce que vous voulez et ce qui vous parait juste ? »

Ce que vous me dites là est excessivement intéressant et exige une réponse. Mais cette réponse, je ne puis vous la donner aujourd'hui, car le temps me manque. Je me contenterait de terminer ce par quoi j'avais commencé. Je vous avais notamment promis de vous faire comprendre, avec l'aide du fait du transfert, pourquoi nos efforts thérapeutiques échouent dans les névroses narcissiques.

Je le ferai en peu de mots et vous verrez que la solution de l'énigme est des plus simples et s'harmonise avec tout le reste. L'observation montre que les malades atteints de névrose narcissique ne possèdent pas la faculté du transfert ou n'en présentent que des restes insignifiants. Ils repoussent le médecin, non avec hostilité, mais avec indifférence. C'est pourquoi Ils ne sont pas accessibles à son influence ; tout ce qu'il dit les laisse froids, ne les impressionne en aucune façon ; aussi ce mécanisme de la guérison, si efficace chez les autres et qui consiste à ranimer le conflit pathogène et à surmonter la résistance opposée par le refoulement, ne se laisse-t-il pas établir chez eux. Ils restent ce qu'ils sont. Ils ont déjà fait de leur propre initiative des tentatives de

redressement de la situation, mais ces tentatives n'ont abouti qu'à des effets pathologiques. Nous ne pouvons rien y changer.

Nous fondant sur les données cliniques que nous ont fournies ces malades, nous avons affirmé que chez eux la libido a dû se détacher des objets et se transformer en libido du moi. Nous avons cru pouvoir, par ce caractère, différencier cette névrose du premier groupe de névroses (hystérie, névroses d'angoisse et obsessionnelle). Or, la façon dont elle se comporte lors de l'essai thérapeutique confirme notre manière de voir. Ne présentant pas le phénomène du transfert, les malades en question échappent à nos efforts et ne peuvent être guéris par les moyens dont nous disposons.

28. La thérapeutique analytique

Vous savez quel est le sujet de notre entretien d'aujourd'hui. Vous m'avez demandé pourquoi nous ne nous servons pas, dans la psychothérapie analytique, de la suggestion directe, dès l'instant où nous reconnaissons que notre influence repose essentiellement sur le transfert, c'est-à-dire sur la suggestion ; et, en présence de ce rôle prédominant assigné à la suggestion, vous avez émis des doutes concernant l'objectivité de nos découvertes psychologiques. Je vous ai promis de vous répondre d'une façon détaillée.

La suggestion directe, c'est la suggestion dirigée contre la manifestation des symptômes, c'est la lutte entre votre autorité et les raisons de l'état morbide. En recourant à la suggestion, vous ne vous préoccupez pas de ces raisons, vous exigez seulement du malade qu'il cesse de les exprimer en symptômes. Peu importe alors que vous plongiez le malade dans l'hypnose ou non. Avec sa perspicacité habituelle, Bernheim avait d'ailleurs déjà fait remarquer que la suggestion constitue le fait essentiel de l'hypnotisme, l'hypnose elle-même était un effet de la suggestion, un état suggéré, et. il avait de préférence pratiqué la suggestion à l'état de veille, comme

susceptible de donner les mêmes résultats que la suggestion dans l'hypnose.

Or, dans cette question, qu'est-ce qui vous intéresse le plus : les données de l'expérience ou les considérations théoriques ? Commençons par les premières. J'ai été élève de Bernheim dont j'ai suivi l'enseignement à Nancy en 1899 et dont j'ai traduit en allemand le livre sur la suggestion. J'ai, pendant des années, appliqué le traitement hypnotique, associé d'abord à la suggestion de défense et ensuite à l'exploration du patient selon la méthode de Breuer. J'ai donc une expérience suffisante pour parler des effets du traitement hypnotique ou suggestif. Si, d'après un vieux dicton médical, une thérapeutique idéale est celle qui agit rapidement, avec certitude et n'est pas désagréable pour le malade, la méthode de Bernheim remplissait an moins deux de ces conditions. Elle pouvait être appliquée rapidement, beaucoup plus rapidement que la méthode, analytique, sans imposer au malade la moindre fatigue, sans lui causer aucun trouble. Pour le médecin cela devenait a la longue monotone d'avoir recours dans tous les cas aux mêmes procédés, au même cérémonial, pour mettre fin à l'existence de symptômes des plus variés, sans pouvoir se rendre compte de leur signification et de leur importance. C'était un travail de manœuvre, n'ayant rien de scientifique, rappelant plutôt la magie, l'exorcisme, la prestidigitation ; on n'en exécutait pas moins ce travail, parce qu'il s'agissait de l'intérêt du malade. Mais la troisième condition manquait à cette méthode, qui n'était certaine sous aucun rapport. Applicable aux uns, elle ne l'était pas à d'autres ; elles se montrait très efficace chez les uns, peu efficace chez les autres, sans qu'on sût pourquoi. Mais ce qui était encore plus fâcheux que cette incertitude capricieuse du procédé, c'était l'instabilité de ses effets. On apprenait au bout de quelques temps la récidive de la maladie ou son remplacement par une autre. On pouvait avoir de nouveau recours à l'hypnose, mais des autorités compétentes avaient mis en garde

contre le recours fréquent à l'hypnose : on risquait d'abolir l'indépendance du malade et de créer chez lui l'accoutumance, comme à l'égard d'un narcotique. Mais même dans les cas, rares il est vrai, où l'on réussissait, après quelques efforts, à obtenir un succès complet et durable, on restait dans l'ignorance des conditions de ce résultat favorable. J'ai vu une fois se reproduire tel quel un état très grave que j'avais réussi à supprimer complètement à la suite d'un court traitement hypnotique ; cette récidive étant survenue à une époque où la malade m'avait pris en aversion, j'avais réussi à obtenir une nouvelle guérison plus complète encore lorsqu'elle fut revenue à de meilleurs sentiments à mon égard ; mais une troisième récidive s'était déclarée lorsque la malade me fut devenue de nouveau hostile. Une autre de mes malades que j'avais, à plusieurs reprises, réussi à débarrasser pas l'hypnose de crises nerveuses, se jeta subitement à mon cou pendant que j'étais en train de lui donner mes soins au cours d'une crise particulièrement rebelle. Des faits de ce genre nous obligent, qu'on le veuille ou non, à nous poser la question concernant la nature et l'origine de l'autorité suggestive.

Telles sont les expériences. Elles nous montrent qu'en renonçant à la suggestion directe, nous ne nous privons pas de quelque chose d'indispensable. Permettez-moi maintenant de formuler à ce sujet quelques considérations. L'application de l'hypno-thérapeutique n'impose au malade et au patient qu'un effort insignifiant. Cette thérapeutique s'accorde admirablement avec l'appréciation des névroses qui a encore cours dans la plupart des milieux médicaux. Le médecin dit au nerveux : « Rien ne vous manque, et ce que vous éprouvez n'est que de nature nerveuse et je puis en quelques mots et en quelques minutes supprimer vos troubles. » Mais notre pensée énergique se refuse à admettre qu'on puisse par un léger effort mobiliser une grande masse en l'attaquant directement et sans l'aide d'un outillage spécial. Dans la mesure où les conditions sont comparables, l'expérience nous montre que cet

artifice ne réussit pas plus dans les névroses que dans la mécanique. Je sais cependant que cet argument n'est pas inattaquable, qu'il y a aussi des « déclenchements ».

Les connaissances que nous avons acquises grâce à la psychanalyse nous permettent de décrire à peu près ainsi les différences qui existent entre la suggestion hypnotique et la suggestion psychanalytique. La thérapeutique hypnotique cherche à recouvrir et à masquer quelque chose dans la vie psychique ; la thérapeutique analytique cherche, au contraire, à le mettre à nu et à l'écarter. La première agit comme un procédé cosmétique, la dernière comme un procédé chirurgical. Celle-là utilise la suggestion pour interdire les symptômes, elle renforce les refoulements, mais laisse inchangés tous les processus qui ont abouti à la formation des symptômes. Au contraire, la thérapeutique analytique, lorsqu'elle se trouve en présence des conflits qui ont engendré les symptômes, cherche à remonter jusqu'à la racine et se sert de la suggestion pour modifier dans le sens qu'elle désire l'issue de ces conflits. La thérapeutique hypnotique laisse le patient inactif et inchangé, par conséquent sans plus de résistance devant une nouvelle cause de troubles morbides. Le traitement analytique impose au médecin et malade des efforts pénibles tendant à surmonter des résistances intérieures. Lorsque ces résistances sont vaincues, la vie psychique du malade se trouve changée d'une façon durable, élevée à un degré de développement supérieur et reste protégée contre toute nouvelle possibilité pathogène. C'est ce travail de lutte contre les résistances qui constitue la tâche essentielle du traitement analytique, et cette tâche incombe au malade auquel le médecin vient en aide par le recours à la suggestion agissant dans le sens de son *éducation.* Aussi a-t-on dit avec raison que le traitement psychanalytique est une sorte de *post-éducation.*

Je crois vous avoir fait comprendre en quoi notre manière d'appliquer la suggestion dans un but thérapeutique diffère de celle

qui est seule possible dans la thérapeutique hypnotique. Grâce à la réduction de la suggestion au transfert, vous êtes aussi à même de comprendre les raisons de cette inconstance qui nous a frappés dans le traitement hypnotique, alors que le traitement analytique peut être calculé jusque dans ses ultimes effets. Dans l'application de l'hypnose, nous dépendons de l'état et du degré de la faculté du transfert que présente le malade, sans pouvoir exercer la moindre action sur cette faculté. Le transfert de l'individu à hypnotiser peut être négatif ou, comme c'est le cas le plus fréquent, ambivalent ; le sujet peut, par certaines attitudes particulières, s'être prémuni contre son transfert : de tout cela, nous ne savons rien. Avec la psychanalyse, nous travaillons sur le transfert lui-même, nous écartons tout ce qui s'oppose à lui, nous dirigeons vers nous l'instrument à l'aide duquel nous voulons agir. Nous acquérons ainsi la possibilité de tirer un tout autre profit de la force de la suggestion, qui devient docile entre nos mains ; ce n'est pas le malade seul qui se suggère ce qui lui plaît : c'est nous qui guidons sa suggestion dans la mesure où, d'une façon générale, il est accessible à son action.

Or, direz-vous, que nous appelions la force motrice de notre analyse « transfert » ou « suggestion », peu importe. Il n'en reste pas moins que l'influence subie par le malade rend douteuse la valeur objective de nos constatations. Ce qui est utile à la thérapeutique est nuisible à la recherche. C'est l'objection qu'on adresse le plus fréquemment à la psychanalyse, et le dois convenir que, tout en portant à faux, elle ne peut cependant pas être repoussée comme absurde. Mais si elle était justifiée, il ne resterait de la psychanalyse qu'un traitement par la suggestion, d'un genre particulièrement efficace, et toutes ses propositions relatives aux influences vitales, à la dynamique psychique, à l'inconscient n'auraient rien de sérieux. Ainsi pensent en effet nos adversaires, qui prétendent qu'en ce qui concerne plus particulièrement nos propositions se rapportant à l'importance de la vie sexuelle, à cette vie elle-même, elles ne sont

que le produit de notre imagination corrompue, et que tout ce que les malades disent à ce sujet, c'est nous qui le leur avons fait croire. Il est plus facile de réfuter ces objections par l'appel à l'expérience que par des considérations théoriques. Celui qui a fait lui-même de la psychanalyse a pu s'assurer plus d'une fois qu'il est impossible de suggestionner un malade à ce point. Il n'est naturellement pas difficile de faire d'un malade un partisan d'une certaine théorie et de lui faire partager une certaine erreur du médecin. Il se comporte alors comme n'importe quel autre individu, comme un élève ; seulement, en cette occurrence on a influé, non sur sa maladie, mais sur son intelligence. La solution de ses conflits et la suppression de ses résistances ne réussit que lorsqu'on lui a donné des représentations d'attente qui chez lui coïncident avec la réalité. Ce qui, dans les suppositions du médecin, ne correspondait pas à cette réalité se trouve spontanément éliminé au cours de l'analyse, doit être retiré ci remplacé par des suppositions plus exactes. On cherche par une technique appropriée et attentive à empêcher la suggestion de produire des effets passagers ; mais alors même qu'on obtient de ces effets, le mal n'est pas grand, car on ne se contente jamais du premier résultat. L'analyse n'est pas terminée, tant que toutes les obscurités du cas ne sont pas éclaircies, toutes les lacunes de la mémoire comblées, toutes les circonstances des refoulements mises au jour. On doit voir dans les succès obtenus trop rapidement plutôt des obstacles que des circonstances favorables au travail analytique, et l'on détruit ces succès en supprimant, en dissociant le transfert sur lequel ils reposent. C'est au fond ce dernier trait qui différencie le traitement purement suggestif et permet d'opposer les résultats obtenus par l'analyse aux succès dus à la simple suggestion. Dans tout autre traitement suggestif, le transfert est soigneusement ménagé, laissé intact ; le traitement analytique, au contraire, a pour objet le transfert lui-même qu'il cherche à démasquer et à décomposer, quelle que soit la forme qu'il revêt. À la fin d'un traitement analytique, le transfert lui-même doit être détruit, et si

l'on obtient un succès durable, ce succès repose, non sur la suggestion pure et, simple, mais sur les résultats obtenus grâce à la suggestion : suppression des résistances intérieures, modifications internes du malade.

À mesure que les suggestions se succèdent au cours du traitement, nous avons à lutter sans cesse contre des résistances qui savent se transformer en transferts négatifs (hostiles). Nous n'allons d'ailleurs pas tarder à invoquer la confirmation que beaucoup de résultats de l'analyse, qu'on est tenté de considérer comme des produits de la suggestion, empruntent à une source dont l'authenticité ne peut être mise en doute. Nos garants ne sont autres que les déments et les paranoïaques qui échappent naturellement au soupçon d'avoir subi ou de pouvoir subir une influence suggestive. Ce que ces malades nous racontent concernant leurs traductions de symboles et leurs fantaisies coïncident avec les résultats que nous ont fournis nos recherches sur l'inconscient dans les névroses de transfert et corrobore ainsi l'exactitude objective de nos interprétations si souvent mises en doute. Je crois que vous ne risquez pas de vous tromper en accordant sur ces points toute votre confiance à l'analyse.

Complétons maintenant l'exposé du mécanisme de la guérison en l'exprimant dans les formules de la théorie de la libido. Le névrosé est incapable de jouir et d'agir : de jouir, parce que sa libido n'est dirigée sur aucun objet réel ; d'agir, parce qu'il est obligé de dépenser beaucoup d'énergie pour maintenir sa libido en état de refoulement et se prémunir contre ses assauts. Il ne pourra guérir que lorsque le conflit entre son *moi* et sa libido sera terminé et que le moi aura de nouveau pris le dessus sur la libido. La tâche thérapeutique consiste donc à libérer la libido de ses attaches actuelles, soustraites au *moi*, et à la mettre de nouveau au service de ce dernier. Où se trouve donc la libido du névrotique ? Il est facile de répondre : elle se trouve attachée aux symptômes qui, pour le

moment, lut procurent la seule satisfaction substitutive possible. Il faut donc s'emparer des symptômes, les dissoudre, bref faire précisément ce que le malade nous demande. Et pour dissoudre les symptômes, il faut remonter à leurs origines, réveiller le conflit qui leur a donné naissance et orienter ce conflit vers une autre solution, en mettant en œuvre des facteurs qui, à l'époque où sont nés les symptômes, n'étaient pas à la disposition du malade. Cette révision du processus qui avait abouti au refoulement ne peut être opérée qu'en partie, en suivant les traces qu'il a laissées. La partie décisive du travail consiste, en partant de l'attitude à l'égard du médecin, en partant du « transfert », à créer de nouvelles éditions des anciens conflits, de façon à ce que le malade s'y comporte comme il s'était comporté dans ces derniers, mais en mettant cette fois en œuvre toutes ses forces psychiques disponibles, pour aboutir à une solution différente. Le transfert devient ainsi le champ de bataille sur lequel doivent se heurter toutes les forces en lutte.

Toute la libido et toute la résistance à la libido se trouvent concentrées dans la seule attitude à l'égard du médecin ; et à cette occasion, il se produit inévitablement une séparation entre les symptômes et la libido, ceux-là apparaissant dépouillés de celle-ci. À la place de la maladie proprement dite, nous avons le transfert artificiellement provoqué ou, si vous aimez mieux, la maladie du transfert ; à la place des objets aussi variés qu'irréels de la libido, nous n'avons qu'un seul objet, bien qu'également fantastique : la personne du médecin. Mais la suggestion à laquelle a recours le médecin amène la lutte qui se livre autour de cet objet à la phase psychique la plus élevée, de sorte qu'on ne se trouve plus en présence que d'un conflit psychique normal. En s'opposant à un nouveau refoulement, on met fin à la séparation entre le *moi* et la libido, et l'on rétablit l'unité psychique de la personne. Lorsque la libido se détache enfin de cet objet passager qu'est la personne du médecin, elle ne peut plus retourner à ses objets antérieurs : elle se

tient à la disposition du *moi.* Les puissances qu'on a eu à combattre au cours de ce travail thérapeutique sont : d'une part, l'antipathie du *moi* pour certaines orientations de la libido, antipathie qui se manifeste dans la tendance au refoulement ; d'autre part, la force d'adhésion, la viscosité pour ainsi dire de la libido qui n'abandonne pas volontiers les objets sur lesquels elle se fixe.

Le travail thérapeutique se laisse donc décomposer en deux phases : dans la première, toute la libido se détache des symptômes pour se fixer et se concentrer sur les transferts ; dans la deuxième, la lutte se livre autour de ce nouvel objet dont on finit par libérer la libido. Ce résultat favorable n'est obtenu que si l'on réussit, au cours de ce nouveau conflit, à empêcher un nouveau refoulement, grâce auquel la libido se réfugierait dans l'inconscient et échapperait de nouveau au moi. On y arrive, à la faveur de la modification du moi, qui s'accomplit sous l'influence de la suggestion médicale. Grâce au travail d'interprétation qui transforme l'inconscient en conscient, le moi s'agrandit aux dépens de celui-là ; sous l'influence des conseils qu'il reçoit, il devient plus conciliant à l'égard de la libido et disposé à lui accorder une certaine satisfaction, et les craintes que le malade éprouvait devant les exigences de la libido s'atténuent, grâce à la possibilité où il se trouve de s'affranchir par la sublimation d'une partie de celle-ci. Plus l'évolution et la succession des processus au cours du traitement se rapprochent de cette description idéale, et plus le succès du traitement psychanalytique sera grand. Ce qui est susceptible de limiter ce succès, c'est, d'une part, l'insuffisante mobilité de la libido qui ne se laisse pas facilement détacher des objets sur lesquels elle est fixée ; c'est, d'autre part, la rigidité du narcissisme qui n'admet le transfert d'un objet à l'autre que jusqu'à une certaine limite. Et ce qui vous fera peut-être encore mieux comprendre la dynamique du processus curatif, c'est le fait que nous interceptons toute la libido qui s'était soustraite à la domination du moi, en en attirant sur nous, à l'aide du transfert, une bonne partie.

Il est bon que vous sachiez que les localisations de la libido survenant pendant et à la suite du traitement, n'autorisent aucune conclusion directe quant à sa localisation au cours de l'état morbide. Supposons que nous ayons constaté, au cours du traitement, un transfert de la libido sur le père et que nous ayons réussi à la détacher heureusement de cet objet pour l'attirer sur la personne du médecin : nous aurions tort de conclure de ce fait que le malade ait réellement souffert d'une fixation inconsciente de sa libido à la personne du père. Le transfert sur la personne du père constitue le champ de bataille, sur lequel nous finissons par nous emparer de la libido ; celle-ci n'y était pas établie dès le début, ses origines sont ailleurs. Le champ de bataille sur lequel nous combattons ne constitue pas nécessairement une des positions importantes de l'ennemi. La défense de la capitale ennemie n'est pas toujours et nécessairement organisée devant ses portes mêmes. C'est seulement après avoir supprimé le dernier transfert qu'on peut reconstituer mentalement la localisation de la libido pendant la maladie même.

En nous plaçant au point de vue de la théorie de la libido, nous pouvons encore ajouter quelques mots concernant le rêve. Les rêves des névrosés nous servent, ainsi que leurs actes manqués et leurs souvenirs spontanés, à pénétrer le sens des symptômes et à découvrir la localisation de la libido. Sous la forme de réalisations de désirs, ils nous révèlent les désirs qui avaient subi un refoulement et les objets auxquels était attachée la libido soustraite au moi. C'est pourquoi l'interprétation des rêves joue dans la psychanalyse un rôle important et a même constitué dans beaucoup de cas et pendant longtemps son principal moyen de travail. Nous savons déjà que l'état de sommeil comme tel a pour effet un certain relâchement des refoulements. Par suite de cette diminution du poids qui pèse sur lui, le désir refoulé peut dans le rêve revêtir une expression plus nette que celle que lui offre le symptôme pendant la vie éveillée. C'est ainsi que l'étude du rêve nous ouvre l'accès le plus commode à la

connaissance de l'inconscient refoulé dont fait partie la libido soustraite à la domination du moi.

Les rêves des névrosés ne diffèrent cependant sur aucun point essentiel de ceux des sujets normaux ; et non seulement ils n'en diffèrent pas, mais encore il est difficile de distinguer les uns des autres. Il serait absurde de vouloir donner des rêves des sujets nerveux une explication qui ne fût pas valable pour les rêves des sujets normaux. Aussi devons-nous dire que la différence qui existe entre la névrose et la santé ne porte que sur la vie éveillée dans l'un et dans l'autre de ces états, et disparaît dans les rêves nocturnes. Nous sommes obligés d'appliquer et d'étendre à l'homme normal une foule de données qui se laissent déduire des rapports entre les rêves et les symptômes des névrosés. Nous devons reconnaître que l'homme sain possède, lui aussi, dans sa vie psychique, ce qui rend possible la formation de rêves et celle de symptômes, et nous devons en tirer la conclusion qu'il se livre, lui aussi, à des refoulements, qu'il dépense un certain effort pour les maintenir, que son système inconscient recèle des désirs réprimés, encore pourvus d'énergie, et *qu'une partie de sa libido est soustraite à la maîtrise de son moi.* L'homme sain est donc un névrosé en puissance, mais le rêve semble le seul symptôme qu'il soit capable de former. Ce n'est là toutefois qu'une apparence, car en soumettant la vie éveillée de l'homme normal à un examen plus pénétrant, on découvre que sa vie soi-disant saine est pénétrée d'une foule de symptômes, insignifiants, il est vrai, et de peu d'importance pratique.

La différence entre la santé nerveuse et la névrose n'est donc qu'une différence portant sur la vie pratique et dépend du degré de jouissance et d'activité dont la personne est encore capable. Elle se réduit probablement aux proportions relatives qui existent entre les quantités d'énergie restées libres et celles qui se trouvent immobilisées par suite du refoulement. Il s'agit donc d'une différence d'ordre quantitatif et non qualitatif. Je n'ai pas besoin de vous

rappeler que cette manière de voir fournit une base théorique à la conviction que nous avons exprimée, à savoir que les névroses sont curables en principe, bien qu'elles aient leur base dans la prédisposition constitutionnelle.

Voilà ce que l'identité qui existe entre les rêves des hommes sains et les rêves des névrosés nous autorise à conclure concernant la caractéristique de la santé. Mais en ce qui concerne le rêve lui-même, il résulte de cette identité une autre conséquence, à savoir que nous ne devons pas détacher le rêve des rapports qu'il présente avec les symptômes névrotiques, que nous ne devons pas croire que nous avons suffisamment, traduit la nature du rêve en déclarant qu'il n'est autre chose qu'une forme d'expression archaïque de certaines idées et pensées, que nous devons enfin admettre qu'il révèle des localisations et des fixations de la libido réellement existantes.

Je touche à la fin de mon exposé. Vous êtes peut-être déçus de constater que je n'ai consacré qu'à des considérations théoriques le chapitre relatif au traitement psychanalytique, que je ne vous ai rien dit des conditions dans lesquelles on aborde le traitement, ni des résultats qu'il vise à obtenir. Je me suis borné à la théorie, parce qu'il n'entrait nullement dans mes intentions de vous offrir un guide pratique pour l'exercice de la psychanalyse, et j'ai des raisons particulières de ne pas vous parler des procédés et des résultats de celle-ci. Je vous ai dit, dès nos premiers entretiens, que nous obtenons, dans des conditions favorables, des succès thérapeutiques qui ne le cèdent en rien aux plus beaux résultats qu'on obtient dans le domaine de la médecine interne, et je puis ajouter que les succès dus à la psychanalyse ne peuvent être obtenus par aucun autre procédé de traitement. Si je vous disais davantage, je pourrais faire naître en vous le soupçon de vouloir couvrir par une réclame tapageuse le chœur devenu trop bruyant de nos dénigreurs. Certains collègues avaient menacé les psychanalystes, même au cours de réunions professionnelles publiques, d'ouvrir les yeux du public sur

la stérilité de notre méthode de traitement, en publiant la liste de ses insuccès et même des résultats désastreux dont elle se serait rendue coupable. Mais abstraction faite du caractère odieux d'une pareille mesure, qui ne serait qu'une dénonciation haineuse, la publication dont on nous menace n'autoriserait aucun jugement adéquat sur l'efficacité thérapeutique de l'analyse. La thérapeutique analytique, vous le savez, est de création récente ; il a fallu beaucoup de temps pour établir sa technique, et encore n'a-t-on pu le faire qu'au cours du travail et par réaction à l'expérience immédiate. Par suite des difficultés que présente l'enseignement de cette branche, le médecin qui débute dans la psychanalyse est, plus que tout autre spécialiste, abandonné à ses propres forces pour se perfectionner dans son art, de sorte que les résultats qu'il peut obtenir au cours des premières années de son exercice ne prouvent rien ni pour, ni contre l'efficacité du traitement analytique.

Beaucoup d'essais de traitement ont échoué aux débuts de la psychanalyse, parce qu'ils ont été faits sur des cas qui ne relèvent pas de ce procédé et que nous excluons aujourd'hui du nombre de ses indications. Mais ce n'est que grâce à ces essais que nous avons pu établir nos indications. On ne pouvait pas savoir d'avance que la paranoïa et la démence précoce, dans leurs formes prononcées, étaient inaccessibles à la psychanalyse, et on avait encore le droit d'essayer cette méthode sur des affections très variées. Il est cependant juste de dire que la plupart des insuccès de ces premières années doivent être attribués, moins à l'inexpérience du médecin ou au choix inadéquat de l'objet, qu'à des circonstances extérieures défavorables. Nous n'avons parlé jusqu'ici que des résistances intérieures : celles-ci, qui nous sont opposées par le malade, sont nécessaires et surmontables. Mais il y a aussi des obstacles extérieurs : ceux-ci découlant du milieu dans lequel vit le malade, créés par son entourage, n'ont aucun intérêt théorique, mais présentent une très grande importance pratique. Le traitement

psychanalytique peut être comparé à une intervention chirurgicale et ne peut, comme celle-ci, être entrepris que dans des conditions où les chances d'insuccès se trouvent réduites au minimum. Vous savez toutes les précautions dont s'entoure un chirurgien : pièce appropriée, bon éclairage, assistance expérimentée, élimination des parents du malade, etc. Combien d'opérations se termineraient favorablement, si elles devaient être faites en présence de tous les membres de la famille entourant le chirurgien et le malade et criant à chaque coup de bistouri ? Dans le traitement psychanalytique la présence de parents est tout simplement un danger, et un danger auquel on ne sait pas parer. Nous sommes armés contre les résistances intérieures qui viennent du malade et que nous savons nécessaires ; mais comment nous défendre contre ces résistances extérieures ? En ce qui concerne la famille du patient, il est impossible de lui faire entendre raison et de la décider à se tenir à l'écart de toute l'affaire ; d'autre part, on ne doit jamais pratiquer une entente avec elle, car on court alors le danger de perdre la confiance du malade qui exige, et avec raison d'ailleurs, que l'homme auquel il se confie prenne toujours et dans toutes les occasions son parti. Celui qui sait quelles discordes déchirent souvent une famille ne sera pas étonné de constater, en pratiquant la psychanalyse, que les proches du malade sont souvent plus intéressés à le voir rester tel qu'il est qu'à le voir guérir. Dans les cas, fréquents d'ailleurs, où la névrose est en rapport avec des conflits entre membres d'une même famille, le bien portant n'hésite pas lorsqu'il s'agit de choisir entre son propre intérêt et le rétablissement du malade. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un époux n'accepte pas volontiers un traitement qui comporte, comme il s'en doute avec raison, la révélation de ses péchés. Aussi, nous autres psychanalystes ne nous en étonnons pas ; et nous déclinons tout reproche lorsque notre traitement reste sans succès ou doit être interrompu, parce que la résistance du mari vient renforcer celle de la femme. C'est que nous

avons entrepris quelque chose qui, dans les circonstances données, était irréalisable.

Je ne vous citerai, parmi tant d'autres, qu'un seul cas, dans lequel des considérations purement médicales m'avaient imposé un rôle de victime silencieuse. Il y a quelques années, j'avais entrepris le traitement psychanalytique d'une jeune fille atteinte depuis un certain temps d'une angoisse telle qu'elle ne pouvait ni sortir dans la rue ni rester seule à la maison. Peu à peu la malade avait fini par m'avouer que son imagination avait été frappée par la constatation qu'elle fit de relations amoureuses entre sa mère et un riche ami de la maison. Mais elle fut assez maladroite, ou raffinée, pour faire comprendre à sa mère ce qui se passait pendant les séances de psychanalyse : elle changea notamment d'attitude à son égard, ne voulut plus, pour se défendre contre l'angoisse de la solitude, avoir d'autre société que celle de sa mère et s'opposait à chacune des sorties de celle-ci. La mère, qui avait elle-même été atteinte de nervosité autrefois, avait été soignée avec succès dans un établissement hydrothérapique. Ajoutons que c'est dans cet établissement qu'elle avait fait la connaissance du monsieur avec lequel elle eut dans la suite des relations fort satisfaisantes à tous égards. Frappée par les violentes exigences de la jeune fille, la mère comprit *subitement* ce que signifiait l'angoisse de celle-ci. Elle comprit que sa fille s'était laissé atteindre par la maladie pour rendre la mère prisonnière et la priver de la possibilité de revoir son amant aussi souvent qu'elle le voudrait. Par une décision brusque, la mère mit fin au traitement. La jeune fille fut placée dans un établissement pour malades nerveux où on l'a, pendant des années, présentée comme une « pauvre victime de la psychanalyse ». M'a-t-on, à cette occasion, assez reproché la malheureuse issue du traitement ! J'ai gardé le silence, parce que je me sentais lié par le devoir de la discrétion professionnelle ! Ce n'est que longtemps après que j'ai appris par uni collègue qui visite cet établissement et a eu l'occasion de voir la

jeune fille agoraphobique, que les rapports entre la mère et le riche ami de la famille étaient de notoriété publique et probablement favorisés par le mari et père. C'est donc à ce soi-disant « secret » qu'on avait sacrifié le traitement.

Dans les années qui ont précédé la guerre, alors que le grand afflux d'étrangers m'avait rendu indépendant de la faveur ou de la défaveur de ma ville natale, je m'étais imposé la règle de ne jamais entreprendre le traitement d'un malade qui ne fût pas *sui juris,* dans les relations essentielles de sa vie, indépendant de qui que ce soit. C'est là une règle que tout psychanalyste ne peut ni s'imposer ni suivre. Mais comme je vous mets en garde contre les proches du malade, vous pouvez être tentés de conclure que les malades justiciables de la psychanalyse doivent être séparés de leur famille et que notre traitement n'est applicable qu'aux pensionnaires d'établissements pour malades nerveux. En aucune façon : il est beaucoup plus avantageux pour les malades, lorsqu'ils ne se trouvent pas dans un état d'épuisement grave, de rester pendant le traitement dans les conditions mêmes dans lesquelles ils ont à résoudre les problèmes qui se posent à eux. Il suffit alors que les proches ne viennent pas neutraliser cet avantage par leur attitude, et qu'ils ne manifestent en général aucune hostilité à l'égard des efforts du médecin. Mais que ces choses-là sont difficiles à obtenir ! Et vous ne tarderez naturellement pas à vous rendre compte dans quelle mesure le succès ou l'insuccès du traitement dépend du milieu social et de l'état de culture de la famille.

Ne trouvez-vous pas que tout cela n'est pas fait pour nous donner une haute idée de l'efficacité de la psychanalyse comme méthode thérapeutique, alors même que la plupart de nos insuccès ne dépendent que de facteurs extérieurs ? Des amis de la psychanalyse m'avaient engagé à opposer une statistique de succès à la collection des insuccès qui nous sont reprochés. Je n'ai pas accepté leur conseil. J'ai fait valoir, à l'appui de mon refus, qu'une

statistique est sans valeur, lorsque les unités juxtaposées dont elle se compose ne sont pas assez ressemblantes, et les cas d'affections névrotiques qui avaient été soumis au traitement psychanalytique différaient en effet entre eux sous les rapports les plus variés. En outre, l'intervalle dont on pourrait tenir compte était trop bref pour qu'on pût affirmer qu'il s'agissait de guérisons durables, et dans beaucoup de cas on ne pouvait même hasarder aucune affirmation sur ce point. Ces derniers cas étaient ceux de personnes qui cachaient aussi bien leur maladie que leur traitement et dont il fallait également tenir secrète la guérison. Mais ce qui m'a, plus que toute autre considération, fait décliner ce conseil, c'est l'expérience que j'avais de la manière irrationnelle dont les hommes se comportent dans les choses de la thérapeutique et du peu de possibilités de les convaincre à l'aide d'arguments logiques, même tirés de l'expérience et de l'observation. Une nouveauté thérapeutique est acceptée ou avec un enthousiasme bruyant, comme ce fut le cas de la première tuberculine de Koch, ou avec une méfiance décourageante, comme ce fut le cas de la vaccination vraiment bienfaisante de Jenner qui a encore de nos jours des adversaires irréductibles. La psychanalyse se heurtait à un parti pris manifeste. Lorsqu'on parlait de la guérison d'un cas difficile, on nous répondait : cela ne prouve rien, car à l'heure qu'il est votre malade serait guéri, même s'il n'avait pas subi votre traitement. Et lorsqu'une malade, qui avait déjà accompli quatre cycles de tristesse et de manie et subi, pendant une pause consécutive à la mélancolie, le traitement psychanalytique, se trouva, trois semaines après celui-ci, au début d'une nouvelle période de manie, tous les membres de sa famille, approuvés en cela par une haute autorité médicale appelée en consultation, exprimèrent la conviction que cette nouvelle crise ne pouvait être que la conséquence du traitement essayé. Contre les préjugés, il n'y a rien à faire. Il faut. attendre et laisser au temps le soin de les user. Un jour vient où les mêmes hommes pensent sur les mêmes choses autrement que la veille. Mais pourquoi n'ont-ils pas pensé la veille

comme ils pensent aujourd'hui ? C'est là pour nous et pour eux-mêmes un obscur et impénétrable mystère.

Il se peut toutefois que le préjugé contre la thérapeutique analytique soit en vole de régression, et j'en verrais une preuve dans la diffusion continue des théories analytiques et dans l'augmentation, dans certains pays, du nombre de médecins pratiquant la psychanalyse. Jeune médecin, j'avais vu les cercles médicaux accueillir le traitement par la suggestion hypnotique avec la même tempête d'indignation avec laquelle les « raisonnables » d'aujourd'hui accueillent la psychanalyse. Mais en tant qu'agent thérapeutique, l'hypnotisme n'a pas tenu. ce qu'il avait promis au début ; nous autres psychanalystes devons nous considérer comme ses héritiers légitimes, et nous n'oublions pas tous les encouragements et toutes les explications théoriques dont nous lui sommes redevables. Les préjudices qu'on reproche à la psychanalyse se, réduisent au fond à ces phénomènes passagers produits par l'exagération des conflits dans les cas d'analyse faite maladroitement ou brusquement interrompue. À présent que vous savez comment nous nous comportons à l'égard des malades, vous pouvez juger si nos efforts sont de nature à leur causer un préjudice durable. Certes, l'analyse se prête à toutes sortes d'abus, et le transfert constitue plus particulièrement un moyen dangereux entre les mains d'un médecin non consciencieux. Mais connaissez-vous un moyen ou un procédé thérapeutique, qui soit à l'abri d'un abus ? Pour être un moyen de guérison, un bistouri doit couper.

J'ai fini, et sans vouloir user d'un artifice oratoire, je vous dirai que je reconnais en les regrettant tous les défauts et toutes les lacunes des leçons que vous venez d'entendre. Je regrette surtout de vous avoir souvent promis de revenir sur tel sujet que j'effleurais en passant et de n'avoir pu tenir ma promesse par suite de l'orientation que prenait mon exposé. J'avais entrepris de vous initier à une matière encore en plein développement, encore très incomplète, et à

force de vouloir la résumer, mon exposé est devenu lui-même incomplet. Plus d'une fois, j'avais réuni tous les matériaux en vue d'une conclusion que je me suis abstenu de tirer moi-même. Mais je n'avais pas l'ambition de faire de vous des spécialistes ; je voulais seulement vous éclairer et vous stimuler.

Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal[1]

Il y a un certain nombre d'années, l'observation psychanalytique m'a amené à supposer que la rencontre constante de ces trois particularités de caractère *ordonné*, *économe* et *obstiné* dénote un renforcement de la composante érotique anale dans la constitution sexuelle des personnes chez lesquelles il est arrivé au cours du développement que, par la consommation de leur érotisme anale se forment ces modes de réaction privilégiés du moi[2].

Je tenais alors à faire connaître une relation reconnue dans les faits ; quant à son appréciation théorique, je m'en souciais peu. Depuis, cette conception s'est universellement accréditée chacune de ces trois particularités, avarice, pédanterie et obstination procède des sources pulsionnelles de l'érotisme anal ou - pour s'exprimer d'une manière plus prudente et plus complète - tire de forts subsides de ces sources. Les cas marqués d'une empreinte particulière par la réunion des trois défauts que nous avons mentionnés, (caractère anal) n'étaient en fait que les cas extrêmes dans lesquels la connexion qui nous intéresse devait se révéler même à une observation grossière.

Quelques années plus tard, guidé par une expérience analytique particulièrement contraignante, j'ai tiré de quantité

1 GW., X.

2 *Charakter und Analerotik* (*caractère et érotisme anal*), 1908. GW., VII.

d'impressions la conclusion que dans le développement de la libido humaine, il fallait admettre, avant la phase du primat génital, une « organisation prégénitale » dans laquelle le sadisme et l'érotisme anal jouent le rôle conducteur[3].

La question de savoir où étaient passées ultérieurement les motions pulsionnelles de l'érotisme anal était dès lors inéluctable. Quel était donc leur destin lorsqu'elles avaient perdu leur importance pour la vie sexuelle, du fait de l'établissement de l'organisation génitale définitive ? Subsistaient-elles en tant que telles mais toutefois à l'état de refoulement ? Étaient-elles vouées à être sublimées ou à être consommées par transposition en attributs du caractère ou trouvaient-elles accueil auprès de la nouvelle structuration de la sexualité déterminée par le primat des organes génitaux ? Ou mieux, puisque vraisemblablement aucun de ces destins de l'érotisme anal ne saurait exclure les autres, dans quelle mesure ou de quelle manière se répartissent les différentes possibilités qui décident du destin de l'érotisme anal dont les sources organiques ne peuvent tout de même pas être obstruées par l'entrée en scène de l'organisation génitale ?

On pourrait penser qu'il ne manquera pas de matériel pour répondre à cette question puisque les processus de développement et de transposition dont il s'agit devraient s'être déroulés chez toutes les personnes qui deviennent objet de la recherche psychanalytique. Toutefois ce matériel est si opaque, la masse d'impressions qui reviennent sans cesse à un effet si déconcertant, que je ne peux même aujourd'hui donner une solution complète au problème, je ne peux qu'apporter des éléments pour le résoudre. Ce faisant je ne laisserai pas passer l'occasion de mentionner, si le contexte le permet, quelques autres transpositions de pulsions qui ne concernent pas l'érotisme anal. Finalement, il est à peine besoin de souligner le fait que les processus de développement décrits - ici

3 *Die Disposition zur Zwangsneurose* (*La disposition à la névrose obsessionnelle*), 1913, GW., VIII.

comme en d'autres endroits dans la psychanalyse - ont été inférés à partir des régressions auxquelles les processus névrotiques les ont forcés.

Comme point de départ de ces discussions nous pouvons prendre le fait que selon toute apparence dans les productions de l'inconscient - idées, fantasmes et symptômes - les concepts d'*excrément* (argent, cadeau), *d'enfant* et de *pénis* se séparent mal et s'échangent facilement entre eux. En nous exprimant ainsi, nous savons bien que nous transférons à tort, sur l'inconscient, des désignations qui sont utilisées pour d'autres domaines de la vie psychique et que nous nous laissons entraîner par l'avantage qu'une comparaison peut apporter. Répétons aussi dans une forme absolument irrécusable que ces éléments sont fréquemment traités dans l'inconscient comme s'ils étaient équivalents les uns aux autres et comme s'ils pouvaient se substituer sans inconvénients les uns aux autres.

C'est dans les relations entre « enfant » et « pénis » qu'il est le plus aisé de le constater. Il n'est sans doute pas indifférent que, dans la langue symbolique du rêve aussi bien que dans celle de la vie quotidienne, un symbole commun peut être substitué à l'un et à l'autre. L'enfant, tout comme le pénis, s'appelle le « petit ». C'est un fait connu que souvent la langue symbolique ne tient pas compte de la différence des sexes. Le « petit » qui à l'origine signifiait le membre viril, a donc pu secondairement servir à désigner l'organe génital féminin.

Si l'on explore assez profondément la névrose d'une femme, il n'est pas rare qu'on finisse par buter sur le désir refoulé qu'elle a de posséder comme l'homme un pénis. Une infortune accidentelle dans la vie de la femme, infortune qui assez fréquemment est elle-même la conséquence d'une constitution fortement masculine, a de nouveau activé ce désir d'enfant, que nous rangeons, comme « envie de pénis », dans le complexe de castration, et l'a fait devenir, par le

reflux de la libido, le porteur principal des symptômes névrotiques. Chez d'autres femmes rien ne laisse indiquer ce désir du pénis ; sa place est prise par le désir d'avoir un enfant, dont la frustration dans la vie peut alors déclencher la névrose. C'est comme si ces femmes avaient saisi - ce qui peut pourtant avoir été impossible comme motif - que la nature a donné à la femme un enfant comme substitut de l'autre chose, dont elle a dû la frustrer. Chez d'autres femmes encore, on se rend compte que les deux désirs étaient présents dans l'enfance et se sont relayés l'un l'autre. Tout d'abord, elles voulaient un pénis comme l'homme, et à une époque ultérieure, mais toujours infantile, le désir d'avoir un enfant a remplacé le premier désir. On ne peut écarter l'impression que des facteurs accidentels de la vie infantile, la présence ou l'absence de frères, l'expérience de la naissance d'un nouvel enfant à une période favorable sont responsables de cette diversité pourtant telle que le désir du pénis est fondamentalement identique à celui d'avoir un enfant.

Nous pourrions indiquer quel destin connaît le désir infantile d'avoir un pénis lorsque les conditions de la névrose sont absentes dans la vie ultérieure. Il se change alors en désir de *l'homme*, autrement dit il agrée l'homme en tant qu'appendice du pénis. Par ce changement, une motion dirigée contre la fonction sexuelle féminine devient une motion qui lui est favorable. Pour ces femmes, il devient alors possible d'avoir une vie amoureuse selon le type masculin de l'amour d'objet, qui peut s'affirmer à côté du type proprement féminin, dérivé lui du narcissisme. Nous avons déjà vu que dans d'autres cas c'est d'abord l'enfant qui permet le passage de l'amour de soi-même à l'amour d'objet. Donc, sur ce point aussi l'enfant peut être remplacé par le pénis.

J'avais eu plusieurs fois l'occasion d'entendre des femmes me raconter les rêves qui avaient suivi leurs premiers rapports. Ces rêves révélaient indiscutablement le désir de garder pour soi le pénis qu'elles avaient senti, et correspondaient donc, abstraction faite de

la motivation libidinale, à une régression passagère de l'homme au pénis comme objet du désir. On sera sans doute enclin à ramener, d'une façon purement rationaliste, le désir d'avoir un homme au désir d'avoir un enfant, puisque aussi bien on comprendra un jour ou l'autre qu'on ne peut pas obtenir un enfant sans l'intervention de l'homme. Mais il se pourrait qu'il en soit plutôt ainsi le désir de l'homme apparaît indépendamment du désir d'enfant, et, s'il émerge de motifs compréhensibles, qui appartiennent totalement à la psychologie du moi, l'ancien désir du pénis s'y associe en tant que renforcement libidinal inconscient.

L'importance du processus que nous venons de décrire réside en ce qu'il fait passer un fragment de la masculinité narcissique de la jeune femme du côté de la féminité et le rend de la sorte inoffensif pour la fonction sexuelle féminine. Or, par une autre voie, un élément même de l'érotisme de la phase prégénitale devient apte à être utilisé dans la phase du primat génital. L'enfant est bien considéré comme *Lumpf*[4] (voir l'analyse du petit Hans), comme quelque chose qui se sépare du corps en passant par l'intestin ; c'est ainsi qu'une quantité d'investissement libidinal qui concernait le contenu intestinal peut être étendue à l'enfant, né en passant par l'intestin. Un témoignage linguistique de cette identité de l'enfant et de l'excrément est contenu dans l'expression *donner* un enfant. L'excrément est précisément le premier *cadeau*, une partie du corps du nourrisson dont il ne se sépare que sur l'injonction de la personne aimée et par quoi il lui manifeste sa tendresse même sans qu'elle le lui demande : car, en règle générale, il ne salit pas les personnes étrangères. (Mêmes réactions, quoique moins intenses, avec l'urine.) La défécation fournit à l'enfant la première occasion de décider entre l'attitude narcissique et l'attitude d amour d'objet. Ou bien il cède docilement l'excrément, il le « sacrifie » à l'amour ou bien il le retient pour la satisfaction auto-érotique et, plus tard, pour l'affirmation de sa propre volonté. Par cette dernière décision est constitué

4 Expression utilisée par le petit Hans pour désigner les excréments. (N. d. T.)

l'entêtement (obstination), qui naît donc d'une persistance narcissique dans l'érotisme anal.

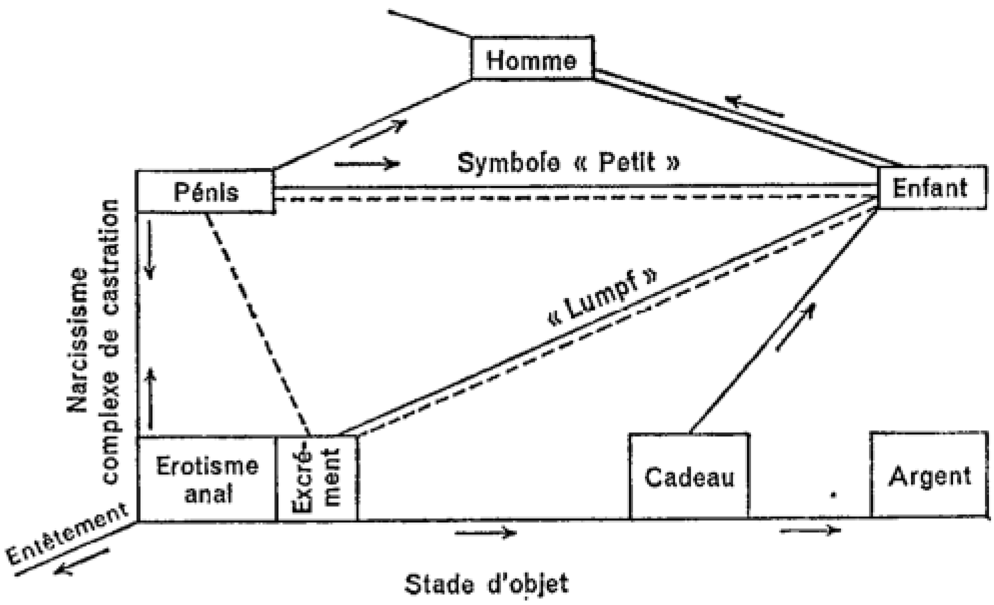
Il est vraisemblable que ce n'est pas *or-argent* mais *cadeau* qui est la première signification à laquelle conduise l'intérêt pour l'excrément. L'enfant ne connaît pas d'autre argent que celui qu'on lui donne, il ne connaît ni l'argent gagné, ni l'argent personnel, hérité. L'excrément étant son premier cadeau, il transfère aisément son intérêt de cette matière à cette matière nouvelle qui dans la vie se présente à lui comme le cadeau le plus important. Celui qui doute de cette dérivation du cadeau devrait consulter son expérience du traitement psychanalytique, étudier les cadeaux qu'en tant que médecin il reçoit du malade et prendre garde aux orages de transfert qu'il peut soulever en faisant un cadeau aux patients.

Ainsi, l'intérêt pour l'excrément d'une part persévère en tant qu'intérêt pour l'argent et, d'autre part, il se transporte dans le désir d'avoir un enfant. Dans ce désir d'enfant se rencontrent alors une motion érotique anale et une motion génitale (envie de pénis). Mais le pénis a aussi une signification érotique anale, indépendante de l'intérêt pour l'enfant. Le rapport entre le pénis et le conduit de membrane muqueuse qu'il remplit et excite se trouve même déjà préfiguré dans la phase prégénitale sadique anale. La balle d'excréments - ou la « verge d'excréments » selon l'expression d'un patient - est pour ainsi dire le premier pénis, la membrane muqueuse qu'il excite est celle du rectum. Il y a des personnes dont l'érotisme anal est demeuré fort et inchangé jusqu'à l'époque prépubertaire (dix à douze ans) elles nous apprennent que chez elles, pendant cette période prégénitale, déjà dans leurs fantasmes et dans leurs jeux pervers, s'est développée une organisation analogue à l'organisation génitale, dans laquelle le pénis et le vagin étaient représentés par la verge d'excréments et l'intestin. Chez d'autres, qui sont atteints de névrose obsessionnelle, on peut constater le fruit d'une dégradation régressive de l'organisation génitale. Cela se manifeste ainsi : tous

les fantasmes conçus originairement sur un mode génital se transforment en fantasmes de nature anale, le pénis est remplacé par la verge d'excréments et le vagin par l'intestin.

Lorsque l'intérêt pour l'excrément régresse de façon normale, l'analogie organique que nous exposons ici a pour effet de transférer cet intérêt sur le pénis. Apprend-on ultérieurement, par des investigations sexuelles, que l'enfant est né de l'intestin, l'enfant devient alors l'héritier principal de l'érotisme anal, mais il a eu pour prédécesseur le pénis, dans ce sens comme dans un autre.

Je suis convaincu que les multiples relations de la série excrément-pénis-enfant sont devenues à présent tout à fait impénétrables et j'essaierai de remédier à cette déficience par un graphisme dans la discussion duquel ce sera encore le même matériel qui sera examiné mais cette fois dans un autre ordre. Hélas, ce moyen technique n'est pas assez souple pour servir nos desseins ou bien c'est nous qui n'avons pas encore suffisamment appris à l'utiliser de façon adéquate. Je prie en tout cas le lecteur de ne pas avoir d'exigences sévères à l'égard du schéma ci-joint.



L'entêtement sort de l'érotisme anal, par une utilisation narcissique, en tant que réaction significative du moi contre les exigences des autres ; l'intérêt centré sur l'excrément se transporte

en intérêt pour le cadeau et puis pour l'argent. L'entrée en scène du pénis fait naître chez la petite fille l'envie de pénis qui se transpose plus tard en désir d'avoir un homme, en tant que porteur d'un pénis. Auparavant le désir d'avoir un pénis s'est transformé en désir d'avoir un enfant, ou le désir d'enfant a pris la place du désir de pénis. Une analogie organique entre pénis et enfant (ligne pointillée) s'exprime par la possession d'un symbole commun à l'un et à l'autre (« le petit »). Du désir d'enfant une voie rationnelle (ligne double) conduit au désir d'avoir un homme. Nous avons déjà apprécié la signification de cette transposition de la pulsion.

Il est beaucoup plus facile de reconnaître chez l'homme une autre pièce de cette connexion. Elle s'établit quand l'enfant a fait l'expérience au cours de ses investigations sexuelles du défaut de pénis chez la femme. Le pénis est alors reconnu comme quelque chose que l'on peut séparer du corps et est identifié comme analogue de l'excrément qui était la première pièce de substance corporelle à laquelle on a dû renoncer. C'est ainsi que le vieux défi anal entre dans la constitution du complexe de castration. L'analogie organique par laquelle le contenu de l'intestin représentait le précurseur du pénis pendant la phase prégénitale ne peut être considérée comme étant un motif mais elle trouve un substitut psychique au travers des investigations sexuelles.

Lorsque l'enfant entre en scène, les investigations sexuelles le reconnaissent comme « Lumpf » et l'investissent d'un intérêt érotique anal puissant. Le désir d'enfant reçoit un second renfort provenant de la même source lorsque l'expérience sociale apprend que l'on peut aussi considérer l'enfant comme une preuve d'amour, comme un cadeau. Ces trois choses : colonne d'excrément, pénis et enfant sont toutes les trois des corps solides qui excitent en y pénétrant ou en s'en retirant un conduit de membrane muqueuse (le

rectum, et le vagin, dont, selon un bon mot de Lou Andréas-Salomé[5], on lui fait en même temps la location).

Les investigations sexuelles de l'enfant n'ont pu lui faire connaître de cet état de choses que ceci : l'enfant prend le même chemin que la colonne d'excréments ; il est de règle que ses investigations ne lui font pas découvrir la fonction du pénis. Mais, pourtant, il est intéressant de constater qu'après tant de détours une correspondance organique réapparaît dans le psychisme en tant qu'une identité inconsciente.

5 « Anal » und « Sexual » (« Anal » et « sexuel »), *Imago*, IV, 5, 1916.

Sigmund Freud

Contribution à la psychologie de la vie amoureuse

Table des matières

I D'un type particulier de choix objectal chez l'homme

Jusqu'ici nous avons toujours laissé aux poètes le soin de nous décrire selon quelle « condition d'amour » les hommes faisaient leur choix objectal et comment ils accordaient les exigences de leur imagination avec la réalité. Les poètes, il est vrai, sont doués de certaines qualités qui les rendent aptes à cette tâche ; ils ont surtout en partage cette sagacité du cœur qui leur permet de percevoir les émotions secrètes d'autrui et ce courage qui leur rend possible de laisser s'exprimer leur propre inconscient. Toutefois, la valeur scientifique des confidences de poètes est diminuée du fait qu'ils sont contraints de provoquer un plaisir intellectuel et esthétique, ainsi que certaines émotions ; c'est pourquoi ils ne peuvent décrire la réalité telle qu'elle est vraiment et sont obligés d'en isoler certaines parties, de détruire certains rapports gênants, d'atténuer l'ensemble et de pourvoir à ce qui manque. Tels sont les privilèges de ce qu'on a appelé la « licence poétique ». En outre, les poètes ne peuvent témoigner que peu d'intérêt pour l'origine et l'évolution d'états psychiques qu'ils décrivent comme étant achevés. C'est ainsi qu'inévitablement la science doit porter des mains plus rudes, et cela pour un gain moindre en plaisir sur les objets mêmes dont s'est, depuis des milliers d'années, occupée la poésie, pour la plus grande joie de l'homme. Ces remarques doivent servir à justifier jusqu'à l'étude purement scientifique de la vie amoureuse de l'homme. C'est que la

science implique justement le plus parfait renoncement au principe de plaisir qui soit possible à notre travail psychique.

Au cours du traitement psychanalytique, on a maintes et maintes occasions de s'éclairer sur la vie amoureuse des névrosés et il faut alors se garder d'oublier qu'on a pu trouver, chez la moyenne des normaux et même chez d'éminentes personnalités, un comportement analogue. Grâce au nombre considérable d'impressions recueillies au hasard des analyses, certains types ressortent plus nettement. C'est l'un de ces types de choix objectal mâle que je décrirai d'abord ici, parce qu'il se distingue par une série de « conditions d'amour » dont la rencontre semble incompréhensible, voire bizarre, et ensuite parce qu'il se prête facilement à l'élucidation psychanalytique.

1° La première de ces conditions d'amour doit vraiment être qualifiée de spécifique ; dès qu'on la rencontre, on peut rechercher les autres caractères du même type. Il s'agit de la condition du « tiers lésé » et voici en quoi elle consiste : le sujet ne choisit jamais comme objet d'amour une jeune fille ou une femme libre, mais exclusivement une personne sur laquelle un autre : mari, fiancé ou amant, peut faire valoir ses droits. Cette condition est parfois si rigoureuse qu'une femme à laquelle le sujet n'a d'abord prêté aucune attention, ou même qu'il a dédaignée tant qu'elle a été libre, devient l'objet de son amour dès qu'elle noue des relations avec quelqu'autre.

2° La seconde condition, moins constante peut-être, est tout aussi surprenante ; elle n'apparaît qu'intriquée avec la première dans ce deuxième type de choix objectal, tandis que la première s'observe souvent à l'état pur, en soi. Dans ce second cas, la femme chaste, insoupçonnable, ne saurait exercer une attirance propre à la faire élire comme objet d'amour. Seule une créature sexuellement tarée de quelque manière, une femme dont la fidélité, la véracité sont douteuses, est capable d'inspirer de l'amour.

On observe dans ce cas, d'ailleurs, bien des nuances. Le choix varie de la femme mariée, de réputation un tantinet compromise parce qu'elle ne dédaigne pas le flirt, jusqu'à celle qui se livre ouvertement à la polygamie, la « cocotte », la professionnelle experte. Pour le type d'homme que nous étudions, il doit toujours y avoir quelque chose de ce genre. On peut assez grossièrement appeler cette condition l'« amour de la putain ».

Si la première condition favorise la satisfaction des tendances belliqueuses, hostiles envers l'homme auquel on ravit une femme aimée, la seconde position, celle de la « putasserie », est liée à la *jalousie*, véritable besoin, semble-t-il, pour les amoureux de ce type. Ce n'est que lorsqu'ils ont motif d'être jaloux que leur passion peut culminer et la femme acquérir sa pleine valeur. Jamais ils ne laissent échapper une occasion d'éprouver ces très intenses sentiments. Chose curieuse, ils ne sont pas jaloux du légitime possesseur de la bien-aimée, mais de nouveaux-venus soupçonnés d'être en rapport avec elle. Dans les cas aigus, l'amoureux ne témoigne pas le désir de posséder la femme pour lui tout seul et paraît se satisfaire fort bien d'une situation triangulaire. L'un de mes malades que les écarts de conduite de sa bien-aimée avaient affreusement fait souffrir ne s'opposa nullement au mariage de celle-ci, mais, au contraire, le favorisa par tous les moyens. Plus tard, durant des années, jamais il ne ressentit envers le mari la moindre jalousie. Un autre de mes patients s'était, lors de sa première liaison amoureuse, montré très jaloux de l'époux et avait forcé la dame à refuser tous rapports conjugaux. Au cours de ses nombreuses liaisons ultérieures, il se comporta cependant comme les autres amoureux du même type et cessa de considérer le possesseur légitime comme un gêneur.

Les observations qui suivent ne concernent plus les conditions exigées de l'objet aimé, mais le comportement de l'amoureux envers cet objet.

3° Dans une vie amoureuse normale, la valeur qu'on attribue à une femme dépend de l'intégrité sexuelle de celle-ci et diminue lorsqu'elle se rapproche des caractères de la putain. Il semble donc assez anormal que des amoureux, tels que ceux ici décrits, puissent considérer comme les plus précieux des objets d'amour des créatures ainsi avilies. Pour avoir avec ces femmes des rapports amoureux, ils font les plus grands frais psychiques, allant jusqu'à ne plus s'intéresser à rien d'autre. Ces femmes sont les seules qu'on puisse aimer et il exigent d'eux-mêmes la plus grande fidélité, quelque fréquentes d'ailleurs que puissent être leurs trahisons. Ce qui saute aux yeux dans ces rapports amoureux, c'est le caractère *obsédant* qui est, dans une certaine mesure, commun à tous les états amoureux. On pourrait croire que l'intensité d'un amour, la fidélité qu'on lui voue soient garantes de perpétuité. Il n'en est rien : une liaison de ce genre n'est généralement pas unique dans la vie d'un pareil sujet et ne suffit pas non plus à remplir toute l'existence. Tout au contraire, de semblables passions, avec toujours les mêmes particularités, se répètent, l'une identique à l'autre, au cours de la vie d'un individu tel que celui qui nous occupe ici. Et même les objets aimés peuvent si fréquemment se succéder, suivant les séjours et les milieux, qu'il y a *formation d'une longue série* d'amours analogues.

4° L'observateur est surtout surpris de voir se manifester chez ces amoureux la tendance à « sauver » la bien-aimée. L'homme est persuadé que celle-ci a besoin de lui, que, sans lui, elle ne tarderait pas à perdre toute retenue morale et tomberait malheureusement bientôt très bas. Il la sauve donc en ne l'abandonnant pas. Parfois l'intention de sauver peut se justifier par un recours à la faiblesse sexuelle ou à la position sociale menacée de la bien-aimée, mais elle ne se manifeste pas avec moins de netteté là où la réalité ne la justifie pas. Un homme de ce type, expert en l'art de gagner les dames de ses pensées par d'habiles séductions et une argumentation subtile, n'épargnait ensuite, dans ses liaisons amoureuses, aucun effort

pour retenir l'amante du moment dans les sentiers de la vertu. Il lui donnait à lire de petits traités qu'il composait lui-même.

En considérant les divers points du tableau ainsi tracé : nécessité de la non-liberté et de la conduite licencieuse des femmes aimées, surestimation de celles-ci, besoin de jalousie, fidélité s'accordant toutefois avec une série de changements, désir de sauver, on pensera qu'il est peu probable que tous ces caractères émanent d'une seule source. Et cependant, l'étude psychanalytique de la vie des sujets en question montre facilement que cette source existe bien. Ce choix objectal étrangement déterminé, ce comportement amoureux si bizarre ont la même origine psychique que le comportement amoureux de l'être normal ; ils émanent d'une fixation infantile à la mère et représentent l'un des aboutissements de cette fixation Dans une vie amoureuse normale, un petit nombre seulement de particularités décèlent avec évidence le prototype du choix objectal, par exemple la préférence dont témoignent les jeunes gens pour des femmes déjà mûres. La libido se détache relativement assez vite de la mère. Par contre, en ce qui concerne le type d'hommes que nous étudions ici, la libido, même après la puberté, reste fixée à la mère au point que les objets aimés ultérieurement sont empreints des caractères maternels et deviennent tous des substituts, facilement reconnaissables, de la mère. On se voit ici obligé de penser à la conformation du crâne des nouveaux-nés : après un accouchement difficile, le crâne d'un enfant prend forcément la forme de l'étroit bassin maternel.

Il nous reste maintenant à expliquer comment les traits caractéristiques de notre sujet, conditions d'amour et attitude amoureuse, émanent vraiment de la constellation maternelle. Cette explication est aisée surtout en ce qui touche la première condition : celle de la non-liberté de la femme choisie, du tiers lésé. On saisit tout de suite que, pour l'enfant élevé au sein de sa famille, le fait que la mère appartienne au père devient un caractère inséparable du

concept de mère et que c'est le père qui représente le tiers lésé. C'est tout aussi naturellement que se rattache à la conception infantile ce trait de surestimation qui fait que l'aimée est l'unique, l'irremplaçable, car personne ne possède plus d'une mère. Les relations avec cette dernière sont fondées sur un événement dont on ne peut douter et qui ne se reproduira plus.

Si les objets aimés doivent réellement être surtout des substituts de la mère, on comprend aussi la raison de ces séries de passions dont le nombre semble aller si directement à l'encontre de la condition de fidélité. La psychanalyse nous enseigne par d'autres exemples encore que l'influence dans l'inconscient de ce qui est pour nous irremplaçable se manifeste souvent par la formation d'une série infinie, infinie parce qu'aucun substitut n'est capable de fournir la satisfaction désirée. C'est de cette manière qu'il convient d'interpréter l'insatiable besoin d'interroger propre aux enfants, à un certain âge. Ils n'ont qu'une seule question à poser, mais cette question ils ne peuvent la laisser sortir de leurs lèvres. C'est aussi le motif du bavardage de certains névrosés sous la poussée d'un secret qui tend à se révéler, mais que ces patients n'arrivent pas à confier, quelque envie qu'ils en aient.

Mais comment penser que la seconde condition nécessaire : l'attirance vers des femmes de mauvaise vie, puisse dériver du complexe maternel ? N'y a-t-il pas là une flagrante contradiction ? En effet, la mère, pour la pensée consciente de l'adulte, semble justement personnifier la pureté inviolable des mœurs. Toute suspicion concernant cette pureté est, lorsqu'elle émane du dehors, ressentie comme une offense à peu d'autres comparables et lorsqu'elle émane du dedans, comme un fort pénible tourment. C'est justement cette opposition foncière entre les concepts de « mère » et de « putain » qui nous incitera à étudier l'évolution et le comportement inconscient de ces deux complexes, puisque nous avons depuis longtemps compris que ce qui forme des contrastes dans le conscient arrive

souvent, dans l'inconscient, à ne faire qu'un. L'investigation nous amène alors à cette période de la vie où le garçonnet acquiert, pour la première fois, une connaissance plus complète des rapports sexuels entre adultes, à peu près à l'époque de la prépuberté. C'est la révélation brutale de tendances non voilées, avilissantes et tumultueuses qui lui fait connaître le secret de la vie sexuelle et détruit l'autorité des adultes, autorité incompatible avec la connaissance de leur activité sexuelle. Ce qui impressionne le plus le nouvel initié, c'est le rôle sexuel de ses propres parents. Parfois, il nie simplement ce rôle en disant par exemple : « Peut-être que tes parents et que d'autres gens font ça ensemble, mais en ce qui concerne mes parents à moi, c'est impossible ! »

En même temps qu'il subit son « initiation sexuelle », le jeune garçon apprend le plus souvent l'existence de certaines femmes qui font de l'amour un métier et sont, de ce fait, généralement méprisées. Ce mépris, l'adolescent ne doit pas le ressentir. Il n'éprouve envers ces malheureuses qu'un sentiment complexe, mélange de désir et d'horreur, dès qu'il apprend que lui aussi peut être initié par elles à la vie sexuelle qu'il avait jusqu'alors considérée comme l'apanage exclusif des « grands ». Quand ensuite il en vient à ne plus pouvoir douter, à ne plus pouvoir considérer ses parents comme susceptibles d'échapper à l'abominable norme de l'activité sexuelle, il se dit, avec une logique cynique, qu'après tout la différence n'est pas si grande que cela entre sa mère et une fille de mauvaise vie et qu'elles font bien la même chose ! Les révélations qui l'ont éclairé ont, en effet, réveillé en lui les traces mnésiques de ses impressions et de ses désirs infantiles et, par là, réactivé certains de ses émois. Fort de ses nouvelles connaissances, il recommence à désirer sa mère et à haïr son père, rival qui lui barre le chemin ; il tombe, comme nous disons, sous la coulpe du complexe d'Œdipe. Il garde rancune à sa mère et considère comme un acte d'infidélité le fait qu'elle accorde ses faveurs non à lui-même, mais à son père. Ces

émois, lorsqu'ils ne sont pas que fugitifs, ne peuvent se liquider qu'en fantasmes relatifs à l'activité sexuelle de la mère, dans les conditions les plus variées. Ces fantasmes et la tension qui les accompagne incitent tout particulièrement le jeune garçon à se masturber. En vertu de la constante convergence de ces deux facteurs pulsionnels : désir libidinal et soif de vengeance, les fantasmes préférés sont ceux relatifs à l'infidélité de la mère. L'amant, complice de cette dernière, a toujours, dans ces fantasmes, les caractères du propre moi de l'adolescent, ou plutôt de ce même moi idéalisé par la maturité, élevé au niveau de la personnalité du père. Ce que j'ai dépeint ailleurs comme étant « le roman familial »[1] comprend les multiples productions de cette activité imaginative ainsi que leur enchevêtrement avec divers intérêts égoïstes propres à cette période de la vie. Après avoir ainsi étudié cette partie du développement psychique, nous cesserons de trouver contradictoire et incompréhensible le fait que la condition *sine qua non* d'une conduite licencieuse de la femme aimée puisse dériver directement du complexe de la mère. L'amoureux du type que nous venons de décrire porte en lui l'empreinte de cette évolution et son comportement s'explique par une fixation aux fantasmes de la puberté du garçon, fantasmes qui, plus tard, n'ont pu trouver d'issue dans la réalité de la vie. Il n'est pas difficile d'admettre que la masturbation si active des années de puberté a contribué à fixer ces fantasmes.

La tendance à *sauver* la bien-aimée semble ne se rattacher à ces fantasmes, parvenus à régenter la vie amoureuse réelle, que par un lien plus lâche, plus ténu et que les raisons conscientes pourront plus aisément rompre. La bien-aimée, du fait qu'elle est portée à l'inconstance, à l'infidélité, s'expose elle-même au danger. Il est donc compréhensible que l'amant s'efforce de la prémunir contre ce danger, en veillant sur sa vertu et en s'opposant à ses mauvaises tendances. De plus, l'étude des souvenirs-écrans, des fantasmes et

1 Rank : *Der Mythus von der Geburt des Helden* (Le mythe de la naissance du héros). Écrits de Psychologie appliquée, cah. 5, 2e éd., 1922.

des rêves nocturnes des humains montre qu'une « rationalisation » parfaitement réussie d'un élément inconscient s'est faite ici, rationalisation comparable à une élaboration secondaire onirique bien venue. Dans la réalité, le thème du « sauvetage » a sa signification propre, son histoire propre. Il est un rejeton indépendant du complexe maternel ou plus justement du complexe parental. Plusieurs émois s'associent en l'enfant quand il apprend qu'il *doit* la vie à ses parents, que sa mère lui a *donné* le jour : émois tendres, désirs de passer pour un grand homme, aspirations à l'indépendance qui aboutissent au souhait de pouvoir rendre aux parents le cadeau qu'ils lui ont fait, de s'en acquitter en leur en donnant un de valeur égale. Tout se passe comme si le garçonnet dépité disait : « Je n'ai nul besoin de mon père, je veux lui rembourser tout ce que je lui ai coûté. » Il se plaît alors à *s'imaginer sauvant son père d'un péril mortel* et s'acquittant ainsi envers lui. Ce fantasme est souvent transféré sur l'empereur, le roi ou quelqu'autre grand personnage et devient, par suite de celte transposition, susceptible de devenir conscient et même exploitable par quelque poète. C'est au sentiment de défi qu'incombe, dans les fantasmes de sauvetage relatifs au père, le rôle principal, tandis que la tendresse prédomine dans ceux relatifs à la mère. La mère a donné la vie à l'enfant, il n'est guère facile à ce dernier de lui rendre un cadeau équivalent. Or, grâce à une légère modification de sens, aisément produite dans l'inconscient, processus presque analogue à la confluence consciente des idées, le sauvetage de la mère aboutit à ce désir : lui donner, lui faire un enfant, pareil à soi naturellement. Le sens primitif de « sauvetage » n'est pas par trop modifié, ni le changement de signification trop arbitraire. Votre mère vous a donné la vie, en retour vous lui donnez une autre vie, celle d'un enfant qui a avec vous-même la plus grande ressemblance. Le fils s'avère reconnaissant en souhaitant d'avoir de sa mère un fils pareil à lui. Ainsi, dans son fantasme de sauvetage, il s'identifie totalement à son père. Toutes les pulsions de tendresse, de reconnaissance, de convoitise, de défi, d'orgueil se satisfont en un

désir : *être son propre père*. Le facteur danger n'a pas disparu non plus au cours du changement de signification ; la naissance elle-même ne constitue-t-elle pas un danger duquel on a été sauvé, justement par les efforts de sa mère ? La naissance est à la fois le tout premier péril mortel que nous courons et le prototype de tous les dangers ultérieurs que nous redoutons. C'est à elle que nous devons vraisemblablement le phénomène affectif que nous appelons angoisse. Dans la légende écossaise, la mère de *Macduff* n'avait pas accouché de ce dernier, qu'on avait sorti de son ventre ; aussi Macduff ne connaissait-il pas la peur.

Le vieil oniromancien *Artemidore* prétendait avec raison que le rêve change de sens selon la personne du rêveur. Conformément aux lois qui régissent l'expression des pensées inconscientes, la signification du fantasme de sauvetage varie suivant qu'il est élaboré par un homme ou par une femme. Il peut signifier : faire un enfant, provoquer sa naissance (pour l'homme) ou bien mettre soi-même au monde (pour la femme).

Dans les rêves et les fantasmes, c'est le rôle de l'eau qui traduit le mieux les diverses significations du sauvetage. Lorsqu'un homme rêve qu'il sauve une femme en train de se noyer, cela signifie qu'il en fait une mère, ce qui, d'après les commentaires ci-dessus, équivaut à dire qu'il en fait *sa* mère. Lorsqu'une femme sauve quelqu'un (un enfant) qui se noie, elle reconnaît être, telle la fille du roi dans la légende de Moïse, la mère de l'enfant, celle qui l'a mis au monde.

Parfois le fantasme de sauvetage à propos du père peut aussi émaner d'un sentiment de tendresse et traduire le désir d'avoir son père pour fils, c'est-à-dire d'avoir un fils semblable au père. C'est à cause de toutes ces relations du motif du sauvetage avec le complexe parental que la tendance à sauver la bien-aimée constitue un trait essentiel du type d'amoureux décrit ici.

Je trouve inutile de justifier ma manière de travailler ; ici comme dans mon étude sur « l'Érotisme anal », elle consiste à tirer avant tout du matériel d'observation des types extrêmes et à les faire ressortir. Dans les deux cas, on trouve un nombre bien plus grand d'individus chez qui on observe les mêmes caractères particuliers de ce type, soit partiels, soit atténués, et il va de soi que seul l'exposé de toutes les conditions dans lesquelles se trouvent placés les sujets étudiés permet leur juste appréciation.

II Considérations sur le plus commun des ravalements de la vie amoureuse

Lorsque le praticien psychanalyste vient à se demander pour quelle maladie il est le plus souvent consulté (l'angoisse aux multiples formes mise à part), il est obligé de s'avouer que c'est pour des cas d'impuissance psychique. Ce mal bizarre atteint des hommes à constitution fortement libidinale et se manifeste par l'impossibilité pour les organes exécuteurs de la sexualité de réaliser l'acte sexuel alors que ces organes, avant comme après, s'avèrent intacts et qu'une forte inclination psychique à accomplir l'acte se manifeste aussi. Le sujet lui-même fait un premier pas dans la voie de la Vérité en ce qui concerne son état, quand il s'aperçoit qu'une pareille défaillance n'apparaît que lors de ses tentatives avec certaines personnes et jamais avec d'autres. Il s'aperçoit alors que c'est une particularité de sa partenaire qui provoque l'inhibition de sa puissance virile. Parfois il avoue éprouver le sentiment de quelque obstacle intérieur et percevoir une volonté antagoniste qui vient avec succès entraver son dessein conscient. Toutefois, il n'arrive pas à deviner ce qu'est cet obstacle intérieur, ni de quelle particularité propre à l'objet il peut bien émaner. Si le malade voit, à plusieurs reprises, se renouveler sa défaillance, il établit bien un rapport, mais ce dernier, suivant une association erronée bien connue, attribue les échecs au souvenir de la première tentative ratée, souvenir qui en tant que représentation angoissante perturbatrice a entraîné leurs

répétitions, et il met sur le compte d'une impression « fortuite » la première défaillance.

Nombre d'auteurs ont écrit et publié[2] des études psychanalytiques sur l'impuissance psychique. L'expérience clinique permet à tout analyste de confirmer les éclaircissements donnés dans ces travaux. Il s'agit réellement de l'action inhibitrice de certains complexes psychiques qui échappent à la connaissance de l'individu. De ce matériel pathogène se détache le facteur le plus général : une fixation incestueuse non surmontée à la mère et à la sœur. Il convient en outre de tenir compte du rôle de certaines impressions fortuites pénibles liées à l'activité sexuelle infantile ainsi que de certains facteurs qui, très généralement, affaiblissent[3] la libido destinée à se porter vers l'objet sexuel féminin.

Si l'on soumet à une psychanalyse minutieuse certains cas très nets d'impuissance psychique, voici ce qu'on trouve par rapport aux processus actifs psycho-sexuel : ici, comme vraisemblablement dans tous les troubles névrotiques, c'est l'évolution de la libido vers sa forme achevée, normale, qui a été troublée. Deux courants, dont la réunion seule assure un comportement amoureux parfaitement normal, n'ont pu se joindre : ces deux courants nous les nommerons, pour les distinguer l'un de l'autre, le *courant de tendresse* et le *courant de sensualité*.

Le courant de tendresse est le plus ancien des deux ; il date de la prime enfance, c'est l'instinct de conservation qui lui a donné naissance et il se porte vers la famille et les personnes chargées de prendre soin de l'enfant. Dès le début, il se grossit des pulsions sexuelles, des composantes des émois érotiques plus ou moins mar-

2 M. Steiner : *L'impuissance fonctionnelle de l'homme et son traitement*, 1907. — W. Stekel : Dans *Les états d'angoisse nerveux et leur traitement*, Vienne. 1908 (2e édit., 1912). — Ferenczi : *Interprétation analytique et traitement de l'impuissance psychosexuelle de l'homme* (*Revue hebd. de Psychiatrie et de Neurologie*, 1908).

3W. Stekel : *l. c.*

qués dès l'enfance, ainsi que des psychanalyses ultérieures l'ont pu découvrir, en tous cas, chez les névrosés. Ce courant correspond au *choix objectal infantile primaire* et nous montre que les pulsions sexuelles trouvent leurs premiers objets en s'appuyant sur les pulsions du moi, de la même manière que les premières satisfactions sexuelles sont ressenties lors des fonctions corporelles nécessaires au maintien de la vie. Les « démonstrations de tendresse » des parents, des personnes qui soignent l'enfant comportent toujours un caractère érotique (l'enfant, un jouet érotique). Elles contribuent beaucoup à augmenter chez l'enfant la part prise par l'érotisme à l'investissement des pulsions du moi et à élever cet érotisme à un niveau dont il faudra tenir compte lors de l'évolution ultérieure, surtout lorsque d'autres circonstances viendront apporter leur concours.

Ces fixations tendres de l'enfant se poursuivent tout au long de l'enfance et ne cessent de se grossir par de nouveaux apports d'érotisme détournés par là de leurs buts sexuels propres. À la puberté, le puissant courant de « sensualité » fait son apparition et ne méconnaît plus ses buts. Il ne manque, en apparence, jamais de suivre les voies antérieures et d'investir avec des charges libidinales plus fortes désormais les objets du premier choix primaire infantile. Mais, se heurtant là au barrage, entre temps édifié, de l'interdiction de l'inceste, il s'efforcera de s'éloigner aussi vite que possible de cet objet réellement inadéquat pour aller vers d'autres objets étrangers avec lesquels une vie sexuelle réelle sera possible. Ces objets étrangers continueront à être choisis à l'image des objets infantiles, mais, avec le temps, attireront à eux la tendresse restée liée aux objets primitifs. L'homme, suivant la loi biblique, quittera père et mère et suivra son épouse. C'est alors que tendresse et sensualité se trouveront confondues. Les plus hauts degrés d'amour sensuel entraîneront la plus haute estimation psychique, surestimation normale par l'homme de l'objet sexuel.

Deux facteurs décideront de l'échec de cette évolution de la libido.

En premier lieu, le degré de *renoncement réel* qui s'oppose au nouveau choix objectal et le dévalorise aux yeux du sujet. N'est-il pas inutile, en effet, de choisir un objet quand ce choix vous est interdit ou qu'on désespère de trouver ce qui convient ? En second lieu, le degré d'*attirance* qui peut émaner des objets infantiles à abandonner et qui est proportionnel à l'investissement érotique dont ils ont été l'objet dès l'enfance. Si ces deux facteurs sont suffisamment puissants, le mécanisme général de la formation névrotique se trouve déclenché. La libido se détourne de la réalité, est accaparée par l'activité de l'imagination (introversion), renforce les images des premiers objets sexuels et se fixe à ces derniers. L'obstacle de l'inceste oblige cependant la libido tournée vers ces objets à demeurer dans l'inconscient. Le courant de sensualité resté dans l'inconscient entre en activité dans des actes masturbatoires et contribue à renforcer cette fixation. Le fait que ce progrès, en réalité raté, soit imaginaire et que, dans les situations fantasmatiques aboutissant à la satisfaction masturbatoire, les objets sexuels primitifs soient remplacés par de nouveaux objets étrangers, n'influe en rien sur l'état des choses. Grâce à ce substitut, les fantasmes sont susceptibles de devenir conscients ; aucun progrès n'est réalisé en ce qui concerne l'emploi de la libido dans la réalité.

Il peut ainsi arriver que la sensualité tout entière d'un jeune homme reste liée, dans son inconscient, à des objets incestueux, ou bien, comme nous pouvons le dire aussi, à des fantasmes incestueux inconscients. On aboutit alors à une impuissance absolue, encore assurée peut-être par l'affaiblissement simultané de l'organe exécuteur de l'acte sexuel.

Il n'est pas besoin pour que se produise une impuissance que l'on appelle proprement psychique de conditions aussi rigoureuses. Le courant de sensualité n'a pas besoin de subir dans son entier le

destin précité, ni de se dissimuler intégralement derrière le courant de tendresse. Il peut être demeuré assez fort, assez libre, pour se frayer partiellement un passage vers la réalité. Cependant l'activité sexuelle de ces sujets laisse apercevoir, par les signes les plus nets, qu'elle ne dispose pas pleinement de sa force pulsionnelle. Elle est changeante, facile à troubler, incorrecte souvent dans ses réalisations, pauvre en voluptés, mais surtout elle échappe au courant de tendresse. Ainsi, une limitation dans le choix de l'objet se trouve établie. Le courant sensuel, demeuré actif, cherche des objets qui ne rappellent pas les personnages incestueux interdits : lorsqu'une personne est susceptible de produire une impression qui pourrait entraîner une haute estimation psychique, cette impression ne se transforme pas en excitation sensuelle, mais en tendresse, inactive au point de vue érotique. La vie amoureuse de ces hommes reste scindée dans les deux directions que l'art a personnifiées sous les espèces de l'amour céleste et de l'amour terrestre (ou animal) Quand ils aiment, ils ne désirent pas, et quand ils désirent, ils ne peuvent aimer. Ils recherchent des objets qu'ils n'ont pas besoin d'aimer, afin de maintenir éloignée des objets aimés leur sensualité. Et cette singulière défaillance, leur impuissante psychique, se produit alors suivant les lois de la « sensibilité complexuelle » et du « retour du refoulé » quand, jusque dans les objets choisis en vue d'éviter l'inceste, un trait souvent insignifiant vient leur rappeler l'objet à éviter.

Le mode de protection le plus efficace contre ce trouble, celui dont l'individu se sert dans cette scission de l'amour, c'est le *ravalement* psychique de l'objet aimé, tandis que la surestimation dont doit normalement jouir cet objet est réservée à l'objet incestueux ou à ses substituts. Dès que la condition du ravalement est remplie, la sensualité peut se donner libre cours et provoquer des manifestations sexuelles remarquables et une grande volupté. D'autres conditions encore concourent à ce choix : les personnes chez les-

quelles les courants de tendresse et de sensualité ne se sont pas bien confondus ont généralement aussi une vie amoureuse peu raffinée ; les buts sexuels pervers ont été maintenus chez eux et s'ils ne peuvent les atteindre, cela est ressenti par eux comme une perte sensible en plaisir et il leur apparaît impossible d'y parvenir autrement qu'avec un objet sexuel rabaissé, méprisé.

Nous avons parlé dans notre premier essai de ces fantasmes dans lesquels le garçon rabaisse sa mère en en faisant une fille et que leurs motifs seuls permettent de comprendre. Ce sont des efforts tentés pour combler, tout au moins imaginairement, l'abîme qui sépare les deux courants de la vie amoureuse, pour faire de la mère, en la ravalant, un objet accessible à la sensualité.

Nous ne nous sommes jusqu'ici préoccupés que de l'étude médico-psychologique de l'impuissance psychique, étude que le titre de cet essai ne justifie pas. Nous démontrerons maintenant pourquoi cette introduction nous a semblé nécessaire pour pénétrer au cœur même de notre sujet.

Nous avons montré que l'impuissance psychique résultait d'un défaut de fusionnement entre les courants de la tendresse et de sensualité dans la vie amoureuse. Nous avons expliqué cette entrave à l'évolution par l'influence de fortes fixations infantiles et par le renoncement ultérieur, dans la réalité, renoncement occasionné par la barrière de l'inceste qui se dresse alors devant le sujet. Une objection peut être faite à cette théorie : c'est qu'elle en dit trop ; elle nous explique pourquoi certaines personnes souffrent d'impuissance tout en laissant subsister une énigme, à savoir pourquoi d'autres échappent à ce trouble. Or l'on peut considérer que tous les facteurs visibles : la forte fixation infantile, la barrière de l'inceste, le renoncement lors de l'adolescence, après la puberté, entrent en jeu chez presque tous les civilisés. Ne devrait-on pas alors s'attendre à ce que l'impuissance psychique fût un mal culturel général et non pas l'apanage de quelques-uns seulement ?

Il serait facile d'éluder ce raisonnement en faisant ressortir le facteur quantitatif de causation morbide, ce plus ou ce moins propre aux divers facteurs et dont il dépend qu'une maladie puisse ou non survenir. Cependant, bien que cette réponse semble juste, je n'ai pas l'intention de repousser ainsi ce raisonnement. Au contraire je prétends que l'impuissance psychique est un mal bien plus répandu qu'on ne croit et, qu'en fait, un certain degré de celle-ci caractérise la vie amoureuse du civilisé.

Si nous prenions le concept d'impuissance psychique dans un sens plus large et que nous ne le limitions plus au renoncement ou au coït proprement dit quand désir de volupté et appareil génital sont intacts, il faudrait faire entrer dans le groupe des impuissants psychiques tous les hommes considérés comme des anesthètes psychiques, ceux qui, tout en n'éprouvant jamais de défaillance, ne tirent de l'acte qu'une volupté médiocre, cas plus fréquent qu'on ne voudrait croire. L'étude psychanalytique de semblables cas révèle des facteurs étiologiques identiques à ceux découverts par nous dans l'impuissance psychique proprement dite, sans que les différences symptomatiques soient, de prime abord, explicables. De ces « anesthétiques », une analogie, facile à concevoir, nous amène au nombre immense des femmes frigides dont le comportement amoureux ne peut vraiment être mieux décrit ou compris qu'en l'assimilant à l'impuissance psychique, plus tapageuse, de l'homme[4].

Si nous cherchons non à élargir le concept de l'impuissance psychique, mais à étudier les retentissements de sa symptomatologie, nous ne pouvons nous dissimuler que le comportement amoureux de l'homrne, au sein de notre monde civilisé actuel, est tout imprégné de ce caractère d'impuissance psychique. Les courants de tendresse et de sensualité se trouvent rarement confondus chez les êtres cultivés ; presque toujours, l'homme voit son activité sexuelle atténuée par le respect de la

4 Nous concédons toutefois volontiers que la frigidité féminine est un sujet complexe qu'on peut aussi étudier d'un autre point de vue.

femme et n'exerce toute sa puissance que lorsqu'il est en présence d'un objet sexuel de bas étage, cela aussi parce que certaines composantes perverses s'intègrent dans ses buts sexuels, tendances perverses qu'il n'ose satisfaire sur une femme estimée de lui. Il ne pourra vraiment ressentir une pleine volupté charnelle qu'en se livrant sans réserve au plaisir, ce qu'il n'osera faire, par exemple, avec une épouse raffinée. C'est pourquoi son désir se porte alors sur un objet sexuel rabaissé, sur une femme de moindre valeur éthique, à laquelle il n'a pas besoin de prêter des scrupules esthétiques, qui ne connaît pas les autres circonstances de sa vie et ne peut, par conséquent, le juger. C'est à cette sorte de femme qu'il consacre de préférence sa force virile, même lorsque toute sa tendresse appartient à une créature supérieure. Peut-être l'inclination de tant d'hommes appartenant à de hautes sphères sociales pour des femmes de basse extraction avec lesquelles ils louent des liaisons durables ou même qu'ils épousent, n'est-elle rien d'autre qu'une conséquence de ce besoin d'un objet sexuel rabaissé, seul objet avec lequel soit psychiquement possible la satisfaction complète.

Je n'hésite pas à tenir pour responsables aussi de ce comportement amoureux, si fréquent chez l'homme civilisé, les deux facteurs effectifs de l'impuissance psychique véritable, à savoir : l'intense fixation incestueuse infantile et le renoncement réel au cours de l'adolescence. Un fait peu agréable et qui, de plus, paraît paradoxal sans qu'on puisse le passer sous silence, c'est que quiconque désire mener une vie amoureuse vraiment libre et être ainsi heureux doit avoir surmonté son respect de la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste maternel ou sororal. Tout individu qui s'interroge sérieusement à ce sujet est bien forcé de reconnaître qu'au fond l'acte sexuel lui apparaît comme quelque chose de dégradant, qui souille, qui salit, même à un autre point de vue que le corporel. Il ne s'avoue pas volontiers cette appréciation, mais il lui est loisible d'en chercher l'origine à l'époque de sa

jeunesse, dans cette période où, malgré la poussée impétueuse de sa sensualité, la satisfaction de par un objet étranger lui restait presqu'aussi interdite que la satisfaction incestueuse.

Dans notre monde civilisé, la femme subit un contre-coup analogue de son éducation et en outre celui du comportement de l'homme. Elle se trouve naturellement dans des conditions défavorables, aussi bien quand l'homme ne la fait pas profiler de toute sa puissance que lorsque la surestimation première de l'amour se trouve remplacée, après la possession, par du mépris. Chez la femme, on retrouve difficilement des indices du besoin de rabaisser l'objet sexuel. C'est certainement pour cette raison qu'elle ne peut généralement pas non plus parvenir à la même surestimation sexuelle que l'homme. Une longue abstinence, le maintien de la sensualité dans le domaine imaginatif comportent cependant pour elle une autre conséquence encore. Elle n'est plus capable de rompre le lien qui rattachait l'activité sensuelle à l'interdiction et s'avère psychiquement impuissante, c'est-à-dire frigide, lorsque cette activité lui devient enfin permise. De là l'effort de tant de femmes pour garder secrètes un temps encore même les relations autorisées et l'impossibilité où se trouvent certaines d'avoir des sensations normales ailleurs que dans des rapports secrets, c'est-à-dire à nouveau interdits : infidèles à leur mari, elles sont capables de garder à l'amant une fidélité de second rang.

Je crois que le besoin du fruit défendu, dans la vie amoureuse féminine, doit équivaloir au besoin qu'a l'homme de rabaisser l'objet sexuel. Ces deux tendances résultent du long délai imposé, pour des motifs culturels, par l'éducation. Elles tendent toutes deux à lever l'impuissance psychique qui découle de la non coïncidence des émois tendres et sensuels. Si les mêmes causes provoquent chez la femme et chez l'homme des effets aussi différents, cela s'explique peut-être par une autre divergence dans le comportement des deux sexes. La femme civilisée n'enfreint généralement pas, au cours de la période

d'attente, l'interdiction de l'activité sexuelle et c'est pourquoi un lien si intime se noue chez elle entre cette interdiction et la sexualité. L'homme, au contraire, enfreint d'habitude cette défense à condition de rabaisser l'objet, condition qui le suit ultérieurement dans sa vie amoureuse.

Vu les grands efforts actuellement tentés dans le monde civilisé pour réformer la vie sexuelle, il n'est pas superflu de rappeler que la psychanalyse n'adopte aucune attitude définie à ce point de vue. Elle ne s'efforce que de découvrir les connexions en reliant ce qui est patent à ce qui reste dissimulé. Elle se trouvera satisfaite si les réformes établies tiennent compte de ses données afin de substituer aux conceptions nuisibles des conceptions profitables, mais il ne lui appartient pas de décider si des institutions sociales différentes n'entraîneraient pas des sacrifices plus lourds encore.

Le fait que le refrènement culturel de la vie amoureuse entraîne le ravalement le plus répandu de l'objet sexuel nous incite à reporter nos regards des objets aux instincts eux-mêmes. Le dommage causé par le renoncement initial à la satisfaction sexuelle se manifeste de la façon suivante : la licence, une fois autorisée dans le mariage, ne provoque plus de satisfaction totale, mais une liberté sexuelle totale dès le début n'aboutit pas à un résultat meilleur. On observe aisément que la valeur psychique du besoin d'amour diminue lorsque la satisfaction est facile à obtenir. Pour s'épanouir, la libido a besoin d'obstacles et là où les barrières naturelles ne suffisent pas à entraver la satisfaction, les hommes en ont, de tout temps, édifié de conventionnelles afin de pouvoir savourer l'amour. Cela est vrai pour les individus comme pour les peuples. Aux époques où la satisfaction amoureuse n'était pas entravée, — par exemple durant la décadence de la civilisation antique, — l'amour perdit tout son prix, l'existence sembla vide et de puissantes formations réactionnelles devinrent nécessaires pour rétablir à nouveau les indispensables valeurs affectives. En tenant compte de ces faits,

on peut affirmer que le courant d'ascétisme du christianisme a conféré à l'amour une valeur psychique que l'Antiquité païenne n'a jamais pu lui donner. C'est avec les moines ascètes dont la vie entière était presque exclusivement consacrée à une lutte contre la tentation charnelle que l'amour acquit sa plus grande importance.

On est toujours tenté d'abord de rapporter toutes les difficultés qui se présentent ici à des particularités générales de nos instincts organiques. Certes, il est généralement exact que l'importance psychique d'un instinct croît, chez l'individu, dans la mesure même où il est insatisfait. Qu'on essaye d'imposer à un certain nombre de personnes, très différentes les unes des autres, le supplice de la faim : à mesure qu'augmentera le besoin de manger, on verra disparaître les uniformes différences individuelles et, à leur place, survenir les uniformes manifestations de ce seul instinct inassouvi. Toutefois, est-il juste de dire que l'instinct diminue dans de telles proportions partout où il se satisfait ? Qu'on pense, par exemple, à la situation du buveur par rapport au vin. N'est-il pas exact de prétendre que le vin ne cesse jamais d'offrir au buveur la même satisfaction toxique, satisfaction bien souvent comparée, en poésie, au plaisir érotique et qui d'ailleurs, scientifiquement parlant, lui ressemble vraiment ? A-t-on jamais ouï dire que le buveur fût contraint de changer sans cesse de boisson, la même cessant bientôt de lui plaire ? Tout au contraire, l'habitude consolide toujours davantage le lien entre l'homme et la sorte de vin qu'il boit. A-t-on jamais vu un buveur ressentir le besoin d'aller dans un pays où le vin soit plus cher, le plaisir de boire, interdit, afin de raviver, par de semblables difficultés, sa satisfaction décroissante ? Non, jamais ! Lorsqu'on entend ce que disent de leur attitude devant le vin nos grands alcooliques, Böcklin, par exemple[5], on s'aperçoit que leurs déclarations sont empreintes de la plus parfaite harmonie, et suggèrent le prototype d'une heureuse union. Pourquoi alors les

5G. Floerke : *Dix ans avec Böcklin*, 2e éd., 1902.

relations de l'amoureux avec son objet sexuel sont-elles si différentes ?

Quelque bizarre que cela puisse sembler, je crois qu'il faudrait envisager la possibilité que quelque chose, dans la nature même de l'instinct sexuel, s'oppose à la réalisation d'une satisfaction totale. Au cours de la lente et difficile évolution que subit cet instinct, on voit aussitôt que deux facteurs peuvent être tenus pour responsables de cet état de choses difficile à expliquer. D'abord, l'objet final de l'instinct sexuel n'est jamais l'objet primitif, mais seulement son substitut, ceci en vertu de l'évolution en deux temps des choix de l'objet, avec, entre les deux, l'édification de la barrière de l'inceste ; toutefois, la psychanalyse nous a appris que lorsque l'objet primitif d'un désir avait été perdu à la suite du refoulement, il se trouvait souvent remplacé par une série infinie d'objets substitutifs dont aucun ne suffit en lui-même. Voilà qui nous expliquerait l'instabilité du choix objectal, l'état de « faim perpétuelle », si fréquent dans la vie amoureuse des adultes.

En second lieu, nous savons que l'instinct sexuel peut, au début, se décomposer en une série de composantes — ou plutôt dérive d'une semblable série. Toutes ces composantes ne peuvent être intégrées dans sa structure ultérieure, mais sont d'abord soit réprimées, soit autrement utilisées. Ce sont, avant tout, les composantes instinctuelles coprophiles qui s'avèrent incompatibles avec notre culture esthétique, sans doute depuis que, du fait de notre station debout, nous avons éloigné nos organes olfactifs de la terre ; puis une bonne partie des pulsions sadiques qui appartiennent à la vie amoureuse. Mais tous ces processus évolutifs ne concernent que les couches supérieures de cette structure complexe. Les processus fondamentaux, générateurs de l'émoi amoureux, restent inchangés. L'excrémentiel est trop intimement, trop inséparablement intriqué au sexuel ; la situation des organes génitaux — *inter urinas et fæces* — demeure le facteur déterminant immuable. On pourrait

dire ici, pastichant un mot du grand Napoléon, que l'« anatomie, c'est le destin ». Les organes génitaux eux-mêmes n'ont pas suivi l'évolution vers la beauté des formes corporelles humaines et sont demeurés animaux. De même, l'amour est resté aussi animal qu'il a toujours été. Les instincts amoureux sont difficiles à dresser, leur éducation aboutit tantôt à trop, tantôt à trop peu. Ce que la civilisation tente de faire ne paraît pas pouvoir se réaliser sans perte sensible en plaisir ; la survivance des émois non utilisés se traduit, dans l'activité sexuelle, par de l'insatisfaction.

Il faudrait peut-être alors se résigner à admettre que les besoins de l'instinct sexuel sont tout à fait inconciliables avec les exigences de la civilisation, et que le renoncement, la souffrance, ainsi que, dans un avenir lointain, la disparition du genre humain par suite du développement de sa culture, sont inévitables. Ce sombre pronostic repose, il est vrai, sur cette seule hypothèse que l'insatisfaction culturelle est la conséquence nécessaire de certaines particularités acquises par l'instinct sexuel sous la poussée de la civilisation. Cette incapacité dont témoigne l'instinct sexuel, dès qu'il se soumet aux premières exigences de la civilisation, à nous donner une pleine satisfaction devient cependant la source des plus magnifiques créations culturelles, lesquelles sont dues à une sublimation toujours croissante des composantes instinctuelles. Pour quel motif, en effet, les hommes utiliseraient-ils à d'autres fins leurs forces instinctuelles si celles-ci étaient capables, en quelque répartition que ce fût, de leur fournir un plaisir total ? Ils ne se libéreraient pas de ce plaisir et ne parviendraient plus à progresser. Ainsi, semble-t-il, les hommes, grâce à l'irréductible divergence qui existe entre les revendications des deux instincts, l'instinct sexuel et l'instinct égoïste, sont susceptibles de produire toujours plus, toujours mieux, guettés, il est vrai par un danger, celui qui, sous la forme de névrose, menace actuellement les plus faibles.

La science ne cherche ni à effrayer, ni à consoler, mais je suis moi-même prêt à concéder que des conclusions d'une aussi vaste portée que celles-ci devraient être bâties sur une plus large base et que, peut-être, d'autres conditions d'évolution humaine permettront de modifier les résultats que nous avons, en les isolant, étudiés ici.

III Le Tabou de la Virginité

Peu de particularités de la vie sexuelle des peuples primitifs paraissent aussi étrangères à notre manière de sentir que leur appréciation de la virginité, de la pureté féminine. Le prix que l'homme, le soupirant, attache à la virginité nous semble si bien fondé, si naturel, que nous risquons de tomber dans une cruelle perplexité s'il nous faut justifier cette opinion. En s'unissant à un homme, la jeune fille ne doit apporter aucun souvenir de rapport sexuel avec un autre, — n'est-ce pas là la conséquence directe du droit exclusif à la propriété d'une femme, essence même de la monogamie ? Ne peut-on y voir une extension de ce droit vers le passé ?

Il ne nous sera ensuite pas malaisé en nous basant sur notre conception de la vie amoureuse féminine, d'expliquer ce qui, au premier abord, nous semblait être un préjugé. Quiconque aura le premier satisfait le besoin d'amour longtemps et péniblement réprimé d'une vierge en parvenant à surmonter les résistances qu'avait créées en elle l'influence du milieu et de l'éducation, se trouvera ainsi, vis-à-vis d'elle, dans une situation stable et désormais inaccessible à tout autre. La femme, du fait de la sujétion où elle sera ainsi placée, et qui assure la continuation paisible de sa possession, se trouvera capable de résister aux nouvelles impressions et aux tentations étrangères.

Krafft-Ebing a le premier, en 1892, utilisé le terme de « sujétion sexuelle »[6] pour désigner la dépendance, la soumission extrêmes dont peut témoigner une personne vis-à-vis d'une autre, avec laquelle elle entretient des rapports sexuels. Cette sujétion est parfois si marquée qu'elle va jusqu'à la perte de toute volonté personnelle, jusqu'aux sacrifices les plus grands accomplis au détriment de soi-même ; l'auteur n'a pas manqué de faire observer qu'une pareille dépendance est jusqu'à un certain degré « tout à fait nécessaire quand la liaison doit avoir quelque durée ». Et de fait, cette dépendance sexuelle est indispensable au maintien du mariage civilisé, à la répression des tendances polygames qui le menacent. Dans nos communautés sociales, ce facteur n'est jamais négligeable.

D'un côté, « un degré considérable d'amour et de faiblesse de caractère », de l'autre côté, un égoïsme illimité, c'est de cette rencontre, suivant *Krafft-Ebing,* que naît la sujétion sexuelle. Mais les investigations analytiques ne nous permettent pas de nous contenter de cette trop simple tentative d'explication. Il apparaît plutôt que d'autres facteurs décisifs interviennent : d'abord l'intensité de la résistance sexuelle vaincue, puis la concentration, c'est-à-dire le fait que cette victoire ne puisse être remportée qu'une unique fois. Il en résulte que la sujétion est plus fréquente et plus intense chez la femme que chez l'homme, mais, chez ce dernier, elle s'observe plus souvent de nos jours que dans l'antiquité. Quand il nous a été donné d'étudier la sujétion sexuelle chez l'homme, nous avons pu constater qu'elle était le résultat de la victoire remportée par une femme déterminée sur une impuissance psychique. Dès lors, l'homme en question demeurait attaché à cette femme. Un grand nombre de mariages singuliers, certains destins tragiques parfois même d'une importance considérable, paraissent trouver là leur explication.

6 Krafft-Ebing : « Remarques sur la « sujétion sexuelle » et le masochisme ». (*Jahrbuch für Psychiatrie*, Xe vol., 1892).

Ce n'est pas donner une idée exacte du comportement des peuples primitifs que de déclarer qu'ils ne font aucun cas de la virginité. Le fait qu'ils provoquent la défloration de la jeune fille en dehors du mariage, avant le premier acte conjugal, ne témoigne pas d'une telle indifférence. Il semble, au contraire, que, pour eux aussi, la défloration soit un acte important, mais elle est l'objet d'un tabou, d'une interdiction quasi-religieuse et, au lieu d'être le privilège du fiancé, du futur époux de la jeune fille, ce dernier doit s'en abstenir, ainsi l'exige la coutume.

Je n'ai l'intention ni de réunir tous les documents qui se rapportent à cette coutume, ni d'étudier sa répartition géographique ou ses diverses formes. Il me suffira d'établir que la perforation de l'hymen antérieurement au mariage est une pratique très répandue chez les peuples primitifs actuels. C'est ainsi que *Crawley* a pu dire : « *This marriage ceremony consists in perforation of the hymen by some appointed person other than the husband it is most common in the lowest stages of culture, especially in Australia*[7]. »

Mais si la défloration ne doit pas s'accomplir au cours du premier acte conjugal, il faut qu'elle soit pratiquée auparavant, d'une manière quelconque, et avec quelqu'autre concours. Je citerai certains passages propres à fournir des renseignements sur ces points : ils sont tirés du livre de *Crawley* et nous fourniront d'ailleurs quelques remarques critiques.

P. 191 : « Chez les Dieri, ainsi que dans quelques tribus voisines (en Australie), la coutume générale est de perforer l'hymen dès la puberté de la jeune fille. Dans les tribus de Portland et de Glenelg, la tâche en incombe à une vieille femme, et il arrive aussi

7 Crawley : *The Mystic Rose, a study of primitive marriage*, London, 1902 ; Bartels-Ploss : *La femme dans les sciences naturelles et ethnologiques*, 1891 ; divers passages des livres de Frazer : *Taboo and the perils of the soul*, et de Havelolk Ellis : *Studies in the psychology of sex*.

parfois que des hommes blancs soient invités à déflorer des jeunes filles[8]. »

P. 307 : « La rupture artificielle de l'hymen se pratique quelquefois dans l'enfance, mais plus généralement à la puberté... Souvent, comme en Australie, elle coïncide avec l'accouplement officiel[9]. »

P. 348 : (a propos de tribus australiennes, chez lesquelles subsistent les restrictions exogamiques si connues du mariage, d'après le rapport de Spencer et Gillen) « L'hymen est artificiellement perforé, et les hommes présents à l'opération accomplissent ensuite, dans un ordre prescrit, le coït avec la jeune fille (à noter : avec cérémonial)... L'acte se fait, pour ainsi dire, en deux temps : la perforation de l'hymen, puis l'accouplement[10]. »

P. 349 : « Chez les Masai (Afrique Equatoriale), l'accomplissement de cette opération constitue un des préliminaires les plus importants du mariage. Chez les Sakais (Malaisie), les Battas (Sumatra) et les Alfoers des Célèbes, la défloration est pratiquée par le père de la fiancée. Aux Philippines, on trouvait des hommes dont c'était le métier de déflorer les fiancées, lorsque l'hymen n'avait pas été déchiré dans l'enfance par une vieille femme chargée de ce soin. Dans quelques tribus d'Esquimaux, la défloration de la fiancée était confiée à l'angekok, ou prêtre[11]. »

8 « Thus in the Dieri and neighbouring tribes it is the universal custom when a girl reaches puberty to rupture the hymen. » (*Journ. Anthrop. Inst.*, XXIV, 169.) In the Portland and Glenelg tribes this is done to the bride by an old woman ; and sometimes white men are asked for this reason to deflower maidens. (*Brough Smith*, op cit. II, -319).

9 The artificial rupture of the hymen sometines takes place in infancy, but generally at puberti... It is often combined, as in Auslralia, with a ceremonial act of intercourse.

10 The hymen is artificially perforated, and then assisting men have access (ceremonial, be it observed) to the girl in a staled order... The act is in two parts, perforation and intercourse.

J'ai annoncé que je ferai quelques remarques critiques : elles porteront sur deux points ; tout d'abord, nous déplorerons que, dans ces informations, il ne soit pas fait de distinction plus nette entre la simple rupture de l'hymen sans coït et le coït destiné à provoquer cette rupture ; une seule fois nous apprenons clairement que l'acte comporte deux temps : la défloration (manuelle ou instrumentale) et ensuite l'acte sexuel. Les renseignements, par ailleurs si détaillés, fournis par *Bartels Ploss,* sont presque inutilisables pour le but que nous poursuivons, car, en insistant sur le résultat anatomique de l'acte de défloration, ils laissent entièrement dans l'ombre sa signification psychologique. En outre, nous voudrions bien savoir en quoi le coït dit « de cérémonie » (purement formel, solennel, officiel) diffère en ces occasions des rapports sexuels réguliers. Les auteurs dont j'ai pu prendre connaissance ont omis de s'expliquer sur ce point, soit par pudeur, soit par méconnaissance de la valeur psychologique que possèdent de pareils détails sexuels. II nous est permis d'espérer que les documents originaux fournis par les voyageurs et les missionnaires sont plus explicites et plus précis, mais cette littérature, en général étrangère, est, de ce fait, actuellement[12] inaccessible : je n'en puis donc rien dire de certain. Au surplus, il nous est permis de négliger le doute où nous sommes touchant ce second point, en supposant qu'un simulacre cérémoniel de coït n'est que le substitut ou peut-être la figuration d'un acte sexuel qu'on accomplissait autrefois réellement[13].

11 An important preliminary of marriage amongst the Masai is the performance of this operation on the girl (J. Thomson, op. cit. 258). This defloration is performed by the father of the bride amongst the Sakais, Battas, and Alfoers of Celebes (Ploss et Bartels, op. II, 490). In the Philippines there were certain men whose profession it was to deflower brides, in case the hymen had not been ruptured in childhood by an old woman who was sometimes employed for this (Featherman, op. II, 474). The defloration of the bride was amongst some Eskimotribes entrusted to the angekok, or priest (id. III, 406).

12 Pendant la guerre *(N. d. l. trad.)*

13 Voir *Totem et Tabou*, 1913.

On peut rapporter à divers facteurs ce tabou de la virginité, je ne ferai que les mentionner ici. La défloration de la jeune fille s'accompagne ordinairement d'effusion de sang et, pour cette raison, la première explication tentée se base sur la crainte qu'ont du sang les primitifs. Ils le tiennent pour le siège de la vie ; ce tabou du sang s'avère par de multiples prescriptions qui n'ont rien à voir avec la sexualité ; il se rattache, sans doute, à la défense de tuer et constitue une protection contre les tendances sanguinaires primordiales, contre la soif de meurtre de l'homme primitif. Dans cette première interprétation, le tabou de la virginité est rapproché du tabou presque partout observé de la menstruation. Pour le primitif, des idées sadiques se rattachent au mystérieux phénomène du flux sanguin mensuel. La menstruation, la première surtout, est considérée par lui comme résultant de la morsure d'un animal surnaturel, peut-être comme l'indice d'un accouplement avec cet esprit. Parfois un avertissement permet de reconnaître que cet esprit est celui d'un ancêtre, et nous comprenons alors, en rapprochant cette conception d'autres du même genre, que la jeune fille réglée est tabou en tant que propriété de cet esprit ancestral[14]. Mais d'autre part, gardons-nous de surestimer l'influence d'un facteur tel que la crainte du sang qui n'a pu faire supprimer des coutumes comme celle de la circoncision des garçons ou celle, plus cruelle encore, de la circoncision des filles (excision du clitoris et des petites lèvres), pratiques qui subsistent encore en partie chez ces peuples. Elle n'empêche pas non plus la célébration d'autres cérémonies où coule le sang. Il n'y aurait donc pas lieu de nous étonner qu'elle fut surmontée au profit de l'homme lors de la première cohabitation.

Une seconde explication, tout en négligeant aussi la sexualité, a cependant une portée bien plus générale. Elle prétend que le

14 Il est certain que dans beaucoup d'autres cas de cérémonial de mariage, d'autres personnes que le fiancé, par exemple les compagnons, les camarades de ce dernier (nos garçons d'honneur) se voient reconnaître la libre disposition sexuelle de la fiancée.

primitif est la proie d'une perpétuelle disposition anxieuse, analogue à celle que nos théories psychanalytiques des névroses nous font trouver chez le névrosé anxieux. Cette disposition anxieuse se manifestera surtout, dans toutes les occasions insolites, celles qui offriront quelque chose de nouveau, d'inattendu, d'incompris, d'inquiétant. De là dérive aussi le cérémonial, si bien maintenu dans les religions ultérieures, qui accompagne les débuts de toute nouvelle organisation, le commencement de toute nouvelle période de temps, la naissance du premier enfant, la première portée, le premier fruit. Les périls dont se croit menacé l'anxieux n'apparaissent jamais plus menaçants à son imagination qu'au début de la situation dangereuse, et c'est à ce moment aussi qu'il lui faut s'en préserver. Le premier acte conjugal, du fait même qu'il est le premier, a quelque droit à être accompagné de mesures protectrices. Ces deux essais d'interprétation : par la peur du sang et par la peur des prémices, ne se contredisent pas, mais se confirment plutôt, car le premier rapport sexuel est un acte d'autant plus gravé que le sang y coule.

Une troisième explication, celle que préfère *Crawley,* nous fait remarquer que le tabou de la virginité fait partie d'un ensemble qui embrasse la vie sexuelle tout entière. Ce n'est pas seulement le premier coït avec la femme qui est tabou, mais l'acte sexuel en général ; on pourrait presque dire que la femme est tabou en soi. La femme n'est pas seulement tabou dans les situations particulières découlant de sa vie sexuelle, menstruation, grossesse, délivrance, temps des couches ; même en dehors de ces circonstances, les relations avec elle sont soumises à de si sérieuses et si nombreuses restrictions que nous avons tout lieu de douter de la prétendue liberté sexuelle des sauvages. Il est vrai qu'en certains cas, la sexualité des primitifs ne tient compte d'aucun obstacle, mais, en général, elle apparaît plus encombrée d'interdictions que les cultures supérieures. Dès que l'homme entreprend quoi que ce soit :

expédition, chasse, guerre, il doit se tenir éloigné de la femme, et surtout éviter d'avoir avec elle des rapports sexuels, sinon ses forces seraient paralysées et il irait au devant d'un échec. Et les usages de la vie quotidienne montrent clairement aussi cette tendance à séparer les sexes. Les femmes vivent en compagnie des femmes, les hommes avec les hommes ; la vie de famille, telle que nous la concevons, n'existe pour ainsi dire pas dans nombre de tribus primitives. La séparation est parfois si marquée qu'il est interdit aux individus d'un sexe de prononcer les noms personnels des individus du sexe opposé, et que les femmes finissent par employer un vocabulaire particulier. Le besoin sexuel finit bien par pousser l'individu à enfreindre ces mesures, mais dans quelques tribus les époux eux-mêmes ne doivent se rencontrer qu'en dehors de la maison et clandestinement.

Là où le primitif a mis un tabou, c'est qu'il redoute un danger, et l'on ne saurait nier que toutes les prescriptions relatives aux relations avec la femme ne trahissent une peur essentielle. Cette crainte se fonde sans doute sur le fait que la femme est différente de l'homme, éternellement incompréhensible et mystérieuse, étrangère et par là ennemie. L'homme redoute d'être affaibli par la femme, contaminé par sa féminité et craint de se montrer ensuite incapable. L'action amollissante, propre à faire cesser les tensions, du coït, peut-être considérée comme le prototype du danger redouté et la perception de l'influence que la femme acquiert sur l'homme par le rapport sexuel, la considération qu'elle s'assure ainsi, justifient l'extension de cet effroi. Rien de tout cela n'a vieilli, tout persiste encore parmi nous.

Nombre d'observateurs ont émis l'idée que les aspirations amoureuses des primitifs étaient relativement faibles et n'atteignaient jamais à l'intensité que nous leur voyons prendre dans le monde civilisé. D'autres ont soutenu l'opinion inverse, mais, quoi qu'il en soit, les usages tabous cités démontrent l'existence d'une

force qui s'oppose à l'amour en faisant repousser la femme comme étrangère et ennemie.

En des termes peu différents de ceux qu'utilise couramment la terminologie de la psychanalyse, *Crawley* démontre que tout individu se distingue des autres par un « taboo of personal isolation » et que ce sont justement de petites particularités à côté d'une ressemblance générale qui motivent les sentiments d'hostilité. Il serait tentant d'adopter cette idée et de faire dériver de ce « narcissisme des petites différences « la haine qui, dans tous les rapports humains, l'emporte, comme nous le pouvons constater, sur les sentiments de fraternité et sur le précepte de l'amour universel. La psychanalyse croit avoir deviné à quel mobile doit être principalement dû le rejet de la femme, rejet narcissique mêlé à beaucoup de mépris. Elle l'attribue au complexe de castration dont l'influence se fait sentir dans le jugement porté sur la femme.

Mais ces dernières réflexions nous entraînent loin de notre sujet. Le tabou général de la femme ne projette aucune lumière sur les prescriptions particulières qui se rapportent au premier acte sexuel avec la vierge. Nous sommes obligés de nous en tenir aux deux premières explications données : peur du sang, peur des prémices, dont nous avons déjà dit qu'elles n'allaient pas jusqu'au cœur de la question du tabou. À la base de l'interdiction tabou il y a certainement l'intention *de refuser ou bien d'éviter quelque chose au futur époux,* quelque chose qui est inséparable du premier acte sexuel, quoique de cet acte doive naître, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un attachement spécial de la femme à ce premier homme.

Notre but, cette fois, ne sera pas de rechercher l'origine et la signification dernière des prescriptions du tabou. Je l'ai déjà fait dans mon livre *Totem et Tabou,* en démontrant la nécessité pour le tabou d'une ambivalence initiale, en étudiant son développement à partir des événements préhistoriques qui ont abouti à la formation de la

famille humaine. Les usages tabous actuellement encore en vigueur chez les primitifs ne permettent plus de discerner leur signification première. Nous sommes trop aisément tentés d'oublier que les peuples les plus primitifs vivent, eux aussi, au sein d'une civilisation fort éloignée de la préhistorique et qui est aussi vieille, chronologiquement parlant, que la nôtre et correspond également à un stade de développement tardif quoique différent du nôtre.

Le tabou est aujourd'hui, chez le primitif, englobé dans la trame de tout un système ingénieux qui rappelle celui dont se servent, dans leurs phobies, nos névrosés. Des motifs anciens ont été remplacés par des nouveaux qui cadrent harmonieusement avec eux. En négligeant ces problèmes génétiques, nous ne perdrons cependant pas de vue que le primitif met un tabou là où il pressent quelque danger. Ce danger est généralement d'ordre psychique, car le primitif n'est pas contraint, comme nous, de faire deux distinctions qui nous paraissent inévitables. Il ne différencie pas le péril matériel du péril psychique, ni le danger réel de l'imaginaire. Sa conception animiste du monde lui fait logiquement croire que tout danger émane d'un être animé et hostile, pareil à lui, qu'il s'agisse d'une menace de par les forces de la nature ou bien d'un danger provenant d'autres hommes ou d'animaux. Mais, d'autre part, le primitif est accoutumé à projeter dans le monde extérieur ses propres mouvements intérieurs hostiles et par là à les imputer aux objets qui lui sont désagréables ou seulement étrangers. La femme est ainsi considérée comme une source de périls et le premier accouplement, avec une vierge comme un danger particulièrement grave.

Je crois qu'en étudiant maintenant plus à fond le comportement actuel des femmes civilisées, dans les mêmes conditions, nous pourrons apprendre de quelle nature est ce danger si grand et pourquoi il menace justement le futur époux. Je postule la réalité du péril en question, de sorte que le primitif cherche à se

prémunir, par le tabou de la virginité, contre un danger qu'il a raison de pressentir, bien que celui-ci soit d'ordre psychique.

Nous considérons, comme une réaction normale qu'après le coït, la femme, au comble de la satisfaction, serre l'homme dans ses bras. Nous voyons là une manifestation de sa reconnaissance, un gage de durable soumission. Et nous savons pourtant qu'il n'est nullement de règle que le premier rapport provoque pareil comportement ; très souvent l'initiation n'apporte à la femme qu'une déception, elle demeure froide et insatisfaite ; en général, il faut un certain temps, une répétition fréquente de l'acte sexuel pour que la femme parvienne aussi à la satisfaction. Entre ces cas de frigidité initiale, très passagère, et ceux, peu réjouissants, de frigidité durable qu'aucun tendre effort de l'homme ne parviendra à vaincre, nous pouvons observer une série continue de cas intermédiaires. Je crois que cette frigidité de la femme est encore mal connue ; en dehors des cas où elle n'est due qu'à la puissance insuffisante de l'homme, elle demanderait à être expliquée, peut-être, à l'aide de manifestations apparentées.

Il me semble inutile de faire état des si fréquentes tentatives de fuite avant le premier rapport sexuel. Elles prêtent à l'équivoque et doivent être considérées, dans leur ensemble, comme l'expression d'une très générale réaction de défense féminine. Par contre, je crois que certains cas pathologiques sont propres à éclaircir l'énigme de la frigidité féminine. Dans ces cas, la femme, après le premier accouplement, après chaque nouvel acte sexuel, traduit ouvertement son hostilité envers l'homme en le querellant, en levant la main sur lui, voire en le frappant réellement. C'est là-ce qui se passait dans un remarquable cas de ce genre que j'ai pu analyser à fond. Et pourtant, la femme en question, fort éprise de son mari, l'incitait elle-même au coït, dans lequel elle trouvait indiscutablement une grande satisfaction. Je pense que cette étrange et contradictoire réaction est une résultante des sentiments mêmes qui ne se peuvent traduire à

l'ordinaire que par la frigidité, c'est-à-dire qu'ils sont en mesure de réprimer la réaction tendre sans se manifester eux-mêmes. Dans le cas pathologique, nous trouvons décomposé, pour ainsi dire, en ses deux éléments, ce qui est uni dans la frigidité courante, pour concourir à l'action inhibitrice, à la manière de ce que nous avons appelé, dans la névrose d'obsession, le symptôme « à deux temps ». L'hostilité de la femme, tel est le danger que suscite la défloration, et il est naturel que le mari cherche à éviter cette haine.

L'analyse permet aisément de deviner quels mouvements intérieurs provoquent chez la femme le comportement paradoxal dont nous venons de parler, et je m'attends à trouver ici l'explication de la frigidité. Le premier coït met en branle toute une série de ces sentiments, inutilisables pour la situation féminine souhaitée, quelques-uns ne réapparaîtront plus dans les réactions ultérieures. En premier lieu, l'on pensera à la douleur provoquée chez la vierge par la défloration, et peut-être même sera-t-on tenté d'attribuer à ce facteur une importance décisive en renonçant à chercher d'autres motifs. Mais il semble difficile d'attribuer pareille importance à cette douleur. On serait plutôt enclin à penser à la blessure narcissique causée par la destruction d'un organe et qui trouve dans la conscience même une explication rationnelle, la valeur sexuelle de la vierge déflorée ayant diminué. Toutefois, les coutumes nuptiales des primitifs nous enseignent à nous défier d'une semblable surestimation. Nous avons vu que, dans certains cas, le cérémonial comportait deux temps ; après la perforation (manuelle ou instrumentale) de l'hymen, un coït officiel ou un simulacre d'accouplement est pratiqué par les représentants du mari, ce qui nous prouve que la prescription tabou n'a pas pour but unique d'éviter la défloration anatomique, et qu'en dehors de la réaction de la femme à la douloureuse blessure quelque chose d'autre encore doit être épargné à l'époux.

La déception causée par le premier coït a une autre cause encore : chez la femme civilisée, tout au moins, l'attente et la réalisation ne peuvent concorder. Tout rapport sexuel avait été, jusqu'alors, l'objet de la plus rigoureuse interdiction, c'est pourquoi l'accouplement légal, permis, n'est pas ressenti de la même façon que l'autre. L'effort fait souvent sans nécessité réelle, quand nulle opposition n'est à craindre, par tant de fiancées, pour tenir secrètes aux yeux de tous, même aux yeux des parents, leurs nouvelles relations amoureuses, montre d'une façon presque comique combien profonde est cette association. Les jeunes filles déclarent ouvertement que leur amour leur semble perdre de sa valeur quand les autres en sont informés. Parfois ce motif peut prendre une telle importance qu'il en arrive à mettre définitivement obstacle à toute possibilité d'amour dans le mariage. La femme ne retrouve sa faculté de tendresse que dans une liaison illicite, clandestine, où elle sait pouvoir seule et librement disposer de son propre vouloir.

Mais cette explication ne va pas jusqu'au fond des choses. De plus, liée aux conditions de la civilisation, elle ne permet pas de rattacher ces faits à l'état social des primitifs. Le facteur suivant, qui se base sur l'évolution de la libido, n'en est que plus important. Grâce aux efforts de l'analyse, nous savons quelle régularité, quelle puissance ont les investissements les plus anciens de la libido. Nous voulons parler des désirs sexuels réfrénés de l'enfance et, en ce qui concerne la femme, surtout de la fixation de la libido au père ou au frère, substitut du père, désirs qui, assez souvent, visaient à autre chose qu'au coït, ou pour lesquels le coït n'était qu'un but imprécis. L'époux n'est jamais, pour ainsi dire, qu'un succédané de l'homme désiré, mais non cet homme lui-même. Un autre, dans les cas typiques, le père a marqué de son empreinte la disposition amoureuse de la femme, l'époux ne peut donc arriver tout au plus que second. Il s'agit maintenant de savoir quelle intensité, quelle opiniâtreté doit atteindre cette fixation pour que le mari substitut

soit repoussé, parce que ne donnant pas satisfaction. C'est ainsi que la frigidité obéit aux conditions génétiques de la névrose. Plus sera puissant, dans la vie sexuelle de la femme, l'élément psychique, plus résistante s'avérera la position antérieure de la libido lors du choc produit par le premier acte sexuel. Et, dans ces conditions, la possession physique n'aura pas sur la femme de répercussion aussi puissante. La frigidité peut ensuite demeurer en tant qu'inhibition névrotique, ou bien fournir un terrain propice au développement d'autres névroses et des diminutions mêmes modérées de la puissance masculine joueront alors aussi le rôle d'auxiliaires.

C'est d'un désir sexuel ancien que dérive la coutume selon laquelle la défloration est, chez les primitifs, confiée à un vieillard, prêtre ou saint homme, bref à un substitut du père (voir plus haut). Cette pratique me semble très proche du *Ius primae noctis* si discuté du seigneur moyenâgeux. *A.-J. Storfer* a soutenu la même opinion[15]. En outre, il considère l'institution très répandue du « mariage à la Tobie » (abstinence pendant les trois premières nuits) comme une reconnaissance des droits du patriarche. *C.-J. Jung*[16] avait déjà adopté cette thèse. Aussi ne serons-nous pas surpris de trouver parmi les substituts du père chargés de pratiquer la défloration, les images des dieux. Dans certaines régions de l'Inde la nouvelle mariée sacrifiait son hymen au Lingam en bois. Saint Augustin rapporte qu'une coutume semblable subsistait (à cette époque ?) dans le cérémonial nuptial romain, mais avec cette atténuation que la femme n'avait qu'à s'asseoir sur le phallus géant en pierre de Priape[17].

Dans des couches plus profondes joue un autre facteur encore qui, on le peut démontrer, est le grand responsable des réactions paradoxales contre l'homme et dont l'influence se manifeste aussi, à

15 *Des particularités du parricide.*

16 « Le rôle du père dans la destinée de l'individu » (*Jahrb. f. Psychan.* I, 1909).

17 Ploss et Bartels : *La femme*, I, XII et Dulaure : *Des divinités génératrices*, Paris, 1885 (réimprimé sur l'édition de 1825), p. 142.

mon avis, dans la frigidité de la femme. Le premier coït réactive, chez la femme, d'anciennes émotions autres que celles déjà décrites, et ces émotions s'opposent, de façon générale, à la fonction et au rôle féminins. L'analyse de nombreuses névrosées nous a appris qu'à un stade ancien, elles ont envié l'organe viril de leur frère. Du fait de l'absence (ou à vrai dire de la réduction) de cet organe, elles se sentent victimes d'une injustice, humiliées. Cette « envie du pénis » fait, nous le croyons, partie du complexe de castration. Si l'aspiration à la virilité peut être qualifiée de « virile », le terme de « protestation mâle » qu'a créé *Alf. Adler* pour proclamer que ce facteur est l'agent de la névrose en général, convient à cette attitude. Dans cette phase, les petites filles ne font souvent aucun mystère de leur jalousie et de l'hostilité qui en résulte vis-à-vis de leur frère plus favorisé : elles essayent d'uriner debout comme ce frère, afin de prouver leur prétendue égalité. Dans le cas que nous avons cité (agressivité contre un homme pourtant aimé) j'ai pu établir que cette phase avait même précédé celle du choix objectal. Plus tard seulement la libido de la petite fille s'était orientée vers le père, et alors elle avait souhaité d'avoir non plus un pénis, mais un enfant[18].

Je ne serais pas surpris de voir, dans d'autres cas, ces tendances se présenter dans un ordre inverse, et cette partie du complexe de castration n'entrer en jeu qu'une fois seulement le choix objectal fait. Mais la phase virile de la femme, celle où elle envie le pénis du garçon, est en tout cas antérieure dans l'évolution et se trouve plus proche du narcissisme initial que de l'amour objectal.

II y a quelque temps, le hasard me fournit l'occasion d'analyser le rêve d'une jeune mariée, rêve de réaction à la défloration, et qui révélait sans fard le désir qu'avait cette femme de châtrer son jeune époux et de lui ravir le pénis. Certes l'on aurait pu donner de ce rêve une interprétation plus innocente et penser qu'il trahissait seulement le désir d'une prolongation et d'une répétition de l'acte, mais

18 Voir : « Des Transformations de l'instinct. » *Int. Zeïtschr. Œuvres complètes,* tome V.

quelques détails m'incitaient à aller au delà de cette dernière explication. Le caractère ainsi que le comportement ultérieur de la jeune femme confirmèrent d'ailleurs la justesse de l'interprétation la plus sévère. Derrière cette envie du pénis transparaît l'hostilité pleine d'amerture que la femme ressent contre l'homme ; cette hostilité persiste toujours dans les rapports intersexuels, ainsi qu'en témoignent les efforts et les productions littéraires des « émancipées ». *Ferenczi,* dans une spéculation paléobiologique, fait remonter à l'époque de la différenciation des sexes cette hostilité de la femme. Au début, pense-t-il, la copulation se produisait entre deux individus de même genre, mais dont l'un plus vigoureux contraignait l'autre à subir l'union sexuelle. L'amertume provoquée par cette défaite se retrouverait dans la situation actuelle de la femme. Je trouve qu'il est permis de se servir de semblables spéculations tant qu'on évite de les surestimer.

Après avoir énuméré les motifs de la réaction paradoxale de la femme à la défloration, réaction dont les vestiges persistent dans la frigidité, nous pouvons ainsi résumer les faits : la *sexualité inachevée* de la femme se décharge sur l'homme qui, le premier, lui a fait connaître l'acte sexuel. Le tabou de la virginité s'explique, et nous comprenons la raison d'être d'une prescription qui a pour but d'éviter à l'homme le danger d'une vie conjugale durable avec la femme en question. Aux degrés supérieurs de la civilisation, ce péril apparaît moindre au regard de l'attrait qu'offre la promesse de sujétion, et sans doute aussi du fait d'autres mobiles et d'autres séductions. La virginité est considérée comme un bien auquel l'homme ne doit pas renoncer. Mais l'analyse des désaccords conjugaux montre que les mobiles qui tendent à contraindre la femme à tirer vengeance de sa défloration n'ont pas tout à fait disparu du psychisme de la femme civilisée. Tout observateur remarquera aisément que, dans un nombre considérable de cas, la femme reste frigide et malheureuse pendant la durée d'un premier

mariage, tandis qu'une fois cette première union rompue, elle devient pour son second époux une épouse tendre, prête à donner le bonheur. La réaction archaïque s'est pour ainsi dire épuisée sur le premier objet.

Toutefois, le tabou de la virginité n'a pas entièrement disparu dans notre civilisation ; l'âme populaire ne l'ignore pas, et les poètes en ont parfois fait usage. *Anzengrüber,* dans une de ses comédies, met en scène un paysan naïf qui refuse d'épouser la fiancée qui lui est destinée parce que « c'est une garce qui coûtera la vie à son premier ». Il consent donc à ce qu'elle en épouse un autre et la prendra plus tard, quand elle sera devenue veuve et inoffensive. Le titre de la pièce « *Le venin de la Pucelle* » nous rappelle que les charmeurs de serpents, avant de commencer leurs tours, incitent leurs serpents venimeux à mordre dans un chiffon afin de pouvoir ensuite les manipuler sans danger[19].

Un personnage dramatique, celui de Judith, dans la tragédie de *Hebbel :* « Judith et Holopherne », nous fait surtout comprendre le tabou de la virginité. Judith est l'une de ces femmes dont la virginité est protégée par un tabou. Son premier époux, paralysé durant la nuit de noces par une angoisse mystérieuse, n'a depuis plus osé tenter de l'approcher. « Ma beauté, dit-elle, est celle de la belladone, y goûter c'est se condamner à la folie et à la mort. » Elle forme le plan de séduire et de pervertir le chef assyrien qui assiège la ville,

19 Nous citerons ici, bien qu'il s'écarte de la situation que nous étudions, un court mais magistral récit de A. Schnitzler : « Le destin du baron de Leisenbogh ». Autrefois victime d'un accident, le baron s'éprend d'une comédienne très expérimentée en amour et à laquelle il fournit, pour ainsi dire, une nouvelle virginité en jetant un sort sur l'homme qui la possédera le premier après lui. L'actrice ainsi marquée d'un tabou n'ose d'abord plus nouer de relations amoureuses. Mais s'étant éprise d'un chanteur, elle se résoud à accorder au baron de Leisenborgh la nuit d'amour qu'il s'efforce, depuis tant d'années, d'obtenir. Victime de sa propre malédiction, le baron meurt, frappé d'apoplexie, en apprenant les motifs d'un bonheur auquel il ne s'attendait plus.

utilisant ainsi une raison patriotique pour en masquer une sexuelle. Déflorée par cet homme puissant et fier de sa vigueur et de sa brutalité, elle trouve, dans son indignation, la force de lui trancher la tête et devient ainsi la libératrice de son peuple. Nous savons que la décapitation est un symbole de castration. Judith est donc bien la femme qui châtre l'homme par qui elle a été déflorée, tout à fait comme le voulait le rêve, ci-dessus cité, d'une jeune mariée. Hebbel a intentionnellement sexualisé l'histoire patriotique relatée dans les apocryphes de l'Ancien Testament, car là Judith peut se vanter, à son retour, de n'avoir subi aucune souillure, et le texte biblique ne fait nulle allusion à sa sinistre nuit de noces. Hebbel, avec la finesse qui est le propre du poète, a ressenti sans doute le mobile, vieux comme le monde, qui restait en puissance dans le récit tendancieux et a rendu au sujet son contenu d'antan.

Sadger a montré, dans une excellente analyse, comment *Hebbel* fut déterminé dans le choix de son sujet par son propre complexe parental, et comment il en vint à prendre constamment le parti de la femme dans la lutte des sexes, allant jusqu'à faire siennes les émotions féminines les plus secrètes. Le poète a lui-même exposé les mobiles qui l'ont incité à modifier le sujet, mobiles que Sadger a justement qualifiés de spécieux : il semble, en effet, qu'ils n'aient été destinés qu'en apparence à justifier ce qui restait inconscient au poète et au fond à le lui masquer. D'après le récit biblique, Judith reste, après son veuvage, une veuve vierge ; *Sadger* pense que cette conception dériverait du désir qu'a l'enfant de nier les rapports sexuels qu'entretiennent les parents et de faire de la mère une vierge intacte. Je ne tenterai pas de modifier cette explication, mais j'ajouterai ceci : une fois que le poète eut établi la virginité de son héroïne, son imagination « sympathisante » s'attarda à la réaction hostile déclenchée par la blessure à la virginité.

Nous pouvons donc conclure ainsi : la défloration n'a pas seulement cette conséquence propre à la civilisation de lier

durablement la femme à l'homme, elle déclenche aussi une réaction archaïque d'hostilité contre l'homme, laquelle réaction peut revêtir des formes pathologiques qui se traduisent assez fréquemment dans la vie amoureuse conjugale par des phénomènes d'inhibition ; on peut lui attribuer le fait que très souvent les seconds mariages réussissent mieux que les premiers. L'étrange tabou de la virginité, la crainte à laquelle obéit, chez les primitifs, l'époux, en évitant la défloration, trouvent dans cette réaction hostile leur pleine justification.

Il est intéressant que notre rôle d'analystes nous permette d'observer chez certaines femmes la présence simultanée des réactions opposées de sujétion et d'hostilité liées l'une à l'autre par un lien étroit. Quelques-unes de ces femmes semblent vivre en plein désaccord avec leurs époux, mais c'est vainement qu'elles tendent de s'en détacher. Dès qu'elles essayent de reporter leur amour sur un autre homme, l'image du premier, qu'elles ont cependant cessé d'aimer, vient s'interposer. L'analyse nous enseigne que ces femmes sont restées soumises au premier homme, mais non point par tendresse. Si elles ne réussissent pas à s'en détacher, c'est qu'elles ne sont pas parvenues à satisfaire entièrement sur lui leur vengeance, et, dans les cas accusés, le ressentiment n'est même pas arrivé jusqu'au conscient.

Sigmund Freud

L’Homme aux loups

Extrait de l’histoire d’une névrose infantile

Table des matières

I. Introduction

Le cas morbide que je vais rapporter ici[1] — cette fois encore de façon fragmentaire — est caractérisé par un certain nombre de particularités qu'il convient de souligner avant d'exposer les faits. Il s'agit ici d'un jeune homme qui, à 18 ans, à la suite d'une blennorrhagie, avait vu sa santé s'effondrer, était devenu tout à fait dépendant des autres et se trouvait désadapté à la vie au moment où il entreprit son traitement analytique. Il avait mené une existence à peu près normale pendant les dix années ayant précédé l'éclosion de

1 Cette histoire de malade a été rédigée peu après la conclusion du traitement pendant l'hiver 1914-1915. J'étais alors sous l'impression toute fraîche des réinterprétations que C. G. Jung et Alf. Adler voulaient donner aux découvertes psychanalytiques. Ce travail se rattache donc à mon essai paru en 1924 dans *Jahrbuch der Psychoanalyse : Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* (*Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*), paru en français, dans *Essais de psychanalyse*, tr. Jankélévitch, Paris, Payot, 1927. Il complète la polémique d'un caractère essentiellement personnel, par une estimation objective du matériel analytique. Il était originairement destiné au volume suivant du *Jahrbuch*, mais la parution de celui-ci se trouvant indéfiniment remise par la Grande Guerre, je me résolus à l'adjoindre à la *Sammlung* alors publiée par un nouvel éditeur. Bien des points qui devaient être traités dans ce travail pour la première fois l'avaient été entre-temps dans mes conférences, faites en 1916-1917, d'*Introduction à la Psychanalyse* (trad. franç. Jankélévitch, Paris, Payot, 1922, *des Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*). Aucune modification importante n'a été apportée au texte primitif : les additions ont été indiquées par des parenthèses carrées.

son état et, sans grande peine, achevé ses études secondaires. Mais ses années d'enfance avaient été dominées par de graves troubles névrotiques qui avaient éclaté juste avant son 4e anniversaire sous forme d'une hystérie d'angoisse (phobie d'animaux), puis s'étaient transformés en névrose obsessionnelle à contenu religieux, troubles ayant persisté, ainsi que leurs dérivés, jusque dans la dixième année du malade.

Seule cette névrose infantile fera l'objet de ce travail. En dépit de la prière expresse du patient, je me suis abstenu d'écrire l'histoire complète de sa maladie, de son traitement et de sa guérison, cette tâche m'ayant paru techniquement impraticable et socialement inadmissible. Voilà qui nous ôte du même coup la possibilité de mettre au jour le lien rattachant la maladie infantile à la maladie ultérieure et définitive. De celle-ci, je pourrai seulement dire que le patient, par suite de sa maladie, resta longtemps dans des sanatoriums allemands et fut alors étiqueté par qui de droit comme atteint d'un état « maniaco-dépressif ». Ce diagnostic était certainement applicable au père du patient, dont la vie, pleine d'activité et d'intérêts variés, avait été, à plusieurs reprises, troublée par de graves crises de dépression. Chez le fils je n'ai pu, malgré une observation de plusieurs années, déceler aucun changement d'humeur qui fût en disproportion, par son intensité ou par ses conditions d'apparition, avec la situation psychique alors manifeste. Je suis d'avis que ce cas, comme beaucoup d'autres que la psychiatrie clinique a parés de diagnostics variés et changeants, doit être regardé comme constituant l'état qui succède à une névrose obsessionnelle spontanément résolue, mais laissant après guérison des séquelles.

Ainsi mon exposé sera celui d'une névrose infantile, analysée non pas pendant qu'elle était en cours, mais seulement quinze ans après sa résolution. Cette perspective, par rapport à la perspective inverse, a ses avantages comme ses inconvénients. L'analyse

pratiquée directement sur un enfant névrosé doit, dès l'abord, sembler plus digne de foi, mais elle ne peut être très riche en matériel ; il faut mettre à la disposition de l'enfant trop de mots et de pensées, et même ainsi les couches les plus profondes se trouveront peut-être encore impénétrables à la conscience. L'analyse d'une névrose infantile pratiquée par l'intermédiaire du souvenir, chez un adulte intellectuellement mûr, ne connaît pas ces limitations, mais il faut alors compte de la défiguration et du réajustement auquel notre propre passé est soumis lorsque plus tard, au cours de notre vie, nous regardons en arrière. Le premier cas offre peut-être les résultats les plus convaincants, le second est de beaucoup le plus instructif.

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que les analyses de névroses infantiles ont un intérêt théorique particulièrement grand. Elles nous aident à comprendre les névroses de l'adulte à peu près de la même façon que les rêves d'enfants nous aident à comprendre les rêves d'adultes. Non pas qu'elles soient plus transparentes ou plus pauvres en éléments ; la difficulté qu'il y a à pénétrer la vie psychique d'un enfant, à se mettre « à sa place », fait même de leur traitement un travail particulièrement ardu pour le médecin. Toutefois, dans les névroses infantiles, tant de stratifications ultérieures font défaut que l'essentiel de la névrose éclate aux yeux sans qu'on puisse le méconnaître. Dans la phase actuelle du combat qui fait rage autour de la psychanalyse, la résistance contre ses découvertes a, comme nous le savons, assumé une forme nouvelle. On se contentait autrefois de nier la réalité des faits avancés par la psychanalyse, et le meilleur moyen pour cela semblait être d'éviter de les examiner. Ce procédé semble peu à peu avoir été abandonné ; on reconnaît les faits, mais les conséquences qui en découlent, on les élude au moyen de réinterprétations, ce qui permet de se défendre contre des nouveautés désagréables avec tout autant d'efficacité. L'étude des névroses infantiles démontre la totale insuffisance de ces

tentatives de réinterprétation superficielle ou arbitraire. Elle fait voir le rôle prépondérant joué dans la formation des névroses par les forces libidinales que l'on désavoue si volontiers, révèle l'absence de toute aspiration vers des buts culturels lointains, dont l'enfant ne sait rien encore et qui, par conséquent, ne peuvent rien signifier pour lui.

Un autre trait que recommande à l'attention l'analyse que nous allons ici exposer est en rapport avec la gravité de la maladie et la durée de son traitement. Les analyses menant en peu de temps à une issue favorable sont précieuses au thérapeute pour augmenter sa confiance en soi-même et démontrer l'importance médicale de la psychanalyse, mais elles demeurent en grande partie sans portée en ce qui touche au progrès de la connaissance scientifique. Elles ne nous apprennent rien de neuf. Elles ne rencontrent un aussi prompt succès que parce qu'on savait déjà tout ce qui était nécessaire à les accomplir. On ne peut apprendre du nouveau que par des analyses présentant des difficultés particulières, difficultés qu'il faut alors beaucoup de temps pour surmonter. C'est dans ces seuls cas que nous parvenons à descendre dans les couches les plus profondes et les plus primitives de l'évolution psychique et à y trouver les solutions des problèmes que nous posent les formations ultérieures. On se dit alors que, à strictement parler, seule une analyse ayant pénétré aussi loin mérite ce nom. Naturellement, un cas isolé ne nous apprend pas tout ce que nous voudrions savoir. Ou, plus justement, il pourrait tout nous apprendre si nous étions à même de tout comprendre et si l'inexpérience de notre propre perception ne nous obligeait pas à nous contenter de peu.

En ce qui regarde ces difficultés fécondes, le cas que nous allons décrire ne laisse rien à désirer. Les premières années de la cure n'amenèrent qu'un changement insignifiant. Grâce à une heureuse constellation de faits, les circonstances extérieures permirent cependant de poursuivre la tentative thérapeutique. Il ne m'est pas difficile de penser que, dans des circonstances moins

favorables, le traitement eût été abandonné au bout de peu de temps. En ce qui concerne le médecin, je puis seulement dire qu'il doit, en pareil cas, se comporter tout aussi « hors le temps » que l'inconscient lui-même s'il veut apprendre ou obtenir quoi que ce soit. Et il parviendra à se comporter ainsi s'il est capable de renoncer à une ambition thérapeutique à courte vue. On ne devra s'attendre à rencontrer que dans bien peu d'autres cas, chez le malade et les siens, un pareil degré de patience, de docilité, de compréhension et de confiance. Mais l'analyste aura le droit de se dire que les résultats obtenus par un si long travail sur un seul cas l'aideront ensuite à raccourcir notablement la durée du traitement dans un autre cas, également grave, et ainsi à surmonter progressivement la manière d'être « hors le temps » de l'inconscient, ceci après s'y être une première fois soumis.

Le patient dont je m'occupe ici se retrancha longtemps dans une attitude d'indifférence aimable. Il écoutait, comprenait — et ne se laissait pas approcher davantage. Son incontestable intelligence était par ailleurs comme coupée des forces instinctuelles commandant sa conduite dans les quelques relations qui lui étaient demeurées dans la vie. Il fallut une longue éducation pour l'amener à prendre une part personnelle au travail et dès que, grâce à cet effort, il commença à se sentir un peu libéré, il interrompit aussitôt le travail afin de se garder contre tout changement nouveau et de se maintenir confortablement dans la situation acquise. Son horreur d'une situation indépendante était si grande qu'elle l'emportait pour lui sur tous les ennuis de sa maladie. Il ne se trouva qu'une seule voie pour la surmonter. Je fus obligé d'attendre que son attachement pour moi fût devenu assez fort pour pouvoir contrebalancer cette aversion, et je jouai alors ce facteur contre l'autre. Je décidai — non sans m'être laissé guider par de sûrs indices d'opportunité — que le traitement devrait être terminé à une certaine date, quelque avancé qu'il fût ou non alors. J'étais résolu à m'en tenir à ce terme ; le

patient finit par s'apercevoir que je parlais sérieusement. Sous l'implacable pression de cette date déterminée, sa résistance, sa fixation à la maladie finirent par céder, et l'analyse livra alors en un temps d'une brièveté disproportionnée à son allure précédente tout le matériel permettant la résolution des inhibitions et la levée des symptômes du patient. Tout ce qui me permit de comprendre sa névrose infantile émane de cette dernière période de travail, pendant laquelle la résistance disparut provisoirement et où le patient fit preuve d'une lucidité à laquelle on n'atteint d'ordinaire que dans l'hypnose.

Ainsi la marche de ce traitement illustre un précepte depuis longtemps estimé à sa juste valeur dans la technique analytique. La longueur du chemin que l'analyse doit refaire avec le patient, la quantité de matériel rencontrée en cours de route et dont il faut se rendre maître, ne sont rien au regard de la résistance à laquelle on se heurte durant le travail et n'ont d'importance qu'autant qu'elles sont nécessairement proportionnelles à la résistance. La situation est la même que lorsqu'il faut à une armée ennemie des semaines et des mois pour effectuer un parcours qu'un train express, en temps de paix, traverse en peu d'heures et que l'armée du pays, peu auparavant, avait effectué en quelques jours.

Une troisième particularité de l'analyse que nous allons décrire a encore accru ma difficulté à me résoudre à l'exposer. Dans l'ensemble ses résultats ont coïncidé de façon satisfaisante avec notre savoir antérieur ou y ont été aisément adjoints. Mais à moi-même certains détails m'ont semblé si extraordinaires et si incroyables que j'éprouve quelque hésitation à demander à d'autres d'y croire. J'ai incité le patient à une sévère critique de ses souvenirs, mais il ne trouva rien d'invraisemblable à ses dires et s'y maintint fermement. Que les lecteurs soient du moins persuadés que je rapporte simplement ce qui se présenta à moi en tant qu'observation indépendante et non influencée par ma propre

attente. Ainsi je n'avais plus qu'à me rappeler les sages paroles d'après lesquelles il y a plus de choses entre ciel et terre que n'en peut rêver notre philosophie. Celui qui parviendrait à éliminer plus radicalement encore ses convictions préexistantes, découvrirait certes bien plus de choses encore.

II. Coup d’œil d’ensemble sur le milieu et l’histoire du malade

Je ne puis écrire l’histoire de mon patient ni au pur point de vue historique ni au pur point de vue pragmatique. Je ne puis faire un récit suivi ni de l’histoire du traitement ni de celle de la maladie, mais serai contraint de combiner les deux sortes d’exposés. Il est bien connu qu’aucun moyen n’existe pour faire passer dans l’exposé d’une analyse la force convaincante qui résulte de l’analyse elle-même. Des comptes rendus littéraux complets des séances d’analyse n’y seraient certes d’aucun secours ; la technique propre au traitement rendrait d’ailleurs impossible de les tenir. On ne publie en effet pas de telles analyses pour convaincre ceux dont l’attitude a été jusqu’alors rétive et sceptique. On ne peut qu’apporter du nouveau qu’aux chercheurs qui se sont déjà créé des convictions par leur propre expérience clinique.

Je commencerai par faire un tableau du monde où vivait l’enfant et par conter de son histoire infantile tout ce qu’il fut possible d’apprendre sans effort et qui, pendant plusieurs années, resta tout aussi incomplet et obscur.

Des parents mariés jeunes, menant une vie conjugale heureuse encore, sur laquelle des maladies jettent bientôt de premières ombres. La mère de l’enfant commence à souffrir de troubles abdominaux, son père à avoir ses premiers accès de dépression,

accès amenant son absence de la maison. Notre patient n'apprend, bien entendu, à comprendre la maladie de son père que bien plus tard ; l'état maladif de sa mère lui est connu dès la petite enfance. La mère ne s'occupe que relativement peu des enfants à cause de cet état. Un jour, sans aucun doute avant sa 4ème année, tandis qu'elle raccompagne le médecin quittant leur maison et que le petit garçon marche auprès d'elle en lui tenant la main, il l'entend se plaindre à ce médecin. Ces doléances lui font une vive impression, et il se les appliquera à lui-même plus tard. Il n'est pas enfant unique, il a une sœur aînée, de deux ans plus âgée que lui, vive, bien douée, et précocement malicieuse, qui devait jouer un grand rôle dans sa vie.

Aussi loin qu'il puisse se souvenir, il est soigné par une bonne, une vieille paysanne sans éducation, lui témoignant une inlassable tendresse. Il est pour elle le remplaçant de son propre fils mort en bas âge. La famille vit sur ses terres, dans une propriété rurale que l'on quitte l'été pour aller dans une autre. Les deux propriétés ne sont pas éloignées d'une grande ville. Il y a dans l'enfance de notre patient une coupure : c'est lorsque ses parents vendent ces propriétés et s'établissent en ville. De proches parents font souvent de longs séjours dans l'une ou l'autre des propriétés : frères du père, sœurs de la mère et leurs enfants, grands-parents maternels. L'été, les parents ont coutume de s'absenter quelques semaines. Dans un souvenir-écran, il se voit avec sa bonne regardant s'éloigner la voiture qui emporte son père, sa mère et sa sœur, puis rentrant paisiblement dans la maison. Il devait alors être très petit[2]. L'été, suivant, on laissa sa sœur à la maison et on prit une gouvernante anglaise, à qui la direction des enfants fut confiée.

Dans les années ultérieures, on lui raconta bien des histoires sur son enfance[3]. Il en connaissait beaucoup plus par lui-même, mais naturellement sans connexion relative aux dates ou au contenu des souvenirs. L'une de ces histoires traditionnelles, qui avait été répétée

2 Deux ans et demi. Il fut par la suite possible de déterminer exactement presque toutes les dates.

devant lui un nombre incalculable de fois à l'occasion de sa maladie ultérieure, nous fait connaître le problème dont la solution va nous occuper. Il aurait commencé par être un enfant très doux, très docile et même tranquille, de sorte qu'on avait coutume de dire qu'il eût dû être la fille et sa sœur aînée le garçon. Mais un jour ses parents, en revenant de leur voyage d'été, le trouvèrent transformé. Devenu mécontent, irritable, violent, tout l'offensait, et alors il se mettait en rage et criait comme un sauvage, de sorte que ses parents, cet état persistant, exprimèrent la crainte de ne pouvoir plus tard l'envoyer à l'école. C'était l'été pendant lequel la gouvernante anglaise avait été là, une personne — on le vit bientôt — un peu toquée, insupportable et, de plus, adonnée à la boisson. La mère inclinait par suite à rapporter le changement de caractère du petit garçon à l'influence de cette Anglaise, pensant que celle-ci l'avait irrité par sa façon de le traiter. La perspicace grand-mère, qui avait passé l'été avec les enfants, était d'avis que l'irritabilité du petit garçon avait été provoquée par les dissensions existant entre l'Anglaise et la bonne d'enfants. L'Anglaise avait, à plusieurs reprises, traité la bonne de sorcière, elle l'avait forcée à quitter la chambre ; l'enfant avait ouvertement pris le parti de sa « Nania » chérie et montré sa haine à la gouvernante. Quoi qu'il en eût été, l'Anglaise fut renvoyée peu après le retour des parents sans que se produisît le moindre changement dans l'insupportable manière d'être de l'enfant.

3 Des renseignements de cette sorte peuvent, en général, être considérés comme un matériel absolument digne de foi. C'est pourquoi on pourrait être tenté de s'épargner de la peine en comblant les lacunes que présente le souvenir d'un patient au moyen d'enquêtes entreprises auprès des membres plus âgés de la famille ; cependant, je ne saurais assez fortement déconseiller pareille technique. Ce que les parents racontent, en réponse à des questions et à des enquêtes, est à la merci de toutes les objections critiques pouvant entrer en ligne de compte. On regrette invariablement de s'être rendu dépendant de tels renseignements, on a par là troublé la confiance en l'analyse et institué au-dessus d'elle une cour d'appel. Ce dont on peut se souvenir apparaîtra de toute façon au cours ultérieur de l'analyse.

Le patient a conservé le souvenir de ce temps de méchanceté. D’après lui, il aurait fait la première de ces scènes un jour de Noël, parce qu’il n’avait pas reçu le double de cadeaux — ce qui lui était dû, le jour de Noël, étant en même temps l’anniversaire de sa naissance. Il n’épargnait ses exigences et ses susceptibilités même pas à sa chère Nania ; c’était même elle peut-être qu’il tourmentait de la façon la plus impitoyable. Mais la phase où il subit ce changement de caractère est, dans son souvenir, indissolublement liée à bien d’autres phénomènes étranges et morbides, qu’il ne sait comment ranger dans le temps. Il jette et réunit pêle-mêle tout ce que je vais rapporter (qui ne peut absolument pas avoir été contemporain et est plein de contradictions internes) dans une seule et unique période qu’il appelle « encore dans la première propriété ». Lorsqu’il avait 5 ans, croit-il, sa famille aurait quitté cette propriété. Il raconte avoir souffert d’une peur que sa sœur savait exploiter afin de le tourmenter. Dans un certain livre d’images était figuré un loup, debout et marchant. Dès qu’il apercevait cette image il commençait à crier comme un fou ; il avait peur que le loup ne vînt et ne le mangeât. Sa sœur s’arrangeait cependant toujours de façon à ce qu’il fût obligé de voir cette image et prenait grand plaisir à sa terreur. Il avait en même temps peur d’autres animaux, grands et petits. Un jour, il poursuivait un grand beau papillon, aux ailes rayées de jaune, terminées en pointe, afin de l’attraper. (C’était sans doute un machaon.) Tout à coup, saisi d’une peur terrible du papillon, il abandonna sa poursuite en poussant des cris. Les coléoptères et les chenilles lui inspiraient également de l’effroi et du dégoût. Mais il pouvait se rappeler avoir à la même époque fait souffrir des coléoptères et coupé des chenilles en morceaux. Les chevaux aussi lui semblaient étrangement inquiétants. Quand on battait un cheval, il se mettait à crier et dut une fois pour cette raison quitter le cirque. En d’autres occasions, il aimait battre lui-même des chevaux. Ces attitudes contradictoires envers les animaux avaient-elles vraiment existé simultanément ou avaient-elles été

successives, se remplaçant l'une l'autre et alors dans quel ordre et quand, voilà ce que son souvenir ne permettait pas de trancher. Il ne pouvait pas non plus dire si sa période de méchanceté avait été remplacée par une phase de maladie ou bien si la méchanceté avait persisté pendant celle-ci. En tout cas, on était justifié, de par ses dires, que nous allons rapporter, à assurer qu'il avait traversé, en ces années d'enfance, une crise très nette de névrose obsessionnelle. Il rapporta avoir été pendant longtemps très pieux. Avant de s'endormir, il devait longuement prier et faire une série infinie de signes de croix. Il avait aussi coutume, le soir, de faire le tour de toutes les icônes appendues dans la chambre, à l'aide d'une chaise sur laquelle il grimpait afin de baiser dévotement chacune d'elles. Avec ce pieux cérémonial s'accordait très mal — ou peut-être très bien — qu'il se souvînt de pensées blasphématoires qui, telle une inspiration du diable, lui venaient à l'esprit. Il était obligé de penser : Dieu-cochon ou bien Dieu-merde. Au cours d'un voyage à une station balnéaire allemande, il fut tourmenté par la compulsion à devoir penser à la Sainte-Trinité chaque fois qu'il voyait trois tas de crottin de cheval ou d'autres excréments sur la route. En ce temps-là, il observait aussi un autre curieux cérémonial ; quand il voyait des gens qui lui inspiraient de la pitié : mendiants, infirmes, vieillards, il devait bruyamment expirer de l'air afin de ne pas devenir comme eux et, dans d'autres conditions particulières aussi, aspirer l'air avec force. J'inclinais naturellement à admettre que ces symptômes nettement obsessionnels appartenaient à une époque et à un stade d'évolution ultérieurs aux signes d'angoisse et au traitement cruel des animaux.

Les années ultérieures avaient été marquées pour notre patient par des relations tout à fait pénibles avec son père, lequel alors, à la suite d'accès répétés de dépression, ne pouvait plus cacher les traits morbides de son caractère. Dans les premières années de son enfance, ces relations avaient, au contraire, été des

plus tendres, ainsi que notre malade s'en souvenait fort bien. Son père l'aimait beaucoup et jouait volontiers avec lui. Lui, dès le plus jeune âge, était fier de son père et déclarait sans cesse vouloir devenir un monsieur comme lui. Nania lui avait dit que sa sœur était l'enfant de la mère, mais lui, celui du père, ce dont il était très content. Vers la fin de son enfance, un refroidissement s'était produit entre son père et lui. Son père lui préférait indubitablement sa sœur et il en était très blessé. Plus tard, la peur de son père devint prédominante.

Tous les phénomènes que le patient rattache à la phase de sa vie ayant débuté par sa « méchanceté » disparurent vers la 8ème année. Ils ne disparurent pas d'un seul coup, mais reparurent à diverses reprises et cédèrent enfin, pense le malade, à l'influence des maîtres et des éducateurs ayant alors remplacé les femmes qui auparavant l'élevaient. Telles sont, dans leurs traits les plus sommaires, les énigmes dont la solution fut confiée à l'analyse : Quelle fut l'origine du soudain changement de caractère du petit garçon ? Que signifiaient sa phobie et sa perversité ? Comment sa piété obsessionnelle prit-elle naissance ? Et quels sont les rapports de tous ces phénomènes entre eux ? Je rappellerai une fois encore que notre travail thérapeutique avait pour objet une maladie névrotique ultérieure et récente, et que ces problèmes antérieurs ne pouvaient s'éclairer que lorsque le cours de l'analyse, s'écartant momentanément du présent, nous contraignait à un détour à travers la préhistoire infantile.

III. La séduction et ses conséquences immédiates

Le premier soupçon devait naturellement se porter sur la gouvernante anglaise, le changement d'humeur du petit garçon ayant eu lieu pendant qu'elle était là. Deux souvenirs-écrans, incompréhensibles en eux-mêmes, qui se rapportaient à elle, étaient conservés. Un jour où elle marchait en avant, elle aurait dit à ceux qui la suivaient : « Regardez donc ma petite queue ! » Une autre fois, au cours d'une promenade en voiture, son chapeau se serait envolé, à la grande satisfaction des enfants. Voilà qui décelait le sens du complexe de castration et permettait de reconstruire à peu près ainsi les choses : une menace de la gouvernante au petit garçon aurait largement contribué à son comportement anormal. Il n'y a absolument aucun danger à communiquer de semblables reconstructions à l'analysé, elles ne nuisent jamais à l'analyse si elles sont erronées et on ne les énonce pas, malgré tout, si l'on n'a pas quelque espoir de s'approcher par leur moyen, d'une façon quelconque, de la vérité. Le premier effet de cette supposition fut l'apparition de rêves qu'il ne fut pas possible d'interpréter complètement, mais qui tous semblaient graviter autour du même centre. Autant qu'on les pouvait comprendre, il s'agissait, dans ces rêves, d'actes agressifs du petit garçon contre sa sœur ou sa gouvernante et d'énergiques réprimandes et punitions au sujet de ces agressions. C'était comme si... après son bain... il avait voulu mettre à nu sa sœur... lui arracher ce qui l'enveloppait... ou ses

voiles... et ainsi de suite. Mais il ne fut pas possible d'arriver par l'interprétation à un contenu certain et, comme ces rêves donnaient l'impression de retravailler le même matériel sous des formes sans cesse variées, la façon correcte de comprendre ces soi-disant réminiscences s'affirma : il ne pouvait s'agir que de fantasmes que le rêveur s'était créés en un temps ultérieur — sans doute à l'époque de la puberté — relativement à son enfance, fantasmes qui resurgissaient maintenant sous cette forme si méconnaissable.

L'explication s'en trouva d'un seul coup, lorsque le patient se rappela soudain un fait : sa sœur, « alors qu'il était encore très petit, dans le premier domaine », l'avait séduit en l'induisant à des pratiques sexuelles. D'abord surgit un souvenir : au cabinet, où les enfants allaient souvent ensemble, elle lui avait fait cette proposition : « Montrons-nous nos panpans », et elle avait fait suivre la parole de l'acte. Ensuite, la partie la plus essentielle de la séduction fut mise en lumière, avec tous les détails de temps et de lieu. C'était au printemps, alors que leur père était absent : les enfants jouaient par terre dans un coin, pendant que la mère travaillait dans la pièce voisine. Sa sœur s'était alors emparée de son membre, avait joué avec, tout en lui racontant d'incompréhensibles histoires sur sa Nania, comme en manière d'explication. Nania, disait-elle, faisait la même chose avec tout le monde, par exemple avec le jardinier, elle le mettait sur la tête et alors lui saisissait les organes génitaux.

Voilà qui nous fournissait l'explication des fantasmes que nous avons déjà devinés. Ils étaient destinés à effacer le souvenir d'un événement que le sentiment viril de sa dignité devait rendre plus tard choquant au patient, et ils atteignaient ce but en remplaçant la vérité historique par une attitude inverse imaginaire. D'après ces fantasmes, ce n'est pas lui qui aurait joué le rôle passif vis-à-vis de sa sœur, tout au contraire, il se serait montré agressif. Repoussé et puni pour avoir voulu voir sa sœur nue, il aurait, pour cette raison,

manifesté ces colères si célèbres dans la tradition familiale. Il convenait aussi d'impliquer la gouvernante dans cette histoire, cette même gouvernante que la mère et la grand-mère tenaient pour la principale responsable des accès de rage. Ces fantasmes étaient ainsi la réplique exacte des légendes au moyen desquelles une nation, devenue grande et fière, cherche à masquer la petitesse et les vicissitudes de ses débuts.

En réalité, la gouvernante ne pouvait avoir qu'un rapport très lointain avec la séduction et ses conséquences. Les scènes avec la sœur avaient eu lieu au printemps de l'année où l'Anglaise, en plein été, était entrée chez eux comme remplaçante des parents absents. L'hostilité du petit garçon contre la gouvernante avait bien plutôt pris naissance d'une autre manière. En disant du mal de la bonne et en la traitant de sorcière, elle emboîtait le pas à la sœur de notre malade qui, la première, lui avait conté de si monstrueuses histoires sur cette bonne, ce qui permettait au petit garçon de manifester à son égard l'aversion qui, ainsi que nous l'allons apprendre, s'était développée en lui contre sa sœur par suite de la séduction. La séduction par sa sœur n'était certes pas un fantasme. Sa vraisemblance se trouva renforcée par une information plus tardive reçue alors qu'il était adulte et qu'il n'avait jamais oubliée. Un cousin, son aîné de plus de dix ans, au cours d'une conversation relative à sa sœur, lui avait dit se très bien rappeler quelle petite créature précoce et sensuelle elle avait été. A l'âge de 4 ou 5 ans, elle s'était un jour assise sur ses genoux, et lui avait ouvert son pantalon afin de saisir son membre.

J'interromprai ici l'histoire infantile de mon patient afin de parler de cette sœur, de son évolution, de son sort ultérieur et de l'influence qu'elle exerça sur mon patient. Plus âgée que lui de deux ans, elle resta toujours plus avancée que lui. Enfant, elle avait été intraitable et garçonnière, elle se développa brillamment par la suite au point de vue intellectuel, se distingua par l'acuité et le réalisme

de son esprit, marquant une préférence pour les sciences naturelles, tout en écrivant des poésies que son père estimait fort. Intellectuellement très supérieure à ses premiers et nombreux soupirants, elle aimait à se moquer d'eux. Quand elle eut dépassé 20 ans, elle commença à être déprimée, se plaignant de son peu de beauté et évitant toute fréquentation. On lui fit faire un voyage avec une dame âgée de leurs amis : au retour, elle se mit à raconter des choses tout à fait invraisemblables sur les mauvais traitements que lui aurait infligés sa compagne, tout en demeurant évidemment « fixée » à sa soi-disant tourmenteuse. Au cours d'un second voyage, peu après, elle s'empoisonna et mourut loin de chez elle. Sans doute sa maladie représentait-elle le début d'une démence précoce. Elle donna ainsi la preuve de l'hérédité névropathique manifeste dans cette famille, preuve qui n'était pas unique. Un oncle, frère du père, après avoir mené pendant de longues années une existence d'original présentait, lorsqu'il mourut, les symptômes d'une névrose obsessionnelle grave ; un grand nombre de parents collatéraux étaient et sont encore affectés de troubles nerveux plus légers.

La sœur de notre patient lui fut pendant son enfance — la séduction mise momentanément de côté — un concurrent importun dans l'estime de ses parents, et il se sentait écrasé par l'impitoyable étalage que sa sœur faisait de sa supériorité. Il lui enviait particulièrement, par la suite, la considération que le père témoignait pour ses facultés mentales et ses réalisations intellectuelles, tandis que lui, inhibé intellectuellement depuis sa névrose obsessionnelle, devait se contenter d'une moindre estime. À partir de sa quatorzième année, les relations entre le frère et la sœur s'améliorèrent, une tournure d'esprit analogue et une opposition commune contre les parents les rapprochèrent au point qu'ils en arrivèrent à être l'un pour l'autre les meilleurs camarades. Lors des orages sexuels de la puberté, il osa tenter avec elle un rapprochement physique intime. Après qu'elle l'eût repoussé avec

autant de décision que d'adresse, il détourna aussitôt d'elle son désir pour le porter sur une petite paysanne qui était à leur service et portait le même nom que sa sœur. Il avait par là accompli une démarche décisive pour son choix hétérosexuel de l'objet, car toutes les jeunes personnes dont il s'éprit par la suite — souvent avec les signes les plus nets de compulsion — furent de même des servantes d'éducation et d'intelligence nécessairement inférieures aux siennes. Si tous ces objets d'amour étaient des substituts de la sœur à lui refusée, on ne peut nier qu'une tendance à la rabaisser, à mettre fin à cette supériorité intellectuelle qui l'avait en son temps tellement écrasé, n'ait réussi à jouer un rôle décisif dans son choix objectal.

Le comportement sexuel des humains, ainsi que tout le reste, a été subordonné par Alfred Adler à des mobiles de cette sorte émanant de la volonté de puissance, de l'instinct de l'individu à s'affirmer. Sans nier l'importance de telles aspirations à la puissance et à la suprématie, je n'ai jamais été convaincu qu'elles puissent jouer le rôle dominant et exclusif qui leur a été attribué. Si je n'avais poussé jusqu'au bout l'analyse de mon patient, j'aurais dû, sur l'observation de ce cas, modifier mon opinion préconçue, dans le sens d'Adler. Là conclusion de cette analyse mit au jour, de façon inattendue, du matériel nouveau qui, au contraire, montra que ces mobiles d'aspiration à la puissance (dans notre cas, la tendance au rabaissement) n'avaient déterminé le choix de l'objet qu'à titre de contribution et de rationalisation, cependant que la détermination réelle, profonde, m'autorisa à m'en tenir à mes convictions antérieures[4].

Lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de sa sœur, raconte notre malade, il éprouva à peine un soupçon de chagrin. Il dut se contraindre à des manifestations extérieures de deuil et put se réjouir en toute sérénité d'être maintenant devenu l'unique héritier de la propriété. Il souffrait, depuis plusieurs années déjà, de sa

4 Voir ci-après

maladie actuelle lorsque cet événement eut lieu. Mais je dois avouer que cette révélation du patient me laissa pendant un temps hésitant sur le diagnostic de ce cas. Je devais certes admettre que la douleur provoquée par la perte de ce membre de la famille, le plus aimé de lui, ne pût pas s'exprimer sans inhibition de par la persistante influence de la jalousie et de par l'intervention de l'amour incestueux devenu inconscient, mais je ne pouvais renoncer à trouver un substitut à l'explosion manquante de la douleur. Or celui-ci se révéla enfin dans une autre manifestation affective demeurée incompréhensible au patient. Peu de mois après la mort de sa sœur, il fit un voyage dans la région où elle était morte. Là, il alla sur la tombe d'un grand poète qui était alors son idéal et y versa des larmes brûlantes. Cette réaction lui sembla à lui-même étrange, car il savait que plus de deux générations avaient passé depuis qu'était mort le poète vénéré. Il la comprit seulement lorsqu'il se souvint que son père avait coutume de comparer les poésies de sa sœur défunte à celles de ce grand poète. Il m'avait fourni un autre indice de la façon exacte dont il fallait concevoir cet hommage rendu en apparence au poète en faisant une erreur dans son récit, erreur qui ne m'échappa pas. À diverses reprises auparavant, il avait spécifié que sa sœur s'était tuée d'un coup de pistolet et dut alors rectifier et me dire qu'elle avait pris du poison. Mais le poète avait été tué dans un duel au pistolet.

Je reviens maintenant à l'histoire du frère. À partir d'ici il me faut l'exposer un moment sur le mode pragmatique. Il s'avéra que le petit garçon avait 3 ans et 3 mois lorsque sa sœur commença sur lui ses tentatives de séduction. Ceci eut lieu, ainsi que nous l'avons dit, au printemps de la même année où, pendant l'été, arriva la gouvernante anglaise et où, à l'automne, à leur retour, les parents trouvèrent leur fils si radicalement changé. Il semble par suite tout naturel de penser à un rapport entre cette métamorphose et l'éveil de l'activité sexuelle qui avait eu lieu entre-temps.

Comment le petit garçon réagit-il aux séductions de sa sœur aînée ? Par un refus, mais un refus concernant la personne et non la chose. La sœur ne lui agréait pas comme objet d'amour, sans doute parce que leurs relations avaient déjà été déterminées dans un sens hostile de par leur rivalité dans l'amour des parents. Il s'écarta d'elle et d'ailleurs les sollicitations de sa sœur cessèrent bientôt. Mais il chercha à gagner à sa place une autre personne plus aimée, et les paroles de sa sœur elle-même, qui s'était autorisée de l'exemple de Nania, dirigèrent son choix vers celle-ci. Il commença donc à jouer avec son membre devant Nania ce qui, comme en beaucoup d'autres cas, lorsque les enfants ne cachent pas leur onanisme, doit être envisagé comme une tentative de séduction. Nania le déçut, elle prit un air sévère et déclara que ce n'était pas bien. Les enfants, ajouta-t-elle, qui faisaient ça, il leur venait à cet endroit une « blessure ».

L'effet de cette information, équivalente à une menace, agit dans plusieurs sens. Son attachement à Nania en fut ébranlé. Il y avait de quoi se mettre en colère contre elle ; or plus tard, en effet, quand le petit garçon commença à avoir ses accès de rage, on put voir qu'il lui en voulait réellement. Mais un des traits de son caractère était de défendre d'abord tenacement contre toute innovation chaque position de la libido qu'il devait abandonner. Quand la gouvernante entra en scène et se mit à dire du mal de Nania, qu'elle la chassa de la pièce, qu'elle voulut réduire à néant son autorité, alors lui exagéra bien plutôt son amour pour la victime de ces attaques et prit une attitude de refus et de défi envers l'agressive gouvernante. Il n'en commença pas moins à chercher en secret un autre objet sexuel. La séduction lui avait fourni le but sexuel passif d'être touché aux organes génitaux ; nous allons apprendre de qui il voulait recevoir cet enseignement et quelles voies le conduisirent à faire ce choix.

Comme nous pouvions nous y attendre, avec les premières excitations génitales commença l'investigation sexuelle infantile et

notre petit investigateur se trouva bientôt confronté par le problème de la castration. Il réussit à ce moment à observer deux petites filles, sa sœur et une de ses amies, pendant qu'elles urinaient. Sa perspicacité aurait alors déjà pu lui permettre, devant ce spectacle, de comprendre ce qu'il en était, mais il se comporta en cette circonstance comme nous savons que le font souvent d'autres enfants mâles. Il repoussa l'idée qu'il avait devant lui la confirmation de la blessure dont Nania l'avait menacé et se donna comme explication que c'était là le « pan-pan de devant » des filles. Mais le thème de la castration n'était pas par là éliminé ; dans tout ce qu'il entendait il y trouvait de nouvelles allusions. Un jour, comme on distribuait aux enfants des sucres d'orge colorés, la gouvernante, encline aux imaginations désordonnées, déclara que c'étaient des fragments de serpents coupés en morceaux. Il se rappela alors que son père avait un jour, dans un sentier, rencontré un serpent et l'avait avec sa canne frappé et coupé en morceaux. Il entendit lire l'histoire (dans *Reineke Fuchs*) du loup qui, voulant en hiver attraper des poissons, se servait de sa queue à cette intention, ce qui fit que la queue se cassa dans la glace. Il apprit ensuite les divers noms par lesquels on désigne les chevaux, d'après l'intégrité de leurs organes génitaux.

Ainsi la pensée de la castration le préoccupait, mais jusqu'ici il n'y croyait ni ne la craignait. Les contes dont il fit à ce moment connaissance posèrent pour lui d'autres problèmes sexuels. Dans *Le Chaperon rouge*, et dans *Les sept petits chevreaux,* on sortait les enfants du corps du loup. Le loup était-il donc une créature féminine, ou bien les hommes aussi pouvaient-ils receler des enfants dans leur corps ? À ce moment, cette question n'avait pas encore reçu de réponse. De plus, à l'époque de ces investigations, il n'avait encore aucune peur du loup.

L'un des renseignements que nous donna le patient nous mettra sur la bonne voie pour comprendre l'altération de caractère

qu’il subit pendant l’absence de ses parents en tant que conséquence plus lointaine de la séduction. Il rapporte qu’après avoir été repoussé et menacé par sa Nania, il abandonna bientôt l’onanisme. *La vie sexuelle qui commençait à entrer sous la primauté de la zone génitale s'était ainsi brisée contre un obstacle extérieur et avait été rejetée par là dans une phase d'organisation prégénitale.* La vie sexuelle du petit garçon, par suite de la répression de son onanisme, prit un caractère sadique-anal. Il devint irritable, tourmenteur aux dépens des animaux et des hommes. L’objet principal de sa cruauté était sa chère Nania ; il s’entendait à la tourmenter jusqu’à ce qu’elle fondît en larmes. Ainsi il se vengeait d’elle qui l’avait repoussé tout en satisfaisant, en même temps, ses convoitises sexuelles sous la forme correspondant à la phase régressive où il se trouvait. Il commença à se livrer à des cruautés sur de petits animaux, à attraper des mouches afin de leur arracher les ailes, à écraser du pied des coléoptères ; en imagination, il aimait aussi battre de grands animaux, des chevaux. C’étaient là des manières d’agir absolument actives, sadiques ; des pulsions anales de ce temps, il sera question plus loin dans d’autres contextes.

Fait très important : dans le souvenir du patient, d’autres fantasmes d’une sorte bien différente émergèrent aussi en même temps, fantasmes dont le contenu était que des garçons étaient châtiés et battus, particulièrement battus sur le pénis. Et grâce à d’autres fantasmes qui dépeignaient comment l’héritier du trône était enfermé dans un espace étroit et battu, on peut deviner aisément qui remplaçaient les figures anonymes quand elles servaient de garçons à recevoir des raclées. L’héritier du trône était évidemment lui-même ; son sadisme s’était ainsi retourné en imagination contre sa propre personne et s’était converti en masochisme. Ce détail-que le membre viril lui-même recevait le châtiment justifie la conclusion qu’un sentiment de culpabilité, relatif à l’onanisme, avait déjà contribué à cette transformation.

L'analyse ne laisse subsister aucun doute : ces aspirations passives étaient apparues en même temps que les actives-sadiques, ou très tôt après elles[5]. Voilà qui correspond à l'*ambivalence* de ce malade, ambivalence d'une netteté, d'une intensité et d'une ténacité peu ordinaires, qui se manifestait ici pour la première fois dans le développement égal des deux branches de pulsions partielles opposées. Ce comportement resta caractéristique aussi dans sa vie ultérieure, tout autant qu'un autre trait : aucune des positions de la libido, une fois établie, ne pouvait jamais être complètement remplacée par la suivante. Elle coexistait bien plutôt avec toutes les autres et permettait à notre patient une oscillation incessante, incompatible avec l'acquisition d'un caractère stable.

Les aspirations masochiques du petit garçon touchent à un autre point que j'ai jusqu'ici évité de mentionner, parce qu'il ne peut être établi que par l'analyse de la phase suivante de l'évolution de l'enfant. J'ai déjà mentionné qu'après que l'enfant eut été repoussé par sa Nania, sa libido se détacha d'elle, cessa d'en rien attendre, et il commença à prendre quelqu'un d'autre comme objet sexuel. Ce quelqu'un se trouva être son père, alors absent. Il fut certainement amené à ce choix grâce à un certain nombre de facteurs convergents parmi lesquels quelques-uns étaient fortuits, tel le souvenir du serpent coupé en morceaux ; mais, avant tout, il renouvelait par là son premier et plus primitif choix d'objet qui, en conformité avec le narcissisme du petit enfant, s'était effectué par la voie de l'identification. Nous avons déjà vu que son père avait été son modèle admiré ; quand on lui demandait ce qu'il voudrait devenir, il répondait : un « monsieur » comme mon père. Cet objet avec lequel il s'identifiait dans une attitude d'abord active devint, dans la phrase sadique-anale, celui auquel il se soumettait dans une attitude passive. La séduction par sa sœur semble l'avoir contraint à un rôle

5 J'appelle aspirations passives celles qui ont un objectif sexuel passif, cependant je n'ai pas en vue, ce disant, une transformation de l'instinct, mais seulement son but.

passif et lui avoir donné un objectif sexuel passif. Sous l'influence persistante de cet événement, il parcourut alors un chemin menant de sa sœur par sa Nania jusqu'à son père, de l'attitude passive envers la femme à l'attitude passive envers l'homme, tout en renouant par là avec la phase antérieure et spontanée de son développement. Le père était redevenu son objet d'amour ; l'identification était, en conformité avec ce stade plus élevé de développement, remplacée par le choix d'objet ; la transformation de l'attitude active en une attitude passive était la conséquence et l'indice de la séduction ayant eu lieu entre-temps. Il n'aurait naturellement pas été aussi facile de prendre une attitude active envers le père tout-puissant au cours de la phase sadique. Quand le père revint à la fin de l'été ou en automne, les crises de rage et les scènes de fureur acquirent une utilisation nouvelle. Avec Nania elles avaient servi à des fins actives sadiques, avec le père elles étaient animées d'intentions masochiques. En faisant étalage de sa « méchanceté », il voulait forcer son père à le châtier et à le battre, et obtenir ainsi de lui la satisfaction sexuelle masochique désirée. Ses accès de rage et ses cris étaient donc de simples tentatives de séduction. En concordance avec la motivation du masochisme, il aurait, par une telle correction, trouvé encore à satisfaire son sentiment de culpabilité. Il avait conservé le souvenir d'une de ces scènes de « méchanceté », au cours de laquelle il redoublait de cris dès que son père approchait. Toutefois son père ne le battit pas, mais chercha à l'apaiser en jouant à la balle devant lui avec les oreillers de son petit lit.

Je ne sais combien de fois parents et éducateurs, en présence de l'inexplicable « méchanceté » d'un enfant, auraient l'occasion de se souvenir de ce typique état de choses. L'enfant qui se montre à tel point intraitable fait par là un aveu et veut provoquer une punition. Et dans les coups qu'il reçoit, il recherche à la fois l'apaisement de

son sentiment de culpabilité et la satisfaction de sa tendance sexuelle masochique.

Nous devons l'élucidation ultérieure de notre cas morbide à un souvenir qui apparut alors avec la plus grande netteté : aucun symptôme d'angoisse ne se mêla aux indices de modification du caractère avant que n'eût eu lieu certain événement. Auparavant, il n'y avait pas eu d'angoisse et immédiatement après l'événement, l'angoisse se manifesta sous la forme la plus pénible. La date de cette transformation a été précisée : c'était juste avant le 4ème anniversaire de l'enfant. Grâce à ce point de repère, la période de l'enfance dont nous nous occupons se divise en deux phases, une première phase de méchanceté et de perversité qui s'étend de la séduction survenue à 3 ans et 3 mois jusqu'au 4ème anniversaire et une seconde phase, plus longue, qui suivit et dans laquelle dominent les indices de la névrose. Cependant l'événement qui rendit possible cette division ne fut pas un traumatisme extérieur, mais un rêve dont l'enfant s'éveilla plein d'angoisse.

IV. Le rêve et la scène primitive

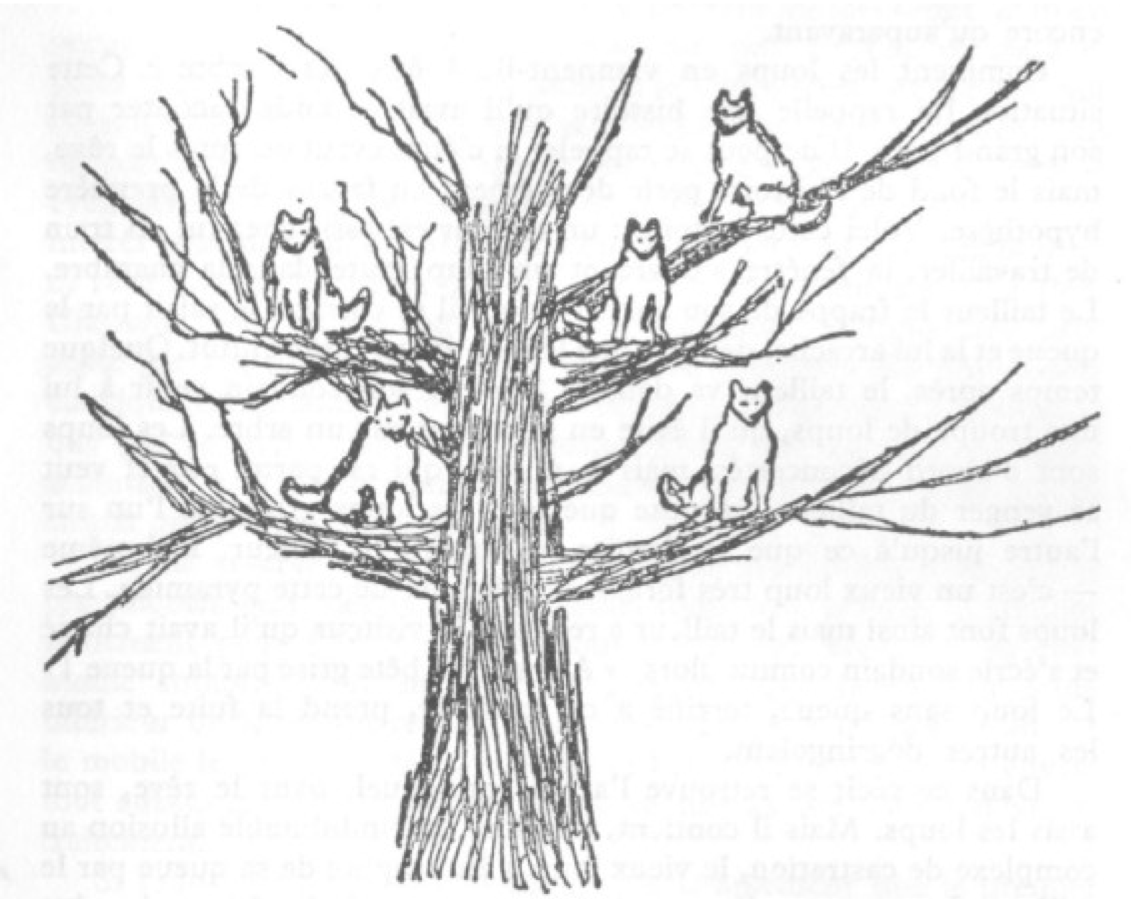
J'ai déjà publié ailleurs[6], à cause de sa richesse en matériel folklorique, ce rêve, et je commencerai par le rapporter ici dans les mêmes termes :

« *J'ai rêvé qu'il faisait nuit et que j'étais couché dans mon lit. (Mon lit avait les pieds tournés vers la fenêtre ; devant la fenêtre il y avait une rangée de vieux noyers. Je sais avoir rêvé cela l'hiver et la nuit.) Tout à coup la fenêtre s'ouvre d'elle-même et, à ma grande terreur, je vois que, sur le grand noyer en face de la fenêtre, plusieurs loups blancs sont assis. Il y en avait 6 ou 7. Les loups étaient tout blancs et ressemblaient plutôt à des renards ou à des chiens de berger, car ils avaient de grandes queues comme les renards et leurs oreilles étaient dressées comme chez les chiens quand ceux-ci sont attentifs à quelque chose. En proie à une grande terreur, évidemment d'être mangé par les loups, je criai* et m'éveillai. Ma bonne accourut auprès de mon lit afin de voir ce qui m'était arrivé. Il me fallut un bon moment pour être convaincu que ce n'avait été qu'un rêve, tant m'avait semblé vivant et clair le tableau de la fenêtre s'ouvrant et des loups assis sur l'arbre. Je me calmai enfin, me sentis comme délivré d'un danger et me rendormis.

« La seule action ayant eu lieu dans le rêve était l'ouverture de la fenêtre, car les loups étaient assis tout à fait tranquilles et sans

6 Märchenstoffe in Traumen, 1913 (Éléments de contes de fées dans les rêves), *Int. Zeitschr. f. ärtzl. Psychoanalyse,* vol. I, 1913.

faire aucun mouvement sur les branches de l'arbre, à droite et à gauche du tronc, et me regardaient. On aurait dit qu'ils avaient toute leur attention fixée sur moi. Je crois que ce fut là mon premier rêve d'angoisse. J'avais alors 3, 4, tout au plus 5 ans. De ce jour, jusqu'à ma 11ème ou 12ème année, j'eus toujours peur de voir quelque chose de terrible dans mes rêves. »



Le rêveur me donna encore un dessin de l'arbre avec les loups, à l'appui de sa description. L'analyse du rêve ramena au jour le matériel suivant.

Il a toujours rapproché ce rêve du souvenir d'après lequel il aurait eu, en ces années d'enfance, une peur effroyable de l'image d'un loup qui se trouvait dans un certain livre de contes. Sa sœur aînée, bien supérieure à notre patient, avait coutume de le taquiner en lui montrant, sous un prétexte quelconque, justement cette image, sur quoi il commençait à crier, épouvanté. Sur cette image, le loup se tenait debout, une patte en avant, les griffes sorties et les

oreilles dressées. Le rêveur pense que cette image servait d'illustration au conte du *Petit Chaperon rouge*.

Pourquoi les loups sont-ils blancs ? Voilà qui lui rappelle les moutons gardés par grands troupeaux dans les environs de la propriété. Son père à l'occasion l'emmenait avec lui visiter ces troupeaux, ce qui le rendait chaque fois très fier et très heureux. Plus tard — d'après certains renseignements, ce pouvait très bien avoir été peu de temps avant ce rêve — une épidémie éclata parmi ces moutons. Le père fit venir un élève de Pasteur qui vaccina les animaux, mais ils moururent après la vaccination en plus grand nombre encore qu'auparavant.

Comment les loups en viennent-ils à être sur l'arbre ? Cette situation lui rappelle une histoire qu'il avait entendu raconter par son grand-père. Il ne peut se rappeler si c'était avant ou après le rêve, mais le fond de l'histoire parle décidément en faveur de la première hypothèse. Voici cette histoire : un tailleur est assis chez lui en train de travailler, la fenêtre s'ouvre et un loup saute dans la chambre. Le tailleur le frappe de son aune — non (il se corrige) le saisit par la queue et la lui arrache, de sorte que le loup épouvanté s'enfuit. Quelque temps après, le tailleur va dans la forêt et voit soudain venir à lui une troupe de loups, qu'il évite en grimpant sur un arbre. Les loups sont d'abord déconcertés, mais le mutilé, qui est parmi eux et veut se venger du tailleur, propose que tous les loups grimpent l'un sur l'autre jusqu'à ce que le dernier ait atteint le tailleur. Lui-même — c'est un vieux loup très fort — sera la base de cette pyramide. Les loups font ainsi mais le tailleur a reconnu le visiteur qu'il avait châtié et s'écrie soudain comme alors : « Attrapez la bête grise par la queue ! » Le loup sans queue, terrifié à ce souvenir, prend la fuite et tous les autres dégringolent.

Dans ce récit se retrouve l'arbre sur lequel, dans le rêve, sont assis les loups. Mais il contient, de plus, une indubitable allusion au complexe de castration, le vieux loup a été amputé de sa queue par

le tailleur. Les queues de renard dont sont munis les loups du rêve constituent sans doute des compensations à ce manque de queue.

Pourquoi y a-t-il 6 ou 7 loups ? Cette question ne semblait pas pouvoir recevoir de réponse, mais un doute me vint et je l'exprimai : l'image qui faisait peur à l'enfant pouvait-elle vraiment se rapporter au conte du *Petit Chaperon rouge* ? Ce conte ne donne en effet lieu qu'à deux illustrations : la rencontre du Petit Chaperon rouge avec le loup dans la forêt et la scène où le loup est au lit avec le bonnet de la grand-mère. Derrière le souvenir de l'image, un autre conte devait donc être dissimulé. Le patient découvrit bientôt que ce ne pouvait être que l'histoire du *Loup et des sept chevreaux.* On y retrouve le chiffre 7, mais aussi le chiffre 6, car le loup ne dévore que 6 chevreaux, le 7ème se cache dans l'horloge. Le blanc apparaît aussi dans cette histoire, car le loup se fait blanchir la patte chez le boulanger, après que les chevreaux, lors de sa première visite, l'ont reconnu à sa patte grise. Les deux contes ont, en outre, bien des points communs. Dans les deux on retrouve le fait d'être mangé, le ventre qu'on ouvre, l'acte de faire ressortir les personnes mangées, leur remplacement par de lourdes pierres et enfin, dans les deux, le méchant loup périt. En outre dans le conte des chevreaux apparaît aussi l'arbre. Le loup se couche après son repas sous un arbre et ronfle.

Des circonstances particulières à ce rêve m'inciteront à m'en occuper encore ailleurs, à l'interpréter alors plus à fond, comme à en peser toute l'importance. C'est donc là le plus ancien rêve angoissant de son enfance dont le rêveur se souvienne, rêve dont le contenu, en rapport avec d'autres rêves qui le suivirent bientôt et avec certains événements des premières années de la vie du rêveur, présentent un intérêt tout particulier. Mais ici nous nous bornons à la relation de ce rêve avec deux contes qui ont tant de points communs : *Le Petit Chaperon rouge* et *Le loup et les sept chevreaux.* L'impression produite par ces contes sur le petit rêveur se manifesta par une

phobie classique d'animaux, phobie ne se distinguant d'autres cas analogues que par ce trait : l'animal d'angoisse n'était pas un objet aisément accessible à la perception (tel un cheval ou un chien) mais n'était connu que par le récit et l'image.

Je me réserve d'exposer ailleurs quelle explication comportent ces phobies animales et quelle signification leur revient. J'anticipe seulement pour faire remarquer que cette explication est en harmonie complète avec le caractère principal que revêtit, au cours ultérieur de la vie du rêveur, sa névrose. La peur du père avait été le mobile le plus fort de sa maladie et l'attitude ambivalente envers tout substitut du père domina sa vie comme sa conduite pendant le traitement.

Si le loup, chez mon patient, n'était simplement que le premier substitut du père, on peut se demander si le conte du loup qui mange les chevreaux et celui du Petit Chaperon rouge ont pour contenu occulte autre chose que la peur infantile du père[7].

Le père de mon patient avait, en outre, l'habitude qu'ont tant de personnes dans leurs rapports avec leurs enfants, de la « gronderie tendre », et il est bien possible que ce père (qui plus tard devait se faire sévère) l'ait, plus d'une fois, en jouant avec son petit enfant, et en le caressant, menacé, pour rire, de ces mots : « Je vais te manger ! » L'une de mes patientes me conta que ses deux enfants ne purent jamais parvenir à aimer leur grand-père, parce que celui-ci, en jouant amicalement avec eux, avait coutume de leur faire peur en leur disant qu'il allait leur ouvrir le ventre.

Laissons maintenant de côté tout ce qui anticipe sur ce que ce rêve pourra nous apprendre de plus lointain et revenons-en à son interprétation immédiate. Je ferai observer que cette interprétation posa un problème dont la solution demanda plusieurs années. Le

7 Comparer l'analogie entre ces deux contes et le mythe de Kronos, mise en évidence par O. Rank dans « Völkerpsychologische Parellelen zu den infantilen Sexualtheorien », *Zentralblatt für Psychoanalyse,* II, 8 (Parallèles entre le folklore et les théories sexuelles infantiles).

patient m'avait, de bonne heure dans son analyse, rapporté ce rêve, et n'avait pas tardé à partager ma conviction que les causes de sa névrose infantile se dissimulaient derrière celui-ci. Au cours du traitement, nous revînmes souvent à ce rêve, mais ce ne fut que dans les derniers mois du traitement que nous réussîmes à le comprendre pleinement et ceci grâce au travail spontané du patient. Il avait toujours souligné que deux facteurs dans ce rêve avaient fait sur lui la plus grande impression : en premier lieu, la parfaite tranquillité, l'immobilité des loups et, en second lieu, l'attention tendue avec laquelle ils le fixaient tous. Le sentiment durable de réalité que le rêve avait laissé après soi lui semblait encore digne d'être noté.

Nous prendrons cette dernière remarque pour point de départ. L'interprétation des rêves nous a déjà appris que ce sentiment de réalité comporte une signification déterminée. Il équivaut à l'assurance que quelque chose dans le matériel latent du rêve prétend dans la mémoire du rêveur être réel, c'est-à-dire que le rêve se rapporte à un événement réellement arrivé et non pas simplement imaginé. Il ne peut naturellement s'agir que de la réalité de quelque chose d'inconnu ; la conviction, par exemple, que le grand-père a vraiment raconté l'histoire du tailleur et du loup, ou bien que les contes du *Petit Chaperon rouge* et des *Sept chevreaux* ont vraiment été lus à l'enfant, n'aurait jamais pu être remplacée par ce sentiment durable de réalité ayant survécu dans le rêve. Le rêve semblait faire allusion à un événement dont la réalité soulignée se trouvait ainsi être en opposition complète avec l'irréalité des contes de fées.

Si nous en venons à admettre qu'il y ait, derrière le contenu du rêve, une scène inconnue de cette sorte, c'est-à-dire déjà oubliée au moment où eut lieu le rêve, il faut que cette scène se soit produite de très bonne heure dans la vie de l'enfant. Le rêveur le déclare lui-même : « J'avais, lorsque je fis ce rêve, 3, 4, tout au plus 5 ans. » Nous pourrions ajouter : « Et ce rêve me rappela quelque chose qui devait s'être passé à une époque encore plus reculée. »

Les éléments que souligne le rêveur dans le contenu manifeste du rêve : l'attention soutenue, l'immobilité, doivent nous mettre sur la voie de cette scène réelle. Bien entendu, il faut nous attendre à ce que ce matériel manifeste reproduise le matériel inconnu et latent de la scène avec une déformation quelconque, peut-être même avec la déformation en son contraire.

Du matériel brut que la première analyse du rêve avec le patient nous avait livré, il y avait aussi plusieurs conclusions à tirer, conclusions qu'il convenait d'insérer dans le contexte que nous recherchions. Derrière la mention de l'épidémie des moutons, nous pouvions retrouver des traces de l'investigation sexuelle de l'enfant — il pouvait en effet satisfaire cet intérêt lors de ses visites aux troupeaux en compagnie de son père — mais il y avait là aussi des allusions à la peur de la mort, car les moutons moururent, pour la plupart, lors de l'épidémie. Ce qui dans le rêve est le plus frappant, les loups sur l'arbre, conduisait directement à l'histoire contée par le grand-père et ce qui, dans cette histoire, semblait fascinant et capable d'engendrer le rêve ne pouvait être autre chose que sa connexion avec le thème de la castration.

La première analyse incomplète du rêve nous avait de plus amené à conclure que le loup était un substitut du père : ainsi ce premier rêve d'angoisse aurait mis à jour cette peur du père qui devait désormais dominer la vie du malade. De fait, cette conclusion ne s'imposait pas encore. Mais si nous rassemblons les données de l'analyse parvenue à ce point, données dérivées du matériel fourni par le rêveur, nous posséderons, en vue d'une reconstruction à tenter, à peu près les fragments suivants :

Un événement réel — datant d'une époque très lointaine — regarder

— immobilité — problèmes sexuels — castration — le père — quelque chose de terrible.

Un jour, le patient poursuivit ainsi l'interprétation de son rêve. Le passage du rêve, pensait-il, où il est dit : « Tout à coup, la fenêtre s'ouvre d'elle-même », n'est pas entièrement élucidé par le rapport à la fenêtre où est assis le tailleur et par laquelle le loup entre dans la chambre. « Ce passage doit signifier : mes yeux s'ouvrent tout à coup. Ainsi je dors et m'éveille soudain, et en m'éveillant, je vois quelque chose : l'arbre avec les loups. » Il n'y avait là rien à objecter, mais on pouvait continuer à développer ce point. L'enfant s'était réveillé et avait vu quelque chose. Le fait de regarder attentivement, attribué aux loups dans le rêve, doit bien plutôt être déplacé sur le rêveur. Ici, en un point essentiel, un renversement avait eu lieu qui, en outre est annoncé par un autre renversement dans le contenu manifeste du rêve. Le fait que les loups soient assis sur l'arbre est en effet aussi une transposition puisque, dans le récit du grand-père, ils se trouvaient en bas et ne pouvaient grimper sur l'arbre.

Mais alors, l'autre facteur souligné par le rêveur ne serait-il pas déformé aussi de par un renversement ou une interversion ? Dans ce cas, au lieu d'immobilité (les loups sont assis immobiles, ils le regardent, mais ne bougent pas), il faudrait penser au mouvement le plus violent. L'enfant se serait soudain réveillé et aurait vu devant lui une scène de mouvement violent qu'il regarda, toute son attention tendue. Dans un cas, la déformation consisterait à échanger le sujet contre l'objet, l'activité contre la passivité, « être regardé » contre « regarder » ; dans l'autre cas, elle consisterait à changer une chose en son contraire : le repos à la place du mouvement.

Une autre fois, une association subite du rêveur nous fit faire un pas de plus dans la compréhension du rêve : « L'arbre est l'arbre de Noël. » Il le savait à présent, le rêve avait eu lieu peu avant Noël, dans l'attente de la fête. Comme le jour de Noël était en même temps celui de son anniversaire, la date du rêve et de la transformation dont ce dernier avait été l'origine pouvait maintenant être fixée avec

certitude. C’était juste avant son 4ème anniversaire. Il s’était endormi dans l’attente fébrile du jour qui devait lui apporter une double ration de cadeaux. Nous le savons : l’enfant, en pareilles circonstances anticipe aisément sur la réalisation de ses désirs. Ainsi, c’était déjà Noël en rêve, le contenu du rêve lui montrait ses étrennes, à l’arbre étaient suspendus les cadeaux à lui destinés. Mais au lieu des cadeaux, il y avait des loups, et le rêve finissait de la façon suivante : il avait peur d’être mangé par le loup (sans doute par son père), et il cherchait refuge auprès de sa bonne. La connaissance que nous avons du développement sexuel de l’enfant antérieurement au rêve nous rend possible de combler les lacunes de celui-ci et d’élucider la transformation de la satisfaction en angoisse. Parmi les désirs formateurs du rêve, le plus puissant devait être le désir de la satisfaction sexuelle qu’il aspirait alors à obtenir de son père. La force de ce désir rendit possible la reviviscence des traces mnémoniques, depuis longtemps oubliées, d’une scène susceptible de lui montrer à quoi ressemblait la satisfaction sexuelle de par le père — et le résultat en fut terreur, épouvante devant la réalisation de ce désir, refoulement de l’aspiration qui s’était manifestée par ce désir, fuite devant le père et refuge cherché auprès de la bonne plus inoffensive.

L’importance de cette date de Noël comme tournant décisif dans la vie de l’enfant avait été conservée dans ce soi-disant souvenir : son premier accès de rage aurait été dû au fait qu’il n’avait pas été satisfait de ses cadeaux de Noël. Ce souvenir mêlait le vrai et le faux ; il ne pouvait entièrement être juste car, d’après les déclarations répétées de ses parents, la « méchanceté » de leur fils avait éclaté dès leur retour à l’automne et non pas seulement à la Noël. Mais l’essentiel de la relation entre le manque de satisfaction d’amour, la rage et Noël, avait été conservé dans ce souvenir.

Cependant, quelle image l’aspiration sexuelle nocturnement agissante pouvait-elle avoir évoquée qui fût capable de détourner le

rêveur, avec une aussi intense épouvante, de la réalisation de son désir ? D'après le matériel découvert par l'analyse, il fallait que cette image remplît une condition, il fallait qu'elle fût apte à créer la conviction de l'existence de la castration. L'angoisse de castration devenait alors le moteur de la transmutation de l'affect.

Je suis ici parvenu au point où je dois abandonner l'appui que m'a jusqu'ici offert le cours de l'analyse. Je crains que ce ne soit aussi le point où le lecteur me retire sa foi.

Ce qui cette nuit-là fut réactivé et émergea du chaos, traces mnémoniques inconscientes, fut l'image d'un coït entre ses parents, d'un coït accompli dans des circonstances pas tout à fait habituelles et particulièrement favorables à l'observation. Nous parvînmes peu à peu à obtenir des réponses satisfaisantes à toutes les questions qui pouvaient se poser relativement à cette scène car, au cours du traitement, ce premier rêve reparut en d'innombrables rééditions et variantes dont l'analyse nous fournit toute l'élucidation souhaitée. Ainsi, en premier lieu, l'âge de l'enfant lorsqu'il fit cette observation put être fixé à environ 1 an 1/2[8]. Il souffrait alors d'une malaria dont les accès revenaient quotidiennement à une heure donnée[9].

À partir de sa 10ème année, il fut périodiquement sujet à des accès de dépression qui commençaient l'après-midi et atteignaient leur apogée vers 5 heures. Ce symptôme persistait encore au temps du traitement analytique. Les accès de dépression récurrente avaient pris la place des accès de fièvre ou de langueur de jadis ; 5 heures était l'heure de la fièvre la plus forte ou bien celle de l'observation du coït, si tant est que les deux n'eussent point coïncidé[10]. Il se

8 On pouvait aussi penser à l'âge de 6 mois, mais avec bien moins de vraisemblance ; l'hypothèse semblait de fait à peine soutenable.

9 Comparer les métamorphoses ultérieures de ce facteur dans la névrose obsessionnelle. Dans les rêves survenus au cours du traitement, il fut figuré par un vent violent *(aria,* air, vent).

10 À rapprocher du fait que le patient, en illustrant son rêve, ne dessina que *cinq* loups, bien que le texte du rêve parlât de 6 ou 7.

trouvait probablement, à cause même de cette maladie, dans la chambre de ses parents. Cette maladie, dont l'existence est aussi corroborée par une tradition directe, rend plausible de situer l'événement pendant l'été et par là d'attribuer à l'enfant né à Noël l'âge de *n* + 1 an 1/2. Ainsi, il venait de dormir dans son petit lit dans la chambre de ses parents et s'éveilla, peut-être à cause de la montée de la fièvre, l'après-midi, peut-être à 5 heures, moment marqué plus tard par un état de dépression. Que les parents se soient retirés à demi dévêtus[11] pour une sieste diurne, voilà qui cadrerait avec l'hypothèse d'une chaude journée d'été. En s'éveillant, il fut témoin d'un *coitus a tergo,* trois fois répété[12], il put voir l'organe de sa mère comme le membre de son père, et comprit le processus ainsi que son sens[13]. Enfin il troubla les rapports de ses parents d'une manière dont il sera question plus tard.

Au fond, il n'y a là rien d'extraordinaire, rien qui soit susceptible de donner l'impression d'une imagination extravagante, dans le fait qu'un jeune couple, marié depuis peu d'années, ait adjoint une scène d'amour à une sieste, au cours d'un chaud après-midi d'été et ne se soit pas laissé arrêter par la présence du petit garçon de 1 an 1/2 endormi dans son petit lit. Je dirai plutôt que c'est au contraire un fait banal, fréquent, et même la position dans laquelle nous avons inféré qu'avait dû être accompli le coït ne peut en rien modifier ce jugement. D'autant plus qu'il ne ressort pas des pièces à conviction que le coït ait été chaque fois accompli par derrière. Une seule fois aurait, en effet, suffi pour donner au

11 En linge de dessous blanc, les loups *blancs.*

12 Pourquoi trois fois ? Il soutint tout à coup un jour que j'avais établi ce détail grâce à une interprétation. Ce n'était pas le cas. C'était une association spontanée, exempte de critique ultérieure ; à sa façon habituelle, il me l'attribua, tentant par cette projection de la rendre plus digne de foi.

13 Je veux dire qu'il le comprit à l'époque de son rêve, à 4 ans, non pas à l'époque où il l'observa. À 1 an 1/2 il recueillit les impressions dont la compréhension différée lui fut rendue possible à l'époque du rêve de par son développement, son excitation et son investigation sexuelles.

spectateur l'occasion de faire des observations qu'une autre attitude du couple amoureux eût rendues plus difficiles ou impossibles. Le contenu de cette scène ne peut donc en lui-même pas servir d'argument contre sa crédibilité. Le soupçon d'invraisemblance se portera sur trois autres points. En premier lieu, un enfant, à l'âge tendre de 1 an 1/2, est-il capable de recueillir des perceptions relatives à un processus aussi compliqué et de les conserver si fidèlement dans son inconscient ? En second lieu, est-il possible à une élaboration différée des impressions ainsi reçues de se produire et de se frayer un chemin jusqu'à la compréhension à l'âge de 4 ans ? En dernier lieu, existe-t-il un procédé quelconque pouvant rendre conscients, de façon cohérente et convaincante, les détails d'une pareille scène, vécue et comprise en de semblables circonstances[14] ?

Je m'occuperai plus loin à fond de ces objections, j'assure le lecteur que je ne suis pas moins critique que lui envers l'admission d'une telle observation de la part d'un enfant et je le prie de se joindre à moi pour croire *provisoirement* à la réalité de cette scène. Nous commencerons par poursuivre l'étude des relations de cette « scène primitive » avec le rêve, les symptômes et l'histoire de la vie du patient, et nous rechercherons particulièrement quels effets découlèrent du contenu essentiel de la scène et de l'une de ses impressions visuelles.

14 On ne peut tourner la première de ces difficultés en supposant que l'enfant, à l'époque de son observation, ait eu vraisemblablement, après tout, une année de plus, c'est-à-dire 2 ans 1/2, âge auquel il eût pu être parfaitement capable de parler. Toutes les circonstances accessoires du cas de mon patient rendent presque impossible un tel déplacement de la date de son observation. En outre, il faut tenir compte du fait que de pareilles scènes d'observation du coït des parents sont fréquemment mises au jour par une analyse. Leur condition, c'est justement d'avoir eu lieu dans la toute première enfance. Plus l'enfant grandit, plus les parents, quand ils appartiennent à un certain niveau social, rendent impossible à l'enfant l'occasion d'une telle observation.

J'entends par là les postures qu'il vit prendre à ses parents, l'homme dressé et la femme courbée comme un animal. Nous savons déjà qu'au temps de son angoisse, sa sœur avait coutume de lui faire peur avec l'image du livre de contes représentant le loup debout, une patte portée en avant, les griffes sorties et les oreilles dressées. Au cours de son traitement, le patient n'eut de cesse qu'il n'eût retrouvé, grâce à d'inlassables recherches chez les bouquinistes, le livre de contes illustrés de son enfance, et il reconnut son « image d'angoisse » dans une illustration du conte *Le loup et les sept chevreaux.* Il pensait que l'attitude du loup sur cette image avait pu lui rappeler celle de son père pendant la scène primitive que nous avions reconstruite. En tout cas, cette image devint le point de départ d'autres manifestations d'angoisse. Un jour — il avait 7 ou 8 ans — il apprit que le lendemain arriverait son nouveau précepteur : il rêva alors, la nuit suivante, de ce précepteur sous la forme d'un lion qui, en rugissant, s'approchait de son lit dans l'attitude du loup de l'image, et il s'éveilla de nouveau plein d'angoisse. La phobie des loups avait alors déjà été surmontée, c'est pourquoi il était libre de se choisir un nouvel animal d'angoisse et il reconnaissait, dans ce rêve tardif, le précepteur comme étant un substitut du père. Dans les années de sa seconde enfance, chacun de ses maîtres ou précepteurs joua de même le rôle du père et fut investi de l'influence paternelle pour le bien comme pour le mal.

Le destin fournit à l'enfant une curieuse occasion de revivifier au lycée sa phobie des loups et de se servir de la relation qui en constituait le fond pour se créer de graves inhibitions. Le maître qui enseignait le latin dans sa classe se nommait *Wolf* (loup). Dès le début, ce maître l'intimida et il fut une fois sévèrement pris à partie par lui pour avoir fait dans une traduction latine une faute stupide ; de ce jour, il ne put se défendre d'une peur paralysante en présence de ce maître, peur bientôt transférée à d'autres professeurs. Mais l'occasion à laquelle il avait commis une bévue dans sa traduction

n'était pas non plus sans rapport avec son complexe. Il avait à traduire le mot latin *filius* et il le fit par le mot français *fils* au lieu de se servir du mot adéquat dans sa langue natale. Ainsi le loup continuait toujours à être son père[15].

Le premier des « symptômes passagers »[16] que le patient manifesta pendant le traitement se rattachait de nouveau à la phobie des loups et au conte des 7 chevreaux. Dans la pièce où eurent lieu les premières séances se trouvait une grande horloge murale en face du patient qui, couché sur un divan, me tournait le dos. Je fus frappé du fait que de temps à autre, il tournait vers moi son visage, me regardait très amicalement comme pour gagner mes bonnes grâces, et ensuite détournait son regard de moi vers l'horloge. Je croyais alors qu'il manifestait par là son désir de voir finir la séance. Longtemps après le patient me fit souvenir de cette pantomime et m'en donna l'explication en rappelant que le plus jeune des 7 chevreaux trouva un refuge dans le coffre de l'horloge, tandis que ses 6 frères étaient mangés par le loup. Ainsi il voulait alors me dire : « Sois bon pour moi ! Dois-je avoir peur de toi ? Vas-tu me manger ? Dois-je, comme le plus jeune chevreau, me cacher dans le coffre de l'horloge ? »

15 Après cette violente prise à partie par le maître-loup (Wolf), il apprit que, d'après l'opinion générale de ses camarades, ce maître attendait, afin d'être apaisé, de l'argent de sa part. Nous reviendrons là-dessus plus tard. Je veux me représenter combien une conception rationaliste de cette histoire d'enfance serait facilitée, si l'on pouvait admettre que toute la peur du loup fût en réalité issue du professeur de latin portant le nom du loup, eût été ensuite projetée en arrière dans l'enfance et eût, en s'appuyant sur l'illustration du livre de contes, causé le fantasme de la scène primitive. Mais cela n'est pas soutenable : la priorité dans le temps de la phobie des loups et la place qui lui revient à l'époque de l'enfance passée sur « la première terre » sont bien trop solidement établies. Et que dire du rêve à l'âge de 4 ans ?

16 Voir Ferenczi, *Ueber passagere Symptombildungen während der Analyse, Zentralblatt fur Psychoanalyse,* II, 1912, p. 588 et suiv. *(De la formation des symptômes passagers au cours de l'analyse.)*

Le loup dont il avait peur était indubitablement son père, mais la peur du loup était liée à la position dressée. Son souvenir était sur ce point affirmatif : des images du loup marchant à quatre pattes ou, comme dans *Le Chaperon rouge*, couché dans un lit, ne lui faisaient pas peur. L'attitude que, d'après notre reconstruction de la scène primitive, il avait vu prendre à la femme, n'avait pas moins d'importance ; cette importance resta cependant limitée à la sphère sexuelle. Les manifestations les plus frappantes de sa vie amoureuse, après qu'il eut atteint la maturité, furent des accès de désir sensuel compulsionnel pour telle ou telle personne, désirs qui surgissaient et disparaissaient dans la succession la plus énigmatique. Ces accès libéraient en lui, même au temps où il était par ailleurs inhibé, une énergie gigantesque et échappaient entièrement à son contrôle. Je dois, en raison d'un contexte particulièrement important, remettre à plus tard l'étude complète de ces amours obsessionnelles, mais je puis mentionner ici qu'elles dépendaient d'une condition déterminée, cachée à sa conscience, et qui ne fut découverte qu'au cours du traitement. La femme devait avoir pris la posture que nous avons attribuée à la mère dans la scène primitive. Pour lui, depuis la puberté, des fesses larges, proéminentes, étaient le charme le plus puissant chez une femme : un coït dans une autre position que par derrière lui donnait à peine de plaisir. On objectera ici justement qu'une semblable prédilection sexuelle pour les parties postérieures du corps est un caractère général chez les personnes enclines à la névrose obsessionnelle, et que la dérivation d'une impression particulière de l'enfance n'en est pas justifiée. Cette prédilection ferait partie de l'ensemble de la constitution érotique anale, serait l'un des traits archaïques qui la distinguent. On peut en effet considérer la copulation par derrière — *more ferarum* — comme la forme la plus ancienne au point de vue phylogénique. Nous reviendrons d'ailleurs à nouveau sur ce point dans un contexte ultérieur, quand nous aurons fait connaître le matériel

supplémentaire qui constituait la condition inconsciente de ses amours.

Poursuivons ici la discussion des rapports entre le rêve et la scène primitive. Nous pouvions nous attendre à ce que le rêve présentât à l'enfant, qui se réjouissait à l'idée de voir ses désirs réalisés à l'occasion de Noël, l'image de la satisfaction sexuelle de par le père, telle qu'il avait pu la voir octroyée dans la scène primitive en prototype de la satisfaction qu'il aspirait lui-même à obtenir de son père. Mais, au lieu de cette image, apparaît le matériel de l'histoire contée peu auparavant par le grand-père : l'arbre, les loups, l'absence de queue sous la forme surcompensée des queues touffues des soi-disant loups. Ici manque une connexion, un pont associatif menant du contenu de la scène primitive à celui de l'histoire des loups. Cette connexion nous est à nouveau fournie par l'attitude du loup et rien que par celle-ci. Le loup sans queue, dans le récit du grand-père, incite les autres *à lui monter dessus.* C'est ce détail qui réveilla le souvenir visuel de la scène primitive ; par cette voie il devint possible au matériel de la scène primitive d'être représenté par celui de l'histoire des loups et, en même temps, aux deux parents d'être dûment remplacés par la pluralité des loups. Le contenu latent du rêve subit encore une transformation en ce que le matériel de l'histoire des loups s'adapta au contenu du conte des 7 chevreaux, lui empruntant le nombre 7[17].

L'évolution du matériel : scène primitive — histoire des loups — conte des 7 chevreaux — reflète la suite des pensées durant la formation du rêve : désir de satisfaction sexuelle de par le père, compréhension du fait que la castration en est une condition nécessaire, peur du père. Ce n'est que maintenant, je pense, que le rêve d'angoisse du petit garçon s'explique entièrement[18].

17 Six ou sept, est-il dit, dans le rêve. Six est le nombre des enfants dévorés, le septième se réfugie dans le coffre de l'horloge. C'est une règle absolue de l'interprétation des rêves que chaque détail doit trouver son explication.

Après ce qui a été déjà dit, je pourrai traiter brièvement de l'action pathogène de la scène primitive et des modifications que sa reviviscence produisit dans le développement sexuel du petit garçon. Nous ne nous attacherons qu'à celui de ces effets que le rêve exprime. Il nous faudra par la suite nous rendre compte du fait que ce ne fut pas un seul courant sexuel qui émana de la scène primitive, mais toute une série de courants ; la libido de l'enfant, par cette scène, fût comme fendue en éclats. En outre, il nous faudra nous représenter que la réactivation de cette scène (j'évite exprès le mot « souvenir ») a le même effet que si elle était un événement récent. La scène agit après-coup et n'a cependant, durant l'intervalle entre 1 an ½ et 4 ans, rien perdu de sa de sa fraîcheur. Peut-être trouverons-

18 Maintenant que nous avons réalisé une synthèse de ce rêve, j'essaierai de faire un exposé succinct des rapports reliant le contenu manifeste du rêve à ses pensées latentes.

Il fait nuit et je suis couché dans mon lit. Le dernier membre de la phrase reproduit le début de la scène primitive : « Il fait nuit », est une déformation de : « Je viens de dormir. » Cette remarque : « Je sais que c'était en hiver que je fis ce rêve et la nuit », se rapporte au souvenir qu'a le patient du rêve, non au contenu de celui-ci. Cette remarque est juste, c'était une des nuits ayant précédé l'anniversaire du petit garçon, c'est-à-dire le jour de Noël.

Tout à coup la fenêtre s'ouvre d'elle-même, ce qu'il faut traduire ainsi : « Tout à coup je m'éveille de moi-même », souvenir de la scène primitive. L'influence de l'histoire des loups, dans laquelle le loup entre en sautant par la fenêtre, se fait sentir et apporte une modification, changeant une expression propre en une expression figurée. En même temps, l'introduction de l'élément fenêtre sert à rapporter au présent le contenu subséquent du rêve. Le soir de Noël, la porte s'ouvre tout à coup et l'on voit devant soi l'arbre avec les cadeaux. Ainsi se fait sentir l'attente actuelle de Noël et aussi celle de la satisfaction sexuelle.

Le grand noyer représente l'arbre de Noël et est donc actuel, il est en outre l'arbre de l'histoire des loups, sur lequel le tailleur poursuivi cherche refuge, sous lequel les loups montent la garde. Ainsi que j'ai souvent pu m'en convaincre, l'arbre élevé est aussi un symbole d'observation, de voyeurisme. Quand on est dans l'arbre, on peut, sans être vu soi-même, voir ce qui se passe en bas. Comparer le conte bien connu de Boccace et les facéties similaires.

nous dans ce qui suit des raisons de supposer qu'elle exerça certains effets à partir de la date même de sa perception, c'est-à-dire à partir de l'âge de 1 an 1/2.

Quand le patient se replaçait plus profondément dans la situation de la scène primitive, il ramenait au jour les observations de lui-même qui vont suivre. Il semble d'abord avoir cru que l'acte dont il avait été témoin était un acte de violence, mais l'air réjoui de sa mère ne s'accordant pas avec cette supposition, il dut reconnaître

Les loups et leur nombre *six ou sept.* Dans l'histoire des loups, c'est une bande de loups sans que le nombre des animaux soit donné. La fixation d'un chiffre témoigne de l'influence du conte des 7 chevreaux, desquels 7 sont mangés. Le remplacement du nombre 2, propre à la scène primitive, par une pluralité ce qui, dans la scène primitive, serait absurde, agrée à la résistance comme moyen de déformation. Dans le dessin qui illustre le rêve, le rêveur fait figurer le nombre 5, destiné sans doute à corriger la donnée : « Il faisait nuit. »

Ils sont assis sur l'arbre. Ils remplacent en premier lieu des cadeaux de Noël appendus à l'arbre. Mais ils sont aussi transportés sur l'arbre parce que cela peut vouloir dire qu'ils regardent. Dans l'histoire du grand-père, leur poste est sous l'arbre, leur rapport à l'arbre a ainsi été renversé dans le rêve, d'où il faut conclure que le contenu du rêve doit présenter encore d'autres renversements du matériel latent.

Ils le regardent avec une attention tendue. Voilà qui émane entièrement de la scène primitive, et n'a pu prendre place dans le rêve qu'au prix d'une totale inversion.

Ils sont tout blancs. Ce trait en lui-même peu essentiel, mais fortement souligné dans le récit du rêveur, doit son intensité à une ample fusion d'éléments empruntés à toutes les stratifications du matériel. Il combine des détails accessoires émanés des autres sources du rêve avec une partie significative de la scène primitive. Cette dernière détermination provient sans doute du blanc du linge de lit et du linge de corps des parents, auquel s'ajoute le blanc des troupeaux de moutons et des chiens de berger, en tant qu'allusion à l'investigation sexuelle que l'enfant dut poursuivre sur les animaux ; ici se retrouve encore le blanc du conte des 7 chevreaux, où l'on reconnaît la mère à la blancheur de sa main. Plus loin nous verrons que le linge blanc est de plus une allusion à la mort.

qu'il s'agissait d'une satisfaction[19]. La nouveauté essentielle que l'observation des rapports entre ses parents lui apporta fut la conviction de la réalité de la castration, éventualité dont sa pensée s'était déjà occupé (le spectacle des deux petites filles urinant, la menace de Nania, l'interprétation donnée par la gouvernante aux sucres d'orge, le souvenir du fait que le père avait coupé avec sa canne un serpent en morceaux). Car, maintenant, il voyait de ses propres yeux la blessure dont Nania avait parlé et comprenait que la

Ils sont assis immobiles. Par là est contredit le contenu le plus frappant de la scène observée, le mouvement qui, en vertu de l'attitude auquel il conduisit, établit le lien entre la scène primitive et l'histoire des loups.

Ils ont des queues comme des renards. Voilà qui est destiné à contredire une conclusion due à la répercussion de la scène primitive sur l'histoire des loups, conclusion qu'il faut regarder comme étant le résultat le plus important de l'investigation sexuelle de l'enfant : il existe donc réellement une castration. La peur, avec laquelle ce résultat cogitatif est accueilli, se fraye enfin un chemin dans le rêve et y met fin.

La peur d'être mangé par les loups. Elle ne semblait pas au rêveur motivée par le contenu du rêve. Il disait : « Je n'aurais pas dû avoir peur, car les loups avaient plutôt l'air de renards ou de chiens, ils ne se précipitaient pas non plus sur moi comme pour me mordre, mais étaient très tranquilles et pas du tout terribles. » Nous voyons là que le travail d'élaboration du rêve s'est, pendant un certain temps, efforcé de rendre inoffensifs les éléments pénibles par leur transformation en leur contraire. (Ils ne remuent pas, et voyez, ils ont les plus belles queues !) Mais cet expédient échoue enfin et l'angoisse éclate. Elle trouve à s'exprimer grâce au conte dans lequel les enfants-chevreaux sont mangés par le père-loup. Il se peut que cette partie du conte ait rappelé à l'enfant des menaces pour rire que lui avait faites sen père en jouant avec lui, de sorte que la peur d'être mangé par le loup pouvait aussi bien être une réminiscence qu'un substitut par déplacement.

Les désirs ayant motivé ce rêve sont évidents ; aux souhaits les plus en surface des jours précédents (que Noël avec ses cadeaux n'est-il déjà arrivé ! rêve d'impatience), s'adjoint le désir plus profond, en ce temps-là permanent, d'être satisfait sexuellement par le père, désir immédiatement remplacé par celui de revoir ce qui, alors, avait été si fascinant. Ce désir, par l'évocation de la scène primitive, se réalise et le processus psychique se déroule à partir de ce point jusqu'à l'inévitable répudiation de ce désir et à son refoulement.

présence de cette dernière était la condition des rapports avec le père. Il ne pouvait plus, comme lors de l'observation des petites filles, la confondre avec le « panpan »[20].

Le rêve se termina par de l'angoisse, angoisse qui ne se calma pas avant qu'il n'eût eu sa Nania auprès de lui. Il fuyait ainsi son père pour aller à elle. L'angoisse était une répudiation du désir d'être satisfait sexuellement par le père, désir qui lui avait inspiré le rêve. L'expression de cette angoisse, la peur d'être mangé par le loup,

L'ampleur et le détaillé de cet exposé, auxquels je fus contraint par mes efforts tendant à offrir au lecteur quelque équivalent de la force de conviction émanant d'une analyse que l'on pratique soi-même, serviront peut-être encore à le dissuader de réclamer la publication d'analyses ayant duré plusieurs années.

19 Notre conception cadrera peut-être au mieux avec les dires du patient si nous supposons qu'il observa, la première fois, un coït dans la position normale, qui doit naturellement éveiller l'idée d'un acte sadique. Ce n'est qu'après ce premier coït que la position aurait été changée, de sorte qu'il eut alors l'occasion de faire d'autre observations et de porter d'autres jugements. Toutefois, cette hypothèse n'a pas été sûrement confirmée et ne me semble d'ailleurs pas indispensable. Il ne faut pas oublier la situation réelle existant derrière l'exposé résumé du texte : le patient analysé, qui a plus de 25 ans, prête, aux impressions et aspirations de ses 4 ans, une expression verbale qu'il n'aurait jamais imaginée alors. Si l'on omet de faire cette remarque, il sera facile de trouver comique et incroyable qu'un enfant de 4 ans soit capable de tels jugements pragmatiques et de pensées aussi savantes. Il n'y a là qu'un second temps d'effet *après coup.* L'enfant reçoit à 1 an 1/2 une impression à laquelle il est incapable de réagir comme il conviendrait ; il ne la comprend pas, n'en est saisi que lors de la reviviscence de cette impression à 4 ans, et n'arrive que vingt ans plus tard, pendant son analyse, à comprendre avec ses processus mentaux conscients ce qui se passa alors en lui. C'est à juste titre que l'analysé ne tient pas compte de ces trois phases temporelles et situe son moi actuel dans la situation depuis longtemps résolue. Nous le suivons sur ce terrain, car une observation correcte de soi-même et une interprétation juste doivent permettre au résultat d'être tel que si la distance existant entre la deuxième et la troisième phase temporelle pouvait être négligée. Nous ne disposons d'ailleurs, non plus, d'aucun autre moyen pour décrire les processus ayant eu lieu dans la deuxième phase.

n'était qu'une transposition — régressive, comme nous allons l'apprendre — du désir de servir au coït du père, c'est-à-dire d'être satisfait à la façon de sa mère. Son dernier objectif sexuel, l'attitude passive envers le père, avait succombé au refoulement, et la peur du père avait pris sa place sous la forme de la phobie des loups.

Et quelle était la force motrice de ce refoulement ? D'après tout ce que nous savons, ce ne pouvait être que la libido génitale narcissique qui, sous forme d'une préoccupation concernant le membre viril, se débattait contre une satisfaction impliquant renonciation à ce membre. C'est de son narcissisme menacé que notre patient tirait la virilité grâce à laquelle il se défendait contre l'attitude passive envers son père.

Parvenus à ce point de notre exposé, il nous faut, nous le voyons, changer de terminologie. L'enfant avait, dans ce rêve, atteint une nouvelle phase de son organisation sexuelle. Les contraires sexuels avaient été jusqu'alors pour lui *actif* et *passif.* Depuis sa séduction, son objectif sexuel était passif, consistait à avoir les organes génitaux touchés, cet objectif ensuite se transforma, sous l'influence de la régression au stade antérieur sadique-anal, en celui, masochique, d'être battu, puni. Il lui était indifférent d'atteindre à ce but par un homme ou par une femme. Sans souci de la différence des sexes, il avait passé de sa Nania à son père, il avait demandé à Nania de toucher son membre, avait cherché à provoquer de la part de son père une fessée. Il n'était plus alors tenu compte du membre, bien que le rapport à cet organe, rapport recouvert par la régression, se manifestât encore dans le fantasme d'être battu sur le pénis. La réactivation de la scène primitive dans le rêve ramenait à présent l'enfant à l'organisation génitale. Il découvrait le vagin et la signification biologique de mâle et de femelle. Il comprenait maintenant qu'actif équivalait à mâle et passif à femelle. Son objectif sexuel passif aurait ainsi dû à présent se transformer en un objectif

20 Nous apprendrons plus tard, quand nous nous occuperons de son érotisme anal, comment il traita par la suite cette partie du problème.

féminin et s'exprimer de la sorte : *servir au coït du père,* au lieu d'être battu par lui sur le membre ou sur le « panpan ». Alors cet objectif sexuel féminin succomba au refoulement et dut être remplacé par la peur du loup.

Et il nous faut ici interrompre l'exposé de l'évolution sexuelle de notre malade jusqu'à ce qu'un nouveau jour soit projeté, à partir des stades ultérieurs de son histoire, sur ces stades primitifs. Nous devrons seulement ajouter, pour permettre d'apprécier à sa juste valeur la phobie des loups, que le père et la mère devinrent tous deux des loups. La mère, en effet, assuma le rôle du loup châtré, qui laisse les autres lui monter sur le dos ; le père devint le loup qui grimpe. Mais le malade assurait n'avoir eu peur que du loup debout, c'est-à-dire de son père. Nous sommes, de plus, frappés par le fait que la peur qui mit fin au rêve a son modèle dans le récit du grand-père. Dans ce récit, en effet, le loup châtré, qui a laissé les autres monter sur lui, est saisi de peur dès qu'on lui rappelle son absence de queue. Il semblerait ainsi qu'au cours de ce rêve il se fût identifié avec la mère châtrée et se fût débattu alors contre cette identification. « Si tu veux être sexuellement satisfait par le père », se serait-il dit à peu près, « il faut que tu admettes, comme ta mère, la castration. Mais je ne veux pas ! » Bref, une évidente protestation de virilité ! En outre, il faut considérer que l'évolution sexuelle du cas que nous étudions ici a, du point de vue de la recherche scientifique, le grand désavantage d'être troublée. Elle fut d'abord influencée de façon décisive par la séduction, et ensuite déviée par la scène d'observation du coït, laquelle, après-coup, agit comme une seconde séduction.

V. Discussion de quelques problèmes

L'ours polaire et la baleine, dit-on, ne peuvent se faire la guerre, car, étant chacun confiné dans son propre élément, ils ne peuvent se rencontrer. Il m'est tout aussi impossible de discuter avec les chercheurs qui, au domaine de la psychologie ou des névroses, ne reconnaissent pas les postulats de la psychanalyse et tiennent ses résultats pour des inventions de toutes pièces. Mais, au cours de ces dernières années, une autre sorte d'opposition a pris naissance, émanée de personnes qui, d'après leurs propres dires du moins, restent sur le terrain de l'analyse, ne contestent ni sa technique ni ses résultats, mais se croient justifiées à tirer d'autres conclusions du même matériel et à le soumettre à d'autres interprétations.

Cependant, en règle générale, la controverse théorique est inféconde. Dès que l'on a commencé à s'écarter du matériel où l'on doit puiser, on court le danger de s'enivrer de ses propres assertions et, en fin de compte, de soutenir des opinions que toute observation eut contredites. Il me semble par suite incomparablement plus indiqué de combattre des conceptions divergentes en les expérimentant sur des cas et des problèmes particuliers.

J'ai relevé plus haut ce qui semble à la plupart être des invraisemblances, « en premier lieu, un enfant, à l'âge tendre de 1 an 1/2, est-il capable de recueillir des perceptions relatives à un processus aussi compliqué et de les conserver si fidèlement dans son

inconscient ? En second lieu, est-il possible à une élaboration différée des impressions ainsi reçues de se produire et de se frayer un chemin jusqu'à la compréhension à l'âge de 4 ans ? En dernier lieu, existe-t-il un procédé quelconque pouvant rendre conscients, de façon cohérente et convaincante, les détails d'une pareille scène, vécue et comprise en de semblables circonstances ? »

La dernière question est une pure question de faits. Quiconque se donne la peine de pousser une analyse, par la technique prescrite, jusqu'en ces profondeurs, peut se convaincre de la possibilité de la chose ; quiconque néglige de le faire et interrompt l'analyse à quelque stratification supérieure, a perdu le droit de se former là-dessus une opinion. Mais la façon d'envisager ce que l'analyse profonde ainsi découvre n'est pas par là tranchée.

Les deux autres objections sont basées sur une sous-estimation des premières impressions infantiles, auxquelles on ne veut pas attribuer des effets aussi durables. Les partisans de ce point de vue recherchent la causation des névroses presque exclusivement dans les graves conflits de la vie adulte, et supposent que les névrosés ne font miroiter à nos yeux, au cours de l'analyse, l'importance de l'enfance, que grâce à la tendance qu'ils ont à exprimer leurs intérêts actuels en réminiscences et symboles d'un passé lointain. Une semblable estimation du facteur infantile impliquerait la renonciation aux particularités les plus intimes de l'analyse, mais aussi sans aucun doute à bien des points qui excitent contre elle les résistances et lui aliènent la confiance du public.

Voici donc quelle est la conception que nous allons ici soumettre à la discussion : des scènes appartenant à la première enfance, telles que nous les livre une analyse à fond des névroses, par exemple dans le cas présent, ne seraient pas la reproduction d'événements réels, auxquels on aurait le droit d'attribuer de l'influence sur le cours de la vie ultérieure du patient et sur la formation de ses symptômes, mais des produits de son imagination,

nés d'incitations datant du temps de sa maturité, destinés à servir en quelque sorte de représentation symbolique aux désirs et aux intérêts réels du patient, et qui doivent leur origine à une tendance régressive, à la tendance à se détourner des problèmes du présent. S'il en était ainsi, nous pourrions, bien entendu, nous épargner toutes ces étranges propositions relatives à la vie psychique et à la capacité intellectuelle des enfants en bas âge.

Outre le désir, commun à nous tous, de rationaliser et de simplifier une tâche ardue, bien des faits parlent en faveur de cette manière de voir. Il est également possible de lever d'avance une objection qui pourrait justement naître dans l'esprit de l'analyste praticien. Il faut bien l'avouer, si une telle conception de ces scènes infantiles est la conception exacte, rien ne sera d'abord changé à l'exercice de l'analyse. Le névrosé a, en effet, la fâcheuse particularité de détourner du présent son intérêt et de le rattacher à ces formations substitutives régressives, produits de son imagination, de sorte qu'on ne peut faire autrement que suivre ses traces et lui rendre conscientes ces productions psychiques inconscientes, car elles ont, pour nous, leur non-valeur objective mise à part, une très haute importance comme étant les supports et possesseurs actuels de l'intérêt que nous voulons libérer afin de le diriger vers les devoirs du présent. L'analyse devrait faire exactement comme quelqu'un qui aurait une naïve confiance en la réalité de ces fantasmes. Ce ne serait qu'à la fin de l'analyse, ces fantasmes ayant été mis au jour, que se manifesterait une différence. On dirait alors au malade : « C'est très bien, votre névrose s'est déroulée comme si vous aviez eu ces impressions dans l'enfance et les aviez alors retravaillées dans votre esprit. Mais vous voyez bien que cela n'est pas possible. Ce furent là des produits de votre activité imaginative destinés à vous détourner des problèmes réels que vous aviez devant vous. Laissez-nous maintenant rechercher quels étaient ces problèmes, et quel chemin les reliait à vos

fantasmes. » Après qu'auraient ainsi été liquidés les fantasmes infantiles, une seconde partie du traitement, dirigée cette fois-ci vers la vie réelle pourrait être commencée.

Tout raccourcissement de cette voie, toute modification par conséquent de la cure psychanalytique telle qu'on la pratiqua jusqu'à ce jour, serait techniquement inadmissible. On ne peut redonner au malade la libre disposition de l'intérêt lié à ses fantasmes qu'en lui rendant ceux-ci conscients dans toute leur étendue. Si on l'en détourne dès que l'on pressent leur existence et leur contour général, on ne fait que renforcer l'œuvre du refoulement, grâce à laquelle ils ont été mis hors de la portée de tous les efforts du malade. Si on les dévalorise prématurément à ses yeux, par exemple en lui révélant qu'il ne va s'agir que de fantasmes sans aucune valeur objective, on n'obtiendra jamais qu'il coopère pour les ramener à la conscience. La technique analytique, si l'on procède correctement, ne saurait par suite subir aucune modification, de quelque façon que l'on évalue ces scènes infantiles.

Je l'ai déjà dit, un certain nombre de facteurs réels peuvent être invoqués à l'appui de la conception d'après laquelle ces scènes seraient des fantasmes régressifs. Avant tout autre celui-ci : ces scènes infantiles, si j'en crois mon expérience à ce jour, ne sont pas reproduites, au cours de la cure, sous forme de souvenirs, mais s'avèrent le résultat d'une reconstruction. Le débat semblera, certes, à beaucoup, être clos par ce seul fait.

Je ne voudrais pas être mal compris. Tout analyste sait et a d'innombrables fois constaté que, dans une cure qui réussit, le patient communique bon nombre de souvenirs d'enfance, de l'apparition desquels — peut-être surgissent-ils pour la première fois — le médecin, n'ayant tenté aucune reconstruction qui puisse mettre dans la tête du patient une idée semblable, se sent tout à fait innocent. Ces souvenirs auparavant inconscients n'ont pas même toujours besoin d'être vrais ; ils peuvent l'être, mais ils sont souvent

déformés contraires à la vérité, parsemés d'éléments imaginaires, tout à fait à la manière de ce que nous nommons les souvenirs-écrans spontanément conservés. Je veux simplement dire que certaines scènes, telles que celles qu'offre le cas de mon patient, scènes situées en un temps aussi précoce de la vie de l'enfant et possédant un contenu analogue, scènes pouvant ensuite prétendre à une si extraordinaire signification dans l'histoire du cas, ne sont en général pas reproduites sous forme de souvenirs, mais doivent pas à pas et avec peine être devinées — reconstruites — parmi un agrégat d'indices. Il suffirait d'ailleurs pour appuyer mon argumentation que j'admette que des scènes semblables ne devinssent pas conscientes dans les cas seuls de névrose obsessionnelle, ou bien même que mon assertion fût limitée au seul cas que nous étudions ici.

Cependant, je ne suis pas d'avis que ces scènes soient nécessairement des fantasmes du seul fait qu'elles ne réapparaissent pas sous forme de souvenirs. Le fait qu'elles soient remplacées — comme dans notre cas — par des rêves dont l'analyse ramène régulièrement à la même scène, et qui reproduisent chaque partie de son contenu en une inépuisable variété de formes nouvelles, me semble absolument équivalent au souvenir. Rêver constitue, en effet, encore un ressouvenir, bien que celui-ci doive se plier aux conditions qui règnent la nuit et à celles de la formation du rêve. C'est ce retour obstiné dans les rêves qui explique, d'après moi, que chez le patient lui-même s'établisse peu à peu une conviction profonde de la réalité

de ces scènes primitives, conviction qui n’est en rien inférieure à une conviction basée sur le souvenir[21].

Nos adversaires n’ont certes pas besoin, en face de tels arguments, d’abandonner le combat en désespoir de cause. On sait que l’on peut agir sur les rêves[22], et la conviction de l’analysé peut résulter de la suggestion, à qui l’on cherche donc toujours un nouveau rôle à assigner dans le jeu de forces du traitement analytique. Le psychothérapeute à l’ancienne mode suggérerait à son patient qu’il est bien portant, qu’il a supprimé ses inhibitions et ainsi de suite ; le psychanalyste, qu’il a, dans son enfance, vécu telle ou telle chose dont il doit maintenant se souvenir afin de guérir. Voilà toute la différence entre les deux.

Rendons-nous bien compte que cette dernière tentative d’explication de nos adversaires aboutit à les débarrasser des scènes infantiles d’une façon bien plus complète qu’ils n’avaient prétendu d’abord le faire. On avait commencé par dire qu’elles n’étaient pas des réalités, mais des fantasmes. Il est maintenant question non plus de fantasmes du malade, mais de fantasmes de l’analyste qu’il impose à l’analysé en vertu de certains complexes personnels. Certes un analyste, s’entendant faire ce reproche, se rappellera, pour calmer sa conscience, avec quelle progressive lenteur a eu lieu la reconstruction du fantasme soi-disant inspiré par lui, avec quelle

21 Un passage de la 1ère éd. de ma *Science des rêves (Die Traumdcutung,* 1900), montrera que je me suis très tôt préoccupé de ce problème. À la page 126 (p. 190 du second volume des *Ges. Werke),* se trouve l’analyse d’une phrase prononcée dans un rêve : *das ist nicht mehr zu haben* (en fr. : *ceci n'est plus accessible.* Meyerson dans sa traduction, Paris, Alcan, 1926, p. 169, traduit ces mots par : *On ne peut plus en avoir). (N. d. T.)* J’y dis que cette phrase émanait de moi-même ; quelques jours auparavant, j’avais expliqué à la patiente que « les plus anciens souvenirs de l’enfance *ne sont plus accessibles* comme tels mais sont remplacés, dans l'analyse par des « transferts » et des rêves ».

22 Le mécanisme des rêves ne peut être influencé, mais on peut agir jusqu’à un certain point sur le matériel du rêve.

indépendance des incitations du médecin eut lieu son édification sur bien des points, comment, à partir d'une certaine phase du traitement, tout sembla converger vers le fantasme et de quelle manière plus tard, lors de la synthèse, les conséquences les plus variées et les plus remarquables en découlèrent ; de plus, comment et les grands et les plus petits problèmes et particularités de l'histoire du malade s'éclairèrent grâce à cette seule hypothèse ; il fera alors valoir qu'il ne peut vraiment s'attribuer une ingéniosité lui permettant de créer de toutes pièces une fiction remplissant à la fois toutes ces conditions. Cependant ce plaidoyer lui-même demeurera sans effet sur un adversaire n'ayant pas fait lui-même l'expérience de l'analyse. Les uns diront : subtile illusion de soi-même ; les autres : faiblesse du jugement ; et l'on ne pourra parvenir à se faire une opinion.

Envisageons maintenant un autre facteur qui vient étayer la conception de nos adversaires sur ces scènes infantiles reconstruites.

Tous les processus mis en avant pour expliquer ces formations douteuses comme étant des fantasmes existent réellement, en effet, et leur importance doit être reconnue. Le détournement de l'intérêt des tâches de la vie réelle[23], l'existence de fantasmes en tant que formations substitutives d'actes non accomplis, la tendance régressive qui s'exprime par ces créations psychiques, tendance régressive en plus d'un sens, le recul devant la vie coïncidant avec un retour irrésistible vers le passé, tout ceci est exact et l'analyse régulièrement le confirme. Voilà, pourrait-on dire, qui suffit à élucider ces soi-disant réminiscences infantiles précoces et une telle explication aurait, d'après le principe économique qui régit la science, le pas sur l'autre qui, elle, ne se peut suffire sans le secours d'hypothèses aussi nouvelles qu'étranges.

23 J'ai de bonnes raisons pour préférer dire : le détournement de la *libido* des conflits actuels.

Je le ferai observer : les réfutations opposées par la littérature psychanalytique d’aujourd’hui sont d’ordinaire confectionnées d’après le principe du *pars pro toto.* D’un ensemble d’une très grande complexité, on détache une partie des facteurs efficaces, on la proclame être la seule vérité et on répudie alors en sa faveur l’autre partie et tout l’ensemble. Regarde-t-on les choses de plus près afin de voir à quel groupe de facteurs est accordée la préférence, on s’aperçoit qu’il s’agit de celui qui contient du déjà connu par ailleurs ou bien de ce qui s’y rattacherait le plus aisément. Ainsi, pour Jung, c’est l’actuel et la régression ; pour Adler, les mobiles égoïstes. On laisse de côté, on rejette comme erreur justement ce qui dans la psychanalyse est neuf et lui appartient en propre. C’est ainsi qu’on s’y prend pour repousser au mieux les offensives révolutionnaires de l’inopportune psychanalyse.

Il n’est pas superflu de le souligner : aucun des facteurs dont la conception adverse se sert pour expliquer les scènes infantiles n’avait besoin d’être enseigné par Jung comme étant une nouveauté. Le conflit actuel, le fait de se détourner de la réalité, la satisfaction substitutive fantasmatique, la régression vers le matériel du passé (tout ceci à la vérité employé dans le même contexte) avec, peut-être, une légère variation de la terminologie, faisait depuis des années partie intégrante de ma propre doctrine. Ce n’en constituait pas le tout, ce n’était que partie de la causation des névroses qui, à partir de la réalité, agissait dans la direction régressive pour les constituer. J’avais laissé encore place à une seconde influence, celle-là progressive, qui opère à partir des impressions de l’enfance, qui trace le chemin à la libido quand celle-ci recule devant la vie, et qui permet de comprendre la régression, sans elle inexplicable, vers l’enfance. Ainsi, dans ma conception, les deux facteurs coopèrent à la formation des symptômes, mais une coopération plus précoce me semble être tout aussi capitale. Je prétends que *l'influence de l'enfance se fait sentir jusque dans la situation initiale où se forme la*

névrose en jouant un rôle décisif pour déterminer si et en quel point l'individu faillira devant les problèmes réels de la vie.

L'objet du débat est ainsi l'importance qu'il convient d'accorder au facteur infantile. On se trouve alors confronté par la tâche de trouver un cas susceptible d'établir sans aucun doute cette importance. Le cas morbide que nous étudions ici en détail est justement un tel cas, caractérisé qu'il est par le fait que la névrose survenue à la maturité fut précédée d'une névrose des premières années de l'enfance. Voilà pourquoi j'ai justement choisi ce cas pour le rapporter. Si quelqu'un cherchait à le récuser en disant que la phobie d'animaux ne lui paraît pas assez importante pour être considérée comme une névrose indépendante, je lui ferais remarquer que cette phobie fut immédiatement suivie d'un cérémonial obsessionnel de pensées et d'actes obsédants, dont il sera question dans les chapitres suivants.

Une névrose qui éclate à l'âge de 4 et 5 ans prouve avant tout que les événements infantiles sont à eux seuls capables d'engendrer une névrose, sans qu'il y ait besoin en plus de la fuite devant l'une des obligations qu'impose la vie. On répliquera que l'enfant, lui aussi, se trouve sans répit imposer des tâches auxquelles il voudrait bien se soustraire. C'est exact, mais la vie d'un enfant avant l'âge scolaire est aisée à observer, on peut donc rechercher s'il s'y retrouve une « tâche » capable de déterminer la causation d'une névrose. On n'y découvre cependant rien d'autre que des émois instinctuels dont la satisfaction est impossible à l'enfant et qu'il n'est pas assez âgé pour maîtriser, ainsi que les sources d'où ceux-ci émanent.

L'énorme raccourcissement de l'intervalle existant entre l'éclosion de la névrose et l'époque où eurent lieu les événements infantiles dont il est question permet, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, de réduire au minimum la part régressive de la causation, et met en pleine lumière la part progressive de celle-ci, l'influence

des événements précoces. Cette histoire de malade donnera, je l’espère, une image nette de cet état de choses. Mais c’est pour d’autres raisons encore que les névroses infantiles fournissent une réponse décisive quant à la nature des scènes primitives ou des plus précoces événements infantiles découverts par l’analyse.

Prenons pour prémisse incontestée qu’une pareille scène ait été techniquement bien reconstruite, qu’elle soit indispensable à la solution coordonnée de toutes les énigmes que la symptomatologie de la névrose infantile nous propose, que tous les effets émanent d’elle, de même que tous les fils de l'analyse y ramènent : alors, eu égard à son contenu, il est impossible qu’elle soit autre chose que la reproduction d’un fait réel vécu par l’enfant. Car l’enfant, en ceci semblable à l’adulte, ne peut produire de fantasmes qu’avec du matériel qu’il a puisé à une source ou à une autre ; et chez l’enfant, les chemins de cette acquisition (la lecture, par exemple) sont en partie fermés, le temps dont il dispose pour l’acquisition est limité et facile à explorer quant à ces sources.

Dans notre cas, la scène primitive a pour contenu l’image d’un rapport sexuel entre les parents dans une attitude particulièrement favorable à certaines observations. Si nous retrouvions une pareille scène chez un malade dont les symptômes, c’est-à-dire les effets de la scène, fussent apparus à une époque quelconque de sa vie adulte, ceci ne confirmerait nullement la réalité de cette scène. Un tel malade peut avoir acquis à diverses occasions, en ce long intervalle de temps, les impressions, les idées et les connaissances qu’il transforme ensuite en un tableau imaginaire, les projetant en arrière dans son enfance et les rapportant à ses parents. Toutefois, quand les effets d’une pareille scène apparaissent dans la 5ème année de la vie, il faut que l’enfant ait été le témoin de cette scène à un âge plus tendre encore. Mais alors se maintiennent dans leur intégrité toutes les surprenantes conséquences qui ont découlé de l’analyse de la névrose infantile. Si quelqu’un s’avisait à présent de prétendre que

le patient a non seulement imaginé inconsciemment cette scène primitive, mais encore son changement de caractère, sa peur du loup et son obsession religieuse, tout cela contredirait son caractère par ailleurs pondéré et la tradition directe de sa famille. Il n'y a donc pas d'autre alternative : ou bien l'analyse basée sur sa névrose infantile n'est qu'un tissu d'absurdités, ou bien tout s'est passé exactement comme je l'ai décrit plus haut.

Nous nous sommes déjà, au cours de cette discussion, heurté à cette ambiguïté : d'une part, la prédilection du patient pour les fesses de femmes et pour le coït dans la position où celles-ci sont particulièrement proéminentes semble exiger sa dérivation de l'observation du coït des parents, tandis que, d'autre part, une préférence de cette sorte est un trait général des constitutions archaïques prédisposées à la névrose obsessionnelle. Mais une voie s'ouvre pour sortir de cette difficulté, la contradiction se résout en surdétermination. La personne chez qui il observe cette position pendant le coït est, en effet, son père en chair et en os, de qui il pouvait avoir hérité cette prédilection constitutionnelle. Ni la maladie ultérieure du père, ni l'histoire familiale n'y contredisent ; un frère du père, ainsi qu'il a déjà été dit, est, de plus, mort au cours d'un état qui doit être considéré comme ayant constitué l'aboutissement d'un grave trouble obsessionnel.

Nous rappellerons à ce propos que la sœur du malade, en séduisant son frère alors âgé de 3 ans et 3 mois, avait proféré contre la brave vieille bonne une singulière calomnie : celle-ci, prétendait la fillette, mettait les gens la tête en bas et leur saisissait les organes génitaux[24]. L'idée doit ici s'imposer à nous que peut-être la sœur, à un âge également tendre, dut être également témoin de la même scène que son frère plus tard, et que c'est de là qu'elle aurait pris l'idée de « mettre les gens la tête en bas » pendant l'acte sexuel.

24 Voir précédemment.

Cette hypothèse nous fournirait de plus une indication sur l'une des sources de la précocité sexuelle de cette sœur.

[25][Je n'avais originairement pas l'intention de poursuivre ici la discussion relative à la réalité des « scènes primitives ». Mais ayant été entre-temps amené, dans mes leçons *d'introduction à la psychanalyse*, à traiter plus amplement de ce thème et ceci non plus dans un but polémique, on aurait une fausse idée des choses si j'omettais d'utiliser les points de vue que j'ai développés dans mes leçons au cas qui nous occupe ici. Je pourrai donc, complétant et corrigeant ce qui a déjà été dit, ajouter encore ceci. Une autre conception de la scène primitive qui est à la base du rêve est possible, conception qui s'écarte assez des conclusions auxquelles nous sommes arrivé et lève pour nous bien des difficultés. Mais la théorie qui veut ramener les scènes infantiles à n'être que des symboles régressifs ne gagnera rien à cette modification ; elle me semble en somme définitivement réfutée par cette analyse (comme elle le serait par n'importe quelle autre) d'une névrose infantile.

On pourrait encore expliquer les choses de la façon suivante. Nous ne saurions renoncer à l'hypothèse que l'enfant ait observé un coït, par le spectacle duquel il acquit la conviction que la castration est plus qu'une menace vide de sens ; de plus, l'importance qui s'attacha par la suite aux postures de l'homme et de la femme dans le développement de l'angoisse et comme condition de la vie amoureuse ne nous laisse pas le choix ; il dut s'agir d'un *coitus a tergo more fer arum.* Mais un autre facteur n'est pas aussi indispensable et on peut le laisser tomber. Ce n'était peut-être pas un coït entre ses parents, mais un coït entre animaux que l'enfant observa et déplaça ensuite sur ses parents, comme s'il en avait conclu que ses parents non plus ne faisaient pas autrement.

À l'appui de cette conception on peut faire valoir que les loups du rêve sont, en fait, des chiens de berger et apparaissent d'ailleurs

25 Parenthèse de l'auteur.

comme tels sur le dessin. Peu avant le rêve, le petit garçon avait été à plusieurs reprises emmené voir les troupeaux de moutons, et là il put voir aussi ces grands chiens blancs et sans doute aussi les observer pendant le coït. Je voudrais citer à ce propos le nombre 3, que le rêveur avança sans ajouter aucune motivation et suggérer qu'il aurait pu se souvenir d'avoir fait trois observations semblables sur des chiens de berger. Ce qui, dans l'excitation expectante de la nuit du rêve, vint s'y ajouter, fut le transfert de l'image mnémonique récemment acquise, avec *tous* ses détails, sur ses parents, et ainsi seulement furent rendues possibles ces puissantes conséquences affectives. L'intelligence après coup des impressions reçues quelques semaines ou quelques mois auparavant se produisit alors, processus tel qu'il est peut-être arrivé à chacun de nous d'en subir. Le transfert, sur ses parents, des chiens en train de copuler s'accomplit alors, non pas en raison d'un rapprochement lié à des mots, mais par le fait qu'une scène réelle où les parents étaient ensemble fut recherchée dans la mémoire, scène capable de fusionner avec la situation du coït. Tous les détails de la scène établis par l'analyse du rêve peuvent avoir été reproduits avec fidélité. C'était vraiment par un après-midi d'été, l'enfant était malade de la malaria, les parents étaient là tous deux, vêtus de blanc, au moment où l'enfant se réveilla, mais — la scène fut innocente. Le reste se trouva ajouté du fait du désir ultérieur qu'eut l'enfant plein de curiosité, désir basé sur son expérience des chiens, d'être aussi témoin des rapports amoureux de ses parents. Et maintenant la scène ainsi imaginée produisit tous les effets que nous avons énumérés, les mêmes absolument que si elle eût été entièrement réelle et non composée de deux parties — l'une antérieure et indifférente, l'autre ultérieure et très impressionnante — et ayant, pour ainsi dire, fusionné.

On voit aussitôt combien les exigences imposées à notre crédulité sont par là réduites. Nous n'avons plus besoin de supposer que les parents aient accompli le coït en présence de leur enfant, si

jeune qu'il ait été, ce qui pour beaucoup d'entre nous constitue une représentation désagréable. L'intervalle de temps écoulé entre les choses vues et le rêve est de beaucoup diminué ; il ne se rapporte plus qu'à quelques mois de la 4ème année et ne remonte plus du tout aux premières et obscures années de l'enfance. Le comportement de l'enfant, faisant un transfert des chiens sur ses parents et ayant peur du loup au lieu de redouter son père, reste à peine étrange. Par rapport à l'idée qu'il se fait du monde, il se trouve, en effet, dans la phase de son évolution correspondante au retour du totémisme que j'ai décrit dans *Totem et Tabou*[26]. La théorie qui cherche à expliquer les scènes primitives qu'on trouve dans les névroses par des fantasmes rétrospectifs émanés de temps ultérieurs semble trouver un fort appui dans cette observation, en dépit de l'âge si tendre (4 ans) de notre névrosé. Si jeune qu'il soit, il a tout de même trouvé moyen de remplacer une impression de sa 4ème année par un traumatisme imaginaire à 1 an 1/2, mais cette régression-là ne semble ni énigmatique ni tendancieuse. La scène qu'il fallait édifier devait remplir certaines conditions qui, vu les circonstances de la vie du rêveur, ne pouvaient se rencontrer qu'en ces temps reculés, comme par exemple de se trouver au lit dans la chambre de ses parents.

Mais ce que je puis ajouter ici, et qui provient d'autres découvertes analytiques, semblera à la plupart de mes lecteurs être le facteur décisif militant en faveur de l'exactitude de cette dernière conception. Cette scène, l'observation des rapports sexuels des parents dans la toute petite enfance, — qu'elle soit souvenir réel ou fantasme — n'est nullement une rareté dans l'analyse des humains névrosés. Peut-être se rencontre-t-elle avec une fréquence égale chez

26 *Totem und Tabu. Einige Uebereinstimmungen im Seelenleeben der Wilden und der Neurotiker,* Vienne, H. Heller, 1913) repr. dans le vol. IX des *Ges. Werke,* trad. fr. par le Dr S. Jankélévitch sous le titre de *Totem et Tabou, interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs,* Paris, Payot, 1924.

ceux qui ne sont pas devenus névrosés. Peut-être appartient-elle au stock régulier de leur trésor, conscient ou inconscient, de souvenirs. Cependant, chaque fois où j'ai réussi par l'analyse à mettre au jour une telle scène, elle offrait la même particularité, celle même qui nous surprit aussi chez notre patient : elle se rapportait à un *coitus a tergo* qui seul permet au spectateur l'inspection des organes génitaux. Il n'y a donc pas lieu de douter plus longtemps qu'il s'agisse là d'un simple fantasme, peut-être régulièrement suscité par l'observation des rapports sexuels des animaux. Davantage : j'ai indiqué que mon exposé de la « scène primitive » était demeuré incomplet, m'étant réservé de faire connaître plus tard de quelle façon l'enfant avait troublé les rapports sexuels de ses parents. Je dois maintenant ajouter que la façon dont se produit cette interruption est, dans tous les cas, la même.

Je me rends parfaitement compte que je viens de m'exposer à de graves soupçons aux yeux des lecteurs de cette histoire de malade. Si ces arguments en faveur d'une telle conception de la « scène primitive » étaient à ma disposition, comment ai-je pu prendre sur moi de plaider d'abord en faveur d'une autre conception, en apparence si absurde ? Ou bien, dans l'intervalle de temps écoulé entre la première rédaction de cette histoire de malade et cette note additionnelle, aurais-je fait de nouvelles observations me contraignant à modifier ma conception première ? Ma conclusion est autre, et je l'avoue : cette discussion relative à la valeur objective de la scène primitive se résout pour moi cette fois-ci par un *non liquet.* L'histoire de mon malade n'est pas encore achevée ; dans son cours ultérieur un facteur va surgir qui troublera la certitude que nous croyons posséder pour le moment. Alors, il ne nous restera rien d'autre qu'à nous en référer aux endroits de mon *Introduction à la psychanalyse*, où j'ai traité du problème des fantasmes primitifs ou des scènes primitives.]

VI. La névrose obsessionnelle

Et pour la troisième fois, l’enfant subit une influence qui modifia de façon décisive son évolution. Lorsqu’il eut atteint l’âge de 4 ans 1/2 sans que son état d’irritabilité et d’angoisse se fût amélioré, sa mère résolut de lui apprendre l’histoire sainte, dans l’espoir de le distraire et d’élever son âme. Elle y réussit ; cette initiation mit fin à la phase précédente, mais entraîna le remplacement des symptômes d’angoisse par des symptômes obsessionnels. Jusqu’alors l’enfant avait de la peine à s’endormir parce qu’il craignait d’avoir de mauvais rêves semblables à celui de la nuit d’avant Noël. Il devait à présent, avant de se mettre au lit, baiser toutes les icônes qui étaient dans la chambre, réciter des prières et faire d’innombrables signes de croix sur lui-même et sur sa couche.

L’enfance du malade se divise maintenant à nos yeux en quatre périodes : en premier lieu, la phase d’avant la séduction, celle-ci survenue à 3 ans et 3 mois, phase pendant laquelle se place la scène primitive ; en second lieu, la phase du changement de caractère, jusqu’au rêve d’angoisse à 4 ans ; en troisième lieu, la phase de la phobie d’animaux, jusqu’à l’initiation religieuse à 4 ans 1/2 ; en dernier lieu, la phase de la névrose obsessionnelle qui s’étend jusqu’au-delà de la 10ème année. Un remplacement instantané et net d’une phase par la suivante n’était ni dans la nature des choses ni dans celle de notre patient ; tout au contraire, la conservation de

tout ce qui avait précédé et la coexistence des plus divers courants étaient caractéristiques de sa manière d'être. Sa « méchanceté » ne disparut pas lorsque l'angoisse apparut et se poursuivit, tout en diminuant graduellement, jusque pendant sa période de piété. Cependant, dans cette dernière phase, il n'est plus question de la phobie du loup. La névrose obsessionnelle eut un cours discontinu ; le premier accès fut le plus long et le plus intense, d'autres survinrent à 8 et 10 ans, chaque fois sous l'influence de causes occasionnelles qui étaient en rapport évident avec le contenu de la névrose. Sa mère lui conta elle-même l'histoire sainte et lui fit, de plus, faire des lectures à haute voix par Nania dans un livre d'histoire sainte illustré. La plus grande importance dans ces récits était naturellement donnée à la Passion. Nania, qui était très pieuse et superstitieuse, y ajoutait ses propres commentaires, tout en se voyant obligée de prêter l'oreille à toutes les objections et à tous les doutes du petit critique. Si les conflits qui commencèrent alors à le bouleverser se terminèrent par une victoire de la foi, l'influence de Nania n'y fut pas étrangère.

Ce qu'il me rapporta de ses souvenirs relatifs à sa réaction à cette initiation religieuse rencontra d'abord chez moi une incrédulité complète. Ce ne pouvaient, pensai-je, être là les pensées d'un enfant de 4 ans 1/2 à 5 ans ; sans doute reportait-il à ce passé lointain les réflexions d'un homme de bientôt 30 ans[27].

Cependant le patient ne voulut pas admettre cette mise au point ; je ne pus parvenir, comme en bien d'autres cas où nos opinions divergeaient, à le convaincre et, en fin de compte, la

27 Je tentai à plusieurs reprises de déplacer d'au moins un an en avant toute l'histoire du patient, de transférer ainsi la séduction à l'âge de 4 ans 1/2, le rêve au cinquième anniversaire, etc. Aux intervalles de temps entre les événements, il était impossible de rien changer. Mais le patient resta là-dessus tout aussi inflexible, sans toutefois parvenir à me libérer de mes derniers doutes. D'ailleurs une différence d'un an serait évidemment sans importance quant à l'impression produite par l'histoire du malade et à toutes les discussions et inductions qui s'ensuivent.

concordance existant entre les pensées dont il se souvenait et les symptômes qu'il décrivait, ainsi que la façon dont ces pensées s'intriquaient à son évolution sexuelle, me contraignirent bien plutôt à ajouter foi à ses dires. Et je pensai alors que justement cette critique des doctrines religieuses, que je répugnais à attribuer à un enfant, n'était de fait accessible qu'à une infime minorité d'adultes.

J'exposerai maintenant les souvenirs de mon patient, et ce n'est qu'ensuite que je chercherai une voie menant à leur compréhension.

L'impression que lui fit l'histoire sainte ne fut d'abord, ainsi qu'il le rapporte, nullement agréable. Il s'éleva, pour commencer, contre le caractère de souffrance de la figure du Christ, puis contre tout l'ensemble de son histoire. Il retourna sa critique et son mécontentement contre Dieu le père. Si Dieu était tout-puissant, c'était de sa faute si les hommes étaient méchants et se faisaient du mal les uns aux autres, en punition de quoi ils allaient ensuite en enfer. Il aurait dû les faire bons ; il était lui-même responsable de tout le mal et de tous les tourments. Le patient fut choqué du commandement de tendre la joue gauche quand nous avons reçu un soufflet sur la joue droite, aussi de ce que le Christ eût souhaité avant la crucifixion que le calice s'éloignât de lui et encore de ce qu'aucun miracle ne fût survenu prouvant qu'il était le Fils de Dieu. Ainsi sa sagacité était en éveil et savait trouver, avec une sévérité impitoyable, les points faibles du texte sacré.

Mais à ces critiques rationalistes s'adjoignirent bientôt des ruminations et des doutes, trahissant à nos yeux que des émois secrets étaient aussi à l'œuvre. L'une des premières questions qu'il posa à Nania fut celle-ci : le Christ avait-il aussi eu un derrière ? Nania l'informa qu'il avait été Dieu, mais aussi homme. En tant qu'homme, il avait tout eu et tout fait comme les autres hommes. Cela ne satisfit pourtant pas du tout l'enfant, mais il trouva lui-même le moyen de se consoler en se disant que le derrière n'est après tout

que la continuation des jambes. Cependant, à peine avait-il apaisé son angoisse d'avoir à humilier la figure sacrée que cette angoisse se ralluma, une nouvelle question venant à surgir : le Christ avait-il aussi chié ? Il n'osa pas poser cette question à sa pieuse Nania, mais trouva de lui-même un moyen d'en sortir tel qu'elle n'aurait pu en imaginer de meilleur. Puisque le Christ avait fait du vin à partir de rien, il aurait pu aussi faire avec de la nourriture rien et eût pu, par là, s'épargner la défécation.

Nous comprendrons mieux ces ruminations si nous en appelons à une partie de l'évolution sexuelle de notre patient dont il a déjà été question plus haut. Nous savons que sa vie sexuelle, depuis qu'il avait été repoussé par Nania et que par là avait été étouffée son activité génitale commençante, s'était développée dans le sens du sadisme et du masochisme. Il tourmentait, torturait de petits animaux, s'imaginait qu'il battait des chevaux et d'autre part, aimait se représenter l'héritier du trône recevant une volée de coups[28]. Dans le sadisme, il tenait ferme à sa plus ancienne identification avec son père ; dans le masochisme il avait élu ce père comme objet sexuel. Il se trouvait en plein dans cette phase de l'organisation prégénitale où je vois la prédisposition à la névrose obsessionnelle. Grâce au rêve qui l'avait replacé sous l'influence de la scène primitive, il aurait pu évoluer jusqu'à l'organisation génitale et transformer son masochisme envers le père en attitude féminine envers lui, c'est-à-dire en homosexualité. Mais le rêve ne réalisa pas ce progrès et aboutit à de l'angoisse. La relation au père aurait dû passer de l'objectif sexuel d'être battu par lui à l'objectif suivant qui était de servir, telle une femme, à son coït : mais, en vertu de l'opposition de sa virilité narcissique, la relation au père fut rejetée à un stade encore plus ancien, plus primitif ; après déplacement sur un substitut du père, elle subit une bifurcation et devint angoisse d'être mangé par le loup, ce qui ne la liquida d'ailleurs nullement. Tout au contraire, nous ne ferons que rendre justice à l'apparente complexité

28 Particulièrement des coups sur le pénis, voir précédemment.

des choses en maintenant la coexistence des trois aspirations sexuelles orientées vers le père. À partir du rêve, l'enfant fut, dans l'inconscient, homosexuel ; dans la névrose, il se trouvait au stade du cannibalisme : en lui demeurait dominante la précédente attitude masochique. Les trois courants avaient des objectifs sexuels passifs ; c'était le même objet, la même pulsion sexuelle, mais un clivage de celle-ci s'était produit à trois niveaux différents.

La connaissance de l'histoire sainte fournit alors la possibilité de sublimer son attitude masochique prédominante envers le père. Il devint le Christ, ce qui lui fut singulièrement facilité par le fait qu'ils avaient tous deux le même anniversaire. Par là il était devenu quelque chose de grand et de plus — ce qui pour le moment n'était pas encore assez souligné — un personnage viril. Dans ce doute : le Christ peut-il avoir eu un derrière ? transparaissait l'attitude homosexuelle refoulée, car une pareille rumination ne pouvait rien signifier d'autre que cette seconde question : mon père peut-il se servir de moi comme d'une femme ? comme de ma mère dans la scène primitive ? Quand nous en viendrons à la solution des autres idées obsessionnelles nous verrons cette interprétation se confirmer. Le scrupule qu'il éprouvait à penser des choses aussi basses à propos d'une figure sacrée répondait au refoulement de l'homosexualité passive. On voit qu'il essayait de garder sa nouvelle sublimation à l'abri des apports dérivés des sources du refoulé. Mais il n'y pouvait parvenir.

Nous ne comprenons pas encore pourquoi il se rebellait en outre contre le caractère passif du Christ et contre les mauvais traitements infligés à celui-ci par son Père, ce qui était une façon de commencer à renier son idéal masochique préalable, même sous sa forme sublimée. Nous pouvons supposer que ce second conflit était particulièrement favorable à l'apparition hors de l'inconscient des idées obsessionnelles humiliantes propres au premier conflit (entre le courant masochique dominant et l'homosexualité refoulée), car il

n'est que naturel que tous les courants contraires, tout en émanant des sources les plus diverses, s'additionnent ensemble dans un conflit psychique. Nous allons apprendre, grâce à de nouvelles informations et le mobile de cette rébellion et en même temps celui des critiques dirigées contre la religion.

L'investigation sexuelle de l'enfant avait aussi tiré profit de ce qui lui avait été conté touchant l'histoire sainte. Jusqu'ici il n'avait pas eu de raison de supposer que les enfants ne vinssent que de la femme. Au contraire, Nania lui avait laissé croire qu'il était l'enfant de son père, tandis que sa sœur était celui de leur mère, et ce rapport plus intime au père lui avait semblé très précieux. Il apprenait à présent que Marie était appelée la Mère de Dieu. Ainsi les enfants provenaient de la femme et ce que Nania avait dit ne pouvait plus se soutenir. De plus, il se demandait, sans parvenir à y rien comprendre, qui avait réellement pu être le père du Christ. Il inclinait à croire que c'était Joseph, car il entendait dire que Marie et ce dernier avaient toujours vécu ensemble ; mais Nania disait que Joseph était seulement *comme* son père, le vrai père, c'était Dieu. Il ne savait plus quoi penser. Il ne saisissait que ceci : si l'on pouvait discuter là-dessus le moins du monde, c'est que le rapport entre père et fils n'était pas aussi intime qu'il se l'était toujours représenté.

Le petit garçon pressentait ainsi l'ambivalence des sentiments envers le père sous-jacente à toutes les religions et attaquait sa religion à cause du relâchement du rapport entre père et fils qu'elle impliquait. Naturellement, son opposition cessa bientôt d'être un doute de la vérité de la doctrine et se retourna, en échange, directement contre la personne de Dieu. Dieu avait traité son fils d'une manière dure et cruelle, mais il n'était pas meilleur envers les hommes. Il avait sacrifié son fils et exigé la même chose d'Abraham. Le petit garçon commença à craindre Dieu.

S'il était le Christ, alors son père était Dieu. Mais le Dieu que la religion lui imposait n'était pas un vrai substitut du père qu'il avait

aimé et qu'il ne voulait pas se laisser ravir. L'amour pour son père lui insuffla son sens critique aiguisé. Il résistait à Dieu afin de pouvoir se cramponner à son père, il défendait par là, en réalité, le père ancien contre le nouveau. Il avait ici à accomplir une partie difficile de la tâche qui consiste à se détacher du père.

Ainsi son ancien amour pour son père, amour qui avait été manifeste dans les premiers temps de sa vie, lui fournissait l'énergie nécessaire à combattre Dieu et à critiquer, avec un sens aussi aiguisé, la religion. Mais, d'autre part, cette hostilité contre le nouveau Dieu n'était pas non plus une réaction primitive, elle avait eu son prototype dans une pulsion hostile contre le père, pulsion ayant pris naissance sous l'influence du rêve d'angoisse et dont elle n'était au fond qu'une reviviscence. Les deux courants affectifs contraires, qui devaient régir toute la vie ultérieure du patient, se rencontraient ici dans un combat ambivalent livré sur le terrain religieux. Ce qui découla de ce combat en tant que symptômes, les idées blasphématoires, la compulsion qui s'abattit sur lui de penser Dieu-merde, Dieu-cochon était ainsi un véritable produit de compromis, comme l'analyse de ces idées, en connexion avec l'érotisme anal, va nous le montrer.

Quelques autres symptômes obsessionnels moins typiques ramènent tout aussi certainement au père et, en même temps, permettent de reconnaître les rapports reliant la névrose obsessionnelle aux événements antérieurs.

Le pieux cérémonial à l'aide duquel il expiait en fin de compte ses blasphèmes impliquait aussi l'ordre, sous certaines conditions, de respirer profondément. Chaque fois qu'il faisait le signe de la croix, il devait inspirer profondément ou expirer avec force. Dans sa langue natale, « haleine » et « esprit » s'expriment par le même mot, de sorte que le Saint-Esprit jouait ici un rôle. Notre patient devait aspirer le Saint-Esprit ou expirer les mauvais esprits dont il avait

entendu parler ou lu l'histoire[29]. Il attribuait de plus à ces mauvais esprits les pensées blasphématoires pour lesquelles il devait s'infliger de si dures pénitences. Cependant, il était obligé d'expirer quand il voyait des mendiants, des infirmes, des gens laids, vieux, misérables, sans pouvoir penser à rien qui reliât cette compulsion aux esprits. Il ne pouvait s'expliquer la chose qu'en croyant agir ainsi pour ne pas devenir comme ces gens.

L'analyse apporta l'élucidation suivante en connexion avec un rêve : l'expiration à la vue des gens dignes de pitié n'avait débuté qu'après la 6ème année du patient et était en rapport avec son père. Il n'avait, pendant de longs mois, pas vu celui-ci, lorsque sa mère dit un jour qu'elle allait se rendre à la ville avec les enfants et leur montrer quelque chose qui leur ferait grand plaisir. Elle les mena alors dans un sanatorium où ils revirent leur père ; il avait mauvaise mine et son aspect fit grand-peine à son fils. Le père était ainsi le prototype de tous les infirmes, mendiants et pauvres, en présence desquels l'enfant devait expirer, de même que le père est par ailleurs le prototype des croquemitaines que l'on voit dans les états d'angoisse et des caricatures que l'on dessine pour se moquer des gens. Nous apprendrons encore ailleurs que cette attitude de pitié se rattachait à un détail particulier de la scène primitive, détail dont l'effet ne se fit sentir qu'après coup, au cours de la névrose obsessionnelle.

Le dessein de ne pas devenir comme les infirmes (dessein qui motivait l'expiration en leur présence) était ainsi la vieille identification au père transmuée au négatif. Toutefois, le patient copiait par là son père encore au sens positif, car la respiration bruyante était une imitation du bruit qu'il avait entendu émaner de son père pendant le coït[30]. Le Saint-Esprit avait, pour lui, tiré son origine de ce signe de l'excitation sensuelle chez l'homme. Le

29 Ce symptôme, ainsi que nous allons l'apprendre, s'était développé dans sa 6ème année et quand il avait appris à lire.

30 Si l'on suppose la réalité de la scène primitive.

refoulement avait fait de cette respiration un mauvais esprit qui avait encore une autre généalogie : la malaria dont l'enfant souffrait au temps de la scène primitive.

Le fait d'écarter ces mauvais esprits correspondait chez lui à un trait d'ascétisme qu'on ne pouvait méconnaître, ascétisme qui se manifestait encore par d'autres réactions. Quand il apprit que le Christ avait un jour chassé de mauvais esprits dans des pourceaux, et que ceux-ci s'étaient alors précipités dans un abîme, il pensa à sa sœur qui, dans ses premières années, avant qu'il n'eût été capable de souvenir, avait roulé sur la plage, du haut des sentiers des falaises au-dessus du port. Elle était ainsi également un mauvais esprit, une truie ; il n'y avait pas de là un très long chemin à parcourir pour arriver jusqu'à Dieu-cochon. Leur père lui-même avait montré qu'il était lui aussi l'esclave de la sensualité. Quand on conta à l'enfant l'histoire du premier homme, la similitude de son propre sort avec celui d'Adam le frappa. Il manifesta en parlant avec Nania, une surprise hypocrite du fait qu'Adam se fût laissé jeté dans le malheur par une femme et promit à Nania de ne jamais se marier. Une hostilité contre les femmes, due à la séduction par sa sœur, se manifesta violemment à ce moment-là. Elle devait, au cours de la vie amoureuse ultérieure du patient, le troubler assez souvent encore. Sa sœur devint pour lui l'incarnation durable de la tentation et du péché. Après s'être confessé, il se considérait comme pur et sans péché. Mais il lui semblait alors que sa sœur n'attendait que ce moment-là pour le précipiter à nouveau dans le péché, et sur-le-champ trouvait moyen de provoquer avec elle une dispute qui le mettait de nouveau en état de péché. Ainsi, quelque chose le contraignait à reproduire toujours à nouveau le fait de sa séduction. D'ailleurs de quelque poids qu'elles l'oppressassent, il n'avait jamais donné libre cours, pendant une confession, à ses pensées blasphématoires.

Nous avons été amené, sans nous en apercevoir, à décrire la symptomatologie de la névrose obsessionnelle dans les années ultérieures et, passant sur bien des événements de la période intermédiaire, nous allons maintenant parler de son dénouement. Nous le savons déjà : en plus de ses éléments permanents, la névrose subissait de temps à autre des renforcements, une fois — sans que nous puissions encore bien comprendre pourquoi — lors de la mort, dans la même rue, d'un petit garçon avec lequel notre petit malade avait pu s'identifier. Lorsqu'il eut 10 ans, on lui donna un précepteur allemand qui exerça bientôt sur lui une grande influence. Il est fort instructif d'observer que toute la stricte piété du petit garçon disparut, pour ne jamais revenir, après qu'il eut remarqué et appris, au cours de conversations avec son maître, que ce substitut du père n'attachait aucun prix à la piété et ne croyait pas à la vérité de la religion. La piété s'écroula en même temps qu'il cessa de dépendre de son père, remplacé à présent par un nouveau père, plus traitable. Mais cela n'eut pas lieu sans que la névrose obsessionnelle eût fait une dernière apparition ; il se rappelait particulièrement, de cette période, la compulsion à penser à la Sainte-Trinité chaque fois qu'il voyait réunis sur la route trois petits tas de crottin. Il ne cédait en effet jamais à une idée nouvelle sans faire une dernière tentative pour se cramponner à ce qui avait perdu pour lui sa valeur. Son précepteur l'ayant persuadé de ne plus se livrer à des cruautés sur les petits animaux, il mit fin à ces méfaits, mais non sans s'être une dernière fois permis une orgie de chenilles coupées en morceaux. Il se comportait de même au cours du traitement analytique, en manifestant des « réactions négatives » passagères ; chaque fois qu'un symptôme avait été définitivement résolu, il tentait de nier cet effet par l'aggravation temporaire du symptôme liquidé. On sait que les enfants ont coutume, en règle générale, de se comporter de même envers les défenses qu'on leur oppose. Les a-t-on grondés, par exemple, parce qu'ils faisaient un vacarme intolérable, ils recommencent à le faire une fois encore après la défense avant de

s'arrêter. Ils réussissent par là à paraître s'être arrêtés de leur propre gré après avoir bravé l'interdiction.

Sous l'influence du précepteur allemand, une nouvelle et meilleure sublimation du sadisme de l'enfant se produisit, sadisme qui, vu la puberté proche, avait pris alors la haute main sur le masochisme ; il commença à s'enthousiasmer pour les uniformes, les armes et les chevaux, et cet enthousiasme emplissait les rêves éveillés auxquels il se livrait sans arrêt. Ainsi, sous l'influence d'un homme, il s'était libéré de son attitude passive, et se trouvait alors dans des voies assez normales. Ce précepteur le quitta bientôt, mais un contrecoup de l'affection qu'il lui avait portée fit que, dans le cours ultérieur de sa vie, notre malade en vint à préférer l'élément allemand (médecins, sanatoria, femmes) à l'élément national (qui représentait son père) : fait dont le transfert, au cours du traitement, tira grand avantage.

Je citerai encore un rêve, appartenant à la période qui précéda l'émancipation due au précepteur, et cela parce que ce rêve était resté oublié jusqu'à sa réapparition pendant la cure. Il se voyait à cheval, poursuivi par une chenille gigantesque. Il reconnut que ce rêve faisait allusion à un rêve encore antérieur, appartenant au temps ayant précédé l'arrivée du précepteur, rêve que nous avions interprété depuis longtemps. Dans ce rêve antérieur, il voyait le diable, habillé de noir et dans l'attitude dressée par laquelle le loup et le lion lui avaient en leur temps inspiré une telle terreur. Le diable désignait du doigt un escargot gigantesque. Le patient avait bientôt deviné que ce diable était le démon d'un poème bien connu[31], et le rêve lui-même la transposition d'une image très répandue représentant une scène d'amour entre le démon et une jeune fille. L'escargot y tenait la place de la femme, en tant que parfait symbole sexuel féminin. En prenant pour guide le geste indicateur du démon, nous fûmes bientôt à même de donner le sens du rêve : l'enfant

31 Lermontov « Le Démon ».

aspirait à trouver quelqu'un qui lui fournît les explications qui lui manquaient encore sur les énigmes des rapports sexuels, de même que son père lui avait en son temps fourni les premiers enseignements au cours de la scène primitive.

Il se rappela, au sujet du deuxième rêve, dans lequel le symbole féminin était remplacé par le symbole masculin, un certain incident qui avait eu lieu peu de temps avant qu'il fît ce rêve. Dans leur propriété rurale, il avait un jour passé à cheval auprès d'un paysan endormi auprès duquel se trouvait étendu son petit garçon. Ce dernier réveilla son père et lui dit quelque chose, sur quoi le paysan se mit à insulter le cavalier et à le poursuivre, de telle sorte que celui-ci s'éloigna au galop. Et il y avait une seconde réminiscence : dans cette même propriété, se trouvaient des arbres qui étaient tout blancs, tout entourés de fils tissés par les chenilles. Nous le comprenons, il prenait ainsi la fuite devant la réalisation du fantasme du fils dormant auprès du père et il y joignait les arbres blancs à titre d'allusion au rêve d'angoisse des loups blancs sur le noyer. Il s'agissait d'une irruption directe de l'angoisse inspirée par l'attitude féminine envers l'homme, attitude contre laquelle il s'était d'abord protégé au moyen de la sublimation religieuse, et contre laquelle il devait bientôt se protéger, d'une façon plus efficace encore, grâce à la sublimation « militaire ».

Mais ce serait commettre une grande erreur que de croire qu'après la disparition des symptômes obsessionnels, il ne soit demeuré aucun effet permanent de la névrose obsessionnelle. Le processus avait amené une victoire de la foi et de la piété sur l'esprit de rébellion investigateur et critique et présupposait le refoulement de l'attitude homosexuelle. Des préjudices durables résultèrent de ces deux facteurs. L'activité intellectuelle demeura, à partir de ce premier échec, gravement entravée. Aucune ardeur à apprendre ne se manifesta chez le jeune garçon, rien ne se montra plus de cette acuité intellectuelle grâce à laquelle il avait, à l'âge tendre de 5 ans,

disséqué et critiqué les doctrines religieuses. Et le refoulement de sa trop puissante homosexualité, qui s'accomplit pendant ce rêve d'angoisse, réserva cette importante pulsion à l'inconscient, la garda orientée vers son objectif originel, la soustrayant ainsi à toutes les sublimations auxquelles elle se prête dans d'autres circonstances. C'est pourquoi tous les intérêts sociaux, qui forment le fond de la vie, manquaient au patient. Ce n'est que lorsque, au cours du traitement analytique, nous réussîmes à libérer son homosexualité de ses entraves, que cet état de choses commença de s'améliorer et il fut très intéressant d'observer comment — sans aucun conseil direct donné par le médecin — chaque élément libéré de la libido homosexuelle chercha à s'appliquer à la vie et à se rattacher à l'une des grandes activités communes à tous les hommes.

VII. Érotisme anal et complexe de castration

Je prierai le lecteur de se rappeler que cette histoire d'une névrose infantile est pour ainsi dire comparable à un sous-produit obtenu au cours de l'analyse d'une maladie nerveuse à l'âge adulte. J'ai par suite dû la reconstituer à l'aide de fragments plus petits encore qu'on n'en a d'ordinaire à sa disposition pour effectuer une synthèse. Cette tâche, par ailleurs peu difficile, trouve cependant ses limites naturelles dès qu'il s'agit de faire rentrer un édifice à plusieurs dimensions dans le plan descriptif. Je dois ainsi me contenter de présenter l'un après l'autre des fragments que le lecteur pourra ensuite rassembler en un tout vivant. Comme je l'ai souligné à diverses reprises, la névrose obsessionnelle qui a été décrite prit naissance dans le terrain d'une constitution sadique-anale. Il ne fut question jusqu'ici que d'un seul des deux facteurs essentiels : du sadisme et de ses transformations. Tout ce qui concerne l'érotisme anal a été intentionnellement laissé de côté et va être maintenant rassemblé et étudié dans son ensemble.

Les analystes sont depuis longtemps d'accord pour attribuer aux motions pulsionnelles multiples que l'on réunit sous le nom d'érotisme anal un rôle d'une importance extraordinaire et qu'on ne saurait surestimer, dans l'édification de la vie sexuelle et de l'activité psychique en général. On admet également que l'une des manifestations les plus importantes de l'érotisme transformé qui dérive de cette source se retrouve dans la manière de traiter

l’argent ; car, au cours de la vie, ce précieux matériel a accaparé l’intérêt psychique qui originairement appartenait aux fèces, au produit de la zone anale. Nous nous sommes habitués à ramener l’intérêt qu’inspire l’argent, dans la mesure où il est de nature libidinale et non de nature rationnelle, au plaisir excrémentiel, et à réclamer de l’homme normal qu’il garde ses rapports à l’argent entièrement libres d’influences libidinales et qu’il les règle suivant les exigences de la réalité.

Chez notre patient, à l’époque de la dernière de ses maladies nerveuses, ses rapports avec l’argent étaient troublés à un degré particulièrement grave, et ce fait n’était pas le facteur le moindre de son manque d’indépendance et de son incapacité de s’adapter à la vie. Ayant hérité et de son père et de son oncle, il était devenu très fortuné ; on voyait qu’il attachait beaucoup de prix à passer pour riche et rien ne le froissait autant que d’être sous-estimé à cet égard. Mais il ne savait pas ce qu’il possédait, ce qu’il dépensait, ce qui lui restait. Il était difficile de dire s’il eût fallu le qualifier d’avare ou de prodigue. Il se comportait tantôt comme ceci, tantôt comme cela, mais jamais d’une façon suggérant des intentions logiques. D’après certains traits frappants, que je rapporterai plus loin, on aurait pu le prendre pour un ploutocrate endurci, regardant sa richesse comme son plus grand avantage personnel et ne laissant pas ses sentiments l’emporter un seul instant sur ses intérêts d’argent. Cependant, il n’estimait pas les autres d’après leur fortune et, en bien des circonstances, se montrait tout au contraire modeste, secourable et compatissant. L’argent était en effet soustrait chez lui au contrôle conscient et avait pour lui une signification toute différente.

Je l’ai déjà mentionné : j’avais trouvé des plus suspectes sa façon de prendre la perte de sa sœur qui avait été ces dernières années son meilleur camarade, et de se consoler en se disant qu’à présent il n’aurait plus besoin de partager avec elle l’héritage de ses parents. Plus frappant encore était le calme avec lequel il relatait la

chose, tout comme s'il ne comprenait nullement la dureté de sentiments dont témoignait cet aveu. À vrai dire, l'analyse le réhabilita en faisant voir que la douleur relative à la perte de sa sœur n'avait fait que subir un déplacement, mais c'est alors qu'il devint tout à fait impossible de comprendre que le malade eût cherché à trouver dans une augmentation de richesse un substitut à sa sœur.

Sa manière d'agir dans un autre cas lui semblait à lui-même énigmatique. Après la mort de son père, l'héritage de celui-ci fut partagé entre lui-même et sa mère. Sa mère administrait cet héritage, et, lui-même devait en convenir, subvenait à ses besoins d'argent d'une manière irréprochable et avec libéralité. Toutefois, toute discussion entre eux sur des questions d'argent se terminait régulièrement par les reproches les plus violents de sa part à lui : sa mère ne l'aimait pas, elle ne pensait qu'à faire des économies à ses dépens, et elle préférerait qu'il fût mort, afin de disposer seule de l'argent. Alors sa mère protestait en pleurant de son désintéressement, il avait honte de ce qu'il avait dit, assurait à juste titre qu'il ne pensait rien de tout cela, tout en sachant pertinemment qu'il recommencerait infailliblement la même scène à la prochaine occasion.

Bien des incidents montrent que les fèces, longtemps avant qu'il ne vînt en analyse, avaient pour lui signifié l'argent. J'en rapporterai deux exemples. À une époque où l'intestin ne participait pas encore à ses troubles nerveux, il était allé, dans une grande ville, voir un de ses cousins pauvres. En quittant celui-ci, il se reprocha vivement de ne pas l'aider pécuniairement et, immédiatement après, éprouva « peut-être le plus fort besoin d'aller à la selle qu'il eût eu de sa vie ». Deux ans plus tard, il se mit vraiment à servir une rente à ce cousin. Voici l'autre cas : à l'âge de 18 ans, pendant qu'il préparait son examen de fin d'études secondaires[32], il alla voir un de

32 Correspondant à notre baccalauréat. *(N. d. T.)*

ses camarades et arrêta avec lui un plan qui semblait bon à suivre, vu la peur qu'ils avaient tous deux d'échouer[33] à cet examen. Ils avaient décidé d'acheter le concierge du lycée et la contribution de notre patient à la somme qu'il s'agissait de réunir était naturellement la plus forte. En rentrant chez lui, il se dit qu'il donnerait volontiers davantage encore pour réussir à l'examen, pour qu'il ne lui y arrivât aucun accident, et en réalité un autre « accident » lui arriva avant qu'il n'eût atteint la porte de sa maison[34].

Nous ne serons pas étonnés d'apprendre que notre malade, au cours de sa maladie ultérieure, souffrait de troubles intestinaux tenaces, troubles cependant susceptibles d'oscillations selon les circonstances. Au moment où je le pris en traitement, il avait contracté l'habitude des lavements que lui donnait un valet de chambre ; des mois durant, il n'avait pas d'évacuations spontanées, à moins qu'une excitation soudaine, venue d'un certain côté, ne survînt : alors une activité normale de l'intestin pouvait s'établir pour quelques jours. Il se plaignait avant tout de ce que pour lui l'univers était enveloppé d'un voile, ou bien de ce que lui-même était séparé de l'univers par un voile. Ce voile ne se déchirait qu'à un seul moment quand, sous l'influence du lavement, le contenu intestinal sortait de l'intestin ; alors il se sentait à nouveau bien portant et normal[35].

Le confrère à qui j'adressai mon patient en vue d'un examen de son état intestinal fut assez perspicace pour l'expliquer par un

33 Le mot allemand *Durchfall* signifie littéralement « tomber à travers » ; on l'emploie dans le sens d'« échec » comme pour un examen, et aussi de « diarrhée ». *(N. d. T.)* Le patient m'informa que sa langue maternelle ne connaît pas l'emploi familier à l'allemand du mot *Durchfall* pour désigner les troubles de l'intestin. *(Note de l'auteur.).*

34 Cette expression a le même sens dans la langue maternelle du patient qu'en allemand et qu'en français. *(N. d. T.)*

35 Que le lavement lui fût donné par un autre ou qu'il se l'administrât lui-même, l'effet était le même.

trouble fonctionnel, sans doute même psychiquement déterminé, et pour s'abstenir de toute médication active. D'ailleurs, ni les médicaments ni les régimes ne servaient de rien. Pendant toutes les années que dura le traitement analytique, il n'y eut pas de selles spontanées (en dehors des excitations soudaines que j'ai mentionnées). Le malade se laissa convaincre que tout traitement actif de l'organe perturbé ne ferait qu'aggraver son état, et se contenta d'obtenir une évacuation intestinale, une ou deux fois par semaine, au moyen d'un lavement ou d'une purge.

J'ai, au sujet de ces troubles intestinaux, traité de la maladie nerveuse ultérieure de mon malade plus amplement qu'il n'était prévu dans le plan de ce travail relatif à sa névrose infantile. Deux raisons m'y ont incité : premièrement, les symptômes intestinaux de mon patient avaient passé, sans subir de modification notable, de sa névrose infantile à sa névrose ultérieure ; deuxièmement, ils ont joué un rôle capital dans la conclusion du traitement.

On sait de quelle importance est le doute pour le médecin qui analyse une névrose obsessionnelle. C'est l'arme la plus forte du malade, le moyen de prédilection de sa résistance. Ce doute permit à notre patient de se retrancher à son tour derrière une respectueuse indifférence et de laisser ainsi, durant des années, glisser sur lui, sans qu'ils le touchassent, tous les efforts du traitement. Rien ne changeait en lui et il n'y avait aucun moyen de le convaincre. Je reconnus enfin de quelle importance pouvaient être les troubles intestinaux en vue de mes desseins ; ils représentaient la parcelle d'hystérie qui se retrouve régulièrement à la base de toute névrose obsessionnelle. Je promis à mon patient qu'il retrouverait intégralement son activité intestinale et lui permis, par cette promesse, de manifester ouvertement son incrédulité. J'eus alors la satisfaction de voir s'évanouir ses doutes, lorsque l'intestin, tel un organe hystériquement affecté, commença à se « mêler à la

conversation » pendant notre travail, et eut recouvré en quelques semaines sa fonction normale si longtemps entravée.

Je reviens maintenant à l'enfance du patient, à une époque où les fèces ne pouvaient absolument pas encore avoir pour lui la signification de l'argent.

Des troubles intestinaux s'étaient manifestés chez lui de très bonne heure, surtout le plus fréquent et le plus normal chez l'enfant : l'incontinence. Nous serons sûrement dans le vrai en écartant une explication pathologique de ces premiers accidents, et en n'y voyant qu'une preuve de l'intention où était l'enfant de ne pas se laisser troubler ou arrêter dans le plaisir lié à la fonction d'évacuation. Notre patient prenait un vif plaisir aux plaisanteries anales et aux exhibitions, plaisir s'accordant d'ordinaire avec la vulgarité naturelle de certaines classes sociales, différentes de la sienne, et il avait continué à y prendre plaisir jusqu'après le début de sa dernière maladie nerveuse.

Au temps de la gouvernante anglaise, il arriva plusieurs fois que lui et Nania eussent à partager la chambre de cette femme détestée. Nania constata alors, ce qui témoignait de sa compréhension, que c'était justement ces nuits-là qu'il souillait son lit, ce qui, en général, ne lui arrivait plus. Il n'en avait nullement honte, c'était l'expression d'un défi envers la gouvernante.

Un an plus tard (il avait alors 4 ans 1/2), à la période de l'angoisse, il lui arriva de faire dans son pantalon pendant la journée. Il en eut terriblement honte, et pendant qu'on le nettoyait, se mit à gémir qu' « il ne pouvait plus vivre ainsi ». Quelque chose s'était donc modifié dans l'intervalle et, en partant de la plainte du petit garçon, nous en retrouvâmes la trace. Il s'avéra que les paroles : « Je ne peux plus vivre ainsi » étaient la fidèle reproduction de paroles

prononcées par quelqu'un d'autre. Sa mère, un jour[36], l'avait emmené avec elle, en reconduisant à la gare le médecin qui était venu la voir. Tout en marchant, elle se plaignait de ses douleurs et de ses pertes de sang, et finit par dire, dans les mêmes termes, qu' « elle ne pouvait plus vivre ainsi ». Elle ne se doutait pas que l'enfant qu'elle menait par la main garderait ces mots dans sa mémoire. Cette plainte, qu'il devait d'ailleurs répéter d'innombrables fois au cours de sa maladie nerveuse ultérieure, avait ainsi le sens d'une identification à sa mère.

Il lui revint bientôt un souvenir qui, vu sa nature et l'époque à laquelle il se rapportait, constituait vraiment un terme intermédiaire entre ces deux incidents.

Un jour, au début de la période de l'angoisse, sa mère, inquiète, donna des instructions dont le but était de préserver ses enfants de la dysenterie qui venait de faire son apparition dans les environs de la propriété. Il demanda ce que c'était, et quand il eut appris que lorsqu'on a la dysenterie, il y a du sang dans les selles, il commença à avoir très peur et à déclarer qu'il y avait aussi du sang dans ses selles à lui ; il craignait de mourir de la dysenterie, cependant un examen ayant eu lieu, il se laissa convaincre qu'il s'était trompé et qu'il n'avait rien à craindre. Nous le voyons, ce qui cherchait à se réaliser au moyen de cette crainte, c'était une identification à sa mère celle-ci, en effet, avait, devant lui, parlé de ses hémorragies. Lors de sa tentative ultérieure d'identification (à 4 ans 1/2), il n'était plus question de sang ; il ne se comprenait plus lui-même, il croyait avoir honte et ne savait pas que ce qui le faisait trembler, c'était l'angoisse de mort, qui cependant se révélait de façon indubitable dans la plainte émise.

Sa mère, atteinte d'une maladie du bas-ventre, était alors en général inquiète tant à son propre sujet qu'à celui de ses enfants, et

36 La date exacte de cet incident ne peut être fixée, mais il eut certainement lieu avant le rêve d'angoisse fait à 4 ans, sans doute avant le voyage des parents.

il est tout à fait probable que la crainte qu'éprouvait l'enfant, en plus de ses motifs propres, se fondait sur une identification à la mère.

Que signifiait cependant cette identification à sa mère ?

Entre l'usage impudent qu'il avait fait à 3 ans 1/2 de son incontinence, et l'horreur que celle-ci lui inspira à 4 ans 1/2, se place le rêve qui inaugura la période d'angoisse, rêve qui lui apporta la compréhension, après coup, de la scène vécue à 1 an 1/2 (voir précédemment) et l'élucidation du rôle de la femme dans l'acte sexuel. Il est naturel d'établir un rapport entre ce grand bouleversement et son changement d'attitude envers la défécation. « Dysenterie » était évidemment pour lui le nom de la maladie dont il avait entendu sa mère se plaindre, de la maladie avec laquelle « on ne pouvait pas vivre » ; sa mère pour lui ne souffrait pas des organes génitaux, mais de l'intestin. Sous l'influence de la scène primitive, il en vint à conclure que sa mère avait été rendue malade par ce que son père avait fait avec elle[37], et sa propre peur d'avoir du sang dans ses selles, d'être malade comme sa mère, correspondait au refus de l'identification à sa mère dans cette scène sexuelle, ce même refus avec lequel il s'était éveillé du rêve. Mais la peur témoignait encore de ce que, dans l'élaboration ultérieure de la scène primitive, il s'était mis à la place de sa mère et lui avait envié cette relation à son père. L'organe par lequel l'identification à la femme, l'attitude homosexuelle passive envers l'homme pouvait s'exprimer, était celui de la zone anale. Les troubles dans la fonction de cette zone avaient maintenant acquis la signification d'impulsions féminines de tendresse qu'ils conservèrent pendant la maladie nerveuse ultérieure.

Ici il nous faut prêter l'oreille à une objection, dont la discussion ne contribuera pas peu à élucider la confusion apparente qui règne en ces matières. Nous avons dû l'admettre : il aurait compris, au cours du processus de ce rêve, que la femme était

37 Une conclusion qui, sans doute, n'était pas erronée.

châtrée et qu'elle avait, à la place du membre viril, une blessure qui servait au commerce sexuel ; la castration lui apparaissait ainsi comme étant la condition de la féminité, c'était la perte menaçante de son membre viril qui lui aurait fait refouler son attitude féminine envers l'homme, et il aurait passé de ses émois homosexuels à l'état d'angoisse. Or, comment cette intelligence du commerce sexuel, cette reconnaissance du vagin, peuvent-elles se concilier avec le choix de l'intestin en vue de l'identification à la femme ? Les symptômes intestinaux ne sont-ils pas fondés sur une conception qui est sans doute plus ancienne — et qui se trouve en pleine contradiction avec la peur de la castration — conception d'après laquelle les rapports sexuels auraient lieu par l'anus ?

Certes, cette contradiction existe et ces deux conceptions sont inconciliables. Il s'agit seulement de savoir s'il est indispensable qu'elles se concilient. Notre stupéfaction ne provient que d'un fait c'est que nous sommes toujours tentés de traiter les processus psychiques inconscients à l'instar des conscients et d'oublier les différences profondes qui séparent ces deux systèmes psychiques.

Lorsque l'attente et l'excitation précédant le rêve de Noël eurent évoqué chez l'enfant le tableau du commerce sexuel de ses parents, autrefois observé (ou reconstruit), il ne saurait y avoir aucun doute sur ce qui se passa en lui : la conception du coït qui apparut la première fut la plus ancienne, conception d'après laquelle la partie du corps de la femme qui recevrait le membre viril serait l'anus. Qu'aurait-il donc pu croire d'autre, puisque à 1 an 1/2 il fut spectateur de cette scène[38] ? Mais alors se passa quelque chose de nouveau, maintenant qu'il avait 4 ans. L'expérience qu'il avait acquise dans l'intervalle, les allusions faites devant lui, à la castration, se réveillèrent et jetèrent un doute sur la « théorie du cloaque » ; elles lui suggérèrent la reconnaissance de la différence des sexes et du rôle sexuel dévolu à la femme. Il se comporta à cette

38 Ou bien tant qu'il ne comprit pas le coït des chiens.

occasion à là manière habituelle des enfants, quand on leur donne une explication qui leur est désagréable, que celle-ci touche à des sujets sexuels ou d'une autre nature. Il rejeta l'idée nouvelle — dans notre cas par peur de la castration — et se cramponna à la vieille idée. Il prit parti pour l'intestin contre le vagin de la même façon que, plus tard, il devait prendre parti pour son père contre Dieu. L'explication nouvelle fut écartée ; la vieille théorie était susceptible de fournir le matériel nécessaire à l'identification avec la femme, identification qui devait ultérieurement se faire jour sous la forme de la mort survenant par suite des troubles intestinaux ; elle pouvait aussi fournir matière à ses premiers scrupules religieux : le Christ possédait-il un derrière ? et ainsi de suite. Ce n'est pas que la nouvelle intelligence des choses fût demeurée sans effet, tout au contraire. Elle eut un effet d'une force extraordinaire : elle devint la raison pour laquelle le processus entier du rêve fut maintenu dans le refoulement et exclu d'une élaboration ultérieure consciente. Mais par là son effet se trouva épuisé, elle n'exerça aucune influence sur la solution du problème sexuel. Il y avait certes contradiction à ce que, dès lors, la peur de la castration pût subsister à côté de l'identification à la femme par l'intermédiaire de l'intestin, mais ce n'était là qu'une contradiction logique, ce qui ne veut pas dire grand-chose. Tout au contraire, ce processus est bien plutôt caractéristique de la manière dont travaille l'inconscient. Un refoulement est autre chose qu'un rejet.

Alors que nous étions en train d'étudier la genèse de la phobie des loups, nous nous attachions à suivre les effets de la nouvelle intelligence acquise touchant l'acte sexuel ; maintenant que nous étudions les troubles de la fonction intestinale, nous nous trouvons sur le terrain de la vieille théorie cloacale. Les deux points de vue étaient maintenus à l'écart l'un de l'autre par tout un stade de refoulement. L'attitude féminine envers l'homme, écartée de par l'action de refoulement, prit, pour ainsi dire, refuge dans la

svmptomatologie intestinale, et se manifesta dans les diarrhées, constipations et douleurs d'intestin si fréquentes au cours de l'enfance du malade. Les fantasmes sexuels ultérieurs, édifiés sur la base d'une connaissance sexuelle exacte, étaient ainsi à même de s'exprimer sur un mode régressif en tant que troubles intestinaux. Nous ne comprendrons cependant pas ceux-ci avant d'avoir découvert les changements de signification qu'avaient subis les fèces, pour notre patient, depuis les premiers jours de son enfance.

J'ai, plus haut, laissé entrevoir qu'un fragment de la scène primitive n'avait pas été rapporté. Je puis maintenant combler cette lacune. L'enfant interrompit finalement les rapports sexuels de ses parents en ayant une selle, ce qui lui permit de se mettre à crier. Tout ce que j'ai dit plus haut, relativement à la critique des autres parties de la même scène, s'applique également à celle de ce fragment supplémentaire. Le patient acquiesça à cette conclusion de la scène, reconstruite par moi et sembla la confirmer par la formation de « symptômes transitoires ». Je dus renoncer à une autre addition que j'avais proposée : le père aurait manifesté sa mauvaise humeur d'être dérangé en grondant l'enfant. Car le matériel apporté par l'analyse ne réagit pas à cette suggestion.

Le détail que je viens d'ajouter ici ne peut naturellement pas être mis sur le même rang que le reste du contenu de la scène. Ici, il s'agit non pas d'une impression extérieure, dont le retour peut être escompté dans un grand nombre d'indices ultérieurs, mais d'une réaction propre à l'enfant. Rien ne serait changé à toute cette histoire si cette manifestation n'avait alors pas eu lieu ou si elle avait été ultérieurement intercalée dans l'ensemble de la scène. Mais la façon de la concevoir ne saurait laisser place à aucun doute. Elle est l'indice d'une excitation de la zone anale (au sens le plus large du mot). Dans d'autres cas semblables, une observation analogue des rapports sexuels se termine par une émission d'urine ; un homme adulte, dans les mêmes conditions, aurait une érection. Notre petit

garçon réagit par une évacuation intestinale à une excitation sexuelle. Ce fait doit être considéré comme caractéristique de sa constitution sexuelle congénitale. Il adopte d'emblée une attitude passive, il manifeste plus de tendance à une identification ultérieure avec la femme qu'avec l'homme.

En même temps, comme le ferait tout autre enfant, il fait usage de son contenu intestinal dans l'un de ses sens les plus précoces et les plus primitifs. Les fèces constituent le premier *cadeau,* le premier sacrifice que consent l'enfant à ce qu'il aime, une partie de son propre corps dont il veut bien se priver, mais seulement en faveur d'une personne aimée[39]. Se servir des fèces dans un but de défi, ainsi que le fit notre patient à 3 ans 1/2 contre la gouvernante, c'est prendre cette signification originelle de « cadeau » au sens inverse négatif. Le *grumus merdae* que les cambrioleurs laissent sur le lieu de leurs forfaits semble avoir les deux sens : il exprime le mépris et un dédommagement sur le mode régressif. Quand un stade supérieur a été atteint, il est encore possible au stade antérieur de trouver un emploi au sens rabaissé de façon négative. Le refoulement s'exprime par l'acquisition d'un sens contraire[40].

À un stade ultérieur de l'évolution sexuelle, les fèces acquièrent le sens d'« enfant ». Car l'enfant, tout comme les fèces

39 Je crois que l'observation le confirme aisément : les bébés ne souillent de leurs excrément que les personnes qu'ils connaissent et qu'ils aiment. Ils ne trouvent pas que les étrangers méritent cette distinction. Dans mes *Trois essais sur la Théorie de la sexualité*, j'ai mentionné le premier des usages que fait l'enfant de ses fèces : il s'en sert pour exciter, sur le mode auto-érotique, sa muqueuse intestinale. À un stade ultérieur, un rôle décisif revient à l'attitude de l'enfant envers un objet déterminé, auquel il manifeste de cette façon ses sentiments d'obéissance ou de complaisance. Cette relation persiste plus tard, car même un enfant plus âgé ne se laisse mettre sur le vase ou aider à uriner que par certaines personnes privilégiées, ce qui implique d'ailleurs pour lui encore d'autres possibilités de satisfaction.

40 On sait qu'il n'existe pas de « non » dans l'inconscient ; les contraires y coïncident. La négation n'apparaît que grâce au processus du refoulement.

souvent qualifiées de « cadeau », sort quand il naît, par le derrière. Et il est d'usage courant de qualifier l'enfant de cadeau ; c'est de la femme qu'on dit le plus souvent qu'elle a « donné un enfant » à l'homme, mais l'inconscient a coutume, à juste titre, d'avoir tout aussi bien égard à l'autre aspect de ce rapport et de considérer que la femme a « reçu » de l'homme, en cadeau, l'enfant.

La signification d'« argent » qu'ont les fèces bifurque dans une autre direction, à partir du tronc commun où elles ont le sens de « cadeau ».

Le premier souvenir-écran de notre malade, d'après lequel il aurait eu son premier accès de colère parce qu'à Noël il n'avait pas reçu assez de cadeaux, nous révèle à présent son sens le plus profond. Ce qui lui manquait, c'était la satisfaction sexuelle, qu'il avait conçue comme devant être anale. Son investigation sexuelle l'y avait auparavant préparé et il le découvrit au cours du rêve : l'acte sexuel résolvait l'énigme de l'origine des petits enfants. Dès avant le rêve, il n'aimait pas les petits enfants. Il avait un jour trouvé un petit oiseau, encore sans plumes, tombé du nid, il l'avait pris pour un bébé humain et avait frémi d'horreur à sa vue. L'analyse montra que toutes les petites bêtes, chenilles ou insectes, contre lesquelles s'exerçait sa fureur, avaient pour lui la signification de petits enfants[41]. Sa position par rapport à sa sœur aînée lui avait fourni l'occasion de beaucoup réfléchir aux relations existant entre aînés et cadets ; Nania lui ayant dit un jour que si sa mère l'aimait tant, c'est parce qu'il était le plus jeune, il avait maintenant de bonnes raisons de souhaiter qu'aucun frère ou sœur plus petit ne vînt à naître. Et ce rêve, qui représentait le commerce sexuel de ses parents, ranima en lui la peur de ce plus jeune enfant à naître.

Ainsi, aux courants sexuels que nous connaissions déjà, il nous faut en ajouter un nouveau qui, tout comme les autres, dérive de la

41 De même la vermine, dans les rêves et les phobies, représente bien souvent les petits enfants.

scène primitive reproduite dans le rêve. Dans son identification à la femme (à sa mère), il est prêt à « donner » un enfant à son père, et il est jaloux de sa mère qui a déjà fait ce don et le fera peut-être à nouveau.

Ainsi, par un détour passant par leur rapport commun au sens de « cadeau », l'argent peut en venir à avoir le sens d'enfant, et ainsi arriver à exprimer une satisfaction féminine (homosexuelle). C'est ce qui se produisit chez notre patient à l'occasion suivante : se trouvant un jour dans un sanatorium allemand avec sa sœur, il vit son père donner à celle-ci deux gros billets de banque. Il avait toujours, en imagination, suspecté les rapports de son père avec sa sœur ; sa jalousie alors s'éveilla ; dès qu'ils furent seuls, il se jeta sur sa sœur, et réclama avec une telle violence et de tels reproches sa part de l'argent que celle-ci en larmes lui lança le tout. Ce qui l'avait irrité ce n'était pas seulement le cadeau d'argent en lui-même, mais bien plutôt le cadeau symbolique d'un enfant, la satisfaction sexuelle anale donnée par leur père. Et c'est au moyen de cette satisfaction qu'il se consola lorsque — alors que son père vivait encore — sa sœur vint à mourir. Sa révoltante idée, en apprenant cette mort, ne signifiait au fond rien d'autre que ceci : « À présent, je suis le seul enfant, à présent mon père n'a personne d'autre à aimer que moi. » Mais bien que cette idée fût parfaitement capable de devenir consciente, son arrière-plan homosexuel était tellement intolérable que son déguisement en avarice sordide pouvait sembler un grand soulagement.

Il se comporta sur un mode analogue lorsque, après la mort de son père, il fit à sa mère d'injustes reproches au sujet de l'argent, lui disant qu'elle voulait lui en prendre sa part et qu'elle lui préférait l'argent. Sa vieille jalousie relative à l'amour qu'elle avait voué à un autre enfant que lui, la possibilité qu'elle en ait désiré encore un autre après sa naissance à lui, le contraignaient à porter ces accusations qu'il devait lui-même trouver insoutenables.

Cette analyse de la signification des fèces nous le fait clairement comprendre : les idées obsessionnelles qui obligeaient notre malade à rapprocher Dieu et les fèces exprimaient autre chose encore que l'outrage à Dieu qu'il y reconnaissait. Elles réalisaient bien plutôt un compromis auquel un courant tendre, plein de dévotion, avait autant de part qu'un courant hostile et injurieux ; « Dieu-fèces » constituait vraisemblablement l'abréviation d'une offre, telle qu'on en entend aussi faire dans la vie sous une forme non écourtée. « Chier sur Dieu » *(« auf Gott scheissen »)* ou « chier quelque chose à Dieu » *(« Gott etzvas scheissen »)* voulait dire aussi lui donner un enfant ou en recevoir un de lui. La vieille signification de cadeau, rabaissée de façon négative, et celle, dérivée ultérieurement de la première et qui veut dire un enfant, se trouvent ici réunies dans les paroles obsessionnelles. Par le deuxième de ces sens s'exprime une tendresse de nature féminine ; on serait prêt à renoncer à sa virilité si l'on pouvait en échange être aimé en femme. Nous avons là exactement la même manière de sentir envers Dieu que celle exprimée en termes non ambigus dans le système délirant et paranoïaque du *président Schreber*.

Quand j'en viendrai plus loin à décrire la résolution ultime des symptômes de mon patient, on pourra voir une fois de plus de quelle manière les troubles intestinaux s'étaient mis au service de la tendance homosexuelle afin d'exprimer l'attitude féminine envers le père.

Une autre signification des fèces va maintenant nous permettre d'aborder la question du complexe de castration.

Le bol fécal, quand il excite au passage la muqueuse intestinale érogène, joue ainsi envers celle-ci le rôle d'un organe actif : il se comporte à la façon du pénis envers la muqueuse vaginale et est pour ainsi dire le précurseur de celui-ci, au stade cloacal. L'abandon des fèces en faveur (par amour) d'une autre personne devient de son côté un prototype de la castration ; c'est la première fois que l'enfant

renonce à une partie de son propre corps[42] pour gagner la faveur d'une autre personne qu'il aime. De telle sorte que l'amour, par ailleurs narcissique, que chacun a pour son pénis, n'est pas sans recevoir une contribution de l'érotisme anal. Les fèces, l'enfant, le pénis, constituent ainsi une unité, un concept inconscient — *sit venia verbo* — le concept d'une petite chose pouvant être détachée du corps. Par ces voies associatives peuvent se produire des déplacements et des renforcements de l'investissement libidinal, qui sont d'une grande importance pour la pathologie et que révèle l'analyse.

Nous savons déjà quelle attitude notre patient avait d'abord adoptée en face du problème de la castration. Il la rejeta et s'en tint à la théorie du commerce par l'anus. Quand je dis : il la rejeta, le sens immédiat de cette expression est qu'il n'en voulut rien savoir au sens du refoulement. Aucun jugement n'était par là porté sur la question de son existence, mais les choses se passaient comme si elle n'existait pas. Cependant une telle attitude ne pouvait demeurer définitive, pas même au cours des années où sévissait la névrose infantile. Nous trouvons ultérieurement des preuves de ce qu'il avait reconnu la castration comme un fait réel. Il s'était encore comporté sur ce point de la façon qui caractérisait tout son être, façon qui nous rend si difficile et d'exposer ce cas et de se mettre à la place de notre malade pour le comprendre. Après avoir d'abord résisté, il avait cédé, mais une de ces réactions n'avait pas éliminé l'autre. En fin de compte, deux courants contraires existaient en lui côte à côte, dont l'un abominait la castration tandis que l'autre était tout prêt à l'accepter et à se consoler de par la féminité à titre de substitut. Mais sans aucun doute le troisième courant, le plus ancien et le plus profond, qui avait tout simplement rejeté la castration, celui pour lequel il ne pouvait encore être question d'un jugement relatif à sa réalité, demeurait capable d'entrer en activité. J'ai rapporté ailleurs[43]

42 Les enfants considèrent toujours leurs fèces de cette façon.

une hallucination que ce même patient avait eue au cours de sa cinquième année, je ne ferai qu'y ajouter un bref commentaire :

« J'avais 5 ans, je jouais au jardin auprès de ma bonne, et j'étais en train d'entailler, avec mon couteau de poche, l'écorce de l'un de ces noyers qui jouent encore un rôle[44] dans mon rêve[45]. Je remarquai soudain, avec une inexprimable terreur, que je m'étais coupé le petit doigt de la main (droite ou gauche ?) de telle sorte que le doigt ne tenait plus que par la peau. Je n'éprouvais aucune douleur, mais une grande peur. Je n'osai pas dire quoi que ce fût à ma bonne, qui était à quelques pas de moi, je m'effondrai sur le banc voisin et restai là assis, incapable de jeter un regard de plus sur mon doigt. Je me calmai enfin, je regardai mon doigt, et voilà qu'il n'avait jamais subi la moindre blessure. »

Après qu'on lui eût enseigné, à 4 ans 1/2, l'histoire sainte, avait commencé en lui, nous le savons, ce travail mental intensif qui aboutit à une piété obsessionnelle. Nous pouvons par suite admettre que cette hallucination eut lieu à l'époque où il se décida à reconnaître la réalité de la castration ; peut-être marqua-t-elle justement cette démarche. La petite correction que le patient y apporta n'est pas elle-même dénuée d'intérêt. Son hallucination reproduit le même événement terrible que le Tasse raconte, dans la *Jérusalem délivrée*, à propos de son héros Tancrède ; nous sommes donc justifié à l'interpréter de même et à présumer que l'arbre

43 *Ueber fausse reconnaissance* (déjà raconté) während der psychoanalytischen Arbeit (De la fausse reconnaissance [déjà raconté] au cours du traitement psychanalytique), *Int. Zeitschr. f. ärzlich. Psychoanalyse,* V, I, 1913.

44 En racontant plus tard cette histoire à une autre occasion, notre malade y apporta la correction suivante : « Je ne crois pas avoir été en train d'entailler l'arbre. J'ai confondu avec un autre souvenir, qui doit sans doute aussi avoir été hallucinatoirement faussé, dans lequel je me vois entaillant avec mon couteau un arbre dont du sang se mettait à sortir ».

45 Cf. Märchenstoffe in Traumen (Éléments de contes de fées dans les rêves), I*nt. Zeitschr. f. ärztlich. Psychoanalyse,* I, 2ème cah., repr. dans le vol. IV des *Ges. Schriften.*

signifiait une femme pour notre patient tout comme pour Tancrède. Ainsi, il jouait là le rôle de son père, mettait en rapport ce qu'il savait des pertes de sang de sa mère avec ce qu'il venait d'apprendre à reconnaître : la castration des femmes, la « blessure ».

L'incitation à cette hallucination du doigt coupé vint, comme il le raconta plus tard, de ce qu'il avait entendu dire relativement à une parente qui serait née avec six doigts de pied et à qui on aurait aussitôt coupé le doigt de pied supplémentaire au moyen d'une hache. Ainsi, si les femmes n'avaient pas de pénis, c'est qu'on le leur avait coupé dès la naissance. De cette façon, il en était venu à accepter, au temps de la névrose obsessionnelle, ce qu'il avait déjà appris au cours du rêve, mais avait alors repoussé loin de lui au moyen du refoulement. Pendant qu'on lui lisait et qu'on lui expliquait l'histoire sainte, la circoncision rituelle du Christ, comme aussi des Juifs en général, ne pouvait non plus lui demeurer étrangère.

Il est absolument indubitable qu'en ce temps-là, son père devint ce personnage terrifiant qui le menaçait de la castration. Le Dieu cruel contre lequel il se débattait alors, ce Dieu qui incitait au péché les hommes afin de les châtier ensuite, qui sacrifie son propre fils et aussi les fils des hommes, ce Dieu projeta son caractère terrible sur le père même de l'enfant, lequel, d'autre part, cherchait à défendre son père contre ce Dieu. Le petit garçon avait ici à s'adapter à un schéma phylogénique et il y parvint, bien que son expérience personnelle ne s'accordât pas avec ce schéma. Car les menaces de castration ou les insinuations qui lui avaient été faites émanaient au contraire de femmes[46], mais cela ne pouvait retarder de beaucoup le résultat terminal. En fin de compte, c'est de la part du père qu'il en vint à redouter la castration. Sur ce point l'atavisme triompha des circonstances accidentelles de la vie ; aux temps préhistoriques, ce devait être incontestablement le père qui pratiquait la castration en tant que châtiment et c'est lui qui,

46 Nous l'avons vu pour Nania et le verrons pour une autre femme encore.

ultérieurement, dut l'atténuer jusqu'à n'être plus que la circoncision. Et plus notre patient, au cours de l'évolution de sa névrose obsessionnelle infantile, refoulait sa sensualité[47], plus il devait lui sembler naturel d'attribuer à son père, véritable représentant de l'activité sensuelle, ces mauvaises intentions.

L'identification du père au castrateur[48] acquit une grande importance en tant que source d'une hostilité inconsciente, allant jusqu'à des désirs de mort dirigés contre lui et de sentiments de culpabilité en réaction à cette hostilité.

Cependant, jusqu'ici, l'enfant se comporta de façon normale, c'est-à-dire comme le ferait tout névrosé en proie à un complexe d'Œdipe positif. Le plus curieux était que chez lui existait encore un contre-courant, grâce auquel le père était, au contraire, la personne châtrée et digne par suite de pitié.

J'ai pu montrer au patient, en analysant son cérémonial respiratoire quand il se trouvait en présence d'estropiés, de mendiants, etc., que ce symptôme lui-même se rapportait à son père malade qui lui avait fait pitié lorsqu'il était allé le voir au sanatorium. L'analyse permit de remonter plus haut encore. Du temps où il était encore tout petit, sans doute avant même sa séduction (3 ans 1/4), il y avait eu dans leur propriété un pauvre journalier dont la tâche consistait à apporter l'eau à la maison. Il ne pouvait pas parler, soi-disant parce qu'on lui avait coupé la langue. Sans doute était-il sourd-muet. Le petit garçon l'aimait beaucoup et le plaignait de tout

47 Voir précédemment.

48 Parmi les symptômes les plus pénibles, mais aussi les plus grotesques, de sa maladie ultérieure, il faut citer les rapports qu'il avait avec tout tailleur à qui il avait commandé un vêtement. Devant ce haut personnage, il restait respectueux et timide, cherchait à le gagner par d'invraisemblables pourboires, et se montrait toujours désespéré du résultat du travail fait par lui (tailleur se dit en allemand *Schneider,* littér. : coupeur, du verbe *schneiden* : couper, *Beschneidcn* signifie circoncire, c'est un composé de *schneiden).*

son cœur. Quand il fut mort, l'enfant le chercha dans le ciel[49]. C'était là le premier des estropiés dont il ait eu pitié ; d'après le contexte et la place où l'épisode apparut dans l'analyse, il s'agissait incontestablement d'un substitut du père.

Dans l'analyse, à celui de cet homme s'associa le souvenir d'autres serviteurs qui lui avaient été sympathiques et dont il fit ressortir qu'ils étaient maladifs ou juifs (circoncision). De même, le valet de pied qui, lorsqu'il avait eu son « accident » à 4 ans 1/2, l'avait aidé à se nettoyer, était juif et poitrinaire et avait excité sa pitié. Tout ce monde appartenait à la période ayant précédé le séjour du père de notre malade au sanatorium, c'est-à-dire avant la formation du symptôme ; ce symptôme devait bien plutôt l'empêcher au moyen de l'expiration, une identification de l'enfant avec l'objet de sa pitié. Alors, soudain, à la suite d'un certain rêve, l'analyse fit volte-face et retourna à la période primitive : l'enfant émit l'assertion que, pendant le coït de la scène primitive, il avait observé la disparition du pénis, qu'il avait par suite eu pitié de son père et s'était réjoui en voyant reparaître ce qu'il avait cru perdu. C'était là un émoi émané de cette scène. L'origine narcissique de la pitié, de la « sympathie »[50] que ce dernier mot exprime en lui-même, est d'ailleurs ici impossible à méconnaître.

49 Je mentionnerai à ce propos certains rêves qu'il eut postérieurement au rêve d'angoisse, mais du temps où il habitait encore la propriété rurale. Ces rêves figuraient la scène du coït sous forme d'une collision de corps célestes.

50 Souffrir avec sympathie = » *Mitleid. (N. d. T.)*

VIII. Nouveaux souvenirs relatifs à la période primitive

Conclusion

Dans beaucoup d'analyses il arrive, lorsqu'on s'approche de leur fin, que tout à coup surgissent des souvenirs nouveaux, gardés cachés jusque-là avec soin. Ou bien, à une certaine occasion, il est fait une remarque d'aspect insignifiant, sur un ton indifférent, comme s'il s'agissait de quelque chose d'inutile ; une autre fois il s'y ajoute autre chose auquel le médecin commence à prêter attention et l'on reconnaît enfin, en ce fragment dédaigné du souvenir, la clef des plus importants secrets que renfermait la névrose du malade.

De bonne heure, mon patient m'avait rapporté un souvenir datant de l'époque où sa « méchanceté » était en train de se muer en angoisse. Il était à la poursuite d'un beau et grand papillon rayé de jaune, dont les grandes ailes se terminaient par des appendices pointus, c'est-à-dire d'un machaon. Soudain, comme le papillon s'était posé sur une fleur, il fut saisi d'une peur terrible du petit animal et s'enfuit en poussant des cris.

Ce souvenir revenait de temps à autre dans l'analyse et réclamait une explication qu'il fut longtemps avant de recevoir. Dès l'origine, on devait admettre qu'un semblable détail ne s'était pas par lui-même gravé dans la mémoire mais que, en qualité de

souvenir-écran, il représentait quelque chose de plus important à quoi il se trouvait relié d'une manière quelconque. Le malade me dit un jour que, dans sa langue, on appelait un papillon *Babouchka*, petite grand-mère ; les papillons ressemblaient d'ailleurs pour lui à des femmes et à des jeunes filles, les coléoptères et les chenilles à des garçons. Ainsi, ce devait être le souvenir d'une créature féminine qui s'était réveillé dans cette scène d'angoisse. Je ne tairai pas que j'émis alors l'hypothèse suivante : les raies jaunes du papillon auraient rappelé les rayures analogues d'un vêtement porté par une femme. Je rappelle ceci dans le seul but de montrer par cet exemple combien, en général, les efforts constructifs du médecin sont inaptes à résoudre les questions qui se posent, et combien l'on a tort de rendre l'imagination et la suggestion du médecin responsables des résultats de l'analyse.

Dans un tout autre contexte, bien des mois plus tard, le patient fit observer que le fait d'ouvrir et de fermer les ailes, ainsi qu'avait fait le papillon une fois posé sur la fleur, était ce qui avait fait sur lui cette impression inquiétante. On aurait dit d'une femme qui ouvre les jambes, et les jambes faisaient alors un V romain, ce qui était, nous le savons, l'heure où, déjà du temps où il était petit, mais aujourd'hui encore, un assombrissement de son humeur avait coutume de se produire.

Voilà une idée que je n'aurais pas eue tout seul, mais qui gagnait en importance en vertu du caractère franchement infantile des processus associatifs qu'elle révélait. L'attention des enfants, je l'ai maintes fois observé, est attirée bien plus par des mouvements que par des formes immobiles, et ils établissent souvent des associations sur une similarité de mouvements que nous autres adultes nous ne voyons pas ou que nous négligeons.

Le petit problème fut alors laissé de côté pendant encore longtemps ; je mentionnerai de plus la facile hypothèse d'après

laquelle les appendices, pointus ou en forme de tige, des ailes du papillon auraient pu avoir le sens de symboles génitaux.

Un jour surgit, timide et indistincte, une sorte de réminiscence ; quand il était tout, tout petit, avant même qu'il n'eût sa Nania, il devait y avoir eu une jeune bonne d'enfant qui le soignait et l'aimait beaucoup. Elle portait le même nom que sa mère. Il répondait certainement à sa tendresse. C'était ainsi un premier amour disparu dans l'oubli, mais nous fûmes d'accord qu'à cette époque devait s'être passé quelque chose ayant plus tard acquis de l'importance.

Une autre fois, il rectifia ce souvenir. Cette fille ne pouvait pas s'être appelée comme sa mère, c'était de sa part à lui une erreur qui signifiait bien entendu qu'elle s'était confondue dans son souvenir avec sa mère. Il avait tout à coup dû penser à un garde-manger qui se trouvait dans la première propriété rurale, où l'on gardait les fruits après leur cueillette, et à une certaine sorte de poire d'un goût délicieux et qui avait sur la peau des raies jaunes. Dans sa langue, poire se dit *Grouscha,* et tel était aussi le nom de sa bonne.

Par là, on voyait clairement que, derrière le souvenir-écran du papillon poursuivi, se dissimulait le souvenir de la bonne d'enfant. Cependant, les raies jaunes ne se trouvaient pas sur sa robe, mais sur la poire qui avait le même nom qu'elle. Mais d'où provenait l'anxiété qui accompagnait la reviviscence de ce souvenir ? La réponse qui venait d'abord à l'esprit était que, tout petit enfant encore, il aurait vu cette fille la première faire les mouvements de jambes qu'il avait rattachés au signe V romain, mouvements qui rendent accessibles les organes génitaux. Nous nous épargnâmes de faire de pareilles spéculations et attendîmes que le patient nous fournît plus de matériel.

Bientôt se présenta le souvenir d'une scène incomplète, mais distincte dans ce que la mémoire en avait conservé. Grouscha était à genoux par terre. Près d'elle se trouvait un baquet et un court balai

fait de brindilles liées ensemble. L'enfant était là et elle le taquinait ou le grondait.

On pouvait aisément suppléer par ailleurs à ce qui manquait ici. Dans les premiers mois de sa cure, il m'avait conté comment il était tombé amoureux, sur un mode compulsionnel, d'une jeune paysanne ; c'était avec elle qu'il avait contracté ce qui devait ultérieurement provoquer sa maladie nerveuse[51]. En me faisant ce récit, il s'était défendu de la manière la plus bizarre de me dire le nom de cette paysanne. C'était là une résistance tout à fait isolée car il obéissait d'ordinaire sans réserve à la règle fondamentale de l'analyse. Mais il pensait que la raison pour laquelle il devait avoir honte de prononcer ce nom était la suivante : ce nom était purement paysan, une fille bien née ne l'eût jamais porté. Ce nom, que nous apprîmes enfin, était *Matrona.* Il avait une allure maternelle. La honte était évidemment déplacée. Il n'avait pas honte du fait que ces affaires d'amour n'eussent exclusivement trait qu'aux filles de la condition la plus basse : il ne rougissait que du nom. S'il se trouvait que l'aventure avec Matrona dût avoir quelque chose de commun avec la scène où Grouscha joua un rôle, alors il faudrait rapporter la honte à cet épisode précoce.

Une autre fois, il m'avait conté le fait suivant : l'histoire de Jean Huss, lorsqu'il l'avait apprise, l'avait violemment remué, et son attention était restée fixée sur les fagots de brindilles qu'on apportait à son bûcher. Cette sympathie pour Huss éveilla dans mon esprit un soupçon bien défini : je l'ai rencontrée chez beaucoup de jeunes patients et j'ai toujours pu l'élucider de la même façon. L'un de ces jeunes gens alla même jusqu'à écrire un drame sur Jean Huss : il commença ce drame le jour même où il perdit l'objet dont il était alors secrètement amoureux. Huss meurt par le feu et devient par là, comme tous ceux qui remplissent la même condition, le héros des personnes ayant été sujettes autrefois à de l'incontinence d'urine.

51 Une blennorragie.

Mon patient lui-même rapprocha les fagots du bûcher de Huss et le balai (ou fagot de brindilles) de sa jeune bonne.

Les diverses pièces de ce matériel s’emboîtent parfaitement l’une dans l’autre et permettent de combler les lacunes existant dans le souvenir de la scène avec Grouscha. Pendant qu’il regardait cette fille laver le plancher, il avait uriné dans la chambre et sans doute avait-elle répliqué, sur un ton de plaisanterie, par une menace de castration[52].

J’ignore si le lecteur a déjà deviné pourquoi j’ai ainsi rapporté dans tous ses détails cet épisode de la toute petite enfance de notre patient[53]. Le dit épisode fournit un trait d’union important entre la scène primitive et la compulsion amoureuse ultérieure, compulsion qui devait avoir des conséquences décisives sur le destin de notre patient. Cet épisode nous révèle encore une condition qui présidait à ses choix amoureux et qui élucide cette compulsion.

Quand il vit la jeune bonne par terre, en train de frotter le plancher, à genoux, les fesses en avant et le dos horizontal, il retrouva en elle l’attitude que sa mère avait prise pendant la scène du coït. Elle devint pour lui sa mère ; en vertu de la réactivation de cette image[54], l’excitation sexuelle s’empara de lui et il se comporta alors envers elle en mâle, comme son père, dont il n’avait pu autrefois comprendre l’action qu’en y voyant une miction. Uriner sur le plancher était au fond, de sa part, une tentative de séduction, et la

52 Il est très curieux que la réaction de la honte soit si intimement liée à l’évacuation involontaire de la vessie (diurne ou nocturne) et non pas, comme on pourrait s’y attendre, à l’incontinence de l’intestin. L’expérience ne permet aucun doute à cet égard. De même, le rapport régulier existant entre l’incontinence d’urine et le feu donne à réfléchir. Il est possible que, dans ces réactions et ces relations, se retrouvent des résidus de l’histoire de la civilisation humaine, émanés d’une couche plus profonde que tout ce que le mythe et le folklore nous ont conservé à l’état de vestiges.

53 Il eut lieu aux environs de 2 ans 1/2, entre l’observation du coït que nous avons supposée, et la séduction par la sœur du petit garçon.

54 Dès *avant* le rêve !

jeune bonne y répondit par une menace de castration, tout comme si elle avait compris le petit garçon.

La compulsion émanée de la scène primitive se transféra à cette scène avec Grouscha et continua à se faire sentir grâce à elle. La condition dont dépendait qu'il devînt amoureux subit cependant une modification, qui témoigne de l'influence de la seconde scène ; cette condition fut transférée de la posture de la femme à l'activité qu'elle manifestait dans cette attitude. Ceci devint évident, par exemple, dans l'épisode de Matrona. Au cours d'une promenade dans le village, village qui faisait partie de la propriété rurale (ultérieure), il vit, au bord d'une mare, une jeune paysanne agenouillée, en train de laver du linge dans cette mare. Il s'éprit instantanément de la laveuse et cela avec une extrême violence, bien que n'ayant même pas pu encore apercevoir son visage. Du fait de sa posture et de ce qu'elle faisait, elle avait pris pour lui la place de Grouscha. Nous comprenons maintenant comment la honte, qui s'attachait à la scène avec Grouscha, put se rattacher au nom de Matrona.

Une autre crise amoureuse, quelques années auparavant, montre d'une façon plus claire encore la compulsion qu'exerçait sur lui la scène avec Grouscha. Une jeune paysanne, employée comme servante dans la maison, lui avait depuis longtemps plu sans qu'il eût osé l'approcher. Un jour, il la surprit seule dans une chambre et son amour fut plus fort que lui. Elle était agenouillée par terre, occupée à laver, un baquet et un balai à côté d'elle, tout à fait comme la jeune bonne de son enfance.

Et son choix définitif de l'objet, ce choix lui-même, qui fut pour toute sa vie d'une telle importance, se manifesta, dans les circonstances qui l'entourèrent (mais qu'on ne saurait rapporter ici) comme dépendant de la même condition amoureuse, comme dérivé de la compulsion qui, à partir de la scène primitive en passant par la scène avec Grouscha, dominait ses choix amoureux. J'ai fait observer plus haut que je reconnaissais chez ce patient une tendance à

rabaisser l'objet aimé. On doit l'expliquer par une réaction contre la pression exercée par sa sœur qui lui était de beaucoup supérieure. Mais je promis alors de faire voir que ce mobile du besoin de s'affirmer n'était pas le seul facteur déterminant, mais en recouvrait un autre fondé sur des mobiles purement érotiques. Le souvenir de la jeune bonne lavant le plancher, sans doute encore dans une attitude rabaissante, mit cette motivation en lumière. Tous ses objets ultérieurs d'amour étaient des personnes substituts de celle qui, de par le hasard de cette posture, était elle-même devenue le premier substitut de la mère. L'idée qui vint d'abord à l'esprit du patient par rapport au problème de la peur du papillon, on la peut après tout reconnaître comme étant une allusion tardive à la scène primitive (la 5ème heure). Il confirma le rapport existant entre la scène avec Grouscha et la menace de castration par un rêve particulièrement ingénieux, qu'il réussit lui-même à déchiffrer. Il dit : « J'ai rêvé qu'un homme arrachait à une *Espe* ses ailes. » — « *Espe,* dus-je demander, qu'entendez-vous par là ? » — » Vous savez bien, cet insecte qui a des raies jaunes sur le corps et qui peut piquer. Ce doit être une allusion à Grouscha, à la poire rayée de jaune. » — « Vous voulez dire une *Wespe* » (« guêpe » en allemand), pus-je alors corriger. — « On dit *Wespe* ? Je croyais vraiment que l'on disait *Espe.* » (Il se servait, comme tant d'autres, du fait qu'il était étranger pour dissimuler des actes symptomatiques.) « Mais *Espe*, c'est moi, S. P. » (les initiales de son nom). *L'Espe* est naturellement une *Wespe* mutilée. Le rêve dit clairement qu'il se vengeait sur Grouscha de sa menace de castration.

La manière d'agir du petit garçon de 2 ans 1/2, dans la scène avec Grouscha, est le premier effet de la scène primitive que nous connaissions. Elle représente l'enfant en train de copier son père et nous fait voir une tendance à évoluer dans une direction qui pourrait mériter plus tard le nom de virile. Sa séduction par sa sœur le

conduisit à une passivité qu'avait d'ailleurs déjà préparée son comportement pendant qu'il assistait aux rapports de ses parents.

Je dois ici revenir à l'histoire du traitement et faire ressortir ce qui suit : une fois bien comprise la scène avec Grouscha, cette scène qui était le premier événement dont il put vraiment se souvenir et dont il se souvint sans que j'y eusse été pour rien, la tâche de la cure sembla achevée. Il n'y eut dès lors plus de résistances, il ne resta plus qu'à rassembler et à coordonner. La vieille théorie traumatique, élevée après tout sur des impressions émanées de la thérapeutique psychanalytique, reprit tout d'un coup toute sa valeur.

Par souci de critique, j'essayai à nouveau d'imposer au patient une autre conception de son histoire, conception plus acceptable par la sobre raison. Il n'y avait certes pas à douter de la scène avec Grouscha, mais cette scène ne signifiait rien en elle-même et aurait été renforcée, après coup, en vertu d'une régression commencée à partir de ses choix objectaux, choix qui, par suite de la tendance au ravalement, se serait reporté de sa sœur aux filles de service. Quant à l'observation du coït elle aurait été un fantasme des années ultérieures, dont le noyau biographique eût pu être un lavement innocent observé ou subi par le patient. Peut-être certains de mes lecteurs penseront-ils qu'avec ces hypothèses seulement, je commençais à comprendre le cas ; le patient, lui, me regarda sans me comprendre et avec un certain mépris, quand je lui exposai cette conception, et n'y réagit jamais plus. J'ai déjà développé mes propres arguments contre de semblables rationalisations.

[55] [Ainsi la scène avec Grouscha, tout en rendant compte des conditions qui commandaient le choix de l'objet du patient — conditions qui devaient être dans sa vie d'une importance décisive — nous garde de l'erreur qui consisterait à surestimer l'importance de sa tendance à rabaisser la femme. Mais elle implique encore autre chose : elle me permet aussi de justifier mon attitude précédente,

55 Parenthèse de l'auteur.

lorsque je me refusai à rapporter sans hésitation, comme étant la seule explication possible, la scène primitive à une observation d'animaux faite peu avant le rêve. La scène avec Grouscha émergea spontanément dans le souvenir du patient, sans que j'y eusse été pour rien. La peur du papillon rayé de jaune, peur qui remonte à cette scène, montre que celle-ci avait eu un contenu important, ou bien qu'il avait été possible de lui prêter rétrospectivement une importance semblable. Cette importance de la scène qui faisait défaut dans le souvenir du patient, on pouvait la déduire des associations qui l'accompagnaient et des déductions qui s'y reliaient. Il apparut alors que la peur du papillon était absolument analogue à la peur du loup : dans les deux cas, il s'agissait d'une peur de la castration, peur qui se rapportait d'abord à la personne qui, la première, avait énoncé la menace de castration, puis avait été transposée à une autre personne, celle sur laquelle, en vertu d'un prototype phylogénique, elle devait se fixer. La scène avec Grouscha avait eu lieu lorsque l'enfant était âgé de 2 ans 1/2, mais l'occasion où la peur du papillon jaune s'était manifestée se situait certainement après le rêve d'angoisse. On pouvait aisément saisir que la compréhension ultérieure d'une castration possible eût engendré après coup l'angoisse, à partir de la scène avec Grouscha, mais cette scène elle-même ne contenait rien de choquant ou d'invraisemblable, elle impliquait bien plutôt des détails d'ordre tout à fait banal, desquels il n'y avait aucune raison de douter. Rien n'autorisait à la rapporter à un fantasme de l'enfant ; cela eut été presque impossible.

Une question se pose ici : sommes-nous justifiés à voir une preuve de l'excitation sexuelle du petit garçon dans le fait qu'il ait uriné debout, pendant que la fille de service lavait à genoux le plancher ? Cette excitation témoignerait alors de l'influence d'une impression antérieure, qui pourrait aussi bien être de fait la scène primitive qu'une observation réalisée avant 2 ans 1/2 sur des

animaux. Ou bien cette situation relative à Grouscha était-elle absolument innocente, et la scène entière fut-elle sexualisée seulement plus tard, après que l'enfant eut été amené à reconnaître l'importance de situations analogues ?

Je n'oserai pas me prononcer là-dessus. Je dois l'avouer, je porte déjà très haut au crédit de la psychanalyse qu'elle en soit venue à poser de pareilles questions. Mais je ne puis le nier : la scène avec Grouscha, le rôle qui lui revint dans l'analyse et les effets qui s'en-suivirent dans la vie du patient, s'expliquent de la façon la moins forcée et la plus complète, si l'on admet que la scène primitive, qui dans d'autres cas peut être un fantasme, dans celui-ci ait été réalité. Après tout, elle n'implique rien d'impossible, et l'hypothèse de sa réalité s'accorde aussi fort bien avec l'influence excitatrice des observations sur les animaux, auxquelles les chiens de berger des images du rêve font allusion.

Laissons de côté cette conclusion peu satisfaisante pour nous occuper d'une autre question, déjà traitée dans mon *Introduction à la psychanalyse.* J'aimerais certes moi-même savoir si la scène primitive, dans le cas de mon patient, était un fantasme ou un événement réel, mais eu égard à d'autres cas semblables, il faut convenir qu'il n'est au fond pas très important que cette question soit tranchée. Les scènes d'observation du coït des parents, de séduction dans l'enfance et de menace de castration, sont incontestablement un patrimoine atavique, un héritage phylogénique, mais elles peuvent tout aussi bien constituer une acquisition de la vie individuelle. Dans le cas de mon patient, la séduction par la sœur aînée était une réalité incontestable ; pourquoi n'en serait-il pas de même de l'observation du coït parental ?

La préhistoire des névroses nous l'enseigne : l'enfant a recours à cette expérience phylogénique là où son expérience personnelle ne suffit plus. Il comble les lacunes de la vérité individuelle avec de la vérité préhistorique, il remplace sa propre expérience par celle de

ses ancêtres. Je suis entièrement d'accord avec Jung[56] pour reconnaître cet héritage phylogénique, mais je trouve qu'il est incorrect, du point de vue méthodologique, d'avoir recours à une explication tirée de la phylogenèse tant que tout ce que l'ontogenèse peut offrir n'a pas été épuisé. Je ne puis comprendre comment l'on dénie obstinément toute importance à la préhistoire infantile tout en reconnaissant volontiers celle de la préhistoire ancestrale. Je ne puis non plus méconnaître que les mobiles et les faits phylogéniques ont eux-mêmes besoin d'une élucidation qui, dans un grand nombre de cas, peut leur être fournie par l'étude de l'enfance individuelle. Enfin, je ne suis pas surpris que ce qui avait été engendré aux temps préhistoriques et ensuite transmis à titre de prédisposition à être acquis de nouveau puisse, les mêmes circonstances ayant persisté, surgir à nouveau en tant qu'événement concret de l'expérience individuelle.]

Dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre la scène primitive et la séduction (entre 1 ans 1/2 et 3 ans et 3 mois), il faut encore intercaler le porteur d'eau muet qui, pour le petit garçon, fut un substitut du père comme Grouscha était un substitut de la mère. Je ne crois pas qu'il convienne ici de parler de tendance au ravalement, bien que les deux parents se trouvent représentés par des personnes de service.

L'enfant se met au-dessus des différences sociales qui, pour lui, ne signifient pas encore grand-chose, et il classe des personnes de condition inférieure dans la série des parents quand ces personnes l'aiment comme l'aiment ses parents. Cette tendance a tout aussi peu de part au remplacement des parents par des animaux, l'enfant étant fort éloigné de mépriser les animaux. C'est de même en dehors de toute tendance au ravalement que les oncles et les tantes sont

56 *Die Psychologie der unbewussten Prozesse (Psychologie des processus inconscients).* Publication datant de 1917 et qui ne pouvait plus influencer mes cours *d'Introduction à la psychanalyse.*

pris pour substituts des parents, comme notre patient le fit lui-même, ainsi qu’en font foi beaucoup de ses souvenirs.

À la même époque appartient encore une phase dont il se souvient obscurément et au cours de laquelle il ne voulait rien manger d’autre que des sucreries, de telle sorte qu’on craignit pour sa santé. On lui raconta l’histoire d’un oncle, qui avait de même refusé de se nourrir, et qui était mort jeune de consomption. Il apprit encore qu’à l’âge de 3 mois, il avait été si malade (d’une fluxion de poitrine ?) que l’on avait déjà préparé son linceul. On réussit à lui faire peur, de telle sorte qu’il recommença à manger ; dans les années ultérieures de son enfance, il exagérait même ce devoir, comme pour se protéger contre la menace de mort. La peur de la mort qui avait, à cette occasion, été invoquée afin de le protéger, se manifesta à nouveau plus tard, lorsque sa mère le mit en garde contre le danger de la dysenterie. Elle provoqua, plus tard encore, un accès de névrose obsessionnelle. Nous essaierons plus loin de rechercher son origine et sa signification.

En ce qui touche l'inappétence, je la considérai comme la toute première des maladies névrotiques du patient, de telle sorte que le trouble de l’appétit, la phobie des loups et la piété obsessionnelle constituent la série complète des maladies nerveuses infantiles, maladies ayant fourni la prédisposition à l’effondrement névrotique qui eut lieu dans les années ayant suivi la puberté. On m’objectera que peu d’enfants échappent à des troubles tels qu’un dégoût passager des aliments ou qu’une phobie d’animaux. Mais cet argument est précisément celui que je pourrais désirer. Je suis prêt à avancer que toute névrose survenant chez un adulte s’élève sur la base de sa névrose infantile, mais que cette dernière n’est pas toujours assez intense pour sauter aux yeux et être reconnue comme telle. Cette objection ne fait que souligner l’importance théorique des névroses infantiles pour la conception de ces maladies que nous traitons sous le nom de névroses et que nous voudrions ne faire

dériver que des impressions de la vie adulte. Si notre patient, avec son inappétence et sa phobie d'animaux, n'avait pas présenté, en outre, une piété obsessionnelle, son histoire ne se distinguerait par rien de frappant de celle des autres enfants et nous serions privés d'un matériel précieux, susceptible de nous éviter de faciles erreurs.

L'analyse ne nous satisferait pas si elle ne nous fournissait pas l'explication de la plainte dans laquelle le patient résumait ses maux. On s'en souvient : pour lui le monde s'enveloppait d'un voile, et la discipline psychanalytique ne nous autorise pas à penser que ces mots fussent dénués de sens et choisis au hasard. Le voile se déchirait, chose étrange, à une seule occasion : quand, à la suite d'un lavement, les matières passaient par l'anus. Alors, il se sentait bien de nouveau et voyait, pour un temps très court, le monde avec clarté. L'interprétation de ce voile fut tout aussi difficile que celle de la phobie du papillon. Il ne s'en tenait d'ailleurs pas au voile, le voile se volatilisait en une sensation de crépuscule, de « ténèbres »[57] et en d'autres choses insaisissables.

Ce n'est que peu avant de me quitter que mon patient se rappela avoir entendu dire qu'il était né « coiffé ». Voilà pourquoi il s'était toujours tenu pour un favori particulier de la fortune, à qui rien de fâcheux ne pouvait arriver. Cette confiance ne l'abandonna que lorsqu'il dut reconnaître que l'infection gonococcique constituait un grave dommage corporel. Sous l'influence de cette atteinte à son narcissisme, il subit un effondrement psychique total. Nous dirons qu'un mécanisme qui avait déjà joué en lui une fois venait de jouer à nouveau. Sa phobie des loups avait en effet éclaté quand il s'était trouvé confronté avec le fait qu'une castration était possible, et il assimilait évidemment la gonorrhée à la castration.

La coiffe est ainsi le voile qui le cache au monde et lui cache le monde. Sa plainte à ce sujet est au fond un fantasme de désir réalisé, elle le montre rentré dans le corps maternel ; elle constitue tout au

57 En français dans le texte. *(N. d. T.)*

moins un fantasme de désir de fuir le monde. Il convient de la traduire ainsi : je suis trop malheureux dans la vie, il me faut rentrer dans le corps maternel.

Mais, que peut bien signifier le déchirement de ce voile symbolique qui, en son temps, fut un voile réel, au moment où l'intestin se vidait après le clystère ? Pourquoi le trouble pathologique disparaissait-il dans ces conditions ? Le contexte nous permet de répondre. Quand le voile de la naissance se déchire, alors il voit le monde et il naît à nouveau. Les matières sont l'enfant, l'enfant sous les espèces duquel il naît une seconde fois à une vie plus heureuse. Ce serait ainsi le fantasme d'une seconde naissance, sur laquelle Jung a récemment attiré l'attention en lui attribuant une importance prédominante dans la vie imaginaire des névrosés.

Tout ceci serait très beau, si le récit était complet. Certains détails de la situation et le rapport existant entre celle-ci et l'histoire particulière de la vie de ce malade nous obligent à poursuivre notre interprétation.

La condition de cette seconde naissance est qu'un homme lui donne un clystère (ce n'est que plus tard qu'il en vint à remplacer lui-même cet homme, sous la pression de la nécessité). Ce fait ne peut avoir qu'une seule signification : il s'était identifié à sa mère, l'homme jouait le rôle du père, le clystère renouvelait l'acte de la copulation, dont le fruit, l'enfant excrémentiel — lui encore — venait ensuite à naître. Le fantasme d'une seconde naissance est ainsi étroitement lié à la condition de la satisfaction sexuelle de par un homme. La traduction en serait la suivante : ce n'est que s'il se substitue à la femme, s'il acquiert le droit de se mettre à la place de sa mère, afin de se laisser satisfaire par son père et d'avoir un enfant de lui, ce n'est qu'à cette condition que sa maladie le quittera. Le fantasme d'une seconde naissance n'était donc ici qu'une édition tronquée et censurée des fantasmes de désir homosexuel.

Mais regardons-y de plus près : nous verrons que le malade, par cette condition posée à sa guérison, ne faisait que répéter la situation de ce que nous avons appelé la scène primitive. Il avait alors voulu se substituer à sa mère ; il avait lui-même, ainsi que nous l'avons admis depuis longtemps, produit au cours de cette scène « l'enfant excrémentiel ». Il restait ainsi toujours fixé, comme en vertu d'un sort, à cette scène, qui devait être décisive pour sa vie sexuelle et dont le retour, pendant la nuit du rêve, inaugura sa maladie. La déchirure du voile est analogue à l'ouverture des yeux, à celle de la fenêtre. La scène primitive a été transformée en la condition nécessaire à la guérison.

Ce qu'implique la plainte et ce que représente la seule situation exceptionnelle où elle n'a plus de raison d'être, on le peut réunir sous un seul chef qui alors révèle le plein sens sous-jacent. Le patient désire rentrer dans le corps maternel, non pas pour simplement renaître, mais afin d'y rencontrer, dans le coït, son père, d'obtenir de lui la satisfaction sexuelle et de lui donner un enfant.

Être né de son père seul, comme il le croyait au début, être satisfait sexuellement par lui, lui donner un enfant au prix de sa virilité, tous ces souhaits, exprimés dans le langage de l'érotisme anal, ferment le cercle de la fixation au père et, par eux, l'homosexualité trouve son expression la plus extrême et la plus intime[58].

Ce cas jette un jour nouveau sur le sens et l'origine du fantasme du ventre maternel et sur celui de la seconde naissance. Le premier de ces fantasmes est souvent, comme dans notre cas, issu d'une fixation au père. On désire être dans le corps maternel afin de se substituer à la mère dans le coït, afin de prendre sa place auprès du père. Le fantasme de la seconde naissance est

58 Un sens accessoire possible, d'après lequel le voile représenterait l'hymen, qui se déchire lors des rapports avec un homme, ne correspondait pas exactement aux conditions de la guérison du patient et était sans rapport avec sa vie sexuelle, la virginité n'ayant pour lui aucune importance.

vraisemblablement, en règle générale, une atténuation — pour ainsi dire un euphémisme — du fantasme des rapports incestueux avec la mère, il en serait un raccourci *anagogique*, pour employer une expression de H. Silberer. On désire se retrouver dans la situation dans laquelle on était dans les organes génitaux maternels, l'homme s'identifie ainsi avec son pénis et s'en sert pour le représenter. Les deux fantasmes se révèlent alors comme étant des pendants, qui expriment, suivant l'attitude masculine ou féminine d'un chacun, le désir des rapports sexuels avec le père ou avec la mère. On ne saurait écarter la possibilité que, dans les doléances de notre patient et dans la condition posée à sa guérison, les deux fantasmes, c'est-à-dire les deux désirs incestueux, n'eussent été réunis.

Je veux tenter une fois encore de réinterpréter les dernières découvertes dues à cette analyse suivant le schéma de mes adversaires. Le patient se plaignit de sa « fuite du monde » en un fantasme du corps maternel typique, et envisagea sa guérison sous la forme d'une seconde naissance, conçue sur un mode caractéristique. Conformément à sa prédisposition dominante, il exprima tout cela en symptômes d'ordre anal. Il se composa après coup une scène infantile, d'après le prototype du fantasme anal de seconde naissance, scène qui reproduisait ses désirs sur un mode d'expression archaïquement symbolique. Ses symptômes s'enchaînèrent alors comme s'ils étaient issus d'une scène primitive de cette sorte. Il dut se résoudre à ce long chemin en arrière, parce qu'il s'était heurté à des problèmes vitaux qu'il était trop paresseux pour résoudre, ou bien parce qu'il avait de bonnes raisons de se méfier de sa propre infériorité et qu'il pensait se protéger au mieux, par de tels moyens, contre les rebuts.

Tout ceci serait très bien et très joli, si le malheureux n'avait à l'âge de 4 ans fait un rêve par lequel débuta sa névrose, rêve dont le récit du grand-père relatif au tailleur et au loup avait été le promoteur, et dont l'interprétation rend nécessaire l'hypothèse d'une

scène primitive de cette sorte. Tout l’allègement que les théories de Jung et d’Adler cherchent à nous procurer vient malheureusement échouer sur ces faits minimes mais inattaquables. Les choses étant telles qu’elles sont, le fantasme de la seconde naissance me paraît plutôt être un dérivé d’une scène primitive qu’inversement la scène primitive, un reflet du fantasme d’une seconde naissance. Peut-être même peut-on supposer que le patient à cette époque, quatre ans après sa naissance, était trop jeune encore pour déjà souhaiter de renaître. Mais non, il me faut supprimer ce dernier argument : mes propres observations font voir que l’on a jusqu’à présent sous-estimé les enfants, et que l’on ne sait vraiment plus ce qu’on peut porter à leur crédit[59].

59 Je l'avoue, cette question est la plus épineuse de toute la doctrine analytique. Je n’ai pas eu besoin des incitations d'Adler ou de Jung pour traiter d’un point de vue critique cette possibilité ; les événements infantiles oubliés que l'analyse met en avant — et qui auraient eu lieu en un temps invraisemblablement précoce de l’enfance — reposeraient bien plutôt sur des fantasmes édifiés en des occasions plus tardives. Il conviendrait donc partout où, dans les analyses, nous croyons trouver des effets après coup de semblables impressions infantiles d’admettre la manifestation d’un facteur constitutionnel ou d’une prédisposition conservée phylogéniquement. Tout au contraire aucun autre doute ne m’a davantage troublé, aucune autre incertitude ne m’a de façon plus décisive retenu de publier mes conclusions, et je fus le premier — ce qu’aucun de mes adversaires n’a mentionné — à reconnaître le rôle des fantasmes dans la formation des symptômes, comme aussi le fait de « rejeter en arrière » les fantasmes engendrés par des impressions ultérieures et la sexualisation, après coup, de ceux-ci (*Traumdeutung,* 1ère éd., p. 49, trad. Meyerson, *Science des rêves,* et aussi les remarques sur un cas de névrose obsessionnelle). Si, malgré cela, je m’en suis tenu à la conception la plus difficile à admettre et la plus improbable, c’est en vertu d’arguments tels que le cas ici décrit ou tout autre cas de névrose infantile, en impose à l’investigateur, arguments que je mets ici sous les yeux du lecteur pour qu’il décide lui-même.

IX. Récapitulation et problèmes divers

Je ne sais pas si le lecteur de l'analyse que je viens de rapporter est parvenu à se représenter clairement la genèse et l'évolution de l'état de mon patient. Je crains au contraire que tel n'ait pas été le cas. Mais, bien que d'ordinaire j'aie très peu pris parti en faveur de mon art d'exposer les faits, je voudrais cette fois-ci plaider les circonstances atténuantes. La description de phases aussi précoces et de stratifications aussi profondes de la vie psychique est un problème auquel personne encore ne s'était auparavant attaqué, et il vaut mieux mal le résoudre que prendre timidement devant lui la fuite, ce qui de plus, dit-on, comporte certains dangers. Mieux vaut donc proclamer hardiment qu'on ne s'est pas laissé arrêter par le sentiment de son infériorité.

Le cas en lui-même n'était pas particulièrement favorable. L'avantage de posséder une abondance de renseignements sur l'enfance du patient, avantage dû au fait qu'on pouvait étudier l'enfant par l'intermédiaire de l'adulte, dut être acheté par les pires morcellements de l'analyse et les imperfections correspondantes dans l'exposé de celle-ci. Des particularités individuelles, un caractère national étranger au nôtre, rendaient difficile le contact affectif avec le patient. Le contraste entre la personnalité aimable et affable du malade, son intelligence aiguë, sa distinction de pensée, d'une part, et, d'autre part, sa vie instinctuelle à laquelle aucun frein n'était mis, rendirent nécessaire un fort long travail d'éducation

préparatoire, ce qui accrut la difficulté de voir le cas dans son ensemble. Cependant la description de ce cas est rendue extrêmement difficile par le caractère même de ce dernier, caractère dont le patient lui-même n'est nullement responsable. Dans la psychologie de l'adulte, nous avons heureusement réussi à diviser les processus psychiques en conscients et inconscients et à décrire ces deux sortes de processus en termes clairs. Chez l'enfant, cette distinction nous fait à peu près défaut. On est souvent embarrassé pour savoir ce que l'on voudrait qualifier de conscient ou bien d'inconscient. Des processus devenus dominants et qui, d'après leur comportement ultérieur, doivent être tenus pour l'équivalent des processus conscients, n'ont cependant pas été conscients chez l'enfant. On peut aisément comprendre pourquoi : le conscient n'a pas encore acquis chez l'enfant tous ses caractères., il est encore en cours d'évolution et ne possède pas vraiment chez l'enfant la faculté de se convertir en représentations verbales. Nous nous rendons constamment coupables d'une confusion entre le fait qu'une perception émerge phénoménalement dans la conscience et cet autre fait qu'elle appartient à un système psychique hypothétique, auquel nous devrions donner un nom conventionnel quelconque, mais que nous appelons du même nom de conscient (le système Cs). Cette confusion est sans inconvénient lorsque nous faisons une description psychologique de l'adulte, mais elle nous induit en erreur lorsqu'il s'agit du petit enfant. La notion du « préconscient » ne sert pas ici non plus à grand-chose, car le préconscient de l'enfant ne coïncide pas nécessairement davantage avec celui de l'adulte. Il faut donc se contenter d'avoir perçu clairement l'obscurité qui règne ici.

Il va de soi qu'un cas tel que celui présentement décrit pourrait fournir l'occasion de mêler à la discussion tous les résultats et tous les problèmes de la psychanalyse. Ce serait là un travail sans fin et superflu. Il faut se dire qu'on ne saurait tout apprendre ni tout résoudre par un seul cas, et il convient, en conséquence, de se

contenter d'exploiter ce qu'il nous fait le plus clairement voir. Ce qu'une psychanalyse est appelée à expliquer est d'ailleurs étroitement délimité. Ce qu'il faut expliquer, par la découverte de leur genèse, ce sont les formations symptomatiques évidentes ; les mécanismes et processus pulsionnels auxquels on est ainsi conduit ne sont pas à expliquer, mais à décrire. Afin d'acquérir de nouveaux points de vue généraux grâce à ce qui a déjà été acquis relativement à ces deux derniers points, il serait essentiel d'avoir à sa disposition de nombreux cas aussi complètement et aussi profondément analysés que le cas présent. Ils ne sont pas faciles à avoir, chacun nécessite un travail de plusieurs années. Le progrès en ces domaines ne peut ainsi se réaliser que lentement. On serait aisément tenté de se contenter de « gratter » la surface psychique d'un certain nombre de personnes et de remplacer ce qu'on aurait omis par des spéculations, spéculations qu'on mettrait sous le patronage d'une quelconque orientation philosophique. On peut aussi en appeler, en faveur de cette manière de procéder, à des besoins pratiques, mais les besoins de la science ne se laissent satisfaire par aucun succédané.

Je vais maintenant essayer de tracer un tableau synthétique de l'évolution sexuelle de mon patient ; je commencerai par les tout premiers renseignements que nous avons sur lui. La première chose que nous apprenons est relative à une inappétence, trouble dans lequel, d'après d'autres observations, je tendrai à voir, mais sous toutes réserves, le résultat d'un processus survenu au domaine sexuel. J'ai été amené à considérer comme la première organisation sexuelle décelable ce qu'on appelle la phase *cannibale* ou *orale*, phase où l'étayage originel que l'excitation sexuelle trouve dans la pulsion de nutrition domine encore la scène. On ne peut s'attendre à rencontrer des manifestations directes de cette phase, mais on en trouve des indices quand des troubles se sont établis. Un préjudice porté à la pulsion de nutrition — préjudice qui peut naturellement

avoir d'autres causes encore — attire alors notre attention sur le fait que l'organisme n'a pas réussi à maîtriser l'excitation sexuelle. À cette phase, l'objectif sexuel ne pouvait être que le cannibalisme, le fait de manger ; le cannibalisme apparaît, chez notre patient, par régression à partir d'un niveau plus élevé, dans la peur d'être mangé par le loup. Nous fûmes obligé de traduire cette peur de la façon suivante : la peur de servir au coït du père. On sait qu'à un âge plus avancé, chez des fillettes, au moment de la puberté ou bientôt après, existe une névrose qui exprime par l'anorexie le refus de la sexualité. Cette névrose doit être mise en rapport avec la phase orale de la vie sexuelle. Le même objectif érotique de l'organisation orale reparaît au comble du paroxysme amoureux (dans des phrases comme celle-ci : « Je pourrais te manger ») et dans certaines relations affectueuses avec de petits enfants, quand l'adulte se comporte lui-même en enfant. J'ai d'ailleurs émis le soupçon que le père de notre patient aurait lui-même été coutumier de la « gronderie tendre », aurait joué avec l'enfant au loup ou au chien et l'aurait en plaisantant menacé de le manger. Le patient ne fit que confirmer ce soupçon par son curieux comportement dans le transfert. Chaque fois qu'il se dérobait, reculant devant les difficultés du traitement, dans le transfert, il me menaçait de me manger et, plus tard, de toutes sortes d'autres mauvais traitements, ce qui n'était que l'expression de sa tendresse.

Certains vestiges de cette phase orale sexuelle sont restés dans le langage usuel : on parle d'un objet d'amour « appétissant », on dit que la bien-aimée est « douce ». Rappelons-nous que notre petit patient ne voulait manger que des douceurs. Les douceurs, les bonbons, représentent régulièrement dans le rêve des caresses, des satisfactions sexuelles.

Il semble qu'à cette phase (en cas de trouble, bien entendu) appartienne encore une angoisse qui se manifeste sous forme d'angoisse pour la vie et qui s'attache à tout ce qui est indiqué à

l'enfant comme pouvant la justifier. Chez notre patient, on s'en servit pour l'inciter à surmonter son dégoût de manger ; on l'amena même par là à surcompenser celui-ci. Nous serons conduits à la source possible de son trouble de l'appétit si nous nous rappelons — en restant sur le terrain de l'hypothèse déjà longuement discutée — que l'observation du coït, dont tant d'effets différés dérivèrent, eut lieu à l'âge de 1 an 1/2, certainement avant l'époque des difficultés relatives à la nourriture. Peut-être avons-nous le droit de supposer qu'elle hâta le processus de la maturation sexuelle et eut par là des effets directs, bien que peu apparents.

Je sais, bien entendu, que l'on peut expliquer la symptomatologie de cette période : la phobie des loups, l'inappétence, autrement et plus simplement, sans tenir compte de la sexualité ni du stade d'organisation prégénitale de celle-ci. Les gens qui négligent volontiers les indications que fournit la névrose et les rapports des phénomènes entre eux préféreront cette autre explication et je ne pourrai les en empêcher. Il est difficile d'établir quelque chose de probant relativement à ces débuts de la vie sexuelle par d'autres chemins que les voies détournées que j'ai indiquées.

La scène avec Grouscha (à 2 ans 1/2) nous fait voir le petit garçon au début d'une évolution qui mérite le nom de normale, à l'exception peut-être de sa précocité. Identification au père, érotisme urétral représentant la masculinité. Cette scène est aussi tout entière sans l'influence de la scène primitive. Nous avons jusqu'ici conçu l'identification au père comme étant narcissique ; mais nous ne pouvons, si nous avons égard au contenu de la scène primitive, nier qu'elle ne corresponde déjà au stade de l'organisation génitale. L'organe mâle a commencé à jouer son rôle et continue à le jouer sous l'influence de la séduction de l'enfant par sa sœur.

On a cependant l'impression que la séduction ne se borne pas à favoriser le développement sexuel, mais le trouble et le dévie aussi à

un haut degré. Elle fournit à l'enfant un objectif sexuel passif, incompatible au fond avec l'activité de l'organe viril. Au premier obstacle externe, lors de la menace de castration faite par Nania, l'organisation génitale encore incertaine s'effondre (à 3 ans 1/2) et régresse au stade qui l'avait précédée de l'organisation sadique-anale, organisation qui sans cela eût peut-être été parcourue avec autant de facilité que chez d'autres enfants.

On peut aisément considérer que l'organisation sadique-anale est la continuation et le développement de l'organisation orale. La violente activité musculaire qui la caractérise dirigée vers l'objet a pour rôle d'être un acte préparatoire à celui de manger ; l'acte de manger cesse alors d'être un objectif sexuel. L'acte préparatoire acquiert la valeur d'un objectif indépendant. La nouveauté essentielle qui caractérise ce stade par rapport au précédent est que l'organe réceptif passif se détache de la zone orale et se constitue dans la zone anale. On ne peut s'empêcher de faire ici des parallèles biologiques et d'édifier l'hypothèse d'après laquelle les organisations prégénitales de l'homme seraient les vestiges de conditions qui, dans certaines classes d'animaux, ont été conservées de façon permanente. La constitution de l'instinct d'investigation avec les composantes de ce stade est également caractéristique de ce dernier.

L'érotisme anal, chez notre petit garçon, n'est pas notablement apparent. Les fèces ont, sous l'influence du sadisme, échangé leur signification tendre contre leur signification agressive. Un sentiment de culpabilité, dont la présence fait penser à des processus évolutifs se passant dans d'autres sphères encore que la sexuelle, joue son rôle dans la transformation du sadisme en masochisme.

La séduction continue à exercer son influence en maintenant un objectif sexuel passif. Elle transforme à présent le sadisme, pour la plus grande part, en son opposé, le masochisme. On peut se demander si l'on est en droit de porter tout entière à son compte la

passivité, car la réaction de l'enfant de 1 an 1/2 à l'observation du coït avait déjà été de façon prépondérante une réaction passive. L'excitation sexuelle « par induction » s'était manifestée chez lui sous forme d'une selle, comportement dans lequel, à la vérité, il faut reconnaître aussi un élément actif. Auprès du masochisme qui domine ses aspirations sexuelles et s'exprime en fantasmes, le sadisme subsiste aussi côte à côte et se manifeste contre de petits animaux. L'investigation sexuelle a commencé à partir de la séduction et s'est essentiellement attaquée à deux problèmes : D'où viennent les enfants ? Est-il possible qu'on perde ses organes génitaux ? Cette investigation s'entremêle aux manifestations des pulsions sexuelles de l'enfant. Elle oriente ses tendances sadiques vers les petits animaux en tant que représentants des petits enfants.

Nous avons poursuivi notre exposé jusqu'aux environs du 4ème anniversaire de l'enfant, époque à laquelle, par l'entremise du rêve, l'observation du coït faite à 1 an 1/2 produit après coup ses effets. Nous ne pouvons ni tout à fait comprendre ni décrire de façon adéquate les processus qui se déroulent alors. La réactivation de l'image, de cette image qui peut maintenant être comprise grâce au développement intellectuel plus avancé, agit à la façon d'un événement récent, mais aussi à la manière d'un traumatisme nouveau, d'une intervention étrangère analogue à une séduction. L'organisation génitale qui avait été interrompue est rétablie d'un seul coup, mais le progrès réalisé dans le rêve ne peut être maintenu. Tout au contraire, un processus, que l'on ne peut rapprocher que d'un refoulement, amène une répudiation de cet élément nouveau et son remplacement par une phobie.

L'organisation sadique-anale se poursuit ainsi dans la phase, qui alors s'instaure, celle de la phobie des animaux, mais des phénomènes d'angoisse s'y adjoignent. L'enfant poursuit ses activités sadiques et masochiques, cependant il réagit par l'angoisse à une

partie d'entre elles ; le retournement du sadisme en son contraire fait sans doute de nouveaux progrès.

L'analyse du rêve d'angoisse nous a montré que le refoulement se relie à la reconnaissance de la castration. L'élément nouveau est rejeté, parce que l'accepter coûterait à l'enfant son pénis. À regarder les choses de plus près, on voit à peu près ce qui suit : l'attitude homosexuelle au sens génital est ce qui se trouve refoulé, attitude qui s'était édifiée sous l'influence de la reconnaissance de la castration. Mais elle est à présent conservée dans l'inconscient, constituée en une stratification plus profonde et isolée. Le promoteur de ce refoulement semble être la masculinité narcissique du membre viril, qui entre en un conflit, préparé depuis longtemps, avec la passivité de l'objectif homosexuel. Le refoulement est ainsi un succès de la virilité.

À partir de ce point on pourrait être tenté de modifier une partie de la théorie psychanalytique. On croit en effet ici toucher du doigt qu'il s'agit d'un conflit entre les aspirations mâles et les aspirations femelles, donc de la bisexualité qui engendre le refoulement et la névrose. Cette conception, cependant, est incomplète. De ces deux aspirations sexuelles contraires, l'une est acceptée par le moi, l'autre blesse les intérêts du narcissisme, c'est pourquoi celle-ci succombe au refoulement.

Ainsi, dans ce cas encore, c'est le moi qui met le refoulement en œuvre, et ceci en faveur de l'une des deux tendances sexuelles. Dans d'autres cas, un tel conflit entre virilité et féminité n'existe pas ; il y a une seule aspiration sexuelle qui cherche à se faire accepter, mais qui, se heurtant à certaines forces du moi, est en conséquence elle-même repoussée. Les conflits entre la sexualité et les tendances morales du moi sont bien plus fréquents que les conflits ayant lieu à l'intérieur de la sexualité elle-même. Un tel conflit moral fait défaut dans notre cas. Affirmer que la sexualité soit le mobile du refoulement serait une conception trop étroite ; dire

qu'un conflit entre le moi et les tendances sexuelles (la libido) le conditionne, voilà qui englobe tous les cas.

À la doctrine de la « protestation mâle », telle qu'Adler l'a édifiée, on peut opposer que le refoulement est loin de prendre toujours le parti de la virilité contre la féminité ; dans un grand nombre de cas, c'est la virilité qui doit se soumettre au refoulement par le moi.

En outre, une estimation plus juste du processus du refoulement dans notre cas permettrait de contester que la virilité narcissique fut ici le seul mobile du refoulement. L'attitude homosexuelle qui s'établit au cours du rêve était d'une telle intensité que le moi du petit garçon se trouva incapable de la maîtriser et s'en défendit par un processus de refoulement. La masculinité narcissique du membre viril, s'opposant à cette tendance, fut appelée à l'aide pour réaliser ce dessein. Je redirai, pour éviter des malentendus, que toutes les pulsions narcissiques partent du moi et demeurent dans le moi et que les refoulements sont dirigés contre des investissements libidinaux de l'objet.

Laissons à présent le processus du refoulement de côté, nous n'avons peut-être pas réussi à nous en rendre complètement maîtres, et revenons-en à l'état où se trouvait le petit garçon lorsqu'il s'éveilla de son rêve. Si c'était vraiment la virilité qui, au cours du processus onirique, eût triomphé de l'homosexualité (de la féminité), alors une tendance sexuelle active, d'un caractère viril déjà accentué, devrait nous apparaître en tant que tendance dominante. Mais il n'en est rien, l'essentiel de l'organisation sexuelle ne s'est pas modifié, la phase sadique-anale persiste et reste dominante. Le triomphe de la virilité ne se manifeste qu'en ceci : l'enfant réagit désormais par de l'angoisse aux objectifs sexuels passifs de l'organisation dominante (objectifs masochiques et non pas féminins). Il n'y a pas de tendance sexuelle virile triomphante, mais simplement une tendance passive et une lutte contre celle-ci.

Je puis m’imaginer quelles difficultés présente pour le lecteur la distinction nette que je trace entre actif et viril d’une part, entre passif et féminin d’autre part, distinction inaccoutumée mais indispensable. C’est pourquoi je n’hésiterai pas à me répéter. On peut alors décrire de la façon suivante l’état ayant succédé au rêve : les tendances sexuelles ont été dissociées ; dans l’inconscient le stade de l’organisation génitale a été atteint et une homosexualité très intense s’est constituée ; par là-dessus (virtuellement dans le conscient) persiste le courant sexuel antérieur sadique et surtout masochique, le moi a dans l’ensemble modifié son attitude envers la sexualité, il répudie à présent la sexualité et repousse avec angoisse les objectifs masochiques dominants, de même qu’il avait réagi aux objectifs homosexuels plus profonds en édifiant une phobie. Le résultat de ce rêve ne fut ainsi pas autant le triomphe d’une tendance virile que la réaction contre une tendance féminine et une tendance passive. Ce serait donner une entorse aux faits que de vouloir attribuer à cette réaction le caractère de la virilité. Le moi n’a, en effet, pas de tendances sexuelles, mais ne s’intéresse qu’à sa propre conservation et au maintien de son narcissisme.

Envisageons à présent la phobie. Elle a pris naissance au niveau de l’organisation génitale, elle nous fait voir le mécanisme relativement simple d’une hystérie d’angoisse. Le moi, grâce au développement de l’angoisse, se préserve de ce qu’il estime être un danger très grand : la satisfaction homosexuelle. Cependant le processus du refoulement laisse après soi une trace qu’il est impossible de méconnaître. L’objet, auquel l’objectif sexuel redouté s’était attaché, doit être remplacé par un autre dans le conscient. Ce qui devient conscient n’est pas l’angoisse du *père,* mais du *loup.* Le processus n’est d’ailleurs pas épuisé par la formation d’une phobie à contenu unique. Après un laps de temps assez long, le loup est remplacé par le lion. Les pulsions sadiques contre de petits animaux vont de pair avec une phobie de ceux-ci en tant que représentants

des rivaux possibles que seraient de petits enfants. La genèse de la phobie des papillons est tout particulièrement intéressante. C'est une sorte de répétition du mécanisme qui, au cours du rêve, avait engendré la phobie des loups. Par suite d'une stimulation fortuite un événement ancien est réactivé : la scène avec Grouscha ; la menace de castration proférée par celle-ci produit alors après coup ses effets, tandis qu'au moment où elle avait été proférée, elle n'avait fait aucune impression[60].

On peut dire que l'angoisse qui prend part à la formation de ces phobies est l'angoisse de castration. Cette proposition n'est aucunement contraire à la conception suivant laquelle l'angoisse émanerait du refoulement de la libido homosexuelle. Ces deux

60 Comme nous l'avons dit, la scène avec Grouscha fut un souvenir spontané surgi de la mémoire du patient, souvenir auquel les reconstructions ou les encouragements du médecin ne prirent aucune part. Les lacunes qu'elle présentait furent comblées par l'analyse d'une manière qu'on peut qualifier d'irréprochable, si l'on attache la moindre valeur à la méthode de travail de l'analyse. Une élucidation rationaliste de cette phobie, la seule explication rationaliste possible, est la suivante : il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'un enfant enclin à être anxieux ait, un jour, un accès d'angoisse en voyant un papillon rayé de jaune, ceci sans doute en vertu d'une tendance héréditaire à l'angoisse (cf. Stanley Hall, A synthetic genetic study of fear (Une étude synthétique génétique de l'angoisse), *American Journal of Psychology*, XXV, 1914). L'enfant, ignorant la cause de sa peur, se serait mis à rechercher dans son enfance quelque chose qui fût en rapport avec cette peur, et se serait servi d'une similitude fortuite des noms et du retour du « rayé » pour imaginer une aventure avec la fille de service de laquelle il se souvenait encore. Mais si les détails de cet incident par lui-même sans importance, détails tels que le fait de laver le plancher, tels que le baquet, le balai, ont une puissance assez forte pour déterminer de façon durable et compulsionnelle, dans la vie ultérieure du patient, le choix de l'objet, alors la phobie des papillons acquiert une importance inconcevable. L'état de choses basé sur cette hypothèse est au moins aussi étrange que celui qui est basé sur la mienne et tout le bénéfice d'une conception rationaliste s'évanouit. Ainsi, la scène avec Grouscha acquiert pour nous une valeur particulière, puisque nous pouvons à son sujet nous préparer au jugement qu'il convient de porter sur la scène primitive moins certaine.

manières de s'exprimer se rapportent au même processus : le moi soustrait de la libido à la motion de désir homosexuelle, libido qui, convertie en angoisse flottante, se trouve ensuite liée dans les phobies. La première manière de s'exprimer ne fait que mentionner de plus le mobile qui met le moi en action.

Si nous y regardons de plus près, nous voyons que cette première maladie de notre patient (l'inappétence mise à part) n'est pas épuisée quand on en a extrait la phobie. Au contraire, il faut l'envisager comme étant une véritable hystérie, comprenant non seulement les symptômes d'angoisse, mais encore des phénomènes de conversion. Une partie de la pulsion homosexuelle demeure fixée à l'organe qui y participe ; l'intestin se comporte dès lors et plus tard dans la vie adulte comme un organe affecté d'hystérie. L'homosexualité inconsciente, refoulée, s'est retirée dans l'intestin. C'est justement cette part d'hystérie qui nous rendit les plus grands services lorsqu'il s'agit de résoudre la maladie ultérieure.

Ayons maintenant le courage de nous attaquer à la structure plus compliquée encore de la névrose obsessionnelle. Rappelons-nous encore une fois quelle était la situation : un courant sexuel masochique dominant et un courant homosexuel refoulé, par contre un moi occupé, sur le mode hystérique, à répudier ces courants. Quels processus ont transformé cet état en celui d'une névrose obsessionnelle ?

La transformation n'a pas lieu spontanément, en vertu d'une évolution interne, mais sous une influence étrangère externe. Son résultat visible est que la relation au père, qui est au premier plan et qui s'est exprimée jusque-là par la phobie des loups, se manifeste à présent sur le mode de la piété obsessionnelle. Je ne puis m'empêcher de faire observer que les processus s'étant ici déroulés chez ce patient nous fournissent une confirmation indubitable de ce que j'ai avancé dans *Totem et Tabou,* relativement au rapport de

l'animal totem à la divinité[61]. J'y expose la conception suivante : l'idée de Dieu n'est pas une évolution ultérieure du totem, mais a remplacé celui-ci après avoir, indépendamment de lui, été engendrée par une racine commune aux deux. Le totem serait le premier substitut du père, le dieu en serait un substitut ultérieur dans lequel le père a reconquis sa forme humaine. C'est ainsi que les choses se passent chez notre patient. Avec la phobie des loups, il parcourt le stade du substitut totémique du père ; mais ce stade est à présent interrompu et, en vertu de relations nouvelles entre lui et son père, une phase de piété religieuse vient s'y substituer.

Ce qui provoqua cette transformation fut le fait que notre patient, grâce à sa mère, prit connaissance des doctrines de la religion et de l'histoire sainte. Le résultat fut celui que visait l'éducation. L'organisation sexuelle sado-masochique est condamnée à prendre fin lentement, la phobie des loups disparaît rapidement et, au lieu de la répudiation de la sexualité par l'angoisse apparaît une forme plus haute de la répression. La piété devient la force dominante dans la vie de l'enfant. Cependant, ces victoires ne s'accomplissent pas sans combats, combats dont les pensées blasphématoires sont les indices et dont un cérémonial religieux obsessionnellement exagéré est le résultat durable.

Ces phénomènes pathologiques mis à part, nous pouvons dire que la religion a réalisé, dans ce cas, tout ce pour quoi elle a place dans l'éducation de l'individu. Elle a dompté les tendances sexuelles de l'enfant en leur assurant une sublimation et un port d'attache sûr ; elle a dévalorisé ses relations familiales et, par là, l'a protégé contre un isolement menaçant, en lui donnant accès à la grande communauté des hommes. L'enfant indompté et anxieux devient sociable, éducable.

61 *Totem und Tabu,* 1913, p. 137, *Totem et Tabou,* trad. franç. Jankélévitch, Paris, Payot, 1924, p. 203.

Le principal promoteur de l'influence religieuse fut son identification à la figure du Christ, grandement facilitée, pour cet enfant, par le hasard du jour de sa naissance. Ainsi l'amour excessif pour le père, qui avait rendu nécessaire le refoulement, trouva enfin une issue dans une sublimation idéale. En tant que Christ, on était en droit d'aimer le père, qui maintenant s'appelait Dieu, avec une ardeur qui avait en vain cherché à se décharger aussi longtemps que ce père avait été un mortel. Les voies par lesquelles on pouvait témoigner de cet amour étaient tracées par la religion, et elles n'étaient pas hantées par ce sentiment de culpabilité inséparable des aspirations amoureuses individuelles. De cette manière, le courant sexuel le plus profond, terrassé sous forme d'homosexualité inconsciente, pouvait encore parvenir à être drainé ; en même temps, la tendance masochique plus superficielle trouvait une sublimation incomparable, et cela sans nécessiter beaucoup de renonciations, dans la Passion du Christ qui, sur l'ordre et en l'honneur de son divin Père, s'était laissé maltraiter et sacrifier. Ainsi la religion accomplissait son œuvre chez le petit dévoyé, grâce à un mélange de satisfaction, de sublimation, de dérivation du sensuel vers des processus purement spirituels, et par l'accès aux relations sociales qu'elle donne au croyant.

Sa lutte du début contre la religion partait de trois points différents. Elle était, en premier lieu, ce dont nous avons déjà vu des exemples, la manière propre à notre malade de parer à toutes les nouveautés. Il défendait toute position libidinale une fois acquise, par peur de ce qu'il pourrait perdre en y renonçant et de crainte que la nouvelle position libidinale à atteindre ne lui offrît pas un plein substitut de la précédente. C'est là cette particularité importante et fondamentale que j'ai décrite, dans mes *Trois essais sur la théorie de la sexualité* et appelée aptitude à la « fixation ». Jung a voulu en faire, sous le nom d'« inertie » psychique, la cause principale de tous les échecs des névrosés. Je crois qu'il a tort, car ce facteur possède

une portée beaucoup plus grande et joue également un rôle important dans la vie des gens qui ne sont pas névrosés. La labilité ou la lenteur à se mouvoir des investissements libidinaux, aussi bien que des autres investissements énergétiques, sont des caractères particuliers propres à beaucoup de normaux et qui ne s'observent même pas toujours chez les névrosés, caractères qui n'ont pas encore été ramenés à d'autres, et qui semblent, tels les nombres premiers, n'être plus divisibles. Nous ne savons qu'une chose, c'est que la labilité des investissements psychiques diminue de façon frappante avec l'âge. Nous lui devons une des indications relatives aux limites dans lesquelles un traitement psychanalytique peut être efficace. Mais il est des personnes chez qui cette plasticité psychique se maintient bien au-delà de la limite d'âge habituelle et d'autres qui la perdent très tôt. Ces derniers sont-ils des névrosés, alors on vient à faire la désagréable découverte que les circonstances étant semblables, on ne peut chez eux venir à bout de ce qui s'est passé et dont on se serait aisément rendu maître dans d'autres cas. De sorte que dans la conversion de l'énergie psychique tout comme dans celle de l'énergie physique, il convient de tenir compte du concept d'une *entropie* qui, à des degrés divers, s'oppose à l'annulation de ce qui est advenu.

Un second point de départ de la lutte de l'enfant contre la religion émane du fait que la doctrine religieuse elle-même est loin d'être basée sur une relation dénuée d'ambiguïté à Dieu le Père, mais a gardé au contraire l'empreinte de l'attitude ambivalente qui présida à ses origines. L'ambivalence développée à un si haut degré que le patient lui-même possédait l'aida à pressentir celle qui est propre à la religion et il y adjoignit ce sens critique aiguisé qui, chez un enfant de moins de 5 ans, devait à tel point nous surprendre. Mais le plus important de tous était sans aucun doute un troisième facteur, auquel nous sommes en droit d'attribuer les résultats pathologiques de la lutte de l'enfant contre la religion. Le courant sexuel qui

tendait vers l'homme et qui aurait dû être sublimé par la religion n'était en effet plus libre, mais en partie isolé du fait du refoulement et, par là, soustrait à la sublimation et fixé à son objectif sexuel originel. En vertu de cet état de choses, la partie refoulée cherchait à se frayer une voie vers la partie sublimée ou bien à la tirer à elle vers le bas. Les premières ruminations relatives à la personne du Christ impliquaient déjà cette question : ce fils sublime pouvait-il aussi maintenir ces relations sexuelles avec le père que le patient avait conservées dans son inconscient ? Les efforts de l'enfant pour se débarrasser de ces aspirations n'eurent pas d'autre résultat que de donner naissance à des pensées obsédantes d'apparence blasphématoire, dans lesquelles la tendresse physique envers Dieu se faisait jour sous la forme d'un ravalement de celui-ci. Une lutte défensive violente contre ces formations de compromis devait alors aboutir à une exagération obsédante de tous les actes prescrits dans le but d'exprimer la piété, le pur amour de Dieu. La religion finit par triompher, mais sa base instinctuelle se trouva incomparablement plus solide que ses produits de sublimation. Dès que la vie apporta à notre patient un nouveau substitut paternel, dont l'influence se fit sentir contre la religion, celle-ci fut abandonnée et remplacée par quelque chose d'autre. Rappelons encore, à titre d'intéressante complication de cet état de choses, que la piété avait pris naissance sous l'influence des femmes (mère et bonne), tandis que ce fut une influence masculine qui permit à l'enfant de s'en libérer.

Le fait que cette névrose obsessionnelle ait pris naissance sur le terrain de l'organisation sexuelle sadique-anale confirme, dans l'ensemble, ce que j'ai dit ailleurs relativement à « la prédisposition à la névrose obsessionnelle »[62]. Mais l'existence antérieure d'une hystérie marquée dans le cas présent rend ce cas moins transparent

62 Die Disposition zur Zwangsneurose, *Int. Zeitschrift für Psychoanalyse*, vol. I, 1913, p. 525 et suiv. et dans le t. VIII des *Gesam. Werke. La prédisposition à la névrose obsessionnelle*, trad. franç. par Ed. Pichon et H. Hœsli, dans *Revue française de Psychanalyse,* t. III, n° 3, 1929.

à cet égard. Je clorai l'exposé de l'évolution sexuelle de notre malade en jetant un coup d'œil rapide sur les vicissitudes ultérieures de cette évolution. Avec la puberté, le courant sexuel viril, fortement sensuel, et qu'on doit qualifier de normal, fit son apparition et se trouva orienté vers l'objectif approprié à l'organisation génitale, et ce sont les vicissitudes de ce courant qui remplissent la période s'étant écoulée jusqu'à la maladie ultérieure. Il se rattachait directement à la scène avec Grouscha, et lui empruntait son trait caractéristique : le malade tombait amoureux par crises subites et passagères et sur un mode compulsionnel. Ce même courant avait à lutter contre les inhibitions dérivées du résidu de la névrose infantile. Grâce à une violente poussée de son instinct vers la femme, notre malade avait enfin conquis sa pleine virilité ; il conserva dès lors la femme comme objet sexuel, mais cette possession ne le contentait pas ; une forte inclination vers l'homme, devenue à présent tout à fait inconsciente et dans laquelle s'unissaient toutes les forces des premières phases de sa sexualité, l'écartait toujours à nouveau de l'objet féminin et le contraignait entre-temps à exagérer sa dépendance de la femme. Il se plaignait, au cours du traitement, de ne pouvoir supporter la femme, et tout notre travail eut pour but de lui révéler sa relation inconsciente à l'homme. Si l'on voulait résumer les choses en une formule, on pourrait dire que l'enfance de notre malade avait été marquée par des oscillations entre l'activité et la passivité, la puberté par une lutte pour la virilité et la période écoulée depuis qu'il était tombé malade par une lutte pour l'objet de ses désirs virils. La cause occasionnelle de sa maladie ne rentre pas dans les types de pathogénie névrotique que j'ai pu grouper ensemble en tant que cas particuliers de la « frustration »[63], et notre attention est ainsi attirée vers une lacune que présente cette classification. Notre malade vit s'effondrer sa résistance au moment où une affection organique des organes génitaux fit revivre en lui

63 Ueber neurotische Erkrankungstypen (De certains types morbides névrotiques), *Zentralblatt für Psychoanalyse,* t. II, p. 6, 1912.

l'angoisse de castration, mettant en déroute son narcissisme et le contraignant lui-même à abandonner l'espoir d'être un favori du destin. Il tomba donc malade d'une « frustration » narcissique. Ce narcissisme chez lui excessif était en parfait accord avec les autres indices qu'il présentait d'un développement sexuel inhibé, avec le fait que si peu de ses tendances psychiques se concentrassent dans son choix hétérosexuel de l'objet malgré toute l'énergie avec laquelle il le faisait et avec cet autre fait que l'attitude homosexuelle, tellement plus proche du narcissisme, avait persisté chez lui, en tant que force inconsciente, avec une telle ténacité. Bien entendu, quand de pareils troubles existent, la cure psychanalytique ne saurait amener un revirement instantané et rétablir un état équivalent à une évolution normale ; elle ne peut que débarrasser de ses obstacles la voie en permettant ainsi aux influences de la vie de réaliser l'évolution suivant de meilleures directives.

Je grouperai ici certaines particularités de la personnalité de ce malade, particularités que mit au jour la cure psychanalytique, mais qui ne furent pas élucidées plus avant et, par suite, ne purent pas non plus être directement influencées par le traitement. Je citerai la ténacité de fixation dont nous avons déjà parlé, l'extraordinaire développement de la tendance à l'ambivalence et (troisième trait d'une constitution qu'il convient de qualifier d'archaïque) la faculté de conserver ensemble les investissements libidinaux les plus variés et les plus contradictoires, tous capables de fonctionner côte à côte. Les oscillations constantes des uns aux autres (oscillations qui pendant longtemps semblèrent exclure tout rétablissement et tout progrès) dominaient le tableau clinique de la maladie à l'âge adulte, sujet que je n'ai pu ici qu'effleurer. Il s'agissait incontestablement d'un trait caractéristique général de l'inconscient, trait qui chez notre malade avait persisté jusque dans des processus devenus conscients ; cependant, ce trait n'apparaissait que dans ce qui découlait de motions affectives ; au domaine de la

logique pure notre malade manifestait au contraire une particulière habileté à dépister les contradictions comme les incompatibilités. Aussi sa vie psychique produisait-elle une impression analogue à celle que fait l'ancienne religion de l'Égypte, religion qui nous paraît si incompréhensible parce qu'elle a conservé côte à côte et ses stades évolutifs divers et ses produits terminaux, ses plus anciens dieux avec leurs attributs auprès des plus récents, parce qu'elle étale en quelque sorte en surface ce que d'autres sortes d'évolution n'ont conservé qu'en profondeur.

J'ai achevé de dire ce que je voulais rapporter de ce cas morbide. Deux des nombreux problèmes qu'il soulève me semblent cependant mériter encore une mention spéciale. Le premier est relatif aux schémas phylogéniques que l'enfant apporte en naissant, schémas qui, semblables à des « catégories » philosophiques, ont pour rôle de « classer » les impressions qu'apporte ensuite la vie. Je suis enclin à penser qu'ils sont des précipités de l'histoire de la civilisation humaine. Le complexe d'Œdipe, qui embrasse les rapports de l'enfant à ses parents, est l'un d'eux ; il en est, de fait, l'exemple le mieux connu. Là où les événements ne s'adaptent pas au schéma héréditaire, ceux-ci subissent dans l'imagination un remaniement, travail qu'il serait certes profitable de suivre dans le détail. Ce sont justement ces cas-là qui sont propres à nous montrer l'indépendante existence du schéma. Nous avons souvent l'occasion d'observer que le schéma triomphe de l'expérience individuelle ; dans notre cas, par exemple, le père devient le castrateur, celui qui menace la sexualité infantile, en dépit d'un complexe d'Œdipe par ailleurs inversé. Dans d'autres cas, la nourrice prend la place de la mère ou bien toutes deux fusionnent. Les contradictions se présentant entre l'expérience et le schéma semblent fournir ample matière aux conflits infantiles.

Le second problème n'est pas très éloigné du premier, tout en étant incomparablement plus important. Si l'on considère le

comportement de l'enfant de 4 ans en face de la scène primitive réactivée[64], si même l'on pense aux réactions bien plus simples de l'enfant de 1 an 1/2 lorsqu'il vécut cette scène, on ne peut qu'avec peine écarter l'idée qu'une sorte de savoir difficile à définir, quelque chose comme une prescience agit dans ces cas chez l'enfant[65]. Nous ne pouvons absolument pas nous figurer en quoi peut consister un tel « savoir », nous ne disposons à cet effet que d'une seule mais excellente analogie : le savoir *instinctif* — si étendu — des animaux.

Si l'homme possède lui aussi un patrimoine instinctif de cet ordre, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que ce patrimoine se rapporte tout particulièrement aux processus de la vie sexuelle, bien que ne devant nullement se borner à eux. Ce patrimoine instinctif constituerait le noyau de l'inconscient, une sorte d'activité mentale primitive, destinée à être plus tard détrônée et recouverte par la raison humaine quand la raison aura été acquise. Mais souvent, peut-être chez nous tous, ce patrimoine instinctif garde le pouvoir de tirer à soi des processus psychiques plus élevés. Le refoulement serait le retour à ce stade instinctif, et c'est ainsi que l'homme paierait, avec son aptitude à la névrose, sa grande acquisition nouvelle ; il témoignerait de plus, par le fait que les névroses sont possibles, de l'existence de stades antérieurs instinctifs. Et le rôle important des traumatismes de la petite enfance serait de fournir à l'inconscient un matériel qui le préserverait de l'usure lors de l'évolution subséquente.

Je le sais : de divers côtés on a parlé d'idées semblables soulignant le facteur héréditaire, phylogéniquement acquis, de la vie

64 Je puis négliger le fait que ce comportement ne put s'exprimer en paroles que vingt ans plus tard, car tous les effets que nous avons fait dériver de cette scène s'étaient manifestés sous forme de symptômes, compulsions, etc., longtemps avant l'analyse et dès l'enfance. II est à cet égard indifférent de considérer cette scène comme une « scène primitive » ou comme un « fantasme primitif ».

65 Je ferai de nouveau observer que ces réflexions seraient oiseuses si le rêve et la névrose n'avaient pas eu lieu dans l'enfance même du patient.

psychique. Je pense même que l'on n'a été que trop enclin à leur faire une place et à leur attribuer de l'importance en psychanalyse. Je ne les considère comme admissibles que lorsque la psychanalyse respecte l'ordre des instances et, après avoir traversé les strates successives de ce qui a été individuellement acquis, rencontre enfin les vestiges de ce dont l'homme a hérité[66].

66 (Note de 1923.) Je dresserai ici encore une fois la chronologie des événements rapportés dans cette histoire :

Né le jour de Noël.

1 an 1/2 : Malaria. Observation du coït de ses parents ou bien de la scène entre eux dans laquelle il devait plus tard introduire le fantasme du coït.

Juste avant 2 ans 1/2 : Scène avec Grouscha.

2 ans 1/2 : Souvenir-écran du départ de ses parents avec sa sœur. On l'y voit seul avec Nania et reniant par là sa sœur et Grouscha.

Juste avant 3 ans et 3 mois : Plaintes de sa mère au médecin.

3 ans et 3 mois : Commencement de séduction de la part de sa sœur, bientôt menace de castration de la part de Nania.

3 ans 1/2 : La gouvernante anglaise. Début du changement de caractère.

4 ans : Rêve des loups. Origine de la phobie.

4 ans 1/2 : Influence de l'histoire sainte. Apparition des symptômes obsessionnels.

Peu avant 5 ans : Hallucination de la perte d'un doigt.

5 ans : Départ de la première propriété.

Après 6 ans : Visite à son père malade.

8 ans à 10 ans : Derniers sursauts de la névrose obsessionnelle..

On aura deviné sans peine, d'après mon exposé, que le patient était Russe. Je le laissai partir, à mon avis guéri, quelques semaines avant que n'éclatât, à l'improviste, la guerre européenne et ne le revis que lorsque les vicissitudes de la guerre eurent ouvert aux Puissances Centrales le Sud de la Russie. Il revint alors à Vienne et me rapporta qu'immédiatement après la fin de la cure, il avait été saisi d'un violent désir de s'arracher à mon influence. En quelques mois de travail une partie du transfert qui n'avait pas encore été maîtrisée fut liquidée ; depuis lors le patient, à qui la guerre a coûté sa patrie, sa fortune et toutes ses relations familiales, se sent cependant normal et s'est conduit de façon irréprochable. Peut-être justement ses malheurs, en satisfaisant son sentiment de culpabilité, ont-ils contribué à consolider sa guérison *(N. d. A.)*

Voir : A *supplément to Freud's history of an infantile neurosis,* par Ruth Mack Brunswick, 1929. *Supplément à l'extrait d'une névrose infantile* de Freud, trad. par Marie Bonaparte, *Revue française de Psychanalyse,* t. IX, n® IV, 1936 (N. d. T.)

Sigmund Freud

On bat un enfant

Contribution à l’étude de la genèse des perversions sexuelles

Table des matières

I.

Le fantasme « on bat un enfant » est avoué avec une étonnante fréquence par les malades qui demandent à l'analyse de les guérir de leur hystérie ou bien de leur névrose obsessionnelle. Très probablement le retrouverait-on souvent aussi chez toute une série de sujets qui, n'étant pas manifestement malades, ne viennent pas se soumettre au traitement.

À ce fantasme sont liées des sensations voluptueuses qui font qu'il a été et sera encore reproduit d'innombrables fois. L'acmé de l'évocation de la scène est presque toujours accompagné d'une satisfaction masturbatoire (donc génitale), d'abord du plein gré du sujet, et plus tard compulsivement malgré ses efforts en sens contraire.

Le malade hésite à avouer un tel fantasme : le souvenir de sa première apparition est incertain : une résistance non équivoque s'oppose au traitement psychanalytique. La confession de ce fantasme au psychanalyste est entravée, semble-t-il, par plus de honte, par un plus violent sentiment de culpabilité que celle des autres données que le patient retrouve dans son souvenir concernant les débuts de sa vie sexuelle.

Enfin, l'on peut établir avec certitude que les premiers fantasmes de cet ordre ont été caressés très tôt, certainement avant les années scolaires du sujet, dès l'âge de cinq ou six ans. Si l'enfant

a vu battre à l'école certains de ses camarades par l'instituteur, ses fantasmes endormis sont évoqués à nouveau, ravivés, intensifiés et le contenu a pu s'en trouver sensiblement modifié.

À partir de cette période scolaire, les scènes d'enfants battus fleurissent en nombre indéfini dans l'imagination.

Dans les cas observés, l'influence de l'école était si nette que les sujets étaient d'abord tentés d'attribuer aux souvenirs scolaires tous leurs fantasmes de fustigation, mais cette première impression a toujours dû être abandonnée, les fantasmes en question existant déjà avant la scolarité.

Les châtiments corporels n'étant pas en usage dans les grandes classes, à leur influence se substitue alors celle de la lecture, facteur qui devient bientôt considérable. Dans le milieu de mes malades, c'était presque toujours dans les mêmes livres, accessibles à la jeunesse, que les fantasmes de fustigation puisaient de nouvelles incitations : les ouvrages de la Bibliothèque Rose, *La Case de l'oncle Tom*, etc. Sous l'influence de ces récits, l'imagination de l'enfant commençait à inventer toutes sortes de situations et de systèmes où des enfants étaient soit battus, soit punis d'une autre façon, pour leur méchanceté et leurs mauvaises habitudes.

Puisque la représentation du fantasme « on bat un enfant » était constamment investie d'une jouissance considérable et aboutissait à une satisfaction auto-érotique, l'on pouvait s'attendre à ce que le spectacle d'un enfant battu à l'école fût une source de jouissance analogue. Or il n'en était jamais ainsi. Voir battre des camarades à l'école suscitait chez le sujet un sentiment d'exaltation probablement ambivalent, mais où l'imagination entrait pour beaucoup. Dans certains cas même, le spectacle réel des punitions corporelles était ressenti comme intolérable. D'ailleurs même dans les fantasmes raffinés des années ultérieures une condition restait nécessaire : qu'il ne fût pas sérieusement fait de mal aux enfants punis.

Nous avions à rechercher dès lors le rapport entre le rôle des fantasmes de fustigation et celui des châtiments corporels réels dans l’éducation familiale du sujet. L’hypothèse la plus simple est que ces deux éléments sont en raison inverse l’un de l’autre : mais on ne peut le tenir pour démontré, vu le caractère unilatéral du matériel clinique. Les sujets qui m’apportaient des matériaux cliniques tels que ceux que nous étudions ici avaient en général rarement été battus dans leur enfance, ou tout au moins leur éducation n’avait pas été faite à coups de trique. Mais chacun de mes malades avait dû, une fois ou l’autre, prendre contact avec la force supérieure des parents ou des éducateurs : on sait de reste que toujours les jeux des enfants comportent un échange d’horions.

J’aurais bien voulu en apprendre davantage sur les fantasmes les plus précoces et les plus simples, ceux qui ne décelaient pas nettement l’influence des scènes vécues à l’école ou racontées dans les livres.

Qui était battu dans les fantasmes ? Le sujet lui-même ou quelque autre enfant ? La victime était-elle toujours la même ou changeait-elle suivant les besoins ? Qui avait battu l’enfant ? Un adulte ? Et lequel alors ? Ou bien le sujet se voyait-il battant lui-même un autre enfant ? Autant de questions restées sans réponses nette ; nos investigations sur ce point se heurtèrent toujours à là même réponse timide : « Ma foi, je n’en sais pas davantage, il y a un enfant qu’on bat, voilà tout ».

Nous eûmes néanmoins plus de succès sans toutefois être entièrement éclairés, en interrogeant les patients sur le sexe de l’enfant battu. L’un répondait : « ce ne sont que des garçons », l’autre « rien que des filles ». Le plus souvent, c’était « je ne sais pas » ou « ça n’a pas d’importance ». Je ne suis jamais parvenu à découvrir, comme je l’aurais voulu, une relation constante envers le sexe du sujet producteur de fantasmes et celui de l’enfant battu.

De temps à autre, un détail caractéristique du contenu des fantasmes surgissait : c’est sur le tutu tout nu qu’on bat le bébé[1].

En somme, impossible de décider si la jouissance accompagnatrice des fantasmes était sadique ou masochiste.

1 Nous avons employé ici le vocable enfantin « tutu », par un scrupule d’exactitude pour rendre le mot allemand « popo » employé par le professeur Freud.

II.

De pareils fantasmes, surgis à un âge très tendre, peut-être à propos d'événements accidentels et conservés ultérieurement pour la satisfaction auto-érotique qu'ils procurent, ne peuvent, d'après tout ce que nous savons, être conçus que comme fonction d'un facteur primaire de perversion. Une des composantes de la fonction sexuelle aurait pris, dans l'évolution, de l'avance sur les autres, serait devenue prématurément indépendante, se serait fixée et dérobée ainsi aux processus évolutifs ultérieurs : elle fournirait par là le témoignage d'une anomalie constitutionnelle particulière.

Une perversion infantile de ce genre ne se maintient pas nécessairement la vie entière : on peut la voir subir un refoulement, être remplacée par un mécanisme réactionnel, ou se transmuer par sublimation. (La sublimation d'ailleurs provient, peut-être, d'un processus particulier qu'entraverait le refoulement.) Que si les processus que je viens d'indiquer font défaut, la perversion se maintient chez l'adulte. Quand nous constatons chez un adulte une aberration sexuelle — perversion, fétichisme, inversion — nous pouvons à juste titre espérer découvrir, par l'investigation anamnestique, une fixation infantile. Bien avant l'avènement de la psychanalyse, des observateurs tels que *Binet* avaient pu ramener les aberrations sexuelles de l'adulte à des impressions enregistrées précisément vers l'âge de cinq à six ans. Il y avait pourtant quelque chose où la raison se heurtait : le manque de force traumatisante des

impressions fixatrices, leur caractère le plus souvent banal et sans valeur excitative pour les autres hommes. Il était impossible de dire pourquoi les appétences sexuelles s'étaient justement fixées sur elles. Leur signification n'apparut que quand on comprit qu'elles avaient fourni à la composante sexuelle trop avancée et prête à l'essor, le prétexte accidentel, mais nécessaire à sa fixation. Il fallait bien s'attendre à se voir arrêter quelque part, au moins provisoirement, dans la remontée du cours de l'enchaînement causal. La constitution était ce point d'arrêt.

Si la composante sexuelle qui s'isole précocement en devançant les autres est la composante sadique, nous pouvons, d'après ce que nous savons par ailleurs nous attendre à ce que son refoulement ultérieur crée une prédisposition à la névrose obsessionnelle. Or, il ne semble pas que le résultat fourni par l'examen clinique contredise ici cette hypothèse. Parmi les six observations (4 femmes et 2 hommes) sur l'étude approfondie desquelles cette courte étude est basée, il y avait deux cas de névrose obsessionnelle : le premier très grave, désorganisant toute la vie du malade ; le second moins grave, facilement accessible à l'intervention. Un troisième cas présentait au moins quelques traits nets de névrose obsessionnelle. Certes, le quatrième cas n'était qu'une simple hystérie avec des douleurs et des inhibitions et dans le cinquième cas, l'on n'avait recouru à la psychanalyse que pour des indécisions : un diagnostic clinique grossier aurait ou bien laissé ce sujet hors de tout classement, ou bien s'en serait débarrassé en en faisant un « psychasthénique ». Que cette statistique ne nous déçoive pas : toute prédisposition n'évolue pas nécessairement vers une maladie définie et en outre, nous devons nous estimer contents d'expliquer les faits positifs, sans nous croire obligés de préciser pourquoi telle ou telle chose n'est pas arrivée.

Voilà exactement jusqu'où nos connaissances actuelles nous permettent d'aller dans la compréhension des fantasmes de

fustigation. Que cela ne constitue pas la liquidation définitive du problème, le psychanalyste l'entrevoit en reconnaissant que ces fantasmes semblent rester en dehors du reste du contenu de la névrose et ne pas occuper une place précise dans la structure de celle-ci. Mais je sais, par ma propre expérience qu'on néglige volontiers de pareilles impressions.

III.

Au fond si l’on voulait être rigoureux — et pourquoi ne pas l’être dans la mesure du possible ? — il ne faudrait reconnaître une psychanalyse comme correcte que quand elle aurait réussi à lever le voile d’amnésie qui cache à l’adulte les années anciennes de son enfance de deux à cinq ans environ.

C’est là une règle qu’on ne proclamera jamais assez souvent, ni assez haut aux analystes.

Mais on comprend pourquoi l’on ne peut toujours se conformer à cette règle : c’est que l’on désire obtenir des succès pratiques dans des temps moins long et au prix de moins d’efforts.

Or, il me semble que, pour l’instant, les connaissances théoriques sont encore, pour chacun de nous, incomparablement plus importantes que le succès thérapeutique : qui néglige l’analyse de l’enfance du sujet s’expose fatalement à de graves erreurs. Ce n’est pas sous-estimer l’influence des événements ultérieurs que de souligner l'importance des faits les plus anciens. Mais les faits récents jaillissent patents, à l’analyse, de la bouche du malade : l’intervention du médecin est au contraire indispensable, pour faire valoir les droits des événements infantiles.

La période qui s’étend de l’âge de deux ans à celui de quatre ou cinq ans est le moment où ces facteurs libidinaux innés sont éveillés pour la première fois par les événements et se fixent à

certains complexes. Nos fantasmes de fustigation ne se manifestent qu'à la fin de cette période ou après elle. Mais il se peut qu'ils procèdent de quelque chose d'autre, qu'ils soient le résultat d'une évolution, qu'ils représentent non un point de départ, mais un aboutissement.

Hypothèse que l'analyse confirme. En poursuivant celle-ci avec rigueur, nous trouvons que l'évolution des fantasmes de fustigation est loin d'être simple : leurs éléments essentiels se modifient plus d'une fois, tant dans leurs rapports avec le sujet que dans leur objet, leur contenu et leur signification.

Pour suivre plus facilement ces modifications, limitons-nous désormais aux femmes : d'une part elles représentent la majorité de mes malades (quatre observations sur six), d'autre part les fantasmes de fustigation produits par des sujets de sexe masculin comportent un autre thème que je veux laisser de côté. Je vais m'efforcer de ne schématiser que dans la mesure où l'exige un exposé convenant à la moyenne des cas. Peut-être d'autres observations apporteront-elles des variétés nouvelles de la situation : à tout le moins suis-je certain d'avoir compris un mécanisme typique et fréquent.

Nous admettons, d'après ce qui vient d'être dit, que la première phase des fantasmes de fustigation chez la fillette doit appartenir à une époque très reculée de l'enfance. Plusieurs éléments en restent singulièrement indéfinissables, comme s'ils importaient peu. Le renseignement si maigre « on bat un enfant », que la malade nous apporte lors de sa première confidence, semble vraiment répondre à la nature même du fantasme. Mais on peut néanmoins acquérir quelques précisions, toujours concordantes dans les différents cas : l'enfant battu n'est jamais la patiente : c'est toujours quelque autre, le plus souvent un sien frère ou une sienne sœur, si elle en a. Mais c'est indifféremment un frère ou une sœur : pas de relation constante entre le sexe de la malade et celui de

l’enfant battu, le fantasme n’est donc certainement pas masochique. Est-il donc sadique ? Pourtant ce n’est jamais la malade qui bat l’enfant dans le fantasme. Cette personne qui bat, impossible de dire dès maintenant qui c’est : mais une chose est certaine : ce n’est pas un enfant, c’est un adulte. Plus tard, on y reconnaîtra, nettement sans équivoque, le père de la fillette.

Ce premier état du fantasme se résume donc ainsi : « *Le père bat l’enfant* ». Je dévoile déjà beaucoup du contenu que nous aurons à caractériser si je précise la phrase comme suit : « *Mon père bat l’enfant que j’ai pris en haine* ». On peut d’ailleurs hésiter à appeler déjà fantasme ce premier état de ce qui sera plus tard le fantasme de fustigation. À ce stade, peut-être s'agit-il plutôt du souvenir de spectacles analogues auxquels on a assisté et de désirs surgis à propos d’événements divers, mais ce sont là des discussions oiseuses.

Dans la phase suivante, de grands changements ont déjà eut lieu. Le batteur est bien toujours le père : mais l’enfant battu n’est plus le même : c’est maintenant, constamment, la personne elle-même. Le fantasme est à un haut-degré investi de jouissance et s’est empli d’un contenu significatif dont l’explication nous occupera plus tard. Ce second stade se formule donc ainsi : « *Mon père me bat* ». Il est indubitablement masochique. Cette seconde phase est la plus importante, la plus lourde de conséquences. Mais on peut dire d’elle, en un certain sens, qu’elle n’a jamais d’existence réelle. Demeurée inconsciente, elle ne peut jamais, de ce fait, être évoquée par le souvenir et n’est qu’une reconstitution analytique, mais une reconstitution nécessaire.

Le troisième état du fantasme se rapproche du premier. Il se résume par la formule même que donne la patiente. Le batteur n’est jamais le père. Comme dans le premier état, il est soit indéterminé, soit figuré, fait typique, par un substitut du père (l’instituteur par exemple). La personne elle-même ne figure plus dans ce fantasme.

Insiste-t-on, elle concède : « J’assiste probablement à la scène ». Au lieu d’un seul battu, il y en a maintenant, le plus souvent, beaucoup. Et dans les fantasmes des fillettes, ce sont d’ordinaire des garçons, mais non plus, comme au premier stade, des garçons vraiment connus de la patiente. Cette situation primitivement simple et monotone, être battu, peut subir les modifications et les amplifications les plus diverses : les coups peuvent même être remplacés par d’autres genres de punitions ou d’humiliations. Mais le trait essentiel qui distingue même les plus simples de ces fantasmes de ceux de la première phase, et qui marque le rapport de cette phase avec la seconde, c’est que le fantasme est maintenant chargé d’une excitation franchement sexuelle et provoque ainsi la satisfaction masturbatoire.

C’est justement là que réside l’énigme : comment ce fantasme dorénavant sadique, savoir la représentation de garçons étrangers et inconnus qu’on est en train de battre, est-il devenu, en même temps qu’il prenait cet aspect, un acquêt permanent des tendances libidinales de la fillette ?

Nous ne nous dissimulons pas que l’enchaînement des trois phases du fantasme, leur rapport entre elles et plusieurs de leurs autres particularités sont restées inintelligibles jusqu’à ce jour.

IV.

L’analyse, quand on la conduit jusqu’à cette première période où le fantasme de fustigation était enfoui et d’où il peut être dégagé par le souvenir, nous montre l’enfant empêtré dans les agitations de son complexe parental.

La petite fille est tendrement fixée à son père : il a dû tout faire pour gagner son affection : il a semé ainsi le germe d’une attitude de haine et de rivalité vis-à-vis de la mère : cette attitude se maintient à côté d’une tendance de tendre affection : avec les années, elle peut devenir plus consciente, ou déclencher par réaction une tendresse excessive.

Mais ce n’est pas sur la situation vis-à-vis de la mère que repose le fantasme de fustigation. Il y a, dans la famille, d’autres enfants encore, qui, plus âgés, qui plus jeunes : la fillette ne les aime pas, ceci pour bien des motifs, mais surtout parce qu’il faut qu’elle partage avec eux l’affection de ses parents : aussi les repousse-t-elle avec toute la sauvage énergie propre à la vie sentimentale de cet âge.

S’agit-il d’un frère ou d’une sœur plus jeune (comme dans trois de mes observations), l’enfant le méprise, en même temps qu’elle le hait : n’est-elle pas le témoin de la façon dont les parents aveuglés laissent toujours capter leur tendresse par leur dernier né ? Elle saisit très tôt que le fait d’être battu, même si les coups ne font pas

très mal, représente un déni d’affection, une humiliation. Nombreux sont les enfants qui se tenaient pour trônant en sécurité dans l’affection inébranlable de leurs parents et qu’une seule taloche précipite des cieux de leur imaginaire toute puissance. Aussi est-ce une représentation agréable que de se figurer son père battant l’enfant qu’on a pris en grippe, que ce soit justement lui, ou que ce soit tout autre qu’on ait, dans la réalité, vu battre. Pareil fantasme signifie en effet : « Papa n’aime pas cet autre enfant, il n’aime que moi ».

Voilà donc le contenu et la signification du fantasme de fustigation dans sa première phase. Ce fantasme satisfait probablement la jalousie de l’enfant, et dépend de ses facultés d’aimer : mais il est soutenu aussi, et fortement, par des intérêts égoïstes. II est par conséquent douteux que l’on doive le dire purement *sexuel* : on n’ose pas non plus l’appeler *sadique*. L’on sait, du reste, que, dès que l’on entreprend de remonter vers l’origine, les signes diagnostiques sur lesquels sont d’ordinaire basées les classifications tendent à se fondre les uns avec les autres. Aussi la réponse que nous cherchons est-elle, peut-être, semblable à la prédiction faite par les trois sorcières à Banquo : le fantasme n’est ni sexuel, ni sadique exclusivement, mais fait d’une substance d’où le sexuel et le sadique pourront ultérieurement sortir. Il n’y a, en tout état de cause, nulle raison de croire que cette première phase serve déjà à une excitation qui, au moyen des organes génitaux, apprenne à se liquider en un acte masturbatoire.

Certes, dans ce choix objectal qu’implique l’amour incestueux, la vie sexuelle des enfants atteint manifestement déjà le stade de l’organisation génitale. Plus facile à démontrer pour le garçon, ce fait est certain aussi pour la fillette. Une sorte de pressentiment des buts sexuels ultérieurs, définitifs et normaux, domine la tendance libidinale de l’enfant. On peut se demander d’où pareille obscure prescience peut provenir, mais on peut, par ailleurs, y voir une

preuve que les organes génitaux ont déjà commencé à jouer leur rôle dans les processus d'excitation libidinale. Le désir d'avoir un enfant de sa mère ne manque jamais chez le garçon, celui d'avoir un enfant de son père est constant chez la fillette, et ceci sans que ni l'un ni l'autre soient en état de se rendre nettement compte des voies et moyens par où réaliser ces désirs. Que les parties génitales y soient pour quelque chose, voilà qui paraît être pour l'enfant un fait acquis : mais quand il s'efforce de préciser davantage, c'est dans d'autres rapports que ceux mêmes du coït qu'il va chercher l'essence des privautés qu'il suppose entre ses parents : gésir dans le même lit, uriner ensemble, etc... c'est que pour lui ces faits là se traduisent plus aisément en représentations verbales que ne le peut faire cette chose obscure en rapport avec les génitoires.

Arrive assez vite un temps où cette fleur précoce est endommagée par le gel : aucun de ces attachements amoureux d'un caractère incestueux ne peut échapper à la fatalité du refoulement : ils tombent sous sa coulpe à propos d'événements extérieurs, faciles à déceler, donnant lieu à une déception, à propos de mortifications inattendues de naissances indésirables d'un frère ou d'une sœur, ressenties comme une infidélité, etc... Ces occasions faisant défaut, le refoulement peut être déclenché par une cause interne : la trop longue attente de la réalisation du désir peut même suffire à provoquer ce processus. Il est évident que les événements n'en sont pas les causes effectives, mais que ces attachements amoureux étaient destinés à sombrer un jour ou l'autre. Pour quelles raisons nous n'en savons rien. La chose la plus probable est qu'ils passent parce que leur temps est révolu, parce que les enfants entrent dans une nouvelle phase d'évolution, au cours de laquelle ils sont obligés de refaire le refoulement du choix objectal incestueux advenu dans l'histoire de l'humanité (voir le rôle du destin dans le mythe œdipien). Ce qui dans l'inconscient, existe en tant que résultat psychique des tendances incestueuses n'est plus assumé par le

conscient de la nouvelle phase : ce qui en était devenu conscient est de nouveau refoulé. De pair avec ce processus de refoulement apparaît une conscience de culpabilité d'origine également inconnue, mais indubitablement liée à ces désirs incestueux et justifiée par leur survivance dans l'inconscient[2].

Le fantasme de la période des tendances, incestueuses s'était formulé ainsi : « Il (mon père) n'aime que moi, il n'aime pas l'autre enfant puisqu'il le bat ». Pour sa conscience de culpabilité aucune punition n'est plus dure que le renversement de ce triomphe : « Non, il ne t'aime pas puisqu'il te bat ». Le fantasme de la seconde phase, être soi-même battu par le père deviendrait ainsi l'expression directe de la conscience de culpabilité à laquelle succombe maintenant l'amour pour le père. Le fantasme est donc devenu masochique. Autant que j'aie pu observer il en est constamment ainsi, c'est toujours la conscience de culpabilité qui transforme le sadisme en masochisme. Certes tout le contenu du masochisme n'est pas là. La conscience de culpabilité ne peut pas tenir la campagne à elle toute seule, il fait accorder sa part à l'élan d'amour. Rappelons-nous qu'il s'agit d'enfants chez lesquels pour des raisons constitutionnelles, la composante sadique a pu se manifester précocement et isolément. Nous n'avons pas à abandonner ce point de vue. C'est précisément chez ces enfants qu'une régression à l'organisation prégénitale, sadique anale, se trouve particulièrement facilitée.

Quand l'organisation sexuelle, à peine parvenue au stade génital, est atteinte par le refoulement, il n'en résulte pas seulement cette conséquence que toute représentation psychique de la tendance incestueuse devient ou reste inconsciente, mais il apparaît encore cette autre conséquence que l'organisation génitale elle-même subit un abaissement régressif. Voici ce qui se passe : « Mon père m'aime » était compris dans le sens génital : la régression en fait : « Mon père me bat » (Je suis battu par mon père). Ce fait d'être

2 Voir la suite dans « La disparition du complexe d'Œdipe », 1924, Tome V, des *Œuvres complètes de Freud*, p. 423.

battu constitue une rencontre de la conscience de culpabilité et de l'érotisme : *il ne constitue pas seulement la punition pour le rapport génital censuré, mais aussi sa compensation régressive* et c'est de cette dernière source qu'il tire la jouissance qui lui restera dorénavant acquise et qui se liquidera par des actes masturbatoires. Mais cela n'est encore que l'essence du masochisme.

Le fantasme de la seconde phase, être soi-même battu par le père reste généralement inconscient, probablement à cause de l'intensité du refoulement. Il ne m'est pas possible d'indiquer pourquoi, dans l'une de mes six observations (un cas masculin), le souvenir, chose exceptionnelle, en restait conscient. Le sujet, aujourd'hui adulte, se souvenait nettement qu'il avait eu coutume d'utiliser, pour des fins masturbatoires, la représentation d'être battu par sa mère. Il est vrai qu'il substitua bientôt à sa propre mère, soit celles de ses camarades d'école, soit d'autres femmes lui ressemblant de quelque façon. Il ne faut pas oublier que, dans cette transformation du fantasme incestueux du garçon en fantasme masochique correspondant, il y a un renversement de plus que dans le cas de la jeune fille, savoir la substitution de la passivité à l'activité. Il se peut que ce surplus de déformation préserve le fantasme d'être, par le refoulement, relégué dans l'inconscient, à la place du refoulement, la régression aurait suffi à la conscience de culpabilité ; dans les cas féminins, la conscience de culpabilité, peut-être plus exigeante, n'aurait été apaisée que par le concours des deux processus.

Dans deux de mes quatre observations féminines, il s'était développé sur le fantasme masochique de fustigation un édifice ingénieux de rêveries d'une très grande importance pour les personnes intéressées et auquel échut la fonction de rendre possible le sentiment de jouissance en dehors de tout acte masturbatoire. Dans un de ces cas le contenu du fantasme, à savoir être battu par le père, put de nouveau se hasarder dans le conscient à condition que

le moi, par un léger déguisement, fût rendu méconnaissable. Le héros de ces récits fut régulièrement battu par le père et ce n'est que plus tard qu'à ces coups se substituèrent des punitions extra corporelles, des humiliations, etc.

Mais je le répète, le fantasme reste généralement inconscient. Il faut le reconstituer par l'analyse. Cela permet peut-être de donner raison aux malades qui croient se rappeler que l'onanisme s'est manifesté chez eux plus tôt que le fantasme de fustigation de la troisième phase (que nous allons étudier plus loin) ; ce dernier s'y serait associé plus tard sous l'impression de scènes d'école par exemple. Chaque fois que nous avons ajouté foi à ces indications nous avons toujours incliné à admettre que l'onanisme s'était d'abord produit sous l'empire de fantasmes inconscients, remplacés plus tard par des fantasmes conscients.

Nous considérons comme un semblable substitut le fameux fantasme de fustigation de la troisième phase sous sa forme définitive, ce fantasme où le sujet apparaît encore tout au plus comme spectateur et où le père est personnifié par un professeur ou par quelque autre supérieur. Le fantasme semblable maintenant à celui de la première phase, paraît, de nouveau, tourné vers le sadisme. On a l'impression que dans la phrase : « Mon père bat un autre enfant, il n'aime que moi », l'accent s'est reporté sur la première partie de la phrase, la seconde ayant succombé au refoulement. Cependant, la forme seule de ce fantasme est sadique, la satisfaction qui en résulte est d'ordre masochique. Son importance réside en ceci qu'il s'est chargé de l'investissement libidinal de la partie refoulée et en même temps de la conscience de culpabilité qu'implique le contenu. Les nombreux enfants indéterminés battus par le professeur ne sont que des substituts du sujet lui-même.

C'est ici qu'on remarque pour la première fois quelque chose comme une constance du sexe des personnes jouant un rôle dans le fantasme. Les enfants battus sont presque tous des garçons, dans les

fantasmes des garçons aussi bien que dans ceux des fillettes. Ce fait ne s'explique évidemment pas par une concurrence éventuelle des sexes, car il faudrait alors que des fillettes fussent battues dans les fantasmes des garçons. Il n'a, non plus aucun rapport avec le sexe de l'enfant haï de la première phase, mais il indique chez la fillette un processus plus compliqué. En se détournant de l'amour incestueux pour le père, conçu sur le mode génital, les fillettes rompent facilement avec leur féminité ; elles raniment leur « complexe de virilité » (van Ophuitjsen) et veulent à partir de ce moment n'être que des garçons. Voilà pourquoi les sujets battus qui les remplacent sont aussi des garçons. Dans l'un des deux cas de rêveries que nous avons mentionnés les rêveries s'élevaient presque au niveau d'une œuvre littéraire, les héros n'étaient que des hommes jeunes, les femmes ne figuraient même pas dans ces créations et n'y figurèrent qu'au bout de plusieurs années et encore dans des rôles accessoires.

V.

J’espère avoir suffisamment détaillé mes observations analytiques et je ne demande plus qu’une chose au lecteur, de considérer que les six observations tant de fois citées n’épuisent pas mes matériaux, mais que je dispose comme d’autres analystes d’un nombre beaucoup plus important de cas moins bien examinés. Ces observations peuvent être utilisés dans plusieurs directions, c’est-à-dire pour mettre en lumière la genèse des perversions en général et du masochisme en particulier et pour étudier le rôle que joue dans le dynamisme de la névrose la différence des sexes.

Le résultat le plus frappant d’un pareil examen concerne la genèse des perversions. Nous n’attaquons pas l’hypothèse d’après laquelle les perversions seraient déterminées tout particulièrement par des facteurs constitutionnels renforçants ou par la manifestation précoce d’une composante sexuelle. Cette hypothèse n’explique pas tout. La perversion n’occupe plus une place isolée dans la vie sexuelle de l’enfant, mais elle est intégrée dans l’ensemble des processus évolutifs typiques — pour ne pas dire normaux — que nous connaissons tous. Nous la considérons désormais comme étant en rapport avec l’amour objectal incestueux de l’enfant, avec son complexe d’Œdipe. Elle se manifeste d’abord sur le terrain de ce complexe, et celui-ci une fois effondré, elle survit souvent toute seule, héritière de son investissement libidinal et chargée de la conscience de culpabilité qui le caractérise. La constitution sexuelle

anormale a finalement montré sa puissance en ceci qu'elle a poussé le complexe d'Œdipe dans une direction particulière et qu'elle l'a réduit à un phénomène rudimentaire insolite.

On sait que la perversion infantile peut servir de base au développement d'une perversion construite sur le même mode et qui, s'établissant à perpétuité, consume toute la vie sexuelle de l'homme. Elle peut également être arrêtée dans son évolution et se conserve à l'arrière plan d'une évolution sexuelle normale, mais en enlevant toujours, à cette dernière, une certaine quantité d'énergie. Le premier phénomène était déjà connu aux temps préanalytiques ; mais l'investigation analytique de ces perversions complètes a à peu près comblé le gouffre qui séparait les deux phénomènes mentionnés. Car on constate assez fréquemment qu'à l'ordinaire, à l'âge de la puberté, il s'est manifesté chez ces pervers un commencement d'activité sexuelle normale. Mais cette velléité n'étant pas suffisamment vigoureuse a été abandonnée devant les premiers obstacles qui ne font jamais défaut et le sujet est alors revenu définitivement à la fixation infantile.

Il serait évidemment important de savoir si l'on peut affirmer comme une généralité que les perversions infantiles proviennent du complexe d'Œdipe. Pour en décider, de nouvelles recherches seraient nécessaires, mais l'hypothèse ne paraît pas impossible. Si nous nous rappelons les anamnèses que nous fournissent les perversions d'adultes, nous remarquons bien que l'impression décisive, le « premier événement », de tous ces pervers, fétichistes et autres, ne se situe presque jamais avant la sixième année. Mais à cette époque l'empire du complexe d'Œdipe est déjà révolu ; l'événement dont le souvenir est resté conscient et dont l'effet est si énigmatique, pourrait très bien représenter l'héritage du complexe d'Œdipe.

Les rapports entre cet événement et le complexe désormais refoulé restent obscurs tant que l'analyse n'a pas encore éclairé l'époque qui précède l'événement « pathogène ». Qu'on considère

maintenant le peu de valeur d’une assertion telle que celle qui pose l’existence de l’homosexualité innée, en se basant sur le fait que le sujet en question n’a, dès l’âge de six ou huit ans, éprouvé d’inclination que pour des personnes du même sexe.

S’il est généralement possible de faire dériver les perversions du complexe d’Œdipe, notre appréciation de celui-ci se trouve de ce fait confirmée à nouveau. Car nous estimons que le complexe d’Œdipe est le noyau propre de la névrose. La sexualité infantile qui atteint en lui son apogée est la véritable condition de la névrose, et ce qui reste de lui dans l’inconscient représente la disposition à la névrose ultérieure de l’adulte. Le fantasme de fustigation ainsi que d’autres fixations perverses analogues ne seraient alors eux aussi que des résidus du complexe œdipien, pour ainsi dire des cicatrices que laisse après lui le processus révolu, précisément comme le fameux « sentiment d’infériorité » correspond à une pareille cicatrice narcissique. Je partage sans restriction les opinions de *Marcinowski* qui, récemment, a exprimé cette conception d’une manière heureuse (Les sources érotiques des sentiments d’infériorité, *Zeitschrifi für Sexualwissenschaft*, IV, 1918). On sait que cette micromanie des névrosés n’est que partielle elle aussi et qu’elle est compatible avec l’existence de sentiments de mégalomanie provenant d’autres sources. J’ai parlé ailleurs de l’origine du complexe d’Œdipe ainsi que du destin que, seul parmi les animaux, subit l’homme et qui le contraint à recommencer deux fois sa vie sexuelle : d’abord comme toutes les autres créatures dès la première enfance, puis, de nouveau, après une longue interruption à l’âge de la puberté. J’ai parlé surtout de ce qui est en rapport avec « l’héritage archaïque » du complexe d’Œdipe. Je n’ai donc pas l’intention de m’y arrêter ici.

L’étude de nos fantasmes de fustigation n’apporte que de rares contributions à la genèse du masochisme. Il semble d’abord se confirmer que le masochisme n’est pas une manifestation pulsionnelle primaire, mais qu’il provient d’un retour de sadisme

contre le sujet lui-même, c'est-à-dire d'une régression faisant passer de l'objet au moi les tendances en question (cf. « Pulsions et Destinées de pulsions », dans la collection des « *Kleine Schriften* » 1918, Vème volume des Œuvres complètes). Nous admettons que des pulsions à but passif peuvent, principalement chez la femme, apparaître dès le début, mais la passivité ne fait pas tout le masochisme ; il y a encore le caractère de déplaisir, qui étonne tant dans une satisfaction pulsionnelle. La transformation du sadisme en masochisme semble se faire sous l'influence de la conscience de culpabilité participant à l'acte de refoulement. Le refoulement se manifeste donc ici par trois effets différents : il rend inconscients les résultats atteints dans l'organisation génitale, il oblige celle-ci à la régression au stade sadique anal antérieur et il transforme enfin son sadisme en un masochisme passif qui, dans un certain sens, se révèle, de nouveau, d'essence narcissique. Le second de ces trois résultats est rendu possible par la faiblesse qu'il faut admettre dans ce cas, de l'organisation génitale ; le troisième résultat devient nécessaire du fait que la conscience de culpabilité prend ombrage du sadisme comme elle le prend du choix objectal incestueux, conçu génitalement. La provenance de la conscience de culpabilité c'est là encore une chose que les analyses ne révèlent pas. Elle semble être apportée par la nouvelle phase dans laquelle l'enfant entre, et si dès lors elle persiste, correspondre à une formation de cicatrice semblable à celle du sentiment d'infériorité. D'après nos connaissances encore incertaines sur la structure du moi nous attribuerions la conscience de culpabilité à cette instance qui s'oppose sous la forme de conscience critique au reste du moi. Cette instance provoquerait dans le rêve le phénomène fonctionnel de Silberer et se détacherait du moi dans la folie de surveillance.

Constatons en passant que l'analyse des perversions infantiles ici traitées contribue à résoudre une vieille énigme qui, d'ailleurs, a toujours tourmenté davantage les non analystes que les analystes

eux-mêmes. Mais récemment encore, M. E. Bleuler lui-même a trouvé singulier et inexplicable le fait que les névrosés prissent l'onanisme comme centre de leur conscience de culpabilité. Nous avons toujours admis que cette conscience de culpabilité visait l'onanisme pré-infantile et non pas celui de la puberté et qu'elle devait principalement être rapportée non pas à l'acte masturbatoire, mais au fantasme qui, tout en restant inconscient, se trouve à la base de cet acte.

J'ai déjà montré ailleurs quelle importance la troisième phase en apparence sadique du fantasme de fustigation, porteur de l'excitation incitant à la masturbation ; réussissait à s'octroyer. J'ai montré également quelles élaborations de l'imagination cette troisième phase avait coutume de stimuler, élaborations évoluant en partie dans le même sens, en partie vers une suppression compensatoire de l'onanisme. Mais la seconde phase, inconsciente et masochique, le fantasme d'être battu soi-même par le père, est d'une importance infiniment plus grande. Car non seulement elle garde son influence à travers la phase qui la remplace, mais elle agit certainement sur le caractère, influences qui émanent directement de son expression inconsciente. Les personnes qui portent en elles un pareil fantasme développent une sensibilité et une irritabilité toutes particulières à l'égard des individus qu'elles peuvent ranger dans la série du père et de ses substituts ; elles courent au devant des offenses et assurent ainsi la réalisation de la situation imaginée, c'est-à-dire, d'être battues par leur père à leurs préjudices et dépens. Je ne m'étonnerais pas si l'on arrivait un jour à montrer que ce même fantasme est la base de la folie paranoïaque des quérulants.

L'exposé des fantasmes infantiles de fustigation aurait été peu clair si je ne les avais pas, sauf quelques allusions, limités aux personnes de sexe féminin. Je résume brièvement les résultats : le fantasme de fustigation des fillettes passe par trois phases, dont la première et la troisième persistent dans le souvenir conscient, la

seconde restant inconsciente. Les deux phases conscientes semblent être sadiques, celle du milieu, la phase inconsciente, est indubitablement d'ordre masochique ; son contenu est « être battue par son père ». C'est à elle que sont fixés l'investissement libidinal et la conscience de culpabilité. L'enfant battu imaginaire est dans les deux autres phases toujours différent du sujet, dans celle du milieu seulement le sujet lui-même, dans la troisième, phase consciente, ce sont en majorité des garçons qui sont battus. La personne qui bat est, au début, le père, plus tard, un de ses substituts. Le fantasme inconscient de la phase du milieu possède à l'origine une signification génitale. Il provient du refoulement et de la régression du désir incestueux d'être aimé par le père. Il s'y associe de façon apparemment lâche, le fait que les fillettes entre la seconde et la troisième phase, changent de sexe, s'imaginent être des garçons.

Si je suis parvenu moins loin dans la connaissance des fantasmes de fustigation du garçon, c'est peut-être à cause du caractère peu favorable de mes matériaux. Je m'attendais naturellement à ce que les situations que nous avons trouvées chez la fillette fussent les mêmes chez le garçon, la mère prenant dans ce cas dans le fantasme, la place du père. Cette présomption semblait se confirmer, car le fantasme hypothétiquement correspondant du garçon avait pour contenu d'être battu par sa mère (plus tard par un substitut). Mais ce fantasme où le sujet lui-même peut être retenu comme objet se différencie de la seconde phase observée chez la fillette par le fait qu'il peut devenir conscient. Essaye-t-on alors de l'identifier à la troisième phase chez la fillette, il reste comme nouvelle différence que la personne du garçon n'est pas remplacée par de nombreux garçons indéterminés, étrangers, moins encore par de nombreuses fillettes. On s'était donc trompé en s'attendant à un parallélisme complet.

Mon matériel clinique concernant l'homme ne comprenait que peu d'observations de fantasmes infantiles de fustigation non

compliqués d’autres troubles graves de l’activité sexuelle. Par contre il s’y trouvait un assez grand nombre de sujets qui devaient être considérés comme de véritables masochistes dans le sens de la perversion sexuelle. Il s’agissait de sujets qui avaient trouvé leur jouissance sexuelle exclusivement dans la masturbation accompagnée de fantasmes masochiques ou d’autres qui avaient réussi à coupler le masochisme et l’activité génitale de façon qu’ils arrivaient grâces à des mises en scène masochiques et dans des conditions analogues, à l’érection et à l’éjaculation ou qu’ils parvenaient même à accomplir un coït normal. Cas plus rare, le masochiste était dérangé dans ses actes pervers par des représentations obsessionnelles se manifestant d’une manière insupportablement intense.

Des pervers satisfaits ont rarement recours à l’analyse ; mais en ce qui concerne les trois groupes de masochistes mentionnés, ils peuvent avoir de sérieux motifs pour venir consulter l'analyste.

L’onaniste masochique se trouve absolument impuissant quand, finalement, il essaye malgré tout le coït avec une femme. Quant à celui qui, jusqu’alors, a réussi le coït à l’aide d’une représentation ou d’une mise en scène masochique, il peut s’apercevoir tout à coup que cette association si commode pour lui n’est plus efficace, le facteur génital ne réagissant plus à l’excitation masochique. Nous sommes habitués à promettre avec conviction la guérison aux impuissants psychiques qui viennent nous consulter, mais même dans ce pronostic nous devrions montrer plus de retenue tant que le dynamisme du trouble nous est inconnu. C’est une très mauvaise surprise quand l’analyse nous révèle comme cause de l’impuissance « uniquement psychique » une attitude masochique très nette, enracinée depuis longtemps, peut-être.

Or, on fait chez ces hommes masochiques une découverte qui nous incite à juger indépendamment les faits sans poursuivre, pour le moment, l’analogie avec les situations chez la femme. Il apparaît

qu'ils prennent régulièrement dans les fantasmes masochiques ainsi que dans les mises en scène nécessaires à leur réalisation, le rôle de femmes, leur masochisme coïncide donc avec une attitude féminine. Cela ressort facilement des détails des fantasmes ; mais beaucoup de malades s'en rendent compte et l'apportent comme une certitude subjective. Le fait que l'embellissement scénique du tableau masochique tient à la fiction d'un méchant garçon, page ou apprenti devant être puni, n'y change rien. Mais les personnages qui punissent sont dans les fantasmes comme dans les mises en scène toujours des femmes. Voilà qui est déroutant au possible ; on aimerait savoir si le masochisme du fantasme infantile de fustigation est déjà basé sur une pareille attitude féminine[3].

Abandonnons donc la question du masochisme des adultes, si difficile à expliquer et abordons les fantasmes infantiles de fustigations chez les individus mâles. L'analyse de la première enfance nous permet encore de faire une découverte étonnante : le fantasme conscient ou susceptible de devenir conscient, ayant pour contenu d'être battu par la mère, n'est pas le fantasme originel. Il y a un stade antérieur qui reste régulièrement inconscient et dont le contenu est « Mon père me bat ». Ce stade antérieur correspond effectivement à la seconde phase du fantasme observé chez la fillette. Le fantasme connu et conscient : « Ma mère me bat » tient lieu de la troisième phase du fantasme de la fillette, où, comme nous l'avons, dit, ce sont des garçons inconnus qui sont battus. Je n'ai pu démontrer un stade antérieur de nature sadique comparable à la première phase chez la fillette, mais je ne veux pas me prononcer définitivement contre l'existence d'un tel stade, car je reconnais la possibilité de types plus compliqués que celui qui est envisagé ici.

Je ne pense pas risquer de faire naître quelque confusion dans l'esprit des lecteurs en appelant brièvement cette représentation d'être battu : un fantasme masculin, le dit fantasme n'est lui-même

3 Cf. « Le Problème Économique du Masochisme » *Internationale Zeitschrift für Psychoanalysc*, 1924.

qu'un commerce amoureux d'ordre génital amoindri par voie de régression. Le fantasme masculin inconscient ne signifiait originellement pas comme nous l'avons mentionné plus haut « Mon père me bat », mais plutôt « *Mon père m'aime* ». Les processus que nous connaissons en ont fait le fantasme conscient : « *Ma mère me bat* ». Le fantasme de fustigation est donc chez le garçon dès le début d'ordre passif, né qu'il est de l'attitude féminine envers le père. Il correspond de même que celui de la fillette au complexe d'Œdipe, mais il convient de rejeter le parallélisme que nous nous attendions à constater et d'admettre que dans *les deux cas le fantasme de fustigation dérive de rattachement incestueux au père.*

La clarté de l'exposé ne pourra que gagner si je rapporte encore ici les autres concordances et les autres divergences entre les fantasmes de fustigation des deux sexes. Chez la fillette, le fantasme masochique inconscient part de l'attitude œdipienne normale ; chez le garçon, il provient de l'attitude inverse, le père étant pris comme objet d'amour. Chez la fillette, le fantasme passe par une étape préliminaire où les coups se présentent dans leur sens indifférencié et visent une personne jalousement haïe ; les deux choses font défaut chez le garçon, mais c'est précisément cette différence qui pourrait être écartée par une observation plus serrée. Lors du passage au fantasme conscient ultérieur, la fillette conserve pour objet la personne du père et en conséquence le sexe des batteurs ; mais elle change la personne battue et son sexe, de sorte que c'est finalement un homme qui bat des enfants du sexe masculin ; le garçon, au contraire, change la personne et le sexe du batteur en substituant la mère au père, et s'en tient à sa propre personne, de sorte que le batteur et le battu sont finalement de sexe différent.

Chez la fillette le refoulement transforme la situation originellement masochique (passive) en une situation sadique dont le caractère sexuel est très effacé ; chez le garçon, la situation reste masochique et garde à cause de la différence de sexe entre le sujet

battant et le sujet battu, plus de ressemblance avec le fantasme originel conçu sur le mode génital. Le garçon esquive son homosexualité par le refoulement et par la transformation du fantasme inconscient ; ce qu'il y a de singulier dans son fantasme conscient ultérieur c'est qu'il a comme contenu une attitude féminine ne comportant pas de choix objectal homosexuel. La fillette par contre fuit à propos du même processus toute exigence de la vie amoureuse. Elle se transforme dans sa propre imagination en homme, sans cependant devenir elle-même virilement active, et n'assiste plus qu'en spectatrice à l'acte qui en remplace un autre d'ordre sexuel.

Tout nous autorise à croire que le refoulement du fantasme inconscient n'en est pas trop modifié. Ce qui, pour le conscient, est refoulé et remplacé, demeure dans l'inconscient et conserve son pouvoir actif. Il en est autrement quand on envisage la conséquence de la régression à un stade antérieur de l'organisation sexuelle. En ce qui concerne cette régression il est permis d'admettre qu'elle modifie aussi les rapports existant dans l'inconscient, de sorte qu'après le refoulement, il subsiste dans l'inconscient des deux sexes non pas, il est vrai, le fantasme (passif) d'être aimé du père, mais le fantasme masochique d'être battu par lui. Il ne manque pas non plus d'indices propres à établir que le refoulement n'a réalisé que très imparfaitement son but. Le garçon qui, dans l'inconscient voulait fuir le choix objectal homosexuel et qui n'a pas changé de sexe sent pourtant à la manière d'une femme dans ses fantasmes conscients et dote les fustigeuses de qualités et d'attributs virils. La fillette, même lorsqu'elle a renoncé à son sexe et qu'elle a fourni dans l'ensemble un travail de refoulement plus complet, n'arrive tout de même pas à se détacher du père ; elle n'ose pas battre elle-même et, devenue garçon dans le fantasme, c'est principalement les garçons qu'elle se figure comme subissant les coups.

V.

Je sais que les différences décrites ci-dessus en ce qui concerne le comportement du fantasme de fustigation dans les deux sexes, n’ont pas été suffisamment expliquées, mais je renonce à démêler des complications en poursuivant l’examen de leur dépendance d’autres facteurs. J’estime, en effet, que les matériaux cliniques sont encore insuffisants. Mais j’aimerais à me servir de ce matériel pour l’examen de deux théories, opposées l’une à l’autre et qui traitent toutes les deux du rapport entre le refoulement et le caractère de chaque sexe. Ces deux théories représentent, chacune dans son sens, ce rapport comme étant très intime. Je préviens le lecteur que je les ai toujours tenues toutes les deux pour peu satisfaisantes et propres à induire en erreur.

La première de ces théories est anonyme. Elle me fut exposée, il y a de nombreuses années par un de mes collègues avec qui j’entretenais alors des relations d’amitié. Sa simplicité hardie est si séduisante qu’on se demande avec étonnement pourquoi il n’en est fait d’allusions sporadiques que dans la littérature. Elle part de la constitution bisexuelle des êtres humains et affirme que la lutte des caractères de sexe est chez tous la cause du refoulement. Le sexe le plus fortement développé et dominant dans la personne aurait refoulé dans l’inconscient la représentation psychique du sexe vaincu. Le noyau de l’inconscient, le refoulé serait donc dans tout homme ce qu’il y a en lui de contraire à son sexe. Cela n’a vraiment de sens que si nous faisons déterminer le sexe d’un homme par le développement de son appareil génital, autrement le sexe le plus manifeste d’un homme reste incertain, et nous risquons de prendre pour une déduction ce qui, dans notre examen, ne doit nous servir que de point de repère. Bref, chez l’homme, le refoulé inconscient est attribuable à des tendances pulsionnelles féminines ; chez la femme, c’est l’inverse.

La seconde théorie est plus récente. Elle concorde avec la première en ceci qu’elle admet également la lutte des deux sexes

comme décisive pour le refoulement. Quant au reste elle s'oppose à la première ; elle ne s'étaye pas sur des raisons biologiques, mais sur des raisons sociologiques. Cette théorie de « protestation virile » émise par *Alf. Adler* affirme que tout individu se révolte contre l'idée de rester sur la « ligne féminine » jugée inférieure et aspire à la ligne masculine, la seule qui soit satisfaisante. Adler se base sur cette protestation virile pour expliquer en bloc la formation du caractère ainsi que celle des névroses. Il y a là deux processus qui doivent certainement être distingués l'un de l'autre ; malheureusement ils sont chez Adler si mal délimités et le fait du refoulement y est en général si peu étudié que l'on risque de s'exposer à un malentendu en tentant d'appliquer au refoulement la théorie de la protestation virile. J'estime qu'il ressort de cette hypothèse que la protestation virile, c'est-à-dire le besoin de s'écarter de la ligne féminine est dans tous les cas la raison du refoulement. Le refoulant serait donc toujours une tendance pulsionnelle masculine, le refoulé une tendance pulsionnelle féminine. Mais alors le symptôme aussi serait le résultat d'une tendance féminine, car nous ne pouvons pas renoncer à la définition du caractère du symptôme d'après laquelle il serait une compensation du refoulé qui se serait fait jour en dépit du refoulement.

Mettons à l'épreuve maintenant dans l'exemple du fantasme de fustigation les deux théories, auxquelles la sexualisation du processus de refoulement est pour ainsi dire commune. Le fantasme originel : « Mon père me bat » correspond chez le garçon à une attitude féminine, il est par conséquent la manifestation d'une disposition au sexe opposé. S'il succombe au refoulement, celle des deux théories qui semble devoir l'emporter, est la première laquelle a posé la règle que les tendances opposées au sexe du sujet coïncident avec le refoulé. Il est vrai qu'elle répond peu à nos présomptions quand le fantasme conscient, résultat du refoulement, est encore marqué par l'attitude féminine, avec la seule différence que cette

attitude joue cette fois vis-à-vis de la mère. Mais il est inutile d'approfondir ces doutes étant donné que nous allons savoir tout de suite à quoi nous en tenir. Le fantasme originel des fillettes « Mon père me bat » (c'est-à-dire m'aime) répond certainement, en tant qu'attitude féminine au sexe manifeste qui domine en elles. Selon la première théorie, il ne devrait donc pas être atteint par le refoulement et n'aurait pas à devenir inconscient. En réalité il le devient et trouve un substitut dans un fantasme conscient démentant le caractère du sexe manifeste. Cette théorie est par conséquent inutilisable pour la compréhension des fantasmes de fustigation. L'existence de ceux-ci suffisent d'ailleurs à le réfuter. On pourrait objecter qu'il s'agit de garçons efféminés et de fillettes viriles chez qui ces fantasmes de fustigation se manifestent et subissent ce sort. On pourrait aussi en rendre responsable un trait de féminité chez le garçon, un trait de virilité chez la fillette ; chez le garçon pour la formation du fantasme passif, chez la fillette pour son refoulement. Nous serions probablement d'accord avec cette conception, mais l'affirmation d'un rapport entre le caractère du sexe manifeste et le choix de ce qui est voué au refoulement n'en serait pas moins insoutenable. Au fond nous ne constatons qu'une chose, c'est qu'il existe chez des individus des deux sexes, des tendances pulsionnelles aussi bien masculines que féminines pouvant devenir les unes et les autres inconscientes par refoulement.

La théorie de la protestation virile semble beaucoup mieux résister à l'épreuve des fantasmes de fustigation. Chez le garçon aussi bien que chez la fillette le fantasme de fustigation correspond à une attitude féminine, à un retard que fait le sujet sur la ligne féminine. Les deux sexes se hâtent de se délivrer de cette attitude en refoulant le fantasme. Il est vrai que la protestation virile ne semble obtenir un plein succès que chez la fillette, chez elle se réalise un exemple proprement idéal de l'activité de la protestation virile. Chez le garçon, le succès n'est pas pleinement satisfaisant ; il n'y a pas

renoncement à la ligne féminine, le garçon n’a certainement pas le « dessus » dans son fantasme masochique conscient. Nous rejoignons donc la présomption déduite de la théorie si nous reconnaissons dans ce fantasme un symptôme à la suite de l’échec de la protestation virile. À vrai dire, nous sommes un peu gênés de voir que le fantasme de la fillette provenant d’un refoulement prend également la valeur et le sens d’un symptôme. Là où la protestation virile a pleinement atteint son but, la considération déterminant les symptômes devrait faire défaut.

Avant de conclure de cette difficulté que le concept même de protestation masculine n’est pas conforme aux problèmes des névroses et des perversions et qu’il est stérile dans son application à elles, nous détournerons notre regard des fantasmes de fustigation passifs pour le diriger vers d’autres manifestations pulsionnelles de la vie sexuelle infantile, manifestations qui succombent également au refoulement. Personne ne peut douter qu'il n’existe aussi des désirs et des fantasmes qui suivent dès le début la ligne masculine et qui sont l’expression de tendances pulsionnelles masculines, des impulsions sadiques par exemple, ou bien les désirs du garçon envers sa mère provenant du complexe d’Œdipe normal. Il est également certain que ces derniers succombent au refoulement ; si la protestation virile réussit à expliquer de manière satisfaisante le refoulement des fantasmes passifs, ultérieurement masochiques, elle devient pour cela même inutilisable pour le cas opposé, c’est-à-dire pour les fantasmes actifs. Ce qui revient à dire qu’il est impossible de concilier la théorie de la protestation virile avec le fait du refoulement en général. Celui-là seul qui est prêt à dédaigner toutes les acquisitions psychologiques faites depuis la cure cathartique de Breuer et grâce à elle, peut s’attendre à ce que, dans l’explication des névroses et des perversions, il soit attribué un rôle au principe de la protestation virile.

V.

La théorie psychanalytique basée sur l’observation persiste à soutenir que l’on n’a pas le droit de considérer comme sexuels les motifs du refoulement. Le noyau de l’inconscient psychique est formé par l’héritage archaïque de l’homme. Est refoulé ce qui doit être laissé en arrière parce qu’inutilisable dans la marche vers des phases évolutives ultérieures, parce que contraire et même nuisible au développement nouveau. Ce triage réussit mieux pour un groupe de pulsions que pour un autre. Les pulsions sexuelles parviennent à déjouer le but du refoulement grâce à des conditions particulières que nous avons décrites à plusieurs reprises. Elles arrivent à se faire jour par des mécanismes de compensation occasionnant des troubles. Voilà pourquoi la sexualité infantile succombant au refoulement est la principale force motrice de la formation de symptômes et pourquoi le complexe d’Œdipe est la partie essentielle de son contenu, c’est-à-dire le complexe central de la névrose. J’espère, par cette étude, avoir introduit la présomption que les aberrations sexuelles de l’enfant aussi bien que celles de l’adulte prennent leur source dans le même complexe.

Sigmund Freud

L’inquiétante étrangeté

Das Unheimliche

Table des matières

I.

Le psychanalyste ne se sent que rarement appelé à faire des recherches d'esthétique, même lorsque, sans vouloir borner l'esthétique à la doctrine du beau, on la considère comme étant la science des qualités de notre sensibilité. Il étudie d'autres couches de la vie psychique et s'intéresse peu à ces mouvements émotifs qui – inhibés quant au but, assourdis, affaiblis, dépendant de la constellation des faits qui les accompagnent – forment pour la plupart la trame de l'esthétique. Il est pourtant parfois amené à s'intéresser à un domaine particulier de l'esthétique, et généralement c'en est alors un qui se trouve « à côté » et négligé par la littérature esthétique proprement dite.

L'« Unheimliche », l'inquiétante étrangeté, est l'un de ces domaines. Sans aucun doute, ce concept est apparenté à ceux d'effroi, de peur, d'angoisse, et il est certain que le terme n'est pas toujours employé dans un sens strictement déterminé, si bien que le plus souvent il coïncide avec « ce qui provoque l'angoisse ». Cependant, on est en droit de s'attendre, pour justifier l'emploi d'un mot spécial exprimant un certain concept, à ce qu'il présente un fond de sens à lui propre. On voudrait savoir quel est ce fond, ce sens essentiel qui fait que, dans l'angoissant lui-même, l'on discerne de quelque chose qui est l'inquiétante étrangeté.

Or, dans les ouvrages d'esthétique détaillés, on ne trouve presque rien là-dessus, ceux-ci s'occupant plus volontiers des sentiments positifs, beaux, sublimes, attrayants, de leurs conditions et des objets qui les éveillent que des sentiments contraires, repoussants ou pénibles. Du côté de la littérature médico-psychologique je ne connais qu'un seul traité, celui de E. Jentsch[1] plein d'intérêt, mais qui n'épuise pas le sujet. Je dois convenir, toutefois, que, pour des raisons faciles à comprendre et tenant à l'époque où il a paru, la littérature, dans ce petit article, et en particulier la littérature étrangère, n'a pas été consultée à fond, ce qui lui enlève auprès du lecteur tout droit à la priorité.

Jentsch a parfaitement raison de souligner qu'une difficulté dans l'étude de l'inquiétante étrangeté provient de ce que la sensibilité à cette qualité du sentiment se rencontre à des degrés extrêmement divers chez les divers individus. Oui, l'auteur lui-même de l'essai qu'on lit doit s'accuser d'être particulièrement peu sensible en cette matière, là où une grande sensibilité serait plutôt de mise. Voici longtemps qu'il n'a rien éprouvé ni rencontré qui ait su lui donner l'impression de l'inquiétante étrangeté ; il doit donc ici d'abord évoquer en pensée ce sentiment, en éveiller en lui comme l'éventualité. Toutefois, des difficultés de cet ordre se rencontrent dans bien d'autres domaines de l'esthétique ; il ne faut pas pour cela renoncer à l'espoir de trouver les cas où la plupart des hommes pourront admettre sans conteste le caractère en question.

On peut choisir entre deux voies : ou bien rechercher quel sens l'évolution du langage a déposé dans le mot « unheimlich », ou bien rapprocher tout ce qui, dans les personnes, les choses, les impressions sensorielles, les événements ou les situations, éveille en nous le sentiment de l'inquiétante étrangeté et en déduire le caractère caché commun à tous ces cas. Avouons tout de suite que chacune des deux voies aboutit au même résultat ; l'inquiétante

1 Zur Psychologie des Unheimlichen (*Psychiatr. neurolog. Wochenschrift*, 1906, n° 22 et 23).

étrangeté sera cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps, et de tout temps familières. On verra par la suite comment cela est possible et à quelles conditions les choses familières peuvent devenir étrangement inquiétantes, effrayantes. Je ferai encore observer que notre enquête a été, en réalité, menée sur une série de cas particuliers ; ce n'est qu'après coup qu'elle s'est vue confirmée par l'usage linguistique. Mais dans mon exposé je compte cependant suivre le chemin inverse.

Le mot allemand « unheimlich » est manifestement l'opposé de « heimlich, heimisch, vertraut » (termes signifiant intime, « de la maison », familier), et on pourrait en conclure que quelque chose est effrayant justement parce que *pas* connu, *pas* familier. Mais, bien entendu, n'est pas effrayant tout ce qui est nouveau, tout ce qui n'est pas familier ; le rapport ne saurait être inversé. Tout ce que l'on peut dire, c'est que ce qui est nouveau devient facilement effrayant et étrangement inquiétant ; telle chose nouvelle est effrayante, toutes ne le sont certes pas. Il faut, à la chose nouvelle et non familière, quelque chose en plus pour lui donner le caractère de l'inquiétante étrangeté.

Jentsch n'a pas été plus loin que cette relation de l'inquiétante étrangeté avec ce qui est nouveau, non familier. Il trouve la condition essentielle à la genèse du sentiment de l'inquiétante étrangeté dans l'incertitude intellectuelle. Ce sentiment découlerait toujours essentiellement, d'après lui, de quelque impression pour ainsi dire déconcertante. Plus un homme connaît bien son ambiance, moins il recevra des choses et des événements qu'il y rencontre l'impression de l'inquiétante étrangeté.

Il nous est facile de constater que ce trait ne suffit pas à caractériser l'inquiétante étrangeté ; aussi essaierons-nous de pousser notre investigation par-delà l'équation : étrangement inquiétant = non familier. Voyons d'abord ce qu'il en est dans d'autres langues. Mais les dictionnaires que nous consultons ne nous

disent rien de neuf, peut-être simplement parce que nous-mêmes parlons une langue étrangère. Oui, nous acquérons même l'impression que, dans beaucoup de langues, un mot désignant cette nuance particulière de l'effrayant fait défaut[2].

Latin (d'après le petit dictionnaire allemand-latin K. E. Georges, 1898) : un endroit « unheimlich », *locus suspectus* ; à une heure nocturne « unheimlich », *intempesta nocte.*

Grec (dictionnaire de Rost et von Schenkl) : ζένος c'est-à-dire étranger, étrange.

Anglais (tiré des dictionnaires de Lucas, Bellow, Flügel, Muret-Sanders) : *uncomfortable, uneasy, gloomy, dismal, uncanny,* g*hastly.* S'il s'agit d'une maison : *haunted*, s'il s'agit d'un homme, *a repulsive fellow.*

Français (Sachs-Villatte) : *inquiétant, sinistre, lugubre, mal à son aise.*

Espagnol (Tollhausen, 1889) : s*ospechoso, de mal agüero, lugubre, siniestro.*

L'italien et le portugais semblent se contenter de mots que nous qualifierons de périphrases. En arabe et en hébreu, « unheimlich » se confond avec démoniaque, épouvantable.

Revenons-en par conséquent à la langue allemande.

Dans le dictionnaire de la langue allemande de Daniel Sanders (1860), on trouve au mot « heimlich » les données suivantes que je vais reproduire *ln extenso,* faisant ressortir, en le soulignant, tel ou tel passage (vol. 1, p. 729) :

« Heimlich », *a.* (-keit, f.-en) 1. aussi « Heimelich », « heimelig », faisant partie de la maison, pas étranger, familier, apprivoisé, intime, confidentiel, ce qui rappelle le foyer, etc.; *a)* (vieilli) appartenant à la maison, à la famille, ou bien : considéré comme y appartenant, comparez lat. *familiaris,* intime : « Die

2 Je dois au docteur Th. Reik les extraits qui suivent.

Heimlichen », les intimes ; « Die Hausgenossen », les hôtes de la maison ; « Der heimliche Rat », le conseiller intime ; 1. Gen., 41, 45 ; 2. Samuel, 23, 23 ; 1. Chr., 12, 25 ; Sagesse, 8, 4, terme remplacé maintenant par « Geheimer (voir *d* 1) Rat », voir « Heimlicher ».

b) Se dit des animaux apprivoisés, s'attachant familièrement à l'homme. Contraire de sauvage, par exemple : animaux qui ne sont ni sauvages ni « heimlich », c'est-à-dire, ni apprivoisés (Eppendorf, 88). – Animaux sauvages… tels qu'on les élèves pour qu'ils deviennent familiers, « heimlich » et habitués aux gens (92). – Comme ces petites bêtes élevées dès leur jeunesse parmi les hommes deviennent tout à fait « heimlich » (apprivoisées) et affectueuses, etc. (Stumpf, 608 *a),* etc. – Et encore : il (l'agneau) est si « heimlich » (confiant) et me mange dans la main (Hölty). Toujours est-il que la cigogne reste un bel oiseau « heimlich » (familier) (voir *c*) (Linck. Schl., 146), voir « Häuslich_», 1, etc.

c) Rappelant l'intimité, la familiarité du foyer ; éveillant un sentiment de bien-être paisible et satisfait, etc., de repos confortable et de sûre protection comme celle qu'offre la maison confortable et enclose (comparez *Geheuer) :* Te sens-tu encore « heimatlos » (à ton aise) dans tes bois où les étrangers défrichent ? (Alexis H., I., I, 289.) – Elle ne se sentait pas trop bien « heimlich » (confortable) auprès de lui (Brentano Wehm, 92) ; le long d'un haut sentier ombragé « heimlich » (intime)… suivant le ruisseau de la forêt, qui frissonne, murmure, clapote (Forster B. I., 417). – Détruire de la Patrie « die Heimlichkeit », le caractère intime (Gervinus Lit, 5, 375). – Je ne trouverais pas facilement un petit coin aussi « heimlich » (intime) et familier (G., 14, 14). Nous nous trouvions être si à l'aise, si gentiment, si confortablement et « heimatlos » (bien chez soi) [15,9]. – Dans une tranquille « Heimlichkeit » (intimité) entourés d'étroites bornes (Haller). – D'une soigneuse ménagère qui sait créer avec les moindres choses une délicieuse « Heimlichkeit » (intérieur), agréable (Hartmann Unst., I, 188). – D'autant plus « heimlich » (à leur aise) au

milieu de leurs sujets catholiques (Kohl Jrl…, I, 172). – Quand il fait « heimlich » (intime) et tranquille, seul le calme silencieux nocturne guette auprès de ta cellule (Tiedge, 2, 39). – Silencieux, et aimable et « heimlich » (intime), tel que pour se reposer ils souhaiteraient un endroit (W., II, 144). – Il ne se sentait là pas du tout « heimlich » (à son aise) [27, 170], etc. – Ou encore : l'endroit était si calme, si solitaire, si « heimlich » (secret) et ombreux (Scherr, Pilg., I, 170). – Les vagues des flots avançant et se retirant, rêveuses et d'un bercement « heimlich » (intime) (Korner, Schw., 3, 320), etc. – Comparez notamment « unheimlich. ». – En particulier chez les auteurs souabes ou suisses souvent en trois syllabes – Combien « heimelich » (confortable) se sentait à nouveau Ivo le soir, lorsqu'il couchait à la maison (Auerbach, D. I, 249). – Dans cette maison je me suis senti si « heimelig » (4, 307). – La chambre chaude l'après-midi « heimelig » (confortable) [Gotthelf, *Sch.,* 127, 148]. – C'est là ce qui est le véritable « heimelig », quand l'homme sent du fond du cœur combien il est peu de chose, combien grand est le Seigneur (147). – Peu à peu on se trouva très à l'aise et « Heimelig » tous ensemble (U., I, 297). – La douce « Heimeligkeit » (intimité) [380, 2, 86]. – Je crois que nulle part je ne me sentirai plus « heimelich » qu'ici (327 ; Pestalozzi, 4, 240). – Qui vient de loin… ne saurait certainement pas vivre tout à fait « heimelig » (en compatriote, en amical voisinage) avec les gens (325). – La chaumière où autrefois il était souvent assis dans le cercle des siens si « heimelig » (confortablement), si joyeux (Reithard, 20). – Le cor du veilleur sonne là si « heimelig » (chaudement) de la tour – sa voix si hospitalière nous invite (49). – On s'endort là si doucement et chaudement, si merveilleusement « heimlig » (intime) [23], etc.

Cette forme aurait mérité de se généraliser pour préserver, à cause de la confusion si facile avec 2, le mot adéquat de tomber en désuétude. Comparez – « Les Zeck sont tous « heimlich » [2]. *Heimlich ? Que voulez-vous dire par heimlich ? – « Eh bien…, ils me*

font l'effet d'un puits comblé ou d'un étang desséché ; on ne peut pas passer dessus sans avoir l'impression que l'eau pourra y réapparaître un jour.

Nous appelons cela un-heimlich. Vous l'appelez heimlich… En quoi trouvez-vous donc que cette famille ait quelque chose de dissimulé, de peu sûr ?, etc. (Gutzkow, 2, 61)[3].

d) (voyez *c*) Spécialement silésien : joyeux, gai, se dit aussi du temps, voyez « Adelung » et « Weinhold ».

2. Secret tenu caché, de manière à ne rien en laisser percer, à vouloir le dissimuler aux autres, comparez « Geheim », qui, dans le nouveau haut-allemand et surtout dans la langue plus ancienne, par ex. dans la Bible, Job 11, 6 ; 15, 8 ; Sagesse 2, 22 ; 1. Cor. 2, 7, etc. et de même aussi « Heimlichkeit » au lieu de « Geheimnis », Math., 13, 35, etc., n'est pas toujours pris dans un sens absolument distinct. Faire quelque chose en secret (heimlich) derrière le dos de quelqu'un. – S'éloigner « heimlich », furtivement ; rendez-vous « heimlich » (clandestin), convention « heimlich » (secrète). – Regardez « heimlich », avec une joie maligne (et dissimulée). – Soupirer, pleurer « heimlich » (en secret). – Se comporter « heimlich » (de manière mystérieuse, comme si l'on avait quelque chose à cacher). – « Heimliche Liebe, Liebschaften, Sünde » (amour, amourette, péché secret). – « Heimliche » (intimes), organes que la bienséance enjoint de dissimuler, 1. Sam. 5, 6. – L'endroit « heimlich » (secret) [les cabinets]. – 2. Rois 10, 27 ; W., 5, 256, etc. – Aussi : Siège « heimlich » (chaise percée). [Zinkgräf, 1, 249]. – Précipiter quelqu'un au fossé, dans les « Heimlichkeiten » (oubliettes) [3, 75 ; Rollenhagen Fr., 83, etc.]. – Il amena « heimlich » (en secret) les juments devant Laomédon (B. 161 b), etc. – Aussi dissimulé « heimlich » (sournois), perfide et méchant envers des maîtres cruels… que franc, ouvert, sympathique et serviable pour

3 Ces italiques, comme aussi celles qui suivent plus loin, sont de l'auteur de cet essai.

l'ami souffrant (Burmeister, g B 2, 157). – Il faut que tu saches encore ce que j'ai de plus « heimlich » (intime), sacro-saint (Chamisso, 4, 56). – L'art « heimlich » occulte ; de la Magie) [3, 224]. – Où la discussion publique est obligée de cesser, là commence l'intrigue « heimlich » (ténébreuse) [Forster, Br. 2, 135]. – Liberté est le mot d'ordre silencieux des conspirateurs « heimlich » (secrets), le bruyant cri de guerre des révolutionnaires déclarés (G. 4, 222). – Une sainte influence « heimlich » (sourde). – J'ai des racines qui sont fort « heimlich » (cachées), dans le sol profond je prends pied (2, 109). – Ma malice « heimlich » (sournoise) (comparez *Heimstücke*) [30, 344]. – S'il ne l'accepte pas ouvertement et consciencieusement, il pourrait s'en emparer « heimlich » (en cachette) et sans scrupules (*39, 22*). – Il fit « heimlich » (en cachette), et secrètement agencer des lunettes d'approche achromatiques (375). – Désormais, je veux qu'il n'y ait plus rien de « heimlich » (secret) entre nous (Sch., 369 b). – Découvrir, publier, trahir les « Heimlichkeiten » (secrets) de quelqu'un ; tramer derrière mon dos des « Heimlichkeiten » (secrètes menées) [Alexis, H., 2, 3, 168]. – De mon temps, on s'appliquait à montrer de la « Heimlichheit » (discrétion) [Hagedorn, 3, 92]. – La « Heimlichkeit » (cachotterie) et chuchotements dont on s'occupe en sous-main (Immermann, M. 3, 289). – Seule l'action de l'intelligence peut rompre le charme puissant de la « Heimlichkeit » (de l'or caché) [Novalis, 1, 69]. – Dis, où la caches-tu… dans quel endroit de silencieuse « Heimlichkeit » (retraite cachée) [Schr., 495 b]. – O vous, abeilles, qui pétrissez le sceau des « Heimlichkeiten » (des secrets, cire à cacheter) [Tieck, Cymb., 3, 2]. – Être expert en (procédés occultes) rares « Heimlichkeiten » (arts magiques) [Schlegel Sh., 6, 102, etc.; comparez « Geheimnis » L. 10 : p. 291 sq.].

En liaison, voir le 1c, comme aussi en particulier la contrepartie « Unheimlich », faisant naître une terreur pénible, angoissante : Qui presque lui parut « unheimlich », plein d'une

inquiétante étrangeté, spectral (Chamisso, 3, 238). – De la nuit les heures « unheimlich » (étrangement inquiétantes) et anxieuses (4, 148). – Depuis longtemps j'étais dans un état d'âme « unheimlich » (étrangement inquiet), voire sinistre (242). – Voici maintenant que je commence à me sentir « unheimlich » (étrangement mal à l'aise). (Gutzkow. 2, 82) – Éprouve un effroi « unheimlich » (étrangement inquiétant) [Verni., 1, 51]. – « Unheimlich » (étrangement inquiétant) et figé comme une statue de pierre. [Reis, 1, 10]. – Le brouillard « unheimlich » (étrangement inquiétant), appelé « Haarrauch » (Immermann M., 3, 299). – Ces pâles jeunes jens[4] sont « unheimlich » (d'une inquiétante étrangeté) et méditent, Dieu sait quoi de mal (Laube, vol. I, 119). – *On appelle « unheimlich » tout ce qui devrait rester secret, caché, et qui se manifeste* (Schelling, 2, 2, 649, etc.). – Voiler le Divin, l'envelopper d'une certaine « Unheimlichkeit » (inquiétante étrangeté) [658], etc. – N'est pas usité comme contraire de (2), ainsi que Campe le dit sans preuve à l'appui.

Ce qui ressort pour nous de plus intéressant de cette longue citation, c'est que le mot « heimatlos », parmi les nombreuses nuances de son sens, en possède une qui coïncide avec son contraire « unheimlich ». Ce qui était sympathique se transforme en inquiétant, troublant ; comparez l'exemple de Gutzkow : « Nous appelons cela "unheimlich", vous l'appelez "heimatlos". » Nous voilà avertis, en somme, que le mot « heimlich » n'a pas un seul et même sens, mais qu'il appartient à deux groupes de représentations qui, sans être opposés, sont cependant très éloignés l'un de l'autre : celui de ce qui est familier, confortable, et celui de ce qui est caché, dissimulé. « Unheimlich » ne serait usité que dans le sens du contraire de la première signification du mot et non de la deuxième. Sanders ne nous apprend pas si l'on peut tout de même admettre un rapport génétique entre ces deux sens. Par contre, notre attention est sollicitée par une observation de Schelling qui énonce quelque chose de tout nouveau sur le contenu du concept « Unheimlich ».

4 Ce mot est écrit avec cette orthographe dans le texte français.

Nous ne nous attendions certes pas à cela. « Unheimlich » serait tout ce qui aurait dû rester caché, secret, mais se manifeste.

Une part des incertitudes ainsi créées se trouve levée par ce que nous apprennent Jacob et Wilhelm Grimm *(Deutsches Wörterbuch ;* Leipzig, 1877, IV/2, p. 874 sq.) :

a) « Heimlich, adj. et adv. *vernaculus, occultus ;* moyen-haut-allemand : « heimelich » « heimatlos ».

Page 874 : dans un sens un peu différent : je me sens « heimlich », bien, à mon aise, sans crainte…

b) « Heimlich » désigne aussi un endroit sans fantômes…

Page 875 β) familier, aimable, intime.

4. *du sentiment du pays natal, du foyer, émane la notion de ce qui est soustrait aux regards étrangers, caché, secret, ceci dans des rapports divers.*

Page 876 : « à sa gauche, au bord du lac, s'étend une prairie « heimlich » (cachée) dans les bois ».

(Schiller, *Tell*, I, 4)

… Familier et peu usité dans la langue moderne… « heimlich » s'adjoint à un verbe exprimant l'acte de cacher : il me gardera secrètement (heimlich) caché dans sa tente. (Ps., 27, 5)

… « heimliche Orte », parties secrètes du corps humain, *pudenda…* les hommes qui ne mouraient point étaient frappés dans leurs organes secrets (I Samuel, 5, 12)…

c) Des fonctionnaires qui ont à donner dans les affaires de gouvernement des conseils importants et « geheim » (secrets) s'appellent « heimliche Räthe », conseillers secrets ; l'adjectif « heimliche » est remplacé dans le langage courant par « Geheim » (voyez *d*) :

… Pharaon le (Joseph) nomme conseiller secret (I Genèse, 41, 45).

Page 878 : 6. « heimlich », par rapport à la connaissance mystique, allégorique : « heimliche », signification secrète *mysticus, divinus, occultus, figuratus*.

Page 878 : « heimlich » est de sens différent dans l'acception suivante : soustrait à l'intelligence, inconscient…

Mais alors « heimlich » signifie aussi fermé, impénétrable par rapport à l'investigation… :

« Vois-tu bien ? ils n'ont pas confiance en moi, ils ont peur du visage « heimlich » (fermé) du Duc de Friedland. » (*Camp de Wallenstein,* acte II)

9. Le sens du caché, du dangereux, qui ressort du numéro précédent, se précise encore plus, si bien que « heimlich » prend le sens qu'a d'habitude « unheimlich » (formé d'après « heimlich », 3 b, sp. 874) : « Je me sens parfois comme un homme qui marche dans la nuit et croit aux revenants ; pour lui, chaque recoin est « heimlich » (étrangement inquiétant) et lugubre. » (Klinger, *Théâtre*, III, 298)

Ainsi « heimlich » est un mot dont le sens se développe vers une ambivalence, jusqu'à ce qu'enfin il se rencontre avec son contraire « unheimlich ». « Unheimlich » est, d'une manière quelconque, un genre de « heimlich ». Rapprochons ce résultat encore insuffisamment éclairci de la définition donnée par Schelling de ce qui est « unheimlich ». L'examen successif des divers cas de l'« Unheimliche » va nous rendre compréhensibles les indications ci-dessus.

II.

Si maintenant nous voulons passer en revue les personnes, choses, impressions, événements et situations susceptibles d'éveiller en nous avec une force et une netteté particulières le sentiment de l'inquiétante étrangeté, le choix d'un heureux exemple est évidemment ce qui s'impose d'abord. E. Jentsch a mis en avant, comme étant un cas d'inquiétante étrangeté par excellence « celui où l'on doute qu'un être en apparence animé ne soit vivant, et, inversement, qu'un objet sans vie ne soit en quelque sorte animé », et il en appelle à l'impression que produisent les figures de cire, les poupées savantes et les automates. Il compare cette impression à celle que produisent la crise épileptique et les manifestations de la folie, ces derniers actes faisant sur le spectateur l'impression de processus automatiques, mécaniques, qui pourraient bien se dissimuler sous le tableau habituel de la vie. Sans être tout à fait convaincus de la justesse de cette opinion de Jentsch, nous la prendrons pour point de départ de nos propres recherches, car elle nous fait penser à un écrivain qui, mieux qu'aucun autre, s'entend à faire naître en nous le sentiment de l'inquiétante étrangeté.

« L'un des procédés les plus sûrs pour évoquer facilement l'inquiétante étrangeté est de laisser le lecteur douter de ce qu'une certaine personne qu'on lui présente soit un être vivant ou bien un automate. Ceci doit être fait de manière à ce que cette incertitude ne devienne pas le point central de l'attention, car il ne faut pas que le

lecteur soit amené à examiner et vérifier tout de suite la chose, ce qui, avons-nous dit, dissiperait aisément son état émotif spécial. E.T.A. Hoffmann, à diverses reprises, s'est servi avec succès de cette manœuvre psychologique dans ses *Contes fantastiques.* »

Cette observation, certainement juste, vise avant tout le conte *Der Sandmann* (*L'homme au sable*), dans les *Nachtstücke* (*Contes nocturnes*)[5], d'où est tiré le personnage de la poupée Olympia du premier acte de l'opéra d'Offenbach *Les Contes d'Hoffmann.* Je dois cependant dire – et j'espère avoir l'assentiment de la plupart des lecteurs du conte – que le thème de la poupée Olympia, en apparence animée, ne peut nullement être considéré comme seul responsable de l'impression incomparable d'inquiétante étrangeté que produit ce conte ; non, ce n'est même pas celui auquel on peut en première ligne attribuer cet effet. La légère tournure satirique que le poète donne à l'épisode d'Olympia, et qu'il fait servir à railler l'amoureuse présomption du jeune homme, ne favorise guère non plus cette impression. Ce qui est au centre du conte est bien plutôt un autre thème, le même qui a donné au conte son titre, thème qui est toujours repris aux endroits décisifs : c'est celui de l'*homme au sable* qui arrache les yeux aux enfants.

L'étudiant Nathanaël, dont les souvenirs d'enfance forment le début du conte fantastique, ne peut pas, malgré son bonheur présent, bannir les souvenirs qui se rattachent pour lui à la mort mystérieuse et terrifiante de son père bien-aimé. Certains soirs, sa mère avait l'habitude d'envoyer les enfants au lit de bonne heure en leur disant : l'homme au sable va venir, et réellement, l'enfant, chaque fois, entendait le pas lourd d'un visiteur qui accaparait son père toute cette soirée-là. La mère, interrogée sur cet homme au sable, démentit que celui-ci existât autrement qu'en une locution courante, mais une bonne d'enfant sut donner des renseignements plus précis : « C'est un méchant homme qui vient chez les enfants

5 3e volume de l'édition des *Œuvres complètes* d'Hoffmann par Grisebach.

qui ne veulent pas aller au lit, jette des poignées de sable dans leurs yeux, ce qui fait sauter ceux-ci tout sanglants hors de la tête. Alors il jette ces yeux dans un sac et les porte dans la lune en pâture à ses petits qui sont dans le nid avec des becs crochus comme ceux des hiboux, lesquels leurs servent à piquer les yeux des enfants des hommes qui n'ont pas été sages. »

Quoique le petit Nathanaël fût alors assez âgé et intelligent pour ne pas croire à des choses si épouvantables touchant l'homme au sable, néanmoins la terreur que lui inspirait celui-ci se fixa en lui. Il décida de découvrir de quoi avait l'air l'homme au sable, et, un soir où l'on attendait celui-ci, il se cacha dans le cabinet de travail de son père. Il reconnut alors dans le visiteur l'avocat Coppélius, personnage repoussant dont, d'habitude, les enfants prenaient peur lorsque, par hasard, il venait déjeuner chez eux, et il identifia ce Coppélius à l'homme au sable redouté. En ce qui concerne la suite de cette scène, le poète laisse déjà dans le doute si nous avons affaire à un premier accès de délire de l'enfant en proie à l'angoisse, ou bien à un récit fidèle qu'il convient d'envisager comme réel dans l'ambiance où évolue ce conte. Le père et son hôte se mettent à l'œuvre auprès d'un fourneau au brasier enflammé. Le petit aux aguets entend Coppélius s'écrier : « Des yeux, ici, des yeux ! » et se trahit par ses cris. Coppélius le saisit et veut verser des grains ardents dans ses yeux, qu'il jettera ensuite sur le foyer. Le père le supplie d'épargner les yeux de son enfant Un profond évanouissement et une longue maladie sont la suite de cet événement. Quiconque se prononce pour l'explication rationnelle de l'homme au sable ne pourra méconnaître, dans cette vision fantastique de l'enfant, l'influence persistante du récit de la bonne. Au lieu de grains de sable, ce sont de brûlants grains enflammés qui, dans les deux cas, doivent être jetés dans les yeux pour les faire sauter de leur orbite. Au cours d'une visite ultérieure de l'homme au sable, un an plus tard, le père est tué dans son cabinet de travail par

une explosion, et l'avocat Coppélius disparaît de la région sans laisser de traces.

Cette figure terrifiante du temps de son enfance, l'étudiant Nathanaël croit la reconnaître dans un opticien ambulant italien, Giuseppe Coppola, qui, dans la ville universitaire où il se trouve, vient lui offrir des baromètres et qui, sur son refus, ajoute : « Hé, point de baromètres, point de baromètres ! J'ai aussi de beaux yeux, de beaux yeux. » L'épouvante de l'étudiant se calme en voyant que les yeux ainsi offerts sont d'inoffensives lunettes ; il achète une lorgnette à Coppola et, au moyen de celle-ci, épie la demeure voisine du professeur Spalanzani où il aperçoit la fille de celui-ci, la belle, mais mystérieusement silencieuse et immobile Olympia. Il en devient bientôt si éperdument amoureux qu'il en oublie sa sage et modeste fiancée. Mais Olympia est un automate dont Spalanzani a fabriqué les rouages et auquel Coppola – l'homme au sable – a posé les yeux. L'étudiant survient au moment où les deux maîtres ont une querelle au sujet de leur œuvre ; l'opticien a emporté la poupée de bois sans yeux et le mécanicien Spalanzani ramasse par terre les yeux sanglants d'Olympia et les jette à la tête de Nathanaël en s'écriant que c'est à lui que Coppola les a volés. Celui-ci est saisi d'une nouvelle crise de folie et, dans son délire, la réminiscence de la mort de son père s'allie à cette nouvelle impression. Il crie : « Hou-hou-hou ! cercle de feu ! cercle de feu ! tourne, cercle de feu, – gai, gai ! Petite poupée de bois, hou ! belle petite poupée de bois, danse ! » Là-dessus il se précipite sur le professeur supposé d'Olympia et cherche à l'étrangler.

Revenu à lui après une longue et grave maladie, Nathanaël semble enfin guéri. Il songe à épouser sa fiancée, qu'il a retrouvée. Ils traversent un jour ensemble la ville sur le marché de laquelle la tour de l'Hôtel de Ville projette son ombre géante. La jeune fille propose à son fiancé de monter à la tour tandis que le frère de la jeune fille, qui accompagne le couple, restera en bas. De là-haut, une

apparition singulière qui s'avance dans la rue fixe l'attention de Clara. Nathanaël examine l'apparition à travers la lorgnette de Coppola qu'il trouve dans sa poche, il est alors repris de folie et cherche à précipiter la jeune fille dans l'abîme en criant : « Danse, danse, poupée de bois ! » Le frère, attiré par les cris de sa sœur, la sauve et la redescend en bas. Là-haut, l'insensé court en tous sens, criant : « Tourne, cercle de feu ! », cri dont nous comprenons certes la provenance. Parmi les gens rassemblés en bas surgit soudain l'avocat Coppélius qui vient de réapparaître. Nous devons supposer que c'est son apparition qui a fait éclater la folie chez Nathanaël. On veut monter pour s'emparer du forcené, mais Coppélius[6] ricane : « Attendez donc, il va bien descendre tout seul ! » Nathanaël s'arrête soudain, aperçoit Coppélius et se précipite par-dessus la balustrade avec un cri perçant : « Oui, de beaux yeux, de beaux yeux ! » Le voilà étendu, la tête fracassée, sur le pavé de la rue : l'homme au sable a disparu dans le tumulte.

Cette histoire rapidement contée ne laisse subsister aucun doute : le sentiment de l'inquiétante étrangeté est inhérent à la personne de l'homme au sable, par conséquent à l'idée d'être privé des yeux, et une incertitude intellectuelle dans le sens où l'entend Jentsch n'a rien à voir ici.

Le doute relatif au fait qu'une chose soit animée ou non, qui était de mise dans le cas de la poupée Olympia, n'entre pas en ligne de compte dans cet exemple plus significatif d'inquiétante étrangeté. Le conteur, il est vrai, fait naître en nous, au début, une sorte d'incertitude en ce sens que, non sans intention, il ne nous laisse pas deviner s'il compte nous introduire dans la vie réelle, ou bien dans un monde fantastique de son intention. Un auteur a certes le droit de faire ou l'un ou l'autre, et s'il a choisi, par exemple, pour scène un monde où évoluent des esprits, des démons et des spectres, tel

6 Pour la dérivation du nom : *Coppella* = coupelle (les opérations chimiques dont son père est victime) ; *coppo* = orbite de l'œil (d'après une remarque de Mme Rank).

Shakespeare dans *Hamlet, Macbeth* et, en un autre sens, dans la *Tempête* ou le *Songe d'une nuit d'été,* nous devons l'y suivre et tenir pour réel, pendant tout le temps que nous nous abandonnons à lui, ce monde de son imagination. Mais, au cours du récit d'Hoffmann, ce doute disparaît, nous nous apercevons que le conteur veut nous faire nous-même regarder à travers les lunettes ou la satanique lorgnette de l'opticien, ou peut-être que lui-même, en personne, a regardé à travers l'un de ces instruments. La conclusion du conte montre bien que l'opticien Coppola est réellement l'avocat Coppélius et par conséquent aussi l'homme au sable.

Il n'est plus question ici d'incertitude intellectuelle : nous savons maintenant qu'on n'a pas mis en scène ici les imaginations fantaisistes d'un dément, derrière lesquelles, nous, dans notre supériorité intellectuelle, nous pouvons reconnaître le sain état des choses, et l'impression d'inquiétante étrangeté n'en est pas le moins du monde diminuée. « Une incertitude intellectuelle » ne nous aidera en rien à comprendre cette impression-là.

Par contre, l'observation psychanalytique nous l'apprend : se blesser les yeux ou perdre la vue est une terrible peur infantile. Cette peur a persisté chez beaucoup d'adultes qui ne craignent aucune autre lésion organique autant que celle de l'œil. N'a-t-on pas aussi coutume de dire qu'on couve une chose comme la prunelle de ses yeux ? L'étude des rêves, des fantasmes et des mythes nous a encore appris que la crainte pour les yeux, la peur de devenir aveugle, est un substitut fréquent de la peur de la castration. Le châtiment que s'inflige Œdipe, le criminel mythique, quand il s'aveugle lui-même, n'est qu'une atténuation de la castration laquelle, d'après la loi du talion, seule serait à la mesure de son crime.

On peut tenter, du point de vue rationnel, de nier que la crainte pour les yeux se ramène à la peur de la castration ; on trouvera compréhensible qu'un organe aussi précieux que l'œil soit gardé par

une crainte anxieuse de valeur égale, oui, on peut même affirmer, en outre, que ne se cache aucun secret plus profond, aucune autre signification derrière la peur de la castration elle-même. Mais on ne rend ainsi pas compte du rapport substitutif qui se manifeste dans les rêves, les fantasmes et les mythes, entre les yeux et le membre viril, et on ne peut s'empêcher de voir qu'un sentiment particulièrement fort et obscur s'élève justement contre la menace de perdre le membre sexuel et que c'est ce sentiment qui continue à résonner dans la représentation que nous nous faisons ensuite de la perte d'autres organes. Toute hésitation disparaît lorsque, de par l'analyse des névropathes, on a appris à connaître les particularités du « complexe de castration » et le rôle immense que celui-ci joue dans leur vie psychique.

Aussi ne conseillerais-je à aucun adversaire de la méthode psychanalytique de s'appuyer justement sur le conte d'Hoffmann, *L'Homme au sable,* pour affirmer que la crainte pour les yeux soit indépendante du complexe de castration. Car pourquoi la crainte pour les yeux est-elle mise ici en rapport intime avec la mort du père ? Pourquoi l'homme au sable revient-il chaque fois comme trouble-fête de l'amour ? Il sépare le malheureux étudiant de sa fiancée et du frère de celle-ci, qui est son meilleur ami ; il détruit l'objet de son second amour, la belle poupée Olympia, et le force lui-même au suicide juste avant son heureuse union avec Clara qu'il vient de reconquérir. Ces traits du conte, de même que plusieurs autres, semblent arbitraires et sans importance à qui refuse d'admettre la relation qui existe entre la crainte pour les yeux et la castration, mais deviennent pleins de sens dès qu'on met à la place

de l’homme au sable le père redouté, de la part de qui l’on craint la

castration[7].

Nous oserons maintenant rapporter à l'infantile complexe de castration l'effet étrangement inquiétant que produit l'homme au sable. Cependant l'idée qu'un tel facteur infantile ait pu engendrer ce sentiment nous incitera à rechercher une dérivation semblable à d'autres exemples de l'inquiétante étrangeté. Dans *L'Homme au sable* se rencontre encore le thème de la poupée animée que Jentsch

7 De fait, l'imagination du conteur n'a pas brassé à tel point les éléments de son sujet qu'on ne puisse en rétablir l'ordonnance primitive. Dans l'histoire de l'enfant, le père et Coppélius représentent l'image du père décomposé, grâce à l'ambivalence, en ses deux contraires ; le premier menace l'enfant de l'aveugler (castration), l'autre, le bon père, lui sauve les yeux par son intervention. Le côté du complexe que le refoulement frappa le plus fortement, la désir de la mort du mauvais père, se trouve représenté par la mort du bon père dont est chargé Coppélius. À ces deux pères correspondent dans la suite de l'histoire de l'étudiant le professeur Spalanzani et l'opticien Coppola, le professeur par lui-même personnage de la lignée des pères, et Coppola identifié avec l'avocat Coppélius. De même qu'ils travaillaient dans le temps ensemble au mystérieux foyer, de même ils ont parachevé la poupée Olympia ; le professeur est d'ailleurs appelé le père d'Olympia. Tous deux, par cette double communauté, se révèlent comme étant des dédoublements de l'image paternelle – le mécanicien comme l'opticien se trouvent être le père d'Olympia comme de Nathanaël. Dans la scène d'horreur d'autrefois, Coppélius, après avoir renoncé à aveugler l'enfant, lui avait dévissé à titre d'essai bras et jambes, le traitant comme l'aurait fait un mécanicien d'une poupée. Ce trait singulier, qui sort complètement du cadre de l'apparition de l'homme au sable, nous apporte un nouvel équivalent de la castration ; mais il indique aussi l'identité interne de Coppélius et de son futur antagoniste, le mécanicien Spalanzani, et nous prépare à l'interprétation d'Olympia. Cette poupée automate ne peut être autre chose que la matérialisation de l'attitude féminine de Nathanaël envers son père dans sa première enfance. Les pères de celle-ci, – Spalanzani et Coppola, – ne sont que des rééditions, des réincarnations des deux pères de Nathanaël ; l'allégation, qui serait sans cela incompréhensible, de Spalanzani, d'après laquelle l'opticien aurait volé les yeux de Nathanaël (voir plus haut) pour les poser à la poupée, acquiert ainsi une signification en tant que preuve de l'identité d'Olympia et de Nathanaël. Olympia est en quelque sorte un complexe détaché de Nathanaël qui se

a relevé. D'après cet auteur, c'est une circonstance particulièrement favorable à la création de sentiments d'inquiétante étrangeté qu'une incertitude intellectuelle relative au fait qu'une chose soit animée ou non, ou bien lorsqu'un objet privé de vie prend l'apparence trop marquée de la vie. Bien entendu, avec les poupées, nous voilà assez près de l'infantile. Nous nous rappellerons qu'en général l'enfant, au premier âge des jeux, ne trace pas une ligne bien nette entre une chose vivante ou un objet inanimé et qu'il traite volontiers sa poupée comme un être vivant. Il arrive qu'on entende une patiente raconter qu'âgée de huit ans déjà, elle était convaincue encore qu'en regardant ses poupées d'une manière particulièrement pénétrante celles-ci allaient devenir vivantes. Ainsi, le facteur infantile est ici encore facile à déceler, mais, chose étrange, si, dans le cas de l'homme au sable, il s'agissait du réveil d'une ancienne peur infantile avec la poupée vivante, il n'est plus ici question de peur, l'enfant n'avait pas peur à l'idée de voir vivre sa poupée, peut-être même le désirait-elle. La source du sentiment de l'inquiétante étrangeté ne proviendrait pas ici d'une peur infantile, mais d'un désir infantile, ou, plus simplement encore, d'une croyance infantile. Voilà qui semble contradictoire ; il est possible cependant que cette diversité apparente favorise plus tard notre compréhension.

présente à lui sous l'aspect d'une personne ; la domination exercée par ce complexe trouve son expression dans l'absurde amour obsessionnel pour Olympia. Nous avons le droit d'appeler cet amour du narcissisme, et nous comprenons que celui qui en est atteint devienne étranger à l'objet d'amour réel. Combien il est exact, psychologiquement, que le jeune homme fixé au père par le complexe de castration devienne incapable d'éprouver de l'amour pour la femme, c'est ce que démontrent de nombreuses analyses de malades dont la matière est moins fantastique, mais guère moins triste que l'histoire de l'étudiant Nathanaël.

E. T. A. Hoffmann était l'enfant d'un mariage malheureux. Lorsqu'il avait trois ans, son père se sépara de sa petite famille et ne revint plus jamais auprès d'elle. D'après les témoignages que rapporte E. Grisebach dans son introduction biographique aux *Œuvres d'Hoffmann*, la relation du conteur à son père fut toujours un des côtés les plus douloureux de sa vie affective.

E. T. A. Hoffmann est le maître inégalé de l'« Unheimliche » ou inquiétante étrangeté en littérature. Son roman, *Les Élixirs du Diable,* présente tout un faisceau de thèmes auxquels on pourrait attribuer l'effet étrangement inquiétant de l'histoire. L'ensemble du roman est trop touffu et enchevêtré pour qu'on puisse en tenter un extrait. À la fin du livre, lorsque les bases sur lesquelles s'élève l'action, dissimulées jusque-là au lecteur, lui sont enfin dévoilées, le résultat n'est pas d'éclairer celui-ci, mais plutôt de le déconcerter complètement. Le conteur a accumulé trop d'effets semblables ; l'impression dans l'ensemble n'en souffre pas, mais bien la compréhension. Il faut se contenter de choisir, parmi ces thèmes qui produisent un effet d'inquiétante étrangeté, les plus saillants, afin de rechercher si, à ceux-ci également, peut se retrouver une source infantile. Nous avons alors tout ce qui touche au thème du « double » dans toutes ses nuances, tous ses développements : on y voit apparaître des personnes qui, vu la similitude de leur aspect, doivent être considérées comme identiques, ces relations se corsent par le fait que des processus psychiques se transmettent de l'une à l'autre de ces personnes, – ce que nous appellerions télépathie, – de sorte que l'une d'elles participe à ce que l'autre sait, pense et éprouve ; nous y trouvons une personne identifiée avec une autre, au point qu'elle est troublée dans le sentiment de son propre *moi*, ou met le *moi* étranger à la place du sien propre. Ainsi, redoublement du *moi*, scission du *moi*, substitution du *moi*, – enfin, constant retour du semblable, répétition des mêmes traits, caractères, destinées, actes criminels, voire des mêmes noms dans plusieurs générations successives.

Le thème du « double » a été sous ce même titre travaillé à fond par O. Rank[8]. Les rapports qu'a le double avec l'image dans le miroir et avec l'ombre, avec les génies tutélaires, avec les doctrines relatives à l'âme et avec la crainte de la mort y sont étudiés, et du

8 O. Rank, Der Doppelgänger (Une étude sur le double), *Imago*, III, 1914, Denoël et Steele, 1932.

même coup, une vive lumière tombe sur la surprenante histoire de l’évolution de ce thème. Car, primitivement, le double était une assurance contre la destruction du *moi*, un « énergique démenti à la puissance de la mort » (O. Rank) et l’âme « immortelle » a sans doute été le premier double du corps. La création d’un pareil redoublement, afin de conjurer l’anéantissement, a son pendant dans un mode de figuration du langage onirique où la castration s’exprime volontiers par le redoublement ou la multiplication du symbole génital ; elle donna chez les Égyptiens une impulsion à l’art en incitant les artistes à modeler dans une matière durable l’image du mort. Mais ces représentations ont pris naissance sur le terrain de l’égoïsme illimité, du narcissisme primaire qui domine l’âme de l’enfant comme celle du primitif, et lorsque cette phase est dépassée, le signe algébrique du double change et, d’une assurance de survie, il devient un étrangement inquiétant signe avant-coureur de la mort.

L’idée du double ne disparaît en effet pas forcément avec le narcissisme primaire, car elle peut, au cours des développements successifs du *moi*, acquérir des contenus nouveaux. Dans le *moi* se développe peu à peu une instance particulière qui peut s’opposer au restant du *moi*, qui sert à s’observer et à se critiquer soi-même, qui accomplit un travail de censure psychique et se révèle à notre conscient sous le nom de « conscience morale ». Dans le cas pathologique de délire d’introspection, cette instance est isolée, détachée du *moi*, perceptible au médecin. Le fait qu’une pareille instance existe et puisse traiter le restant du *moi* comme un objet, que l’homme, par conséquent, soit capable d’auto-observation, permet à la vieille représentation du double d’acquérir un fond nouveau et on lui attribue alors bien des choses, en premier lieu tout

ce qui apparaît à la critique de soi-même comme appartenant au narcissisme surmonté du temps primitif[9].

Cependant ce qui heurte la critique de notre *moi* n'est pas la seule chose à pouvoir être incorporée au double ; le peuvent encore toutes les éventualités non réalisées de notre destinée dont l'imagination ne veut pas démordre, toutes les aspirations du *moi* qui n'ont pu s'accomplir par suite des circonstances extérieures, de même que toutes ces décisions réprimées de la volonté qui ont produit l'illusion du libre arbitre[10].

Mais après avoir ainsi exposé la motivation manifeste de cette figure du « double », nous sommes forcés de nous avouer que rien de tout ce que nous avons dit ne nous explique le degré extraordinaire d'inquiétante étrangeté qui lui est propre. Notre connaissance des processus psychiques pathologiques nous permet même d'ajouter que rien de ce que nous avons trouvé ne saurait expliquer l'effort de défense qui projette le double hors du *moi* comme quelque chose d'étranger. Ainsi le caractère d'inquiétante étrangeté inhérent au double ne peut provenir que de ce fait : le double est une formation appartenant aux temps psychiques primitifs, temps dépassés où il devait sans doute alors avoir un sens plus bienveillant. Le double s'est transformé en image d'épouvante à la façon dont les dieux,

9 Je crois que lorsque les auteurs se lamentent sur ce que deux âmes habitent dans le sein de l'homme et quand les psychologues vulgarisateurs parlent de la scission du *moi* chez l'homme, c'est cette division, ressortissant à la psychologie entre l'instance critique et le restant du *moi*, qui flotte devant leurs yeux, et non point l'opposition, découverte par la psychanalyse, entre le *moi* et le refoulé inconscient. La différence s'efface cependant de ce fait que, parmi ce que la critique du *moi* écarte, se trouvent en première ligne les rejetons du refoulé.

10 Dans la nouvelle de H. H. Ewers, *Der Student von Prag* (L'étudiant de Prague) qui a servi de point de départ à Rank pour son étude sur le double, le héros a promis à sa fiancée de ne pas tuer son adversaire en duel. Mais tandis qu'il se rend sur le terrain il rencontre son double qui vient de tuer son rival.

après la chute de la religion à laquelle ils appartenaient, sont devenus des démons (Heine, *Die Götter im Exil,* Les dieux en exil).

Il est facile de juger, d'après le modèle du thème du double, des autres troubles du *moi* mis en œuvre par Hoffmann. Il s'agit ici du retour à certaines phases dans l'histoire évolutive du sentiment du *moi*, d'une régression à l'époque où le *moi* n'était pas encore nettement délimité par rapport au monde extérieur et à autrui. Je crois que ces thèmes contribuent à donner l'impression de l'inquiétante étrangeté aux contes d'Hoffmann, quoiqu'il ne soit pas facile de déterminer, d'isoler quelle y est leur part.

Le facteur de la répétition du semblable ne sera peut-être pas admis par tout le monde comme produisant le sentiment en question. D'après mes observations, il engendre indubitablement un sentiment de ce genre, dans certaines conditions et en combinaison avec des circonstances déterminées ; il rappelle, en outre, la détresse accompagnant maints états oniriques. Un jour où, par un brûlant après-midi d'été, je parcourais les rues vides et inconnues d'une petite ville italienne, je tombai dans un quartier sur le caractère duquel je ne pus pas rester longtemps en doute. Aux fenêtres des petites maisons on ne voyait que des femmes fardées et je m'empressai de quitter l'étroite rue au plus proche tournant. Mais, après avoir erré quelque temps sans guide, je me retrouvai soudain dans la même rue où je commençai à faire sensation et la hâte de mon éloignement n'eut d'autre résultat que de m'y faire revenir une troisième fois par un nouveau détour. Je ressentis alors un sentiment que je ne puis qualifier que d'étrangement inquiétant, et je fus bien content lorsque, renonçant à d'autres explorations, je me retrouvai sur la place que je venais de quitter. D'autres situations, qui ont de commun avec la précédente le retour involontaire au même point, en différant radicalement par ailleurs, produisent cependant le même sentiment de détresse et d'étrangeté inquiétante. Par exemple, quand on se trouve surpris dans la haute futaie par le brouillard,

qu'on s'est perdu, et que, malgré tous ses efforts pour retrouver un chemin marqué ou connu, on revient à plusieurs reprises à un endroit signalé par un aspect déterminé. Ou bien lorsqu'on erre dans une chambre inconnue et obscure, cherchant la porte ou le commutateur et que l'on se heurte pour la dixième fois au même meuble, – situation que Marc Twain a, par une grotesque exagération, il est vrai, transformée en situation d'un comique irrésistible.

Nous le voyons aussi sans peine dans une autre série de faits : c'est uniquement le facteur de la répétition involontaire qui nous fait paraître étrangement inquiétant ce qui par ailleurs serait innocent, et par là nous impose l'idée du néfaste, de l'inéluctable, là où nous n'aurions autrement parlé que de « hasard ». Ainsi, par exemple, c'est un incident certes indifférent qu'on vous donne à un vestiaire un certain numéro – disons le 62 – ou que la cabine du bateau qui vous est destinée porte ce numéro. Mais cette impression se modifie si ces deux faits, indifférents en eux-mêmes, se rapprochent au point que l'on rencontre le chiffre 62 plusieurs fois le même jour ou si l'on en vient, par aventure, à faire l'observation que tout ce qui porte un chiffre, adresses, chambre d'hôtel, wagon de chemin de fer, etc., ramène toujours le même chiffre ou du moins ses composantes. On trouve cela étrangement inquiétant et quiconque n'est pas cuirassé contre la superstition sera tenté d'attribuer un sens mystérieux à ce retour obstiné du même chiffre, d'y voir par exemple une allusion à l'âge qu'il ne dépassera pas. Ou bien, si l'on vient de se consacrer à l'étude des œuvres du grand physiologiste H. Hering et qu'alors on reçoive à peu de jours d'intervalle, et provenant de pays différents, des lettres de deux personnes portant ce même nom, tandis que jusque-là on n'était jamais entré en relation avec des gens s'appelant ainsi. Un savant a entrepris dernièrement de ramener à de certaines lois les événements de ce genre, ce qui supprimerait nécessairement

toute impression d'inquiétante étrangeté. Je ne me risquerai pas à décider s'il l'a fait avec succès[11].

Je ne puis ici qu'indiquer comment l'impression d'inquiétante étrangeté produite par la répétition de l'identique dérive de la vie psychique infantile et je suis obligé de renvoyer à un exposé plus détaillé de la question dans un contexte différent[12]. En effet, dans l'inconscient psychique règne, ainsi qu'on peut le constater, un « automatisme de répétition » qui émane des pulsions instinctives, automatisme dépendant sans doute de la nature la plus intime des instincts, et assez fort pour s'affirmer par-delà le principe du plaisir. Il prête à certains côtés de la vie psychique un caractère démoniaque, se manifeste encore très nettement dans les aspirations du petit enfant et domine une partie du cours de la psychanalyse du névrosé. Nous sommes préparés par tout ce qui précède à ce que soit ressenti comme étrangement inquiétant tout ce qui peut nous rappeler cet automatisme de répétition résidant en nous-mêmes.

Mais, il est temps, je pense, d'abandonner la discussion de ces rapports toujours difficiles à saisir afin de rechercher des cas indiscutables d'inquiétante étrangeté dont l'analyse nous permette de juger en fin de compte la valeur de notre hypothèse.

Dans *L'Anneau de Polycrate,* l'hôte se détourne avec effroi lorsqu'il s'aperçoit que chaque désir de son ami s'accomplit aussitôt, que chacun des soucis de celui-ci se trouve instantanément effacé par le destin. Son ami lui en apparaît étrangement inquiétant. La raison qu'il se donne à lui-même de son sentiment, que celui qui est trop heureux doit craindre l'envie des dieux, nous semble encore trop peu transparente, son sens reste mythologiquement voilé. C'est pourquoi nous allons prendre un autre exemple bien plus modeste. J'ai rapporté, dans l'histoire d'un névrosé obsessionnel[13], que ce malade avait fait dans une station thermale un séjour qui lui avait

11 P. Kammerer, *Das Gesetz der Serie* (La Loi de la série), Vienne, 1919.

12 *Jenseits des Lustprinzips* (Par-delà le principe du plaisir) dans *Essais de Psychanalyse* (Trad. Jankélévitch, Paris, Payot, 1927). (N. D. T.)

valu une très grande amélioration. Mais il fut assez sage pour ne pas attribuer ce succès à la puissance curative des eaux, mais à la situation de sa chambre qui était directement contiguë à celle d'une aimable garde-malade. Lorsqu'il revint une deuxième fois dans cet établissement, il réclama la même chambre, et, en apprenant qu'elle était déjà occupée par un vieux monsieur, il donna libre cours à son mécontentement en s'exclamant : Que l'apoplexie le terrasse ! Quinze jours plus tard, le vieux monsieur est, en effet, frappé d'une attaque. Ce fut pour mon malade un événement étrangement inquiétant. L'impression en aurait été plus forte encore si un temps bien plus court s'était écoulé entre cette exclamation et l'accident, ou bien si mon malade avait pu mentionner de nombreux événements absolument semblables qui lui seraient arrivés. De fait, il n'était pas embarrassé pour apporter de semblables confirmations et, non seulement lui, mais encore tous les obsédés que j'ai étudiés avaient des histoires analogues les touchant à raconter. Ils n'étaient pas surpris de toujours rencontrer la personne à laquelle ils venaient justement de penser, parfois après un long intervalle ; régulièrement il leur arrivait de recevoir une lettre d'un ami lorsque, le soir précédent, ils avaient dit : Il y a bien longtemps qu'on ne sait plus rien d'un tel ! et surtout, des accidents ou des morts arrivaient rarement sans que l'idée leur en eût traversé l'esprit. Ils exprimaient cet état de choses de la manière la plus discrète, prétendant avoir des « pressentiments » qui « le plus souvent » se réalisaient.

Une des formes les plus répandues et les plus étrangement inquiétantes de la superstition est la peur du « mauvais œil » ; S. Seligmann, oculiste à Hambourg[14], a consacré à ce sujet une étude approfondie. La source d'où provient cette crainte ne semble pas

13 *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose* (Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle), *Ges. Schriften, vol. VIII* (Trad. Marie Bonaparte et R. Loewenstein, *Revue française de Psychanalyse*, 1932, 3).

14 *Der böse Blick und Verwandtes* (Le mauvais œil et choses connexes), 2 vol., Berlin, 1910 et 1911.

avoir été jamais méconnue. Quiconque possède quelque chose de précieux et de fragile à la fois craint l’envie des autres, projetant sur ceux-ci celle qu’à leur place il aurait éprouvée. C’est par le regard qu’on trahit de tels émois, même lorsqu’on s’interdit de les exprimer en paroles, et quand quelqu’un se fait remarquer par quelque manifestation frappante, surtout de caractère déplaisant, on est prêt à supposer que son envie devra atteindre une force particulière, et que cette force sera capable de se transformer en actes. On suspecte là une sourde intention de nuire et on admet, d’après certains indices, qu’elle dispose en outre d’un pouvoir nocif.

Ces derniers exemples d’inquiétante étrangeté relèvent du principe que j’ai appelé, à l’incitation d’un malade, la « toute-puissance des pensées ». Nous ne pouvons, à présent, plus méconnaître le terrain sur lequel nous nous trouvons. L’analyse de ces divers cas d’inquiétante étrangeté nous a ramenés à l’ancienne conception du monde, à l’*animisme,* conception caractérisée par le peuplement du monde avec des esprits humains, par la surestimation narcissique de nos propres processus psychiques, par la toute-puissance des pensées et la technique de la magie basée sur elle, par la répartition de forces magiques soigneusement graduées entre des personnes étrangères et aussi des choses (Mana), de même que par toutes les créations au moyen desquelles le narcissisme illimité de cette période de l’évolution se défendait contre la protestation évidente de la réalité. Il semble que nous ayons tous, au cours de notre développement individuel, traversé une phase correspondant à cet animisme des primitifs, que chez aucun de nous elle n’ait pris fin sans laisser en nous des restes et des traces toujours capables de se réveiller, et que tout ce qui aujourd’hui nous semble étrangement

inquiétant remplisse cette condition de se rattacher à ces restes d'activité psychique animiste et de les inciter à se manifester[15].

J'ajouterai ici deux observations où je voudrais faire tenir le fond essentiel de cette petite enquête. En premier lieu, si la théorie psychanalytique a raison d'affirmer que tout affect d'une émotion, de quelque nature qu'il soit, est transformé en angoisse par le refoulement, il faut que, parmi les cas d'angoisse, se rencontre un groupe dans lequel on puisse démontrer que l'angoissant est quelque chose de refoulé qui se montre à nouveau. Cette sorte d'angoisse serait justement l'inquiétante étrangeté, l'« Unheimliche », et il devient alors indifférent que celle-ci ait été à l'origine par elle-même de l'angoisse ou bien qu'elle provienne d'un autre affect. En second lieu, si telle est vraiment la nature intime de l'« Unheimliche », nous comprendrons que le langage courant fasse insensiblement passer le « Heimliche » à son contraire l'« Unheimliche » (voir 167-175) car cet « Unheimliche » n'est en réalité rien de nouveau, d'étranger, mais bien plutôt quelque chose de familier, depuis toujours, à la vie psychique, et que le processus du refoulement seul a rendu autre. Et la relation au refoulement éclaire aussi pour nous la définition de Schelling, d'après laquelle l'« Unheimliche », l'inquiétante étrangeté, serait quelque chose qui aurait dû demeurer caché et qui a reparu.

Il ne nous reste plus qu'à appliquer les vues que nous venons d'acquérir à l'élucidation de quelques autres cas d'inquiétante étrangeté.

Ce qui semble, à beaucoup de gens, au plus haut degré étrangement inquiétant, c'est tout ce qui se rattache à la mort, aux

15 Comparer la partie III, « animisme, magie et toute-puissance des idées », dans le livre de l'auteur *Totem et Tabou,* 1913 (trad. Jankélévitch, Payot, Paris, 1921). Là aussi se trouve cette remarque : « Il semble que nous prêtions le caractère de l'inquiétante étrangeté (de l'*Unheimliche),* à ces impressions qui tendent à confirmer la toute-puissance des pensées et la manière animiste de penser, alors que notre jugement s'en est déjà détourné. »

cadavres, à la réapparition des morts, aux spectres et aux revenants. Nous avons vu que plusieurs langues modernes ne peuvent rendre notre expression « une maison *unheimlich* » autrement que par cette circonlocution : une maison hantée. En somme, nous aurions pu commencer nos recherches par cet exemple, le plus frappant peut-être de l'inquiétante étrangeté, mais nous ne l'avons pas fait car, dans ce cas, celle-ci se confond trop avec l'effrayant et s'en trouve en partie recouverte. Mais il n'y a guère d'autre domaine dans lequel notre pensée et nos sensations se soient aussi peu modifiées depuis les temps primitifs, où ce qui est ancien se soit aussi bien conservé sous un léger vernis, que nos relations à la mort. Deux facteurs expliquent cet arrêt évolutif : la force de nos réactions sentimentales primitives et l'incertitude de notre savoir scientifique. Notre biologie n'a pu encore déterminer si la mort est une fatalité nécessaire inhérente à tout ce qui vit ou seulement un hasard régulier, mais peut-être évitable, de la vie même. La proposition : tous les hommes sont mortels, s'étale, il est vrai, dans les traités de logique comme exemple d'une assertion générale, mais elle n'est, au fond, une évidence pour personne, et notre inconscient a, aujourd'hui, aussi peu de place qu'autrefois pour la représentation de notre propre mortalité. De nos jours encore, les religions contestent son importance au fait incontestable de la mort individuelle, et elles font continuer l'existence par-delà la fin de la vie ; les autorités publiques ne croiraient pas pouvoir maintenir l'ordre moral parmi les vivants, s'il fallait renoncer à voir la vie terrestre corrigée par un au-delà meilleur ; on annonce sur les colonnes d'affichage de nos grandes villes des conférences qui se proposent de faire connaître comment on peut se mettre en relation avec les âmes des défunts, et il est indéniable que plusieurs des meilleurs esprits et des plus subtils penseurs parmi les hommes de science, surtout vers la fin de leur propre vie, ont estimé que la possibilité à de pareilles communications n'était pas exclue. Comme la plupart d'entre nous pense encore sur ce point comme les sauvages, il n'y a pas lieu de

s'étonner que la primitive crainte des morts soit encore si puissante chez nous et se tienne prête à resurgir dès que quoi que ce soit la favorise. Il est même probable qu'elle conserve encore son sens ancien : le mort est devenu l'ennemi du survivant, et il se propose de l'emmener afin qu'il soit son compagnon dans sa nouvelle existence. On pourrait plutôt se demander, vu cette immutabilité de notre attitude envers la mort, où se trouve la condition du refoulement exigible pour que ce qui est primitif puisse reparaître en tant qu'inquiétante étrangeté. Mais elle existe cependant ; officiellement, les soi-disant gens cultivés ne croient plus que les défunts puissent en tant qu'âmes réapparaître à leurs yeux, ils ont rattaché leur apparition à des conditions lointaines et rarement réalisées, et la primitive attitude affective à double sens, ambivalente, envers le mort, s'est atténuée dans les couches les plus hautes de la vie psychique jusqu'à n'être plus que celle de la piété[16].

Nous n'avons plus que peu de chose à ajouter car, avec l'animisme, la magie et les enchantements, la toute-puissance des pensées, les relations à la mort, les répétitions involontaires et le complexe de castration, nous avons à peu près épuisé l'ensemble des facteurs qui transforment ce qui n'était qu'angoissant en inquiétante étrangeté.

On dit aussi d'un homme qu'il est « unheimlich », étrangement inquiétant, quand on lui suppose de mauvaises intentions. Mais cela ne suffit pas, il faut ajouter ici que ces siennes intentions, pour devenir malfaisantes, devront se réaliser à l'aide de forces particulières. Le « gettatore » en est un bon exemple, ce personnage étrangement inquiétant de la superstition romane qu'Albert Schaeffer dans *Joseph Montfort,* a transformé, avec une intuition poétique et une profonde intelligence psychanalytique, en une figure sympathique. Mais ces forces secrètes nous ramènent de nouveau à l'animisme. C'est le pressentiment de ces forces mystérieuses qui

16 Comparez : « Le tabou et l'ambivalence des sentiments », dans *Totem et Tabou.*

fait paraître Méphisto si étrangement inquiétant à la pieuse Marguerite :

Elle pressent que je dois être un génie

ou peut-être bien même le Diable[17].

L'impression étrangement inquiétante que font l'épilepsie, la folie, a la même origine. Le profane y voit la manifestation de forces qu'il ne soupçonnait pas chez son prochain, mais dont il peut pressentir obscurément l'existence dans les recoins les plus reculés de sa propre personnalité. Le Moyen Age, avec beaucoup de logique, et presque correctement du point de vue psychologique, avait attribué à l'influence de démons toutes ces manifestations morbides. Je ne serais pas non plus étonné d'apprendre que la psychanalyse, qui s'occupe de découvrir ces forces secrètes, ne soit devenue elle-même, de par cela, étrangement inquiétante aux yeux de bien des gens. Dans un cas où j'avais réussi, quoique pas très rapidement, à guérir une jeune fille malade depuis de longues années, je l'ai entendu dire à la mère de la jeune fille depuis longtemps guérie.

Des membres épars, une tête coupée, une main détachée du bras, comme dans un conte de Hauff, des pieds qui dansent tout seuls comme dans le livre de A. Schaeffer cité plus haut, voilà ce qui, en soi, a quelque chose de tout particulièrement étrangement inquiétant, surtout quand il leur est attribué, ainsi que dans ce dernier exemple, une activité indépendante. C'est, nous le savons déjà, de la relation au complexe de castration que provient cette impression particulière. Bien des gens décerneraient la couronne de l'inquiétante étrangeté à l'idée d'être enterrés vivants en état de léthargie. La psychanalyse nous l'a pourtant appris : cet effrayant fantasme n'est que la transformation d'un autre qui n'avait à l'origine rien d'effrayant, mais était au contraire accompagné d'une

17 *Sie ahnt, dass ich ganz sicher ein Genie*
Vielleicht sogar der Teufel bin.

certaine volupté, à savoir le fantasme de la vie dans le corps maternel.

*

Bien qu'elle soit à la rigueur incluse dans nos précédentes allégations sur l'animisme et les méthodes périmées de travail de l'appareil psychique, nous ferons ici une observation générale qui nous semble mériter d'être mise en valeur : c'est que l'inquiétante étrangeté surgit souvent et aisément chaque fois où les limites entre imagination et réalité s'effacent, où ce que nous avions tenu pour fantastique s'offre à nous comme réel, où un symbole prend l'importance et la force de ce qui était symbolisé et ainsi de suite. Là-dessus repose en grande partie l'impression inquiétante qui s'attache aux pratiques de magie. Ce qu'elles comportent d'infantile et qui domine aussi la vie psychique du névrosé, c'est l'exagération de la réalité psychique par rapport à la réalité matérielle, trait qui se rattache à la toute-puissance des pensées. Pendant le blocus de la guerre mondiale, un numéro du magazine anglais *Strand* me tomba entre les mains, dans lequel, parmi d'autres élucubrations assez peu intéressantes, je pus lire l'histoire d'un jeune couple qui s'installe dans un appartement meublé où se trouve une table de forme étrange avec des crocodiles en bois sculpté. Vers le soir, une insupportable et caractéristique puanteur se répand dans l'appartement, on trébuche dans l'obscurité sur quelque chose, on croit voir glisser quelque chose d'indéfinissable dans l'escalier, bref, on devine qu'à cause de la présence de cette table, des crocodiles fantômes hantent la maison, ou bien que, dans l'obscurité, les monstres de bois sculpté prennent vie ou que quelque chose d'analogue a lieu. L'histoire était assez sotte, mais l'impression d'inquiétante étrangeté qu'elle produisait était de premier ordre.

Pour clore cette série, encore bien incomplète, d'exemples, nous mentionnerons une observation que la clinique psychanalytique nous a permis de faire et qui, si elle ne repose pas sur quelque

coïncidence fortuite, nous apporte la confirmation la plus belle de notre conception de l’inquiétante étrangeté. Il arrive souvent que des hommes névrosés déclarent que les organes génitaux féminins représentent pour eux quelque chose d’étrangement inquiétant. Cet étrangement inquiétant est cependant l’orée de l’antique patrie des enfants des hommes, de l’endroit où chacun a dû séjourner en son temps d’abord. On le dit parfois en plaisantant : *Liebe ist Heimweh* (l’amour est le mal du pays), et quand quelqu’un rêve d’une localité ou d’un paysage et pense en rêve : je connais cela, j’ai déjà été ici – l’interprétation est autorisée à remplacer ce lieu par les organes génitaux ou le corps maternel. Ainsi, dans ce cas encore, l'« Unheimliche » est ce qui autrefois était « heimisch », de tous temps familier. Mais le préfixe « *un* » placé devant ce mot est la marque du refoulement.

III.

Au cours de la lecture des pages précédentes, des doutes ont déjà dû s’élever chez le lecteur sur la validité de notre conception. Il serait temps de les embrasser d’un coup d’œil d’ensemble et de les exprimer.

Peut-être est-il vrai que l'« Unheimliche » est le « Heimliche-Heimische », c’est-à-dire l'« intime de la maison », après que celui-ci a subi le refoulement et en a fait retour, et que tout ce qui est « unheimlich » remplit cette condition. Mais l’énigme de l’inquiétante étrangeté ne semble pas être par là résolue. De toute évidence, notre proposition ne supporte pas le renversement. N’est pas nécessairement étrangement inquiétant tout ce qui rappelle des désirs refoulés et des modes de penser réprimés propres aux temps primitifs de l’individu ou des peuples.

Aussi ne voudrions-nous pas passer sous silence ce fait : on peut, à chacun des exemples qui devrait démontrer notre proposition, opposer un cas analogue qui le contredit. Par exemple, la main coupée, dans le conte de Hauff : « Histoire de la main coupée », fait certes une impression étrangement inquiétante, que nous avons rapportée au complexe de castration. Mais, dans l’histoire du trésor de Rhampsenit, dans Hérodote, le maître voleur que la princesse veut retenir par la main lui tend la main coupée de

son frère à lui, et je crois que d'autres jugeront, comme moi, que ce trait ne fait aucune impression d'inquiétante étrangeté, etc.

La rapide réalisation des désirs, dans *Der Ring des Polycrates* (L'Anneau de Polycrate), produit sur nous un effet tout aussi étrangement inquiétant que sur le roi d'Égypte lui-même. Pourtant, dans nos contes populaires, il y a des masses de souhaits aussitôt accomplis que formés, et toute inquiétante étrangeté est exclue de la chose. Dans le conte des « Trois Souhaits », la femme se laisse aller, séduite par la bonne odeur d'une saucisse qu'on fait cuire, à dire qu'elle voudrait bien en avoir une pareille. Aussitôt, en voilà une sur l'assiette. Plein de colère contre l'indiscrète, l'homme souhaite que la saucisse lui pende au nez. La voilà, qui, aussitôt, lui pendille au nez. Tout cela est très impressionnant, mais dénué de toute inquiétante étrangeté. Le conte se place d'emblée ouvertement sur le terrain de l'animisme, de la toute-puissance des pensées et des désirs, et, du reste, je ne saurais citer un seul vrai conte de fées où se fasse quelque chose d'étrangement inquiétant. Nous avons vu que cette impression est produite au plus haut degré par des objets, images ou poupées inanimées qui prennent vie, mais, dans Andersen, la vaisselle, les meubles, le soldat de plomb vivent et rien n'est peut-être plus loin de faire une impression d'inquiétante étrangeté. De même on aura peine à trouver étrangement inquiétant le fait que la belle statue de Pygmalion s'anime.

Nous avons appris à considérer comme étrangement inquiétants la léthargie et le retour des morts à la vie. Ce sont choses pourtant très fréquentes dans les contes de fées et qui oserait dire qu'il soit étrangement inquiétant, de voir, par exemple, Blanche-neige dans son cercueil rouvrir les yeux ? De même dans les histoires miraculeuses, par exemple du Nouveau Testament, la résurrection des morts évoque des sentiments qui n'ont rien à voir avec l'inquiétante étrangeté. Le retour involontaire de l'identique, qui nous a fourni des effets si manifestes de ce sentiment, préside

cependant à toute une série d'autres cas faisant un effet très différent. Nous en avons déjà rencontré un de ce genre, où la répétition sert à provoquer le sentiment du comique, et nous pourrions accumuler quantité d'exemples de ce genre. D'autres fois, la répétition sert à renforcer, etc., enfin : d'où provient l'inquiétante étrangeté qui émane du silence, de la solitude, de l'obscurité ? Ces facteurs ne font-ils pas voir le rôle du danger dans la genèse de l'inquiétante étrangeté, bien que ce soit dans les mêmes conditions que nous voyions les enfants manifester le plus souvent de l'angoisse simple ? Et pouvons-nous vraiment tout à fait négliger le facteur de l'incertitude intellectuelle après avoir admis son importance dans ce qu'il y a d'étrangement inquiétant dans la mort ?

Nous voici prêts à admettre que, pour faire éclore le sentiment de l'inquiétante étrangeté, d'autres conditions encore que celles mentionnées plus haut sont nécessaires. On pourrait, à la rigueur, dire qu'avec ce que nous avons déjà établi, l'intérêt que porte la psychanalyse au problème de l'inquiétante étrangeté est épuisé, et que ce qui en reste requiert probablement d'être étudié du point de vue de l'esthétique. Mais nous ouvririons ainsi la porte au doute : nous pourrions douter de la valeur même de nos vues relativement au fait que l'« Unheimliche » provient du « Heimische » (de l'intime) refoulé.

Une observation pourra nous amener à résoudre ces incertitudes. Presque tous les exemples qui sont en contradiction avec ce que nous nous attendions à trouver sont empruntés au domaine de la fiction, de la poésie. Ainsi, nous en voilà avertis : il y a peut-être une différence à établir entre l'inquiétante étrangeté qu'on rencontre dans la vie et celle qu'on s'imagine simplement, ou qu'on trouve dans les livres.

Ce qui est étrangement inquiétant dans la vie dépend de conditions beaucoup plus simples, mais ne comprend que des cas bien moins nombreux. Je crois que cette inquiétante étrangeté-là se

plie sans exception à nos tentatives de solution et que chaque fois elle se laisse ramener au refoulé de choses autrefois familières. Cependant, là encore, il y a lieu d'établir une distinction importante et d'une grande signification psychologique que des exemples appropriés pourront mieux nous faire saisir.

Prenons l'inquiétante étrangeté qui émane de la toute-puissance des pensées, de la prompte réalisation des souhaits, des forces néfastes occultes ou du retour des morts. On ne peut méconnaître la condition de laquelle dépend ici ce sentiment. Nous-mêmes, – j'entends nos ancêtres primitifs, – nous avons jadis cru réelles ces éventualités, nous étions convaincus de la réalité de ces choses. Nous n'y croyons plus aujourd'hui, nous avons « surmonté » ces façons de penser, mais nous ne nous sentons pas absolument sûrs de nos convictions nouvelles, les anciennes survivent en nous et sont à l'affût d'une confirmation. Alors, dès qu'arrive dans notre vie quelque chose qui semble apporter une confirmation à ces vieilles convictions abandonnées, le sentiment de l'inquiétante étrangeté nous envahit et c'est comme si nous nous disions : serait-il donc possible qu'on puisse faire mourir quelqu'un par la simple force d'un souhait, que les morts continuent à vivre et qu'ils réapparaissent aux lieux où ils ont vécu, et ainsi de suite ? Mais pour celui qui, au contraire, se trouve avoir absolument et définitivement abandonné ces convictions animistes, ce genre d'inquiétante étrangeté n'existe plus. La plus extraordinaire coïncidence entre un souhait et sa réalisation, la répétition la plus énigmatique d'événements analogues en un même endroit ou à la même date, les plus trompeuses perceptions visuelles et les bruits les plus suspects ne l'abuseront pas, n'éveilleront pas en lui une peur que l'on puisse qualifier

d’étrangement inquiétante. Ainsi il s’agit simplement ici d’un cas d’épreuve de la réalité, d’une question de réalité matérielle[18].

Tout autrement en est-il de l’inquiétante étrangeté qui émane de complexes infantiles refoulés, du complexe de castration, du fantasme du corps maternel, etc., à la différence près que les événements réels susceptibles d’éveiller ce genre d’inquiétante étrangeté ne sauraient être nombreux. L’inquiétante étrangeté dans la vie réelle appartient le plus souvent au groupe précédent, mais du point de vue de la théorie, la distinction entre les deux groupes est des plus importantes. Dans l’inquiétante étrangeté due aux complexes infantiles, la question de la réalité matérielle n’entre pas du tout en jeu, c’est la réalité psychique qui en tient lieu. Il s’agit ici du refoulement effectif d’un contenu psychique et du retour de ce refoulé, non de l’abolition de la *croyance en la réalité* de ce contenu

18 Comme l’inquiétante étrangeté qui touche au double est de cette famille, il est intéressant de nous rendre compte de l’effet que produit sur nous l’apparition non voulue et imprévue de notre propre personne. E. Mach raconte deux semblables observations dans *Analyse der Empfindungen* (Analyse des sensations), 1900, p. 3. La première fois il ne fut pas peu effrayé en reconnaissant dans la figure qu’il venait d’apercevoir son propre visage ; une autre fois, il porta un jugement très défavorable sur le soi-disant étranger qui montait dans son omnibus. « Quel est le misérable instituteur qui monte là ! » Je puis raconter une aventure analogue arrivée à moi-même. J’étais assis seul dans un compartiment de wagons-lits lorsque, à la suite d’un violent cahot de la marche, la porte qui menait au cabinet de toilette voisin s’ouvrit et un homme d’un certain âge, en robe de chambre et casquette de voyage, entra chez moi. Je supposai qu’il s’était trompé de direction en sortant des cabinets qui se trouvaient entre les deux compartiments et qu’il était entré dans le mien par erreur. Je me précipitai pour le renseigner, mais je m’aperçus, tout interdit, que l’intrus n’était autre que ma propre image reflétée dans la glace de la porte de communication. Et je me rappelle encore que cette apparition m’avait profondément déplu. Au lieu de nous effrayer de notre double, nous ne l’avions tout simplement, – Mach et moi, – tous les deux, pas reconnu. Qui sait si le déplaisir éprouvé n’était tout de même pas un reste de cette réaction archaïque que ressent le double comme étant étrangement inquiétant ?

psychique lui-même. On pourrait dire que dans l'un des cas un certain contenu de représentations est refoulé, dans l'autre la croyance en sa réalité (matérielle). Mais cette dernière manière de s'exprimer étend probablement au-delà de ses limites légitimes l'emploi du terme de « refoulement ». Il serait plus correct de tenir compte ici d'une différence psychologique sensible et de qualifier la condition dans laquelle se trouvent les convictions animistes de l'homme civilisé, d'état plus ou moins « *surmonté* ». Nous nous résumerions alors ainsi : l'inquiétante étrangeté prend naissance dans la vie réelle lorsque des complexes infantiles *refoulés* sont ranimés par quelque impression extérieure, ou bien lorsque de primitives convictions *surmontées* semblent de nouveau être confirmées. Enfin, il ne faut pas, par prédilection pour les solutions faciles et les exposés clairs, se refuser à reconnaître que les deux sortes d'inquiétante étrangeté que nous distinguons ici ne peuvent pas toujours se séparer nettement dans la vie réelle. Quand on considère que les convictions primitives se rattachent profondément aux complexes infantiles et y prennent, à proprement parler, racine, on ne s'étonnera pas beaucoup de voir leurs limites se confondre.

Ce qui est étrangement inquiétant dans la fiction, l'imagination, la poésie, mérite, de fait, un examen à part. L'inquiétante étrangeté dans la fiction est avant tout beaucoup plus pleine et riche que cette même étrangeté dans la vie réelle ; elle englobe complètement celle-ci et comprend de plus autre chose encore qui ne se présente pas dans les conditions de la vie. Le contraste entre ce qui est refoulé et ce qui est « surmonté » ne peut pas être transposé à l'inquiétante étrangeté dans la fiction sans une importante mise au point, car le domaine de l'imagination implique, pour être mis en valeur, que ce qu'il contient soit dispensé de l'épreuve de la réalité. Le résultat, qui tourne au paradoxe en est donc, *que dans la fiction bien des choses ne sont pas étrangement inquiétantes qui le seraient si elles se passaient dans la vie, et que,*

dans la fiction, il existe bien des moyens de provoquer des effets d’inquiétante étrangeté qui, dans la vie, n’existent pas.

L’auteur, qui dispose de nombreuses libertés, possède aussi celle de choisir à son gré le théâtre de son action, que celui-ci appartienne à la réalité familière ou s’en écarte d’une manière quelconque. Nous le suivons dans tous les cas. Le monde des contes de fées, par exemple, a, dès l’abord, abandonné le terrain de la réalité et s’est rallié ouvertement aux convictions animistes. Réalisation des souhaits, forces occultes, toute-puissance des pensées, animation de l’inanimé, autant d’effets courants dans les contes et qui ne peuvent y donner l’impression de l’inquiétante étrangeté. Car, pour que naisse ce sentiment, il est nécessaire, comme nous l’avons vu, qu’il y ait débat, afin de juger si l'« incroyable », qui fut surmonté ne pourrait pas, malgré tout, être réel ; or, cette question a été écartée dès l’abord par les conventions qui président au monde où évoluent les contes. De cette manière le conte, qui nous a fourni la plupart des exemples qui sont en contradiction avec notre théorie de l’inquiétante étrangeté, réalise le cas, d’abord mentionné, dans lequel au domaine de la fiction, bien des choses ne sont pas étrangement inquiétantes, qui le seraient dans la vie réelle. De plus, d’autres facteurs concourent à ce fait, facteurs qui, plus tard, seront rapidement effleurés.

L’auteur peut aussi s’être créé un monde qui, moins fantastique que celui des contes, s’écarte pourtant du monde réel par le fait qu’il admet des être surnaturels, démons ou esprits des défunts. Tout ce qui pourrait sembler étrangement inquiétant dans ces apparitions disparaît alors dans la mesure où s’étend le domaine des conventions présidant à cette réalité poétique. Les âmes de l’Enfer de Dante ou les apparitions dans *Hamlet*, *Macbeth* ou *Jules César* de Shakespeare peuvent être effrayantes et lugubres au possible, mais elles sont, au fond, aussi dénuées d’inquiétante étrangeté que, par exemple, l’univers serein des dieux d’Homère. Nous adaptons notre jugement

aux conditions de cette réalité fictive du poète et nous considérons alors les âmes, les esprits et les revenants comme s'ils avaient une existence réelle ainsi que nous-mêmes dans la réalité matérielle. C'est là encore un cas où le sentiment de l'inquiétante étrangeté nous est épargné.

Tout autrement en est-il quand l'auteur semble s'en tenir au terrain de la réalité courante. Il assume alors toutes les conditions qui importent pour faire naître dans la vie réelle le sentiment de l'inquiétante étrangeté, et tout ce qui agit de façon étrangement inquiétante dans la vie produit alors le même effet dans la fiction. Mais, dans ce cas, l'auteur a la possibilité de renforcer, de multiplier encore l'effet d'inquiétante étrangeté bien au-delà du degré possible dans la vie réelle en faisant surgir des incidents qui, dans la réalité, ne pourraient pas arriver, ou n'arriver que très rarement. Il fait pour ainsi dire se trahir en nous notre superstition soi-disant réprimée, il nous trompe en nous promettant la vulgaire réalité et en en sortant cependant. Nous réagissons à ses fictions comme nous le ferions à des événements nous concernant ; quand nous remarquons la mystification il est trop tard, l'auteur a déjà atteint son but, mais je soutiens, moi, qu'il n'a pas obtenu un effet pur. Il nous reste un sentiment d'insatisfaction, une sorte de rancune qu'on ait voulu nous mystifier, ainsi que je l'ai éprouvé très nettement après la lecture du récit de Schnitzler, *Die Weissagung* (La Prophétie), et d'autres productions du même ordre recourant au miraculeux. L'écrivain dispose encore d'un autre moyen pour se dérober à notre révolte et améliorer du même coup les conditions lui permettant d'atteindre son but. Ce moyen consiste à ne pas nous laisser deviner pendant un temps assez long quelles conventions président à l'univers qu'il a adopté, ou bien d'éviter, avec art et astuce, jusqu'à la fin, de nous en donner une explication décisive. Somme toute, le cas énoncé tout à l'heure se réalise, et l'on voit que la fiction peut créer de nouvelles

formes du sentiment de l'inquiétante étrangeté qui n'existent pas dans la vie réelle.

Toutes ces variations ne se rapportent vraiment qu'au sentiment d'inquiétante étrangeté provenant de ce qui est « surmonté ». L'inquiétante étrangeté émanée des complexes refoulés est plus résistante, elle reste dans la fiction (à une condition près) tout aussi étrangement inquiétante que dans la vie. L'autre cas de l'inquiétante étrangeté, celle émanant du « surmonté », présente ce caractère et dans la réalité et dans la fiction qui s'élève sur le terrain de la réalité matérielle, mais il peut le perdre dans les réalités fictives créées par l'écrivain.

Les libertés de l'auteur et, à leur suite, les privilèges de la fiction pour évoquer et inhiber le sentiment de l'inquiétante étrangeté ne sauraient évidemment être épuisés par les précédentes remarques. Envers ce qui nous arrive dans la vie, nous nous comportons en général tous avec une passivité égale et restons soumis à l'influence des faits. Mais nous sommes dociles à l'appel du poète ; par la disposition dans laquelle il nous met, par les expectatives qu'il éveille en nous, il peut détourner nos sentiments d'un effet pour les orienter vers un autre, il peut souvent d'une même matière tirer de très différents effets. Tout cela est connu depuis longtemps et a probablement été jugé à sa valeur par les esthéticiens de profession. Nous avons été entraînés sans le vouloir par nos recherches sur ce domaine, ceci en cherchant à élucider la contradiction que constituent à notre dérivation de l'inquiétante étrangeté certains exemples cités plus haut. Aussi, allons-nous reprendre quelques-uns de ceux-ci.

Tout à l'heure nous nous demandions pourquoi la main coupée du Trésor de Rhampsenit ne faisait pas la même impression d'inquiétante étrangeté que celle de l'histoire de la main coupée de Hauff. Cette question nous semble maintenant avoir plus de portée, car nous avons constaté la plus grande résistance de l'inquiétante

étrangeté émanée des complexes refoulés. Cependant la réponse est facile à donner : dans cette histoire nous ne vibrons pas aux émotions de la princesse, mais à la ruse supérieure du maître voleur. Le sentiment d'inquiétante étrangeté n'a probablement pas été épargné à la princesse, nous trouvons même vraisemblable qu'elle se soit évanouie, mais nous n'éprouvons rien de réellement inquiétant et étrange, car nous ne nous mettons pas à sa place, à elle, mais à celle du maître voleur.

Sous un autre signe, l'impression d'inquiétante étrangeté nous est épargnée dans la farce de Nestroy, *Der Zerrissene* (Le déchiré), lorsque le fugitif qui se croit un meurtrier, voit, en soulevant le couvercle de chacune des trappes, surgir à chaque fois le soi-disant fantôme de l'assassiné et s'écrie, désespéré : « Pourtant, je n'en ai tué qu'un seul ! » Quel sens a ici cette atroce multiplication ? Nous savons quelles sont les conditions préliminaires de la scène et nous ne partageons pas l'erreur du « déchiré » ; voilà pourquoi ce qui, pour lui, doit être étrangement inquiétant, ne produit sur nous qu'un effet irrésistiblement comique. Et même un véritable spectre, comme celui du conte de O. Wilde, *Le fantôme de Canterville*, perd tous droits à inspirer la moindre terreur, du moment que l'écrivain se permet la plaisanterie de le laisser tourner en ridicule et berner. L'effet affectif peut être indépendant à ce point du choix de la matière au domaine de la fiction. Quant au monde des contes de fées, les sentiments d'angoisse, partant les sentiments d'inquiétante étrangeté, ne doivent pas y être éveillés. Nous le comprenons, et c'est pourquoi nous détournons les yeux de tout ce qui pourrait provoquer un effet semblable.

De la solitude, du silence, de l'obscurité, nous ne pouvons rien dire, si ce n'est que ce sont là vraiment les éléments auxquels se rattache l'angoisse infantile qui jamais ne disparaît tout entière chez la plupart des hommes. De ce problème, l'investigation psychanalytique s'est occupée ailleurs.

Introduction à La psychanalyse des névroses de guerre[1]

Discussion au Ve Congrès international de Psychanalyse à Budapest, les 28 et 29 septembre 1918. Contributions de Freud, Ferenczi, Abraham, Simmel, Jones (Bibliothèque Psychanalytique internationale, n° 1), Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Leipzig et Vienne, 1919.

Le petit livre sur les névroses de guerre par lequel notre maison d'édition inaugure la « Bibliothèque internationale de Psychanalyse » traite d'un sujet qui, jusqu'à un passé récent, jouissait du privilège de la plus grande actualité. Lorsque celui-ci fut mis en discussion au Ve Congrès de Psychanalyse à Budapest (septembre 1918), des représentants officiels des instances dirigeantes des puissances de l'Europe centrale se trouvaient là, afin de prendre connaissance des rapports et débats, et le résultat, riche d'espoir, de cette première rencontre fut l'engagement de mettre en place des centres psychanalytiques où des médecins formés à l'analyse devraient trouver les moyens et le loisir d'étudier la nature

1 Einleitung zu *Zur Psychoanalyse der Kriegsneurosen*. Écrit par Freud pour présenter les diverses contributions au Ve Congrès international de Psychanalyse à Budapest, en 1918, réunies en un volume édité par l'Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Leipzig et Vienne (p. 3-7). GW, XII.

de ces affections énigmatiques et l'influence thérapeutique qu'on peut exercer sur elles par la psychanalyse. Avant même que les projets puissent être exécutés, la fin de la guerre survint ; ces organisations d'État furent réduites à néant, l'intérêt pour les névroses de guerre céda la place à d'autres préoccupations ; mais de manière significative, lorsque cessèrent les conditions de la guerre, la plupart de ces affections névrotiques provoquées par la guerre disparurent également. L'occasion d'une étude approfondie de ces affections fut dès lors malheureusement perdue. On doit ajouter : il faut espérer qu'elle ne reviendra pas de si tôt.

Mais cet épisode, à présent clos, ne fut pas sans importance pour la diffusion de la psychanalyse. Alors qu'ils avaient affaire aux névroses de guerre, ce qui leur était imposé par les exigences du service aux armées, même les médecins qui s'étaient jusqu'à présent tenus à l'écart des doctrines psychanalytiques s'en rapprochèrent. À partir de l'exposé de Ferenczi le lecteur peut saisir avec quelles hésitations et sous quels voiles cette approche s'est effectuée. Quelques-uns des facteurs que la psychanalyse avait depuis longtemps reconnus et décrits dans les névroses du temps de paix — l'origine psychogène des symptômes, la signification des motions pulsionnelles *inconscientes*, le rôle du bénéfice primaire de la maladie dans la résolution des conflits psychiques (« fuite dans la maladie ») — furent ainsi constatés et presque généralement acceptés également dans les névroses de guerre. Les travaux de E. Simmel montrèrent aussi quel succès peut être obtenu en traitant les névrosés de guerre à l'aide de la technique cathartique, dont on sait qu'elle a été le stade préliminaire de la technique psychanalytique.

Mais qu'on se garde de croire que commencer à se rapprocher de la psychanalyse signifie qu'on se réconcilie avec elle ou qu'on fait table rase de l'opposition à son endroit. Si quelqu'un, n'ayant jusqu'à présent fait aucun cas d'une somme d'affirmations s'articulant avec cohérence, se trouve soudain dans la situation de s'assurer de

l'exactitude d'une partie de cet ensemble, on serait en droit de penser qu'il serait alors bel et bien ébranlé dans son refus et qu'il ne s'interdirait pas d'attendre, en quelque sorte avec respect, que l'autre partie aussi, sur laquelle il ne possède encore aucune expérience propre, et partant aucun jugement propre, puisse s'avérer exacte.

Cette autre partie de la doctrine psychanalytique que l'étude des névroses de guerre n'aborde pas tend à conclure que ce sont les forces pulsionnelles sexuelles qui trouvent leur expression dans la formation de symptôme, et que la névrose provient du conflit entre le moi et les pulsions sexuelles repoussées par lui. « Sexualité » est ici à comprendre au sens élargi courant en psychanalyse, et à ne pas confondre avec la notion plus étroite de « génitalité ». Il est donc tout à fait exact, comme E. Jones l'expose dans sa contribution, que cette partie de la théorie n'a pas été confirmée jusqu'à présent dans le cas des névroses de guerre. Les travaux qui pourraient la confirmer n'ont pas encore été mis en route. Peut-être les névroses de guerre sont-elles un matériel tout à fait impropre à cette confirmation. Mais les adversaires de la psychanalyse, chez lesquels l'aversion pour la sexualité s'est montrée plus forte que la logique, se sont empressés de proclamer que l'examen des névroses de guerre avait définitivement réfuté cette part de la théorie psychanalytique. Ce faisant, ils se sont rendus coupables d'une petite interversion. Si l'examen — encore très peu poussé — des névroses de guerre *n'a pas révélé* que la théorie sexuelle des névroses est exacte, cela est tout autre chose que si elle *avait révélé* que cette théorie *n'est pas exacte*.

Une position impartiale, un peu de bonne volonté, et il ne serait pas difficile de trouver la voie menant à une clarification supplémentaire.

Les névroses de guerre, pour autant qu'elles se distinguent des névroses banales du temps de paix par des propriétés particulières,

sont à concevoir comme des névroses traumatiques qui ont été rendues possibles ou ont été favorisées par un conflit du moi. La contribution d’Abraham fournit de bonnes indications sur ce conflit du moi ; les auteurs anglais et américains, cités par Jones, l’ont eux aussi reconnu. Il se joue entre l’ancien moi pacifique et le nouveau moi guerrier du soldat, et devient aigu dès que le moi de paix découvre à quel point il court le risque que la vie lui soit retirée à cause des entreprises aventureuses de son double parasite nouvellement formé. On peut tout aussi bien dire que l’ancien moi se protège par la fuite dans la névrose traumatique du danger menaçant la vie, ou qu’il se défend du nouveau moi reconnu comme mettant sa vie en péril. L’armée nationale serait donc la condition, le milieu de culture, des névroses de guerre ; chez des soldats de métier, dans une troupe de mercenaires, toute possibilité d’apparaître leur serait refusée.

L’autre constituant des névroses de guerre est la névrose traumatique, qui, comme on sait, survient également en temps de paix après un effroi ou des accidents graves, sans le moindre rapport avec un conflit dans le moi.

La doctrine de l'étiologie sexuelle des névroses, ou, comme nous préférons dire : la théorie de la libido dans les névroses, n’a été établie à l’origine que pour les névroses de transfert de la vie de paix, et, dans leur cas, elle est facile à prouver par l’application de la technique analytique. Mais son application à ces autres affections, que plus tard nous avons rassemblées dans le groupe des névroses narcissiques, se heurte déjà à des difficultés. Une *dementia praecox* habituelle, une paranoïa, une mélancolie sont au fond un matériel fort peu propre à prouver la théorie de la libido et à initier à sa compréhension ; aussi les psychiatres, qui négligent les névroses de transfert, ne peuvent-ils se familiariser avec elle. La névrose traumatique (du temps de paix) fut toujours considérée comme la plus réfractaire à cet égard, si bien qu’en surgissant les névroses de

guerre ne purent apporter aucun nouveau facteur dans la situation existante.

C'est seulement par l'établissement et le maniement du concept de « libido narcissique », c'est-à-dire d'une quantité d'énergie sexuelle qui est attachée au moi lui-même et s'en rassasie comme elle ne le fait habituellement que de l'objet, qu'on a réussi à étendre la théorie de la libido même aux névroses narcissiques, et ce développement ultérieur tout à fait légitime du concept de sexualité promet de réaliser pour ces névroses plus graves et pour les psychoses tout ce que l'on peut attendre d'une théorie progressant empiriquement par tâtonnements. La névrose traumatique (de paix) s'insérera elle aussi dans cet ensemble une fois que les recherches sur les rapports indubitablement existants entre frayeur, angoisse et libido narcissique seront parvenues à un résultat.

Alors que les névroses traumatiques et les névroses de guerre parlent à tout rompre de l'influence du danger menaçant la vie, et pas du tout ou pas assez clairement de celle de la « frustration d'amour », en revanche toute revendication étiologique du premier de ces facteurs, si puissant là où il apparaît, est absente dans les névroses de transfert habituelles du temps de paix. Ne va-t-on pas jusqu'à penser que ces dernières affections ne sont que favorisées par une vie de facilité, de bien-être et d'inaction, ce qui de nouveau offre un intéressant contraste avec les conditions de vie dans lesquelles éclatent les névroses de guerre. Sur le modèle de leurs adversaires, les psychanalystes qui trouvent leurs patients malades de « frustration d'amour », de revendications insatisfaites de la libido, auraient dû affirmer qu'il ne peut y avoir de névrose de danger, ou que les affections survenant après un effroi ne sont pas des névroses. Ceci ne leur est, naturellement, jamais venu à l'esprit. Ils voient là bien plutôt une possibilité commode de réunir en une seule conception les deux faits apparemment divergents. Dans les névroses traumatiques et les névroses de guerre, le moi de l'homme

se défend contre un danger, qui le menace de l'extérieur ou qui, par une modification du moi, va jusqu'à prendre corps pour lui ; dans les névroses de transfert du temps de paix, le moi voit dans sa libido elle-même l'ennemi, dont les revendications lui paraissent menaçantes. Dans les deux cas le moi a peur d'être endommagé : ici par la libido, là par les violences extérieures. Bien plus, on pourrait dire que dans les névroses de guerre, à la différence des névroses traumatiques pures et par rapprochement avec les névroses de transfert, ce qui fait peur, c'est bel et bien un ennemi intérieur. Les difficultés théoriques qui font obstacle à une telle conception unifiante ne semblent pas insurmontables ; on peut tout de même à juste titre caractériser le refoulement, qui est à la base de toute névrose, comme une réaction à un traumatisme, comme une névrose traumatique élémentaire.

Doit-on enseigner la psychanalyse à l'Université ?[1]

L'opportunité d'un enseignement de la psychanalyse dans les Universités peut être examinée selon deux points de vue : du point de vue de la psychanalyse et du point de vue de l'Université.

1) L'insertion de la psychanalyse dans le programme universitaire serait, sans doute, favorablement reçue par tout psychanalyste. En même temps, il est certain que le psychanalyste peut tout à fait, sans aucun préjudice pour lui-même, se passer de l'Université. Ce dont il a besoin au niveau théorique, il peut le trouver dans la littérature spécialisée, et, pour aller plus avant, dans les réunions scientifiques des sociétés de psychanalyse aussi bien que par son contact personnel avec leurs membres les plus expérimentés. Quant à l'expérience pratique, en dehors de ce que lui apporte son analyse personnelle, il peut l'acquérir en conduisant des cures pourvu qu'il s'assure du contrôle et du conseil de psychanalystes confirmés.

Le fait qu'un tel type d'organisation existe provient en fait de ce que la psychanalyse est exclue des Universités. Et il est, par

1 Kelle-e az egyetemen a psychoanalysist-tanitani ? (Soll man Psychoanalysc an der Universitât lehren ?). Publication originale en hongrois. Texte allemand inexistant. La transcription a probablement été faite par S. Ferenczi et paraît dans le périodique médical *Gyógyászat* (Budapest), le 30 mars 1919, vol. 59, n° 13, traduction anglaise : SE, XVIII, 170-173, base de la présente traduction.

conséquent, manifeste que ces accommodements continueront à accomplir une fonction effective aussi longtemps que cette exclusion persistera.

2) Pour autant que les Universités soient concernées, la question est de savoir si elles sont résolues à vouloir attribuer une quelconque valeur à la psychanalyse dans la formation des médecins et des savants. S'il en est ainsi le problème suivant sera : comment peut-elle être intégrée dans le cadre habituel de l'enseignement ?

L'importance de la psychanalyse au regard de l'ensemble de la formation médicale et académique est fondée sur les faits suivants :

a) Au cours des quelques décennies passées, cette formation médicale a été, à très juste titre, critiquée en raison de la voie unilatérale par laquelle elle mène l'étudiant dans les disciplines de l'anatomie, de la physique et de la chimie, alors qu'elle néglige, d'autre part, de mettre l'accent sur l'importance des facteurs mentaux tant dans les différentes fonctions vitales que dans les maladies et leur traitement. C'est cette lacune dans l'enseignement médical qui s'affirme, par la suite, comme un point aveugle notoire chez le médecin. Non seulement ceci transparaît à travers son manque d'intérêt pour les problèmes les plus préoccupants de l'existence de l'homme — sain ou malade — mais encore ceci le rend maladroit dans le traitement de patients auprès desquels même les charlatans et les « guérisseurs » obtiennent de meilleurs résultats que lui.

Cette carence évidente a conduit, quelque temps plus tard, à l'introduction de cours de psychologie médicale dans le programme universitaire. Mais aussi longtemps que ces exposés furent basés sur la psychologie académique ou sur la psychologie expérimentale (qui s'occupe seulement de questions de détails) ils furent inadéquats à répondre aux exigences de formation de l'étudiant. Pas davantage ne purent-ils le rapprocher des problèmes généraux de la vie ou de ceux

de sa profession. Le rôle imparti à ce type de psychologie médicale dans les programmes de formation s'avéra douteux pour ces raisons.

En revanche, un cours de psychanalyse répondrait certainement à ces exigences. Avant d'aborder la psychanalyse proprement dite, un cours introductif serait nécessaire pour traiter, en détails, les relations entre la vie mentale et la vie physique — base de tous les types de psychothérapies —, pour décrire les différentes sortes de procédés suggestifs et, finalement, pour établir en quoi la psychanalyse constitue l'aboutissement et l'apogée de toutes les méthodes antérieures de traitement mental. En fait, plus que toute autre, la psychanalyse se trouve appropriée à l'enseignement de la psychologie destiné à l'étudiant en médecine.

b) Une des autres fonctions de la psychanalyse serait d'assurer une préparation à l'étude de la psychiatrie. Dans sa conception actuelle, la psychiatrie est exclusivement de nature descriptive. Elle prépare seulement l'étudiant à identifier une série d'entités pathologiques qui lui permettent de distinguer les affections incurables et les troubles dangereux à l'égard de la société. La seule relation qu'elle entretient avec les autres branches de la science médicale se situe au niveau de l'étiologie organique — c'est-à-dire sur le plan de découvertes anatomiques ; mais elle ne propose pas la moindre compréhension des faits observés. Une telle compréhension ne peut être assurée que par une psychologie des profondeurs.

Pour autant que j'en sois informé, on s'accorde déjà à reconnaître en Amérique que la psychanalyse (la première tentative de psychologie des profondeurs) a accompli des incursions couronnées de succès dans ce domaine inexploré de la psychiatrie. En conséquence, dans ce pays, beaucoup d'écoles de médecine ont déjà organisé des cours de psychanalyse en guise d'introduction à la psychiatrie.

L'enseignement de la psychanalyse pourrait se dispenser en deux étapes : un cours élémentaire destiné à tous les étudiants en

médecine et un cours de conférences spécialisées pour les psychiatres.

c) Dans l’investigation des processus mentaux et des fonctions intellectuelles, la psychanalyse se réclame d’une méthode qui lui est spécifiquement propre. L’application de cette méthode ne se limite aucunement au champ des affections psychologiques, mais s’étend également à la solution de problèmes dans les domaines de l’art, de la philosophie et de la religion. Dans cette direction elle a dès à présent développé plusieurs points de vue nouveaux et apporté quelques précieuses lumières sur des sujets telles l’histoire de la littérature, la mythologie, l’histoire des civilisations et la philosophie de la religion. C’est en ce sens que le cours général de psychanalyse pourrait être ouvert également aux étudiants de ces branches de connaissance. L’influence fécondante de la pensée psychanalytique sur ces autres disciplines contribuerait sans nul doute à forger un lien plus étroit — au sens d’une *universitas literarum* — entre la science médicale et les branches de la connaissance qui se déploient dans la sphère de la philosophie et des arts.

En résumé, on peut affirmer qu’une Université aurait tout à gagner à introduire l’enseignement de la psychanalyse dans ses programmes. Il est évident que cet enseignement ne pourrait être dispensé que d’une manière dogmatique et critique, au moyen de cours théoriques, car ces cours n’offriront qu’une possibilité très restreinte d’effectuer des expériences ou des démonstrations pratiques. En vue de la recherche, il suffirait que les professeurs de psychanalyse aient accès à un département de consultation externe pour qu’ils disposent de tout le matériel requis, sous la forme de patients « névrotiques ». Pour la psychiatrie analytique, on devrait avoir à sa disposition un service fermé.

Finalement, il nous faut prendre en considération une objection : selon ces lignes directrices, l’étudiant en médecine n’apprendra jamais la psychanalyse proprement dite. Cela est tout à

fait vrai si l’on entend par là la pratique effective de la psychanalyse. Mais, par rapport aux objectifs qui nous intéressent, il sera bien suffisant qu’il apprenne quelque chose sur la psychanalyse et quelque chose *venant de* la psychanalyse. Après tout, ce n’est pas la formation universitaire qui prépare l’étudiant en médecine à devenir un chirurgien qualifié ; quiconque se destine à la chirurgie comme profession ne peut faire l’économie d’une formation ultérieure sous forme de plusieurs années de pratique dans un service de chirurgie à l’hôpital.

Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique

Nous ne nous sommes jamais targués, vous le savez, de posséder des connaissances et un pouvoir achevés, complets ; comme jadis, nous sommes toujours disposés à admettre les imperfections de nos vues, à y intégrer des nouvelles notions et à modifier notre technique afin de la perfectionner.

Puisque nous voilà de nouveau réunis après de longues et pénibles années de séparation[1], je suis tenté de procéder à une révision de nos données thérapeutiques. C’est à l’état de ces données que nous devons notre situation. Je désire aussi considérer dans quelles nouvelles directions notre science a pu se développer.

Nous avons dit que notre tâche thérapeutique consistait à faire connaître au névrosé les émois refoulés et inconscients qui existent en lui et, dans ce but, à découvrir les résistances qui s’opposent à cette prise de connaissance de lui-même. Toutefois suffit-il pour vaincre ces résistances de les mettre en lumière ? Pas toujours, certes, mais en nous servant du transfert que fait l’analysé à la personne du médecin, nous espérons atteindre ce but et faire partager au patient notre propre conviction en lui montrant l’inutilité du refoulement établi dans l’enfance et l’impossibilité de diriger la vie suivant le principe du plaisir. J’ai exposé ailleurs les conditions

1 Naturellement aucun Congrès n’avait eu lieu pendant la guerre de 1914-1918. (N. d. l. Tr.)

dynamiques du nouveau conflit au travers duquel nous faisons passer le malade et qui est venu remplacer l'ancien conflit morbide. Je ne saurais actuellement rien modifier à cet exposé.

Nous donnons le nom de psychanalyse au travail qui consiste à ramener jusqu'au conscient du malade les éléments psychiques refoulés. Pourquoi l'avoir appelé « analyse », ce mot signifiant décomposition, désagrégation ? Ne fait-il pas penser au travail fait par le chimiste sur les substances qu'il trouve dans la nature et qu'il apporte au laboratoire ? Eh bien, parce qu'à un certain point de vue important l'analogie est réelle. Les symptômes du patient, ses manifestations morbides sont, comme toutes ses activités psychiques, de nature fort complexe ; en fin de compte, les éléments qui forment ces combinaisons sont les émois instinctuels. Mais le malade ignore tout ou à peu près tout de ces facteurs élémentaires et c'est à nous qu'il appartient de lui faire concevoir la composition de ces formations psychiques si complexes. Nous ramenons les symptômes aux émois instinctuels qui les ont motivés et, de même que le chimiste décèle dans un sel l'élément chimique rendu méconnaissable par sa combinaison avec d'autres éléments, nous faisons apparaître dans les symptômes présentés par le malade, les facteurs instinctuels jusqu'alors ignorés du patient. Nous lui montrons aussi que certaines de ses manifestations psychiques, non considérées comme morbides, ont une motivation imparfaitement consciente et que d'autres facteurs pulsionnels dont il n'avait pas connaissance y jouaient aussi leur rôle.

Nous avons également expliqué les aspirations sexuelles de l'homme en les ramenant à leurs composants. En interprétant un rêve, nous en négligeons l'ensemble pour nous reporter aux éléments des associations.

C'est donc à juste titre que l'on peut comparer l'activité médicale du psychanalyste au travail du chimiste et cette analogie nous incite à ouvrir de nouvelles voies à notre thérapeutique. Nous

avons *analysé* le malade, c'est-à-dire que nous avons décomposé son activité psychique en ses parties constituantes, pour ensuite isoler chacun des éléments instinctuels ; comment ne pas chercher ensuite à refaire une combinaison nouvelle et meilleure ? Vous savez que l'on a réclamé de nous cette synthèse. À l'analyse d'un psychisme morbide doit, nous a-t-on dit, succéder la synthèse de ce psychisme ! Et, peu à peu, une préoccupation s'est fait jour : la crainte qu'il y ait de notre part trop d'analyse et pas assez de synthèse, d'où une tentative pour attribuer tout l'effet thérapeutique à la synthèse, en la considérant comme une sorte de reconstitution de ce qui a, pour ainsi dire, été détruit par la vivisection.

Malgré tout, je n'imagine pas trouver dans cette psychosynthèse un nouveau champ d'action. Si je pouvais me permettre d'être franc et impoli, je dirais qu'il s'agit d'une phrase dénuée de sens. Je me borne à dire qu'il n'est, en ce cas, question que de l'extension immotivée d'un parallèle ou, si vous préférez, de l'exploitation injustifiée d'une dénomination. Mais une dénomination n'est qu'une étiquette qu'on appose afin d'établir une distinction entre des choses analogues et non un programme, une description de contenu ou une définition. En outre, lorsqu'on établit un parallèle entre deux objets, ceux-ci peuvent n'être comparables que par un seul point, tout en différant entièrement par d'autres. Le psychisme est quelque chose d'unique et de si particulier qu'aucune comparaison isolée n'en saurait traduire la nature. Le travail du psychanalyste peut, certes, présenter certaines analogies avec l'analyse chimique, mais aussi avec les interventions chirurgicales, les opérations orthopédiques ou le rôle du pédagogue. La comparaison avec l'analyse chimique a ses limites du fait que, dans le domaine psychique, nous avons affaire à des aspirations qui, par attrait compulsionnel, tendent à s'unir et à fusionner. Quand nous réussissons à décomposer un symptôme, à libérer un émoi instinctuel

de l'association où il se trouve engagé, il ne demeure pas isolé mais entre immédiatement dans une nouvelle combinaison[2].

Et l'inverse se produit aussi ! Le névrosé nous apporte un psychisme déchiqueté fissuré par les résistances. Et quand, dans l'analyse du cas, nous éliminons les résistances, nous voyons ce psychisme se coordonner et la grande unité que nous appelons « moi » s'agréger tous les émois instinctuels jusqu'alors détachés et écartés de lui. C'est ainsi que se réalise automatiquement, inévitablement, la psychosynthèse, sans que nous ayons eu à intervenir ; en décomposant les symptômes en leurs éléments, en levant les résistances, nous créons les conditions nécessaires à la production de cette synthèse. Il est faux de penser que le psychisme du malade a été décomposé en ses éléments et attend paisiblement ensuite d'être reconstitué d'une façon quelconque.

L'évolution de notre thérapeutique se fera donc dans un sens différent, dans le sens surtout que Ferenczi a récemment indiqué : vers « l'activité » du psychanalyste.

Voyons rapidement ce qu'est cette activité. Nous disons que notre traitement vise deux buts : rendre conscient ce qui a été refoulé et découvrir les résistances. Pour les atteindre, nous sommes obligés, certes, de déployer assez d'activité. Mais convient-il d'abandonner au malade le soin d'en finir avec les résistances que nous lui avons fait connaître. Ne pouvons-nous lui venir en aide en ne nous contentant pas de l'impulsion donnée par le transfert ? N'est-il pas plus naturel de le seconder autrement, c'est-à-dire en le plaçant dans la situation psychique la plus propre à provoquer la liquidation souhaitée du conflit ? Les faits et gestes du patient dépendent d'une série de circonstances extérieures connexes. Comment pourrions-nous hésiter à modifier de façon favorable cette connexion ? Je crois,

2 Et pourtant un phénomène tout à fait analogue se produit au cours de l'analyse chimique. Les corps que le chimiste parvient à isoler forment des synthèses non voulues par celui-ci, grâce au libre jeu d'affinités électives au sein de leur substance.

pour ma part, qu'en exerçant une pareille activité, le médecin analyste agit à bon droit et irréprochablement.

Comme vous voyez, un nouveau domaine de la technique s'ouvre ici à nous. Son exploration va nous coûter beaucoup d'efforts et des règles bien précises devront être formulées. Je n'essaierai pas aujourd'hui de vous initier à cette technique nouvelle en voie d'évolution, mais je me contenterai d'énoncer un principe fondamental sans doute appelé à régir tout ce domaine et qui est le suivant : *le traitement psychanalytique doit autant que possible s'effectuer dans un état de frustration, d'abstinence.*

Remettons à plus tard le soin de discuter à fond des possibilités de faire respecter cette règle. En parlant d'abstinence, nous ne songeons pas à priver l'analysé de toute espèce de satisfaction, ce qui serait évidemment impossible. Nous n'entendons pas non plus donner à ce mot le sens qu'on lui attribue vulgairement et ne voulons pas interdire au patient tout rapport sexuel ; il s'agit ici de quelque chose de différent, qui se rapporte bien davantage à la dynamique de la maladie et de la guérison.

Vous n'avez pas oublié qu'une *frustration* avait causé la maladie du sujet et que ses symptômes lui servaient de satisfaction substitutive. Au cours du traitement, vous pourrez constater que toute amélioration de son état morbide ralentit l'allure du rétablissement et diminue la force pulsionnelle qui l'aiguillonne vers la guérison. Or cette force pulsionnelle nous est indispensable et sa diminution compromettrait l'accession au but que nous poursuivons. À quelle conclusion inéluctable sommes-nous alors obligés d'arriver ? Eh bien, quelque cruel que cela puisse sembler, nous devons veiller à ce que les souffrances du malade ne s'atténuent pas prématurément de façon marquée. Au cas où les symptômes ont été ainsi détruits et dévalués, nous sommes obligés de recréer la souffrance sous les espèces d'une autre frustration pénible, faute de quoi nous courrions le risque de n'obtenir jamais qu'une faible et passagère amélioration.

À mon sens, c'est de deux côtés surtout que le danger menace. D'une part, le patient dont l'état morbide s'est trouvé ébranlé par l'analyse s'efforce avec la plus grande ardeur à se créer, à la place de ses symptômes, de nouvelles satisfactions substitutives sans caractère pénible. Il utilise l'immense mobilité de la libido partiellement libérée pour investir de celle-ci et promouvoir au rang de satisfactions substitutives les plus diverses sortes d'activités : plaisirs, intérêts, habitudes, même celles qui existaient déjà antérieurement. Il ne cesse de trouver ainsi de nouvelles diversions, qui provoquent une perte de l'énergie nécessaire au traitement et parvient, un temps, à les garder secrètes. Il appartient à l'analyste de découvrir tous ces détours et d'exiger du malade l'abandon de ces diversions agréables, quelle que soit leur apparente innocence. Le patient à moitié guéri s'engage parfois aussi dans une voie plus dangereuse, comme le fait, par exemple, un homme qui s'engage à la légère dans quelque liaison. Remarquons en passant que les mariages malheureux et les infirmités physiques constituent les aboutissements les plus communs des névroses. Ils satisfont tout particulièrement le sentiment de culpabilité (le besoin de punition) qui fait que tant de névrosés tiennent si obstinément à leurs maladies. Ils se punissent eux-mêmes en faisant quelque mariage déraisonnable, considèrent une longue maladie organique comme un châtiment imposé par le destin et renoncent ensuite souvent à la continuation de leur névrose.

En pareil cas, le devoir du médecin est de s'opposer énergiquement à ces satisfactions de remplacement, prématurément adoptées. Mais il lui sera plus facile de se prémunir contre le second danger qui n'est pas négligeable et qui compromet la force pulsionnelle de l'analyse. C'est dans le traitement même, dans le transfert sur la personne du médecin, que le malade cherche avant tout une satisfaction substitutive. Il peut même tendre à se dédommager par ce moyen de tout le renoncement qu'on lui impose.

Certes, il faut bien accorder quelque chose, plus ou moins suivant le cas et la personnalité du malade, mais il n'est pas bon d'exagérer dans ce sens. L'analyste qui donne à son patient — peut-être par excès de bon cœur — tout ce qu'un être humain peut attendre d'un autre, commet une erreur économique semblable à celle dont on se rend coupable dans nos cliniques non psychanalytiques. On y cherche à rendre la vie aussi douce que possible au malade, afin qu'il s'y sente bien et qu'il y retrouve volontiers un refuge contre les difficultés de l'existence. Ce faisant, les médecins de ces établissements renoncent à le fortifier pour la vie et à le rendre plus capable de remplir ses véritables devoirs. En analyse, il faut éviter toutes ces gâteries. En ce qui concerne ses relations avec le médecin, le malade doit conserver suffisamment de désirs irréalisés. Il est indiqué de lui refuser justement celles des satisfactions auxquelles il aspire le plus ardemment et qu'il exige le plus impérieusement.

Je ne crois pas avoir épuisé le sujet de l'activité requise du médecin en disant qu'il doit, pendant le traitement, maintenir la frustration. Comme vous vous le rappelez certainement, une autre partie de l'activité au cours de l'analyse a déjà fait jadis l'objet d'une controverse entre l'école suisse et nous. Nous avons catégoriquement refusé de considérer comme notre bien propre le patient qui requiert notre aide et se remet entre nos mains. Nous ne cherchons ni à édifier son sort, ni à lui inculquer nos idéaux, ni à le modeler à notre image avec l'orgueil d'un Créateur — ce qui nous serait fort agréable. Je persiste aujourd'hui encore dans ce refus et je pense qu'il y a lieu, justement en ce cas, de respecter la discrétion médicale que nous sommes ailleurs obligés de négliger. Nous avons également observé que les besoins de la thérapeutique n'exigent nullement la mise en œuvre de cette sorte d'activité. Il m'est en effet arrivé, sans modifier leur personnalité de sortir d'affaire des gens auxquels ne me liait aucune communauté de race, d'éducation, de

position sociale ni de vues générales. À l’époque de ces controverses, j’eus, il est vrai, l’impression que les objections de nos porte-parole dont le principal, je crois, était Ernest Jones — manquaient de souplesse et étaient trop absolues. Nous ne pouvons éviter de prendre en analyse des personnes si faibles de caractère, si peu capables de s’adapter à la vie, que nous nous voyons obligés d’associer pour elles l’influence éducative à l’influence analytique. D’ailleurs pour la plupart des patients, nous nous trouvons aussi obligés de nous poser de temps en temps en éducateurs et en conseillers. Mais cela doit chaque fois être fait avec beaucoup de précaution et il ne faut pas chercher à modeler le malade à notre image, mais le pousser à libérer et à perfectionner sa propre personnalité.

Notre vénéré ami américain, J. J. Putnam, dont le pays nous est actuellement si hostile, nous pardonnera aussi de ne pas partager son opinion, lorsqu’il prétend que la psychanalyse doit se mettre au service d’une conception philosophique particulière de l'univers qui obligerait le patient à s’élever moralement. À mon avis ce ne serait là qu’une sorte de tyrannie voilée par la noblesse du but à atteindre.

Enfin nous nous voyons obligés d’exercer une autre activité encore d’un genre tout différent, elle s’impose à nous du fait que nous découvrons chaque jour davantage que les diverses formes de maladie traitées par nous ne peuvent être guéries par une seule et même technique. Il serait prématuré de traiter de façon détaillée ce sujet, mais deux exemples montreront pourquoi une nouvelle sorte d’activité doit être prise en considération. Notre technique a été créée en vue du traitement de l’hystérie et continue à bien s’appliquer à cette affection. Mais déjà, les phobies nous ont contraints à aller au-delà de cette limite. Il est presque impossible, si l’on veut guérir un phobique, d’attendre que le traitement l’amène à renoncer à sa phobie. Jamais, en pareil cas, le malade n’apporte à l’analyse les matériaux indispensables capables d’entraîner une

solution convaincante. Il faut donc procéder autrement. Prenez comme exemple l’agoraphobie dont il existe deux formes : l’une légère, l’autre grave. Les agoraphobes légèrement atteints, tout en souffrant d’angoisse dès qu’ils se trouvent seuls dans la rue, n’ont néanmoins pas renoncé à sortir. Ceux qui sont plus touchés n’échappent à l’angoisse qu’en ne sortant plus sans être accompagnés. On n’a quelque chance de réussir, dans le cas de ces derniers, qu’en les amenant, par l’action de la psychanalyse, à se comporter comme les malades du premier groupe, c’est-à-dire en les amenant à sortir seuls et à lutter contre leur angoisse durant cette tentative. Il s’agit donc de commencer par atténuer la phobie et ce n’est qu’une fois ce résultat obtenu que le malade peut disposer des associations et des souvenirs qui vont rendre possible la liquidation de la phobie.

Dans les cas graves d’actes obsessionnels, une attente passive semble plus contre-indiquée encore. En effet, ces cas tendent généralement vers un processus « asymptomatique » de la cure, vers une prolongation interminable du traitement ; leur analyse risque toujours de durer très longtemps, sans apporter de changement. Il semble à peu près certain que la bonne technique consiste, en pareil cas, à attendre que le traitement lui-même soit devenu compulsion et à se servir ensuite de cette contre-compulsion pour détruire la compulsion morbide. Vous comprendrez, cependant, qu’en citant ces deux cas, je ne fais que vous offrir de simples exemples des voies nouvelles où s’engage notre thérapeutique.

Pour conclure, je tiens à examiner une situation qui appartient au domaine de l’avenir et que nombre d’entre vous considéreront comme fantaisiste mais qui, à mon avis, mérite que nos esprits s’y préparent. Vous savez que le champ de notre action thérapeutique n’est pas très vaste. Nous ne sommes qu’une poignée d’analystes et chacun de nous, même en travaillant d’arrache-pied, ne peut, en une année, se consacrer qu’à un très petit nombre de malades. Par

rapport à l'immense misère névrotique répandue sur la terre et qui, peut-être, pourrait ne pas exister — ce que nous arrivons à faire est à peu près négligeable. En outre, les nécessités de l'existence nous obligent à nous en tenir aux classes sociales aisées, aux personnes habituées à choisir à leur gré leur médecin et que leurs préjugés à l'égard de la psychanalyse peuvent éloigner de nous. Pour le moment, nous sommes obligés de ne rien faire pour une multitude de gens qui souffrent intensément de leurs névroses.

Admettons maintenant que, grâce à quelque organisation nouvelle, le nombre d'analystes s'accroisse à tel point que nous parvenions à traiter des foules de gens. On peut prévoir, d'autre part, qu'un jour la conscience sociale s'éveillera et rappellera à la collectivité que les pauvres ont les mêmes droits à un secours psychique qu'à l'aide chirurgicale qui lui est déjà assurée par la chirurgie salvatrice. La société reconnaîtra aussi que la santé publique n'est pas moins menacée par les névroses que par la tuberculose. Les maladies névrotiques ne doivent pas être abandonnées aux efforts impuissants de charitables particuliers. À ce moment-là on édifiera des établissements, des cliniques, ayant à leur tête des médecins psychanalystes qualifiés et où l'on s'efforcera, à l'aide de l'analyse, de conserver leur résistance et leur activité à des hommes, qui sans cela s'adonneraient à la boisson, à des femmes qui succombent sous le poids des frustrations, à des enfants qui n'ont le choix qu'entre la dépravation et la névrose. Ces traitements seront gratuits. Peut-être faudra-t-il longtemps encore avant que l'État reconnaisse l'urgence de ces obligations. Les conditions actuelles peuvent aussi retarder notablement ces innovations et il est probable que les premiers instituts de ce genre seront dus à l'initiative privée, mais il faudra bien qu'un jour ou l'autre la nécessité en soit reconnue.

Nous nous verrons alors obligés d'adapter notre technique à ces conditions nouvelles. L'exactitude de nos hypothèses

psychologiques, je n’en doute pas, ne peut manquer de frapper les ignorants eux-mêmes, toutefois nous devrons donner à nos doctrines théoriques la forme la plus simple et la plus accessible. Nous découvririons probablement que les pauvres sont, moins encore que les riches, disposés à renoncer à leurs névroses parce que la dure existence qui les attend ne les attire guère et que la maladie leur confère un droit de plus à une aide sociale. Peut-être nous arrivera-t-il souvent de n’intervenir utilement qu’en associant au secours psychique une aide matérielle, à la manière de l’empereur Joseph. Tout porte aussi à croire que, vu l’application massive de notre thérapeutique, nous serons obligés de mêler à l’or pur de l’analyse une quantité considérable du plomb de la suggestion directe. Parfois même, nous devrons, comme dans le traitement des névroses de guerre, faire usage de l’influence hypnotique. Mais quelle que soit la forme de cette psychothérapie populaire et de ses éléments, les parties les plus importantes, les plus actives demeureront celles qui auront été empruntées à la stricte psychanalyse dénuée de tout parti pris.

Association d’idées d’une enfant de quatre ans[1]

De la lettre d’une mère américaine : « Il faut que je te raconte ce que la petite a dit hier. Je n’en suis à vrai dire pas encore revenue. Cousine Emily a parlé de se prendre un appartement. L’enfant dit alors : si Emily se marie, elle aura un bébé. Je fus très surprise et lui demandai : Ah bon ! d’où le sais-tu donc ? Et elle, là-dessus : Oui, quand quelqu’un se marie, il y a toujours un bébé qui vient. Je répétais : Mais comment peux-tu le savoir ? Et la petite : Oh, je sais encore beaucoup de choses, je sais aussi que les arbres poussent dans la terre (*in the ground*). Rends-toi compte de cette curieuse association d’idées ! En fait, c’est justement ce que je veux lui donner un jour comme explication. Et alors elle poursuit encore : Je sais aussi que c’est le bon Dieu qui crée le monde (*Makes the world*). Quand elle tient de tels discours, je peux à peine croire qu’elle n’a même pas encore quatre ans. »

Il semble que la mère ait compris elle-même comment l’enfant est passé de sa première à sa seconde déclaration. L’enfant veut dire : Je sais que les enfants poussent dans la mère et elle exprime ce savoir non pas directement mais symboliquement, du fait qu’elle remplace la mère par la mère Terre. Nous avons déjà appris par de nombreuses observations incontestables, avec quelle précocité les enfants savent se servir des symboles. Mais la troisième déclaration

1 Gedankenassoziation eines vierjährigen Kindes, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 6, p. 157. GW, XII.

de la petite ne se situe pas non plus hors du contexte. Nous pouvons seulement supposer que l'enfant voulait communiquer une nouvelle part de son savoir sur l'origine des enfants, en disant : Je sais aussi que tout cela est l'œuvre du père. Mais cette fois elle remplace l'idée directe par la sublimation qui lui est inhérente, selon laquelle c'est le Bon Dieu qui crée le monde.

Au-delà du principe du plaisir

Table des matières

1 Le principe du plaisir

La théorie psychanalytique admet sans réserves que l'évolution des processus psychiques est régie par le principe du plaisir. Autrement dit, nous croyons, en tant que psychanalystes, qu'elle est déclenchée chaque fois par une tension désagréable ou pénible et qu'elle s'effectue de façon à aboutir à une diminution de cette tension, c'est-à-dire à la substitution d'un état agréable à un état pénible. Cela équivaut à dire que nous introduisons, dans la considération des processus psychiques que nous étudions, le point de vue économique, et nous pensons qu'une description qui tient compte, en même temps que du côté topique et dynamique des processus psychiques, du facteur économique, représente la description la plus complète à laquelle nous puissions prétendre actuellement et mérite d'être qualifiée de *métapsychologique*.

Peu nous importe de savoir si, en établissant le principe du plaisir, nous nous rapprochons de tel ou tel système philosophique déterminé, consacré par l'histoire.

C'est en cherchant à décrire et à expliquer les faits de notre observation journalière que nous en arrivons à formuler de pareilles hypothèses spéculatives. Nous ne visons, dans notre travail psychanalytique, ni à la priorité ni à l'originalité et, d'autre part, les raisons qui nous incitent à poser le principe en question sont tellement évidentes qu'il n'est guère possible de ne pas les

apercevoir. Nous dirons cependant que nous ne marchanderions pas notre gratitude à toute théorie philosophique ou psychologique qui saurait nous dire ce que signifient exactement les sensations de plaisir et de déplaisir qui exercent sur nous une action si impérative. Il s'agit là de la région la plus obscure et la plus inaccessible de la vie psychique et, comme nous ne pouvons pas nous soustraire à son appel, nous pensons que ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de formuler à son sujet une hypothèse aussi vague et générale que possible. Aussi nous sommes-nous décidés à établir entre le plaisir et le déplaisir, d'une part, la quantité d'énergie (non liée) que comporte la vie psychique, d'autre part, certains rapports, en admettant que le déplaisir correspond à une augmentation, le plaisir à une diminution de cette quantité d'énergie. Ces rapports, nous ne les concevons pas sous la forme d'une simple corrélation entre l'intensité des sensations et les modifications auxquelles on les rattache, et encore moins pensons-nous (car toutes nos expériences de psycho-physiologie s'y opposent) à la proportionnalité directe ; il est probable que ce qui constitue le facteur décisif de la sensation, c'est le degré de diminution ou d'augmentation de la quantité d'énergie dans une fraction de temps donnée. Sous ce rapport, l'expérience pourrait nous fournir des données utiles, mais le psychanalyste doit se garder de se risquer dans ces problèmes, tant qu'il n'aura pas à sa disposition des observations certaines et définies, susceptibles de le guider.

Nous ne pouvons cependant pas demeurer indifférents devant le fait qu'un savant aussi pénétrant que G. Th. Fechner concevait le plaisir et le déplaisir d'une manière qui, dans ses traits essentiels, se rapproche de celle qui se dégage de nos recherches psychanalytiques. Dans son opuscule : *Einige Ideen zur Schöpfungs und Entwicklungsgeschichte der Organismen* (1873, Section XI, appendice, p. 94) il a formulé sa conception de la manière suivante : « Étant donné que les impulsions conscientes sont toujours

accompagnées de plaisir ou de déplaisir, nous pouvons fort bien admettre qu’il existe également des rapports psycho-physiques entre le plaisir et le déplaisir, d’une part, et des états de stabilité et d’instabilité, d’autre part, et nous prévaloir de ces rapports en faveur de l’hypothèse que nous développerons ailleurs, à savoir que tout mouvement psychophysique dépassant le seuil de la conscience est accompagné de plaisir pour autant qu’il se rapproche de la stabilité complète, au-delà d’une certaine limite, et est accompagné de déplaisir pour autant qu’il se rapproche de l’instabilité complète, toujours au-delà d’une certaine limite, une certaine zone d’indifférence esthésique existant entre les deux limites, qui peuvent être considérées comme les seuls qualificatifs du plaisir et du déplaisir... »

Les faits qui nous font assigner au principe du plaisir un rôle dominant dans la vie psychique trouvent leur expression dans l’hypothèse d’après laquelle l’appareil psychique aurait une tendance à maintenir à un étiage aussi bas que possible ou, tout au moins, à un niveau aussi constant que possible la quantité d’excitation qu’il contient. C’est le principe du plaisir formulé dans des termes un peu différents, car, si l’appareil psychique cherche à maintenir sa quantité d’excitation à un niveau aussi bas que possible, il en résulte que tout ce qui est susceptible d’augmenter cette quantité ne peut être éprouvé que comme anti-fonctionnel, c’est-à-dire comme une sensation désagréable. Le principe du plaisir se laisse ainsi déduire du principe de la constance ; en réalité, le principe de la constance lui-même nous a été révélé par les faits mêmes qui nous ont imposé le principe du plaisir. La discussion ultérieure nous montrera que la tendance de l’appareil psychique, dont il s’agit ici, représente un cas spécial du principe de Fechner, c’est-à-dire de la tendance à la stabilité à laquelle il rattache les sensations de plaisir et de déplaisir.

Mais est-il bien exact de parler du rôle prédominant du principe du plaisir dans l’évolution des processus psychiques? S’il en

était ainsi, l'énorme majorité de nos processus psychiques devraient être accompagnés de plaisir ou conduire au plaisir, alors que la plupart de nos expériences sont en contradiction flagrante avec cette conclusion. Aussi sommes-nous obligés d'admettre qu'une forte tendance à se conformer au principe du plaisir est inhérente à l'âme, mais que certaines forces et circonstances s'opposent à cette tendance, si bien que le résultat final peut bien n'être pas toujours conforme au principe du plaisir. Voici ce que dit à ce propos Fechner [1] : « Mais la tendance au but ne signifie pas toujours la réalisation du but, cette réalisation ne pouvant, en général, s'opérer que par des approximations. » En abordant la question de savoir quelles sont les circonstances susceptibles d'empêcher la réalisation du principe du plaisir, nous nous retrouvons sur un terrain sûr et connu et pouvons faire un large appel à nos expériences psychanalytiques.

Le premier obstacle auquel se heurte le principe du plaisir nous est connu depuis longtemps comme un obstacle pour ainsi dire normal et régulier. Nous savons notamment que notre appareil psychique cherche tout naturellement, et en vertu de sa constitution même, à se conformer au principe du plaisir, mais qu'en présence des difficultés ayant leur source dans le monde extérieur, son affirmation pure et simple, et en toutes circonstances, se révèle comme impossible, comme dangereuse même pour la conservation de l'organisme. sous l'influence de l'instinct de conservation du moi, le principe du plaisir s'efface et cède la place au principe de la réalité qui fait que, sans renoncer au but final que constitue le plaisir, nous consentons à en différer la réalisation, à ne pas profiter de certaines possibilités qui s'offrent à nous de hâter celle-ci, à supporter même, à la faveur du long détour que nous empruntons pour arriver au plaisir, un déplaisir momentané. Les impulsions sexuelles cependant, plus difficilement « éducables », continuent encore pendant longtemps à se conformer uniquement au principe

1 *Op. cit.*, p. 90.

du plaisir, et il arrive souvent que celui-ci, se manifestant d'une façon exclusive soit dans la vie sexuelle, soit dans le moi lui-même, finit par l'emporter totalement sur le principe de la réalité, et cela pour le plus grand dommage de l'organisme tout entier.

Il est cependant incontestable que la substitution du principe de la réalité au principe du plaisir n'explique qu'une petite partie de nos sensations pénibles et seulement les sensations les moins intenses. Une autre source, non moins régulière, de sensations désagréables et pénibles est représentée par les conflits et les divisions qui se produisent dans la vie psychique, à l'époque où le moi accomplit son évolution vers des organisations plus élevées et plus cohérentes. On peut dire que presque toute l'énergie dont dispose l'appareil psychique provient des impulsions qui lui sont congénitalement inhérentes, mais il n'est pas donné à toutes ces impulsions d'atteindre le même degré d'évolution. Il se trouve, au cours de celle-ci, que certaines impulsions ou certains côtés de certaines impulsions se montrent incompatibles, quant à leurs fins et à leurs tendances, avec les autres, c'est-à-dire avec celles dont la réunion, la synthèse doit former la personnalité complète, achevée. À la faveur du refoulement, ces tendances se trouvent éliminées de l'ensemble, ne sont pas admises à participer à la synthèse, sont maintenues à des niveaux inférieurs de l'évolution psychique, se voient tout d'abord refuser toute possibilité de satisfaction. Mais elles réussissent quelquefois (et c'est le plus souvent le cas des impulsions sexuelles refoulées) à obtenir malgré tout une satisfaction, soit directe, soit substitutive : il arrive alors que cette éventualité qui, dans d'autres circonstances, serait une source de plaisir, devient pour l'organisme une source de déplaisirs. À la suite de l'ancien conflit qui avait abouti au refoulement, le principe du plaisir cherche à s'affirmer de nouveau par des voies détournées, pendant que certaines impulsions s'efforcent précisément à le faire triompher à leur profit, en attirant vers elles la plus grande somme

de plaisir possible. Les détails du processus à la faveur duquel le refoulement transforme une possibilité de plaisir en une source de déplaisir ne sont pas encore bien compris ou ne se laissent pas encore décrire avec une clarté suffisante, mais il est certain que toute sensation de déplaisir, de nature névrotique, n'est au fond qu'un plaisir qui n'est pas éprouvé comme tel.

Nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les sources de la plupart de nos expériences psychiques désagréables ou pénibles, mais s'il en existe d'autres, nous pouvons, non sans quelque apparence de raison, admettre que leur existence n'infirme en rien la prédominance du principe du plaisir. La plupart des sensations pénibles que nous éprouvons sont occasionnées, en effet, soit par la pression exercée par des impulsions insatisfaites, soit par des facteurs extérieurs, qui tantôt éveillent en nous des sensations désagréables en soi, tantôt font surgir dans notre appareil psychique des attentes pénibles, une sensation de « danger ». La réaction à cette pression des impulsions insatisfaites et à ces menaces de danger, réaction par laquelle s'exprime l'activité propre de l'appareil psychique, peut fort bien s'effectuer sous l'influence du principe du plaisir, soit tel quel, soit modifié par le principe de la réalité. Il ne semble donc pas nécessaire d'admettre une nouvelle limitation du principe du plaisir, et cependant l'examen des réactions psychiques au danger extérieur est de nature à nous fournir de nouveaux matériaux et de nous révéler de nouvelles manières de poser des questions, en rapport avec le problème qui nous intéresse.

2 Principe du plaisir et névrose traumatique. Principe du plaisir et jeux d'enfants

A la suite de graves commotions mécaniques, de catastrophes de chemin de fer et d'autres accidents impliquant un danger pour la vie, on voit survenir un état qui a été décrit depuis longtemps sous le nom de « névrose traumatique ». La guerre terrible, qui vient de prendre fin, a engendré un grand nombre d'affections de ce genre et a, tout au moins, montré l'inanité des tentatives consistant à rattacher ces affections à des lésions organiques du système nerveux, qui seraient elles-mêmes consécutives à des violences mécaniques [2]. Le tableau de la névrose traumatique se rapproche de celui de l'hystérie par sa richesse en symptômes moteurs, mais s'en distingue généralement par les signes très nets de souffrance subjective, comme dans les cas de mélancolie ou d'hypochondrie, et par un affaiblissement et une désorganisation très prononcés de presque toutes les fonctions psychiques. Jusqu'à ce jour, on n'a pas réussi à se faire une notion bien exacte, tant des névroses de guerre que des névroses traumatiques du temps de paix. Ce qui, dans les névroses de guerre, semblait à la fois éclaircir et embrouiller la situation, c'était le fait que le même tableau morbide pouvait, à l'occasion, se produire en dehors de toute violence mécanique

2 Voir Zur *Psychoan zlyse der Kriegsneurosen.* En collaboration avec Ferenczi, Abraham, Simmel et E. Jones. Vol. 1 de« Internationale Psychoanalytische Bibliothek », 1919.

brutale. Quant à la névrose traumatique commune, elle offre deux traits susceptibles de nous servir de guides, à savoir que la surprise, la frayeur semblent jouer un rôle de premier ordre dans le déterminisme de cette névrose et que celle-ci paraît incompatible avec l'existence simultanée d'une lésion ou d'une blessure. On considère généralement les mots *frayeur, peur, angoisse* comme des synonymes. En quoi on a tort, car rien n'est plus facile que de les différencier, lorsqu'on les considère dans leurs rapports avec un danger. L'angoisse est un état qu'on peut caractériser comme un état d'attente de danger, de préparation au danger, connu ou inconnu ; la peur suppose un objet déterminé en présence duquel on éprouve ce sentiment; quant à la frayeur, elle représente un état que provoque un danger actuel, auquel on n'était pas préparé : ce qui la caractérise principalement, c'est la surprise. Je ne crois pas que l'angoisse soit susceptible de provoquer une névrose traumatique; il y a dans l'angoisse quelque chose qui protège contre la frayeur et contre la névrose qu'elle provoque. Mais c'est là un point sur lequel nous aurions encore à revenir.

L'étude du rêve peut être considérée comme le moyen d'exploration le plus sûr des processus psychiques profonds. Or, les rêves des malades atteints de névrose traumatique sont caractérisés par le fait que le sujet se trouve constamment ramené à la situation constituée par l'accident et se réveille chaque fois avec une nouvelle frayeur. On ne s'étonne pas assez de ce fait. On y voit une preuve de l'intensité de l'impression produite par l'accident traumatique, cette impression, dit-on, ayant été tellement forte qu'elle revient au malade même pendant le sommeil. Il y aurait, pour ainsi dire, fixation psychique du malade au traumatisme. Or, ces fixations à l'événement traumatique qui a provoqué la maladie nous sont connues depuis longtemps, en ce qui concerne l'hystérie. Breuer et Freud ont formulé dès 1893 cette proposition : « les hystériques souffrent principalement de réminiscences ». Et dans les névroses de

guerre, des observateurs comme Ferenczi et Simmel ont cru pouvoir expliquer certains symptômes moteurs par la fixation au traumatisme.

Or, je ne sache pas que les malades atteints de névrose traumatique soient beaucoup préoccupés dans leur vie éveillée par le souvenir de leur accident. Ils s’efforcent plutôt de ne pas y penser. En admettant comme une chose allant de soi que le rêve nocturne les replace dans la situation génératrice de la maladie, on méconnaît la nature du rêve. Il serait plus conforme à cette nature que les rêves de ces malades se composent de tableaux remontant à l’époque où ils étaient bien portants ou se rattachant à leur espoir de guérison. Si, malgré la qualité des rêves qui accompagnent la névrose traumatique, nous voulons maintenir, comme seule correspondant à la réalité des faits, la conception d’après laquelle la tendance prédominante des rêves serait celle qui a pour objet la réalisation de désirs, il ne nous reste qu’à admettre que dans cet état la fonction du rêve a subi, comme beaucoup d’autres fonctions, une grave perturbation, qu’elle a été détournée de son but; ou bien nous devrions appeler à la rescousse les mystérieuses tendances masochistes.

Je propose donc de laisser de côté l’obscure et nébuleuse question de la névrose traumatique et d’étudier la manière dont travaille l’appareil psychique, en s’acquittant d’une de ses tâches normales et précoces : il s’agit des jeux des enfants.

Les différentes théories relatives aux jeux des enfants ont été récemment exposées et examinées au point de vue analytique par S. Pfeifer dans *Imago* (V, 4), et je ne puis que renvoyer les lecteurs à ce travail. Ces théories s’efforcent de découvrir les mobiles qui président aux jeux des enfants, sans mettre au premier plan le point de vue économique, de considération en rapport avec la recherche du plaisir. Sans m’attacher à embrasser l’ensemble de tous ces phénomènes, j’ai profité d’une occasion qui s’était offerte à moi, pour

étudier les démarches d'un garçon âgé de 18 mois, au cours de son premier jeu, qui était de sa propre invention. Il s'agit là de quelque chose de plus qu'une rapide observation, car j'ai, pendant plusieurs semaines, vécu sous le même toit que cet enfant et ses parents, et il s'est passé pas mal de temps avant que j'eusse deviné le sens de ses démarches mystérieuses et sans cesse répétées.

L'enfant ne présentait aucune précocité au point de vue intellectuel ; âgé de 18 mois, il ne prononçait que quelques rares paroles compréhensibles et émettait un certain nombre de sons significatifs que son entourage comprenait parfaitement ; ses rapports avec les parents et la seule domestique de la maison étaient excellents, et tout le monde louait son « gentil » caractère. Il ne dérangeait pas ses parents la nuit, obéissait consciencieusement à l'interdiction de toucher à certains objets ou d'entrer dans certaines pièces et, surtout, il ne pleurait jamais pendant les absences de sa mère, absences qui duraient parfois des heures, bien qu'il lui fût très attaché, parce qu'elle l'a non seulement nourri au sein, mais l'a élevé et soigné seule, sans aucune aide étrangère. Cet excellent enfant avait cependant l'habitude d'envoyer tous les petits objets qui lui tombaient sous la main dans le coin d'une pièce, sous un lit, etc., et ce n'était pas un travail facile que de rechercher ensuite et de réunir tout cet attirail du jeu. En jetant loin de lui les objets, il prononçait, avec un air d'intérêt et de satisfaction, le son prolongé o-o-o-o qui, d'après les jugements concordants de la mère et de l'observateur, n'était nullement une interjection, mais signifiait le mot « Fort» (loin). Je me suis finalement aperçu que c'était là un jeu et que l'enfant n'utilisait ses jouets que pour « les jeter au loin ». Un jour je fis une observation qui confirma ma manière de voir. L'enfant avait une bobine de bois, entourée d'une ficelle. Pas une seule fois l'idée ne lui était venue de traîner cette bobine derrière lui, c'est-à-dire de jouer avec elle à la voiture ; mais tout en maintenant le fil, il lançait la bobine avec beaucoup d'adresse par-dessus le bord de son lit

entouré d'un rideau, où elle disparaissait. Il prononçait alors son invariable o-o-o-o, retirait la bobine du lit et la saluait cette fois par un joyeux « Da ! » (« Voilà ! »). Tel était le jeu complet, comportant une disparition et une réapparition, mais dont on ne voyait généralement que le premier acte, lequel était répété inlassablement, bien qu'il fût évident que c'est le deuxième acte qui procurait à l'enfant le plus de plaisir [3].

L'interprétation du jeu fut alors facile. Le grand effort que l'enfant s'imposait avait la signification d'un renoncement à un penchant (à la satisfaction d'un penchant) et lui permettait de supporter sans protestation le départ et l'absence de la mère. L'enfant se dédommageait pour ainsi dire de ce départ et de cette absence, en reproduisant, avec les objets qu'il avait sous la main, la scène de la disparition et de la réapparition. La valeur affective de ce jeu est naturellement indépendante du fait de savoir si l'enfant l'a inventé lui-même ou s'il lui a été suggéré par quelqu'un ou quelque chose. Ce qui nous intéresse, c'est un autre point. Il est certain que le départ de la mère n'était pas pour l'enfant un fait agréable ou, même, indifférent. Comment alors concilier avec le principe du plaisir le fait qu'en jouant il reproduisait cet événement pour lui pénible? On dirait peut-être que si l'enfant transformait en un jeu le départ, c'était parce que celui-ci précédait toujours et nécessairement le joyeux retour qui devait être le véritable objet du jeu ? Mais cette explication ne s'accorde guère avec l'observation, car le premier acte, le départ, formait un jeu indépendant et que l'enfant reproduisait cette scène beaucoup plus souvent que celle du retour, et en dehors d'elle.

3 L'observation ultérieure confirma pleinement cette interprétation. Un jour, la mère rentrant à la maison après une absence de plusieurs heures, fut saluée par l'exclamation : « Bébé o-o-o-o » qui tout d'abord parut inintelligible. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que pendant cette longue absence de la mère l'enfant avait trouvé le moyen de se faire disparaître lui-même. Ayant aperçu son image dans une grande glace qui touchait presque le parquet, il s'était accroupi, ce qui avait fait disparaître l'image.

L'analyse d'un cas de ce genre ne fournit guère les éléments d'un conclusion décisive. Une observation exempte de parti-pris laisse l'impression que si l'enfant a fait de l'événement qui nous intéresse l'objet d'un jeu, ç'a été pour d'autres raisons. Il se trouvait devant cet événement dans une attitude passive, le subissait pour ainsi dire ; et voilà qu'il assume un rôle actif, en le reproduisant sous la forme d'un jeu, malgré son caractère désagréable. On pourrait dire que l'enfant cherchait ainsi à satisfaire un penchant à la domination, lequel aurait tendu à s'affirmer indépendamment du caractère agréable ou désagréable du souvenir. Mais on peut encore essayer une autre interprétation. Le fait de rejeter un objet, de façon à le faire disparaître, pouvait servir à la satisfaction d'une impulsion de vengeance à l'égard de la mère et signifier à peu près ceci : « Oui, oui, va-t'en, je n'ai pas besoin de toi; je te renvoie moi-même. » Le même enfant, dont j'ai observé le premier jeu, alors qu'il était âgé de 18 mois, avait l'habitude, à l'âge de deux ans et demi, de jeter par terre un jouet dont il était mécontent, en disant : « Va-t'en à la guerre ! » On lui avait raconté alors que le père était absent, parce qu'il était à la guerre ; il ne manifestait d'ailleurs pas le moindre désir de voir le père, mais montrait, par des indices dont la signification était évidente, qu'il n'entendait pas être troublé dans la possession unique de la mère [4]. Nous savons d'ailleurs que les enfants expriment souvent des impulsions hostiles analogues en rejetant des objets qui, à leurs yeux, symbolisent certaines personnes [5]. Il est donc permis de se demander si la tendance à s'assimiler psychiquement un événement impressionnant, à s'en rendre complètement maître peut se manifester par elle-même et

4 L'enfant a perdu sa mère alors qu'il était âgé de 5 ans et 9 mois. Cette fois, la mère étant réellement partie au loin (o-o-o), l'enfant ne manifestait pas le moindre chagrin. Entre-temps, d'ailleurs, un autre enfant était né qui l'avait rendu excessivement jaloux.

5 Voir *Eine Kindheitserinnerung aus « Dichtung und Wahreit* D.Imago »,V/4, « Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre », IVe Série.

indépendamment du principe du plaisir. Si, dans le cas dont nous nous occupons, l’enfant reproduisait dans le jeu une impression pénible, c’était peut-être parce qu’il voyait dans cette reproduction, source de plaisir indirecte, le moyen d’obtenir un autre plaisir, mais plus direct.

De quelque manière que nous étudiions les jeux des enfants, nous n’obtenons aucune donnée certaine qui nous permette de nous décider entre ces deux manières de voir. On voit les enfants reproduire dans leurs jeux tout ce qui les a impressionnés dans la vie, par une sorte d’ab-réaction contre l’intensité de l’impression dont ils cherchent pour ainsi dire à se rendre maîtres. Mais il est, d’autre part, assez évident que tous leurs jeux sont conditionnés par un désir qui, à leur âge, joue un rôle prédominant : le désir d’être grands et de pouvoir se comporter comme les grands. On constate également que le caractère désagréable d’un événement n’est pas incompatible avec sa transformation en un objet de jeu, avec sa reproduction scénique. Que le médecin ait examiné la gorge de l’enfant ou ait fait subir à celui-ci une petite opération : ce sont là des souvenirs pénibles que l’enfant ne manquera cependant pas d’évoquer dans son prochain jeu ; mais on voit fort bien quel plaisir peut se mêler à cette reproduction et de quelle source il peut provenir : en substituant l’activité du jeu à la passivité avec laquelle il avait subi l’événement pénible, il inflige à un camarade de jeu les souffrances dont il avait été victime lui-même et exerce ainsi sur la personne de celui-ci la vengeance qu’il ne peut exercer sur la personne du médecin.

Quoi qu’il en soit, il ressort de ces considérations qu’expliquer le jeu par un instinct d’imitation, c’est formuler une hypothèse inutile. Ajoutons encore qu’à la différence de se qui se passe dans les jeux des enfants, le jeu et l’imitation artistiques auxquels se livrent les adultes visent directement la personne du spectateur en cherchant à lui communiquer, comme dans la tragédie, des

impressions souvent douloureuses qui sont cependant une source de jouissances élevées. Nous constatons ainsi que, malgré la domination du principe du plaisir, le côté pénible et désagréable des événements trouve encore des voies et moyens suffisants pour s'imposer au souvenir et devenir un objet d'élaboration psychique. Ces cas et situations, susceptibles d'avoir pour résultat final un accroissement de plaisir, sont de nature à former l'objet d'étude d'une esthétique guidée par le point de vue économique ; mais étant donné le but que nous poursuivons, ils ne présentent pour nous aucun intérêt, car ils présupposent l'existence et la prédominance du plaisir et ne nous apprennent rien sur les manifestations possibles de tendances situées au-delà de ce principe, c'est-à-dire de tendances indépendantes de lui et, peut-être, plus primitives que lui.

3 Principe du plaisir et transfert affectif

Vingt-cinq années de travail intensif ont eu pour conséquence d'assigner à la technique psychanalytique des buts immédiats qui diffèrent totalement de ceux du début. Au début, en effet, toute l'ambition du médecin-analyste devait se borner à mettre au jour ce qui était caché dans l'inconscient du malade et, après avoir établi une cohésion entre tous les éléments inconscients ainsi découverts, à en faire part au malade au moment voulu. La psychanalyse était avant tout un art d'interprétation. Mais, comme cet art était impuissant à résoudre le problème thérapeutique, on recourut à un autre moyen qui consistait à obtenir du malade une confirmation de la construction dégagée par le travail analytique, en le poussant à faire appel à ses souvenirs. Dans ces efforts, on se heurta avant tout aux résistances du malade ; l'art consista alors à découvrir ces résistances aussi rapidement que possible et, usant de l'influence purement inter-humaine (de la suggestion agissant en qualité de « transfert »), à le décider à abandonner ces résistances.

Plus on avançait cependant dans cette voie, plus on se rendait compte de l'impossibilité d'atteindre pleinement le but qu'on poursuivait et qui consistait à amener à la conscience l'inconscient. Le malade ne peut pas se souvenir de tout ce qui est refoulé ; le plus souvent, c'est l'essentiel même qui lui échappe, de sorte qu'il est impossible de le convaincre de l'exactitude de la construction qu'on lui présente. Il est obligé, pour acquérir cette conviction, de *revivre*

dans le présent les événements refoulés, et non de s'en souvenir, ainsi que le veut le médecin, comme faisant partie du passé [6]. Ces événements revécus, reproduits avec une fidélité souvent indésirée, se rapportent toujours en partie à la vie sexuelle infantile, et notamment au complexe d'Œdipe et aux faits qui s'y rattachent, et se déroulent toujours dans le domaine du transfert, c'est-à-dire des rapports avec le médecin. Quand on a pu pousser le traitement jusqu'à ce point, on peut dire que la névrose antérieure a fait place à une nouvelle névrose, à une névrose de transfert. Le médecin s'était efforcé de limiter autant que possible le domaine de cette névrose de transfert, de transformer le plus d'éléments possible en simples souvenirs et d'en laisser le moins possible devenir des objets de reproduction, d'être revécus dans le présent. Le rapport qui s'établit ainsi entre la reproduction et le souvenir varie d'un cas à l'autre. D'une façon générale, le médecin ne peut pas épargner au malade cette phase du traitement ; il est obligé de le laisser revivre une partie de sa vie oubliée et doit seulement veiller à ce que le malade conserve un certain degré de sereine supériorité qui lui permette de constater, malgré tout, que la réalité de ce qu'il revit et reproduit n'est qu'apparente et ne fait que refléter un passé oublié. Lorsqu'on réussit dans cette tâche, on finit par obtenir la conviction du malade et le succès thérapeutique dont cette conviction est la première condition.

Si l'on veut bien comprendre cette obsession qui se manifeste au cours du traitement psychanalytique et qui pousse le malade à reproduire, à revivre le passé, comme s'il faisait partie du présent, on doit tout d'abord s'affranchir de l'erreur d'après laquelle les résistances qu'on a à combattre proviendraient de l' « inconscient ». L'inconscient, c'est-à-dire le « refoulé », n'oppose aux efforts du traitement aucune résistance ; il cherche, au contraire, à secouer la

6 Voir *Zur Technik der Psychoanalyse.II Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten.* « Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre », IVe Série, 1918, p. 441.

pression qu'il subit, à se frayer le chemin vers la conscience ou à se décharger par une action réelle. La résistance qui se manifeste au cours du traitement a pour source les mêmes couches et systèmes supérieurs de la vie psychique que ceux et celles qui, précédemment, avaient déterminé le refoulement. Mais comme l'observation nous montre que les mobiles des résistances, et les résistances elles-mêmes, commencent par être inconscients au cours du traitement, nous sommes obligés d'apporter à notre manière de nous exprimer certaines corrections. Pour éviter toute obscurité et toute équivoque, nous ferons bien notamment de substituer à l'opposition entre le conscient et l'inconscient l'opposition entre le moi cohérent et les éléments *refoulés.* Il est certain que beaucoup d'éléments du moi sont eux-mêmes inconscients, et ce sont précisément les éléments qu'on peut considérer comme formant le noyau du moi et dont quelques-uns seulement rentrent dans la catégorie de ce que nous appelons le *préconscient.* Après avoir ainsi substitué à une terminologie purement descriptive une terminologie systématique ou dynamique, nous pouvons dire que la résistance des malades analysés émane de leur moi, et nous voyons aussitôt que la tendance à la reproduction ne peut être inhérente qu'à ce qui est refoulé dans l'inconscient. Il est probable que cette tendance ne peut se manifester qu'après que le travail thérapeutique a réussi à mobiliser les éléments refoulés [7].

Il est hors de doute que la résistance opposée par l'inconscient et le préconscient se trouve au service du principe du plaisir, qu'elle est destinée à épargner au malade le déplaisir que pourrait lui causer la mise en liberté de ce qui se trouve chez lui à l'état refoulé. Aussi tous nos efforts doivent-ils tendre à rendre le malade accessible à ce déplaisir, en faisant appel au principe de la réalité. Mais quels sont les rapports existant entre le principe du plaisir et

7 Je montre ailleurs que c'est l'« action suggestive » du traitement, c'est-à-dire l'attitude accommodante à l'égard du médecin, ayant sa profonde racine dans le complexe parental, qui vient ici en aide à la tendance à la reproduction.

de la tendance à la reproduction, autrement dit entre le principe du plaisir et la manifestation dynamique des éléments refoulés ? Il est évident que la plus grande partie de ce qui est revécu à la faveur de la tendance à la reproduction ne peut qu'être de nature désagréable ou pénible pour le moi, puisqu'il s'agit somme toute de manifestations de penchants réprimés. Mais c'est là un déplaisir dont nous connaissons déjà la qualité et la valeur, dont nous savons qu'il n'est pas en contradiction avec le principe du plaisir, puisque, déplaisir pour un système, il signifie satisfaction pour l'autre. Mais le fait curieux dont nous avons à nous occuper maintenant consiste en ce que la tendance à la reproduction fait surgir et revivre même des événements passés qui n'impliquent pas la moindre possibilité de plaisir, des événements qui, même dans le passé et même pour les penchants ayant subi depuis lors une répression, ne comportaient pas la moindre satisfaction.

L'épanouissement précoce de la vie sexuelle infantile devait avoir une très courte durée, en raison de l'incompatibilité des désirs qu'il comportait avec la réalité et avec le degré de développement insuffisant que présente la vie infantile. Cette crise s'est accomplie dans les circonstances les plus pénibles et était accompagnée de sensations des plus douloureuses. L'amour manqué, les échecs amoureux ont infligé une mortification profonde au sentiment de dignité, ont laissé au sujet une sorte de cicatrice narcissique et constituent, d'après mes propres observations et celles de Marcinowski [8], une des causes les plus puissantes du « sentiment d'infériorité », si fréquent chez les névrotiques. L'exploration sexuelle, à laquelle le développement corporel de l'enfant a mis un terme, ne lui a apporté aucune conclusion satisfaisante ; d'où ses doléances ultérieures : « Je suis incapable d'aboutir à quoi que ce soit, rien ne me réussit. » L'attachement, tout de tendresse, qui le liait le plus souvent au parent du sexe opposé au sien, n'a pas pu

8 Marcinowski, *Die erotischen Quellen der Minderwertigkeitsgefühle,* « Zeitschrift für Sexualwissenschaft », IV,1918.

résister à la déception, à la vaine attente de satisfaction, à la jalousie causée par la naissance d'un nouvel enfant, cette naissance étant une preuve évidente de l'infidélité de l'aimé ou de l'aimée ; sa propre tentative, tragiquement sérieuse, de donner lui-même naissance à un enfant a échoué piteusement; la diminution de la tendresse dont il jouissait autrefois, les exigences croissantes de l'éducation, les paroles sérieuses qu'il se voyait adresser et les punitions qu'on lui faisait subir à l'occasion ont fini par lui révéler toute l'étendue du dédain qui était désormais son lot. Cet amour typique de l'époque infantile se termine selon un certain nombre de modalités qui reviennent régulièrement.

Or, à la faveur du transfert, le névrotique reproduit et ranime avec beaucoup d'habileté toutes ces circonstances indésirées et toutes ces situations affectives douloureuses. Le malade s'efforce ainsi d'interrompre le traitement inachevé, de se mettre dans une situation qui ranime en lui le sentiment d'être, comme jadis, dédaigné de tout le monde, de s'attirer de la part du médecin des paroles dures et une attitude froide, de trouver des prétextes de jalousie ; il remplace l'ardent désir d'avoir un enfant, qu'il avait autrefois, par des projets ou des promesses d'importants cadeaux, le plus souvent aussi peu réels que l'objet de son désir de jadis. Cette situation que le malade cherche à reproduire dans le transfert, n'avait rien d'agréable autrefois, alors qu'il s'y est trouvé pour la première fois. Mais, dira-t-on, elle doit être moins désagréable aujourd'hui, en tant qu'objet de souvenirs ou de rêves, qu'elle ne le fut jadis, alors qu'elle imprima à la vie du sujet une orientation nouvelle. Il s'agit naturellement de l'action de penchants et d'instincts dont le sujet s'attendait, à l'époque où il subissait cette action, à retirer du plaisir ; mais bien qu'il sache par expérience que cette attente a été trompée, il se comporte comme quelqu'un qui n'a pas su profiter des leçons du passé : il tend à reproduire cette

situation quand même, et malgré tout, il y est poussé par une force obsédante.

Ce que la psychanalyse découvre par l'étude des phénomènes de transfert chez les névrotiques se retrouve également dans la vie de personnes non névrotiques. Certaines personnes donnent, en effet, l'impression d'être poursuivies par le sort, on dirait qu'il y a quelque chose de démoniaque dans tout ce qui leur arrive, et la psychanalyse a depuis longtemps formulé l'opinion qu'une pareille destinée s'établissait indépendamment des événements extérieurs et se laissait ramener à des influences subies par les sujets au cours de la première enfance. L'obsession qui se manifeste en cette occasion ne diffère guère de celle qui pousse le névrotique à reproduire les événements et la situation affective de son enfance, bien que les personnes dont il s'agit ne présentent pas les signes d'un conflit névrotique ayant abouti à la formation de symptômes. C'est ainsi qu'on connaît des personnes dont toutes les relations avec leurs prochains se terminent de la même façon : tantôt ce sont des bienfaiteurs qui se voient, au bout de quelque temps, abandonnés par ceux qu'ils avaient comblés de bienfaits et qui, loin de leur en être reconnaissants, se montrent pleins de rancune, pleins de noire ingratitude, comme s'ils s'étaient entendus à faire boire à celui à qui ils devaient tant, la coupe d'amertume jusqu'au bout ; tantôt ce sont des hommes dont toutes les amitiés se terminent par la trahison des amis ; d'autres encore passent leur vie à hisser sur un piédestal, soit pour eux-mêmes, soit pour le monde entier, telle ou telle personne pour, aussitôt, renier son autorité, la précipiter de la roche tarpéienne et la remplacer par une nouvelle idole ; on connaît enfin des amoureux dont l'attitude sentimentale à l'égard des femmes traverse toujours les mêmes phases et aboutit toujours au même résultat. Ce « retour éternel du même » ne nous étonne que peu, lorsqu'il s'agit d'une attitude active et lorsqu'ayant découvert le trait de caractère permanent, l'essence même de la personne intéressée,

nous nous disons que ce trait de caractère, cette essence ne peut se manifester que par la répétition des mêmes expériences psychiques. Mais nous sommes davantage frappés en présences d'événements qui se reproduisent et se répètent dans la vie d'une personne, alors que celle-ci se comporte passivement à l'égard de ce qui lui arrive, sans y intervenir d'une façon quelconque. On songe, par exemple, à l'histoire de cette femme qui avait été trois fois mariée et qui avait perdu successivement chacun de ses maris peu de temps après le mariage, ayant juste eu le temps de lui prodiguer les soins nécessaires et de lui fermer les yeux [9]. Dans son poème romantique *La Jérusalem délivrée,* le Tasse nous donne une saisissante description poétique d'une pareille destinée. Le héros Tancrède tue, sans s'en douter, sa bien-aimée Clorinde, alors qu'elle combattait contre lui sous l'armure d'un chevalier ennemi. Après les funérailles de Clorinde, il pénètre dans la mystérieuse forêt enchantée, objet de frayeur pour l'armée des croisés. Là il coupe en deux, avec son épée, un grand arbre, mais voit de la blessure faite à l'arbre jaillir du sang et, en même temps, il entend la voix de Clorinde, dont l'âme s'était réfugiée dans cet arbre, se plaindre du mal que l'aimé lui a infligé de nouveau.

En présence de ces faits empruntés aussi bien à la manière dont les névrotiques se comportent au cours du transfert qu'aux destinées d'un grand nombre de sujets normaux, on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible à la reproduction, à la répétition, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe du plaisir, en se mettant au-dessus de lui. Et ceci admis, rien ne s'oppose à ce qu'on attribue à la pression exercée par cette tendance aussi bien les rêves du sujet atteint de névrose traumatique et la manie que la répétition qui se manifeste dans les jeux des enfants. Il est certain toutefois que rares

9 Voir sur ce sujet les excellentes remarques de C. J. Jung, dans son article *Die Bedeutung des Vaters für das Schicksal des Einzelnen.«* Jahrbuch für Psychoanalyse », 1, 1909.

sont les cas où l'action de la tendance à la répétition se manifeste toute seule, dans toute sa pureté, sans l'intervention d'autres mobiles. En ce qui concerne les jeux des enfants, nous savons déjà quelles en sont les autres interprétations possibles. La tendance à la répétition et la recherche du plaisir par la satisfaction directe de certains penchants semblent s'unir ici d'une façon assez intime, pour former un tout dans lequel il est difficile de discerner la part de l'une et de l'autre. Les phénomènes du transfert sont manifestement l'expression de la résistance opposée par le *moi*, qui s'efforce de ne pas livrer les éléments refoulés ; et quant à la tendance à la répétition que le traitement cherche à utiliser en vue des fins qu'il poursuit, on dirait que c'est encore le *moi* qui, dans ses efforts pour se conformer au principe du plaisir, cherche à l'attirer de son côté. Ce qu'on pourrait appeler la fatalité, au sens courant du mot, et que nous connaissons déjà par les quelques exemples cités plus haut, se prête en grande partie à une explication rationnelle, ce qui nous dispense d'admettre l'intervention d'un nouveau mobile, plus ou moins mystérieux. Le cas le moins contestable est peut-être celui des rêves reproduisant l'accident traumatique ; mais en y réfléchissant de près, on est obligé d'admettre qu'il existe encore pas mal d'autres cas qu'il est impossible d'expliquer par l'action des seuls mobiles que nous connaissons. Ces cas présentent un grand nombre de particularités qui autorisent à admettre l'intervention de la tendance à la répétition, laquelle apparaît plus primitive, plus élémentaire, plus impulsive que le principe du plaisir qu'elle arrive souvent à éclipser. Or, si une pareille tendance à la répétition existe vraiment dans la vie psychique, nous serions curieux de savoir à quelle fonction elle correspond, dans quelles conditions elle peut se manifester, quels sont exactement les rapports qu'elle affecte avec le principe du plaisir auquel nous avons accordé jusqu'à présent un rôle prédominant dans la succession des processus d'excitation dont se compose la vie psychique.

4 Les mécanismes de défense contre les excitations extérieures et leur échec. La tendance à la répétition

Ce qui suit doit être considéré comme de la pure spéculation, comme un effort pour s'élever bien au-dessus des faits, effort que chacun, selon sa propre attitude, sera libre de suivre avec sympathie ou de juger indigne de son attention. Il ne faut pas voir, dans les considérations que nous développons ici, autre chose qu'un essai de poursuivre jusqu'au bout une idée, afin de voir, par simple curiosité, jusqu'où elle peut conduire.

La spéculation psychanalytique se rattache à une constatation faite au cours de l'examen de processus inconscients, à savoir que la conscience, loin de représenter la caractéristique la plus générale des processus psychiques, ne doit être considérée que comme une fonction particulière de ceux-ci. Dans sa terminologie métapsychologique, elle dit que la conscience représente la fonction d'un système particulier qu'elle désigne par la lettre C. Comme la conscience fournit principalement des perceptions d'excitations venant du monde extérieur et des sensations de plaisir et de déplaisir qui ne peuvent provenir que de l'intérieur de l'appareil psychique, on est autorisé à attribuer au système P.-C. (perception-conscience) une position spatiale. Ce système doit se trouver à la limite qui sépare l'extérieur de l'intérieur, être tourné vers le monde

extérieur et englober tous les autres systèmes psychiques. Mais nous nous apercevons aussitôt que toutes ces définitions ne nous apprennent rien de nouveau, qu'en les formulant nous nous rattachons à l'anatomie cérébrale avec ses localisations, c'est-à-dire à la théorie qui situe le « siège » de la conscience dans l'écorce cérébrale, dans la couche la plus extérieure, la plus périphérique de l'organe central. L'anatomie cérébrale n'a pas à se demander pourquoi (anatomiquement parlant) la conscience est localisée à la surface même du cerveau, au lieu d'avoir un siège plus protégé ailleurs, quelque part dans les couches profondes, aussi profondes que possible, du cerveau. Il est possible que l'examen des conséquences qui découlent de cette localisation pour notre système P.-C. nous fournisse des données nouvelles.

La conscience n'est pas la seule caractéristique que nous attribuons au processus se déroulant dans ce système. Les impressions que nous avons recueillies au cours de nos expériences psychanalytiques nous autorisent à admettre que tous les processus d'excitation qui s'accomplissent dans les autres systèmes y laissent des traces durables qui forment la base de la mémoire, des restes qui sont des souvenirs et qui n'ont rien à voir avec la conscience. Les plus intenses et les plus tenaces de ces souvenirs sont souvent ceux laissés par des processus qui ne sont jamais parvenus à la conscience. Il nous est cependant difficile d'admettre que le système P. C. présente, lui aussi, des restes aussi tenaces et durables des excitations qu'il reçoit. Si, en effet, il en était ainsi, la capacité de ce système à recevoir de nouvelles excitations ne tarderait pas à se trouver limitée [10], étant donné que toutes les excitations qu'il reçoit doivent, par définition, rester toujours conscientes : si, au contraire, elles devenaient inconscientes, nous nous trouverions dans l'obligation paradoxale d'admettre l'existence de processus

10 Nous suivons, dans cet exposé, les considérations développées par Breuer dans la partie théorique de ses *Studien über Hysterie, 1895.*

inconscients dans un système dont le fonctionnement est, par définition, toujours accompagné du phénomène de la conscience. En admettant que, pour devenir conscientes, les excitations ont besoin d'un système spécial, nous ne changeons rien à l'état de choses existant et nous ne gagnons rien. De cette hypothèse se dégage une conclusion qui, sans être rigoureusement logique, n'en apparaît pas moins très vraisemblable, à savoir qu'une seule et même excitation ne peut à la fois devenir consciente et laisser une trace économique dans le même système: il s'agirait là, pour autant qu'on reste dans les limites d'un seul et même système, de deux faits incompatibles. Nous pourrions donc dire qu'en ce qui concerne le système C., le processus d'excitation y devient conscient, mais sans y laisser la moindre trace durable, que toutes les traces de ce processus qui servent de base au souvenir résultent de la propagation de l'excitation aux systèmes intérieurs voisins. C'est en ce sens qu'a été conçu le schéma qui figure dans la partie spéculative de mon Interprétation des rêves (1900). Lorsqu'on songe au peu que nous savons d'autres sources relativement au mode de naissance de la conscience, on conviendra que la proposition, d'après laquelle la conscience naîtrait là ou s'arrête la trace mnémique, présente du moins la valeur d'une affirmation précise et définie.

Le système C. présenterait donc cette particularité que, contrairement à ce qui se passe dans tous les autres systèmes psychiques, le processus d'excitation ne produit aucune modification durable de ses éléments, mais s'évanouit pour ainsi dire par le fait qu'il devient conscient. Une pareille dérogation à la règle générale ne peut s'expliquer que par l'action d'un facteur inhérent à ce seul système et manquant dans tous les autres, ce facteur pouvant bien être représenté par la localisation très exposée du système C., localisation à la faveur de laquelle il se trouve en contact immédiat avec le monde extérieur.

En simplifiant à l'excès l'organisme vivant, nous pouvons nous le représenter sous la forme d'une boule indifférenciée de substance irritable. Il en résulte que sa surface orientée vers le monde extérieur se trouve différenciée du fait même de son orientation et sert d'organe destiné à recevoir les excitations. L'embryologie, pour autant qu'elle constitue une récapitulation de l'évolution phylogénique, nous montre, en effet, que le système nerveux central provient de l'ectoderme et que l'écorce grise du cerveau, qui descend directement de la surface primitive, pourrait bien avoir reçu en héritage ses propriétés essentielles. Rien ne s'oppose donc à l'hypothèse d'après laquelle les excitations extérieures, à force d'assaillir sans cesse la surface de la boule protoplasmique, auraient produit dans sa substance des modifications durables, à la faveur desquelles les processus d'excitation s'y dérouleraient d'une manière différente de celle dont ils se déroulent dans les couches plus profondes. Il se serait ainsi formé une écorce, tellement assouplie par les excitations qu'elle recevait sans cesse, qu'elle aurait acquis des propriétés la rendant apte uniquement à recevoir de nouvelles excitations et incapables de subir une nouvelle modification quelconque. Appliquée au système C., cette hypothèse signifierait que les éléments de la substance grise, ayant atteint la limite des modifications qu'ils étaient susceptibles de subir du fait du passage d'excitations, sont devenus inaccessibles à toute nouvelle modification quelconque sous ce rapport. Mais ils seraient en revanche capables de faire naître la conscience. Le fait de l'apparition de la conscience est certainement en rapport avec la nature des modifications subies aussi bien par la substance que par les processus d'excitation qui l'atteignent et la traversent. Quelle est exactement cette nature ? À cette question il est possible de donner plusieurs réponses, dont aucune n'est encore susceptible de vérification expérimentale. On peut supposer qu'en passant d'un élément à un autre, l'excitation doit vaincre une résistance et que

c'est à la diminution de la résistance qu'on doit rattacher la trace durable laissée par l'excitation (trajet frayé) ; on aboutirait ainsi à la conclusion qu'aucune résistance de ce genre n'est à vaincre dans le système C. où le passage d'un élément à un autre se ferait librement On peut rattacher à cette manière de voir la distinction, établie par Breuer, entre les éléments des systèmes psychiques, quant à la nature de leurs charges énergétiques. Il distinguait, en effet, entre l'énergie sous tension, ou dissimulée, et l'énergie circulant librement [11] ; si bien que les éléments du système C. seraient caractérisés par le fait qu'ils contiennent uniquement de l'énergie libre, se déchargeant sans avoir des obstacles à vaincre, sans tension ni pression. Je crois cependant qu'on ferait bien, dans l'état actuel de nos connaissances, de s'abstenir de toute affirmation précise sur ce sujet. Il n'en reste pas moins que les considérations qui précèdent nous permettent d'établir un certain rapport entre l'apparition de la conscience, d'une part, le siège du système C. et les particularités des processus d'excitation qui s'y déroulent, d'autre part.

Mais la boule protoplasmique et sa couche corticale, exposée aux excitations, nous permettent de faire d'autres constatations encore. Ce fragment de substance vivante est plongé dans un monde extérieur, chargé d'énergies de la plus grande intensité, et il ne tarderait pas à succomber aux assauts de ces énergies, s'il n'était muni d'un moyen de protection contre les excitations. Ce moyen consiste en ce que sa surface la plus extérieure, se dépouillant de la structure propre à tout ce qui est vivant, devient pour ainsi dire anorganique, se transforme en une sorte d'enveloppe ou de membrane destinée à amortir les excitations, à ne laisser parvenir aux couches plus profondes, ayant conservé leur structure vivante, qu'une partie de l'intensité dont disposent les énergies du monde extérieur. Ainsi protégées, les couches plus profondes peuvent se consacrer à l'emmagasinement des quantités d'excitation qui ont

11 *Studien über Hysterie,* par J. Breuer et S. Freud, 4e édition, 1922.

réussi à franchir la membrane extérieure. En se dépouillant de ses propriétés organiques, celle-ci a épargné le même sort à toutes les couches situées en dedans d'elle, sa protection n'étant toutefois efficace que pour autant que l'intensité des excitations ne dépasse pas une certaine limite au-delà de laquelle la membrane extérieure elle-même se trouve détruite. Pour l'organisme vivant, la protection contre les excitations constitue une tâche presque plus importante que la réception d'excitations ; il possède lui-même une réserve d'énergie et doit veiller avant tout à ce que les transformations d'énergie qui s'opèrent en lui, en affectant des modalités particulières, soient soustraites à l'action nivelante, c'est-à-dire destructrice, des formidables énergies extérieures. La réception d'excitations sert avant tout à renseigner l'organisme sur la direction et la nature des énergies extérieures, résultat qu'il peut obtenir en n'empruntant au monde extérieur que de petites quantités d'énergie, en s'assimilant celle-ci à petites doses. Chez les organismes très évolués, la couche corticale, excitable, de ce qui fut jadis la boule protoplasmique s'est depuis longtemps retirée dans les profondeurs internes du corps, mais certaines de ses dépendances sont restées à la surface, immédiatement au-dessous de l'appareil de protection contre les excitations. Ce sont les organes des sens qui renferment essentiellement des dispositifs destinés à recevoir des excitations spécifiques, mais aussi des appareils particuliers, grâce auxquels se trouvent redoublée la protection contre les excitations extérieures et assuré l'amortissement des excitations d'une intensité démesurée. Ce qui caractérise les organes des sens, c'est que le travail ne porte que sur de petites quantités des excitations extérieures, sur des échantillons pour ainsi dire des énergies extérieures. On peut les comparer à des antennes qui, après s'être mises en contact avec le monde extérieur, se retirent de nouveau.

Je me permets d'effleurer en passant une question qui mériterait une discussion très approfondie. En présence de certaines

données psychanalytiques que nous possédons aujourd'hui, il est permis de mettre en doute la proposition de Kant, d'après laquelle le temps et l'espace seraient les formes nécessaires de notre pensée. Nous savons, par exemple, que les processus psychiques inconscients sont « intemporels ». Cela veut dire qu'ils ne sont pas disposés dans l'ordre du temps, que le temps ne leur fait subir aucune modification, qu'on ne peut pas leur appliquer la catégorie du temps. Ce sont là des caractères négatifs dont on ne peut se faire une idée exacte que par la comparaison entre les processus psychiques inconscients et les processus psychiques conscients. Notre représentation abstraite du temps semble plutôt empruntée au mode de travail du système P. C., et correspondre à notre auto-perception. Étant donné ce mode de fonctionnement du système en question, un autre moyen de protection contre les excitations est devenu nécessaire. Je me rends fort bien compte de ce que ces considérations présentent d'obscur, mais je suis obligé de me limiter à de simples allusions.

Nous venons de dire que la boule protoplasmique vivante est munie d'un moyen de protection contre les excitations venant du monde extérieur. Et nous avons montré auparavant que sa couche corticale la plus extérieure s'est différenciée, pour devenir l'organe ayant pour fonction de recevoir les excitations extérieures. Mais cette couche corticale sensible, qui formera plus tard le système C., reçoit également les excitations venant du dedans. Or, la position qu'occupe ce système, à la limite qui sépare le dehors du dedans, et les différences qui existent entre les conditions dans lesquelles il reçoit les excitations des deux côtés exercent une influence décisive sur le fonctionnement aussi bien du système C. que de l'appareil psychique tout entier. Contre le dehors il possède un moyen de protection qui lui permet d'amortir l'action des quantités d'excitations qui viennent l'assaillir. Mais contre le dedans il n'y a pas de moyen de protection possible, si bien que les excitations

provenant des couches profondes se propagent telles quelles, sans subir le moindre amortissement, au système C., certaines particularités de leur succession donnant lieu à la série des sensations de plaisir et de déplaisir. Il convient de dire toutefois que les excitations venant du dedans présentent aussi bien par leur intensité que par d'autres caractères qualificatifs (éventuellement aussi par leur amplitude) une correspondance plus grande avec le mode de fonctionnement du système C. que les excitations qui affluent du monde extérieur. Mais deux faits se dégagent d'une façon incontestable de la situation que nous venons de décrire : en premier lieu, les sensations de plaisir et de déplaisir, par lesquelles se manifestent les processus qui se déroulent à l'intérieur de l'appareil psychique, l'emportent sur toutes les excitations extérieures ; et, en deuxième lieu, l'attitude de l'organisme est orientée de façon à s'opposer à toute excitation interne, susceptible d'augmenter outre mesure l'état de déplaisir. De là naît une tendance à traiter ces excitations provenant de l'intérieur comme si elles étaient d'origine extérieure, afin de pouvoir leur appliquer le moyen de protection dont l'organisme dispose à l'égard de ces dernières. Telle serait l'explication de la *projection* qui joue un si grand rôle dans le déterminisme des processus pathologiques.

J'ai l'impression que les considérations qui précèdent sont de nature à nous rapprocher de la connaissance des conditions et des causes de la prédominance du principe du plaisir. Il reste cependant vrai qu'elles ne nous fournissent pas une explication des cas où existe une opposition à ce principe. Faisons donc un pas de plus. Nous appelons *traumatiques* les excitations extérieures assez fortes pour rompre la barrière représentée par le moyen de protection. Je crois qu'il n'est guère possible de définir le traumatisme autrement que par ses rapports, ainsi compris, avec un moyen de défense, jadis efficace, contre les excitations. Un événement tel qu'un traumatisme extérieur produira toujours une grave perturbation dans l'économie

énergétique de l'organisme et mettra en mouvement tous les moyens de défense. Mais c'est le principe du plaisir qui, le premier, sera mis hors de combat. Comme il n'est plus possible d'empêcher l'envahissement de l'appareil psychique, par de grandes quantités d'excitations, il ne reste à l'organisme qu'une issue : s'efforcer de se rendre maître de ces excitations, d'obtenir leur immobilisation psychique d'abord, leur décharge progressive ensuite.

Il est probable que le sentiment spécifiquement pénible qui accompagne la douleur physique résulte d'une rupture partielle de la barrière de protection. Des excitations venant de cette région périphérique affluent alors continuellement vers l'appareil psychique central, comme s'il s'agissait d'excitations provenant de l'intérieur de l'appareil [12]. Et à quelle réaction contre cette irruption pouvons-nous nous attendre de la part de la vie psychique ? Elle fait appel à toutes les charges d'énergie existant dans l'organisme, afin de constituer dans le voisinage de la région où s'est produite l'irruption une charge énergétique, d'une intensité correspondante. Il se forme ainsi une formidable « contre-charge », au prix de l'appauvrissement de tous les autres systèmes psychiques et, par conséquent, au prix d'un arrêt ou d'une diminution de toutes les autres fonctions psychiques. Toutes ces images étant destinées à fournir un appui à nos hypothèses métapsychologiques, à les illustrer tout au moins, nous tirons, de la situation que nous venons de décrire, la conclusion que même un système possédant une charge élevée est capable de recevoir l'afflux de nouvelles quantités d'énergie, de les transformer en charges immobilisées, c'est-à-dire psychiquement « liées ». Un système est capable de « lier » des énergies d'autant plus considérables que sa propre charge, à l'état de repos, est plus élevée ; et, inversement, moins la charge d'un système est élevée, moins grande est sa capacité de recevoir l'afflux de nouvelles

12 Voir *Triebe und Triebschicksale. «Sannlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre* », IV, 1918.

énergies et plus désastreuses seront les conséquences d'une rupture de sa barrière de défense. On aurait tort de nous objecter que l'augmentation des charges au niveau de la région où s'est produite l'irruption s'explique beaucoup plus facilement par la propagation directe des quantités d'énergie qui affluent. S'il en était ainsi, les charges énergétiques de l'appareil psychique lésé subiraient bien une augmentation, mais le caractère paralysant de la douleur, l'appauvrissement de tous les autres systèmes resteraient inexpliqués. Même l'action dérivative, si prononcée, de la douleur n'infirme en rien notre manière de voir, car il s'agit là d'une action purement réflexe, c'est-à-dire s'effectuant sans l'intermédiaire de l'appareil psychique. Le caractère vague et indéterminé de toutes nos considérations que nous désignons sous le nom de métapsychologiques provient de ce que nous ne savons rien concernant la nature du processus d'excitation qui s'effectue dans les éléments des systèmes psychiques et que nous ne nous croyons pas autorisés à formuler une opinion quelconque sur ce sujet. Nous opérons ainsi toujours avec un grand X que nous introduisons tel quel dans chaque formule nouvelle. Que ce processus puisse s'effectuer en utilisant des énergies qui diffèrent quantitativement d'un cas à l'autre, la chose est à la rigueur admissible ; qu'il possède plus d'une qualité (une sorte d'amplitude, par exemple), voilà ce qui est encore probable ; en fait de conception nouvelle, nous avons cité celle de Breuer qui admet deux formes de charge énergétique des systèmes (ou de leurs éléments) : une forme libre et une forme liée. Et, à ce propos, nous nous permettrons d'émettre l'hypothèse que la « liaison » des énergies affluant dans l'appareil psychique se réduit au passage de ces énergies de l'état de libre circulation à l'état de repos immobile.

À mon avis, on ne doit pas reculer devant la tentative de concevoir la névrose traumatique commune comme une conséquence d'une vaste rupture de la barrière de défense. Cela revient à

remettre en honneur la vieille et naïve théorie du choc, en opposition, semble-t-il, avec la théorie plus récente, et aux prétentions psychologiques plus grandes, qui met l'accent étiologique, non sur la violence mécanique, mais sur la frayeur et la conscience du danger qui menace la vie. Mais il ne s'agit pas d'une opposition absolue, et la conception psychanalytique de la névrose traumatique ne se confond d'aucune façon avec la théorie plus grossière du choc. Alors que cette dernière théorie conçoit le choc comme une lésion directe de la structure moléculaire, voire de la structure histologique, des éléments nerveux, nous attribuons l'action du choc à la rupture de la barrière de protection de l'organe psychique, avec toutes les conséquences qui en résultent. Nous ne songeons nullement à rabaisser l'importance de la frayeur. Nous l'avons déjà dit : ce qui caractérise la frayeur, c'est l'absence de cette préparation au danger qui existe, au contraire, dans l'angoisse et qui comporte une surcharge énergétique des systèmes qui sont les premiers appelés à subir l'excitation. En raison de cette absence de charge énergétique nécessaire, ou en raison de ce que la charge dont disposent les systèmes est inférieure aux exigences de la situation, ces systèmes ne sont pas en état de lier les quantités d'énergie qui affluent et les conséquences de la rupture se produisent d'autant plus facilement. Nous voyons ainsi que l'angoisse qui fait pressentir le danger et la surcharge énergétique des systèmes destinés à subir l'excitation constituent la dernière ligne de défense contre celle-ci. Dans un grand nombre de traumatismes l'issue de la situation dépend, en dernière analyse, de la différence qui existe entre les systèmes non préparés et les systèmes préparés à parer au danger par une surcharge énergétique ; mais à partir d'une certaine intensité du traumatisme, ce facteur cesse de jouer. Ce n'est pas à la faveur de la fonction qu'ils ont acquise sous l'influence du principe du plaisir et qui consiste à procurer au rêveur une réalisation hallucinatoire de ses désirs, que les rêves du malade

atteint de névrose traumatique le ramènent toujours et régulièrement à la situation dans laquelle s'était produit le traumatisme. Nous devons plutôt admettre que ces rêves correspondent à un autre objectif, lequel doit être réalisé, avant que le principe du plaisir puisse affirmer sa maîtrise. Ils ont pour but de faire naître chez le sujet un état d'angoisse qui lui permette d'échapper à l'emprise de l'excitation qu'il a subie et dont l'absence a été la cause de la névrose traumatique. Ils nous ouvrent ainsi une perspective sur une fonction de l'appareil psychique qui, sans être en opposition avec le principe du plaisir, n'en est pas moins indépendante et semble plus primitive que la tendance à rechercher le plaisir et à éviter le déplaisir.

Ce serait donc le lieu ici de poser une première exception à la loi d'après laquelle les rêves seraient des réalisations de désirs. J'ai montré à plusieurs reprises qu'on ne pouvait en dire autant des rêves d'angoisse ni des « rêves de châtiment », ces derniers mettant à la place de la réalisation inadmissible de désirs défendus le châtiment qui s'attache à ces désirs, autrement dit la réaction, elle aussi voulue et désirée, de la conscience de culpabilité contre le penchant réprouvé. Mais les rêves du malade atteint de névrose traumatique ne se laissent pas ramener au point de vue de la réalisation de désirs, et il en est de même des rêves auxquels nous nous heurtons dans la psychanalyse et dans lesquels on trouve le souvenir de traumatismes psychiques de l'enfance. Les rêves de ces deux catégories obéissent plutôt à la tendance à la répétition qui, cependant, trouve son appui, au cours de l'analyse, dans le désir, encouragé par la « suggestion », d'évoquer ce qui a été oublié et refoulé. C'est ainsi que le rêve n'aurait pas davantage pour fonction primitive de s'opposer à ce que la réalisation voulue de penchants perturbateurs vienne troubler le sommeil ; il n'a pu acquérir cette fonction qu'après que tout l'ensemble de la vie psychique est tombé sous la domination du principe du plaisir. S'il existe un « au-delà du

principe du plaisir », il est logique d'admettre que la tendance du rêve à la réalisation de désirs ne représente qu'un produit tardif, apparu après une période préliminaire, marquée par l'absence de cette tendance. Il n'y a là d'ailleurs aucune opposition avec sa fonction ultérieure. Lorsqu'enfin cette tendance s'est faite jour, nous nous trouvons en présence d'une autre question : les rêves qui, ayant pour objectif la liaison psychique d'impressions traumatiques, obéissent à la tendance à la répétition, sont-ils également possibles en dehors de l'analyse ? À cette question on peut, d'une façon générale, répondre d'une façon affirmative.

En ce qui concerne les « névroses de guerre », pour autant que ce terme ne désigne pas seulement le simple rapport entre le mal et sa cause immédiate, j'ai montré ailleurs qu'ils pouvaient bien être des névroses traumatiques dont l'explosion aurait été facilitée par un conflit du moi [13]. Le fait mentionné plus haut, à savoir que lorsque le traumatisme détermine en même temps une grosse lésion, les chances de l'apparition d'une névrose se trouvent diminuées, cesse d'être incompréhensible, si l'on veut bien tenir compte de deux circonstances sur lesquelles la recherche psychanalytique insiste d'un façon particulière. La première de ces circonstances est que la commotion mécanique doit être considérée comme une des sources de l'excitation sexuelle [14] ; la deuxième consiste en ce que les affections douloureuses et fébriles exercent, pendant toute leur durée, une puissante influence sur la répartition de la libido. C'est ainsi que la violence mécanique, exercée par le traumatisme, libérerait un quantum d'excitation sexuelle qui, en l'absence de toute angoisse correspondant à la représentation du danger, serait capable

13 *Zur Psychoanalyse der Kriegsneurosen. Einleitung.* « Internationale Psychoanalytische Bibliothek », No 1, 1919.

14 Voir les remarques se rapportant à ce sujet, dans *Die Wirkung des Schaukelns und Eisenbahnfahrens,* faisant partie des *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie,* 4e édit. 1920. En français : *Trois Essais sur la théorie de la sexualité. N. R. F.*

d’exercer une action traumatique, si, d’autre part, la lésion somatique qui se produit en même temps n’avait pour effet de fixer sur l’organe lésé, par une sorte de surcharge narcissique, le trop plein de l’excitation [15]. C’est également un fait connu, mais qui n’a pas été suffisamment utilisé par la théorie de la libido, que les troubles graves qui affectent la répartition de la libido dans la mélancolie, par exemple, disparaissent momentanément par suite d’une affection organique intercurrente, et que même une démence précoce, à sa phase la plus avancée, peut, dans les mêmes conditions, subir une régression momentanée.

15 Voir *Zur Einführung des Narzissmus,* dans *Kleine Schriften zur Neurosenlehre,* 4e Série, 1918.

5 La contrainte de répétition. Obstacle au principe du plaisir

Du fait que la couche corticale, point d'arrivée des excitations, ne possède pas de barrière de défense contre les excitations venant du dedans, la propagation de celles-ci acquiert une grande importance économique et donne souvent lieu à des troubles économiques qui peuvent être assimilés aux névroses traumatiques. La source la plus abondante de ces excitations d'origine interne est représentée par les penchants, les tendances, les instincts de l'organisme, par toutes les influences qui, ayant origine dans l'intérieur de l'organisme, se propagent à l'appareil psychique, et constituent l'objet le plus important, mais en même temps le plus obscur de la recherche psychologique.

Il ne sera peut-être pas trop osé d'affirmer que les influences émanant des penchants et des instincts se manifestent par des processus nerveux qui ne sont pas liés, c'est-à-dire par des processus nerveux se déroulant librement, jusqu'à la décharge complète. Ce que nous savons de meilleur sur ces processus nous a été fourni par l'étude du travail qui s'accomplit dans les rêves. Cette étude nous a montré, en effet, que les processus qui se déroulent dans les systèmes inconscients diffèrent totalement de ceux qui s'effectuent dans les systèmes (pré)-conscients, que dans l'inconscient les charges subissent facilement des transferts, des déplacements, des

condensations, autant de modifications qui, si elles se produisaient dans les matériaux conscients, ne donneraient que des résultats défectueux et erronés. Ces modifications sont la cause des singularités bien connues qui apparaissent dans le rêve manifeste, après que les traces préconscientes des événements diurnes ont été élaborées d'après les lois de l'inconscient. À ces processus qui s'accomplissent dans l'inconscient (transferts, déplacements, condensations) j'ai donné le nom de « processus primaires », afin de les mieux différencier des processus secondaires qui se déroulent dans notre vie éveillée. Comme les penchants et instincts se rattachent tous à des systèmes inconscients, nous n'apprendrons rien de nouveau en disant qu'ils obéissent à des processus secondaires et, d'autre part, il n'est pas nécessaire de faire un grand effort pour identifier le processus psychique primaire avec la charge libre, et le processus secondaire avec les modifications qui se produisent dans la charge liée, ou tonique, de Breuer [16]. La tâche des couches supérieures de l'appareil psychique consisterait donc à lier les excitations instinctives obéissant aux processus primaires. En cas d'échec, il se produirait une perturbation analogue à la névrose traumatique, et c'est seulement lorsque les couches supérieures ont réussi à s'acquitter de leur tâche que le principe du plaisir (ou le principe de la réalité qui en est une forme modifiée) peut sans contestation affirmer sa maîtrise. En attendant ce moment, l'appareil psychique a pour mission de se rendre maître de l'excitation, de la lier, et cela, non en opposition avec le principe du plaisir, mais indépendamment de lui et, en partie, sans en tenir compte.

Les manifestations de la tendance à la répétition, telles que nous les avons observées au cours des premières activités de la vie psychique infantile et du traitement psychanalytique, présentent au plus haut degré un caractère instinctif et, lorsqu'elles sont en opposition avec le principe du plaisir, un caractère démoniaque. Pour

16 Voir section VII de mon ouvrage *Traumdeutung. Psycho*logie *der Traumvorgänge.*

ce qui est du jeu de l'enfant, nous croyons comprendre que si l'enfant reproduit et répète un événement même désagréable, c'est pour pouvoir, par son activité, maîtriser la forte impression qu'il en a reçue, au lieu de se borner à la subir, en gardant une attitude purement passive. Chaque nouvelle répétition semble affermir cette maîtrise et, même lorsqu'il s'agit d'événements agréables, l'enfant ne se lasse pas de les répéter et de les reproduire, en s'acharnant à obtenir l'identité parfaite de toutes les répétitions et reproductions d'une impression. Plus tard, ce trait de caractère est appelé à disparaître. Une plaisanterie spirituelle, entendue pour la deuxième fois, reste presque sans effet, une pièce de théâtre à laquelle on assiste pour la deuxième fois ne laisse jamais la même impression que celle qu'on a reçue lorsqu'on y a assisté pour la première fois. Bien plus : il est difficile de décider un adulte à relire un livre qu'il vient de lire, alors même que ce livre lui a plu. Chez l'adulte, la nouveauté constitue toujours la condition de la jouissance. L'enfant, au contraire, ne se lasse pas de demander à l'adulte la répétition d'un jeu qu'il lui avait montré ou auquel il avait pris part avec lui ; et lorsqu'on lui a raconté une belle histoire, il veut toujours l'entendre à nouveau, à l'exclusion de toute autre, il veille à ce qu'elle soit répétée mot par mot, relève la moindre modification que le conteur se permet d'y introduire, dans l'espoir peut-être de se faire bien voir de l'enfant. Il n'y a pas là d'opposition au principe du plaisir, car la répétition, le fait de retrouver l'identité sont déjà en eux-mêmes une source de plaisir. Au contraire, dans le cas du sujet soumis à l'analyse, il est évident que la tendance qui le pousse à reproduire, à la faveur du transfert, les événements de la période infantile de sa vie est, sous tous les rapports, indépendante du principe du plaisir, le transcende pour ainsi dire. Le malade se comporte en cette occasion d'une manière tout à fait infantile et nous montre ainsi que les traces mnémiques refoulées, se rattachant à ses toutes premières expériences psychiques, n'existent pas chez lui à l'état lié et sont mêmes dans une certaine mesure incompatibles avec les processus

secondaires. Cette même tendance à la répétition se dresse souvent devant nous comme un obstacle thérapeutique, lorsque nous voulons, à la fin du traitement, obtenir que le malade se détache complètement du médecin ; et il est à supposer que ce qui fait naître cette tendance démoniaque, c'est la vague angoisse, la crainte qu'éprouvent les gens non familiarisés avec la psychanalyse de voir se réveiller en eux quelque chose qu'à leur avis on ferait mieux de laisser dormir.

Mais quelle est la nature des rapports existant entre les impulsions instinctives et la tendance à la répétition? Il est permis de penser que nous sommes ici sur la trace d'une propriété générale, encore peu connue, ou, tout au moins, n'ayant pas encore été formulée explicitement, des instincts, peut-être même de la vie organique dans son ensemble. Un instinct ne serait que l'expression d'une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il avait été obligé de renoncer, sous l'influence de forces perturbatrices extérieures ; l'expression d'une sorte d'élasticité organique ou, si l'on préfère, de l'inertie de la vie organique [17].

Cette conception de l'instinct peut paraître étrange, car nous sommes habitués à voir dans l'instinct un facteur de changement et de développement et non le contraire, c'est-à-dire un facteur de conservation. D'autre part, la vie animale nous offre des exemples qui semblent confirmer le déterminisme historique des instincts. Lorsque certains poissons entreprennent, pendant la saison du frai, de longues migrations, afin d'aller déposer leur frai dans des eaux déterminées, souvent très distantes de leurs habitats coutumiers, ils ne feraient, d'après certains biologistes, que rechercher des habitats anciens qu'ils ont été obligés, au cours du temps, d'échanger contre de nouveaux. Il en serait de même des migrations des oiseaux migrateurs, mais pour nous dispenser de chercher d'autres

17 Je ne doute pas que des hypothèses analogues sur la nature des « instincts » n'aient déjà été émises et formulées par d'autres auteurs.

exemples, nous n'avons qu'à nous souvenir que les phénomènes de l'hérédité et les faits de l'embryologie nous fournissent la plus belle illustration de la tendance organique à la répétition. Nous savons notamment que le germe d'un animal vivant est obligé, au cours de son évolution, de reproduire, ne serait-ce que d'une façon très brève et rapide, les structures de toutes les formes dont cet animal descend, au lieu d'adopter, pour arriver à sa configuration définitive, le chemin le plus court. Il s'agit là d'un processus qui ne se prête qu'en partie, et en petite partie, à une explication mécanique et dans lequel les facteurs historiques jouent un rôle qui est loin d'être négligeable. Et, de même, la puissance de reproduction s'étend très loin dans la série animale, comme, par exemple, dans les cas où un organe perdu est remplacé par un organe de nouvelle formation, identique au premier.

Mais, dirait-on, rien n'empêche d'admettre qu'il existe dans l'organisme, en même temps que des tendances conservatrices qui poussent à la répétition, des tendances dont l'action se manifeste par les formations nouvelles et par l'évolution progressive. Cette objection n'est certes pas à négliger et nous nous proposons d'en tenir compte dans la suite. Mais, au préalable, nous ne pouvons résister à la tentation de pousser jusqu'à ses dernières conséquences l'hypothèse d'après laquelle tous les instincts se manifesteraient par la tendance à reproduire ce qui a déjà existé. On pourra reprocher aux conclusions auxquelles nous aboutirons ainsi d'être trop « profondes », voire quelque peu mystiques : ce reproche ne nous atteindra pas, car nous avons la conscience de ne chercher que des résultats positifs ou de ne nous livrer qu'à des considérations fondées sur de tels résultats, en faisant notre possible pour leur donner le plus grand degré de certitude.

Si donc les instincts organiques sont des facteurs de conservation, historiquement acquis, et s'ils tendent vers la régression, vers la reproduction d'états antérieurs, il ne nous reste

qu'à attribuer l'évolution organique comme telle, c'est-à-dire l'évolution progressive, à l'action de facteurs extérieurs, perturbateurs et détournant l'organisme de sa tendance à la stagnation. L'être vivant élémentaire serait très volontiers resté immuable dès le début de son existence, il n'aurait pas mieux demandé que de mener un genre de vie uniforme, dans des conditions invariables. Mais c'est sans doute, en dernière analyse, l'évolution de notre terre et de ses rapports avec le soleil qui a eu sa répercussion sur l'évolution des organismes. Les instincts organiques conservateurs se sont assimilés chacune des modifications de la vie, qui leur ont été ainsi imposées, les ont conservées en vue de la répétition ; et c'est ainsi qu'ils donnent la fausse impression de forces tendant au changement et au progrès, alors qu'en réalité ils ne cherchent qu'à réaliser une fin ancienne en suivant des voies aussi bien nouvelles qu'anciennes. Cette fin vers laquelle tendrait tout ce qui est organique se laisse d'ailleurs deviner. La vie se mettrait en opposition avec le caractère conservateur des instincts, si la fin qu'elle cherche à atteindre représentait un état qui lui fut totalement étranger. Cette fin doit plutôt être représentée par un état ancien, un état de départ que la vie a jadis abandonné et vers lequel elle tend à retourner par tous les détours de l'évolution. Si nous admettons, comme un fait expérimental ne souffrant aucune exception, que tout ce qui vit retourne à l'état inorganique, meurt pour des raisons internes, nous pouvons dire : la fin vers laquelle tend toute vie est la mort ; et inversement le non-vivant est antérieur au vivant.

À un moment donné, une force dont nous ne pouvons encore avoir aucune représentation a réveillé dans la matière inanimée les propriétés de la vie. Il s'agissait peut-être d'un processus ayant servi de modèle et analogue qui, plus tard, a fait naître, dans une certaine couche de la matière vivante, la conscience. La rupture d'équilibre qui s'est alors produite dans la substance inanimée a provoqué dans celle-ci une tendance à la suppression de son état de tension, la

première tendance à retourner à l'état inanimé. La substance vivante avait encore, à cette phase de début, la mort facile ; le chemin vital, déterminé par la structure chimique de la jeune vie, ne devait pas être long à parcourir. Pendant longtemps, la substance vitale devait ainsi naître et renaître facilement et facilement mourir, jusqu'à ce que les facteurs extérieurs décisifs aient subi des modifications qui les ont rendus capables d'imposer à la substance ayant survécu à leur action souvent violente des déviations de plus en plus grandes du chemin vital primitif et des détours de plus en plus compliqués pour arriver au but final, c'est-à-dire à la mort. Ce sont ces détours empruntés par la vie dans sa course à la mort, détours fidèlement et rigoureusement observés par les instincts conservateurs, qui formeraient ce qui nous apparaît aujourd'hui comme le tableau des phénomènes vitaux. Telles sont les seules hypothèses auxquelles on arrive relativement à l'origine et au but de la vie, lorsqu'on attribue aux instincts un caractère purement et uniquement conservateur.

Non moins étranges que ces déductions apparaissent celles qu'on peut formuler au sujet des grands groupes d'instincts que nous concevons comme formant la base des phénomènes vitaux de l'organisme. En postulant l'existence d'instincts de conservation, que nous attribuons à tout être vivant, nous avons l'air de nous mettre en singulière opposition avec l'hypothèse d'après laquelle toute la vie instinctive tendrait à ramener l'être vivant à la mort. En effet, la signification théorique des instincts de conservation, de puissance, d'affirmation de soi-même disparaît, lorsqu'on la juge à la lumière de l'hypothèse en question ; ce sont des instincts partiels, destinés à assurer à l'organisme le seul moyen véritable de retourner à la mort et de le mettre à l'abri de toutes les possibilités autres que ses possibilités immanentes d'arriver à cette fin. Quant à la tendance mystérieuse de l'organisme à s'affirmer malgré tout et à l'encontre de tout, elle s'évanouit, comme ne cadrant pas avec une fin plus générale, plus compréhensive. Il reste que l'organisme ne veut

mourir qu'à sa manière ; et ces gardiens de la vie que sont les instincts ont été primitivement des satellites de la mort. Et nous nous trouvons devant cette situation paradoxale que l'organisme vivant se défend de toute son énergie contre des influences (dangers) qui pourraient l'aider à atteindre son but par les voies les plus courtes, attitude qui caractérise précisément les tendances instinctives par opposition avec les tendances intelligentes [18].

Mais en est-il réellement ainsi ? Sous un jour tout à fait différent nous apparaissent, en effet, les penchants sexuels auxquels la théorie des névroses accorde une place à part. Tous les organismes ne subissent pas une contrainte extérieure qui détermine leur évolution et les pousse en avant. Beaucoup d'entre eux ont réussi à se maintenir jusqu'à nos jours à leur phase la plus primitive, on retrouve encore aujourd'hui beaucoup d'êtres vivants (sinon tous) qui représentent ce que les animaux et les plantes supérieures pouvaient être à leur origine. Et, de même, parmi les organismes élémentaires qui forment le corps compliqué d'un être vivant supérieur, il en est qui n'accomplissent pas toute l'évolution conduisant à la mort naturelle. C'est ainsi que nous avons des raisons de croire que les cellules germinales gardent la structure primitive de la substance vivante et se détachent à un moment donné de l'organisme total, avec toutes leurs propriétés, tant héréditaires que nouvellement acquises ; c'est peut-être à ces deux caractères que les cellules germinales doivent leur faculté de mener une existence indépendante. Placées dans des conditions favorables, elles commencent à se développer, c'est-à-dire à reproduire le jeu à la faveur duquel elles sont nées, après quoi une partie de leur substance poursuit l'évolution jusqu'au bout, tandis qu'une autre partie, formant un nouveau reste germinal, recommence l'évolution à partir du point initial. C'est ainsi que ces cellules germinales s'opposent à la mort de la substance vivante et semblent lui assurer

18 Voir, d'ailleurs plus loin l'atténuation que nous apportons à cette manière extrême de concevoir les instincts de conservation.

ce qui nous apparaît comme une immortalité potentielle, bien qu'il ne s'agisse probablement que d'un allongement du chemin qui conduit à la mort. Ce qui nous paraît particulièrement significatif, c'est que, pour s'acquitter de sa mission, la cellule germinale doit, sinon se fondre avec une autre, qui à la fois en diffère et lui ressemble, tout au moins être renforcée par elle ou recevoir d'elle l'impulsion nécessaire.

Les instincts qui veillent aux destinées de ces organismes élémentaires survivant à l'organisme vivant total, qui assurent leur sécurité et intégrité, tant qu'ils sont exposés sans défense aux influences du monde extérieur, ainsi que leur association avec d'autres cellules germinales, forment le groupe des instincts sexuels. Ces instincts sont conservateurs au même titre que les autres, pour autant qu'ils provoquent la reproduction d'états antérieurs de la substance vivante, mais ils le sont à un degré plus prononcé, pour autant qu'ils font preuve d'une résistance plus grande à l'égard des influences extérieures et, surtout, pour autant qu'ils se montrent capables de conserver la vie pendant un temps assez long [19]. Ce sont les instincts vitaux au sens propre du mot ; du fait qu'ils fonctionnent à l'encontre de la tendance des autres instincts qui, à travers la fonction, acheminent l'organisme vers la mort, ils se mettent avec ceux-ci dans un état d'opposition, dont la psychanalyse a de bonne heure saisi l'importance et la signification. La vie des organismes offre une sorte de rythme alternant : un groupe d'instincts avance avec précipitation, afin d'atteindre aussi rapidement que possible le but final de la vie ; l'autre, après avoir atteint une certaine étape de ce chemin, revient en arrière pour recommencer la même course, en suivant le même trajet, ce qui a pour effet de prolonger la durée du voyage. Mais bien que la sexualité et les différences sexuelles n'existent certainement pas à l'origine de la vie, il n'en reste pas moins possible que les instincts qui, à une phase ultérieure, deviennent

19 Ce sont pourtant les seuls que nous puissions considérer comme déterminant le progrès et l'ascension vers des états supérieurs (voir plus loin).

sexuels, aient existé dès le début et aient dès l'origine manifesté une activité en opposition avec le jeu des « instincts du *moi* ».

Mais revenons sur nos pas et demandons-nous si toutes ces spéculations reposent sur une base ferme. Est-il bien vrai qu'en dehors des instincts sexuels il n'en existe pas d'autres qui tendent à reproduire un état antérieur, et d'autres encore qui tendent à atteindre un état n'ayant encore jamais existé ? Pour ce qui est du monde organique, je ne connais pas d'exemple certain qui soit en contradiction avec la caractéristique que nous préconisons. Il est certainement impossible d'attribuer aux règnes animal et végétal une tendance générale au développement progressif, bien qu'en fait ce développement existe d'une manière incontestable. Il n'en est pas moins vrai que nous formulons des appréciations purement subjectives lorsque nous disons que telle phase de développement est supérieure à telle autre, ou inversement ; et, d'autre part, la science de la vie nous enseigne que le progrès réalisé sous un certain rapport est expié ou neutralisé par une régression sous d'autres rapports. Il existe, en outre, bon nombre de formes animales dont les états juvéniles attestent que leur développement a pris un caractère plutôt régressif. L'évolution progressive et la régression pourraient bien être, l'une et l'autre, des conséquences des actions adaptatives exercées par des forces extérieures, tandis que le rôle des instincts se bornerait, dans un cas comme dans l'autre, à maintenir et à conserver les modifications ainsi imposées à l'organisme, en les transformant en sources de plaisir [20].

20 Ferenczi a réussi, en suivant un chemin différent, à établir la possibilité d'une pareille manière de voir *Entwicklungsstufen des Wirklichkeitssinnes,* « Internationale Zeitschr. f. Psychoanalyse », 1, 1913) : « En poussant ce raisonnement jusqu'à ses dernières conséquences logiques, on arrive à se familiariser avec l'idée que la vie organique est régie, elle aussi, par une tendance à l'inertie ou à la régression, tandis que la tendance à l'évolution progressive, à l'adaptation, etc. ne se manifesterait que sous le fouet des excitations extérieures » (p. 137).

Beaucoup d'entre nous se résigneront difficilement à renoncer à la croyance qu'il existe, inhérente à l'homme même, une tendance à la perfection à laquelle il serait redevable du niveau actuel de ses facultés intellectuelles et de sa sublimation morale et dont on serait en droit d'attendre la transformation progressive de l'homme actuel en un surhomme. Je dois avouer que je ne crois pas à l'existence d'une pareille tendance interne et que je ne vois aucune raison de ménager cette illusion bienfaisante. À mon avis, l'évolution de l'homme, telle qu'elle s'est effectuée jusqu'à présent, ne requiert pas d'autre explication que celle des animaux, et s'il existe une minorité d'êtres humains qu'une tendance irrésistible semble pousser vers des niveaux de perfection de plus en plus élevés, ce fait s'explique tout naturellement, en tant que conséquence de cette répression d'instincts sur laquelle repose ce qu'il y a de plus sérieux dans la culture humaine. L'instinct refoulé ne cesse jamais de tendre à sa complète satisfaction, laquelle consisterait dans la répétition d'une satisfaction primaire ; toutes les formations substitutives et réactionnelles, toutes les sublimations sont impuissantes à mettre fin à son état de tension permanente, et la différence entre la satisfaction obtenue et la satisfaction cherchée constitue cette force motrice, cet aiguillon qui empêche l'organisme de se contenter d'une situation donnée, quelle qu'elle soit, mais, pour employer l'expression du poète, le « pousse sans répit en avant, toujours en avant » (*Faust*, I). Le chemin en arrière, vers la satisfaction complète, est généralement barré par les résistances maintenues par les refoulements, si bien qu'il ne reste à l'organisme qu'à avancer dans l'autre direction, encore libre, sans l'espoir toutefois de venir à bout du processus et de pouvoir jamais atteindre le but. Les processus à la faveur desquels se forme une phobie névrotique qui, au fond, n'est pas autre chose qu'une tentative de fuir la satisfaction d'un penchant, nous montrent nettement comment naît cette prétendue « tendance à la perfection » que nous ne pouvons cependant pas attribuer à tous les individus humains. Les conditions

dynamiques de cette tendance semblent exister un peu partout, mais les conditions économiques sont rarement de nature à favoriser ce phénomène.

Mentionnons cependant, comme une simple possibilité, que les efforts d'Éros tendant à réunir les unités organiques, de façon à en former des ensembles de plus en plus vastes, peuvent être considérés comme compensant l'absence de la « tendance à la perfection ». S'ajoutant aux effets du refoulement, ces efforts seraient peut-être de nature à nous fournir une explication des phénomènes qu'on se plaît généralement à attribuer à la tendance en question.

6 *Dualisme des instincts. Instincts de vie et instincts de mort*

Des considérations développées dans le chapitre précédent se dégage la conclusion qu'il existe une opposition tranchée entre les « instincts du moi » et les instincts sexuels, les premiers tendant vers la mort, les derniers au prolongement de la vie. Or, à beaucoup d'égards cette conclusion n'est pas de nature à nous satisfaire. Ajoutons encore que c'est seulement aux premiers que nous avons cru pourvoir attribuer un caractère de conservation ou, plutôt, en rapport avec la tendance à la répétition. D'après notre manière de voir, en effet, les instincts du *moi*, nés le jour où la matière inanimée a reçu le souffle de vie, tendraient au rétablissement de l'état inanimé. Quant aux instincts sexuels, au contraire, il est manifeste qu'ils reproduisent des états primitifs des êtres vivants, mais le but qu'ils cherchent à atteindre par tous les moyens consiste à obtenir la fusion de deux cellules germinales dont chacune présente une différenciation particulière. Lorsque cette fusion n'est pas réalisée, la cellule germinale meurt comme tous les autres éléments de l'organisme pluricellulaire. C'est seulement à la faveur de la fusion des deux cellules germinales que la fonction sexuelle est capable de prolonger la vie et de lui conférer l'apparence de l'immortalité. Mais quel est l'événement important de l'évolution de la substance vivante que reproduit la procréation sexuelle, ou sa phase préliminaire représentée chez les protistes par la copulation de deux individus ?

C’est ce que nous ne sommes pas en état de dire, et ce serait pour nous un grand soulagement de nous trouver en présence de faits montrant que toute notre construction est erronée. Du même coup tomberait l’opposition entre les instincts du moi (de la mort) et les instincts sexuels (de la vie), et la tendance à la répétition perdrait l’importance que nous avons cru devoir lui attribuer.

Revenons donc à une hypothèse que nous avions formulée en passant, dans l’espoir qu’il serait possible de la réfuter à l’aide de faits exacts. Nous avions notamment supposé (et tiré de cette supposition certaines conclusions) que tout ce qui vit doit mourir en vertu de causes internes. Et cette supposition, nous l’avions émise en toute naïveté, parce que nous avions cru émettre plus qu’une supposition. C’est là une idée qui nous est familière, une idée qui nous est inculquée par nos poètes. Et si nous l’acceptions, c’est peut-être à titre de croyance consolatrice. Puisqu’on doit mourir et, peut-être avant de mourir soi-même, assister à la mort d’être chers, on trouve une consolation à savoir qu’on est victime, non d’un accident ou d’un hasard qu’on aurait peut-être pu éviter, mais d’une loi implacable de la nature, d’une [en grec dans le texte] à laquelle nul vivant ne peut se soustraire. Mais cette croyance à la nécessité interne de la mort n’est peut-être qu’une de ces nombreuses illusions que nous nous sommes créées pour nous rendre « supportable le fardeau de l’existence ». Cette croyance n’est certainement pas primitive, car l’idée de la « mort naturelle » est étrangère aux peuples primitifs qui attribuent la mort de chacun d’entre eux à l’influence d’un ennemi ou d’un méchant esprit. Ne nous attardons donc pas à soumettre cette croyance à l’épreuve de la science biologique.

Si nous le faisions, nous serions étonnés de constater le peu d’unanimité qui règne parmi les biologistes quant à la question de la mort naturelle, de voir même que la notion de la mort s’évanouit entre leurs mains. Le fait que la vie possède, du moins chez les

animaux supérieurs, une durée moyenne déterminée, parle naturellement en faveur de la mort par causes internes, mais la circonstance que certains grands animaux et arbres géants atteignent une vieillesse très profonde qu'on n'a pas encore réussi à déterminer avec une certitude quantitative, cette circonstance, disons-nous, semble infirmer la conclusion qui se dégage du premier fait. D'après la grandiose conception de W. Fliess, tous les phénomènes vitaux des organismes (y compris sans doute la mort) se rattacheraient à certaines échéances, par lesquelles s'exprimerait la dépendance de deux substances vivantes, mâle et femelle, par rapport à l'année solaire. Mais les observations qui montrent avec quelle facilité et dans quelle mesure les forces extérieures sont susceptibles de modifier les manifestations vitales en général et celles du monde végétal en particulier, soit en retardant soit en hâtant le moment de leur apparition, ces observations, disons-nous, sont de nature à infirmer la rigueur des formules de Fliess et permettent, tout au moins, de révoquer en doute l'universalité des lois qu'il a formulées.

La manière dont la question de la durée de la vie et celle de la mort des organismes ont été traitées par A. Weismann nous intéresse au plus haut degré [21]. C'est lui qui a établi la distinction de la substance vivante en une partie mortelle et une partie immortelle, la première étant représentée par le corps au sens étroit du mot, par le soma, seul sujet à la mort naturelle, tandis que les cellules germinales seraient virtuellement immortelles, pour autant que capables, dans certaines conditions favorables, de se développer pour former un nouvel individu ou, pour nous exprimer autrement, de s'entourer d'un nouveau soma [22].

Ce qui nous frappe dans cette conception, c'est l'analogie inattendue qu'elle présente avec notre propre manière de voir

21 *Uber die Dauer des Lebens, 1882 ; Uber Leben und Tod, 18 82 ; Das Kleimplasma, etc.*

22 *Uber Leben und Tod,* 2e édit., 1892, p. 20.

obtenue par des moyens si différents. Weismann, qui envisage la substance vivante au point de vue morphologique, y distingue une partie qui est condamnée à mort, le soma, le corps abstrait de la substance génitale et héréditaire ; et une partie immortelle, le plasma germinatif qui sert à la conservation de l'espèce, à la procréation. En ce qui nous concerne, nous avons envisagé, non la substance vivante, mais les forces qui y sont à l'œuvre, et nous avons été amené à distinguer deux variétés d'instincts : ceux qui conduisent la vie à la mort et ceux, les instincts sexuels, qui cherchent sans cesse à renouveler la vie. Notre conception forme ainsi comme un corollaire dynamique de la théorie morphologique de Weismann.

Mais la manière dont Weismann résout le problème de la mort ne tarde pas à détruire cette analogie. D'après Weismann, en effet, la différenciation entre le soma mortel et le plasma germinatif immortel ne s'effectuerait que chez les organismes multicellulaires, tandis que chez les unicellulaires, individus et cellule germinale ne formeraient qu'un tout indivisible [23]. Aussi les unicellulaires seraient-ils virtuellement immortels, la mort ne survenant que chez les multicellulaires, les métazoaires. Cette mort des êtres supérieurs serait d'ailleurs une mort naturelle, une mort par causes internes, mais elle ne reposerait pas sur une propriété originelle de la substance vivante [24] et ne saurait être considérée comme une nécessité absolue ayant ses raisons dans la nature et l'essence même de la vie [25]. La mort serait plutôt un phénomène d'opportunité, d'adaptation aux conditions extérieures de la vie, car à partir du moment où les cellules du corps sont divisées en soma et en plasma germinatif, la durée illimitée de la vie individuelle devient un luxe inutile. Avec l'apparition de cette différenciation chez les multicellulaires la mort est devenue possible et rationnelle. Depuis

23 *Dauer des Lebens,* p. 38.

24 *Leben und Tod,* 2e édit., p. 67.

25 *Dauer des Lebens,* p. 33.

lors, le soma des êtres vivants supérieurs meurt, pour des raisons internes, à des époques déterminées, mais les protistes sont restés immortels. Quant à la procréation, elle ne serait pas consécutive à l'apparition de la mort, mais constituerait une propriété originelle de la matière vivante, tout comme la croissance dont elle serait le prolongement; et la vie n'aurait pas subi la moindre solution de continuité depuis sa première apparition sur la terre [26].

Il est facile de voir qu'en attribuant une mort naturelle aux organismes supérieurs, la théorie de Weismann n'apporte pas un bien grand renfort à notre propre manière de voir. Si la mort n'est qu'une acquisition tardive des êtres vivants, les instincts tendant à la mort ne sauraient être contemporains de l'apparition de la vie sur la terre. Que les multicellulaires meurent pour des raisons internes, à cause de l'insuffisance de leur différenciation ou des imperfections de leur métabolisme : pour la question qui nous occupe, cela ne présente aucun intérêt. Convenons cependant qu'une pareille conception de la mort est beaucoup plus familière au mode de penser habituel des hommes que l'étrange hypothèse d' « instincts de la mort ».

La discussion à laquelle ont donné lieu les propositions de Weismann, n'ont, à mon avis, abouti à aucun résultat décisif [27]. Certains auteurs sont revenus au point de vue de Gœthe (1883) qui voyait dans la mort une conséquence directe de la procréation. Hartmann, au lieu de caractériser la mort par la formation d'un « cadavre », d'une partie inanimée de substance vivante, la définit comme la « conclusion du développement individuel ». En ce sens, les protozoaires seraient également mortels, puisque la mort coïncide chez eux toujours avec la procréation ; mais elle est, pour

26 *Uber Leben und Tod,* conclusion.

27 *Cf.* Max Hartmann, *Tod und Fortpflanzung,* 1906 ; Alex. Lipschütz, *Warum wir sterben,* « Kosmosbücher », 1914 ; Franz Doflein, *Das Problem des Todes und der Unsterblichkeit bei den Pflanzen und Tieren,* 1909.

ainsi dire, masquée par cette dernière, toute la substance de l'animal parent pouvant se transmettre directement aux individus jeunes.

Tout l'intérêt de la recherche s'est alors porté à soumettre à l'examen expérimental, sur des êtres unicellulaires, l'hypothèse de l'immortalité de la substance vivante. Un américain, Woodruff, a entrepris la culture d'un infusoire cilié, en forme de « pantoufle », qui se propage en se divisant en deux individus, et il a pu suivre cette propagation jusqu'à la 3029e génération (il a interrompu spontanément ses expériences à ce moment-là) en isolant chaque fois et en plongeant dans l'eau fraîche un des individus de chaque nouveau couple. Or, le 3029e descendant de la série était aussi frais que le premier ancêtre, sans le moindre signe de sénescence ou de dégénérescence ; c'est ainsi, pour autant que ces nombres sont susceptibles de prouver quelque chose, que l'immortalité des protistes semble avoir été démontrée expérimentalement [28].

D'autres savants ont obtenu des résultats différents. Contrairement aux constatations faites par Woodruff, Maupas, Calkins et d'autres ont trouvé que même ces infusoires subissaient, après un certain nombre de divisions, un affaiblissement, devenaient plus petits, perdaient en partie leur organisation et mouraient, lorsqu'on ne les soumettait pas à certaines influences reconstituantes. C'est ainsi qu'après une phase de vieillissement les protozoaires mourraient tout comme les animaux supérieurs, ce qui serait en contradiction directe avec les affirmations de Weismann qui voit dans la mort une acquisition tardive des organismes vivants.

De l'ensemble de ces recherches nous relèverons deux faits qui semblent nous fournir un appui solide. Le premier fait est le suivant : si, à une époque où ils ne présentent encore aucune altération en rapport avec la vieillesse, les animalcules réussissent à se fondre ensemble, à « s'accoupler » (pour, au bout d'un certain temps, se

28 Voir sur ce point et pour les considérations qui suivent, Lipschütz, *op. cit*. pp. 26, 52 et suiv.

séparer de nouveau), ils sont épargnés par la vieillesse, ils subissent un « rajeunissement ». Or, cette copulation peut bien être considérée comme le prototype de la procréation sexuelle, bien qu'elle n'ait encore rien à voir avec la multiplication de l'espèce et qu'elle consiste uniquement dans le mélange des substances des deux individus (amphimixie de Weismann). Mais l'action rajeunissante de la copulation peut être remplacée par celle de certaines irritations, de certaines modifications dans la composition du liquide nutritif, par l'élévation de la température, par des secousses. Nous rappellerons à ce propos les célèbres expériences de J. Lœb qui, en soumettant des œufs d'oursin à certaines excitations chimiques, avait réussi à provoquer des processus de division qui, normalement, ne se produisent qu'à la suite de la fécondation.

Le deuxième des faits dont nous venons de parler est celui-ci : il est, malgré tout, probable que les infusoires meurent d'une mort naturelle et que celle-ci constitue la conclusion et l'aboutissement de leur processus vital. Les contradictions qui existent entre les résultats obtenus par Woodruff et ceux obtenus par d'autres auteurs tiennent, en effet, à ce que Woodruff plaçait chaque nouvelle génération dans un liquide nutritif frais. Toutes les fois qu'il avait négligé de le faire, il avait observé les mêmes altérations de la sénescence que celles constatées par d'autres auteurs. Il a conclu de ce fait que les produits métaboliques que les animalcules éliminent dans le liquide leur servant de milieu leur sont préjudiciables, et il a pu démontrer d'une façon irréfutable que ce sont seulement les produits de leur propre métabolisme qui exercent sur les générations cette action nocive. Dans une solution, en effet, saturée de produits de déchet provenant d'une autre espèce, suffisamment éloignée, les animalcules prospéraient admirablement, alors qu'ils périssaient immanquablement au milieu de leurs propres produits. Abandonné à lui-même, l'infusoire meurt donc d'une mort naturelle, par suite de l'élimination imparfaite de ses produits de désassimilation. Il se peut

d'ailleurs qu'au fond tous les animaux supérieurs meurent par la même cause.

Ici nous sommes en droit de nous demander s'il était, d'une façon générale, bien indiqué de chercher la solution de la question relative à la mort naturelle dans l'étude des protozoaires. L'organisation primitive de ces êtres vivants est de nature à nous masquer certaines manifestations importantes dont les conditions existent bien chez eux, mais ne peuvent être observées que chez les animaux supérieurs chez lesquels elles ont revêtu une expression morphologique. Dès l'instant où nous abandonnons le point de vue morphologique, pour nous placer au point de vue dynamique, il nous importe peu de savoir si, chez les protozoaires, la mort naturelle se laisse ou non démontrer. Chez ces êtres la substance, dont le caractère d'immortalité s'est révélé plus tard, n'est pas encore séparée de la substance mortelle. Les forces qui poussent la vie vers la mort peuvent bien, chez eux aussi, être à l'œuvre dès le début, sans qu'on puisse démontrer directement leur présence, leurs effets étant masqués par les forces tendant à la conservation de la vie. Nous savons toutefois que les observations des biologistes nous autorisent, même en ce qui concerne les protistes, à admettre l'existence de processus internes conduisant à la mort. Mais alors même qu'il serait prouvé que les protistes sont immortels au sens weismannien du mot, son affirmation d'après laquelle la mort serait une acquisition tardive, ne s'appliquerait qu'aux signes manifestes de la mort, sans nous apprendre quoi que ce soit concernant les processus qui conduisent à la mort. Notre espoir de voir la biologie purement et simplement écarter la possibilité de l'existence d'instincts de la mort, ne s'est pas réalisé. Aussi pouvons-nous, surtout si nous y sommes encouragés par d'autres raisons, continuer à nous occuper de cette possibilité. Mais la frappante analogie qui existe entre la distinction weismannienne « soma-plasma

germinatif » et notre distinction « instincts de vie-instincts de mort » subsiste et garde toute sa valeur.

Attardons-nous un instant à cette conception essentiellement dualiste de la vie instinctive. D'après la théorie d'E.Hering, deux groupes de processus opposés se dérouleraient dans la substance vivante : processus de construction (assimilation) et processus de destruction (désassimilation). Devons-nous identifier avec ces deux orientations des processus vitaux les activités opposées de nos deux ordres d'instincts : instincts de vie et instincts de mort ? Mais il est une chose que nous ne pouvons nous dissimuler : c'est que, sans nous en apercevoir, nous nous sommes engagés dans les havres de la philosophie schopenhauerienne, d'après laquelle la mort serait le « résultat proprement dit » et, pour autant, le but de la vie [29], tandis que l'instinct sexuel représenterait l'incarnation de la volonté de vivre.

Ayons le courage de faire un pas de plus. D'après la manière de voir généralement admise, la réunion d'un grand nombre de cellules en une association vitale, autrement dit, la structure multicellulaire des organismes, constituerait un moyen destiné à prolonger la durée de leur vie. Chaque cellule sert à entretenir la vie des autres, et l'état cellulaire peut continuer à vivre, malgré la mort de telles ou telles cellules. Nous savons également que la copulation, la fusion momentanée de deux êtres unicellulaires, agit sur l'un et l'autre dans le sens de la conservation et du rajeunissement. Aussi pourrait-on essayer d'appliquer la théorie psychanalytique de la libido aux rapports des cellules entre elles en disant que les instincts sexuels et les instincts de vie, à l'œuvre dans chaque cellule, s'exercent sur les autres cellules, en neutralisant en partie leurs instincts de mort, c'est-à-dire les processus provoques par ces instincts, et en les maintenant en vie ; il s'agirait d'une action réciproque, en chaîne pour ainsi dire, certaines cellules pouvant pousser jusqu'au sacrifice

29 *Uber die anscheinende Absichtlickeit im Schicksale des Einzelnen, Grossherzog Wilhelm-ErnstAusgabe*, Vol. IV, p. 268.

d'elles-mêmes, l'exercice de cette fonction libidinale. Les cellules germinales feraient alors preuve d'un « narcissisme » absolu, pour employer l'expression dont nous nous servons dans la théorie des névroses, lorsque nous nous trouvons en présence d'un individu qui garde pour lui toute sa libido, sans vouloir en transférer la moindre partie sur un objet quelconque. Les cellules germinales ont besoin de leur libido, de l'activité de leurs instincts de vie, à titre de réserve à employer au cours de leur activité ultérieure, au plus haut degré constructive. Il se peut que les cellules des tumeurs malignes, si destructives pour l'organisme, soient narcissiques au même sens du mot. La pathologie se montre, en effet, disposée à considérer leurs germes comme innés et à leur attribuer des propriétés embryonnaires. C'est ainsi que la libido de nos instincts sexuels correspondrait à l'Éros des poètes et des philosophes, à l'Éros qui assure la cohésion de tout ce qui vit.

Arrivés à ce point, nous pouvons nous arrêter un instant, pour jeter un coup d'œil sur le lent développement de notre théorie de la libido. L'analyse des névroses de transfert nous avait tout d'abord mis en présence de l'opposition entre les « instincts sexuels », orientés vers l'objet, et d'autres dont nous n'avons pu discerner la nature exacte et que nous avons dénommés, provisoirement, « instincts du *Moi* ». Parmi ces instincts, nous avons discerné en premier lieu les instincts qui servent à la conservation de la vie. L'état de nos connaissances ne nous a pas permis de pousser les distinctions plus loin. Rien ne pouvait nous aider autant à fonder une psychologie exacte qu'une connaissance approximative de la nature commune des instincts et de leurs particularités éventuelles. Mais, sous ce rapport, on piétinait sur place et en pleine obscurité. Chacun distinguait autant d'instincts ou d' « instincts fondamentaux » qu'il voulait et jonglait avec eux comme les philosophes de la nature de la Grèce antique jonglaient avec les quatre éléments : eau, terre, feu et air. La psychanalyse qui, à son tour, ne pouvait se soustraire à une

hypothèse quelconque sur les instincts, s'en était tenue à la distinction courante, caractérisée par l'expression « faim et amour ». En le faisant, elle ne se rendait du moins coupable d'aucun acte arbitraire et, en se servant de cette distinction, elle a réussi à pousser assez loin l'analyse des psychonévroses. Il va sans dire toutefois qu'elle a été obligée d'élargir la notion de « sexualité » (et, par conséquent, celle d'instinct sexuel), jusqu'à y faire rentrer tout ce qui ne faisait pas partie de la fonction procréatrice proprement dite, à la grande indignation des rigoristes, distingués ou tout simplement hypocrites.

La psychanalyse fit un pas de plus, lorsqu'elle put aborder le *Moi* psychologique qu'elle ne connaissait jusqu'alors qu'en sa qualité d'instance capable seulement de refouler, de censurer, d'édifier des ouvrages de défense et des formations réactionnelles. Des hommes perspicaces et doués d'esprit critique avaient, il est vrai, depuis longtemps élevé des objections contre l'application trop étroite de la notion de la libido à l'énergie des instincts sexuels orientés vers l'objet. Mais ils ont négligé de nous indiquer la source à laquelle ils ont puisé leurs meilleures informations et n'ont pas su tirer de celles-ci des conclusions que l'analyse pût utiliser. En avançant avec plus de précaution, l'observation psychanalytique a été frappée par la fréquence des cas dans lesquels la libido se retire de l'objet pour se diriger vers le *Moi* (intraversion) ; et en étudiant l'évolution de la libido infantile à ses phases les plus primitives, elle a pu s'assurer que c'est le *Moi* qui constitue le réservoir primitif et proprement dit de la libido, que c'est en partant du *Moi* qu'elle se propage à l'objet. C'est ainsi que le *Moi* avait pris rang parmi les objets sexuels et n'avait pas tardé à être reconnu comme le plus important de ces objets. La libido concentrée sur le *Moi* avait reçu le nom de *narcissique* [30].

30 *Zur Einführung des Narzissmus.* «Jahrbuch der Psychoanalyse », V, 1914, et « Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre » IVe Série, 1918.

Cette libido narcissique était naturellement, et en même temps, une manifestation des instincts sexuels, au sens analytique du mot, instincts qu'on a été obligé d'identifier avec les « instincts de conservation » dont on avait, dès le début, admis l'existence. L'opposition primitive entre instincts du Moi et instincts sexuels était ainsi devenue insuffisante. Parmi les instincts du *Moi,* certains se sont révélés comme étant de nature libidinale ; on a constaté que des instincts sexuels étaient à l'œuvre dans le *Moi,* à côté d'autres instincts probablement ; et cependant, on est toujours en droit d'affirmer que l'ancienne formule, d'après laquelle les psycho-névroses reposeraient sur un conflit entre les instincts du *Moi* et les instincts sexuels, ne contient rien qui soit à rejeter aujourd'hui. Le seul changement qui se soit produit consiste en ce que la différence entre ces deux groupes d'instincts, qui était considérée au début comme étant plus ou moins qualitative, est considérée aujourd'hui comme étant une différence *topique.* Et c'est plus particulièrement la névrose de transfert, objet d'étude spécial de la psychanalyse, qui se révèle comme le résultat d'un conflit entre le *Moi* et les charges libidinales des objets.

Nous devons maintenant insister d'autant plus sur le caractère libidinal des instincts de conservation que nous n'avons pas hésité à identifier l'instinct sexuel avec l'Éros qui assure la conservation et la persistance de tout ce qui est vivant, et à faire dériver la libido du *Moi* des charges libidinales à la faveur desquelles se maintient la cohésion des cellules somatiques. Et voilà que nous nous trouvons soudain devant la question suivante : si les instincts de conservation sont également de nature libidinale, il en résulterait peut-être qu'il n'existe pas d'autres instincts que les libidinaux. Toujours est-il que nous n'en voyons pas d'autres. On est alors obligé de reconnaître que les critiques avaient raison, aussi bien en prétendant, comme le faisaient les plus anciens, que la psychanalyse cherchait à tout expliquer par la sexualité, qu'en procédant comme les critiques les

plus récents, Jung entre autres, qui n'hésitent pas à dire « libido » toutes les fois qu'il s'agit d'instincts. Que doit-on penser?

Un pareil résultat n'était pas du tout conforme à nos intentions. Nous avons plutôt commencé par une séparation nette et tranchée entre instincts du moi instincts de mort, et instincts sexuels = instincts de vie. Nous étions même disposés à ranger parmi les instincts de mort les instincts dits de conservation, mais, à la réflexion, nous avons cru devoir nous en abstenir. Notre conception était dualiste dès le début et elle l'est encore davantage aujourd'hui, depuis que nous avons substitué à l'opposition entre les instincts du *Moi* et les instincts primitifs celle entre les instincts de vie et les instincts de mort. La théorie de Jung, au contraire, est une théorie moniste ; en donnant le nom de libido à la seule force instinctive qu'il admet, il a bien pu créer une certaine confusion, mais ce fait n'est pas de nature à nous troubler. Nous soupçonnons que d'autres instincts que les instincts de conservation libidinaux sont à l'œuvre dans le *Moi,* et nous voudrions être à même d'en démontrer l'existence. Nous regrettons que l'analyse ne soit pas encore suffisamment avancée pour nous faciliter cette démonstration. Les instincts libidinaux du *Moi* peuvent, d'ailleurs, affecter une combinaison particulière avec les autres instincts du *Moi* que nous ignorons encore. Avant même que fût découvert le narcissisme, la psychanalyse avait soupçonné l'existence d'éléments libidinaux dans les « instincts du *Moi* ». Mais ce sont là des possibilités incertaines, dont les adversaires ne tiennent guère compte. Il est regrettable que l'analyse ne nous ait permis de démontrer jusqu'à présent que l'existence d'instincts libidinaux. Nous nous garderons cependant bien d'en conclure qu'il n'en existe pas d'autres.

Étant donnée l'obscurité qui règne aujourd'hui dans la théorie des instincts, nous aurions tort de repousser la moindre indication contenant une promesse d'explication. Nous avons pris pour point de départ l'opposition entre les instincts de vie et les instincts de mort.

L'amour concentré sur un objet nous offre lui-même une autre polarité de ce genre : amour proprement dit (tendresse) et haine (agression). Si seulement nous pouvions réussir à établir un rapport entre ces deux polarités, à ramener l'une à l'autre ! Nous avons toujours affirmé que l'instinct sexuel contenait un élément sadique [31], et nous savons que cet élément peut se rendre indépendant et, sous la forme d'une perversion, s'emparer de toute la vie sexuelle de la personne. Il apparaît également à titre d'instinct partiel dominant, dans l'une de ces organisations que j'ai appelées « prégénitales ». Or, comment déduirions-nous de l'Éros, dont la fonction consiste à conserver et à entretenir la vie, cette tendance sadique à nuire à l'objet ? Ne sommes-nous pas autorisés à admettre que ce sadisme n'est, à proprement parler, qu'un instinct de mort que la libido narcissique a détaché du *Moi* et qui ne trouve à s'exercer que sur l'objet ? Il se mettrait alors au service la fonction sexuelle ; dans la phase d'organisation orale de la libido, la possession amoureuse coïncide avec la destruction de l'objet ; plus tard, la tendance sadique devient autonome et, finalement, dans la phase génitale proprement dite, alors que la procréation devient l'objectif principal de l'amour, la tendance sadique pousse l'individu à s'emparer de l'objet sexuel et à le dominer dans la mesure compatible avec l'accomplissement de l'acte sexuel. On pourrait même dire que le sadisme, en se dégageant du *Moi,* a montré aux éléments libidinaux du *Moi* le chemin qu'ils avaient à suivre ; plus tard, ces éléments cherchent à pénétrer dans l'objet même. Dans les cas où le sadisme primitif n'a subi aucune atténuation et est resté pur de tout mélange, nous assistons à l'ambivalence « amour-haine » qui caractérise tant de vies amoureuses.

S'il était permis d'adopter une pareille hypothèse, nous n'aurions pas besoin de chercher un autre exemple d'instincts de mort : nous nous trouverions en présence d'un de ces instincts, quelque peu déplacé, il est vrai. Mais cette hypothèse a le défaut

31 *Trois Essais sur la théorie de la sexualité.*

d'être dépourvue de tout caractère concret et même de donner l'impression d'une conception mystique. En la formulant et en l'adoptant, nous laissons soupçonner que nous cherchons à sortir à tout prix d'un grand embarras. Nous pouvons cependant invoquer une excuse, en disant que l'hypothèse en question n'est pas nouvelle, que nous l'avons déjà formulée précédemment, alors qu'il ne pouvait pas encore être question d'embarras. L'observation clinique nous avait autrefois imposé une manière de voir d'après laquelle le masochisme, instinct partiel complémentaire du sadisme, serait du sadisme retourné contre le *Moi* [32]. Mais le retour de la tendance de l'objet vers le *Moi* ne diffère pas, en principe, de son orientation du *Moi* vers l'objet, orientation qui nous apparaît ici comme un fait nouveau. Le masochisme, l'orientation de la tendance vers le *Moi*, ne serait alors en réalité qu'un retour à une phase antérieure de cette tendance, une régression. Sur un seul point, la définition du masochisme que j'ai donnée alors me parait comme trop exclusive et ayant besoin d'une correction : le masochisme peut notamment être primaire, possibilité que j'avais cru devoir contester jadis [33].

Mais revenons aux instincts tendant à la conservation de la vie. Les recherches sur les protistes nous avaient déjà montré que la fusion de deux individus, sans division consécutive, autrement dit la copulation, avec séparation consécutive des deux individus, exerce

32 Cf. *Sexualtheorie.* 48 édit., 1920, et *Triebe und Triebschicksale* dans « Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre », IVe Série.

33 Dans un travail plein d'intérêt et d'idées, mais qui, malheureusement, me parait manquer de clarté, Sabina Spielrein a repris une grande partie de ces spéculations. Elle donne à l'élément sadique de l'instinct sexuel le nom de « destructeur » (Die *Destruktion als Ursache des Werdens,* « Jahrbuch für Psychoanalyse », IV. 1912). En suivant une voie différente, A. Stärcke *(Inleiding by de vertaling von S. Freud, De sexuele beschavingsmoral,* etc. 1914) s'est attaché à identifier la notion de la libido avec l'instinct de la mort (voir également Rank, *Der Kunstler).* Tous ces efforts, comme ceux que nous faisons nous-mêmes, tendent à combler une lacune, répondent au besoin d'une explication qui fait encore défaut.

sur l'un et sur l'autre une action reconstituante et rajeunissante (voir plus haut, travaux cités de Lipschütz). Ces individus ne présentent, dans les générations ultérieures, aucun signe de dégénérescence et semblent capables de résister plus longtemps à l'action nocive des produits de leur propre métabolisme. J'estime que cette observation nous offre le prototype de ce qui doit être considéré comme l'effet probable de l'union sexuelle. Mais par quel moyen la fusion de deux cellules peu différentes l'une de l'autre produirait-elle une pareille rénovation de la vie ? Les tentatives faites pour remplacer la copulation des protozoaires par des irritations chimiques, voire mécaniques, nous fournissent à cette question une réponse certaine : cette rénovation s'effectue à la faveur de l'afflux de nouvelles quantités d'excitations. Mais ceci s'accorde fort bien avec l'hypothèse que le processus vital de l'individu tend, pour des raisons internes, à l'égalisation des tensions chimiques, c'est-à-dire à la mort, alors que son union avec une autre substance vivante, individuellement différente, augmenterait ces tensions, introduirait, pour ainsi dire, de nouvelles différences vitales qui se traduiraient pour la vie par une nouvelle durée. Il doit naturellement y avoir un optimum ou plusieurs optima pour les différences existant entre les individus qui s'unissent, pour que leur union aboutisse au résultat voulu, c'est-à-dire au rajeunissement, au prolongement de la durée de la vie. La conviction que nous avons acquise que la vie psychique, peut-être la vie nerveuse en général, est dominée par la tendance à l'abaissement, à l'invariation, à la suppression de la tension interne provoquée par les excitations (par le principe du Nirvana, pour nous servir de l'expression de Barbara Low), cette conviction, disons-nous, constitue une des plus puissantes raisons qui nous font croire à l'existence d'instincts de mort.

Mais ce qui affaiblit sensiblement notre raisonnement, c'est le fait que nous n'avons pas pu déceler dans l'instinct sexuel cette tendance à la répétition dont la découverte nous a permis de

conclure à l'existence d'instincts de mort. Certes, les processus de développement embryonnaire abondent en répétitions de ce genre, les deux cellules germinales qui participent à la procréation sexuelle et leur évolution vitale ne font que répéter, reproduire, récapituler les débuts et les origines de la vie organique ; mais l'essence même des processus rattachant à l'instinct sexuel n'en est pas moins représentée par la fusion de deux corps cellulaires. C'est seulement grâce à cette fusion que se trouve assurée, chez les êtres supérieurs, l'immortalité de la substance vivante.

En d'autres termes : nous voudrions être renseignés sur le mode d'apparition de la procréation sexuelle et sur l'origine des instincts sexuels en général, problème qui est de nature à effrayer le profane et que les spécialistes eux-mêmes n'ont pas été encore capables de résoudre. Aussi allons-nous, aussi rapidement et brièvement que possible, essayer de dégager, des données et des opinions contradictoires se rapportant à ce sujet, celles qui se laissent rattacher à notre propre manière de voir.

Les uns dépouillent le problème de la procréation de son charme mystérieux, en proclamant que la procréation ne représente qu'une des manifestations de la croissance (multiplication par division, par bourgeonnement, etc.). Si l'on s'en tient à la conception terre-à-terre de Darwin, on pourrait expliquer l'apparition du mode de procréation à l'aide de deux cellules germinales sexuellement différenciées, en disant que la copulation tout à fait accidentelle de deux protistes s'étant montrée, sous certains rapports, avantageuse pour l'espèce, l'amphimixie a été retenue par les générations suivantes et poussée jusqu'à ses dernières conséquences [34]. Le

34 Weismann nie même cet avantage *(Das Keimplasma,* 1892*): «* La fécondation ne signifie nullement un rajeunissement ou une rénovation de la durée de la vie ; elle n'est nullement indispensable à la prolongation de la vie ; elle a uniquement pour fonction de rendre possible le mélange de deux tendances héréditaires différentes. » Cela ne l'empêche pas de voir dans l'augmentation de la variabilité des êtres vivants un des effets de ce mélange.

« sexe » ne serait donc pas un phénomène bien ancien, et les instincts extraordinairement puissants qui poussent à l'union sexuelle ne feraient que répéter, reproduire quelque chose qui se serait produit une fois accidentellement et aurait été ensuite fixé et perpétué à cause des avantages qui s'y rattachaient.

À ce propos, comme à propos de la mort, il est permis de se demander si l'on ne doit attribuer aux protistes que leurs propriétés manifestes et visibles et si les forces et les processus dont l'action ne devient évidente que chez les êtres vivants supérieurs n'ont vraiment pris naissance que chez ceux-ci. La conception de la sexualité que nous avons mentionnée plus haut n'est pas d'une grande utilité pour le but que nous recherchons. On pourrait lui objecter qu'elle suppose l'existence des instincts de vie même chez les êtres les plus rudimentaires, car s'il en était autrement, c'est-à-dire si les instincts de vie n'existaient pas chez ces êtres, la copulation, qui est en opposition avec le cours naturel de la vie et éloigne le moment de la mort, aurait été évitée, et non maintenue et développée. Si donc on ne veut pas renoncer à l'hypothèse des instincts de mort, on est obligé de lui associer dès le début celle des instincts de vie. Mais, alors, on se trouve, il faut l'avouer, en présence d'une hypothèse à deux inconnues. Ce que la science nous apprend relativement à la naissance de la sexualité représente si peu de choses qu'on peut comparer ce problème à des ténèbres qu'aucune hypothèse n'a encore réussi à percer de son rayon de lumière.

C'est dans un domaine tout à fait différent que nous rencontrons une hypothèse de ce genre, mais elle est d'un caractère tellement fantaisiste, un mythe plutôt qu'une explication scientifique, que je n'oserais pas la citer ici, si elle ne satisfait précisément à une condition que nous cherchons à remplir. Elle fait notamment dériver un instinct *du besoin de rétablissement d'un état antérieur.*

Je pense notamment à la théorie que, dans le *Banquet,* Platon développe par la bouche d'Aristophane et qui traite non seulement

de l'origine de l'instinct sexuel, mais aussi de l'une de ses plus importantes variations par rapport à l'objet :

« Jadis, la nature humaine n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui ; elle était bien différente. L'humanité se divisait en premier lieu en trois espèces d'hommes, et non en deux, comme présentement. Avec les sexes mâle et femelle, il en était un troisième qui participait des deux... Cette espèce s'appelait alors Androgyne... Le corps de chacun de ces Androgynes était d'apparence arrondie. Ils avaient en cercle le dos et les côtes ; ils possédaient quatre mains, des jambes en nombre égal aux mains, deux visages parfaitement semblables... deux organes générateurs, etc. Zeus coupa les Androgynes en deux, de la même façon dont, pour les mettre en conserves, on coupe en deux les cornes... Cette division étant faite, chaque moitié désirait s'unir à son autre moitié. Lorsqu'elles se rencontraient, elle s'enlaçaient de leurs bras et s'étreignaient si fort que, dans le désir de se refondre, elles se laissaient ainsi mourir de faim et d'inertie, car elles ne voulaient rien l'une sans l'autre entreprendre [35] ». (Platon, *Le Banquet ou l'Amour,* traduction française de Mario Meunier).

Devons-nous suivre l'invitation du philosophe-poète et oser l'hypothèse d'après laquelle la substance vivante, une et indivisible avant d'avoir reçu le principe de vie, se

35 Je suis redevable au professeur H. Gomperz (Vienne) des indications suivantes relatives à l'origine du mythe platonicien, indications que je reproduis, en me servant en partie de ses propres termes. J'attirerai l'attention sur le fait qu'on retrouve déjà cette théorie, du moins dans ses traits essentiels, dans les *Upanishads.* On lit, en effet, dans *Brihad-Aranyaka-Upanishad, 1, 4.* 3 (voir Deussen, *60 Upanishads des Vedas,* p. 393) où est décrite la façon dont le monde était né de l'Atman (du *moi*) : «... Mais il (l'Atman ou le *moi*) n'éprouvait lui-même aucune joie ; et il n'éprouve aucune joie, parce qu'il est seul. Et Il fut pris du désir d'avoir un second. Il était, en effet, grand comme un homme et une femme lorsqu'ils sont enlacés, Il divisa son moi en deux parties : ainsi prirent naissance époux et épouse. C'est pourquoi le corps du moi ressemble à une moitié : telle est, en effet, l'explication donné par Yajnavalkya. Et c'est pourquoi l'espace devenu vide est rempli par la femme. »

serait, une fois animée, divisée en une multitude de petites particules qui, depuis, cherchent à se réunir de nouveau, sous la poussée des tendances sexuelles ? Et que ces tendances, qui expriment à leur façon l'affinité chimique de la matière inanimée, se poursuivent à travers le règne, des protistes et surmontent peu à peu les difficultés qu'un milieu chargé d'excitations mortelles oppose à leurs manifestations en les obligeant à s'entourer d'une couche corticale protectrice ? Devons-nous supposer, en outre, que ces particules de la substance vivante, ainsi séparées les unes des autres, finissent, dans leur désir de se retrouver, par réaliser la pluri-cellularité, pour finalement localiser ce désir de réunion, poussé au plus haut degré de concentration, dans les cellules germinales ? Je crois que le mieux que nous ayons à faire, c'est de laisser ces questions sans réponse et de nous en tenir là de nos spéculations.

Ajoutons cependant quelques mots de commentaire critique. On pourrait me demander si et dans quelle mesure j'adhère moi-même à ces hypothèses. À cela je répondrai : je n'y adhère pas plus que je ne cherche à obtenir pour elles l'adhésion, la croyance des autres. Ou, plus exactement, que je ne saurais dire moi-même dans

L'Upanishad *Brihad-Aranyaka* est la plus ancienne de toutes les Upanishads, dont aucun chercheur compétent ne fait remonter l'origine à une époque antérieure à l'année 800 av. J.-C. Contrairement à l'opinion courante, je suis disposé à admettre que Platon avait subi, indirectement du moins, l'influence des idées hindoues, et je m'y sens d'autant plus autorisé qu'en ce qui concerne la théorie de la métempsychose, cette influence n'est guère contestable. Cette influence que Platon a pu subir, en grande partie par l'intermédiaire des Pythagoriciens, n'exclut pas une certaine sympathie intellectuelle, à la faveur de laquelle les mêmes enchaînements d'idées ont pu naître dans le cerveau de Platon et dans l'esprit des philosophes hindous. Il est à supposer, en effet, que Platon n'aurait pas adopté une pareille histoire, transmise par la tradition orientale, et surtout n'en aurait pas fait si grand cas, si elle ne l'avait frappé comme quelque chose de familier, s'il ne s'était pas senti illuminé par sa vérité.

Dans un article Intitulé *Menschen und Wellenwerden* (« Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum », vol. 31, pp. 592 et suiv., 1913) et consacré à la recherche des origines de l'idée en question et de ses destinées historiques avant Platon, K. Ziegler croit pouvoir la ramener à des représentations babyloniennes.

quelle mesure j'y crois. Il me semble qu'on ne doit pas faire intervenir en cette occasion le facteur affectif. On peut s'abandonner à un raisonnement, en suivre le déroulement jusqu'à l'extrême limite, et cela uniquement par curiosité scientifique ou, si l'on préfère, en avocat du diable, sans pour cela se donner au diable. Je reconnais que la troisième étape de la théorie des instincts, dans laquelle je m'engage ici, ne peut pas prétendre à la même certitude que les deux premières, c'est-à-dire l'élargissement de la notion de sexualité et la constatation du narcissisme. Dans ces deux derniers cas, nous n'avons fait que donner une traduction théorique de l'observation, traduction qui pouvait bien être entachée d'erreurs, lesquelles, dans une certaine mesure, ne dépassent pas celle qui s'observe dans la moyenne des cas. Certes, la théorie du caractère *régressif* des instincts repose, elle aussi, sur des matériaux fournis par l'observation, et notamment sur les faits se rattachant à la tendance à la répétition. Mais il se peut que j'aie exagéré la valeur et l'importance de ces matériaux et de ces faits. Il convient toutefois de faire remarquer que l'idée que nous avons essayé de présenter ici ne laisse pas développer autrement qu'en greffant des hypothèses sur les faits et en s'écartant ainsi, plus souvent qu'on ne le voudrait, de l'observation proprement dite. On sait que les résultats qu'on obtient de la sorte sont d'autant moins certains qu'on recourt plus souvent à ce procédé, sans qu'on puisse indiquer avec précision le degré de l'incertitude. Dans les travaux de ce genre je ne me fie pas beaucoup à ce qu'on appelle l'intuition ; pour autant que je puisse juger, l'intuition m'apparaît plutôt comme l'effet d'une certaine impartialité de l'intellect. Malheureusement, on n'est pas souvent impartial, lorsqu'on se trouve en présence des choses dernières, des grands problèmes de la science et de la vie. Je crois que dans ce cas chacun est dominé par des préférences ayant des racines très profondes et qui, sans qu'il s'en doute, dirigent et inspirent ses spéculations. En présence de toutes ces raisons de se méfier, il ne reste à chacun de nous qu'à adopter une attitude de calme bienveillance à l'égard de

ses propres efforts intellectuels. Et je m'empresse d'ajouter que cette attitude critique à l'égard de soi-même ne comporte nullement une tolérance particulière et voulue à l'égard d'opinions divergentes. On doit repousser impitoyablement les théories qui se trouvent en contradiction avec l'analyse la plus élémentaire de l'observation, et cela tout en sachant que la théorie qu'on professe soi-même ne peut prétendre qu'à une exactitude provisoire. Pour porter un jugement sur nos spéculations relatives aux instincts de vie et aux instincts de mort, on ne doit pas se laisser troubler par les processus étranges et ne se prêtant pas à une description concrète dont nous parlons, tels que le refoulement d'un instinct par un autre ou le déplacement d'un instinct qui, abandonnant le Moi, se dirige vers l'objet. C'est que nous sommes obligés de travailler avec les termes scientifiques, c'est-à-dire avec le langage imagé de la psychologie elle-même (ou, plus exactement, de la psychologie des profondeurs). Sans le secours de ces termes et de ce langage, nous serions tout à fait incapables de décrire ces processus, voire de nous les représenter. Sans doute, les défauts de notre description disparaîtraient, si nous pouvions substituer aux termes psychologiques des termes physiologiques et chimiques. Ceux-ci font certes également partie d'une langue imagée, mais d'une langue qui nous est familière depuis plus longtemps et est peut-être plus simple.

En revanche, nous devons bien nous rendre compte que ce qui augmente dans une mesure considérable l'incertitude de nos spéculations, ce sont les emprunts que nous sommes obligés de faire à la science biologique. Il est vrai que la biologie est le domaine de possibilités indéfinies, une science dont nous sommes en droit d'attendre les explications les plus étonnantes, sans que nous puissions prévoir les réponses qu'elle pourra donner dans quelques dizaines d'années aux questions que nous posons. Ces réponses seront peut-être telles que tout notre édifice artificiel d'hypothèses s'écroulera comme un château de cartes. Mais s'il en est ainsi,

serait-on tenté de nous demander, à quoi bon entreprendre des travaux dans le genre de celui-ci et les livrer à la publicité ? Eh bien !

je suis obligé d’avouer que quelques-uns des enchaînements, rapports et analogies établis ici m’ont paru dignes d’attention [36].

36 J’ajouterai quelques mots destinés à expliquer notre terminologie qui, au cours de ces considérations, a subi un certain développement. Pour ce qui est des « instincts sexuels », nous savions ce qu’ils sont dans leurs rapports avec les sexes et la fonction de la procréation. Nous avions conservé ce terme, après même que les données de la psychanalyse nous eurent obligé de relâcher leurs rapports avec la fonction de la procréation. Avec la découverte de la libido narcissique et avec l’extension de la notion de la libido à chaque cellule particulière, l’instinct sexuel est devenu l’Éros qui cherche à réunir les parties de la substance vivante, à maintenir leur cohésion ; et c’est alors que ce qu’on appelle vulgairement les instincts sexuels nous est apparu comme étant celle des parties de cet Éros qui est tournée vers l’objet. Notre spéculation conçoit alors cet Éros comme exerçant son action dès l’origine et comme s’opposant, à partir du moment où la substance vivante était devenue animée, à l’« instinct de mort », en tant qu’ « instinct de vie ». Elle cherche à résoudre l’énigme de la vie par la lutte de ces deux instincts, lutte qui avait commencé dès l’aube de la vie et qui dure toujours. Moins claire est peut-être la transformation qu’a subi la notion « instincts du moi ». Primitivement, nous désignions par ce terme toutes les tendances instinctives qui nous étaient peu connues et qui se laissaient séparer des instincts sexuels dirigés vers l’objet, et nous les opposions à ces derniers, qui ont leur expression dans la libido. Mais à mesure que nous approfondissions l’analyse du *Moi,* nous nous rendions compte que certains « instincts du *Moi* » sont également de nature libidineuse et ont pour objet le *Moi.* Ces instincts de conservation, de nature narcissique, devaient donc être rangés parmi les instincts sexuels, de nature libidineuse. L’opposition entre instincts sexuels et instincts du Moi se transforma ainsi en une opposition entre instincts du *Moi* et instincts orientés vers les objets, les uns et les autres de nature libidineuse. Mais alors apparut une nouvelle opposition, celle entre les instincts libidinaux (dirigés vers le Moi et vers les objets) et les autres qui doivent être attribués au Moi et font peut-être partie des instincts de destruction. La spéculation fait de cette

7 Principe du plaisir et instincts de mort

Si les instincts ont vraiment pour caractère commun la tendance au rétablissement d'un état antérieur, nous ne devons pas trouver étonnant que, parmi les processus qui se déroulent dans la vie psychique, il y en ait un grand nombre qui sont indépendants du principe du plaisir. Ce caractère commun ne peut que s'étendre à chacun des instincts partiels qui, sous son influence, cherchera à son tour à revenir à une certaine étape de son évolution antérieure. Mais toutes ces manifestations, bien que soustraites à l'empire du principe du plaisir, ne devaient pas nécessairement se mettre en opposition, de sorte que le problème des rapports existant entre les processus de répétition instinctifs et la domination du principe du plaisir reste encore irrésolu.

Nous avons vu qu'une des fonctions les plus anciennes et les plus importantes de l'appareil psychique consistait à « lier » les impulsions instinctives, à mesure qu'elles affluaient, à remplacer le processus primaire auquel elles sont subordonnées par le processus secondaire, à transformer leurs charges énergétiques libres et mobiles en charges immobiles (toniques). Que toutes ces transformations puissent ou non s'accompagner du sentiment de déplaisir, c'est là un fait qui n'entre pas en considération ; on doit dire cependant que le principe du plaisir ne se trouve nullement

dernière opposition une opposition entre les instincts de vie et les instincts de mort (Éros).

atteint par elles, qu'elles s'accomplissent plutôt au profit de ce principe. La « liaison » est un acte destiné à préparer et à affermir la domination du principe du plaisir.

Opérons entre fonction et tendance une distinction plus tranchée que celle que nous avons faite jusqu'à présent. Nous dirons alors que le principe du plaisir est une tendance au service d'une fonction destinée à rendre l'appareil psychique, en général, inexcitable ou, tout au moins, à y maintenir l'excitation à un niveau constant et aussi bas que possible. Il nous est encore impossible de faire un choix définitif entre ces conceptions, mais nous noterons que cette fonction, ainsi définie, participerait de la tendance la plus générale de tout ce qui est vivant, de la tendance à se replonger dans le repos du monde inorganique. Nous savons tous par expérience que le plaisir le plus intense auquel nous puissions atteindre, celui que nous procure l'acte sexuel, coïncide avec l'extinction momentanée d'une excitation à haute tension. Mais la liaison de l'impulsion instinctive serait une fonction préparatoire, créant à l'excitation la possibilité de se résoudre définitivement dans le plaisir de décharge.

À ce propos, il est encore permis de se demander si les sensations de plaisir et de déplaisir peuvent être produites aussi bien par des excitations liées que par des excitations non liées. Or, il paraît tout à fait incontestable que les processus non liés, c'est-à-dire primaires, sont capables d'engendrer, aussi bien du côté du plaisir que du côté du déplaisir, des sensations beaucoup plus fortes que celles engendrées par les processus liés, secondaires. Les processus primaires sont également antérieurs aux secondaires, car à l'origine il n'en existe pas d'autres, et nous sommes en droit de conclure que si le principe du plaisir n'y avait été à l'œuvre, il n'aurait jamais pu se manifester ultérieurement. Nous arrivons ainsi, en dernière analyse, à un résultat qui est loin d'être simple, à savoir qu'à l'origine de la vie psychique la tendance au plaisir se manifeste avec

beaucoup plus d'intensité que plus tard, mais d'une façon moins illimitée, avec de fréquentes interruptions et de nombreux arrêts. À des périodes plus avancées, plus mûres, la domination du principe du plaisir est bien mieux assurée, mais pas plus que les autres tendances et penchants, ceux qui se rattachent à ce principe n'ont réussi à échapper à la liaison. Quoi qu'il en soit, le facteur qui, dans les processus d'excitation, donne naissance au plaisir et au déplaisir doit exister aussi bien dans les processus secondaires que dans les primaires.

Ici il y aurait lieu d'inaugurer une nouvelle série d'études. Notre conscience nous amène du dedans non seulement les sensations de plaisir et de déplaisir, mais aussi celles d'une tension particulière qui, à leur tour, peuvent être agréables ou désagréables. Ces dernières sensations seraient-elles de nature à nous permettre de distinguer entre processus énergétiques liés et non liés, ou bien la sensation de tension serait-elle en rapport avec la grandeur absolue, éventuellement avec le niveau de la charge, tandis que les sensations de plaisir et de déplaisir proprement dites se rapporteraient aux modifications que subit la grandeur de la charge dans une unité de temps ? Il est en outre un fait remarquable et méritant d'être signalé, à savoir que les instincts de vie présentent des rapports d'autant plus étroits avec nos sensations internes qu'ils se présentent toujours en trouble-paix, qu'ils sont une source inépuisable de tensions incessantes dont la résolution est accompagnée d'une sensation de plaisir, tandis que les instincts de mort semblent travailler en silence, accomplir une œuvre souterraine, inaperçue. Or, il semble précisément que le principe du plaisir soit au service des instincts de mort ; il veille d'ailleurs aussi bien aux excitations de provenance extérieure qui représentent des dangers pour les deux groupes d'instincts ; mais il a plus particulièrement pour tâche de parer aux augmentations d'intensité que peuvent subir les excitations internes et qui sont de nature à

rendre plus difficile l'accomplissement de la tâche vitale. Nombreuses sont les questions qui se rattachent à ce sujet et auxquelles il est encore impossible de répondre. Il convient d'être patient et d'attendre qu'on soit en possession de nouveaux moyens de recherche, de nouvelles occasions d'études. Mais il faut aussi être prêt à abandonner une voie qu'on a suivie pendant quelque temps, dès qu'on s'aperçoit qu'elle ne peut conduire à rien de bon. Seuls les croyants qui demandent à la science de leur remplacer le catéchisme auquel ils ont renoncé, verront d'un mauvais œil qu'un savant poursuive et développe ou même qu'il modifie ses idées. C'est à un poète que nous nous adressons pour trouver une consolation de la lenteur avec laquelle s'accomplissent les progrès de notre connaissance scientifique :

> « Was man nicht erfliegen kann, muss man erhinken...Die Schrift sagt, es ist keine Sünde zu hinken. »
>
> « Ce à quoi on ne peut atteindre en volant, il y faut y atteindre en boitant... Il est dit dans l'Écriture que boiter n'est pas un péché » [37].

37 Rückert*, Makamen des Hariri.*

Rapport d’expert sur le traitement électrique des névrosés de guerre[1]

En temps de paix déjà, il y a eu bon nombre de malades qui, à la suite de traumatismes, c’est-à-dire d’expériences effrayantes et dangereuses, telles que accidents de chemin de fer et autres, ont présenté de graves troubles de la vie psychique et de l’activité nerveuse, sans que les médecins aient été unanimes dans l’appréciation de ces états. Les uns ont supposé qu’il s’agissait chez ces malades de graves lésions du système nerveux, identiques aux hémorragies et inflammations dans les cas morbides non traumatiques, et lorsque l’examen anatomique n’a pu apporter aucune preuve de ces processus, ils ont cependant continué à croire que des modifications tissulaires plus fines étaient la causé des symptômes observés. Ils ont ainsi rangé ces malades par accidents au nombre des malades d’origine organique.

1 Gutachten über elektrische Behandlung der Kriegsneurotiker. Rapport rédigé à la demande de la commission parlementaire d’enquête sur les dommages de guerre, et lu par Freud le 14 octobre au cours de la procédure engagée à l’encontre du Pr Wagner-Jauregg ; celui-ci, d’abord accusé d’avoir employé des méthodes thérapeutiques barbares, fut finalement mis hors de cause. Le texte, découvert tardivement dans les Archives militaires de Vienne, a d’abord été publié en anglais dans l'*International Journal of Psycho-analysis*, 1956, 27, I, p. 16-18, puis en langue originale dans *Psyché*, 1972, 26, p. 939-951.

D'autres médecins ont affirmé dès le départ qu'en présence d'un système nerveux anatomiquement intact, on ne pouvait concevoir ces états que comme des troubles fonctionnels. Comment de si graves troubles de la fonction peuvent-ils survenir sans grosse lésion de l'organe, cela présenta longtemps des difficultés à l'entendement médical.

Et voilà que la guerre qui vient de s'achever a produit et livré à l'observation un nombre immense de ces malades par accident. À cette occasion, la question litigieuse a été tranchée en faveur de la conception fonctionnelle. L'écrasante majorité des médecins ne croit plus que ceux qu'on appelle névrosés de guerre soient malades par suite de lésions organiques saisissables du système nerveux, et les plus éclairés d'entre eux se sont même déjà décidés à substituer à la désignation indéterminée « modifications fonctionnelles » l'indication non ambiguë modifications « psychiques ».

Bien que les manifestations de la névrose de guerre aient été en grande partie des troubles moteurs — tremblements et paralysies — et bien qu'on ait été tenté d'attribuer à des chocs aussi forts que l'ébranlement causé par une grenade explosant tout près ou un ensevelissement par chute de terre, des effets mécaniques également forts, il y a eu cependant des observations qui ne laissèrent aucun doute sur la nature psychique de la détermination des névroses dites de guerre. Que pouvait-on dire là contre, lorsque les mêmes états morbides survenaient aussi à l'arrière, loin des horreurs de la guerre ou immédiatement après le retour de permission ? Les médecins furent ainsi amenés à avoir des névrosés de guerre une conception identique à celle des nerveux du temps de paix.

L'école psychanalytique de psychiatrie, à laquelle j'ai donné naissance, avait enseigné depuis vingt-cinq ans que les névroses de paix doivent être ramenées à des troubles de la vie affective. La même explication fut désormais appliquée de façon très générale aux

névrosés de guerre. Nous avions en outre indiqué que les nerveux souffrent de conflits psychiques, et que les désirs et tendances qui s’expriment dans les manifestations de la maladie sont inconnus du malade lui-même, et donc inconscients. Il en découla aisément comme première cause de toutes les névroses de guerre, la tendance, inconsciente chez le soldat, à se soustraire aux exigences du service de guerre, pleines de danger ou révoltantes pour le sentiment. Peur angoissée pour sa propre vie, regimbements contre la mission de tuer d’autres hommes, révolte contre la répression brutale de sa propre personnalité par les supérieurs, furent les sources d’affects les plus importantes où s’est alimentée la tendance à fuir la guerre.

Un soldat chez qui ces motifs affectifs auraient été puissamment et clairement conscients n’aurait pu, en tant que sujet en bonne santé, que déserter ou se faire porter malade. Mais les névrosés de guerre n’étaient que pour une infime minorité des simulateurs ; les motions d’affect qui se regimbaient en eux contre le service de guerre et les poussaient dans la maladie, agissaient en eux sans qu’ils en prennent conscience. Ces motions restaient inconscientes, parce qu’il existait d’autres motifs, ambition, estime de soi, amour de la patrie, accoutumance à l’obéissance, exemple des autres, et en premier lieu les troubles, jusqu’à ce que, lors d’une occasion propice, ces motifs soient terrassés par d’autres, inconsciemment actifs.

À cette compréhension de la détermination des névroses de guerre se rattachait une thérapie, qui semblait bien fondée et qui au départ s’avéra aussi très efficace. Il sembla opportun de traiter le névrosé comme un simulateur et de ne pas tenir compte de la différence psychologique entre desseins conscient et inconscient, bien que l’on sût qu’il n’était pas un simulateur. Si sa maladie servait le dessein de se soustraire à une situation insupportable, on en arrachait manifestement les racines en lui rendant la condition de

malade encore plus insupportable que le service. S’il avait fui la guerre dans la maladie, on employait des moyens qui le contraignaient à fuir inversement la maladie dans la santé, c’est-à-dire dans l’aptitude au service de guerre. À cette fin, on se servait d’un traitement électrique douloureux, et à vrai dire avec succès. C’est un embellissement après coup de la part des médecins d’affirmer que la force de ces courants électriques était la même que celle qui était utilisée de tout temps en cas de troubles fonctionnels. Ceci n’aurait pu agir que dans les cas les plus légers, et ne correspondait évidemment pas non plus au raisonnement de base, selon lequel le névrosé de guerre devait être dégoûté de la condition de malade, si bien que ses motivations devaient basculer en faveur de la guérison.

Ce traitement, conçu dans l’armée allemande, et conformément au dessein thérapeutique, douloureux, pouvait bien sûr être aussi pratiqué de façon mesurée. Lorsqu’il fut appliqué dans les cliniques viennoises, je suis personnellement convaincu que ce ne fut jamais à l’initiative du Pr Wagner-Jauregg qu’il atteignit à la cruauté. Des autres médecins, que je ne connais pas, je me garderai bien de me porter garant. La formation psychologique des médecins est très généralement fort déficiente, et plus d’un peut avoir oublié que le malade qu’il veut traiter comme un simulateur n’en est néanmoins pas un.

Mais ce procédé thérapeutique était dès le départ affecté d’une tare. Il ne visait pas au rétablissement du malade ou il n’y visait pas en premier lieu, mais avant tout au rétablissement de son efficacité guerrière : c’est que la médecine se trouvait dans le cas présent au service de desseins qui sont étrangers à sa nature. Le médecin était lui-même un fonctionnaire de guerre, il avait à redouter dangers personnels, rétrogradation et reproche d’avoir négligé le service, en se laissant guider par d’autres considérations que celles prescrites. L’insoluble conflit entre les exigences de l’humanité, qui pour le

médecin sont habituellement la norme, et celles de la guerre nationale ne pouvait par ailleurs que troubler l'activité du médecin.

Les succès initialement brillants du traitement par courant *fort* ne se révélèrent pas non plus durables. Le malade qui, remis sur pied par ce traitement, avait été renvoyé au front ; pouvait répéter le jeu de plus belle et rechuter, grâce à quoi il gagnait au minimum du temps et n'en échappait pas moins à celui des dangers qui était justement actuel. Se trouvait-il de nouveau au feu, l'angoisse du courant fort reculait, tout comme pendant le traitement s'était effacée l'angoisse du service guerrier. Par ailleurs, au fil des années de guerre s'affirmaient toujours davantage dans l'âme du peuple une lassitude à l'extension rapide et une aversion croissante contre le fait de la guerre, si bien que les succès du traitement en question commencèrent à faire défaut. Dans cette conjoncture, une partie des médecins militaires cédèrent à la tendance, caractéristique des Allemands, à faire triompher brutalement leurs desseins, ce qui n'aurait jamais dû être permis. La force des courants utilisés, tout comme la dureté du traitement appliqué par ailleurs, furent portées à un degré insupportable, afin de soustraire aux névrosés de guerre le bénéfice qu'ils retiraient de leur condition de malade. On n'a jamais contesté qu'il survint alors, dans les hôpitaux allemands, des cas de mort pendant le traitement et des cas de suicide consécutifs à celui-ci. Mais je ne suis absolument pas en état d'indiquer si les Cliniques vi*ennoises* ont connu aussi cette phase de la thérapie.

Quant à l'échec définitif de la thérapie électrique des névroses de guerre, je peux apporter ici une preuve contraignante. En 1918, le Dr Ernst Simmel, directeur d'un hôpital militaire pour névrosés de guerre (à Posen), publia une brochure dans laquelle il faisait part de ses succès extrêmement favorables dans des cas graves de névrose de guerre grâce à la méthode psychothérapeutique indiquée par moi. Du fait de cette publication, le Congrès psychanalytique suivant à Budapest, en septembre 1918, reçut la visite de délégués officiels de

l’administration militaire allemande, autrichienne et hongroise, qui donnèrent leur aval à l’aménagement de services destinés au traitement purement psychique des névrosés de guerre. Ceci advint, bien que les délégués n’aient pu douter le moins du monde qu’avec ce traitement de longue haleine, laborieux et sans brutalité on ne pouvait compter sur un rétablissement aussi accéléré que possible de l’aptitude au service de ces malades. Les préparatifs d’aménagement de tels services étaient justement en cours lorsque survint le bouleversement qui mit un terme à la guerre et à l’influence de bureaux jusque-là tout-puissants. Mais avec la guerre disparurent aussi les névrosés de guerre ; une dernière preuve, mais décisive, en faveur de la détermination psychique de leurs maladies.

Sur la préhistoire de la technique analytique[1]

Dans un livre récent de Havelock Ellis, sexologue émérite et critique distingué de la psychanalyse, intitulé *The Philosophy of Conflict and other essays in war-time, second séries*, London, 1919, se trouve un article : « Psycho-Analysis in relation to sex », qui s'efforce de prouver que l'œuvre du créateur de l'analyse devrait être estimée non comme un exemple de travail scientifique, mais comme une réalisation artistique. Nous ne sommes pas loin de voir dans cette conception une nouvelle orientation de la résistance et un refus opposé à l'analyse, bien qu'elle se revête d'amabilité et même d'excessive flatterie. Nous sommes enclin à la contredire avec la dernière détermination.

Ce n'est pourtant pas ce dessein de contredire qui nous incite à nous occuper de l'essai de Havelock Ellis, mais le fait que par l'étendue de ses lectures il a été amené à citer un auteur qui, fût-ce à d'autres fins, a utilisé comme technique et recommandé la libre association, et par là même a le droit d'être nommé, sous ce rapport, précurseur des psychanalystes. « En 1857 », écrit Havelock Ellis, « le Dr J. J. Garth Wilkinson, plus connu comme poète et mystique dans la ligne de Swedenborg que comme médecin, publia un volume de poèmes mystiques en vers rocailleux, obtenus par une méthode

1 Zur Vorgeschichte der analytischen Technik. Paru sans nom d'auteur, avec la seule initiale F., dans la *Internationale Zeitschriftfür Psychoanalyse*, 6, p. 79. GW, XII.

prétendument nouvelle qu'il appelle *Impression* ». « On choisit un thème », dit-il, « ou on le transcrit ; sitôt que cela est fait, on est en droit de considérer la première idée venue (*impression upon the mind*) résultant de la transcription du titre, comme le début de l'élaboration du thème, sans se soucier de la bizarrerie ou de l'incongruité que peuvent bien présenter le mot en question ou la phrase ». « Le premier mouvement de l'esprit, le premier mot qui se présente est le résultat de l'ardent effort fait pour se plonger dans le thème donné. » On poursuit ce procédé de manière conséquente, et Garth Wilkinson dit : « J'ai toujours trouvé qu'il mène au cœur de la chose comme sous l'effet d'un instinct infaillible. » Cette technique correspondait selon le point de vue de Wilkinson à un laisser-aller porté à son paroxysme, à un appel aux motions inconscientes les plus profondément situées, pour qu'elles veuillent s'extérioriser. « Volonté et réflexion, recommandait-il, doivent être laissées de côté ; on se fie à l'inspiration (*influx*[2]) et l'on peut alors trouver que les capacités mentales s'ajustent à des buts inconnus. »

« On ne doit pas négliger le fait que Wilkinson, bien qu'il fût médecin, a appliqué cette technique à des fins religieuses et littéraires, jamais à des fins médicales ou scientifiques, mais il est aisé de reconnaître que c'est pour l'essentiel la technique psychanalytique, prenant ici pour objet la personne propre — preuve supplémentaire que le procédé de Freud est celui d'un artiste (*artist*[3]). »

Les connaisseurs de la littérature psychanalytique se souviendront ici de ce beau passage de la correspondance de Schiller avec Körner[4], dans lequel le grand poète et penseur (1788) recommande à celui qui souhaiterait être productif de respecter l'idée spontanée. Il faut supposer que la technique prétendument

2 En anglais dans le texte.

3 En anglais dans le texte.

4 Découvert par O. Rank et cité dans *Die Traumdeutung*, 7e éd., 1922, p. 72 (GW, t. II-III).

nouvelle de Wilkinson avait déjà effleuré la pensée de beaucoup d'autres, et son application systématique en psychanalyse ne nous apparaîtra pas tant comme la preuve que Freud œuvre en artiste, que comme la conséquence de sa conviction, enracinée en lui comme un préjugé, du déterminisme universel de tout phénomène psychique. L'appartenance de l'idée spontanée au thème fixé s'est révélée alors comme la plus immédiate et la plus probable des possibilités, celle aussi qui, dans l'analyse, se trouve confirmée par l'expérience, à condition que des résistances excessives n'empêchent pas de reconnaître la connexion attendue.

On peut cependant tenir pour certain que ni Schiller ni Garth Wilkinson n'ont exercé d'influence sur le choix de la technique psychanalytique. Un rapport plus personnel semble poindre d'un autre côté.

Il y a peu le Dr Hugo Dubowitz de Budapest signala au Dr Ferenczi un petit article de Ludwig Borne, comprenant seulement quatre pages et demie, composé en 1823 et reproduit dans le premier tome de ses *Œuvres complètes* (édition de 1862). Il a pour titre : « L'art de devenir un écrivain original en trois jours » et présente les particularités bien connues du style de Jean-Paul, auquel Borne rendait alors hommage. Il se termine sur ces phrases : « Et voici maintenant la mise en pratique promise. Prenez quelques feuilles de papier et transcrivez trois jours durant, sans tricherie ni hypocrisie, tout ce qui vous passe par la tête. Écrivez ce que vous pensez de vous-même, de vos femmes, de la guerre contre les Turcs, de Goethe, du procès criminel de Fonk, du Jugement Dernier, de vos supérieurs — et au terme de ces trois jours vous n'en reviendrez pas d'avoir eu tant d'idées neuves et inouïes. Tel est l'art de devenir en trois jours un écrivain original ! »

Lorsque le Pr Freud fut amené à lire cet article de Börne, il apporta une série de données qui peuvent être importantes pour la question ici abordée de la préhistoire de l'exploitation

psychanalytique de l'idée spontanée. Il raconta qu'à quatorze ans il avait reçu en cadeau les œuvres de Börne et qu'aujourd'hui, cinquante ans plus tard, il possédait toujours ce livre, le seul datant de sa jeunesse. Cet écrivain avait été le premier dans les écrits duquel il s'était plongé. De l'article en question il ne pouvait se souvenir, mais d'autres, recueillis dans le même volume, tels que « Le discours en l'honneur de Jean-Paul », « Le gastronome », « Le fou du « Cygne blanc » »[5], n'avaient cessé, pendant de longues années, de resurgir dans sa mémoire sans raison évidente. Il était particulièrement étonné de trouver exprimées dans les instructions à suivre pour devenir un écrivain original, quelques pensées qu'il avait lui-même toujours cultivées et défendues, par exemple : « Une honteuse peur de penser nous retient tous. Plus oppressante que la censure des gouvernements est la censure qu'exerce l'opinion publique sur les œuvres de notre esprit. » (Ici se trouve d'ailleurs mentionnée la « censure » qui est réapparue en psychanalyse en tant que censure du rêve...) « Ce n'est pas l'esprit, mais le caractère qui manque à la plupart des écrivains pour devenir meilleurs qu'ils ne sont... La droiture est la source de toute génialité, et les hommes auraient plus d'esprit s'ils avaient plus de vertu. »

Il ne nous semble donc pas exclu que cette référence ait peut-être dévoilé cette part de cryptomnésie qu'en de si nombreux cas il est permis de présumer derrière une apparente originalité.

5 Il s'agit de l'auberge du « Cygne blanc » dans la nouvelle de Börne.

Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine[1]

I.

L'homosexualité féminine, qui n'est certes pas moins fréquente- que l'homosexualité masculine, mais bien moins bruyante que celle-ci, n'a pas seulement été oubliée par la loi pénale, mais a aussi été négligée par l'investigation psychanalytique. L'exposé d'un cas particulier, qui n'était pas d'un caractère trop aigu et dont il a été possible de reconnaître, presque sans lacune et avec une pleine certitude, la genèse psychique, peut donc réclamer un certain droit à l'attention. Si l'exposé ne donne que les contours les plus généraux des événements et les éclaircissements acquis par le cas en supprimant tous les détails caractéristiques sur lesquels est basée l'interprétation, cette limitation s'explique facilement par la discrétion médicale exigée pour un cas récent.

Une jeune fille de dix-huit ans, belle et intelligente, appartenant à une famille d'une classe sociale très élevée est pour ses parents un objet de mécontentement et de souci à cause de la tendresse avec laquelle elle poursuit une « dame du monde » de dix ans son aînée. Les parents prétendent qu'en dépit de son nom aristocratique, cette dame n'est qu'une « cocotte ». II est notoire, disent-ils, qu'elle vit chez une amie mariée avec qui elle a des relations intimes, ce qui ne l'empêche pas d'entretenir en même

1 Paru d'abord dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, VI, 1920.

temps de faciles liaisons avec de nombreux hommes. La jeune fille ne discute pas cette mauvaise réputation, mais sans renoncer à son adoration pour la dame, et tout en ayant le sens de la décence et de l'honnêteté. Ni défense ni surveillance ne l'empêchent de profiter de chacune des rares occasions qui s'offrent à elle de rencontrer sa bien-aimée, de s'informer de son genre de vie, de l'attendre, pendant des heures, devant sa porte ou à des arrêts de tramway, de lui envoyer des fleurs, etc. Il est visible que, chez la jeune fille, cet unique intérêt a dévoré tous les autres. Elle ne se soucie plus de continuer à s'instruire, n'accorde plus aucune valeur à la vie de société ni aux plaisirs habituels des jeunes filles. Elle entretient uniquement des relations avec quelques amies susceptibles d'être ses confidentes ou de lui rendre service. Les parents ignorent jusqu'où les rapports de leur fille avec cette femme suspecte sont allés et si les limites d'une tendre affection ont été dépassées. Jamais ils n'ont observé chez leur fille d'intérêt pour les jeunes gens, ni qu'elle ait manifesté du plaisir à recevoir leurs hommages ; par contre, ils se rendent compte que ce penchant actuel pour une femme n'est que la continuation plus intense de ce qui s'était manifesté les années précédentes pour d'autres personnes de son sexe et qui avait donné lieu aux soupçons ainsi qu'à la sévérité de son père.

Les parents reprochaient surtout à la jeune fille deux détails de son comportement en apparence opposés l'un à l'autre : elle n'avait aucun scrupule à se montrer publiquement dans les rues les plus animées en compagnie de sa bien-aimée mal famée, sans se soucier du qu'en-dira-t-on, et, d'autre part, elle ne négligeait aucun moyen propre à les tromper, aucun subterfuge, aucun mensonge. Donc, excès de franchise d'un côté et dissimulation complète de l'autre. Un jour arriva ce qui, dans de telles circonstances, devait nécessairement arriver : son père la rencontra dans la rue en compagnie de cette dame qu'il avait appris à connaître. Il les croisa

en leur lançant un regard plein de colère qui ne promettait rien de bon. Immédiatement après, la jeune fille, s’arrachant du bras de la dame, franchit le parapet d’une tranchée et se précipita sur la voie ferrée du chemin de fer urbain. Elle expia cette tentative de suicide indubitablement non simulée par une longue maladie qui, heureusement, n’eut pas de suites graves. Après son rétablissement, elle trouva une situation plus conforme à ses vœux. Ses parents n’osèrent plus contrarier aussi délibérément son penchant, et la dame qui, jusqu’alors avait sèchement décliné ses sollicitations, fut touchée d’une telle preuve de passion profonde et commença à la traiter plus amicalement.

Environ six mois après cet accident, les parents s’adressèrent au médecin en lui demandant de ramener leur fille à une vie normale. La tentative de suicide de la jeune fille leur avait probablement montré que les moyens d’action de la discipline familiale ne suffisaient pas pour se rendre maître du trouble en question. Il est toutefois utile d’étudier séparément l’attitude du père et celle de la mère. Le père était un homme sérieux, respectable, très tendre au fond, qui s’était un peu aliéné ses enfants par son affectation de sévérité. Son comportement vis-à-vis de sa fille unique lui était trop exclusivement dicté par les égards envers sa femme, mère de la jeune fille. Quand il eut connaissance pour la première fois des tendances homosexuelles de sa fille, il se mit en colère et voulut les réprimer par des menaces. Sans doute hésita-t-il alors entre diverses conceptions toutes également pénibles : devait-il considérer sa fille comme une vicieuse, comme une dégénérée, ou comme une malade mentale ? Même après l’accident, il ne put parvenir jusqu’à cette résignation supérieure qui fit dire à un de nos confrères à propos d’un fourvoiement semblable d’un membre de sa famille : « C’est un malheur comme un autre. » L’homosexualité de sa fille comportait un élément propre à susciter toute son amertume. Il était décidé à la combattre par tous les moyens. Sans tenir compte

du mépris dont la psychanalyse était généralement l’objet à Vienne, c’est à elle qu’il demanda secours. Si cette tentative échouait, il lui resterait toujours l’antidote le plus efficace : un mariage rapide, qui réveillerait les instincts naturels de la jeune fille et étoufferait ses tendances contre nature,

L’attitude de la mère de la jeune fille n’était pas aussi facile à démêler. C’était une femme jeune encore qui, visiblement, ne voulait pas renoncer à la prétention de plaire elle-même par sa beauté. Il était clair qu’elle ne prenait pas aussi au tragique que le père l’exaltation de sa fille et qu’elle ne s’en indignait pas autant. Elle avait même été assez longtemps la confidente de sa fille en ce qui concernait l’amour qu’elle nourrissait pour cette dame. Son attitude hostile paraissait essentiellement déterminée par la franchise nuisible avec laquelle sa fille étalait ses sentiments devant le monde. Elle-même avait été une névrosée pendant plusieurs années. Son mari la ménageait beaucoup. Elle traitait ses enfants très inégalement, assez dure vis-à-vis de sa fille, elle était tendre à l’excès avec ses trois garçons dont le plus jeune était un enfant né sur le tard et à peine âgé de trois ans à cette époque. Il n’était pas facile d’obtenir plus de détails sur son caractère, car, pour des motifs que l’on ne comprendra qu’ultérieurement, les renseignements fournis sur sa mère par la malade étaient toujours empreints d’une certaine réserve dont il n’était nullement question quand il s’agissait de son père.

Le médecin chargé du traitement psychanalytique de la jeune fille avait plusieurs raisons pour ne pas se sentir à son aise. La situation n’était pas celle qu’exige la psychanalyse et où elle peut prouver son efficacité. Idéalement, cette situation est, on le sait, la suivante : quelqu’un, d’ordinaire maître de soi, souffre d’un conflit intérieur qu’il n’arrive pas lui-même à résoudre. Il s’adresse alors au psychanalyste pour lui confier son malaise et lui demander son aide. Le médecin s’allie alors à l’une des deux parties de la personnalité

pathologiquement dédoublée contre l'autre partenaire du conflit. Toute autre situation est plus ou moins défavorable à l'analyse et ne fait qu'ajouter encore aux difficultés déjà inhérentes au cas. Les conditions exigées pour entreprendre une analyse sont telles qu'il ne peut y avoir comparaison avec celle de la situation du propriétaire qui commande une villa conforme à son goût et à ses besoins, ni avec celle du pieux donateur qui se fait représenter par l'artiste comme adorateur dans l'angle d'un tableau de piété. II arrive cependant tous les jours qu'un mari s'adresse au médecin en lui disant : « Ma femme est nerveuse, c'est pourquoi elle ne s'entend pas avec moi. Guérissez-la pour que nous puissions de nouveau faire bon ménage. » Mais, très souvent, une pareille commande est impossible à exécuter, le médecin ne peut obtenir le résultat en vue duquel le mari désirait le traitement. Dès que la femme est débarrassée de ses inhibitions névrotiques, elle divorce, la conservation du ménage n'ayant été possible que grâce à la névrose. Ou bien des parents demandent qu'on guérisse leur enfant nerveux et indocile. Pour eux, un enfant sain est celui qui ne leur cause aucun tracas et qui leur donne toute satisfaction. Le médecin peut réussir à guérir l'enfant, mais, après la guérison, ce dernier suit avec d'autant plus de décision sa voie propre, de sorte que les parents sont maintenant bien plus mécontents qu'avant la cure. Bref, il n'est pas indifférent de savoir si une personne vient à l'analyse de son propre gré, ou bien parce que d'autres l'y poussent, si c'est elle-même qui désire changer, ou si c'est sa famille seulement, ceux qui l'aiment ou qui sont supposés l'aimer, qui souhaitent ce changement.

D'autres facteurs défavorables jouaient encore : la jeune fille ne pouvait être considérée comme une malade, elle ne se plaignait ni de son état, ni d'aucune souffrance intérieure. Il ne s'agissait pas de résoudre un conflit névrotique, mais de transformer l'une des deux variantes de l'organisation sexuelle en l'autre. L'expérience a montré qu'il n'était jamais facile de guérir l'inversion génitale ou

homosexualité. J’ai plutôt remarqué qu’on n’obtenait de guérison que dans des circonstances particulièrement favorables, et même alors le succès consistait essentiellement en ceci qu’on avait pu dégager pour la personne entravée par l’homosexualité la voie barrée menant à l’autre sexe, c’est-à-dire rétablir sa pleine fonction bisexuelle. Il appartient alors au sujet traité de décider s’il veut abandonner l’autre voie condamnée par la société, et dans quelques cas il y a réussi. Il faut bien se dire que la sexualité normale repose aussi sur une restriction du choix objectal, et qu’en général l’entreprise de transformer un homosexuel pleinement développé en un hétérosexuel n’offre pas beaucoup plus de chance de succès que ne le serait l’essai inverse qui, bien entendu, pour de bonnes raisons pratiques, n’a jamais été tenté.

En réalité, les succès de la thérapeutique psychanalytique dans le traitement de l’homosexualité, laquelle, il est vrai, revêt des aspects très divers, sont, numériquement parlant, de peu d’importance. En général, l’homosexuel ne réussit pas à renoncer à son objet de jouissance ; il n’est pas possible de le persuader qu’en cas de transformation il trouverait chez l’autre objet la jouissance à laquelle il renonce ici. S’il consent à se soumettre à un traitement, ce sont surtout des raisons extérieures, telles que les désavantages sociaux et les dangers de son choix objectal qui l’y ont poussé, mais de pareilles composantes de l’instinct de conservation s’avèrent trop faibles dans la lutte contre les tendances sexuelles. On peut alors rapidement découvrir son plan secret qui consiste à se prouver à lui-même l’échec éclatant de l’essai tenté, dès lors il lui devient possible de s’abandonner sans remords à ses tendances spéciales puisqu’il a tenté l’impossible pour les réprimer. Quand la tentative de guérison a été entreprise, par égard pour des parents aimés ou pour d’autres membres de la famille, le cas est un peu différent. Il existe alors des tendances libidinales qui peuvent développer des énergies contraires au choix objectal homosexuel, mais leur force est rarement

suffisante. Le pronostic que peut donner la thérapeutique psychanalytique ne sera plus favorable que dans les cas où la fixation à un objet du même sexe n'est pas devenue suffisamment forte, où il subsiste encore des dispositions importantes au choix objectal hétérosexuel ou des restes de tendances hétérosexuelles, là donc où le choix objectal est encore hésitant eu nettement bisexuel.

Pour toutes ces raisons j'évitai absolument de faire entrevoir aux parents une réalisation possible de leur désir. Je me déclarai seulement prêt à étudier consciencieusement la jeune fille pendant quelques semaines ou quelques mois. Ensuite seulement, je pourrais me prononcer sur les perspectives thérapeutiques d'un traitement analytique. En effet, dans un grand nombre de cas, l'analyse comporte deux phases nettement distinctes ; dans la première le médecin acquiert sur le patient les connaissances nécessaires. Il lui fait connaître les conditions et les postulats de l'analyse et expose devant lui l'étiologie de son trouble, telle qu'elle lui apparaît grâce aux matériaux fournis par l'analyse. Dans une seconde phase, le patient s'empare lui-même du matériel mis à sa portée et le façonne. De tout ce qui, en apparence, a été refoulé, il rappelle à sa mémoire ce dont il parvient à se souvenir et tente, en quelque sorte, de faire revivre ce qui reste refoulé. Ce faisant, il peut confirmer, compléter, et mettre au point les inférences du médecin. Ce n'est qu'au cours de ce travail que, par sa victoire sur les résistances, il subit le changement intérieur qu'on veut obtenir, il acquiert les convictions propres à le rendre indépendant de l'autorité du médecin. Au cours de la cure analytique ces deux phases ne sont pas toujours nettement différenciées l'une de l'autre et ne peuvent l'être réellement que si la résistance se fait dans certaines conditions. Lorsque ces conditions sont remplies, on peut comparer cette situation aux deux parties d'un voyage. La première comporte tous les préparatifs nécessaires, aujourd'hui si compliqués et si difficiles à faire, jusqu'au moment où l'on a enfin payé son billet, gagné le quai et pris possession de sa

place dans le wagon. On a maintenant le droit et la possibilité de partir pour quelque pays lointain, mais, malgré ces préparatifs, on n’est pas encore arrivé, on ne s’est même pas rapproché d’un kilomètre du but. Il faut encore faire soi-même le voyage d’une station à l’autre, et cette seconde partie du voyage se prête particulièrement bien à la comparaison avec la seconde phase.

L’analyse, chez la patiente en question, se déroula suivant ce schéma des deux phases, mais elle ne dépassa pas le début de la seconde phase. La constellation particulière de la résistance permit, malgré tout, d’obtenir la pleine confirmation de mes inférences et une vue d’ensemble suffisante de la genèse de son inversion. Mais, avant d’exposer les résultats de cette analyse, il me faut liquider quelques points que j’ai déjà effleurés moi-même, ou qui ont éveillé chez le lecteur le plus grand intérêt.

J’avais fait dépendre, en partie, le pronostic du degré de satisfaction auquel la jeune fille était parvenue dans sa passion. Les renseignements que j’obtins pendant l’analyse semblaient favorables à cet égard. Avec aucun des objets de son adoration elle n’avait pris de plaisir dépassant quelques baisers et quelques étreintes. Sa chasteté génitale, si je puis m’exprimer ainsi, était restée intacte. La demi-mondaine surtout, qui avait éveillé en elle les sentiments les plus récents et de beaucoup les plus intenses, était restée froide envers elle et ne lui avait jamais accordé une faveur plus grande qu’un baise-main. La jeune fille faisait probablement de la nécessité une vertu en insistant sans cesse sur la pureté de son amour et sur son aversion physique à l’égard d’un rapport sexuel. Mais peut-être n’avait-elle pas complètement tort en vantant la noble origine de son auguste bien-aimée et en disant que seules des circonstances de famille pénibles l’avaient poussée dans son état actuel, mais que même en cet état, elle avait encore conservé beaucoup de dignité. Car cette dame ne manquait pas, à chacune de leurs entrevues, de l’encourager à détourner d’elle et des femmes en général son

inclination, et jusqu’à sa tentative de suicide l’avait toujours éconduite.

Un second point que j’essayai tout de suite d’éclaircir concernait les motifs qui avaient poussé la jeune fille elle-même à se faire analyser et sur lesquels pourrait s’appuyer le traitement, le cas échéant. Elle n’essaya pas de me tromper en prétendant éprouver le besoin urgent d’être débarrassée de son homosexualité. Elle ne pouvait même pas au contraire imaginer un autre mode d’amour, mais elle ajoutait que par égard pour ses parents elle s’efforcerait de se prêter honnêtement à la tentative thérapeutique, car il lui était pénible de leur causer un pareil chagrin. Cet aveu aussi, je dus le considérer d’abord comme étant favorable à la cure ; je ne pouvais pas deviner l’attitude affective inconsciente qu’il dissimulait. Ce qui se révéla plus tard sur ce point eut une influence décisive sur la marche de la cure et sur l’arrêt prématuré de celle-ci.

Depuis un moment déjà, les lecteurs non analystes attendent impatiemment la réponse à deux autres questions. Cette jeune fille homosexuelle présentait-elle des traits somatiques nets du sexe opposé et son homosexualité s’avérait-elle comme innée ou bien comme acquise (développée ultérieurement) ?

Je ne méconnais pas l’intérêt de la première question. Mais qu’on n’en exagère pas la portée. Qu’on n’oublie pas non plus en sa faveur le fait que des traits secondaires sporadiques du sexe opposé existent très souvent chez des individus normaux et que des traits de caractère somatiques très marqués de l’autre sexe peuvent se présenter chez des personnes dont le choix objectal n’a pas subi de modification dans le sens d’une inversion. Pour l’exprimer autrement, il faut bien se souvenir que, *pour les deux sexes, le degré d’hermaphrodisme physique est très indépendant de celui de l'hermaphrodisme psychique.* Ajoutons comme correctif à ces deux propositions que cette indépendance est plus nette chez l’homme que chez la femme où l’expression physique et psychique du

caractère du sexe opposé coïncident plus régulièrement. Mais je ne suis tout de même pas en état de donner, en ce qui concerne ma malade, une réponse satisfaisante à la première des questions posées ci-dessus. Le psychanalyste a coutume, dans certains cas, de s’interdire un examen physique approfondi de ses malades. Mais, en tout cas, le type de la jeune fille ne s’écartait pas du type physique de la femme, elle ne présentait pas non plus de troubles de la menstruation. Belle et bien faite, elle avait, il est vrai, la haute stature de son père et des traits de visage accentués plutôt que fémininement gracieux, et l'on pouvait considérer cela comme des indications d’une virilité somatique. Quelques-unes de ses qualités intellectuelles indiquaient plutôt un caractère viril, ainsi, par exemple, l’acuité de son intelligence et la froide clarté de son raisonnement, tant qu’elle n’était pas sous l’empire de sa passion. Mais ces distinctions sont plus conventionnelles que justifiées scientifiquement. Ce qui était certainement plus important, c’est qu’elle prenait nettement le type masculin dans son comportement vis-à-vis de l’objet aimé, c’est-à-dire l’humilité et la magnifique surestimation sexuelle de l’homme amoureux, renonçant comme lui à toute satisfaction narcissique et préférant aimer qu’être aimée. Non seulement elle avait choisi un objet du sexe féminin, mais encore elle avait adopté vis-à-vis de cet objet une attitude virile.

En ce qui concerne l’autre question : savoir si son cas répondait à une homosexualité innée ou à une homosexualité acquise, l’exposé de la genèse de son trouble y fournira une réponse. On verra alors jusqu’à quel point cette manière de poser la question est stérile et inadéquate au problème.

II.

Après une aussi prolixe introduction, je ne puis donner qu’un exposé succinct et sommaire de l’histoire de la libido propre à ce cas. La jeune fille, au cours de son enfance, avait traversé de façon peu

frappante la phase normale du complexe d’Œdipe féminin[2] ; elle avait également commencé plus tard à substituer à son père son frère de peu d’années plus âgé qu’elle. Aucun traumatisme sexuel de la plus tendre enfance ne fut rappelé ni découvert par l’analyse. La comparaison des parties génitales de son frère avec les siennes, advenue à peu près au début de la période de latence (à l’âge de cinq ans ou un peu plus tôt), lui laissa une forte impression et eut de longues et lointaines répercussions. L’onanisme infantile de la première heure n’avait laissé que peu de traces, ou bien l’analyse ne fut pas poussée assez à fond pour éclaircir ce point. La naissance d’un second frère, quand elle eut atteint l’age de cinq à six ans, n’eut aucune influence particulière sur son évolution. Durant ces années d’école et de prépuberté, elle fut peu à peu mise au courant des réalités de la vie sexuelle et les accueillit avec ce mélange de concupiscence et d’aversion effrayée qu’on peut appeler normal et qui ne s’avéra pas exagéré quant à son intensité. Tous ces renseignements paraissent très maigres, aussi ne puis-je garantir qu’ils soient complets. Peut-être l’histoire de sa jeunesse était-elle beaucoup plus riche, je n’en sais rien. L’analyse s’arrêta, comme je l’ai dit, au bout de peu de temps, et elle fournit une anamnèse aussi peu sûre que les autres anamnèses d’homosexuels tenues à juste titre pour suspectes. La jeune fille, n’avait jamais été une névrosée, elle n’apporta aucun symptôme hystérique à l’analyse, de sorte que les occasions de connaître l’histoire de son enfance ne pouvaient se présenter aussi rapidement que d’habitude.

À treize et quatorze ans, elle manifestait, de l’avis de tous, une excessive tendresse pour un petit garçon n’ayant pas encore atteint trois ans, qu’elle pouvait régulièrement voir dans un square d’enfants. Elle s’occupait si tendrement de l’enfant qu’il s’ensuivit des rapports amicaux de longue durée avec les parents du petit. On peut inférer de cet épisode qu’elle était alors dominée par le désir

2 Je ne vois ni progrès ni avantage à introduire le terme de « complexe d’Electre » et n’aimerais pas plaider en sa faveur.

intense d'être mère elle-même et d'avoir un enfant. Mais peu après, le petit garçon lui devint indifférent, elle commença à manifester de l'intérêt pour des femmes déjà mûres, mais à l'aspect encore juvénile. Les manifestations de cet intérêt ne tardèrent pas à lui attirer de la part de son père une mortifiante réprimande.

On put établir avec sûreté que cette transformation avait coïncidé chronologiquement avec un événement survenu dans la famille et qui pourrait nous donner la clé de ce changement. Auparavant sa libido était tournée vers la maternité, et ce n'est qu'ensuite que la jeune fille devint et resta une homosexuelle amoureuse de femmes plus âgées qu'elle-même. Cet événement si important pour notre compréhension fut une nouvelle grossesse de sa mère et la naissance d'un troisième frère, alors qu'elle eut atteint sa seizième année environ.

Le rapport que je vais expliquer dans ce qui suit n'est pas la conséquence de mon don de combiner ; il m'a été imposé par un matériel analytique si digne de confiance qu'il peut prétendre à une certitude objective. Il a surtout été déterminé par une série de rêves empiétant les uns sur les autres et faciles à interpréter.

L'analyse a montré qu'indubitablement la dame aimée était un substitut de la mère. Il est vrai que cette dame n'était pas mère elle-même, mais la jeune fille n'aimait pas pour la première fois. Depuis la naissance de son dernier frère les premiers objets de son penchant avaient réellement été des mères, des femmes entre trente et trente-cinq ans, dont elle avait, soit en villégiature, soit dans la vie mondaine de la capitale, fait la connaissance, ainsi que celle de leurs enfants. La condition de la maternité fut plus tard abandonnée parce qu'elle ne s'accordait pas bien dans la réalité avec une autre qui devenait de plus en plus importante. La fixation particulièrement intense à la dernière femme aimée, la « dame », avait encore une autre raison qu'un jour la jeune fille trouva sans peine. La taille élancée, la sévère beauté et les manières rudes de la dame lui

rappelaient son propre frère un peu plus âgé qu’elle. L’objet finalement choisi ne répondait donc pas seulement à son type idéal de femme, mais aussi à son. type idéal masculin, il réunissait la satisfaction des tendances homosexuelles avec celle des tendances hétérosexuelles. On sait que l’analyse d’homosexuels masculins a montré dans de nombreux cas la même coïncidence, ce qui constitue un avertissement à ne pas se représenter trop simplement le caractère et la genèse de l’inversion et à ne pas perdre de vue la bisexualité générale de l’homme[3].

Mais comment s’expliquer que, précisément, du fait de la naissance tardive d’un frère, et alors que déjà pubère, elle avait elle même des désirs intenses, la jeune fille fût conduite à porter sa tendresse passionnée sur sa propre mère et à la manifester vis-à-vis du substitut de cette dernière ? Suivant tout ce qu’on sait on aurait pu s’attendre au contraire. Les mères ont, dans de pareilles circonstances, coutume de se gêner devant leurs filles presque nubiles. Les filles éprouvent pour leur mère un mélange de pitié, de mépris et de jalousie qui ne contribue pas à augmenter leur tendresse pour elle. D’ailleurs, la jeune fille de notre observation n’avait aucune raison de nourrir pour sa mère de tendres sentiments. Cette fille rapidement épanouie était pour sa mère encore jeune une concurrente gênante. Celle-ci la traitait avec moins d’égards que ses frères, limitait autant que possible son indépendance et veillait avec un zèle particulier à ce qu’elle restât loin de son père. Par conséquent, le besoin d’une mère tendre a toujours pu se justifier chez la jeune fille ; mais ce qu’on ne comprend pas, c’est pourquoi il s’est éveillé juste à ce moment-là, et sous forme d’une passion dévorante.

En voici l’explication : au moment de la déception causée par la naissance de son frère, la jeune fille traversait cette phase de la puberté où le complexe d’Œdipe infantile est réactivé. Le désir

3 Voir Sadger : « Compte rendu annuel concernant les perversions sexuelles ». *Jahrbuch der Psychoanalyse*, VI, 1914, et d'autres.

d’avoir un enfant, et un enfant masculin, lui devint nettement conscient. Son conscient n’avait pas le droit de savoir qu’il dût être de son père et fait à l’image de ce dernier. Mais il advint alors que l’enfant ne fut pas mis au monde par elle, mais par la rivale qu’elle haïssait dans son inconscient : sa mère. Indignée, exaspérée, elle se détourna de son père et même de l’homme en général. À la suite de ce premier grand échec, elle désavoua sa féminité et essaya de caser ailleurs sa libido.

En agissant ainsi elle faisait précisément ce que font beaucoup d’hommes qui, après une première expérience pénible, rompent définitivement avec l’infidèle sexe féminin et deviennent des misogynes. On raconte d’un des personnages princiers les plus attachants et les plus malheureux de notre temps qu’il est devenu homosexuel parce que sa fiancée l’a trompé avec un ouvrier étranger. J’ignore si le fait rapporté est historique, mais il se cache derrière ce racontar une bonne part de vérité psychologique. La libido humaine oscille normalement, durant toute la vie, entre l’objet masculin et l’objet féminin ; le célibataire renonce à ses amitiés en se mariant et retourne à son cercle le jour où il s’ennuie dans son ménage. Certes, si l’une des deux tendances l’emporte radicalement, définitivement, nous présumons qu’un facteur particulier favorise l’une ou l’autre de ces tendances de façon décisive, et n’a peut-être attendu que le moment favorable pour faire passer le choix objectal dans son sens.

Après cette désillusion, notre jeune fille avait donc renoncé au désir d’avoir un enfant, à l’amour pour l’homme et au rôle féminin en général. Il est évident que diverses éventualités auraient pu se présenter ; ce qui arriva fut la chose extrême. Elle devint homme et,

à la place de son père, prit sa mère comme objet d'amour[4]. Ses rapports avec sa mère avaient certainement été ambivalents dès l'enfance. Elle réussit facilement à réactiver son affection primitive pour sa mère et, par là, à surcompenser l'hostilité qu'elle lui portait actuellement. Étant donné qu'il y avait peu de choses à tenter avec la mère réelle, il résulta de la transformation sentimentale, que nous venons d'exposer, la recherche d'un substitut de la mère qui pût se prêter à une tendresse passionnée[5].

Un autre motif pratique dû à ses rapports réels avec sa mère se surajoutait à ses autres « bénéfices de maladie ». Sa mère tenait encore à être courtisée et fêtée par les hommes. En devenant homosexuelle, la jeune fille lui abandonnait les hommes en évitant, pour ainsi dire, toute concurrencé avec elle et en faisant disparaître de cette manière ce qui avait contribué à susciter la jalousie de la mère[6].

L'attitude libidinale ainsi acquise s'affermit quand la jeune fille vint à s'apercevoir combien son père en était mécontent. Depuis la première réprimande, à propos de l'intimité trop tendre avec une femme, elle savait comment elle pouvait chagriner son père et les moyens qu'elle avait de se venger de lui.

Elle persistait maintenant dans son homosexualité pour tenir tête à son père. De même elle n'eut aucun scrupule à le tromper et à

4 Il n'est pas du tout rare qu'une liaison amoureuse soit rompue par une sorte de processus d'identification de la part du sujet aimant avec la personne aimée, processus qui équivaut à une régression au narcissisme. Le fait une fois accompli, il arrive facilement que lors d'un nouveau choix objectal, on investisse de sa libido un objet du sexe opposé au sexe du choix précédent.

5 Tout analyste connaît certainement les déplacements de la libido dont il est question ici par l'examen des anamnèses de névrosés. Chez ces derniers ils se situent, il est vrai, dans la plus tendre enfance, dans la période de début de la vie amoureuse. Chez notre jeune fille qui n'était nullement névrosée, ils s'étaient effectués au cours des premières années qui suivirent la puberté, d'ailleurs aussi de façon tout à fait inconsciente. Il se peut que ce facteur chronologique prenne un jour une importance beaucoup plus grande.

lui mentir de toutes les manières. Quoique plus franche vis-à-vis de sa mère, elle ne poussait pas la sincérité jusqu’à laisser échapper ce qui aurait pu la compromettre aux yeux de son père. J’avais l’impression qu’elle se conformait à la loi du talion : « Tu m’as trompée, eh bien supporte maintenant que je te rende la pareille ». Les imprudences évidentes d’une jeune fille à l’intelligence si raffinée, je ne puis les expliquer autrement. Il fallait que son père fût renseigné de temps à autre sur ses relations avec la dame,

6 Le fait de se désister en faveur d’un autre n’a été mentionné jusqu’à présent ni parmi les causes de l’homosexualité, ni parmi les mécanismes de fixation libidinale en général. J'ajouterai ici une autre observation analytique que des circonstances particulières rendent intéressante. Je fis un jour la connaissance de deux frères jumeaux dotés chacun d’intenses impulsions libidinales. L’un d’eux avait auprès des femmes et des jeunes filles de grands succès et entretenait d’innombrables relations amoureuses. Le second avait d'abord suivi la même voie, mais, par la suite, il trouva désagréable de chasser dans les terres de son frère et d’être, à cause de leur ressemblance, confondu avec lui au cours de relations intimes. Il esquiva la difficulté en devenant homosexuel et abandonna à son frère les femmes, se désistant ainsi en sa faveur. Une autre fois, j’eus en traitement un jeune artiste professionnel aux dispositions incontestablement bisexuelles, chez qui l'homosexualité s’était manifestée en même temps que l'incapacité de travailler. Il fuyait à la fois les femmes et le travail. L’analyse qui réussit à le ramener aux deux, montra que la peur du père était le mobile psychique le plus puissant des deux troubles ou plutôt des deux renoncements. Toutes les femmes, dans son imagination, appartenaient à son père, par esprit de soumission et aussi afin d’éviter tout conflit avec ce père, il s’était réfugié chez les hommes. Une motivation semblable du choix objectal ne doit pas être rare. Aux temps primitifs du genre humain, toutes les femmes appartenaient probablement au père et chef de la horde primitive. Parmi les frères et sœurs non jumeaux le fait de se désister en faveur d’un autre joue également un grand rôle dans les domaines autres que celui du choix d’amour. Le frère aîné par exemple étudie la musique et obtient du succès, son cadet, cependant beaucoup plus doué pour le même art, abandonne malgré son inclination, ses études musicales. Impossible de le décider à toucher à un instrument. Ceci ne constitue qu’un exemple isolé d’un cas très fréquent. L’examen des mobiles qui déterminent le sujet à éviter la concurrence au lieu de l’accepter révèle des conditions psychiques très

autrement son besoin si pressant de vengeance n'aurait pu être satisfait. Elle prenait soin de se promener avec son idole dans les rues toutes proches du bureau de son père, etc. Ces maladresses non plus n'étaient pas sans intention. Il faut d'ailleurs faire remarquer que les parents se comportaient comme s'ils comprenaient la psychologie secrète de leur fille. La mère se montrait tolérante et semblait considérer comme une gracieuseté le fait que sa fille lui laissait le terrain libre, le père bouillonnait, comme s'il sentait que l'intention de vengeance était dirigée contre lui.

Mais l'inversion de la jeune fille reçut un ultime renfort quand elle trouva dans la « dame » un objet qui ne satisfaisait pas seulement ses tendances homosexuelles, mais aussi cette partie de sa libido hétérosexuelle qui restait encore fixée à son frère.

III.

L'exposé linéaire se prête peu à la description des processus psychiques enchevêtrés qui se déroulent dans les diverses couches de l'esprit. Je suis donc obligé de m'arrêter dans la présentation du cas pour élargir et approfondir quelques points de mon exposé.

J'ai dit que la jeune fille avait, dans son amour pour la dame, adopté une attitude masculine. Son humilité et sa tendre modestie « che poco spera e nulla chiede », son bonheur quand il lui était permis d'accompagner la dame un bout de chemin, de lui baiser la main en la quittant, sa joie quand elle entendait louer la beauté de son amie, alors que l'appréciation de la sienne par des tiers lui était indifférente, ses pèlerinages dans les endroits où sa bien-aimée avait séjourné un jour, l'absence de tout autre désir sensuel, tous ces menus traits correspondaient à la première et enthousiaste passion d'un adolescent pour une artiste fêtée qu'il croit bien au-dessus de lui et vers laquelle il n'ose lever les yeux que timidement. Cette similitude avec un « type de choix objectal féminin », que j'ai décrit

complexes.

ailleurs et dont j'ai ramené les singularités à la fixation à la mère[7], se maintenait jusque dans les détails. Il pouvait sembler étrange qu'elle ne fût pas rebutée par la mauvaise réputation de la dame aimée, quoique ses propres observations dussent suffisamment la convaincre du bien-fondé de ces bruits. Jeune fille malgré tout bien élevée et pudique, elle avait évité, elle-même, les aventures sexuelles et elle tenait les satisfactions grossièrement sensuelles pour contraires à l'esthétique. Cependant, ses premiers enthousiasmes étaient déjà allés à des femmes qui ne passaient pas pour avoir des mœurs particulièrement austères. C'est en s'obstinant, dans cet endroit de villégiature, à vouloir entrer en relation avec une artiste de cinématographe qu'elle s'était attirée la première protestation de son père contre son choix d'amour. Il ne s'agissait d'ailleurs pas là de femmes qui passaient pour des inverties et qui pouvaient lui faire espérer des satisfactions sexuelles ; contre toute logique elle courtisait des femmes coquettes au vrai sens du mot ; elle éconduisit sans hésiter une amie homosexuelle de son âge qui s'était mise de bon gré à sa disposition. Au contraire, la mauvaise réputation de la « dame » constituait pour elle un attrait de plus. Le côté mystérieux de ce comportement s'explique si nous nous rappelons que, pour ce type masculin du choix objectal déterminé par la fixation à la mère, s'impose aussi la condition que la femme aimée ait de quelque façon une mauvaise réputation sexuelle et qu'elle puisse être considérée comme une personne de mœurs légères. En apprenant par la suite dans quelle mesure cette appréciation se trouvait justifiée dans le cas de sa bien-aimée, et que celle-ci vivait tout simplement du commerce de ses charmes, elle réagit par une grande pitié et par la formation de phantasmes et de projets destinés à « sauver » sa bien-aimée de cet état indigne d'elle. Chez les hommes du type ci-dessus mentionné, nous avons été frappés par les mêmes projets de sauvetage. J'ai essayé, dans ma description, de donner l'étiologie de cette tendance.

7 C*ontributions à la psychologie de la vie amoureuse*, Œuvres complètes, V.

C’est vers des explications d’un ordre tout différent que nous mène l’analyse de la tentative de suicide que je suis obligé d’admettre comme réelle, et qui améliora la situation de la jeune fille tant auprès de ses parents que de la dame aimée. Elle alla un jour se promener avec cette dernière dans un endroit et à une heure où une rencontre avec le père revenant du bureau n’était pas improbable. Et de fait le père les croisa et les toisa d’un air furieux, elle et sa compagne qu’il connaissait maintenant. Peu après, elle se précipita sur les rails du chemin de fer de Ceinture. Les raisons qu’elle donna pour expliquer sa tentative paraissent très plausibles. Elle avait avoué à la dame que le monsieur qui les avait croisées et regardées d’un air si courroucé était son père qui réprouvait cette relation. La dame, indignée, lui avait ordonné de la quitter sur-le-champ et de ne plus jamais l’attendre ni lui parler, cette aventure devant maintenant prendre fin. De désespoir d’avoir ainsi perdu pour toujours sa bien-aimée, elle avait voulu se donner la mort. Mais l’analyse permit de découvrir derrière son interprétation une autre explication plus approfondie et que confirmaient ses rêves. La tentative de suicide représentait encore, ainsi qu’il fallait s'y attendre, deux choses : une auto-punition et la réalisation d'un désir. En ce qui concernait cette dernière, elle signifiait la victoire du désir dont le non accomplissement l’avait poussée dans l’homosexualité, désir d’avoir un enfant de son père, car elle « tombait »[8] maintenant par la faute de son père. Le lien entre cette signification profonde et celle superficielle dont la jeune fille avait conscience réside en ceci : à ce moment la dame avait parlé exactement de la même façon que le père et proféré la même interdiction. Le comportement de la jeune fille, en tant qu’auto-punition, nous révèle qu’elle avait nourri dans

8 Le verbe « niederkommen » qu’emploie le Professeur Freud signifie à la fois tomber et accoucher. Tous les analystes savent depuis longtemps que les diverses sortes de suicides peuvent prendre la signification d’une réalisation de désirs sexuels (s’empoisonner=être enceinte, se noyer=enfanter, tomber par une fenêtre =accoucher).

son inconscient d’intenses désirs de mort contre l’un ou l’autre de ses parents. Peut-être s’agissait-il d’un sentiment de vengeance contre le père qui mettait obstacle à son amour, mais plus probablement encore d’un ressentiment contre la mère né à l’époque de la dernière grossesse de celle-ci. L’analyse nous a donné une explication de l’énigme du suicide, à savoir que peut-être nul ne trouverait l’énergie nécessaire pour se tuer s’il ne tuait pas en même temps un objet avec lequel il s’était identifié, tournant ainsi secondairement contre lui-même un désir de mort primitivement dirigé contre autrui. La découverte régulière de pareils désirs de mort chez celui qui attente à ses jours n’a d’ailleurs rien qui doive nous surprendre, rien qui puisse nous en imposer en confirmant nos déductions, car l’inconscient de tous les vivants est rempli de semblables souhaits de mort, même contre des personnes cependant aimées[9]. La mère aurait dû mourir en mettant au monde l’enfant qui avait été refusé à sa fille, et celle-ci, par suite de son identification avec sa mère, par la punition, réalisait aussi un désir. Enfin, s’il fallut le concours des mobiles les plus graves et les plus divers pour permettre l’accomplissement d’un acte comme celui de notre jeune fille, ce fait n’infirme pas notre hypothèse.

Dans les raisons conscientes que donne la jeune fille de sa tentative de suicide, son père n’entre pas en ligne de compte. Elle ne parle même pas de la peur que sa colère lui inspira. Par contre, dans les mobiles que l’analyse permit de déceler, c’est lui qui joua le rôle principal. L’attitude de la jeune fille envers son père a eu également la même importance décisive pour le cours et l’issue du traitement, ou plutôt de l’investigation analytique. C’était soi-disant par égard pour ses parents qu’elle avait consenti à se soumettre de bon gré à la tentative de transformation. Toutefois, derrière cette prétendue soumission, se dissimulait l’attitude d’entêtement et de vengeance contre son père, hostilité qui était cause de son homosexualité. Ainsi abritée, la résistance abandonna à l’investigation analytique un large

9 « Considérations actuelles sur la Guerre et la Mort », *Imago*, IV, 1915.

domaine. L’analyse se poursuivit presque sans aucun indice de résistance. L’analysée y participait beaucoup intellectuellement, mais gardait complètement aussi sa tranquillité d’âme. Comme je lui expliquai un jour une partie de théorie particulièrement importante, et qui la touchait de près, elle dit avec une intonation inimitable : « Oh, c’est très intéressant », telle une dame du monde dans un musée qui, au moyen d’un face-à-main, examine des objets qui lui sont parfaitement indifférents. L’analyse donnait ici une impression analogue à celle que fournit l’hypnose : là aussi la résistance se replie jusqu’à une certaine limite au delà de laquelle elle s’avère invincible. La résistance obéit très souvent à la même tactique qu’on pourrait qualifier de russe, dans des cas de névrose obsessionnelle, et ces cas fournissent, de ce fait même, pendant un certain temps, les résultats les plus nets en laissant pénétrer à fond la cause des symptômes. On finit alors par se demander pourquoi de si importants progrès dans la compréhension analytique n’amènent pas le moindre changement dans les obsessions et dans les inhibitions du malade. On s’aperçoit finalement que tout ce qu’on a réussi à faire se heurte à une réserve : le sujet admet tout, à la condition qu’il lui soit permis de conserver le doute, rempart derrière lequel la névrose peut se sentir à son aise. « Tout cela serait très bien si je pouvais croire cet homme, mais il n’en est pas question, et tant qu’il en sera ainsi je n’aurai rien à changer à mon comportement. » Telle est l’opinion souvent même consciente du malade. Dès qu’on approche des raisons de ce doute, la lutte avec la résistance éclate sérieusement.

Chez notre jeune fille, ce n’était pas le doute, mais un élément affectif : la vengeance contre son père, qui lui inspirait cette froide réserve. Ce facteur affectif séparait nettement l’analyse en deux phases et faisait ressortir d’une façon complète et distincte les résultats de la première phase. Il semblait aussi que la jeune fille n’eût pas fait le moindre transfert sur le médecin. Mais une telle explication constituerait naturellement une absurdité, ou tout au

moins une façon tout à fait inexacte de s'exprimer. En effet, un quelconque rapport doit forcément s'établir entre le médecin et le malade, rapport qui sera, dans la plupart des cas, la transposition d'une relation infantile. En réalité, la malade, dominée par la déception que lui avait causée son père, avait reporté sur moi son rejet total de l'homme. La rancœur contre l'homme peut généralement se donner facilement libre cours auprès du médecin, elle n'a pas besoin de provoquer des tempêtes de manifestations sentimentales. Elle a tout simplement pour conséquence l'échec de tous les efforts du médecin, le malade se cramponnant à la maladie. Je sais par expérience combien il est malaisé de faire précisément comprendre à l'analysé cette symptomatologie muette et difficile de rendre consciente, sans compromettre la cure, une pareille hostilité latente et souvent excessive. J'arrêtai l'analyse aussitôt que je me rendis compte de l'attitude de la jeune fille vis-à-vis de son père et conseillai de continuer la tentative thérapeutique, si toutefois on lui attribuait quelque valeur, chez une femme médecin. Entre temps, la jeune fille avait promis à son père de renoncer à fréquenter la dame, mais j'ignore si mon conseil dont les motifs sont clairs a été suivi.

Une seule fois se manifesta quelque chose que je pus considérer comme un transfert positif, comme la reproduction affaiblie de l'amour passionné primitif pour son père. Mais cette manifestation même n'était pas pure de tout mélange à un autre mobile. Je la mentionne cependant, parce qu'à un autre point de vue elle pose un intéressant problème de technique analytique. À un certain moment, peu après le début de la cure, la jeune fille présenta une série de rêves déformés, conformément aux lois de la censure et traduits en un idiome onirique correct mais cependant facile à interpréter. Leur contenu était surprenant. Ils anticipaient sur la réussite du traitement analytique de l'inversion. On y décelait la joie de la jeune fille en présence des perspectives de vie qui se dessinaient maintenant devant elle. On y découvrait son désir d'être

aimée d’un homme, de devenir mère. Ils pouvaient aussi être considérés comme les précurseurs de la transformation souhaitée, ce dont il y avait lieu de se réjouir. La contradiction avec ses manifestations à l’état de veille était très grande. Elle ne me cachait pas qu’elle pensait au. mariage, mais seulement pour se soustraire à la tyrannie de son père et se livrer sans contrainte à ses véritables penchants. Elle fit observer d’un ton quelque peu méprisant qu’elle viendrait certainement à bout de l’homme et pourrait finalement, à l’exemple de la dame aimée, avoir des rapports sexuels d’une part avec un homme et d’autre part avec une femme. Averti par quelque légère impression, je lui déclarai un jour que je ne croyais pas en ces rêves, qu’ils étaient mensongers ou bien hypocrites et que son intention, à elle, était de me tromper comme elle avait coutume de tromper son père. J’avais raison, à partir de cette explication ces sortes de rêves firent défaut. Mais je crois cependant qu’à côté de cette intention de m’éconduire il y avait aussi, dans ces rêves, un essai de séduction et une tentative pour gagner mon intérêt et mon estime, peut-être dans le but de me décevoir d’autant plus sûrement ensuite.

j’imagine que la découverte de l’existence de semblables rêves de complaisance, mensongers, provoquera chez certains soi-disant analystes une véritable tempête d’indignation désemparée. « Ainsi, diront-ils, l’inconscient, le véritable noyau de notre vie psychique, la partie de nous-mêmes, qui est plus proche du divin que notre pauvre conscient, peut donc aussi mentir ? Dès lors, comment tabler sur les interprétations de l’analyse et sur la certitude de nos connaissances ? À ceci, nous pouvons répondre que la connaissance de tels rêves mensongers ne constitue pas une nouveauté bouleversante. Certes, je sais que le besoin de mysticisme étant indéracinable chez l’homme, il se fait de continuelles tentatives pour regagner le domaine que la « science des rêves » a arraché au mysticisme, mais dans le cas qui nous occupe tout est pourtant très

simple. Le rêve n’est pas « l’inconscient ». Il est la forme sous laquelle, à la faveur du sommeil, une pensée du préconscient, ou même du conscient, peut être refondue. Pendant le sommeil cette idée a été refoulée par les tendances inconscientes et a ainsi subi la déformation propre à « l’élaboration onirique » que déterminent les mécanismes s’appliquant à l’inconscient. Chez notre malade, l’intention de m’éconduire, comme elle avait coutume de le faire avec son père, provenait certainement du préconscient, sinon du conscient lui-même. Cette intention put se réaliser en s’associant à la tendance inconsciente de plaire au père (ou au substitut de ce dernier). C’est ainsi qu’un rêve mensonger put se produire. Les deux desseins : tromper son père et lui plaire, découlent du même complexe ; le premier est une conséquence du refoulement du second qui, par l’élaboration onirique, est ramené à ce premier. Il ne peut donc être question de déconsidérer l’inconscient, ni, par suite, d’ébranler la confiance en notre analyse.

Je ne veux pas laisser échapper l’occasion d’exprimer mon étonnement de ce que les hommes puissent passer par de si considérables et de si importantes phases de leur vie amoureuse sans s’en rendre bien compte. Il arrive même qu’ils n’en aient pas le moindre soupçon, ou, s’ils en prennent conscience, qu’ils se trompent entièrement dans l’opinion qu’ils en ont. Or, ce n’est pas seulement le cas dans la névrose où nous sommes familiarisés avec de tels phénomènes, mais il semble qu’il s’agisse là d’un fait assez courant. Dans notre cas, par exemple, la jeune fille témoigne envers certaines femmes, de penchants qu’au début les parents considèrent bien comme contrariants, mais qu’ils prennent à peine au sérieux ; certes, la jeune fille, elle-même, sait combien ces sentiments l'absorbent, mais elle ne se rend compte qu’il s’agit d’un amour intense que du jour où, à propos d’un certain refus, il se produit une réaction extrêmement violente qui montre à tous qu’on a affaire à une passion dévorante d’une force primordiale. La jeune fille ne se

serait jamais crue capable de pareille tempête psychique. On rencontre parfois des jeunes filles ou des femmes affligées de graves dépressions, qui, si on leur demande d’où provient cet état, vous répondent qu’elles ont, certes, éprouvé un certain intérêt pour telle ou telle personne, mais qu’elles n’en ont pas été profondément atteintes et qu’elles en ont eu très vite raison, après avoir dû y renoncer. Et pourtant ce renoncement en apparence si facilement supporté est la cause d’un trouble grave. Il arrive encore qu’on ait affaire à des hommes qui, après avoir liquidé des relations amoureuses superficielles, s’aperçoivent, par l’effet subséquent, qu’ils étaient passionnément épris de la femme soi-disant peu appréciée. On est frappé également des conséquences insoupçonnées qui peuvent résulter d’un avortement auquel, auparavant, l’on s’était décidé sans regrets ni scrupules. On se voit ainsi obligé de donner raison aux écrivains qui nous décrivent de préférence des personnes amoureuses sans le savoir ou qui ne savent pas si elles aiment, ou bien encore qui croient haïr alors qu’elles aiment. Il semble que précisément la connaissance que notre conscient acquiert de notre vie amoureuse puisse être facilement incomplète, pleine de lacunes, faussée. Je n’ai naturellement pas négligé, en exposant ces considérations, de retrancher la part qui peut revenir à un oubli ultérieur.

IV.

Je reviens maintenant à la discussion, interrompue tout à l’heure, de notre cas. Nous avons acquis une vue d’ensemble des forces qui ont fait passer la libido de la jeune fille de l’attitude œdipienne normale à l’homosexualité et des voies psychiques par elles choisies. En premier lieu figurait, parmi ces mobiles, l’impression ressentie lors de la naissance de son petit frère. Ceci nous incline à-classer le cas parmi ceux d’inversions tardivement acquises.

Mais notre attention se porte ici sur une situation commune à beaucoup d'autres exemples donnés par l'explication psychanalytique d'un processus psychique. Tant que nous poursuivons l'étude de 1'évolution en remontant du résultat final vers l'origine, l'enchaînement nous apparaît sans lacunes, et nous considérons notre connaissance comme parfaitement satisfaisante, peut-être même comme achevée. Mais si nous prenons le chemin inverse, si nous partons des hypothèses déduites par l'analyse, si nous essayons de les poursuivre jusqu'au résultat final, l'impression d'un enchaînement rigoureux et nécessaire nous fait défaut. Nous nous rendons compte tout de suite qu'autre chose aurait pu arriver, et que cet autre résultat nous l'aurions aussi bien compris et expliqué. La synthèse n'est donc pas aussi satisfaisante que l'analyse. Pour m'exprimer autrement, la connaissance des hypothèses ne nous permettrait pas de nous prononcer d'avance sur la nature des résultats.

Il est très facile de ramener à ses causes cette constatation décevante. Même quand les facteurs étiologiques déterminant un résultat donné nous sont entièrement connus, nous ne connaissons cependant que leurs particularités qualitatives, et non pas leur force relative. Quelques-uns de ces facteurs, trop faibles, sont supprimés par d'autres et n'influencent pas le résultat final. Mais nous ne savons jamais d'avance lesquels des éléments déterminants s'avéreront les plus faibles ou bien les plus forts. Ce n'est qu'à la fin que nous disons de ceux qui sont sortis vainqueurs, qu'ils étaient les plus forts. Il en résulte que dans l'analyse les causes peuvent être déterminées avec certitude, tandis qu'il est impossible de les prédire par synthèse.

Nous ne prétendons certes pas que toute jeune fille dont le désir d'amour dérivé de l'attitude œdipienne des années de puberté subit une pareille déception, doive fatalement pour cela tomber dans l'homosexualité. Ce traumatisme, au contraire, provoque plus

souvent d'autres réactions. Ce sont donc des facteurs particuliers qui ont dû l'emporter chez cette jeune fille, des facteurs étrangers au traumatisme, et probablement d'ordre intérieur. Il n'est pas difficile de les déceler.

On sait que l'homme normal a aussi besoin d'un certain laps de temps pour se fixer définitivement quant au choix du sexe de l'objet aimé. Des enthousiasmes homosexuels, des amitiés excessives et teintées de sexualité sont pour les deux sexes, dans les premières années qui suivent la puberté, des faits très courants. C'était le cas chez notre jeune fille, mais ces tendances, chez elle, s'avéraient indubitablement plus intenses et plus durables que chez d'autres. En outre, ces indices d'homosexualité ultérieure avaient toujours occupé sa vie consciente, tandis que l'attitude provenant du complexe d'Œdipe était restée inconsciente et ne se manifestait que par des faits tels que ce dorlotement du petit garçon. Élève, elle avait été pendant longtemps amoureuse d'une institutrice sévère et distante, évidemment un substitut de la mère. Longtemps avant la naissance de son frère, par conséquent bien avant les premières remontrances de son père, elle avait montré un très vif intérêt pour différentes jeunes mères. Sa libido était divisée, depuis la plus tendre enfance, en deux courants dont l'un, le plus superficiel, pouvait sans hésitation être qualifié d'homosexuel. Celui-ci était probablement la continuation directe, non transformée, d'une fixation infantile à la mère. Il est possible que notre analyse n'ait pas découvert autre chose que le processus qui, sous l'empire de circonstances appropriées, fit affluer aussi le courant libidinal hétérosexuel, plus profond, dans le courant homosexuel manifeste.

L'analyse nous a appris en outre que la jeune fille avait gardé de ses années d'enfance un « complexe de virilité » fortement accentué. Vive, combative, ne consentant pas à se laisser dominer par son frère un peu plus âgé qu'elle, elle enviait, depuis qu'elle l'avait vu, le pénis de celui-ci, et son esprit gardait encore

l’empreinte de cette envie. Elle était au fond féministe, trouvait injuste que les jeunes filles ne pussent jouir des mêmes libertés que les garçons et se révoltait contre le sort de la femme en général. Au moment de l'analyse, la grossesse et l’enfantement lui étaient des représentations désagréables et en partie, comme je le présume, à cause de la déformation physique relative. Son narcissisme de jeune fille qui ne se manifestait plus par la fierté de sa beauté avait adopté cette attitude défensive[10]. Plusieurs indices montraient qu’elle avait autrefois nourri des tendances très marquées à l’exhibitionnisme et à la scoptophilie. Si l’on ne veut pas, dans l’étiologie, voir négliger le rôle des causes accidentelles, l’on attirera l’attention sur ceci : le comportement décrit ci-dessus de la jeune fille était bien précisément celui qu’on attendait d’une personne qui, fortement fixée à sa mère, subissait à la fois l’effet de l’indifférence maternelle et celui qui résultait de la comparaison de ses organes génitaux avec ceux de son frère. On peut également penser ici à ramener à une influence extérieure et très précoce quelque chose qu’on aurait voulu considérer comme une particularité constitutionnelle. Mais au cas où cette disposition aurait réellement été acquise, il faudrait l’attribuer en partie à la constitution innée. Ainsi se mélange et s’unit continuellement dans la réalité ce que théoriquement nous voudrions séparer en cette antithèse : hérédité et acquisition.

Une première conclusion toute provisoire, tirée de l’analyse, nous avait amené à considérer qu’il s’agissait d’un cas d’homosexualité tardivement acquise. L’examen complémentaire que nous venons d’entreprendre nous pousse plutôt à conclure qu’il s’agit d’une homosexualité innée qui, comme à l’ordinaire, ne s’est fixée et manifestée sans équivoque qu’à l'époque post-pubérale. Chacune de ces classifications ne tient compte que d’une partie des faits observés et en néglige d’autres. La meilleure solution est d’attribuer peu de valeur à cette manière de poser le problème.

10 La confession de Krimhilda dans les *Niebelungen.*

La littérature de l’homosexualité a coutume de ne pas séparer assez nettement la question du choix objectal de celle de l’attitude et du caractère sexuels, comme si toute décision concernant l’un des deux points s’appliquait nécessairement à l’autre. L’expérience montre cependant le contraire. Un homme qui a des qualités viriles prédominantes peut dans la vie amoureuse, en ce qui concerne l’objet, être inverti, c’est-à-dire n’aimer que des hommes au lieu de femmes. Un homme dans le caractère duquel les qualités féminines prédominent de façon évidente et dont le comportement en amour est celui d’une femme, devrait, en raison de cette attitude féminine se tourner vers l’homme en le prenant pour objet d’amour. Il peut cependant être hétérosexuel, ne pas présenter plus d’inversion quant à l’objet que n’en présente en général un homme normal. La même remarque s’applique aux femmes, chez elles non plus le caractère psychique sexuel et le choix objectal ne coïncident pas nécessairement. Le mystère de l’homosexualité n’est donc nullement aussi simple qu’on le croit communément : une âme féminine dont le destin est d’aimer un homme échoue dans un corps masculin, ou bien une âme virile, attirée irrésistiblement par la femme, est malheureusement bannie dans un corps de femme. Il s’agit plutôt de trois séries de caractères, c’est-à-dire :

— Caractères sexuels somatiques (hermaphrodisme physique).

— Caractères sexuels psychiques (attitude masculine ou féminine).

— Genre du choix objectal.

qui, jusqu’à un certain degré, varient indépendamment les uns des autres et se trouvent combinés de façon variée chez les différents individus. Une littérature tendancieuse a rendu plus difficile la compréhension de cette situation en mettant, pour des raisons pratiques, au premier plan, le comportement mentionné en troisième ligne qui seul frappe le profane, celui du choix objectal et en exagérant en outre l’étroitesse des rapports entre celui-ci et le

premier point. Elle se barre aussi la route qui mène à la connaissance approfondie de tout ce qu’on désigne uniformément sous le nom d’homosexualité, en se dressant contre deux faits fondamentaux que l’investigation psychanalytique a mis en lumière : 1° que les homosexuels ont subi une fixation particulièrement forte à la mère ; 2° que tous les êtres normaux présentent, dans une très large mesure, à côté de leur hétérosexualité manifeste, une homosexualité latente ou inconsciente. Si l’on tient compte de ces découvertes c’en est fait de l’hypothèse d’un « troisième sexe » créé par la nature dans un moment d’humeur particulière.

La psychanalyse n’est pas appelée à résoudre le problème de l’homosexualité. Elle doit se contenter de dévoiler les mécanismes psychiques qui ont déterminé le choix objectal et de tracer les voies qui mènent de ces mécanismes psychiques aux dispositions pulsionnelles. Elle en demeure là et abandonne le reste à la recherche biologique qui, précisément ces temps-ci, met au jour, grâce aux expériences de *Steinach*[11], de si importants renseignements sur l’influence que la première série des facteurs mentionnés exerce sur la seconde et la troisième série. En admettant une bisexualité primitive de l’individu humain (comme de l'animal) la psychanalyse est d’accord avec la biologie. Mais elle ne peut établir la nature intrinsèque de ce que, dans la terminologie conventionnelle ou dans la terminologie biologique, on appelle « masculin » et « féminin ». Elle prend simplement possession des deux notions et les met à la base de ses travaux. Si l’on tente de réduire encore davantage les deux notions, la virilité s’exprime en activité, la féminité en passivité, ce qui est insuffisant. J’ai essayé plus haut de montrer ce que nous pouvons attendre du traitement analytique en ce qui touche les modifications apportées à l’inversion, et j’ai exposé les résultats que l’expérience nous a déjà permis d’obtenir. Si l’on compare cette influence aux transformations magnifiques obtenues dans certains cas au moyen d’interventions chirurgicales, par

11 Voir A. Lipschütz : *La glande pubérale et ses effets*. E. Bucher, Berne, 1919.

Steinach, elle ne fait, certes, pas une impression imposante. Il serait cependant prématuré ou trop nuisible de nous laisser bercer dès maintenant par l'espoir d'une « thérapeutique » de l'inversion, universellement applicable. Les cas d'homosexualité masculine sur lesquels Steinach avait obtenu des succès réalisaient la condition, qui est loin d'être toujours réalisée, d'un « hermaphrodisme » somatique patent. On se représente mal ce que pourrait être un mode analogue de thérapeutique appliqué à un cas d'homosexualité féminine. Une telle thérapeutique, si elle consistait à supprimer des ovaires probablement hermaphrodites et à en greffer d'autres de nature, espérons-le, unisexuelle, aurait pratiquement peu de chances d'être utilisée. Une femme qui a senti en homme et qui a aimé d'une façon mâle ne consentira pas facilement à se laisser attribuer un rôle féminin, si elle doit payer une transformation qui n'est pas nécessairement avantageuse pour elle par le renoncement à la maternité.

Sigmund Freud

Psychologie collective et analyse du moi

Table des matières

1. Introduction

L'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale ou collective, qui peut, à première vue, paraître très profonde, perd beaucoup de son acuité lorsqu'on l'examine de plus près. Sans doute, la première a pour objet l'individu et recherche les moyens dont il se sert et les voies qu'il suit pour obtenir la satisfaction de ses désirs et besoins, mais, dans cette recherche, elle ne réussit que rarement, et dans des cas tout à fait exceptionnels, à faire abstraction des rapports qui existent entre l'individu et ses semblables. C'est qu'autrui joue toujours dans la vie de l'individu le rôle d'un modèle, d'un objet, d'un associé ou d'un adversaire, et la psychologie individuelle se présente dès le début comme étant en même temps, par un certain côté, une psychologie sociale, dans le sens élargi, mais pleinement justifié, du mot.

L'attitude de l'individu à l'égard de ses parents, de ses frères et sœurs, de la personne aimée, de son médecin, bref tous les rapports qui ont jusqu'à présent fait l'objet de recherches psychanalytiques, peuvent à juste titre être considérés comme des phénomènes sociaux, ce qui les met en opposition avec certains autres processus auxquels nous avons donné le nom de narcissiques, parce qu'ils sont caractérisés par le fait que la satisfaction de besoins et de désirs est recherchée et obtenue par l'individu en dehors et indépendamment de l'influence d'autres personnes. C'est ainsi que l'opposition entre les actes psychiques sociaux et narcissiques (*autistiques,* selon la

terminologie de Bleuler) est une opposition qui ne dépasse pas les limites de la psychologie individuelle et ne justifie pas une séparation entre celle-ci et la psychologie sociale ou collective.

Dans son attitude à l'égard des parents, des frères et sœurs, de la personne aimée, de l'ami et du médecin, l'individu ne subit l'influence que d'une seule personne ou que d'un nombre limité de personnes dont chacune a acquis pour lui une importance de premier ordre. Or, lorsqu'on parle de la psychologie sociale ou collective, on fait généralement abstraction de ces rapports, pour ne considérer que l'influence simultanée qu'exercent sur l'individu un grand nombre de personnes qui, sous beaucoup de rapports, peuvent lui être étrangères, mais auxquelles le rattachent cependant certains liens. C'est ainsi que la psychanalyse collective envisage l'individu en tant que membre d'une tribu, d'un peuple, d'une caste, d'une classe sociale, d'une institution, ou en tant qu'élément d'une foule humaine qui, à un moment donné et en vue d'un but donné, s'est organisée en une masse, en une collectivité. Après avoir rompu les liens naturels que nous avons mentionnés plus haut, on fut amené à considérer les phénomènes qui se produisent dans ces conditions particulières comme des manifestations d'une tendance spéciale, irréductible - *hero instinct*, *group mind* - n'apparaissant pas dans d'autres situations. Nous devons cependant déclarer que nous nous refusons à attribuer au facteur numérique une importance aussi considérable et à admettre qu'il soit seul capable de faire naître dans la vie psychique de l'homme un instinct nouveau, ne se manifestant pas dans d'autres conditions. Nous postulons plutôt deux autres possibilités, à savoir que l'instinct en question est loin d'être un instinct primaire et irréductible et qu'il existe déjà, ne serait-ce qu'à l'état d'ébauche, dans des cercles plus étroits, comme celui de la famille.

La psychologie collective, bien qu'elle n'en soit encore qu'à ses débuts, embrasse un nombre incalculable de problèmes et impose au chercheur des tâches innombrables, encore mal ou insuffisamment

différenciées. La seule classification des différentes formes de groupements collectifs et la description des phénomènes psychiques par lesquels ils se manifestent exigent un énorme travail d'observation et d'exposition et ont déjà engendré une très riche littérature. Étant donnée l'étendue du domaine de la psychologie collective, j'ai à peine besoin d'avertir le lecteur que mon modeste travail ne touche qu'à quelques points, très peu nombreux, de ce vaste sujet. Il est vrai que ce sont là les points qui intéressent plus particulièrement la psychanalyse, dans ses sondages de l'âme humaine.

2. L'âme collective (d'après Gustave Le Bon)

Nous pourrions commencer par une définition de l'âme collective, mais il nous semble beaucoup plus rationnel de donner au lecteur un aperçu d'ensemble des phénomènes qui s'y rattachent, en mettant sous ses yeux quelques-uns d'entre eux, choisis parmi les plus saillants et les plus caractéristiques et en les faisant servir de point de départ à nos recherches ultérieures. Ce double but ne saurait être mieux réalisé qu'en prenant pour guide le livre, devenu justement célèbre, de M. Gustave Le Bon : *Psychologie des foules* [1].

Voici, une fois de plus, quelle est exactement la situation. Après avoir examiné et analysé les prédispositions, tendances, instincts, mobiles et intentions de l'individu jusque dans ses actions et dans ses rapports avec ses semblables, la psychologie verrait subitement se dresser devant elle une nouvelle tâche réclamant impérieusement une solution. Elle aurait à fournir l'explication de ce fait surprenant que l'individu qu'elle croyait avoir rendu intelligible, se met, dans certaines conditions, à sentir, à penser et à agir d'une manière toute différente de celle à laquelle on pourrait s'attendre, et que ces conditions sont fournies par son incorporation dans une foule humaine ayant acquis le caractère d'une « foule psychologique ». Qu'est-ce donc qu'une foule ? D'où lui vient le pouvoir d'exercer une influence aussi décisive sur la vie psychique de l'individu ? en quoi consistent les modifications psychiques qu'elle fait subir à l'individu ?

1 28ème édition, Alcan, 1921.

C'est la tâche de la psychologie collective théorique de fournir des réponses à ces trois questions. Et pour bien s'acquitter de cette tâche, elle doit commencer par la troisième. C'est, en effet, l'observation des modifications imprimées aux réactions individuelles qui forme la matière de la psychologie collective. Or, tout essai d'explication doit être précédé de la description de ce qui est à expliquer.

Je laisse donc la parole à M. Le Bon. « Le fait le plus frappant, dit-il, présenté par une foule psychologique est le suivant : quels que soient les individus qui la composent, quelque semblables ou dissemblables que puissent être leur genre de vie, leurs occupations, leur caractère ou leur intelligence, le seul fait qu'ils sont transformés en foule, les dote d'une sorte d'âme collective. Cette âme les fait sentir, penser et agir d'une façon tout à fait différente de celle dont sentirait et agirait chacun d'eux isolément. Certaines idées, certains sentiments ne surgissent et ne se transforment en actes que chez les individus en foule. La foule psychologique est un être provisoire, composé d'éléments hétérogènes, pour un instant soudés, absolument comme les cellules d'un corps vivant forment par leur réunion un être nouveau manifestant des caractères fort différents de ceux que chacune de ces cellules possède » [2].

Nous prenons la liberté d'interrompre l'exposé de M. Le Bon par nos commentaires et nous commençons par formuler la remarque suivante : puisque les individus faisant partie d'une foule sont fondus en une unité, il doit bien y avoir quelque chose qui les rattache les uns aux autres, et il est possible que ce quelque chose soit précisément ce qui caractérise la foule. Laissant cette question sans réponse, M. Le Bon s'occupe des modifications que l'individu subit dans la foule et les décrit dans des termes qui s'accordent avec les principes fondamentaux de notre psychologie de l'inconscient.

2 Op.cit., pp. 13-14.

« On constate aisément combien l'individu en foule diffère de l'individu isolé, mais d'une pareille différence les causes sont moins faciles à découvrir. - Pour arriver à les entrevoir, il faut se rappeler d'abord cette observation de la psychologie moderne : que ce n'est pas seulement dans la vie organique, mais encore dans le fonctionnement de l'intelligence que les phénomènes inconscients jouent un rôle prépondérant. La vie consciente de l'esprit ne représente qu'une très faible part auprès de sa vie inconsciente. L'analyste le plus subtil, l'observateur le plus pénétrant n'arrive à découvrir qu'un bien petit nombre des mobiles inconscients qui le mènent. Nos actes conscients dérivent d'un substratum inconscient, formé surtout d'influences héréditaires. Ce substratum renferme les innombrables résidus ancestraux qui constituent l'âme de la race. Derrière les causes avouées de nos actes, se trouvent des causes secrètes, ignorées de nous. La plupart de nos actions journalières sont l'effet de mobiles cachés qui nous échappent [3].

Dans une foule, pense M. Le Bon, les acquisitions individuelles s'effacent et la personnalité propre à chacun disparaît. Le patrimoine inconscient de la race vient occuper le premier plan, l'hétérogène se fond dans l'homogène. Nous dirons que la superstructure psychique, qui s'est formée à la suite d'un développement variant d'un individu à l'autre, a été détruite et a mis à nu la base inconsciente, uniforme, commune à tous.

C'est ainsi que se formerait le caractère moyen de l'individu d'une foule. Mais M. Le Bon trouve que l'individu faisant partie d'une foule présente en outre des propriétés nouvelles qu'il ne possédait pas auparavant, et il cherche à expliquer cette apparition de nouvelles propriétés par trois facteurs différents.

« Diverses causes déterminent l'apparition des caractères spéciaux aux foules. La première est que l'individu en foule acquiert, par le fait seul du nombre, un sentiment de puissance invincible lui

3 Op. cit., pp. 15-16.

permettant de céder à des instincts que, seul, il eût forcément refrénés. Il y cédera d'autant plus volontiers que, la foule étant anonyme et par conséquent irresponsable, le sentiment de la responsabilité, qui retient toujours les individus, disparaît entièrement [4] ».

Notre point de vue nous dispense d'attacher une grande valeur à l'apparition de nouveaux caractères. Il nous suffit de dire que l'individu en foule se trouve placé dans des conditions qui lui permettent de relâcher la répression de ses tendances inconscientes. Les caractères en apparence nouveaux qu'il manifeste alors ne sont précisément que des manifestations de cet inconscient où sont emmagasinés les germes de tout ce qu'il y a de mauvais dans l'âme humaine ; que la voix de la conscience se taise ou que le sentiment de la responsabilité disparaisse dans ces circonstances, - c'est là un fait que nous n'avons aucune difficulté à comprendre. Nous avons dit, il y a longtemps, que c'est l' « angoisse sociale » qui forme le noyau de ce qu'on appelle la conscience morale [5].

« Une seconde cause, la contagion mentale, intervient également pour déterminer chez les foules la manifestation de caractères spéciaux, et en même temps leur orientation. La contagion est un phénomène aisé à constater, mais non expliqué encore et qu'il faut rattacher aux phénomènes d'ordre hypnotique que nous étudierons dans un instant. Chez une foule, tout sentiment, tout acte est contagieux, et contagieux à ce point que l'individu

4 Op. cit., p. 17.

5 *Il y a, entre la conception de M. Le Bon et la nôtre, une certaine différence résultant de ce que sa notion de l'inconscient ne coïncide pas en tous points avec Celle adoptée par la psychanalyse. L'inconscient de M. Le Bon renferme les caractères les plus profonds de l'âme de la race, caractères qui ne présentent pour la psychanalyse aucun intérêt. Nous reconnaissons, certes,que le noyau du moi, dont fait partie « l'héritage archaïque » de l'âme humaine, est inconscient, mais nous postulons en outre l'existence d'un « refoulé inconscient », dérivé d'une partie de cet héritage. C'est cette notion du « refoulé » qui manque chez M. Le Bon.*

sacrifie très facilement son intérêt personnel à l'intérêt collectif. C'est là une aptitude contraire à sa nature, et dont l'homme ne devient guère capable que lorsqu'il fait partie d'une foule [6].

« Une troisième cause, et de beaucoup la plus importante, détermine dans des individus en foule des caractères spéciaux, parfois fort opposés à ceux de l'individu isolé. Je veux parler de la suggestibilité, dont la contagion, mentionnée plus haut, n'est d'ailleurs qu'un effet. Pour comprendre ce phénomène, il faut avoir présentes à l'esprit certaines découvertes récentes de la physiologie. Nous savons aujourd'hui qu'un individu peut être placé dans un état tel qu'ayant perdu sa personnalité consciente, il obéisse à toutes les suggestions de l'opérateur qui la lui a fait perdre et commette les actes les plus contraires à son caractère et à ses habitudes. Or, des observations attentives paraissent prouver que l'individu plongé depuis quelque temps au sein d'une foule agissante tombe bientôt, par suite des effluves qui s'en dégagent, ou pour toute autre cause encore ignorée, dans un état particulier, se rapprochant beaucoup de l'état de fascination de l'hypnotisé entre les mains de son hypnotiseur. La vie du cerveau étant paralysée chez le sujet hypnotisé, celui-ci devient l'esclave de toutes ses activités inconscientes, que l'hypnotiseur dirige à son gré. La personnalité consciente est évanouie, la volonté et le discernement sont abolis. Sentiments et pensées sont alors orientés dans le sens déterminé par l'hypnotiseur.

« Tel est à peu près l'état de l'individu faisant partie d'une foule. Il n'est plus conscient de ses actes. Chez lui comme chez l'hypnotisé, tandis que certaines facultés sont détruites, d'autres peuvent être amenées à un degré d'exaltation extrême. L'influence d'une suggestion le lancera avec une irrésistible impétuosité vers l'accomplissement de certains actes. Impétuosité plus irrésistible encore dans les foules que chez le sujet hypnotisé, car la suggestion,

6 Op. cit., p. 17-18. Nous utiliserons plus loin cette dernière proposition, en en faisant le point de départ d'une hypothèse importante.

étant la même pour tous les individus, s'exagère en devenant réciproque [7].

« ... Donc, évanouissement de la personnalité consciente, prédominance de la personnalité inconsciente, orientation par voie de suggestion et de contagion des sentiments et des idées dans le même sens, tendance à transformer immédiatement en actes les idées suggérées, tels sont les principaux caractères de l'individu en foule. Il n'est plus lui-même, mais un automate que la volonté est devenue impuissante à guider [8]. »

Nous avons cité ce passage tout au long, pour montrer que M. Le Bon ne compare pas seulement l'état de l'individu en foule avec l'état hypnotique, mais établit une véritable identité entre l'un et l'autre. Nous n'avons nullement l'intention d'engager ici une discussion, mais nous tenons à relever que les deux dernières causes de la transformation de l'individu faisant partie d'une foule, la contagion et la suggestibilité plus grande, ne sont évidemment pas à mettre au même niveau, car la contagion est, à son tour, une manifestation de la suggestibilité. Il nous semble que M. Le Bon n'établit pas une distinction bien nette entre les effets produits par ces deux causes. Peut-être interpréterons-nous mieux sa pensée en disant que la contagion résulte de l'action réciproque que les membres de la foule exercent les uns sur les autres, tandis que les phénomènes de suggestion que M. Le Bon identifie avec l'influence hypnotique proviendraient d'une autre source. De laquelle alors ? Nous trouvons une lacune sensible dans le fait qu'un des principaux termes de cette identification, à savoir la personne qui, dans la foule, remplace l'hypnotiseur, ne trouve aucune mention dans l'exposé de M. Le Bon. Quoi qu'il en soit, il distingue de cette influence fascinante, qu'il laisse dans l'ombre, l'action contagieuse que les individus exercent les uns sur les autres et qui vient renforcer la suggestion primitive.

7 Op. cit., p. 17-19.

8 Op. cit., p. 19.

Voici encore un autre point de vue important pour caractériser l'individu en foule : « Par le fait seul qu'il fait partie d'une foule, l'homme descend donc plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. Isolé, c'était peut-être un individu cultivé ; en foule, c'est un instinctif, par conséquent un barbare. Il a la spontanéité, la violence, la férocité, et aussi les enthousiasmes et les héroïsmes des êtres primitifs [9]. » L'auteur insiste ensuite tout particulièrement sur la diminution de l'activité intellectuelle que son absorption par la foule détermine chez l'individu [10].

Laissons maintenant l'individu et considérons l'âme collective, telle qu'elle est esquissée par M. Le Bon. Dans cette description il n'est pas un trait dont le psychanalyste ne soit à même d'indiquer l'origine et qu'il ne puisse classer. M. Le Bon nous montre d'ailleurs lui-même le bon chemin, en faisant ressortir les ressemblances qui existent entre l'âme de la foule et la vie psychique des primitifs et des enfants [11].

La foule est impulsive, mobile et irritable. Elle se laisse guider presque uniquement par l'inconscient [12]. Les impulsions auxquelles la foule obéit peuvent, selon les circonstances, être nobles ou cruelles, héroïques ou lâches, mais elles sont toujours tellement impérieuses que l'intérêt de la conservation lui-même s'efface devant elles [13]. Rien n'est prémédité chez elle. Alors même qu'elle désire une chose passionnément, elle ne la désire jamais longtemps, elle est incapable d'une volonté persévérante. Elle ne supporte aucun délai

9 Op. cit., p. 19.

10 Cf. le distique de Schiller :

« Jeder, sieht man ihn einzeln, ist leidlich klug und verstândig ; sind sie in corpore, gleich wird euch ein Dummkopf daraus ».

[Chacun pris à part peut être intelligent et raisonnable ; réunis, il ne forment tous qu'un seul imbécile].

11 Cf. Op. cit., p. 23.

12 M. Le Bon emploie correctement le mot « inconscient » dans un sens qui n'est pas uniquement celui de « refoulé ».

13 Cf. Op. cit., p. 24.

entre le désir et sa réalisation. Elle éprouve le sentiment de la toute-puissance ; pour l'individu faisant partie d'une foule, la notion de l'impossible n'existe pas [14].

La foule est extraordinairement influençable et crédule, elle est dépourvue de sens critique, l'invraisemblable n'existe pas pour elle. Elle pense par images qui s'appellent les unes les autres à la faveur de l'association, comme dans les états où l'individu donne libre cours à son imagination, sans qu'une instance rationnelle intervienne pour juger du degré de leur conformité à la réalité. Les sentiments de la foule sont toujours très simples et très exaltés. Aussi la foule ne connaît-elle ni doute ni incertitude [15].

« Elles (les foules) vont tout de suite aux extrêmes. Le soupçon énoncé se transforme tout de suite en évidence indiscutable. Un commencement d'antipathie… devient aussitôt une haine féroce [16] ».

Portée à tous les extrêmes, la foule n'est influencée que par des excitations exagérées. Quiconque veut agir sur elle, n'a pas besoin de donner à ses arguments un caractère logique : il doit présenter des images aux couleurs les plus criardes, exagérer, répéter sans cesse la même chose.

« Ne gardant aucun doute sur ce qu'elle croit vérité ou erreur et possédant d'autre part la notion claire de sa force, la foule est

14 Voir *Totem et Tabou,* chap. III : Animisme, magie et toute-puissance des idées (traduction française, Payot, Paris).

15 Dans l'interprétation des rêves à laquelle nous sommes redevables de que ce nous savons le mieux sur la vie psychique inconsciente, nous suivons cette règle technique : nous faisons abstraction de tous les doutes et incertitudes qui se manifestent au cours du récit du rêve et nous considérons comme également certains tous les éléments du rêve manifeste. Nous attribuons doutes et incertitudes à l'action de la censure à laquelle est soumis le travail du rêve et nous admettons que le doute et l'incertitude, en tant que contrôle critique, sont étrangers aux idées primaires du rêve. Ils peuvent naturellement, au même titre que n'importe quel autre élément, faire partie du contenu des restes diurnes qui provoquent le rêve (Voir *Traumdeutung*, 5e édit., 1919, p. 386).

aussi autoritaire qu'intolérante... Les foules respectent la force et sont médiocrement impressionnées par la bonté, facilement considérée comme une forme de la faiblesse. Ce que la foule exige de ses héros, c'est la force, voire la violence. Elle veut être dominée et subjuguée et craindre son maître... En fait, les foules ont des instincts conservateurs irréductibles et, comme tous les primitifs, un respect fétichiste pour les traditions, une horreur inconsciente des nouveautés capables de modifier leurs conditions d'existence ».

Si l'on veut se faire une idée exacte de la moralité des foules, on doit prendre en considération le fait que chez les individus réunis en foule toutes les inhibitions individuelles ont disparu, alors que les instincts cruels, brutaux, destructeurs, survivances des époques primitives, qui dorment au fond de chacun, sont éveillés et cherchent à se satisfaire. Mais sous l'influence de la suggestion, les foules sont également capables de résignation, de désintéressement, de dévouement à un idéal. Alors que l'avantage personnel constitue chez l'individu isolé à peu près le seul mobile d'action, il ne détermine que rarement la conduite des foules. On peut même parler d'une moralisation de l'individu par la foule [17]. Alors que le niveau intellectuel de la foule est toujours inférieur à celui de l'individu, son

16 Op. cit., p. 36. La même tendance à l'exagération, la même facilité d'aller aux extrêmes et au démesuré caractérisent l'affectivité de l'enfant et se retrouvent dans la vie de rêve où, grâce à la séparation qui existe, dans l'inconscient, entre les divers sentiments, une légère contrariété éprouvée pendant le jour se transforme en une haine mortelle contre la personne, cause de cette contrariété, de même qu'une légère tentation se transforme en une impulsion à commettre un acte criminel représenté dans le rêve. Le Dr Hans Sachs a fait à ce propos la jolie remarque suivante : « Ce que le rêve nous a révélé concernant nos relations avec le présent (la réalité), nous le recherchons ensuite dans la conscience, et nous ne devons pas nous étonner si les monstruosités que nous avons vues à travers le verre grossissant de l'analyse, nous apparaissent comme de minuscules infusoires » (*Traumdeutung, p. 357).*

17 Op.cit., p. 43.

comportement moral peut aussi bien dépasser le niveau moral de l'individu que descendre bien au-dessous de ce niveau.

Quelques traits de la caractéristique des foules, telles que la retrace M. Le Bon, montrent à quel point est justifiée l'identification de l'âme de la foule avec l'âme des primitifs. Chez les foules, les idées les plus opposées peuvent coexister, sans se gêner mutuellement, sans qu'un conflit résulte de leur contradiction logique. Or, la psychanalyse a montré que tel est également le cas de l'individu-enfant ou de l'individu névrotique [18].

En outre, la foule est éminemment accessible à la force véritablement magique des mots, qui sont capables tantôt de provoquer dans l'âme collective les tempêtes les plus violentes, tantôt de la calmer et de l'apaiser. « La raison et les arguments ne

18 Chez le petit enfant, par exemple, des attitudes affectives ambivalentes à l'égard des personnes les plus proches peuvent exister pendant longtemps, sans qu'il en résulte le moindre conflit. Et lorsque le conflit éclate enfin, il est résolu par le fait que l'enfant change d'objet, qu'il déplace un des sentiments de son ambivalence sur un objet de substitution. Même en étudiant l'évolution d'une névrose chez l'adulte, on constate souvent qu'un sentiment réprimé peut persister pendant longtemps dans des rêves inconscients ou même conscients (dont le contenu se trouve naturellement, de ce fait, en opposition avec une tendance dominante), sans qu'il résulte de cette contradiction une révolte du moi contre le sentiment réprimé. Le rêve est toléré pendant un temps assez long, jusqu'au moment où, par suite le plus souvent d'une exagération de sa charge affective, un conflit éclate subitement entre lui et le moi, avec toutes les conséquences qu'il comporte.

À mesure que l'enfant, en se développant, se rapproche de l'âge adulte et mûr, sa personnalité devient de plus en plus intégrée, c'est-à-dire que ses diverses tendances et aspirations, qui jusqu'alors s'étaient développées indépendamment les unes des autres, se réunissent et se fusionnent. Nous connaissons déjà un processus analogue dans le domaine de la vie sexuelle, où toutes les tendances sexuelles finissent par converger, de façon à former ce que nous appelons l'organisation sexuelle. Mais que l'unification du moi soit sujette aux mêmes troubles que ceux qui s'opposent à l'unification de la libido, c'est ce que nous prouvent de nombreux exemples bien connus, comme ceux de savants restés croyants, etc.

sauraient lutter contre certains mots et certaines formules. On les prononce avec recueillement devant les foules ; et, tout aussitôt, les visages deviennent respectueux et les fronts s'inclinent. Beaucoup les considèrent comme des forces de la nature, de puissances surnaturelles [19] ». Il suffit de penser à ce propos au tabou des noms chez les primitifs, aux forces magiques qui, dans leur esprit, se rattachent aux noms et aux mots [20].

Et enfin : les foules n'ont jamais connu la soif de la vérité. Elles demandent des illusions auxquelles elles ne peuvent pas renoncer. Elles donnent toujours la préférence à l'irréel sur le réel ; l'irréel agit sur elles avec la même force que le réel. Elles ont une visible tendance à ne pas faire de distinction entre l'un et l'autre.

Nous avons vu le rôle que cette prédominance de la vie imaginative et des illusions nourries par les désirs insatisfaits joue dans la détermination des névroses. Nous avons trouvé que pour le névrotique la seule réalité ayant de la valeur est la réalité psychique, et non la réalité objective, la réalité de tout le monde. Un symptôme hystérique est fondé sur un élément imaginaire, au lieu de reproduire un événement de la réalité. Un sentiment de culpabilité obsédant repose sur le fait d'un projet malveillant qui n'a jamais reçu un commencement d'exécution. Comme dans le rêve et dans l'hypnose, l'épreuve par la réalité ne résiste pas, dans l'activité psychique des foules, à la force des désirs surchargés d'affectivité.

Ce que M. Le Bon dit des meneurs de foules est moins satisfaisant et laisse moins bien entrevoir les lois qui régissent ce phénomène. Toutes les fois, pense-t-il, que les êtres vivants, plus ou moins nombreux, se trouvent réunis, qu'il s'agisse d'un troupeau animal ou d'une foule humaine, ils se mettent aussitôt instinctivement sous l'autorité d'un chef. La foule est un troupeau

19 Op.cit., p. 85.

20 Voir Totem et Tabou.

docile, incapable de vivre sans un maître. Elle a une telle soif d'obéir qu'elle se soumet instinctivement à celui qui s'érige en son chef.

Mais si la foule a besoin d'un chef, encore faut-il que celui-ci possède certaines aptitudes personnelles. Il doit être lui-même fasciné par une profonde croyance (en une idée) pour pouvoir faire naître la foi chez la foule ; il doit posséder une volonté puissante, impérieuse, susceptible d'animer la foule qui, elle, est dépourvue de volonté. M. Le Bon parle ensuite des différentes catégories de meneurs et des moyens par lesquels ils agissent sur la foule. En dernière analyse, il voit la cause de l'influence des meneurs dans les idées par lesquelles ils sont eux-mêmes fascinés.

À ces idées, de mêmes qu'aux meneurs, il attribue en outre une puissance mystérieuse et irrésistible qu'il appelle « prestige ». « Le prestige est... une sorte de fascination qu'exerce sur notre esprit un individu, une oeuvre ou une doctrine. Cette fascination paralyse toutes nos facultés critiques et remplit notre âme d'étonnement et de respect. Les sentiments alors provoqués sont inexplicables, comme tous les sentiments, mais probablement du même ordre que la suggestion subie par un sujet magnétisé [21] ».

Il distingue un prestige acquis ou artificiel et un prestige personnel. Le premier est conféré aux personnes par leur nom, leur richesse, leur honorabilité, aux doctrines et aux œuvres d'art par la tradition. Comme il a dans tous les cas sa source dans le passé, il ne nous aide guère à comprendre la nature de cette mystérieuse influence. Le prestige personnel n'est l'apanage que de rares personnes qui, de ce fait même, s'imposent en chefs et se font obéir comme par magie. Mais quel que soit le prestige, il dépend du succès et disparaît à la suite d'insuccès répétés.

On ne peut s'empêcher de trouver que ce que M. Le Bon dit du rôle des meneurs et de la nature du prestige ne s'accorde pas tout à fait avec sa peinture si brillante de l'âme collective.

21 Op. cit., p. 109.

3. Autres conceptions de la vie psychique collective

Nous nous sommes servis, à titre d'introduction, de l'exposé de M. Le Bon, parce que, par l'accent qu'elle met sur le rôle inconscient de la vie psychique, la psychologie de cet auteur se rapproche considérablement de la nôtre. Nous devons toutefois ajouter que ses affirmations ne nous apportent rien de nouveau. Le mépris et le dédain avec lesquels il s'exprime sur les manifestations de l'âme des foules ont déjà été exprimés avant lui, avec autant de force et d'hostilité et presque dans les mêmes termes, par des penseurs, des hommes d'État et des poètes de toutes les époques et de tous les pays [22]. Les deux propositions qui contiennent les conceptions les plus importantes de M. Le Bon, celles relatives à l'inhibition collective du fonctionnement intellectuel et à l'exagération de l'affectivité des foules, ont été formulées peu de temps avant lui par Sighele [23]. Ce qui reste particulier à M. Le Bon, c'est sa conception de l'inconscient et la comparaison avec la vie psychique des primitifs, bien que sur ces points encore il eût également des précurseurs.

Mais mieux que cela : la description et l'appréciation de l'âme collective, telles que nous les trouvons chez Le Bon et d'autres, n'ont

22 Voir le texte et la littérature relative à ce sujet dans *Die Psychologie der Kollektivitäten,* par B. Kraskovic jun,

23 Voir Walter Moede, *Die Massen- und Sozial-Psychologie im kritischen Ueberblick.* « Zeitschrift für pädagogische Psychologie und experimentelle Pädagogik », XVI, 1915.

pas été sans soulever des objections. Sans doute, tous les phénomènes de l'âme collective qu'ils ont décrits ont été exactement observés, mais on peut leur opposer d'autres manifestations des formations collectives, susceptibles de suggérer un jugement plus favorable sur l'âme des foules.

M. Le Bon lui-même était tout disposé à convenir que, dans certaines circonstances, la moralité des foules peut être plus élevée que celle des individus qui la composent et que seules les collectivités sont capables de faire preuve d'un grand désintéressement et d'un grand esprit de sacrifice.

« Alors que l'avantage personnel constitue chez l'individu à peu près le seul mobile d'action, il ne joue que très rarement un rôle prépondérant chez les foules. »

D'autres font valoir le fait que c'est la société qui impose les normes de la morale à l'individu, lequel, abandonné à lui-même, serait incapable de s'élever jusqu'à elles ; on assure que, dans certaines circonstances exceptionnelles, on voit se produire dans une collectivité une explosion d'enthousiasme qui rend les masses capables des actes les plus nobles et les plus généreux.

En ce qui concerne la production intellectuelle, il reste entendu que les grandes créations de la pensée, les découvertes capitales et les solutions décisives de graves problèmes ne peuvent résulter que du travail individuel, accompli dans la solitude et le recueillement. Cependant l'âme collective est, elle aussi, capable de création spirituelle, ainsi que nous le prouvent la langue, les chants populaires, le folklore, etc. Il s'agit de savoir, en outre, si et dans quelle mesure le penseur ou le poète travaillent vraiment en isolés, s'ils ne sont vraiment redevables en rien à la masse, s'ils n'empruntent pas à celle-ci les matériaux de leurs créations, pour leur donner une expression consciente et une forme achevée.

En présence de ces contradictions en apparence irréductibles, il semble que le travail de la psychologie collective doive rester un

jeu stérile. Il est cependant facile de trouver une issue vers une solution satisfaisante. On a probablement confondu sous la détermination générique de « foules » des formations différentes, entre lesquelles il importe d'établir une distinction. Les données de Sighele, Le Bon et autres se rapportent à des foules passagères, se formant rapidement, grâce à l'association d'un certain nombre d'individus mus par un intérêt commun, mais différant les uns des autres sous tous les rapports essentiels. Il est certain que ces auteurs ont été influencés dans leurs descriptions par les caractères des foules révolutionnaires, surtout de celles de la grande révolution française. Quant aux affirmations opposées, elles résultent des observations faites sur des foules stables ou des associations permanentes dans lesquelles les hommes passent leur vie entière et qui s'incarnent dans des institutions sociales. Les foules de la première catégorie sont à celles de la seconde ce que les vagues courtes, mais hautes, sont à la vaste surface de la mer.

M. Mc Dougall qui, dans son livre *The group Mind,* constate la même contradiction, croit pouvoir la résoudre en introduisant le facteur organisation. Dans le cas le plus simple, dit-il, la masse (group) ne possède aucune organisation ou ne possède qu'une organisation rudimentaire. Il appelle cette masse inorganisée ou à peine organisée foule (crowd). Sans doute, une foule ne se forme pas et ne peut subsister sans un commencement d'organisation, et c'est dans ces masses simples et rudimentaires qu'apparaissent avec le plus de netteté quelques-uns des phénomènes les plus fondamentaux de la psychologie collective [24]. Pour que les membres accidentellement réunis d'une foule humaine forment une masse au sens psychologique du mot, il faut qu'il y ait entre les individus quelque chose de commun, il faut qu'ils s'intéressent tous au même objet, qu'ils éprouvent les mêmes sentiments en présence d'une situation donnée et (j'ajouterais : par conséquent) qu'ils possèdent, dans une certaine mesure, la faculté d'influer les uns sur les autres

24 Op. cit., p. 22.

(« some degree of reciprocal influence between the members of the group ») [25]. Plus cette homogénéité mentale et affective est forte, et plus il y a de chances que les individus forment une masse psychologique, douée d'une âme collective dont les manifestations sont telles que leur nature ne laisse place à aucun doute.

Le phénomène le plus remarquable et, en même temps, le plus important d'une formation collective consiste dans l'exaltation et l'intensification de l'émotivité chez tes individus dont elle se compose [26].

On peut dire, ajoute M. Mc Dougall, qu'il n'existe guère d'autres conditions où les sentiments humains atteignent une intensité égale à celle que l'on observe chez les hommes réunis en une foule ; et ceux-ci éprouvent certainement une sensation voluptueuse à s'abandonner à ce point à leur passion, en se fondant dans la foule, en perdant le sentiment de leur délimitation individuelle. Cette absorption de l'individu par la foule, M. Mc Dougall l'explique par ce qu'il appelle l'induction directe des émotions, effet de « la réaction sympathique primitive [27] », autrement dit par ce que nous autres psychanalystes connaissons déjà sous le nom de contagion affective. Il est de fait que les signes perçus d'un état affectif sont de nature à provoquer automatiquement chez le sujet qui les perçoit l'acte que ces signes expriment. Cette réaction automatique est d'autant plus intense que le nombre de personnes chez lesquelles on constate la même émotion est plus grand. Alors l'individu devient incapable d'observer une attitude critique et se laisse gagner par la même émotion. Mais en partageant l'excitation de ceux dont il a subi l'action, il augmente leur propre excitation, et c'est ainsi que la charge affective des individus s'intensifie par induction réciproque. On se trouve comme poussé et contraint à imiter les autres, à se mettre à l'unisson avec les autres. Plus les

25 Op. cit., p. 23.

26 Op. cit., p. 24.

27 Op. cit., p. 25.

émotions sont grossières et élémentaires, et plus elles ont de chances de se propager de cette manière à travers la masse [28].

Ce mécanisme de l'intensification affective est favorisé par d'autres influences encore, émanant de la foule. La foule donne à l'individu l'impression d'une puissance illimitée et d'un danger invincible. Elle prend momentanément la place de l'ensemble de la société humaine, incarnation de l'autorité dont on craint les châtiments et pour laquelle on s'impose tant d'entraves et de restrictions. Il est évidemment dangereux de se mettre en opposition avec elle, et pour assurer sa sécurité, chacun n'a qu'à suivre l'exemple qu'il voit autour de lui, à « hurler avec les loups ». Dans l'obéissance à la nouvelle autorité, on doit faire taire sa « voix de conscience » dont les interdictions et les commandements seraient de nature à empêcher l'individu de jouir de tous les avantages hédoniques dont il jouit dans la foule. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir l'individu faisant partie d'une foule accomplir et approuver des choses dont il se détournerait dans les conditions ordinaires de sa vie, et nous avons même des raisons d'espérer que ce fait nous permettra de projeter un peu de lumière dans l'obscurité de ce qu'on désigne sous le nom énigmatique de « suggestion ».

M. Mc Dougall ne conteste pas le fait de l'abaissement du niveau intellectuel dans la foule [29]. Il dit que les intelligences inférieures attirent à leur niveau les supérieures. Celles-ci sont entravées dans leur activité, parce que l'exagération de l'affectivité crée, en général, des conditions défavorables au travail intellectuel, parce que les individus, intimidés par la foule, ne peuvent se livrer librement à ce travail et parce que la responsabilité de son activité se trouve diminuée chez chaque individu du fait même de son absorption par la foule.

28 Op. cit., p. 39.

29 Op. cit., p. 41.

Le jugement d'ensemble que M. Mc Dougall formule sur l'activité psychique des foules simples, « inorganisées », n'est guère plus favorable ni plus flatteur que celui de M. Le Bon. Voici comment il caractérise une foule de ce genre [30] : elle est, en général, excitable, impulsive, passionnée, versatile, inconséquente, indécise et, en même temps, prompte à agir, accessible seulement aux passions les plus grossières et aux sentiments les plus simples, très facile à suggestionner, superficielle dans ses réflexions, violente dans ses jugements, capable d'assimiler seulement les conclusions et les arguments les plus simples et les moins parfaits, facile à mener et à émouvoir, n'ayant ni conscience ni respect d'elle-même, dépourvue de tout sentiment de responsabilité, prête à se laisser entraîner par le sentiment de sa force à tous les méfaits auxquels nous ne pouvons nous attendre que de la part d'une puissance absolue et irresponsable. Elle se comporte aussi comme un enfant mal élevé ou comme un sauvage passionné et non surveillé qui se trouverait placé dans une situation qui ne lui est pas familière. Dans les cas les plus graves, elle se comporte plutôt comme un troupeau de bêtes sauvages que comme une réunion d'êtres humains.

Comme M. McDougall oppose à cette attitude celle de foules possédant une organisation supérieure, nous sommes très impatients d'apprendre en quoi consiste cette dernière et quels sont les facteurs qui favorisent son établissement. L'auteur énumère cinq de ces principaux facteurs, cinq « conditions principales » nécessaires pour élever le niveau de la vie psychique de la foule.

La première condition, qui est la condition fondamentale, consiste dans un certain degré de continuité quant à la composition de la foule. Cette continuité peut être matérielle ou formelle : dans le premier cas, les mêmes personnes font partie de la foule pendant un temps plus ou moins long ; dans le deuxième, il se forme, à l'intérieur

30 Op. cit., p. 45.

de la foule, certaines situations occupées tour à tour par tels ou tels de ses membres.

Il faut, en deuxième lieu, que tout individu faisant partie de la foule se soit formé, quant à la nature, à la fonction, à l'activité et aux exigences de celle-ci, une idée dont découle son attitude affective à l'égard de l'ensemble de la foule.

Il faut, en troisième lieu, que chaque foule se trouve en rapports avec d'autres formations analogues, mais différant d'elles à beaucoup d'égards ; qu'il existe une sorte de rivalité entre une foule donnée et les autres.

En quatrième lieu, il est nécessaire que la foule possède des traditions, des coutumes, des institutions dont les principales se réfèrent aux relations réciproques de ses membres.

Enfin, en cinquième lieu, la foule doit posséder une organisation, s'exprimant dans la spécialisation et la différenciation des activités assignées à chacun.

Lorsque ces conditions sont réalisées, les inconvénients psychiques que présente une foule se trouveraient supprimés, d'après M. Mc Dougall. On se défend contre l'abaissement collectif du niveau intellectuel, en enlevant à la foule la solution de problèmes intellectuels, pour la confier à des individus.

Il nous semble que la condition que M. Mc Dougall désigne sous le nom d'« organisation » pourrait être décrite autrement. Il s'agit de créer chez la foule les facultés qui étaient précisément caractéristiques de l'individu et que celui-ci a perdues par suite de son absorption par la foule. C'est que l'individu, avant d'être englobé par la foule primitive, possédait sa continuité, sa conscience, ses traditions et habitudes, avait un champ d'activité qui lui était propre, présentait son mode d'adaptation et se tenait à l'écart des autres individus avec lesquels il rivalisait. Toutes ces qualités, l'individu les a perdues provisoirement, à la suite de son entrée dans la foule non « organisée ». Cette tendance à doter la foule des attributs propres à

l'individu fait penser à la profonde remarque de W. Trotter [31] qui voit dans la tendance à la formation de groupements massifs une expression biologique, dans l'ordre social, de la structure pluricellulaire des organismes supérieurs.

31 *Instincts of the herd in peace and war,* London, 1916.

4. Suggestion et libido

Nous avons, dans ce qui précède, pris pour point de départ ce fait fondamental que l'individu faisant partie d'une foule subit, sous son influence, des changements profonds portant sur son activité psychique. Son affectivité subit une exagération extraordinaire, tandis que son activité intellectuelle se trouve considérablement réduite et rétrécie, l'exagération de l'une et la réduction de l'autre s'effectuant dans le sens de l'assimilation de chaque individu de la foule à tous les autres. Et ce dernier résultat ne peut être obtenu que par la suppression de tous les modes d'inhibition propres à chacun et par le renoncement à ce que présentent d'individuel et de particulier les tendances de chacun. Nous savons que ces effets, souvent peu désirables, peuvent être neutralisés, en partie du moins, par l'organisation des foules, mais en affirmant cette possibilité, on laisse intact le fait fondamental, à savoir l'exagération de l'affectivité et l'abaissement du niveau intellectuel chez les individus formant partie de la foule primitive. Il s'agit donc de trouver l'explication psychologique de ces modification psychiques que la foule imprime à l'individu.

Les facteurs rationnels que nous avons déjà mentionnés plus haut, à savoir l'intimidation exercée par la foule sur l'individu et, par conséquent, l'action de l'instinct de conservation subie par celui-ci, ne suffisent évidemment pas à expliquer les phénomènes observés. Toutes les explications qui nous ont été proposées par des auteurs

ayant écrit sur la sociologie et sur la psychologie des foules se réduisent, au fond, quoique sous des noms différents, à une seule, à celle qui se résume dans le mot magique suggestion. Il est vrai que Tarde parle d'imitation, mais nous ne pouvons que souscrire a ce que nous dit un auteur, lorsque critiquant les idées de Tarde, il nous montre que l'imitation tombe sous la catégorie de la suggestion et est même une conséquence de celle-ci [32]. M. Le Bon réduit toutes les singularités des phénomènes à deux facteurs : la suggestion réciproque et celle exercée par le chef. Mais le prestige, à son tour, ne s'exerce qu'à la faveur de la suggestion. En ce qui concerne M. Mc Dougall, nous aurions pu croire pendant un moment que son principe de « l'induction affective primaire » nous dispenserait de la nécessité d'admettre la suggestion. Mais en examinant ce principe de plus près, nous nous apercevons qu'il n'exprime pas autre chose que les phénomènes bien connus de « l'imitation », de la « contagion », en insistant seulement sur le côté affectif de ces phénomènes. Que nous ayons une tendance à imiter l'état affectif d'une personne avec laquelle nous nous trouvons en contact, - c'est là un fait incontestable. Mais il faut savoir aussi que bien souvent nous résistons à cette tendance, en luttant contre l'état affectif qui veut s'emparer de nous, en réagissant d'une manière souvent diamétralement opposée. On dira que c'est l'influence suggestive de la foule qui nous oblige à obéir à la tendance à l'imitation, en vertu de laquelle nous subissons l'empire d'un état affectif. Toutefois, même en suivant M. Mc Dougall, nous ne sortons pas du domaine de la suggestion ; il ne nous apprend rien de plus que les autres, à savoir que les foules se distinguent par une suggestibilité particulière.

On est ainsi préparé à admettre que la suggestion (ou, plus exactement, la suggestibilité) est un phénomène primitif et irréductible, un fait fondamental de la vie psychique de l'homme. Tel

32 Brugeilles, *L'Essence du phénomène social : la suggestion.* « Revue Philosoph. » XXV, 1913.

était l'avis de Bernheim dont j'ai pu voir moi-même, en 1889, les tours de force extraordinaires. Mais je me rappelle que déjà alors j'éprouvais une sorte de sourde révolte contre cette tyrannie de la suggestion.

Lorsqu'à un malade qui se montrait récalcitrant on criait : « Que faites-vous ? Vous vous contre-suggestionnez ! », je ne pouvais m'empêcher de penser qu'on se livrait sur lui à une injustice et à une violence. L'homme avait certainement le droit de se contre-suggestionner, lorsqu'on cherchait à se le soumettre par la suggestion. Mon opposition a pris plus tard la forme d'une révolte contre la manière de penser d'après laquelle la suggestion, qui expliquait tout, n'aurait besoin elle-même d'aucune explication. Et plus d'une fois j'ai cité à ce propos la vieille plaisanterie : « Si saint Christophe supportait le Christ et si le Christ supportait le monde, dis-moi : où donc saint Christophe a-t-il pu poser ses pieds ? [33] ».

En abordant aujourd'hui de nouveau, après trente années d'interruption, l'énigme de la suggestion, je trouve que rien n'y est changé, à une seule exception près qui atteste précisément de l'influence qu'a exercée la psychanalyse. Je constate qu'on cherche plus particulièrement, aujourd'hui à formuler correctement la notion de suggestion, c'est-à-dire à imposer à l'usage de ce terme des règles conventionnelles [34], ce qui, à mon avis, est loin d'être superflu, étant donné que le mot en question, qui trouve des applications de plus en plus larges, finira par perdre complètement son sens primitif et par désigner n'importe quelle influence, comme les mots anglais *to sugges*t, suggestion ou le mot français *suggérer* et ses dérivés. Mais nous ne possédons toujours pas d'explication relative à la nature même de la suggestion, c'est-à-dire aux conditions dans lesquelles on

33 « Christophorus Christum, sed Christus sustulit orbem. Constiterit pedibus die ubi Christophorus ? » Konrad Richter : *Der deutsche St. Christoph,* Berlin, 1896. *Acta Germanica,* V, 1.

34 Voir, par exemple, *A note on suggestion,* par Mc Dougall, dans « Journal of Neurology and Psychopathology -, vol. 1, Nº 1, mai 1920.

subit une influence en l'absence de toute raison logique. Je serais prêt à prouver la justesse de cet affirmation par l'analyse de la littérature de ces trente dernières années, si je ne savais que dans mon entourage on prépare un travail très important sur cette même question.

Aussi essaierais-je seulement d'appliquer à l'explication de la psychologie collective la notion de la *libido* qui nous a déjà rendu de si grands services dans l'étude des psychonévroses.

Libido est un terme emprunté à la théorie de l'affectivité. Nous désignons ainsi l'énergie (considérée comme une grandeur quantitative, mais non encore mesurable) des tendances se rattachant à ce que nous résumons dans le mot amour. Le noyau de ce que nous appelons amour est formé naturellement par ce qui est communément connu comme amour et qui est chanté par les poètes, c'est-à-dire par l'amour sexuel, dont le terme est constitué par l'union sexuelle. Mais nous n'en séparons pas toutes les autres variétés d'amour, telles que l'amour de soi-même, l'amour qu'on éprouve pour les parents et les enfants, l'amitié, l'amour des hommes en général, pas plus que nous n'en séparons l'attachement à des objets concrets et à des idées abstraites. Pour justifier l'extension que nous faisons ainsi subir au terme « amour », nous pouvons citer les résultats que nous a révélés la recherche psychanalytique, à savoir que toutes ces variétés d'amour sont autant d'expressions d'un seul et même ensemble de tendances, lesquelles, dans certains cas, invitent à l'union sexuelle, tandis que dans d'autres elles détournent de ce but ou en empêchent la réalisation, tout en conservant suffisamment de traits caractéristiques de leur nature, pour qu'on ne puisse *pas* se tromper sur leur identité (sacrifice de soi-même, recherche de contact intime).

Nous pensons qu'en assignant au mot « amour » une telle multiplicité de significations, le langage a opéré une synthèse pleinement justifiée et que nous ne saurions mieux faire que de

mettre cette synthèse à la base de nos considérations et explications scientifiques. En procédant de la sorte, la psychanalyse a soulevé une tempête d'indignation, comme si elle s'était rendue coupable d'une innovation sacrilège. Et, cependant, en « élargissant » la conception de l'amour, la psychanalyse n'a rien créé de nouveau. *L'E*ros de Platon présente, quant à ses origines, à ses manifestations et à ses rapports avec l'amour sexuel, une analogie complète avec l'énergie amoureuse, avec la libido de la psychanalyse [35], et lorsque, dans sa fameuse « Épître aux Corinthiens », l'apôtre Paul vante l'amour et le met au-dessus de tout le reste, il le conçoit sans doute dans ce même sens « élargi » [36], d'où il suit que les hommes ne prennent pas toujours au sérieux leurs grands penseurs, alors même qu'ils font semblant de les admirer.

Toutes ces variétés d'amour, la psychanalyse les considère de préférence, et d'après leur origine, comme des penchants sexuels. La plupart des gens « instruits » ont vu dans cette dénomination une offense et se sont vengés en lançant contre la psychanalyse l'accusation de « pansexualisme ». Celui qui voit dans la sexualité quelque chose de honteux et d'humiliant pour la nature humaine, est libre de se servir des termes plus distingués *Eros et Érotique.* J'aurais pu en faire autant moi-même dès le début, ce qui m'aurait épargné pas mal d'objections. Mais je ne l'ai pas fait, car je n'aime pas céder à la pusillanimité. On ne sait jusqu'où on peut aller dans cette voie ; on commence par céder sur les mots et on finit parfois par céder sur les choses. Je ne trouve pas qu'il y ait un mérite à avoir honte de la sexualité ; le mot grec *Eros,* par lequel on prétend diminuer cette honte, n'est, au fond, pas autre chose que la traduc-

35 Nachmansohn, *Freud's Libidotheorie verglichen mil der Eroslehre Plalos,* « Internat. Zeitschr. f. Psychoanal » III, 1915 ; Pfister, *ibid.,* VII, 1921.

36 « Quand je parlerais les langues des hommes, même des anges, si je n'ai point l'amour, je suis comme l'airain qui résonne ou comme une cymbale qui retentit. » (Corinthiens, II,chap. XIII).

tion de notre mot *Amour ;* et, enfin, celui qui sait attendre n'a pas besoin de faire des concessions.

Nous allons donc essayer d'admettre que des relations amoureuses (ou, pour employer une expression plus neutre, des attachements affectifs), forment également le fond de l'âme collective. Rappelons-nous que les auteurs que nous avons cités ne soufflent pas mot de cela. Ce qui pourrait correspondre à ces relations amoureuses se trouve chez eux caché derrière le paravent de la suggestion. Deux idées que nous relevons en passant justifient d'ailleurs notre tentative. En premier lieu, pour que la foule garde sa consistance, il faut bien qu'elle soit maintenue par une force quelconque. Et quelle peut être cette force, si ce n'est Éros qui assure l'unité et la cohésion de tout ce qui existe dans le monde ? En deuxième lieu, lorsque l'individu, englobé par la foule, renonce à ce qui lui est personnel et particulier et se laisse suggestionner par les autres, nous avons l'impression qu'il le fait, parce qu'il éprouve le besoin d'être d'accord avec les autres membres de la foule, plutôt qu'en opposition avec eux ; donc il le fait peut-être « pour l'amour des autres [37] ».

37 « Ihnen zu liebe » pour leur être agréable.

5. Deux foules conventionnelles. L'Église et l'armée

En ce qui concerne la morphologie des foules, rappelons-nous qu'on peut distinguer plusieurs variétés de celles-ci et que, dans leur formation et leur constitution, les foules peuvent suivre des directions souvent opposées. Il y a des foules très passagères et des foules permanentes ; des foules très homogènes, composées d'individus semblables, et des foules non homogènes ; il y a des foules naturelles et des foules artificielles qui ne se maintiennent que par l'effet d'une contrainte extérieure ; il y a des foules primitives et des foules différenciées, hautement organisées. Pour des raisons cependant dont on se rendra compte plus loin, nous insisterons plus particulièrement sur une distinction à laquelle les auteurs n'ont pas encore prêté une attention suffisante : sur celle entre les foules sans meneurs et les foules guidées par des meneurs. Et, en opposition tranchée avec l'usage adopté, ce n'est pas une formation collective simple et élémentaire qui servira de point de départ à nos recherches, mais ce seront des foules permanentes, conventionnelles, ayant un degré d'organisation très élevé. Les exemples les plus intéressants de ces formations nous sont fournis par l'Église, c'est-à-dire par la communauté des fidèles, et par l'Armée.

L'Église et l'armée sont des foules conventionnelles, c'est-à-dire des foules dont la cohésion est maintenue par une contrainte extérieure qui s'oppose en même temps aux modifications de leur structure. En général, on fait partie d'une foule de ce genre, sans

avoir été consulté au préalable si on le désire ou non ; on n'est pas libre d'y entrer ou d'en sortir à son gré, et les tentatives d'évasion sont sévèrement punies ou subordonnées à certaines conditions rigoureusement déterminées. La question de savoir pourquoi ces associations ont besoin de garanties pareilles ne nous intéresse pas pour le moment. Ce qui nous intéresse, c'est que ces foules hautement organisées, protégées de la sorte contre toute possibilité de désagrégation, nous révèlent certaines particularités qui, dans les autres foules, restent à l'état dissimulé.

Dans l'Église (et nous avons tout avantage à prendre pour modèle l'Église catholique) et dans l'Armée, quelques différences qu'elles présentent par ailleurs, règne la même illusion, celle de la présence, visible ou invisible, d'un chef (le Christ dans l'Église catholique, le commandant en chef dans l'Armée) qui aime d'un amour égal tous les membres de la collectivité. Tout le reste se rattache à cette illusion ; si elle disparaissait, l'Armée et l'Église ne tarderaient pas à se désagréger, dans la mesure où le permettrait la contrainte extérieure. En ce qui concerne l'amour égal dont le Christ aime tous ses fidèles sans exception et sans distinction, il est nettement exprimé dans ces mots : tout ce que vous faites à l'un quelconque de mes frères les plus humbles, c'est à moi que vous le faites. Il se trouve, par rapport aux individus composant la foule des fidèles, dans l'attitude d'un frère aîné. il leur remplace le père. Toutes les exigences adressées à l'individu découlent de cet amour du Christ. Un souffle démocratique anime l'Église, parce que tous sont égaux devant le Christ, parce que tous ont un droit égal à son amour. Ce n'est pas sans une profonde raison qu'on insiste sur l'analogie entre la communauté chrétienne et une famille et que les fidèles se considèrent comme des frères dans l'amour dont le Christ est animé à leur égard. Il est incontestable que le lien qui rattache chaque individu au Christ est la cause du lien qui rattache chaque individu à tous les autres. Il en est de même dans l'Armée ; le chef

est le père qui aime également tous ses soldats, et c'est pourquoi ces derniers sont rattachés les uns aux autres par les liens de la camaraderie. Au point de vue de la structure, l'Armée se distingue de l'Église en ce qu'elle se compose d'une hiérarchie de formations successives : chaque capitaine est, comme le commandant en chef, le père de sa compagnie, chaque sous-officier le père de sa section. Il est vrai que l'Église présente, elle aussi, une hiérarchie de ce genre, mais celle-ci n'y joue pas le même rôle économique, car on suppose que le Christ connaît davantage les besoins de ses fidèles et se soucie de ceux-ci plus que ne saurait le faire un chef humain.

À cette conception de la structure libidinale [38] de l'Armée, on objectera avec raison qu'elle ne tient pas compte des idées de patrie, de gloire nationale, etc., qui contribuent tant à maintenir la cohésion de l'Armée. Il est facile de répondre à cette objection que ces éléments de cohésion sont d'un ordre tout à fait différent et qui est loin d'être aussi simple qu'on le suppose ; et l'on peut ajouter que les exemples de grands capitaines tels que César, Wallenstein, Napoléon, montrent que les idées en question ne sont nullement indispensables pour le maintien de la cohésion d'une armée. En ce qui concerne le remplacement possible du chef par une idée directrice et les rapports existant entre l'un et l'autre, il en sera question plus tard. Ceux qui négligent ce facteur libidinal de l'Armée, alors même qu'il n'est pas le seul à agir, ne commettent pas seulement une erreur théorique, mais créent aussi un danger pratique. Le militarisme prussien, qui était aussi peu accessible à la psychologie que la science allemande, a d'ailleurs éprouvé les conséquences de cette erreur et de ce danger au cours de la grande guerre européenne. Il a été reconnu que les névroses de guerre qui ont désagrégé l'armée allemande représentaient une protestation de l'individu contre le rôle qui lui était assigné, et, se basant sur la

38 Le terme libido, dont l'adjectif correct est libidinal, a été employé bien avant Freud parles Père de l'Église : *libido dominandi,sciendi,* etc. (Note du Dr Hesnard).

communication d'E. Simmel [39], on peut affirmer que la première place parmi les causes de ces névroses doit être attribuée à la manière cruelle et inhumaine dont les chefs avaient traité leurs hommes. Si l'on avait davantage tenu compte de ce besoin libidinal chez le soldat, les 14 points du président Wilson n'auraient pas trouvé si facilement créance et les chefs militaires allemands n'auraient pas vu se briser entre leurs mains le magnifique outil dont ils disposaient.

Notons bien que dans ces deux foules conventionnelles (Armée, Église) chaque individu est rattaché par des liens libidinaux au chef (le Christ, le commandant en chef) d'une part, à tous les autres individus composant la foule, d'autre part. Nous nous réservons d'examiner ultérieurement les rapports qui existent entre ces deux genres de liens, s'ils sont de même nature et présentent la même valeur et dans quels termes psychologiques il serait possible de décrire les uns et les autres. Mais nous croyons d'ores et déjà pouvoir reprocher aux auteurs de n'avoir pas tenu suffisamment compte de l'importance du chef dans la psychologie des foules, alors que le choix du premier objet de nos recherches nous a placés dans des conditions beaucoup plus favorables. Nous croyons avoir trouvé la bonne voie pour expliquer le phénomène fondamental de la psychologie des foules, à savoir l'absence de liberté qui caractérise les individus faisant partie d'une foule. Étant donné, en effet, que des liens affectifs solides rattachent l'individu à deux centres différents, il ne nous sera pas difficile d'expliquer par cette circonstance même la modification et la limitation de sa personnalité qui ont été observées et notées par tous les auteurs.

Pour nous convaincre une fois de plus que l'essence d'une foule consiste dans les liens libidinaux qui la traversent de part en part, comme un réseau serré, nous n'avons qu'à analyser le phénomène de la panique, tel qu'on l'observe surtout dans les foules militaires. Une

39 *Kriegsneurosen und Psychiches trauma*, München, 1918.

panique se produit lorsque la foule commence à se désagréger. Elle est caractérisée par ces faits que les ordres des chefs ne sont plus obéis et que chacun ne se préoccupe que de lui-même, sans nul souci des autres. Les liens réciproques se trouvent rompus et une peur immense, dont personne ne saurait expliquer les raisons, s'empare de tous. On pourra naturellement nous objecter que nous renversons l'ordre des phénomènes et que c'est, au contraire, la peur qui, ayant pris des proportions démesurées, a rompu tous les liens et étouffé toutes les autres considérations. M. Mc Dougall [40] voit même dans la panique (non militaire, il est vrai) un exemple-modèle de ce qu'il appelle *primary induction,* exagération affective par contagion. Cette explication rationnelle n'est en aucune façon satisfaisante, car il s'agit précisément d'expliquer pourquoi la peur a pris des proportions aussi gigantesques. Il est impossible d'incriminer l'immensité du danger, car cette même armée, qui est maintenant en proie à la panique, avait déjà affronté, sans broncher, des dangers aussi grands, sinon plus grands encore, et ce qui caractérise une panique, c'est précisément qu'elle est hors de proportion avec le danger qui menace et qu'elle se déchaîne souvent pour des causes insignifiantes. Lorsque l'individu, envahi par la peur panique, commence à ne songer qu'à lui-même, il témoigne par là-même de la rupture des liens affectifs qui jusqu'alors avaient atténué le danger à ses yeux. Il a alors la sensation de se trouver seul en face du danger, ce qui lui fait exagérer la gravité de celui-ci. Nous pouvons donc dire que la peur panique suppose le relâchement, l'ébranlement de la structure libidinale de la foule et ne réagit que consécutivement à ce relâchement ; tandis que l'opinion contraire, qui-voit dans la crainte du danger la cause de la destruction des liens libidinaux de la foule, ne correspond pas à la réalité des faits.

Ces remarques n'infirment en rien la conception de M. Mc Dougall, d'après laquelle la peur collective peut atteindre des proportions extraordinaires sous l'influence de l'induction

40 Op. cit., p. 24.

(contagion). Cette conception se prête plus particulièrement à l'explication des cas où il s'agit d'un danger vraiment grand et d'une foule dont aucun lien affectif solide n'assure la cohésion. Le cas typique de ce genre est celui d'un incendie éclatant dans une salle de théâtre ou de réunion. Mais le cas le plus instructif et qui cadre le mieux avec notre démonstration, est celui d'un corps d'armée pris de panique, en présence d'un danger qui ne dépasse pas la mesure ordinaire et qui a été bien des fois affronté avec calme et sang-froid. Le mot « panique » ne possède d'ailleurs pas une définition tranchée et univoque. Parfois il sert à désigner la peur collective, d'autres fois la peur individuelle, lorsqu'elle dépasse toute mesure, et souvent encore ce nom est réservé aux cas où l'explosion de la peur n'est pas justifiée par les circonstances. En donnant au mot « panique » le sens de peur collective, nous pouvons établir une analogie d'une très grande portée. La peur de l'individu est provoquée ou par la gravité du danger ou par des liens affectifs (des localisations de la libido) ; ce dernier cas est celui de l'angoisse névrotique [41]. De même, la panique se produit soit à la suite de l'aggravation du danger qui menace tout le monde, soit à la suite de la suppression des liens affectifs qui assuraient la cohésion de la foule, et, dans ce dernier cas, l'angoisse collective présente des analogies avec l'angoisse névrotique [42].

En concevant la panique, avec M. Mc Dougall [43], comme une des manifestations les plus caractéristiques du *group mind*, on arrive à ce résultat paradoxal que l'âme collective se dissout au moment même où elle manifeste sa propriété la plus caractéristique et à la faveur même de cette manifestation. Il est hors de doute que la

41 Voir *Introduction à la Psychanalyse*, eh. 25 (traduction française, Payot, Paris. No 6 de la présente collection).

42 Cf. l'article très intéressant, bien qu'un peu fantaisiste, de Bela v. Felszeghy : *Panik und Panikkomplex,* à Imago », VI, 120.

43 Op. cit.

panique signifie la désagrégation de la foule et a pour conséquence la disparition de toute attache entre les membres de celle-ci.

Dans la pièce que Nestroy a écrite pour parodier le drame de Hebel : *Judith et Holopherne,* un guerrier s'écrie : « Le chef a perdu la tête » ; et aussitôt tous les Assyriens de se mettre en fuite. Nous avons là un exemple typique de la façon dont éclate une panique, à laquelle il faut le plus souvent un prétexte insignifiant. Le danger restant le même, il suffit, pour qu'une panique se produise, qu'on soit sans nouvelles du chef, qu'on le croie perdu ou disparu. Avec les liens qui les rattachaient au chef, disparaissent généralement ceux qui rattachaient les individus de la foule les uns aux autres. La foule se pulvérise comme un flacon bolonais dont on a brisé la pointe.

La désagrégation d'une foule religieuse n'est pas aussi facile à observer. J'ai eu récemment l'occasion de parcourir un roman anglais, écrit dans un esprit chrétien et recommandé par l'évêque de Londres. Ce roman, qui a pour titre : *When it was dark,* décrit d'une manière habile et, à mon avis, exacte, les suites d'une pareille éventualité. L'auteur imagine une conspiration ourdie par des ennemis de la personne du Christ et de la foi chrétienne qui prétendent avoir réussi à retrouver à Jérusalem un caveau et, dans ce caveau, une inscription par laquelle Joseph d'Arimathie avoue avoir, pour des raisons de piété, enlevé clandestinement, trois jours après ses obsèques, le corps du Christ de sa tombe pour le transporter dans ce caveau. Cette découverte archéologique signifie la ruine des dogmes de la résurrection du Christ et de sa nature divine et a pour conséquence un ébranlement de la culture européenne et un accroissement extraordinaire du nombre de violences et de crimes de toutes sortes, jusqu'au jour où le complot des faussaires est découvert et dénoncé.

Ce qui se manifeste ainsi au cours de cette décomposition présumée de la foule religieuse, ce n'est pas la peur à laquelle manque tout prétexte ; ce sont les impulsions hostiles à l'égard

d'autres personnes, impulsions qui jusqu'alors n'ont pas pu s'exprimer, grâce à l'amour commun dans lequel le Christ englobait tous les hommes [44]. Même le Christ régnant, il y a des individus qui se trouvent en dehors de ces liens : ce sont ceux qui ne font pas partie de la communauté des croyants, ceux qui n'aiment pas le Christ et qui ne sont pas aimés de lui. C'est pourquoi une religion, alors même qu'elle se qualifie de religion de l'amour, doit être sévère et traiter sans amour tous ceux qui ne lui appartiennent pas. Au fond, chaque religion est une religion d'amour pour ceux qu'elle englobe, et chacune est prête à se montrer cruelle et intolérante pour ceux qui ne la reconnaissent pas.

Quelque préjudice personnel qu'on puisse en éprouver, on ne doit pas trop reprocher au croyant sa cruauté et son intolérance ; les incroyants et les indifférents ont beau jeu, au point de vue psychologique, de se montrer étrangers à ces sentiments. Si cette intolérance n'affecte plus aujourd'hui la violence et la cruauté qui l'avaient caractérisée autrefois, on se tromperait en y voyant une conséquence de l'adoucissement des mœurs des hommes. Il faut en chercher la cause plutôt dans l'affaiblissement incontestable des sentiments religieux et des liens libidinaux qui en découlent.

Qu'une autre formation collective prenne la place de la communauté religieuse (et tel paraît être le cas de ce qu'on appelle le « parti extrémiste«), et l'on verra aussitôt se manifester, à l'égard de ceux qui seront restés en dehors de cette formation, la même intolérance que celle qui caractérisait les luttes religieuses ; et si les différences qui existent entre les conceptions scientifiques pouvaient acquérir, aux yeux des foules, une importance égale à celle des différences religieuses, on verrait sans doute, et pour les mêmes raisons, se produire le même résultat.

44 Voir l'explication de phénomènes analogues, survenus après la chute de l'autorité patriarcale, dans *Die Valerlose Gesellschaft,* par P. Federn. Vienne, 1919.

6. Nouveaux problèmes et nouvelles orientations des recherches

Nous avons, dans le chapitre précédent, examiné deux foules conventionnelles, et nous avons trouvé qu'elles sont dominées par deux genres de liens affectifs, dont les uns, ceux rattachant les individus au chef, apparaissent plus décisifs, pour eux du moins, que les liens qui rattachent les individus les uns aux autres.

Or, il y aurait beaucoup de choses à examiner et à décrire, en rapport avec la structure des foules. Il faudrait commencer par établir qu'une simple réunion d'hommes ne représente pas une foule, tant que les liens dont nous parlions plus haut ne se sont pas encore formés, mais il y aurait aussi à convenir que n'importe quelle réunion d'hommes manifeste une très forte tendance à se transformer en une foule psychologique. Il y aurait à examiner de près les diverses foules, plus ou moins permanentes, qui se forment spontanément, et à étudier les conditions de leur formation et de leur décomposition. La différence entre les foules ayant un chef et celles sans chef mériterait une attention particulière. Il y aurait lieu d'examiner encore si les foules ayant un chef ne sont pas les plus primitives et les plus parfaites ; si, dans certaines foules, le chef ne peut pas être remplacé par une abstraction, par une idée (les foules obéissant à un chef invisible se rapprochent précisément de cette dernière forme) ; si une tendance, si un désir susceptibles d'être partagés par un

grand nombre d'hommes ne seraient pas susceptibles de remplir le même rôle de substitution. L'abstraction ne pourrai-telle pas, à son tour, s'incarner plus ou moins parfaitement en la personne d'un chef secondaire, des rapports variés et intéressants s'établissant alors entre le chef et l'idée ? N'y a-t-il pas des cas où le chef ou l'idée revêtent pour ainsi dire un caractère négatif, c'est-à-dire où la haine pour une personne déterminée soit susceptible d'opérer la même union et de créer les mêmes liens affectifs que s'il agissait d'un dévouement positif à l'égard de cette personne ? Et en dernier lieu, on pourrait se demander si la présence d'un chef est une condition indispensable pour qu'une réunion d'hommes se transforme en une foule psychologique.

Toutes ces questions, dont quelques-unes sont traitées dans les ouvrages relatifs à la psychologie collective, ne sauraient détourner notre intérêt des problèmes psychologiques fondamentaux que fait surgir devant nous la structure des foules. Et voici tout d'abord une réflexion faite pour nous montrer quel est le plus court chemin à suivre pour obtenir la preuve de la nature libidinale des liens qui maintiennent la cohésion d'une foule.

Essayons de nous représenter la manière dont les hommes se comportent les uns à l'égard des autres, au point de vue affectif. D'après la célèbre parabole de Schopenhauer sur les porcs-épics souffrant du froid, personne d'entre nous ne supporterait un rapprochement trop intime avec ses semblables :

« Un jour d'hiver glacial, les porcs-épics d'un troupeau se serrèrent les uns contre les autres, afin de se protéger contre le froid par la chaleur réciproque. Mais, douloureusement gênés par les piquants, ils ne tardèrent pas à s'écarter de nouveau les uns des autres. Obligés de se rapprocher de nouveau, en raison du froid persistant, ils éprouvèrent une fois de plus l'action désagréable des piquants, et ces alternatives de rapprochement et d'éloignement

durèrent jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une distance convenable où ils se sentirent à l'abri des maux [45]. »

D'après le témoignage de la psychanalyse, toute relation affective intime, de plus ou moins de durée, entre deux personnes - rapports conjugaux, amitié, rapports entre parents et enfants [46] - laisse un dépôt de sentiments hostiles ou, tout au moins, inamicaux dont on ne peut se débarrasser que par le refoulement. La situation est plus nette dans le cas de deux associés passant leur temps à se quereller ou dans le cas d'un subordonné grommelant sans cesse contre son supérieur. Le même fait se produit lorsque les hommes sont réunis de façon à former des ensembles plus vastes. Toutes les fois que deux familles contractent alliance par mariage, chacune se considère comme supérieure à l'autre, comme plus distinguée qu'elle ; deux villes voisines se font l'une à l'autre une concurrence jalouse ; chaque petit canton est plein de mépris pour le canton voisin. Des groupes ethniques appartenant à la même souche se repoussent réciproquement : l'Allemand du Sud ne supporte pas l'Allemand du Nord, l'Anglais dit tout le mal possible de l'Écossais, l'Espagnol méprise le Portugais. L'aversion devient d'autant plus profonde que les différences sont plus prononcées : c'est ce qui explique l'aversion des Gaulois pour les Germains, des Aryens pour les Sémites, des blancs pour les hommes de couleur.

Lorsque l'hostilité est dirigée contre des personnes aimées, nous disons qu'il s'agit d'une ambivalence affective et nous cherchons l'explication, probablement trop rationnelle, de ce phénomène dans les nombreux prétextes aux conflits d'intérêts que font précisément naître les relations très intimes. Dans les sentiments de répulsion et d'aversion qu'on éprouve à l'égard d'étrangers avec lesquels on se trouve en contact, nous pouvons voir

45 *Parerga und Paralipomena,* IIème partie, XXXI : *Gleichnisse und Parabein.*

46 À la seule exception des rapports entre mère et fils, rapports qui, étant fondés sur le narcissisme, ne sont pas troublés par une rivalité ultérieure : ils seraient, au contraire, renforcés par une dérivation vers l'objet sexuel.

l'expression d'un égotisme, d'un narcissisme qui cherche à s'affirmer et se comporte comme si la moindre déviation de ses propriétés et particularités individuelles impliquait une critique de ces propriétés et particularités et comme une invitation à les modifier, à les transformer. Pourquoi sont-ce précisément ces détails de la différenciation qui sont l'objet d'une aussi grande sensibilité ? C'est ce que nous ignorons : mais ce qui est certain, c'est que cette manière de se comporter des hommes révèle une promptitude à la haine, une agressivité dont l'origine nous est inconnue et auxquelles nous pouvons attribuer un caractère élémentaire [47].

Mais toute cette intolérance disparaît, momentanément ou d'une façon durable, dans la foule. Tant que la formation collective se maintient, les individus se comportent comme s'ils étaient taillés sur le même patron, supportent toutes les particularités de leurs voisins, se considèrent comme leurs égaux et n'éprouvent pas pour eux la moindre aversion. Conformément à nos conceptions théoriques, une pareille restriction du narcissisme ne peut résulter que de l'action d'un seul facteur : de l'attachement libidinal à d'autres personnes. L'égoïsme ne trouve une limite que dans l'amour des autres, dans l'amour d'objets [48]. On nous demandera, à ce propos, si une simple association d'intérêts, sans intervention d'un élément libidinal quelconque, n'est pas de nature à comporter la tolérance réciproque et le respect pour les autres. À cette question il est facile de répondre qu'il ne peut s'agir dans ce cas d'une limitation permanente du narcissisme, car dans les associations de ce genre la tolérance ne dure pas plus longtemps que l'avantage immédiat qu'on retire de la collaboration avec les autres. La valeur pratique de cette question

47 Dans *Au-delà du principe du plaisir,* je cherche à rattacher la polarité de l'amour et de la haine à une opposition entre les instincts de vie et les instincts de mort et à montrer dans les instincts sexuels les représentants les plus purs des premiers.

48 Voir Zur *Einführung des Narzissmus, 1914,* dans « Sammtung Kleiner Schriften zur Neuroseulehre« , 4ème Série, 1918.

est d'ailleurs moindre qu'on ne serait tenté de le croire, l'expérience ayant montré que, même dans les cas de simple collaboration, des relations libidinales s'établissent régulièrement entre les camarades et que ces relations survivent aux avantages purement pratiques que chacun retire de cette collaboration.

Nous retrouvons dans les relations sociales des hommes les faits que la recherche psychanalytique nous a permis d'observer au cours du développement de la libido individuelle. La libido se rattache à la satisfaction des grands besoins vitaux et choisit pour ses premiers objets les personnes dont l'intervention contribue à cette satisfaction. Et dans le développement de l'humanité, comme dans celui de l'individu, c'est l'amour qui s'est révélé le principal, sinon le seul facteur de civilisation, en déterminant le passage de l'égoïsme à l'altruisme. Et cela est vrai aussi bien de l'amour sexuel pour la femme, avec toutes les nécessités qui en découlent de ménager ce qui lui est cher, que de l'amour désexualisé, homosexuel et sublimé pour d'autres hommes qui naît du travail commun.

C'est ainsi que si nous observons dans la foule des limitations de l'égoïsme narcissique qui ne se manifestent pas en dehors d'elle, nous devons y voir une preuve irréfutable qu'une formation collective est caractérisée avant tout et essentiellement par l'établissement de nouveaux liens affectifs entre les membres de cette formation.

La question qui se pose et s'impose ici est celle de savoir de quel genre sont ces nouveaux liens affectifs. Dans la théorie psychanalytique des névroses, nous nous sommes occupés jusqu'à présent, d'une façon à peu près exclusive, des tendances érotiques qui, dans leur fixation à des objets, poursuivent encore des buts sexuels directs. Il est évident qu'en ce qui concerne la foule, il ne peut pas être question de buts sexuels. Nous nous trouvons ici en présence de tendances érotiques qui, sans rien perdre de leur énergie, ont dévié de leurs buts primitifs. Or, même dans le cadre de la fixation sexuelle ordinaire à des objets, nous avons observé des

phénomènes qui peuvent être interprétés comme une déviation de l'instinct de son but sexuel. Nous avons décrit ces phénomènes comme autant de degrés de l'état amoureux et nous avons vu qu'ils comportaient une certaine limitation du moi. Nous allons maintenant examiner avec une attention particulière ces phénomènes caractéristiques de l'état amoureux, dans l'espoir, qui me paraît fondé, d'en tirer des conclusions susceptibles d'être appliquées aux relations affectives entre les individus d'une foule. Nous voudrions savoir, en outre, si le mode de fixation à un objet, tel que nous l'observons dans la vie sexuelle, est le seul attachement affectif possible à une autre personne ou si nous devons encore tenir compte d'autres mécanismes du même genre. Or, la psychanalyse nous révèle précisément l'existence de ces autres mécanismes - ce sont les *identifications,* processus encore insuffisamment connus, difficiles à décrire et dont l'examen va nous tenir éloignés pendant quelque temps de notre principal sujet, c'est-à-dire de la psychologie collective.

7. L’identification

La psychanalyse voit dans l'« identification » la première manifestation d'un attachement affectif à une autre personne. Cette identification joue un rôle important dans le *Complexe d'Oedipe,* aux premières phases de sa formation. Le petit garçon manifeste un grand intérêt pour son père : il voudrait devenir et être ce qu'il est, le remplacer à tous égards. Disons-le tranquillement : il fait de son père son idéal. Cette attitude à l'égard du père (ou de tout autre homme, en général) n'a rien de passif ni de féminin : elle est essentiellement masculine. Elle se concilie fort bien avec le *Complexe d'Oedipe* qu'elle contribue à préparer.

Simultanément avec cette identification avec le père, ou un peu plus tard, le petit garçon a commencé à diriger vers sa mère ses désirs libidinaux. Il manifeste alors deux sortes d'attachement, psychologiquement différentes : un attachement pour sa mère comme pour un objet purement sexuel, et une identification avec le père, qu'il considère comme un modèle à imiter. Ces deux sentiments demeurent pendant quelque temps côte-à-côte, sans influer l'un sur l'autre, sans se troubler réciproquement. Mais à mesure que la vie psychique tend à l'unification, ces sentiments se rapprochent l'un de l'autre, finissent par se rencontrer, et c'est de cette rencontre que résulte le *Complexe d'Oedipe* normal. Le petit s'aperçoit que la père lui barre le chemin vers la mère ; son identification avec le père prend de ce fait une teinte hostile et finit par se confondre avec le

désir de remplacer le père, même auprès de la mère. L'identification est d'ailleurs ambivalente dès le début ; elle peut être orientée aussi bien vers l'expression de la tendresse que vers celle du désir de suppression. Elle se comporte comme un produit de la première phase, de la phase *orale* de l'organisation de la libido, de la phase pendant laquelle on s'incorporait l'objet désiré et apprécié en le mangeant, c'est-à-dire en le supprimant. On sait que le cannibale en est resté à cette phase : il mange volontiers ses ennemis et il ne mange que ceux qu'il aime [49].

On perd facilement de vue le sort ultérieur de cette identification avec le père. Il peut arriver que le Com*plexe d'Oedipe* subisse une inversion ; que le père, par suite d'une sorte de féminisation, devienne l'objet dont les tendances sexuelles attendent leur satisfaction : dans ces cas, l'identification avec le père constitue la phase préliminaire de l'objectivation sexuelle du père. On peut en dire autant, *mutatis mutandis,* de la fille dans son attitude à l'égard de la mère.

Il est facile d'exprimer dans une formule cette différence entre l'identification avec le père et l'attachement au père comme à un objet sexuel : dans le premier cas, le père est ce qu'on voudrait *être ;* dans le second, ce qu'on voudrait *avoir.* Dans le premier cas, c'est le sujet du *moi* qui est intéressé ; dans le second, son objet. C'est pourquoi l'identification est possible avant tout choix d'objet. Il est beaucoup plus difficile de donner de cette différence une description métapsychologique concrète. Tout ce qu'on constate, c'est que le moi cherche à se rendre semblable à ce qu'il s'est proposé comme modèle.

49 Voir Freud : *Trois Essais sur la théorie de la Sexualité,* et Abraham : *Untersuchungen über die früheste prägenitale Entwicklungsstufe der Libido,* dans« Internat. Zeitschr. f. Psychoanal » IV, 1916, ainsi que *Klinische Beitrage zur Psychoanalyse,* du même auteur (« Internat. psychoanalyt. Bibliothek« , Bd. 10, 1921).

Dans un symptôme névrotique, l'identification se rattache à un ensemble plus complexe. La petite fille, dont nous allons nous occuper maintenant, contracte le même symptôme morbide que sa mère, par exemple une toux pénible. Ceci peut se produire de plusieurs manières différentes : ou l'identification est la même que celle qui découle du *Complexe d'Oedipe,* c'est-à-dire qu'elle signifie le désir hostile de prendre la place de la mère, auquel cas le symptôme exprime le penchant érotique pour le père ; ce symptôme réalise la substitution à la mère sous l'influence du sentiment de culpabilité : « Tu voulais être la mère ; tu l'es maintenant, par le fait du moins que tu éprouves la même souffrance qu'elle » ; c'est le mécanisme complet de la formation de symptômes hystériques. Ou bien, le symptôme est le même que celui de la personne aimée (c'est ainsi que, dans *Bruchstück eine Hysterie-Analyse,* Dora imite la toux du père) - alors nous pouvons décrire la situation, en disant que *l'identification a pris la place du penchant érotique, que celui-ci s'est transformé, par régression, en une identification.* Nous savons déjà que l'identification représente la forme la plus primitive de l'attachement affectif ; dans les conditions qui président à la formation de symptômes et, par conséquent, au refoulement, sous l'influence aussi des mécanismes de l'inconscient, il arrive souvent que le choix d'objet libidinal cède de nouveau la place à l'identification, c'est-à-dire que le moi absorbe, pour ainsi dire, les propriétés de l'objet. Il est à noter que, dans ces identifications, le moi copie tantôt la personne non aimée, tantôt la personne aimée. Et nous constatons que dans les deux cas l'identification n'est que partielle, tout à fait limitée, que le moi se borne à emprunter à l'objet un seul de ses traits.

Dans un troisième cas, particulièrement fréquent et significatif, de formation de symptômes, l'identification s'effectue en dehors et indépendamment de toute attitude libidinale à l'égard de la personne copiée. Lorsqu'une jeune élève de pensionnat reçoit de celui qu'elle

aime en secret une lettre qui éveille sa jalousie et à laquelle elle réagit par une crise d'hystérie, quelques-unes de ses amies, au courant du fait, subiront, pour ainsi dire, la contagion psychique et auront une crise à leur tour. Le mécanisme auquel nous assistons ici est celui de l'identification, rendue possible par l'aptitude à se mettre dans une certaine situation ou par la volonté de s'y mettre. Les autres peuvent également avoir une intrigue amoureuse secrète et, sous l'influence du sentiment de leur culpabilité, accepter la souffrance que cette faute comporte. Mais il serait inexact d'affirmer que c'est par sympathie qu'elles s'assimilent le symptôme de leur amie. Au contraire, la sympathie naît seulement de l'identification, et nous en avons la preuve dans le fait qu'une contagion ou imitation de ce genre se produit également dans des cas où il existe entre deux personnes données moins de sympathie encore qu'entre des amies de pension. L'un des *moi* a perçu dans l'autre une importante analogie sur un certain point (dans notre cas il s'agit d'un degré de sentimentalité également prononcé) : il se produit aussitôt une identification portant sur ce point et, sous l'influence de la situation pathogène, cette identification aboutit au symptôme qui s'est manifesté chez le *moi* imité. L'identification par le symptôme fournit ainsi l'indication du point de rencontre des deux *moi,* point de rencontre qui devait, au fond, rester refoulé.

Ce que nous venons d'apprendre de ces trois sources peut être résumé ainsi : premièrement, l'identification constitue la forme la plus primitive de l'attachement affectif à un objet ; deuxièmement, à la suite d'une transformation régressive, elle prend la place d'un attachement libidinal à un objet, et cela par une sorte d'introduction de l'objet dans le moi ; troisièmement, l'identification peut avoir lieu chaque fois qu'une personne se découvre un trait qui lui est commun avec une autre personne, sans que celle-ci soit pour elle un objet de désirs libidineux. Plus les traits communs sont importants et nom-

breux, et plus l'identification sera complète et correspondra ainsi au début d'un nouvel attachement.

Nous entrevoyons déjà que l'attachement réciproque qui existe entre les individus composant une foule doit résulter d'une identification pareille, fondée sur une communauté affective ; et nous pouvons supposer que cette communauté, affective est constituée par la nature du lien qui rattache chaque individu au chef. Nous nous rendons, en outre, compte que nous sommes loin d'avoir épuisé le problème de l'identification, que nous nous trouvons en présence du processus connu en psychologie sous le nom de *Einfühlunq* (assimilation des sentiments d'autrui) et qui joue un très grand rôle, grâce aux possibilités qu'il nous ouvre de pénétrer l'âme de personnes étrangères à notre moi. Voulant toutefois nous borner aux effets affectifs immédiats de l'identification, nous laisserons de côté l'importance qu'elle présente pour notre vie intellectuelle.

La recherche psychanalytique, qui, à l'occasion, s'est occupée également des problèmes plus difficiles se rattachant aux psychoses, a pu constater l'existence de l'identification dans certains autres cas dont l'interprétation est loin d'être facile. Je citerai en détail, en vue de nos réflexions ultérieures, deux de ces cas.

La genèse de l'homosexualité masculine est, le plus souvent, la suivante : le jeune homme est resté très longtemps, et d'une manière très intense, fixé à sa mère, au sens du *Complexe d'Oedipe*. La puberté une fois atteinte, arrive le moment où le jeune homme doit échanger sa mère contre un autre objet sexuel. Il se produit alors un changement d'orientation subit : au lieu de renoncer à sa mère, il s'identifie avec elle, se transforme en elle et recherche des objets susceptibles de remplacer son propre *moi* et qu'il puisse aimer et soigner comme il a été aimé et soigné par sa mère. C'est là un processus dont on peut constater la réalité aussi souvent qu'on le voudra et qui est, naturellement, tout à fait indépendant de l'hypothèse qu'on pourrait formuler concernant les raisons et les

motifs de cette subite transformation. Ce qui frappe dans cette identification, c'est son ampleur : sous un rapport des plus importants, au point de vue du caractère sexuel notamment, l'individu subit une transformation d'après le modèle de la personne qui lui avait servi jusqu'alors d'objet libidinal. Cet objet lui-même est alors abandonné, ou tout à fait ou seulement en ce sens qu'il demeure conservé dans l'inconscient. C'est là d'ailleurs un point qui ne rentre pas dans notre discussion. Le remplacement, par l'identification avec lui, de l'objet abandonné et perdu, l'introjection de l'objet dans le moi : tous ces faits ne sont plus pour nous des nouveautés. Dans certaines occasions, ce processus peut être observé directement chez l'enfant. Dans *l'Internationale Zeitschrifl für Psychoanalyse* a paru l'observation d'un enfant qui, ayant eu le malheur de perdre un petit chat, déclara tout à coup qu'il était lui-même ce petit chat, se mit à marcher à quatre pattes, ne voulait plus manger à table, etc. [50].

Un autre exemple d'introjection de l'objet nous a été fourni par l'analyse de la mélancolie, affection déterminée le plus souvent par la perte réelle ou affective d'un objet aimé. Ce qui caractérise principalement ces cas, c'est la cruelle auto-humiliation du *moi : le* malade s'accable lui-même de critiques impitoyables et des plus amers reproches. L'analyse a montré que ces reproches et ces critiques s'adressent, à proprement parler, à l'objet et expriment la vengeance exercée par le moi sur cet objet. L'ombre de l'objet s'est projetée sur le moi, ai-je dit ailleurs. L'introjection de l'objet est ici d'une netteté remarquable.

Mais ces mélancolies nous révèlent encore d'autres détails qui peuvent avoir de l'importance pour nos considérations ultérieures. Elles nous montrent le moi divisé, partagé en deux parties, dont l'une s'acharne contre l'autre. Cette autre partie est celle qui a été transformée par l'introjection, celle qui renferme l'objet perdu. Mais la partie qui se montre si cruelle à l'égard de sa voisine ne nous est

50 Markuszewicz, *Beitrag zum autistischen Denken bei Kindern,* « Internat. Zeitsch. f. Psychoan.« , VI, 1920.

pas inconnue non plus. Cette partie représente la « voix de la conscience », l'instance critique du moi ; tout en se manifestant même en temps normal, elle ne se montre jamais aussi impitoyable et aussi injuste. Déjà précédemment (à propos du narcissisme, de la tristesse et de la mélancolie) nous avons été obligés d'admettre la formation, au sein du *moi*, d'une pareille instance, susceptible de se séparer de l'autre moi et d'entrer en conflit avec lui. Nous lui avons donné le nom d'*idéal du moi* et nous lui avons assigné pour fonctions l'observation de soi-même, la conscience morale, la censure des rêves et le rôle décisif dans le processus du refoulement. Nous disions alors que cet *idéal du moi* était l'héritier du narcissisme, dans lequel le moi infantile se suffisait à lui-même. Peu à peu il emprunte aux influences du milieu toutes les exigences que celui-ci pose au *moi* et auxquelles le *moi* n'est pas toujours capable de satisfaire, afin que, dans les cas où l'homme croit avoir des raisons d'être mécontent de lui-même, il n'en puisse pas moins trouver sa satisfaction dans le *moi idéal* qui s'est différencié du moi tout court. Nous avons établi, en outre, que dans le délire d'auto-observation il est possible de saisir sur le vif la décomposition de cette instance et de faire remonter ses origines aux influences des autorités, et avant tout à celle des parents [51]. Mais nous n'avons pas oublié d'ajouter que la distance qui sépare ce *moi idéal* du *moi réel* varie d'un individu à l'autre, et que chez beaucoup de personnes cette différenciation au sein du moi n'a pas dépassé le degré qu'elle présente chez l'enfant.

Mais avant de pouvoir utiliser tous ces matériaux pour l'explication de l'organisation libidinale d'une foule, nous devons considérer quelques autres rapports réciproques entre l'objet et le *moi* [52].

51 *Zur Einführung des Narzissmus,* l.c.

8. État amoureux et hypnose

Jusque dans ses caprices, le langage courant reste fidèle à une réalité quelconque. C'est ainsi qu'il désigne sous le nom « amour » des relations affectives très variées, que nous réunissons théoriquement sous la même dénomination, sans indiquer toutefois qu'il faut entendre par ce mot l'amour véritable, proprement dit, et admettant ainsi implicitement la possibilité d'une hiérarchie de degrés au sein du phénomène de l'amour. Il ne nous sera pas difficile

52 Nous savons fort bien qu'avec ces exemples empruntés à la pathologie nous n'avons pas épuisé la nature de l'identification et que nous avons laissé intacte une partie de l'énigme que présentent les formations collectives. Il faudrait, pour épuiser le sujet, se livrer à une analyse psychologique beaucoup plus profonde et compréhensive. En partant de l'identification et en suivant une certaine direction, on aboutit, à travers l'imitation, à *l'Einfühlung,* c'est-à-dire à la compréhension du mécanisme qui permet, en général, d'adopter une attitude déterminée à l'égard d'une autre vie psychique. Même dans les manifestations d'une identification déjà réalisée, beaucoup de points restent encore à élucider. L'identification a, entre autres, pour conséquence de s'opposer à l'agression contre la personne avec laquelle on s'est identifié, de la ménager, de lui venir en aide. L'étude de ces identifications, telles qu'elles sont, par exemple, à la base de la communauté formée par le clan, a révélé à Robertson Smith ce résultat surprenant qu'elles reposent sur la reconnaissance d'une commune substance *Kinship and Marriage,*1885*)* et peuvent, par conséquent, être créées par la participation à un repas commun. Cette particularité permet de rattacher les identifications de ce genre à l'histoire primitive de la famille humaine, telle que je l'ai esquissée dans mon livre *Totem et Tabou.*

de confirmer l'existence d'une pareille hiérarchie par des faits tirés de l'observation.

Dans un certain nombre de cas l'amour n'est pas autre chose qu'un attachement libidinal à un objet, dans un but de satisfaction sexuelle directe, l'attachement cessant dès que cette satisfaction est réalisée : c'est l'amour commun, sensuel. Nous savons cependant que la situation libidinale ne présente pas toujours cette simplicité. La certitude où on était que le besoin à peine assouvi ne tarderait pas à se réveiller à dû fournir la principale raison de l'attachement permanent à l'objet sexuel, de la persistance de l'« amour » pour cet objet, même dans les intervalles où on n'éprouvait pas le besoin sexuel.

Une autre conséquence encore découle du développement si remarquable de la vie amoureuse de l'homme. Pendant la première phase de sa vie, phase qui finit généralement avec la cinquième année, l'enfant trouve dans un de ses parents son premier objet d'amour sur lequel se concentrent toutes ses tendances sexuelles exigeant satisfaction. Le refoulement qui *se* produit à la fin de *cette* phase impose *le* renoncement à la plupart de ces buts sexuels infantiles et entraîne une profonde modification d'attitude à l'égard des parents. L'enfant reste bien attaché à ses parents, mais ses tendances primitives sont entravées dans leur but. Les sentiments qu'il éprouve désormais pour ces personnes aimées sont qualifiés de « tendres ». On sait que les tendances « sensuelles » antérieures persistent, avec plus ou moins d'intensité, dans l'inconscient et que, par conséquent, le courant primitif continue à couler, dans un certain sens [53].

Avec la puberté, surgissent de nouvelles tendances, très intenses, dirigées vers des buts sexuels directs. Dans les cas défavorables, elles restent, en tant que tendances sensuelles, séparées du courant persistant de sentiments « tendres ». On obtient

53 Voir *Sexualtheorie*, l. c.

alors le tableau dont les deux aspects ont été très volontiers idéalisés par certains courants littéraires. L'homme voue un culte chimérique à des femmes pour lesquelles il est plein de respect, mais qui ne lui inspirent aucun sentiment amoureux, et il ne se sent excité qu'en présence d'autres femmes, qu'il n' « aime » pas, qu'il estime peu, lorsqu'il ne les méprise pas. Très souvent, l'adolescent réussit, dans une certaine mesure, à opérer la synthèse de l'amour platonique, spirituel, et de l'amour sexuel terrestre, auquel cas son attitude à l'égard de l'objet sexuel est caractérisée par l'action simultanée de tendances libres et de tendances entravées. C'est d'après la part qui revient dans la vie sexuelle de l'homme aux unes et aux autres, qu'on peut mesurer le degré de l'amour véritable, en opposition avec le désir purement sexuel.

C'est dans le cadre de cet « amour véritable » [54] que nous avons été dès le début frappés par le fait que l'objet aimé se trouve, dans une certaine mesure, soustrait à la critique, que toutes ses qualités sont appréciées plus que celles de personnes non aimées ou plus qu'elles ne l'étaient alors que la personne en question n'était pas encore aimée. Lorsque les tendances sensuelles se trouvent plus ou moins efficacement refoulées ou réprimées, on voit naître l'illusion que l'objet est aussi aimé sensuellement, à cause de ses qualités psychiques, alors que très souvent c'est au contraire sous l'influence du plaisir sensuel qu'il procure qu'on lui attribue ces qualités psychiques.

Ce qui fausse ici le jugement, c'est *l'idéalisation.* Mais notre orientation se trouve de ce fait facilitée. nous voyons nettement que l'objet est traité comme le propre moi du sujet et que dans l'état amoureux une certaine partie de la libido narcissique se trouve transférée sur l'objet. Dans certaines formes de choix amoureux il est même évident que l'objet sert à remplacer un idéal que le moi voudrait incarner dans sa propre personne, sans réussir à le réaliser.

54 *Ueber die allgemeine Erniedrigung des Liebeslebens,* in *Sammlung,* 4ème *Série,* 1918.

On aime l'objet pour les perfections qu'on souhaite à son propre moi et on cherche par ce détour à satisfaire son propre narcissisme.

À mesure que s'accentuent et l'exagération de la valeur qu'on attribue à l'objet et l'état amoureux, l'interprétation du tableau devient plus facile. Les tendances dirigées vers la satisfaction sexuelle directe peuvent subir une répression complète, comme c'est souvent le cas dans l'amour poétique de l'adolescent ; le moi devient de moins en moins exigeant, de plus en plus modeste, tandis que l'objet devient de plus en plus magnifique et précieux, attire sur lui tout l'amour que le moi pouvait éprouver pour lui-même, ce qui peut avoir pour conséquence naturelle le sacrifice complet du moi. L'objet absorbe, dévore, pour ainsi dire, le moi. Dans tout état amoureux, on trouve une tendance à l'humiliation, à la limitation du narcissisme, à l'effacement devant la personne aimée : dans les cas extrêmes, ces traits se trouvent seulement exagérés et, après la disparition des exigences sensuelles, ils dominent seuls la scène.

Ceci s'observe plus particulièrement dans l'amour malheureux, sans retour, car dans l'amour partagé, chaque satisfaction sexuelle est suivie d'une diminution du degré d'idéalisation qu'on accorde à l'objet. Simultanément avec cet « abandon » du moi à l'objet, qui ne se distingue plus en rien de l'abandon sublime à une idée abstraite, cessent les fonctions dévolues à ce que le moi considère comme l'idéal avec lequel il voudrait fondre sa personnalité. La critique se tait : tout ce que l'objet fait et exige est bon et irréprochable. La voix de la conscience cesse d'intervenir, dès qu'il s'agit de quelque chose pouvant être favorable à l'objet ; dans l'aveuglement amoureux, on devient criminel sans remords. Toute la situation peut être résumée dans cette formule : l'objet *a pris la place de ce qui était l'idéal du* moi.

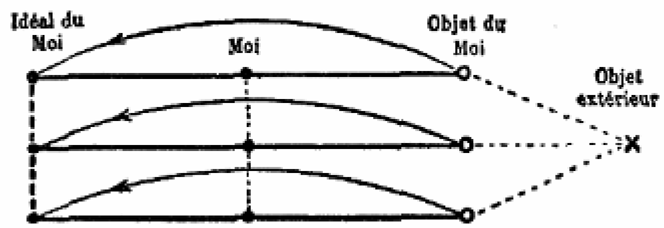
En ce qui concerne la différence entre l'identification et l'état amoureux, dans ses manifestations les plus élevées, connues sous les noms de fascination, d'épanouissement amoureux, elle est facile à

décrire. Dans le premier cas, le moi s'enrichit des qualités de l'objet, s'assimile celui-ci, pour nous servir de l'expression de M. Ferenczi, par introjection ; dans le second cas, il est appauvri, s'étant donné tout entier à l'objet, s'étant effacé devant lui. On constate cependant, en y regardant de plus près, que cette description fait apparaître des oppositions qui, en réalité, n'existent pas. Au point de vue économique, il ne s'agit ni d'enrichissement, ni d'appauvrissement, car même l'état amoureux extrême peut être conçu comme une introjection de l'objet dans le moi. La distinction suivante porterait peut-être sur des points plus essentiels : dans le cas de l'identification, l'objet se volatilise et disparaît, pour reparaître dans le moi, lequel subit une transformation partielle, d'après le modèle de l'objet disparu ; dans l'autre cas, l'objet subsiste, mais se trouve doté de toutes les qualités par le moi et à ses dépens. Mais cette distinction, à son tour, soulève une objection. Est-il bien certain que l'identification comporte une négation des qualités de l'objet ? Ne peut-il y avoir identification, sans disparition de l'objet ? Mais, avant de nous engager dans la discussion de ces arides questions, nous pressentons déjà vaguement que la nature de la situation comporte une autre alternative, *selon que l'objet est mis à la place du moi ou de ce qui constitue l'idéal du moi.*

De l'état amoureux à l'hypnose la distance n'est pas grande. Les points de ressemblance entre les deux sont évidents. On fait preuve à l'égard de l'hypnotiseur de la même humilité dans la soumission, du même abandon, de la même absence de critique qu'à l'égard de la personne aimée. On constate le même renoncement à toute l'initiative personnelle ; nul doute que l'hypnotiseur n'ait pris la place de *l'idéal du moi.* Seulement, dans l'hypnose toutes ces particularités apparaissent avec plus de netteté et de relief, de sorte qu'il semblerait plus indiqué d'expliquer l'état amoureux par l'hypnose que de suivre la voie inverse. L'hypnotiseur est pour l'hypnotisé le seul objet digne d'attention ; tout le reste ne compte

pas. Le fait que le *moi* éprouve, comme dans un rêve, tout ce que l'hypnotiseur exige et affirme, nous rappelle que nous avons omis de mentionner, parmi les fonctions dévolues à *l'idéal du moi,* l'exercice de l'épreuve de la réalité [55]. Rien d'étonnant si le moi considère une perception comme réelle, lorsque l'instance psychique, chargée de soumettre les événements à l'épreuve de la réalité, se prononce pour la réalité de cette perception. L'absence complète de tendances orientées vers des buts sexuels libres contribue à assurer l'extrême pureté des phénomènes. Le rapport hypnotique consiste dans un abandon amoureux total, à l'exclusion de toute satisfaction sexuelle, alors que dans l'état amoureux cette satisfaction ne se trouve refoulée que momentanément et figure toujours à l'arrière-plan, à titre de but possible.

Mais nous pouvons dire, d'autre part, que le rapport hypnotique représente, s'il est permis de se servir de cette expression, une formation collective à deux. L'hypnose se prête mal à la comparaison avec la formation collective, car elle est plutôt identique à celle-ci. De la structure compliquée d'une foule, elle présente à l'état isolé un élément : l'attitude de l'individu, faisant partie de la foule, à l'égard du meneur. Par cette limitation du nombre, l'hypnose se distingue de la formation collective, de même qu'elle se distingue de l'état amoureux par l'absence de tendances sexuelles directes. Elle occupe ainsi une place intermédiaire entre l'une et l'autre.



55 Voir *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre,* in Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre, 46 Série, 1918.

Il est intéressant de noter que ce sont précisément les tendances sexuelles déviées de leur but qui créent entre les hommes les liens les plus durables. Ceci s'explique facilement par le fait que ces tendances ne sont pas capables de recevoir une satisfaction complète, alors que les tendances sexuelles libres subissent un affaiblissement extraordinaire, une baisse de niveau, chaque fois que le but sexuel se trouve atteint. L'amour sensuel est destiné à s'éteindre, une fois satisfait ; pour pouvoir durer, il doit être associé dès le début à des éléments de tendresse pure, déviés du but sexuel, ou bien subir à un moment donné une transposition de ce genre.

L'hypnose nous révélerait facilement l'énigme de la constitution libidinale d'une foule, si elle ne présentait elle-même des traits qui, tels que l'état amoureux sans tendances sexuelles directes, échappent encore à toute explication rationnelle. Sous beaucoup de rapports, l'hypnose est encore difficile à comprendre et se présente avec un caractère mystique. Une de ses particularités consiste dans une sorte de paralysie de la volonté et des mouvements, paralysie résultant de l'influence exercée par une personne toute-puissante sur un sujet impuissant, sans défense, et cette particularité nous rapproche de l'hypnose qu'on provoque chez les animaux par la terreur. La manière dont l'hypnose est provoquée, ses rapports avec le sommeil sont encore loin d'être élucidés ; et le choix énigmatique de personnes capables de la provoquer, alors qu'elle se montre tout à fait réfractaire à l'action d'autres, nous permet de supposer que dans l'hypnose se trouve réalisée une condition encore inconnue, essentielle à la pureté des attitudes libidinales. Autre fait digne de remarque : malgré la complète malléabilité suggestive de la personne hypnotisée, sa conscience morale peut se montrer très résistante. Il en est peut-être ainsi, parce que, dans l'hypnose, telle qu'elle est pratiquée habituellement, le sujet continue à se rendre compte qu'il ne s'agit que d'un jeu, d'une reproduction inexacte

d'une autre situation, ayant une importance vitale beaucoup plus grande.

Les considérations qui précèdent nous permettent cependant d'établir la formule de la constitution libidinale d'une foule, telle du moins que nous l'avons envisagée jusqu'à présent, c'est-à-dire d'une foule ayant un meneur et n'ayant pas encore acquis secondairement, par suite d'une organisation trop parfaite, les propriétés d'un individu. *Ainsi envisagée, une foule primaire se présente comme une réunion d'individus ayant tous remplacé leur idéal du moi par le même objet, ce qui a eu pour conséquence l'identification de leur propre moi.* La représentation graphique de cette formule donnerait le dessin [à la page précédente].

9. L’instinct grégaire

Notre illusion d'avoir résolu par cette formule l'énigme de la foule ne sera que de courte durée. Nous ne tarderons pas à être rappelés à la réalité inquiétante par le fait qu'au fond nous nous sommes contentés de ramener l'énigme de la foule à l'énigme de l'hypnose qui, à son tour, présente encore tant d'obscurités. Et voilà surgir une autre objection qui nous montre le chemin ultérieur à suivre.

Nous devons dire que les nombreux liens affectifs qui caractérisent la foule suffisent, certes, à expliquer le manque d'indépendance et d'initiative chez l'individu, l'identité de ses réactions avec celles de tous les autres individus composant la foule, sa descente au rang d'une unité de la foule. Mais la foule, considérée dans son ensemble, présente d'autres caractères encore : abaissement de l'activité intellectuelle, degré démesuré de l'affectivité, incapacité de se modérer et de se retenir, tendance à dépasser, dans les manifestations affectives, toutes les limites et à donner issue à ces manifestations en agissant. Tous ces caractères et d'autres analogues, dont M. Le Bon nous a donné une description si impressionnante, représentent, à n'en pas douter, une régression de l'activité psychique vers une phase antérieure que nous ne sommes pas étonnés de trouver chez l'enfant et chez le sauvage. Une pareille régression caractérise plus particulièrement les foules ordinaires, alors que dans les foules présentant un degré d'organisation

prononcé, les caractères régressifs se trouvent, d'après ce que nous savons, considérablement atténués.

Nous nous trouverions ainsi en présence d'un état dans lequel le sentiment individuel et l'acte intellectuel personnel sont trop faibles pour s'affirmer d'une manière autonome, sans l'appui des manifestations affectives et intellectuelles analogues des autres individus. Rappelons-nous à ce propos combien nombreux sont les phénomènes de dépendance dans la société humaine normale, combien peu on y trouve d'originalité et de courage personnel, à quel point l'individu est dominé par les influences d'une âme collective, telles que propriétés raciales, préjugés de classe, opinion publique, etc. L'énigme de l'influence suggestive s'obscurcit encore davantage, si nous admettons que cette influence s'exerce non seulement de meneur à menés, mais aussi d'individu à individu, et nous sommes portés à nous reprocher de n'avoir considéré que les rapports avec le meneur et d'avoir négligé l'autre facteur, celui de la suggestion réciproque.

Ainsi rappelés à la modestie, nous serons disposés a écouter une autre voix qui nous promet une explication fondée sur des principes plus simples. J'emprunte cette explication au livre intelligent de M. W. Trotter sur l'instinct grégaire, en regrettant seulement que l'auteur n'ait pas réussi à se soustraire aux antipathies déchaînées par la grande guerre [56].

M. Trotter déduit les phénomènes psychiques propres à la foule d'un instinct grégaire *(gregariousness),* inné à l'homme comme aux autres espèces animales. Au point de vue biologique, cette grégarité n'est qu'une expression et une conséquence de la pluri-cellularité, et au point de vue de la théorie de la libido, elle serait une nouvelle manifestation de la tendance libidinale que présentent les êtres vivants ayant une constitution identique à former des unités

56 *Instincts of the Herd in Peace and War,* London, 1916.

de plus en plus vastes [57]. L'individu se sent « incomplet », lorsqu'il est seul. Déjà l'angoisse du jeune enfant est une manifestation de cet instinct grégaire. L'opposition au troupeau équivaut à la séparation de lui et est, pour cette raison, anxieusement évitée. Mais le troupeau repousse tout ce qui est nouveau, inaccoutumé. L'instinct grégaire est un instinct primaire indécomposable *(which cannot be split up).*

Les instincts primaires seraient, d'après M. Trotter, les suivants : l'instinct de conservation, de nutrition, l'instinct sexuel et l'instinct grégaire. Ce dernier peut souvent se trouver en opposition avec les autres. Les sentiments de culpabilité et la conscience du devoir seraient les deux propriétés caractéristiques d'un animal grégaire. C'est encore de l'instinct grégaire que M. Trotter fait dériver les forces de répression dont la psychanalyse a découvert l'existence chez l'individu et, par suite, les résistances auxquelles le médecin se heurte au cours du traitement psychanalytique. Le langage doit son importance à ce qu'il rend possible la compréhension réciproque au sein du troupeau, et c'est sur le langage que reposerait en grande partie l'identification des individus faisant partie du troupeau.

De même que M. Le Bon a insisté plus particulièrement sur les formations collectives passagères et M. Mc Dougall sur les associations stables, M. Trotter concentre son intérêt sur les associations les plus générales que forme l'homme, ce ζώον πολιτιϰόν, et dont il cherche à dégager les bases psychologiques. Son observation que Boris Sidis déduit l'instinct grégaire de la suggestibilité est, heureusement pour lui, superflue ; c'est une explication d'après un modèle inconnu, insuffisant, et le renversement de cette proposition, à savoir que la suggestibilité est plutôt un produit de l'instinct grégaire, me paraîtrait beaucoup plus naturel.

57 Voir *Au-delà du principe du plaisir.*

Mais avec plus de raison encore qu'à d'autres conceptions, on peut objecter à celle de Trotter qu'elle tient trop insuffisamment compte du rôle du meneur dans la foule, alors que nous sommes plutôt portés à croire qu'il est impossible de comprendre la nature de la foule, si l'on fait abstraction du meneur. L'instinct grégaire ne laisse, en général, pas place pour le meneur, lequel n'apparaîtrait dans la foule que comme par hasard et, en outre, on ne voit pas comment cet instinct peut engendrer le besoin d'un dieu : il manque un pasteur au troupeau. On peut, au surplus, réfuter la conception de M. Trotter à l'aide d'arguments psychologiques, en montrant, avec une certaine probabilité tout au moins, que l'instinct grégaire n'est pas indécomposable, qu'il n'est pas primaire au même titre et dans le même sens que l'instinct de la conservation et l'instinct sexuel.

Il n'est naturellement pas facile de suivre l'ontogenèse de l'instinct grégaire. La peur qu'éprouve le jeune enfant, lorsqu'il reste seul, et que M. Trotter considère déjà comme une manifestation de l'instinct grégaire, se laisse avec plus de vraisemblance interpréter autrement. Elle est l'expression d'un désir insatisfait, ayant pour objet la mère, plus tard d'autres personnes familières, désir dont l'enfant ne comprend ni la cause ni la nature et qu'il ne sait que transformer en angoisse [58]. Loin d'être apaisée par l'apparition d'un homme quelconque « du troupeau », son angoisse est, au contraire, provoquée par la vue d'un « étranger« . En outre, l'enfant reste longtemps dépourvu de l'instinct grégaire ou du sentiment collectif. Cet instinct et ce sentiment ne se forment que peu à peu dans la « nursery », comme effet des relations entre enfants et parents et comme réaction au sentiment de jalousie avec lequel l'enfant plus âgé commence par accueillir l'intrusion de l'enfant plus jeune. Le premier écarterait volontiers ce dernier, pour le séparer des parents et le dépouiller de tous ses droits ; mais en présence de l'amour égal que les parents manifestent à l'égard de tous les enfants et étant

58 Voir *Introduction à la Psychanalyse.*

donné l'impossibilité de maintenir à la longue cette attitude hostile, sans préjudice pour ceux-là mêmes qui ont commencé par l'adopter, une identification finit par s'opérer entre tous les enfants, et un sentiment de communauté se forme qui subit à l'école un développement ultérieur. La première exigence qui naît de cette réaction est celle de justice, de traitement égal pour tous. On sait avec quelle force et avec quelle solidarité cette revendication s'affirme à l'école. Puisqu'on ne peut pas être soi-même le préféré et le privilégié, il faut que tous soient logés à la même enseigne, que personne ne jouisse de faveurs spéciales et de privilèges particuliers. On pourrait considérer comme invraisemblable cette transformation de la jalousie en un sentiment de solidarité chez des enfants réunis dans la même chambre et assis sur les bancs de la même école, si le même processus ne s'observait pas plus tard et dans d'autres circonstances. Songez à la foule de jeunes femmes et jeunes filles romanesques, amoureuses d'un chanteur ou d'un pianiste à la mode et venant se presser autour de lui, une fois le concert terminé. Sans doute, chacune a des raisons d'être jalouse de toutes les autres, mais étant donné leur nombre et vu l'impossibilité où chacune se trouve de s'emparer pour elle seule de l'objet de leur amour commun, toutes y renoncent et, au lieu de s'arracher mutuellement les cheveux, elles agissent comme une foule solidaire, adressent leurs hommages communs à l'idole et seraient heureuses de se partager une boucle de ses cheveux. Rivales au début, elles ont réussi finalement à s'identifier les unes avec les autres, en communiant dans le même amour pour le même objet. Lorsqu'une situation pathétique est susceptible de se terminer de plusieurs manières (et c'est le cas de la plupart d'entre elles), la solution qui survient le plus généralement est celle qui implique la possibilité d'une certaine satisfaction, alors que beaucoup d'autres, qui sembleraient pourtant plus naturelles, ne sont pas adoptées, parce que, dans les conditions offertes par la réalité, elles sont incompatibles avec la réalisation du but.

Toutes les autres manifestations dont on constate ultérieurement l'efficacité dans la vie sociale, comme, par exemple, l'esprit commun, l'esprit de corps, etc., découlent, elles aussi, incontestablement de la jalousie. Personne ne doit se distinguer des autres, tous doivent faire et avoir la même chose. La justice sociale signifie qu'on se refuse à soi-même beaucoup de choses, afin que les autres y renoncent à leur tour ou, ce qui revient au même, ne puissent pas les réclamer. C'est cette revendication d'égalité qui constitue la racine de la conscience sociale et du sentiment du devoir. C'est elle encore que nous retrouvons, d'une façon tout à fait inattendue, à la base de ce que la psychanalyse nous a révélé comme étant l'« angoisse d'infection » des syphilitiques, angoisse qui correspond à la lutte que ces malheureux sont obligés de soutenir contre le désir inconscient de communiquer leur maladie à d'autres : pourquoi doivent-ils rester seuls infectés et se voir refuser tant de choses, alors que les autres se portent bien et sont libres de participer à toutes les jouissances ?

La jolie anecdote sur le jugement de Salomon a encore la même signification : puisque l'enfant de l'une des femmes est mort, il ne faut pas que l'autre possède un enfant vivant. Ce désir a suffi au roi pour reconnaître la femme dont l'enfant était mort.

Le sentiment social repose ainsi sur la transformation d'un sentiment primitivement hostile en un attachement positif qui n'est, au fond, qu'une identification. Pour autant que nous pouvons suivre cette transformation à partir de son point de départ, elle semble s'effectuer sous l'influence d'un attachement commun, à base de tendresse, à une personne extérieure à la foule. Nous sommes nous-mêmes loin de trouver notre analyse complète, mais il suffit à nos besoins d'avoir fait ressortir ce trait, qui consiste dans l'exigence d'une égalité aussi complète que possible. Déjà à propos des deux foules conventionnelles, constituées par l’Église et par l'Armée, nous avons vu que leur principale caractéristique consiste en ce que tous

les membres de l'une et de l'autre sont aimés d'un amour égal par un chef.

Or, il ne faut pas oublier que la revendication d'égalité, formulée par les foules, s'applique seulement aux membres qui les composent, et non au chef. Tous les individus veulent être égaux, mais dominés par un chef. Beaucoup d'égaux, capables de s'identifier les uns avec les autres, et un seul supérieur : telle est la situation qu'on trouve réalisée dans toute foule douée de vitalité. Aussi bien nous permettrons-nous de corriger la conception de M. Trotter en disant que, plutôt qu'un « animal grégaire« , l'homme est un animal *de horde,* c'est-à-dire un élément constitutif d'une horde conduite par un chef.

10. La foule et la horde primitive

En 1917, j'ai adopté l'hypothèse de Ch. Darwin, d'après laquelle la forme primitive de la société humaine aurait été représentée par une horde soumise à la domination absolue d'un mâle puissant. J'ai essayé alors de montrer que les destinées de cette horde ont laissé des traces ineffaçables dans l'histoire héréditaire de l'humanité et, surtout, que l'évolution du totémisme, qui englobe les débuts de la religion, de la morale et de la différenciation sociale, se trouve en rapport avec la suppression violente du chef et avec le remplacement de la horde paternelle par une communauté fraternelle [59]. Il est vrai que ceci n'est qu'une hypothèse, comme tant d'autres par lesquelles les historiens de l'humanité primitive cherchent à éclairer la préhistoire : une *just so story*, selon l'expression d'un de mes aimables critiques anglais (Kroeger). Mais j'estime qu'une hypothèse n'est pas à dédaigner, lorsque, comme celle-ci, elle se prête à l'explication et à la synthèse de faits appartenant à des domaines de plus en plus éloignés.

Or, nous retrouvons dans les foules humaines ce tableau que nous connaissons déjà et qui n'est autre que celui de la horde primitive : un individu doué d'une puissance extraordinaire et dominant une foule de compagnons égaux. La psychologie de cette foule, telle que nous la connaissons d'après les descriptions si souvent mentionnées, à savoir la disparition de la personnalité

59 *Totem et Tabou*, Traduction française, Payot, Paris.

consciente, l'orientation des idées et des sentiments de tous dans une seule et même direction, la prédominance de l'affectivité et de la vie psychique inconsciente, la tendance à la réalisation immédiate des intentions qui peuvent surgir, cette psychologie, disons-nous, correspond à une régression vers une activité psychique primitive.

[La caractéristique générale des hommes, telle que nous l'avons décrite précédemment, s'applique plus particulièrement à la horde primitive. La volonté de l'individu était trop faible pour se risquer à l'action. Les impulsions collectives étaient alors les seules impulsions possibles ; la volonté individuelle n'existait pas. La représentation n'osait pas se transformer en volonté, lorsqu'elle ne se sentait pas renforcée par la perception de sa diffusion générale. Cette faiblesse des représentations trouve son explication dans la force du lien affectif qui rattachait chacun à tous ses semblables ; mais l'uniformité des conditions de la vie et l'absence de propriété privée ont également contribué à produire ce conformisme des actes psychiques. Même les besoins d'excrétion admettent, comme cela se voit encore aujourd'hui chez les enfants et les soldats, une satisfaction en commun. La seule exception est constituée par l'acte sexuel pendant lequel la présence d'une troisième personne est tout au moins superflue, cette personne étant, dans les cas extrêmes, condamnée à une attente pénible. Pour ce qui est de la réaction du besoin sexuel (de la satisfaction génitale) à la grégarité, voir plus loin].

La foule nous apparaît ainsi comme une résurrection de la horde primitive. De même que l'homme primitif survit virtuellement dans chaque individu, de même toute foule humaine est capable de reconstituer la horde primitive. Nous devons en conclure que la psychologie collective est la plus ancienne psychologie humaine ; les éléments qui, isolés de tout ce qui se rapporte à la foule, nous ont servi à constituer la psychologie individuelle, ne se sont différenciés de la vieille psychologie collective qu'assez tard, progressivement et

d'une manière qui, de nos jours encore, est très partielle. Nous allons essayer encore d'indiquer le point de départ de cette évolution.

Une première réflexion qui nous vient à l'esprit, montre sur quel point l'affirmation que nous venons de formuler exige une correction. Nous devons notamment admettre que la psychologie individuelle est plutôt aussi ancienne que la psychologie collective, car, d'après ce que nous savons, il a dû y avoir dès le commencement deux psychologies, celle des individus composant la masse et celle du père, du chef, du meneur. Les individus de la foule étaient aussi liés les uns aux autres qu'ils le sont aujourd'hui, mais le père de la horde primitive était libre. Même à l'état isolé, ses actes intellectuels étaient forts et indépendants, sa volonté n'avait pas besoin d'être renforcée par celle des autres. Il semble donc logique de conclure que son *moi* n'était pas trop limité par des attaches libidinales, qu'il n'aimait personne en dehors de lui et qu'il n'estimait les autres que pour autant qu'ils servaient à la satisfaction de ses besoins. Son *moi* ne s'abandonnait pas outre mesure aux objets.

À l'aube de l'histoire humaine il représentait ce *surhomme* dont Nietzsche n'attendait la venue que dans un avenir éloigné. Aujourd'hui encore, les individus composant une foule ont besoin de savoir que le chef les aime d'un amour juste et égal, mais le chef lui-même n'a besoin d'aimer personne, il est doué d'une nature de maître, son narcissisme est absolu, mais il est plein d'assurance et indépendant. Nous savons que l'amour endigue le narcissisme, et il nous serait facile de montrer que par cette action il contribue au progrès de la civilisation.

Le père de la horde primitive n'était pas encore immortel, comme il l'est devenu plus tard, par suite de sa divinisation. Lorsqu'il mourait, il fallait le remplacer, et sa succession était probablement assumée par le plus jeune de ses fils qui était jusqu'alors un simple individu de la foule, comme tous les autres. Il doit être possible de transformer la psychologie collective en psychologie individuelle, de

trouver les conditions dans lesquelles cette transformation est susceptible de s'effectuer, de même qu'il est possible, chez les abeilles, de faire produire d'une larve, en cas de besoin, une reine à la place d'une ouvrière. On ne peut ici imaginer la situation suivante : le père primitif empêchait ses fils de satisfaire leurs tendances sexuelles directes ; il leur imposait l'abstinence, ce qui eut pour conséquence, à titre de dérivation, l'établissement de liens affectifs qui les rattachaient à lui-même et les uns aux autres. Il les a, pour ainsi dire, introduits de force dans la psychologie collective. Ce sont sa jalousie sexuelle et son intolérance qui ont, en dernière analyse, créé la psychologie collective [60].

Devant celui qui devenait son successeur s'ouvrait la possibilité de la satisfaction sexuelle, ce qui avait pour effet l'affirmation de sa psychologie individuelle en face de la psychologie collective. La fixation de sa libido sur une femme, la possibilité de satisfaire immédiatement et sans délai ses besoins sexuels diminuaient l'importance des tendances déviées du but sexuel et augmentaient d'autant le degré du narcissisme. Nous reviendrons d'ailleurs, dans le dernier chapitre de cet ouvrage, sur les rapports entre l'amour et la formation du caractère.

Relevons encore les rapports très instructifs qui existent entre la constitution de la horde primitive et l'organisation qui maintient et assure la cohésion d'une foule conventionnelle. Nous avons vu que l'Armée et l'Église reposent sur l'illusion ou, si l'on aime mieux, sur la représentation d'un chef aimant tous ses subordonnés d'un amour juste et égal. Mais ce n'est là qu'une transformation idéaliste des conditions existant dans la horde primitive, dans laquelle tous les fils se savent également persécutés par le père qui leur inspire à tous la même crainte. Déjà la forme suivante de la société humaine, le clan totémique, repose sur cette transformation qui, à son tour, forme la

60 On peut également admettre que les fils, chassés et séparés du père, ont franchi l'étape de l'identification et s'étant élevés à l'amour homosexuel ont conquis la liberté qui leur a permis de tuer le père.

base de tous les devoirs sociaux. La force irrésistible de la famille, comme formation collective naturelle, vient précisément de cette croyance, justifiée par les faits, en un amour égal du père pour tous ses enfants.

Mais le rapprochement entre la foule et la horde primitive est de nature à nous fournir des enseignements plus intéressants encore. Il doit projeter une lumière sur ce qui reste encore d'incompris, de mystérieux dans la formation collective, bref sur tous les faits que nous désignons sous les noms mystérieux d'hypnotisme et de suggestion. Rappelons-nous que l'hypnose renferme quelque chose de directement inquiétant ; et cet élément inquiétant ne peut lui venir que du fait de la répression de sentiments, désirs et tendances anciens et familiers [61]. Rappelons-nous également que l'hypnose est un état induit. L'hypnotiseur se prétend en possession d'une force mystérieuse ou, ce qui revient au même, le sujet attribue à l'hypnotiseur une force mystérieuse qui paralyse sa volonté. Cette force mystérieuse, à laquelle on donne encore communément le nom de magnétisme animal, doit être la même que celle qui constitue pour les primitifs la source du tabou ; c'est la force même qui émane des rois et des chefs et qui met en danger ceux qui les approchent (Mana). Comment l'hypnotiseur, qui possède cette force, la manifeste-t-il ? En ordonnant à la personne de le regarder dans les yeux ; il hypnotise d'une façon typique par le regard. Mais c'est précisément l'aspect du chef qui est pour le primitif plein de dangers et insupportable, de même que plus tard le mortel ne supporte pas sans danger l'aspect de la divinité. Moïse est obligé de servir d'intermédiaire entre son peuple et Jéhova, parce que son peuple ne pouvait pas supporter la vue de Dieu ; et lorsqu'il revient du Sinaï, son visage rayonne, parce que, comme chez le médiateur des primitifs [62], une partie de la *Mana* s'est fixée sur lui.

61 *Das Unheimliche, « Imago » , V, 1919.*

62 Voir *Totem et Tabou* et les sources qui y sont citées.

On peut toutefois provoquer l'hypnose d'une autre manière, en faisant fixer au sujet un objet brillant ou en produisant en sa présence un bruit monotone. Mais c'est un procédé contestable et qui a donné lieu à pas mal de théories physiologiques insuffisantes et même erronées. En réalité, ce procédé ne sert qu'à détourner et à fixer l'attention consciente. C'est comme si l'hypnotiseur disait au sujet : « Maintenant ne vous occupez que de ma personne, le reste du monde est dépourvu de tout intérêt« . Il est certain que ce discours, s'il était réellement prononcé, serait inefficace au point de vue technique, car il ne ferait qu'arracher le sujet à son attitude inconsciente et le pousser à la contradiction consciente. Mais pendant que l'hypnotiseur évite d'attirer sur ses intentions la pensée consciente du sujet et que celui-ci se plonge dans une attitude au cours de laquelle le monde doit lui apparaître comme dépourvu d'intérêt, toute son attention se trouve, sans qu'il s'en rende compte, concentrée sur l'hypnotiseur et il s'établit entre celui-ci et le sujet une attitude de rapport, de transfert. Les méthodes d'hypnotisation indirectes ont donc pour effet, comme tant de procédés techniques qui président aux calembours et aux bons mots, d'empêcher certaines dissociations de l'énergie psychique, susceptibles de troubler l'évolution du processus inconscient, et elles aboutissent

finalement au même résultat que les influences directes exercées par la fixation d'objets brillants ou par les « passes » [63].

M. Ferenczi a raison de dire qu'en adressant au sujet l'ordre de dormir, qui sert d'introduction à l'hypnose, l'hypnotiseur prend, aux yeux de celui-là, la place des parents. Il croit pouvoir distinguer deux variétés d'hypnose - celle qui résulte d'une suggestion apaisante, comme accompagnée de caresses, et celle qui est produite par un ordre menaçant. La première serait l'hypnose maternelle, la dernière l'hypnose paternelle [64]. D'autre part, l'ordre de dormir, destiné à provoquer l'hypnose, n'est en somme que l'ordre de détacher son intérêt du monde extérieur, pour le concentrer tout entier sur la personne de l'hypnotiseur : c'est d'ailleurs ainsi que le comprend le sujet lui-même, puisque dans ce détachement de l'intérêt des objets et faits du monde extérieur réside la caractéristique psychologique du sommeil, et c'est sur lui que repose l'affinité entre le sommeil véritable et l'état hypnotique.

C'est ainsi que, par ses procédés, l'hypnotiseur éveille chez le sujet une partie de son héritage archaïque qui s'est déjà manifesté dans l'attitude à l'égard des parents, et surtout dans l'idée qu'on se faisait du père : celle d'une personnalité toute-puissante et dangereuse, à l'égard de laquelle on ne pouvait se comporter que

63 Le fait que la personne a son attention inconsciente concentrée sur l'hypnotiseur, alors que sa conscience est occupée par des perceptions indifférentes ou dépourvues d'intérêt, trouve son pendant dans les constatations faites au cours de traitements psychanalytiques et qui méritent d'être mentionnées ici. Il arrive au moins une fois au cours d'une analyse que le malade affirme avec insistance qu'aucune idée ne lui vient plus à l'esprit. Ses associations libres sont bloquées et les impulsions qui les mettent ordinairement en marche restent inefficaces. Mais si on le presse, le malade finit par avouer qu'il pense au paysage qu'il voit à travers la fenêtre du cabinet de consultation, au tapis qui couvre le mur ou au lustre qui descend du plafond. On constate ainsi qu'il commence à subir le transfert, qu'il est encore absorbé par des Idées inconscientes se rapportant au médecin, et ses idées cessent d'être bloquées, dès qu'on lui a donné l'explication de son état.

64 *Introjection und Uebertragung,* « Jahrbuch der Psychoanalyse, 1, 1909.

d'une manière passive et masochiste, devant laquelle on devait renoncer complètement à sa volonté propre et dont on ne pouvait aborder le regard sans faire preuve d'une coupable audace. C'est ainsi seulement que nous pouvons nous représenter l'attitude de l'individu de la horde primitive à l'égard du père de la horde. Ainsi que nous le savons par d'autres réactions, l'aptitude à revivre ces situations archaïques varie de degré d'un individu à l'autre. Le sujet est cependant capable de conserver une connaissance vague qu'au fond l'hypnose n'est qu'un jeu, qu'une reviviscence illusoire de ces impressions anciennes, ce qui suffit à l'armer d'une résistance suffisante contre les conséquences trop graves de la suppression hypnotique de la volonté.

C'est ainsi que ce qu'il y a d'inquiétant, de troublant, de coercitif dans le caractère des formations collectives, tel qu'il se révèle dans leurs manifestations suggestives, peut être expliqué avec raison par l'affinité qui existe entre la foule et la horde primitive, celle-là ayant sa source dans celle-ci. Le meneur de la foule incarne toujours le père primitif tant redouté, la foule veut toujours être dominée par une puissance illimitée, elle est au plus haut degré avide d'autorité ou, pour nous servir de l'expression de M. Le Bon, elle a soif de soumission. Le père primitif est l'idéal de la foule qui domine l'individu, après avoir pris la place de *l'idéal du* moi. L'hypnose peut à bon droit être désignée comme une foule à deux ; pour pouvoir s'appliquer à la suggestion, cette définition a besoin d'être complétée : dans cette foule à deux, il faut que le sujet qui

subit la suggestion soit animé d'une conviction qui repose, non sur la perception ou sur le raisonnement, mais sur une attache érotique [65].

65 Je crois pouvoir attirer l'attention sur le fait que les considérations développées dans ce chapitre nous autorisent à remonter de la conception de l'hypnose, telle qu'elle a été formulée par Bernheim, à la conception ancienne, plus naïve. Bernheim croyait pouvoir déduire tous les phénomènes hypnotiques de la suggestion, considérée elle-même comme irréductible. D'après nous, la suggestion ne serait qu'une des manifestations de l'état hypnotique ayant sa source dans une prédisposition consciente dont les origines remontent à l'histoire primitive de la famille humaine.

11. Un degré de développement du moi. L'idéal du moi

Si, à la lumière des descriptions, se complétant les unes les autres, que les auteurs nous ont données de la psychologie collective, on examine la vie de l'individu de nos jours, on se trouve en présence de complications faites pour décourager toute tentative de synthèse. Chaque individu fait partie de plusieurs foules, présente les identifications les plus variées, est orienté par ses attaches dans des directions multiples et a construit son *idéal du* moi d'après les modèles les plus divers. Chaque individu participe ainsi de plusieurs âmes collectives, de celles de sa race, de sa classe, de sa communauté confessionnelle, de son État, etc., et peut, de plus, s'élever à un certain degré d'indépendance et d'originalité. Ces formations collectives permanentes et durables ont des effets uniformes qui s'imposent à l'observateur avec moins de force que les manifestations des foules passagères se formant et se désagrégeant rapidement, qui ont fourni à M. Le Bon les éléments de sa brillante caractéristique de l'âme collective ; et c'est dans ces foules bruyantes, éphémères, superposées pour ainsi dire aux autres, qu'on observe le miracle de la disparition complète, quoique peut-être passagère, de toute particularité individuelle.

Nous avons essayé d'expliquer ce miracle, en supposant qu'il est dû à ce que l'individu renonce à son *idéal* du moi en faveur de

l'idéal collectif, incarné dans le chef. Ce miracle, devons-nous ajouter à titre de correction, n'est Pas également grand dans tous les cas. Quelquefois le divorce entre le *moi et l'idéal du moi* n'est pas complet, les deux peuvent continuer à coexister, le *moi* ayant conservé, en partie tout au moins, sa suffisance narcissique antérieure. Le choix du chef se trouve alors facilité dans une grande mesure. Il suffit qu'il possède les propriétés typiques de ces individus à l'état de pureté et de netteté particulières et qu'il leur en impose par sa force et par sa grande liberté libidinale, pour être aussitôt désigné comme chef et revêtu d'une toute-puissance à laquelle il n'aurait peut-être jamais prétendu sans cela. Quant aux autres, c'est-à-dire à ceux dont *l'idéal du* moi ne trouverait pas dans le chef une incarnation complète, ils sont entraînés « suggestivement », c'est-à-dire à la faveur de l'identification.

On voit que la contribution que nous apportons à l'explication de la structure libidinale d'une foule se réduit à la distinction entre le *moi et l'idéal du* moi et, consécutivement, à deux variétés d'attaches, l'une représentée par l'identification, l'autre par la substitution d'un objet libidinal extérieur à *l'idéal du moi.* L'hypothèse qui postule ce degré dans le *moi* et qui, comme telle, constitue le premier pas dans l'analyse du *moi* doit peu à peu trouver sa justification dans les domaines les plus divers de la psychologie. Dans mon travail *Zur Einführung des Narzissmus* [66], j'ai essayé de réunir les données pathologiques qui plaident en faveur de cette distinction. Mais tout autorise à espérer qu'une étude psychologique plus approfondie des psychoses fera tout particulièrement ressortir son importance. Pensons seulement au fait qu'à partir de ce moment le moi établit une relation entre un objet et *l'idéal du moi* émané de lui-même, et il est possible que nous assistions ici à la reproduction, à l'intérieur du moi, des actions et réactions réciproques qui, d'après ce que nous a

66*Jahrbuch der Psychoanalyse,*VI, 1914. - Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre, 4èm série.

révélé la théorie des névroses, se déroulent entre l'objet extérieur et le moi total.

Je me propose d'examiner ici une seule des conséquences possibles de ce point de vue, ce qui me permettra en même temps d'élucider un problème que j'ai été obligé de laisser ailleurs sans solution [67]. Chacune des différenciations psychiques que nous connaissons oppose une difficulté de plus au fonctionnement psychique, augmente sa labilité et peut devenir le point de départ d'un arrêt de fonctionnement, d'une maladie. C'est ainsi que la naissance représente le passage d'un narcissisme se suffisant à lui-même à la perception d'un monde extérieur variable et à la première découverte d'objets ; il résulte de cette transition trop radicale que nous ne sommes pas capables de supporter pendant longtemps le nouvel état créé par la naissance, que nous nous en évadons périodiquement, pour retrouver dans le sommeil notre état antérieur d'impassibilité et d'isolement du monde extérieur. Ce retour à l'état antérieur résulte d'ailleurs aussi d'une adaptation à ce monde extérieur qui, grâce à la succession périodique du jour et de la nuit, supprime pour un certain temps la plus grande partie des excitations que nous subissons pendant notre vie active.

Mais au cours de notre développement, nous avons subi une différenciation psychique, avec formation d'un *moi* cohérent, d'une part, et d'un *moi* inconscient, refoulé, extérieur à celui-ci, d'autre part ; et nous savons que la stabilité de cette nouvelle acquisition est exposée à des atteintes incessantes. Dans le rêve et dans la névrose, ce *moi,* inconscient, exilé, cherche par tous les moyens à s'insinuer, à forcer les portes de la conscience, protégées par des résistances de toutes sortes ; et dans l'état de santé éveillée nous avons recours à des artifices particuliers pour laisser entrer provisoirement dans notre *moi,* en tournant les difficultés, en trompant les résistances, cette partie refoulée dont nous attendons un certain plaisir. C'est en

67 *Trauer une Melancholie,* « Internat. Zeitschr. f. Psychoanal. » IV, 1916/18, « Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre », 4ème série.

se plaçant à ce point de vue qu'on doit expliquer le trait d'esprit et l'humour, en partie aussi le comique en général. Tous ceux qui sont familiarisés avec la psychologie des névroses trouveront facilement des exemples analogues, d'une portée peut-être moindre. Je n'insiste pas, car j'ai hâte d'en venir à l'application qui nous intéresse plus particulièrement.

Or, nous pouvons parfaitement admettre que la séparation qui s'est opérée entre le moi et *l'idéal du moi* ne peut pas, elle non plus, être supportée pendant très longtemps et qu'elle doit subir de temps à autre une régression. Malgré toutes les privations et restrictions qui sont imposées à l'individu, la violation périodique des prohibitions constitue partout la règle, et nous en avons la preuve dans l'institution des fêtes qui, au début, n'étaient que des périodes pendant lesquelles les excès étaient autorisés par le loi, ce qui explique la gaieté qui les caractérisait [68]. Les Saturnales des Romains et le carnaval de nos jours se rapprochent, sur ce point essentiel, des fêtes des primitifs, pendant lesquelles on se livrait à des débauches comportant la violation des commandements les plus sacrés. Or, comme *l'idéal du moi* comprend la somme de toutes les restrictions auxquelles l'individu doit se plier, la rentrée de l'idéal dans le moi, sa réconciliation avec le moi doit équivaloir pour l'individu, qui retrouve ainsi le contentement de soi-même, à une fête magnifique [69].

On sait qu'il y a des individus dont l'état affectif général oscille d'une façon périodique, allant d'une dépression exagérée à une sensation de bien-être élevé et en passant par certains états intermédiaires. Ces oscillations présentent d'ailleurs des amplitudes

68 Voir *Totem et Tabou.*

69 La coïncidence du *moi* avec *l'idéal du moi* produit toujours une sensation de triomphe. Le sentiment de culpabilité (ou d'infériorité) peut être considéré comme l'expression d'un état de tension entre le moi et l'idéal.

M. Trotter déduit le refoulement de l'instinct grégaire. J'ai, somme toute, dit la même chose, tout en me servant d'un autre mode d'expression, lorsque j'ai assigné le même rôle à *l'idéal du moi (Einführung des Narzissmus).*

très variées, depuis les plus insignifiantes, à peine perceptibles, jusqu'aux plus extrêmes, comme dans les cas de mélancolie et de manie, états excessivement pénibles et sources de grandes perturbations dans la vie des personnes qui en sont atteintes.

Dans les cas typiques de ces états affectifs cycliques, les occasions extérieures ne semblent pas jouer un rôle décisif ; en fait de raisons ultérieures, on ne trouve chez ces malades rien de plus et rien d'autre que chez tous les autres malades. Aussi a-t-on pris l'habitude de considérer ces cas comme n'étant pas psychogènes. Mais il est d'autres cas, tout à fait analogues, d'états affectifs cycliques qui, eux, se laissent facilement réduire à des traumatismes psychiques. Il en sera question plus loin.

Les raisons qui déterminent ces oscillations spontanées des états affectifs sont donc inconnues. Nous ne connaissons pas davantage le mécanisme à la faveur duquel une manie vient se substituer à une mélancolie. Aussi bien pouvons-nous, à défaut d'autres explication, appliquer à ces malades l'hypothèse formulée plus haut : *l'idéal du moi,* après avoir exercé sur le moi un contrôle très rigoureux, se trouve momentanément absorbé par lui, fondu avec lui.

Afin d'éviter toute obscurité, retenons bien ceci : au point de vue de notre analyse du moi, il est incontestable que chez le maniaque le moi et *l'idéal du* moi ne font qu'un, de sorte que la personne, dominée par un sentiment de triomphe et de satisfaction qu'aucune critique ne vient troubler, se trouve libre de toute entrave, à l'abri de tout reproche, de tout remords. Il est moins évident, mais tout à fait vraisemblable, que la misère du mélancolique est l'expression d'une opposition aiguë entre les deux instances du moi, opposition par suite de laquelle l'idéal, sensible à l'excès, exprime sa condamnation impitoyable du moi par la manie de la petitesse et par l'auto-humiliation. Il s'agit seulement de savoir si la cause de ces rapports modifiés entre le moi et *l'idéal* doit être cherchée dans les

révoltes périodiques, dont la possibilité a été admise plus haut, contre cette nouvelle instance, c'est-à-dire dans l'idéal, ou dans d'autres circonstances.

La transformation en manie ne constitue pas un trait indispensable du tableau morbide de la dépression mélancolique. Il y a des mélancolies simples, à accès unique, ou périodiques, qui ne subissent jamais ce sort. Mais il y a, d'autre part, des mélancolies dans lesquelles les occasions extérieures jouent un rôle étiologique évident. Ce sont celles qui surviennent soit à la suite de la mort d'un être aimé, soit à la suite de circonstances qui ont déterminé le détachement de la libido d'un objet aimé. Comme les mélancolies spontanées, ces mélancolies psychogènes peuvent subir la transformation en manie, avec retour consécutif à la mélancolie, le cycle recommençant ainsi plusieurs fois. La situation est donc assez obscure, d'autant que rares sont encore les formes et les cas de mélancolie qui aient été jusqu'à présent soumis à l'examen psychanalytique [70]. Les seuls cas que nous comprenions bien actuellement sont ceux où l'objet a été abandonné, parce qu'il s'est montré indigne d'amour. Il se trouve alors, par le mécanisme de l'identification, reconstitué dans le moi et sévèrement jugé par *l'idéal du moi.* Les reproches et attaques dirigés contre l'objet se manifestent alors sous la forme de reproches qu'on s'adresse à soi-même [71].

Même une mélancolie de ce dernier genre peut se transformer en manie, de sorte que cette possibilité apparaît comme une

70 Voir Abraham : *Ansätze zur psychoanalytischen Erforschung und Behandlung des manisch-depressiven Irreseins, etc.* 1912, dans « Klinische Beiträge zur Psychoanalyse », 1921.

71 Ou plus exactement : ces reproches se dissimulent derrière ceux qu'on adresse à son propre *moi* et leur impriment la fermeté, la ténacité et le caractère impérieux et sans appel qui caractérisent les reproches dont s'accablent les mélancoliques.

particularité indépendante de tous les autres caractères du tableau morbide.

Mais je ne vois aucune difficulté à introduire dans l'explication des deux variétés de mélancolie, de la spontanée et de la psychogène, le facteur que nous avons défini comme étant la révolte périodique du *moi* contre *l'idéal du moi*. En ce qui concerne les mélancolies spontanées, on peut admettre que *l'idéal* manifeste une tendance à la sévérité particulière, ce qui a pour conséquence automatique sa suppression momentanée. Dans les mélancolies psychogènes, la révolte du *moi* serait provoquée par les rigueurs que le *moi* subit de la part de l'idéal, dans le cas de son identification avec un objet réprouvé et repoussé.

12. Quelques considérations supplémentaires

Au cours de notre recherche, que nous prions le lecteur de considérer comme provisoirement terminée, nous avons vu s'ouvrir devant nous plusieurs perspectives qui sollicitaient notre attention. Mais nous n'avons pu répondre à ces sollicitations, malgré les promesses de découvertes intéressantes et de points de vue féconds. Nous nous bornerons, dans ce chapitre final, à reprendre quelques-uns seulement des points que nous avons été obligés de négliger dans les chapitres précédents.

A. - La distinction entre l'identification du moi et la substitution d'un objet à *l'idéal du moi* trouve une intéressante illustration dans les deux grandes foules conventionnelles que nous avons étudiées précédemment : l'Armée et l'Église chrétienne.

Il est évident que le supérieur, c'est-à-dire, à proprement parler, le chef de l'armée sert aux soldats d'idéal, alors que le lien qui existe entre les soldats est celui de l'identification, dont chacun déduit les obligations de la camaraderie et celles des services et de l'assistance réciproques. Un soldat se rendrait, au contraire, ridicule, s'il voulait s'identifier avec son chef. Et ce n'est pas sans raison que, dans le camp de Wallenstein, le chasseur se moque du maréchal des logis en lui disant :

« Wie er räuspert und wie er spuckt,

Das habt ihr ihm glücklich abgeguekt ! [72]. »

Il en est autrement dans l'Église catholique. Chaque chrétien aime le Christ comme son idéal et est lié aux autres chrétiens par l'identification. Mais l'Église exige de lui davantage. Il doit, d'une part, s'identifier avec le Christ et, d'autre part, aimer les autres chrétiens comme le Christ les a aimés. L'Église exige donc que la situation libidinale créée par la formation collective soit complétée dans deux directions. D'un côté, l'identification doit compléter l'amour ; d'un autre côté, l'amour doit venir compléter l'identification. Ce double complément dépasse manifestement la constitution de la foule. On peut être bon chrétien sans jamais avoir l'idée de se mettre à la place du Christ et d'étendre, comme il l'a fait, son amour sur tous les hommes. L'homme faible ne peut pas avoir le prétention de s'élever à la grandeur d'âme et à la force du Christ. Mais c'est en entretenant et en favorisant cette prétention que le christianisme cherchait à obtenir une morale plus élevée.

B. - Nous avons dit qu'il était possible de déterminer, dans le développement psychique de l'humanité, le moment où la psychologie individuelle s'est détachée de la psychologie collective, où l'individu a acquis une certaine indépendance par rapport à la foule [73].

Revenons rapidement sur le mythe scientifique relatif au père de la horde primitive. Ce père a été élevé plus tard à la dignité de Créateur du monde, et cela avec raison, car c'est lui qui a engendré tous les fils dont se composait la première foule. Il était pour chacun d'eux l'idéal, à la fois redouté et adoré, la source de la notion ultérieure de tabou. Cette majorité s'associa un jour, tua le père et le morcela. Aucun membre de la foule victorieuse n'a pu prendre sa place ou, si quelqu'un le faisait, il voyait s'élever contre lui la même hostilité, suivie de luttes et de meurtres. Et finalement tous se sont

72 « Vous l'imitez presque dans sa manière de cracher et de s'agiter. »

73 Les considérations qui suivent résultent d'un échange d'idées avec M. Rank.

rendu compte qu'ils devaient renoncer à l'héritage du père. Ils formèrent alors la communauté fraternelle totémique, dont tous les membres jouissaient des mêmes droits, étaient liés par les mêmes prohibitions totémiques, devaient garder le souvenir du meurtre et expier leur crime. Mais le mécontentement de l'ordre de choses réalisé persista et devint la source de développements nouveaux. Peu à peu, les membres de la foule fraternelle furent amenés au rétablissement de l'ordre ancien sur un plan nouveau : l'homme devint le nouveau chef, mais chef de famille, et brisa les privilèges du régime matriarcal qui s'était instauré après la suppression du père. À titre de compensation, ce chef a pu alors reconnaître les divinités maternelles servies par des prêtres ayant subi la castration, selon l'exemple qu'avait donné le père de la horde primitive ; la nouvelle famille ne fut cependant que l'ombre de l'ancienne, les pères étaient nombreux, chacun limité dans ses droits par les droits des autres.

Les privations supportées avec impatience ont pu alors décider tel ou tel individu à se détacher de la masse et à assumer le rôle de père. Celui qui le fit, fut le premier poète épique, et le progrès en question ne s'est accompli tout d'abord que dans son imagination. Ce poète a transformé la réalité dans le sens de ses désirs. Il inventa le mythe héroïque. Était héros celui qui avait été le seul à tuer le père, lequel apparaissait encore dans le mythe comme un monstre totémique. Si le père a été le premier idéal du jeune garçon, le héros est devenu, tel qu'il a été créé par l'imagination du poète, le premier *idéal du moi* aspirant à supplanter le père. L'idée du héros se rattache probablement au plus jeune des fils, au préféré de la mère, que celle-ci avait préservé de la jalousie du père dont il devenait le successeur aux époques de la horde primitive. Dans l'élaboration poétique des réalités de ces époques, la femme, qui n'était que l'enjeu du meurtre, en tant que source de tentations et objet de convoitises, se trouvait probablement transformée en instigatrice et en complice active de ce méfait.

Le mythe attribue au héros seul l'exploit qui ne pouvait certainement être que l’œuvre de la horde entière. Mais, selon la remarque de M. Rank, on retrouve dans la légende des traces très nettes de la situation réelle qu'elle défigure. Il est souvent question d'un héros, qui est la plupart du temps le plus jeune des fils, ayant échappé à la cruauté du père, grâce à sa niaiserie qui l'a fait estimer peu dangereux. Ce héros a une tâche lourde à remplir, mais il ne peut la mener à bien qu'avec le concours d'une foule de petits animaux (abeilles, fourmis). Ces animaux ne seraient que la représentation symbolique des frères de la horde primitive, de même que dans le symbolisme du rêve insectes et vermine figurent des frères et des sœurs (considérés, avec une nuance de mépris, comme de petits enfants). En outre, on reconnaît facilement dans chacune des tâches dont parlent le mythe et le conte une représentation symboliquement substitutive de l'action héroïque.

C'est donc par le mythe que l'individu se dégage de la psychologie collective. Le premier mythe était sûrement d'ordre psychologique : ce fut le mythe du héros. Le mythe explicatif de la nature ne serait survenu que plus tard. Le poète, qui a fait ce pas pour se dégager par l'imagination de la foule, sait cependant, d'après une autre remarque de M. Rank, y revenir dans la vie réelle. Car il s'en va à droite et à gauche, pour raconter à la foule les exploits que son imagination attribue au héros. Ce héros n'est, au fond, que lui-même. C'est ainsi qu'il se replonge dans la réalité, tout en élevant ses auditeurs à la hauteur de son imagination. Mais les auditeurs, qui connaissent le poète, savent s'identifier avec le héros dont ils partagent l'attitude, pleine de désirs irréalisés, à l'égard du père primitif [74].

Le mensonge du mythe héroïque culmine dans la divinisation du héros. Il est possible que le héros divinisé soit antérieur au dieu-

74 Cf. Hans Sachs : Gemeinsame Tagträume. Compte rendu d'une communication faite au VIème Congrès psychanalytique à La Haye, 1920. « Internation Zeitschr. f. Psychoal. », VI, 1920.

père, qu'il annonce le retour du père primitif sous l'avatar d'une divinité. La succession chronologique serait donc la suivante : déesse-mère - héros-dieu-père. Mais c'est seulement avec l'élévation du père primitif, qui n'a jamais été oublié, à la dignité divine, que la divinité acquiert les traits que nous lui connaissons encore aujourd'hui [75].

C. - Nous avons souvent parlé, au cours de cet ouvrage, de tendances sexuelles directes et de tendances sexuelles déviées de leur but, et nous espérons que cette distinction n'a pas soulevé chez le lecteur trop d'objections. Nous croyons cependant qu'il ne serait pas inutile d'y revenir avec quelques détails, alors même que nous nous exposerions à répéter ce que nous avons déjà dit ailleurs.

Le premier et le meilleur exemple de tendances sexuelles déviées de leur but nous a été offert par l'évolution de la libido chez l'enfant. Tous les sentiments que l'enfant éprouve pour les personnes dont il reçoit les soins subsistent tels quels dans les désirs par lesquels s'expriment ses tendances sexuelles. L'enfant exige de ces personnes toutes les tendresses qu'il connaît, il veut les embrasser, les toucher, les regarder, il est curieux de voir leurs organes génitaux et d'assister à l'accomplissement de leurs fonctions les plus intimes, il promet d'épouser sa mère ou sa bonne, quelle que soit l'idée qu'il se fasse du mariage, se propose de faire mettre au père un enfant au monde, etc. L'observation directe et l'examen analytique ultérieur des restes infantiles ne nous laissent aucun doute sur le lien intime qui existe entre les sentiments de tendresse et de jalousie, d'une part, les intentions sexuelles, d'autre part, et nous montrent à quel point l'enfant fait de la personne qu'il aime l'objet de toutes ses tendances sexuelles encore mal orientées.

Cette première forme que l'amour revêt chez l'enfant et qui se rattache étroitement au *Complexe d'Oedipe* subit, on le sait, dès le

75 Dans cet exposé abrégé, nous avons été obligés de renoncer à l'appui qu'auraient pu nous fournir les matériaux offerts par la légende, le mythe, le conte, l'histoire des mœurs, etc.

début de la période de latence, une poussée de répression. Il n'en reste qu'un attachement affectif, de tendresse pure, pour les mêmes personnes, mais un attachement auquel on ne peut plus appliquer le qualificatif de « sexuel ». La psychanalyse, qui éclaire les profondeurs de la vie psychique, n'a pas de peine à montrer que les attaches sexuelles des premières années d'enfance subsistent, mais à l'état refoulé, inconscient. Elle autorise à affirmer que partout où nous nous trouvons en présence d'un sentiment tendre, celui-ci ne fait que succéder à un attachement purement « sensuel » à la personne en question ou est la représentation symbolique (*imago*) de cet attachement.

Certes, il faut un examen spécial pour se rendre compte si ce courant sexuel antérieur subsiste encore, dans un cas donné, à l'état refoulé, ou s'il est complètement tari. Ou, pour nous exprimer plus nettement : il est établi qu'il existe encore, en tant que forme et possibilité, et qu'il est capable, à chaque instant, par suite d'une régression, de reprendre le dessus : il s'agit seulement de savoir, et cela n'est pas toujours possible, quelle est son efficacité actuelle. Et, à ce propos, on doit se préserver contre deux sources d'erreur, contre la Scylla de la sous-estimation de l'inconscient réprimé et contre la Charybde de la tendance à juger les phénomènes normaux avec le critère que nous appliquons aux phénomènes pathologiques.

À la psychologie que ne veut pas pénétrer dans la profondeur de ce qui est réprimé, les attaches affectives, tendres apparaissent toutefois comme l'expression de tendances n'ayant pas de caractère sexuel, alors même qu'elles découlent de tendances qui ont eu la sexualité pour objet [76].

Nous sommes en droit d'affirmer que les tendances dont il s'agit ont été détournées de leurs buts sexuels, bien qu'il ne soit pas facile de décrire cette déviation du but conformément aux exigences

76 Les sentiments hostiles, qui ont une structure plus compliquée, ne font pas exception à cette règle.

de la métapsychologie. Il convient de dire toutefois que ces tendances entravées sont toujours quelque peu nuancées de sexualité : l'homme tendrement disposé, l'ami, l'adorateur recherche la proximité corporelle et la vue de la personne aimée, mais aimée d'un amour qui n'est plus que « paulinien » . Nous pouvons, si nous le voulons, voir dans cette déviation du but un commencement de sublimation des tendances sexuelles ou reculer encore davantage les limites de celles-ci. Au point de vue fonctionnel, les tendances sexuelles entravées ont un grand avantage sur les non-entravées. N'étant pas susceptibles d'une satisfaction complète, elles se montrent plus particulièrement capables de créer des attaches durables, alors que les tendances sexuelles directes subissent, après chaque satisfaction, une grande baisse de niveau, et dans l'intervalle qui s'écoule entre cette baisse de niveau et une accumulation de libido sexuelle, l'objet auquel on était attaché antérieurement peut être remplacé par un autre. Les tendances entravées peuvent se mélanger dans toutes les proportions possibles avec les non-entravées, subir une nouvelle transformation en celles-ci, après avoir été produites par elles.

On sait avec quelle facilité les relations affectives de nature amicale, fondées sur la reconnaissance et l'admiration, se transforment, surtout chez les femmes, en désirs érotiques : telles les relations entre maîtres et élèves, entre artistes et admiratrices enthousiastes.

La naissance même de ces attaches affectives, nullement intentionnelles au début, ouvre directement une porte d'entrée aux convoitises sexuelles. Dans la *Piété du comte de Zinzendorf,* Pfister a montré par un exemple frappant, et qui est sans doute loin d'être isolé, avec quelle facilité une intense attache religieuse se transforme en une ardente convoitise sexuelle. D'autre part, la transformation de tendances sexuelles directes en attachements durables, de tendresse pure, est un fait courant, et c'est sur cette

transformation que repose en grande partie la consolidation de mariages conclus sous les auspices d'un amour passionné.

Nous ne serons naturellement pas étonnés d'apprendre que les tendances sexuelles entravées résultent de tendances sexuelles directes, lorsque des obstacles extérieurs ou intérieurs s'opposent à la réalisation des buts sexuels. Le refoulement qui s'effectue pendant la période de latence constitue un de ces obstacles intérieurs, ou devenus intérieurs. Pour ce qui est du père de la horde primitive, nous avons admis que son intolérance condamnait tous ses fils à l'abstinence sexuelle et leur imposait des attaches entravées dans leur but, alors qu'il se réservait à lui seul la libre jouissance sexuelle et l'indépendance de toute attache. Toutes les attaches sur lesquelles repose la foule découlent de tendances entravées. Mais avec cela nous abordons un nouveau sujet, celui relatif aux rapports entre les tendances sexuelles directes et le formation collective.

D. - Ces dernières remarques nous permettent déjà d'entrevoir en quoi les tendances sexuelles directes sont défavorables à la formation collective. Il y a bien eu, au cours de l'évolution de la famille, une phase de rapports sexuels collectifs (mariage de groupe), mais plus l'amour sexuel acquérait d'importance pour l'individu, plus celui-ci devenait capable d'être amoureux, et plus il tendait vers la limitation de l'amour à deux personnes - *una cum uno* - que semble imposer la nature même du but sexuel. Les tendances polygamiques devaient se contenter du remplacement successif d'un objet d'amour par un autre.

Les deux personnes réunies en vue de la satisfaction sexuelle constituent, par leur recherche de la solitude, une démonstration vivante contre l'instinct grégaire, contre le sentiment collectif. Plus elles sont amoureuses, et plus elles se suffisent. Leurs efforts de se soustraire à l'influence de la foule se manifestent sous la forme d'un sentiment de honte. Les émotions extrêmement violentes, suscitées par la jalousie, servent à protéger l'objet du choix sexuel contre le

préjudice pouvant résulter pour lui d'une attache collective. C'est seulement dans les cas où la tendresse, c'est-à-dire le facteur personnel du rapport amoureux, s'efface complètement devant le facteur sensuel, que deviennent possibles des relations amoureuses étalées en publie, ou, comme dans l'orgie, des actes sexuels, simultanés, à l'intérieur d'un groupe. Mais par là-même s'effectue une régression vers un état antérieur des rapports sexuels, dans lequel l'amour proprement dit ne joue encore aucun rôle, tous les objets sexuels étant considérés comme ayant une valeur égale, à peu près dans le sens de ce mot méchant de Bernard Shaw : « Être amoureux signifie exagérer démesurément la différence entre une femme et une autre ».

De nombreux faits semblent témoigner en faveur de l'apparition assez tardive de l'amour dans les relations sexuelles entre homme et femme, et il en résulterait que l'opposition entre l'amour sexuel et l'attachement collectif est, lui aussi, tardif. Or, à première vue, cette supposition est de nature à paraître inconciliable avec notre mythe de la famille primitive. N'est-ce pas par amour pour les mères et les sœurs que la bande des frères a été poussée au meurtre du père et n'est-il pas difficile de se représenter cet amour autrement que comme un amour primitif, entier, c'est-à-dire un mélange intime d'amour tendre et d'amour sensuel ? Mais en y réfléchissant de près, on ne manque pas de constater que cette objection n'est, au fond, qu'une confirmation. Parmi les réactions provoquées par le meurtre du père, figure l'institution de l'exogamie totémique, c'est-à-dire la prohibition de tout rapport sexuel avec les femmes de la famille, tendrement aimées depuis l'enfance. Une scission a été ainsi opérée entre le côté tendre et le côté sexuel de l'amour masculin, scission dont les effets se font encore sentir de nos jours [77]. Par suite de cette exogamie, l'homme s'est trouvé obligé de

77 Cf. *Ueber die allgemeinste Erniedrigung des Liebeslebens,* 1912. « Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre », 4e série.

satisfaire ses besoins sexuels avec des femmes étrangères qui ne lui inspiraient aucun sentiment d'amour et de tendresse.

Dans les grandes foules conventionnelles, telles que l'Église et l'Armée, il n'y a pas place pour la femme, en tant qu'objet sexuel. Les rapports amoureux entre homme et femme restent en dehors de ces organisations. Même dans les foules composées d'hommes et de femmes, les différences sexuelles ne jouent aucun rôle. Il n'y a pas lieu de demander si la libido qui maintient la cohésion des foules est de nature homosexuelle ou hétérosexuelle, car la foule n'est Pas différenciée d'après les sexes et fait, plus particulièrement, abstraction des buts qui président à l'organisation génitale.

Les tendances sexuelles directes gardent un certain caractère d'individualité, même chez l'individu absorbé dans la masse. Lorsque cette individualité dépasse un certain degré, la formation collective est menacée de désagrégation. L'Église catholique a les meilleures raisons de recommander le célibat à ses fidèles et de l'imposer à ses prêtres, mais l'amour a souvent poussé même des ecclésiastiques à sortir de l'Église. L'amour de la femme rompt les liens collectifs créés par la race, s'élève au-dessus des différences nationales et des hiérarchies sociales, et ce faisant, il contribue dans une grande mesure aux progrès de la culture. Il paraît certain que l'amour homosexuel s’accommode plus facilement des liens collectifs, même là où il apparaît comme une tendance sexuelle non entravée : fait remarquable, dont l'explication nous entraînerait trop loin.

L'examen psychanalytique des névroses nous a montré que leurs symptômes découlent de tendances sexuelles directes, refoulées, mais demeurées actives. On peut compléter cette formule en ajoutant : ces symptômes peuvent encore découler de tendances entravées, mais entravées d'une façon incomplète ou rendant possible le retour au but sexuel réprimé. C'est ce qui explique pourquoi la névrose rend asocial, creuse un fossé entre l'individu qui en est atteint et les formations collectives dont il faisait

habituellement partie. On peut dire que la névrose est pour la foule un facteur de décomposition, au même degré que l'amour. Aussi voit-on en revanche que toutes les fois que se manifeste une forte tendance aux formations collectives, les névroses s'atténuent et peuvent même disparaître provisoirement. On a d'ailleurs essayé, et avec raison, d'utiliser cette opposition entre la névrose et la formation collective dans un but thérapeutique. Celui-là même qui ne regrette pas la disparition des illusions religieuses dans le monde civilisé moderne conviendra que tant que ces illusions étaient assez fortes, elles constituaient pour ceux qui vivaient sous leur domination la meilleure protection contre les névroses. Il n'est de même pas difficile de reconnaître dans toutes les adhésions à des sectes ou communautés mystico-religieuses ou philosophico-mystiques l'expression d'une recherche de remède indirect contre toutes sortes de névroses. Tout cela se rattache à l'opposition entre tendances sexuelles directes et tendances sexuelles entravées.

Abandonné à lui-même, le névrotique est obligé de substituer ses formations symptomatiques aux grandes formations collectives dont il est exclu. Il se crée son propre monde imaginaire, sa propre religion, son système chimérique et reproduit aussi les institutions de l'humanité sous un aspect défiguré qui trahit la puissante contribution qu'apportent à ce travail les tendances sexuelles directes [78].

E.- Avant de terminer, dressons, en nous plaçant au point de vue de la libido, un tableau comparatif des différents états dont nous venons de nous occuper : état amoureux, hypnose, formation collective et névrose.

L'état amoureux repose sur la coexistence de tendances sexuelles déviées du but, l'objet attirant sur lui une partie de la libido narcissique du moi. Cet état est limité au moi et à l'objet.

78 Voir *Totem et Tabou,* chap. II (fin) *: « Tabou et ambivalence »*

L'hypnose ressemble à l'état amoureux par le fait qu'elle est également limitée au moi et à l'objet, mais elle repose principalement sur des tendances sexuelles entravées et met l'objet à la place de *l'idéal du moi.*

Dans la *foule* ce processus subit une amplification ; la foule ressemble à l'état hypnotique par la nature des instincts qui en assurent la cohésion et par la substitution de l'objet à *l'idéal du moi ;* mais, dans la foule, s'ajoute à tous ces traits l'identification de chaque individu avec tous les autres, identification qui, primitivement, a peut-être été rendue possible, grâce à la même attitude à l'égard de l'objet.

Ces derniers états, l'hypnose et la formation collective, sont des survivances héréditaires de la philogénie de la libido humaine, l'hypnose ayant subsisté comme prédisposition, la foule comme survivance directe. La substitution des tendances sexuelles entravées ou directes favorise dans ces deux états la séparation entre le moi *et l'idéal du moi,* séparation qui a déjà commencé dans l'état amoureux.

La *névrose* se détache de cette série. Elle repose, elle aussi, sur une particularité de l'évolution de la libido humaine, sur ce qu'on peut appeler la double articulation de la fonction sexuelle directe, caractère que la période de latence vient interrompre [79]. Elle partage, pour autant, avec l'hypnose et la formation collective, le caractère régressif qui est absent dans l'état amoureux. Elle se produit toutes les fois que le passage de buts sexuels directs à des buts sexuels entravés n'a pas pu s'effectuer complètement, et elle correspond à un *conflit* entre les tendances qui, absorbées, assimilées par le moi, ont effectué cette évolution, et des fractions ou fragments de ces mêmes tendances qui, faisant partie de l'inconscient refoulé, exigent, tout comme des sentiments et "des désirs complètement refoulés, leur satisfaction directe. La névrose

79 Voir *Sexualtheorie,* 4ème édition 1920, p. 96.

possède un contenu extrêmement riche, puisqu'elle embrasse, d'une part, tous les rapports possibles entre le moi et l'objet, aussi bien ceux dans lesquels l'objet est maintenu que ceux dans lesquels il est abandonné ou érigé dans le moi lui-même et, d'autre part, les rapports naissant des conflits entre le moi et *l'idéal du moi.*

Psychanalyse et télépathie[1]

Rapport préliminaire

Il ne semble pas inclus dans notre destin de travailler tranquillement à l'élaboration de notre science. À peine avons-nous repoussé victorieusement deux attaques - l'une voulait dénier de nouveau ce que nous avons mis en lumière et ne nous proposait pour tout contenu que le motif du déni, l'autre voulait nous faire accroire que nous devions méconnaître la nature de ce contenu et l'échanger facilement contre un autre - à peine donc nous sentons-nous en sûreté face à ces deux ennemis, qu'un nouveau danger s'élève devant nous, cette fois quelque chose d'énorme, d'élémentaire, qui ne nous menace pas seulement, nous, mais peut-être plus encore nos adversaires.

Il ne semble plus possible de rejeter l'étude de ce qu'on appelle les faits occultes, ces choses qui prétendent cautionner l'existence réelle de puissances psychiques autres que l'âme des hommes et des animaux que nous connaissons, ou qui dévoilent des capacités jusqu'ici insoupçonnées en cette âme. L'attrait de cette recherche semble être d'une force irrésistible ; durant ces brèves vacances j'ai eu trois fois l'occasion de refuser ma collaboration à des périodiques

1 *Psychanalyse und Telepathie*, manuscrit daté : août 1921, et intitulé par Freud *Vorbericht*. Le titre *Psychanalyse und Telepathie* a été ajouté lors de la première publication en 1941, GW, XVII.

récemment fondés, consacrés à ces études. Nous croyons comprendre aussi où ce courant puise sa force. Il est à la fois une expression de la dévalorisation qui a atteint depuis la catastrophe mondiale de la Grande Guerre tout ce qui subsiste, une partie du tâtonnement face à ce grand bouleversement dont nous nous rapprochons et dont nous ne pouvons pas encore deviner l'ampleur, et certainement aussi un essai de compensation pour recouvrer dans un autre domaine - supraterrestre - ce que la vie sur cette terre a perdu en charme. Et en effet, maints processus des sciences exactes elles-mêmes peuvent avoir favorisé ce développement. La découverte du radium a embrouillé autant qu'élargi les possibilités d'explication du monde physique, et la connaissance récemment acquise de ce qu'on appelle la théorie de la relativité a eu pour effet, chez nombre de ceux qui l'admirent sans la comprendre, de diminuer la confiance en la crédibilité objective de la science. Vous vous souvenez qu'Einstein lui-même a saisi récemment l'occasion de protester contre un tel malentendu.

Il ne va pas de soi que le renforcement de l'intérêt pour l'occultisme signifie un danger pour la psychanalyse. Au contraire, on aurait dû s'attendre à des sympathies réciproques entre les deux. Ils ont subi le même traitement dédaigneux, hautain, de la part de la science officielle. La psychanalyse est considérée aujourd'hui encore comme suspecte de mysticisme et son inconscient classé parmi ces choses entre ciel et terre auxquelles le savoir académique ne se permet pas de rêver. Les nombreuses invitations à collaborer qui nous sont adressées par les occultistes montrent qu'ils veulent nous traiter comme étant à moitié des leurs, qu'ils comptent sur notre soutien contre la pression de l'Autorité exacte. D'autre part, la psychanalyse n'a aucun intérêt à défendre cette autorité en se sacrifiant, elle est elle-même en opposition à tout ce qui est limité par les conventions, bien établi et généralement reconnu. Ce ne serait pas la première fois qu'elle offrirait son aide aux

pressentiments obscurs mais indestructibles du peuple contre la prétention au savoir des gens instruits. Une alliance et une communauté de travail entre analystes et occultistes paraîtraient aussi faciles à concevoir que riches en perspectives.

Mais, à y regarder de plus près, des difficultés apparaissent. L'écrasante majorité des occultistes ne sont poussés ni par l'appétit de savoir, ni par la honte de voir que la science ait négligé si long-temps de prendre connaissance de problèmes indéniables, ni par le besoin de lui soumettre de nouveaux champs de phénomènes. Ce sont bien plutôt des convaincus, qui cherchent des confirmations, qui veulent avoir une justification pour avouer ouvertement leur croyance. Mais cette croyance, dont ils font montre en premier, et qu'ils veulent ensuite imposer à d'autres, c'est la vieille croyance religieuse qui a été repoussée par la science au cours de l'évolution de l'humanité, ou même une autre, plus proche encore des convictions surmontées des primitifs. Les analystes par contre ne peuvent dénier qu'ils procèdent des sciences exactes et qu'ils font partie de leurs représentants. Méfiants à l'extrême envers la puissance des motions de désir chez l'être humain, envers les ten-tations du principe de plaisir, ils sont prêts pour parvenir à un fragment de certitude objective à tout sacrifier : l'éclat aveuglant d'une théorie sans faille, la conscience exaltante de posséder une conception du monde bien arrondie, l'apaisement qu'apportent à l'âme de larges motivations en vue d'une action utile et éthique. Au lieu de cela, ils se contentent de miettes fragmentaires de connaissance et de propositions de base imprécises, toujours prêtes à remaniement. Au lieu de guetter le moment qui leur permettrait de se soustraire à la contrainte des lois physiques et chimiques connues, ils espèrent que se manifestent des lois de la nature élar-gies et d'une portée plus profonde auxquelles ils sont prêts à se soumettre. Les analystes sont au fond d'incorrigibles mécanistes et matérialistes, même s'ils se gardent bien de dépouiller ce qui

concerne l'âme et l'esprit de ses particularités encore inconnues. S'ils s'engagent dans l'étude du matériel occulte, c'est uniquement parce qu'ils en attendent de pouvoir exclure définitivement de la réalité matérielle les productions de désir de l'humanité. Avec des dispositions d'esprit aussi différentes, un travail commun entre analystes et occultistes offre peu de perspectives de gain. L'analyste a son propre champ de travail qu'il ne doit pas quitter, l'inconscient de la vie de l'âme. S'il voulait, pendant son travail, guetter des phénomènes occultes, il courrait le danger de ne pas voir tout ce qui est plus proche de lui. Il y perdrait sa non-prévention, son impartialité, son absence d'attentes, qui constituaient une part essentielle de son armure et de son équipement d'analyste. Si des phénomènes occultes s'imposent à lui de la même manière que d'autres, il ne les évitera pas plus qu'il n'évite les autres. Telle semble être la seule ligne de conduite compatible avec l'activité de l'analyste.

Contre un premier danger, le danger subjectif de voir son intérêt détourné au profit des phénomènes occultes, l'analyste peut se protéger par l’autodiscipline. Il en va autrement du danger objectif. Il n'est guère douteux que s'occuper des phénomènes occultes aura très vite pour résultat de voir confirmer la factualité de nombre d'entre eux ; il est à supposer que beaucoup de temps passera avant qu'on ne parvienne à une théorie acceptable de ces faits nouveaux. Mais ceux qui tendent avidement l'oreille n'attendront pas si longtemps. Dès la première approbation les occultistes vont déclarer leur cause victorieuse, ils vont élargir à toutes les autres la croyance accordée à une seule affirmation, et, des phénomènes, l'étendre aux explications qui leur sont les plus proches et les plus chères. Les méthodes de l'investigation scientifique ne leur serviront que d'échelle pour s'élever au-dessus de la science. Malheur, s'ils arrivent à monter si haut ! Et aucun scepticisme des spectateurs et des auditeurs ne les inquiétera, aucune protestation

venue de la foule ne les retiendra. Ils seront salués comme des libérateurs nous délivrant de l'accablante contrainte de pensée, toute la crédulité, disponible depuis les jours d'enfance de l'humanité et les années d'enfance des individus, se portera à leur rencontre en les acclamant. Un effondrement effroyable de la pensée critique, de l'exigence déterministe, de la science mécaniste peut alors être imminent ; la technique pourra-t-elle l'empêcher par son attachement inflexible à la grandeur de la force, à la masse et à la qualité du matériel ?

Il est vain d'espérer que le travail analytique, justement parce qu'il porte sur le mystérieux inconscient, échappera à un tel écroulement des valeurs. Si les esprits familiers aux humains donnent les explications dernières, alors les approches laborieuses, par la recherche analytique, de puissances psychiques inconnues, n'offrent plus aucun intérêt. Les voies de la technique analytique seront abandonnées elles aussi, si l'espoir sourit d'entrer par des procédés occultes en relation immédiate avec les esprits agissants, exactement comme on renonce aux habitudes d'un travail patient et minutieux si l'espoir sourit de s'enrichir d'un seul coup par une spéculation réussie. Au cours de cette guerre nous avons entendu parler de personnes placées entre deux nations ennemies, appartenant à l'une par la naissance, à l'autre par le choix et la résidence ; ce fut leur destin d'être traitées en ennemis d'abord par l'une, puis, si elles avaient la chance d'en réchapper, par l'autre. Tel pourrait être aussi le destin de la psychanalyse.

Cependant, les destins doivent être supportés quels qu'ils puissent être. La psychanalyse, elle aussi, s'accommodera du sien, d'une manière ou d'une autre. Revenons au présent, à la tâche immédiate. J'ai fait, au cours des dernières années, quelques observations que, tout au moins dans le cercle de mes proches, je ne veux pas garder par-devers moi. La répugnance à suivre un courant dominant de notre époque, le souci de ne pas porter l'intérêt à se

détourner de la psychanalyse et le manque absolu de déguisement aux fins de discrétion, voilà les motifs qui se conjuguent pour interdire toute plus large publicité à ma communication. Je revendique pour mon matériel deux avantages que l'on trouve rarement. Premièrement, il est exempt des réserves et des doutes auxquels restent sujettes la plupart des observations des occultistes, et deuxièmement il ne développe sa force démonstrative qu'après avoir été soumis à l'élaboration analytique. Toutefois, il ne se compose que de deux cas qui ont un caractère commun ; un troisième cas est d'une autre nature, ajouté seulement à titre d'annexe et susceptible d'une autre appréciation.

Les deux cas que je vais maintenant exposer amplement concernent des événements de même nature, des prophéties de diseurs de bonne aventure professionnels qui *ne* se sont *pas* accomplies. Elles n'en ont pas moins impressionné à l'extrême les personnes à qui elles furent faites, de sorte que leur relation au futur ne peut pas en constituer l'essentiel. Toute contribution à leur explication, de même que toute réserve relative à leur force démonstrative seront pour moi extrêmement bienvenues. Ma position personnelle face à ce matériau reste faite de répugnance, d'ambivalence.

I.

Quelques années avant la guerre, un jeune homme vint me voir d'Allemagne pour une analyse, en se plaignant d'être incapable de travailler, d'avoir tout oublié de sa vie, d'avoir perdu tout intérêt. Il était étudiant en philosophie, faisait ses études à Munich et allait passer bientôt son examen, c'était d'ailleurs un malin très instruit, un coquin infantile, fils d'un financier qui avait, comme il s'avéra par la suite, élaboré avec succès un colossal érotisme anal. À ma question si rien n était resté présent pour lui de sa vie ou de ses centres d'intérêt, il reconnut se souvenir du projet d'un roman qu'il avait

ébauché, qui se passait à l'époque d'Amenhotep IV, en Egypte, et où un certain anneau avait une grande importance. Nous partîmes de ce roman, l'anneau se révéla être le symbole du mariage et de là, nous réussîmes à raviver tous ses souvenirs et ses intérêts. Il en ressortit que son effondrement était la suite d'un grand surmontement psychique. Il avait une sœur unique, de quelques années plus jeune, qu'il aimait d'un amour entier, nullement dissimulé. Pourquoi ne pouvons-nous pas nous marier ?, s'étaient-ils souvent demandé entre eux. Mais leur tendresse n'avait à aucun moment dépassé la mesure de ce qui est permis entre frère et sœur.

Un jeune ingénieur était tombé amoureux de cette sœur. Elle y répondit de même, mais lui ne trouva pas grâce aux yeux des parents sévères de la jeune fille. Dans sa détresse, le couple demanda l'aide du frère. Celui-ci prit fait et cause pour les amoureux, transmit leur correspondance, facilita leurs rencontres lorsqu'il était en vacances à la maison et influença finalement les parents au point qu'ils acceptèrent les fiançailles et le mariage des amoureux. Pendant la période des fiançailles se produisit un jour un événement suspect au plus haut point. Le frère entreprit avec son futur beau-frère une excursion sur la Zugspitze au cours de laquelle il servit de guide, mais tous deux s'égarèrent dans la montagne, faillirent faire une chute et ne s'en tirèrent qu'avec peine. Le patient ne me contredit pas beaucoup lorsque j'interprétai cette aventure comme une tentative de meurtre et de suicide. Quelques mois après le mariage de la sœur le jeune homme commença son analyse.

Il l'interrompit au bout de six à neuf mois, en pleine possession de sa capacité de travail, pour passer ses examens et écrire sa thèse, et, une bonne année plus tard, devenu docteur en philosophie, il revint pour continuer l'analyse, car, disait-il, en tant que philosophe la psychanalyse avait pour lui un intérêt qui dépassait la réussite thérapeutique. Je sais qu'il recommença en octobre. Quelques semaines plus tard, il raconta, dans un contexte quelconque,

l'expérience suivante. À Munich vivait une diseuse de bonne aventure qui jouissait d'une grande réputation. Les princes de Bavière avaient coutume de la consulter lorsqu'ils envisageaient quelque entreprise. Elle demandait seulement qu'on lui fournisse une date. (J'omis de demander s'il fallait aussi donner l'année.) Il était bien entendu que cette date était le jour de la naissance d'une personne déterminée, mais elle ne demandait pas de qui il s'agissait. En possession de cette date, elle consultait des livres d'astrologie, faisait de longs calculs et énonçait enfin une prophétie concernant cette personne. Au mois de mars dernier il se laissa persuader de consulter cette diseuse de bonne aventure et lui proposa la date de naissance de son beau-frère, naturellement sans le nommer et sans révéler qu'il pensait à lui. L'oracle énonça : cette personne mourra au mois de juillet ou d'août prochain d'un empoisonnement par des écrevisses ou des huîtres. Après avoir raconté cela, il ajouta : c'était vraiment formidable !

Je ne compris pas et le contredis vigoureusement : que trouvez-vous là de formidable ? Voilà déjà des semaines que vous êtes chez moi ; si votre beau-frère était effectivement mort, vous l'auriez raconté depuis longtemps ; donc il vit toujours. La prédiction remonte au mois de mars, elle aurait dû se réaliser au cœur de l'été, nous sommes maintenant en novembre. Elle ne s'est donc pas réalisée, que trouvez-vous là d'admirable ?

Lui, là-dessus : elle ne s'est pas réalisée, bien sûr. Mais voilà ce qu'il y a de remarquable : mon beau-frère est grand amateur d'écrevisses, d'huîtres, etc., et il a vraiment eu, en août de l'*année dernière*, un empoisonnement par les écrevisses dont il a failli mourir. Nous n'en parlâmes pas davantage.

Voulez-vous maintenant discuter ce cas avec moi ?

Je crois à la véracité du narrateur. Il est à prendre tout à fait au sérieux, il est actuellement professeur de philosophie à K... Je ne vois aucun motif qui aurait pu l'inciter à me mystifier. Le récit n'avait

qu'une valeur d'épisode, il n'était pas tendancieux, rien ne vint s'y rattacher, il n'en fut pas tiré de conclusions. Il n'avait pas l'intention de me convaincre de l'existence de phénomènes psychiques occultes, j'avais même l'impression qu'il n'était pas du tout au clair sur la signification de cette expérience. Moi-même j'en était tellement frappé, à vrai dire si péniblement affecté, que je renonçai à l'exploitation analytique de sa communication.

L'observation me semble tout aussi irréprochable dans une autre direction. Il est certain que la diseuse de bonne aventure ne connaissait pas celui qui posait la question. Mais demandez-vous vous-mêmes quel degré d'intimité serait nécessaire pour reconnaître une date comme étant le jour de naissance du beau-frère d'une relation. D'autre part, vous douterez sans aucun doute tous avec moi, et de la manière la plus obstinée, que l'on puisse déduire par quelques formules que ce soit, à l'aide de quelques tables que ce soit, à partir de la date de naissance un détail du destin tel qu'une maladie due à l'empoisonnement par les écrevisses. N'oublions pas combien d'hommes naissent le même jour ; croyez-vous possible que la communauté de destin qui serait fondée sur une même date de naissance puisse aller si loin dans le détail ? Je me permets donc d'exclure tout à fait de la discussion les calculs astrologiques, je crois que la diseuse de bonne aventure aurait pu faire n'importe quoi d'autre sans influencer le résultat de la consultation. Il me semble donc aussi qu'une source de tromperie venant de la diseuse de bonne aventure - disons tout de suite du médium - soit absolument hors de question.

Si vous accordez à cette observation son caractère factuel et sa véracité, alors nous voilà tout près de son explication. Et là s'avère tout de suite ce qui vaut pour la plupart de ces phénomènes, à savoir que leur explication par des hypothèses occultes est extraordinairement adéquate, qu'elle recouvre sans reste ce qui est à expliquer, à ceci près qu'elle est en elle-même si insatisfaisante. La

diseuse de bonne aventure ne pouvait pas savoir que celui qui était né à la date indiquée avait subi un empoisonnement par les écrevisses, elle ne pouvait pas davantage l'avoir appris par ses tables et ses calculs. Mais celui qui posait la question par contre le savait. L'affaire s'explique sans résidu si nous voulions bien admettre que ce savoir s'est transféré de lui à elle, la prétendue prophétesse, par des voies inconnues, à l'exclusion des modes de communication que nous connaissons. Cela signifie que nous devrions tirer la conclusion : il y a du transfert de pensée. Le rôle du travail astrologique de la voyante serait alors celui d'une activité destinée à détourner ses propres forces psychiques en leur donnant une occupation anodine, de sorte que, réceptive et perméable aux pensées de l'autre qui agissent sur elle, elle puisse devenir un véritable « médium ». Nous avons fait connaissance de dispositifs analogues, par exemple dans le trait d'esprit, lorsqu'il s'agissait d'assurer à un processus psychique un déroulement plus automatique.

Mais le recours à l'analyse fournit davantage pour ce cas et rehausse sa signification. Elle nous apprend que ce n'est pas un fragment quelconque d'un savoir indifférent qui s'est communiqué par la voie de l'induction à une deuxième personne, mais que c'est un désir extrêmement fort d'une personne, désir en relation particulière avec sa conscience, qui a pu se procurer, avec l'aide d'une deuxième personne, une expression consciente sous un léger voile, tout comme la frange invisible du spectre se manifeste à nos sens sous forme d'une suite colorée sur la plaque photosensible. On croit pouvoir reconstruire le cours des pensées du jeune homme, après la maladie et le rétablissement de ce beau-frère haï comme rival. Eh bien, cette fois-ci c'est vrai qu'il s'en est tiré, mais ne renonce pas pour autant à sa dangereuse prédilection et une prochaine fois, *espérons* qu'il y restera. C'est cet « espérons » qui se transforme en prophétie. En contrepartie, je pourrais vous communiquer le rêve d'une autre personne où apparaît comme matériel une prophétie et l'analyse du

rêve démontre que le contenu de la prédiction coïncide avec un accomplissement de désir.

Je ne peux pas simplifier mon propos en désignant le désir de mort de mon patient envers son beau-frère comme un souhait inconscient refoulé. Il avait été, en effet, rendu conscient dans la cure de l'année précédente et les conséquences découlant de son refoulement avaient cédé. Mais le désir persistait toujours, non plus avec un caractère pathogène, mais suffisamment intense. On pourrait le décrire comme un désir « réprimé ».

II.

Dans la ville de F... grandit une enfant, l'aînée de cinq, toutes des filles. La plus jeune a dix ans de moins qu'elle, elle la laisse tomber un jour, encore bébé, de ses bras, plus tard elle l'appelle « son enfant ». La petite sœur qui la suit n'est séparée d'elle que par le délai le plus court, elles sont nées toutes les deux la même année. La mère est plus âgée que le père, pas aimable, le père, plus jeune et pas seulement par l'âge, s'occupe beaucoup de ses petites filles et leur en impose par ses tours d'adresse. Malheureusement, il n'en impose pas par ailleurs, homme d'affaires médiocre il ne peut faire vivre la famille sans l'aide de parents. La fille aînée devient de bonne heure la confidente de tous les soucis résultant de la faiblesse de ses gains.

Après avoir surmonté son caractère d'enfant rigide et passionné, elle devient en grandissant un véritable miroir de vertu. Son grand pathos moral s'accompagne d'une intelligence étroitement limitée. Elle est devenue institutrice, elle est très respectée. Les hommages timides d'un jeune parent qui est son professeur de musique la touchent peu. Aucun autre homme n'a encore éveillé son intérêt.

Un jour apparaît un parent de sa mère, considérablement plus âgé que la jeune fille, mais comme elle n'a que dix-neuf ans, c'est

encore un homme jeune. C'est un étranger, il vit en Russie où il dirige une grande entreprise commerciale, il est devenu très riche. Il ne faudra rien de moins qu'une guerre mondiale et la chute du plus grand despotisme pour l'appauvrir lui aussi. Il tombe amoureux de la jeune et sévère cousine et veut l'avoir pour femme. Les parents ne la poussent nullement, mais elle comprend ce que les parents souhaitent. Derrière tous les idéaux moraux, lui sourit l'accomplissement du désir fantasmatique d'aider son père, de le sauver de ses difficultés. Elle fait des calculs, il soutiendra son père financièrement tant que celui-ci continuera son commerce, il lui fera une rente lorsqu'enfin il s'en retirera finalement, il donnera aux sœurs dot et trousseau pour qu'elles puissent se marier. Et elle tombe amoureuse de lui, l'épouse peu après et le suit en Russie.

En dehors de quelques petits incidents qui ne sont pas directement compréhensibles et ne prendront signification que rétrospectivement, tout va aussi pour le mieux dans ce mariage. Elle devient une femme tendrement aimante, sensuellement satisfaite, la providence de sa famille. Une seule chose manque, elle n'a pas d'enfant. Elle a maintenant vingt-sept ans, est mariée depuis plus de sept ans, vit en Allemagne, et après avoir surmonté toutes ses hésitations, elle s'adresse à un gynécologue allemand. Celui-ci, avec la désinvolture habituelle des spécialistes, lui promet le succès si elle se soumet à une petite opération. Elle y est prête, en parle la veille au soir avec son mari. C'est le moment du crépuscule, elle veut faire de la lumière. Son mari lui demande de n'en rien faire, il a quelque chose à lui dire et préfère pour cela l'obscurité. Elle devrait décommander l'opération, c'est sa faute à lui s'ils n'ont pas d'enfants. Au cours d'un congrès médical, voilà deux ans, il a appris que certaines maladies peuvent priver l'homme de la capacité de procréer et un examen a montré ensuite qu'il était, lui aussi, dans ce cas. Après cette révélation, l'opération n'a pas lieu. En elle se produit alors un effondrement passager qu'elle tente en vain de cacher. Elle

n'a pu l'aimer que comme substitut du père, maintenant elle a appris qu'il ne pourra jamais devenir père. Trois voies s'ouvrent devant elle, toutes également impraticables : l'infidélité, le renoncement à l'enfant, la séparation d'avec son mari. Cette dernière voie n'est pas possible pour les meilleurs motifs pratiques, la seconde pour les motifs inconscients les plus forts que vous devinez aisément. Toute son enfance avait été dominée par le désir trois fois déçu d'avoir un enfant de son père. Ainsi lui reste-t-il cette issue qui la rendra si intéressante à nos yeux. Elle sombre dans une grave névrose. Pendant un certain temps, elle se défend contre diverses tentations à l'aide d'une hystérie d'angoisse, puis elle bascule dans des actes obsessionnels graves. Elle séjourne dans des cliniques et finalement, au bout de dix ans de maladie, vient me voir. Son symptôme le plus frappant était d'attacher, au lit, ses draps aux couvertures avec des épingles de sûreté. Elle trahissait ainsi le secret de la contamination de son mari [une inoculation comme par piqûre] qui l'avait privée d'enfants[2].

Cette patiente me raconta un jour - elle avait alors peut-être quarante ans - un événement datant du début de sa dépression, encore avant l'apparition de la névrose obsessionnelle. Pour la distraire, son mari l'emmena dans un voyage d'affaires à Paris. Le couple était assis avec une relation d'affaires du mari dans le hall de l'hôtel, lorsqu'une certaine agitation et des mouvements divers se manifestèrent dans la salle. Elle demanda à un employé de l'hôtel ce qui se passait et apprit que le Professeur était arrivé pour donner ses consultations dans son petit cabinet près de l'entrée. M. le Professeur était un grand diseur de bonne aventure, il ne posait pas de questions, mais il faisait, dit-il, marquer par le visiteur l'empreinte de sa main dans une cuvette remplie de sable et prédisait l'avenir par l'étude de l'empreinte. Elle déclara qu'elle voulait aussi y aller, se faire prédire l'avenir, son mari le lui déconseilla, disant que c'était

2 Attacher, épingler se dit en allemand *anstecken*, le même verbe signifie contaminer. *Ansteckung* = contamination, ou inoculation.

absurde. Mais lorsqu'il fut parti avec sa relation d'affaires, elle retira son alliance du doigt et se glissa dans le cabinet du diseur de bonne aventure. Celui-ci étudia longuement l'empreinte de la main et lui dit ensuite : vous aurez prochainement de grands combats à soutenir, mais tout finira bien, vous vous marierez et à trente-deux ans vous aurez deux enfants. Elle raconta cette histoire d'une façon visiblement admirative et sans la comprendre. Ma remarque qu'il était vraiment dommage de voir la date fixée par la prophétie déjà dépassée de huit ans ne lui fit aucune impression. Je pouvais me dire qu'elle admirait peut-être l'assurance audacieuse de cette prédiction, le « coup d’œil du rabbin ».

Malheureusement ma mémoire, par ailleurs fidèle, n'est pas sûre de l'énoncé de la première partie de la prédiction : tout finira bien, vous vous marierez, ou, au lieu de cela : vous serez heureuse. Mon attention s'était trop concentrée sur la phrase finale, fortement marquée avec ses détails frappants. En fait, les premières phrases à propos des combats qui finiront bien correspondent, c'est vrai, aux formules vagues qui se trouvent dans toutes les prophéties, même dans celles que l'on achète toutes faites. D'autant plus frappantes apparaissent auprès d'elles les deux précisions numériques de la phrase finale. Mais il n'aurait certainement pas été sans intérêt de savoir si le professeur avait vraiment parlé de son *mariage*. Elle avait certes retiré son alliance et paraissait à vingt-sept ans très jeune, elle aurait pu passer facilement pour une jeune fille, mais d'autre part il n'est pas besoin de beaucoup d'astuce pour découvrir la trace de l'anneau à un doigt. Limitons-nous au problème de la dernière phrase qui promet deux enfants à l'âge de trente-deux ans.

Ces détails paraissent certes tout à fait arbitraires et inexplicables. Même le plus crédule n'entreprendra guère de les déduire de l'interprétation des lignes de la main. Ils auraient trouvé une justification indiscutable si le destin les avait confirmés, mais il ne l'a pas fait, elle avait maintenant quarante ans et pas un seul enfant.

Quelles étaient donc l'origine et la signification de ces chiffres ? La patiente elle-même n'en avait pas la moindre idée. Le plus simple eût été de tirer un trait sur la question et de rejeter cet incident comme n'ayant aucune valeur parmi les nombreuses autres communications absurdes, soi-disant occultes.

Ce serait bien beau, ce serait la solution la plus simple et le soulagement le plus souhaité, si - je dois dire malheureusement - l'analyse n'était justement en état de donner une explication de ces deux chiffres et une fois de plus une explication qui se révèle être pleinement satisfaisante et même allant de soi pour la situation donnée. Les deux chiffres concordent en effet parfaitement avec la biographie de la mère de notre patiente. Celle-ci ne s'était mariée qu'après trente ans et sa trente-deuxième année était justement celle où, s'écartant du destin habituel des femmes et comme pour rattraper ce retard, elle avait pu donner la vie à deux enfants. La prophétie est donc facile à traduire : ne t'afflige donc pas de n'avoir pas d'enfant actuellement, cela ne veut encore rien dire, tu peux toujours avoir encore le destin de ta mère qui n'était même pas mariée à ton âge et qui cependant avait à trente-deux ans ses deux enfants. La prophétie lui promet l'accomplissement de cette identification à sa mère qui était le secret de son enfance, cela par la bouche d'un diseur de bonne aventure ignorant toutes ces circonstances personnelles et occupé à examiner une empreinte dans le sable. Nous sommes alors libres d'insérer comme présupposé de cet accomplissement de désir, inconscient dans tous les sens du mot : Tu seras débarrassée de ton inutile mari par la mort, ou bien : tu trouveras la force de te séparer de lui. La première de ces possibilités correspondrait mieux à la nature de la névrose obsessionnelle, les combats victorieusement soutenus dont parle la prophétie font entrevoir la seconde possibilité.

Vous reconnaissez que le rôle de l'interprétation analytique est encore plus significatif ici que dans le cas précédent, on peut dire

que le fait occulte n'a été créé que par elle. Par conséquent on devrait reconnaître à cet exemple aussi une force démonstrative vraiment contraignante quant à la possibilité du transfert d'un intense désir inconscient et des pensées et connaissances qui en dépendent. Je ne vois qu'une seule issue pour échapper à la contrainte de ce cas et je ne vais certes pas la passer sous silence. Il est possible que la patiente, au cours des douze ou treize années qui séparent la prophétie de son récit fait pendant la cure, ait formé une illusion du souvenir, que le professeur n'ait exprimé qu'un terne consolation d'ordre général, ce qui n'aurait rien d'étonnant, et qu'elle y ait progressivement inséré, venus de son inconscient, les chiffres chargés de signification. Alors se serait volatilisé l'état de faits qui veut nous imposer d'aussi lourdes conséquences. Nous nous identifions volontiers au sceptique qui ne prendra une telle communication en considération que si elle suit immédiatement l'événement vécu. Peut-être non sans scrupules, même alors. Je me rappelle qu'après ma nomination comme professeur, je demandai une audience au ministre pour le remercier. En rentrant de cette audience, je me surpris en train de vouloir falsifier les paroles échangées entre lui et moi, et je ne parvins plus jamais à me rappeler exactement la conversation qui avait eu lieu effectivement. Mais c'est vous que je dois laisser décider si vous tenez cette explication pour admissible. Je ne peux pas plus la réfuter que la prouver. Ainsi cette deuxième observation, bien que plus impressionnante en elle-même que la première, n'échappe-t-elle pas au doute dans la même mesure que celle-ci.

Les deux cas que je vous ai exposés concernent tous les deux des prophéties non accomplies. Je crois que de telles observations peuvent fournir le meilleur matériel pour la question du transfert de pensée et je voudrais vous inciter à en réunir de semblables. J'avais aussi préparé pour vous un exemple d'un matériel différent, un cas où un patient d'une qualité particulière a parlé au cours d'une séance

de choses qui touchaient de la manière la plus remarquable ce que je venais de vivre immédiatement avant. Mais vous allez avoir une preuve tangible du fait que je ne m'occupe de ces questions d'occultisme qu'en restant soumis à la plus grande résistance. Lorsque je sortis à Gastein les notes que j'avais triées et emportées pour mettre cet exposé au point, la feuille sur laquelle j'avais noté cette dernière observation ne s'y trouvait pas, mais par contre une autre y figurait, emportée par erreur et portant des notations indifférentes de tout autre nature. On ne peut rien faire contre une résistance aussi nette, je ne puis que vous rester redevable de ce cas, je ne peux pas le reconstituer de mémoire. Par contre, je veux ajouter quelques remarques sur une personne très connue à Vienne, un graphologue, Raphaël Schermann, à qui on attribue les performances les plus étonnantes. Il serait capable non seulement de reconstituer d'après un échantillon d'écriture le caractère d'une personne, mais encore d'en décrire l'aspect et d'y ajouter des prédictions confirmées plus tard par le destin. Un grand nombre de ces remarquables prouesses reposent toutefois sur ses propres récits. Un de mes amis a essayé une fois, sans m'en avertir, de le laisser faire preuve d'imagination sur un échantillon de mon écriture. Il put en tirer seulement que c'était l'écriture d'un vieux monsieur - cela se devine aisément - difficile à vivre, car c'est un insupportable tyran domestique. C'est ce que mes familiers ne confirmeraient guère. Mais on sait bien que dans le domaine occulte un principe bien commode a cours, selon lequel les cas négatifs ne prouvent rien.

Je n'ai fait aucune observation directe sur Schermann, mais je suis entré par l'intermédiaire d'un patient en relations avec lui, sans qu'il en sache rien. Je vais encore vous raconter cela. Il y a quelques années, un jeune homme s'adressa à moi et me fit une impression particulièrement sympathique, de sorte que je lui donnai la préférence sur beaucoup d'autres. Il s'avéra qu'il était pris dans une liaison avec une des courtisanes les plus connues, liaison dont il

voulait se dégager car elle le privait de toute indépendance, mais il n'y parvenait pas. Je réussis à lui faire recouvrer sa liberté et en même temps à parvenir à une compréhension totale de sa compulsion, il a contracté, il y a quelques mois, un mariage normal, bourgeoisement satisfaisant. Il apparut bientôt, au cours de l'analyse, que la compulsion contre laquelle il se débattait ne le liait nullement à la courtisane, mais à une femme de son propre milieu à qui l'attachait une liaison datant de sa prime jeunesse. La courtisane n'avait été introduite qu'en tant que souffre-douleur, afin de satisfaire sur elle tout le ressentiment et toute la jalousie destinés en fait à la bien-aimée. Il s'était soustrait à son inhibition par ambivalence, suivant des modèles que nous connaissons, en la déplaçant sur un nouvel objet.

Cette courtisane, qui s'était mise à l'aimer d'une manière presque désintéressée, il avait l'habitude de la tourmenter de la façon la plus raffinée. Mais lorsqu'elle ne pouvait plus cacher sa souffrance, alors la tendresse qu'il avait pour son amour de jeunesse se reportait aussi sur elle, il la comblait de cadeaux et se réconciliait avec elle, et puis le cycle continuait ainsi. Lorsque, sous la conduite de la cure, il rompit enfin avec elle, il devint clair que ce qu'il cherchait à obtenir par son comportement auprès de ce substitut de l'aimée, c'était la revanche pour une tentative de suicide qu'il avait faite dans sa jeunesse, lorsque l'aimée ne répondait pas à son amour. Après cette tentative de suicide, il parvint enfin à conquérir son premier amour. Pendant cette période du traitement, il avait l'habitude d'aller voir Schermann qu'il connaissait et qui tira à diverses reprises cette interprétation des échantillons d'écriture de la dame galante : elle était à bout de forces, au bord du suicide et allait très certainement se tuer. Mais elle ne le fit pas, rejeta au contraire sa faiblesse humaine et se souvint des principes de son métier et de ses devoirs envers son ami officiel. Il était clair pour moi

que le magicien n'avait fait que révéler à mon patient son désir intime.

Après avoir surmonté l'obstacle de cette personne poussée au premier plan, mon patient s'appliqua sérieusement à se libérer de sa véritable chaîne. D'après ses rêves, je devinai le plan qui se formait en lui pour dénouer sa liaison avec son amour de jeunesse, sans la blesser profondément ni lui causer de dommage matériel. Elle avait une fille qui se montrait très tendre envers le jeune ami de la famille, ne sachant apparemment rien de son rôle secret. Il voulait épouser cette jeune fille. Peu après le plan devint conscient et l'homme entreprit les premiers pas pour le réaliser. J'appuyai cette intention qui correspondait à une issue irrégulière, mais toutefois possible, d'une situation difficile. Mais peu après vint un rêve d'une tournure hostile à la jeune fille et il consulta de nouveau Schermann dont l'expertise fut que la jeune fille était puérile, névrosée et qu'il ne fallait pas l'épouser. Le grand connaisseur d'hommes avait cette fois raison, le comportement de la jeune fille, qui passait déjà pour être la fiancée de cet homme, devenait de plus en plus contradictoire et il fut décidé de la diriger vers une analyse. Le résultat de l'analyse fut d'écarter ce projet de mariage. La jeune fille avait une connaissance inconsciente complète des relations entre sa mère et son fiancé et n'était attachée à ce dernier que par suite de son complexe d'Œdipe.

C'est vers cette époque que notre analyse s'interrompit. Le patient était libre et capable de se frayer lui-même son chemin ultérieur. Il choisit pour femme, en dehors de son milieu familial, une jeune fille respectable sur laquelle Schermann avait porté un jugement favorable. Puisse-t-il avoir raison cette fois encore.

Vous avez compris dans quel sens je voudrais interpréter mes expériences avec Schermann. Vous voyez que tout mon matériel ne traite que le seul point de l'induction de pensée, de tous les autres miracles que proclame l'occultisme, je n'ai rien a dire. Ma propre vie, comme je l'ai déjà déclaré publiquement, fut particulièrement pauvre

du point de vue de l'occulte. Peut-être le problème du transfert de pensée vous semble-t-il bien insignifiant comparé au vaste monde enchanté de l'occulte. Mais réfléchissez seulement aux lourdes conséquences du pas que nous ferions au-delà de notre point de vue actuel en acceptant cette seule supposition. Ce que le gardien de Saint Denis avait coutume d'ajouter au récit du martyre du saint reste vrai. Après qu'on lui eut coupé la tête, saint Denis l'aurait ramassée et aurait encore parcouru un bout de chemin en la portant sous son bras. Et le gardien ajoutait : « Dans des cas pareils, ce n'est que le premier pas qui coûte »[3]. Après, cela va tout seul.

3 En français dans le texte.

De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l’homosexualité[1]

A.

La jalousie appartient aux états d'affect que l’on est en droit, tout comme le deuil, de qualifier de normaux. Là où elle semble manquer dans le caractère et le comportement d'un être humain, il est justifié de conclure qu'elle a succombé à un fort refoulement et joue de ce fait dans la vie d'âme inconsciente un rôle d'autant plus grand. Les cas de jalousie anormalement renforcée auxquels l'analyse se trouve avoir affaire s'avèrent triplement stratifiés. Les trois strates ou stades de la jalousie méritent les noms de jalousie *concurrentielle* ou normale, *projetée*, *délirante*.

De la jalousie normale il y a analytiquement peu à dire. Il est facile de voir qu'elle se compose essentiellement du deuil, de la douleur concernant l'objet d'amour cru perdu et de l'atteinte narcissique, pour autant que celle-ci se laisse séparer du reste, et en outre de sentiments hostiles envers le rival préféré, et d'un apport plus ou moins grand d'autocritique qui veut rendre le moi propre responsable de la perte d'amour. Cette jalousie, même si nous l'appelons normale, n'est nullement tout à fait rationnelle, c'est-à-

1 *Uber einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoïa und Homosexualität,* GW, XIII.

dire issue de relations actuelles, proportionnée aux circonstances effectives et dominée sans reste par le moi conscient, car elle s'enracine profondément dans l'inconscient, est en continuité avec les motions les plus précoces de l'affectivité enfantine et est issue du complexe d’œdipe ou du complexe de la fratrie de la première période sexuelle. Il est toutefois remarquable qu'elle soit vécue bisexuellement par bien des personnes, c'est-à-dire que chez l'homme, en dehors de la douleur concernant la femme aimée et de la haine envers le rival masculin, le deuil concernant l'homme inconsciemment aimé et la haine envers la femme comme rivale auprès de lui, agissent aussi à titre de renforcement. J'ai même connaissance d'un homme qui souffrait fort rudement de ses accès de jalousie et passait par les tourments les plus rudes, selon ses dires, en se situant consciemment à la place de la femme infidèle. La sensation de désaide qu'il ressentait alors, les images qu'il trouvait pour son état, comme s'il avait été livré en pâture au vautour comme Prométhée, ou jeté enchaîné dans un nid de serpents, il les rapportait lui-même à l'impression faite par plusieurs attaques homosexuelles qu'il avait vécues jeune garçon.

La jalousie de la deuxième strate ou jalousie *projetée* procède, chez l'homme comme chez la femme, de la propre infidélité mise en acte dans la vie ou d'impulsions à l'infidélité qui ont succombé au refoulement. Il est d'expérience quotidienne que la fidélité, à plus forte raison celle exigée dans le mariage, ne peut être maintenue que contre des tentations constantes. Celui qui les dénie en lui, en ressent pourtant si fortement la poussée qu'il recourt volontiers pour son soulagement à un mécanisme inconscient. Il obtient un tel soulagement, voire un acquittement devant sa conscience, s'il projette ses propres impulsions à l'infidélité sur l'autre camp, auquel il est redevable de la fidélité. Ce puissant motif peut dès lors se servir du matériel perceptif qui trahit les motions inconscientes similaires de l'autre partie, et il pourrait se justifier par la réflexion

que le partenaire ou la partenaire n'est vraisemblablement pas bien meilleur qu'on ne l'est soi-même[2].

Les mœurs sociales ont avec sagesse tenu compte de cet état de choses général en accordant une certaine marge de jeu à la manie de plaire de la femme mariée et à la manie de conquête de l'époux, dans l'espoir de drainer ainsi et de rendre inoffensive l’inclination à l’infidélité, impossible à écarter. La convention établit que les deux parties n'ont pas à s'imputer mutuellement ces tout petits pas en direction de l'infidélité, et elle obtient la plupart du temps que le désir enflammé au contact de l'objet étranger soit, dans un certain retour à la fidélité, satisfait au contact de l'objet propre. Mais le jaloux ne veut pas reconnaître cette tolérance conventionnelle, il ne croit pas qu'il y ait d'arrêt ou de demi-tour sur le chemin une fois emprunté, que le « flirt » en société puisse être aussi une assurance contre l'infidélité effective. Dans le traitement d'un tel jaloux, il faut éviter de contester auprès de lui le matériel sur lequel il s'appuie ; tout ce qu'on peut vouloir c'est le déterminer à apprécier autrement celui-ci.

La jalousie, apparue du fait d'une telle projection, a certes un caractère presque délirant, elle ne résiste pourtant pas au travail analytique qui met à découvert les fantaisies inconscientes de son infidélité propre. C'est encore pire avec la jalousie de la troisième strate, la jalousie délirante proprement dite. Celle-là aussi procède de tendances à l'infidélité refoulées, mais les objets de ces fantaisies se trouvent être du même sexe. La jalousie délirante correspond à une homosexualité tournée à l'aigre et affirme à bon droit sa place parmi les formes classiques de la paranoïa. En tant que tentative de

2 Comparer avec la strophe du chant de Desdémone :
J’ai nommé faux amour mon amour, alors qu’a-t-il-dit ?
Si je courtise d’autres femmes, vous coucherez avec d’autres hommes.
{Othello, IV, 3, vers 53-54.)

défense contre une motion homosexuelle surforte, elle serait (chez l'homme) à circonscrire par la formule :

Ce n'est pas moi qui l'aime, lui, c'est *elle* qui l'aime[3].

Dans un cas de délire de jalousie, on sera préparé à voir la jalousie provenir des trois strates, de toutes les trois, jamais de la troisième seule.

B.

Paranoïa. Pour des raisons connues, la plupart des cas de paranoïa se soustraient à l'investigation analytique. Cependant j'ai pu quand même tirer, ces derniers temps, de l'étude intensive de deux paranoïaques quelque chose de nouveau pour moi.

Le premier cas concernait un homme dans le jeune âge, avec une paranoïa de jalousie arrivée à sa pleine formation, dont l'objet était sa femme irréprochablement fidèle. Une période tumultueuse pendant laquelle le délire l'avait dominé sans interruption était déjà derrière lui. Lorsque je le vis, il ne produisait plus que des accès bien séparés qui persistaient sur plusieurs jours et, chose intéressante, survenaient régulièrement le lendemain d'un acte sexuel par ailleurs satisfaisant pour les deux parties. On est fondé à conclure que chaque fois que la libido hétérosexuelle avait été assouvie, la composante homosexuelle costimulée arrivait à s'exprimer par contrainte dans l'accès de jalousie.

L'accès tirait son matériel de l'observation des moindres indices par lesquels s'était trahie à lui la coquetterie totalement inconsciente de sa femme, impossible à remarquer pour un autre. Tantôt elle avait sans intention effleuré de la main le monsieur assis à côté d'elle, tantôt avait incliné beaucoup trop son visage vers lui ou

3 Voir les développements consacrés au cas Schreber dans les *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoia (dementia paranoides)* (GIV, VIII ; trad. fr. in Cinq Psychanalyses, Paris, Presses Universitaires de France).

affiché un sourire plus aimable que lorsqu'elle était seule avec son mari. Pour toutes ces manifestations de l'inconscient de sa femme, il faisait montre d'une extraordinaire attention et s'entendait toujours à les interpréter avec justesse, si bien qu'il avait, à vrai dire, toujours raison et pouvait encore faire appel à l'analyse pour justifier sa jalousie. À vrai dire, son anormalité se réduisait à ceci qu'il observait avec plus d'acuité et accordait alors bien plus de prix à l'inconscient de sa femme qu'il ne serait venu à l'idée d'un autre.

Nous nous souvenons que les paranoïaques persécutés se comportent, eux aussi, de façon tout à fait analogue. Eux aussi ne reconnaissent chez les autres rien qui soit indifférent et exploitent dans leur « délire de relation » les moindres indices que leur donnent ces autres, ces étrangers. Le sens de leur délire de relation est, en effet, que de tous les étrangers ils attendent quelque chose qui ressemble à de l'amour ; mais ces autres ne leur montrent rien de tel, ils rient sous cape, s'escriment avec leur canne ou crachent même par terre en passant, et vraiment, on ne fait pas ça quand on porte un intérêt tant soit peu amical à la personne qui est à proximité. On ne le fait que si cette personne vous est totalement indifférente, que si on peut la traiter comme du vent, et le paranoïaque, étant donné la parenté fondamentale de ces notions, « étranger » et « hostile », n'a pas tellement tort de ressentir une telle indifférence, en rapport avec son exigence d'amour, comme de l'hostilité.

Or nous avons le sentiment de décrire de manière très insuffisante le comportement du paranoïaque, le jaloux comme le persécuté, en disant qu'ils projettent vers l'extérieur, sur d'autres, ce qu'ils ne veulent pas percevoir dans leur propre intérieur.

Certes, c'est ce qu'ils font, mais ils ne projettent pas pour ainsi dire dans le vague, pas là où ne se trouve rien d'analogue, au contraire ils se laissent guider par leur connaissance de l'inconscient

et déplacent sur l'inconscient des autres l'attention qu'ils soustraient à leur propre inconscient. Notre jaloux reconnaît l'infidélité de sa femme en lieu et place de la sienne propre ; en prenant conscience, en un gigantesque agrandissement, de celle de sa femme, il réussit à maintenir inconsciente la sienne propre. Si nous estimons que son exemple fait autorité, il nous est permis de conclure que l'hostilité que le persécuté trouve chez d'autres est, elle aussi, le reflet de ses propres sentiments hostiles envers ces autres. Comme nous savons que chez le paranoïaque, c'est justement la personne la plus aimée du même sexe qui devient le persécuteur, la question se pose de savoir d'où provient cette inversion d'affect, et la première réponse à s'offrir serait que l'ambivalence de sentiment constamment présente fournit à la haine son fondement, et que le non-accomplissement faisant suite aux revendications d'amour la renforce. Ainsi l'ambivalence de sentiment rend au persécuté le même service, pour se défendre contre l'homosexualité, que la jalousie à notre patient.

Les rêves de mon jaloux me réservèrent une grande surprise. Certes, ils ne se montrèrent pas en même temps que l'éruption de l'accès, mais, bien que toujours sous la domination du délire, ils étaient parfaitement exempts de délire et permettaient de reconnaître, sous un déguisement pas plus accentué que d'habitude, les motions homosexuelles se trouvant à la base. Étant donné mon peu d'expérience des rêves de paranoïaques, j'inclinai alors à admettre généralement que la paranoïa ne pénétrait pas dans le rêve.

L'état d'homosexualité était chez ce patient facile à apercevoir. Il n'avait pas conçu d'amitié ni d'intérêts sociaux ; on ne pouvait échapper à l'impression que seul le délire avait enfin assumé le développement ultérieur de ses relations à l'homme, comme pour rattraper une part de ce qui avait été manqué. Le peu de significativité du père dans sa famille et un trauma homosexuel

honteux dans ses primes années de jeune garçon avaient agi conjointement pour pousser son homosexualité dans le refoulement et lui barrer le chemin de la sublimation. Toute sa jeunesse fut dominée par une forte liaison à la mère. Parmi de nombreux fils, il était le bien-aimé déclaré de la mère et développa à son endroit une forte jalousie de type normal. Lorsque plus tard il fit un choix pour se marier, essentiellement dominé par le motif de rendre sa mère riche, son besoin d une mère virginale se manifesta par des doutes marqués de contrainte quant à la virginité de sa fiancée. Les premières années de son mariage furent exemptes de jalousie. Puis il devint infidèle à sa femme et s'engagea dans un rapport de longue durée avec une autre. C'est seulement lorsque, effrayé par un soupçon précis, il eut abandonné cette relation amoureuse qu'éclata chez lui une jalousie du deuxième type, le type par projection, avec laquelle il put apaiser les reproches tenant à son infidélité. Elle se compliqua bientôt par l'adjonction des motions homosexuelles, dont l'objet était le beau-père, pour devenir pleine et entière paranoïa de jalousie.

Mon second cas n'aurait vraisemblablement pas été classé, sans analyse, comme *paranoïa persecutoria*, mais il me fallut concevoir ce jeune homme comme un candidat à cette issue morbide. Il existait chez lui une ambivalence dans le rapport au père, d'une envergure tout à fait extraordinaire. D'un côté, il était le plus accompli des rebelles, qui manifestement s'était à tous égards développé à l'écart des souhaits et des idéaux du père ; de l'autre, dans une strate plus profonde, il était resté le plus soumis des fils qui, après la mort du père, dans une tendre conscience de culpabilité, se refusait la jouissance de la femme. Ses relations réelles aux hommes étaient de toute évidence placées sous le signe de la méfiance ; grâce à son fort intellect, il sut rationaliser cette position et s'entendit à tout aménager de manière à être trompé et exploité par ses amis et connaissances. Ce que j'appris de nouveau à

son contact, ce fut que des pensées de persécution classiques peuvent être présentes sans rencontrer ni crédit ni valeur. Elles jaillissaient occasionnellement comme des éclairs durant son analyse mais il ne leur accordait aucune significativité et les tournait régulièrement en dérision. Cela peut bien dans de nombreux cas de paranoïa se produire de la sorte, et quand une telle affection éclate, nous tenons peut-être les idées délirantes extériorisées pour des néo-productions, alors qu'elles ont bien pu exister depuis longtemps.

Il me semble important de comprendre qu'un facteur qualitatif, la présence de certaines formations névrotiques, a en pratique moins de significativité que le facteur quantitatif, à savoir quel degré d'attention, plus exactement quelle mesure d'investissement ces configurations peuvent attirer à elles. La discussion de notre premier cas, la paranoïa de jalousie, nous avait engagés à la même évaluation du facteur quantitatif en nous montrant que l'anormalité consistait là essentiellement en un surinvestissement des interprétations de l'inconscient étranger. De par l'analyse de l'hystérie, nous connaissons depuis longtemps un fait analogue. Les fantaisies pathogènes, rejetons de motions pulsionnelles refoulées, sont tolérées pour un long temps à côté de la vie d'âme normale et n'agissent pas de façon pathogène tant qu'elles ne reçoivent pas un surinvestissement de par un revirement de l'économie libidinale ; c'est alors seulement qu'éclate le conflit qui conduit à la formation de symptôme. Ainsi, notre connaissance progressant, nous sommes de plus en plus poussés à placer au premier plan le point de vue *économique*. J'aimerais aussi soulever la question de savoir si le facteur quantitatif sur lequel est ici mis l'accent ne suffit pas à couvrir les phénomènes pour lesquels Bleuler et d'autres veulent, depuis peu, introduire le concept de « circuit ». Il suffirait d'admettre qu'un accroissement de résistance dans une direction du cours psychique a pour conséquence un surinvestissement d'une autre voie et par là la mise en circuit de celle-ci dans ce cours.

Un contraste instructif se révéla dans mes deux cas de paranoïa quant au comportement des rêves. Tandis que dans le premier cas les rêves, comme mentionné, étaient exempts de délire, l'autre patient produisait, en grand nombre, des rêves de persécution que l'on peut envisager comme précurseurs ou comme formations de substitut des idées délirantes de même contenu. Ce qui persécutait, à quoi il ne pouvait se soustraire qu'avec grande angoisse, c'était en règle générale un puissant taureau ou un autre symbole de masculinité, que parfois, jusque dans le rêve même, il reconnaissait comme représentance du père[4]. Une fois il rapporta un rêve de transfert paranoïaque très caractéristique. Il voyait que je me rasais en sa présence et remarquait à l'odeur que j'utilisais là le même savon que son père. Je faisais cela pour l'obliger au transfert paternel sur ma personne. Dans le choix de la situation rêvée se révélaient à ne pas s'y méprendre le peu d'estime du patient pour ses fantaisies paranoïaques et son incrédulité à leur endroit, car ce qu'il voyait chaque jour pouvait lui enseigner qu'en aucun cas il ne m'arrive de me servir d'un savon à barbe et que donc je n'offre sur ce point aucun appui au transfert paternel.

La comparaison des rêves chez nos deux patients nous enseigne toutefois que la question que nous soulevons, savoir si la paranoïa (ou une autre psychonévrose) peut pénétrer aussi dans le rêve, ne repose que sur une conception inexacte du rêve. Le rêve se différencie du penser de veille en ceci qu'il peut accueillir des contenus (provenant du domaine du refoulé) qui ne sont pas autorisés à se trouver dans le penser de veille. Abstraction faite de cela, il n'est qu'une forme du penser, une transformation du matériau de pensée préconscient par le travail de rêve et ses conditions. Notre terminologie des névroses n'est pas applicable au refoulé, il ne peut être nommé ni hystérique, ni névrotique de contrainte, ni paranoïaque. Par contre, l'autre part du matériau qui est soumis à la

4 *Vatervertratung.* (N.d.T.)

formation du rêve - les pensées préconscientes - peut être normale ou porter en soi le caractère de n'importe quelle névrose. Il se peut que les pensées préconscientes soient des résultats de tous ces procès pathogènes en lesquels nous reconnaissons l'essence d'une névrose. On ne voit pas pourquoi chacune de ces idées morbides ne devrait pas connaître la transformation en un rêve. Un rêve peut donc, sans chercher plus loin, correspondre à une fantaisie hystérique, à une représentation de contrainte, à une idée délirante, c'est-à-dire qu'il peut lors de son interprétation livrer l'une ou l'autre. Dans notre observation sur deux paranoïaques, nous trouvons que le rêve de l'un est normal, alors que l'homme se trouve dans un accès, et que celui de l'autre a un contenu paranoïaque, alors même que l'homme se moque de ses idées délirantes. Le rêve a donc accueilli dans les deux cas ce qui dans la vie de veille était à ce moment-là repoussé. Encore cela n'est-il pas forcément la règle.

C.

Homosexualité. La reconnaissance du facteur organique de l'homosexualité ne nous dispense pas de l'obligation d'étudier les processus psychiques qui accompagnent sa genèse. Le processus typique, constaté déjà dans un grand nombre de cas, consiste en ce que le jeune homme, jusque-là fixé intensément à la mère, prend un tournant quelques années après le décours de la puberté, s'identifie lui-même avec la mère et porte son regard sur des objets d'amour dans lesquels il peut se retrouver lui-même, qu'il voudrait alors aimer comme la mère l'a aimé. Comme signe marquant de ce procès, s'instaure, habituellement pour de nombreuses années, la condition d'amour voulant que les objets masculins aient nécessairement l'âge auquel la mutation s'est effectuée chez lui. Nous avons appris à connaître divers facteurs qui contribuent vraisemblablement avec une force variable à ce résultat. D'abord la fixation à la mère, qui rend difficile le passage à un autre objet féminin. L'identification

avec la mère est une issue à cette liaison d'objet et permet en même temps de rester en un certain sens fidèle à ce premier objet. Ensuite l'inclination au choix d'objet narcissique, qui est en général plus immédiate et plus facile à suivre que le tournant vers l'autre sexe. Derrière ce facteur s'en cache un autre d'une force toute particulière, à moins qu'il ne coïncide avec lui : la haute estime pour l'organe masculin et l'incapacité à renoncer à sa présence chez l'objet d'amour. Le peu d'estime pour la femme, l'aversion envers celle-ci, voire la répugnance pour elle, découlent en règle générale de la découverte faite de bonne heure que la femme ne possède pas de pénis. Plus tard nous avons encore appris à connaître comme motif puissant du choix d'objet homosexuel la prise en considération du père ou l'angoisse devant lui, puisque le renoncement à la femme a pour signification que l'on esquive la concurrence avec lui (ou avec toutes les personnes masculines qui viennent à sa place). Les deux derniers motifs, le maintien de la condition du pénis tout comme l'esquive, peuvent être portés au compte du complexe de castration. Liaison à la mère - narcissisme - angoisse de castration, ces facteurs, du reste en aucune manière spécifiques, nous les avions jusqu'ici décelés dans l'étiologie psychique de l'homosexualité, et il s'y associait encore l'influence de la séduction qui est responsable d'une fixation précoce de la libido, tout comme celle du facteur organique qui favorise le rôle passif dans la vie amoureuse.

Mais nous n'avons jamais cru que cette analyse de la genèse de l'homosexualité fût complète. Je peux aujourd'hui renvoyer à un nouveau mécanisme qui conduit au choix d'objet homosexuel, bien que je ne puisse indiquer à quel degré il faille évaluer son rôle dans la mise en forme de l'homosexualité extrême, celle qui est manifeste et exclusive. L'observation me rendit attentif à plusieurs cas dans lesquels, dans l'enfance précoce, des motions jalouses particulièrement fortes provenant du complexe maternel avaient surgi envers les rivaux, le plus souvent des frères plus âgés. Cette

jalousie conduisit à des positions intensément hostiles et agressives envers les frères et sœurs, positions qui purent aller jusqu'au souhait de mort, mais ne tinrent pas bon face au développement. Sous les influences de l'éducation, certainement aussi par suite de l'impuissance persistante de ces motions, il s'ensuivit le refoulement de celles-ci et une mutation des sentiments, de sorte que les rivaux antérieurs devinrent désormais les premiers objets d'amour homosexuels. Une telle issue de la liaison à la mère montre de multiples relations intéressantes avec d'autres procès que nous connaissons. Elle est d'abord le parfait pendant au développement de la paranoïa persecutoria dans laquelle les personnes initialement aimées deviennent les persécuteurs haïs, alors qu'ici les rivaux haïs se muent en objets d'amour. Elle se présente en outre comme une exagération du processus qui, de mon point de vue, conduit à la genèse individuelle des pulsions sociales[5]. Ici comme là sont d'abord présentes des motions jalouses et hostiles qui ne peuvent parvenir à la satisfaction, et les sentiments d'identification, aussi bien tendres que sociaux, apparaissent comme formations réactionnelles contre les impulsions d'agression refoulées.

Ce nouveau mécanisme du choix d'objet homosexuel, la genèse à partir d'une rivalité surmontée et d'une inclination à l'agression refoulée, se mêle dans nombre de cas aux conditions typiques connues de nous. Il n'est pas rare d'apprendre à partir de l'histoire de vie d'homosexuels que le tournant chez eux intervint après que la mère eut fait l'éloge d'un autre garçon et l'eut prôné comme modèle. Par là fut stimulée la tendance au choix d'objet narcissique et après une courte phase de jalousie aiguë, le rival était devenu l'objet d'amour. Mais sinon, le nouveau mécanisme se distingue par le fait que la mutation s'y fait dans des années beaucoup plus précoces et que l'identification à la mère passe à l'arrière-plan. Aussi ne

5 Voir *Psychologie collective et analyse du moi*, 1921, GW, XIII ; trad. fr. in Essais de psychanalyse, Paris, Payot.

conduisait-il, dans les cas observés par moi, qu'à des positions homosexuelles qui n'excluaient pas l'hétérosexualité et n'entraînaient aucun *horror feminae*.

Il est connu qu'un assez grand nombre de personnes homosexuelles se signalent par un développement particulier des motions pulsionnelles sociales et par un dévouement aux intérêts d'utilité commune. On serait tenté d'en fournir l'explication théorique en disant qu'un homme qui voit en d'autres hommes de possibles objets d'amour se comporte nécessairement, envers la communauté des hommes, autrement qu'un autre qui est obligé d'apercevoir en l'homme d'abord le rival auprès de la femme. À cela s'oppose cette considération seule qu'il y a aussi dans l'amour homosexuel jalousie et rivalité et que la communauté des hommes englobe aussi ces rivaux possibles. Mais de même, si l'on fait abstraction de ce fondement spéculatif, le fait que le choix d'objet homosexuel procède fréquemment d'un surmontement prématuré de la rivalité avec l'homme ne peut non plus être indifférent pour la corrélation de l'homosexualité et de la sensibilité sociale.

Dans la perspective psychanalytique, nous sommes habitués à percevoir les sentiments sociaux comme des sublimations de positions objectales homosexuelles. Chez les homosexuels qui ont le sens social, le détachement des sentiments sociaux d'avec le choix d'objet n'aurait pas pleinement réussi.

La tête de méduse[1]

Nous n'avons pas souvent tenté l'interprétation de thèmes mythologiques isolés. Pour la tête coupée de la Méduse, qui provoque l'épouvante, cette interprétation tombe sous le sens.

Décapitation = castration. La terreur de la Méduse est donc la terreur de la castration, liée à une chose vue. Nous connaissons cette situation par de nombreuses analyses ; elle se présente lorsque le petit garçon, qui jusque-là ne voulait pas croire à la menace, aperçoit un sexe féminin. Probablement un sexe de femme adulte entouré de poils qui est celui de la mère.

Dans les reproductions artistiques, les cheveux de la tête de Méduse sont souvent représentés sous forme de serpents et ceux-ci proviennent également du complexe de castration, mais, chose remarquable, si terrifiants qu'ils soient eux-mêmes, ils servent pourtant à atténuer l'épouvante, car ils remplacent le pénis, lequel terrifie justement par son absence. Une règle technique, à savoir que la multiplication des symboles phalliques signifie la castration, se trouve ici confirmée.

La vue de la tête de Méduse pétrifie de terreur, elle change le spectateur en pierre. Ainsi, même origine liée au complexe de castration et même changement de l'affect ! Car être pétrifié signifie être en érection, ce qui, dans la situation primitive, apporte au

1 Das Medusenhaupt, GW, XVII, pp. 47-48, trad. de l'all. par Marthe Robert. *Rev. franç. Psychanal.*, 3/1981

spectateur une consolation. Il a encore un pénis, il s'en assure en devenant lui-même rigide.

Ce symbole de l'épouvante fait partie du costume de la déesse vierge Athéna. Avec raison car elle devient par là une femme inapprochable qui repousse tout désir sexuel. N'exhibe-t-elle pas le sexe terrifiant de la mère ? Étant donné l'homosexualité courante chez les Grecs, cette représentation de la femme terrifiante à cause de sa castration ne pouvait pas manquer à leur imagerie.

Si l'image de la tête de Méduse remplace celle des parties génitales ou, plutôt, si elle isole leur effet terrifiant de leur effet voluptueux, on peut aussi se rappeler que l'exhibition des parties génitales est connue d'autre part également comme un acte apotropique. Ce qui vous plonge dans la terreur fera le même effet à l'ennemi contre lequel il faut se défendre. Chez Rabelais encore, une femme met le diable en fuite en lui montrant sa vulve.

Le membre viril sert lui aussi d'agent apotropique, mais en vertu d'un autre mécanisme. L'exhibition du pénis et de tous ses surrogats veut dire : tu ne me fais pas peur, je te défie, j'ai un pénis. C'est donc un autre moyen d'intimider l'esprit malin.

Reste que pour avancer sérieusement cette interprétation, il faudrait s'attacher à la genèse de ce symbole de l'épouvante dans la mythologie des Grecs et à ses parallèles dans d'autres mythologies.

Rêve et télépathie[1]

Une annonce comme celle de mon intitulé ne peut qu'éveiller, en ces temps si pleins d'intérêt pour les phénomènes dits *occultes*, des attentes bien déterminées. Je m'empresse donc d'y contredire. De ma conférence vous n'apprendrez rien sur l'énigme de la télépathie, vous n'obtiendrez même pas de renseignement sur le point de savoir si je crois ou non à l'existence d'une « télépathie ». Je me suis fixé ici la tâche très modeste d'examiner le rapport des faits de télépathie, de quelque provenance qu'ils puissent être, avec le rêve, plus exactement avec notre théorie du rêve. Il est bien connu de vous que l'on tient communément la relation entre rêve et télépathie pour très intime ; je soutiendrai devant vous le point de vue que tous deux ont peu à faire l'un avec l'autre et que si l'existence de rêves télépathiques était établie avec certitude, cela ne devrait rien changer à notre conception du rêve.

Le matériel qui est à la base de cette communication est mince. Il me faut avant tout exprimer mon regret de n'avoir pu comme jadis, lorsque j'écrivais « *L'interprétation des rêves* » (1900), travailler sur mes propres rêves. Mais je n'ai jamais eu de rêve « télépathique ». Non pas que j'aie manqué de rêves contenant la communication qu'en un certain lieu éloigné se déroulait un événement déterminé, en quoi il est laissé à la conception du rêveur de décider si l'événement survenait juste maintenant ou à quelque moment

1 Traum und Telepathie, *Imago,* 8 (1), p. 1-22. GW, XIII.

ultérieur des pressentiments d'incidents éloignés en pleine vie de veille, j'en ai aussi éprouvés souvent, mais tous ces indices, prédictions et pressentiments ne sont, selon notre expression, pas confirmés ; il s’avéra qu'aucune réalité extérieure ne leur correspondait et partant, ils devaient être conçus comme des attentes purement subjectives.

J'ai par ex. rêvé une fois pendant la guerre qu'un de mes fils qui se trouvait au front y était tombé. Le rêve disait cela de façon non directe, mais pourtant non méconnaissable, il l'exprimait avec les moyens de la symbolique de mort bien connue, donnée pour la première fois par W. Stekel. (Ne manquons pas ici au devoir souvent inconfortable de la scrupulosité au plan de la littérature !) Je voyais le jeune guerrier debout sur un débarcadère, à la limite de la terre et de l'eau, il me parut pâle, je lui adressai la parole, mais lui ne répondit pas. Il s'y ajouta d'autres allusions sur lesquelles on ne pouvait se méprendre. Il ne portait pas d'uniforme militaire, mais un costume de skieur comme celui qu'il portait lors de son grave accident de ski, plusieurs années avant la guerre. Il était juché devant une armoire sur quelque chose en forme de tabouret, situation qui devait me suggérer l'interprétation du « tomber », eu égard à l'un de mes propres souvenirs d'enfance, car moi-même, enfant à peine âgé de plus de deux ans, j'étais monté sur un tel tabouret pour aller chercher quelque chose en haut d'une armoire - vraisemblablement quelque chose de bon ; je suis alors tombé à la renverse et me suis fait une blessure dont je peux encore montrer la trace aujourd'hui. Mon fils quant à lui, que le rêve disait mort, est revenu sain et sauf des dangers de la guerre.

Il y a seulement peu de temps, j'ai eu un autre rêve annonciateur de malheur, je crois que c'était juste avant que je ne me décide à rédiger cette petite communication ; cette fois-ci sans grands frais pour voiler les choses ; je voyais mes deux nièces vivant en Angleterre, elles étaient vêtues de noir et me disaient : C'est jeudi

que nous l'avons enterrée. Je savais qu'il s'agissait de la mort de leur mère, actuellement âgée de quatre-vingt-sept ans, la femme de mon défunt frère aîné.

Il y eut naturellement en moi un temps de pénible attente ; le décès soudain d'une femme aussi âgée n'aurait certes rien de surprenant et c'eût été pourtant si peu souhaitable que mon rêve coïncidât justement avec cet événement. Mais la première lettre d'Angleterre dissipa cette appréhension. Pour tous ceux qui se font du souci pour la théorie du rêve comme désir, je veux, afin de les tranquilliser, intercaler l'assurance qu'il n'a pas été difficile à l'analyse de mettre à découvert, pour ces rêves de mort aussi, les motifs inconscients qui sont à supposer.

Ne m'interrompez pas maintenant avec l'objection que de telles communications sont sans valeur parce que des expériences négatives, pas plus ici que dans d'autres domaines moins occultes, ne peuvent prouver quoi que ce soit. Je le sais bien, moi aussi, et je n'ai pas du tout cité ces exemples dans l'intention de donner une preuve ou d'obtenir insidieusement une position déterminée de votre part. Je voulais seulement justifier le caractère restreint de mon matériel.

Plus significatif il est vrai, m'apparaît un autre fait, à savoir qu'au cours des vingt-sept ans environ de mon activité d'analyste, je ne me suis jamais trouvé dans la situation de vivre avec un de mes patients l'expérience d'un véritable rêve télépathique. Les personnes sur lesquelles je travaillais formaient pourtant une bonne collection de natures gravement névropathiques et « hautement sensitives » ; nombre d'entre elles m'ont raconté les faits les plus curieux de leur vie d'avant, sur lesquels elles fondaient leur croyance en de mystérieuses influences occultes. Des événements tels qu'accidents, affections de proches parents, en particulier décès d'un des deux parents, se sont produits suffisamment souvent pendant la cure et l'ont interrompue, mais pas une seule fois ces hasards, pourtant si

propices par leur essence, ne m'ont procuré l'occasion de tenir un rêve télépathique, bien que la cure s'étendît sur des semestres, des années entières, voire plusieurs années. quant à expliquer ce fait qui s'accompagne de nouveau d'une restriction de mon matériel, s'y efforce qui veut. Vous verrez que ce fait même n'entre pas en ligne de compte pour le contenu de ma communication.

Tout aussi peu embarrassante est pour moi la question de savoir pourquoi je n'ai pas puisé dans la riche moisson des rêves télépathiques consignés dans la littérature publiée. Je n'aurais pas eu à chercher longtemps, car les publications de la Society for Psychical Research, tant anglaise qu'américaine, dont je suis membre, sont à ma disposition. Dans toutes ces communications, jamais une appréciation analytique des rêves, telle qu'elle doit nous intéresser en premier lieu[2], n'est tentée. D'un autre côté, vous verrez bientôt qu'un seul exemple de rêve peut satisfaire aux desseins de cette communication.

Mon matériel se compose donc en tout et pour tout de deux rapports que j'ai reçus de correspondants d'Allemagne. Les intéressés ne me sont pas connus personnellement, mais ils donnent leurs nom et adresse ; je n'ai pas la moindre raison de croire que les auteurs aient eu le dessein de m'induire en erreur.

I.

Avec l'un des deux j'avais déjà été auparavant en commerce épistolaire ; il a eu l'amabilité de me communiquer, ainsi que le font beaucoup d'autres lecteurs, des observations tirées de la vie quotidienne et autres choses de ce genre. Cette fois-ci, cet homme,

2 Dans deux écrits de l'auteur mentionné plus haut, W. Stekel (*Der Tetepathische Traum* (*Le rêve télépathique*), Berlin, sans date, et *Die Sprache des Traumes* (*Le langage du rêve*), 2e éd., 1922), se trouvent au moins des rudiments pour l'application de la technique analytique aux prétendus rêves télépathiques. L'auteur professe sa croyance en la réalité de la télépathie.

manifestement cultivé et intelligent, met expressément son matériel à ma disposition au cas où je voudrais « l'utiliser pour publication ».

Sa lettre dit :

« Je tiens le rêve suivant comme suffisamment intéressant pour vous le livrer comme matériel pour vos études.

« Il me faut dire au préalable : ma fille qui est mariée à Berlin attend pour la mi-décembre de cette année son premier accouchement. J'ai l'intention d'aller vers cette époque à Berlin avec ma (seconde) femme, la belle-mère de ma fille. Dans la nuit du 16 au 17 novembre, je rêve, et ceci d'une façon vivante et visuelle comme jamais, que *ma femme a donné naissance à des jumeaux. Je vois nettement les deux enfants, à la mine resplendissante avec leurs bonnes joues rouges rebondies, couchés côte à côte dans leur petit lit, je ne constate pas de quel sexe ils sont, l'un blond comme les blés, a nettement mes traits mêlés à des traits de ma femme, l'autre aux cheveux brun-châtain, a nettement les traits de ma femme mêlés à des traits de moi. Je dis à ma femme qui a des cheveux blond-roux : vraisemblablement les cheveux brun-châtain de « ton » enfant deviendront plus tard roux aussi. Ma femme donne le sein aux enfants. Elle avait fait de la confiture dans une cuvette de toilette (toujours dans le rêve) et les deux enfants grimpent à quatre pattes en tout sens dans la cuvette et lèchent le fond.*

« Voilà le rêve. Pendant ce temps je me suis à demi réveillé quatre ou cinq fois, me demandant s'il est vrai que nous ayons eu des jumeaux, toutefois je ne parviens pas avec une pleine certitude à la conclusion que je n'ai fait que rêver. Le rêve dure jusqu'au réveil, et même après cela il faut un bon moment pour que je me rende clairement compte de la vérité. En prenant le café, je raconte à ma femme le rêve, qui l'amuse beaucoup. Elle dit : Ilise (ma fille) ne va tout de même pas avoir des jumeaux ? Je réplique : Je ne peux guère l'imaginer, car ni dans ma famille, ni dans celle de G. (son mari) les jumeaux ne sont chose courante. Le 18 novembre, tôt le matin, à dix

heures je reçois de mon gendre un télégramme expédié la veille dans l'après-midi, dans lequel il m'annonce la naissance de jumeaux, un garçon et une fille. La naissance s'est donc passée au moment où je rêvais que ma femme avait eu des jumeaux. L'accouchement est advenu quatre semaines plus tôt que nous ne le présumions tous en nous fondant sur les suppositions de ma fille et de son mari.

« Et je continue : la nuit suivante, je rêve que *ma défunte femme, la mère de ma fille, a pris en nourrice quarante-huit nouveau-nés. Lorsque la première douzaine est livrée, je proteste.* Là-dessus prend fin le rêve.

Ma défunte femme aimait beaucoup les enfants. Souvent elle disait qu'elle voudrait en avoir toute une troupe autour d'elle, plus il y en aurait et plus elle serait contente, qu'elle serait tout à fait apte et se sentirait à l'aise comme jardinière d'enfants. Le bruit des enfants et leurs cris lui étaient musique. À l'occasion, elle invitait aussi parfois toute une troupe d'enfants de la rue et les régalait dans la cour de notre villa de chocolat et de gâteaux. Ma fille, après la délivrance et particulièrement après la surprise causée par cette survenue prématurée, par les jumeaux et la différence de leurs sexes, a certainement pensé aussitôt à sa mère, dont elle savait qu'elle accueillerait l'événement en y prenant part avec une vive joie. « Et maman, que dirait-elle, si elle se tenait maintenant à mon chevet d'accouchée ? » Cette pensée lui est sans doute passée par la tête. Et voilà ce rêve où je rêve de ma défunte première femme, à laquelle je rêve très rarement, dont je n'ai pas parlé non plus après le premier rêve et pour qui je n'ai pas eu une seule pensée.

Tenez-vous la coïncidence du rêve et de l'événement dans les deux cas pour hasard ? Ma fille, qui m'est très attachée, a certainement pensé particulièrement à moi à son heure d'épreuve, sans doute aussi parce que j'ai souvent correspondu avec elle au sujet de la conduite à tenir pendant la grossesse et que je n'ai cessé de lui donner des conseils. »

Il est facile de deviner ce que je répondis à cette lettre. Je regrettai que chez mon correspondant aussi l'intérêt analytique ait été si complètement écrasé par l'intérêt télépathique ; je déviai donc de sa question directe, fis remarquer que le rêve contenait aussi par ailleurs toutes sortes de choses encore en dehors de sa relation à la naissance gémellaire, et le priai de me communiquer ces renseignements et idées incidentes qui pourraient me rendre possible une interprétation du rêve.

Là-dessus, je reçus la deuxième lettre suivante qui ne satisfaisait certes pas tout à fait mes souhaits.

« Ce n'est qu'aujourd'hui que j'en arrive à répondre à votre aimable lettre du 24 de ce mois. Je vais vous communiquer volontiers « sans lacune et sans réserve » toutes les associations auxquelles j'arrive. Malheureusement cela n'a pas donné grand-chose, si je m'exprimais oralement il en sortirait davantage.

« Donc, ma femme et moi ne souhaitons plus avoir d'enfants. Nous n’avons pour ainsi dire aucun commerce sexuel ensemble, du moins à l'époque du rêve n'y avait-il aucune espèce de « danger ». L'accouchement de ma fille, qui était attendu pour la mi-décembre, faisait naturellement assez souvent l'objet de nos entretiens. Ma fille avait été examinée et radiographiée en été, et celui qui l’avait examinée constata que ce serait un garçon. Ma femme déclara à l'occasion : « Je rirais bien si finalement c'était quand même une fille. » À l'occasion elle exprimait aussi l'avis qu'il vaudrait mieux que ce soit un H plutôt qu'un G (nom de mon gendre), ma fille est plus jolie et de plus belle prestance que mon gendre, bien qu'il ait été officier de marine. Je me suis occupé de questions d'hérédité et j'ai l'habitude de regarder les petits enfants pour trouver à qui ils ressemblent. Encore une chose nous avons un tout petit chien qui, le soir, est à table avec nous, reçoit sa pâtée et lèche assiettes et plats. Tout ce matériel fait retour dans le rêve.

« J'aime bien les petits enfants et j'ai déjà dit souvent que j’aimerais bien élever encore une fois un de ces êtres, maintenant qu'on peut le faire avec beaucoup plus de compréhension, d'intérêt et de calme, mais avec ma femme, qui ne possède pas les capacités pour éduquer raisonnablement un enfant, je ne voudrais pas en avoir un. Voilà que le rêve m’en offre deux je n'ai pas constaté de quel sexe ils sont. Je les vois encore aujourd'hui couchés dans le lit et je reconnais très distinctement les traits, l'un est davantage « moi », l'autre davantage ma femme, mais chacun a de petits traits de l'autre partie. Ma femme a des cheveux blond-roux, mais l'un des enfants les a brun-châtain (roux). Je dis : « Bah Plus tard, ça va devenir roux aussi. » Les deux enfants rampent en tous sens dans une grande cuvette de toilette dans laquelle ma femme a fait de la confiture, et ils lèchent le fond et les bords (rêve). La provenance de ce détail est facilement explicable, tout comme le rêve dans son ensemble n'est pas difficilement compréhensible et interprétable, n'était le fait qu'avec la survenue, précoce contre toute attente (trois semaines trop tôt), de la naissance de mes petits-enfants, ils coïncident dans le temps, presque heure pour heure (je ne peux pas dire exactement quand le rêve commença, mes petits-enfants sont nés à 9 heures et 9 heures un quart, j'allai au lit vers 11 heures et la nuit je rêvais) et le fait que nous savions déjà d'avance que ce serait un garçon. Bien sûr, le doute concernant la justesse de la constatation - garçon ou fille - peut faire surgir des jumeaux dans le rêve, mais il reste toujours la coïncidence temporelle du rêve des jumeaux et de l'arrivée inattendue et trois semaines trop tôt de jumeaux chez ma fille.

Ce n'est pas la première fois que des événements se passant au loin me deviennent conscients avant que je ne reçoive la nouvelle. Un parmi bien d'autres ! En octobre, mes trois frères me rendirent visite. Nous ne nous sommes pas revus tous ensemble depuis trente ans (à deux, naturellement, plus souvent), sauf chaque fois très brièvement, à l'enterrement de mon père et à celui de ma mère. À la

mort des deux on pouvait s'attendre, en aucun cas je n'ai « eu de pressentiment ». Mais, lorsqu'il y a environ vingt-cinq ans, mon plus jeune frère mourut d'une façon soudaine et inattendue dans sa dixième année, il me vint aussitôt, au moment où le facteur me remettait la carte avec la nouvelle de sa mort, et sans que j'y aie jeté un regard, cette pensée : il est écrit là que ton frère est mort. Et dire qu'il était seul dans la maison parentale, un garçon vigoureux et bien portant, tandis que nous, les quatre frères aînés, nous nous étions déjà envolés de la maison parentale et étions absents. Par hasard, lors de la visite de mes frères, la conversation en vint à tomber sur cette expérience vécue que j'avais eue alors. Et voilà que mes frères, tous les trois, comme au commandement, déclarèrent qu'il leur était arrivé alors exactement la même chose qu'à moi. Était-ce de la même manière, je ne puis plus le dire, en tout cas chacun déclara avoir eu auparavant comme une certitude le sentiment de la mort, avant que la nouvelle, arrivant peu après et à laquelle on ne pouvait absolument pas s'attendre, ne l'eût annoncée. Nous sommes tous les quatre par le côté maternel des natures sensibles, tout en étant des hommes grands et vigoureux, mais aucun de nous n'est un tant soit peu teinté de spiritisme ou d'occultisme, au contraire nous récusons les deux résolument. Mes frères ont fait tous les trois des études universitaires, deux sont professeurs de lycée, un géomètre en chef, ce sont plutôt des pointilleux que des fantasques. C'est tout ce que je saurais vous dire sur ce rêve. Si vous vouliez éventuellement l'utiliser pour vos publications, je le mets volontiers à votre disposition. »

J'ai fort à redouter que votre attitude ne soit semblable à celle de l'auteur des deux lettres. Vous aussi, ce qui vous intéressera avant tout, c'est de savoir s'il est permis de concevoir effectivement ce rêve comme une annonce télépathique de la naissance gémellaire inattendue, et vous ne serez nullement enclins à le soumettre, comme un autre, à l'analyse. Je prévois qu'il en sera toujours ainsi

chaque fois que psychanalyse et occultisme se confronteront. La première a pour ainsi dire contre elle tous les instincts animiques, le second voit venir à sa rencontre de fortes et obscures sympathies. Mais je n'adopterai pas le point de vue que je ne serais rien d'autre qu'un psychanalyste, que les questions de l'occultisme ne me concerneraient en rien ; d'ailleurs vous ne jugeriez cela que comme une fuite devant le problème. Au contraire, j'affirme que cela me serait un grand contentement de pouvoir me convaincre, moi et d'autres, par des observations irréprochables, de l'existence de processus télépathiques, mais que les communications afférentes à ce rêve sont bien trop insuffisantes pour justifier une telle décision. Voyez donc, cet homme intelligent et intéressé par les problèmes de son rêve ne pense même pas à nous indiquer quand il a vu pour la dernière fois sa fille attendant un enfant, ou quelles nouvelles il a récemment reçues d'elle ; il écrit dans la première lettre que la naissance arriva un mois trop tôt, mais dans la seconde il ne s'agit que de trois semaines, et dans aucune nous ne recevons de renseignement sur la question de savoir si la naissance était effectivement prématurée ou bien si les intéressés s'étaient mépris dans leurs calculs, comme cela arrive si fréquemment. Mais c'est de ces détails de l'événement, et d'autres encore, que nous dépendrions si nous avions à supputer la vraisemblance d'une évaluation et divination inconscientes au rêveur. Je me disais aussi que cela ne servirait a rien si j’obtenais réponse à quelques-unes de ces questions posées. Au cours de la tentative pour procéder à la démonstration, de nouveaux doutes ne manqueraient d'ailleurs pas d'émerger sans cesse, qui ne pourraient être écartés que si l'on avait l'homme devant soi, et si l'on ravivait chez lui tous les souvenirs y afférents qu'il a peut-être mis à l'écart comme inessentiels. Il a certainement raison lorsqu'il dit au début de sa seconde lettre que s'il s'était exprimé oralement, il en serait sorti davantage.

Pensez à un autre cas, semblable, où la perturbation née de l'intérêt pour l'occultisme n'a absolument aucune part. Combien de fois vous êtes-vous trouvés dans la situation de comparer l'anamnèse et le compte rendu de maladie que vous a donnés n'importe quel névrosé dans le premier entretien, avec ce que vous avez appris de lui après quelques mois de psychanalyse. Abstraction faite du raccourci bien compréhensible, combien d'informations essentielles a-t-il omises ou réprimées, combien de relations a-t-il déplacées, au fond : combien de choses sans exactitude ni vérité vous a-t-il racontées la première fois. Je crois que vous ne me déclarerez pas scrupuleux à l'excès si, dans les circonstances présentes, je me refuse à juger si le rêve qui nous fut communiqué correspond à un fait télépathique ou à une opération inconsciente particulièrement subtile du rêveur, ou s'il doit être pris simplement pour une coïncidence fortuite. Nous apporterons à notre désir de savoir la consolation d'une occasion ultérieure, ou un interrogatoire oral, approfondi, du rêveur nous serait accordé. Mais vous ne pouvez pas dire que cette issue de notre investigation vous a déçus, car je vous avais préparés à ce que vous n'appreniez rien qui jette une lumière sur le problème de la télépathie.

Si nous passons maintenant au traitement analytique de ce rêve, il nous faut de nouveau confesser notre mécontentement. Le matériel de pensées que le rêveur rattache au contenu de rêve manifeste est, à son tour, insuffisant ; avec lui nous ne pouvons faire aucune analyse de rêve. Le rêve s'attarde par ex., de façon circonstanciée, sur la ressemblance des enfants avec les parents, discute de leur couleur de cheveux et de leur prévisible transformation à une époque ultérieure, et, à fin d'éclaircissement de ces détails largement étalés, nous n'avons que ce maigre renseignement du rêveur disant qu'il s'est toujours intéressé aux questions de ressemblance et d'hérédité ; là tout de même, nous sommes habitués à émettre des revendications plus poussées ! Mais

en un endroit le rêve autorise une interprétation analytique, c'est là justement que l'analyse, qui pour le reste n'a rien à voir avec l'occultisme, vient d'une façon remarquable à l'aide de la télépathie. C'est à cause de ce seul endroit que d'ailleurs je requiers votre attention pour ce rêve.

Si vous y regardez bien, ce rêve n'a absolument aucun droit au nom de « télépathique ». Il ne communique rien au rêveur qui, soustrait au reste de son savoir, s'effectue simultanément en un autre lieu, au contraire ce que raconte le rêve est tout autre chose que l'événement dont rend compte un télégramme le surlendemain de la nuit du rêve. Rêve et événement divergent sur un point particulièrement important, seulement ils concordent, abstraction faite de la simultanéité, sur un autre élément très intéressant. Dans le rêve, c'est la *femme* du rêveur qui a eu des jumeaux. Mais l’événement, c'est que c'est sa *fille* vivant au loin qui a donné naissance à des jumeaux. Le rêveur ne perd pas cette différence de vue, il ne semble connaître aucune voie pour en venir à bout, et comme, d'après ses propres indications, il n'a aucune prédilection pour l'occultisme, il ne fait que demander très timidement si la coïncidence du rêve et de l'événement sur le point de la naissance gémellaire peut être plus qu'un hasard. Mais l'interprétation du rêve psychanalytique supprime cette différence entre rêve et événement et donne à tous deux le même contenu. Si nous faisons appel au matériel d'associations afférent à ce rêve, il nous montre, en dépit de sa parcimonie, qu'il existe ici une liaison de sentiment intime entre père et fille, liaison de sentiment si habituelle et naturelle que l'on devrait cesser d'en avoir honte, qui dans la vie ne vient certainement à expression que comme tendre intérêt et ne tire ses ultimes conséquences qu'en rêve. Le père sait que sa fille lui est très attachée, il est persuadé qu'elle a beaucoup pensé à lui à son heure d’épreuve ; j'estime qu'au fond il l'accorde à regret à son gendre, qu'il effleure dans sa lettre de quelques remarques dépréciatives. À

l'occasion de son accouchement (attendu ou perçu par télépathie) se met en mouvement dans le refoulé le souhait inconscient : il vaudrait mieux que ce soit elle ma (seconde) femme, et c'est ce souhait qui déforme la pensée de rêve et qui est responsable de la différence entre le contenu de rêve manifeste et l'événement. Nous avons le droit de mettre dans le rêve, à la place de la seconde femme, la fille. Si nous possédions davantage de matériel afférent à ce rêve, nous pourrions certainement assurer et approfondir cette interprétation.

Et me voilà arrivé à ce que je voulais vous montrer. Nous nous sommes efforcés à la plus stricte impartialité et avons fait valoir deux conceptions du rêve comme également possibles et également non démontrées. D'après la première, le rêve est la réaction à un message télépathique : Ta fille met en ce moment même des jumeaux au monde. D'après la seconde, il y a à son fondement un travail de pensée inconscient que l'on pourrait traduire à peu près ainsi : mais oui, c'est aujourd'hui le jour où la délivrance devrait survenir, si les jeunes de Berlin se sont effectivement mépris d'un mois dans leur calcul, comme à vrai dire je le crois. Et si ma première femme vivait encore, elle ne se contenterait pas d'un petit enfant. Pour elle, il faudrait que ce soient au moins des jumeaux. Si cette seconde conception est juste, alors n'apparaissent pour nous aucuns nouveaux problèmes. C'est tout bonnement un rêve comme un autre. Aux pensées de rêve (préconscientes) déjà mentionnées s'est ajouté ce souhait (inconscient) que nulle autre que sa fille n'aurait dû devenir la seconde femme du rêveur, et c'est ainsi qu'est apparu le rêve manifeste à nous communiqué.

Mais si vous préférez admettre que le message télépathique de la délivrance de sa fille est parvenu au dormeur, alors s'élèvent de nouvelles questions quant à la relation d'un tel message au rêve et quant à son influence sur la formation du rêve. La réponse alors va de soi et doit être donnée d'une façon univoque. Le message télépathique est traité comme un morceau du matériel en vue de la

formation du rêve, comme un autre stimulus venant de l'extérieur ou de l'intérieur, comme un bruit dérangeant venant de la rue, comme une sensation importune venant d'un organe du dormeur. Dans notre exemple, on voit bien comment ce message, à l'aide d'un souhait refoulé, aux aguets, est remanié en accomplissement de souhait et, malheureusement, on peut moins nettement montrer qu'il fusionne en un rêve avec un autre matériel simultanément mis en mouvement. Le message télépathique s'il faut effectivement en reconnaître un ne peut donc rien changer à la formation du rêve, la télépathie n'a rien a voir avec l'essence du rêve. Et pour éviter l'impression que je voudrais cacher une obscurité derrière un mot abstrait à la noble consonance, je suis prêt à répéter : l'essence du rêve consiste dans le procès spécifique du travail de rêve, qui fait passer des pensées préconscientes (restes du jour), à l'aide d'une motion de souhait inconsciente, dans le contenu de rêve manifeste. Mais le problème de la télépathie concerne aussi peu le rêve que le problème de l'angoisse.

J'espère que cela, vous me l'accorderez, mais vous m'objecterez bientôt qu'il y a tout de même d'autres rêves télépathiques dans lesquels n'existe aucune différence entre événement et rêve et dans lesquels on ne peut rien trouver d'autre que la restitution non déformée de l'événement. Encore une fois, je ne connais pas à partir de ma propre expérience de tels rêves télépathiques, mais je sais qu'ils ont été fréquemment rapportés. Admettons que nous ayons affaire à un tel rêve télépathique non déformé et non mélangé, il s'élève alors une autre question faut-il au fond appeler une expérience vécue de cette sorte un « rêve » ? C'est certainement ce que vous ferez aussi longtemps que vous suivrez l'usage de la langue populaire, pour lequel s'appelle rêver tout ce qui pendant le temps du sommeil se passe dans votre vie d'âme. Vous dites peut-être aussi : « Je me suis tourné en rêve dans tous les sens » et vous trouvez encore moins d'incorrection à dire « J'ai

pleuré en rêve » ou bien « Je me suis angoissé en rêve ». Mais vous remarquez pourtant bien que dans tous ces cas vous intervertissez sans différenciation « rêve » et « sommeil » ou « état de sommeil ». J'estime qu'il serait de l'intérêt de la précision scientifique de mieux discriminer « rêve » et « état de sommeil ». Pourquoi devrions-nous créer un pendant à la confusion provoquée par Maeder qui découvrit pour le rêve une nouvelle fonction en ne voulant absolument pas faire le départ entre le travail de rêve et les pensées de rêve latentes ? Si donc nous devions rencontrer un tel « rêve » télépathique pur, nous préférerions tout de même mieux l'appeler une expérience vécue télépathique en état de sommeil. Un rêve sans condensation, déplacement, dramatisation et, avant tout, sans accomplissement de souhait, ne mérite tout de même pas ce nom. Vous me ferez observer qu'il y a encore d'autres productions animiques dans le sommeil auxquelles il faudrait alors contester le droit au nom de « rêve ». Il arrive que des expériences vécues réelles du jour soient simplement répétées dans le sommeil ; les reproductions de scènes traumatiques dans le « rêve » ont exigé de nous récemment encore une révision de la théorie du rêve ; il y a des rêves qui se différencient de l'espèce habituelle par des propriétés tout à fait particulières, et qui à vrai dire ne sont rien d'autre que des fantaisies nocturnes sans altération ni mélange, au demeurant tout à fait semblables aux fantaisies diurnes bien connues. Il serait certainement fâcheux d'exclure ces formations de la désignation « rêves ». Mais toutes viennent malgré tout de l'intérieur, sont des produits de notre vie d'âme, tandis que le « rêve télépathique » pur serait de par son concept une perception venant de l'extérieur, envers laquelle la vie d'âme se comporterait de façon réceptive et passive.

II.

Le second cas que je veux vous rapporter se situe à vrai dire sur un autre plan. Il ne nous apporte pas un rêve télépathique, mais un rêve récurrent depuis les années d'enfance chez une personne qui a eu beaucoup d'expériences vécues télépathiques. Sa lettre, que je reproduis ci-après, contient maintes choses étranges qu'il ne nous est pas donné de juger. Certaines peuvent être utilisées pour ce qui est du rapport de la télépathie au rêve.

1.

Mon médecin, le docteur N., m'a conseillé de vous raconter un rêve qui me poursuit depuis environ trente à trente-deux ans. J'ai suivi son conseil, peut-être le rêve a-t-il de l'intérêt pour vous en relation avec la science. Puisque, selon votre opinion, de tels rêves sont à ramener à une expérience vécue en relation avec la sexualité pendant les premières années d'enfance, je reproduis des souvenirs d'enfance, ce sont des expériences vécues, qui aujourd'hui encore exercent leur impression sur moi et qui ont été si prégnantes qu'elles ont déterminé ma religion.

Puis-je vous prier de me faire savoir peut-être, après en avoir pris connaissance, de quelle manière vous vous expliquez ce rêve, et s'il n'est pas possible de le faire disparaître de ma vie, car il me poursuit comme un fantôme et, par les circonstances qui l'accompagnent - je tombe invariablement du lit et me suis déjà fait des blessures non négligeables, il est pour moi très désagréable et pénible.

2.

« J'ai trente-sept ans, je suis très vigoureuse et saine de corps, en dehors de la rougeole et de la scarlatine, j'ai fait dans mon enfance une inflammation des reins. Dans ma cinquième année, j'ai eu une très grave inflammation oculaire dont il m'est resté une

diplopie. Les images sont obliques l'une par rapport à l'autre, les contours de l'image sont flous, parce que des cicatrices d'abcès altèrent la clarté. Mais d'après l'avis des spécialistes, on ne peut plus rien changer ou améliorer à mon œil. À force de fermer l’œil gauche pour voir plus clair, la moitié gauche du visage s'est trouvée tordue vers le haut. Je parviens à force d'exercice et de volonté à faire les travaux d'aiguille les plus fins ; de même, enfant, j'ai à six ans désappris devant la glace à voir de travers, de sorte qu'aujourd'hui rien n'est visible extérieurement de ce défaut oculaire.

« Dans les toutes premières années d'enfance déjà, j'ai toujours été solitaire, je me suis retranchée de tous les enfants et j'ai déjà eu des visions (clair-audiance et clairvoyance), mais je n'ai pas pu différencier cela de la réalité effective, et c'est pourquoi je suis souvent tombée dans des conflits qui ont fait de moi une personne très réservée et craintive. Étant donné que, tout petit enfant déjà, j'en ai su beaucoup plus que je n'avais pu en apprendre, je ne comprenais tout simplement plus les enfants de mon âge. Je suis moi-même l'aînée de douze frères et sœurs.

De six à dix ans, je fréquentais l'école communale et ensuite jusqu'à seize ans l'école secondaire des Ursulines à B. À dix ans, j'ai rattrapé en quatre semaines, en huit leçons particulières, autant de français que d'autres enfants en apprennent en deux ans. Je n'avais qu'à répéter, c'était comme si j'avais déjà appris et seulement oublié. De manière générale, je n'ai jamais eu besoin, même plus tard, d'apprendre le français, contrairement à l'anglais, qui certes ne me donnait pas de mal, mais m'était inconnu. Il en alla pour moi du latin comme du français, latin que je n'ai jamais vraiment appris, mais que je ne connais qu'à partir du latin d'église, et qui m'est pourtant parfaitement familier. Si je lis aujourd'hui un ouvrage français, alors du même coup je pense aussitôt en français, tandis que cela ne m’arrive jamais avec l'anglais, bien que je maîtrise mieux l'anglais.

Mes parents sont des paysans, qui, des générations durant, n'ont jamais parlé d'autres langues que l'allemand et le polonais.

« *Visions* : parfois, la réalité effective disparaît pour quelques instants et je vois quelque chose de tout autre. Dans mon logement, je vois par ex. très souvent un vieux couple et un enfant, le logement est alors installé autrement. quand j'étais encore à l'établissement de soins, vers quatre heures du matin mon amie vint dans ma chambre, j'étais éveillée, j'avais la lampe allumée et j'étais assise à la table en train de lire, car je souffre beaucoup d'insomnies. Toujours cette apparition signifie pour moi contrariété, cette fois-là aussi.

« En 1914, mon frère était au front, moi je n’étais pas chez mes parents à B., mais à Ch. C'était à 10 heures le matin, le 22 août, alors j'entendis appeler « Mère , mère » par la voix de mon frère. Encore une fois dix minutes après, mais je n'ai rien vu. Le 24 août, je revins à la maison, je trouvai ma mère oppressée et, sur mes questions, elle déclara que le garçon s'était annoncé le 22 août. Le matin, elle était au jardin, et là elle avait entendu le garçon appeler « Mère, mère ». Je la consolais et ne lui dis rien à mon sujet. Trois semaines après arriva une carte de mon frère qu'il avait écrite le 22 août entre 9 et 10 heures du matin, peu après il mourut.

« Le 27 septembre 1921, quelque chose s'annonça à moi à l'établissement de soins. Deux ou trois coups violents furent frappés contre le lit de ma compagne de chambre. Nous étions toutes les deux éveillées, je demandai si elle avait frappé, elle n'avait même pas entendu la moindre chose. Huit semaines après, j'entendis dire qu'une de mes amies était morte dans la nuit du 26 au 27.

« Maintenant quelque chose qui est, dit-on, une illusion des sens, affaire de point de vue ! J'ai une amie qui s'est pris pour mari un veuf avec cinq enfants, je n'ai fait la connaissance du mari que par mon amie. Dans le logement de celle-ci, je vois, presque chaque fois, quand je suis chez elle, une dame entrer et sortir. La supposition allait de soi que c'était la première femme du mari. Je demandai à

l'occasion un portrait, mais ne pus d'après la photographie identifier l'apparition. Sept ans après, je vois chez un des enfants un portrait avec les traits de la dame. C'était bien la première femme. Sur le portrait elle avait l'air nettement mieux, elle venait de faire une cure de suralimentation et de là cet air tout autre que celui d'une poitrinaire. Ce ne sont que des exemples parmi bien d'autres.

« *Le rêve : Je vois une langue de terre entourée d'eau. Les vagues sont poussées en avant par la houle et de nouveau violemment retirées. Sur la langue de terre se trouve un palmier qui est un peu incliné vers l'eau. Autour du tronc du palmier une femme passe son bras et s'incline très profondément jusque dans l'eau où un homme tente de gagner la terre. À la fin, elle se couche sur la terre, se retient de la main gauche au palmier et tend à l'homme, jusque dans l'eau, aussi loin que possible, sa main droite sans l'atteindre.* Là-dessus, je tombe du lit et me réveille. J'avais environ de quinze à seize ans, lorsque je perçus que j'étais moi-même bel et bien cette femme, et alors je ne vécus pas seulement l'angoisse de la femme pour l'homme, mais parfois je me tenais là aussi en tiers non impliqué, et je regardais. Je rêvais aussi cette expérience vécue par étapes. Quand l'intérêt pour l'homme s'éveilla (dix-huit à vingt ans), je tentai de reconnaître le visage de l'homme, ce ne me fut jamais possible. L'écume ne laissait libres que la nuque et l'arrière de la tête. J'ai été fiancée deux fois, mais d'après la tête et la stature, ce n'était aucun des deux hommes. Une fois, à l'établissement de soins, alors que j'étais en ivresse paraldéhydique, je vis le visage de l'homme que je vois désormais en chaque rêve. C'est celui de mon médecin traitant de l'établissement, qui assurément m'est sympathique en tant que médecin, mais à qui rien ne me lie.

« *Souvenirs* : entre 6 et 9 mois Moi dans une voiture d'enfant, à droite à côté de moi, deux chevaux, l'un, un cheval brun, me regarde de ses grands yeux impressionnants. C'est l'expérience vécue la plus forte, j'avais le sentiment qu'il était un être humain.

« *À l'âge d'un an* : Mon père et moi dans le parc municipal, où un gardien me donne un petit oiseau dans la main. Ses yeux, de nouveau, me regardent, je sens : c'est un être comme toi.

« *Abattages domestiques* : Au couinement des porcs, j'ai constamment appelé à l'aide et toujours crié : Mais c'est un être humain que vous abattez là (à l'âge de quatre ans). J'ai constamment refusé la viande comme nourriture. La viande de porc m'a constamment causé des vomissements. Ce n'est que pendant la guerre que j'ai appris à manger de la viande, mais seulement à contrecœur. Maintenant je m'en déshabitue de nouveau.

« *À l'âge de cinq ans* : Mère accouchait et je l'entendais crier. J'avais la sensation : là-bas, il y a un animal ou un être humain dans la plus profonde détresse, tout comme je le ressentais pendant les abattages.

« En relation avec la sexualité, j'ai été, enfant, tout à fait indifférente, à dix ans les péchés contre la chasteté n'entraient pas encore dans ce que j'étais à même de concevoir. À douze ans, j'ai été réglée. Ce n'est qu'à vingt-six ans, après avoir donné la vie à un enfant, que la femme s'éveilla en moi, jusque-là (six mois) j'avais constamment de violents vomissements lors du coït. Plus tard aussi, les vomissements survenaient quand la moindre contrariété d'humeur m'oppressait.

« J'ai un don d'observation d'une extraordinaire acuité et une ouïe d'une acuité tout à fait exceptionnelle, l'odorat est tout autant développé. Des gens que je connais, je peux, les yeux bandés, les reconnaître à l'odeur, parmi un tas d'autres.

« Je ne ramène pas mon surcroît de voyance et d'audiance à une nature morbide, mais à un ressentit plus fin et une capacité de combinaison plus rapide, mais je n'en ai parlé qu'avec mon professeur de religion et monsieur le docteur..., avec ce dernier, certes, seulement très à contrecœur, parce que je craignais d'entendre que j'avais des qualités négatives, que je considère

personnellement comme des qualités positives, et parce que, par malentendu dans ma jeunesse, je suis devenue très craintive. »

Le rêve que la correspondante nous charge d'interpréter n'est pas difficile à comprendre. C'est un rêve de sauvetage hors de l'eau, donc un typique rêve de naissance. La langue de la symbolique, comme vous savez, ne connaît pas de grammaire, c'est l'extrême d'une langue à l'infinitif, même l'actif et le passif sont présentés par la même image. quand en rêve une femme tire (ou veut tirer) un homme hors de l'eau, cela peut vouloir dire qu'elle veut être sa mère (le reconnaît comme fils, de même que la fille de Pharaon Moïse) ou bien aussi elle veut devenir mère par lui, avoir un fils de lui qui, en tant que sa réplique, est posé comme équivalent à lui. Le tronc d'arbre auquel la femme se tient est facilement reconnaissable comme symbole de phallus, même s'il n'est pas droit, mais penché vers la surface de l'eau - dans le rêve, il est dit : incliné. La poussée et le reflux de la houle inspirèrent une fois à une autre rêveuse, qui avait produit un rêve tout à fait semblable, la comparaison avec l'activité intermittente des douleurs, et lorsque je lui demandai, à elle qui n'avait encore jamais enfanté, d'où elle connaissait ce caractère du travail d'enfantement, elle dit qu'on se représente les douleurs comme une sorte de colique, ce qui physiologiquement est tout à fait irréprochable. Elle associa à cela « Les vagues de la mer et de l'amour[3]. » D'où notre rêveuse en de si jeunes années peut-elle avoir pris l'ornementation raffinée du symbole (langue de terre, palmier), je ne saurais naturellement le dire. D'ailleurs n'oublions pas ceci : quand des personnes affirment qu'elles sont poursuivies depuis des années par le même rêve, il s'avère souvent que de façon manifeste ce n'est pas tout à fait le même. Seul le noyau du rêve a fait retour à chaque fois, des détails du contenu ont été modifiés ou nouvellement ajoutés.

3 D'après la SE : titre d'une pièce de Grillparzer.

À la fin de ce rêve, à l'évidence plein d’angoisse, la rêveuse tombe du lit. C'est encore une nouvelle présentation de la mise bas. L'exploration analytique des phobies des hauteurs, de l'angoisse devant l'impulsion de se précipiter par la fenêtre, vous a certainement livré à tous le même résultat.

Qui est donc l'homme dont la rêveuse souhaite avoir un enfant ou d'une réplique de qui elle voudrait être mère ? Elle s'est souvent efforcée de voir son visage, mais le rêve ne le permettait pas, l'homme devait rester incognito. Nous savons de par d'innombrables analyses ce que signifie ce masquage, et notre conclusion par analogie est confirmée par une autre indication de la rêveuse. Dans une ivresse paraldéhydique, elle reconnut un jour le visage de l'homme du rêve comme celui du médecin de l'établissement, qui la traitait et ne signifiait rien de plus pour sa vie de sentiments consciente. L'original ne s'était donc jamais montré, mais son tirage imprimé, dans le « transfert », autorise la conclusion qu'auparavant ça aurait dû toujours être le père. Comme Ferenczi avait bien raison lorsqu'il attirait notre attention sur les « rêves des non-avertis » comme étant des documents précieux pour la confirmation de nos suppositions analytiques ! Notre rêveuse était l'aînée de douze enfants ; que de fois avait-elle dû traverser les tourments de la jalousie et de la désillusion, lorsque ce n'était pas elle mais la mère qui recevait du père l'enfant désiré !

Notre rêveuse a fort justement compris que ses premiers souvenirs d'enfance seraient précieux pour l'interprétation de son rêve précoce et qui, depuis lors, fait retour. Dans la première scène, avant un an, elle est assise dans la voiture d'enfant, à côté d'elle deux chevaux, dont l'un la regarde de ses grands yeux impressionnants. Elle désigne cela comme son expérience vécue la plus forte, elle avait le sentiment qu'il était un être humain. Mais nous, nous ne pouvons ressentir cette appréciation en la faisant nôtre que si nous admettons que deux chevaux se trouvent ici,

comme si souvent, en place d'un couple, père et mère. C'est alors comme une fulguration du totémisme infantile. Si nous pouvions parler à cette correspondante, nous lui poserions la question de savoir si l'on n'est pas en droit de reconnaître le père, d'après sa couleur, dans le cheval brun qui la regarde d'une manière si humaine. Le deuxième souvenir est connecté associativement au premier par le même « regarder plein de compréhension ». Mais prendre-dans-la-main le petit oiseau, cela fait penser l'analyste, qui après tout a ses préjugés, à un trait du rêve qui met la main de la femme en relation avec un autre symbole de phallus.

Les deux souvenirs suivants vont ensemble, ils offrent à l'interprétation des difficultés encore moindres. Les cris de la mère lors de son accouchement lui rappellent directement les couinements des porcs lors d'un abattage domestique et la plongent dans la même rage compatissante. Mais nous supposons aussi qu'il y a ici une violente réaction contre un souhait de mort méchant qui concernait la mère.

Avec ces indices de tendresse pour le père, de contacts génitaux avec lui et de souhaits de mort à l'encontre de la mère, les contours du complexe d'œdipe féminin sont tracés. L'ignorance sexuelle longtemps préservée et la frigidité ultérieure correspondent à ces présupposés. Notre correspondante est devenue virtuellement - et par moments certes aussi factuellement - une névrosée[4] hystérique. Les puissances de la vie l'ont, pour son bonheur, emportée avec elles, lui ont rendu possibles sensibilité sexuelle féminine, bonheur d'être mère et activité rémunératrice multiple, mais une part de sa libido reste toujours attachée aux points de fixation de son enfance, elle a toujours ce rêve qui la jette hors du lit et la punit de son choix d'objet incestueux par des « blessures non négligeables ».

4 Dans le texte : *Neurotika.*

Ce que les influences les plus fortes de ses expériences vécues ultérieures n'ont pas pu produire, l'élucidation épistolaire d'un médecin étranger est censée maintenant le réaliser. Vraisemblablement, en un temps assez long, une analyse dans les règles y réussirait. Étant donné les circonstances, j'ai dû me contenter de lui écrire que j'étais convaincu qu'elle souffrait du post-effet d'une forte liaison de sentiment avec le père et de l'identification correspondante avec la mère, mais je n'espère pas moi-même que cette élucidation lui sera utile. Des guérisons spontanées de névroses laissent en règle générale des cicatrices et celles-ci redeviennent de temps en temps douloureuses. Nous sommes très fiers de notre art lorsque nous avons effectué une guérison par la psychanalyse, mais nous ne pouvons pas non plus toujours écarter une issue qui consiste en la formation d'une cicatrice douloureuse.

La petite série de souvenirs doit retenir encore un peu notre attention. J'ai affirmé un jour que de telles scènes d'enfance sont des « souvenirs-écran » qui, à une époque ultérieure, sont puisés dans le lot, assemblés et avec cela assez souvent falsifiés. Parfois on peut deviner quelle tendance sert ce remaniement tardif. Dans notre cas, on entend franchement le moi de la correspondante se vanter ou s'apaiser au moyen de cette série de souvenirs : J'étais, toute petite déjà, une créature humaine particulièrement noble et compatissante. J'ai reconnu précocement que les animaux avaient une âme tout comme nous et je n'ai pas supporté la cruauté envers les animaux. Les péchés de la chair sont restés loin de moi et ma chasteté, je l'ai préservée jusqu'à un âge tardif. Par une telle déclaration, elle contredit haut et fort les hypothèses que sur la base de notre expérience analytique il nous faut faire sur sa prime enfance, à savoir qu'elle était pleine de motions sexuelles prématurées et de violentes motions de haine contre sa mère et ses frères et sœurs plus jeunes. (Le tout petit oiseau, outre la signification génitale qui lui est

impartie, peut avoir aussi celle d'un symbole de petit enfant, comme tous les petits animaux, et le souvenir met l'accent avec beaucoup d'insistance sur l'égalité des droits de ce petit être avec elle-même.) La brève série de souvenirs donne ainsi un joli exemple d'une formation psychique à double aspect. Considérée superficiellement, elle donne expression à une pensée abstraite qui, ici comme la plupart du temps, se rapporte à ce qui est éthique, elle a, d'après l'appellation de H. Silberer, un contenu *anagogique* ; à une investigation pénétrant plus à fond, elle s'avère être une chaîne de faits, issus du domaine de la vie pulsionnelle refoulée, elle révèle sa teneur *psychanalytique*. Comme vous savez, Silberer, qui fut l'un des premiers à nous adresser l'avertissement de ne surtout pas oublier la part la plus noble de l'âme humaine, a posé l'affirmation que tous les rêves, ou la plupart d'entre eux, autorisent une telle interprétation double, une interprétation plus pure, anagogique, au-dessus de l'interprétation commune psychanalytique. Or, ceci n'est malheureusement pas le cas ; au contraire, une telle surinterprétation réussit fort rarement ; et, que je sache, il n'a d'ailleurs pas été publié à ce jour un seul exemple utilisable d'une telle analyse de rêve à double interprétation. Mais sur les séries d'associations que nos patients produisent dans la cure analytique, vous pouvez faire de telles observations relativement souvent. Les idées incidentes qui se succèdent se connectent d'un côté par une association qui les parcourt de bout en bout, située au grand jour, d'un autre côté votre attention est attirée par un thème situé plus profondément, gardé secret, qui participe simultanément à toutes ces idées incidentes. L'opposition entre les deux thèmes dominants dans la même série d'idées incidentes n'est pas toujours celle entre élevé-anagogique et commun-analytique, mais plutôt celle entre *choquant* et *convenable* ou indifférent, ce qui vous fait comprendre facilement le motif d'apparition d'une telle chaîne d'associations à double détermination. Dans notre exemple, ce n'est naturellement pas un hasard si anagogie et interprétation psychanalytique sont

dans une opposition aussi tranchée ; toutes deux se rapportent au même matériel et la tendance plus tardive est justement celle des formations réactionnelles qui s'étaient élevées contre les motions pulsionnelles déniées[5].

Mais pourquoi cherchons-nous, somme toute, une interprétation psychanalytique et ne nous contentons-nous pas de l'interprétation anagogique plus à portée de la main ? Cela tient à beaucoup de choses, à l'existence de la névrose en général, aux explications qu'elle exige nécessairement, au fait que la vertu ne rend pas les hommes aussi joyeux et armés pour la vie qu'on devrait l'attendre, comme si elle portait encore en elle trop de sa provenance - notre rêveuse, elle non plus, n'a pas été bien récompensée pour sa vertu - et à bien d'autres choses, dont devant vous précisément je n'ai pas besoin de débattre.

Mais nous avons jusqu'ici laissé tout à fait de côté la télépathie, cette autre déterminante de notre intérêt pour ce cas. Il est temps de revenir à elle. Nous avons ici en un certain sens la tâche plus facile que dans le cas de monsieur G. S'agissant d'une personne à laquelle la réalité effective se dérobe aussi facilement, et dès sa prime jeunesse, pour faire place à un monde de la fantaisie, la tentation devient excessivement forte de mettre ses expériences vécues télépathiques et ses « visions » en rapport avec sa névrose et de les faire découler de celle-ci, même si, là non plus, nous ne devons pas nous faire d'illusion sur la force contraignante de nos thèses. Nous mettons seulement des possibilités compréhensibles à la place de l'inconnu et de l'incompréhensible.

Le 22 août 1914, le matin à dix heures, notre correspondante est soumise à la perception télépathique selon laquelle son frère qui se trouve au front lance l'appel : « Mère, mère ». Le phénomène est purement acoustique, se répète peu après, mais avec cela elle ne voit rien. Deux jours plus tard, elle voit sa mère et la trouve lourdement

5 Dans le texte : *verleugneten.*

oppressée, car le garçon s'était annoncé auprès d'elle par l'appel répété « Mère, mère ». Elle se souvient aussitôt du même message télépathique qui lui fut imparti au même moment, et effectivement après des semaines on peut constater que le jeune guerrier est mort ce jour-là à l'heure désignée.

On ne peut pas apporter la preuve, ni non plus l'écarter, que le processus a été bien plutôt le suivant : la mère lui fait un jour cette communication que son fils s'est signalé télépathiquement auprès d'elle. Aussitôt apparaît en elle la conviction qu'elle a eu au même moment la même expérience vécue. De telles illusions du souvenir surviennent avec une force marquée de contrainte qu'elles tirent d'une source réelle, mais elles transposent la réalité psychique en réalité matérielle. Ce qu'il y a de fort dans l'illusion du souvenir, c'est qu'elle peut devenir une bonne expression de la tendance présente chez la sœur à l'identification avec la mère. « Tu te fais du souci pour le garçon, mais c'est moi qui suis à vrai dire sa mère. Donc son appel m'était destiné, c'est moi qui ai reçu ce message télépathique. » Naturellement, la sœur récuserait avec résolution notre essai d'explication et maintiendrait sa croyance en sa propre expérience vécue. Toutefois, elle ne peut absolument pas faire autrement ; il faut qu'elle croie à la réalité du succès pathologique tant que la réalité du présupposé inconscient lui est inconnue. La force et le caractère inattaquable de tout délire se ramènent en effet à ce qu'il descend d'une réalité psychique inconsciente. Je remarque encore que nous n'avons pas ici à expliquer l'expérience vécue de la mère ni à examiner sa factualité.

Le frère défunt n'est toutefois pas seulement l'enfant imaginaire de notre correspondante, mais il se trouve aussi en place d'un rival accueilli avec haine dès la naissance. Les pressentiments télépathiques de loin les plus nombreux se rapportent à la mort et à la possibilité de la mort ; aux patients analytiques qui nous rendent compte de la fréquence et de l'infaillibilité de leurs sombres

pressentiments, nous pouvons mettre en évidence avec tout autant de régularité qu'ils nourrissent dans l'inconscient des souhaits de mort inconscients particulièrement forts contre leurs proches et, partant, les répriment depuis longtemps. Le patient dont j'ai raconté l'histoire en 1909 dans les « *Remarques sur un cas de névrose de contrainte* » en était un exemple ; d'ailleurs il était appelé chez les siens l'« oiseau charognard » ; mais lorsque cet homme attachant et plein d'esprit - qui depuis lors a lui-même péri à la guerre - s'engagea dans la voie de l'amélioration, il m'aida lui-même à élucider ses tours de passe-passe psychologiques. La communication, contenue dans la lettre de notre premier correspondant, disant comment lui et ses trois frères avaient reçu la nouvelle de la mort de leur plus jeune frère comme quelque chose de su intérieurement depuis longtemps, ne semble pas avoir besoin, elle non plus, d'un autre éclaircissement. Les frères aînés auront tous développé en eux la même conviction de la superfluité de ce dernier rejeton.

Autre « vision » de notre rêveuse dont la compréhension devient peut-être plus facile à la lumière de l'analyse. Les amies ont manifestement une grande significativité pour sa vie de sentiment. La mort de l'une de celles-ci se signala à elle récemment, à l'établissement de soins, par des coups frappés la nuit sur le lit d'une compagne de chambre. Une autre amie avait épousé, il y a de nombreuses années, un veuf avec de nombreux (cinq) enfants. Dans le logement de celle-ci, elle voyait régulièrement lors de ses visites l'apparition d'une dame, en qui elle ne pouvait supposer que la défunte première femme, ce qui d'abord ne put se confirmer et ne devint certitude pour elle que sept ans après par la découverte d'une nouvelle photographie de la défunte. Cette opération visionnaire se trouve dans la même dépendance intime à l'égard des complexes familiaux de notre correspondante, bien connus de nous, que son pressentiment de la mort du frère. Si elle s'identifiait avec son amie, elle pouvait trouver son accomplissement de souhait dans la

personne de celle-ci, car toutes les filles aînées de familles nombreuses créent dans l'inconscient la fantaisie de devenir par la mort de la mère la deuxième femme du père. Quand la mère est malade ou qu'elle meurt, la fille aînée passe, comme il va de soi, à sa place par rapport aux frères et sœurs et a le droit aussi d'assumer auprès du père une partie des fonctions de la femme. Le souhait inconscient vient compléter l'autre partie.

Voilà bientôt fini ce que je voulais vous raconter. Je pourrais encore ajouter la remarque que les cas de message ou d'opération télépathique que nous avons discutés ici sont nettement rattachés à des excitations qui appartiennent au domaine du complexe d’œdipe. Cela peut paraître surprenant, mais je ne voudrais pas le donner pour une grande découverte. Revenons plutôt au résultat que nous avons acquis dans notre premier cas à partir de l'investigation du rêve. La télépathie n'a rien à faire avec l'essence du rêve, elle ne peut pas non plus approfondir notre compréhension analytique du rêve. Au contraire, la psychanalyse peut faire avancer l'étude de la télépathie en rendant plus accessibles à notre compréhension, à l'aide de ses interprétations, maintes choses insaisissables des phénomènes télépathiques, ou en mettant d'abord en évidence que d'autres phénomènes encore douteux sont de nature télépathique.

Ce qui reste de l'apparence d'une relation intime entre télépathie et rêve, c'est le fait incontestable que la télépathie est favorisée par l'état de sommeil. Celui-ci, certes, n'est pas une condition incontournable pour la survenue de processus télépathiques, qu'ils reposent sur des messages ou sur une opération inconsciente. S'il se faisait que vous ne le sachiez pas encore, alors l'exemple de notre second cas, dans lequel le garçon s'annonce entre neuf et dix heures du matin, ne manquera pas de vous l'apprendre. Mais, il nous faut tout de même le dire, on n'a pas le droit de contester des observations télépathiques du fait qu'événement et pressentiment (ou message) ne se sont pas produits au même

moment astronomique. Quant au message télépathique, il est fort pensable qu'il parvient en même temps que l'événement et que ce n'est que pendant l'état de sommeil de la nuit suivante ou bien même dans la vie de veille seulement, après un certain temps, pendant une pause du fonctionnement d’esprit - actif qu'il est perçu par la conscience. Nous sommes d'ailleurs aussi d'avis que la formation du rêve n’attend pas nécessairement l'instauration de l'état de sommeil pour commencer. Les pensées de rêve latentes peuvent souvent avoir été préparées tout au long de la journée, jusqu'à ce qu'elles trouvent pendant la nuit la jonction avec le souhait inconscient qui les remodèle en un rêve. Mais si le phénomène télépathique n'est qu'une opération de l'inconscient, alors il n'y a pas de problème nouveau. L'application des lois de la vie d'âme inconsciente se comprendrait alors de soi pour la télépathie.

Ai-je éveillé chez vous l'impression que je veux prendre parti en cachette pour la réalité de la télépathie au sens occulte ? Je regretterais beaucoup qu'il soit si difficile d'éviter une telle impression. Car je voulais effectivement être pleinement impartial. J'ai d'ailleurs toutes les raisons pour cela, car je ne porte pas de jugement, je ne sais rien là-dessus.

Sigmund Freud

Le moi et le ça

Table des matières

Avant-propos

Dans cet essai, je me propose de poursuivre le développement des considérations que j'avais esquissées dans *Au-delà du principe du plaisir,* en observant à leur égard la même attitude de curiosité bienveillante qui m'avait guidée, ainsi que je l'ai dit, lorsque j'écrivais ce dernier essai. Je reprends donc les mêmes idées, en les attachant à divers faits fournis par l'observation psychanalytique ; et je cherche à tirer de cette association entre les idées et les faits de nouvelles conclusions, sans toutefois recourir à de nouveaux emprunts à la biologie. Il en résulte que je reste ici plus près de la psychanalyse que dans *Au-delà.* Aussi, cet essai porte-t-il plutôt le caractère d'une synthèse que celui d'une spéculation et semble se poser un but assez élevé. Je me rends cependant compte qu'il ne va pas au-delà de certaines constatations très rudimentaires et j'accepte à l'avance le reproche qu'on pourrait m'adresser sur ce point.

Il n'en reste pas moins que je touche ici à des questions qui n'ont pas encore fait l'objet d'une élaboration psychanalytique et que je suis obligé de m'occuper de certaines théories qui ont été formulées par des auteurs non-psychnalystes, ou par des psychanalystes ayant rompu avec la psychanalyse. Tout en étant disposé à toujours reconnaître ce que je dois à d'autres travailleurs, je dois cependant déclarer que, dans ce cas particulier, je ne me sens redevable à personne de quoi que ce soit. Sil est des questions dont la psychanalyse ne s'est pas encore occupée, il faut en chercher la

cause, non dans un parti-pris ou dans une attitude délibérément négative à l'égard de ces questions, mais dans le fait que le chemin qu'elle avait suivi jusqu'à présent ne l'avait pas encore mise en leur présence. Et aujourd'hui qu'elle est enfin arrivée à ce point, ces questions se présentent à elle sous un aspect qui diffère de celui sous lequel elles se présentent aux autres.

1. La conscience et l’inconscient

Dans ce chapitre d'introduction, je n'ai rien de nouveau à dire et je ne puis guère éviter la répétition de ce que j'ai souvent eu l'occasion de dire précédemment.

La division du psychique en un psychique conscient et un psychique inconscient constitue la prémisse fondamentale de la psychanalyse, sans laquelle elle serait incapable de comprendre les processus pathologiques, aussi fréquents que graves, de la vie psychique et de les faire rentrer dans le cadre de la science. Encore une fois, en d'autres termes : la psychanalyse se refuse à considérer la conscience comme formant l'essence même de la vie psychique, mais voit dans la conscience une simple qualité de celle-ci, pouvant coexister avec d'autres qualités ou faire défaut.

Si je pouvais avoir l'illusion que tous ceux qui s'intéressent à la psychologie lisent cet essai, je m'attendrais certainement à ce que plus d'un lecteur, choqué par la place modeste que j'accorde à la conscience, me faussât compagnie dès cette première page et se refusât à poursuivre la lecture. Nous sommes ici, en effet, en présence du premier *Schibboleth* de la psychanalyse. La plupart des gens possédant une culture philosophique sont absolument incapables de comprendre qu'un fait psychique puisse n'être pas conscient, et ils repoussent cette idée comme absurde et en contradiction avec la saine et simple logique. Cela tient, à mon avis,

à ce que ces gens n'ont jamais étudié les phénomènes de l'hypnose et du rêve qui, abstraction faite de ce qu'ils peuvent avoir de pathologique, nous imposent la manière de voir que je viens de formuler. En revanche, leur psychologie fondée sur l'omniprésence de la conscience, est incapable de résoudre les problèmes en rapport avec l'hypnose et le rêve.

« Être conscient » est avant tout une expression purement descriptive et se rapporte à la perception la plus immédiate et la plus certaine. Mais l'expérience nous montre qu'un élément psychique, une représentation par exemple, n'est jamais conscient d'une façon permanente. Ce qui caractérise plutôt les éléments psychiques, c'est la disparition rapide de leur état conscient. Une représentation, consciente à un moment donné, ne l'est plus au moment suivant, mais peut le redevenir dans certaines conditions, faciles à réaliser. Dans l'intervalle, nous ignorons ce qu'elle est ; nous pouvons dire qu'elle est *latente*, entendant par là qu'elle est *capable à tout instant de devenir consciente*. En disant qu'une représentation est restée, dans l'intervalle, *inconsciente*, nous formulons encore une définition correcte, cet état inconscient coïncidant avec l'état latent et l'aptitude à revenir à la conscience. Les philosophes nous adresseraient ici l'objection suivante : le terme inconscient ne se laisse pas appliquer dans ce cas particulier, car aussi longtemps qu'une représentation se trouve à l'état latent, elle ne représente rien de psychique. Nous nous garderons bien de répondre quoi que ce soit à cette objection, car cela nous entraînerait dans une polémique purement verbale, à laquelle nous n'avons rien à gagner.

Mais nous avons obtenu le terme ou la notion de l'inconscient en suivant une autre voie, et notamment en utilisant des expériences dans lesquelles intervient le *dynamisme* psychique. Nous avons appris ou, plutôt, nous avons été obligés d'admettre, qu'il existe d'intenses processus psychiques, ou représentations (nous tenons ici compte principalement du facteur quantitatif, c'est-à-dire

économique), capables de se manifester par des effets semblables à ceux produits par d'autres représentations, voire par des effets qui, prenant à leur tour la forme de représentations, sont susceptibles de devenir conscients, sans que les processus eux-mêmes qui les ont produits le deviennent. Inutile de répéter ici en détail ce qui a été dit tant de fois. Qu'il nous suffise de rappeler que c'est en ce point qu'intervient la théorie psychanalytique, pour déclarer que si certaines représentations sont incapables de devenir conscientes, c'est à cause d'une certaine force qui s'y oppose ; que sans cette force elles pourraient bien devenir conscientes, ce qui nous permettrait de constater combien peu elles diffèrent d'autres éléments psychiques, officiellement reconnus comme tels. Ce qui rend cette théorie irréfutable, c'est qu'elle a trouvé dans la technique psychanalytique un moyen qui permet de vaincre la force d'opposition et d'amener à la conscience ces représentations inconscientes. À l'état dans lequel se trouvent ces représentations, avant qu'elles soient amenées à la conscience, nous avons donné le nom de *refoulement* ; et quant à la force qui produit et maintient le refoulement, nous disons que nous la ressentons, pendant le travail analytique, sous la forme d'une *résistance.*

Notre notion de l'inconscient se trouve ainsi déduite de la théorie du refoulement. Ce qui est refoulé, est pour nous le prototype de l'inconscient. Nous savons cependant qu'il existe deux variétés d'inconscient : les faits psychiques latents, mais susceptibles de devenir conscients, et les faits psychiques refoulés qui, comme tels et livrés à eux-mêmes, sont incapables d'arriver à la conscience. Notre manière d'envisager le dynamisme psychique ne peut pas rester sans influence sur la terminologie et la description. Aussi disons-nous que les faits psychiques latents, c'est-à-dire inconscients au sens descriptif, mais non dynamique, du mot, sont des faits *préconscients*, et nous réservons le nom *d'inconscients* aux faits psychiques refoulés, c'est-à-dire dynamiquement inconscients. Nous sommes ainsi en

possession de trois termes : conscient, préconscient et inconscient, dont la signification n'est plus purement descriptive. Nous admettons que le préconscient se rapproche davantage du conscient que l'inconscient et, comme nous n'avons pas hésité à attribuer à ce dernier un caractère psychique, nous hésiterons d'autant moins à reconnaître ce caractère au préconscient, c'est-à-dire à ce qui est latent. Mais pourquoi ne suivrions-nous pas l'exemple des philosophes qui tracent une ligne de démarcation entre le préconscient et l'inconscient, d'une part, le conscient, de l'autre, ce qui paraît d'ailleurs très logique ? Si nous le faisions, ces philosophes nous inviteraient alors à considérer le préconscient et l'inconscient comme deux variétés ou degrés du *psychoïde.* L'unité, il est vrai, se trouverait ainsi rétablie, mais nous nous heurterions, dans l'exposé des faits, à des difficultés sans fin, et le seul fait important, à savoir que ces psychoïdes coïncident sur presque tous les points avec ce qui est généralement reconnu comme psychique, se trouverait refoulé à l'arrière-plan, au profit d'un préjugé qui date de l'époque où ces psychoïdes étaient encore inconnus, du moins dans ce qu'il ont d'essentiel.

Or nos trois termes : *conscient, préconscient, inconscient*, sont faciles à manier et nous donnent une grande liberté de mouvements, à la condition de ne pas oublier que si, au point de vue descriptif, il y a deux variétés d'inconscient, il n'y en a qu'une seule, au point de vue dynamique. Dans certains cas, nous pouvons faire un exposé en négligeant cette distinction, mais dans d'autres elle est indispensable. Quoi qu'il en soit, nous sommes suffisamment habitués à ce double sens de l'inconscient et nous n'en avons jamais éprouvé une grande gêne. Il me paraît, en tout cas, inévitable. En ce qui concerne, enfin, la distinction entre le conscient et l'inconscient, elle se réduit à une simple question de perception, question qui comporte la réponse oui ou non, l'acte de la perception lui-même ne nous fournissant pas la moindre information sur les raisons pour

lesquelles une chose est perçue ou non. On aurait tort de se plaindre de ce que le dynamisme psychique se manifeste toujours sous un double aspect (conscient et inconscient) [1].

Mais les recherches psychanalytiques ultérieures ont montré que ces distinctions étaient, elles aussi, insuffisantes et insatisfaisantes. Parmi les situations dans lesquelles ce fait apparaît d'une façon particulièrement nette, nous citerons la suivante qui nous semble décisive. Nous nous représentons les processus psychiques d'une personne comme formant une organisation cohérente et nous disons que cette organisation cohérente constitue le *Moi* de la personne. C'est à ce *Moi,* prétendons-nous, que se rattache la conscience, c'est lui qui contrôle et surveille les accès vers la motilité, c'est-à-dire l'extériorisation des excitations. Nous voyons dans le *Moi* l'instance psychique qui exerce un contrôle sur tous ses processus partiels, qui s'endort la nuit et qui, tout en dormant, exerce un droit de censure sur les rêves. C'est encore de ce *Moi* que partiraient les refoulements, à la faveur desquels certaines tendances psychiques sont, non seulement éliminées de la conscience, mais mises dans l'impossibilité de se manifester ou de s'exprimer d'une façon quelconque. Au cours de l'analyse, ces

1 Voir à ce sujet *Bemerkungen über den Begrift des Unbewussten,* dans « Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre », 4e Série. Il convient de signaler une nouvelle orientation dans la critique de l'inconscient. Certains auteurs qui, tout en consentant à reconnaître les faits psychanalytiques, se refusent à admettre l'inconscient, ont recours à cet argument irréfutable que la conscience elle-même, en tant que phénomène, présente de nombreux degrés d'intensité et de clarté. De même qu'il y a des processus dont nous avons une conscience vivre, frappante, autant dire concrète, il en est d'autres dont nous avons une conscience faible, à peine perceptible ; et, ajoutent ces auteurs, les processus dont nous avons la conscience la plus faible sont précisément ceux auxquels la psychanalyse applique improprement la qualification d'inconscients, alors qu'en réalité ils seraient conscients quand même ou, tout au moins, demeureraient « dans la conscience », capables, si on leur prête une attention suffisante, de devenir pleinement et intensément conscients.

tendances, éliminées par le refoulement, se dressent contre le *Moi,* et la tâche de l'analyse consiste à supprimer les résistances que le *Moi* nous oppose dans nos tentatives d'aborder les tendances refoulées. Or, on constate au cours de l'analyse que le malade se trouve fort embarrassé lorsqu'on lui impose certaines tâches, que ses associations se trouvent en défaut toutes les fois qu'elles se rapprochent de ce qui est refoulé. Nous lui disons alors qu'il subit l'influence d'une résistance, mais il n'en sait rien lui-même ; et alors

Pour autant que des arguments puissent jouer un rôle quelconque dans la solution d'une question qui, comme celle qui nous occupe, dépend étroitement de conventions ou de facteurs affectifs, nous dirons ceci : conclure du fait que la conscience présente une échelle de netteté et de clarté à l'inexistence de l'inconscient équivaut à affirmer la non-existence de l'obscurité, parce que la lumière présente toutes les gradations, depuis l'éclairage le plus cru jusqu'aux lueurs les plus atténuées, à peine perceptibles, ou à tirer des innombrables degrés de vitalité un argument en faveur de la non-existence de la mort. Ces raisonnements peuvent, jusqu'à un certain point, être ingénieux, mais ils sont dépourvus de toute valeur pratique, ce dont on ne tarde pas à se rendre compte dès qu'on veut en tirer certaines conséquences, dans le genre de celle-ci, par exemple : puisque l'obscurité n'existe pas, point n'est besoin d'allumer des lumières ; puisque la mort n'existe pas, tous les organismes sont immortels. En outre, en ramenant l'imperceptible à la conscience, on se prive de la seule certitude directe et immédiate que comporte la vie psychique. Une conscience dont on ne sait rien me paraît, en effet, une hypothèse beaucoup plus absurde que celle d'une vie psychique inconsciente. Enfin, ceux qui ont cherché à assimiler l'inconscient à l'imperceptible n'ont pas tenu compte des conditions dynamiques auxquelles la conception psychanalytique attribue, au contraire, une importance capitale. Les auteurs en question négligent, en effet, deux faits : ils oublient, en premier lieu, combien il est difficile de prêter une attention suffisante à ce qui est imperceptible et quels efforts il faut déployer à cet effet ; et ils ignorent, en deuxième lieu, qu'alors même que ces efforts sont couronnés de succès, la conscience ne reconnaît pas ce qui lui était resté jusqu'alors imperceptible, qu'elle le repousse comme quelque chose d'étranger et de contraire. La tentative de réduire l'inconscient à l’imperceptible ou à ce qui est peu perceptible n'apparaît ainsi que comme une conséquence du préjugé qui postule l'identité du psychique et du conscient.

même que les sentiments pénibles qu'il éprouve l'obligent à reconnaître qu'il est dominé par une résistance, il est incapable de dire en quoi elle consiste et d'où elle vient. Mais comme cette résistance émane certainement de son *Moi* et en fait partie, nous nous trouvons devant une situation que nous n'avions pas prévue. Nous avons trouvé dans le Moi lui-même quelque chose qui est aussi inconscient que les tendances refoulées et se comporte comme elles, c'est-à-dire produit des effets très marqués, sans devenir conscient, et ne peut être rendu tel qu'à la suite d'un travail spécial. De ce fait, nous nous heurtons, dans notre travail analytique, à d'innombrables difficultés et obscurités, lorsque nous voulons nous en tenir à nos définitions habituelles, en ramenant, par exemple, la névrose à un conflit entre le conscient et l'inconscient. À cette opposition nous devons, étant donné la manière dont nous concevons la structure psychique, en substituer une autre : l'opposition entre le *Moi* cohérent et les éléments détachés du *Moi* et refoulés[2].

Mais le fait que nous venons de signaler est encore plus gros de conséquences pour notre conception de l'inconscient. Le point de vue dynamique nous en avait fourni une première correction, le point de vue structural nous en fournit une autre. Nous sommes amenés à reconnaître que l'inconscient ne coïncide pas avec les éléments refoulés. Il reste vrai que tout ce qui est refoulé est inconscient, mais il y a des éléments qui sont inconscients sans être refoulés. Une partie du *Moi,* et Dieu sait quelle importante partie, peut également être inconsciente, et l'est certainement. Et cette partie inconsciente du *Moi* n'est pas latente, au même titre que le préconscient, car si elle l'était, elle ne pourrait pas être activée, sans devenir consciente, et on ne se heurterait pas à de si grosses difficultés toutes les fois qu'on voudrait la rendre consciente. Nous nous trouvons ainsi dans la nécessité d'admettre l'existence d'un troisième inconscient, non refoulé ; mais nous avouons que, de ce fait même, le caractère de l'inconscient perd pour nous toute signification précise. L'inconscient

2 Cf. *Au delà du principe de plaisir.*

devient une qualité aux significations multiples qui ne justifie pas que les généralisations et les déductions rigoureuses en vue desquelles nous l'utiliserions volontiers. Mais nous aurions tort de la négliger, car, à tout prendre, la propriété « conscient » ou « inconscient » constitue la seule lueur susceptible de nous guider à travers les ténèbres des profondeurs psychiques.

2. Le moi et le ça (Es)

Les recherches pathologiques ont, d'une façon trop exclusive, orienté notre attention vers ce qui est refoulé. Nous voudrions connaître un peu mieux le *Moi,* depuis que nous savons qu'il peut, lui aussi, être inconscient, au sens propre du mot. Jusqu'à présent, nous avons eu pour seul point de repère, dans nos recherches, la qualité consciente ou inconsciente des éléments psychiques. Mais nous avons fini par nous rendre compte que c'était là une qualité aux significations multiples.

Or, tout notre savoir est toujours lié à la conscience. Nous ne pouvons connaître l'inconscient lui-même qu'en le rendant conscient. Mais, halte-là : comment cela est-il possible ? Que signifie : « rendre quelque chose conscient ? » Comment s'y prend-on pour obtenir ce résultat ?

Nous savons déjà à quel point de départ nous devons nous attacher pour répondre à ces questions. La conscience, avons-nous dit, forme la *surface* de l'appareil psychique ; autrement dit, nous voyons dans la conscience une fonction que nous attribuons à un système qui, au point de vue spatial, est le plus proche du monde extérieur. Cette proximité spatiale doit être entendue non seulement au sens fonctionnel, mais aussi au sens anatomique [3]. Aussi nos recherches doivent-elles, à leur tour, prendre pour point de départ cette surface qui correspond aux perceptions.

3 Voir *Au-delà du principe du plaisir.*

Sont conscientes en principe toutes les perceptions qui viennent de l'extérieur (perceptions sensibles) ; et sont également conscients ce que nous appelons sensations et sentiments qui viennent du dedans. Mais que dire de ces processus internes que nous réunissons sous le nom lâche et imprécis de « processus intellectuels » ? Devons-nous les concevoir comme des déplacements de l'énergie psychique qui, se produisant à l'intérieur de l'appareil psychique et empruntant les trajets qui mènent à l'action, parviennent à la surface où se forme la conscience ? Ou bien est-ce la conscience qui se dirige vers eux, pour s'y associer et s'y combiner ? Nous ferons remarquer qu'on se trouve ici en présence de l'une des difficultés auxquelles on se heurte lorsqu'on prend trop au sérieux la représentation spatiale, *topique* des faits psychiques. Les deux éventualités sont également difficiles à concevoir ; il doit y en avoir une troisième.

J'avais déjà formulé ailleurs [4] l'opinion d'après laquelle la différence réelle entre une représentation inconsciente et une représentation préconsciente (idée) consisterait en ce que celle-là se rapporte à des matériaux qui restent inconnus, tandis que celle-ci (la préconsciente) serait associée à une *représentation verbale*. Première tentative de caractériser l'inconscient et le préconscient autrement que par leurs rapports avec la conscience. À la question : « Comment quelque chose devient-il conscient ? » on peut substituer avec avantage celle-ci : « comment quelque chose devient-il préconscient ? » Réponse : grâce à l'association avec les représentations verbales correspondantes.

Ces représentations verbales sont des traces mnémiques : elles furent jadis des perceptions et peuvent, comme toutes les traces mnémiques, redevenir conscientes. Avant que nous abordions l'analyse de leur nature, une hypothèse s'impose à notre esprit : ne peut devenir conscient que ce qui a déjà existé à l'état de perception

4 *Das Unbewusste,* « Internationale Zeitschr. f. Psychoanalyse », III, 1915 et « Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre », 4e série, 1918.

consciente ; et, en dehors des sentiments, tout ce qui, provenant du dedans, veut devenir conscient, doit chercher à se transformer en une perception extérieure, transformation qui n'est possible qu'à la faveur des traces mnémiques.

Ces traces mnémiques, nous les imaginons enfermées dans des systèmes, en contact immédiat avec le système perception-conscience, en sorte que leurs charges psychiques peuvent facilement se propager aux éléments de ce dernier. Et, à ce propos, on pense aussitôt aux hallucinations et au fait que le souvenir même le plus vif se laisse encore distinguer aussi bien de l'hallucination que de la perception extérieure, et on en a trouvé sans peine l'explication dans le fait que lors de la reviviscence d'un souvenir, la charge psychique ne quitte pas le système dont le souvenir fait partie, tandis que dans le cas d'une perception, la charge ne se propage pas seulement de la trace mnémique au système perception-conscience, mais s'y transporte tout entière.

Les traces verbales proviennent principalement des perceptions acoustiques, lesquelles représentent ainsi comme une réserve spéciale d'éléments sensibles à l'usage du préconscient. Quant aux éléments visuels des représentations verbales, on peut les négliger, comme étant de nature secondaire, acquis par la lecture ; et nous en dirons autant des images motrices des mots qui, sauf chez les sourds-muets, jouent un rôle de simples signes auxiliaires. À proprement parler, le mot prononcé n'est que la trace mnémique du mot entendu.

Loin de nous l'idée de rabaisser, par amour de la simplification, l'importance des restes mnémiques d'ordre optique ou de nier que des processus intellectuels ne puissent devenir conscients grâce au retour aux restes visuels. Nous convenons même que chez beaucoup de personnes c'est surtout à la faveur de la visualisation que la pensée devient consciente. Or, l'étude des rêves et des fantaisies préconscientes, d'après les observations de J. Varendonck, est de

nature à nous donner une idée assez exacte de cette pensée visuelle, en nous montrant que ce sont surtout les matériaux concrets des idées qui, dans la pensée visuelle, deviennent conscients, tandis que les relations, qui caractérisent plus particulièrement les idées, ne se prêtent pas à une expression visuelle. Les images constituent donc un moyen très imparfait de rendre la pensée consciente, et l'on peut dire que la pensée visuelle se rapproche davantage des processus inconscients que la pensée verbale et est plus ancienne que celle-ci, tant au point de vue phylogénique qu'ontogénique.

Si, pour en revenir à notre sujet, telle est la voie qui conduit de l'inconscient au préconscient, la question : « Comment pouvons-nous amener à la (pré) conscience des éléments refoulés ? » reçoit la réponse suivante : « En rétablissant par le travail analytique ces membres intermédiaires préconscients que sont les souvenirs verbaux ». C'est ainsi que la conscience reste à sa place, de même que l'inconscient n'a pas besoin de quitter la sienne pour aller rejoindre la conscience.

Alors que les rapports existant entre la perception extérieure et le Moi sont patents et évidents, ceux qui rattachent la perception interne au *Moi* exigent un examen spécial. À leur sujet, on est tenté de se demander si on est vraiment en droit de rattacher toute la conscience au seul système superficiel « perception-conscience ».

La perception interne fournit des sensations en rapport avec des processus se déroulant dans les couches les plus diverses, voire les plus profondes, de l'appareil psychique. Ces sensations sont peu connues, celles de plaisir et de déplaisir pouvant être considérées comme leur meilleur modèle. Elles sont plus primitives, plus élémentaires que celles provenant de l'extérieur et peuvent se produire même dans des états troublés de la conscience. J'ai insisté ailleurs sur leur grande importance économique et sur les raisons métapsychologiques de celle-ci. Ces sensations sont multiloculaires comme les perceptions extérieures, elles peuvent venir

simultanément des points les plus différents et posséder des qualités opposées.

Les sensations agréables n'ont en elles-mêmes aucun caractère de contrainte ou d'insistance, tandis que les sensations désagréables possèdent ce caractère au plus haut degré. Elles tendent à imposer des modifications, elles cherchent à se décharger par tous les moyens, et c'est pourquoi nous disons que le déplaisir est caractérisé par une augmentation, le plaisir par une diminution de la charge énergétique. Si ce qui est éprouvé comme déplaisir ou plaisir forme, dans la succession des faits psychiques, quelque chose qui, tant au point de vue quantitatif que qualitatif, diffère de ces sensations elles-mêmes, nous voudrions savoir si ce quelque chose peut devenir conscient sur place ou s'il doit, pour devenir conscient, parvenir au système C (conscience).

L'expérience clinique parle en faveur de cette dernière éventualité. Elle montre que ce « quelque chose » se comporte comme une velléité refoulée. Cette velléité peut chercher à se manifester en déployant des forces motrices, sans que le *Moi* s'aperçoive de la contrainte qu'il subit. Pour devenir consciente, sous la forme d'une sensation pénible ou désagréable, cette velléité doit, dans la contrainte qu'elle exerce, se heurter à une résistance, à des obstacles qui s'opposent à sa réaction de décharge. De même que les tensions produites par les besoins, la douleur, ce chaînon intermédiaire entre la perception interne et la perception externe, qui se comporte comme une perception interne, alors même qu'elle a sa source dans le monde extérieur, peut également rester inconsciente. Il est donc exact de dire que même des sentiments et des sensations, pour devenir conscients, doivent parvenir au système C. Si le chemin est barré, ils ne sont pas éprouvés en tant que sentiments et sensations, bien que le « quelque chose » qui leur correspond demeure invariable dans le déroulement de l'excitation. Par abréviation, et d'une façon qui n'est pas tout à fait correcte, nous

parlons alors de *sensations inconscientes* et nous insistons sur leur analogie avec les représentations inconscientes, ce qui n'est pas tout à fait justifié. La différence entre les unes et les autres consiste notamment en ce que, pour amener à la conscience une représentation inconsciente, il faut créer un certain nombre d'anneaux, d'étapes intermédiaires, tandis que les sensations se propagent directement. Et d'autres termes : la distinction entre le conscient et le préconscient ne se pose pas pour les sensations : une sensation est ou consciente ou inconsciente, mais jamais préconsciente. Alors même qu'une sensation est associée à des représentations verbales, elle devient consciente, non grâce à ces représentations, mais directement.

Nous voilà tout à fait fixés sur le rôle des représentations verbales. Par leur intermédiaire, les processus intellectuels internes deviennent des perceptions. On dirait qu'elles ne sont là que pour servir de preuve à la proposition : toute connaissance provient de la perception externe. Lorsque la pensée est en état de surcharge, les idées sont réellement perçues comme venant du dehors et, pour cette raison, considérées comme vraies[5].

Après avoir ainsi élucidé les rapports existant entre la perception externe, la perception interne et le système superficiel « perception-conscience », nous pouvons essayer de donner une forme plus achevée à notre représentation du *Moi.* Nous le voyons se former à partir du système P (perception), qui en constitue comme le noyau, et comprendre d'abord le préconscient qui s'appuie sur les traces mnémiques. Nous savons cependant que le *Moi* est également inconscient.

Je crois que nous aurions tout profit à suivre les suggestions d'un auteur qui, pour des motifs personnels, voudrait nous persuader, sans y réussir, qu'il n'a rien à voir avec la science

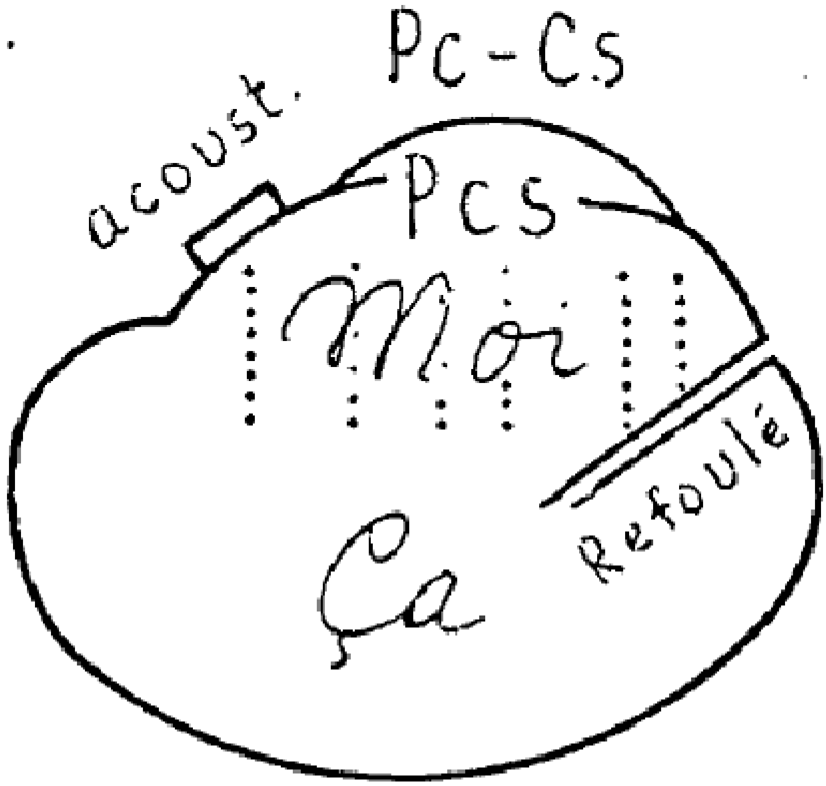
5 Jeu de mots entre *wahrnehmen* (percevoir, étymologiquement : «prendre vrai») et *für wahr gehalten* : tenu pour vrai. Freud n'est pas le seul à jouer sur ce terme : cf. Hegel, Heidegger...

rigoureuse et élevée. Cet auteur n'est autre que G. Groddeck, qui ne se lasse pas de répéter que ce que nous appelons notre *Moi* se comporte dans la vie d'une façon toute passive, que nous sommes, pour nous servir de son expression, vécus par des forces inconnues, échappant à notre maîtrise [6]. Nous avons tous éprouvé des impressions de ce genre, bien que nous n'en ayons pas toujours subi l'influence au point de devenir inaccessibles à toute autre impression, et nous n'hésitons pas à accorder à la manière de voir de Groddeck la place qui lui revient dans la science. Je propose d'en tenir compte en appelant *Moi* l'entité qui a son point de départ dans le système P et qui est, en premier lieu, préconscient, et en réservant la dénomination *Ça* (Es) à tous les autres éléments psychiques dans lesquels le moi se prolonge en se comportant d'une manière inconsciente [7].

Nous ne tarderons pas à voir dans quelle mesure cette conception peut nous être utile pour la description et la compréhension des faits qui nous intéressent. Un individu se compose ainsi pour nous d'un *Ça* psychique, inconnu et inconscient, auquel se superpose le *Moi* superficiel, émanant du système P comme d'un noyau. Pour donner de ces rapports une représentation pour ainsi dire graphique, nous dirons que le *Moi* ne recouvre le *Ça* que par sa surface formée par le système P, à peu près comme le disque germinal recouvre l'œuf. Il n'existe pas entre le *Moi* et le *Ça* de séparation tranchée, surtout dans la partie inférieure de celui-là, où ils tendent à se confondre.

6 G. Groddeck, Das *Buch vom Es,* Internat. psychanalyt. Verlag, 1923.

7 Groddeck lui-même s'est inspiré, à cet égard, de l'exemple de Nietzsche qui emploie cette expression grammaticale pour désigner ce qu'il y a d'impersonnel, de soumis aux nécessités naturelles dans notre être.



Mais ce qui est refoulé se confond également avec le *Ça*, dont il n'est qu'une partie. C'est par l'intermédiaire du *Ça* que les éléments refoulés peuvent communiquer avec le *Moi* dont ils sont nettement séparés par les résistances qui s'opposent à leur apparition à la surface. Nous voyons aussitôt que presque toutes les distinctions que nous venons de décrire, en suivant les suggestions de la pathologie, ne se rapportent qu'aux couches superficielles, les seules que nous connaissions de l'appareil psychique.

La naissance du *Moi* et sa séparation du *Ça* dépendent encore d'un autre facteur que l'influence du système P. Le propre corps de l'individu et, avant tout, sa surface constituent une source d'où peuvent émaner à la fois des perceptions externes et des perceptions internes. Il est considéré comme un objet étranger, mais fournit au toucher deux variétés de sensations, dont l'une peut être assimilée à une perception interne. La psychophysiologie a d'ailleurs suffisamment montré comment notre propre corps se dégage du monde des perceptions. La douleur semble jouer, elle aussi, un rôle

important dans ce processus et la manière dont, dans les maladies douloureuses, nous acquérons une nouvelle connaissance de nos organes est peut-être de nature à nous donner une idée de la manière dont nous nous élevons à la représentation de notre corps en général.

Il est facile de voir que le *Moi* est une partie du *Ça* ayant subi des modifications sous l'influence directe du monde extérieur, et par l'intermédiaire de la conscience-perception. Il représente, dans une certaine mesure, un prolongement de la différenciation superficielle. Il s'efforce aussi d'étendre sur le *Ça* et sur ses intentions l'influence du monde extérieur, de substituer le principe de la réalité au principe du plaisir qui seul affirme son pouvoir dans le *Ça.* La perception est au *Moi* ce que l'instinct ou l'impulsion instinctive sont au *Ça.* Le *Moi* représente ce qu'on appelle la raison et la sagesse, le *Ça,* au contraire, est dominé par les passions. Tout cela s'accorde avec les distinctions courantes et bien connues, mais ne doit être pris que d'une façon très générale et considéré comme étant d'une exactitude purement virtuelle.

L'importance fonctionnelle du *Moi* consiste en ce que, d'une façon normale, c'est lui qui contrôle les avenues de la motilité. Dans ses rapports avec le *Ça,* on peut le comparer au cavalier chargé de maîtriser la force supérieure du cheval, à la différence près que le cavalier domine le cheval par ses propres forces, tandis que le *Moi* le fait avec des forces d'emprunt. Cette comparaison peut être poussée un peu plus loin. De même qu'au cavalier, s'il ne veut pas se séparer du cheval, il ne reste souvent qu'à le conduire là où il veut aller, de même le Moi traduit généralement en action la volonté du *Ça* comme si elle était sa propre volonté.

Le Moi est avant tout une entité corporelle, non seulement une entité toute en surface, mais une entité correspondant à la projection

d'une surface[8]. Pour nous servir d'une analogie anatomique, nous le comparerions volontiers au « mannequin cérébral » des anatomistes, placé dans l'écorce cérébrale, la tète en bas, les pieds en haut, les yeux tournés en arrière et portant la zone du langage à gauche.

Les rapports entre le *Moi* et la conscience ont été souvent décrits, mais quelques faits importants méritent d'être signalés à nouveau. Habitués à introduire partout le point de vue de la valeur sociale ou morale, nous ne sommes pas surpris d'entendre dire que les passions inférieures ont pour arène l'inconscient, et nous sommes persuadés que les fonctions psychiques pénètrent dans la conscience d'autant plus facilement et sûrement que leur valeur sociale ou morale est plus grande. Mais l'expérience psychanalytique nous montre que cette manière de voir repose sur une erreur ou sur une illusion. Nous savons, en effet, d'une part, que même un travail intellectuel difficile et délicat et qui, dans des conditions ordinaires, exige une grande concentration de la pensée, peut s'accomplir dans le préconscient, sans parvenir à la conscience. Il s'agit là de cas dont la réalité est au-dessus de toute contestation, de cas qui se produisent, par exemple, dans l'état de sommeil et se manifestent par le fait qu'une personne retrouve au réveil la solution d'un problème difficile, mathématique ou autre, qu'elle avait cherchée en vain à l'état de veille [9].

Mais nous pouvons citer un autre fait, beaucoup plus étrange. Nous constatons au cours de nos analyses qu'il y a des personnes chez lesquelles l'attitude critique à l'égard de soi-même et les scrupules de conscience, c'est-à-dire des fonctions psychiques

8 C.à.d. : le moi est finalement dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui ont leur source dans la surface du corps. Il peut ainsi être considéré comme une projection mentale de la surface du corps, et de plus, comme nous l'avons vu plus haut, il représente la surface de l'appareil mental. [Cette note fut ajoutée à la traduction anglaise de 1927 avec l'autorisation de Freud.]

9 Un cas de ce genre m'a été communiqué récemment, et à titre d'objection contre ma description du « travail de rêve »

auxquelles s'attache certainement une valeur sociale et morale très grande, se présentent comme des manifestations inconscientes et, comme telles, se montrent d'une très grande efficacité ; le caractère inconscient de la résistance que les malades opposent au cours de l'analyse ne constitue donc pas la seule manifestation de ce genre. Mais ce fait nouveau, qui nous oblige, malgré l'affinement de notre sens critique, à parler d'un *sentiment de culpabilité inconscient*, est de nature à aggraver l'embarras que nous éprouvons déjà du fait de la résistance inconsciente et à nous mettre en présence de nouvelles énigmes, surtout lorsque nous en venons à nous assurer peu à peu que dans un grand nombre de névroses ce sentiment de culpabilité inconscient joue, au point de vue économique, un rôle décisif et oppose à la guérison les plus grands obstacles. Pour en revenir à notre échelle de valeurs, nous pouvons donc dire : ce n'est pas seulement ce qu'il y a de plus profond en nous qui peut être inconscient, mais aussi ce qu'il y a de plus élevé. Nous avons là comme une nouvelle démonstration de ce que nous avons dit plus haut au sujet du *Moi* conscient, à savoir qu'il ne représente que notre corps.

3. Le moi, le sur-moi et l’idéal du moi

Si le *Moi* ne représentait que la partie du *Ça* ayant subi des modifications déterminées sous l'influence du système des perceptions, autrement dit s'il représentait seulement dans le domaine psychique le monde réel extérieur, nous nous trouverions en présence d'une situation très simple. Mais il y a quelque chose de plus.

Nous avons exposé ailleurs [10] les raisons qui nous avaient décidé à admettre une certaine phase du Moi, produit d'une différenciation s'étant accomplie au sein de celui-ci, phase à laquelle nous avons donné le nom d'*Idéal du Moi* ou de *Sur-Moi.* Ces raisons gardent aujourd'hui toute leur valeur [11]. Or, cette partie du Moi présente avec la conscience des rapports beaucoup moins étroits et fermes que celle dont nous nous sommes occupés dans le chapitre précédent, et c'est là un fait nouveau qui exige un éclaircissement.

Mais ici nous sommes obligés de faire une digression. Nous avons réussi à expliquer la souffrance douloureuse qui existe dans la

10 *Zur Einführung des Narzissmus ; Massenpsychologie und Ich-Analyse*

11 Je me suis seulement trompé, en attribuant à ce *Sur-Moi* la fonction de l'épreuve par la réalité. Que cette fonction appartienne, non au *Sur-Moi,* mais au *Moi*, rien ne parait plus compatible avec les rapports existant entre celui-ci et le monde des perceptions. Tout ce que j'ai dit antérieurement, d'une façon assez vague et indéterminée, au sujet du *noyau du Moi,* ne garde sa valeur que pour autant qu'on considère que c'est le système « conscience-perception » qui forme ce noyau.

mélancolie [12], en supposant que le *Moi* retrouve subitement en lui-même l'objet sexuel, auquel, pour une raison quelconque, le *Ça* avait été obligé de renoncer ; autrement dit, que l'énergie érotique qui s'était concentrée sur l'objet se résout et se dissipe. Mais à l'époque où nous proposions cette explication, nous ne nous rendions pas encore compte de toute la signification de ce processus et nous ignorions encore combien il était typique et fréquent. Mais nous avons compris, depuis, que cette substitution joue un rôle de premier ordre dans la formation du Moi et contribue essentiellement à déterminer ce qu'on appelle son *caractère*.

À l'origine, dans la phase orale, primitive, de l'individu, la concentration sur un objet et l'identification sont des démarches difficiles à distinguer l'une de l'autre. À des phases ultérieures, on peut seulement supposer que la concentration sur l'objet a pour point de départ le *Ça* pour lequel les tendances érotiques constituent des besoins. Le *Moi,* encore faible au début, n'a généralement aucune connaissance de ces concentrations sur des objets, les subit sans s'en rendre compte ou cherche à se défendre contre elles à l'aide du refoulement [13].

Si, pour une raison ou pour une autre, le *Ça* est obligé de renoncer à un pareil objet sexuel, le *Moi* en subit souvent une transformation que nous ne pouvons décrire autrement qu'en disant que le *Moi* a retrouvé en lui-même l'objet sexuel perdu, sans pouvoir donner plus de détails sur les conditions dans lesquelles s'opère

12 *Trauer und Melancholie.*

13 À cette substitution de l'identification au choix d'un objet sexuel nous avons un intéressant parallèle dans la croyance du primitif, d'après laquelle les propriétés de l'animal mangé se communiquent à celui qui l'a absorbé et forment son caractère, et dans les prohibitions en rapport avec cette croyance. Cette croyance se trouve également à la base du cannibalisme et son action se poursuit, à travers les usages et coutumes se rapportant au repas totémique, jusque dans la sainte communion. Les conséquences qu'on attribue, d'après cette croyance, à l'absorption orale de l'objet, se manifeste réellement plus tard, à l'occasion du choix de l'objet sexuel.

cette substitution. C'est précisément ce qui se produirait dans la mélancolie. Il se peut que par cette introjection, qui représente une sorte de régression vers le mécanisme de la phase orale, le *Moi* rende plus facile ou possible le renoncement à l'objet. Il se peut également que cette identification soit la condition sans laquelle le *Ça* ne saurait renoncer à ses objets. Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'un processus très fréquent, surtout à des phases de développement peu avancées, et de nature à rendre plausible l'hypothèse d'après laquelle le caractère du *Moi* résulterait de ces abandons successifs d'objets sexuels, résumerait l'histoire de ces choix d'objets. Il va sans dire que tous les individus ne subissent pas avec la même facilité les influences de cette histoire, de cette succession d'objets érotiques ; qu'on constate sous ce rapport des résistances dont la force varie d'un individu à l'autre. C'est ainsi que dans les traits de caractère des femmes dont la vie est riche en expériences amoureuses, on croit discerner facilement les traces de ces expériences successives. Dans certains cas, on observe une coexistence de la concentration sur un objet et de l'identification, c'est-à-dire un changement de caractère qui se produit avant le renoncement à l'objet. Dans les cas de ce genre, le changement de caractère survivant aux relations avec l'objet, servirait dans une certaine mesure à les conserver.

Nous plaçant à un autre point de vue, nous pouvons dire que cette substitution d'un changement du *Moi* au choix d'un objet érotique constitue un moyen dont se sert le *Moi* pour gagner les faveurs du *Ça* et approfondir ses rapports avec lui, en faisant preuve d'une extraordinaire souplesse, d'une grande susceptibilité à tout ce qui se passe dans le *Ça.* Lorsque le *Moi* revêt les traits de l'objet, il semble chercher à s'imposer à l'amour du *Ça,* à le consoler de sa perte ; c'est comme s'il lui disait : « Regarde, tu peux m'aimer : je ressemble tellement à l'objet ».

La transformation, à laquelle nous assistons ici, de l'attitude libidineuse à l'égard de l'objet en une libido narcissique, implique

évidemment le renoncement aux buts purement sexuels, une désexualisation, donc une sorte de sublimation. À ce propos, il est même permis de se poser une question qui mérite une discussion détaillée, celle de savoir si nous ne nous trouvons pas ici en présence du moyen de sublimation le plus général, si toute sublimation ne s'effectue pas par l'intermédiaire du *Moi* transformant la libido sexuelle dirigée vers l'objet en une libido narcissique et posant à celle-ci des buts différents [14]. Quant à la question de savoir si cette transformation ne peut avoir encore d'autres conséquences pour le sort ultérieur des instincts, et notamment une dissociation de différents instincts fondus ensemble, nous aurons encore à nous en occuper plus tard.

En attendant, nous sommes obligés de faire une diversion, mais une diversion inévitable, en nous attardant pendant quelque temps aux identifications du *Moi* avec des objets sexuels. Lorsque ces identifications deviennent trop nombreuses, trop intenses, incompatibles les unes avec les autres, on se trouve en présence d'une situation pathologique ou du prélude à une pareille situation. Il peut notamment en résulter une dissociation du *Moi* dont les différentes identifications réussissent à s'isoler les unes des autres, en s'opposant des résistances ; et c'est peut-être dans ce fait qu'il faut chercher l'explication des cas mystérieux, dits de *multiple personnalité*, dans lesquels les différentes identifications cherchent tour à tour à accaparer à leur profit toute la conscience. Mais alors même que les choses ne vont pas aussi loin, on n'en assiste pas moins à des conflits entre les différentes identifications, conflits qui ne sont pas toujours et nécessairement pathologiques.

14 À présent que nous avons réussi à séparer le *Moi* du *Ça,* nous devons reconnaître que c'est ce dernier qui constitue le grand réservoir de la libido, au sens primaire du mot. Quant à la libido que le *Moi* reçoit à la suite des identifications que nous décrivons, elle est la source du « *narcissisme secondaire* ».

Quelle que soit la résistance que le caractère sera à même d'opposer plus tard aux influences des objets sexuels abandonnés, les effets des premières identifications, effectuées aux phases les plus précoces de la vie, garderont toujours leur caractère général et durable. Ceci nous ramène à la naissance de l'idéal du Moi, car derrière cet idéal se dissimule la première et la plus importante identification qui ait été effectuée par l'individu : celle avec le père de sa préhistoire personnelle [15]. Cette identification ne semble pas être la suite ou l'aboutissement de la concentration sur un objet : elle est directe, immédiate, antérieure à toute concentration sur un objet quelconque. Mais les convoitises libidinales qui font partie de la première période sexuelle et se portent sur le père et sur la mère semblent, dans les cas normaux, se résoudre en une identification secondaire et médiate qui viendrait renforcer l'identification primaire et directe.

Ces rapports présentent cependant une complexité telle qu'il est indispensable de les décrire avec plus de détails. La complexité en question est le fait de deux facteurs : de la disposition triangulaire du complexe d’œdipe et de la bisexualité constitutionnelle de l'individu.

En ce qui concerne l'enfant de sexe mâle, le cas, réduit à sa plus simple expression, se présente ainsi ; de bonne heure, l'enfant concentre sa libido sur sa mère, et cette concentration a pour point de départ le sein maternel et représente un cas typique de choix d'objet par contact intime ; quant au père, l'enfant s'assure une

15 Il serait prudent de dire : « avec les parents », car avant que l'individu ait acquis une connaissance certaine de la différence qui existe entre les sexes (présence ou absence d'un pénis), il se comporte de la même manière à l'égard du père et de la mère. Ayant eu récemment l'occasion d'observer une jeune femme, j'ai appris que, depuis qu'elle s'est aperçue qu'elle manquait de pénis, elle était persuadée que cet organe faisait défaut, non à toutes les femmes, mais seulement à celles qui étaient en état d'infériorité. Tel n'était pas, d'après elle, le cas de sa mère. Pour simplifier mon exposé, je ne m'occuperai que de l'identification avec le père.

emprise sur lui à la faveur de l'identification. Ces deux attitudes coexistent pendant quelque temps, jusqu'à ce que les désirs sexuels à l'égard de la mère ayant subi un renforcement et l'enfant s'étant aperçu que le père constitue un obstacle à la réalisation de ces désirs, on voit naître le *complexe d'œdipe* [16]. L'identification avec le père devient alors un caractère d'hostilité, engendre le désir d'éliminer le père et de le remplacer auprès de la mère. À partir de ce moment, l'attitude à l'égard du père devient ambivalente ; on dirait que l'ambivalence, qui était dès l'origine impliquée dans l'identification, devient manifeste. Cette ambivalence à l'égard du père et le penchant tout de tendresse qu'il éprouve pour l'objet libidinal que représente pour lui la mère forment pour le petit garçon les éléments du *complexe d'œdipe* simple et positif.

Lors de la destruction du *complexe d'œdipe,* l'enfant est obligé de renoncer à prendre la mère pour objet libidinal. Deux éventualités peuvent alors se produire : ou une identification avec la mère, ou un renforcement de l'identification avec le père. C'est cette dernière éventualité que nous considérons généralement comme normale ; elle permet à l'enfant de conserver, jusqu'à un certain degré, l'attitude de tendresse à l'égard de la mère. À la suite de la disparition du *complexe d'œdipe,* la partie masculine du caractère du petit garçon se trouverait ainsi consolidée. De même, la petite fille peut être amenée, à la suite de la destruction du *complexe d'œdipe,* à s'identifier avec la mère (et si cette identification existait déjà, elle subit un renforcement), ce qui a pour effet l'affermissement de la partie féminine de son caractère.

Ces identifications ne répondent pas du tout à notre attente, parce qu'elles ne consistent pas dans l'absorption par le *Moi* de l'objet auquel on a renoncé ; mais cette variété d'identification s'observe également, plus souvent, il est vrai, chez les petites filles que chez les petits garçons. On apprend souvent, au cours d'une

16 *Psychologie collective et analyse du Moi.*

analyse, que la petite fille, après avoir été obligée de renoncer au père, en tant qu'objet de penchant amoureux, érige sa masculinité en idéal et s'identifie, non avec la mère, mais avec le père, c'est-à-dire avec l'objet qui est perdu pour son amour. Cela dépend évidemment du degré de développement de ses propres dispositions masculines, quelle que soit d'ailleurs leur nature.

Il semble donc que l'identification avec le père ou avec la mère, à la suite de la destruction du *complexe d'œdipe,* dépende, dans les deux sexes, de la force relative des dispositions sexuelles chez l'un et chez l'autre. Tel est le premier aspect sous lequel la bisexualité se manifeste et intervient dans les destinées du *complexe d'œdipe.* Mais elle se manifeste encore sous un autre aspect, beaucoup plus significatif. On a notamment l'impression que le *complexe d'œdipe* simple n'est pas celui qui s'observe le plus fréquemment, mais qu'il correspond à une simplification et schématisation voulue qui, dans beaucoup de cas, trouve d'ailleurs sa justification dans des raisons d'ordre pratique. Une recherche plus approfondie permet le plus souvent de découvrir le *complexe d'œdipe sous une forme plus complète*, sous une forme double, à la fois positive et négative, en rapport avec la bisexualité originelle de l'enfant : nous voulons dire par là que le petit garçon n'observe pas seulement une attitude ambivalente à l'égard du père et une attitude de tendresse libidinale à l'égard de la mère, mais qu'il se comporte en même temps comme une petite fille, en observant une attitude toute de tendresse féminine à l'égard du père et une attitude correspondante d'hostilité jalouse à l'égard de la mère. Cette intervention de la bisexualité est de nature à rendre difficile la tâche qui consiste à établir avec précision les rapports existant entre les premiers choix d'objets et les premières identifications, et elle rend encore plus difficile la description concrète et claire de ces rapports. Il se peut que l'ambivalence constatée dans les rapports avec les parents s'explique, d'une façon générale, par la bisexualité, au lieu de

provenir, ainsi que je l'avais supposé précédemment, de l'identification à la suite d'une attitude de rivalité.

Je crois qu'on ferait bien, d'une façon générale et surtout en ce qui concerne les névrotiques, d'admettre l'existence du *complexe d’œdipe* complet. L'expérience analytique montre alors que dans un grand nombre de cas l'un ou l'autre des éléments constitutifs de ce complexe disparaît, en ne laissant que des traces à peine perceptibles, de sorte qu'on obtient une série dont l'un des bouts présente le *complexe d’œdipe* normal et positif, l'autre le complexe inverse, négatif, tandis que les chaînons intermédiaires représentent la forme complète, avec participation inégale des deux éléments constitutifs. Lors de la destruction du *complexe d’œdipe,* les quatre tendances qui en forment le contenu s'associeront pour donner naissance à une identification avec le père et à une identification avec la mère : la première sera associée à son tour avec le penchant libidinal du complexe positif, c'est-à-dire avec le penchant ayant pour objet la mère ; et elle servira en même temps à remplacer le penchant libidinal pour le père qui fait partie du complexe inverse. Une situation analogue, *mutatis mutandis,* s'établira à la suite de l'identification avec la mère. Les différences d'intensité que présenteront ces deux identifications refléteront l'inégalité des deux variétés de dispositions sexuelles.

C'est ainsi que la modification la plus générale que la phase sexuelle, dominée par le complexe d’œdipe, imprime au Moi consiste essentiellement en ce qu'elle y laisse subsister ces deux identifications, rattachées l'une à l'autre par des liens dont nous ne savons rien de précis. Cette modification du Moi assume une place à part et un rôle particulier et s'oppose à l'autre contenu du Moi, en tant que Moi idéal ou Sur-Moi.

Ce *Sur-Moi* n'est cependant pas un simple résidu des premiers choix d'objets par le *Ça* ; il a également la signification d'une formation destinée à réagir énergiquement contre ces choix. Ses

rapports avec le *Moi* ne se bornent pas à lui adresser le conseil : « *sois* ainsi » (comme ton père), mais ils impliquent aussi l'interdiction « *ne sois pas* ainsi » (comme ton père) ; autrement dit : « ne fais pas tout ce qu'il fait ; beaucoup de choses lui sont réservées, à lui seul ». Ce double aspect du *Moi* idéal découle du fait qu'il a mis tout ses efforts à refouler le *complexe d'œdipe* et qu'il n'est né qu'à la suite de ce refoulement. Il est évident que refouler le *complexe d'œdipe* ne devait pas être une tâche très facile. S'étant rendu compte que les parents, surtout le père, constituaient un obstacle à la réalisation des désirs en rapport avec le *complexe d'œdipe,* le *Moi* infantile, pour se faciliter cet effort de refoulement, pour augmenter ses ressources et son pouvoir d'action en vue de cet effort, dressa en lui-même l'obstacle en question. C'est au père que, dans une certaine mesure, il emprunta la force nécessaire à cet effet, et cet emprunt constitue un acte lourd de conséquences. Le *Sur-Moi* s'efforcera de reproduire et de conserver le caractère du père, et plus le *complexe d'œdipe* sera fort, plus vite (sous l'influence de l'enseignement religieux, de l'autorité, de l'instruction, des lectures) s'en effectuera le refoulement, plus forte sera aussi la rigueur avec laquelle le *Sur-Moi* régnera sur le *Moi,* en tant qu'incarnation des scrupules de conscience, peut-être aussi d'un sentiment de culpabilité inconscient. Nous essaierons de formuler plus loin quelques conjectures concernant la source à laquelle le *Sur-Moi* puise et la force qui lui permet d'exercer cette domination et le caractère de contrainte qui se manifeste sous la forme d'un impératif catégorique.

En réfléchissant à ce que nous avons dit relativement au mode d'apparition du *Sur-Moi,* nous constations qu'il constitue la

résultante de deux facteurs biologiques excessivement importants[17] : de l'état d'impuissance et de dépendance infantile que l'homme subit pendant un temps assez long, et de son *complexe d'œdipe* que nous avons rattaché à l'interruption que le développement de la libido subit du fait de la période de latence, c'est-à-dire aux doubles dispositions[18] de sa vie sexuelle. En ce qui concerne cette dernière particularité qui est, paraît-il, spécifiquement humaine, une hypothèse psychanalytique la représente comme un reste héréditaire de l'évolution vers la culture qui s'était déclenchée sous la poussée des conditions de vie inhérentes à la période glaciaire. C'est ainsi que la séparation qui s'opère entre le *Sur-Moi* et le *Moi*, loin de représenter un fait accidentel, constitue l'aboutissement naturel du développement de l'individu et de l'espèce, développement dont elle résume pour ainsi dire les caractéristiques les plus importantes ; et même, tout en apparaissant comme une expression durable de l'influence exercée par les parents, elle perpétue l'existence des facteurs auxquels elle doit sa naissance.

À d'innombrables reprises, on a reproché à la psychanalyse de ne pas s'intéresser à ce qu'il y a d'élevé, de moral, de supra-personnel dans l'homme. Ce reproche était doublement injustifié : injustifié au point de vue historique, injustifié au point de vue méthodologique. Au point de vue historique, parce que le psychanalyse a attribué dès le début aux tendances morales et esthétiques un rôle important dans les efforts de refoulement ; au point de vue méthodologique, parce que les auteurs de ce reproche ne voulaient pas comprendre que la recherche psychanalytique

17 Freud corrige dans l'édition de 1927 ce passage : «le résultat de deux facteurs de la plus haute importante, l'un de nature biologique, l'autre de nature historique : le long état de détresse et de dépendance infantile de l'être humain et la fait de son *complexe d'œdipe*, dont nous avons montré que le refoulement est lié à l'interruption du développement libidinal par la période de latence, donc à l'instauration diphasée de la vie sexuelle de l'être humain».

18 = *l'instauration diphasée.*

n'avait rien de commun avec un système philosophique, en possession d'une doctrine complète et achevée, mais qu'elle était obligée de procéder progressivement à la compréhension des complications psychiques, à la faveur d'une décomposition analytique des phénomènes tant normaux qu'anormaux. Tant que nous avions à nous occuper de l'étude des éléments refoulés de la vie psychique, nous ne pouvions guère partager le souci angoissant de ceux qui voulaient à tout prix assurer l'intégrité de ce qu'il y a de sublimé et d'élevé dans l'âme humaine. Mais à présent que nous avons abordé l'analyse du *Moi,* nous pouvons répondre à tous ceux qui, ébranlés dans leur conscience morale, nous objectaient qu'il devait bien y avoir dans l'homme une essence supérieure : certes, et cette essence supérieure n'est autre que le Moi idéal, le Sur-Moi, dans lequel se résument nos rapports avec les parents. Petits enfants, nous avons connu ces êtres supérieurs qu'étaient pour nous nos parents, nous les avons admirés, craints et, plus tard, assimilés, intégrés à nous-mêmes.

Le *Moi* idéal représente ainsi l'héritage du *complexe d'œdipe* et, par conséquent, l'expression des tendances les plus puissantes, des destinées libidinales les plus importantes, du *Ça*. Par son intermédiaire, le *Moi* s'est rendu maître du *complexe d'œdipe* et s'est soumis en même temps au *Ça.* Alors que le *Moi* représente essentiellement le monde extérieur, la réalité, le *Sur-Moi* s'oppose à lui, en tant que chargé des pouvoirs du monde intérieur, du *Ça.* Et nous devons nous attendre à ce que les conflits entre le *Moi* et l'idéal reflètent, en dernière analyse, l'opposition qui existe entre le monde extérieur et le monde psychique.

Ce que la biologie et les destinées de l'espèce humaine ont déposé dans le *Ça*, est repris, par l'intermédiaire de la formation idéale, par le *Moi* et revécu par lui à titre individuel. Étant donné son histoire, son mode de formation, le *Moi* idéal présente les rapports les plus intimes et les plus étroits avec l'acquisition phylogénique,

avec l'héritage archaïque de l'individu. Ce qui fait partie des couches les plus profondes de la vie psychique individuelle devient, grâce à la formation du *Moi idéal*, ce qu'il y a de plus élevé dans l'âme humaine, à l'échelle de nos valeurs courantes. Mais on tenterait en vain de localiser le *Moi idéal* de la même manière dont on localise le *Moi* tout court ou de le plier à l'une des comparaisons par lesquelles nous avons essayé d'illustrer les rapports entre le *Moi* et le *Ça*.

Il est facile de montrer que le *Moi idéal* satisfait à toutes les conditions auxquelles doit satisfaire l'essence supérieure de l'homme. En tant que formation substitutive de la passion pour le père, il contient le germe d'où sont nées toutes les religions. En mesurant la distance qui sépare son *Moi* du *Moi idéal*, l'homme éprouve ce sentiment d'humilité religieuse qui fait partie intégrante de toute foi ardente et passionnée. Au cours du développement ultérieur, le rôle du père avait été assumé par des maîtres et des autorités dont les commandements et prohibitions ont gardé toute leur force dans le *Moi idéal* et exercent, sous la forme de *scrupules de conscience*, la censure morale. La distance qui existe entre les exigences de la conscience morale et les manifestations du *Moi* fait naître le *sentiment de culpabilité*. Les sentiments sociaux reposent sur des identifications avec d'autres membres de la collectivité ayant le même *Moi idéal*.

La religion, la morale, le sentiment social, ces trois éléments fondamentaux de l'essence la plus élevée de l'homme [19], ne formaient au début qu'un tout indivisible. D'après l'hypothèse que nous avons formulée dans *Totem et Tabou*, ces trois éléments ont été acquis, au cours de l'évolution phylogénique, à la faveur du complexe paternel : la religion et les restrictions morales, à la suite de la victoire remportée sur le *complexe d'œdipe* ; les sentiments sociaux, en présence de la nécessité de surmonter les restes de la rivalité qui existait entre les membres de la jeune génération. Dans toutes ces

19 Nous laissons ici de côté la science et l'art.

acquisitions morales, ce sont, semble-t-il, les hommes qui ont frayé la voie, et c'est à la suite d'une hérédité croisée qu'elles seraient devenues également le patrimoine des femmes. De nos jours encore, les sentiments sociaux représentent une super-structure qui s'élève au-dessus des penchants de rivalité jalouse à l'égard des frères et sœurs. L'hostilité ne pouvant pas être satisfaite, il se produit à sa place une identification avec celui qui était primitivement un rival. Des observations faites sur des homosexuels atténués confirment la manière de voir d'après laquelle cette identification servirait, elle aussi, de substitution à une attitude de tendresse à l'égard d'un objet, attitude qui a mis fin à des rapports d'hostilité agressive [20].

En abordant le domaine de la phylogénie, on voit surgir de nouveaux problèmes dont on voudrait bien éluder les tentatives de solution. Mais rien n'y fait, il faut oser ces tentatives, alors même qu'on a lieu de craindre qu'elles ne mettent au jour toute la vanité de nos efforts. La première question qui s'impose à notre attention est celle-ci : est-ce le *Moi* du primitif ou son *Ça* qui, à la faveur du complexe paternel, a le premier acquis ce que nous appelons religion et moralité ? Si c'est le *Moi,* pourquoi ne parlons-nous pas tout simplement d'acquisitions héréditaires du *Moi* ? Si c'est le *Ça*, comment ces acquisitions s'accordent-elles avec son caractère ? Ou bien, aurions-nous tort de situer à des époques aussi reculées la différenciation entre le *Moi,* le *Sur-Moi* et le *Ça* ? Ou, encore, devons-nous convenir loyalement que toute notre manière de concevoir les processus du *Moi* ne nous aide en rien à comprendre la phylogénie et ne s'applique pas à celle-ci ?

Répondons d'abord aux questions qui comportent les réponses les plus faciles. En ce qui concerne la différenciation entre le *Moi* et le *Ça*, nous devons l'attribuer non seulement à l'homme primitif, mais aussi à des êtres vivants beaucoup plus simples, car elle est l'expression nécessaire de l'influence du monde extérieur. Pour ce

20 Cf. *Psychologie collective et analyse du Moi. - Sur quelques mécanismes névrotiques en rapport avec la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité.*

qui est du *Sur-Moi* nous l'avons rattaché aux expériences psychiques qui ont donné naissance au totémisme. Aussi la question de savoir si c'est le *Moi* ou le *Ça* qui a fait ces expériences et acquisitions perd-elle toute signification. En y réfléchissant de plus près, nous constatons que tout ce que le *Ça* éprouve, toutes les expériences qu'il reçoit, il le doit à l'entremise du *Moi* qui, à ses lieu et place, communique avec le monde extérieur. Et, cependant, pour autant qu'il s'agit des qualités et propriétés du *Moi,* il ne peut guère être question de transmission héréditaire directe. Ici s'ouvre un fossé qui sépare l'individu réel de la notion de l'espèce. D'autre part, il ne faut pas poser entre le *Moi* et le *Ça* une différence trop tranchée : on ne doit pas oublier, en effet, que le *Moi* n'est qu'une partie du *Ça* ayant subi une différenciation particulière. Les expériences faites par le *Moi* semblent d'abord perdues au point de vue de la transmission héréditaire, mais lorsqu'elles sont suffisamment intenses et se répètent d'une façon suffisamment fréquente chez un grand nombre d'individus appartenant à des générations successives, elles se transforment, pour ainsi dire, en expériences du Ça dont les traces mnémiques sont conservées et maintenues à la faveur de l'hérédité. C'est ainsi que le *Ça* héréditaire abrite les restes d'innombrables existences individuelles, et lorsque le *Moi* puise dans le *Ça* son *Sur-Moi,* il ne fait peut-être que retrouver et ressusciter des aspects anciens du *Moi*.

Étant donné le mode de formation du *Sur-Moi,* on comprend que les anciens conflits qui ont eu lieu entre le Moi et les objets de concentration libidinale du *Ça* se prolongent en conflits se déroulant cette fois entre le *Moi* et l'héritier du *Ça*, c'est-à-dire le *Sur-Moi.* Lorsque le *Moi* n'a pas réussi à surmonter d'une façon satisfaisante le *complexe d'œdipe,* la concentration énergétique qu'il avait puisée dans le *Ça* se manifestera de nouveau dans la formation réactionnelle, représentée par le *Moi idéal*. Le fait que le *Moi idéal* communique largement avec les impulsions instinctives

inconscientes est de nature à nous expliquer ce phénomène en apparence énigmatique que le *Moi idéal* reste lui-même en grande partie inconscient, inaccessible au *Moi*. La lutte qui faisait rage dans les couches profondes, sans pouvoir se terminer par une rapide sublimation et identification, se poursuit désormais, comme la bataille contre les Huns dans le tableau de Kaulbach, dans une région supérieure.

4. Les deux variétés d’instincts

Ainsi que nous l'avons déjà dit : si notre division de l'être psychique en un *Ça*, un *Moi* et un *Sur-Moi* constitue un progrès dans l'ordre de nos connaissances, elle doit également nous fournir le moyen de comprendre d'une façon plus approfondie et de donner une description meilleure des rapports dynamiques qui existent dans la vie psychique. Nous savons déjà que le *Moi* subit d'une façon toute particulière l'influence des perceptions, et qu'on peut dire d'une façon générale que les perceptions sont au *Moi* ce que les instincts et penchants sont au *Ça.* Il convient d'ajouter toutefois qu'à son tour le *Moi* subit l'action des instincts et des penchants, au même titre que le *Ça* dont il n'est qu'une partie, modifiée d'une façon particulière.

En ce qui concerne les penchants et les instincts, j'ai donné *(Au-delà du principe du plaisir)* un bref aperçu de la manière dont je les conçois ; et cette conception, je la maintiens ici et la mets à la base de mes considérations ultérieures. J'estime notamment qu'il faut admettre l'existence de deux variétés d'instincts, dont l'une, formée par les *instincts sexuels* (*Éros*), est de beaucoup la plus évidente et la plus accessible à notre connaissance. Cette variété comprend non seulement l'instinct sexuel proprement dit, soustrait à toute inhibition, ainsi que les tendances, inhibées dans leur but et sublimées, qui en dérivent, mais aussi l'instinct de conservation que nous devons attribuer au *Moi* et qu'au début de notre travail

analytique nous avons, pour de bonnes raisons, opposé aux tendances sexuelles orientées vers des objets. Il nous a été plus difficile de démontrer l'existence de l'autre variété d'instincts et nous en sommes venus finalement à voir dans le sadisme le représentant de cette variété. Nous basant sur des raisons théoriques appliquées à la biologie, nous avons admis l'existence d'un *instinct de mort,* ayant pour fonction de ramener tout ce qui est doué de vie organique à l'état inanimé, tandis que le but poursuivi par Éros consiste à compliquer la vie et, naturellement, à la maintenir et à la conserver, en intégrant à la substance vivante divisée et dissociée un nombre de plus en plus grand de ses particules détachées. Les deux instincts, aussi bien l'instinct sexuel que l'instinct de mort, se comportent comme des instincts de conservation, au sens le plus strict du mot, puisqu'ils tendent l'un et l'autre à rétablir un état qui a été troublé par l'apparition de la vie. L'apparition de la vie serait donc la cause aussi bien de la prolongation de la vie que de l'aspiration à la mort, et la vie elle-même apparaîtrait comme une lutte ou un compromis entre ces deux tendances. La question des origines de la vie resterait une question d'ordre cosmologique qui, au point de vue du but et de l'intention poursuivis par la vie, comporterait une réponse *dualiste*.

À chacune de ces deux variétés d'instincts se rattacherait un processus physiologique (construction et destruction) ; l'une et l'autre seraient à l'œuvre dans chacune des parties de la substance vivante, mais elles y seraient mélangées dans des proportions variables, si bien qu'une de ces parties pourrait à un moment donné s'affirmer comme étant plus particulièrement représentative d’Éros.

Nous ne pouvons encore nous faire aucune idée de la manière dont les deux instincts se combinent, s'associent, se mélangent. Mais si l'on adopte notre manière de voir, on doit admettre que ces combinaisons, associations et mélanges se produisent régulièrement et sur une vaste échelle. L'association d'un grand nombre d'organismes élémentaires unicellulaires, avec formation consécutive

d'êtres vivants multicellulaires, a rendu possible la neutralisation de l'instinct de mort de la cellule particulière et isolée et de faire dériver vers le monde extérieur, par l'intermédiaire d'un organe particulier, les penchants destructeurs. Cet organe serait représenté par la musculature, et l'instinct de mort se manifesterait désormais (en partie tout au moins) sous la forme d'une *tendance à la destruction*, dirigée contre le monde et les autres êtres vivants.

Une fois admise la conception d'un mélange des deux variétés d'instincts, nous entrevoyons aussitôt la possibilité d'une *séparation*, plus ou moins complète, de ces deux variétés. Nous aurions dans l'élément sadique de l'instinct sexuel un exemple classique d'un mélange d'instincts, au service d'un but déterminé, tandis que le *sadisme*, s'affirmant comme une perversion indépendante, nous offrirait un exemple non moins classique d'une dissociation du mélange, poussée à l'excès. Nous nous trouvons ainsi en présence d'un vaste ensemble de faits qui n'ont pas encore été envisagés à la lumière des notions que nous préconisons ici. Nous constatons notamment que le penchant à la destruction affecte toujours et dans tous les cas la forme d'un penchant de dérivation, au service d’Éros ; nous soupçonnons que l'accès épileptique est le produit et l'indice d'une dissociation du mélange, et nous commençons à comprendre que parmi les conséquences que laissent après elles certaines névroses graves, les névroses obsessionnelles par exemple, la dissociation des instincts et le rôle de premier ordre assumé par l'instinct de mort méritent une attention toute particulière. À la faveur d'une généralisation quelque peu rapide, nous sommes portés à admettre que la cause essentielle d'une répression libidinale, de la phase génitale, par exemple, à la phase sadique anale, réside dans une dissociation des instincts, de même qu'inversement le progrès de la phase génitale primitive à la phase génitale définitive ne peut s'effectuer qu'à la faveur de l'adjonction d'éléments érotiques. Nous pouvons également nous demander si l'*ambivalence* régulière que

nous trouvons souvent si renforcée chez les sujets ayant une disposition constitutionnelle aux névroses, ne doit pas être considérée, elle aussi, comme la conséquence d'une désintrication des instincts ; il est vrai que celle-ci remonte à un passé tellement lointain qu'on se trouverait plutôt en présence d'un mélange incomplet.

Notre intérêt se portera naturellement sur les questions de savoir s'il n'est pas possible de découvrir des rapports instructifs entre les entités *Moi, Sur-Moi* et *Ça*, que nous avons établies, d'une part, et les deux variétés d'instincts, d'autre part ; et s'il est possible d'assigner au principe du plaisir qui préside aux processus psychiques des rapports fermes et constants avec les deux variétés d'instincts et avec les différenciations psychiques. Mais avant d'aborder la discussion de ces questions, nous devons dissiper un doute que peut faire naître la manière même dont nous posons le problème. Le principe du plaisir lui-même ne soulève pas le moindre doute, les distinctions que nous avons établies au sein du *Moi* reposent sur des justifications cliniques, mais la distinction entre les deux variétés d'instincts ne repose pas sur une base suffisamment solide, et il se peut qu'elle soit en contradiction avec des faits d'analyse clinique.

Il semble qu'il y ait un fait de ce genre. Nous pouvons substituer à l'opposition existant entre les deux instincts la polarité qui existe entre l'amour et la haine. Pour trouver un représentant d’Éros, nous n'éprouvons pas le moindre embarras ; en revanche sommes-nous déjà on ne peut plus contents de pouvoir envisager le penchant à la destruction, auquel la haine fraie le chemin, comme représentant l'instinct de mort dont il est fort difficile de se faire une idée plus ou moins concrète. Or, l'observation clinique nous montre, non seulement que, régulièrement et d'une façon inattendue, la haine accompagne l'amour (ambivalence), que la haine précède et annonce l'amour dans les relations humaines, mais aussi que, dans

certaines conditions, la haine se transforme en amour, et l'amour en haine. S'il s'agit là d'une transformation véritable, et non d'une simple succession dans le temps, il est évident qu'une distinction aussi radicale que celle que nous avons postulée entre penchants érotiques et instincts, et qui suppose des processus physiologiques se déroulant dans des sens opposés, manque de base.

Or, le fait qu'on peut d'abord aimer une personne et la haïr ensuite, ou inversement, lorsqu'elle en fournit les raisons et les prétextes, ce fait, disons-nous, ne se rattache d'aucune manière à notre problème. Nous en dirons autant des cas où un sentiment amoureux, encore latent, se manifeste d'abord par une attitude d'hostilité et un penchant à l'agression, car dans ces cas il peut s'agir d'un simple retard de l'élément érotique, retard qui a permis à l'autre élément, au penchant destructeur, de prendre une certaine avance. Mais la psychologie des névroses nous offre un grand nombre de cas dans lesquels l'hypothèse d'une transformation paraît plus vraisemblable. Dans la folie de la persécution *(paranoïa persecutoria)* le malade se défend d'une certaine façon contre un attachement homosexuel trop fort à l'égard d'une personne, et il en arrive à faire de cette personne, passionnément aimée, une persécutrice contre laquelle il devient dangereusement agressif. Nous sommes autorisés à intercaler entre ces deux attitudes une phase au cours de laquelle l'amour avait subi la transformation en haine. Les recherches psychanalytiques nous ont révélé récemment que l'apparition de l'homosexualité, ainsi que des sentiments sociaux désexualisés d'ailleurs, est accompagnée de sentiments de rivalité fortement agressive qui doivent disparaître, pour que l'objet précédemment haï devienne un objet aimé ou un objet d'identification. On peut se demander s'il s'agit, dans ces cas également, d'une transformation directe de la haine en amour. Ne se trouve-t-on pas, en effet, en présence de modifications internes

absolument indépendantes de changements quelconques dans la manière de se comporter de l'objet ?

Mais l'examen analytique du processus qui constitue la transformation paranoïque nous suggère la possibilité d'un acte mécanique. Il s'agit notamment d'une attitude ambivalente d'emblée ; quant à la transformation, elle s'effectuerait à la faveur d'un déplacement réactionnel de la charge énergétique, une certaine quantité d'énergie étant soustraite aux tendances érotiques et ajoutée aux tendances hostiles.

On se trouve en présence d'une situation, non identique, mais analogue, dans les cas où la rivalité hostile ayant été étouffée, l'homosexualité apparaît. Comme il n'existe pour l'attitude hostile aucune perspective de satisfaction, elle cède la place (donc pour des raisons purement économiques) à l'attitude amoureuse qui a plus de chance d'obtenir satisfaction, c'est-à-dire plus de possibilités de décharge. C'est ainsi que dans ces cas dont nous nous occupons l'hypothèse d'une transformation directe se révèle comme inutile, d'autant qu'une pareille transformation serait incompatible avec les différences qualitatives qui existent entre les deux variétés d'instincts.

En tenant compte de la possibilité d'un autre mécanisme de transformation de l'amour en haine, nous avions admis tacitement une hypothèse que nous devons maintenant rendre explicite. Nous avions supposé notamment dans la vie psychique (dans le *Moi* ou dans le *Ça,* peu importe) une énergie susceptible de déplacement et qui, indifférente par elle-même, peut s'ajouter à une tendance érotique ou destructive qualitativement différenciée et en augmenter la charge énergétique totale. Sans cette hypothèse d'une énergie susceptible de déplacement, notre explication manque de base. Il s'agit maintenant de savoir d'où provient cette énergie, à quel compartiment de la vie psychique elle appartient, ce qu'elle signifie.

Le problème de la qualité des penchants instinctifs et de son maintien à travers toutes les vicissitudes que subissent ces penchants est encore très obscur, et très peu de chose a été fait jusqu'à ce jour en vue de son élucidation. En ce qui concerne les tendances sexuelles partielles qui se prêtent particulièrement bien à l'observation, elles présentent un certain nombre de processus faciles à constater et à ranger dans la même catégorie : nous savons, par exemple, que les tendances partielles communiquent, dans une certaine mesure, les unes avec les autres, qu'une tendance faisant partie d'une certaine source érogène peut renforcer une tendance partielle en rapport avec une autre source érogène en lui cédant une partie de son intensité ; que la satisfaction d'une tendance peut remplacer celle d'une autre, etc. Tous ces faits sont de nature à nous encourager à formuler certaines hypothèses.

Dans la discussion qui suit, je puis également proposer une hypothèse, et non une preuve. Il me paraît plausible d'admettre que cette énergie, qui anime le *Moi* et le *Ça*, énergie indifférente et susceptible de déplacements, provient de la réserve de libido narcissique, c'est-à-dire qu'elle représente une libido (Éros) désexualisée. Les penchants érotiques, en effet, nous apparaissent, d'une façon générale, plus plastiques, plus susceptibles de dérivation et de déplacement que les tendances destructives. On peut poursuivre cette hypothèse, en supposant que cette libido, susceptible de déplacement, travaille au service du principe du plaisir, en prévenant les arrêts et stagnations et en facilitant les décharges. À ce propos, l'issue par laquelle s'effectue cette décharge, à supposer qu'elle s'effectue, paraît dans une certaine mesure indifférente. Nous savons déjà que cette particularité est caractéristique des processus de concentration qui s'accomplissent dans le *Ça*. On l'observe dans les concentrations érotiques qui se portent sur un objet quelconque, sans préférence ou prédilection aucune ; et on l'observe également au cours de l'analyse dans les

transferts qui s'effectuent coûte que coûte, quelle que soit la personne qui puisse en bénéficier. Rank a cité de beaux exemples de vengeance névrotique dirigée contre des personnes qui étaient les dernières à la mériter. Cette manière de procéder de l'inconscient fait penser à l'anecdote dont on fait si souvent un usage comique et dans laquelle il est question de trois tailleurs de village qui ont été pendus, parce que l'unique maréchal ferrant du village avait commis un crime passible de la peine de mort. Il faut que le châtiment soit consommé, alors même qu'il doit frapper un autre que le vrai coupable. Nous avons déjà noté la même indifférence lors des déplacements du processus primaire dans le travail de rêve. Mais tandis que dans ce dernier cas l'indifférence se manifeste à l'égard des objets, elle porte principalement, dans le cas qui nous occupe, sur le trajet suivi par l'action de décharge. Un plus grand discernement dans le choix des objets et des voies de décharge semblerait être plus conforme à l'idée que nous nous faisons des fonctions du *Moi*.

S'il est vrai que cette énergie susceptible de déplacement représente une libido désexualisée, on peut dire également qu'elle est de l'énergie *sublimée,* en ce sens qu'elle ait fait sienne la principale intention d’Éros qui consiste à réunir et à lier, à réaliser l'unité qui constitue le trait distinctif ou, tout au moins, la principale aspiration du *Moi*. En rattachant également à cette énergie susceptible de déplacements les processus intellectuels au sens large du mot, on peut dire que le travail intellectuel est alimenté, à son tour, par des impulsions érotiques sublimées.

Nous voilà ramenés à l'hypothèse que nous avons formulée précédemment et d'après laquelle la sublimation s'effectuerait généralement par l'intermédiaire du *Moi.* Et, à ce propos, nous rappelons une autre possibilité que nous avions admise, à savoir que le *Moi* se substitue au *Ça* dans ses fixations aux objets, aussi bien dans les fixations précoces que dans celles des phases plus évoluées

de la vie ; et qu'il le fait en s'appropriant leur libido et en l'intégrant à la modification qu'il a subie par suite de l'identification. À cette transformation de la libido du *Ça* en libido du *Moi* se rattache naturellement un renoncement aux buts sexuels, une désexualisation. Quoi qu'on pense de la portée de ces processus, il n'en reste pas moins qu'ils nous révèlent un fait d'une grande importance, en ce qu'il nous permet de mieux comprendre les rapports qui existent entre le *Moi* et Éros. En s'appropriant ainsi la libido attachée aux objets vers lesquels le *Ça* est poussé par ses tendances érotiques, en se posant comme le seul objet d'attachement amoureux, en désexualisant ou en sublimant la libido du *Ça*, le *Moi* travaille à l'encontre des intentions d’Éros, se met au service de tendances instinctives opposées. Il est obligé d'accepter une autre partie des fixations du *Ça*, y participer, pour ainsi dire. Et cette manière de se comporter du *Moi* peut encore avoir une autre conséquence dont nous aurons à nous occuper plus tard.

Ces considérations sont de nature à imprimer à la théorie du narcissisme une modification importante. À l'origine, toute la libido se trouve accumulée dans le *Ça,* alors que le *Moi* est encore en voie de formation ou à peine formé. Le *Ça* utilise une partie de sa libido en fixations érotiques sur des objets, tandis que le *Moi*, à mesure qu'il se développe et se fortifie, cherche à attirer sur lui cette libido orientée vers les objets et à s'imposer au *Ça* comme seul objet d'attachement érotique. C'est ainsi que le narcissisme du *Moi* est un narcissisme secondaire, dérobé aux objets.

Plus nous suivons les tendances instinctives accessibles à notre observation, et plus elles se révèlent à nous comme des dérivation d’Éros. N'étaient les considérations que nous avons développées dans *Au-delà du principe du plaisir* et si nous ne savions pas qu’Éros comporte des éléments sadiques, il nous serait impossible de maintenir notre conception dualiste. Mais puisque nous la maintenons, et les raisons que nous venons de citer nous y obligent,

nous ne pouvons nous empêcher de penser que les instincts de mort opèrent essentiellement en silence et que tout le bruit de la vie émane d’Éros [21].

D’Éros et de la lutte contre Éros ! Il paraît tout à fait vraisemblable que le principe du plaisir sert au *Ça* de boussole dans la lutte contre la libido dont l'intervention trouble le cours de la vie. Si la vie est dominée par le principe de la constance tel que le concevait Fechner, ce qui signifie que la vie constitue un acheminement vers la mort, ce sont les exigences d’Éros, c'est-à-dire des instincts sexuels, qui empêchent une baisse de niveau et introduisent de nouvelles tensions. Guidé par le principe du plaisir, c'est-à-dire par la perception du déplaisir, le *Ça* se défend contre ces nouvelles tensions par différents moyens. En premier lieu, en s'adaptant aussi rapidement que possible aux exigences de la libido non désexualisée, c'est-à-dire en cherchant à satisfaire les tendances directement sexuelles. En deuxième lieu, et cela d'une façon beaucoup plus efficace, en se débarrassant, au cours d'une de ces satisfactions, qui fait taire toutes les exigences partielles, des substances sexuelles, ces porteurs saturés des tensions érotiques. L'élimination de la substance sexuelle au cours de l'acte sexuel correspond, dans une certaine mesure, à la séparation entre le soma et le plasma germinatif. C'est pourquoi l'état qui suit la satisfaction sexuelle complète ressemble à la mort, et c'est pourquoi chez les animaux inférieurs la mort suit immédiatement la procréation. Ces êtres meurent après avoir procréé, parce qu'après l'élimination d’Éros à la faveur de la satisfaction, la mort recouvre sa liberté d'action et ne rencontre pas d'obstacles à la réalisation de ses desseins. Ajoutons enfin (fait que nous connaissons déjà) que le *Moi* facilite au *Ça* cette lutte contre la *libido,* en sublimant une partie de celle-ci pour lui-même et en vue des buts qu'il poursuit.

21 D'après notre manière de voir, les instincts de destruction dirigés vers l'extérieur auraient été détournés du propre Moi par l'intermédiaire d’Éros.

5. Les états de dépendance du moi

Si aucun des titres que nous donnons à nos chapitres ne correspond tout à fait au contenu de ceux-ci et si nous sommes obligés, pour étudier de nouveaux rapports, de reprendre des considérations dont le développement pouvait sembler épuisé, il faut en voir la cause dans l'extrême complexité du sujet que nous traitons.

C'est ainsi que nous avons dit à plusieurs reprises que le *Moi* est formé en grande partie d'identifications, lesquelles proviennent de fixations érotiques détournées du *Ça*, que les premières de ces identifications se comportent toujours dans le *Moi* comme une instance particulière, en s'opposant au *Moi* en qualité de *Sur-Moi,* et que le *Moi* lui-même, à mesure qu'il gagne en force et en cohésion, devient plus tard capable de résister davantage aux influences exercées par ces identifications. Le *Sur-Moi* doit la place qu'il occupe dans le *Moi,* ou, si l'on veut, l'attitude qu'il observe à l'égard du *Moi,* à un facteur qui présente une double importance et doit, par conséquent, être apprécié à un double point de vue : en premier lieu, il représente la première identification qui s'est produite, alors que le *Moi* était encore faible ; en deuxième lieu, il est l'héritier du complexe d'œdipe et, comme tel, il a introduit dans le *Moi* les objets les plus appréciés. Dans une certaine mesure, il est aux modifications ultérieures du *Moi* ce que la phase sexuelle primaire de l'enfance est à la vie sexuelle qui suit la puberté. Tout en restant

accessible à toutes les influences ultérieures, il n'en garde pas moins toute la vie durant le caractère qu'il doit à ses origines remontant au complexe, c'est-à-dire le pouvoir de s'opposer au *Moi* et de le dominer. Il représente la trace durable de la faiblesse et de la dépendance anciennes du *Moi* et manifeste sa prédominance, alors même que celui-ci a déjà atteint sa pleine maturité. De même que l'enfant se trouve contraint d'obéir à ses parents, le Moi se soumet à l'impératif catégorique du *Sur-Moi.*

Mais le fait qu'il provient des premières fixations du *Ça*, c'est-à-dire du c*omplexe d'œdipe,* présente pour le *Sur-Moi* une signification encore plus grande. C'est, ainsi que nous l'avons déjà montré, grâce à ce fait qu'il se trouve mis en rapport avec les acquisitions phylogéniques du *Ça* et constitue la réincarnation de tous les anciens *Moi* qui ont laissé leur trace et leur dépôt dans le *Ça*. À la faveur de cette circonstance, le *Sur-Moi* reste toujours en contact étroit avec le *Ça* et peut représenter celui-ci auprès du *Moi.* Il plonge profondément dans le *Ça* et est, de ce fait, beaucoup plus éloigné de la conscience que le *Moi* [22].

Pour bien comprendre ces rapports, nous n'avons qu'à nous rappeler certains faits cliniques connus depuis longtemps, mais attendant encore leur élaboration théorique.

Certaines personnes se comportent, au cours du travail analytique, d'une façon tout à fait singulière. Quand on leur donne de l'espoir et qu'on leur montre qu'on est satisfait de la marche du traitement, ils paraissent mécontents et leur état subjectif s'aggrave régulièrement. On voit d'abord dans ce fait une manifestation de leur esprit de contradiction et le désir de montrer leur supériorité sur le médecin. Mais on ne tarde pas à constater qu'il s'agit d'un phénomène beaucoup plus profond. On s'aperçoit non seulement que ces personnes sont incapables de louange et de reconnaissance, mais

22 On peut dire qu'à l'instar du mannequin anatomique, le *Moi* psychanalytique ou métapsychologique se tient la tête en bas.

aussi qu'elles réagissent aux progrès du traitement d'une manière opposée à celle à laquelle on pourrait s'attendre en toute logique. Tout progrès partiel qui devrait avoir, et a effectivement chez d'autres pour conséquence une amélioration ou une disparition passagère des symptômes, se traduit chez elles par une aggravation momentanée de leur mal, et leur état, au lieu de s'améliorer, s'aggrave au cours du traitement. Elles présentent ce qu'on appelle la *réaction thérapeutique négative.*

Il est hors de doute que, chez ces personnes, quelque chose s'oppose à leur rétablissement, dont l'approche est redouté comme un danger. On dit que, chez elles, prédomine, non la volonté de guérir, mais le besoin d'être malade. Lorsqu'on analyse cette résistance par les moyens habituels, lorsqu'on en dissocie l'attitude de provocation à l'égard du médecin et la fixation à telles ou telles formes d'aggravation morbide, on constate que ce qui subsiste constitue l'obstacle le plus puissant au rétablissement, plus puissant que ceux représentés par le narcissisme réfractaire, par l'attitude négative à l'égard du médecin et par le désir du malade d'obtenir une aggravation de son état.

On constate notamment qu'il s'agit d'un facteur pour ainsi dire « moral », d'un sentiment de culpabilité qui trouve sa satisfaction dans la maladie et ne veut pas renoncer au châtiment représenté par la souffrance. Constatation peu consolante, mais devant laquelle il faut s'incliner. Pour le malade cependant ce sentiment de culpabilité reste muet, il ne lui dit pas qu'il est coupable ; et lui-même se sent, non coupable, mais malade. Ce sentiment se manifeste seulement sous la forme d'une résistance, difficile à vaincre, au rétablissement. Il est non moins difficile de convaincre le malade que telle est la véritable raison de sa résistance ; il s'en tiendra plutôt à l'explication qui se présente plus naturellement à son esprit, à savoir que le

traitement analytique n'est pas celui dont il puisse attendre la guérison [23].

La description que nous venons de donner s'applique aux cas les plus extrêmes, mais probablement aussi, dans une mesure plus atténuée, à beaucoup de névroses, peut-être à toutes les névroses graves. On peut même se demander si ce n'est pas ce facteur, c'est-à-dire la manière dont se comporte le *Moi idéal*, qui joue un rôle décisif dans la gravité plus ou moins grande d'une affection névrotique. Aussi croyons-nous devoir ajouter quelques remarques au sujet de la manifestation du sentiment de culpabilité dans des circonstances diverses.

23 Il n'est pas facile à l'analyste de lutter contre l'obstacle représenté par le sentiment de culpabilité inconscient. Nous n'avons aucun moyen direct de le combattre ; et quant aux moyens indirects, nous ne disposons que de celui qui consiste à mettre au jour, progressivement, ses raisons inconscientes refoulées et à le transformer ainsi peu à peu en un sentiment de culpabilité conscient. On a une chance particulière de réussir dans les cas où il s'agit d'un sentiment de culpabilité inconscient qui est *emprunté*, c'est-à-dire qui résulte d'une identification avec une autre personne qui fut jadis l'objet d'une fixation érotique. Le sentiment de culpabilité, ainsi emprunté, constitue souvent le seul reste, difficilement reconnaissable, des rapports amoureux abandonnés. L'analogie avec ce qui se passe dans la mélancolie est ici évidente. Lorsqu'on réussit à découvrir, sous le sentiment de culpabilité inconscient, cette ancienne fixation érotique, la tâche thérapeutique se trouve souvent résolue d'une façon brillante ; dans le cas contraire, le résultat des efforts thérapeutiques reste très incertain. Il dépend, en premier lieu, de l'intensité du sentiment de culpabilité, à laquelle la thérapeutique est souvent incapable d'opposer une force du même ordre de grandeur. Il dépend peut-être aussi de la personne de l'analyste, c'est à-dire du fait de savoir si cette personne est telle que le malade puisse la mettre à la place de son *Moi idéal* ; ce qui, dans l'affirmative, implique de la part du médecin la tentation d'assumer le rôle de prophète, de sauveur d'âmes. Or, comme les règles de l'analyse s'opposent rigoureusement à une pareille utilisation de la personnalité du médecin, nous devons avouer loyalement qu'il y a là un obstacle de plus à l'action de l'analyse dont le but consiste, non à rendre les réactions morbides impossibles, mais à donner au *Moi* la liberté de se décider dans un sens ou dans un autre.

Le sentiment de culpabilité normal, conscient (scrupules de conscience) n'offre à l'interprétation aucune difficulté ; il repose sur l'état de tension qui existe entre le *Moi* et le *Moi idéal,* il est l'expression d'une condamnation du *Moi* par son instance critique. Les sentiments d'infériorité qu'éprouvent les névrotiques se prêtent assez bien à cette explication. Dans deux affections qui nous sont bien familières, le sentiment d'infériorité est intensément conscient ; le *Moi idéal* fait alors preuve d'une rigueur particulière et sévit contre le *Moi* d'une façon souvent cruelle. En dehors de ce trait commun, les deux affections auxquelles nous faisons allusion, la névrose obsessionnelle et la mélancolie, présentent des différences, à leur tour significatives, quant au mode de comportement du *Moi idéal*.

Dans la névrose obsessionnelle (ou, du moins, dans certaines de ses formes), le sentiment de culpabilité affecte un caractère aigu, mais ne réussit pas à se justifier aux yeux du *Moi.* Aussi le *Moi* du malade se dresse-t-il contre ce sentiment, contre l'accusation de culpabilité dont il est accablé par le *Moi idéal* et demande au médecin de le soutenir, de l'appuyer dans la lutte contre ce sentiment. Il serait absurde de lui céder sur ce point, car ce serait là tenter de vains efforts. L'analyse montre que le *Sur-Moi* subit des influences qui restent inconnues au *Moi.* On réussit effectivement à découvrir les impulsions refoulées qui alimentent le sentiment de culpabilité. Le *Sur-Moi* se montre mieux renseigné que ne l'est le *Moi* et le *Ça* inconscient.

Dans la mélancolie, on a l'impression encore plus nette que le *Sur-Moi* a attiré la conscience de son côté. Mais cette fois le *Moi* n'élève plus aucune protestation, il se reconnaît coupable et se soumet au châtiment. Nous comprenons cette différence d'attitude à l'égard du sentiment de culpabilité qui existe entre la névrose obsessionnelle et la mélancolie. Dans la première, il s'agit de tendances choquantes qui sont restées en dehors du *Moi ;* dans la

mélancolie, au contraire, le *Moi* s'est assimilé par identification l'objet contre lequel est dirigée la colère du *Sur-Moi*.

Sans doute, le fait que le sentiment de culpabilité affecte dans ces deux maladies névrotiques une intensité si extraordinaire, n'est pas de ceux qui peuvent se passer d'explication ; mais le principal problème qui se pose à propos de cette situation se trouve ailleurs. Nous nous en occuperons, après avoir passé en revue les autres cas dans lesquels le sentiment de culpabilité reste inconscient.

Ces cas sont représentés principalement par l'hystérie et par les états du type hystérique. Le mécanisme à la faveur duquel le sentiment de culpabilité y reste inconscient est facile à découvrir. Le *Moi* hystérique se défend contre la perception pénible dont il est menacé par son *Sur-Moi* critique, de la même manière dont il se défend généralement contre une intolérable fixation à un objet : par un acte de refoulement. C'est donc le *Moi* qui est la cause de l'état inconscient du sentiment de culpabilité. Nous savons par ailleurs que le *Moi* effectue la plupart des refoulements pour le compte du *Sur-Moi* et à ses lieu et place ; mais, cette fois, il se sert de la même arme contre son maître sévère. On sait que dans la névrose obsessionnelle les formations réactives jouent un rôle prédominant ; ici le *Moi* ne réussit qu'à maintenir à distance les matériaux auxquels se rapporte le sentiment de culpabilité.

On peut aller plus loin et hasarder l'hypothèse qu'à l'état normal le sentiment de culpabilité doit rester en grande partie inconscient, ce qu'on appelle les scrupules de conscience se rattachant intimement au *complexe d'œdipe* qui fait partie de l'inconscient. S'il se trouvait quelqu'un pour émettre ce paradoxe que l'homme normal n'est pas seulement plus immoral qu'il le croit, mais aussi plus moral qu'il ne s'en doute, la psychanalyse, dont les

données servent de base à la première partie de cette proposition, n'aurait aucune objection à élever contre la seconde [24].

Ce fut une surprise de constater que lorsqu'il a atteint un certain degré d'intensité, ce sentiment de culpabilité inconscient pouvait faire d'un homme un criminel. La chose est pourtant certaine. On trouve chez beaucoup de criminels jeunes, un puissant sentiment de culpabilité, antérieur, et non consécutif au crime ; un sentiment qui a été le mobile du crime, comme si le sujet avait trouvé un soulagement à rattacher ce sentiment inconscient à quelque chose de réel et d'actuel.

Dans toutes ces occasions se manifestent l'indépendance du *Sur-Moi* par rapport au *Moi* et les liens intimes qui le rattachent au *Ça* inconscient. Or, étant donné le rôle que nous avons assigné aux traces verbales inconscientes qui existent dans le *Moi,* on peut se demander si le *Sur-Moi,* lorsqu'il est inconscient, ne se compose pas de ces traces verbales ou de quelque chose d'analogue. Notre réponse à cette question sera modeste et réservée : nous dirons notamment que si le *Sur-Moi* ne peut renier ses origines acoustiques, que s'il est vrai qu'il forme une partie du *Moi* et que ces représentations verbales (notions, abstractions) sont plutôt de nature à le rendre accessible à la conscience, il est également vrai que l'énergie de fixation inhérente à ces contenus du *Sur-Moi* provient, non des perceptions auditives, de l'enseignement ou de la lecture, mais de sources ayant leur siège dans le *Ça.*

La question dont nous avons dit plus haut que nous en différions la discussion, est la suivante : comment se fait-il que le *Sur-Moi* se manifeste principalement comme un sentiment de culpabilité (ou, plutôt, comme une instance critique, le sentiment de culpabilité étant la forme sous laquelle le *Moi* perçoit cette critique)

24 Cette proposition n'est d'ailleurs paradoxale qu'en apparence ; elle énonce seulement qu'aussi bien dans le bien que dans le mal l'homme peut beaucoup plus qu'il ne croit, autrement dit qu'il dépasse ce que son *Moi* sait à ce sujet grâce à ses perceptions conscientes.

et qu'il fasse preuve en même temps d'une sévérité si dure et impitoyable à l'égard du *Moi ?* En ce qui concerne tout d'abord la mélancolie, nous trouvons que le *Sur-Moi,* très puissant, qui a attiré la conscience de son côté, sévit contre le *Moi* avec une violence inouïe, comme s'il avait accaparé tout le sadisme dont dispose l'individu. Étant donnée notre manière de concevoir le sadisme, nous dirions que l'élément destructif s'est déposé dans le *Sur-Moi* et dirigé contre le Moi. Ce qui désormais domine dans le *Sur-Moi,* c'est une sorte de culture pure de l'instinct de mort qui réussit souvent à pousser le *Moi* à la mort, lorsque celui-ci n'a pas eu la précaution de se réfugier au préalable dans la manie.

Non moins pénibles et torturants sont les reproches de la conscience dans certaines formes de la névrose obsessionnelle, mais ici la situation est moins apparente. Il est à noter que, contrairement à ce qui se passe dans la mélancolie, le malade atteint de névrose obsessionnelle ne franchit jamais le pas qui le sépare du suicide, on dirait même qu'il est immunisé contre le danger de suicide, en tout cas, il est mieux protégé contre ce danger que l'hystérique. Nous nous rendons fort bien compte que ce qui assure la sécurité du *Moi,* c'est le maintien, la conservation de l'objet. Dans la névrose obsessionnelle, c'est la régression vers l'organisation prégénitale qui rend possible la transformation des impulsions amoureuses en impulsions agressives contre l'objet. L'instinct de destruction ayant ainsi recouvré sa liberté, veut anéantir l'objet ou semble tout au moins avoir cette intention. Le *Moi* n'a pas adopté ces tendances, il y résiste par toutes sortes de formations réactionnelles et de mesures de précaution, si bien qu'elles restent dans le *Ça*. Mais le *Sur-Moi* se comporte comme si c'était le *Moi* qui était responsable de ces tendances, et le sérieux avec lequel il cherche à réaliser ses desseins de destruction, montre bien qu'il s'agit, non d'une apparence provoquée par la régression, mais d'une substitution réelle et véritable de la haine à l'amour. Impuissant des deux côtés, le *Moi* se

défend en vain entre les suggestions du *Ça* meurtrier et contre les reproches de la conscience qui punit. Il ne réussit à empêcher que les actions les plus grossières de l'un et de l'autre, et il aboutit seulement soit à se torturer lui-même sans fin, soit à torturer systématiquement l'objet, lorsque la chose est possible.

Les dangereux instincts de mort de l'individu subissent des sorts divers : tantôt ils sont rendus inoffensifs grâce à leur mélange avec des éléments érotiques, tantôt ils sont déviés vers le dehors sous une forme agressive, mais pour la plus grande partie ils poursuivent certainement en toute liberté leur travail intérieur. Comment se fait-il donc que dans la mélancolie le *Sur-Moi* puisse devenir une sorte de réservoir dans lequel viennent s'accumuler les instincts de mort ?

En se plaçant au point de vue de la restriction des instincts, de la moralité, on peut dire : le *Ça* est tout à fait amoral, le *Moi* s'efforce d'être moral, le *Sur-Moi* peut devenir hypermoral et, en même temps, aussi cruel que le *Ça*. C'est un fait remarquable que moins l'homme devient agressif par rapport à l'extérieur, plus il devient sévère, c'est-à-dire agressif dans son *Moi idéal*. D'après la logique courante, c'est le contraire qui devrait se produire ; elle voit dans l'exigence du *Moi idéal* une raison justifiant plutôt le renoncement à l'agression. Le fait reste cependant tel que nous l'avons énoncé : plus un homme maîtrise son agressivité, plus son idéal devient agressif contre son *Moi.* On dirait un déplacement, une orientation vers le *Moi.* Déjà la morale courante normale porte le caractère d'un code plein de sévères restrictions, de cruelles prohibitions. C'est d'ailleurs de là que vient la conception de l'être supérieur, impitoyable dans les châtiments qu'il inflige.

Il m'est impossible de tenter une explication de tous ces faits, sans introduire une nouvelle hypothèse. Le *Sur-Moi*, on le sait, est né à la faveur d'une identification avec le prototype paternel. Toute identification de ce genre suppose une désexualisation, voire une

sublimation. Or, il semble qu'une pareille transformation doive être accompagnée d'une dissociation des instincts. Après la sublimation, les éléments érotiques ne sont plus assez forts pour immobiliser tous les éléments destructifs qui se manifestent alors par une tendance à l'agression et à la destruction. D'une façon générale, si l'idéal se présente sous les traits durs et cruels de l'impérieux tu dois, c'est à cette dissociation qu'il le doit.

Encore quelques mots au sujet de la névrose obsessionnelle. Ici les conditions sont tout à fait différentes. La dissociation des instincts, qui aboutit à la mise en liberté de l'amour de l'agression, n'est pas effectuée par le *Moi*, mais résulte d'une régression qui s'est opérée dans le Ça. Mais ce processus, après avoir débuté dans le *Ça*, s'est propagé au *Sur-Moi* qui, désormais, accentue sa sévérité à l'égard du *Moi* innocent. Dans les deux cas cependant, le *Moi* qui a réussi, à la faveur de l'identification, à se rendre maître de la libido, en sera puni par le *Sur-Moi* qui dirigera contre lui l'agressivité devenue libre à la suite de sa séparation d'avec la libido, à laquelle elle était associée précédemment.

Nos idées concernant le *Moi* commencent à s'éclaircir et ses différents rapports commencent à nous apparaître avec plus de netteté. Nous connaissons maintenant le *Moi* dans toute sa force et avec toutes ses faiblesses. Il est chargé de fonctions importantes ; grâce à ses rapports avec le monde de la perception, il règle la succession des processus psychiques dans le temps et les soumet à l'épreuve de la réalité. En faisant intervenir les processus intellectuels, il obtient un ajournement des décharges motrices et contrôle les avenues qui conduisent à la motilité. Cette dernière fonction est cependant plus formelle qu'effective, le *Moi* jouant à l'égard de l'action le rôle d'un monarque constitutionnel dont la sanction est requise pour qu'une loi puisse entrer en vigueur, mais qui hésite et réfléchit beaucoup, avant d'opposer son veto à un vote du Parlement. Le *Moi* s'enrichit à la suite de toutes les expériences qu'il reçoit du

dehors ; mais le *Ça* constitue son autre mode extérieur, qu'il cherche à soumettre à son pouvoir. Il soustrait au *Ça* le plus possible de sa libido, transforme les objets de fixation libidineuse du Ça en autant d'avatars du *Moi.* Avec l'aide du *Sur-Moi*, il puise, d'une façon qui reste pour nous encore obscure, dans les expériences préhistoriques accumulées dans le *Ça.*

Le contenu du *Ça* peut pénétrer dans le *Moi*, en suivant deux voies différentes. La première voie est directe, la seconde passe par le *Moi idéal*, l'une et l'autre déterminant d'une manière décisive la nature de certaines activités psychiques. L'évolution du *Moi* va de la perception instinctive à la domination des instincts, de l'obéissance aux instincts à l'inhibition des instincts. Or, le *Moi idéal*, qui constitue en partie une formation réactionnelle contre les processus instinctifs du *Ça*, contribue puissamment à cette évolution. La psychanalyse est un procédé qui facilite au *Moi* la conquête progressive du *Ça.*

Mais, d'autre part, le même *Moi* nous apparaît comme une pauvre créature soumise à une triple servitude et vivant, de ce fait, sous la menace d'un triple danger : le monde extérieur, la libido du *Ça* et la sévérité du *Sur-Moi.* Trois variétés d'angoisse correspondent à ces trois dangers, car l'angoisse est l'expression d'un recul devant un danger. Situé entre le *Ça* et le monde extérieur, le *Moi* cherche à les concilier, en rendant le *Ça* adaptable au monde et, grâce à ses actions musculaires, en adaptant le monde aux exigences du *Ça*. Il se comporte, à proprement parler, comme le médecin au cours du traitement psychanalytique : il s'offre lui-même, avec son expérience du monde extérieur, aux aspirations libidineuses du *Ça*, et cherche à diriger sur lui toute la libido de celui-ci. Il n'est pas seulement l'auxiliaire du *Ça* : il est aussi son esclave soumis qui cherche à gagner l'amour de son maître. Il s'efforce, autant que possible, à rester en bonne entente avec le soi, en illustrant les commandements inconscients de celui-ci par ses propres rationalisations conscientes,

en donnant l'illusion que le *Ça* se conforme aux avertissements de la réalité, alors même que celui-ci persiste dans sa rigidité et dans son refus de se plier aux exigences de la vie réelle, en amortissant les conflits qui surgissent entre le *Ça* d'une part, la réalité et le *Sur-Moi*, d'autre part. Étant donnée la situation intermédiaire qu'il occupe entre le *Ça* et la réalité, il ne succombe que trop souvent à la tentation de se montrer servile, opportuniste, faux, à l'exemple de l'homme d'État qui, tout en sachant à quoi s'en tenir dans certaines circonstances, n'en fait pas moins un accroc à ses idées, uniquement pour conserver la faveur de l'opinion publique.

En présence des deux variétés d'instincts, le *Moi* ne se comporte pas d'une façon impartiale. Par son travail d'identification et de sublimation, il aide les instincts de mort, qui s'agitent dans le *Ça*, à vaincre la libido, tout en courant le danger de voir ces instincts se diriger contre lui-même et amener sa destruction. Aussi a-t-il été obligé lui-même de se charger de libido et, devenu ainsi à son tour représentant d'Éros, il veut vivre et être aimé.

Son travail de sublimation ayant cependant pour conséquence une dissociation des instincts, avec mise en liberté des instincts d'agression dans le *Sur-Moi,* il s'expose, dans sa lutte contre la libido, au danger de devenir lui-même objet d'agression et de succomber. Dans les souffrances que le *Moi* éprouve du fait de l'agressivité du *Sur-Moi,* souffrances qui peuvent souvent aboutir à la mort, nous avons le pendant du cas des protistes périssant sous l'action délétère des produits de désassimilation qu'ils ont eux-mêmes créés. Dans la morale qui s'exprime dans le *Sur-Moi,* nous voyons l'analogue, au point de vue économique, des ces produits de désassimilation des protistes.

Parmi les dépendances du *Moi,* celle dans laquelle il se trouve par rapport au *Sur-Moi* nous paraît la plus intéressante.

Le *Moi* peut être considéré comme un véritable réservoir d'angoisse. Menacé par trois dangers, il développe en lui le réflexe

de la fuite, à la faveur duquel il retire son attachement érotique à la perception grosse de menaces ou au processus qui, s'accomplissant dans le *Ça,* présente à ses yeux le même caractère, pour l'exprimer sous la forme de l'angoisse. Cette réaction primitive cède plus tard la place à des fixations de défense (mécanisme des phobies). Il est difficile de dire exactement ce que le *Moi* peut avoir à craindre du danger extérieur ou du danger en rapport avec la libido du *Ça* ; ou plutôt nous savons qu'il craint d'être asservi ou anéanti, mais l'analyse ne nous apprend rien sur ce point. Le *Moi* suit tout simplement l'avertissement qui lui vient du principe du plaisir. Nous pouvons dire, en revanche, d'une façon précise, ce qui se cache derrière l'angoisse que le *Moi* éprouve devant le *Sur-Moi,* c'est-à-dire derrière l'angoisse provoquée par les scrupules de conscience. L'être supérieur, qui est devenu l'*idéal du Moi,* représentait autrefois la menace de castration, et il est probable que cette angoisse de castration constitue le noyau autour duquel s'est déposée plus tard l'angoisse, en rapport avec les scrupules de conscience : on peut même aller jusqu'à dire que les scrupules de conscience angoissants représentent une forme plus avancée de l'angoisse de castration.

La proposition absolue : « toute angoisse est, à proprement parler, une angoisse de mort » ne signifie pas grand chose et est, en tout cas, difficile à justifier. Il me semble beaucoup plus correct de faire une distinction entre l'angoisse de mort, d'une part, l'angoisse libidinale névrotique, d'autre part. L'angoisse de mort pose à la psychanalyse un problème difficile, car la mort est une notion abstraite, d'un contenu négatif, dont la correspondance inconsciente est encore à trouver. Le mécanisme de l'angoisse de mort pourrait être uniquement celui-ci : le *Moi* se décharge dans une mesure considérable de la libido narcissique, autrement dit il se sacrifie lui-même, comme dans les autres accès d'angoisse il renonce à l'objet. Je pense que l'angoisse de mort se déroule entre le *Moi* et le *Sur-moi.*

Nous savons que l'angoisse de mort se produit dans deux circonstances qui sont d'ailleurs celles qui favorisent toute angoisse, de quelque nature qu'elle soit : en tant que réaction à un danger extérieur et en tant que processus interne, comme c'est le cas, par exemple, dans la mélancolie. Une fois de plus, l'occurrence névrotique nous aidera ainsi à comprendre les cas réels.

L'angoisse de mort qui accompagne la mélancolie ne se prête qu'à une seule explication : le *Moi* se sacrifie, parce qu'il se sent haï et persécuté, au lieu d'être aimé, par le *Sur-Moi.* C'est ainsi que, pour le *Moi,* vivre équivaut à être aimé par le *Sur-Moi* qui, ici encore, représente le *Ça*. Le *Sur-Moi* remplit la même fonction de protection et de salut que le père, la providence ou, plus tard, le sort. Mais la même attitude s'impose au *Moi,* lorsqu'il se trouve dans un danger réel particulièrement grave, auquel il ne croit pas pouvoir parer par ses propres moyens. Il se voit alors abandonné par toutes les puissances protectrices et se laisse mourir. Situation analogue à celle qui peut-être considérée comme la source du premier état d'angoisse qu'éprouve l'enfant à la suite de sa séparation nostalgique d'avec la mère, comme formant la raison profonde de la nostalgie angoissante de la période infantile.

Ces considérations sont de nature à nous faire apparaître l'angoisse de mort, ainsi que l'angoisse provoquée par des scrupules de conscience, comme des produits d'élaboration de l'angoisse de castration. Et étant donné le rôle très important que le sentiment de culpabilité joue dans les névroses, il est permis de penser que, dans les cas graves, l'angoisse névrotique commune se trouve renforcée par l'angoisse ayant sa source dans la région qui s'étend entre le *Moi* et le *Sur-Moi* (angoisse de mort, angoisse provoquée par des scrupules de conscience, angoisse de castration).

Le Ça, auquel nous revenons après un long détour, ne dispose d'aucun moyen lui permettant de témoigner au Moi amour ou haine. Il est incapable de dire ce qu'il désire, de manifester une volonté

cohérente et suivie. Il représente l'arène de la lutte qui met aux prises Éros et l'instinct de mort, et nous savons déjà quels sont les moyens dont, dans cette lutte, les instincts adverses se servent les uns à l'égard des autres. Nous pourrions décrire cette situation en disant que le *Ça* se trouve sous l'empire des instincts de mort, muets, mais puissants, qui demandent la paix pour eux-mêmes et voudraient, s'inspirant du principe du plaisir, imposer le calme au trouble-paix que représente Éros, mais nous craignons, en présentant les choses sous cet aspect, de sous-estimer le rôle de ce dernier.

Une névrose démoniaque au XVIIe siècle

Table des matières

Avant-propos

Nous avons vu, en étudiant les névroses de l'enfance, qu'on y découvre à l'œil nu bien des choses qui, plus tard, ne se révéleront plus qu'à une investigation approfondie. Nous pouvons nous attendre à faire une constatation analogue au sujet des maladies névrotiques des siècles passés, à condition d'être prêts à les reconnaître sous d'autres noms que nos névroses actuelles. Ne nous étonnons pas si les névroses de ces temps lointains se présentent sous un vêtement démonologique, tandis que celles de notre temps actuel, si peu psychologique, assument, déguisées en maladies organiques, une allure hypocondriaque. Plusieurs auteurs, Charcot en tête, ont, ainsi que l'on sait, discerné les manifestations de l'hystérie dans les représentations, que l'art nous a transmises, de possession démoniaque et d'extase ; il n'eût pas été difficile de découvrir, dans l'histoire de ces malades, le contenu de la névrose, pour peu qu'on y eût alors prêté plus d'attention.

La théorie démonologique de ces sombres temps avait raison contre toutes les interprétations somatiques de la période des « sciences exactes ». Les possessions répondent à nos névroses, que nous expliquons en faisant de nouveau appel à des forces psychiques. Pour nous les démons sont des désirs mauvais, réprouvés, découlant d'impulsions repoussées, refoulées. Nous écartons simplement la projection, que le Moyen Age avait faite, de

ces créations psychiques dans le monde extérieur ; nous les laissons naître dans la vie intérieure des malades où elles résident.

I. L'histoire du peintre Christophe Haitzmann

Je dois à l'aimable intervention du docteur R. Payer-Thurn, conseiller aulique (*Hofrat*), directeur de la Bibliothèque autrefois impériale et royale des Fidéicommis à Vienne, d'avoir pu prendre connaissance d'une de ces névroses démonologiques au XVIIe siècle. Payer-Thurn avait découvert dans la Bibliothèque un manuscrit provenant du pèlerinage de Mariazell, dans lequel se trouve rapportée en détail une miraculeuse délivrance d'un pacte avec le diable, accomplie par la grâce de la Sainte Vierge Marie. Son intérêt fut éveillé par le rapport qu'avait ce sujet avec la légende de Faust, ce qui l'engagea à exposer et travailler ce sujet à fond. Mais lorsqu'il découvrit que la personne dont le salut y est décrit souffrait de crises convulsives et de visions, il s'adressa à moi pour avoir un avis médical sur le cas. Nous sommes convenus de publier indépendamment et séparément nos travaux. Je lui exprime mes remerciements pour l'idée qu'il m'a donnée de ce travail, ainsi que pour l'aide qu'il m'a prêtée maintes fois dans l'étude du manuscrit.

Cette histoire démonologique d'un malade nous apporte vraiment un précieux fonds qui, sans beaucoup d'interprétation, s'offre en pleine clarté, de même que tel filon de mine à découvert livre en métal vierge ce qu'ailleurs on ne retire que péniblement du minerai par la fusion.

Le manuscrit, dont j'ai devant moi une copie exacte, se divise en deux parties absolument différentes : une relation rédigée en latin par l'écrivain ou compilateur monacal et un fragment du journal du patient écrit en allemand. La première partie contient l'avant-propos et la guérison miraculeuse proprement dite ; la deuxième n'a pas pu avoir d'importance pour les gens d'Église elle n'en est que plus précieuse pour nous. Elle contribue beaucoup à fortifier notre jugement encore hésitant sur ce cas de maladie, et nous sommes bien fondés à remercier ces religieux d'avoir conservé ce document, bien qu'il n'ait pu servir en rien leurs tendances, mais soit plutôt allé à l'encontre d'elles.

Avant de pénétrer plus avant dans l'étude de la petite brochure manuscrite intitulée : T*rophaeum Mariano-Cellense,* je dois raconter une partie de son contenu que j'emprunte à l'avant-propos.

Le 5 septembre 1677, le peintre bavarois Christophe Haitzmann fut amené avec une lettre d'introduction du curé de Pottenbrunn (Basse-Autriche) à Mariazell, tout près de là [1]. Il avait séjourné plusieurs mois à Pottenbrunn, y exerçant son art, avait été saisi là-bas, le *29* août, dans l'église, de terribles convulsions et, lorsque les jours suivants celles-ci se renouvelèrent, le *Praefectus Dominici Pottenbrunnensts,* l'ayant examiné, lui avait demande ce qui le tourmentait, si peut-être il s'était laissé engager en un commerce défendu avec l'Esprit Malin [2]. Là-dessus il avoua qu'en effet, il y avait neuf ans, à une époque de découragement relatif à son art et d'incertitude touchant sa propre subsistance, il avait cédé aux sollicitations du Diable, qui était venu neuf fois le tenter, et s'était engagé par écrit à lui appartenir corps et âme à l'expiration de ce temps. Cette échéance approchait : c'était le 24 du mois

1 L'âge du peintre n'a été indiqué nulle part. On peut supposer, d'après le contexte, que c'était un homme de 30 à 40 ans, probablement plus près de la limite inférieure. Il mourut, comme ou le verra, en 1700.

2 Nous ne faisons qu'effleurer ici la possibilité que ces questions aient donné l'idée, « suggéré » au patient le fantasme de son pacte avec le Diable.

courant [3]. Le malheureux se repentait et était persuadé que seule la grâce de la Mère de Dieu, de la Vierge de Mariazell, pourrait le sauver en forçant le Malin à lui rendre le pacte écrit par lui avec du sang. C'est pourquoi on se permettait de recommander à la bienveillance des bons pères de Mariazell *miserum hunc hominem omni auxilio destitutum.*

Voilà ce que dit le curé de Pottenbrunn, Leopoldus Braun, le 1er septembre 1677.

Je puis maintenant poursuivre l'analyse du manuscrit. Il se compose ainsi de trois parties :

1° D'un titre en couleur qui représente la scène du pacte et celle de la délivrance dans la chapelle de Mariazell ; sur la feuille suivante se trouvent, coloriés aussi, huit dessins des apparitions ultérieures du Diable avec de courtes notices en langue allemande. Ces images ne sont pas des originaux, mais des copies - de fidèles copies ainsi qu'il est solennellement assuré - d'après les peintures primitives de Chr. Haitzmann ;

2° Du *Trophaeum Mariano-Cellense* proprement dit (en latin), ouvrage d'un compilateur religieux qui, à la fin, signe P. A. E. et qui ajoute à ces lettres quatre lignes de vers contenant sa biographie. La conclusion comporte une attestation de l'abbé Kilian de Saint-Lambert, du 12 septembre 1729, lequel, d'une écriture différente de celle du compilateur, confirme la parfaite concordance du manuscrit et des images avec les originaux conservés dans les archives. On ne dit pas en quelle année le *Trophaeum f*ut composé. Nous sommes libres d'admettre qu'il le fut l'année même où l'abbé Kilian donna l'attestation, c'est-à-dire en 1729, ou bien, comme la dernière date mentionnée dans le texte est 1714, de situer le travail du compilateur à une époque quelconque entre 1714 et 1729. Le miracle qui devait être préservé de l'oubli par cet écrit eut lieu en 1677, donc 37 à 52 années auparavant ;

3 *Quorum et finis 24 mensis hujus futurus appropinquat.*

3° Du journal du peintre rédigé en allemand, qui s'étend du moment de sa délivrance dans la chapelle jusqu'au 13 janvier de l'année suivante (1678). Il est intercalé dans le texte du *Trophaeum* peu avant la fin de celui-ci.

Deux écrits forment le fond du *Trophaeum* proprement dit : la lettre d'introduction, déjà mentionnée, du curé Léopold Braun de Pottenbrunn du 1er septembre 1677, et la relation de l'abbé Franciscus de Mariazell et Saint-Lambert, qui décrit la guérison miraculeuse, le 12 septembre 1677, datée par conséquent de peu de jours plus tard. Le rédacteur ou compilateur P. A. E. nous offre une introduction qui fond en quelque sorte les deux documents ; il y ajoute ensuite quelques paragraphes de liaison de peu d'importance, et, à la fin, une relation des aventures postérieures du peintre, d'après des informations recueillies en 1714 [4].

Les antécédents du peintre se trouvent ainsi relatés trois fois dans le *Trophaeum.*

1. Dans la lettre d'envoi du curé de Pottenbrunn.
2. Dans le rapport solennel de l'abbé Franciscus.
3. Dans l'introduction du rédacteur.

Il ressort de la comparaison de ces trois sources certains désaccords qu'il ne sera pas inutile de rechercher.

Je peux poursuivre à présent l'histoire du peintre. Après qu'il eut longtemps fait pénitence et prié à Mariazell, il obtint, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, vers l'heure de minuit, du Diable, apparu dans la chapelle sainte sous la forme d'un dragon ailé, la restitution du pacte écrit avec du sang. Nous apprendrons plus tard, à notre grande surprise, que, dans l'histoire du peintre Chr. Haitzmann, il y a deux pactes avec le Diable : un premier, écrit à l'encre noire, et un autre, écrit avec du sang. Dans la scène de conjuration susmentionnée, il est question, ainsi que du reste le fait

4 Ceci confirmerait que le *Trophaeum* fut aussi rédigé en 1714.

voir l'image du titre, du pacte écrit en lettres de sang, donc du pacte écrit en dernier.

Ici pourrait surgir en nous, sur la foi à accorder aux pieux rapporteurs, un doute nous avertissant de ne pas prodiguer notre peine sur un produit de la superstition monacale. Il est relaté que plusieurs ecclésiastiques, dont les noms sont donnés, ont prêté assistance tout le temps à l'exorcisé et qu'ils étaient aussi présents lors de l'apparition du Diable dans la chapelle. Si l'on devait prétendre qu'eux aussi ont vu le dragon diabolique lorsqu'il tendit au peintre le billet écrit en rouge *(Schedam sibi porrigentem conspexisset),* nous nous trouverions devant plusieurs hypothèses désagréables, dont celle d'une hallucination collective serait encore la moins gênante. Toutefois, le texte même de l'attestation dressée par l'abbé Franciscus met fin à ce doute. Il n'y est nullement soutenu que les prêtres assistants aient aussi aperçu le Diable, il y est honnêtement et simplement dit que le peintre s'arracha subitement des mains des prêtres qui le tenaient pour se précipiter vers le coin de la chapelle où il vit l'apparition et qu'ensuite il revint le billet à la main [5].

Le miracle était grand, le triomphe de la Sainte Mère de Dieu sur Satan indubitable, mais la guérison ne fut malheureusement pas durable. Qu'il soit bien mis en évidence, une fois encore, à l'honneur des prêtres, qu'ils n'ont pas passé ce fait sous silence. Le peintre quitta Mariazell peu de temps après, en très bon état et se rendit à Vienne où il demeura chez une sœur mariée. C'est là que se produisirent, le 11 octobre, de nouvelles crises, la plupart très graves, dont le journal rend compte jusqu'au 13 janvier. C'étaient des visions, des absences, pendant lesquelles le malade éprouvait et voyait les choses les plus diverses, des états convulsifs accompagnés des sensations les plus douloureuses, une fois un état de paralysie

5 *... ipsumque Daemomem ad Aram Sac. Cellae per fenestrellam in cornu Epistolae Schedam sibi parrigentem compexisset eo advolans e Religiosorum manibus, qui eum tenebant, ipsam Schedam ad manum obtinuit...*

des jambes et ainsi de suite. Cette fois pourtant, ce n'était pas le Diable qui le visitait, c'étaient de saints personnages, le Christ, la Sainte Vierge elle-même. Chose étrange, il ne souffrait pas moins sous l'influence de ces saintes apparitions, et de par les punitions qu'elles lui infligeaient, qu'autrefois dans ses rapports avec le Diable. Dans son journal, il embrasse même ces nouveaux événements sous la rubrique d'apparitions du Diable et il se plaignit de « *maligni Spiritus manifestationes* » lorsqu'il retourna en mai 1678 à Mariazell.

Il donna aux religieux, comme motif de son retour, le fait qu'il avait encore à réclamer au Diable un autre pacte écrit précédemment à l'encre [6]. Cette fois encore la Sainte Vierge et les pieux pères obtinrent pour lui que sa prière fût exaucée. Mais la relation passe sous silence de quelle façon cela eut lieu. Elle ne dit qu'en peu de mots : « *qua tuxta votum reddita* ». De nouveau il pria et obtint que le billet lui fût rendu. Se sentant alors tout dégagé, il entra dans l'Ordre des Frères de la Miséricorde.

Il faut de nouveau reconnaître que le caractère évidemment tendancieux de son travail n'a pourtant pas induit le compilateur à dévier de la véracité qu'on est en droit d'exiger de la relation d'une histoire de malade. Car il ne cache pas ce qu'a donné, après le décès du peintre, l'enquête faite auprès des autorités du couvent des Frères de la Miséricorde en 1714. Le R. P. Provincial rapporte que le frère Chrysostomus a encore été en butte à plusieurs reprises aux assauts de l'Esprit Malin qui voulait l'entraîner à faire un nouveau pacte, cela seulement, il est vrai, quand « il avait bu de vin un peu trop [7] », mais qu'avec la grâce de Dieu il avait toujours été possible de repousser le Diable. Le frère Chrysostomus est ensuite mort

6 Celui-ci, dressé au mois de septembre 1668, aurait, neuf ans et demi plus tard, c'est-à-dire en mai 1678, dépassé depuis longtemps la date de son échéance.

7 *« Wenn er etwas mehrers von Wein getrunken. »*

« doucement et plein de consolations [8] » de la fièvre hectique, en l'an 1700, au couvent de l'Ordre, à Neustatt sur la Moldava.

8 *« Sanft und trostreich. »*

II. Le motif du pacte avec le diable

Si nous regardons l'histoire de ce pacte diabolique comme étant celle d'une maladie névrotique, le problème de la motivation du pacte, qui est d'ailleurs en relation intime avec celui de la causation de la maladie, sera ce qui nous intéressera d'abord. Pourquoi se livre-t-on au Diable ? Il est vrai que le docteur Faust demande avec mépris : « Que peux-tu bien donner, pauvre diable que tu es ? » Mais il n'a pas raison : le Diable possède, à offrir contre la rançon d'une âme immortelle, toutes sortes de choses que les hommes estiment fort haut : richesse, sécurité dans le danger, puissance sur les hommes et sur les forces de la Nature, même arts magiques, mais, avant toute chose, de la jouissance, la jouissance de belles femmes [9]. Quel peut alors avoir été pour Christophe Haitzmann le motif de son pacte ?

Par extraordinaire, ce n'est aucun de ces désirs si naturels. Pour écarter toute hésitation, il suffit d'examiner les courtes notices

9 Voyez dans *Faust,* I (scène du cabinet de travail).
Ich will mich hier zu deinem Dienst verbinden,
Auf deinen Wink nicht rasten und nicht ruhn ;
Wenn wir uns drüben wieder finden,
So sollst du mir das Gleiche thun.
(Je veux m'engager ici à te servir
Sans relâche et sans répit t'obéir ;
Quand nous nous retrouverons là-bas
Tu devras me rendre la pareille.)

dont le peintre accompagne les apparitions du Diable qu'il a peintes. Par exemple, voici ce que dit la note de la troisième vision :

« C'est pour la troisième fois qu'il m'est apparu au cours d'un an et demi sous cet affreux aspect, un livre à la main dans lequel il n'y avait que de la sorcellerie et de la magie noire [10] *... »*

Mais, par la notice accompagnant une apparition plus tardive, nous apprenons que le Diable fait au peintre de vifs reproches parce qu'« il *aurait brûlé le livre qu'il avait annoncé* [11] » et menace de le mettre en pièces s'il ne peut de nouveau le lui procurer.

Dans la quatrième apparition, il lui montre une grande bourse jaune et un gros ducat, et lui promet de lui en donner toujours autant qu'il en désirerait ; *« mais je n'ai pas du tout accepté cela !* [12] *»,* le peintre peut s'en vanter.

Une autre fois, il exige de lui qu'il s'amuse, se distraie. À quoi le peintre remarque : « *ce qui, en effet, est arrivé sur sa demande, mats je n'ai jamais continué plus de trois jours, et je me suis immédiatement de nouveau abstenu* [13] *».*

Si donc il refuse magie, argent, plaisirs, bien moins encore en eût-il fait la stipulation d'un pacte. Aussi éprouve-t-on vraiment le besoin de savoir ce que le besoin de savoir ce que le peintre attendait à proprement parler du Diable lorsqu'il se voua à lui. Il devait pourtant avoir une raison quelconque pour entrer en contact avec le Diable.

Le *Trophaeum* donne de fait sur ce point un renseignement sûr. Devenu mélancolique, le peintre ne pouvait ou ne voulait plus vraiment travailler et avait des soucis relativement à l'entretien de

10 *« Zum driten ist er mir in anderthalb Jahren in disser abscheühlichen Gestalt erschinen, mit einen Buch in der Handt, darin lauter Zauberey und schwarze Kunst war begrüffen... »*

11 *« Sein vorgemeldtes Buch verbrennt. »*

12 *« Aber ich solliches gar nicht angenomben. »*

13 *« Welliches zwar auch auf sein begehren gescheben ober ich yber drey Tag nit contnuirt, und gleich widerumb aussgelöst worden. »*

son existence, donc dépression mélancolique avec inhibition au travail et crainte (bien fondée) pour la subsistance. Ainsi, nous avons bien affaire à une histoire de malade et nous apprenons du même coup quelle était la cause de cette maladie appelée expressément, par le peintre lui-même, mélancolie (« *je devais pour cela m'amuser et chasser la mélancolie* [14] »). De nos trois sources, la première, la lettre d'introduction du curé, ne mentionne que l'état dépressif *(« dum artis suae progressum emolumentumque secuturum pusillanimis perpenderet* »), mais la deuxième, le rapport de l'abbé Franciscus, sait encore nous nommer le point de départ de ce découragement ou dépression, car il dit ici « *accepta aliquâ pusillanimitate ex morte parentis* », et, de même dans l'avant-propos du compilateur, il est dit dans les mêmes termes, mais intervertis : « *ex morte parentis accepta aliquâ pusillanimitate* ». Donc, son père était mort, ce qui l'avait rendu mélancolique ; le Diable était alors venu à lui, lui avait demandé pourquoi il était si bouleversé et si triste et lui avait promis « *de l'aider de toutes manières et de l'assister* [15] ».

Voilà donc un individu qui s'adonne au Diable dans le but d'être délivré d'une dépression psychique. À coup sûr un excellent motif ! Quiconque peut se mettre à la place d'un homme souffrant les tourments d'un pareil état et qui, de plus, sait combien peu l'art médical s'entend à soulager ce mal, le comprendra. Et cependant, pas un seul de nos lecteurs ne pourrait deviner en quels termes le pacte conclu avec le Diable (ou plutôt les deux pactes, un premier écrit à l'encre et un deuxième écrit environ un an plus tard avec du sang, tous deux soi-disant conservés dans le trésor de Mariazell et reproduits dans le *Trophaeum*), en quels termes, dis-je, ces pactes ont été formulés.

14 *« Sotte mich darmit belustigen und melancoley vertreiben.*

15 *« Auf alle* Weiss zu *helfen und an die Handt zu gehen. »*
Voir l'image I du titre et la légende qui l'accompagne, le Diable représenté en « honorable bourgeois » *(Ersamen Bürgers).*

Ces pactes sont, à deux titres, très surprenants. Non seulement ils ne stipulent aucune obligation du Diable en retour du salut éternel mis en gage, mais c'est le peintre seul qui doit satisfaire à une exigence du Diable. Cela parait tout à fait illogique, absurde, que cet homme joue son âme, non pour quelque chose à recevoir du Diable, mais pour quelque chose à accomplir en faveur de celui-ci. Plus étrange encore est l'obligation qui incombe au peintre.

Première « Syngraphe », écrite à l'encre

Moi, Christophe Haitzmann, je signe ici, me vouant à ce seigneur comme son propre fils pour neuf ans. Année 1669 [16].

Deuxième « Syngraphe », écrite avec du sang :

Anno 1669

Christophe Haitzmann. Je m'engage par écrit à ce Satan, promettant d'être son propre fils et dans neuf ans de lui appartenir corps et âme [17].

Tout étonnement cesse cependant lorsque nous disposons le texte du pacte de telle sorte que ce qui y est indiqué comme étant une exigence du Diable représente plutôt une promesse de sa part, par conséquent, ce que le peintre exige de lui. Ce pacte énigmatique prendrait alors un sens direct et il pourrait s'interpréter ainsi : Le Diable s'engage pour neuf ans, envers le peintre, à remplacer son père défunt. Passé ce temps, le peintre tombera corps et âme en sa possession, selon la formule d'usage dans ce genre de marchés. Le cours des idées du peintre ayant motivé son acte, semble donc avoir été le suivant : Il a perdu, de par la mort de son père, toute envie et capacité de travail ; si donc il trouve un substitut de ce père, il espère récupérer cette perte.

16 *Ich Christoph Haitzmann undterschreibe mich diesen Herrn sein leibeigener Sohn auf 9 Jahr. 1669 Jahr. Anno 1669.*

17 *Christoph Haitzmann. Ich verschreibe mich diesen Satan, ich sein leibeigner Sohn zu sein, und in Jahr ihm mein Leib und Seel zuzugeheren.*

Pour devenir mélancolique à la suite de la mort d'un père, il faut avoir aimé celui-ci. Mais il est assez curieux qu'un fils ait alors l'idée de prendre le Diable comme substitut de ce père bien-aimé.

III. Le diable substitut du père

Que nous ayons démontré sans conteste le sens du pacte avec le Diable par cette interprétation renversée, voilà ce qu'une froide critique, je le crains, ne nous concédera pas. Elle pourra nous faire là contre deux objections. En premier lieu, il n'est pas nécessaire de considérer le pacte comme étant un contrat concernant les engagements des deux parties. Il ne contient bien plutôt que l'obligation du peintre, celle du Diable étant restée exclue du texte, en quelque sorte « *sous-entendue* »[18] Or le peintre s'engage doublement, d'abord à se considérer comme le fils du Diable pendant neuf ans, ensuite à lui appartenir entièrement après sa mort. Par là se trouve écartée l'une des bases de notre conclusion.

La deuxième objection consiste à dire qu'on n'est pas autorisé à donner trop de poids à l'expression : être le propre fils du Diable, qu'elle pourrait n'être qu'une manière de parler courante telle qu'ont pu la comprendre Messieurs les ecclésiastiques. Ceux-ci en effet ne traduisent pas dans leur latin la filiation promise dans les pactes, mais se contentent de dire que le peintre s'était voué, « *mancipavit* », au Malin, prenant sur lui de mener une vie pécheresse, de renier Dieu et la Sainte Trinité. Pourquoi nous écarter de cette interprétation qui tombe sous le sens et n'a rien de forcé[19] ? Les choses seraient alors très simples : un mélancolique, en proie au tourment et à la détresse propres à cet état dépressif, se

18 En français dans le texte. (N. D. T.)

voue au Diable auquel il reconnaît le plus fort pouvoir thérapeutique. Nous n'avons pas à nous préoccuper outre mesure de ce que cette dépression provienne de la mort du père ; elle aurait pu tout aussi bien avoir un autre point de départ. Voilà qui paraît solide et raisonnable. De nouveau s'élève contre la psychanalyse le reproche de compliquer les choses les plus simples par des arguties, de voir des mystères et des problèmes là où il n'en existe pas et d'y arriver en soulignant outre mesure de petites choses accessoires, telles qu'on peut en rencontrer partout, leur faisant porter les conclusions les plus amples et les plus étranges. Nous ferions en vain valoir, là contre, qu'en rejetant ainsi l'analyse, beaucoup d'analogies frappantes se trouveraient supprimées, de délicats enchaînements détruits, que nous eussions pu mettre au jour dans ce cas. Les contradicteurs diront que ces analogies et ces enchaînements n'existent tout simplement pas, et qu'ils sont introduits par nous avec une ingéniosité superflue.

Je ne déclarerai pas, avant de répondre à ces objections : soyons honnêtes ou soyons francs, car c'est ce qu'on doit toujours pouvoir être sans effort spécial, mais j'en conviendrai plus loin : si quelqu'un ne croit pas d'avance à la valeur de la psychanalyse, ce n'est pas le cas du peintre Chr. Haitzmann au XVIIe siècle qui l'en convaincra. Il n'entre d'ailleurs pas du tout dans mes intentions de me servir de ce cas comme d'une preuve de la validité de la psychanalyse ; je pose bien plutôt la psychanalyse comme étant admise et je m'en sers ensuite pour élucider la maladie démonologique du peintre. Ce droit, je le tire du succès de nos recherches sur la nature des névroses en général. On peut assurer, en toute modestie, qu'aujourd'hui même les plus obtus de nos contemporains et de nos confrères commencent à admettre qu'on ne

19 Nous conviendrons nous-mêmes, lorsque nous examinerons quand et pour qui ces pactes ont été rédigés, que leur texte devait être conçu en termes habituels et faciles à saisir pour tous. Mais il nous suffit qu'il conserve une ambiguïté à laquelle puisse se rattacher notre interprétation.

saurait, sans psychanalyse, avoir aucune intelligence des états névrotiques.

« Ces flèches seules conquièrent Troie, elles seules », reconnaît Ulysse dans le *Philoctète* de Sophocle.

S'il est juste de considérer le pacte de notre peintre avec le Diable comme un fantasme névrotique, nous n'avons point à nous excuser de l'envisager sous l'angle psychanalytique. De petits indices ont aussi leur sens et leur valeur, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de discerner les conditions dans lesquelles la névrose prend naissance. On peut, il est vrai, aussi bien les surestimer que les sous-estimer, et c'est une question de tact de sentir jusqu'à quel point on peut leur accorder de valeur. Mais si quelqu'un ne croit pas à la psychanalyse, et pas même au Diable, on ne peut que lui abandonner le soin de savoir ce qu'il fera du cas du peintre, soit qu'il réussisse à l'expliquer par ses propres moyens, soit qu'il n'y trouve rien qui puisse avoir besoin d'être éclairci.

Nous en revenons à notre hypothèse : le Diable, auquel notre peintre se voue, est pour lui un substitut du père. Le personnage sous. la forme duquel le Diable apparaît en premier répond à cette hypothèse : un honorable bourgeois d'un certain âge, avec une barbe brune, un manteau rouge, un chapeau noir, la main droite appuyée sur une canne, un chien noir à côté de lui (Image I) [20]. Plus tard, l'apparition se fait toujours plus effrayante, on pourrait dire plus mythologique : cornes, serres d'aigle, ailes de chauve-souris contribuent à former son équipement. Finalement le Diable apparaît dans la chapelle sous forme de dragon volant. Nous reviendrons plus tard sur un autre détail précis de sa conformation.

Il semble vraiment étrange de choisir le Diable pour substitut d'un père aimé ; toutefois cela ne l'est qu'à première vue, car nous connaissons d'autres faits susceptibles d'amoindrir notre surprise. D'abord, nous savons que Dieu est un substitut du père ou, plus

20 Dans Goethe, le Diable lui même sort d'un chien noir de ce genre.

exactement, un père exalté, ou bien encore une copie du père, tel qu'on le voyait et qu'on le ressentait dans l'enfance, l'individu dans sa propre enfance, le genre humain dans les temps ancestraux en tant que père de la horde primitive. Plus tard, l'individu considéra son père autrement, le vit en quelque sorte amoindri, mais cette première image enfantine se maintint et se fondit avec les vestiges traditionnels du souvenir du père ancestral pour former la représentation individuelle de Dieu. Nous savons aussi, par l'histoire intime de l'individu telle que la découvre l'analyse, que les rapports avec ce père furent, peut-être dès le début, ambivalents, ou en tout cas le devinrent bientôt, c'est-à-dire qu'ils comprenaient deux courants émotifs contraires, non seulement un sentiment de soumission tendre, mais un autre encore d'hostilité et de défi. Cette même ambivalence, selon notre manière de voir, domine les rapports de l'humanité avec sa divinité. C'est par ce conflit sans fin existant, d'une part, entre la nostalgie du père, et, d'autre part, la crainte et le défi filiaux, que nous avons pu expliquer d'importants caractères et de décisives évolutions des religions [21].

Nous savons d'autre part, du mauvais Démon, qu'il est considéré comme antagoniste de Dieu et pourtant comme participant de très près à la nature divine. Son histoire, toutefois, n'est pas aussi bien approfondie que celle de Dieu, toutes les religions n'ont pas adopté le mauvais Esprit, l'adversaire de Dieu ; son prototype dans la vie individuelle reste d'abord dans l'ombre. Mais ce qui est certain, c'est que des dieux peuvent devenir de méchants démons lorsque de nouveaux dieux les refoulent. Quand un peuple est vaincu, il n'est pas rare que ses dieux tombés se muent en démons pour le peuple vainqueur. Le mauvais Démon de la foi chrétienne, le Diable au Moyen Age, était lui-même, selon la mythologie chrétienne, un ange déchu, de même essence que Dieu. Il n'est pas besoin de grande finesse analytique pour deviner que Dieu et Diable étaient identiques

21 Voyez *Totem et Tabou* et pour le détail Th. Reik, *Probleme der Religions psychologie* (problèmes de psychologie religieuse), I, 1919.

au début, une personnalité unique, laquelle, plus tard, fut scindée en deux figures douées chacune de qualités opposées [22]. Aux temps primitifs des religions, Dieu avait lui-même tous les traits effrayants qui, par la suite, furent réunis dans son pendant contraire.

Il y a là un processus psychique qui nous est bien connu, la décomposition d'une représentation impliquant opposition et ambivalence en deux contraires violemment contrastés. Mais ces contradictions dans la nature primitive de Dieu sont un reflet de l'ambivalence qui domine des rapports de l'individu à son propre père. Si le Dieu bon et juste est un substitut du père, comment s'étonner que l'attitude opposée, de haine, de crainte et de récrimination, se soit formulée dans la création de Satan ? Le père serait par conséquent le modèle primitif et individuel aussi bien de Dieu que du Diable. Les religions porteraient alors l'empreinte ineffaçable de ce fait que le père ancestral était un être d'une méchanceté sans bornes, moins semblable à Dieu qu'au Diable.

Il n'est pas si facile, certes, de découvrir dans la vie psychique de l'individu la trace de la conception satanique du père. Quand le petit garçon dessine des figures grimaçantes et des caricatures, on réussit peut-être à démontrer qu'il s'y moque de son père, et quand filles et garçons ont peur des brigands ou des cambrioleurs, on peut sans difficultés reconnaître en ceux-ci des dérivés du père [23]. De même les bêtes qui apparaissent dans les phobies d'animaux chez l'enfant sont le plus souvent des substituts du père, comme l'était aux temps ancestraux l'animal totem. Mais il est rare de voir d'une manière aussi nette que chez notre peintre névrosé du XVIIe siècle le Diable être une copie du père et se présenter comme son substitut. C'est pourquoi, au début de ce travail, j'exprimais l'espoir qu'une histoire de maladie démonologique de ce genre pourrait nous livrer,

22 Voyez Th. Reik, *Der eigene und der fremde Gott.* (Le propre dieu et le dieu étranger.) (*Imago,* Ill, 1923), dans le chapitre intitulé : *Dieu et Diable.*

23 Le père loup apparaît comme commettant une effraction dans le conte bien connu des sept petits chevreaux.

en métal vierge, ce qu'un pénible travail analytique doit tirer du minerai brut des associations et des symptômes des névroses d'une époque ultérieure, laquelle n'est plus superstitieuse, mais est par contre devenue hypocondriaque [24].

Notre conviction se fortifiera sans doute encore en approfondissant l'analyse de la maladie de notre peintre. Rien d'extraordinaire à ce qu'à la suite de la mort de son père, un homme souffre d'une dépression mélancolique et d'une inhibition au travail. Nous en conclurons qu'il éprouvait pour ce père un amour particulièrement fort et nous nous rappellerons combien souvent une mélancolie profonde se manifeste comme mode névrotique du deuil.

Nous aurons certes en ceci raison, mais non plus si nous en concluions que ces rapports aient été de pur amour. Au contraire, un deuil de par la perte du père se transformera d'autant plus aisément en mélancolie que les relations avec celui-ci étaient davantage sous le signe de l'ambivalence. En faisant ressortir cette ambivalence, nous nous préparerons à comprendre le ravalement du père, tel qu'il se trouve exprimé par la névrose démoniaque du peintre. S'il nous était possible d'en apprendre autant sur Chr. Haitzmann que sur l'un de nos patients soumis à l'analyse, nous pourrions aisément faire se développer cette ambivalence, amener le malade à se ressouvenir quand et à quel propos il eut lieu de craindre son père et de le détester, mais surtout nous pourrions découvrir les facteurs accidentels qui se sont surajoutés aux facteurs typiques de la haine

24 Si, dans nos analyses, nous réussissons si rarement à découvrir le Diable comme substitut du père, il se peut que cela tienne à ce fait que cette figure de la mythologie du Moyen Age a cessé depuis longtemps de jouer son rôle auprès des personnes qui se soumettent à notre analyse.
Pour le pieux chrétien des siècles passés, la foi en le Diable n'était pas moins un devoir que la foi en Dieu. Il avait besoin du Diable pour pouvoir tenir ferme à Dieu. La diminution de la foi a ensuite, pour diverses raisons, atteint d'abord et avant tout la personne du Diable. Si l'on ose appliquer l'idée du Diable substitut du père à l'histoire de la civilisation, on envisagera aussi sous un jour nouveau les procès de sorcières au Moyen Age.

du père qui prennent inévitablement racine dans les rapports naturels entre père et fils. Peut-être trouverait-on alors une explication toute spéciale à l'inhibition au travail. Il est possible que le père se soit dans ce cas opposé au désir du fils de se faire peintre ; l'incapacité que ce dernier éprouva, après la mort de son père, d'exercer son art, aurait ainsi été, d'une part, une manifestation de l'« obéissance après coup », phénomène bien connu, d'autre part, elle aurait, en rendant le fils incapable de pourvoir à sa propre subsistance, augmenté ses regrets d'un père considéré comme un protecteur contre les soucis de la vie. En tant qu'obéissance après coup, elle serait aussi une manifestation de remords et une autopunition fort réussie.

Ne pouvant entreprendre une analyse de ce genre à propos de Chr. Haitzmann, mort en 1700, nous devrons nous borner à mettre en évidence les particularités de l'histoire de sa maladie susceptibles de donner des indications sur les points de départ typiques d'une attitude hostile envers le père. Il n'y en a que fort peu, pas très frappantes mais fort intéressantes.

Tout d'abord le rôle du nombre neuf. Le pacte avec le Malin est conclu pour neuf ans. La relation certainement digne de foi du curé de Pottenbrunn s'exprime clairement là-dessus : *pro novem annis Syngraphen scriptam tradidit*. Cette lettre d'introduction, datée du 1er septembre 1677, nous indique également que le délai sera écoulé dans quelques jours : *quorum et finis 24 mensis hujus futurus appropinquat*. Le pacte aurait ainsi été signé le 24 septembre 1668 [25]. Et, dans cet exposé, le nombre neuf se trouve avoir encore une autre application. *Nonies* - neuf fois - c'est neuf fois que le peintre affirme avoir résisté aux tentations du Malin avant de succomber. Ce détail ne sera plus rappelé dans les récits ultérieurs, « *Post annos novem* », est-il dit encore dans l'attestation de l'abbé, et

25 Nous nous occuperons plus loin de cette contradiction que les deux pactes portent la même date de 1669.

« *ad novem annos* », répète le compilateur dans son extrait, ce qui montre que ce nombre n'a pas été considéré comme négligeable.

Par les fantasmes névrotiques, le nombre neuf nous est familier. C'est le nombre des mois de gestation et toujours, dès qu'il apparaît, il oriente notre attention vers un fantasme de grossesse. Chez notre peintre, il est vrai, il est question de neuf ans, non de neuf mois ; et le nombre neuf, dira-t-on, est par lui-même un nombre significatif. Mais qui sait si le nombre neuf, en général, ne doit pas une grande part de son prestige à son rôle dans la grossesse ? La transformation de neuf mois en neuf années ne doit pas nous égarer. Nous savons par le rêve comment notre « activité psychique inconsciente » en prend à son aise avec les nombres. Si, par exemple, nous rencontrons dans un rêve le nombre cinq, il faut chaque fois le reporter à un « cinq » important dans la vie éveillée ; dans la réalité, ce sont cinq ans de différence d'âge, ou une société de cinq personnes, mais ils apparaissent dans le rêve sous forme de cinq billets de banque ou de cinq fruits. C'est ainsi que le chiffre reste identique, mais que ce qu'il désigne change suivant les besoins des condensations et des déplacements du rêve. Neuf années dans le rêve peuvent ainsi facilement correspondre à neuf mois dans la réalité. Le travail du rêve jongle encore d'une autre manière avec les chiffres de la vie éveillée, en négligeant avec une souveraine indifférence les zéros, en ne les traitant pas comme des nombres. Ainsi cinq dollars, dans le rêve, peuvent tout aussi bien représenter cinquante, cinq cents, cinq mille dollars dans la réalité.

Un autre détail des relations du peintre avec le Diable nous ramène également à la sexualité. La première fois il voit le Diable, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, sous l'apparence d'un honorable bourgeois. Mais dès la fois suivante, le Diable est nu, difforme et il a deux mamelles de femme. Il y en aura tantôt une seule paire, tantôt plusieurs, mais les mamelles ne manqueront dans aucune des apparitions suivantes. Dans l'une de celles-ci seulement,

le Diable portera en sus des mamelles un énorme pénis se terminant en serpent. Cette accentuation caractéristique du sexe féminin par des seins volumineux et pendants (Il n'y a jamais d'indication d'organes génitaux femelles) semble en contradiction frappante avec notre hypothèse que le Diable soit pour notre peintre un substitut du père. En elle-même une pareille représentation du Diable est de fait très insolite. Quand « Diable » devient un concept de genre et que par suite apparaît un grand nombre de diables, rien d'étonnant à en voir représentés de féminins ; mais il ne me semble pas qu'on représente jamais « le Diable », qui est une grande et puissante individualité, le maître de l'enfer et l'adversaire de Dieu, autrement que mâle, même plus que mâle, avec cornes et queue et un grand pénis-serpent.

On peut cependant, par ces deux petits indices, deviner quel facteur typique conditionne le côté négatif des relations du peintre à son père. Ce contre quoi il se débat est l'attitude féminine par rapport à ce père, attitude qui atteint son point culminant dans le fantasme d'accoucher d'un enfant de celui-ci (neuf ans). Nous connaissons parfaitement cette résistance par nos analyses où elle prend des formes très curieuses dans le transfert et nous donne bien du mal. Par son deuil du père disparu, par sa nostalgie croissante de celui-ci, voici que chez notre peintre se trouve réactivé le fantasme depuis longtemps refoulé de la grossesse, fantasme contre lequel il doit se défendre par la névrose et le ravalement du père.

Mais pourquoi ce père rabaissé au rôle de Diable porte-t-il les attributs corporels de la femme ? Ce trait semble d'abord difficile à interpréter, mais bientôt se présentent deux explications qui entrent en concurrence sans toutefois s'exclure. L'attitude féminine envers le père fut frappée par le refoulement aussitôt que le petit garçon eut compris que la concurrence avec la femme pour l'amour du père aurait pour condition la renonciation à son propre organe viril, c'est-à-dire la castration. Le rejet de l'attitude féminine est ainsi la

conséquence de la lutte contre la castration, et il trouve régulièrement sa plus forte expression dans le fantasme contraire : châtrer le père lui-même, faire de lui une femme. Les mamelles du Diable répondraient alors à la projection de la propre féminité du fils sur le substitut paternel. L'autre explication de cet attribut du corps du Diable est de l'ordre tendre et non plus hostile : d'après elle, cette figuration serait un indice de ce que la tendresse infantile pour la mère a été reportée sur le père et implique ainsi une forte fixation maternelle antérieure qui, de son côté, est responsable pour une part de l'hostilité contre le père. Les seins développés sont la marque positive du sexe de la mère, déjà a une époque où l'enfant ne connaît pas encore le caractère négatif de la femme, l'absence de pénis [26].

Si la répugnance à accepter la castration rend impossible à notre peintre la liquidation de sa nostalgie du père, on comprendra aisément qu'il se soit adressé à l'image de la mère pour chercher aide et salut. C'est pourquoi il déclare que seule la Sainte Mère de Dieu de Mariazell peut le sauver du pacte contracté avec le Diable et c'est au jour de la Nativité de la Vierge (8 septembre) qu'il obtient sa délivrance. Nous ne saurons naturellement jamais si le jour où le pacte fut conclu, le 24 septembre, n'était pas, lui aussi, un jour de même spécialement consacré.

Il n'y a peut-être pas, dans les constatations psychanalytiques sur la vie psychique de l'enfant, de partie qui semble, à un adulte normal, aussi déplaisante et aussi incroyable que l'attitude féminine du petit garçon envers le père et le fantasme de grossesse qui en découle. Nous n'en pouvons parler sans souci et besoin d'y chercher des excuses que depuis la publication, par le président de la Haute Cour de Saxe, Daniel-Paul Schreber, de l'histoire de sa maladie psychotique et de sa guérison presque complète [27]. Nous apprenons par cette inestimable publication que Monsieur le Président de la

26 Comparer : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci, *Ges. Schriften,* vol. IX.) (Trad. Marie Bonaparte, Paris, Gallimard, 1927.)

Haute Cour, vers la cinquantième année de sa vie, acquit la conviction absolue que Dieu, - lequel, de plus, offre les traits reconnaissables du père du Président, le digne médecin docteur Schreber, - avait pris la résolution de le châtrer, d'user de lui comme d'une femme et d'engendrer par lui des hommes nouveaux de l'essence des Schreber. (Lui-même était sans enfants de son mariage.) De par la lutte qu'il entreprit contre cette intention de Dieu, qui lui semblait aussi injuste que « contraire à l'ordre de l'univers », il tomba malade, présentant tous les symptômes d'une paranoïa, laquelle cependant diminua au cours des années jusqu'à ne plus laisser qu'un résidu minime. Le brillant rédacteur de sa propre histoire pathologique ne pouvait certes pas se douter qu'il découvrait en elle un facteur pathogène typique.

Cette répugnance à la castration ou à l'attitude féminine, Alf. Adler l'a arrachée de son ensemble organique, la ramenant, par de superficiels ou faux rapports, à la volonté de puissance, et il l'a posée comme une tendance indépendante sous le nom de « protestation mâle ». Mais une névrose ne pouvant jamais provenir que du conflit entre deux tendances, on est tout aussi justifié à voir la cause de « toutes » les névroses dans la protestation mâle que dans l'attitude féminine contre laquelle il est protesté. Il est exact que cette protestation mâle a une part régulière à la formation du caractère, part très importante dans certains types et que, dans l'analyse d'hommes névrosés, elle se dresse devant nous comme une vive résistance. La psychanalyse estime à sa valeur la protestation mâle en fonction du complexe de castration, sans pouvoir témoigner de sa toute-puissance ou de son omniprésence dans les névroses. De tous

27 D. P. Schreber, *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken* (Leipzig, 1903) (*Mémoires d'un névropathe*). Comparer mon analyse du cas Schreber (Psychonnalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia, *Ges. Schriften*, vol. VIII). *(Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa* dans *Revue française de Psychanalyse*, 1932, fasc. I.)

les cas de protestation mâle manifestée dans l'ensemble des réactions et des traits de caractère manifestes, le plus frappant de ceux ayant réclamé mon interven tion s'est trouvé en avoir besoin de par une névrose obsessionnelle dans laquelle le conflit non résolu entre l'attitude masculine et l'attitude féminine (peur de la castration et plaisir de la castration) était parvenu à s'exprimer clairement. De plus, le patient avait des fantasmes masochistes qui tendaient tous vers le désir d'accepter la castration et il en était arrivé, poussé par ces fantasmes, à en rechercher la satisfaction matérielle d'une manière perverse. L'ensemble de son état reposait - de même, du reste, que la théorie d'Adler - sur le refoulement, la négation des fixations amoureuses de la première enfance.

Le Président Schreber trouva la guérison lorsqu'il se décida à abandonner la résistance contre la castration et à s'accommoder du rôle féminin que Dieu lui avait réservé. Il se sentit alors serein et calme, put réclamer et réaliser lui-même sa sortie de l'asile et mener une vie normale, sauf sur ce seul point que chaque jour il consacrait quelques heures aux soins de sa féminité, restant persuadé que les lents progrès de celle-ci atteindraient le but assigné par Dieu.

IV. Les deux pactes

Un détail singulier dans l'histoire de notre peintre se trouve être la déclaration d'avoir conclu avec le Diable deux pactes différents.

Le premier, écrit à l'encre noire, avait pour texte

« Moi, Chr. H.... je signe ici, me vouant à ce seigneur comme son propre fils pour neuf ans. »

Le deuxième, écrit avec du sang, s'exprime ainsi

« Chr. H..., Je m'engage par écrit à ce Satan, promettant d'être son propre fils et dans neuf ans de lui appartenir corps et âme. »

Les originaux des deux pactes ont dû, au moment de la rédaction du *Trophaeum,* être présents dans les archives de Mariazell ; tous deux portaient la même date de 1669.

J'ai mentionné plusieurs fois déjà ces deux pactes, et je vais à présent m'en occuper plus à fond, quoique le danger d'exagérer des minuties semble ici particulièrement grand.

Il est étrange qu'un individu se voue deux fois au Diable, et cela, de manière à ce que le premier pacte écrit se trouve remplacé par le deuxième, sans toutefois perdre sa propre validité. Qui est déjà familiarisé avec les histoires du Diable s'en étonnera peut-être moins. Je ne pus, quant à moi, y voir qu'une particularité de notre cas et je fus pris de soupçon lorsque je constatai que c'était justement le point sur lequel les récits ne concordaient pas

exactement. Or, l'étude de ces contradictions va nous amener d'une manière inattendue à une compréhension plus approfondie du cas de notre malade.

La lettre d'introduction du curé de Pottenbrunn indique un état de choses des plus simples et clairs. Il n'y est question que d'un seul pacte écrit par le peintre avec du sang neuf ans auparavant et qui devait dans quelques jours, le 24 septembre, arriver à terme ; ce pacte aurait donc été établi le 24 septembre 1668 ; malheureusement cette date, qu'on peut déduire avec certitude, n'est pas citée expressément.

L'attestation de l'abbé Franciscus, datée, comme nous le savons, de peu de jours plus tard (du 12 sept. 1677), mentionne déjà un état de choses plus compliqué. On devra admettre, ce semble, que le peintre ait fait, entre-temps, des communications plus détaillées. Dans cette attestation, il est dit que le peintre a signé deux pactes, le premier en 1668 (ainsi que cela doit être en effet d'après la lettre d'introduction) écrit à l'encre noire ; l'autre, *sequenti anno 1669,* écrit avec du sang. Le pacte qui lui fut rendu le jour de la Nativité de la Vierge était celui écrit avec du sang, donc le dernier pacte, conclu en 1669. Ceci ne ressort pas de l'attestation de l'abbé, car il y est simplement dit : s*chedam redderet* et *schedam sibi porrigentem conspexisset,* comme s'il ne pouvait être question que d'un seul écrit. Mais cela découle de la suite de l'histoire, ainsi que du titre en couleurs du *Trophaeum* où, sur le billet que tient le dragon diabolique, se voit distinctement l'écriture rouge. La marche ultérieure des événements, comme il a déjà été dit, fut telle : le peintre revint en mai 1678 à Mariazell, après avoir subi à Vienne de nouveaux assauts du Malin, et il déposa sa requête, demandant que, par un nouvel acte de grâce de la Sainte Vierge, le premier document, celui écrit à l'encre, lui fût rendu. La façon dont cela eut lieu n'est plus décrite aussi amplement que la première fois. Il est simplement dit *qua iuxta votum reddita* et, à un autre endroit, le

compilateur raconte que ce même pacte « *chiffonné et déchiré en quatre* » [28] fut jeté par le Diable au peintre, le 9 mai 1678, vers neuf heures du soir.

Les pactes portent cependant tous deux la même date : année 1669.

Ce désaccord ou bien ne signifie rien du tout, ou bien nous amène à penser ce qui suit :

Si nous partons de l'exposé de l'abbé comme étant le plus complet, toutes sortes de difficultés se présentent. Lorsque Chr. H... avoua au curé de Pottenbrunn qu'il était en proie aux poursuites du Diable et que l'échéance était proche, il ne pouvait (en l'an 1677) avoir pensé qu'au pacte conclu en 1668, donc au premier pacte, celui en noir (que la lettre de recommandation désigne seul, mais en l'indiquant comme étant de sang). Cependant, quelques jours plus tard, à Mariazell, il ne se préoccupe plus que de ravoir le deuxième, de sang, qui n'est pas encore échu (1669-1677) et il laisse passer l'échéance du premier. Celui-ci, ce n'est qu'en 1678 qu'il le redemande, c'est-à-dire dans la dixième année après qu'il a été conclu. De plus, pourquoi les deux pactes sont-ils datés de la même année 1669, puisque l'un d'eux est expressément attribué « a*nno subsequenti* » ?

Le compilateur doit avoir senti ces difficultés, car il tente de les lever. Dans son introduction il adopte l'exposé de l'abbé, mais il le modifie sur un point. Le peintre, dit-il, aurait fait en 1669 avec le Diable un pacte écrit à l'encre, « *deinde vero* », et plus tard avec du sang. Il laisse de côté les données formelles des deux relations, d'après lesquelles un des pactes échoit en l'année 1678, et néglige dans l'attestation de l'abbé cette remarque que la date de l'année a changé entre la signature des deux pactes, afin de rester d'accord avec la date que portent les deux écrits rendus par le Diable.

28 *Zusammeng eknäult und in vier Stücke zerrissen.*

Dans l'attestation de l'abbé, après les mots *sequenti vero anno* 1669*,* se trouve entre parenthèses ce passage : *simitur hic alter annus pro nondum completo uti saepe in loquendo fieri solet, nam eundum annum indicant Syngraphae quarum atramento scripta ante praesentem attestationem nondum habita fuit.* Ce passage est une indubitable interpolation du compilateur, car l'abbé, qui n'a vu qu'un seul pacte, ne peut donc pas témoigner qu'ils portent tous deux la même date. Il semble du reste que par la parenthèse on veuille indiquer que c'est une adjonction étrangère à l'attestation. Ce qu'elle contient est un autre essai du compilateur pour concilier les contradictions dont il est question. Ce dernier pense qu'il est exact, certes, que le premier pacte ait été conclu en 1668, mais que, comme l'année était alors très avancée (septembre), le peintre doit l'avoir antidaté d'une année ; ainsi les deux pactes peuvent présenter la même date. Le fait qu'il s'autorise de ce qu'on en use souvent de même dans les rapports oraux condamne tout cet essai d'explication, qui n'est qu'un expédient.

Je ne sais pas trop si mon exposé a fait impression sur le lecteur et s'il l'a mis en état de s'intéresser à ces minuties. Il me semblait impossible d'établir d'une manière indubitable l'exact état des choses, mais je suis arrivé, en étudiant cette affaire embrouillée, à une supposition qui a l'avantage d'indiquer de la façon la plus naturelle comment les choses ont dû se passer, même si les témoignages écrits ne concordent pas absolument avec elle.

Je pense que, lorsque le peintre vint à Mariazell pour la première fois, il ne parla que d'un seul pacte, écrit, d'après la règle, avec du sang, et devant bientôt échoir, par conséquent conclu en septembre 1668, tout à fait comme il est dit dans la lettre d'introduction du curé. À Mariazell il présenta aussi ce pacte de sang comme étant celui que le Démon lui avait rendu sous la contrainte de la Sainte Mère. Nous savons ce qui arriva ensuite. Le peintre quitta bientôt le pèlerinage et alla à Vienne où il se sentit en effet délivré

jusqu'à la mi-octobre. Mais alors les souffrances et les apparitions, qu'il attribuait aux efforts du Malin, recommencèrent. Il éprouva de nouveau le besoin d'être délivré, mais il se trouva alors confronté par la difficulté d'expliquer pourquoi l'exorcisme dans la chapelle sainte ne lui avait pas apporté de délivrance durable. Peut-être, ayant récidivé et n'étant pas guéri, craignait-il de n'être pas bien reçu à Mariazell. Dans cet embarras, il imagina un pacte primitif, antérieur, mais qui devait être écrit à l'encre, afin qu'il parût plausible que ce pacte eût été relégué au second plan par un autre, ultérieur, écrit avec du sang. Revenu à Mariazell, il se fit aussi rendre ce soi-disant premier pacte. Il fut alors vraiment délivré du Malin, mais il fit toutefois, en même temps, autre chose.

Ce n'est assurément que pendant ce second séjour à Mariazell qu'il acheva les dessins ; la feuille de titre, composée d'ensemble, contient la représentation des deux scènes du pacte. Le peintre peut fort bien s'être trouvé embarrassé dans sa tentative pour mettre d'accord ses nouvelles déclarations avec les précédentes. C'était un désavantage pour lui de n'avoir pu imaginer qu'un pacte antérieur et non un pacte ultérieur. Il ne pouvait, par là, empêcher qu'il n'en résultât cette maladroite occurrence : il avait retiré trop tôt un des pactes, celui en lettres de sang (dans la huitième année) ; l'autre, le noir, trop tard (dans la dixième année). Un indice trahit sa double rédaction ; il lui arriva de se tromper en datant les pactes et de placer aussi le précédent dans l'année 1669. Cette erreur a la signification d'une franchise involontaire ; elle nous fait deviner que le pacte soi-disant antérieur fut établi pour une échéance plus lointaine. Le compilateur, qui n'eut à s'occuper de la matière qu'en 1714, peut-être seulement en 1729, dut s'efforcer de faire disparaître autant que possible ces contradictions, qui ne sont pas sans importance. Comme les deux pactes qu'il avait devant lui portaient la date de 1669, il se tira d'affaire par l'expédient qu'est l'essai d'explication intercalé dans l'attestation de l'abbé.

On reconnaît sans peine où réside la faiblesse de cette séduisante reconstruction. La mention de deux pactes, d'un noir et d'un rouge sang, se trouve déjà dans l'attestation de l'abbé Franciscus. J'ai donc le choix, ou bien de supposer que le compilateur ait aussi changé quelque chose à cette attestation, ceci en étroite connexion avec son interpolation, ou bien de reconnaître que je ne suis pas capable de débrouiller cette confusion [29].

Toute cette discussion doit sembler depuis un bon moment bien superflue au lecteur, et les détails examinés de trop peu d'importance. Mais la chose prend un intérêt nouveau quand on la poursuit dans un certain sens.

J'ai dit, tout à l'heure, au sujet du peintre, que désagréablement surpris par la marche de sa maladie, il avait

29 Le compilateur s'est trouvé, me semble-t-il, comme coincé entre deux points fixes. D'une part, dans la lettre d'introduction du curé, de même que dans l'attestation de l'abbé, il trouvait cette donnée que le pacte (du moins le premier) avait été établi en 1668 ; d'autre part, les pactes, conservés dans les Archives, portaient tous deux la date de 1669. Ayant sous les yeux deux pactes, il dut croire fermement que deux pactes avaient été conclus. Si, dans l'attestation de l'abbé, il n'était, comme je le crois, question que d'un seul pacte, le compilateur fut obligé d'introduire dans cette attestation la mention du deuxième, et, pour lever la contradiction, il admit que celui-ci avait été antidaté. Le changement qu'il entreprit dans le texte est immédiatement voisin de l'interpolation que lui seul peut avoir faite. Il fut forcé de réunir par les mots *sequenti vero anno* 1669 l'interpolation et le changement dans le texte, parce que le peintre, dans la légende explicative (très endommagée) de l'image du titre, avait expressément écrit :

Nach einem Jahr würdt Er
... schrökhliche betrohungen in ab-
... gestalt Nr. 2 bezwungen sich,
... .. n Bluut zu verschreiben.

(Après une année il fut ... ... terriblement menacé ... ... figure n° 2, fut obligé ... ... à signer avec du sang ...)

L'erreur faite par le peintre lorsqu'il prépara las *Syngraphae,* et qui m'a contraint à ces tentatives d'explication, ne me semble pas moins intéressante que ses pactes eux-mêmes.

imaginé un pacte antérieur (celui à l'encre) pour pouvoir maintenir sa position vis-à-vis des prêtres de Mariazell. Or, j'écris pour des lecteurs qui, tout en croyant, il est vrai, à la psychanalyse, ne croient pas au Diable, et qui pourraient me représenter l'absurdité qu'il y a à faire à ce pauvre bonhomme de peintre - la lettre d'introduction le nomme *hune miserum* - un pareil reproche. Le pacte en lettres de sang devait être tout aussi imaginaire que le soi-disant pacte antérieur à l'encre. En réalité, aucun diable ne lui était apparu, tout le pacte avec le Diable n'existait que dans son imagination. J'en conviens, et on ne peut contester à ce malheureux le droit de compléter son fantasme primitif par un nouveau, quand des circonstances nouvelles semblaient l'exiger.

Mais, ici encore, il faut voir plus loin. Les deux pactes ne sont en effet pas des fantasmes comme les visions du Diable ; c'étaient des documents qui, d'après les affirmations du copiste, comme plus tard d'après le témoignage de l'abbé Kilian, étaient conservés dans les archives de Mariazell et que tout le monde pouvait voir et toucher. Nous nous trouvons donc ici dans un dilemme. Ou bien nous devons admettre que le peintre avait fabriqué lui-même, au moment voulu, quand il en avait eu besoin, les deux *schedae* qui lui avaient soi-disant été rendues de par la grâce divine, ou bien il nous faut considérer Messieurs les ecclésiastiques de Mariazell et de Saint-Lambert, malgré toutes les solennelles assurances, constatations de témoins avec sceaux, etc., comme n'étant pas dignes de foi. J'avoue que ce n'est qu'avec peine que je suspecterais les ecclésiastiques. J'incline certes à admettre que le compilateur, dans l'intérêt de la concordance, a falsifié quelque chose à l'attestation du premier abbé, mais ce « travail d'élaboration secondaire » n'outrepasse pas les accomplissements analogues des historiens modernes et laïques, et fut fait, en tout cas, de bonne foi. Dans d'autres circonstances, les religieux se sont acquis un droit motivé à notre confiance. Je l'ai déjà dit, rien ne les empêchait de supprimer les relations relatives à la

guérison incomplète et à la continuation des tentations ; de même, la description de la scène d'exorcisme dans la chapelle, qu'on pouvait quelque peu redouter, est contée de façon sobre et vraisemblable. Il ne reste donc plus qu'à accuser le peintre. Ce dernier devait avoir sur lui le pacte en lettres rouges lorsqu'il se rendit à la chapelle pour faire son acte de pénitence, et il le produisit ensuite, lorsqu'il revint vers les témoins ecclésiastiques après sa rencontre avec le Démon. Aucune nécessité non plus à ce que ce papier eût été le même que celui conservé plus tard dans les archives ; d'après notre reconstruction, ce premier papier pouvait fort bien porter la date de 1668 (neuf ans avant la séance d'exorcisme).

V. La névrose ultérieure

Mais tout cela serait de la fraude et non de la névrose, le peintre serait un simulateur et un faussaire, non pas un possédé ! Cependant, on le sait, les frontières entre la névrose et la simulation sont flottantes. Je n'éprouve non plus aucune difficulté à admettre que le peintre ait écrit et emporté ce billet, comme ceux qui ont suivi, dans un état particulier comparable à celui de ses visions. Il ne pouvait en effet pas faire autrement s'il voulait réaliser son fantasme de pacte avec le Diable et de délivrance.

Par contre, le journal rédigé à Vienne, et qu'il remit aux religieux lors de son second séjour à Mariazell, porte le cachet de la véracité. Ce document nous permet de jeter un regard profond sur la motivation, nous dirions mieux : sur la mise à profit de la névrose.

Les annotations s'étendent de l'époque de l'heureux exorcisme au 15 janvier de l'année suivante 1678. Jusqu'au 11 octobre, le peintre se porta très bien, à Vienne, où il demeurait chez une sœur mariée, mais alors recommencèrent de nouveaux états morbides, avec visions, convulsions, évanouissements et sensations douloureuses, qui amenèrent son retour à Mariazell en mai 1678.

Ce nouveau récit de ses souffrances se divise en trois phases. D'abord la tentation se manifeste sous forme d'un cavalier bien habillé qui cherche à le persuader de jeter le billet attestant son admission chez les Frères du Saint-Rosaire. Comme il résiste, la

même apparition se reproduit le lendemain, mais cette fois dans une salle superbement ornée, où des gentilshommes et de belles dames dansent. Le même cavalier qui l'a déjà une fois tenté lui fait encore des propositions se rapportant [30] à la peinture et lui promet en échange une belle somme d'argent. Après qu'il a réussi par des prières à faire évanouir cette vision, elle se renouvelle quelques jours plus tard sous une forme encore plus impressionnante. Cette fois, le cavalier lui dépêche l'une des plus belles femmes qui étaient assises à la table du festin, afin qu'elle l'amène dans la brillante compagnie et il a de la peine à se défendre contre la tentatrice. Mais plus effrayante encore est la vision qui suit bientôt, d'une salle encore plus magnifique dans laquelle *« s'élevait un trône d'or* [31] ». Des cavaliers se tiennent tout autour et attendent l'arrivée de leur roi. La même personne qui s'était souvent déjà occupée de lui s'approche et l'engage à monter sur le trône car *« ils voulaient le prendre pour leur roi et le révéler en toute éternité* [32] ». C'est par cette amplification du fantasme que se termine cette première et très transparente phase de l'histoire de la tentation.

Une réaction devait à présent se produire. L'ascétisme prend le dessus. Le 20 octobre, une grande gloire apparaît au peintre, il en sort une voix qui se fait reconnaître pour celle du Christ et lui enjoint de renoncer au monde et de servir Dieu pendant six ans dans un désert. Il souffre manifestement plus de ces saintes apparitions que des démoniaques qui les avaient précédées. Il ne se réveille de cette crise qu'au bout de deux heures et demie. Dans la suivante, le saint personnage, entouré d'une gloire, est moins bienveillant encore, il menace le peintre parce que celui-ci n'a pas accepté la proposition divine et il le conduit dans l'Enfer afin de l'épouvanter par le spectacle du sort des damnés. La menace n'agit manifestement pas, car les apparitions du personnage rayonnant, qui doit être le Christ,

30 Ce passage m'est resté incompréhensible.

31 « *Goldstuckh aufgerichteter Thron* ».

32 « *Wollten für ihren König halten und in verehren* ».

se répètent, occasionnant des pertes de connaissance et des extases qui durent chaque fois plusieurs heures. Dans la plus grandiose de ces extases, le personnage glorieux conduit le peintre d'abord dans une ville dans les rues de laquelle les hommes s'adonnent à toutes les œuvres de ténèbres, et ensuite, par contraste, dans une belle prairie où des ermites mènent une vie sainte et reçoivent des témoignages palpables de la grâce de Dieu et de sa Providence. Ensuite, à la place du Christ, la Sainte Mère elle-même apparaît, enjoignant au malade, au nom de l'aide qu'elle lui a déjà accordée, d'obéir au commandement de son fils bien-aimé. « *Comme il ne s'y résolvait pas bien* [33] », le jour suivant le Christ revient et le presse fort, avec menaces et promesses. Il cède enfin, décide de renoncer au monde et de faire ce qu'on attend de lui. Cette décision mit fin à la seconde phase. Le peintre constate qu'à partir de ce moment il n'a plus eu ni visions ni tentations.

Cette décision, semble-t-il, n'était toutefois pas très ferme, ou bien elle avait été trop différée, car, le 26 décembre, comme le peintre faisait ses dévotions à l'église Saint-Étienne, il ne put se défendre à la vue d'une alerte jeune personne marchant avec un seigneur en beau costume, de l'idée qu'il pourrait, lui, être à la place de ce seigneur. Voilà qui appelait un châtiment et, le soir même, il en fut frappé comme d'un coup de foudre : il se vit entouré de flammes et s'évanouit. On s'évertua à le ranimer, mais il se roula dans la chambre jusqu'à ce que du sang lui sortît du nez et de la bouche, il se sentait couvert de sueur et d'ordures et il entendait une voix qui disait que cet état lui était envoyé en punition de ses futiles et vaines pensées. Plus tard il fut encore frappé de cordes par les mauvais esprits et on lui annonça qu'il serait ainsi tourmenté tous les jours, jusqu'à ce qu'il se fût décidé à entrer dans un ordre d'ermites. Ces événements durèrent jusqu'au 13 janvier, date à laquelle s'arrête le journal.

33 « *Da er sich nicht recht resolviret* ».

Nous voyons comment chez notre pauvre peintre les fantasmes tentateurs se résolvent d'abord en fantasmes ascétiques et enfin punitifs. Nous connaissons déjà la fin de l'histoire de ses souffrances. Il se rendit en mai à Mariazell où il confessa avoir fait un pacte antérieur, écrit à l'encre noire, auquel il croyait devoir d'être de nouveau tourmenté par le Diable ; il obtint qu'il lui fût rendu et se trouva guéri.

C'est pendant ce second séjour qu'il peignit les images reproduites dans le *Trophaeum,* mais alors il fit une chose qui concordait avec les exigences de la phase ascétique de son journal. Il ne s'en alla pas au désert se faire ermite, mais il entra dans l'ordre des Frères de la Miséricorde : *religiosus factus est*.

La lecture du journal nous permet de comprendre un côté nouveau de tout cet ensemble. Nous nous rappelons que le peintre s'était voué au Diable parce que, après la mort de son père, mécontent et incapable de travailler, il était en peine de gagner sa vie. Or ces facteurs, dépression, inhibition au travail et deuil du père, sont reliés d'une manière quelconque, simple ou compliquée. Peut-être les apparitions du Diable étaient-elles si largement pourvues de mamelles parce que le Malin devait devenir son père nourricier. Mais cet espoir ne se réalisa pas, tout continua à lui réussir mal, il ne put travailler convenablement ou bien n'eut pas de chance et ne trouva pas assez de travail. La lettre d'introduction du curé dit de lui : « *hune miserum omni auxilio destitutum* ». Ainsi le peintre n'était pas seulement dans le besoin moral, il souffrait encore du besoin matériel. On trouve, disséminées dans le récit de ses dernières visions, des remarques qui montrent, tout comme le contenu des scènes qu'il voit, que même après la réussite du premier exorcisme, rien n'a été changé. Nous sommes en présence d'un homme qui n'arrive à rien, et auquel, à cause de cela, on n'accorde aucune confiance. Dans la première vision, le cavalier lui demande ce qu'il va faire, puisque personne ne s'occupe de lui : « *Puisque je suis*

abandonné de tout le monde, qu'est-ce que je vais faire [34] ? » La première série de visions à Vienne répond tout à fait aux fantasmes de désir d'un pauvre, affamé de jouissances, misérable : salles magnifiques, bonne chère, vaisselle d'argent, belles femmes ; ici se retrouve ce qui nous avait manqué jusqu'à présent dans les rapports avec le Diable. Auparavant régnait une mélancolie qui rendait le malade incapable d'aucune jouissance et le faisait renoncer aux offres les plus tentantes. Il semble que, après l'exorcisme, la mélancolie ait été surmontée et que toutes les convoitises temporelles aient repris vie.

Dans l'une des visions d'ascétisme il se plaint à la personne qui le mène (le Christ) que nul ne veuille le croire, ce qui l'empêche d'exécuter ce qui lui est commandé. La réponse qu'il reçoit nous reste malheureusement obscure. « *On ne veut pas me croire, mais ce qui est arrivé, je le sais bien, mais il m'est à moi-même impossible de l'énoncer* [35]. » Une lumière particulière nous est donnée par ce que son divin guide lui fait voir chez les ermites : il arrive à une grotte où un vieil homme se tient depuis soixante ans, et il apprend, en réponse à ses questions, que ce vieillard est nourri tous les jours par les anges de Dieu. Et il voit ensuite lui-même comment un ange apporte à manger au vieillard : « *trois écuelles de nourriture, un pain et une quenelle et de la boisson* [36] ». Après que l'ermite s'est rassasié, l'ange rassemble les restes et les enlève. Nous comprenons quelles tentations ces pieuses visions peuvent offrir : elles doivent amener le malade à choisir un mode d'existence où les soucis de la nourriture lui seront épargnés. Dignes de remarque sont aussi les paroles du Christ, dans la dernière vision. Après cette menace que, s'il ne se soumet pas, arrivera quelque chose qui le forcera, lui et les gens, à croire, le peintre rapporte les propos du Christ : « *Je ne dois*

34 « *Dieweillen ich von iedermann izt verlassen, wass ich anfangen würde* ».

35 « *So fer man mir nit glauben, wass aber geschechen, waiss ich wol, ist mit aber selbes auszuspröchen unmöglich .* »

36 « *Drei Schüsserl mit Speiss, ein Brot und ein Knöldl und Getrünk.* »

pas me préoccuper des gens ; même si j'en étais persécuté ou, si je n'en recevais aucune aide, Dieu ne m'abandonnerait pas [37]. »

Chr. Haitzmann était assez artiste et mondain pour qu'il ne lui parût pas facile de renoncer à ce monde pervers. Mais il le fit cependant à la fin, à cause de son dénuement. Il entra dans un ordre religieux et ainsi sa lutte intérieure comme sa misère matérielle prirent fin. Cette terminaison se reflète dans sa névrose par ceci que le fait d'avoir recouvré un soi-disant premier pacte le débarrasse de ses crises et de ses visions. Au fond, les deux phases de sa maladie démonologique avaient le même sens. Il ne cherchait jamais qu'à assurer son existence, la première fois avec l'aide du Diable, au prix de son salut, et lorsque le Diable lui eut fait défaut et qu'il dut renoncer à lui, avec l'aide de l'Église, en sacrifiant sa liberté et la plupart des possibilités de jouissances qu'offre la vie. Peut-être Chr. Haitzmann était-il simplement un pauvre diable qui n'avait pas de chance, peut-être était-il trop maladroit ou trop peu doué pour se soutenir lui-même, et appartenait-il à ce type d'hommes connus sous le nom d'« éternels nourrissons », lesquels ne peuvent s'arracher à l'heureuse situation où ils se trouvaient au sein maternel, et qui, leur vie durant, gardent la prétention d'être nourris par quelqu'un d'autre. Et c'est ainsi que, dans cette histoire de maladie, parti du père, il retourna, en passant par le Diable, substitut du père, aux Saints Pères.

À l'observation superficielle, cette névrose apparaît comme un tour de passe-passe qui recouvre tout un côté de la grave, mais banale lutte pour la vie. Tel n'est pas toujours le cas, mais ceci arrive pourtant assez souvent. Les analystes expérimentent souvent combien il est peu avantageux d'avoir à soigner un commerçant qui, « bien portant d'autre part, montre depuis quelque temps les symptômes d'une névrose ». La catastrophe dans les affaires dont le commerçant se sent menacé édifie, comme effet accessoire, cette

37 *« Ich solle die Leith nit achten, obwollen ich von ihnen verfolgt wurdte, oder von ihnen keine hilfflaistung empfienge. Gott würde mich nit verlassen. »*

névrose, ce qui procure au malade l'avantage de pouvoir dissimuler ses réelles préoccupations d'existence derrière ses symptômes. Solution, du reste, tout à fait inopportune, car la névrose absorbe des forces qui seraient plus utilement employées à faire face d'une manière réfléchie à la situation périlleuse

Dans des cas infiniment plus nombreux, la névrose est plus isolée, plus indépendante des intérêts de la conservation et du maintien de l'existence. Dans le conflit qui produit la névrose ce sont, soit des intérêts libidinaux qui seuls sont en jeu, soit des intérêts libidinaux en intime connexion avec ceux du maintien de l'existence. Mais dans les trois cas, le dynamisme de la névrose est le même. Une accumulation de libido qui ne peut trouver à se satisfaire dans la réalité se fraie, à l'aide de la régression, un chemin vers d'anciennes fixations à travers l'inconscient refoulé. Aussi longtemps que le *moi* tire un bénéfice de la maladie, il permet à la névrose d'exister, bien que le préjudice économique porté par celle-ci ne puisse faire l'objet d'aucun doute.

De même, la triste situation matérielle de notre peintre n'aurait pas provoqué de névrose démoniaque si sa misère n'avait pas engendré chez lui une nostalgie renforcée de son père. Mais une fois débarrassé de sa mélancolie et du Diable, un nouveau conflit s'éleva en lui entre le désir libidinal de jouir de la vie et ce sentiment que l'entretien de son existence exigeait impérieusement le renoncement et l'ascétisme. Le peintre, il est intéressant de le constater, a très bien senti les liens qui relient les deux phases de l'histoire de ses souffrances, car il rapporte l'une comme l'autre à des pactes qu'il aurait conclus avec le Diable. Par ailleurs il ne fait pas un départ bien net entre l'influence du mauvais Esprit et celle des Puissances divines ; il a pour toutes deux une seule désignation : apparitions du Diable.

La disparition du complexe d'Œdipe[1]

De plus en plus, le complexe d'Œdipe dévoile son importance comme phénomène central de la période sexuelle de la première enfance. Puis il disparaît ; il succombe au refoulement comme nous disons et le temps de latence lui succède. Mais on ne sait pas encore clairement pour quelle raison il périt ; les analyses semblent nous apprendre que c'est à l'occasion de la survenue de déceptions douloureuses. La petite fille qui veut se considérer comme celle que son père aime le plus subit inévitablement un jour ou l'autre une dure punition de la part de son père et se voit chasser de tous les paradis. Le garçon qui considère sa mère comme sa propriété fait l'expérience que celle-ci détourne de lui son amour et sa sollicitude pour les porter sur un nouveau venu. La réflexion approfondit la valeur de ces influences en ce qu'elle souligne que de telles expériences pénibles qui s'opposent au contenu du complexe sont inévitables. Quand bien même ne surviendraient pas des événements comme ceux que nous avons mentionnés à titre d'exemple, inévitablement l'absence de la satisfaction espérée, l'incessante frustration de l'enfant désiré conduiraient le petit amoureux à se détourner de son penchant sans espoir. Ainsi le complexe d'Œdipe sombrerait du fait de son échec, résultat de son impossibilité interne.

On pourrait aussi concevoir que le complexe d'Œdipe doit tomber parce que le temps de sa dissolution est venu tout comme les

1 GW, WIII.

dents de lait tombent quand poussent les dents définitives. Même si le complexe d’Œdipe est vécu individuellement par le plus grand nombre des êtres humains, il n'en reste pas moins qu'il est un phénomène déterminé par l'hérédité, établi par elle et qui conformément au programme doit passer lorsque commence la phase de développement prédéterminée qui lui succède. Il est alors assez indifférent que cela arrive à telle ou telle occasion ou qu'on n'arrive pas du tout à découvrir à quelle occasion.

On ne peut contester à ces deux conceptions leur bon droit. Qui plus est, elles s'accommodent l'une de l'autre ; il y a place pour la conception ontogénétique à côté de la conception phylogénétique, aux perspectives plus larges. L'individu tout entier, lui aussi, est bien, dès sa naissance, destiné à mourir, et sa constitution organique contient peut-être déjà l'indication de ce dont il mourra. Il n'en reste pas moins intéressant de suivre la façon dont ce programme inné est exécuté, et la manière dont les coups du sort tirent parti de la disposition.

Récemment nous sommes devenus capables de mieux percevoir que le développement sexuel de l'enfant progresse jusqu'à une phase dans laquelle l'organe génital a déjà pris le rôle conducteur. Mais cet organe génital est seulement l'organe masculin, plus précisément le pénis, tandis que l'organe féminin n'a pas encore été découvert. Cette phase phallique, qui est en même temps celle du complexe d’Œdipe, ne continue pas de se développer jusqu'à l'organisation génitale définitive, mais elle est engloutie, et relayée par le temps de latence. Toutefois son départ s'accomplit d'une manière typique et en s'étayant sur des événements qui reviennent régulièrement.

Lorsque l'enfant (masculin) a tourné son intérêt vers son organe génital, il trahit alors cet intérêt en le manipulant généreusement et doit ensuite faire l'expérience que les adultes ne sont pas d'accord avec ces agissements. Une menace survient plus

ou moins clairement, plus ou moins brutalement : on lui dérobera cette partie à laquelle il donne tant de prix. La plupart du temps c'est des femmes qu'émane la menace de castration ; il est fréquent qu'elles cherchent à renforcer leur autorité en en appelant au père ou au docteur, qui, assurent-elles, exécutera la punition. Dans un certain nombre de cas les femmes elles-mêmes apportent un adoucissement symbolique à la menace, en annonçant la suppression non pas de l'organe génital, en vérité passif, mais de la main, qui pèche activement. Il arrive très souvent que le petit garçon subisse la menace de castration, non pas parce que de sa main il joue avec son pénis, mais parce que chaque nuit il mouille son lit et qu'on n'arrive pas à le rendre propre. Les personnes qui prennent soin de lui se comportent comme si cette incontinence nocturne était la suite et la preuve d'une manipulation par trop empressée de son pénis, ce en quoi elles ont vraisemblablement raison. En tout cas, la persistance de l'habitude de mouiller son lit est à assimiler à la pollution de l'adulte, comme expression de la même excitation génitale qui, à cette époque, a poussé l'enfant à la masturbation.

Nous affirmons alors que l'organisation génitale phallique de l'enfant périt lors de cette menace de castration. Du reste, elle ne sombre pas tout de suite et non sans que s'y ajoutent d'autres influences. Car l'enfant tout d'abord n'accorde à la menace aucune croyance ni aucune obéissance. La psychanalyse a donné une nouvelle valeur à deux sortes d'expériences qui ne sont épargnées à aucun enfant et qui devraient le préparer à la perte de parties corporelles très prisées : au retrait d'abord temporaire puis un jour définitif du sein maternel et à la séparation quotidiennement exigée du contenu de l'intestin. Mais rien ne permet d'affirmer que ces expériences entreraient en vigueur à l'occasion de la menace de castration. Ce n'est que lorsqu'une nouvelle expérience a été faite que l'enfant commence à compter avec la possibilité d'une

castration, mais là encore en hésitant, à contrecœur et non sans s'efforcer de réduire la portée de sa propre observation.

L'observation qui finit par briser l'incroyance de l'enfant est celle de l'organe génital féminin. Il arrive un beau jour que l'enfant, fier de sa possession d'un pénis, a devant les yeux la région génitale d'une petite fille et est forcé de se convaincre du manque d'un pénis chez un être si semblable à lui. De ce fait la perte de son propre pénis est devenue elle aussi une chose qu'on peut se représenter, la menace de castration parvient après coup à faire effet.

Il ne faut pas que nous soyons aussi bornés que les personnes qui, chargées du soin de l'enfant, le menacent de castration, et il ne doit pas nous échapper que la vie sexuelle de l'enfant, à cette époque, ne s'épuise nullement dans la masturbation. On peut démontrer que cette vie sexuelle consiste dans l'attitude œdipienne à l'égard des parents et que la masturbation n'est que la décharge génitale de l'excitation sexuelle appartenant au complexe et qu'elle devra à cette relation l'importance qu'elle aura au cours de toutes les époques ultérieures. Le complexe d’Œdipe offrait à l'enfant deux possibilités de satisfaction, l'une active et l'autre passive. Il pouvait, sur le mode masculin, se mettre à la place du père et, comme lui, avoir commerce avec la mère, auquel cas le père était bientôt ressenti comme un obstacle, ou bien il voulait remplacer la mère et se faire aimer par le père, auquel cas la mère devenait superflue. Quant à savoir en quoi consiste le commerce amoureux apportant satisfaction, l'enfant ne pouvait en avoir que des représentations très imprécises ; mais ce qui était sur c'est que le pénis jouait un rôle là-dedans comme en témoignaient ses sensations d'organe. Il n'avait pas encore eu l'occasion de douter de l'existence du pénis chez la femme. L'acceptation de la possibilité de la castration, l'idée que la femme est castrée, mettait alors un terme aux deux possibilités de la satisfaction dans le cadre du complexe d’Œdipe. Toutes deux comprenaient, en effet, la perte du pénis l'une, la masculine, comme

conséquence de la punition ; l'autre, la féminine, comme présupposition. Si la satisfaction amoureuse, sur le terrain du complexe d'Œdipe, doit coûter le pénis, alors on en vient nécessairement au conflit entre l'intérêt narcissique pour cette partie du corps et l'investissement libidinal des objets parentaux. Dans ce conflit, c'est normalement la première de ces forces qui l'emporte ; le moi de l'enfant se détourne du complexe d'Œdipe.

Dans un autre texte, j'ai expliqué en détail de quelle façon cela se passe. Les investissements d'objet sont abandonnés et remplacés par une identification. L'autorité du père ou des parents, introjectée dans le moi, y forme le noyau du surmoi, lequel emprunte au père la rigueur, perpétue son interdit de l'inceste et ainsi, assure le moi contre le retour de l'investissement libidinal de l'objet. Les tendances libidinales appartenant au complexe d'Œdipe sont en partie désexualisées et sublimées, ce qui vraisemblablement arrive lors de toute transformation en identification, et en partie inhibées quant au but et changées en motions de tendresse. Le procès dans son ensemble a, d'un côté, sauvé l'organe génital, il a détourné de lui le danger de le perdre et, d'un autre côté, il l'a paralysé, il a supprimé son fonctionnement. Avec lui, commence le temps de latence qui vient interrompre le développement sexuel de l'enfant.

Je ne vois aucune raison de refuser le nom de « refoulement » au fait que le moi se détourne du complexe d'Œdipe bien que des refoulements ultérieurs se produisent la plupart du temps avec le concours du surmoi, lequel n'est ici qu'en formation. Mais le procès que nous avons décrit est plus qu'un refoulement, il équivaut, si les choses s'accomplissent de manière idéale, à une destruction et à une suppression du complexe. Nous sommes portés à admettre que nous sommes tombés, ici, sur la ligne frontière, jamais tout à fait tranchée, entre le normal et le pathologique. Si vraiment le moi n'est pas parvenu à beaucoup plus qu'à un refoulement du complexe,

alors, ce dernier subsiste, inconscient, dans le ça et il manifestera plus tard son effet pathogène.

L'observation analytique permet de connaître ou de deviner de telles connexions entre organisation phallique, complexe d'Œdipe, menace de castration, formation du surmoi et période de latence. Elles justifient la thèse selon laquelle le complexe d'Œdipe sombre du fait de la menace de castration. Mais le problème n'est pas réglé pour autant ; il y a encore place pour une spéculation théorique qui renverse le résultat acquis ou le place sous un nouveau jour. Mais avant de nous engager dans cette voie nous devons nous tourner vers une question qui a été soulevée pendant nos discussions précédentes et depuis lors a été laissée de côté. Le processus que nous avons décrit se rapporte seulement, comme nous l'avons dit explicitement, a l'enfant masculin. Comment s'accomplit le développement correspondant chez la petite fille ?

Ici, notre matériel devient - d'une façon incompréhensible - beaucoup plus obscur et lacunaire. Le sexe féminin lui aussi connaît un complexe d'Œdipe, un surmoi et un temps de latence. Peut-on lui attribuer aussi une organisation phallique et un complexe de castration ? La réponse est affirmative mais ce ne peut pas être la même chose que chez le garçon. La réclamation féministe d'une égalité de droits entre les sexes n'a pas ici une grande portée, la différence morphologique devant se manifester dans des différences dans le développement psychique. Pour transposer un mot de Napoléon : l'anatomie c'est le destin. Le clitoris de la fille se comporte d'abord tout à fait comme un pénis, mais l'enfant faisant la comparaison avec un camarade de jeux masculin le perçoit comme « un peu court » et ressent ce fait comme un préjudice et une cause d'infériorité. Elle se console encore un moment avec l'espoir d'obtenir, plus tard, en grandissant, un appendice aussi grand que celui d'un garçon. C'est ici que se branche le complexe de masculinité de la femme. L'enfant ne comprend pas que son manque

actuel de pénis est un caractère sexuel, mais elle l'explique par l'hypothèse qu'elle a possédé autrefois un membre tout aussi grand, et qu'elle l'a perdu par castration. Elle ne paraît pas étendre cette conclusion à d'autres, à des femmes adultes, mais elle suppose plutôt que celles-ci possèdent un grand organe génital complet, tout à fait dans le sens de la phase phallique, pour tout dire un organe masculin. Il s'ensuit donc cette différence essentielle : la fille accepte la castration comme un fait déjà accompli, tandis que ce qui cause la crainte du garçon est la possibilité de son accomplissement.

S'il faut mettre hors de cause l'angoisse de castration, c'est aussi un motif puissant d'édification du surmoi et de démolition de l'organisation génitale infantile qui fait défaut. Ces modifications paraissent être bien plus que chez le garçon un résultat de l'éducation, de l'intimidation extérieure qui menace de la perte de l'amour. Le complexe d'Œdipe de la fille est bien plus univoque que celui du petit porteur de pénis ; d'après mon expérience, il va rarement au-delà de la substitution à la mère et de la position féminine à l'égard du père. Le renoncement au pénis n'est pas supporté sans une tentative de compensation. La fille glisse - on devrait dire le long d'une équation symbolique - du pénis à l'enfant, son complexe d'Œdipe culmine dans le désir longtemps retenu de recevoir en cadeau du père un enfant, de mettre au monde un enfant pour lui. On a l'impression que le complexe d'Œdipe est alors lentement abandonné parce que ce désir n'est jamais accompli. Les deux désirs visant à la possession et d'un pénis et d'un enfant demeurent fortement investis dans l'inconscient et aident à préparer l'être féminin pour son futur rôle sexuel. La force réduite de l'apport sadique à la pulsion sexuelle, que l'on peut bien rapprocher du rabougrissement du pénis, facilite la transformation des tendances directement sexuelles en tendances tendres inhibées quant au but. Mais dans l'ensemble il faut avouer que notre intelligence des

processus de développement chez la fille est peu satisfaisante, pleine de lacunes et d'ombres.

Je ne doute pas que les relations temporelles et causales que nous décrivons ici entre complexe d’Œdipe, intimidation sexuelle (menace de castration) formation du surmoi et entrée en scène du temps de latence soient d'une espèce typique ; mais je ne veux pas affirmer que ce type est le seul possible. Des changements dans la suite temporelle et dans l'enchaînement de ces processus devront être très lourds de signification pour le développement de l'individu.

Depuis la publication de l'intéressante étude d'O. Rank sur *Le traumatisme de la naissance*, on ne peut même pas accepter sans autre discussion le résultat de cette petite recherche, à savoir que le complexe d’Œdipe du garçon périt du fait de l'angoisse de castration. Mais il me semble prématuré d'entrer maintenant dans cette discussion, et peut-être inopportun d'entreprendre ici la critique ou l'éloge de la conception de Rank.

L'organisation génitale infantile[1]

(À intercaler dans la théorie de la sexualité)

La difficulté du travail de recherche en psychanalyse se montre bien en ceci qu'il est possible de passer, malgré une observation s'étendant d'une façon ininterrompue sur des dizaines d'années, à côté de traits généraux et de rapports caractéristiques jusqu'au moment où ils finissent par s'imposer à vous sans qu'on puisse les méconnaître ; les remarques suivantes ont pour but de réparer une négligence de ce genre dans le domaine du développement sexuel infantile.

Les lecteurs de mes *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905) savent bien que dans les éditions ultérieures de cet écrit je n'ai jamais entrepris de le remanier, mais que j'ai conservé l'ordonnance première et tenu compte des progrès de notre connaissance en intercalant des passages et en modifiant le texte. Dans un tel travail, il se peut que souvent l'ancien et le nouveau ne se soient pas bien laissés fusionner dans une unité exempte de contradictions. Au début, en effet, l'accent portait sur la différence fondamentale entre la vie sexuelle des enfants et celle des adultes ; plus tard, ce qui vint au premier plan ce furent les *organisations prégénitales* de la libido et ce fait frappant et lourd de conséquences : *l'instauration diphasique* du développement sexuel.

1 GW., XIII.

Finalement, c'est *l'investigation sexuelle* infantile qui retint notre intérêt, et, à partir d'elle on a pu reconnaître à quel point *l'issue de la sexualité infantile* (aux environs de la cinquième année) *se rapproche* de la forme achevée de la sexualité chez l'adulte. C'est là que j'en suis resté dans la dernière édition de *La théorie de la sexualité* (1922).

À la page 63 de celle-ci[2] j'indique que « très souvent ou d'une façon régulière dans l'enfance un choix d'objet s'effectue déjà, du genre de celui que nous avons présenté comme caractéristique de la phase pubertaire du développement : en ceci que l'ensemble des tendances sexuelles se dirige vers une personne unique et cherche à atteindre son but en elle. C'est là qu'on se rapproche le plus, autant qu'il est possible dans l'enfance, de la forme définitive prise par la vie sexuelle après la puberté. La différence par rapport à cette dernière ne réside plus qu'en ceci : dans l'enfance, la synthèse des pulsions partielles et leur subordination au primat des organes génitaux ne s'accomplit pas ou seulement d'une façon très imparfaite. L'établissement de ce primat au service de la reproduction est donc la dernière phase parcourue par l'organisation sexuelle. »

Je ne serais plus satisfait actuellement de la proposition selon laquelle le primat des organes génitaux ne s'effectuerait dans la première enfance que d'une façon très imparfaite ou pas du tout. La vie sexuelle de l'enfant se rapproche de celle de l'adulte dans une bien plus grande mesure et cela ne concerne pas seulement la survenue d'un choix d'objet. Même si on ne parvient pas à une véritable synthèse des pulsions partielles sous le primat des organes génitaux, au faîte du développement de la sexualité infantile, l'intérêt pour les organes génitaux et l'activité génitale acquièrent cependant une importance dominante qui ne le cède que peu à celle de la maturité. Le caractère principal de cette « *organisation génitale*

2 Cf. GW., V, p. 100 ; traduction, Idées-N.R.F., p. 97. (N. d. T.)

infantile » est en même temps ce qui la différencie de l'organisation génitale définitive de l'adulte. Il réside en ceci que, pour les deux sexes, *un seul organe génital*, l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du *phallus*.

Malheureusement nous ne pouvons décrire cet état de choses que chez l'enfant mâle la connaissance des processus correspondants chez la petite fille nous fait défaut. Le petit garçon perçoit certainement la différence entre les hommes et les femmes, mais, tout d'abord, il n'a pas l'occasion de la mettre en relation avec une diversité de leurs organes génitaux. Il lui est naturel de supposer chez tous les autres êtres vivants, humains et animaux, l'existence d'un organe génital semblable à celui qu'il possède lui-même, et nous savons même qu'il cherche aussi dans les choses inanimées quelque chose d'analogue à son membre[3]. Cette partie du corps facile à exciter, qui se modifie et qui est si riche en sensations occupe au plus haut point l'intérêt du garçon et assigne constamment de nouvelles taches à sa pulsion d'investigation. Il voudrait le voir aussi chez d'autres personnes afin de le comparer avec le sien propre, et il se comporte comme s'il avait une vague idée du fait que ce membre pourrait et devrait être plus grand. La force motrice que cette partie virile déploiera plus tard à la puberté se manifeste à cette époque essentiellement comme besoin pressant d'investigation, comme curiosité sexuelle. Bien des actes d'exhibition et d'agression que l'enfant commet et que, à un âge plus avancé, on considérerait sans hésitation comme manifestations de lubricité s'avèrent pour l'analyse être des expériences au service de l'investigation sexuelle.

Au cours de ces recherches l'enfant parvient à cette découverte que le pénis n'est pas un bien commun à tous les êtres qui lui ressemblent. La vue fortuite des organes génitaux d'une

3 Il est d'ailleurs frappant de constater combien peu d'attention suscite chez l'enfant l'autre partie de l'organe génital mâle, les bourses et leur contenu. D'après les analyses, on ne pourrait pas deviner que quelque chose d'autre que le pénis fait aussi partie de l'organe génital.

petite sœur ou d'une compagne de jeu en fournit l'occasion ; dès avant ce moment, chez des enfants perspicaces, la perception de ce qui se passe lorsque des filles sont en train d'uriner - ils voient une position différente et entendent un autre bruit - fait naître le soupçon qu'il y a là quelque chose de différent ; ils essaient alors de répéter leurs observations dans des conditions susceptibles d'apporter un éclaircissement. On sait comment ils réagissent aux premières impressions provoquées par le manque de pénis. Ils nient ce manque et croient voir malgré tout un membre ; ils jettent un voile sur la contradiction entre observation et préjugé, en allant chercher qu'il est encore petit et qu'il grandira sous peu, et ils en arrivent lentement à cette conclusion d'une grande portée affective auparavant, en tout cas, il a bien été là et par la suite il a été enlevé. Le manque de pénis est conçu comme le résultat d'une castration et l'enfant se trouve maintenant en devoir de s'affronter à la relation de la castration avec sa propre personne. Les développements ultérieurs sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Nous avancerons seulement : *l'on ne peut apprécier à sa juste valeur la signification du complexe de castration qu'à la condition de faire entrer en ligne de compte sa survenue à la phase du primat du phallus*[4]*.*

Nous savons aussi toute la dépréciation de la femme, l'horreur de la femme, la prédisposition à l'homosexualité qui découlent de cette conviction finale que la femme n'a pas de pénis. Ferenczi a récemment rapporté très justement le symbole mythologique de

4 On a noté avec raison que l'enfant acquiert la représentation d'un dommage narcissique par perte corporelle à partir de la perte du sein maternel après la tétée, à partir de la remise quotidienne des fèces et même dès la naissance à partir de la séparation d'avec le corps maternel. Cependant on ne devrait parler de complexe de castration qu'à partir du moment où cette représentation d'une perte s'est reliée à l'organe génital masculin.

l'horreur, la tête de Méduse, à l'impression produite par l'organe génital féminin dépourvu de pénis[5].

Pourtant il ne faut pas croire que l'enfant soit disposé à généraliser si rapidement l'observation qui lui a montré que quelques personnes féminines ne possèdent pas de pénis ; déjà ce qui suffit à l'en dissuader, c'est l'hypothèse selon laquelle l'absence de pénis est la conséquence de la castration comme punition. Loin de généraliser, l'enfant croit que seules des personnes féminines indignes ont payé amende de l'organe génital, des personnes qui vraisemblablement se sont rendues coupables comme lui-même de motions défendues. Mais des femmes respectées, comme sa mère, gardent encore longtemps le pénis. Pour l'enfant, être femme ne coïncide donc pas encore avec manque de pénis[6]. Plus tard, lorsque l'enfant s'attaque aux problèmes de l'origine et de la naissance des enfants, lorsqu'il devine que seules les femmes peuvent enfanter, alors seulement la mère est elle aussi dessaisie du pénis, et parfois des théories très compliquées sont échafaudées pour expliquer l'échange du pénis contre un enfant. Dans tout cela l'organe génital féminin semble n'être jamais découvert. Comme nous le savons, l'enfant vit dans le ventre (intestin) de la mère et est mis au monde par l'orifice intestinal. Ces dernières théories nous mènent au-delà de la période sexuelle infantile.

Il n'est pas sans importance de se représenter les transformations que subit la polarité sexuelle qui nous est familière pendant le développement sexuel infantile. Une première opposition

5 *Internationale Zeitschrift ür Psychoanalyse*, IX, 1923, Heft I. Je voudrais ajouter que dans le mythe c'est l'organe génital de la mère qui est en question. Athéna, qui porte la tête de Méduse sur sa cuirasse, est de ce fait même la femme qu'on ne peut approcher, celle dont la vue étouffe toute idée de rapprochement sexuel.

6 L'analyse d'une jeune femme qui n'avait pas de père mais plusieurs tantes me montra qu'elle avait continué tard dans la période de latence à tenir au pénis de sa mère et de certaines de ses tantes. Mais elle considérait une tante faible d'esprit comme châtrée, tout comme elle l'éprouvait pour elle-même.

apparaît avec le choix d'objet qui, en effet, présuppose sujet et objet. Au stade de l'organisation prégénitale sadique-anale il n'est pas encore question de masculin et féminin, l'opposition entre *actif* et *passif* est celle qui domine[7]. Au stade suivant, celui de l'organisation génitale infantile, il y a bien un *masculin*, mais pas de féminin ; l'opposition s'énonce ici : *organe génital masculin* ou *châtré*. C'est seulement quand le développement, à l'époque de la puberté, s'achève, que la polarité sexuelle coïncide avec *masculin* et *féminin*. Le masculin rassemble le sujet, l'activité et la possession du pénis ; le féminin perpétue l'objet et la passivité. Le vagin prend maintenant valeur comme logis du pénis, il recueille l'héritage du corps maternel.

7 Cf. *Trois essais sur la théorie de la sexualité, 5ème édition*, GW., V, p. 99.

Josef Popper-Lynkeus et la théorie du rêve[1]

Sur l'apparence d'originalité scientifique, il y a beaucoup de choses intéressantes à dire. Lorsqu'en science surgit une idée nouvelle, qui tout d'abord est tenue pour une découverte et est d'ailleurs, généralement, combattue comme telle, l'investigation objective ne tarde pas à montrer qu'à vrai dire elle n'est pourtant en rien une nouveauté. Généralement, elle a déjà été maintes fois produite, puis de nouveau oubliée, souvent à des périodes fort éloignées les unes des autres. Ou bien encore, elle a eu tout au moins des précurseurs, a été confusément pressentie ou imparfaitement exprimée. Tout cela est trop précisément connu pour nécessiter un plus ample développement.

Mais le côté subjectif de l'originalité ne doit pas être négligé pour autant. Un travailleur scientifique peut bien avoir envie de se demander d'où proviennent les idées qui lui sont propres, qu'il a mises au service de son matériel. Pour une part d'entre elles, il trouve alors, sans beaucoup réfléchir, à quelles incitations il est renvoyé, quelles indications provenant d'un autre domaine il a ainsi empruntées, modifiées et développées dans toutes leurs conséquences. Pour une autre part de ses idées il ne peut rien confesser de tel, il lui faut admettre que ces pensées et points de vue

1 Josef Popper-Lynkeus und die Théorie des Traumes, *Allgemeine Nährpflicht*, Vienne, 6. GW, XIII.

ont pris naissance — il ne sait comment — dans sa propre activité mentale, par laquelle il étaie sa prétention à l'originalité.

Un examen psychologique soigneux limite encore davantage cette prétention. Il découvre des sources cachées, oubliées depuis longtemps, d'où a jailli l'incitation des idées apparemment originales, et met à la place d'une création présumée nouvelle, une reviviscence de l'oublié appliquée à une nouvelle matière. Il n'y a là rien à regretter ; on n'avait en effet aucun droit d'attendre que ce qui est « original » fût quelque chose qui ne découle de rien, quelque chose d'indéterminé. C'est de cette façon que, dans mon propre cas aussi, l'originalité de nombreuses pensées nouvelles que j'avais utilisées dans l'interprétation du rêve et dans la psychanalyse s'est volatilisée. D'une de ces pensées seulement j'ignore la provenance. Elle est justement devenue la clé de ma conception du rêve et elle m'a aidé à résoudre ses énigmes, pour autant qu'elles soient, jusqu'à aujourd'hui, devenues résolubles. Je suis parti du caractère étrange, embrouillé, insensé de tant de rêves et en suis venu à l'idée que le rêve devait être ainsi parce que, en lui, quelque chose aspire à l'expression, quelque chose qui a contre soi la résistance d'autres puissances de la vie psychique. Dans le rêve s'agitent des motions secrètes qui sont en contradiction avec ce que le rêveur confesse, pour ainsi dire officiellement, en fait d'éthique et d'esthétique ; c'est pourquoi le rêveur a honte de ces motions, s'en détourne le jour, n'en veut rien savoir, et s'il ne peut, la nuit, leur interdire toute forme d'expression, il les contraint à la *déformation du rêve*, par laquelle le contenu du rêve revêt une apparence embrouillée et insensée. La puissance psychique en l'homme qui tient compte de cette contradiction interne et qui déforme, au profit des exigences conventionnelles ou même des exigences morales suprêmes, les motions pulsionnelles primitives du rêve, je l'ai nommée la *censure du rêve*.

Or, c'est justement cette part essentielle de ma théorie du rêve que Popper-Lynkeus a trouvée lui-même. Que l'on se réfère à la citation suivante extraite de son récit « Rêver comme veiller » dans les « Fantasmes d'un réaliste » qui, à coup sûr, ont été écrits dans l'ignorance de ma « Théorie du rêve » publiée en 1900, de même que de mon côté j'ignorais alors encore les fantasmes de Lynkeus.

« D'un homme, qui a la propriété étrange de ne jamais rien rêver d'insensé... » « Cette magnifique propriété de rêver comme de veiller repose sur tes vertus, sur ta bonté, ta justice, ton amour de la vérité : c'est la clarté morale de ta nature qui me fait tout comprendre de toi. »

« Si j'y réfléchis bien, répliqua l'autre, je suis tenté de croire que tous les hommes sont constitués comme moi, et qu'absolument personne ne rêve jamais rien d'insensé ! Un rêve dont on se souvient avec tant de précision qu'on peut ultérieurement le raconter, qui n'est donc pas un rêve dû à la fièvre, a *toujours* du sens. Et il ne peut absolument pas en être autrement ! Car les choses qui se contredisent mutuellement ne pourraient évidemment pas se grouper en un tout. Le fait que temps et lieu se bousculent souvent avec confusion n'ôte absolument rien au véritable contenu du rêve, car ils n'ont eu l'un et l'autre, à coup sûr, aucune importance pour son contenu essentiel. N'en faisons-nous pas souvent autant dans la veille : pense aux contes, à tant de formations fantasmatiques pleines de sens qui feraient dire à un sot : c'est un non-sens ! car ce n'est pas possible ! »

« Si l'on savait seulement interpréter les rêves toujours aussi exactement que tu viens de le faire du *mien* ! » dit l'ami.

« Ce n'est certes pas une tâche facile, mais le rêveur ne devrait pas manquer d'y réussir toujours au prix de quelque attention. Pourquoi la plupart du temps n'y réussit-il pas ? Il semble y avoir chez vous quelque chose de caché dans les rêves, quelque chose d'impudique, de nature particulière et supérieure, un certain

mystère inhérent à votre être, qu'on peut difficilement imaginer ; et c'est pourquoi ce que vous rêvez semble si souvent privé de sens et même être un non-sens. Mais au plus profond il n'en va pas ainsi ; en vérité il ne peut absolument pas en être autrement, car l'homme est toujours le même, qu'il veille ou qu'il rêve. »

Je crois que ce qui m'a rendu capable de dépister la cause de la déformation du rêve fut mon courage moral. Chez Popper ce fut la pureté, l'amour de la vérité et la clarté morale de son être.

Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve[1]

Le hasard, qui fait que les dernières éditions de L'*interprétation du rêve* aient été imprimées par planches stéréotypées, m'amène à publier de façon indépendante les remarques suivantes, qui auraient dû s'insérer dans le texte sous forme de modifications ou d'ajouts.

I.

Lorsqu'on interprète un rêve dans l'analyse, on a le choix entre diverses techniques.

On peut *a)* procéder chronologiquement, et faire donner par le rêveur ses associations aux éléments du rêve, dans l'ordre où ces éléments surviennent dans le récit du rêve. C'est là le procédé classique, celui des origines, et je le tiens encore pour le meilleur lorsqu'on analyse ses propres rêves.

Ou bien l'on peut *b)* faire partir le travail d'interprétation d'un élément particulier et remarquable du rêve que l'on extrait du milieu du rêve, par exemple le fragment le plus frappant, ou celui qui possède la plus grande clarté ou intensité sensorielle ; ou encore en enchaînant sur une parole contenue dans le rêve, dont on attend

1 Bemerkungen zur Theorie und Praxis der Traumdeutung, écrit en juillet 1922. Publié en 1923 : Internationale *Zeitschrift für Psychoanalyse*, 9 (I), I-II. GW, XIII.

qu’elle conduise au souvenir d’une parole prononcée pendant la vie éveillée.

On peut *c)* tout d’abord négliger complètement le contenu manifeste, pour demander au rêveur quels événements du jour précédent s’associent dans ses pensées au rêve qu’il a raconté.

Enfin, l’on peut *d)* lorsque le rêveur est déjà familiarisé avec la technique de l’interprétation, renoncer à toute instruction et le laisser choisir les associations du rêve par lesquelles il veut commencer. Je ne puis affirmer que l’une ou l’autre de ces techniques soit préférable et donne en général de meilleurs résultats.

II.

De beaucoup plus important est de savoir si le travail d’interprétation se poursuit sous une *forte* ou sous une faible *pression de résistance*, question sur laquelle l’analyste ne reste jamais longtemps dans le doute. Si la pression est forte on parvient parfois à apprendre de quelles choses traite le rêve, mais on ne peut deviner ce qu’il en dit. C’est comme si l’on écoutait une conversation lointaine ou à voix basse. On se dit alors qu’il ne saurait guère être question d’une collaboration avec le rêveur, on décide de ne pas trop se tracasser et de ne pas trop l’aider, et l’on se contente de lui proposer quelques traductions symboliques que l’on trouve vraisemblables.

La plupart des rêves, dans les analyses difficiles, sont de cette sorte, si bien qu’ils nous en apprennent peu sur la nature et le mécanisme de la formation du rêve ; ils nous donnent encore moins de renseignements sur notre question préférée : où donc se cache l’accomplissement de désir du rêve ?

Avec une pression de résistance allant à l’extrême, on a ce phénomène que l’association du rêveur s’étale en surface au lieu d’aller en profondeur. À la place des associations que nous

souhaitons sur le rêve raconté apparaissent sans cesse de nouveaux fragments de rêve, qui restent eux-mêmes sans associations. C'est seulement quand la résistance se tient dans des limites modérées que se produit le tableau bien connu du travail d'interprétation : les associations du rêveur *divergent* tout d'abord largement à partir des éléments manifestes, de sorte qu'un grand nombre de thèmes et de cercles de représentations sont touchés, jusqu'à ce qu'une seconde série d'associations, partant de là, *converge* rapidement sur les pensées du rêve recherchées.

C'est alors, également, que la collaboration de l'analyste avec le rêveur devient possible ; avec une pression de résistance élevée, elle ne serait pas même opportune.

Bon nombre des rêves qui surviennent pendant l'analyse sont intraduisibles, bien qu'ils ne manifestent pas précisément la résistance. Ils représentent de libres élaborations des pensées latentes qui sont à la base du rêve, et ils sont comparables à des œuvres littéraires bien réussies et retravaillées avec art, où l'on peut retrouver les motifs fondamentaux, encore reconnaissables, certes, mais utilisés en toutes sortes de bouleversements et de transformations. Ces rêves servent dans la cure comme introduction aux pensées et aux souvenirs du rêveur, sans que leur contenu même entre en considération.

III.

On peut distinguer des rêves *d'en-haut* et des rêves *d'en-bas*, à condition de ne pas entendre cette distinction de façon trop tranchée. Les rêves d'en-bas sont ceux qui sont mis en branle par la force d'un désir inconscient (refoulé) qui s'est ménagé une délégation dans n'importe quels restes diurnes. Ils correspondent à des irruptions du refoulé dans la vie éveillée. Les rêves d'en-haut doivent être considérés comme des pensées diurnes ou des intentions diurnes qui ont réussi à se procurer pendant la nuit un

renforcement de la part du refoulé scindé du moi. En règle générale, l’analyse fait alors abstraction de cet auxiliaire inconscient et accomplit l’intégration des pensées latentes du rêve dans la texture de la vie éveillée. Cette distinction n’exige pas une modification de la théorie du rêve.

IV.

Dans bien des analyses, ou dans certaines séquences d’une analyse, on rencontre une séparation de la vie onirique et de la vie éveillée, semblable à la séparation de l’activité fantasmatique — qui poursuit une *continued story* (un roman en rêverie diurne) — et de la pensée vigile. Un rêve s’enchaîne alors à l’autre, se centre sur un élément qui, dans le rêve précédent, n’avait été qu’effleuré, etc. Mais l’autre éventualité est bien plus fréquente : les rêves ne s’accrochent pas les uns aux autres mais s’insèrent dans une série de fragments de la vie éveillée.

V.

L’interprétation d’un rêve se distingue en deux phases, sa traduction et son évaluation ou utilisation. Pendant la première, on ne doit absolument pas se laisser influencer par la considération de la seconde. C’est comme si l’on était en présence d’un chapitre d’un auteur de langue étrangère, par exemple *Tite-Live*. En premier on veut savoir ce que *Tite-Live* raconte dans ce chapitre, et c’est seulement ensuite qu’intervient la discussion, savoir si ce qu’on a lu est un compte rendu historique ou une légende, ou une digression de l’auteur.

Quelles conclusions peut-on, alors, tirer d’un rêve correctement traduit ? J’ai ici l’impression que la pratique analytique n’a pas toujours évité les erreurs et les surestimations, et cela en partie par un respect excessif pour le « mystérieux inconscient ».

On oublie trop facilement ici qu’un rêve n’est le plus souvent qu’une pensée comme une autre, rendue possible par le relâchement de la censure et le renforcement inconscient, et déformée par l’action de la censure et l’élaboration inconsciente.

Prenons l’exemple de ce qu’on nomme rêves de guérison. Lorsqu’un patient a eu un de ces rêves, où il semble se dégager des limitations de la névrose, par exemple en surmontant une phobie ou en abandonnant une liaison sentimentale, nous sommes portés à croire qu’il a fait un grand progrès, qu’il est prêt à entrer dans un nouveau mode d’existence, qu’il commence à tenir compte de sa santé retrouvée, etc. Souvent cela peut être exact, mais, aussi souvent, de tels rêves de guérison n’ont la valeur que de rêves de commodité ; ils signifient le désir d’être enfin guéri, afin de s’épargner une nouvelle partie du travail analytique, à laquelle ils se sentent confrontés. En ce sens, on rencontre par exemple très souvent des rêves de guérison, quand le patient doit entrer dans une nouvelle phase, pénible pour lui, du transfert. Il se comporte alors tout à fait comme bien des névrosés qui se déclarent guéris après quelques heures d’analyse, parce qu’ils veulent échapper à toutes ces choses désagréables qui ont encore à s’exprimer dans l’analyse. Les névrosés de guerre, qui renonçaient à leurs symptômes parce que la thérapeutique du médecin militaire savait leur rendre la vie encore plus inconfortable que le service sur le front, se conformaient, eux aussi, aux mêmes impératifs économiques, et la guérison, dans les deux cas, ne s’est pas avérée solide.

VI.

Il n’est vraiment pas si facile d’énoncer des conclusions générales sur la valeur de rêves qui ont été correctement traduits. Quand il existe, chez le patient, un conflit d’ambivalence, une pensée hostile qui émerge en lui ne signifie certainement pas une défaite durable de la motion tendre, donc une conclusion du conflit, et ce

n’est pas là, davantage, la signification d’un rêve qui aurait le même contenu hostile. Au cours d’un tel conflit d’ambivalence, chaque nuit apporte souvent deux rêves, dont chacun assume l’une des attitudes opposées. Le progrès consiste alors en ceci qu’une isolation totale des deux motions contrastées a été réalisée, et que chacune d’entre elles, avec l’aide de ses renforcements inconscients, peut être suivie et élucidée jusqu’à son extrême limite. S’il arrive parfois que l’un des deux rêves ambivalents ait été oublié, on ne doit pas s’y laisser prendre, et croire que la conclusion est maintenant tombée en faveur d’une des parties. L’oubli de l’un des rêves montre, assurément, que l’une des directions a pris l’avantage pour le moment, mais cela n’est vrai que pour ce jour-là, et cela peut changer. La nuit suivante mettra peut-être au premier plan la manifestation opposée. Où en est vraiment le conflit, on ne peut le deviner qu’en prenant en considération toutes les autres indications, y compris celle de la vie éveillée.

VII.

A la question de l’évaluation des rêves se rattache étroitement celle de leur influençabilité par la « suggestion » du médecin. Peut-être l’analyste s’effraiera-t-il tout d’abord à l’évocation de cette possibilité. S’il y réfléchit de plus près, son effroi fera certainement place à la reconnaissance qu’influencer les rêves du patient n’est pas, pour l’analyste, davantage une malchance ou une honte que d’orienter ses pensées conscientes.

Que le contenu manifeste des rêves soit influencé par la cure analytique, cela n’est pas même à démontrer. C’est la simple conséquence de ce que nous savons sur le rêve : il est lié à la vie éveillée et il élabore les incitations qui en proviennent. Ce qui se passe dans la cure analytique appartient naturellement aux impressions de la vie éveillée, et, bientôt, aux plus fortes d’entre elles. Ce n’est donc pas miracle si le patient rêve de choses dont le

médecin a parlé avec lui et dont il a éveillé en lui l'attente. Pas davantage un miracle, en tout cas, que dans le fait bien connu des rêves « expérimentaux ».

Poussant plus loin notre intérêt, demandons-nous si les pensées latentes du rêve, que doit dégager l'interprétation, peuvent être influencées, suggérées par l'analyste. La réponse, à nouveau, sera : oui, cela va de soi, car une partie de ces pensées latentes du rêve correspond à des formations de pensée préconscientes, entièrement capables de devenir conscientes, par lesquelles le rêveur aurait éventuellement pu réagir, même pendant la veille, à l'incitation des propos de l'analyste — que ces répliques de l'analysé aillent dans le même sens que ceux-ci, ou qu'elles s'y opposent. Si l'on remplace le rêve par les pensées du rêve, qu'il contient, la question de savoir jusqu'à quel point on peut suggérer les rêves coïncide précisément avec celle de savoir jusqu'à quel point le patient, dans l'analyse, est accessible à la suggestion.

Sur le mécanisme même de la formation du rêve, sur le travail du rêve proprement dit, on n'arrive jamais à exercer une influence ; ce point peut être tenu avec certitude.

En dehors de cette partie des pensées préconscientes du rêve, dont nous avons parlé, tout véritable rêve contient des allusions aux motions de désir refoulées auxquelles il doit la possibilité de se former. Le douteur dira qu'elles apparaissent dans le rêve parce que le rêveur sait qu'il doit les apporter, et que l'analyste les attend. L'analyste lui-même, à bon droit, en jugera autrement.

Quand le rêve apporte des situations qui peuvent être interprétées à partir de scènes du passé du rêveur, il paraît particulièrement important de se demander si l'influence du médecin a pu avoir une part dans ces contenus du rêve. Cette question est plus pressante que partout ailleurs dans ce qu'on nomme rêves *de confirmation*, ces rêves qui tirent la jambe derrière l'analyse. On n'en obtient pas d'autres chez de nombreux patients. Ils reproduisent les

expériences vécues de leur enfance seulement après qu’on eut construit celles-ci à partir de symptômes, d’associations et d’allusions, et qu’on les leur eut communiquées. C’est alors qu’on a les rêves de confirmation, contre lesquels ce doute s’élève : ils seraient sans aucune force probante car ils peuvent avoir été fantasmés sur l’incitation du médecin au lieu d’être amenés à la lumière à partir de l’inconscient du rêveur. On ne peut échapper, dans l’analyse, à cette situation ambiguë, car, si l’on n’interprète, ne construit ni ne communique, on ne trouve jamais l’accès, chez ces patients, au refoulé qui est en eux.

La situation se présente favorablement si, à l’analyse d’un de ces rêves qui viennent confirmer en tirant la jambe, s’associent immédiatement des sentiments de vivacité mnésique à l’égard de ce qui était jusqu’alors oublié.

Le sceptique a alors l’issue de dire que ce sont des illusions de la mémoire. D’ailleurs, la plupart du temps, on ne rencontre pas ces sentiments de vivacité mnésique. Le refoulé n’est laissé passer que morceau par morceau, et toutes ces incomplétudes inhibent ou retardent la formation d’une conviction. Il peut aussi s’agir non pas de la reproduction d’un événement réel oublié, mais du dégagement d’un fantasme ; dans ce cas on ne doit jamais s’attendre à rencontrer un sentiment de vivacité mnésique, mais parfois un sentiment de conviction subjective reste possible.

Ainsi donc, les rêves de confirmation peuvent-ils être effectivement des résultats de la suggestion, donc des rêves de complaisance ? Les patients qui n’apportent que des rêves de confirmation sont les mêmes chez qui le doute joue le rôle de la résistance principale. On n’essaie pas de crier plus fort que ce doute par voie d’autorité, ou de l’abattre par des arguments. Il doit persister jusqu’à ce qu’il se liquide dans le cours ultérieur de l’analyse. L’analyste, lui aussi, est en droit de conserver un tel doute, dans tel cas particulier. Ce qui finalement l’amène à la certitude,

c’est précisément la complication du problème qui lui est posé, comparable à la solution d’un de ces jeux d’enfant nommés « puzzle ». Un dessin en couleurs collé sur une planchette de bois et exactement adapté à un cadre de bois a été découpé en de nombreux morceaux, dont les frontières dessinent les lignes courbes les plus irrégulières. Si l’on parvient à ordonner ce tas désordonné de plaquettes de bois, dont chacune porte un dessin incompréhensible, de sorte que le dessin prenne un sens, qu’il ne reste nulle part un manque dans les emboîtements, et que le tout remplisse complètement le cadre, si toutes ces conditions sont remplies, on sait qu’on a trouvé la solution du puzzle, et qu’il n’en existe pas d’autre.

Une comparaison comme celle-là ne peut naturellement rien dire à l’analysé au cours du travail analytique encore inachevé. Je me souviens d’une discussion que j’ai eu à mener avec un patient dont la position extraordinairement ambivalente se manifestait par le doute compulsif le plus fort. Il ne contestait pas les interprétations de ses rêves, et était très frappé de leur concordance avec les suppositions que j’avais exprimées. Mais il demandait si ces rêves de confirmation ne pourraient pas être l’expression de sa docilité à mon égard. Lorsque je fis valoir que ces rêves avaient apporté aussi tout un monceau de détails que je ne pouvais pas soupçonner, et que le reste de son comportement dans la cure ne témoignait pas précisément de sa docilité, il se retourna vers une autre théorie, pour demander si ce n’était pas son désir narcissique de guérir qui l’avait amené à produire de tels rêves, car je lui avais proposé la perspective d’une guérison s’il pouvait accepter mes constructions. Je dus lui répondre que je n’avais jusqu’alors aucune connaissance d’un tel mécanisme de formation du rêve, mais la décision vint par une autre voie. Il se souvenait de rêves qu’il avait eus avant d’entrer en analyse, et même avant d’en avoir appris quoi que ce soit, et l’analyse de ces rêves, libres de tout soupçon de suggestion, arriva aux mêmes interprétations que celles des rêves ultérieurs. Assurément sa

compulsion à contredire trouva encore l’issue de dire que ces rêves antérieurs étaient moins évidents que ceux qu’il avait faits pendant la cure mais, en ce qui me concerne, cette concordance me suffit. Je pense qu’il est tout à fait bon de penser, à l’occasion, que les hommes avaient déjà coutume de rêver avant qu’il n’y eût une psychanalyse.

VIII.

Il se pourrait bien que les rêves pendant une psychanalyse parviennent à amener à la lumière le refoulé de façon plus extensive que les rêves en dehors de cette situation. Mais cela ne peut être prouvé, car les deux situations ne sont pas comparables. L’utilisation dans l’analyse est, à l’origine, tout à fait éloignée des intentions du rêve. Par contre, on ne saurait douter qu’à l’intérieur d’une analyse beaucoup plus du refoulé est amené au jour en liaison avec des rêves qu’à l’aide des autres méthodes ; ce meilleur rendement doit être dû à un moteur, une force inconsciente qui est capable, pendant l’état de sommeil mieux qu’ailleurs, d’assister les intentions de l’analyse. Eh bien, il est difficile de retenir ici un autre facteur que la docilité, issue du complexe parental, de l’analysé envers l’analyste, donc la partie positive de ce que nous nommons transfert ; et, de fait, dans bien des rêves qui ramènent de l’oublié et du refoulé, on ne peut découvrir d’autre désir inconscient auquel attribuer la force de pulsion nécessaire à la formation du rêve. Si quelqu’un prétend que la plupart des rêves utilisables dans l’analyse sont des rêves de complaisance et doivent leur origine à la suggestion, il n’y a rien à y redire du point de vue de la théorie analytique. Je ne puis ici que renvoyer aux discussions de mes « Leçons d’introduction » où est traité le rapport du transfert à la suggestion, et où je montre à quel point reconnaître, dans notre sens, l’action de la suggestion, affecte peu la fiabilité de nos résultats.

Dans mon texte « Au-delà du principe de plaisir », je me suis occupé de ce problème économique : comment les expériences, à tous égards pénibles, de la période sexuelle de la toute petite enfance, peuvent arriver à se frayer un chemin vers une quelconque sorte de reproduction. Je fus obligé de leur reconnaître, dans la « compulsion de répétition », une pulsion vers le haut extraordinairement forte, qui vient à bout du refoulement qui, au service du principe de plaisir, pèse sur elles ; mais pas avant que « le travail de la cure, venant à la rencontre, n’ait relâché le refoulement »[2]. Il faudrait ici ajouter que c’est le transfert positif qui prête cette assistance à la compulsion de répétition. Ainsi a été établie, entre la cure et la compulsion de répétition, une alliance qui se dirige d’abord contre le principe de plaisir, mais qui, comme visée dernière, veut établir la domination du principe de réalité. Comme je l’ai exposé dans ce texte, il n’advient que trop souvent que la compulsion de répétition se libère des obligations de cette alliance, et ne se contente pas du retour du refoulé sous la forme des images du rêve.

IX.

Pour autant que je sache, à ce jour, les rêves de la névrose traumatique constituent la seule exception réelle, et les rêves de punition la seule exception apparente, à la tendance du rêve à l’accomplissement de désir. Dans la seconde sorte de rêves on rencontre ce fait remarquable que véritablement rien des pensées latentes du rêve n’est repris dans le contenu manifeste du rêve, mais qu’à leur place vient quelque chose de tout autre qu’on doit décrire comme une formation réactionnelle contre les pensées du rêve, un rejet et une totale contradiction à leur encontre. Une telle intervention contre le rêve, on ne peut l’attribuer qu’à l’instance

2GW, XIII, p. 18. Trad. fr. « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1948, p. 20.

critique du moi, et il faut donc admettre que celle-ci, excitée par l'accomplissement de désir inconscient, s'est temporairement rétablie, même pendant l'état de sommeil. Elle aurait pu aussi réagir par le réveil à ce contenu indésirable du rêve, mais elle a trouvé un moyen, par la formation du rêve de punition, d'éviter que le sommeil ne soit troublé.

Ainsi, par exemple, dans les rêves bien connus du poète Rosegger dont je parle dans « L'interprétation du rêve », il faut supposer l'existence d'un texte réprimé, au contenu orgueilleux et vantard, tandis que le rêve effectif fait au rêveur ce reproche : « Tu es un compagnon tailleur incapable. » Il serait naturellement insensé de rechercher une motion de désir refoulée comme force de pulsion de ce rêve manifeste ; on doit se contenter de l'accomplissement de désir de l'auto-critique.

Notre étonnement devant cette sorte de construction du rêve s'atténuera si l'on considère combien il est courant de voir la déformation du rêve, au service de la censure, remplacer un élément particulier par quelque chose qui, en un sens quelconque, en est le contraire ou l'opposé.

De là, le chemin est court jusqu'au remplacement d'un morceau caractéristique du contenu du rêve par une contradiction en guise de défense, et un pas de plus nous mène au remplacement, dans sa totalité, du contenu inconvenant du rêve par le rêve de punition. De cette phase intermédiaire dans la falsification du contenu manifeste je voudrais donner un ou deux exemples caractéristiques.

Tiré du rêve d'une jeune fille qui présente une forte fixation au père et qui a des difficultés à s'exprimer dans l'analyse : elle est assise dans la chambre avec une amie, habillée seulement d'un kimono. Un monsieur entre, et elle se sent gênée devant lui. Mais le monsieur dit : « Voilà donc la jeune fille que nous avons déjà vue une fois si joliment habillée. » Le monsieur, c'est moi et, en remontant

plus loin, le père. Mais on ne peut rien faire du rêve tant qu’on ne se résout pas à remplacer, dans le discours du monsieur, l’élément le plus important par son opposé : « Voilà la jeune fille que j’ai déjà vue une fois *déshabillée* et qui était alors si jolie. » Dans son enfance, elle a dormi un certain temps, de trois à quatre ans, dans la même chambre que son père, et tous les indices montrent qu’elle se découvrait, dans son sommeil, pour plaire à son père. Le refoulement de son plaisir exhibitionniste, qui s’est poursuivi depuis lors, motive aujourd’hui, dans la cure, son attitude renfermée, son déplaisir à se montrer sans voiles.

Une autre scène du même rêve : elle lit l’histoire de son propre cas, imprimée. On y voit qu’un jeune homme assassine sa bien-aimée — cacao — cela appartient à l’érotisme anal. La fin est une pensée qu’elle a, dans le rêve, à la mention du cacao. L’interprétation de ce fragment du rêve est encore plus difficile que celle du précédent. On apprend finalement qu’elle a lu l’« Histoire d’une névrose infantile », dont le centre est l’observation, réelle ou fantasmée, d’un coït des parents. Elle avait, une fois déjà, mis en relation cette histoire de cas avec sa propre personne, ce qui n’est pas le seul indice montrant que, pour elle aussi, une telle observation est en cause. Le jeune homme qui assassine sa bien-aimée est alors une allusion transparente à la conception sadique de la scène du coït, mais l’élément suivant, le cacao, s’en éloigne beaucoup. Au cacao, tout ce qu’elle peut associer c’est que sa mère disait souvent que le cacao donne mal à la tête ; d’autres femmes, affirme-t-elle, lui ont dit la même chose. Du reste, elle s’est identifiée à sa mère, pendant un certain temps, justement par de tels maux de tête. Je ne puis trouver de lien entre les deux éléments du rêve qu’en admettant qu’elle veut esquiver les conséquences de l’observation du coït. Non, cela n’a rien à faire avec la procréation. Les enfants proviennent de quelque chose que l’on mange (comme dans les contes), et la mention de l’érotisme anal, qui se présente comme une tentative d’interprétation

dans le rêve, complète la théorie infantile appelée à la rescousse, en y ajoutant la naissance anale.

X.

On exprime parfois son étonnement de voir apparaître le moi du rêveur deux ou plusieurs fois dans le rêve manifeste, une fois dans la personne propre, et, les autres fois, caché sous d'autres personnes. Pendant la formation du rêve, l'élaboration secondaire s'est manifestement efforcée d'effacer cette multiplicité du moi, qui ne se prête à aucune situation scénique, mais qui est restituée par le travail d'interprétation. Elle n'est pas, en soi, plus remarquable que l'apparition multiple du moi dans une pensée vigile, notamment lorsque le moi se divise en sujet et objet, s'oppose, comme instance d'observation et de critique, à l'autre partie de lui-même, ou bien compare sa nature d'aujourd'hui avec celle dont il se souvient, dans le passé, et qui était aussi, alors, moi [*Ich*]. Par exemple dans les phrases : « Quand *je* [*ich*] pense à ce que *j'* [*ich*] ai fait à cet homme », et « quand *je* [*ich*] pense que *j'*[*ich*] étais aussi, autrefois, un enfant »[3]. Mais, que toutes les personnes qui apparaissent dans le rêve doivent valoir pour des parties clivées et des représentants du moi propre, c'est une idée que je refuserai, comme une spéculation sans consistance et injustifiée. Il nous suffit de maintenir que la séparation du moi d'avec une instance d'observation de critique et de punition (idéal du moi) est également à prendre en considération dans l'interprétation du rêve.

3 Freud joue, comme dans la fameuse formule *wo Es war, soll Ich werden*, sur le *ich* pronom et le *Ich* substantivé. La terminologie française ayant opté, non sans dommage, pour « le moi » et non pas « le je », l'ambiguïté et la dérivation entre l'instance du *Ich* et la position de sujet se trouvent oblitérées. (Cf. J. Laplanche, Faire dériver la sublimation, in *Psychanalyse à l'Université*, t. II, n° 8, p. 563-564.) (N.d.T.)

« Psychanalyse » et « Théorie de la libido »[1]

1 « Psychoanalyse » und « Libidotheorie ». Deux articles d'encyclopédie écrits en été 1922, et publiés en 1922 dans le *Handwörterbuch der Sexualwissenschaften*, dirigé par M. Marcuse, Bonn, Marcuse et Welser. GW, XIII.

Table des matières

Psychanalyse

Psychanalyse est le nom : 1) d'un procédé d'investigation des processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles ; 2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fondent sur cette investigation ; 3) d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent progressivement en une discipline scientifique nouvelle.

Histoire

La meilleure façon de comprendre la psychanalyse est encore de s'attacher à sa genèse et à son développement. Dans les années 1880-1881, le Dr Joseph Breuer de Vienne, connu comme spécialiste des maladies internes et de physiologie expérimentale, s'occupa du traitement d'une jeune fille chez qui s'était déclarée, alors qu'elle soignait son père malade, une hystérie grave, dont le tableau clinique était composé de paralysies motrices, d'inhibitions et de troubles de la conscience. Répondant à un appel de la très intelligente patiente, il la mit en hypnose et parvint ainsi à ce que, en communiquant les états d'âme et les pensées qui la dominaient, elle retrouve chaque fois une disposition psychique normale. Par la répétition conséquente de ce procédé pénible, il réussit à la libérer de toutes ses inhibitions et paralysies, si bien que pour finir il trouva sa peine récompensée par un grand succès thérapeutique et par des conceptions inattendues sur la nature de l'énigmatique névrose.

Cependant, Breuer s'abstint de mener plus avant sa découverte, et une dizaine d'années durant ne publia rien là-dessus, jusqu'à ce que l'influence personnelle de l'auteur de ces lignes (Freud, qui au sortir de l'école de Charcot était rentré à Vienne en 1886) réussisse à lui faire reprendre et travailler en commun ce sujet. Ensemble, Breuer et Freud publièrent alors, en 1893, une communication préliminaire, *Sur le mécanisme psychique des phénomènes hystériques*, et en 1895 un livre, *Études sur l'hystérie* (4e éd. en 1922), dans lequel ils désignaient leur procédé thérapeutique sous le terme de « cathartique ».

La catharsis

Des investigations, qui servirent de base aux études de Breuer et Freud, découlèrent avant tout deux résultats, qui ne furent d'ailleurs pas ébranlés par l'expérience ultérieure ; premièrement : les symptômes hystériques trouvent sens et signification dans le fait qu'ils sont un substitut d'actes psychiques normaux ; et deuxièmement : que le dévoilement de ce sens inconnu coïncide avec la levée des symptômes, que donc la recherche scientifique et l'effort thérapeutique se recouvrent ici. Les observations étaient faites sur une série de malades qui furent traitées comme la première patiente de Breuer, c'est-à-dire mises sous hypnose profonde, et les résultats parurent brillants jusqu'à ce que, par la suite, leur faiblesse se révèle. Les représentations théoriques que se firent alors Breuer et Freud étaient influencées par les enseignements de Charcot sur l'hystérie traumatique et pouvaient s'étayer sur les enquêtes de son disciple P. Janet, qui certes avaient été publiées plus tôt que les *Études*, mais n'en étaient pas moins postérieures au premier cas de Breuer. Dès le tout début le facteur *affectif* y était mis au premier plan ; les symptômes hystériques devaient naître du fait qu'un processus psychique chargé d'un affect puissant se trouvait d'une façon ou d'une autre empêché de se résorber par la voie normale

conduisant à la conscience et à la motilité (*abréaction*), après quoi l'affect en quelque sorte « *coincé* » s'engageait dans de fausses voies et trouvait un écoulement dans l'innervation corporelle (*conversion*). Les circonstances dans lesquelles de telles « représentations » pathogènes prenaient naissance furent désignées par Breuer et Freud sous le nom de « *traumatismes psychiques* », et comme elles relevaient le plus souvent d'époques depuis longtemps révolues, les auteurs purent dire que les hystériques souffraient en grande partie de réminiscences (non liquidées).

La « *catharsis* » résultait alors, sous traitement, de l'ouverture de la voie d'accès à la conscience et du déchargement normal de l'affect. L'hypothèse de processus psychiques *inconscients* était, comme on le voit, une part indispensable de cette théorie. Janet lui aussi avait travaillé sur les actes inconscients de la vie psychique, mais comme il le souligna dans des polémiques ultérieures dirigées contre la psychanalyse, ceci n'était pour lui qu'une commodité d'expression, une *manière de parler*[2], par laquelle il ne prétendait suggérer aucune conception nouvelle.

Dans un chapitre théorique des *Études*, Breuer a communiqué quelques spéculations sur les processus d'excitation dans le psychique, qui n'ont cessé de fournir des orientations pour l'avenir et n'ont, aujourd'hui, toujours pas été reconnues à leur juste valeur. Ainsi prirent fin ses contributions à ce domaine de la science ; il se retira peu après du travail commun.

Le passage à la psychanalyse

Dès les *Études*, des contradictions dans les conceptions des deux auteurs s'étaient annoncées. Breuer supposait que les représentations pathogènes manifestent un effet traumatique du fait qu'elles ont pris naissance dans des « *états hypnoïdes* », dans lesquels l'opération psychique est soumise à des limitations

2 En français dans le texte.

particulières. L'auteur de ces lignes rejetait cette explication et pensait reconnaître qu'une représentation devient pathogène dès lors que son contenu s'oppose aux tendances dominantes de la vie psychique, si bien qu'elle suscite la « *défense* » de l'individu (Janet avait attribué aux hystériques une incapacité constitutionnelle à maintenir ensemble leurs contenus psychiques ; c'est ici que les chemins de Breuer et Freud se séparaient du sien). Les deux innovations qui firent bientôt quitter à l'auteur de ces lignes le terrain de la catharsis avaient elles-mêmes déjà fait l'objet d'une mention dans les *Études*. Voici qu'elles devinrent après le retrait de Breuer le point de départ de nouveaux développements.

Abandon de l'hypnose

L'une de ces innovations s'appuyait sur une expérience pratique et conduisit à une modification de la technique, l'autre consistait en un progrès dans la connaissance clinique de la névrose. Il s'avéra bientôt que les espoirs thérapeutiques que l'on avait mis dans le traitement cathartique sous hypnose restaient dans un certain sens inaccomplis. La disparition des symptômes, il est vrai, s'effectuait parallèlement à la catharsis, mais le succès global s'avérait pourtant totalement dépendant de la relation du patient au médecin, se présentait donc comme un succès de la « suggestion », et lorsque cette relation se détruisait, tous les symptômes resurgissaient, comme s'ils n'avaient jamais trouvé de résolution. À cela, s'ajoutait encore que le faible nombre des personnes qui se faisaient mettre sous hypnose profonde avait pour conséquence une limitation, médicalement très importante, de l'utilisation du procédé cathartique. C'est pour ces raisons que l'auteur de ces lignes décida de renoncer à l'hypnose. Mais, dans le même temps, il puisait dans les impressions qu'il devait à l'hypnose les moyens de la remplacer.

La libre association

L'état hypnotique avait eu pour conséquence chez le patient une telle amplification de l'aptitude à associer qu'il savait aussitôt trouver le chemin, inaccessible à sa réflexion consciente, menant du symptôme aux pensées et souvenirs s'y rattachant. L'abandon de l'hypnose semblait créer une situation de désarroi, mais l'auteur de ces lignes se souvint de la preuve fournie par Bernheim que l'expérience vécue dans le somnambulisme n'était oubliée qu'en apparence et pouvait à tout moment être mise sur la voie du souvenir par le médecin assurant de façon pressante que celle-ci est connue. Il essaya donc de presser, même ses patients non hypnotisés, de communiquer leurs associations, afin de trouver par un tel matériel le chemin de ce qui est soumis à l'oubli ou à la défense. Plus tard, il remarqua qu'on n'avait pas besoin d'une telle pression, que chez le patient les idées subites surgissaient presque toujours en abondance, mais que celles-ci étaient, par des objections déterminées qu'il se faisait à lui-même, tenues à l'écart de la communication et même de la conscience. Dans l'attente, à cette époque encore injustifiée, confirmée plus tard par une expérience féconde, que tout ce qui vient à l'esprit du patient à partir d'un point donné doive nécessairement être aussi en rapport intime avec celui-ci, la technique se dégagea, qui éduque le patient à renoncer à toutes ses positions critiques et qui exploite le matériel d'idées subites, amené alors à la lumière, en vue de dévoiler les rapports recherchés. Une solide confiance en la rigueur du déterminisme dans le psychique avait certainement sa part dans la conversion à cette technique, qui devait remplacer l'hypnose.

La « règle fondamentale de la technique », Ce procédé de l'« association libre », a été retenu depuis dans le travail psychanalytique. On engage le traitement en invitant le patient à se mettre dans la situation d'un auto-observateur attentif et dénué de passion, à ne recueillir toujours que la surface de sa conscience et,

d'une part, à se faire un devoir de la plus totale franchise, d'autre part, à n'exclure de la communication aucune idée subite, même si : 1) on devait la ressentir comme par trop désagréable, ou même si 2) on ne pouvait pas la juger autrement qu'insensée, 3) par trop anodine, 4) étrangère à ce que l'on cherche. Il s'avère régulièrement que les idées subites, suscitant les critiques mentionnées en dernier, sont justement celles qui ont une valeur particulière pour la découverte de ce qui est soumis à l'oubli.

La psychanalyse, art de l'interprétation

La nouvelle technique modifia tellement l'impression produite par le traitement, entraîna le médecin dans des relations aux malades tellement nouvelles et fournit des résultats tellement surprenants qu'il parut justifié de recourir à un nom pour distinguer ce procédé de la méthode cathartique. L'auteur de ces lignes choisit pour le mode de traitement, pouvant désormais s'étendre à beaucoup d'autres formes de perturbation névrotique, le nom de *psychanalyse*. Cette psychanalyse était donc au premier chef un art de l'interprétation et se fixait la tâche d'approfondir la première des grandes découvertes de Breuer, selon laquelle les symptômes névrotiques sont un substitut plein de sens pour d'autres actes psychiques qui n'ont pas eu lieu. Dorénavant, il s'agissait de concevoir le matériel fourni par les idées subites des patients, comme s'il renvoyait à un sens caché, et de deviner ce sens à partir de ce matériel. L'expérience montra rapidement que le médecin analysant se comporte ici de la façon la plus adéquate s'il s'abandonne lui-même, dans un état d'*attention uniformément flottante*, à sa propre activité mentale inconsciente, évite le plus possible de réfléchir et d'élaborer des attentes conscientes, ne veut, de ce qu'il a entendu, rien fixer en particulier dans sa mémoire et capte de la sorte l'inconscient du patient avec son propre inconscient. On remarqua alors, quand les circonstances n'étaient

pas trop défavorables, que les idées subites du patient avançaient par tâtonnements, en quelque sorte comme des allusions vers un thème donné, et l'on n'eut plus soi-même qu'à oser un pas de plus en avant pour deviner et pouvoir communiquer au patient ce qui lui était à lui-même caché. Certes, ce travail d'interprétation ne se laissait pas rigoureusement enfermer dans des règles et laissait une grande aire de jeu au tact et à l'adresse du médecin, c'est seulement en conjuguant impartialité et entraînement que l'on parvenait généralement à des résultats fiables, c'est-à-dire à ceux qui, dans des cas semblables, se confirmaient par répétition. À l'époque où si peu de choses étaient encore connues sur l'inconscient, la structure des névroses et les processus pathologiques à leur arrière-plan, on ne pouvait qu'être satisfait de pouvoir recourir à une telle technique, même si elle n'était pas mieux fondée en théorie. On la pratique d'ailleurs encore de la même façon dans l'analyse actuelle, avec seulement le sentiment d'une plus grande sécurité et une meilleure compréhension de ses limites.

L'interprétation des actes manqués et actions fortuites

Ce fut un triomphe pour l'art de l'interprétation de la psychanalyse lorsqu'elle réussit à prouver que certains actes psychiques fréquents des personnes normales, pour lesquels jusqu'à présent on n'avait pas requis la moindre explication psychologique, sont à comprendre comme les symptômes des névrosés, c'est-à-dire ont un sens, qui n'est pas connu de l'intéressé mais peut être facilement trouvé par l'effort d'analyse. Les phénomènes en question, l'oubli momentané de paroles et de noms habituellement bien connus, l'oubli de résolutions, les si fréquents lapsus *linguœ*, erreur de lecture, *lapsus calami,* fait de perdre ou d'égarer des objets, maintes erreurs ou actes d'auto-endommagement apparemment fortuits, enfin des mouvements que l'on accomplit par habitude,

comme sans intention et par jeu, des mélodies qu'on fredonne « sans penser à rien » et autres choses encore — tout ceci fut soustrait à l'explication physiologique, pour peu que celle-ci ait été tentée, fut présenté comme rigoureusement déterminé et reconnu comme manifestation d'intentions réprimées de la personne ou comme conséquence d'une interférence de deux intentions, dont l'une était inconsciente durablement ou dans l'instant. Cette contribution à la psychologie était polyvalente. Le champ du déterminisme psychique s'en trouva élargi dans des proportions insoupçonnées ; l'abîme supposé entre les faits psychiques normaux et les faits psychiques morbides fut réduit ; dans de nombreux cas on put aisément voir clair dans le jeu des forces psychiques, qu'on ne pouvait pas ne pas supposer derrière les phénomènes. Finalement, on acquit ainsi un matériel, propre comme nul autre à éveiller la croyance en l'existence d'actes psychiques inconscients, même chez ceux à qui l'hypothèse d'un psychisme inconscient apparaît comme bizarre, voire même absurde. L'étude des actes manqués et des actions fortuites proprement dits — occasion qui s'offre en abondance à la plupart des gens — est encore aujourd'hui la meilleure façon de se préparer à pénétrer dans la psychanalyse. Dans le traitement analytique, l'interprétation des actes manqués affirme sa place comme moyen de dévoilement de l'inconscient, à côté de l'interprétation des idées subites, incomparablement plus importante.

L'interprétation des rêves

Un nouvel accès aux profondeurs de la vie de l'âme s'ouvrit lorsque l'on appliqua la technique de la libre association aux rêves, les siens propres ou ceux des patients analytiques. En fait, la plus grande et la meilleure part de ce que nous savons des processus se déroulant dans les couches inconscientes de l'âme provient de l'interprétation des rêves. La psychanalyse a restitué au rêve la

signification qui lui était autrefois, dans les temps anciens, généralement dévolue, mais elle procède autrement avec lui. Elle ne s'en remet pas à la sagacité de l'interprète du rêve, mais pour la plus grande part, transfère la tâche au rêveur lui-même, en lui demandant ce qu'il associe aux différents éléments du rêve. En poursuivant plus avant ces associations, on parvient à la connaissance de pensées qui recouvrent parfaitement le rêve, mais qui, jusqu'à un certain point, se révèlent être des pans de l'activité de l'âme en éveil, ayant pleine valeur et parfaitement compréhensibles. Ainsi le rêve remémoré se trouve-t-il, en tant que *contenu manifeste du rêve*, confronté aux *pensées latentes du rêve* trouvées par interprétation. Le processus qui a converti ces pensées en ce contenu, en « rêve » justement, et qui est défait par le travail de l'interprétation, peut à bon droit être appelé *travail du rêve.*

Les pensées latentes du rêve, nous les appelons également, en raison de leur relation à la vie de veille, *restes diurnes*. Elles se trouvent *condensées* de façon étonnante par le travail du rêve, auquel on aurait tout à fait tort d'attribuer un caractère « créateur », *déformées* par le *déplacement* d'intensités psychiques, organisées pour la *présentation en images visuelles*, et sont par ailleurs soumises, avant que n'aboutisse la mise en forme du rêve manifeste, à une *élaboration secondaire*, qui pourrait bien donner à la nouvelle construction quelque chose comme du sens et de la cohésion. À vrai dire, ce dernier processus n'appartient plus au travail du rêve.

Théorie dynamique de la formation du rêve

Percer à jour la dynamique de la formation du rêve n'a pas fait trop de difficultés. La force pulsionnelle nécessaire à la formation du rêve n'est pas formée par les pensées latentes du rêve ou les restes diurnes, mais par une tendance inconsciente refoulée le jour, avec laquelle les restes diurnes ont pu se mettre en relation, et qui s'aménage un *accomplissement de désir* à partir du matériel des

pensées latentes. Ainsi chaque rêve est-il d'une part un accomplissement de désir de l'inconscient, d'autre part, dans la mesure où il réussit à préserver l'état de sommeil de toute perturbation, un accomplissement du désir normal de sommeil, qui a induit le sommeil. Fait-on abstraction de la contribution inconsciente à la formation du rêve et réduit-on le rêve à ses pensées latentes, il peut alors être le représentant de tout ce qui a occupé la vie de veille, une réflexion, un avertissement, une résolution, une préparation du proche avenir et également la satisfaction d'un désir inaccompli. Le caractère méconnaissable, l'étrangeté, l'absurdité du rêve manifeste sont pour une part la conséquence de la transposition des pensées du rêve en un autre mode d'expression qu'il faut qualifier d'*archaïque*, mais d'autre part l'effet d'une instance de limitation et de refus critique, qui même pendant le sommeil n'est pas totalement abolie. On n'a pas de peine à supposer que la « *censure du rêve* », que nous rendons responsable au premier chef de la déformation des pensées du rêve en rêve manifeste, est une extériorisation des mêmes forces psychiques qui, tout le jour, avaient tenu à l'écart, *refoulé*, la motion inconsciente de désir.

Il vaudrait la peine de pénétrer plus avant dans l'élucidation des rêves, car le travail analytique a montré que la dynamique de la formation du rêve est la même que celle de la formation du symptôme. Ici et là, nous reconnaissons un antagonisme de deux tendances, une inconsciente, d'habitude refoulée, qui vise à la satisfaction — accomplissement de désir —, et une appartenant vraisemblablement au moi conscient, qui refuse et qui refoule, et nous reconnaissons comme résultat de ce conflit une formation de compromis — le rêve, le symptôme — dans laquelle les deux tendances ont trouvé une expression imparfaite. La signification théorique de cette concordance saute aux yeux. Comme le rêve n'est pas un phénomène pathologique, cette concordance fournit la preuve que les mécanismes psychiques qui produisent les symptômes

morbides sont également présents dans la vie psychique normale, que la conformité aux mêmes lois inclut le normal et l'anormal, et que les résultats de la recherche sur les névrosés et les malades mentaux ne peuvent pas être sans importance pour la compréhension de la psyché saine.

La symbolique

Lors de l'étude du mode d'expression créé par le travail du rêve, on se trouva en face du fait surprenant que, dans le rêve, certains objets, arrangements et rapports sont représentés en quelque sorte indirectement par des « symboles », que le rêveur utilise sans en connaître la signification, et même à propos desquels son association ne fournit habituellement rien. Il faut que leur traduction soit donnée par l'analyste, qui lui-même ne peut la trouver qu'empiriquement, en essayant de l'intégrer dans le contexte. Il s'avéra plus tard que l'usage de la langue, la mythologie et le folklore contiennent les analogies les plus abondantes avec les symboles du rêve. Les symboles, auxquels se rattachent les problèmes les plus intéressants non encore résolus, semblent être un fragment du patrimoine psychique immémorial, La communauté du symbole s'étend au-delà de la communauté de la langue.

La signification étiologique de la vie sexuelle

La seconde nouveauté qui se fit jour, après que l'on eut remplacé la technique hypnotique par l'association libre, était de nature clinique et fut trouvée lors de la recherche continue des expériences vécues traumatiques, dont les symptômes hystériques semblaient dériver. Plus on mettait de soin dans cette quête, plus l'enchaînement de telles impressions étiologiquement significatives se révélait fécond, mais plus celles-ci remontaient loin dans la puberté ou l'enfance du névrosé. Simultanément, elles acquéraient un caractère uniforme et finalement on devait s'incliner devant

l'évidence et reconnaître qu'à la racine de toute formation de symptôme, on ne manquerait pas de trouver des impressions traumatiques nées de la vie sexuelle des toutes premières années. Le traumatisme sexuel prit ainsi la place du traumatisme banal et ce dernier dut sa signification étiologique à sa relation associative ou symbolique avec le premier qui l'avait précédé. Comme l'examen, entrepris dans le même temps, de cas de nervosité commune, classés comme *neurasthénie* et *névrose d'angoisse*, amena à conclure que ces perturbations se ramènent à des aberrations actuelles dans la vie sexuelle et peuvent être écartées par l'arrêt de celles-ci, on en déduisit sans peine que les névroses étaient en réalité l'expression de perturbations dans la vie sexuelle, les névroses dites *actuelles* l'expression (à médiation chimique) d'endommagements présents, les *psychonévroses* l'expression (à élaboration psychique) d'endommagements depuis longtemps révolus de cette fonction biologiquement si importante, jusqu'à présent gravement négligée par la science. Aucune des thèses de la psychanalyse n'a rencontré une incrédulité si obstinée, ni une résistance si acharnée, que celle de la signification étiologique prépondérante de la vie sexuelle pour les névroses. Ne manquons pourtant pas de remarquer expressément que la psychanalyse n'a d'ailleurs rencontré, au cours de son développement jusqu'à ce jour, aucun motif pour rétracter cette affirmation.

La sexualité infantile

Par son investigation étiologique, la psychanalyse se mit en situation de s'occuper d'un thème dont l'existence avait été à peine présumée avant elle. On s'était habitué en science à faire commencer la vie sexuelle avec la puberté, et l'on avait jugé les manifestations de la sexualité infantile comme des signes rares de précocité anormale et de dégénérescence. Et voici que la psychanalyse dévoilait une abondance de phénomènes aussi singuliers que

réguliers, par lesquels on se voyait contraint de faire coïncider le début de la fonction sexuelle chez l'enfant presque avec le commencement de la vie extra-utérine, et l'on se demanda avec étonnement comment il avait été possible de fermer les yeux sur tout cela. Les premières vues sur la sexualité infantile ont certes été acquises par l'investigation analytique d'adultes, et par conséquent affectées de tous les doutes et sources d'erreur qu'on pouvait attendre d'une rétrospection si tardive, mais lorsque plus tard (à partir de 1908) l'on commença d'analyser et d'observer sans préjugé des enfants eux-mêmes, on acquit la confirmation directe de tout le contenu concret de la nouvelle conception.

La sexualité infantile montrait à maints égards un autre tableau que celle des adultes et surprenait par de nombreux caractères relevant de ce qui était condamné chez les adultes comme « *perversion* ». Il fallut élargir le concept du sexuel jusqu'à ce qu'il englobe plus que la tendance à l'union des deux sexes dans l'acte sexuel ou à la provocation de sensations de plaisir particulières aux organes génitaux. Mais cet élargissement trouva sa récompense dans le fait qu'il devint possible de comprendre la vie sexuelle infantile, normale et perverse, à partir d'un ensemble.

L'investigation analytique conduite par l'auteur tomba tout d'abord dans l'erreur de surestimer largement la *séduction* comme source des manifestations sexuelles infantiles et germe de la formation de symptôme névrotique. On réussit à triompher de cette illusion lorsque se fit reconnaître dans la vie psychique des névrosés le rôle extraordinairement grand de l'*activité fantasmatique*, qui, pour la névrose, était manifestement plus déterminante que la réalité extérieure. C'est derrière ces fantasmes qu'apparut alors le matériel permettant de donner la description suivante du développement de la fonction sexuelle.

Le développement de la libido

La pulsion sexuelle, dont on appellera la manifestation dynamique dans la vie psychique « *libido* », est composée de pulsions partielles en quoi elle peut aussi se désagréger de nouveau, et qui ne se réunissent que progressivement en organisations déterminées. La source de ces pulsions partielles, ce sont les organes du corps, en particulier certaines *zones érogènes* éminentes, mais tous les processus fonctionnels importants dans le corps fournissent également des contributions à la libido. Les pulsions partielles prises une à une aspirent, tout d'abord indépendamment les unes des autres, à la satisfaction, mais au cours du développement elles se regroupent et convergent toujours davantage. On reconnaît comme premier stade d'organisation (prégénital) le stade *oral*, dans lequel, conformément à l'intérêt principal du nourrisson, la *zone buccale* joue le rôle principal. Lui succède l'organisation *sadique-anale*, dans laquelle la pulsion partielle du *sadisme* et la *zone anale* se distinguent particulièrement ; la différence des sexes est ici représentée par le contraste actif et passif. Le troisième et dernier stade d'organisation, c'est le regroupement de la plupart des pulsions partielles sous le *primat des zones génitales*. En règle générale, ce développement se déroule rapidement et imperceptiblement ; pourtant des parties isolées des pulsions en restent aux stades qui précèdent l'aboutissement ultime et produisent ainsi les *fixations* de la libido, qui, en tant que dispositions à de futures irruptions des tendances refoulées, sont importantes et se trouvent dans un rapport déterminé avec le développement des futures névroses et perversions (voir « Théorie de la Libido »).

La découverte de l'objet et le complexe d'Œdipe

La pulsion partielle orale trouve d'abord sa satisfaction en *s'étayant* sur l'assouvissement du besoin de nourriture et son objet

dans le sein maternel. Elle se détache alors, devenant autonome et simultanément *auto-érotique*, c'est-à-dire découvre son objet dans le corps propre. Également d'autres pulsions partielles se comportent d'abord de façon auto-érotique et ne se dirigent que plus tard sur un objet étranger. Il est particulièrement significatif que les pulsions partielles de la zone génitale passent régulièrement par une période d'intense satisfaction auto-érotique. Pour l'organisation génitale définitive de la libido, toutes les pulsions partielles ne sont pas également utilisables, c'est pourquoi quelques-unes d'entre elles (par exemple les anales) sont mises de côté, réprimées ou soumises à des transformations compliquées.

Dès les premières années d'enfance (de la deuxième à la cinquième environ) s'opère un regroupement des tendances sexuelles, dont l'objet, chez le garçon, est la mère. Ce choix d'objet, parallèlement à la position, qui lui est inhérente, de rivalité et d'hostilité à l'égard du père, est le contenu de ce qu'on appelle *complexe d'Œdipe*, lequel, chez tous les hommes, revêt la plus grande importance pour la mise en forme ultime de la vie amoureuse. On a posé comme caractéristique du sujet normal le fait qu'il apprend à maîtriser le complexe d'Œdipe, alors que le névrosé y reste attaché.

L'instauration diphasée du développement sexuel

Cette période initiale de la vie sexuelle trouve normalement un terme vers la cinquième année et est relayée par un temps de *latence* plus ou moins totale, pendant laquelle les limitations éthiques s'édifient en tant que formations de protection contre les motions de désir du complexe d'Œdipe. Dans le temps qui lui succède, celui de la *puberté*, le complexe d'Œdipe connaît une réactivation dans l'inconscient et affronte ses nouveaux remaniements. Il faut attendre le temps de la puberté pour que celui-ci développe les pulsions sexuelles jusqu'à leur pleine intensité ; mais

l'orientation de ce développement et toutes les dispositions afférentes sont déjà déterminées par l'épanouissement initial de la sexualité préalablement accompli dans l'enfance. Ce développement diphasé de la fonction sexuelle, interrompu par la période de latence, semble être une particularité biologique de l'espèce humaine et receler la condition nécessaire à la naissance des névroses.

La doctrine du refoulement

La conjonction de ces connaissances théoriques avec les impressions immédiates résultant du travail analytique conduit à une conception des névroses qui, très grossièrement esquissée, peut s'énoncer ainsi : les névroses sont l'expression de conflits entre le moi et celles des tendances sexuelles qui apparaissent au moi comme incompatibles avec son intégrité ou ses exigences éthiques. Le moi a *refoulé* ces tendances non *accordées au moi*, c'est-à-dire leur a retiré son intérêt et leur a barré l'accès à la conscience ainsi qu'à la décharge motrice menant à la satisfaction. Lorsque dans le travail analytique on tente de rendre conscientes ces motions refoulées, on en vient à ressentir les forces *refoulantes* comme une *résistance*. La réalisation du refoulement fait cependant très facilement défaut dans le cas des pulsions sexuelles. Leur libido accumulée se fraie, à partir de l'inconscient, d'autres issues, en *régressant* à des phases de développement et à des positions objectales antérieures et, là où se trouvent des fixations infantiles, en opérant aux points faibles du développement libidinal une percée vers la conscience et la décharge. Ce qui prend ainsi naissance est un *symptôme* et donc au fond une satisfaction sexuelle substitutive, mais même le symptôme peut ne pas se soustraire encore entièrement à l'influence des forces refoulantes du moi, si bien qu'il doit s'accommoder de modifications et de déplacements — en parfaite similitude avec le rêve —-, grâce auxquels son caractère de satisfaction sexuelle devient méconnaissable. Le symptôme acquiert ainsi le caractère d'une

formation de compromis entre les pulsions sexuelles refoulées et les pulsions du moi refoulantes, d'un accomplissement de désir pour les deux parties en conflit, simultané mais imparfait des deux côtés. Cela vaut en toute rigueur pour les symptômes de l'hystérie, tandis que, dans le cas des symptômes de la névrose obsessionnelle, la part de l'instance refoulante parvient fréquemment à une expression plus vigoureuse par instauration de formations réactionnelles (assurances contre la satisfaction sexuelle).

Le transfert

S'il était encore besoin d'une preuve supplémentaire en faveur de l'affirmation que les forces pulsionnelles de la formation de symptôme névrotique sont de nature sexuelle, on la trouverait dans le fait que s'instaure régulièrement pendant le traitement analytique une relation affective particulière du patient à son médecin, qui va bien au-delà des normes rationnelles, qui dans ses variations va de l'abandon le plus tendre à l'hostilité la plus obstinée, et emprunte toutes ses particularités aux positions amoureuses, antérieures et devenues inconscientes, du patient. Ce *transfert* qui, tant dans sa forme positive que dans sa forme négative, se met au service de la *résistance* devient dans les mains du médecin le moyen de secours le plus puissant et joue dans la dynamique du processus de guérison un rôle qu'on ne saurait surestimer.

Les piliers de la théorie psychanalytique

L'acceptation de processus psychiques inconscients, la reconnaissance de la doctrine de la résistance et du refoulement, la prise en considération de la sexualité et du complexe d'Œdipe sont les contenus principaux de la psychanalyse et les fondements de sa théorie, et qui n'est pas en mesure de souscrire à tous ne devrait pas compter parmi les psychanalystes.

Destins ultérieurs de la psychanalyse

Dans les limites approximatives de ce qui vient d'être esquissé, la psychanalyse avait progressé grâce au travail de l'auteur de ces lignes, qui pendant plus d'une décennie la représenta seul. En 1906, les psychiatres suisses E. Bleuler et C. G. Jung se prirent d'un vif intérêt pour l'analyse, en 1907 eut lieu à Salzbourg une première rencontre de ses adeptes, et bientôt la jeune science se découvrit au centre de l'intérêt des psychiatres comme des profanes. Le mode d'accueil dans l'Allemagne autoritariste ne fut pas précisément à l'honneur de la science allemande et provoqua même chez un partisan aussi froid qu'E. Bleuler une défense énergique. Pourtant, toutes les condamnations et mesures discriminatoires officielles lors des congrès ne réussirent pas à arrêter la croissance intérieure et l'expansion extérieure de la psychanalyse, qui dès lors, au cours des dix années suivantes, déborda largement les frontières de l'Europe et devint populaire aux États-Unis d'Amérique particulièrement, ce qu'on ne doit pas pour une moindre part à la diligence ou à la collaboration de J. Putnam (Boston), Ernest Jones (Toronto, plus tard Londres), Flournoy (Genève), Ferenczi (Budapest), Abraham (Berlin), et de beaucoup d'autres. L'anathème frappant la psychanalyse amena ses adeptes à s'associer en une organisation internationale, qui tient cette année (1922) à Berlin son huitième congrès privé et qui comporte actuellement les groupes locaux suivants : Vienne, Budapest, Berlin, Hollande, Zurich, Londres, New York, Calcutta et Moscou. Même la guerre mondiale n'interrompit pas ce développement. En 1918-1919 fut fondé par le Dr Anton von Freund (Budapest) l'*Internationaler Psychoanalytischer Verlag*, qui publie les livres et revues au service de la psychanalyse ; en 1920 fut ouverte à Berlin, par le Dr M. Eitingon, la première « Policlinique psychanalytique » pour le traitement des malades nerveux sans ressources. Des traductions des œuvres principales de l'auteur de ces lignes, en français, en italien et en espagnol, qui sont en ce

moment même en préparation, attestent l'éveil de l'intérêt pour la psychanalyse même dans le monde roman. Dans les années 1911-1913 se détachèrent de la psychanalyse deux orientations, qui s'efforçaient manifestement d'en atténuer les côtés scabreux. L'une, ouverte par C. G. Jung, cherchait à faire droit aux exigences éthiques, dépouillait le complexe d'Œdipe de sa signification réelle en opérant un renversement de valeurs par symbolisation, et négligeait dans la pratique le dévoilement de la période infantile oubliée, celle qui mérite le nom de « préhistorique ». L'autre, qui a pour promoteur Alf. Adler à Vienne, restituait sous un autre nom maints éléments de la psychanalyse, par exemple le refoulement pris dans une conception sexualisée comme « protestation virile », mais s'écartait par ailleurs de l'inconscient et des pulsions sexuelles, et cherchait à ramener le développement du caractère comme celui des névroses à la volonté de puissance, qui s'efforce de tenir en échec au moyen de la surcompensation les dangers menaçants nés de l'infériorité des organes. Ces deux orientations érigées en système n'ont pas influencé durablement le développement de la psychanalyse ; pour ce qui est de l'adlérienne, il s'est avéré rapidement qu'elle a trop peu de points communs avec la psychanalyse à laquelle elle prétendait se substituer.

Progrès récents de la psychanalyse

Depuis que la psychanalyse est devenue domaine d'activité pour un si grand nombre d'observateurs, elle a acquis des enrichissements et des approfondissements dont il ne peut malheureusement être fait mention dans cet article que très succinctement.

Le narcissisme

Le progrès théorique le plus important de la psychanalyse fut bien l'application de la doctrine de la libido au moi refoulant. On en

vint à se représenter le moi lui-même comme un réservoir de libido — appelée narcissique — duquel s'écoulent les investissements libidinaux des objets et dans lequel ces investissements peuvent être réintroduits. À l'aide de cette représentation il devint possible d'aborder l'analyse du moi et de procéder au partage clinique des psychonévroses en *névroses de transfert* et affections *narcissiques*. Dans les premières (hystérie et névrose obsessionnelle) est disponible une quantité de libido tendant au transfert sur des objets étrangers, qui est mise à contribution pour mener à bien le traitement analytique ; les troubles narcissiques (démence précoce, paranoïa, mélancolie) sont au contraire caractérisés par le fait que la libido se retire des objets, et sont pour cela à peine accessibles à la thérapie analytique. Mais cette insuffisance thérapeutique n'a pas empêché l'analyse de fournir les prémices les plus fécondes d'une compréhension approfondie de ces souffrances attribuées aux psychoses.

Tournant de la technique

Après que l'élaboration de la technique d'interprétation eut satisfait pour ainsi dire le désir de connaître de l'analyste, il fallut que l'intérêt se tourne vers le problème de savoir par quelles voies on pouvait parvenir à influencer le patient avec le maximum d'efficacité. Il en résulta bientôt que la première des tâches du médecin est d'amener le patient à connaître et plus tard à surmonter les *résistances* qui surgissent chez lui pendant le traitement et dont au début il n'a pas même conscience. On reconnut en outre, simultanément, que la part essentielle du travail de guérison consiste à surmonter ces résistances, et que sans cette opération une modification psychique durable du patient ne peut être atteinte. Depuis que le travail de l'analyste se règle ainsi sur la résistance du malade, la technique analytique a acquis une précision et une finesse qui rivalisent avec celles de la technique chirurgicale. Il faut donc

déconseiller instamment d'entreprendre des traitements psychanalytiques sans formation rigoureuse, et le médecin qui s'y risque en se fiant à son diplôme reconnu par l'État n'est en rien meilleur qu'un profane.

La psychanalyse, méthode thérapeutique

La psychanalyse ne s'est jamais donnée pour une panacée et n'a pas non plus prétendu faire des miracles. Dans un des domaines les plus difficiles de l'activité médicale, elle est, pour des souffrances déterminées, la seule méthode possible, et, pour d'autres, celle qui fournit les résultats les meilleurs ou les plus durables, jamais sans dépense correspondante de temps et de travail. Du médecin qui n'est pas totalement absorbé par les soins qu'il a pour tâche de donner, elle récompense généreusement la peine en lui procurant des lumières insoupçonnées sur les labyrinthes de la vie psychique et les connexions entre psychique et corporel. Là où présentement elle ne peut offrir une aide, mais seulement une compréhension théorique, elle fraie peut-être la voie à une influence ultérieure plus directe sur les troubles névrotiques. Elle a pour champ d'action avant tout les deux névroses de transfert, hystérie et névrose obsessionnelle, dans lesquelles elle a contribué à mettre au jour la structure interne et les mécanismes à l'œuvre, sans compter toutes les sortes de phobies, les inhibitions, les anomalies caractérielles, les perversions sexuelles et les difficultés de la vie amoureuse. Selon les indications de quelques analystes, le traitement analytique des atteintes organiques franches n'est pas non plus sans avenir (Jelliffe, Groddeck, Félix Deutsch), puisqu'il n'est pas rare qu'un facteur psychique prenne part à la genèse et à la persistance de ces affections. Comme la psychanalyse requiert chez ses patients un certain degré de plasticité psychique, elle doit, au moment de les choisir, s'en tenir à des limites d'âge déterminées, et comme elle a pour condition qu'on s'occupe longuement et intensément du malade pris isolément, ce serait un

non-sens économique de faire inconsidérément une telle dépense à propos d'individus totalement sans valeur, même si par ailleurs ils sont névrosés. Pour savoir quelles modifications sont exigibles pour rendre le procédé thérapeutique de la psychanalyse accessible à de plus larges couches sociales et pour l'adapter à des intelligences plus ou moins faibles, il faut attendre la leçon de l'expérience fournie par le matériel policlinique.

Sa comparaison avec les méthodes d'hypnose et de suggestion

Le procédé psychanalytique se distingue de tous les procédés de suggestion, de persuasion et autres, en ce qu'il ne veut réprimer chez le patient aucun phénomène psychique par voie d'autorité. Il cherche à pénétrer jusqu'à l'origine du phénomène et à abolir celui-ci par la modification durable de ses conditions de naissance. L'inévitable influence suggestionnante du médecin est, dans la psychanalyse, orientée vers la tâche, dévolue au malade, de vaincre ses résistances, c'est-à-dire d'opérer le travail de guérison. Contre le danger de falsifier par la suggestion les données fournies par la mémoire du malade, on se protège par un maniement prudent de la technique. Mais en général on est protégé justement par l'éveil des résistances contre les effets de l'influence suggestionnante qui induisent en erreur. On peut poser comme but du traitement de provoquer, par l'abolition des résistances et l'examen des refoulements du malade, l'unification et le renforcement de son moi les plus étendus, de lui épargner la dépense psychique consacrée aux conflits internes, de façonner, à partir de ce qu'il est, le meilleur de ce qu'il peut devenir en fonction de ses dispositions et capacités, et de le rendre, autant que possible, capable de réaliser et de jouir. L'élimination des symptômes de souffrance n'est pas recherchée comme but particulier, mais, à la condition d'une conduite rigoureuse de l'analyse, elle se donne pour ainsi dire comme bénéfice annexe.

L'analyste respecte la singularité du patient, ne cherche pas à le remodeler selon ses idéaux personnels à lui médecin, et se réjouit s'il peut s'épargner des conseils et éveiller en revanche l'initiative de l'analysé.

Son rapport a la psychiatrie

La psychiatrie est actuellement une science essentiellement descriptive et classificatrice, qui maintenant encore a une orientation plus somatique que psychologique, et à qui manquent des possibilités d'explication des phénomènes observés. Mais la psychanalyse ne se situe pas en opposition à elle, comme on pourrait le croire d'après le comportement presque unanime des psychiatres. En tant que *psychologie des profondeurs*, psychologie des processus de la vie psychique soustraits à la conscience, elle est bien plutôt appelée à lui fournir l'infrastructure indispensable et à remédier à ses limitations actuelles. Il est à présumer que l'avenir créera une psychiatrie scientifique à laquelle la psychanalyse aura servi d'introduction.

Critiques et malentendus relatifs a la psychanalyse

La plus large part de ce qui, même dans les travaux scientifiques, est mis en avant contre la psychanalyse repose sur une information insuffisante qui, quant à elle, semble motivée par des résistances affectives. Ainsi est-il erroné de faire à la psychanalyse le reproche de « pansexualisme » et de raconter à son propos qu'elle fait dériver de la sexualité et y ramène tout événement psychique. La psychanalyse a bien plutôt, dès son tout début, distingué les pulsions sexuelles des autres, qu'elle a provisoirement nommées « pulsions du moi ». Il ne lui est jamais venu à l'idée de vouloir « tout » expliquer, et même les névroses, elle ne les a pas fait dériver de la seule sexualité, mais au contraire du conflit entre les tendances sexuelles et le moi. Le terme *libido* en psychanalyse (sauf chez C. G. Jung) ne

désigne pas simplement de l'énergie psychique, mais la force pulsionnelle des pulsions sexuelles. Certaines affirmations, comme celle selon laquelle tout rêve serait un accomplissement de désir de nature sexuelle, n'ont absolument jamais été soutenues par elle. Le reproche d'unilatéralité fait à la psychanalyse, qui, en tant que *science de l'inconscient psychique*, dispose de son domaine d'activité déterminé et délimité, est tout aussi déplacé que s'il était adressé à la chimie. C'est un fâcheux malentendu, et justifié par la seule ignorance, de penser que la psychanalyse escompte la guérison des maux névrotiques du « libre abandon » à la sexualité. Le fait de rendre conscientes dans l'analyse les convoitises sexuelles refoulées rend bien plutôt possible une maîtrise de celles-ci, qui ne pouvait être obtenue par le refoulement préalable. On peut plutôt dire à bon droit que l'analyse libère le névrosé des chaînes de sa sexualité. De plus, il est absolument contraire à l'esprit scientifique de juger la psychanalyse en fonction de son aptitude à saper religion, autorité et moralité, étant donné que comme toute science elle se situe absolument hors de tout esprit tendancieux et ne connaît que la seule intention de saisir une part de la réalité hors de toute contradiction. Enfin, on peut bien franchement parler de niaiserie quand on est en présence de la crainte que les biens de l'humanité dits suprêmes, recherche, art, amour, sensibilité morale et sociale, soient dépouillés de leur valeur ou de leur dignité, du fait que la psychanalyse est en mesure de révéler qu'ils ont leur origine dans des motions pulsionnelles élémentaires et animales.

Les applications et les relations de la psychanalyse en dehors de la médecine

Le jugement porté sur la psychanalyse serait incomplet si l'on négligeait de faire savoir que, seule de toutes les disciplines médicales, elle a les relations les plus étendues avec les sciences de l'esprit et qu'elle est en passe d'acquérir pour l'histoire des religions,

l'histoire des civilisations, la mythologie et les lettres, la même importance que pour la psychiatrie. Il y aurait là de quoi s'étonner si l'on considère qu'à l'origine elle n'avait pas d'autre but que de comprendre et d'influencer des symptômes névrotiques. Il n'en est pas moins facile d'indiquer en quel endroit a été jeté le pont qui mène aux sciences de l'esprit. Lorsque l'analyse des rêves apporta la lumière sur les processus psychiques inconscients, et montra que les mécanismes qui créent les symptômes pathologiques sont également actifs dans la vie psychique normale, la psychanalyse se mua en *psychologie des profondeurs* et, en tant que telle, fut capable de s'appliquer aux sciences de l'esprit, et put résoudre un grand nombre de questions devant lesquelles la psychologie scolastique de la conscience avait dû s'arrêter, perplexe. Dès les premiers temps s'établirent les relations avec la *phylogenèse* humaine. On reconnut avec quelle fréquence la fonction pathologique n'est rien d'autre qu'une *régression* vers un stade de développement antérieur de la fonction normale. C. G. Jung, le premier, montra avec force la concordance surprenante des fantasmes chaotiques des déments précoces avec les formations mythiques des peuples primitifs ; l'auteur de ces lignes fit observer que les deux motions de désir qui composent le complexe d'Œdipe recouvrent pleinement par leur contenu les deux interdits principaux du *totémisme* (ne pas tuer l'ancêtre et ne prendre en mariage aucune femme de son propre lignage), et en tira des conclusions de grande portée. L'importance du complexe d'Œdipe se mit à prendre des proportions gigantesques, on soupçonna que l'ordre étatique, la moralité, le droit et la religion étaient aux tout premiers temps de l'humanité nés conjointement, en tant que formation réactionnelle au complexe d'Œdipe. Otto Rank jeta de vives lumières sur la mythologie et l'histoire littéraire en leur appliquant les découvertes psychanalytiques, de même que Th. Reik sur l'histoire des mœurs et des religions ; le pasteur O. Pfister (Zurich) éveilla l'intérêt des directeurs de conscience et des enseignants et fit comprendre la valeur des points de vue

psychanalytiques pour la pédagogie. De plus amples développements sur ces applications de la psychanalyse n'ont pas leur place ici ; qu'il suffise de remarquer qu'on ne peut pas encore préjuger de leur extension.

Caractère de la psychanalyse en tant que science empirique

La psychanalyse n'est pas un système à la manière de ceux de la philosophie, qui part de quelques concepts de base rigoureusement définis, avec lesquels il tente de saisir l'univers puis, une fois achevé, n'a plus de place pour de nouvelles découvertes et de meilleurs éléments de compréhension. Elle s'attache bien plutôt aux faits de son domaine d'activité, tente de résoudre les problèmes immédiats de l'observation, s'avance en tâtonnant sur le chemin de l'expérience, est toujours inachevée, toujours prête à aménager ou modifier ses doctrines. Elle supporte, aussi bien que la physique ou la chimie, que ses concepts majeurs ne soient pas clairs, que ses présupposés soient provisoires, et elle attend de son activité future une détermination plus rigoureuse de ceux-ci.

Théorie de la libido

Libido est un vocable de la doctrine des pulsions, déjà utilisé en ce sens par A. Moll (*Recherches sur la libido sexualis*, 1898) pour désigner l'expression dynamique de la sexualité, et introduit par l'auteur de ces lignes dans la *psychanalyse*. L'exposé qui suit ne s'en tiendra qu'aux développements, non encore parvenus à leur terme, que la doctrine des pulsions a connus en psychanalyse.

Opposition entre pulsions sexuelles et pulsions du moi

La psychanalyse, ayant tôt reconnu qu'il lui fallait faire reposer tout événement psychique sur le jeu de forces des pulsions élémentaires, se vit dans la pire des positions, étant donné qu'elle ne trouvait dans la psychologie aucune doctrine des pulsions et que personne ne pouvait lui dire ce qu'était à proprement parler une pulsion. Il régnait le plus grand arbitraire, chaque psychologue avait coutume d'admettre telle ou telle pulsion et autant de pulsions qu'il lui plaisait. Le premier champ phénoménal que la psychanalyse étudia, ce furent les névroses dites de transfert (hystérie et névrose obsessionnelle). Leurs symptômes résultaient de ce que les motions pulsionnelles sexuelles avaient été écartées (refoulées) par la personnalité (le moi) et s'étaient procuré une expression par des voies détournées, à travers l'inconscient. Ainsi pouvait-on s'y

retrouver en opposant des pulsions du moi (*pulsions d'autoconservation*) aux pulsions sexuelles, et l'on se trouvait alors en accord avec l'adage devenu populaire du poète, qui fait se conserver le mouvement de l'univers « par la faim et par l'amour »[3]. La libido était l'expression de la force de l'amour au même sens que la faim, celle de la pulsion d'autoconservation. Ce faisant, la nature des pulsions du moi restait tout d'abord indéterminée et inaccessible à l'analyse, comme tous les autres caractères du moi. On ne pouvait pas indiquer s'il y a lieu de supposer des différences qualitatives entre les deux sortes de pulsions, et lesquelles.

La libido originaire

C. G. Jung tenta de surmonter cette obscurité par la voie spéculative en admettant une seule et unique libido originaire, qui pouvait être sexualisée et désexualisée, et ainsi dans son essence coïncidait finalement avec l'énergie psychique. Méthodologiquement, cette innovation était attaquable, elle créa beaucoup de confusion, ravala le vocable de libido au rang de synonyme superflu et n'en dut pas moins dans la pratique toujours faire la différence entre libido sexuelle et libido asexuelle. La différence entre les pulsions sexuelles et les pulsions ayant d'autres buts ne pouvait surtout pas être abolie par la voie d'une nouvelle définition.

La sublimation

L'étude réfléchie des tendances sexuelles accessibles à la seule analyse avait cependant fourni des éléments isolés de compréhension remarquables. Ce qu'on appelait la pulsion sexuelle était hautement composite et pouvait se redécomposer en ses pulsions partielles. Chaque pulsion partielle était immuablement caractérisée par sa *source*, à savoir la région du corps ou la zone dont elle recevait son excitation. En outre, il fallait distinguer chez

3 Dans le poème de Schiller *Die Weltweisen* (Les sages du monde).

elle un *objet* et un *but*. Le but était toujours la décharge de satisfaction, mais il pouvait subir une transformation de l'activité en passivité. L'objet adhérait moins fortement à la pulsion qu'on ne l'avait d'abord cru, il était facilement échangé contre un autre ; de plus la pulsion, qui avait eu un objet extérieur, pouvait être tournée contre la personne propre. Les pulsions isolées pouvaient demeurer indépendantes les unes des autres ou — sans qu'on puisse encore se représenter comment — se combiner, fusionner pour travailler ensemble. Elles pouvaient aussi prendre la place les unes des autres, transférer les unes aux autres leur investissement libidinal, si bien que la satisfaction de l'une venait en lieu et place de la satisfaction de l'autre. Rien n'apparaissait plus révélateur que la *sublimation*, destin pulsionnel dans lequel objet et but sont échangés, si bien qu'une pulsion originairement sexuelle trouve désormais sa satisfaction dans une réalisation socialement et moralement cotée plus haut, qui n'est plus sexuelle. Autant de traits qui ne composent encore aucune vue d'ensemble.

Le narcissisme

Un progrès déterminant fut acquis lorsque l'on osa s'attaquer à l'analyse de la démence précoce et autres affections psychotiques, et que l'on commença de ce fait à étudier le moi lui-même, jusqu'alors uniquement connu comme instance refoulante et opposante. On reconnut comme processus pathogène dans la démence le fait que la libido se retire des objets et s'introduit dans le moi, cependant que les phénomènes morbides bruyants proviennent du vain effort de la libido pour trouver le chemin qui ramène aux objets. Il était donc possible que la libido objectale se convertisse en investissement du moi et vice versa. Des considérations plus poussées montraient que ce processus devait être admis à la plus vaste échelle, que le moi devait bien plutôt être envisagé comme un grand réservoir de libido, d'où la libido est envoyée sur les objets, et qui est toujours prêt à

accueillir la libido refluant de ces objets. Les pulsions d'auto-conservation étaient donc également de nature libidinale, c'étaient des pulsions sexuelles qui avaient pris pour objet, au lieu des objets extérieurs, le moi propre. On connaissait par l'expérience clinique des personnes qui se comportaient de façon surprenante, comme si elles étaient amoureuses d'elles-mêmes, et l'on avait donné à cette perversion le nom de *narcissisme*. Et voici qu'on appelait la libido des pulsions d'autoconservation *libido narcissique*, et qu'on reconnaissait une forte proportion de cet amour de soi comme l'état primaire et normal. La formule antérieure pour les névroses de transfert avait maintenant besoin non pas tant d'être corrigée que d'être modifiée ; au lieu d'un conflit entre les pulsions sexuelles et les pulsions du moi, il valait mieux parler d'un conflit entre la libido objectale et la libido du moi, ou, la nature des pulsions étant la même, d'un conflit entre les investissements objectaux et le moi.

Prétendu apparentement avec la conception jungienne

De cette façon l'on fut porté à croire que la lente investigation psychanalytique, elle aussi, s'était trouvée en conformité avec la spéculation jungienne sur la libido originaire, étant donné surtout qu'à la transformation de la libido objectale en narcissisme sont inévitablement liés une certaine désexualisation, un abandon des buts sexuels spécifiques. Il importe toutefois de considérer que, les pulsions d'autoconservation du moi étant reconnues comme libidinales, il n'est pas pour autant prouvé que d'autres pulsions ne sont pas à l'œuvre dans le moi.

La pulsion grégaire

De différents côtés l'on affirme qu'il y a une « pulsion grégaire » particulière, innée et non susceptible d'être davantage réduite, qui détermine le comportement social des hommes et qui

pousse les individus à se réunir en communautés plus ou moins grandes. La psychanalyse ne peut pas ne pas contredire cette affirmation. Aussi innée que puisse être la pulsion sociale, elle se laisse néanmoins ramener sans difficulté à des investissements d'objets libidinaux à l'origine, et se développe dans l'enfance de l'individu en tant que formation réactionnelle à des positions de rivalité de nature hostile. Elle repose sur une sorte particulière d'identification à l'autre.

Tendances sexuelles inhibées quant au but

Les pulsions sociales appartiennent à une catégorie de motions pulsionnelles qui ne méritent pas encore d'être dites sublimées, même si elles en sont proches. Elles n'ont pas abandonné leurs buts directement sexuels, mais sont empêchées par des résistances internes d'y accéder, se contentent d'approcher en quelque sorte de la satisfaction, et instaurent justement pour cette raison des liens particulièrement solides et durables entre les hommes. De cette sorte sont en particulier les relations de tendresse à l'origine pleinement sexuelles entre parents et enfants, les sentiments d'amitié et les liens sentimentaux dans le mariage issus d'une inclination sexuelle.

Reconnaissance de deux sortes de pulsions dans la vie psychique

Alors que le travail psychanalytique tend habituellement à développer ses théories aussi indépendamment que possible de celles des autres sciences, il se voit malgré tout contraint, pour sa théorie des pulsions, de chercher appui auprès de la biologie. Sur la base d'amples considérations relatives aux processus qui constituent la vie et conduisent à la mort, il devient vraisemblable que l'on ait à reconnaître deux sortes de pulsions, correspondant aux processus antagonistes de construction et de destruction dans l'organisme. Les

premières pulsions, qui au fond travaillent sans bruit, poursuivraient le but de conduire à la mort l'être vivant, mériteraient par là le nom de « *pulsions de mort* » et, tournées vers l'extérieur par l'interaction de nombreux organismes cellulaires élémentaires, se manifesteraient en tant que tendances de *destruction* ou d'*agression*. Les autres seraient les pulsions libidinales sexuelles ou de vie, mieux connues de nous par l'analyse, la meilleure acception les regroupant étant celle d'*Éro*s, et leur dessein serait d'élaborer à partir de la substance vivante des unités de plus en plus grandes, et ainsi de conserver la vie dans sa permanence et de l'amener à de plus hauts développements. Dans les êtres vivants les pulsions érotiques et les pulsions de mort auraient effectué régulièrement des intrications, des alliages ; mais leurs désignations seraient également possibles ; la vie serait faite des manifestations du conflit ou de l'interférence des deux sortes de pulsions et elle apporterait à l'individu la victoire des pulsions de destruction par la mort, mais aussi la victoire de l'Éros par la reproduction.

La nature des pulsions

Il découle de cette conception que les pulsions auraient pour caractéristique d'être des tendances à la restauration d'un état antérieur, inhérentes à la substance vivante, d'être donc historiquement déterminées, de nature conservatrice, et d'être en quelque sorte l'expression d'une inertie ou d'une élasticité de l'organique. Les deux sortes de pulsions, aussi bien l'Éros que la pulsion de mort, seraient à l'œuvre dès la première émergence de la vie et travailleraient l'une contre l'autre.

« Psychanalyse » et « Théorie de la libido »[1]

1 « Psychoanalyse » und « Libidotheorie ». Deux articles d'encyclopédie écrits en été 1922, et publiés en 1922 dans le *Handwörterbuch der Sexualwissenschaften*, dirigé par M. Marcuse, Bonn, Marcuse et Welser. GW, XIII.

Table des matières

Psychanalyse

Psychanalyse est le nom : 1) d'un procédé d'investigation des processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles ; 2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fondent sur cette investigation ; 3) d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent progressivement en une discipline scientifique nouvelle.

Histoire

La meilleure façon de comprendre la psychanalyse est encore de s'attacher à sa genèse et à son développement. Dans les années 1880-1881, le Dr Joseph Breuer de Vienne, connu comme spécialiste des maladies internes et de physiologie expérimentale, s'occupa du traitement d'une jeune fille chez qui s'était déclarée, alors qu'elle soignait son père malade, une hystérie grave, dont le tableau clinique était composé de paralysies motrices, d'inhibitions et de troubles de la conscience. Répondant à un appel de la très intelligente patiente, il la mit en hypnose et parvint ainsi à ce que, en communiquant les états d'âme et les pensées qui la dominaient, elle retrouve chaque fois une disposition psychique normale. Par la répétition conséquente de ce procédé pénible, il réussit à la libérer de toutes ses inhibitions et paralysies, si bien que pour finir il trouva sa peine récompensée par un grand succès thérapeutique et par des conceptions inattendues sur la nature de l'énigmatique névrose.

Cependant, Breuer s'abstint de mener plus avant sa découverte, et une dizaine d'années durant ne publia rien là-dessus, jusqu'à ce que l'influence personnelle de l'auteur de ces lignes (Freud, qui au sortir de l'école de Charcot était rentré à Vienne en 1886) réussisse à lui faire reprendre et travailler en commun ce sujet. Ensemble, Breuer et Freud publièrent alors, en 1893, une communication préliminaire, *Sur le mécanisme psychique des phénomènes hystériques*, et en 1895 un livre, *Études sur l'hystérie* (4e éd. en 1922), dans lequel ils désignaient leur procédé thérapeutique sous le terme de « cathartique ».

La catharsis

Des investigations, qui servirent de base aux études de Breuer et Freud, découlèrent avant tout deux résultats, qui ne furent d'ailleurs pas ébranlés par l'expérience ultérieure ; premièrement : les symptômes hystériques trouvent sens et signification dans le fait qu'ils sont un substitut d'actes psychiques normaux ; et deuxièmement : que le dévoilement de ce sens inconnu coïncide avec la levée des symptômes, que donc la recherche scientifique et l'effort thérapeutique se recouvrent ici. Les observations étaient faites sur une série de malades qui furent traitées comme la première patiente de Breuer, c'est-à-dire mises sous hypnose profonde, et les résultats parurent brillants jusqu'à ce que, par la suite, leur faiblesse se révèle. Les représentations théoriques que se firent alors Breuer et Freud étaient influencées par les enseignements de Charcot sur l'hystérie traumatique et pouvaient s'étayer sur les enquêtes de son disciple P. Janet, qui certes avaient été publiées plus tôt que les *Études*, mais n'en étaient pas moins postérieures au premier cas de Breuer. Dès le tout début le facteur *affectif* y était mis au premier plan ; les symptômes hystériques devaient naître du fait qu'un processus psychique chargé d'un affect puissant se trouvait d'une façon ou d'une autre empêché de se résorber par la voie normale

conduisant à la conscience et à la motilité (*abréaction*), après quoi l'affect en quelque sorte « *coincé* » s'engageait dans de fausses voies et trouvait un écoulement dans l'innervation corporelle (*conversion*). Les circonstances dans lesquelles de telles « représentations » pathogènes prenaient naissance furent désignées par Breuer et Freud sous le nom de « *traumatismes psychiques* », et comme elles relevaient le plus souvent d'époques depuis longtemps révolues, les auteurs purent dire que les hystériques souffraient en grande partie de réminiscences (non liquidées).

La « *catharsis* » résultait alors, sous traitement, de l'ouverture de la voie d'accès à la conscience et du déchargement normal de l'affect. L'hypothèse de processus psychiques *inconscients* était, comme on le voit, une part indispensable de cette théorie. Janet lui aussi avait travaillé sur les actes inconscients de la vie psychique, mais comme il le souligna dans des polémiques ultérieures dirigées contre la psychanalyse, ceci n'était pour lui qu'une commodité d'expression, une *manière de parler*[2], par laquelle il ne prétendait suggérer aucune conception nouvelle.

Dans un chapitre théorique des *Études*, Breuer a communiqué quelques spéculations sur les processus d'excitation dans le psychique, qui n'ont cessé de fournir des orientations pour l'avenir et n'ont, aujourd'hui, toujours pas été reconnues à leur juste valeur. Ainsi prirent fin ses contributions à ce domaine de la science ; il se retira peu après du travail commun.

Le passage à la psychanalyse

Dès les *Études*, des contradictions dans les conceptions des deux auteurs s'étaient annoncées. Breuer supposait que les représentations pathogènes manifestent un effet traumatique du fait qu'elles ont pris naissance dans des « *états hypnoïdes* », dans lesquels l'opération psychique est soumise à des limitations

2 En français dans le texte.

particulières. L'auteur de ces lignes rejetait cette explication et pensait reconnaître qu'une représentation devient pathogène dès lors que son contenu s'oppose aux tendances dominantes de la vie psychique, si bien qu'elle suscite la « *défense* » de l'individu (Janet avait attribué aux hystériques une incapacité constitutionnelle à maintenir ensemble leurs contenus psychiques ; c'est ici que les chemins de Breuer et Freud se séparaient du sien). Les deux innovations qui firent bientôt quitter à l'auteur de ces lignes le terrain de la catharsis avaient elles-mêmes déjà fait l'objet d'une mention dans les *Études*. Voici qu'elles devinrent après le retrait de Breuer le point de départ de nouveaux développements.

Abandon de l'hypnose

L'une de ces innovations s'appuyait sur une expérience pratique et conduisit à une modification de la technique, l'autre consistait en un progrès dans la connaissance clinique de la névrose. Il s'avéra bientôt que les espoirs thérapeutiques que l'on avait mis dans le traitement cathartique sous hypnose restaient dans un certain sens inaccomplis. La disparition des symptômes, il est vrai, s'effectuait parallèlement à la catharsis, mais le succès global s'avérait pourtant totalement dépendant de la relation du patient au médecin, se présentait donc comme un succès de la « suggestion », et lorsque cette relation se détruisait, tous les symptômes resurgissaient, comme s'ils n'avaient jamais trouvé de résolution. À cela, s'ajoutait encore que le faible nombre des personnes qui se faisaient mettre sous hypnose profonde avait pour conséquence une limitation, médicalement très importante, de l'utilisation du procédé cathartique. C'est pour ces raisons que l'auteur de ces lignes décida de renoncer à l'hypnose. Mais, dans le même temps, il puisait dans les impressions qu'il devait à l'hypnose les moyens de la remplacer.

La libre association

L'état hypnotique avait eu pour conséquence chez le patient une telle amplification de l'aptitude à associer qu'il savait aussitôt trouver le chemin, inaccessible à sa réflexion consciente, menant du symptôme aux pensées et souvenirs s'y rattachant. L'abandon de l'hypnose semblait créer une situation de désarroi, mais l'auteur de ces lignes se souvint de la preuve fournie par Bernheim que l'expérience vécue dans le somnambulisme n'était oubliée qu'en apparence et pouvait à tout moment être mise sur la voie du souvenir par le médecin assurant de façon pressante que celle-ci est connue. Il essaya donc de presser, même ses patients non hypnotisés, de communiquer leurs associations, afin de trouver par un tel matériel le chemin de ce qui est soumis à l'oubli ou à la défense. Plus tard, il remarqua qu'on n'avait pas besoin d'une telle pression, que chez le patient les idées subites surgissaient presque toujours en abondance, mais que celles-ci étaient, par des objections déterminées qu'il se faisait à lui-même, tenues à l'écart de la communication et même de la conscience. Dans l'attente, à cette époque encore injustifiée, confirmée plus tard par une expérience féconde, que tout ce qui vient à l'esprit du patient à partir d'un point donné doive nécessairement être aussi en rapport intime avec celui-ci, la technique se dégagea, qui éduque le patient à renoncer à toutes ses positions critiques et qui exploite le matériel d'idées subites, amené alors à la lumière, en vue de dévoiler les rapports recherchés. Une solide confiance en la rigueur du déterminisme dans le psychique avait certainement sa part dans la conversion à cette technique, qui devait remplacer l'hypnose.

La « règle fondamentale de la technique », Ce procédé de l'« association libre », a été retenu depuis dans le travail psychanalytique. On engage le traitement en invitant le patient à se mettre dans la situation d'un auto-observateur attentif et dénué de passion, à ne recueillir toujours que la surface de sa conscience et,

d'une part, à se faire un devoir de la plus totale franchise, d'autre part, à n'exclure de la communication aucune idée subite, même si : 1) on devait la ressentir comme par trop désagréable, ou même si 2) on ne pouvait pas la juger autrement qu'insensée, 3) par trop anodine, 4) étrangère à ce que l'on cherche. Il s'avère régulièrement que les idées subites, suscitant les critiques mentionnées en dernier, sont justement celles qui ont une valeur particulière pour la découverte de ce qui est soumis à l'oubli.

La psychanalyse, art de l'interprétation

La nouvelle technique modifia tellement l'impression produite par le traitement, entraîna le médecin dans des relations aux malades tellement nouvelles et fournit des résultats tellement surprenants qu'il parut justifié de recourir à un nom pour distinguer ce procédé de la méthode cathartique. L'auteur de ces lignes choisit pour le mode de traitement, pouvant désormais s'étendre à beaucoup d'autres formes de perturbation névrotique, le nom de *psychanalyse*. Cette psychanalyse était donc au premier chef un art de l'interprétation et se fixait la tâche d'approfondir la première des grandes découvertes de Breuer, selon laquelle les symptômes névrotiques sont un substitut plein de sens pour d'autres actes psychiques qui n'ont pas eu lieu. Dorénavant, il s'agissait de concevoir le matériel fourni par les idées subites des patients, comme s'il renvoyait à un sens caché, et de deviner ce sens à partir de ce matériel. L'expérience montra rapidement que le médecin analysant se comporte ici de la façon la plus adéquate s'il s'abandonne lui-même, dans un état d'*attention uniformément flottante*, à sa propre activité mentale inconsciente, évite le plus possible de réfléchir et d'élaborer des attentes conscientes, ne veut, de ce qu'il a entendu, rien fixer en particulier dans sa mémoire et capte de la sorte l'inconscient du patient avec son propre inconscient. On remarqua alors, quand les circonstances n'étaient

pas trop défavorables, que les idées subites du patient avançaient par tâtonnements, en quelque sorte comme des allusions vers un thème donné, et l'on n'eut plus soi-même qu'à oser un pas de plus en avant pour deviner et pouvoir communiquer au patient ce qui lui était à lui-même caché. Certes, ce travail d'interprétation ne se laissait pas rigoureusement enfermer dans des règles et laissait une grande aire de jeu au tact et à l'adresse du médecin, c'est seulement en conjuguant impartialité et entraînement que l'on parvenait généralement à des résultats fiables, c'est-à-dire à ceux qui, dans des cas semblables, se confirmaient par répétition. À l'époque où si peu de choses étaient encore connues sur l'inconscient, la structure des névroses et les processus pathologiques à leur arrière-plan, on ne pouvait qu'être satisfait de pouvoir recourir à une telle technique, même si elle n'était pas mieux fondée en théorie. On la pratique d'ailleurs encore de la même façon dans l'analyse actuelle, avec seulement le sentiment d'une plus grande sécurité et une meilleure compréhension de ses limites.

L'interprétation des actes manqués et actions fortuites

Ce fut un triomphe pour l'art de l'interprétation de la psychanalyse lorsqu'elle réussit à prouver que certains actes psychiques fréquents des personnes normales, pour lesquels jusqu'à présent on n'avait pas requis la moindre explication psychologique, sont à comprendre comme les symptômes des névrosés, c'est-à-dire ont un sens, qui n'est pas connu de l'intéressé mais peut être facilement trouvé par l'effort d'analyse. Les phénomènes en question, l'oubli momentané de paroles et de noms habituellement bien connus, l'oubli de résolutions, les si fréquents lapsus *linguæ*, erreur de lecture, *lapsus calami,* fait de perdre ou d'égarer des objets, maintes erreurs ou actes d'auto-endommagement apparemment fortuits, enfin des mouvements que l'on accomplit par habitude,

comme sans intention et par jeu, des mélodies qu'on fredonne « sans penser à rien » et autres choses encore — tout ceci fut soustrait à l'explication physiologique, pour peu que celle-ci ait été tentée, fut présenté comme rigoureusement déterminé et reconnu comme manifestation d'intentions réprimées de la personne ou comme conséquence d'une interférence de deux intentions, dont l'une était inconsciente durablement ou dans l'instant. Cette contribution à la psychologie était polyvalente. Le champ du déterminisme psychique s'en trouva élargi dans des proportions insoupçonnées ; l'abîme supposé entre les faits psychiques normaux et les faits psychiques morbides fut réduit ; dans de nombreux cas on put aisément voir clair dans le jeu des forces psychiques, qu'on ne pouvait pas ne pas supposer derrière les phénomènes. Finalement, on acquit ainsi un matériel, propre comme nul autre à éveiller la croyance en l'existence d'actes psychiques inconscients, même chez ceux à qui l'hypothèse d'un psychisme inconscient apparaît comme bizarre, voire même absurde. L'étude des actes manqués et des actions fortuites proprement dits — occasion qui s'offre en abondance à la plupart des gens — est encore aujourd'hui la meilleure façon de se préparer à pénétrer dans la psychanalyse. Dans le traitement analytique, l'interprétation des actes manqués affirme sa place comme moyen de dévoilement de l'inconscient, à côté de l'interprétation des idées subites, incomparablement plus importante.

L'interprétation des rêves

Un nouvel accès aux profondeurs de la vie de l'âme s'ouvrit lorsque l'on appliqua la technique de la libre association aux rêves, les siens propres ou ceux des patients analytiques. En fait, la plus grande et la meilleure part de ce que nous savons des processus se déroulant dans les couches inconscientes de l'âme provient de l'interprétation des rêves. La psychanalyse a restitué au rêve la

signification qui lui était autrefois, dans les temps anciens, généralement dévolue, mais elle procède autrement avec lui. Elle ne s'en remet pas à la sagacité de l'interprète du rêve, mais pour la plus grande part, transfère la tâche au rêveur lui-même, en lui demandant ce qu'il associe aux différents éléments du rêve. En poursuivant plus avant ces associations, on parvient à la connaissance de pensées qui recouvrent parfaitement le rêve, mais qui, jusqu'à un certain point, se révèlent être des pans de l'activité de l'âme en éveil, ayant pleine valeur et parfaitement compréhensibles. Ainsi le rêve remémoré se trouve-t-il, en tant que *contenu manifeste du rêve*, confronté aux *pensées latentes du rêve* trouvées par interprétation. Le processus qui a converti ces pensées en ce contenu, en « rêve » justement, et qui est défait par le travail de l'interprétation, peut à bon droit être appelé *travail du rêve.*

Les pensées latentes du rêve, nous les appelons également, en raison de leur relation à la vie de veille, *restes diurnes*. Elles se trouvent *condensées* de façon étonnante par le travail du rêve, auquel on aurait tout à fait tort d'attribuer un caractère « créateur », *déformées* par le *déplacement* d'intensités psychiques, organisées pour la *présentation en images visuelles*, et sont par ailleurs soumises, avant que n'aboutisse la mise en forme du rêve manifeste, à une *élaboration secondaire*, qui pourrait bien donner à la nouvelle construction quelque chose comme du sens et de la cohésion. À vrai dire, ce dernier processus n'appartient plus au travail du rêve.

Théorie dynamique de la formation du rêve

Percer à jour la dynamique de la formation du rêve n'a pas fait trop de difficultés. La force pulsionnelle nécessaire à la formation du rêve n'est pas formée par les pensées latentes du rêve ou les restes diurnes, mais par une tendance inconsciente refoulée le jour, avec laquelle les restes diurnes ont pu se mettre en relation, et qui s'aménage un *accomplissement de désir* à partir du matériel des

pensées latentes. Ainsi chaque rêve est-il d'une part un accomplissement de désir de l'inconscient, d'autre part, dans la mesure où il réussit à préserver l'état de sommeil de toute perturbation, un accomplissement du désir normal de sommeil, qui a induit le sommeil. Fait-on abstraction de la contribution inconsciente à la formation du rêve et réduit-on le rêve à ses pensées latentes, il peut alors être le représentant de tout ce qui a occupé la vie de veille, une réflexion, un avertissement, une résolution, une préparation du proche avenir et également la satisfaction d'un désir inaccompli. Le caractère méconnaissable, l'étrangeté, l'absurdité du rêve manifeste sont pour une part la conséquence de la transposition des pensées du rêve en un autre mode d'expression qu'il faut qualifier d'*archaïque*, mais d'autre part l'effet d'une instance de limitation et de refus critique, qui même pendant le sommeil n'est pas totalement abolie. On n'a pas de peine à supposer que la « *censure du rêve* », que nous rendons responsable au premier chef de la déformation des pensées du rêve en rêve manifeste, est une extériorisation des mêmes forces psychiques qui, tout le jour, avaient tenu à l'écart, *refoulé*, la motion inconsciente de désir.

Il vaudrait la peine de pénétrer plus avant dans l'élucidation des rêves, car le travail analytique a montré que la dynamique de la formation du rêve est la même que celle de la formation du symptôme. Ici et là, nous reconnaissons un antagonisme de deux tendances, une inconsciente, d'habitude refoulée, qui vise à la satisfaction — accomplissement de désir —, et une appartenant vraisemblablement au moi conscient, qui refuse et qui refoule, et nous reconnaissons comme résultat de ce conflit une formation de compromis — le rêve, le symptôme — dans laquelle les deux tendances ont trouvé une expression imparfaite. La signification théorique de cette concordance saute aux yeux. Comme le rêve n'est pas un phénomène pathologique, cette concordance fournit la preuve que les mécanismes psychiques qui produisent les symptômes

morbides sont également présents dans la vie psychique normale, que la conformité aux mêmes lois inclut le normal et l'anormal, et que les résultats de la recherche sur les névrosés et les malades mentaux ne peuvent pas être sans importance pour la compréhension de la psyché saine.

La symbolique

Lors de l'étude du mode d'expression créé par le travail du rêve, on se trouva en face du fait surprenant que, dans le rêve, certains objets, arrangements et rapports sont représentés en quelque sorte indirectement par des « symboles », que le rêveur utilise sans en connaître la signification, et même à propos desquels son association ne fournit habituellement rien. Il faut que leur traduction soit donnée par l'analyste, qui lui-même ne peut la trouver qu'empiriquement, en essayant de l'intégrer dans le contexte. Il s'avéra plus tard que l'usage de la langue, la mythologie et le folklore contiennent les analogies les plus abondantes avec les symboles du rêve. Les symboles, auxquels se rattachent les problèmes les plus intéressants non encore résolus, semblent être un fragment du patrimoine psychique immémorial, La communauté du symbole s'étend au-delà de la communauté de la langue.

La signification étiologique de la vie sexuelle

La seconde nouveauté qui se fit jour, après que l'on eut remplacé la technique hypnotique par l'association libre, était de nature clinique et fut trouvée lors de la recherche continue des expériences vécues traumatiques, dont les symptômes hystériques semblaient dériver. Plus on mettait de soin dans cette quête, plus l'enchaînement de telles impressions étiologiquement significatives se révélait fécond, mais plus celles-ci remontaient loin dans la puberté ou l'enfance du névrosé. Simultanément, elles acquéraient un caractère uniforme et finalement on devait s'incliner devant

l'évidence et reconnaître qu'à la racine de toute formation de symptôme, on ne manquerait pas de trouver des impressions traumatiques nées de la vie sexuelle des toutes premières années. Le traumatisme sexuel prit ainsi la place du traumatisme banal et ce dernier dut sa signification étiologique à sa relation associative ou symbolique avec le premier qui l'avait précédé. Comme l'examen, entrepris dans le même temps, de cas de nervosité commune, classés comme *neurasthénie* et *névrose d'angoisse*, amena à conclure que ces perturbations se ramènent à des aberrations actuelles dans la vie sexuelle et peuvent être écartées par l'arrêt de celles-ci, on en déduisit sans peine que les névroses étaient en réalité l'expression de perturbations dans la vie sexuelle, les névroses dites *actuelles* l'expression (à médiation chimique) d'endommagements présents, les *psychonévroses* l'expression (à élaboration psychique) d'endommagements depuis longtemps révolus de cette fonction biologiquement si importante, jusqu'à présent gravement négligée par la science. Aucune des thèses de la psychanalyse n'a rencontré une incrédulité si obstinée, ni une résistance si acharnée, que celle de la signification étiologique prépondérante de la vie sexuelle pour les névroses. Ne manquons pourtant pas de remarquer expressément que la psychanalyse n'a d'ailleurs rencontré, au cours de son développement jusqu'à ce jour, aucun motif pour rétracter cette affirmation.

La sexualité infantile

Par son investigation étiologique, la psychanalyse se mit en situation de s'occuper d'un thème dont l'existence avait été à peine présumée avant elle. On s'était habitué en science à faire commencer la vie sexuelle avec la puberté, et l'on avait jugé les manifestations de la sexualité infantile comme des signes rares de précocité anormale et de dégénérescence. Et voici que la psychanalyse dévoilait une abondance de phénomènes aussi singuliers que

réguliers, par lesquels on se voyait contraint de faire coïncider le début de la fonction sexuelle chez l'enfant presque avec le commencement de la vie extra-utérine, et l'on se demanda avec étonnement comment il avait été possible de fermer les yeux sur tout cela. Les premières vues sur la sexualité infantile ont certes été acquises par l'investigation analytique d'adultes, et par conséquent affectées de tous les doutes et sources d'erreur qu'on pouvait attendre d'une rétrospection si tardive, mais lorsque plus tard (à partir de 1908) l'on commença d'analyser et d'observer sans préjugé des enfants eux-mêmes, on acquit la confirmation directe de tout le contenu concret de la nouvelle conception.

La sexualité infantile montrait à maints égards un autre tableau que celle des adultes et surprenait par de nombreux caractères relevant de ce qui était condamné chez les adultes comme « *perversion* ». Il fallut élargir le concept du sexuel jusqu'à ce qu'il englobe plus que la tendance à l'union des deux sexes dans l'acte sexuel ou à la provocation de sensations de plaisir particulières aux organes génitaux. Mais cet élargissement trouva sa récompense dans le fait qu'il devint possible de comprendre la vie sexuelle infantile, normale et perverse, à partir d'un ensemble.

L'investigation analytique conduite par l'auteur tomba tout d'abord dans l'erreur de surestimer largement la *séduction* comme source des manifestations sexuelles infantiles et germe de la formation de symptôme névrotique. On réussit à triompher de cette illusion lorsque se fit reconnaître dans la vie psychique des névrosés le rôle extraordinairement grand de l'*activité fantasmatique*, qui, pour la névrose, était manifestement plus déterminante que la réalité extérieure. C'est derrière ces fantasmes qu'apparut alors le matériel permettant de donner la description suivante du développement de la fonction sexuelle.

Le développement de la libido

La pulsion sexuelle, dont on appellera la manifestation dynamique dans la vie psychique « *libido* », est composée de pulsions partielles en quoi elle peut aussi se désagréger de nouveau, et qui ne se réunissent que progressivement en organisations déterminées. La source de ces pulsions partielles, ce sont les organes du corps, en particulier certaines *zones érogènes* éminentes, mais tous les processus fonctionnels importants dans le corps fournissent également des contributions à la libido. Les pulsions partielles prises une à une aspirent, tout d'abord indépendamment les unes des autres, à la satisfaction, mais au cours du développement elles se regroupent et convergent toujours davantage. On reconnaît comme premier stade d'organisation (prégénital) le stade *oral*, dans lequel, conformément à l'intérêt principal du nourrisson, la *zone buccale* joue le rôle principal. Lui succède l'organisation *sadique-anale*, dans laquelle la pulsion partielle du *sadisme* et la *zone anale* se distinguent particulièrement ; la différence des sexes est ici représentée par le contraste actif et passif. Le troisième et dernier stade d'organisation, c'est le regroupement de la plupart des pulsions partielles sous le *primat des zones génitales*. En règle générale, ce développement se déroule rapidement et imperceptiblement ; pourtant des parties isolées des pulsions en restent aux stades qui précèdent l'aboutissement ultime et produisent ainsi les *fixations* de la libido, qui, en tant que dispositions à de futures irruptions des tendances refoulées, sont importantes et se trouvent dans un rapport déterminé avec le développement des futures névroses et perversions (voir « Théorie de la Libido »).

La découverte de l'objet et le complexe d'Œdipe

La pulsion partielle orale trouve d'abord sa satisfaction en *s'étayant* sur l'assouvissement du besoin de nourriture et son objet

dans le sein maternel. Elle se détache alors, devenant autonome et simultanément *auto-érotique*, c'est-à-dire découvre son objet dans le corps propre. Également d'autres pulsions partielles se comportent d'abord de façon auto-érotique et ne se dirigent que plus tard sur un objet étranger. Il est particulièrement significatif que les pulsions partielles de la zone génitale passent régulièrement par une période d'intense satisfaction auto-érotique. Pour l'organisation génitale définitive de la libido, toutes les pulsions partielles ne sont pas également utilisables, c'est pourquoi quelques-unes d'entre elles (par exemple les anales) sont mises de côté, réprimées ou soumises à des transformations compliquées.

Dès les premières années d'enfance (de la deuxième à la cinquième environ) s'opère un regroupement des tendances sexuelles, dont l'objet, chez le garçon, est la mère. Ce choix d'objet, parallèlement à la position, qui lui est inhérente, de rivalité et d'hostilité à l'égard du père, est le contenu de ce qu'on appelle *complexe d'Œdipe*, lequel, chez tous les hommes, revêt la plus grande importance pour la mise en forme ultime de la vie amoureuse. On a posé comme caractéristique du sujet normal le fait qu'il apprend à maîtriser le complexe d'Œdipe, alors que le névrosé y reste attaché.

L'instauration diphasée du développement sexuel

Cette période initiale de la vie sexuelle trouve normalement un terme vers la cinquième année et est relayée par un temps de *latence* plus ou moins totale, pendant laquelle les limitations éthiques s'édifient en tant que formations de protection contre les motions de désir du complexe d'Œdipe. Dans le temps qui lui succède, celui de la *puberté*, le complexe d'Œdipe connaît une réactivation dans l'inconscient et affronte ses nouveaux remaniements. Il faut attendre le temps de la puberté pour que celui-ci développe les pulsions sexuelles jusqu'à leur pleine intensité ; mais

l'orientation de ce développement et toutes les dispositions afférentes sont déjà déterminées par l'épanouissement initial de la sexualité préalablement accompli dans l'enfance. Ce développement diphasé de la fonction sexuelle, interrompu par la période de latence, semble être une particularité biologique de l'espèce humaine et receler la condition nécessaire à la naissance des névroses.

La doctrine du refoulement

La conjonction de ces connaissances théoriques avec les impressions immédiates résultant du travail analytique conduit à une conception des névroses qui, très grossièrement esquissée, peut s'énoncer ainsi : les névroses sont l'expression de conflits entre le moi et celles des tendances sexuelles qui apparaissent au moi comme incompatibles avec son intégrité ou ses exigences éthiques. Le moi a *refoulé* ces tendances non *accordées au moi*, c'est-à-dire leur a retiré son intérêt et leur a barré l'accès à la conscience ainsi qu'à la décharge motrice menant à la satisfaction. Lorsque dans le travail analytique on tente de rendre conscientes ces motions refoulées, on en vient à ressentir les forces *refoulantes* comme une *résistance*. La réalisation du refoulement fait cependant très facilement défaut dans le cas des pulsions sexuelles. Leur libido accumulée se fraie, à partir de l'inconscient, d'autres issues, en *régressant* à des phases de développement et à des positions objectales antérieures et, là où se trouvent des fixations infantiles, en opérant aux points faibles du développement libidinal une percée vers la conscience et la décharge. Ce qui prend ainsi naissance est un *symptôme* et donc au fond une satisfaction sexuelle substitutive, mais même le symptôme peut ne pas se soustraire encore entièrement à l'influence des forces refoulantes du moi, si bien qu'il doit s'accommoder de modifications et de déplacements — en parfaite similitude avec le rêve —-, grâce auxquels son caractère de satisfaction sexuelle devient méconnaissable. Le symptôme acquiert ainsi le caractère d'une

formation de compromis entre les pulsions sexuelles refoulées et les pulsions du moi refoulantes, d'un accomplissement de désir pour les deux parties en conflit, simultané mais imparfait des deux côtés. Cela vaut en toute rigueur pour les symptômes de l'hystérie, tandis que, dans le cas des symptômes de la névrose obsessionnelle, la part de l'instance refoulante parvient fréquemment à une expression plus vigoureuse par instauration de formations réactionnelles (assurances contre la satisfaction sexuelle).

Le transfert

S'il était encore besoin d'une preuve supplémentaire en faveur de l'affirmation que les forces pulsionnelles de la formation de symptôme névrotique sont de nature sexuelle, on la trouverait dans le fait que s'instaure régulièrement pendant le traitement analytique une relation affective particulière du patient à son médecin, qui va bien au-delà des normes rationnelles, qui dans ses variations va de l'abandon le plus tendre à l'hostilité la plus obstinée, et emprunte toutes ses particularités aux positions amoureuses, antérieures et devenues inconscientes, du patient. Ce *transfert* qui, tant dans sa forme positive que dans sa forme négative, se met au service de la *résistance* devient dans les mains du médecin le moyen de secours le plus puissant et joue dans la dynamique du processus de guérison un rôle qu'on ne saurait surestimer.

Les piliers de la théorie psychanalytique

L'acceptation de processus psychiques inconscients, la reconnaissance de la doctrine de la résistance et du refoulement, la prise en considération de la sexualité et du complexe d'Œdipe sont les contenus principaux de la psychanalyse et les fondements de sa théorie, et qui n'est pas en mesure de souscrire à tous ne devrait pas compter parmi les psychanalystes.

Destins ultérieurs de la psychanalyse

Dans les limites approximatives de ce qui vient d'être esquissé, la psychanalyse avait progressé grâce au travail de l'auteur de ces lignes, qui pendant plus d'une décennie la représenta seul. En 1906, les psychiatres suisses E. Bleuler et C. G. Jung se prirent d'un vif intérêt pour l'analyse, en 1907 eut lieu à Salzbourg une première rencontre de ses adeptes, et bientôt la jeune science se découvrit au centre de l'intérêt des psychiatres comme des profanes. Le mode d'accueil dans l'Allemagne autoritariste ne fut pas précisément à l'honneur de la science allemande et provoqua même chez un partisan aussi froid qu'E. Bleuler une défense énergique. Pourtant, toutes les condamnations et mesures discriminatoires officielles lors des congrès ne réussirent pas à arrêter la croissance intérieure et l'expansion extérieure de la psychanalyse, qui dès lors, au cours des dix années suivantes, déborda largement les frontières de l'Europe et devint populaire aux États-Unis d'Amérique particulièrement, ce qu'on ne doit pas pour une moindre part à la diligence ou à la collaboration de J. Putnam (Boston), Ernest Jones (Toronto, plus tard Londres), Flournoy (Genève), Ferenczi (Budapest), Abraham (Berlin), et de beaucoup d'autres. L'anathème frappant la psychanalyse amena ses adeptes à s'associer en une organisation internationale, qui tient cette année (1922) à Berlin son huitième congrès privé et qui comporte actuellement les groupes locaux suivants : Vienne, Budapest, Berlin, Hollande, Zurich, Londres, New York, Calcutta et Moscou. Même la guerre mondiale n'interrompit pas ce développement. En 1918-1919 fut fondé par le Dr Anton von Freund (Budapest) l'*Internationaler Psychoanalytischer Verlag*, qui publie les livres et revues au service de la psychanalyse ; en 1920 fut ouverte à Berlin, par le Dr M. Eitingon, la première « Policlinique psychanalytique » pour le traitement des malades nerveux sans ressources. Des traductions des œuvres principales de l'auteur de ces lignes, en français, en italien et en espagnol, qui sont en ce

moment même en préparation, attestent l'éveil de l'intérêt pour la psychanalyse même dans le monde roman. Dans les années 1911-1913 se détachèrent de la psychanalyse deux orientations, qui s'efforçaient manifestement d'en atténuer les côtés scabreux. L'une, ouverte par C. G. Jung, cherchait à faire droit aux exigences éthiques, dépouillait le complexe d'Œdipe de sa signification réelle en opérant un renversement de valeurs par symbolisation, et négligeait dans la pratique le dévoilement de la période infantile oubliée, celle qui mérite le nom de « préhistorique ». L'autre, qui a pour promoteur Alf. Adler à Vienne, restituait sous un autre nom maints éléments de la psychanalyse, par exemple le refoulement pris dans une conception sexualisée comme « protestation virile », mais s'écartait par ailleurs de l'inconscient et des pulsions sexuelles, et cherchait à ramener le développement du caractère comme celui des névroses à la volonté de puissance, qui s'efforce de tenir en échec au moyen de la surcompensation les dangers menaçants nés de l'infériorité des organes. Ces deux orientations érigées en système n'ont pas influencé durablement le développement de la psychanalyse ; pour ce qui est de l'adlérienne, il s'est avéré rapidement qu'elle a trop peu de points communs avec la psychanalyse à laquelle elle prétendait se substituer.

Progrès récents de la psychanalyse

Depuis que la psychanalyse est devenue domaine d'activité pour un si grand nombre d'observateurs, elle a acquis des enrichissements et des approfondissements dont il ne peut malheureusement être fait mention dans cet article que très succinctement.

Le narcissisme

Le progrès théorique le plus important de la psychanalyse fut bien l'application de la doctrine de la libido au moi refoulant. On en

vint à se représenter le moi lui-même comme un réservoir de libido — appelée narcissique — duquel s'écoulent les investissements libidinaux des objets et dans lequel ces investissements peuvent être réintroduits. À l'aide de cette représentation il devint possible d'aborder l'analyse du moi et de procéder au partage clinique des psychonévroses en *névroses de transfert* et affections *narcissiques*. Dans les premières (hystérie et névrose obsessionnelle) est disponible une quantité de libido tendant au transfert sur des objets étrangers, qui est mise à contribution pour mener à bien le traitement analytique ; les troubles narcissiques (démence précoce, paranoïa, mélancolie) sont au contraire caractérisés par le fait que la libido se retire des objets, et sont pour cela à peine accessibles à la thérapie analytique. Mais cette insuffisance thérapeutique n'a pas empêché l'analyse de fournir les prémices les plus fécondes d'une compréhension approfondie de ces souffrances attribuées aux psychoses.

Tournant de la technique

Après que l'élaboration de la technique d'interprétation eut satisfait pour ainsi dire le désir de connaître de l'analyste, il fallut que l'intérêt se tourne vers le problème de savoir par quelles voies on pouvait parvenir à influencer le patient avec le maximum d'efficacité. Il en résulta bientôt que la première des tâches du médecin est d'amener le patient à connaître et plus tard à surmonter les *résistances* qui surgissent chez lui pendant le traitement et dont au début il n'a pas même conscience. On reconnut en outre, simultanément, que la part essentielle du travail de guérison consiste à surmonter ces résistances, et que sans cette opération une modification psychique durable du patient ne peut être atteinte. Depuis que le travail de l'analyste se règle ainsi sur la résistance du malade, la technique analytique a acquis une précision et une finesse qui rivalisent avec celles de la technique chirurgicale. Il faut donc

déconseiller instamment d'entreprendre des traitements psychanalytiques sans formation rigoureuse, et le médecin qui s'y risque en se fiant à son diplôme reconnu par l'État n'est en rien meilleur qu'un profane.

La psychanalyse, méthode thérapeutique

La psychanalyse ne s'est jamais donnée pour une panacée et n'a pas non plus prétendu faire des miracles. Dans un des domaines les plus difficiles de l'activité médicale, elle est, pour des souffrances déterminées, la seule méthode possible, et, pour d'autres, celle qui fournit les résultats les meilleurs ou les plus durables, jamais sans dépense correspondante de temps et de travail. Du médecin qui n'est pas totalement absorbé par les soins qu'il a pour tâche de donner, elle récompense généreusement la peine en lui procurant des lumières insoupçonnées sur les labyrinthes de la vie psychique et les connexions entre psychique et corporel. Là où présentement elle ne peut offrir une aide, mais seulement une compréhension théorique, elle fraie peut-être la voie à une influence ultérieure plus directe sur les troubles névrotiques. Elle a pour champ d'action avant tout les deux névroses de transfert, hystérie et névrose obsessionnelle, dans lesquelles elle a contribué à mettre au jour la structure interne et les mécanismes à l'œuvre, sans compter toutes les sortes de phobies, les inhibitions, les anomalies caractérielles, les perversions sexuelles et les difficultés de la vie amoureuse. Selon les indications de quelques analystes, le traitement analytique des atteintes organiques franches n'est pas non plus sans avenir (Jelliffe, Groddeck, Félix Deutsch), puisqu'il n'est pas rare qu'un facteur psychique prenne part à la genèse et à la persistance de ces affections. Comme la psychanalyse requiert chez ses patients un certain degré de plasticité psychique, elle doit, au moment de les choisir, s'en tenir à des limites d'âge déterminées, et comme elle a pour condition qu'on s'occupe longuement et intensément du malade pris isolément, ce serait un

non-sens économique de faire inconsidérément une telle dépense à propos d'individus totalement sans valeur, même si par ailleurs ils sont névrosés. Pour savoir quelles modifications sont exigibles pour rendre le procédé thérapeutique de la psychanalyse accessible à de plus larges couches sociales et pour l'adapter à des intelligences plus ou moins faibles, il faut attendre la leçon de l'expérience fournie par le matériel policlinique.

Sa comparaison avec les méthodes d'hypnose et de suggestion

Le procédé psychanalytique se distingue de tous les procédés de suggestion, de persuasion et autres, en ce qu'il ne veut réprimer chez le patient aucun phénomène psychique par voie d'autorité. Il cherche à pénétrer jusqu'à l'origine du phénomène et à abolir celui-ci par la modification durable de ses conditions de naissance. L'inévitable influence suggestionnante du médecin est, dans la psychanalyse, orientée vers la tâche, dévolue au malade, de vaincre ses résistances, c'est-à-dire d'opérer le travail de guérison. Contre le danger de falsifier par la suggestion les données fournies par la mémoire du malade, on se protège par un maniement prudent de la technique. Mais en général on est protégé justement par l'éveil des résistances contre les effets de l'influence suggestionnante qui induisent en erreur. On peut poser comme but du traitement de provoquer, par l'abolition des résistances et l'examen des refoulements du malade, l'unification et le renforcement de son moi les plus étendus, de lui épargner la dépense psychique consacrée aux conflits internes, de façonner, à partir de ce qu'il est, le meilleur de ce qu'il peut devenir en fonction de ses dispositions et capacités, et de le rendre, autant que possible, capable de réaliser et de jouir. L'élimination des symptômes de souffrance n'est pas recherchée comme but particulier, mais, à la condition d'une conduite rigoureuse de l'analyse, elle se donne pour ainsi dire comme bénéfice annexe.

L'analyste respecte la singularité du patient, ne cherche pas à le remodeler selon ses idéaux personnels à lui médecin, et se réjouit s'il peut s'épargner des conseils et éveiller en revanche l'initiative de l'analysé.

Son rapport a la psychiatrie

La psychiatrie est actuellement une science essentiellement descriptive et classificatrice, qui maintenant encore a une orientation plus somatique que psychologique, et à qui manquent des possibilités d'explication des phénomènes observés. Mais la psychanalyse ne se situe pas en opposition à elle, comme on pourrait le croire d'après le comportement presque unanime des psychiatres. En tant que *psychologie des profondeurs*, psychologie des processus de la vie psychique soustraits à la conscience, elle est bien plutôt appelée à lui fournir l'infrastructure indispensable et à remédier à ses limitations actuelles. Il est à présumer que l'avenir créera une psychiatrie scientifique à laquelle la psychanalyse aura servi d'introduction.

Critiques et malentendus relatifs a la psychanalyse

La plus large part de ce qui, même dans les travaux scientifiques, est mis en avant contre la psychanalyse repose sur une information insuffisante qui, quant à elle, semble motivée par des résistances affectives. Ainsi est-il erroné de faire à la psychanalyse le reproche de « pansexualisme » et de raconter à son propos qu'elle fait dériver de la sexualité et y ramène tout événement psychique. La psychanalyse a bien plutôt, dès son tout début, distingué les pulsions sexuelles des autres, qu'elle a provisoirement nommées « pulsions du moi ». Il ne lui est jamais venu à l'idée de vouloir « tout » expliquer, et même les névroses, elle ne les a pas fait dériver de la seule sexualité, mais au contraire du conflit entre les tendances sexuelles et le moi. Le terme *libido* en psychanalyse (sauf chez C. G. Jung) ne

désigne pas simplement de l'énergie psychique, mais la force pulsionnelle des pulsions sexuelles. Certaines affirmations, comme celle selon laquelle tout rêve serait un accomplissement de désir de nature sexuelle, n'ont absolument jamais été soutenues par elle. Le reproche d'unilatéralité fait à la psychanalyse, qui, en tant que *science de l'inconscient psychique*, dispose de son domaine d'activité déterminé et délimité, est tout aussi déplacé que s'il était adressé à la chimie. C'est un fâcheux malentendu, et justifié par la seule ignorance, de penser que la psychanalyse escompte la guérison des maux névrotiques du « libre abandon » à la sexualité. Le fait de rendre conscientes dans l'analyse les convoitises sexuelles refoulées rend bien plutôt possible une maîtrise de celles-ci, qui ne pouvait être obtenue par le refoulement préalable. On peut plutôt dire à bon droit que l'analyse libère le névrosé des chaînes de sa sexualité. De plus, il est absolument contraire à l'esprit scientifique de juger la psychanalyse en fonction de son aptitude à saper religion, autorité et moralité, étant donné que comme toute science elle se situe absolument hors de tout esprit tendancieux et ne connaît que la seule intention de saisir une part de la réalité hors de toute contradiction. Enfin, on peut bien franchement parler de niaiserie quand on est en présence de la crainte que les biens de l'humanité dits suprêmes, recherche, art, amour, sensibilité morale et sociale, soient dépouillés de leur valeur ou de leur dignité, du fait que la psychanalyse est en mesure de révéler qu'ils ont leur origine dans des motions pulsionnelles élémentaires et animales.

Les applications et les relations de la psychanalyse en dehors de la médecine

Le jugement porté sur la psychanalyse serait incomplet si l'on négligeait de faire savoir que, seule de toutes les disciplines médicales, elle a les relations les plus étendues avec les sciences de l'esprit et qu'elle est en passe d'acquérir pour l'histoire des religions,

l'histoire des civilisations, la mythologie et les lettres, la même importance que pour la psychiatrie. Il y aurait là de quoi s'étonner si l'on considère qu'à l'origine elle n'avait pas d'autre but que de comprendre et d'influencer des symptômes névrotiques. Il n'en est pas moins facile d'indiquer en quel endroit a été jeté le pont qui mène aux sciences de l'esprit. Lorsque l'analyse des rêves apporta la lumière sur les processus psychiques inconscients, et montra que les mécanismes qui créent les symptômes pathologiques sont également actifs dans la vie psychique normale, la psychanalyse se mua en *psychologie des profondeurs* et, en tant que telle, fut capable de s'appliquer aux sciences de l'esprit, et put résoudre un grand nombre de questions devant lesquelles la psychologie scolastique de la conscience avait dû s'arrêter, perplexe. Dès les premiers temps s'établirent les relations avec la *phylogenèse* humaine. On reconnut avec quelle fréquence la fonction pathologique n'est rien d'autre qu'une *régression* vers un stade de développement antérieur de la fonction normale. C. G. Jung, le premier, montra avec force la concordance surprenante des fantasmes chaotiques des déments précoces avec les formations mythiques des peuples primitifs ; l'auteur de ces lignes fit observer que les deux motions de désir qui composent le complexe d'Œdipe recouvrent pleinement par leur contenu les deux interdits principaux du *totémisme* (ne pas tuer l'ancêtre et ne prendre en mariage aucune femme de son propre lignage), et en tira des conclusions de grande portée. L'importance du complexe d'Œdipe se mit à prendre des proportions gigantesques, on soupçonna que l'ordre étatique, la moralité, le droit et la religion étaient aux tout premiers temps de l'humanité nés conjointement, en tant que formation réactionnelle au complexe d'Œdipe. Otto Rank jeta de vives lumières sur la mythologie et l'histoire littéraire en leur appliquant les découvertes psychanalytiques, de même que Th. Reik sur l'histoire des mœurs et des religions ; le pasteur O. Pfister (Zurich) éveilla l'intérêt des directeurs de conscience et des enseignants et fit comprendre la valeur des points de vue

psychanalytiques pour la pédagogie. De plus amples développements sur ces applications de la psychanalyse n'ont pas leur place ici ; qu'il suffise de remarquer qu'on ne peut pas encore préjuger de leur extension.

Caractère de la psychanalyse en tant que science empirique

La psychanalyse n'est pas un système à la manière de ceux de la philosophie, qui part de quelques concepts de base rigoureusement définis, avec lesquels il tente de saisir l'univers puis, une fois achevé, n'a plus de place pour de nouvelles découvertes et de meilleurs éléments de compréhension. Elle s'attache bien plutôt aux faits de son domaine d'activité, tente de résoudre les problèmes immédiats de l'observation, s'avance en tâtonnant sur le chemin de l'expérience, est toujours inachevée, toujours prête à aménager ou modifier ses doctrines. Elle supporte, aussi bien que la physique ou la chimie, que ses concepts majeurs ne soient pas clairs, que ses présupposés soient provisoires, et elle attend de son activité future une détermination plus rigoureuse de ceux-ci.

Théorie de la libido

Libido est un vocable de la doctrine des pulsions, déjà utilisé en ce sens par A. Moll (*Recherches sur la libido sexualis*, 1898) pour désigner l'expression dynamique de la sexualité, et introduit par l'auteur de ces lignes dans la *psychanalyse*. L'exposé qui suit ne s'en tiendra qu'aux développements, non encore parvenus à leur terme, que la doctrine des pulsions a connus en psychanalyse.

Opposition entre pulsions sexuelles et pulsions du moi

La psychanalyse, ayant tôt reconnu qu'il lui fallait faire reposer tout événement psychique sur le jeu de forces des pulsions élémentaires, se vit dans la pire des positions, étant donné qu'elle ne trouvait dans la psychologie aucune doctrine des pulsions et que personne ne pouvait lui dire ce qu'était à proprement parler une pulsion. Il régnait le plus grand arbitraire, chaque psychologue avait coutume d'admettre telle ou telle pulsion et autant de pulsions qu'il lui plaisait. Le premier champ phénoménal que la psychanalyse étudia, ce furent les névroses dites de transfert (hystérie et névrose obsessionnelle). Leurs symptômes résultaient de ce que les motions pulsionnelles sexuelles avaient été écartées (refoulées) par la personnalité (le moi) et s'étaient procuré une expression par des voies détournées, à travers l'inconscient. Ainsi pouvait-on s'y

retrouver en opposant des pulsions du moi (*pulsions d'autoconservation*) aux pulsions sexuelles, et l'on se trouvait alors en accord avec l'adage devenu populaire du poète, qui fait se conserver le mouvement de l'univers « par la faim et par l'amour »[3]. La libido était l'expression de la force de l'amour au même sens que la faim, celle de la pulsion d'autoconservation. Ce faisant, la nature des pulsions du moi restait tout d'abord indéterminée et inaccessible à l'analyse, comme tous les autres caractères du moi. On ne pouvait pas indiquer s'il y a lieu de supposer des différences qualitatives entre les deux sortes de pulsions, et lesquelles.

La libido originaire

C. G. Jung tenta de surmonter cette obscurité par la voie spéculative en admettant une seule et unique libido originaire, qui pouvait être sexualisée et désexualisée, et ainsi dans son essence coïncidait finalement avec l'énergie psychique. Méthodologiquement, cette innovation était attaquable, elle créa beaucoup de confusion, ravala le vocable de libido au rang de synonyme superflu et n'en dut pas moins dans la pratique toujours faire la différence entre libido sexuelle et libido asexuelle. La différence entre les pulsions sexuelles et les pulsions ayant d'autres buts ne pouvait surtout pas être abolie par la voie d'une nouvelle définition.

La sublimation

L'étude réfléchie des tendances sexuelles accessibles à la seule analyse avait cependant fourni des éléments isolés de compréhension remarquables. Ce qu'on appelait la pulsion sexuelle était hautement composite et pouvait se redécomposer en ses pulsions partielles. Chaque pulsion partielle était immuablement caractérisée par sa *source*, à savoir la région du corps ou la zone dont elle recevait son excitation. En outre, il fallait distinguer chez

3 Dans le poème de Schiller *Die Weltweisen* (Les sages du monde).

elle un *objet* et un *but*. Le but était toujours la décharge de satisfaction, mais il pouvait subir une transformation de l'activité en passivité. L'objet adhérait moins fortement à la pulsion qu'on ne l'avait d'abord cru, il était facilement échangé contre un autre ; de plus la pulsion, qui avait eu un objet extérieur, pouvait être tournée contre la personne propre. Les pulsions isolées pouvaient demeurer indépendantes les unes des autres ou — sans qu'on puisse encore se représenter comment — se combiner, fusionner pour travailler ensemble. Elles pouvaient aussi prendre la place les unes des autres, transférer les unes aux autres leur investissement libidinal, si bien que la satisfaction de l'une venait en lieu et place de la satisfaction de l'autre. Rien n'apparaissait plus révélateur que la *sublimation*, destin pulsionnel dans lequel objet et but sont échangés, si bien qu'une pulsion originairement sexuelle trouve désormais sa satisfaction dans une réalisation socialement et moralement cotée plus haut, qui n'est plus sexuelle. Autant de traits qui ne composent encore aucune vue d'ensemble.

Le narcissisme

Un progrès déterminant fut acquis lorsque l'on osa s'attaquer à l'analyse de la démence précoce et autres affections psychotiques, et que l'on commença de ce fait à étudier le moi lui-même, jusqu'alors uniquement connu comme instance refoulante et opposante. On reconnut comme processus pathogène dans la démence le fait que la libido se retire des objets et s'introduit dans le moi, cependant que les phénomènes morbides bruyants proviennent du vain effort de la libido pour trouver le chemin qui ramène aux objets. Il était donc possible que la libido objectale se convertisse en investissement du moi et vice versa. Des considérations plus poussées montraient que ce processus devait être admis à la plus vaste échelle, que le moi devait bien plutôt être envisagé comme un grand réservoir de libido, d'où la libido est envoyée sur les objets, et qui est toujours prêt à

accueillir la libido refluant de ces objets. Les pulsions d'auto-conservation étaient donc également de nature libidinale, c'étaient des pulsions sexuelles qui avaient pris pour objet, au lieu des objets extérieurs, le moi propre. On connaissait par l'expérience clinique des personnes qui se comportaient de façon surprenante, comme si elles étaient amoureuses d'elles-mêmes, et l'on avait donné à cette perversion le nom de *narcissisme*. Et voici qu'on appelait la libido des pulsions d'autoconservation *libido narcissique*, et qu'on reconnaissait une forte proportion de cet amour de soi comme l'état primaire et normal. La formule antérieure pour les névroses de transfert avait maintenant besoin non pas tant d'être corrigée que d'être modifiée ; au lieu d'un conflit entre les pulsions sexuelles et les pulsions du moi, il valait mieux parler d'un conflit entre la libido objectale et la libido du moi, ou, la nature des pulsions étant la même, d'un conflit entre les investissements objectaux et le moi.

Prétendu apparentement avec la conception jungienne

De cette façon l'on fut porté à croire que la lente investigation psychanalytique, elle aussi, s'était trouvée en conformité avec la spéculation jungienne sur la libido originaire, étant donné surtout qu'à la transformation de la libido objectale en narcissisme sont inévitablement liés une certaine désexualisation, un abandon des buts sexuels spécifiques. Il importe toutefois de considérer que, les pulsions d'autoconservation du moi étant reconnues comme libidinales, il n'est pas pour autant prouvé que d'autres pulsions ne sont pas à l'œuvre dans le moi.

La pulsion grégaire

De différents côtés l'on affirme qu'il y a une « pulsion grégaire » particulière, innée et non susceptible d'être davantage réduite, qui détermine le comportement social des hommes et qui

pousse les individus à se réunir en communautés plus ou moins grandes. La psychanalyse ne peut pas ne pas contredire cette affirmation. Aussi innée que puisse être la pulsion sociale, elle se laisse néanmoins ramener sans difficulté à des investissements d'objets libidinaux à l'origine, et se développe dans l'enfance de l'individu en tant que formation réactionnelle à des positions de rivalité de nature hostile. Elle repose sur une sorte particulière d'identification à l'autre.

Tendances sexuelles inhibées quant au but

Les pulsions sociales appartiennent à une catégorie de motions pulsionnelles qui ne méritent pas encore d'être dites sublimées, même si elles en sont proches. Elles n'ont pas abandonné leurs buts directement sexuels, mais sont empêchées par des résistances internes d'y accéder, se contentent d'approcher en quelque sorte de la satisfaction, et instaurent justement pour cette raison des liens particulièrement solides et durables entre les hommes. De cette sorte sont en particulier les relations de tendresse à l'origine pleinement sexuelles entre parents et enfants, les sentiments d'amitié et les liens sentimentaux dans le mariage issus d'une inclination sexuelle.

Reconnaissance de deux sortes de pulsions dans la vie psychique

Alors que le travail psychanalytique tend habituellement à développer ses théories aussi indépendamment que possible de celles des autres sciences, il se voit malgré tout contraint, pour sa théorie des pulsions, de chercher appui auprès de la biologie. Sur la base d'amples considérations relatives aux processus qui constituent la vie et conduisent à la mort, il devient vraisemblable que l'on ait à reconnaître deux sortes de pulsions, correspondant aux processus antagonistes de construction et de destruction dans l'organisme. Les

premières pulsions, qui au fond travaillent sans bruit, poursuivraient le but de conduire à la mort l'être vivant, mériteraient par là le nom de « *pulsions de mort* » et, tournées vers l'extérieur par l'interaction de nombreux organismes cellulaires élémentaires, se manifesteraient en tant que tendances de *destruction* ou d'*agression*. Les autres seraient les pulsions libidinales sexuelles ou de vie, mieux connues de nous par l'analyse, la meilleure acception les regroupant étant celle d'*Éro*s, et leur dessein serait d'élaborer à partir de la substance vivante des unités de plus en plus grandes, et ainsi de conserver la vie dans sa permanence et de l'amener à de plus hauts développements. Dans les êtres vivants les pulsions érotiques et les pulsions de mort auraient effectué régulièrement des intrications, des alliages ; mais leurs désignations seraient également possibles ; la vie serait faite des manifestations du conflit ou de l'interférence des deux sortes de pulsions et elle apporterait à l'individu la victoire des pulsions de destruction par la mort, mais aussi la victoire de l'Éros par la reproduction.

La nature des pulsions

Il découle de cette conception que les pulsions auraient pour caractéristique d'être des tendances à la restauration d'un état antérieur, inhérentes à la substance vivante, d'être donc historiquement déterminées, de nature conservatrice, et d'être en quelque sorte l'expression d'une inertie ou d'une élasticité de l'organique. Les deux sortes de pulsions, aussi bien l'Éros que la pulsion de mort, seraient à l'œuvre dès la première émergence de la vie et travailleraient l'une contre l'autre.

Le problème économique du masochisme

On est en droit de trouver énigmatique du point de vue économique l’existence de la tendance masochiste dans la vie pulsionnelle des êtres humains. En effet, si le principe de plaisir domine les processus psychiques de telle façon que le but immédiat de ceux-ci soit d’éviter le déplaisir et d’obtenir le plaisir, le masochisme est alors inintelligible. Si la douleur et le déplaisir peuvent être en eux-mêmes des buts, et non plus des avertissements, le principe de plaisir est paralysé, le gardien de notre vie psychique est comme sous l’effet d’un narcotique.

Le masochisme nous apparaît ainsi sous un jour de grand danger, ce qui n’est nullement le cas pour sa contrepartie, le sadisme. Nous sommes tentés d’appeler le principe de plaisir gardien de notre vie plutôt que de notre seule vie psychique. Mais alors s’offre à nous la tâche d’étudier le rapport du principe de plaisir aux deux espèces de pulsions que nous avons distinguées, les pulsions de mort et les pulsions de vie érotiques (libidinales), et nous ne pouvons aller plus loin dans l’examen du problème du masochisme, avant d’avoir répondu à cet appel.

Nous avons, on s’en souvient[1], compris le principe qui domine tous les processus psychiques comme un cas particulier de ce que Fechner nomme *tendance à la stabilité* et attribué de la sorte à

1 *Jenseits des Lustprinzips* (*Au-delà du principe de plaisir*), GW, XIII ; trad fr. in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot.

l’appareil psychique le dessein de réduire à rien la somme d’excitation qui afflue en lui ou du moins de la maintenir basse autant qu’il est possible. Pour cette tendance supposée, Barbara Low a proposé le nom de *principe de Nirvâna,* et nous l’acceptons. Mais c’est inconsidérément que nous avons identifié le principe de plaisir - déplaisir avec ce principe de Nirvâna. Tout déplaisir devrait donc coïncider avec une élévation, tout plaisir avec un abaissement de la tension d’excitation présente dans le psychisme, le principe de Nirvâna (et celui de plaisir, réputé identique à lui) se tiendrait totalement au service des pulsions de mort, dont le but est de faire passer la vie perpétuellement changeante à la stabilité de l’état inorganique, et aurait la fonction de mettre en garde contre les revendications des pulsions de vie, de la libido, lesquelles cherchent à troubler l’écoulement auquel tend la vie. Seulement, cette conception ne peut être correcte. Il semble que nous ressentions l’accroissement et le décroissement des grandeurs d’excitations directement dans la série des sentiments de tension, et il n’est pas douteux qu’il existe des tensions s’accompagnant de plaisir et des détentes déplaisantes. L’état d’excitation sexuelle est l’exemple le plus frappant d’une augmentation d’excitation qui s’accompagne ainsi de plaisir, mais il n’est certainement pas le seul. Plaisir et déplaisir ne peuvent donc pas être rapportés à l’accroissement ou à la diminution d’une quantité que nous appelons tension d’excitation, encore qu’ils aient beaucoup à voir avec ce facteur. Il semble qu’ils ne dépendent pas de ce facteur quantitatif, mais d’un caractère de celui-ci, que nous ne pouvons désigner que comme qualitatif. Nous serions beaucoup plus avancés en psychologie si nous pouvions indiquer quel est ce caractère qualitatif. Peut-être s’agit-il du rythme, de l’écoulement temporel des modifications, des montées et des chutes de la quantité d’excitation ; nous ne le savons pas.

En tout cas nous devons nous rendre compte que le principe de Nirvâna, qui ressortit à la pulsion de mort, a subi dans l’être vivant

une modification qui l'a transformé en principe de plaisir, et nous éviterons désormais de tenir les deux principes pour un seul. Pour peu qu'on veuille poursuivre cette réflexion, il n'est pas difficile de deviner de quelle force provient cette modification. Ce ne peut être que la pulsion de vie, la libido qui, de cette façon, a obtenu par la force de participer, à côté de la pulsion de mort, à la régulation des processus vitaux. Nous obtenons ainsi une courte mais intéressante série de rapports : le principe de *Nirvâna* exprime la tendance de la pulsion de mort, le principe de *plaisir* représente la revendication de la libido, et la modification de celui-ci, le principe de *réalité*, représente l'influence du monde extérieur.

Aucun de ces trois principes n'est en fait mis hors d'action par l'autre. Ils savent, en règle générale, s'accommoder l'un de l'autre, même s'il est des cas où des conflits sont inévitables, car d'un côté le but visé est l'amoindrissement quantitatif de la charge d'excitation, de l'autre, c'est un caractère qualitatif de ce phénomène, et, enfin, c'est l'ajournement temporel de la décharge d'excitation et une tolérance temporaire de la tension de déplaisir.

La conclusion de ces considérations, c'est qu'on ne peut se dispenser de désigner le principe de plaisir comme gardien de la vie.

Mais revenons au masochisme. Il se présente à nous sous trois formes : comme mode de l'excitation sexuelle, comme expression de l'être de la femme et comme norme du comportement dans l'existence *(behaviour).* En fonction de cela on peut distinguer un masochisme *érogène,* un masochisme *féminin* et un masochisme *moral.* Le premier, le masochisme érogène, le plaisir de la douleur, est aussi au fond des deux autres formes, son fondement est biologique et constitutionnel, il reste incompréhensible si l'on ne se résout pas à faire quelques hypothèses sur des points très obscurs. La troisième forme sous laquelle apparaît le masochisme, et d'un certain point de vue la plus importante, n'a été que récemment reconnue par la psychanalyse comme sentiment de culpabilité,

généralement inconscient, mais nous pouvons déjà l’expliquer et lui donner sa place dans l’ensemble de nos connaissances. Le masochisme féminin, pour sa part, est le plus accessible à notre observation, le moins énigmatique, et on peut le saisir dans toutes ses relations. C’est par lui que nous commencerons notre exposé.

Chez l’homme (auquel je me limiterai ici en raison du matériel dont je dispose), nous avons une connaissance suffisante de cette sorte de masochisme par les fantasmes de personnes masochistes (fréquemment impuissantes pour cette raison) ; ces fantasmes ou bien aboutissent à l’acte d’onanisme, ou bien constituent à eux seuls la satisfaction sexuelle. Les dispositifs réels des pervers masochistes concordent parfaitement avec ces fantasmes, qu’ils soient exécutés comme fins en eux-mêmes ou qu’ils servent à établir la puissance sexuelle et à introduire l’acte sexuel. Dans les deux cas — les dispositifs ne correspondent en effet qu’à la production des fantasmes sous forme de jeu — le contenu manifeste est : être bâillonné, attaché, battu de douloureuse façon, fouetté, maltraité d’une façon ou d’une autre, forcé à une obéissance inconditionnelle, souillé, abaissé. Des mutilations ne s’ajoutent à ce contenu que bien plus rarement et seulement dans des limites fort restreintes. La première interprétation, découverte sans difficultés, c’est que le masochiste veut être traité comme un petit enfant en détresse et dépendant, mais il veut être surtout traité comme un enfant méchant. Il est superflu d’apporter ici des observations, le matériel est très uniforme et accessible à tout observateur, même non analyste. Mais si l’on a l’occasion d’étudier des cas dans lesquels les fantasmes masochistes ont connu une élaboration particulièrement riche, on découvre facilement qu’ils placent la personne dans une position caractéristique de la féminité et donc qu’ils signifient être castré, subir le coït, ou accoucher. C’est pour cette raison que j’ai nommé, pour ainsi dire *a potiori,* masochisme féminin cette forme de masochisme dont tant d’éléments, pourtant, renvoient à la vie

infantile. Cette superposition en strates de l'infantile et du féminin trouvera plus tard une explication simple. La castration, ou le fait de rendre aveugle qui la représente, a souvent laissé dans les fantasmes sa trace négative : aucun dommage ne doit alors précisément arriver ni aux organes génitaux ni aux yeux. (Il est d'ailleurs rare que les tortures masochistes produisent la même impression de sérieux que les cruautés — fantasmées ou mises en scène — du sadisme.) Dans le contenu manifeste des fantasmes masochistes s'exprime aussi un sentiment de culpabilité : il est admis que la personne a commis un crime (laissé indéterminé) qui doit être expié par toutes ces procédures de douleurs et de tortures. Cela se présente comme une rationalisation superficielle des contenus masochistes, mais derrière se cache la relation à la masturbation infantile. D'autre part ce facteur culpabilité fournit la transition avec la troisième forme du masochisme, le masochisme moral.

Le masochisme féminin que nous avons décrit repose entièrement sur le masochisme primaire, érogène, le plaisir de la douleur, dont l'explication nous oblige à remonter très loin.

J'ai affirmé dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* — dans la section sur les sources de la sexualité infantile —, que l'excitation sexuelle se produit comme effet marginal dans toute une série de processus internes, dès lors que l'intensité de ces processus a dépassé certaines limites quantitatives. Bien plus, rien d'important n'adviendrait peut-être dans l'organisme sans avoir à fournir sa composante à l'excitation de la pulsion sexuelle. En vertu de quoi, l'excitation de la douleur et du déplaisir devrait, elle aussi, avoir cette conséquence. Cette coexcitation libidinale lors de la tension de la douleur et du déplaisir serait un mécanisme physiologique infantile, qui plus tard s'épuise. Elle trouverait dans les diverses constitutions sexuelles un développement diversement important, fournissant en tout cas le fondement physiologique sur lequel est ensuite édifié dans le psychisme le masochisme érogène.

Cependant l'insuffisance de cette explication se signale en ce qu'elle ne jette aucune lumière sur les relations régulières et intimes du masochisme avec son pendant dans la vie pulsionnelle, le sadisme. Si l'on remonte encore plus haut, jusqu'à l'hypothèse des deux espèces de pulsions qui, selon nous, sont à l'œuvre dans l'être vivant, on en arrive à une autre déduction qui, d'ailleurs ne contredit pas la première. La libido rencontre dans les êtres vivants (pluricellulaires) la pulsion de mort ou de destruction qui y règne et qui voudrait mettre en pièces cet être cellulaire et amener chaque organisme élémentaire individuel à l'état de stabilité inorganique (même si celle-ci n'est que relative). La libido a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice et elle s'en acquitte en dérivant cette pulsion en grande partie vers l'extérieur, bientôt avec l'aide d'un système organique particulier, la musculature, et en la dirigeant contre les objets du monde extérieur. Elle se nommerait alors pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance. Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle où elle a un rôle important. C'est là le sadisme proprement dit. Une autre partie ne participe pas à ce déplacement[2] vers l'extérieur, elle demeure dans l'organisme et là elle se trouve liée libidinalement à l'aide de la coexcitation sexuelle dont nous avons parlé ; c'est en elle que nous devons reconnaître le masochisme originaire, érogène.

La physiologie ne nous apporte aucune compréhension des voies et des moyens par lesquels peut s'accomplir ce domptage de la pulsion de mort par la libido. Dans le domaine des notions psychanalytiques nous pouvons seulement faire l'hypothèse qu'il se produit très largement entre les deux espèces de pulsions une union et un amalgame variables dans leurs proportions, si bien que nous ne devrions aucunement faire entrer en ligne de compte des pulsions de vie et de mort à l'état pur, mais seulement des mélanges diversement composés de celles-ci. À cette union des pulsions correspondra sous

2 *Verlegung (N. D. T.)*

certaines influences une désunion de celles-ci. Quelle est l'importance des éléments des pulsions de mort qui échappent à ce domptage accompli par liaison à des apports libidinaux, on ne peut le deviner actuellement.

En prenant son parti d'une certaine inexactitude, on peut dire que la pulsion de mort qui est à l'œuvre dans l'organisme — le sadisme originaire — est identique au masochisme. Après que sa plus grande part a été déplacée vers l'extérieur sur les objets, ce qui demeure comme son résidu dans l'intérieur, c'est le masochisme proprement dit, érogène, qui d'une part est devenu une composante de la libido et d'autre part garde toujours pour objet l'être propre de l'individu. Ce masochisme serait donc un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle s'est accompli cet alliage, si important pour la vie, de la pulsion de mort et d'Eros. Nous apprendrons sans surprise que, dans des circonstances déterminées, le sadisme ou pulsion de destruction, tourné vers l'extérieur, projeté, peut de nouveau être introjecté, tourné vers l'intérieur, régressant ainsi à sa situation première. Il donne alors le masochisme secondaire qui se surajoute au masochisme originaire.

Le masochisme érogène prend part à toutes les phases de développement de la libido et leur emprunte la succession des costumes psychiques qu'il revêt. L'angoisse d'être dévoré par l'animal totémique (père) a sa source dans l'organisation orale primitive, le désir d'être battu par le père provient de la phase suivante, sadique-anale ; le stade d'organisation phallique[3] introduit dans le contenu des fantasmes masochistes son précipité, la castration, bien que celle-ci soit plus tard l'objet d'un déni ; de l'organisation génitale définitive dérivent naturellement les situations caractéristiques de la féminité, subir le coït et accoucher. Le rôle des fesses dans le masochisme est lui aussi facile à comprendre, abstraction faite de son fondement évident dans le réel.

3 Cf. *Die infantile Genitalorganisation (L'organisation génitale infantile), GW,* XIII ; trad. fr. in *La vie sexuelle,* Paris, Presses Universitaires de France.

Les fesses sont les parties du corps privilégiées du point de vue érogène dans la phase sadique-anale comme les mamelles dans la phase orale et le pénis dans la phase génitale.

La troisième forme du masochisme, le masochisme moral, est surtout remarquable en ce que sa relation avec ce que nous considérons comme sexualité se trouve relâchée. Dans les autres cas les souffrances masochistes supposent une condition : provenir de la personne aimée, être endurées sur son ordre ; cette limitation est abandonnée dans le masochisme moral. Ce qui importe c'est la souffrance elle-même ; qu'elle soit infligée par une personne aimée ou indifférente, cela ne joue aucun rôle ; elle peut aussi être causée par des puissances ou des circonstances impersonnelles, le véritable masochiste tend toujours la joue quand il a la perspective de recevoir une gifle. Il est très tentant, pour expliquer ce comportement, de laisser de côté la libido et de s'en tenir à l'hypothèse selon laquelle ici la pulsion de destruction a été à nouveau tournée vers l'intérieur et fait rage contre le propre soi ; mais le fait que le langage n'ait pas renoncé à relier à l'érotisme cette forme de comportement et nomme aussi masochistes ces personnes qui se blessent elles-mêmes devrait cependant avoir un sens.

Fidèles à une habitude technique, nous nous occuperons d'abord de la forme extrême, indubitablement pathologique, de ce masochisme. J'ai exposé ailleurs[4] que, dans le traitement analytique, nous rencontrons des patients dont la conduite d'opposition à l'influence de la cure nous oblige à leur attribuer un sentiment de culpabilité « inconscient ». J'ai indiqué dans cet écrit à quoi l'on reconnaît ces personnes (« la réaction thérapeutique négative ») et je n'ai pas caché que la force de cette motion opposée à la cure constitue l'une des plus graves résistances et le plus grand danger à l'encontre du succès de nos visées médicales ou éducatives. La satisfaction de ce sentiment de culpabilité inconscient est peut-être

4 *Das Ich und das Es (Le moi et le ça), GW,* XIII ; trad. fr. in *Essais de Psychanalyse,* Paris, Payot.

le poste le plus considérable du bénéfice de la maladie — bénéfice en règle générale composé de plusieurs éléments —, somme des forces qui se dressent contre la guérison et ne veulent pas renoncer à l'état de maladie ; la souffrance qui accompagne la névrose est précisément le facteur par lequel celle-ci devient précieuse pour la tendance masochiste. Il est également instructif d'apprendre que, contre toute théorie et toute attente, une névrose qui a défié tous les efforts thérapeutiques peut disparaître quand la personne est tombée dans la détresse d'un mariage malheureux, a perdu sa fortune ou a contracté une redoutable maladie organique. Une forme de souffrance a ici été relayée par une autre, et nous voyons qu'il ne s'agissait que de pouvoir maintenir une certaine quantité de souffrance.

Quand nous parlons aux malades de sentiment de culpabilité inconscient, ils ne nous croient pas facilement. Ils savent trop bien par quels tourments (remords) se manifeste un sentiment de culpabilité conscient, une conscience de culpabilité et ils ne peuvent donc pas admettre qu'ils pourraient héberger en eux des motions tout à fait analogues dont ils ne ressentiraient rien du tout. À mon avis, nous tenons compte dans une certaine mesure de leur protestation si nous renonçons à l'expression — par ailleurs psychologiquement incorrecte — de « sentiment de culpabilité inconscient » pour le remplacer par « besoin de punition » qui recouvre tout aussi pertinemment les faits observés. On ne peut cependant faire que nous ne jugions et que nous ne localisions ce sentiment de culpabilité inconscient selon le modèle du sentiment de culpabilité conscient.

Nous avons attribué au surmoi la fonction de la conscience morale et reconnu dans la conscience de culpabilité l'expression d'une tension entre moi et surmoi. Le moi réagit par des sentiments d'angoisse (angoisse morale) à la perception qu'il est resté en deçà des exigences posées par son idéal, le surmoi. Maintenant, nous

voulons savoir comment le surmoi est parvenu à ce rôle exigeant et pourquoi le moi doit avoir peur lorsqu'il se produit une différence entre lui et son idéal.

Ayant dit que la fonction du moi consiste à accorder et à concilier les revendications des trois instances qu'il sert, nous pouvons ajouter que dans ce rôle il trouve aussi un modèle à suivre dans le surmoi. Ce surmoi, en effet, est tout autant le représentant du ça que du monde extérieur. Ce qui lui a donné naissance c'est que les premiers objets des motions libidinales du ça, le couple parental, ont été introjectés dans le moi ; au cours de cette introjection la relation à ces objets a été désexualisée, déviée de ses buts sexuels directs. C'est seulement de cette manière que le complexe d'Œdipe peut être surmonté. Le surmoi conserve dès lors des caractères essentiels des personnes introjectées, leur puissance, leur sévérité, leur tendance à surveiller et à punir. Comme je l'ai exposé autre part[5], il est facile de concevoir que la désunion des pulsions qui accompagne une telle introduction dans le moi, provoque une augmentation de la sévérité. Le surmoi, la conscience morale à l'œuvre en lui, peut alors se montrer dur, cruel, inexorable à l'égard du moi qu'il a sous sa garde. L'impératif catégorique de Kant est ainsi l'héritier direct du complexe d'Œdipe.

Mais ces mêmes personnes qui continuent à agir dans le surmoi sous la forme de l'instance morale après avoir cessé d'être des objets des motions libidinales du ça, appartiennent cependant aussi au monde extérieur réel. C'est de lui qu'elles ont été tirées ; leur pouvoir, derrière lequel se cachent toutes les influences du passé et de la tradition, était une des manifestations les plus tangibles de la réalité. Grâce à cette convergence, le surmoi, substitut du complexe d'Œdipe, devient aussi le représentant du monde extérieur réel et ainsi le modèle proposé aux efforts du moi.

5 *Das Ich und das Es (Le moi et le ça).*

Le complexe d'Œdipe se révèle donc, ainsi que nous l'avons déjà admis d'un point de vue historique[6], comme la source de notre éthique individuelle (la morale). Au cours du développement de l'enfant, qui conduit à un détachement progressif à l'égard des parents, l'importance personnelle de ceux-ci cède la place au surmoi. Aux images qu'ils ont laissées viennent ensuite se rattacher les influences des maîtres, des autorités, des modèles spontanément choisis et des héros reconnus par la société, personnes que le moi, devenu plus résistant, n'a plus besoin d'introjecter. La dernière figure de cette série qui débute avec les parents est le Destin, puissance obscure que seuls très peu d'entre nous parviennent à concevoir de façon impersonnelle. Lorsque le poète hollandais Multatuli[7] remplace la Μοϊφα des Grecs par le couple divin ΛόϒΟς χαί ἈνάΥχη il n'y a guère à redire ; mais tous ceux qui transfèrent la conduite du cours du monde à la Providence, à Dieu ou à Dieu et à la Nature nous font soupçonner qu'ils continuent de ressentir ces forces, les plus extérieures et les plus lointaines qui soient, comme un couple parental — au sens mythologique — et qu'ils se croient rattachés à elles par des liens libidinaux. Dans *Le moi et le ça* j'ai tenté de déduire aussi d'une telle conception parentale du Destin l'angoisse réelle[8] de mort éprouvée par les êtres humains. De cette conception il semble très difficile de se libérer.

Après ces préliminaires, nous pouvons revenir à l'examen du masochisme moral. Nous avons dit que les personnes en cause donnent, par leur conduite — dans la cure et dans la vie —, l'impression d'être excessivement inhibées moralement, comme si elles étaient sous la domination d'une conscience morale particulièrement sensible, bien que rien de cette hypermorale ne soit conscient pour elles. En approfondissant la question nous saisissons bien la différence qui sépare un tel prolongement inconscient de la

6 *Totem und Tabu (Totem et tabou), GW,* IX, chap. IV ; trad. fr., Paris, Payot

7 Ed. Douwes-Dekker (1820-1887).

8 *Die reale Todesangst. (N. d. T.)*

morale, et le masochisme moral. Dans le premier, l'accent porte sur le sadisme accru du surmoi auquel se soumet le moi, dans le second, il porte au contraire sur le masochisme propre du moi qui réclame punition, qu'elle vienne du surmoi ou de l'extérieur, des puissances parentales. La confusion que nous faisions au début est excusable, car dans les deux cas, il s'agit d'une relation entre le moi et le surmoi ou des puissances qui lui sont équivalentes ; dans les deux cas on revient à un besoin qui est satisfait par la punition et la souffrance. Mais, détail qui n'est guère négligeable, le sadisme du surmoi est le plus souvent vivement conscient tandis que la tendance masochiste du moi reste en général cachée à la personne et doit être déduite de son comportement.

Le fait que le masochisme moral soit inconscient nous indique tout naturellement une piste. Nous avons pu traduire l'expression « sentiment de culpabilité inconscient » comme besoin de punition de la part d'une puissance parentale. Or nous savons que le désir, si fréquent dans les fantasmes, d'être battu par le père est très proche de cet autre désir, avoir des rapports sexuels passifs (féminins) avec lui, le premier n'étant qu'une déformation régressive du second. Si nous insérons cette explication dans le contenu du masochisme moral son sens caché nous devient manifeste. La conscience et la morale sont apparues du fait que le complexe d'Œdipe a été surmonté, désexualisé ; par le masochisme moral la morale est resexualisée, le complexe d'Œdipe ressuscité, une voie régressive est frayée, de la morale au complexe d'Œdipe. Cela ne s'effectue ni à l'avantage de la morale ni à celui de l'individu. Celui-ci peut, certes, avoir conservé à côté de son masochisme tout ou partie de sa moralité mais une bonne part de sa conscience morale a pu aussi bien se perdre au profit du masochisme. Le masochisme engendre d'autre part la tentation de commettre le « péché », celui-ci devant être ensuite expié par les reproches de la conscience morale sadique (comme chez tant de types de caractère russes) ou bien par le

châtiment du Destin, la grande puissance parentale. Afin de provoquer la punition par cet ultime représentant parental, le masochiste doit agir à l'encontre de ce qui convient, œuvrer contre son propre intérêt, détruire les perspectives qui s'ouvrent à lui dans le monde réel et éventuellement anéantir sa propre existence réelle.

Le retournement du sadisme contre la personne propre se produit régulièrement lors de la *répression culturelle des pulsions* qui retient une grande partie des composantes pulsionnelles destructives de s'exercer dans la vie. On peut se représenter que cet élément de la pulsion de destruction qui a fait retraite se traduit sous la forme d'une augmentation du masochisme dans le moi. Mais les phénomènes de la conscience morale nous suggèrent que la destruction qui fait retour du monde extérieur est aussi reprise par le surmoi sans subir une telle transformation et qu'elle élève son sadisme contre le moi. Le sadisme du surmoi et le masochisme du moi se complètent mutuellement et s'unissent pour provoquer les mêmes conséquences. À mon avis, c'est seulement ainsi qu'on peut comprendre que de la répression pulsionnelle résulte — souvent ou de façon tout à fait générale — un sentiment de culpabilité et que la conscience morale devient d'autant plus sévère et sensible que la personne s'abstient d'agression contre d'autres. On pourrait s'attendre à ce qu'un individu sachant qu'il a coutume d'éviter des agressions indésirables pour la civilisation ait de ce fait une bonne conscience et surveille son moi avec moins de méfiance. On présente habituellement les choses comme si l'exigence morale était le facteur primaire et le renoncement pulsionnel sa conséquence. Mais ainsi l'origine de la moralité reste inexpliquée. En réalité il semble que ce soit l'inverse qui se produise ; le premier renoncement pulsionnel est imposé par des forces extérieures et crée alors seulement la moralité qui s'exprime dans la conscience morale et exige un nouveau renoncement pulsionnel.

Ainsi le masochisme moral devient-il le témoin classique de l'existence de l'union pulsionnelle. Son caractère dangereux provient du fait qu'il a son origine dans la pulsion de mort, qu'il correspond à la partie de celle-ci qui a évité d'être tournée vers l'extérieur sous forme de destruction. Mais comme il a d'autre part la signification d'une composante érotique, même l'autodestruction de la personne ne peut se produire sans satisfaction libidinale.

Névrose et psychose

Dans un ouvrage que j'ai publié récemment, *Le moi et le ça*, j'ai proposé une partition de l'appareil psychique à partir de laquelle une série de relations peut être représentée d'une façon simple et claire. Sur d'autres points, par exemple ce qu'il en est du rôle et de l'origine du surmoi, il reste pas mal d'obscurité et de laissé-pour-compte. On est alors en droit d'exiger d'un tel dispositif qu'il se montre utilisable et expédient pour d'autres sujets, ne serait-ce que pour voir sous un autre jour ce que nous connaissons déjà, pour le grouper autrement, et le décrire d'une façon plus convaincante. Ce genre d'application pourrait aussi fournir avec profit l'occasion d'un retour de la théorie chenue à l'expérience éternellement verdoyante.

Dans le texte en question sont dépeints les multiples allégeances du moi, sa position intermédiaire entre le monde extérieur et le ça, et son empressement à faire en même temps les volontés de tous ces maîtres. C'est dans le cadre d'un ensemble de réflexions suscitées par ailleurs, et qui avaient pour objet l'origine et la prévention des psychoses, qu'il m'est venu une formule simple concernant la différence génétique peut-être la plus importante qui soit entre la névrose et la psychose : *la névrose serait le résultat d'un conflit entre le moi et son ça, la psychose, elle, l'issue analogue d'un trouble équivalent dans les relations entre le moi et le monde extérieur.*

Sans doute n’a-t-on pas tort de rappeler que des solutions aussi simples doivent être accueillies avec méfiance. Aussi notre unique espoir sera-t-il de voir cette formule se vérifier *grosso modo.* Et ce serait déjà quelque chose. C’est alors qu’on pense à toute une série d’idées et de découvertes qui semblent confirmer notre proposition. Les névroses de transfert, d’après le résultat de toutes nos analyses, viennent de ce que le moi refuse d’accueillir une motion pulsionnelle puissante dans le ça, et d’aider à son effectuation motrice, ou bien lui conteste l’objet qu’elle vise. Puis le moi se protège d’elle par le mécanisme du refoulement ; le refoulé se révolte contre ce destin, il se fait représenter, sur une voie où le moi n’a aucun pouvoir, par un substitut qui s’impose au moi par le détour du compromis, à savoir le symptôme ; le moi trouve son unité menacée et endommagée par cet intrus, poursuit le combat contre le symptôme, à la façon dont il s’était protégé de la motion pulsionnelle originaire, et le tout donne le tableau de la névrose. Rien n’interdit de penser que le moi, quand il a recours au refoulement, suit au fond les ordres de son surmoi, lesquels à leur tour procèdent pareillement d’influences du monde extérieur réel, qui ont trouvé dans le surmoi le moyen de se faire représenter. Toujours est-il que le moi s’est rangé aux côtés de ces puissances, qu’en lui leurs exigences sont plus fortes que les revendications pulsionnelles du ça, et que le moi est la puissance qui met en œuvre le refoulement contre cette participation du ça, et le consolide par le contre-investissement de la résistance. Au service du surmoi et de la réalité, le moi est entré en conflit avec le ça, et c’est ainsi que les choses se passent dans toutes les névroses de transfert.

Quant aux psychoses, il nous sera tout aussi facile, à partir de ce que nous savons jusqu’à maintenant de leurs mécanismes, de produire des exemples tendant à montrer que c’est le rapport entre le moi et le monde extérieur qui y est troublé. Dans l’*amentia* de Meynert, ou confusion hallucinatoire aiguë, qui est peut-être la forme de psychose la plus extrême et la plus frappante, ou bien le

monde extérieur n'est pas du tout perçu, ou bien sa perception reste complètement inopérante. Normalement le monde extérieur exerce en effet sa domination sur le moi de deux manières : premièrement par les perceptions actuelles, toujours à nouveau possibles, deuxièmement par le capital mnésique des perceptions antérieures, qui comme « monde intérieur » forment une possession et une partie composante du moi. Or dans l'*amentia* non seulement l'admission de nouvelles perceptions est refusée, mais le monde intérieur lui-même, qui jusqu'alors, en qualité de copie du monde extérieur, représentait ce dernier, se voit retirer sa signification (investissement) ; le moi se crée autocratiquement un nouveau monde, extérieur et intérieur à la fois ; deux faits ne font aucun doute : ce nouveau monde est bâti suivant les désirs du ça, et le motif de cette rupture avec le monde extérieur, c'est que la réalité s'est refusée au désir d'une façon grave, apparue comme intolérable. La parenté interne de cette psychose avec le rêve normal ne doit pas être méconnue. Toutefois la condition du rêve est l'état de sommeil, dont l'un des caractères est un détachement total par rapport à la perception et au monde extérieur.

Quant aux autres formes de psychose, les schizophrénies, on sait qu'elles tendent à déboucher sur l'hébétude affective, c'est-à-dire sur la perte de tout commerce avec le monde extérieur. En ce qui concerne les délires quelques analyses nous ont appris que la folie y est employée comme une pièce qu'on colle là où initialement s'était produite une faille dans la relation du moi au monde extérieur. Si la solution du conflit avec le monde extérieur ne nous apparaît pas encore avec plus de netteté qu'elle ne le fait maintenant, c'est que dans le tableau clinique de la psychose les manifestations du processus pathogène sont souvent recouvertes par celles d'une tentative de guérison ou de reconstruction.

L'étiologie commune, pour l'éclatement d'une psychonévrose ou d'une psychose, demeure toujours la frustration, le non-

accomplissement d'un de ces désirs infantiles éternellement indomptés qui s'enracinent si profondément dans les déterminations phylogénétiques de notre organisation. Cette frustration vient toujours, en dernière analyse, du dehors ; mettons à part le cas où elle peut émaner de l'instance interne (dans le surmoi) qui s'est chargée de représenter les exigences de la réalité. L'effet pathogène est ceci ou cela suivant que le moi, dans cette tension conflictuelle, reste fidèle à son allégeance vis-à-vis du monde extérieur et cherche à bâillonner le ça, ou qu'il se laisse dominer par le ça et arracher du même coup à la réalité. Toutefois une complication est introduite dans cette situation apparemment simple par l'existence du surmoi, lequel réunit en lui, selon un enchaînement qui reste à élucider, des influences venant du ça aussi bien que du monde extérieur, et qui en quelque sorte est un modèle idéal pour ce que vise toute tendance du *moi,* à savoir la réconciliation de ses multiples allégeances. Le comportement du surmoi devrait, contrairement à ce qui s'est passé jusqu'à présent, être pris en considération dans toutes les formes de maladie psychique. En attendant nous pouvons toujours postuler qu'il doit y avoir des affections reposant sur un conflit entre le moi et le surmoi. L'analyse nous autorise à admettre que la mélancolie est un cas exemplaire de ce groupe ; nous aimerions pouvoir donner à ce genre de troubles le nom de « psychonévroses narcissiques ». En effet, il ne serait point contradictoire avec nos sentiments que nous trouvions des motifs pour séparer des états comme la mélancolie des autres psychoses. Mais alors nous remarquons que nous pouvions perfectionner notre formule génétique simple sans la laisser tomber. La névrose de transfert correspond au conflit entre le moi et le ça, la névrose narcissique au conflit entre le moi et le surmoi, la psychose au conflit entre le moi et le monde extérieur. Certes nous ne saurions dire d'emblée si nous avons effectivement acquis des connaissances nouvelles ou seulement enrichi notre formulaire, mais je pense que cette possibilité d'application doit nous encourager à garder en vue notre partition de l'appareil psychique en un moi, un surmoi et un ça.

Névroses et psychoses naissent donc des conflits du moi avec les différentes instances qui le dominent, autrement dit elles correspondent dans la fonction du moi à un échec, qui au demeurant dénote un effort pour réconcilier ensemble les différentes revendications : cette affirmation, pour être entièrement assurée, demande une discussion supplémentaire. On aimerait savoir dans quelles circonstances et par quels moyens le moi réussit à échapper sans tomber dans la maladie à ces conflits assurément toujours présents. Voilà un nouveau domaine de recherches, qui requiert que les facteurs les plus différents soient pris en considération. Deux d’entre eux peuvent cependant être soulignés tout de suite. L’issue de toutes ces situations dépend sans aucun doute de circonstances économiques, de la grandeur relative de chacune des tendances qui luttent entre elles. Allons plus loin : il sera possible au moi d’éviter la rupture de tel ou tel côté en se déformant lui-même, en acceptant de faire amende de son unité, éventuellement même en se crevassant ou en se morcelant. De la sorte on mettrait les inconséquences, les extravagances et les folies des hommes sous le même jour que leurs perversions sexuelles, dont l’adoption leur épargne bien des refoulements.

Pour finir, demandons-nous quel peut être le mécanisme, analogue à un refoulement, par lequel le moi se détache du monde extérieur. À mon avis on ne peut répondre sans avoir fait de nouvelles recherches, mais il devrait consister, comme le refoulement, dans un retrait par le moi de l’investissement qu’il avait placé au-dehors.

La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose

J'ai récemment[1] défini l'un des traits qui différencient la névrose et la psychose : dans la première le moi, en situation d'allégeance par rapport à la réalité, réprime un fragment du ça (vie pulsionnelle), tandis que le même moi, dans la psychose, se met au service du ça en se retirant d'un fragment de la réalité. Pour la névrose ce serait donc la surpuissance de l'influence du réel, et pour la psychose celle du ça, qui seraient déterminantes. La perte de la réalité serait, pour la psychose, donnée au départ ; pour la névrose, il y aurait lieu de penser qu'elle y est évitée.

Malheureusement cela ne s'accorde pas du tout avec un fait dont nous pouvons tous faire l'expérience : c'est que toute névrose trouble d'une façon ou d'une autre le rapport du malade à la réalité, qu'elle est pour lui un moyen de se retirer d'elle, et, dans ses formes graves, signifie directement une fuite hors de la vie réelle. Cette contradiction donne à réfléchir ; cependant elle est facile à lever, et son explication aura du moins contribué à nous faire comprendre la névrose.

La contradiction ne subsiste qu'aussi longtemps que nous envisageons la situation de l'entrée dans la névrose, pendant laquelle le moi, au service de la réalité, procède au refoulement d'une motion

1 Névrose, psychose et perversion, p. 283-286.

pulsionnelle. Mais ce n'est pas encore là la névrose elle-même. Celle-ci consiste bien plutôt dans les processus qui apportent un dédommagement à la part lésée du ça, c'est-à-dire dans la réaction contre le refoulement et dans l'échec de celui-ci. Le relâchement du rapport à la réalité est alors la conséquence de ce deuxième temps de la formation de la névrose, et il ne faudrait pas nous étonner si la recherche de détail montrait que la perte de la réalité porte précisément sur le fragment de réalité dont l'exigence eut pour résultat le refoulement pulsionnel.

Caractériser la névrose comme le résultat d'un refoulement malheureux n'a rien de nouveau. Nous l'avons toujours dit en ces termes, et c'est seulement par suite du renouvellement du système qu'il était nécessaire de le répéter.

L'idée qui nous occupe fera d'ailleurs une rentrée particulièrement saisissante s'il s'agit d'un cas de névrose dont la cause occasionnelle (« la scène traumatique ») est connue, et où l'on peut voir comment la personne se détourne d'une telle expérience et la livre à l'amnésie. Je vais revenir, pour prendre un exemple, sur un cas analysé il y a quelques années[2] : une jeune fille amoureuse de son beau-frère est ébranlée, devant le lit de mort de sa sœur, par l'idée suivante : maintenant il est libre, et il peut t'épouser. Cette scène est aussitôt oubliée, et du même coup est introduit le processus de régression qui conduit aux douleurs hystériques. Mais ici il est justement instructif de voir sur quelle voie la névrose tente de régler le conflit. Elle dévalorise la modification réelle en refoulant la revendication pulsionnelle dont il est question, à savoir l'amour pour le beau-frère. La réaction psychotique aurait été de dénier[3] le fait de la mort de la sœur.

On pourrait s'attendre à ce qu'à la naissance de la psychose se produisît quelque chose d'analogue au processus qu'on trouve dans

2 Dans les *Studien über Hysterie (Études sur l'hystérie),* 1895, *QW,* I ; trad. fr., Paris, Presses Universitaires de France.

3 *Verleugnen. (N. d. T.)*

la névrose, entre d’autres instances évidemment : dans la psychose également deux temps seraient à distinguer, le premier coupant le moi, cette fois, de la réalité, le second, en revanche, essayant de réparer les dégâts et reconstituant aux frais du ça la relation à la réalité. Effectivement il y a quelque chose d’analogue à observer dans le cas de la psychose ; il y a là aussi deux temps, dont le second comporte le caractère de la réparation ; mais alors l’analogie cède le pas à une similitude entre les processus qui a une bien plus grande portée. Le second temps de la psychose vise bien lui aussi à compenser la perte de la réalité ; mais ce n’est pas au prix d’une restriction du ça, à la manière dont, dans la névrose, c’était aux frais de la relation au réel ; la psychose emprunte une voie plus autocratique, elle crée une nouvelle réalité à laquelle, à la différence de celle qui est abandonnée, on ne se heurte pas. Le second temps est donc, dans la névrose comme dans la psychose, porté par les mêmes tendances, il sert dans les deux cas l’appétit de puissance du ça, qui ne se laisse pas dompter par la réalité. Névrose et psychose sont donc l'une comme l'autre des expressions de la rébellion du ça contre le monde extérieur, de son déplaisir, ou si l’on veut, de son incapacité à s’adapter à la nécessité réelle, à l'Ἀνάγχη. Névrose et psychose se distinguent bien plus entre elles dans la première réaction, qui les introduit, que dans la tentative de réparation qui la suit.

La différence initiale s’exprime dans le résultat final : dans la névrose un fragment de la réalité est évité sur le mode de la fuite, dans la psychose il est reconstruit. Ou : dans la psychose la fuite initiale est suivie d’une phase active, celle de la reconstruction ; dans la névrose l’obéissance initiale est suivie, après coup, d’une tentative de fuite. Ou encore : la névrose ne dénie pas la réalité, elle veut seulement ne rien savoir d’elle ; la psychose la dénie et cherche à la remplacer. Nous appelons normal ou « sain » un comportement qui réunit certains traits des deux réactions, qui, comme la névrose, ne

dénie pas la réalité, mais s'efforce ensuite, comme la psychose, de la modifier. Ce comportement conforme au but, normal, conduit évidemment à effectuer un travail extérieur sur le monde extérieur, et ne se contente pas comme la psychose de produire des modifications intérieures ; il n'est plus *autoplastique*, mais *alloplastique*.

La refonte de la réalité porte dans la psychose sur les sédiments psychiques des précédentes relations à cette réalité, c'est-à-dire sur les traces mnésiques, les représentations et les jugements que jusqu'alors on avait obtenus d'elle et par lesquels elle était représentée dans la vie psychique. Mais cette relation n'était pas une relation close, elle était continuellement enrichie et modifiée par de nouvelles perceptions. De la sorte la psychose a pour tâche elle aussi de créer de telles perceptions propres à correspondre à la nouvelle réalité, but qui est atteint de la façon la plus radicale sur la voie de l'hallucination. Si les illusions mnésiques, les délires et les hallucinations, dans tant de formes et de cas de psychose, ont un caractère si pénible et sont liés à une montée d'angoisse, cela montre bien que tout le processus de refonte s'accomplit contre de violentes forces opposées. On peut construire ce processus d'après le modèle de la névrose que nous connaissons mieux. Dans la névrose une réaction d'angoisse répond à toute tentative de percée de la part de la pulsion refoulée, et le résultat du conflit est seulement un compromis qui n'apporte qu'une satisfaction incomplète. Vraisemblablement, dans la psychose, le fragment de réalité repoussé revient sans cesse forcer l'ouverture vers la vie psychique, comme le fait dans la névrose la pulsion refoulée, et c'est pourquoi les suites sont les mêmes dans les deux cas. L'examen des différents mécanismes qui dans les psychoses ont pour fonction de détourner de la réalité et d'en reconstruire une autre, ainsi que l'ampleur du succès que ces mécanismes peuvent viser, est une tâche de la psychiatrie au sens restreint qui n'a pas encore été entreprise.

Il y a une analogie plus poussée entre la névrose et la psychose : dans les deux cas la tâche entreprise au deuxième temps échoue en partie, en ceci que la pulsion refoulée ne peut pas créer de substitut intégral (névrose), et que ce qui représente la réalité ne se laisse pas couler dans les formes apportant la satisfaction (du moins pas dans toutes les formes des affections psychiques). Mais les accents ne sont pas mis au même endroit dans les deux cas. Dans la psychose, l'accent est mis entièrement sur le premier temps, qui est morbide en soi et ne peut conduire qu'à un état morbide ; dans la névrose au contraire, il porte sur le deuxième temps, l'échec du refoulement, tandis que le premier peut réussir, et même a réussi d'innombrables fois dans le cadre de la santé, quoique ce ne fût pas entièrement sans frais et sans laisser des séquelles des dépenses psychiques exigées. Ces différences, et peut-être encore beaucoup d'autres, sont la conséquence de la différence topique dans la situation initiale du conflit pathogène, suivant que le moi a cédé à sa dépendance par rapport au monde réel ou à son allégeance à l'égard du ça.

La névrose se contente en règle générale d'éviter le fragment de réalité dont il s'agit et de se garder d'une rencontre avec lui. La différence tranchée qui sépare la névrose de la psychose est cependant estompée en ce qu'il y a dans la névrose aussi une tentative pour remplacer la réalité indésirable par une réalité plus conforme au désir. La possibilité en est donnée par l'existence d'un *monde fantasmatique*, d'un domaine qui jadis, lors de l'instauration du principe de réalité, a été séparé du monde extérieur réel, depuis quoi, à la façon d'une « réserve », il a été laissé libre par rapport aux exigences des nécessités de la vie. Non pas qu'il soit inaccessible au moi ; mais il n'en dépend que par un lien lâche. Dans ce monde fantasmatique la névrose puise le matériel qu'exigent ses nouvelles formations de désir, et le trouve habituellement sur la voie de la régression dans un passé réel plus satisfaisant.

Il est à peine douteux que le monde fantasmatique joue le même rôle dans la psychose : il représente le magasin où sont pris la matière ou les modèles pour la construction de la nouvelle réalité. Mais le nouveau monde extérieur fantasmatique de la psychose veut se mettre à la place de la réalité extérieure ; celui de la névrose au contraire aime s'étayer, comme le jeu de l'enfant, sur un fragment de la réalité — un autre que celui contre lequel elle doit se défendre —, lui prête une importance particulière et un sens secret que, d'un terme pas toujours approprié, nous appelons *symbolique.* C'est ainsi que pour la névrose comme pour la psychose, la question qui vient à se poser n'est pas seulement celle de *la perte de la réalité*, mais aussi celle d'un *substitut de la réalité.*

Petit abrégé de psychanalyse[1]

I.

La psychanalyse est pour ainsi dire née avec le XXème siècle ; la publication par laquelle elle se présente au monde comme quelque chose de nouveau, mon *Interprétation du rêve*, porte la date de 1900. Mais, comme on peut bien le penser, elle n'a pas jailli du rocher ni n'est tombée du ciel, elle se rattache à quelque chose d'intérieur qu'elle prolonge, elle part d'incitations qu'elle retravaille. Il faut donc que son histoire commence par la description des influences qui furent déterminantes pour sa genèse, et elle se doit aussi de n'oublier ni les temps ni les circonstances d'avant sa création.

La psychanalyse a poussé sur un terrain étroitement délimité. Elle ne connaissait à l'origine que le seul et unique but de comprendre quelque chose de la nature des maladies nerveuses dites « fonctionnelles », pour surmonter l'impuissance médicale régnant jusqu'alors dans le traitement de celles-ci. Les neurologues de ce temps avaient été formés dans la grande estime des faits physico-

1 Kurzer Abriss der Psychoanalyse. Écrit en oct.-nov. 1923. D’abord publié en 1924 en traduction anglaise sous le titre Psychoanalysis : exploring the hidden recesses of the mind dans le livre *These eventful years : The XXth Century irt the making, as told by many of its makers*, vol. 2, chap. LXXIII, 511-523, London and New York, Encyclopedia Britannica Publishing Co. Première publication dans le texte allemand : 1928, GS, 11, 183-200. GW, XIII.

chimiques et anatomo-pathologiques, et se trouvaient en dernier sous l'influence des découvertes de Hitzig et Fritsch, Ferrier, Goltz et autres, qui semblent révéler une liaison intime, peut-être exclusive, de certaines fonctions avec des parties déterminées du cerveau. Ils ne savaient que faire du facteur psychique, ils ne pouvaient le saisir, l'abandonnaient aux philosophes, mystiques et... charlatans, et tenaient même pour non scientifique de s'en occuper ; en conséquence de quoi ne s'ouvrait aucun accès aux secrets des névroses, notamment à ceux de l'énigmatique « hystérie », qui était le prototype de toute l'espèce. En 1885 encore, lorsque je fréquentais la Salpêtrière, j'appris que, pour les paralysies hystériques, on se contentait de la formule selon laquelle elles trouvaient leur fondement dans de légers troubles fonctionnels des mêmes parties du cerveau dont un grave endommagement provoquait la paralysie organique correspondante.

De ce manque de compréhension, la thérapeutique de ces états de maladie souffrait naturellement aussi. Elle consistait en des mesures généralement « roboratives », en l'administration de remèdes et en des tentatives visant à l'influence psychique, la plupart du temps très inadaptées, faites sans bienveillance, telles que intimidations, railleries, exhortations à mobiliser sa volonté, à se « reprendre ». Le traitement électrique se donnait pour thérapeutique spécifique des états nerveux, mais quiconque entreprenait jamais de la pratiquer selon les prescriptions détaillées de W. Erb pouvait à bon droit s'étonner de la place que pouvait revendiquer l'imagination même dans une science prétendument exacte. Le tournant décisif fut pris lorsque dans les années 80 les phénomènes de l'hypnotisme sollicitèrent à nouveau leur admission dans la science médicale, et cette fois grâce au travail de Liébault, Bernheim, Heidenhain, Forel, avec plus de succès que les nombreuses autres fois. Il s'agissait avant tout de reconnaître l'authenticité de ces phénomènes. Si celle-ci était admise il fallait

tirer de l'hypnotisme deux enseignements fondamentaux et inoubliables. Premièrement, on acquit la conviction que des modifications corporelles frappantes n'étaient malgré tout que le résultat d'influences psychiques, qu'en ce cas l'on avait soi-même appelées à l'action ; deuxièmement, on reconnut avec la plus grande netteté, surtout à partir du comportement des personnes testées après hypnose, l'empreinte de l'existence de ces processus psychiques que l'on ne pouvait nommer qu'« inconscients ». L'« inconscient » était certes depuis longtemps déjà objet de discussion, en tant que concept théorique, chez les philosophes, mais ici dans les phénomènes d'hypnotisme, pour la première fois il prit corps, devint palpable et objet d'expérience. Il s'y ajoutait que les phénomènes hypnotiques présentaient une similitude indéniable avec les manifestations de maintes névroses.

On ne surestimera jamais trop l'importance de l'hypnotisme dans la genèse de la psychanalyse. D'un point de vue théorique comme d'un point de vue thérapeutique, la psychanalyse gère un héritage qu'elle a reçu de l'hypnotisme.

L'hypnose s'avéra également être un auxiliaire précieux pour l'étude des névroses, une fois encore essentiellement de l'hystérie. Les tentatives de Charcot firent une grande impression, lui qui avait supposé que certaines paralysies apparues après un traumatisme (accident) étaient de nature hystérique, et qui pouvait dorénavant, par la suggestion d'un traumatisme sous hypnose, provoquer artificiellement des paralysies aux caractéristiques identiques. Dès lors on persista dans l'attente que des influences traumatiques puissent très généralement être partie prenante dans la genèse des symptômes hystériques. Charcot lui-même ne se mit pas davantage en peine d'une compréhension psychologique de la névrose hystérique, mais son élève P. Janet se saisit de ces études et put à l'aide de l'hypnose montrer que les manifestations morbides de l'hystérie se trouvent dans une étroite dépendance à l'égard de

certaines pensées inconscientes (*idées fixes*[2]). Janet caractérisa l'hystérie par une incapacité, par lui supposée constitutionnelle, à maintenir la cohésion des processus psychiques, d'où provenait une désintégration (dissociation) de la vie psychique.

La psychanalyse, cependant, ne se rattacha d'aucune façon à ces recherches de Janet. Ce qui fut déterminant pour elle, ce fut l'expérience d'un médecin viennois, le Dr Josef Breuer, qui, indépendamment de toute influence étrangère, put, vers l'année 1881, étudier et remettre sur pied avec l'aide de l'hypnose une jeune fille pleine de dons, atteinte d'hystérie. Les résultats de Breuer n'ont été communiqués au public que quinze ans plus tard, après qu'il eut admis le présent auteur (Freud) pour collaborateur. Le cas traité par lui a gardé jusqu'à ce jour, pour notre compréhension des névroses, son importance unique, si bien qu'on ne peut éviter de s'y attarder plus longuement. Il est nécessaire de saisir clairement en quoi consistait la singularité du cas de Breuer. La jeune fille avait été rendue malade par les soins donnés à son père tendrement aimé. Breuer put dès lors prouver que tous ses symptômes se rapportaient à ces soins au malade et qu'ils trouvaient en eux leur éclaircissement. C'était donc la première fois qu'un cas de cette énigmatique névrose avait été entièrement exploré, et que tous les phénomènes morbides s'étaient révélés pleins de sens. De plus, c’était un caractère général des symptômes que d'être nés dans des situations contenant une impulsion à une action, impulsion à laquelle néanmoins il n'avait pas alors été donné libre cours, mais qui avait été réprimée par suite d'autres motifs. C'est à la place de ces actions qui n'ont pas eu lieu que les symptômes avaient justement surgi. De la sorte on fut renvoyé, pour l'étiologie des symptômes hystériques, à la vie des sentiments (l'affectivité) et au jeu des forces psychiques (le dynamisme), et ces deux points de vue n'ont depuis lors jamais été abandonnés.

2 En français dans le texte.

Les occasions de genèse des symptômes furent assimilées par Breuer aux traumatismes de Charcot. Il était dès lors à remarquer que ces occasions traumatiques et toutes les motions psychiques s'y rattachant étaient perdues pour le souvenir des malades, comme si elles ne s'étaient jamais produites, tandis que leurs effets, les symptômes justement, persistaient sans changement, comme s'il n'y avait pour eux aucune usure par le temps. On avait donc trouvé ici une nouvelle preuve de l'existence de processus psychiques inconscients, mais pour cette raison justement particulièrement puissants, tels qu'on avait appris à les connaître d'abord au cours des suggestions post-hypnotiques. La thérapie exercée par Breuer consistait à amener, sous hypnose, la malade à se remémorer les traumatismes oubliés, et à y réagir par des manifestations d'affect puissantes. Alors disparaissait le symptôme, qui s'était jusqu'alors tenu à la place d'une telle manifestation de sentiment. Le même procédé servait donc simultanément à l'exploration et à l'élimination de la souffrance, et du reste cette réunion inhabituelle fut maintenue par la psychanalyse ultérieure.

Après que l'auteur eut confirmé au début des années 90 les résultats de Breuer sur un assez grand nombre de malades, tous deux, Breuer et Freud, se décidèrent à une publication qui contenait leurs expériences et l'essai d'une théorie fondée sur elles (*Études sur l'hystérie*, 1895). Celle-ci énonçait que le symptôme hystérique naît lorsque l'affect d'un processus psychique fortement investi affectivement est écarté de l'élaboration consciente normale, et de ce fait orienté sur une fausse route. Il passe alors, dans le cas de l'hystérie, dans une innervation corporelle inhabituelle (conversion), mais peut, par la reviviscence de l'événement vécu sous hypnose, être dirigé autrement et liquidé (abréaction). Les auteurs appelèrent leur procédé catharsis (purification, libération de l'affect coincé).

La méthode cathartique est le précurseur direct de la psychanalyse et, malgré tous les élargissements de l'expérience et

toutes les modifications de la théorie, elle est toujours contenue en elle comme son noyau. Mais elle n'était rien d'autre qu'une voie nouvelle pour exercer une influence médicale sur certaines maladies nerveuses, et rien ne laissait pressentir qu'elle pût devenir l'objet de l'intérêt le plus général et de la plus violente controverse.

II.

Peu de temps après la publication des *Études sur l'hystérie*, la communauté de travail de Breuer et Freud se désagrégea. Breuer, qui était à vrai dire interniste, abandonna le traitement des malades nerveux, Freud s'efforça de continuer à parfaire l'instrument à lui transmis par son collègue et aîné ; les nouveautés techniques qu'il introduisit et les découvertes qu'il fit transformèrent le procédé cathartique et en firent la psychanalyse. Le pas le plus lourd de conséquences fut bien sa décision de renoncer à l'auxiliaire technique de l'hypnose. Il le fit pour deux motifs, premièrement parce que, malgré l'enseignement suivi chez Bernheim à Nancy, il ne réussit pas à mettre sous hypnose un nombre suffisant de patients, et deuxièmement parce qu'il n'était pas satisfait des succès thérapeutiques de la catharsis fondée sur l'hypnose. Ces succès étaient il est vrai très frappants et intervenaient après un bref temps de traitement, mais ils s'avéraient non durables et dépendant à l'excès de la relation personnelle du patient au médecin. L'abandon de l'hypnose signifiait une rupture avec ce qui avait été jusqu'à présent l'évolution du procédé, et un nouveau commencement.

Mais l'hypnose avait rendu le service d'amener à la mémoire consciente du malade ce qu'il avait oublié. Il fallait la remplacer par une autre technique. Freud s'avisa alors de mettre à sa place la méthode de la libre association, c'est-à-dire qu'il fit obligation aux malades de renoncer à toute réflexion consciente et de s'abandonner, dans une concentration paisible, à la poursuite de leurs idées spontanées (non voulues) (« de palper la surface de leur

conscience »). Ces idées, ils devaient les communiquer au médecin, même s'ils ressentaient à leur encontre des objections, comme, par exemple, que cette pensée était trop désagréable, trop absurde ou trop peu importante, ou n'avait pas sa place ici. Le choix de la libre association comme auxiliaire pour explorer l'inconscient oublié apparaît si déroutant qu'un mot de justification n'est pas superflu. Freud fut ici guidé par l'attente que l'association dite libre se révélât en réalité comme non libre, du fait qu'à l'issue de la répression de toutes intentions de penser conscientes se ferait jour une détermination des idées par le matériel inconscient. Cette attente a été justifiée par l'expérience. Par la poursuite de la libre association dans l'observance de la « règle analytique fondamentale » donnée plus haut, on obtint un riche matériel d'idées, qui pouvait mener sur la trace de ce qui avait été oublié par le malade. Ce matériel n'apporta certes pas l'oublié lui-même, mais des indices si clairs et abondants de celui-ci que le médecin put à partir d'eux deviner (reconstruire) l'oublié à l'aide de certains compléments et interprétations. Libre association et art de l'interprétation remplissaient donc désormais le même office qu'autrefois la mise sous hypnose.

Apparemment on s'était fort alourdi et compliqué le travail ; mais le gain inestimable était qu'on acquérait une vue sur un jeu de forces qui avait été voilé aux yeux de l'observateur par l'état hypnotique. On reconnut que le travail de mise à nu de l'oublié pathogène avait à lutter contre une résistance constante et très intense. Les objections critiques déjà, à l'aide desquelles le patient avait voulu exclure de la communication les idées surgissant en lui, et contre lesquelles était dirigée la règle analytique fondamentale, avaient été des manifestations de cette résistance. La reconnaissance de la valeur des phénomènes de résistance fournit l'un des piliers sur lequel se fondent la doctrine psychanalytique des névroses, la théorie du refoulement. On n'eut pas de peine à

supposer que les mêmes forces, qui se dressaient à présent contre le passage au conscient du matériel pathogène, avaient réussi à manifester en son temps le même effort. Dès lors une lacune dans l'étiologie des symptômes névrotiques était comblée. Les impressions et motions psychiques, auxquelles les symptômes servaient maintenant de substitut, n'avaient pas été oubliées sans raison ou, comme le pensait Janet, par suite d'une incapacité constitutionnelle à la synthèse, mais elles avaient subi par l'influence d'autres forces psychiques un refoulement dont le succès et le signe étaient justement de les maintenir à l'écart de la conscience et de les exclure du souvenir. C'est seulement à la suite de ce refoulement qu'elles étaient devenues pathogènes, c'est-à-dire qu'elles s'étaient, par des voies inhabituelles, procuré une expression sous forme de symptômes.

C'est en tant que motif du refoulement et par là même cause de toute entrée dans la névrose qu'il fallut considérer le conflit entre deux groupes d'aspirations psychiques. Et voilà que l'expérience nous apprenait à connaître un fait totalement nouveau et surprenant concernant la nature des forces en lutte les unes avec les autres. Le refoulement venait régulièrement de la personnalité consciente (le moi) du malade et se référait à des motifs éthiques et esthétiques ; étaient frappées de refoulement des motions d'égoïsme et de cruauté, que l'on peut en général tenir l'une et l'autre pour mauvaises, mais avant tout des motions de désir sexuelles, souvent de l'espèce la plus crue et la plus interdite. Les symptômes de maladie étaient donc un substitut des satisfactions interdites, et la maladie semblait correspondre à un domptage incomplet de ce qu'il y a d'immoral dans l'homme.

Le progrès de la connaissance rendit de plus en plus clair le rôle immense que jouent dans la vie psychique les motions de désir sexuelles, et fournit l'occasion d'étudier à fond la nature et le développement de la pulsion sexuelle (Freud, *Trois essais sur la*

théorie de la sexualité, 1905). Mais on déboucha aussi sur un autre résultat purement empirique, en découvrant que les expériences vécues et les conflits des premières années d'enfance jouent dans le développement de l'individu un rôle d'une importance insoupçonnée et laissent derrière eux, pour le temps de la maturité, des dispositions indélébiles. Ainsi l'on en vint à découvrir quelque chose qui avait été jusqu'alors fondamentalement ignoré par la science, la sexualité infantile, qui se manifeste dès l'âge le plus tendre dans des réactions corporelles comme dans des positions psychiques. Pour rapprocher cette sexualité de l'enfant de la sexualité dite normale des adultes et de la vie sexuelle anormale des pervers, le concept du sexuel devait connaître lui-même une rectification et un élargissement, que l'histoire du développement de la pulsion sexuelle permit de justifier.

Depuis le remplacement de l'hypnose par la technique de la libre association, le procédé cathartique de Breuer est devenu la psychanalyse, qui fut alors développée pendant plus d'une décennie par l'auteur (Freud) seul. La psychanalyse, à cette époque, entra peu à peu en possession d'une théorie qui semblait fournir une information suffisante sur la genèse, le sens et l'intention des symptômes névrotiques et donnait un fondement rationnel aux efforts médicaux pour l'abolition de la souffrance. Je vais encore une fois regrouper les facteurs qui constituent le contenu de cette théorie. Ce sont : l'accent mis sur la vie pulsionnelle (affectivité), sur la dynamique psychique, sur la signifiance et le déterminisme généraux, même des phénomènes psychiques apparemment les plus obscurs et les plus arbitraires, la doctrine du conflit psychique et de la nature pathogène du refoulement, la conception des symptômes morbides comme satisfaction substitutive, la reconnaissance de la signification étiologique de la vie sexuelle, en particulier celle des amorces de la sexualité infantile. Sous l'angle de la philosophie cette théorie dut nécessairement adopter le point de vue selon lequel le

psychique ne coïnciderait pas avec le conscient ; les processus psychiques seraient en soi inconscients et ne seraient rendus conscients que par l'opération d'organes particuliers (instances, systèmes). J'ajoute en complément à cette énumération que, parmi les positions affectives de l'enfance, se détachait la relation de sentiments aux parents pleine de complications, appelée complexe d'œdipe, dans lequel on reconnut toujours plus nettement le noyau de chacun des cas de névroses, et que dans le comportement de l'analysé à l'égard du médecin se faisaient remarquer certains phénomènes de transfert de sentiments qui prirent une importance aussi grande pour la théorie que pour la technique.

La théorie psychanalytique des névroses contenait dans cette configuration déjà maintes choses qui allaient à l'encontre des opinions et des goûts régnants et qui pouvaient susciter, chez ceux qui lui restaient étrangers, perplexité, dégoût et incrédulité. Ainsi de la prise de position sur le problème de l'inconscient, la reconnaissance d'une sexualité infantile et l'accent mis sur le facteur sexuel dans la vie psychique en général, ce à quoi devaient s'ajouter encore bien d'autres choses.

III.

Pour comprendre tant bien que mal comment chez une jeune fille hystérique un désir sexuel interdit peut se transposer en un symptôme douloureux, il avait fallu faire des hypothèses pénétrantes et complexes sur la structure et les réalisations de l'appareil psychique. C'était une contradiction manifeste entre dépense et résultat. Si les faits affirmés par la psychanalyse existaient réellement, ils étaient donc d'une nature fondamentale et devaient pouvoir se manifester aussi dans des phénomènes autres qu'hystériques. Cette déduction se révélait-elle juste, la psychanalyse aurait cessé d'être intéressante pour les seuls neurologues ; elle était alors en droit de revendiquer l'attention de tous ceux pour qui la

recherche psychologique signifiait quelque chose. Ses résultats n'entraient pas alors en ligne de compte seulement pour le domaine de la vie psychique pathologique, mais ne devaient pas non plus être négligés pour la compréhension du fonctionnement normal.

La preuve de sa capacité à éclairer une activité psychique autre que morbide, la psychanalyse réussit à la fournir de bonne heure à partir de deux sortes de phénomènes, les actes manqués si fréquents de la vie quotidienne, oublis, *lapsus linguae*, fait d'égarer des objets, etc., et les rêves d'êtres sains et psychiquement normaux. Les petits actes manqués tels que l'oubli momentané de noms propres habituellement connus, le *lapsus linguae*, le *lapsus calami* et autres n'avaient pas été jusqu’ici jugés dignes de la moindre explication ou devaient aller chercher leur éclaircissement dans des états de fatigue, de détournement de l'attention et autres. L'auteur prouva alors dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901 et 1904), à l'aide de nombreux exemples, que de tels incidents sont riches de sens et naissent de la perturbation d'une intention consciente par une autre, réprimée, souvent absolument inconsciente. La plupart du temps un ressaisissement rapide ou une brève analyse suffisent pour dépister l'influence perturbatrice. Étant donné la fréquence de tels actes manqués, comme le *lapsus linguae*, chacun peut, partant de sa propre personne, acquérir la conviction qu'existent des processus psychiques non conscients qui n'en sont pas moins opérants et qui se procurent une expression, au moins en tant qu'inhibitions et modifications d'autres actes, ceux-là intentionnels.

L'analyse des rêves, que l'auteur présenta au public dès 1900 dans *L'interprétation du rêve*, mena plus loin. Il en résulta que le rêve n'est pas autrement construit qu'un symptôme névrotique. Il peut bien apparaître aussi étrange et insensé qu'un tel symptôme ; si on l'examine au moyen d'une technique qui se distingue peu de la libre association utilisée en psychanalyse, on accède à partir de son

contenu manifeste à un sens secret du rêve, aux pensées latentes du rêve. Ce sens latent est dans tous les cas une motion de désir, qui se voit figurée comme accomplie dans le présent. Mais sauf chez les petits enfants ou sous la pression de besoins corporels impérieux, ce désir secret ne peut jamais s'exprimer de façon reconnaissable. Il doit d'abord s'accommoder d'une déformation qui est l'œuvre de forces restrictives et censurantes dans le moi du rêveur. Ainsi naît le rêve manifeste, tel qu'il est remémoré dans l'état de veille, déformé par les concessions à la censure du rêve au point d'en être méconnaissable, mais qu'il faut démasquer par l'analyse, encore une fois comme expression d'une situation de satisfaction ou d'un accomplissement de désir compromis entre deux groupes d'aspirations psychiques en lutte l'un contre l'autre, tout comme nous l'avons trouvé pour le symptôme hystérique. La formule - le rêve, accomplissement (camouflé) d'un désir (refoulé) - est celle qui fondamentalement rend le mieux compte de l'essence du rêve. Par l'étude de ce processus qui convertit le désir latent du rêve en contenu manifeste du rêve (le travail du rêve), nous avons appris le meilleur de ce que nous savons de la vie psychique inconsciente.

Désormais le rêve n'est pas un symptôme morbide, mais une réalisation de la vie psychique normale. Les désirs qu'il figure comme accomplis sont ceux-là mêmes qui dans la névrose succombent au refoulement. Le rêve doit la possibilité de sa genèse simplement à la circonstance favorable en vertu de laquelle, pendant l'état de sommeil qui paralyse la motilité de l'homme, le refoulement se réduit à la censure du rêve. Pourtant, lorsque la formation du rêve transgresse certaines frontières, le rêveur y met un terme et se réveille dans l'effroi. Il est donc prouvé qu'entre eux existent dans la vie psychique normale les mêmes forces et les mêmes processus que dans la vie psychique morbide. À partir de l'interprétation du rêve, la psychanalyse eut une double signification ; elle ne fut pas seulement une nouvelle thérapeutique des névroses, mais également une

nouvelle psychologie ; elle eut la prétention d'être respectée non seulement par les neurologistes, mais par tous ceux qui pratiquent une science de l'esprit.

Mais l'accueil qui lui fut réservé dans le monde scientifique ne fut nullement bienveillant. À peu près pendant dix ans personne ne se soucia des travaux de Freud. À peu près vers 1907 l'attention fut orientée vers la psychanalyse par un groupe de psychiatres suisses (Bleuler et Jung), et voilà qu'éclata, en Allemagne particulièrement, une tempête d'indignation qui ne regarda vraiment pas à deux fois dans le choix de ses moyens et de ses arguments. La psychanalyse partageait là le destin de tant de nouveautés qui après un certain laps de temps ont été reconnues par tous. Il était toutefois de son essence même de devoir nécessairement éveiller une opposition particulièrement violente. Elle blessait les préjugés de l'humanité civilisée en quelques points particulièrement sensibles, elle soumettait en quelque sorte tous les hommes à la réaction analytique, du fait qu'elle mettait à découvert ce qui, par un arrangement général, avait été refoulé dans l'inconscient, et elle contraignait ainsi les contemporains à se comporter comme les malades qui dans le traitement analytique font avant tout apparaître leurs résistances. Il faut aussi avouer qu'il n'était pas facile de se convaincre de l'exactitude des doctrines psychanalytiques ou de recevoir un enseignement dans la pratique de l'analyse.

L'hostilité générale ne put cependant pas empêcher que la psychanalyse au cours de la décennie suivante ne cesse de prendre de l'extension dans deux directions : sur la carte géographique, du fait que l'intérêt à son endroit surgit dans des pays toujours nouveaux, et dans le champ des sciences de l'esprit, du fait qu'elle trouva à s'appliquer dans des disciplines toujours nouvelles. En 1909 le président G. Stanley Hall invita Freud et Jung à donner à la Clark University de Worcester, Mass., qu'il dirigeait, des cours sur la psychanalyse, auxquels fut d'ailleurs réservé un accueil amical. La

psychanalyse est depuis lors restée populaire en Amérique, encore que, justement dans ce pays, beaucoup de superficialité et maint emploi abusif s'abritent sous son nom. Dès 1911 Havelock Ellis put constater que l'analyse était cultivée et pratiquée non seulement en Autriche et en Suisse, mais aussi bien aux États-Unis, en Angleterre, en Inde, au Canada et pour sûr même en Australie.

C'est à cette époque de la lutte et de la première floraison que naquirent également les organes de la littérature au service exclusif de la psychanalyse. Ce furent le *Jahrbuch für Psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*[3] publié par Bleuler et Freud, Jung étant rédacteur (1909-1914), qui cessa de paraître lorsque éclata la guerre mondiale, le *Zentralblatt für Psychoanalyse*[4] (1911), Adler et Stekel étant rédacteurs, que relaya aussitôt la *Internationale Zeittschrift für Psychoanalyse*[5] (1913, aujourd'hui dans sa dixième année) ; plus tard, à partir de 1912, *Imago* fondé par Rank et Sachs, revue pour l'application de la psychanalyse aux sciences de l'esprit. Le grand intérêt des médecins anglo-américains se manifesta en 1913 par la fondation, due à White et Jelliffe, de la *Psychoanalytic Review* qui existe encore maintenant. Plus tard, en 1920, vit le jour le *International Journal of Psycho-Analysis*, spécialement destiné à l'Angleterre, Ernest Jones étant rédacteur. L'*Internationaler Psychoanalytische Verlag*[6] et l'entreprise anglaise correspondante (I. PsA. Press) sortent sous le nom de *Internationale Psychoanalstische Bibliothek*[7] (Int. PsA. Library) une série continue de publications analytiques. Naturellement, la littérature de la psychanalyse ne se trouve pas exclusivement dans ces publications périodiques, assurées le plus souvent par des associations psychanalytiques, mais elle est disséminée dans d'innombrables lieux, dans des productions

3 *Annales des recherches psychanalytiques et psychopathologique.*

4 *Organe central de la psychanalyse.*

5 *Revue internationale de psychanalyse.*

6 *Les Éditions psychanalytiques internationales.*

7 *Bibliothèque psychanalytique international.*

scientifiques aussi bien que littéraires. Parmi les revues du monde roman qui accordent à la psychanalyse une particulière attention, il faut mentionner notamment la *Rivista de Psiquiatria* dirigée par H. Delgado à Lima (Pérou).

Une différence essentielle de cette deuxième décennie de la psychanalyse par rapport à la première fut que l'auteur de ces lignes n'était plus son unique représentant. Autour de lui s'était rassemblé un cercle toujours croissant d'élèves et d'adeptes, dont le travail se proposait avant tout la diffusion des doctrines psychanalytiques, et ensuite étendait, complétait et approfondissait celles-ci. Au cours des années, plusieurs de ces adeptes, comme c'est inévitable, désertèrent, allèrent leur propre chemin ou tournèrent à l'opposition, laquelle sembla menacer la continuité du développement de la psychanalyse. Entre 1911 et 1913, ce furent C. G. Jung à Zurich et Alfred Adler à Vienne, qui, par leur tentatives d'interprétation différente portant sur les faits analytiques et leur zèle à se détourner des points de vue de l'analyse, provoquèrent un certain ébranlement ; mais il s'avéra bientôt que ces sécessions n'avaient causé nul dommage durable. Ce qui leur valut un succès temporaire s'expliquait aisément par l'empressement du grand nombre à se laisser libérer de la pression des exigences psychanalytiques, quelle que fût la voie qu'on leur ouvrît à cette fin. La grande majorité des collaborateurs tint bon et poursuivit le travail suivant les lignes directrices qui leur étaient indiquées. Nous rencontrerons leurs noms à diverses reprises dans la présentation très abrégée, qui va suivre, des résultats de la psychanalyse dans les multiples domaines de son application.

IV.

Le refus tapageur que rencontra la psychanalyse de la part du monde médical n'a pas pu empêcher ses adeptes de la développer tout d'abord dans sa visée première sous la forme d'une pathologie

et d'une thérapeutique spéciales des névroses, tâche qui même actuellement n'est pas encore totalement accomplie. Les indéniables succès de guérison, qui dépassèrent de beaucoup tout ce qui jusqu'à présent avait été atteint, incitèrent à des efforts sans cesse renouvelés, et les difficultés qui surgirent en pénétrant plus profondément dans la matière entraînèrent des modifications de grande portée de la technique analytique et des correctifs importants aux hypothèses et présupposés de la théorie.

Au cours de ce développement, la technique de la psychanalyse est devenue aussi définie et aussi délicate que celle de toute autre spécialité médicale. C'est en méconnaissant ce fait que l'on pèche beaucoup, spécialement en Angleterre et en Amérique, attendu que des personnes, qui n'ont acquis par la lecture qu'une connaissance littéraire de la psychanalyse, s'estiment habilitées à entreprendre des traitements analytiques sans se soumettre à un apprentissage particulier. Les résultats d'un tel procédé sont funestes aussi bien pour la science que pour les patients et ont beaucoup contribué au discrédit de la psychanalyse. La fondation de la première policlinique psychanalytique (par M. Eitingon à Berlin en 1920) est devenue de ce fait une démarche d'une grande importance pratique. D'une part, cet Institut s'efforce de rendre la thérapeutique analytique accessible à de larges milieux de la population, d'autre part, il entreprend de former des médecins pour en faire des analystes praticiens dans un cursus incluant la condition que l'apprenant laisse la psychanalyse se réaliser sur lui-même.

Parmi les concepts efficients qui rendent possible au médecin la maîtrise du matériel analytique, il faut nommer en premier lieu celui de « libido ». Libido signifie en psychanalyse d'abord la force (conçue comme quantitativement modifiable et mesurable) des pulsions sexuelles (au sens élargi donné par la théorie psychanalytique) dirigées sur l'objet. D'une étude plus poussée résulta la nécessité de placer à côté de cette « libido d'objet » une

« libido du moi ou narcissique » dirigée sur le moi propre, et les actions réciproques de ces deux forces ont permis de rendre compte d'un grand nombre de processus aussi bien normaux que pathologiques dans la vie psychique. Il en résulta bientôt la séparation sommaire de ce qu'on appelle les « névroses de transfert » d'avec les affections narcissiques, les premières (hystérie et névrose obsessionnelle) étant les objets véritables de la thérapeutique psychanalytique, tandis que les autres, les névroses narcissiques, permettent certes qu'on en fasse l'examen, avec l'aide de l'analyse, mais réservent par principe des difficultés à l'exercice d'une influence thérapeutique. Il est exact que la théorie de la libido propre à la psychanalyse n'est aucunement close et que son rapport à une doctrine générale des pulsions n'est pas encore éclairci ; c'est que la psychanalyse est une science jeune, totalement inachevée, en voie de développement rapide, mais c'est ici le lieu de souligner à quel point est erroné le reproche de pansexualisme qui est si fréquemment adressé à la psychanalyse. Il prétend dire que la théorie psychanalytique ne connaît pas d'autres forces pulsionnelles psychiques que celles qui sont purement sexuelles, et par là tire profit de préjugés populaires en utilisant « sexuel » non au sens analytique mais au sens vulgaire.

La conception psychanalytique devrait également compter au nombre des affections narcissiques toutes les souffrances qui sont appelées en psychiatrie « psychoses fonctionnelles ». Il ne faisait aucun doute que névroses et psychoses n'étaient pas séparées par une démarcation tranchée, aussi peu que santé et névrose, et il n'était que trop tentant, pour expliquer les phénomènes psychotiques si énigmatiques, de recourir aux vues que l'on avait acquises avec les névroses jusqu'alors tout aussi opaques. L'auteur de ces lignes, au temps de son isolement, avait déjà, par l'examen analytique, rendu à peu près compréhensible un cas d'affection paranoïde, et avait mis en évidence dans cette psychose indiscutable les mêmes contenus

(complexes) que dans les névroses simples, ainsi qu'un jeu de forces analogue. E. Bleuler s'attacha, dans toute une série de psychoses, aux indices de ce qu'il appelait « mécanismes freudiens », et C. G. Jung s'acquit sur-le-champ une grande réputation d'analyste lorsqu'en 1901 il expliqua les symptômes les plus singuliers apparaissant dans les phases terminales de la dementia praecox, en partant de la biographie individuelle de ces malades. Le vaste travail d'élaboration de la schizophrénie réalisé par Bleuler (1911) a apporté alors, de manière vraisemblablement définitive, la justification des points de vue psychanalytiques quant à la conception de ces psychoses.

De cette façon la psychiatrie devint le terrain d'application immédiat de la psychanalyse, et l'est même resté depuis. Les mêmes chercheurs qui ont le plus œuvré pour une connaissance analytique approfondie des névroses, tels que K. Abraham à Berlin et S. Ferenczi à Budapest (pour ne nommer que les plus éminents), sont également restés les chefs de file dans la radiographie analytique des psychoses. La conviction que tous les troubles, qui se manifestent à nous sous forme de phénomènes névrotiques et psychotiques, ont une unité et une appartenance communes s’impose malgré toute l'horripilation des psychiatres, avec toujours plus de force. On commence à comprendre - de la meilleure façon peut-être en Amérique - que seule l'étude psychanalytique des névroses peut offrir une préparation à une compréhension des psychoses, que la psychanalyse est appelée à rendre possible une psychiatrie scientifique de l'avenir, qui ne saurait plus se contenter de la description de tableaux cliniques bizarres, d'évolutions incompréhensibles, ni de la recherche de l'influence de traumatismes anatomiques et toxiques grossiers sur l'appareil psychique inaccessible à notre connaissance.

V.

Mais, par son importance pour la psychiatrie, la psychanalyse n'aurait jamais attiré sur elle l'attention du monde intellectuel, ni conquis pour elle une place dans *The History of our times*. Cet effet découla de la relation de la psychanalyse à la vie psychique normale, et non pas à la vie psychique pathologique. À l'origine, la recherche analytique ne visait bien sûr à rien d'autre qu'à élucider les conditions de naissance (genèse) de quelques états psychiques morbides, mais dans cet effort elle en arriva à mettre au jour des choses d'une importance fondamentale, à créer carrément une nouvelle psychologie, si bien qu'on se dit nécessairement que la validité de telles découvertes ne pouvait en aucun cas être limitée au domaine de la pathologie. Nous savons déjà quand fut apportée la preuve déterminante de la justesse de cette conclusion. Ce fut lorsque se réalisa l'interprétation des rêves par la technique analytique, rêves qui, bien sûr, appartiennent à la vie psychique des normaux, et qui correspondent pourtant véritablement à des productions pathologiques, qui peuvent naître régulièrement dans les conditions de la santé.

Si l'on tenait ferme aux connaissances psychologiques que l'on avait acquises par l'étude des rêves, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour proclamer la psychanalyse doctrine des processus psychiques les plus profonds, non directement accessibles à la conscience, pour la proclamer « psychologie des profondeurs » et pouvoir l'appliquer à la presque totalité des sciences de l'esprit. Ce pas consistait, partant de l'activité psychique de l'homme isolé, à accéder aux opérations psychiques de communautés humaines et de peuples, donc à passer de la psychologie de l'individu à la psychologie des foules, et l'on s'y vît poussé par beaucoup d'analogies surprenantes. Ainsi l'on avait appris, par exemple, que dans les couches profondes d'une activité inconsciente de l'esprit les contraires ne se distinguent pas les uns des autres, mais s'expriment par le même élément. Mais le linguiste

K. Abel avait dès 1884 lancé l'affirmation (« Über den Gegensinn der Urworte »[8]) selon laquelle les plus anciennes des langues connues de nous n'ont pas procédé autrement avec les contraires. C'est ainsi que l'égyptien ancien n'a, par exemple, tout d'abord qu'un seul mot pour fort et faible, et c'est seulement plus tard que les deux faces de l'antithèse se voient dissociées par de légères modifications. Même dans les langues les plus modernes se décèlent de nettes survivances de ce sens contradictoire, comme dans l'allemand *Boden* - le plus haut comme le plus bas dans la maison, tout comme *altus* - haut et profond - en latin. Ainsi la mise en équivalence des contraires dans le rêve est-elle un trait archaïque général de la pensée humaine.

Pour donner un exemple pris dans un autre domaine : il est impossible de se soustraire à l'impression de la totale concordance que l'on découvre entre les actes compulsifs de certains obsessionnels et les pratiques religieuses des gens pieux dans le monde entier. Maints cas de névrose obsessionnelle se comportent exactement comme une caricature de religion privée, si bien que l'on pourrait assimiler les religions officielles à une névrose obsessionnelle tempérée par ce qu'elle a de général. Cette comparaison, certes hautement choquante pour tous les croyants, est pourtant devenue psychologiquement très féconde. Car pour la névrose obsessionnelle, il a été tôt permis à la psychanalyse de savoir quelles forces ici s'affrontent, jusqu'à ce que leurs conflits se soient créé l'étrange expression qu'est le cérémonial des actes compulsifs. Rien de semblable n'avait été supposé pour le cérémonial religieux jusqu'à ce qu'on parvienne, en ramenant le sentiment religieux à la relation au père, en tant que sa racine la plus profonde, à fournir ici aussi la preuve d'une situation dynamique analogue. Cet exemple peut d'ailleurs rappeler au lecteur que même l'application de la psychanalyse à des domaines non médicaux ne peut manquer de porter atteinte à des préjugés tenus en haute estime, toucher à

8 *« Sur le sens contradictoire des mots primitifs ».*

des sensibilités profondément enracinées et ainsi susciter des hostilités qui ont un fondement essentiellement affectif.

Si nous sommes en droit de supposer, présents partout, les faits les plus généraux de la vie psychique inconsciente (les conflits des motions pulsionnelles, les refoulements et satisfactions substitutives) et s'il existe une psychologie des profondeurs qui mène à la connaissance de ces faits, il est donc légitime de s'attendre à ce que l'application de la psychanalyse aux domaines les plus variés de l'activité d'esprit des hommes produise partout des résultats importants et jusqu'ici hors d'atteinte. Une étude particulièrement substantielle de Otto Rank et H. Sachs s'est efforcée d'établir dans quelle mesure le travail des psychanalystes a pu, jusqu'en 1913, combler ces attentes. Le manque de place m'interdit toute tentative pour compléter ici cette énumération. Je ne peux que mettre en évidence le résultat le plus important et y rattacher quelques détails.

Si l'on fait abstraction d'impulsions internes peu connues, on est en droit de dire que le moteur capital de l'évolution de la civilisation humaine a été la nécessité réelle externe, qui refusait à l'homme la satisfaction confortable de ses besoins naturels et l'exposait à d'énormes dangers. Cette frustration venue de l'extérieur le contraignit au combat avec la réalité, qui débouchait pour une part sur une adaptation à celle-ci, pour une autre part sur sa maîtrise, mais le contraignit aussi à la communauté de travail et à la cohabitation avec ses semblables, ce à quoi était lié au départ un renoncement à toutes sortes de motions pulsionnelles impossibles à satisfaire socialement. Avec les progrès ultérieurs de la civilisation grandirent également les prétentions du refoulement. La civilisation est d'ailleurs avant tout édifiée sur le renoncement pulsionnel et chaque individu isolé doit, sur le chemin qui le mène de l'enfance à la maturité, répéter sur sa personne cette évolution qui mène l'humanité à la résignation raisonnable. La psychanalyse a montré que ce sont en majorité, mais non exclusivement, des motions

pulsionnelles sexuelles qui tombent sous le coup de cette répression culturelle. Une partie de celles-ci présente dès lors la précieuse propriété de se laisser détourner de leurs buts immédiats et ainsi en tant que tendances « sublimées » de mettre leur énergie à la disposition de l'évolution culturelle. Mais une autre partie demeure dans l'inconscient en tant que motion de désir insatisfaite et pousse à la satisfaction, quelle qu'elle soit, même déformée.

Nous avons entendu dire qu'une part de l'activité d'esprit des hommes est orientée vers la domination du monde extérieur réel. La psychanalyse ajoute désormais qu'une autre part, hautement prisée, de la création psychique sert à l'accomplissement de désir, à la satisfaction substitutive de ces désirs refoulés, qui depuis les années de l'enfance habitent insatisfaits dans l'âme de tout un chacun. À ces créations, dont on a toujours soupçonné qu'elles étaient en rapport avec un inconscient insaisissable, appartiennent le mythe, la poésie et l'art, et le travail des psychanalystes a réellement jeté une profusion de lumière sur les domaines de la mythologie, de la science littéraire et de la psychologie des artistes ; contentons-nous de citer ici en exemple ce qu'a réalisé O. Rank. On a montré que mythes et contes autorisent une interprétation comme les rêves, on a suivi les voies enchevêtrées qui mènent de l'impulsion du désir inconscient jusqu'à la réalisation dans l’œuvre d'art, on a appris à comprendre l'action affective de l’œuvre d'art sur son destinataire et l'on a, chez l'artiste lui-même, révélé ce qui l'apparente intérieurement au névrosé, comme ce qui l'en distingue, et l'on a fait apparaître le rapport entre sa constitution, son vécu occasionnel et ses réalisations. Porter un jugement esthétique sur l’œuvre d'art ou faire la lumière sur le don artistique. ne sont certes pas des tâches que la psychanalyse prend en considération. Mais il semble que la psychanalyse soit en mesure, dans toutes les questions concernant la vie fantasmatique humaine, de prononcer le mot décisif.

Venons-en au troisième point : la psychanalyse, à notre étonnement croissant, nous a fait reconnaître quel rôle d'une importance extrême joue dans la vie psychique de l'homme ce qu'on appelle complexe d’Œdipe, c'est-à-dire la relation affective de l'enfant à ses deux parents. Cet étonnement s'atténue lorsque nous saisissons que le complexe d’Œdipe est le corrélât psychique de deux faits biologiques fondamentaux, la longue dépendance infantile de l'homme et la manière singulière dont sa vie sexuelle atteint, de la troisième à la cinquième année, une première acmé, pour ensuite, après une période d'inhibition, reprendre à nouveau avec la puberté. Mais alors se fit jour l'idée qu'une troisième part éminemment sérieuse de l'activité d'esprit des hommes, celle qui a créé les grandes institutions de la religion, du droit, de l'éthique et de toutes les formes de la vie civique, vise au fond à rendre possible à l'individu la maîtrise de son complexe d’Œdipe et à faire passer sa libido de ses liens infantiles aux liens sociaux finalement souhaités. Les applications de la psychanalyse à la science des religions et à la sociologie (l'auteur de ces lignes, Th. Reik, O. Pfister), qui ont conduit à ce résultat, sont encore jeunes et insuffisamment appréciées, mais il est hors de doute que des études ultérieures ne feront que renforcer la sûreté de ces importantes informations.

Il me faut encore mentionner, comme en appendice, que la pédagogie elle non plus ne peut négliger de tirer profit des indices que lui donne l'investigation analytique de la vie psychique infantile. J'ajoute que parmi les thérapeutes des voix se sont élevées (Groddeck, Jelliffe) qui tiennent pour prometteur même le traitement psychanalytique de graves souffrances organiques, étant donné que dans beaucoup de ces affections est également entré en jeu un facteur psychique, sur lequel on peut acquérir de l'influence.

On peut donc exprimer l'espoir que la psychanalyse, dont l'évolution et les réalisations à ce jour ont été présentées ici de manière succincte et insuffisante, pénétrera, en tant que ferment

important, dans l'évolution culturelle des prochaines décennies, et aidera à approfondir notre compréhension du monde et à lutter contre maintes choses reconnues dans la vie comme nuisibles. Qu'on n'en oublie pas pour autant que la psychanalyse ne peut à elle seule fournir une image complète du monde. Si l'on accepte la distinction que j'ai proposée récemment, qui décompose l'appareil psychique en un moi tourné vers le monde extérieur, pourvu de conscience, et un ça inconscient, dominé par ses besoins pulsionnels, la psychanalyse est alors à définir comme une psychologie du ça (et de ses effets sur le moi). Elle ne peut donc en chaque domaine de la science fournir que des contributions, qui doivent être complétées à partir de la psychologie du moi. Si souvent ces contributions contiennent justement l'essentiel d'un état de fait, cela correspond seulement à l'importance que l'inconscient psychique, resté longtemps inconnu, est en droit de revendiquer pour notre vie.

Résistances a la Psychanalyse

Le petit enfant, dans les bras de sa garde, qui se détourne en criant à la vue d’un visage étranger ; le croyant qui inaugure par une prière chaque journée nouvelle et salue d’une bénédiction les prémices de l’année ; le paysan qui refuse d’acheter une faux dont n’usaient pas ses parents ; autant de situations dont la variété saute aux yeux et auxquelles il paraît légitime d’associer des mobiles différents. Il serait pourtant injuste de méconnaître leur caractère commun. Dans ces trois-cas, il s’agit du même malaise : l’enfant l’exprime d'une façon élémentaire, le croyant l’apaise ingénieusement, le paysan en fait le motif de sa décision. Mais l’origine de ce malaise est la dépense psychique que le *nouveau* exige toujours de la vie mentale et l’incertitude, poussée jusqu’à l’attente anxieuse, qui l’accompagne. Il y aurait une belle étude à faire sur la réaction de l’âme à la nouveauté en soi ; car, dans certaines conditions qui ne sont déjà plus élémentaires, on constate la réaction inverse et une soif du nouveau pour l’amour du nouveau..

Dans le domaine des sciences, il ne devrait y avoir de place pour la crainte du nouveau. Éternellement incomplète et insuffisante, la science est portée à chercher son salut dans des découvertes et des interprétations nouvelles. Elle fait bien d’éviter l’erreur grossière, de s’armer de-doute, de n’admettre le nouveau qu’après un examen sérieux. Mais à l’occasion, ce scepticisme manifeste deux tendances inattendues. II se dresse âprement contre les innovations,

ménageant avec respect ce qui est reconnu et éprouvé, et se contente de condamner, même sans examen préalable. C’est alors qu’on s’aperçoit qu’il n’est qu’un prolongement de cette réaction primitive contre la nouveauté, une carapace de protection. L’histoire des sciences nous montre assez d’innovations de grande valeur qui provoquèrent une résistance intense et opiniâtre dont les événements ont, par la suite, démontré l’absurdité. D’une façon générale, la résistance a tenu à certains aspects concrets de l’innovation en cause et opiniâtre dont les événements ont par la suite, démontré l'absurdité. D'une façon générale, la résistance a tenu à certains aspects concrets de l'innovation en cause ; et d'autre part, c est l'effet total de ces aspects qui a réussi à réduire la réaction primitive.

La psychanalyse, que je commençais à développer, il y a environ trente ans, en partant des découvertes de Joseph Breuer sur l’origine des symptômes nerveux, a été singulièrement mal accueillie. Sa nouveauté est incontestable, encore qu'elle ait élaboré quantité de matériaux connus, résultats de l’enseignement du grand aliéniste Charcot, et des travaux relatifs aux phénomènes hypnotiques. À l’origine, sa portée était exclusivement thérapeutique ; elle prétendait créer un traitement nouveau et efficace des maladies nerveuses. Mais des rapports que l’on n’avait pas aperçus tout d’abord lui permirent de dépasser de beaucoup son but initial. Elle put enfin prétendre donner des bases nouvelles à notre conception de la vie mentale et, en conséquence, être d’une application légitime dans le domaine entier des sciences psychologiques.

Après dix années de silence, elle devint tout d’un coup d’un intérêt général et déchaîna une tempête de réfutations indignées.

Nous préférons ne rien dire ici des formes qu'a prises cette résistance à la psychanalyse. Qu’il suffise d’observer que, bien que la lutte contre cette nouveauté soit loin d'être terminée, on en peut

déjà prévoir l'issue. Ses adversaires n'ont pas réussi à l'étouffer. La psychanalyse, dont j'étais, il y a vingt ans, le seul praticien, a trouvé depuis lors de nombreux partisans, importants, zélés et actifs, médecins et non-médecins, qui en font l'application thérapeutique dans les maladies nerveuses, la cultivent comme méthode d'investigation psychologique et l'utilisent, comme auxiliaire, pour leurs travaux scientifiques dans les domaines les plus divers de la vie spirituelle. Nous ne considérerons ici que les motifs de la résistance à la psychanalyse, ses rapports internes, les différents éléments qui la composent et leur valeur respective.

L'observation clinique doit rapprocher les névroses des intoxications et des affections telles que la maladie de Basedow. Ce sont des états qui tiennent à l'excès ou au défaut de certaines substances très actives, sécrétées par le corps même ou prises de l'extérieur, c'est-à-dire, en définitive, à des troubles chimiques, à des toxiques. Isoler et mettre en évidence la ou les substances hypothétiques, caractéristiques des névroses, serait une découverte qui ne risquerait pas de susciter l'opposition des médecins. Mais rien n'indique que nous soyons sur la voie. Pour le moment, nous n'avons de donné que la forme symptomatique de la névrose, qui, dans le cas de l'hystérie, par exemple, est constituée par des troubles physiologiques et psychiques. Or les expériences de Charcot, comme les observations cliniques de Breuer, montrent que même les symptômes physiologiques de l'hystérie sont « psychogènes » ; c'est-à-dire qu'ils sont des précipités de processus psychiques écoulés. On se trouverait donc, grâce à l'hypnose, en mesure de reproduire artificiellement, et en quelque sorte arbitrairement, les symptômes somatiques de l'hystérie.

La psychanalyse s'empara de cette nouvelle donnée et s'appliqua à découvrir la nature de ces processus psychiques aux conséquences si étonnantes. Mais le sens de ces recherches n'était pas au goût des médecins de cette génération, formés à n'attacher

d’importance qu’à l’ordre anatomique, physique ou chimique. Et c’est parce qu’ils n’étaient pas préparés à reconnaître l’ordre psychique qu'ils l’accueillirent avec indifférence ou hostilité. Ils doutaient évidemment que le fait psychique soit susceptible d’un traitement scientifique exact. Réagissant trop violemment contre une médecine dominée pour un temps par ce que l’on appelait *Naturphilosophie*, ils taxèrent de nébuleuses, fantasques et mystiques les abstractions nécessaires au fonctionnement de la psychologie ; ils refusèrent, en outre, d’ajouter foi aux phénomènes étranges dont auraient pu partir les recherches scientifiques. Pour eux, les symptômes des névroses hystériques n’étaient que feintes, les phénomènes hypnotiques, charlatanisme. Les psychiatres eux-mêmes dont l’observation s’enrichissait pourtant de phénomènes psychiques les plus extraordinaires et les plus étonnants, ne furent pas tentés de les analyser en détail ou d’en examiner les rapports. Ils se contentèrent de classer la diversité kaléidoscopique des phénomènes pathologiques en s’efforçant toujours de les ramener à des causes de troubles d’ordre somatique, anatomique ou chimique. Au cours de cette période de matérialisme, ou mieux de mécanisme, la médecine a accompli des progrès fabuleux, mais elle ne s'est pas lassée de témoigner de son étroitesse, en méconnaissant le plus important et le plus difficile des problèmes de la vie.

On comprend bien que celte conception de la vie mentale ait empêché les médecins de s’intéresser à la psychanalyse, de profiter de l’acquisition de ses nouvelles connaissances, et d’envisager les choses sous un autre angle. Mais on pouvait croire que cette nouvelle doctrine se gagnerait d’autant mieux l’approbation des philosophes. N’étaient-ils pas rompus à poser des concepts abstraits — les malintentionnés diraient : des mots mal définis — au premier plan de leur conception du monde ? Ils ne pouvaient donc pas s’offusquer de cet effort de la psychanalyse qui visait à étendre le domaine de la psychologie. Mais là s’éleva un obstacle d’un autre

ordre. Par vie mentale, les philosophes n'entendaient pas ce qu'entend la psychanalyse. La grande majorité des philosophes ne qualifie de *mental* que ce qui est phénomène conscient. Le monde du conscient coïncide, pour eux, avec le domaine du mental. Et ils relèguent tout ce qu'il y a d'obscur dans l'âme au rang des conditions organiques et des processus parallèles au plan psychique. En d'autres fermes, et plus rigoureusement, l'âme n'a de contenu que le conscient. La science de l'âme n'a donc pas d'autre objet. Le profane ne pense pas autrement.

Ainsi, que peut répondre le philosophe à une science qui, comme la psychanalyse, soutient que le mental en soi est *inconscient* et que la conscience n'est qu'une qualité qui peut venir s'ajouter à des actes psychiques isolés. Il répond naturellement qu'un phénomène mental inconscient est un non sens, une contradiction in adjecto, et néglige de noter que ce jugement ne fait que répéter sa définition, peut-être trop étroite, de l'état mental. Cet assurance facile, le philosophe la doit à son ignorance de la matière dont l'étude a conduit l'analyste à postuler l'existence d'actes psychiques inconscients. Il n'a pas envisagé l'hypnose, il ne s'est pas efforcé d'interpréter le rêve — bien plus, il trouve, comme le médecin, que le rêve est un produit, dénué de sens, de l'activité psychique amoindrie pendant le sommeil — ; il soupçonne à peine qu'il existe des choses comme les idées fixes et chimériques, et serait bien embarrassé si l'on attendait de lui qu'il les expliquât selon ses hypothèses psychologiques. L'analyste, lui aussi, se refuse à définir l'inconscient, mais il peut mettre en évidence le groupe de phénomènes dont l'observation lui a fait postuler l'existence de cet inconscient. Le philosophe, pour qui n'existe de méthode d'observation que l'introspection, ne saurait le suivre jusque-là. D'où, la fausse position de la psychanalyse, à mi-chemin entre la médecine et la philosophie. Le médecin la tient pour un système spéculatif et se refuse à croire qu'elle repose, comme toutes les sciences naturelles, sur

l'élaboration patiente et assidue des données de l'observation sensible ; le philosophe, qui l'apprécie selon la norme des systèmes ingénieux qu'il s'est construits lui-même, lui reproche de partir de postulats impossibles ; et à ses conceptions premières — qui commencent a peine a se développer — de manquer de clarté et de précision.

Tout cela suffit à expliquer que, dans les cercles scientifiques, on accueille la psychanalyse avec malveillance ou avec des hésitations. Mais cela ne nous fait pas comprendre les éclats d'indignation, de raillerie et de mépris, l'oubli de toutes les règles de la logique et du goût dans la polémique. Pareille réaction nous fait supposer que la psychanalyse n'a pas mis en jeu que des résistances intellectuelles, mais aussi des forces affectives. Et à vrai dire, le contenu de cette science justifie semblable effet sur les passions de tous les êtres humains, et non seulement des savants.

Et avant tout, la grande importance, dans la vie mentale de l'homme, qu'attribue la psychanalyse à ce qu'on appelle l'instinct sexuel. Selon la théorie psychanalytique, les symptômes des névroses sont des satisfactions compensatrices déformées de forces instinctives sexuelles dont la libération directe a été empêchée par des résistances intérieures. Et quand l'analyse, dépassant ses limites initiales, fut à même de s'appliquer à la vie psychique normale, elle entreprit de démontrer que ces éléments sexuels, quand ils sont détournés de leurs fins immédiates et dirigés vers d'autres buts, jouent un rôle capital dans la genèse de l'action individuelle et collective. Ces assertions n'étaient pas entièrement neuves. Schopenhauer avait insisté, en des termes d'une vigueur inoubliable, sur l'importance incomparable de la vie sexuelle. Et il apparaissait ainsi que ce que la psychanalyse appelle sexualité n est aucunement identique à l'impulsion qui rapproche les sexes et tend à produire la volupté dans les parties génitales, mais plutôt à ce qu'exprime le terme général et compréhensif d'Eros, dans le *Banquet* de Platon.

Mais l'opposition négligea ces illustres précurseurs et s’attaqua à la psychanalyse comme si elle avait attenté à a la dignité humaine. On lui reprocha son « pansexualisme », bien que l’étude psychanalytique des instincts eût toujours été rigoureusement dualiste et n’eût jamais manqué de reconnaître, à côté des appétits sexuels, d’autres mobiles assez puissants pour opérer le refoulement de l'instinct sexuel. Ce dualisme de l’« instinct du sexe » et de l’« instinct du moi » devint, quand la théorie eût évolué, le dualisme de l’« Eros » et de l’« instinct de mort », ou « de destruction ». Dans cette interprétation partielle de l'Art, de la religion et de l’ordre social en fonction des activités de l’instinct sexuel, on ne se plut à voir qu’une volonté de rabaisser les plus hautes acquisitions de la civilisation et on proclama emphatiquement que l'homme n’a pas que des mobiles purement sexuels. En quoi on s’empressait de méconnaître qu’il en est de même des animaux (qui ne sont soumis à la sexualité que par accès à certaines époques, et non de façon permanente comme l'homme), que l'on n avait jamais songé à contester l'existence de ces autres mobiles humains et que, s’ils proviennent d’impulsions animales élémentaires, la preuve de cette origine ne change en rien la valeur des acquisitions humaines.

Pareil esprit d'illogisme et d’injustice demande une explication. Son origine n’est pas douteuse. Les deux bases de la culture humaine sont la maîtrise des forces naturelles et la répression de nos instincts. Le trône de la souveraine est supporté par des esclaves enchaînés : parmi ces éléments instinctifs domestiqués, les impulsions sexuelles, au sens étroit, dominent par force et par violence. Qu’on leur ôte leurs chaînes, et le trône est renversé, la souveraine foulée aux pieds. La société le sait et ne veut pas qu on en parle.

Mais pourquoi ce silence ? En quoi la discussion pourrait-elle nuire ? La psychanalyse n'a jamais parlé de déchaîner ceux de nos instincts qui seraient néfastes à la communauté ; au contraire, elle a

donné l’alarme et offert ses conseils. Mais la société ne veut pas entendre parler de la découverte de ces rapports, parce qu’a beaucoup d’égards elle n’a pas la conscience tranquille.

Elle a commencé par se poser un idéal de haute moralité, la moralité étant la répression des instincts, et a exigé de tous ses membres qu’ils réalisent cet idéal, sans s’inquiéter de ce que cette obéissance peut coûter aux individus. Mais elle n’est ni assez riche, ni assez bien organisée pour pouvoir leur offrir un dédommagement proportionné à leur renonciation. L’individu est donc poussé à trouver un moyen de se procurer une compensation suffisante et qui lui permette de conserver son équilibre psychique. Mais en général, il est contraint à vivre psychologiquement au delà de ses moyens, tandis que ses besoins instinctifs, non satisfaits, subissent la pression constante des exigences de la civilisation. C’est ainsi que la civilisation entretient un état d’hypocrisie qui s’accompagne forcément d’un sentiment d’incertitude et du besoin de protéger son indéniable instabilité par l’interdiction de toute critique et de toute discussion. Et cela est vrai de tous les mouvements instinctifs, c’est-à-dire également des instincts égoïstes. Pour ce qui est de savoir s’il en est de même — et dans quelle mesure — dans toutes les civilisations possibles, et jusqu’à celles qui ne se sont pas encore développées, nous ne pouvons nous en occuper ici. Quant aux impulsions sexuelles proprement dites, elles sont chez la plupart des hommes incomplètement et, psychologiquement parlant, incorrectement réprimées, de telle sorte qu’elles sont toutes prêtes à se déchaîner les premières.

La psychanalyse révèle les faiblesses de ce système et en recommande l’abandon. Elle tient qu'il faut ôter de sa rigueur au refoulement de l’instinct et donner, pour cela, plus de place à la véracité. Certaines impulsions instinctives que la société a trop violemment réprimées doivent obtenir une plus grande satisfaction ; pour d’autres, la répression par « refoulement », méthode

hasardeuse, doit être remplacée par un procédé meilleur et plus précis. Pour avoir formulé ces critiques, la psychanalyse, « ennemie de la civilisation », a été bannie comme danger public. Mais cette résistance ne peut durer ; à la longue, aucune institution humaine ne peut se soustraire à l'influence d'un examen critique justifié ; mais jusqu'à présent, l'attitude des savants à l'égard de la psychanalyse est encore dominée par une crainte qui déchaîne les passions et abolit toute possibilité d'argumentation logique.

Par sa doctrine de l'instinct, la psychanalyse a heurté l'individu en tant qu'il se sent membre de la communauté sociale. Un autre aspect de cette théorie a pu le blesser. La psychanalyse a enterré la fiction de l'enfance asexuelle. Elle a prouvé que les mobiles et les manifestations sexuels existent chez les enfants dès le début de la vie ; elle a montré les changements qu'ils subissent, comment ils sont enrayés vers la cinquième année, et comment, à partir de la puberté, ils entrent au service des fonctions de reproduction. Elle a reconnu que l'apogée de la vie sexuelle infantile élémentaire est ce qu'elle a appelé le *Complexe d'Oedipe*, rapport affectif avec le parent de sexe opposé et rivalité contre l'autre ; tendance qui, à ce moment de l'existence, s'exprime directement et sans entraves par un désir sexuel. Ceci est si facile à établir qu'il a vraiment fallu un grand effort pour ne le point reconnaître. En fait, tout individu a connu cette phase, mais l'a activement refoulée. L'horreur de l'inceste et un sentiment puissant du péché survivent à cette période primaire. Peut-être en a-t-il été de même dans le passé de l'espèce humaine, et les débuts de la moralité, de la religion et de l'ordre social sont-ils intimement liés à la défaite de cette phase primitive. Il n'aurait pas fallu rappeler à l'adulte ces antécédents qui, par la suite, lui apparaissent honteux. Il s'est mis à trépigner de rage, si j'ose dire, lorsque l'analyse a voulu lever le voile d'amnésie de ses années d'enfance. Il ne restait plus qu'une échappatoire : les prétentions de la psychanalyse devaient être injustifiées, et ce qui se donnait pour

une science nouvelle, un tissu de fantasmagories et de fausses interprétations.

Les fortes résistances à la psychanalyse n’étaient donc pas de nature intellectuelle, mais d’origine affective. Cela explique leur caractère passionné et l'insuffisance de leur logique. Le cas se présente ainsi : En collectivité, l’homme se comporte, à l’égard de la psychanalyse, exactement comme le névrosé en traitement, auquel, par suite d’un travail patient, on a pu démontrer que tout s'est passé ainsi qu’on le prévoyait. Mais cette précision est le résultat de recherches entreprises sur d’autres névrosés, au cours de quelques décades de labeur. Cet état de choses est à la fois effrayant et rassurant. C’est une lourde tâche que d’avoir pour patient le genre humain tout entier. Mais en fin de compte, tout s’est déroulé selon les prévisions de la psychanalyse.

À récapituler notre liste des résistances à la psychanalyse, on doit avouer qu’il en est bien peu qui correspondent à celles que rencontrent d’ordinaire la plupart des innovations scientifiques de quelque importance ; elles tiennent, pour la plupart, au contenu de la doctrine qui heurte des sentiments humains puissants. Il en a été de même pour la théorie darwinienne de la descendance, qui a abattu le mur d’orgueil séparant l’homme de l’animal. J’ai déjà esquissé cette analogie dans une étude intitulée : *Une difficulté de psychanalyse.* J’y indiquais que l'interprétation psychanalytique des rapports du moi conscient à l'inconscient tout-puissant, constituaient, pour l'amour-propre humain, une sérieuse humiliation. Cette humiliation que je qualifiais de *psychologique* vient s’ajouter à l'humiliation *biologique*, si j’ose dire, infligée par la théorie de la descendance, et à l’humiliation *cosmologique* due à la découverte de Copernic.

Des difficultés purement extérieures ont également contribué à renforcer la résistance à la psychanalyse. Il n’est pas facile de se faire une opinion indépendante en matière d'analyse quand on n’en a pas fait l’épreuve par soi-même ou encore sur d’autres. Cela exige

une technique spéciale et très subtile qu'on n’était pas en mesure d’acquérir pratiquement jusqu’ici. La fondation de l’Institut Polyclinique de Sciences Psychanalytiques, à Berlin, est venue améliorer ces conditions.

Pour terminer, je peux, sous toutes réserves, soulever la question de savoir si ma qualité de Juif, que je n’ai jamais songé à cacher, n’a pas été pour une part dans l’antipathie générale contre la psychanalyse. Pareil argument n'a été que rarement formulé expressément.

Nous sommes malheureusement devenus si soupçonneux, que nous ne pouvons nous empêcher de douter que ce fait soit resté sans influence aucune. Ce n'est peut-être pas par un simple hasard que le promoteur de la psychanalyse se soit trouvé être juif. Pour prôner la psychanalyse, il fallait être amplement préparé à accepter l'isolement auquel condamne l’opposition, destinée qui, plus qu’a tout autre, est familière au Juif.

Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves[1]

a) Les limites de l'interprétable

Peut-on donner de chaque produit de la vie onirique une traduction exhaustive et fiable dans le mode d'expression de la vie éveillée (interprétation) ? La question ne doit pas être traitée dans l'abstrait, mais par référence aux conditions dans lesquelles on travaille à l'interprétation des rêves.

Nos activités intellectuelles tendent soit vers un but utilitaire, soit vers un gain immédiat de plaisir. Dans le premier cas, il s'agit de prendre des décisions d'ordre intellectuel, de se préparer à agir ou de communiquer avec autrui ; dans l'autre cas, nous appelons ces activités jouer ou fantasmer. L'utile, on le sait, n'est lui-même qu'une voie détournée pour atteindre une satisfaction porteuse de plaisir. Or, rêver est une activité du second type qui, vue sous l'angle de l'histoire du développement, est bien la plus originelle des deux. Il est fallacieux de dire que l'activité onirique applique ses efforts aux tâches imminentes de l'existence ou cherche à mener à bien les problèmes du travail diurne. Ce sont là les préoccupations de la pensée préconsciente. Quant au rêve, une telle intention utilitaire lui est tout aussi étrangère que celle de s'apprêter à communiquer avec

1 Einige Nachträge zum Ganzen der Traumdeutung, *Gesammelte Schriften*, 3, 172-184. GW, I.

autrui. Lorsque le rêve s'emploie à une tâche de l'existence, il la résout comme il convient à un désir irrationnel et non à une réflexion sensée. Une seule intention utilitaire, une seule fonction, ne peut être contestée au rêve : il doit prévenir les perturbations du sommeil. Le rêve peut être décrit comme un morceau d'activité fantasmatique au service de la sauvegarde du sommeil.

Il s'ensuit que ce qui est rêvé pendant la nuit est globalement indifférent au moi qui dort pourvu que le rêve s'acquitte de ce qui lui est assigné - et que les rêves qui ont le mieux rempli leur fonction sont ceux-là mêmes dont on ne sait que dire au réveil.

S'il en va si souvent autrement, si nous nous souvenons de rêves - même des années, voire des décennies plus tard -, cela signifie chaque fois une irruption dans le moi normal de l'inconscient refoulé. Ce n'est qu'au prix d'une telle réparation que le refoulé a bien voulu prêter son concours pour éliminer ce qui menaçait de perturber le sommeil. Nous savons que c'est effectivement cette irruption qui confère au rêve son importance pour la psychopathologie. Si nous pouvons dégager le motif qui l'anime, nous recueillons des informations insoupçonnées sur les motions refoulées dans l'inconscient ; si, d'autre part, nous annulons rétroactivement ses déformations, nous épions la pensée préconsciente dans des états de concentration intérieure qui, dans la journée, auraient échappé à la conscience.

Nul ne peut exercer l'interprétation des rêves comme activité isolée ; elle reste une part du travail analytique. Au cours de celui-ci, nous portons notre intérêt, suivant les besoins, tantôt sur le contenu préconscient du rêve, tantôt sur l'apport inconscient à la formation du rêve, en négligeant souvent d'ailleurs l'un des éléments au profit de l'autre. Interpréter les rêves hors de l'analyse ne serait d'aucune utilité non plus à celui qui se proposerait de le faire. Il n'échapperait sûrement pas aux conditions de la situation analytique, et s'il traite ses propres rêves, il entreprend son auto-analyse. Cette remarque ne

vaut pas pour celui qui renonce à la collaboration du rêveur et veut découvrir l'interprétation de rêves par une saisie intuitive. Mais une telle interprétation des rêves qui fait fi des associations du rêveur reste, même dans le meilleur des cas, un morceau de bravoure qui n'a rien de scientifique et dont la valeur est fort douteuse.

Si l'on pratique l'interprétation des rêves suivant le seul procédé technique qui se justifie, on ne tarde pas à remarquer que le succès dépend entièrement de la tension de résistance qui existe entre le moi éveillé et l'inconscient refoulé. Le travail sous « pression de résistance élevée » exige même du psychanalyste, comme j'en ai débattu ailleurs, un autre comportement que pour une pression faible. Dans l'analyse, on a affaire sur de longues périodes à de fortes résistances qui ne sont pas encore connues et qui, en tout cas, sont insurmontables tant qu'elles restent inconnues. Il n'est donc pas étonnant que l'on ne puisse traduire et exploiter qu'une certaine part des productions oniriques du patient, et ce, la plupart du temps, bien incomplètement. Même si, par sa dextérité propre, on est à même de comprendre de nombreux rêves à l'interprétation desquels le rêveur a peu contribué, on doit rester prévenu que la certitude d'une telle interprétation est contestable, et l'on se fera scrupule d'imposer ses présomptions au patient.

Ici, des objections critiques seront formulées : si l'on ne mène pas tous les rêves que l'on traite à une interprétation, alors on ne doit pas affirmer davantage qu'on ne peut soutenir ; on doit se contenter d'énoncer : quelques rêves s'avèrent, à l'épreuve de l'interprétation, riches de sens, pour d'autres, on ne sait pas. Le fait même que le succès de l'interprétation dépende de la résistance suffit à dispenser l'analyste d'une telle modestie. Il peut faire l'expérience d'un rêve qui, initialement incompréhensible, deviendra transparent dans la séance même, après qu'une explication heureuse est parvenue à écarter une résistance du rêveur. Tout à coup, un fragment de rêve jusqu'alors oublié lui vient à l'esprit, apportant la

clef de l'interprétation, ou bien une nouvelle association se met en place, aidant l'obscurité à se dissiper. Il arrive aussi qu'après des mois et des années d'efforts analytiques, on reprenne un rêve qui, au début du traitement, apparaissait absurde et incompréhensible, et qui se voit désormais complètement élucidé grâce aux acquisitions cognitives intervenues depuis. Si, de plus, on emprunte à la théorie du rêve l'argument selon lequel les productions oniriques exemplaires des enfants sont de bout en bout porteuses de sens et facilement interprétables, on se trouvera fondé à affirmer que le rêve est très généralement une formation psychique interprétable, même si la situation ne permet pas toujours de donner l'interprétation.

Lorsqu'on a trouvé l'interprétation d'un rêve, il n'est pas toujours facile de décider si elle est bien « exhaustive », c'est-à-dire si d'autres pensées préconscientes encore ne sont pas parvenues à s'exprimer par le biais de ce même rêve. Doit alors être tenu pour établi le sens qui peut se réclamer des idées qui viennent au rêveur, et de l'appréciation de la situation, sans que l'on puisse pour autant écarter chaque fois l'autre sens. Ce dernier reste possible, même s'il n'est pas établi ; on doit se familiariser avec la réalité d'une telle polysémie des rêves. Elle n'est pas, du reste, imputable dans tous les cas à une imperfection du travail d'interprétation, elle peut tout autant tenir aux pensées latentes du rêve elles-mêmes. Il nous arrive bien aussi dans la vie éveillée et hors de la situation d'interprétation du rêve de rester sans savoir si une manifestation que nous avons perçue, une information que nous avons reçue admettent telle ou telle exégèse, suggèrent outre leur sens patent encore autre chose.

On examine trop peu les occurrences intéressantes où le même contenu manifeste du rêve permet l'expression simultanée d'une série de représentations concrètes et d'une suite de pensées abstraites s'étayant sur la première. Trouver les moyens de représenter les pensées abstraites, voilà qui pose naturellement des problèmes au travail du rêve.

b) La responsabilité morale du contenu des rêves

Dans la section introductive de ce livre (*La littérature scientifique que des problèmes du rêve)*, j'ai exposé de quelle manière les auteurs réagissent à cette réalité qui suscite un sentiment de gêne : le contenu débridé des rêves contredit bien souvent la sensibilité morale du rêveur. (J'évite intentionnellement de parler de rêves « criminels » car je tiens pour totalement superflue cette qualification qui sort du champ de l'intérêt psychologique.) De la nature immorale des rêves a résulté - on le comprendra - un nouveau motif pour nier l'évaluation psychique du rêve. Si le rêve est le produit dépourvu de sens d'une activité psychique perturbée, alors évidemment toute raison d'assumer la responsabilité du contenu apparent du rêve disparaît.

Assumer la responsabilité du contenu manifeste du rêve est un problème qui a été fondamentalement déplacé, en fait éliminé par les élucidations de *L'interprétation des rêves*.

Nous savons maintenant que le contenu manifeste est un trompe-l'œil, une façade. Le soumettre à un examen éthique, prendre ses manquements à la morale plus au sérieux que ses atteintes à la logique et aux mathématiques ne nous apporte rien. Quand on parle du « contenu » du rêve, on ne peut entendre, par là, que le contenu des pensées préconscientes et celui de la motion refoulée du désir qui sont mis à jour derrière la façade du rêve par le travail d'interprétation. Quoi qu'il en soit, cette façade immorale a une question à nous poser. N'avons-nous pas entendu dire que les pensées latentes du rêve ont à subir une sévère censure avant que ne leur soit accordée l'admission dans le contenu manifeste ? Comment peut-il donc se faire que cette censure, d'ordinaire si vétilleuse sur des productions plus anodines, fasse si parfaitement défaut devant les rêves manifestement immoraux ?

La réponse n'est pas à portée de la main et ne pourra peut-être pas être entièrement satisfaisante. On soumettra d'abord ces rêves à

l'interprétation, pour ensuite trouver que certains d'entre eux n'ont pas heurté la censure car au fond ils ne signifient rien de mal. Ce sont d'inoffensives vantardises, des identifications qui visent à interposer un masque fallacieux ; ces rêves n'ont pas été censurés parce que ce n'était pas la vérité qu'ils disaient. D'autres cependant - le plus grand nombre, concédons-le - veulent vraiment dire ce qu'ils annoncent : ils n'ont subi aucune déformation par la censure. Ils sont l'expression de motions immorales, incestueuses et perverses, ou bien d'appétits meurtriers et sadiques. À maints rêves de ce type, le rêveur réagit par un réveil angoissé ; dans ce cas, la situation nous est parfaitement claire. La censure a failli à sa fonction, on le remarque trop tard, et le développement d'angoisse se substitue alors à la déformation qui n'a pas eu lieu. Dans d'autres cas encore de rêves similaires, cette manifestation d'affect fait également défaut. Le contenu choquant est supporté par le niveau d'excitation sexuelle atteint durant le sommeil, ou bien il bénéficie de l'indulgence que le sujet éveillé peut montrer aussi pour un accès de rage, une humeur coléreuse, une débauche de fantasmes cruels.

Notre intérêt pour la genèse de ces rêves manifestement immoraux se voit cependant grandement déprécié lorsque l'analyse nous apprend que la majorité des rêves - rêves innocents, rêves dépourvus d'affect et rêves d'angoisse -, une fois annulées les déformations dues à la censure, se révèlent être l'accomplissement de motions immorales du désir, qu'elles soient égoïstes, sadiques, perverses ou incestueuses. Ces criminels masqués sont, tout comme dans le monde de la vie éveillée, incomparablement plus fréquents que ceux qui vont à visage découvert. Le rêve sans détour des rapports sexuels avec la mère, qu'évoque Jocaste dans *œdipe roi*, est une occurrence rare au regard des rêves divers que la psychanalyse doit interpréter dans le même sens.

Dans ce livre, j'ai traité avec tant de précision de cette caractéristique des rêves qui fournit en effet le motif de leur

déformation que je peux désormais, sans plus m'attarder sur cette question, m'empresser d'aborder le problème qui se pose à nous : devons-nous assumer la responsabilité du contenu de nos rêves ? Par souci d'exhaustivité, ajoutons simplement que le rêve ne fournit pas toujours des accomplissements de désirs immoraux, mais souvent aussi des réactions énergiques à leur encontre, sous la forme de « rêves de punition ». En d'autres termes, la censure du rêve peut se manifester non seulement par les déformations et le développement d'angoisse, mais elle peut, en rassemblant ses forces, aller jusqu'à extirper complètement le contenu immoral pour le remplacer par un autre, destiné à l'expiation, à partir duquel le contenu immoral est reconnaissable. Quant à assumer la responsabilité du contenu immoral du rêve, c'est là un problème qui n'existe plus pour nous comme il se posait jadis aux auteurs qui ignoraient tout des pensées latentes du rêve et du refoulé dans notre vie psychique. Il va de soi que l'on doit se tenir pour responsable des motions malignes de ses rêves. Qu'en faire autrement ? Si le contenu du rêve - bien compris - n'est pas le fait de l'inspiration d'esprits étrangers, il est alors une partie de mon être. Si j'entends classer selon des critères sociaux les aspirations présentes en moi en bonnes et en mauvaises, je dois assumer la responsabilité de ces deux catégories, et si j'avance pour ma défense que ce qui, en moi, est inconnu, inconscient, refoulé n'est pas mon « moi », alors je ne suis pas sur le terrain de la psychanalyse, je n'ai pas accepté les perspectives qu'elle ouvre et je peux être mis en défaut par la critique de mon entourage, par le désordre de mes actions et la confusion de mes sentiments. L'expérience peut m'apprendre que ce que j'ai renié en moi non seulement « est » en moi, mais également « agit » à l'occasion à travers moi.

Au sens métapsychologique, ce refoulé maléfique ne fait pas partie, il est vrai, de mon « moi » - si tant est que je sois un homme irréprochable - mais d'un « ça » soumis à mon moi. Cependant, ce

moi s'est développé à partir du ça, il forme avec lui une unité biologique, il n'en est qu'une partie périphérique singulièrement modifiée, il subit ses influences, obéit aux incitations qui viennent du ça. Dans toute recherche de but vital, ce serait s'engager dans une voie sans issue que de séparer le moi du ça.

Du reste, même si je voulais céder à ma vanité morale et décréter que, pour toute évaluation éthique, je peux me permettre de négliger le mal contenu dans le ça et qu'il n'est nul besoin d'en rendre mon moi responsable, en quoi serais-je avancé ? L'expérience me montre que je le fais tout de même, que je suis contraint de le faire d'une manière ou d'une autre. La psychanalyse nous a fait découvrir un état morbide, la névrose obsessionnelle, dans lequel le pauvre moi se sent coupable de toutes sortes de motions mauvaises dont il ignore tout, auxquelles il est certes confronté dans sa conscience, mais qu'il lui est impossible de reconnaître comme siennes. Un peu de cela se retrouve en tout être normal. Chose curieuse, plus il est moral, plus sa « conscience » est sensible. Qu'on se représente en revanche que, plus quelqu'un est « fragile » et souffre à ce titre davantage des infections et des effets de traumatismes, plus il est en bonne santé. Cela vient assurément du fait que la conscience morale elle-même est une formation réactionnelle contre le mal qui est perçu dans le ça. Plus forte est la répression du ça, plus vivace est la conscience morale.

Le narcissisme éthique de l'être humain devrait se contenter de recueillir dans la réalité de la déformation du rêve, dans les rêves d'angoisse et de punition, des preuves patentes de son essence morale, tout comme il trouve par l'interprétation des rêves des justificatifs de l'existence et de la force de son essence maléfique. Celui qui, insatisfait de tout cela, veut être « meilleur » que sa nature ne l'y dispose peut toujours essayer de voir si, dans la vie, il réussit à produire autre chose qu'hypocrisie ou inhibition.

Le médecin laissera au juriste le soin d'établir à des fins sociales une capacité à assumer des responsabilités, artificiellement limitée au moi métapsychologique. Tout le monde connaît les difficultés auxquelles on se heurte en déduisant de cette construction des conséquences pratiques qui ne contrarient pas les sentiments des hommes.

c) La signification occulte du rêve

Que les problèmes posés par la vie onirique se succèdent à perte de vue ne surprendra que celui qui oublie précisément que tous les problèmes de la vie psychique reviennent aussi sous la forme du rêve, accrus de quelques autres qui relèvent de la nature particulière des rêves. Bien des choses que nous étudions sous le rapport du rêve - parce que c'est là qu'elles se révèlent à nous - n'ont pourtant rien - ou peu - à faire avec la spécificité psychique du rêve. C'est ainsi que, par exemple, la symbolique n'est pas un problème du rêve mais un thème de notre pensée archaïque - de notre « langue », pour reprendre l'excellente formule du paranoïaque Schreber - et elle domine le mythe et le rituel religieux tout autant que le rêve ; c'est à peine s'il reste à la symbolique du rêve la caractéristique de voiler essentiellement le matériel qui a une signification sexuelle ! Le rêve d'angoisse non plus ne doit pas attendre son élucidation de la théorie des rêves, l'angoisse est bien plutôt un problème concernant les névroses, et il ne reste plus qu'à examiner comment l'angoisse peut naître dans les conditions de l'activité onirique.

Je pense qu'il n'en va pas autrement du rapport du rêve avec les prétendues réalités du monde occulte. Mais comme le rêve lui-même a toujours été quelque chose de mystérieux, on l'a étroitement associé à ces autres mystères inexpliqués. Historiquement, il pouvait certes y prétendre à juste titre car, dans les temps originels, lorsque notre mythologie se formait, les images du rêve ont pu avoir leur part dans la genèse des représentations de l'âme.

Il y aurait deux catégories de rêves qui sont à mettre au nombre des phénomènes occultes : les rêves prophétiques et les rêves télépathiques. En faveur de ces deux catégories plaide une masse incommensurable de témoignages, et contre elles l'aversion tenace, le préjugé de la science, si l'on veut.

Qu'il y ait des rêves prophétiques, en ce sens que leur contenu représente quelque mise en forme de l'avenir, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; il reste seulement à se demander si ces prédictions vont coïncider de manière significative avec ce qui se produira effectivement par la suite. J'avoue qu'en l'espèce mon parti pris d'objectivité m'abandonne. Qu'un travail psychique quelconque autre qu'un calcul perspicace soit en mesure de prévoir dans le détail le cours des événements à venir, voilà qui, d'une part, contredit trop toutes les espérances et tous les points de vue de la science et qui, d'autre part, correspond trop fidèlement à des désirs ancestraux et bien connus de l'humanité que la critique se doit de rejeter comme autant de prétentions injustifiées. Je veux donc dire par là que, si l'on met en regard les récits le plus souvent précaires, naïfs et peu crédibles, les illusions mnésiques toujours possibles facilitées par l'affectivité et les quelques heureux hasards qui se présentent nécessairement, on peut s'attendre à ce que le fantôme des rêves prophétiques s'anéantisse. Personnellement, je n'ai jamais fait l'expérience ni entendu parler de quoi que ce soit qui puisse susciter un jugement plus favorable.

Il en est autrement des rêves télépathiques. Ici cependant, remarquons avant toute chose que nul n'a encore prétendu que le phénomène télépathique - l'enregistrement d'un processus psychique chez une personne par une autre par une voie différente de celle de la perception sensorielle - était exclusivement lié au rêve. La télépathie, encore une fois, n'est donc pas le problème du rêve ; nul besoin d'étudier les rêves télépathiques pour y puiser un jugement quant à son existence.

Si l'on soumet les récits ayant trait à des phénomènes télépathiques (inexactement : transfert de pensée) à la même critique que celle qui nous avait servi à nous défendre d'autres affirmations occultes, il nous reste cependant un matériel considérable que l'on ne peut négliger si aisément. De même, dans ce domaine, on réussit bien plus à collecter observations et expériences personnelles qui viennent justifier une attitude bienveillante à l'égard du problème de la télépathie, encore qu'elles ne puissent suffire pour établir une conviction assise sur des certitudes. On se forme provisoirement l'opinion selon laquelle il se pourrait bien que la télépathie existe effectivement et qu'elle constitue le noyau de vérité de beaucoup d'autres assertions qui, sans elle, seraient incroyables.

On fait certainement bien de défendre avec obstination, en matière de télépathie comme ailleurs, toute position de scepticisme et de ne céder qu'avec réticence à la force des preuves. Je crois avoir trouvé un matériel qui échappe à la plupart des réserves par ailleurs admissibles des prophéties non accomplies de diseurs de bonne aventure professionnels. Malheureusement, seules quelques observations de ce type sont à ma disposition ; deux d'entre elles cependant m'ont laissé une forte impression. Il ne m est pas donné d'en faire part de façon assez détaillée pour qu'elles puissent agir aussi sur autrui. Je dois me borner à mettre en évidence quelques points essentiels.

Les personnes concernées s'étaient donc - en un lieu étranger et par un diseur de bonne aventure étranger qui, ce faisant, se livrait à quelque pratique probablement indifférente - entendu prédire pour une date déterminée quelque chose qui ne s'était *pas* vérifié. Le terme de la réalisation de la prophétie était passé depuis longtemps. Il était frappant de voir que les personnes, loin d'être railleuses ou déçues, répondaient de leur aventure avec une satisfaction non dissimulée. Dans le contenu de la prédiction qui leur avait été faite

se trouvaient des détails très précis qui paraissaient arbitraires et incompréhensibles et qui n'auraient été justement légitimés que par leur vérification. C'est ainsi, par exemple, que le chiromancien dit à une femme âgée de vingt-sept ans - mais d'apparence beaucoup plus jeune - qui avait retiré son alliance, qu'elle finirait par se marier et qu'elle aurait deux enfants à trente-deux ans. Cette femme avait quarante-trois ans lorsque, devenue gravement malade, elle me raconta ce fait dans son analyse ; elle était restée sans enfants. À condition de connaître son histoire intime, qui était certainement restée ignorée du « Professeur » dans le hall de l'hôtel parisien, on pouvait comprendre les deux chiffres de la prophétie. Après avoir porté à son père un attachement d'une intensité peu commune, la jeune fille s'était mariée et avait alors ardemment désiré avoir des enfants pour pouvoir substituer son mari à son père. Après de longues années de déception, au seuil de la névrose, elle sollicita la prophétie qui lui promettait le destin de sa mère. Pour cette dernière, il était exact qu'elle avait eu deux enfants, à trente-deux ans. Ainsi, ce n'est qu'avec l'aide de la psychanalyse qu'il fut possible d'interpréter dans toute leur signification les particularités de l'heureuse nouvelle qui émanait d'une source prétendument extérieure. Mais alors, on ne pouvait mieux élucider la totalité des faits précisés sans aucune équivoque que par l'hypothèse qu'un fort désir inconscient de la consultante - en réalité, le désir inconscient le plus fort de sa vie affective et le moteur de sa névrose en éclosion - s'était manifesté par un transfert direct au diseur de bonne aventure absorbé par des manipulations de diversion.

J'ai également eu l'impression, au fil des essais pratiqués dans le cercle de mes intimes, que le transfert de souvenirs à tonalité fortement affective réussit sans difficulté. Si l'on se risque à soumettre à un travail analytique les idées de la personne sur laquelle le transfert doit se porter, des concordances souvent se feront jour qui, sinon, seraient restées méconnues. Fort de plus d'une

expérience, je suis enclin à tirer la conclusion que de tels transferts se réalisent particulièrement bien au moment où une représentation émerge de l'inconscient - ou bien, pour m'exprimer en termes théoriques, dès qu'elle passe du « processus primaire » au « processus secondaire ».

Malgré toute la prudence requise par la portée, la nouveauté et l'obscurité du sujet, j'ai considéré qu'il n'était plus du tout justifié de garder pour moi ces propos relatifs au problème de la télépathie. Tout ceci ne concerne le rêve que dans cette mesure s'il y a des messages télépathiques, il est indéniable qu'ils peuvent aussi atteindre le dormeur et être appréhendés par lui dans le rêve. En effet, si l'on procède par analogie avec du matériel perceptif et idéationnel autre, on ne peut non plus écarter l'idée que des messages télépathiques qui ont été enregistrés durant la journée ne soient soumis à élaboration que dans le rêve de la nuit suivante.

Il n'y aurait pas même à redire si le matériel parvenu par télépathie était, dans le rêve, altéré et transformé au même titre qu'un autre. On aimerait bien, à l'aide de la psychanalyse, augmenter ses connaissances en matière de télépathie et les assurer plus solidement.

Note sur le « Bloc-notes magique »[1]

Si je n'ai pas confiance en ma mémoire – on sait que les névrosés en ont manifestement une grande méfiance mais les sujets normaux ont toute raison de se méfier aussi – je puis parfaire et assurer son fonctionnement en prenant des notes par écrit. La surface qui conserve ces notes, que ce soit un tableau ou une feuille de papier, est alors pour ainsi dire un fragment matérialisé de l'appareil mnésique qui, autrement, est invisible en moi. Il me suffit de savoir l'endroit où j'ai placé le « souvenir » ainsi fixé pour pouvoir à chaque fois le « reproduire » à volonté ; je suis sûr qu'il reste inaltéré, échappant aux déformations qu'il aurait peut-être subies dans ma mémoire.

Si je veux utiliser à fond cette technique destinée à améliorer ma fonction mnésique, je m'aperçois que deux procédés différents sont à ma disposition. Je puis d'abord choisir une surface plane qui gardera indéfiniment intactes les notes qui lui sont confiées, par exemple une feuille de papier sur laquelle j'écris avec de l'encre. Je conserve alors une « trace mnésique durable ». Mais ce procédé présente l'inconvénient suivant : la surface en question épuise bientôt sa capacité de réception.

La feuille est remplie, elle n'offre plus de place pour de nouvelles notes et je me vois obligé d'en utiliser une autre encore

1 Notiz über den « Wunderblock », écrit à l'automne 1924. Publié en 1925, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 11 (1), 1-5. GW, XIV.

vierge. Bien plus, l'avantage du procédé – procurer une « trace-durable » – peut perdre sa valeur à mes yeux si, après quelque temps, les notes que j'ai prises cessent de m'intéresser et si je ne veux plus les « garder en mémoire ». Le second procédé n'a pas ces deux défauts.

Si par exemple j'écris avec de la craie sur un tableau d'ardoise, j'ai une surface plane réceptive qui reste indéfiniment capable de réception et je puis détruire ce que j'y ai noté dès que cela ne m'intéresse plus sans être forcé de jeter la surface plane elle-même. Ici, l'inconvénient est de ne pas pouvoir conserver une trace durable. Si je veux inscrire de nouvelles notes sur le tableau, je dois effacer celles dont il est déjà couvert. Ainsi, capacité réceptrice illimitée et conservation de traces durables semblent s'exclure mutuellement dans les dispositifs par lesquels nous remplaçons notre mémoire : ou bien la surface réceptrice doit être renouvelée ou bien les notes détruites.

Tous les appareils auxiliaires inventés pour améliorer ou renforcer nos fonctions sensorielles sont construits comme l'organe sensoriel lui-même ou des parties de celui-ci (lunettes, appareils photographiques, cornets acoustiques, etc.). Comparés à ces appareils, les dispositifs destinés à aider notre mémoire semblent particulièrement défectueux puisque notre appareil psychique accomplit justement ce qu'ils ne peuvent accomplir : il a une capacité indéfinie de recevoir des perceptions toujours nouvelles et pourtant il en fournit des traces mnésiques durables, même si elles ne sont pas inaltérables.

Déjà dans *L'interprétation du rêve* (1900), j'ai avancé l'idée que cette capacité inhabituelle devait être rapportée à l'activité de deux systèmes différents (organes de l'appareil psychique). Nous posséderions un système *Pc-Cs (Perception-Conscience)* qui reçoit les perceptions mais n'en garde pas de traces durables, de sorte que

pour chaque nouvelle perception il peut se comporter comme une feuille vierge.

Les traces durables des excitations reçues se produiraient dans les « systèmes mnésiques » qui sont placés derrière lui. Plus tard, dans *Au-delà du principe de plaisir*, j'ai fait remarquer en outre que le phénomène inexplicable de la conscience apparaît dans le système perceptif *à la place* des traces-durables.

Depuis quelque temps on trouve dans le commerce, sous le nom de *bloc-notes magiques*, un petit instrument agencé de telle sorte qu'il promet de rendre plus de services que la feuille de papier ou le tableau d'ardoise. Il ne prétend être qu'un tableau à écrire sur lequel on peut effacer les notes par un simple geste de la main. Mais, si l'on y regarde de plus près, on découvre que son agencement concorde de façon remarquable avec la construction qui, selon mon hypothèse, est celle de notre appareil perceptif et l'on se persuade qu'il peut effectivement nous offrir à la fois une surface toujours prête à la réception et des traces durables des notes déjà reçues.

Le bloc-notes magique est un tableau fait d'un morceau de résine ou de cire brun foncé encadré de papier ; il est recouvert d'une feuille mince et translucide qui est fixée à son bord supérieur et libre à son bord inférieur. Cette feuille est la partie la plus intéressante du petit appareil. Elle comporte elle-même deux couches qui peuvent être séparées l'une de l'autre sauf à leurs bords transversaux. La couche supérieure est un feuillet de celluloïd transparent et l'inférieure est faite de papier ciré mince et donc translucide. Quand on n'utilise pas l'appareil, la face inférieure du papier ciré adhère légèrement à la face supérieure du tableau de cire.

Pour se servir de ce bloc-notes magique, on écrit sur le feuillet de celluloïd de la feuille qui recouvre le tableau de cire. On n'a pas besoin de crayon ou de craie, car l'inscription ne consiste pas ici en un dépôt matériel sur la surface réceptrice. Il s'agit là d'un retour à

la manière dont les Anciens écrivaient sur des tablettes d’argile ou de cire. Un style pointu raye la surface où l'« écriture » s’inscrit en creux. Avec le bloc-notes magique on ne raye pas directement, mais par l’intermédiaire de la feuille qui recouvre le dessus.

Le style fait adhérer, en tous les points qu’il touche, la face inférieure du papier ciré au tableau de cire, et les rayures qu’il fait apparaissent en écriture sombre sur la surface du celluloïd qui, autrement, resterait d’un blanc gris uniformément lisse. Si l’on veut détruire l’inscription, il n’y a qu’à séparer du tableau de cire la feuille recouvrante avec ses deux couches en la tirant légèrement à partir du bord inférieur.

L’écriture était rendue visible du fait d’un contact étroit entre le papier ciré et le tableau de cire aux endroits qui avaient été rayés ; ce contact est maintenant rompu et il ne se rétablit pas quand le papier repose à nouveau sur le tableau. Le bloc-notes magique est alors libre d’inscription et prêt à recevoir de nouvelles notes.

Les petites imperfections de l’instrument sont, bien sûr, sans intérêt pour nous puisque nous voulons seulement examiner en quoi il se rapproche de la structure de l’appareil perceptif psychique.

Si nous séparons délicatement – pendant que le bloc-notes est couvert d’écriture – le feuillet de celluloïd du papier ciré, nous voyons l’écriture aussi nettement sur la surface du papier et nous pouvons nous demander quelle est donc la raison d’être du feuillet de celluloïd dans la feuille recouverte.

Mais si l’on essaye d’écrire directement avec le style sur ce mince papier on s’aperçoit qu’il sera très facilement froissé ou déchiré. La feuille de celluloïd sert au papier ciré de couche protectrice qui doit tenir à l’écart les actions externes susceptibles de l’endommager. Le celluloïd est un « pare-stimulus » ; la couche qui reçoit effectivement les stimuli est le papier. Je puis ici rappeler que dans *Au-delà du principe de plaisir* j’ai développé l’idée que l’appareil perceptif psychique comporte deux couches l’une externe,

le pare-stimulus, destiné à réduire la grandeur des excitations qui arrivent du dehors, l'autre, derrière celle-ci, surface réceptrice de stimulus, le système Pc-Cs.

L'analogie n'aurait guère de valeur si nous ne pouvions pas la poursuivre plus avant. Quand nous détachons du tableau de cire l'ensemble de la feuille recouvrante – celluloïd et papier ciré –, l'écriture disparaît et, comme je l'ai indiqué, elle ne peut plus réapparaître. La surface du bloc-notes magique est libre d'écriture et à nouveau capable de réception. Mais on constate facilement que la trace durable de l'écriture est conservée sur le tableau de cire lui-même et qu'elle peut être lue sous un éclairage approprié.

Ainsi, le bloc-notes magique ne fournit-il pas seulement une surface réceptrice toujours réutilisable comme le tableau d'ardoise mais aussi des traces durables de l'inscription comme un bloc-notes ordinaire ; il résout le problème que pose l'union des deux fonctions, en les *répartissant entre deux parties constitutives – ou systèmes – distinctes mais reliées l'une à l'autre*. Mais c'est là très exactement la façon dont, selon l'hypothèse que j 'ai mentionnée plus haut, notre appareil psychique accomplit sa fonction perceptive. La couche réceptrice de stimulus – le système *Pc-Cs* – ne forme pas de traces-durables ; ce qui fonde les souvenirs se produit dans d'autres systèmes avoisinants.

Nous n'avons pas à nous troubler du fait que dans le bloc-notes magique les traces durables des notes reçues ne sont pas utilisées ; il nous suffit qu'elles soient là. Il faut bien qu'en un point cesse l'analogie entre un appareil auxiliaire de ce genre et l'organe qui en est le prototype. Il est vrai également que le bloc-notes magique ne peut pas « reproduire » de l'intérieur l'écriture une fois qu'elle s'est effacée ; ce serait un bloc véritablement magique s'il pouvait comme notre mémoire, s'acquitter d'une telle fonction.

Pourtant il ne me semble pas trop aventureux d'assimiler la feuille recouvrante constituée de celluloïd et de papier ciré au

système *Pc-Cs* avec son pare-stimulus, d’assimiler aussi le tableau de cire à l’inconscient qui se trouve derrière et enfin l’apparition et la disparition de l’écriture à l’allumage et l’extinction de la conscience dans la perception. Mais j’avoue que je suis enclin à pousser encore plus loin la comparaison.

Dans le bloc-notes magique, l’écriture disparaît chaque fois qu’est rompu le contact étroit entre le papier qui reçoit le stimulus et le tableau de cire qui conserve l’impression. Ceci s’accorde avec une représentation que je m’étais faite depuis longtemps touchant le fonctionnement de l’appareil perceptif psychique, mais que j’avais gardée jusqu’à présent par devers moi. J’ai émis cette hypothèse : des innervations d’investissement sont envoyées de l’intérieur par coups rapides et périodiques dans le système *Pc-Cs* qui est complètement perméable, pour en être ensuite retirées.

Tant que le système est investi de cette façon, il reçoit les perceptions qu’accompagne la conscience et conduit l’excitation dans les systèmes mnésiques inconscients ; dès que l’investissement est retiré, la conscience s’évanouit et le fonctionnement du système est arrêté. Ce serait alors comme si l’inconscient, par le moyen du système *Pc-Cs*, étendait vers le monde extérieur des antennes, qui sont rapidement retirées après en avoir comme dégusté les excitations.

Ainsi les interruptions qui, dans le cas du bloc-notes magique, proviennent de l’extérieur, je les faisais résulter de la discontinuité du flux d’innervation ; et, à la place d’une rupture de contact effective, on trouvait, dans mon hypothèse, l’inexcitation périodique du système perceptif. Je supposais en outre que ce mode de travail discontinu du système *Pc-Cs* est au fondement de l’apparition de la représentation du temps.

Si l’on imagine qu’une main détache périodiquement du tableau de cire la feuille recouvrante pendant qu’une autre écrit sur la surface du bloc-notes magique, on aura là une figuration sensible

de la manière dont je voulais me représenter la fonction de notre appareil perceptif psychique.

Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes[1]

Mes travaux et ceux de mes élèves prétendent de façon de plus en plus péremptoire que l'analyse des névrosés doit pénétrer même la première période de l'enfance, l'époque de la floraison précoce de la vie sexuelle. Ce n'est que si l'on recherche les manifestations premières de la constitution pulsionnelle innée et les effets des impressions des événements de la vie les plus précoces que l'on peut reconnaître avec exactitude les forces pulsionnelles des névroses ultérieures et que l'on s'assure contre les erreurs auxquelles on serait tenté d'être conduit par les remodèlements et les superpositions de la maturité. Cette prétention n'a pas une signification seulement théorique, elle a aussi une importance pratique car elle distingue nos efforts du travail de ces médecins qui, n'ayant qu'une orientation thérapeutique, ne se servent que jusqu'à un certain point des méthodes analytiques. Une telle analyse de la première enfance est longue et pénible et ce qu'elle réclame du médecin et du patient n'est pas toujours accompli par la pratique. Elle mène en outre à des obscurités pour la traversée desquelles nous manquons toujours de poteaux indicateurs. Vraiment, je pense qu'on peut donner aux analystes l'assurance qu'ils ne sont pas menacés, pour la prochaine décade non plus, de voir leur travail scientifique se mécaniser et perdre ainsi son intérêt.

1 GW., XIV.

Dans ce qui va suivre, je fais part d'un résultat de la recherche analytique, résultat qui serait de très grande importance s'il se révélait comme ayant une application générale. Pourquoi n'en retardais-je pas la publication jusqu'à ce qu'une expérience enrichie m'en ait livré la preuve, si preuve il y a ? Parce que mes conditions de travail ont subi une modification dont je ne peux nier les conséquences. Il fut un temps où je n'étais pas de ces gens qui ne peuvent conserver par-devers eux ce qu'ils supposent être une nouveauté, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé confirmation ou justification. *L'interprétation des rêves* et le *Fragment de l'analyse d'une hystérique* (le cas Dora) je les ai réprimées, si ce n'est neuf ans selon la recette d'Horace, au moins quatre ou cinq ans, avant de les livrer à la publication. Mais alors, le temps s'étendait à perte de vue devant moi - *oceans of time* comme dît un aimable poète - et le matériel affluait à moi, si riche, que je pouvais à peine me défendre contre les expériences pratiques. J'étais aussi le seul chercheur dans un domaine nouveau ; ma réserve n'était pour moi d'aucun danger, elle n'apportait aux autres aucun préjudice.

Il en va aujourd'hui tout autrement. Le temps devant moi est limité ; il n'est plus tout entier épuisé en travail ; je n'ai plus d'aussi amples occasions de faire de nouvelles expériences. Lorsque je crois voir quelque chose de nouveau, je ne suis plus certain de pouvoir en attendre la confirmation. On a déjà aussi retiré tout ce qui est à la surface ; ce qui reste, il faut, au prix de longs efforts, le puiser dans les profondeurs. Enfin, je ne suis plus tout seul, une légion de collaborateurs zélés est prête à exploiter ce qui n'est pas achevé, ce qui n'est pas certain, et je peux leur abandonner la part du travail qu'il m'eût fallu jadis prendre moi-même en charge. Ainsi, je me sens autorisé à communiquer cette fois ce qui nécessite un contrôle urgent, avant que soit confirmée ou infirmée sa valeur.

Lorsque nous avons étudié les premières configurations psychiques que prend la vie sexuelle chez l'enfant, nous avons

toujours pris pour objet l'enfant de sexe masculin, le petit garçon. Nous pensions qu'il doit en aller de même pour les petites filles, quoique, d'une certaine manière, différemment. On ne pouvait alors clairement constater où se révèle cette différence au cours du développement.

La situation du complexe d'Œdipe est la première station que l'on reconnaît d'une façon certaine chez le garçon. Il nous est facile de la comprendre parce que l'enfant reste attaché à cet objet qu'il avait déjà investi, dans la période précédente, comme nourrisson et comme bébé, de sa libido qui n'était pas encore génitale. Le fait aussi qu'il y ressent le père comme un rival gênant, qu'il aimerait bien écarter et auquel il aimerait se substituer, découle aisément des circonstances concrètes. J'ai exposé ailleurs[2] que l'attitude œdipienne du petit garçon appartient à la phase phallique et périt lors de l'angoisse de castration, c'est-à-dire de l'intérêt narcissique pour l'organe génital. Une complication vient rendre la compréhension plus difficile : c'est que le complexe d'Œdipe lui-même, chez le garçon, est doublement orienté, activement et passivement, ce qui correspond à sa constitution bisexuelle. Le garçon veut aussi se substituer à la mère comme objet d'amour du père, ce que nous caractérisons comme une attitude féminine.

La préhistoire du complexe d'Œdipe ne nous sera pas, pendant encore longtemps, parfaitement claire. Nous savons qu'elle comporte une identification de nature tendre au père, qui n'a pas encore le sens de la rivalité auprès de la mère. Un autre élément de cette préhistoire c'est l'activité masturbatoire au niveau des organes génitaux, activité qui, à mon avis, ne fait jamais défaut ; la répression plus ou moins forte de cet onanisme de la première enfance par les personnes qui prennent soin de l'enfant active le complexe de castration. Nous admettons que cet onanisme dépend du complexe d'Œdipe et signifie la décharge de son excitation sexuelle. Cette

2 Der Untergang des Ödipuskomplexes (La disparition du complexe d'œdipe), GW., XIII.

relation existe-t-elle dès le début ou bien la masturbation apparaît-elle plutôt spontanément comme activité d'organe pour n'être rattachée que plus tard au complexe d'Œdipe, la question reste en suspens ; mais cette dernière possibilité est de loin la plus vraisemblable. Ce qui fait problème encore c'est le rôle de l'énurésie et de la disparition de cette habitude par l'intervention de l'éducation. Nous inclinons à faire cette simple synthèse : l'énurésie qui persévère est le résultat de l'onanisme, sa répression a pour l'enfant la valeur d'une inhibition de sa génitalité, c'est-à-dire qu'elle signifie pour lui une menace de castration. Mais avons-nous raison en cela, rien ne permet de le décider. Enfin, l'analyse nous permet de reconnaître vaguement comment le fait d'épier le coït parental, dans la très petite enfance, peut établir la première excitation sexuelle et, par ses influences après coup, devenir le point de départ de tout le développement sexuel. L'onanisme tout comme les deux attitudes du complexe d'Œdipe se rattachent plus tard à cette impression qui, par la suite, est interprétée par l'enfant. Seulement, nous ne pouvons pas admettre que de telles observations de coït sont un événement régulier et nous nous heurtons ici au problème des « fantasmes originaires ». Il y a ainsi, dans la préhistoire du complexe d'Œdipe chez le garçon, beaucoup d'inexpliqué qui attend qu'on l'examine et qu'on décide s'il faut lui supposer toujours un même déroulement ou si des préstades très différents conduisent au point de rencontre de la même situation terminale.

Le complexe d'Œdipe de la petite fille recèle un problème de plus que celui du garçon. Au début la mère était, pour l'un comme pour l'autre, le premier objet et nous n'avons pas à nous étonner du fait que le garçon la conserve pour son complexe d'Œdipe. Mais qu'est-ce qui amène la petite fille à y renoncer et à prendre pour cela le père comme objet ? En étudiant cette question, j'ai pu établir quelques faits qui peuvent justement jeter une lumière sur la préhistoire de la relation œdipienne chez la petite fille.

Chaque analyste connaît ces femmes qui tiennent avec une intensité et une ténacité particulières à leur lien avec leur père, et au désir, qui est le comble de ce lien, d'avoir un enfant de leur père. On a de bonnes raisons de penser que ce fantasme de désir était aussi la force pulsionnelle de leur onanisme infantile et on acquiert aisément l'impression que l'on est ici devant une réalité élémentaire de la vie sexuelle, que l'on ne peut analyser davantage. Une analyse minutieuse de ces cas mêmes montre cependant quelque chose d'autre ; elle montre que le complexe d’Œdipe a ici une longue préhistoire et est une formation en quelque sorte secondaire.

Selon une remarque du vieux pédiatre Lindner[3] c'est pendant le plaisir de la succion[4] (suçotement) que l'enfant découvre la zone génitale source de plaisir - pénis ou clitoris. Je laisserai ouverte la question de savoir si l'enfant prend vraiment cette source de plaisir nouvellement acquise à titre de substitut du téton maternel qu'il a récemment perdu, ce que pourraient indiquer les fantasmes ultérieurs (fellatio). En bref, la zone génitale est découverte, d'une façon ou d'une autre, et il ne semble pas justifié d'attribuer aux premières activités qui sont en rapport avec elle un contenu psychique. Le pas suivant dans la phase phallique, dont c'est ainsi le début, n'est pourtant pas de rattacher cet onanisme aux investissements d'objet du complexe d’Œdipe, mais c'est une découverte lourde de conséquences et qui échoit à la petite fille. Elle remarque le grand pénis bien visible d'un frère ou d'un camarade de jeu, le reconnaît tout de suite comme la réplique supérieure de son propre petit organe caché et dés lors elle est victime de l'envie du pénis.

Il y a une opposition intéressante entre le comportement d'un sexe et celui de l'autre : dans un cas analogue, quand le petit garçon

3 Voir *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* (*Trois essais sur la théorie de la sexualité*).

4 *Wonnesaugen* (ce que la *Standard Edition* rend par « *indulging in sensual-sucking, thumb-sucking* »). *(N. d. T.)*

aperçoit de prime abord la région génitale de la petite fille, il se conduit de manière irrésolue, peu intéressé avant tout ; il ne voit rien ou bien par un déni il atténue sa perception, cherche des informations qui permettent de l'accorder à ce qu'il espère. Ce n'est que plus tard, lorsqu'une menace de castration a pris de l'influence sur lui, que cette observation devient pour lui pleine de signification : s'il se la remémore ou s'il la répète, il est la proie d'une terrible tempête émotionnelle et se met à croire à la réalité d'une menace dont il se riait jusqu'alors. De cette rencontre naîtront deux réactions qui peuvent se fixer et détermineront alors soit séparément, soit ensemble, soit encore en liaison avec d'autres facteurs, son comportement durable à l'égard des femmes : horreur de ces créatures mutilées ou mépris triomphant à leur égard. Mais ces développements appartiennent à l'avenir, même si ce n'est pas un avenir très éloigné.

Il en va autrement pour la petite fille. D'emblée elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir[5].

C'est ici que se branche ce qu'on appelle le complexe de masculinité de la femme, complexe qui peut éventuellement lui préparer de grandes difficultés dans son développement régulier, si elle ne réussit pas à le surmonter rapidement. L'espoir d'obtenir un jour, malgré tout, un pénis et ainsi de devenir semblable aux hommes peut se maintenir jusqu'à une époque incroyablement tardive et devenir le motif d'actes étranges qui sans cela seraient incompréhensibles. Ou bien c'est le processus que j'aimerais décrire comme *déni* qui entre en scène ; il ne paraît ni rare ni très

5 Voici l'occasion de vérifier une affirmation que j'ai énoncée il y a des années. Je pensais que l'intérêt sexuel des enfants n'est pas éveillé comme celui de ceux qui approchent de la maturité par la différence entre les sexes, mais plutôt qu'il est excité par le problème de l'origine des enfants. Cela, pour la petite fille tout au moins, n'est sûrement pas pas pertinent ; chez le garçon, il en ira parfois ainsi, parfois autrement ; ou bien pour les deux sexes, ce seront les occasions dues au hasard qui décideront. [Cette note se réfère à l'article sur « Les théories sexuelles infantiles », (N. d. T.)]

dangereux pour la vie mentale de l'enfant, mais chez les adultes, il introduirait une psychose. La petite fille refuse d'accepter le fait de sa castration, elle s'entête dans sa conviction qu'elle possède bien un pénis et est contrainte par la suite à se comporter comme si elle était un homme.

Les conséquences psychiques de l'envie du pénis, dans la mesure où elle ne s'épanouit pas dans la formation réactionnelle qu'est le complexe de masculinité, sont multiples et ont une grande portée. Un sentiment d'infériorité s'installe, tout comme une cicatrice, chez la femme qui reconnaît sa blessure narcissique. Lorsqu'elle a surmonté sa première tentative d'expliquer son manque de pénis par une punition personnelle et qu'elle a compris la généralité de ce caractère sexuel, elle commence à partager le mépris de l'homme devant un sexe raccourci d'une façon si importante et, dans ce jugement du moins, elle maintient sa parité avec l'homme[6].

Même lorsque l'envie du pénis a renoncé à son objet particulier, elle ne cesse pas d'exister mais persiste, avec un léger déplacement, dans le trait de caractère de la *jalousie*. Certes, la jalousie n'est pas l'apanage d'un seul sexe et elle se fonde sur une

6 Déjà, dans mon premier écrit critique, Contribution l'l'histoire du mouvement psychanalytique (Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung), 1913, j'ai expliqué que c'est là le noyau de vérité de la théorie adlérienne, qui n'hésite pas à expliquer tout l'univers à partir de ce seul point (infériorité d'organe, protestation virile, distances par rapport à la ligne féminine) et se pique d'avoir privé la sexualité de son importance et d'avoir favorisé à sa place l'aspiration au pouvoir ! Le seul organe « inférieur », qui mérite sans équivoque d'être appelé ainsi, serait donc le clitoris. Par ailleurs, des psychanalystes, dit-on, se piquent de n'avoir rien perçu, après des efforts de dizaines d'années, de l'existence d'un complexe de castration. On doit s'incliner avec admiration devant l'importance de cette performance même si ce n'est qu'une performance négative, un tour de force dans l'aveuglement et la méconnaissance. Les deux théories ont pour résultat un intéressant couple d'opposés : ici, pas de trace d'un complexe de castration, là rien que ses conséquences.

base plus large, mais je pense qu'elle joue un rôle bien plus grand dans la vie psychique de la femme, parce qu'elle tire un énorme renforcement du détournement de l'envie du pénis. Avant de connaître encore cette dérivation de la jalousie, j'avais construit, pour le fantasme onaniste si fréquent chez la petite fille : *un enfant est battu*, une première phase dans laquelle il a cette signification qu'un autre enfant, dont on est jaloux parce que c'est un rival, doit être battu[7]. Ce fantasme semble être un résidu de la période phallique de la petite fille. La rigidité particulière qui m'a frappé dans la formule monotone : un enfant est battu, permet encore probablement une interprétation spéciale. L'enfant qui est alors battu-caressé peut n'être au fond rien d'autre que le clitoris, si bien que cette déclaration, dans ce qu'elle a de plus profond, contient l'aveu de la masturbation qui, dès le début, dans la phase phallique, jusqu'à une époque tardive est attachée au contenu de cette formule.

Une troisième conséquence de l'envie du pénis semble être un relâchement de la relation tendre à la mère en tant qu'objet. On ne comprend pas très bien cet enchaînement, mais on se convainc qu'en fin de compte c'est presque toujours la mère qui est rendue responsable du manque de pénis, cette mère qui a lancé l'enfant dans la vie avec un équipement aussi insuffisant. La succession historique de cet état de choses est souvent celle-ci : peu après la découverte du préjudice qui est causé aux organes génitaux, apparaît la jalousie contre un autre enfant qui semble mieux aimé par la mère ce qui fournit une motivation pour dénouer le lien à la mère. Le fait que l'enfant préféré par la mère devient le premier objet du fantasme de fustigation qui aboutit à la masturbation cadre alors parfaitement avec cela.

Il y a un autre effet surprenant de l'envie du pénis - ou de la découverte de l'infériorité du clitoris - et c'est sans aucun doute le plus important de tous. Souvent, auparavant, j'avais eu l'impression

7 « Ein Kind wird geschlagen » (GW., XII, trad. fr. in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P. U. F.).

que la femme supporte en général plus mal que l'homme la masturbation, se révolte contre elle et est hors d'état d'en faire usage tandis que l'homme, dans les mêmes circonstances, aurait sans hésiter eu recours à ce moyen. Bien sûr, si on voulait ériger cette affirmation en règle, l'expérience y apporterait d'innombrables exceptions. Les réactions des individus humains des deux sexes sont composées à la fois de traits masculins et de traits féminins. Il n'en semble pas moins que la masturbation est plus éloignée de la nature féminine et on pourrait, pour résoudre ce problème, considérer que la masturbation du clitoris est une activité masculine et que l'élimination de la sexualité clitoridienne est une condition du développement de la féminité. Les analyses de la période phallique la plus reculée m'ont maintenant appris que, chez la fille, peu après les signes de l'envie du pénis, apparaît une intense réaction contre l'onanisme, réaction que l'on ne peut faire remonter à la seule influence des personnes chargées de l'éducation. Cette motion est visiblement un prodrome de cette poussée de refoulement qui, au moment de la puberté, va écarter une bonne part de la sexualité masculine pour faire de la place pour le développement de la féminité. Il peut arriver que cette première opposition contre l'activité auto-érotique n'atteigne pas son but. C'est ce qui s'est passé dans les cas que j'ai eus en analyse. Alors le conflit persistait et la petite fille faisait tout, à ce moment-là comme plus tard, pour se libérer de cette obsession de l'onanisme. Bien d'autres manifestations ultérieures de la vie sexuelle de la femme restent incompréhensibles pour qui n'a pas reconnu la force de ce motif.

Je ne peux m'expliquer cette révolte de la petite fille contre l'onanisme phallique que par l'hypothèse suivante : elle est vivement dégoûtée de cette activité source de plaisir par un facteur parallèle. Ce facteur, il ne faut pas aller le chercher bien loin ; ce devrait être l'humiliation narcissique qui se rattache à l'envie du pénis, l'avertissement qu'on ne peut pourtant pas tenir tête sur ce point au

garçon et qu'il vaut mieux donc s'abstenir de lui faire concurrence. C'est ainsi que la reconnaissance d'une différence anatomique entre les sexes écarte la petite fille de la masculinité et de l'onanisme masculin et la met sur de nouvelles voies qui conduisent au développement de la féminité.

Jusqu'ici, il n'a pas été question du complexe d'Œdipe, il n'avait d'ailleurs pas joué de rôle jusque-là. La libido de la petite fille glisse maintenant - le long de ce qu'on ne peut appeler que l'équation symbolique : pénis = enfant - jusque dans une nouvelle position. Elle renonce au désir du pénis pour le remplacer par le désir d'un enfant et, *dans ce dessein*, elle prend le père comme objet d'amour. La mère devient objet de sa jalousie ; la petite fille tourne en femme. Si j'en crois un sondage analytique isolé, dans cette nouvelle situation il peut se produire des sensations corporelles qui doivent être considérées comme un éveil prématuré de l'appareil génital féminin. Lorsque plus tard ce lien au père fait naufrage et doit être abandonné, il peut céder devant une identification au père par laquelle la fille revient au complexe de masculinité auquel elle se fixe éventuellement.

J'ai dît à présent l'essentiel de ce que j'avais à dire et je ferai une pause pour examiner le résultat. Nous avons commencé à prendre connaissance de la préhistoire du complexe d'Œdipe chez la fille. Ce qui lui correspond chez le garçon est à peu près inconnu. Chez la fille, le complexe d'Œdipe est une formation secondaire. Il est précédé et préparé par les séquelles du complexe de castration. En ce qui concerne la relation entre complexe d'Œdipe et complexe de castration, il y a une opposition fondamentale entre les deux sexes. *Tandis que le complexe d'Œdipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration*[8]*, celui de la fille est rendu possible et est introduit par le complexe de castration*. Cette contradiction s'éclaire lorsqu'on réfléchit que le complexe de castration agit toujours dans

8 Cf. La disparition du complexe d'œdipe.

le sens impliqué par son contenu il inhibe et limite la masculinité et encourage la féminité. La différence qui réside dans cette part du développement sexuel de l'homme et de la femme est une conséquence naturelle de la différenciation des organes génitaux et de la situation psychique qui s'y rattache ; elle correspond à la différence entre castration accomplie et simple menace de castration. Ainsi, dans le fond, le résultat que nous avons trouvé va de soi et on aurait pu le prévoir.

Toutefois, le complexe d’Œdipe est quelque chose de si important que la manière dont on a donné dedans et dont on s'en est sorti ne peut pas ne pas avoir de conséquences. Chez le garçon - ainsi que je l'ai dit dans l'article que je viens de mentionner et auquel se rattache l'essentiel de mes présentes remarques - le complexe n'est pas simplement refoulé, il vole littéralement en éclats sous le choc de la menace de castration. Ses investissements libidinaux sont abandonnés, désexualisés et ils sont en partie sublimés ; ses objets sont incorporés dans le moi où ils forment le noyau du surmoi et prêtent à cette nouvelle formation des propriétés caractéristiques. Dans les cas normaux ou - disons mieux - dans les cas idéaux il ne subsiste alors plus de complexe d’Œdipe même dans l'inconscient, le surmoi est devenu l'héritier du complexe. Puisque le pénis - pour suivre Ferenczi - doit son investissement narcissique extraordinairement élevé à la signification organique qu'il a pour la continuation de l'espèce, on peut considérer la catastrophe que subit le complexe d’Œdipe (détournement de l'inceste et instauration de la conscience et de la morale) comme une victoire de la race sur l'individu. C'est là un point de vue intéressant, si l'on considère que la névrose repose sur la rébellion du moi contre les prétentions de la fonction sexuelle. Mais l'abandon du point de vue de la psychologie individuelle ne permet pas immédiatement d'expliquer les relations compliquées.

Le motif de la destruction du complexe d'Œdipe chez la fille fait défaut. La castration a déjà produit son effet qui a consisté à la contraindre à la situation œdipienne. Le complexe d'Œdipe échappe donc au destin qui l'attend chez le garçon ; il peut être abandonné lentement, être liquidé par refoulement, ses effets peuvent être longuement différés dans la vie mentale normale de la femme. On hésite à le dire, mais on ne peut se défendre de l'idée que le niveau de ce qui est moralement normal chez la femme est autre. Son surmoi ne sera jamais si inexorable, si impersonnel, si indépendant de ses origines affectives que ce que nous exigeons de l'homme. Ces traits de caractère que l'on a de tout temps critiqués et reprochés à la femme : le fait qu'elle fait preuve d'un moindre sentiment de la justice que l'homme, d'un penchant moindre à se soumettre aux grandes nécessités de l'existence, qu'elle se laisse plus souvent que lui guider dans ses décisions par ses sentiments de tendresse et d'hostilité, la modification de la formation du surmoi, dont nous venons de montrer d'où elle dérive, en est une raison suffisante. Nous ne nous laisserons pas détourner de telles conclusions par les arguments des féministes qui veulent nous imposer une parfaite égalité de position et d'appréciation des deux sexes ; mais nous accorderons volontiers que la plupart des hommes demeurent bien en deçà de l'idéal masculin et que tous les individus humains, par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée, possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins, si bien que le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure reste incertain.

J'incline à attacher de l'importance à l'exposé que je viens de faire sur les conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes, mais je sais que cette appréciation ne sera valable que si les découvertes que j'ai faites sur une poignée de cas se révèlent avoir une portée générale et typique. Faute de quoi il ne

restera de tout cela qu'une contribution à la connaissance de la multiplicité des voies de développement de la vie sexuelle.

Dans les travaux valables et substantiels d'Abraham, Horney et Hélène Deutsch sur le complexe de masculinité et le complexe de castration, chez la femme[9], beaucoup de choses sont très proches de mon exposé, mais il n'y a rien qui le recouvre tout à fait, aussi ma publication est-elle également justifiée.

9 Abraham, « Aüsserungsformen des weiblichcn Kastrationskomplexes » (Formes sous lesquelles se manifeste le complexe de castration de la femme), *Int. Zschr. f. Psa.*, t. VII ; Horney, « Zur Genese des weiblichen Kastrationskomplexes » (Contribution à la genèse du complexe de castration de la femme), *ibid.*, IX ; Hélène Dutsch, « Psychoanalyse der weiblichen Sexualfunktionen » (Psychanalyse des fonctions sexuelles féminines), *Neue Arb. z. ürtzl. Psa.*, n° V.

Ma vie et la psychanalyse

Table des matières

Introduction.

Plusieurs collaborateurs de cette série d'autobiographies [1] commencent la leur par quelques réflexions relatives à la particularité et à la difficulté de la tâche par eux assumée. Je crois pouvoir dire que ma propre tâche semble encore compliquée par ceci : j'ai déjà publié à diverses reprises des études telles que celle qui m'est ici demandée, et la nature du sujet veut que mon rôle personnel y soit davantage mis en avant qu'il n'est d'usage ou qu'il ne semble en général nécessaire.

J'ai fait, en 1909, à la Clark University de Worcester (Massachusetts), en cinq conférences, le premier exposé du développement et du fond de la psychanalyse. J'y avais été appelé à l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation de cette Université [2]. Récemment j'ai cédé à la tentation de donner à une publication américaine un article de contenu analogue, cette publication d'ensemble, *Des débuts du XXe siècle,* ayant reconnu

1 Cette autobiographie de Freud a paru dans *Die Medizin der Gegenwart in Selbstdarstellungen* (La médecine du présent : autobiographies), Leipzig, 1925. (N. d. T.)

2 Ces conférences ont paru en anglais dans le American Journal of Psychology, 1910, en allemand, sous le titre Über Psychoanalyse, chez F. Deuticke, Leipzig-Vienne, 70 édition, 1924. Ces conférences, traduites en français, ont paru en 1921 à Genève chez Payot. sous le titre Cinq leçons sur la psychanalyse. Pour les autres références bibliographiques, voir la Bibliographie à la fin. (N. d. T.)

l'importance de la psychanalyse de par l'attribution d'un chapitre spécial [3]. Entre les deux s'intercale un écrit : « *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* » (Zur *Geschichte der psychoanalytischen Bewegung),* paru en 1914, qui contient en somme tout l'essentiel de ce que j'aurai à dire ici. Comme je ne voudrais pas me contredire ni non plus trop me répéter, il me va falloir essayer de trouver une nouvelle formule de mélange entre les exposés subjectifs et objectifs, entre le biographique et l'historique.

3 These eventful years. The twentieth century in the making as told by many et its makers. Two volumes. London and New-York. The Encyclopaedia Britannica Company. Mon article, traduit par le Dr A. A. BrilI, constitue le chapitre LXXIII du second volume.

I.

Je suis né le 6 mai 1856, à Freiberg, en Moravie, une petite ville de la Tchécoslovaquie actuelle. Mes parents étaient juifs, moi-même suis demeuré juif. De ma famille paternelle, je crois savoir qu'elle séjourna longtemps dans les pays rhénans (à Cologne), qu'à l'occasion d'une persécution contre les juifs, au XIVe ou XVe siècle, elle s'enfuit vers l'Est et dans le courant du XIXe siècle qu'elle revint de Lituanie, par la Galicie, vers un pays de langue allemande, l'Autriche. Je fus amené, à l'âge de quatre ans, à Vienne, où je fis toute mon instruction. Au lycée je fus pendant sept ans premier de ma classe, j'y avais une situation privilégiée, je n'étais presque jamais soumis aux examens. Bien que nous fussions de condition très modeste, mon père voulut que je ne suivisse, dans le choix d'une profession, que mon inclination. Je ne ressentais pas, en ces jeunes années, une prédilection particulière pour la situation et les occupations du médecin ; je ne l'ai d'ailleurs pas non plus ressentie depuis. J'étais plutôt mû par une sorte de soif de savoir, mais qui se portait plus sur ce qui touche les relations humaines que sur les objets propres aux sciences naturelles, soif de savoir qui n'avait d'ailleurs pas encore reconnu la valeur de l'observation comme moyen principal de se satisfaire. Cependant. la doctrine, alors en vogue, de Darwin m'attirait puissamment, comme promettant de donner une impulsion extraordinaire à la compréhension des choses de l'univers, et je me souviens qu'ayant entendu lire, peu avant la fin

de mes études secondaires, dans une conférence populaire, le bel essai de Goethe sur « La Nature », c'est cela qui me décida à m'inscrire à la Faculté de Médecine.

L'Université, où j'entrai en 1873, m'apporta d'abord quelques déceptions sensibles. J'y rencontrai cette étrange exigence : je devais m'y sentir inférieur, et exclu de la nationalité des autres, parce que j'étais juif. La première de ces prétentions qu'on voulut m'imposer, je ne m'y soumis résolument pas. Je n'ai jamais pu saisir pourquoi je devrais avoir honte de mon origine, ou comme l'on commençait à dire : de ma race. Mais à la communauté de nationalité avec les autres je renonçai sans grand regret. Je pensais en effet qu'une petite place dans les cadres de l'humanité pourrait toujours se trouver pour un collaborateur zélé, même sans un tel enrôlement. Cependant une conséquence, pour plus tard importante, de ces premières impressions d'université fut de me familiariser de bonne heure avec le sort d'être dans l'opposition et de subir l'interdit d'une « majorité compacte ». Ainsi se prépara en moi une certaine indépendance en face de l'opinion.

De plus, je dus faire l'expérience, dès mes premières années universitaires, que la particularité et l'étroitesse de mes dons naturels m'interdisaient tout succès dans plusieurs branches de la science vers lesquelles je m'étais précipité dans mon zèle juvénile excessif. J'appris ainsi à reconnaître la vérité de l'avis que donne Méphisto :

> En vain vous errez dans la science en tous sens,
>
> Chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre [4].

C'est dans le laboratoire de physiologie d'Ernest Brücke que je trouvai enfin le repos et une pleine satisfaction, ainsi que des personnes qu'il m'était possible de respecter et de prendre pour modèles. Brücke me donna une tâche relative à l'histologie du

4 Vergebens, dass ihr ringsum wissenschaftlich sehweift. Ein jeder lernt nur, waser lernen kann. (Faust, 1re partie. Méphisto et l'élève) (N. d. T.)

système nerveux, que je pus à sa satisfaction mener à bien et poursuivre ensuite de façon indépendante. Je travaillai à ce laboratoire de 1876 à 1882 avec de courtes interruptions, et j'y passais là comme tout désigné pour la prochaine place vacante d'assistant. Les diverses branches de la médecine proprement dite - à l'exception de la psychiatrie - ne m'attiraient pas. Je poursuivais mes études médicales tout à fait négligemment et ne fus promu docteur en médecine qu'en 1881, donc avec un retard notable.

La volte-face se produisit en 1882, quand mon maître, que je respectais par-dessus tout, corrigea la généreuse légèreté de mon père en m'exhortant, vu ma mauvaise situation matérielle, à abandonner la voie des études théoriques. Je suivis son conseil, j'abandonnai le laboratoire de physiologie et entrai comme élève à l'hôpital (Allgemeines Krankenhaus). Là, je fus au bout de peu de temps promu interne et passai par divers services et plus de six mois dans celui de Meynert, dont l’œuvre et la personnalité m'avaient déjà fasciné lorsque j'étais étudiant.

En un certain sens, je restai cependant fidèle à l'orientation qu'avaient d'abord prise mes travaux. Brücke m'avait donné, comme thème de recherches, la moelle épinière de l'un des poissons les plus inférieurs *(Ammocoetes-Petromyzon)* ; je passai maintenant au système nerveux central de l'homme, sur la structure complexe duquel les découvertes de Flechsig concernant la formation successive des gaines médullaires venaient de jeter une vive lumière. Le fait que j'aie d'abord choisi uniquement et seulement le bulbe comme objet d'étude était encore un effet de mes débuts. En opposition avec la nature diffuse de mes études pendant mes premières années d'université se développait maintenant en moi une tendance à la concentration exclusive du travail sur une seule matière ou un seul problème. Cette tendance m'est demeurée et m'a valu plus tard le reproche d'unilatéralité.

J'étais maintenant, à l'Institut d'anatomie cérébrale, un travailleur aussi zélé qu'auparavant à l'Institut physiologique. De petits travaux sur le trajet des fibres et l'origine des noyaux dans le bulbe ont pris naissance pendant ces années d'hôpital et ont été toutefois notés par Edinger. Un jour Meynert, qui m'avait ouvert le laboratoire, même avant que je ne fusse entré dans son service, me proposa, si je me consacrais définitivement à l'anatomie du cerveau, de me laisser faire son cours, car il se sentait trop âgé pour prendre en main les nouvelles méthodes. Je déclinai cette offre, effrayé par l'ampleur de la tâche ; j'avais peut-être déjà dès lors deviné que cet homme génial n'était nullement bien disposé à mon égard.

L'anatomie du cerveau, du point de vue pratique, n'était certes pas un progrès au regard de la physiologie. Je tins compte d'exigences matérielles en commençant l'étude des maladies nerveuses. Cette spécialité était alors à Vienne peu en vogue, les malades en étaient dispersés en diverses sections de la médecine interne, il n'y avait pas de bonnes occasions de se former, il fallait être son propre maître. Nothnagel, peu auparavant appelé à une chaire de par son livre sur les localisations cérébrales, ne favorisait pas la neuropathologie parmi les autres domaines partiels de la médecine interne. Au loin brillait le grand nom de Charcot, et c'est ainsi que je conçus le plan d'acquérir d'abord le grade de dozent pour les maladies nerveuses et ensuite d'aller à Paris poursuivre mon instruction.

Dans les années qui suivirent, pendant mon service d'internat, je publiai l'observation de divers cas relatifs à des maladies organiques du système nerveux. Je me familiarisai peu à peu avec ce domaine, je m'entendais à localiser un foyer dans le bulbe avec une précision telle que l'anatomo-pathologiste n'avait rien à ajouter, je fus le premier à Vienne qui envoya à la dissection un cas avec le diagnostic de polynévrite aiguë. La renommée de mes diagnostics confirmés par l'autopsie m'amena une affluence de médecins

américains, à qui je faisais des cours avec présentation de malades de mon service, en une sorte de « Pidgin English ». Je ne comprenais rien aux névroses. Comme je présentais un jour à mes auditeurs un névropathe, affecté d'une céphalalgie fixe, pour un cas de méningite chronique circonscrite, ils s'écartèrent tous de moi dans un accès justifié de révolte critique, et mon professorat prématuré prit fin. À mon excuse soit dit que c'était alors le temps où de plus grandes autorités à Vienne diagnostiquaient la neurasthénie comme une tumeur du cerveau.

Au printemps de 1885, je fus reçu dozent de neuropathologie sur la base de mes travaux historiques et cliniques. Bientôt après, grâce à la chaude recommandation de Brücke, un subside assez élevé me fut alloué pour un voyage. C'est l'automne de cette année-là que je partis pour Paris.

J'entrai comme élève à la Salpêtrière, mais j'y fus, au début, perdu parmi tous les élèves accourus de l'étranger, donc peu considéré. Un jour j'entendis Charcot regretter que le traducteur allemand de ses leçons n'eût plus donné signe de vie depuis la guerre. Il aimerait que quelqu'un entreprit la traduction de ses « Nouvelles leçons ». Je lui écrivis pour m'offrir à lui, je me souviens même que la lettre contenait ce tour de phrase : je n'étais affecté que de l'aphasie motrice, mais non pas de l'aphasie sensorielle du français. Charcot m'agréa, m'introduisit dans son intimité et depuis lors j'eus ma pleine part de tout ce qui avait lieu à la clinique.

À l'heure où j'écris ceci, je reçois de France d'innombrables articles et coupures de journaux témoignant d'une lutte violente contre l'acceptation de la psychanalyse et présentant mes rapports avec l'école française sous les couleurs les plus fausses. Je lis par exemple que j'utilisai mon séjour à Paris pour me familiariser avec les doctrines de P. Janet, puis je pris la fuite avec mon larcin. C'est pourquoi je veux mentionner expressément que le nom de Janet, pendant mon séjour à la Salpêtrière, ne fut même pas prononcé.

De tout ce que je vis chez Charcot, ce qui me fit le plus d'impression, ce furent ses dernières recherches, poursuivies en partie encore sous mes yeux. Aussi la constatation de la réalité et de la légalité des phénomènes hystériques *(Introite et hic dii sunt !),* la présence fréquente de l'hystérie chez l'homme, la production de paralysies et contractures hystériques de par la suggestion hypnotique, et ceci que ces productions artificielles présentassent jusque dans le détail les mêmes caractères que les spontanées, que les cas fortuits souvent dus à un traumatisme. Bien des démonstrations de Charcot avaient chez moi, comme chez d'autres élèves étrangers, éveillé d'abord de l'étonnement et une tendance à la contradiction, manière de sentir que nous tentions d'appuyer en faisant appel à l'une ou l'autre des théories alors en vogue. Charcot répondait toujours à nos objections avec affabilité et patience, mais aussi avec beaucoup de décision ; dans l'une de ces discussions il laissa tomber ces mots : *Ça n'empêche pas d'exister* [5]*,* paroles qui devaient s'imprimer en moi de façon inoubliable.

On sait que tout ce que Charcot nous enseignait alors ne s'est pas maintenu. Une partie en est devenue incertaine, une autre n'a évidemment pas subi l'épreuve du temps. Mais il est demeuré assez de cette œuvre pour pouvoir constituer un patrimoine durable de la science. Avant que je ne quittasse Paris, je concertai avec le maître le plan d'un travail ayant pour but la comparaison entre les paralysies hystériques et les organiques. Je voulais y démontrer la thèse que, dans l'hystérie, les paralysies et anesthésies des diverses parties du corps sont délimitées suivant la représentation populaire (non anatomique), que s'en font les hommes. Il était d'accord avec moi, mais on pouvait aisément voir qu'au fond il n'avait aucune prédilection pour une étude psychologique approfondie de la névrose. Il était donc venu de l'anatomie pathologique.

5 En français dans le texte. (N. d. T.)

Avant de rentrer à Vienne, je m'arrêtai quelques semaines à Berlin, afin d'y acquérir quelques connaissances sur les maladies générales des enfants. Kassowitz, qui dirigeait à Vienne une consultation d'enfants malades, m'avait promis de m'y organiser un service pour les enfants atteints de maladies nerveuses. Je trouvai à Berlin, chez Ad. Baginsky, un accueil amical et des encouragements. À l'Institut Kassowitz, dans le cours des années suivantes, je publiai quelques travaux assez étendus relatifs aux paralysies cérébrales des enfants, uni- ou bilatérales. C'est pourquoi aussi, plus tard, en 1897, Nothnagel me confia ce sujet dans son grand *Manuel de thérapeutique générale et spéciale.*

En 1886, à l'automne, je m'établis comme médecin à Vienne et j'épousai la jeune fille qui depuis plus de quatre ans m'avait attendu dans une ville lointaine. Je ferai un retour en arrière en racontant que ce fut la faute de ma fiancée si je ne suis pas devenu célèbre déjà en ces jeunes années. De par un intérêt divergent de mes études, mais pourtant profond, j'avais été amené, en 1884, à faire venir de chez Merck un alcaloïde alors peu connu, la cocaïne, et à étudier ses effets physiologiques. Comme j'étais plongé dans ces travaux, s'offrit à moi la possibilité d'un voyage me permettant de revoir ma fiancée dont j'avais été séparé deux années. Je conclus à la hâte mes recherches sur la cocaïne et, dans ma publication, j'annonçai que bientôt on verrait de nouvelles applications de cette substance. Je chargeai cependant mon ami, l'oculiste L. Königstein, d'essayer jusqu'à quel point les propriétés anesthésiantes de la cocaïne pourraient être utilisées sur l’œil malade. Quand je revins de congé, j'appris que, non pas lui, mais un autre ami, Carl Koller (actuellement à New York) à qui j'avais aussi parlé de la cocaïne, avait fait les expériences décisives sur l’œil des animaux et les avait présentées au Congrès d'Ophtalmologie de Heidelberg. Koller passe par conséquent à juste titre pour avoir découvert l'anesthésie locale par la cocaïne, devenue d'une telle importance en petite chirurgie.

Cependant, je n'ai pas gardé rancune à ma fiancée de l'occasion perdue alors.

J'en reviens à mon établissement à Vienne, en 1886 comme spécialiste des maladies nerveuses. J'avais à faire, à la Société des Médecins, un rapport sur ce que j'avais vu et appris auprès de Charcot. Mais je fus mal reçu. Des autorités, telles que Bamberger, le président, déclarèrent que ce que je racontais n'était pas digne de foi. Meynert me somma de rechercher dans Vienne des cas semblables à ceux que je décrivais, et de les présenter à la Société des Médecins. C'est ce que j'essayai, mais les médecins des hôpitaux dans les services desquels je trouvai de pareils cas se refusèrent à me laisser les observer et m'en occuper. L'un d'eux, un vieux chirurgien, s'écria : « Mais, mon cher collègue, comment pouvez-vous dire de telles absurdités ! Hysteron (sic) veut donc dire utérus. Comment donc un homme peut-il être hystérique ? » J'objectai en vain que ce dont j'avais besoin était la possibilité d'observer le cas et non une approbation de mon diagnostic. Je découvris enfin, en dehors de l'hôpital, un cas classique d'hémianesthésie hystérique chez un homme, cas que je présentai à la Société des Médecins. Cette fois je recueillis des applaudissements, puis on ne s'intéressa plus à moi. L'impression que les « autorités compétentes » avaient repoussé mes nouveautés demeura chez tous inébranlée ; je me trouvai, avec l'hystérie chez l'homme et la production, de par la suggestion, de paralysies hystériques, rejeté dans l'opposition. Comme bientôt après le laboratoire d'anatomie cérébrale me fut fermé et que pendant des semestres je n'eus plus de local où faire mon cours, je me retirai de la vie académique et médicale. Je ne suis plus jamais retourné à la Société des Médecins depuis lors.

Qui veut vivre du traitement des malades nerveux doit évidemment pouvoir faire quelque chose pour eux. Mon arsenal thérapeutique ne contenait que deux armes : l'électrothérapie et l'hypnose, car l'envoi dans un établissement hydrothérapique après

une consultation unique n'était pas une source de gain suffisante. Je m'en rapportai, en ce qui concerne l'électrothérapie, au manuel de W. Erb, qui donnait des prescriptions détaillées sur le traitement de tous les symptômes des maladies nerveuses. Je devais malheureusement bientôt reconnaître que ma docilité à suivre ces prescriptions n'était d'aucune efficacité, que ce que j'avais pris pour le résultat d'observations exactes n'était qu'un édifice fantasmagorique. La découverte qu'un livre signé du premier nom de la neuropathologie allemande n'avait pas plus de rapports à la réalité que, par exemple, une clef des songes « égyptienne » telle qu'on en vend dans nos librairies populaires, fut douloureuse, mais elle m'aida à perdre encore un peu de la naïve croyance aux autorités dont je ne m'étais pas encore rendu indépendant. Je mis donc l'appareil électrique de côté, avant même que Moebius n'ait proféré ces paroles libératrices : les succès du traitement électrique - quand il en est - ne sont dus qu'à la suggestion médicale.

Les choses semblaient en meilleure posture avec l'hypnose. Encore étudiant, j'avais assisté à une séance du « magnétiseur » Hansen, et j'avais remarqué que l'une des personnes soumises à ses essais était devenue d'une pâleur mortelle au moment où elle tombait en catalepsie et était demeurée telle pendant toute la durée de cet état. Ceci assit sur une base ferme ma conviction de la réalité des phénomènes hypnotiques. Bientôt après, cette manière de voir trouva dans Heidenhain son protagoniste scientifique, ce qui n'empêcha pas les professeurs de psychiatrie de déclarer pendant longtemps encore que l'hypnose est une charlatanerie et, de plus, une charlatanerie périlleuse, et de mépriser de très haut les hypnotiseurs. J'avais pu voir à Paris comment l'on se servait sans hésiter de l'hypnose pour créer, chez les malades, des symptômes, et ensuite pour les en délivrer. C'est alors que la nouvelle nous parvint qu'à Nancy avait pris naissance une école qui se servait largement de la suggestion, avec ou sans hypnose, et ceci avec un succès tout

particulier, dans des buts thérapeutiques. Ainsi, tout naturellement, dans les premières années de ma pratique médicale, - sans tenir compte des méthodes psychothérapiques employées parfois de façon non systématique, - la suggestion devint mon principal instrument de travail.

J'avais par là renoncé au traitement des maladies nerveuses organiques, mais il n'y avait pas grande perte. Car d'une part la thérapie de ces états n'offrait en rien de satisfaisantes perspectives et, d'autre part, dans la pratique privée du médecin établi en ville, le petit nombre des malades de cet ordre disparaissait au regard du nombre immense des névrosés, nombre encore multiplié par le fait que ces malades couraient, sans trouver de secours, d'un médecin à l'autre. D'ailleurs le travail au moyen de l'hypnose était fascinant. On éprouvait pour la première fois le sentiment d'avoir surmonté sa propre impuissance, le renom d'être un thaumaturge était très flatteur. Je devais découvrir plus tard quels étaient les défauts du procédé. Pour le moment je ne pouvais me plaindre que de deux choses : en premier lieu, qu'on ne réussît pas à hypnotiser tous les malades ; en second lieu, qu'on ne fût pas maître de plonger tout le monde dans une hypnose aussi profonde qu'on l'eût souhaité. Dans l'intention de parfaire ma technique hypnotique, je partis, l'été de 1889, pour Nancy, où je passai plusieurs semaines. Je vis le vieux et touchant Liébault à l’œuvre, auprès des pauvres femmes et enfants de la population prolétaire ; je fus témoin des étonnantes expériences de Bernheim sur ses malades d'hôpital, et c'est là que je reçus les plus fortes impressions relatives à la possibilité de puissants processus psychiques demeurés cependant cachés à la conscience des hommes. Afin de m'instruire, j'avais amené une de mes patientes à me suivre à Nancy. C'était une hystérique fort distinguée, génialement douée, qui m'avait été abandonnée parce qu'on ne savait quoi en faire. Je lui avais rendu possible, par la suggestion hypnotique, l'existence, et il était resté en mon pouvoir de

la relever toujours à nouveau quand elle retombait dans son misérable état. Comme elle faisait toujours, après quelque temps, des récidives, je l'attribuais, dans mon ignorance d'abord, à ceci que son hypnose n'avait jamais atteint le degré de somnambulisme avec amnésie. Bernheim essaya plusieurs fois à son tour de la plonger dans une profonde hypnose, mais il ne réussit pas mieux que moi. Il m'avoua franchement n'avoir jamais obtenu ses grands succès thérapeutiques par la suggestion ailleurs que dans sa pratique d'hôpital, et pas sur les malades qu'il avait en ville. J'eus avec lui beaucoup d'entretiens intéressants et j'entrepris de traduire en allemand ses deux ouvrages sur la suggestion et ses effets thérapeutiques.

De 1886 à 1891, j'ai peu travaillé scientifiquement et n'ai presque rien publié. J'étais pris par la nécessité de m'établir dans ma profession nouvelle et d'assurer mon existence matérielle ainsi que celle de ma famille rapidement croissante. En 1891, parut le premier des travaux relatifs aux paralysies cérébrales, rédigé en collaboration avec mon ami et assistant le docteur Oscar Rie. La même année une proposition de collaborer à un dictionnaire médical m'incita à élucider le problème de l'aphasie, alors dominé par le point de vue étroit des localisations de Wernicke-Lichtheim. Un petit livre spéculatif-critique : *De la conception des aphasies (Zur Auffassung der Aphasien)* fut le fruit de ces efforts. Il me faut maintenant poursuivre et faire voir comment l'investigation scientifique redevint l'intérêt capital de ma vie.

II.

Complétant mon exposé, je dois avouer avoir dès l'origine fait encore un autre emploi de l'hypnose que la suggestion hypnotique. Je m'en servais pour explorer l'âme du malade relativement à l'histoire de sa maladie, à la genèse de celle-ci, histoire et genèse qu'il ne pouvait, à l'état de veille, souvent pas du tout ou fort incomplètement me faire savoir. Cette manière de procéder ne semblait pas seulement plus efficace que la simple suggestion qui ordonne ou défend : Elle satisfait aussi la soif de savoir du médecin, qui avait donc le droit d'apprendre quelque chose de relatif à l'origine du phénomène qu'il cherchait à guérir par le procédé monotone de la suggestion.

J'en étais venu à cette autre manière d'agir de la façon suivante. Quand j'étais encore au Laboratoire de Brücke, j'avais fait la connaissance du docteur Joseph Breuer, l'un des médecins praticiens les plus en vue de Vienne, mais ayant aussi un passé scientifique, plusieurs travaux d'une valeur durable lui étant dus sur la physiologie de la respiration et sur l'organe de l'équilibre. C'était un homme d'une intelligence hors ligne, de quatorze ans plus âgé que moi ; nos relations se firent bientôt plus intimes, il devint mon ami et soutien dans les conditions de vie difficiles où je me trouvais. Nous nous étions accoutumés à mettre en commun tous nos intérêts scientifiques. Naturellement, dans ces rapports, c'était moi la partie gagnante. Le développement de la psychanalyse m'a coûté son

amitié. Il ne me fut pas facile de le payer de ce prix, mais c'était inévitable.

Breuer m'avait communiqué, avant même que je n'allasse à Paris, ses observations sur un cas d'hystérie, qu'il avait traité de 1880 à 1882 par un procédé spécial, ce qui lui avait permis d'acquérir des aperçus profonds sur l'étiologie et sur la signification des symptômes hystériques. Ceci avait lieu en un temps où les travaux de Janet appartenaient encore à l'avenir. Il me lut à diverses reprises des fragments de l'histoire de sa malade, et j'en reçus l'impression que jamais n'avait été encore accompli un tel pas dans la compréhension de la névrose. Je résolus de faire part à Charcot de ces résultats quand j'irais à Paris, ce qu'en effet je fis. Mais le maître, dès mes premières allusions, ne manifesta aucun intérêt, ce qui fit que je n'y revins pas et ne m'occupai moi-même plus de la chose.

Rentré à Vienne, je portai à nouveau mon attention sur l'observation de Breuer et je m'en fis conter plus de détails. La patiente qu'avait eue Breuer était une jeune fille douée d'une culture et d'aptitudes peu communes, tombée malade pendant qu'elle soignait un père tendrement aimé. Quand Breuer entreprit de s'occuper de son cas, elle présentait un tableau clinique bigarré de paralysies avec contractures, d'inhibitions et d'états de confusion mentale. Une observation fortuite permit au médecin de s'apercevoir qu'on pouvait la délivrer de l'un de ces troubles de la conscience quand on la mettait à même d'exprimer verbalement le fantasme affectif qui la dominait à ce moment. Une méthode thérapeutique résulta pour Breuer de cette observation. Il plongeait sa malade en une hypnose profonde et la laissait chaque fois raconter ce qui oppressait son âme. Après que les états de confusion dépressive eurent ainsi disparu, Breuer employa la même méthode afin de lever les inhibitions et de délivrer la malade de ses troubles corporels. À l'état de veille, la jeune fille n'aurait pu dire - en ceci semblable aux autres malades - comment ses symptômes avaient pris naissance et

ne trouvait aucun lien entre eux et une impression quelconque de sa vie. En état d'hypnose, elle découvrait aussitôt les rapports cherchés. Il se révéla que tous ces symptômes remontaient à des événements l'ayant impressionnée vivement, survenus au temps où elle soignait son père malade ; ces symptômes avaient donc un sens et correspondaient à des reliquats ou réminiscences de ces situations affectives. D'ordinaire les choses s'étaient passées ainsi : elle avait dû réprimer, au chevet de son père, une pensée ou une impulsion à la place de laquelle, comme son représentant, était plus tard apparu le symptôme. En règle générale, le symptôme n'était pas le précipité d'une seule de ces scènes « traumatiques », mais le résultat de la sommation d'un grand nombre de situations analogues. Quand la malade se souvenait hallucinatoirement pendant l'hypnose d'une telle situation et réussissait à accomplir ainsi après coup l'acte psychique autrefois réprimé en extériorisant librement l'affect, le symptôme était balayé et ne reparaissait plus. C'est par cette méthode que Breuer réussit, après un long et pénible travail, à délivrer sa malade de tous ses symptômes.

La malade avait guéri et était restée bien portante, était même devenue capable d'une réelle et importante activité dans la vie. Mais sur l'issue du traitement hypnotique régnait une obscurité que Breuer ne dissipa jamais ; je ne pouvais pas non plus comprendre pourquoi il avait tenu si longtemps secrète une connaissance qui me semblait inappréciable, au lieu d'en enrichir la science. La question qui se posait ensuite était de savoir si l'on était justifié à généraliser ce qu'il avait trouvé à propos d'un seul cas. Les relations découvertes par lui me semblaient d'une nature si fondamentale que je ne pouvais croire qu'elles fissent défaut dans un cas quelconque d'hystérie, du moment qu'elles avaient été démontrées comme existant déjà dans un cas. Cependant, l'expérience seule pouvait trancher la question. Je commençai donc à reproduire les recherches de Breuer sur mes malades, et je ne fis d'ailleurs plus rien d'autre, surtout après que la

visite chez Bernheim, en 1889, m'eut montré les limites d'efficacité de la suggestion hypnotique. Après n'avoir trouvé, durant plusieurs années, que des confirmations, et disposant d'un imposant ensemble d'observations analogues aux siennes, je lui proposai une publication faite en commun, idée contre laquelle il commença par se défendre violemment. Il finit par céder, après qu'entre-temps les travaux de Janet eurent anticipé sur une partie de ses résultats : le rattachement des symptômes hystériques à des impressions de la vie et leur levée de par leur reproduction sous hypnose *in statu nascendi. Nous* fîmes paraître en 1893 une étude préalable : « Du Mécanisme psychique des phénomènes hystériques » (*Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene).* En 1895 suivit notre livre « Études sur l'hystérie » (*Studien über Hysterie).*

Si l'exposé que j'ai fait jusqu'ici a éveillé chez le lecteur l'idée que les « Études sur l'hystérie » fussent, en tout ce qu'elles contiennent d'essentiel par rapport à leur contenu matériel, la propriété intellectuelle de Breuer, voilà qui est précisément ce que j'ai toujours prétendu moi-même et que je voulais ici déclarer. Quant à la théorie que le livre tente d'édifier, j'y ai collaboré dans une mesure qu'il n'est plus possible aujourd'hui de définir. Celle-ci est modeste, elle ne dépasse pas de beaucoup l'expression immédiate des observations. Elle ne cherche pas à approfondir la nature de l'hystérie, mais simplement à éclairer la genèse de ses symptômes. Elle souligne ce faisant la signification de la vie affective, l'importance qu'il y a à distinguer entre actes psychiques inconscients et conscients (ou plutôt : capables de parvenir à la conscience) ; elle introduit un facteur dynamique en faisant naître le symptôme de par l'accumulation d'un affect - et un facteur économique, en considérant ce même symptôme comme le résultat du déplacement d'une masse énergétique d'ordinaire autrement employée (ceci est la *conversion).* Breuer appela notre méthode la *cathartique ;* nous lui donnions pour but thérapeutique de ramener

dans les chemins normaux, afin qu'elle puisse s'y écouler (être *abréagie),* la charge affective engagée dans des voies fausses et qui y était pour ainsi dire demeurée coincée. Le succès pratique de la méthode cathartique était excellent. Les défauts qui s'y révélèrent plus tard étaient ceux de tout traitement par l'hypnose. Il est encore aujourd'hui un certain nombre de psychothérapeutes qui en sont restés à la *catharsis* telle que l'entendait Breuer et trouvent à s'en louer. Dans le traitement des névroses de guerre de l'armée allemande pendant la guerre mondiale, elle a de nouveau fait ses preuves comme procédé thérapeutique succinct, ceci entre les mains de E. Simmel. Il n'est pas beaucoup question de sexualité dans la théorie de la catharsis. Dans les histoires de malades qui furent ma contribution aux « Études », des facteurs de la vie sexuelle jouent un certain rôle, mais il leur est à peine attribué une valeur différente de celle d'autres émois affectifs. De sa première patiente, devenue si célèbre, Breuer rapporte que le sexuel chez elle était étonnamment peu développé. On n'aurait pu aisément deviner, d'après les « Études sur l'Hystérie », quelle importance a la sexualité dans l'étiologie des névroses.

Ce qui s'ensuivit alors, le passage de la catharsis à la psychanalyse proprement dite, je l'ai déjà tant de fois décrit en détail qu'il me sera difficile de dire ici quelque chose de nouveau. L'événement qui inaugura cette période fut le retrait de Breuer de notre communauté de travail, ce qui me laissa seul à gérer son héritage. De bonne heure, des divergences d'opinion s'étaient manifestées entre nous, mais incapables d'amener notre séparation. À la question : quand un courant affectif devient-il pathogène, c'est-à-dire quand est-il exclu d'une résolution normale, Breuer préférait répondre par une théorie pour ainsi dire physiologique ; il pensait que les processus ayant pris naissance dans certains états psychiques inaccoutumés - hypnoïdes - étaient ceux qui étaient soustraits à un destin normal. Une nouvelle question se posait alors :

quelle était l'origine de ces états hypnoïdes ? Je croyais pour ma part plutôt à un jeu de forces, à l'action d'intentions et de tendances, telles qu'on les peut observer dans la vie normale. Ainsi la « théorie hypnoïde » s'opposait à la « névrose de défense ». Mais ceci et des oppositions de cet ordre n'auraient pas détourné Breuer de notre travail, si d'autres facteurs ne s'y étaient adjoints. L'un d'eux était certes qu'en tant que médecin praticien très recherché par les familles il était très pris et ne pouvait pas comme moi consacrer toutes ses forces au travail cathartique. En outre, il se laissa influencer par l'accueil que notre livre rencontra à Vienne et en Allemagne. Sa foi en lui-même et sa capacité de résistance n'étaient pas à la hauteur de son organisation intellectuelle. Les « Études » ayant par exemple été durement traitées par Strümpell, tandis qu'il me fut possible de rire de cette critique incompréhensive, lui se sentit blessé et découragé. Mais ce qui contribua le plus à sa résolution fut que mes propres travaux prirent alors une direction avec laquelle il tenta vainement de se familiariser.

La théorie que nous avions tenté d'édifier dans les « Études » était restée encore très incomplète ; en particulier le problème de l'étiologie, la question de savoir sur quel terrain le processus pathogène prend naissance, avait été à peine touché par nous. Des expériences qui s'accumulaient rapidement me montraient maintenant que, derrière les phénomènes de la névrose, ce n'était pas n'importe quels émois affectifs qui agissaient, mais régulièrement des émois de nature sexuelle, soit des conflits actuels sexuels, soit des contrecoups d'événements sexuels précoces. Je n'étais pas préparé à ce résultat, mon attente n'y avait aucune part, j'avais abordé l'examen des névrosés en état d'ingénuité parfaite. Tandis que j'écrivais, en 1914, la « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », le souvenir me revint de quelques propos de Breuer, de Charcot et de Chrobak par lesquels j'aurais pu plus tôt acquérir cette notion. Mais je n'avais pas alors compris ce

que ces hommes, doués d'une si haute autorité, entendaient en parlant ainsi : ils m'en avaient dit davantage qu'ils ne savaient eux-mêmes et n'étaient prêts à soutenir. Ce que j'avais recueilli de leurs lèvres dormait inactif en moi, jusqu'à ce qu'à l'occasion des investigations cathartiques ceci resurgit comme une connaissance apparemment originale. Je ne savais pas non plus alors qu'en rattachant l'hystérie à la sexualité j'étais remonté aux temps les plus anciens de la médecine et que j'avais renoué la tradition de Platon. C'est par un article de Havelock Ellis que je l'appris plus tard.

Sous l'influence de ma surprenante trouvaille, je fis une démarche lourde de conséquences. Je sortis du domaine de l'hystérie et commençai à explorer la vie sexuelle des « neurasthéniques » qui se pressaient en grand nombre à ma consultation. Cette expérience me coûta certes la faveur dont j'avais pu jouir comme médecin, mais elle m'apporta des convictions qui, encore aujourd'hui, près de trente ans plus tard, ne sont pas encore affaiblies. Il y avait beaucoup de mensonge et de dissimulation à surmonter, mais quand en y était parvenu, on trouvait que chez tous ces malades se rencontraient de graves « mésusages » de la fonction sexuelle. Étant donné, d'une part, la grande fréquence de ces mésusages, et de l'autre, de la neurasthénie, la coïncidence des deux n'avait naturellement pas grande force convaincante, mais les choses n'en restèrent non pas plus à cette constatation grossière. Une observation plus aiguisée me permit d'isoler, hors du pêle-mêle des tableaux cliniques que l'on confondait sous le nom de neurasthénie, deux types fondamentalement différents, qui pouvaient se présenter à l'état de mélange, mais qu'on pouvait cependant observer à l'état pur. Dans l'un des types le phénomène central était l'accès d'angoisse avec ses équivalents, ses formes rudimentaires et ses symptômes substitutifs chroniques ; je l'appelai, à cause de cela, *névrose d'angoisse,* Je limitai la dénomination de *neurasthénie* à l'autre type. Il était maintenant aisé d'établir qu'à chacun de ces types correspondait,

comme facteur étiologique, une anomalie différente de la vie sexuelle (*coïtus interruptus*, excitation fruste, abstinence sexuelle dans la névrose d'angoisse ; masturbation excessive, pollutions répétées dans la neurasthénie). Pour quelques cas particulièrement instructifs, chez qui avait eu lieu une volte-face surprenante du tableau clinique d'un type à l'autre, il fut possible de prouver qu'un changement correspondant du régime sexuel était à la base de ce changement. Parvenait-on à faire cesser ce mésusage et à le remplacer par une activité sexuelle normale, on en était récompensé par une amélioration notable de l'état.

C'est ainsi que je fus conduit à reconnaître les névroses en général comme des troubles de la fonction sexuelle, ce qu'on nomme les névroses actuelles étant l'expression toxique directe de ces troubles, et les psychonévroses en étant l'expression psychique. Ma conscience médicale se sentit par là satisfaite. J'espérais avoir comblé une lacune de la médecine qui, en ce qui regarde cette fonction biologiquement si importante, ne voulait considérer que les dommages dus à une infection ou à de grossières lésions anatomiques. De plus, ceci agréait à ma conception médicale que la sexualité ne fût pas qu'une chose purement psychique. Elle avait aussi son côté somatique, on était en droit de lui attribuer un chimisme particulier et de faire dériver l'excitation sexuelle de la présence de substances déterminées, bien qu'encore inconnues. Il devait y avoir aussi de bonnes raisons à ce que les névroses vraies, spontanées, n'offrissent autant de ressemblance avec aucun autre groupe morbide qu'avec les phénomènes, due à l'intoxication et à l'abstinence, produits par l'absorption ou la privation de certaines substances toxiques, ou bien avec le mal de Basedow dont la dépendance du produit de la glande thyroïde est connue.

Je n'ai plus eu l'occasion de revenir plus tard à l'investigation des névroses actuelles. Cette partie de mon travail n'a pas non plus été reprise par d'autres. En regardant aujourd'hui mes résultats

d'alors, je dois les reconnaître comme une primitive et grossière schématisation d'un état de choses vraisemblablement bien plus compliqué. Mais ils me semblent en gros encore aujourd'hui justes. J'aurais volontiers, par la suite, soumis à un examen psychanalytique encore des cas de pure neurasthénie juvénile ; cela n'a pu malheureusement se faire. Afin d'aller au-devant d'une interprétation erronée, je veux ici faire ressortir que je suis très loin de nier l'existence de conflits psychiques et de complexes névrotiques dans la neurasthénie. Je soutiens seulement que les symptômes de ces malades ne sont ni psychiquement déterminé ni analytiquement résolubles, mais doivent être envisagés comme des conséquences toxiques directes du chimisme sexuel troublé.

Ayant acquis, au cours des années qui suivirent la publication des « Études sur l'hystérie », ces vues sur le rôle étiologique de la sexualité dans les névroses, je fis quelques conférences, où je les exposai, dans des sociétés médicales, mais je ne rencontrai qu'incrédulité et contradiction. Breuer essaya quelquefois encore de jeter en ma faveur, dans la balance, le grand poids de la considération personnelle dont il jouissait, mais il n'arriva à rien, et il était aisé de voir que la reconnaissance de l'étiologie sexuelle allait aussi à l'encontre de ses inclinations. En se référant à sa première patiente, chez qui le facteur sexuel n'aurait soi-disant joué aucun rôle, il aurait pu me battre ou me confondre. Il ne le fit cependant jamais ; je ne compris longtemps pas pourquoi, jusqu'au jour où j'appris à interpréter correctement ce cas et, d'après quelques remarques qu'il m'avait faites autrefois, à reconstruire quelle issue avait eu son traitement. Après que le travail cathartique eut semblé terminé, s'était tout à coup produit chez la jeune fille un état d'« amour de transfert », qu'il n'avait plus alors rapporté à sa maladie, ce qui fait que, tout interdit, il avait pris la fuite. Il lui était évidemment pénible qu'on lui rappelât cet insuccès apparent. Dans son attitude envers moi il oscilla un temps entre la reconnaissance

de mes idées ou leur âpre critique, puis des hasards survinrent tels qu'il n'en manque jamais dans les situations tendues, et nous nous séparâmes.

Le fait de m'occuper des diverses formes de la nervosité en général eut alors pour conséquence de me faire modifier la technique cathartique. J'abandonnai l'hypnose et cherchai à la remplacer par une autre méthode voulant sortir de la limitation thérapeutique aux états hystériques. Deux graves objections s'élevaient, à mesure que progressait mon expérience, contre l'emploi de l'hypnose, même au service de la catharsis. La première était que les plus beaux résultats eux-mêmes s'évanouissaient soudain, dès que la relation personnelle au patient était troublée. Ils reparaissaient, certes, lorsqu'on avait trouvé le chemin de la réconciliation, mais on avait appris que la relation affective personnelle était plus puissante que tout travail cathartique et justement ce facteur se soustrayait à notre maîtrise. Puis je fis un jour une expérience qui me montra sous un jour des plus crus ce que je soupçonnais depuis longtemps. Comme ce jour-là je venais de délivrer de ses maux l'une de mes plus dociles patientes, chez qui l'hypnose avait permis les tours de forces les plus réussis, en rapportant ses crises douloureuses à leurs causes passées, ma patiente en se réveillant me jeta les bras autour du cou. L'entrée inattendue d'une personne de service nous évita une pénible explication, mais nous renonçâmes de ce jour et d'un commun accord à la continuation du traitement hypnotique. J'avais l'esprit assez froid pour ne pas mettre cet événement au compte de mon irrésistibilité personnelle et je pensai maintenant avoir saisi la nature de l'élément mystique agissant derrière l'hypnose. Afin de l'écarter ou du moins de l'isoler, je devais abandonner l'hypnose.

L'hypnose avait cependant rendu d'extraordinaires services au traitement cathartique, en élargissant le champ de la conscience des patients et en mettant à leur disposition un savoir dont ils ne

disposaient pas à l'état de veille. Il ne semblait pas aisé en ceci de la remplacer. Dans cet embarras, vint à mon secours le souvenir d'une expérience dont j'avais été souvent témoin chez Bernheim. Quand la personne en expérience s'éveillait de son somnambulisme, elle semblait avoir perdu tout souvenir de ce qui s'était passé pendant que durait cet état. Mais Bernheim affirmait qu'elle le savait quand même, et lorsqu'il la sommait de se souvenir, quand il assurait qu'elle savait tout, qu'elle devait donc le dire, et quand il lui posait encore de plus la main sur le front, alors les souvenirs oubliés revenaient vraiment, d'abord hésitants, puis en masse et avec une parfaite clarté. Je décidai de faire de même. Mes malades devaient eux aussi tout savoir de ce que l'hypnose seule leur rendait accessible, et mes affirmations et sollicitations, soutenues peut-être par quelque imposition des mains, devaient avoir le pouvoir de ramener à la conscience les faits et rapports oubliés. Cela semblait certes devoir être plus pénible que de mettre quelqu'un en état d'hypnose, mais c'était peut-être très instructif. J'abandonnai donc l'hypnose et je n'en conservai que la position du patient, couché sur un lit de repos, derrière lequel je m'assis, ce qui me permettait de voir sans être vu moi-même.

III.

Les choses se passèrent suivant mon attente, je fus libéré de l'hypnose, mais avec le changement de technique le travail cathartique changea aussi de face. L'hypnose avait recouvert un jeu de forces qui maintenant se dévoila, et dont la compréhension donna à la théorie un fondement sûr.

Comment se faisait-il que les malades eussent oublié tant de faits de leur vie extérieure et intérieure et qu'ils pussent cependant se les rappeler lorsqu'on leur appliquait la technique sus-décrite ? L'observation répondit à ces questions d'une façon complète. Tout ce qui était oublié avait été pénible ou bien effrayant ou bien douloureux ou bien honteux au regard des prétentions qu'avait la personnalité. L'idée s'imposait d'elle-même : c'est justement pourquoi cela avait été oublié, c'est-à-dire n'était pas demeuré conscient. Afin de le faire redevenir conscient, il fallait surmonter quelque chose chez le malade, quelque chose qui se défendait, il fallait déployer soi-même des efforts, afin de faire pression sur celui-ci et de le contraindre. L'effort exigé du médecin était différent suivant les différents cas, il croissait en proportion directe de la difficulté du ressouvenir. La quantité de l'effort du médecin était évidemment la mesure d'une *résistance* du malade. On n'avait plus qu'à traduire en paroles ce qu'on avait soi-même ressenti, et l'on était en possession de la théorie du *refoulement.*

Le processus pathogène se laissait maintenant reconstruire avec facilité. Pour nous en tenir à un exemple simple, une tendance isolée avait surgi dans la vie psychique, tendance à laquelle d'autres, puissantes, s'étaient opposées. Le *conflit* psychique alors naissant devait, d'après notre attente, suivre un cours tel que les deux grandeurs dynamiques - appelons-les instinct et résistance - luttassent l'une contre l'autre un temps, la conscience prenant puissamment part au conflit, et ceci jusqu'à ce que l'instinct ait été repoussé et dépouillé de son investissement énergétique. Voilà la solution normale. Mais dans la névrose - pour des raisons encore inconnues - le conflit avait trouvé une autre issue. Le moi s'était pour ainsi dire retiré dès le premier heurt avec l'émoi instinctif réprouvé, lui avait fermé l'accès à la conscience et à la décharge motrice directe, mais dans tout cela cet émoi avait conservé son plein investissement énergétique. J'appelais ce processus *refoulement ;* il constituait une nouveauté, rien de semblable n'avait jamais été reconnu dans la vie psychique. Il représentait évidemment un mécanisme primaire de défense, comparable à une tentative de fuite, précurseur de la solution normale ultérieure par le jugement. À ce premier acte de refoulement se rattachaient d'autres conséquences. D'abord, il fallait que le moi se protégeât contre la poussée toujours prête de l'émoi refoulé par un effort permanent, un *contre-investissement,* ce par quoi il s'appauvrissait ; d'autre part le refoulé, maintenant *inconscient,* pouvait chercher une dérivation et des satisfactions substitutives par des voies détournées et de cette manière faire échouer les intentions du refoulement. Dans l'hystérie de conversion cette voie détournée menait à l'innervation corporelle, l'émoi refoulé se faisait jour en l'un ou l'autre point du corps et se créait les *symptômes,* qui étaient ainsi des produits de compromis, à la vérité des satisfactions substitutives, mais cependant déformées et détournées de leur but par la résistance du moi.

La doctrine du refoulement devint la pierre angulaire de la compréhension des névroses. La tâche thérapeutique devait maintenant être conçue autrement, son but n'était plus l'« abréaction » de l'affect engagé dans des voies fausses, mais la découverte des refoulements et leur résolution par des actes de jugement, qui pouvaient consister en l'acceptation ou en la condamnation de ce qui avait été autrefois repoussé. Je tins compte du nouvel état des choses en appelant cette méthode d'investigation et de guérison non plus *catharsis* mais *psychanalyse.*

On peut partir du refoulement comme d'un centre et le relier à toutes les parties de la doctrine psychanalytique. Je veux auparavant faire encore une remarque d'ordre polémique. D'après Janet, l'hystérique était une pauvre personne qui, en vertu d'une faiblesse constitutionnelle, ne pouvait pas rassembler ses diverses activités psychiques. C'est pourquoi elle aurait été la proie de la dissociation psychique et du rétrécissement du champ de la conscience. D'après les résultats de l'investigation psychanalytique, ces phénomènes étaient dus à des facteurs dynamiques, au conflit psychique et au refoulement consommé. Je crois cette différence d'une assez grande portée et susceptible de mettre fin au caquetage toujours renouvelé d'après lequel ce que la psychanalyse peut contenir ayant quelque valeur se réduit à un emprunt aux idées de Janet. Mon exposé a pu montrer au lecteur que la psychanalyse, du point de vue historique, est absolument indépendante des découvertes de Janet, comme elle s'en écarte par son contenu et les dépasse de beaucoup par sa portée. Des travaux de Janet ne seraient en effet jamais dérivées les conséquences qui ont rendu la psychanalyse d'une telle importance pour les sciences de l'esprit et lui ont valu l'intérêt le plus étendu. J'ai toujours traité Janet lui-même avec respect, parce que ses découvertes ont été parallèles, pendant un bon bout de temps, à celles de Breuer qui furent faites à une date antérieure et publiées à une date ultérieure. Mais quand la psychanalyse devint en France

aussi l'objet de discussions, Janet s'est mal comporté, a montré peu de compétence et s'est servi d'arguments qui n'étaient pas très beaux. Enfin il s'est décrié à mes yeux et il a déprécié lui-même son œuvre, en faisant savoir que lorsqu'il avait parlé d'actes psychiques « inconscients », il n'avait par là voulu rien dire, que ce n'avait été qu'« une façon de parler [6] ».

La psychanalyse cependant fut contrainte, par l'étude des refoulements pathogènes et d'autres phénomènes encore qu'il nous reste à mentionner, à prendre au sérieux le concept de l'inconscient. Pour elle tout le psychique était d'abord inconscient, la qualité consciente pouvait alors venir s'y ajouter ou non. Par là on se heurtait bien à la contradiction des philosophes pour qui « conscient » et « psychique » étaient identiques et qui protestaient ne pouvoir se représenter une absurdité telle que l'« inconscient psychique ». Peu importait, il n'y avait qu'à hausser les épaules devant cette idiosyncrasie des philosophes. L'expérience acquise au contact du matériel pathologique, matériel que les philosophes ne connaissent pas, expérience révélant la fréquence et la puissance de tels émois dont on ne savait rien mais auxquels il fallait conclure comme à un fait quelconque du monde extérieur, ne laissait pas le choix. On pouvait faire valoir que l'on ne faisait pour sa propre vie psychique que ce qu'on avait fait de toujours pour celle des autres. On attribuait en effet aussi à une autre personne des actes psychiques, bien que l'on n'en eût pas une conscience immédiate et qu'on dût les deviner par des manifestations extérieures et des actions. Ce qui est justifié vis-à-vis d'un autre doit aussi être juste envers sa propre personne. Veut-on pousser cet argument plus loin et en faire dériver que nos propres actes cachés appartiennent en réalité à une seconde conscience, alors on se trouve devant la conception d'une conscience dont on ne sait rien, d'une conscience inconsciente, ce qui est à peine un avantage au regard d'un psychisme inconscient. Et dit-on avec d'autres philosophes que l'on

6 En français dans le texte. (N. d. T.)

reconnaît les faits pathologiques, mais qu'il convient d'appeler les actes psychiques qui sont à leur base non pas psychiques mais psychoïdes, le différend se déroule sur les lignes d'une stérile querelle de mots, où l'on est des plus justifiés à se décider pour le maintien du terme « inconscient psychique ». La question relative à la nature de cet inconscient n'est alors pas plus judicieuse et n'offre pas plus de perspectives que la précédente relative à la nature du conscient.

Il serait plus difficile d'exposer en abrégé comment la psychanalyse en est arrivée à diviser encore l'inconscient reconnu par elle, à le décomposer en un préconscient et en un inconscient proprement dit. La remarque suivante pourra suffire : il sembla légitime de compléter les théories, qui sont l'expression directe de l'observation, par des hypothèses, hypothèses utiles pour rendre compte des choses et ayant trait à des rapports ne pouvant devenir l'objet de l'observation immédiate. Même dans des sciences plus anciennes, on n'a pas coutume de procéder autrement. La division de l'inconscient est en rapport avec la tentative de se représenter l'appareil psychique comme construit avec des systèmes ou instances, des relations desquels on parle en termes de l'ordre spatial - ce par quoi on ne cherche nullement à se rattacher à l'anatomie réelle du cerveau. (C'est ce que nous appelons le point de vue topique.) De telles représentations appartiennent à la superstructure spéculative de la psychanalyse, et chaque partie peut en être, sans dommage ni regret, sacrifiée ou remplacée par une autre, aussitôt que son insuffisance est démontrée. Il nous reste à rapporter assez de choses plus proches de l'observation.

J'ai déjà mentionné que l'investigation relative aux causes occasionnelles et à la motivation de la névrose révélait, avec une fréquence toujours croissante, l'existence de conflits entre les émois sexuels de l'être et ses résistances contre la sexualité. En recherchant les situations pathogènes au sujet desquelles les

refoulements de la sexualité avaient eu lieu, et dont les symptômes émanaient comme des formations substitutives du refoulé, on était ramené à des périodes toujours plus précoces de la vie du malade et l'on aboutissait enfin aux premières années de son enfance. Et il se révéla - ce que d'ailleurs les romanciers et les connaisseurs du cœur humain savaient depuis longtemps - que les impressions de cette toute première période de la vie, bien que pour la plupart tombées sous le coup de l'amnésie, laissaient des traces ineffaçables dans le développement de l'individu, en particulier fondaient la disposition à la névrose ultérieure. Mais comme, dans ces événements de l'enfance, il était toujours question d'excitations sexuelles et de la réaction contre celles-ci, on se trouvait en présence du fait de la sexualité infantile, ce qui était encore une fois une nouveauté, en contradiction avec l'un des plus forts préjugés des hommes. L'enfance doit être « innocente », libre de convoitises sexuelles, et le combat contre le démon « Sensualité » ne commencer qu'avec la poussée et l'orage de la puberté. Ce que l'on avait dû occasionnellement remarquer d'activité sexuelle chez les enfants, on le considérait comme un signe de dégénérescence, de dépravation précoce ou comme un curieux caprice de la nature. Il est peu de constatations de la psychanalyse qui aient excité une aversion aussi générale, qui aient provoqué une pareille explosion d'indignation que cette assertion que la fonction sexuelle commence avec la vie et se manifeste dès l'enfance par des phénomènes importants. Et cependant il n'est pas de trouvaille analytique qui soit plus aisément et plus complètement démontrable.

Avant d'aborder l'exposé de la sexualité infantile, il me faut faire mention d'une erreur dans laquelle je tombai pendant quelque temps et qui aurait bientôt pu devenir fatale à tout mon labeur. Sous la pression de mon procédé technique d'alors, la plupart de mes patients reproduisaient des scènes de leur enfance, scènes dont la substance était la séduction par un adulte. Chez les patientes, le rôle

de séducteur était presque toujours dévolu au père. J'ajoutais foi à ces informations, et ainsi je crus avoir découvert, dans ces séductions précoces de l'enfance, les sources de la névrose ultérieure. Quelques cas, où de telles relations au père, à l'oncle ou au frère aîné, s'étaient maintenues jusqu'à un âge dont les souvenirs sont certains, me fortifiaient dans ma foi. À quiconque secouera la tête avec méfiance devant une pareille crédulité je ne puis donner tout à fait tort, mais je veux mettre en avant que c'était alors le temps où je faisais exprès violence à ma critique, afin de demeurer impartial et réceptif en face des nombreuses nouveautés que m'apportait chaque jour. Quand je dus cependant reconnaître que ces scènes de séduction n'avaient jamais eu lieu, qu'elles n'étaient que des fantasmes imaginés par mes patients, imposés à eux peut-être par moi-même, je fus pendant quelque temps désemparé. Ma confiance en ma technique comme en ses résultats supporta un rude choc ; j'avais donc obtenu l'aveu de ces scènes par une voie technique que je tenais pour correcte et leur contenu était incontestablement en rapport avec les symptômes desquels mon investigation était partie. Lorsque je me fus repris, je tirai de mon expérience les conclusions justes : les symptômes névrotiques ne se reliaient pas directement à des événements réels, mais à des fantasmes de désir ; pour la névrose la réalité psychique avait plus d'importance que la matérielle. Je ne crois pas encore aujourd'hui avoir imposé, « suggéré » à mes patients ces fantasmes de séduction. J'avais rencontré ici, pour la première fois, le complexe d'Oedipe, qui devait par la suite acquérir une signification dominante, mais que sous un déguisement aussi fantastique je ne reconnaissais pas encore. La séduction du temps de l'enfance garda aussi sa part dans l'étiologie, bien qu'en des proportions plus modestes. Les séducteurs avaient d'ailleurs été le plus souvent des enfants plus âgés.

Mon erreur avait ainsi été du même ordre que si l'on prenait l'histoire légendaire du temps des rois à Rome, telle que nous la

conte Tite Live, pour une vérité historique, au lieu de ce qu'elle est, une formation réactionnelle élevée contre le souvenir de situations et de temps misérables, sans doute pas toujours glorieux. Cette erreur dissipée, le chemin était libre pour pouvoir étudier la sexualité infantile. On en venait là à appliquer la psychanalyse à un autre domaine du savoir, et d'après ses données, à deviner une partie jusqu'alors inconnue des faits biologiques.

La fonction sexuelle était présente dès le début, elle prenait d'abord appui sur les autres fonctions vitales et s'en rendait ensuite indépendante ; elle avait à accomplir une évolution longue et compliquée avant de devenir la vie sexuelle normale de l'adulte telle qu'elle nous est connue. Elle se manifestait d'abord par l'activité de toute une série de composantes de l'instinct dépendantes de zones somatiques érogènes, elle se présentait en partie par paires contrastées (Sadisme-Masochisme, Voyeurisme-Exhibitionnisme) aspirant à se satisfaire dans une indépendance réciproque, et trouvant pour la plupart leur objet dans le propre corps du sujet. Elles n'étaient ainsi d'abord pas centrées mais principalement auto-érotiques. Plus tard se produisaient des sortes de synthèses ; un premier stade d'organisation était sous la primauté des composantes orales, ensuite venait une phase sadique-anale, et ce n'est que la troisième phase, tard atteinte, qui donnait la primauté aux organes génitaux, ce par quoi la fonction sexuelle entrait au service de la reproduction. Au cours de cette évolution, plusieurs instincts partiels étaient laissés de côté comme inutilisables ou bien conduits vers d'autres utilisations, d'autres étaient détournés de leur but et adjoints à l'organisation génitale. J'appelai l'énergie des instincts sexuels - et celle-là seule - libido. Je dus alors admettre que la libido n'accomplissait pas toujours de façon irréprochable l'évolution sus-décrite. En vertu de la force prédominante de certaines composantes ou d'occasions de satisfaction trop précoces, des fixations de la libido en divers points du chemin de l'évolution se produisent. C'est à

revenir à ces points qu'aspire la libido dans le cas d'un refoulement ultérieur (régression) et c'est à partir de ces points également que se produira la percée vers le symptôme. Une intelligence ultérieure des phénomènes permit d'ajouter que la localisation des points de fixation est également décisive pour le choix de la névrose, pour la forme sous laquelle apparaît la maladie ultérieure.

Parallèlement à l'organisation de la libido progresse le processus de la recherche de l'objet, à qui un grand rôle dans la vie psychique est réservé. Le premier objet d'amour après le stade de l'auto-érotisme est pour les deux sexes la mère, dont l'organe, destiné à la nutrition de l'enfant, n'était sans doute pas au début différencié par celui-ci de son propre corps. Plus tard, mais encore dans les premières années de l'enfance, s'établit la relation du complexe d'Oedipe, au cours de laquelle le petit garçon concentre ses désirs sexuels sur la personne de sa mère et voit se développer en lui des sentiments hostiles contre son père, qui est son rival. La petite fille prend une attitude analogue, toutes les variations et dérivations du complexe d'Oedipe deviennent des plus significatives, la constitution bisexuelle innée se fait jour et multiplie le nombre des tendances concomitantes. Il faut un certain temps pour que l'enfant acquière des clartés sur la différence des sexes ; c'est pendant cette période d'*investigation sexuelle* qu'il se crée des *théories sexuelles* typiques, naturellement dépendantes de l'imperfection de sa propre organisation corporelle, théories qui mêlent le vrai avec le faux et ne peuvent parvenir à résoudre le problème de la vie sexuelle (l'énigme du sphinx : d'où viennent les enfants ?). Le premier choix de l'objet que fait l'enfant est donc un choix incestueux. Tout l'ensemble de l'évolution décrite est rapidement parcouru. Le caractère le plus remarquable de la vie sexuelle humaine est son *évolution en deux temps*, avec entre les deux un entracte. Dans la quatrième ou cinquième année de l'existence, la vie sexuelle atteint son premier apogée, puis alors se fane cette première floraison de la sexualité,

les aspirations jusqu'ici intenses succombent au refoulement et alors commence la *période de latence* qui durera jusqu'à la puberté et pendant laquelle seront édifiées les formations réactionnelles de la morale, de la pudeur, du dégoût. L'évolution en deux temps de la vie sexuelle semble n'être l'apanage, parmi tous les êtres vivants, que de l'homme, elle est peut-être la condition biologique de sa disposition à la névrose. À la puberté, les aspirations et les investissements libidinaux de l'objet de la première enfance se raniment, ainsi que les liens affectifs du complexe d'Oedipe. Dans la vie sexuelle pubère, les aspirations du premier âge luttent contre les inhibitions de la période de latence. À l'apogée du développement sexuel infantile, une sorte d'organisation génitale s'était établie dans laquelle l'organe mâle seul jouait alors un rôle, et l'organe féminin n'était pas encore découvert (la primauté dite *phallique*). L'opposition entre les deux sexes n'avait pas alors nom mâle ou femelle, mais : en possession d'un pénis ou châtré. Le *complexe de castration* en liaison avec cette période est de toute première importance pour la formation ultérieure du caractère et de la névrose.

Dans cet exposé abrégé de ce qui s'offrit à moi relativement à la vie sexuelle humaine, j'ai rapproché, en vue de la clarté, bien des choses qui prirent naissance à des dates diverses et qui ont été incorporées, comme complément ou rectification aux éditions successives de mes *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. J'espère que cet exposé aura fait voir en quoi consiste l'extension du concept de sexualité, si souvent soulignée et critiquée. Cette extension est d'une double nature. En premier lieu, la sexualité est détachée de sa relation bien trop étroite avec les organes génitaux et posée comme une fonction corporelle embrassant l'ensemble de l'être et aspirant au plaisir, fonction qui n'entre que secondairement au service de la reproduction ; en second lieu, sont comptés parmi les émois sexuels tous les émois simplement tendres et amicaux, pour lesquels notre langage courant emploie le mot « aimer » dans

ses multiples acceptions. Je prétends seulement que ces élargissements du concept de sexualité ne sont pas des innovations, mais des restaurations, elles signifient la levée de rétrécissements injustifiés du concept, rétrécissements auxquels nous nous étions laissé induire. Le détachement de la sexualité en général des organes génitaux proprement dits a l'avantage de nous permettre d'envisager l'activité sexuelle des enfants comme des pervers du même point de vue que celle des adultes normaux, tandis que la première avait été jusqu'ici entièrement négligée et la seconde accueillie certes avec une grande révolte morale, mais sans aucune compréhension. Au regard de la conception psychanalytique, les plus étranges et les plus repoussantes perversions s'expliquent comme étant des manifestations d'instincts sexuels partiels qui se sont soustraits à la primauté génitale, et comme aux temps primitifs infantiles de l'évolution de la libido aspirent à des satisfactions indépendantes. La plus importante de ces perversions, l'homosexualité, mérite à peine ce nom. Elle se ramène à la bisexualité constitutionnelle générale et à la répercussion de la primauté phallique ; au cours d'une psychanalyse on peut découvrir chez tout le monde une part de choix homosexuel de l'objet. Quand on a qualifié les enfants de « pervers polymorphes », ceci n'était qu'un terme descriptif d'un usage généralement courant, aucun jugement de valeur ne devait par là être porté. De tels jugements de valeur sont donc fort éloignés de l'esprit de la psychanalyse.

La seconde des soi-disant extensions de la sexualité est justifiée par les résultats de l'investigation psychanalytique : celle-ci montre en effet que tous les émois sentimentaux et tendres étaient à l'origine des aspirations pleinement sexuelles, devenues ensuite « inhibées quant au but » ou « sublimées ». C'est d'ailleurs à leur faculté d'être ainsi influençables et dérivables que les instincts sexuels doivent de pouvoir être employés à maintes œuvres de la civilisation, auxquelles ils fournissent les apports les plus importants.

Les surprenantes constatations relatives à la sexualité de l'enfant furent d'abord fournies par des analyses d'adultes, mais purent ensuite, à peu près depuis 1908, être confirmées par des observations directes sur des enfants, et ceci dans tous les détails et avec toute l'ampleur voulue. Il est vraiment si facile de se convaincre de l'activité sexuelle régulière des enfants que l'on peut se demander avec étonnement comment les hommes sont parvenus à ne pas apercevoir ces faits évidents et à maintenir si longtemps la légende, fille de leur désir, de l'enfance asexuée. Ceci doit être en rapport avec l'amnésie qui, pour la plupart des adultes, recouvre leur propre enfance.

IV.

Les doctrines de la résistance et du refoulement, de l'inconscient, de la signification étiologique de la vie sexuelle et de l'importance des événements de l'enfance sont les parties essentielles de l'édifice psychanalytique. Je regrette de n'avoir pu les décrire ici que séparément et de n'avoir pu aussi montrer comment elles s'ajustent et empiètent l'une sur l'autre. Il est maintenant temps de nous occuper des modifications survenues peu à peu dans la technique de la méthode analytique elle-même.

La méthode employée d'abord, et qui consistait à surmonter la résistance par des assurances et des adjurations, avait été indispensable afin de fournir au médecin la première orientation vers ce qu'il devait s'attendre à trouver. À la longue cependant elle exigeait trop d'efforts de part et d'autre et ne semblait pas à l'abri de certaines objections immédiates. Au lieu de presser le patient de dire quelque chose de relatif à un thème déterminé, on l'incitait maintenant à s'abandonner à ses « associations libres », c'est-à-dire à communiquer tout ce qui lui venait à l'esprit lorsqu'il s'abstenait de prendre pour but une représentation consciente quelconque. Mais il devait prendre l'engagement de vraiment communiquer tout ce que sa perception intérieure lui livrait et de ne pas céder aux objections critiques qui voudraient lui faire rejeter certaines idées comme n'étant pas assez importantes, ou bien n'ayant que faire là, ou encore comme étant parfaitement dénuées de sens. L'exigence de la

sincérité n'avait pas besoin d'être répétée expressément, elle était la condition de la cure analytique.

Il peut sembler surprenant que cette méthode de la libre association, alliée à l'observation de la *règle fondamentale de la psychanalyse,* soit capable d'accomplir ce qu'on attend d'elle, c'est-à-dire de ramener à la conscience le matériel refoulé et maintenu tel de par des résistances. Mais il faut considérer que l'association libre n'est en réalité pas libre. Le patient demeure sous l'influence de la situation analytique, même lorsqu'il ne dirige pas son activité mentale sur un thème déterminé. On est en droit d'admettre que rien d'autre ne lui viendra à l'idée que ce qui est en rapport avec cette situation. Sa résistance contre la reproduction du refoulé se manifestera maintenant sur deux modes. D'abord par ces objections critiques, contre laquelle est dirigée la règle fondamentale de la psychanalyse. Surmonte-t-il, grâce à l'observation de cette règle, ces obstacles, alors la résistance trouve une autre expression. La résistance empêchera que vienne jamais à l'esprit de l'analysé le refoulé lui-même, mais à sa place quelque chose qui est en relation avec le refoulé à la manière d'une allusion, et plus la résistance est grande, plus l'idée substitutive à communiquer s'éloignera de ce que proprement l'on cherche. L'analyste qui écoute avec recueillement, mais sans tension de l'effort, et qui, en vertu de son expérience générale, est préparé à ce qui va venir, peut utiliser maintenant le matériel que le patient met à jour, d'après deux lignes de possibilités. Ou bien il parvient, quand la résistance est faible, à deviner par les allusions le refoulé ; ou bien il peut, en face d'une résistance plus forte, d'après les associations qui semblent s'éloigner du thème, reconnaître la nature de cette résistance, qu'il fait alors connaître au patient. Mais la découverte de la résistance est le premier pas fait pour la surmonter. Ainsi il est, dans le cadre du travail analytique, une *technique d'interprétation,* dont le maniement heureux exige certes du tact et de l'exercice, mais qui n'est pas difficile à

apprendre. La méthode de l'association libre présente de grands avantages sur la précédente, et pas seulement celui de l'économie de l'effort. Elle épargne au maximum du possible toute contrainte à l'analysé, elle ne perd jamais le contact avec la réalité du présent, elle donne les plus amples garanties qu'aucun facteur dans la structure de la névrose n'échappera et qu'on n'y introduira rien de par sa propre attente. En l'employant, on se rapporte essentiellement au patient pour déterminer la marche de l'analyse et l'ordonnance des matières ; c'est ce qui y rend impossible de s'occuper systématiquement de chacun des symptômes et des complexes isolés. Tout au contraire de ce qui a lieu dans les méthodes hypnotiques ou « exhortations », on découvre les diverses pièces des ensembles en des temps et en des lieux divers au cours du traitement. Pour un tiers - dont la présence n'est en réalité pas admissible - la cure analytique serait en conséquence tout à fait inintelligible.

Un autre avantage de la méthode consiste en ceci qu'elle ne devrait à la vérité jamais être en défaut. Il doit en effet être toujours possible d'avoir une « idée », du moment que l'on renonce à toute prétention quant à sa nature. Cependant la méthode se trouve en défaut tout à fait régulièrement dans un cas, mais justement, par son isolement, ce cas devient aussi interprétable.

Je vais maintenant décrire un facteur qui ajoute au tableau de l'analyse un trait essentiel et qui est en droit de revendiquer la plus grande signification et technique et théorique. Dans tout traitement analytique s'établit, sans que le médecin fasse rien pour cela, une intense relation affective du patient à la personne de l'analyste, relation qu'on ne peut expliquer en rien par les rapports réels. Elle est de nature positive ou négative, elle peut être de toutes les nuances, depuis un état amoureux passionné, franchement sensuel, jusqu'à la plus extrême expression de révolte, d'animosité et de haine. Ce « *transfert* », comme nous sommes convenus d'appeler ce

phénomène, prend bientôt chez le patient la place du désir de guérir et devient, tant qu'il reste modéré et tendre, l'agent de l'influence du médecin et à proprement parler le moteur du travail analytique commun. Plus tard, quand il est devenu passionné ou quand il a tourné à l'hostile, il devient l'instrument principal de la résistance. C'est alors aussi qu'il paralyse l'activité associative du patient et met en péril le succès du traitement. Mais ce serait insensé d'y vouloir échapper : une analyse sans transfert est une impossibilité. Il ne faut pas croire que l'analyse crée le transfert et que celui-ci ne se produise que dans l'analyse. L'analyse ne fait que découvrir et isoler le transfert. Le transfert est un phénomène humain général, il décide du succès dans tout traitement où agit l'« ascendant » médical ; bien plus, il domine toutes les relations d'une personne donnée avec son entourage humain. Il n'est pas difficile de reconnaître en lui le même facteur dynamique que les hypnotiseurs ont dénommé suggestibilité, qui est l'agent du rapport hypnotique et du caprice duquel la méthode cathartique trouva à se plaindre. Là où la tendance au transfert affectif manque ou est devenue tout à fait négative, comme dans la démence précoce ou la paranoïa, la possibilité d'influencer psychiquement le malade n'existe du même coup plus.

Il est tout à fait exact que la psychanalyse travaille aussi au moyen de la suggestion, comme d'autres méthodes psychothérapiques. Mais la différence est que la décision relative au succès thérapeutique n'est ici pas abandonnée à la suggestion ou au transfert. La suggestion est bien plutôt employée à amener le malade à accomplir un travail psychique : surmonter ses résistances de transfert, ce qui équivaut à une modification durable de son économie psychique. L'analyste rend au malade le transfert conscient, et le transfert se résout par ceci qu'on peut convaincre le malade que toute sa manière d'agir dans le transfert n'est que la reproduction de relations affectives émanant de ses plus précoces investissements de l'objet, de la période refoulée de son enfance.

Ainsi, par ce rappel, le transfert devient, de l'arme la plus forte de la résistance qu'il était, le meilleur instrument de la cure analytique. Toutefois son maniement reste la partie la plus difficile comme la plus importante de la technique analytique.

Grâce à la méthode de l'association libre et à la technique d'interprétation qui s'y rattache, la psychanalyse réussit à accomplir une chose qui ne semblait pas d'une grande importance pratique, mais qui devait en réalité mener à une position et à une valorisation entièrement nouvelles dans l'évolution scientifique. Il devint possible de prouver que les rêves ont un sens, et de deviner ce sens. Les rêves, dans l'Antiquité classique, étaient encore estimés très haut comme prédictions de l'avenir ; la science moderne ne voulait pas entendre parler du rêve, elle le reléguait au domaine de la superstition, le déclarait être un simple acte « corporel », une sorte de tressaillement de la vie psychique, par ailleurs endormie. Qu'un savant ayant déjà accompli des travaux scientifiques sérieux puisse entrer en scène comme « interprétateur de rêves », cela semblait donc devoir être exclu. Mais du moment qu'on ne se souciait pas d'une telle condamnation du rêve, qu'on traitait celui-ci comme un symptôme névrotique incompris, une idée délirante ou obsessionnelle, que, se détournant de son contenu apparent, on prenait pour objet de l'association libre ses images isolées, alors on arrivait à un tout autre résultat. On prenait connaissance, par les innombrables associations du rêveur, d'un ensemble de pensées qui ne pouvait plus être appelé absurde ou confus, qui correspondait à un acte psychique de valeur entière et dont le rêve manifeste n'était qu'une traduction déformée, écourtée et mal comprise, le plus souvent une traduction en images visuelles. Ces pensées latentes du rêve contenaient le sens du rêve, le contenu manifeste du rêve n'était qu'une illusion, une façade, d'où l'association à la vérité pouvait partir, mais non pas l'interprétation.

On se trouvait maintenant devoir répondre à toute une série de questions, dont les principales étaient : y a-t-il un motif à la formation du rêve, dans quelles conditions peut-elle s'accomplir, par quelles voies les pensées latentes du rêve toujours pleines de sens sont-elles amenées dans le rêve souvent insensé ? Dans ma Science des Rêves (Die Traumdeutung), publiée en 1900, j'ai tenté de résoudre tous ces problèmes. Il n'y a place ici que pour le plus court sommaire de ces recherches : quand on scrute les pensées que l'on a apprises à connaître par l'analyse du rêve, on en découvre une parmi elles qui se détache vivement des autres, compréhensibles et bien connues du dormeur. Ces autres pensées sont des restes de la vie éveillée (restes diurnes) ; dans la pensée isolée cependant se reconnaît un désir souvent très choquant, étranger à la vie éveillée du rêveur, et qu'il accueille en conséquence par des dénégations étonnées ou indignées. Cette aspiration est l'élément proprement formateur du rêve, elle a fourni l'énergie nécessaire à la production du rêve et s'est servie des restes diurnes comme d'un simple matériel ; le rêve ainsi constitué représente une situation où cette aspiration est satisfaite ; le rêve est la *réalisation de ce désir.* Ce processus n'aurait pas été possible, si quelque chose dans la nature et l'état de sommeil ne le favorisait pas. La condition psychique fondamentale du sommeil est la concentration du moi sur le désir du sommeil, ce qui implique le retrait des investissements de tous les autres intérêts de la vie ; comme en même temps les voies menant à la motilité sont fermées, le moi peut diminuer la quantité d'effort avec laquelle il maintient d'ordinaire les refoulements. L'aspiration inconsciente profite de ce relâchement nocturne du refoulement pour faire irruption avec le rêve dans la conscience. La résistance de refoulement du moi n'est cependant pas non plus supprimée durant le sommeil, elle n'est que diminuée. Un reste en demeure : c'est la *censure du rêve* qui défend maintenant au désir inconscient de se manifester sous les formes qui lui seraient en réalité adéquates. En vertu de la sévérité de la censure du rêve, les pensées oniriques

latentes doivent consentir à des modifications et à des atténuations, qui rendent méconnaissable le sens réprouvé du rêve. Là gît l'explication de la *déformation du rêve, à* laquelle le rêve manifeste doit ses caractères les plus frappants, ce qui justifie cette proposition : le *rêve est la réalisation (déguisée) d'un désir (refoulé).* Nous reconnaissons déjà que le rêve est construit comme un symptôme névrotique, qu'il est une formation de compromis entre l'exigence d'une aspiration instinctive refoulée et la résistance d'une puissance censurante dans le moi. En vertu d'une genèse semblable il est tout aussi incompréhensible que le symptôme et réclame comme lui une interprétation.

La fonction générale du rêve est aisée à découvrir. Il sert à nous protéger, pour ainsi dire en les flattant, contre des excitations externes ou internes, qui pourraient amener le réveil, et à assurer par là le sommeil contre ce qui pourrait le troubler. Ainsi est paré à l'excitation externe : celle-ci perd son sens initial et apparaît incorporée à une situation quelconque et sans importance ; quant à l'excitation interne issue des exigences de l'instinct, le dormeur lui laisse le champ libre et lui accorde satisfaction par la formation du rêve, aussi longtemps que les pensées latentes du rêve ne se soustraient pas au joug de la censure. Mais ce danger menace-t-il et le rêve devient-il trop clair, alors le dormeur interrompt le rêve et se réveille épouvanté *(rêve d'angoisse).* La fonction du rêve se trouve de même en défaut, lorsque l'excitation externe devient si forte qu'elle ne se puisse plus désavouer *(rêve de réveil).* Le processus qui, en collaboration avec la censure du rêve, amène les pensées latentes dans le contenu manifeste du rêve, je l'ai nommé *élaboration du rêve.* Il consiste en un traitement particulier du matériel de pensées préconscient, grâce auquel ces diverses pensées sont *condensées,* leurs accents psychiques sont *déplacés,* le tout est alors transposé en images visuelles, *dramatisé,* puis complété par une *élaboration secondaire qui* le rend incompréhensible. Le travail d'élaboration du

rêve est un excellent modèle des processus propres aux couches profondes, inconscientes de la vie psychique, processus qui diffèrent considérablement des processus mentaux normaux connus de nous. Il met au jour quantité de traits archaïques, par exemple l'emploi d'un *symbolisme* sexuel ici prédominant, que l'on a ensuite retrouvé dans d'autres domaines de l'activité mentale.

L'aspiration instinctive inconsciente, en se mettant en rapport avec un reste diurne, un intérêt non encore épuisé de la vie éveillée, donne au rêve qu'elle forme une valeur double pour le travail analytique. Le rêve interprété est donc d'une part la réalisation d'un désir refoulé, d'autre part il peut avoir poursuivi l'activité mentale préconsciente du jour et s'est empli des contenus les plus variés, exprimant ainsi un projet, un avertissement, une réflexion ou de nouveau la réalisation d'un désir. L'analyse s'en sert dans les deux directions, aussi bien pour prendre connaissance, chez l'analysé, des processus conscients que des processus inconscients. Elle tire aussi avantage de cette circonstance que le matériel oublié de la vie infantile est accessible au rêve, de telle sorte que l'amnésie infantile est le plus souvent surmontée en liaison avec l'interprétation de rêves. Le rêve accomplit ici une partie de ce qui était auparavant imposé à l'hypnose. Par contre je n'ai jamais dit, ce qui m'a été si souvent attribué, qu'il résultât de l'interprétation des rêves que tous les rêves eussent un sens sexuel ou se rapportassent à des forces instinctives sexuelles. Il est facile de voir que la faim, la soif et les besoins excrémentiels engendrent tout aussi bien des rêves que n'importe quelle aspiration refoulée sexuelle ou égoïste. Les petits enfants nous fournissent la possibilité de mettre aisément à l'épreuve la justesse de notre théorie des rêves. Chez eux, où les divers systèmes psychiques ne sont pas encore nettement séparés, où les refoulements ne sont pas encore aussi profondément établis, nous rencontrons souvent des rêves qui ne sont rien autre que la réalisation non déguisée d'un désir quelconque du jour précédent.

Sous l'influence de besoins physiques impérieux, les adultes peuvent aussi avoir de tels rêves du type infantile.

L'analyse emploie, de la même manière que l'interprétation des rêves, l'étude des si fréquents petits actes manqués et actions symptomatiques des hommes, sujet auquel j'ai consacré une étude, La psychopathologie de la vie quotidienne *(Zur Psychopathologie des Alltagslebens),* publiée en 1904. Ce livre, le plus lu de mes ouvrages, apporte la preuve que ces phénomènes ne sont nullement dus au hasard, qu'ils dépassent les explications physiologiques, qu'ils sont pleins de sens et interprétables et qu'ils justifient la conclusion d'après laquelle ils se rapportent à des aspirations retenues ou refoulées. La valeur particulière de l'interprétation des rêves comme de cette autre étude ne gît pas cependant dans l'appui qu'elles apportent au travail analytique, mais dans une autre de leurs qualités.

Jusqu'alors la psychanalyse ne s'était occupé que de résoudre des phénomènes pathologiques et avait dû, afin de les expliquer, souvent recourir à des hypothèses dont la portée était hors de proportion avec l'importance de la matière traitée. Le rêve cependant, auquel elle s'attaqua alors, n'était plus un symptôme morbide, mais un phénomène de la vie psychique normale, pouvant se produire chez tout homme bien portant. Et si le rêve est bâti comme un symptôme, si son explication exige les mêmes hypothèses : celle du refoulement des aspirations instinctives, celle des formations de substitution et de compromis, celle des divers systèmes psychiques situant le conscient et l'inconscient, alors la psychanalyse n'est plus une science accessoire de la psychopathologie, elle est bien plutôt la base d'une science psychologique nouvelle et plus profonde, qui devient indispensable pour comprendre aussi le normal. On peut reporter ses hypothèses et ses résultats dans d'autres domaines de la vie psychique et

mentale ; la voie du large, avec le droit à l'intérêt universel, lui est ouverte.

V.

J'interromps ici l'exposé du développement interne de la psychanalyse et je vais m'occuper de ses destinées extérieures. Ce que j'ai fait connaître jusqu'à présent de ses acquisitions était dans ses grands traits dû à mon propre travail, j'ai cependant introduit dans l'ensemble aussi des résultats ultérieurs et n'ai pas séparé des miens les apports de mes élèves et disciples.

Pendant plus d'une décade, après ma séparation d'avec Breuer, je n'eus pas un seul disciple. Je restai absolument isolé. À Vienne on m'évitait, l'étranger m'ignorait. La *Science des Rêves,* parue en 1900, fut à peine mentionnée dans les revues de psychiatrie. Dans ma *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique,* j'ai donné comme exemple de l'attitude des cercles psychiatriques de Vienne une conversation que j'eus avec un assistant de la clinique qui avait écrit tout un livre contre mes doctrines, mais n'avait pas lu mon livre. On lui avait dit à la clinique que cela n'en valait pas la peine. Le médecin en question, devenu depuis agrégé, s'est permis de démentir le sens de cet entretien et de mettre en général en doute la fidélité de mon souvenir. Je maintiens chaque mot de ce que j'ai alors rapporté.

Quand j'eus compris à quelles nécessités je m'étais heurté, je perdis beaucoup de ma susceptibilité. Mon isolement prit aussi fin peu à peu. D'abord un petit cercle d'élèves se rassembla autour de

moi ; et après 1906 on apprit que les psychiatres de Zurich, E. Bleuler, son assistant C. G. Jung et d'autres portaient un vif intérêt à la psychanalyse. Des relations personnelles se nouèrent : en 1908, à Pâques, les amis de la science nouvelle se rencontrèrent à Salzbourg, décidèrent le retour régulier de ces congrès privés et la fondation d'une revue, devant paraître sous le nom de *Jahrbuch für psychopathologische und psychoanalytische Forschungen* (Journal des recherches psychopathologiques et psychanalytiques) et dont Jung devint le rédacteur en chef. Les éditeurs en étaient Bleuler et moi ; le début de la guerre mondiale en interrompit la publication. Concurremment à la jonction des Suisses, l'intérêt pour la psychanalyse s'était partout éveillé en Allemagne, elle devint l'objet d'innombrables appréciations littéraires et de vives discussions dans les congrès scientifiques. L'accueil n'était nulle part celui d'une expectative amicale ou bienveillante. Après une très courte connaissance avec la psychanalyse, la science allemande était unanime à la rejeter.

Je ne puis naturellement pas aujourd'hui savoir quel sera le jugement définitif de la postérité sur la valeur de la psychanalyse en psychiatrie, en psychologie et dans les sciences de l'esprit en général. Mais je suis d'opinion que lorsque la phase que nous vécûmes alors trouvera un historien, celui-ci devra avouer que l'attitude de ses représentants d'alors ne fut pas glorieuse pour la science allemande. Je n'entends pas par là le rejet de la psychanalyse ni la façon résolue dont ce rejet eut lieu ; ces deux faits étaient aisés à comprendre, répondaient simplement à l'attente qu'on en pouvait avoir, et ne pouvaient du moins projeter aucune ombre sur le caractère des adversaires. Mais il n'est pas d'excuse pour l'excès d'arrogance, le dédain sans conscience de toute logique, la grossièreté et le mauvais goût dans l'attaque. On pourra me dire qu'il est puéril de donner libre cours à une telle susceptibilité après quinze ans révolus ; je ne le ferais d'ailleurs pas, si je n'avais encore

quelque chose à ajouter. Des années plus tard, lorsque, pendant la guerre mondiale, un chœur d'ennemis éleva contre la nation allemande le reproche de barbarie, qui s'accorde avec tout ce que je viens de mentionner, il fut profondément douloureux, de par sa propre expérience, de n'y pouvoir contredire.

L'un de mes adversaires se vanta de fermer la bouche à ses patients dès qu'ils commençaient à parler de choses sexuelles, et déduisit évidemment de cette technique le droit de juger du rôle étiologique de la sexualité dans les névroses. Les résistances affectives mises à part, résistances qui s'expliquent facilement au jour de la théorie psychanalytique, et qui ne pouvaient nous déconcerter, le principal obstacle à l'entente entre nos adversaires et nous me sembla être ceci que ceux-ci virent dans la psychanalyse un produit de mon imagination spéculative et ne voulurent pas croire au travail long, patient et dénué de tout préjugé qui fut employé à l'édifier. Comme d'après eux l'analyse n'avait rien à voir ni avec l'observation ni avec l'expérience, ils se tinrent aussi pour autorisés à la rejeter en dehors de toute expérience personnelle. D'autres, qui se sentaient moins assurés dans une telle conviction, répétèrent la manœuvre de résistance classique : ne pas regarder dans le microscope, afin de ne pas voir ce qu'ils avaient contesté. La façon incorrecte dont la plupart des hommes se comportent lorsqu'ils sont, à propos d'une chose nouvelle, réduits à leur propre jugement, est donc fort curieuse. Pendant de nombreuses années, et encore à l'heure qu'il est, j'entendis des critiques « bienveillants » me dire que la psychanalyse avait raison jusqu'ici ou jusque-là, mais qu'à ce point commençait son excès, sa généralisation injustifiée. Je sais cependant que rien n'est plus difficile que de tracer de pareilles frontières, et que les critiques eux-mêmes, il y a peu de jours ou peu de semaines, étaient dans une ignorance totale de la question.

L'anathème officiel contre la psychanalyse eut pour conséquence que les analystes resserrèrent leurs rangs. À leur

deuxième congrès, à Nuremberg, en 1910, ils s'organisèrent, sur la proposition de S. Ferenczi, en une « Association psychanalytique internationale », divisée en sections locales et mise sous la direction d'un président. Cette association a traversé, sans y sombrer, la guerre mondiale, elle existe encore à l'heure qu'il est et comprend les sections de Vienne, Berlin, Budapest, Zurich, Londres, de la Hollande, de New York, de la Pan-Amérique, de Moscou et de Calcutta [7]. Je laissai élire, comme premier président, C. G. Jung, une démarche fort malheureuse, ainsi qu'il apparut plus tard. La psychanalyse acquit alors un second organe : la *Revue Centrale de Psychanalyse (Zentralblatt für Psychoanalyse),* rédigée par Adler et Stekel, et bientôt un troisième, *Imago,* destiné par les analystes non médecins, H. Sachs et O. Rank, aux applications de l'analyse aux sciences de l'esprit en général. Bientôt après, Bleuler publia sa défense de la psychanalyse *(Die Psychoanalyse Freuds,* 1910 - La Psychanalyse de Freud). Quelque agréable qu'il fût d'entendre au moins une fois dans le débat la voix de l'équité et de la probe logique, je ne pus pas me sentir absolument satisfait du travail de Bleuler. Il aspirait trop aux apparences de l'impartialité ; ce n'était pas un hasard que justement fût due à son auteur l'introduction du précieux concept de *l'ambivalence* dans notre science. Dans des articles subséquents, Bleuler a pris une telle attitude de refus contre le corps de doctrine analytique, il en a mis en doute ou rejeté de si essentielles parties, que je pus me demander avec étonnement ce qu'il en demeurait qu'il pût reconnaître. Et cependant par la suite, il a non seulement fait les plus cordiales déclarations en faveur de la « psychologie des profondeurs », mais il a aussi fondé sur elle son exposé, aux si larges assises, des schizophrénies. Bleuler ne resta d'ailleurs pas longtemps dans l'« Association psychanalytique

7 Et de Paris, où, le 4 novembre 1926, a été fondée la Société psychanalytique de Paris qui publie, quatre fois par an, chez Doin, la Revue française de Psychanalyse. Un nouveau groupe vient aussi de se constituer au Brésil. (N. d. T.)

internationale », il la quitta à la suite de désaccords avec Jung et le « Burghölzli » fut perdu pour l'analyse.

L'opposition officielle ne put arrêter l'expansion de la psychanalyse ni en Allemagne ni dans les autres pays. J'ai d'ailleurs *(Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*) suivi les étapes de son progrès et nommé les hommes qui se signalèrent comme ses représentants. En 1909, Jung et moi avions été appelés par G. Sanley Hall en Amérique, afin d'y faire pendant une semaine des conférences (en allemand) à la Clark University, Worcester, Mass., dont il était président, ceci à l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation de celle-ci. Hall était à juste titre un psychologue et un pédagogue en vue, qui, depuis des années, avait fait entrer la psychanalyse dans l'enseignement ; il y avait en lui quelque chose du « Kingmaker » (faiseur de rois) à qui il plaisait d'investir et de déposer des autorités. Nous rencontrâmes là J. Putnam, le neurologue de Harvard, qui malgré son âge s'enthousiasma pour la psychanalyse et prit fait et cause pour sa valeur culturelle et la pureté de ses intentions, ceci avec tout le poids de sa personnalité respectée de tous. Nous ne fûmes gênés ici que par la prétention de cet homme excellent - orienté de façon prépondérante, de par une disposition obsessionnelle, vers l'éthique, - de vouloir rattacher la psychanalyse à un système philosophique déterminé et de la mettre au service de tendances moralisatrices. Une rencontre aussi avec le philosophe William James me laissa une impression durable. Je ne puis oublier cette petite scène : au cours d'une promenade il s'arrêta soudain, me confia sa serviette et me pria de continuer, il allait me suivre, aussitôt que serait passée la crise, qu'il sentait venir, d'angine de poitrine. Il mourut un an plus tard du cœur ; je n'ai cessé depuis de me souhaiter une pareille intrépidité en face de la fin proche.

J'avais alors 53 ans, je me sentais jeune et bien portant, le court séjour dans le Nouveau Monde fit certes du bien au sentiment

de ma propre valeur ; en Europe je me sentais comme mis au ban ; ici je me voyais accueilli par les meilleurs comme leur égal. Lorsque je gravis l'estrade à Worcester, afin d'y faire mes « Cinq conférences sur la psychanalyse », il me sembla que se réalisait un incroyable rêve diurne. La psychanalyse n'était donc plus une production délirante, elle était devenue une partie précieuse de la réalité. Elle n'a pas perdu de terrain en Amérique depuis notre visite, elle jouit dans le publie d'une popularité peu commune et est reconnue par beaucoup de psychiatres officiels comme une partie importante de l'enseignement médical. Malheureusement, là-bas aussi, il y a été mêlé beaucoup d'eau. Plus d'un abus, avec qui elle n'a rien à faire, emprunte son nom ; la possibilité y manque de former à fond des analystes quant à la technique et à la théorie. Elle se heurte aussi en Amérique au *« Behaviourism »,* qui se vante dans sa naïveté d'avoir entièrement éliminé le problème psychologique.

En Europe, de 1911 à 1913, deux mouvements dissidents de la psychanalyse se produisirent, mouvements inaugurés par des personnes qui jusqu'alors avaient joué un rôle en vue dans la jeune science : *Alfred Adler* et *C. G. Jung.* Ces mouvements paraissaient très dangereux et acquirent vite un grand nombre de partisans. Ils ne devaient cependant pas leur force à leur propre fond, mais au fait qu'ils permettaient, ce qui était séduisant, de se libérer des résultats, ressentis comme choquants, fournis par la psychanalyse, quand bien même on ne niât plus son matériel de faits. *Jung* tenta une transposition des faits analytiques sur le mode abstrait, impersonnel, sans tenir compte de l'histoire de l'individu, ce par quoi il espérait s'épargner la reconnaissance de la sexualité infantile et du complexe d'Oedipe, en même temps que la nécessité de l'analyse de l'enfance. *Adler* sembla s'éloigner encore davantage de la psychanalyse, il rejeta en bloc l'importance de la sexualité, rapporta exclusivement la formation du caractère comme de la névrose à la volonté de puissance des hommes et à leur besoin de compenser leur infériorité

constitutionnelle ; il jeta par la fenêtre toutes les acquisitions psychologiques de la psychanalyse. Cependant ce qu'il avait rejeté s'est refrayé de force un chemin dans son système fermé ; sa « protestation mâle » n'est rien d'autre que le refoulement, injustement sexualisé. La critique fut des plus douces pour les deux « hérétiques », je ne pus pour ma part obtenir davantage que de faire renoncer *Adler,* comme *Jung,* à dénommer leurs doctrines « Psychanalyse ». On peut aujourd'hui, au bout de dix ans, constater que ces deux tentatives ont passé auprès de la psychanalyse sans l'atteindre.

Quand une communauté est fondée sur l'accord relatif à quelques points essentiels, il va de soi que ceux qui abandonnent ce terrain commun s'en séparent. Cependant on a souvent porté au compte de mon intolérance la défection de ces premiers élèves ou bien l'on a voulu y voir l'expression d'une fatalité particulière pesant sur mon destin. Il suffit de répliquer qu'en face de ceux qui m'ont abandonné, tels *Jung, Adler, Stekel* et quelques autres, se trouve un grand nombre d'hommes tels *Abraham, Eitingon, Ferenczi, Rank* [8], *Jones, Brill, Sachs,* le pasteur *Pfister, van Emden, Reik,* etc., qui depuis environ quinze ans me sont restés attachés en fidèle collaboration, la plupart aussi par les liens d'une amitié que rien n'a troublée. Je n'ai nommé ici que les plus anciens de mes élèves, ceux qui se sont déjà fait un nom dans la littérature psychanalytique ; l'omission d'autres noms n'implique pas une moindre estime, et justement parmi les jeunes et parmi ceux qui sont venus à moi plus tard se trouvent des talent sur lesquels on peut fonder de grandes espérances. Mais je dois faire valoir à mon profit qu'un homme dominé par l'intolérance et la présomption de l'infaillibilité n'aurait jamais pu s'attacher une pareille légion de personnalités d'une intellectualité supérieure, surtout quand il n'a pas plus que moi de séductions d'ordre pratique à leur offrir.

8 Rank et Reik seront depuis séparés de Freud. (N. d. *T.)*

V.

La guerre mondiale, qui a détruit tant d'autres organisations, ne put rien sur notre « Internationale ». La première rencontre après la guerre eut lieu en 1920, à La Haye, sur terrain neutre. La façon dont l'hospitalité hollandaise sut accueillir les Centraux affamés et appauvris fut touchante ; ce fut la première fois, à ce que je sache, que des Anglais et des Allemands s'assirent amicalement à la même table, mus par des intérêts scientifiques communs. La guerre avait même, en Allemagne comme dans les pays d'Occident, accru l'intérêt porté à la psychanalyse. L'observation des névroses de guerre avait enfin ouvert les yeux aux médecins quant à la signification de la psychogenèse dans les troubles névrotiques, l'une de nos conceptions psychologiques : le « bénéfice de la maladie », la « fuite dans la maladie », devint vite populaire. Au dernier congrès tenu avant la défaite, à Budapest, en 1918, les gouvernements des Empires Centraux avaient envoyé des représentants officiels qui se mirent d'accord avec nous pour l'organisation de services psychanalytiques destinés au traitement des névrosés de guerre. On n'eut pas le temps de réaliser ce projet. De même, les vastes plans de l'un des meilleurs membres de notre Association, du *docteur Anton von Freund,* qui voulait créer à Budapest un institut central destiné à l'enseignement et à la thérapie analytiques, échouèrent de par les bouleversements politiques qui bientôt s'ensuivirent, et aussi de par la mort prématurée de cet homme irremplaçable. Une partie de ses idées fut plus tard réalisée par *Max Eitingon,* qui créa en 1920 à Berlin une polyclinique psychanalytique. Pendant la courte durée de la domination bolchevique en Hongrie, *Ferenczi* put déployer une activité didactique, couronnée de succès, comme représentant officiel de la psychanalyse à l'Université. Après la guerre, il plut à nos adversaires de proclamer que l'expérience avait fourni un argument sans réplique contre la justesse des assertions analytiques. Les névroses de guerre avaient donc démontré la superfluité des facteurs sexuels dans l'étiologie des affections névrotiques. Mais c'était là un triomphe superficiel et hâtif. Car d'une part personne

n'avait pu mener à bout l'analyse approfondie d'un cas de névrose de guerre, on ne savait donc tout simplement rien de certain quant à la motivation de ces névroses et l'on n'avait pas le droit de tirer de conclusions de sa propre ignorance. Et d'autre part la psychanalyse avait depuis longtemps acquis la notion du narcissisme et de la névrose narcissique, dont le contenu était la fixation de la libido sur le propre moi en place d'objet. Ainsi, tandis qu'on faisait d'ordinaire à la psychanalyse le reproche d'avoir indûment élargi le concept de sexualité, lorsque cela devenait commode pour la polémique, on oubliait ce sien méfait et on lui opposait à nouveau la sexualité dans son sens étroit.

L'histoire de la psychanalyse se divise pour moi en deux périodes : dans la première, j'étais seul et avais seul tout le travail à accomplir : il en fut ainsi de 1895-96 à 1906 ou 1907. Dans la seconde, d'alors à aujourd'hui, les contributions de mes élèves et collaborateurs n'ont cessé de croître en importance, de telle sorte que maintenant, averti de ma fin prochaine par une maladie grave, je puis avec un grand calme intérieur envisager la cessation de mon activité propre. Mais c'est justement pourquoi il m'est impossible de traiter, dans cet exposé de ma propre vie, des progrès de la psychanalyse pendant la seconde période avec autant de détails que j'ai traité de son édification progressive dans la première période qu'emplissait ma seule activité. Je ne me sens justifié qu'à mentionner ces acquisitions nouvelles auxquelles j'eus encore une part prépondérante, c'est-à-dire avant tout celles relatives au narcissisme, à la doctrine des instincts et à l'application aux psychoses.

Je dois ajouter qu'à mesure que s'élargissait notre expérience, le complexe d'Oedipe se montrait de plus en plus comme étant le noyau central des névroses. Il était aussi bien le point culminant de la vie sexuelle infantile que le nœud d'où partaient tous les développements ultérieurs. On devait se dire, ainsi que Jung dans ses

premiers temps analytiques avait su excellemment l'exprimer, que la névrose ne possédait aucun contenu particulier, à elle propre et exclusif, et que les névrosés échouent là même où les normaux prennent victorieusement le dessus. Cette intelligence ne signifiait nullement une désillusion. Elle était en parfaite harmonie avec cette autre : que la « psychologie des profondeurs », découverte par la psychanalyse, était en fait la psychologie de la vie psychique normale. Il en advenait à nous comme aux chimistes : les grandes différences qualitatives des produits se ramenaient à des modifications quantitatives dans les rapports de combinaison entre les mêmes éléments.

Dans le complexe d'Oedipe, la libido se montrait liée à la représentation des parents. Mais il y avait eu auparavant un temps auquel n'existait aucun de ces objets. Il en résulta la conception, fondamentale pour une théorie de la libido, d'un état dans lequel la libido avait empli le propre moi, l'avait pris lui-même pour objet. On pouvait appeler cet état « narcissisme » ou amour de soi-même. Les premières réflexions disaient qu'il ne cessa jamais complètement ; durant la vie entière le moi reste le grand réservoir de la libido, hors duquel sont envoyés les investissements des objets, dans lequel, des objets, la libido peut refluer à nouveau. De la libido narcissique se transforme ainsi sans cesse en libido objectale et vice versa. Un excellent exemple de l'amplitude où peut atteindre cette transformation nous est donné par l'état amoureux, sexuel ou sublimé, qui peut aller jusqu'au sacrifice de sa propre existence. Tandis que jusqu'alors, en ce qui regarde le processus du refoulement, on n'avait porté son attention que sur le « refoulé », ces représentations permirent d'estimer à sa juste valeur aussi le « refoulant ». On avait dit que le refoulement était mis en œuvre par les instincts de conservation agissant dans le moi (« instincts du moi ») et appliqué aux instincts libidinaux. Maintenant où l'on reconnaissait les instincts de conservation comme étant aussi de

nature libidinale, comme étant de la libido narcissique, le processus de refoulement apparaissait comme un processus se passant à l'intérieur de la libido elle-même ; de la libido narcissique se dressait contre de la libido objectale, l'intérêt de la conservation du moi se mettait en défense contre les exigences de l'amour de l'objet, ainsi également contre celles de la sexualité au sens étroit.

Aucun besoin ne se fait sentir en psychologie de façon plus pressante que celui d'une doctrine des instincts assez large pour qu'on puisse sur elle continuer à bâtir. Mais nous n'avons rien de semblable, la psychanalyse doit s'efforcer à tâtons d'en acquérir une. Elle établit d'abord l'opposition entre les instincts du moi (conservation, faim) et les instincts libidinaux (amour), puis la remplaça par l'opposition nouvelle entre libido narcissique et libido objectale. Par là le dernier mot n'était évidemment pas encore dit ; des considérations biologiques semblaient interdire que l'on se contentât de l'hypothèse d'une seule sorte d'instincts.

Dans les travaux de mes dernières années *(Jenseits des Lustprinzips - Massenpsychologie und Ich-Analyse - Das Ich und das Es* - Au delà du principe du plaisir ; Psychologie collective et analyse du moi ; Le moi et le ça), j'ai donné libre cours à la tendance longtemps réprimée à la spéculation et envisagé une nouvelle solution du problème des instincts. J'ai réuni dans le concept de l'*Eros* l'instinct de la conservation et de soi et de l'espèce et lui ai opposé l'instinct de destruction ou de mort qui travaille en silence. L'instinct est tout à fait généralement conçu comme une sorte d'élasticité du vivant, comme une poussée tendant à rétablir une situation primitive ayant une fois existé et ayant cessé d'être de par un trouble extérieur. Cette nature essentiellement conservatrice de l'instinct est illustrée par les phénomènes de l'automatisme de répétition. Du travail, de concert ou en opposition, de l'Éros et de l'Instinct de mort résulte l'image de la vie.

On peut se demander si cette construction se montrera utilisable. Elle a certes été entreprise afin de fixer quelques-unes des plus importantes représentations théoriques de la psychanalyse, mais elle dépasse de beaucoup la psychanalyse. J'ai souvent entendu exprimer avec mépris l'opinion qu'on ne pouvait avoir aucune considération pour une science dont les concepts dominants étaient aussi imprécis que ceux de libido et d'instinct dans la psychanalyse. Mais à la base d'un tel reproche gît une parfaite méconnaissance de l'état des choses. Des concepts fondamentaux clairs et des définitions précises en leurs contours ne sont possibles dans les sciences de l'esprit qu'autant que celles-ci veulent faire rentrer un ordre de faits dans les cadres d'un système intellectuel créé de toutes pièces. Dans les sciences naturelles, dont la psychologie fait partie, une telle clarté dans les concepts dominants est de trop, voire impossible. La zoologie et la botanique n'ont pas commencé par des définitions correctes et adéquates de l'animal et de la plante, la biologie ne sait encore aujourd'hui avec quel contenu certain emplir le concept de vie. La physique elle-même n'aurait pu accomplir rien de son évolution, si elle avait dû attendre que les concepts de matière, force, gravitation et autres eussent atteint à la clarté et à la précision voulues. Les représentations fondamentales ou concepts dominants des disciplines propres aux sciences naturelles sont d'abord laissés dans l'imprécision, ne sont provisoirement illustrés que par l'indication du domaine phénoménal d'où ils émanent, et ne peuvent devenir clairs, pleins et sans conteste que par l'analyse progressive du matériel à observer.

J'avais déjà tenté, dans les phases antérieures de mon œuvre, d'atteindre, en partant de l'observation psychanalytique, à des points de vue plus généraux. En 1911, dans un petit essai : Formulations relatives aux deux principes de la vie psychique (Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens), je soulignais de façon certes pas originale la prédominance du principe de plaisir-

déplaisir dans la vie psychique et comment il est relevé par le principe dit de réalité. Plus tard, j'osai tenter l'essai d'une « Métapsychologie ». J'appelai ainsi un mode d'observation d'après lequel chaque processus psychique est envisagé d'après les trois coordonnées de la dynamique, de la topique et de l'économie, et j'y vis le but extrême qui soit accessible à la psychologie. La tentative demeura une statue tronquée, je l'interrompis après avoir écrit quelques essais : Instincts et Destinées des Instincts. - Le refoulement. - L'inconscient. Deuil et Mélancolie, etc. (Triebe und Triebschcksale - Die Verdrängung - Das Unbewusste - Traiter und Melancholie) et j'eus certes raison d'agir ainsi, car l'heure de telles mises à l'ancre théoriques n'avait pas encore sonné. Dans mes derniers travaux spéculatifs, j'ai entrepris de diviser notre appareil psychique sur la base de la mise en valeur analytique des faits pathologiques, et je l'ai décomposé en un moi, un ça et un sur-moi (Das Ich und das Es, 1922). Le surmoi est l'héritier du complexe d'Oedipe et le représentant des exigences éthiques de l'homme.

Je ne voudrais pas qu'on eût l'impression que j'eusse dans cette dernière période de travail tourné le dos à l'observation patiente et que je me fusse abandonné entièrement à la spéculation. Je suis bien plutôt resté en contact intime avec le matériel analytique et ne me suis jamais interrompu de travailler des thèmes spéciaux, cliniques ou techniques. Et là où je m'éloignais de l'observation, j'ai soigneusement évité de m'approcher de la philosophie proprement dite. Une incapacité constitutionnelle m'a beaucoup facilité une telle abstention. Je fus toujours accessible aux idées de *G. Th. Fechner* et j'ai aussi pris appui en des points importants aux idées de ce penseur. Les concordances étendues de la psychanalyse avec la philosophie de *Schopenhauer* - il n'a pas seulement défendu la primauté de l'affectivité et l'importance prépondérante de la sexualité, mais il a même deviné le mécanisme du refoulement - ne se laissent pas ramener à ma connaissance de sa doctrine. J'ai lu

Schopenhauer très tard dans ma vie. *Nietzsche,* l'autre philosophe dont les intuitions et les points de vue concordent souvent de la plus étonnante façon avec les résultats péniblement acquis de la psychanalyse, je l'ai justement longtemps évité à cause de cela ; je tenais donc moins à la priorité qu'à rester libre de toute prévention.

Les névroses avaient été le premier, et pendant longtemps aussi le seul objet de l'analyse. Il ne demeura douteux pour aucun analyste que la pratique médicale eût tort de mettre ces affections à l'écart des psychoses et de les adjoindre aux maladies nerveuses organiques. La doctrine des névroses appartient à la psychiatrie, elle en est l'introduction indispensable. Mais il semble que l'étude analytique des psychoses soit empêchée par l'absence d'espoir thérapeutique que comporte un tel effort. La capacité de faire un transfert positif manque en général au malade atteint de psychose, de telle sorte que le principal instrument de la technique analytique est inutilisable. Mais ces malades sont parfois abordables par quelque côté. Le transfert n'est souvent pas si totalement absent que l'on ne puisse grâce à lui progresser un bon bout de chemin ; dans les dépressions cycliques, les altérations paranoïaques légères, dans les schizophrénies partielles on a obtenu grâce à l'analyse d'indubitables succès. Ce fut pour la science du moins un avantage que, dans beaucoup de cas, le diagnostic puisse osciller assez longtemps entre l'hypothèse d'une psychonévrose et celle d'une démence précoce ; la tentative thérapeutique instaurée put ainsi fournir de précieux renseignements avant de devoir être abandonnée. Mais il entre surtout en ligne de compte que, dans les psychoses, tant de choses sont amenées à la surface et visibles à tous qu'on est obligé, dans les névroses, d'aller par un pénible travail rechercher dans les profondeurs. La clinique psychiatrique fournit par suite, pour beaucoup d'assertions analytiques, les meilleures pièces à conviction. Il était donc inévitable que l'analyse trouvât bientôt le chemin menant aux objets de l'observation psychiatrique.

De très bonne heure (1896) j'ai pu, à propos d'un cas de démence paranoïde, démontrer la présence des mêmes facteurs étiologiques et des mêmes complexes affectifs que dans les névroses. Jung a élucidé des stéréotypies énigmatiques chez des déments en les rapportant à l'histoire de la vie du malade. *Bleuler,* dans diverses psychoses, a mis au jour des mécanismes tels que ceux qu'on découvre, par l'analyse, chez les névrosés. Depuis lors, les efforts des analystes afin de comprendre les psychoses n'ont plus eu de cesse. Surtout depuis que l'on travaille avec le concept de narcissisme, on réussit tantôt ici, tantôt là, à jeter un regard par-dessus le mur. Celui qui a été le plus loin dans ce sens est sans doute Abraham, avec l'élucidation de la mélancolie. Dans ce domaine, tout savoir ne se mue pas à la vérité présentement en pouvoir thérapeutique ; mais le gain purement théorique n'est pas à estimer bas et peut certes attendre son utilisation pratique. À la longue les psychiatres non plus ne peuvent résister à la force convaincante de leur matériel pathologique. Il se produit actuellement dans la psychiatrie allemande une sorte de pénétration pacifique [9] avec points de vue analytiques. Tout en protestant sans relâche qu'ils ne veulent pas être des psychanalystes, qu'ils n'appartiennent pas à l'école « orthodoxe », qu'ils ne la suivent pas dans ses exagérations, et surtout qu'ils ne croient pas à l'importance prépondérante du facteur sexuel, la plupart des jeunes chercheurs s'approprient pourtant telle ou telle partie de la doctrine analytique et l'appliquent à leur manière sur le matériel vivant. Tout indique qu'un développement ultérieur dans cette direction est imminent.

9 En français dans le texte. (N. d. T.)

VI.

Je suis de loin aujourd'hui en présence de quels symptômes réactionnels se produit l'entrée de la psychanalyse dans la France longtemps réfractaire. On croirait la reproduction de choses déjà vécues, mais il y a là cependant des traits particuliers. Des objections d'une incroyable naïveté se font jour, telles celle-ci : la délicatesse française est choquée du pédantisme et de la lourdeur de la nomenclature psychanalytique (ceci rappelle malgré soi l'immortel chevalier Riccaut de la Marlinière de Lessing !) Une autre assertion a l'air d'être plus sérieuse ; elle n'a pas semblé indigne de lui-même à un professeur de psychologie de la Sorbonne : le Génie latin ne supporte absolument pas le mode de penser de la psychanalyse. Par là les Alliés anglo-saxons, qui passent pour ses partisans, sont expressément sacrifiés. En entendant ceci, on doit naturellement croire que le Génie teutonique a serré sur son cœur la psychanalyse, dès sa naissance, comme son enfant chérie [10].

10 La compréhension de la psychanalyse a été facilitée à l'Anglo-Saxon par son grand réalisme d'esprit et son courage devant les faits, qualités qui contribuèrent par ailleurs à lui assurer la maîtrise du monde.

Le Français possède par contre, dans son caractère national, quelques traits qui lui rendent cette compréhension plus difficile. D'abord, son amour de la clarté logique, héritier de l'idéal classique de notre XVIIe siècle, et instauré chez nous par la grande « poussée de refoulement » qui jugula notre magnifique et large Renaissance.

L'intérêt porté à la psychanalyse est parti en France des hommes de lettres. Pour comprendre ce fait, il faut se rappeler que la psychanalyse, avec l'interprétation des rêves, a franchi les bornes d'une pure spécialité médicale. Entre son apparition autrefois en Allemagne et aujourd'hui en France, il y eut ses innombrables applications aux divers domaines de la littérature et de l'art, de l'histoire des religions, de la préhistoire, de la mythologie, du folklore, de la pédagogie, etc. Toutes ces matières ont peu de rapport à la médecine, et ne lui sont précisément reliées que par l'entremise de la psychanalyse. Je ne me sens donc pas justifié à en traiter ici à fond, dans une biographie destinée à un recueil médical. Je ne puis cependant les négliger tout à fait, car d'une part elles sont indispensables pour donner un tableau exact de la valeur et de

Ensuite, son culte du goût, datant du même temps. Les processus archaïques, particuliers à l'inconscient, et que met au jour la psychanalyse, heurtant de front, du point de vue « bon sens », la raison logique, et du point de vue « bon goût », la délicatesse, révoltent aisément l'esprit français, qui oublie alors que les phénomènes de la nature ne sont pas toujours de « bon goût », ce qui « n'empêche pas d'exister », comme disait notre Charcot, et que ce fut au nom du « bon sens » que l'humanité, d'une part, crut si longtemps à la rotation du soleil autour de la terre, d'autre part que tant d'hommes cultivés refusèrent, du temps de Pasteur et même depuis, de « croire aux microbes », qu'ils ne voyaient pas. Les déplaisants mais réels complexes enfouis au fond de notre psychisme étant encore plus malaisés à observer que des microbes, qu'on peut étaler sur une lame de microscope, quoi de surprenant à ce que le « simple bon sens » ne suffise pas d'emblée à les voir ?

La façon, fréquente chez le Français, d'envisager la sexualité, lui est un autre obstacle à la compréhension de l'inconscient. Chez nous, le sexuel se confond aisément avec le grivois ; ce sont là matières dont il ne convient de parler qu'avec légèreté, par sous-entendus suffisants pour s'entendre entre gens d'esprit ; de cette attitude devant le sexuel est donc issue notre littérature des théâtres boulevardiers, qui divertit tant les étrangers, mais ne nous vaut pas toujours chez eux un très haut renom. Cette dévalorisation du sexuel est d'ailleurs l'un des moyens dont se sert le « refoulement social » pour nier la gravité réelle et souvent terrible du problème sexuel, au sens le plus large, dans chaque vie humaine. (N. d. T.)

l'essence de la psychanalyse, et d'autre part je me suis engagé à faire l'exposé du travail de ma propre vie. La plupart de ces applications de l'analyse ont été inaugurées par mes propres travaux. Je me suis de-ci de-là permis un écart, afin de satisfaire à un tel attrait extramédical. D'autres, et pas des médecins seuls, mais encore des spécialistes en diverses sciences, ont ensuite suivi mes voies et ont pénétré loin dans chacun de ces domaines. Devant, d'après le programme que je me suis tracé, me limiter à exposer ma propre contribution aux applications de la psychanalyse, je ne puis donner au lecteur qu'un tableau tout à fait incomplet de leur extension et de leur importance.

Une série d'incitations me vint du complexe d'Oedipe, dont je reconnus peu à peu l'ubiquité. Le choix, voire la création du thème sinistre, avait toujours semblé énigme, de même son action bouleversante sur les spectateurs du drame antique qui en est tiré, ainsi que l'essence de la tragédie du destin en général : tout ceci s'expliquait en comprenant qu'une loi de la vie psychique avait ici été saisie dans sa pleine importance affective. La fatalité et l'oracle n'étaient que les matérialisations de la nécessité interne ; le fait que le héros péchait sans le savoir et contre son intention constituait la juste expression de la nature *inconsciente* de ses aspirations criminelles. De la compréhension de cette tragédie du destin, il ne restait qu'un pas à faire jusqu'à l'intelligence de la tragédie de caractère qu'est *Hamlet,* admirée depuis trois cents ans sans qu'on puisse en indiquer le sens ou comprendre les mobiles du poète. Il est donc remarquable que ce névrosé créé par le poète échoue sur le complexe d'Oedipe, comme ses innombrables confrères du monde réel, car Hamlet est mis en face du devoir de venger sur un autre les deux actes qui constituent l'essence de l'aspiration œdipienne, sur quoi son propre et obscur sentiment de culpabilité vient paralyser son bras. *Hamlet* a été écrit par Shakespeare bientôt après la mort de son père. Mes indications relatives à l'analyse de cette tragédie

ont ensuite incité *Ernest Jones* à une étude approfondie de *Hamlet.* C'est le même exemple que prit *Otto Rank* comme point de départ de ses recherches sur le choix du sujet chez les poètes et dramaturges. Dans son grand ouvrage sur le *Thème de l'Inceste (Das Inzest-Motiv in Dichtung und Sage)*, il put montrer combien souvent les poètes choisissent justement pour thème la situation œdipienne, et suivre à travers la littérature universelle les transformations, variations et atténuations de ce même thème.

On était ainsi conduit à aborder l'analyse de la production littéraire et artistique en général. On reconnut que le royaume de l'imagination était une « réserve », organisée lors du passage douloureusement ressenti du principe du plaisir au principe de réalité, afin de permettre un substitut à la satisfaction instinctive à laquelle il fallait renoncer dans la vie réelle. L'artiste, comme le névropathe, s'était retiré loin de la réalité insatisfaisante dans ce monde imaginaire, mais à l'inverse du névropathe il s'entendait à trouver le chemin du retour et à reprendre pied dans la réalité. Ses créations, les œuvres d'art, étaient les satisfactions imaginaires de désirs inconscients, tout comme les rêves, avec lesquels elles avaient d'ailleurs en commun le caractère d'être un compromis, car elles aussi devaient éviter le conflit à découvert avec les puissances de refoulement. Mais à l'inverse des productions asociales narcissiques du rêve, elles pouvaient compter sur la sympathie des autres hommes, étant capables d'éveiller et de satisfaire chez eux les mêmes inconscientes aspirations de désir. De plus elles se servaient, comme « prime de séduction », du plaisir attaché à la perception de la beauté de la forme. Ce que la psychanalyse pouvait faire, c'était - d'après les rapports réciproques des impressions vitales, des vicissitudes fortuites et des œuvres de l'artiste reconstruire sa constitution et les aspirations instinctives en lui agissantes, c'est-à-dire ce qu'il présentait d'éternellement humain. C'est dans une telle intention que je pris par exemple Léonard de Vinci pour objet d'une

étude, étude qui repose sur un seul souvenir d'enfance dont il nous fit part, et qui tend principalement à élucider son tableau de la *Sainte Anne.* Mes amis et élèves ont depuis entrepris de nombreuses analyses semblables d'artistes et de leurs œuvres. La jouissance que l'on tire des œuvres d'art n'a pas été gâtée par la compréhension analytique ainsi obtenue. Mais nous devons avouer aux profanes, qui attendent ici peut-être trop de l'analyse, qu'elle ne projette aucune lumière sur deux problèmes, ceux sans doute qui les intéressent le plus. L'analyse ne peut en effet rien nous dire de relatif à l'élucidation du don artistique, et la révélation des moyens dont se sert l'artiste pour travailler, le dévoilement de la technique artistique, n'est pas non plus de son ressort.

Je pus prouver, à propos d'une petite nouvelle, en soi sans grande valeur, *Gradiva,* de W. *Jensen,* que les rêves inventés par un écrivain sont susceptibles des mêmes interprétations que les réels, donc que, dans l'activité créatrice du poète, les mêmes mécanismes de l'inconscient entrent en jeu qui nous sont déjà connus par le travail d'élaboration du rêve. Mon livre sur « L'esprit et ses rapports avec l'inconscient » (*Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten),* est une ramification immédiate de la Science des Rêves. Le seul ami qui s'intéressât alors à mes travaux m'avait fait remarquer que mes interprétations de rêves faisaient souvent l'impression de « jeux d'esprit ». Afin d'élucider cette impression j'entrepris l'investigation des mots d'esprit et je trouvai que l'essence de l'esprit résidait dans ses moyens techniques, et que ceux-ci étaient les mêmes que les modes de travail de « l'élaboration du rêve », c'est-à-dire la condensation, le déplacement, la représentation par le contraire, par un détail, etc. À cette recherche s'adjoignit l'investigation « économique » : comment le haut bénéfice de plaisir qu'éprouve l'auditeur du mot d'esprit se produit-il en lui ? Et telle fut la réponse : par la levée momentanée d'un effort de

refoulement et ceci de par la séduction de l'offre d'une prime de plaisir (plaisir préliminaire).

J'estimais moi-même plus haut mes contributions à la psychologie religieuse, inaugurées en 1907 par la constatation d'une surprenante ressemblance entre les actes obsessionnels et les exercices religieux (rite). Sans en connaître encore les profonds rapports, je qualifiai la névrose obsessionnelle de religion privée défigurée, la religion pour ainsi dire de névrose obsessionnelle universelle. Plus tard, en 1912, les remarques convaincantes de Jung relatives aux analogies étendues existant entre les productions mentales des névrotiques et celles des primitifs, m'incitèrent à porter mon attention sur ce thème. Dans les quatre études, réunies en livre sous le titre de Totem et Tabou (*Totem und Tabu*), j'exposai en détail comment, chez les primitifs, l'horreur de l'inceste est encore plus prononcée que chez les civilisés et a fait édifier des mesures de défense toutes particulières, je recherchai quels rapports les tabous de défense, forme sous laquelle les premières restrictions morales apparaissent, avaient à l'ambivalence des sentiments, et je découvris dans la primitive conception animiste du monde le principe de la surestimation de la réalité psychique, de la « toute-puissance de la pensée », sur laquelle repose aussi la magie. Partout fut poursuivi le parallèle avec la névrose obsessionnelle et montré combien des fondements supposés à la vie mentale primitive se retrouvent encore en force dans cette curieuse affection. Le totémisme m'attirait cependant par-dessus tout, ce premier système d'organisation des tribus primitives, dans lequel les débuts de l'ordre social fusionnent avec une religion rudimentaire et l'impitoyable souveraineté de quelques tabous de défense. L'être « vénéré » est ici originairement toujours un animal, duquel le clan prétend aussi descendre. On peut conclure de divers indices que tous les peuples, mêmes les plus élevés dans l'échelle de la civilisation, ont en leur temps passé par ce stade du totémisme. Ma source principale pour

mes travaux dans ce domaine furent les ouvrages si connus de J. G. Frazer (*Totemism and Exogamy, The Golden Bough*) un trésor de faits et d'aperçus précieux. Mais quant à l'élucidation du problème du totémisme, Frazer n'apportait pas grand-chose ; il avait, relativement à ce problème, plusieurs fois radicalement changé de point de vue, et les autres ethnologues et préhistoriens semblaient aussi incertains que divisés en ces matières. Mon point de départ fut la frappante concordance des deux prescriptions de tabou du totémisme : ne pas tuer le totem et ne se servir sexuellement d'aucune femme du même clan totem, avec les deux parties du complexe d'Oedipe ; ne pas se débarrasser du père et ne pas prendre la mère pour femme. On était par là tenté d'assimiler l'animal totem au père ainsi que les primitifs d'ailleurs le faisaient de façon expresse, en le vénérant comme l'ancêtre du clan. Deux faits vinrent alors, du côté de la psychanalyse, à mon aide : une heureuse observation de *Ferenczi* sur un enfant permettant de parler d'un *retour infantile du totémisme,* et l'analyse des précoces phobies d'animaux des enfants, qui montre si souvent que l'animal de la phobie est un substitut du père sur lequel la peur du père, fondée sur le complexe d'Oedipe, a été déplacée. Il ne manquait plus grand-chose pour reconnaître le *meurtre du père* comme étant le noyau central du totémisme et le point de départ de l'édification des religions.

Je trouvai ce qui me manquait dans *The Religion of the Semites,* de W. Robertson Smith : cet homme génial, physicien et critique biblique, avait posé en fait que le « repas totémique » constituait une partie essentielle de la religion totémique. Une fois par an l'animal totem, d'ordinaire tenu pour sacré, était solennellement mis à mort, dévoré, puis pleuré, tout ceci avec la participation de tous les membres de la tribu. La période de deuil se terminait par une grande fête. Rapprochais-je de ceci la conjecture de *Darwin* d'après laquelle les hommes auraient originairement vécu

en hordes, dont chacune était sous la domination d'un mâle unique, fort, violent et jaloux, ainsi, avec ces diverses composantes s'édifiait pour moi l'hypothèse, ou, pour mieux dire, la vision d'une suite de faits telle que la suivante : Le père de la horde primitive avait accaparé en despote absolu toutes les femmes, et tué ou chassé les fils, rivaux dangereux. Un jour cependant ces fils s'associèrent, triomphèrent du père, le tuèrent et le dévorèrent en commun, lui qui avait été leur ennemi, mais aussi leur idéal. Après l'acte, ils furent hors d'état de recueillir sa succession, l'un barrant pour cela le chemin à l'autre. Sous l'influence de l'insuccès et du remords, ils apprirent à se supporter réciproquement, s'unirent en un clan de frères, de par les prescriptions du totémisme, destinées à empêcher le renouvellement d'un acte semblable, et renoncèrent en bloc à la possession des femmes pour lesquelles ils avaient tué le père. Ils en étaient maintenant réduits à des femmes étrangères : de là l'origine de l'exogamie, si étroitement liée au totémisme. Le repas totémique était la fête commémorative de l'acte monstrueux duquel émanait le sentiment de culpabilité de l'humanité (péché originel), et avec lequel avaient commencé à la fois l'organisation sociale, la religion et les restrictions de la morale.

Que la possibilité d'une telle suite de faits soit à accepter ou non comme historique, l'édification de la religion n'en était pas moins posée sur le terrain du complexe paternel et élevée sur l'ambivalence qui le commande. Après qu'eut été abandonné, comme substitut du père, l'animal totem, le père primitif lui-même, redouté et haï, vénéré et envié, devint le modèle de Dieu. Le défi du fils et sa nostalgie du père luttèrent l'un contre l'autre en de toujours nouvelles formations de compromis, par lesquelles d'une part le meurtre du père devait être expié, d'autre part les bénéfices en devaient être confirmés. Cette conception de la religion jette une lumière particulièrement vive sur les fondements psychologiques du christianisme, dans lequel la cérémonie du repas totémique survit

donc encore, fort peu défigurée, sous la forme de la *communion.* Je veux expressément faire observer que ce dernier rapprochement n'émane pas de moi, mais se trouve déjà dans *Robertson Smith* et *Frazer.*

Th. Reik et l'ethnologue G. *Roheim* ont, dans de nombreux et remarquables travaux, suivi les voies ouvertes par *Totem et Tabou,* les ont étendues, approfondies ou corrigées. Moi-même suis revenu quelquefois encore à cet ordre de pensées, ceci à l'occasion de recherches sur le « sentiment de culpabilité inconscient », qui joue un rôle si important parmi les facteurs de la névrose, et à l'occasion d'essais ayant pour but le rattachement plus étroit de la psychologie sociale à la psychologie individuelle. (« Le moi et le ça » - « Psychologie collective et analyse du moi ».) J'ai aussi mis en avant, pour expliquer la possibilité de l'hypnose, l'héritage archaïque des temps de la horde primitive.

Maigre est ma part directe à d'autres applications de la psychanalyse, dignes cependant de l'intérêt général. Des fantasmes du névropathe isolé part un large chemin menant aux créations imaginaires des foules et des peuples, telles qu'elles apparaissent dans les mythes, légendes et contes populaires. La mythologie a été le domaine propre d'Otto Rank ; l'interprétation des mythes, leur rattachement aux complexes inconscients connus de l'enfance, le remplacement d'explications astrales par une motivation humaine furent dans bien des cas le succès de ses efforts analytiques. Aussi le thème de la symbolique a été dans mon cercle l'objet de nombreux travaux. La symbolique a valu à la psychanalyse beaucoup d'ennemis ; beaucoup d'investigateurs d'un par trop sobre bon sens n'ont jamais pu lui pardonner la reconnaissance de la symbolique telle qu'elle résulte de l'interprétation des rêves. Mais l'analyse est innocente de la découverte de la symbolique, celle-ci était connue depuis longtemps dans d'autres domaines (folklore, légende, mythe) et joue là un rôle même plus grand que dans le « langage du rêve ».

Je n'ai personnellement en rien contribué à l'application de l'analyse à la pédagogie, mais il était naturel que les constatations analytiques relatives à la vie sexuelle et au développement psychique des enfants attirassent l'attention des éducateurs et leur fissent envisager leur tâche sous un nouveau jour. Le pasteur protestant O. Pfister, de Zurich, s'est signalé comme champion infatigable de cette tendance, trouvant d'ailleurs le soin de l'analyse compatible avec le maintien d'une religiosité certes sublimée ; la doctoresse Mme Hug. Hellmuth et le docteur S. Bernfeld, de Vienne, ainsi que beaucoup d'autres, se sont consacrés à cette branche de l'analyse. Une conséquence pratique importante a résulté de l'emploi de l'analyse en matière d'éducation préventive en ce qui regarde l'enfant sain, corrective en ce qui touche à l'enfant non encore névrosé, mais déjà dévié dans son développement. Il n'est plus possible de réserver aux médecins le monopole de l'exercice de la psychanalyse et d'en exclure les non-médecins. De fait, le médecin qui n'a pas reçu une instruction spéciale en ce domaine est, en dépit de son diplôme, un profane en matière d'analyse, et le non-médecin peut, de par une préparation appropriée et une collaboration occasionnelle avec un médecin, aussi bien accomplir la tâche du traitement analytique des névroses.

Ainsi, grâce à l'une de ces évolutions contre lesquelles on se défendrait en vain, le mot de psychanalyse lui-même a pris plusieurs sens. À l'origine il désignait une méthode thérapeutique déterminée maintenant il est aussi devenu le nom d'une science celle de l'inconscient psychique. Cette science peut rarement à elle seule résoudre pleinement un problème, mais elle semble appelée à fournir des contributions importantes aux domaines les plus variés des sciences. Le domaine où s'applique la psychanalyse est en effet de la même ampleur que celui de la psychologie, à laquelle elle apporte un complément d'une puissante portée.

Jetant un regard en arrière sur la part de travail qu'il me fut donné d'accomplir dans ma vie, je puis donc dire que j'ai ouvert beaucoup de voies et donné bien des impulsions, qui pourront aboutir à quelque chose dans l'avenir. Je ne puis moi-même savoir si ce quelque chose sera beaucoup ou peu.

Bibliographie

J'omets les travaux histologiques et cliniques du temps où j'étais étudiant ou dozent. Mes publications ultérieures, celles qui parurent sous forme de livre, sont ici mentionnées par ordre chronologique.

1884. Über Coca. (De la Coca.)

1891. Klinische Studien über die halbseitige Zerebrallähmung der Kinder. (Études Cliniques sur la paralysie cérébrale hémilatérale des enfants, en collaboration avec le Dr O. Rie.)

1891. Zur Auffassung der Aphasien. (De la conception des aphasies.)

1893. Zur Kenntnis der zerebralen Diplegien des Kindesalter. (De la reconnaissance des diplégies cérébrales de l'enfance.)

1895. Studien über Hysterie. (Études sur l'hystérie, en collaboration avec Joseph Breuer.) Traduction française en préparation par P. Laforgue et A. Berman.

1897. Die infantile Zerebrallähmung. (La paralysie cérébrale infantile) (dans le Manuel de Nothnagel.)

1900. Die Traumdeutung. (7e édition 1922, traduit en français par Meyerson : La Science des Rêves. Alcan, Paris, 1926.)

1901. Der Traum. (Dans Löwensfelds Grenzfragen. Questions frontières de Lœwenfeld) (3e édition, 1922) traduit en français par Hélène Legros : Le rêve et son interprétation, Gallimard, Paris, 1925.

1901. Zur Psychopathologie des Alltagslebens (paru seulement sous forme de livre en 1904, 10e édition, 1924, traduit, en français par le Dr Jankélévitch : La Psychopathologie de la vie quotidienne. Payot, Paris, 1922.

1905. Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie. (5e édition, 1922) traduit en français par le Dr Reverchon. Trois essais sur la Théorie de la Sexualité. Gallimard, Paris, 1925.

1905. Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten (4e édition, 1925), traduction française en préparation chez Gallimard, par le Dr M. Nathan et Marie Bonaparte. L'esprit et ses rapport avec l'Inconscient.

1907. Der Wahn und die Träume in W. Jensens Gradiva (3e édition 1924), traduction française en préparation chez Gallimard, par le Dr M. Nathan et Marie Bonaparte. Le Délire et les Rêves dans Gradiva de Jensen.

1910. Uber Psychoanalyse. Conférences faites à Worcester Maso. (7e édition, 1924), traduction française par Yves Le Lay. Cinq leçons sur la psychanalyse. Payot, 1921.

1910. Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci. (3e édition, 1923), traduit en français par Marie Bonaparte : Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. Gallimard, Paris, 1927.

1913. Totem und Tabu. (3e édition, 1922), traduit en français par le Dr Jankélévitch. Totem et Tabou. Payot, Paris, 1923.

1916-1918. Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse. (4e édition, 1922), traduit en français par le Dr Jankélévitch. Introduction à la Psychanalyse. Payot, 1921.

1920. Jenseits des Lustprinzips, (3e édition, 1923), traduit en français par le Dr Jankélévitch. Au-delà du Principe du Plaisir.

1921. Massenspsychologie und Ich-Analyse (2e édition, 1923), traduit en français par le Dr Jankélévitch : Psychologie collective et analyse *du Moi*. Payot, Paris, 1925.

1923. Das Ich und das Es, traduit en français par le Dr Jankélévitch (Le Moi et le Soi) [11].

Ces trois dernières traductions ont été réunies, avec Zeitgemäss über Krieg und Tod (Considérations actuelles sur la Guerre et la Mort) et avec Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung (Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique) dans les Essais de psychanalyse (tr. Jankélévitch). Payot, Paris, 1927.

Mes nombreux articles sur la psychanalyse et ses applications ont paru, de 1906 à 1922, en les cinq volumes successifs des « Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre », (Essais réunis sur la doctrine des névroses). Ils émanent pour la plupart des revues dont je suis l'éditeur. (Internat. Zeitschrift für Psychoanalyse, Imago.)

Dans ces dernières années, l'Internationaler psychoanalytischer Verlag, à Vienne, a entrepris une édition de mes œuvres complètes, dont actuellement (1924) cinq volumes ont paru [12]. Une édition espagnole de mes œuvres complètes (Obras completas) due à Lopez Ballesteros et publiée chez R. Castillo, à Madrid, comprend déjà cinq [13] volumes. La plupart des livres mentionnés dans cette bibliographie et beaucoup de mes essais ont été rendus accessibles par des traductions aux lecteurs étrangers. (p. e. la Psychopathologie de la vie quotidienne, traduite en russe, anglais, hollandais, polonais, hongrois, français, espagnol ; l'Introduction à la psychanalyse, traduite en Amérique, Angleterre, Hollande, France, Italie, Espagne, Russie) [14].

11 Depuis le mot « ça » été adopté en France pour traduire les « Es » allemand. (Note N. d. T.)

12 En 1928, onze volumes. (N. d. T.)

13 Actuellement onze. (N. d. T.)

14 Freud a encore publié :

1925. Hemmung, Symptom, und Angst (Inhibition, Symptôme et Angoisse).

1926. Die Frage der Laienanalyse (Psychanalyse et Médecine), traduit en français par Marie Bonaparte.

1927. Die Zukunft einer Illusion. (L'avenir d'une illusion). traduit en français par Marie Bonaparte. Denoël et Steele. Paris. 1932. (N. d.T.)

La négation[1]

La façon dont nos patients présentent, au cours du travail analytique, leurs idées incidentes nous donne l'occasion de quelques observations intéressantes. « Vous allez maintenant penser que je vais dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai pas effectivement cette intention ». Nous comprenons que c'est le renvoi, par projection, d'une idée incidente qui vient juste d'émerger. Ou bien « vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce *n*'est *pas* elle ». Nous rectifions : donc c'est sa mère. Nous prenons pour nous la liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction de la négation, et d'extraire le pur contenu de l'idée incidente. C'est comme si le patient avait dit : « certes c'est bien ma mère dont l'idée m'est venue à propos de cette personne, mais je n ai aucun plaisir à donner crédit à cette idée incidente. »

Il arrive qu'on puisse obtenir d'une manière très commode un éclaircissement que l'on recherche sur le refoulé inconscient. On demande : que pourriez-vous tenir pour le plus invraisemblable de tout dans cette situation ? Qu'est-ce qui, à votre avis, était alors le plus éloigné de vous ? Si le patient tombe dans le piège et nomme ce à quoi il peut le moins croire, il a ainsi, presque toujours, avoué ce qui tombe juste. Nous rencontrons souvent un joli pendant de cette épreuve chez le névrosé obsessionnel qui a déjà été introduit à la compréhension de ses symptômes. « J'ai eu une nouvelle

1 Die Verneinung, *Imago*, 11 (3), 217-221. GW, XIV.

représentation obsédante. L'idée m'est venue aussitôt qu'elle pourrait signifier ceci de précis. Mais non, cela ne peut sûrement pas être vrai, sinon l'idée n'aurait pu m'en venir ». Ce qu'il rejette, en se fondant ainsi sur ce qu'il a pu épier de la cure, c'est naturellement le sens juste de la nouvelle représentation obsédante.

Un contenu de représentation ou de pensée refoulé peut donc se frayer la voie jusqu'à la conscience à la condition de se faire *nier*. La négation est une manière de prendre connaissance du refoulé, de fait déjà une suppression du refoulement, mais certes pas une acceptation du refoulé. On voit comment la fonction intellectuelle se sépare ici du processus affectif. À l'aide de la négation c'est seulement l'une des conséquences du processus du refoulement qui est abolie, celle qui consiste en ce que son contenu représentatif ne parvienne pas à la conscience. Il en résulte une sorte d'acceptation intellectuelle du refoulé tandis que persiste ce qui est essentiel dans le refoulement[2]. Au cours du travail analytique nous créons souvent une autre forme modifiée, très importante et assez déconcertante, de la même situation. Nous réussissons à vaincre même la négation et à instaurer la pleine acceptation intellectuelle du refoulé - le processus de refoulement lui-même n'est pas encore supprimé pour autant.

La tâche de la fonction intellectuelle de jugement étant d'affirmer ou de nier des contenus de pensée, les remarques précédentes nous ont conduits à l'origine psychologique de cette fonction. Nier quelque chose dans le jugement veut dire au fond : c'est là quelque chose que je préférerais de beaucoup refouler. Le jugement de condamnation est le substitut intellectuel du refoulement, son non est un signe de marquage de celui-ci, un certificat d'origine comparable au « made in Germany ». Au moyen

2 Le même processus est au fondement de ce processus bien connu : « évoquer son bonheur provoque le malheur ». « C’est merveilleux, je n’ai pas eu ma migraine depuis si longtemps » ; pourtant, c’est là la première annonce de l’accès dont on soupçonne déjà l’approche, mais auquel on ne veut pas encore croire.

du symbole de la négation la pensée se libère des limitations du refoulement et s'enrichit de contenus dont elle ne peut se passer pour son fonctionnement.

La fonction de jugement doit pour l'essentiel aboutir à deux décisions. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité. La propriété dont il doit être décidé pourrait originellement avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. Exprimé dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales : cela je veux manger ou bien je veux le cracher, et en poussant plus avant le transfert [de sens] : cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure hors de moi. Donc : ça doit être en moi ou bien en dehors de moi. Le moi-plaisir originel, comme je l'ai exposé ailleurs, veut s'introjecter tout le bon et jeter hors lui tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au-dehors est pour lui tout d'abord identique[3].

L'autre décision que doit prendre la fonction de jugement, celle qui porte sur l'existence réelle d'une chose représentée, est un intérêt du moi-réel définitif qui se développe à partir du moi-plaisir initial (épreuve de réalité). Maintenant il ne s'agit plus de savoir si quelque chose de perçu (une chose) doit être admis ou non dans le moi, mais si quelque chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception (réalité). C'est, comme on le voit, de nouveau une question de *dehors et dedans*. Le non-réel, le simplement représenté, le subjectif n'est que dedans ; l'autre, le réel, est présent *au-dehors* aussi. Dans ce développement, la prise en considération du principe de plaisir a été mise à l'écart. L'expérience a enseigné qu'il n'est pas seulement important de savoir si une chose (objet de satisfaction) possède la « bonne » propriété, donc mérite l'admission dans le moi, mais encore de savoir si elle est là dans le monde extérieur de sorte qu'on

3 Cf. Les développements de « Pulsions et destins de pulsions ».

puisse s'en emparer si besoin est. Pour comprendre ce progrès, il faut se souvenir que toutes les représentations sont issues de perceptions, qu'elles en sont des répétitions. Originellement donc, l'existence de la représentation est déjà un garant de la réalité du représenté. L'opposition entre subjectif et objectif n'existe pas dès le début. Elle s'établit seulement par le fait que la pensée possède la capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au-dehors. La fin première et immédiate de l'épreuve de réalité n'est donc pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant au représenté mais de le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent. Une autre capacité de la faculté de penser apporte une nouvelle contribution pour rendre le subjectif et l'objectif étrangers l'un à l'autre. La reproduction de la perception dans la représentation n'en est pas toujours la répétition fidèle ; elle peut être modifiée par des omissions, altérée par des fusions entre divers éléments. L'épreuve de réalité a ensuite à contrôler jusqu'où vont ces déformations. Mais on reconnaît comme condition pour la mise en place de l'épreuve de réalité que des objets aient été perdus qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle.

Le juger est l'action intellectuelle qui décide du choix de l'action motrice, met un terme à l'ajournement par la pensée, et du penser fait passer à l'agir. L'ajournement par la pensée, j'en ai aussi traité déjà en un autre endroit. Il est à considérer comme une action d'essai, un tâtonnement moteur avec des dépenses de décharge réduites. Faisons réflexion : où le moi avait-il pratiqué auparavant un tel tâtonnement, en quel endroit a-t-il appris la technique qu'il applique à présent au niveau des processus de pensée ? Cela s'est produit à l'extrémité sensorielle de l'appareil animique, au niveau des perceptions des sens. En effet, selon notre hypothèse, la perception n'est pas un processus purement passif, mais le moi envoie périodiquement dans le système de perception des petites

quantités d'investissement grâce auxquelles il déguste les stimulus extérieurs pour, après chacune de ces incursions tâtonnantes, se retirer à nouveau.

L'étude du jugement nous dévoile et nous fait pénétrer, peut-être pour la première fois, la façon dont s'engendre la fonction intellectuelle à partir du jeu des motions pulsionnelles primaires. Le juger est le développement ultérieur, approprié à une fin, de l'inclusion dans le moi ou de l'expulsion hors du moi qui, originellement, se produisaient selon le principe de plaisir. Sa polarité semble correspondre à l'opposition des deux groupes de pulsions dont nous avons accepté l'hypothèse. L'affirmation - comme substitut de l'unification - appartient à l'Éros, la négation - successeur de l'expulsion - appartient à la pulsion de destruction. Le plaisir généralisé de la négation, le négativisme de tant de psychotiques, doit être vraisemblablement compris comme indice de la démixtion des pulsions par retrait des composantes libidinales. Mais l'opération de la fonction du jugement n'est rendue possible que par la création du symbole de négation qui a permis à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des conséquences du refoulement et, par là, à l'égard de la contrainte du principe de plaisir.

Il est en excellent accord avec cette conception de la négation, que l'on ne rencontre dans l'analyse aucun « non » sortant de l'inconscient, et que la reconnaissance de l'inconscient de la part du moi s'exprime en une formule négative. Nulle preuve plus forte de la découverte réussie de l'inconscient que lorsque l'analysé y réagit par cette phrase : *cela je ne l'ai pas pensé,* ou *à cela je n'ai (jamais) pensé.*

Psychanalyse et médecine ou La question de l'analyse profane

Table des matières

Introduction

Ce titre [1] n'est pas compréhensible au premier abord. Je l'expliquerai donc : il s'agit ici des non-médecins et la question est celle-ci : doit-il dire permis aux non-médecins d'exercer l'analyse ? Cette question a ses conditions et de temps et de lieu. De temps : jusqu'à présent personne ne s'était soucié de qui exerce ou non la psychanalyse. Bien plus, on ne s'en est que trop peu soucié, on n'était d'accord que sur un seul point : personne ne devrait l'exercer, et ceci pour diverses raisons qu'on mettait en avant, et au fond desquelles se retrouvait toujours la même antipathie. L'exigence que seuls les médecins aient le droit d'analyser répond donc à une attitude nouvelle, et en apparence plus amicale, envers l'analyse - si elle arrive toutefois à échapper au soupçon de n'être qu'un rejeton plus ou moins défiguré de l'attitude primitive. On admet maintenant qu'un traitement analytique doit dire entrepris dans certaines circonstances, mais alors seuls les médecins doivent l'entreprendre. Le pourquoi de cette limitation reste à chercher.

Cette question, n'ayant pas dans tous les pays la même portée, a aussi ses conditions de lieu. En Allemagne, en Amérique, la discussion n'en peut être que théorique : dans ces pays, tout malade peut en effet se faire traiter comme et par qui lui plaît, n'importe qui peut s'instituer « guérisseur » et soigner des malades quelconques, si seulement il prend la responsabilité de ses actes. La loi

1 Die Frage der Laienanalyse. Laie : profane : non-médecin. (N. d. T.)

n'intervient pas avant qu'on y ait lait appel en expiation d'un dommage causé au malade. Mais, en Autriche, pays où et pour lequel j'écris, la loi est préventive, elle interdit au non-médecin d'entreprendre le traitement des malades, et cela, sans en attendre l'issue [2]. Ici donc, elle a un sens pratique, cette question : les non-médecins doivent-ils pouvoir traiter des malades par la psychanalyse ? Mais cette question, aussitôt posée, semble tranchée par la lettre de la loi. Les « nerveux » sont des malades, les non-médecins ne sont pas médecins, la psychanalyse est une pratique dont le but est la guérison ou l'amélioration des maladies nerveuses, tout traitement de ce genre est réservé aux médecins : donc il n'est pas permis que des non-médecins appliquent aux « nerveux » l'analyse, et si cela arrive quand même, il faut sévir. Les choses étant aussi simples, on ose à peine s'occuper encore de la question de l'analyse par les non-médecins. Mais il y a ici quelques difficultés dont la loi ne se soucie pas, et qui méritent pourtant d'être prises en considération. Peut-être apparaîtra-t-il que les malades, dans ce cas, ne sont pas des malades ordinaires, les non-médecins pas absolument des « profanes », et les médecins pas tout à lait ce qu'on peut attendre de médecins et sur quoi ils basent leurs prétentions. Si nous pouvons le prouver, alors la loi - exigence justifiée - ne devra pas s'appliquer sans modifications au cas qui nous occupe.

2 De même en France.

I.

Or, la question sera tranchée par des personnes qui ne sont pas obligées de connaître les particularités d'une cure analytique. Il est donc de notre devoir d'instruire ces personnes impartiales, supposées actuellement encore dans l'ignorance. Nous regrettons de ne pouvoir les rendre témoins d'une cure analytique. La « situation analytique » n'admet pas de tiers. De plus, les diverses séances sont de valeur très inégale, et un tel auditeur - forcément incompétent - admis à l'une quelconque des séances, n'en recevrait le plus souvent aucune impression valable ; il risquerait de ne rien comprendre à ce qui se passe entre l'analyste et le patient, ou bien il s'ennuierait. Il lui faut donc, bon gré, mal gré, se contenter de nos dires, que nous rendrons le plus possible dignes de confiance.

Le malade peut souffrir de changements d'humeur qu'il n'arrive pas à maîtriser, ou de découragements pusillanimes paralysant son énergie et lui ôtant toute confiance en lui-même, ou bien d'une gène angoissée dès qu'il se trouve parmi des étrangers. Il peut, sans comprendre pourquoi, ressentir que l'accomplissement de son travail professionnel lui devient difficile, et, de même, toute décision d'une certaine importance et toute entreprise. Il a un jour- sans savoir pourquoi - éprouvé une pénible crise d'angoisse, et, depuis, ne peut plus, sans un violent effort sur soi, traverser la rue ou aller en chemin de fer - peut-être même a-t-il dû renoncer à l'un comme à l'autre. Ou bien, chose bizarre, ses pensées suivent leur

propre chemin et ne se laissent pas guider par son vouloir. Elles poursuivent des problèmes à lui-même très indifférents, et pourtant elles ne s'en laissent pas arracher ! Des tâches ridicules lui sont imposées, comme de compter le nombre des fenêtres aux façades des maisons, et dans l'exécution des choses les plus simples : jeter une lettre à la poste, éteindre un bec de gaz, il est saisi, au bout d'un instant, du doute de l'avoir vraiment fait. Cela peut n'être qu'agaçant et importun. Mais l'état devient insupportable si le malheureux soudain n'arrive pas à se défendre de l'idée qu'il a poussé un enfant sous les roues d'une voiture, ou jeté un inconnu à l'eau du haut d'un pont, ou s'il doit se demander : « Ne serais-je pas l'assassin que la police recherche ? » - auteur d'un crime découvert le jour même. Tout cela est évidemment stupide, le malheureux le sait lui-même, il n'a jamais fait de mal à personne, mais le sentiment de culpabilité ne pourrait être plus fort s'il était vraiment le meurtrier qu'on recherche !

Ou bien notre patient - disons cette fois notre patiente - souffre d'autre manière et dans un domaine différent. Elle est pianiste, mais ses doigts sont saisis de crampes et lui refusent tout service. Doit-elle aller dans le monde, aussitôt se fait sentir un besoin naturel dont la satisfaction est incompatible avec le fait d'être en société. Elle a donc renoncé à fréquenter réunions, bals, théâtres ou concerts. Aux moments les moins appropriés elle est prise de maux de tête ou d'autre sensations douloureuses. Parfois, elle doit rendre tous ses repas, ce qui à la longue peut devenir dangereux. Enfin, chose déplorable, elle ne supporte aucune émotion, et les émotions sont dans la vie inévitables. Estelle émue, elle tombe dans des évanouissements, souvent accompagnés de crampes musculaires, rappelant les états pathologiques les plus inquiétants.

D'autres malades sont atteints dans un domaine où la vie sentimentale est en rapport intime avec le corps. S'agit-il d'hommes, ils sont incapables de donner une expression corporelle aux plus

tendres émois inspirés par l'autre sexe, tandis que toutes les réactions voulues sont à leur disposition en présence de femmes qu'ils n'aiment pas. Ou leur sensualité les lie à des femmes qu'ils méprisent et dont ils voudraient se détacher. Ou encore cette sensualité leur impose des conditions à remplir qui leur répugnent à eux-mêmes. S'agit-il de femmes, l'angoisse, le dégoût ou des entraves d'origine inconnue les empêchent de répondre aux exigence de la vie sexuelle, ou bien - cèdent-elles cependant à l'amour - elles se trouvent leurrées de la jouissance que la nature offre en prime à qui obéit à ses lois.

Toutes ces personnes s'avouent malades et recherchent les médecins, desquels on attend la délivrance de tels troubles nerveux. Ce sont aussi les médecins qui ont institué les catégories dans lesquelles on classe ces maux. Ils les diagnostiquent et les nomment selon leur point de vue : neurasthénie, psychasthénie, phobies, obsessions, hystérie. Ils soumettent à un examen les organes qui manifestent les symptômes : cœur, estomac, intestin, organes génitaux et les trouvent sains. Ils conseillent une interruption des occupations habituelles du malade, des distractions, des traitements fortifiants, des médicaments toniques, et obtiennent ainsi des améliorations passagères - ou bien rien du tout. Enfin les malades viennent à apprendre qu'il existe des gens tout à fait spécialisés dans le traitement de tels maux et ils commencent chez ceux-ci une analyse.

Notre auditeur impartial, que j'imagine présent, a montré des signes d'impatience pendant mon énumération des symptômes des névroses. Maintenant, il se fait attentif, il devient tout oreille : « Enfin, dit-il, nous allons apprendre ce que l'analyste entreprend avec le malade à qui le médecin ne put être d'aucun secours ! »

Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils causent. L'analyse n'emploie pas d'instruments - pas même pour l'examen du malade - et il n'ordonne pas de médicaments. Chaque fois que cela

est possible, il laisse même le malade, pendant le traitement, dans son atmosphère et son entourage. Cela n'est bien entendu pas une condition du traitement et ne peut pas toujours être réalisé. L'analyste fait venir le malade à une certaine heure de la journée, le laisse parler, l'écoute, puis lui parle et le malade l'écoute à son tour.

Notre auditeur impartial manifeste alors un grand soulagement et une détente évidente, mais aussi un certain et net dédain. Il semble vouloir dire : « Rien que ça ? Des mots, des mots et encore des mots », comme dit Hamlet ! Le discours ironique de Méphisto lui passe aussi par l'esprit : que les mots se prêtent à tout.

Aussi dit-il : « C'est donc une sorte de magie ? Vous parlez et ainsi faites envoler les maux. »

Très juste : ce serait de la magie, si cela agissait plus vite ! La magie réclame - attribut essentiel ! -la rapidité, on pourrait dire l'instantanéité du succès. Mais les cures analytiques exigent des mois, voire des années, et une magie aussi lente perd le caractère du merveilleux. D'ailleurs, ne méprisons pas le Verbe ! Il est un instrument de puissance, le moyen par lequel nous communiquons aux autres nos sentiments, le chemin par lequel nous acquérons de l'influence sur les autres hommes. Des paroles peuvent faire un bien qu'on ne peut dire ou causer de terribles blessures. Certes, au commencement était l'acte, le verbe ne vint qu'après ; ce lut sous bien des rapports un progrès de la civilisation quand l'acte put se modérer jusqu'à devenir le mot. Mais le mot fut cependant à l'origine un sortilège, un acte magique, et il a gardé encore beaucoup de sa force antique.

L'auditeur impartial poursuit : « Supposons que le malade ne soit pas mieux préparé que moi à l'intelligence de la cure analytique, comment voulez-vous l'amener à croire à la magie du mot ou du discours, qui doit le délivrer de ses maux ? »

Il faut bien entendu le préparer à sa cure, et un moyen très simple s'offre pour cela. On l'invite à être absolument sincère avec

son analyste, à ne rien lui dissimuler avec intention de ce qui lui passe par l'esprit, ensuite à se mettre au-dessus de toutes les réticences qui cherchent à empêcher la communication de telle pensée ou de tel souvenir. Chacun sait receler en lui-même des choses qu'il ne communiquerait aux autres que très à contrecœur, davantage, dont la communication lui semble impossible. Ce sont ses « intimités ». Il pressent aussi - ce qui est un grand progrès dans la connaissance de soi-même - qu'il est d'autres choses que l'on ne voudrait pas s'avouer à *soi-même,* que l'on se dissimule volontiers, auxquelles on coupe court et que l'on chasse si elles surgissent pourtant dans la pensée. Peut-être notre observateur remarque-t-il même qu'un très curieux problème psychologique est posé par ce fait qu'une de ses propres pensées doit être gardée secrète par rapport à son propre moi. On croirait que son moi n'a plus l'unité qu'il lui attribue toujours ; on penserait qu'il y a en lui encore autre chose qui peut s'opposer à son moi. En soi il peut ainsi obscurément pressentir comme une antithèse entre le moi et une vie psychique au sens plus large. A-t-il accepté la règle fondamentale de l'analyse : tout dire, alors le malade deviendra aisément accessible à l'idée que des rapports et un échange de pensées sous des conditions aussi peu communes puissent aussi amener des réactions toutes particulières.

« Je comprends », repartit notre auditeur impartial, « vous admettez que chaque « nerveux » a quelque chose qui l'oppresse, un secret. En l'engageant à le dire, vous le déchargez de ce poids et lui faites du bien. C'est là le principe de la confession, dont l'Église catholique s'est servi de tout temps pour s'assurer la maîtrise des âmes. »

Oui et non, devrons-nous répondre. La confession entre bien pour une part dans l'analyse, en quelque sorte comme introduction. Mais elle est très loin de se confondre avec l'essence de l'analyse ou de pouvoir expliquer son action. En confession, le pécheur dit ce qu'il sait ; en analyse, le névropathe doit dire davantage. Aussi bien

n'avons-nous jamais entendu prétendre que la confession ait jamais eu le pouvoir de guérir de vrais symptômes pathologiques.

« Alors je ne comprends encore pas », nous est-il répondu. « Qu'est-ce que cela signifie : le malade doit dire plus qu'il ne sait ? Cependant je puis me représenter qu'en tant qu'analyste vous obteniez une plus grande influence sur votre malade que le confesseur sur son pénitent. Vous vous occupez de lui plus longtemps, d'une manière plus intense, plus personnelle, et vous pouvez employer cette influence accrue pour le détourner de ses idées maladives, pour le dissuader de ses appréhensions, etc. Ce serait assez extraordinaire si, par ce moyen, des symptômes rien que corporels : vomissements, diarrhées, contractures, pouvaient être maîtrisés, mais je le sais, une telle influence sur un être humain est possible, si on le plonge en hypnose. Probablement obtenez-vous par vos efforts quelque relation hypnotique entre vous et le patient, qui se trouve lié à vous par la force de la suggestion, et cela, sans même que vous le vouliez ; ainsi les miracles de votre thérapeutique ne seraient qu'effets de la suggestion hypnotique. Mais, autant que je sache, la cure hypnotique est autrement rapide que votre analyse, qui, comme vous le dites, s'étend sur des mois et des années. »

Notre auditeur impartial n'est ni si ignorant ni si embarrassé que nous l'avions cru d'abord ! Il s'efforce incontestablement de saisir la psychanalyse à l'aide de ses connaissances antérieures, de la rattacher à quelque chose qu'il sache déjà. Reste à lui faire comprendre - tâche difficile ! - qu'il n'y saurait parvenir par ce moyen, que l'analyse est une méthode *sui generis*, une chose nouvelle, particulière, qui ne peut être saisie qu'au moyen de nouvelles vues - ou, si l'on veut, de nouvelles hypothèses. Mais nous devons d'abord répondre à sa dernière remarque.

Ce que vous avez dit de l'influence personnelle de l'analyste est, certes, très intéressant. Une telle influence existe et joue dans l'analyse un grand rôle. Mais pas le même que dans l'hypnotisme, Il

doit être possible de vous démontrer que les situations ici et là sont toutes différentes. Une remarque y pourra suffire : nous n'utilisons pas cette influence personnelle - le facteur « suggestif » - afin d'étouffer les symptômes pathologiques, ainsi qu'il advient dans la suggestion hypnotique. De plus, on aurait tort de croire que ce facteur soit absolument le support et le promoteur du traitement. Il l'est au début, mais plus tard il vient à l'encontre de nos intentions analytiques et nous contraint aux contre-mesures les plus rigoureuses. Je voudrais aussi vous montrer par un exemple combien la technique analytique s'écarte de celles qui cherchent à détourner et à dissuader. Notre patient est-il en proie à un sentiment de culpabilité comme s'il eût perpétré un grand crime, nous ne lui conseillons pas de se mettre au-dessus de ses scrupules de conscience par l'assurance de son indubitable innocence : il l'a déjà essayé tout seul sans succès. Mais nous l'avertissons qu'un sentiment aussi fort et aussi tenace doit pourtant être fondé sur quelque réalité, et que cette réalité pourra peut-être se découvrir.

« Cela m'étonnerait », reprend notre auditeur impartial, « que vous parveniez à apaiser le sentiment de culpabilité de votre malade en entrant ainsi dans ses vues. Mais quelles sont donc vos intentions analytiques et qu'entreprenez-vous avec votre patient ? »

II.

Si je veux me faire comprendre, il me faut maintenant vous communiquer quelques fragments d'une doctrine psychologique qui, hors les cercles analytiques, n'est pas connue ou pas estimée. De cette théorie découlera aisément et ce que nous attendons du malade et par quels chemins nous parvenons à notre but. Je vais vous l'exposer dogmatiquement, comme si elle était déjà un système achevé. Mais n'allez pas croire qu'elle soit née ainsi tout équipée, comme il advient aux systèmes philosophiques. Nous l'avons développée lentement, peu à peu, en avons dû conquérir péniblement chaque parcelle ; nous n'avons cessé de la modifier au contact constant de l'observation jusqu'à ce qu'elle ait enfin acquis la forme sous laquelle elle nous paraît suffire à nos desseins. J'aurais dû, voici peu d'années, exprimer cette doctrine en d'autres termes. Je ne puis bien entendu vous affirmer que l'expression formelle de la doctrine à l'heure qu'il est en demeurera la définitive. Vous le savez, la science n'est pas une révélation, il lui manque, longtemps encore après ses débuts, la certitude, l'immutabilité, l'infaillibilité, dont la pensée humaine est si avide. Mais telle qu'elle est, elle est pourtant tout ce que nous pouvons avoir. N'oubliez pas que notre science est très jeune - à peine aussi vieille que le siècle ! - et qu'elle travaille avec la matière peut-être la plus ardue qui puisse s'offrir à l'investigation humaine : ainsi vous pourrez vous mettre dans l'état d'esprit nécessaire à la compréhension de ce que je vais vous dire.

Cependant interrompez-moi chaque fois que vous ne pourrez me suivre ou que vous désirerez de plus amples éclaircissements.

- « Je vous interromps avant même que vous ne commenciez. Vous dites vouloir m'exposer une nouvelle psychologie, mais il me semble que la psychologie n'est pas une science nouvelle. Il y en a assez, de psychologie et de psychologues, et j'ai entendu dire pendant mes études que de grandes choses dans ce domaine ont déjà été accomplies. »

- Et je n'entends pas discuter leur valeur. Mais y regardez-vous de plus près, vous serez contraint d'attribuer ces grands accomplissements plutôt à la physiologie des sensations. Car la science de la vie psychique ne pouvait se développer, entravée qu'elle était par une seule mais essentielle méconnaissance. Qu'embrasse-t-elle aujourd'hui telle que l'enseigne l'École ? En dehors de ces très intéressants points de vue physiologiques sur les sensations, rien qu'une liste de divisions et de définitions de ce qui se passe dans notre âme, divisions et définitions qui, grâce au langage usuel, sont devenues le bien commun de tous les lettrés. Cela ne suffit évidemment pas pour comprendre notre vie psychique. Avez-vous remarqué que chaque philosophe, écrivain, historien ou biographe s'arrange une psychologie à lui, nous propose des hypothèses à lui sur les rapports et le but des actes psychiques, hypothèses plus ou moins séduisantes mais toutes également douteuses ? On manque évidemment ici d'une base commune. De là découle aussi qu'en psychologie on soit aussi irrespectueux et qu'on ne reconnaisse aucune autorité. Chacun peut ici « braconner » à son aise. Mettez-vous une question de physique ou de chimie sur le tapis, tout le monde se taira qui ne se sache pas en possession de « connaissances techniques ». Mais avancez-vous une assertion psychologique, préparez-vous à être jugé et contredit par n'importe qui. Sans doute n'y a-t-il pas dans ce domaine de « connaissances techniques ». Chacun a sa vie psychique et c'est pourquoi chacun se

tient pour un psychologue. Mais cela ne me semble pas un titre suffisant. On raconte qu'une personne se présenta un jour comme « bonne d'enfants » ; on lui demanda si elle s'entendait à élever les enfants. « Bien sûr, répondit-elle, j'ai été moi-même en mon temps petite enfant. »

- « Et vous prétendez avoir découvert cette « base commune » de la vie de l'âme, qui échappa à tous les psychologues, en observant des malades ? »

- Je ne crois pas que cette origine ôte de leur valeur à nos constatations. L'embryologie, par exemple, ne mériterait aucun crédit, si elle ne pouvait sans peine éclairer l'étiologie des malformations de naissance. Mais je vous ai parlé de gens dont les pensées marchent toutes seules, de telle sorte qu'ils se voient contraints à ruminer sans fin des problèmes qui leur sont terriblement indifférents. Pensez-vous que la psychologie d'école ait jamais fourni le moindre apport à l'éclaircissement d'une semblable anomalie ? Et enfin il nous arrive à tous que notre pensée, pendant la nuit, suive ses propres voies et crée des choses qu'ensuite nous ne comprenons pas, qui nous semblent étranges et douées d'une ressemblance suspecte avec certaines productions pathologiques. Je veux parler de nos rêves. Le peuple n'a jamais abandonné cette croyance que les rêves aient un sens, une valeur, signifient quelque chose. Ce sens des rêves, la psychologie de l'école n'a jamais pu le fournir. Elle n'a su quoi faire du rêve ; les quelques explications qu'elle en hasarda furent non psychologiques : ramener le rêve à des excitations sensorielles, ou bien à un sommeil plus ou moins profond des diverses parties du cerveau, etc. Mais on est en droit de dire qu'une psychologie qui ne sait pas expliquer le rêve n'est pas utilisable pour l'intelligence de la vie psychique normale et ne peut prétendre à s'appeler une science.

- « Vous devenez agressif : vous devez avoir touché un point sensible. J'ai en effet entendu dire que l'on attache, dans l'analyse,

une grande importance aux rêves, qu'on les interprète, qu'on découvre en eux le souvenir d'événements réels, etc. Mais aussi que l'interprétation des rêves est livrée au bon plaisir de l'analyste et que les analystes eux-mêmes n'en ont pas fini encore avec les différends sur la manière d'interpréter les rêves et le droit d'en tirer des conclusions. En est-il ainsi, vous feriez mieux de ne pas souligner d'un trait si épais la supériorité de l'analyse sur la psychologie classique. »

- Vous dites là des choses fort justes. Il est exact que l'interprétation des rêves a acquis, dans la théorie comme dans la pratique de l'analyse, une importance incomparable. Et si je parais agressif, ce n'est que pour me défendre. Mais quand je pense à tout l'esclandre que certains analystes ont fait à propos de l'interprétation des rêves, je pourrais désespérer et donner raison à l'exclamation pessimiste du grand satirique Nestroy : « Tout progrès n'est jamais qu'à demi aussi grand qu'il parut d'abord ! » Cependant avez-vous jamais vu les hommes faire autre chose qu'embrouiller et défigurer tout ce qui leur tombe en main ? Un peu de prudence et de maîtrise de soi suffisent à éviter la plupart des dangers de l'interprétation des rêves. Mais pensez-vous que nous arrivions jamais à l'exposé que j'ai à vous faire, si nous nous laissons ainsi détourner de notre sujet ? - « Oui : vous voulez m'exposer les bases fondamentales de la nouvelle psychologie, si je vous ai bien compris. »

- Je ne voulais pas commencer par là. J'avais l'intention de vous faire voir quelle conception, au cours des études analytiques, nous nous sommes formée de la structure de l'appareil psychique.

- « Puis-je demander ce que vous appelez « appareil psychique » et avec quoi il est construit ? »

- Vous verrez bientôt clairement ce qu'est l'appareil psychique. Mais ne demandez pas, je vous en prie, de quoi il est bâti ! Cela est sans intérêt psychologique, et reste à la psychologie aussi indifférent

qu'à l'optique de savoir si les parois du télescope sont en métal ou en carton. Nous laisserons de côté « l'essence » des choses pour ne nous occuper que de leur situation dans « l'espace ». Nous nous représentons l'appareil inconnu qui sert à accomplir les opérations de l'âme en vérité comme un instrument, fait de l'ajustage de diverses parties - que nous dénommons « instances ». À chacune est attribuée une fonction particulière, elles ont entre elles un rapport spatial constant, c'est-à-dire le rapport spatial a en avant ou en arrière » - « superficiel ou profond » n'exprime pour nous d'abord que la régulière succession des fonctions. Me fais-je encore comprendre ?

- « Difficilement. Peut-être comprendrai-je plus tard, mais voilà certes une singulière anatomie de l'âme, dont l'équivalent ne se rencontre pas dans les sciences naturelles ! »

- Que voulez-vous, c'est une hypothèse comme il y en a tant dans les sciences. Les premières de toutes ont toujours été assez grossières. « Open to revision », peut-on en dire. Je trouve superflu de me servir de la locution devenue si populaire « comme si ». La valeur d'une telle « fiction » - ainsi que l'appellerait le philosophe Vaihinger dépend de ce qu'on en peut faire.

Et je poursuis, restant sur le terrain de la sagesse courante, nous reconnaissons dans l'homme une organisation psychique intercalée entre, d'une part, ses excitations sensorielles et la perception de ses besoins corporels, d'autre part, ses actions motrices ; organisation servant d'intermédiaire entre les deux en vue d'un but bien défini. Nous appelons cette organisation son « moi ». Voilà qui n'est pas nouveau, chacun de nous fait cette hypothèse sans être philosophe, et quelques-uns même bien qu'ils le soient. Mais nous ne croyons pas avoir ainsi épuisé la description de l'appareil psychique. En plus de ce « moi », nous reconnaissons un autre territoire psychique plus étendu, plus vaste, plus obscur que le

« moi », et ce territoire nous l'appelons le « ça ». La relation existant entre le « moi » et le « ça » est ce qui va nous occuper d'abord.

Vous allez sans doute trouver mauvais que nous ayons choisi, pour désigner nos deux instances ou provinces psychiques, des mots courants au lieu de vocables grecs sonores. Mais nous aimons, nous autres psychanalystes, rester en contact avec la façon de penser populaire et préférons rendre utilisables pour la science les notions populaires que de les rejeter. Nous n'y avons aucun mérite, nous sommes contraints à agir ainsi, parce que nos doctrines doivent être comprises par nos malades, souvent très intelligents mais pas toujours versés dans les humanités. Le « ça » impersonnel correspond directement à certaines manières de parler de l'homme normal. « Cela m'a fait tressaillir, dit-on, quelque chose en moi, à ce moment, était plus fort que moi ». « C'était plus fort que moi [3]. »

En psychologie, nous ne pouvons décrire qu'à l'aide de comparaisons. Ce n'est pas spécial à la psychologie, il en est ainsi ailleurs. Mais nous devons sans cesse changer de comparaisons : aucune ne nous suffit longtemps. Si donc je veux vous rendre sensible la relation entre le moi et le ça, je vous prierai de vous représenter le « moi » comme une sorte de façade du « ça », un premier plan, - ou bien la couche externe, l'écorce de celui-ci. Tenons-nous-en à cette dernière comparaison. Nous le savons : les couches corticales en général sont redevables de leurs qualités spéciales à l'influence modificatrice du milieu extérieur auquel elles sont contiguës. Représentons-nous les choses ainsi : le « moi » serait la couche, - modifiée par l'influence du monde extérieur, de la réalité - de l'appareil psychique, du « ça ». Vous voyez combien, en psychanalyse, nous prenons au sérieux les notions spatiales. Pour nous le « moi » est vraiment le plus superficiel, le « ça » le plus profond, bien entendu considérés du dehors. Le « moi » a une

3 En français dans le texte. Nous avons traduit Es par ça comme rendant au mieux la notion, sinon le terme qu'implique Das Es, notion à la fois intime et impersonnelle, en réalité intraduisible en français. (N. d. T.)

situation intermédiaire entre la réalité et le « ça », qui est proprement le psychique.

- « Je ne vous demande pas encore comment on peut savoir tout cela. Dites-moi d'abord à quoi vous sert cette distinction entre un « moi » et un « ça », qu'est-ce qui vous y contraint ? »

- Votre question me montre dans quelle direction poursuivre. Ce qu'il importe en effet avant tout de savoir, c'est que le « moi » et le « ça » divergent fort et en bien des points l'un de l'autre ; d'autres règles président dans le « moi » ou dans le « ça » aux actes psychiques ; le « moi » vise d'autres buts et par d'autres moyens. Il y aurait là-dessus beaucoup à dire, mais vous contenterez-vous d'une nouvelle comparaison et d'un nouvel exemple ? Pensez aux différences existant entre le front et l'arrière, telles qu'elles s'étaient établies pendant la guerre. Alors nous ne nous étonnions pas qu'au front bien des choses se passassent autrement qu'à l'arrière, et qu'à l'arrière bien d'autres fussent permises qu'au front il fallait défendre. L'influence déterminante était naturellement la proximité de l'ennemi : pour la vie psychique, c'est la proximité du monde extérieur. Dehors - étranger - ennemi, furent une fois synonymes. Maintenant venons-en à l'exemple : dans le « ça » pas de conflits ; les contradictions, les contraires voient leurs termes voisiner sans en être troublés, des compromis viennent souvent accommoder les choses. En de tels cas, le « moi » eût été en proie à un conflit qu'il eût fallu résoudre, et la solution n'en peut être que l'abandon d'une aspiration au profit d'une autre. Le « moi » est une organisation qui se distingue par une remarquable tendance à l'unité, à la synthèse ; ce caractère manque au « ça », - celui-ci est, pour ainsi dire, incohérent, décousu, chacune de ses aspirations y poursuit son but propre et sans égard aux autres.

- « Et s'il existe un « hinterland » psychique d'une telle importance, comment me ferez-vous croire qu'il passa inaperçu jusqu'à l'avènement de l'analyse ? »

- Voilà que nous revenons à l'une de vos questions précédentes. La psychologie s'était fermé l'accès au domaine du « ça » en s'en tenant à une hypothèse qui paraît d'abord assez plausible mais qu'on ne peut pourtant soutenir. À savoir que tous les actes psychiques sont conscients, que la « conscience » est le signe distinctif du psychique, et que, y eût-il dans notre cerveau des opérations inconscientes, celles-ci ne méritent pas le nom d'actes psychiques et n'ont rien à voir avec la psychologie.

- « Cela va de soi, » me semble-t-il.

- Oui, c'est ce que pensent aussi les psychologues, mais il n'en est pas moins facile de montrer que c'est faux, qu'une telle opération est tout à fait impropre. La plus superficielle observation de soi-même montre que l'on peut avoir des idées subites qui n'ont pu surgir sans que rien les prépare. Mais, de ces états préparatoires de votre pensée, qui ont dû pourtant être aussi de nature psychique, vous ne percevez rien : seul le résultat émerge tout à fait dans votre conscience. Ce n'est qu'après coup et en de rares occasions que ces stades préparatoires de la pensée peuvent être, par la conscience, comme « reconstruits ».

- « Sans doute l'attention était-elle détournée, ce qui empêcha de remarquer sur le moment ces stades préparatoires. »

- Faux-fuyant ! Vous n'y échapperez pas : c'est un fait qu'en vous peuvent se passer des actes d'ordre psychique, souvent fort compliqués, desquels votre conscience ne perçoit rien, desquels vous ne savez rien. Ou bien êtes-vous prêt à recourir à l'hypothèse « qu'un peu plus ou un peu moins » de votre « attention » suffise pour changer un acte non psychique en un acte psychique ? D'ailleurs à quoi bon cette discussion ? Il y a des expériences d'hypnotisme qui démontrent l'existence de pareilles pensées inconscientes d'une manière irréfutable pour quiconque veut bien voir.

- « Je ne veux pas vous contredire, mais je crois vous comprendre enfin. Ce que vous nommez le « moi », c'est la

conscience, et votre « ça » est ce qu'on nomme le « subconscient « et qui fait en ce moment tant parler de lui ! Mais pourquoi la mascarade de ces noms nouveaux ! »

- Ce n'est pas une mascarade ; les autres noms sont inutilisables. Et n'essayez pas de m'offrir de la littérature en place de science. Quelqu'un. parle-t-il de processus subconscients, je ne sais s'il les entend au sens topique ce qui réside dans l'âme *au-dessous* du conscient, - ou bien au sens qualitatif : une autre conscience, souterraine pour ainsi dire. Sans doute mon interlocuteur n'y voit-il pas lui-même très clair. La seule distinction admissible est celle entre « conscient » et « inconscient ». Mais on ferait une erreur grosse de conséquences si l'on croyait que cette division entre « conscient » et « inconscient » coïncidât avec celle entre « moi » et « ça ». Sans doute, il serait merveilleux que ce fût aussi simple ; notre théorie aurait alors beau jeu. Mais les choses ne sont pas aussi simples. Tout ce qui se passe dans le « ça » est et demeure inconscient : voilà qui seul est certain, et que les processus se déroulant dans le « moi » *peuvent* devenir conscients, et eux seuls. Mais ils ne le sont pas tous, pas toujours, pas nécessairement, et de grandes parties du « moi » peuvent durablement rester inconscientes.

L'accès à la conscience d'un processus psychique est une chose compliquée. Je ne puis m'empêcher de vous exposer - à nouveau sur le mode dogmatique - ce que nous en pensons. Vous vous le rappelez : le « moi » est la couche externe, périphérique, du « ça ». Or nous croyons qu'à la surface la plus externe de ce « moi » se trouve une « instance » particulière, directement tournée vers le monde extérieur, un système, un organe, par l'excitation exclusive duquel le phénomène appelé conscience peut naître, Cet organe peut aussi bien être stimulé *du dehors,* en recevant à l'aide des organes sensoriels les excitations émanant du monde extérieur - que *du dedans,* en prenant connaissance, d'abord des sensations résidant dans le « ça » et ensuite des processus en cours dans le « moi ».

- « Cela devient de pire en pire, et je comprends de moins en moins. Vous m'avez donc invité à une petite conférence sur cette question : les non-médecins peuvent-ils entreprendre eux aussi des cures analytiques ? À quoi bon alors ce découpage en quatre de théories osées, obscures, de la justesse desquelles vous ne pouvez pas me convaincre ? »

- Je le sais, je ne peux pas vous convaincre. Cela est hors de ma possibilité et, par suite, de mon dessein. Quand nous donnons à nos élèves un enseignement théorique en psychanalyse, nous pouvons observer combien celui-ci leur fait d'abord peu d'effet. Ils recueillent les doctrines analytiques avec la même froideur que les autres abstractions dont ils furent nourris. Quelques-uns voudraient peut-être être convaincus, mais rien n'indique qu'ils le soient. Aussi demandons-nous que quiconque veut exercer l'analyse sur d'autres, se soumette d'abord lui-même à une analyse. Ce n'est qu'au cours de cette auto-analyse (comme on l'appelle à tort), et en éprouvant réellement sur leur propre corps - plus justement sur leur propre âme, - les processus dont l'analyse soutient l'existence, que nos élèves acquièrent les convictions qui les guideront plus tard comme analystes. Comment puis-je alors m'attendre à vous convaincre de la justesse de nos théories, vous, l'auditeur impartial à qui je ne puis présenter qu'un exposé incomplet, tronqué, par suite sans clarté, et à qui manque la confirmation de votre expérience propre ?

Je poursuis un autre but. La question n'est pas ici de discuter si l'analyse est chose intelligente ou absurde, si elle a raison dans ce qu'elle avance ou si elle tombe dans de grossières erreurs. Je déroule nos théories devant vous, parce que c'est le meilleur moyen de vous montrer quelles idées constituent le corps de l'analyse, de quelles prémisses elle part quand elle commence à s'occuper d'un malade, et comment elle s'y prend. Ainsi une lumière très vive sera projetée sur la question de l'analyse par les non-médecins. Mais rassurez-vous ! Si vous m'avez suivi jusqu'ici, vous avez supporté le pire, ce qui

suivra vous semblera facile. Mais laissez-moi maintenant reprendre haleine.

III.

« J'attends que vous me déduisiez, des théories de la psychanalyse, comment se représenter la genèse d'une affection nerveuse ? »

- Je m'y essaierai. Il nous faut alors étudier notre « moi » et notre « ça » d'un point de vue nouveau : le dynamique, c'est-à-dire en ayant égard aux forces qui se jouent à l'intérieur de ceux-ci et entre eux. Jusqu'à présent nous nous sommes contentés de *décrire* l'appareil psychique.

- « Pourvu que cela ne redevienne pas aussi incompréhensible ! »

- J'espère que non. Vous vous y reconnaîtrez bientôt, Ainsi, nous admettons que les forces dont l'action met en mouvement l'appareil psychique sont engendrées par les organes du corps et expriment les grands besoins corporels. Vous vous souvenez des paroles de notre poète-philosophe [4] : la faim et l'amour. Une couple d'ailleurs de forces imposantes ! Nous appelons ces besoins corporels, en tant qu'ils sont incitations à l'activité psychique « *Triebe* » (instincts ou pulsions), un mot que bien des langues modernes nous envient. Ces instincts emplissent le « ça » ; toute l'énergie existant dans le « ça », dirons-nous en abrégé, en émane. Les forces à l'intérieur du « moi » n'ont pas non plus d'autre origine, elles dérivent de celles contenues dans le « ça ». Et que veulent ces

4 Schiller. (N. d. T.)

instincts ? La satisfaction, c'est-à-dire que soient amenées des situations dans lesquelles les besoins corporels puissent s'éteindre. La chute de la tension du désir est ressentie, par l'organe de notre perception consciente, comme un plaisir ; une croissance de cette même tension bientôt comme un déplaisir. De ces oscillations naît la suite des sensations « plaisir-déplaisir » qui règle l'activité de tout l'appareil psychique. Nous appelons cela « la souveraineté du principe de plaisir. »

Des états insupportables prennent naissance quand les aspirations instinctives du « ça » ne trouvent pas à se satisfaire. L'expérience montre bientôt que de telles satisfactions ne peuvent être obtenues qu'à l'aide du monde extérieur. C'est alors que la partie du « ça » tournée vers le monde extérieur, le « moi » entre en fonction. Si toute la force motrice qui fait se mouvoir le vaisseau est fournie par le « ça », le « moi » est en quelque sorte celui qui assume la manœuvre du gouvernail, sans laquelle aucun but ne peut être atteint. Les instincts du « ça » aspirent à des satisfactions immédiates, brutales, et n'obtiennent ainsi rien, ou bien même se causent un dommage sensible. Il échoit maintenant pour tâche au « moi » de parer à ces échecs, d'agir comme intermédiaire entre les prétentions du « ça » et les oppositions que celui-ci rencontre de la part du monde réel extérieur Le « moi » déploie son activité dans deux directions. D'une part, il observe, grâce aux organes des sens, du système de la conscience, le monde extérieur, afin de saisir l'occasion propice à une satisfaction exempte de périls ; d'autre part, il agit sur le « ça », tient en bride les passions de celui-ci, incite les instincts à ajourner leur satisfaction ; même, quand cela est nécessaire, il leur fait modifier les buts auxquels ils tendent ou les abandonner contre des dédommagements. En imposant ce joug aux élans du « ça », le « moi » remplace le principe de plaisir, primitivement seul en vigueur, par le « principe » dit « de réalité » qui certes poursuit le même but final, mais en tenant compte des

conditions imposées par le monde extérieur. Plus tard, le « moi » s'aperçoit qu'il existe, pour s'assurer la satisfaction, un autre moyen que l'adaptation dont nous avons parlé, au monde extérieur. On peut en effet agir sur le monde extérieur afin de le modifier, et y créer exprès les conditions qui rendront la satisfaction possible. Cette sorte d'activité devient alors le suprême accomplissement du « moi » ; l'esprit de décision qui permet de choisir quand il convient de dominer les passions et de s'incliner devant la réalité, ou bien quand il convient de prendre le parti des passions et de se dresser contre le monde extérieur, cet esprit de décision est tout l'art de vivre.

- « Et comment le « ça » se laisse-t-il ainsi commander par le « moi », puisque, si je vous ai bien compris, il est, des deux, le plus fort ? »

- Oui, cela va bien, tant que le « moi » est en possession de son organisation totale, de toute sa puissance d'agir, tant qu'il a accès à toutes les régions du « ça » et y peut exercer son influence. Il n'existe en effet entre le « moi » et le « ça » pas d'hostilité naturelle, ils font partie d'un même tout et, dans l'état de santé, il n'y a pas lieu pratiquement de les distinguer.

- « J'entends. Mais je ne vois pas, dans cette relation idéale, la plus petite place pour un trouble maladif. »

Vous avez raison - tant que le « moi », dans ses rapports avec le « ça », répond à ces exigences idéales, il n'y a aucun trouble nerveux. La porte d'entrée de la maladie se trouve là où on ne la soupçonnerait pas, bien que quiconque connaît la pathologie générale ne puisse s'étonner de le voir confirmer ici : les évolutions et les différenciations les plus importantes sont justement celles qui portent en elles-mêmes le germe du mal, de la carence de la fonction.

- « Vous devenez trop savant, je ne comprends plus. »

- Je dois reprendre d'un peu plus loin. Le petit être qui vient de naître est, n'est-ce pas, une très pauvre et impuissante petite chose au regard du monde extérieur tout-puissant et plein d'actions destructrices. Un être primitif, n'ayant pas encore développé un « moi » organisé, est exposé à tous ces traumatismes. Il ne vit que pour la satisfaction « aveugle » de ses instincts, ce qui souvent cause sa perte. La différenciation d'un « moi » est avant tout un progrès en faveur de la conservation vitale. Bien entendu, quand l'être périt, il ne tire aucun profit de son expérience, mais, survit-il à un traumatisme, il se tiendra en garde contre l'approche de situations analogues et signalera le danger par une répétition abrégée des impressions vécues lors du premier traumatisme : par un « affect » d'angoisse. Cette réaction au péril amène une tentation de fuite, condition de salut jusqu'au jour où l'être, devenu assez fort, pourra faire face aux dangers épars dans le monde extérieur de façon active, peut-être même en prenant l'offensive.

- « Cela nous entraîne bien loin de ce que vous aviez promis de me dire. »

- Vous ne vous doutez pas combien je suis près de tenir ma promesse. Même chez les êtres qui auront plus tard un « moi » organisé à la hauteur de sa tâche, le « moi » dans l'enfance, est faible et peu différencié du « ça m. Maintenant figurez-vous ce qui arrivera quand ce « moi » sans force sera en butte à une aspiration instinctive du « ça », à laquelle il voudrait bien résister, devinant que la satisfaction en serait dangereuse, capable d'amener une situation traumatique, un heurt avec le monde extérieur, mais cela sans avoir encore la force de dominer cette aspiration instinctive. Le « moi » traite le péril intérieur émané de l'instinct comme s'il était péril extérieur ; il tente de prendre la fuite, il se retire de cette région du « ça » et l'abandonne à son sort après lui avoir supprimé tous les apports que d'ordinaire il met à la disposition des émois de l'instinct. Nous disons alors que le « moi » entreprend un *refoulement* de cette

aspiration instinctive. Ceci a pour résultat immédiat de parer au danger, mais on ne confond pas impunément ce qui est interne et ce qui est externe. On ne peut pas se fuir. En *refoulant,* le « moi » obéit au principe de plaisir, que sa tâche habituelle est de modifier : il doit donc en porter la peine. La peine en sera que le « moi » aura ainsi durablement restreint son royaume. L'aspiration instinctive refoulée est maintenant isolée, abandonnée à elle-même, inaccessible, mais aussi impossible à influencer. Elle suivra désormais ses propres voies. Le « moi » ne pourra en général plus, même lorsqu'il se sera fortifié, lever le refoulement, sa synthèse est détruite. une partie du « ça » demeure au « moi » terrain défendu. L'aspiration instinctive isolée, de son côté, ne reste pas non plus oisive, elle trouve à se dédommager de la satisfaction normale qui lui est refusée, engendre des rejetons psychiques qui la représentent, elle se met en rapport avec d'autres processus psychiques qu'elle dérobe à leur tour au « moi » de par son influence, et enfin fait irruption dans le « moi » et dans la conscience sous une forme substitutive déformée et méconnaissable, bref, élabore ce qu'on appelle un « symptôme ». Nous embrassons maintenant d'un coup d'œil ce qui constitue un trouble « nerveux » : d'une part, un « moi » entravé dans sa synthèse, sans influence sur une partie du « ça », devant renoncer à exercer une part de son activité afin d'éviter un heurt nouveau avec ce qui est refoulé, s'épuisant dans un vain combat contre les symptômes, rejetons des aspirations refoulées ; d'autre part, un « ça », au sein duquel des instincts isolés se sont rendus indépendants, poursuivent leurs buts à eux sans égard aux intérêts généraux de l'être, et n'obéissent plus qu'aux lois de la psychologie primitive qui commandent dans les profondeurs du « ça ». Voyons-nous les choses de haut, alors la genèse des névroses nous apparaît sous cette formule simple : « le moi » a tenté d'étouffer certaines parties du « ça » d'une *manière impropre, il y a* échoué et le « ça » se venge. La névrose est donc la conséquence d'un conflit entre le « moi » et le « ça », conflit auquel le « moi » prend part - un examen

approfondi le démontre - parce qu'il ne peut absolument pas renoncer à sa subordination aux réalités du monde extérieur. L'opposition est entre le monde extérieur et le « ça », et puisque le « moi », fidèle en cela à son essence intime, prend parti pour le monde extérieur, il entre en conflit avec son « ça ». Mais prenez-y bien garde : ce n'est pas le fait de ce conflit qui conditionne la maladie - de tels conflits entre réalité et « ça » sont inévitables et l'un des devoirs constants du « moi » est de s'y entremettre - mais ce qui cause le mal est ceci : le « moi » se sert, pour résoudre le conflit, d'un moyen insuffisant, le refoulement. Cependant la cause en est que le « moi », quand cette tâche s'offrit à lui, était peu développé et sans force. Les refoulements décisifs ont en effet tous lieu dans la première enfance.

- « Quels curieux détours ! Je suis votre conseil, je ne critique pas, vous voulez seulement me montrer ce que la psychanalyse pense de la genèse des névroses, afin d'y rattacher ce qu'elle entreprend pour les guérir. J'aurais plusieurs questions à poser, j'en poserai quelques-unes plus tard. Je serais d'abord tenté de suivre vos traces, de tenter à mon tour une construction hypothétique, une théorie. Vous avez exposé la relation « monde extérieur - moi - ça » et établi, comme condition essentielle des névroses, ceci : le « moi » restant sous la dépendance du monde extérieur, entre en conflit avec le « ça ». Le cas contraire ne serait-il pas concevable dans un tel conflit, le « moi » se laissant entraîner par le « ça » et renonçant à toute considération envers le monde extérieur ? Qu'arrive-t-il alors ? Je ne suis qu'un profane, mais d'après les idées que je me fais sur la nature d'une psychose, une telle décision du « moi » en pourrait bien être la condition. L'essentiel d'une maladie mentale semble donc être qu'on se détourne ainsi de la réalité. »

- Oui, j'y ai moi-même pensé, et je le crois juste, bien que la démonstration de cette idée exige la mise en discussion de rapports fort enchevêtrés. Névrose et psychose sont évidemment apparentées

de très près et doivent cependant, en quelque point essentiel, diverger. Ce point pourrait bien être le parti que prend le « moi » en un tel conflit. Et le « ça », dans les deux cas, garderait son caractère d'aveugle inflexibilité.

- « Poursuivez, je vous en prie. Quelles indications donne votre théorie pour le traitement des névroses »

- Notre but thérapeutique est maintenant aisé à déterminer. Nous voulons reconstituer le « moi », le délivrer de ses entraves, lui rendre la maîtrise du « ça », perdue pour lui par suite de ses précoces refoulements. Dans ce but seul nous faisons l'analyse, toute notre technique converge vers ce but. Il nous faut rechercher les refoulements anciens, incitant le « moi » à les corriger, grâce à notre aide, et à résoudre ses conflits autrement et mieux qu'en tentant de prendre devant eux la fuite. Comme ces refoulements ont eu lieu de très bonne heure dans l'enfance, le travail analytique nous ramène à ce temps. Les situations ayant amené ces très anciens conflits sont le plus souvent oubliées, le chemin nous y ramenant nous est montré par les symptômes, rêves et associations libres du malade, que nous devons d'ailleurs d'abord interpréter, traduire, ceci parce que, sous l'empire de la psychologie du « ça », elles ont revêtu des formes insolites, heurtant notre raison. Les idées subites, les pensées et souvenirs que le patient ne nous communique pas sans une lutte intérieure nous permettent de supposer qu'ils sont de quelque manière apparentés au « refoulé », ou bien en sont des rejetons. Quand nous incitons le malade à s'élever au-dessus de ses propres résistances et à tout nous communiquer, nous éduquons son « moi » à surmonter ses tendances à prendre la fuite et lui apprenons à supporter l'approche du « refoulé ». Enfin, quand il est parvenu à reproduire dans son souvenir la situation ayant donné lieu au refoulement, son obéissance est brillamment récompensée ! La différence des temps est toute en sa faveur : les choses devant

lesquelles le « moi » infantile, épouvanté, avait fui, apparaissent souvent au « moi » adulte et fortifié comme un simple jeu d'enfant.

IV.

« Tout ce que vous m'avez contée jusqu'à présent était de la psychologie. C'était souvent étrange, revêche, obscur, mais du moins - comment dirai-je ? - c'était toujours propre. Certes, je ne savais jusqu'à ce jour presque rien de votre psychanalyse, mais la rumeur m'est cependant parvenue qu'elle s'occupe principalement de choses n'ayant aucun droit à cette épithète. Or, vous n'avez touché à rien de semblable jusqu'à présent : cela me fait l'impression d'une réticence voulue. Je ne puis réprimer un autre doute. Les névroses sont - vous le dites vous-même - des perturbations de la vie psychique. Et des choses de l'importance de notre éthique, de notre conscience, de nos idéals, ne joueraient aucun rôle dans ces perturbations profondes ? »

- Vous trouvez donc que deux sujets manquent jusqu'à présent à nos entretiens : ce qui touche aux choses les plus basses comme ce qui touche aux choses les plus hautes. Cela tient à ce que nous n'avons pas encore du tout traité du contenu de la vie psychique. Laissez-moi maintenant jouer à mon tour le rôle d'interrupteur, et suspendre un moment le cours de notre entretien. Si je vous ai fait tant de psychologie, c'est que je désirais vous donner l'impression que le travail analytique est une application de la psychologie, davantage, d'une psychologie qui, hors l'analyse, est inconnue. L'analyste doit avant tout avoir appris cette psychologie, la psychologie profonde ou psychologie de l'inconscient -du moins en avoir appris ce qui en est connu à ce jour. Nous aurons besoin de

ceci pour nos conclusions ultérieures. Mais dites-moi maintenant ce que vous entendiez par vos allusions à la propreté ?

- « Voilà. On raconte partout que, dans l'analyse, les affaires les plus intimes, les plus vilaines, ayant trait à la vie sexuelle, sont abordées dans tous leurs détails. En est-il ainsi - je n'ai rien pu tirer de vos argumentations psychologiques me montrant qu'il en soit forcément ainsi - alors ce serait un argument puissant pour n'autoriser que des médecins à pratiquer de telles cures. Comment peut-on songer à accorder d'aussi dangereuses libertés à d'autres personnes dont la discrétion est incertaine et le caractère sans garantie ? »

- Il est vrai, les médecins possèdent, au domaine de la sexualité, quelques prérogatives ; ils ont même droit à inspecter les organes génitaux. Bien qu'en Orient ils ne le pussent pas ; de même certains réformateurs de la morale - vous savez de qui je veux parler [5] - leur ont contesté ce droit. Mais vous voulez d'abord savoir s'il en est ainsi dans l'analyse et pourquoi il en doit être ainsi ? -Je vous répondrai : oui, il en est ainsi.

Et il en doit être ainsi, en premier lieu, parce que l'analyse s'élève sur cette base : l'absolue sincérité. On y traite, par exemple, des questions pécuniaires avec la même minutie et la même franchise, on y fait des aveux qu'on ne ferait à aucun de ses concitoyens, même s'il n'est pas concurrent ou employé du fisc ! Que cette obligation d'être sincère impose une lourde responsabilité morale à l'analyste lui-même, cela je ne le contesterai pas, au contraire, j'attirerai là-dessus toute votre attention.

Il en doit être ainsi, en second lieu, parce que, parmi les causes efficientes ou occasionnelles des maladies nerveuses, les facteurs de la vie sexuelle jouent un rôle d'importance démesurée, un rôle dominant, peut-être même spécifique. Que peut faire d'autre l'analyste que d'adapter son sujet à celui que le malade lui apporte ?

5 Tolstoï. (N. d. T.)

L'analyste n'attire jamais le patient sur le terrain sexuel, il ne lui dit pas d'avance : il va s'agir des intimités de votre vie sexuelle ! Il le laisse commencer à son gré et attend tranquillement que le patient lui-même touche aux sujets sexuels. J'ai soin d'en avertir mes élèves : nos adversaires nous ont annoncé que nous rencontrerions des cas où le facteur sexuel ne jouerait aucun rôle ; gardons-nous donc de l'introduire nous-mêmes dans l'analyse, ne nous gâtons pas la chance de trouver un tel cas ! Mais jusqu'ici aucun de nous n'a eu ce bonheur.

Je le sais : notre reconnaissance de la sexualité est devenue le motif le plus fort - avoué ou inavoué - de l'hostilité du publie contre l'analyse. Cela doit-il nous troubler ? Non, mais nous faire voir combien névrotique est toute notre civilisation, puisque les soi-disant normaux se comportent à peu près comme les « nerveux ». Au temps où, dans les sociétés savantes d'Allemagne, on portait sur la psychanalyse des jugements solennels - aujourd'hui tout est sensiblement plus calme - un orateur prétendait à une autorité particulière parce que, d'après lui, il laissait aussi les malades s'exprimer ! Sans doute dans un but diagnostique et afin d'éprouver les assertions des analystes. Mais, ajoutait-il, dès qu'ils commencent à parler de choses sexuelles, alors je leur ferme la bouche. Que pensez-vous d'une telle procédure ? La société savante acclama l'orateur au lieu d'avoir honte pour lui comme il eût convenu. Seule, la triomphante certitude puisée dans la conscience de préjugés communs peut expliquer le mépris de toute logique manifesté par cet orateur. Quelques années plus tard quelques-uns de mes élèves d'alors cédèrent au besoin de libérer la société humaine de ce joug de la sexualité que la psychanalyse veut lui imposer. L'un [6] déclara que le « sexuel » ne signifiait nullement la sexualité, mais quelque chose d'autre, d'abstrait, de mystique ; un second [7], que la vie sexuelle n'est que l'un des domaines où l'homme exerce son appétit

6 Jung. (N. d. T.)

7 Adler. (N. d. T.)

instinctif de puissance et de domination. Ils ont été très applaudis - pour le moment du moins.

- « Je me risque pourtant une fois à prendre parti. Cela me semble très osé de prétendre que la sexualité ne soit pas un besoin naturel, primitif de l'être, mais l'expression de quelque chose d'autre. Il suffit de s'en tenir à l'exemple des animaux. »

- Peu importe. Point de mixture, si absurde fût-elle, que la société ne soit prête à avaler, si on la proclame antidote contre la toute-puissance de la sexualité !

Je vous l'avouerai d'ailleurs : l'aversion que vous m'avez laissé deviner en vous à faire une aussi large place, dans la genèse des névroses, au facteur sexuel, ne me semble pas très compatible avec votre devoir d'impartialité. Ne craignez-vous pas qu'une telle antipathie vous gêne pour porter un jugement impartial ?

- « Je suis peiné de vous entendre parler ainsi. Votre confiance en moi semble ébranlée. Pourquoi donc n'avez-vous pas choisi quelqu'un d'autre comme auditeur impartial ? »

- Parce que l'autre n'eût pas pensé autrement que vous. Eût-il été d'avance prêt à reconnaître l'importance de la vie sexuelle, tout le monde se fût écrié : Il n'est pas impartial, c'est un de vos adeptes ! Non, je n'abandonne pas l'espoir d'exercer sur vos opinions une influence. Mais je reconnais que ce cas ne se présente pas pour moi comme le précédent. Quand tout à l'heure nous parlions psychologie, cela m'était égal d'être cru ou non, pourvu que vous ayez l'impression qu'il s'agisse là de purs problèmes psychologiques. Cette fois, pour la question sexuelle, je voudrais pourtant arriver à vous faire comprendre ceci : votre plus puissant mobile de contradiction est l'hostilité avec laquelle vous abordez le débat, et que vous partagez avec tant d'autres.

- « L'expérience, qui vous a donné votre inébranlable certitude, me manque donc. »

- Je puis maintenant poursuivre. La vie sexuelle n'est pas qu'une grivoiserie, mais encore un sérieux problème scientifique. Bien du nouveau restait à découvrir, bien de l'étrange à élucider. Je vous ai déjà dit que l'analyse devait remonter jusqu'aux toutes premières années de l'enfance du patient, parce que les refoulements décisifs ont lieu à cette époque, alors que le « moi » était débile. Mais l'enfant n'a certes pas de vie sexuelle, celle-ci ne commence qu'avec la puberté ?

Au contraire, il nous restait à le découvrir : les aspirations sexuelles accompagnent la vie depuis le jour de la naissance, et c'est justement contre ces instincts que le « moi » infantile se met en défense par le moyen du refoulement. Une curieuse coïncidence, n'est-ce pas ? Le petit enfant se débat contre la force de la sexualité tout comme ensuite l'orateur dans la Société savante ou plus tard mes élèves se créant leurs propres théories ? Comment cela se fait-il ? L'explication la plus générale serait que notre civilisation s'édifie en somme aux dépens de la sexualité, mais il reste beaucoup à dire là-dessus.

La découverte de la sexualité infantile est de l'ordre de ces trouvailles dont il faut avoir honte. Quelques médecins d'enfants ne l'ont jamais ignorée, ainsi, semble-t-il, que quelques bonnes d'enfants. Des hommes distingués, qui s'intitulent spécialistes en psychologie infantile, ont alors parlé, d'un ton réprobateur, de « profanation de l'enfance ». Toujours des sentiments en place d'arguments ! Dans nos corps politiques de tels procédés sont quotidiens. Un membre de l'opposition se lève et dénonce une mauvaise gestion dans l'administration, l'armée, la justice, ou ailleurs. Là-dessus un autre déclare, de préférence un membre du gouvernement, que ces constatations attentent à l'honneur de l'État, de l'armée, de la dynastie, voire de la patrie. Donc elles ne correspondent pas à la vérité ! Car de tels sentiments ne supportent pas l'offense.

La vie sexuelle de l'enfant diffère bien entendu de celle de l'adulte. La fonction sexuelle, de ses débuts jusqu'à sa forme finale qui nous est bien connue, subit une évolution compliquée. Elle se constitue par l'agrégation de nombreux instincts partiels, chacun ayant ses buts spéciaux, traverse plusieurs phases d'organisation, jusqu'à ce qu'enfin elle se mette au service de la reproduction. Tous les instincts partiels ne sont pas également utilisables en vue du but final, ils doivent être dérivés, remodelés, en partie étouffés. Une aussi ample évolution n'est pas toujours accomplie irréprochablement, il peut se produire des arrêts de développement, des « fixations » partielles à des phases précoces de l'évolution ; alors, si plus tard l'exercice de la fonction sexuelle rencontre des obstacles, l'élan sexuel - la libido, comme nous l'appelons - retombe volontiers sur ses positions, ces fixations premières. L'étude de la sexualité infantile et des transformations qu'elle subit jusqu'à la maturité nous a aussi livré la clef de ce qu'on appelle les perversions sexuelles, que l'on décrivait bien avec tous les signes voulus d'horreur, mais sans rien pouvoir dire de leur genèse. Tout ceci est extraordinairement intéressant, mais il ne servirait pas à grand-chose, vu le but que nous nous proposons, que je vous en dise davantage. Il faut, pour ici s'y reconnaître. bien entendu des connaissances anatomiques et physiologiques - qu'on ne peut malheureusement pas toutes acquérir aux écoles de médecine ! - mais il est tout aussi indispensable de se familiariser avec l'histoire de la civilisation et avec la mythologie.

- « Je ne peux pas encore, après tout ce que vous m'avez dit, me représenter la vie sexuelle de l'enfant. »

- Je ne vais donc pas encore quitter ce sujet, il m'est d'ailleurs difficile de m'en arracher. Faites-y bien attention, le plus curieux dans la vie sexuelle de l'enfant me paraît être ceci : il accomplit toute son évolution, pourtant si ample, dans les cinq premières années de sa vie ; de là jusqu'à la puberté s'étend la période dite « de latence »

pendant laquelle, si l'enfant est normal - la sexualité ne progresse plus, mais où tout au contraire les aspirations sexuelles perdent de leur force et où bien des choses, que l'enfant auparavant faisait ou savait, sont abandonnées et oubliées. Pendant cette période, après que la précoce floraison de la vie sexuelle s'est fanée, se constituent ces réactions du « moi » qui - telles la pudeur, le dégoût, la moralité, - sont destinées à tenir tête aux ultérieurs orages de la puberté et à endiguer l'aspiration sexuelle qui se réveille. Cette évolution en deux temps de la vie sexuelle a sans doute un lien profond avec la genèse des maladies nerveuses. Une telle évolution en deux temps ne semble se rencontrer que chez l'homme, peut-être est-elle la condition de ce privilège humain : la névrose. La préhistoire de la vie sexuelle passa tout aussi inaperçue, avant la psychanalyse, que dans un autre domaine l' « hinterland » de la vie psychique consciente. Vous soupçonnerez à juste titre que ces deux choses sont en rapport intime.

Les premiers temps de la sexualité, chez l'enfant, comportent bien des concepts, des modes d'expression, des activités, auxquelles on ne s'attendrait pas. Par exemple, vous serez sûrement surpris d'apprendre que le petit garçon redoute, aussi souvent qu'il le fait, d'être mangé par son père. (N'êtes-vous pas non plus étonné de me voir ranger cette peur parmi les manifestations de la sexualité ?) Mais je n'ai qu'à vous rappeler la mythologie que vous appreniez à l'école et n'avez peut-être pas encore oubliée : le dieu Kronos ne dévorait-il pas ses enfants ? Ce mythe dut vous sembler bien étrange, la *première fois* où vous l'entendîtes conter ! Mais je crois qu'alors il ne donna à aucun de nous beaucoup à penser. Nous nous rappelons bien d'autres légendes où un fauve, tel le loup, dévore quelqu'un, et nous y pouvons reconnaître une manière déguisée de représenter le père. Je saisis cette occasion de vous le faire remarquer : mythologie et folklore ne peuvent être compris que grâce à l'intelligence de la

vie sexuelle infantile, et c'est là un gain accessoire des études analytiques.

Vous ne serez pas moins surpris d'entendre que le petit garçon tremble d'être privé, par son père, de son petit membre viril, et cela de telle sorte que cette peur de la castration exerce la plus forte influence sur la formation de son caractère et l'orientation de sa sexualité en général. Ici encore la mythologie vous encouragera à croire à la psychanalyse. Le même Kronos, qui dévore ses enfants, a aussi châtré son père Ouranos, et est à son tour châtré par son fils Zeus, sauvé lui-même grâce aux ruses de sa mère. Si vous êtes enclin à l'hypothèse que tout ce que la psychanalyse avance sur la précoce sexualité des enfants n'est que création de l'imagination désordonnée des analystes, avouez du moins que cette imagination a engendré les mêmes productions que l'imagination de l'humanité primitive, dont les mythes et les légendes sont pour ainsi dire le précipité. L'autre hypothèse, plus propice à notre thèse et sans doute plus conforme aussi à la réalité, serait celle-ci : on retrouverait dans l'âme de l'enfant contemporain les mêmes facteurs archaïques qui, aux temps primitifs de la civilisation, exerçaient une maîtrise générale. L'enfant, au cours de son développement psychique, *referait* en abrégé l'évolution de l'espèce, ainsi que l'embryologie nous l'a depuis longtemps appris en ce qui regarde le corps.

Encore un caractère de la sexualité infantile primitive : les parties génitales féminines proprement dites n'y jouent aucun rôle, - l'enfant ne les a pas encore découvertes. Tout l'accent porte sur le membre viril, tout l'intérêt se concentre sur cette question : y est-il, ou n'y est-il pas ? Nous connaissons moins bien la vie sexuelle de la petite fille que celle du petit garçon. N'en ayons pas trop honte : la vie sexuelle de la femme adulte est encore un continent noir *(dark continent)* pour la psychologie. Mais nous avons reconnu que l'absence d'un organe sexuel équivalent à celui de l'homme est profondément ressentie par la petite fille, qui s'en regarde comme

inférieure, et que cette « envie du pénis » donne naissance à toute une série de réactions particulières à la femme.

L'enfant a encore ceci de particulier : les deux besoins excrémentiels sont pour lui chargés d'intérêt sexuel, L'éducation trace plus tard une ligne nette de démarcation : certains « mots d'esprit » l'effacent à nouveau. Cela peut ne pas nous sembler appétissant, mais il faut du temps, on le sait, avant que l'enfant soit capable d'éprouver du dégoût. Ceux-là même ne l'ont pas nié, qui prennent par ailleurs fait et cause pour la pureté séraphique de l'âme de l'enfant.

Mais aucun fait ne mérite autant notre attention que celui-ci : l'enfant prend pour objet de ses désirs sexuels, *régulièrement, les personnes* qui lui *sont le* plus proche apparentées, donc d'abord son père et sa mère, puis ses frères et sœurs. Pour le garçon, la mère est le premier objet d'amour ; pour la fille le père, autant qu'une disposition bisexuelle ne favorise pas en même temps l'attitude opposée. L'autre parent est considéré comme un rival gênant et devient souvent l'objet d'une franche hostilité. Comprenez-moi bien : je ne veux pas dire que l'enfant n'aspire, de la part du parent préféré, qu'à cette sorte de tendresse dans laquelle plus tard, devenus adultes, nous aimons à voir l'essence des rapports entre parents et enfants. Non, l'analyse ne laisse subsister aucun doute : les désirs de l'enfant, par-delà cette tendresse, aspirent à tout ce que nous entendons par satisfaction sensuelle, autant du moins que le pouvoir de représentation de l'enfant le permet. L'enfant - cela est facile à comprendre - ne devine jamais la réalité de l'union des sexes, il lui substitue des représentations émanées de sa propre expérience et de ses propres sensations. D'ordinaire ses désirs culminent dans ce dessein : mettre au monde un autre enfant, ou - d'une manière indéterminable - l'engendrer. Le petit garçon, dans son ignorance, n'exclut pas de ses désirs celui de mettre au monde lui-même un enfant. Tout cet édifice psychique, nous l'appelons, d'après la

légende grecque bien connue, le *Complexe d'Oedipe.* Le complexe doit être normalement abandonné à la fin de la première période sexuelle de l'enfance, il devrait alors être de fond en comble démoli et transformé ; les résultats de cette métamorphose sont marqués pour de grandes destinées dans la vie psychique ultérieure. Mais le plus souvent les choses ne se passent pas assez complètement et la puberté réveille le vieux complexe, ce qui peut avoir des suites graves.

Je m'étonne que vous gardiez le silence. Ce n'est sans doute pas une approbation. En soutenant que le premier objet d'amour de l'enfant soit choisi par lui sur le mode de l'inceste, pour employer le terme propre, l'analyse a de nouveau blessé les sentiments les plus sacrés des hommes, et doit en conséquence s'attendre à récolter en échange incrédulité, contradiction et réquisitoires. Et telle fut en effet largement sa part. Rien ne lui a tant nui dans la faveur des contemporains que le complexe d'Oedipe et l'élévation de celui-ci à la dignité d'une manière d'être généralement et fatalement humaine. Le mythe grec a dû d'ailleurs avoir le même sens, mais la majorité des hommes d'aujourd'hui, lettrés ou non, préfère croire que la nature nous dota d'une horreur native de l'inceste comme protection contre celui-ci.

L'histoire la première viendra à notre secours. Quand Jules César pénétra en Égypte, il y trouva la jeune reine Cléopâtre, qui devait bientôt jouer dans sa vie un tel rôle, mariée à son plus jeune frère Ptolémée. Cela n'avait rien de surprenant dans la dynastie égyptienne ; les Ptolémées, originairement grecs, n'avaient fait que perpétuer la coutume que, depuis des millénaires, suivaient les anciens Pharaons, leurs prédécesseurs. Mais ce n'est là qu'inceste fraternel, de nos jours même moins sévèrement condamné. Tournons-nous vers la mythologie qui est notre témoin de la couronne dès qu'il s'agit des mœurs des temps primitifs. Elle peut nous apprendre que les mythes de tous les peuples, et pas seulement

des Grecs, sont plus que riches en amours entre père et fille, même entre fils et mère. La cosmologie comme la généalogie des races royales est fondée sur l'inceste. Dans quel but, pensez-vous, ces fictions ? Pour stigmatiser les dieux et les rois, les assimiler à des criminels, pour les livrer en exécration aux hommes ? Bien plutôt parce que les désirs incestueux sont un héritage humain primitif et n'ont jamais été tout à fait surmontés : ainsi l'on accorde encore aux dieux et à leurs descendants ce qui déjà n'est plus permis au commun des mortels. C'est en parfait accord avec ces enseignements de l'histoire et de la mythologie que nous rencontrons le désir de l'inceste, encore aujourd'hui présent et actif, dans l'enfance de l'individu.

- « Je pourrais vous en vouloir d'avoir cherché à garder pour vous toutes ces choses concernant la sexualité infantile. Par ces rapports avec l'histoire primitive de l'humanité, elle semble justement très intéressante. »

- Je craignais d'être entraîné trop loin de notre sujet. Mais cela aura peut-être pourtant ses avantages.

- « Maintenant, dites-moi : quelle certitude possèdent vos conclusions analytiques sur la vie sexuelle des enfants ? Votre conviction ne repose-t-elle que sur la concordance avec la mythologie et l'histoire ? »

- En aucune façon. Elle repose sur l'observation directe. Les choses se passèrent ainsi : nous avions d'abord déduit, de l'analyse des adultes, le contenu de la sexualité infantile, ceci vingt à quarante ans après l'enfance écoulée. Plus tard, nous avons entrepris des analyses directes d'enfants, et ce ne fut pas un mince triomphe que de voir alors se confirmer tout ce que nous avions déjà deviné, en dépit des stratifications et déformations du temps intermédiaire.

- « Comment, vous avez analysé des petits enfants, des enfants au-dessous de six ans ? D'abord, cela est-il possible ? Ensuite, n'est-ce pas, pour ces enfants, très mauvais ? »

- Cela réussit très bien. Tout ce qui déjà se passe chez un enfant de quatre à cinq ans est presque incroyable ! Les enfants sont intellectuellement très éveillés à cet âge, la première période sexuelle est pour eux aussi un temps d'épanouissement intellectuel. J'ai l'impression qu'à l'avènement de la période de latence ils subissent aussi une inhibition intellectuelle, deviennent plus bêtes. Beaucoup d'enfants, à partir de ce moment, perdent aussi leur grâce physique. Quant au dommage causé par une analyse précoce, je puis vous dire que le premier enfant sur lequel - voici vingt ans environ - fut tentée cette expérience, est aujourd'hui un jeune homme bien portant et actif, qui traversa sans encombre la crise de la puberté, en dépit de graves traumatismes psychiques. Il faut espérer que les autres « victimes » de l'analyse précoce ne s'en porteront pas plus mal. Ces analyses d'enfants sont intéressantes par plus d'un côté, elles acquerront dans l'avenir peut-être encore plus d'importance. Leur valeur théorique est hors de discussion. Elles répondent sans ambiguïté à des questions qui, dans les analyses d'adultes, demeurent en suspens, et préservent ainsi l'analyste d'erreurs lourdes de conséquences. On saisit en effet là sur le vif les facteurs générateurs de la névrose, on ne peut les méconnaître. L'influence analytique doit sans doute, dans l'intérêt de l'enfant, s'allier à des mesures éducatrices. Cette technique attend encore sa mise au point. Observation d'un grand intérêt pratique : un très grand nombre de nos enfants traversent, au cours de leur développement, une phase décidément névrotique. Nous avons appris à mieux voir et sommes maintenant tentés de considérer la névrose infantile non comme l'exception mais comme la règle : il semblerait que, sur le chemin menant du plan primitif de l'enfant à celui du civilisé adapté à la vie sociale, la névrose soit pour ainsi dire inévitable. Dans la plupart des cas, cette crise névrotique de l'enfance semble se dissiper spontanément ; mais n'en reste-t-il pas toujours des vestiges même chez ceux qui sont en moyenne bien portants ? Par contre, chez aucun névropathe ultérieur ne fait défaut le lien avec la névrose

infantile, qui, en son temps, n'a pas eu besoin d'être très apparente. D'une façon, me semble-t-il, analogue, la pathologie prétend aujourd'hui que tout le monde, dans l'enfance, a été touché par la tuberculose. Mais pour les névroses le point de vue de la vaccination n'est pas en cause, rien que celui de la prédisposition.

Je reviens maintenant à votre question touchant la certitude de nos preuves. Nous nous sommes convaincus en général, par l'observation analytique directe des enfants, que nous avions interprété d'une façon juste ce que les adultes nous rapportaient de leur enfance. Dans une série de cas, la confirmation nous a encore été possible par une autre voie. Nous avions reconstruit, grâce au matériel fourni par l'analyse, certaines circonstances extérieures, certains événements impressionnants de l'enfance, desquels le souvenir conscient du malade n'avait rien conservé : d'heureux hasards, des enquêtes auprès de parents ou autres personnes ayant entouré l'enfant nous ont alors apporté la preuve irréfutable que les événements avaient bien été tels que nous les avions déduits. Nous n'eûmes bien entendu pas très souvent cette chance, mais là où elle se rencontra, l'impression en fut toute-puissante. Il faut que vous le sachiez : la reconstruction juste d'événements infantiles ainsi oubliés a toujours un grand effet thérapeutique, qu'elle admette ou non la confirmation extérieure objective. L'importance de ces événements est naturellement due à ce qu'ils furent tellement précoces et eurent lieu en un temps où ils pouvaient agir comme des traumatismes sur un « moi » débile. - « Et quelle peut bien être la sorte d'événements que l'analyse doive ainsi retrouver ? »

- Ils sont divers. En premier lieu, les impressions capables d'influencer durablement la vie sexuelle naissante de l'enfant : observations de rapports sexuels d'adultes, expériences sexuelles personnelles avec un adulte ou un autre enfant - ce qui n'est pas si rare ! - ou bien encore conversations entendues par l'enfant et qu'il comprit alors, ou rétrospectivement plus tard, croyant y trouver des

informations sur des choses mystérieuses ou inquiétantes, enfin dires ou actions de l'enfant lui-même, ayant manifesté de sa part des sentiments significatifs, tendres ou hostiles, envers d'autres personnes. Il est particulièrement important, au cours de l'analyse, d'arriver à ce que le malade se rappelle sa propre activité sexuelle infantile oubliée, ainsi que l'intervention des grandes personnes qui y mit fin.

- « Voilà l'occasion de vous poser une question que j'ai depuis longtemps sur les lèvres. En quoi consiste donc « l'activité sexuelle » de l'enfant pendant ce premier épanouissement de sa sexualité qui, dites-vous, passa inaperçu avant l'analyse ? »

- L'ordinaire, l'essentiel de cette activité sexuelle n'avait pas - c'est curieux - passé inaperçu ; c'est-à-dire ce n'est pas curieux, car il était impossible de ne pas voir ! Les émois sexuels de l'enfant trouvent leur expression principale dans la satisfaction solitaire, grâce à l'excitation de ses propres organes génitaux, en réalité de la partie mâle de ceux-ci (pénis et clitoris). L'extraordinaire diffusion de cette « mauvaise habitude » enfantine ne fut jamais ignorée des adultes, la « mauvaise habitude » elle-même fut toujours considérée comme un grave péché et sévèrement punie. Comment on parvient à réconcilier cette constatation des penchants immoraux des enfants - car les enfants font ceci, ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes, parce que ça leur fait plaisir - avec la théorie de leur pureté native et de leur éloignement de toute sensualité, ne me le demandez pas ! Faites-vous expliquer la chose par mes adversaires ! Un plus important problème s'offre à nous. Que devons-nous faire en présence de l'activité sexuelle de la première enfance ? Nous connaissons la responsabilité que nous encourons en l'étouffant, et cependant n'osons pas la laisser s'épanouir sans entraves. Les peuples de civilisation inférieure et les couches sociales les plus basses des peuples civilisés semblent laisser toute liberté à la sexualité de leurs enfants. Ainsi se réalise sans doute une protection efficace contre la

névrose individuelle ultérieure, mais en même temps quelle perte en aptitudes pour les œuvres de la civilisation ! On a l'impression de se retrouver ici entre Charybde et Scylla.

Je vous laisse maintenant juge de cette question l'intérêt éveillé, chez les névropathes, par l'étude de la vie sexuelle, engendre-t-il une atmosphère favorable à la lubricité ?

V.

« Je crois comprendre vos intentions. Vous voulez me montrer quelles connaissances sont nécessaires pour exercer l'analyse, afin que je puisse juger si le médecin seul y doit prétendre. Or, jusqu'ici je n'ai pas entendu grand-chose de médical, mais beaucoup de psychologie et un peu de biologie ou de science sexuelle. Mais peut-être ne sommes-nous pas encore au bout ? »

- Certes non, il reste encore à combler des lacunes. Puis-je vous adresser une prière ? Voulez-vous me dire maintenant comment vous vous représentez une cure analytique ? Décrivez-la comme si vous deviez vous-même l'entreprendre sur quelqu'un.

- « Ce sera drôle ! Je n'ai certes pas l'intention de clore notre controverse au moyen d'une telle expérience ! Mais je vais faire ce que vous désirez : la responsabilité en retombe sur vous ! Je suppose donc que le malade arrive chez moi et se plaigne de ses maux. Je lui promets guérison ou amélioration, s'il veut m'écouter. Je l'invite alors à me communiquer, en toute sincérité, et ce qu'il sait et ce qui lui vient à l'esprit, sans se laisser arrêter par rien dans ce dessein, pas même quand une chose lui semblera désagréable à dire. N'ai-je pas bien saisi cette règle ? »

- Oui. Mais vous devriez ajouter : même quand ce qui lui vient à l'esprit lui paraît sans importance ou absurde.

- « Bien entendu. Alors, il commence à parler, et j'écoute. Et ensuite ? De ce qu'il dit j'infère quelles impressions, quels événements, quels émois, quels désirs, il a refoulés, pour les avoir rencontrés en un temps où son « moi » était faible encore et en eut peur, au lieu de les regarder en face. Quand je le lui ai appris, il se replace dans la situation d'alors et, grâce à mon aide, s'en tire beaucoup mieux. Les bornes dans lesquelles son « moi » avait été contraint de s'enfermer tombent, et il est guéri. N'est-ce point ainsi ? »

- Bravo, bravo ! Je vois que l'on va pouvoir à nouveau me reprocher d'avoir formé un analyste qui ne soit pas médecin ! Vous vous êtes très bien assimilé tout cela.

- « Je n'ai fait que répéter ce que je vous ai entendu dire, comme quand on récite par cœur. Je ne puis pourtant pas me représenter comment je m'y prendrais, et ne comprends pas du tout pourquoi un tel travail exige, pendant tant de mois, une heure par jour. Il n'est donc, en général, pas arrivé tant de choses à un homme ordinaire, et quant à ce qui fut refoulé dans l'enfance, cela est sans doute chez tout le monde la même chose. »

- On apprend toute sorte de choses en exerçant réellement l'analyse. Par exemple : vous ne trouveriez pas aussi simple que vous le croyez de déduire, d'après ce que le patient vous dit, quels événements il a oubliés, quelles aspirations instinctives il refoula. Il vous dit des choses qui d'abord ont aussi peu de sens pour vous que pour lui. Il faut vous résoudre à envisager d'une manière toute particulière les éléments que l'analysé vous apporte en obéissance à la règle. C'est là une sorte de minerai dont le contenu en métal précieux reste à extraire par des procédés spéciaux. Vous devez alors être prêt à travailler bien des tonnes de minerai ne renfermant que bien peu du métal précieux recherché. Voilà la première raison de la durée du traitement.

- « Comment travaille-t-on cette matière brute, pour m'en tenir à votre comparaison ? »

- En faisant cette hypothèse : ce que le malade vous raconte, comme ce qui lui vient à l'esprit, sont des défigurations de ce que vous cherchez, en quelque sorte des allusions derrière lesquelles il vous faut devinez ce qui se cache. Bref, il vous faut interpréter ces éléments, qu'ils soient souvenirs, idées subites ou rêves. Grâce à vos connaissances techniques, vous vous créez, tout en écoutant, certaines conceptions d'attente, qui vous dirigent dans ce travail.

- « Interpréter ! le vilain mot ! Voilà qui me déplaît. Vous m'enlevez par là toute certitude. Si tout dépend de mon interprétation, qui me garantit que j'interprète bien ? Tout est alors livré à mon arbitraire. »

- Tout doux ! Tout ne va pas aussi mal. Pourquoi voulez-vous que vos propres processus psychiques fassent exception aux lois que vous reconnaissez en ceux des autres ? Quand vous aurez acquis une certaine discipline sur vous-même et serez en possession de connaissances appropriées, vos interprétations resteront indépendantes de vos particularités personnelles et toucheront juste. Je ne dis pas que pour cette partie de la tâche la personnalité de l'analyste soit indifférente. Une certaine finesse d'oreille, pourrais-je dire, est nécessaire pour entendre le langage du refoulé inconscient, et chacun ne la possède pas au même degré. Et avant tout s'impose ici à l'analyste le devoir d'avoir été analysé à fond lui-même, afin d'être capable d'accueillir sans préjugés les éléments analytiques que lui apportent les autres. Cependant il reste toujours l'« équation personnelle », comme on dit dans les observations astronomiques, et ce facteur individuel jouera toujours dans la psychanalyse un plus grand rôle qu'ailleurs. Un homme anormal peut devenir bon physicien ; mais ses propres anomalies l'empêcheront, s'il est analyste, de voir sans déformation les images de la vie psychique. Comme on ne peut convaincre personne qu'il soit anormal, le

consentement universel en matière de psychologie profonde sera particulièrement difficile à obtenir. Plus d'un psychologue juge même la situation comme étant sans espoir et pense que chaque sot à le droit de donner pour sagesse sa sottise. J'avoue être plus optimiste. Car notre expérience nous a montré qu'en psychologie aussi on peut arriver à un accord assez satisfaisant. Chaque domaine d'investigation présente ses difficultés spéciales qu'il faut s'efforcer de vaincre. De plus, dans l'art d'interpréter particulier à l'analyse, bien des choses - tout comme en une autre science - peuvent s'apprendre : par exemple, tout ce qui touche l'étrange représentation indirecte par des symboles.

- « Maintenant je n'ai plus aucune envie - même en imagination ! - d'entreprendre sur quelqu'un un traitement analytique. Qui sait quelles surprises m'attendraient encore ! »

- Vous faites bien d'abandonner un tel dessein. Vous commencez à saisir combien il vous faudrait encore apprendre par la théorie et par la pratique. Et lorsque vous avez trouvé l'interprétation juste, vous voilà en présence d'une autre tâche. Vous devez attendre le moment propice pour faire part de votre interprétation au malade, si vous voulez compter sur le succès.

« À quoi reconnaît-on le moment propice ? »

Cela est affaire de tact, et ce tact peut s'affiner beaucoup par l'expérience. Vous commettriez une lourde faute si, dans le désir par exemple de raccourcir l'analyse, vous jetiez à la tête du patient vos interprétations aussitôt que vous les avez trouvées. Vous obtenez ainsi de lui des manifestations de résistance, de refus, d'indignation, mais vous n'obtenez pas que son « moi » prenne possession de ce qui est refoulé. La règle est d'attendre qu'il s'en soit approché tellement qu'il n'ait plus, guidé par vous et votre interprétation, que quelques pas à faire.

- « Je crois que je n'apprendrai jamais cela ! Et quand j'ai pris toutes ces précautions dans l'interprétation, quoi alors ? »

- Alors il vous reste à faire une découverte à laquelle vous ne vous attendez pas.

- « Quelle découverte ? »

- Que vous vous êtes trompé en ce qui regarde votre malade. Que vous ne devez compter aucunement sur son concours ni sur sa docilité, qu'il est prêt à mettre toute sorte de bâtons dans les roues de votre travail commun, bref, qu'il ne veut pas du tout guérir.

- « Non ! Voilà la chose la plus folle que vous m'ayez encore contée ! Je ne la crois d'ailleurs pas. Le malade, qui souffre tellement, qui se plaint de ses maux de façon si pathétique, qui fait de si grands sacrifices pour son traitement, le malade ne voudrait pas guérir ! Ce n'est certes pas ce que vous voulez dire. »

- Remettez-vous : c'est ce que j'entends. Ce que j'ai dit est la vérité, certes pas toute la vérité, mais un fragment très considérable de celle-ci. Le malade veut assurément guérir, mais il veut aussi ne pas guérir. Son « moi » a perdu l'unité, c'est pourquoi il ne peut édifier un vouloir unique. Il ne serait pas un névropathe, s'il était autrement.

« Si j'étais prudent, je ne serais pas Tell [8]. »

Les rejetons du refoulé ont fait irruption dans le a moi » et s'y affirment ; or, sur les aspirations ayant cette origine, le « moi » n'a pas plus de maîtrise que sur le refoulé lui-même, et n'en comprend d'ordinaire pas non plus la nature. Car ces malades sont d'une sorte particulière et nous créent des difficultés que nous n'avons pas l'habitude de faire entrer en ligne de compte. Toutes nos institutions sociales sont taillées sur la mesure d'individus ayant un « moi » normal unifié, « moi » que l'on qualifie de « bon » ou de « mauvais », « moi » qui remplit sa fonction ou bien en est expulsé par une influence toute-puissante. D'où l'alternative juridique : responsable ou irresponsable. Ces distinctions tranchées ne conviennent pas aux

8 « *Wär ich besonnen, hiess ich nicht der Tell...* » Schiller, Wilhelm Tell. (N. d. T.)

névropathes. Il faut l'avouer : accorder les exigences sociales avec leur état psychologique n'est pas chose aisée. On l'a vu sur une grande échelle pendant la dernière guerre. Les névropathes qui se soustrayaient au service étaient-ils des simulateurs ou non ? Ils l'étaient et ne l'étaient pas. Quand on les traitait en simulateurs, qu'on leur rendait l'état de maladie très désagréable, ils guérissaient ; mais renvoyait-on au front les soi-disant guéris, ils effectuaient vite à nouveau une « fuite dans la maladie ». On ne savait quoi en faire. Il en est de même des nerveux de la vie civile. Ils gémissent sur leur maladie, mais ils s'en servent jusqu'à épuisement des forces, et veut-on les en priver, ils la défendent comme la lionne proverbiale ses petits. Et il n'y a pas lieu de leur faire un reproche d'une telle contradiction.

- « Mais alors le mieux ne serait-il point de ne pas du tout traiter ces gens difficiles, et de les abandonner à eux-mêmes ? Je ne puis croire que cela vaille la peine de se donner, pour chacun de ces malades, tout ce mal. »

- Je ne puis souscrire à cette proposition. Il est certes plus juste d'accepter les complications de la vie que d'essayer de s'y dérober. Tous les névropathes que nous traitons ne sont peut-être pas dignes des efforts de l'analyse, mais il y a pourtant parmi eux des êtres de grande valeur. Nous devons nous fixer ce but : réduire au minimum le nombre d'individus qui abordent, insuffisamment armés contre elle, la vie civilisée, et c'est pourquoi nous devons recueillir un grand nombre d'observations, apprendre à beaucoup comprendre. Chaque analyse peut être instructive, nous apporter de nouveaux éclaircissements, en dehors même de la valeur personnelle du malade.

- « Cependant, lorsque dans le « moi » du malade une volition s'est constituée en vue de lui garder son mal, celle-ci doit se baser sur des fondements, des motifs, qui doivent par quelque côté pouvoir

se justifier. On ne voit pourtant pas pourquoi quelqu'un voudrait être malade, ce que cela lui rapporte. »

- Vous n'avez pas à chercher bien loin. Pensez aux névroses de guerre, à ces névrosés qui n'avaient plus à servir aux armées, parce qu'ils étaient malades. Dans la vie civile, la maladie peut devenir un paravent derrière lequel abriter son infériorité dans sa profession ou dans la concurrence avec ses rivaux ; elle peut, dans la famille, devenir un moyen de contraindre les autres au sacrifice et à des marques d'amour, ou pour leur imposer son vouloir. Voilà qui est encore tout près de la surface de l'inconscient, c'est ce que nous englobons sous ce terme : « bénéfice de la maladie ». Il est cependant curieux que le malade, que son « moi » ignore pourtant tout de l'enchaînement de tels mobiles avec ses propres actions, ces actions en découlant de façon si logique. On combat l'influence de ces aspirations en obligeant le « moi » à en prendre connaissance. Mais il existe encore d'autres mobiles, plus profonds, pour tenir à la maladie, mobiles dont il est plus difficile de venir à bout. Cependant sans une nouvelle excursion au domaine de la théorie psychologique on ne peut comprendre la nature de ces autres mobiles.

- « Allez toujours ! Un peu plus ou un peu moins de théorie, qu'importe maintenant ! »

- Quand j'ai analysé pour vous les relations existant entre le « moi » et le « ça », j'ai supprimé une importante partie de notre doctrine de l'appareil psychique. Nous avons en effet été contraints d'admettre que dans le « moi » lui-même une instance particulière se soit différenciée, que nous appelons le « surmoi ». Ce « surmoi » occupe une situation spéciale entre le « moi » et le « ça ». Il appartient au « moi », a part à sa haute organisation psychologique, mais est en rapport particulièrement intime avec le « ça ». Il est en réalité le résidu des premières amours du « ça », l'héritier de complexe d'Oedipe après l'abandon de celui-ci. Ce « surmoi » peut s'opposer au « moi », le traiter comme un objet extérieur et le traite

en fait souvent fort durement. Il importe autant, pour le « moi », de rester en accord avec le « surmoi » qu'avec le « ça ». Des dissensions entre « moi » et « sur moi » sont d'une grande signification pour la vie psychique. Vous devinez déjà que le « surmoi » est le dépositaire du phénomène que nous nommons conscience morale. Il importe fort à la santé psychique que le « surmoi » se soit développé normalement, c'est-à-dire soit devenu suffisamment impersonnel. Ce n'est justement pas le cas chez le névrosé, chez qui le complexe d'Oedipe n'a pas subi la métamorphose voulue. Son « surmoi » est demeuré, en face du « moi », tel un père sévère pour son enfant, et sa moralité s'exerce de cette façon primitive : le « moi » doit se laisser punir par le « surmoi ». La maladie est utilisée comme moyen de réaliser cette « autopunition » ; le névrosé doit se comporter comme s'il était en proie à un sentiment de culpabilité qui, pour être apaisé, aurait besoin de la maladie comme châtiment.

- « Voilà qui est vraiment mystérieux ! Le plus curieux de l'affaire est que cette force de la conscience morale du malade ne doive pas non plus lui devenir consciente. »

- Oui, nous commençons seulement à comprendre le sens de toutes ces importantes relations. C'est pourquoi mon exposé dut passer par cette phase obscure. Je puis maintenant poursuivre. Nous appelons toutes les forces qui s'opposent au travail de guérison les « résistances » du malade. Le « bénéfice » qu'il retire de sa maladie est la source d'une première résistance, le « sentiment inconscient de culpabilité » représente la résistance du « surmoi », qui est le plus puissant facteur et, par nous, le plus redouté. Nous rencontrons encore d'autres résistances au cours du traitement. Quand le « moi », dans la première enfance, a entrepris un refoulement par peur, cette peur subsiste et s'extériorise en résistance chaque fois où le « moi » doit s'approcher du refoulé. Enfin songez que cela ne s'accomplit pas sans peine quand un processus instinctif, qui depuis des décades suivait un certain chemin, doit tout à coup en prendre

un nouveau qu'on vient de lui ouvrir. On pourrait appeler ceci la résistance du « ça ». La lutte contre toutes ces résistances est la tâche principale de la cure analytique, celle des interprétations pâlit à côté. Mais justement ce combat et le fait d'avoir surmonté les résistances modifient le « moi » du malade et le renforcent au point que nous pouvons, la cure terminée, envisager sans inquiétude sa conduite à venir. Vous comprenez par ailleurs maintenant pourquoi le traitement est si long. La longueur du chemin à parcourir et la richesse des éléments à traiter n'en sont pas la cause décisive. Le principal est que le chemin soit libre. Un parcours, en temps de paix, est accompli en deux heures de chemin de fer : une armée, en temps de guerre, y peut être retenue des semaines par la résistance de l'ennemi. De telles luttes demandent du temps aussi au domaine psychique. Je dois malheureusement constater que tous les efforts tendant à raccourcir sensiblement la cure analytique ont jusqu'ici échoué. Le meilleur moyen de la raccourcir semble être de l'accomplir correctement.

- « Si j'avais eu la moindre envie d'entreprendre sur votre métier et de tenter moi-même d'analyser quelqu'un, votre exposé des résistances m'en eût guéri. Mais qu'en est-il de l'influence personnelle de l'analyste, qui, vous l'avez accordé, existe ? Ne vient-elle pas en compte contre les résistances ? »

- Vous faites bien d'en parler. Cette influence personnelle est notre plus puissante arme dynamique, elle est l'élément nouveau que nous introduisons dans la situation, le vrai moteur de la cure. Le contenu intellectuel de nos éclaircissements n'en saurait tenir lieu, car le malade, qui partage tous les préjugés ambiants, ne nous croirait pas davantage que ne le font nos critiques du monde scientifique. Le névrosé s'attache à son travail de par la foi qu'il a en l'analyste, et croit en celui-ci de par une attitude sentimentale particulière qu'il acquiert envers lui. De même l'enfant ne croit que les gens auxquels il est attaché. Je vous ai déjà dit dans quel sens

nous utilisons cette très puissante influence « suggestive ». Nous ne l'employons pas comme moyen d'étouffer les symptômes - ce qui différencie l'analyse des autres méthodes psychothérapiques - mais comme force motrice permettant au « moi » du malade de surmonter ses résistances.

- « Et quand cela réussit, tout ne va-t-il pas alors au mieux ? »

- Oui, cela devrait être. Mais surgit alors une complication inattendue. Ce fut peut-être la plus grande des surprises pour l'analyste : le sentiment que le malade se met à lui porter est d'une nature toute particulière. Le premier médecin - ce n'était pas moi - qui tenta une analyse se heurta déjà à ce phénomène, et en fut décontenancé. Ce sentiment est, en effet, pour parler clair, de nature amoureuse. Voilà qui est curieux, n'est-ce pas ? Surtout si vous pensez que l'analyste ne fait rien pour le provoquer, que tout au contraire il se tient personnellement éloigné du patient et s'entoure d'une certaine réserve. Et si de plus vous observez que cet étrange sentiment ne tient aucun compte des conditions réelles qui d'ordinaire favorisent ou non l'amour : attrait personnel, âge, sexe, état social. Cet amour se déroule entièrement sur le mode obsessionnel. Certes, ce caractère ne reste par ailleurs pas étranger aux autres amours, aux amours spontanées. Vous le savez, le contraire est fréquent, mais dans la situation analytique, cet amour à forme obsessionnelle est de règle, sans qu'on en puisse pourtant trouver une explication rationnelle. On pourrait le croire : les rapports du malade à l'analyste ne devraient comporter qu'une certaine dose de respect, de confiance, de reconnaissance et de sympathie humaine Au lieu de cela, cet amour, qui lui-même fait l'impression d'une manifestation maladive.

« Mais voilà qui devrait être favorable à votre cure analytique ! Qui aime est docile et prêt à tout par amour.

- Oui, il en est ainsi au début, mais ensuite, quand cet amour s'est renforcé, sa nature réelle apparaît, et l'on voit alors par

combien de côtés il est incompatible avec la tâche de l'analyse. L'amour du patient ne se contente plus d'obéir, il devient exigeant, demande des satisfactions et de tendresse et de sensualité, réclame l'exclusivité, se fait jaloux, montre de plus en plus son envers, l'hostilité et la vengeance couvant sous tout amour qui ne peut atteindre son objet. En même temps, ainsi que tout amour, il prend la place de tout autre contenu que pourrait avoir l'âme : il éteint l'intérêt porté à la cure et à la guérison, bref, nous n'en pouvons douter, cet amour s'est installé au lieu de la névrose et le résultat de notre travail a été le remplacement d'une forme morbide par une autre.

- « Voilà qui semble désespéré ! Que faire alors ? Abandonner l'analyse ? Mais comme, dites-vous, un tel résultat est constant, on ne pourrait donc accomplir aucune analyse. »

- Utilisons d'abord la situation en vue de notre enseignement. Ce qu'elle nous aura appris pourra nous aider à la maîtriser. N'est-il pas très remarquable qu'il nous soit loisible de transmuer n'importe quelle névrose en un état amoureux maladif ?

Notre conviction qu'à la base des névroses se retrouve toujours une part de vie amoureuse anormalement affectée doit, par cette observation, s'affermir, inébranlable. Ainsi nous reprenons pied et nous osons prendre cet amour lui-même comme objet de l'analyse. Nous pouvons remarquer encore autre chose. L'amour « analytique » ne se manifeste pas dans tous les cas aussi clair et net que j'ai tenté de vous le décrire. Pourquoi ? On le comprend bientôt. Dans la mesure même où les tendances sensuelles et les tendances hostiles de son amour voudraient se manifester s'éveille, chez le malade, une opposition contre celles-ci. Il lutte contre elles, il cherche, sous nos yeux, à les refouler. Et maintenant nous comprenons ce qui se passe ! Le malade *répète,* sous la forme de cet amour pour l'analyste, des événements psychiques qu'il a déjà une fois vécus - il a *transféré* sur l'analyste des attitudes psychiques qui étaient déjà prêtes en lui

et sont en rapport intime avec sa névrose. Et il répète aussi sous nos yeux ses réactions de défense d'alors ; il aimerait reproduire, dans ses rapports avec l'analyste, toutes les vicissitudes de cette période oubliée de sa vie. Ce qu'il nous montre est ainsi le noyau de son histoire intime, il *la reproduit de façon palpable, présente, au lieu de s'en souvenir.* Cette énigme : l'amour de transfert, est ainsi résolue, et l'analyse peut se poursuivre justement grâce à l'aide de la nouvelle situation qui d'abord semblait la menacer.

- « Voilà qui est subtil ! Et le malade vous croit-il aisément quand vous lui affirmez qu'il est, non pas vraiment épris, mais seulement contraint de rejouer une vieille pièce ? »

- Tout en dépend, et la pleine habileté dans le maniement du transfert a pour but d'y arriver. Vous le voyez : les exigences de la technique analytique atteignent ici leur point culminant, Ici peuvent se commettre les fautes les plus lourdes comme s'obtenir les plus grands succès. Une tentative d'étouffer ou de négliger le transfert, afin de s'épargner des difficultés, serait absurde ; quoi que l'on ait fait par ailleurs, ce procédé ne mériterait pas le nom d'analyse. Renvoyer le malade dès que les désagréments de sa névrose de transfert se font jour n'aurait pas plus de sens. Ce serait, en outre, une lâcheté : on ressemblerait à quelqu'un qui, ayant évoqué les esprits, s'enfuirait dès qu'ils apparaissent. À la vérité, parfois on y est contraint : des cas se présentent où l'on ne peut se rendre maître du transfert, une fois celui-ci déchaîné, et où l'on doit interrompre l'analyse, mais il faut du moins avoir lutté contre les mauvais esprits jusqu'au bout de ses forces. Céder aux exigences que le transfert inspire au patient, satisfaire ses aspirations tendres ou sensuelles n'est pas seulement interdit par des considérations morales justifiées, ruais serait aussi tout à fait impropre comme moyen technique pour atteindre au but de l'analyse. Le névrosé ne peut pas être guéri simplement parce qu'on lui permet la reproduction sans retouches d'un cliché inconscient prêt en lui à l'avance. Se laissât-on

entraîner à des compromis, offrît-on au malade une satisfaction partielle en échange de son ultérieure collaboration au travail analytique, il faudrait faire attention de ne pas se trouver dans la ridicule situation de l'ecclésiastique qui devait convertir l'agent d'assurances malade. Le malade demeura mécréant, mais le prêtre s'en retourna assuré. La seule issue possible hors la situation du transfert est celle-ci : rapporter le tout au passé du malade, tel qu'il le vécut réellement, ou tel qu'il l'édifia dans son imagination, servante de ses propres désirs. Et cette tâche exige, de la part de l'analyste, beaucoup d'adresse, de patience, de calme et d'abnégation.

- « Et où le névrosé aurait-il déjà vécu l'amour prototype de son amour de transfert ? »

- Dans l'enfance, en général dans ses rapports à l'un de ses parents. Vous vous rappelez quelle importance nous avons dû attribuer à ces toutes premières relations affectives. Ainsi le cercle ici se ferme.

- « Avez-vous enfin terminé ? Je m'embrouille un peu dans tout ce que j'ai entendu. Mais dites-moi encore : où et comment apprend-on tout ce que l'on a besoin de savoir pour exercer l'analyse ? »

- Il existe actuellement deux instituts où l'enseignement de la psychanalyse est professé. Le premier, celui de Berlin, a été organisé par le docteur Max Eitingon, pour la Société psychanalytique de Berlin. Le second est entretenu par la Société psychanalytique de Vienne à ses propres frais et grâce à des sacrifices considérables. La participation des autorités se borne pour l'instant aux nombreuses entraves apportées à ces jeunes initiatives. Un troisième institut didactique va s'ouvrir à Londres, par les soins de la Société psychanalytique de Londres, sous la direction du docteur E. Jones. Dans ces instituts, les candidats sont pris en analyse, reçoivent un enseignement théorique dans des cours traitant de tous les sujets qui leur importent, et profitent de l'expérience des analystes plus

anciens quand, sous la surveillance de ceux-ci, ils entreprennent leurs premiers essais sur des cas faciles. Il faut environ deux ans pour former ainsi un analyste. Bien entendu n'est-on alors qu'un débutant, pas encore un maître. Ce qui fait encore défaut doit être acquis par l'exercice de l'analyse et par la fréquentation des sociétés psychanalytiques où les jeunes membres rencontrent les plus âgés qui échangent avec eux leurs idées. La préparation à l'activité analytique n'est nullement simple et aisée, le travail est difficile, la responsabilité lourde. Mais qui subit une telle discipline, fut analysé, comprit de la psychologie de l'inconscient ce qui se peut aujourd'hui enseigner, acquit des connaissances dans la science de la vie sexuelle, qui apprit la technique délicate de la psychanalyse, l'art de l'interprétation, la lutte contre les résistances et le maniement du transfert, n'est plus un profane au domaine de la *psychanalyse.* Il est devenu capable d'entreprendre le traitement des troubles névrotiques, et pourra, avec le temps, y réaliser tout ce qu'on est en droit d'attendre de cette thérapeutique.

VI.

« Vous avez fait un grand effort pour me montrer ce qu'est la psychanalyse et quelles connaissances sont nécessaires pour l'exercer avec des chances de succès. Je n'ai pu rien perdre à vous écouter ! Mais je ne sais quelle influence sur mon jugement vous vous promettez de vos explications. Je vois là un cas qui n'a rien que d'ordinaire. Les névroses sont une espèce particulière de maladie, l'analyse est une méthode particulière pour les traiter, une spécialité médicale. Il est habituel qu'un médecin qui a choisi de se spécialiser ne se contente pas des connaissances consacrées par son diplôme. Surtout s'il désire s'établir dans une grande ville qui seule peut nourrir un spécialiste. Qui veut devenir chirurgien cherche à s'employer quelques années dans une clinique chirurgicale ; de même de l'oculiste, du laryngologiste, etc., surtout du psychiatre qui peut-être même ne ressortira jamais de l'asile ou du sanatorium. Il en sera de même du psychanalyste ; qui choisit cette nouvelle spécialité devra se résoudre, ses études médicales achevées, à passer encore à l'institut didactique les deux ans dont vous parlez, s'il est vrai qu'un si long temps soit nécessaire ! Alors il s'apercevra bien qu'il a avantage à rester en contact, dans une société psychanalytique, avec ses collègues, et tout sera pour le mieux. Je ne comprends pas où peut se poser ici la question de l'analyse par les non-médecins. »

- Le médecin qui fait ce que vous avez promis en son nom nous sera à tous le bienvenu. Les quatre cinquièmes de mes élèves sont d'ailleurs des médecins. Permettez-moi cependant de vous représenter quels furent les vrais rapports des médecins en général à l'analyse et quelles prévisions ces rapports autorisent. Les médecins n'ont aucun droit historique au monopole de l'analyse, davantage, ils ont jusqu'à hier employé tous les moyens, des plus plates railleries aux plus lourdes calomnies, afin de lui nuire. Vous répondrez que cela, c'est du passé, et n'a pas à influer sur l'avenir. D'accord. Mais je crains que l'avenir ne soit autre que vous ne l'avez prédit.

Permettez-moi de donner au mot « charlatan » le sens auquel il a droit au lieu de son sens légal. Pour la loi est un « charlatan » quiconque soigne des malades sans pouvoir produire un diplôme médical d'État. Je préférerais une autre définition : charlatan est celui qui entreprend un traitement sans posséder les connaissances et capacités nécessaires. Me basant sur cette définition, j'oserai prétendre que - et ceci pas seulement en Europe - les médecins fournissent à l'analyse un contingent considérable de charlatans. Ils exercent souvent l'analyse sans l'avoir apprise et sans y rien comprendre.

Vous m'objecterez en vain qu'il y a là un manque de conscience impossible à attribuer aux médecins. Un médecin sait qu'un diplôme médical n'est pas une lettre de marque et que le malade n'est pas hors la loi. On doit donc penser que le médecin agit de bonne foi même quand il est dans l'erreur.

Les faits demeurent - espérons qu'ils n'aient pas d'autre explication que la vôtre ! Je vais essayer de vous faire voir comment il se peut qu'un médecin, en matière de psychanalyse, se comporte comme il éviterait soigneusement de le faire en tout autre domaine.

En première ligne, il faut considérer que le médecin, dans les facultés, reçoit une instruction qui est à peu près le contraire de ce

qu'il faudrait comme préparation à la psychanalyse. Son attention y est dirigée vers des faits objectifs démontrables, d'ordre anatomique, physique, chimique, de la vraie compréhension et du juste maniement desquels le succès de l'action médicale dépend. Le problème de la vie y est ramené à ce point de vue, du moins autant qu'il est possible d'expliquer jusqu'à ce jour ce problème d'après le jeu des forces démontrables aussi dans la nature inorganique. Pour le côté psychique des phénomènes vitaux, on n'éveille pas l'intérêt de l'étudiant, l'étude du fonctionnement supérieur de l'âme et de l'intelligence n'a rien à voir avec la médecine, cette étude est du domaine d'une autre faculté. La psychiatrie devrait seule s'occuper des troubles de la fonction psychique, mais on sait de quelle façon et dans quel sens elle le fait. Elle recherche les conditions corporelles des troubles psychiques et les traite alors comme n'importe quelle autre condition étiologique.

La psychiatrie a raison et l'enseignement médical est évidemment excellent. Quand on reproche à celui-ci d'être unilatéral, il faut d'abord trouver le point de vue d'où ce caractère devienne un reproche. Toute science est en effet unilatérale et doit l'être, puisqu'elle doit concentrer sa recherche sur des méthodes, des aspects, des faits particuliers. Ce serait un non-sens, que je ne voudrais pas faire mien, que de mettre en balance une science avec une autre. La physique n'enlève rien de sa valeur à la chimie, elle ne peut pas plus la remplacer que l'être par elle. Et tout particulièrement unilatérale est certes la psychanalyse, science de l'inconscient psychique. Le droit à l'unilatéralité ne doit donc pas être contesté aux sciences médicales.

Le point de vue que nous cherchons se trouve ailleurs, si, nous détournant de la médecine scientifique, nous abordons l'art pratique de guérir. Le malade est un être compliqué, bien fait pour nous rappeler que les phénomènes psychiques, si difficiles à saisir, ne peuvent pas être effacés à notre gré du tableau vital. Le névrosé est

certes une complication peu souhaitable, un embarras autant pour la médecine que pour la justice ou pour l'armée. Mais il existe et regarde particulièrement la médecine. Or, la médecine ne lui rend pas hommage, et ne fait pour lui rien, mais rien du tout. D'après l'intime rapport existant entre les choses que nous séparons en psychiques ou corporelles, on peut entrevoir le jour ou des chemins nouveaux s'ouvriront à la connaissance et, souhaitons-le, aussi au traitement, chemins menant de la biologie des organes et de leur chimisme aux phénomènes des névroses. Ce jour semble encore éloigné, et ces états maladifs actuellement inabordables par le côté médical.

Tout ceci serait encore passable, si l'enseignement médical ne faisait que fermer les médecins à la compréhension des névroses. Il fait plus : il leur en donne une idée fausse et nuisible. Les médecins, dont l'intérêt pour les facteurs psychiques de la vie n'a pas été éveillé, ne sont que trop enclins à les traiter avec dédain, et à en plaisanter comme de choses peu scientifiques. C'est pourquoi ils ne peuvent rien prendre vraiment au sérieux de ce qui touche à ces facteurs psychiques, et pourquoi ils ne ressentent pas les obligations qui pour eux en dérivent. Ainsi ils apprennent, profanes qu'ils sont, à être sans respect pour l'investigation psychologique, et prennent leurs devoirs à la légère. Ils doivent certes soigner les névropathes, ce sont donc des malades qui s'adressent au médecin, et sur qui il convient sans cesse d'essayer de nouveaux traitements. Mais à quoi bon se donner pour cela la peine d'une longue préparation ? Cela ira tout seul ; qui sait d'ailleurs ce que vaut ce qu'on apprend dans les instituts analytiques ? Et moins ils comprennent, plus ils sont entreprenants. Seul le vrai savant est modeste, car il sait combien insuffisant est son savoir.

La comparaison de la spécialité analytique avec les autres spécialités médicales, par laquelle vous vouliez me réduire au silence, n'est donc pas applicable. En chirurgie, oculistique, etc.,

l'École elle-même offre la possibilité d'une formation ultérieure. Les instituts psychanalytiques sont en petit nombre, je unes et sans autorité. Les écoles de médecine ne les ont pas reconnus et ne s'en soucient pas. Le jeune médecin a dû, en presque toutes choses, *croire* ses maîtres, il lui est par suite resté peu de loisir pour éduquer son propre Jugement : il saisira donc volontiers une occasion, en un domaine où aucune autorité ne prévaut encore, pour se comporter enfin en critique.

Le médecin est encore encouragé par ailleurs à se faire « charlatan » analytique. Voudrait-il, sans préparation suffisante, entreprendre des opérations sur l’œil, l'insuccès de ses extractions de cataracte ou de ses iridectomies, et la fuite des malades de son cabinet mettraient vite fin à sa témérité. L'exercice de l'analyse est pour lui relativement inoffensif. Le publie est gâté par le succès habituel des interventions sur l’œil et s'attend à être guéri par l'opérateur. Mais quand le spécialiste des maladies nerveuses ne guérit pas son malade, personne n'en est surpris. On n'a pas été gâté par le succès en fait de traitements des « nerveux », on s'en tire en disant que le médecin s'est du moins donné pour eux « beaucoup de mal ». Il n'y a donc pas grand-chose à faire, la nature sera le meilleur remède, ou bien le temps. Ainsi, chez la femme, d'abord la menstruation, puis le mariage, plus tard la ménopause. Enfin, le vrai remède, en fin de compte, c'est la mort. De plus, ce que le médecin analyste fait avec son « nerveux » est si peu frappant qu'on n'y peut trouver matière à reproche. Il n'a employé ni instruments, ni médicaments, n'a fait que parler avec son malade, qu'essayer de le persuader, ou de le dissuader d'une chose ou de l'autre. Cela ne peut donc nuire, surtout si on eut soin d'éviter de toucher à des sujets pénibles ou émouvants. Le médecin analyste qui s'est tenu à l'écart de l'enseignement rigoureux de notre école ne manquera pas d'essayer d'améliorer l'analyse, de lui arracher ses crocs venimeux, de la rendre acceptable aux malades. Et cela est heureux qu'il en

reste là, car eût-il osé éveiller des résistances sans savoir ensuite comment leur faire face, alors il eût pu vraiment se faire mal voir.

La probité en exige l'aveu : pour le malade un analyste profane est moins dangereux qu'un opérateur malhabile. Le dommage possible se borne à ceci : le malade a fourni un effort inutile et a perdu ou empiré ses chances de guérison. Encore : la renommée de la thérapeutique analytique en est atteinte. Tout cela est peu désirable, mais n'est pas à mettre en balance avec le danger émanant du bistouri d'un a charlatan » en chirurgie. De grandes et durables aggravations de la maladie nerveuse de par une application malhabile de l'analyse ne sont d'après moi pas à craindre. Les réactions désagréables s'éteignent bientôt. Auprès des traumatismes de la vie, qui ont évoqué le mal, le léger dommage causé par le médecin ne pèse presque d'aucun poids. L'essai thérapeutique manqué n'a simplement pas fait de bien au malade.

- « J'ai écouté, sans vous interrompre, votre expose du charlatanisme médical en matière d'analyse. Mais je n'ai pu m'empêcher d'avoir l'impression que vous êtes dominé par une hostilité contre le corps médical, dont vous m'aviez indiqué vous-même auparavant l'origine, comment dirai-je, biographique. Cependant je vous accorde une chose : s'il y a lieu de faire des analyses, il faut du moins qu'elles le soient par des gens qui s'y soient préparés à fond. Et vous ne croyez pas que les médecins qui vont à l'analyse feront tout, avec le temps, pour s'assurer la formation voulue ? »

- Je crains que non. Tant que les rapports de l'École officielle et de l'Institut analytique resteront les mêmes, les médecins trouveront trop grande la tentation de se faciliter les choses.

- « Vous semblez éviter de vous exprimer ouvertement sur la question même de l'analyse par les non-médecins. Cela est logique. À moi de le deviner : parce que les médecins qui veulent analyser sont soustraits à tout contrôle, vous proposez, en partie par vengeance,

pour les punir, de leur enlever le monopole de l'analyse et de laisser accéder à cette activité médicale aussi les non-médecins. »

- Je ne sais pas si vous avez bien compris mes raisons. Peut-être pourrai-je vous montrer plus tard que je ne suis pas aussi partial. Mais je ne saurais trop appuyer là-dessus : personne ne devrait exercer l'analyse qui n'y soit justifié de par une formation appropriée. Et qu'il s'agisse alors d'un médecin ou non, cela me semble secondaire.

- « Quelles propositions avez-vous à ce sujet à faire ? »

- Je ne suis pas arrivé là encore, et ne sais si j'y arriverai ! Je voudrais discuter avec vous une autre question, mais auparavant encore toucher à un point plus spécial. On dit que nos autorités compétentes, à l'instigation de notre corps médical, voudraient interdire radicalement l'exercice de l'analyse aux non-médecins. Les membres non médecins de notre Société psychanalytique de Vienne, qui ont eu une excellente formation, très perfectionnée par un long exercice, seraient aussi frappés par cette défense. Cette interdiction viendrait-elle réellement à être décrétée, le cas suivant se présentera : certaines personnes seront empêchées d'exercer une profession à laquelle on peut être assuré qu'elles sont parfaitement aptes, tandis que d'autres, pour qui il ne peut être question de la même garantie, y auront libre accès. Ce n'est pas là précisément le résultat auquel une loi devrait atteindre. Cependant ce problème particulier n'est ni très important ni très difficile à résoudre. Il s'agit ici d'une poignée de gens à qui on ne peut beaucoup nuire. Ils émigreront sans doute en Allemagne, où, aucun décret ne les gênant, leur capacité sera bientôt reconnue. Veut-on leur épargner cela et adoucir pour eux la rigueur de la loi, on le peut aisément en s'appuyant sur des précédents connus. En Autriche, du temps de la monarchie, en accorda plus d'une fois à de notoires « guérisseurs » l'autorisation expresse, *ad personam*, d'exercer la médecine, de par la conviction qu'on avait de leur capacité. C'étaient surtout des

rebouteux de village, et la caution en était chaque fois une des si nombreuses archiduchesses d'alors. Mais il en devrait pouvoir être de même dans les villes et pour d'autres motifs, avec une garantie d'ordre exclusivement technique. Plus grave serait l'effet d'une telle interdiction sur l'Institut analytique de Vienne, qui ne pourrait plus accueillir ni former de candidats pris hors des cercles médicaux. Ainsi, en Autriche, on aurait à nouveau étouffé une activité intellectuelle qui demeure autre part libre de s'épanouir. Je suis le dernier à me prétendre compétent en matière de lois et de décrets. Mais je m'y entends assez pour voir qu'une application plus stricte de la loi autrichienne sur l'exercice illégal de la médecine ne va pas dans le sens de notre tendance générale actuelle qui est de conformer les lois autrichiennes aux lois allemandes. Et je vois de plus que l'application à la psychanalyse de la loi sur l'exercice illégal de la médecine est une sorte d'anachronisme, car à l'époque de sa promulgation il n'y avait pas encore d'analyse et la nature spéciale des maladies nerveuses n'était pas encore reconnue.

J'en viens à la question qu'il me semble plus important de discuter. L'exercice de la psychanalyse doit-il être soumis à l'intervention officielle, ou bien est-il préférable de l'abandonner à son évolution naturelle ? Je ne la résoudrai certes pas ici, mais je prends la liberté de proposer ce problème à vos méditations. En Autriche régna de tout temps une vraie « *furor prohibendi* », une tendance à maintenir en tutelle, à intervenir, à défendre, qui, nous le savons tous, n'a pas porté de très bons fruits. Il semblerait que dans l'Autriche nouvelle, l'Autriche républicaine, presque rien de cela n'ait changé. Supposons qu'en la question qui nous occupe, la décision à prendre au sujet de la psychanalyse, vous ayez un conseil important à offrir : je ne sais si vous aurez l'envie ou la possibilité de vous opposer aux tendances bureaucratiques. Je vais en tout cas vous exposer mon humble opinion. Je pense qu'un surcroît de décrets et d'interdictions nuit à l'autorité de la loi. On le peut observer : où

n'existent que peu d'interdictions, elles sont obéies ; où l'on se heurte à chaque pas à des défenses, la tentation de les enfreindre est vite ressentie. On n'a en outre pas besoin d'être un anarchiste pour voir que les lois et les décrets, au regard de leur origine, ne jouissent d'un caractère ni sacré ni invulnérable. Souvent ils sont pauvres par le fond, insuffisants, blessants pour notre sens de la justice, ou le deviennent avec le temps, et alors, étant donné l'inertie générale des dirigeants, il ne reste d'autre moyen pour corriger ces lois périmées que de les enfreindre de bon cœur ! De plus, il est sage, quand on veut maintenir le respect des lois et des décrets, de n'en pas édicter dont on ne puisse aisément surveiller s'ils sont observés ou enfreints. Plus d'un point que nous avons traité à propos de l'analyse par les médecins pourrait être repris ici au sujet de l'analyse par les non-médecins, que la loi voudrait étouffer, L'analyse a une allure des plus modestes, elle n'emploie ni médicaments ni instruments, elle consiste en conversations et échanges d'idées : il sera malaisé de convaincre d'exercice illégal de l'analyse une personne qui peut répliquer qu'elle donne simplement des explications, des consolations, et cherche humainement à exercer une influence bienfaisante sur des malheureux dont l'état d'âme le réclame. On ne peut pourtant pas interdire cela pour la seule raison qu'il arrive parfois au médecin d'en faire autant.

Dans les pays de langue anglaise, les pratiques de la « Christian Science » ont pris une grande extension : c'est une sorte de négation dialectique du « mal » par le moyen des doctrines du christianisme. Ce n'est pas ici le lieu de prétendre qu'il y a là un regrettable errement de l'esprit humain, mais qui songerait, en Amérique ou en Angleterre, à interdire ces pratiques et à les frapper de sanctions ? L'autorité supérieure est-elle donc chez nous si certaine de connaître le vrai chemin de la félicité pour oser, comme elle veut le faire, empêcher chacun de prendre son bonheur où il le trouve ? Et en admettant que bien des hommes, laissés à eux-mêmes,

se missent en péril et vinssent à mal, l'autorité ne ferait-elle pas mieux de soigneusement délimiter les domaines qui devraient vraiment rester inaccessibles, et, pour le reste, d'abandonner les humains, autant que possible, aux leçons de leur propre expérience et de l'influence réciproque qu'ils peuvent exercer les uns sur les autres ? La psychanalyse est quelque chose de si nouveau dans le monde, les masses la connaissent si peu, l'attitude de la science officielle est envers elle si hésitante, qu'il me semble prématuré de troubler son évolution par des règlements légaux. Laissons les malades eux-mêmes faire la découverte qu'il leur est dommageable de rechercher une assistance psychique auprès de personnes qui n'ont pas appris comment l'offrir. Éclairons les malades, prévenons-les du danger : nous nous épargnerons ainsi de leur imposer des défenses. Sur les grand-routes d'Italie les poteaux télégraphiques portent la courte et éloquente inscription : « *Chi tocca muore.* » (Qui touche meurt.) Cela suffit amplement pour réglementer la conduite des passants envers les fils qui pourraient venir à pendre. Les inscriptions allemandes correspondantes sont d'une prolixité superflue et presque blessante : « *Das Berühren der Leitdrähte ist, weil lebensgefährlich, strengstens verboten.* » (Il est formellement interdit de toucher aux fils parce que cela implique danger de mort.) Pourquoi imposer cette défense ? Qui tient à sa vie se la fait lui-même, et qui a envie de se suicider ainsi n'en demande pas l'autorisation.

- « Il est pourtant des cas que l'on pourrait invoquer dans ce débat contre l'analyse par les non-médecins. Je veux parler de l'interdiction d'hypnotiser si l'on n'est pas médecin et, récemment, de la défense de tenir des séances d'occultisme et de fonder des sociétés spirites. »

- Je ne puis vraiment pas admirer ces mesures, dont la dernière est une indiscutable atteinte de notre police à la liberté de pensée. On ne peut me soupçonner d'avoir une grande foi aux phénomènes

spirites ou bien de ressentir un besoin immense de les voir reconnus. Mais de telles défenses ne sauraient étouffer l'attrait des hommes pour le mystère. Peut-être a-t-on, au contraire, eu grand tort et barré la route à la science impartiale, l'empêchant ainsi d'arriver, sur ces oppressantes possibilités, à un jugement libérateur. Mais cela encore ne regarde que l'Autriche. En d'autres pays, l'investigation « parapsychique » ne se heurte à aucun obstacle légal. Le cas de l'hypnotisme se présente un peu autrement que celui de l'analyse. L'hypnose amène un état psychique anormal qui n'est plus employé, de nos jours, par les non-médecins que comme moyen d'exhibition. La thérapeutique par l'hypnose aurait-elle tenu ce qu'elle promettait au début, les mêmes questions se poseraient sans doute pour elle aujourd'hui que pour l'analyse. De moins, l'histoire de l'hypnotisme est-elle, en une autre direction, un précédent permettant de prévoir le sort de l'analyse. Quand j'étais jeune dozent en neuropathologie, les médecins fulminaient avec la dernière violence contre l'hypnotisme, le stigmatisaient « charlatanerie », œuvre du démon et intervention des plus dangereuses. Aujourd'hui ils ont monopolisé le même hypnotisme, l'emploient sans crainte comme méthode d'exploration et bien des spécialistes des nerfs voient encore en lui l'arme principale de leur arsenal thérapeutique.

Je vous l'ai déjà dit : je ne songe pas à faire de propositions impliquant position déjà prise dans la question : vaut-il mieux réglementer ou laisser faire en matière d'analyse ? Je le sais, c'est là une question de principe, et les personnes appelées à y répondre le feront sans doute bien plus sous l'influence de leurs sentiments que d'après les arguments. J'ai déjà exposé ce qui me semble parler en faveur d'une politique du « laissez. faire ». Mais devrait-on se résoudre, au contraire, à une politique d'intervention active, alors cette mesure boiteuse et injuste, l'interdiction radicale de l'analyse aux non-médecins, me semble très insuffisante. Il faut alors faire davantage, réglementer les conditions sous lesquelles l'exercice de

l'analyse sera permis, et ceci, pour tous ceux sans exception qui veulent s'y consacrer ; il faut créer un organe, une autorité qui puisse dire ce qu'est l'analyse, quelle préparation elle exige, et offrir la possibilité de s'y instruire. Ainsi il faut ou ne se mêler en rien de la chose ou y apporter de l'ordre et de la clarté, mais surtout ne pas intervenir à l'aveuglette dans une situation embrouillée, en brandissant une interdiction isolée. Car celle-ci dérive, de façon machinale, d'une prescription devenue inadéquate dans ce cas.

VII.

« Oui. Mais les médecins, les médecins ! Je ne puis vous amener à entrer dans notre sujet. Vous me glissez sans cesse entre les doigts. Il s'agit de savoir si l'on doit accorder aux médecins seuls le droit d'exercer l'analyse, à mon avis après qu'ils auraient rempli certaines conditions. Les médecins ne sont pas dans leur ensemble les charlatans de l'analyse que vous avez dépeints. Vous le dites vous-même : la très grande majorité de vos élèves et de vos disciples est constituée par des médecins. Et on m'a laissé entendre que ceux-ci ne partagent en aucune façon votre manière de voir concernant la question de l'analyse par les non-médecins. Je dois bien entendu admettre que vos élèves se rallient à vos exigences relatives à la formation technique des analystes, etc., et cependant ces mêmes élèves trouvent avec cela compatible de fermer l'accès de l'analyse aux non-médecins. Ceci est-il exact ? Et alors, comment l'expliquez-vous ? »

- Je le vois, vous êtes bien informé. Ceci est exact. Cependant pas tous, mais un bon nombre de mes collaborateurs médicaux ne me suit pas ici, et prend parti pour le droit exclusif des médecins à l'analyse des névropathes. Vous voyez par là que, même dans notre camp, il peut y avoir des divergences d'opinion. Ma prise de parti est connue et l'opposition de nos points de vue, en cette matière, ne trouble pas notre entente. Vous voulez que je vous explique cette attitude de mes élèves ? Je ne sais quoi vous en dire, je la crois due à

la force de l'esprit de corps. Ils ont évolué sur d'autres lignes que moi-même, ressentent comme un malaise l'isolement d'avec leurs collègues, voudraient bien être regardés comme pleinement autorisés par la profession à laquelle ils appartiennent et sont prêts, en échange de la tolérance qu'ils espèrent, à faire un sacrifice sur un point qui ne leur semble pas personnellement vital. Peut-être en est-il autrement. Supposer à mes élèves des mobiles issus de la peur de la concurrence, ce serait non seulement les accuser d'avoir l'esprit assez bas, mais aussi leur attribuer une vue bien courte. Ils sont donc toujours prêts à former d'autres médecins à la pratique analytique et qu'ils aient à partager les malades disponibles avec des collègues ou avec des non-médecins, cela ne peut rien changer à leur situation matérielle. Un autre facteur doit probablement être mis en ligne de compte. Mes élèves sont sans doute influencés par la pensée de certains facteurs qui assurent au médecin, dans la pratique analytique, un avantage indubitable sur le non-médecin.

- « Nous y voilà ! Un avantage indubitable ! Ainsi vous l'avouez enfin ! La question est par là tranchée. »

- L'aveu ne m'en sera pas difficile. Cela vous fera voir que je ne m'aveugle pas si complètement que vous le supposez. J'avais reculé la discussion de ce point, parce que cette discussion va exiger à nouveau des considérations théoriques.

- « Qu'entendez-vous par là ? »

- Il y a d'abord la question de diagnostic. Quand on prend en analyse un malade qui souffre de désordres dits nerveux, on veut auparavant acquérir la certitude - autant du moins qu'on la peut avoir - que cette thérapeutique convient à son cas, qu'on pourra lui faire ainsi du bien. Or il faut pour cela que sa maladie soit vraiment une névrose.

- « J'aurais cru qu'on pouvait justement reconnaître la nature de son mal aux manifestations, aux symptômes dont il se plaint. »

- Et ici apparaît une nouvelle complication. On ne peut pas toujours reconnaître la nature du mal avec une certitude entière. Le malade peut offrir le tableau extérieur d'une névrose et pourtant couver autre chose : le début d'une maladie mentale incurable, les prodromes d'un processus destructif du cerveau. Il n'est pas toujours aisé de distinguer, de faire le diagnostic différentiel, et de le poser immédiatement à chaque phase. La responsabilité d'un tel diagnostic ne peut bien entendu être prise que par le médecin. Tâche, nous l'avons vu, pas toujours facile. La maladie peut garder longtemps une allure inoffensive, jusqu'à ce que sa mauvaise nature éclate tout à coup. On rencontre donc régulièrement chez presque tous les névropathes la peur de devenir fou. Le médecin méconnaît-il un certain temps un cas pareil, ou bien ne peut-il dès l'abord porter un jugement, il importe peu : aucun mal ne peut être accompli et rien n'arrivera qui ne dût arriver. Le traitement analytique n'aurait pas fait de mal à ce malade, mais l'inutilité d'un tel effort apparaîtrait. De plus, on trouvera certes assez de gens pour porter au compte de l'analyse ce fâcheux succès. Injustement à coup sûr, mais mieux vaut l'éviter.

- « Voilà qui est désespérant. Tout ce que vous m'aviez exposé sur la nature et l'origine des névroses est, du coup, jeté à terre. »

- Nullement. Cela confirme simplement ce que je vous avais dit : les névrosés sont un ennui et un embarras pour tout le monde, même pour les analystes. Peut. être dissiperai-je votre trouble si je m'exprime plus correctement. Il serait plus juste de dire ainsi : les cas qui nous occupent en ce moment ont vraiment fait une névrose, seulement cette névrose, au lieu d'être psychogène, est somatogène, a des causes, non pas psychiques, mais corporelles. Me comprenez-vous ?

- « Oui, mais je ne puis concilier ce point de vue avec l'autre, le psychologique. »

- C'est pourtant possible, si l'on tient compte des complications régnant au sein de la substance vivante. Quelle est, avons-nous dit, l'essence d'une névrose ? Le « moi », cette organisation supérieure de l'appareil psychique qui s'est développée sous l'influence du monde extérieur, n'y serait plus capable de remplir sa fonction médiatrice entre le « ça » et la réalité, se retirerait, dans sa faiblesse, de toute une région du domaine instinctif du « ça », et devrait subir les conséquences de cette abdication sous forme de limitations à son pouvoir, de symptômes et de réactions qui n'arrivent jamais à remplir leur but.

Nous avons tous, dans l'enfance, eu un « moi » ainsi débile ; c'est pourquoi les premiers événements de notre existence ont une si grande importance pour la vie ultérieure. La tâche sous laquelle ploie notre enfance est écrasante, nous devons, en peu d'années, parcourir l'évolution, la distance énorme qui sépare le primitif de l'âge de la pierre de l'homme civilisé actuel, en particulier y parer aux aspirations sans frein encore de l'instinct sexuel infantile. C'est alors que notre « moi » recourt au refoulement et subit une névrose infantile dont le résidu, entraîné jusqu'en la maturité de la vie, nous dispose aux maladies nerveuses ultérieures. Tout dépend alors de la manière dont l'être grandi sera traité par le destin. La vie lui est-elle trop dure, la distance trop grande entre les exigences de ses instincts et les obstacles qu'apporte à leur satisfaction la réalité, le « moi » peut échouer dans ses efforts de médiation conciliatrice, et cela aura d'autant plus de chances d'arriver qu'il sera davantage entravé de par la disposition apportée dès l'enfance. Il reproduit alors son processus ancien de refoulement, les instincts s'arrachent à la maîtrise du « moi », se créent, par la voie de la régression, des satisfactions substitutives et le pauvre « moi » désarmé est devenu névrotique.

Ne perdons pas de vue que le nœud et la charnière de toute la situation, c'est la force relative de l'organisation du « moi ». Il nous

est alors aisé de compléter notre tableau d'ensemble étiologique. Nous connaissons déjà, comme causes, pourrait-on dire, normales de la « nervosité », la débilité infantile du « moi », la tâche d'avoir à maîtriser les aspirations sexuelles précoces, et l'action des événements, plutôt fils du hasard, de la première enfance. Mais n'est-il pas possible que jouent aussi leur rôle d'autres facteurs, datant du temps qui précéda l'enfance ? Par exemple, des instincts particulièrement forts et indomptables dans le « ça », imposant dès l'abord au « moi » des devoirs au-dessus de son pouvoir ? Ou bien, pour des raisons inconnues, une faible capacité de se développer du « moi » ? Naturellement de tels facteurs ont une importance étiologique, qui dans bien des cas peut être déterminante. Nous devons toujours tenir compte de la puissance des instincts dans le « ça » ; où elle est excessivement grande, le pronostic de notre thérapeutique est mauvais. Les causes faisant obstacle au développement du « moi » nous échappent encore. Tels seraient les cas de névrose à base essentiellement constitutionnelle. D'ailleurs, sans quelque condition favorisante constitutionnelle, congénitale, il est probable qu'aucune névrose ne pourrait être.

Si tant est qu'une débilité relative du « moi » soit le facteur décisif pour donner naissance aux névroses, une maladie somatique ultérieure doit pouvoir aussi engendrer une névrose en affaiblissant le « moi ». Et tel est aussi le cas dans une large mesure. Un désordre dans l'économie du corps peut intéresser, dans le « ça », la vie des instincts, et exalter les forces instinctives au-delà des limites dans lesquelles le « moi » les pouvait encore maîtriser. Le prototype normal de tels processus nous est offert par les transformations profondes que subit la femme au moment de l'établissement de la menstruation ou à la ménopause. Ou bien une maladie générale du corps, particulièrement une lésion organique de l'appareil nerveux central, atteint à sa source la nutrition de l'appareil psychique, l'oblige à fonctionner sur un plan inférieur et à suspendre ses plus

délicates fonctions, comme le maintien de l'organisation du « moi ». Dans tous ces cas, la névrose présente à peu près le même tableau ; la névrose a toujours le même mécanisme psychologique, bien que l'étiologie en soit aussi diverse que compliquée.

- « Vous me plaisez mieux maintenant. Vous parlez enfin en médecin. Et j'en attends de vous l'aveu : quelque chose d'aussi médicalement compliqué qu'une névrose ne peut donc être traité que par un médecin. »

- Je crains que vous ne tiriez là par-dessus le but, Ce que nous venons de dire, c'est de la pathologie, et l'analyse n'est qu'une pratique thérapeutique. J'accorde, non, j'exige que le médecin, dans chaque cas où il pourrait s'agir d'une analyse, pose d'abord le diagnostic. La plupart des névroses qui nous occupent sont heureusement nettement psychogènes et au-dessus de tout soupçon du point de vue pathologique. Le médecin l'a-t-il une loir, constaté, il peut en tout repos abandonner le traitement à l'analyste non médecin. Il en lut toujours ainsi dans nos sociétés analytiques. Grâce au contact intime existant entre les membres médecins et non médecins, les erreurs qu'on eût pu craindre ont été pour ainsi dire entièrement évitées. Un second cas peut encore se présenter où l'analyste doive avoir recours au médecin. Au cours du traitement analytique peuvent apparaître des symptômes - il s'agit ici des corporels - dont on peut douter s'ils sont en simple rapport avec la névrose ou émanent d'un désordre organique indépendant. Le médecin peut seul, à nouveau, décider.

- « Ainsi, même pendant J'analyse, l'analyste non médecin ne peut pas se passer du médecin ! Un argument de plus contre lui ! »

- Non, ceci n'en est pas un. Car l'analyste médecin, dans ce cas, n'agirait pas autrement.

- « Je ne comprends plus. »

- Nous avons en effet établi cette règle technique quand ces symptômes équivoques apparaissent pendant le traitement,

l'analyste ne doit pas les soumettre à son propre jugement, mais faire examiner son patient par un médecin n'ayant rien à voir avec l'analyse, même s'il est lui-même médecin et se fie encore à ses connaissances médicales.

- « Et pourquoi cette prescription, qui me semble vraiment superflue ? »

- Elle n'est pas superflue, elle a même plusieurs raisons. En premier lieu, il n'est pas aisé de faire opérer un traitement organique et un traitement psychique à la fois par une même personne ; en second lieu, l'état du transfert peut rendre peu recommandable un examen corporel du patient par l'analyste, troisièmement l'analyste est en droit de douter de sa propre impartialité, son intérêt étant trop intensément orienté vers les facteurs psychiques.

- « Votre attitude envers les analystes non médecins me devient claire. Au fond, vous tenez à ce qu'il y en ait. Mais ne pouvant nier leur insuffisance au regard de leur tâche, vous m'apportez tout ce qui peut servir à innocenter et faciliter leur existence. Quant à moi, je ne parviens pas à voir la nécessité qu'il y ait des analystes non médecins qui, après tout, ne peuvent être que des thérapeutes de deuxième classe. Je veux bien fermer les yeux sur l'activité des quelques non-médecins qui ont déjà été formés comme analystes, mais on ne devrait plus en former d'autres et les instituts didactiques devraient s'engager à ne plus ouvrir leurs portes qu'aux médecins. »

- Je serai d'accord avec vous si l'on peut me montrer qu'ainsi seraient servis tous les intérêts en jeu. Avouez avec moi que ces intérêts sont de trois sortes : ceux des malades, ceux des médecins et ceux - *last not least* - de la science, qui embrasse les intérêts de tous les malades à venir. Voulez-vous que nous examinions ensemble ces trois points ?

Quant au malade, peu importe que son analyste soit médecin ou non, pourvu que le danger d'une méconnaissance de son état soit écarté, ce qu'assure l'examen médical avant le début du traitement

et ceux que les incidents survenus en cours peuvent rendre nécessaires. Il importe pour lui bien davantage que l'analyste possède des qualités personnelles qui attirent et gardent la confiance, et que celui-ci ait acquis ces connaissances, ces vues et cette expérience qui seules le rendent apte à remplir sa tâche. On pourrait croire qu'est ébranlée l'autorité d'un analyste dont le patient sait qu'il n'est pas médecin et doit recourir, en plus d'une situation, à un médecin. Nous n'avons bien entendu jamais négligé de renseigner le patient sur la qualification de l'analyste, et avons pu nous convaincre que les préjugés professionnels, restent sans écho en lui, qu'il est prêt à accepter la guérison de quelque part qu'elle lui soit offerte - ce que d'ailleurs le corps médical, à sa grande mortification, sait depuis longtemps. Les analystes non médecins qui exercent aujourd'hui l'analyse ne sont d'ailleurs pas les premiers venus, des individus ramassés n'importe où, mais des personnes ayant reçu une instruction supérieure, des docteurs en philosophie. des pédagogues, et quelques femmes ayant une grande expérience de la vie et une personnalité éminente, L'analyse à laquelle tous les candidats d'un institut didactique doivent se soumettre eux-mêmes est en même temps le meilleur moyen de s'éclairer sur leurs aptitudes personnelles à exercer une profession qui exige d'eux tant de qualités.

Venons-en à l'intérêt des médecins. Je ne puis croire que leur intérêt professionnel serait servi par l'incorporation de la psychanalyse à la médecine. Les études médicales durent déjà cinq ans, les derniers examens empiètent sur la sixième année. Sans cesse s'imposent aux étudiants de nouvelles exigences qu'il faut remplir sous peine d'aborder l'avenir médical avec un insuffisant bagage. L'accès à la profession médicale est très difficile, l'exercice n'en est ni très satisfaisant ni très dangereux. Adopte-t-on le point de vue que le médecin doive encore se familiariser avec le côté psychique des maladies, ajoute-t-on au temps déjà si long

d'instruction médicale encore le temps nécessaire à apprendre l'analyse, cela équivaudra à enfler encore la matière à absorber et à allonger dans la même proportion les années d'études. Je me demande si les médecins seront très satisfaits de cette conséquence dérivée de leur exclusive prétention à la psychanalyse. On ne peut pourtant y échapper. Et ceci en un temps où les conditions matérielles de l'existence ont tellement empiré justement pour les classes où se recrutent les médecins, en un temps où la jeune génération se voit contrainte à se suffire au plus tôt.

Vous ne voulez peut-être pas surcharger les études médicales de la pénétration à la pratique analytique. Vous croyez peut-être plus approprié que les futurs analystes ne se soucient de la formation spéciale voulue qu'après avoir achevé leur médecine. Vous pouvez dire que le temps ainsi perdu ne compte pratiquement pas, car un jeune homme de moins de trente ans n'obtiendra pas du malade cette confiance indispensable à qui prétend offrir une aide morale. On pourrait répondre que le médecin frais émoulu de l'école n'a pas non plus, tout en ne soignant que leurs corps, à compter sur un respect excessif de la part des malades, et que le jeune analyste pourrait très bien employer son temps à travailler dans une clinique psychanalytique, sous le contrôle de praticiens expérimentés.

Plus important me semble ceci : vous vous prononcez en faveur d'un projet qui, vous suivît-on, réaliserait un gaspillage de forces vraiment peu justifié du point de vue économique, en notre époque si profondément perturbée. La formation analytique vient certes recouper le cercle de l'enseignement médical, mais ne le recouvre pas et n'est pas recouverte par lui. Si l'on avait -idée qui semble aujourd'hui fantastique ! - à fonder une faculté analytique, on y enseignerait certes bien des matières que l'École de médecine enseigne aussi : à côté de la « psychologie des profondeurs », celle de l'inconscient, qui resterait toujours la pièce de résistance, il faudrait y apprendre, dans une mesure aussi large que possible, la

science de la vie sexuelle, et y familiariser les élèves avec les tableaux cliniques de la psychiatrie.

Par ailleurs, l'enseignement analytique embrasserait aussi des branches fort étrangères au médecin et dont il n'entrevoit pas même l'ombre au cours de l'exercice de sa profession : l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires. S'il n'est pas bien orienté dans tous ces domaines, l'analyste demeure désemparé devant un grand nombre des phénomènes qui s'offrent à lui. Par contre, la part la plus considérable de ce qu'enseigne l'École de médecine ne peut lui servir de rien. Ni la connaissance des os du tarse, ni celle de la constitution des hydrates de carbone, ou du parcours des fibres nerveuses du cerveau, ni rien de ce que la médecine a mis au jour concernant les microbes, facteurs des maladies et la façon de les combattre, ou bien les réactions sériques et les néoplasmes - quelque valeur qu'aient toutes ces découvertes en soi - n'importe à l'analyste, ne le regarde, ne l'aide directement à comprendre et guérir une névrose, ni indirectement ne concourt à aiguiser chez lui ces facultés intellectuelles qu'exige impérieusement sa profession. Qu'on ne nous objecte pas que le cas serait analogue si le médecin se décidait pour toute autre spécialité, par exemple pour l'art dentaire. Là aussi il peut n'avoir plus besoin d'un grand nombre des connaissances qui furent la matière de ses examens, et doit apprendre après coup bien des choses que l'école ne lui enseigna pas : cependant les deux cas ne sont pas comparables. Car, pour l'art dentaire, les grandes vues de la pathologie, les doctrines de l'inflammation, de la suppuration, de la nécrose, de l'action réciproque des organes les uns sur les autres, conservent leur valeur ; l'analyste au contraire est entraîné par la matière qu'il traite en un autre univers présentant d'autres phénomènes et d'autres lois. De quelque façon que la philosophie s'en tire pour jeter un pont entre le corporel et le psychique, aux

yeux de notre expérience l'abîme entre les deux subsiste et nos efforts pratiques sont forcés de le reconnaître en fait.

Il est injuste, et contraire au but visé, de contraindre celui qui désire libérer son prochain du tourment d'une phobie ou d'une obsession à faire d'abord l'immense détour de toute la médecine. Et cela ne pourra d'ailleurs réussir, à moins qu'on ne parvienne à étouffer l'analyse elle-même. Figurez-vous un paysage dans lequel deux chemins mènent à un certain point de vue : l'un court et droit, l'autre long, indirect et tortueux. Vous aurez beau essayer d'interdire le plus court chemin par le moyen d'un écriteau, peut-être parce qu'il traverse quelques plates-bandes fleuries que vous voudriez voir épargner : votre interdiction n'aura de chance d'être respectée que si le chemin le plus court est escarpé et pénible, tandis que le plus long monte en pente douce. Mais en est-il autrement, le détour est-il au contraire le plus fatigant des deux chemins, vous pouvez aisément présumer et de l'efficacité de votre interdiction et du sort de vos plates-bandes. Je crains que vous ne puissiez pas plus forcer les analystes non médecins à étudier la médecine que moi je ne parviendrai à persuader les médecins d'apprendre l'analyse. Vous connaissez donc la nature humaine.

- « Mais si le traitement analytique ne peut être entrepris sans formation appropriée, si les études médicales ne sont pas à même de supporter la charge supplémentaire d'une telle formation, si, de plus, les connaissances médicales sont pour la plupart superflues à l'analyste, si vous avez raison dans tout cela, alors qu'advient-il de la représentation idéale que nous étions accoutumés à nous faire du médecin, du médecin qui devrait être à la hauteur de tous les devoirs de sa profession ? »

- Je ne puis prévoir quelle issue se trouvera à toutes ces difficultés, je ne suis pas non plus appelé à en proposer une. Mais je ne vois que deux choses : primo, l'analyse est, pour vous, un embarras. Mieux vaudrait qu'elle n'existât pas ! - certes le névrosé

aussi est un embarras ! - et, *secundo,* provisoirement, tous les intérêts seront servis si les médecins *se* résolvent à tolérer une classe de thérapeutes qui les décharge du pénible traitement des névroses psychogènes si fréquentes, et, au grand avantage de ces malades, reste en contact constant avec eux.

- « Est-ce là votre dernier mot, ou avez-vous encore quelque chose à ajouter ? »

- Certes, je veux encore m'occuper du troisième intérêt en jeu : celui de la science. Ce que j'ai à en dire vous touchera peu, mais ne m'en importe que plus.

Nous ne trouvons en effet pas du tout désirable que la psychanalyse soit engloutie par la médecine, qu'elle trouve son dernier gîte dans les traités de psychiatrie, au chapitre « Thérapeutique », entre la suggestion hypnotique, l'autosuggestion, la persuasion, ou autres pratiques nées de notre ignorance et qui ne doivent leurs effets à court terme qu'à l'inertie et à la lâcheté des foules humaines. Elle mérite un meilleur destin et il faut espérer qu'elle l'aura. En tant que « psychologie des profondeurs », doctrine de l'inconscient psychique, elle peut devenir indispensable à toutes les sciences traitant de la genèse de la civilisation humaine et de ses grandes institutions, telles qu'art, religion, ordre social. Je l'entends ainsi : la psychanalyse a déjà notablement aidé à résoudre les problèmes que posent ces sciences, mais ce ne sont là que de faibles contributions au regard de ce qu'elle pourrait faire quand historiens de la civilisation, psychologues des religions, linguistes seront mis à même de se servir eux-mêmes du nouvel outil d'investigation que l'analyse leur met en main. La thérapeutique des névroses n'est qu'une des applications de l'analyse, peut-être l'avenir montrera-t-il qu'elle n'en est pas la plus importante. En tout cas il serait injuste de sacrifier à une application toutes les autres, simplement parce que le domaine de cette application touche au cercle des intérêts médicaux professionnels.

Car ici les choses sont reliées entre elles par un enchaînement que l'on ne saurait troubler sans causer de dommage. Si les représentants des diverses sciences psychologiques ont à apprendre la psychanalyse, afin d'appliquer ses méthodes et ses points de vue aux questions qui les intéressent, il ne suffira pas qu'ils s'en tiennent aux résultats consignés dans la littérature analytique. Mais ils devront apprendre à comprendre l'analyse par la seule voie qui pour cela s'ouvre : en se soumettant eux-mêmes à une analyse. Aux névropathes ayant besoin de l'analyse s'adjoindrait ainsi une seconde catégorie de personnes y recourant pour des raisons intellectuelles, mais qui profiteront volontiers de l'élévation potentielle de leur capacité de travail obtenue en surplus. Or il faudra, pour accomplir ces analyses, un contingent d'analystes pour qui des connaissances éventuelles en médecine seront de faible importance. Mais ces analystes, comment dirai-je, enseignants auront dû recevoir une formation particulièrement soignée. Si l'on ne veut pas que cette formation soit insuffisante, il faut fournir à ces analystes l'occasion d'observer des cas instructifs, démonstratifs, et comme les hommes bien portants, et ne ressentant pas la soif de connaître, ne se soumettent pas à l'analyse, ce ne peuvent être que des névropathes sur lesquels les analystes enseignants feront l'apprentissage - sous un contrôle attentif - de leur activité future, non médicale. Tout ceci nécessite une certaine liberté de mouvement et ne saurait s'accommoder de réglementations mesquines. Peut-être ne croyez-vous pas à cet intérêt purement théorique de la psychanalyse, ou ne voulez-vous pas lui permettre d'avoir son mot à dire dans la question pratique de l'analyse par les non-médecins. Laissez-moi alors vous faire observer qu'il existe encore une autre application de la psychanalyse que la loi sur l'exercice illégal de la médecine ne saurait atteindre, et que les médecins auront peine à revendiquer. Je veux parler de son application à la pédagogie. Quand un enfant commence à présenter les signes d'une évolution fâcheuse, devient maussade, récalcitrant et inattentif, alors ni le médecin d'enfants, ni

le médecin de l'école ne pourront rien pour lui, même si l'enfant présente des manifestations nerveuses précises telles qu'angoisse, anorexie, vomissements, insomnie. Ces symptômes nerveux et les modifications de caractère qui en dérivent peuvent être du même coup supprimés par un traitement alliant l'influence analytique à des mesures éducatrices, traitement qui ne saurait être entrepris que par des personnes ne dédaignant pas de s'occuper des conditions régnant dans le milieu où vit l'enfant, et sachant s'ouvrir un accès jusqu'à son âme. Nous avons appris à comprendre l'importance des névroses infantiles, qui souvent passent inaperçues, comme facteur essentiel prédisposant aux névroses graves de la vie adulte, ce qui désigne ces analyses d'enfants comme une excellente prophylaxie. Il existe encore incontestablement des ennemis de l'analyse ; je ne sais par quels moyens ils pourront empêcher ces analystes pédagogues ou pédagogues analystes d'exercer leur activité. Cela ne me semble pas devoir leur être facile. Mais il ne faut jamais être trop sûr de rien !

Au reste, pour en revenir à la question du traitement analytique des névrosés adultes, nous n'avons pas non plus ici épuisé tous les points de vue ! Notre civilisation exerce une pression presque intolérable sur nous, elle demande un correctif. Est-il insensé d'attendre de la psychanalyse qu'elle soit appelée, malgré toutes les difficultés qu'elle présente, à offrir un jour aux hommes un semblable correctif ? Peut-être un Américain aura-t-il un jour l'idée d'employer une partie de ses milliards à faire faire l'éducation analytique de ses « *social workers* » *et* d'en constituer une armée pour la lutte contre les névroses, filles de notre civilisation !

- Ah ! ah ! une nouvelle sorte d'Armée du Salut ! »

- Pourquoi pas ? Notre imagination ne peut donc jamais travailler que d'après des modèles. Le flot de prosélytes qui inonderait alors l'Europe devrait éviter Vienne, où l'analyse aurait subi un traumatisme précoce enrayant son évolution. Vous souriez ?

Je ne dis pas cela pour corrompre votre jugement, je ne le dis certes pas pour cela ! Je le sais : vous ne me croyez pas, je ne puis d'ailleurs pas vous garantir qu'il en sera ainsi ! Mais je sais une chose. La décision qui sera prise dans la question de l'analyse par les non-médecins n'est pas d'une grande importance. Elle pourra avoir un effet local, Mais les possibilités internes d'évolution de l'analyse, qui seules sont en question, ne sauraient être atteintes ni par des défenses ni par des décrets.

Postface [9] (1927)

Le motif immédiat de la rédaction de mon petit écrit, pour lequel les discussions [10] qui précèdent ont été ici entamées, fut que les autorités viennoises accusèrent notre collègue non médecin, le Dr. Reik, d'être un charlatan. On peut dire qu'il est connu partout que cette plainte fut abandonnée après qu'on eut conduit toutes les enquêtes et regardé de près différents rapports. Je ne crois pas que ce succès doit être imputé à mon livre. Les circonstances s'avérèrent trop peu favorables au maintien de la plainte et il fut prouvé que la personne qui avait porté plainte pour préjudice était peu digne de confiance. L'arrêt de la procédure contre le Dr. Reik n'a sans doute pas la signification d'un jugement de principe du tribunal viennois dans la question de l'analyse profane. Quand j'ai donné le jour à la

9 Cette traduction ne prétend à aucune originalité. Elle est motivée par une question de droits. La traduction Gallimard (Janine Altounian, André et Odile Bourguignon, Pierre Cotet, avec la collaboration d'Alain Rausy) (qui n'est pas du domaine public), en effet, semble difficilement améliorable, étant d'une très grande fidélité au texte freudien (les seules infidélités sont motivées par la légitime nécessité d'éviter des redondances ou des formulations que la traduction aurait rendues incorrectes). Les différences de traduction sont insignifiantes, et la traduction Gallimard de la postface doit demeurer la référence. Il eût fallu être infidèle à Freud (dont le texte allemand est d'une grande clarté) pour s'écarter sensiblement de cette traduction. (N. d. T.)

10 Cette postface a été publiée à l'issue d'une discussion organisée par la Revue Internationale de Psychanalyse, en été 1927 (13ème année, N° 2 et 3), sur la question de l'analyse profane. (Note du texte allemand)

figure du partenaire « impartial » dans ce livre qui défendait une thèse, j'avais en tête l'un de nos hauts fonctionnaires, un homme à l'esprit bienveillant et à l'intégrité peu ordinaire, avec qui j'avais eu moi-même une conversation sur la façon dont avait été conduite l'affaire Reik et à qui j'avais ensuite, conformément à son souhait, remis un mémoire personnel sur cette question. Je savais que je n'étais pas parvenu à lui faire adopter mon point de vue, et c'est pourquoi je n'ai pas laissé mon dialogue avec le partenaire impartial se terminer sur un accord.

Je n'escomptais pas non plus parvenir à faire se rapprocher les analystes eux-mêmes sur la question de l'analyse profane pour qu'ils adoptent une prise de position commune. Celui qui, dans ce recueil, comparera la déclaration de la Société hongroise avec celle du groupe de New York présumera peut-être que mon écrit n'a rien arrangé du tout, et que chacun conserve fermement le point de vue qu'il défendait avant. Non seulement je ne le crois pas, mais je pense que de nombreux collègues auront modéré leur prise de position extrême, et que la plupart auront embrassé mon opinion, c'est-à-dire l'idée que la question de l'analyse profane ne doit pas être tranchée à partir des coutumes traditionnelles, mais qu'elle naît d'une situation inédite et demande qu'on rende un nouveau jugement.

La tournure que j'ai donnée à toute la question semble avoir aussi rencontré du succès. J'ai bien mis au premier plan cette thèse : il ne s'agissait pas de savoir si l'analyste est pourvu d'un diplôme médical, mais s'il a acquis la formation spéciale qui est nécessaire à l'exercice de l'analyse. On peut rattacher à cela la question qui a été discutée avant tant d'ardeur par les confrères : quelle est la formation la plus appropriée pour un analyste ? Je pensais, et je soutiens encore aujourd'hui, que ce n'est pas celle que l'université prescrit au futur médecin. La soi-disant formation médicale me semble être un détour pénible, elle donne, il est vrai, à l'analyste beaucoup de ce qui lui est indispensable, mais elle le charge en plus

de nombreuses choses qu'il ne pourra jamais utiliser, et elle apporte avec elle le danger que son intérêt comme sa manière de penser soient détournés de la compréhension des phénomènes psychiques. Le plan de formation de l'analyste est en premier lieu à élaborer, il doit englober aussi bien les sciences de l'esprit, la psychologie, l'histoire de la civilisation, la sociologie, que l'anatomie, la biologie et l'histoire de l'évolution. Il y a là tant à apprendre qu'on peut légitimement retrancher de l'enseignement ce qui n'a pas de rapport direct avec l'activité analytique et ce qui ne peut contribuer qu'indirectement, comme toute autre étude, à la formation de l'intellect et de l'observation sensible. Il est facile d'objecter à cette suggestion qu'il n'y a pas de telles écoles supérieures d'analyse, et que c'est là une exigence idéale. En effet, c'est un idéal, mais qui peut être réalisé, et qui doit l'être. Nos instituts d'enseignement sont, malgré toute leur insuffisance juvénile, déjà le commencement d'une telle réalisation.

Il n'aura pas échappé à mes lecteurs que, dans ce qui précède, j'ai supposé évident quelque chose qui, dans les discussions, est encore violemment contesté ; à savoir que la psychanalyse n'est pas une spécialité de la médecine. Je ne vois pas comment on peut refuser de le reconnaître. La psychanalyse est une partie de la psychologie, non pas de la psychologie médicale au sens ancien, ou de la psychologie des processus morbides, mais tout bonnement de la psychologie, assurément pas toute la psychologie, mais son soubassement, peut-être bien son fondement. Qu'on ne se laisse pas induire en erreur par la possibilité de son utilisation à des fins médicales. L'électricité et les rayons x aussi ont trouvé une application en médecine, mais la science qui traite des deux est pourtant la physique. De même, des arguments historiques ne peuvent rien changer à cette appartenance. La théorie entière de l'électricité est partie d'une observation d'une préparation nerf-muscle, et pourtant personne ne prétend aujourd'hui qu'elle est une

partie de la physiologie. Pour la psychanalyse, on avance qu'elle a été inventée par un médecin alors qu'il s'efforçait d'aider ses malades ; mais, manifestement, cela ne fait aucune différence pour en juger. Cet argument historique est même très dangereux. En continuant, on pourrait à ce sujet rappeler quelle très mauvaise grâce, oui, quel rejet haineux, le corps médical a dès le début adopté contre l'analyse. Il s'ensuivrait qu'il n'a, aujourd'hui encore, aucun droit sur l'analyse. Et vraiment, bien que je refuse une telle conclusion, je suis encore aujourd'hui méfiant et je me demande si la façon des médecins de racoler la psychanalyse est à ramener, dans la perspective de la théorie de la libido, au premier ou au deuxième des sous-stades d'Abraham, s'il s'agit là d'une appropriation avec le dessein de détruire ou de conserver l'objet.

Pour en rester encore un moment à l'argument historique : comme il s'agit de ma personne, je peux donner, à ceux qui s'y intéressent, un aperçu de mes motifs personnels. Après quarante et une années d'activité médicale, ma connaissance de moi-même me dit que je n'ai pas vraiment été un véritable médecin [11]. Je suis devenu médecin par une déviation de mon intention originelle, déviation qui m'a été imposée, et le triomphe de ma vie se trouve en ce que, après un grand détour, j'ai retrouvé ma direction initiale. De mes premières années, je n'ai aucune connaissance d'un besoin d'aider les hommes dans la souffrance, ma prédisposition sadique n'était pas très importante, et aussi ce besoin n'eut pas besoin de développer ses rejetons. Je n'ai jamais non plus joué au « docteur », ma curiosité infantile empruntant d'autres voies. Dans mes années de jeunesse, le besoin de comprendre quelque chose des mystères de ce monde et de contribuer pour quelque chose à leur solution fut chez moi immodéré. L'inscription à la faculté de médecine me sembla être la meilleure voie pour répondre à ce besoin mais je m'essayai - sans succès - à la zoologie et à la chimie, jusqu'à ce que, sous l'influence de von Brücke, la plus grande autorité qui se soit

11 La redondance est dans le texte de Freud. (NdT)

exercée sur moi [12], je m'en tienne à la physiologie qui, à vrai dire, à cette époque, se limitait trop à l'histologie. J'avais alors subi tous mes examens de médecine, sans m'intéresser à rien de médical, quand le vénéré professeur s'efforça de me convaincre en me disant que, dans ma misérable situation matérielle, il me faudrait éviter une carrière de théoricien. Je passai ainsi de l'histologie du système nerveux à la neuropathologie et, grâce à de nouvelles motivations, j'en vins à m'intéresser aux névroses. Mais je pense que l'absence de véritable disposition médicale en moi n'a pas nui à mes patients, car le malade n'a pas beaucoup à gagner si l'intérêt thérapeutique, chez le médecin, est trop accentué affectivement. Pour lui, le mieux est que le médecin soit froid et le plus correct possible dans son travail.

L'exposé qui a précédé a assurément peu contribué à clarifier le problème de l'analyse profane. Il devrait seulement confirmer ma légitimation personnelle, alors que j'épouse clairement la cause de la valeur propre de la psychanalyse et de son indépendance par rapport à son application médicale. Mais on m'objectera ici que la question de savoir si la psychanalyse, en tant que science, est un secteur de la médecine ou de la psychologie, est une question de théoriciens, sans aucun intérêt pratique. Ce dont il est question, c'est d'autre chose, précisément de l'utilisation de l'analyse pour le traitement des malades, et il s'agit de savoir si elle doit accepter d'être admise comme spécialité à l'intérieur de la médecine, comme par exemple la radiologie, et de se soumettre, en ce qui concerne toutes les méthodes thérapeutiques, aux règlements en vigueur. Je l'avoue, il faut le concéder, je veux seulement savoir avec certitude que la thérapie ne tue pas la science. Mais hélas, toutes ces comparaisons ne mènent pas très loin, et l'on arrive à un point où les deux éléments comparés se séparent. Le cas de l'analyse est autre que celui de la radiologie. Les physiciens n'ont pas besoin d'hommes malades pour étudier les lois des rayons x, mais l'analyse n'a pas d'autre matériel que les processus psychiques des hommes, et

12 On pense aussi évidemment à Charcot. (NdT)

l'étude ne peut en être faite que sur les hommes. Comme certains rapports sont simples à comprendre, l'homme névrosé est un matériel beaucoup plus instructif et accessible que l'homme normal, et si l'on retire ce matériel à celui qui veut apprendre et pratiquer l'analyse, on lui a réduit ses possibilités de formation d'une bonne moitié. Loin de moi, naturellement, l'idée de réclamer que l'on sacrifie l'intérêt du malade qui souffre de névrose à celui de l'enseignement et de la recherche scientifiques. Mon petit écrit sur la question de l'analyse profane se donne précisément la peine de montrer qu'en observant certaines précautions, les deux sortes d'intérêt peuvent très bien s'accorder et qu'une telle solution ne sera pas la dernière à servir l'intérêt médical bien compris.

Ces précautions, je les ai moi-même toutes indiquées. Je me permets de dire que la discussion sur ce sujet n'a rien ajouté de nouveau, et je voudrais attirer l'attention sur le fait qu'elle a distribué les accents d'une manière qui ne tient pas compte de la réalité. Tout est vrai de ce qui a été dit sur la difficulté du diagnostic différentiel, de l'incertitude dans l'estimation des symptômes corporels dans de nombreux cas, ce qui rend donc nécessaire un savoir médical ou une intervention de la médecine, mais le nombre de cas où un tel doute n'apparaît pas du tout, où on n'a pas besoin de médecin, est pourtant incomparablement plus important. Il se peut que ces cas n'aient aucun intérêt scientifique, mais ils jouent dans la vie un rôle assez considérable pour justifier l'activité d'un analyste profane qui soit à la hauteur. Il y a quelque temps, j'ai analysé un confrère qui manifestait un refus particulièrement tranchant que quelqu'un qui n'est pas lui-même médecin se permette une activité médicale. J'ai pu lui dire : nous travaillons maintenant depuis trois mois. À quel moment ai-je été obligé d'avoir recours à mon savoir médical ? Il avoua qu'on en avait jamais trouvé l'occasion.

Je ne suis pas non plus sensible à l'argument selon lequel l'analyste profane, devant être prêt à consulter le médecin, ne peut

acquérir auprès de ses malades aucune autorité, et ne peut pas atteindre une réputation plus haute que celle d'un aide-soignant, d'un masseur, ou d'autres personnes semblables. De nouveau, en cela, l'analyse n'a pas su prévoir correctement que le malade a l'habitude de conférer de l'autorité d'après son transfert de sentiments et que la possession d'un diplôme médical lui en impose beaucoup moins que ne le croit le médecin. L'analyste profane de profession n'aura aucune difficulté pour atteindre la réputation qui lui est due en tant que directeur de conscience laïque. Avec la formule « direction de conscience laïque » [13], on pourrait dépeindre la fonction dont l'analyste, médecin ou profane, doit s'acquitter auprès du public. Nos amis parmi les ecclésiastiques protestants, et depuis peu, aussi catholiques, libèrent leurs paroissiens de leurs inhibitions de la vie en façonnant leurs croyances après leur avoir offert un rudiment de lumières psychologiques sur leurs conflits. Nos adversaires, les psychologues de la psychologie individuelle d'Adler, s'efforcent de produire la même modification chez ceux qui sont devenus inconsistants et incapables, après avoir éclairé un seul recoin de leur psychisme, et leur avoir montré quelle part leurs sentiments d'égoïsme et de méfiance ont dans leur maladie. Ces deux procédés, qui doivent leur efficacité au fait d'avoir suivi l'exemple de l'analyse, ont leur place dans la psychothérapie. Nous, analystes, nous nous donnons comme but une analyse du patient aussi complète et approfondie que possible, nous ne voulons pas le soulager en l'accueillant dans une communauté catholique, protestante ou socialiste, mais l'enrichir à partir de ce qu'il a à l'intérieur de lui, en menant à son moi les énergies qui, devenues inaccessibles à cause du refoulement, sont liées dans son inconscient, et celles que, par ailleurs, le moi est forcé de gaspiller

13 L'édition Gallimard ajoute à cette formule la deuxième formule « cure d'âme laïque », à laquelle rien ne correspond dans le texte allemand. Cet ajout se justifie très certainement par une volonté d'atténuer le caractère normatif de l'expression « weltiche Sellsorge ». (N. d. T.)

d'une manière infructueuse pour le maintien des refoulements. Ce que nous pratiquons ainsi, c'est la direction de conscience, dans la meilleure acception de l'expression. Si nous nous sommes fixé en cela un but trop ambitieux, si la majorité de nos patients valent seulement la peine que nous dépensons pour ce travail, s'il n'est pas plus économique d'étayer de l'extérieur ce qui est défectueux, plutôt que de le réformer de l'intérieur, je ne puis le dire, mais je sais quelque chose d'autre. Dans la psychanalyse, il y a eu dès le début une union entre la cure et la recherche, la connaissance apportait la réussite, on ne pouvait traiter sans apprendre quelque chose de nouveau, on n'acquérait aucune lumière sans en éprouver l'effet bienfaisant. Notre procédé analytique est le seul chez qui ce concours précieux est conservé. C'est seulement quand nous exerçons la direction de conscience analytique que nous approfondissons notre compréhension - et l'on commence juste à voir clair - du psychisme humain. Cette perspective de profit scientifique fut le trait le plus noble et le plus agréable du travail analytique. Avons-nous le droit de la sacrifier à une quelconque considération pratique ?

Certains propos, dans cette discussion, font naître en moi le soupçon qu'un point de mon écrit sur l'analyse profane a cependant été mal compris. On prend la défense des médecins contre moi, comme si je les avais déclarés universellement inaptes à l'exercice de l'analyse, et comme si j'avais donné le mot de maintenir à l'écart le renfort médical. Ce n'est pas dans mon intention. Ce qui en a vraisemblablement fait naître l'apparence, c'est que, dans mon exposé à visée polémique, j'ai dû déclarer les analystes médecins sans formation encore plus dangereux que les profanes. Ma véritable opinion, je pourrais la rendre claire en copiant un cynisme rapporté jadis par Simplicissimus [14] à propos des femmes. L'un des interlocuteurs y déplorait les faiblesses du beau sexe, et les tracas

14 Personnage de l'écrivain allemand Grimmelshausen (*Les aventures de Simplicius Simplicissimus*). (N. d. T.)

qu'il occasionnait, à quoi l'autre répondit par cette remarque : mais la femme est encore ce qu'il y a de mieux dans le genre. Je l'avoue, tant que n'existeront pas des écoles pour la formation des analystes, les personnes ayant été préparées en médecine seront le meilleur matériau pour les futurs analystes. Seulement, on est en droit d'exiger que leur préparation ne prenne pas la place de leur apprentissage, qu'ils triomphent de la partialité qui se trouve favorisée par l'enseignement de la faculté de médecine, et qu'ils résistent à la tentation de faire de l'œil à l'endocrinologie et au système nerveux autonome, là où il s'agit de saisir des faits psychologiques par des concepts psychologiques se substituant aux autres concepts [15]. De même, je partage l'avis de ceux qui s'attendent à ce que tous les problèmes qui se rapportent aux connexions entre les phénomènes psychiques et leurs fondements organiques, anatomiques et chimiques ne puissent être pris en charge que par ceux qui ont étudié les deux types de phénomènes, c'est-à-dire les analystes médecins. Il ne faudrait cependant pas oublier que ce n'est pas là toute la psychanalyse, et que, d'un autre côté, nous ne pourrons jamais nous passer de la collaboration de personnes ayant été formées aux sciences de l'esprit. Pour des raisons pratiques, nous avons, également dans nos publications, pris l'habitude de séparer une analyse médicale des applications de l'analyse. Ce n'est pas correct. En réalité, la ligne de démarcation passe entre la psychanalyse scientifique et ses applications dans le secteur médical et non médical.

15 Le passage est délicat : « Wo es darauf ankommt, psychologische Tatsachen durch psychologische Hilfsvorstellungen zu erfassen ». Ou nous considèrons que « Hilfs » renforce « durch » (« à l'aide de ») ou nous considérons que les concepts sont ici des concepts de *remplacement* (un des sens possibles des mots commençant par « Hilfs »), des concepts qui se substituent à des modèles d'interprétation non psychologiques (voir juste avant la remarque sur l'endocrinologie et le système nerveux autonome). C'est là mon interprétation. (N. d. T.)

Le refus le plus raide de l'analyse profane est soutenu dans ces discussions par nos confrères américains. Je ne crois pas superflu de leur répondre par quelques remarques. C'est à peine un abus de l'analyse à des fins polémiques si j'exprime l'opinion que leur résistance se réduit exclusivement à des motifs pratiques. Ils voient dans leur pays que les analystes profanes se livrent à des excès et des abus, et, par suite, qu'ils nuisent à leurs patients comme à la réputation de l'analyse. Il est dans ce cas compréhensible qu'ils veuillent, dans leur indignation, se mettre très à distance de ces parasites sans scrupules et exclure les profanes de toute participation à l'analyse. Mais cet état de choses suffit déjà à réduire la portée de leur prise de position, car la question de l'analyse profane ne doit pas être seulement tranchée d'après des considérations pratiques, et les circonstances locales de l'Amérique peuvent pour nous ne pas faire seules autorité.

La résolution de nos confrères américains contre l'analyse profane, dictée essentiellement par des motifs pratiques, me semble non pratique, car elle ne peut changer aucun des facteurs qui commandent la situation. Elle a à peu près la valeur d'une tentative de refoulement. Si l'on ne peut empêcher l'activité des analystes profanes, si l'on n'est pas soutenu dans le combat contre eux par le public, ne serait-il pas plus approprié de tenir compte du fait de leur existence, en leur offrant des occasions de formation, en gagnant de l'influence sur eux, et en leur indiquant comme perspective, pour les encourager, la possibilité d'une approbation au sein du monde médical et d'un rapprochement en vue d'une collaboration, de sorte qu'ils trouvent là un intérêt à élever leur niveau moral et intellectuel.

Sigmund Freud

Inhibition, symptôme et angoisse

Table des matières

Note des traducteurs

Inhibition, symptôme, angoisse est un des ouvrages de Freud qui portent le mieux la marque des difficultés de leur gestation. Nous y surprenons la pensée du Maître au cours de son élaboration. Nous assistons aux efforts du chercheur, à ses luttes, ses doutes, ses discussions intimes. Nous devinons la rivalité des thèmes conscients et inconscients, qui aspirent à s'incarner dans la parole écrite. D'où de trop certaines obscurités et d'apparentes contradictions, et corrélativement, de grandes difficultés pour le lecteur et l'interprète. Il a donc fallu expliciter les lignes voilées d'une pensée prodigieusement riche et toujours cohérente, malgré ses oscillations. Mais elle apparaît à condition qu'on se donne la peine de la scruter à fond. Nos lecteurs trouveront les traces de notre travail d'exégètes, tantôt sous la forme de notes, signalées à leur attention par la mention *(N. des T.),* tantôt par des mots ou fragments de phrase intercalés dans le texte, mais reconnaissables grâce à des crochets [ ] qui les enferment, et qu'il convient de ne pas confondre avec les parenthèses ().

Inhibition, symptôme, angoisse, qui est présenté pour la première fois au public de langue française, est particulièrement riche en enseignements sur les névroses d'angoisse, les névroses obsessionnelles et les phobies. Ce travail tire de très précieuses conséquences de deux cas étudiés par Freud et qu'on trouve dans

Cinq psychanalyses[1], à savoir, celui du *Petit Hans* et celui de *L'homme aux loups, russe.* Il sera bon de lire ces deux histoires de malades avant d'aborder l'étude du présent essai. Cette précaution permettra de mieux profiter des deux textes.

Paul Jury et Ernest Fraenkel.

1 *Cinq psychanalyses,* traduction de Mme Marie Bonaparte et L. Lœwenstein, Paris, Denoël, édit.

I.

Notre langage courant fait, dans la description des phénomènes pathologiques, *une distinction entre symptômes et inhibitions*[2], mais sans y attacher beaucoup d'importance. S'il ne se présentait pas de cas où nous sommes contraints d'avouer qu'il s'y rencontre des inhibitions et pas de symptômes, et si la question ne se posait pas de savoir pourquoi, nous ne nous soucierions pas de délimiter la notion d'inhibition d'avec celle de symptôme.

Les deux concepts n'ont pas la même provenance. L'inhibition a une relation particulière avec la fonction et ne signifie pas nécessairement quelque chose de pathologique. On peut, en effet, appeler inhibition d'une fonction, une restriction normale de cette fonction. Le symptôme, au contraire, a bien davantage la signification d'un indice de processus morbide. Il se peut donc qu'une inhibition soit, aussi, un symptôme, mais le langage courant entend parler généralement d'inhibition quand intervient une simple diminution de la fonction, et de symptôme, quand il s'agit d'une modification insolite ou d'une manifestation d'un genre nouveau, au regard de la fonction. Dans bien des cas, c'est d'une façon arbitraire que nous décidons si nous mettons en relief le côté positif ou négatif du processus pathologique, si nous en décrirons le résultat comme un symptôme ou comme une inhibition. Tout cela, en réalité, est peu

2 Souligné par les Traducteurs.

intéressant, et poser la question de cette façon, se révèle comme peu fécond pour ce que nous avons en vue.

La notion d'inhibition étant étroitement liée à celle de fonction, on peut concevoir l'idée d'étudier les différentes fonctions du moi au regard des formes sous lesquelles leurs troubles se manifestent dans les diverses affections névrotiques. Choisissons, pour cette étude comparative, la fonction sexuelle, l'alimentation, la locomotion et l'activité professionnelle.

a) La fonction sexuelle est sujette à des troubles très variés dont la plupart présentent le caractère de simples inhibitions. On groupe ces troubles sous le nom « d'impuissance d'origine psychique ». L'exécution de l'acte sexuel normal résultant d'un ensemble de processus se déroulant de façon très complexe, chacun des éléments qui interviennent peut devenir, pour sa part, une cause de trouble. Voici, chez l'homme, les principaux points où peut se produire l'inhibition :

— la libido se détourne dès le début de l'acte (indifférence ou opposition psychique) ;

— les conditions physiques préalables ne se réalisent pas (défaut d'érection) ;

— l'acte est abrégé (éjaculation précoce), abréviation qu'on traite aussi comme un symptôme positif ;

— l'acte s'interrompt avant son terme naturel (pas d'éjaculation) ;

— les effets psychiques ne se réalisent pas (absence de la sensation voluptueuse de l'orgasme).

D'autres troubles résultent encore de ce que la fonction exige, pour s'exercer, des conditions particulières, de nature perverse ou fétichiste.

Nous n’avons pas de peine à saisir *le lien entre l’inhibition et l’angoisse*[3]. Beaucoup d’inhibitions sont manifestement des renoncements imposés à l’exercice de la fonction parce que, si la fonction s’exerçait, l’angoisse surgirait.

L’angoisse associée directement à la fonction sexuelle est fréquente chez la femme : nous la rangeons dans l’hystérie ainsi que ce symptôme de défense, la nausée, qui est d’abord une réaction à l’acte sexuel subi passivement, et qui, ensuite, apparaît à la seule idée que celui-ci pourrait avoir lieu. Beaucoup de phénomènes obsessionnels sont, de même, des précautions et des garanties contre l’activité sexuelle, et sont de nature phobique.

Tout cela, cependant, ne nous avance guère dans notre recherche ; nous constatons seulement qu’il y a bien des moyens de troubler une fonction :

1) La libido tout simplement se détourne, et c’est ce qui semble le mieux réaliser ce que nous entendons par inhibition ;

2) La fonction diminue de qualité ;

3) Elle s’accomplit, mais avec peine ; elle exige des conditions spéciales ; elle est modifiée, dérivée qu’elle est vers d’autres buts que le normal ;

4) Elle défaut, parce qu’on a pris des mesures de précaution ;

5) L’angoisse, qui va grandissant de n’avoir pu l’empêcher de commencer, l’empêche de continuer ;

6) Enfin, l’opération faite, une réaction de protestation peut intervenir, un désir d’annuler ce qui a eu lieu.

b) Le trouble le plus ordinaire de la fonction alimentaire est l’inappétence ou le dégoût de manger par retrait de la libido.

Des excès de l’appétit ne sont pas rares non plus. La fringale obsessionnelle a pour motif l’angoisse de mourir de faim, et elle a été peu étudiée. Comme défense hystérique contre l’alimentation, nous

3 Souligné par les Traducteurs.

connaissons le symptôme du vomissement. Le refus de se nourrir, comme corollaire de l'angoisse, relève des états psychotiques (délire d'être empoisonné).

c) La marche est inhibée par beaucoup d'états névrotiques, soit qu'on ne veuille pas marcher, soit qu'on ne s'en sente pas la force. L'inhibition hystérique se sert de la paralysie de la fonction motrice, limitée à la marche (abasie). Un cas particulièrement caractéristique, c'est celui où l'on ne peut marcher que dans certaines conditions ; si l'on ne respecte pas ces conditions, l'angoisse apparaît (phobie).

d) L'inhibition au travail, qui devient si souvent, comme symptôme isolé, objet de traitement, va de pair avec une diminution du plaisir lors du travail, ou de la qualité de ce travail, ou encore provoque des réactions comme la fatigue, le vertige et même des vomissements si on se force à continuer quand même le travail.

L'hystérie impose la cessation du travail en provoquant des paralysies d'organes et de fonctions dont l'existence est inconciliable avec l'exécution du travail. La névrose obsessionnelle trouble le travail par une distraction continuelle, par des pertes de temps, sous forme d'hésitations et de répétitions accumulées au cours de telle ou telle phase du travail.

Nous pourrions étendre cet aperçu à d'autres fonctions, mais cela ne nous donnerait pas plus de résultats. Nous n'arriverions pas à dépasser la surface des phénomènes. Arrêtons-nous à une conception qui ne laisse plus grand chose de mystérieux au concept d'inhibition : l'inhibition traduit *une limitation fonctionnelle du moi,* limitation qui peut avoir, à son tour, les causes les plus diverses. Plusieurs des mécanismes de cette renonciation du moi à telle ou telle fonction, ainsi que la tendance générale de ces renoncements, sont bien connus.

Cette tendance est plus facilement discernable dans le cas d'inhibitions spéciales[4]. Si, par exemple, le jeu du piano, l'écriture et

4 Opposées ici à l'état d'inhibition généralisée. (N. des T.)

même la marche subissent des inhibitions névrotiques, l'analyse nous en fournit la raison ; il s'agit d'une érotisation excessive des organes que ces fonctions mettent en jeu, doigts ou pieds. Nous savons, d'une façon très générale, que la fonction qu'assume un organe au service du moi diminue quand grandit son érogénéité, sa signification sexuelle. L'organe se conduit, si on me permet cette comparaison un peu bouffonne, comme une cuisinière qui refuserait désormais de s'occuper de son fourneau parce que le maître de la maison a noué avec elle des relations sentimentales. Si l'écriture, qui consiste à faire couler un liquide du porte-plume sur la feuille de papier blanc, a pris la signification symbolique du coït, ou si la marche est devenue l'équivalent symbolique du fouler le corps de la Terre-Mère, ces deux actions, l'écriture et la marche, s'interrompent, puisque s'y livrer serait accomplir une activité sexuelle interdite. Le moi renonce à ces fonctions qui dépendent de lui, pour n'avoir pas à entreprendre l'effort d'un nouveau refoulement, donc *pour éviter un conflit avec le ça.*

D'autres inhibitions sont manifestement mises au service d'un besoin d'auto-punition, et c'est souvent le cas des inhibitions dans l'activité professionnelle. Le moi n'est pas autorisé à se livrer à certaines activités qui lui apporteraient profit et succès, ce que le surmoi rigoureux lui a interdit. Le moi renonce ici à ces activités *pour ne pas entrer en conflit avec le surmoi.*

Les inhibitions plus générales du moi obéissent à un autre mécanisme plus simple. Si le moi est appelé à se mettre à une tâche psychique d'une particulière difficulté comme, par exemple, celle de supporter un deuil, de refouler un affect très fort, de réprimer des imaginations sexuelles constamment renaissantes, le moi y épuise l'énergie dont il dispose : il doit donc limiter sa consommation d'énergie psychique ailleurs, comme fait un spéculateur qui a immobilisé son argent dans ses entreprises. J'ai pu observer un

exemple instructif d'inhibition générale, intense mais de courte durée, chez un obsédé.

Pendant tout un jour, et même plus, il tomba dans une totale inertie, dans des circonstances qui, manifestement, eussent dû provoquer une explosion de fureur. C'est en partant de cette conception[5] qu'on parviendra, je pense, à éclairer la nature de l'inhibition générale qui caractérise les états dépressifs, et, en particulier, le plus grave d'entre eux, la mélancolie.

On peut donc, pour conclure, dire des inhibitions, qu'elles sont des limitations des fonctions du moi, acceptées par précaution, ou subies par suite d'un appauvrissement d'énergie psychique. Il est facile, désormais, de saisir en quoi l'inhibition se distingue du symptôme. On ne peut plus présenter le symptôme comme un processus se déroulant dans le moi ou intervenant dans le moi[6].

5 De l'accaparement de l'énergie psychique disponible pour une tâche difficile. (N. des T.)

6 Si une *inhibition* s'installe, le moi se dit : *je ne puis* accomplir telle ou telle fonction. Exemple d'un symptôme : un homme se réveille un matin, sa luette étant très enflée, ce qui le contraint à se soigner et l'empêche de se rendre à un endroit où récemment il avait vécu un épisode fortement traumatisant.

L'enflure de la luette s'est produite à la suite de processus psychiques qui s'étaient déroulés entièrement en dehors du moi, pendant le sommeil. Le moi n'a eu connaissance de l'enflure qu'à un moment où celle-ci était déjà complètement installée, il a même, au réveil, cru qu'il s'agissait simplement d'un gros crachat.

Il suit de là que, à l'endroit précis du texte, auquel nous insérons cette note, le terme « symptôme » signifie « symptôme de conversion (ou symptôme hystérique) ». Car, et le symptôme obsessionnel, et l'angoisse névrotique concernent le moi de façon assez directe — aussi Freud dit-il plus bas dans le texte que le moi est le siège véritable de l'angoisse. (N. des T.)

II.

Les caractères essentiels de la formation du symptôme névrotique ont été étudiés depuis longtemps, et, je l'espère, établis de façon incontestable. Le symptôme serait le signe d'une pulsion instinctuelle restée inassouvie et le substitut de sa satisfaction adéquate. Il serait l'effet d'un processus de refoulement. Le refoulement vient du moi qui, éventuellement, sur l'ordre du surmoi, refuse de coopérer à un investissement instinctuel suggéré et commencé au niveau du ça. Par le refoulement, le moi obtient que la représentation, qui était l'agent de la pulsion indésirable, n'arrive pas jusqu'à la conscience. L'analyse montre souvent que cette représentation s'est conservée à titre de formation inconsciente.

Jusque-là les choses sont claires, mais voici où commencent les difficultés :

Nos précédentes descriptions du processus de refoulement ont mis en pleine lumière ce qui résulte de la mise hors du champ de la conscience, mais elles ont laissé incertaines plusieurs choses. Une question se pose : que devient la poussée instinctuelle éveillée dans le ça et qui voudrait se satisfaire ? Nous ne répondons qu'indirectement en disant que, grâce au refoulement, le plaisir qu'on attendait de la satisfaction, s'est transformé en déplaisir, mais alors se posait ce nouveau problème : comment le déplaisir peut-il résulter d'une satisfaction instinctuelle ? Nous espérons éclaircir ce

fait en déclarant de façon précise que le refoulement a complètement entravé le processus des décharges instinctuelles auquel le ça aurait voulu aboutir, le moi ayant réussi à l'inhiber ou à le dévier[7].

Alors disparaît cette énigme : celle de la « transformation d'affects » due à l'effet du refoulement. Mais nous avons, par là, accordé au moi qu'il peut avoir une influence considérable sur les processus qui se déroulent dans le ça, et il nous reste à comprendre par quels moyens devient possible cet étonnant déploiement de force.

Cette action du moi tient, à mon avis, à ses rapports intimes avec le système perceptif, rapports qui, en fait, appartiennent à son essence et sont devenus la cause de sa différenciation d'avec le ça. La fonction de ce système que nous nommons P-C[8] est liée aux phénomènes de conscience. Ce système reçoit des excitations non seulement du dehors, mais aussi du dedans, et en utilisant les sensations de plaisir-déplaisir qui lui parviennent de là, il essaie de faire évoluer tous les processus de l'activité psychique dans le sens du principe de plaisir. Nous nous représentons trop volontiers le moi comme impuissant contre le ça, mais lorsqu'il entre en lutte contre un processus instinctuel du ça, il n'a qu'à donner le signal du déplaisir pour l'emporter, grâce à l'instance presque toute-puissante du principe de plaisir. Si, un moment, nous considérons comme un phénomène isolé cet état de choses, nous pouvons l'éclairer par un exemple tiré d'un autre domaine. Dans un État, une certaine « clique » se défend, supposons-le, contre une mesure politique, dont la promulgation correspondrait aux besoins de la masse ; cette clique s'empare alors de la presse, à travers laquelle elle travaille la

7 Avec ce résultat que, si maintenant la pulsion instinctuelle refoulée obtenait une satisfaction adéquate, celle-ci ne serait plus perçue et éprouvée comme un plaisir mais comme un déplaisir. (N. des T.)

8 W-Bw = Wahrnehmungs-Bewusstsein ; P-C = Perception-Conscience ; cf. *Le moi et le ça,* II. (N. des T.)

« souveraine opinion publique » et parvient à obtenir que la décision projetée ne soit finalement pas prise.

D'autres problèmes se rattachent à la réponse que nous venons de faire. D'où vient, par exemple, l'énergie qui produit le signal de déplaisir ? Ici, il nous paraît raisonnable de supposer que la défense contre un processus indésirable doit se produire pour le for interne sur le type de la défense contre une excitation extérieure, et que le moi prend contre le danger intérieur le même genre de défense que contre le danger extérieur. Devant le danger extérieur l'être organique essaie de fuir. D'abord il retire l'investissement de la perception de l'objet dangereux [c'est-à-dire qu'il se refuse à prendre conscience du danger], ensuite, il trouve plus efficace d'effectuer des actions musculaires qui font qu'il ne peut plus percevoir le danger (quoiqu'il n'en nie plus l'existence) : parce qu'il est sorti de la zone dangereuse. Le refoulement équivaut à une tentative de fuite de ce genre. Le moi retire l'investissement (préconscient) de la représentation corrélative à la poussée instinctuelle qu'il veut refouler et utilise sa capacité d'investissement pour déclencher le déplaisir (l'angoisse). Ce problème : comment, dans le refoulement, l'angoisse surgit-elle, n'est sûrement ni clair ni simple. On est toutefois autorisé à s'en tenir à cette idée que le moi est bien le siège de l'angoisse : mais il faut rejeter la conception ancienne que l'énergie d'investissement de la pulsion refoulée serait automatiquement convertie en angoisse. Quand je me suis exprimé ainsi, j'ai donné une description phénoménologique de la genèse de l'angoisse, plutôt que je n'en ai donné une représentation métapsychologique[9].

Mais après ce que je viens de dire surgit une autre question : comment est-il possible, au point de vue de l'économie des forces

9 C'est-à-dire, j'ai décrit le phénomène angoisse *succédant* au phénomène pulsion vers le plaisir, explication phénoménologique exacte. Malheureusement j'ai été plus loin et j'ai dit (explication métapsychologique inexacte) : l'angoisse *naît* de la pulsion contrariée. (N. des T.)

psychiques, qu'un simple processus de retrait *et de déviation*[10], comme dans le retrait par le moi de l'investissement préconscient, produise du déplaisir ou de l'angoisse, l'angoisse ne pouvant, d'après nos suppositions, venir que d'un renforcement d'investissement ? Je réponds qu'il ne faut pas chercher à expliquer cette origine économiquement[11]. L'angoisse n'est pas créée comme une nouveauté par le refoulement. Elle se produit, à titre d'état affectif, grâce à une image mnésique préexistante. Mais pour traiter cette nouvelle question de l'origine de l'angoisse, comme en général des états affectifs, nous devons abandonner le terrain propre de la psychologie pour celui des frontières de la physiologie. Les états affectifs sont incorporés à la vie psychologique à titre de résidus d'événements traumatiques très archaïques, et ils sont réactualisés dans des situations analogues comme des symboles mnésiques. Je ne pense pas me tromper en regardant ces événements comme équivalents à des attaques hystériques qu'un individu éprouve maintenant au cours de son existence, et en les considérant comme des prototypes normaux de ces attaques. Chez l'homme et chez les êtres qui lui sont apparentés, la naissance paraît avoir conféré, à titre de premier événement individuel générateur d'angoisse, ses traits caractéristiques à la *physionomie*[12] des états affectifs d'angoisse [vécus au cours de toute la vie]. On ne doit pourtant pas exagérer l'importance de ce rapport, et sous prétexte de la reconnaître, oublier qu'un symbole affectif[13] est biologiquement nécessaire à la situation dangereuse, et qu'un tel symbole aurait été créé en tout état de cause. Je considère aussi comme excessif d'affirmer que, dans chaque attaque d'angoisse, quelque chose dans la vie psychique

10 Le mot allemand « Abfuhr » ne correspond, en l'occurrence, ni à « décharge », ni à « abréaction ». (N. des T.)

11 C'est-à-dire par des rapports quantitatifs entre plusieurs forces psychiques. (N. des T.)

12 Souligné par les Traducteurs.

13 C'est-à-dire, un état affectif, déterminé, corrélatif à la situation du danger. (N. des T.)

reproduit *la situation*[14] de la naissance ; il n'est même pas certain que les attaques d'hystérie qui sont, pourtant, à leur origine, de pareilles reproductions traumatiques, conservent toujours ce caractère.

J'ai exposé, ailleurs, que la plupart des refoulements sur lesquels s'exerce notre action thérapeutique sont des cas de *refoulement secondaire*. Ils supposent des *refoulements primitifs* qui exercent une influence attractive sur les situations subséquentes. On sait encore bien peu de choses de ces arrière-plans et de ces étages primaires du refoulement. On est facilement exposé à exagérer le rôle du surmoi dans le refoulement. On ne saurait dire, pour le moment, si l'apparition du surmoi ne créerait pas la délimitation entre refoulement primaire et refoulement secondaire. Des premières crises d'angoisse — très intenses — se produisent, en tout cas, avant que le surmoi soit constitué. Il est tout à fait plausible que des facteurs quantitatifs comme une excitation trop brutale, et l'effraction de la défense qui a été dressée contre les excitations, soient les premières occasions où se produisent des refoulements primaires.

Ce terme de « défense contre les excitations » nous avertit, comme un signal convenu, que les refoulements apparaissent dans deux cas bien différents ; quand la poussée instinctuelle indésirable se manifeste sous l'effet d'une perception externe, et quand elle surgit, sans provocation extérieure, de l'intérieur de nous-mêmes. Nous reviendrons plus tard sur cette différence. Or, la défense contre l'excitation ne s'opère que contre des excitants extérieurs et non contre les revendications instinctuelles internes.

Tant que nous étudions la façon dont le moi essaie de fuir, nous n'arriverons pas à envisager la formation du symptôme. Le symptôme tire son étoffe du contenu de la poussée instinctuelle entravée par le refoulement. Quand le moi atteint son but, quand il

14 Souligné par les Traducteurs.

parvient à refouler complètement la poussée instinctuelle en usant du signal de déplaisir, nous ne pouvons nous rendre compte de la façon dont ce résultat s'obtient. Nous ne percevons quelque chose que dans les refoulements plus ou moins manqués.

Nous constatons alors que, d'une façon générale, la poussée instinctuelle a, malgré le refoulement, trouvé une satisfaction de remplacement, mais remplacement fort piteux, déplacé et inhibé, et où il est impossible de reconnaître encore une satisfaction. Lorsque le substitut entre en action, il n'amène aucune impression agréable ; au contraire, son apparition a le caractère d'une contrainte. Mais dans cet avilissement de la satisfaction réduite à la mesure d'un symptôme, le refoulement montre encore, à un autre point de vue, sa puissance. Le substitut, autant que possible, a été empêché d'accéder à l'appareil moteur, et là où cela n'a pas été possible, il doit se cantonner dans une activité susceptible de modifier le propre corps du patient sans pouvoir passer jusqu'au monde extérieur. Il lui est interdit de se transformer en action. Nous comprenons pourquoi il en est ainsi : dans le refoulement, le moi travaille sous l'influence de la réalité extérieure [avec ses exigences morales et sociales], et écarte pour cela, de la réalité extérieure, le résultat du processus de substitution.

Le moi commande l'accès à la conscience (perceptions), comme il détient les clefs de l'action qui porte sur le monde extérieur [motricité]. Dans le refoulement, il exerce sa puissance dans les deux directions : en subissant la pression, d'un côté, les représentations [perçues intérieurement] qui expriment les tendances de l'instinct, de l'autre, les tendances pulsionnelles [correspondantes] elles-mêmes[15]. On est alors en droit de se demander comment, en reconnaissant cette puissance au moi, nous restons d'accord avec ce que nous avons esquissé dans notre étude *Das Ich und das Es*[16]

15 Qui voudraient trouver un débouché par la motricité. (N. des T.)

16 *Le moi et le ça,* trad. par M. Jankélévitch sous le titre, *Le moi et le soi.* (N. des T.)

concernant la position de ce même moi. Dans ce travail, nous décrivons la dépendance du moi vis-à-vis du ça comme du surmoi ; nous relevons son impuissance et sa tendance à l'angoisse à l'égard de l'un et de l'autre, et nous démasquons cette attitude d'orgueilleuse supériorité qu'il ne maintient qu'avec tant de peine. Ce point de vue a, d'autre part, trouvé, depuis, un grand écho dans la littérature psychanalytique. Nombre d'auteurs insistent fortement sur la faiblesse du moi contre le ça, du rationnel contre le démoniaque, et s'évertuent à en faire le pilier central d'une « conception du monde » selon la Psychanalyse. L'étude de la manière dont s'exécute le refoulement n'aurait-elle pas dû retenir justement les psychanalystes d'une prise de position si extrémiste ?

Je ne suis, d'une façon générale, pas très favorable à la fabrication de « conceptions du monde ». Je les laisse aux philosophes qui se figurent et proclament que le voyage de cette vie ne saurait s'effectuer sans un Baedecker chargé de renseigner doctoralement sur tout. Supportons avec résignation le mépris dont ils nous accablent du haut de leurs aspirations sublimes. Ne pouvant, pourtant, renoncer à notre orgueil narcissique à nous, une pensée nous consolera : celle que ces « guides de la vie » vieillissent vite, et que c'est notre travail myope et portant sur des détails minutieux qui oblige, justement, leurs éditions à se renouveler ; et celle-ci aussi, que les éditions les plus modernes de ces Baedeckers ne sont guère qu'une façon de remplacer le vieux catéchisme si commode et si complet. Nous savons le peu de lumière que la science a pu, jusqu'ici, répandre sur l'énigme du monde. Tout le tintamarre des philosophes n'y changera rien ; seul le labeur persévérant qui n'a qu'un but — arriver au certain — peut lentement amener un progrès. Le voyageur qui chante dans l'obscurité peut, ainsi, démentir sa peur, cela ne lui fait pas voir plus clair.

III.

Pour en venir au problème du moi, l'apparente contradiction provient de ce que nous prenons des abstractions d'une façon trop rigoureuse et que nous considérons, d'un ensemble complexe, tantôt un côté, tantôt l'autre. La distinction du moi d'avec le ça paraît fondée ; elle nous est imposée par un état de choses précis. Mais d'autre part, le moi est identique au ça dont il n'est qu'une partie différenciée. Soit que nous envisagions cette partie comme opposée au tout, soit qu'il se soit produit une réelle scission entre les deux, la faiblesse de ce moi nous paraît manifeste. Mais si le moi reste lié au ça, s'il ne peut en être distingué, la force du moi est manifeste. Nous sommes en présence d'une situation semblable lorsque nous examinons le moi dans ses rapports avec le surmoi. Dans beaucoup de situations, les deux se confondent aisément. La plupart du temps, nous ne pouvons les différencier que s'il surgit une tension, que si éclate un conflit entre eux. Dans le cas du refoulement, il devient important que le moi soit une organisation et que le ça n'en soit pas une. Le moi est justement la partie organisée du ça. Il serait tout à fait faux de se représenter le moi et le ça comme deux camps différents ; de croire que, dans le refoulement, le moi chercherait à opprimer une partie du ça, et que le reste du ça se porterait au secours de la partie attaquée, mesurant sa force à celle du moi. Cela peut arriver souvent, mais ce n'est certainement pas la situation qui conduit au refoulement. En règle générale, la poussée instinctuelle à

refouler, reste isolée. D'ailleurs, si l'opération du refoulement nous montre la force du moi, nous avons de même, ici, la preuve de l'impuissance du moi et de l'inaltérabilité des diverses poussées instinctuelles du ça. Car, quand le refoulement a fini par réaliser un symptôme, le symptôme manifeste son existence en dehors et indépendamment de l'organisation du moi. Et pas seulement le processus basal du symptôme mais aussi tous ses dérivés jouissent du même privilège d'indépendance, nous pourrions dire d'extraterritorialité ; et même dans le cas où ces dérivés s'agrègent à des portions de l'organisation du moi, reste à savoir s'ils n'attireront pas ces portions à eux, et s'ils ne se développeront pas grâce à elles, au détriment du moi. Une comparaison qui nous est familière considère le symptôme comme un corps étranger qui entretient sans cesse des phénomènes d'excitation et de réaction dans le tissu où il reste implanté. Il arrive en effet souvent que la lutte pour se protéger contre la poussée instinctuelle indésirable se termine par la formation d'un symptôme. Pour autant que nous puissions le savoir, cela se réalise le plus facilement dans l'hystérie de conversion ; mais en règle générale l'évolution est différente : au premier effort de refoulement succède un épilogue qui s'étire ou s'éternise : le combat contre la poussée instinctuelle se poursuit en combat contre le symptôme.

Dans ce combat secondaire de défense, nous constatons deux aspects contraires : d'une part le moi est obligé, par sa nature, d'entreprendre quelque chose qui est comme une tentative de reconstruction et de conciliation. Le moi est une *organisation,* il repose sur le libre commerce et sur la réciprocité d'influence entre ses différents éléments. Son énergie désexualisée trahit encore son origine dans cette tendance à la synthèse et à l'unité, tendance qui s'impose et qui ne fait que croître à mesure que le moi se développe et prend de la vigueur. Il est donc naturel que le moi cherche à réduire l'étrangeté et l'isolement qui caractérisent le symptôme,

qu'il saisisse toutes les possibilités de se l'unir, à quelque prix que ce soit, et de l'incorporer à son système. Nous l'avons vu, pareille tendance influençait déjà la formation du symptôme. Un exemple classique en la matière, c'est les symptômes hystériques qui nous sont devenus aujourd'hui si clairs, et qui sont un compromis entre un besoin de satisfaction et un besoin de punition. Comme réalisation des exigences du surmoi, ces symptômes font déjà partie du moi, tandis que d'autre part ils constituent des positions du refoulé, des lieux d'invasion dans l'organisation du moi. Ils sont, pourrait-on dire, des stations frontières avec occupation mixte. Le fait de savoir si tous les symptômes hystériques primaires sont ainsi constitués mériterait qu'on s'y arrêtât avec attention. Dans le cours de son développement, le moi se comporte comme s'il était guidé par cette idée que le symptôme est là désormais et ne saurait être éliminé : il n'y a qu'à accepter la situation et à en tirer le meilleur parti possible. Il s'adapte en conséquence à cette portion du monde intérieur, étrangère à lui, que représente le symptôme, comme il s'adapte, mais, cette fois, d'une façon normale, au monde extérieur. Et il ne manque pas d'occasions de s'adapter ainsi. L'existence du symptôme peut provoquer une entrave à l'activité qui servira à apaiser une exigence du surmoi ou à repousser une demande du monde extérieur[17]. Ainsi le symptôme est chargé, peu à peu, de représenter d'importants intérêts, il devient un élément de l'auto-défense, il resserre toujours plus ses liens avec le moi, et lui devient indispensable. Il est bien rare que l'adoption d'un corps étranger puisse produire quelque chose de semblable. On pourrait d'ailleurs exprimer de façon exagérée l'importance de cette adaptation

17 À sous-entendre : grâce à l'activité en question, cette demande du monde extérieur et du surmoi aurait été satisfaite et n'aurait pu, partant, continuer à tourmenter le moi. Ex. : J'aurais voulu loger mon frère, indigent, chez moi, au lieu de lui payer une chambre d'hôtel trop chère pour mes moyens ; or une insomnie tenace me sert d'excuse pour ne pas le prendre chez moi, tout en laissant subsister en moi un reste de sentiment de culpabilité. (N. des T.)

secondaire au symptôme, en disant que le moi, somme toute, ne crée le symptôme que pour jouir de ses avantages. Ce serait aussi juste ou aussi faux que de prétendre que le blessé de guerre s'est fait arracher une jambe par le tir de l'ennemi pour vivre ensuite de sa pension sans travailler.

D'autres types de symptômes, ceux de la névrose obsessionnelle et de la paranoïa, prennent une valeur particulière pour le moi, non qu'ils lui apportent des avantages, mais parce qu'ils lui procurent une satisfaction narcissique, dont autrement il serait privé. Les formations systématiques des obsédés flattent leur amour-propre par l'illusion qu'elles leur procurent d'être particulièrement purs ou consciencieux, et partant, d'une moralité plus élevée que les autres ; les formations délirantes de la paranoïa ouvrent à la sagacité et à l'imagination de ces malades un champ d'activité qui ne saurait être facilement remplacé. De tout cet ensemble résulte ce que nous connaissons bien comme le « bénéfice secondaire de la névrose » ; il favorise la tendance qu'a déjà le moi à s'incorporer le symptôme et en renforce la fixation. Dès lors, quand nous essayons d'assister par les moyens psychanalytiques le moi dans sa lutte contre le symptôme, nous rencontrerons parmi les résistances cette amicale association du moi et du symptôme, et ce ne sera pas pour nous un mince travail que de la réduire. Les deux procédés[18] dont use le moi à l'égard du symptôme sont, en fait, en opposition l'un avec l'autre.

Le second de ces deux procédés a un caractère moins amical, il prolonge le refoulement. Mais il ne semble pas que, pour cela, nous devions accuser le moi d'inconséquence. Le moi est avide de paix, il voudrait faire une place au symptôme dans son système. Le trouble vient du symptôme qui continue à jouer, au titre de suppléant et de rejeton de la poussée instinctuelle refoulée, le rôle de cette poussée ; qui renouvelle sans cesse la revendication de cette poussée à être

18 Le premier tend à s'incorporer et à conserver le symptôme ; le second à le combattre. (N. des T.)

satisfaite ; et qui oblige ainsi le moi à donner, à nouveau, le signal de déplaisir et à mener la lutte défensive.

Ce combat secondaire contre le symptôme prend mille formes, il se livre sur des théâtres divers et se sert de moyens variés. Nous ne saurons en dire quelque chose qu'en étudiant les différentes catégories de formation de *symptômes*[19]. Mais il faudra que nous abordions alors le problème de l'*angoisse*[20] dont nous pressentons depuis longtemps la présence à l'arrière-plan. Il vaudra mieux commencer par les symptômes que crée la névrose hystérique. Pour les symptômes de la névrose obsessionnelle, de la paranoïa et d'autres névroses, nous ne sommes pas encore prêts à faire sur leur formation des hypothèses utiles.

19 Souligné par les T. — Au paragraphe Ier, l'auteur a confronté symptôme et inhibition, puis inhibition et angoisse, cf. pp. 1 et 2. Ici il commence à confronter les notions de symptôme et d'angoisse. (N. des T.)

20 Voir note précédente.

IV.

Le premier cas que nous allions considérer est celui d'une phobie d'animaux, hystérique et infantile ; l'exemple que nous prenons est un cas typique dans tous ses traits essentiels ; il s'agit d'une phobie de chevaux, celle du « petit Hans »[21].

Dès l'abord, il nous faut reconnaître que les cas concrets de névrose sont, en fait, plus compliqués que nous ne l'avions pensé de loin, quand nous nous tenions dans l'abstrait. Il nous faut quelque travail pour nous orienter, pour découvrir quelle est la poussée instinctuelle refoulée, quel symptôme la remplace, et comment discerner le motif du refoulement.

Le petit Hans refuse d'aller dans la rue parce que les chevaux lui causent de l'angoisse. Voilà le fait brut. Mais quel est, ici, le symptôme ? Le développement de l'angoisse ? Le choix de l'objet d'angoisse ? Ou le renoncement à ses libres mouvements, ou plusieurs de ces choses simultanément ? Quelle est la satisfaction qu'il se refuse ? Pourquoi doit-il se la refuser ?

Nous n'avons pas de peine à répondre que, dans ce cas, il n'y a pas tant de mystères. L'incompréhensible peur des chevaux, voilà le symptôme, l'impossibilité d'aller dans la rue est un phénomène

21 Cf. *Analyse der Phobie eines fuenfjährigen Knaben* (ges. Schriften, Bd. VIII), Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans, trad. par Marie Bonaparte, in S. Freud, *Cinq psychanalyses,* édit. Denoël & Steele, pp. 111 et sqq., Paris, 1936. (N. de l'A.) (N. des T.)

d'inhibition, une limitation que s'impose le moi, pour ne pas éveiller le symptôme de l'angoisse. On perçoit sur-le-champ que c'est là l'explication de ce deuxième point, aussi laissera-t-on de côté cette inhibition au cours de la suite de la discussion. Mais le premier examen superficiel du cas ne nous apprend même pas la vraie signification du symptôme présumé. Il ne s'agit pas, comme nous l'apprend une enquête plus poussée, d'une angoisse indéterminée du cheval, mais précisément de l'attente anxieuse que le cheval ne morde. Ce contenu cherche, il est vrai, à fuir la conscience, à se faire remplacer par une phobie indéterminée où n'apparaissent plus que l'angoisse et son objet. Or ce contenu ne serait-il pas, peut-être, le noyau du symptôme ?

Nous n'avancerons pas tant que nous n'envisagerons pas l'ensemble de la situation psychique du petit garçon telle que l'analyse nous la révèle. Hans est en plein complexe d'Œdipe, il est jaloux de son père qu'il aime pourtant tendrement, tant qu'il ne pense pas à sa mère, cause de division. Ainsi, nous avons un conflit d'ambivalence, un amour bien fondé et une haine non moins justifiée, tous deux dirigés sur la même personne. La phobie doit être un essai de solution de ce conflit. De tels conflits d'ambivalence sont très fréquents, nous en connaissons un autre essai de solution typique ; dans celui-là, l'une des deux poussées en conflit, en général, la tendre, est anormalement renforcée, tandis que l'autre disparaît. Seul l'excès et le caractère obsédant de cette tendresse trahissent que cette attitude n'existe pas seule, mais qu'elle ne s'affirme si fort que pour mieux tenir son adversaire refoulé, et cela nous amène à déduire l'existence d'un processus que nous décrivons comme un refoulement par *formation de réaction* (dans le moi). Des cas comme celui du petit Hans ne présentent aucune formation réactionnelle de ce genre ; il y a évidemment différents moyens de donner issue à un conflit d'ambivalence.

En cours de route, nous avons reconnu autre chose avec certitude : la poussée instinctuelle que domine le refoulement est une poussée hostile au père. L'analyse nous en fournit la preuve lorsqu'elle a cherché à reconnaître l'origine de l'idée du cheval qui mord : Hans a vu tomber un cheval, il a vu aussi tomber et se blesser un camarade de jeu avec lequel il a joué « au cheval ». Cela nous donne le droit d'imaginer chez Hans qu'un désir a surgi : si son père pouvait tomber et se blesser comme le cheval et le camarade ! Des faits en relation avec un voyage font présumer encore que le désir d'éliminer le père a trouvé une expression moins timide. Mais pareil désir équivaut à l'intention d'éliminer soi-même son père, à l'impulsion meurtrière du complexe d'Œdipe.

Jusqu'à présent rien ne nous conduit de cette poussée instinctuelle refoulée, à la phobie du cheval que nous supposons être le substitut de cette poussée. Mais simplifions la situation psychique du petit Hans : éliminons sa condition enfantine et son ambivalence. Supposons qu'il soit un jeune serviteur amoureux de la dame de la maison et se réjouissant de certaines privautés de la part de cette dame. Bien entendu, ce garçon hait son maître qui est plus fort que lui, et voudrait qu'il fût éliminé. La conséquence la plus naturelle de cette situation est qu'il redoute la vengeance de ce monsieur, qu'il éprouve à son égard un sentiment d'angoisse. C'est exactement ce qui se passe dans la phobie du petit Hans pour les chevaux, c'est-à-dire que nous ne saurions désigner *l'angoisse* contenue dans cette phobie comme un symptôme. Quand même le petit Hans qui est amoureux de sa mère éprouverait de l'angoisse à l'occasion de son père, nous n'aurions aucun droit de lui attribuer une névrose, une phobie. Nous serions devant une réaction affective parfaitement compréhensible. Ce qui, à lui seul, fait de cet état une névrose, c'est un autre trait, c'est que le père soit remplacé par le cheval. Ce *déplacement* constitue ainsi ce que nous sommes en droit d'appeler le *symptôme.* Ce déplacement est cet autre mécanisme qui permet

de supprimer le conflit d'ambivalence sans l'aide d'une formation de réaction. Ce déplacement est rendu possible et facilité par les traces congénitales qu'a laissées la manière de penser totémique et qui peuvent encore se réactiver facilement à l'âge tendre. L'abîme entre l'homme et l'animal n'est pas encore perçu, il n'est, en tout cas, pas accentué avec autant d'exagération que plus tard. L'homme adulte, admiré, mais aussi redouté, est encore sur le même plan que le grand animal que l'on envie à tant de titres, mais contre lequel on a été mis en garde parce qu'il peut être dangereux. Le conflit d'ambivalence ne trouve pas sa solution sur une seule et même personne, mais est, en quelque sorte, contourné, en ce sens qu'une de ses composantes se transporte sur une autre personne qu'elle prend pour substitut.

Si claires qu'elle nous ait rendu les choses, en un autre point, l'analyse de la phobie du petit Hans nous a apporté une grosse déception. La défiguration en laquelle consiste la formation du symptôme se trouve n'avoir pas porté tellement sur l'objet représenté dans la poussée instinctuelle à refouler *[le père],* au contraire, sur une simple modalité de cette poussée *[battre le père],* réalisant ainsi une simple réaction *[la crainte du père]*[22], à l'élément proprement indésirable [jalouser, haïr, et, peut-être, *attaquer le père].* Notre attente eût été mieux satisfaite si le petit Hans avait développé, au lieu de l'angoisse des chevaux, une tendance à maltraiter les chevaux, à les battre, où il eût manifesté nettement son désir de voir comment ils tombent, comment ils se font mal, et comment, éventuellement, ils meurent avec des convulsions (l'agitation bruyante des pieds). Quelque chose de ce genre, c'est vrai, a paru dans son analyse, mais ne joue pas de rôle important dans la névrose ; et, fait curieux, s'il avait développé, comme symptôme principal, pareille hostilité contre les chevaux, au lieu d'une hostilité contre son père, nous ne l'aurions pas jugé névrosé. Quelque chose ici n'est donc pas dans l'ordre, qu'il s'agisse de notre

22 Cette crainte est alors déplacée sur l'animal. (N. des T.)

façon de comprendre le refoulement ou de définir le symptôme. Un point nous frappe de prime abord : si le petit Hans avait montré pareille attitude à l'égard des chevaux, le caractère de la choquante poussée instinctuelle agressive n'aurait pas été changé par le refoulement, seul son objet l'aurait été.

Il est tout à fait sûr qu'il y a des cas de refoulement qui n'offrent rien d'autre, mais dans la genèse de la phobie du petit Hans, il s'est passé quelque chose de plus : quelque chose de très important, comme un autre fragment de l'analyse nous le montre :

Nous savons déjà que le petit Hans donnait comme contenu de sa phobie l'idée d'être mordu par le cheval. Plus tard, nous avons eu l'occasion d'examiner également la genèse d'un autre cas de phobie animale où le loup était l'animal redouté, toujours avec le sens de substitut paternel[23]. En liaison avec un rêve que l'analyse put éclairer, s'était développée, chez ce garçon, l'angoisse d'être dévoré par un loup comme un des 7 chevreaux de la légende. Le fait certain que le père du petit Hans avait « joué au cheval » avec son fils décida sûrement du choix de l'animal angoissant. De même, il semble aussi très probable que le père de mon Russe qui, lui, n'a été analysé qu'entre 20 et 30 ans, avait joué au loup avec son garçonnet, et l'aurait, pour s'amuser, menacé de le dévorer. J'ai, depuis, rencontré un troisième cas, un jeune Américain qui ne souffrait d'aucune phobie d'animal, mais dont le cas aide, justement pour cette raison, à comprendre les autres. Son excitabilité sexuelle s'était enflammée sur une fantastique histoire pour enfants qu'on lui avait lue, histoire d'un chef arabe qui poursuivait un personnage, fait d'une substance comestible (l'homme en pain d'épice)[24] pour le dévorer. Ce garçon

23 Aus der Geschichte einer infantilen Neurose. Extrait de l'*Histoire d'une névrose infantile,* 1918, cf. Ges. Werke, t. III, trad. par Marie Bonaparte et R. Lœwenstein dans *Cinq psychanalyses,* édit. Denoël & Steele, Paris. (N. de l'A. et des T.)

24 *Gingemberbread-man,* dans le texte allemand. C'est du pain ordinaire, épicé de gingembre.

s'identifiait personnellement avec cet homme comestible, et, dans le chef de la tribu, il était facile de reconnaître un substitut du père ; or cette fantaisie fut la première assise de son activité auto-érotique[25]. Mais l'idée d'être dévoré par son père appartient au fond typique et primitif des idées enfantines ; les analogies tirées de la mythologie (Chronos) et de la vie animale sont généralement bien connues.

En dépit de ces éclaircissements, ces idées nous sont si étrangères que nous ne pouvons, sans incrédulité, les attribuer à l'enfant. Nous ne savons pas davantage si elles signifient ce qu'elles paraissent signifier, et ne comprenons pas comment elles peuvent devenir l'objet d'une phobie. La pratique analytique nous donne, heureusement, les éclaircissements nécessaires. Elle nous apprend que cette façon de se voir dévoré par son père est l'expression de la dégénérescence régressive d'une tendance amoureuse passive de la part de l'enfant, avide d'être aimé par son père devenu son « objet » au sens de l'érotique génitale. La suite de l'histoire ne laisse aucun doute sur la vérité de cette interprétation. À vrai dire sa tendance générale ne trahit plus rien de son intention tendre quand elle s'exprime [inadéquatement] dans le langage du stade, déjà dépassé alors de la transition, de la phase orale de l'organisation libidinale à la phase sado-[masochi]que. Au reste, s'agit-il seulement d'un remplacement de la représentation corrélative au désir originel par une expression régressive [au niveau du moi], ou plutôt d'une réelle dégénérescence régressive de ce désir relevant de la phase génitale, au niveau du ça ? C'est ce qu'il ne me paraît pas facile d'élucider. L'histoire de la maladie de « l'homme aux loups » russe parle tout à fait dans le sens de cette seconde hypothèse [médicalement] plus grave, puisqu'il se comporte de façon « méchante », cruelle, sadique à dater du rêve décisif, et développe dès lors une névrose obsessionnelle caractérisée. En tout cas, nous acquérons la certitude que le refoulement n'est pas le seul moyen que le moi ait à sa

25 Il faut penser à la masturbation accompagnée du fantasme d'être dévoré par le père. (N. des T.)

disposition pour se défendre contre une tendance instinctuelle indésirable. S'il réussit à faire régresser la pulsion, il a exercé sur elle une action autrement profonde que s'il l'avait simplement refoulée[26]. D'ailleurs, il lui arrive de compléter la régression qu'il a réussie par un refoulement.

La teneur des faits chez « l'homme aux loups » et celle, un peu plus simple, chez le petit Hans, éveillent encore bien d'autres réflexions, mais deux idées inattendues se dégagent déjà : il n'y a pas de doute que, dans ces phobies, la tendance instinctuelle refoulée est une tendance hostile au père. On peut dire qu'elle est refoulée par le processus de sa transformation en son contraire : à la place de l'agression contre le père apparaît l'agression — la vengeance du père contre l'enfant. Comme pareille agression a sa racine dans la phase sadique de la libido, elle n'a plus besoin que d'un certain mouvement rétrograde jusqu'à l'âge oral, qui, chez Hans, est suggéré par le fait d'être mordu, alors que chez le Russe, il est concrétisé brutalement par le fait d'être dévoré. Mais, en outre, l'analyse permet d'établir avec certitude qu'en même temps que la tendance hostile, une autre tendance instinctuelle subit le refoulement, à savoir, une tendance opposée qui comporte un élan à se donner amoureusement au père — or cette tendance avait déjà atteint le niveau de l'organisation génitale (phallique) de la libido. Cette tendance paraît même avoir la part la plus importante dans le résultat final qu'obtient le refoulement ; elle subit la plus importante régression ; elle a une influence décisive sur le contenu de la phobie. Ainsi, là où notre recherche n'avait visé qu'un seul refoulement instinctuel, nous devons reconnaître la rencontre de deux processus de cette catégorie, les deux tendances instinctuelles frappées — agression sadique contre le père et tendre attachement passif au même — forment un couple opposé et plus encore : si nous apprécions à sa juste valeur l'histoire du petit Hans, nous devons

26 C'est pourquoi la « deuxième hypothèse » a le caractère de gravité, souligné plus haut dans le texte. (N. des T.)

reconnaître que, par la formation de sa phobie, l’investissement objectal tendre de sa mère a aussi été supprimé, si bien que le contenu de la phobie n’en révèle rien. Il s’agit, chez Hans — chez le Russe c’est beaucoup moins net — d’un processus de refoulement qui embrasse presque toutes les composantes du complexe d’Œdipe, les tendances, hostile aussi bien que tendre, à l’égard du père, et la tendance tendre vis-à-vis de la mère.

Voilà de bien inopportunes complications pour nous qui ne prétendons étudier que des cas simples de formation de symptômes à la suite de refoulements — et qui, dans cette intention, nous étions tourné vers les premières névroses, apparemment plus claires, celles de l’enfance. Au lieu d’un seul refoulement, nous en avons trouvé une grappe, et, en outre, nous avons eu affaire à la régression. Peut-être avons-nous augmenté la confusion en mettant en parallèle les deux analyses de phobies d’animaux dont nous disposions, celle du petit Hans et celle de « l’homme aux loups ». Or, certaines différences entre les deux cas attirent notre attention. Ce n’est que du petit Hans que l’on peut affirmer avec certitude qu’il liquide, par sa phobie, les deux principales pulsions du complexe d’Œdipe, l’agressivité contre le père et la tendresse exagérée pour la mère. La tendresse pour le père est aussi présente certainement. Elle joue son rôle au cours du refoulement de son opposé. Mais on ne saurait démontrer ni qu’elle ait été assez forte pour provoquer un refoulement ni qu’elle ait été supprimée plus tard. Hans paraît donc avoir été un garçon normal avec un complexe d’Œdipe dit « positif ». Il est possible que les éléments que nous cherchons en vain aient aussi joué un rôle. Mais nous ne pouvons pas les rendre évidents. Le matériel de nos analyses, même les plus approfondies, est lacunaire, notre documentation incomplète. Chez le Russe, l’élément pathologique est ailleurs ; son rapport avec la femme comme objet d’amour a été troublé par une séduction précoce ; le côté passif, féminin, est, chez lui, fortement développé, et l’analyse de son rêve

des loups marque une médiocre intention agressive à l'égard de son père, mais elle apporte la preuve, soustraite à toute équivoque, que le refoulement concerne l'attitude passive et tendre vis-à-vis du père. Dans ce cas encore, les autres facteurs peuvent avoir collaboré, mais on ne les perçoit pas. Si, en dépit de ces différences, dans les deux cas qui vont presque à s'opposer, le résultat final de la phobie est à peu près le même, l'explication doit nous venir d'un autre côté. Elle vient du second résultat de notre petite étude comparative. Nous croyons connaître le mobile du refoulement dans les deux cas, et son rôle nous paraît confirmé par le cours que prend le développement des deux enfants. Il est le même dans les deux cas, l'angoisse d'une castration menaçante. Par peur de la castration, le petit Hans renonce à l'agression contre son père. Son angoisse que le cheval ne le morde comporte, sans aucun excès d'interprétation, le complément d'une peur que le cheval ne morde ses organes génitaux, ne le châtre. Quant au petit Russe, il renonce aussi, par peur de la castration, au désir d'être aimé de son père comme objet sexuel, car il a compris qu'une telle situation supposerait le sacrifice de ses organes génitaux, de ce qui le différencie de la femme. C'est que ces deux formes du complexe d'Œdipe, la normale active comme l'invertie, échouent sur l'écueil du complexe de castration[27].

L'idée angoissante du Russe d'être dévoré par les loups, ne contient en vérité aucune allusion à la castration ; c'est, qu'en régressant jusqu'à la phase orale, elle s'est trop éloignée de la phase phallique. Mais l'analyse de son rêve rend tout autre preuve superflue. C'est encore le triomphe complet du refoulement que, dans l'expression manifeste de la phobie, rien ne rappelle plus la castration.

27 Autrement dit : le désir du garçon de posséder la mère, aussi bien que celui d'être possédé par le père sont empêchés de s'exprimer par la peur de la castration qui menace du côté du père ou de l'animal qui le remplace. (N. des T.)

Voici maintenant le résultat inattendu : dans les deux cas, le mobile du refoulement, c'est l'angoisse de la castration. Les contenus de l'angoisse : être mordu par le cheval, et être dévoré par le loup, sont des défigurations de l'appréhension d'être châtré par le père. C'est justement ce contenu fondamental de l'angoisse qui a subi le refoulement. Chez le Russe, ce contenu était l'expression d'un désir qui ne pouvait cadrer avec la virilité qui se révoltait ; chez Hans, il était l'expression d'une réaction qui transformait l'agression en son contraire. Mais l'état affectif angoissé de la phobie qui constitue son essence, ne dérive pas du processus de refoulement, ni non plus, des investissements libidinaux des tendances refoulées, mais au contraire, il a sa racine dans ce qui refoule. L'angoisse dans la phobie d'un animal est *l'angoisse non transformée de la castration,* donc une angoisse réelle, angoisse d'un danger réellement menaçant, ou, du moins, jugé tel. Ici, l'angoisse crée le refoulement, et ce n'est pas comme je le pensais auparavant, le refoulement qui crée l'angoisse.

Il n'est pas agréable de se l'avouer, mais cela ne sert de rien de le nier. J'ai souvent soutenu cette proposition que le refoulement déforme la représentation corrélative à la pulsion [refoulée] ou provoque un déplacement sur un objet autre que celui qui aurait dû apparaître comme contenu de la représentation[28], et que la libido de la poussée instinctuelle se transforme en angoisse. L'étude des phobies sur laquelle je comptais surtout pour prouver ma thèse, ne la confirme pas. Elle semble plutôt directement la contredire. L'angoisse dans les phobies animales est l'angoisse du moi, devant la castration ; l'agoraphobie, étudiée moins à fond, paraît être une angoisse devant la tentation qui doit être génétiquement en connexion avec l'angoisse devant la castration. La plupart des phobies, pour autant que nous en pouvons juger présentement, se

28 Ex. : le garçon désire posséder la mère, mais rêve soit d'une autre femme rappelant la mère par la couleur de ses cheveux, soit d'un violoncelle qui fut l'instrument de musique de sa mère (déplacement). (N. des T.)

ramènent à de pareilles angoisses du moi devant les sollicitations de la libido. Dans ce cas, l'attitude angoissée du moi est toujours le fait initial, et ce qui amène le refoulement. Jamais l'angoisse ne naît de la libido refoulée. Si, précédemment, je m'étais contenté de dire qu'après le refoulement apparaît, à la place de la manifestation qu'on attendait de la libido, une angoisse, je n'aurais pas aujourd'hui à me corriger. Cette description est exacte, et entre la force de la poussée à refouler et l'intensité de l'angoisse résultante, apparaît bien la correspondance que j'avais affirmée. Mais j'avoue que je croyais donner plus qu'une simple description, je croyais avoir démêlé le processus métapsychologique de la conversion directe de la libido en angoisse. Je ne puis plus le prétendre aujourd'hui. Je ne pouvais d'ailleurs pas expliquer non plus, avant, comment s'accomplissait cette transformation.

D'où m'est venue, en dernière analyse, l'idée de cette transformation ? À l'époque où nous étions encore loin de distinguer les processus dans le moi et les processus dans le ça, j'avais, en étudiant les névroses réelles ou actuelles, constaté que certaines pratiques sexuelles particulières, comme le coït interrompu, les excitations vaines, l'abstinence forcée, provoquent des crises d'angoisse et une disposition généralisée à l'angoisse, c'est-à-dire que l'angoisse apparaît toutes les fois que l'excitation sexuelle cherchant un débouché pour se satisfaire, est bloquée, contenue ou détournée. Comme l'excitation sexuelle est l'expression des poussées libidinales, il ne m'a pas semblé aventuré d'admettre que la libido se transforme en angoisse sous l'influence de pareils troubles. Cette observation[29] conserve une valeur encore aujourd'hui ; d'autre part, on ne doit pas écarter l'idée que la libido des processus dans le ça subit un trouble du fait que se déclenche le refoulement[30]. Il peut donc être toujours vrai que, dans le refoulement, une portion

29 Qui concerne, essentiellement du moins, le plan du moi ! (N. des T.)

30 Comme la libido du moi, dans l'acte sexuel, a pu subir un trouble par certaines pratiques. (N. des T.)

d’angoisse se forme de la libido investie dans les tendances et les poussées instinctuelles.

Mais comment concilier ce résultat avec cet autre que l’angoisse, dans les phobies, est une angoisse du moi, se manifeste dans le moi, ne surgit pas du refoulement mais, au contraire, provoque le refoulement ? Voilà une contradiction qui ne paraît pas aisée à résoudre. Il n’est pas facile de réduire à une les deux sources de l’angoisse. On peut l’essayer et faire l’hypothèse que le moi dans la situation du coït interrompu, de l’excitation vaine, de l’abstinence, pressent des dangers auxquels il réagit avec angoisse, mais on ne tire pas grand chose de là. D’autre part, l’analyse des phobies que nous avons faite ne paraît pas devoir supporter de correction. *Non liquet*[31].

31 Le cas n’est pas clair, l’indécision persiste. (N. des T.)

V.

Nous avons tenté d’étudier la formation du symptôme et la lutte secondaire du moi contre lui ; mais il paraît que nous n’avons pas été bien inspirés de choisir dans ce but les phobies. L’angoisse qui domine le tableau de ces affections se révèle à nous comme une complication qui nous cache la teneur de la situation. Il existe de nombreuses névroses où n’apparaît nulle angoisse. Telle est la véritable hystérie de conversion qui appartient à une catégorie où les symptômes les plus graves se manifestent sans addition d’angoisse. Ce seul fait devrait nous avertir de ne pas trop serrer les liens qui peuvent exister entre l’angoisse et la formation du symptôme. Les phobies sont si voisines des hystéries de conversion que j’ai cru légitime de rapprocher celles-là de celles-ci, sous le nom d’ « hystéries d’angoisse ». Mais personne n’a encore pu préciser à quelle condition un cas prend la forme d’hystérie de conversion plutôt que celle de phobie ; personne n’a donc établi à quelles conditions l’angoisse s’associe à l’hystérie.

Les symptômes les plus fréquents de l’hystérie de conversion — paralysie motrice, contracture, acte ou décharge involontaire, douleur, hallucination — sont des processus d’investissement ou permanents ou intermittents, ce qui crée de nouvelles difficultés pour les expliquer. On ne sait, en vérité, pas grand chose sur ce genre de symptômes. Par l’analyse, on peut se rendre compte de quels processus troublés d’excitations instinctuelles ils tiennent lieu.

La plupart du temps on constate qu'ils tiennent quelque chose de ce processus, comme si toute l'énergie qui y travaille s'était concentrée sur ce que le symptôme représente. La douleur se faisait [réellement] sentir dans la situation où le refoulement est intervenu ; l'hallucination était, à ce moment-là, une perception ; la paralysie révèle qu'on se défend contre une action que la situation originale invitait à faire, mais qui a été inhibée ; la contracture est ordinairement le déplacement d'une innervation musculaire qu'on aurait voulu déclencher alors ; l'attaque convulsive est l'expression d'une explosion affective qui s'est soustraite au contrôle normal du moi.

La sensation pénible qui accompagne l'apparition des symptômes varie dans une mesure étonnante. Dans les symptômes permanents déplacés sur la motilité comme les paralysies et les contractures, cette sensation manque, la plupart du temps, complètement ; le moi se comporte à leur égard comme s'il s'en désintéressait. Dans les symptômes intermittents et les symptômes de la sphère sensorielle, en règle générale, les sensations désagréables sont nettement marquées et peuvent même atteindre à un degré extrême, dans le cas où la douleur est elle-même le symptôme. Il est très difficile, dans cette diversité de phénomènes, de dégager l'élément qui provoque pareilles différences et permettrait néanmoins de ramener celles-ci à une cause unique. Dans l'hystérie de conversion, on ne perçoit, de même, que peu de traces de la lutte que le moi peut mener contre le symptôme aussitôt après que celui-ci a été formé. Ce n'est que quand le symptôme consiste en une sensibilisation pathologique de quelque point du corps que celle-ci peut jouer un double rôle. La douleur-symptôme apparaît aussi bien lorsque le point sensibilisé est excité de l'extérieur que lorsque la situation pathogène, que représente ce point du corps, est activée de l'intérieur par voie d'association

d’idées — or le moi prend des mesures de précaution pour prévenir l’éveil du symptôme par une perception extérieure.

D’où vient que la formation du symptôme est particulièrement obscure dans la conversion hystérique, nous ne pouvons l’apercevoir ; mais cette obscurité suffit pour que nous quittions sans regret ce domaine ingrat.

Tournons-nous vers la névrose obsessionnelle ; peut-être obtiendrons-nous plus de lumière sur la formation des symptômes. Les symptômes de la névrose obsessionnelle sont, en général, de deux sortes et de tendance opposée. Ce sont, ou des interdictions, des mesures de précaution, des punitions, donc des mesures de nature négative, ou ce sont, au contraire, des satisfactions de remplacement, très fréquentes sous leurs déguisements symboliques. De ces deux groupes, le groupe négatif de défenses, de punitions, est le plus ancien ; mais au cours de la maladie, les satisfactions de remplacement, qui se moquent de toutes les résistances de la volonté, vont prenant toujours plus d’importance. Et c’est un triomphe insigne de la formation du symptôme lorsque celui-ci réussit à amalgamer la défense et la satisfaction, de sorte que l’interdiction originelle, soit qu’elle implique, ou non, une action intermédiaire de protection[32], prenne aussi le sens d’une satisfaction, ce qui arrive souvent par la voie d’associations très artificielles. Par là se révèle la tendance à la synthèse que nous avons déjà reconnue au moi. Dans les cas extrêmes, le malade en arrive à donner à la plupart des symptômes, outre leur signification originelle, un sens directement contraire[33]. Ce qui prouve la force de l’ambivalence qui, nous ignorons pourquoi, joue un si grand rôle dans la névrose obsessionnelle. Dans le cas le plus élémentaire, le symptôme est à

32 Ex. : la défense de toucher un robinet est une interdiction qui n’implique pas d’action intermédiaire de protection, mais c’est l’inverse si l’obsédé doit cacher le robinet sous une housse pour ne pas avoir à le toucher. (N. des T.)

33 Supposons une obsession à traire la vache : c’est jouer avec un sexe ; c’est aussi se purifier grâce au lait qui lave la souillure. (N. des T.)

double phase, c'est-à-dire, qu'à l'action qui exécute une certaine prescription, succède directement une deuxième action qui l'annule ou la rétracte, encore qu'elle n'ose pas exécuter le contraire.

Deux impressions se dégagent tout de suite de cet examen rapide des symptômes obsessionnels, la première que, dans ce cas, un combat se poursuit, sans repos, contre le refoulé, combat qui tourne toujours plus au désavantage des forces refoulantes ; et la deuxième, que le moi et le surmoi prennent ici une part particulièrement importante à la formation des symptômes.

La névrose obsessionnelle est bien l'objet le plus intéressant et le plus fécond dans la recherche analytique, mais elle est un problème encore irrésolu. Voulons-nous pénétrer plus avant dans son essence, nous devons avouer que nous ne pouvons nous passer d'hypothèses incertaines et de suppositions invérifiées. La situation originelle de la névrose obsessionnelle n'est, probablement, pas différente de celle de l'hystérie : l'individu est aux prises avec les sollicitations libidinales du complexe d'Œdipe qu'il doit surmonter ; dans toute névrose obsessionnelle semble se rencontrer, en outre, par-dessous, une couche de symptômes hystériques formés de très bonne heure. Mais ensuite le développement ultérieur est modifié d'une façon décisive, grâce à un facteur constitutionnel. L'organisation génitale de la libido se manifeste faible et trop peu résistante. Quand le moi commence à se défendre, il obtient ce premier résultat de faire rétrograder l'organisation génitale (phase phallique), totalement ou en partie, jusqu'à la phase sadique-anale. Cette régression demeure le fait capital pour tout ce qui va suivre.

On peut cependant discuter encore une autre possibilité. Peut-être que la régression [qui prend la forme de l'obsession], au lieu d'être la conséquence d'un facteur constitutionnel, est, au contraire, due à un facteur chronologique. Cette forme de la régression n'aura pas été rendue possible du fait que l'organisation génitale de la libido était trop faible, mais parce que l'opposition du moi était trop

précoce, s'étant déjà réalisée durant l'épanouissement de la phase sadique. Je ne saurais me prononcer catégoriquement sur ce point, mais l'observation analytique ne me paraît pas favorable à cette hypothèse. Elle tend plutôt à montrer que, quand on s'oriente vers la névrose obsessionnelle, la période phallique est déjà atteinte. De même, l'âge où se déclenche cette névrose, est plus tardif que celui où débute l'hystérie (deuxième période de l'enfance, après que la période de latence est finie)[34], et dans un cas de développement très tardif de cette affection[35] que j'ai pu étudier, il s'est avéré clairement qu'il avait fallu une réelle dévalorisation de la vie génitale, jusque-là intacte, pour que s'opérât la régression et qu'apparût la névrose obsessionnelle[36]. L'explication métapsychologique de la régression, je la cherche dans un « démêlement d'instincts » (Triebentmischung), dans la mise à part des composantes érotiques qui, depuis le début de la phase génitale, se sont ajoutées aux investissements à tendance destructive du stade sadique.

Obtenir la régression, c'est le premier succès du moi dans sa lutte défensive contre les sollicitations de la libido. Nous avons avantage, en pratique, à distinguer ici, du « refoulement », une tendance plus générale, la « défense ». Le refoulement n'est qu'un des mécanismes dont se sert la défense. Plus clairement que dans les cas des sujets normaux et des hystériques, il semble qu'on doive reconnaître dans la névrose obsessionnelle que, ce qui met en branle la défense, ce soit le complexe de castration, et que la chose dont on se défende, ce soient les tendances du complexe d'Œdipe. Nous nous trouvons, maintenant, au début de la période de latence, qui se reconnaît à la disparition du complexe d'Œdipe, à la création ou à la consolidation du surmoi et à l'établissement des cadres éthiques et esthétiques du moi. Ces processus dépassent dans la névrose

34 Se rapporte au début de la névrose obsessionnelle. (N. des T.)

35 Idem.

36 *Die Disposition zur Zwangsneurose (La prédisposition à la névrose obsessionnelle),* 1913. (N. de l'A.)

obsessionnelle la mesure normale. À la destruction du complexe d'Œdipe s'ajoute un avilissement régressif de la libido ; le surmoi devient particulièrement sévère et sans amour ; le moi développe, par l'obéissance au surmoi, de fortes réactions de scrupule, de pitié, de propreté. Avec une sévérité intraitable, et par là même pas toujours efficace, est interdite toute tendance à continuer l'onanisme de la première enfance — tendance qui s'appuie maintenant sur des formations régressives (sadiques-anales), mais qui représente pourtant la portion qui n'a pas été refoulée de l'organisation phallique. Il y a une contradiction interne dans ce fait que, dans le but de sauver la virilité (qui se sent menacée par l'angoisse de la castration), toute activité de cette virilité soit inhibée, mais cette contradiction aussi n'est qu'exagérée dans la névrose obsessionnelle, elle fait partie déjà de la manière dont se surmonte normalement le complexe d'Œdipe. Tout excès porte en soi le germe de son auto-suppression ; on l'observe également dans la névrose obsessionnelle où, en vérité, l'onanisme refoulé s'arrange pour trouver, sous la forme d'actes obsessionnels, le moyen de se rapprocher de plus en plus de la satisfaction.

Les formations réactionnelles du moi dans la névrose obsessionnelle, dont nous reconnaissons qu'elles sont des exagérations de la formation normale du caractère, nous pouvons les considérer comme un nouveau mécanisme de défense à joindre à la régression et au refoulement. Elles ne semblent pas exister dans l'hystérie ou y être beaucoup plus faibles. En jetant un regard en arrière [sur notre expérience et nos travaux antérieurs], nous en venons à faire cette hypothèse sur ce qui distingue le processus de défense de l'hystérie : il semble qu'il se réduise au refoulement, et que le moi se détourne de la tendance instinctuelle indésirable, l'abandonne à son cours dans l'inconscient, et ne prenne plus aucune part à ses destinées. Cela n'est, il est vrai, pas tout à fait exact, car nous connaissons des cas où le symptôme hystérique est aussi la

réalisation d'un châtiment qu'exige le surmoi, mais on peut considérer cette description comme caractérisant généralement avec justesse le comportement du moi dans l'hystérie.

On peut ou bien accepter comme un fait acquis que, dans la névrose obsessionnelle, il se forme un surmoi très sévère, ou, si l'on veut, on peut [pour trouver une explication à la sévérité particulière du surmoi] considérer la régression de la libido comme le fait essentiel de cette affection, et établir un rapport entre cette régression et [l'évolution du] surmoi. En fait, le surmoi qui dérive du ça[37] ne peut pas se soustraire à la régression et à ce démêlement d'instincts qui intervient alors. On ne doit donc pas s'étonner dans les cas où il devient, lui aussi, plus rigide, plus sadique, et moins capable d'amour que dans les conditions d'un développement normal.

Pendant la période de latence, la défense contre la tendance à l'onanisme paraît être la principale tâche. Cette lutte engendre une série de symptômes qui se produisent d'une façon typique chez les personnes les plus différentes, et présentent en général un caractère de cérémonial. Il est fort à regretter que ces symptômes n'aient pas été encore colligés et systématiquement étudiés. Étant les premières manifestations de la névrose, ils seraient, de préférence à d'autres symptômes, susceptibles de jeter de la lumière sur le mécanisme utilisé ici[38] pour la formation des symptômes. Ils présentent déjà les caractères qu'ils manifesteront plus tard, de façon si funeste, dans une maladie grave : 1° Les symptômes sont intégrés dans des fonctions de la vie quotidienne qui plus tard doivent être mis en jeu automatiquement, comme aller au lit, se laver, se vêtir, marcher ; 2° Les malades présentent la disposition à la répétition et à la dépense exagérée de temps. On ne voit d'ailleurs pas du tout pourquoi les

37 Qui, comme le moi, dérive, en dernière analyse du ça ; qui maintient un contact plus intime avec le ça, vu qu'il n'est pas en général conscient, qui, enfin, ressemble au ça par sa brutalité. (N. des T.)

38 C'est-à-dire : dans la névrose obsessionnelle. (N. des T.)

choses se passent ainsi ; la sublimation d'éléments à tendance érotique-anale joue ici un rôle certain.

La puberté marque, dans le développement de la névrose obsessionnelle une étape décisive. L'organisation génitale, suspendue au cours de l'enfance, reparaît maintenant avec une grande force ; mais nous savons que le développement sexuel de l'enfance impose d'avance son orientation à cette recrudescence de la puberté. Ainsi, d'une part, les tendances agressives du passé se réveilleront, et, de l'autre, une partie plus ou moins grande des nouvelles pulsions libidinales — la totalité, dans les mauvais cas — prendront le chemin fixé d'avance par la régression et se manifesteront, elles aussi sous forme d'intentions agressives et destructrices. Après ce déguisement des tendances érotiques et à la suite des puissantes formations réactionnelles du moi, se poursuit désormais la lutte contre la sexualité sous le pavillon de la morale. Le moi, étonné, se révolte contre les suggestions choquantes par leur cruauté et leur violence qui lui sont envoyées par le ça dans la conscience, sans se rendre compte qu'il combat, dans ce cas, des désirs érotiques, et, parmi eux, plusieurs qui, autrement, auraient échappé à sa protestation. Le surmoi hypersévère n'en devient que plus ardent à refouler la sexualité qui a pris des formes par trop choquantes, voire dégoûtantes. Ainsi le conflit dans la névrose obsessionnelle s'accuse dans deux directions ; l'activité de défense est devenue plus intolérante, et ce contre quoi elle se défend, est devenu plus odieux. Ceci et cela se sont produits sous l'effet d'une même influence : de celle qu'exerce la régression de la libido.

On pourrait voir une contradiction à plusieurs de nos hypothèses dans ce fait que l'idée obsessionnelle, avec ce qu'elle comporte d'indésirable, ait pu parvenir jusqu'à la conscience. Il n'y a pourtant aucun doute qu'elle a subi antérieurement le refoulement. La plupart du temps, le sens précis de la pulsion instinctuelle agressive est méconnu du moi. Un bon morceau du travail analytique

est, en effet, nécessaire, pour qu'il soit rendu conscient. Ce qui pénètre dans la conscience est, en règle générale, un substitut déformé, tantôt flou et nébuleux à la façon d'un rêve, tantôt rendu méconnaissable par un déguisement absurde. Si le refoulement n'a pas entamé le contenu de la pulsion instinctuelle agressive, il en a du moins complètement éliminé le caractère affectif qui l'accompagne. L'agression apparaît alors au moi non pas comme une impulsion, mais au contraire — ainsi parlent les malades — comme une simple « idée [toute cérébrale] » qui devrait les laisser froids. Le plus étonnant, c'est qu'à l'encontre de ce qu'on attendrait, cette indifférence affective ne s'installe pas.

Car la poussée affective, dont le sujet avait fait l'économie grâce à l'apparition de l'idée obsédante, resurgit, en réalité, ailleurs. Le surmoi se comporte comme s'il n'y avait pas eu de refoulement et comme si la pulsion agressive lui était connue avec sa signification exacte et avec son plein caractère affectif, et il traite le moi d'après cette supposition. Le moi qui, d'une part, se sait innocent, doit, d'autre part, éprouver un sentiment de culpabilité et supporter une responsabilité qu'il ne peut s'expliquer. Mais l'énigme qui nous est ici présentée n'est pas aussi grande qu'il ne nous paraît tout d'abord. La conduite du surmoi est tout à fait explicable. La contradiction dans le moi nous prouve simplement que le moi, grâce au refoulement, a fermé tout accès au ça, alors qu'il est resté parfaitement accessible aux influences du surmoi[39]. À cette autre question : pourquoi le moi ne cherche-t-il pas à se soustraire à l'accablante critique du surmoi ? À cette question, l'expérience répond que cela arrive, en réalité, très souvent. Il y a des névroses obsessionnelles sans aucun sentiment de culpabilité. Pour autant que nous puissions nous en rendre compte, le moi s'y est épargné la perception de cette culpabilité par une nouvelle série de symptômes d'auto-punition, comme pénitences et restrictions. Mais ces

39 Reik, *Gestaendniszwang und Strafbeduerfnis (Contrainte à l'aveu et besoin de se punir),* 1925, p. 51. (N. de l'A.)

symptômes sont en même temps des satisfactions de tendances instinctuelles, masochistes, tendances que la régression a également renforcées.

La variété des formes sous laquelle se présente la névrose obsessionnelle, est si grande qu’on n’est pas encore arrivé, malgré tous les efforts, à en donner une synthèse suffisamment cohérente. On a bien tenté de dégager des rapports typiques [entre la situation affective du moi, du ça et du surmoi d’une part, et la symptomatologie, de l’autre] mais, dans ces cas on a toujours lieu de craindre qu’on n’en ait négligé d’autres qui n’étaient pas moins importants.

J’ai déjà signalé la tendance générale de la formation des symptômes dans la névrose obsessionnelle. Elle consiste à favoriser progressivement le rôle de la satisfaction au préjudice de celui du refus de la satisfaction. Les mêmes symptômes qui, originellement, tendaient à imposer des limitations au moi, prennent plus tard, grâce à la pente que le moi a pour la synthèse, le sens supplémentaire de le satisfaire. Et on doit reconnaître que ce dernier sens devient peu à peu le principal. Un moi à qui sont imposées d’extrêmes restrictions et qui, à ce compte, est réduit à trouver une satisfaction dans les symptômes, telle est la conséquence de ce processus qui tend de plus en plus à abolir la tendance primitive de refus. Ce renversement des forces en faveur de la satisfaction peut conduire à cette redoutable issue d’une volonté entièrement paralysée au niveau du moi, volonté qui trouve à propos de chaque décision à prendre, presque autant de raisons pour, que de raisons contre. Le conflit excessif entre le ça et le surmoi qui domine l’affection dès le début, peut s’étendre à ce point qu’aucune des activités du moi, celui-ci étant incapable de jouer le rôle de médiateur, ne puisse échapper à l’emprise de ce conflit.

VI.

Durant ces combats on peut observer deux activités du moi, formatrices de symptômes, qui méritent un intérêt particulier parce qu'ils sont des succédanés manifestes du refoulement, et, par suite, peuvent bien éclairer, à cause de cela, sa tendance et sa technique. Peut-être pourrions-nous aussi concevoir l'apparition de ces techniques de secours et d'ersatz, comme une preuve que l'accomplissement du refoulement régulier se heurte à des difficultés. Quand nous prenons en considération que, dans la névrose obsessionnelle, le moi est le théâtre de la formation du symptôme encore plus que dans l'hystérie, que ce moi se cramponne à son tour à la réalité et à la conscience, et utilise toutes les ressources intellectuelles : dans ce cas, oui, quand nous nous serons rendu compte que l'activité de la pensée est surinvestie et apparaît érotisée, de pareilles variations du refoulement seront peut-être plus intelligibles.

Les deux techniques en question sont l'*annulation* et l'*isolation.* La première a un grand domaine d'application et remonte très loin. Elle est, pour ainsi dire, une magie négative, elle veut, par la symbolisation motrice, « effacer en soufflant » non les conséquences d'un événement (d'une impression reçue, d'une chose vécue) mais celui-ci (celle-ci) même. Nous avons indiqué par le choix de cette dernière expression « weg-blasen », quel rôle joue cette technique non seulement dans la névrose, mais aussi dans les pratiques

magiques, le folklore, les cérémonies religieuses. Dans la névrose obsessionnelle, on rencontre l'annulation en premier lieu dans les symptômes à deux temps où le deuxième acte annule le premier, comme si rien ne s'était produit, là où, en réalité, se sont produites les deux choses[40]. Le cérémonial de la névrose obsessionnelle a sa deuxième racine dans l'intention de faire « comme si cela ne s'était pas passé ». La première racine est une tendance de protection, de prudence, qui veut empêcher que telle ou telle chose ne se produise, ne se répète. La différence est facile à saisir. Les mesures de prudence sont rationnelles et les annulations par relégation de la réalité sont irrationnelles et de nature magique. Raisonnablement, on doit penser que cette deuxième racine est plus ancienne en tant que dérivée de l'attitude animiste vis-à-vis de la réalité ambiante. L'effort d'annulation se rapproche, à une nuance près, de la normale, par sa décision de traiter un événement comme *non arrivé*[41]. Mais dans le cas du comportement normal, on n'entreprend rien de particulier, on ne se tourmente ni de l'événement, ni de ses suites, tandis que dans la névrose on cherche à supprimer le passé lui-même, à le refouler au moyen d'un geste. La même tendance peut donner l'explication de la contrainte si fréquente dans la névrose à la répétition dans l'exécution de laquelle se réunissent alors un grand nombre d'intentions en opposition réciproque. Ce qui est arrivé en opposition avec le désir du malade, est rendu non arrivé par une répétition qui comporte une variation de l'acte.

Au motif de l'annulation s'associent alors tous les autres motifs qui engagent le malade à persister dans ces répétitions. Dans le cours ultérieur de la névrose, la tendance de rendre non arrivé un fait traumatique, se révèle souvent comme un motif particulièrement puissant de former des symptômes. Nous obtenons ainsi une vue inattendue sur un nouveau procédé de défense par l'action, ou,

40 L'acte à annuler et son annulation. (N. des T.)

41 En français dans le texte. (N. des T.)

comme nous pourrions le dire ici avec moins d'inexactitude, de refoulement par l'action.

L'autre mécanisme que nous devons décrire pour la première fois est « l'isolation » ; il est particulier à la névrose obsessionnelle. Il touche aussi à la motricité. Il consiste en ce qu'après un événement indésirable ou encore après une certaine activité importante au point de vue de la névrose, une pause doit s'intercaler dans laquelle rien ne doit se produire, aucune perception avoir lieu, aucune action être exécutée[42]. Ce comportement, au premier abord étrange, nous révèle bientôt ses relations avec le refoulement. Nous savons que, dans l'hystérie, il est possible de supprimer une impression traumatisante par l'amnésie. Dans la névrose obsessionnelle, souvent cela ne réussit pas, on ne parvient pas à oublier l'événement. Cependant on le dépouille de sa couleur affective, et ses rapports associatifs[43] sont réprimés ou suspendus, de sorte qu'il se présente comme isolé et même ne reparaît plus dans le déroulement de la pensée. Le résultat de cette isolation est le même que dans le refoulement avec amnésie. Cette technique est, partant, reproduite dans les isolations des névroses obsessionnelles, mais, là, renforcée par des gestes qui font appel aux fonctions motrices, et qui servent une intention magique. Ce qu'on découpe ainsi, c'est précisément ce qui faisait bloc en vertu des associations d'idées, l'isolation par le geste devait assurer l'interruption de ce qui est associé dans la pensée. Le procédé de la névrose se sert du processus normal de la concentration comme d'un prétexte et moyen de justification. Ce qui nous apparaît comme une impression ou une tâche importante, ne doit pas être troublé par l'intervention simultanée d'autres préoccupations et buts de pensée. Or, déjà dans la vie normale, la concentration n'intervient pas seulement pour écarter ce qui est indifférent, ce qui sort du cadre,

42 Exemples : après avoir uriné, le malade doit observer une immobilité silencieuse durant deux minutes ; après avoir prononcé le mot « femme », il doit se couvrir les yeux de la main et compter jusqu'à 60. (N. des T.)

43 Au point de vue des associations d'idées. (N. des T.)

mais surtout ce qui est contraire au point de vue moral et esthétique. Ce que le sujet ressent comme le plus troublant, c’est ce qui, à l’origine, faisait bloc mais a été dissocié ensuite au cours de l’évolution progressive. Par exemple, les manifestations de l’ambivalence dans le complexe du père, au regard des rapports avec Dieu, ou les rappels des organes de l’excrétion dans les excitations amoureuses. Ainsi le moi doit effectuer normalement un grand travail d’isolation dans la direction du cours des pensées, et, nous le savons bien, la technique analytique nous oblige d’apprendre au moi à différer temporairement cette fonction qui, autrement, est pleinement justifiée.

Nous avons tous fait l’expérience qu’il est particulièrement difficile pour les obsédés de suivre la règle fondamentale psychanalytique. Probablement en raison de la haute tension du conflit entre leur surmoi et leur ça, leur moi est plus vigilant et ses isolations plus accusées. Il a à se garder, pendant le travail de la pensée, de trop de choses, de l’immixtion des imaginations inconscientes et de la manifestation des tendances ambivalentes. Il ne doit pas se laisser aller. Il se trouve continuellement prêt à la lutte. À cette concentration et à cette isolation rationnelles auxquelles il est contraint, il vient alors en aide par les actions magiques isolantes [irrationnelles], qui deviennent, comme symptômes, si frappantes et pratiquement si imposantes, mais qui, en elles-mêmes, sont, cela va sans dire, inutiles et ont le caractère du cérémonial.

Mais pendant qu’il cherche à empêcher des associations, des liaisons dans la pensée, il obéit à un des commandements les plus anciens et les plus fondamentaux de la névrose obsessionnelle : le tabou du *contact*. Si on se pose la question : pourquoi le fait d’éviter le toucher et la contagion joue-t-il donc un si grand rôle dans la névrose et devient-il le contenu de systèmes si compliqués ? On trouve cependant cette réponse que le contact, l’attouchement

corporel, est le but le plus proche de l'investissement objectal agressif aussi bien que de l'investissement objectal de tendresse. L'Éros veut l'attouchement, car il tend à l'union, à l'abolition des limites spatiales entre le moi et l'objet aimé. Mais aussi la destruction qui, avant la découverte de l'arme à portée lointaine, ne pouvait être effectuée qu'à proximité, doit supposer l'attouchement corporel, l'imposition de la main. Toucher une femme est devenu dans le langage usuel un euphémisme pour l'utilisation de la femme comme objet sexuel. Ne pas toucher le membre est la formule de défense de la satisfaction auto-érotique. Vu que la névrose obsessionnelle, au début, tendit à châtier le contact érotique, puis, après la régression, le contact érotique masqué sous une forme d'agression, rien n'est, au point de vue de cette névrose, aussi condamnable que ce contact[44], rien n'est si apte à devenir le centre d'un système d'interdictions. Mais l'isolation est la suppression de la possibilité même de contact, un moyen, une façon de soustraire quelque chose à tout contact ; et quand le névrosé isole aussi une impression ou une activité par une pause, il nous fait comprendre symboliquement qu'il ne veut pas faire entrer les pensées, impressions et activités, en contact associatif avec d'autres.

Voilà jusqu'où atteignent nos recherches sur la formation du symptôme. Elles méritent à peine d'être résumées. Elles demeurent pauvres en résultat et incomplètes. Elles n'ont pas apporté grand-chose d'inédit. Examiner la formation des symptômes dans les affections autres que les phobies, l'hystérie de conversion et la névrose obsessionnelle, ne laisserait pas d'espoir. On connaît trop peu de choses là-dessus. Mais d'ores et déjà, de la synopsie de ces trois névroses, il se dégage un problème difficile et dont on ne doit pas différer l'étude. Pour toutes trois, le désir de détruire le complexe d'Œdipe est le point de départ, l'angoisse de la castration le moteur de l'opposition au moi[45]. Mais ce n'est que dans les phobies que cette angoisse manifeste des lueurs et est avouée.

44 Érotique tout court ou érotique-agressif. (N. des T.)

Qu’est-il advenu d’elle dans les deux autres formes ? Comment le moi s’est-il épargné une telle angoisse ? Le problème se complique encore, si nous pensons à la possibilité sus-indiquée que l’angoisse provient d’une sorte de fermentation de la libido troublée dans le cours de ses investissements [soumise, en quelque sorte, à une fermentation qui l’altère profondément]. Et en outre : est-il établi que l’angoisse de la castration est le seul moteur du refoulement (ou de la défense) ? Quand on pense aux névroses des femmes, on doit en douter, car si sûrement que se laisse constater dans ces névroses le complexe de castration, on ne peut pourtant pas parler d’une angoisse de castration au sens précis du mot, dans le cas d’une castration déjà opérée [ce qui est la condition proprement féminine].

45 Aux tentations provenant du ça, c’est-à-dire le moteur du refoulement et des autres procédés de défense. (N. des T.)

VII.

Revenons aux phobies animales infantiles ; nous comprenons mieux, finalement, ces cas que tous les autres. Le moi doit donc, en ce cas, entrer en lutte contre un investissement objectal libidinal du ça (celui du complexe d'Œdipe positif ou négatif) parce qu'il a compris que s'y abandonner comporterait le danger de la castration. Nous avons plus haut parlé de cela, et nous saisissons ici une occasion de dissiper un doute qui restait encore de cette première approche du sujet. Devons-nous admettre chez Hans (donc dans un cas de complexe d'Œdipe positif) que c'est la pulsion tendre pour la mère ou la pulsion agressive contre le père qui provoque l'opposition du moi ? Pratiquement, cela paraît indifférent, surtout que les deux pulsions se conditionnent l'une l'autre. Mais la question comporte un intérêt théorique parce que seule l'inclination tendre pour la mère peut avoir une valeur proprement érotique. La tendance agressive est essentiellement dépendante de l'instinct de destruction, et nous avons toujours cru que, dans la névrose, le moi se défend contre les sollicitations de la libido et non des autres instincts. En réalité, nous voyons qu'après la formation de la phobie, la liaison tendre à la mère a comme disparu, elle a été complètement liquidée par le refoulement, mais la formation du symptôme (à titre d'ersatz) s'est effectuée à propos de la pulsion agressive[46]. Dans le cas de l'homme

46 C'est-à-dire que la phobie de l'animal prend justement le contrepied de la tendance agressive à l'égard du père. (N. des T.)

aux loups, les choses se passent plus simplement. La pulsion refoulée est véritablement érotique, c'est qu'il s'agit d'une attitude féminine par rapport au père, et c'est à propos d'elle que s'effectue la formation du symptôme[47].

Il est presque honteux qu'après un si long travail, nous trouvions encore tant de difficultés à concevoir les rapports les plus fondamentaux, mais nous avons résolu de ne rien simplifier et de ne rien laisser dans l'ombre. Si nous ne pouvons pas voir clair, nous voulons du moins voir nettement les obscurités. L'obstacle qui se dresse ici, sur notre route, est manifestement une discordance dans le développement de notre doctrine des instincts. Nous avons d'abord poursuivi les organisations de la libido à partir du stade oral, en passant par le stade sadique anal, pour aboutir au stade génital, et nous avons alors mis sur un même plan toutes les composantes de l'instinct sexuel. Plus tard le sadisme nous apparut comme représentant d'un autre instinct opposé à l'Éros. La nouvelle conception des deux groupes d'instincts paraît faire éclater la construction plus ancienne des phases de l'organisation de la libido. Mais nous n'avons pas à découvrir une seconde fois l'issue qui, de façon secourable, nous débarrasse de cette difficulté. Elle s'est déjà offerte à nous depuis longtemps, c'est que nous, nous n'avons jamais affaire à des tendances instinctuelles pures, mais toujours à des alliages de deux instincts, alliages où les parts des éléments varient[48]. L'investissement objectal sadique a ainsi le droit d'être traité comme un investissement libidinal. La théorie des organisations de la libido n'a pas besoin d'être révisée. La pulsion agressive contre le père veut, avec le même droit, devenir objet de refoulement, comme la pulsion tendre pour la mère. Mettons toujours de côté, comme matière d'une étude ultérieure, la possibilité que le refoulement est un processus qui a un rapport

47 Ici la phobie du loup correspond au désir refoulé de s'offrir au père sur le mode anal homosexuel. (N. des T.)

48 Alliage des deux instincts : Éros et tendance à la destruction. (N. des T.)

particulier avec l'organisation génitale de la libido, que le moi recourt à d'autres méthodes de défense[49] quand il a à se protéger contre la libido d'autres stades de son organisation, et nous poursuivons : un cas comme celui du petit Hans ne me permet aucune conclusion. Ici, il est vrai, une pulsion agressive est liquidée par le refoulement, mais après que l'organisation génitale est déjà atteinte[50].

Nous ne voulons pas, cette fois, négliger le rapport avec l'angoisse. Nous avons dit que, pour autant que le moi a reconnu le danger de la castration, il donne le signal de l'angoisse et inhibe au moyen du dispositif plaisir-déplaisir, d'une manière qui n'est pas bien intelligible, le processus d'investissement menaçant du ça. Simultanément, s'effectue la formation de la phobie. L'angoisse de la castration prend un autre objet et une expression déformée : *être mordu par le cheval* (dévoré par le loup), au lieu *d'être châtré par le père.* La formation d'ersatz a deux avantages manifestes : 1) Elle permet de faire l'économie d'un conflit d'ambivalence, car le père est en même temps un objet aimé ; et 2) Elle permet au moi de faire cesser le développement de l'angoisse. Car l'angoisse de la phobie est une angoisse facultative, elle n'apparaît que quand son objet est perçu. C'est tout à fait logique, car seulement alors la situation périlleuse est actuelle. Tout comme on n'a pas à redouter la castration de la part d'un père s'il est absent. Or, on ne peut écarter le père : il se montre toujours quand il veut. Mais s'il est remplacé

49 Telles la régression, l'annulation, la sublimation ; cf. : plus bas *supplément* A 3 : *Refoulement et processus de défense* (pp. 101 ss.) ; cf. aussi la liste complète des mécanismes de défense chez Anna Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, chap. IV, p. 39, aux Presses Universitaires, Paris, 1949. (N. des T.)

50 Freud fait allusion ici à la distinction entre refoulement primaire et refoulement secondaire, cf. plus haut ; puisque le refoulement du petit Hans est postérieur au début du stade génital, le surmoi ayant été déjà formé à ce moment, il ne sera plus possible de considérer ce refoulement comme primaire.

par l'animal, on n'a besoin que d'éviter l'aspect de l'*animal* pour être délivré de l'angoisse et du danger.

Le petit Hans assigne ainsi une limitation à son moi. Il établit l'inhibition de sortir pour ne pas se rencontrer avec les chevaux. Les choses sont encore plus faciles pour le petit Russe. C'est à peine un renoncement pour lui de s'abstenir de prendre en mains un certain livre d'images. Si la méchante sœur ne lui mettait pas toujours sous les yeux l'image du loup dressé sur ses pattes de derrière qu'on voit dans ce livre, il se sentirait en sécurité à l'égard de son angoisse.

J'ai précédemment attribué à la phobie le caractère d'une projection, en ce sens qu'elle remplace un danger instinctuel intérieur par un danger perçu dans le monde extérieur. Cela offre l'avantage de pouvoir se protéger contre le danger extérieur par la fuite ou en évitant la perception, tandis que contre le danger intérieur la fuite ne sert à rien. Ma remarque a sa justesse, mais elle reste à la surface des choses. L'aspiration instinctuelle n'est pas en soi un danger, mais elle ne l'est que parce qu'elle apporte avec elle un danger extérieur précis, celui de la castration. À vrai dire, dans la phobie, un danger extérieur est, après tout, remplacé par un danger extérieur autre. Le fait que le moi peut se soustraire à l'angoisse de la phobie par un symptôme d'évitement ou d'inhibition, concorde très bien avec la conception que l'angoisse ne serait qu'un signal affectif, et que rien ne serait changé dans la situation économique des affects[51].

L'angoisse des phobies animales est donc une réaction affective du moi au danger. Le danger signalé ici est la castration. Il ne reste qu'une seule différence avec l'angoisse réelle, que le moi manifeste normalement dans les situations dangereuses : dans l'angoisse de la

51 Rien n'est changé en ce sens que le moi a toujours la tâche de se protéger contre un danger insupportable et l'émotion bouleversante que ce danger engendre ; mais la situation est quand même changée par la formation de la phobie en ce qui concerne les possibilités de réussite qu'a le moi pour se protéger du danger et de l'émotion. (N. des T.)

phobie, le contenu [véritable] de l'angoisse reste dans l'inconscient : il ne devient conscient que sous une forme défigurée. La même conception nous apparaît également bonne, je crois, pour les phobies des adultes bien que le matériel que la névrose exploite soit ici beaucoup plus riche et que plusieurs autres éléments contribuent alors à la formation des symptômes. Au fond le processus est le même. L'individu atteint d'agoraphobie impose une limitation à son moi pour échapper à un danger instinctuel. Le danger instinctuel est la tentation de se laisser aller à ses convoitises érotiques, par suite de quoi il provoquerait, comme dans l'enfance, le danger de la castration ou un autre analogue. Comme exemple simple, je citerai le cas d'un jeune homme qui devient agoraphobe parce qu'il redoutait de céder aux sollicitations des prostituées et d'attraper pour punition la syphilis.

Je sais bien que beaucoup de ces cas présentent une structure plus complexe et que beaucoup d'autres pulsions instinctuelles refoulées peuvent déboucher dans la phobie. Mais celles-ci ne sont qu'auxiliaires et ne se trouvent associées, la plupart du temps, qu'après coup, au noyau de la névrose. La symptomatique de l'agoraphobie se complique du fait que le moi ne se contente plus de renoncer à quelque chose. Il ajoute encore quelque chose pour enlever son danger à la situation. Cet élément surajouté est ordinairement une régression vers les années de l'enfance (dans des cas extrêmes jusqu'au corps maternel, c'est-à-dire jusqu'à une époque où on était protégé contre les dangers qui menacent aujourd'hui) et apparaît comme la condition grâce à laquelle l'agoraphobe peut se passer du renoncement [qu'il s'était imposé]. Ainsi l'agoraphobe peut aller dans la rue s'il est accompagné comme un petit enfant par une personne de confiance.

Un même comportement rétrograde peut lui permettre aussi de sortir seul, pourvu qu'il ne s'éloigne pas de sa maison au delà d'une certaine distance et qu'il n'aille pas dans des zones qu'il ne

connaît pas bien et où il n’est pas connu. Dans le choix de ces conditions se trahit l’influence des caractères infantiles qui le gouvernent à travers sa névrose. La phobie de la solitude est dépourvue d’équivoque même en dehors de l’hypothèse de la régression infantile ; c’est, qu’au fond, elle veut éviter l’onanisme solitaire. La condition de cette régression est naturellement qu’on s’est dans le temps bien éloigné de l'enfance.

La phobie surgit, en règle générale, après qu’une première attaque d’angoisse a été subie dans certaines circonstances (dans la rue, en chemin de fer, dans la solitude). Après, l’angoisse est bannie chaque fois, mais reparaît de nouveau lorsque la condition protégeante ne peut être maintenue. Le mécanisme de la phobie rend de bons services comme moyen de défense et présente une grande tendance à se stabiliser. Une continuation de la lutte de défense qui se tourne maintenant contre le symptôme, apparaît fréquemment, mais pas nécessairement.

Ce que nous avons appris sur l’angoisse, dans les phobies, demeure valable pour la névrose obsessionnelle. Il n’est pas difficile de ramener la situation de la névrose obsessionnelle à celle de la phobie. Le moteur de toutes les formations de symptômes ultérieurs est, ici[52], manifestement l’angoisse du moi en face du surmoi. L’hostilité du surmoi est la situation dangereuse à laquelle le moi doit se soustraire. De ce point de vue disparaît toute apparence de projection : le danger est pleinement intériorisé. Mais si nous nous demandons ce que le moi redoute du Surmoi, s’impose la conception que le châtiment du surmoi est un dérivé de la punition de castration. Comme le surmoi est le père devenu impersonnel, l’angoisse devant la castration menaçante grâce au père se transforme en une angoisse confuse ou peut transparaître la menace de sanctions sociales ou l’idée de remords. Mais cette angoisse est neutralisée. Le moi s’y soustrait, tandis qu’il exécute avec obéissance

52 Dans la névrose obsessionnelle. (N. des T.)

les ordres, les prescriptions et les pratiques de pénitence qui lui sont imposés. Lorsqu'il est empêché de s'y conformer, il apparaît aussitôt un malaise des plus pénibles dans lequel nous devons envisager l'équivalent de l'angoisse, équivalent que les malades eux-mêmes assimilent à l'angoisse. Nous arrivons donc à cette conclusion : l'angoisse est la réaction à la situation dangereuse, elle est économisée par le fait que le moi agit pour éviter la situation ou pour s'y soustraire. On pourrait dire maintenant que les symptômes sont créés pour éviter le développement de l'angoisse, mais cette explication ne permet pas de voir les choses en profondeur. Il est plus juste de dire que les symptômes sont créés pour éviter la *situation dangereuse* qui est signalée par le développement de l'angoisse. Mais le danger a été, dans les cas considérés jusqu'à présent, celui de la castration ou quelque chose qui est en rapport avec la castration[53].

Si l'angoisse est la réaction du moi au danger, on en vient à concevoir la névrose traumatique qui se rattache si souvent au danger vital surmonté, comme une conséquence directe de l'angoisse de vie ou de mort, angoisse où ni l'influence que la peur de la castration a sur le moi, ni les autres vicissitudes auxquelles le moi est exposé dans l'enfance, n'entrent en ligne de compte. C'est ce qu'ont observé la plupart de ceux qui ont étudié les névroses traumatiques de la dernière guerre, et qui ont annoncé de façon triomphante, qu'on aurait maintenant la preuve qu'une mise en danger de la personne, accompagnée d'une forte sollicitation de l'instinct de conservation, pourrait provoquer une névrose sans aucune participation de la sexualité [donc une preuve] qu'on pourrait expliquer cette névrose sans se référer aux hypothèses compliquées de la psychanalyse. En fait, il est extraordinairement regrettable qu'on ne dispose d'aucune analyse d'une névrose traumatique utilisable à des fins scientifiques. Non pas en raison de la

53 Ex. : perte d'un doigt, d'un œil, d'une fonction somatique ou mentale. (N. des T.)

contestation de l'importance étiologique de la sexualité, car cette contestation a été réduite à néant depuis longtemps par l'introduction du narcissisme, notion qui met l'investissement libidinal du moi dans la série des investissements objectaux, et qui accentue la nature libidinale de l'instinct de conservation ; mais, au contraire, parce que l'inexistence de ces analyses nous a fait manquer l'occasion la plus précieuse d'obtenir des éclaircissements décisifs sur le rapport de l'angoisse avec la formation de symptôme. D'après tout ce que nous savons de la structure des névroses plus simples de la vie quotidienne, il est très peu probable qu'une névrose doive apparaître du seul fait d'un danger objectif sans participation des couches plus profondes inconscientes de l'appareil psychique. Mais dans l'inconscient, il n'est rien qui aurait pu alimenter notre conception de l'anéantissement de la vie. La castration est, pour ainsi dire, représentable par l'expérience journalière de la séparation du contenu de l'intestin, et par la perte vécue, lors du sevrage, de la mamelle maternelle. Mais quelque chose de semblable à la mort n'a jamais été vécu ou n'a laissé aucune trace perceptible, comme l'évanouissement. Je m'en tiens pour cela à l'hypothèse qu'on doit concevoir l'angoisse de la mort comme l'analogue de l'angoisse de la castration, et que la situation à laquelle le moi réagit est le fait d'être abandonné par le surmoi protecteur (les puissances du Destin) par suite de quoi [le sentiment de sécurité] contre tous les dangers a pris fin. En outre, il sied de considérer que, dans les événements qui conduisent à la névrose traumatique, les barrages externes contre les excitations sont battus en brèche, et que des quantités démesurées d'excitations font invasion dans l'appareil psychique. De sorte qu'ici, la deuxième possibilité se réalise, à savoir : que l'angoisse n'apparaît pas seulement en tant que signal affectif [d'un danger][54] mais, aussi, surgit comme le résultat nouveau des

54 Danger qui n'est pas ici de nature instinctuelle. (N. des T.)

conditions qui caractérisent la situation au point de vue de l'économie affective[55].

Grâce à la dernière remarque que le moi serait préparé à la castration par des pertes objectales régulièrement répétées, nous avons acquis une nouvelle conception de l'angoisse. Si nous l'avons considérée jusqu'ici comme un signal affectif du danger, elle nous apparaît maintenant, vu qu'il s'agit si souvent du danger de la castration, comme la réaction à une perte, à une séparation. Beaucoup d'arguments qui se présentent immédiatement à l'esprit, militent contre cette conclusion, soit ; notre attention doit cependant être frappée par une coïncidence très singulière. La première expérience vécue de l'angoisse, de l'homme au moins, est la naissance, et celle-ci signifie objectivement la séparation de la mère et pourrait être comparée à une castration de la mère (d'après l'équation : enfant-pénis). On serait tout à fait satisfait si l'angoisse était répétée comme un symbole de séparation, dans toute séparation ultérieure. Mais, malheureusement, la coïncidence signalée ne permet pas d'en déduire quoi que ce soit, parce que, subjectivement, la naissance n'est pas éprouvée comme la séparation de la mère, car celle-ci, comme objet, est complètement inconnue du fœtus parfaitement narcissique. Et encore une autre objection se présente : les réactions affectives à une séparation nous sont connues — nous les ressentons comme douleur et deuil, et non comme angoisse. Nous nous rappelons cependant que nous n'avons pas pu comprendre dans la discussion du deuil, pourquoi il est si douloureux.

55 En ce qui concerne la première possibilité où l'angoisse correspond à un danger instinctuel et au danger de la castration à proprement parler, cf. plus haut (N. des T.)

VIII.

Il est temps de prendre du recul pour regrouper nos résultats. Nous cherchons manifestement un point de vue qui établisse le sens de l'angoisse, une alternative qui sépare, à propos de l'angoisse, la vérité de l'erreur. Mais c'est difficile. L'angoisse n'est pas aisée à concevoir. Jusqu'à présent nous n'avons obtenu que des termes qui se contredisent, et entre lesquels, sans préjugé, le choix est impossible. Je propose maintenant d'avoir recours à une autre méthode. Nous voulons impartialement rassembler tout ce que nous pouvons dire sur l'angoisse, et, en attendant, renoncer à l'espoir d'une nouvelle synthèse.

L'angoisse est, en première ligne, quelque chose de senti ; nous l'appelons un état affectif, bien que nous ne sachions pas non plus ce que c'est qu'un affect. Elle a, comme émotion, le caractère très manifeste de déplaisir, mais cela ne suffit pas à la qualifier. Nous ne pouvons pas appeler angoisse tout déplaisir. Il y a d'autres émotions de déplaisir (tensions, douleurs, deuil), et l'angoisse doit avoir d'autres particularités en dehors de sa qualité de déplaisir. Une question : réussirons-nous à comprendre les différences entre ces divers états affectifs de déplaisir ?

Nous pouvons, toutefois, extraire quelque chose de l'émotion spécifique que comporte l'angoisse. Son déplaisir paraît présenter une nuance particulière. C'est difficile à démontrer mais c'est

probable. Cela n'aurait rien d'étonnant. Mais en dehors de cette nuance propre, difficilement isolable, nous percevons dans l'angoisse des sensations corporelles plus nettes, que nous rapportons à des organes définis. Comme la physiologie de l'angoisse ne nous intéresse pas, il nous suffit de mettre en relief quelques exemples typiques de ces sensations : nous mentionnons donc les plus fréquentes et les plus nettes, celles qui se manifestent dans les organes de la respiration et dans le cœur. Elles sont, pour nous, des preuves que des innervations motrices, donc des processus de décharge, ont une part dans l'ensemble des phénomènes de l'angoisse. L'analyse de l'état d'angoisse nous donne donc :

1) Un caractère spécifique de déplaisir ;

2) Des processus de décharge ;

3) Des perceptions [conscientes] de ces processus.

Les points 2) et 3) nous donnent déjà une différence entre l'angoisse et les états apparentés comme le deuil et la douleur. Dans ceux-ci les manifestations motrices ne font pas figure de partie intégrante. Dans le cas où elles se présentent, elles ne sont pas partie intégrante, mais sont séparées de l'affect comme ses corollaires ou des réactions sur lui. L'angoisse est donc un état particulier de déplaisir comportant des actions de décharge qui coulent dans des voies déterminées à l'avance. D'après nos conceptions générales, nous croirons qu'à la base de l'angoisse se trouve un accroissement de l'excitation qui, d'une part, crée l'état de déplaisir, mais qui, d'autre part, atténue l'angoisse, grâce aux décharges sus-indiquées. Mais cette conception purement physiologique nous suffit à peine. Nous sommes tentés de faire l'hypothèse qu'une condition historique[56] est ici présente qui relie solidement entre elles les sensations et les innervations de l'angoisse. En d'autres termes l'état d'angoisse est la reproduction d'un événement vécu qui renfermait les conditions de pareil

56 Il s'agit ici de l'« histoire » qu'est la vie d'un individu humain. (N. des T.)

accroissement d'excitations et de la décharge canalisée dans les voies déterminées, événement vécu qui, partant, confère au déplaisir de l'angoisse son caractère spécifique.

En ce qui concerne l'homme, la naissance nous semble être cet événement vécu, prototypique, et, par suite, nous avons tendance à voir dans l'état d'angoisse, une reproduction du trauma de la naissance.

Nous n'avons pas prétendu par là que l'angoisse occuperait une situation exceptionnelle parmi les états affectifs. Nous pensons que les autres états affectifs sont également la reproduction d'événements anciens d'importance vitale, éventuellement pré-individuels. Cela nous autorise à considérer leurs manifestations comme analogues à des accès d'hystérie qui se produisent dans une névrose hystérique, acquise à un certain âge et selon les vicissitudes d'une vie individuelle, accès dont la genèse, révélée par l'analyse, montre leur signification de symboles mnémoniques. Car les manifestations affectives peuvent, en tant que reproductrices d'événements antérieurs, prototypiques, être interprétées comme des accès hystériques standardisés, typiques, éventuellement préformés de façon congénitale[57]. Bien entendu il serait très désirable de pouvoir démontrer le bien-fondé de cette conception pour une série d'états affectifs autre que l'angoisse, mais nous sommes, aujourd'hui, encore loin de l'avoir fait.

Le rattachement de l'angoisse à l'événement de la naissance n'est pas sans susciter des objections qui se présentent à première vue. L'angoisse est une réaction qui se produit probablement dans tous les organismes, en tout cas dans tous les organismes d'un niveau évolué. La naissance, par contre, est vécue par les seuls

57 Nous avons traduit ce passage en prenant, apparemment, des libertés avec le texte, mais c'était le seul moyen de n'en pas trahir le sens. Et nous suggérons quelques exemples : l'aimance est un souvenir de l'allaitement, la colère, un souvenir du sevrage, la rêverie euphorique, un rappel de l'euphorie intra-utérine. (N. des T.)

mammifères, et c'est une question de savoir si elle a, chez eux tous, la signification d'un trauma. Il y a donc des états d'angoisse dont la naissance n'est pas le prototype. Mais cette objection ne respecte pas la barrière qui sépare le biologique du psychologique. Précisément parce que l'angoisse doit remplir une fonction biologiquement indispensable comme réaction à l'état de danger, il se peut qu'elle ait été agencée de façon très diverse chez les différents êtres vivants. Nous ne savons pas non plus si, chez les êtres vivants éloignés de l'homme, elle a le même contenu de sensations et d'innervations que chez l'homme. Cela n'empêche pas que, chez l'homme, l'angoisse prend pour modèle le processus de la naissance.

Si telle est la structure et l'origine de l'angoisse, surgit une autre question : quelle est sa fonction ? Dans quelles occasions se produit-elle ? La réponse paraît être facile et ne saurait être que celle-ci : l'angoisse apparaît comme réaction à un état de *danger*, elle sera régulièrement reproduite dès que cet état se représentera.

Mais à ceci, il y a lieu de faire quelques remarques. Les innervations de l'état originel d'angoisse étaient probablement tout aussi sensées et pratiques que les phénomènes musculaires de la première attaque hystérique. Si l'on veut expliquer l'attaque hystérique, on n'a qu'à chercher la situation dans laquelle les mouvements en question étaient les éléments d'une activité justifiée. Ainsi, probablement pendant la naissance, l'orientation de l'innervation vers les organes de la respiration a préparé d'avance l'activité des poumons, et l'accélération du battement du cœur a voulu lutter contre l'empoisonnement du sang. Cette opportunité disparaît naturellement dans la reproduction ultérieure de l'état d'angoisse comme état affectif, comme elle manque aussi dans l'attaque qui répète [une situation prototypique] d'hystérie. Si l'individu est exposé à une nouvelle situation dangereuse, il peut donc facilement être inutile que l'individu réponde par l'état

d’angoisse qui convenait comme réaction à un danger antérieur, au lieu de produire la réaction adéquate au danger présent.

Mais l’opportunité se présente de nouveau si la situation dangereuse est reconnue proche et est *signalée* par l’accès d’angoisse. L’angoisse peut alors être relayée aussitôt par des mesures plus appropriées. Il se présente ainsi deux possibilités d’apparition de l’angoisse : l’une inopportune, dans une nouvelle situation, l’autre opportune, visant la signalisation d’un danger et la protection contre celui-ci.

Mais qu’est-ce qu’un « danger » ? Dans l’acte de la naissance un danger objectif se présente pour la conservation de la vie, nous savons ce que cela veut dire selon la matérialité des faits. Mais psychologiquement, cela ne nous dit rien du tout. Le danger de la naissance n’a encore aucun contenu psychique. Assurément, nous ne pouvons rien supposer chez le fœtus qui se rapprocherait, en quelque manière, d’un genre de connaissance concernant la possibilité d’un débouché sur l’anéantissement de la vie. Le fœtus ne peut rien remarquer qu’un trouble dans l’économie de sa libido narcissique. De grandes sommes d’excitation pénètrent en lui, produisent des sensations désagréables d’un nouveau genre, maints organes imposent au psychisme des investissements accrus, ce qui est comme le prélude de l’investissement objectal qui va bientôt commencer. Lesquels de ces éléments seront utilisés dans la suite comme signal d’une « situation dangereuse » ?

Nous savons malheureusement trop peu de choses de la constitution psychique du nouveau-né pour répondre directement à cette question. Je ne puis même garantir que la description donnée ici soit valable.

Il est facile de dire que le nouveau-né reproduira l’affect d’angoisse dans toutes les situations qui lui rappelleront l’épisode de la naissance. Mais le point décisif demeure de savoir par quoi et de quoi il se souvient.

Il nous reste à peine autre chose à faire qu'à étudier les occasions dans lesquelles le nourrisson, et l'enfant un peu plus âgé, se montre prêt à développer de l'angoisse. Rank dans son livre *Le traumatisme de la naissance* fait un essai très poussé pour démontrer les rapports des premières phobies de l'enfant avec l'impression que l'événement de la naissance a produite. Seulement je ne puis pas tenir son essai pour réussi. On peut lui faire deux objections : *la première* s'attaquera à sa supposition que l'enfant aurait reçu des impressions sensorielles définies, en particulier de nature visuelle, à sa naissance, dont le renouvellement peut provoquer le souvenir du trauma de la naissance, et avec lui, la réaction par l'angoisse. Cette hypothèse n'est pas du tout démontrée et est très improbable. Il n'est pas croyable que l'enfant ait conservé du processus de la naissance d'autres sensations que les sensations tactiles et coenesthésiques. Si donc, plus tard il présente de l'angoisse devant les petits animaux qui disparaissent dans les trous ou qui en sortent, Rank explique cette réaction par la perception d'une analogie qui ne peut cependant pas être frappante pour un enfant. *Secundo*, Rank, en appréciant ces situations d'angoisse ultérieures, souligne, selon ses besoins, soit l'influence du souvenir de l'heureuse existence intra-utérine, soit le souvenir de quelque trouble traumatique de celle-ci, par suite de quoi les portes sont ouvertes à une interprétation *ad libitum.* Certains cas de cette angoisse infantile s'opposent directement à l'emploi du principe de Rank. Si l'enfant est placé dans l'obscurité et la solitude, nous devrions nous attendre à ce qu'il accueille avec satisfaction ce rétablissement de la situation intra-utérine, et quand le fait que, justement, il réagit avec angoisse, est rapporté au souvenir d'un trouble de ce bonheur, on ne peut pas plus longtemps méconnaître ce qu'il y a de forcé dans cet essai d'explication.

Je dois tirer la conclusion que les premières phobies infantiles ne permettent pas un rattachement direct à l'impression de l'acte de

la naissance et ont échappé totalement, jusqu'à présent, à toute explication. Une certaine disposition à l'angoisse n'est pas à méconnaître chez le nourrisson. Elle n'est pas à son maximum aussitôt après la naissance pour diminuer ensuite lentement, mais ne se manifeste que plus tard avec le progrès du développement psychique, et se maintient pendant une certaine période de l'enfance. Si ces phobies du premier âge s'étendent au delà de cette période, elles éveillent le soupçon d'un trouble névrotique, encore que leur rapport avec les névroses bien nettes ultérieures de l'enfance ne soit en aucune façon éclairci pour nous.

Seulement peu de cas de la manifestation de l'angoisse infantile nous sont intelligibles, nous devons nous en tenir à ceux-ci. Ainsi, quand l'enfant est seul, quand il est dans l'obscurité et lorsqu'il trouve une personne étrangère à la place d'une personne qui lui est familière (la mère). Ces trois cas se réduisent à un seul et même élément constitutif : le regret de l'absence de la personne aimée (désirée). Mais à partir de là, la voie est libre pour la compréhension de l'angoisse et pour la synthèse qui harmonise les contradictions qui paraissent s'y associer.

L'image mnésique de la personne désirée est assurément intensément investie, probablement d'abord de façon hallucinatoire. Mais cela n'a aucun résultat[58] et il y a apparence que ce regret se retourne en angoisse. On a bien l'impression que cette angoisse serait l'expression d'un désarroi, comme si l'enfant, être encore peu développé, ne savait utiliser d'une façon meilleure cet investissement qui se confond avec le regret. L'angoisse apparaît ainsi comme une réaction à l'ennui de l'absence de l'objet désiré et s'imposent à nous, par analogie, les hypothèses qu'aussi l'angoisse de la castration a pour contenu l'appréhension de la séparation d'avec un objet fortement apprécié et que l'angoisse la plus originelle (« angoisse

58 C'est-à-dire, que cela ne fait pas revenir la personne désirée. (N. des T.)

primitive » de la naissance) a surgi lors de la séparation d'avec la mère.

La considération suivante nous fait dépasser cette accentuation de la perte de l'objet. Quand le nourrisson aspire à la perception de la mère, c'est parce qu'il sait déjà par expérience que la mère satisfait sans tarder tous ses besoins. La situation qu'il évalue comme « dangereuse », contre laquelle il veut être garanti, est donc celle de la non-satisfaction, de l'*accroissement de la tension provenant des besoins* contre lesquels il est impuissant. Je pense qu'à partir de ce point de vue, tout se coordonne : la situation de la non-satisfaction, dans laquelle des éléments d'excitation atteignent une ampleur et une intensité génératrices de déplaisir, sans être dominés grâce à une utilisation psychique ou à une décharge, cette situation doit être pour le nourrisson analogue à l'expérience vécue de la naissance, doit être pour lui la répétition de la situation dangereuse ; le fait qui est commun aux deux situations comparées est le trouble dans l'économie des forces psychiques, trouble résultant de l'accroissement des éléments d'excitation qui exigent d'être liquidés : ce fait est donc le noyau propre du « danger ». Dans les deux cas, apparaît la réaction d'angoisse qui se présente encore comme utile chez le nourrisson, puisque l'orientation de la décharge sur la musculature respiratoire et vocale a maintenant pour effet que la mère soit appelée, comme, précédemment, grâce à cette orientation de la décharge, s'était déclenchée l'activité des poumons pour apaiser les excitations internes du nouveau-né. À part cette caractéristique, il n'y a pas lieu de postuler que l'enfant ait conservé d'autres impressions relatives au danger couru à l'occasion de sa naissance.

Avec l'expérience qu'un objet extérieur perceptible peut mettre fin à la situation dangereuse rappelant la naissance, le contenu du danger se déplace maintenant de la situation créée sur le plan de l'économie psychique vers sa condition, la perte de l'objet. La

perception de l'absence de la mère devient maintenant le danger à l'apparition duquel le nourrisson donne le signal d'angoisse avant que la situation redoutée n'ait apparu sur le plan de l'économie psychique.

Cette transformation marque un premier grand progrès dans la sollicitude de la conservation de soi-même, elle implique en même temps, le passage de la production automatique et non voulue de l'angoisse, sous le coup du danger, à sa reproduction intentionnelle[59] comme signal de danger.

Dans les deux cas, aussi bien comme phénomène automatique que comme signal sauveur, l'angoisse apparaît comme un produit de l'extrême embarras psychique du nourrisson, embarras qui forme, de façon bien logique, la contre-partie inévitable de son impuissance biologique si marquée. Cette coïncidence frappante : qu'aussi bien l'angoisse de la naissance que l'angoisse du nourrisson renvoient à la condition de la séparation d'avec la mère, n'a besoin d'aucune interprétation psychologique ; elle s'explique de façon assez simple, biologiquement, par le fait que la mère, qui avait d'abord satisfait tous les besoins du fœtus par les dispositifs de son corps, continue à remplir la même fonction, partiellement par d'autres moyens, aussi après la naissance. La vie intra-utérine et la première enfance sont beaucoup plus comprises dans une connexion de continuité que nous ne le ferait croire la césure impressionnante de l'acte de la naissance. La mère, comme objet, remplace pour l'enfant, sur le plan psychique, la situation fœtale biologique. Nous devons néanmoins ne pas oublier que, dans la vie intra-utérine, la mère n'était aucunement un objet, et qu'à ce stade de la vie il n'existait aucun objet.

Il est facile de voir que, dans ce rapport connexe d'idées, il n'y a aucune place pour une abréaction du trauma de la naissance, et qu'on ne saurait trouver d'autre fonction à l'angoisse que celle d'un signal pour éviter la situation dangereuse. Or, la prise en

59 Cf. plus bas, texte et n. 1. (N. des T.)

considération de la perte de l'objet, comme condition de l'angoisse, nous fait avancer encore un bout sur notre chemin. De même, la transformation de l'angoisse corrélative à la phase suivante de l'évolution, transformation qui inaugure l'angoisse de castration dans la phase phallique, ne nous fait pas quitter le domaine d'une angoisse de séparation : cette angoisse renvoie, également, à la peur de perdre un objet. Le danger est, ici, la séparation du sujet de ses organes génitaux. Une suite de pensées de Ferenczi, qui paraît pleinement justifiée, nous fait ici nettement connaître la ligne du rapport entre ce danger et les éléments antérieurs de la situation dangereuse. La haute appréciation narcissique du pénis renvoie au fait que la possession de cet organe comporte l'assurance d'une nouvelle réunion avec la mère (avec l'ersatz maternel) dans l'acte du coït. Le dépouillement de ce membre est tout à fait semblable à une séparation nouvelle de la mère, et signifie, partant, à son tour, être exposé sans défense à une tension de besoins créatrice de déplaisir (comme dans la naissance), mais le besoin dont l'accroissement est redouté, est maintenant spécialisé, c'est celui de la libido génitale, ce n'est plus un besoin quelconque comme à l'époque du nourrisson.

J'ajoute ici que l'imagination du retour au corps maternel est l'ersatz du coït pour l'impuissant (inhibé par la menace de castration). Au sens de Ferenczi, on peut dire : l'individu qui a voulu se faire représenter par son organe génital en vue d'un retour dans le corps maternel, remplace maintenant régressivement cet organe par toute sa personne.

Les progrès dans le développement de l'enfant, l'accroissement de son indépendance, la différenciation plus accentuée de son appareil psychique en plusieurs instances, l'apparition de nouveaux besoins, ne peuvent demeurer sans influence sur la nature du danger qui est redouté. Nous avons poursuivi le changement de celui-ci depuis que l'appréhension visait la perte de l'objet maternel jusqu'à ce qu'elle aboutît à la crainte de la castration, et nous voyons le pas

suivant de l’évolution, provoqué par la puissance du surmoi. Lorsque l’instance parentale dont on redoutait la castration, devient impersonnelle[60], le danger redouté perd ses contours définis. L’angoisse de la castration évolue en celle qui caractérise la mauvaise conscience, en angoisse sociale. Il n’est plus facile d’indiquer ce qu’on redoute alors par l’angoisse. La formule « séparation, exclusion de la horde » s’applique seulement à cette portion du surmoi qui s’est développée ultérieurement en s’appuyant sur des prototypes sociaux, et non pas au noyau du surmoi qui correspond à l’instance parentale introjectée. D’une manière générale, c’est la colère, le châtiment du surmoi, la perte d’amour de la part de ce dernier, que le moi évalue comme un danger et auquel il répond par le signal d’angoisse. Comme dernière transformation de cette angoisse inspirée par le surmoi, m’est apparue l’angoisse de la mort (en même temps que de la vie)[61], l’angoisse devant les puissances du Destin en tant que projection du surmoi.

Précédemment, j’ai, un jour, attribué une certaine valeur à l’assertion que ce sont les quantités libidinales soustraites à un investissement normal par le refoulement, qui sont utilisées lors de la production et de l'extériorisation de l’angoisse. Cela me paraît aujourd’hui à peine digne d’être signalé. La différence consiste en ce que j’ai cru précédemment que l’angoisse surgissait automatiquement, dans chaque cas, par un processus relevant de l’économie des forces psychiques, tandis que ma conception présente de l’angoisse, comme signal intentionnel du moi[62] en vue d’influencer

60 C’est-à-dire, lorsque le surmoi se forme. (N. des T.)

61 La vie nous épouvante par des tâches insolubles, mais la mort, au lieu d’être un havre, nous épouvante comme seuil désagréable à franchir et comme lieu mystérieusement inconnu. (N. des T.)

62 Freud veut dire que le moi, sur une première perception du danger, met en branle le dispositif plutôt inconscient « plaisir-déplaisir » qui alors seulement crée, dans le moi, le véritable état d’alarme d’où jaillissant les réactions. (N. des T.)

le dispositif plaisir-déplaisir, nous rend indépendants de cette contrainte économique.

Il n’y a naturellement rien à dire contre l’hypothèse que le moi emploie, pour éveiller l’angoisse, précisément l’énergie rendue disponible lorsqu’elle se retire [d’un objet condamné] au moment du refoulement ; seulement la question de savoir où l’énergie qui alimente l’angoisse a été puisée, a maintenant perdu pour nous son importance.

Une autre proposition, que j’ai formulée un jour, exige maintenant d’être éprouvée à la lumière de notre nouvelle conception. C’est l’assertion que le moi serait le siège par excellence de l’angoisse[63]. Je pense qu’on pourra en démontrer le bien-fondé. Nous n’avons, en vérité, aucune raison d’attribuer au surmoi une manifestation d’angoisse quelle qu’elle soit. Mais lorsqu’on a parlé d’une angoisse du ça, il n’y a pas lieu d’y contredire, il ne s’agit que de corriger simplement une expression maladroite. L’angoisse est un état affectif qui, naturellement, ne peut être éprouvé que par le moi. Le ça ne peut pas avoir de l’angoisse comme le moi ; il n’est pas organisé, il ne peut pas apprécier des situations dangereuses. Au contraire c’est un événement particulièrement fréquent que des processus se préparent ou s’accomplissent dans le ça, qui donnent au moi un motif de développer de l’angoisse. En fait, les refoulements probablement les plus anciens, comme la majorité de tous ceux qui suivront, sont motivés par cette angoisse du moi devant certains processus qui se déroulent dans le ça. Nous distinguons ici une fois de plus, et à bon droit, ces deux cas : il se produit quelque chose dans le ça qui rend actuelle pour le moi telle ou telle situation dangereuse, quelque chose qui le pousse, en même temps, à donner le signal d’angoisse pour que, dans le ça, se produise ainsi l’inhibition — et l’autre cas, que la situation analogue au trauma de la naissance se présente dans le ça, situation dans

63 Cf. déjà plus haut. (N. des T.)

laquelle est provoquée automatiquement la réaction d'angoisse. On rapproche les deux cas entre eux lorsqu'on établit que le deuxième correspond à la situation dangereuse première et originelle, alors que le premier correspond à une condition d'angoisse qui est dérivée plus tard de la situation originelle. Ou bien, si on se rapporte aux affections qu'on trouve réellement en clinique, le deuxième cas est réalisé dans l'étiologie des névroses actuelles, pendant que le premier demeure caractéristique pour l'étiologie des psycho-névroses.

Nous voyons maintenant que nous n'avons pas à démentir le résultat de nos recherches antérieures, mais seulement à les mettre en harmonie avec de nouveaux points de vue. On ne doit pas rejeter l'idée que dans l'abstinence ou lors d'un trouble, par suite d'abus, dans le cours de l'excitation sexuelle[64] et dans le détournement de cette excitation de son cheminement à travers les instances du psychisme, une angoisse naît directement de la libido — c'est-à-dire que cet état d'impuissance du moi contre une tension excessive des besoins s'établit, cet état d'impuissance qui, comme dans la naissance, se résout en développement d'angoisse, auquel cas c'est une possibilité peu importante mais toute proche, que l'excédent de la libido non employée trouve justement son débouché dans le développement de l'angoisse. Nous voyons que sur le terrain de ces névroses actuelles se développent, avec une facilité particulière, des psycho-névroses, c'est-à-dire que le moi fait des efforts pour épargner et maîtriser, par la formation de symptômes, l'angoisse qu'il avait appris à maintenir en suspens pendant un certain temps. Probablement l'analyse des névroses de guerre traumatiques dont le nom d'ailleurs embrasse des affections très variées nous aurait révélé qu'un grand nombre de ces affections participent aux caractères des névroses actuelles.

64 Freud pense aux caresses vaines, à la masturbation, au coït interrompu. (N. des T.)

Lorsque nous représentions le développement des appréhensions se manifestant dans les situations dangereuses successives à partir du prototype originel des affres de la naissance, nous étions loin d'estimer que toute condition d'angoisse ultérieure enlève tout simplement sa vigueur à la condition d'angoisse antérieure. Les progrès du développement du moi contribuent, il est vrai, à dévaluer une situation dangereuse redoutée antérieurement et à l'écarter. De sorte qu'on peut dire qu'à un âge déterminé du développement individuel, répondrait adéquatement une certaine condition d'angoisse. Le danger de l'incapacité psychique correspond à l'époque de la non-maturité du moi. De même que le danger de la perte d'un objet aimé correspond au fait de ne pouvoir agir seul, situation caractéristique des premières années de l'enfance, le danger de la castration à la phase phallique, et l'angoisse que crée le surmoi à l'époque de latence. Mais pourtant, toutes ces situations dangereuses peuvent se conserver et coexister comme conditions d'angoisse, les unes à côté des autres, et provoquer dans le moi des réactions d'angoisse aussi à des époques ultérieures par rapport aux époques adéquates. Dans cette hypothèse [ou bien les différentes conditions d'angoisse agiront alternativement et successivement][65], ou bien plusieurs d'entre elles seront simultanément efficaces. Il est possible aussi qu'il existe des rapports plus étroits entre le type de la situation dangereuse redoutée et la forme de la névrose qui en est le corollaire[66].

Lorsque, dans une partie antérieure de ces études, notre attention fut attirée sur l'importance du danger de castration dans plus d'une affection névrotique, nous nous sommes efforcé de ne pas surestimer cet élément, vu qu'il ne pourrait pas avoir un poids décisif pour les malades du sexe féminin, certainement plus prédisposés à la névrose que le sexe masculin. Nous voyons maintenant que nous ne devons pas nous exposer à l'erreur de reconnaître dans l'angoisse de castration le seul moteur des processus de défense qui amènent un

65 Sous-entendu dans le texte allemand. (N. des T.)

sujet à la névrose[67]. J'ai analysé en un autre endroit, la manière dont le développement de la petite fille est incliné vers l'investissement tendre d'un objet à travers le complexe de castration[68]. Précisément chez la femme, l'appréhension du danger de la perte de l'objet aimé paraît être restée la condition d'angoisse la plus efficace. Nous devons préciser cette condition d'angoisse par une petite modification : il ne s'agit plus de la peur de l'absence ou de la perte de l'objet lui-même, mais de la peur de perdre l'amour de l'objet. Vu

66 Quand nous avions différencié le moi du ça, notre intérêt devait aussi se renouveler à propos du problème du refoulement. Jusqu'à présent il nous avait suffi de prendre en considération dans ce processus les éléments qui se manifestent dans le moi, savoir le retrait du refoulé de la conscience et de la motilité, et la formation d'ersatz du refoulé, c'est-à-dire des symptômes ; en ce qui concerne la tendance instinctuelle refoulée, nous avions admis qu'elle resterait, pendant un temps indéterminée, inchangée dans l'inconscient. À présent, l'intérêt se tourne vers les destinées du refoulé conscient et nous soupçonnons qu'une telle continuité inchangée et inchangeable ne va pas de soi, peut-être n'est-elle même pas habituelle. La tendance instinctuelle originale est, en tout cas, inhibée par le refoulement et a été dérivée de son but. Mais sa poussée initiale a-t-elle été maintenue telle quelle dans l'inconscient et s'est-elle montrée résistante contre les influences modifiantes et dévaluantes de la vie ? Est-ce que, en somme, les anciens désirs persistent encore, dont l'existence antérieure nous est signalée par l'analyse ? La réponse paraît près de nous et sûre. Les désirs anciens et refoulés doivent encore persister dans l'inconscient, puisque nous trouvons encore efficaces leurs rejetons, les symptômes. Mais la réponse n'épuise pas le sujet, elle n'établit pas la différence entre les deux possibilités, si l'ancien désir agit maintenant rien que par ses rejetons auxquels il a transféré toute son énergie d'investissement, ou si, en outre, il s'est lui-même maintenu. Si son destin était de s'épuiser dans l'investissement de ses rejetons, il reste encore une troisième possibilité, qu'il soit revivifié dans le cours de la névrose par la régression, si anachronique soit-il au moment de sa manifestation. On ne doit pas tenir ses explications pour oiseuses. Beaucoup parmi les phénomènes de la vie psychique morbide et normale paraissent exiger qu'on soulève de pareilles questions. Dans notre étude sur la *Disparition du complexe d'Œdipe,* notre attention a été attirée sur la différence entre le simple refoulement et la suppression réelle d'une ancienne tendance dans le domaine des désirs. (N. de l'A.)

qu'il est certainement établi que l'hystérie a une plus grande affinité avec la féminité, de même que la névrose obsessionnelle en a une avec la virilité, on a, tout de suite, l'impression que la condition d'angoisse qu'est la perte de l'amour, jouerait dans l'hystérie un rôle semblable à celui que joue la menace de la castration dans les phobies et l'angoisse que crée le surmoi dans la névrose obsessionnelle.

67 D'une part Freud met, dans ce qui suit, la crainte de la perte de l'amour à côté de la crainte de la castration ; d'autre part, il ne faut pas se méprendre sur l'absence du danger de castration pour la femme. L'idée d'avoir été châtrée joue, selon Freud, un rôle important chez la femme. Le complexe de castration joue, sous une forme différente, un rôle décisif pour la femme et pour l'homme. (N. des T.)

68 Qui cependant n'est pas le seul facteur responsable. (N. des T.)

IX.

Ce qui reste maintenant à étudier, ce sont les rapports entre la formation du symptôme et la production de l'angoisse.

Deux opinions paraissent très répandues à ce sujet. L'une appelle l'angoisse elle-même un symptôme de névrose, l'autre croit à un rapport beaucoup plus intime entre angoisse et névrose. D'après cette opinion, toute formation de symptôme s'accomplit pour échapper à l'angoisse. Les symptômes lient l'énergie psychique qui autrement trouverait son débouché dans l'angoisse, de sorte que l'angoisse serait le phénomène fondamental et le problème principal de la névrose.

Le bien-fondé, au moins partiel, de la deuxième opinion peut se démontrer par des exemples extrêmement probants. Quand on abandonne à lui-même un agoraphobe qu'on accompagne dans la rue, il se déclenche une attaque d'angoisse. Quand on a voulu empêcher un névrosé obsessionnel de se laver les mains après un certain contact, il devient la proie d'une angoisse presque intolérable. Il est donc clair que le fait d'être accompagné et la pratique obsédante du lavage avaient l'intention et aussi le résultat,

de protéger contre les crises d'angoisse. Dans ce sens, chaque inhibition que s'impose le moi peut être nommée un symptôme[69].

Comme nous avons rattaché le développement de l'angoisse à la situation dangereuse, redoutée à tort ou à raison, nous préférerions dire que les symptômes sont créés pour soustraire le moi à la situation dangereuse. Si la formation du symptôme est empêchée, le danger paraît se réaliser effectivement, c'est-à-dire qu'il se présente une situation analogue à la naissance dans laquelle le moi se trouve désarmé contre l'exigence des pulsions toujours croissante. Ainsi se reproduit la première et la plus originelle des conditions de l'angoisse. De là, nous induisons que les rapports entre l'angoisse et le symptôme se présentent comme moins étroits qu'il n'a été admis selon la « deuxième opinion ». Cela est la conséquence de ce que nous avons intercalé entre les deux le chaînon de la situation dangereuse. Nous pouvons aussi dire, pour être plus complet, que le développement de l'angoisse préluderait à la formation du symptôme, qu'il serait une condition *sine qua non* de celle-ci, car si le moi ne mettait pas en branle, grâce au développement de l'angoisse, le dispositif plaisir-déplaisir, il n'aurait pas la puissance de suspendre le processus qui se prépare dans le ça et qui menace le moi d'un danger. Ici la tendance est, à n'en pas douter, de se borner au minimum de développement d'angoisse, de n'employer l'angoisse que comme signal, car autrement on n'aboutirait qu'à déplacer à un autre endroit le déplaisir dont on est menacé par le processus instinctuel ; ce qui ne serait d'aucun avantage au point de vue du principe de plaisir ; cela se produit

69 Ici suit une pensée sous-entendue que nous tâcherions de formuler comme suit : néanmoins la deuxième opinion ne doit pas avoir le dernier mot. La vérité est entre les deux opinions. L'angoisse est un corollaire de toute névrose, sans se confondre avec la névrose. Elle n'est donc pas un symptôme à la manière des autres, mais une condition générale de leur formation. (N. des T.)

pourtant assez fréquemment dans les névroses. [La tendance qui veut faire une économie d'angoisse est, dans ce cas, mise en échec.]

La formation du symptôme a donc, en fait, le résultat de réduire à néant la situation dangereuse. La formation du symptôme a deux côtés : l'un, qui nous demeure caché, provoque dans le ça cette modification au moyen de laquelle le moi est soustrait au danger ; le second, qui est visible, nous présente ce que cette formation a créé à la place du processus instinctuel influencé, l'ersatz qui a été produit. Mais nous devrions nous exprimer plus correctement, et appliquer au processus de la défense contre les tendances instinctuelles indésirables ce que nous avons dit de la formation du symptôme, et nous servir du terme « formation du symptôme » comme synonyme de « formation d'un ersatz » [de la satisfaction instinctuelle à laquelle le ça avait aspiré d'abord]. Il paraît alors clair que le processus de défense [contre l'exigence instinctuelle] est analogue à la fuite par laquelle le moi se soustrait à un danger menaçant du dehors, et que ce processus se présente justement comme un essai d'échapper à un danger que cause un instinct. Les objections contre cette comparaison nous aideront à trouver des éclaircissements plus poussés. En premier lieu, on peut objecter que la perte de l'objet (la perte de l'amour de la part de l'objet) et la menace de castration sont également des dangers qui menacent du dehors, un peu comme ferait un fauve ; ce ne sont pas des dangers causés par des instincts. Mais l'analogie entre ces dangers et celui du fauve n'est pourtant pas parfaite. Le loup nous attaquerait probablement, sans égard à la façon dont nous nous comportons vis-à-vis de lui, mais la personne aimée ne nous retirerait pas son amour et nous ne serions pas non plus menacés de la castration, si nous ne nourrissions pas certains sentiments et intentions dans notre for intérieur. Ainsi les poussées instinctuelles [corrélatives à ces sentiments et ces intentions] deviennent des conditions du danger extérieur et par suite très dangereuses elles-mêmes. Nous pouvons donc combattre le danger

extérieur par des mesures contre les dangers intérieurs. Dans les phobies animales, le danger paraît être encore ressenti complètement comme un danger extérieur, comme il subit aussi un déplacement extérieur dans le symptôme. Dans la névrose obsessionnelle, le danger est bien plus intériorisé. La portion de l'angoisse devant le surmoi, qui est une angoisse sociale, représente encore l'ersatz interne d'un danger extérieur ; l'autre portion, l'angoisse sous le coup de la mauvaise conscience, est complètement endo-psychique.

Une deuxième objection est la suivante : dans l'essai de fuite devant un danger extérieur menaçant, nous ne faisons rien d'autre qu'agrandir la distance spatiale entre nous et ce qui nous menace. Nous ne nous plaçons pas sur la défensive vis-à-vis du danger. Nous ne modifions pas la situation, comme dans l'autre cas où nous nous jetons sur le loup avec un gourdin ou tirons sur lui avec un fusil. Mais le processus de défense [contre l'exigence instinctuelle] paraît comporter plus que ce qui correspond à un essai de fuite. C'est qu'il intervient dans le développement même de la poussée instinctuelle qui menace de se déclencher, la réprime en quelque manière, la détourne de son but, la rend par suite inoffensive. Cette objection paraît irréfutable, nous devons nous en accommoder. Nous pensons qu'il y a bien des processus de défense qu'on peut comparer à bon droit à un essai de fuite, alors qu'il y en a d'autres où le moi entreprend des réactions énergiques et met en branle toutes ses armes.

[Contre cette façon de mettre en parallèle les processus de défense contre une exigence instinctuelle (et le danger extérieur qu'elle crée simultanément) avec la fuite (physique) devant un danger extérieur, on pourrait, finalement, formuler la critique suivante] : le moi et l'instinct localisé dans le ça font partie du même psychisme[70] et n'ont pas d'existence séparée, comme l'ont le loup et

70 Littéralement : de la même organisation. (N. des T.)

l'enfant ; n'importe quel comportement du moi aura donc une action modificatrice sur le processus instinctuel [mais n'importe quelle action n'arrivera pas au résultat d'écarter le danger instinctuel ; l'action vraiment adaptée du moi obtient, partant, toujours, le même effet utile qu'une fuite réussie devant un danger extérieur].

Par l'étude des conditions de l'angoisse, nous avons été amenés à considérer le comportement du moi dans la défense en quelque sorte sous le jour d'une transfiguration rationnelle. Chaque situation dangereuse correspond à une certaine partie de la vie ou à une certaine phase du développement de l'appareil psychique, et le fait de la redouter paraît justifié pour la phase correspondante. Dans la première enfance, l'individu humain n'est vraiment pas armé pour dominer psychiquement de grandes sommes d'excitations venues du dehors ou du dedans. À une certaine époque de la vie, c'est bien réellement qu'il est indispensable que les personnes dont on dépend ne nous retirent pas leur tendre sollicitude. Quand le garçon estime le père, être si puissant, comme un rival auprès de la mère et se rend compte de ses tendances agressives contre le père et de ses propres intentions sexuelles envers la mère, il a raison de redouter le père, et l'angoisse d'être puni par le père peut se manifester comme angoisse de castration par un renforcement phylogénétique. Dès qu'on entre dans les rapports sociaux, l'angoisse devant le surmoi qui se manifeste comme mauvaise conscience devient une nécessité, et la disparition de ce phénomène serait la source de conflits et de dangers graves. Mais un nouveau problème se rattache justement à tout ceci.

Essayons de remplacer pour un moment l'état affectif d'angoisse par un autre, par exemple, l'affect créé par la douleur. Nous estimons normal qu'une petite fille de 4 ans pleure douloureusement quand elle brise sa poupée, de 6 ans quand la maîtresse lui fait une réprimande, de 16 ans quand l'amoureux ne s'occupe pas d'elle, de 25 ans quand elle enterre un enfant : chacune

de ces conditions de la douleur est efficace à une certaine époque et perd son efficacité lorsque cette époque est révolue. Les conditions de la douleur qui apparaissent les dernières sont définitives, se maintiennent, elles, pour la vie. Par contre, nous serions surpris que cette petite fille devenue femme et mère pleurât sur la poupée cassée, mais c'est ainsi que se comportent les névrosés. Dans leur appareil psychique, depuis longtemps, toutes les instances susceptibles de dominer de grandes quantités d'excitation sont formées. Ils sont assez développés pour satisfaire eux-mêmes la plupart de leurs besoins, ils savent depuis longtemps que la castration ne peut plus être exercée comme un châtiment, et pourtant ils se conduisent comme si les anciennes situations dangereuses les menaçaient toujours. Ils se cramponnent à toutes les conditions d'angoisse antérieures[71].

La réponse à cela sera un peu étendue et diffuse. Elle aura, avant tout, à trier les faits. Dans un grand nombre de cas, les anciennes conditions d'angoisse seront effectivement abandonnées, après avoir déjà produit des réactions névrotiques. Les phobies des plus petits enfants : devant l'isolement, l'obscurité, et les personnes étrangères, phobies qui doivent presque être appelées normales, disparaissent la plupart du temps au cours des quelques années suivantes, « ça passe avec l'âge », comme on dit de maints troubles de l'enfance[72].

Les phobies animales si fréquentes ont le même sort. Beaucoup d'hystéries de conversion, plus tard, ne continuent plus. Le cérémonial, à l'époque de latence, est un phénomène des plus fréquents ; seul un pourcentage très faible de ces cas évolue plus

71 Ceci constitue la limite à la transfiguration rationnelle que Freud a fait subir aux conditions d'angoisse, voir le début de l'alinéa précédent. Il soulève donc le problème : jusqu'où va l'influence de considérations rationnelles sur le maintien ou l'abolition des conditions d'angoisse. C'est à ce problème que va répondre l'alinéa qui suit. (N. des T.)

72 Mot à mot : ça part en grandissant. (N. des T.)

tard en une névrose obsessionnelle pleinement formée. Les névroses infantiles sont, en général, pour autant que le montre notre expérience concernant les enfants des villes de race blanche, sujets à des exigences culturelles d'un niveau élevé, des épisodes réguliers de leur développement, encore qu'on n'ait pas toujours accordé assez d'attention à ces affections. Il n'existe pas un seul névrosé adulte chez lequel on ne puisse déceler les marques d'une névrose infantile, tandis que, par contre, tous les enfants qui en sont atteints, ne deviennent pas forcément des névrosés. Donc, au cours de la maturation, certaines conditions d'angoisse ont dû être supprimées, c'est-à-dire que certaines situations dangereuses ont dû perdre leur mordant.

À cela s'ajoute le fait que quelques-unes parmi ces situations dangereuses ont conservé leur importance grâce à une adaptation de leurs conditions d'angoisse aux besoins de l'actualité. Ainsi se maintient, par exemple, l'angoisse de la castration sous le masque de la phobie de la syphilis, après qu'on a appris que la castration n'existe plus comme punition du laisser-aller en matière de plaisir sexuel, mais que, à la place, de graves maladies menacent la libre satisfaction des pulsions. D'autres conditions d'angoisse ne sont pas, en général, destinées à disparaître, mais doivent suivre l'homme à travers toute sa vie. Telle est l'angoisse devant le surmoi. Le névrosé se distingue alors de l'homme normal en ce qu'il exagère les réactions à ces dangers [à savoir l'ensemble des situations dangereuses dont il a été question jusqu'ici]. La condition d'adulte n'offre pas, elle non plus, une protection suffisante contre le retour de la primitive situation angoissante traumatisante ; à noter qu'il paraît exister une limite pour n'importe qui, au delà de laquelle son appareil psychique échoue lorsqu'il s'agit de dominer les quantités d'excitations qui demandent à être liquidées.

Ces petites rectifications ne sauraient avoir la prétention de toucher à ce fait, qui est décrit ici, que tant d'hommes, dans leur

conduite vis-à-vis du danger, demeurent des enfants et ne peuvent pas surmonter des conditions d'angoisse qui devraient être proscrites ; contester cela, c'est nier le fait de la névrose, car on appelle précisément ces personnes des névrosés. Mais comment cette persistance des comportements est-elle possible ? Pourquoi toutes les névroses ne sont-elles pas simplement des épisodes du développement vital qui se terminent quand celui-ci a atteint la phase suivante ?

D'où vient ce caractère figé des réactions névrotiques au danger ? D'où vient le privilège dont paraît jouir l'état affectif d'angoisse vis-à-vis de tous les autres états affectifs, de provoquer seul des réactions qui s'écartent des autres comme anormales et qui s'opposent sans utilité au courant de la vie ?

En d'autres termes, nous nous trouvons de nouveau sans réponse devant la question désespérément vexante, si souvent posée : d'où vient la névrose ? Quelle est sa cause dernière, sa cause spécifique ? Après de longues décades d'efforts analytiques, le problème se dresse devant nous comme au début.

X.

L'angoisse est la réaction an danger. Aussi ne peut-on pas écarter l'idée qu'il provient de l'essence du danger que l'état affectif angoissé puisse prendre une place privilégiée dans l'économie psychique. Cependant, les dangers sont communs à tous les humains, les mêmes pour tous les individus ; ce dont nous avons besoin et que nous n'avons pas encore trouvé, c'est le critère qui nous fasse comprendre ce qui fait le départ entre les individus qui peuvent soumettre l'état affectif angoissé, malgré sa particularité, au travail psychique normal et ceux qui échouent dans cette tâche. Je me vois en présence de deux tentatives de découvrir ce critère ; il est clair que tout essai dans cette direction peut s'attendre à un accueil sympathique, parce qu'il promet un secours à un besoin tourmentant. Les deux tentatives se complètent l'une et l'autre, en ce qu'elles abordent le problème par des extrémités opposées[73].

La première tentative a été effectuée, il y a plus de dix ans, par Alfred Adler. Par son système, réduit à son noyau le plus intime, il soutient que les hommes qui échouent dans la tâche imposée par le danger, sont ceux à qui l'infériorité de leurs organes crée de trop grandes difficultés. Si la formule *simplex sigillum veri* énonçait un principe valable, on devrait accepter cette assertion avec un énorme soulagement. Mais, au contraire, le travail critique accompli pendant

73 Opposées dans le temps : la première se rattache à l'actualité, la seconde à l'extrême limite du passé observable. (N. des T.)

la dizaine d'années qui vient de s'écouler[74] a démontré pleinement le non-fondé de cette explication qui, par ailleurs, passe outre à toute l'abondance de faits caractéristiques découverts par la psychanalyse.

Otto Rank a entrepris le deuxième essai en 1923 dans son livre : *Le traumatisme de la naissance.* On serait mal venu de le comparer à l'essai d'Adler sous un autre rapport que ce rapport unique[75] que nous soulignons ici, car l'essai de Rank reste sur le terrain de la psychanalyse dont il continue la marche des idées, et on doit considérer son essai comme un légitime effort vers la solution des problèmes analytiques. En considérant la relation observée entre individu et danger, Rank s'écarte de la faiblesse organique de l'individu et accorde son attention à l'intensité variable du danger. Le processus de la naissance est la première situation dangereuse vécue ; l'ébranlement de l'économie affective qu'il produit devient le prototype de la réaction par l'angoisse ; nous avons, dans ce qui précède, suivi la ligne de développement qui relie cette première situation dangereuse et condition d'angoisse, avec toutes les situations dangereuses et conditions d'angoisse ultérieures, et nous avons vu, dans ce cas, qu'elles se transmettent toutes un élément commun : elles signifient la séparation de la mère, d'abord seulement au point de vue biologique, ensuite, au sens d'une perte directe d'un objet aimé, et plus tard, d'une perte pareille, subie par des voies indirectes[76]. La découverte de cette grande connexion de faits est un mérite incontesté du système de Rank. Or le trauma de la naissance atteint chaque individu avec une intensité différente : avec la force du trauma varie la violence de la réaction d'angoisse, et, d'après Rank, de la force originelle de ce développement d'angoisse doit dépendre le fait de savoir si l'angoisse sera ultérieurement

74 1916-1926. (N. des T.)

75 C'est-à-dire que les deux théories veulent contribuer à résoudre le problème de la maîtrise de l'angoisse. (N. des T.)

76 La perte directe : exemple : le sevrage ; la perte indirecte : exemple : l'éloignement affectif de la mère lors de la naissance d'un cadet. (N. des X.)

dominée par l’individu qui alors sera normal ; mais deviendra névrosé s’il ne domine pas son angoisse.

La critique du détail des assertions de Rank n’est pas notre tâche ; nous ne voulons les éprouver que pour voir si elles sont utilisables pour la solution de notre problème. La formule de Rank, selon laquelle devrait devenir un névrosé celui qui ne réussit jamais, à cause de la violence du trauma de la naissance, à achever jusqu’au bout l’abréaction de ce trauma, est des plus contestables au point de vue théorique. On ne sait pas bien ce qu’il entend par abréaction du trauma. Si on le prend à la lettre, on arrive à la solution insoutenable que le névrosé se rapproche d’autant plus de la guérison qu’il reproduit avec plus de fréquence et d’intensité l’état affectif d’angoisse. À cause de cette contradiction avec la réalité, j’avais déjà, en son temps, abandonné la théorie de l’abréaction qui jouait un si grand rôle dans la catharsis. L’accentuation de la variabilité de force du trauma de la naissance ne permet pas de rendre justice à la constitution héréditaire comme facteur étiologique. La variabilité de la force propre au trauma de la naissance est un fait organique qui se comporte à l’égard de la constitution héréditaire comme un hasard, et qui dépend elle-même de beaucoup d’influences qu’on doit appeler accidentelles, par exemple, de l’assistance apportée assez tôt pendant la naissance. Le système de Rank a omis, en général, les facteurs constitutionnels comme les facteurs phylogénétiques. Mais si l’on veut faire une place à l’importance de la constitution, en suggérant par exemple qu’il serait décisif de savoir à quel degré l’individu réagit à l’intensité variable du trauma de la naissance, on a ravi à la théorie de Rank [la plus grande partie de] son importance, [car] on a limité à un rôle accessoire le nouveau facteur introduit. La décision sur l’issue de la névrose se place alors quand même dans un domaine autre, à nouveau dans un domaine inconnu.

Le fait que l’homme partage avec les autres mammifères le processus de la naissance, mais qu’il possède une disposition

spéciale à la névrose comme apanage en face des animaux, corrobore mal la théorie de Rank. Mais la principale objection demeure, que cette théorie est bâtie sur les nuages, au lieu de s'appuyer sur une observation sûre. Il n'y a pas de bonnes études au sujet de savoir si une naissance difficile et prolongée est incontestablement en rapport avec un développement de la névrose ; ni même non plus, si les enfants nés de cette manière présentent au moins des phénomènes d'anxiété infantile précoce plus longtemps ou plus fortement que les autres. Si l'on objecte que peut-être aussi les naissances précipitées et faciles pour la mère pourraient avoir pour l'enfant l'importance d'un traumatisme grave, l'argument demeure fondé que les naissances qui ont fait craindre l'asphyxie devraient révéler avec certitude les conséquences supposées. Il semble que ce soit un avantage de l'étiologie de Rank qu'elle met l'accent sur une condition qui pourrait être contrôlée à l'aide des matériaux fournis par l'expérience ; aussi longtemps qu'on n'aura pas effectué une pareille épreuve, il est cependant impossible d'estimer la valeur de cette étiologie.

Par contre, je ne puis me rallier à l'opinion que la théorie de Rank s'oppose à l'importance étiologique des instincts sexuels, car cette théorie ne concerne que le rapport de l'individu avec la situation dangereuse, et elle laisse place à l'explication satisfaisante qu'un être qui n'a pu surmonter les dangers originels, doit aussi échouer dans les situations, surgissant ultérieurement, de danger sexuel et, par suite, être acculé à la névrose.

Je ne crois pas que l'essai de Rank nous ait apporté la réponse à la question du fondement de la névrose, mais il n'est pas encore possible de discerner la valeur de la contribution qu'il apporte, peut être quand même, à la solution du problème.

Si les recherches sur l'influence des naissances difficiles sur les dispositions à la névrose avaient un résultat négatif, cette contribution serait peu appréciable. On doit appréhender beaucoup

que le besoin de l'esprit, d'établir une cause ultime, saisissable et homogène, de la névrose ne demeure… insatisfait à jamais. Le cas idéal auquel probablement le médecin aspire encore aujourd'hui, serait celui du bacille qu'on peut isoler et obtenir en culture pure, et dont l'inoculation à chaque individu provoquerait la même affection. Ou quelque chose de moins fantaisiste : la production de substances chimiques dont l'administration serait susceptible de déclencher[77] ou de neutraliser des névroses précises. Mais il est peu probable que le problème soit résolu par ce biais[78].

La psychanalyse conduit à des solutions moins simples, moins satisfaisantes. Je n'ai ici qu'à répéter ce qui est connu depuis longtemps, je n'ai rien de nouveau à ajouter. Quand le moi a réussi à se protéger d'une tendance ou poussée instinctuelle dangereuse, par exemple par le processus du refoulement il a bien inhibé et entamé cette portion du ça, mais a, en même temps, accordé un fragment d'indépendance à cette portion du ça, et renoncé ainsi à une partie de sa propre souveraineté.

Cela découle de la nature du refoulement qui, au fond, est un essai de fuite. Ce qui est refoulé est maintenant « mis au ban », exclu de la grande organisation du moi, soumis aux seules lois qui règnent dans le domaine de l'inconscient. Si, maintenant, la situation dangereuse est abolie[79], de sorte que le moi n'ait plus de motif de se défendre d'une poussée instinctuelle nouvelle, analogue à celle qui avait été refoulée, les conséquences de la limitation du moi deviennent manifestes. Le déroulement des nouvelles poussées instinctuelles s'effectue sous l'influence de l'automatisme — j'aime

77 Dans cette édition, ce terme est systématiquement écrit avec son ancienne forme : *déclancher*. Nous avons modernisé l'orthographe (N. des E.)

78 Encore maintenant les faits n'ont pas infirmé cette opinion de Freud. On peut produire aujourd'hui des symptômes, par exemple provoquer un état d'angoisse, par des moyens chimiques ; mais on n'a encore jamais déclenché de cette façon une névrose, c'est-à-dire une affection durable. (N. des T.)

79 Ou « changée », si l'on pense aux nouvelles situations dangereuses qui la suivent lors de l'évolution de l'individu. (N. des T.)

mieux dire de la contrainte à la répétition : il emprunte les mêmes lois que la poussée instinctuelle refoulée antérieurement, comme si la situation dangereuse surmontée jadis existait encore. L'élément de fixation que comporte le refoulement est donc la contrainte à la répétition propre au ça inconscient, contrainte qui normalement n'est supprimée que par la fonction du moi avec sa liberté de mouvement. Or il est vrai que le moi réussit parfois à démolir de nouveau les barrages du refoulement qu'il a lui-même construits, à regagner son influence sur la tendance ou poussée instinctuelle et à diriger le déroulement des décharges instinctuelles nouvelles selon les exigences de la situation dangereuse actuelle[80]. C'est un fait que le moi y échoue si souvent et qu'il ne peut rétracter ses refoulements. Des rapports quantitatifs[81] seront, nous paraît-il, déterminants pour l'issue de cette lutte. Dans beaucoup de cas, nous avons l'impression que la décision est fatale, l'attraction régressive de la poussée instinctuelle refoulée et la force du refoulement sont si grandes que la nouvelle poussée instinctuelle ne peut qu'obéir à la contrainte à la répétition. Dans d'autres cas, nous percevons l'intervention d'un autre jeu de forces, l'attraction de la première tendance instinctuelle refoulée se renforce par l'opposition venant des difficultés réelles qui s'opposent à un autre débouché de la poussée instinctuelle nouvelle[82].

Le fait que cela est l'origine de la fixation au refoulement et du maintien de la situation dangereuse qui n'est plus actuelle, trouve sa preuve dans le fait, modeste en soi, mais à peine surestimable en théorie, de la thérapeutique analytique. Si nous donnons au moi le secours de l'analyse qui peut le mettre en état de rétracter ses refoulements, il retrouve sa puissance sur le ça refoulé et peut

80 Ou : modifiée — lorsqu'on la considère comme la continuation, sous une autre forme, de la situation dangereuse précédente. (N. des T.)

81 Entre les énergies psychiques respectives du moi et du ça. (N. des T.)

82 La poussée instinctuelle nouvelle est, pour cela, à son tour, engloutie par le refoulement. (N. des T.)

diriger le déroulement des poussées instinctuelles, tout comme si les vieilles situations dangereuses n'existaient plus. Ce que nous obtenons ainsi, est en bon accord avec notre conception relative à l'étendue de la puissance de l'intervention médicale en général. Car, en règle générale, notre thérapeutique doit se contenter d'apporter plus vite, avec plus de certitude et de façon moins dispendieuse, la bonne issue qui se serait produite spontanément dans des conditions favorables.

Les considérations exposées jusqu'ici nous apprennent que ce sont des rapports *quantitatifs*[83] qu'on ne peut saisir qu'en remontant de l'effet à la cause, qui décident si les anciennes situations dangereuses seront maintenues, si les refoulements du moi demeureront, si les névroses infantiles auront ou non une suite. Parmi les facteurs qui contribuent à causer la névrose, qui ont créé les conditions dans lesquelles les forces psychiques se mesurent entre elles, notre effort de compréhension en met en relief trois, un facteur biologique, un facteur phylogénétique, et un facteur purement psychologique.

Le facteur biologique est l'impuissance et la dépendance, prolongées longtemps, du petit enfant. L'existence intra-utérine de l'homme paraît relativement abrégée en comparaison de la plupart des animaux, il est moins complètement formé que ceux-ci, lorsqu'il est jeté dans le monde. C'est par cela que l'influence du monde extérieur, réel, se voit renforcée, que la différenciation du moi d'avec le ça s'accélère précocement, que les dangers du monde extérieur augmentent d'importance et que la valeur de l'objet, qui peut seul protéger contre ces dangers et compenser les avantages de la vie intra-utérine perdue[84], est énormément accrue. Cette condition biologique crée donc les premières situations dangereuses et provoque le besoin d'être aimé, que l'homme ne perdra plus jamais.

83 Entre des énergies psychiques différentes. (N. des T.)

84 Cet objet est le couple parental, et en premier lieu la mère. (N. des T.).

Le deuxième facteur, phylogénétique, n'est établi par nous qu'en concluant de l'effet à la cause. Un fait très remarquable du développement de la libido nous a poussé à l'admettre. Nous constatons que la vie sexuelle de l'homme ne se développe pas continuellement du début à la maturité comme celle de la plupart des animaux qui lui sont proches[85], mais qu'après une première floraison précoce jusqu'à la 5ème année, elle subit une forte interruption[86], pour se relever avec la puberté et renouer avec les débuts infantiles. Nous pensons qu'il a dû se passer dans les destinées du genre humain quelque chose d'important qui a produit cette interruption du développement sexuel comme résidu historique.

L'importance pathogène de cette interruption de la vie sexuelle ressort du fait que la plupart des sollicitations pulsives de la sexualité infantile sont traitées et écartées par le moi comme des dangers. De sorte que les poussées sexuelles ultérieures de la puberté qui devraient s'intégrer dans l'organisation du moi, sont en danger de tomber sous l'attraction des prototypes infantiles [des désirs sexuels] et de les suivre dans le refoulement. Nous trouvons là l'étiologie la plus directe des névroses. C'est un fait remarquable et frappant que le contact précoce avec les sollicitations de la sexualité agit sur le moi de la même manière que le contact prématuré avec le monde extérieur[87].

Le troisième facteur, qui est psychologique, doit être trouvé dans une imperfection de notre appareil psychique qui dépend, à la vérité, de sa différenciation en un moi et en un ça, qui se relie donc

85 Au point de vue zoologique. (N. des T.)

86 C'est ce qu'on appelle la période de latence. (N. des T.)

87 Chez l'homme qui, au moment de la naissance, est moins formé que la plupart des animaux (cf. plus haut, p. 88), le contact avec le monde extérieur qu'établit la naissance parait donc être un contact prématuré. Peut-être Freud pense-t-il aussi au cas où un nourrisson ou un petit enfant, accidentellement privé de sa mère, est exposé au contact du « monde extérieur ». (N. des T.)

en dernière analyse aussi à l'influence du monde extérieur. En envisageant les dangers de la réalité, le moi est obligé de se mettre en défense contre certaines tendances pulsives du ça, de les traiter comme des dangers. Mais le moi ne peut se protéger contre les dangers instinctuels intérieurs d'une manière aussi efficace que contre une partie de la réalité qui lui est étrangère. Associé intimement avec le ça lui-même, il ne peut se défendre contre le danger venant de l'instinct, qu'en limitant sa propre organisation et en tolérant la formation de symptômes comme ersatz des satisfactions instinctuelles sacrifiées. Si alors la poussée de l'instinct rejetée se renouvelle, le moi doit affronter toutes les difficultés que nous connaissons, au titre des souffrances névrotiques.

Nous n'avons pu aller plus loin, je dois l'avouer, dans notre examen de l'essence et de la cause des névroses.

XI. Suppléments

Au cours de ces explications, divers sujets ont été abordés qui devaient précédemment être laissés de côté, mais qui doivent, maintenant, être réunis pour retenir la part d'attention à laquelle ils ont droit.

A) Modifications de points de vue exprimés antérieurement au précédent ouvrage

1. Résistance et contre-investissement

C'est une partie importante de la théorie du refoulement, qu'il ne représente pas un processus qui se fait une fois pour toutes, mais qu'il exige une dépense permanente d'énergie. Si dans cette dépense intervenait une interruption, l'instinct refoulé qui, d'une façon continue est alimenté par ses sources, reprendrait une seconde fois le même chemin d'où il avait été écarté. Le refoulement serait frustré de son résultat, ou bien il devrait être répété un nombre indéfini de fois. Ainsi résulte, de la nature continue de la pulsion, la nécessité pour le moi de garantir son action de défense par une dépense permanente d'énergie. Cette action pour la protection du refoulement est celle que nous éprouvons comme résistance dans l'effort thérapeutique. La résistance suppose ce que j'ai désigné comme contre-investissement. Un tel contre-investissement devient saisissable dans la névrose obsessionnelle. Il apparaît ici comme une

modification du moi, comme une formation réactionnelle dans le moi qui se fait par le renforcement de cette tendance qui est opposée à l'orientation de la pulsion instinctuelle à refouler (la pitié[88], l'attitude consciencieuse[89], la propreté[90]). Ces formations réactionnelles de la névrose obsessionnelle sont des exagérations de traits caractériels normaux, développés au cours de la période de latence. Il est beaucoup plus difficile de déceler le contre-investissement dans l'hystérie où il est tout aussi indispensable — conclusion à laquelle nous invite la théorie. Ici, encore, on ne doit pas méconnaître une certaine modification du moi par formation réactionnelle, et cela devient même si frappant dans certaines circonstances que cette modification s'impose à l'attention comme le symptôme principal pathologique de l'état du sujet. C'est de cette façon, par exemple que se résout le conflit d'ambivalence dans l'hystérie. La haine contre une personne aimée est freinée par un excédent de tendresse à son égard et par une anxieuse préoccupation de son sort. Toutefois doit-on souligner comme différence à l'égard des névroses obsessionnelles, que de telles formations réactionnelles ne présentent pas la nature générale de traits caractériels, mais se limitent à des rapports avec des objets strictement individualisés. Une hystérique par exemple, qui traite avec une tendresse excessive ses enfants qu'elle hait, n'est pas pour cela, dans l'ensemble, plus disposée à l'amour (maternel) que d'autres femmes, elle n'est même pas plus tendre pour d'autres enfants. La formation réactionnelle de l'hystérie s'accroche avec ténacité à un objet déterminé et ne se hausse pas à une disposition générale du moi. Pour la névrose obsessionnelle, est significative justement cette généralisation [envisagée plus haut, de la modification du moi], comportant un relâchement de la fixation objectale et la facilité de déplacement

88 Contre-investissement de la cruauté. (N. des T.)

89 Contre-investissement de la légèreté. (N. des T.)

90 Contre-investissement des tendances anales à la malpropreté. (N. des T.)

dans le choix objectal [et, partant, la formation de véritables traits caractériels].

Un autre genre de contre-investissement paraît être plus approprié à la nature de l'hystérie. La tendance instinctuelle refoulée peut être activée (ré-investie) de deux côtés :

a) Du dedans, par un renforcement de la pulsion venant des sources internes d'excitation de celle-ci ;

b) Du dehors, par la perception d'un objet qui serait désiré par l'instinct.

Le contre-investissement hystérique est tourné de préférence vers le dehors, contre la perception dangereuse. Il prend la forme d'une vigilance particulière qui évite, par des limitations du moi, des situations où la perception se présenterait inévitablement, d'une vigilance qui réussit à détourner l'attention de cette perception si elle a surgi malgré tout. Des auteurs français (Laforgue) ont désigné récemment cette activité de l'hystérie par le nom spécial de « scotomisation »[91].

Encore plus nette que dans l'hystérie est cette technique du contre-investissement dans les phobies, dont l'utilité pour le psychisme se résume dans le rejet progressif de la possibilité de la perception redoutée. Le contraste, dans la direction du contre-investissement, entre l'hystérie et les phobies d'une part, et la névrose obsessionnelle d'autre part, a une grande importance, bien qu'il ne soit pas absolu. Ce contraste nous suggère de croire qu'entre le refoulement et le contre-investissement extérieur[92], comme entre la régression et le contre-investissement intérieur[93] (modification du

91 Ex. : un homme hystérique porté par un désir inconscient vers sa sœur, est atteint de cécité non organique qui lui interdit de voir des femmes quelles qu'elles soient. (N. des T.)

92 Dirigé contre une perception extérieure. (N. des T.)

93 Dirigé contre la source intérieure d'excitations pulsionnelles, donc contre une perception intérieure. (N. des T.)

moi par la formation réactionnelle), il existe un rapport plus intime. La défense contre la perception dangereuse est d'ailleurs une tâche générale des névroses. Divers ordres et défenses de la névrose obsessionnelle doivent servir à ce même but.

Nous avons précédemment éclairci le fait que la résistance que nous avons à surmonter dans l'analyse, est accomplie par le moi qui se cramponne à ses contre-investissements. Le moi a de la difficulté à appliquer son attention aux perceptions et aux représentations qu'il s'est fait une règle d'éviter, ou à reconnaître comme siens des contenus vécus qui forment tout à fait le contraire de ceux qui lui sont familiers. Notre lutte contre la résistance dans l'analyse se base sur cette conception de la résistance. Nous rendons la résistance consciente, là où elle est, comme c'est si fréquemment le cas, inconsciente par suite de sa connexion avec le refoulé lui-même. Nous lui opposons des arguments logiques quand, ou après qu'elle est devenue consciente ; nous promettons au moi des profits et des récompenses, s'il renonce à sa résistance. Il n'y a donc pas de doute au sujet de la résistance du moi, ni rien à rectifier à ce sujet. Au contraire, c'est une question de savoir si elle explique à elle seule le contenu des faits qui se présente à nous dans l'analyse : nous faisons l'expérience que le moi trouve toujours des difficultés à annuler le refoulement, même après qu'il a pris la détermination d'abandonner ses résistances, et nous avons désigné la phase des efforts pénibles qui suit cette louable résolution, comme l'effort de « bûcher ». Or, ceci dit, nous sommes près de reconnaître le facteur dynamique qui rend nécessaire et intelligible pareil effort de « bûcher »[94]. Il ne peut guère en être autrement : qu'il faudra vaincre, après la suppression de la résistance du moi, encore la force de la contrainte à la

94 Nous avons dû recourir à ce terme du langage familier pour traduire « durcharbeiten », faute d'un terme approprié admis dans le langage littéraire. (N. des T.) Arbeiten = travailler ; Durch = par, à travers ; Durcharbeiten = travailler quelque chose à fond (N. des E.)

répétition, la force attractive des prototypes inconscients[95] sur le processus instinctuel qui est l'objet du refoulement et il n'y a rien à dire à celui qui voudra désigner ce fait comme la *résistance de l'inconscient.* Ne nous chagrinons pas d'avoir à faire de pareilles corrections. Elles sont désirables si elles font avancer d'un pas notre compréhension, et elles ne nous font pas honte si elles ne réfutent pas les assertions antérieures, mais au contraire, les enrichissent, et si, éventuellement, elles restreignent une généralité ou élargissent une conception trop étroite.

On ne doit pas admettre que nous ayons acquis, par cette correction, un tableau complet des genres de résistances que nous rencontrons dans l'analyse. En approfondissant le sujet, nous remarquons que nous avons à combattre cinq genres de résistances qui dérivent de trois sources, à savoir, du moi, du ça, et du surmoi. Or, le moi se présente comme la source de trois formes de résistances, formes qui diffèrent entre elles dans leur dynamique. La première de ces trois résistances du moi est celle que nous avons traitée précédemment comme résistance allant de pair avec le *refoulement,* au sujet de laquelle nous n'avons, du reste, que relativement peu de nouveau à dire. De cette résistance se distingue la résistance au *transfert* positif[96], qui est de même nature mais provoque dans l'analyse des phénomènes autres et beaucoup plus nets, vu qu'elle a réussi à établir un rapport affectif de l'analysé avec la situation analytique ou avec la personne de l'analyste, et, de la sorte, à animer d'une force nouvelle un refoulement qui devait seulement être évoqué[97].

95 C'est-à-dire des tendances pulsionnelles originelles, déjà refoulées dans le passé. (N. des T.)

96 Autrement dit, l'effet du transfert négatif qui crée une attitude d'opposition contre l'analyste. (N. des T.)

97 Si, dans un tel stade de l'analyse, l'analyste évoque un refoulement pour amener le défoulement, il peut lui arriver de renforcer justement le refoulement visé. (N. des T.)

Est aussi une résistance du moi, mais d'une toute autre nature, celle qui procède du profit retiré de la maladie, et qui se fonde sur l'intégration du symptôme au moi.

Elle correspond à l'opposition contre le renoncement à une satisfaction ou à un adoucissement.

Le quatrième genre de résistance — celle du ça — nous l'avons rendu responsable de la nécessité de « bûcher ». La cinquième résistance, celle du surmoi, qui a été connue la dernière, et qui est la plus obscure, mais pas toujours la plus faible, paraît dériver de la conscience de la faute ou du besoin de châtiment. Elle s'oppose à toute réussite et, par suite, aussi à la guérison par l'analyse.

2. Angoisse venant par transformation de la libido

La conception de l'angoisse, exprimée dans cet article, s'éloigne un peu de celle qui m'a paru justifiée jusqu'ici. Précédemment, je considérais l'angoisse comme une réaction générale du moi soumis aux conditions de déplaisir. Je cherchais à justifier chaque fois son apparition, et j'admettais, en m'appuyant sur l'étude des névroses actuelles, que la libido (excitation sexuelle) qui est refusée par le moi ou n'est pas employée par lui, trouve un débouché direct sous forme d'angoisse. On ne peut ne pas apercevoir que ces deux façons de caractériser l'angoisse ne cadrent pas ensemble, et, pour le moins, ne se déduisent pas nécessairement l'une de l'autre. En outre, il s'est dégagé l'impression d'un rapport particulièrement étroit de l'angoisse et de la libido, rapport qui ne s'harmonise pas avec le caractère général de l'angoisse comme réaction au déplaisir.

L'objection contre cette conception partait de la tendance à attribuer au moi le monopole de l'angoisse[98], elle était donc ainsi une des conséquences de la stratification de l'appareil psychique que nous avons essayé d'établir par la distinction du moi et du ça. Pour la

98 Cf. plus haut.

conception antérieure, il paraissait probable que la libido de l'excitation instinctuelle refoulée doit être considérée comme la source de l'angoisse. D'après la nouvelle conception, c'est plutôt le moi qui est responsable de cette angoisse. Donc : angoisse du moi ou angoisse instinctuelle (du ça). Vu que le moi travaille avec une énergie désexualisée, le rapport intime entre l'angoisse et la libido est ainsi desserré dans la nouvelle conception. J'espère que j'ai réussi tout au moins à éclaircir la contradiction, à dessiner nettement les contours de l'incertitude.

L'argumentation de Rank que l'état affectif d'angoisse serait, comme je l'ai soutenu, tout d'abord, moi-même, une conséquence du processus de la naissance et une répétition de la situation vécue alors, nécessitait un nouvel examen du problème de l'angoisse. Avec sa conception personnelle de la naissance comme trauma, de l'état d'angoisse comme réaction de décharge à la naissance, de chaque état d'angoisse nouveau comme essai « d'abréaction » toujours plus parfaite du trauma, je n'ai pu aller plus loin. Surgissait la nécessité de voir, derrière la réaction par l'angoisse, la *situation dangereuse.* Avec l'introduction de cet élément, se présentaient de nouveaux points de vue pour la façon d'envisager le problème. La naissance devenait le prototype pour toutes les situations dangereuses ultérieures qui se présentaient dans les nouvelles conditions de la forme d'existence modifiée et du développement psychique progressif. Mais l'importance, propre à la naissance, fut en même temps limitée à ce rapport prototypique à l'égard du danger. L'angoisse ressentie à la naissance devenait alors le prototype d'un état affectif qui devait participer aux destinées d'autres états affectifs. Il se reproduisait, soit automatiquement dans des situations qui étaient analogues à celles où il s'était manifesté pour la première fois[99], comme une forme réactionnelle inadaptée, inutile, après avoir été utile dans la première situation dangereuse. Ou bien le moi

99 C'est-à-dire, les stades successifs, ou les épisodes variés de la naissance. (N. des T.)

prenait de l'empire sur cet état affectif et le reproduisait lui-même, s'en servait comme d'un signal avertisseur devant le danger et comme moyen d'éveiller le jeu du mécanisme plaisir-déplaisir. L'importance biologique de l'état affectif d'angoisse était ainsi prise en considération, comme de juste : l'angoisse était reconnue comme la réaction générale à une situation dangereuse. Le rôle du moi, comme siège de l'angoisse, fut confirmé, puisque fut assignée au moi la fonction de produire l'affect d'angoisse, selon ses besoins. On attribuait ainsi, dans la vie ultérieure, à l'angoisse, deux genres d'origine qui étaient l'une non voulue, automatique, chaque fois justifiée au point de vue de l'économie des forces psychiques lorsque se produisait une situation dangereuse analogue à celle de la naissance, l'autre produite par le moi, quand une pareille situation était seulement menaçante, pour nous inciter à l'éviter. Dans ce dernier cas, le moi se soumettait à l'angoisse, pour ainsi dire, comme à une vaccination, pour échapper, par un accès atténué d'une maladie, à un cas plus grave. Il se représentait quasiment la situation dangereuse sous de vives couleurs, avec une tendance non méconnaissable de limiter cet événement pénible à une allusion, à un signal. Comment, dans ce cas, les différentes situations dangereuses se développent les unes après les autres et restent pourtant génétiquement ordonnées les unes aux autres, cela a déjà été traité en détail. Peut-être réussirons-nous à pénétrer un peu plus avant dans l'énigme de l'angoisse si nous nous attaquons au problème du rapport entre l'angoisse névrotique et l'angoisse provenant d'une cause réelle.

La transformation directe, précédemment soutenue, de la libido en angoisse, nous présente maintenant un bien moindre intérêt. Si nous la prenons néanmoins en considération, nous devons distinguer plusieurs cas. Pour l'angoisse que le moi provoque comme signal, elle n'entre pas en ligne de compte. Donc, pas non plus, pour toutes les situations dangereuses qui excitent le moi à provoquer un

refoulement. L'investissement libidinal de la tendance instinctuelle refoulée subit, comme on le remarque le plus nettement dans l'hystérie de conversion, une autre utilisation que la transformation en angoisse et autre que la décharge sous la forme d'angoisse. Par contre nous aurons, dans l'étude ultérieure des situations dangereuses, à nous occuper de ce cas de développement de l'angoisse qui, probablement, doit être jugé d'une façon différente.

3. Refoulement et processus de défense

En rapport avec les explications sur le problème de l'angoisse, j'ai repris un concept ou, formulé plus modestement, une expression, dont je me servais d'une façon exclusive au début de mes études, il y a trente ans, et que j'ai plus tard abandonné. Je veux parler du « processus de défense »[100]. J'ai remplacé ce terme, dans la suite, par celui de refoulement. Mais le rapport entre les deux termes reste incertain. Je pense maintenant qu'on a un véritable avantage à revenir à l'ancien concept de « défense » (protection), en établissant, dans ce cas, qu'il doit être la désignation générale de toutes les méthodes dont se sert le moi dans ses conflits aboutissant éventuellement à la névrose, tandis que le refoulement demeure la dénomination d'une méthode de défense particulière qui, grâce à l'orientation de nos recherches, nous est devenue assez connue et plus tôt que les autres.

Même une simple innovation terminologique a besoin d'être justifiée, elle doit être l'expression d'un nouveau mode de considération ou d'un élargissement de nos acquisitions scientifiques. La reprise du concept de défense et la limitation du concept de refoulement, rendent maintenant raison d'un fait qui est connu depuis longtemps, mais qui a acquis de l'importance, par suite de quelques-unes des plus récentes découvertes. Nous avons fait nos premières expériences sur le refoulement et la formation du symptôme dans l'hystérie. Nous avons vu que le contenu de la

100Voir *Les Psychonévroses de défense*, *Œuvres complètes,* t. Ier. (N. de l'A.)

perception des épisodes excitants, ainsi que le contenu des formations pathogènes de pensée, est oublié et est exclu de la reproduction dans le souvenir, et nous avons reconnu, partant, dans le fait d'éliminer ces contenus de la conscience, un caractère principal du refoulement hystérique.

Plus tard, nous avons étudié la névrose obsessionnelle et nous avons trouvé que, dans cette affection, les événements pathogènes ne sont pas oubliés[101]. Ils demeurent conscients, mais ils sont « isolés » d'une façon que nous n'arrivons pas encore à décrire convenablement, de sorte qu'ici, à peu près le même résultat est obtenu que par l'amnésie hystérique. Mais la différence est assez grande pour légitimer notre opinion selon laquelle le processus, à l'aide duquel la névrose obsessionnelle élimine une sollicitation instinctuelle, ne saurait être le même que dans l'hystérie. Des recherches ultérieures nous ont appris que, dans la névrose obsessionnelle, sous l'influence de l'opposition récalcitrante du moi, une régression des tendances instinctuelles à une phase antérieure de la libido est atteinte qui, à la vérité, ne rend pas superflu un refoulement, mais agit manifestement dans le même sens que le refoulement. Nous avons, en outre, vu que le contre-investissement, qu'on doit admettre aussi dans l'hystérie, joue dans la névrose obsessionnelle, comme modification réactive du moi, un rôle particulièrement grand dans la protection du moi.

Notre attention a été attirée sur un procédé d'« isolation »[102] dont nous ne pouvons pas encore indiquer la technique, lequel procédé se crée une expression symptomatique directe, et sur un procédé que nous devons appeler magique, du « faire que ce ne soit

101 Freud a sûrement voulu dire « ne sont pas tous oubliés », car l'expérience clinique montre quand même, parfois du moins, sur ce terrain aussi, le refoulement d'une partie des événements pathogènes. (N. des T.)

102 Exemple : un mot redouté n'est prononcé qu'entre deux silences ou deux formules ou gestes symboliques, destinés à encadrer le mot redouté. (N. des T.)

pas arrivé », sur la tendance défensive duquel aucun doute ne peut subsister mais qui n'a plus aucune ressemblance avec le processus de refoulement. Ces expériences forment une base suffisante pour rétablir le vieux concept de la « défense » (protection), qui peut embrasser tous ces processus qui ont la même tendance — protection du moi contre les sollicitations instinctuelles — et pour faire rentrer dans ce concept le refoulement comme cas spécial. L'intérêt que nous trouvons à créer une pareille dénomination augmente, quand on envisage la possibilité qu'un approfondissement de nos études pourrait révéler une interdépendance entre telles formes particulières de la défense et telles affections définies, par exemple entre le refoulement et l'hystérie. Notre attente va plus loin encore : peut-être que, nouvelle interdépendance, l'appareil psychique, avant la différenciation nette du moi et du ça, avant la formation d'un surmoi, emploie d'autres méthodes de défense qu'après que le psychisme est parvenu à ces stades d'organisation[103].

B) Complément relatif a l'angoisse

L'état affectif d'angoisse présente quelques traits dont l'examen laisse espérer d'autres éclaircissements. L'angoisse a un rapport indiscutable avec l'*attente.* C'est de l'angoisse en face de quelque chose [d'imprécis]. Il s'y rattache un caractère d'*indétermination* et d'absence d'objet [précis]. L'usage correct de la langue modifie même ce nom quand l'angoisse a trouvé un objet [précis], et le remplace alors par le mot *crainte* [ou peur]. L'angoisse a, en outre, en dehors de son rapport avec le danger, un second rapport avec la névrose, à l'explication duquel nous nous appliquons depuis longtemps. La question se pose : pourquoi toutes les réactions d'angoisse ne sont-elles pas névrotiques ? Pourquoi en reconnaissons-nous tant comme normales ? Enfin, il est nécessaire

103Cette phrase contient aussi une allusion à la distinction, exposée plus haut, entre le refoulement primaire et le refoulement secondaire. (N. des T.)

d'étudier de façon approfondie la différence entre l'angoisse avec une base réelle et l'angoisse névrotique.

Partons de ce dernier problème. Le progrès que nous avons obtenu, a consisté à remonter de la réaction d'angoisse à la situation dangereuse. Si nous faisons la démarche analogue à propos du problème de l'angoisse avec une base réelle, la solution nous sera facile. Le danger réel est un danger que nous connaissons. L'angoisse à base réelle est l'angoisse devant cet objet connu. L'angoisse névrotique est une angoisse devant un danger que nous ne connaissons pas. Il faut donc d'abord rechercher et identifier le danger qui cause la névrose. L'analyse nous a montré que c'est un danger instinctuel. Si nous portons à la conscience ce danger, inconnu du moi, nous effaçons la différence entre l'angoisse à base réelle, et l'angoisse névrotique, et nous pouvons traiter celle-ci comme celle-là.

Dans le danger réel, nous développons deux réactions : la réaction affective, l'accès d'angoisse, et l'acte défensif. Vraisemblablement, il se produit la même chose à l'occasion du danger instinctuel. Nous connaissons le cas de la collaboration utile des deux réactions, lorsque l'une donne le signal pour le déclenchement de l'autre. Mais aussi le cas de la réaction mal adaptée, celui de la paralysie par l'angoisse, où l'une se développe au dépens de l'autre.

Il y a des cas où les caractères de l'angoisse à base réelle et de l'angoisse névrotique sont mêlés. Le danger est connu et réel, mais l'angoisse, devant lui, est démesurément grande, plus grande qu'elle ne devrait l'être, d'après notre jugement. Dans ce surplus se traduit l'élément névrotique. Mais ces cas ne présentent, en principe, rien de nouveau. L'analyse montre qu'au danger réel et connu est associé un danger instinctuel inconnu.

Nous parviendrons plus loin, si nous ne nous contentons pas non plus, de remonter de l'angoisse au danger. Quel est le noyau,

quelle est la signification de la situation dangereuse ? Manifestement l'évaluation de notre force, en comparaison de l'importance du danger, l'aveu de notre impuissance à son égard, impuissance matérielle, en cas de danger réel, impuissance psychique en cas de danger instinctuel. Dans ces hypothèses, notre jugement sera guidé par des expériences déjà faites. Le fait de savoir si on se trompe dans cette situation est indifférent pour le résultat. Appelons une telle situation vécue d'impuissance : une *situation traumatique* (ou traumatisante) ; nous avons alors une bonne raison pour séparer la situation traumatique de la *situation dangereuse.*

Or, c'est un progrès important dans l'art de notre conservation de nous-mêmes, lorsqu'une pareille situation traumatique d'impuissance n'est pas attendue passivement, mais prévue activement et attendue[104]. La situation qui implique la condition d'une telle attente active, nous l'appellerons la situation dangereuse. C'est dans celle-là qu'est donné le signal d'angoisse. Cela veut dire : j'attends qu'une situation d'impuissance ne se déclenche. Ou bien la situation présente me rappelle un des événements traumatiques précédemment subis. J'anticipe alors le trauma, je veux me conduire comme s'il était imminent, pour autant qu'il est encore temps de l'écarter. L'angoisse est donc, d'une part, l'attente d'un trauma, d'autre part la répétition atténuée du trauma prototypique. Ces deux caractères[105] qui ont frappé notre attention dans l'angoisse ont ainsi une origine différente. Son rapport avec l'attente fait partie de la situation dangereuse. Son indétermination, et le fait qu'elle manque d'un objet précis, correspond, par contre, à la situation traumatique d'impuissance, anticipée dans la situation dangereuse.

Après le développement de la série : angoisse-danger-impuissance (trauma), nous pouvons conclure : la situation dangereuse est la situation [où est] reconnue, rappelée et attendue [la situation] de l'impuissance. L'angoisse est la réaction originelle à

104Dans le sens d'une préparation morale en vue d'une réaction. (N. des T.)

105Attente du danger et absence d'un objet précis, redouté. (N. des T.)

l'impuissance lors du trauma, réaction reproduite plus tard dans la situation dangereuse, comme signal d'alarme. Le moi, qui a vécu passivement le trauma [prototypique], répète maintenant activement une reproduction atténuée de celui-ci avec l'espoir de pouvoir diriger par lui-même le déroulement des choses. Comme nous le savons, l'enfant se comporte de la même façon devant toutes les impressions qui lui sont pénibles, lorsqu'il les reproduit dans le jeu. Par cette manière de passer de la passivité à l'activité, il cherche à dominer psychiquement ses impressions vécues. Si on veut appeler cela « abréaction » du trauma, on ne peut rien objecter. Mais l'élément décisif du processus psychique envisagé est le déplacement primaire où la réaction d'angoisse se détache de son origine, c'est-à-dire de la situation d'impuissance antérieurement vécue, et se rattache à l'attente d'une nouvelle situation d'impuissance lors d'une situation dangereuse. Après cela suivent les déplacements secondaires où l'angoisse ne visera plus le danger mais la condition du danger, condition qui sera la perte de l'objet aimé avec tout ce qui s'ensuivra dans l'évolution psychologique du sujet[106].

Le fait de gâter le petit enfant a pour conséquence indésirée que le danger de la perte de l'objet aimé — objet éprouvé comme protection contre toutes les situations d'impuissance — est surestimé de façon excessive, au regard de tous les autres dangers. Gâter l'enfant est donc un comportement qui favorise l'éternisation de l'enfance, âge auquel sont propres impuissances aussi bien motrice que psychique.

Nous n'avons, jusqu'à présent, trouvé aucune raison de considérer l'angoisse à base réelle sous un autre angle que l'angoisse névrotique. Nous connaissons maintenant la différence, le danger réel, menace d'un objet extérieur, le danger névrotique, menace d'une sollicitation instinctuelle. Pour autant que cette sollicitation instinctuelle est, à sa façon, quelque chose de réel,

106Voir l'analyse de cette évolution plus haut. (N. des T.)

l'angoisse névrotique peut être, elle aussi, reconnue avec raison comme possédant une base réelle. Nous avons compris que le semblant de rapport particulièrement intime entre l'angoisse et la névrose se rattache à ce que le moi se défend, à l'aide de la réaction par l'angoisse, du danger instinctuel, de la même façon que d'un danger réel, menaçant de l'extérieur, mais que cette orientation de l'activité de défense[107] débouche dans la névrose par suite d'une imperfection de l'appareil psychique. Nous avons acquis aussi la conviction que la sollicitation instinctuelle n'est souvent érigée en danger intérieur, que, uniquement, parce que sa satisfaction provoquerait un danger extérieur, donc parce que le danger intérieur en représente un extérieur.

D'autre part le danger extérieur (réel) doit aussi avoir subi une introjection, pour pouvoir devenir important au regard du moi : le danger doit être reconnu dans son rapport avec une situation, déjà vécue, d'impuissance[108]. Une connaissance instinctive des dangers qui menacent du dehors paraît ne pas être accordée à l'homme, ou du moins ne l'être que dans une mesure très modeste. De petits enfants font sans cesse des choses qui les placent en danger de mort et ils ne peuvent justement pour cela se passer de l'objet protecteur. Dans le rapport avec la situation traumatique contre laquelle on est impuissant, convergent le danger intérieur et extérieur, le danger

107C'est-à-dire, de défense notamment contre la sollicitation instinctuelle. (N. des T.)

108Il doit arriver souvent que dans une situation dangereuse qui est estimée à juste titre comme telle, s'ajoute un fragment d'angoisse instinctuelle à l'angoisse à base réelle. La sollicitation instinctuelle et la satisfaction de laquelle le moi s'effraie serait, dans ce cas, la sollicitation masochiste, la pulsion destructrice tournée contre la propre personne. Peut-être ce fait supplémentaire explique-t-il le cas que la réaction d'angoisse devient démesurée et inopportune, paralysante. Les phobies d'altitude (devant fenêtres, tours, abîme) pourraient avoir cette origine. Leurs secrètes significations (symboliques) féminines les rapprocheraient du masochisme. (N. de l'A.)

réel et la sollicitation instinctuelle. Si le moi peut endurer, dans un cas, une douleur qui ne veut pas cesser, dans l'autre cas, un engorgement de besoins qui ne peuvent trouver aucune satisfaction, la situation au point de vue de l'économie des forces psychiques est la même dans les deux cas, et l'impuissance motrice se prolonge dans l'impuissance psychique.

Les phobies énigmatiques de la tendre enfance méritent, à cet endroit, d'être signalées une fois de plus. Les unes (déclenchées par le fait d'être seul dans l'obscurité, par la présence de personnes étrangères), nous avons pu les comprendre comme la réaction au danger de perdre l'objet aimé. Pour les autres (déclenchées par de petits animaux, par l'orage, etc.), s'offre peut-être l'explication qu'ils seraient les restes atrophiés d'une préparation congénitale aux dangers réels ; laquelle préparation est si nettement développée chez d'autres animaux que l'homme. Pour l'homme, seul, la part de cet héritage archaïque est utile qui se rapporte à la perte de l'objet aimé. Quand pareilles phobies infantiles se fixent, se fortifient et se maintiennent jusque dans un âge avancé, l'analyse démontre que leur contenu s'est trouvé associé à certaines sollicitations instinctuelles et est devenu, également, la représentation de dangers *intérieurs.*

C) Angoisse, douleur et deuil

Il existe si peu de contributions à la psychanalyse des processus émotionnels que les timides remarques qui suivent ont droit à la plus grande indulgence de la part de la critique.

À cet endroit de nos recherches se pose, pour nous, le problème suivant :

Nous avons été amené à dire que l'angoisse serait une réaction au danger de perdre l'objet aimé. Or, nous connaissons bien une de ces réactions à la perte de l'objet aimé : le deuil. Donc, quand est-ce l'angoisse et quand est-ce le deuil qui s'installe ? Pour le deuil, nous

nous en sommes déjà occupé[109] : un caractère en est resté complètement incompris : l'intensité extraordinaire de la douleur. Le fait que la séparation d'un objet soit douloureuse nous apparaît néanmoins aller de soi. Le problème se complique, par conséquent, encore davantage : quand la séparation de l'objet aimé crée-t-elle l'angoisse ? Quand produit-elle le deuil ? Et quand peut-être seulement la douleur ?

Disons tout de suite qu'il n'y a pas d'espoir de trouver des réponses complètes à ces questions. Nous nous bornerons, partant, modestement, à tracer quelques lignes de démarcation et à indiquer certaines pistes à suivre.

Notre point de départ sera à nouveau cette situation que nous croyons comprendre (d'ores et déjà) : celle du nourrisson qui, au lieu de sa mère, aperçoit une personne étrangère. Il présente alors cette angoisse qui nous paraît se rapporter au danger de perdre l'objet aimé. Or cette situation est, probablement, bien plus complexe et mérite une discussion approfondie. Aucun doute sur l'angoisse du nourrisson. Mais la physionomie et la réaction par les larmes font supposer qu'il ressent, en outre, de la douleur. Il semble que chez lui sont mêlées des choses qui seront plus tard séparées. Il ne peut pas encore distinguer l'absence temporaire de la perte durable. Quand il n'a pas vu sa mère une fois, il se comporte comme s'il ne devait jamais la revoir, et il a besoin d'expériences consolatrices, répétées, pour apprendre qu'à cette disparition, a coutume de suivre la réapparition de sa mère. Celle-ci favorise le progrès qui conduit à cette acquisition cognitive si importante pour lui, lorsqu'elle exécute le jeu connu de se cacher le visage devant lui et de se découvrir à sa joie. Il peut alors ressentir, pour ainsi dire, une nostalgie qui ne soit pas accompagnée de désespoir. Dans la situation où l'absence de sa mère le trouble, son malentendu lui fait croire, plutôt qu'à une situation dangereuse[110], à une situation traumatisante ; ou plus

109Voir *Deuil et mélancolie (Œuvres complètes,* vol. V. (N. de l'A.)

110Il s'agit toujours de la menace de la perte de l'objet aimé. (N. des T.)

exactement : il croit à une situation traumatisante lorsqu'il sent, au moment même, un besoin que sa mère devrait apaiser ; mais quand ce besoin n'est plus actuel, cela change, et il se croit en face d'une situation dangereuse. La première condition d'angoisse que le moi lui-même a introduite, est donc celle de la perte de la perception de l'objet aimé, condition d'angoisse qui équivaut à celle de la perte de l'objet aimé lui-même. Une perte d'amour n'entre pas encore en considération ; plus tard seulement, l'expérience enseigne que l'objet aimé peut continuer à exister, mais être devenu malveillant à l'égard de l'enfant, et alors la perte de l'amour de la part de l'objet aimé surgit comme un danger et une condition d'angoisse, qui sont nouveaux et beaucoup plus persistants.

La situation traumatisante créée par l'absence de la mère s'écarte, en un point essentiel, de la situation traumatisante de la naissance. Alors aucun objet présent n'était susceptible de causer un trouble en disparaissant. L'angoisse restait la seule réaction qui apparût. Depuis, des situations de satisfactions répétées ont créé l'objet « la mère », objet qui [absent et désiré] au moment où un besoin est ressenti, subit un investissement intense qu'on doit nommer « nostalgique ». Il faut rapporter la réaction de la douleur à ce nouvel état de choses. La douleur est ainsi la réaction proprement corrélative à la perte de l'objet aimé lui-même ; l'angoisse, la réaction au danger que cette perte entraîne avec elle, et, dans un déplacement ultérieur, au danger de la perte de l'objet aimé lui-même.

Nous savons aussi très peu de choses sur la douleur. Ce qui nous donne le seul élément de connaissance sûre, c'est que la douleur — au premier stade du développement et en règle générale — apparaît quand une excitation, attaquant la périphérie, brise les dispositifs qui protègent contre les excitations, et agit alors comme une excitation instinctuelle continue, contre laquelle les réponses par la musculature demeurent impuissantes, alors que dans d'autres

circonstances elles auraient été efficaces en soustrayant l'endroit excité à l'excitation. (Que la douleur parte, non d'un siège épidermique, mais d'un organe interne, cela ne change rien à la situation. Seulement : une partie de la périphérie intérieure remplace dans ce cas la partie de la périphérie extérieure.) L'enfant a manifestement l'occasion de faire de ces expériences douloureuses qui sont bien indépendantes des états où il ressent tel ou tel besoin. Mais cette condition d'apparition de la douleur paraît avoir très peu de ressemblance avec une perte de l'objet aimé ; et même cette condition essentielle pour la douleur [physique], à savoir, une excitation périphérique[111], paraît manquer complètement dans la situation où l'enfant est en proie à la nostalgie (langueur). Et pourtant, il ne saurait être privé de signification que le langage crée le concept de la douleur interne, de la douleur psychique, et met les sensations de la perte de l'objet aimé exactement sur le même plan que la douleur corporelle.

Dans la douleur corporelle surgit un fort investissement qu'on doit appeler narcissique, de la partie du corps, qui souffre, investissement qui s'accroît toujours davantage, et, pour ainsi dire, agit sur le moi, de façon à le vider de tout autre contenu. On sait que, à l'occasion des douleurs dans les organes internes, nous acquérons des représentations spatiales et autres de telles parties du corps qui normalement ne figurent pas sur le plan des représentations conscientes. Et le fait, curieux et remarquable, que des douleurs corporelles [même dans le cas où elles devraient être] extrêmement intenses, n'arrivent pas à se constituer lorsque le courant des processus psychiques subit un changement de direction

111 Cependant, l'excitation périphérique existe, lorsqu'un besoin physique se manifeste, hypothèse dans laquelle l'investissement nostalgique de l'objet aimé, selon ce que Freud dit plus haut dans le texte, peut se produire tout aussi bien que si un besoin d'amour était en jeu. Seulement : l'excitation périphérique comme telle ne provoque que la douleur *physique,* dont Freud distingue la douleur *psychique* qui provient de la perte de l'objet aimé. (N. des T.)

par suite de l'intervention d'un intérêt d'un autre genre[112] (on ne doit pas dire dans ce cas qu'elles demeurent inconscientes) — ce fait trouve son explication dans la concentration de l'investissement sur ce qui, sur le plan psychique, a pris la place de l'endroit du corps, qui autrement ressentirait la douleur dans toute sa force[113]. Ainsi paraît se déceler le rapport analogique qui a permis le transfert de la sensation dolorifique du domaine physique au domaine psychique : l'investissement nostalgique d'un objet aimé (provisoirement absent ou perdu définitivement), investissement qui, en raison de l'impossibilité de s'assouvir, est en croissance permanente, crée les mêmes conditions sur le plan de l'économie psychique que l'investissement dolorifique d'une portion corporelle lésée, car, comme ce dernier investissement rend possible de s'abstraire du conditionnement de la douleur physique par une excitation périphérique[114], l'investissement nostalgique d'un objet aimé rend possible de s'abstraire de la douleur physique (et de l'excitation périphérique qui en est la cause)[115]. Le passage [qui s'opère dans le

112Ex. : un enfant est en proie à une faim violente ou à des coliques. Il appelle sa mère, en vain — elle a dû sortir. Il commence à languir vers elle, le désir de sa présence et de ses caresses le remplit et absorbe peu à peu son attention. L'intensité de la faim ou des coliques pourra alors aller en diminuant, voire disparaître. La nostalgie de la mère a remplacé plus ou moins complètement la souffrance physique antérieure. (N. des T.)

113Freud se sert, dans le texte allemand, du terme « psychische Repräsentanz », pour désigner ce remplacement, qui pourtant, ressemble plutôt à un refoulement qu'à une substitution d'un succédané susceptible de « représenter » la chose remplacée. Mais l'analogie existe quand même. La mère a été, au début, la nourrice ou celle qui a placé l'enfant, au moment critique, sur le pot de chambre. Elle avait donc, à l'origine, apporté le soulagement physique duquel l'intérêt s'est déplacé dans la suite sur le soulagement psychique. Et c'est de l'intérêt de ce déplacement que le texte parle dans la phrase qui suit. (N. des X.)

114C'est-à-dire le fait qu'une excitation par un objet extérieur (ou, dans le cas d'une douleur viscérale, par un agent physique intérieur) est nécessairement la cause de la sensation douloureuse. (N. des T.)

développement de l'individu] de la douleur corporelle[116] à la douleur psychique[117] correspond au progrès de l'investissement narcissique vers l'investissement objectal[118]. Ensuite, la représentation objectale intensément investie par le besoin [aimantiel] joue un rôle comparable à celui de la partie du corps investie par l'accroissement de l'excitation [physique]. Or, la continuité du processus d'investissement[119] et l'impossibilité de l'inhiber provoquent le même état d'impuissance psychique que l'investissement d'une partie douloureuse du corps. Si la sensation de déplaisir, qui en dérive, présente le caractère spécifique, et difficile à décrire de façon plus précise, de la douleur, au lieu de se manifester sous la forme réactionnelle de l'angoisse, il nous paraît probable qu'il y a lieu d'en rendre responsable un élément de fait, qui, jusqu'à présent, n'a guère été pris en considération dans l'explication psychologique, à savoir, le haut niveau de la charge affective des rapports d'investissement et d'attachement, auquel s'effectuent ces processus qui conduisent à des sensations de déplaisir.

Nous connaissons encore une autre réaction émotive à la perte de l'objet aimé, le deuil. Mais son explication ne présente plus de difficulté. Le deuil apparaît sous l'influence du contact de la réalité qui exige impérieusement qu'on se sépare de l'objet puisqu'il n'existe plus. Le deuil a dès lors pour fonction d'accomplir ce retrait

115Il a fallu, une fois de plus, pour faire ressortir clairement le sens du passage en français, prendre, apparemment, des libertés avec le texte. (N. des T.)

116Comme forme unique de la douleur. (N. des T.)

117Comme deuxième forme possible que peut adopter la sensation de la douleur (N. des T.)

118La douleur physique intense oublie facilement son rapport avec l'objet qui la cause et qui, en lui-même, est souvent dépourvu de tout intérêt affectif ; tout l'intérêt se concentre donc, chez le sujet affecté, sur sa propre personne. La douleur physique, même très intense, n'empêche pas, cependant, que se continue le dialogue mental avec la personne nostalgiquement désirée, n'interrompt donc pas le rapport avec le Toi. (N. des T.)

119C'est-à-dire, le fait que ce processus, une fois déclenché, ne s'arrête plus, se poursuit sans s'interrompre, et se renouvelle continuellement. (N. des T.)

de l’objet dans toutes les situations où l’objet avait polarisé sur lui un investissement considérable. Le caractère douloureux de cette séparation cadre alors parfaitement avec l’explication que nous venons de donner par l’investissement nostalgique intense, impossible à assouvir, de l’objet aimé, toutes les fois que des situations où l’attachement à l’objet doit être liquidé, se reproduisent.

Sigmund Freud

Inhibition, symptôme et angoisse

Table des matières

Préface

Publié en février 1926, Inhibition, symptôme et angoisse *a été écrit au début de l'été 1925, avant d'être revu et corrigé en décembre. Le déséquilibre du titre est un indice des difficultés rencontrées par Freud dans l'unification de son ouvrage.* Inhibition, symptôme et angoisse *est un texte sur l'angoisse, sur la théorie de l'angoisse ; le symptôme et surtout l'inhibition n'y occupent qu'une place réduite. Le recours aux « suppléments » – lesquels remettent à chaquefois en cause la totalité – ajoute à cette impression d'une insatisfaction au moins partielle devant les conclusions. Ce sentiment mitigé devant l'ouvrage, Freud le confie à Jones : « Il contient plusieurs choses nouvelles et d'importance, annule et corrige de nombreuses conclusions antérieures, et de façon générale n'est pas bon. »*[1] *Sans doutefaut-il faire dans ce jugement la part, courante chez Freud, de l'autodépréciation ; elle ne supprime cependant pas l'insatisfaction.*

L'angoisse comme libido inemployée

L'interrogation sur l'angoisse est contemporaine des premiers pas de la réflexion freudienne. Le manuscrit E, adressé à Fliess et datant probablement de juin 1894, constitue la première tentative

1 Lettre du 14 février 1926, citée par Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud,* t. III, puf, 1969, p. 149.

2 *Œuvres complètes (OCF.P),* t. III, PUF, 1989, p. 31 sq.

conséquente de théorisation. Les hypothèses en sont reprises dans un article de 1895 : « Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que “névrose d’angoisse” »2.

*Pour ce type de névrose, caractérisé par une angoisse librement flottante, quelle peut être l’étiologie ? À la fois sexuelle et actuelle, répond Freud : « Une excitation libidinale est provoquée, elle n’est pas satisfaite, pas employée : à la place de celte libido détournée de son utilisation survient alors l’état d’anxiété. »*1 *Et Freud de multiplier les cas de figure : de l’angoisse des vierges à celle des veuves en passant par les méfaits du* coïtus interruptus. *Le schéma est ainsi celui d’une accumulation énergétique (libidinale) dérivée de son cours, se déchargeant comme elle peut en empruntant une voie autre que celle de son issue somatique normale.*

*Comme le remarque James Strachey*2 3 [2]*, Freud, en 1895, est encore sous l’influence de ses études neurologiques et d’une formulation en termes physiologiques des données de la psychanalyse. Il n’est pas difficile non plus de repérer dans l’équivalence entre angoisse et libido inemployée l’héritage de Fechner et de son principe de constance : soit la tendance inhérente au système nerveux à garder constante la somme d’excitation présente en lui. On songe même, en écho à ces premières considérations de Freud sur la nature toxique de l’angoisse, à un héritage plus ancien : celui de la médecine des humeurs et de l’empoisonnement par la semence. Il est curieux de noter que par une de ces ruses familières à l’histoire des sciences, la référence à la*

2 Cf. Manuscrit E, in *La naissance de la psychanalyse*, puf, 1956, p. 83. Les considérations de Freud sur la névrose d’angoisse contiennent de remarquables anticipations des développements ultérieurs de la psychosomatique (règne de la quantité, non-mentalisation, actualité de la plainte et issue somatique...).

toxicité soit au centre des développements biologiques les plus récents sur l'angoisse.

À cette première conception de l'angoisse, comme libido inutilisée, il y a un deuxième volet. Dans la névrose d'angoisse, le processus décrit est presque exclusivement somatique. La dimension psychique n'est guère évoquée que sous l'angle de la défaillance : la conversion directe de la libido en angoisse signe l'échec du travail psychique à lier entre des représentations le trop-plein du sexueP. Le modèle de l'hystérie d'angoisse, de la phobie, met au contraire au premier plan un processus psychique : le refoulement. L'action du refoulement consiste à écarter un groupe de représentations inacceptables par la conscience, en le séparant de l'affect (amour ou haine) qui lui est associé. La déliaison de l'affect, avec ce qu'elle suppose de débordement de la psyché, constitue en elle-même l'angoisse. L'élection de l'animal phobique (la peur du cheval chez le petit Hans, par exemple) peut être considérée comme la substitution d'un péril extérieur – contre lequel il est toujours possible de prendre quelques précautions – à un danger intérieur qui, lui, désarme toute fuite.

Les doutes de Freud concernant la validité de ses propres conceptions se font jour très tôt, bien avant Inhibition, symptôme et angoisse. *Dans une phrase qui demeurait alors isolée, il écrivait à Fliess, le 14 novembre 1897 : « J'ai décidé de considérer séparément les facteurs déterminant la libido et ceux qui provoquent l'angoisse. »*1 *La première théorie, écrira-t-il plus tard, a valeur descriptive, « phénoménologique »*5 6*, plutôt qu'explicative : en effet, par quelle chimie la libido se transforme-t-elle en angoisse ? On en est réduit sur ce point à se contenter de métaphores : l'angoisse » est à la libido ce que le vinaigre est au vin »*7 8.

La part concédée au doute et à l'approximation n'empêchera cependant pas à cette première théorisation de se maintenir, au moins partiellement, jusqu'au terme de la réflexion freudienne –

celle-ci procédant traditionnellement plus par remaniements que par abandon. Il est ainsi étonnant de trouver dans la même page de Inhibition, symptôme et angoisse *à la fois l'affirmation péremptoire : « Jamais l'angoisse ne procède de la libido refoulée » et, à côté de cette phrase contredisant absolument la première théorie, ce qui est plus qu'une nuance : « Il peut continuer à être exact que, dans le refoulement, de l'angoisse se forme à partir de l'investissement libidinal des motions pulsionnelles. Comment sortir de la difficulté ?* Non liquet !*, il y a doute.*

La source du danger

Au regard de la première théorie, la thèse soutenue par Freud dans Inhibition, symptôme et angoisse *se présente elle-même comme un véritable renversement : « C'est l'angoisse qui fait le refoulement et non pas, comme je l'ai estimé jadis, le refoulement qui fait l'angoisse. »*[3] *Cette modification radicale de la perspective s'accompagne d'une autre remise en cause : celle des relations entre le danger pulsionnel interne et la situation de danger extérieur.*

L'idée d'une double source, réelle et névrotique, pour l'angoisse est une idée

ancienne chez Freud. Il écrit, dans l'article déjà cité de 1895 : « La psyché en arrive à l'affect qu'est l'angoisse lorsqu'elle se sent incapable de liquider une tâche en provenance de l'extérieur *(danger) par une réaction correspondante ; elle en arrive à la névrose d'angoisse lorsqu'elle se voit incapable d'égaliser l'excitation (sexuelle) d'origine endogène. »1 Dans la XXVe leçon d'introduction à La psychanalyse (1916), que l'on peut considérer comme l'apogée de la première théorie, Freud discute également la spécificité d'une angoisse de réel1, distincte de l'angoisse névrotique. Il s'agirait d'une réaction adaptée à la perception d'un danger extérieur et pouvant être mise au compte de l'instinct de*

3 *Infra,* p. 24.

conservation. L'idée à peine émise, Freud y fait lui-même objection : à y réfléchir de plus près, l'angoisse – et la paralysie qu'elle entraîne – paraît bien la solution la moins appropriée pour échapper au danger, à la différence de la fuite ou de la lutte par exemple. Dans de très belles pages sur les angoisses du tout petit enfant, il en conclut qu'il eût été certes souhaitable que celui-ci ait reçu en héritage pareille angoisse, adaptée et donc préservatrice de la vie, mais que la vérité est bien différente : une telle angoisse, l'enfant ne la possède « qu'à un degré peu prononcé »3.

C'est en se référant au modèle de la phobie, qui guide la réflexionfreudienne, que l'on peut au mieux saisir le renversement de la perspective. Selon la première théorie, la part de la réalité extérieure est secondaire. Elle contribue, de façon plus ou moins stable, à qualifier l'angoisse devant la libido, à la transformer en unepzur de *(du cheval, du loup, du vide...). Autrement dit, la réalité intervient du côté de ce qui* circonscrit *l'angoisse et non de ce qui lui donne naissance. De ce côté-ci, c'est le péril pulsionnel, endogène, que l'on trouve.*

Inhibition, symptôme et angoisse *soutient un point de vue pratiquement contraire : le danger interne, le danger de pulsion, ne provoque l'angoisse que parce qu'il rappelle une situation de danger extérieur. Quel danger ? Le châtiment de la castration. « Au fond, dans la phobie, ce n'est jamais que le châtiment externe [être castré] qui se trouve remplacé par un autre [être mordu par le cheval, si l'on s'en tient à l'exemple du petit Hans],* »4 *On objectera que la castration n'est pas un risque réellement encouru... Mais il suffit que la menace en soit proférée, et que l'enfant y croie. La réalité singulière manquerait-elle à fournir à l'enfant les menaces d'usage que l'héritage phylogénétique*

1.. Du bicn-fondc..., art. cité, *OCF.P,* t. III, p. 54.

2. *Realangst. Real* est substantif, il ne qualifie pas l’angoisse mais ce qui la motive. Anciennement traduit par : angoisse devant un danger réel.

3. *Introduction à la psychanalyse,* Payot, p. 385.

4. *Infra,* p. 41.

(à 1’ère primitive de la famille humaine, le père infligeait réellement la castration aux fils) apporterait le renforcement nécessaire.

Ce virage, Freud l’avait nettement amorcé dès 1915, dans un manuscrit non publié et redécouvert seulement en 1983 : Vue d’ensemble des névroses de transfert. *Il se posait à ce moment très clairement la question : de l’angoisse de réel et de l’angoisse de désirance* (Sehnsuchtangst), *quelle est la plus originaire ? Est-ce que l’enfant « transforme sa libido en angoisse de réel parce qu’il la considère comme trop grande, dangereuse », lui substituant la représentation d’un danger extérieur ? Ou cède-t-il à « une anxiété générale » qui lui fait aussi avoir peur de sa libido insatisfaite ? La préférence de Freud pour la seconde proposition s’appuyait alors sur une hypothèse paléontologique : l’irruption de l’époque glaciaire aurait transformé le monde extérieur, dispensant jusque-là toute satisfaction, en un milieu accumulant les dangers menaçants, rendant ainsi l’humanité* anxieuse. *Et c’est cette anxiété, transmise phylogénétiquement, qui constituerait la forme originaire de l’angoisse : « Une part des enfants apporte congénitalement l’anxiété du début des temps glaciaires. »*1

Le signal d’angoisse et le moi

Si l’angoisse, en dernière analyse, est toujours angoisse devant un danger extérieur menaçant, cela signifie qu’en son fond, elle est une angoisse de réel. L’accent ainsi placé sur la dimension adaptative va de pair avec la mise en avant du signal d’angoisse *et de l’instance psychique qui régit notre rapport à la réalité, c’est-à-dire le moi ; un*

*moi, dans la deuxième théorie, qui non seulement éprouve l'angoisse mais encore la produit*10 1[4].

« Nous avons nous-mêmes décrit, reconnaît Freud, la dépendance du moi à l'égard du ça comme du sur-moi, son impuissance et son apprêtement à l'angoisse face à l'un et à l'autre. »[5] *Comment lui accorder maintenant la puissance d'inhiber ou de dévier les processus pulsionnels ? Tout d'abord on se méprend en dissociant radicalement le moi du ça ou du sur-moi. Pour une part « identique au ça », le moi en est « la part organisée »*[6]. *Là réside sa force. Par quel moyen agit-il (efficacement) contre l'irruption des motions pulsionnelles ? Par le signal de déplaisir ou d'angoisse.*

Si ce dernier dispositif revêt toute son importance dans Inhibition, symptôme et angoisse, *il n'en est pas moins, lui aussi, une idée ancienne de Freud. Que l'on compare le passage de* /'Esquisse d'une psychologie scientifique *(1895), où il est question du « déclenchement de déplaisir » agissant « à lafaçon d'un signal avertissant le moi d'assurer sa défense normale » contre le surgissement des anciens états d'affect1, avec les développements de 1926, et l'on constatera l'importance des similitudes. L'article de 1915, sur l'inconscient, décrit également la façon dont les premiers indices d'excitation associés à la représentation de substitut (substitut de la représentation refoulée, dans l'hystérie d'angoisse) donnent « l'impulsion à un développement d'angoisse minime, qui est alors utilisé comme signal pour inhiber, par une fuite renouvelée de l'investissement, la progression ultérieure du développement d'angoisse »14 15 1*[7].

4 Lettre du 14 février 1926, citée par Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud,* t. III, puf, 1969, p. 149.

2 *Œuvres complètes (OCF.P),* t. III, PUF, 1989, p. 31 sq.

5 *Infra,* p. 11.

6 *Infra,* p. 13.

7 *Infra,* p. 25.

L'originalité (/'Inhibition, symptôme et angoisse *porte donc moins sur la conception du mécanisme – c'est encore comme signal de* déplaisir *qu'il est d'ailleurs introduit ? – que sur le renforcement de sa valeur adaptative, dans la mesure où le danger contre lequel il prévient est maintenant toujours présenté comme étant, en dernier ressort, un danger extérieur.*

Le facteur traumatique

La source extérieure de la situation de danger (exemplairement : le risque de la castration), la fonction de l'angoisse comme signal indiquant la proximité du péril et la conception d'un « moi fort », telles sont les pièces maîtresses du remaniement théorique proposé par Inhibition, symptôme et angoisse. *Mais Freud ne s'arrête pas là. À peine vient-il d'afficher sa nouvelle conviction que le doute le reprend : « D'où vient le privilège, dont l'affect d'angoisse semble jouir sur tous les autres affects, d'être le seul à provoquer des réactions qui se séparent des autres comme anormales et qui s'opposent comme inappropriées à une fin, au flot de la vie ? »*[8] *Une interrogation, on le voit, qui limite singulièrement la portée adaptative de l'angoisse et de sa valeur-signal.*

La deuxième partie (/'Inhibition, symptôme et angoisse, *à partir du chapitre VIII, voit Freud reprendre l'ensemble de l'argumentation en se posant à lui-même une question qui a les airs d'un retour à la case départ : quelle est l'essence de l'angoisse ? Le résultat de cette remise sur le métier est ce que l'on peut considérer sinon comme me troisième théorie de l'angoisse mais comme un troisième temps de la théorisation, lequel ne trouvera ses formulations définitives que dans le texte de 1933 : la XXXII' Conférence, << Angoisse et vie pulsionnelle ». Allons tout de suite*

8 *Infra,* p. 62.

aux conclusions avant de revenir sur quelques-uns des fils de l'argumentation.

Quelle est au bout du compte la « chose dangereuse redoutée », quel est l'objet de l'angoisse ? L'insistance sur la nature extérieure du danger porterait à conclure qu'il s'agit d'un dommage objectif infligé à l'individu. L'expérience clinique de l'angoisse montre qu'il n'en est rien. Ce qui est redouté est un dommage psychique, interne *donc : « Un état d'excitation et de tension qui est ressenti comme déplaisir et dont on ne peut se rendre maître par une décharge. »*1 *Si l'on nomme « facteur traumatique » un tel état, nous en arrivons à ce que l'on peut considérer comme l'ultime formulation de Freud sur la question : « Ce qui est redouté, l'objet de l'angoisse, est, à chaque fois, l'apparition d'un facteur traumatique qui ne peut être liquidé selon la norme du principe de plaisir. »18 1*[9] *L'héritage de la première théorie est ici nettement perceptible : à travers le retour au « danger de pulsion » et à la défaillance psychique à liquider, à lier, l'excitation. Par contre l'ancienne affirmation d'une équivalence économique entre angoisse et libido est, elle, suspendue, sinon abandonnée : la libido inemployée se métamorphose-t-elle en angoisse ? « Cela nous n 'osons plus le dire. »*[10]

La deuxième théorie apporte également sa contribution à ces ultimesformulations : une contribution topique. L'insistance mise sur le trauma implique la référence au moi, un moi effracté, comme lieu du « ressenti » de l'angoisse. D'autre part, si lefacteur traumatique replace au premier plan la revendication libidinale excessive, il laisse cependant ouverte la question de la genèse de celle-ci. Les considérations de Freud sur la naissance ou le désaide[11] *de l'enfant – dont nous dirons quelques mots dans un instant – montrent qu'il n'a rien abandonné de son souci de chercher dans le « réel » la source traumatique originelle.*

9 *Infra,* p. 24.

10 Id., p. 124.

Ce qu'il faut surtout noter, à propos de la deuxième théorie, c'est qu'elle trouve dans les derniers développements de Freud sa véritable place : une place seconde, psychiquement seconde, parce que supposant un moi déjà constitué, capable d'élaboration et de défense. En effet, l'angoisse comme signal, avec sa valeur préventive contre le retour des anciennes situations de danger, contre le développement d'angoisse, n'est opérante, efficace, qu'à l'endroit des refoulements tardifs'.

Naissance et désaide

Par quels chemins Freud est-il conduit aux dernières conclusions que nous venons d'évoquer ? La deuxième théorie de l'angoisse, celle qui motive l'écriture ^'Inhibition, symptôme et angoisse, *n'est pas loin de tenir l'angoisse de castration pour l'angoisse en tant que telle. Remarquant, cependant, que le refoulement ne saurait avoir pour seul moteur l'angoisse de castration (les femmes en sont dépourvues)*22 23 2[12]*, Freud fait du même coup vaciller son propre édifice. Comment sortir de la difficulté ? En se déplaçant de la représentation génitale (pénienne) de la perte à l'expérience générale de la séparation. Dans une démarche récurrente, Freud remonte de séparations en pertes (lesfices, le sein, l'amour de l'objet) jusqu'à la première de toutes les séparations : la naissance.*

11 *Hiljlosigkeit,* plus communément traduit par « état de détresse » (cf. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse,* PUF, 1967, p. 122). Le choix du néologisme « désaide » vise à conserver la racine *Hilfe* (aide) qui disparaît dans détresse (cf. J. Laplanche, Terminologie raisonnée, in *Traduire Freud,* A. Bourguignon, P. Cotet, J. Laplanche, F. Robert. PUF, 1989, p. 94).

12 Cf. Manuscrit E, in *La naissance de la psychanalyse,* puf, 1956, p. 83. Les considérations de Freud sur la névrose d'angoisse contiennent de remarquables anticipations des développements ultérieurs de la psychosomatique (règne de la quantité, non-mentalisation, actualité de la plainte et issue somatique...).

L'intérêt pour la naissance et le trauma qu'elle représente est bien entendu lié aux thèses d'Otto Rank, exprimées dans un livre : Le trauma de la naissance, *paru en 1924, deux ans donc avant* Inhibition, symptôme et angoisse. *Mais l'idée selon laquelle le moment de la naissance pourrait bien constituer le prototype de l'état d'angoisse est une idée évoquée par Freud longtemps auparavant. La source en est peut-être une anecdote que Strachey date aux environs de 1884. Freud, alors jeune médecin, avait entendu rapporter le propos d'une candidate sage-femme à qui l'on demandait ce que signifiait la présence de méconium dans les eaux pendant le travail de l'accouchement et qui avait répondu « que l'enfant éprouve de l'angoisse ». Les collègues de Freud avaient bien ri, il avait quant à lui soupçonné « la juste intuition d'une relation importante »%.*

Dans une note ajoutée en 1909 à L'interprétation du rêve *et dans un article de 1910, il précisera la façon dont il conçoit les rapports entre l'angoisse et la naissance : « La naissance est aussi bien le premier danger qui menace la vie que le prototype de tous ceux qui suivront, devant lesquels nous éprouvons de l'angoisse, et c'est l'expérience de la naissance, vraisemblablement, qui a laissé en nous cette manifestation d'affect que nous appelons angoisse. »*1 *Premier danger, première séparation, la naissance montre également à l'affect d'angoisse les voies somatiques qu'il empruntera ultérieurement : défaillance respiratoire et modification du rythme cardiaque. L'angoisse (*angustiae, *étroitesse) fait précisément ressortir ce sentiment d'étouffement dont le bébé fait l'expérience réelle en naissant*25 2[13]*. À noter cependant qu'il existe en ce point une autre piste ouverte par Freud, mais guère suivie par lui : ces mêmes troubles somatiques caractéristiques de l'affect d'angoisse, il les rapporte en d'autres circonstances à l'acte de copulation (dans le manuscrit E de juin 1894). Il fait un pas de plus dans l'analyse de Dora quand il référé les manifestations d'angoisse de la jeune fille au*

13 *Infra,* p. 25.

trauma de la scène originaire, au fantasme des parents associés dans le coït[14]*.*

S'il consent à voir dans la naissance la première expérience vécue d'angoisse – c'est dans ces termes qu'il l'évoque à nouveau dans Inhibition, symptôme et angoisse[15] –, *Freud refusera par contre de suivre Rank dans les conclusions extrêmes qui sont les siennes. Rank, en effet, ramène toute angoisse à une tentative d'abréagir le trauma de la naissance et entreprend à partir de là de revoir l'édifice entier de la psychanalyse, jusqu'à la technique psychanalytique elle-même : « neuf mois » devient ainsi la bonne durée d'une cure puisque son achèvement coïncide alors avec la répétition-élaboration du trauma originel.*

Freud refusera toujours l'idée que le nouveau-né pourrait vivre subjectivement *la sortie du ventre maternel, et conserver de celle-ci une expérience psychique – tout au plus concédera-t-il l'inscription de sensations tactiles et cœnesthésiques : « Le danger de la naissance n'a encore aucun contenu psychique. »*[16] *La fantaisie de retour au sein maternel, qui constitue logiquement pour Rank (et pour Ferenczi) le plus originaire des fantasmes, n'est, pour Freud, qu'une variété du fantasme de castration (ainsi la fantaisie de l'impuissant : faire pénétrer le tout pour sauver ce qui peut l'être de la partie)* 30 3[17] *ou du fantasme de scène originaire (quel meilleur endroit que le ventre maternel pour participer-assister au coït parental ?)1.*

Si la naissance n'est pas la situation traumatique originelle, mais seulement son prototype, dans quelle direction chercher ? Il

14 Fragment d'une analyse d'hystérie (1905), in *Cinq psychanalyses,* PUF, 1954, p. 59. Cf. aussi *L'interprétation des rêves, op. cit.,* p. 497.

15 *Infra,* p. 10.

16 *Infra,* p. 48.

17 Lettre du 14 février 1926, citée par Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud,* t. III, puf, 1969, p. 149.

2 *Œuvres complètes (OCF.P),* t. III, PUF, 1989, p. 31 sq.

faut revenir à la situation de danger : quel en est le noyau ? « L’aveu de notre désaide » face à ce danger, répond Freud'. Et le premier de tous les disaides résulte de l’état d’inachèvement dans lequel « l’enfant d’homme est envoyé dans le monde »32 3[18]*. Etat biologique certes mais susceptible, lui, d’intériorisation. Le désaide du nourrisson imprime sa marque aux premières relations intersubjectives et donne le ton des angoisses précoces : la prématuration et l’incapacité à s’aider lui-même qui en découle font que pour le tout petit enfant « les dangers du monde extérieur (sont) rehaussés dans leur significativité » et que la valeur de l’objet protecteur s’en trouve démesurément accrue. « Ce facteur biologique instaure donc les premières situations de danger et crée le besoin d’être aimé, qui ne quittera plus l’être humain. »*[19] *Les angoisses conséquentes : de perte de l’objet ou de perte de l’amour de l’objet, constituent ainsi les formes primitives de l’angoisse dans ce troisième temps de la théorisation freudienne.*

« Il est presque humiliant, écrit Freud, qu’après un si long travail nous rencontrions toujours et encore des difficultés dans la conception des faits les plus fondamentaux, mais nous nous sommes proposé de ne rien simplifier et de ne rien dissimuler. »35 3[20] *Tel est bien le sentiment dominant que laisse la lecture pleine de détours de* Inhibition, symptôme et angoisse. *La postérité psychanalytique retiendra principalement la mise en exergue de l’angoisse de castration, inséparable de l’importance toujours plus grande accordée par Freud au primat du phallus à partir de 1923b. Mais on ne saurait sous-estimer ce que la focalisation sur le danger extérieur laisse en dehors du mouvement de la théorisation, et notamment la pulsion de mort. Comprendre pourquoi cette notion introduite à grands frais métapsychologiques peu de temps auparavant, en 1920,*

18 Introduction à Inhibition, symptôme et angoisse, in *The complété psychological Works oj S. Freud,* vol. XX, p. 77 sq.

19 *Ibid.*

20 *Infra,* p. 25.

est quasiment absente de Inhibition, symptôme et angoisse[21], *fait partie des nombreuses questions ouvertes à côté des quelques réponses apportées.*

Jacques André.

21 *Infra,* p. 39.

Inhibition, symptôme et angoisse

Note de l'Éditeur

En marge figure la pagination originale des Gesammelte Werke. *Les conventions relatives à la présentation de ces textes de S. Freud et les principales abréviations sont présentées en fin de volume.*

HEMMUNG, SYMPTOM UND ANGST 1925 [1926 *d]*

Première publication

1926 Leipzig-Wien-Zürich, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 136 p.

Principales éditions allemandes

1928 *Gesammelte Schriften,* t. XI, p. 23-115.

1948 *Gesammelte Werke,* t. XIV, p. 113-205.

1971 *Studienausgabe,* t. VI, p. 233-308.

Traduction anglaise

1959 *Standard Edition,* t. XX, p. 87-172 : Inhibitions, Symptoms and Anxiety.

Traductions françaises

1951 *Inhibition, symptôme et angoisse,* traduit par P. Jury et E. Fraenkel, Paris, Presses Universitaires de France.

1965 Même titre, traduit par M. Tort, Paris, Presses Universitaires de France.

Cette étude fut commencée en juillet 1925, en même temps que d'autres « petits articles » auxquels Freud, dans sa lettre du 21 juillet à Abraham, n'attache pas une très grande importance. Il révisa le texte en décembre, et la publication en un volume eut lieu en février 1926. Une lettre du 18 février citée par E. Jones (*La vie et Pauvre de Sigmund Freud,* Paris, Presses Universitaires de France, 1969, t. III, p. 149) exprime les réserves de Freud sur l'ensemble de ce travail.

La quasi-totalité du premier chapitre a paru en bonnes feuilles, sous le titre « Hemmungen » (Inhibitions), dans le numéro du 21 février du périodique viennois *N eue Freie Presse.*

Dans ce texte, Freud utilise, à côté de *Hemmung, hemmen,* les termes *Inhibition, inhibieren.* Il s'agit alors d'un contexte non pas psychologique, mais neurophysiologique ou métapsychologique : inhibition d'un processus énergétique. Ces mots sont traduits par *inhibition, inhiber,* mais marqués d'un astérisque.

I.

Notre usage de la langue nous amène à différencier, dans la des – m cription de phénomènes pathologiques, des symptômes et des inhibitions, mais il n'attribue pas beaucoup de valeur à cette différence.

Si ne se présentaient pas à nous des cas de maladie dont il nous faut bien dire qu'ils montrent seulement des inhibitions et pas de symptômes, et si nous ne voulions pas savoir quelle est la condition pour cela, nous aurions à peine intérêt à délimiter l'un par rapport à l'autre les concepts d'inhibition et de symptôme.

Ces deux concepts n'ont pas poussé sur le même terrain. Inhibition a une relation particulière avec la fonction et ne signifie pas nécessairement quelque chose de pathologique, on peut aussi nommer une restriction normale d'une fonction : inhibition de celle-ci. Symptôme au contraire ne veut rien dire d'autre qu'indicé d'un processus morbide. Une inhibition peut donc être aussi un symptôme. L'usage de la langue procède donc de telle sorte qu'il parle d'inhibition là où on est en présence d'un simple abaissement de la fonction, de symptôme là où il s'agit d'une modification inhabituelle de celle-ci ou d'une nouvelle opération. Dans bien des cas, il semble laissé à l'arbitraire de décider si l'on veut mettre l'accent sur le côté positif ou sur le côté négatif du processus pathologique, désigner son succès comme symptôme ou comme inhibition. Tout cela n'est vraiment pas intéressant et la façon de poser la question, qui fut notre point de départ, s'avère peu féconde.

L'inhibition étant, du point de vue conceptuel, si intimement 114 rattachée à la fonction, on peut avoir l'idée d'examiner les diverses fonctions du moi en vue d'observer sous quelles formes leur perturbation se manifeste dans chacune des affections névrotiques. Nous choisissons pour cette étude comparative : la fonction sexuelle, l'alimentation, la locomotion et le travail professionnel.

a) La fonction sexuelle est soumise à des perturbations très variées, dont la plupart montrent le caractère de simples inhibitions. Celles-ci sont rassemblées sous le terme d'impuissance psychique. Le fait que se produise la prestation sexuelle normale présuppose un déroulement très compliqué, la perturbation peut intervenir à chaque endroit de celui-ci. Les stations principales de l'inhibition sont chez l'homme : le fait que se détourne la libido nécessaire à l'engagement du processus (déplaisir psychique), l'absence de la préparation physique (absence d'érection), l'abrégement de l'acte (ejaculatio praecox) pouvant aussi bien être décrit comme un symptôme positif, l'arrêt de cet acte avant son issue naturelle

(manque d'éjaculation), le fait que ne se produise pas l'effet psychique (la sensation de plaisir de l'orgasme). D'autres perturbations résultent de la connexion de la fonction avec des conditions particulières, de nature perverse ou fétichiste.

Il ne peut nous échapper longtemps qu'il y a une relation de l'inhibition à l'angoisse. Bien des inhibitions sont manifestement des renoncements à la fonction, parce que, dans l'exercice de celle-ci, de l'angoisse serait développée. Une angoisse directe devant la fonction sexuelle est fréquente chez la femme ; nous la rangeons dans l'hystérie, tout comme le symptôme de défense qu'est le dégoût, qui, à l'origine, s'installe en tant que réaction après coup à l'acte sexuel vécu passivement, et plus tard survient dans la représentation de celui-ci. Un grand nombre d'actions de contrainte aussi s'avèrent être des précautions et des assurances contre une expérience“de”vie sexuelle et sont donc de nature phobique.

Avec cela on n'avance pas très loin dans la compréhension ; on remarque seulement que des procédés très divers sont utilisés pour 115 perturber la fonction : 1) le seul fait que se détourne la libido, ce qui semble le mieux donner ce que nous appelons une inhibition pure, 2) la détérioration dans l'exécution de la fonction, 3) le fait que celle-ci soit rendue difficile par des conditions particulières et qu'elle soit modifiée par déviation vers d'autres buts, 4) sa prévention par des mesures de sécurité, 5) son interruption par développement d'angoisse, pour autant qu'on ne puisse plus l'empêcher de s'amorcer, enfin 6) une réaction après coup qui, si la fonction a été malgré tout exécutée, proteste là contre et veut défaire ce qui est advenu.

b) La perturbation la plus fréquente de la fonction de nutrition est l'inappétence alimentaire21 par retrait de la libido. Des accroissements de l'appétence alimentaire ne sont pas rares non plus ; une contrainte à l'alimentation se motive par l'angoisse de mourir de faim, elle a été peu examinée. Comme défense hystérique

contre l'alimentation, nous connaissons le symptôme du vomissement. Le refus de nourriture par suite d'angoisse appartient à des états psychotiques (délire d'empoisonnement).

c) La locomotion est dans bien des états névrotiques inhibée par le déplaisir à la marcheb et la faiblesse à la marche, l'empêchement hystérique se sert de la paralysie motrice de l'appareil du mouvement ou crée une suppression spécialisée de cette seule fonction de cet appareil (abasie). Particulièrement caractéristiques sont les difficultés accrues de la locomotion par l'intercalation de conditions déterminées, de l'angoisse survenant quand elles ne sont pas remplies (phobie).

d) L'inhibition au travail, qui si souvent devient objet du traitement comme symptôme isolé, nous montre un plaisir-désir diminué ou une exécution détériorée ou des manifestations réactionnelles comme la fatigue (vertige, vomissement) lorsque la continuation du travail est obtenue par contrainte. L'hystérie contraint à l'arrêt du travail par la production de paralysies d'organe et de fonction, dont l'existence est incompatible avec l'exécution du travail. La névrose de contrainte perturbe le travail par une diversion continuelle et par la perte de temps du fait des stagnations et des répétitions qui s'interposent.

Nous pourrions encore étendre cette vue d'ensemble à d'autres 116 fonctions, mais nous ne saurions nous attendre par là à obtenir davantage. Nous n'irions pas au-delà de la surface des manifestations. Décidons-nous pour cette raison en faveur d'une conception qui ne laisse plus grand-chose d'énigmatique au concept d'inhibition. L'inhibition est l'expression d'une restriction fonctionnelle du moi qui peut elle-même avoir des causes très diverses.

a. *Efiunlust.*

b. *Gehunlust.*

Plusieurs des mécanismes de ce renoncement à la fonction et une tendance générale de celui-ci nous sont bien connus.

Dans les inhibitions spécialisées la tendance est plus facile à reconnaître. Lorsque le piano, l’écriture et même la marche sont soumis à des inhibitions névrotiques, l’analyse nous en montre la raison dans une érotisation excessive des organes impliqués dans ces fonctions, les doigts et les pieds. Nous avons très généralement acquis l’idée que la fonction moïque d’un organe est endommagée quand son érogénéité, sa significativité sexuelle, augmente. Il se comporte alors, si l’on peut oser cette comparaison quelque peu bouffonne, comme une cuisinière qui ne veut plus travailler au fourneau parce que le maître de maison a noué avec elle des relations amoureuses. Lorsque l’écriture, qui consiste à faire couler d’un tube du liquide sur un morceau de papier blanc, a pris la signification symbolique du coït, ou lorsque la marche est devenue le substitut symbolique du piétinement sur le corps de la terre mère, alors l’écriture et la marche sont toutes deux délaissées, parce que c’est comme si on exécutait l’action sexuelle interdite. Le moi renonce à ces fonctions qui lui incombent pour ne pas avoir à procéder à un nouveau refoulement, pour esquiver un conflit avec le ça.

D’autres inhibitions se produisent manifestement au service de l’auto-punition, comme il n’est pas rare pour celles des activités professionnelles. Le moi n’a pas le droit de faire ces choses, parce qu’elles lui apporteraient profit et succès, ce que le sur-moi sévère a 117 refusé. Alors le moi renonce aussi à ces opérations, pour ne pas entrer en conflit avec le sur-moi.

Les inhibitions plus générales du moi suivent un autre mécanisme, qui est simple. Lorsque le moi est impliqué dans une tâche psychique d’une difficulté particulière, comme par ex. un deuil, une énorme répression d’affect, l’obligation de tenir en sujétion des fantaisies sexuelles qui remontent constamment, il connaît un tel

appauvrissement de l’énergie disponible pour lui qu’il est obligé de restreindre sa dépense en beaucoup d’endroits à la fois, comme un spéculateur qui a immobilisé ses fonds dans ses entreprises. J’ai pu observer un exemple instructif d’une telle inhibition générale intense et de courte durée chez quelqu’un atteint d’une maladie de

contrainte, qui tombait dans une fatigue paralysante d’une durée d’un à plusieurs jours, en des occasions qui auraient dû manifestement entraîner une explosion de fureur. À partir de là, une voie doit pouvoir être trouvée qui mène à la compréhension de l’inhibition générale par laquelle se caractérisent les états de dépression et le plus grave de ceux-ci, la mélancolie.

En conclusion, on peut donc dire des inhibitions qu’elles sont des restrictions des fonctions du moi, soit par précaution, soit à la suite d’un appauvrissement en énergie. Il est maintenant facile de reconnaître en quoi l’inhibition se différencie du symptôme. Le symptôme ne peut plus être décrit comme un processus dans le moi ou au niveau du moi.

II.

Les traits fondamentaux de la formation de symptôme ont été ns depuis longtemps étudiés et énoncés d’une manière que nous espérons inattaquable. Le symptôme serait indice et substitut d’une satisfaction pulsionnelle qui n’a pas eu lieu, un succès3 du processus de refoulement. Le refoulement procède du moi qui, éventuellement par mandat du sur-moi, ne veut pas prendre part à un investissement pulsionnel incité dans le ça. Le moi parvient par le refoulement à ce que la représentation, qui était porteuse de la motion désagréable, soit tenue à l’écart du devenir-conscient. L’analyse met souvent en évidence qu’elle a été conservée en tant que formation inconsciente. Jusque-là tout serait clair, mais bientôt commencent les difficultés non liquidées.

Les descriptions que nous avons faites jusqu'ici du processus dans le refoulement ont expressément mis l'accent sur le succès qu'est le maintien à l'écart loin de la conscience, mais, sur d'autres points, elles ont laissé la porte ouverte au doute. La question apparaît de savoir quel est le destin de la motion pulsionnelle activée dans le ça et qui a pour but la satisfaction. La réponse était une

a. Cf. *supra*, p. 3, note d.

réponse indirecte, elle était que, par le processus du refoulement, le plaisir de satisfaction que l'on pouvait attendre était transformé en déplaisir, et alors on se trouvait devant le problème de savoir comment le déplaisir peut être le résultat d'une satisfaction pulsionnelle. Nous espérons éclairer cet état de choses en déclarant de manière précise que le cours d'excitation visé dans le ça ne se produit pas du tout par suite du refoulement, que le moi réussit à l'in-119 hiber* ou à le dévier. Alors disparaît l'énigme de la « transformation d'affect » dans le refoulement. Mais, par là, nous avons fait au moi la concession qu'il peut manifester une influence aussi étendue sur les processus dans le ça, et nous devons apprendre à comprendre par quelle voie ce surprenant déploiement de puissance lui devient possible.

Je crois que cette influence échoit au moi par suite de ses relations intimes avec le système de perception, lesquelles constituent en effet son essence et sont devenues le fondement de sa différenciation d'avec le ça. La fonction de ce système que nous avons nommé *Pc-Cs* est reliée au phénomène de la conscience ; ce système reçoit des excitations non seulement de l'extérieur, mais aussi en provenance de l'intérieur, et par le moyen des sensations de plaisir-déplaisir qui l'atteignent en provenance de là, il essaie d'orienter tous les cours de l'advenir animique dans le sens du principe de plaisir. Nous aimons tant nous représenter le moi comme impuissant face au ça, mais lorsqu'il se rebelle contre un processus pulsionnel dans le ça, il lui suffit de donner un signal de déplaisir

pour atteindre sa visée à l'aide de l'instance presque toute-puissante du principe de plaisir. Si pour un instant nous considérons cette situation isolément, nous pouvons l'illustrer par un exemple tiré d'une autre sphère. Dans un Etat une certaine clique se défend contre une mesure qui serait décidée conformément aux penchants de la masse. Cette minorité s'empare alors de la presse, travaille grâce à elle 1' « opinion publique » souveraine et impose ainsi que la décision projetée n'ait pas lieu.

À cette réponse-là se rattachent de nouvelles interrogations. D'où provient l'énergie qui est utilisée pour la production du signal de déplaisir ? Ici la voie nous est montrée par l'idée que la défense contre un processus non souhaité à l'intérieur pourrait se produire

sur le modèle de la défense contre un stimulus externe, que le moi emprunte pour se défendre contre le danger interne la même voie que contre le danger externe. En cas de danger externe, l'être orga – 120 nique procède à une tentative de fuite, il retire tout d'abord l'investissement de la perception du dangereux ; plus tard il reconnaît que le moyen le plus efficient est d'entreprendre des actions musculaires telles que la perception du danger devient impossible, même si on ne la refusea pas, donc de se soustraire au champ d'action du danger. C'est d'ailleurs à une telle tentative de fuite qu'équivaut le refoulement. Le moi retire l'investissement (préconscient) à la représentant* pulsionnelle à refouler et l'utilise pour la déliaison-de-déplaisir (-d'angoisse). Le problème de savoir comment, dans le refoulement, l'angoisse apparaît n'est sans doute pas simple ; toujours est-il qu'on a le droit de rester attaché à l'idée que le moi est le lieu de l'angoisse proprement dit, et de repousser la conception antérieure, selon laquelle l'énergie d'investissement de la motion refoulée serait automatiquement transformée en angoisse. Si je me suis exprimé ainsi autrefois, c'est que je donnais une description phénoménologique et non une présentation métapsychologique.

De ce qui a été dit découle une nouvelle question, celle de savoir comment il est économiquement possible qu’un simple processus de retrait et d’éconduction, comme lors du repli de l’investisse-ment'du moi préconscient, puisse produire du déplaisir ou de l’angoisse qui, selon nos présuppositions, ne peut qu’être la conséquence d’un investissement accru. Je réponds que cette causation ne doit pas être expliquée économiquement, que l’angoisse n’est pas nouvellement engendrée dans le refoulement, mais reproduite en tant qu’état d’affect d’après une image mnésique ici présente. Mais avec cette nouvelle question sur la provenance de cette angoisse – comme des affects en général – nous quittons le terrain incontestablement psychologique et pénétrons dans le domaine limitrophe de la physiologie. Les états d’affect sont incorporés à la vie d’âme en tant que précipités de très anciennes expériences vécues traumatiques et sont évoqués dans des situations similaires comme symboles mnésiques. J’estime que je n’avais pas tort de les mettre en équivalence avec les

a. *verweigert.*

accès hystériques acquis tardivement et individuellement et de les considérer comme leurs prototypes normaux. Chez l’homme et les 121 créatures qui lui sont apparentées, l’acte de la naissance en tant que la première expérience vécue d’angoisse chez l’individu semble avoir conféré à l’expression de l’affect d’angoisse des traits caractéristiques. Mais nous ne devons pas surestimer cette corrélation et, en la reconnaissant, omettre de voir qu’un symbole d’affect est une nécessité biologique pour la situation de danger et qu’il eût de toute façon été créé. Je tiens aussi pour injustifié d’admettre que lors de chaque éruption d’angoisse se produise dans la vie d’âme quelque chose qui équivaut à une reproduction de la situation de la naissance. Il n’est même pas certain que les accès hystériques, qui à l’origine sont de telles reproductions traumatiques, préservent durablement ce caractère.

J’ai exposé ailleurs que la plupart des refoulements auxquels nous avons affaire dans le travail thérapeutique sont des cas de post-foulement. Ils présupposent des refoulements originaires ayant eu lieu auparavant, qui exercent sur la situation récente leur influence attractive. Sur ces arrière-plans et ces stades préliminaires du refoulement, on en connaît encore bien trop peu. On s’expose facilement au danger de surestimer le rôle du sur-moi dans le refoulement. On ne peut juger actuellement si c’est bien l’apparition du sur-moi qui crée la délimitation entre refoulement originaire et post-foulement. Les premières et très intenses éruptions d’angoisse se produisent en tout cas avant la différenciation du sur-moi. Il est tout à fait plausible que des facteurs quantitatifs comme la force excessive de l’excitation et l’effraction du pare-stimulus constituent les occasions immédiates des refoulements originaires.

La mention du pare-stimulus nous rappelle, tel un mot clé, que les refoulements surviennent dans deux situations différentes, à savoir quand une motion pulsionnelle désagréable est réveillée par une perception externe, et quand elle émerge dans l’intérieur sans une telle provocation. Nous reviendrons plus tard sur cette distinction. Mais il n’y a de pare-stimulus que contre des stimuli externes et non pas contre des revendications pulsionnelles internes.

Aussi longtemps que nous étudions la tentative de fuite du moi,

nous restons éloignés de la formation de symptôme. Le symptôme naît de la motion pulsionnelle endommagée par le refoulement. Lorsque le moi, par le recours au signal de déplaisir, atteint sa visée qui est de réprimer totalement la motion pulsionnelle, nous n’apprenons rien sur la manière dont cela advient. Nous ne tirons un enseignement que des cas que l’on peut qualifier de refoulements plus ou moins ratés.

Les choses se présentent alors en général de telle sorte que la motion pulsionnelle a certes trouvé, malgré le refoulement, un substitut, mais un substitut fortement atrophié, déplacé, inhibé. Il

n'est d'ailleurs plus reconnaissable comme satisfaction. Lorsqu'il est mis en place, aucune sensation de plaisir ne se produit, en revanche cette mise en place a revêtu le caractère de la contrainte. Mais lors de ce rabaissement du cours de la satisfaction en symptôme, le refoulement montre sa puissance sur un autre point encore. Le processus substitutif est tenu à distance, autant que possible, de l'éconduction par la motilité ; même là où cela ne réussit pas, il doit s'épuiser dans la modification du corps propre et n'a pas la permission d'empiéter sur le monde extérieur ; il lui est défendu de se transposer en action. Nous comprenons que dans le refoulement le moi travaille sous l'influence de la réalité externe et que pour cette raison il maintient le succès du processus substitutif en dehors de cette réalité.

Le moi domine l'accès à la conscience ainsi que le passage à l'action à l'égard du monde extérieur ; dans le refoulement il met sa puissance en action dans les deux directions. La représentance* pulsionnelle devient sensible à l'un des aspects de sa manifestation de force, et la motion pulsionnelle elle-même en ressent l'autre. Il y a donc lieu de se demander alors comment cette reconnaissance de la puissance du moi s'accorde avec la description de la position de ce même moi que nous avons esquissée dans notre étude « Le moi et le ça »a. Nous y avons décrit la dépendance du moi à l'égard du ça comme du sur-moi, son impuissance et son apprêtement à l'angoisse face à l'un et à l'autre, nous avons démasqué son attitude arrogante qu'il maintient avec peine. Ce jugement depuis lors a

a. *Das Ich und das Es, GW,* XIII ; *OCF.P,* XVI, chap. V.

trouvé un large écho dans la littérature psychanalytique. De nombreuses voix mettent avec insistance l'accent sur la faiblesse du moi face au ça, du rationnel face au démonique en nous, et se disposent à faire de cette thèse un pilier d'une « vision du monde » psychanalytique. La compréhension du mode d'action du

refoulement ne devrait-elle justement pas retenir l'analyste de prendre position de façon si extrême ?

Je ne suis absolument pas pour la fabrication de visions du monde. Qu'on les laisse aux philosophes qui de leur propre aveu trouvent que le voyage de la vie ne peut s'effectuer sans un tel Baede-kera, qui donne des renseignements sur tout. Acceptons avec humilité le mépris avec lequel les philosophes nous toisent du haut de leur sublime indigence. Comme nous ne pouvons, nous non plus, dénier notre orgueil narcissique, nous chercherons à nous consoler en considérant que tous ces « guides de vie » vieillissent rapidement, que c'est justement notre travail méticuleux, limité par notre myopie, qui rend nécessaires les nouvelles éditions de ces guides, et que même les plus modernes de ces Baedeker sont des tentatives pour remplacer le vieux catéchisme, si commode et si complet. Nous savons précisément le peu de lumière que la science a pu diffuser jusqu'à présent sur les énigmes de ce monde ; tout le vacarme des philosophes n'y peut rien changer, seule une continuation patiente du travail qui subordonne tout à l'unique exigence de certitude peut lentement créer un changement. Quand celui qui chemine chante dans l'obscurité, il dénie son anxiété, mais il n'en voit pas plus clair pour autant.

III.

Pour revenir au problème du moi : l'apparence de contradiction résulte de ce que nous prenons des abstractions de manière trop rigide et que nous extrayons d'un état de choses compliqué

a. Le libraire et écrivain Karl Baedeker (1801-1859) édita des guides de voyage qui portent son nom et furent célèbres pour la richesse et la précision de leurs informations.

tantôt un aspect, tantôt l'autre. La démarcation du moi d'avec le ça semble justifiée, elle nous est imposée par un état des faits déterminé. Mais, d'un autre côté, le moi est identique au ça, n'étant

qu'une part spécialement différenciée de celui-ci. Que nous opposions en pensée ce morceau au tout, ou qu'une scission effective se soit produite entre les deux, alors la faiblesse de ce moi devient manifeste pour nous. Mais si le moi reste relié au ça, impossible à différencier de lui, alors c'est sa force qui se montre. Semblable est le rapport du moi au sur-moi ; dans beaucoup de situations nous les voyons tous deux confluer, le plus souvent nous ne pouvons les différencier que lorsqu'une tension, un conflit, s'est instauré entre eux.

Dans le cas du refoulement, le fait que le moi est une organisation, mais non pas le ça, devient décisif ; le moi est précisément la part organisée du ça. Il serait tout à fait injustifié de se représenter que le moi et le ça seraient comme deux camps militaires distincts ; par le refoulement le moi chercherait à réprimer un morceau du ça, alors le reste du ça viendrait en aide à l'attaqué et mesurerait sa force à celle du moi. Cela peut se produire souvent, mais ce n'est certainement pas la situation d'entrée du refoulement ; en règle générale la motion pulsionnelle à refouler reste isolée. Si l'acte du 125 refoulement nous a montré la force du moi, il témoigne pourtant constamment, aussi, de son impuissance et du caractère non influençable de la motion pulsionnelle du ça, prise isolément. Car le processus, qui par le refoulement est devenu un symptôme, affirme maintenant son existence en dehors de l'organisation du moi et indépendamment d'elle. Et pas seulement lui, tous ses rejetons, eux aussi, jouissent de ce même privilège, on aimerait dire : celui de l'extra-territorialité, et là où par association ils se conjoignent à des parts de l'organisation du moi, on en vient à se demander s'ils n'attirent pas celles-ci à eux et s'ils ne vont pas, avec ce gain, s'étendre aux dépens du moi. Une comparaison qui nous est depuis longtemps familière considère le symptôme comme un corps étranger qui entretient sans discontinuer des phénomènes de stimulation et de réaction dans le tissu où il s'est installé. Il arrive,

certes, que le combat de défense contre la motion pulsionnelle désagréable se conclue par la formation de symptôme ; autant que nous le voyons, cela est par excellence possible dans la conversion hystérique, mais

en règle générale le déroulement est autre ; au premier acte du refoulement succède un épilogue de longue durée ou qu'on ne saurait jamais terminer, le combat contre la motion pulsionnelle trouve sa continuation dans le combat contre le symptôme.

Ce combat"de"défense secondaire nous montre deux visages – à l'expression contradictoire. D'un côté, le moi, de par sa nature, est obligé d'entreprendre quelque chose qu'il nous faut considérer comme une tentative de rétablissement ou de réconciliation. Le moi est une organisation, il est fondé sur le libre commerce et sur la possibilité d'une influence mutuellement exercée entre toutes ses parties constituantes, son énergie désexualisée révèle encore sa provenance dans son aspiration à la liaison et à l'unification, et cette contrainte à la synthèse ne cesse d'augmenter, dans la mesure où le moi se développe davantage en force. Il devient ainsi compréhensible que le moi tente aussi de supprimer le caractère étranger et 126 isolé du symptôme en utilisant toutes les possibilités de le lier à lui-même d'une manière ou d'une autre et par de tels liens de l'incorporer à son organisation. Nous savons que de tels efforts influencent déjà l'acte de formation du symptôme. Un exemple classique en est fourni par ces symptômes hystériques qui nous sont devenus transparents en tant que compromis entre le besoin de satisfaction et celui de punition. En tant qu'accomplissements d'une exigence du sur-moi, de tels symptômes ont de prime abord part au moi, tandis que, d'un autre côté, ils signifient des positions du refoulé et des lieux d'irruption de celui-ci dans l'organisation du moi ; ils sont pour ainsi dire des postes frontières à occupation3 mixte. Savoir si tous les symptômes hystériques primaires sont construits ainsi mériterait une investigation soigneuse. Dans le

déroulement ultérieur le moi se comporte comme s'il était guidé par cette considération : le symptôme est bel et bien là et ne peut être éliminé ; maintenant il s'agit de se familiariser avec cette situation et d'en tirer le plus grand avantage possible. Une adaptation a lieu à ce morceau du monde intérieur qui est étranger au moi et qui est représenté* par le symptôme, comme celle que d'ordinaire le moi met en place nor-

a. *Besetzung.* Le terme, traditionnellement traduit en métapsychologie par *investissement,* rejoint ici son sens littéral d'occupation militaire.

malement face au monde extérieur réel. Les occasions pour cela ne manquent jamais. L'existence du symptôme peut bien entraîner un certain empêchement de l'opération par laquelle on peut apaiser une exigence du sur-moi ou repousser une revendication du monde extérieur. Ainsi le symptôme se voit peu à peu confier la représen-tance d'importants intérêts, il reçoit une valeur pour l'auto-afifir-mation, s'entrelace de plus en plus intimement avec le moi, lui devient de plus en plus indispensable. C'est seulement dans des cas très rares que le procès de guérison par inclusion d'un corps étranger peut répéter quelque chose de semblable. On peut aussi exagérer la signification de cette adaptation secondaire au symptôme en énonçant que le moi ne s'est, somme toute, procuré le symptôme que pour jouir de ses avantages. Cela est alors aussi vrai et aussi faux que de soutenir l'opinion que le blessé de guerre ne s'est fait arracher la jambe que pour vivre de sa pension d'invalide, sans plus avoir à travailler.

127

D'autres configurations de symptômes, celles de la névrose de contrainte et de la paranoïa, acquièrent une haute valeur pour le moi, parce qu'elles lui apportent non pas des avantages, mais une satisfaction narcissique dont autrement il serait privé. Les formations de système des névrosés de contrainte flattent leur

amour-propre en leur faisant miroiter qu'ils seraient, parce que particulièrement purs ou scrupuleux, des hommes meilleurs que d'autres ; les formations de délire de la paranoïa ouvrent à la perspicacité et à la fantaisie de ces malades un champ d'activité qui pour eux ne peut être facilement remplacé. De toutes les relations mentionnées résulte ce qui nous est connu en tant que bénéfice de maladie (bénéfice secondaire) de la névrose. Celui-ci vient en aide aux efforts du moi pour s'incorporer le symptôme et renforce la fixation de ce dernier. Dès lors, si nous faisons la tentative de prêter au moi une assistance analytique dans son combat contre le symptôme, nous trouvons ces liaisons de conciliation entre moi et symptôme à l'œuvre du côté des résistances. La tâche de les dissoudre ne nous est pas rendue facile. Les deux procédés que le moi applique contre le symptôme sont vraiment en contradiction l'un avec l'autre.

L'autre procédé a un caractère moins bienveillant, il continue la direction du refoulement. Mais il semble que nous ne puissions

pas charger le moi du reproche d'inconséquence. Le moi est pacifique et voudrait s'incorporer le symptôme, l'accueillir au sein de son ensemble. La perturbation part du symptôme qui, en véritable substitut et rejeton de la motion refoulée, continue à jouer le rôle de celle-ci, renouvelle sans cesse sa revendication de satisfaction et oblige ainsi le moi à donner de nouveau le signal de déplaisir et à se mettre sur la défensive.

Le combat de'défense secondaire contre le symptôme est multiforme, se joue sur divers théâtres et se sert de moyens variés. Nous ne pourrons pas énoncer grand-chose à son sujet si nous ne prenons pas chacun des cas de formation de symptôme pour objet de l'in-128 vestigation. Ce faisant, nous trouverons l'occasion d'aborder le problème de l'angoisse, dont nous sentons depuis longtemps qu'il guette à l'arrière-plan. Il convient de partir des symptômes que crée la névrose hystérique ; nous ne sommes pas encore préparés à ce

que présuppose la formation de symptôme dans la névrose de contrainte, la paranoïa et les autres névroses.

IV

129 Le premier cas que nous considérerons ici sera celui d'une phobie d'animal, hystérique et infantile, donc, par ex., le cas de phobie du cheval du « petit Hans »', assurément typique dans tous ses traits principaux. Dès le premier regard nous pouvons reconnaître que l'état des faits dans un cas réel d'affection névrotique est bien plus compliqué que ce que nous nous représentons dans notre attente aussi longtemps que nous travaillons avec des abstractions. Un certain travail est nécessaire pour s'orienter afin de savoir quelle est la motion refoulée, quel est son substitut symptomatique, où devient reconnaissable le motif du refoulement.

Le petit Hans se refuse3 à aller dans la rue parce qu'il a de l'an-

1. Voir : Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans [Analyse der Phobie eines fiinfjàhrigen Knaben, *GW,* VII ; *OCF.P,* IX].

a. *sich weigert.*

goisse devant le cheval. Cela est le matériau brut. Maintenant, qu'est-ce qui constitue là le symptôme : le développement d'angoisse, le choix de l'objet d'angoisse, ou le renoncement à la libre mobilité, ou plusieurs de ces choses à la fois ? Où est la satisfaction qu'il se refuse ? Pourquoi lui faut-il se la refuser ?

On est tenté de répondre qu'il n'y a rien de si énigmatique dans ce cas. L'incompréhensible angoisse devant le cheval est le symptôme, l'incapacité d'aller dans la rue est un phénomène d'inhibition, une restriction que le moi s'impose pour ne pas éveiller le symptôme d'angoisse. On voit tout de suite l'exactitude de l'explication du dernier point et on ne prendra plus en considération cette 130 inhibition dans la suite de la discussion. Mais une première

connaissance du cas faite à la hâte ne nous apprend même pas à connaître la véritable expression du symptôme présumé. Il ne s'agit pas du tout, comme nous l'apprenons lors d'un interrogatoire plus précis, d'une angoisse indéterminée devant le cheval, mais de l'attente anxieuse déterminée : le cheval va le mordre. Assurément ce contenu cherche à se soustraire à la conscience et à se faire remplacer par la phobie indéterminée, dans laquelle seuls l'angoisse et son objet sont encore présents. Ce contenu est-il alors par hasard le noyau du symptôme ?

Nous n'avancerons pas d'un pas tant que nous ne prendrons pas en considération l'ensemble de la situation psychique du petit garçon, telle qu'elle nous est dévoilée pendant le travail analytique. Il se trouve dans la position œdipienne de jalousie et d'hostilité envers son père qu'il aime pourtant de tout son cœur, pour autant que la mère n'entre pas en considération comme cause de discorde. Donc un conflit d'ambivalence, un amour bien fondé et une haine non moins justifiée, dirigés tous deux vers la même personne. Sa phobie ne peut être qu'une tentative pour résoudre ce conflit. De tels conflits d'ambivalence sont très fréquents, nous en connaissons une autre issue typique. Dans celle-ci l'une des deux motions luttant l'une avec l'autre, en règle générale la motion tendre, est énormément renforcée, l'autre disparaît. C'est uniquement la part d'excès et de contrainte dans la tendresse qui trahit à nos yeux que cette position n'est pas la seule présente, qu'elle est constamment sur ses gardes pour maintenir son contraire en

état de répression, et c'est uniquement elle qui nous permet de construire un déroulement que nous décrivons comme refoulement par formation réactionnelle (dans le moi). Des cas comme le petit Hans ne montrent rien d'une telle formation réactionnelle ; il y a manifestement des voies diverses qui font sortir d'un conflit d'ambivalence.

Nous avons reconnu entre-temps autre chose avec certitude. La motion pulsionnelle qui est soumise au refoulement est une impulsion hostile contre le père. L'analyse nous en a fourni la preuve en suivant à la trace la provenance de l'idée du cheval qui mord. Hans a vu tomber un cheval, il a vu tomber et se blesser un camarade de jeu, avec qui il avait joué au « cheval ». Elle nous a donné le droit de construire chez Hans une motion de souhait ayant pour teneur : le père puisse-t-il tomber, se faire du mal comme le cheval et le camarade ! Des relations à un départ en voyage qu'il avait observé laissent supposer que le souhait d'éliminer le père a trouvé aussi une expression moins timorée. Mais un tel souhait est équivalent à la visée de l'éliminer soi-même, à la motion meurtrière du complexe d'Œdipe.

De cette motion pulsionnelle refoulée aucune voie ne mène jusqu'à présent à ce qui en est le substitut, et que nous supposons se trouver dans la phobie du cheval. Simplifions maintenant la situation psychique du petit Hans en nous débarrassant du facteur infantile et de l'ambivalence ; mettons qu'il soit dans un ménage un tout jeune domestique qui est amoureux de la maîtresse de maison et qu'il jouisse de sa part de certains témoignages de faveur. Ce qui demeure, c'est qu'il hait le maître de maison, qui est le plus fort, et qu'il voudrait le savoir éliminé ; la conséquence la plus naturelle de cette situation est alors qu'il redoute la vengeance de ce maître et que chez lui s'installe un état d'angoisse devant celui-ci – tout à fait semblable à la phobie du petit Hans devant le cheval. Cela veut dire que nous ne pouvons pas qualifier de symptôme l'angoisse de cette phobie ; si le petit Hans, qui est amoureux de sa mère, montrait de l'angoisse devant le père, nous n'aurions aucun droit de lui imputer une névrose, une phobie. Nous serions en présence d'une réaction affective tout à fait compréhensible. Ce qui transforme celle-ci en névrose c'est uniquement et seulement un autre

trait, le remplacement du père par le cheval. Ce déplacement instaure donc ce qui peut revendiquer le nom de symptôme. C'est lui l'autre mécanisme qui permet la liquidation du conflit d'ambivalence sans l'aide de la formation réactionnelle. Il est rendu possible ou plus facile par la circonstance que les traces innées du mode de pensée totémique peuvent encore être aisément vivifiées à cet âge 132 tendre. Le fossé entre l'homme et l'animal n'est pas encore reconnu, il n'est certainement pas aussi suraccentué qu'il le sera plus tard. L'homme adulte, admiré mais aussi redouté, se trouve encore au même rang que le grand animal que l'on envie pour toutes sortes de raisons, mais contre qui on a été mis en garde parce qu'il peut devenir dangereux. Le conflit d'ambivalence n'est donc pas liquidé sur la même personne, mais pour ainsi dire contourné, du fait qu'on repasse à l'une de ses motions une autre personne comme objet substitutif.

Jusqu'ici nous voyons donc clair, mais sur un autre point l'analyse de la phobie du petit Hans nous a apporté une totale déception. La déformation, en quoi consiste la formation de symptôme, n'est nullement entreprise sur la représentance* (le contenu de représentation) de la motion pulsionnelle à refouler, mais sur une autre tout à fait distincte, qui correspond seulement à une réaction à ce qui est proprement désagréable. Notre attente trouverait davantage satisfaction si le petit Hans, à la place de son angoisse devant le cheval, avait développé un penchant à maltraiter les chevaux, à les battre, ou s'il avait fait connaître nettement son souhait de les voir tomber, se faire du mal, éventuellement périr dans des convulsions (le tapage avec les jambes).

De fait, quelque chose de cette nature survient effectivement pendant son analyse, mais il s'en faut de beaucoup que cela soit placé en tête dans la névrose et – ce qui est étrange – s'il avait développé effectivement comme symptôme majeur une telle hostilité, dirigée seulement contre le cheval et non contre le père, nous

n’aurions nullement jugé qu’il se fût trouvé dans une névrose. Il y a donc là quelque chose qui ne va pas, soit dans notre conception du refoulement, soit dans notre définition d’un symptôme. Une chose naturellement nous frappe aussitôt : si le petit Hans avait montré effectivement un tel comportement envers les chevaux,

alors le caractère de la motion pulsionnelle choquante, agressive, n’eût été nullement modifié par le refoulement, seul son objet eût été transformé.

133 II est tout à fait sûr qu’il y a des cas de refoulement qui n’en font pas plus que cela ; mais dans la genèse de la phobie du petit Hans il s’est produit davantage de choses. Combien davantage, nous le devinons à partir d’un autre morceau d’analyse.

Nous avons déjà vu que le petit Hans indiquait comme contenu de sa phobie la représentation d’être mordu par le cheval. Or nous avons eu plus tard un aperçu sur la genèse d’un autre cas de phobie d’animal, dans laquelle le loup était l’animal d’angoisse, mais avait tout autant la signification d’un substitut du père1. À la suite d’un rêve que l’analyse put rendre transparent, se développa chez ce garçon l’angoisse d’être dévoré par le loup, comme un des sept chevreaux dans le conte. Le fait attesté que le père du petit Hans ait joué avec lui au « cheval » était assurément devenu déterminant pour le choix de l’animal d’angoisse ; de même, on put rendre au moins très vraisemblable pour mon Russe, analysé seulement dans sa troisième décennie, que son père avait mimé le loup dans les jeux avec le petit et l’avait par plaisanterie menacé de dévoration. Depuis j’ai trouvé comme troisième cas un jeune Américain chez qui, il est vrai, nulle phobie d’animal ne s’est formée, mais qui précisément du fait de cette absence aide à comprendre les autres cas. Son excitation sexuelle s’était allumée au contact d’une histoire d’enfant fantastique qu’on lui avait lue, celle d’un chef arabe qui pourchasse une personne faite de substance comestible (le *Gin-gerbreadman*a) pour la consommer. Il s’identifiait lui-même avec cet être humain

comestible, le chef était facilement reconnaissable comme substitut du père et cette fantaisie devint le premier support de ses activités auto-érotiques. Mais la représentation d'être dévoré par le père est un bien d'enfance, typique et immémorial ; les analogies tirées de la mythologie (Chronos) et de la vie des animaux sont universellement connues.

1. À partir de l'histoire d'une névrose infantile [Aus der Geschichte einer infantilen Neurose, *GW,* XII ; *OCF.P,* XIII].

a. En anglais dans le texte : l'homme en pain d'épice.

Bien que les choses nous soient par là facilitées, ce contenu de représentation nous est si étranger que nous ne pouvons l'imputer à l'enfant qu'avec incrédulité. Nous ne savons pas non plus s'il signi – 134 fie effectivement ce qu'il semble énoncer, et nous ne comprenons pas comment il peut devenir objet d'une phobie. L'expérience analytique nous donne, il est vrai, les renseignements requis. Elle nous enseigne que la représentation d'être dévoré par le père est l'expression, rabaissée par régression, d'une motion passive tendre, qui désire qu'on soit aimé par le père, comme objet, au sens de l'érotisme génital. La poursuite de l'histoire du cas ne laisse s'élever aucun doute sur l'exactitude de cette interprétation. La motion génitale ne trahit assurément plus rien de sa visée tendre, lorsqu'elle est exprimée dans le langage de la phase surmontée, phase de transition de l'organisation libidinale orale à l'organisation sadique. Au demeurant s'agit-il seulement d'un remplacement de la représentance* par une expression régressive ou bien d'un rabaissement régressif effectif de la motion à orientation génitale, dans le ça ? Il ne semble pas du tout facile d'en décider. L'histoire de malade de 1' « homme aux loups » russe plaide de façon tout à fait décisive en faveur de cette dernière possibilité, la plus sérieuse, car il se conduit, à partitidu rêve décisif, d'une façon « méchante », tourmenteuse, sadique et développe peu après une névrose de contrainte véritable. En tout cas nous y avons gagné de voir que le

refoulement n’est pas l’unique moyen que le moi ait à sa disposition pour la défense contre une motion pulsionnelle désagréable. S’il réussit à amener la pulsion à la régression, il lui a au fond porté plus énergiquement préjudice que cela ne serait possible par le refoulement. D’ailleurs, une fois la régression acquise par contrainte, il lui fait souvent succéder le refoulement.

L’état des choses chez l’homme aux loups et celui, un peu plus simple, chez le petit Hans suscitent encore toutes sortes d’autres réflexions, mais dès à présent nous y gagnons deux vues inattendues. Aucun doute, la motion pulsionnelle refoulée dans ces phobies est une motion hostile envers le père. On peut dire qu’elle est refoulée par le procès de la transformation dans le contraire ; à la place de l’agression contre le père se met l’agression – la vengeance – du père contre la personne propre. Comme de toute

façon une telle agression prend racine dans la phase libidinale sadi-

135 que, elle n’a plus besoin que d’un certain rabaissement au stade oral, qui est indiqué chez Hans par l’être-mordu, mais qui chez le Russe est exécuté de manière criante dans l’être-dévoré. Mais, en dehors de cela, l’analyse permet bien d’établir avec assurance, au-delà de tout doute, qu’en même temps une autre motion pulsionnelle encore a succombé au refoulement, celle de sens opposé, à savoir une motion passive tendre pour le père, qui avait déjà atteint le niveau de l’organisation libidinale génitale (phallique). Cette dernière semble même être la plus significative pour le résultat final du processus de refoulement, c’est elle qui connaît la régression la plus poussée, elle qui conserve l’influence déterminante sur le contenu de la phobie. Là où nous n’avons donc suivi à la trace qu’un seul refoulement pulsionnel, il nous faut reconnaître la conjonction de ces deux processus ; les deux motions pulsionnelles concernées – agression sadique contre le père et position tendrement passive envers lui – forment un couple d’opposés, et plus encore : si nous

apprécions correctement l’histoire du petit Hans, nous reconnaissons que par la formation de sa phobie l’investissement d’objet tendre de la mère a été aussi supprimé, ce dont le contenu de la phobie ne trahit rien. Il s’agit chez Hans – chez le Russe c’est beaucoup moins net – d’un processus de refoulement qui concerne presque toutes les composantes du complexe d’Œdipe, la motion hostile comme la motion tendre envers le père et la motion tendre pour la mère.

Ce sont des complications non souhaitées, pour nous qui voulions étudier seulement des cas simples de formation de symptôme par suite de refoulement et qui, dans cette intention, nous étions tournés vers les névroses de l’énfance les plus précoces et apparemment les plus transparentes. Au lieu d’un unique refoulement, nous en avons rencontré une accumulation et qui plus est nous avons eu affaire à la régression. Peut-être avons-nous accru la confusion en voulant couler absolument dans le même moule les deux analyses de phobies d’animal dont nous disposions – celle du petit Hans et celle de l’homme aux loups. Maintenant nous sommes frappés par

136 certaines différences entre les deux. C’est seulement du petit Hans que l’on peut dire avec précision qu’il a liquidé par sa phobie les

deux motions majeures du complexe d’Œdipe, la motion agressive envers le père et la motion excessivement tendre envers la mère ; la motion tendre pour le père est assurément présente elle aussi, elle joue son rôle lors du refoulement de son opposé, mais on ne peut mettre en évidence ni qu’elle était assez forte pour provoquer un refoulement, ni qu’elle se trouve par la suite supprimée. Hans semble justement avoir été un garçon normal avec un complexe d’Œdipe dit « positif ». Il est possible que les facteurs dont nous constatons l’absence aient été chez lui aussi conjointement actifs, mais si nous ne pouvons pas en montrer l’existence, c’est que le matériel de nos analyses même les plus poussées est lacunaire,

notre documentation incomplète. Chez le Russe la déficience est ailleurs ; sa relation à l'objet féminin a été perturbée par une séduction précoce, le côté passif, féminin, est chez lui fortement développé2 et l'analyse de son rêve de loups dévoile peu d'agression intentionnelle envers le père, mais apporte en revanche les preuves les moins équivoques de ce que le refoulement concerne la position passive et tendre à l'égard du père. Ici aussi les autres facteurs peuvent bien avoir eu leur part, mais iis ne viennent pas au premier rang. Si, malgré ces différences entre les deux cas, qui se rapprochent quasiment d'une relation d'opposition, le succès final de la phobie est quasiment le même, l'explication doit nous en venir d'un autre côté ; elle vient du second résultat de notre petite investigation comparative. Nous croyons connaître le moteur du refoulement dans les deux cas et voyons son rôle confirmé par le cours que prend le développement des deux enfants. Il est dans les deux cas le même, l'angoisse devant une castration menaçante. C'est par angoisse de castration que le petit Hans abandonne l'agression contre le père ; son angoisse que le cheval ne le morde peut, sans contrainte, être complétée ainsi : que le cheval ne lui arrache en mordant l'organe génital, ne le castre. Mais c'est aussi par angoisse de castration que le petit Russe renonce au souhait d'être en tant qu'objet sexuel aimé par le père, car il a compris qu'une telle relation aurait pour présupposé qu'il sacrifie son organe génital, cela même qui le différencie de la femme. Les deux configurations du

a. *ausgebildet.*

complexe d'Œdipe, la configuration normale, active, comme l'inversée, échouent bel et bien sur le complexe de castration. L'idée d'angoisse du Russe, celle d'être dévoré par le loup, ne contient, il est vrai, aucun indice de castration, elle s'est trop éloignée de la phase phallique, par régression orale, mais l'analyse de son rêve rend toute autre preuve superflue. C'est aussi un triomphe complet

du refoulement que, dans l'énoncé de la phobie, rien ne fasse plus allusion à la castration.

Voici maintenant le résultat inattendu : dans les deux cas, le moteur du refoulement est l'angoisse de castration ; les contenus d'angoisse, être mordu par le cheval et être dévoré par le loup, sont un substitut“par”déformation du contenu : être castré par le père. À proprement parler c'est ce contenu qui a subi sur lui-même le refoulement. Chez le Russe il était l'expression d'un souhait qui ne pouvait subsister face à la révolte de la masculinité, chez Hans l'expression d'une réaction qui muait l'agression en son contraire. Mais l'affect d'angoisse de la phobie, qui constitue son essence, n'est pas issu du processus de refoulement, ni des investissements libidinaux des motions refoulées, mais du refoulant lui-même ; l'angoisse de la phobie d'animal est l'angoisse de castration non transformée, donc une angoisse de réel, angoisse devant un danger effectivement menaçant ou jugé réel. Ici c'est l'angoisse qui fait le refoulement et non pas, comme je l'ai estimé jadis, le refoulement qui fait l'angoisse.

Il n'est pas agréable d'y penser, mais il ne sert à rien de le dénier : j'ai bien des fois soutenu la thèse que, par le refoulement, la représentance* pulsionnelle était déformée, déplacée, etc., la libido de la motion pulsionnelle étant, elle, transformée en angoisse. L'investigation portant sur les phobies, qui aurait dû avant tout être appelée à démontrer cette thèse, ne la confirme donc pas, elle semble plutôt la contredire directement. L'angoisse des phobies 138 d'animal est l'angoisse de castration du moi, celle de l'agoraphobie, qui a été étudiée moins à fond, semble être une angoisse de tentation, qui doit bel et bien être génétiquement en corrélation avec l'angoisse de castration. La plupart des phobies remontent, pour autant que nous en ayons aujourd'hui une vue d'ensemble, à une telle angoisse du moi devant les revendications de la libido. La

position d'angoisse du moi est toujours là l'élément primaire et l'impulsion au refoulement. Jamais l'angoisse ne procède de la libido refoulée. Si je m'étais contenté jadis de dire qu'après le refoulement apparaît, à la place de la manifestation de libido qu'on devait attendre, une certaine dose d'angoisse, je n'aurais aujourd'hui rien à retirer. La description est exacte, et entre la force de la motion à refouler et l'intensité de l'angoisse résultante il subsiste bien la correspondance affirmée. Mais j'avoue que je croyais donner plus qu'une simple description, je faisais l'hypothèse que j'avais reconnu le processus métapsychologique d'une transposition directe de la libido en angoisse ; c'est ce qu'aujourd'hui je ne puis donc plus maintenir. Je ne pouvais d'ailleurs pas indiquer jadis comment s'effectue une telle mutation.

Où suis-je donc bien allé puiser l'idée de cette transposition ? C'est, à l'époque où nous étions encore très loin de faire la différence entre processus dans le moi et processus dans le ça, dans l'étude des névroses actuelles. Je trouvai que des pratiques sexuelles déterminées comme le coïtus interruptus, l'excitation frustranée, l'abstinence par contrainte, engendrent des éruptions d'angoisse et un apprêtement à l'angoisse général, donc toujours lorsque l'excitation sexuelle est inhibée, arrêtée ou déviée dans son cours vers la satisfaction. Comme l'excitation sexuelle est l'expression de motions pulsionnelles libidinales, il ne semblait pas risqué de faire l'hypothèse que la libido se transforme en angoisse sous l'effet de telles perturbations. De fait, cette observation est encore valable même aujourd'hui ; d'un autre côté, on ne peut écarter l'idée que la libido des processus du ça subit une perturbation sous l'incitation du refoulement ; il peut donc continuer à être exact que, dans le refoulement, de l'angoisse se forme à partir de l'investissement libidinal des motions pulsionnelles. Mais comment mettre ce résultat 139 en relation avec cet autre, selon lequel l'angoisse des phobies est une angoisse-du-moi, apparaît dans le moi, ne procède pas du

refoulement mais au contraire provoque le refoulement ? Cela semble être une contradiction, et pas simple à résoudre. La réduction des deux origines de l'angoisse à une seule ne se laisse pas imposer facilement. On peut essayer de le faire par l'hypothèse que le moi, dans la situation du coït perturbé, de l'excitation interrompue, de

l'abstinence, flaire des dangers auxquels il réagit par de l'angoisse, mais on ne peut rien en faire. D'un autre côté, l'analyse des phobies que nous avons entreprise ne semble pas autoriser de rectification. *Non liquet* !*

V.

uo Nous voulions étudier la formation de symptôme et le combat secondaire du moi contre le symptôme, mais nous n'avons manifestement pas eu la main heureuse en choisissant les phobies. L'angoisse, qui prédomine dans le tableau de ces affections, nous apparaît maintenant comme une complication qui voile l'état des choses. Il y a une profusion de névroses dans lesquelles ne se montre rien qui soit de l'angoisse. L'authentique hystérie de conversion est de cette espèce, elle dont les symptômes les plus graves se trouvent être sans adjonction d'angoisse. Déjà ce fait devrait nous avertir de ne pas nouer trop serré les relations entre angoisse et formation de symptôme. Par ailleurs, les phobies sont si proches des hystéries de conversion que je me suis tenu pour autorisé à les mettre dans la même série que celles-ci, sous le nom d' « hystérie d'angoisse ». Mais personne n'a encore pu indiquer la condition qui décide si un cas revêt la forme d'une hystérie de conversion ou d'une phobie, personne donc n'a exploré en profondeur la condition du développement d'angoisse dans l'hystérie.

Les symptômes les plus fréquents de l'hystérie de conversion, une paralysie, contracture ou action involontaire ou décharge motrices, une douleur, une hallucination, sont des processus

d'investissement soit maintenus en permanence, soit intermittents, ce qui réserve de nouvelles difficultés pour l'explication. En fait, on ne sait pas dire grand-chose sur de tels symptômes. Par l'analyse, on 141 peut apprendre quel cours d'excitation perturbé ils remplacent. La plupart du temps ce qui se dégage, c'est qu'eux-mêmes y ont part, tout comme si l'énergie totale de celui-ci s'était concentrée sur cet

a. Formule de droit signifiant « il y a doute », « je conclus à plus ample informé ».

unique morceau. La douleur fut présente dans la situation où survint le refoulement ; l'hallucination fut jadis perception, la paralysie motrice est la défense contre une action qui, dans cette situation, aurait dû être exécutée mais fut inhibée, la contracture est habituellement un déplacement pour une innervation musculaire dont on avait eu jadis l'intention à un autre endroit, l'accès convulsif est l'expression d'une éruption d'affect qui s'est soustraite au contrôle normal du moi. La sensation de déplaisir qui accompagne la survenue des symptômes varie dans une mesure tout à fait frappante. Dans le cas des symptômes permanents déplacés sur la motilité, tels que paralysies et contractures, elle fait le plus souvent tout à fait défaut ; le moi se comporte envers eux comme s'il n'était pas impliqué ; dans les symptômes intermittents et dans ceux de la sphère sensorielle sont, en règle générale, ressenties de nettes sensations de déplaisir, qui peuvent dans le cas du symptôme de la douleur s'accroître jusqu'à une hauteur excessive. Il est très difficile de déceler dans cette variété le facteur qui rend possibles de telles différences et permet pourtant de les expliquer de manière unitaire. Concernant aussi le combat du moi contre le symptôme une fois formé, il y a peu à remarquer dans l'hystérie de conversion. C'est seulement quand la sensibilité à la douleur d'un endroit du corps est devenue le symptôme, que cet endroit est mis en état de jouer un double rôle. Le symptôme de la douleur survient tout aussi sûrement lorsque cet endroit est touché de l'extérieur, que lorsque la situation

pathogène représentée par lui est activée de l'intérieur de façon associative, et le moi prend des mesures de précaution pour contrecarrer l'éveil du symptôme par la perception externe.

D'où provient la particulière opacité de la formation de symptôme dans l'hystérie de conversion, nous ne pouvons pas le deviner, mais elle nous donne un motif pour quitter bien vite ce domaine infertile.

Nous nous tournons vers la névrose de contrainte dans l'attente d'en apprendre davantage sur la formation de symptôme. Les symptômes de la névrose de contrainte sont d'une façon générale 142 de deux espèces différentes et de deux tendances opposées. Ce sont ou bien des interdictions, des mesures de précaution, des pénitences, ce qui est donc de nature négative, ou bien au contraire des

satisfactions substitutives, très souvent sous un déguisement symbolique. De ces deux groupes, le groupe négatif, défensif, punitif, est le plus ancien ; avec la durée de l'état de maladie, les satisfactions qui se moquent de toute défense prennent le dessus. C'est un triomphe de la formation de symptôme si on réussit à amalgamer l'interdiction à la satisfacüon, si bien que le commandement ou l'interdiction originellement défensifs revêtent aussi la signification d'une satisfaction, ce pour quoi des voies de liaison très artificielles sont souvent sollicitées. Dans cette opération se montre le penchant à la synthèse que nous avons déjà reconnu au moi. Dans des cas extrêmes, le malade aboutit à ce résultat que la plupart de ses symptômes, en plus de leur signification originelle, ont acquis aussi celle d'un opposé direct, un témoignage de la puissance de l'ambivalence qui, nous ne savons pourquoi, joue un si grand rôle dans la névrose de contrainte. Dans le cas le plus fruste, le symptôme est en-deux-temps, c.-à-d. qu'à l'action qui exécute une certaine prescription, en succède immédiatement une seconde qui la

supprime ou la défait, bien qu'elle n'ose pas encore exécuter son contraire.

Deux impressions se dégagent aussitôt de cet aperçu rapide des symptômes de contrainte. La première est qu'ici un combat continu est entretenu contre le refoulé, combat qui tourne de plus en plus à la défaveur des forces refoulantes et, deuxièmement, que moi et sur-moi prennent ici une part spécialement grande à la formation de symptôme.

La névrose de contrainte est assurément l'objet le plus intéressant et le plus gratifiant de l'investigation analytique, mais en tant que problème elle ne s'est toujours pas rendue à la contrainte3. Si nous voulons pénétrer plus profondément dans son essence, il nous faut avouer qu'on ne peut pas encore se priver d'hypothèses sans certitude et de suppositions sans preuve. La situation de départ de la névrose de contrainte n'est sans doute pas autre que celle de 143 l'hystérie, la défense nécessaire contre les revendications libidinales du complexe d'Œdipe. De plus, il semble que dans chaque névrose de contrainte il se trouve, au niveau le plus inférieur, une strate de symptômes hystériques formés très tôt. Mais ensuite la configura-

a. *Die Zwangsneurose ist… als Problem… unbezwungen.*

don ultérieure est modifiée de façon décisive par un facteur constitutionnel. L'organisation génitale de la libido s'avère débile et trop peu résistante3. Quand le moi commence ses efforts de défense, il obtient comme premier succès que l'organisation génitale (de la phase phallique) soit totalement ou partiellement ramenée au stade antérieur sadique-anal. Ce fait de la régression reste déterminant pour tout ce qui va suivre.

On peut encore prendre en considération une autre possibilité. Peut-être la régression n'est-elle pas la conséquence d'un facteur constitutionnel mais celle d'un facteur temporel. Elle ne sera pas rendue possible parce que l'organisation génitale de la libido s'est

trouvée être trop débile, mais parce que la rébellion du moi s'est instaurée trop précocement, dès la floraison de la phase sadique. Je ne me risquerai pas à trancher catégoriquement sur ce point non plus, mais l'observation analytique ne favorise pas cette hypothèse.

Elle montre plutôt qu'au moment du tournant vers la névrose de contrainte, le stade phallique est déjà atteint. De plus, l'âge de la vie où fait éruption cette névrose est plus tardif que celui de l'hystérie (la deuxième période de l'enfance, après le terme du temps de latence), et dans un cas de développement très tardif de cette affection, que j'ai pu étudier, il se dégagea clairement qu'une dévalorisation réelle de la vie génitale, jusque-là intacte, créa la condition de la régression et de l'apparition de la névrose de contrainte1.

L'explication métapsychologique de la régression, je la cherche dans une « démixtion des pulsions », dans la mise à part des composantes érotiques qui s'étaient ajoutées, avec le commencement de la phase génitale, aux investissements destructifs de la phase sadique.

Obtenir par contrainte la régression, c'est là le premier succès 144 du moi dans le combat défensif contre la revendication de la libido.

Nous faisons ici une différence appropriée entre la tendance plus générale de la « défense » et le « refoulement » qui est seulement l'un des mécanismes dont se sert la défense. Peut-être encore plus

1. Voir : La disposition à la névrose de contrainte [Die Disposition zur Zwangsneu-rose, *GW,* VIII ; *OCF.P,* XII].

a. *résistent.*

clairement que dans des cas normaux et hystériques, on reconnaît dans la névrose de contrainte comme étant le moteur de la défense le complexe de castration, comme étant ce sur quoi s'exerce

la défense les tendances du complexe d’Œdipe. Nous nous trouvons maintenant au début du temps de latence qui est caractérisé par la disparition du complexe d’Œdipe, la création ou la consolidation du sur-moi et l’édification des barrières éthiques et esthétiques dans le moi. Ces processus dépassent dans la névrose de contrainte la mesure normale ; à la destruction du complexe d’Œdipe s’ajoute le rabaissement régressif de la libido, le sur-moi devient particulièrement sévère et dénué d’amour, le moi développe par obéissance à l’égard du sur-moi de hautes formations réactionnelles de scrupulosité, de compassion, de propreté. Avec une sévérité inexorable, et pour cela même pas toujours couronnée de succès, est prohibée la tentation de continuer l’onanisme infantile-précoce, qui s’étaye maintenant sur des représentations régressives (sadiques-anales), mais qui représente pourtant la part de l’organisation phallique non soumise par contrainte. Il y a une contradiction interne dans le fait que c’est justement dans l’intérêt de la conservation de la masculinité (angoisse de castration) que toute mise en activité de cette masculinité est empêchée, mais cette contradiction est d’ailleurs dans la névrose de contrainte seulement exagérée, elle est déjà inhérente au mode normal d’élimination du complexe d’Œdipe. Que toute démesure porte en soi le germe de son auto-suppression, cela s’avérera aussi dans la névrose de contrainte, en ce que justement l’onanisme réprimé obtient par contrainte, sous la forme des actions de contrainte, de se rapprocher toujours davantage de la satisfaction.

Ces formations réactionnelles dans le moi des névrosés de contrainte, que nous reconnaissons pour des exagérations de la formation de caractère normale, nous pouvons les placer, en tant que 145 nouveau mécanisme de défense, à côté de la régression et du refoulement. Dans l’hystérie, elles semblent manquer ou être beaucoup plus faibles. Jetant un regard en arrière nous en arrivons ainsi à une supposition sur ce qui fait la caractéristique du processus

de défense de l’hystérie. Il semble qu’il se restreigne au refoulement, le moi se détournant de la motion pulsionnelle désagréable, l’abandonnant

au cours qui est celui de l’inconscient et ne prenant désormais aucune part à ses destins. Certes, cela ne peut pas être aussi exclusivement exact, car nous connaissons justement le cas où le symptôme hystérique signifie en même temps l’accomplissement d’une exigence de punition du sur-moi, mais cela peut bien être la description d’un caractère général du comportement du moi dans l’hystérie.

On peut accepter simplement comme un fait que, dans la névrose de contrainte, se forme un sur-moi aussi sévère, ou bien on peut penser que le trait fondamental de cette affection est la régression de la libido et essayer de connecter aussi avec elle le caractère du sur-moi. En fait le sur-moi, qui est issu du ça, ne peut justement pas se soustraire à la régression et à la démixtion pulsionnelle qui y sont intervenues. Il n’y aurait pas à s’étonner qu’il devienne de son côté plus dur, plus tourmenteur, plus dénué d’amour que dans un développement normal.

Pendant le temps de latence, la défense contre la tentation de l’onanisme semble être traitée comme tâche majeure. Ce combat engendre une série de symptômes qui font retour d’une manière typique chez les personnes les plus diverses et revêtent en général le caractère d’un cérémonial. Il est très regrettable qu’ils n’aient pas encore été rassemblés et systématiquement analysés ; étant les productions les plus précoces de la névrose, c’est eux qui seraient le mieux à même de jeter la lumière sur le mécanisme de la formation de symptôme utilisé ici. Ils montrent déjà les traits qui ressortiront de façon si funeste dans une grave affection ultérieure : ils se logent dans les gestes qui, plus tard, doivent être exécutés comme automatiquement, dans ceux d’aller se coucher, se laver et s’habiller, dans ceux de la locomotion, ils ont le penchant à la répétition et à la

dépense de temps. Pourquoi cela se passe-t-il ainsi, ce n'est encore 146 nullement compréhensible ; la sublimation de composantes anales-érotiques joue là un rôle net.

La puberté constitue une période décisive dans le développement de la névrose de contrainte. L'organisation génitale, interrompue dans l'enfance, reprend alors avec une grande force. Mais nous savons que le développement sexuel du temps de l'enfance prescrit aussi sa direction au nouveau commencement des années

de la puberté. Ainsi, d'un côté, les motions agressives de l'époque précoce se réveilleront, de l'autre, une part plus ou moins grande des nouvelles motions libidinales – leur totalité dans les mauvais cas – ne peut que s'engager sur les voies tracées d'avance par la régression et entrer en scène sous la forme de visées agressives et destructives. Suite à ce déguisement des tendances érotiques et aux fortes formations réactionnelles dans le moi, le combat contre la sexualité est désormais poursuivi sous la bannière éthique. Le moi se rebelle, étonné, contre les suggestions d'actes cruels et violents qui lui sont envoyées dans la conscience en provenance du ça et ne pressent pas que, ce faisant, il combat des souhaits érotiques, parmi lesquels aussi certains qui, sans cela, eussent échappé à sa protestation. Le sur-moi hypersévère persiste dans la répression de la sexualité d'autant plus énergiquement que celle-ci a adopté des formes aussi repoussantes. Ainsi, dans la névrose de contrainte, le conflit se révèle plus aigu dans deux directions, ce qui exerce la défense est devenu plus intolérant, ce contre quoi doit s'exercer la défense plus insupportable ; l'un et l'autre par l'influence de cet unique facteur, la régression de la libido.

On pourrait trouver une contradiction à plusieurs de nos présuppositions dans le fait que la représentation de contrainte désagréable devient absolument consciente. Pourtant il ne fait aucun

doute qu'elle est passée auparavant par le procès du refoulement. Dans la plupart des cas l'énoncé véritable de la motion pulsionnelle agressive n'est absolument pas connu du moi. Pour le rendre conscient il faut une bonne dose de travail analytique. Ce qui pénè-147 tre à la conscience n'est en règle générale qu'un substitut déformé, qu'il soit d'une imprécision floue, comme en rêve, ou bien qu'il soit rendu méconnaissable par un déguisement absurde. Si le refoulement n'a pas entamé le contenu de la motion pulsionnelle agressive, il a pourtant à coup sûr éliminé le caractère d'affect qui l'accompagne. Aussi l'agression n'apparaît-elle pas au moi comme une impulsion mais, ainsi que le disent les malades, comme un simple « contenu de pensée » qui devrait vous laisser froid. Le plus remarquable c'est que cela n'est pourtant pas le cas.

En effet, l'aflect épargné dans la perception de la représentation de contrainte se fait jour à un autre endroit. Le sur-moi se

comporte comme si aucun refoulement n'avait eu lieu, comme si la motion agressive lui était connue dans son énoncé véritable et avec son plein caractère d'affect, et il traite le moi sur la base de cette présupposition. Le moi qui, d'un côté, se sait non coupable ne peut, de l'autre côté, qu'éprouver un sentiment de culpabilité et porter une responsabilité qu'il ne sait pas s'expliquer. L'énigme qui nous est ainsi posée n'est cependant pas aussi grande qu'il y paraît d'abord. Le comportement du sur-moi est tout à fait compréhensible, la contradiction dans le moi nous prouve seulement qu'au moyen du refoulement il s'est fermé face au ça, tandis qu'il est resté pleinement accessible aux influences venant du sur-moi[22]. À cette autre question, savoir pourquoi le moi ne cherche pas à se soustraire aussi à la critique torturante du sur-moi, il est mis fin par

22 Cf. Reik : Contrainte d'aveu et besoin de punition [Problèmes de psychanalyse et de criminologie], 1925, p. 51. *[Gestàndniszwang und Strafbedürfnis,* Problème der Psychoanalyse und der Kriminologie, Wien, Internat. Psychoanal. Verlag (Internat, psychoanal. Bibliothek), vol. 18.]

l’information que cela advient effectivement ainsi dans une grande série de cas. Il existe aussi des névroses de contrainte tout à fait sans conscience de culpabilité ; pour autant que nous le comprenions, le moi s’est épargné la perception de celle-ci par une nouvelle série de symptômes, actions de pénitence, restrictions visant à l’auto-puni-tion. Mais ces symptômes signifient en même temps des satisfactions de motions pulsionnelles masochistes, qui ont pareillement reçu de la régression un renforcement.

La multiplicité des manifestations de la névrose de contrainte 148 est si prodigieuse qu’aucun effort n’a encore réussi à donner une synthèse cohérente de toutes ses variations. On s’évertue à faire ressortir des relations typiques et toujours avec le souci de ne pas fermer les yeux sur d’autres régularités non moins importantes.

J’ai déjà décrit la tendance générale de la formation de symptôme dans la névrose de contrainte. Elle tend à accorder à la satisfaction substitutive toujours plus d’espace aux dépens du refusement. Les mêmes symptômes qui, à l’origine, avaient la signification de restrictions du moi, admettent aussi plus tard, grâce au penchant du moi à la synthèse, celle de satisfactions, et il est impossible de méconnaître que cette dernière signification devient

peu à peu la plus efficiente. Un moi restreint à l’extrême, qui en est réduit à chercher ses satisfactions dans les symptômes, voilà le résultat de ce procès qui se rapproche toujours plus de la complète faillite des efforts de défense initiaux. Le déplacement du rapport de forces en faveur de la satisfaction peut conduire à cette issue finale redoutée, la paralysie de volonté du moi, lequel, pour chaque décision, trouve des impulsions presque aussi fortes d’un côté que de l’autre. Le conflit suraigu entre ça et sur-moi, qui domine cette affection depuis le début, peut se propager à un point tel qu’aucun des gestes de ce moi inapte à la médiation ne peut éviter d’être englobé dans ce conflit.

VI.

149 Durant ces combats on peut observer deux activités du moi formatrices de symptômes, qui méritent un intérêt particulier, parce qu'elles sont manifestement des succédanés du refoulement et peuvent donc fournir une belle illustration de sa tendance et de sa technique. Peut-être pouvons-nous aussi concevoir le relief que prennent ces techniques auxiliaires et substitutives comme une preuve que l'exécution du refoulement dans sa forme régulière se heurte à des difficultés. Si nous considérons que dans la névrose de contrainte le moi est beaucoup plus le théâtre de la formation de symptôme que dans l'hystérie, que ce moi reste opiniâtrement attaché à sa relation à la réalité et à la conscience, et met en œuvre pour cela tous ses moyens intellectuels, voire même que l'activité de pensée apparaît surinvestie, érotisée, alors ces variations du refoulement viendront peut-être plus à notre portée.

Les deux techniques indiquées sont le rendre non advenu et l'isoler. La première a un grand champ d'application et remonte loin en arrière. Elle est pour ainsi dire magie négative, elle veut, par une symbolique motrice, « enlever en soufflant dessus » non pas les conséquences d'un événement (d'une impression, d'une expérience vécue), mais cet événement lui-même. Choisir l'expression ci-dessus, c'est renvoyer au rôle que joue cette technique non

seulement dans la névrose, mais aussi dans les pratiques d'enchantement, les coutumes populaires et dans le cérémonial religieux. Dans la névrose de contrainte, on rencontre le rendre non advenu d'abord dans les symptômes en-deux-temps, où le second acte supprime le premier, comme si rien n'était advenu, là où en réalité les deux sont advenus. Le cérémonial de la névrose de contrainte trouve dans la visée du rendre non advenu sa seconde racine. La première est la prévention, la précaution, pour que quelque chose de déterminé n'advienne pas, ne se répète pas. La différence est facile à saisir ; les mesures de précaution sont

rationnelles, les « suppressions » par le rendre non advenu irrationnelles, de nature magique. Naturellement il faut supposer que cette seconde racine est la plus ancienne, issue de l'attitude animiste à l'égard du monde environnant. La tendance au rendre non advenu trouve une transition par dégradé vers le normal dans la décision de traiter un événement comme « *non arrivé* »a, mais alors on n'entreprend rien contre, on ne se préoccupe ni de l'événement, ni de ses conséquences, tandis que dans la névrose on cherche à supprimer le passé lui-même, à le refouler de façon motrice. Cette même tendance peut aussi fournir l'explication de la contrainte à la répétition, si fréquente dans la névrose, dont la mise à exécution s'accompagne alors d'une conjonction de toutes sortes de visées en lutte les unes contre les autres. Ce qui n'est pas advenu de la manière dont cela aurait dû advenir conformément au souhait, est, par la répétition, rendu non advenu d'une autre manière, à quoi s'ajoutent alors tous les motifs de s'attarder à ces répétitions. Dans le déroulement ultérieur de la névrose, la tendance à rendre non advenue une expérience vécue traumatique se révèle être souvent un motif de premier rang pour la formation de symptôme. Nous obtenons ainsi un aperçu inattendu sur une nouvelle technique, motrice, de la défense, ou bien, comme nous pouvons le dire ici avec une moindre imprécision, du refoulement.

L'autre technique que nous avons à décrire pour la première fois est l'isoler, qui revient en propre à la névrose de contrainte. Celui-ci se rapporte également à la sphère motrice, il consiste en

a. En français dans le texte.

ceci qu'après un événement désagréable, de même qu'après une activité personnelle significative au sens de la névrose, est intercalée une pause dans laquelle plus rien ne doit se produire, aucune perception n'est effectuée et aucune action exécutée. Ce comportement au premier abord singulier nous livre bientôt sa relation au refoulement. Nous savons que dans l'hystérie il est

possible de faire succomber à l'amnésie une impression traumatique ; dans la névrose de contrainte il est fréquent que cela n'ait pas réussi, l'expérience vécue ne se trouve pas oubliée, mais dépouillée de son affect et ses relations associatives se trouvent réprimées ou interrompues, si bien qu'elle reste là, comme isolée, et qu'elle n'est pas non plus reproduite dans le cours de l'activité de pensée. L'effet de cette isolation est alors le même que dans le refoulement avec amnésie. Cette technique est donc reproduite dans les isolations de la névrose de contrainte, mais là elle est aussi renforcée de façon motrice dans une visée magique. Ce qui est ainsi maintenu séparé, c'est justement ce qui forme un ensemble de façon associative, l'isolation motrice doit donner une garantie pour l'interruption de la corrélation dans le penser. Le processus normal de la concentration fournit un prétexte à ce procédé de la névrose. Ce qui nous apparaît significatif comme impression, comme tâche, ne doit pas être perturbé par les revendications simultanées d'autres opérations de pensée ou d'autres activités. Mais déjà dans le normal la concentration est utilisée pour tenir à distance non seulement ce qui est indifférent, ce qui ne relève pas de cela, mais avant tout ce qui, étant opposé, ne convient pas. Ce qui est ressenti comme le plus perturbant, c'est ce qui à l'origine formait un ensemble et qui a été mis en pièces par le progrès du développement, p. ex. les manifestations de l'ambivalence du complexe paternel dans la relation à Dieu, ou les motions des organes d'excrétion dans les excitations amoureuses. C'est ainsi que le moi a normalement un grand travail d'isolation à effectuer pour orienter le cours de la pensée, et nous savons que dans l'exercice de la technique analytique il nous faut éduquer le moi à renoncer temporairement à cette fonction par ailleurs tout à fait justifiée.

Nous avons tous fait l'expérience qu'il est particulièrement difficile pour le névrosé de contrainte de suivre la règle

fondamentale psychanalytique. Vraisemblablement par suite de la haute tension

conflictuelle entre son sur-moi et son ça, son moi est plus vigilant, les isolations de celui-ci plus tranchées. Au cours de son travail de 152 pensée, il a à se défendre contre trop de choses, l'immixtion de fantaisies inconscientes, la manifestation des tendances ambivalentes.

Il n'a pas le droit de se laisser aller, il se trouve continuellement dans l'apprêtement au combat. Cette contrainte à la concentration et à l'isolation, il la soutient alors par les actions d'isolation magiques, qui deviennent si frappantes et si significatives au plan pratique en tant que symptômes, mais qui sont naturellement en elles-mêmes inutiles et ont le caractère d'un cérémonial.

Mais en cherchant à empêcher des associations, une mise en liaison des pensées, il suit un des commandements les plus anciens et les plus fondamentaux de la névrose de contrainte, le tabou du toucher. Si l'on se pose la question de savoir pourquoi l'évitement du toucher, du contact, de la contamination, joue un aussi grand rôle dans la névrose et pourquoi il devient le contenu de systèmes aussi compliqués, on trouve comme réponse que le toucher, le contact corporel, est le but premier de l'investissement d'objet, aussi bien agressif que tendre. L'Eros veut le toucher car il aspire à l'union, à la suppression des frontières spatiales entre moi et objet aimé. Mais la destruction aussi, qui avant l'invention de l'arme à distance ne pouvait s'effectuer que dans la proximité, présuppose nécessairement le toucher corporel, porter la main sur autrui. Toucher une femme est devenu dans l'usage de la langue un euphémisme pour son utilisation comme objet sexuel. Ne pas toucher le membre est l'énoncé de l'interdiction de la satisfaction auto-érotique. Comme la névrose de contrainte poursuivait au début le toucher érotique, puis, après la régression, le toucher masqué en

agression, pour elle rien d’autre n’a été prohibé à un si haut degré, rien n’est aussi propre à devenir le point central d’un système d’interdiction. Mais l’isolation est suppression de la possibilité de contact, moyen de soustraire une chose à toute espèce de toucher, et quand le névrosé isole aussi une impression ou une activité par une pause, il nous donne symboliquement à comprendre qu’il ne veut pas laisser les pensées qui s’y rapportent se toucher associativement avec d’autres.

Voilà jusqu’où vont nos investigations sur la formation de 153 symptôme. Cela ne vaut guère la peine de les résumer, elles sont

restées pauvres en résultats et incomplètes, elles ont aussi apporté peu de choses qui n’eussent été déjà connues auparavant. Prendre en considération la formation de symptôme dans d’autres affections que dans les phobies, l’hystérie de conversion et la névrose de contrainte serait sans perspective ; on en sait trop peu là-dessus. Mais déjà du rapprochement de ces trois névroses se dégage un problème de poids, qui ne doit plus être différé. Pour toutes trois, la destruction du complexe d’Œdipe est l’issue, dans toutes, nous l’admettons, l’angoisse de castration est le moteur de la rébellion du moi. Mais c’est seulement dans les phobies qu’une telle angoisse se fait jour, qu’elle est avouée. Qu’en est-il devenu dans les deux autres formes, comment le moi s’est-il épargné une telle angoisse ? Le problème devient encore plus aigu si nous pensons à la possibilité, ci-dessus évoquée, que l’angoisse procède elle-même, par une sorte de fermentation, de l’investissement libidinal perturbé dans son cours, et qui plus est : est-il établi que l’angoisse de castration est l’unique moteur du refoulement (ou de la défense) ? Si l’on pense aux névroses des femmes, il faut mettre cela en doute, car avec quelque certitude qu’on puisse constater chez elles le complexe de castration, on ne peut cependant pas parler d’une angoisse de castration au sens exact, dès lors qu’une castration est déjà effectuée.

VII.

Revenons aux phobies infantiles d'animal, nous comprenons ces cas tout de même mieux que tous les autres. Le moi doit donc forcément intervenir ici-contre un investissement d'objet libidinal du ça (celui du complexe d'Œdipe positif ou négatif), parce qu'il a compris qu'y céder entraînerait le danger de la castration. Nous avons déjà débattu de cela et nous trouvons encore l'occasion d'éclaircir un doute qui nous est resté de cette première discussion. Devons-nous faire l'hypothèse chez le petit Hans (donc dans le cas du complexe d'Œdipe positif) que c'est la motion tendre pour la mère ou bien la motion agressive contre le père qui provoque le

moi à la défense ? Cela semblerait en pratique indifférent, d'autant que les deux motions se conditionnent l'une l'autre, mais un intérêt théorique se rattache à la question, parce que seul le courant tendre pour la mère peut être considéré comme un courant purement érotique. Le courant agressif est essentiellement dépendant de la pulsion de destruction, et nous avons toujours cru que dans la névrose le moi se défend contre des revendications de la libido, non contre celles des autres pulsions. En fait nous voyons qu'après la formation de la phobie, la tendre liaison à la mère a comme disparu, elle a été radicalement liquidée par le refoulement, quant à la motion agressive, c'est sur elle que s'est effectuée la formation de symptôme (de substitut). Dans le cas de l'homme aux loups, il en va plus simplement, la motion refoulée est effectivement une motion érotique, la position féminine envers le père, et c'est sur elle que s'effectue aussi la formation de symptôme.

Il est presque humiliant qu'après un si long travail nous ren –155 contrions toujours et encore des difficultés dans la conception des faits les plus fondamentaux, mais nous nous sommes proposés de ne rien simplifier et de ne rien dissimuler. Si nous ne pouvons voir clair, du moins voulons-nous voir clairement les obscurités. Ce qui nous fait obstacle ici, c'est manifestement une inégalité dans le

développement de notre doctrine des pulsions. Nous avions d'abord suivi les organisations de la libido du stade oral jusqu'au stade génital, en passant par le stade sadique-anal et, ce faisant, nous avions assimilé les unes aux autres toutes les composantes de la pulsion sexuelle. Plus tard, le sadisme nous apparut comme le représentant d'une autre pulsion, opposée à l'Eros. Cette nouvelle conception des deux groupes de pulsions semble faire exploser la construction antérieure de phases successives de l'organisation de la libido. Mais l'expédient qui va nous aider à sortir de cette difficulté, nous n'avons pas à le réinventer. Il s'est offert depuis longtemps à nous et sa teneur est que nous n'avons presque jamais affaire à des motions pulsionnelles pures, mais sans exception à des alliages des deux pulsions dans des proportions diverses. L'investissement d'objet sadique a donc aussi le droit d'être traité comme un investissement libidinal, les organisations de la libido n'ont pas à être révisées, la motion agressive contre le père peut devenir objet

du refoulement avec le même droit que la motion tendre pour la mère. Mettons toutefois de côté comme matériau pour une réflexion ultérieure la possibilité que le refoulement soit un procès qui a une relation particulière à l'organisation génitale de la libido, que le moi ait recours à d'autres méthodes de défense quand il a à se défendre contre la libido à d'autres stades de son organisation, et poursuivons : un cas comme celui du petit Hans ne nous permet pas de décider ; il est vrai qu'ici une motion agressive est liquidée par refoulement, mais après que l'organisation génitale se trouve déjà atteinte.

Cette fois, nous n'entendons pas perdre de vue la relation à l'angoisse. Nous disions qu'aussitôt que le moi a reconnu le danger 156 de castration, il donne le signal d'angoisse et inhibe*, au moyen de l'instance plaisir-déplaisir, d'une manière que nous ne pouvons pas pénétrer plus avant, le processus d'investissement menaçant dans le ça. En même temps s'effectue la formation de la phobie.

L’angoisse de castration reçoit un autre objet et une expression déformée : être mordu par le cheval (dévoré par le loup) au lieu d’être castré par le père. La formation de substitut a deux avantages notoires, premièrement en ce qu’elle esquive un conflit d’ambivalence, car le père est en même temps un objet aimé, et deuxièmement en ce qu’elle permet au moi de suspendre le développement d’angoisse. L’angoisse de la phobie est en effet une angoisse facultative, elle ne survient que lorsque son objet devient objet* de la perception. Cela est tout à fait correct ; c’est seulement alors qu’est en effet présente la situation de danger. D’un père absent non plus on n’a pas à redouter la castration. Seulement, on ne peut pas se débarrasser du père, il se montre toujours quand il veut. Mais se trouve-t-il remplacé par l’animal, on a seulement à éviter la vue, c.-à-d. la présence, de l’animal, pour être libre de danger et d’angoisse. Le petit Hans impose donc à son moi une restriction, il produit cette inhibition consistant à ne pas sortir pour ne pas rencontrer de chevaux. Pour le petit Russe, c’est encore plus commode, c’est à peine un renoncement pour lui que de ne plus prendre en main un certain livre d’images. Si sa méchante sœur ne lui tenait pas sans cesse devant les yeux l’image du loup dressé dans ce livre, il lui serait loisible de se sentir assuré contre son angoisse.

J’ai attribué autrefois à la phobie le caractère d’une projection, en ce qu’elle remplace un danger de pulsion interne par un danger de perception externe. Cela présente l’avantage de pouvoir se protéger du danger externe par la fuite et l’évitement de la perception, tandis que contre le danger de l’intérieur il n’est pas de fuite qui vaille. Ma remarque n’est pas inexacte, mais elle reste à la surface.

C’est que la revendication pulsionnelle n’est pas un danger en soi, mais seulement en ce qu’elle entraîne un danger externe véritable, 157 celui de la castration. Ainsi, au fond, dans la phobie, ce n’est jamais qu’un danger externe qui se trouve remplacé par un

autre. Que le moi, dans la phobie, puisse se soustraire à l'angoisse par un évitement ou un symptôme d'inhibition s'accorde très bien avec la conception que cette angoisse est seulement un signal-affect et que rien n'a été changé à la situation économique.

L'angoisse des phobies d'animal est donc une réaction d'affect du moi au danger ; le danger qui est signalé ici, celui de la castration. Pas d'autre différence avec l'angoisse de réel que le moi manifeste normalement dans des situations de danger, sinon que le contenu de l'angoisse reste inconscient et ne devient conscient que dans une déformation.

Cette même conception s'avérera également valable pour nous, je le crois, pour les phobies d'adultes, encore que le matériel que la névrose élabore soit ici beaucoup plus riche en contenu et que quelques facteurs s'ajoutent encore à la formation de symptôme. Au fond c'est la même chose. L'agoraphobe impose une limitation à son moi pour échapper à un danger de pulsion. Le danger de pulsion est la tentation de céder à ses désirs érotiques, par quoi l'agoraphobe ferait surgir de nouveau, comme dans son enfance, le danger de la castration ou un danger analogue à celle-ci. À titre d'exemple simple, je citerai le cas d'un jeune homme qui devint agoraphobe parce qu'il craignait de céder aux invites des prostituées et d'attraper en punition la syphilis.

Je sais bien que beaucoup de cas montrent une structure plus compliquée et que beaucoup d'autres motions pulsionnelles refoulées peuvent déboucher dans la phobie, mais celles-ci ne sont qu'auxiliaires et la plupart du temps se sont mises après coup en liaison avec le noyau de la névrose. La symptomatique de l'agora-

phobie est compliquée par le fait que le moi ne se contente pas de renoncer à quelque chose ; il ajoute encore quelque chose pour ôter à la situation son danger. Cet ajout est habituellement une régression temporelle dans les années d'enfance (dans le cas extrême jus-158 que dans le ventre maternel, en des temps où l'on

était protégé contre les dangers aujourd'hui menaçants) et il survient comme la condition à laquelle le renoncement peut ne pas avoir lieu. Ainsi l'agoraphobe peut aller dans la rue s'il est accompagné comme un petit enfant par une personne qui a sa confiance. La même considération peut aussi lui permettre de sortir seul, à condition qu'il ne s'éloigne surtout pas au-delà d'une distance déterminée de sa maison, qu'il n'aille pas dans des quartiers qu'il ne connaît pas bien et où il n'est pas connu des gens. Dans le choix de ces déterminations se montre l'influence des facteurs infantiles qui le dominent à travers sa névrose. Tout à fait univoque, même sans une telle régression infantile, est la phobie de la solitude, qui veut au fond esquiver la tentation de l'onanisme solitaire. La condition de cette régression infantile est naturellement l'éloignement temporel de l'enfance.

La phobie s'instaure en règle générale après que dans certaines circonstances – dans la rue, en chemin de fer, dans la solitude – un premier accès d'angoisse a été vécu. L'angoisse se trouve ensuite bannie, mais elle réapparaît chaque fois que la condition protectrice ne peut être observée. Le mécanisme de la phobie, en tant que moyen de défense, rend de bons services et montre un grand penchant à la stabilité. Une poursuite du combat de défense, qui se dirige maintenant contre le symptôme, entre fréquemment mais pas nécessairement en jeu.

Ce que nous avons appris sur l'angoisse dans les phobies reste encore exploitable pour la névrose de contrainte. Il n'est pas difficile de réduire la situation de la névrose de contrainte à celle de la phobie. Le moteur de toute formation de symptôme ultérieure est ici manifestement l'angoisse du moi devant son sur-moi. L'hostilité du sur-moi est la situation de danger à laquelle le moi doit se soustraire. Ici manque toute apparence de projection, le danger se trouve complètement intériorisé. Mais si nous nous demandons ce que le

moi redoute de la part du sur-moi, la conception s'impose que la punition du sur-moi est un prolongement de la peine de cas-

tration. De même que le sur-moi est le père devenu impersonnel, de même l'angoisse devant la castration menaçant de sa part s'est 159 muée en angoisse sociale ou en angoisse de conscience indéterminées. Mais cette angoisse est couverte, le moi se soustrait à elle en exécutant avec obéissance les commandements, les prescriptions et les actions de pénitence qui lui sont imposés. Lorsqu'il en est empêché, alors survient aussitôt un malaise extrêmement pénible, dans lequel il nous est donné d'apercevoir l'équivalent de l'angoisse, que les malades assimilent eux-mêmes à l'angoisse. Notre résultat s'énonce donc ainsi : l'angoisse est la réaction à la situation de danger ; on se l'épargne en ce que le moi fait quelque chose pour éviter la situation ou se soustraire à elle. On pourrait dire alors que les symptômes sont créés pour éviter le développement d'angoisse, mais cela ne nous permet pas d'y voir en profondeur. Il est plus exact de dire que les symptômes sont créés pour éviter la situation de danger qui est signalée par le développement d'angoisse.

Mais ce danger était, dans les cas considérés jusqu'ici, la castration ou quelque chose de dérivé d'elle.

Si l'angoisse est la réaction du moi au danger, on est porté à concevoir la névrose traumatique, qui se rattache si fréquemment à un danger pour la vie, auquel on a survécu, comme une conséquence directe de l'angoisse pour la vie ou angoisse de mort, avec mise à l'écart des relations de dépendance du moi et de la castration. C'est bien ce qui s'est produit avec la plupart des observateurs des névroses traumatiques de la dernière guerre, et il a été triomphalement annoncé que la preuve était maintenant apportée qu'une mise en danger de la pulsion d'auto-conservation pouvait engendrer une névrose sans la moindre participation de la sexualité et sans prise en considération des hypothèses compliquées de la

psychanalyse. De fait il est extraordinairement regrettable qu'il n'existe pas une seule analyse exploitable d'une névrose traumatique. Non pas en raison de la contradiction avec la significativité étiologique de la sexualité, car cette contradiction a été depuis longtemps supprimée par l'introduction du narcissisme, qui range l'investissement libidinal du moi dans la même série que les investissements d'objet et met l'accent sur la nature libidinale de la pulsion d'auto-conservation, mais parce que, ces analyses faisant 160

défaut, nous avons laissé échapper l'occasion la plus précieuse d'obtenir des renseignements décisifs sur le rapport entre angoisse et formation de symptôme. D'après tout ce que nous savons de la structure des névroses plus simples de la vie quotidienne, il est très vraisemblable qu'une névrose puisse se produire par le seul fait objectif de la mise en danger, sans la participation des strates inconscientes plus profondes de l'appareil animique. Mais dans l'inconscient il ne se trouve rien qui puisse donner un contenu à notre concept d'anéantissement de la vie. La castration devient pour ainsi dire représentable par l'expérience quotidienne de la séparation d'avec le contenu intestinal et par la perte du sein maternel vécue lors du sevrage ; mais quelque chose de semblable à la mort n'a jamais été vécu ou bien n'a laissé, comme l'évanouissement, aucune trace décelable. C'est pourquoi je m'en tiens fermement à la supposition que l'angoisse de mort doit être conçue comme analogon de l'angoisse de castration, et que la situation à laquelle le moi réagit est le fait d'être délaissé par le sur-moi protecteur – les puissances du destin –, par quoi prend fin l'assurance contre tous les dangers. Il entre de plus en ligne de compte le fait que lors des expériences vécues qui conduisent à la névrose traumatique, le pare-stimulus externe a subi une effraction et que des quantités d'excitation excessivement grandes abordent l'appareil animique, de telle sorte qu'ici nous sommes en présence

de la seconde possibilité, à savoir que l'angoisse n'est pas seulement signalée comme affect, mais qu'elle est aussi nouvellement engendrée à partir des conditions économiques de la situation.

Par cette dernière remarque que le moi a été préparé à la castration par des pertes d'objet régulièrement répétées, nous avons acquis une nouvelle conception de l'angoisse. Si nous la considérions jusqu'à présent comme un signal-affect du danger, elle nous apparaît maintenant, étant donné qu'il s'agit si souvent du danger de castration, comme la réaction à une perte, à une séparation. Même si bien des choses, ce qui se produit aussitôt, s'élèvent contre cette conclusion, une concordance tout à fait remarquable ne peut cependant manquer de nous frapper. La première expérience vécue d'angoisse, chez l'homme du moins, est la naissance, et celle-ci signifie objectivement la séparation d'avec la mère, elle pourrait être comparée à une castration de la mère (selon l'équation enfant = pénis). Or il serait très satisfaisant que l'angoisse, en tant que symbole de séparation, soit répétée lors de chaque séparation ultérieure, mais, malheureusement, ce qui fait obstacle à une exploitation de cette concordance c'est que la naissance n'est absolument pas vécue subjectivement comme séparation d'avec la mère, car celle-ci est, en tant qu'objet, complètement inconnue du fœtus entièrement narcissique. Une autre réserve énoncera que les réactions d'affect à une séparation nous sont connues, et que nous les ressentons comme douleur et deuil, non comme angoisse. Souvenons-nous d'ailleurs que, lors de la discussion du deuil, nous n'avons pas pu davantage comprendre pourquoi il est si douloureux3.

VIII.

Il est temps de faire le point de nos réflexions. Nous cherchons manifestement une manière de voir qui nous livre accès à l'essence de l'angoisse, un « ou bien-ou bien » faisant le départ entre la vérité

sur elle et l'erreur. Mais cela est difficile à obtenir, l'angoisse n'est pas simple à saisir. Jusqu'à présent nous n'avons atteint rien d'autre que des contradictions entre lesquelles aucun choix n'était possible sans préjugé. Je propose maintenant de faire autrement ; nous allons réunir impartialement tout ce que nous pouvons énoncer sur l'angoisse et, ce faisant, renoncer à l'attente d'une nouvelle synthèse.

L'angoisse est donc en premier lieu quelque chose de ressenti. Nous l'appelons état d'affect, bien que nous ne sachions pas non plus ce qu'est un affect. Elle a en tant que sensation le caractère de déplaisir le plus manifeste, mais cela n'épuise pas sa qualité ; nous ne pouvons appeler angoisse n'importe quel déplaisir. Il y a d'autres sensations avec un caractère de déplaisir (tensions, douleur, deuil) et l'angoisse doit forcément, en dehors de cette qualité de déplaisir,

a. Cf. Traucr und Melancholie (Deuil et mélancolie), *GW,* X ; *OCF.P,* XIII.

avoir d'autres particularités. Une question : parviendrons-nous à comprendre les différences entre ces divers affects de déplaisir ?

De la sensation qu'est l'angoisse nous pouvons du moins tirer quelque chose. Son caractère de déplaisir semble avoir une note particulière ; cela est difficile à prouver, mais vraisemblable ; ce ne serait rien de frappant. Mais en dehors de ce caractère propre difficilement isolable, nous percevons dans l'angoisse des sensations cor-163 porelles plus déterminées, que nous rapportons à des organes déterminés. Comme la physiologie de l'angoisse ne nous intéresse pas ici, il nous suffit de relever certains représentants* de ces sensations, savoir les plus fréquents et les plus nets, concernant les organes de la respiration et le cœur. Ils sont pour nous la preuve que des innervations motrices, donc des processus d'éconduction, ont leur part dans l'ensemble de l'angoisse. L'analyse de l'état d'angoisse donne donc : l) un caractère“de”déplaisir spécifique, 2) des actions d'éconduction, 3) des perceptions de celles-ci.

Les points 2 et 3 nous donnent déjà une différence par rapport aux états similaires, p. ex. ceux du deuil et de la douleur. Dans ceux-ci les manifestations motrices ne sont pas inhérentes à l'état ; là où elles sont présentes, elles se séparent nettement, non pas en tant que parties constitutives du tout, mais en tant que conséquences ou réactions à lui. L'angoisse est donc un état de déplaisir particulier avec des actions d'éconduction par des voies déterminées. Selon nos vues générales nous croirons qu'au fondement de l'angoisse il y a un accroissement de l'excitation qui, d'une part, crée le caractère de déplaisir et, d'autre part, l'allège par lesdites éconductions. Mais ce résumé purement physiologique ne nous suffira guère ; nous sommes tentés d'admettre qu'il y a là un facteur historique qui lie solidement les unes aux autres les sensations et les innervations de l'angoisse. En d'autres termes, que l'état d'angoisse est la reproduction d'une expérience vécue qui comportait les conditions d'un tel accroissement“de”stimulus et de l'éconduction par des voies déterminées, ce par quoi donc le déplaisir de l'angoisse reçoit son caractère spécifique. C'est comme une telle expérience vécue prototypique que s'offre à nous, pour ce qui est de l'homme, la naissance, et c'est pourquoi nous sommes enclins à voir dans l'état d'angoisse une reproduction du trauma de la naissance.

Par là nous n'avons rien affirmé qui accorderait à l'angoisse une position d'exception parmi les états d'affect. Nous estimons que les autres affects aussi sont des reproductions d'événements anciens, d'importance vitale, éventuellement pré-individuels, et nous les mettons, en tant qu'accès hystériques généraux, typiques, innés, en comparaison avec les attaques acquises tardivement et individuelle – 164 ment de la névrose hystérique, dont la genèse et la significativité en tant que symboles mnésiques nous sont devenues nettes par l'analyse. Naturellement il serait très souhaitable de pouvoir conduire la démonstration de cette conception pour toute une série d'autres affects, ce dont nous sommes aujourd'hui fort éloignés.

Le fait de ramener l'angoisse à l'événement de la naissance a à se défendre contre des objections tombant sous le sens. L'angoisse est une réaction vraisemblablement imputable à tous les organismes, en tout cas à tous les organismes supérieurs, la naissance n'est vécue que par les mammifères, et on peut se demander si elle a chez tous ceux-ci la signification d'un trauma. Il y a donc de l'angoisse sans prototype“de”la'naissance. Mais cette objection se place au-dessus des barrières entre biologie et physiologie. Précisément parce que l'angoisse a une fonction biologiquement indispensable à accomplir en tant que réaction à l'état de danger, elle peut avoir été aménagée d'une manière diverse chez divers êtres vivants. Chez les êtres vivants assez éloignés de l'homme, nous ne savons pas non plus si elle a le même contenu de sensations et d'innervations que chez l'homme. Cela n'empêche donc pas que l'angoisse prenne chez l'homme le processus de la naissance comme prototype.

Si telles sont la structure et la provenance de l'angoisse, la question suivante sera : quelle est sa fonction ? À quelles occasions est-elle reproduite ? La réponse semble tomber sous le sens et être contraignante. L'angoisse fit son apparition comme réaction à un état de danger, elle est maintenant régulièrement reproduite quand un tel état s'installe de nouveau.

Mais là-dessus il y a quelques remarques à faire. Les innervations de l'état d'angoisse originel étaient vraisemblablement elles aussi pleines de sens et appropriées à une fin, tout comme les actions musculaires du premier accès hystérique. Si l'on veut expliquer l'accès hystérique, on n'a, en effet, qu'à chercher la situation

dans laquelle les mouvements en question constituaient des parties 165 d'une action justifiée. Ainsi il est vraisemblable que pendant la naissance l'orientation de l'innervation vers les organes de la respiration a préparé l'activité des poumons, l'accélération des battements du cœur s'est proposé de travailler contre

l’empoisonnement du sang. Cette appropriation à une fin disparaît naturellement lors de la reproduction ultérieure de l’état d’angoisse comme affect, de même qu’on constate aussi son absence lors de la répétition de l’accès hystérique. Ainsi, quand l’individu tombe dans une situation de danger nouvelle, il peut devenir facilement inapproprié qu’il réponde par l’état d’angoisse, réaction à un danger antérieur, au lieu de s’engager dans la réaction adéquate au danger actuel. Mais cette appropriation à une fin réapparaît si la situation de danger est reconnue comme s’approchant et est signalée par l’éruption d’angoisse. L’angoisse peut alors être aussitôt relayée par des mesures convenant mieux. Le départ se fait donc aussitôt entre deux possibilités de survenue de l’angoisse : l’une, inappropriée à une fin, dans une situation de danger nouvelle, l’autre, appropriée à une fin, visant à signaler et à prévenir une telle situation.

Mais qu’est-ce qu’un « danger » ? Dans l’acte de la naissance réside un danger objectif pour la conservation de la vie, nous savons ce que cela signifie dans la réalité. Mais psychologiquement cela ne nous dit rien du tout. Le danger de la naissance n’a encore aucun contenu psychique. Assurément nous ne pouvons chez le fœtus rien présupposer qui d’une quelconque façon s’approche d’une espèce de savoir concernant la possibilité que les choses aboutissent à l’anéantissement de la vie. Le fœtus ne peut rien remarquer d’autre qu’une formidable perturbation dans l’économie de sa libido narcissique. De grandes sommes d’excitation pénètrent jusqu’à lui, produisent des sensations de déplaisir d’un genre nouveau, maints organes acquièrent par contrainte des investissements accrus, ce qui est comme un prélude à l’investissement d’objet qui va bientôt commencer ; qu’est-ce qui, de cela, sera exploité comme signe de marquage d’une « situation de danger » ?

Nous en savons malheureusement bien trop peu sur l’état animique du nouveau-né pour répondre directement à cette question. Je ne peux même pas me porter garant de l’utilité de la description

qui vient d'être donnée. Il est facile de dire que le nouveau-né répétera l'affect d'angoisse dans toutes les situations qui le font se 166 souvenir de l'événement de la naissance. Mais le point décisif reste de savoir ce qui le fait se souvenir et de quoi.

Il ne nous reste plus guère autre chose à faire qu'étudier les occasions dans lesquelles le nourrisson ou l'enfant un peu plus âgé se montre prêt au développement d'angoisse. Rank a fait dans son livre « Le trauma de la naissance »' une tentative très énergique pour démontrer les relations des phobies les plus précoces de l'enfant avec l'impression laissée par l'événement de la naissance, mais je ne puis la tenir pour réussie. On peut lui faire deux sortes de reproches : le premier, qu'elle repose sur la présupposition que l'enfant a reçu lors de sa naissance des impressions sensorielles déterminées, en particulier de nature visuelle, dont le renouvellement peut provoquer le souvenir du trauma de la naissance et de ce fait la réaction d'angoisse. Cette hypothèse est totalement indémontrée et très invraisemblable ; il n'est pas croyable que l'enfant ait conservé du processus de la naissance d'autres sensations que tactiles et cœnesthésiques. Ainsi, quand il montre plus tard de l'angoisse devant de petits animaux qui disparaissent dans des trous ou en sortent, Rank explique cette réaction par la perception d'une analogie qui ne peut pourtant pas frapper l'enfant. Le second, que, dans l'appréciation de ces situations d'angoisse ultérieures, Rank, selon les besoins, attribue de l'efficience au souvenir de l'heureuse existence intra-utérine ou de la perturbation traumatique de celle-ci, ce qui laisse grandes ouvertes les portes à l'arbitraire dans l'interprétation. Tel ou tel cas d'angoisse enfantine s'oppose directement à l'application du principe de Rank. Lorsque l'enfant est placé dans l'obscurité ou la solitude, nous devrions nous attendre à ce qu'il accueille avec satisfaction cette réinstauration de la situation intra-utérine, et quand le fait qu'il réagisse alors précisément par de l'angoisse est ramené au souvenir de la

perturbation de ce bonheur par la naissance, on ne peut plus longtemps méconnaître 167 ce qu'il y a de contraint dans cette tentative d'explication. [23]

Il me faut tirer la conclusion que les phobies d'enfance les plus précoces n'autorisent pas qu'on les ramène directement à l'impression laissée par l'acte de la naissance et qu'elles se sont soustraites jusqu'à maintenant à toute explication. On ne peut méconnaître un certain apprêtement à l'angoisse du nourrisson. Loin d'avoir sa plus grande force immédiatement après la naissance, pour décroître ensuite lentement, il apparaît seulement plus tard avec le progrès du développement animique et persiste tout au long d'une certaine période de l'enfance. Si de telles phobies précoces s'étendent au-delà de ce temps, elles éveillent le soupçon d'une perturbation névrotique, encore que leur relation aux névroses ultérieures de l'enfance, bien nettes, ne nous soit nullement intelligible.

La manifestation d'angoisse chez l'enfant ne nous est compréhensible que dans peu de cas ; c'est à ceux-ci que nous devrons nous en tenir. Ainsi, quand l'enfant est seul, dans l'obscurité, et quand il trouve une personne étrangère à la place de celle qui lui est familière (la mère). Ces trois cas se réduisent à une condition unique, l'absence ressentie de la personne pour qui on éprouve de l'amour (de la désirance). Mais à partir de là la voie est libre pour la compréhension de l'angoisse et pour l'unification des contradictions qui semblent s'y rattacher.

L'image mnésique de la personne pour qui on éprouve de la désirance est assurément investie intensément, vraisemblablement d'abord de façon hallucinatoire. Mais ceci n'a aucun succès et alors l'apparence est que cette désirance vire à l'angoisse. On a exactement l'impression que cette angoisse est une expression du

23 Otto Rank : Le trauma de la naissance et sa significativité pour la psychanalyse. Internationale Psychoanalytische Bibliothek, XIV, 1924. [Cf. *supra*, p. 33, note a.]

désarroi, que cet être encore très peu développé ne sait rien faire de mieux de cet investissement de désirance. L'angoisse apparaît donc comme

Lune réaction à l'absence éprouvée de l'objet et il s'impose à nous comme analogies que l'angoisse de castration a aussi pour contenu la séparation d'avec un objet hautement esümé et que l'angoisse la plus originelle (1' « angoisse originaire » de la naissance) fit son apparition lors de la séparation d'avec la mère.

La suite de la réflexion conduit au-delà de cet accent mis sur la perte d'objet. Si le nourrisson réclame la perception de la mère, c'est seulement bien sûr parce qu'il sait déjà par expérience qu'elle satisfait sans délai tous ses besoins. La situation à laquelle il donne

une valeur de « danger », contre laquelle il veut être assuré, est donc celle de la non-satisfaction, de l'accroissement de la tension de besoin, face à laquelle il est impuissant. Selon moi tout s'ordonne à partir de ce point de vue. La situation d'insatisfaction, dans laquelle des grandeurs de stimulus atteignent une hauteur empreinte de déplaisir, sans trouver à être maîtrisées par utilisation psychique et éconduction, doit être pour le nourrisson l'analogie avec l'expérience vécue de la naissance, la répétition de la situation de danger ; ce qui est commun à toutes deux c'est la perturbation économique du fait de l'accroissement des grandeurs de stimulus requérant liquidation, ce facteur est donc le véritable noyau du « danger ». Dans les deux cas survient la réaction d'angoisse, qui s'avère encore appropriée à une fin chez le nourrisson aussi, du fait que l'orientation de l'éconduction vers la musculature du souffle et de la voix appelle maintenant la mère auprès de lui, tout comme jadis elle déclencha l'activité pulmonaire afin de faire disparaître les stimuli internes. L'enfant n'a pas besoin d'avoir conservé de sa naissance plus que cette caractérisation du danger.

Avec l'expérience qu'un objet externe, susceptible d'être saisi par la perception, peut mettre fin à la situation dangereuse qui fait

penser à la naissance, le contenu du danger se déplace maintenant de la situation économique à sa condition, la perte d'objet. L'absence éprouvée de la mère devient alors le danger à l'arrivée duquel le nourrisson donne le signal d'angoisse, avant même que la situation économique redoutée ne soit arrivée. Cette transformation signifie un premier grand progrès dans la prise en charge de l'auto-conservation, elle inclut en même temps le passage de la néoapparition automatique, involontaire, de l'angoisse, à sa reproduction intentionnelle comme signal du danger.

Dans les deux perspectives, aussi bien comme phénomène automatique que comme signal salvateur, P angoisse se révèle être le produit du désaide psychique du nourrisson, qui est, cela va de soi, 169 le pendant de son désaide biologique. Cette conjonction frappante – l'angoisse de la naissance aussi bien que l'angoisse du nourrisson reconnaissent pour condition la séparation d'avec la mère – n'a pas besoin d'une interprétation psychologique ; elle s'explique biologiquement avec suffisamment de simplicité par le fait que la

mère, qui avait d'abord apaisé tous les besoins du fœtus par les aménagements de son ventre, poursuit aussi en partie la même fonction par d'autres moyens après la naissance. Vie intra-utérine et première enfance sont bien plus un continuum que la césure3 frappante de l'acte de la naissance ne nous le laisse croire. L'objet maternel psychique remplace pour l'enfant la situation fœtale biologique. Nous ne devons pas oublier pour autant que dans la vie intra-utérine la mère n'était pas un objet, et qu'en ce temps-là il n'y avait pas d'objets.

Il est facile de voir que dans ce contexte il n'y a pas de place pour un abréagir du trauma de la naissance, et qu'une fonction de l'angoisse autre que celle d'un signal aux fins d'évitement de la situation de danger ne peut être décelée. La condition d'angoisse de la perte d'objet a encore une portée bien plus grande. La transformation suivante de l'angoisse, elle aussi, l'angoisse de

castration survenant dans la phase phallique, est une angoisse de séparation et elle est liée à la même condition. Le danger est ici la séparation d'avec l'organe génital. Un cheminement de pensée de Ferenczib, qui semble pleinement justifié, nous permet ici de reconnaître nettement la ligne de corrélation avec les contenus antérieurs de la situation de danger. La haute estimation narcissique du pénis peut se réclamer du fait que la possession de cet organe contient la garantie d'une nouvelle union avec la mère (avec le substitut de la mère) dans l'acte du coït. Etre dépouillé de ce membre équivaut à une séparation renouvelée d'avec la mère, signifie donc être de nouveau livré en désaide à une tension de besoin empreinte de déplaisir (comme lors de la naissance). Mais le besoin, dont la montée est redoutée, est maintenant un besoin spécialisé, celui de la 170 libido génitale, non plus un besoin quelconque comme au temps du nourrisson. J'ajoute ici que la fantaisie du retour dans le ventre maternel est le substitut du coït de l'impuissant (de celui qui est inhibé par la menace de la castration). Au sens de Ferenczi, on

a. *Caesur.* Dans la première édition, et par erreur, *Censur* (censure).

b. Zur Psychoanalyse von Sexualgewohnheiten (mit Beitràgen zur therapeutischen Technik). (Sur la psychanalyse des habitudes sexuelles (avec des contributions à la technique thérapeutique)), *Int. £. Psychoanal.*, 1925, *11,* 6-39. (Trad. franç. Psychanalyse des habitudes sexuelles, *in* S. Ferenczi, *Œuvres complètes,* t. III, Paris, Payot.) peut dire que l'individu qui, pour le retour dans le ventre maternel, voulait se faire représenter par son organe génital, remplace maintenant régressivement cet organe par sa personne tout entière.

Les progrès dans le développement de l'enfant, l'accroissement de son indépendance, la partition plus tranchée de son appareil animique en plusieurs instances, la survenue de nouveaux besoins,

ne peuvent rester sans influence sur le contenu de la situation de danger. Nous avons suivi sa transformation de la perte de l'objet maternel jusqu'à la castration et nous voyons que le pas suivant est causé par la puissance du sur-moi. Avec l'impersonnalisation de l'instance parentale, de qui l'on redoutait la castration, le danger devient plus indéterminé. L'angoisse de castration se développe en angoisse de conscience, en angoisse sociale. Il n'est maintenant plus aussi facile d'indiquer ce que l'angoisse redoute. La formule : « séparation, exclusion de la horde » ne touche que cette part plus tardive du sur-moi qui s'est développée en étayage sur des modèles sociaux, non pas le noyau du sur-moi qui correspond à l'instance parentale introjectée. Exprimé de façon plus générale, c'est à la colère, à la punition du sur-moi, à la perte d'amour de sa part, que le moi donne valeur de danger et à quoi il répond par le signal d'angoisse. Il m'est apparu que la transformation ultime de cette angoisse devant le sur-moi était l'angoisse de mort (angoisse pour la vie), l'angoisse devant la projection du sur-moi dans les puissances du destin.

Il m'est jadis arrivé d'accorder une certaine valeur à la présentation selon laquelle c'est l'investissement retiré lors du refoulement qui se voit utilisé comme éconduction d'angoisse. Cela m'apparaît aujourd'hui à peine digne d'intérêt. La différence réside en ceci que je croyais autrefois que l'angoisse apparaissait automatiquement dans chaque cas par un processus économique, tandis que la conception actuelle de l'angoisse comme un signal intentionnellement donné par le moi, aux fins d'influencer l'instance plaisir-déplaisir, nous rend indépendants de cette contrainte économique. Il n'y a naturellement rien à redire à l'hypothèse que le moi utilise précisément l'énergie, devenue libre du fait de son retrait lors du refoulement, pour éveiller l'affect, mais il est devenu sans significativité de savoir avec quelle part d'énergie ceci advient.

Une autre thèse qu’il m’est arrivé d’énoncer réclame maintenant une vérification à la lumière de notre nouvelle conception. C’est l’affirmation que le moi est le lieu de l’angoisse proprement dit ; à mon avis elle s’avérera pertinente. Nous n’avons en effet aucune occasion d’attribuer au sur-moi une quelconque manifestation d’angoisse. Mais lorsqu’il est question d’une angoisse du ça, on n’a pas à contredire, mais à corriger une expression maladroite. L’angoisse est un état d’affect qui ne peut naturellement être éprouvé que par le moi. Le ça ne peut pas avoir de l’angoisse comme le moi, il n’est pas une organisation, ne peut juger de situations de danger. En revanche, l’occurrence est extrêmement fréquente où se préparent ou s’effectuent dans le ça des processus qui donnent au moi l’occasion du développement d’angoisse ; en fait, les refoulements vraisemblablement les plus précoces, comme la majorité des refoulements ultérieurs, sont motivés par une telle angoisse du moi devant tels ou tels processus dans le ça. Nous différencions de nouveau ici, à juste raison, ces deux cas, celui où il se produit dans le ça quelque chose qui active pour le moi une des situations de danger et l’amène par là à donner le signal d’angoisse en vue de l’inhibition*, et l’autre cas où s’instaure dans le ça la situation analogue au trauma de la naissance, dans laquelle on en arrive automatiquement à la réaction d’angoisse. On rapproche ces deux cas l’un de l’autre, si l’on met en relief que le second correspond à la première et originelle situation de danger, mais le premier à l’une des conditions d’angoisse qui en est dérivée plus tard. Ou bien, rapporté aux affections qui se produisent effectivement : que le second cas est effectif dans l’étiologie des névroses actuelles, que le premier reste caractéristique de celle des psychonévroses.

172

Nous voyons maintenant que nous n’avons pas besoin de dévaloriser des enquêtes antérieurement effectuées mais seulement

de les mettre en liaison avec nos vues plus récentes. On ne peut écarter l'idée que, en cas d'abstinence, de perturbation par mésusage dans le cours de l'excitation sexuelle, de déviation de celle-ci hors de son élaboration psychique, de l'angoisse naît directement de la libido, c.-à-d. qu'est instauré cet état de désaide du moi face à une tension de besoin excessivement grande, état qui, comme lors de la naissance, débouche sur un développement d'angoisse ; ici de nouveau

il y a une possibilité, qui importe peu, mais tombe sous le sens, c'est que ce soit justement l'excédent de libido inemployée qui trouve son éconduction dans le développement d'angoisse. Nous voyons que sur le terrain de ces névroses actuelles, des psychonévroses se développent avec une particulière facilité, c.-à-d. sans doute que le moi fait des tentatives pour s'épargner l'angoisse qu'il a appris à maintenir suspendue un certain temps et pour la lier par formation de symptôme. L'analyse des névroses de guerre traumatiques, nom qui d'ailleurs englobe des affections d'espèces très diverses, aurait vraisemblablement abouti à montrer qu'un grand nombre d'entre elles participe des caractères des névroses actuelles.

173

Lorsque nous présentions le développement des diverses situations de danger à partir du prototype de la naissance, prototype originel, nous étions loin de vouloir affirmer que chaque condition d'angoisse ultérieure invalide purement et simplement la précédente. Les progrès du développement du moi contribuent toutefois à dévaloriser la situation de danger précédente et à la mettre à l'écart, si bien que l'on peut dire qu'à un âge de développement déterminé est attribuée adéquatement en quelque sorte une certaine condition d'angoisse. Le danger du désaide psychique correspond dans la vie à l'époque de l'immaturité du moi, comme le danger de la perte d'objet à l'absence d'autonomie des

premières années d'enfance, le danger de castration à la phase phallique, l'angoisse de sur-moi au temps de latence. Mais toutes ces situations de danger et conditions d'angoisse peuvent cependant persister côte à côte et induire le moi à la réaction d'angoisse, même à des époques postérieures aux époques adéquates, ou bien plusieurs d'entre elles peuvent prendre efficience simultanément. Il est possible qu'il existe aussi des relations plus étroites entre la situation de danger efficiente et la forme de la névrose qui lui succède[24].

Lorsque, dans une parue antérieure de ces investigations, nous nous sommes heurtés à la significativité du danger de castration dans plus d'une affection névrotique, nous nous sommes bien promis de ne pourtant pas surestimer ce facteur, étant donné qu'il ne pourrait pourtant pas être décisif, s'agissant du sexe féminin, assurément davantage disposé à la névrose. Nous voyons maintenant que nous ne courons pas le danger de déclarer l'angoisse de castration moteur unique des processus de défense conduisant à la névrose. J'ai exposé ailleurs comment le développement de la petite fille est mené par le complexe de castration à l'investissement'd'objet tendre. C'est précisément chez la femme que la situation de danger de la perte d'objet semble être restée la plus efficiente. Nous nous permettons d'apporter à sa condition d'angoisse cette petite modification qu'il ne s'agit plus de l'absence éprouvée ou de la 174 perte réelle de l'objet, mais de la perte d'amour de la part de l'objet.

24 Depuis que nous avons différencié le moi et le ça, notre intérêt pour les problèmes du refoulement ne pouvait qu'être ravivé. Jusqu'alors il nous avait suffi d'envisager les faces du processus tournées vers le moi, le maintien à l'écart loin de la conscience et de la motilité, et la formation de substitut (de symptôme) ; de la motion pulsionnelle refoulée elle-même nous admettions qu'elle subsistait non modifiée dans l'inconscient pendant une durée indéterminée. Maintenant l'intérêt se tourne vers les destins du refoulé, et nous pressentons qu'une telle persistance non modifiée et non modifiable ne va pas de soi, qu'elle n'est peut-être même pas habituelle. La motion pulsionnelle originelle a été

Comme il est certain que l'hystérie a une plus grande affinité avec la féminité, tout comme la névrose de contrainte avec la masculinité, nous ne sommes pas loin de supposer que la condition d'angoisse de la perte d'amour joue dans l'hystérie un rôle semblable à celui de la menace de castration dans les phobies, et à celui de l'angoisse de sur-moi dans la névrose de contrainte.

en tout cas inhibée par le refoulement et déviée de son but. Mais son amorce dans l'inconscient a-t-elle été conservée et s'est-elle montrée résistante* face aux influences modificatrices et dévalorisantes de la vie ? Subsistent-ils donc encore les anciens souhaits dont l'analyse nous rapporte l'existence antérieure ? La réponse semble toute proche et assurée : les anciens souhaits refoulés doivent nécessairement persister encore dans l'inconscient, puisque nous trouvons encore efficients leurs rejetons, les symptômes. Mais elle n'est pas suffisante, elle ne permet pas de décider entre les deux possibilités, savoir si l'ancien souhait n'agit maintenant que par ses rejetons auxquels il a transféré toute son énergie d'investissement, ou si en dehors de cela il est lui-même resté conservé. Si son destin était de s'épuiser dans l'investissement de ses rejetons, alors il reste encore cette troisième possibilité qu'il ait été revivifié par régression dans le cours de la névrose, aussi inactuel qu'il puisse être présentement. On ne doit pas tenir ces supputations pour oiseuses ; bien des choses dans les manifestations de la vie d'âme, aussi bien morbide que normale, semblent exiger que l'on pose de telles questions. Dans mon étude sur la disparition du complexe d'Œdipeb, mon attention a été attirée sur la différence entre le simple refoulement et la suppression effective d'une ancienne motion de souhait.

a. *résistent.*

b. Cf. *supra,* p. 27.

IX.

Ce qu'il nous reste maintenant à traiter, ce sont les relations 175 entre la formation de symptôme et le développement d'angoisse.

Deux opinions là-dessus semblent être largement répandues. L'une nomme l'angoisse elle-même un symptôme de la névrose, l'autre croit à un rapport beaucoup plus intime entre les deux. Suivant celle-ci, toute formation de symptôme ne serait entreprise que pour échapper à l'angoisse ; les symptômes lient l'énergie psychique qui, sans cela, serait éconduite sous forme d'angoisse, si bien que l'angoisse serait le phénomène fondamental et le problème capital de la névrose.

Le bien-fondé au moins partiel de cette seconde affirmation peut être démontré par des exemples péremptoires. Si l'on abandonne à lui-même dans la rue un agoraphobe qu'on y a accompagné, il produit un accès d'angoisse ; si l'on fait en sorte d'empêcher un névrosé de contrainte de se laver les mains après un toucher, il devient la proie d'une angoisse presque insupportable. Il est donc clair que la condition d'être-accompagné et l'action de contrainte de se laver avaient pour visée et aussi pour succès de prévenir de telles éruptions d'angoisse. En ce sens, toute inhibition que le moi s'impose peut aussi être nommée symptôme.

Comme nous avons ramené le développement d'angoisse à la situation de danger, nous préférerons dire que les symptômes sont créés pour soustraire le moi à la situation de danger. Si la formation de symptôme est empêchée, Je danger survient effectivement, c.-à-d. que s'instaure cette situation analogue à celle de la nais – 176 sance, dans laquelle le moi se trouve en désaide face à la revendication pulsionnelle constamment croissante, donc la première et la plus originelle des conditions d'angoisse. Selon notre façon de voir, les relations entre angoisse et symptôme s'avèrent moins étroites qu'il n'avait été admis, conséquence de ce fait que nous avons intercalé

entre les deux le facteur de la situation de danger. Nous pouvons dire aussi, pour compléter, que le développement d'an-

goisse engage la formation de symptôme, qu'il est même un présupposé nécessaire de celle-ci, car si le moi, par le développement d'angoisse, ne secouait pas pour la réveiller l'instance plaisir-déplaisir, il n'acquerrait pas le pouvoir d'arrêter le processus préparé dans le ça et menaçant dangereusement. Ici, il est impossible de méconnaître la tendance à se limiter à un minimum de développement d'angoisse, à n'utiliser l'angoisse que comme signal, car sinon on aboutirait seulement à ressentir à un autre endroit le déplaisir qui menace de par le processus pulsionnel, ce qui ne serait pas un succès selon la visée du principe de plaisir, mais qui se produit pourtant avec une assez grande fréquence dans les névroses.

La formation de symptôme a donc pour succès effectif de supprimer la situation de danger. Elle a deux faces : l'une, qui nous reste cachée, instaure dans le ça cette modification au moyen de laquelle le moi est soustrait au danger, l'autre, tournée vers nous, montre ce qu'elle a créé à la place du processus pulsionnel soumis à influence, la formation de substitut.

Mais nous devrions nous exprimer plus correctement, attribuer au processus de défense ce que nous venons de dire de la formation de symptôme, et utiliser le nom de formation de symptôme lui-même comme synonyme de formation de substitut. Il paraît alors clair que le processus de défense est analogue à la fuite par laquelle le moi se soustrait à un danger menaçant de l'extérieur : qu'il constitue précisément une tentative de fuite devant un danger de pulsion. Les réserves devant cette comparaison nous aideront à clarifier davantage. Premièrement, on peut objecter que la perte 177 d'objet (la perte de l'amour de la part de l'objet) et la menace de castration sont tout aussi bien des dangers qui menacent de l'extérieur, comme par exemple un animal féroce, qu'elles ne sont donc pas des dangers de pulsion. Mais ce n'est pourtant pas le même cas. Le loup nous

attaquerait vraisemblablement, quelle que soit la façon dont nous nous comportons envers lui ; mais la personne aimée ne nous retirerait pas son amour, la menace de castration ne serait pas proférée contre nous, si nous ne nourrissions pas des sentiments et des intentions déterminés en notre for intérieur. Ainsi ces motions pulsionnelles deviennent des conditions du danger externe et par là elles-mêmes dangereuses ; nous pouvons maintenant

combattre le danger externe par des mesures prises contre des dangers internes. Dans les phobies d'animal, le danger semble être encore complètement ressenti comme un danger extérieur, comme d'ailleurs dans le symptôme il subit un déplacement à l'extérieur.

Dans la névrose de contrainte, il est bien davantage intériorisé, cette part d'angoisse devant le sur-moi qui est angoisse sociale représente* encore le substitut intérieur d'un danger externe, l'autre part, l'angoisse de conscience, est complètement endopsychique.

Une seconde objection dit que dans la tentative de fuite devant un danger externe menaçant, nous ne faisons certes rien d'autre que d'agrandir la distance spatiale entre nous et ce qui est menaçant. Nous ne nous mettons certes pas sur la défensive contre le danger, ne cherchons pas à changer quelque chose à ce danger lui-même, comme dans cet autre cas où nous fonçons sur le loup avec un gourdin ou tirons sur lui avec un fusil. Mais le processus de défense semble faire plus que ce qui correspond à une tentative de fuite. Il intervient bien dans le cours pulsionnel menaçant, le réprime d'une manière ou d'une autre, le dévie de son but, le rend par là non dangereux. Cette objection semble impossible à écarter, il nous faut la prendre en compte. Nous estimons qu'il peut fort bien y avoir des processus de défense que l'on peut comparer à bon droit à une tentative de fuite, tandis que dans d'autres le moi se met de façon bien plus active sur la défensive, qu'il entreprend des actions contraires énergiques. Si tant est que la comparaison de la défense avec la fuite n'est pas mise à mal par la circonstance que le moi et la

pulsion dans le ça sont bien des parties de la même 178 organisation, non des existants séparés, comme le loup et l'enfant, de sorte que chaque espèce de comportement du moi ne peut qu'exercer une action modificatrice sur le processus pulsionnel.

Par l'étude des conditions d'angoisse nous avons été forcés d'envisager le comportement du moi lors de la défense pour ainsi dire dans une transfiguration rationnelle. Chaque situation de danger correspond à une certaine époque de la vie ou phase de développement de l'appareil animique et apparaît justifiée pour celle-ci. L'être de la prime enfance n'est effectivement pas équipé pour maîtriser psychiquement de grandes sommes d'excitation qui arrivent de l'extérieur ou de l'intérieur. À une certaine époque de la vie l'intérêt le plus important est effectivement que les personnes dont on dépend ne retirent pas leur tendre sollicitude. Quand le petit garçon ressent le puissant père comme rival auprès de la mère, quand il découvre en lui-même ses penchants agressifs contre lui et ses visées sexuelles sur la mère, il a bien le droit d'avoir peur de lui, et l'angoisse devant sa punition peut, par renforcement phylogénétique, se manifester en angoisse de castration. Avec l'entrée dans des relations sociales, l'angoisse devant le sur-moi, la conscience morale, devient une nécessité, la suppression de ce facteur devient la source de graves conflits et dangers, etc. Mais à ceci justement se rattache un nouveau problème.

Tentons de remplacer pour un moment l'affect d'angoisse par un autre, par ex. l'affect de douleur. Nous tenons pour tout à fait normal que la fille de quatre ans pleure douloureusement quand une de ses poupées se casse, qu'elle pleure à six ans quand la maîtresse lui fait une réprimande, à seize ans quand son bien-aimé ne se soucie pas d'elle, à vingt-cinq ans peut-être quand elle enterre un enfant. Chacune de ces conditions de douleur a son temps et s'éteint une fois celui-ci écoulé ; les dernières, définitives, se conservent alors pour toute la vie. Mais nous serions frappés si cette fille, étant

femme et mère, pleurait sur une babiole abîmée. C'est pourtant ainsi que se conduisent les névrosés. Dans leur appareil animi-que, toutes les instances visant à la maîtrise des stimuli à l'intérieur de vastes frontières sont depuis longtemps mises en forme, ils sont suffisamment adultes pour satisfaire eux-mêmes la plupart de leurs besoins, ils savent depuis longtemps que la castration n'est plus pratiquée en tant que punition et pourtant ils se conduisent comme si les anciennes situations de danger subsistaient encore, ils restent attachés à toutes les conditions d'angoisse antérieures.

La réponse à cela nous entraînera assez loin. Il lui faudra avant tout passer au crible l'état des faits. Dans un grand nombre de cas, les anciennes conditions d'angoisse sont délaissées effectivement après avoir déjà engendré des réactions névrotiques. Les phobies des tout petits enfants devant la solitude, l'obscurité et devant les étrangers, qui peuvent presque être appelées normales, passent le plus souvent quelques années plus tard, elles « s'en vont avec la croissance », comme on le dit de nombreux autres troubles de l'enfance. Les si fréquentes phobies d'animal ont le même destin, bien des hystéries de conversion des années d'enfance ne trouvent plus tard aucun prolongement. Le cérémonial est dans le temps de latence un événement d'une fréquence extrême, seul un très faible pourcentage de ces cas se développe ultérieurement en une pleine névrose de contrainte. Les névroses d'enfant sont d'une façon générale – dans la mesure où suffisent nos expériences sur les enfants des villes de race blanche, soumis à des exigences culturelles plus élevées – des épisodes réguliers du développement, bien que l'on persiste à leur accorder trop peu d'attention. On ne trouve pas absents les signes de la névrose d'enfance fût-ce chez un seul névrosé adulte, tandis qu'il s'en faut de beaucoup que tous les enfants qui les manifestent deviennent aussi plus tard des névrosés.

Il faut donc qu'au cours de la maturation des conditions d'angoisse aient été abandonnées et que des situations de danger

aient perdu leur significativité. À cela s'ajoute que quelques-unes de ces situations de danger réussissent à survivre en des temps ultérieurs du fait qu'elles modifient leur condition d'angoisse en fonction du temps actuel. Ainsi par ex. l'angoisse de castration se conserve sous le masque de la phobie de la syphilis, une fois qu'on a appris que la 180 castration n'est certes plus en usage comme punition pour avoir donné libre cours aux désirs sexuels, mais qu'en revanche de graves affections menacent la liberté pulsionnelle. Parmi les conditions d'angoisse, d'autres ne sont absolument pas vouées à la disparition, mais doivent accompagner l'être humain tout au long de la vie, comme celle de l'angoisse devant le sur-moi. Le névrosé se différencie alors des individus normaux en ceci qu'il accroît démesurément les réactions à ces dangers. Contre le retour de la situation d'angoisse traumatique originelle, même le fait d'être adulte n'offre finalement pas, lui non plus, de protection suffisante ; il se pourrait qu'il y eût pour chacun une frontière au-delà de laquelle son appareil animique fait défaillance dans la maîtrise des quantités d'excitation requérant liquidation.

Il est impossible que ces petites rectifications soient vouées à ébranler le fait dont il est discuté ici, ce fait que tant d'êtres humains restent infantiles dans leur comportement envers le danger et ne surmontent pas des conditions d'angoisse périmées ; contester

cela serait dénier le fait de la névrose, car ce sont justement ces personnes que l'on appelle des névrosés. Mais comment cela est-il possible ? Pourquoi toutes les névroses ne sont-elles pas des épisodes du développement, qui seraient clos une fois atteinte la phase suivante ? D'où vient le facteur durée dans ces réactions au danger ? D'où vient le privilège, dont l'affect d'angoisse semble jouir sur tous les autres affects, d'être le seul à provoquer des réactions qui se séparent des autres comme anormales et qui s'opposent, comme inappropriées à une fin, au flot de la vie ? En d'autres termes, nous nous retrouvons inopinément devant la question irritante qui a

été si souvent posée : d'où vient la névrose, quel est son motif ultime, son motif particulier ? Après des décennies d'efforts analytiques, ce problème se dresse devant nous, intact comme au commencement.

X.

L'angoisse est la réaction au danger. L'on ne peut tout de même pas écarter l'idée que c'est en corrélation avec l'essence du danger que l'affect d'angoisse peut obtenir par contrainte une position d'exception dans l'économie animique. Mais les dangers sont des dangers communs à tous les hommes, les mêmes pour tous les individus ; ce dont nous avons besoin et dont nous ne disposons pas, c'est d'un facteur qui rende compréhensible la sélection des individus pouvant soumettre l'affect d'angoisse, malgré sa particularité, au fonctionnement animique normal, ou qui détermine qui échouera nécessairement dans cette tâche. Je me trouve en présence de deux tentatives pour découvrir un tel facteur ; il est compréhensible que chacune de ces tentatives puisse escompter un accueil sympathique, étant donné qu'elle promet de remédier à un besoin tourmentant. Les deux tentatives se complètent l'une l'autre en attaquant le problème aux deux bouts opposés. La première fut entreprise il y a plus de dix ans par Alfred Adler : réduite à son noyau le plus interne, elle affirme que les êtres humains qui échouent dans la maîtrise de la tâche assignée par le danger sont ceux à qui l'infériorité de leurs organes réserve de trop grandes

difficultés3. Si la proposition *Simplex sigillum verib* tenait bien, alors on ne pourrait que saluer une telle solution0 comme une délivrance01. Mais au contraire, la critique au cours de la décennie écoulée a montré de façon probante la totale déficience de cette explication qui, au surplus, fait fi de toute la richesse de l'état des i82 faits mis à découvert par la psychanalyse.

La seconde tentative, c'est Otto Rank qui l'a entreprise en 1923 dans son livre « Le trauma de la naissance »c. Il ne serait pas

équitable de l'assimiler à la tentative d'Adler sur un point autre que celui ici souligné, car elle reste sur le terrain de la psychanalyse, dont elle continue les cheminements de pensée, et doit être reconnue comme un effort légitime en vue de la solution des problèmes analytiques. Dans la relation donnée entre individu et danger, Rank se détourne de la faiblesse d'organe de l'individu pour se tourner vers l'intensité changeante du danger. Le processus de la naissance est la première situation de danger, le bouleversement économique produit par lui devient le prototype de la réaction d'angoisse ; nous avons suivi il y a peu de temps la ligne de développement qui relie cette première condition d'angoisse à toutes celles qui surviendront plus tard, et nous avons vu à cette occasion qu'elles conservent toutes quelque chose de commun dans la mesure où elles signifient toutes en un certain sens une séparation d'avec la mère, d'abord du point de vue biologique seulement, ensuite au sens d'une perte d'objet directe et plus tard d'une perte d'objet par l'intermédiaire de voies indirectes. La mise à découvert de cette vaste corrélation est un mérite indiscuté de la construction de Rank. Or le trauma de la naissance atteint chacun des individus avec une intensité diverse, la violence de la réaction d'angoisse varie avec la force du trauma, et selon Rank il doit dépendre de cette grandeur initiale du développement d'angoisse que l'individu puisse jamais parvenir à dominer celui-ci, et qu'il devienne névrosé ou normal.

a. Cf. en particulier *Studie über Minderwertigkeit von Organen* (Etude sur l'infériorité d'organes), Berlin, Wien, Urban & Schwarzenberg, 1907.

b. Le simple est le sceau du vrai.

c. *Losung.*

d. *Erlosung.*

e. Cf. *supra,* p. 33, note a.

La critique détaillée des thèses de Rank n'est pas notre tâche, celle-ci est seulement d'examiner si elles sont utilisables pour la

solution de notre problème. La formule de Rank, selon laquelle devient névrosé celui qui ne réussit jamais en raison de la force du trauma de la naissance à abréagir pleinement celui-ci, est hautement attaquable sur le plan théorique. On ne sait pas exactement ce que 183 l'on entend par l'abréagir du trauma. Si l'on prend cela à la lettre, on arrive à la conclusion intenable que le névrosé se rapproche d'autant plus du rétablissement de la santé qu'il reproduit plus fréquemment et plus intensément l'affect d'angoisse. C'est en raison de cette contradiction avec la réalité effective que j'avais en son temps abandonné la théorie de l'abréagir qui jouait un si grand rôle dans la catharsis. L'accent mis sur la force variable du trauma de la naissance ne laisse aucune place à la revendication étiologique justifiée de la constitution héréditaire. Cette force est bien un facteur organique qui se comporte envers la constitution comme un élément fortuit et qui est lui-même dépendant de nombreuses influences que l'on doit nommer fortuites, par ex. de l'aide apportée au bon moment lors de la naissance. La doctrine de R a n k a absolument laissé de côté les facteurs constitutionnels tout comme phylogénétiques. Mais si l'on veut faire place à la significativité de la constitution, par exemple avec cette modification que ce qui importerait bien plutôt c'est l'ampleur avec laquelle l'individu réagit à l'intensité variable du trauma de la naissance, alors on a ravi à la théorie sa significativité et restreint le facteur nouvellement introduit à un rôle accessoire. Ce qui décide s'il y a débouché dans la névrose ou non dépend alors d'un autre domaine, une fois encore inconnu.

Le fait que l'être humain ait en commun avec les autres mammifères le processus de la naissance, tandis que lui échoit, par rapport aux animaux, le privilège d'une disposition particulière à la névrose, ne plaidera guère en faveur de la doctrine de Rank. Mais l'objection principale demeure qu'elle est suspendue dans les airs au lieu de s'appuyer sur une observation assurée. Il n'y a aucune bonne investigation sur le point de savoir si une naissance difficile et

traînant en longueur coïncide d’une manière qu’on ne peut méconnaître avec un développement de la névrose, ni même si des enfants nés de cette façon sont les seuls à montrer les phénomènes

de l’anxiété infantile-précoce plus longtemps ou plus fortement que d’autres. Si l’on fait valoir que des naissances précipitées et faciles pour la mère peuvent avoir pour l’enfant la signification de graves traumas, l’exigence reste cependant maintenue que des naissances qui conduisent à l’asphyxie devraient permettre de reconnaître 184 avec certitude les conséquences prétendues. Il semble que ce soit un avantage de l’étiologie de Rank de mettre en avant un facteur qui est accessible à un examen approfondi sur le matériel de l’expérience ; aussi longtemps qu’on n’a pas effectivement procédé à un tel examen, il est impossible de juger de sa valeur.

En revanche, je ne puis me rallier à l’opinion que la doctrine de Rank contredit la significativité étiologique des pulsions sexuelles reconnue jusqu’ici dans la psychanalyse ; en effet, elle se réfère seulement au rapport de l’individu à la situation de danger et laisse ouverte cette bonne issue, à savoir que celui qui n’a pas pu maîtriser les dangers initiaux doit aussi faire défaillance dans les situations de danger sexuel émergeant plus tard et qu’il sera par là poussé dans la névrose.

Je ne crois donc pas que la tentative de Rank nous ait apporté la réponse à la question du fondement de la névrose, et j’estime qu’il n’est pas encore possible de décider dans quelle mesure elle comporte pourtant une contribution à la solution de la question. Si les investigations quant à l’influence d’une naissance difficile sur la disposition aux névroses ont un résultat négatif, cette contribution doit être estimée mince. Il y a fort à craindre que le besoin de trouver une « cause ultime » tangible et unitaire à la nervosité restera toujours insatisfait.

Le cas idéal, dont le médecin a vraisemblablement aujourd'hui encore la nostalgie, serait celui du bacille qui se laisse isoler, cultiver à l'état pur, et dont l'inoculation provoque chez chaque individu la même affection. Ou de façon un peu moins fantastique : la présentation de substances chimiques, dont l'administration produit ou supprime des névroses déterminées. Mais la vraisemblance ne parle pas en faveur de telles solutions du problème.

La psychanalyse conduit à des issues moins simples, moins satisfaisantes. Je n'ai ici à répéter que des choses connues depuis longtemps, rien à ajouter de nouveau. Lorsque le moi a réussi à se 185 défendre contre une motion pulsionnelle dangereuse, par ex. par le

processus du refoulement, il a certes inhibé et lésé cette partie du ça, mais il lui a en même temps donné une part d'indépendance et a renoncé à une part de sa propre souveraineté. Cela découle de la nature du refoulement qui est au fond une tentative de fuite. Le refoulé est maintenant « hors la loi »a, exclu de la grande organisation du moi, soumis seulement aux lois qui régnent dans le domaine de l'inconscient. Si maintenant la situation de danger se modifie, de sorte que le moi n'a aucun motif pour exercer une défense contre une motion pulsionnelle nouvelle, analogue à la motion refoulée, alors les conséquences de la restriction du moi deviennent manifestes. Le cours pulsionnel nouveau s'effectue sous l'influence de l'automatisme – je préférerais dire de la contrainte de répétition –, il chemine sur les mêmes voies que celui qui a été antérieurement refoulé, comme si la situation de danger surmontée existait encore. Le facteur de fixation, inclus dans le refoulement, est donc la contrainte de répétition du ça inconscient qui, normalement, n'est supprimée que par la fonction librement mobile du moi. Sans doute le moi peut-il parfois réussir à abattre de nouveau les barrières du refoulement qu'il a lui-même érigées, à regagner son influence sur la motion pulsionnelle et à diriger le cours pulsionnel nouveau

dans le sens de la situation de danger modifiée. Le fait est qu'il y échoue bien souvent et qu'il ne peut pas défaire ses refoulements. Il se peut que des relations quantitatives soient déterminantes pour l'issue de ce combat. Dans bien des cas, nous avons l'impression que la décision obéit à la contrainte, l'attraction régressive de la motion refoulée et la force du refoulement sont si grandes que la motion nouvelle ne peut que suivre la contrainte de répétition. Dans d'autres cas, nous percevons la contribution d'un autre jeu de forces, l'attraction du prototype refoulé est renforcée par la répulsion de la part des difficultés réelles qui s'opposent à un autre cours de la motion pulsionnelle nouvelle.

Que ce soit là ce qui se passe pour la fixation au refoulement et pour la conservation de la situation de danger qui n'est plus actuelle, trouve sa preuve dans ce fait, en soi modeste mais qu'on

a. *vogelfrei :* expression idiomatique désignant celui qui, privé de la protection des lois, est livré en pâture aux oiseaux et aux bêtes sauvages.

ne saurait guère surestimer théoriquement, celui de la thérapie analytique. Lorsque dans l'analyse nous apportons au moi l'aide qui peut le mettre en état de supprimer ses refoulements, il recouvre son pouvoir sur le ça refoulé et peut laisser les motions pulsionnelles suivre le même cours que si les anciennes situations de danger n'existaient plus. Ce à quoi nous arrivons ainsi s'accorde bien avec ce qui est d'ordinaire la sphère de pouvoir de notre activité médicale. En règle générale, notre thérapie est forcée en effet de se contenter d'amener plus vite, plus sûrement, avec moins de dépense, la bonne issue qui, dans des circonstances favorables, se serait produite spontanément.

Les considérations précédentes nous enseignent que ce sont des relations quantitatives, que l'on ne peut mettre directement en évidence et qui ne peuvent être saisies que par la voie de la conclusion récurrente, qui décident si les anciennes situations de

danger sont maintenues, si les refoulements du moi restent conservés, si les névroses d'enfant trouvent ou non leur continuation. Parmi les facteurs qui participent à la causation des névroses, qui ont créé les conditions dans lesquelles les forces psychiques se mesurent les unes avec les autres, il en est trois, à ce que nous comprenons, qui ressortent, un facteur biologique, un facteur phylogénétique et un facteur purement psychologique. Le facteur biologique est l'état de désaide et de dépendance longuement prolongé du petit enfant d'homme. L'existence intra-utérine de l'homme apparaît face à celle de la plupart des animaux relativement raccourcie ; l'enfant d'homme est envoyé dans le monde plus inachevé qu'eux. L'influence du monde extérieur réel en est renforcée, la différenciation du moi d'avec le ça précocement favorisée, les dangers du monde extérieur rehaussés dans leur significativité, et la valeur de l'objet, qui seul peut protéger contre ces dangers et remplacer la vie intra-utérine perdue, énormément accrue. Ce facteur biologique instaure donc les premières situations de danger et crée le besoin d'être aimé, qui 187 ne quittera plus l'être humain.

Le deuxième facteur, phylogénétique, a été seulement inféré par nous ; c'est un fait très remarquable du développement de la libido qui nous a poussés à en faire l'hypothèse. Nous trouvons que la vie sexuelle de l'être humain ne poursuit pas son développement de

manière continue depuis le début jusqu'à la maturation, comme celle de la plupart des animaux qui lui sont proches, mais qu'elle connaît, après une première floraison précoce jusqu'à la cinquième année, une interruption énergique, pour reprendre de nouveau avec la puberté et se rattacher aux amorces infantiles. Nous estimons qu'il a dû survenir dans les destins de l'espèce humaine quelque chose d'important qui a laissé derrière soi cette interruption du

Îdéveloppement sexuel comme précipité historique. La significativité pathogène de ce facteur résulte de ce que la plupart des revendications pulsionnelles de cette sexualité enfantine sont traitées et écartées défensivement par le moi comme des dangers, si bien que les motions sexuelles ultérieures, celles de la puberté, qui devraient être conformes au moi, sont en danger d'être soumises à l'attraction des prototypes infantiles et de les suivre dans le refoulement. Nous rencontrons ici l'étiologie la plus directe des névroses. Il est remarquable que le contact précoce avec les revendications de la sexualité agisse sur le moi d'une façon similaire à celle du contact prématuré avec le monde extérieur.

Le troisième facteur, ou facteur psychologique, peut être trouvé dans une imperfection de notre appareil animique qui est précisément en corrélation avec sa différenciation en un moi et un ça, et donc remonte aussi en dernier lieu à l'influence du monde extérieur. Par la prise en considération des dangers de la réalité, le moi est obligé de se mettre sur la défensive contre certaines motions pulsionnelles du ça, de les traiter comme des dangers. Mais le moi ne peut se protéger contre des dangers pulsionnels intérieurs d'une manière aussi efficace que contre un morceau de la réalité à lui étrangère. Relié intimement au ça lui-même, il ne peut écarter 188 défensivement le danger de pulsion qu'en restreignant sa propre organisation et en s'accommodant de la formation de symptôme comme substitut du préjudice porté par lui à la pulsion. Si se renouvelle alors la poussée exercée par la pulsion écartée, il en résulte pour le moi toutes les difficultés que nous connaissons comme étant la souffrance névrotique.

Au-delà de cela, il me faut bien le croire, notre intelligence de l'essence et de la causation des névroses n'a pour le moment pas avancé.

XI. Suppléments

Au cours de ces discussions divers thèmes ont été abordés, qu'il 189 a fallu prématurément abandonner et qui doivent être maintenant rassemblés pour conserver la part d'attention à laquelle ils peuvent prétendre.

A. Modifications de vues exprimées antérieurement

a) Résistance et contre-investissement

C'est une part importante de la théorie du refoulement qu'il ne constitue pas un processus se produisant une fois pour toutes, mais qu'il exige une dépense permanente. Si celle-ci disparaissait, la pulsion refoulée qui reçoit de ses sources des afflux continus s'engagerait une prochaine fois dans la même voie dont elle avait été repoussée, le refoulement serait dépossédé de son succès ou bien il faudrait qu'il soit répété un nombre de fois indéterminé. Ainsi découle de la nature continue de la pulsion l'exigence adressée au moi d'assurer son action de défense par une dépense permanente.

C'est cette action visant à la protection du refoulement que nous éprouvons comme résistance lors de l'effort thérapeutique. La résistance présuppose ce que j'ai qualifié de contre-investissement. Un tel contre-investissement devient dans la névrose de 190 contrainte saisissable. Il apparaît ici comme modification du moi, comme formation réactionnelle dans le moi, par renforcement de l'attitude même qui est en opposition avec la direction pulsionnelle à refouler (compassion, scrupulosité, propreté). Ces formations réactionnelles de la névrose de contrainte sont de part en part des exagérations de traits de caractère normaux, développés au cours du temps de latence. Il est bien plus difficile de mettre en évidence le contre-investissement dans l'hystérie, dans laquelle, selon ce que

la théorie laisse attendre, il est tout aussi indispensable. Ici aussi une certaine mesure de modification du moi par formation

réactionnelle ne peut être méconnue et elle devient dans maintes circonstances si frappante qu'elle s'impose à l'attention comme le symptôme majeur de cet état. C'est de cette manière qu'est résolu par ex. le conflit d'ambivalence de l'hystérie, la haine contre une personne aimée est tenue en sujétion par un excès de tendresse envers elle et d'anxiété pour elle. Mais il faut faire ressortir, comme différences avec la névrose de contrainte, que de telles formations réactionnelles n'offrent pas la nature générale de traits de caractère, mais se restreignent à des relations tout à fait spéciales. La femme hystérique par ex. qui traite ses enfants, qu'au fond elle hait, avec une tendresse excessive, n'en devient pas pour autant dans l'ensemble plus portée à l'amour que d'autres femmes, ni même plus tendre pour d'autres enfants. La formation réactionnelle de l'hystérie reste opiniâtrement attachée à un objet déterminé et ne s'élève pas jusqu'à une disposition générale du moi. Pour la névrose de contrainte, c'est précisément cette généralisation, le relâchement des relations d'objet, la facilitation du déplacement dans le choix d'objet, qui sont caractéristiques.

Une autre espèce de contre-investissement semble être plus conforme à la spécificité de l'hystérie. La motion pulsionnelle refoulée peut être de deux côtés activée (de nouveau investie), premièrement de l'intérieur par un renforcement de la pulsion à partir de ses sources d'excitation internes, deuxièmement de l'extérieur par la perception d'un objet que la pulsion souhaiterait. Le contre-investissement hystérique est alors dirigé de façon privilégiée vers l'extérieur, contre la perception dangereuse, il revêt la forme d'une vigilance particulière qui, par des restrictions du moi, évite des situations dans lesquelles la perception surviendrait forcément, et qui parvient à retirer l'attention de cette perception quand elle a malgré tout émergé. Des auteurs français (Laforgue) ont récemment distingué cette opération de l'hystérie par le nom particulier de « scotomisation »a. Encore plus que dans

a. René Laforgue (1894-1962), Verdràngung und Skotomisation (Refoulement et scotomisation), *Int. Z – Psychoanal.,* 1926, *12,* 54-65.

l’hystérie, cette technique du contre-investissement est frappante dans les phobies, dont l’intérêt se concentre sur ce point : s’éloigner toujours plus de la possibilité de la perception redoutée. L’opposition, concernant la direction du contre-investissement, entre hystérie et phobies d’une part et névrose de contrainte d’autre part semble significative, même si elle n’est pas absolue.

Elle nous amène à admettre qu’il existe une corrélation plus intime entre d’une part le refoulement et le contre-investissement externe, et d’autre part la régression et le contre-investissement interne (modification du moi par formation réactionnelle). La défense contre la perception dangereuse est du reste une tâche générale des névroses. Divers commandements et interdits de la névrose de contrainte doivent servir la même visée.

Nous nous sommes rendu compte antérieurement que la résistance que nous avons à surmonter dans l’analyse est produite par le moi qui reste attaché à ses contre-investissements. Le moi a du mal à tourner son attention vers des perceptions et des représentations qu’il s’était jusqu’alors donné pour prescription d’éviter, ou à reconnaître comme siennes des motions qui constituent le plus total opposé avec celles qui, lui étant propres, lui sont familières. Notre combat contre la résistance dans l’analyse se fonde sur une telle conception de cette résistance. Nous rendons celle-ci consciente là où, comme il est si fréquent, par suite de la corrélation avec le refoulé, elle est elle-même inconsciente ; nous lui opposons des arguments logiques lorsqu’elle est ou après qu’elle est devenue consciente, nous promettons au moi profits et primes s’il renonce à la résistance. Concernant la résistance du moi, il n’y a donc rien à 192 mettre en doute ou à rectifier. En revanche, la question se pose de savoir si, à elle seule, elle recouvre l’état de choses auquel nous sommes confrontés dans l’analyse. Nous faisons cette expérience que

le moi trouve encore et toujours des difficultés à défaire les refoulements, même après avoir pris la résolution d'abandonner ses résistances, et nous avons désigné la phase d'effort et de contention qui succède à cette louable résolution, comme celle du « perlaborer ». On est alors amené à reconnaître le facteur dynamique qui

a. Cf. *Das Ich und das Es* (Le moi et le ça), *GW,* XIII ; *OCF.P,* XVI, chap. I.

rend un tel perlaborer nécessaire et compréhensible. Il ne peut guère en aller autrement qu'ainsi : une fois supprimée la résistance du moi, il reste encore à surmonter la puissance de la contrainte de répétition, l'attraction des prototypes inconscients sur le processus pulsionnel refoulé, et il n'y a rien à redire à ce que l'on veut qualifier ce facteur de résistance de l'inconscient. Ne nous laissons pas contrarier par de telles corrections ; elles sont souhaitées si elles font avancer d'un pas notre compréhension, elles ne sont pas une honte si elles ne réfutent pas ce qui précède mais l'enrichissent, éventuellement restreignent une généralité, élargissent une conception trop étroite.

Il ne faut pas admettre que par cette correction nous ayons acquis une vue d'ensemble complète sur les espèces de résistances que nous rencontrons dans l'analyse. En approfondissant davantage, nous notons bien plutôt que nous avons à combattre cinq espèces de résistance qui proviennent de trois côtés, à savoir du moi, du ça et du sur-moi, le moi s'avérant être la source de trois formes différenciées dans leur dynamique. La première de ces trois résistances du moi est la résistance de refoulement, qui a été traitée précédemment et sur laquelle il y a le moins de choses nouvelles à dire. De celle-ci se distingue la résistance de transfert qui est de la même nature, mais qui dans l'analyse a des manifestations autres et bien plus nettes, car elle a réussi à établir une relation à la situation analytique ou à la personne de l'analyste et ainsi à redonner comme la fraîcheur de la vie à un refoulement qui n'aurait dû 193 être que

remémoré. C'est aussi une résistance du moi, mais d'une tout autre nature, que celle procédant du bénéfice de la maladie et se fondant sur l'inclusion du symptôme dans le moi. Elle correspond à la rébellion contre le renoncement à une satisfaction ou à une facilitation. La quatrième espèce de résistance – celle du ça – est celle que nous venons de rendre responsable de la nécessité du perlaborer. La cinquième résistance, celle du sur-moi, celle qui a été reconnue la dernière, la plus obscure, mais pas toujours la plus faible, semble être issue de la conscience de culpabilité ou du besoin de punition ; elle s'oppose à tout succès et en conséquence aussi à la guérison par l'analyse.

b) Angoisse par mutation de libido

La conception de l'angoisse soutenue dans cet essai s'éloigne quelque peu de celle qui me semblait jusqu'à présent justifiée. Autrefois je considérais l'angoisse comme une réaction générale du moi dans les conditions du déplaisir, je cherchais chaque fois à justifier économiquement2 sa survenue et j'admettais, en m'appuyant sur l'investigation des névroses actuelles, que la libido (l'excitation sexuelle) qui est récusée ou n'est pas utilisée par le moi, trouve une éconduction directe sous forme d'angoisse. On ne peut manquer de voir que ces diverses définitions ne vont pas bien ensemble, tout au moins qu'elles ne découlent pas nécessairement l'une de l'autre. De plus, il se dégageait l'apparence d'une relation particulièrement intime entre angoisse et libido, qui à son tour ne s'harmonisait pas avec le caractère général de l'angoisse comme réaction de déplaisir.

194

L'objection contre cette conception procéda de la tendance à faire du moi le seul et unique lieu de l'angoisse, elle fut donc une des conséquences de la subdivision de l'appareil animique tentée dans « Le moi et le ça ». La conception antérieure n'était pas loin de

considérer la libido de la motion pulsionnelle refoulée comme la source de l'angoisse ; selon la conception nouvelle, c'était au contraire le moi qui devait faire les frais de cette angoisse. Donc, angoisse-du-moi ou bien angoisse-de-pulsion (-du-ça). Comme le moi travaille avec de l'énergie désexualisée, l'intime corrélation de l'angoisse et de la libido a été elle aussi relâchée dans la nouvelle conception. J'espère que j'ai réussi au moins à rendre claire la contradiction, à tracer nettement les contours de l'incertitude.

Le rappel dû à Rank que l'affect d'angoisse est, comme je l'affirmai moi-même d'abord, une conséquence du processus de la naissance et une répétition de la situation jadis endurée dans la vie, obligea à un nouvel examen du problème de l'angoisse. Avec sa propre conception de la naissance comme trauma, de l'état d'angoisse comme réaction d'éconduction à celui-ci, de chaque nouvel affect d'angoisse comme tentative pour « abréagir » toujours plus

a. *économiquement* n'existe que dans la première édition et est absent des *GW.*

complètement le trauma, je ne pus avancer bien loin. Il se dégagea l'obligation de remonter de la réaction d'angoisse à la situation de danger qui est derrière elle. Avec l'introduction de ce facteur se dégagèrent de nouveaux points de vue pour considérer la question. La naissance devenait le prototype de toutes les situations de danger ultérieures se dégageant dans de nouvelles conditions, quand se modifie la forme d'existence et que progresse le développement psychique. Mais sa significativité propre fut aussi restreinte à cette relation prototypique au danger. L'angoisse éprouvée lors de la naissance devint alors le prototype d'un état d'affect qui devait forcément partager les destins d'autres affects. Il se reproduisait soit automatiquement dans des situations qui étaient analogues à ses situations d'origine, comme forme de réaction inappropriée à une fin, après avoir été appropriée dans la première

situation de danger. Ou bien le moi acquérait un pouvoir sur cet affect et le reproduisait lui-même, se servait de lui comme d'une mise en garde contre le danger et comme d'un moyen pour éveiller l'intervention du mécanisme de plaisir-déplaisir. La significativité biologique de l'affect d'angoisse trouvait ses droits dès lors que l'angoisse était reconnue comme la réaction générale à la situation de danger ; le rôle du moi comme lieu de l'angoisse était confirmé dès lors qu'était concédée au moi la fonction de produire selon ses besoins l'affect 195 d'angoisse. À l'angoisse étaient ainsi assignés dans la vie ultérieure deux modes d'origine, l'un involontaire, automatique, à chaque-fois économiquement justifié, lorsque s'était instaurée une situation de danger analogue à celle de la naissance, l'autre produit par le moi, lorsqu'une telle situation ne faisait que menacer, pour inviter à son évitement. Dans ce second cas, le moi se soumettait à l'angoisse en quelque sorte comme à une vaccination, pour échapper, par une éruption affaiblie de maladie, à un accès non affaibli. Il se représentait en quelque sorte la situation de danger de façon vivante, avec une tendance, impossible à méconnaître, à limiter cette pénible expérience de vie à une allusion, à un signal. La manière dont à cette occasion les diverses situations de danger se développent à la suite l'une de l'autre, tout en restant génétiquement connectées les unes aux autres, a déjà été présentée en détail. Peut-être réussirons-nous à pénétrer un peu plus avant dans la

compréhension de l'angoisse si nous nous attaquons au problème du rapport entre angoisse névrotique et angoisse de réel.

La transposition directe de la libido en angoisse qui était affirmée antérieurement est pour notre intérêt devenue maintenant moins significative. Si nous la soumettons néanmoins à réflexion, nous avons à différencier plusieurs cas. En ce qui concerne l'angoisse que le moi provoque comme signal, elle n'entre pas en ligne de compte ; ni donc, non plus, dans toutes les situations de danger qui amènent le moi à engager un refoulement.

L'investissement libidinal de la motion pulsionnelle refoulée connaît, comme on le voit le plus nettement dans l'hystérie de conversion, une autre utilisation que la transposition en angoisse et l'éconduction comme angoisse. En revanche, dans la suite de la discussion de la situation de danger, nous rencontrerons ce cas, le développement d'angoisse, sur lequel il faut vraisemblablement porter un jugement différent.

c) Refoulement et défense

Dans le contexte des débats sur le problème de l'angoisse, j'ai repris un concept – ou pour m'exprimer plus modestement : un terme – dont je m'étais servi exclusivement au début de mes 196 études il y a trente ans et que j'avais laissé tomber ultérieurement.

Je veux dire celui de processus de défense[25]. Je le remplaçai par la suite par celui de refoulement, mais le rapport entre les deux resta indéterminé. J'estime maintenant qu'il y a un avantage certain à revenir au vieux concept de défense, à condition de bien poser qu'il doit être la désignation générale pour toutes les techniques dont le moi se sert dans ses conflits menant éventuellement à la névrose, tandis que refoulement reste le nom de l'une de ces méthodes de défense, bien déterminée, qui, par suite de l'orientation de nos investigations, fut la première à nous être mieux connue.

Même une simple innovation terminologique demande à être justifiée, elle doit être l'expression d'un nouveau mode de considération ou d'un élargissement de nos vues. La reprise du concept de

défense et la restriction du concept de refoulement tiennent maintenant compte d'un fait qui est connu depuis longtemps, mais qui a gagné en significativité en raison de quelques découvertes récentes. Ce que l'expérience nous a appris en premier sur le

25 Voir : Les névropsychoses de défense [Die Abwehr-Neuropsychosen, *GW,* I ; *OCF.P,* III].

refoulement et la formation de symptôme, ce fut au contact de l'hystérie ; nous vîmes que le contenu de perception d'expériences vécues excitantes, le contenu de représentation de formations de pensée pathogènes est oublié et exclu de la reproduction dans la mémoire, et c'est pourquoi nous avons reconnu dans le maintien à l'écart de la conscience un caractère majeur du refoulement hystérique. Plus tard, nous avons étudié la névrose de contrainte et trouvé que dans cette affection les incidents pathogènes ne sont pas oubliés. Ils restent conscients mais sont « isolés » d'une manière qui n'est pas encore représentable, si bien qu'est atteint à peu près le même succès que par l'amnésie hystérique. Mais la différence est assez grande pour justifier notre opinion que le processus au moyen duquel la névrose de contrainte élimine une revendication pulsion-197 nelle ne peut être le même que dans l'hystérie. Des investigations ultérieures nous ont enseigné que dans la névrose de contrainte, sous l'influence de la rébellion du moi, est atteinte une régression des motions pulsionnelles jusqu'à une phase de libido antérieure, régression qui certes ne rend pas un refoulement superflu, mais agit manifestement dans le même sens que le refoulement. De plus, nous avons vu que le contre-investissement, dont il faut admettre aussi la présence dans l'hystérie, joue dans la névrose de contrainte un rôle particulièrement grand dans la protection du moi en tant que modification réactionnelle2 du moi ; notre attention a été attirée sur un procédé, 1' « isolation », dont nous ne pouvons pas encore indiquer la technique, procédé qui se crée une expression symptomatique directe, et sur la procédure du « rendre non advenu », qu'il faut nommer magique, dont la tendance défensive ne peut soulever aucun doute, mais qui n'a plus aucune similitude avec le processus du « refoulement ». Ces leçons de l'expérience sont une raison suffisante pour réinstaurer le vieux concept de défense, qui peut englober tous ces processus à même tendance – protection du

a. *reaktive.*

moi contre les revendications pulsionnelles –, et pour subsumer sous lui le refoulement comme cas particulier. La significativité d'une telle dénomination est rehaussée si l'on considère la possibilité qu'un approfondissement de nos études pourrait dégager une affinité intime entre des formes particulières de la défense et des affections déterminées, par ex. entre refoulement et hystérie. Notre attente s'oriente, en outre, vers la possibilité d'une autre relation de dépendance significative. Il se peut fort bien que l'appareil ani-mique exerce, avant la partition tranchée du moi et du ça, avant la mise en forme d'un sur-moi, d'autres méthodes de défense qu'après avoir accédé à ces stades d'organisation.

B. Complément a l'angoisse

L'affect d'angoisse montre quelques traits dont l'investigation promet des éclaircissements supplémentaires. L'angoisse a avec l'attente une relation non méconnaissable ; elle est angoisse devant quelque chose. Il s'y attache un caractère d'indétermi – 198 nation et d'absence d'objet ; l'usage de la langue correct change même son nom lorsqu'elle a trouvé un objet et le remplace alors par peur. L'angoisse a de plus, en dehors de sa relation au danger, une autre relation, celle à la névrose que nous nous efforçons depuis longtemps d'éclaircir. La question apparaît alors de savoir pourquoi les réactions d'angoisse ne sont pas toutes névrotiques, pourquoi nous en reconnaissons tant comme normales ; enfin, la différence entre angoisse de réel et angoisse névrotique réclame une prise en compte approfondie.

Partons de cette dernière tâche. Le progrès que nous avons fait consistait à revenir de la réaction d'angoisse à la situation de danger. Si nous procédons à la même modification avec le problème de l'angoisse de réel, sa solution nous devient facile. Le danger de réel

est un danger que nous connaissons, l'angoisse de réel est l'angoisse devant un tel danger connu. L'angoisse névrotique est angoisse

devant un danger que nous ne connaissons pas. Le danger névrotique doit donc être recherché d'abord ; l'analyse nous a enseigné que c'est un danger de pulsion. En amenant à la conscience ce danger inconnu du moi, nous effaçons la différence entre angoisse de réel et angoisse névrotique, nous pouvons traiter la dernière comme la première.

Dans le danger de réel nous développons deux réactions, la réaction affective, l'éruption d'angoisse et l'action de protection. Il est à prévoir qu'il adviendra la même chose avec le danger de pulsion. Nous connaissons le cas de l'action conjointe, appropriée à une fin, des deux réactions, l'une donnant le signal pour l'instauration de l'autre, mais aussi le cas inapproprié à une fin, celui de la paralysie d'angoisse, où l'une se propage aux dépens de l'autre.

Il est des cas dans lesquels les caractères d'angoisse de réel et d'angoisse névrotique se montrent mélangés. Le danger est connu et réel mais l'angoisse devant lui est démesurément grande, plus grande qu'elle ne devrait l'être selon notre jugement. C'est dans ce plus que se trahit l'élément névrotique. Mais ces cas n'apportent 199 rien de principiellement nouveau. L'analyse montre qu'au danger de réel connu est attaché un danger de pulsion non connu.

Nous allons plus avant si nous ne nous contentons pas non plus de ramener l'angoisse au danger. Quel est le noyau, la signification de la situation de danger ? Manifestement l'estimation de notre force comparée à la grandeur de celui-ci, l'aveu de notre désaide face à lui, désaide matériel dans le cas du danger de réel, désaide psychique dans le cas du danger de pulsion. Notre jugement est guidé en cela par des expériences effectivement faites ; qu'il commette une erreur dans son estimation est indifférent pour le succès. Appelons traumatique une telle situation vécue de désaide ;

nous sommes alors bien fondés à séparer la situation traumatique de la situation de danger.

C'est un important progrès dans notre auto-préservation lorsqu'une telle situation traumatique de désaide n'est pas attendue sans rien faire4, mais prévue, pleinement attendueb. La situation

a. *abgewartet.*

b. *erwartet.*

dans laquelle est contenue la condition d'une telle attente, il convient de l'appeler la situation de danger, en elle est donné le signal d'angoisse. Cela veut dire : je m'attends à voir se produire une situation de désaide, ou bien, la situation présente me remémore l'une des expériences vécues traumatiques faites antérieurement. C'est pourquoi j'anticipe ce trauma, je vais me conduire comme s'il était déjà là, pendant qu'il est encore temps de le détourner. L'angoisse est donc d'une part attente du trauma, d'autre part une répétition atténuée de celui-ci. Les deux caractères qui nous ont frappés dans l'angoisse ont donc une origine distincte. Sa relation à l'attente appartient à la situation de danger, son indétermination et son absence d'objet à la situation traumatique de désaide, qui est anticipée dans la situation de danger.

D'après le développement de la série : angoisse – danger – désaide (trauma) nous pouvons résumer : la situation de danger est la situation de désaide reconnue, remémorée, attendue. L'angoisse est la réaction originelle au désaide dans le trauma, qui sera alors reproduite ultérieurement dans la situation de danger comme signal d'appel à l'aide. Le moi qui a vécu passivement le trauma en répète maintenant activement une reproduction affaiblie, dans l'espoir de pouvoir en diriger le cours en agissant par lui-même. Nous savons que l'enfant se comporte de la même manière face à toutes les impressions qui lui sont pénibles en les reproduisant dans le jeu ; par cette façon de passer de la passivité à l'activité il cherche à maîtriser psychiquement ses impressions de vie. Si tel doit être le sens d'un

« abréagir » du trauma, on ne peut plus élever d'objections là contre. Mais ce qui est décisif c'est le premier déplacement de la réaction d'angoisse, qui passe de son origine dans la situation de désaide à l'attente de celle-ci, la situation de danger. Viennent ensuite les déplacements ultérieurs, du danger à la condition du danger, la perte d'objet et ses modifications déjà mentionnées. ^

« Gâter » le petit enfant a cette conséquence non souhaitée que le danger de la perte d'objet – l'objet comme protection contre toutes les situations de désaide – est, par rapport à tous les autres dangers, extrêmement accru. Cela favorise donc le maintien au niveau de l'enfance, qui a en propre le désaide moteur aussi bien que psychique.

Nous n'avons pas eu jusqu'à présent l'occasion de considérer l'angoisse de réel autrement que l'angoisse névrotique. Nous connaissons la différence ; le danger de réel menace à partir d'un objet externe, le danger névrotique à partir d'une revendication pulsionnelle. Dans la mesure où cette revendication pulsionnelle est quelque chose de réel, l'angoisse névrotique peut, elle aussi, être reconnue comme ayant un fondement réel. Nous avons compris que l'apparence d'une relation particulièrement intime entre angoisse et névrose se ramène au fait que le moi se défend, à l'aide de la réaction d'angoisse, aussi bien contre le danger de pulsion que contre le danger de réel externe, mais que cette orientation de l'activité de défense débouche dans la névrose par suite d'une imperfection de l'appareil animique. Nous avons aussi acquis la conviction que la revendication pulsionnelle ne devient souvent un danger (interne) que parce que sa satisfaction entraînerait un danger externe, donc parce que ce danger interne représente* un danger externe.

D'autre part, il faut aussi que le danger (de réel) externe ait subi une intériorisation pour pouvoir devenir significatif pour le moi ; il faut qu'il soit reconnu dans sa relation à une situation vécue de

désaide[26]. Une connaissance instinctive des dangers menaçant de l'extérieur semble ne pas avoir été accordée à l'être humain, ou seulement dans une mesure très modeste. Les petits enfants font sans cesse des choses qui les mettent en situation de danger pour la vie et ne peuvent pour cela justement se passer de l'objet protecteur. Dans la relation à la situation traumatique, face à laquelle on est en désaide, danger externe et interne, danger de réel et revendication de pulsion se rejoignent. Que le moi dans l'un des cas vive une douleur qui ne veut pas cesser, dans l'autre cas une stase de besoin qui ne peut trouver de satisfaction, la situation éco-

nomique est dans les deux cas la même, et le désaide moteur trouve son expression dans le désaide psychique.

Les phobies énigmatiques de la prime enfance méritent à cet endroit d'être une nouvelle fois mentionnées. Certaines d'entre elles – solitude, obscurité, personnes étrangères – nous avons pu les comprendre comme des réactions au danger de la perte d'objet ; pour d'autres – petits animaux, orage, etc. – s'offre peut-être l'expédient d'y voir les restes atrophiés d'une préparation congénitale aux dangers de réel qui chez d'autres animaux est si nettement mise en forme. Pour l'être humain, seule est appropriée à une fin la part de cet héritage archaïque qui se rapporte à la perte d'objet. Lorsque de telles phobies d'enfant se fixent, deviennent plus fortes 202 et persistent jusqu'en des années tardives, l'analyse met en évidence que leur contenu s'est mis en liaison avec des

26 Il peut arriver bien souvent que, dans une situation de danger qui est correctement estimée comme telle, une part d'angoisse de pulsion vienne s'ajouter à l'angoisse de réel. La revendication pulsionnelle, devant la satisfaction de laquelle le moi recule d'effroi, serait alors la revendication masochiste, la pulsion de destruction tournée contre la personne propre. Cet ajout explique peut-être le cas où la réaction d'angoisse prend une tournure démesurée et inappropriée, paralysante. Les phobies des hauteurs (fenêtre, tour, abîme) pourraient avoir cette provenance ; leur signification féminine secrète est proche du masochisme.

revendications pulsionnelles, qu'il est devenu également la représentance de dangers internes.

C. Angoisse, douleur et deuil

On dispose de si peu de choses concernant la psychologie des processus de sentiment que les timides remarques qui suivent peuvent à bon droit revendiquer d'être jugées de la façon la plus indulgente. Le problème s'élève pour nous à l'endroit suivant. Nous avons été forcés de dire que l'angoisse vient en réaction au danger de la perte d'objet. Or nous connaissons déjà une telle réaction à la perte d'objet, c'est le deuil. Alors, quand en vient-on à l'une, quand à l'autre ? Dans le deuil, dont nous nous sommes déjà occupé antérieurement[27], un trait restait complètement incompris, sa particulière dolorosité. Que la séparation d'avec l'objet soit douloureuse nous paraît cependant aller de soi. Le problème se complique donc encore davantage : quand la séparation d'avec l'objet donne-t-elle de l'angoisse, quand donne-t-elle du deuil et quand, peut-être, seulement de la douleur ?

Disons-le tout de suite, il n'existe aucune perspective d'apporter des réponses à ces questions. Nous nous contenterons sur ce point de trouver quelques délimitations et quelques indications.

Prenons de nouveau comme point de départ la seule situation que nous croyons comprendre, celle du nourrisson qui, au lieu de sa mère, aperçoit une personne étrangère. Il manifeste alors cette angoisse que nous avons interprétée en référence au danger de la perte d'objet. Mais elle est assurément plus compliquée et mérite une discussion plus approfondie. Sur l'angoisse du nourrisson il n'y a certes aucun doute, mais l'expression du visage et la réaction par 203 les pleurs permettent de faire l'hypothèse qu'en dehors de cela il ressent aussi de la douleur. Il semble que confluent chez lui telles choses qui seront ultérieurement départagées. Il ne peut pas encore

27

différencier l'absence éprouvée temporairement et la perte durable ; dès l'instant où il a perdu sa mère de vue, il se comporte comme s'il ne devait jamais plus la revoir, et il lui faut des expériences consolatrices répétées pour enfin apprendre qu'à une telle disparition de la mère a coutume de succéder sa réapparition. La mère a fait mûrir cette connaissance, si importante pour lui, en jouant avec lui le jeu connu de recouvrir devant lui son visage et de le dévoiler de nouveau à sa plus grande joie. Il peut alors ressentir pour ainsi dire de la désirance qui n'est pas accompagnée de désespoir.

La situation dans laquelle il éprouve l'absence de la mère n'est pas pour lui, par suite de son contresens, une situation de danger mais une situation traumatique ou, plus exactement, elle est traumatique s'il éprouve à ce moment un besoin que la mère doit satisfaire ; elle se transforme en situation de danger si ce besoin n'est pas actuel. La première condition d'angoisse, que le moi introduit lui-même, est donc celle de la perte de perception qui est assimilée à ^cglle de la perte d'objet. Une perte d'amour n'entre pas encore en ligne de compte. Plus tard, l'expérience enseigne que l'objet peut j-ester là, mais qu'il peut s'être fâché avec l'enfant, et alors la perte d'amour de la part de l'objet devient un danger et une condition d'angoisse, qui sont nouveaux et beaucoup plus constants.

La situation traumatique de l'absence éprouvée de la mère s'écarte sur un point décisif de la situation traumatique de la nais-

sance. Il n'y avait pas là d'objet dont on pût éprouver l'absence. L'angoisse restait l'unique réaction qui se produisît. Depuis, des situations de satisfaction répétées ont créé l'objet qu'est la mère, qui connaît maintenant dans le cas du besoin un investissement intensif qu'il faut nommer « plein de désirance ». C'est à cette innovation que doit être rapportée la réaction de douleur. La douleur est donc la véritable réaction à la perte d'objet, l'angoisse celle au danger 204 qïïë'cétte perte entraîne et, en un

déplacement supplémentaire, au danger de la perte d'objet elle-même.

De la douleur aussi nous savons très peu de choses. L'unique contenu certain est donné par le fait que la douleur – tout d'abord et en règle générale – apparaît quand un stimulus attaquant à la périphérie fait brèche dans les dispositifs du pare-stimulus et agit dès lors comme un stimulus pulsionnel continu, contre lequel les actions musculaires d'habitude efficaces, qui soustraient au stimulus l'endroit stimulé, restent impuissantes. Si la douleur n'émane pas d'un endroit de la peau mais d'un organe interne, cela ne change rien à la situation ; un morceau de la périphérie interne a seulement pris la place de la périphérie externe. L'enfant a manifestement l'occasion de faire de telles expériences vécues de douleur, qui sont indépendantes de ses expériences vécues de besoin. Mais cette condition d'apparition de la douleur semble avoir très peu de similitude avec une perte d'objet, et même, le facteur, essentiel pour la douleur, de la stimulation périphérique a totalement disparu dans la situation de désirance de l'enfant. Et pourtant il ne peut pas être dénué de sens que la langue ait créé le concept de douleur interne, animique, et qu'elle assimile tout à fait les sensations de la perte d'objet à la douleur corporelle.

Dans la douleur corporelle apparaît un investissement élevé, qu'on doit nommer narcissique, de l'endroit du'corps douloureux, investissement qui augmente sans cesse et agit pour ainsi dire sur le moi en le vidant. Il est connu que, pour des douleurs dans les organes internes, nous recevons des représentations spatiales et autres de telles parties du corps, qui d'habitude ne se trouvent pas du tout représentées dans l'activité de représentation consciente. Le fait remarquable que, en cas de déviation psychique par un intérêt d'une autre espèce, les douleurs corporelles les plus intenses ne se

produisent pas (on n'a pas le droit de dire ici restent inconscientes), trouve lui aussi son explication dans le fait de la

concentration de l’investissement sur la représentance* psychique de l’endroit du corps douloureux. Or c’est en ce point que semble 205 résider l’analogie qui a permis le transfert de la sensation de douleur sur le domaine animique. L’intense investissement en désirance de l’objet (perdu) dont on éprouve l’absence, investissement sans cesse croissant par suite de son caractère insatiable, crée les mêmes conditions économiques que l’investissement en douleur de l’en-droit du corps blessé et rend possible de faire abstraction du conditionnement périphérique de la douleur du corps ! Le passage de la douleur du corps à la douleur de l’âme correspond au changement de l’investissement narcissique en investissement d’objet^ La représentation d’objet hautement investie par le besoin joue le rôle de l’endroit du corps investi par l’accroissement de stimulus. La continuité du processus d’investissement et l’impossibilité de l’inhiber produisent le même état de désaide psychique. Si la sensation de déplaisir apparaissant alors revêt ce caractère spécifique de douleur, qu’on ne peut décrire plus précisément, au lieu de se manifester sous la forme réactionnelle de l’angoisse, on est porté à en rendre responsable un facteur auquel l’explication a eu d’ordinaire trop peu recours, le niveau élevé des rapports d’investissement et de liaison auquel s’effectuent ces processus conduisant à la sensation de déplaisir.

Nous connaissons encore une autre réaction de sentiment à la perte d’objet, le deuil. Mais son explication ne réserve plus de difficultés. Le deuil apparaît sous l’influence de l’examen de réalité qui réclame catégoriquement que l’on ait à se séparer de l’objet, parce qu’il n’existe plus. Le travail qu’il a alors à fournir est d’exécuter ce retrait hors de l’objet dans toutes les situations dans lesquelles l’objet faisait l’objet* d’un investissement élevé. Le caractère douloureux de cette séparation relève alors de notre précédente explication par l’investissement en désirance de l’objet – investissement élevé et sans accomplissement possible – pendant la

reproduction des situations dans lesquelles la liaison à l'objet doit être dissoute.

Conventions relatives à la présentation

1 / Les textes sont précédés :

a I de la réference des principales éditions en allemand (notamment première publication, *GW,* &4), en anglais *(SE)* et en français (première traduction et traduction disponible en dehors des *OCF.P*) ; *b* / d'une courte notice relative aux conditions d'élaboration, de rédaction et de publication.

2 / La typographie respecte fidèlement les deux procédés utilisés par Freud pour mettre certains mots ou phrases en évidence : le romain interlettré et *Y italique.*

3 / La traduction, sauf indication explicite, est faite d'après le texte des *GW,* dont la pagination est indiquée en marge. Les variantes et les ajouts sont indiqués en note.

Deux signes sont intégrés au texte :

a I un astérisque suivant le mot *chose* quand il traduit *Ding* et non *Sache* dans les usages métapsychologiques ; un astérisque suivant le mot *objet* quand il traduit *Gegenstand* et non *Objekt* ; un astérisque suivant les mots *représenter, représentant, représentance* quand ils traduisent *repràsentieren, Repràsentant, Repràsen-tanz,* et non pas *vertreten, Vertreter, Vertretung* ; *b I* des points entre les éléments d'un mot composé de Freud qui forment un tout indissociable ; ces points sont utilisés uniquement dans les cas où il faut lever une ambiguïté.

4 / Les notes de Freud sont appelées par un chiffre arabe.

5 / Les notes des traducteurs sont appelées par une lettre minuscule. Elles comprennent :

a I les mots allemands dont la traduction pourrait créer une confusion par rapport à d'autres termes ;

b I la traduction des citations (hormis les locutions latines d'usage courant telles que *coitus a tergo, dementia praecox…)* données par Freud dans une autre langue que l'allemand ;

c I l'explication de certaines allusions à des expressions allemandes, jeux sur les mots, etc. ;

d I la réference de certaines œuvres ou idées et de personnages évoqués par Freud.

Adjointes aux notes de Freud, elles sont mises entre crochets.

Principales abréviations

Œuvres de Freud

SKSN

GS

GW I à XVII

XVIII

NB

SA

SE

OCF.P

Anfànge

Dichtung und Kunst

Neurosenlehre und Technik

Psychoanalyse der Neurosen

Sexualtheorie und Traumlehre

Technik und Metapsychol.

Theoretische Schriften Traumlehre

Vier Krankengeschichten

Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre, Leipzig und Wien, Hugo Heller u. Cie, 1906-1922 (5 vol.)

Gesammelte Schriften, Leipzig, Wien und Zürich, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1924-1934 (12 vol.)

Gesammelte Werke, Frankfurt-am-Main, S. Fischer Verlag, à partir de 1960 *Id., Gesamtregister,* 1968 *Id., Nachtragsband,* 1987 *Studienausgabe,* Frankfurt-am-Main, S. Fischer Verlag, à partir de 1969 (11 vol.)

The Standard Edition of the Complété Psychologi-cal Works of Sigmund Freud, London, Hogarth Press, à partir de 1953 (24 vol.)

Œuvres complètes de Freud (Psychanalyse), Paris, Presses Universitaires de France, à partir de 1988 (21 vol.)

Aus den Anfàngen der Psychoanalyse, London, 1950

Psychoanalytische Studien an Werken der Dichtung und Kunst, Wien, 1924

Schriften zur Neurosenlehre und zur psychoanalyti-schen Technik (1913-1926), Wien, 1931 *Studien zur Psychoanalyse der Neurosen aus den Jahren 1913-1925,* Wien, 1926 *Kleine Schriften zur Sexualtheorie und zur Traumlehre,* Wien, 1931

Zur Technik der Psychoanalyse und zur Métapsychologie, Wien, 1924

Theoretische Schriften (1911-1925), Wien, 1931 *Kleine Beitràge zur Traumlehre,* Wien, 1925 *Vier psychoanalytische Krankengeschichten,* Wien, 1932

A lien, and Neurol.

Almanach 1926

Amer. J. Psychol.

Deutsch. Z – Nervenheilk.

Int. Z – Psychoanal.

Jb. Kinderheilk.

Jb. psychoanal, psychopath. Forsch.

Psychiat.-neurol. Wschr.

Rev. Franç. Psychanal.

Zbl. Psychoanal.

Autres publications

St. Louis Alienist and Neurologist Almanach des Internationalen Psychoanalytischen Verlags für das Jahr 1926 The American Journal of Psychology Deutsche Zeitschrift für Nervenheilkunde Internationale Zeitschrift für (àrztliche) Psychoanalyse

Jahrbuch für Kinderheilkunde und physische Erziehung

Jahrbuch für psychoanalytische und psychopatholo-gische Forschungen

Psychiatrisch-neurologische Wochenschrift Revue française de Psychanalyse Zentralblatt für Psychoanalyse

1

Lettre du 14 février 1926, citée par Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud,* t. III, puf, 1969, p. 149.

2 *Œuvres complètes (OCF.P),* t. III, PUF, 1989, p. 31 sq.

2

XXXIIe Conférence, Angoisse et vie pulsionnelle (1933), in *Nouvelles Confèrences d'introduction à la psychanalyse,* Gallimard, 1984, p. 113. Ce dernier texte de Freud sur la question de l'angoisse reprend de façon synthétique les differentes étapes de la théorisation.

3

Introduction à Inhibition, symptôme et angoisse, in *The complété psychological Works oj S. Freud,* vol. XX, p. 77 sq.

4

Cf. Manuscrit E, in *La naissance de la psychanalyse,* puf, 1956, p. 83. Les considérations de Freud sur la névrose d'angoisse

contiennent de remarquables anticipations des développements ultérieurs de la psychosomatique (règne de la quantité, non-mentalisation, actualité de la plainte et issue somatique…).

5

La naissance de la psychanalyse, op. cit., p. 207.

6

Infra, p. 25.

7

Trois essais sur la théorie sexuelle, Gallimard, 1987, p. 168, n. 1 (ajout de 1920).

8

Infra, p. 25.

9

Infra, p. 24.

10

In *OCF.P,* t. XIII, p. 293.

11

Cf. *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse, op. cit.,* p. 116-117.

12

Infra, p. 11.

13

Infra, p. 13.

14

In *La naissance de la psychanalyse, op. cit.,* p. 368.

15

2 In *OCF.P,* t. XIII, p. 222.

16

Infra, p. 8.

17

Infra, p. 62.

18

Nouvelles Confèrences, op. cil., p. 127.

19

Ibid.

20

Id., p. 124.

21

Hiljlosigkeit, plus communément traduit par « état de détresse » (cf. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse,* PUF, 1967, p. 122). Le choix du néologisme « désaide » vise à conserver la racine *Hilfe* (aide) qui disparaît dans détresse (cf. J. Laplanche, Terminologie raisonnée, in *Traduire Freud,* A. Bourguignon, P. Cotet, J. Laplanche, F. Robert. PUF, 1989, p. 94).

22

Infra, p. 78-79.

23

Infra, p. 38.

24

Introduction à la psychanalyse, op. cit., p. 374.

25

Un type particulier de choix d'objet chez l'homme, in *La vie sexuelle,* PUF, 1969, p. 54. Egalement : *L'interprétation des rêves,* PUF, 1967, p. 344, n. 1.

26

Introduction à la psychanalyse, op. cit., p. 374.

27

Fragment d’une analyse d’hystérie (1905), in *Cinq psychanalyses,* PUF, 1954, p. 59. Cf. aussi *L’interprétation des rêves, op. cit.,* p. 497.

28

Infra, p. 10.

29

Infra, p. 48.

30

Infra, p. 52-53.

31

L’interprétation des rêves, op. cit., p. 343. Cf. aussi : « À partir de l’histoire d’une névrose infantile » (1914), *OCF.P,* t. XIII, p. 97-99.

32

Infra, p. 78.

33

2 *Infra,* p. 67.

34

Ibid.

35

Infra, p. 39.

36

Cf. L’organisation génitale infantile, *OCF.P,* t. XVI, p. 305 sq.

37

Infra, p. 39.

38

Cf. Reik : Contrainte d’aveu et besoin de punition [Problèmes de psychanalyse et de criminologie], 1925, p. 51. *[Gestàndniszwang und Strafbedürfnis,* Problème der Psychoanalyse und der

Kriminologie, Wien, Internat. Psychoanal. Verlag (Internat, psychoanal. Bibliothek), vol. 18.]

39

Otto Rank : Le trauma de la naissance et sa significativité pour la psychanalyse. Internationale Psychoanalytische Bibliothek, XIV, 1924. [Cf. *supra,* p. 33, note a.]

40

Depuis que nous avons différencié le moi et le ça, notre intérêt pour les problèmes du refoulement ne pouvait qu’être ravivé. Jusqu’alors il nous avait suffi d’envisager les faces du processus tournées vers le moi, le maintien à l’écart loin de la conscience et de la motilité, et la formation de substitut (de symptôme) ; de la motion pulsionnelle refoulée elle-même nous admettions qu’elle subsistait non modifiée dans l’inconscient pendant une durée indéterminée. Maintenant l’intérêt se tourne vers les destins du refoulé, et nous pressentons qu’une telle persistance non modifiée et non modifiable ne va pas de soi, qu’elle n’est peut-être même pas habituelle. La motion pulsionnelle originelle a été

41

Voir : Les névropsychoses de défense [Die Abwehr-Neuropsychosen, *GW,* I ; *OCF.P,* III].

42

Il peut arriver bien souvent que, dans une situation de danger qui est correctement estimée comme telle, une part d’angoisse de pulsion vienne s’ajouter à l’angoisse de réel. La revendication pulsionnelle, devant la satisfaction de laquelle le moi recule d’effroi, serait alors la revendication masochiste, la pulsion de destruction tournée contre la personne propre. Cet ajout explique peut-être le cas où la réaction d’angoisse prend une tournure démesurée et inappropriée, paralysante. Les phobies des hauteurs (fenêtre, tour,

abîme) pourraient avoir cette provenance ; leur signification féminine secrète est proche du masochisme.

43

Voir : Deuil et mélancolie [Trauer und Melancholie, *GW,* X ; *OCF.P,* XIII].

Psychanalyse et médecine ou La question de l'analyse profane

Table des matières

Introduction

Ce titre [1] n'est pas compréhensible au premier abord. Je l'expliquerai donc : il s'agit ici des non-médecins et la question est celle-ci : doit-il dire permis aux non-médecins d'exercer l'analyse ? Cette question a ses conditions et de temps et de lieu. De temps : jusqu'à présent personne ne s'était soucié de qui exerce ou non la psychanalyse. Bien plus, on ne s'en est que trop peu soucié, on n'était d'accord que sur un seul point : personne ne devrait l'exercer, et ceci pour diverses raisons qu'on mettait en avant, et au fond desquelles se retrouvait toujours la même antipathie. L'exigence que seuls les médecins aient le droit d'analyser répond donc à une attitude nouvelle, et en apparence plus amicale, envers l'analyse - si elle arrive toutefois à échapper au soupçon de n'être qu'un rejeton plus ou moins défiguré de l'attitude primitive. On admet maintenant qu'un traitement analytique doit dire entrepris dans certaines circonstances, mais alors seuls les médecins doivent l'entreprendre. Le pourquoi de cette limitation reste à chercher.

Cette question, n'ayant pas dans tous les pays la même portée, a aussi ses conditions de lieu. En Allemagne, en Amérique, la discussion n'en peut être que théorique : dans ces pays, tout malade peut en effet se faire traiter comme et par qui lui plaît, n'importe qui peut s'instituer « guérisseur » et soigner des malades quelconques, si seulement il prend la responsabilité de ses actes. La loi

1 Die Frage der Laienanalyse. Laie : profane : non-médecin. (N. d. T.)

n'intervient pas avant qu'on y ait lait appel en expiation d'un dommage causé au malade. Mais, en Autriche, pays où et pour lequel j'écris, la loi est préventive, elle interdit au non-médecin d'entreprendre le traitement des malades, et cela, sans en attendre 1'issue [2]. Ici donc, elle a un sens pratique, cette question : les non-médecins doivent-ils pouvoir traiter des malades par la psychanalyse ? Mais cette question, aussitôt posée, semble tranchée par la lettre de la loi. Les « nerveux » sont des malades, les non-médecins ne sont pas médecins, la psychanalyse est une pratique dont le but est la guérison ou l'amélioration des maladies nerveuses, tout traitement de ce genre est réservé aux médecins : donc il n'est pas permis que des non-médecins appliquent aux « nerveux » l'analyse, et si cela arrive quand même, il faut sévir. Les choses étant aussi simples, on ose à peine s'occuper encore de la question de l'analyse par les non-médecins. Mais il y a ici quelques difficultés dont la loi ne se soucie pas, et qui méritent pourtant d'être prises en considération. Peut-être apparaîtra-t-il que les malades, dans ce cas, ne sont pas des malades ordinaires, les non-médecins pas absolument des « profanes », et les médecins pas tout à lait ce qu'on peut attendre de médecins et sur quoi ils basent leurs prétentions. Si nous pouvons le prouver, alors la loi - exigence justifiée - ne devra pas s'appliquer sans modifications au cas qui nous occupe.

2 De même en France.

I.

Or, la question sera tranchée par des personnes qui ne sont pas obligées de connaître les particularités d'une cure analytique. Il est donc de notre devoir d'instruire ces personnes impartiales, supposées actuellement encore dans l'ignorance. Nous regrettons de ne pouvoir les rendre témoins d'une cure analytique. La « situation analytique » n'admet pas de tiers. De plus, les diverses séances sont de valeur très inégale, et un tel auditeur - forcément incompétent - admis à l'une quelconque des séances, n'en recevrait le plus souvent aucune impression valable ; il risquerait de ne rien comprendre à ce qui se passe entre l'analyste et le patient, ou bien il s'ennuierait. Il lui faut donc, bon gré, mal gré, se contenter de nos dires, que nous rendrons le plus possible dignes de confiance.

Le malade peut souffrir de changements d'humeur qu'il n'arrive pas à maîtriser, ou de découragements pusillanimes paralysant son énergie et lui ôtant toute confiance en lui-même, ou bien d'une gène angoissée dès qu'il se trouve parmi des étrangers. Il peut, sans comprendre pourquoi, ressentir que l'accomplissement de son travail professionnel lui devient difficile, et, de même, toute décision d'une certaine importance et toute entreprise. Il a un jour- sans savoir pourquoi -éprouvé une pénible crise d'angoisse, et, depuis, ne peut plus, sans un violent effort sur soi, traverser la rue ou aller en chemin de fer - peut-être même a-t-il dû renoncer à l'un comme à l'autre. Ou bien, - chose bizarre, - ses pensées suivent leur

propre chemin et ne se laissent pas guider par son vouloir. Elles poursuivent des problèmes à lui-même très indifférents, et pourtant elles ne s'en laissent pas arracher ! Des tâches ridicules lui sont imposées, comme de compter le nombre des fenêtres aux façades des maisons, et dans l'exécution des choses les plus simples : jeter une lettre à la poste, éteindre un bec de gaz, il est saisi, au bout d'un instant, du doute de l'avoir vraiment fait. Cela peut n'être qu'agaçant et importun. Mais l'état devient insupportable si le malheureux soudain n'arrive pas à se défendre de l'idée qu'il a poussé un enfant sous les roues d'une voiture, ou jeté un inconnu à l'eau du haut d'un pont, ou s'il doit se demander : « Ne serais-je pas l'assassin que la police recherche ? » - auteur d'un crime découvert le jour même. Tout cela est évidemment stupide, le malheureux le sait lui-même, il n'a jamais fait de mal à personne, mais le sentiment de culpabilité ne pourrait être plus fort s'il était vraiment le meurtrier qu'on recherche !

Ou bien notre patient - disons cette fois notre patiente - souffre d'autre manière et dans un domaine différent. Elle est pianiste, mais ses doigts sont saisis de crampes et lui refusent tout service. Doit-elle aller dans le monde, aussitôt se fait sentir un besoin naturel dont la satisfaction est incompatible avec le fait d'être en société. Elle a donc renoncé à fréquenter réunions, bals, théâtres ou concerts. Aux moments les moins appropriés elle est prise de maux de tête ou d'autre sensations douloureuses. Parfois, elle doit rendre tous ses repas, ce qui à la longue peut devenir dangereux. Enfin, chose déplorable, elle ne supporte aucune émotion, et les émotions sont dans la vie inévitables. Estelle émue, elle tombe dans des évanouissements, souvent accompagnés de crampes musculaires, rappelant les états pathologiques les plus inquiétants.

D'autres malades sont atteints dans un domaine où la vie sentimentale est en rapport intime avec le corps. S'agit-il d'hommes, ils sont incapables de donner une expression corporelle aux plus

tendres émois inspirés par l'autre sexe, tandis que toutes les réactions voulues sont à leur disposition en présence de femmes qu'ils n'aiment pas. Ou leur sensualité les lie à des femmes qu'ils méprisent et dont ils voudraient se détacher. Ou encore cette sensualité leur impose des conditions à remplir qui leur répugnent à eux-mêmes. S'agit-il de femmes, l'angoisse, le dégoût ou des entraves d'origine inconnue les empêchent de répondre aux exigence de la vie sexuelle, ou bien - cèdent-elles cependant à l'amour - elles se trouvent leurrées de la jouissance que la nature offre en prime à qui obéit à ses lois.

Toutes ces personnes s'avouent malades et recherchent les médecins, desquels on attend la délivrance de tels troubles nerveux. Ce sont aussi les médecins qui ont institué les catégories dans lesquelles on classe ces maux. Ils les diagnostiquent et les nomment selon leur point de vue : neurasthénie, psychasthénie, phobies, obsessions, hystérie. Ils soumettent à un examen les organes qui manifestent les symptômes : cœur, estomac, intestin, organes génitaux et les trouvent sains. Ils conseillent une interruption des occupations habituelles du malade, des distractions, des traitements fortifiants, des médicaments toniques, et obtiennent ainsi des améliorations passagères - ou bien rien du tout. Enfin les malades viennent à apprendre qu'il existe des gens tout à fait spécialisés dans le traitement de tels maux et ils commencent chez ceux-ci une analyse.

Notre auditeur impartial, que j'imagine présent, a montré des signes d'impatience pendant mon énumération des symptômes des névroses. Maintenant, il se fait attentif, il devient tout oreille : « Enfin, dit-il, nous allons apprendre ce que l'analyste entreprend avec le malade à qui le médecin ne put être d'aucun secours ! »

Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils causent. L'analyse n'emploie pas d'instruments - pas même pour l'examen du malade - et il n'ordonne pas de médicaments. Chaque fois que cela

est possible, il laisse même le malade, pendant le traitement, dans son atmosphère et son entourage. Cela n'est bien entendu pas une condition du traitement et ne peut pas toujours être réalisé. L'analyste fait venir le malade à une certaine heure de la journée, le laisse parler, l'écoute, puis lui parle et le malade l'écoute à son tour.

Notre auditeur impartial manifeste alors un grand soulagement et une détente évidente, mais aussi un certain et net dédain. Il semble vouloir dire : « Rien que ça ? Des mots, des mots et encore des mots », comme dit Hamlet ! Le discours ironique de Méphisto lui passe aussi par l'esprit : que les mots se prêtent à tout.

Aussi dit-il : « C'est donc une sorte de magie ? Vous parlez et ainsi faites envoler les maux. »

Très juste : ce serait de la magie, si cela agissait plus vite ! La magie réclame - attribut essentiel ! -la rapidité, on pourrait dire l'instantanéité du succès. Mais les cures analytiques exigent des mois, voire des années, et une magie aussi lente perd le caractère du merveilleux. D'ailleurs, ne méprisons pas le Verbe ! Il est un instrument de puissance, le moyen par lequel nous communiquons aux autres nos sentiments, le chemin par lequel nous acquérons de l'influence sur les autres hommes. Des paroles peuvent faire un bien qu'on ne peut dire ou causer de terribles blessures. Certes, au commencement était l'acte, le verbe ne vint qu'après ; ce lut sous bien des rapports un progrès de la civilisation quand l'acte put se modérer jusqu'à devenir le mot. Mais le mot fut cependant à l'origine un sortilège, un acte magique, et il a gardé encore beaucoup de sa force antique.

L'auditeur impartial poursuit : « Supposons que le malade ne soit pas mieux préparé que moi à l'intelligence de la cure analytique, comment voulez-vous l'amener à croire à la magie du mot ou du discours, qui doit le délivrer de ses maux ? »

Il faut bien entendu le préparer à sa cure, et un moyen très simple s'offre pour cela. On l'invite à être absolument sincère avec

son analyste, à ne rien lui dissimuler avec intention de ce qui lui passe par l'esprit, ensuite à se mettre au-dessus de toutes les réticences qui cherchent à empêcher la communication de telle pensée ou de tel souvenir. Chacun sait receler en lui-même des choses qu'il ne communiquerait aux autres que très à contrecœur, davantage, dont la communication lui semble impossible. Ce sont ses « intimités ». Il pressent aussi - ce qui est un grand progrès dans la connaissance de soi-même - qu'il est d'autres choses que l'on ne voudrait pas s'avouer à *soi-même,* que l'on se dissimule volontiers, auxquelles on coupe court et que l'on chasse si elles surgissent pourtant dans la pensée. Peut-être notre observateur remarque-t-il même qu'un très curieux problème psychologique est posé par ce fait qu'une de ses propres pensées doit être gardée secrète par rapport à son propre moi. On croirait que son moi n'a plus l'unité qu'il lui attribue toujours ; on penserait qu'il y a en lui encore autre chose qui peut s'opposer à son moi. En soi il peut ainsi obscurément pressentir comme une antithèse entre le moi et une vie psychique au sens plus large. A-t-il accepté la règle fondamentale de l'analyse : tout dire, alors le malade deviendra aisément accessible à l'idée que des rapports et un échange de pensées sous des conditions aussi peu communes puissent aussi amener des réactions toutes particulières.

« Je comprends », repartit notre auditeur impartial, « vous admettez que chaque « nerveux » a quelque chose qui l'oppresse, un secret. En l'engageant à le dire, vous le déchargez de ce poids et lui faites du bien. C'est là le principe de la confession, dont l'Église catholique s'est servi de tout temps pour s'assurer la maîtrise des âmes. »

Oui et non, devrons-nous répondre. La confession entre bien pour une part dans l'analyse, en quelque sorte comme introduction. Mais elle est très loin de se confondre avec l'essence de l'analyse ou de pouvoir expliquer son action. En confession, le pécheur dit ce qu'il sait ; en analyse, le névropathe doit dire davantage. Aussi bien

n'avons-nous jamais entendu prétendre que la confession ait jamais eu le pouvoir de guérir de vrais symptômes pathologiques.

« Alors je ne comprends encore pas », nous est-il répondu. « Qu'est-ce que cela signifie : le malade doit dire plus qu'il ne sait ? Cependant je puis me représenter qu'en tant qu'analyste vous obteniez une plus grande influence sur votre malade que le confesseur sur son pénitent. Vous vous occupez de lui plus longtemps, d'une manière plus intense, plus personnelle, et vous pouvez employer cette influence accrue pour le détourner de ses idées maladives, pour le dissuader de ses appréhensions, etc. Ce serait assez extraordinaire si, par ce moyen, des symptômes rien que corporels : vomissements, diarrhées, contractures, pouvaient être maîtrisés, mais je le sais, une telle influence sur un être humain est possible, si on le plonge en hypnose. Probablement obtenez-vous par vos efforts quelque relation hypnotique entre vous et le patient, qui se trouve lié à vous par la force de la suggestion, et cela, sans même que vous le vouliez ; ainsi les miracles de votre thérapeutique ne seraient qu'effets de la suggestion hypnotique. Mais, autant que je sache, la cure hypnotique est autrement rapide que votre analyse, qui, comme vous le dites, s'étend sur des mois et des années. »

Notre auditeur impartial n'est ni si ignorant ni si embarrassé que nous l'avions cru d'abord ! Il s'efforce incontestablement de saisir la psychanalyse à l'aide de ses connaissances antérieures, de la rattacher à quelque chose qu'il sache déjà. Reste à lui faire comprendre - tâche difficile ! - qu'il n'y saurait parvenir par ce moyen, que l'analyse est une méthode *sui generis*, une chose nouvelle, particulière, qui ne peut être saisie qu'au moyen de nouvelles vues - ou, si l'on veut, de nouvelles hypothèses. Mais nous devons d'abord répondre à sa dernière remarque.

Ce que vous avez dit de l'influence personnelle de l'analyste est, certes, très intéressant. Une telle influence existe et joue dans l'analyse un grand rôle. Mais pas le même que dans l'hypnotisme, Il

doit être possible de vous démontrer que les situations ici et là sont toutes différentes. Une remarque y pourra suffire : nous n'utilisons pas cette influence personnelle - le facteur « suggestif » - afin d'étouffer les symptômes pathologiques, ainsi qu'il advient dans la suggestion hypnotique. De plus, on aurait tort de croire que ce facteur soit absolument le support et le promoteur du traitement. Il l'est au début, mais plus tard il vient à l'encontre de nos intentions analytiques et nous contraint aux contre-mesures les plus rigoureuses. Je voudrais aussi vous montrer par un exemple combien la technique analytique s'écarte de celles qui cherchent à détourner et à dissuader. Notre patient est-il en proie à un sentiment de culpabilité comme s'il eût perpétré un grand crime, nous ne lui conseillons pas de se mettre au-dessus de ses scrupules de conscience par l'assurance de son indubitable innocence : il l'a déjà essayé tout seul sans succès. Mais nous l'avertissons qu'un sentiment aussi fort et aussi tenace doit pourtant être fondé sur quelque réalité, et que cette réalité pourra peut-être se découvrir.

« Cela m'étonnerait », reprend notre auditeur impartial, « que vous parveniez à apaiser le sentiment de culpabilité de votre malade en entrant ainsi dans ses vues. Mais quelles sont donc vos intentions analytiques et qu'entreprenez-vous avec votre patient ? »

II.

Si je veux me faire comprendre, il me faut maintenant vous communiquer quelques fragments d'une doctrine psychologique qui, hors les cercles analytiques, n'est pas connue ou pas estimée. De cette théorie découlera aisément et ce que nous attendons du malade et par quels chemins nous parvenons à notre but. Je vais vous l'exposer dogmatiquement, comme si elle était déjà un système achevé. Mais n'allez pas croire qu'elle soit née ainsi tout équipée, comme il advient aux systèmes philosophiques. Nous l'avons développée lentement, peu à peu, en avons dû conquérir péniblement chaque parcelle ; nous n'avons cessé de la modifier au contact constant de l'observation jusqu'à ce qu'elle ait enfin acquis la forme sous laquelle elle nous paraît suffire à nos desseins. J'aurais dû, voici peu d'années, exprimer cette doctrine en d'autres termes. Je ne puis bien entendu vous affirmer que l'expression formelle de la doctrine à l'heure qu'il est en demeurera la définitive. Vous le savez, la science n'est pas une révélation, il lui manque, longtemps encore après ses débuts, la certitude, l'immutabilité, l'infaillibilité, dont la pensée humaine est si avide. Mais telle qu'elle est, elle est pourtant tout ce que nous pouvons avoir. N'oubliez pas que notre science est très jeune - à peine aussi vieille que le siècle ! - et qu'elle travaille avec la matière peut-être la plus ardue qui puisse s'offrir à l'investigation humaine : ainsi vous pourrez vous mettre dans l'état d'esprit nécessaire à la compréhension de ce que je vais vous dire.

Cependant interrompez-moi chaque fois que vous ne pourrez me suivre ou que vous désirerez de plus amples éclaircissements.

- « Je vous interromps avant même que vous ne commenciez. Vous dites vouloir m'exposer une nouvelle psychologie, mais il me semble que la psychologie n'est pas une science nouvelle. Il y en a assez, de psychologie et de psychologues, et j'ai entendu dire pendant mes études que de grandes choses dans ce domaine ont déjà été accomplies. »

- Et je n'entends pas discuter leur valeur. Mais y regardez-vous de plus près, vous serez contraint d'attribuer ces grands accomplissements plutôt à la physiologie des sensations. Car la science de la vie psychique ne pouvait se développer, entravée qu'elle était par une seule mais essentielle méconnaissance. Qu'embrasse-t-elle aujourd'hui telle que l'enseigne l'École ? En dehors de ces très intéressants points de vue physiologiques sur les sensations, rien qu'une liste de divisions et de définitions de ce qui se passe dans notre âme, divisions et définitions qui, grâce au langage usuel, sont devenues le bien commun de tous les lettrés. Cela ne suffit évidemment pas pour comprendre notre vie psychique. Avez-vous remarqué que chaque philosophe, écrivain, historien ou biographe s'arrange une psychologie à lui, nous propose des hypothèses à lui sur les rapports et le but des actes psychiques, hypothèses plus ou moins séduisantes mais toutes également douteuses ? On manque évidemment ici d'une base commune. De là découle aussi qu'en psychologie on soit aussi irrespectueux et qu'on ne reconnaisse aucune autorité. Chacun peut ici « braconner » à son aise. Mettez-vous une question de physique ou de chimie sur le tapis, tout le monde se taira qui ne se sache pas en possession de « connaissances techniques ». Mais avancez-vous une assertion psychologique, préparez-vous à être jugé et contredit par n'importe qui. Sans doute n'y a-t-il pas dans ce domaine de « connaissances techniques ». Chacun a sa vie psychique et c'est pourquoi chacun se

tient pour un psychologue. Mais cela ne me semble pas un titre suffisant. On raconte qu'une personne se présenta un jour comme « bonne d'enfants » ; on lui demanda si elle s'entendait à élever les enfants. « Bien sûr, répondit-elle, j'ai été moi-même en mon temps petite enfant. »

- « Et vous prétendez avoir découvert cette « base commune » de la vie de l'âme, qui échappa à tous les psychologues, en observant des malades ? »

- Je ne crois pas que cette origine ôte de leur valeur à nos constatations. L'embryologie, par exemple, ne mériterait aucun crédit, si elle ne pouvait sans peine éclairer l'étiologie des malformations de naissance. Mais je vous ai parlé de gens dont les pensées marchent toutes seules, de telle sorte qu'ils se voient contraints à ruminer sans fin des problèmes qui leur sont terriblement indifférents. Pensez-vous que la psychologie d'école ait jamais fourni le moindre apport à l'éclaircissement d'une semblable anomalie ? Et enfin il nous arrive à tous que notre pensée, pendant la nuit, suive ses propres voies et crée des choses qu'ensuite nous ne comprenons pas, qui nous semblent étranges et douées d'une ressemblance suspecte avec certaines productions pathologiques. Je veux parler de nos rêves. Le peuple n'a jamais abandonné cette croyance que les rêves aient un sens, une valeur, signifient quelque chose. Ce sens des rêves, la psychologie de l'école n'a jamais pu le fournir. Elle n'a su quoi faire du rêve ; les quelques explications qu'elle en hasarda furent non psychologiques : ramener le rêve à des excitations sensorielles, ou bien à un sommeil plus ou moins profond des diverses parties du cerveau, etc. Mais on est en droit de dire qu'une psychologie qui ne sait pas expliquer le rêve n'est pas utilisable pour l'intelligence de la vie psychique normale et ne peut prétendre à s'appeler une science.

- « Vous devenez agressif : vous devez avoir touché un point sensible. J'ai en effet entendu dire que l'on attache, dans l'analyse,

une grande importance aux rêves, qu'on les interprète, qu'on découvre en eux le souvenir d'événements réels, etc. Mais aussi que l'interprétation des rêves est livrée au bon plaisir de l'analyste et que les analystes eux-mêmes n'en ont pas fini encore avec les différends sur la manière d'interpréter les rêves et le droit d'en tirer des conclusions. En est-il ainsi, vous feriez mieux de ne pas souligner d'un trait si épais la supériorité de l'analyse sur la psychologie classique. »

- Vous dites là des choses fort justes. Il est exact que l'interprétation des rêves a acquis, dans la théorie comme dans la pratique de l'analyse, une importance incomparable. Et si je parais agressif, ce n'est que pour me défendre. Mais quand je pense à tout l'esclandre que certains analystes ont fait à propos de l'interprétation des rêves, je pourrais désespérer et donner raison à l'exclamation pessimiste du grand satirique Nestroy : « Tout progrès n'est jamais qu'à demi aussi grand qu'il parut d'abord ! » Cependant avez-vous jamais vu les hommes faire autre chose qu'embrouiller et défigurer tout ce qui leur tombe en main ? Un peu de prudence et de maîtrise de soi suffisent à éviter la plupart des dangers de l'interprétation des rêves. Mais pensez-vous que nous arrivions jamais à l'exposé que j'ai à vous faire, si nous nous laissons ainsi détourner de notre sujet ? - « Oui : vous voulez m'exposer les bases fondamentales de la nouvelle psychologie, si je vous ai bien compris. »

- Je ne voulais pas commencer par là. J'avais l'intention de vous faire voir quelle conception, au cours des études analytiques, nous nous sommes formée de la structure de l'appareil psychique.

- « Puis-je demander ce que vous appelez « appareil psychique » et avec quoi il est construit ? »

- Vous verrez bientôt clairement ce qu'est l'appareil psychique. Mais ne demandez pas, je vous en prie, de quoi il est bâti ! Cela est sans intérêt psychologique, et reste à la psychologie aussi indifférent

qu'à l'optique de savoir si les parois du télescope sont en métal ou en carton. Nous laisserons de côté « l'essence » des choses pour ne nous occuper que de leur situation dans « l'espace ». Nous nous représentons l'appareil inconnu qui sert à accomplir les opérations de l'âme en vérité comme un instrument, fait de l'ajustage de diverses parties - que nous dénommons « instances ». A chacune est attribuée une fonction particulière, elles ont entre elles un rapport spatial constant, c'est-à-dire le rapport spatial a en avant ou en arrière » - « superficiel ou profond » n'exprime pour nous d'abord que la régulière succession des fonctions. Me fais-je encore comprendre ?

- « Difficilement. Peut-être comprendrai-je plus tard, mais voilà certes une singulière anatomie de l'âme, dont l'équivalent ne se rencontre pas dans les sciences naturelles ! »

- Que voulez-vous, c'est une hypothèse comme il y en a tant dans les sciences. Les premières de toutes ont toujours été assez grossières. « Open to revision », peut-on en dire. Je trouve superflu de me servir de la locution devenue si populaire « comme si ». La valeur d'une telle « fiction » - ainsi que l'appellerait le philosophe Vaihinger dépend de ce qu'on en peut faire.

Et je poursuis Restant sur le terrain de la sagesse courante, nous reconnaissons dans l'homme une organisation psychique intercalée entre, d'une part, ses excitations sensorielles et la perception de ses besoins corporels, d'autre part, ses actions motrices ; organisation servant d'intermédiaire entre les deux en vue d'un but bien défini. Nous appelons cette organisation son « moi ». Voilà qui n'est pas nouveau, chacun de nous fait cette hypothèse sans être philosophe, et quelques-uns même bien qu'ils le soient. Mais nous ne croyons pas avoir ainsi épuisé la description de l'appareil psychique. En plus de ce « moi », nous reconnaissons un autre territoire psychique plus étendu, plus vaste, plus obscur que le

« moi », et ce territoire nous l'appelons le « ça ». La relation existant entre le « moi » et le « ça » est ce qui va nous occuper d'abord.

Vous allez sans doute trouver mauvais que nous ayons choisi, pour désigner nos deux instances ou provinces psychiques, des mots courants au lieu de vocables grecs sonores. Mais nous aimons, nous autres psychanalystes, rester en contact avec la façon de penser populaire et préférons rendre utilisables pour la science les notions populaires que de les rejeter. Nous n'y avons aucun mérite, nous sommes contraints à agir ainsi, parce que nos doctrines doivent être comprises par nos malades, souvent très intelligents mais pas toujours versés dans les humanités. Le « ça » impersonnel correspond directement à certaines manières de parler de l'homme normal. « Cela m'a fait tressaillir, dit-on, quelque chose en moi, à ce moment, était plus fort que moi ». « C'était plus fort que moi [3]. »

En psychologie, nous ne pouvons décrire qu'à l'aide de comparaisons. Ce n'est pas spécial à la psychologie, il en est ainsi ailleurs. Mais nous devons sans cesse changer de comparaisons : aucune ne nous suffit longtemps. Si donc je veux vous rendre sensible la relation entre le moi et le ça, je vous prierai de vous représenter le « moi » comme une sorte de façade du « ça », un premier plan, - ou bien la couche externe, l'écorce de celui-ci. Tenons-nous-en à cette dernière comparaison. Nous le savons : les couches corticales en général sont redevables de leurs qualités spéciales à l'influence modificatrice du milieu extérieur auquel elles sont contiguës. Représentons-nous les choses ainsi : le « moi » serait la couche, - modifiée par l'influence du monde extérieur, de la réalité - de l'appareil psychique, du « ça ». Vous voyez combien, en psychanalyse, nous prenons au sérieux les notions spatiales. Pour nous le « moi » est vraiment le plus superficiel, le « ça » le plus profond, bien entendu considérés du dehors. Le « moi » a une

3 En français dans le texte. Nous avons traduit Es par ça comme rendant au mieux la notion, sinon le terme qu'implique Das Es, notion à la fois intime et impersonnelle, en réalité intraduisible en français. (N. d. T.)

situation intermédiaire entre la réalité et le « ça », qui est proprement le psychique.

- « Je ne vous demande pas encore comment on peut savoir tout cela. Dites-moi d'abord à quoi vous sert cette distinction entre un « moi » et un « ça », qu'est-ce qui vous y contraint ? »

- Votre question me montre dans quelle direction poursuivre. Ce qu'il importe en effet avant tout de savoir, c'est que le « moi » et le « ça » divergent fort et en bien des points l'un de l'autre ; d'autres règles président dans le « moi » ou dans le « ça » aux actes psychiques ; le « moi » vise d'autres buts et par d'autres moyens. Il y aurait là-dessus beaucoup à dire, mais vous contenterez-vous d'une nouvelle comparaison et d'un nouvel exemple ? Pensez aux différences existant entre le front et l'arrière, telles qu'elles s'étaient établies pendant la guerre. Alors nous ne nous étonnions pas qu'au front bien des choses se passassent autrement qu'à l'arrière, et qu'à l'arrière bien d'autres fussent permises qu'au front il fallait défendre. L'influence déterminante était naturellement la proximité de l'ennemi : pour la vie psychique, c'est la proximité du monde extérieur. Dehors - étranger - ennemi, furent une fois synonymes. Maintenant venons-en à l'exemple : dans le « ça » pas de conflits ; les contradictions, les contraires voient leurs termes voisiner sans en être troublés, des compromis viennent souvent accommoder les choses. En de tels cas, le « moi » eût été en proie à un conflit qu'il eût fallu résoudre, et la solution n'en peut être que l'abandon d'une aspiration au profit d'une autre. Le « moi » est une organisation qui se distingue par une remarquable tendance à l'unité, à la synthèse ; ce caractère manque au « ça », - celui-ci est, pour ainsi dire, incohérent, décousu, chacune de ses aspirations y poursuit son but propre et sans égard aux autres.

- « Et s'il existe un « hinterland » psychique d'une telle importance, comment me ferez-vous croire qu'il passa inaperçu jusqu'à l'avènement de l'analyse ? »

- Voilà que nous revenons à l'une de vos questions précédentes. La psychologie s'était fermé l'accès au domaine du « ça » en s'en tenant à une hypothèse qui paraît d'abord assez plausible mais qu'on ne peut pourtant soutenir. A savoir que tous les actes psychiques sont conscients, que la « conscience » est le signe distinctif du psychique, et que, y eût-il dans notre cerveau des opérations inconscientes, celles-ci ne méritent pas le nom d'actes psychiques et n'ont rien à voir avec la psychologie.

- « Cela va de soi, » me semble-t-il.

- Oui, c'est ce que pensent aussi les psychologues, mais il n'en est pas moins facile de montrer que c'est faux, qu'une telle opération est tout à fait impropre. La plus superficielle observation de soi-même montre que l'on peut avoir des idées subites qui n'ont pu surgir sans que rien les prépare. Mais, de ces états préparatoires de votre pensée, qui ont dû pourtant être aussi de nature psychique, vous ne percevez rien : seul le résultat émerge tout à fait dans votre conscience. Ce n'est qu'après coup et en de rares occasions que ces stades préparatoires de la pensée peuvent être, par la conscience, comme « reconstruits ».

- « Sans doute l'attention était-elle détournée, ce qui empêcha de remarquer sur le moment ces stades préparatoires. »

- Faux-fuyant ! Vous n'y échapperez pas : c'est un fait qu'en vous peuvent se passer des actes d'ordre psychique, souvent fort compliqués, desquels votre conscience ne perçoit rien, desquels vous ne savez rien. Ou bien êtez-vous prêt à recourir à l'hypothèse « qu'un peu plus ou un peu moins » de votre « attention » suffise pour changer un acte non psychique en un acte psychique ? D'ailleurs à quoi bon cette discussion ? Il y a des expériences d'hypnotisme qui démontrent l'existence de pareilles pensées inconscientes d'une manière irréfutable pour quiconque veut bien voir.

- « Je ne veux pas vous contredire, mais je crois vous comprendre enfin. Ce que vous nommez le « moi », c'est la

conscience, et votre « ça » est ce qu'on nomme le « subconscient « et qui fait en ce moment tant parler de lui ! Mais pourquoi la mascarade de ces noms nouveaux ! »

- Ce n'est pas une mascarade ; les autres noms sont inutilisables. Et n'essayez pas de m'offrir de la littérature en place de science. Quelqu'un. parle-t-il de processus subconscients, je ne sais s'il les entend au sens topique ce qui réside dans l'âme *au-dessous* du conscient, - ou bien au sens qualitatif : une autre conscience, souterraine pour ainsi dire. Sans doute mon interlocuteur n'y voit-il pas lui-même très clair. La seule distinction admissible est celle entre « conscient » et « inconscient ». Mais on ferait une erreur grosse de conséquences si l'on croyait que cette division entre « conscient » et « inconscient » coïncidât avec celle entre « moi » et « ça ». Sans doute, il serait merveilleux que ce fût aussi simple ; notre théorie aurait alors beau jeu. Mais les choses ne sont pas aussi simples. Tout ce qui se passe dans le « ça » est et demeure inconscient : voilà qui seul est certain, et que les processus se déroulant dans le « moi » *peuvent* devenir conscients, et eux seuls. Mais ils ne le sont pas tous, pas toujours, pas nécessairement, et de grandes parties du « moi » peuvent durablement rester inconscientes.

L'accès à la conscience d'un processus psychique est une chose compliquée. Je ne puis m'empêcher de vous exposer - à nouveau sur le mode dogmatique - ce que nous en pensons. Vous vous le rappelez : le « moi » est la couche externe, périphérique, du « ça ». Or nous croyons qu'à la surface la plus externe de ce « moi » se trouve une « instance » particulière, directement tournée vers le monde extérieur, un système, un organe, par l'excitation exclusive duquel le phénomène appelé conscience peut naître, Cet organe peut aussi bien être stimulé *du dehors,* en recevant à l'aide des organes sensoriels les excitations émanant du monde extérieur - que *du dedans,* en prenant connaissance, d'abord des sensations résidant dans le « ça » et ensuite des processus en cours dans le « moi ».

- « Cela devient de pire en pire, et je comprends de moins en moins. Vous m'avez donc invité à une petite conférence sur cette question : les non-médecins peuvent-ils entreprendre eux aussi des cures analytiques ? A quoi bon alors ce découpage en quatre de théories osées, obscures, de la justesse desquelles vous ne pouvez pas me convaincre ? »

- Je le sais, je ne peux pas vous convaincre. Cela est hors de ma possibilité et, par suite, de mon dessein. Quand nous donnons à nos élèves un enseignement théorique en psychanalyse, nous pouvons observer combien celui-ci leur fait d'abord peu d'effet. Ils Recueillent les doctrines analytiques avec la même froideur que les autres abstractions dont ils furent nourris. Quelques-uns voudraient peut-être être convaincus, mais rien n'indique qu'ils le soient. Aussi demandons-nous que quiconque veut exercer l'analyse sur d'autres, se soumette d'abord lui-même à une analyse. Ce n'est qu'au cours de cette auto-analyse (comme on l'appelle à tort), et en éprouvant réellement sur leur propre corps - plus justement sur leur propre âme, - les processus dont l'analyse soutient l'existence, que nos élèves acquièrent les convictions qui les guideront plus tard comme analystes. Comment puis-je alors m'attendre à vous convaincre de la justesse de nos théories, vous, l'auditeur impartial à qui je ne puis présenter qu'un exposé incomplet, tronqué, par suite sans clarté, et à qui manque la confirmation de votre expérience propre ?

Je poursuis un autre but. La question n'est pas ici de discuter si l'analyse est chose intelligente ou absurde, si elle a raison dans ce qu'elle avance ou si elle tombe dans de grossières erreurs. Je déroule nos théories devant vous, parce que c'est le meilleur moyen de vous montrer quelles idées constituent le corps de l'analyse, de quelles prémisses elle part quand elle commence à s'occuper d'un malade, et comment elle s'y prend. Ainsi une lumière très vive sera projetée sur la question de l'analyse par les non-médecins. Mais rassurez-vous ! Si vous m'avez suivi jusqu'ici, vous avez supporté le pire, ce qui

suivra vous semblera facile. Mais laissez-moi maintenant reprendre haleine.

III.

« J'attends que vous me déduisiez, des théories de la psychanalyse, comment se représenter la genèse d'une affection nerveuse ? »

- Je m'y essaierai. Il nous faut alors étudier notre « moi » et notre « ça » d'un point de vue nouveau : le dynamique, c'est-à-dire en ayant égard aux forces qui se jouent à l'intérieur de ceux-ci et entre eux. Jusqu'à présent nous nous sommes contentés de *décrire* l'appareil psychique.

- « Pourvu que cela ne redevienne pas aussi incompréhensible ! »

- J'espère que non. Vous vous y reconnaîtrez bientôt, Ainsi, nous admettons que les forces dont J'action met en mouvement l'appareil psychique sont engendrées par les organes du corps et expriment les grands besoins corporels. Vous vous souvenez des paroles de notre poète-philosophe [4] : la faim et l'amour. Une couple d'ailleurs de forces imposantes ! Nous appelons ces besoins corporels, en tant qu'ils sont incitations à l'activité psychique « T*riebe* » (instincts ou pulsions), un mot que bien des langues modernes nous envient. Ces instincts emplissent le « ça » ; toute l'énergie existant dans le « ça », dirons-nous en abrégé, en émane. Les forces à l'intérieur du « moi » n'ont pas non plus d'autre origine, elles dérivent de celles contenues dans le « ça ». Et que veulent ces

4 Schiller. (N. d. T.)

instincts ? La satisfaction, c'est-à-dire que soient amenées des situations dans lesquelles les besoins corporels puissent s'éteindre. La chute de la tension du désir est ressentie, par l'organe de notre perception consciente, comme un plaisir ; une croissance de cette même tension bientôt comme un déplaisir. De ces oscillations naît la suite des sensations « plaisir-déplaisir » qui règle l'activité de tout l'appareil psychique. Nous appelons cela « la souveraineté du principe de plaisir. »

Des états insupportables prennent naissance quand les aspirations instinctives du « ça » ne trouvent pas à se satisfaire. L'expérience montre bientôt que de telles satisfactions ne peuvent être obtenues qu'à l'aide du monde extérieur. C'est alors que la partie du « ça » tournée vers le monde extérieur, le « moi » entre en fonction. Si toute la force motrice qui fait se mouvoir le vaisseau est fournie par le « ça », le « moi » est en quelque sorte celui qui assume la manœuvre du gouvernail, sans laquelle aucun but ne peut être atteint. Les instincts du « ça » aspirent à des satisfactions immédiates, brutales, et n'obtiennent ainsi rien, ou bien même se causent un dommage sensible. Il échoit maintenant pour tâche au « moi » de parer à ces échecs, d'agir comme intermédiaire entre les prétentions du « ça » et les oppositions que celui-ci rencontre de la part du monde réel extérieur Le « moi » déploie son activité dans deux directions. D'une part, il observe, grâce aux organes des sens, du système de la conscience, le monde extérieur, afin de saisir l'occasion propice à une satisfaction exempte de périls ; d'autre part, il agit sur le « ça », tient en bride les passions de celui-ci, incite les instincts à ajourner leur satisfaction ; même, quand cela est nécessaire, il leur fait modifier les buts auxquels ils tendent ou les abandonner contre des dédommagements. En imposant ce joug aux élans du « ça », le « moi » remplace le principe de plaisir, primitivement seul en vigueur, par le « principe » dit « de réalité » qui certes poursuit le même but final, mais en tenant compte des

conditions imposées par le monde extérieur. Plus tard, le « moi » s'aperçoit qu'il existe, pour s'assurer la satisfaction, un autre moyen que l'adaptation dont nous avons parlé, au monde extérieur. On peut en effet agir sur le monde extérieur afin de le modifier, et y créer exprès les conditions qui rendront la satisfaction possible. Cette sorte d'activité devient alors le suprême accomplissement du « moi » ; l'esprit de décision qui permet de choisir quand il convient de dominer les passions et de s'incliner devant la réalité, ou bien quand il convient de prendre le parti des passions et de se dresser contre le monde extérieur, cet esprit de décision est tout l'art de vivre.

- « Et comment le « ça » se laisse-t-il ainsi commander par le « moi », puisque, si je vous ai bien compris, il est, des deux, le plus fort ? »

- Oui, cela va bien, tant que le « moi » est en possession de son organisation totale, de toute sa puissance d'agir, tant qu'il a accès à toutes les régions du « ça » et y peut exercer son influence. Il n'existe en effet entre le « moi » et le « ça » pas d'hostilité naturelle, ils font partie d'un même tout et, dans l'état de santé, il n'y a pas lieu pratiquement de les distinguer.

- « J'entends. Mais je ne vois pas, dans cette relation idéale, la plus petite place pour un trouble maladif. »

Vous avez raison - tant que le « moi », dans ses rapports avec le « ça », répond à ces exigences idéales, il n'y a aucun trouble nerveux. La porte d'entrée de la maladie se trouve là où on ne la soupçonnerait pas, bien que quiconque connaît la pathologie générale ne puisse s'étonner de le voir confirmer ici : les évolutions et les différenciations les plus importantes sont justement celles qui portent en elles-mêmes le germe du mal, de la carence de la fonction.

- « Vous devenez trop savant, je ne comprends plus. »

- Je dois reprendre d'un peu plus loin. Le petit être qui vient de naître est, n'est-ce pas, une très pauvre et impuissante petite chose au regard du monde extérieur tout-puissant et plein d'actions destructrices. Un être primitif, n'ayant pas encore développé un « moi » organisé, est exposé à tous ces traumatismes. Il ne vit que pour la satisfaction « aveugle » de ses instincts, ce qui souvent cause sa perte. La différenciation d'un « moi » est avant tout un progrès en faveur de la conservation vitale. Bien entendu, quand l'être périt, il ne tire aucun profit de son expérience, mais, survit-il à un traumatisme, il se tiendra en garde contre l'approche de situations analogues et signalera le danger par une répétition abrégée des impressions vécues lors du premier traumatisme : par un « affect » d'angoisse. Cette réaction au péril amène une tentation de fuite, condition de salut jusqu'au jour où l'être, devenu assez fort, pourra faire face aux dangers épars dans le monde extérieur de façon active, peut-être même en prenant l'offensive.

- « Cela nous entraîne bien loin de ce que vous aviez promis de me dire. »

- Vous ne vous doutez pas combien je suis près de tenir ma promesse. Même chez les êtres qui auront plus tard un « moi » organisé à la hauteur de sa tâche, le « moi » dans l'enfance, est faible et peu différencié du « ça m. Maintenant figurez-vous ce qui arrivera quand ce « moi » sans force sera en butte à une aspiration instinctive du « ça », à laquelle il voudrait bien résister, devinant que la satisfaction en serait dangereuse, capable d'amener une situation traumatique, un heurt avec le monde extérieur, mais cela sans avoir encore la force de dominer cette aspiration instinctive. Le « moi » traite le péril intérieur émané de l'instinct comme s'il était péril extérieur ; il tente de prendre la fuite, il se retire de cette région du « ça » et l'abandonne à son sort après lui avoir supprimé tous les apports que d'ordinaire il met à la disposition des émois de l'instinct. Nous disons alors que le « moi » entreprend un *refoulement* de cette

aspiration instinctive. Ceci a pour résultat immédiat de parer au danger, mais on ne confond pas impunément ce qui est interne et ce qui est externe. On ne peut pas se fuir, En *refoulant,* le « moi » obéit au principe de plaisir, que sa tâche habituelle est de modifier : il doit donc en porter la peine. La peine en sera que le « moi » aura ainsi durablement restreint son royaume. L'aspiration instinctive refoulée est maintenant isolée, abandonnée à elle-même, inaccessible, mais aussi impossible à influencer. Elle suivra désormais ses propres voies. Le « moi » ne pourra en général plus, même lorsqu'il se sera fortifié, lever le refoulement, sa synthèse est détruite. une partie du « ça » demeure au « moi » terrain défendu. L'aspiration instinctive isolée, de son côté, ne reste pas non plus oisive, elle trouve à se dédommager de la satisfaction normale qui lui est refusée, engendre des rejetons psychiques qui la représentent, elle se met en rapport avec d'autres processus psychiques qu'elle dérobe à leur tour au « moi » de par son influence, et enfin fait irruption dans le « moi » et dans la conscience sous une forme substitutive déformée et méconnaissable, bref, élabore ce qu'on appelle un « symptôme ». Nous embrassons maintenant d'un coup d'œil ce qui constitue un trouble « nerveux » : d'une part, un « moi » entravé dans sa synthèse, sans influence sur une partie du « ça », devant renoncer à exercer une part de son activité afin d'éviter un heurt nouveau avec ce qui est refoulé, s'épuisant dans un vain combat contre les symptômes, rejetons des aspirations refoulées ; d'autre part, un « ça », au sein duquel des instincts isolés se sont rendus indépendants, poursuivent leurs buts à eux sans égard aux intérêts généraux de l'être, et n'obéissent plus qu'aux lois de la psychologie primitive qui commandent dans les profondeurs du « ça ». Voyons-nous les choses de haut, alors la genèse des névroses nous apparaît sous cette formule simple : « le moi » a tenté d'étouffer certaines parties du « ça » d'une *manière impropre, il y a* échoué et le « ça » se venge. La névrose est donc la conséquence d'un conflit entre le « moi » et le « ça », conflit auquel le « moi » prend part - un examen

approfondi le démontre - parce qu'il ne peut absolument pas renoncer à sa subordination aux réalités du monde extérieur. L'opposition est entre le monde extérieur et le « ça », et puisque le « moi », fidèle en cela à son essence intime, prend parti pour le monde extérieur, il entre en conflit avec son « ça ». Mais prenez-y bien garde : ce n'est pas le fait de ce conflit qui conditionne la maladie - de tels conflits entre réalité et « ça » sont inévitables et l'un des devoirs constants du « moi » est de s'y entremettre - mais ce qui cause le mal est ceci : le « moi » se sert, pour résoudre le conflit, d'un moyen insuffisant, le refoulement. Cependant la cause en est que le « moi », quand cette tâche s'offrit à lui, était peu développé et sans force. Les refoulements décisifs ont en effet tous lieu dans la première enfance.

- « Quels curieux détours ! Je suis votre conseil,

- je ne critique pas, vous voulez seulement me montrer ce que la psychanalyse pense de la genèse des névroses, afin d'y rattacher ce qu'elle entreprend pour les guérir. J'aurais plusieurs questions à poser, j'en poserai quelques-unes plus tard. Je serais d'abord tenté de suivre vos traces, de tenter à mon tour une construction hypothétique, une théorie. Vous avez exposé la relation « monde extérieur - moi - ça » et établi, comme condition essentielle des névroses, ceci : le « moi » restant sous la dépendance du monde extérieur, entre en conflit avec le « ça ». Le cas contraire ne serait-il pas concevable dans un tel conflit, le « moi » se laissant entraîner par le « ça » et renonçant à toute considération envers le monde extérieur ? Qu'arrive-t-il alors ? Je ne suis qu'un profane, mais d'après les idées que je me fais sur la nature d'une psychose, une telle décision du « moi » en pourrait bien être la condition. L'essentiel d'une maladie mentale semble donc être qu'on se détourne ainsi de la réalité. »

- Oui, j'y ai moi-même pensé, et je le crois juste, bien que la démonstration de cette idée exige la mise en discussion de rapports

fort enchevêtrés. Névrose et psychose sont évidemment apparentées de très près et doivent cependant, en quelque point essentiel, diverger. Ce point pourrait bien être le parti que prend le « moi » en un tel conflit. Et le « ça », dans les deux cas, garderait son caractère d'aveugle inflexibilité.

- « Poursuivez, je vous en prie. Quelles indications donne votre théorie pour le traitement des névroses »

- Notre but thérapeutique est maintenant aisé à déterminer. Nous voulons reconstituer le « moi », le délivrer de ses entraves, lui rendre la maîtrise du « ça », perdue pour lui par suite de ses précoces refoulements. Dans ce but seul nous faisons l'analyse, toute notre technique converge vers ce but. Il nous faut rechercher les refoulements anciens, incitant le « moi » à les corriger, grâce à notre aide, et à résoudre ses conflits autrement et mieux qu'en tentant de prendre devant eux la fuite. Comme ces refoulements ont eu lieu de très bonne heure dans l'enfance, le travail analytique nous ramène à ce temps. Les situations ayant amené ces très anciens conflits sont le plus souvent oubliées, le chemin nous y ramenant nous est montré par les symptômes, rêves et associations libres du malade, que nous devons d'ailleurs d'abord interpréter, traduire, ceci parce que, sous l'empire de la psychologie du « ça », elles ont revêtu des formes insolites, heurtant notre raison. Les idées subites, les pensées et souvenirs que le patient ne nous communique pas sans une lutte intérieure nous permettent de supposer qu'ils sont de quelque manière apparentés au « refoulé », ou bien en sont des rejetons. Quand nous incitons le malade à s'élever au-dessus de ses propres résistances et à tout nous communiquer, nous éduquons son « moi » à surmonter ses tendances à prendre la fuite et lui apprenons à supporter l'approche du « refoulé ». Enfin, quand il est parvenu à reproduire dans son souvenir la situation ayant donné lieu au refoulement, son obéissance est brillamment récompensée ! La différence des temps est toute en sa faveur : les choses devant

lesquelles le « moi » infantile, épouvanté, avait fui, apparaissent souvent au « moi » adulte et fortifié comme un simple jeu d'enfant.

IV.

« Tout ce que vous m'avez contée jusqu'à présent était de la psychologie. C'était souvent étrange, revêche, obscur, mais du moins - comment dirai-je ? - c'était toujours propre. Certes, je ne savais jusqu'à ce jour presque rien de votre psychanalyse, mais la rumeur m'est cependant parvenue qu'elle s'occupe principalement de choses n'ayant aucun droit à cette épithète. Or, vous n'avez touché à rien de semblable jusqu'à présent : cela me fait l'impression d'une réticence voulue. Je ne puis réprimer un autre doute. Les névroses sont - vous le dites vous-même - des perturbations de la vie psychique. Et des choses de l'importance de notre éthique, de notre conscience, de nos idéals, ne joueraient aucun rôle dans ces perturbations profondes ? »

- Vous trouvez donc que deux sujets manquent jusqu'à présent à nos entretiens : ce qui touche aux choses les plus basses comme ce qui touche aux choses les plus hautes. Cela tient à ce que nous n'avons pas encore du tout traité du contenu de la vie psychique. Laissez-moi maintenant jouer à mon tour le rôle d'interrupteur, et suspendre un moment le cours de notre entretien. Si je vous ai fait tant de psychologie, c'est que je désirais vous donner l'impression que le travail analytique est une application de la psychologie, davantage, d'une psychologie qui, hors l'analyse, est inconnue. L'analyste doit avant tout avoir appris cette psychologie, la psychologie profonde ou psychologie de l'inconscient -du moins en avoir appris ce qui en est connu à ce jour. Nous aurons besoin de

ceci pour nos conclusions ultérieures. Mais dites-moi maintenant ce que vous entendiez par vos allusions à la propreté ?

- « Voilà. On raconte partout que, dans l'analyse, les affaires les plus intimes, les plus vilaines, ayant trait à la vie sexuelle, sont abordées dans tous leurs détails. En est-il ainsi - je n'ai rien pu tirer de vos argumentations psychologiques me montrant qu'il en soit forcément ainsi - alors ce serait un argument puissant pour n'autoriser que des médecins à pratiquer de telles cures. Comment peut-on songer à accorder d'aussi dangereuses libertés à d'autres personnes dont la discrétion est incertaine et le caractère sans garantie ? »

- Il est vrai, les médecins possèdent, au domaine de la sexualité, quelques prérogatives ; ils ont même droit à inspecter les organes génitaux. Bien qu'en Orient ils ne le pussent pas ; de même certains réformateurs de la morale - vous savez de qui je veux parler [5] - leur ont contesté ce droit. Mais vous voulez d'abord savoir s'il en est ainsi dans l'analyse et pourquoi il en doit être ainsi ? -Je vous répondrai : oui, il en est ainsi.

Et il en doit être ainsi, en premier lieu, parce que l'analyse s'élève sur cette base : l'absolue sincérité. On y traite, par exemple, des questions pécuniaires avec la même minutie et la même franchise, on y fait des aveux qu'on ne ferait à aucun de ses concitoyens, même s'il n'est pas concurrent ou employé du fisc ! Que cette obligation d'être sincère impose une lourde responsabilité morale à l'analyste lui-même, cela je ne le contesterai pas, au contraire, j'attirerai là-dessus toute votre attention.

Il en doit être ainsi, en second lieu, parce que, parmi les causes efficientes ou occasionnelles des maladies nerveuses, les facteurs de la vie sexuelle jouent un rôle d'importance démesurée, un rôle dominant, peut-être même spécifique. Que peut faire d'autre l'analyste que d'adapter son sujet à celui que le malade lui apporte ?

5 Tolstoï. (N. d. T.)

L'analyste n'attire jamais le patient sur le terrain sexuel, il ne lui dit pas d'avance : il va s'agir des intimités de votre vie sexuelle ! Il le laisse commencer à son gré et attend tranquillement que le patient lui-même touche aux sujets sexuels. J'ai soin d'en avertir mes élèves : nos adversaires nous ont annoncé que nous rencontrerions des cas où le facteur sexuel ne jouerait aucun rôle ; gardons-nous donc de l'introduire nous-mêmes dans l'analyse, ne nous gâtons pas la chance de trouver un tel cas ! Mais jusqu'ici aucun de nous n'a eu ce bonheur.

Je le sais : notre reconnaissance de la sexualité est devenue le motif le plus fort - avoué ou inavoué - de l'hostilité du publie contre l'analyse. Cela doit-il nous troubler ? Non, mais nous faire voir combien névrotique est toute notre civilisation, puisque les soi-disant normaux se comportent à peu près comme les « nerveux ». Au temps où, dans les sociétés savantes d'Allemagne, on portait sur la psychanalyse des jugements solennels - aujourd'hui tout est sensiblement plus calme - un orateur prétendait à une autorité particulière parce que, d'après lui, il laissait aussi les malades s'exprimer ! Sans doute dans un but diagnostique et afin d'éprouver les assertions des analystes. Mais, ajoutait-il, dès qu'ils commencent à parler de choses sexuelles, alors je leur ferme la bouche. Que pensez-vous d'une telle procédure ? La société savante acclama l'orateur au lieu d'avoir honte pour lui comme il eût convenu. Seule, la triomphante certitude puisée dans la conscience de préjugés communs peut expliquer le mépris de toute logique manifesté par cet orateur. Quelques années plus tard quelques-uns de mes élèves d'alors cédèrent au besoin de libérer la société humaine de ce joug de la sexualité que la psychanalyse veut lui imposer. L'un [6] déclara que le « sexuel » ne signifiait nullement la sexualité, mais quelque chose d'autre, d'abstrait, de mystique ; un second [7], que la vie sexuelle n'est que l'un des domaines où l'homme exerce son appétit

6 Jung. (N. d. T.)

7 Adler. (N. d. T.)

instinctif de puissance et de domination. Ils ont été très applaudis - pour le moment du moins.

- « Je me risque pourtant une fois à prendre parti. Cela me semble très osé de prétendre que la sexualité ne soit pas un besoin naturel, primitif de l'être, mais l'expression de quelque chose d'autre. Il suffit de s'en tenir à l'exemple des animaux. »

- Peu importe. Point de mixture, si absurde fût-elle, que la société ne soit prête à avaler, si on la proclame antidote contre la toute-puissance de la sexualité !

Je vous l'avouerai d'ailleurs : l'aversion que vous m'avez laissé deviner en vous à faire une aussi large place, dans la genèse des névroses, au facteur sexuel, ne me semble pas très compatible avec votre devoir d'impartialité. Ne craignez-vous pas qu'une telle antipathie vous gêne pour porter un jugement impartial ?

- « Je suis peiné de vous entendre parler ainsi. Votre confiance en moi semble ébranlée. Pourquoi donc n'avez-vous pas choisi quelqu'un d'autre comme auditeur impartial ? »

- Parce que l'autre n'eût pas pensé autrement que vous. Eût-il été d'avance prêt à reconnaître l'importance de la vie sexuelle, tout le monde se fût écrié : Il n'est pas impartial, c'est un de vos adeptes ! Non, je n'abandonne pas l'espoir d'exercer sur vos opinions une influence. Mais je reconnais que ce cas ne se présente pas pour moi comme le précédent. Quand tout à l'heure nous parlions psychologie, cela m'était égal d'être cru ou non, pourvu que vous ayez l'impression qu'il s'agisse là de purs problèmes psychologiques. Cette fois, pour la question sexuelle, je voudrais pourtant arriver à vous faire comprendre ceci : votre plus puissant mobile de contradiction est l'hostilité avec laquelle vous abordez le débat, et que vous partagez avec tant d'autres.

- « L'expérience, qui vous a donné votre inébranlable certitude, me manque donc. »

- Je puis maintenant poursuivre. La vie sexuelle n'est pas qu'une grivoiserie, mais encore un sérieux problème scientifique. Bien du nouveau restait à découvrir, bien de l'étrange à élucider. Je vous ai déjà dit que l'analyse devait remonter jusqu'aux toutes premières années de l'enfance du patient, parce que les refoulements décisifs ont lieu à cette époque, alors que le « moi » était débile. Mais l'enfant n'a certes pas de vie sexuelle, celle-ci ne commence qu'avec la puberté ?

Au contraire, il nous restait à le découvrir : les aspirations sexuelles accompagnent la vie depuis le jour de la naissance, et c'est justement contre ces instincts que le « moi » infantile se met en défense par le moyen du refoulement. Une curieuse coïncidence, n'est-ce pas ? Le petit enfant se débat contre la force de la sexualité tout comme ensuite l'orateur dans la Société savante ou plus tard mes élèves se créant leurs propres théories ? Comment cela se fait-il ? L'explication la plus générale serait que notre civilisation s'édifie en somme aux dépens de la sexualité, mais il reste beaucoup à dire là-dessus.

La découverte de la sexualité infantile est de l'ordre de ces trouvailles dont il faut avoir honte. Quelques médecins d'enfants ne l'ont jamais ignorée, ainsi, semble-t-il, que quelques bonnes d'enfants. Des hommes distingués, qui s'intitulent spécialistes en psychologie infantile, ont alors parlé, d'un ton réprobateur, de « profanation de l'enfance ». Toujours des sentiments en place d'arguments ! Dans nos corps politiques de tels procédés sont quotidiens. Un membre de l'opposition se lève et dénonce une mauvaise gestion dans l'administration, l'armée, la justice, ou ailleurs. Là-dessus un autre déclare, de préférence un membre du gouvernement, que ces constatations attentent à l'honneur de l'État, de l'armée, de la dynastie, voire de la patrie. Donc elles ne correspondent pas à la vérité ! Car de tels sentiments ne supportent pas l'offense.

La vie sexuelle de l'enfant diffère bien entendu de celle de l'adulte. La fonction sexuelle, de ses débuts jusqu'à sa forme finale qui nous est bien connue, subit une évolution compliquée. Elle se constitue par l'agrégation de nombreux instincts partiels, chacun ayant ses buts spéciaux, traverse plusieurs phases d'organisation, jusqu'à ce qu'enfin elle se mette au service de la reproduction. Tous les instincts partiels ne sont pas également utilisables en vue du but final, ils doivent être dérivés, remodelés, en partie étouffés. Une aussi ample évolution n'est pas toujours accomplie irréprochablement, il peut se produire des arrêts de développement, des « fixations » partielles à des phases précoces de l'évolution ; alors, si plus tard l'exercice de la fonction sexuelle rencontre des obstacles, l'élan sexuel - la libido, comme nous l'appelons - retombe volontiers sur ses positions, ces fixations premières. L'étude de la sexualité infantile et des transformations qu'elle subit jusqu'à la maturité nous a aussi livré la clef de ce qu'on appelle les perversions sexuelles, que l'on décrivait bien avec tous les signes voulus d'horreur, mais sans rien pouvoir dire de leur genèse. Tout ceci est extraordinairement intéressant, mais il ne servirait pas à grand-chose, vu le but que nous nous proposons, que je vous en dise davantage. Il faut, pour ici s'y reconnaître. bien entendu des connaissances anatomiques et physiologiques - qu'on ne peut malheureusement pas toutes acquérir aux écoles de médecine ! - mais il est tout aussi indispensable de se familiariser avec l'histoire de la civilisation et avec la mythologie.

- « Je ne peux pas encore, après tout ce que vous m'avez dit, me représenter la vie sexuelle de l'enfant. »

- Je ne vais donc pas encore quitter ce sujet, il m'est d'ailleurs difficile de m'en arracher. Faites-y bien attention, le plus curieux dans la vie sexuelle de l'enfant me paraît être ceci : il accomplit toute son évolution, pourtant si ample, dans les cinq premières années de sa vie ; de là jusqu'à la puberté s'étend la période dite « de latence »

pendant laquelle, si l'enfant est normal - la sexualité ne progresse plus, mais où tout au contraire les aspirations sexuelles perdent de leur force et où bien des choses, que l'enfant auparavant faisait ou savait, sont abandonnées et oubliées. Pendant cette période, après que la précoce floraison de la vie sexuelle s'est fanée, se constituent ces réactions du « moi » qui - telles la pudeur, le dégoût, la moralité, - sont destinées à tenir tête aux ultérieurs orages de la puberté et à endiguer l'aspiration sexuelle qui se réveille. Cette évolution en deux temps de la vie sexuelle a sans doute un lien profond avec la genèse des maladies nerveuses. Une telle évolution en deux temps ne semble se rencontrer que chez l'homme, peut-être est-elle la condition de ce privilège humain : la névrose. La préhistoire de la vie sexuelle passa tout aussi inaperçue, avant la psychanalyse, que dans un autre domaine l' « hinterland » de la vie psychique consciente. Vous soupçonnerez à juste titre que ces deux choses sont en rapport intime.

Les premiers temps de la sexualité, chez l'enfant, comportent bien des concepts, des modes d'expression, des activités, auxquelles on ne s'attendrait pas. Par exemple, vous serez sûrement surpris d'apprendre que le petit garçon redoute, aussi souvent qu'il le fait, d'être mangé par son père. (N'êtes-vous pas non plus étonné de me voir ranger cette peur parmi les manifestations de la sexualité ?) Mais je n'ai qu'à vous rappeler la mythologie que vous appreniez à l'école et n'avez peut-être pas encore oubliée : le dieu Kronos ne dévorait-il pas ses enfants ? Ce mythe dut vous sembler bien étrange, la *première fois* où vous l'entendîtes conter ! Mais je crois qu'alors il ne donna à aucun de nous beaucoup à penser. Nous nous rappelons bien d'autres légendes où un fauve, tel le loup, dévore quelqu'un, et nous y pouvons reconnaître une manière déguisée de représenter le père. Je saisis cette occasion de vous le faire remarquer : mythologie et folklore ne peuvent être compris que grâce à l'intelligence de la

vie sexuelle infantile, et c'est là un gain accessoire des études analytiques.

Vous ne serez pas moins surpris d'entendre que le petit garçon tremble d'être privé, par son père, de son petit membre viril, et cela de telle sorte que cette peur de la castration exerce la plus forte influence sur la formation de son caractère et l'orientation de sa sexualité en général. Ici encore la mythologie vous encouragera à croire à la psychanalyse. Le même Kronos, qui dévore ses enfants, a aussi châtré son père Ouranos, et est à son tour châtré par son fils Zeus, sauvé lui-même grâce aux ruses de sa mère. Si vous êtes enclin à l'hypothèse que tout ce que la psychanalyse avance sur la précoce sexualité des enfants n'est que création de l'imagination désordonnée des analystes, avouez du moins que cette imagination a engendré les mêmes productions que l'imagination de l'humanité primitive, dont les mythes et les légendes sont pour ainsi dire le précipité. L'autre hypothèse, plus propice à notre thèse et sans doute plus conforme aussi à la réalité, serait celle-ci : on retrouverait dans l'âme de l'enfant contemporain les mêmes facteurs archaïques qui, aux temps primitifs de la civilisation, exerçaient une maîtrise générale. L'enfant, au cours de son développement psychique, *referait en* abrégé l'évolution de l'espèce, ainsi que l'embryologie nous l'a depuis longtemps appris en ce qui regarde le corps.

Encore un caractère de la sexualité infantile primitive : les parties génitales féminines proprement dites n'y jouent aucun rôle, - l'enfant ne les a pas encore découvertes. Tout l'accent porte sur le membre viril, tout l'intérêt se concentre sur cette question : y est-il, ou n'y est-il pas ? Nous connaissons moins bien la vie sexuelle de la petite fille que celle du petit garçon. N'en ayons pas trop honte : la vie sexuelle de la femme adulte est encore un Continent noir *(dark continent)* pour la psychologie. Mais nous avons reconnu que l'absence d'un organe sexuel équivalent à celui de l'homme est profondément ressentie par la petite fille, qui s'en regarde comme

inférieure, et que cette « envie du pénis » donne naissance à toute une série de réactions particulières à la femme.

L'enfant a encore ceci de particulier : les deux besoins excrémentiels sont pour lui chargés d'intérêt sexuel, L'éducation trace plus tard une ligne nette de démarcation : certains « mots d'esprit » l'effacent à nouveau. Cela peut ne pas nous sembler appétissant, mais il faut du temps, on le sait, avant que l'enfant soit capable d'éprouver du dégoût. Ceux-là même ne l'ont pas nié, qui prennent par ailleurs fait et cause pour la pureté séraphique de l'âme de l'enfant.

Mais aucun fait ne mérite autant notre attention que celui-ci : l'enfant prend pour objet de ses désirs sexuels, *régulièrement, les personnes* qui lui *sont le* plus proche apparentées, donc d'abord son père et sa mère, puis ses frères et sœurs. Pour le garçon, la mère est le premier objet d'amour ; pour la fille le père, autant qu'une disposition bisexuelle ne favorise pas en même temps l'attitude opposée. L'autre parent est considéré comme un rival gênant et devient souvent l'objet d'une franche hostilité. Comprenez-moi bien : je ne veux pas dire que l'enfant n'aspire, de la part du parent préféré, qu'à cette sorte de tendresse dans laquelle plus tard, devenus adultes, nous aimons à voir l'essence des rapports entre parents et enfants. Non, l'analyse ne laisse subsister aucun doute : les désirs de l'enfant, par-delà cette tendresse, aspirent à tout ce que nous entendons par satisfaction sensuelle, autant du moins que le pouvoir de représentation de l'enfant le permet. L'enfant - cela est facile à comprendre - ne devine jamais la réalité de l'union des sexes, il lui substitue des représentations émanées de sa propre expérience et de ses propres sensations. D'ordinaire ses désirs culminent dans ce dessein : mettre au monde un autre enfant, ou - d'une manière indéterminable - l'engendrer. Le petit garçon, dans son ignorance, n'exclut pas de ses désirs celui de mettre au monde lui-même un enfant. Tout cet édifice psychique, nous l'appelons, d'après la

légende grecque bien connue, le *Complexe d'Oedipe.* Le complexe doit être normalement abandonné à la fin de la première période sexuelle de l'enfance, il devrait alors être de fond en comble démoli et transformé ; les résultats de cette métamorphose sont marqués pour de grandes destinées dans la vie psychique ultérieure. Mais le plus souvent les choses ne se passent pas assez complètement et la puberté réveille le vieux complexe, ce qui peut avoir des suites graves.

Je m'étonne que vous gardiez le silence. Ce n'est sans doute pas une approbation. En soutenant que le premier objet d'amour de l'enfant soit choisi par lui sur le mode de l'inceste, pour employer le terme propre, l'analyse a de nouveau blessé les sentiments les plus sacrés des hommes, et doit en conséquence s'attendre à récolter en échange incrédulité, contradiction et réquisitoires. Et telle fut en effet largement sa part. Rien ne lui a tant nui dans la faveur des contemporains que le complexe d'Oedipe et l'élévation de celui-ci à la dignité d'une manière d'être généralement et fatalement humaine. Le mythe grec a dû d'ailleurs avoir le même sens, mais la majorité des hommes d'aujourd'hui, lettrés ou non, préfère croire que la nature nous dota d'une horreur native de l'inceste comme protection contre celui-ci.

L'histoire la première viendra à notre secours. Quand Jules César pénétra en Égypte, il y trouva la jeune reine Cléopâtre, qui devait bientôt jouer dans sa vie un tel rôle, mariée à son plus jeune frère Ptolémée. Cela n'avait rien de surprenant dans la dynastie égyptienne ; les Ptolémées, originairement grecs, n'avaient fait que perpétuer la coutume que, depuis des millénaires, suivaient les anciens Pharaons, leurs prédécesseurs. Mais ce n'est là qu'inceste fraternel, de nos jours même moins sévèrement condamné. Tournons-nous vers la mythologie qui est notre témoin de la couronne dès qu'il s'agit des mœurs des temps primitifs. Elle peut nous apprendre que les mythes de tous les peuples, et pas seulement

des Grecs, sont plus que riches en amours entre père et fille, même entre fils et mère. La cosmologie comme la généalogie des races royales est fondée sur l'inceste. Dans quel but, pensez-vous, ces fictions ? Pour stigmatiser les dieux et les rois, les assimiler à des criminels, pour les livrer en exécration aux hommes ? Bien plutôt parce que les désirs incestueux sont un héritage humain primitif et n'ont jamais été tout à fait surmontés : ainsi l'on accorde encore aux dieux et à leurs descendants ce qui déjà n'est plus permis au commun des mortels. C'est en parfait accord avec ces enseignements de l'histoire et de la mythologie que nous rencontrons le désir de l'inceste, encore aujourd'hui présent et actif, dans l'enfance de l'individu.

- « Je pourrais vous en vouloir d'avoir cherché à garder pour vous toutes ces choses concernant la sexualité infantile. Par ces rapports avec l'histoire primitive de l'humanité, elle semble justement très intéressante. »

- Je craignais d'être entraîné trop loin de notre sujet. Mais cela aura peut-être pourtant ses avantages.

- « Maintenant, dites-moi : quelle certitude possèdent vos conclusions analytiques sur la vie sexuelle des enfants ? Votre conviction ne repose-t-elle que sur la concordance avec la mythologie et l'histoire ? »

- En aucune façon. Elle repose sur l'observation directe. Les choses se passèrent ainsi : nous avions d'abord déduit, de l'analyse des adultes, le contenu de la sexualité infantile, ceci vingt à quarante ans après l'enfance écoulée. Plus tard, nous avons entrepris des analyses directes d'enfants, et ce ne fut pas un mince triomphe que de voir alors se confirmer tout ce que nous avions déjà deviné, en dépit des stratifications et déformations du temps intermédiaire.

- « Comment, vous avez analysé des petits enfants, des enfants au-dessous de six ans ? D'abord, cela est-il possible ? Ensuite, n'est-ce pas, pour ces enfants, très mauvais ? »

- Cela réussit très bien. Tout ce qui déjà se passe chez un enfant de quatre à cinq ans est presque incroyable ! Les enfants sont intellectuellement très éveillés à cet âge, la première période sexuelle est pour eux aussi un temps d'épanouissement intellectuel. J'ai l'impression qu'à l'avènement de la période de latence ils subissent aussi une inhibition intellectuelle, deviennent plus bêtes. Beaucoup d'enfants, à partir de ce moment, perdent aussi leur grâce physique. Quant au dommage causé par une analyse précoce, je puis vous dire que le premier enfant sur lequel - voici vingt ans environ - fut tentée cette expérience, est aujourd'hui un jeune homme bien portant et actif, qui traversa sans encombre la crise de la puberté, en dépit de graves traumatismes psychiques. Il faut espérer que les autres « victimes » de l'analyse précoce ne s'en porteront pas plus mal. Ces analyses d'enfants sont intéressantes par plus d'un côté, elles acquerront dans l'avenir peut-être encore plus d'importance. Leur valeur théorique est hors de discussion. Elles répondent sans ambiguïté à des questions qui, dans les analyses d'adultes, demeurent en suspens, et préservent ainsi l'analyste d'erreurs lourdes de conséquences. On saisit en effet là sur le vif les facteurs générateurs de la névrose, on ne peut les méconnaître. L'influence analytique doit sans doute, dans l'intérêt de l'enfant, s'allier à des mesures éducatrices. Cette technique attend encore sa mise au point. Observation d'un grand intérêt pratique : un très grand nombre de nos enfants traversent, au cours de leur développement, une phase décidément névrotique. Nous avons appris à mieux voir et sommes maintenant tentés de considérer la névrose infantile non comme l'exception mais comme la règle : il semblerait que, sur le chemin menant du plan primitif de l'enfant à celui du civilisé adapté à la vie sociale, la névrose soit pour ainsi dire inévitable. Dans la plupart des cas, cette crise névrotique de l'enfance semble se dissiper spontanément ; mais n'en reste-t-il pas toujours des vestiges même chez ceux qui sont en moyenne bien portants ? Par contre, chez aucun névropathe ultérieur ne fait défaut le lien avec la névrose

infantile, qui, en son temps, n'a pas eu besoin d'être très apparente. D'une façon, me semble-t-il, analogue, la pathologie prétend aujourd'hui que tout le monde, dans l'enfance, a été touché par la tuberculose. Mais pour les névroses le point de vue de la vaccination n'est pas en cause, rien que celui de la prédisposition.

Je reviens maintenant à votre question touchant la certitude de nos preuves. Nous nous sommes convaincus en général, par l'observation analytique directe des enfants, que nous avions interprété d'une façon juste ce que les adultes nous rapportaient de leur enfance. Dans une série de cas, la confirmation nous a encore été possible par une autre voie. Nous avions reconstruit, grâce au matériel fourni par l'analyse, certaines circonstances extérieures, certains événements impressionnants de l'enfance, desquels le souvenir conscient du malade n'avait rien conservé : d'heureux hasards, des enquêtes auprès de parents ou autres personnes ayant entouré l'enfant nous ont alors apporté la preuve irréfutable que les événements avaient bien été tels que nous les avions déduits. Nous n'eûmes bien entendu pas très souvent cette chance, mais là où elle se rencontra, l'impression en fut toute-puissante. Il faut que vous le sachiez : la reconstruction juste d'événements infantiles ainsi oubliés a toujours un grand effet thérapeutique, qu'elle admette ou non la confirmation extérieure objective. L'importance de ces événements est naturellement due à ce qu'ils furent tellement précoces et eurent lieu en un temps où ils pouvaient agir comme des traumatismes sur un « moi » débile. - « Et quelle peut bien être la sorte d'événements que l'analyse doive ainsi retrouver ? »

- Ils sont divers. En premier lieu, les impressions capables d'influencer durablement la vie sexuelle naissante de l'enfant : observations de rapports sexuels d'adultes, expériences sexuelles personnelles avec un adulte ou un autre enfant - ce qui n'est pas si rare ! - ou bien encore conversations entendues par l'enfant et qu'il comprit alors, ou rétrospectivement plus tard, croyant y trouver des

informations sur des choses mystérieuses ou inquiétantes, enfin dires ou actions de l'enfant lui-même, ayant manifesté de sa part des sentiments significatifs, tendres ou hostiles, envers d'autres personnes. Il est particulièrement important, au cours de l'analyse, d'arriver à ce que le malade se rappelle sa propre activité sexuelle infantile oubliée, ainsi que l'intervention des grandes personnes qui y mit fin.

- « Voilà l'occasion de vous poser une question que j'ai depuis longtemps sur les lèvres. En quoi consiste donc « l'activité sexuelle » de l'enfant pendant ce premier épanouissement de sa sexualité qui, dites-vous, passa inaperçu avant l'analyse ? »

- L'ordinaire, l'essentiel de cette activité sexuelle n'avait pas - c'est curieux - passé inaperçu ; c'est-à-dire ce n'est pas curieux, car il était impossible de ne pas voir ! Les émois sexuels de l'enfant trouvent leur expression principale dans la satisfaction solitaire, grâce à l'excitation de ses propres organes génitaux, en réalité de la partie mâle de ceux-ci (pénis et clitoris). L'extraordinaire diffusion de cette « mauvaise habitude » enfantine ne fut jamais ignorée des adultes, la « mauvaise habitude » elle-même fut toujours considérée comme un grave péché et sévèrement punie. Comment on parvient à réconcilier cette constatation des penchants immoraux des enfants - car les enfants font ceci, ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes, parce que ça leur fait plaisir - avec la théorie de leur pureté native et de leur éloignement de toute sensualité, ne me le demandez pas ! Faites-vous expliquer la chose par mes adversaires ! Un plus important problème s'offre à nous. Que devons-nous faire en présence de l'activité sexuelle de la première enfance ? Nous connaissons la responsabilité que nous encourons en l'étouffant, et cependant n'osons pas la laisser s'épanouir sans entraves. Les peuples de civilisation inférieure et les couches sociales les plus basses des peuples civilisés semblent laisser toute liberté à la sexualité de leurs enfants. Ainsi se réalise sans doute une protection efficace contre la névrose individuelle ultérieure, mais en même temps quelle perte en

aptitudes pour les oeuvres de la civilisation ! On a l'impression de se retrouver ici entre Charybde et Scylla.

Je vous laisse maintenant juge de cette question l'intérêt éveillé, chez les névropathes, par l'étude de la vie sexuelle, engendre-t-il une atmosphère favorable à la lubricité ?

V.

« Je crois comprendre vos intentions. Vous voulez me montrer quelles connaissances sont nécessaires pour exercer l'analyse, afin que je puisse juger si le médecin seul y doit prétendre. Or, jusqu'ici je n'ai pas entendu grand-chose de médical, mais beaucoup de psychologie et un peu de biologie ou de science sexuelle. Mais peut-être ne sommes-nous pas encore au bout ? »

- Certes non, il reste encore à combler des lacunes. Puis-je vous adresser une prière ? Voulez-vous me dire maintenant comment vous vous représentez une cure analytique ? Décrivez-la comme si vous deviez vous-même l'entreprendre sur quelqu'un.

- « Ce sera drôle ! Je n'ai certes pas l'intention de clore notre controverse au moyen d'une telle expérience ! Mais je vais faire ce que vous désirez : la responsabilité en retombe sur vous ! Je suppose donc que le malade arrive chez moi et se plaigne de ses maux. Je lui promets guérison ou amélioration, s'il veut m'écouter. Je l'invite alors à me communiquer, en toute sincérité, et ce qu'il sait et ce qui lui vient à l'esprit, sans se laisser arrêter par rien dans ce dessein, pas même quand une chose lui semblera désagréable à dire. N'ai-je pas bien saisi cette règle ? »

- Oui. Mais vous devriez ajouter : même quand ce qui lui vient à l'esprit lui paraît sans importance ou absurde.

- « Bien entendu. Alors, il commence à parler, et j'écoute. Et ensuite ? De ce qu'il dit j'infère quelles impressions, quels événements, quels émois, quels désirs, il a refoulés, pour les avoir rencontrés en un temps où son « moi » était faible encore et en eut peur, au lieu de les regarder en face. Quand je le lui ai appris, il se replace dans la situation d'alors et, grâce à mon aide, s'en tire beaucoup mieux. Les bornes dans lesquelles son « moi » avait été contraint de s'enfermer tombent, et il est guéri. N'est-ce point ainsi ? »

- Bravo, bravo 1 Je vois que l'on va pouvoir à nouveau me reprocher d'avoir formé un analyste qui ne soit pas médecin ! Vous vous êtes très bien assimilé tout cela.

- « Je n'ai fait que répéter ce que je vous ai entendu dire, comme quand on récite par cœur. Je ne puis pourtant pas me représenter comment je m'y prendrais, et ne comprends pas du tout pourquoi un tel travail exige, pendant tant de mois, une heure par jour. Il n'est donc, en général, pas arrivé tant de choses à un homme ordinaire, et quant à ce qui fut refoulé dans l'enfance, cela est sans doute chez tout le monde la même chose. »

- On apprend toute sorte de choses en exerçant réellement l'analyse. Par exemple : vous ne trouveriez pas aussi simple que vous le croyez de déduire, d'après ce que le patient vous dit, quels événements il a oubliés, quelles aspirations instinctives il refoula. Il vous dit des choses qui d'abord ont aussi peu de sens pour vous que pour lui. Il faut vous résoudre à envisager d'une manière toute particulière les éléments que l'analysé vous apporte en obéissance à la règle. C'est là une sorte de minerai dont le contenu en métal précieux reste à extraire par des procédés spéciaux. Vous devez alors être prêt à travailler bien des tonnes de minerai ne renfermant que bien peu du métal précieux recherché. Voilà la première raison de la durée du traitement.

- « Comment travaille-t-on cette matière brute, pour m'en tenir à votre comparaison ? »

- En faisant cette hypothèse : ce que le malade vous raconte, comme ce qui lui vient à l'esprit, sont des défigurations de ce que vous cherchez, en quelque sorte des allusions derrière lesquelles il vous faut devinez ce qui se cache. Bref, il vous faut interpréter ces éléments, qu'ils soient souvenirs, idées subites ou rêves. Grâce à vos connaissances techniques, vous vous créez, tout en écoutant, certaines conceptions d'attente, qui vous dirigent dans ce travail.

- « Interpréter ! le vilain mot ! Voilà qui me déplaît. Vous m'enlevez par là toute certitude. Si tout dépend de mon interprétation, qui me garantit que j'interprète bien ? Tout est alors livré à mon arbitraire. »

- Tout doux ! Tout ne va pas aussi mal. Pourquoi voulez-vous que vos propres processus psychiques fassent exception aux lois que vous reconnaissez en ceux des autres ? Quand vous aurez acquis une certaine discipline sur vous-même et serez en possession de connaissances appropriées, vos interprétations resteront indépendantes de vos particularités personnelles et toucheront juste. Je ne dis pas que pour cette partie de la tâche la personnalité de l'analyste soit indifférente. Une certaine finesse d'oreille, pourrais-je dire, est nécessaire pour entendre le langage du refoulé inconscient, et chacun ne la possède pas au même degré. Et avant tout s'impose ici à l'analyste le devoir d'avoir été analysé à fond lui-même, afin d'être capable d'accueillir sans préjugés les éléments analytiques que lui apportent les autres. Cependant il reste toujours l' « équation personnelle », comme on dit dans les observations astronomiques, et ce facteur individuel jouera toujours dans la psychanalyse un plus grand rôle qu'ailleurs. Un homme anormal peut devenir bon physicien ; mais ses propres anomalies l'empêcheront, s'il est analyste, de voir sans déformation les images de la vie psychique. Comme on ne peut convaincre personne qu'il soit anormal, le consentement

universel en matière de psychologie profonde sera particulièrement difficile à obtenir. Plus d'un psychologue juge même la situation comme étant sans espoir et pense que chaque sot à le droit de donner pour sagesse sa sottise. J'avoue être plus optimiste. Car notre expérience nous a montré qu'en psychologie aussi on peut arriver à un accord assez satisfaisant. Chaque domaine d'investigation présente ses difficultés spéciales qu'il faut s'efforcer de vaincre. De plus, dans l'art d'interpréter particulier à l'analyse, bien des choses - tout comme en une autre science - peuvent s'apprendre : par exemple, tout ce qui touche l'étrange représentation indirecte par des symboles.

- « Maintenant je n'ai plus aucune envie - même en imagination ! - d'entreprendre sur quelqu'un un traitement analytique. Qui sait quelles surprises m'attendraient encore ! »

- Vous faites bien d'abandonner un tel dessein. Vous commencez à saisir combien il vous faudrait encore apprendre par la théorie et par la pratique. Et lorsque vous avez trouvé l'interprétation juste, vous voilà en présence d'une autre tâche. Vous devez attendre le moment propice pour faire part de votre interprétation au malade, si vous voulez compter sur le succès.

« A quoi reconnaît-on le moment propice ? »

Cela est affaire de tact, et ce tact peut s'affiner beaucoup par l'expérience. Vous commettriez une lourde faute si, dans le désir par exemple de raccourcir l'analyse, vous jetiez à la tête du patient vos interprétations aussitôt que vous les avez trouvées. Vous obtenez ainsi de lui des manifestations de résistance, de refus, d'indignation, mais vous n'obtenez pas que son « moi » prenne possession de ce qui est refoulé. La règle est d'attendre qu'il s'en soit approché tellement qu'il n'ait plus, guidé par vous et votre interprétation, que quelques pas à faire.

- « Je crois que je n'apprendrai jamais cela ! Et quand j'ai pris toutes ces précautions dans l'interprétation, quoi alors ? »

- Alors il vous reste à faire une découverte à laquelle vous ne vous attendez pas.

- « Quelle découverte ? »

- Que vous vous êtes trompé en ce qui regarde votre malade. Que vous ne devez compter aucunement sur son concours ni sur sa docilité, qu'il est prêt à mettre toute sorte de bâtons dans les roues de votre travail commun, bref, qu'il ne veut pas du tout guérir.

- « Non ! Voilà la chose la plus folle que vous m'ayez encore contée ! Je ne la crois d'ailleurs pas. Le malade, qui souffre tellement, qui se plaint de ses maux de façon si pathétique, qui fait de si grands sacrifices pour son traitement, le malade ne voudrait pas guérir ! Ce n'est certes pas ce que vous voulez dire. »

- Remettez-vous : c'est ce que j'entends. Ce que j'ai dit est la vérité, certes pas toute la vérité, mais un fragment très considérable de celle-ci. Le malade veut assurément guérir, mais il veut aussi ne pas guérir. Son « moi » a perdu l'unité, c'est pourquoi il ne peut édifier un vouloir unique. Il ne serait pas un névropathe, s'il était autrement.

« Si j'étais prudent, je ne serais pas Tell [8]. »

Les rejetons du refoulé ont fait irruption dans le a moi » et s'y affirment ; or, sur les aspirations ayant cette origine, le « moi » n'a pas plus de maîtrise que sur le refoulé lui-même, et n'en comprend d'ordinaire pas non plus la nature. Car ces malades sont d'une sorte particulière et nous créent des difficultés que nous n'avons pas l'habitude de faire entrer en ligne de compte. Toutes nos institutions sociales sont taillées sur la mesure d'individus ayant un « moi » normal unifié, « moi » que l'on qualifie de « bon » ou de « mauvais », « moi » qui remplit sa fonction ou bien en est expulsé par une influence toute-puissante. D'où l'alternative juridique : responsable ou irresponsable. Ces distinctions tranchées ne conviennent pas aux

8 *« Wär ich besonnen, hiess ich nicht der Tell... » Schiller, Wilhelm* Tell. (N. d. T.)

névropathes. Il faut l'avouer : accorder les exigences sociales avec leur état psychologique n'est pas chose aisée. On l'a vu sur une grande échelle pendant la dernière guerre. Les névropathes qui se soustrayaient au service étaient-ils des simulateurs ou non ? Ils l'étaient et ne l'étaient pas. Quand on les traitait en simulateurs, qu'on leur rendait l'état de maladie très désagréable, ils guérissaient ; mais renvoyait-on au front les soi-disant guéris, ils effectuaient vite à nouveau une « fuite dans la maladie ». On ne savait quoi en faire. Il en est de même des nerveux de la vie civile. Ils gémissent sur leur maladie, mais ils s'en servent jusqu'à épuisement des forces, et veut-on les en priver, ils la défendent comme la lionne proverbiale ses petits. Et il n'y a pas lieu de leur faire un reproche d'une telle contradiction.

- « Mais alors le mieux ne serait-il point de ne pas du tout traiter ces gens difficiles, et de les abandonner à eux-mêmes ? Je ne puis croire que cela vaille la peine de se donner, pour chacun de ces malades, tout ce mal. »

- Je ne puis souscrire à cette proposition. Il est certes plus juste d'accepter les complications de la vie que d'essayer de s'y dérober. Tous les névropathes que nous traitons ne sont peut-être pas dignes des efforts de l'analyse, mais il y a pourtant parmi eux des êtres de grande valeur. Nous devons nous fixer ce but : réduire au minimum le nombre d'individus qui abordent, insuffisamment armés contre elle, la vie civilisée, et c'est pourquoi nous devons recueillir un grand nombre d'observations, apprendre à beaucoup comprendre. Chaque analyse peut être instructive, nous apporter de nouveaux éclaircissements, en dehors même de la valeur personnelle du malade.

- « Cependant, lorsque dans le « moi » du malade une volition s'est constituée en vue de lui garder son mal, celle-ci doit se baser sur des fondements, des motifs, qui doivent par quelque côté pouvoir

se justifier. On ne voit pourtant pas pourquoi quelqu'un voudrait être malade, ce que cela lui rapporte. »

- Vous n'avez pas à chercher bien loin. Pensez aux névroses de guerre, à ces névrosés qui n'avaient plus à servir aux armées, parce qu'ils étaient malades. Dans la vie civile, la maladie peut devenir un paravent derrière lequel abriter son infériorité dans sa profession ou dans la concurrence avec ses rivaux ; elle peut, dans la famille, devenir un moyen de contraindre les autres au sacrifice et à des marques d'amour, ou pour leur imposer son vouloir. Voilà qui est encore tout près de la surface de l'inconscient, c'est ce que nous englobons sous ce terme : « bénéfice de la maladie ». Il est cependant curieux que le malade, que son « moi » ignore pourtant tout de l'enchaînement de tels mobiles avec ses propres actions, ces actions en découlant de façon si logique. On combat l'influence de ces aspirations en obligeant le « moi » à en prendre connaissance. Mais il existe encore d'autres mobiles, plus profonds, pour tenir à la maladie, mobiles dont il est plus difficile de venir à bout. Cependant sans une nouvelle excursion au domaine de la théorie psychologique on ne peut comprendre la nature de ces autres mobiles.

- « Allez toujours ! Un peu plus ou un peu moins de théorie, qu'importe maintenant ! »

- Quand j'ai analysé pour vous les relations existant entre le « moi » et le « ça », j'ai supprimé une importante partie de notre doctrine de l'appareil psychique. Nous avons en effet été contraints d'admettre que dans le « moi » lui-même une instance particulière se soit différenciée, que nous appelons le « surmoi ». Ce « surmoi » occupe une situation spéciale entre le « moi » et le « ça ». Il appartient au « moi », a part à sa haute organisation psychologique, mais est en rapport particulièrement intime avec le « ça ». Il est en réalité le résidu des premières amours du « ça », l'héritier de complexe d'Oedipe après l'abandon de celui-ci. Ce « surmoi » peut s'opposer au « moi », le traiter comme un objet extérieur et le traite

en fait souvent fort durement. Il importe autant, pour le « moi », de rester en accord avec le « surmoi » qu'avec le « ça ». Des dissensions entre « moi » et « sur moi » sont d'une grande signification pour la vie psychique. Vous devinez déjà que le « surmoi » est le dépositaire du phénomène que nous nommons conscience morale. Il importe fort à la santé psychique que le « surmoi » se soit développé normalement, c'est-à-dire soit devenu suffisamment impersonnel. Ce n'est justement pas le cas chez le névrosé, chez qui le complexe d'Oedipe n'a pas subi la métamorphose voulue. Son « surmoi » est demeuré, en face du « moi », tel un père sévère pour son enfant, et sa moralité s'exerce de cette façon primitive : le « moi » doit se laisser punir par le « surmoi ». La maladie est utilisée comme moyen de réaliser cette « autopunition » ; le névrosé doit se comporter comme s'il était en proie à un sentiment de culpabilité qui, pour être apaisé, aurait besoin de la maladie comme châtiment.

- « Voilà qui est vraiment mystérieux ! Le plus curieux de l'affaire est que cette force de la conscience morale du malade ne doive pas non plus lui devenir consciente. »

- Oui, nous commençons seulement à comprendre le sens de toutes ces importantes relations. C'est pourquoi mon exposé dut passer par cette phase obscure. Je puis maintenant poursuivre. Nous appelons toutes les forces qui s'opposent au travail de guérison les « résistances » du malade. Le « bénéfice » qu'il retire de sa maladie est la source d'une première résistance, le « sentiment inconscient de culpabilité » représente la résistance du « surmoi », qui est le plus puissant facteur et, par nous, le plus redouté. Nous rencontrons encore d'autres résistances au cours du traitement. Quand le « moi », dans la première enfance, a entrepris un refoulement par peur, cette peur subsiste et s'extériorise en résistance chaque fois où le « moi » doit s'approcher du refoulé. Enfin songez que cela ne s'accomplit pas sans peine quand un processus instinctif, qui depuis des décades suivait un certain chemin, doit tout à coup en prendre

un nouveau qu'on vient de lui ouvrir. On pourrait appeler ceci la résistance du « ça ». La lutte contre toutes ces résistances est la tâche principale de la cure analytique, celle des interprétations pâlit à côté. Mais justement ce combat et le fait d'avoir surmonté les résistances modifient le « moi » du malade et le renforcent au point que nous pouvons, la cure terminée, envisager sans inquiétude sa conduite à venir. Vous comprenez par ailleurs maintenant pourquoi le traitement est si long. La longueur du chemin à parcourir et la richesse des éléments à traiter n'en sont pas la cause décisive. Le principal est que le chemin soit libre. Un parcours, en temps de paix, est accompli en deux heures de chemin de fer : une armée, en temps de guerre, y peut être retenue des semaines par la résistance de l'ennemi. De telles luttes demandent du temps aussi au domaine psychique. Je dois malheureusement constater que tous les efforts tendant à raccourcir sensiblement la cure analytique ont jusqu'ici échoué. Le meilleur moyen de la raccourcir semble être de l'accomplir correctement.

- « Si j'avais eu la moindre envie d'entreprendre sur votre métier et de tenter moi-même d'analyser quelqu'un, votre exposé des résistances m'en eût guéri. Mais qu'en est-il de l'influence personnelle de l'analyste, qui, vous l'avez accordé, existe ? Ne vient-elle pas en compte contre les résistances ? »

- Vous faites bien d'en parler. Cette influence personnelle est notre plus puissante arme dynamique, elle est l'élément nouveau que nous introduisons dans la situation, le vrai moteur de la cure. Le contenu intellectuel de nos éclaircissements n'en saurait tenir lieu, car le malade, qui partage tous les préjugés ambiants, ne nous croirait pas davantage que ne le font nos critiques du monde scientifique. Le névrosé s'attache à son travail de par la foi qu'il a en l'analyste, et croit en celui-ci de par une attitude sentimentale particulière qu'il acquiert envers lui. De même l'enfant ne croit que les gens auxquels il est attaché. Je vous ai déjà dit dans quel sens

nous utilisons cette très puissante influence « suggestive ». Nous ne l'employons pas comme moyen d'étouffer les symptômes - ce qui différencie l'analyse des autres méthodes psychothérapiques - mais comme force motrice permettant au « moi » du malade de surmonter ses résistances.

- « Et quand cela réussit, tout ne va-t-il pas alors au mieux ? »

- Oui, cela devrait être. Mais surgit alors une complication inattendue. Ce fut peut-être la plus grande des surprises pour l'analyste : le sentiment que le malade se met à lui porter est d'une nature toute particulière. Le premier médecin - ce n'était pas moi - qui tenta une analyse se heurta déjà à ce phénomène, et en fut décontenancé. Ce sentiment est, en effet, pour parler clair, de nature amoureuse. Voilà qui est curieux, n'est-ce pas ? Surtout si vous pensez que l'analyste ne fait rien pour le provoquer, que tout au contraire il se tient personnellement éloigné du patient et s'entoure d'une certaine réserve. Et si de plus vous observez que cet étrange sentiment ne tient aucun compte des conditions réelles qui d'ordinaire favorisent ou non l'amour : attrait personnel, âge, sexe, état social. Cet amour se déroule entièrement sur le mode obsessionnel. Certes, ce caractère ne reste par ailleurs pas étranger aux autres amours, aux amours spontanées. Vous le savez, le contraire est fréquent, mais dans la situation analytique, cet amour à forme obsessionnelle est de règle, sans qu'on en puisse pourtant trouver une explication rationnelle. On pourrait le croire : les rapports du malade à l'analyste ne devraient comporter qu'une certaine dose de respect, de confiance, de reconnaissance et de sympathie humaine Au lieu de cela, cet amour, qui lui-même fait l'impression d'une manifestation maladive.

« Mais voilà qui devrait être favorable à votre cure analytique ! Qui aime est docile et prêt à tout par amour.

- Oui, il en est ainsi au début, mais ensuite, quand cet amour s'est renforcé, sa nature réelle apparaît, et l'on voit alors par

combien de côtés il est incompatible avec la tâche de l'analyse. L'amour du patient ne se contente plus d'obéir, il devient exigeant, demande des satisfactions et de tendresse et de sensualité, réclame l'exclusivité, se fait jaloux, montre de plus en plus son envers, l'hostilité et la vengeance couvant sous tout amour qui ne peut atteindre son objet. En même temps, ainsi que tout amour, il prend la place de tout autre contenu que pourrait avoir l'âme : il éteint l'intérêt porté à la cure et à la guérison, bref, nous n'en pouvons douter, cet amour s'est installé au lieu de la névrose et le résultat de notre travail a été le remplacement d'une forme morbide par une autre.

- « Voilà qui semble désespéré ! Que faire alors ? Abandonner l'analyse ? Mais comme, dites-vous, un tel résultat est constant, on ne pourrait donc accomplir aucune analyse. »

- Utilisons d'abord la situation en vue de notre enseignement. Ce qu'elle nous aura appris pourra nous aider à la maîtriser. N'est-il pas très remarquable qu'il nous soit loisible de transmuer n'importe quelle névrose en un état amoureux maladif ?

Notre conviction qu'à la base des névroses se retrouve toujours une part de vie amoureuse anormalement affectée doit, par cette observation, s'affermir, inébranlable. Ainsi nous reprenons pied et nous osons prendre cet amour lui-même comme objet de l'analyse. Nous pouvons remarquer encore autre chose. L'amour « analytique » ne se manifeste pas dans tous les cas aussi clair et net que j'ai tenté de vous le décrire. Pourquoi ? On le comprend bientôt. Dans la mesure même où les tendances sensuelles et les tendances hostiles de son amour voudraient se manifester s'éveille, chez le malade, une opposition contre celles-ci. Il lutte contre elles, il cherche, sous nos yeux, à les refouler. Et maintenant nous comprenons ce qui se passe ! Le malade *répète,* sous la forme de cet amour pour l'analyste, des événements psychiques qu'il a déjà une fois vécus - il a *transféré* sur l'analyste des attitudes psychiques qui étaient déjà prêtes en lui

et sont en rapport intime avec sa névrose. Et il répète aussi sous nos yeux ses réactions de défense d'alors ; il aimerait reproduire, dans ses rapports avec l'analyste, toutes les vicissitudes de cette période oubliée de sa vie. Ce qu'il nous montre est ainsi le noyau de son histoire intime, il *la reproduit de façon palpable, présente, au lieu de s'en souvenir.* Cette énigme : l'amour de transfert, est ainsi résolue, et l'analyse peut se poursuivre justement grâce à l'aide de la nouvelle situation qui d'abord semblait la menacer.

- « Voilà qui est subtil ! Et le malade vous croit-il aisément quand vous lui affirmez qu'il est, non pas vraiment épris, mais seulement contraint de rejouer une vieille pièce ? »

- Tout en dépend, et la pleine habileté dans le maniement du transfert a pour but d'y arriver. Vous le voyez : les exigences de la technique analytique atteignent ici leur point culminant, Ici peuvent se commettre les fautes les plus lourdes comme s'obtenir les plus grands succès. Une tentative d'étouffer ou de négliger le transfert, afin de s'épargner des difficultés, serait absurde ; quoi que l'on ait fait par ailleurs, ce procédé ne mériterait pas le nom d'analyse. Renvoyer le malade dès que les désagréments de sa névrose de transfert se font jour n'aurait pas plus de sens. Ce serait, en outre, une lâcheté : on ressemblerait à quelqu'un qui, ayant évoqué les esprits, s'enfuirait dès qu'ils apparaissent. A la vérité, parfois on y est contraint : des cas se présentent où l'on ne peut se rendre maître du transfert, une fois celui-ci déchaîné, et où l'on doit interrompre l'analyse, mais il faut du moins avoir lutté contre les mauvais esprits jusqu'au bout de ses forces. Céder aux exigences que le transfert inspire au patient, satisfaire ses aspirations tendres ou sensuelles n'est pas seulement interdit par des considérations morales justifiées, ruais serait aussi tout à fait impropre comme moyen technique pour atteindre au but de l'analyse. Le névrosé ne peut pas être guéri simplement parce qu'on lui permet la reproduction sans retouches d'un cliché inconscient prêt en lui à l'avance. Se laissât-on

entraîner à des compromis, offrît-on au malade une satisfaction partielle en échange de son ultérieure collaboration au travail analytique, il faudrait faire attention de ne pas se trouver dans la ridicule situation de l'ecclésiastique qui devait convertir l'agent d'assurances malade. Le malade demeura mécréant, mais le prêtre s'en retourna assuré. La seule issue possible hors la situation du transfert est celle-ci : rapporter le tout au passé du malade, tel qu'il le vécut réellement, ou tel qu'il J'édifia dans son imagination, servante de ses propres désirs. Et cette tâche exige, de la part de l'analyste, beaucoup d'adresse, de patience, de calme et d'abnégation.

- « Et où le névrosé aurait-il déjà vécu l'amour prototype de son amour de transfert ? »

- Dans l'enfance, en général dans ses rapports à l'un de ses parents. Vous vous rappelez quelle importance nous avons dû attribuer à ces toutes premières relations affectives. Ainsi le cercle ici se ferme.

- « Avez-vous enfin terminé ? Je m'embrouille un peu dans tout ce que j'ai entendu. Mais dites-moi encore : où et comment apprend-on tout ce que l'on a besoin de savoir pour exercer l'analyse ? »

- Il existe actuellement deux instituts où l'enseignement de la psychanalyse est professé. Le premier, celui de Berlin, a été organisé par le docteur Max Eitingon, pour la Société psychanalytique de Berlin. Le second est entretenu par la Société psychanalytique de Vienne à ses propres frais et grâce à des sacrifices considérables. La participation des autorités se borne pour l'instant aux nombreuses entraves apportées à ces jeunes initia

Psychanalyse et médecine 155

tives. Un troisième institut didactique va s'ouvrir à Londres, par les soins de la Société psychanalytique de Londres, sous la direction du docteur E. Jones. Dans ces instituts, les candidats sont pris en analyse, reçoivent un enseignement théorique dans des cours

traitant de tous les sujets qui leur importent, et profitent de l'expérience des analystes plus anciens quand, sous la surveillance de ceux-ci, ils entreprennent leurs premiers essais sur des cas faciles. Il faut environ deux ans pour former ainsi un analyste. Bien entendu n'est-on alors qu'un débutant, pas encore un maître. Ce qui fait encore défaut doit être acquis par l'exercice de l'analyse et par la fréquentation des sociétés psychanalytiques où les jeunes membres rencontrent les plus âgés qui échangent avec eux leurs idées. La préparation à l'activité analytique n'est nullement simple et aisée, le travail est difficile, la responsabilité lourde. Mais qui subit une telle discipline, fut analysé, comprit de la psychologie de l'inconscient ce qui se peut aujourd'hui enseigner, acquit des connaissances dans la science de la vie sexuelle, qui apprit la technique délicate de la psychanalyse, l'art de l'interprétation, la lutte contre les résistances et le maniement du transfert, n'est plus un profane au domaine de la *psychanalyse.* Il est devenu capable d'entreprendre le traitement des troubles névrotiques, et pourra, avec le temps, y réaliser tout ce qu'on est en droit d'attendre de cette thérapeutique.

VI.

« Vous avez fait un grand effort pour me montrer ce qu'est la psychanalyse et quelles connaissances sont nécessaires pour l'exercer avec des chances de succès. Je n'ai pu rien perdre à vous écouter ! Mais je ne sais quelle influence sur mon jugement vous vous promettez de vos explications. Je vois là un cas qui n'a rien que d'ordinaire. Les névroses sont une espèce particulière de maladie, l'analyse est une méthode particulière pour les traiter, une spécialité médicale. Il est habituel qu'un médecin qui a choisi de se spécialiser ne se contente pas des connaissances consacrées par son diplôme. Surtout s'il désire s'établir dans une grande ville qui seule peut nourrir un spécialiste. Qui veut devenir chirurgien cherche à s'employer quelques années dans une clinique chirurgicale ; de même de l'oculiste, du laryngologiste, etc., surtout du psychiatre qui peut-être même ne ressortira jamais de l'asile ou du sanatorium. Il en sera de même du psychanalyste ; qui choisit cette nouvelle spécialité devra se résoudre, ses études médicales achevées, à passer encore à l'institut didactique les deux ans dont vous parlez, s'il est vrai qu'un si long temps soit nécessaire ! Alors il s'apercevra bien qu'il a avantage à rester en contact, dans une société psychanalytique, avec ses collègues, et tout sera pour le mieux. Je ne comprends pas où peut se poser ici la question de l'analyse par les non-médecins. »

- Le médecin qui fait ce que vous avez promis en son nom nous sera à tous le bienvenu. Les quatre cinquièmes de mes élèves sont d'ailleurs des médecins. Permettez-moi cependant de vous représenter quels furent les vrais rapports des médecins en général à l'analyse et quelles prévisions ces rapports autorisent. Les médecins n'ont aucun droit historique au monopole de l'analyse, davantage, ils ont jusqu'à hier employé tous les moyens, des plus plates railleries aux plus lourdes calomnies, afin de lui nuire. Vous répondrez que cela, c'est du passé, et n'a pas à influer sur l'avenir. D'accord. Mais je crains que l'avenir ne soit autre que vous ne l'avez prédit.

Permettez-moi de donner au mot « charlatan » le sens auquel il a droit au lieu de son sens légal. Pour la loi est un « charlatan » quiconque soigne des malades sans pouvoir produire un diplôme médical d'État. Je préférerais une autre définition : charlatan est celui qui entreprend un traitement sans posséder les connaissances et capacités nécessaires. Me basant sur cette définition, j'oserai prétendre que - et ceci pas seulement en Europe - les médecins fournissent à l'analyse un contingent considérable de charlatans. Ils exercent souvent l'analyse sans l'avoir apprise et sans y rien comprendre.

Vous m'objecterez en vain qu'il y a là un manque de conscience impossible à attribuer aux médecins. Un médecin sait qu'un diplôme médical n'est pas une lettre de marque et que le malade n'est pas hors la loi. On doit donc penser que le médecin agit de bonne foi même quand il est dans l'erreur.

Les faits demeurent - espérons qu'ils n'aient pas d'autre explication que la vôtre ! Je vais essayer de vous faire voir comment il se peut qu'un médecin, en matière de psychanalyse, se comporte comme il éviterait soigneusement de le faire en tout autre domaine.

En première ligne, il faut considérer que le médecin, dans les facultés, reçoit une instruction qui est à peu près le contraire de ce

qu'il faudrait comme préparation à la psychanalyse. Son attention y est dirigée vers des faits objectifs démontrables, d'ordre anatomique, physique, chimique, de la vraie compréhension et du juste maniement desquels le succès de l'action médicale dépend. Le problème de la vie y est ramené à ce point de vue, du moins autant qu'il est possible d'expliquer jusqu'à ce jour ce problème d'après le jeu des forces démontrables aussi dans la nature inorganique. Pour le côté psychique des phénomènes vitaux, on n'éveille pas l'intérêt de l'étudiant, l'étude du fonctionnement supérieur de l'âme et de l'intelligence n'a rien à voir avec la médecine, cette étude est du domaine d'une autre faculté. La psychiatrie devrait seule s'occuper des troubles de la fonction psychique, mais on sait de quelle façon et dans quel sens elle le fait. Elle recherche les conditions corporelles des troubles psychiques et les traite alors comme n'importe quelle autre condition étiologique.

La psychiatrie a raison et l'enseignement médical est évidemment excellent. Quand on reproche à celui-ci d'être unilatéral, il faut d'abord trouver le point de vue d'où ce caractère devienne un reproche. Toute science est en effet unilatérale et doit l'être, puisqu'elle doit concentrer sa recherche sur des méthodes, des aspects, des faits particuliers. Ce serait un non-sens, que je ne voudrais pas faire mien, que de mettre en balance une science avec une autre. La physique n'enlève rien de sa valeur à la chimie, elle ne peut pas plus la remplacer que l'être par elle. Et tout particulièrement unilatérale est certes la psychanalyse, science de l'inconscient psychique. Le droit à l'unilatéralité ne doit donc pas être contesté aux sciences médicales.

Le point de vue que nous cherchons se trouve ailleurs, si, nous détournant de la médecine scientifique, nous abordons l'art pratique de guérir. Le malade est un être compliqué, bien fait pour nous rappeler que les phénomènes psychiques, si difficiles à saisir, ne peuvent pas être effacés à notre gré du tableau vital. Le névrosé est

certes une complication peu souhaitable, un embarras autant pour la médecine que pour la justice ou pour l'armée. Mais il existe et regarde particulièrement la médecine. Or, la médecine ne lui rend pas hommage, et ne fait pour lui rien, mais rien du tout. D'après l'intime rapport existant entre les choses que nous séparons en psychiques ou corporelles, on peut entrevoir le jour ou des chemins nouveaux s'ouvriront à la connaissance et, souhaitons-le, aussi au traitement, chemins menant de la biologie des organes et de leur chimisme aux phénomènes des névroses. Ce jour semble encore éloigné, et ces états maladifs actuellement inabordables par le côté médical.

Tout ceci serait encore passable, si l'enseignement médical ne faisait que fermer les médecins à la compréhension des névroses. Il fait plus : il leur en donne une idée fausse et nuisible. Les médecins, dont l'intérêt pour les facteurs psychiques de la vie n'a pas été éveillé, ne sont que trop enclins à les traiter avec dédain, et à en plaisanter comme de choses peu scientifiques. C'est pourquoi ils ne peuvent rien prendre vraiment au sérieux de ce qui touche à ces facteurs psychiques, et pourquoi ils ne ressentent pas les obligations qui pour eux en dérivent. Ainsi ils apprennent, profanes qu'ils sont, à être sans respect pour l'investigation psychologique, et prennent leurs devoirs à la légère. Ils doivent certes soigner les névropathes, ce sont donc des malades qui s'adressent au médecin, et sur qui il convient sans cesse d'essayer de nouveaux traitements. Mais à quoi bon se donner pour cela la peine d'une longue préparation ? Cela ira tout seul ; qui sait d'ailleurs ce que vaut ce qu'on apprend dans les instituts analytiques ? Et moins ils comprennent, plus ils sont entreprenants. Seul le vrai savant est modeste, car il sait combien insuffisant est son savoir.

La comparaison de la spécialité analytique avec les autres spécialités médicales, par laquelle vous vouliez me réduire au silence, n'est donc pas applicable. En chirurgie, oculistique, etc.,

l'École elle-même offre la possibilité d'une formation ultérieure. Les instituts psychanalytiques sont en petit nombre, je unes et sans autorité. Les écoles de médecine ne les ont pas reconnus et ne s'en soucient pas. Le jeune médecin a dû, en presque toutes choses, *croire* ses maîtres, il lui est par suite resté peu de loisir pour éduquer son propre Jugement : il saisira donc volontiers une occasion, en un domaine où aucune autorité ne prévaut encore, pour se comporter enfin en critique.

Le médecin est encore encouragé par ailleurs à se faire « charlatan » analytique. Voudrait-il, sans préparation suffisante, entreprendre des opérations sur l'œil, l'insuccès de ses extractions de cataracte ou de ses iridectomies, et la fuite des malades de son cabinet mettraient vite fin à sa témérité. L'exercice de l'analyse est pour lui relativement inoffensif. Le publie est gâté par le succès habituel des interventions sur l'œil et s'attend à être guéri par l'opérateur. Mais quand le spécialiste des maladies nerveuses ne guérit pas son malade, personne n'en est surpris. On n'a pas été gâté par le succès en fait de traitements des « nerveux », on s'en tire en disant que le médecin s'est du moins donné pour eux « beaucoup de mal ». Il n'y a donc pas grand-chose à faire, la nature sera le meilleur remède, ou bien le temps. Ainsi, chez la femme, d'abord la menstruation, puis le mariage, plus tard la ménopause. Enfin, le vrai remède, en fin de compte, c'est la mort. De plus, ce que le médecin analyste fait avec son « nerveux » est si peu frappant qu'on n'y peut trouver matière à reproche. Il n'a employé ni instruments, ni médicaments, n'a fait que parler avec son malade, qu'essayer de le persuader, ou de le dissuader d'une chose ou de l'autre. Cela ne peut donc nuire, surtout si on eut soin d'éviter de toucher à des sujets pénibles ou émouvants. Le médecin analyste qui s'est tenu à l'écart de l'enseignement rigoureux de notre école ne manquera pas d'essayer d'améliorer l'analyse, de lui arracher ses crocs venimeux, de la rendre acceptable aux malades. Et cela est heureux qu'il en

reste là, car eût-il osé éveiller des résistances sans savoir ensuite comment leur faire face, alors il eût pu vraiment se faire mal voir.

La probité en exige l'aveu : pour le malade un analyste profane est moins dangereux qu'un opérateur malhabile. Le dommage possible se borne à ceci : le malade a fourni un effort inutile et a perdu ou empiré ses chances de guérison. Encore : la renommée de la thérapeutique analytique en est atteinte. Tout cela est peu désirable, mais n'est pas à mettre en balance avec le danger émanant du bistouri d'un a charlatan » en chirurgie. De grandes et durables aggravations de la maladie nerveuse de par une application malhabile de l'analyse ne sont d'après moi pas à craindre. Les réactions désagréables s'éteignent bientôt. Auprès des traumatismes de la vie, qui ont évoqué le mal, le léger dommage causé par le médecin ne pèse presque d'aucun poids. L'essai thérapeutique manqué n'a simplement pas fait de bien au malade.

- « J'ai écouté, sans vous interrompre, votre expose du charlatanisme médical en matière d'analyse. Mais je n'ai pu m'empêcher d'avoir l'impression que vous êtes dominé par une hostilité contre le corps médical, dont vous m'aviez indiqué vous-même auparavant l'origine, comment dirai-je, biographique. Cependant je vous accorde une chose : s'il y a lieu de faire des analyses, il faut du moins qu'elles le soient par des gens qui s'y soient préparés à fond. Et vous ne croyez pas que les médecins qui vont à l'analyse feront tout, avec le temps, pour s'assurer la formation voulue ? »

- Je crains que non. Tant que les rapports de l'École officielle et de l'Institut analytique resteront les mêmes, les médecins trouveront trop grande la tentation de se faciliter les choses.

- « Vous semblez éviter de vous exprimer ouvertement sur la question même de l'analyse par les non-médecins. Cela est logique. A moi de le deviner : parce que les médecins qui veulent analyser sont soustraits à tout contrôle, vous proposez, en partie par vengeance,

pour les punir, de leur enlever le monopole de l'analyse et de laisser accéder à cette activité médicale aussi les non-médecins. »

- Je ne sais pas si vous avez bien compris mes raisons. Peut-être pourrai-je vous montrer plus tard que je ne suis pas aussi partial. Mais je ne saurais trop appuyer là-dessus : personne ne devrait exercer l'analyse qui n'y soit justifié de par une formation appropriée. Et qu'il s'agisse alors d'un médecin ou non, cela me semble secondaire.

- « Quelles propositions avez-vous à ce sujet à faire ? »

- Je ne suis pas arrivé là encore, et ne sais si j'y arriverai ! Je voudrais discuter avec vous une autre question, mais auparavant encore toucher à un point plus spécial. On dit que nos autorités compétentes, à l'instigation de notre corps médical, voudraient interdire radicalement l'exercice de l'analyse aux non-médecins. Les membres non médecins de notre Société psychanalytique de Vienne, qui ont eu une excellente formation, très perfectionnée par un long exercice, seraient aussi frappés par cette défense. Cette interdiction viendrait-elle réellement à être décrétée, le cas suivant se présentera : certaines personnes seront empêchées d'exercer une profession à laquelle on peut être assuré qu'elles sont parfaitement aptes, tandis que d'autres, pour qui il ne peut être question de la même garantie, y auront libre accès. Ce n'est pas là précisément le résultat auquel une loi devrait atteindre. Cependant ce problème particulier n'est ni très important ni très difficile à résoudre. Il s'agit ici d'une poignée de gens à qui on ne peut beaucoup nuire. Ils émigreront sans doute en Allemagne, où, aucun décret ne les gênant, leur capacité sera bientôt reconnue. Veut-on leur épargner cela et adoucir pour eux la rigueur de la loi, on le peut aisément en s'appuyant sur des précédents connus. En Autriche, du temps de la monarchie, en accorda plus d'une fois à de notoires « guérisseurs » l'autorisation expresse, *ad personam*, d'exercer la médecine, de par la conviction qu'on avait de leur capacité. C'étaient surtout des

rebouteux de village, et la caution en était chaque fois une des si nombreuses archiduchesses d'alors. Mais il en devrait pouvoir être de même dans les villes et pour d'autres motifs, avec une garantie d'ordre exclusivement technique. Plus grave serait l'effet d'une telle interdiction sur l'Institut analytique de Vienne, qui ne pourrait plus accueillir ni former de candidats pris hors des cercles médicaux. Ainsi, en Autriche, on aurait à nouveau étouffé une activité intellectuelle qui demeure autre part libre de s'épanouir. Je suis le dernier à me prétendre compétent en matière de lois et de décrets. Mais je m'y entends assez pour voir qu'une application plus stricte de la loi autrichienne sur l'exercice illégal de la médecine ne va pas dans le sens de notre tendance générale actuelle qui est de conformer les lois autrichiennes aux lois allemandes. Et je vois de plus que l'application à la psychanalyse de la loi sur l'exercice illégal de la médecine est une sorte d'anachronisme, car à l'époque de sa promulgation il n'y avait pas encore d'analyse et la nature spéciale des maladies nerveuses n'était pas encore reconnue.

J'en viens à la question qu'il me semble plus important de discuter. L'exercice de la psychanalyse doit-il être soumis à l'intervention officielle, ou bien est-il préférable de l'abandonner à son évolution naturelle ? Je ne la résoudrai certes pas ici, mais je prends la liberté de proposer ce problème à vos méditations. En Autriche régna de tout temps une vraie « *furor prohibendi* », une tendance à maintenir en tutelle, à intervenir, à défendre, qui, nous le savons tous, n'a pas porté de très bons fruits. Il semblerait que dans l'Autriche nouvelle, l'Autriche républicaine, presque rien de cela n'ait changé. Supposons qu'en la question qui nous occupe, la décision à prendre au sujet de la psychanalyse, vous ayez un conseil important à offrir : je ne sais si vous aurez l'envie ou la possibilité de vous opposer aux tendances bureaucratiques. Je vais en tout cas vous exposer mon humble opinion. Je pense qu'un surcroît de décrets et d'interdictions nuit à l'autorité de la loi. On le peut observer : où

n'existent que peu d'interdictions, elles sont obéies ; où l'on se heurte à chaque pas à des défenses, la tentation de les enfreindre est vite ressentie. On n'a en outre pas besoin d'être un anarchiste pour voir que les lois et les décrets, au regard de leur origine, ne jouissent d'un caractère ni sacré ni invulnérable. Souvent ils sont pauvres par le fond, insuffisants, blessants pour notre sens de la justice, ou le deviennent avec le temps, et alors, étant donné l'inertie générale des dirigeants, il ne reste d'autre moyen pour corriger ces lois périmées que de les enfreindre de bon cœur ! De plus, il est sage, quand on veut maintenir le respect des lois et des décrets, de n'en pas édicter dont on ne puisse aisément surveiller s'ils sont observés ou enfreints. Plus d'un point que nous avons traité à propos de l'analyse par les médecins pourrait être repris ici au sujet de l'analyse par les non-médecins, que la loi voudrait étouffer, L'analyse a une allure des plus modestes, elle n'emploie ni médicaments ni instruments, elle consiste en conversations et échanges d'idées : il sera malaisé de convaincre d'exercice illégal de l'analyse une personne qui peut répliquer qu'elle donne simplement des explications, des consolations, et cherche humainement à exercer une influence bienfaisante sur des malheureux dont l'état d'âme le réclame. On ne peut pourtant pas interdire cela pour la seule raison qu'il arrive parfois au médecin d'en faire autant.

Dans les pays de langue anglaise, les pratiques de la « Christian Science » ont pris une grande extension : c'est une sorte de négation dialectique du « mal » par le moyen des doctrines du christianisme. Ce n'est pas ici le lieu de prétendre qu'il y a là un regrettable errement de l'esprit humain, mais qui songerait, en Amérique ou en Angleterre, à interdire ces pratiques et à les frapper de sanctions ? L'autorité supérieure est-elle donc chez nous si certaine de connaître le vrai chemin de la félicité pour oser, comme elle veut le faire, empêcher chacun de prendre son bonheur où il le trouve ? Et en admettant que bien des hommes, laissés à eux-mêmes,

se missent en péril et vinssent à mal, l'autorité ne ferait-elle pas mieux de soigneusement délimiter les domaines qui devraient vraiment rester inaccessibles, et, pour le reste, d'abandonner les humains, autant que possible, aux leçons de leur propre expérience et de l'influence réciproque qu'ils peuvent exercer les uns sur les autres ? La psychanalyse est quelque chose de si nouveau dans le monde, les masses la connaissent si peu, l'attitude de la science officielle est envers elle si hésitante, qu'il me semble prématuré de troubler son évolution par des règlements légaux. Laissons les malades eux-mêmes faire la découverte qu'il leur est dommageable de rechercher une assistance psychique auprès de personnes qui n'ont pas appris comment l'offrir. Éclairons les malades, prévenons-les du danger : nous nous épargnerons ainsi de leur imposer des défenses. Sur les grand-routes d'Italie les poteaux télégraphiques portent la courte et éloquente inscription : « Chi *tocca muore.* » (Qui touche meurt.) Cela suffit amplement pour réglementer la conduite des passants envers les fils qui pourraient venir à pendre. Les inscriptions allemandes correspondantes sont d'une prolixité superflue et presque blessante : « Das *Berühren der Leitdrähte ist, weil lebensgefährlich, strengstens verboten.* » *(Il* est formellement interdit de toucher aux fils parce que cela implique danger de mort.) Pourquoi imposer cette défense ? Qui tient à sa vie se la fait lui-même, et qui a envie de se suicider ainsi n'en demande pas l'autorisation.

- « Il est pourtant des cas que l'on pourrait invoquer dans ce débat contre l'analyse par les non-médecins. Je veux parler de l'interdiction d'hypnotiser si l'on n'est pas médecin et, récemment, de la défense de tenir des séances d'occultisme et de fonder des sociétés spirites. »

- Je ne puis vraiment pas admirer ces mesures, dont la dernière est une indiscutable atteinte de notre police à la liberté de pensée. On ne peut me soupçonner d'avoir une grande foi aux phénomènes

spirites ou bien de ressentir un besoin immense de les voir reconnus. Mais de telles défenses ne sauraient étouffer l'attrait des hommes pour le mystère. Peut-être a-t-on, au contraire, eu grand tort et barré la route à la science impartiale, l'empêchant ainsi d'arriver, sur ces oppressantes possibilités, à un jugement libérateur. Mais cela encore ne regarde que l'Autriche. En d'autres pays, l'investigation « parapsychique » ne se heurte à aucun obstacle légal. Le cas de l'hypnotisme se présente un peu autrement que celui de l'analyse. L'hypnose amène un état psychique anormal qui n'est plus employé, de nos jours, par les non-médecins que comme moyen d'exhibition. La thérapeutique par l'hypnose aurait-elle tenu ce qu'elle promettait au début, les mêmes questions se poseraient sans doute pour elle aujourd'hui que pour l'analyse. De moins, l'histoire de l'hypnotisme est-elle, en une autre direction, un précédent permettant de prévoir le sort de l'analyse. Quand j'étais jeune dozent en neuropathologie, les médecins fulminaient avec la dernière violence contre l'hypnotisme, le stigmatisaient « charlatanerie », oeuvre du démon et intervention des plus dangereuses. Aujourd'hui ils ont monopolisé le même hypnotisme, l'emploient sans crainte comme méthode d'exploration et bien des spécialistes des nerfs voient encore en lui l'arme principale de leur arsenal thérapeutique.

Je vous l'ai déjà dit : je ne songe pas à faire de propositions impliquant position déjà prise dans la question : vaut-il mieux réglementer ou laisser faire en matière d'analyse ? Je le sais, c'est là une question de principe, et les personnes appelées à y répondre le feront sans doute bien plus sous l'influence de leurs sentiments que d'après les arguments. J'ai déjà exposé ce qui me semble parler en faveur d'une politique du « laissez. faire ». Mais devrait-on se résoudre, au contraire, à une politique d'intervention active, alors cette mesure boiteuse et injuste, l'interdiction radicale de l'analyse aux non-médecins, me semble très insuffisante. Il faut alors faire davantage, réglementer les conditions sous lesquelles l'exercice de

l'analyse sera permis, et ceci, pour tous ceux sans exception qui veulent s'y consacrer ; il faut créer un organe, une autorité qui puisse dire ce qu'est l'analyse, quelle préparation elle exige, et offrir la possibilité de s'y instruire. Ainsi il faut ou ne se mêler en rien de la chose ou y apporter de l'ordre et de la clarté, mais surtout ne pas intervenir à l'aveuglette dans une situation embrouillée, en brandissant une interdiction isolée. Car celle-ci dérive, de façon machinale, d'une prescription devenue inadéquate dans ce cas.

VII.

« Oui. Mais les médecins, les médecins ! Je ne puis vous amener à entrer dans notre sujet. Vous me glissez sans cesse entre les doigts. Il s'agit de savoir si l'on doit accorder aux médecins seuls le droit d'exercer l'analyse, à mon avis après qu'ils auraient rempli certaines conditions. Les médecins ne sont pas dans leur ensemble les charlatans de l'analyse que vous avez dépeints. Vous le dites vous-même : la très grande majorité de vos élèves et de vos disciples est constituée par des médecins. Et on m'a laissé entendre que ceux-ci ne partagent en aucune façon votre manière de voir concernant la question de l'analyse par les non-médecins. Je dois bien entendu admettre que vos élèves se rallient à vos exigences relatives à la formation technique des analystes, etc., et cependant ces mêmes élèves trouvent avec cela compatible de fermer l'accès de l'analyse aux non-médecins. Ceci est-il exact ? Et alors, comment l'expliquez-vous ? » - Je le vois, vous êtes bien informé. Ceci est exact. Cependant pas tous, mais un bon nombre de mes collaborateurs médicaux ne me suit pas ici, et prend parti pour le droit exclusif des médecins à l'analyse des névropathes. Vous voyez par là que, même dans notre camp, il peut y avoir des divergences d'opinion. Ma prise de parti est connue et l'opposition de nos points de vue, en cette matière, ne trouble pas notre entente. Vous voulez que je vous explique cette attitude de mes élèves ? Je ne sais quoi vous en dire, je la crois due à la force de l'esprit de corps. Ils ont évolué sur

d'autres lignes que moi-même, ressentent comme un malaise l'isolement d'avec leurs collègues, voudraient bien être regardés comme pleinement autorisés par la profession à laquelle ils appartiennent et sont prêts, en échange de la tolérance qu'ils espèrent, à faire un sacrifice sur un point qui ne leur semble pas personnellement vital. Peut-être en est-il autrement. Supposer à mes élèves des mobiles issus de la peur de la concurrence, ce serait non seulement les accuser d'avoir l'esprit assez bas, mais aussi leur attribuer une vue bien courte. Ils sont donc toujours prêts à former d'autres médecins à la pratique analytique et qu'ils aient à partager les malades disponibles avec des collègues ou avec des non-médecins, cela ne peut rien changer à leur situation matérielle. Un autre facteur doit probablement être mis en ligne de compte. Mes élèves sont sans doute influencés par la pensée de certains facteurs qui assurent au médecin, dans la pratique analytique, un avantage indubitable sur le non-médecin.

- « Nous y voilà ! Un avantage indubitable ! Ainsi vous l'avouez enfin ! La question est par là tranchée. »

- L'aveu ne m'en sera pas difficile. Cela vous fera voir que je ne m'aveugle pas si complètement que vous le supposez. J'avais reculé la discussion de ce point, parce que cette discussion va exiger à nouveau des considérations théoriques.

- « Qu'entendez-vous par là ? »

- Il y a d'abord la question de diagnostic. Quand on prend en analyse un malade qui souffre de désordres dits nerveux, on veut auparavant acquérir la certitude - autant du moins qu'on la peut avoir - que cette thérapeutique convient à son cas, qu'on pourra lui faire ainsi du bien. Or il faut pour cela que sa maladie soit vraiment une névrose.

- « J'aurais cru qu'on pouvait justement reconnaître la nature de son mal aux manifestations, aux symptômes dont il se plaint. »

- Et ici apparaît une nouvelle complication. On ne peut pas toujours reconnaître la nature du mal avec une certitude entière. Le malade peut offrir le tableau extérieur d'une névrose et pourtant couver autre chose : le début d'une maladie mentale incurable, les prodromes d'un processus destructif du cerveau. Il n'est pas toujours aisé de distinguer, de faire le diagnostic différentiel, et de le poser immédiatement à chaque phase. La responsabilité d'un tel diagnostic ne peut bien entendu être prise que par le médecin. Tâche, nous l'avons vu, pas toujours facile. La maladie peut garder longtemps une allure inoffensive, jusqu'à ce que sa mauvaise nature éclate tout à coup. On rencontre donc régulièrement chez presque tous les névropathes la peur de devenir fou. Le médecin méconnaît-il un certain temps un cas pareil, ou bien ne peut-il dès l'abord porter un jugement, il importe peu : aucun mal ne peut être accompli et rien n'arrivera qui ne dût arriver. Le traitement analytique n'aurait pas fait de mal à ce malade, mais l'inutilité d'un tel effort apparaîtrait. De plus, on trouvera certes assez de gens pour porter au compte de l'analyse ce fâcheux succès. Injustement à coup sûr, mais mieux vaut l'éviter.

- « Voilà qui est désespérant. Tout ce que vous m'aviez exposé sur la nature et l'origine des névroses est, du coup, jeté à terre. »

- Nullement. Cela confirme simplement ce que je vous avais dit : les névrosés sont un ennui et un embarras pour tout le monde, même pour les analystes. Peut. être dissiperai-je votre trouble si je m'exprime plus correctement. Il serait plus juste de dire ainsi : les cas qui nous occupent en ce moment ont vraiment fait une névrose, seulement cette névrose, au lieu d'être psychogène, est somatogène, a des causes, non pas psychiques, mais corporelles. Me comprenez-vous ?

- « Oui, mais je ne puis concilier ce point de vue avec l'autre, le psychologique. »

- C'est pourtant possible, si l'on tient compte des complications régnant au sein de la substance vivante. Quelle est, avons-nous dit, l'essence d'une névrose ? Le « moi », cette organisation supérieure de l'appareil psychique qui s'est développée sous l'influence du monde extérieur, n'y serait plus capable de remplir sa fonction médiatrice entre le « ça » et la réalité, se retirerait, dans sa faiblesse, de toute une région du domaine instinctif du « ça », et devrait subir les conséquences de cette abdication sous forme de limitations à son pouvoir, de symptômes et de réactions qui n'arrivent jamais à remplir leur but.

Nous avons tous, dans l'enfance, eu un « moi » ainsi débile ; c'est pourquoi les premiers événements de notre existence ont une si grande importance pour la vie ultérieure. La tâche sous laquelle ploie notre enfance est écrasante, nous devons, en peu d'années, parcourir l'évolution, la distance énorme qui sépare le primitif de l'âge de la pierre de l'homme civilisé actuel, en particulier y parer aux aspirations sans frein encore de l'instinct sexuel infantile. C'est alors que notre « moi » recourt au refoulement et subit une névrose infantile dont le résidu, entraîné jusqu'en la maturité de la vie, nous dispose aux maladies nerveuses ultérieures. Tout dépend alors de la manière dont l'être grandi sera traité par le destin. La vie lui est-elle trop dure, la distance trop grande entre les exigences de ses instincts et les obstacles qu'apporte à leur satisfaction la réalité, le « moi » peut échouer dans ses efforts de médiation conciliatrice, et cela aura d'autant plus de chances d'arriver qu'il sera davantage entravé de par la disposition apportée dès l'enfance. Il reproduit alors son processus ancien de refoulement, les instincts s'arrachent à la maîtrise du « moi », se créent, par la voie de la régression, des satisfactions substitutives et le pauvre « moi » désarmé est devenu névrotique.

Ne perdons pas de vue que le nœud et la charnière de toute la situation, c'est la force relative de l'organisation du « moi ». Il nous

est alors aisé de compléter notre tableau d'ensemble étiologique. Nous connaissons déjà, comme causes, pourrait-on dire, normales de la « nervosité », la débilité infantile du « moi », la tâche d'avoir à maîtriser les aspirations sexuelles précoces, et l'action des événements, plutôt fils du hasard, de la première enfance. Mais n'est-il pas possible que jouent aussi leur rôle d'autres facteurs, datant du temps qui précéda l'enfance ? Par exemple, des instincts particulièrement forts et indomptables dans le « ça », imposant dès l'abord au « moi » des devoirs au-dessus de son pouvoir ? Ou bien, pour des raisons inconnues, une faible capacité de se développer du « moi » ? Naturellement de tels facteurs ont une importance étiologique, qui dans bien des cas peut être déterminante. Nous devons toujours tenir compte de la puissance des instincts dans le « ça » ; où elle est excessivement grande, le pronostic de notre thérapeutique est mauvais. Les causes faisant obstacle au développement du « moi » nous échappent encore. Tels seraient les cas de névrose à base essentiellement constitutionnelle. D'ailleurs, sans quelque condition favorisante constitutionnelle, congénitale, il est probable qu'aucune névrose ne pourrait être.

Si tant est qu'une débilité relative du « moi » soit le facteur décisif pour donner naissance aux névroses, une maladie somatique ultérieure doit pouvoir aussi engendrer une névrose en affaiblissant le « moi ». Et tel est aussi le cas dans une large mesure. Un désordre dans l'économie du corps peut intéresser, dans le « ça », la vie des instincts, et exalter les forces instinctives au-delà des limites dans lesquelles le « moi » les pouvait encore maîtriser. Le prototype normal de tels processus nous est offert par les transformations profondes que subit la femme au moment de l'établissement de la menstruation ou à la ménopause. Ou bien une maladie générale du corps, particulièrement une lésion organique de l'appareil nerveux central, atteint à sa source la nutrition de l'appareil psychique, l'oblige à fonctionner sur un plan inférieur et à suspendre ses plus

délicates fonctions, comme le maintien de l'organisation du « moi ». Dans tous ces cas, la névrose présente à peu près le même tableau ; la névrose a toujours le même mécanisme psychologique, bien que l'étiologie en soit aussi diverse que compliquée.

- « Vous me plaisez mieux maintenant. Vous parlez enfin en médecin. Et j'en attends de vous l'aveu : quelque chose d'aussi médicalement compliqué qu'une névrose ne peut donc être traité que par un médecin. »

- Je crains que vous ne tiriez là par-dessus le but, Ce que nous venons de dire, c'est de la pathologie, et l'analyse n'est qu'une pratique thérapeutique. J'accorde, non, j'exige que le médecin, dans chaque cas où il pourrait s'agir d'une analyse, pose d'abord le diagnostic. La plupart des névroses qui nous occupent sont heureusement nettement psychogènes et au-dessus de tout soupçon du point de vue pathologique. Le médecin l'a-t-il une loir, constaté, il peut en tout repos abandonner le traitement à l'analyste non médecin. Il en lut toujours ainsi dans nos sociétés analytiques. Grâce au contact intime existant entre les membres médecins et non médecins, les erreurs qu'on eût pu craindre ont été pour ainsi dire entièrement évitées. Un second cas peut encore se présenter où l'analyste doive avoir recours au médecin. Au cours du traitement analytique peuvent apparaître des symptômes - il s'agit ici des corporels - dont on peut douter s'ils sont en simple rapport avec la névrose ou émanent d'un désordre organique indépendant. Le médecin peut seul, à nouveau, décider.

- « Ainsi, même pendant J'analyse, l'analyste non médecin ne peut pas se passer du médecin ! Un argument de plus contre lui ! »

- Non, ceci n'en est pas un. Car l'analyste médecin, dans ce cas, n'agirait pas autrement.

- « Je ne comprends plus. »

- Nous avons en effet établi cette règle technique quand ces symptômes équivoques apparaissent pendant le traitement,

l'analyste ne doit pas les soumettre à son propre jugement, mais faire examiner son patient par un médecin n'ayant rien à voir avec l'analyse, même s'il est lui-même médecin et se fie encore à ses connaissances médicales.

- « Et pourquoi cette prescription, qui me semble vraiment superflue ? »

- Elle n'est pas superflue, elle a même plusieurs raisons. En premier lieu, il n'est pas aisé de faire opérer un traitement organique et un traitement psychique à la fois par une même personne ; en second lieu, l'état du transfert peut rendre peu recommandable un examen corporel du patient par l'analyste, troisièmement l'analyste est en droit de douter de sa propre impartialité, son intérêt étant trop intensément orienté vers les facteurs psychiques.

- « Votre attitude envers les analystes non médecins me devient claire. Au fond, vous tenez à ce qu'il y en ait. Mais ne pouvant nier leur insuffisance au regard de leur tâche, vous m'apportez tout ce qui peut servir à innocenter et faciliter leur existence. Quant à moi, je ne parviens pas à voir la nécessité qu'il y ait des analystes non médecins qui, après tout, ne peuvent être que des thérapeutes de deuxième classe. Je veux bien fermer les yeux sur l'activité des quelques non-médecins qui ont déjà été formés comme analystes, mais on ne devrait plus en former d'autres et les instituts didactiques devraient s'engager à ne plus ouvrir leurs portes qu'aux médecins. »

- Je serai d'accord avec vous si l'on peut me montrer qu'ainsi seraient servis tous les intérêts en jeu. Avouez avec moi que ces intérêts sont de trois sortes : ceux des malades, ceux des médecins et ceux - *last not least* - de la science, qui embrasse les intérêts de tous les malades à venir. Voulez-vous que nous examinions ensemble ces trois points ?

Quant au malade, peu importe que son analyste soit médecin ou non, pourvu que le danger d'une méconnaissance de son état soit écarté, ce qu'assure l'examen médical avant le début du traitement

et ceux que les incidents survenus en cours peuvent rendre nécessaires. Il importe pour lui bien davantage que l'analyste possède des qualités personnelles qui attirent et gardent la confiance, et que celui-ci ait acquis ces connaissances, ces vues et cette expérience qui seules le rendent apte à remplir sa tâche. On pourrait croire qu'est ébranlée l'autorité d'un analyste dont le patient sait qu'il n'est pas médecin et doit recourir, en plus d'une situation, à un médecin. Nous n'avons bien entendu jamais négligé de renseigner le patient sur la qualification de l'analyste, et avons pu nous convaincre que les préjugés professionnels, restent sans écho en lui, qu'il est prêt à accepter la guérison de quelque part qu'elle lui soit offerte - ce que d'ailleurs le corps médical, à sa grande mortification, sait depuis longtemps. Les analystes non médecins qui exercent aujourd'hui l'analyse ne sont d'ailleurs pas les premiers venus, des individus ramassés n'importe où, mais des personnes ayant reçu une instruction supérieure, des docteurs en philosophie. des pédagogues, et quelques femmes ayant une grande expérience de la vie et une personnalité éminente, L'analyse à laquelle tous les candidats d'un institut didactique doivent se soumettre eux-mêmes est en même temps le meilleur moyen de s'éclairer sur leurs aptitudes personnelles à exercer une profession qui exige d'eux tant de qualités.

Venons-en à l'intérêt des médecins. Je ne puis croire que leur intérêt professionnel serait servi par l'incorporation de la psychanalyse à la médecine. Les études médicales durent déjà cinq ans, les derniers examens empiètent sur la sixième année. Sans cesse s'imposent aux étudiants de nouvelles exigences qu'il faut remplir sous peine d'aborder l'avenir médical avec un insuffisant bagage. L'accès à la profession médicale est très difficile, l'exercice n'en est ni très satisfaisant ni très dangereux. Adopte-t-on le point de vue que le médecin doive encore se familiariser avec le côté psychique des maladies, ajoute-t-on au temps déjà si long

d'instruction médicale encore le temps nécessaire à apprendre l'analyse, cela équivaudra à enfler encore la matière à absorber et à allonger dans la même proportion les années d'études. Je me demande si les médecins seront très satisfaits de cette conséquence dérivée de leur exclusive prétention à la psychanalyse. On ne peut pourtant y échapper. Et ceci en un temps où les conditions matérielles de l'existence ont tellement empiré justement pour les classes où se recrutent les médecins, en un temps où la jeune génération se voit contrainte à se suffire au plus tôt.

Vous ne voulez peut-être pas surcharger les études médicales de la pénétration à la pratique analytique. Vous croyez peut-être plus approprié que les futurs analystes ne se soucient de la formation spéciale voulue qu'après avoir achevé leur médecine. Vous pouvez dire que le temps ainsi perdu ne compte pratiquement pas, car un jeune homme de moins de trente ans n'obtiendra pas du malade cette confiance indispensable à qui prétend offrir une aide morale. On pourrait répondre que le médecin frais émoulu de l'école n'a pas non plus, tout en ne soignant que leurs corps, à compter sur un respect excessif de la part des malades, et que le jeune analyste pourrait très bien employer son temps à travailler dans une clinique psychanalytique, sous le contrôle de praticiens expérimentés.

Plus important me semble ceci : vous vous prononcez en faveur d'un projet qui, vous suivît-on, réaliserait un gaspillage de forces vraiment peu justifié du point de vue économique, en notre époque si profondément perturbée. La formation analytique vient certes recouper le cercle de l'enseignement médical, mais ne le recouvre pas et n'est pas recouverte par lui. Si l'on avait -idée qui semble aujourd'hui fantastique ! - à fonder une faculté analytique, on y enseignerait certes bien des matières que l'École de médecine enseigne aussi : à côté de la « psychologie des profondeurs », celle de l'inconscient, qui resterait toujours la pièce de résistance, il faudrait y apprendre, dans une mesure aussi large que possible, la

science de la vie sexuelle, et y familiariser les élèves avec les tableaux cliniques de la psychiatrie.

Par ailleurs, l'enseignement analytique embrasserait aussi des branches fort étrangères au médecin et dont il n'entrevoit pas même l'ombre au cours de l'exercice de sa profession : l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires. S'il n'est pas bien orienté dans tous ces domaines, l'analyste demeure désemparé devant un grand nombre des phénomènes qui s'offrent à lui. Par contre, la part la plus considérable de ce qu'enseigne l'École de médecine ne peut lui servir de rien. Ni la connaissance des os du tarse, ni celle de la constitution des hydrates de carbone, ou du parcours des fibres nerveuses du cerveau, ni rien de ce que la médecine a mis au jour concernant les microbes, facteurs des maladies et la façon de les combattre, ou bien les réactions sériques et les néoplasmes - quelque valeur qu'aient toutes ces découvertes en soi - n'importe à l'analyste, ne le regarde, ne l'aide directement à comprendre et guérir une névrose, ni indirectement ne concourt à aiguiser chez lui ces facultés intellectuelles qu'exige impérieusement sa profession. Qu'on ne nous objecte pas que le cas serait analogue si le médecin se décidait pour toute autre spécialité, par exemple pour l'art dentaire. Là aussi il peut n'avoir plus besoin d'un grand nombre des connaissances qui furent la matière de ses examens, et doit apprendre après coup bien des choses que l'école ne lui enseigna pas : cependant les deux cas ne sont pas comparables. Car, pour l'art dentaire, les grandes vues de la pathologie, les doctrines de l'inflammation, de la suppuration, de la nécrose, de l'action réciproque des organes les uns sur les autres, conservent leur valeur ; l'analyste au contraire est entraîné par la matière qu'il traite en un autre univers présentant d'autres phénomènes et d'autres lois. De quelque façon que la philosophie s'en tire pour jeter un pont entre le corporel et le psychique, aux

yeux de notre expérience l'abîme entre les deux subsiste et nos efforts pratiques sont forcés de le reconnaître en fait.

Il est injuste, et contraire au but visé, de contraindre celui qui désire libérer son prochain du tourment d'une phobie ou d'une obsession à faire d'abord l'immense détour de toute la médecine. Et cela ne pourra d'ailleurs réussir, à moins qu'on ne parvienne à étouffer l'analyse elle-même. Figurez-vous un paysage dans lequel deux chemins mènent à un certain point de vue : l'un court et droit, l'autre long, indirect et tortueux. Vous aurez beau essayer d'interdire le plus court chemin par le moyen d'un écriteau, peut-être parce qu'il traverse quelques plates-bandes fleuries que vous voudriez voir épargner : votre interdiction n'aura de chance d'être respectée que si le chemin le plus court est escarpé et pénible, tandis que le plus long monte en pente douce. Mais en est-il autrement, le détour est-il au contraire le plus fatigant des deux chemins, vous pouvez aisément présumer et de l'efficacité de votre interdiction et du sort de vos plates-bandes. Je crains que vous ne puissiez pas plus forcer les analystes non médecins à étudier la médecine que moi je ne parviendrai à persuader les médecins d'apprendre l'analyse. Vous connaissez donc la nature humaine.

- « Mais si le traitement analytique ne peut être entrepris sans formation appropriée, si les études médicales ne sont pas à même de supporter la charge supplémentaire d'une telle formation, si, de plus, les connaissances médicales sont pour la plupart superflues à l'analyste, si vous avez raison dans tout cela, alors qu'advient-il de la représentation idéale que nous étions accoutumés à nous faire du médecin, du médecin qui devrait être à la hauteur de tous les devoirs de sa profession ? »

- Je ne puis prévoir quelle issue se trouvera à toutes ces difficultés, je ne suis pas non plus appelé à en proposer une. Mais je ne vois que deux choses : primo, l'analyse est, pour vous, un embarras. Mieux vaudrait qu'elle n'existât pas ! - certes le névrosé

aussi est un embarras ! - et, *secundo, provisoirement, tous les* intérêts seront servis si les médecins *se* résolvent à tolérer une classe de thérapeutes qui les décharge du pénible traitement des névroses psychogènes si fréquentes, et, au grand avantage de ces malades, reste en contact constant avec eux.

- « Est-ce là votre dernier mot, ou avez-vous encore quelque chose à ajouter ? »

- Certes, je veux encore m'occuper du troisième intérêt en jeu : celui de la science. Ce que j'ai à en dire vous touchera peu, mais ne m'en importe que plus.

Nous ne trouvons en effet pas du tout désirable que la psychanalyse soit engloutie par la médecine, qu'elle trouve son dernier gîte dans les traités de psychiatrie, au chapitre « Thérapeutique », entre la suggestion hypnotique, l'autosuggestion, la persuasion, ou autres pratiques nées de notre ignorance et qui ne doivent leurs effets à court terme qu'à l'inertie et à la lâcheté des foules humaines. Elle mérite un meilleur destin et il faut espérer qu'elle l'aura. En tant que « psychologie des profondeurs », doctrine de l'inconscient psychique, elle peut devenir indispensable à toutes les sciences traitant de la genèse de la civilisation humaine et de ses grandes institutions, telles qu'art, religion, ordre social. Je l'entends ainsi : la psychanalyse a déjà notablement aidé à résoudre les problèmes que posent ces sciences, mais ce ne sont là que de faibles contributions au regard de ce qu'elle pourrait faire quand historiens de la civilisation, psychologues des religions, linguistes seront mis à même de se servir eux-mêmes du nouvel outil d'investigation que l'analyse leur met en main. La thérapeutique des névroses n'est qu'une des applications de l'analyse, peut-être l'avenir montrera-t-il qu'elle n'en est pas la plus importante. En tout cas il serait injuste de sacrifier à une application toutes les autres, simplement parce que le domaine de cette application touche au cercle des intérêts médicaux professionnels.

Car ici les choses sont reliées entre elles par un enchaînement que l'on ne saurait troubler sans causer de dommage. Si les représentants des diverses sciences psychologiques ont à apprendre la psychanalyse, afin d'appliquer ses méthodes et ses points de vue aux questions qui les intéressent, il ne suffira pas qu'ils s'en tiennent aux résultats consignés dans la littérature analytique. Mais ils devront apprendre à comprendre l'analyse par la seule voie qui pour cela s'ouvre : en se soumettant eux-mêmes à une analyse. Aux névropathes ayant besoin de l'analyse s'adjoindrait ainsi une seconde catégorie de personnes y recourant pour des raisons intellectuelles, mais qui profiteront volontiers de l'élévation potentielle de leur capacité de travail obtenue en surplus. Or il faudra, pour accomplir ces analyses, un contingent d'analystes pour qui des connaissances éventuelles en médecine seront de faible importance. Mais ces analystes, comment dirai-je, enseignants auront dû recevoir une formation particulièrement soignée. Si l'on ne veut pas que cette formation soit insuffisante, il faut fournir à ces analystes l'occasion d'observer des cas instructifs, démonstratifs, et comme les hommes bien portants, et ne ressentant pas la soif de connaître, ne se soumettent pas à l'analyse, ce ne peuvent être que des névropathes sur lesquels les analystes enseignants feront l'apprentissage - sous un contrôle attentif - de leur activité future, non médicale. Tout ceci nécessite une certaine liberté de mouvement et ne saurait s'accommoder de réglementations mesquines. Peut-être ne croyez-vous pas à cet intérêt purement théorique de la psychanalyse, ou ne voulez-vous pas lui permettre d'avoir son mot à dire dans la question pratique de l'analyse par les non-médecins. Laissez-moi alors vous faire observer qu'il existe encore une autre application de la psychanalyse que la loi sur l'exercice illégal de la médecine ne saurait atteindre, et que les médecins auront peine à revendiquer. Je veux parler de son application à la pédagogie. Quand un enfant commence à présenter les signes d'une évolution fâcheuse, devient maussade, récalcitrant et inattentif, alors ni le médecin d'enfants, ni

le médecin de l'école ne pourront rien pour lui, même si l'enfant présente des manifestations nerveuses précises telles qu'angoisse, anorexie, vomissements, insomnie. Ces symptômes nerveux et les modifications de caractère qui en dérivent peuvent être du même coup supprimés par un traitement alliant l'influence analytique à des mesures éducatrices, traitement qui ne saurait être entrepris que par des personnes ne dédaignant pas de s'occuper des conditions régnant dans le milieu où vit l'enfant, et sachant s'ouvrir un accès jusqu'à son âme. Nous avons appris à comprendre l'importance des névroses infantiles, qui souvent passent inaperçues, comme facteur essentiel prédisposant aux névroses graves de la vie adulte, ce qui désigne ces analyses d'enfants comme une excellente prophylaxie. Il existe encore incontestablement des ennemis de l'analyse ; je ne sais par quels moyens ils pourront empêcher ces analystes pédagogues ou pédagogues analystes d'exercer leur activité. Cela ne me semble pas devoir leur être facile. Mais il ne faut jamais être trop sûr de rien !

Au reste, pour en revenir à la question du traitement analytique des névrosés adultes, nous n'avons pas non plus ici épuisé tous les points de vue ! Notre civilisation exerce une pression presque intolérable sur nous, elle demande un correctif. Est-il insensé d'attendre de la psychanalyse qu'elle soit appelée, malgré toutes les difficultés qu'elle présente, à offrir un jour aux hommes un semblable correctif ? Peut-être un Américain aura-t-il un jour l'idée d'employer une partie de ses milliards à faire faire l'éducation analytique de ses « social *workers* » *et* d'en constituer une armée pour la lutte contre les névroses, filles de notre civilisation !

- Ah ! ah ! une nouvelle sorte d'Armée du Salut ! »

- Pourquoi pas ? Notre imagination ne peut donc jamais travailler que d'après des modèles. Le flot de prosélytes qui inonderait alors l'Europe devrait éviter Vienne, où l'analyse aurait subi un traumatisme précoce enrayant son évolution. Vous souriez ?

Je ne dis pas cela pour corrompre votre jugement, je ne le dis certes pas pour cela ! Je le sais : vous ne me croyez pas, je ne puis d'ailleurs pas vous garantir qu'il en sera ainsi ! Mais je sais une chose. La décision qui sera prise dans la question de l'analyse par les non-médecins n'est pas d'une grande importance. Elle pourra avoir un effet local, Mais les possibilités internes d'évolution de l'analyse, qui seules sont en question, ne sauraient être atteintes ni par des défenses ni par des décrets.

Postface [9] (1927)

Le motif immédiat de la rédaction de mon petit écrit, pour lequel les discussions [10] qui précèdent ont été ici entamées, fut que les autorités viennoises accusèrent notre collègue non médecin, le Dr. Reik, d'être un charlatan. On peut dire qu'il est connu partout que cette plainte fut abandonnée après qu'on eut conduit toutes les enquêtes et regardé de près différents rapports. Je ne crois pas que ce succès doit être imputé à mon livre. Les circonstances s'avérèrent trop peu favorables au maintien de la plainte et il fut prouvé que la personne qui avait porté plainte pour préjudice était peu digne de confiance. L'arrêt de la procédure contre le Dr. Reik n'a sans doute pas la signification d'un jugement de principe du tribunal viennois dans la question de l'analyse profane. Quand j'ai donné le jour à la

9 Cette traduction ne prétend à aucune originalité. Elle est motivée par une question de droits. La traduction Gallimard (Janine Altounian, André et Odile Bourguignon, Pierre Cotet, avec la collaboration d'Alain Rausy)(qui n'est pas du domaine public), en effet, semble difficilement améliorable, étant d'une très grande fidélité au texte freudien (les seules infidélités sont motivées par la légitime nécessité d'éviter des redondances ou des formulations que la traduction aurait rendues incorrectes). Les différences de traduction sont insignifiantes, et la traduction Gallimard de la postface doit demeurer la référence. Il eût fallu être infidèle à Freud (dont le texte allemand est d'une grande clarté) pour s'écarter sensiblement de cette traduction. (NdT)

10 Cette postface a été publiée à l'issue d'une discussion organisée par la Revue Internationale de Psychanalyse, en été 1927 (13ème année, N° 2 et 3), sur la question de l'analyse profane. (Note du texte allemand)

figure du partenaire "impartial" dans ce livre qui défendait une thèse, j'avais en tête l'un de nos hauts fonctionnaires, un homme à l'esprit bienveillant et à l'intégrité peu ordinaire, avec qui j'avais eu moi-même une conversation sur la façon dont avait été conduite l'affaire Reik et à qui j'avais ensuite, conformément à son souhait, remis un mémoire personnel sur cette question. Je savais que je n'étais pas parvenu à lui faire adopter mon point de vue, et c'est pourquoi je n'ai pas laissé mon dialogue avec le partenaire impartial se terminer sur un accord.

Je n'escomptais pas non plus parvenir à faire se rapprocher les analystes eux-mêmes sur la question de l'analyse profane pour qu'ils adoptent une prise de position commune. Celui qui, dans ce recueil, comparera la déclaration de la Société hongroise avec celle du groupe de New York présumera peut-être que mon écrit n'a rien arrangé du tout, et que chacun conserve fermement le point de vue qu'il défendait avant. Non seulement je ne le crois pas, mais je pense que de nombreux collègues auront modéré leur prise de position extrême, et que la plupart auront embrassé mon opinion, c'est-à-dire l'idée que la question de l'analyse profane ne doit pas être tranchée à partir des coutumes traditionnelles, mais qu'elle naît d'une situation inédite et demande qu'on rende un nouveau jugement.

La tournure que j'ai donnée à toute la question semble avoir aussi rencontré du succès. J'ai bien mis au premier plan cette thèse : il ne s'agissait pas de savoir si l'analyste est pourvu d'un diplôme médical, mais s'il a acquis la formation spéciale qui est nécessaire à l'exercice de l'analyse. On peut rattacher à cela la question qui a été discutée avant tant d'ardeur par les confrères : quelle est la formation la plus appropriée pour un analyste ? Je pensais, et je soutiens encore aujourd'hui, que ce n'est pas celle que l'université prescrit au futur médecin. La soi-disant formation médicale me semble être un détour pénible, elle donne, il est vrai, à l'analyste beaucoup de ce qui lui est indispensable, mais elle le charge en plus

de nombreuses choses qu'il ne pourra jamais utiliser, et elle apporte avec elle le danger que son intérêt comme sa manière de penser soient détournés de la compréhension des phénomènes psychiques. Le plan de formation de l'analyste est en premier lieu à élaborer, il doit englober aussi bien les sciences de l'esprit, la psychologie, l'histoire de la civilisation, la sociologie, que l'anatomie, la biologie et l'histoire de l'évolution. Il y a là tant à apprendre qu'on peut légitimement retrancher de l'enseignement ce qui n'a pas de rapport direct avec l'activité analytique et ce qui ne peut contribuer qu'indirectement, comme toute autre étude, à la formation de l'intellect et de l'observation sensible. Il est facile d'objecter à cette suggestion qu'il n'y a pas de telles écoles supérieures d'analyse, et que c'est là une exigence idéale. En effet, c'est un idéal, mais qui peut être réalisé, et qui doit l'être. Nos instituts d'enseignement sont, malgré toute leur insuffisance juvénile, déjà le commencement d'une telle réalisation.

Il n'aura pas échappé à mes lecteurs que, dans ce qui précède, j'ai supposé évident quelque chose qui, dans les discussions, est encore violemment contesté ; à savoir que la psychanalyse n'est pas une spécialité de la médecine. Je ne vois pas comment on peut refuser de le reconnaître. La psychanalyse est une partie de la psychologie, non pas de la psychologie médicale au sens ancien, ou de la psychologie des processus morbides, mais tout bonnement de la psychologie, assurément pas toute la psychologie, mais son soubassement, peut-être bien son fondement. Qu'on ne se laisse pas induire en erreur par la possibilité de son utilisation à des fins médicales. L'électricité et les rayons x aussi ont trouvé une application en médecine, mais la science qui traite des deux est pourtant la physique. De même, des arguments historiques ne peuvent rien changer à cette appartenance. La théorie entière de l'électricité est partie d'une observation d'une préparation nerf-muscle, et pourtant personne ne prétend aujourd'hui qu'elle est une

partie de la physiologie. Pour la psychanalyse, on avance qu'elle a été inventée par un médecin alors qu'il s'efforçait d'aider ses malades ; mais, manifestement, cela ne fait aucune différence pour en juger. Cet argument historique est même très dangereux. En continuant, on pourrait à ce sujet rappeler quelle très mauvaise grâce, oui, quel rejet haineux, le corps médical a dès le début adopté contre l'analyse. Il s'ensuivrait qu'il n'a, aujourd'hui encore, aucun droit sur l'analyse. Et vraiment, bien que je refuse une telle conclusion, je suis encore aujourd'hui méfiant et je me demande si la façon des médecins de racoler la psychanalyse est à ramener, dans la perspective de la théorie de la libido, au premier ou au deuxième des sous-stades d'Abraham, s'il s'agit là d'une appropriation avec le dessein de détruire ou de conserver l'objet.

Pour en rester encore un moment à l'argument historique : comme il s'agit de ma personne, je peux donner, à ceux qui s'y intéressent, un aperçu de mes motifs personnels. Après quarante et une années d'activité médicale, ma connaissance de moi-même me dit que je n'ai pas vraiment été un véritable médecin [11]. Je suis devenu médecin par une déviation de mon intention originelle, déviation qui m'a été imposée, et le triomphe de ma vie se trouve en ce que, après un grand détour, j'ai retrouvé ma direction initiale. De mes premières années, je n'ai aucune connaissance d'un besoin d'aider les hommes dans la souffrance, ma prédisposition sadique n'était pas très importante, et aussi ce besoin n'eut pas besoin de développer ses rejetons. Je n'ai jamais non plus joué au "docteur", ma curiosité infantile empruntant d'autres voies. Dans mes années de jeunesse, le besoin de comprendre quelque chose des mystères de ce monde et de contribuer pour quelque chose à leur solution fut chez moi immodéré. L'inscription à la faculté de médecine me sembla être la meilleure voie pour répondre à ce besoin mais je m'essayai - sans succès - à la zoologie et à la chimie, jusqu'à ce que, sous l'influence

11 La redondance est dans le texte de Freud. (NdT)

de von Brücke, la plus grande autorité qui se soit exercée sur moi [12], je m'en tienne à la physiologie qui, à vrai dire, à cette époque, se limitait trop à l'histologie. J'avais alors subi tous mes examens de médecine, sans m'intéresser à rien de médical, quand le vénéré professeur s'efforça de me convaincre en me disant que, dans ma misérable situation matérielle, il me faudrait éviter une carrière de théoricien. Je passai ainsi de l'histologie du système nerveux à la neuropathologie et, grâce à de nouvelles motivations, j'en vins à m'intéresser aux névroses. Mais je pense que l'absence de véritable disposition médicale en moi n'a pas nui à mes patients, car le malade n'a pas beaucoup à gagner si l'intérêt thérapeutique, chez le médecin, est trop accentué affectivement. Pour lui, le mieux est que le médecin soit froid et le plus correct possible dans son travail.

L'exposé qui a précédé a assurément peu contribué à clarifier le problème de l'analyse profane. Il devrait seulement confirmer ma légitimation personnelle, alors que j'épouse clairement la cause de la valeur propre de la psychanalyse et de son indépendance par rapport à son application médicale. Mais on m'objectera ici que la question de savoir si la psychanalyse, en tant que science, est un secteur de la médecine ou de la psychologie, est une question de théoriciens, sans aucun intérêt pratique. Ce dont il est question, c'est d'autre chose, précisément de l'utilisation de l'analyse pour le traitement des malades, et il s'agit de savoir si elle doit accepter d'être admise comme spécialité à l'intérieur de la médecine, comme par exemple la radiologie, et de se soumettre, en ce qui concerne toutes les méthodes thérapeutiques, aux règlements en vigueur. Je l'avoue, il faut le concéder, je veux seulement savoir avec certitude que la thérapie ne tue pas la science. Mais hélas, toutes ces comparaisons ne mènent pas très loin, et l'on arrive à un point où les deux éléments comparés se séparent. Le cas de l'analyse est autre que celui de la radiologie. Les physiciens n'ont pas besoin d'hommes malades pour étudier les lois des rayons x, mais l'analyse n'a pas

12 On pense aussi évidemment à Charcot. (NdT)

d'autre matériel que les processus psychiques des hommes, et l'étude ne peut en être faite que sur les hommes. Comme certains rapports sont simples à comprendre, l'homme névrosé est un matériel beaucoup plus instructif et accessible que l'homme normal, et si l'on retire ce matériel à celui qui veut apprendre et pratiquer l'analyse, on lui a réduit ses possibilités de formation d'une bonne moitié. Loin de moi, naturellement, l'idée de réclamer que l'on sacrifie l'intérêt du malade qui souffre de névrose à celui de l'enseignement et de la recherche scientifiques. Mon petit écrit sur la question de l'analyse profane se donne précisément la peine de montrer qu'en observant certaines précautions, les deux sortes d'intérêt peuvent très bien s'accorder et qu'une telle solution ne sera pas la dernière à servir l'intérêt médical bien compris.

Ces précautions, je les ai moi-même toutes indiquées. Je me permets de dire que la discussion sur ce sujet n'a rien ajouté de nouveau, et je voudrais attirer l'attention sur le fait qu'elle a distribué les accents d'une manière qui ne tient pas compte de la réalité. Tout est vrai de ce qui a été dit sur la difficulté du diagnostic différentiel, de l'incertitude dans l'estimation des symptômes corporels dans de nombreux cas, ce qui rend donc nécessaire un savoir médical ou une intervention de la médecine, mais le nombre de cas où un tel doute n'apparaît pas du tout, où on n'a pas besoin de médecin, est pourtant incomparablement plus important. Il se peut que ces cas n'aient aucun intérêt scientifique, mais ils jouent dans la vie un rôle assez considérable pour justifier l'activité d'un analyste profane qui soit à la hauteur. Il y a quelque temps, j'ai analysé un confrère qui manifestait un refus particulièrement tranchant que quelqu'un qui n'est pas lui-même médecin se permette une activité médicale. J'ai pu lui dire : nous travaillons maintenant depuis trois mois. À quel moment ai-je été obligé d'avoir recours à mon savoir médical ? Il avoua qu'on en avait jamais trouvé l'occasion.

Je ne suis pas non plus sensible à l'argument selon lequel l'analyste profane, devant être prêt à consulter le médecin, ne peut acquérir auprès de ses malades aucune autorité, et ne peut pas atteindre une réputation plus haute que celle d'un aide-soignant, d'un masseur, ou d'autres personnes semblables. De nouveau, en cela, l'analyse n'a pas su prévoir correctement que le malade a l'habitude de conférer de l'autorité d'après son transfert de sentiments et que la possession d'un diplôme médical lui en impose beaucoup moins que ne le croit le médecin. L'analyste profane de profession n'aura aucune difficulté pour atteindre la réputation qui lui est due en tant que directeur de conscience laïque. Avec la formule "direction de conscience laïque" [13], on pourrait dépeindre la fonction dont l'analyste, médecin ou profane, doit s'acquitter auprès du public. Nos amis parmi les ecclésiastiques protestants, et depuis peu, aussi catholiques, libèrent leurs paroissiens de leurs inhibitions de la vie en façonnant leurs croyances après leur avoir offert un rudiment de lumières psychologiques sur leurs conflits. Nos adversaires, les psychologues de la psychologie individuelle d'Adler, s'efforcent de produire la même modification chez ceux qui sont devenus inconsistants et incapables, après avoir éclairé un seul recoin de leur psychisme, et leur avoir montré quelle part leurs sentiments d'égoïsme et de méfiance ont dans leur maladie. Ces deux procédés, qui doivent leur efficacité au fait d'avoir suivi l'exemple de l'analyse, ont leur place dans la psychothérapie. Nous, analystes, nous nous donnons comme but une analyse du patient aussi complète et approfondie que possible, nous ne voulons pas le soulager en l'accueillant dans une communauté catholique, protestante ou socialiste, mais l'enrichir à partir de ce qu'il a à l'intérieur de lui, en menant à son moi les énergies qui, devenues inaccessibles

13 L'édition Gallimard ajoute à cette formule la deuxième formule "cure d'âme laïque", à laquelle rien ne correspond dans le texte allemand. Cet ajout se justifie très certainement par une volonté d'atténuer le caractère normatif de l'expression "weltiche Sellsorge". (NdT)

à cause du refoulement, sont liées dans son inconscient, et celles que, par ailleurs, le moi est forcé de gaspiller d'une manière infructueuse pour le maintien des refoulements. Ce que nous pratiquons ainsi, c'est la direction de conscience, dans la meilleure acception de l'expression. Si nous nous sommes fixé en cela un but trop ambitieux, si la majorité de nos patients valent seulement la peine que nous dépensons pour ce travail, s'il n'est pas plus économique d'étayer de l'extérieur ce qui est défectueux, plutôt que de le réformer de l'intérieur, je ne puis le dire, mais je sais quelque chose d'autre. Dans la psychanalyse, il y a eu dès le début une union entre la cure et la recherche, la connaissance apportait la réussite, on ne pouvait traiter sans apprendre quelque chose de nouveau, on n'acquérait aucune lumière sans en éprouver l'effet bienfaisant. Notre procédé analytique est le seul chez qui ce concours précieux est conservé. C'est seulement quand nous exerçons la direction de conscience analytique que nous approfondissons notre compréhension - et l'on commence juste à voir clair - du psychisme humain. Cette perspective de profit scientifique fut le trait le plus noble et le plus agréable du travail analytique. Avons-nous le droit de la sacrifier à une quelconque considération pratique ?

Certains propos, dans cette discussion, font naître en moi le soupçon qu'un point de mon écrit sur l'analyse profane a cependant été mal compris. On prend la défense des médecins contre moi, comme si je les avais déclarés universellement inaptes à l'exercice de l'analyse, et comme si j'avais donné le mot de maintenir à l'écart le renfort médical. Ce n'est pas dans mon intention. Ce qui en a vraisemblablement fait naître l'apparence, c'est que, dans mon exposé à visée polémique, j'ai dû déclarer les analystes médecins sans formation encore plus dangereux que les profanes. Ma véritable opinion, je pourrais la rendre claire en copiant un cynisme rapporté jadis par Simplicissimus [14] à propos des femmes. L'un des

14 Personnage de l'écrivain allemand Grimmelshausen (*Les aventures de Simplicius Simplicissimus*). (NdT)

interlocuteurs y déplorait les faiblesses du beau sexe, et les tracas qu'il occasionnait, à quoi l'autre répondit par cette remarque : mais la femme est encore ce qu'il y a de mieux dans le genre. Je l'avoue, tant que n'existeront pas des écoles pour la formation des analystes, les personnes ayant été préparées en médecine seront le meilleur matériau pour les futurs analystes. Seulement, on est en droit d'exiger que leur préparation ne prenne pas la place de leur apprentissage, qu'ils triomphent de la partialité qui se trouve favorisée par l'enseignement de la faculté de médecine, et qu'ils résistent à la tentation de faire de l'œil à l'endocrinologie et au système nerveux autonome, là où il s'agit de saisir des faits psychologiques par des concepts psychologiques se substituant aux autres concepts [15]. De même, je partage l'avis de ceux qui s'attendent à ce que tous les problèmes qui se rapportent aux connexions entre les phénomènes psychiques et leurs fondements organiques, anatomiques et chimiques ne puissent être pris en charge que par ceux qui ont étudié les deux types de phénomènes, c'est-à-dire les analystes médecins. Il ne faudrait cependant pas oublier que ce n'est pas là toute la psychanalyse, et que, d'un autre côté, nous ne pourrons jamais nous passer de la collaboration de personnes ayant été formées aux sciences de l'esprit. Pour des raisons pratiques, nous avons, également dans nos publications, pris l'habitude de séparer une analyse médicale des applications de l'analyse. Ce n'est pas correct. En réalité, la ligne de démarcation passe entre la psychanalyse scientifique et ses applications dans le secteur médical et non médical.

15 Le passage est délicat : "Wo es darauf ankommt, psychologische Tatsachen durch psychologische Hilfsvorstellungen zu erfassen". Ou nous considèrons que "Hilfs" renforce "durch" ("à l'aide de") ou nous considérons que les concepts sont ici des concepts de *remplacement* (un des sens possibles des mots commençant par "Hilfs"), des concepts qui se substituent à des modèles d'interprétation non psychologiques (voir juste avant la remarque sur l'endocrinologie et le système nerveux autonome). C'est là mon interprétation. (NdT)

Le refus le plus raide de l'analyse profane est soutenu dans ces discussions par nos confrères américains. Je ne crois pas superflu de leur répondre par quelques remarques. C'est à peine un abus de l'analyse à des fins polémiques si j'exprime l'opinion que leur résistance se réduit exclusivement à des motifs pratiques. Ils voient dans leur pays que les analystes profanes se livrent à des excès et des abus, et, par suite, qu'ils nuisent à leurs patients comme à la réputation de l'analyse. Il est dans ce cas compréhensible qu'ils veuillent, dans leur indignation, se mettre très à distance de ces parasites sans scrupules et exclure les profanes de toute participation à l'analyse. Mais cet état de choses suffit déjà à réduire la portée de leur prise de position, car la question de l'analyse profane ne doit pas être seulement tranchée d'après des considérations pratiques, et les circonstances locales de l'Amérique peuvent pour nous ne pas faire seules autorité.

La résolution de nos confrères américains contre l'analyse profane, dictée essentiellement par des motifs pratiques, me semble non pratique, car elle ne peut changer aucun des facteurs qui commandent la situation. Elle a à peu près la valeur d'une tentative de refoulement. Si l'on ne peut empêcher l'activité des analystes profanes, si l'on n'est pas soutenu dans le combat contre eux par le public, ne serait-il pas plus approprié de tenir compte du fait de leur existence, en leur offrant des occasions de formation, en gagnant de l'influence sur eux, et en leur indiquant comme perspective, pour les encourager, la possibilité d'une approbation au sein du monde médical et d'un rapprochement en vue d'une collaboration, de sorte qu'ils trouvent là un intérêt à élever leur niveau moral et intellectuel.

Psycho-Analysis[1]

La psychanalyse n'est point mentionnée dans la onzième édition de l'*Encyclopaedia Britannica* ; je ne puis donc me contenter ici d'en exposer les progrès depuis 1910. La partie la plus importante et la plus intéressante de son histoire se situe dans les années précédant cette date.

Préhistoire

Au cours des années 1880-1882, le Docteur Josef Breuer, médecin viennois (1842-1925), inventa une nouvelle méthode afin de libérer de ses divers symptômes une jeune fille souffrant d'une grave hystérie. Il avait le pressentiment que ces symptômes pourraient être en relation avec les impressions que lui fit une période bouleversante de soins donnés à son père, et il l'incita, en état de somnambulisme hypnotique, à découvrir ces relations dans ses souvenirs et à faire revivre les scènes « pathogènes » sans inhibition du développement des affects. Ce faisant, le symptôme avait durablement disparu. À cette époque, les travaux de Charcot et de P. Janet sur la genèse des symptômes hystériques n'existaient pas encore. Breuer n'en était

1 Psycho-Analysis. Article écrit pour la 13ème édition de l'*Encyclopédie Britannica*, est paru dans celle-ci, en anglais, en 1926. les termes entre parenthèses et en italiques sont des équivalents anglais choisis pour cette Ière édition. Première publication dans le texte allemand, avec ce même titre : 1934, GS, 12, 372-380. GW, XIV.

donc nullement influencé. Mais il n'a pas approfondi sa découverte ; il n'y revint qu'une décennie plus tard en collaboration avec Sigm. Freud. En 1895, ces deux auteurs publièrent un livre intitulé *Études sur l'hystérie*, qui révéla au public les découvertes de Breuer et tente de les expliquer par la théorie de la *catharsis*. Selon cette hypothèse, le symptôme hystérique apparaît du fait que l'énergie d'un processus psychique est détournée de son élaboration consciente et déviée dans l'innervation corporelle (*conversion*). Le symptôme hystérique serait donc un substitut d'un acte psychique qui ne s'est pas produit, et une réminiscence de son occasion de survenue, la guérison interviendrait par la libération de l'affect fourvoyé et sa décharge par une voie normale (abréaction). Le traitement cathartique donnait d'excellents résultats thérapeutiques, mais qui n’étaient pas durables, ni indépendants de la relation personnelle du malade au médecin. Freud, qui plus tard poursuivit seul ces recherches, modifia la technique en employant, au lieu de l'hypnose, la méthode des libres associations. Il créa le nom de psychanalyse qui acquit au cours du temps deux significations. Il désigne aujourd'hui :

- une méthode particulière de traitement des affections névrotiques,
- la science des processus psychiques inconscients, pertinemment appelée aussi « psychologie des profondeurs ».

Contenu de la psychanalyse

En tant que méthode thérapeutique, la psychanalyse ne cesse d'attirer des partisans parce qu'elle est plus efficace que tout autre traitement. Son champ d'application s'étend des névroses légères, des hystéries, des phobies et des états compulsifs aux déformations caractérielles, aux inhibitions et aux anomalies sexuelles, où elle obtient des améliorations considérables et même des guérisons. Son influence sur la démence précoce et la paranoïa est problématique ; dans des conditions favorables, elle peut aussi aider à surmonter de

graves dépressions. Dans tous les cas, elle demande beaucoup d'efforts de la part du médecin comme du malade, exige du premier une formation spéciale et une longue exploration en profondeur de chaque malade ; du dernier, de considérables sacrifices matériels et psychiques ; mais elle récompense le plus souvent tous ces efforts. La psychanalyse elle non plus n'est pas une panacée commode pour affections psychiques (*cito, tuto, jucunde*) ; c'est au contraire son application qui a révélé la difficulté et les limites de la thérapie dans le cas de ces affections. Jusqu'à présent, seuls Berlin et Vienne ont des établissements privés permettant à la population laborieuse et pauvre d'accéder au traitement psychanalytique. L'influence thérapeutique de la psychanalyse tient au fait de substituer des actes conscients à des actes psychiques inconscients et s'étend aussi loin que ce facteur a de l'importance. Cette substitution est opérée par surmontement de résistances internes dans la vie psychique du malade. L'avenir jugera, vraisemblablement l'importance de la psychanalyse en tant que science de l'inconscient dépasse largement son importance thérapeutique.

Psychologie des profondeurs, la psychanalyse envisage la vie psychique de trois points de vue dynamique, économique et topique. En ce qui concerne le premier, elle ramène tous les processus psychiques - à l'exception de la réception de stimuli extérieurs - au jeu de forces qui s'activent ou s'inhibent, se combinent, entrent dans des compromis, etc. À l'origine, toutes ces forces sont de nature pulsionnelle, donc d'origine organique, caractérisées par une formidable capacité (somatique) (compulsion de répétition), et trouvent leur délégation psychique dans des représentations affectivement investies. La doctrine des pulsions est un domaine obscur même pour la psychanalyse. L'analyse de l'observation conduit à poser deux groupes de pulsions, ce qu'on appelle pulsions du moi dont le but est l'affirmation de soi, et les pulsions d'objet qui ont pour contenu la relation à l'objet. Les pulsions sociales ne sont

pas reconnues comme élémentaires et indéductibles. La spéculation théorique laisse supposer l'existence de deux pulsions fondamentales qui se cachent derrière les pulsions manifestes du moi et d'objet : la pulsion aspirant à une unification toujours plus vaste, l'Eros, et la pulsion de destruction qui conduit à la désintégration du vivant. En psychanalyse, on appelle *libido* l'expression de la force d'Eros.

Le point de vue économique admet que les délégations psychiques des pulsions sont investies de quantités déterminées d'énergie (*cathexis*) et que l'appareil psychique a tendance à empêcher une stase de ces énergies et à maintenir au plus bas niveau possible la somme totale des excitations dont il est chargé. Le déroulement des processus psychiques est automatiquement réglé par le principe de plaisir-déplaisir, le déplaisir ayant de quelque façon rapport avec un accroissement, le plaisir avec une diminution de l'excitation.

Le principe de plaisir originaire subit au cours de l'évolution une modification par la prise en considération du monde extérieur (principe de réalité), l'appareil psychique apprenant à différer les satisfactions du plaisir et à supporter pendant un certain temps les sensations de déplaisir.

Le point de vue topique envisage l'appareil psychique comme un instrument composé [de parties] et cherche à établir en quels lieux de celui-ci se produisent les différents processus psychiques. Selon nos vues actuelles, l'appareil psychique se divise en un « *ça* » qui est le porteur des motions pulsionnelles, un « *moi* » qui constitue la partie la plus superficielle du « ça », modifiée par l'influence du monde extérieur, et un « *surmoi* »qui, sorti du « ça », domine le moi et représente les inhibitions de la pulsion, caractéristiques de l'homme.

La qualité de la conscience a elle aussi sa référence topique, les processus du ça sont absolument inconscients, la conscience est

la fonction de la couche la plus externe du moi, destinée à percevoir le monde extérieur.

Deux remarques trouvent place ici. Il ne faut pas supposer que ces représentations les plus générales sont les présupposés du travail psychanalytique. Ce sont bien plutôt ses résultats ultimes, sujets à révision (*open to revision*). La psychanalyse repose sur l'observation des faits de la vie psychique, c'est pourquoi sa superstructure théorique est encore incomplète et prise dans un bouleversement incessant. De plus, il ne faut pas s'étonner que la psychanalyse, qui à l'origine ne voulait expliquer que des phénomènes psychiques pathologiques, ait fini par développer une psychologie de la vie psychique normale. Cela s'est avéré légitime lorsqu'on découvrit que les rêves et les actes manqués d'hommes normaux ont le même mécanisme que les symptômes névrotiques. La psychanalyse avait tout d'abord à élucider les affections névrotiques.

La doctrine analytique des névroses repose sur trois piliers : 1. la doctrine du refoulement (*repression*), 2. celle de l'importance des pulsions sexuelles, 3. celle du transfert (*transference*).

Ad 1 :

Il y a dans la vie psychique une puissance qui censure en excluant du devenir conscient et de l'incidence sur l'action, les tendances qui lui déplaisent. On appelle refoulées de telles tendances. Elles restent inconscientes ; lorsqu'on s'efforce de les rendre conscientes au patient, on suscite une résistance (*resistance*). Or, de telles motions pulsionnelles refoulées n'ont pas toujours été privées de leur pouvoir ; dans de nombreux cas elles réussissent à acquérir, par des voies détournées, une influence sur la vie psychique, et les satisfactions substitutives ainsi obtenues en échange du refoulé forment les symptômes névrotiques.

Ad 2 :

Pour des raisons d'ordre culturel, les pulsions sexuelles sont le plus intensément touchées par le refoulement ; mais c'est dans leur cas que le refoulement échoue le plus facilement, si bien que les symptômes névrotiques apparaissent comme la satisfaction substitutive de la sexualité refoulée. Il n'est pas exact de dire que la vie sexuelle de l'être humain ne commence qu'à la puberté ; on peut au contraire démontrer qu'elle existe depuis le début de la vie extra-utérine, elle atteint un premier apogée jusqu'à la cinquième année (période précoce), puis subit une inhibition ou interruption (période de latence), à laquelle met fin la puberté, second sommet du développement.

L'instauration diphasée de la vie sexuelle semble être caractéristique du *genus homo*. Toutes les expériences vécues de cette première période de l'enfance sont d'une grande importance pour l'individu ; en union avec la constitution sexuelle héréditaire, elles produisent les dispositions pour le développement ultérieur du caractère et de la maladie. Il est inexact de faire coïncider la sexualité avec la « génitalité ». Les pulsions sexuelles traversent un développement complexe ; ce n'est qu'à son terme que se situe « le primat des zones génitales ». Chemin faisant, on voit se constituer plusieurs organisations « prégénitales » auxquelles la libido peut se « fixer » et auxquelles elle fait retour en cas de refoulement ultérieur (régression). Les fixations infantiles de la libido décident du choix ultérieur quant à la forme de l'affection pouvant survenir. Ainsi les névroses apparaissent-elles comme des inhibitions de développement de la libido. Il n'existe pas de causes spécifiques de l'affection névrotique ; des rapports quantitatifs décident de l'issue des conflits débouchant sur la santé ou sur l'inhibition névrotique de la fonction.

La situation conflictuelle la plus importante que l'enfant ait à résoudre est celle de la relation aux parents, le complexe d'œdipe ; les individus destinés à la névrose échouent régulièrement à le

maîtriser. Les réactions contre les revendications pulsionnelles du complexe d'œdipe sont à l'origine des accomplissements les plus précieux, et socialement les plus significatifs, de l'esprit humain, aussi bien dans la vie de l'individu que vraisemblablement dans l'histoire de l'espèce humaine en général. C'est d'ailleurs dans le processus de surmontement du complexe d'œdipe que surgit aussi l'instance morale qui domine le moi, le surmoi.

Ad 3 :

On appelle « transfert » la caractéristique frappante des névrosés de développer vis-à-vis de leur médecin des rapports affectifs tendres ou hostiles, qui ne sont pas fondés dans la situation réelle, mais proviennent de la relation des patients à leurs parents (complexe d'Œdipe). Le transfert prouve que même l'adulte n'a pas surmonté son ancienne dépendance infantile ; elle coïncide avec le pouvoir que l'on a appelé « suggestion » ; seul son maniement, que le médecin doit apprendre, le rend capable d'amener le malade à surmonter ses résistances intérieures et à supprimer ses refoulements. Le traitement psychanalytique devient ainsi une rééducation de l'adulte, une rectification de l'éducation donnée à l'enfant.

De nombreux thèmes de l'intérêt le plus général ne peuvent être mentionnés dans ce court abrégé de la psychanalyse, p. ex. la sublimation des pulsions, le rôle de la symbolique, le problème de l'ambivalence, etc. De même, nous ne pouvons malheureusement évoquer les applications de la psychanalyse née sur le terrain de la médecine, aux sciences de l'esprit telles que l'histoire de la civilisation et de la littérature, la science des religions et la pédagogie, dont l'importance va croissant de jour en jour. Mentionnons simplement le fait que la psychanalyse - en tant que psychologie des actes profonds, inconscients, de l'âme - promet de

devenir le chaînon entre la psychiatrie et toutes ces sciences de l'esprit.

Destins extérieurs de la psychanalyse

La psychanalyse, dont les débuts pourraient être définis par deux dates (Breuer et Freud, *Études sur l'hystérie*, 1895 ; Freud, *L'interprétation des rêves*, 1900), ne suscita d'abord aucun intérêt de la part des médecins et du public. 1907 marque le début de la participation de psychiatres suisses sous la direction d'E. Bleuler et de C. G. Jung à Zurich. En 1908, la première réunion des tenants de la psychanalyse, venus de différents pays, eut lieu à Salzbourg. En 1909, Freud et Jung furent invités en Amérique par G. Stanley Hall, pour donner des conférences sur la psychanalyse à la Clark University, Worcester, Mass. Désormais, l'intérêt augmenta rapidement en Europe, mais s'exprima par un refus très énergique, de coloration souvent non scientifique. De la part des médecins, cette hostilité fut motivée par l'importance que la psychanalyse donnait au facteur psychique ; de la part des philosophes, elle fut suscitée par le concept d'une activité inconsciente de l'âme, hypothèse fondamentale de la psychanalyse ; mais l'opposition la plus forte était sans doute motivée par la répugnance de tous les hommes à accorder au facteur de la vie sexuelle l'importance que lui donnait la psychanalyse. Malgré l'opposition générale, le mouvement en faveur de la psychanalyse fut irrésistible. Ses partisans fondèrent une Association Internationale qui résista bien à l'épreuve de la Grande Guerre et comprend actuellement (1925) les sections suivantes : Vienne, Berlin, Budapest, Londres, Suisse, Hollande, Moscou, Calcutta, ainsi que deux sections américaines. Plusieurs revues sont au service de ces associations, l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, *Imago* (pour l'application aux sciences de l'esprit) et l'*International Journal of Psycho-Analysis*. Dans les années 1911-1913, les membres Alfred Adler (Vienne) et C. G. Jung

(Zurich) abandonnèrent le mouvement et fondèrent des courants séparés auxquels l'hostilité générale à l'égard de la psychanalyse assurait un accueil bienveillant, mais qui, du point de vue scientifique, sont restés stériles. En 1921, le Dr M. Eitingon fonda à Berlin la première policlinique et la première école publique de psychanalyse, bientôt suivie d'une seconde à Vienne.

Le fétichisme[1]

Dans ces dernières années, j'ai eu l'occasion d'étudier en analyse un certain nombre d'hommes dont le choix objectal était dominé par un fétiche. Il ne faut pas s'attendre à ce que ces personnes aient recherché l'analyse à cause du fétiche ; celui-ci en effet est bien reconnu par ses adeptes comme une anomalie mais il est rare qu'on le ressente comme un symptôme douloureux ; la plupart de ses adeptes en sont très contents ou même se félicitent des facilités qu'il apporte à leur vie amoureuse. Il était ainsi de règle que le fétiche jouât le rôle d'une découverte marginale.

Les particularités de ces cas, on le comprendra ne peuvent être soumises à la publication. Je ne peux pas non plus montrer de quelle manière des circonstances accidentelles ont conduit au choix du fétiche. Le cas le plus remarquable était celui d'un jeune homme qui avait érigé comme condition de fétiche un certain brillant sur le nez. L'explication surprenante en était le fait qu'élevé dans une nurserie anglaise ce malade était ensuite venu en Allemagne où il avait presque totalement oublié sa langue maternelle. Le fétiche dont l'origine se trouvait dans la prime enfance ne devait pas être compris en allemand mais en anglais ; le « brillant sur le nez » était en fait un « regard sur le nez »[2] ; ainsi le nez était ce fétiche auquel du reste il

1 GW., XIV.

2 Brillant en allemand se dit *Glanz* ; *glance* en anglais veut dire « regard » (en allemand : *Blick*). (N. d. T.)

pouvait à son gré octroyer ce brillant que les autres ne pouvaient percevoir.

Les renseignements fournis par l'analyse sur le sens et la visée du fétiche étaient les mêmes dans tous les cas. Ils se déduisaient si spontanément et m'apparurent si contraignants que je suis prêt à m'attendre à ce que tous les cas de fétichisme aient une même solution générale. Je vais certainement décevoir en disant que le fétiche est un substitut du pénis. Je m'empresse donc d'ajouter qu'il ne s'agit pas du substitut de n'importe quel pénis mais d'un certain pénis tout à fait particulier qui a une grande signification pour le début de l'enfance et disparaît ensuite. C'est-à-dire qu'il aurait dû être normalement abandonné mais que le fétiche est justement là pour le garantir contre la disparition. Je dirai plus clairement que le fétiche est le substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit enfant et auquel nous savons pourquoi il ne veut pas renoncer[3].

Le processus était donc celui-ci : l'enfant s'était refusé à prendre connaissance de la réalité de sa perception : la femme ne possède pas de pénis. Non, ce ne peut être vrai car si la femme est châtrée, une menace pèse sur la possession de son propre pénis à lui ce contre quoi se hérisse ce morceau de narcissisme dont la Nature prévoyante a justement doté cet organe. C'est d'une panique semblable peut-être que sera pris l'adulte aux cris de « Le trône et l'autel sont en danger » panique qui le mènera à des conséquences aussi dénuées de logique. Si je ne me trompe pas Laforgue dirait dans un cas semblable que l'enfant « scotomise » la perception du manque de pénis chez la femme[4]. Il est donc juste de choisir un nouveau terme pour décrire ou faire ressortir un nouveau fait. Ce n'est pas le cas ici. La plus vieille pièce de notre terminologie psychanalytique le mot « refoulement » se rapporte déjà à ce

3 J'ai déjà fait part de cette interprétation, sans la justifier, dans mon texte de 1910, *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci* (*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*).

processus pathologique. Si l'on veut séparer en lui plus nettement le destin de la représentation de celui de l'affect et réserver l'expression « refoulement » pour l'affect pour le destin de la représentation il serait juste de dire en allemand *Verleugnung* (déni). Le terme « scotomisation » me paraît particulièrement impropre car il éveille l'idée que la perception a été complètement balayée comme dans le cas où une impression visuelle frappe la tâche aveugle de la rétine. Au contraire la situation que nous décrivons montre que la perception demeure et qu'on a entrepris une action très énergique pour maintenir son déni. Il n'est pas juste de dire que l'enfant ayant observé une femme a sauvé sans la modifier sa croyance que la femme a un phallus. Il a conservé cette croyance mais il l'a aussi abandonnée ; dans le conflit entre le poids de la perception non souhaitée et la force du contre-désir il en est arrivé à un compromis comme il n'en est de possible que sous la domination des lois de la pensée inconsciente - les processus primaires. Dans le psychisme de ce sujet la femme possède certes bien un pénis mais ce pénis n'est plus celui qu'il était avant. Quelque chose d'autre a pris sa place a été désigné pour ainsi dire comme substitut et est devenu l'héritier de l'intérêt qui lui avait été porté auparavant. Mais cet intérêt est encore extraordinairement accru parce que l'horreur de la castration s'est érigé un monument en créant ce substitut. La stupeur devant les organes génitaux réels de la femme qui ne fait défaut chez aucun fétichiste demeure aussi un *stigmate indélébile* du refoulement qui a eu lieu. On voit maintenant ce que le fétiche accomplit et ce par quoi il est maintenu. Il demeure le signe d'un triomphe sur la menace de castration et une protection contre cette menace, il épargne aussi au

4 Je me corrige moi-même en disant que j'ai toutes les raisons de penser que Laforgue ne dirait justement pas cela. Il a lui-même expliqué que « scotomisation » est un terme dont l'origine se trouve dans la description de la démence précoce, qui ne provient pas du transfert de la conception psychanalytique aux psychoses et ne peut s'appliquer aux processus de développement et de la formation des névroses. Le texte s'efforce de rendre claire cette incompatibilité.

fétichiste de devenir homosexuel en prêtant à la femme ce caractère par lequel elle devient supportable en tant qu'objet sexuel. Dans la suite de sa vie le fétichiste croit jouir encore d'un autre avantage de ce substitut des organes génitaux. Le fétiche, dans sa signification n'est pas reconnu par d'autres c'est pourquoi on ne le refuse pas, il est facilement abordable et la satisfaction sexuelle qui y est attachée est aisée à obtenir. Ce que les autres hommes recherchent et ce pourquoi ils doivent se donner de la peine n'exige aucun effort du fétichiste.

Il n'est probablement épargné à aucun être masculin de ressentir la terreur de la castration lorsqu'il voit l'organe génital féminin. Pour quelles raisons cette impression conduit certains à devenir homosexuels et d'autres à se défendre par la création d'un fétiche, tandis que l'énorme majorité surmonte cet effroi cela, certes, nous ne pouvons pas le dire. Il se peut que parmi le nombre de conditions qui agissent simultanément nous ne connaissions pas encore celles qui régissent les rares dénouements pathologiques. Au reste nous devons nous contenter de pouvoir expliquer ce qui s'est passé et nous devons écarter provisoirement la tâche d'expliquer pourquoi quelque chose ne s'est pas produit.

On devrait s'attendre à ce que comme substitut de ce phallus qui manque à la femme on choisisse des objets ou des organes qui représentent aussi des symboles du pénis. Cela peut être assez souvent le cas mais ce n'est en tout cas pas décisif. Dans l'instauration d'un fétiche il semble bien plus que l'on a affaire à un processus qui rappelle la halte du souvenir dans l'amnésie traumatique. Ici aussi l'intérêt demeure comme laissé en chemin ; la dernière impression de l'inquiétant du traumatisant en quelque sorte sera retenue comme fétiche. Ainsi si le pied ou la chaussure ou une partie de ceux-ci sont les fétiches préférés, ils le doivent au fait que dans sa curiosité le garçon a épié l'organe génital de la femme d’en-bas à partir des jambes ; la fourrure et le satin fixent - comme on le

suppose depuis longtemps - le spectacle des poils génitaux qui auraient dû être suivis du membre féminin ardemment désiré ; l'élection si fréquente des pièces de lingerie comme fétiche est due à ce qu'est retenu ce dernier moment du déshabillage, pendant lequel on a pu encore penser que la femme est phallique. Mais je ne veux pas affirmer qu'on peut chaque fois parvenir à connaître avec certitude la détermination du fétiche. Il faut recommander instamment l'étude du fétichisme à tous ceux qui doutent encore de l'existence du complexe de castration ou qui peuvent penser que l'effroi devant l'organe génital de la femme a une autre base qu'il dérive, par exemple, du souvenir hypothétique du traumatisme de la naissance. L'éclaircissement du fétiche avait pour moi encore un autre intérêt théorique.

Empruntant une voie purement spéculative j'ai dernièrement trouvé que la névrose et la psychose diffèrent essentiellement en ce que dans la première le moi au service de la réalité réprime un morceau du ça tandis que dans la psychose il se laisse emporter par le ça à se détacher d'un morceau de la réalité. Par la suite je suis revenu une autre fois à ce thème[5]. Mais j'eus bien vite lieu de regretter d'avoir osé m'aventurer si loin. L'analyse de deux jeunes gens m'apprit que l'un et l'autre n'avaient pas pris connaissance de la mort de leur père aimé dans leur deuxième et dixième année ; ils l'avaient « scotomisée » - aucun des deux cas cependant n'avait évolué en psychose. Ici donc un morceau certainement significatif de la réalité avait reçu un déni du moi tout comme chez le fétichiste la désagréable réalité de la castration de la femme. Je me mis aussi à penser que de tels événements ne sont nullement rares dans l'enfance et je pus me convaincre de l'erreur que j'avais commise dans la caractérisation de la névrose et de la psychose. Il restait c'est vrai, une issue : ma formule ne pouvait se vérifier que quand

5 « Neurose und Psychose » (Névrose et psychose), 1924, et « Der Realitiits-verlust bei Neurose und Psychose » (La perte de la réalité dans la névrose et lu psychose), 1924, GW., XIII.

l'appareil psychique atteint un plus haut degré de différenciation : on pouvait permettre à l'enfant ce que chez l'adulte, on punirait sévèrement. Mais des recherches approfondies conduisirent à une autre solution de la contradiction.

Il apparut que les deux jeunes gens avaient « scotomisé » la mort de leur père tout comme les fétichistes la castration de la femme. Il n'y avait qu'un courant de leur vie psychique qui ne reconnaissait pas cette mort ; un autre courant en tenait parfaitement compte ; les deux positions celle fondée sur le désir et celle fondée sur la réalité coexistaient. Ce clivage pour un de mes deux cas était la base d'une névrose obsessionnelle moyennement sévère ; dans toutes les situations, le sujet oscillait entre deux hypothèses l'une selon laquelle son père vivait encore et empêchait son activité et l'autre au contraire, selon laquelle son père étant mort, il pouvait à juste titre se considérer comme son successeur. Je peux ainsi maintenir ma supposition que dans la psychose un des courants celui fondé sur la réalité a vraiment disparu.

Revenant à la description du fétichisme je dois dire qu'il y a de nombreux arguments et des arguments de poids en faveur de la position de clivage du fétichiste quant à la question de la castration de la femme. Dans des cas très subtils, c'est dans la construction même du fétiche qu'aussi bien le déni que l'affirmation de la castration ont trouvé accès. C'était le cas pour un homme dont le fétiche était une gaine pubienne qu'il pouvait aussi porter comme slip de bain. Cette pièce vestimentaire cachait totalement les organes génitaux, donc la différence entre les organes génitaux. Selon les documents de l'analyse cela signifiait aussi bien ou que la femme était châtrée ou qu'elle n'était pas châtrée et cela permettait par surcroît de supposer la castration de l'homme car toutes ces possibilités pouvaient parfaitement se dissimuler derrière la gaine dont l'ébauche était la feuille de vigne d'une statue vue dans l'enfance. Naturellement un tel fétiche doublement noué à des

contraires est particulièrement solide. Dans d'autres cas apparaît la scission entre ce que le fétichiste fait de son fétiche dans la réalité ou dans son fantasme. Tout n'est pas dit lorsqu'on souligne qu'il vénère son fétiche ; très souvent il le traite d'une manière qui équivaut manifestement à représenter la castration. C'est ce qui advient particulièrement lorsque s'est développée une très forte identification au père, dans le rôle du père car c'est à lui que l'enfant a attribué la castration de la femme. Dans certains cas, la tendresse ou l'hostilité avec lesquelles on traite le fétiche, tendresse et hostilité qui correspondent au déni et à la reconnaissance de la castration se mélangent inégalement si bien que c'est soit l'une, soit l'autre qui est plus aisément reconnaissable. C'est ainsi que l'on pense pouvoir comprendre même de façon lointaine le comportement du coupeur de nattes, chez qui s'est mis en évidence le besoin d'exécuter la castration déniée. Son acte concilie deux affirmations incompatibles la femme a conservé son pénis et le père a châtré la femme. On pourrait voir une autre variante du fétichisme mais ce serait cette fois aussi un parallèle tiré de la psychologie comparée, dans cet usage chinois de commencer par mutiler le pied de la femme puis de vénérer comme un fétiche ce pied mutilé. On pourrait penser que le Chinois veut remercier la femme de s'être soumise à la castration.

On est finalement autorisé à déclarer que le prototype normal du fétiche c'est le pénis de l'homme tout comme le prototype de l'organe inférieur c'est le petit pénis réel de la femme, le clitoris.

L’avenir d’une illusion

Table des matières

I.

Lorsqu'on a vécu longtemps dans l'ambiance d'une certaine culture et qu'on s'est souvent efforcé d'en découvrir les origines et les voies évolutives, on ressent un jour la tentation de tourner ses regards dans la direction opposée et de se demander quel sera le sort ultérieur de cette culture ainsi que les transformations qu'elle est destinée à subir. Mais on ne tarde pas à s'apercevoir que la valeur de semblable investigation est diminuée dès l'abord par divers facteurs, surtout par le fait qu'il n'existe que peu de personnes capables d'avoir une vue d'ensemble de l'activité humaine dans tous ses domaines. La plupart des hommes se sont vus contraints de se limiter à un seul de ces domaines ou à bien peu d'entre eux ; et moins nous connaissons du passé et du présent, plus notre jugement sur le futur est forcément incertain.

De plus, c'est justement lorsqu'il s'agit de se former un jugement semblable que les dispositions subjectives d'un chacun jouent un rôle difficile à apprécier ; or celles-ci dépendent de facteurs purement personnels : de sa propre expérience, de son attitude plus ou moins optimiste envers la vie, attitude dictée par son tempérament et ses succès ou insuccès antérieurs. Enfin, il faut tenir compte de ce fait remarquable : les hommes vivent en général le présent d'une façon pour ainsi dire ingénue, et sont incapables d'estimer ce qu'il apporte ; le présent doit acquérir du recul, c'est-à-

dire être devenu le passé, avant de pouvoir offrir des points d'appui sur lesquels fonder un jugement relatif au futur.

Qui cède à la tentation d'émettre une opinion sur l'avenir probable de notre culture fera donc bien de se rappeler les difficultés indiquées ci-dessus, ainsi que l'incertitude inhérente à toute prophétie. Il en résulte pour moi que fuyant, en toute hâte, cette trop grande tâche, je rechercherai, sans tarder, le petit domaine sur lequel j'ai dirigé, jusqu'à ce jour, mon attention, et ceci dès que j'aurai défini sa position par rapport au vaste ensemble.

La culture humaine - j'entends tout ce par quoi la vie humaine s'est élevée au-dessus des conditions animales et par où elle diffère de la vie des bêtes, et je dédaigne de séparer la civilisation de la « culture » [1] - présente, ainsi que l'on sait, à l'observateur deux faces. Elle comprend, d'une part, tout le savoir et le pouvoir qu'ont acquis les hommes afin de maîtriser les forces de la nature et de conquérir sur elle des biens susceptibles de satisfaire aux besoins humains ; d'autre part, toutes les dispositions nécessaires pour régler les rapports des hommes entre eux, en particulier la répartition des biens accessibles. Ces deux orientations de la civilisation ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, en premier lieu parce que les rapports mutuels des hommes sont profondément influencés par la mesure des satisfactions de l'instinct que permettent les richesses présentes ; en second lieu parce que l'individu lui-même peut entrer en rapport avec un autre homme en tant que propriété, dans la mesure où ce dernier emploie sa capacité de travail ou le prend comme objet sexuel ; en troisième lieu parce que chaque individu est virtuellement un ennemi de la civilisation qui cependant est elle-même dans l'intérêt de l'humanité en général. Il est curieux que les hommes, qui savent si mal vivre dans l'isolement, se sentent cependant lourdement opprimés par les sacrifices que la civilisation

1 Nous traduirons le plus souvent, par la suite, le mot culture par celui de civilisation, ce dernier rendant mieux pour le public français la notion que Freud entend par culture. (N. de la Trad.)

attend d'eux afin de leur rendre possible la vie en commun. La civilisation doit ainsi être défendue contre l'individu, et son organisation, ses institutions et ses lois se mettent au service de cette tâche ; elles n'ont pas pour but unique d'instituer une certaine répartition des biens, mais encore de la maintenir, elles doivent de fait protéger contre les impulsions hostiles des hommes tout ce qui sert à maîtriser la nature et à produire les richesses. Les créations de l'homme sont aisées à détruire et la science et la technique qui les ont édifiées peuvent aussi servir à leur anéantissement.

On acquiert ainsi l'impression que la civilisation est quelque chose d'imposé à une majorité récalcitrante par une minorité ayant compris comment s'approprier les moyens de puissance et de coercition. Il semble alors facile d'admettre que ces difficultés ne sont pas inhérentes à l'essence de la civilisation elle-même, mais sont conditionnées par l'imperfection des formes de culture ayant évolué jusqu'ici. De fait, il n'est pas difficile de mettre en lumière ces défauts. Tandis que l'humanité a fait des progrès constants dans la conquête de la nature et est en droit d'en attendre de plus grands encore, elle ne peut prétendre à un progrès égal dans la régulation des affaires humaines et il est vraisemblable qu'à toutes les époques comme aujourd'hui, bien des hommes se sont demandé si cette partie des acquisitions de la civilisation méritait vraiment d'être défendue. On pourrait croire qu'une régulation nouvelle des relations humaines serait possible laquelle renonçant à la contrainte et à la répression des instincts, tarirait les sources du mécontentement qu'inspire la civilisation, de sorte que les hommes, n'étant plus troublés par des conflits internes, pourraient s'adonner entièrement à l'acquisition des ressources naturelles et à la jouissance de celles-ci. Ce serait l'âge d'or, mais il est douteux qu'un état pareil soit réalisable. Il semble plutôt que toute civilisation doive s'édifier sur la contrainte et le renoncement aux instincts, il ne paraît pas même certain qu'avec la cessation de la contrainte, la majorité des

individus fût prête à se soumettre aux labeurs nécessaires à l'acquisition de nouvelles ressources vitales. Il faut, je pense, compter avec le fait que chez tout homme existent des tendances destructives, donc antisociales et anticulturelles, et que, chez un grand nombre de personnes, ces tendances sont assez fortes pour déterminer leur comportement dans la société humaine.

Ce fait psychologique acquiert une importance décisive quand il s'agit de porter un jugement sur la civilisation. On pouvait d'abord penser que l'essentiel de celle-ci était la conquête de la nature aux fins d'acquérir des ressources vitales et que les dangers qui menacent la civilisation seraient éliminés par une répartition appropriée des biens ainsi acquis entre les hommes ; mais il semble maintenant que l'accent soit déplacé du matériel sur le psychique. La question décisive est celle-ci : réussira-t-on, et jusqu'à quel point, à diminuer le fardeau qu'est le sacrifice de leurs instincts et qui est imposé aux hommes, à réconcilier les hommes avec les sacrifices qui demeureront nécessaires et à les dédommager de ceux-ci ? On peut tout aussi peu se passer de la domination des foules par une minorité que de la contrainte qui impose les labeurs de la civilisation, car les foules sont inertes et inintelligentes, elles n'aiment pas les renoncements à l'instinct, on ne peut les convaincre par des arguments de l'inéluctabilité de ceux-ci et les individus qui les composent se supportent l'un l'autre pour donner libre jeu à leur propre dérèglement. Ce n'est que grâce à l'influence de personnes pouvant servir d'exemple, et qu'elles reconnaissent comme leurs guides, qu'elles se laissent inciter aux labeurs et aux renoncements sur lesquels repose la civilisation. Tout va bien quand ces chefs sont doués d'une vision supérieure des nécessités vitales et se sont élevés jusqu'à la domination de leurs propres désirs instinctifs. Mais un danger existe : afin de ne pas perdre l'influence dont ils jouissent, ils risquent de céder aux foules plus que les foules à eux-mêmes, et c'est pourquoi il semble nécessaire qu'ils disposent de moyens de

coercition capables d'assurer leur indépendance des foules. En somme, deux caractères humains des plus répandus sont cause que l'édifice de la civilisation ne peut se soutenir sans une certaine dose de contrainte : les hommes n'aiment pas spontanément le travail et les arguments ne peuvent rien sur leurs passions.

Je sais ce que l'on objectera à ces assertions. On dira que le caractère des foules ici décrit, destiné à prouver l'inéluctabilité de la contrainte en vue des labeurs de la civilisation, n'est lui-même que la conséquence d'une organisation défectueuse de cette civilisation, organisation par laquelle les hommes ont été aigris et sont devenus assoiffés de vengeance et inabordables. Des générations nouvelles élevées avec amour et dans le respect de la pensée, ayant de bonne heure ressenti les bienfaits de la culture, auront à celle-ci d'autres rapports, la ressentiront comme leur bien propre et seront prêtes à lui consentir les sacrifices, en travail et en renoncement aux satisfactions de l'instinct, nécessaires à son maintien. Ces générations pourront se passer de contrainte et seront peu différenciées de leurs chefs. S'il n'y a pas eu jusqu'ici de foules humaines d'une qualité pareille dans aucune civilisation, c'est parce que aucune n'a encore su prendre les dispositions susceptibles d'influencer les hommes de cette manière, et ceci dès leur enfance.

On peut douter qu'il soit jamais possible, ou du moins déjà de nos jours, dans l'état présent de notre domination de la nature, de prendre de telles dispositions ; on peut se demander d'où surgirait la légion de guides supérieurs, sûrs et désintéressés, devant servir d'éducateurs aux générations futures ; on peut reculer effrayé à la pensée du colossal effort de contrainte qu'il faudra inévitablement déployer jusqu'à ce qu'un pareil but soit atteint. Mais on ne pourra contester le grandiose de ce plan, ni son importance pour l'avenir de la civilisation humaine. Il repose certes sur cette juste intelligence psychologique : l'homme est pourvu des dispositions instinctives les plus variées, et les événements précoces de l'enfance impriment à

celles-ci leur orientation définitive. C'est aussi pourquoi les limites dans lesquelles un homme est éducable déterminent celles dans lesquelles une telle modification de la culture est possible. Il est permis de douter qu'un autre milieu civilisateur puisse, et dans quelle mesure, éteindre les deux caractères des foules humaines, qui rendent si difficile la conduite des affaires humaines. Cependant l'expérience n'a pas encore été faite. Un certain pourcentage de l'humanité - en vertu d'une disposition pathologique ou d'une force excessive de l'instinct -, restera sans doute toujours asociale, mais si l'on parvenait à réduire, jusqu'à n'être plus qu'une minorité, la majorité d'aujourd'hui qui est hostile à la culture, on aurait fait beaucoup, peut-être tout ce qui se peut faire.

Je ne voudrais pas qu'on eût l'impression que je me sois indûment écarté du chemin prescrit à ma recherche. Aussi veux-je expressément déclarer que je suis loin de vouloir porter un jugement sur la grande expérience culturelle qui se poursuit actuellement dans la vaste contrée étendue entre l'Europe et l'Asie. je n'ai ni la compétence ni la capacité voulues pour décider si elle est praticable, pour éprouver l'efficacité des méthodes employées, ou pour mesurer la largeur de la faille inévitable séparant intention et réalisation. Ce qui se prépare là-bas échappe en tant qu'inconclu à l'observation, tandis que notre civilisation, depuis longtemps fixée, offre une riche matière à notre étude.

II.

Nous avons, sans le vouloir, glissé de l'économique au psychologique. Au début nous étions tentés de rechercher le propre de la civilisation dans les ressources matérielles présentes et dans l'organisation de leur répartition. Mais après avoir reconnu que toute culture repose sur la contrainte au travail et le renoncement aux instincts, et par suite provoque inévitablement l'opposition de ceux que frappent ces exigences, il apparaît clairement que les ressources elles-mêmes et les moyens de les acquérir et de les répartir ne peuvent constituer l'essentiel ni le caractère unique de la civilisation. Car l'esprit de révolte et la soif de destruction de ceux qui participent à la culture les menacent. C'est pourquoi à côté des ressources il y a les moyens devant servir à défendre la civilisation, ceux de coercition et tous autres moyens ayant pour but de réconcilier les hommes avec la civilisation et de les dédommager de leurs sacrifices. Ces derniers peuvent même être considérés comme constituant le patrimoine spirituel de la culture.

Afin d'unifier notre vocabulaire, nous désignerons le fait qu'un instinct ne soit pas satisfait par le terme de frustration, le moyen par lequel cette frustration est imposée, par celui d'interdiction, et l'état que produit l'interdiction par celui de privation. Il faut ensuite distinguer entre privations qui touchent tout le monde, et privations qui ne touchent pas tout le monde, mais seulement certains groupements, classes ou même individus. Les premières sont les plus

anciennes ; par les interdictions qui les instituèrent voici des milliers et des milliers d'années, la civilisation commença à s'écarter de l'état primitif animal. Nous avons découvert, à notre grande surprise, que ces privations n'ont rien perdu de leur force, qu'elles constituent encore à l'heure actuelle le noyau de l'hostilité contre la culture. Les désirs instinctifs qui ont à pâtir de par elle renaissent avec chaque enfant ; et il est toute une classe d'êtres humains, les névropathes, qui réagissent déjà à ces primitives privations en devenant asociaux. Ces désirs instinctifs sont ceux de l'inceste, du cannibalisme et du meurtre. Il peut paraître étrange de rapprocher ces désirs, que tous les hommes semblent unanimes à réprouver, de ces autres désirs, au sujet desquels, dans notre civilisation, il est si vivement discuté si l'on doit ou non les laisser se satisfaire, mais psychologiquement nous y sommes justifiés. L'attitude qu'a prise la culture envers ces trois plus anciens des désirs instinctifs n'est d'ailleurs nullement uniforme ; seul, le cannibalisme semble être réprouvé par tous et peut paraître à toute autre observation qu'à l'observation analytique entièrement abandonné ; la force des désirs incestueux se fait encore sentir derrière l'interdiction ; et le meurtre, au sein de notre civilisation, est, dans certaines conditions, encore d'usage, voire commandé. Peut-être la culture évoluera-t-elle de telle sorte que d'autres satisfactions instinctives, aujourd'hui tout à fait permises, sembleront un jour tout aussi inacceptables qu'aujourd'hui le cannibalisme.

Déjà, dans ces plus anciennes des renonciations à l'instinct, un facteur psychologique entre en jeu qui garde son importance pour tout ce qui va suivre. Il n'est pas exact de dire que l'âme humaine n'a subi aucune évolution depuis les temps primitifs, et qu'en opposition aux progrès de la science et de la technique elle est aujourd'hui encore la même qu'aux origines de l'histoire. Nous pouvons ici faire voir l'un de ces progrès psychiques. Il est conforme à notre évolution que la contrainte externe soit peu à peu intériorisée, par ceci qu'une

instance psychique particulière, le surmoi de l'homme, la prend à sa charge. Chacun de nos enfants est à son tour le théâtre de cette transformation ; ce n'est que grâce à elle qu'il devient un être moral et social. Ce renforcement du surmoi est un patrimoine psychologique de haute valeur pour la culture. Ceux chez qui il a eu lieu deviennent, de ses ennemis, ses supports. Plus leur nombre dans un milieu culturel est grand, plus assurée est cette civilisation, et mieux elle peut se passer de moyens externes de coercition. Mais le degré d'intériorisation des interdictions varie beaucoup suivant les instincts frappés par chacune de celles-ci. En ce qui touche aux plus anciennes exigences de la culture, déjà mentionnées, l'intériorisation semble largement réalisée, si nous laissons de côté l'inopportune exception constituée par les névropathes. Mais les choses changent de face si nous considérons les autres exigences instinctives. On observe alors, avec surprise et souci, que la majorité des hommes obéit aux défenses culturelles s'y rattachant sous la seule pression de la contrainte externe, par conséquent là seulement où cette contrainte peut se faire sentir et tant qu'elle est à redouter. Ceci s'applique aussi à ces exigences culturelles dites morales qui touchent tout le monde de la même façon. Quand on entend dire qu'on ne peut se fier à la moralité des hommes, il est le plus souvent question de choses de ce ressort. Il est d'innombrables civilisés qui reculeraient épouvantés à l'idée du meurtre ou de l'inceste, mais qui ne se refusent pas la satisfaction de leur cupidité, de leur agressivité, de leurs convoitises sexuelles, qui n'hésitent pas à nuire à leur prochain par le mensonge, la tromperie, la calomnie, s'ils peuvent le faire avec impunité. Et il en fut sans doute ainsi de temps culturels immémoriaux.

Si nous considérons à présent les restrictions qui ne touchent qu'à certaines classes de la société, on se trouve en présence d'un état de choses évident et qui ne fut d'ailleurs jamais méconnu. Il faut s'attendre à ce que ces classes lésées envient aux privilégiés leurs

privilèges et à ce qu'elles fassent tout ce qui sera en leur pouvoir pour se libérer de leur fardeau de privations supplémentaires. Là où cela n'est pas possible, une quantité durable de mécontentement se fera jour au sein de cette civilisation, ce qui peut mener à de dangereuses révoltes. Mais quand une civilisation n'a pas dépassé le stade où la satisfaction d'une partie de ses participants a pour condition l'oppression des autres, peut-être de la majorité, ce qui est le cas de toutes les civilisations actuelles, il est compréhensible qu'au cœur des opprimés grandisse une hostilité intense contre la civilisation rendue possible par leur labeur mais aux ressources de laquelle ils ont une trop faible part. On ne peut alors s'attendre à trouver une intériorisation des interdictions culturelles chez ces opprimés ; ils sont bien plutôt prêts à ne pas reconnaître ces interdictions, ils tendent à détruire la civilisation elle-même, voire à nier éventuellement les bases sur lesquelles elle repose. Ces classes sont si manifestement hostiles à la culture que l'hostilité latente des classes sociales mieux partagées est par comparaison passée inaperçue. Inutile de dire qu'une civilisation qui laisse insatisfaits un aussi grand nombre de ses participants et les conduit à la rébellion n'a aucune perspective de se maintenir de façon durable et ne le mérite pas.

Le degré d'intériorisation des règles culturelles - pour parler de manière populaire et non psychologique : le niveau moral de ses participants - n'est pas le seul bien d'ordre psychique qu'il convienne de considérer quand il s'agit de juger de la valeur d'une civilisation. Il y a encore son patrimoine d'idéals et de créations artistiques, ce qui revient à dire : les satisfactions qui émanent de ces idéals et de ces créations.

On ne sera que trop porté à englober dans le patrimoine spirituel d'une civilisation ses idéals, c'est-à-dire ses jugements relativement à ce qui est le plus élevé et à ce qu'il est le plus souhaitable d'accomplir. Il semblerait au premier abord que ces

idéals dussent déterminer les formes d'activité du groupe culturel, mais l'ordre réel des facteurs doit être celui-ci : les idéals se modèlent sur les premières formes d'activité que la coopération des dons innés et des circonstances extérieures permettent pour une civilisation donnée, et ensuite ces premières activités se fixent sous forme d'un idéal afin de servir d'exemples à suivre. Ainsi, la satisfaction qu'un idéal accorde aux participants d'une civilisation donnée est d'ordre narcissique, elle repose sur l'orgueil de ce qui a déjà été accompli avec succès. Afin de parachever cette satisfaction, chaque civilisation se compare aux autres cultures, qui se sont consacrées à d'autres tâches et se sont érigé d'autres idéals. Grâce à ces différences, chaque civilisation s'arroge le droit de mépriser les autres. C'est ainsi que les idéals culturels deviennent une cause de discorde et d'inimitié, entre groupes culturels différents, ainsi qu'on peut clairement le voir entre nations.

La satisfaction narcissique engendrée par l'idéal culturel est d'ailleurs une des forces qui contrebalance le plus efficacement l'hostilité contre la civilisation à l'intérieur même du groupe culturel. Non seulement les classes privilégiées, celles qui jouissent des bienfaits de cette culture, mais encore les opprimés y peuvent participer, le droit de mépriser ceux qui n'appartiennent pas à leur culture les dédommageant alors des préjudices qu'ils subissent à l'intérieur de leur propre groupe. On est certes un misérable plébéien, la proie de toutes sortes d'obligations et du service militaire, mais on est en échange citoyen romain, on a sa part à la tâche de dominer les autres nations et de leur dicter des lois. Cette identification des opprimés à la classe qui les gouverne et les exploite n'est cependant qu'une partie d'un plus vaste ensemble. Les opprimés peuvent par ailleurs être attachés affectivement à ceux qui les oppriment, et malgré leur hostilité contre ceux-ci voir en leurs maîtres leur idéal. Si de telles relations, au fond satisfaisantes, n'existaient pas, il serait incompréhensible que tant de civilisations

aient pu se maintenir si longtemps malgré l'hostilité justifiée des foules.

D'autre sorte est la satisfaction que l'art dispense aux participants d'une civilisation, bien que cette satisfaction reste en règle générale inaccessible aux foules, absorbées par un travail épuisant et n'ayant pas reçu l'éducation personnelle voulue. L'art, ainsi que nous le savons depuis longtemps, nous donne des satisfactions substitutives, en compensation des plus anciennes renonciations culturelles, de celles qui sont ressenties encore le plus profondément, et par là n'a pas son égal pour réconcilier l'homme avec les sacrifices qu'il a faits à la civilisation. Par ailleurs, les œuvres de l'art exaltent les sentiments d'identification, dont chaque groupe culturel a si grand besoin, en nous fournissant l'occasion d'éprouver en commun de hautes jouissances ; elles se mettent encore au service d'une satisfaction narcissique, lorsqu'elles figurent les œuvres d'une culture déterminée, lorsqu'elles lui rappellent de façon saisissante ses idéals.

La partie la plus importante de l'inventaire psychique d'une civilisation n'a pas encore été mentionnée. Ce sont, au sens le plus large, ses idées religieuses, en d'autres termes, que nous justifierons plus tard, ses illusions.

III.

En quoi réside la valeur particulière des idées religieuses ? Nous venons de parler de l'hostilité contre la civilisation, engendrée par la pression que celle-ci exerce, par les renonciations aux instincts qu'elle exige. S'imagine-t-on toutes ses interdictions levées, alors on pourrait s'emparer de toute femme qui vous plairait, sans hésiter, tuer son rival ou quiconque vous barrerait le chemin, ou bien dérober à autrui, sans son assentiment, n'importe lequel de ses biens ; que ce serait donc beau et quelle série de satisfactions nous offrirait alors la vie ! Mais la première difficulté se laisse à la vérité vite découvrir. Mon prochain a exactement les mêmes désirs que moi et il ne me traitera pas avec plus d'égards que je ne le traiterai moi-même. Au fond, si les entraves dues à la civilisation étaient brisées, ce n'est qu'un seul homme qui pourrait jouir d'un bonheur illimité, un tyran, un dictateur ayant monopolisé tous les moyens de coercition, et alors lui-même aurait toute raison de souhaiter que les autres observassent du moins ce commandement culturel : tu ne tueras point.

Mais quelle ingratitude, quelle courte vision que d'aspirer à l'abolition de la culture ! Ce qui resterait alors serait l'état de nature, et celui-ci est de beaucoup plus difficile à supporter. Il est vrai, la nature ne nous demande pas de restreindre nos instincts, elle leur laisse toute liberté, mais elle a sa manière, et particulièrement efficace, de nous restreindre : elle nous détruit froidement,

cruellement, brutalement, d'après nous, et ceci justement parfois à l'occasion de nos satisfactions. C'est précisément à cause de ces dangers dont la nature nous menace que nous nous sommes rapprochés et avons créé la civilisation qui, entre autres raisons d'être, doit nous permettre de vivre en commun. À la vérité, la tâche principale de la civilisation, sa raison d'être essentielle est de nous protéger contre la nature.

On le sait, elle s'acquitte, sur bien des chapitres, déjà fort bien de cette tâche et plus tard elle s'en acquittera évidemment un jour encore bien mieux. Mais personne ne nourrit l'illusion que la nature soit déjà domptée, et bien peu osent espérer qu'elle soit un jour tout entière soumise à l'homme. Voici les éléments, qui semblent se moquer de tout joug que chercherait à leur imposer l'homme : la terre, qui tremble, qui se fend, qui engloutit l'homme et son œuvre, l'eau, qui se soulève, et inonde et noie toute chose, la tempête, qui emporte tout devant soi ; voilà les maladies, que nous savons depuis peu seulement être dues aux attaques d'autres êtres vivants, et enfin l'énigme douloureuse de la mort, de la mort à laquelle aucun remède n'a jusqu'ici été trouvé et ne le sera sans doute jamais. Avec ces forces la nature se dresse contre nous, sublime, cruelle, inexorable ; ainsi elle nous rappelle notre faiblesse, notre détresse, auxquelles nous espérions nous soustraire grâce au labeur de notre civilisation. C'est un des rares spectacles nobles et exaltants que les hommes puissent offrir que de les voir, en présence d'une catastrophe due aux éléments, oublier leurs dissensions, les querelles et animosités qui les divisent pour se souvenir de leur grande tâche commune : le maintien de l'humanité face aux forces supérieures de la nature.

Pour l'individu comme pour l'humanité en général, la vie est difficile à supporter. La civilisation à laquelle il a part lui impose un certain degré de privation, les autres hommes lui occasionnent une certaine dose de souffrance, ou bien en dépit des prescriptions de cette civilisation ou bien de par l'imperfection de celle-ci. À cela

s'ajoutent les maux que la nature indomptée - il l'appelle le destin - lui inflige. Une anxiété constante des malheurs pouvant survenir et une grave humiliation du narcissisme naturel devraient être la conséquence de cet état. Nous savons déjà comment l'individu réagit aux dommages que lui infligent et la civilisation et les autres hommes : il oppose une résistance, proportionnelle à sa souffrance, aux institutions de cette civilisation, une hostilité contre celle-ci. Mais comment se met-il en défense contre les forces supérieures de la nature, du destin, qui le menacent ainsi que tous les hommes ?

La civilisation le décharge de cette tâche et elle le fait de façon semblable pour tous. Il est d'ailleurs remarquable que presque toutes les cultures se comportent ici de même. La civilisation ne fait pas ici halte dans sa tâche de défendre l'homme contre la nature elle change simplement de méthode. La tâche est ici multiple le sentiment de sa propre dignité qu'a l'homme et qui se trouve gravement menacé, aspire à des consolations ; l'univers et la vie doivent être libérés de leurs terreurs ; en outre la curiosité humaine, certes stimulée par les considérations pratiques les plus puissantes, exige une réponse.

Le premier pas dans ce sens est déjà une conquête. Il consiste à « humaniser » la nature. On ne peut aborder des forces et un destin impersonnels, ils nous demeurent à jamais étrangers. Mais si au cœur des éléments les mêmes passions qu'en notre âme font rage, si la mort elle-même n'est rien de spontané, mais un acte de violence due à une volonté maligne, si nous sommes environnés, partout dans la nature, d'êtres semblables aux humains qui nous entourent, alors nous respirons enfin, nous nous sentons comme chez nous dans le surnaturel, alors nous pouvons élaborer psychiquement notre peur, à laquelle jusque-là nous ne savions trouver de sens. Nous sommes peut-être encore désarmés, mais nous ne sommes plus paralysés sans espoir, nous pouvons du moins réagir, peut-être même ne sommes-nous pas vraiment désarmés : nous pouvons en effet avoir

recours contre ces violents surhommes aux mêmes méthodes dont nous nous servons au sein de nos sociétés humaines, nous pouvons essayer de les conjurer, de les apaiser, de les corrompre, et, ainsi les influençant, nous leur déroberons une partie de leur pouvoir. Ce remplacement d'une science naturelle par une psychologie ne nous procure pas qu'un soulagement immédiat, elle nous montre dans quelle voie poursuivre afin de dominer la situation mieux encore.

Car cette situation n'est pas nouvelle, elle a un prototype infantile, dont elle n'est en réalité que la continuation. Car nous nous sommes déjà trouvés autrefois dans un pareil état de détresse, quand nous étions petit enfant en face de nos parents. Nous avions des raisons de craindre ceux-ci, surtout notre père, bien que nous fussions en même temps certains de sa protection contre les dangers que nous craignions alors. Ainsi l'homme fut amené à rapprocher l'une de l'autre ces deux situations, et, comme dans la vie du rêve, le désir y trouve aussi son compte. Le dormeur éprouve-t-il un pressentiment de mort, qui cherche à le transporter dans la tombe, l'élaboration du rêve sait choisir la condition grâce à laquelle cet événement redouté devient la réalisation d'un désir, et le rêveur se trouvera par exemple transporté dans un tombeau étrusque, dans lequel il se croira descendu plein de joie de pouvoir enfin satisfaire à ses intérêts archéologiques. De même l'homme ne fait pas des forces naturelles de simples hommes avec lesquels il puisse entrer en relation comme avec ses pareils - cela ne serait pas conforme à l'impression écrasante qu'elles lui font - mais il leur donne les caractères du père, il en fait des dieux, suivant en ceci non pas seulement un prototype infantile mais encore phylogénique, ainsi que j'ai tenté de le montrer ailleurs.

Au cours des temps, les premières observations révélant la régularité et la légalité des phénomènes de la nature font perdre aux forces naturelles leurs traits humains. Mais la détresse humaine demeure et avec elle la nostalgie du père et des dieux. Les dieux

gardent leur triple tâche à accomplir : exorciser les forces de la nature, nous réconcilier avec la cruauté du destin, telle qu'elle se manifeste en particulier dans la mort, et nous dédommager des souffrances et des privations que la vie en commun des civilisés impose à l'homme.

Mais entre ces trois fonctions des dieux l'accent se déplace peu à peu. On finit par remarquer que les phénomènes de la nature se déroulent d'eux-mêmes suivant des nécessités internes ; certes les dieux sont les maîtres de la nature, c'est eux qui l'ont faite telle qu'elle est et maintenant ils peuvent l'abandonner à elle-même. Ce n'est qu'à de rares occasions que les dieux interviennent dans le cours des phénomènes naturels, lorsqu'ils font un miracle, et ceci comme pour nous assurer qu'ils n'ont rien perdu de leur pouvoir primitif. En ce qui touche aux vicissitudes du destin, un sentiment vague et désagréable nous avertit qu'il ne saurait être remédié à la détresse et au désemparement du genre humain. C'est surtout ici que les dieux faillent : s'ils font eux-mêmes le destin, alors il faut avouer que leurs voies sont insondables. Le peuple le plus doué de l'Antiquité soupçonna vaguement les *Moires* d'être au-dessus des dieux et les dieux eux-mêmes d'être soumis au destin. Et plus la nature devient autonome, et plus les dieux s'en retirent, plus toutes les expectatives se concentrent sur leur troisième tâche, plus la moralité devient leur réel domaine. Alors la tâche des dieux devient de parer aux défauts de la civilisation et aux dommages qu'elle cause, de s'occuper des souffrances que les hommes s'infligent les uns aux autres de par leur vie en commun, de veiller au maintien des prescriptions de la civilisation, prescriptions auxquelles les hommes obéissent si mal. Une origine divine est attribuée aux prescriptions de la civilisation, elles sont élevées à une dignité qui dépasse les sociétés humaines, et étendues à l'ordre de la nature et à l'évolution de l'univers.

Ainsi se constitue un trésor d'idées, né du besoin de rendre supportable la détresse humaine, édifié avec le matériel fourni par les souvenirs de la détresse où se trouvait l'homme lors de sa propre enfance comme aux temps de l'enfance du genre humain. Il est aisé de voir que, grâce à ces acquisitions, l'homme se sent protégé de deux côtés : d'une part contre les dangers de la nature et du destin, d'autre part contre les dommages causés par la société humaine.

Tout ceci revient à dire que la vie, en ce monde, sert un dessein supérieur, dessein dont la nature est certes difficile à deviner, mais dans lequel un perfectionnement de l'être de l'homme est à coup sûr impliqué. Probablement la partie spirituelle de l'homme, l'âme, qui s'est séparée si lentement et si à contrecœur du corps, au cours des temps, sera-t-elle l'objet de cette exaltation. Tout ce qui a lieu en ce monde doit être considéré comme l'exécution des desseins d'une Intelligence supérieure à la nôtre, qui, bien que par des voies et des détours difficiles à suivre, arrange toutes choses au mieux, c'est-à-dire pour notre bien. Sur chacun de nous veille une Providence bienveillante, qui n'est sévère qu'en apparence, Providence qui ne permet pas que nous devenions le jouet des forces naturelles, écrasantes et impitoyables ; la mort elle-même n'est pas l'anéantissement, pas le retour à l'inanimé, à l'inorganique, elle est le début d'une nouvelle sorte d'existence, étape sur la route d'une plus haute évolution. Et, en ce qui regarde l'autre face de la question, les mêmes lois morales sur lesquelles se sont édifiées nos civilisations gouvernent aussi l'univers, mais là une cour de justice plus haute veille à leur observation avec incomparablement plus de force et de logique. Le bien trouve toujours en fin de compte sa récompense, le mal son châtiment, si ce n'est pas dans cette vie-ci, du moins dans les existences ultérieures qui commencent après la mort. Ainsi toutes les terreurs, souffrances, cruautés de la vie seront effacées ; la vie d'après la mort, qui continue notre vie terrestre, comme la partie invisible du spectre s'adjoint à la visible, nous apportera toute la

perfection, tout l'idéal, qui nous ont peut-être fait défaut ici-bas. Et la sagesse supérieure qui préside à ces destinées, la suprême bonté qui s'y manifeste, la justice qui s'y réalise, telles sont les qualités des êtres divins qui ont créé et nous et l'univers. Ou plutôt de l'Être divin unique en lequel, dans notre civilisation, tous les dieux des temps primitifs se sont condensés. Le peuple qui réalisa le premier une pareille concentration des qualités divines ne fut pas peu fier d'un tel progrès. Il avait mis au jour le nucleus paternel, dissimulé mais présent dans toutes les figures divines ; c'était un fond un retour aux débuts historiques de l'idée de Dieu. À présent que Dieu était l'unique, les relations de l'homme à lui pouvaient recouvrer l'intimité et l'intensité des rapports de l'enfant au père. Qui avait tant fait pour le père voulait aussi en être récompensé ; au moins être le seul enfant aimé du père, le peuple élu. Bien plus tard, la pieuse Amérique devait émettre la prétention d'être *God's own country*, et en ce qui regarde l'une des formes sous lesquelles l'homme adore la divinité, cette prétention est justifiée.

Les idées religieuses qui viennent d'être résumées ont naturellement subi une longue évolution et ont été adoptées à leurs diverses phases par les diverses civilisations. J'ai choisi ici une seule de ces phases évolutives, celle qui correspond à peu près à la phase finale que présente la civilisation chrétienne actuelle des races blanches occidentales. Il est aisé de voir que les pièces de cet ensemble ne s'accordent pas toutes également bien, qu'il n'est pas répondu à toutes les questions les plus pressantes, et que les contradictions qu'implique l'expérience quotidienne ne peuvent être qu'à grand-peine levées. Mais, telles qu'elles sont, ces idées - les idées religieuses au sens le plus large du mot - sont considérées comme le plus précieux patrimoine de la civilisation, la plus haute valeur qu'elle ait à offrir à ses participants, valeur estimée plus haut que tout l'art d'arracher ses trésors à la terre, de pourvoir à la subsistance des hommes ou de vaincre leurs maladies, etc. Les

hommes pensent qu'ils ne pourraient supporter la vie s'ils n'attribuaient pas à ces idées la valeur à laquelle on prétend qu'elles ont droit. Et à présent la question se pose : que sont ces idées au jour de la psychologie, d'où dérive la haute estime où on les tient ? Nous nous hasarderons même à le demander : quelle est leur valeur réelle ?

IV.

Une enquête qui se poursuit à la façon d'un monologue ininterrompu n'est pas absolument sans dangers. On cède trop aisément à la tentation d'écarter les pensées qui voudraient l'interrompre, et l'on acquiert en échange un sentiment d'incertitude que l'on cherche finalement à étouffer sous une assurance exagérée. Je vais donc me figurer que j'ai un adversaire ; il suivra mon argumentation dans un esprit de méfiance, et je le laisserai de-ci de-là placer un mot. je crois l'entendre dire : « Vous avez à plusieurs reprises employé ces termes : les idées religieuses sont une création de la civilisation, la civilisation les met à la disposition de ses participants ; or ces termes me semblent quelque peu étranges. Je ne saurais moi-même dire pourquoi, mais cela ne me paraît pas aller de soi comme lorsqu'on dit que la civilisation a organisé la répartition des produits du travail, ou bien les droits sur la femme et l'enfant. »

- Je crois néanmoins que l'on est en droit de s'exprimer ainsi. J'ai tenté de montrer que les idées religieuses sont issues du même besoin que toutes les autres conquêtes de la civilisation : la nécessité de se défendre contre l'écrasante suprématie de la nature. À cela s'ajoutait un deuxième motif : l'impérieux désir de corriger les imperfections de la culture, imperfections douloureusement ressenties. En outre, il est particulièrement juste de dire que la civilisation *donne* à l'individu ces idées, car il les trouve déjà existantes, elles lui sont présentées toutes faites, et il ne serait pas à

même de les découvrir tout seul. Elles sont le patrimoine d'une suite de générations, il en hérite, il le reçoit, tout comme la table de multiplication, la géométrie, etc. Il y a là, certes, une différence, mais elle réside ailleurs, ici nous ne pouvons encore la faire voir. Le sentiment d'étrangeté auquel vous faites allusion est peut-être dû en partie à ce fait que l'on a coutume de nous offrir ce patrimoine d'idées religieuses comme étant une révélation divine. Mais ceci est déjà en soi une partie du système religieux, et l'on néglige de ce fait toute l'évolution historique bien connue de ces idées et leurs variations suivant les différentes époques et les diverses civilisations.

- « Un autre point me semble plus important. Vous faites dériver *l'humanisation* de la nature du besoin qu'éprouve l'homme de mettre fin à son désemparement et à sa détresse en face des redoutables forces de la nature ; ainsi il peut entrer en rapport avec elles et finir par les influencer. Mais une pareille motivation semble superflue. Car l'homme primitif n'a pas le choix : il ne possède pas d'autre mode de penser. Il lui est naturel, et comme inné, de projeter sa propre essence dans le monde extérieur, de regarder tous les événements qu'il observe comme étant dus à des êtres au fond semblables à lui-même. C'est là son unique méthode de compréhension. Et cela ne va nullement de soi, bien plus il y a là une remarquable coïncidence, que de voir l'homme réussir à satisfaire l'un de ses besoins les plus importants rien qu'en laissant le champ libre à sa disposition naturelle. »

- Je ne le trouve pas si étonnant. Croyez-vous que la pensée des hommes ne possède pas de motifs pratiques, et ne soit que l'expression d'une curiosité désintéressée ? Ce serait très invraisemblable. Je croirai plutôt que l'homme, quand il personnifie les forces de la nature, suit une fois de plus un modèle infantile. Il a appris, des personnes qui constituaient son premier entourage, que, pour les influencer, il fallait établir avec elles une relation ; c'est pourquoi plus tard il agit de même, dans une même intention, avec

tout ce qu'il rencontre sur son chemin. Je ne contredis pas ainsi votre observation d'ordre descriptif : il est vraiment naturel à l'homme de personnifier tout ce qu'il veut comprendre, afin de le maîtriser par la suite, - c'est là la maîtrise psychique qui prépare la maîtrise physique, - mais je propose en outre un motif et une genèse à ce mode particulier de la pensée humaine.

- « Il y a encore un troisième point. Vous avez déjà traité autrefois de l'origine des religions dans votre livre *Totem et Tabou.* Mais les choses apparaissent là sous un autre jour. Tout y est ramené à la relation fils-père. Dieu est un père exalté, la nostalgie du père est la racine du besoin religieux. Depuis lors, semble-t-il, vous avez découvert le facteur de la faiblesse et de la détresse humaines, auquel de fait le rôle le plus important est d'ordinaire attribué dans la genèse des religions, et maintenant vous transférez à la détresse tout ce qui était auparavant complexe paternel. Puis-je vous demander de m'éclairer sur cette transformation de votre pensée ? »

- Volontiers, j'attendais seulement cette invite. Mais peut-on vraiment dire que ma pensée s'est transformée ? Dans *Totem et Tabou,* mon dessein n'était pas d'expliquer l'origine des religions, mais seulement celle du totémisme. Pouvez-vous, d'un point de vue quelconque à vous connu, expliquer ce fait que la première forme sous laquelle la divinité protectrice se révéla aux hommes fut la forme animale, qu'il était défendu de tuer cet animal et de le manger, et que cependant une fois l'an - coutume solennelle - on le tuait et on le mangeait en commun ? C'est justement ce qui a lieu dans le totémisme. Et cela ne mènerait à rien que d'entamer une discussion pour savoir s'il convient d'appeler le totémisme une religion. Il possède des rapports intimes avec les religions ultérieures où apparaissent des dieux, les animaux totems deviennent les animaux sacrés des dieux. Et les premières, mais aussi les plus importantes des restrictions dictées par la morale - l'interdiction du meurtre et celle de l'inceste - prennent naissance dans le totémisme. Que vous

acceptiez ou non les conclusions de *Totem et Tabou,* j'espère que vous conviendrez de ce que, dans ce livre, un certain nombre de faits isolés fort curieux sont rassemblés en un ensemble qui se tient.

Quant à la raison pour laquelle le dieu animal ne suffit plus à la longue et fut remplacé par le dieu humain, ce problème a été à peine effleuré dans *Totem et Tabou ;* de même d'autres problèmes de la formation des religions n'y sont nullement mentionnés. Mais pensez-vous qu'une telle limitation soit équivalente à une négation ? Mon travail est un bon exemple de l'isolement où l'on peut tenir la part que l'observation psychanalytique apporte à la solution du problème religieux. Quand j'essaie à présent d'y adjoindre autre chose de moins profondément caché, il ne faut pas plus m'accuser aujourd'hui de me contredire qu'autrefois d'être unilatéral. Ma tâche est naturellement de montrer la voie reliant ce que j'ai dit alors à ce que j'avance aujourd'hui, la motivation profonde à la manifeste, le complexe paternel à la détresse des hommes et à leur besoin de secours.

Cette voie n'est pas difficile à découvrir. Elle est constituée par les rapports reliant la détresse infantile à la détresse adulte qui la prolonge, de telle sorte que, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la motivation psychanalytique de la formation des religions se trouve être la contribution infantile à sa motivation manifeste. Représentons-nous la vie psychique du petit enfant. Vous vous rappelez le choix de l'objet sur le type du « chercher appui » dont parle l'analyse ? La libido suit la voie des besoins narcissiques et s'attache aux objets qui assurent leur satisfaction. Ainsi la mère, qui satisfait la faim, devient le premier objet d'amour et certes de plus la première protection contre tous les dangers indéterminés qui menacent l'enfant dans le monde extérieur ; elle devient, peut-on dire, la première protection contre l'angoisse.

La mère est bientôt remplacée dans ce rôle par le père plus fort, et ce rôle reste dévolu au père durant tout le cours de l'enfance.

Cependant la relation au père est affectée d'une ambivalence particulière. Le père constituait lui-même un danger, peut-être en vertu de la relation primitive à la mère. Aussi inspire-t-il autant de crainte que de nostalgie et d'admiration. Les signes de cette ambivalence marquent profondément toutes les religions, comme je l'ai montré dans *Totem et Tabou.* Et quand l'enfant, en grandissant, voit qu'il est destiné à rester a jamais un enfant, qu'il ne pourra jamais se passer de protection contre des puissances souveraines et inconnues, alors il prête à celles-ci les traits de la figure paternelle, il se crée des dieux, dont il a peur, qu'il cherche à se rendre propices et auxquels il attribue cependant la tâche de le protéger. Ainsi la nostalgie qu'a de son père l'enfant coïncide avec le besoin de protection qu'il éprouve en vertu de la faiblesse humaine ; la réaction défensive de l'enfant contre son sentiment de détresse prête à la réaction au sentiment de détresse que l'adulte éprouve à son tour, et qui engendre la religion, ses traits caractéristiques. Mais ce n'est pas notre dessein d'étudier plus profondément l'évolution de l'idée de Dieu ; nous ne nous occupons ici que du trésor tout constitué des idées religieuses tel que la civilisation le transmet à l'individu.

V.

Poursuivons à présent notre enquête : quelle est la signification psychologique des idées religieuses, sous quelle rubrique pouvons-nous les classer ? Il n'est pas du tout facile au premier abord de répondre à cette question. Après avoir rejeté diverses formules, on s'en tiendra à celle-ci : les idées religieuses sont des dogmes, des assertions touchant des faits et des rapports de la réalité externe (ou interne), et ces dogmes nous apprennent des choses que nous n'avons pas découvertes par nous-mêmes et qui exigent de notre part un acte de foi. Comme ils nous renseignent sur ce qui, dans la vie, nous semble le plus important et le plus intéressant, ces dogmes sont estimés particulièrement haut. Qui les ignore est très ignorant, qui les a incorporés à son savoir peut se considérer comme possédant une connaissance très enrichie.

Il y a bien entendu beaucoup de « dogmes », relatifs aux choses les plus variées de ce monde. Toute heure passée sur les bancs de l'école en est remplie. Tenons-nous-en à la géographie. Nous entendons dire à l'école : Constance est sur le Bodensee (lac de Constance). Une chanson d'étudiant ajoute : qui ne le croit pas y aille voir ! Il se trouve que j'y ai été et je puis confirmer la chose : cette jolie ville est située sur le rivage d'une vaste étendue d'eau que tous les habitants d'alentour appellent le Bodensee. Aussi suis-je à présent entièrement convaincu de la justesse de cette assertion

géographique. Mais je me rappelle à ce propos un autre incident tout à fait curieux.

Homme mûr déjà, je me trouvais pour la première fois à Athènes sur la colline de l'Acropole, parmi les ruines des temples, regardant au loin la mer bleue. À ma joie se mêlait un sentiment d'étonnement, qui me poussait à me dire : « Ainsi les choses sont vraiment telles qu'on nous l'apprenait à l'école ! Faut-il qu'alors ma foi en ce que j'entendais ait été sans profondeur ni force pour que je puisse aujourd'hui être si surpris » Mais je ne veux pas attacher trop de poids à cet incident une autre explication de ma surprise est encore possible, explication qui ne me vint pas alors à l'idée ; elle serait de nature absolument subjective et en rapport avec le caractère particulier du lieu.

Tous les « dogmes » de cette nature réclament ainsi la croyance en ce qu'ils affirment, mais ils ne restent pas sans fonder cette prétention. Ils sont, disent-ils, le résultat, le résumé de démarches cogitatives longues, basées sur l'observation et certes aussi sur le raisonnement ; ils montrent la voie à celui qui, au lieu d'accepter ce résultat tout fait, a l'intention de refaire lui-même ces démarches. Et il est toujours fait part de la source de la connaissance que confèrent ces dogmes, quand cette source ne constitue pas, comme dans les assertions géographiques, une évidence. Par exemple : la terre a la forme d'un globe ; on en apporte comme preuves à l'appui l'expérience du pendule de Foucault, les phénomènes de l'horizon, la circumnavigation de la terre. Comme il est impossible - ainsi que tout le monde peut le saisir - d'envoyer tous les enfants des écoles faire le tour du monde, on se contente de laisser reposer sur la foi l'enseignement de l'école, mais l'on sait que le chemin de la conviction personnelle reste ouvert.

Essayons d'appliquer les mêmes tests aux dogmes religieux. Demandons-nous sur quoi se fonde leur prétention à notre croyance, nous recevons trois réponses qui s'accordent remarquablement mal

entre elles. En premier lieu, ils méritent créance parce que nos premiers ancêtres y croyaient déjà ; en second lieu, nous en possédons des preuves qui datent justement de ces temps primitifs et se sont transmises jusqu'à nous ; en troisième lieu, il est en tout cas défendu de poser la question de leur authenticité. Cet acte téméraire était autrefois puni des peines les plus sévères et aujourd'hui encore la société ne voit pas d'un bon œil qui se permet de le renouveler.

Ce troisième point est fait pour éveiller au plus haut degré nos soupçons. Une telle interdiction ne peut en effet avoir qu'un seul motif ; la société sait fort bien quelle base incertaine possèdent ses doctrines religieuses. S'il en était autrement, elle mettrait, certes, volontiers à la disposition de quiconque voudrait acquérir une conviction personnelle le matériel nécessaire. C'est pourquoi nous abordons, avec un sentiment de méfiance difficile à faire taire, l'examen des deux autres arguments. Il nous faut croire, parce que nos ancêtres ont cru. Mais ces ancêtres étaient bien plus ignorants que nous, ils croyaient à des choses qu'il nous est aujourd'hui impossible d'admettre. Il est donc possible que les doctrines religieuses entrent elles-mêmes dans cette catégorie. Et les preuves qu'ils nous ont léguées sont consignées dans des écrits eux-mêmes affectés de tous les caractères de l'incertitude. Ces écrits sont pleins de contradictions, révisions, interpolations ; là où ils parlent de confirmations authentiques, ils ne sont eux-mêmes pas dignes de foi. Le fait qu'ils allèguent comme origine de leur texte ou du moins de leur fond une révélation divine n'est pas d'un grand poids, car cette affirmation fait elle-même partie de ce corps de doctrine dont il s'agit d'examiner l'authenticité, et aucune proposition ne saurait se prouver elle-même.

Nous arrivons ainsi à cette singulière conclusion : de tout notre patrimoine culturel, c'est justement ce qui pourrait avoir pour nous le plus d'importance, ce qui a pour tâche de nous expliquer les énigmes de l'univers et de nous réconcilier avec les souffrances de la

vie, c'est justement cela qui est fondé sur les preuves les moins solides. Nous ne pourrions nous résoudre à admettre un fait aussi indifférent que celui-ci : les baleines mettent au monde leurs petits vivants au lieu de pondre les œufs, si ce fait n'était pas mieux prouvé.

Cet état de choses est en soi un très curieux problème psychologique. Que personne n'aille croire, d'ailleurs, que les remarques précédentes touchant l'impossibilité de prouver les doctrines religieuses contiennent quoi que ce soit de nouveau. Cette impossibilité a été reconnue de tout temps, et certainement aussi par les ancêtres qui nous ont légué cet héritage. Sans doute beaucoup d'entre eux ont-ils nourri les mêmes doutes que nous, mais une pression trop forte s'exerçait sur eux pour qu'ils osassent les exprimer. Et depuis lors, d'innombrables hommes ont été tourmentés des mêmes doutes, doutes qu'ils auraient voulu étouffer, parce qu'ils pensaient de leur devoir de croire ; de nombreuses et brillantes intelligences ont échoué de par ce conflit, et bien des caractères se sont vus entamés en vertu des compromis par lesquels ils cherchaient à en sortir.

Si toutes les preuves que l'on allègue en faveur de l'authenticité des dogmes religieux émanent du passé, il semble naturel de jeter un coup d’œil alentour afin de voir si le présent, plus aisé à juger, ne fournirait pas aussi de semblables preuves. Si l'on réussissait ainsi à arracher au doute fût-ce une seule parcelle du système religieux, par là l'ensemble gagnerait extraordinairement en crédibilité. C'est ici qu'intervient l'activité des spirites ; ils sont convaincus de la survivance de l'âme individuelle et ils voudraient nous démontrer que cet article de la doctrine religieuse est indubitable. Malheureusement ils ne sont pas parvenus à réfuter ce fait que les apparitions et manifestations de leurs esprits ne sont que le produit de leur propre activité psychique. Ils ont évoqué les esprits des plus grands hommes, des penseurs les plus éminents, mais

toutes les manifestations et informations issues de ceux-ci étaient si niaises, si désespérément insignifiantes, qu'il est impossible de croire à autre chose qu'à la capacité des esprits de s'adapter au niveau des hommes qui les ont évoqués.

Il faut à présent mentionner deux tentatives, qui font toutes deux l'impression d'un effort spasmodique pour éluder le problème. L'une, de l'ordre de la violence, est ancienne ; l'autre est subtile et moderne. La première est le *Credo quia absurdum* des Pères de l'Église. Ce qui revient à dire que les doctrines religieuses sont soustraites aux exigences de la raison ; elles sont au-dessus de la raison. Il faut sentir intérieurement leur vérité ; point n'est nécessaire de la comprendre. Seulement ce *Credo* n'est intéressant qu'à titre de confession individuelle ; en tant que décret, il ne lie personne. Puis-je être contraint de croire à toutes les absurdités ? Et si tel n'est pas le cas, pourquoi justement à celle-ci ? Il n'est pas d'instance au-dessus de la raison. Si la vérité des doctrines religieuses dépend d'un événement intérieur qui témoigne de cette vérité, que faire de tous les hommes à qui ce rare événement n'arrive pas ? On peut réclamer de tous les hommes qu'ils se servent du don qu'ils possèdent, de la raison, mais on ne peut établir pour tous une obligation fondée sur un facteur qui n'existe que chez un très petit nombre d'entre eux. En quoi cela peut-il importer aux autres que vous ayez, au cours d'une extase qui s'est emparée de tout votre être, acquis l'inébranlable conviction de la vérité réelle des doctrines religieuses ?

La deuxième tentative est celle de la philosophie du « Comme si » [2]. Elle nous l'expose : nous admettons à figurer parmi nos processus cogitatifs toutes sortes d'hypothèses dont l'absence de fondement, voire l'absurdité, nous apparaît clairement. On les appelle fictions, mais, en vertu de nombreuses raisons pratiques, nous devons nous comporter « comme si » nous croyions à ces

2 *Als ob* en allemand. (N. *de la Trad.)*

fictions. Tel serait le cas des doctrines religieuses, vu leur importance sans égale pour le maintien des sociétés humaines [3]. De tels arguments ne sont pas très éloignés du *Credo quia absurdum.* Mais je pense que seul un philosophe pouvait concevoir l'exigence du « Comme si ». L'homme dont la pensée n'est pas influencée par les tours de passe-passe de la philosophie ne pourra jamais l'admettre. Pour lui, quand on a avoué qu'une chose était absurde, contraire à la raison, tout est dit. On ne peut s'attendre à ce qu'il renonce, justement lorsqu'il s'agit de ses intérêts les plus vitaux, aux garanties qu'il réclame par ailleurs au sujet de toutes ses activités usuelles. je me souviens de l'un de mes enfants qui se distingua de très bonne heure par un sens du réel particulièrement marqué. Quand on racontait à mes enfants un conte de fées, qu'ils écoutaient avec recueillement, lui s'avançait et demandait : « Est-ce une histoire vraie ? » Après qu'on lui avait dit que non, il s'éloignait d'un air méprisant. On peut s'attendre à ce que les hommes se comportent bientôt de même envers les contes de fées de la religion, en dépit de l'intercession du « Comme si ».

Mais ils se comportent, à ce jour encore, tout autrement et, aux temps passés, les idées religieuses ont exercé la plus puissante influence sur l'humanité, en dépit de leur incontestable manque d'authenticité. C'est là un nouveau problème psychologique. On doit se demander en quoi consiste la force interne de ces doctrines et à

3 Je ne me crois pas coupable d'injustice en faisant présenter ici par l'auteur de la philosophie du « Comme si » un point de vue qui n'est pas non plus étranger à d'autres penseurs. Comparer H. Vaihinger, *La philosophie du « Comme si » (Die Philosophie des Als ob), 7e* et 8e éd., 1922, p. 68 : « Nous comprenons parmi les fictions non seulement des opérations théoriques indifférentes, mais encore des constructions idéatives édifiées par les plus nobles esprits, auxquelles tient le cœur de la plus noble partie de l'humanité, et que celle-ci ne souffre pas qu'on lui arrache. Il n'entre d'ailleurs nullement dans nos intentions de le faire : en tant que *fictions pratiques* nous ne touchons pas à ces constructions idéatives ; elles ne périssent qu'en tant que *vérités théoriques.* »

quelles circonstances elles doivent cette efficacité indépendante du contrôle de la raison.

VI.

Je pense que la réponse à nos deux questions a été suffisamment préparée. Nous la trouverons en tournant nos regards vers la genèse psychique des idées religieuses. Ces idées, qui professent d'être des dogmes, ne sont pas le résidu de l'expérience ou le résultat final de la réflexion : elles sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs. Nous le savons déjà : l'impression terrifiante de la détresse infantile avait éveillé le besoin d'être protégé - protégé en étant aimé - besoin auquel le père a satisfait ; la reconnaissance du fait que cette détresse dure toute la vie a fait que l'homme s'est cramponné à un père, à un père cette fois plus puissant. L'angoisse humaine en face des dangers de la vie s'apaise à la pensée du règne bienveillant de la Providence divine, l'institution d'un ordre moral de l'univers assure la réalisation des exigences de la justice, si souvent demeurées irréalisées dans les civilisations humaines, et la prolongation de l'existence terrestre par une vie future fournit les cadres de temps et de lieu où ces désirs se réaliseront. Des réponses aux questions que se pose la curiosité humaine touchant ces énigmes : la genèse de l'univers, le rapport entre le corporel et le spirituel, s'élaborent suivant les prémisses du système religieux. Et c'est un formidable allégement pour l'âme individuelle que de voir les conflits de l'enfance émanés du complexe paternel - conflits

jamais entièrement résolus -, lui être pour ainsi dire enlevés et recevoir une solution acceptée de tous.

Quand je dis : tout cela, ce sont des illusions, il me faut délimiter le sens de ce terme. Une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur, une illusion n'est pas non plus nécessairement une erreur. L'opinion d'Aristote, d'après laquelle la vermine serait engendrée par l'ordure - opinion qui est encore celle du peuple ignorant -, était une erreur ; de même l'opinion qu'avait une génération antérieure de médecins, et d'après laquelle le tabès aurait été la conséquence d'excès sexuels. Il serait impropre d'appeler ces erreurs des illusions, alors que c'était une illusion de la part de Christophe Colomb, quand il croyait avoir trouvé une nouvelle route maritime des Indes. La part de désir que comportait cette erreur est manifeste. On peut qualifier d'illusion l'assertion de certains nationalistes, assertion d'après laquelle les races indogermaniques seraient les seules races humaines susceptibles de culture, ou bien encore la croyance d'après laquelle l'enfant serait un être dénué de sexualité, croyance détruite pour la première fois par la psychanalyse. Ce qui caractérise l'illusion, c'est d'être dérivée des désirs humains ; elle se rapproche par là de l'idée délirante en psychiatrie, mais se sépare aussi de celle-ci, même si l'on ne tient pas compte de la structure compliquée de l'idée délirante.

L'idée délirante est essentiellement - nous soulignons ce caractère - en contradiction avec la réalité ; l'illusion n'est pas nécessairement fausse, c'est-à-dire irréalisable ou en contradiction avec la réalité. Une jeune fille de condition modeste peut par exemple se créer l'illusion qu'un prince va venir la chercher pour l'épouser. Or ceci est possible ; quelques cas de ce genre se sont réellement présentés. Que le Messie vienne et fonde un âge d'or, voilà qui est beaucoup moins vraisemblable : suivant l'attitude personnelle de celui qui est appelé à juger de cette croyance, il la classera parmi les illusions ou parmi les équivalents d'une idée

délirante. Des exemples d'illusions authentiques ne sont pas, d'ordinaire, faciles à découvrir ; mais l'illusion des alchimistes de pouvoir transmuter tous les métaux en or est peut-être l'une d'elles. Le désir d'avoir beaucoup d'or, autant d'or que possible a été très atténué par notre intelligence actuelle des conditions de la richesse ; cependant la chimie ne tient plus pour impossible une transmutation des métaux en or. Ainsi nous appelons illusion une croyance quand, dans la motivation de celle-ci la réalisation d'un désir est prévalente, et nous ne tenons pas compte, ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel.

Ces explications données, revenons aux doctrines religieuses. Nous le répéterons : les doctrines religieuses sont toutes des illusions, on ne peut les prouver, et personne ne peut être contraint à les tenir pour vraies, à y croire. Quelques-unes d'entre elles sont si invraisemblables, tellement en contradiction avec ce que nous avons appris, avec tant de peine, sur la réalité de l'univers, que l'on peut les comparer - en tenant compte comme il convient des différences psychologiques - aux idées délirantes. De la valeur réelle de la plupart d'entre elles il est impossible de juger. On ne peut pas plus les réfuter que les prouver. Nous savons encore trop peu de chose pour pouvoir les aborder de plus près, du point de vue critique. L'énigme de l'univers ne se dévoile que lentement à notre investigation, il est beaucoup de questions auxquelles la science ne peut pas encore aujourd'hui répondre. Cependant le travail scientifique est le seul chemin qui puisse nous mener à la connaissance de la réalité extérieure. C'est de nouveau une illusion que d'attendre quoi que ce soit de l'intuition ou de l'introspection ; l'intuition ne peut nous donner que des indications - difficiles à interpréter - sur notre propre vie psychique, jamais le moindre renseignement relatif aux questions auxquelles la doctrine religieuse trouve si aisément des réponses. Il serait sacrilège de vouloir

combler la lacune d'après son propre arbitraire et de juger d'après son sentiment personnel si telle ou telle partie du système religieux est plus ou moins acceptable. Ces questions sont trop importantes, on voudrait dire trop saintes.

Soyons préparés à entendre ici cette objection : « Ainsi, si même les sceptiques endurcis avouent que les assertions religieuses ne sauraient être réfutées à l'aide de la raison, pourquoi n'y devrais-je pas croire, puisqu'elles ont tant d'arguments en leur faveur : la tradition, le consentement universel des hommes et tout ce qu'elles recèlent de consolateur ? »

- Et, en effet, pourquoi pas ? De même que personne ne peut être contraint à croire, personne ne peut l'être à ne pas croire, mais qu'on ne s'en impose pas à soi-même en s'imaginant que l'on suit ainsi le chemin du penser correct. S'il fut jamais un argument que l'on puisse flétrir du nom d'échappatoire, c'est bien celui-ci. L'ignorance est l'ignorance. Nul droit à croire quelque chose n'en saurait dériver. Aucun homme raisonnable ne se comporterait aussi légèrement en d'autres matières, ni ne se contenterait d'aussi pauvres raisons de ses jugements, de ses prises de parti ; ce n'est qu'en les choses les plus hautes et les plus saintes qu'on se permet cette attitude. En réalité, ce ne sont là qu'efforts destinés à se faire accroire à soi-même et aux autres qu'on tient encore ferme à la religion, alors que depuis longtemps on s'est détaché d'elle. Dès qu'il s'agit de religion, les hommes se rendent coupables de toutes sortes d'insincérités et de bassesses intellectuelles. Les philosophes étendent le sens des mots jusqu'à ce que ceux-ci ne possèdent presque plus rien de leur signification originelle ; ils appellent Dieu quelque vague abstraction qu'ils se sont fabriquée et se posent alors en déistes, en croyants, devant l'univers ; ils peuvent même se vanter d'avoir atteint à une conception de Dieu plus élevée, plus pure, bien que leur Dieu ne soit plus qu'une ombre sans consistance et n'ait plus rien de la personnalité puissante de la doctrine religieuse. Les

critiques persistent à appeler « profondément religieux » tout homme qui avoue le sentiment de l'insignifiance de l'homme et de l'impuissance humaine en face de l'univers, bien que ce ne soit pas ce sentiment qui constitue l'essence de la religiosité, mais bien plutôt la démarche qui s'ensuit, la réaction à ce sentiment, réaction qui cherche un secours contre lui. Qui ne va pas plus loin, qui humblement acquiesce au rôle minime que joue l'homme dans le vaste univers, est bien plutôt irréligieux au sens le plus vrai du mot.

Prendre parti pour ou contre la valeur en vérité des doctrines religieuses ne rentre pas dans le cadre de cette étude. Il nous suffit de les avoir reconnues, d'après leur nature psychologique, pour des illusions. Mais nous n'avons pas à cacher que cette découverte influe puissamment sur notre attitude envers la question qui doit à beaucoup sembler la plus importante. Nous savons à peu près à quelle époque et par quelle sorte d'hommes les doctrines religieuses ont été créées. Si nous apprenons encore en vertu de quels motifs elles le furent, le point de vue d'où envisager le problème religieux subira un déplacement notable. Nous nous dirons : il serait certes très beau qu'il y eût un Dieu créateur du monde et une Providence pleine de bonté, un ordre moral de l'univers et une vie future, mais il est cependant très curieux que tout cela soit exactement ce que nous pourrions nous souhaiter à nous-mêmes. Et il serait encore plus curieux que nos ancêtres, qui étaient misérables, ignorants, sans liberté, aient justement pu arriver à résoudre toutes ces difficiles énigmes de l'univers.

VII.

Dès que nous avons reconnu pour des illusions les doctrines religieuses, une nouvelle question se pose : d'autres biens culturels, que nous estimons très haut et par lesquels nous laissons dominer notre vie, ne seraient-ils pas de nature semblable ? Les principes qui règlent nos institutions politiques ne devraient-ils pas de même être qualifiés d'illusions ? Les rapports entre les sexes, au sein de notre civilisation, ne sont-ils pas troublés par une illusion érotique ou par une série d'illusions érotiques ? Notre suspicion une fois mise en éveil, nous n'hésiterons même pas à nous le demander : notre conviction de pouvoir découvrir quelque chose de la réalité extérieure en nous servant de l'observation et de la réflexion et des méthodes scientifiques a-t-elle quelque fondement ? Rien ne doit nous retenir d'appliquer l'observation à notre propre nature ni d'employer la pensée à sa propre critique. Ici une série d'investigations s'offre à nous, dont le résultat serait décisif pour édifier une « conception de l'univers » (Weltanschauung). Nous pressentons de plus que notre peine ne serait pas perdue et qu'elle nous apporterait une justification au moins partielle de ce que nous soupçonnons. Mais l'auteur de ces pages ne se sent pas les moyens d'entreprendre une aussi vaste tâche, il se voit nécessairement contraint de limiter son travail à l'étude d'une seule de ces illusions l'illusion religieuse.

Cependant notre adversaire, élevant la voix, nous crie halte. Nous sommes invités à rendre compte de notre action répréhensible : « L'intérêt pour l'archéologie est certes des plus louables. Mais on n'entreprend pas de fouilles quand par ces fouilles on sape les habitations des vivants, de telle sorte qu'elles s'effondrent, et ensevelissent les hommes sous leurs débris. Les doctrines religieuses ne sont pas un sujet à propos duquel montrer son esprit, ainsi qu'on le peut à propos de n'importe quel autre. C'est sur elles qu'est édifiée notre civilisation, le maintien de la société humaine a pour prémisses que la majorité des hommes croient à ces doctrines. Si l'on vient à apprendre aux hommes qu'il n'y a pas de Dieu très juste et tout-puissant, par d'ordre divin de l'univers et pas de vie future, alors ils se sentiront exempts de toute obligation de suivre les lois de la civilisation. Sans inhibitions, libéré de toute crainte, chacun s'abandonnera à ses instincts asociaux, égoïstes, et cherchera à établir son pouvoir. Le chaos, que nous avons banni par un travail civilisateur millénaire, recommencera. Même si l'on savait et pouvait prouver que la religion n'est pas en possession de la vérité, il faudrait le taire et se conduire comme le demande la philosophie du « Comme si ». Ceci dans l'intérêt de la préservation de tous ! Et, en outre du danger que comporte l'entreprise, elle constituerait encore une cruauté gratuite. D'innombrables humains trouvent dans les doctrines de la religion leur consolation unique, ne peuvent supporter la vie que grâce à ce secours. Et on voudrait leur retirer cet appui sans avoir rien de meilleur à leur offrir en échange. On en a convenu : la science, jusqu'à ce jour, n'a pas accompli grand-chose, mais eût-elle même progressé beaucoup plus loin, elle ne suffirait pas aux hommes. L'homme a encore d'autres besoins impérieux que jamais la science froide ne saura apaiser, et il est vraiment singulier - à parler franc c'est le comble de l'inconséquence -, de voir un psychologue, qui a toujours souligné combien dans la vie de l'homme l'intelligence reste au second plan par rapport à la vie instinctive, de voir, dis-je, ce psychologue s'efforcer d'enlever aux

hommes une précieuse satisfaction de leurs désirs et chercher à les en dédommager par une pitance intellectuelle. »

- Que d'accusations à la fois ! Cependant je suis prêt à répondre à toutes, et de plus à défendre cette assertion que la civilisation courrait un plus grand danger en maintenant son attitude actuelle envers la religion qu'en y renonçant. Mais je ne sais, pour répondre, par où commencer.

Peut-être commencerai-je par assurer que je considère moi-même mon entreprise comme absolument inoffensive et sans péril. Cette fois-ci la surestimation de l'intellect n'est pas de mon côté. Si les hommes sont vraiment tels que mes adversaires les décrivent - et je ne saurais y contredire - il n'y a aucun danger qu'un dévot, accablé par mes arguments, se laisse arracher sa foi. En outre, n'ai-je rien dit que d'autres hommes, plus autorisés que moi, n'aient dit avant moi, et de façon plus complète, plus forte et plus éloquente. Les noms de ces hommes sont connus de tous ; je ne les citerai pas, je ne voudrais pas avoir l'air de me considérer comme l'un d'eux. Je me suis borné - ceci est la seule partie nouvelle de mon exposé - à ajouter à la critique de mes grands prédécesseurs quelques bases psychologiques. On ne saurait s'attendre à ce que cette seule addition accomplisse ce que ne purent réaliser les tentatives antérieures. Certes, on pourrait me demander ici pourquoi j'écris des choses dont l'inefficacité me semble assurée. Mais nous reviendrons là-dessus plus tard.

Le seul à qui cette publication puisse nuire, c'est moi-même. Je m'apprête à entendre les reproches les plus désagréables, on va m'accuser d'être superficiel, d'avoir l'esprit borné, de manquer d'idéalisme et de la compréhension des intérêts les plus élevés de l'humanité. Mais d'une part ces représentations ne sont pas nouvelles pour moi ; de l'autre, quand on s'est placé, dès son jeune âge, au-dessus de la désapprobation de ses contemporains, en quoi cette désapprobation peut-elle importer, lorsqu'on est devenu un

vieillard, et qu'on est certain d'être bientôt soustrait aux effets de la faveur ou de la défaveur des hommes ? Il en était autrement aux siècles passés : alors de telles allégations vous assuraient l'écourtement de l'existence et vous fournissaient une occasion toute proche de faire des observations personnelles sur la vie future. Mais je le répète, ces temps sont passés, et de nos jours de tels écrits restent sans danger pour leur auteur. Tout au plus peut-il advenir qu'il soit interdit de traduire et de répandre son livre dans tel ou tel pays. Bien entendu cela arrivera justement dans les pays qui ne doutent pas du niveau élevé de leur culture. Cependant, quand on s'est précisément fait l'avocat du renoncement aux désirs et de l'acquiescement à la destinée, il faut savoir encore souffrir ce dommage.

Et je me posai alors la question : la publication de cette étude ne pourrait-elle cependant nuire à quelqu'un ? Non pas à une personne, mais à une cause : la cause de la psychanalyse. On ne saurait nier que celle-ci ne soit ma création, et elle a amplement suscité méfiance et mauvaise volonté : si à présent j'avance des propositions aussi déplaisantes, les gens ne seront que trop aptes à déplacer leurs sentiments de ma personne à la psychanalyse. On peut voir à présent, dira-t-on, où conduit la psychanalyse. Le masque est tombé : elle conduit à nier Dieu et tout idéal moral, ainsi que nous nous en étions toujours doutés. Afin de nous empêcher de nous en apercevoir, on nous avait fait croire que la psychanalyse n'était pas une « conception de l'univers » et ne pourrait jamais en devenir une.

Tout ce vacarme me sera vraiment désagréable à cause de mes nombreux collaborateurs, parmi lesquels un certain nombre ne partage en rien mon attitude envers le problème religieux. Mais la psychanalyse a déjà bravé bien des orages, et doit s'exposer à celui-ci encore.

La psychanalyse est en réalité une méthode d'investigation, un instrument impartial, semblable, pour ainsi dire, au calcul infinitésimal. Si, grâce à celui-ci, un physicien venait à découvrir que la terre, après un temps donné, allait être anéantie, on hésiterait cependant à attribuer au calcul lui-même des tendances destructives et, en conséquence, à le proscrire. Rien de ce que j'ai dit ici contre la valeur réelle de la religion n'avait besoin de la psychanalyse ; tout cela avait déjà été dit par d'autres bien avant qu'il n'y eut de psychanalyse. Peut-on, en appliquant les méthodes psychanalytiques, acquérir un argument nouveau contre la véracité de la religion, tant pis [4] pour la religion ; cependant les défenseurs de la religion auront un droit égal à se servir de la psychanalyse pour apprécier à sa valeur l'importance affective de la doctrine religieuse.

Je poursuivrai mon plaidoyer : la religion a évidemment rendu de grands services à la civilisation, elle a largement contribué à dompter les instincts asociaux, mais elle n'a pas pu aller assez loin dans ce sens. Pendant des milliers d'années, elle a gouverné les sociétés humaines ; elle a eu le temps de montrer ce qu'elle était capable d'accomplir. Si elle avait réussi à rendre heureux la majorité des hommes, à les consoler, à les réconcilier avec la vie, à en faire des soutiens de la culture, il ne viendrait à l'idée de personne d'aspirer à un changement dans l'état actuel des choses.

Mais que voyons-nous au lieu de ceci ? Un effrayant nombre d'hommes est mécontent de la civilisation, est rendu malheureux par elle, la ressent comme un joug qu'il faut secouer. Et ces hommes ou bien font tout ce qui est en leur pouvoir pour changer cette civilisation, ou bien même poussent si loin leur hostilité envers celle-ci qu'ils ne veulent absolument plus entendre parler de civilisation ni d'entraves aux instincts.

On nous objectera ici que cet état de choses provient bien plutôt de ce fait que la religion a perdu une partie de son influence

4 Ces deux mots sont en français dans le texte. (N. de la Trad.)

sur les foules, justement en vertu du déplorable effet des progrès scientifiques. Nous noterons au passage cet aveu et les raisons qu'on en donne afin de nous en servir plus tard pour notre dessein ; mais l'objection elle-même est sans force.

Il est douteux que les hommes, au temps où la religion régnait en maîtresse absolue, aient été dans l'ensemble plus heureux qu'aujourd'hui ; en tout cas ils n'étaient certes pas plus moraux. Ils se sont toujours entendus à transformer les prescriptions religieuses en pratiques extérieures, déjouant par là les intentions de ces préceptes. Et les prêtres, dont la fonction était de veiller à l'observance de la religion, se faisaient à demi leurs complices. La bonté de Dieu devait paralyser sa justice. On péchait, puis on apportait des offrandes ou bien l'on faisait pénitence, et alors on était libre de pécher à nouveau. Le mysticisme russe s'est enfin élevé à cette conception : le péché est indispensable si l'on veut jouir de toutes les bénédictions de la grâce divine ; le péché est donc en fin de compte une œuvre agréable à Dieu. Il est de notoriété publique que les prêtres ne purent maintenir la soumission des foules à la religion qu'au prix de ces grandes concessions aux instincts des hommes. Et on en demeura là : Dieu seul est fort et bon, l'homme est faible et pécheur. De tout temps, l'immoralité a trouvé dans la religion autant de soutien que la moralité. Si ce que la religion a accompli pour rendre heureux les hommes, les adapter à la civilisation et leur donner une maîtrise morale sur eux-mêmes, n'est pas de plus grande valeur, alors la question se pose : ne nous sommes-nous pas exagéré la nécessité de la religion pour les hommes, et avons-nous raison de fonder sur elle les exigences de notre civilisation ?

Qu'on réfléchisse à l'état de choses actuel qu'il est impossible de méconnaître. Nous en avons entendu l'aveu : la religion n'a plus la même influence qu'autrefois sur les hommes. (Il s'agit là de la civilisation européenne chrétienne.) Et elle ne l'a plus, non pas parce

que les promesses qu'elle fait aux hommes sont devenues moins éblouissantes, mais parce que ces promesses semblent moins dignes de foi. Admettons-le : la raison de cette évolution est le renforcement de l'esprit scientifique dans les couches supérieures de la société humaine (ce n'est peut-être pas la seule). La critique a peu à peu effrité la force de conviction des documents religieux, les sciences naturelles ont fait voir les erreurs qu'ils contiennent, et les méthodes de l'examen comparé ont mis au jour la ressemblance fatale qui existe entre les idées religieuses que nous révérons et les créations intellectuelles des âges et des peuples primitifs.

L'esprit scientifique engendre une attitude déterminée envers les problèmes de ce monde ; devant les problèmes religieux il fait halte un moment, il hésite, et enfin se décide là aussi à passer le seuil. Ces démarches ne connaissent pas d'arrêt : plus il est d'hommes à qui les trésors de notre connaissance deviennent accessibles, plus s'étend l'aire d'abandon de la foi religieuse ; d'abord sont frappées les plus désuètes et absurdes expressions de la foi, puis à leur tour ses propositions les plus fondamentales. Seuls les Américains, qui furent les instigateurs du procès aux singes de Dayton [5] se sont montrés conséquents dans leurs actes. Partout ailleurs la transition inévitable s'accomplit au moyen de demi-mesures et d'insincérités.

Il y a peu à craindre pour la civilisation de la part des hommes cultivés et des travailleurs intellectuels. Les mobiles d'ordre religieux commandant un comportement culturel seraient chez eux remplacés sans bruit par d'autres mobiles d'ordre temporel ; de plus ils sont, pour la plupart, eux-mêmes porteurs de la culture. Mais il en va autrement de la grande foule des illettrés, des opprimés, qui ont de bonnes raisons d'être des ennemis de la civilisation. Tant qu'ils n'apprennent pas que l'on ne croit plus en Dieu, tout va bien. Mais ils l'apprennent, infailliblement, même si cet écrit n'est pas publié. Et ils

5 Où un professeur comparut pour avoir enseigné la thèse évolutionniste. (N. de la Trad..)

sont prêts à admettre les résultats de la réflexion scientifique, sans qu'en échange se soit produite en eux l'évolution que le penser scientifique a en l'esprit humain. Le danger n'existe-t-il pas alors que ces foules, dans leur hostilité contre la culture, n'attaquent le point faible qu'ils ont découvert en leur despote ? Il n'était pas permis de tuer son prochain pour la seule raison que le bon Dieu avait défendu et devait venger durement le meurtre en cette vie ou dans l'autre ; on apprend maintenant qu'il n'y a pas de bon Dieu, qu'on n'a pas à redouter sa vengeance ; alors on tue son prochain sans aucun scrupule et l'on n'en peut être empêché que par la force temporelle. Ainsi ou bien il faut contenir par la force ces foules redoutables et soigneusement les priver de toute occasion d'éveil intellectuel, ou bien il faut réviser de fond en comble les rapports de la civilisation à la religion.

VIII.

On pourrait s'attendre à ce que l'exécution de ce dernier projet ne rencontrât pas de difficultés particulières. Il est vrai que l'on renoncerait par là à quelque chose, mais on gagnerait peut-être davantage que l'on ne perdrait, et l'on éviterait un grand danger. Mais l'on prend peur, tout comme si la civilisation, par de pareilles mesures, allait être exposée à un plus grand péril encore. Quand saint Boniface abattait l'arbre sacré des Saxons, ceux qui étaient présents s'attendaient à quelque événement terrible qui vengerait le forfait. Rien n'arriva, et les Saxons furent baptisés.

C'est manifestement dans l'intérêt de la vie en commun des hommes - sans cela impossible - que la civilisation institua la défense de tuer son prochain quand on le hait, quand il nous gêne ou lorsqu'on convoite ses biens. Car le meurtrier attirerait sur lui-même la vengeance des proches de sa victime et l'envie sourde des autres, qui sentent en eux-mêmes tout autant d'inclination interne à un tel acte de violence. Il ne pourrait par conséquent pas jouir longtemps de sa vengeance ou de son butin, mais aurait toutes les chances d'être lui-même bientôt assassiné. Parviendrait-il à se protéger, grâce à une force et une prudence extraordinaires, contre un adversaire isolé, il succomberait à une conjuration d'adversaires même moins forts. Si pareille conjuration ne se produisait pas, le meurtre succéderait sans fin au meurtre et, à la fin, les hommes s'extermineraient réciproquement. Il y aurait entre individus le

même état de choses que celui qui existe encore en Corse entre familles, mais ne survit plus ailleurs qu'entre nations. L'absence de sécurité, un égal danger pour la vie de tous réunit alors les hommes en une société qui défend à l'individu de tuer, mais se réserve le droit, au nom de cette même société, de tuer celui qui enfreint cette défense. C'est alors la justice et la peine.

Cependant, nous ne faisons pas connaître aux autres cette base rationnelle de l'interdiction de tuer : nous leur assurons que c'est Dieu qui l'a décrétée. Nous nous permettons de deviner ses intentions et nous trouvons que lui non plus ne veut pas que les hommes réciproquement s'exterminent. Ce faisant, nous revêtons l'interdiction culturelle d'une solennité toute particulière, mais nous risquons aussi de faire dépendre son observance de la croyance en Dieu. Si nous annulons cette démarche, si nous n'attribuons plus à Dieu notre propre vouloir et nous contentons de fonder sur des mobiles sociaux l'interdiction culturelle, nous avons certes renoncé par là à sa nature sacrée, mais nous l'avons soustraite à un péril. Cependant, il y a là encore un autre avantage. Par une sorte de diffusion, d'infection, le caractère du sacré, de l'inviolable, de l'au-delà, pourrait-on dire, s'est étendu de quelques rares interdictions importantes à toutes les autres institutions, lois et ordonnances culturelles. Et l'auréole ne sied souvent pas à celles-ci ; non seulement elles s'annulent réciproquement l'une l'autre en édictant des mesures contradictoires suivant les temps et les lieux, mais elles portent encore toutes les marques de l'imperfection humaine. On peut aisément distinguer parmi elles ce qui est engendré par des craintes à courte vue, ce qui est l'expression d'intérêts mesquins et ce qui résulte de prémisses inadéquates. La critique à laquelle on est obligé de les soumettre diminue dans des proportions regrettables le respect dû à d'autres exigences culturelles mieux justifiées. Comme c'est une tâche délicate que de départager ce que Dieu lui-même a ordonné et ce qui émane de l'autorité d'un parlement tout-puissant

ou d'un magistrat suprême, il y aurait un indubitable avantage à laisser Dieu tout à fait en dehors de la question et à avouer honnêtement l'origine purement humaine de toutes les institutions et prescriptions de la culture. En même temps que tomberait leur prétention à une origine sacrée, cesserait aussi la rigidité et l'immutabilité de ces lois et ordonnances. Les hommes seraient mis à même de comprendre que celles-ci ont été créées bien moins pour les maîtriser que dans leur propre intérêt, ils auraient envers elles une attitude plus amicale, et au lieu de viser à les abolir, ils viseraient seulement à les améliorer. Ce serait là un progrès important dans la voie qui conduit les hommes à se réconcilier avec la pression qu'exerce sur eux la civilisation.

Mais notre plaidoyer en faveur de la base purement rationnelle des prescriptions culturelles, c'est-à-dire de leur réduction à la nécessité sociale, est ici soudain troublé par un doute. Nous avons choisi comme exemple l'origine de l'interdiction du meurtre. L'exposé que nous en avons fait correspond-il à la vérité historique ? Nous craignons que non, notre exposé semble n'être qu'une construction rationaliste. À l'aide de la psychanalyse nous avons justement étudié ce point de l'histoire de la civilisation, et à la lumière de cette étude nous nous voyons contraints de dire qu'en réalité les choses se passèrent autrement. Des mobiles purement rationnels sont de peu de poids, encore chez l'homme actuel, contre les impulsions passionnelles. Combien devaient-ils peser peu chez la bête humaine des temps primitifs ! Peut-être les descendants de celle-ci s'extermineraient-ils encore réciproquement sans entraves, si, parmi tous ces meurtres, il n'y en avait pas eu un - le meurtre du père primitif - qui avait évoqué une réaction émotive irrésistible et lourde de conséquences. Cette réaction engendra le commandement : tu ne tueras point, qui, dans le totémisme, se limitait à l'animal substitut du père, plus tard s'étendit à autrui, et de nos jours n'est pas encore suivi sans souffrir d'exceptions.

Mais, d'après des déductions que je n'ai pas à refaire ici, ce père primitif fut le prototype de Dieu, le modèle d'après lequel les générations ultérieures ont formé la figure divine, L'explication religieuse a raison jusque-là : Dieu prit une part réelle à la genèse de cette interdiction ; c'est son intervention, et non pas l'intelligence des nécessités sociales, qui l'a engendrée. Et le fait d'attribuer à Dieu le vouloir humain est pleinement justifié, les hommes en effet le savaient : ils s'étaient débarrassés du père par la violence, et, en pleine réaction contre leur acte criminel, ils décidèrent de respecter dorénavant sa volonté. Ainsi la doctrine religieuse nous dit la vérité historique, bien que sous une forme transformée et déguisée ; notre exposé rationnel au contraire la dément.

Nous le voyons à présent : le patrimoine des idées religieuses comprend, non seulement des réalisations de désirs, mais encore d'importantes réminiscences historiques. Quel immense, quel incomparable pouvoir cette collaboration du passé avec l'avenir ne doit-elle pas conférer à la religion ! Mais grâce à une analogie qui nous vient à l'esprit nous allons peut-être déjà voir poindre un nouveau jour éclairant ces matières. Il n'est pas bon de transplanter des concepts dans un sol éloigné de celui où ils ont grandi, mais il nous faut ici faire voir en quoi consiste cette concordance. Nous savons que l'enfant humain ne peut pas accomplir son évolution vers la civilisation sans passer par une phase plus ou moins accentuée de névrose. Ceci provient du fait que l'enfant est incapable de réprimer par un travail mental rationnel un aussi grand nombre d'impulsions instinctives que celles qu'il possède, impulsions dont plus tard, en tant que civilisé, il n'aurait que faire, et il doit par suite en venir à bout par des actes de refoulement, derrière lesquels d'ordinaire se cache un mobile de peur. La plupart de ces névroses infantiles disparaissent spontanément quand l'enfant grandit ; tel est particulièrement le cas des névroses obsessionnelles de l'enfance. On pourrait de même admettre que l'humanité dans son ensemble passe,

au cours de son évolution, par des états analogues aux névroses (et ceci pour les mêmes raisons). Aux époques d'ignorance et de faiblesse intellectuelle qu'elle a d'abord traversées, l'humanité ne pouvait réaliser les renoncements aux instincts indispensables à la vie en commun des hommes qu'en vertu de forces purement affectives. Et le résidu de ces démarches, analogues au refoulement, qui eurent lieu aux temps préhistoriques, subsistent longtemps en tant que partie intégrante de la civilisation. La religion serait la névrose obsessionnelle universelle de l'humanité ; comme celle de l'enfant, elle dérive du complexe d'Oedipe, des rapports de l'enfant au père. D'après ces conceptions, on peut prévoir que l'abandon de la religion aura lieu avec la fatale inexorabilité d'un processus de croissance, et que nous nous trouvons à l'heure présente justement dans cette phase de l'évolution.

Aussi notre attitude envers ce phénomène devrait-elle se modeler sur celle d'un éducateur compréhensif, qui ne s'oppose pas au développement nouveau en présence duquel il se trouve, mais cherche au contraire à le favoriser et s'efforce simplement de tempérer la violence avec laquelle il se fait place. Cette analogie n'épuise d'ailleurs pas l'essence de la religion. Si d'une part la religion comporte des entraves d'ordre compulsionnel., telles que seule la névrose obsessionnelle de l'individu en présente, d'autre part elle implique un système d'illusions créées par le désir, avec négation de la réalité, système tel qu'on le retrouve, à l'état isolé, seulement dans la psychose hallucinatoire [6], qui est un état de confusion mentale bienheureux. Ce ne sont certes là que des comparaisons, comparaisons grâce auxquelles nous nous efforçons de comprendre le phénomène social ; la pathologie individuelle ne nous fournit pas de pendant exact.

On l'a souvent fait observer (voir à ce sujet mes travaux et spécialement ceux de Th. Reik) : l'analogie entre la religion et la

6 Dans le texte allemand, suivant la nomenclature psychiatrique allemande : *Amentia.* (N. de la Trad.)

névrose obsessionnelle se retrouve jusque dans les détails, et bien des particularités et des vicissitudes de la formation des religions ne s'éclairent qu'au jour de cette analogie. En harmonie avec tout ceci est ce fait que le vrai croyant se trouve à un haut degré à l'abri du danger de certaines affections névrotiques ; l'acceptation de la névrose universelle le dispense de la tâche de se créer une névrose personnelle.

La reconnaissance de la valeur historique qu'ont certaines doctrines religieuses augmente le respect que nous leur accordons, mais n'enlève pas sa valeur à notre proposition de les exclure de la motivation des prescriptions culturelles. Tout au contraire ! Ces résidus historiques nous ont permis de concevoir, pour ainsi dire, les dogmes religieux comme des survivances névrotiques et nous sommes maintenant autorisés à dire que sans doute a sonné l'heure de remplacer - ainsi que dans le traitement analytique des névrosés - les conséquences du refoulement par les résultats du travail mental rationnel. On peut prévoir que ce remaniement des prescriptions culturelles ne s'arrêtera pas au renoncement à leur caractère solennel et sacré, mais qu'une révision générale de ces prescriptions impliquera la suppression de beaucoup d'entre elles. On ne peut guère le regretter. Le problème qui nous est posé, et qui est de réconcilier les hommes avec la civilisation, sera par là résolu dans une très large part. Quant au fait que nous renoncions, en acceptant la motivation rationnelle des prescriptions culturelles, à la vérité historique, il ne faut pas le regretter. Les vérités que les doctrines religieuses contiennent sont tellement déformées et systématiquement déguisées que l'ensemble des hommes n'y saurait reconnaître la vérité. Le cas est analogue à celui qui se présente lorsque nous racontons à un enfant que la cigogne apporte les nouveau-nés. Ici encore nous disons la vérité sous un déguisement symbolique, car nous savons ce que signifie le grand oiseau. Mais l'enfant ne le sait pas, il n'entend que la déformation de la vérité, il

se considère comme trompé, et nous savons combien souvent la méfiance qu'il a des grandes personnes et un caractère récalcitrant (esprit de contradiction ?) dérivent de cette impression. Nous sommes arrivés à la conviction qu'il vaut mieux s'abstenir de semblables déguisements symboliques de la vérité ; et ne pas refuser à l'enfant la connaissance de l'état réel des choses, mise à la portée de son degré de développement intellectuel.

IX.

« Vous vous permettez des contradictions difficiles à concilier. Vous commencez par déclarer qu'un écrit tel que le vôtre est absolument sans danger. Personne ne se laissera ravir sa foi religieuse par des dissertations de cet ordre. Mais comme il entre pourtant dans vos intentions de troubler les gens dans leur foi, ainsi qu'il apparaît plus tard, on est en droit de vous le demander : pourquoi publiez-vous ce livre ? Ailleurs vous avouez cependant qu'il est dangereux, voire très dangereux, que quelqu'un apprenne qu'on ne croit plus en Dieu. Docile jusque-là aux lois de la civilisation, il rejettera alors toute obéissance à ces lois. Toute votre argumentation, quand vous dites qu'il est dangereux pour la civilisation que ces lois soient fondées sur une motivation religieuse, repose sur l'hypothèse qu'un croyant peut devenir incroyant : or c'est là une absolue contradiction.

« Vous tombez dans une autre contradiction lorsque, d'une part, vous convenez que l'homme ne saurait être conduit par son intelligence, qu'il est dominé par ses passions et par les exigences de ses instincts, et que, d'autre part, vous remplacez la base affective de son obéissance à la culture par une base rationnelle. Comprenne qui peut ! Il me semble à moi que c'est l'un ou l'autre.

« En outre, l'histoire ne vous a-t-elle rien appris ? La tentative de remplacer la religion par la raison a déjà été faite, elle fut même

officielle et de grand style. Vous vous souvenez certes de la Révolution française et de Robespierre ? Mais aussi du caractère éphémère et du misérable échec de cette expérience. On la refait actuellement en Russie. Nous n'avons pas besoin de nous demander quel en sera le résultat. Ne pensez-vous pas qu'il faut l'admettre : l'homme ne peut pas se passer de religion ?

« Vous avez dit vous-même que la religion est davantage qu'une névrose obsessionnelle. Mais vous n'avez pas traité de cette autre face qu'elle présente. Il vous suffit d'établir son analogie avec la névrose. Les hommes doivent être délivrés d'une névrose, et vous ne vous souciez pas de ce qui par là peut être en même temps perdu pour l'humanité. »

- J'ai semblé tomber dans des contradictions, sans doute parce que j'ai trop hâtivement traité d'une matière compliquée. Nous pouvons en partie y remédier. Je persiste à maintenir que d'un certain point de vue cet écrit est tout à fait inoffensif. Aucun croyant ne se laissera troubler dans sa foi par mes arguments ou par des arguments similaires. Un croyant est rattaché par certains liens de tendresse à l'essence de sa religion. Il est certes un grand nombre d'autres gens qui ne sont pas croyants au même sens du terme. Ceux-ci obéissent aux lois de la civilisation parce qu'ils se laissent intimider par les menaces de la religion, et ils craignent la religion aussi longtemps qu'ils pensent qu'elle fait partie de cette réalité qui leur impose des limitations. Ce sont eux qui rompent toute entrave dès qu'ils osent renoncer à la foi en la réalité de la religion, mais ce ne sont pas des arguments qui entraînent chez ces gens-là ce revirement. Ils cessent de craindre la religion lorsqu'ils s'aperçoivent que d'autres non plus ne la craignent pas, et c'est de cette sorte de gens que j'ai dit qu'ils apprendraient le déclin de l'influence religieuse, même si je ne publiais pas cet écrit.

Mais je pense que vous-même attachez plus d'importance à l'autre contradiction que vous me reprochez. Les hommes sont si peu

accessibles à des arguments rationnels, si complètement dominés par leurs désirs instinctifs : pourquoi leur enlever un moyen de satisfaire leurs instincts et vouloir le remplacer par des arguments rationnels ? Certes, les hommes sont ainsi faits, mais vous êtes-vous demandé s'il est nécessaire qu'ils soient tels, si leur nature interne les y oblige ? Un anthropologiste est-il à même de donner l'indice céphalique d'un peuple chez lequel régnerait la coutume de déformer par des bandages la tête des enfants dès leurs premières années ? Pensez au contraste attristant qui existe entre l'intelligence rayonnante d'un enfant bien portant et la faiblesse mentale d'un adulte moyen. Est-il tout à fait impossible que ce soit justement l'éducation religieuse qui soit en grande partie cause de cette sorte d'étiolement ? Je crois qu'il faudrait longtemps avant qu'un enfant à qui l'on n'en aurait rien dit commençât à s'inquiéter de Dieu et des choses de l'au-delà. Peut-être les idées qu'il s'en ferait suivraient-elles les mêmes voies que chez ses ancêtres, mais on n'attend pas que s'accomplisse cette évolution, on lui impose les doctrines religieuses à un âge où il ne peut leur porter d'intérêt et où il n'est pas capable d'en saisir la portée. Les deux points principaux des programmes pédagogiques actuels ne sont-ils pas de retarder le développement sexuel de l'enfant et de le soumettre de bonne heure à l'influence de la religion ? Quand alors l'enfant s'éveille à la pensée, les doctrines religieuses sont déjà devenues pour lui inattaquables. Croyez-vous cependant qu'il soit favorable au renforcement de la fonction intellectuelle qu'un domaine d'une telle importance soit interdit à la pensée de par la menace des peines de l'enfer ? Nous n'avons pas à nous étonner outre mesure de la faiblesse intellectuelle de quiconque est une fois parvenu à accepter sans critique toutes les absurdités que toutes les doctrines religieuses comportent et à fermer les yeux devant les contradictions qu'elles impliquent. Cependant nous n'avons pas d'autre moyen de maîtriser nos instincts que notre intelligence. Et comment peut-on s'attendre à ce que des personnes, qui sont sous l'influence de

certaines prohibitions de penser, atteignent cet idéal qui devrait être réalisé en psychologie, la primauté de l'intelligence ? Vous savez par ailleurs qu'on le répète volontiers : les femmes en général auraient une faiblesse d'esprit d'ordre « physiologique », c'est-à-dire une intelligence moindre que celle de l'homme. Le fait en lui-même est discutable, son interprétation douteuse ; cependant on pourrait dire, en faveur de la nature secondaire de cet étiolement intellectuel, que les femmes continuent à souffrir de l'interdiction rude et précoce de porter leur esprit sur les problèmes qui les auraient le plus intéressées : ceux de la vie sexuelle. Tant que l'homme, au cours de ses premières années, restera, en dehors de l'inhibition mentale liée à la sexualité, encore sous l'influence de l'inhibition mentale religieuse et de celle qui en dérive : l'inhibition mentale « loyaliste » envers les parents et les éducateurs, nous ne pouvons vraiment pas dire quel il est en réalité [7].

Mais je tempérerai mon zèle et j'admettrai que peut-être moi-même je poursuis une illusion. Peut-être l'effet de l'interdiction religieuse de penser n'est-il pas si grave que je le crois. Peut-être la nature humaine se trouvera-t-elle rester telle quelle quand bien même on ne mésuserait plus de l'éducation pour soumettre les enfants au joug religieux. Je n'en sais rien et vous ne pouvez pas non plus le savoir. Non seulement les grands problèmes de la vie

7 En France, où, depuis déjà plusieurs décennies, l'école « laïque » est institution d'État, il semblera peut-être que la place attribuée ici à l'éducation religieuse soit plus grande que celle qu'elle occupe en réalité de nos jours. Certains diront : « Mais il y a longtemps que nous, nous avons porté remède à cela. » On oubliera, ce disant, qu'à côté de l'école il y a la famille et que les mères, dans les diverses classes sociales, sont souvent demeurées religieuses, même quand les pères ne le sont plus. Et dans les familles plus aisées, alors même que la mère est libre-penseuse, la bonne d'enfants prend souvent soin, en dehors des parents, d'assurer l'éducation religieuse précoce de l'enfant. On ne saurait donc dire que la France elle-même, malgré son avarice à cet égard sur les autres nations, ait encore vraiment pu faire l'expérience intégrale de l'éducation non religieuse. (N. de la Trad.)

semblent de nos jours insolubles, mais encore des questions bien moindres sont difficiles à trancher. Cependant, vous avouerez avec moi qu'on est en droit de nourrir une grande espérance en ce qui regarde l'avenir ; peut-être reste-t-il à découvrir un trésor qui enrichirait notre civilisation, et l'essai d'une éducation non religieuse vaut d'être tenté. Si la tentative échoue, je serai prêt à abandonner toute réforme et à en revenir au jugement antérieur, d'ordre purement descriptif : l'homme est une créature d'intelligence faible, que dominent ses instincts.

Sur un autre point je suis entièrement d'accord avec vous. Il serait certes absurde de vouloir commencer par supprimer la religion par la violence et d'un seul coup. L'entreprise serait avant tout sans espoir. Le croyant ne se laisse arracher sa foi ni par des arguments ni par des interdictions. Et y réussît-on avec quelques-uns que ce serait une cruauté. Une personne qui, pendant des décennies, a pris des narcotiques ne peut naturellement plus dormir si l'on vient à l'en priver. L'effet des consolations que la religion apporte à l'homme peut être mis en parallèle avec celui des narcotiques : ce qui se passe actuellement en Amérique l'illustre fort joliment. On veut là-bas priver les humains - évidemment sous l'influence du règne des femmes - de tout excitant, de toute boisson enivrante, et on les gave en échange avec de la piété. Voilà encore une expérience dont le résultat ne saurait être douteux.

Ainsi je suis en contradiction avec vous lorsque, poursuivant vos déductions, vous dites que l'homme ne saurait absolument pas se passer de la consolation que lui apporte l'illusion religieuse, que, sans elle, il ne supporterait pas le poids de la vie, la réalité cruelle. Oui, cela est vrai de l'homme à qui vous avez instillé dès l'enfance le doux - ou doux et amer - poison. Mais de l'autre, qui a été élevé dans la sobriété ? Peut-être celui qui ne souffre d'aucune névrose n'a-t-il pas besoin d'ivresse pour étourdir celle-ci. Sans aucun doute l'homme alors se trouvera dans une situation difficile ; il sera

contraint de s'avouer toute sa détresse, sa petitesse dans l'ensemble de l'univers ; il ne sera plus le centre de la création, l'objet des tendres soins d'une Providence bénévole. Il se trouvera dans la même situation qu'un enfant qui a quitté la maison paternelle, où il se sentait si bien et où il avait chaud. Mais le stade de l'infantilisme n'est-il pas destiné à être dépassé ? L'homme ne peut pas éternellement demeurer un enfant, il lui faut enfin s'aventurer dans l'univers hostile. On peut appeler cela « l'éducation en vue de la réalité » ; ai-je besoin de vous dire que mon unique dessein, en écrivant cette étude, est d'attirer l'attention sur la nécessité qui s'impose de réaliser ce progrès ?

Vous craignez sans doute que l'homme ne supporte pas cette rude épreuve ? Cependant, espérons toujours. C'est déjà quelque chose que de se savoir réduit à ses propres forces. On apprend alors à s'en servir comme il convient. L'homme n'est pas dénué de toute ressource ; depuis le temps du déluge, sa science lui a beaucoup appris et accroîtra encore davantage sa puissance. Et en ce qui touche aux grandes nécessités que comporte le destin, nécessités auxquelles il n'est pas de remède, l'homme apprendra à les subir avec résignation. Que lui importe l'illusion de posséder de grandes propriétés dans la Lune, propriétés dont personne encore n'a vu les revenus ? Petit cultivateur ici-bas, il saura cultiver son arpent de terre de telle sorte que celui-ci le nourrira. Ainsi, en retirant de l'au-delà ses espérances ou en concentrant sur la vie terrestre toutes ses énergies libérées, l'homme parviendra sans doute à rendre la vie supportable à tous et la civilisation n'écrasera plus personne. Alors il pourra, sans regrets, dire avec l'un de nos confrères en incrédulité :

Nous abandonnons le ciel
Aux anges et *aux moineaux* [8].

8 *Den Himmel überlassen wir*
Den Engeln und den Spatzen.
(Heine, *Deutschland, chap. 1er)*

X.

« Voilà qui semble merveilleux ! Une humanité qui aurait renoncé à toute illusion et qui serait ainsi devenue capable de se créer sur terre une existence supportable ! Mais je ne saurais pour ma part partager vos espérances. Non pas que je sois le réactionnaire endurci pour lequel vous me prenez peut-être. Mais parce que j'ai du bon sens. Il me semble que nous avons à présent interverti les rôles : c'est vous à présent le rêveur, qui se laisse emporter par ses illusions, et c'est moi qui représente les exigences de la raison, le droit au scepticisme. Ce que vous venez d'exposer me semble fondé sur des erreurs que, suivant le précédent que vous m'avez fourni, j'appellerai des illusions : car l'influence de vos propres désirs s'y trahit assez clairement. Vous vous flattez de l'espérance que les générations qui, dans leur petite enfance, n'auront pas subi l'influence des doctrines religieuses atteindront aisément la primauté voulue de l'intelligence sur leur vie instinctive. Voilà qui est certes une illusion ; sur ce point décisif la nature humaine a peu de chances de se modifier. Si je ne me trompe - on sait si peu de choses touchant les autres civilisations -, il existe, même de nos jours, des peuples qui ne grandissent pas sous la pression d'un système religieux, et ils ne se rapprochent pas plus que les autres de l'idéal que vous vous proposez. Si l'on veut expulser de notre civilisation européenne la religion, on n'y pourra parvenir qu'à l'aide d'un autre système doctrinal, et ce système, dès l'origine,

adoptera tous les caractères psychologiques de la religion : sainteté, rigidité, intolérance, et la même interdiction de penser, en vue de se défendre. Il vous faut quelque chose de cette sorte afin de faire face aux exigences de l'éducation. Or vous ne pouvez renoncer à l'éducation. La voie que doit parcourir le nourrisson jusqu'à ce qu'il devienne un civilisé est longue ; trop de jeunes êtres s'y égareraient et n'arriveraient pas à remplir à temps leurs devoirs vitaux, s'ils étaient abandonnés sans guide à leur évolution propre. Et les doctrines qui auront servi à leur éducation borneront toujours leur pensée en leur âge mûr, tout comme vous le reprochez aujourd'hui à la religion. Ne remarquez-vous pas que le défaut congénital et irrémédiable de notre civilisation, comme de toute culture humaine, est d'imposer à l'enfant, bien qu'il soit faible d'esprit et dominé par ses instincts, la prise de décisions que seule l'intelligence mûrie de l'adulte peut justifier ? Cependant la civilisation ne peut agir autrement, en raison du fait que l'évolution séculaire de l'humanité doit être comprimée, pour chaque individu, en les quelques années que dure l'enfance, et ce n'est que par des influences affectives que l'enfant peut être amené à accomplir la tâche qui lui est assignée. Telles sont les perspectives qui s'ouvrent à votre *primauté de l'intellect.*

« Ne soyez donc pas surpris que je sois en faveur du maintien de l'enseignement religieux en tant que base de l'éducation et de la vie en commun des hommes. C'est là un problème d'ordre pratique et non une question de teneur en réalité. Puisque, dans l'intérêt du maintien de notre civilisation, nous ne pouvons attendre, avant d'agir sur l'individu, qu'il soit devenu mûr pour la culture, - bien des individus d'ailleurs ne le deviendraient jamais - puisque nous sommes contraints d'imposer à l'enfant qui grandit un système quelconque de doctrines, lequel restera actif en lui à titre de prémisses soustraites à la critique, il me paraît que le système religieux est de beaucoup le plus apte à remplir cette fonction, et,

bien entendu, justement en raison de sa force consolatrice et réalisatrice de désirs, dans laquelle vous prétendez avoir reconnu *l'illusion.* En présence des difficultés qui s'opposent à la connaissance d'une part quelconque de la réalité, en face du doute relatif à la possibilité même de toute connaissance, il convient de ne pourtant pas perdre de vue que les besoins des hommes constituent aussi une partie de la réalité, voire une très importante, et une partie qui nous touche de particulièrement près.

« Je trouve un autre avantage à la doctrine religieuse dans l'un de ses caractères qui semble vous choquer tout spécialement. Elle est susceptible d'une épuration, d'une sublimation idéatives, grâce auxquelles elle peut se dépouiller de presque tout ce qui en elle portait la marque du mode de penser primitif et infantile. Ce qui alors en demeure est un fond d'idées auxquelles la science ne contredit plus et que la science ne saurait non plus réfuter.

« Ces transformations de la doctrine religieuse, que vous avez condamnées comme autant de demi-mesures et de compromis, permettent d'éviter la scission entre les masses incultes et les philosophes et penseurs ; elles comprennent un élément commun aux deux, élément d'une importance capitale pour le maintien de la civilisation. Dès lors, il n'y a plus à craindre que l'homme du peuple vienne à apprendre que, dans les classes sociales supérieures, *on ne croit plus en Dieu.* Je pense ainsi avoir fait voir que vos efforts se réduisent à essayer de remplacer une illusion qui a fait ses preuves et qui est d'une valeur affective certaine par une autre illusion, laquelle ne les a pas faites et qui ne possède pas cette valeur. »

- Je ne suis pas inaccessible à votre critique. Je sais combien il est difficile d'échapper aux illusions ; peut-être les espérances elles-mêmes, que j'ai avoué nourrir, sont-elles de nature illusoire. Mais je maintiens une distinction : mes illusions - outre qu'aucun châtiment ne menace qui ne les partage pas - ne sont pas, comme les illusions religieuses impossibles à corriger ; elles ne possèdent pas un

caractère délirant. Si l'expérience venait à montrer - non pas à moi, mais après moi à d'autres qui penseraient de même - que nous nous sommes trompés, alors nous renoncerons à nos espérances. Prenez donc ma tentative pour ce qu'elle est : un psychologue, qui ne s'illusionne pas sur les difficultés qu'il y a à s'accommoder de ce bas monde, s'efforce de porter, sur l'évolution de l'humanité, un jugement, d'après les quelques clartés qu'il a acquises en étudiant les démarches psychiques accomplies par l'individu au cours de son évolution de l'enfance à l'âge adulte. À lui s'impose alors l'idée que la religion est comparable à une névrose infantile, et il est assez optimiste pour croire que l'humanité surmontera cette phase névrotique, tout comme tant d'enfants, en grandissant, guérissent d'une névrose similaire. Ces connaissances, acquises grâce à la psychologie individuelle, sont peut-être insuffisantes, leur transposition au genre humain est peut-être injustifiée, l'optimisme est peut-être ici dénué de fondement : je vous accorde que tout cela est incertain. Mais on ne peut souvent pas se retenir de dire ce que l'on pense, et l'on s'en excuse alors, en ne le donnant pas pour plus que cela ne vaut.

Deux points encore méritent que je m'y arrête. En premier lieu, la faiblesse de ma position n'implique aucun renforcement de la vôtre. Je pense que vous défendez une cause perdue. Nous aurons beau dire et redire que l'intellect humain est sans force par rapport aux instincts des hommes, et avoir raison ce disant, il y a cependant quelque chose de particulier à cette faiblesse : la voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue. Et, après des rebuffades répétées et innombrables, on finit quand même par l'entendre. C'est là un des rares points sur lesquels on puisse être optimiste en ce qui regarde l'avenir de l'humanité, mais ce point n'est pas de médiocre importance.

Partant de ce point, on peut concevoir encore d'autres espérances. Le temps où sera établie la primauté de l'intelligence est

sans doute encore immensément éloigné de nous, mais la distance qui nous en sépare n'est sans doute pas infinie. Et comme la primauté de l'intelligence poursuivra vraisemblablement les mêmes buts que ceux que votre Dieu doit vous faire atteindre : la fraternité humaine et la diminution de la souffrance, nous sommes en droit de dire que notre antagonisme n'est que temporaire et nullement irréductible. Bien entendu, nous les poursuivrons dans les limites humaines et autant que la réalité extérieure, l''Αυάγχη le permettra. Ainsi nous espérons une même chose, mais vous êtes plus impatients, plus exigeants, et - pourquoi ne pas le dire ? - plus égoïstes que moi et mes pareils. Vous voulez que la félicité commence aussitôt après la mort, vous lui demandez de réaliser l'impossible et vous ne voulez pas renoncer aux prétentions qu'élève l'individu. De ces désirs, notre Dieu Λόγος [9] réalisera ce que la nature extérieure permettra, mais seulement peu à peu, dans un avenir imprévisible et pour d'autres enfants des hommes. À nous, qui souffrons gravement de la vie, il ne promet aucun dédommagement. Sur la voie qui mène à ce but éloigné, vos doctrines religieuses devront être abandonnées, et peu importera alors que les premières tentatives échouent ou que les premières formations substitutives ne soient pas viables. Vous en connaissez le pourquoi : rien ne peut à la longue résister à la raison et a l'expérience, et que la religion soit en contradiction avec toutes deux est par trop évident. Les idées religieuses purifiées ne peuvent elles-mêmes se soustraire à ce destin, tant qu'elles cherchent à sauver quelque chose du caractère consolateur de la religion. Certes, si vous vous bornez à affirmer l'existence d'un Être supérieur, dont les qualités sont indéfinissables et les intentions inconnaissables, vous vous mettez hors de portée des objections de la science, mais alors l'intérêt des hommes se détache de vous.

En second lieu, je vous prie de noter la différence entre votre attitude et la mienne en face de l'illusion. Vous devez défendre de

9 Les dieux jumeaux Λόγος-'Αυάγχη du Hollandais Multatuli.

toutes vos forces l'illusion religieuse : si elle vient à être discréditée - et elle est vraiment assez menacée - alors votre univers s'écroule, il ne vous reste qu'à désespérer de tout, de la civilisation et de l'avenir de l'humanité. Je suis, nous sommes libres d'un tel servage. Étant préparés à renoncer à une bonne part de nos désirs infantiles, nous pouvons supporter que certaines de nos espérances se révèlent comme étant des illusions.

L'éducation libérée du joug des doctrines religieuses ne changera peut-être pas grand-chose à l'essence psychologique de l'homme, notre Dieu le Λόγος n'est peut-être pas très puissant et il ne pourra peut-être tenir qu'une petite part de ce que ses prédécesseurs ont promis. Si nous devons un jour le reconnaître, nous le ferons avec résignation. Nous ne perdrons pas pour cela tout intérêt pour les choses de l'univers et de la vie, car nous possédons un point d'appui solide et qui vous manque. Nous croyons qu'il est au pouvoir du travail scientifique de nous apprendre quelque chose sur la réalité de l'univers et que nous augmentons par là notre puissance et pouvons mieux organiser notre vie. Si cette croyance est une illusion, alors nous sommes dans le même cas que vous, mais la science nous a, par de nombreux et importants succès, fourni la preuve qu'elle n'est pas une illusion.

La science a beaucoup d'ennemis déclarés, et encore plus d'ennemis cachés, parmi ceux qui ne peuvent lui pardonner d'avoir ôté à la foi religieuse sa force et de menacer cette foi d'une ruine totale. On lui reproche de nous avoir appris bien peu et d'avoir laissé dans l'obscurité incomparablement davantage. Mais on oublie, en parlant ainsi, l'extrême jeunesse de la science, la difficulté de ses débuts, et l'infinie brièveté du laps de temps écoulé depuis que l'intellect humain est assez fort pour affronter les tâches qu'elle lui propose. Ne commettons-nous pas, tous tant que nous sommes, la faute de prendre pour base de nos jugements des laps de temps trop courts ? Nous devrions suivre l'exemple des géologues. On se plaint

de l'incertitude de la science, on l'accuse de promulguer aujourd'hui une loi que la génération suivante reconnaît pour une erreur et remplace par une loi nouvelle qui n'aura pas plus longtemps cours. Mais ces accusations sont injustes et en partie fausses. La transformation des opinions scientifiques est évolution, progrès, et non démolition. Une loi, que l'on avait d'abord tenue pour universellement valable, se révèle comme n'étant qu'un cas particulier d'une légalité plus compréhensive, ou bien l'on voit que son domaine est borné par une autre loi, que l'on ne découvre que plus tard ; une approximation en gros de la vérité est remplacée par une autre, plus soigneusement adaptée à la réalité, approximation qui devra attendre d'être perfectionnée à son tour. Dans divers domaines, nous n'avons pas encore dépassé la phase de l'investigation, phase où l'on essaie diverses hypothèses qu'on est bientôt contraint, en tant qu'inadéquates, de rejeter. Mais dans d'autres nous avons déjà un noyau de connaissances assurées et presque immuables. On a enfin essayé de discréditer radicalement la science en disant que, liée aux conditions mêmes de notre organisation, elle ne peut nous donner que des résultats subjectifs, cependant que la vraie nature des choses hors de nous lui demeure inaccessible. On néglige, ce disant, quelques facteurs qui sont décisifs lorsqu'il s'agit de comprendre le travail scientifique. Premièrement, notre organisation, c'est-à-dire notre appareil psychique, s'est développée justement en s'efforçant d'explorer le monde extérieur, et a par suite dû réaliser dans sa structure un certain degré d'adaptation. Deuxièmement, notre appareil psychique est lui-même partie constituante de cet univers que nous avons à explorer, et qui se prête de fait à notre investigation. Troisièmement, la tâche de la science est parfaitement circonscrite si nous la limitons à nous faire voir comment le monde doit nous apparaître en raison du caractère particulier de notre organisation. Quatrièmement, les résultats ultimes de la science, justement en vertu de la façon dont ils ont été acquis, ne sont pas conditionnés par

notre organisation seule, mais encore par ce qui a agi sur cette organisation. Et finalement, le problème de la nature de l'univers considérée indépendamment de notre appareil de perception psychique est une abstraction vide, dénuée d'intérêt pratique.

Non, notre science n'est pas une illusion. Mais ce serait une illusion de croire que nous puissions trouver ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner.

Un événement de la vie religieuse

En 1927, à l'automne, un journaliste germano-américain (G. S. Viereck) que j'avais eu plaisir à recevoir, publia la conversation qu'il avait eue avec moi et où il était question de mon manque de foi religieuse et de mon indifférence à une survie après la mort. Cet entretien prétendu fut très lu et me valut, entre autres, la lettre suivante d'un médecin américain :

« Ce qui m'a fait le plus d'impression fut votre réponse à cette question : Croyez-vous à la survie de la personnalité après la mort ? Vous auriez répondu : Cela m'est parfaitement égal.

Je vous écris aujourd'hui pour vous faire part d'un événement qui m'est arrivé l'année où je terminais mes études médicales à l'Université de X... J'étais un après-midi dans la salle de dissection quand on apporta le cadavre d'une vieille femme et qu'on le posa sur une table de dissection. Cette femme avait un visage si doux, si ravissant (*this sweet faced woman*) que j'en reçus une forte impression. Il me vint, comme dans un éclair, l'idée : non, il n'y a pas de Dieu ; s'il y avait un Dieu, il n'aurait jamais permis qu'une si exquise vieille femme (*this dear old woman*) fût amenée à la salle de dissection.

En revenant cet après-midi-là chez moi, j'avais, sous l'influence du spectacle que j'avais vu dans la salle de dissection, décidé de ne

plus retourner dans une église. Je doutais d'ailleurs déjà auparavant des doctrines du christianisme.

Mais pendant que je pensais encore à tout cela, une voix se mit à parler dans mon âme, disant que je devrais encore réfléchir mûrement à ma résolution.

Au cours des journées suivantes, Dieu fit voir clairement à mon âme que la Bible est la parole de Dieu, que tout ce qu'on enseigne sur Jésus-Christ est vrai et que Jésus est notre seul espoir. À la suite de cette si claire révélation, je considérai la Bible comme la parole de Dieu et Jésus-Christ comme mon sauveur. Depuis lors, Dieu s'est encore révélé à moi par bien des signes qui ne sauraient tromper.

En ma qualité de médecin et frère (*brother physician*), je vous prie d'orienter vos pensées sur cet important sujet et je vous assure que, si vous vous en occupez en lui ouvrant tout votre esprit, Dieu révélera à votre âme aussi la vérité, ainsi qu'il le fit à moi et à tant d'autres... »

Je répondis poliment à mon correspondant que je me réjouissais d'apprendre qu'un tel événement lui eût rendu possible de garder sa foi. Dieu n'en avait pas fait autant pour moi, il ne m'avait jamais fait entendre une semblable voix intérieure, et - vu mon âge -, s'il ne se hâtait pas, ce ne serait pas de ma faute si je demeurais jusqu'à la fin ce que j'étais - un *Juif infidèle*.

L'aimable réplique du collègue impliquait l'assurance que le judaïsme n'était pas un obstacle à la juste croyance, et il le prouvait par plusieurs exemples. Elle atteignait son point culminant lorsqu'il m'assurait qu'il priait pour moi Dieu avec ardeur, lui demandant de me donner *faith to believe*, la vraie foi.

Cette prière n'a pas encore été exaucée. Cependant l'événement religieux arrivé à mon collègue laisse à réfléchir. je dirais qu'il vaut qu'on tente à son sujet une interprétation d'après des mobiles affectifs, car cet événement est en soi surprenant et particulièrement mal fondé du point de vue logique. Il est en effet

notoire que Dieu laisse se produire bien d'autres atrocités que la présence du cadavre d'une vieille femme aux traits sympathiques sur une table de dissection. Il en fut ainsi de tout temps et il n'en pouvait être autrement au moment où mon collègue américain achevait ses études. Ce médecin débutant ne pouvait pourtant ignorer le monde au point de ne rien savoir de tous ces malheurs. Alors pourquoi sa révolte contre Dieu éclata-t-elle justement à l'occasion de ce qu'il avait ressenti dans la salle de dissection ? Pour qui est habitué à considérer analytiquement les événements internes et les actes des hommes, l'explication n'est pas à chercher bien loin, si peu loin qu'elle se glissa d'elle-même dans mon souvenir. Au cours d'une discussion, comme je mentionnais la lettre de mon pieux collègue, je rapportais qu'il avait écrit que la figure du cadavre de femme lui avait rappelé sa propre mère. Or, cela n'était pas dans la lettre - à la seconde réflexion, on voit que cela n'aurait absolument pas pu y être - mais telle est l'explication qui s'impose invinciblement sous l'impression des tendres termes par lesquels il rappelle la vieille femme (*sweet faced dear old woman*). On peut alors rendre responsable de la faiblesse de jugement du jeune médecin l'affect éveillé par le souvenir de sa mère. Si l'on ne parvient pas à se libérer de cette mauvaise habitude de la psychanalyse qui consiste à appeler en témoignage des minuties qui pourraient s'expliquer sans chercher aussi loin, on se rappellera encore que mon collègue me traite plus loin de médecin et frère (*brother physician*).

On peut se représenter les choses de la manière suivante : la vue du corps nu (ou qui va être dénudé) d'une femme rappelant au jeune homme sa mère, éveille en lui la nostalgie maternelle émanée du complexe d’œdipe, nostalgie à laquelle la révolte contre le père vient aussitôt s'adjoindre en tant que complément. Le père et Dieu ne se sont pas encore chez lui écartés bien loin l'un de l'autre, la volonté d'anéantir le père peut devenir consciente sous la forme du doute de l'existence de Dieu, et chercher à se légitimer aux yeux de

la raison par l'indignation qu'excitent les mauvais traitements infligés à l'objet maternel. La pulsion nouvelle déplacée au domaine religieux n'est que la répétition de la situation œdipienne et c'est pourquoi elle subit bientôt après le même destin. Elle succombe à un puissant contre-courant. Au cours du conflit, le niveau du déplacement ne se maintient pas, il n'est pas question d'arguments ayant pour but de justifier Dieu, on ne dit pas non plus par quels signes indubitables Dieu a prouvé son existence au douteur. Le conflit semble s'être déroulé sous la forme d'une psychose hallucinatoire, des voix intérieures se font entendre, afin de dissuader le douteur de résister à Dieu. L'issue du combat se manifeste à nouveau au domaine religieux ; cette issue est prédéterminée par la destinée même du complexe d'œdipe ; elle consiste en une soumission complète au vouloir de Dieu le Père, le jeune homme est devenu croyant, il a tout accepté de ce qui lui a été enseigné depuis l'enfance sur Dieu et Jésus-Christ. Il a vécu un événement religieux, il a subi une conversion.

Tout cela est si simple et transparent qu'on ne peut s'empêcher de se demander si la compréhension de ce cas ne constituerait pas un pas en avant dans la psychologie de la conversion religieuse. Je renvoie ici à un excellent ouvrage de Sancte de Sanctis (*La Conversione religiosa*, Bologne, 1924) qui met à profit toutes les découvertes de la psychanalyse. On voit se confirmer, à la lecture de cet ouvrage, ce à quoi l'on pouvait s'attendre : les cas de conversion ne sont certes pas tous aussi faciles à démêler que celui qui est rapporté ici, mais notre cas ne contredit sur aucun point les opinions que l'investigation moderne s'est formées à ce sujet. Ce qui distingue notre observation, c'est le fait qu'elle se relie à une occasion particulière permettant à l'incrédulité de faire une dernière flambée avant que l'individu ne la surmonte définitivement.

Dostoïevski et le parricide[1]

Dans la riche personnalité de Dostoïevski, on pourrait distinguer quatre aspects : l'écrivain, le névrosé, le moraliste et le pécheur. Comment s'orienter dans cette déroutante complexité ?

L'écrivain est ce qu'il y a de plus incontestable : il a sa place non loin derrière Shakespeare. *Les Frères Karamazov* sont le roman le plus imposant qui ait jamais été écrit, on ne saurait surestimer l'épisode du Grand Inquisiteur, une des plus hautes performances de la littérature mondiale. Malheureusement, l'analyse ne peut que déposer les armes devant le problème du créateur littéraire.

Le moraliste, chez Dostoïevski, est ce qu'il y a de plus aisément attaquable. Si l'on veut le placer très haut en tant qu'homme moral, en invoquant le motif que seul atteint le degré le plus élevé de la moralité celui qui a profondément connu l'état de péché, on procède hâtivement ; une question se pose en effet. Est moral celui qui réagit à la tentation dès qu'il la ressent en lui, sans y céder. Mais celui qui, tour à tour, pèche puis, dans son repentir, met en avant des exigences hautement morales, s'expose au reproche de s'être rendu la tâche trop facile. Il n'a pas accompli l'essentiel de la moralité, qui est le renoncement - la conduite de vie morale étant un intérêt pratique de l'humanité. Il nous fait penser aux barbares des

1 Dostojewski und die Vatertötung. Ecrit en 1926-1927. Publié en 1928 comme introduction à l'ouvrage dirigé par F. Eckstein et R. Fülöp-Miller, *Die Urgestalt der Brüder Karamasoff*, Munich, R. Piper Verlag. GW, XIV.

invasions qui tuaient puis faisaient pénitence, la pénitence devenant du coup une technique qui permettait le meurtre. Ivan le Terrible ne se comportait pas autrement ; en fait, cet accommodement avec la moralité est un trait caractéristique des Russes. Le résultat final des luttes morales de Dostoïevski n'a rien non plus de glorieux. Après avoir mené les plus violents combats pour réconcilier les revendications pulsionnelles de l'individu avec les exigences de la communauté humaine, il aboutit à une position de repli, faite de soumission à l'autorité temporelle aussi bien que spirituelle, de respect craintif envers le Tsar et le Dieu des chrétiens, d'un nationalisme russe étroit, position que des esprits de moindre valeur ont rejointe à moindres frais. C'est là le point faible de cette grande personnalité. Dostoïevski n'a pas su être un éducateur et un libérateur des hommes, il s'est associé à leurs geôliers ; l'avenir culturel de l'humanité lui devra peu de chose. Qu'il ait été condamné à un tel échec du fait de sa névrose, voilà qui paraît vraisemblable. Sa haute intelligence et la force de son amour pour l'humanité auraient pu lui ouvrir une autre voie, apostolique, de vie.

Considérer Dostoïevski comme un pécheur ou comme un criminel ne va pas sans susciter en nous une vive répugnance, qui n'est pas nécessairement fondée sur une appréciation philistine du criminel. Le motif réel en apparaît bientôt ; deux traits sont essentiels chez le criminel : un égocentrisme illimité et une forte tendance destructrice. Ce qu'ils ont entre eux de commun et ce qui conditionne leur expression, c'est l'absence d'amour, le manque de valorisation affective des objets (humains). On pense immédiatement à ce qui, chez Dostoïevski, contraste avec ce tableau, à son grand besoin d'amour et à son énorme capacité d'aimer, qui s'expriment dans des manifestations d'excessive bonté et qui le font aimer et porter secours là où il eût eu droit de haïr et de se venger, par exemple dans sa relation avec sa première femme et avec l'amant de celle-ci. On est alors enclin à se demander d'où vient la tentation de

ranger Dostoïevski parmi les criminels. Réponse : cela vient du choix que l'écrivain a fait de son matériel, en privilégiant, parmi tous les autres, des caractères violents, meurtriers, égocentriques ; cela vient aussi de l'existence de telles tendances au sein de lui-même et de certains faits dans sa propre vie, comme sa passion du jeu et, peut-être, l'attentat sexuel commis sur une fillette (aveu[2]). La contradiction se résout avec l'idée que la très forte pulsion de destruction de Dostoïevski, pulsion qui eût pu aisément faire de lui un criminel est, dans sa vie, dirigée principalement contre sa propre personne (vers l'intérieur au lieu de l'être vers l'extérieur), et s'exprime ainsi sous forme de masochisme et de sentiment de culpabilité. Il reste néanmoins dans sa personne suffisamment de traits sadiques qui s'extériorisent dans sa susceptibilité, sa passion de tourmenter, son intolérance, même envers les personnes aimées, et se manifestent aussi dans la manière dont, en tant qu'auteur, il traite son lecteur. Ainsi, dans les petites choses, il était un sadique envers l'extérieur, dans les choses plus importantes, un sadique envers lui-même, donc un masochiste, autrement dit le plus tendre, le meilleur et le plus secourable des hommes.

De la complexité de la personne de Dostoïevski, nous avons extrait trois facteurs, un quantitatif et deux qualitatifs : l'intensité extraordinaire de son affectivité, le fond pulsionnel pervers qui

2 Voir la discussion à ce sujet dans *Der Unbekannte Dostoiewski* [Dostoïevski inconnu de R. Fülôp-Miller et F. Eckstein, Munich, 1926]. Stefan Zweig écrit : « Il n’est pas arrêté par les barrières de la morale bourgeoise et personne ne peut dire exactement jusqu’où il a transgressé dans sa vie les limites juridiques ni combien des instincts criminels de ses héros il a réalisés en lui-même » (*Trois maîtres*, 1920). Sur les relations étroites entre les personnages de Dostoïevski et ses propres expériences vécues, voir les remarques de René Fülop-Miller dans son introduction à Dostoïevski à la roulette, qui s’appuient sur une étude de Nikolaï Strachoff. [Le mot « aveu » fait probablement allusion à la « Confession de Stavroguine », chapitre des *Possédés* qui fut supprimé par la censure et parut après la mort de Dostoïevski.]

devait le prédisposer à être un sadomasochiste ou un criminel, et, ce qui est inanalysable, le don artistique. Cet ensemble pourrait très bien exister sans névrose ; il existe en effet de complets masochistes non névrosés. Étant donné le rapport de force entre, d'une part, les revendications pulsionnelles et, d'autre part, les inhibitions s'y opposant (sans compter les voies de sublimation disponibles), Dostoïevski devrait être classé comme ce qu'on appelle un « caractère pulsionnel ». Mais la situation est obscurcie du fait de l'interférence de la névrose qui, comme nous l'avons dit, ne serait pas, dans ces conditions, inévitable mais qui se constitue d'autant plus facilement qu'est plus riche de contenu la complication que doit maîtriser le moi. La névrose n'est en effet qu'un signe que le moi n'a pas réussi une telle synthèse et que dans cette tentative il a perdu son unité.

Par quoi alors la névrose, au sens strict du terme, se révèle-t-elle ? Dostoïevski se qualifiait lui-même d'épileptique et passait pour tel aux yeux des autres, ceci sur la base de ses sévères attaques accompagnées de perte de conscience, de contractions musculaires et d'un abattement consécutif. Il est des plus vraisemblables que cette prétendue épilepsie n'était qu'un symptôme de sa névrose, qu'il faudrait alors classer comme hystéro-épilepsie, c'est-à-dire comme hystérie grave. Une totale certitude ne peut pas être atteinte pour deux raisons : premièrement, parce que les données d'anamnèse concernant ce qu'on appelle l'épilepsie de Dostoïevski sont lacunaires et douteuses, deuxièmement, parce que nous ne sommes pas au clair en ce qui concerne la compréhension des états pathologiques liés à des attaques épileptoïdes.

Commençons par le second point. Il n'est pas nécessaire de répéter ici toute la pathologie de l'épilepsie, qui n'apporte d'ailleurs rien de décisif. Du moins peut-on dire ceci c'est toujours l'ancien *Morbus sacer* qui se manifeste là comme unité clinique apparente, cette étrange maladie avec ses attaques convulsives imprévisibles et

apparemment non provoquées, avec sa modification de caractère en irritabilité et en agressivité, avec sa progressive diminution de toutes les capacités mentales. Mais tous les traits de ce tableau restent flous et indéterminés. Les attaques, qui se déclenchent brutalement, avec morsure de langue et incontinence d'urine, pouvant aller jusqu'au dangereux *Status epilepticus*, qui occasionne de sérieuses blessures, peuvent aussi se réduire à de courtes absences, à de simples vertiges passagers, et être remplacées par de courtes périodes de temps au cours desquelles le malade, comme s'il était sous la domination de l'inconscient, fait quelque chose qui lui est étranger. Ordinairement provoquées par des conditions purement corporelles mais de façon incompréhensible, elles peuvent néanmoins devoir leur première formation à une influence purement psychique (effroi) ou encore réagir à des excitations psychiques. Si caractéristique que soit la diminution intellectuelle dans la très grande majorité des cas, du moins connaissons-nous un cas dans lequel l'affection ne perturba pas une haute capacité intellectuelle (celui d'Helmholtz). (D'autres cas, au sujet desquels on a prétendu la même chose, sont aussi incertains ou suscitent les mêmes doutes que celui de Dostoïevski.) Les personnes qui sont atteintes d'épilepsie peuvent donner une impression d'hébétude, de développement inhibé, de même que la maladie accompagne souvent l'idiotie la plus tangible et les déficiences cérébrales les plus importantes, même si ce n'est pas là une composante nécessaire du tableau clinique ; mais ces attaques se rencontrent aussi, avec toutes leurs variations, chez d'autres personnes qui présentent un développement psychique complet et généralement une affectivité plutôt excessive et insuffisamment contrôlée. On ne s'étonnera pas qu'on tienne pour impossible, dans ces conditions, de maintenir l'unité de l'affection clinique dite « épilepsie ». La similitude que nous trouvons dans les symptômes manifestes semble appeler une conception fonctionnelle c'est comme si un mécanisme de décharge pulsionnelle anormale était préformé organiquement, mécanisme auquel on a recours dans

des conditions et des circonstances très différentes dans le cas de perturbations de l'activité cérébrale dues à de graves affections tissulaires et toxiques et aussi dans le cas d'une domination insuffisante de l'économie psychique, le fonctionnement de l'énergie à l’œuvre dans l'âme atteignant alors un point critique. Sous cette bipartition, on pressent l'identité du mécanisme sous-jacent de la décharge pulsionnelle. Celui-ci ne peut pas non plus être très éloigné des processus sexuels qui, fondamentalement, sont d'origine toxique. Les plus anciens médecins appelaient déjà le coït une petite épilepsie et reconnaissaient ainsi dans l'acte sexuel une atténuation et une adaptation de la décharge d'excitation épileptique.

La « réaction épileptique », comme on peut appeler cet élément commun, se tient sans aucun doute à la disposition de la névrose dont l'essence consiste en ceci : liquider par des moyens somatiques les masses d'excitation dont elle ne vient pas à bout psychiquement. Ainsi l'attaque épileptique devient un symptôme de l'hystérie et est adaptée et modifiée par celle-ci, tout comme elle l'est dans le déroulement sexuel normal. On a donc tout à fait le droit de différencier une épilepsie organique d'une épilepsie « affective ». La signification pratique est la suivante : celui qui est atteint de la première souffre d'une affection cérébrale, celui qui a la seconde est un névrosé. Dans le premier cas, la vie psychique est soumise à une perturbation étrangère venue du dehors ; dans le second cas, la perturbation est une expression de la vie psychique elle-même.

Il est on ne peut plus probable que l'épilepsie de Dostoïevski soit de la seconde sorte. On ne peut pas le prouver absolument ; il faudrait pour ce faire être à même d'insérer la première apparition des attaques et leurs fluctuations ultérieures dans l'ensemble de sa vie psychique, et nous en savons trop peu pour cela. Les descriptions des attaques elles-mêmes ne nous apprennent rien, les informations touchant les relations entre les attaques et les expériences vécues sont lacunaires et souvent contradictoires. L'hypothèse la plus

vraisemblable est que les attaques remontent loin dans l'enfance de Dostoïevski, qu'elles ont été représentées [*vertreten*] très tôt par des symptômes assez légers et qu'elles n'ont pas pris une forme épileptique avant le bouleversant événement de sa dix-huitième année, l'assassinat de son père[3]. Cela nous arrangerait bien si l'on pouvait établir qu'elles ont cessé complètement durant le temps de sa détention en Sibérie, mais d'autres données contredisent cette hypothèse[4]. La relation évidente entre le parricide dans *Les Frères Karamazov* et le destin du père de Dostoïevski a frappé plus d'un de ses biographes et les a conduits à faire référence à une « certaine orientation psychologique moderne ». Le point de vue psychanalytique, car c'est lui qui est ici visé, est enclin à reconnaître

3 Cf. l'essai de René Fülôp-Miller, Dostojewskis Heilige Krankheit. Le mal sacré de Dostoïevski, in *Wissen und Leben* (*Savoir et vivre*), 1924, n° 19-20. D'un particulier intérêt est l'information selon laquelle dans l'enfance de l'écrivain « quelque chose d'effroyable, d'inoubliable et de torturant » survint, à quoi il faudrait ramener les premiers signes de sa maladie (d'après un article de Souvorine dans *Novoïe Vremia*, 1881, cité dans l'introduction à *Dostoïveski à la roulette*). Ferner Orest Miller, dans *Écrits autobiographiques de Dostoïevski*, écrit : « Il existe sur la maladie de Fédor Mikhaïlovitch un autre témoignage qui est en rapport avec sa prime jeunesse et qui met en connexion la maladie avec un événement tragique de la vie familiale des parents de Dostoïevski. Mais, bien que ce témoignage m'ait été donné oralement par un homme qui était très proche de Fédor Mikhaïlovitch, je ne puis me résoudre à le reproduire complètement et exactement car je n'ai pas eu confirmation de cette rumeur par personne d'autre. » Ceux qui s'intéressent aux biographies et aux névroses ne peuvent être reconnaissants de cette discrétion.

4 La plupart des données, y compris celles fournies par Dostoïevski lui-même, montrent au contraire que la maladie ne revêtit son caractère final, épileptique, que durant la détention en Sibérie. On est malheureusement fondé à se méfier des informations autobiographiques des névrosés. L'expérience montre que leur mémoire entreprend des falsifications qui sont destinées à rompre une connexion causale déplaisante. Il apparaît néanmoins comme certain que le séjour dans la prison sibérienne a modifié aussi de façon marquante l'état pathologique de Dostoïevski. Voir à ce sujet *Le mal sacré de Dostoïevski.*

dans cet événement le traumatisme le plus sévère et dans la réaction consécutive de Dostoïevski la pierre angulaire de sa névrose.

Mais si j'entreprends de fonder psychanalytiquement cette conception, je risque d'être incompréhensible à ceux qui ne sont pas familiers avec les modes d'expression et les enseignements de la psychanalyse.

Nous avons un point de départ assuré. Nous connaissons le sens des premières attaques de Dostoïevski dans ses années de jeunesse, bien avant l'entrée en scène de l'« épilepsie ». Ces attaques avaient une signification de mort ; elles étaient annoncées par l'angoisse de la mort et consistaient en des états de sommeil léthargique. La maladie le toucha d'abord sous la forme d'une mélancolie soudaine et sans fondement alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon ; comme il le dit plus tard à son ami Solovieff, il avait alors le sentiment qu'il allait mourir sur-le-champ ; et, de fait, il s'ensuivait alors un état en tout point semblable à la mort réelle... Son frère André a raconté que Fédor, déjà dans ses jeunes années, avant de s'endormir, prenait soin de disposer des petits bouts de papier près de lui il craignait de tomber, la nuit, dans un sommeil semblable à la mort, et demandait qu'on ne l'enterrât qu'après un délai de cinq jours (*Dostoïevski à la roulette*, introduction, p. LX).

Nous connaissons le sens et l'intention de telles attaques de mort. Elles signifient une identification avec un mort, une personne effectivement morte ou encore vivante, mais dont on souhaite la mort. Le second cas est le plus significatif. L'attaque a alors la valeur d'une punition. On a souhaité la mort d'un autre, maintenant on est cet autre, et on est mort soi-même. La théorie psychanalytique affirme ici que, pour le petit garçon, cet autre est, en principe, le père et qu'ainsi l'attaque - appelée hystérique - est une autopunition pour le souhait de mort contre le père haï.

Le meurtre du père est, selon une conception bien connue, le crime majeur et originaire de l'humanité aussi bien que de l'individu[5]. C'est là en tout cas la source principale du sentiment de culpabilité ; nous ne savons pas si c'est la seule ; l'état des recherches ne permet pas d'établir l'origine psychique de la culpabilité et du besoin d'expiation. Mais il n'est pas nécessaire qu'elle soit unique. La situation psychologique en cause est compliquée et demande une élucidation. La relation du petit garçon à son père est, comme nous disons, une relation ambivalente. À côté de la haine qui voudrait éliminer le père en tant que rival, un certain degré de tendresse envers lui est, en règle générale, présent. Les deux attitudes conduisent conjointement à l'identification au père ; on voudrait être à la place du père parce qu'on l'admire, qu'on souhaiterait être comme lui et aussi parce qu'on veut l'éloigner. Tout ce développement va alors se heurter à un obstacle puissant à un certain moment, l'enfant en vient à comprendre que la tentative d'éliminer le père en tant que rival serait punie de castration par celui-ci. Sous l'effet de l'angoisse de castration, donc dans l'intérêt de préserver sa masculinité, il va renoncer au désir de posséder la mère et d'éliminer le père. Pour autant que ce désir demeure dans l'inconscient, il forme la base du sentiment de culpabilité. Nous croyons que nous avons décrit là des processus normaux, le destin normal de ce qui est appelé « complexe d'œdipe » ; nous devons néanmoins y apporter un important complément.

Une autre complication survient quand chez l'enfant le facteur constitutionnel que nous appelons la bisexualité se trouve être plus fortement développé. Alors la menace que la castration fait peser sur la masculinité renforce l'inclination [du garçon] à se replier dans la direction de la féminité, à se mettre à la place de la mère et à tenir le rôle de celle-ci comme objet d'amour pour le père. Seulement l'angoisse de castration rend également cette solution impossible. On comprend que l'on doit aussi assumer la castration si l'on veut être

5 Voir, de l'auteur, *Totem et tabou.*

aimé de son père comme une femme. Ainsi les deux motions, la haine du père et l'énamoration pour le père, tombent sous le coup du refoulement. Il y a pourtant une certaine différence psychologique : la haine du père est abandonnée sous l'effet de l'angoisse d'un danger extérieur (la castration), tandis que l'énamoration pour le père est traitée comme un danger pulsionnel interne qui néanmoins, dans son fond, se ramène au même danger extérieur.

Ce qui rend la haine du père inacceptable, c'est l'angoisse devant le père ; la castration est effroyable, aussi bien comme punition que comme prix de l'amour. Des deux facteurs qui refoulent la haine du père, c'est le premier, l'angoisse directe de punition et de castration, que nous appelons normal ; le renforcement pathogène semble survenir seulement avec l'autre facteur : l'angoisse devant la position féminine. Une forte prédisposition bisexuelle vient ainsi conditionner ou renforcer la névrose. Une telle prédisposition doit assurément être supposée chez Dostoïevski ; elle se révèle sous une forme virtuelle (homosexualité latente) dans l'importance des amitiés masculines au cours de sa vie, dans son comportement, marqué d'une étrange tendresse, avec ses rivaux en amour et dans sa compréhension remarquable pour des situations qui ne s'expliquent que par une homosexualité refoulée, comme le montrent de nombreux exemples de ses nouvelles.

Je regrette, mais sans y pouvoir rien changer, que ces développements sur les attitudes de haine et d'amour envers le père et sur la transformation qu'elles subissent sous l'influence de la menace de castration, paraissent au lecteur, non familier avec la psychanalyse, manquer à la fois de goût et de crédibilité. Je ne puis que m'attendre à ce que le complexe de castration ne manque pas de susciter la répugnance la plus générale. Mais qu'on me permette d'affirmer que l'expérience psychanalytique place précisément ces rapports au-delà de tout doute et nous apprend à y reconnaître la clef de toute névrose. Il nous faut donc tenter de l'appliquer aussi à

ce qu'on appelle l'épilepsie de notre auteur. Mais elles sont si étrangères à notre conscience, les choses par lesquelles notre vie psychique inconsciente est gouvernée ! Ce que j'ai dit jusqu’ici n’épuise pas les conséquences du refoulement de la haine du père dans le complexe d’œdipe. quelque chose de nouveau vient s'ajouter, à savoir que l'identification avec le père, finalement, se taille une place permanente dans le moi : elle est reçue dans le moi, mais elle s'y installe comme une instance particulière s'opposant à l'autre contenu du moi. Nous lui donnons alors le nom de surmoi et nous lui assignons, en tant qu'elle est l'héritière de l'influence des parents, les fonctions les plus importantes.

Si le père était dur, violent, cruel, alors le surmoi recueille de lui ces attributs et, dans sa relation avec le moi, la passivité, qui précisément devait avoir été refoulée, s'établit de nouveau. Le surmoi est devenu sadique, le moi devient masochique, c'est-à-dire, au fond, féminin passif. Un grand besoin de punition s'institue alors dans le moi qui, pour une part, s'offre comme victime au destin, pour une autre part, trouve satisfaction dans le mauvais traitement infligé par le surmoi (conscience de culpabilité). Toute punition est bien dans son fond la castration et, comme telle, satisfaction de la vieille attitude passive envers le père. Le destin lui-même n'est en définitive qu'une projection ultérieure du père.

Les processus normaux dans la formation de la conscience morale doivent être semblables aux processus anormaux décrits ici. Nous n'avons pas encore réussi à déterminer la frontière entre les deux. On remarque qu'ici le rôle majeur dans le dénouement revient à la composante passive de la féminité refoulée. En outre, il importe, en tant que facteur accidentel, que le père, - qui est craint dans tous les cas - soit ou non particulièrement violent dans la réalité. Il l'était dans le cas de Dostoïevski, et nous pouvons faire remonter son extraordinaire sentiment de culpabilité aussi bien que son comportement masochique à une composante féminine

singulièrement forte. Ainsi la formule pour Dostoïevski est la suivante : une prédisposition bisexuelle particulièrement forte, et une capacité de se défendre avec une particulière intensité contre la dépendance envers un père particulièrement dur. Nous ajoutons cette caractéristique de bisexualité aux composantes de son être déjà reconnues. Le symptôme précoce d'« attaques de mort »[« *Todesanfälle* »] peut alors se comprendre comme une identification avec le père au niveau du moi, identification qui est autorisée par le surmoi comme punition. « Tu voulais tuer le père afin d'être toi-même le père. Maintenant tu es le père mais le père mort. » C'est là le mécanisme habituel du symptôme hystérique. Et en outre « Maintenant le père te tue. » Pour le moi, le symptôme de mort est, dans le fantasme, une satisfaction du désir masculin et en même temps une satisfaction masochique ; pour le surmoi, c'est une satisfaction punitive, à savoir une satisfaction sadique. Les deux instances, le moi et le surmoi, tiennent à nouveau le rôle du père. Pour nous résumer, la relation entre la personne et l'objet-père, tout en conservant son contenu, s'est transformée en une relation entre le moi et le surmoi : une nouvelle mise en scène sur une seconde scène. De telles réactions infantiles provenant du complexe d'œdipe peuvent disparaître si la réalité ne leur apporte aucun aliment nouveau. Mais le caractère du père demeure le même ; bien plus, il se détériore avec les années, de sorte que la haine de Dostoïevski envers son père et son vœu de mort contre ce mauvais père demeurent aussi les mêmes. Or il est dangereux que la réalité accomplisse de tels désirs refoulés. Le fantasme est devenu réalité et toutes les mesures défensives se trouvent alors renforcées. Les attaques de Dostoïevski revêtent maintenant un caractère épileptique ; elles ont toujours le sens d'une identification avec le père comme punition mais elles sont devenues terribles, comme le fut la mort, effrayante, de son propre père. Quel contenu ont-elles reçu plus tard, et particulièrement quel contenu sexuel ? Il est impossible de le deviner.

Une chose est remarquable à l'aura de l'attaque, un moment de béatitude suprême est éprouvé, moment qui peut très bien avoir fixé le triomphe et la libération ressentis à la nouvelle de la mort du père, immédiatement suivie d'une punition d'autant plus cruelle. Une telle séquence de triomphe et de deuil, de fête joyeuse et de deuil, nous l'avons aussi devinée chez les frères de la horde primitive qui avaient tué le père et nous la trouvons répétée dans la cérémonie du repas totémique. S'il s'avérait que Dostoïevski ne souffrît pas d'attaques en Sibérie, cela authentifierait simplement l'idée que ses attaques étaient sa punition. Il n'en avait plus besoin dès l'instant qu'il était puni autrement. Mais ceci ne peut pas être prouvé. Du moins, cette nécessité d'une punition pour l'économie psychique de Dostoïevski explique-t-elle le fait qu'il réussit à passer sans être brisé à travers ces années de misère et d'humiliation. La condamnation de Dostoïevski comme criminel politique était injuste et il ne l'ignorait pas, mais il accepta la punition imméritée infligée par le Tsar, le Petit Père, comme un substitut de la punition que son péché envers le père réel avait méritée. Au lieu de se punir lui-même, il se laissa punir par un remplaçant du père. On a ici un aperçu de la justification psychologique des punitions infligées par la Société. C'est un fait que de très nombreux criminels demandent à être punis. Leur surmoi l'exige, et s'épargne ainsi d'avoir à infliger lui-même la punition.

Quiconque connaît la transformation compliquée de signification que subit le symptôme hystérique, comprendra qu'il ne saurait être question ici de chercher à approfondir le sens des

attaques de Dostoïevski au-delà d'un tel commencement[6]. Il nous suffit de supposer que leur signification originaire demeura inchangée sous tout ce qui vint ensuite s'y superposer. Nous avons le droit d'affirmer que Dostoïevski ne se libéra jamais du poids que l'intention de tuer son père laissa sur sa conscience. C'est là ce qui détermina aussi son comportement dans les deux autres domaines où la relation au père est décisive : son comportement envers l'autorité de l'État et envers la croyance en Dieu. Dans le premier de ces domaines, il en vint à une soumission complète au Tsar, le Petit Père, qui avait une fois joué avec lui, dans la réalité, la comédie de la mise à mort, que son attaque avait si souvent représentée en jeu. Ici la pénitence l'emporta. Dans le domaine religieux, il garda plus de liberté. D'après certains témoignages, apparemment dignes de confiance, il oscilla jusqu'au dernier moment de sa vie entre la foi et l'athéisme. Sa grande intelligence lui interdisait de passer outre une quelconque des difficultés intellectuelles à quoi conduit la foi. Par une répétition individuelle d'un développement accompli dans l'histoire universelle, il espérait trouver dans l'idéal du Christ une issue et une libération de la culpabilité et même utiliser ses souffrances pour revendiquer un rôle de Christ. Si, tout compte fait, il ne parvint pas à la liberté et devint un réactionnaire, ce fut parce que la culpabilité filiale, qui est présente en tout être humain et sur quoi s'établit le sentiment religieux, avait en lui atteint une force supra-individuelle et était insurmontable, même pour sa grande intelligence. Nous nous exposons ici au reproche d'abandonner

6 Voir *Totem et tabou*. Nul mieux que Dostoïevski lui-même n’a rendu compte du sens et du contenu de ses attaques quand il confiait à son ami Strachoff que son irritation et sa dépression après une attaque épileptique étaient dues au fait qu’il s’apparaissait à lui-même comme un criminel et qu’il ne pouvait se délivrer du sentiment qu’un poids de culpabilité inconnue pesait sur lui, qu’il avait commis une très mauvaise action qui l’oppressait (Fülôp-Miller, *Le mal sacré de Dostoïevski*). Dans de telles autoaccusations, la psychanalyse voit une marque de reconnaissance de la « réalité psychique » et elle tente de rendre connue à la conscience la culpabilité inconnue.

l'impartialité de l'analyse et de soumettre Dostoïevski à des jugements que pourrait seul justifier le point de vue partisan d'une conception du monde déterminée. Un conservateur prendrait le parti du Grand Inquisiteur et jugerait Dostoïevski autrement. L'objection est fondée ; on peut seulement dire, pour l'atténuer, que la décision de Dostoïevski paraît bien avoir été déterminée par une inhibition de pensée due à sa névrose.

Ce n'est guère un hasard si trois des chefs-d'œuvre de la littérature de tous les temps, l'*œdipe Roi* de Sophocle, le *Hamlet* de Shakespeare et *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski, traitent tous du même thème, le meurtre du père. Dans les trois œuvres, le motif de l'acte - la rivalité sexuelle pour une femme - est aussi révélé. La représentation la plus franche est certainement celle du drame, qui suit la légende grecque. Là, c'est encore le héros lui-même qui accomplit l'acte. Mais l'élaboration poétique est impossible sans adoucissement et sans voiles. L'aveu sans détours de l'intention de parricide, à quoi nous parvenons dans l'analyse, paraît intolérable en l'absence de préparation analytique. Tout en maintenant les faits, le drame grec introduit l'indispensable atténuation de façon magistrale en projetant le motif inconscient du héros dans le réel sous la forme d'une contrainte du destin qui lui est étrangère. Le héros commet l'acte involontairement et apparemment sans être influencé par la femme, cette connexion étant cependant prise en considération, car le héros ne peut conquérir la mère reine que s'il a répété son action contre le monstre qui symbolise le père. Après que sa faute a été révélée et rendue consciente, le héros ne tente pas de s'en débarrasser en faisant appel à l'idée auxiliaire d'une contrainte du destin. Sa faute au contraire est reconnue et punie tout comme si elle était une faute pleinement consciente, ce qui peut apparaître injuste à notre réflexion mais ce qui est psychologiquement parfaitement correct. Dans le drame anglais, la présentation est plus indirecte ; le héros n'a pas commis lui-même l'action : elle est

accomplie par quelqu'un d'autre, pour lequel il ne s'agit pas de parricide. Le motif inconvenant de rivalité sexuelle vis-à-vis de la femme n'a pas besoin par conséquent d'être voilé. Nous voyons aussi le complexe d’œdipe du héros, pour ainsi dire dans une lumière réfléchie, en apprenant l'effet sur lui du crime de l'autre. Il devrait venger l'acte mais se trouve étrangement incapable de le faire. Nous savons que c'est son sentiment de culpabilité qui le paralyse ; d'une façon absolument conforme aux processus névrotiques, le sentiment de culpabilité est déplacé sur la perception de son incapacité à accomplir cette tâche. Certains signes montrent que le héros ressent sa culpabilité comme supra-individuelle. Il méprise les autres non moins que lui-même « Si l'on traite chacun selon son mérite, qui pourra échapper au fouet ? » Le roman du Russe fait un pas de plus dans cette direction. Là aussi, le meurtre est commis par quelqu'un d'autre, mais cet autre est, vis-à-vis de l'homme tué, dans la même relation filiale que le héros Dimitri et, chez lui, le motif de la rivalité sexuelle est ouvertement admis. C'est un frère du héros et il est remarquable que Dostoïevski lui ait attribué sa propre maladie, la prétendue épilepsie, comme s'il voulait avouer que l'épileptique, le névrosé en lui, était un parricide. Puis, dans la plaidoirie au cours du procès, il y a la fameuse dérision de la psychologie - c'est une arme à deux tranchants[7]. Magnifique déguisement, car il nous suffit de le retourner pour découvrir le sens le plus profond de la façon de voir de Dostoïevski. Ce n'est pas la psychologie qui mérite la dérision mais la procédure d'enquête judiciaire. Peu importe de savoir qui effectivement a accompli l'acte. La psychologie se préoccupe seulement de savoir qui l'a voulu dans son cœur et qui l'a accueilli une fois accompli. Pour cette raison, tous les frères, à part la figure qui contraste avec les autres, Aliocha, sont également coupables : le jouisseur soumis à ses pulsions, le cynique sceptique et le criminel épileptique. Dans *Les Frères Karamasov*, on rencontre une scène particulièrement révélatrice sur Dostoïevski. Le Starets a reconnu au

7 Littéralement, en russe et en allemand : un bâton avec deux bouts.

cours de sa conversation avec Dimitri que celui-ci est prêt à commettre le parricide, et il se prosterne devant lui. Il ne peut s'agir là d'une expression d'admiration ; cela doit signifier que le saint rejette la tentation de mépriser ou de détester le meurtrier et, pour cela, s'humilie devant lui. La sympathie de Dostoïevski pour le criminel est en fait sans limite. Elle va bien au-delà de la pitié à laquelle a droit le malheureux ; elle nous rappelle la terreur sacrée avec laquelle, dans l'Antiquité, on considérait les épileptiques et les fous. Le criminel est pour lui presque comme un rédempteur ayant pris sur lui la faute qui, sinon, aurait dû être portée par d'autres. Il n'est plus nécessaire de tuer puisqu'il a déjà tué ; et on doit lui en être reconnaissant puisque, sans lui, on aurait été obligé soi-même de tuer. Il ne s'agit pas seulement d'une pitié bienveillante mais d'une identification, sur la base d'impulsions meurtrières semblables, en fait d'un narcissisme légèrement déplacé. La valeur éthique de cette bonté n'a pas pour autant a être contestée. Peut-être est-ce là, en règle générale, le mécanisme de ce qui nous fait compatir à autrui, mécanisme qui se laisse facilement discerner dans le cas extrême de l'écrivain dominé par la conscience de la culpabilité. Il n'y a pas de doute que cette sympathie par identification a déterminé de façon décisive le choix que Dostoïevski a fait de ses sujets. Il a d'abord traité du criminel commun (celui qui agit par égoïsme), du criminel politique et religieux, et ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il remonta jusqu'au criminel originel, le parricide, et qu'il fit littérairement à travers lui sa confession.

La publication des écrits posthumes de Dostoïevski et des journaux intimes de sa femme a vivement éclairé un épisode de sa vie, la période où Dostoïevski, en Allemagne, était obsédé par la passion du jeu (*Dostoïevski à la roulette*). On ne peut voir là autre chose qu'un accès indiscutable de passion pathologique. Les rationalisations ne manquaient pas pour cette conduite aussi singulière qu'indigne. Le sentiment de culpabilité, ce qui n’est pas

rare chez les névrosés, s'était fait remplacer par quelque chose de tangible, le poids d'une dette, et Dostoïevski pouvait alléguer qu'il tentait par ses gains au jeu de rendre possible son retour en Russie sans se faire incarcérer par ses créanciers. Mais ce n'était là qu'un prétexte. Dostoïevski était assez lucide pour s'en apercevoir et assez honnête pour l'avouer. Il savait que l'essentiel était le jeu en lui-même, le jeu pour le jeu[8]. Tous les traits de son comportement insensé, marqué de l'emprise des pulsions, le montrent, avec quelque chose de plus : il ne s'arrêtait pas avant d'avoir tout perdu. Le jeu était pour lui aussi une voie vers l'autopunition. Il avait donné d'innombrables fois à sa jeune femme sa promesse ou sa parole d'honneur qu'il ne jouerait plus, ou qu'il ne jouerait plus ce jour-ci ; et, comme elle le raconte, il rompait sa promesse presque toujours. quand ses pertes les avaient conduits l'un et l'autre à la plus grande misère, il en tirait une seconde satisfaction pathologique. Il pouvait alors s'injurier, s'humilier devant elle, l'inciter à le mépriser et à regretter d'avoir épousé un vieux pécheur comme lui ; puis, la conscience ainsi soulagée, il se remettait à jouer le jour suivant. La jeune femme s'habituait à ce cycle car elle avait remarqué que la seule chose dont en réalité on pouvait attendre le salut, la production littéraire, n'allait jamais mieux que lorsqu'ils avaient tout perdu et engagé leurs derniers biens. Bien entendu, elle ne saisissait pas le rapport. Quand le sentiment de culpabilité de Dostoïevski était satisfait par les punitions qu'il s'était infligées à lui-même, alors son inhibition au travail était levée et il s'autorisait à faire quelques pas sur la voie du succès[9].

8 [En français dans le texte.] « L'essentiel est le jeu en lui-même, écrit-il dans une de ses lettres. Je vous jure que la cupidité n'a rien à voir là-dedans, bien que j'aie on ne peut plus besoin d'argent. »

9 « Il restait à la table de jeu jusqu'à ce qu'il ait tout perdu, jusqu'à ce qu'il soit totalement ruiné. C'est seulement quand le désastre était tout à fait accompli qu'enfin le démon quittait son âme et laissait la place au génie créateur » (Fülôp-Miller, *Dostoïevski à la roulette*).

Quel fragment d'une enfance longtemps enfouie surgit ainsi, se répétant dans la compulsion au jeu ? On le devine sans peine si l'on s'appuie sur une nouvelle d'un écrivain contemporain. Stefan Zweig, qui a consacré une étude à Dostoïevski lui-même (*Trois Maîtres*), raconte dans son recueil de trois nouvelles, *La confusion des sentiments*, une histoire qu'il intitule « Vingt-quatre heures de la vie d'une femme ». Ce petit chef-d'œuvre ne prétend que montrer à quel point la femme est un être irresponsable, à quels excès surprenants pour elle-même elle peut être conduite à travers une expérience inattendue. Mais la nouvelle dit en fait beaucoup plus. Elle montre, sans chercher d'excuses, quelque chose de tout à fait autre, de généralement humain, ou plutôt de masculin, une fois qu'on la soumet à une interprétation analytique. Une telle interprétation est si manifestement évidente qu'on ne peut la refuser. Selon un trait propre à la nature de la création artistique, l'auteur, qui est un de mes amis, a pu m'assurer que l'interprétation que je lui ai communiquée avait été tout à fait étrangère à sa connaissance et à son intention, bien que maints détails dans le récit parussent expressément placés pour nous indiquer la trace secrète. Dans la nouvelle de Zweig, une vieille dame distinguée raconte à l'auteur une expérience qu'elle a vécue plus de vingt ans auparavant. Devenue précocement veuve, mère de deux fils n'ayant plus besoin d'elle, elle n'attendait plus rien de la vie quand, dans sa quarante-deuxième année, au cours d'un de ses voyages sans but, elle se trouva dans la salle de jeu du Casino de Monaco et, parmi les singulières impressions que fait naître ce lieu, elle fut bientôt fascinée par la vue de deux mains qui semblaient trahir toutes les sensations du joueur malheureux, avec une franchise et une intensité bouleversantes. Ces mains appartenaient à un beau jeune homme - l'auteur lui donne, comme sans le vouloir, l'âge du fils aîné de celle qui regarde - qui, après avoir tout perdu, quitte la salle dans le désespoir le plus profond, avec l'intention probable de mettre fin à sa vie sans espoir dans les jardins du Casino. Une sympathie inexplicable la pousse à le

suivre et à tout tenter pour le sauver. Il la prend pour une de ces femmes importunes qui fréquentent ce lieu et il veut s'en débarrasser, mais elle reste avec lui et se voit, de la manière la plus naturelle, dans l'obligation de partager sa chambre à l'hôtel et finalement son lit. Après cette nuit d'amour improvisée, elle obtient du jeune homme, apparemment calmé, la promesse, faite solennellement, qu'il ne jouera plus jamais ; elle lui donne de l'argent pour son voyage de retour et lui promet de le rencontrer à la gare, avant le départ du train. Mais voici que s'éveille en elle une grande tendresse pour lui, qu'elle veut tout sacrifier pour le garder, et décide de partir en voyage avec lui au lieu de prendre congé de lui. Différents hasards contraires l'en empêchent : elle manque le train. Dans sa nostalgie pour celui qui a disparu, elle retourne à la salle de jeu et elle y découvre à nouveau, à son horreur, les mains qui avaient d'abord éveillé sa brûlante sympathie. L'oublieux du devoir est retourné au jeu. Elle lui rappelle sa promesse mais, possédé par sa passion, il la traite de trouble-fête, lui demande de partir et lui jette à la tête l'argent avec lequel elle avait voulu le sauver. Dans une profonde honte, il lui faut s'enfuir et, plus tard, elle peut apprendre qu'elle n'a pas réussi à le préserver du suicide.

Cette histoire brillamment contée, d'un enchaînement sans faille, se suffit assurément à elle-même et ne manque pas de produire un grand effet sur le lecteur. Mais l'analyse nous apprend que son invention provient d'un fantasme de désir de la période de la puberté, fantasme qui reste conscient comme souvenir chez de nombreuses personnes. Le fantasme tient en ceci : la mère pourrait elle-même initier le jeune homme à la vie sexuelle pour le préserver des dommages redoutés de l'onanisme. Les nombreuses œuvres traitant d'une rédemption ont la même origine. Le « vice » de l'onanisme est remplacé par la passion du jeu ; l'accent mis sur l'activité passionnée des mains trahit cette dérivation. Effectivement, la passion du jeu est un équivalent de l'ancienne compulsion à

l'onanisme ; c'est le même mot de « jouer » qui est utilisé dans la chambre des enfants pour désigner l'activité des mains sur les organes génitaux. Le caractère irrésistible de la tentation, les résolutions solennelles et pourtant toujours démenties de ne plus jamais le faire, l'étourdissant plaisir et la mauvaise conscience - on se détruit (suicide) -, tout cela est demeuré inaltéré dans la substitution. Il est vrai que la nouvelle de Zweig est racontée par la mère, non par le fils. Cela doit flatter le fils de penser : si la mère savait à quels dangers l'onanisme me conduit, elle m'en préserverait certainement en m'autorisant à diriger toute ma tendresse sur son corps à elle. L'équivalence de la mère avec la putain, effectuée par le jeune homme dans la nouvelle de Zweig, est en connexion avec le même fantasme. Elle rend aisément abordable celle qui est inaccessible ; la mauvaise conscience qui accompagne ce fantasme amène l'issue malheureuse du récit. Il est aussi intéressant de remarquer comment la façade donnée à la nouvelle par l'auteur tente de dissimuler son sens analytique. Car il est très contestable que la vie amoureuse de la femme soit dominée par des impulsions soudaines et énigmatiques. L'analyse découvre au contraire une motivation adéquate pour le comportement surprenant de cette femme qui, jusque-là, s'est détournée de l'amour. Fidèle à la mémoire de l'époux disparu, elle s'était armée contre toutes les demandes de cet ordre mais - et là le fantasme du fils n'a pas tort - elle n'avait pas échappé en tant que mère à son transfert d'amour, tout à fait inconscient, sur le fils ; le destin put la saisir à cette place non surveillée. Si la passion du jeu, avec les vaines luttes pour s'en détourner et les occasions qu'elle offre à l'autopunition, constitue une répétition de la compulsion d'onanisme, alors nous ne serons pas surpris que, dans la vie de Dostoïevski, elle occupe une grande place. Nous ne trouvons en effet aucun cas de névrose grave où la satisfaction auto-érotique de la prime enfance et de la puberté n'ait joué son rôle, et les relations entre les efforts pour la réprimer et

l'angoisse envers le père sont bien connues pour qu'il soit nécessaire de faire plus que les mentionner[10].

10 La plupart des vues ici exprimées figurent aussi dans l'excellent écrit de Jolan Neufeld « Dostoïevski, esquisse de sa psychanalyse », *Imago-Bücher*, n° IV, 1923.

Prix Goethe 1930[1]

Allocution prononcée à la maison de Goethe à Francfort

Le travail de toute ma vie n'a été orienté que vers un seul but. J'ai observé les troubles les plus infimes de l'activité psychique chez les gens en bonne santé et chez les malades, et, à partir de tels signes, j'ai voulu déduire - deviner, si vous préférez - comment est construit l'appareil qui est au service de ces activités et quelles forces, en lui, agissent ensemble ou s'opposent. Ce que nous pouvions apprendre, mes amis, mes collaborateurs et moi, en suivant cette voie, nous apparaissait significatif pour l'édification d'une science de l'âme qui permette de comprendre des processus normaux aussi bien que pathologiques comme des composantes du même fonctionnement naturel.

Je suis appelé hors de ce domaine étroit par la distinction, inattendue pour moi, que vous m'accordez. En évoquant la figure du grand homme universel qui est né dans cette maison, qui a vécu son enfance dans ces lieux, cette distinction impose de se justifier devant lui, pour ainsi dire, et soulève la question de savoir comment lui se

1 Goethe-Preis 1930. Ansprache im Frankfurter Goethe-Haus. Discours rédigé à la demande du Dr Alfons Paquet, à l’occasion de la remise du Prix Goethe 1930 à Freud, et lu le 28 août par Anna Freud du fait de la maladie de son père. Publié la même année, *Psychoanal. Bewegung,* 2 (5), 419-426. GW, XIV.

serait comporté si son regard attentif à chaque innovation de la science s'était porté aussi sur la psychanalyse.

Par son universalité, Goethe se rapproche sans doute de Léonard de Vinci, le maître de la Renaissance, qui, comme lui, était artiste et savant. Mais les grandes figures de l'humanité ne peuvent jamais se répéter, et les différences profondes entre les deux grands hommes ne font pas non plus défaut. Dans la nature de Léonard de Vinci, le savant ne s'accordait pas avec l'artiste, il le dérangeait et peut-être même l'étouffa-t-il à la fin. Dans la vie de Goethe, les deux personnalités coexistaient, elles se relayaient périodiquement pour exercer la prédominance. On est tenté de faire coïncider ce qui était un trouble, chez Léonard de Vinci, avec l'inhibition de son développement qui sous trayait à son intérêt tout ce qui était érotique, et, par là même, la psychologie. Sur ce plan, la personnalité de Goethe put s'épanouir plus librement.

Je pense que Goethe n'aurait pas, contrairement à tant de nos contemporains, rejeté avec hostilité la psychanalyse. Il s'en était même approché sur bien des points, et il avait, par sa propre intuition, découvert bien des choses que nous avons pu confirmer depuis lors ; et bien des conceptions qui nous ont valu critiques et railleries sont défendues par lui comme allant de soi. Ainsi, par exemple, la force incomparable des premiers liens affectifs de l'enfant lui était chose familière. Il les célébra dans la Dédicace du *Faust* en des termes que nous pourrions reprendre pour chacune de nos analyses :

De nouveau, vous vous approchez, formes vacillantes,

Qui naguère vous êtes précocement offertes à mes regards encore troubles.

Tenterai-je cette fois de vous saisir et de vous fixer ?

La plus forte attirance amoureuse qu'il éprouva en homme mûr, il s'en justifia en s'écriant à l'adresse de la bien-aimée « Ah ! Tu fus, en des temps révolus, ma sœur ou bien ma femme. »

Ainsi ne mettait-il pas en doute que ces premières et impérissables inclinations prennent pour objet des personnes du propre cercle familial.

Quant au contenu de la vie onirique, Goethe le cerne de ces mots si évocateurs :

Ce qui inconnu des hommes

Ou par eux dédaigné,

À travers le labyrinthe du cœur

Chemine dans la nuit.

Derrière cette magie, nous découvrons le témoignage vénérable et incontestablement juste d'Aristote, selon lequel rêver, c'est poursuivre dans le sommeil l'activité de l'âme - témoignage lié à la reconnaissance de l'inconscient que seulement la psychanalyse a ajoutée. Il n'y a que l'énigme de la déformation du rêve qui ne trouve pas là de solution.

Dans son œuvre peut-être la plus sublime - *Iphigénie* - Goethe nous montre l'exemple saisissant d'une expiation, d'une délivrance de l'âme souffrant sous le poids de la faute, et il fait que cette catharsis s'accomplisse dans une explosion passionnée de sentiments, sous l'influence bienfaisante d'une compassion pleine de tendresse. Oui, plus d'une fois il s'est essayé lui-même à apporter une aide psychique, ainsi à ce malheureux qui est appelé Kraft dans les lettres, au Pr Plessing dont il parle dans *La Campagne de France*, et le procédé qu'il employa va au-delà de la conduite de la confession catholique et rejoint curieusement dans des détails la technique de notre psychanalyse. Voici l'exemple, qualifié par Goethe de plaisant, d'une influence thérapeutique, que j'aimerais relater ici par le menu parce que cet exemple est peut-être moins connu et cependant très caractéristique. Il est extrait d'une lettre à Mme de Stein (n° 1444 du 5 septembre 1785) :

Hier soir, j'ai accompli un tour de force psychologique. Mme Herder était encore tendue de la façon la plus hypocondriaque après tout ce qui lui était arrivé de désagréable à Carlsbad. Spécialement du fait de la personne qui habite chez elle. Je me suis fait tout raconter et tout confesser, les méfaits des autres et ses propres fautes dans les moindres détails et conséquences, et, finalement, je lui ai donné l'absolution et lui ai fait comprendre par là, en plaisantant, que ces choses étaient maintenant réglées et jetées au fond de la mer. Elle s'en est elle-même beaucoup amusée, et elle est vraiment guérie.

Quant à Éros, Goethe l'a toujours tenu en haute estime, il n'a jamais essayé de diminuer son pouvoir, n'a pas suivi ses manifestations primitives ou même frivoles avec moins de respect que celles qui étaient hautement sublimées et a, me semble-t-il, représenté l'unité de son essence sous toutes ses formes non moins nettement que, jadis, Platon. Oui, peut-être est-ce plus qu'une coïncidence due au hasard lorsque, dans *Les Affinités électives*, il appliquait à la vie amoureuse une idée venue du domaine des représentations de la chimie - rapprochement dont témoigne le nom même de psychanalyse.

Je m'attends à ce reproche : nous, les analystes, nous aurions perdu le droit de nous placer sous le patronage de Goethe parce que nous avons trahi le respect qui lui est dû en essayant d'appliquer l'analyse à lui-même, en rabaissant ce grand homme au rang d'objet de la recherche analytique. Quant à moi, je conteste en premier lieu que cela ait pour but ou pour conséquence de le rabaisser.

Nous tous, qui vénérons Goethe, tolérons cependant sans trop nous en irriter les efforts des biographes qui veulent reconstituer sa vie à partir des récits et des notes existants. Mais que doivent nous apporter ces biographies ? La meilleure et la plus complète même ne pourrait répondre aux deux questions qui, seules, paraissent intéressantes.

Elle n'éluciderait pas l'énigme du don merveilleux qui fait l'artiste et elle ne pourrait pas nous aider à mieux concevoir la valeur et l'effet de ses œuvres. Et il n'est cependant pas douteux qu'une telle biographie satisfait en nous une forte exigence. Nous le sentons nettement lorsque, par malchance, la tradition historique ne nous a pas permis de satisfaire cette exigence, par exemple dans le cas de Shakespeare. Indéniablement, il nous est à tous pénible de ne pas savoir aujourd'hui encore qui a écrit les comédies, les tragédies et les sonnets de Shakespeare, de ne pas savoir s'il s'agit effectivement du fils sans instruction d'un petit bourgeois de Stratford, qui, à Londres, accède à une modeste position d'acteur, ou bien plutôt d'Edward de Vere, dix-septième comte d'Oxford, Lord Grand Chambellan d'Angleterre à titre héréditaire, homme de haute naissance et de culture raffinée, aux passions désordonnées, aristocrate en quelque sorte déclassé. Comment alors se justifie un tel besoin de connaître les événements de la vie d'un homme quand ses œuvres sont devenues pour nous aussi importantes ? On dit généralement que ce serait le désir de rendre un tel homme humainement aussi plus proche de nous. Admettons ; c'est donc le besoin d'avoir des rapports affectifs avec de tels hommes, de les adjoindre aux pères, maîtres, modèles que nous avons connus ou dont nous avons déjà subi l'influence, avec l'espoir que leurs personnalités seront aussi imposantes et admirables que les œuvres que nous tenons d'eux.

Toutefois, nous admettrons qu'un autre mobile encore est en jeu. La justification du biographe contient aussi un aveu. Certes, ce n'est pas déprécier le héros que veut le biographe, mais le rapprocher de nous. Cependant, réduire la distance qui nous sépare de lui va bien dans le sens d'un rabaissement. Et c'est inévitable, en apprenant davantage de la vie d'un grand homme, nous entendrons aussi parler de circonstances dans lesquelles il ne s'est effectivement pas mieux comporté que nous et s'est effectivement rapproché de

nous humainement parlant. Je crois pourtant que nous considérons comme légitimes les efforts en matière de biographie. Notre attitude envers nos pères et nos maîtres est, une fois pour toutes, ambivalente car notre vénération pour eux couvre régulièrement un élément de révolte et d'hostilité. C'est là une fatalité psychologique, on ne peut rien y changer sans réprimer violemment la vérité, et cela doit se répercuter sur notre rapport avec les grands hommes dont nous voulons étudier l'histoire de la vie.

Si la psychanalyse se met au service de la biographie, elle a naturellement le droit de ne pas être traitée plus durement que cette dernière. La psychanalyse peut apporter maints éclaircissements que l'on ne peut obtenir par d'autres voies et, ainsi, mettre en évidence de nouvelles concordances dans l'ouvrage qui se tisse entre les dispositions pulsionnelles, les expériences vécues et les œuvres d'un artiste. Puisqu'une des fonctions principales de notre pensée est de maîtriser psychiquement la substance du monde extérieur, j'estime que l'on devrait être reconnaissant à la psychanalyse quand, appliquée à un grand homme, elle contribue à faire comprendre la grandeur de son œuvre. Mais j'admets que, dans le cas de Goethe, nous ne sommes pas encore parvenus à grand-chose, et ceci parce que Goethe, poète, n'était pas seulement un homme qui se confessait beaucoup, mais aussi, malgré l'abondance de notes autobiographiques, un homme qui se dissimulait soigneusement. Nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer ici les paroles de Méphisto :

Le meilleur de ce que tu sais,

Tu ne saurais, pourtant, le dire aux écoliers.

Sigmund Freud

Malaise dans la civilisation

Table des matières

I.

On ne peut se défendre de l'impression que les hommes se trompent généralement dans leurs évaluations [1]. Tandis qu'ils s'efforcent d'acquérir à leur profit la jouissance, le succès ou la richesse, ou qu'ils les admirent chez autrui, ils sous-estiment en revanche les vraies valeurs de la vie. Mais sitôt qu'on porte un jugement d'un ordre aussi général, on s'expose au danger d'oublier la grande diversité que présentent les êtres et les âmes. Une époque peut ne pas se refuser à honorer de grands hommes, bien que leur célébrité soit due à des qualités et des œuvres totalement étrangères aux objectifs et aux idéaux de la masse. On admettra volontiers, toutefois, que seule une minorité sait les reconnaître, alors que la grande majorité les ignore. Mais, étant donné que les pensées des hommes ne s'accordent pas avec leurs actes, en raison au surplus de la multiplicité de leurs désirs instinctifs, les choses ne sauraient être aussi simples.

L'un de ces hommes éminents se déclare dans ses lettres mon ami. Je lui avais adressé le petit livre où je traite la religion d'illusion ; il me répondit qu'il serait entièrement d'accord avec moi

1 Malaise dans la civilisation est l'un des textes classiques qui, publiés primitivement dans la Revue française de Psychanalyse, sont devenus introuvables. Il nous a semblé important de le remettre à la disposition de nos lecteurs. La présente traduction a paru dans la Revue française de Psychanalyse, t. VII, n° 4, 1934, p. 692, et t. XXXIV, nº I, 1970, p. 9. (Note de l'Éditeur.)

s'il ne devait regretter que je n'eusse tenu aucun compte de la source réelle de la religiosité. Celle-ci résiderait, à ses yeux, dans un sentiment particulier dont lui-même était constamment animé, dont beaucoup d'autres lui avaient confirmé la réalité, dont enfin il était en droit de supposer l'existence chez des millions d'êtres humains. Ce sentiment, il l'appellerait volontiers la sensation de l'éternité, il y verrait le sentiment de quelque chose d'illimité, d'infini, en un mot : d'« océanique ». Il en ferait ainsi une donnée purement subjective, et nullement un article de foi. Aucune promesse de survie personnelle ne s'y rattacherait. Et pourtant, telle serait la source de l'énergie religieuse, source captée par les diverses Églises ou les multiples systèmes religieux, par eux canalisée dans certaines voies, et même tarie aussi. Enfin la seule existence de ce sentiment océanique autoriserait à se déclarer religieux, alors même qu'on répudierait toute croyance ou toute illusion.

Cette déclaration de la part d'un ami que j'honore, et qui a lui-même décrit en termes poétiques le charme de l'illusion, m'a fort embarrassé. En moi-même, impossible de découvrir pareil sentiment « océanique ». Et puis, il est malaisé de traiter scientifiquement des sentiments. On peut tenter d'en décrire les manifestations physiologiques. Mais, quand celles-ci vous échappent - et je crains fort que le sentiment océanique lui aussi ne se dérobe à une telle description -, il ne reste qu'à s'en tenir au contenu des représentations les plus aptes à s'associer au sentiment en question. Si j'ai bien compris mon ami, sa pensée aurait quelque analogie avec celle de ce poète original qui, en guise de consolation, en face d'une mort librement choisie, fait dire à son héros : « Nous ne pouvons choir de ce monde » [2]. Il s'agirait donc d'un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel. Mais, à mon sens, il s'agirait plutôt d'une vue intellectuelle, associée à un élément affectif certain, lequel, comme on sait, ne fait jamais

2 D. Chr. GRABBE, Hannibal : « Certes nous ne tomberons jamais au-dehors du monde. Si nous y sommes, c'est une fois pour toutes. »

défaut dans des pensées de si vaste envergure. Si je m'analyse, je ne puis me convaincre par moi-même de la nature primaire d'un tel sentiment, mais ceci ne m'autorise pourtant pas à en nier la réalité chez autrui. La seule question est de savoir si son interprétation est exacte et si l'on doit reconnaître en lui le *fons et origo*[3] de tout besoin religieux.

Je ne puis apporter au débat aucun élément propre à influencer de façon décisive la solution de ce problème. L'idée que l'être humain puisse être renseigné sur les liens qui l'unissent au monde ambiant par un sentiment immédiat et l'orientant dès l'origine dans ce sens, cette idée semble si étrange, s'insère si mal dans la trame de notre psychologie qu'un essai d'interprétation psychanalytique, c'est-à-dire génétique, s'impose à son sujet.

Le premier raisonnement dont nous disposons est le suivant : normalement, rien n'est plus stable en nous que le sentiment de nous-mêmes, de notre propre Moi. Ce Moi nous apparaît indépendant, un, et bien différencié de tout le reste. Mais que cette apparence soit trompeuse, que le Moi au contraire rompe toute limite précise, et se prolonge dans une autre entité inconsciente que nous appelons le ça et auquel il ne sert proprement que de façade, c'est ce que, la première, l'investigation psychanalytique nous a appris ; et, d'ailleurs, nous attendons encore maints autres éclaircissements sur les relations qui lient le Moi au ça. Mais, considéré de l'extérieur tout au moins, le Moi paraît comporter des limites nettes et précises. Il n'est qu'un seul état - exceptionnel il est vrai, mais qu'on ne saurait pour cela qualifier de morbide - qui soit de nature à modifier cette situation : au plus fort de l'état amoureux, la démarcation entre le Moi et l'objet court le risque de s'effacer. À l'encontre de tous les témoignages des sens, l'amoureux soutiendra que Moi et Toi ne font qu'un, et il est tout prêt à se comporter comme s'il en était réellement ainsi. Ce qu'une fonction

3 Source et origine.

physiologique peut suspendre momentanément doit naturellement aussi pouvoir être troublé par des processus morbides. La pathologie nous fait connaître une multitude d'états où la délimitation du Moi d'avec le monde extérieur devient incertaine, fait l'objet d'un tracé réellement inexact : dans certains cas, des parties de notre propre corps, voire des éléments de notre propre vie psychique, perceptions, pensées, sentiments, apparaissent comme étrangers, semblent ne plus faire partie du Moi ; dans d'autres cas, on attribue au monde extérieur ce qui visiblement a pris naissance dans le Moi et devrait être reconnu par lui. Ainsi donc le sentiment du Moi est lui-même soumis à des altérations, et ses limites ne sont pas constantes.

En poursuivant ce raisonnement, nous sommes amenés à nous dire ceci : le sentiment du Moi que possède l'adulte n'a pu être tel dès l'origine. Il a dû subir une évolution qu'on ne peut évidemment pas démontrer, mais qui, en revanche, se laisse reconstituer avec une vraisemblance suffisante [4]. Le nourrisson ne différencie pas encore son Moi d'un monde extérieur qu'il considère comme la source des multiples sensations affluant en lui. Il n'apprend à le faire que peu à peu, qu'en vertu d'incitations diverses venues du dehors. Un fait en tout cas doit lui faire la plus forte impression, c'est que certaines sources d'excitation, qu'il ne reconnaîtra que plus tard comme émanant de ses propres organes, sont susceptibles de lui procurer des sensations de tous les instants, alors que certaines autres, plus fugitives, tarissent périodiquement - parmi ces dernières, relevons la plus convoitée : le sein maternel - et ne jaillissent à nouveau que si lui-même a recours aux cris.

De la sorte, le Moi se trouve placé pour la première fois en face d'un « objet », autrement dit d'une chose située « au-dehors », et que

4 Cf. les nombreux travaux sur le développement et le sentiment du Moi ou sur les stades de développement du sens de la réalité, depuis ceux de Ferenczi (1913) jusqu'aux contributions de P. Federn (1926-1927) et d'autres publiées depuis lors.

seule une action particulière contraint à apparaître. Un second facteur va contribuer, en outre, à détacher le Moi de l'ensemble des sensations, c'est-à-dire à lui faire apercevoir ce « dehors » : ce sont les sensations de douleur et de souffrance fréquentes, variées et inévitables que le « principe du plaisir », en maître absolu, exige que l'on supprime ou que l'on évite. La tendance se développe à isoler du Moi, à expulser au-dehors tout ce qui peut devenir source de déplaisir, à former ainsi un Moi purement hédonique [5] auquel s'oppose un monde extérieur, un « dehors » étranger et menaçant. Les limites de ce Moi hédonique primitif ne pourront échapper à une rectification imposée par l'expérience. Il existe maintes choses auxquelles on voudrait ne pas renoncer en tant que sources de plaisir et qui ne sont pourtant pas « Moi », mais « objet ». Et maints tourments qu'on veut éviter se révèlent malgré tout comme inséparables du Moi, et d'origine interne. On apprend alors à connaître un procédé permettant, au moyen d'une orientation intentionnelle de l'activité des organes des sens et, d'autre part, d'une action musculaire appropriée, de distinguer l'Interne - se rapportant au Moi - de l'Externe - provenant du monde extérieur - et c'est en franchissant cette étape qu'on assimile pour la première fois le « principe de réalité » qui doit dominer l'évolution ultérieure. Cette distinction tend naturellement vers un but pratique : la défense contre les sensations pénibles perçues ou simplement menaçantes. Le fait que le Moi ne recourt à aucune autre méthode de défense contre certaines excitations déplaisantes d'origine interne que celles dont il use contre les sensations désagréables d'origine externe, voilà qui deviendra le point de départ de troubles morbides importants.

C'est donc de cette manière que le Moi se détache du monde extérieur. Ou plus exactement : à l'origine le Moi inclut tout, plus tard il exclut de lui le monde extérieur. Par conséquent, notre sentiment actuel du Moi n'est rien de plus que le résidu pour ainsi

5 Dans le texte allemand : l'équation Lust-Ich, soit Moi-plaisir. (N.d. T.)

dire rétréci [6] d'un sentiment d'une étendue bien plus vaste, si vaste qu'il embrassait tout, et qui correspondait à une union plus intime du Moi avec son milieu. Si nous admettons que ce sentiment primaire du Moi s'est conservé - en plus ou moins large mesure - dans l'âme de beaucoup d'individus, il s'opposerait en quelque sorte au sentiment du Moi propre à l'âge mûr, et dont la délimitation est plus étroite et plus précise. Et les représentations qui lui sont propres auraient précisément pour contenu les mêmes notions d'illimité et d'union avec le grand Tout, auxquelles recourait mon ami pour définir le sentiment« océanique ». Et, cependant, sommes-nous en droit d'admettre la survivance du primitif à côté de l'évolué qui en est émané ?

Sans aucun doute, car pareil phénomène n'a rien pour nous surprendre, ni dans le domaine psychique ni dans d'autres. Dans celui de l'évolution animale, nous nous en tenons à la conception que les espèces les plus évoluées sont issues des plus primitives. Et pourtant nous rencontrons aujourd'hui encore toutes les modalités de vie les plus simples parmi les espèces vivantes. Celle des grands sauriens s'est éteinte pour faire place aux mammifères, et pourtant un représentant authentique de cette espèce, le crocodile, vit encore au milieu de nous. L'analogie peut sembler trop lointaine ; elle souffre, en outre, du fait que la plupart des espèces inférieures survivantes ne sont pas les vrais ancêtres des espèces actuelles plus lentement évoluées. Les types intermédiaires ont généralement disparu, et nous ne les connaissons qu'à l'aide d'une reconstitution. Dans le domaine psychique, en revanche, la survivance de l'état primitif, à côté de l'état transformé qui en dérive, est si fréquente qu'il devient superflu de la prouver par des exemples ; le plus souvent, elle est consécutive à une scissure[7] au cours du développement. Tandis que tel élément (quantitatif) d'une certaine

6 Dans le texte allemand : « ratatiné ». (N. d. T.)

7 L'édition de 1995 traduit ce terme par clivage (N. d. E.)

attitude ou d'un certain instinct a pu échapper à toute modification, tel autre a subi celle inhérente au développement ultérieur.

Nous touchons ici au problème plus général de la « conservation des impressions psychiques » [8], qui n'a pour ainsi dire jamais encore été abordé. Il est pourtant si séduisant et si important que nous sommes en droit de lui accorder un instant d'attention, même si l'occasion n'en paraît pas justifiée. Depuis que, revenus d'une erreur, nous ne considérons plus nos oublis courants comme dus à une destruction des traces mnésiques, donc à leur anéantissement, nous inclinons à cette conception opposée : rien dans la vie psychique ne peut se perdre, rien ne disparaît de ce qui s'est formé, tout est conservé d'une façon quelconque et peut reparaître dans certaines circonstances favorables, par exemple au cours d'une régression suffisante. Il est permis de chercher à se rendre compte du sens de cette conception par une comparaison empruntée à un autre domaine.

Prenons comme exemple approximatif le développement de la Ville Éternelle [9]. Les historiens nous enseignent que la Rome la plus primitive était la *Roma quadrata,* colonie entourée de palissades sur le Palatin. À ce premier stade succède celui du *Septimontium,* sorte d'agglomération des colonies sises sur les diverses collines, puis celui de la cité que Servius Tullius cerna d'un mur. À un stade plus avancé encore, et à la suite de toutes les transformations pratiquées sous la République et le jeune Empire, ce fut enfin la ville que l'empereur Aurélien entoura de remparts. Mais laissons là les modifications de Rome, et demandons-nous plutôt ce qu'un visiteur, muni des connaissances historiques et topographiques les plus complètes, saurait aujourd'hui retrouver de ces stades primitifs. Il verra le mur Aurélien encore intact, à part quelques brèches. À certains endroits, il pourra découvrir quelques vestiges de l'enceinte

8 Dans le texte allemand : « conservation dans le psychisme ». (N.d. T.)

9 D'après The Cambridge Ancient History, t. VII, 1928 : The founding of Rome, by Hugh Last.

de Servius mis à jour par des fouilles. Muni de connaissances suffisantes - supérieures à celles de l'archéologie moderne -, il pourra peut-être en tracer le parcours complet sur un plan de la ville et reconstituer aussi la configuration de la *Roma quadrata.* Mais, des constructions qui remplissaient jadis ce cadre ancien, il ne retrouvera rien, ou seulement des restes insignifiants, car elles n'existent plus. En supposant qu'il connût à fond la Rome de la République, ses connaissances lui permettraient tout au plus de repérer l'emplacement des temples et des édifices publics de cette époque. Or, ces emplacements ne révèlent plus que des ruines, même plus les ruines authentiques de ces monuments, mais celles de reconstructions postérieures exécutées à la suite d'incendies ou de destructions. Inutile d'ajouter que ces débris de la Rome antique apparaissent noyés dans le chaos d'une ville qui n'a cessé de grandir depuis la Renaissance, au cours de ces derniers siècles. Et que d'antiquités demeurent sûrement ensevelies dans son sol ou sous ses bâtiments modernes ! Tel est le mode de conservation du passé propre à ce genre de villes historiques auquel Rome appartient.

Imaginons, à présent, qu'elle ne soit point un lieu d'habitations humaines, mais un être psychique au passé aussi riche et aussi lointain, où rien de ce qui s'est une fois produit ne se serait perdu, et où toutes les phases récentes de son développement subsisteraient encore à côté des anciennes. En ce qui concerne Rome, cela signifierait donc que sur le Palatin les palais impériaux et le Septizonium de Septime Sévère s'élèveraient toujours à leur hauteur initiale, que les créneaux du château Saint-Ange seraient encore surmontés des belles statues qui les ornaient avant le siège des Goths, etc. ; mais plus encore, à la place du Palazzo Caffarelli, que l'on ne serait pourtant pas obligé de démolir pour cela, s'élèverait de nouveau le temple de Jupiter Capitolin, et non seulement sous sa forme définitive, celle que contemplèrent les Romains de l'Empire, mais aussi sous sa forme étrusque primitive, alors que des antéfixes

de terre cuite le paraient encore. Sur l'emplacement actuel du Colisée, nous pourrions admirer aussi la *Domus aurea* de Néron aujourd'hui disparue ; sur celui du Panthéon, nous trouverions non seulement le Panthéon d'aujourd'hui, tel qu'Adrien nous l'a légué, mais aussi sur le même sol le monument primitif d'Agrippa ; et ce même sol porterait encore l'église de Maria Sopra Minerva, ainsi que le temple antique sur lequel elle fut construite. Il suffirait alors à l'observateur de changer la direction de son regard, ou son point de vue, pour faire surgir l'un ou l'autre de ces aspects architecturaux.

Poursuivre cette fantaisie serait dénué de sens, car elle conduit à des représentations qui ne sont plus concevables et qui deviennent absurdes. Si nous voulons traduire dans l'espace la succession historique, nous ne pouvons le faire qu'en plaçant spatialement les choses côte à côte ; la même unité de lieu ne tolère point deux contenus différents. Notre tentative semble donc un jeu futile. Sa seule justification est de nous faire voir combien nous sommes loin de pouvoir saisir au moyen d'images visuelles les caractéristiques de la vie de l'esprit.

Il nous faut encore prendre position devant une seconde objection ; car on peut nous demander pour quelle raison nous avons précisément choisi le passé d'une ville comme objet de comparaison avec le passé d'une âme. La thèse de la conservation totale du passé n'est applicable à la vie de l'esprit que si l'organe du psychisme est demeuré intact et si les tissus du cerveau n'ont souffert d'aucun traumatisme ni d'aucune inflammation. Et pourtant des actions délétères, comparables aux dites causes morbides, ne manquent à l'histoire d'aucune ville, même dont le passé soit moins tourmenté que celui de Rome, même si, à l'instar de Londres, aucun ennemi ne l'a jamais mutilée. Le développement le plus paisible de toute ville implique des démolitions et des remplacements de bâtisses ; une ville est donc *a priori* impropre à toute comparaison semblable avec un organisme psychique.

Nous nous rendons à cet argument, et, renonçant à un contraste qui voulait être frappant, nous nous adressons à un objet de comparaison mieux approprié, tel que le corps de l'animal ou de l'homme. Mais ici nous nous heurtons à la même difficulté. Les phases antérieures de l'évolution ne sont pas mieux conservées ; elles se sont également perdues dans les suivantes, auxquelles elles ont abandonné leur matière. Impossible de déceler l'embryon chez l'adulte ; si le thymus que possédait l'enfant est remplacé par du tissu conjonctif après la puberté, la glande elle-même n'existe tout de même plus. Je peux, il est vrai, redessiner les contours des canalicules du fémur de l'enfant à l'intérieur de celui de l'homme fait, mais cet os infantile lui-même a disparu en s'allongeant et se condensant pour acquérir sa forme définitive. Nous devons donc nous en tenir à cette constatation que la persistance de tous les stades passés au sein du stade terminal n'est possible que dans le domaine psychique, et que la claire vision de ce phénomène se dérobe à nos yeux.

Peut-être est-ce là trop dire encore. Peut-être devrions-nous nous contenter de prétendre que le passé peut se perpétuer dans l'âme, qu'il n'est pas *nécessairement* exposé à la destruction. Peut-être encore, même dans ce domaine - normalement ou exceptionnellement -, un grand nombre d'éléments anciens sont-ils suffisamment effacés ou résorbés pour qu'aucun événement ne puisse désormais les faire reparaître ni revivre, ou encore, d'une façon générale, cette conservation implique-t-elle certaines conditions favorables. Tout cela est possible, mais à la vérité nous n'en savons rien. Bornons-nous donc à formuler qu'en ce qui concerne la vie psychique la conservation du passé est plutôt la règle qu'une étrange exception.

Si donc nous sommes tout à fait disposés à admettre l'existence chez un grand nombre d'êtres humains d'un sentiment « océanique », et si nous inclinons à le rapporter à une phase

primitive du sentiment du Moi, dès lors une nouvelle question se pose à nous : a-t-on le droit de considérer ce sentiment océanique comme la source de tout besoin religieux ?

Je n'en suis, pour ma part, nullement convaincu. Un sentiment ne peut devenir une source d'énergie que s'il est lui-même l'expression d'un puissant besoin. Quant aux besoins religieux, leur rattachement à l'état infantile de dépendance absolue, ainsi qu'à la nostalgie du père que suscite cet état, me semble irréfutable, d'autant plus que ledit sentiment n'est pas simplement dû à une survivance de ces besoins infantiles, mais qu'il est entretenu de façon durable par l'angoisse ressentie par l'homme devant la prépondérance puissante du sort. Je ne saurais trouver un autre besoin d'origine infantile aussi fort que celui de protection par le père. Cette considération suffit à retirer au sentiment océanique, qui tend en quelque sorte au rétablissement du narcissisme illimité, son rôle de premier plan. On peut suivre d'un trait sûr l'origine de l'attitude religieuse en remontant au sentiment infantile de dépendance. Et si peut-être autre chose encore se cache là derrière, ce quelque chose en attendant reste enveloppé de nuées.

Je conçois que le sentiment océanique ait été mis secondairement en rapport avec la religion. Cette pensée, qu'il implique, de ne faire qu'un avec le grand Tout nous apparaît comme une première recherche de consolation religieuse, comme une autre manière de nier le danger dont le Moi se sent menacé par le monde extérieur. Je me sens mal à l'aise, je l'avoue une fois encore, à disserter sur de tels impondérables.

Un autre de mes amis, qu'une curiosité insatiable a incité aux expériences les plus extraordinaires et a finalement rendu omniscient, m'a assuré qu'en pratiquant le yoga, c'est-à-dire en se détournant du monde extérieur, en fixant son attention sur certaines fonctions corporelles, et en respirant d'une façon particulière, on parvient à éveiller en soi des sensations nouvelles et un sentiment

d'universalité. Il considérait ces phénomènes comme l'expression d'un retour à des états originels et dès longtemps dépassés de la vie de l'âme ; il y voyait la preuve pour ainsi dire physiologique de maints articles de la sagesse mystique. Il serait indiqué ici de les rapprocher d'autres modifications obscures de l'âme telles que la transe ou l'extase, mais j'éprouve plutôt, quant à moi, le besoin de m'écrier avec le plongeur de Schiller :

Se réjouisse qui respire dans la rose lumière.

II.

Dans mon livre *L'avenir d'une illusion,* il s'agissait pour moi beaucoup moins des sources les plus profondes du sentiment religieux, que de ce que conçoit l'homme ordinaire quand il parle de sa religion et de ce système de doctrines et de promesses prétendant, d'une part, éclairer toutes les énigmes de ce monde avec une plénitude enviable, et l'assurer d'autre part qu'une Providence pleine de sollicitude veille sur sa vie et, dans une existence future, s'appliquera à le dédommager des privations subies ici-bas. Cette providence, l'homme simple ne peut se la représenter autrement que sous la figure d'un père grandiosement magnifié. Seul, un tel père peut connaître les besoins de l'enfant humain, se laisser fléchir par ses prières ou adoucir par ses repentirs. Tout cela est évidemment si infantile, si éloigné de la réalité, que, pour tout ami sincère de l'humanité, il devient douloureux de penser que jamais la grande majorité des mortels ne pourra s'élever au-dessus de cette conception de l'existence. Il est plus humiliant encore de constater combien sont nombreux parmi nos contemporains ceux qui, obligés de reconnaître l'impossibilité de maintenir cette religion, tentent pourtant de la défendre pied à pied par une lamentable tactique de retraites offensives. On voudrait se mêler au rang des croyants pour donner le conseil de « ne point invoquer en vain le nom du Seigneur » aux philosophes qui s'imaginent pouvoir sauver Dieu en le remplaçant par un principe impersonnel, fantomatique et abstrait.

Si certains esprits, comptant parmi les plus grands des temps passés, n'ont pas fait autre chose, on ne peut pourtant les invoquer à leur tour. Car nous savons pourquoi ils y étaient contraints.

Revenons à l'homme ordinaire et à sa religion, la seule qui aurait droit à ce nom. La parole bien connue d'un de nos grands poètes et sages à la fois nous vient aussitôt à l'esprit. Elle définit ainsi les rapports que la religion entretient avec l'art et la science :

Celui qui possède la science et l'art

Possède aussi la religion.

Celui qui ne les possède pas tous deux

Puisse-t-il avoir la religion ! [10].

Cet aphorisme, d'une part, met la religion en opposition avec les deux plus grandes créations de l'homme ; il déclare, d'autre part, que du point de vue de leur valeur vitale, elles peuvent se suppléer et se remplacer mutuellement. Si donc nous voulons priver le commun des mortels de sa religion, nous n'aurons certes point le poète et son autorité de notre côté. Mais nous tentons, par une voie particulière, d'atteindre une plus juste appréciation de sa pensée. Telle qu'elle nous est imposée, notre vie est trop lourde, elle nous inflige trop de peines, de déceptions, de tâches insolubles. Pour la supporter, nous ne pouvons nous passer de sédatifs. (Cela ne va pas sans « échafaudages de secours » [11], a dit Théodor Fontane.) Ils sont peut-être de trois espèces : d'abord de fortes diversions, qui nous permettent de considérer notre misère comme peu de chose, puis des satisfactions substitutives qui l'amoindrissent ; enfin des stupéfiants qui nous y rendent insensibles. L'un ou l'autre de ces

10 GOETHE, dans Les Xénies apprivoisées, IX (Œuvres posthumes).

Wer Wissenschaft und Kunst besitzt

Hat auch Religion ;

Wer jene beiden nicht besitzt

Der habe Religion !

11 Dans le texte : « Hilfskonstruktionen ». (N. d. T.)

moyens nous est indispensable [12]. C'est aux diversions que songe Voltaire quand il formule dans *Candide,* en guise d'envoi, le conseil de cultiver notre jardin ; et c'est encore une diversion semblable que le travail scientifique.

Les satisfactions substitutives, celles par exemple que nous offre l'art, sont des illusions au regard de la réalité ; mais elles n'en sont psychiquement pas moins efficaces, grâce au rôle assumé par l'imagination dans la vie de l'âme. Les stupéfiants, eux, influent sur notre organisme, en modifient le chimisme. Il n'est guère facile de déterminer le rôle qu'occupe la religion dans cette série. Il nous faut reprendre les choses de plus loin.

La question du but de la vie humaine a été posée d'innombrables fois ; elle n'a jamais encore reçu de réponse satisfaisante. Peut-être n'en comporte-t-elle aucune. Maints de ces esprits « interrogeants » qui l'ont posée ont ajouté : s'il était avéré que la vie n'eût aucun but, elle perdrait à nos yeux toute valeur. Mais cette menace n'y change rien, il semble bien plutôt qu'on ait le droit d'écarter la question. Elle nous semble avoir pour origine cet orgueil humain dont nous connaissons déjà tant d'autres manifestations. On ne parle jamais du but de la vie des animaux, sinon pour les considérer comme destinés à servir l'homme. Mais ce point de vue lui aussi est insoutenable, car nombreux sont les animaux dont l'homme ne sait que faire - sauf les décrire, les classer et les étudier - et des multitudes d'espèces se sont d'ailleurs soustraites à cette utilisation par le fait qu'elles ont vécu et disparu avant même que l'homme ne les ait aperçues. Il n'est décidément que la religion pour savoir répondre à la question du but de la vie. On ne se trompera guère en concluant que l'idée d'assigner un but à la vie n'existe qu'en fonction du système religieux.

12 Wilhelm BUSCH, mais en termes moins relevés, exprime la même pensée dans *La pieuse Hélène :*

Qui a des soucis a aussi des liqueurs !

Aussi nous faut-il remplacer la question précédente par cette autre, moins ambitieuse - quels sont les desseins et les objectifs vitaux trahis par la conduite des hommes, que demandent-ils à la vie, et à quoi tendent-ils ? On n'a guère de chance de se tromper en répondant : ils tendent au bonheur ; les hommes veulent être heureux et le rester. Cette aspiration a deux faces, un but négatif et un but positif : d'un côté éviter douleur et privation de joie, de l'autre rechercher de fortes jouissances. En un sens plus étroit, le terme « bonheur » signifie seulement que ce second but a été atteint. En corrélation avec cette dualité de buts, l'activité des hommes peut prendre deux directions, selon qu'ils cherchent de manière prépondérante ou même exclusive à réaliser l'un ou l'autre.

On le voit, c'est simplement le principe du plaisir qui détermine le but de la vie, qui gouverne dès l'origine les opérations de l'appareil psychique ; aucun doute ne peut subsister quant à son utilité, et pourtant l'univers entier - le macrocosme aussi bien que le microcosme - cherche querelle à son programme. Celui-ci est absolument irréalisable ; tout l'ordre de l'univers s'y oppose ; on serait tenté de dire qu'il n'est point entré dans le plan de la « Création » que l'homme soit « heureux ». Ce qu'on nomme bonheur, au sens le plus strict, résulte d'une satisfaction plutôt soudaine de besoins ayant atteint une haute tension, et n'est possible de par sa nature que sous forme de phénomène épisodique. Toute persistance d'une situation qu'a fait désirer le principe du plaisir n'engendre qu'un bien-être assez tiède ; nous sommes ainsi faits que seul le contraste est capable de nous dispenser une jouissance intense, alors que l'état lui-même ne nous en procure que très peu [13]. Ainsi nos facultés de bonheur sont déjà limitées par notre constitution. Or, il nous est beaucoup moins difficile de faire l'expérience du malheur. La souffrance nous menace de trois côtés : dans notre propre corps qui, destiné à la déchéance et à la

13 Goethe va jusqu'à prétendre : « Rien n'est plus difficile à supporter qu'une série de beaux jours. » Cela doit quand même être une exagération.

dissolution, ne peut même se passer de ces signaux d'alarme que constituent la douleur et l'angoisse ; du côté du monde extérieur, lequel dispose de forces invincibles et inexorables pour s'acharner contre nous et nous anéantir ; la troisième menace enfin provient de nos rapports avec les autres êtres humains. La souffrance issue de cette source nous est plus dure peut-être que toute autre ; nous sommes enclins à la considérer comme un accessoire en quelque sorte superflu, bien qu'elle n'appartienne pas moins à notre sort et soit aussi inévitable que celles dont l'origine est autre.

Ne nous étonnons point si sous la pression de ces possibilités de souffrance, l'homme s'applique d'ordinaire à réduire ses prétentions au bonheur (un peu comme le fit le principe du plaisir en se transformant sous la pression du monde extérieur en ce principe plus modeste qu'est celui de la réalité), et s'il s'estime heureux déjà d'avoir échappé au malheur et surmonté la souffrance ; si d'une façon très générale la tâche d'éviter la souffrance relègue à l'arrière-plan celle d'obtenir la jouissance. La réflexion nous apprend que l'on peut chercher à résoudre ce problème par des voies très diverses ; toutes ont été recommandées par les différentes écoles où l'on enseignait la sagesse ; et toutes ont été suivies par les hommes. La satisfaction illimitée de tous les besoins se propose à nous avec insistance comme le mode de vie le plus séduisant, mais l'adopter serait faire passer le plaisir avant la prudence, et la punition suivrait de près cette tentative. Les autres méthodes ayant pour principal objectif d'éviter la souffrance se différencient selon les sources respectives de déplaisir sur lesquelles se fixe surtout l'attention. Il en est d'extrêmes et de modérées, les unes sont unilatérales, d'autres s'attaquent à plusieurs points à la fois. L'isolement volontaire, l'éloignement d'autrui, constitue la mesure de protection la plus immédiate contre la souffrance née des contacts humains. Il est clair que le bonheur acquis grâce à cette mesure est celui du repos. Lorsqu'on redoute le monde extérieur, on ne peut s'en défendre que

par l'éloignement sous une forme quelconque - du moins si l'on veut résoudre cette seule difficulté. Il existe à la vérité un procédé différent et meilleur ; après s'être reconnu membre de la communauté humaine et armé de la technique forgée par la science, on passe à l'attaque de la nature qu'on soumet alors à sa volonté : on travaille avec tous au bonheur de tous. Mais les plus intéressantes méthodes de protection contre la souffrance sont encore celles qui visent à influencer notre propre organisme. En fin de compte, toute souffrance n'est que sensation, n'existe qu'autant que nous l'éprouvons ; et nous ne l'éprouvons qu'en vertu de certaines dispositions de notre corps.

La plus brutale mais aussi la plus efficace des méthodes destinées à exercer pareille influence corporelle est la méthode chimique, l'intoxication. Je crois que personne n'en pénètre le mécanisme, mais c'est un fait que, par leur présence dans le sang et les tissus, certaines substances étrangères au corps nous procurent des sensations agréables immédiates ; et qu'elles modifient aussi les conditions de notre sensibilité au point de nous rendre inaptes à toute sensation désagréable. Non seulement ces deux effets sont simultanés, mais ils semblent étroitement liés. Il doit d'ailleurs se former dans notre propre chimisme intérieur des substances capables d'effets semblables, car nous connaissons au moins un état morbide, la manie, où un comportement analogue à l'ivresse se réalise sans l'intervention d'aucune drogue enivrante. Au surplus notre vie psychique normale présente des oscillations au cours desquelles les sensations de plaisir se déclenchent avec plus ou moins de facilité ou de difficulté, et, parallèlement, notre sensibilité au déplaisir se révèle plus faible ou plus forte. Il est bien regrettable que ce côté toxique des processus psychiques se soit jusqu'ici dérobé à l'investigation scientifique. L'action des stupéfiants est à ce point appréciée, et reconnue comme un tel bienfait dans la lutte pour assurer le bonheur ou éloigner la misère, que des individus et même

des peuples entiers leur ont réservé une place permanente dans l'économie de leur libido. On ne leur doit pas seulement une jouissance immédiate mais aussi un degré d'indépendance ardemment souhaité à l'égard du monde extérieur. On sait bien qu'à l'aide du « briseur de soucis » [14], l'on peut à chaque instant se soustraire au fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi qui réserve de meilleures conditions à la sensibilité. Mais on sait aussi que cette propriété des stupéfiants en constitue précisément le danger et la nocivité. Dans certaines circonstances ils sont responsables du gaspillage de grandes sommes d'énergie qui pourraient s'employer à l'amélioration du sort des humains.

Cependant la structure compliquée de notre appareil psychique laisse encore place à toute une série d'autres manières d'agir sur lui. Puisque bonheur signifie satisfaction des instincts, il surgit une nouvelle cause de lourdes souffrances si le monde extérieur, nous laissant dans l'indigence, se refuse à assouvir nos besoins. On peut donc espérer qu'en agissant sur ces besoins instinctifs eux-mêmes, on sera libéré d'une partie de cette souffrance. Ce procédé de défense ne s'attaque plus à l'appareil de la sensibilité, mais aux sources intérieures des besoins pour tenter de s'en rendre maître. Poussé à l'extrême, il y parvient en tuant les instincts, comme l'enseigne la sagesse orientale et comme le réalise la pratique du yoga. Y réussir, c'est évidemment abandonner du même coup toute activité quelle qu'elle soit (sacrifier sa vie), et ne conquérir à nouveau, par une autre voie, que le bonheur de la quiétude. En visant moins haut, on suit pourtant la même voie si l'on cherche seulement à maîtriser l'activité de la vie instinctive. Cette maîtrise, ce sont alors les instances psychiques supérieures, soumises au principe de la réalité, qui l'exercent. Ceci ne signifie nullement qu'on ait renoncé à toute satisfaction, mais bien qu'on s'est assuré une certaine garantie contre la souffrance en ceci que l'insatisfaction des instincts tenus en bride n'est plus ressentie aussi

14 Dans le texte : « Sorgenbrecher ». *(N. d. T.)*

douloureusement que celle des instincts non inhibés. En revanche, il s'ensuit une diminution indéniable des possibilités de jouissances. La joie de satisfaire un instinct resté sauvage, non domestiqué par le Moi, est incomparablement plus intense que celle d'assouvir un instinct dompté. Le caractère irrésistible des impulsions perverses, et peut-être l'attrait du fruit défendu en général, trouvent là leur explication économique.

Une autre technique de défense contre la souffrance recourt aux déplacements de la libido, tels que les permet notre appareil psychique et grâce auxquels il gagne tant en souplesse. Le problème consiste à transposer de telle sorte les objectifs des instincts que le monde extérieur ne puisse plus leur opposer de déni ou s'opposer à leur satisfaction. Leur sublimation est ici d'un grand secours. On obtient en ce sens le résultat le plus complet quand on s'entend à retirer du labeur intellectuel et de l'activité de l'esprit une somme suffisamment élevée de plaisir. La destinée alors ne peut plus grand-chose contre vous. Des satisfactions de cet ordre, celle par exemple que l'artiste trouve dans la création ou éprouve à donner corps aux images de sa fantaisie, ou celle que le penseur trouve à la solution d'un problème ou à découvrir la vérité, possèdent une qualité particulière qu'un jour nous saurons certainement caractériser de façon métapsychologique. Pour l'instant, bornons-nous à dire d'une manière imagée qu'elles nous paraissent « plus délicates et plus élevées ». Cependant, en regard de celle qu'assure l'assouvissement des désirs pulsionnels grossiers et primaires, leur intensité est affaiblie ; elles ne bouleversent pas notre organisme physique. Mais le point faible de cette méthode est qu'elle n'est pas d'un usage général, mais à la portée d'un petit nombre seulement. Elle suppose précisément des dispositions ou des dons peu répandus, en une mesure efficace tout au moins. Et même à ces rares élus elle ne saurait assurer une protection parfaite contre la douleur, ni les revêtir d'une cuirasse impénétrable aux coups de la destinée ; enfin

elle devient inefficace quand la source de la souffrance réside dans notre propre corps [15].

Si, dans cette méthode déjà, le désir d'indépendance à l'égard du monde extérieur est évident, puisqu'on lie son plaisir à des opérations intérieures et mentales, ces mêmes traits s'affirment avec plus de force encore dans la méthode suivante où le rapport avec les faits réels se relâche davantage. La satisfaction procède d'illusions qu'on reconnaît comme telles sans pourtant se laisser troubler par leur éloignement de la réalité. Le domaine d'où ces illusions proviennent est celui de l'imagination ; jadis, à mesure que se développait le sens du réel, la vie imaginative s'était expressément soustraite à l'épreuve de la réalité et chargée de l'exaucement des souhaits difficiles à réaliser. Au sommet de ces joies imaginatives

15 En l'absence de dons spéciaux de nature à orienter les intérêts vitaux dans une direction donnée, le simple travail professionnel, tel qu'il est accessible à chacun, peut jouer le rôle attribué dans Candide à la culture de notre jardin, culture que Voltaire nous conseille si sagement. Il ne m'est pas loisible dans une vue d'ensemble aussi succincte, de m'étendre suffisamment sur la grande valeur du travail au point de vue de l'économie de la libido. Aucune autre technique de conduite vitale n'attache l'individu plus solidement à la réalité, ou tout au moins à cette fraction de la réalité que constitue la société, et à laquelle une disposition à démontrer l'importance du travail vous incorpore fatalement. La possibilité de transférer les composantes narcissiques, agressives, voire érotiques de la libido dans le travail professionnel et les relations sociales qu'il implique, donne à ce dernier une valeur qui ne le cède en rien à celle que lui confère le fait d'être indispensable à l'individu pour maintenir et justifier son existence au sein de la société. S'il est librement choisi, tout métier devient source de joies particulières, en tant qu'il permet de tirer profit, sous leurs formes sublimées, de penchants affectifs et d'énergies instinctives évoluées ou renforcées déjà par le facteur constitutionnel. Et malgré tout cela, le travail ne jouit que d'une faible considération dès qu'il s'offre comme moyen de parvenir au bonheur. C'est une voie dans laquelle on est loin de se précipiter avec l'élan qui nous entraîne vers d'autres satisfactions. La grande majorité des hommes ne travaillent que sous la contrainte de la nécessité, et de cette aversion naturelle pour le travail naissent les problèmes sociaux les plus ardus.

trône la jouissance procurée par les œuvres d'art, jouissance que celles-ci rendent également accessible, par l'intermédiaire de l'artiste, à celui qui n'est pas lui-même créateur [16]. Tout être sensible à l'influence de l'art n'estimera jamais assez haut le prix de cette source de plaisir et de consolation ici-bas. Mais hélas, la légère narcose où l'art nous plonge est fugitive ; simple retraite devant les dures nécessités de la vie, elle n'est point assez profonde pour nous faire oublier notre misère réelle.

Un autre procédé est plus radical et plus énergique ; il voit dans la réalité l'ennemie unique, la source de toute souffrance. Comme elle nous rend la vie impossible, on doit rompre toute relation avec elle, si l'on tient à être heureux d'une manière quelconque. L'ermite tourne le dos à ce bas monde et ne veut point avoir affaire à lui. Mais on peut aller plus loin et s'aviser de transformer ce monde, d'en édifier à sa place un autre dont les aspects les plus pénibles seront effacés et remplacés par d'autres conformes à nos propres désirs. L'être qui, en proie à une révolte désespérée, s'engage dans cette voie pour atteindre le bonheur, n'aboutira normalement à rien ; la réalité sera plus forte que lui. Il deviendra un fou extravagant dont personne, la plupart du temps, n'aidera à réaliser le délire. On prétend toutefois que chacun de nous, sur un point ou sur un autre, se comporte comme le paranoïaque, corrige au moyen de rêves les éléments du monde qui lui sont intolérables, puis insère ces chimères dans la réalité. Il est un cas qui prend une importance toute particulière ; il se présente lorsque des êtres humains s'efforcent ensemble et en grand nombre de s'assurer bonheur et protection contre la souffrance au moyen d'une déformation chimérique de la réalité. Or les religions de l'humanité doivent être considérées comme des délires collectifs de

16 Cf. FREUD, Formulations concernant les deux principes du fonctionnement mental, 1933 *(Œuvres complètes,* t. VI) et *Introduction à la psychanalyse,* trad. par S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1922. (N. d. T.)

cet ordre. Naturellement, celui qui partage encore un délire ne le reconnaît jamais pour tel.

Je ne considère pas comme complète cette énumération des méthodes à l'aide desquelles les hommes s'efforcent de conquérir le bonheur et d'éloigner le malheur ; je sais aussi que le sujet se prête à d'autres ordonnances. Il est un de ces procédés dont je n'ai encore rien dit, non certes par oubli, mais nous nous en occuperons dans un contexte différent. Comment pourrions-nous d'ailleurs oublier justement cette technique de l'art de vivre ! Elle se distingue par le plus curieux assemblage de traits caractéristiques. Elle tend naturellement aussi à réaliser l'indépendance à l'égard du sort - expression la meilleure qu'on puisse employer ici - et dans cette intention elle reporte l'accent sur les jouissances intrapsychiques, utilisant ainsi cette propriété déjà mentionnée dont jouit la libido d'être déplaçable, mais sans pour cela se détourner du monde extérieur. Elle s'accroche tout au contraire à des objets, et trouve le bonheur en instaurant avec eux des relations affectives. Elle ne se contente d'ailleurs pas de la sorte d'éviter la souffrance, ne se limite pas à ce but assigné par la fatigue et la résignation. Elle passe outre, bien plutôt, sans lui porter attention et maintient fermement la tendance primitive et passionnée à réaliser un bonheur positif. Peut-être se rapproche-t-elle de ce dernier but plus que toute autre méthode. J'ai en vue naturellement cette conception de la vie qui prend pour centre l'amour, et où l'on escompte que toute joie vient d'aimer et d'être aimé. Une telle attitude psychique nous est à tous très familière ; l'une des formes sous lesquelles l'amour se manifeste, l'amour sexuel, nous a fait éprouver avec le plus d'intensité un plaisir subjuguant, et par là nous a fourni le prototype de notre aspiration au bonheur ; quoi de plus naturel que de continuer à le chercher sur le chemin même où pour la première fois nous l'avons rencontré ? Le point faible de cette technique vitale est trop évident, sinon il ne serait venu à l'idée de personne d'abandonner cette voie pour une

autre. Nous ne sommes jamais aussi mal protégés contre la souffrance que lorsque nous aimons, jamais plus irrémédiablement malheureux que si nous avons perdu la personne aimée ou son amour. Toutefois nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet de la technique de la vie qui se fonde sur l'aptitude de l'amour à donner le bonheur ; il reste encore beaucoup à dire à ce sujet.

L'on peut encore inclure un cas intéressant ; à savoir la recherche prédominante du bonheur dans les jouissances qu'inspire la beauté, en quelque lieu que celle-ci frappe nos sens ou notre esprit ; beauté des formes et des gestes humains, des objets naturels et des paysages, des créations artistiques et même scientifiques. Cette attitude esthétique prise comme but de la vie protège faiblement contre les maux qui nous menacent, mais nous dédommage de bien des choses. La jouissance esthétique en tant qu'émotion légèrement enivrante a un caractère particulier. Le côté utilitaire de la beauté n'apparaît pas clairement ; on ne discerne pas qu'elle soit nécessaire à la civilisation, et celle-ci pourtant ne saurait s'en passer. La science de l'esthétique étudie les conditions dans lesquelles on ressent le « beau », mais elle n'a pu apporter aucun éclaircissement sur la nature et l'origine de la beauté ; et comme il advient toujours dans ce cas, elle s'est abondamment dépensée en phrases aussi creuses que sonores destinées à masquer l'absence de résultats. Malheureusement, c'est sur la beauté que la psychanalyse a le moins à nous dire. Un seul point semble certain, c'est que l'émotion esthétique dérive de la sphère des sensations sexuelles ; elle serait un exemple typique de tendance inhibée quant au but. Primitivement la « beauté » et le « charme » sont des attributs de l'objet sexuel. Il y a lieu de remarquer que les organes génitaux en eux-mêmes, dont la vue est toujours excitante, ne sont pourtant presque jamais considérés comme beaux. En revanche, un caractère de beauté s'attache, semble-t-il, à certains signes sexuels secondaires.

Bien que ces considérations, comme on le voit, demeurent incomplètes, je me risquerai à les clore par quelques remarques. Si le programme que nous impose le principe du plaisir, et qui consiste à être heureux, n'est pas réalisable, il nous est permis pourtant - non, disons plus justement : il nous est possible - de ne pas renoncer à tout effort destiné à nous rapprocher de sa réalisation. On peut, pour y parvenir, adopter des voies très différentes selon qu'on place au premier plan son aspect positif, obtenir la jouissance ; ou bien son aspect négatif, éviter la souffrance. Mais nous ne saurions réaliser tout ce que nous souhaitons par aucune de ces voies. Pris dans ce sens relatif, le seul où il paraisse réalisable, le bonheur est un problème d'économie libidinale individuelle. Aucun conseil ici n'est valable pour tous, chacun doit chercher par lui-même la façon dont il peut devenir heureux. Les facteurs les plus divers interviendront dans le choix des chemins à suivre. Tout dépend de la somme de satisfaction réelle que chacun peut attendre du monde extérieur, de la mesure où il est susceptible de s'en rendre indépendant, enfin de la force dont il dispose pour le modifier au gré de ses désirs. Ici déjà, indépendamment des circonstances objectives, la constitution psychique de l'individu sera déterminante. L'homme au tempérament surtout érotique mettra au premier rang les relations affectives avec autrui, le narcissiste enclin à se suffire à lui-même recherchera les jouissances essentielles parmi celles qu'il retire de sa vie intérieure, l'homme d'action ne lâchera pas un monde avec lequel il est apte à se mesurer. Pour le second de ces types, c'est la nature de ses dons et le degré de sublimation des instincts auquel il peut atteindre qui décideront de la direction dans laquelle il inclinera son intérêt. Toute décision extrême comportera une sanction en faisant courir au sujet les dangers inhérents à l'insuffisance de toute technique vitale exclusive. De même que le commerçant avisé évitera de placer tout son capital dans une seule affaire, de même la sagesse conseillerait peut-être de ne pas attendre toute satisfaction d'un penchant unique. Le succès n'est jamais certain ; il dépend du concours de nombreux

facteurs ; mais celui dont peut-être il dépend le plus est la faculté dont jouit notre constitution psychique d'adapter ses fonctions au milieu et de les utiliser aux fins du plaisir. L'être, venu au monde avec une constitution instinctuelle spécialement défavorable, aura bien du mal à trouver le bonheur en dehors de soi-même, s'il n'a pas effectué selon toutes les règles cette transformation ni ce regroupement si indispensables à l'activité future des composantes de sa libido - et cela d'autant plus que la destinée le placera devant des tâches plus difficiles. La dernière technique vitale qui s'offre à lui, en promettant tout au moins des satisfactions substitutives, est la fuite dans la maladie nerveuse, fuite qu'il accomplit la plupart du temps déjà dans son jeune âge. Si dans un âge plus avancé l'homme voit ses efforts vers le bonheur frustrés, il trouvera encore une consolation dans les jouissances que lui procurera l'intoxication chronique ; ou bien il fera cette tentative de révolte désespérée qu'est la psychose.

La religion porte préjudice à ce jeu d'adaptation et de sélection en imposant uniformément à tous ses propres voies pour parvenir au bonheur et à l'immunité contre la souffrance. Sa technique consiste à rabaisser la valeur de la vie et à déformer de façon délirante l'image du monde réel, démarches qui ont pour postulat l'intimidation de l'intelligence. À ce prix, en fixant de force ses adeptes à un infantilisme psychique et en leur faisant partager un délire collectif, la religion réussit à épargner à quantité d'êtres humains une névrose individuelle, mais c'est à peu près tout. Il y a, nous l'avons dit, quantité de chemins pour conduire au bonheur, tel du moins qu'il est accessible aux hommes ; mais il n'en est point qui y mène à coup sûr. La religion elle-même peut ne pas tenir sa promesse. Quand le croyant se voit en définitive contraint d'invoquer les « voies insondables de Dieu », il avoue implicitement que, dans sa souffrance, il ne lui reste, en guise de dernières et uniques

consolation et joie, qu'à se soumettre sans conditions. Et s'il est prêt à le faire, il aurait pu sans doute s'épargner ce détour.

III.

Jusqu'ici, notre étude sur le bonheur ne nous a guère appris que ce que tout le monde savait déjà. Si nous voulons la compléter en recherchant maintenant pourquoi il est si difficile aux hommes de devenir heureux, notre chance de découvrir du nouveau ne semble pas beaucoup plus grande. Car nous avons déjà donné la réponse en signalant les trois sources d'où découle la souffrance humaine : la puissance écrasante de la nature, la caducité de notre propre corps, et l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux, que ce soit au sein de la famille, de l'État ou de la société. En ce qui concerne les deux premières sources, nous ne saurions hésiter longtemps, notre jugement nous contraint à en reconnaître la réalité, comme à nous soumettre à l'inévitable. Jamais nous ne nous rendrons entièrement maîtres de la nature ; notre organisme, qui en est lui-même un élément, sera toujours périssable et limité dans son pouvoir d'adaptation, de même que dans l'amplitude de ses fonctions. Mais cette constatation ne doit en rien nous paralyser ; bien au contraire, elle indique à notre activité la direction à suivre. Si nous ne pouvons abolir toutes les souffrances, du moins sommes-nous capables d'en supprimer plus d'une, d'en apaiser d'autres : une expérience plusieurs fois millénaire nous en a convaincus. Nous observons toutefois une attitude différente envers la troisième source de souffrance, la souffrance d'origine sociale. Nous nous refusons obstinément à l'admettre, nous ne pouvons saisir

pourquoi les institutions dont nous sommes nous-mêmes les auteurs ne nous dispenseraient pas à tous protection et bienfaits. De toute façon, si nous réfléchissons au déplorable échec, dans ce domaine précisément, de nos mesures de préservation contre la souffrance, nous nous prenons à soupçonner qu'ici encore se dissimule quelque loi de la nature invincible, et qu'il s'agit cette fois-ci de notre propre constitution psychique.

En abordant l'examen d'une telle éventualité, nous nous heurtons à une assertion maintes fois entendue, mais si surprenante qu'il y a lieu de nous y arrêter. D'après elle, c'est ce que nous appelons notre civilisation qu'il convient de rendre responsable en grande partie de notre misère ; et de l'abandonner pour revenir à l'état primitif nous assurerait une somme bien plus grande de bonheur. Je déclare cette assertion surprenante parce qu'il est malgré tout certain - quelle que soit la définition donnée au concept de civilisation - que tout ce que nous tentons de mettre en œuvre pour nous protéger contre les menaces de souffrance émanant de l'une ou l'autre des sources déjà citées relève précisément de cette même civilisation.

Par quelle voie tant d'êtres humains ont-ils donc été amenés à partager, de si étrange façon, ce point de vue hostile à la civilisation ? Je pense qu'un mécontentement profond, d'origine très lointaine, renouvelé à chacune de ses étapes, a favorisé cette condamnation qui s'est régulièrement exprimée à la faveur de certaines circonstances historiques. Je crois discerner quelles furent la dernière et l'avant-dernière de ces circonstances, mais je ne suis pas assez savant pour suivre leur enchaînement assez haut dans le passé de l'espèce humaine. Déjà, lors de la victoire du christianisme sur le paganisme, ce facteur d'hostilité contre la civilisation dut être en cause ; car il fut étroitement lié à la dépréciation, décrétée par la doctrine chrétienne, de la vie terrestre. L'avant-dernière de ces circonstances historiques se présenta lorsque le développement des

voyages d'exploration permit le contact avec les races et les peuples sauvages. Faute d'observations suffisantes et de compréhension de leurs us et coutumes, les Européens imaginèrent que les sauvages menaient une vie simple et heureuse, pauvre en besoins, telle qu'elle n'était plus accessible aux explorateurs plus civilisés qui les visitaient. Sur plus d'un point l'expérience ultérieure est venue rectifier ces jugements. Si la vie leur était en effet plus facile, on avait maintes fois commis l'erreur d'attribuer cet allègement à l'absence des exigences si complexes issues de la civilisation, alors qu'il était dû en somme à la générosité de la nature et à toutes les commodités qu'elle offre aux sauvages de satisfaire leurs besoins vitaux. Quant à la dernière de ces circonstances historiques, elle se produisit lorsque nous apprîmes à discerner les mécanismes des névroses, lesquelles menacent de saper la petite part de bonheur acquis par l'homme civilisé. On découvrit alors que l'homme devient névrosé parce qu'il ne peut supporter le degré de renoncement exigé par la société au nom de son idéal culturel, et l'on en conclut qu'abolir ou diminuer notablement ces exigences signifierait un retour à des possibilités de bonheur.

Il est encore une autre cause de désillusion. Au cours des dernières générations, l'humanité a fait accomplir des progrès extraordinaires aux sciences physiques et naturelles et à leurs applications techniques ; elle a assuré sa domination sur la nature d'une manière jusqu'ici inconcevable. Les caractères de ces progrès sont si connus que l'énumération en est superflue. Or, les hommes sont fiers de ces conquêtes, et à bon droit. Ils croient toutefois constater que cette récente maîtrise de l'espace et du temps, cet asservissement des forces de la nature, cette réalisation d'aspirations millénaires, n'ont aucunement élevé la somme de jouissance qu'ils attendent de la vie. Ils n'ont pas le sentiment d'être pour cela devenus plus heureux. On devrait se contenter de conclure que la domination de la nature n'est pas la seule condition du

bonheur, pas plus qu'elle n'est le but unique de l'œuvre civilisatrice, et non que les progrès de la technique soient dénués de valeur pour « l'économie » de notre bonheur. On serait, en effet, tenté de soulever cette objection : n'est-ce donc point pour moi un gain positif de plaisir, un accroissement non équivoque de mon sentiment de bonheur, que de pouvoir entendre à volonté la voix de mon enfant qui habite à des centaines de kilomètres, de pouvoir apprendre sitôt après son débarquement que mon ami s'est bien tiré de sa longue et pénible traversée ? Est-il donc insignifiant que la médecine ait réussi à réduire la mortalité infantile et, en une si extraordinaire mesure, les dangers d'infection de l'accouchée ; ou même encore à prolonger d'un nombre considérable d'années la durée moyenne de la vie de l'homme civilisé ? À de tels bienfaits, dont nous sommes redevables à cette ère pourtant si décriée de progrès scientifiques et techniques, on pourrait en ajouter toute une série, mais..., mais voici que s'élève la voix pessimiste de la critique ! La plupart de ces allégeances, insinue-t-elle, sont du même ordre que ce « plaisir à bon marché » prôné par l'anecdote connue : le procédé consiste à exposer au froid sa jambe nue, hors du lit, pour avoir ensuite le « plaisir » de la remettre au chaud. Sans les chemins de fer, qui ont supprimé la distance, nos enfants n'eussent jamais quitté leur ville natale, et alors qu'y eût-il besoin de téléphone pour entendre leur voix ? Sans la navigation transatlantique, mon ami n'aurait point entrepris sa traversée, et je me serais passé de télégraphe pour me rassurer sur son sort. À quoi bon enrayer la mortalité infantile si précisément cela nous impose une retenue extrême dans la procréation, et si en fin de compte nous n'élevons pas plus d'enfants qu'à l'époque où l'hygiène n'existait pas, alors que d'autre part se sont ainsi compliquées les conditions de notre vie sexuelle dans le mariage et que se trouve vraisemblablement contrariée l'action bienfaisante de la sélection naturelle ? Que nous importe enfin une longue vie, si elle nous accable de tant de peines, si elle est tellement pauvre en joies et

tellement riche en souffrance que nous saluons la mort comme une heureuse délivrance ?

Il semble certain que nous ne nous sentons point à l'aise dans notre civilisation actuelle, mais il est très difficile de juger si, et à quel point, les hommes de jadis se sont sentis plus heureux, et alors d'apprécier le rôle joué par les conditions de leur civilisation. Nous aurons toujours la tendance à concevoir la misère de façon objective, autrement dit à nous transporter en pensée, tout en conservant nos exigences et notre sensibilité propre, dans les conditions des anciennes cultures pour nous demander alors quelles chances de bonheur ou de malheur nous auraient ainsi été offertes. Cette manière de considérer les choses, en apparence objective, en tant qu'elle fait abstraction des variations de la sensibilité subjective, est naturellement aussi subjective que possible, car elle substitue notre disposition d'esprit à toutes les autres à nous inconnues. Le bonheur est cependant une chose éminemment subjective. Quelque horreur que nous inspirent certaines situations, celle par exemple du galérien antique, ou du paysan de la guerre de Trente ans, ou de la victime de la sainte Inquisition, ou du Juif exposé au pogrom, il nous est tout de même impossible de nous mettre à la place de ces malheureux, de deviner les altérations que divers facteurs psychiques ont fait subir à leurs facultés de réceptivité à la joie et à la souffrance. Parmi ces facteurs, citons l'état originel d'insensibilité hébétée, l'abrutissement progressif, le renoncement à tout espoir, enfin les diverses manières grossières ou raffinées de s'étourdir. En cas de douleur extrême, certains mécanismes psychiques de protection contre la souffrance peuvent aussi entrer en jeu. Mais il me semble vain de continuer d'approfondir cet aspect du problème.

Le moment est venu de considérer l'essence de cette civilisation dont la valeur, en tant que dispensatrice du bonheur, a été révoquée en doute. Nous n'allons pas exiger une formule qui la définisse en peu de mots avant même d'avoir tiré de son examen

quelque clarté. Il nous suffira de redire [17] que le terme de civilisation [18] désigne la totalité des œuvres et organisations dont l'institution nous éloigne de l'état animal de nos ancêtres et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux. Pour plus de clarté nous examinerons l'un après l'autre les traits de la civilisation tels qu'ils apparaissent dans les collectivités humaines. Nous nous laisserons guider sans réserve au cours de cet examen par le langage usuel ou, comme on dit aussi, par le « sentiment linguistique », certain en cela de faire droit à ces intuitions profondes qui se refusent aujourd'hui encore à toute traduction en mots abstraits.

L'entrée en matière est aisée ; nous admettons comme civilisées toutes les activités et valeurs utiles à l'homme pour assujettir la terre à son service et pour se protéger contre la puissance des forces de la nature : c'est l'aspect de la civilisation le moins douteux. Afin de remonter assez haut, nous citerons à titre de premiers faits culturels l'emploi d'outils, la domestication du feu, la construction d'habitations. Parmi ces faits, le second s'arroge une place éminente en tant que conquête tout à fait extraordinaire et sans précédent [19]. Les autres ouvrirent à l'homme une voie dans laquelle depuis lors il s'est engagé toujours plus avant, et les mobiles qui l'y poussaient sont d'ailleurs faciles à deviner. Grâce à tous ses instruments, l'homme perfectionne ses organes - moteurs aussi bien que sensoriels -, ou bien élargit considérablement les limites de leur pouvoir. Les machines à moteur le munissent de forces gigantesques aussi faciles à diriger à son gré que celles de ses muscles ; grâce au navire et à l'avion, ni l'eau ni l'air ne peuvent entraver ses déplacements. Avec les lunettes, il corrige les défauts des lentilles de ses yeux ; le télescope lui permet de voir à d'immenses distances, et le microscope de dépasser les limites étroites assignées à sa vision par la structure de sa rétine. Avec l'appareil photographique, il s'est

17 Cf. Freud*, L'avenir d'une illusion,* trad. par Marie BONAPARTE, Paris, 1932.

18 Dans le texte allemand : « Kultur ». (N. d. T.)

assuré un instrument qui fixe les apparences fugitives, le disque du gramophone lui rend le même service quant aux impressions sonores éphémères ; et ces deux appareils ne sont au fond que des matérialisations de la faculté qui lui a été donnée de se souvenir, autrement dit de sa mémoire. À l'aide du téléphone, il entend loin, à des distances que les contes eux-mêmes respecteraient comme infranchissables. À l'origine, l'écriture était le langage de l'absent, la maison d'habitation, le substitut du corps maternel, cette toute première demeure dont la nostalgie persiste probablement toujours, où l'on était en sécurité et où l'on se sentait si bien.

On dirait un conte de fées ! Et cependant, elles sont la réalisation directe de tous - non de la plupart des souhaits forgés dans les contes, ces œuvres dont grâce à sa science et à sa technique l'homme a su enrichir cette Terre où il est apparu tout d'abord

19 Des données analytiques incomplètes et d'interprétation incertaine, il est vrai, autorisent pourtant une hypothèse qui paraîtra extravagante touchant l'origine de ce haut fait humain. Les choses se seraient passées comme si l'homme primitif avait pris l'habitude, chaque fois qu'il se trouvait en présence du feu, de satisfaire à cette occasion un désir infantile : celui de l'éteindre par le jet de son urine. Quant à l'interprétation phallique originelle de la flamme s'élevant et s'étirant dans les airs, il ne peut subsister aucun doute, trop de légendes en font foi. L'extinction du feu par la miction - procédé auquel recourent encore ces tardifs enfants de géants que sont Gulliver à Lilliput et le Gargantua de Rabelais répondait ainsi à une sorte d'acte sexuel avec un être masculin, à une manifestation agréable de puissance virile au cours d'une sorte de « joute » homosexuelle. Celui qui renonça le premier à cette joie et épargna le feu était alors à même de l'emporter avec lui et de le soumettre à son service. En étouffant le feu de sa propre excitation sexuelle, il avait domestiqué cette force naturelle qu'est la flamme. Ainsi, cette grande acquisition culturelle serait la récompense d'un renoncement à une pulsion. En second lieu la femme aurait été choisie comme gardienne du feu capté et conservé au foyer domestique pour la raison que sa constitution anatomique lui interdisait de céder à la tentation de l'éteindre. Il y a lieu de relever aussi le rapport si constant qui existe, comme l'expérience analytique en témoigne, entre l'ambition, le feu, et l'érotique urétrale.

comme une chétive créature proche de l'animal, où chaque rejeton de sa race doit encore faire son entrée à l'état de nourrisson totalement impuissant *O inch of nature*[20] *!* Et l'homme peut à bon droit les considérer comme des conquêtes de la civilisation. Il s'était fait depuis longtemps un idéal de la toute-puissance et de l'omniscience, et il l'incarnait en ses dieux. Il leur attribuait tout ce qui lui demeurait inaccessible, ou lui était interdit. On peut donc dire que ces divinités étaient des « idéals culturels ». Maintenant qu'il s'est considérablement rapproché de cet idéal, il est devenu lui-même presque un dieu. Mais seulement, en vérité, à la manière dont les humains savent en général atteindre à leurs types de perfection, c'est-à-dire incomplètement : sur certains points pas du tout, sur d'autres à moitié. L'homme est devenu pour ainsi dire une sorte de « dieu prothétique », dieu certes admirable s'il revêt tous ses organes auxiliaires, mais ceux-ci n'ont pas poussé avec lui et lui donnent souvent bien du mal. Au reste, il est en droit de se consoler à l'idée que cette évolution ne prendra précisément pas fin avec l'an de grâce 1930 [21]. L'avenir lointain nous apportera, dans ce domaine de la civilisation, des progrès nouveaux et considérables, vraisemblablement d'une importance impossible à prévoir ; ils accentueront toujours plus les traits divins de l'homme. Dans l'intérêt de notre étude, nous ne voulons toutefois point oublier que, pour semblable qu'il soit à un dieu, l'homme d'aujourd'hui ne se sent pas heureux.

Ainsi nous reconnaissons le niveau culturel élevé d'un pays quand nous constatons que tout y est soigneusement cultivé et efficacement organisé pour l'exploitation de la terre par l'homme, et que la protection de celui-ci contre les forces naturelles est assurée ; en un mot que tout y est ordonné en vue de ce qui lui est utile. En

20 Oh, pauvre poucet de la nature ! Wilkins George *The painfully Adventures of Pericles Prince of Tyre*, 1608, chap VII). Paroles adressées par Périclès à sa fille qui vient de naître.

21 Année où parut l'ouvrage. (N. d. T.)

pareil pays, les fleuves aux crues menaçantes verraient leur cours régularisé, et les eaux disponibles amenées par des canaux aux points où elles feraient défaut. Le sol serait cultivé avec soin et l'on y sèmerait des plantes appropriées à sa nature ; les richesses minérales extraites assidûment du sous-sol y seraient employées à la fabrication des instruments ou des outils indispensables. Les moyens de communication y seraient abondants, rapides et sûrs, les bêtes sauvages et dangereuses exterminées, l'élevage prospère. Mais nous réclamons davantage à la civilisation et nous souhaitons voir encore ces mêmes pays satisfaire dignement à d'autres exigences. En effet, nous n'hésitons pas à saluer aussi comme un indice de civilisation - tout comme si nous voulions maintenant désavouer notre première thèse - ce souci que prennent les hommes de choses sans utilité aucune ou même en apparence plutôt inutiles ; quand par exemple nous voyons dans une ville les jardins publics, ces espaces qui, en tant que réservoirs d'air et terrains de jeu, lui sont nécessaires, ornés par surcroît de parterres fleuris, ou encore les fenêtres des maisons parées de vases de fleurs. Cet « inutile » dont nous demandons à la civilisation de reconnaître tout le prix n'est autre chose, on s'en rend compte immédiatement, que la beauté. Nous exigeons de l'homme civilisé qu'il honore la beauté partout où il la rencontre dans la nature, et que des mains mettent toute leur habileté à en parer les choses. Il s'en faut que nous ayons épuisé la liste des requêtes que nous présentons à la civilisation. Nous désirons voir encore les signes de la propreté et de l'ordre. Nous ne nous faisons pas une haute idée de l'urbanisme d'une ville de province anglaise, au temps de Shakespeare, quand nous lisons que devant la porte de sa maison paternelle, à Stratford, s'élevait un gros tas de fumier. Nous nous indignons et parlons de « barbarie », c'est-à-dire l'opposé de civilisation, lorsque nous voyons les chemins du « Wienerwald » [22] jonchés de papiers épars. Toute malpropreté nous semble inconciliable avec l'état civilisé. Nous étendons en outre au

22 Forêts pittoresques à l'entour de Vienne. (N.d.T.)

corps humain nos exigences de propreté, et nous étonnons d'apprendre que le Roi-Soleil en personne dégageait une mauvaise odeur ; enfin nous hochons la tête quand, à Isola Bella, on nous montre la minuscule cuvette dont Napoléon se servait pour sa toilette du matin. Nous n'éprouvons même aucune surprise à entendre dire que l'usage du savon est la mesure directe du degré culturel. Il en est de même de l'ordre qui, tout autant que la propreté, se rattache à l'intervention humaine. Cependant, alors que nous ne pouvons nous attendre à voir régner la propreté au sein de la nature, celle-ci en revanche, si nous voulons bien l'écouter, nous enseigne l'ordre ; l'observation de la grande régularité des phénomènes astronomiques a fourni à l'homme, non seulement un exemple, mais encore les premiers points de repère nécessaires à l'introduction de l'ordre dans sa vie. L'ordre est une sorte de « contrainte à la répétition » qui, en vertu d'une organisation établie une fois pour toutes, décide ensuite quand, où et comment telle chose doit être faite ; si bien qu'en toutes circonstances semblables on s'épargnera hésitations et tâtonnements. L'ordre, dont les bienfaits sont absolument indéniables, permet à l'homme d'utiliser au mieux l'espace et le temps et ménage du même coup ses forces psychiques. On serait en droit de s'attendre qu'il se fût manifesté dès l'origine et de lui-même dans les actes humains ; il est étrange qu'il n'en ait pas été ainsi, bien plus, que l'homme ait montré une tendance naturelle à la négligence, à l'irrégularité, et à l'inexactitude au travail, et qu'il faille tant d'efforts pour l'amener par l'éducation à imiter l'exemple du ciel.

La beauté, la propreté et l'ordre occupent évidemment un rang tout spécial parmi les exigences de la civilisation. Personne ne prétendra que leur importance soit comparable à celle, autrement vitale pour nous, de la domination des forces de la nature, ou à celle d'autres facteurs qu'il nous faudra apprendre à connaître ; et cependant personne ne les reléguerait volontiers au rang

d'accessoires. L'exemple de la beauté, dont nous ne pourrions accepter l'exclusion d'entre les préoccupations de la civilisation, suffit déjà à montrer combien celle-ci n'est point uniquement attentive à l'utile. L'utilité de l'ordre saute aux yeux. Quant à la propreté, il faut considérer que l'hygiène elle aussi l'exige, et il est permis de supposer que cette relation n'était pas complètement étrangère aux hommes, avant même l'application de la science à la prévention des maladies. Le principe de l'utilité n'explique pourtant pas entièrement cette tendance ; il doit entrer en jeu autre chose encore.

Mais nous ne pouvons imaginer de trait plus caractéristique de la civilisation que le prix attaché aux activités psychiques supérieures, productions intellectuelles, scientifiques et artistiques, ni d'indice culturel plus sûr que le rôle conducteur attribué aux idées dans la vie des hommes. Parmi ces idées, les systèmes religieux occupent le rang le plus élevé dans l'échelle des valeurs. J'ai tenté ailleurs de faire la lumière sur leur structure compliquée. À côté d'eux se rangent les spéculations philosophiques, puis enfin ce qu'on peut appeler les « constructions idéales » des hommes, idées d'une éventuelle perfection de l'individu, du peuple ou de l'humanité entière, ou exigences et aspirations qui s'élèvent en eux sur cette base. Le fait que ces créations de l'esprit, loin d'être indépendantes les unes des autres, s'enchevêtrent au contraire étroitement rend fort ardues leur formulation aussi bien que leur dérivation psychologique. Si nous admettons d'une manière très générale que le ressort de toute activité humaine soit le désir d'atteindre deux buts convergents, l'utile et l'agréable [23], il nous faut alors appliquer ce même principe aux manifestations culturelles dont il est ici question, bien que seules parmi elles les activités scientifique et artistique le mettent en évidence. Mais on ne saurait douter que les autres ne correspondent également à des besoins humains très forts, mais qui peut-être ne sont développés que chez une minorité seulement. Ne

23 Dans le texte allemand : gain de plaisir. (N. d. T.)

nous laissons pas non plus égarer par des jugements de valeur portés sur certains de ces idéals ou de ces systèmes religieux et philosophiques. Que l'on cherche à voir en eux la plus haute création de l'esprit humain, ou simplement de déplorables divagations, on est de toute façon obligé de reconnaître que leur existence, plus spécialement leur prédominance, indique un niveau élevé de culture.

Le dernier, mais certes non le moindre trait caractéristique d'une civilisation, apparaît dans la manière dont elle règle les rapports des hommes entre eux. Ces rapports, dits sociaux, concernent les êtres humains envisagés soit comme voisins les uns des autres, soit comme individus appliquant leurs forces à s'entraider, soit comme objets sexuels d'autres individus, soit comme membres d'une famille ou d'un État. Parvenus à ce point, il nous devient particulièrement difficile de discerner ce qu'on entend somme toute par le terme de « civilisé », sans pourtant nous laisser influencer par les exigences définies de l'un ou de l'autre idéal. Peut-être recourra-t-on d'abord à l'explication suivante : l'élément culturel serait donné par la première tentative de réglementation de ces rapports sociaux. Si pareille tentative faisait défaut, ceux-ci seraient alors soumis à l'arbitraire individuel, autrement dit à l'individu physiquement le plus fort qui les réglerait dans le sens de son propre intérêt et de ses pulsions instinctives. Et rien ne serait changé si ce plus fort trouvait plus fort que lui. La vie en commun ne devient possible que lorsqu'une pluralité parvient à former un groupement plus puissant que ne l'est lui-même chacun de ses membres, et à maintenir une forte cohésion en face de tout individu pris en particulier. La puissance de cette communauté en tant que « Droit » s'oppose alors à celle de l'individu, flétrie du nom de force brutale. En opérant cette substitution de la puissance collective à la force individuelle, la civilisation fait un pas décisif. Son caractère essentiel réside en ceci que les membres de la communauté limitent leurs possibilités de plaisir alors que l'individu isolé ignorait toute

restriction de ce genre. Ainsi donc la prochaine exigence culturelle est celle de la « justice », soit l'assurance que l'ordre légal désormais établi ne sera jamais violé au profit d'un seul. Nous ne nous prononcerons pas sur la valeur éthique d'un tel « Droit ». Poursuivant son évolution, la civilisation semble alors s'engager dans une voie où elle tend à ne plus faire du droit l'expression de la volonté d'une petite communauté - caste, classe ou nation -, celle-ci se comportant à son tour, à l'égard d'autres masses de même genre mais éventuellement plus nombreuses, comme un individu prêt à recourir à la force brutale. Le résultat final doit être l'édification d'un droit auquel tous - ou du moins tous les membres susceptibles d'adhérer à la communauté - aient contribué en sacrifiant leurs impulsions instinctives personnelles, et qui d'autre part ne laisse aucun d'eux devenir la victime de la force brutale, à l'exception de ceux qui n'y ont point adhéré.

La liberté individuelle n'est donc nullement un produit culturel. C'est avant toute civilisation qu'elle était la plus grande, mais aussi sans valeur le plus souvent, car l'individu n'était guère en état de la défendre. Le développement de la civilisation lui impose des restrictions, et la justice exige que ces restrictions ne soient épargnées à personne. Quand une communauté humaine sent s'agiter en elle une poussée de liberté, cela peut répondre à un mouvement de révolte contre une injustice patente, devenir ainsi favorable à un nouveau progrès culturel et demeurer compatible avec lui. Mais cela peut être aussi l'effet de la persistance d'un reste de l'individualisme indompté et former alors la base de tendances hostiles à la civilisation. La poussée de liberté se dirige de ce fait contre certaines formes ou certaines exigences culturelles, ou bien même contre la civilisation.

Il ne paraît pas qu'on puisse amener l'homme par quelque moyen que ce soit à troquer sa nature contre celle d'un termite ; il sera toujours enclin à défendre son droit à la liberté individuelle

contre la volonté de la masse. Un bon nombre de luttes au sein de l'humanité se livrent et se concentrent autour d'une tâche unique : trouver un équilibre approprié, donc de nature à assurer le bonheur de tous, entre ces revendications de l'individu et les exigences culturelles de la collectivité. Et c'est l'un des problèmes dont dépend le destin de l'humanité que de savoir si cet équilibre est réalisable au moyen d'une certaine forme de civilisation, ou bien si au contraire ce conflit est insoluble.

En demandant tout à l'heure au sens commun de nous indiquer les traits de la vie humaine méritant le nom de civilisés, nous avons abouti à une impression nette du tableau d'ensemble de la civilisation ; mais, certes, nous n'avons presque rien appris qui ne fût connu de tout le monde. En revanche, nous nous sommes gardés par là de tomber dans le préjugé selon lequel culture équivaudrait à progrès et tracerait à l'homme la voie de la perfection. Ici cependant s'impose à nous une conception propre à orienter différemment notre attention. Le développement de la civilisation nous apparaît comme un processus d'un genre particulier qui se déroule « au-dessus » de l'humanité, et dont pourtant maintes particularités nous donnent le sentiment de quelque chose qui nous serait familier. Ce processus, il nous est possible de le caractériser au moyen des modifications qu'il fait subir aux éléments fondamentaux bien connus que sont les instincts des hommes, instincts dont la satisfaction constitue cependant la grande tâche économique de notre vie.

Un certain nombre de ces instincts se consumeront de telle sorte qu'à leur place surgira quelque chose que nous nommerons chez l'individu une particularité du caractère. L'exemple le plus remarquable de ce mécanisme nous a été fourni par l'érotique anale de l'enfant[24]. L'intérêt primitif attaché par lui à la fonction d'excrétion, à ses organes et à ses produits, se transforme au cours de la croissance en un groupe de qualités bien connues de nous :

24 L'édition de 1995 indique « l'érotisme anal de l'adolescent. »

parcimonie, sens de l'ordre et goût de la propreté. Si elles sont en elles-mêmes de grande valeur et fort bienvenues, elles peuvent néanmoins en s'accentuant acquérir une prépondérance insolite et donner lieu alors à ce qu'on appelle le « caractère anal ». Nous ne savons pas comment cela se passe, mais aucun doute relatif à l'exactitude de cette conception ne subsiste [25]. Or, nous avons vu que l'ordre et la propreté font partie des requêtes essentielles de la civilisation, bien que leur nécessité vitale ne saute pas précisément aux yeux et soit même aussi peu évidente que leur aptitude à constituer des sources de plaisir. Ce point éclairci, la similitude existant entre le processus civilisateur et l'évolution de la libido chez l'individu devait nous frapper immédiatement. D'autres pulsions instinctives seront portées à modifier, en les déplaçant, les conditions nécessaires à leur satisfaction, et à leur assigner d'autres voies, ce qui dans la plupart des cas correspond à un mécanisme bien connu de nous : la *sublimation* (du but des pulsions), mais qui en d'autres cas se sépare de lui. La sublimation des instincts constitue l'un des traits les plus saillants du développement culturel ; c'est elle qui permet aux activités psychiques élevées, scientifiques, artistiques ou idéologiques, de jouer un rôle si important dans la vie des êtres civilisés. À première vue, on serait tenté d'y voir essentiellement la destinée même que la civilisation impose aux instincts. Mais on fera mieux d'y réfléchir plus longtemps. En troisième lieu, enfin, et ce point semble le plus important, il est impossible de ne pas se rendre compte en quelle large mesure l'édifice de la civilisation repose sur le principe du renoncement aux pulsions instinctives, et à quel point elle postule précisément la non-satisfaction (répression, refoulement ou quelque autre mécanisme) de puissants instincts. Ce « renoncement culturel » [26] régit le vaste domaine des rapports

25 Cf. « Caractère et érotique anale », 1908, Freud*, Oeuvres complètes*, t. V, ainsi que les nouvelles et nombreuses contributions de E. Jones, entre autres, sur ce sujet.

sociaux entre humains ; et nous savons déjà qu'en lui réside la cause de l'hostilité contre laquelle toutes les civilisations ont à lutter.

Il imposera à notre investigation scientifique de lourdes tâches et nous aurons bien des points à élucider. Il n'est pas facile de concevoir comment on peut s'y prendre pour refuser satisfaction à un instinct. Cela ne va nullement sans danger ; si on ne compense pas ce refus d'une manière économique, il faut s'attendre à de graves désordres.

Si nous tenons cependant à savoir à quelle valeur peut prétendre notre conception du développement de la civilisation, considéré comme un processus particulier comparable à la maturation normale de l'individu, il devient évidemment nécessaire de nous attaquer à un autre problème et de nous demander tout d'abord à quelles influences ce dit développement doit son origine, comment il est né, et par quoi son cours fut déterminé.

26 Dans le texte, « Kulturversagung », c'est-à-dire plus exactement refus de la civilisation (à laisser l'individu satisfaire ces dits instincts). (N. d. T.)

IV.

Voilà une bien lourde tâche, devant elle, avouons-le, nous perdons courage. Je me bornerai donc à exposer ici le peu que j'ai pu entrevoir.

Lorsqu'il eut découvert qu'au moyen du travail, il avait entre ses mains - au sens propre - l'amélioration de son sort terrestre, l'homme primitif ne put désormais rester indifférent au fait que l'un de ses semblables travaillât avec ou contre lui. Ce semblable prit à ses yeux la valeur d'un collaborateur, et il devenait avantageux de vivre avec lui. Auparavant déjà, aux temps préhistoriques où l'être humain était proche du singe, il avait adopté la coutume de fonder des familles ; et les membres de sa famille furent vraisemblablement ses premiers auxiliaires. On peut supposer que la fondation de celle-ci coïncida avec une certaine évolution du besoin de satisfaction génitale, ce dernier ne se manifestant plus à la manière d'un hôte apparaissant soudain pour ensuite ne plus donner signe de vie de longtemps après son départ, mais comme un locataire qui s'installe à demeure chez l'individu. Par là fut donné au mâle un motif de garder chez lui la femelle ou, d'une façon plus générale, les objets sexuels ; les femelles, de leur côté, ne tenant pas à se séparer de leurs petits, durent dans l'intérêt de ces jeunes êtres dénués de tout secours

rester auprès du mâle plus fort [27]. Au sein de cette famille primitive il nous manque encore un trait essentiel à la civilisation, car l'arbitraire du chef et père était sans limite. J'ai tenté d'indiquer dans *Totem et Tabou* la voie qui conduisait de ce stade familial primitif au suivant, c'est-à-dire au stade où les frères s'allièrent entre eux. Par leur victoire sur le père, ceux-ci avaient fait l'expérience qu'une fédération peut être plus forte que l'individu isolé. La civilisation totémique est basée sur les restrictions qu'ils durent s'imposer pour maintenir ce nouvel état de choses. Les règles du Tabou constituèrent le premier code de « droit ». La vie en commun des

27 En réalité la périodicité du processus sexuel s'est maintenue mais son influence sur l'excitation sexuelle psychique a tourné plutôt en sens contraire. Ce revirement se rattache avant tout à l'effacement du sens de l'odorat dont l'entremise mettait la menstruation en état d'agir sur l'esprit du mâle. Le rôle des sensations olfactives fut alors repris par les excitations visuelles. Celles-ci contrairement à celles-là (les excitations olfactives étant intermittentes) furent à même d'exercer une action permanente. Le tabou de la menstruation résulte de ce « refoulement organique » en tant que mesure contre le retour à une phase surmontée du développement. Tous les autres motifs sont probablement de nature secondaire (Cf. C. D. Daly, Mythologie hindoue et complexe de castration, *Imago*, XIII, 1927). Quand les dieux d'une période de civilisation dépassée sont faits démons, cette transformation est la reproduction à un autre niveau de ce même mécanisme. Cependant le retrait à l'arrière-plan du pouvoir excitant de l'odeur semble être lui-même consécutif au fait que l'homme s'est relevé du sol, s'est résolu à marcher debout, station qui, en rendant visibles les organes génitaux jusqu'ici masqués, faisait qu'ils demandaient à être protégés, et engendrait ainsi la pudeur. Par conséquent le redressement ou la « verticalisation » de l'homme serait le commencement du processus inéluctable de la civilisation. À partir de là un enchaînement se déroule qui, de la dépréciation des perceptions olfactives et de l'isolement des femmes au moment de leurs menstrues, conduisit à la prépondérance des perceptions visuelles, à la visibilité des organes génitaux, puis à la continuité de l'excitation sexuelle, à la fondation de la famille et de la sorte au seuil de la civilisation humaine. Il ne s'agit là que d'une spéculation théorique, mais elle est assez importante pour mériter d'être vérifiée avec exactitude sur les animaux dont les conditions de vie se rapprochent le plus de celles de l'homme.

humains avait donc pour fondement : premièrement la contrainte au travail créée par la nécessité extérieure, et secondement la puissance de l'amour, ce dernier exigeant que ne fussent privés ni l'homme de la femme, son objet sexuel, ni la femme de cette partie séparée d'elle-même qu'était l'enfant. Éros et Ananké sont ainsi devenus les parents de la civilisation humaine dont le premier succès fut qu'un plus grand nombre d'êtres purent rester et vivre en commun. Et comme deux puissances considérables conjuguaient là leur action, on aurait pu espérer que le développement ultérieur s'accomplît sans difficulté et conduisît à une maîtrise toujours plus

De même nous apercevons l'action d'un facteur social évident dans l'effort vers la propreté imposé par la civilisation. Si cet effort a trouvé sa justification après coup dans la nécessité de respecter l'hygiène, il s'est manifesté néanmoins avant que nous en connussions les lois. L'impulsion à être propre procède du besoin impérieux de faire disparaître les excréments devenus désagréables à l'odorat. Nous savons qu'il en est autrement chez les petits enfants, auxquels ils n'inspirent nulle répugnance, mais apparaissent comme précieux en tant que partie d'eux-mêmes détachée de leur corps. L'éducation s'emploie avec une énergie particulière à hâter la venue du stade suivant au cours duquel les excréments doivent perdre toute valeur, devenir objet de dégoût et de répugnance, être donc répudiés. Pareille dépréciation serait impossible si leur forte odeur ne condamnait pas ces matières retirées au corps à partager le sort réservé aux impressions olfactives après que l'être se fut relevé du sol. Ainsi donc l'érotique anale succombe la première à ce « refoulement organique » qui ouvrit la voie à la civilisation. Le facteur social, lequel se charge d'infliger à l'érotique anale de nouvelles transformations, se traduit dans ce fait qu'en dépit de tous les progrès accomplis par l'homme au cours de son développement, l'odeur de ses propres excréments ne le choque guère, alors que seule le choque celle des excréments d'autrui. L'individu malpropre, c'est-à-dire celui qui ne se cache pas de ses excréments, offense donc autrui, lui refuse tout égard ; cette même signification s'applique d'ailleurs aux injures les plus courantes et les plus grossières. De même cet usage injurieux du nom du plus fidèle ami de l'homme parmi les animaux serait incompréhensible si deux particularités ne faisaient encourir au chien le mépris de l'humanité qu'il soit tout d'abord un « animal olfactif » ne craignant pas les excréments qu'il n'ait point honte ensuite de ses fonctions sexuelles.

parfaite du monde extérieur, ainsi qu'à un accroissement progressif du nombre des membres englobés dans la communauté. Il n'est pas facile de comprendre non plus comment cette même civilisation aurait pu faire autrement que de rendre heureux ses ressortissants.

Avant d'examiner d'où le mal peut venir, et pour combler une lacune laissée dans un précédent développement, revenons à cette notion de l'amour admis comme l'un des fondements de la civilisation. Nous avons signalé plus haut ce fait d'expérience que l'amour sexuel (génital) procure à l'être humain les plus fortes satisfactions de son existence et constitue pour lui à vrai dire le prototype de tout bonheur ; et nous avons dit que de là à rechercher également le bonheur de la vie dans le domaine des relations sexuelles et à placer l'érotique génitale au centre de cette vie, il aurait dû n'y avoir qu'un pas. Nous ajoutions qu'en s'engageant dans cette voie on se rendait ainsi, et de la manière la plus inquiétante, dépendant d'une partie du monde extérieur, à savoir de l'objet aimé, et que l'on était exposé à une douleur intense du fait de son dédain ou de sa perte s'il était infidèle ou venait à mourir. C'est pourquoi les sages de tous les temps ont déconseillé cette voie avec tant d'insistance ; mais en dépit de leurs efforts, elle n'a rien perdu de son attrait pour un grand nombre des enfants des hommes.

Il est réservé à une faible minorité d'entre eux, grâce à leur constitution, d'atteindre tout de même au bonheur par la voie de l'amour, mais pour cela il est indispensable de faire subir à la fonction amoureuse de vastes modifications d'ordre psychique. Ces sujets se rendent indépendants de l'agrément de l'objet au moyen d'un déplacement de valeur, c'est-à-dire en reportant sur leur propre amour l'accent primitivement attaché au fait d'être aimé ; ils se protègent contre la perte de la personne aimée en prenant pour objets de leur amour non plus des êtres déterminés mais tous les êtres humains en égale mesure ; ils évitent enfin les péripéties et les déceptions inhérentes à l'amour génital en se détournant de son but

sexuel et en transformant les pulsions instinctives en un sentiment à « but inhibé ». La vie intérieure qu'ils se créent par ces moyens, cette manière tendre, égale et détendue de sentir, inaccessible aussi à toute influence, n'a plus beaucoup de ressemblance extérieure, bien qu'elle en procède pourtant, avec la vie amoureuse génitale, ses agitations et ses orages. Saint François d'Assise est peut-être celui qui est allé le plus loin dans cette voie, voie qui conduit à l'utilisation complète de l'amour aux fins du sentiment de bonheur intérieur. Si nous reconnaissons dans ce procédé l'une des techniques destinées à réaliser le principe du plaisir, d'autres l'ont très souvent rattaché à la religion ; car principe du plaisir et religion pourraient bien se rejoindre en ces régions lointaines où l'on néglige de différencier le Moi des objets, et ceux-ci les uns des autres. Une conception éthique, dont les motifs profonds nous deviendront bientôt évidents, voudrait voir dans cette disposition à l'amour universel pour l'humanité et le monde, l'attitude la plus élevée que l'être humain puisse adopter. Ici déjà, nous ne voudrions plus garder par-devers nous deux réserves capitales : en premier lieu, un amour qui ne fait pas de choix nous semble perdre une partie de sa propre valeur en tant qu'il se montre injuste envers son objet ; en second lieu, les êtres humains ne sont pas tous dignes d'être aimés.

Cet amour qui fonda la famille continue d'exercer son empire au sein de la civilisation aussi bien sous sa forme primitive, en tant que ne renonçant pas à la satisfaction sexuelle directe, que sous sa forme modifiée en tant que tendresse inhibée quant au but. Il perpétue sous ces deux formes sa fonction qui est d'unir les uns aux autres un plus grand nombre d'êtres humains et de les unir de façon plus énergique que ne réussit à le faire l'intérêt d'une communauté fondée sur le travail. L'imprécision avec laquelle le langage use du terme « amour » est justifiée du point de vue génétique. On nomme amour la relation entre l'homme et la femme qui en raison de leurs besoins sexuels ont fondé une famille, mais amour aussi les

sentiments positifs existant au sein de la famille entre parents et enfants, entre frères et sœurs, bien que nous devions dépeindre ces dernières relations comme amour inhibé quant au but, soit comme tendresse. Mais à l'origine, cet amour inhibé était justement des plus sensuels et il l'est demeuré dans l'inconscient des hommes. Pleinement sensuel ou inhibé, et débordant le cadre de la famille, l'amour va s'emparer sous ses deux formes d'objets jusqu'ici étrangers, et établir avec eux de nouvelles liaisons : génital, il conduit à la formation de nouvelles familles ; inhibé quant au but, à des « amitiés » qui importent fort à la civilisation parce qu'elles échappent à maintes restrictions frappant le premier, par exemple à son exclusivité. Cependant, au cours de l'évolution, le rapport entre l'amour et la civilisation cesse d'être univoque : le premier, d'une part, combat les intérêts de la seconde, laquelle, d'autre part, le menace de douloureuses limitations.

Cette hostilité réciproque semble inévitable ; mais il n'est pas facile d'en distinguer d'emblée la raison profonde. Elle se manifeste tout d'abord sous forme d'un conflit entre la famille et la communauté plus vaste à laquelle appartient l'individu. Nous avons déjà constaté que l'un des principaux efforts de la civilisation tendait à agglomérer les humains en de grandes unités. Mais la famille ne veut pas lâcher l'individu. Ses membres seront d'autant plus souvent disposés à s'isoler de la société, il leur sera d'autant plus difficile d'entrer dans le grand cercle de la vie, que seront plus serrés les liens qui les unissent entre eux. Le mode de vie en commun le plus ancien au point de vue phylogénique, le seul régnant aussi pendant l'enfance de l'individu, résiste à se laisser « relever » par le mode civilisé plus tardivement acquis. Le détachement de la famille devient pour chaque adolescent une tâche, tâche que la société l'aide souvent à remplir au moyen des rites de puberté et d'initiation. On gagne l'impression qu'il s'agit là de difficultés inhérentes à tout

développement psychique ; au fond, à tout développement organique également.

De plus, les femmes ne tardent pas à contrarier le courant civilisateur ; elles exercent une influence tendant à la ralentir et à l'endiguer. Et pourtant ce sont ces mêmes femmes qui, à l'origine, avaient établi la base de la civilisation grâce aux exigences de leur amour. Elles soutiendront les intérêts de la famille et de la vie sexuelle alors que l’œuvre civilisatrice, devenue de plus en plus l'affaire des hommes, imposera à ceux-ci des tâches toujours plus difficiles et les contraindra à sublimer leurs instincts, sublimation à laquelle les femmes sont peu aptes. Comme l'être humain ne dispose pas d'une quantité illimitée d'énergie psychique, il ne peut accomplir ses tâches qu'au moyen d'une répartition opportune de sa libido. La part qu'il en destine à des objectifs culturels, c'est surtout aux femmes et à la vie sexuelle qu'il la soustrait ; le contact constant avec d'autres hommes, la dépendance où le tiennent les rapports avec eux, le dérobent à ses devoirs d'époux et de père. La femme, se voyant ainsi reléguée au second plan par les exigences de la civilisation, adopte envers celle-ci une attitude hostile.

La civilisation pour sa part ne tend évidemment pas moins à restreindre la vie sexuelle qu'à accroître la sphère culturelle. Dès sa première phase, la phase du totémisme, ses statuts comportent l'interdiction du choix incestueux de l'objet, soit la mutilation la plus sanglante peut-être imposée au cours du temps à la vie amoureuse de l'être humain. De par les tabous, les lois et les mœurs, on établira de nouvelles restrictions frappant aussi bien les hommes que les femmes. Mais toutes les civilisations ne vont pas aussi loin sur cette voie ; la structure économique de la société exerce également son influence sur la part de liberté sexuelle qui peut subsister. Nous savons bien que sur ce point la civilisation se plie aux nécessités économiques puisqu'elle doit soustraire à la sexualité, pour l'utiliser à ses fins, un fort appoint d'énergie psychique. Elle adopte là un

comportement identique à celui d'une tribu ou d'une classe de population qui en exploite et en pille une autre après l'avoir soumise. La crainte de l'insurrection des opprimés incite à de plus fortes mesures de précaution. Notre civilisation européenne occidentale a atteint, comme elle nous le montre, un point culminant dans cette évolution. Mais si elle commence par interdire sévèrement toute manifestation de la sexualité infantile, ce premier acte est psychologiquement tout à fait justifié, car l'endiguement des brûlants désirs sexuels de l'adulte n'a aucune chance d'aboutir s'il n'a pas été amorcé pendant l'enfance par un travail préparatoire. Ce qui, en revanche, ne se justifie en aucune manière, c'est que la société civilisée soit allée jusqu'à nier ces phénomènes si frappants et si faciles à démontrer. Le choix d'un objet par un individu venu à maturité sexuelle sera limité au sexe opposé, la plupart des satisfactions extragénitales seront prohibées en tant que perversions. Toutes ces interdictions traduisent l'exigence d'une vie sexuelle identique pour tous ; cette exigence, en se mettant au-dessus des inégalités que présente la constitution sexuelle innée ou acquise des êtres humains, retranche à un nombre appréciable d'entre eux le plaisir érotique et devient ainsi la source d'une grave injustice. Le succès de ces mesures restrictives pourrait consister alors en ceci que l'intérêt sexuel tout entier, du moins chez les sujets normaux dont la constitution ne s'opposerait pas à pareille réaction, se précipitât sans subir de déperdition dans les « canaux » laissés ouverts. Mais la seule chose demeurée libre et échappant à cette proscription, c'est-à-dire l'amour hétérosexuel et génital, tombe sous le coup de nouvelles limitations imposées par la légitimité et la monogamie. La civilisation d'aujourd'hui donne clairement à entendre qu'elle admet les relations sexuelles à l'unique condition qu'elles aient pour base l'union indissoluble, et contractée une fois pour toutes, d'un homme et d'une femme ; qu'elle ne tolère pas la sexualité en tant que source autonome de plaisir et n'est disposée a

l'admettre qu'à titre d'agent de multiplication que rien jusqu'ici n'a pu remplacer.

C'est là naturellement aller à l'extrême. Chacun sait que ce plan s'est révélé irréalisable, fût-ce pour une courte durée. Seuls les débiles ont pu s'accommoder d'une si large emprise sur leur liberté sexuelle ; quant aux natures plus fortes, elles ne s'y sont prêtées que sous la condition de l'octroi d'une compensation dont il sera question plus loin. La société civilisée s'est vue obligée de fermer les yeux sur maintes dérogations que, fidèle à ses statuts, elle aurait dû poursuivre. D'autre part, évitons de verser dans l'erreur contraire en admettant qu'une telle attitude de la part d'une civilisation soit complètement inoffensive puisqu'elle ne remplit pas toutes ses intentions. La vie sexuelle de l'être civilisé est malgré tout gravement lésée ; elle donne parfois l'impression d'une fonction à l'état d'involution, comme paraissent l'être en tant qu'organes nos dents et nos cheveux. On est vraisemblablement en droit d'admettre qu'elle a sensiblement diminué d'importance en tant que source de bonheur, en tant par conséquent que réalisation de notre objectif vital [28]. On croit parfois discerner que la pression civilisatrice ne serait pas seule en cause ; de par sa nature même, la fonction sexuelle se refuserait quant à elle à nous accorder pleine satisfaction et nous contraindrait à suivre d'autres voies. Peut-être est-ce là une erreur ? Il est difficile de se prononcer [29].

28 Parmi les œuvres de cet esprit fin qu'est l'écrivain anglais John Galsworthy, et dont la valeur est universellement reconnue de nos jours, une nouvelle m'avait autrefois beaucoup plu. Elle s'intitule *Le pommier* et montre de façon pénétrante comment il n'est plus place, dans notre vie civilisée d'aujourd'hui, pour l'amour simple et naturel de deux êtres humains.

V.

29 Voici quelques remarques à l'appui de cette hypothèse. L'homme est lui aussi un animal doué d'une disposition non équivoque à la bisexualité. L'individu correspond à une fusion de deux moitiés symétriques dont l'une, de l'avis de plusieurs chercheurs, est purement masculine et l'autre féminine. Il est tout aussi possible que chacune d'elles à l'origine fût hermaphrodite. La sexualité est un fait biologique très difficile à concevoir psychologiquement, bien qu'il soit d'une extraordinaire importance dans la vie psychique. Nous avons coutume de dire : tout être humain présente des pulsions instinctives, besoins ou propriétés autant masculines que féminines ; mais l'anatomie seule, et non pas la psychologie, est vraiment capable de nous révéler le caractère propre du « masculin », ou du « féminin ». Pour cette dernière, l'opposition des sexes s'estompe en cette autre opposition : activité-passivité. Ici c'est alors trop à la légère que nous faisons correspondre l'activité avec la masculinité, la passivité avec la féminité. Car cette correspondance n'est pas sans souffrir d'exceptions dans la série animale. La théorie de la bisexualité demeure très obscure encore et nous devons en psychanalyse considérer comme une grave lacune l'impossibilité de la rattacher à la théorie des instincts. Quoi qu'il en soit, si nous admettons le fait que, dans sa vie sexuelle, l'individu veuille satisfaire des désirs masculins et féminins, nous sommes prêts à accepter aussi l'éventualité qu'ils ne soient pas tous satisfaits par le même objet, et qu'en outre ils se contrecarrent mutuellement dans le cas où l'on n'aurait pas réussi à les disjoindre ni à diriger chacun d'eux dans la voie qui lui est propre. Une autre difficulté provient de ce qu'un appoint direct de tendance agressive s'associe si souvent à la relation érotique entre deux êtres, indépendamment des composantes sadiques propres à cette dernière. À ces complications, l'être aimé ne répond pas toujours par autant de compréhension et de tolérance que cette paysanne toute prête à se plaindre que son mari ne l'aime plus, parce qu'il ne l'a pas battue depuis une semaine.

La pratique de la psychanalyse nous a enseigné que ces privations sexuelles ne sont précisément pas supportées par les gens appelés névropathes. Ceux-ci se procurent dans leurs symptômes des satisfactions substitutives qui, ou bien les font souffrir par elles-mêmes, ou bien deviennent source de souffrance en leur préparant des difficultés avec le milieu ou la société. Ce dernier cas est facile à comprendre, alors que le premier nous propose une nouvelle énigme.

Mais l'hypothèse allant le plus au fond des choses est celle qui se rattache aux remarques exposées dans la note de la page 49. Du fait du redressement vertical de l'être humain et de la dévalorisation du sens de l'odorat, non seulement l'érotique anale, mais bien la sexualité tout entière aurait été menacée de succomber au refoulement organique. De là cette résistance autrement inexplicable à la fonction sexuelle, résistance qui, en en empêchant la satisfaction complète, détourne cette fonction de son but et porte aux sublimations ainsi qu'aux déplacements de la libido. Je sais que Bleuler (La résistance sexuelle, *Revue annuelle d'études psychanalytiques et psychopathologiques (Jahrbuch für psychoanalyt. und psychopathol. Forschungen,*t. V, 1913), a attiré un jour l'attention sur l'existence d'une telle attitude de refus à l'égard de la vie sexuelle. Tous les névropathes, et beaucoup de non-névropathes, sont choqués par le fait que *inter urinas et faeces nascimur* (nous naissons entre les urines et les fèces). Les organes génitaux dégagent aussi de fortes odeurs qui sont intolérables à un grand nombre et les dégoûtent des rapports sexuels. Il s'attesterait ainsi que la racine la plus profonde du refoulement sexuel, dont les progrès vont de pair avec ceux de la civilisation, résidât dans les mécanismes organiques de défense auxquels la nature humaine eut recours, au stade de la station et de la marche debout, en vue de protéger le mode de vie établi par cette nouvelle position contre un retour du mode précédent d'existence animale. C'est là un résultat de recherches scientifiques venant s'accorder de façon curieuse avec les préjugés banals souvent formulés. De toute façon ce ne sont là que suppositions encore incertaines et sans consistance scientifique. N'oublions pas non plus que, malgré l'indéniable dépréciation des sensations de l'odorat, il existe, même en Europe, des peuples qui apprécient hautement la forte odeur des organes génitaux à titre d'excitant sexuel, et ne veulent pas y renoncer. (Voir à ce sujet les constatations auxquelles a donné lieu l'enquête menée par Iwan Bloch dans le domaine du folklore sur : Le sens de l'odorat dans la vie sexuelle, et parues dans divers bulletins annuels de

Or la civilisation, en plus des sacrifices sexuels, en exige encore d'autres.

C'est concevoir le laborieux développement de la civilisation comme une difficulté évolutive d'ordre général, que de le ramener, comme nous l'avons fait, à une manifestation de l'inertie de la libido et à la répugnance de celle-ci à abandonner une position ancienne pour une nouvelle. Nous en restons à peu près au même point en faisant découler l'opposition entre la civilisation et la sexualité du fait que l'amour sexuel est une relation à deux, où un tiers ne saurait qu'être superflu ou jouer le rôle de trouble-fête, alors que la civilisation implique nécessairement des relations entre un grand nombre d'êtres. Au plus fort de l'amour, il ne subsiste aucun intérêt pour le monde ambiant. Les amoureux se suffisent l'un à l'autre, n'ont même pas besoin d'un enfant commun pour être heureux. En aucun cas, l'Éros ne trahit mieux l'essence de sa nature, son dessein de faire un seul être de plusieurs ; mais quand il y a réussi en rendant deux êtres amoureux l'un de l'autre, cela lui suffit et, comme le proverbe en fait foi, il s'en tient là.

Jusqu'ici, nous pouvons fort bien imaginer une communauté civilisée qui serait composée de tels « individus doubles », lesquels rassasiant en eux-mêmes leur libido, seraient unis entre eux par le lien du travail et d'intérêts communs. En pareil cas, la civilisation n'aurait plus lieu de soustraire à la sexualité une somme d'énergie quelconque. Mais un état aussi souhaitable n'existe pas et n'a jamais existé ; la réalité nous montre que la civilisation ne se contente point des seuls modes d'union que nous lui avons attribués jusqu'ici, mais qu'elle veut, en outre, unir entre eux les membres de la société par un lien libidinal ; que, dans ce but, elle s'efforce par tous les moyens de susciter entre eux de fortes identifications et de favoriser toutes les voies susceptibles d'y conduire ; qu'elle mobilise enfin la plus grande quantité possible de libido inhibée quant au but sexuel, afin

l'Anthropophyteia de Friedrich S. Krauss.)

de renforcer le lien social par des relations amicales. Pour réaliser ces desseins, la restriction de la vie sexuelle est indispensable. Mais nous ne voyons absolument pas quelle nécessité entraîne la civilisation dans cette voie et fonde son opposition à la sexualité. Il doit y avoir là un facteur de trouble que nous n'avons pas encore découvert.

Or, parmi les exigences idéales de la société civilisée, il en est une qui peut, ici, nous mettre sur la voie. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », nous dit-elle. Célèbre dans le monde entier, cette maxime est plus vieille à coup sûr que le christianisme, qui s'en est pourtant emparé comme du décret dont il avait lieu de s'estimer le plus fier. Mais elle n'est certainement pas très ancienne. À des époques déjà historiques, elle était encore étrangère aux hommes. Mais adoptons à son égard une attitude naïve comme si nous l'entendions pour la première fois ; nous ne pouvons alors nous défendre d'un sentiment de surprise devant son étrangeté. Pourquoi serait-ce là notre devoir ? Quel secours y trouverions nous ? Et surtout, comment arriver à l'accomplir ? Comment cela nous serait-il possible ? Mon amour est à mon regard chose infiniment précieuse que je n'ai pas le droit de gaspiller sans en rendre compte. Il m'impose des devoirs que je dois pouvoir m'acquitter au prix de sacrifices. Si j'aime un autre être, il doit le mériter à un titre quelconque. (J'écarte ici deux relations qui n'entrent pas en ligne de compte dans l'amour pour son prochain : l'une fondée sur les services qu'il peut me rendre, l'autre sur son importance possible en tant qu'objet sexuel.) Il mérite mon amour lorsque par des aspects importants il me ressemble à tel point que je puisse en lui m'aimer moi-même. Il le mérite s'il est tellement plus parfait que moi qu'il m'offre la possibilité d'aimer en lui mon propre idéal ; je dois l'aimer s'il est le fils de mon ami, car la douleur d'un ami, s'il arrivait malheur à son fils, serait aussi la mienne ; je devrais la partager. En revanche, s'il m'est inconnu, s'il ne m'attire par aucune qualité

personnelle et n'a encore joué aucun rôle dans ma vie affective, il m'est bien difficile d'avoir pour lui de l'affection. Ce faisant, je commettrais même une injustice, car tous les miens apprécient mon amour pour eux comme une préférence ; il serait injuste à leur égard d'accorder à un étranger la même faveur. Or, s'il doit partager les tendres sentiments que j'éprouve sensément pour l'univers tout entier, et cela uniquement parce que tel l'insecte, le ver de terre ou la couleuvre, il vit sur cette terre, j'ai grand-peur que seule une part infime d'amour émane de mon cœur vers lui, et à coup sûr de ne pouvoir lui en accorder autant que la raison m'autorise à en retenir pour moi-même. À quoi bon cette entrée en scène si solennelle d'un précepte que, raisonnablement, on ne saurait conseiller à personne de suivre ?

En y regardant de plus près, j'aperçois plus de difficultés encore. Non seulement cet étranger n'est en général pas digne d'amour, mais, pour être sincère, je dois reconnaître qu'il a plus souvent droit à mon hostilité et même à ma haine. Il ne paraît pas avoir pour moi la moindre affection ; il ne me témoigne pas le moindre égard. Quand cela lui est utile, il n'hésite pas à me nuire ; il ne se demande même pas si l'importance de son profit correspond à la grandeur du tort qu'il me cause. Pis encore : même sans profit, pourvu qu'il y trouve un plaisir quelconque, il ne se fait aucun scrupule de me railler, de m'offenser, de me calomnier, ne fût-ce que pour se prévaloir de la puissance dont il dispose contre moi. Et je peux m'attendre à ce comportement vis-à-vis de moi d'autant plus sûrement qu'il se sent plus sûr de lui et me considère comme plus faible et sans défense. S'il se comporte autrement, s'il a pour moi, sans me connaître, du respect et des ménagements, je suis alors tout prêt à lui rendre la pareille sans l'intervention d'aucun précepte. Certes, si ce sublime commandement était ainsi formulé : « Aime ton prochain comme il t'aime lui-même », je n'aurais alors rien à redire. Mais il est un second commandement qui me paraît plus

inconcevable et déchaîne en moi une révolte plus vive encore. « Aime tes ennemis », nous dit-il. Mais, à la réflexion, j'ai tort de le récuser ainsi comme impliquant une prétention encore plus inadmissible que le premier. Au fond, il revient au même [30].

Ici, je crois entendre s'élever une voix sublime : « C'est justement, me rappelle-t-elle, parce que ton prochain est indigne d'être aimé et qu'il est bien plutôt ton ennemi, que tu dois l'aimer comme toi-même. » Il s'agit là, je le comprends maintenant, d'un cas analogue au *Credo quia absurdum.*

Il est maintenant très vraisemblable, si on lui enjoint de m'aimer comme lui-même, que mon prochain réponde exactement comme moi et me répudie pour les mêmes raisons. Aura-t-il à cela le même droit, ses motifs seront-ils aussi objectifs que les miens ? J'espère que non ; mais, même dans ce cas, il tiendra un raisonnement identique au mien. Toujours est-il qu'il existe dans la conduite des hommes des différences que, sans tenir compte ou en se plaçant au-dessus des conditions dont elles dépendent, l'éthique ramène à deux catégories : celle du « bien » et celle du « mal ». Elles sont irrécusables ; mais tant qu'elles ne seront point supprimées, l'obéissance aux lois éthiques supérieures conservera la signification d'un préjudice porté à la civilisation, car cette obéissance encourage directement la méchanceté. On ne peut s'empêcher, ici, d'évoquer l'incident survenu à la Chambre française lors d'un débat sur la

30 Un grand poète peut se permettre d'exprimer, du moins sur le ton de la plaisanterie, des vérités psychologiques rigoureusement réprouvées. C'est ainsi que H. Heine nous l'avoue : « je suis l'être le plus pacifique qui soit. Mes désirs sont : une modeste cabane avec un toit de chaume, mais dotée d'un bon lit, d'une bonne table, de lait et de beurre bien frais avec des fleurs aux fenêtres ; devant la porte quelques beaux arbres ; et si le bon Dieu veut me rendre tout à fait heureux, qu'il m'accorde de voir à peu près six ou sept de mes ennemis pendus à ces arbres. D'un cœur attendri, je leur pardonnerai avant leur mort, toutes les offenses qu'ils m'ont faites durant leur vie - certes on doit pardonner à ses ennemis, mais pas avant qu'ils soient pendus » (Heine, *Pensées et propos).*

peine de mort. Un partisan de son abolition y souleva par un discours enflammé un tonnerre d'applaudissements qu'une voix surgie du fond de la salle interrompit en s'écriant : *Que messieurs les assassins commencent !* [31].

La part de vérité que dissimule tout cela et qu'on nie volontiers se résume ainsi : l'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui, par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel possibles, mais aussi un objet de tentation. L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus*[32] : qui aurait le courage, en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? En règle générale, cette agressivité cruelle ou bien attend une provocation, ou bien se met au service de quelque dessein dont le but serait tout aussi accessible par des moyens plus doux. Dans certaines circonstances favorables en revanche, quand par exemple les forces morales qui s'opposaient à ses manifestations et jusque-là les inhibaient, ont été mises hors d'action, l'agressivité se manifeste aussi de façon spontanée, démasque sous l'homme la bête sauvage qui perd alors tout égard pour sa propre espèce. Quiconque évoquera dans sa mémoire les horreurs des grandes migrations des peuples, ou de l'invasion des Huns ; celles commises par les fameux Mongols de Gengis Khan ou de Tamerlan, ou celles que déclencha la prise de Jérusalem par les pieux croisés, sans oublier enfin celles de la dernière guerre mondiale, devra s'incliner devant notre conception et en reconnaître le bien-fondé.

31 En français dans le texte. (N. d. T.)

32 L'homme est un loup pour l'homme, Plaute, *Asinaria* (la comédie des ânes).

Cette tendance à l'agression, que nous pouvons déceler en nous-mêmes et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui, constitue le facteur principal de perturbation dans nos rapports avec notre prochain ; c'est elle qui impose à la civilisation tant d'efforts. Par suite de cette hostilité primaire qui dresse les hommes les uns contre les autres, la société civilisée est constamment menacée de ruine. L'intérêt du travail solidaire ne suffirait pas à la maintenir : les passions instinctives sont plus fortes que les intérêts rationnels. La civilisation doit tout mettre en œuvre pour limiter l'agressivité humaine et pour en réduire les manifestations à l'aide de réactions psychiques d'ordre éthique. De là, cette mobilisation de méthodes incitant les hommes à des identifications et à des relations d'amour inhibées quant au but ; de là cette restriction de la vie sexuelle ; de là aussi cet idéal imposé d'aimer son prochain comme soi-même, idéal dont la justification véritable est précisément que rien n'est plus contraire à la nature humaine primitive. Tous les efforts fournis en son nom par la civilisation n'ont guère abouti jusqu'à présent. Elle croit pouvoir prévenir les excès les plus grossiers de la force brutale en se réservant le droit d'en user elle-même envers les criminels, mais la loi ne peut atteindre les manifestations plus prudentes et plus subtiles de l'agressivité humaine. Chacun de nous en arrive à ne plus voir que des illusions dans les espérances mises pendant sa jeunesse en ses semblables, et comme telles à les abandonner ; chacun de nous peut éprouver combien la malveillance de son prochain lui rend la vie pénible et douloureuse. Mais il serait injuste de reprocher à la civilisation de vouloir exclure de l'activité humaine la lutte et la concurrence. Sans doute sont-elles indispensables, mais rivalité n'est pas nécessairement hostilité ; c'est simplement abuser de la première que d'en prendre prétexte pour justifier la seconde.

Les communistes croient avoir découvert la voie de la délivrance du mal. D'après eux, l'homme est uniquement bon, ne

veut que le bien de son prochain ; mais l'institution de la propriété privée a vicié sa nature. La possession des biens confère la puissance à un seul individu et fait germer en lui la tentation de maltraiter son prochain ; celui qui en est dépouillé doit donc devenir hostile à l'oppresseur et se dresser contre lui. Lorsqu'on abolira la propriété privée, qu'on rendra toutes les richesses communes et que chacun pourra participer aux plaisirs qu'elles procurent, la malveillance et l'hostilité qui règnent parmi les hommes disparaîtront. Comme tous les besoins seront satisfaits, nul n'aura plus aucune raison de voir un ennemi en autrui, tous se plieront bénévolement à la nécessité du travail. La critique économique du système communiste n'est point mon affaire, et il ne m'est pas possible d'examiner si la suppression de la propriété privée est opportune et avantageuse [33]. En ce qui concerne son postulat psychologique, je me crois toutefois autorisé à y reconnaître une illusion sans consistance aucune. En abolissant la propriété privée, on retire, certes, à l'agressivité humaine et au plaisir qu'elle procure l'un de ses instruments, et sans doute un instrument puissant, mais non pas le plus puissant. En revanche, on n'a rien changé aux différences de puissance et d'influence dont l'agressivité abuse, non plus qu'à la nature de celle-ci. Car elle n'a pas été créée par la propriété mais régnait de façon presque illimitée en des temps primitifs où cette dernière était encore bien peu de chose ; à peine l'instinct de la propriété a-t-il perdu chez les enfants sa forme anale primitive que déjà l'agression se manifeste chez eux ; elle constitue enfin le sédiment qui se dépose au fond de tous les

33 Celui qui dans sa propre jeunesse a goûté aux misères de la pauvreté, a éprouvé l'insensibilité et l'orgueil des riches, est sûrement à l'abri du soupçon d'incompréhension et de manque de bienveillance à l'égard des efforts tentés pour combattre l'inégalité des richesses et ce qui en découle. En vérité, si cette lutte veut en appeler au principe abstrait, et fondé sur la justice, de l'égalité de tous les hommes entre eux, il serait trop facile de lui objecter que la nature la toute première, par la souveraine inégalité des capacités physiques et mentales réparties aux humains, a commis des injustices contre lesquelles il n'y a pas de remède.

sentiments de tendresse ou d'amour unissant les humains, à l'exception d'un seul peut-être : du sentiment d'une mère pour son enfant mâle. Abolirait-on le droit individuel aux biens matériels, que subsisterait le privilège sexuel, d'où émane obligatoirement la plus violente jalousie ainsi que l'hostilité la plus vive entre des êtres occupant autrement le même rang. Abolirait-on en outre ce dernier privilège en rendant la vie sexuelle entièrement libre, en supprimant donc la famille, cette cellule germinative de la civilisation, que rien ne laisserait prévoir quelles nouvelles voies la civilisation pourrait choisir pour son développement. Il faut, en tout cas, prévoir ceci : quelque voie qu'elle choisisse, le trait indestructible de la nature humaine l'y suivra toujours.

Il n'est manifestement pas facile aux humains de renoncer à satisfaire cette agressivité qui est leur ; ils n'en retirent alors aucun bien-être. Un groupement civilisé plus réduit, c'est là son avantage, ouvre une issue à cette pulsion instinctive en tant qu'il autorise à traiter en ennemis tous ceux qui restent en dehors de lui. Et cet avantage n'est pas maigre. Il est toujours possible d'unir les uns aux autres par les liens de l'amour une plus grande masse d'hommes, à la seule condition qu'il en reste d'autres en dehors d'elle pour recevoir les coups. Je me suis occupé jadis de ce phénomène que justement les communautés voisines et même apparentées se combattent et se raillent réciproquement ; par exemple Espagnols et Portugais, Allemands du Nord et du Sud, Anglais et Écossais, etc. je l'ai appelé « Narcissisme des petites différences », nom qui ne contribue guère à l'éclairer. Or, on y constate une satisfaction commode et relativement inoffensive de l'instinct agressif, par laquelle la cohésion de la communauté est rendue plus facile à ses membres. Le peuple juif, du fait de sa dissémination en tous lieux, a dignement servi, de ce point de vue, la civilisation des peuples qui l'hébergeaient ; mais hélas, tous les massacres de Juifs du Moyen Âge n'ont suffi à rendre cette période plus paisible ni plus sûre aux

frères chrétiens. Lorsque l'apôtre Paul eut fait de l'Amour universel des hommes le fondement de sa communauté chrétienne, la plus extrême intolérance de la part du christianisme à l'égard des non convertis en fut la conséquence inévitable ; intolérance demeurée étrangère aux Romains dont la vie publique et politique n'était point fondée sur l'amour, bien que pour eux la religion fût affaire d'État et que l'État fût tout imprégné de religion. Ce ne fut pas non plus l'œuvre d'un hasard inintelligible si les Germains firent appel à l'antisémitisme pour réaliser plus complètement leur rêve de suprématie mondiale ; et l'on voit comment la tentative d'instauration en Russie d'une civilisation communiste nouvelle trouve son point d'appui psychologique dans la persécution des bourgeois. Seulement, on se demande avec anxiété ce qu'entreprendront les Soviets une fois tous leurs bourgeois exterminés.

Si la civilisation impose d'aussi lourds sacrifices, non seulement à la sexualité mais encore à l'agressivité, nous comprenons mieux qu'il soit si difficile à l'homme d'y trouver son bonheur. En ce sens, l'homme primitif avait en fait la part belle puisqu'il ne connaissait aucune restriction à ses instincts. En revanche, sa certitude de jouir longtemps d'un tel bonheur était très minime. L'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur possible contre une part de sécurité. Mais n'oublions pas que dans la famille primitive le chef seul jouissait d'une pareille liberté de l'instinct ; les autres subissaient en esclaves son oppression. Le contraste entre une minorité profitant des avantages de la civilisation et une majorité privée de ceux-ci était donc, à cette époque reculée du développement humain, poussé à l'extrême. Des renseignements plus exacts sur les mœurs des sauvages actuels nous ont appris qu'il n'y avait nullement lieu d'envier la liberté de leur vie instinctive : ils étaient, en effet, soumis à des restrictions d'un autre ordre, mais plus sévères peut-être que n'en subit le civilisé moderne.

Si nous reprochons à juste titre à notre civilisation actuelle de réaliser aussi insuffisamment un ordre vital propre à nous rendre heureux - ce que pourtant nous exigeons d'elle - ainsi que de laisser subsister tant de souffrances vraisemblablement évitables ; si d'autre part nous nous efforçons, par une critique impitoyable, de découvrir les sources de son imperfection, nous ne faisons, certes, qu'exercer notre bon droit ; et en cela nous ne nous déclarons pas ses ennemis. C'est également notre droit d'espérer d'elle, peu à peu, des changements susceptibles de satisfaire mieux à nos besoins et de la soustraire ainsi à ces critiques. Toutefois, nous nous familiariserons peut-être avec cette idée que certaines difficultés existantes sont intimement liées à son essence et ne sauraient céder à aucune tentative de réforme. Indépendamment des obligations imposées par la restriction des pulsions instinctives, obligations auxquelles nous sommes préparés, nous sommes obligés d'envisager aussi le danger suscité par un état particulier qu'on peut appeler « la misère psychologique de la masse ». Ce danger devient des plus menaçants quand le lien social est créé principalement par l'identification des membres d'une société les uns aux autres, alors que certaines personnalités à tempérament de chefs ne parviennent pas, d'autre part, à jouer ce rôle important qui doit leur revenir dans la formation d'une masse [34]. L'état actuel de l'Amérique fournirait une bonne occasion d'étudier ce redoutable préjudice porté à la civilisation. Je résiste à la tentation de me lancer dans la critique de la civilisation américaine, ne tenant pas à donner l'impression de vouloir moi-même user de méthodes américaines.

34 Cf. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi,* 1920, trad. par S. Jankélévitch, dans *Essais de psychanalyse,* Payot.

VI.

Aucun ouvrage ne m'a donné comme celui-ci l'impression aussi vive de dire ce que tout le monde sait, et d'user de papier et d'encre et, par suite, de mobiliser typographes et imprimeurs pour raconter des choses qui, à proprement parler, vont de soi. Aussi serais-je très heureux, et soulignerais-je volontiers le fait, s'il apparaissait que ces lignes dussent pourtant apporter quelque changement à la théorie psychanalytique des instincts en établissant l'existence d'un instinct agressif, spécial et autonome.

Mais il apparaîtra qu'il n'en va pas ainsi, qu'il s'agit uniquement de mieux saisir une orientation prise à vrai dire depuis longtemps, et d'en tirer de plus amples conséquences. Parmi toutes les notions lentement développées par la théorie analytique, la doctrine des instincts [35] est celle qui donna lieu aux tâtonnements les plus laborieux. Pourtant, elle était une partie si indispensable du tout qu'il fallait bien, dès l'abord, mettre n'importe quoi à sa place. Au début, alors que j'étais plongé dans la plus complète perplexité, la proposition du poète philosophe Schiller énonçant que « la faim et l'amour » règlent le fonctionnement des rouages de ce monde me

35 En allemand « Trieblehre », soit plus exactement théorie des pulsions. Ce dernier terme traduirait mieux la pensée de Freud, et sa conception énergétique de l'instinct ; mais il n'est pas familier au public français. *(N. d. T.)*

fournit un premier point d'appui [36]. La faim pouvait être le représentant de ces pulsions qui veulent conserver l'individu, alors que l'amour tend vers les objets, et que sa fonction principale, favorisée de toute manière par la nature, consiste à conserver l'espèce. Dès l'abord, les « instincts du Moi » et les « instincts objectaux » entraient ainsi en opposition. Pour définir l'énergie de ces derniers, à l'exclusion de tout autre, j'introduisis le terme de *libido.* C'est ainsi que s'établit l'opposition, d'une part, entre les instincts de conservation du Moi et, d'autre part, les instincts libidinaux dirigés vers l'objet, ou pulsions d'amour au sens le plus large. L'une de ces pulsions objectales, la pulsion sadique, se mit en évidence par plusieurs traits saillants, de telle sorte que son but n'était nullement dicté par un amour imbu de tendresse ; qu'en outre, à beaucoup d'égards, elle se rattachait visiblement aux pulsions du Moi, et ne pouvait d'ailleurs dissimuler sa proche parenté avec les instincts de domination dénués d'intention libidinale. Néanmoins, on passa par-dessus ces discordances ; le sadisme appartenait notoirement à la vie sexuelle, le jeu de la cruauté pouvant remplacer celui de la tendresse. La névrose apparaissait comme l'issue d'un combat entre l'intérêt voué à la conservation de soi-même et les exigences de la libido, combat dont le Moi sortait victorieux, mais au prix de vives souffrances et de renoncements.

Chaque psychanalyste devra reconnaître qu'aujourd'hui encore tout cela n'a point l'allure d'une erreur corrigée depuis très longtemps. Mais dès l'instant où notre investigation, marquant en cela un progrès, passa du « refoulé » au « refoulant », des pulsions objectales au Moi, certaines modifications apparurent indispensables. À ce moment, l'introduction du concept du

36 Freud fait ici allusion à un passage connu d'une poésie de Schiller intitulée : *Les philosophes.* Nous transcrirons ces quatre vers comme suit : En attendant que la philosophie soutienne l'édifice du monde, la nature en maintient les rouages par la faim et par l'amour ». *(N. d. T.)*

narcissisme devint décisive, ce terme s'appliquant à la découverte du fait que le « Moi » lui aussi est investi de libido, en serait même le lieu d'origine et dans une certaine mesure en demeurerait le quartier général. Cette libido narcissique peut se tourner vers les objets, passer ainsi à l'état de libido objectale, mais se retransformer ensuite en libido narcissique. Le concept du narcissisme rendit possible la conception analytique de la névrose traumatique, ainsi que de nombre d'affections voisines des psychoses ; il permit même de saisir psychanalytiquement ces dernières. Il n'y avait pas lieu de cesser d'interpréter les névroses de transfert comme des tentatives du Moi de se prémunir contre la sexualité. Cependant, le concept de libido était menacé. Puisque les instincts du Moi étaient eux aussi libidinaux, il parut un instant que la confusion complète entre libido et énergie instinctive en général devenait inévitable, comme auparavant G.-G. Jung l'avait déjà prétendu. Cela n'était pourtant pas satisfaisant ; on gardait malgré tout une arrière-pensée, comme si subsistait la certitude (sans qu'il fût possible encore d'en donner une raison) que les instincts pouvaient ne pas être tous de même nature. Le pas suivant, je le fis dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920) [37], alors que l'automatisme de répétition et le caractère conservateur de la vie instinctive m'eurent frappé pour la première fois. Parti de certaines spéculations sur l'origine de la vie et certains parallèles biologiques, j'en tirai la conclusion qu'à côté de l'instinct qui tend à conserver la substance vivante et à l'agréger en unités toujours plus grandes [38], il devait en exister un autre qui lui fût opposé, tendant à dissoudre ces unités et à les ramener à leur état le plus primitif, c'est-à-dire à l'état anorganique. Donc, indépendamment de l'instinct érotique, existait un instinct de mort ; et leur action conjuguée ou antagoniste permettait d'expliquer les phénomènes de la vie. Mais

37 Dans *Essais de psychanalyse, op. cit. (N. d. T.)*

38 Remarquons à ce propos combien l'inlassable tendance expansive de l'Éros s'oppose à la nature générale si conservatrice des instincts. Cette opposition est frappante et peut nous conduire à poser de nouveaux problèmes.

alors, il n'était pas facile de démontrer l'activité de cet instinct de mort ainsi admis. Les manifestations de l’Éros étaient suffisamment évidentes et bruyantes. On pouvait admettre que l'instinct de mort travaillât silencieusement, dans l'intimité de l'être vivant, à la dissolution de celui-ci, mais cela ne constituait naturellement aucune preuve ; l'idée qu'une partie s'en tourne contre le monde extérieur et devient apparente sous forme de pulsion agressive et destructrice nous fit faire un pas de plus. Ainsi l'instinct de mort eût été contraint de se mettre au service de l’Éros ; l'individu anéantissait alors quelque chose d'extérieur à lui, vivant ou non, au lieu de sa propre personne. L'attitude inverse, c'est-à-dire l'arrêt de l'agression contre l'extérieur, devait renforcer la tendance à l'autodestruction, tendance sans cesse agissante de toutes façons. On pouvait, en même temps, déduire de ce mécanisme typique que les deux espèces d'instincts entraient rarement - peut-être jamais - en jeu isolément, mais qu'ils formaient entre eux des alliages divers au titre très variable, au point de devenir méconnaissables à nos yeux. Dans le sadisme, pulsion dès longtemps reconnue comme composante partielle de la sexualité, on aurait ce genre d'alliage, et tout spécialement riche, de la pulsion d'amour avec la pulsion de destruction ; de même que dans sa contrepartie, le masochisme, un alliage de cette tendance à la destruction, tournée vers l'intérieur, avec la sexualité. Ainsi, cette tendance autrement impossible à percevoir devient précisément sensible et frappante.

L'hypothèse de l'instinct de mort ou de destruction a rencontré de la résistance même au sein des milieux psychanalytiques. Je sais combien est répandue la tendance à attribuer de préférence tout ce qu'on découvre de dangereux et de haineux dans l'amour à une bipolarité originelle qui serait propre à sa nature. Au début, je n'avais défendu qu'à titre d'essai les conceptions ici développées ; mais, avec le temps, elles se sont imposées à moi avec une telle force que je ne puis plus penser autrement. Je veux dire que, du point de

vue théorique, elles sont incomparablement plus fructueuses que n'importe quelles autres ; elles apportent, sans négliger ni forcer les faits, cette simplification vers laquelle nous tendons dans notre travail scientifique. Je reconnais que dans, le sadisme et le masochisme, nous avons toujours vu les manifestations, fortement teintées d'érotisme, de l'instinct de destruction tourné vers l'extérieur ou vers l'intérieur ; mais je ne comprends plus que nous puissions rester aveugles à l'ubiquité de l'agression et de la destruction non érotisées et négliger de leur accorder la place qu'elles méritent dans l'interprétation des phénomènes de la vie. (La soif de destruction, tournée au-dedans, se dérobe, il est vrai, en majeure partie à toute aperception lorsqu'elle n'est pas teintée d'érotisme.) Je me rappelle ma propre résistance à la conception d'un instinct de destruction quand elle se fit jour dans la littérature psychanalytique ; et combien j'y restai inaccessible. Le fait que d'autres aient manifesté cette même répugnance, et la manifestent encore, me surprend moins. Il est vrai que ceux qui préfèrent les contes de fées font la sourde oreille quand on leur parle de la tendance native de l'homme à la « méchanceté », à l'agression, à la destruction, et donc aussi à la cruauté. Dieu n'a-t-il pas fait l'homme à l'image de sa propre perfection ? Et nous n'aimons pas qu'on nous rappelle combien il est difficile de concilier - en dépit des affirmations solennelles de la « Science chrétienne » - l'indéniable existence du mal avec la toute-puissance et la souveraine bonté divines. Le Diable est encore le meilleur subterfuge pour disculper Dieu ; il remplirait là cette même mission de « soulagement économique » que le monde où règne l'idéal aryen fait remplir au juif. Mais là encore on peut tout aussi bien demander compte à Dieu de l'existence du Diable que de celle du mal qu'il incarne. Vu ces difficultés, il convient de conseiller à chacun de s'incliner très bas, et à bon escient, devant la nature profondément morale de l'homme ;

cela l'aidera à gagner la faveur générale et il lui sera pour cela beaucoup pardonné [39].

Le terme de libido peut de nouveau s'appliquer aux manifestations énergétiques de l'Éros pour les distinguer de l'énergie de l'instinct de mort [40]. Il faut le reconnaître, nous n'en saisissons que plus difficilement ce dernier sous la seule forme pour ainsi dire d'un résidu, deviné derrière les manifestations érotiques, et qui nous échappe dès que son alliage avec elles ne le trahit plus. C'est dans le sadisme, où il détourne à son profit la pulsion érotique, tout en donnant satisfaction entière au désir sexuel, que nous distinguons le plus clairement son essence et sa relation avec l'Éros. Mais lorsqu'il entre en scène sans propos sexuel, même dans l'accès le plus aveugle de rage destructrice, on ne peut méconnaître que son assouvissement s'accompagne là encore d'un plaisir narcissique extraordinairement prononcé, en tant qu'il montre au Moi ses vœux anciens de toute-puissance réalisés. Une fois modéré et dompté, et son but pour ainsi dire inhibé, l'instinct de destruction dirigé contre

39 Dans le personnage de Méphistophélès de Goethe, l'identification du principe du mal avec l'instinct de destruction est tout particulièrement convaincante.

Car tout ce qui naît
mérite de périr
....
Ainsi tout ce qu'on nomme communément
Péché, destruction, en un mot le mal,
Est mon propre élément.

Le Diable ensuite appelle son adversaire non pas la Sainteté et le Bien, mais la puissance de création, de multiplication de la vie, que possède la nature, par conséquent : Éros.

De l'air, de l'eau, comme de la terre
S'échappent mille et mille semences
Dans la sécheresse, l'humidité, le chaud, le froid !
Si le feu, mon dernier bien, ne m'était réservé,
Je n'aurais plus rien qui m'appartienne.

40 On pourrait formuler notre conception présente à peu près en ces termes : une part de libido participe à toute manifestation instinctive, mais en celle-ci tout n'est pas libido.

les objets doit permettre au Moi de satisfaire ses besoins vitaux et de maîtriser la nature. Comme, en fait, nous avons eu recours à des arguments théoriques pour admettre son existence, il nous faut concéder qu'elle n'est pas non plus complètement à l'abri d'objections théoriques ; en tout cas, elle nous paraît bien répondre au réel dans l'état actuel de nos connaissances. Les recherches et interprétations à venir apporteront à coup sûr la lumière décisive.

Dans tout ce qui va suivre, je m'en tiendrai donc à ce point de vue que l'agressivité constitue une disposition instinctive primitive et autonome de l'être humain, et je reviendrai sur ce fait que la civilisation y trouve son entrave la plus redoutable. Au cours de cette étude, l'intuition, un moment, s'est imposée à nous que la civilisation est un processus à part se déroulant au-dessus de l'humanité, et nous restons toujours sous l'empire de cette conception. Nous ajoutons maintenant que ce processus serait au service de l'Éros et voudrait, à ce titre, réunir des individus isolés, plus tard des familles, puis des tribus, des peuples ou des nations, en une vaste unité : l'humanité même. Pourquoi est-ce une nécessité ? Nous n'en savons rien ; ce serait justement l'œuvre de l'Éros. Ces masses humaines ont à s'unir libidinalement entre elles ; la nécessité à elle seule, les avantages du travail en commun ne leur donneraient pas la cohésion voulue. Mais la pulsion agressive naturelle aux hommes, l'hostilité d'un seul contre tous et de tous contre un seul s'opposent à ce programme de la civilisation. Cette pulsion agressive est la descendante et la représentation principale de l'instinct de mort que nous avons trouvé à l'œuvre à côté de l'Éros et qui se partage avec lui la domination du monde. Désormais la signification de l'évolution de la civilisation cesse à mon avis d'être obscure : elle doit nous montrer la lutte entre l'Éros et la mort, entre l'instinct de vie et l'instinct de destruction, telle qu'elle se déroule dans l'espèce humaine. Cette lutte est, somme toute, le contenu essentiel de la vie. C'est pourquoi il faut définir cette évolution par cette brève formule : le combat de

l'espèce humaine pour la vie [41]. Et c'est cette lutte de géants que nos nourrices veulent apaiser en clamant « Eiapopeia du ciel ! » [42].

41 Pour préciser, on peut vraisemblablement ajouter : tel qu'il devrait se développer à partir d'un certain événement non découvert encore.

42 Dans le texte : « Eiapopeia vom Himmel », expression empruntée au célèbre poème de H. Heine intitulé *Allemagne* (chant I, strophe 7). Le poète quitte Paris, sa « chère ville », et rentre en Allemagne par un triste jour de novembre. Là, il écoute une jeune joueuse de harpe. « ... Elle chantait la vallée des larmes terrestres où toutes joies s'évanouissent, et l'au-delà, où l'âme transfigurée s'épanouit dans les béatitudes éternelles. Elle chantait l'antique chant du renoncement, l'Eiapopeia du Ciel, avec lequel, quand il pleurniche, on berce le peuple, ce gros bêta... » *(N. d. T.)*

VII.

Pourquoi donc nos frères les animaux ne nous donnent-ils le spectacle d'aucune lutte civilisatrice semblable ? Hélas, nous n'en savons rien. Il est fort probable que certains d'entre eux, les abeilles, les fourmis, les termites, ont lutté des milliers de siècles pour aboutir à ces institutions gouvernementales, à cette répartition des fonctions, à cette limitation de la liberté individuelle que nous admirons aujourd'hui chez eux. Mais notre sentiment intime qu'en aucune de ces républiques d'animaux, en aucun des rôles respectifs départis à leurs sujets, nous ne nous estimerions heureux est un signe caractéristique de notre état actuel. Il se peut que d'autres espèces animales aient trouvé entre les influences du milieu et les instincts en lutte dans leur sein un équilibre temporaire, et qu'ainsi leur développement soit entré dans une période calme. Il est possible que chez l'homme primitif une nouvelle poussée de la libido ait allumé une nouvelle contre-poussée de la pulsion destructrice. Que de questions, ici, à se poser, auxquelles il n'est pas encore de réponse !

Un autre problème nous touche de plus près : à quels moyens recourt la civilisation pour inhiber l'agression, pour rendre inoffensif cet adversaire et peut-être l'éliminer ? Nous avons déjà repéré quelques-unes de ces méthodes mais nous ne connaissons pas encore la plus importante apparemment.

Nous pouvons l'étudier dans l'histoire du développement de l'individu. Que se passe-t-il en lui qui rende inoffensif son désir d'agression ? Une chose bien singulière. Nous ne l'aurions pas devinée et pourtant point n'est besoin de chercher loin pour la découvrir. L'agression est « introjectée », intériorisée, mais aussi, à vrai dire, renvoyée au point même d'où elle était partie : en d'autres termes, retournée contre le propre Moi. Là, elle sera reprise par une partie de ce Moi, laquelle, en tant que « Surmoi », se mettra en opposition avec l'autre partie. Alors, en qualité de « conscience morale », elle manifestera à l'égard du Moi la même agressivité rigoureuse que le Moi eût aimé satisfaire contre des individus étrangers. La tension née entre le Surmoi sévère et le Moi qu'il s'est soumis, nous l'appelons « sentiment conscient de culpabilité » ; et elle se manifeste sous forme de « besoin de punition ». La civilisation domine donc la dangereuse ardeur agressive de l'individu en affaiblissant celui-ci, en le désarmant, et en le faisant surveiller par l'entremise d'une instance en lui-même, telle une garnison placée dans une ville conquise.

L'analyste se fait de la genèse du sentiment de culpabilité une opinion différente de celle qu'en ont, par ailleurs, les psychologues ; mais lui non plus ne peut aisément rendre compte de cette genèse. Tout d'abord, si l'on se demande comment on arrive à éprouver ce sentiment, on reçoit une réponse impossible à réfuter : on a conscience d'être coupable (les gens religieux disent : d'avoir péché) si l'on a commis quelque chose qu'on reconnaît être « mal ». On remarque alors combien l'apport de cette réponse est maigre. Peut-être, après quelque hésitation, ajoutera-t-on : celui-là aussi qui n'a pas commis le mal, mais reconnaît en avoir eu simplement l'intention, peut se tenir pour coupable. Nous poserons alors cette question - pourquoi, en ce cas, considère-t-on l'intention et l'exécution comme équivalentes ? Les deux cas présupposent qu'on a déjà condamné le mal et jugé que sa réalisation devait être exclue.

Comment en arrive-t-on à cette décision ? Nous sommes en droit d'écarter le principe d'une faculté originelle, et pour ainsi dire naturelle, de distinguer le bien du mal. Souvent, le mal ne consiste nullement en ce qui est nuisible et dangereux pour le Moi, mais au contraire en ce qui lui est souhaitable et lui procure un plaisir. Là donc se manifeste une influence étrangère, qui décrète ce qu'on doit appeler le bien et le mal. Comme l'homme n'a pas été orienté vers cette discrimination par son propre sentiment, il lui faut, pour se soumettre à cette influence étrangère, une raison. Elle est facile à découvrir dans sa détresse et sa dépendance absolue d'autrui, et l'on ne saurait mieux la définir qu'angoisse devant le retrait d'amour. S'il lui arrive de perdre l'amour de la personne dont il dépend, il perd du même coup sa protection contre toutes sortes de dangers, et le principal auquel il s'expose est que cette personne toute-puissante lui démontre sa supériorité sous forme de châtiment. Aussi le mal est-il originellement ce pourquoi on est menacé d'être privé d'amour ; et c'est par peur d'encourir cette privation qu'on doit éviter de le commettre. Ainsi donc fort peu importe qu'on l'ait commis ou qu'on ait eu seulement l'intention de le commettre ; dans un cas comme dans l'autre, le danger ne surgit que dès l'instant où l'autorité découvre la chose, et dans les deux cas elle se comporterait semblablement.

On nomme cet état « mauvaise conscience », mais à proprement parler il ne mérite pas ce nom, car à ce stade le sentiment de culpabilité n'est évidemment qu'angoisse devant la perte de l'amour, qu'angoisse « sociale ». Chez le petit enfant il ne peut jamais être autre chose ; mais chez beaucoup d'adultes il ne change guère, hormis le fait que la grande société humaine prendra la place du père ou des deux parents. Aussi, ces adultes ne se permettent, en règle générale, de commettre le mal susceptible de leur procurer un plaisir que s'ils sont certains que l'autorité n'en saura rien ou ne pourra rien leur faire ; seule la crainte d'être

découverts détermine leur angoisse [43]. La société actuelle doit somme toute tenir compte de cet état de choses.

Un grand changement intervient dès le moment où l'autorité est intériorisée, en vertu de l'instauration d'un Surmoi. Alors les phénomènes de conscience (morale) se trouvent élevés à un autre niveau, et l'on ne devrait parler de conscience et de sentiment de culpabilité qu'une fois ce changement opéré [44]. Dès lors l'angoisse d'être découvert tombe aussi, et la différence entre faire le mal et vouloir le mal s'efface totalement, car rien ne peut rester caché au Surmoi, pas même des pensées. Toutefois la gravité réelle de la situation a disparu du fait que l'autorité nouvelle, le Surmoi, n'a aucune raison, croyons-nous, de maltraiter le Moi auquel il est intimement lié. Mais l'influence de sa genèse dont le mode permet au passé, et au dépassé, de survivre en lui se manifeste en ceci qu'au fond tout est resté comme avant, dans l'état primitif Le Surmoi tourmente le Moi pécheur au moyen des mêmes sensations d'angoisse et guette les occasions de le faire punir par le monde extérieur.

À ce second stade du développement, la conscience (morale) présente une particularité qui était encore étrangère au premier, et qu'il n'est pas plus facile d'expliquer. Elle s'y comporte en effet avec d'autant plus de sévérité, et manifeste une méfiance d'autant plus grande, que le sujet est plus vertueux ; si bien qu'en fin de compte ceux-là s'accuseront d'être les plus grands pécheurs qu'elle aura fait avancer le plus loin dans la voie de la sainteté. En quoi la vertu se voit frustrée d'une part des récompenses qui lui sont promises, car le

43 Se rappeler le fameux Mandarin de Rousseau.

44 Que, dans cet exposé sommaire, se trouvent rigoureusement isolés des phénomènes qui en réalité s'accomplissent en prenant des formes intermédiaires successives et qu'il ne s'agisse pas seulement de l'existence du Surmoi, mais aussi de sa force relative et de sa sphère d'influence, tout esprit averti le comprendra et en tiendra compte. Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent de la conscience morale et de la culpabilité est bien connu et à peu près incontesté.

Moi docile et ascétique ne jouit pas de la confiance de son mentor et s'efforce en vain, semble-t-il, de l'obtenir. Mais ici on nous fera volontiers l'objection suivante : ces difficultés, ne les créeriez-vous point par trop artificiellement ? En effet, une conscience plus exigeante et plus vigilante serait justement le trait caractéristique de l'homme moral, et si les saints se donnent pour pécheurs, ils ne le font point sans raison, si l'on considère les tentations, auxquelles ils sont en une si large mesure exposés, de satisfaire leurs pulsions instinctives. Car les tentations, on le sait, ne font que croître dans le renoncement continuel, alors qu'elles se relâchent, pour un temps au moins, si on leur cède à l'occasion. Un autre fait, relevant de ce domaine de l'éthique si riche en problèmes, est que l'adversité, c'est-à-dire le « refus » du monde extérieur, élève à un tel degré dans le Surmoi la puissance de la conscience morale : tant que le sort sourit à l'homme, elle demeure indulgente et passe au Moi bien des choses ; mais qu'un malheur l'assaille, il rentre alors en lui-même, reconnaît ses péchés, raffermit les exigences de sa conscience, s'impose des privations et se punit en s'infligeant des pénitences [45]. Des peuples entiers se sont comportés tout à fait de la même manière et se comportent toujours ainsi. Et cela s'explique aisément si l'on remonte au stade infantile primitif de la conscience, lequel n'est donc pas abandonné après l'introjection de l'autorité dans le Surmoi, mais persiste au contraire à côté et en arrière de celle-ci. Le sort est considéré comme un substitut de l'instance parentale ; si le malheur nous frappe, cela signifie qu'on a cessé d'être aimé par cette autorité toute-puissante. Ainsi menacé de ce retrait d'amour, on se soumet derechef aux parents représentés par le Surmoi, alors que

45 C'est de ce renforcement de la morale par l'adversité que traite Marc Twain dans une savoureuse petite histoire intitulée : *The first melon I ever stole* (ce premier melon que j'ai volé). Il me fut donné d'entendre Marc Twain lui-même raconter cette historiette. Après en avoir énoncé le titre, il s'interrompit et comme en proie à un doute se demanda : Was *it the first ?* C'était tout dire !

dans le bonheur on les négligeait. Ceci devient particulièrement clair quand on ne voit dans le sort, au sens religieux strict, que l'expression de la volonté divine. Le peuple d'Israël s'était considéré comme l'enfant préféré de Dieu, et lorsque le Père tout-puissant fit fondre malheurs sur malheurs sur son peuple élu, ce dernier ne mit pourtant nullement en doute cette préférence, comme il ne douta pas un instant de la puissance et de la justice divines. Mais il engendra d'autre part les prophètes, lesquels lui reprochaient sans cesse ses péchés ; et il tira de son sentiment de culpabilité les règles excessivement rigoureuses de sa religion de prêtres. Remarquons, car le fait est curieux, combien différemment se comporte le primitif ! Quand un malheur l'a frappé, il ne prend pas la faute sur lui ; il la met au contraire sur le compte du fétiche, lequel évidemment n'a pas rempli ses devoirs ; puis il le roue de coups au lieu de se punir lui-même.

Nous connaissons ainsi deux origines au sentiment de culpabilité : l'une est l'angoisse devant l'autorité, l'autre, postérieure, est l'angoisse devant le Surmoi. La première contraint l'homme à renoncer à satisfaire ses pulsions. La seconde, étant donné l'impossibilité de cacher au Surmoi la persistance des désirs défendus, pousse en outre le sujet à se punir. Nous avons vu aussi comment on peut comprendre la sévérité du Surmoi, c'est-à-dire les ordres de la conscience. Elle prolonge tout simplement la sévérité de l'autorité extérieure, qu'elle a relevée de ses fonctions et remplacée en partie. Nous discernons maintenant le rapport existant entre le « renoncement aux pulsions » et le sentiment de culpabilité. À l'origine, le renoncement est bien la conséquence de l'angoisse inspirée par l'autorité externe ; on renonce à des satisfactions pour ne pas perdre son amour. Ceci une fois accompli, on est pour ainsi dire quitte envers elle ; il ne devrait alors subsister aucun sentiment de culpabilité. Mais il en va autrement de l'angoisse devant le Surmoi. Dans ce cas, le renoncement n'apporte pas un secours

suffisant, car le désir persiste et ne peut être dissimulé au Surmoi. Un sentiment de faute réussira par conséquent à naître en dépit du renoncement accompli ; et ceci constitue un grave inconvénient économique de l'entrée en jeu du Surmoi, ou, comme on peut dire aussi, du mode de formation de la conscience morale. Dès lors, le renoncement aux pulsions n'exerce plus aucune action pleinement libératrice, l'abstinence n'est plus récompensée par l'assurance de conserver l'amour, et l'on a échangé un malheur extérieur menaçant - perte de l'amour de l'autorité extérieure et punition de sa part - contre un malheur intérieur continuel, à savoir cet état de tension propre au sentiment de culpabilité.

Ces relations sont si compliquées et si importantes aussi que, malgré les dangers de toute répétition, je voudrais les reprendre d'un autre point de vue. Leur succession dans le temps serait donc la suivante : tout d'abord, renoncement à la pulsion, consécutif à l'angoisse devant l'agression de l'autorité extérieure, angoisse qui repose au fond sur la peur de perdre l'amour, car l'amour protège contre cette agression que constitue la punition ; ensuite, instauration de l'autorité intérieure, renoncement consécutif à l'angoisse devant cette dernière, angoisse morale. Dans le second cas, équation de la mauvaise action et de la mauvaise intention, d'où sentiment de culpabilité et besoin de punition. L'agression par la conscience perpétue l'agression par l'autorité. Jusqu'ici la clarté obtenue est réelle, mais comment faire rentrer dans ce tableau le renforcement de la conscience morale par le malheur (ce renoncement imposé du dehors), ou la rigueur si extraordinaire de celle-ci chez l'être le meilleur et le plus docile ?

Nous avons déjà expliqué ces deux particularités morales, mais vraisemblablement l'impression demeure que ces explications n'ont pas projeté sur elles une lumière complète, ont laissé dans l'ombre certains faits fondamentaux. C'est le lieu d'introduire enfin une conception entièrement propre à la psychanalyse, et totalement

étrangère à la pensée humaine traditionnelle. Elle est de nature à nous faire comprendre pourquoi ce sujet devait nous paraître si embrouillé et si opaque, car elle revient à dire : à l'origine la conscience (ou plus exactement l'angoisse qui deviendra plus tard la conscience) est en fait la cause du renoncement à la pulsion, mais ultérieurement la relation se renverse. Tout renoncement pulsionnel devient alors une source d'énergie pour la conscience, puis tout nouveau renoncement intensifie à son tour la sévérité et l'intolérance de celle-ci ; et si nous pouvions mieux accorder ces notions avec l'histoire du développement de la conscience, tel que nous le connaissons déjà, nous serions tentés de nous rallier à la thèse paradoxale suivante : la conscience est la conséquence du renoncement aux pulsions. Ou bien : ce dernier, à nous imposé du dehors, engendre la conscience, laquelle exige alors de nouveaux renoncements.

Somme toute, la contradiction entre cette thèse et notre précédente proposition sur la genèse de la conscience n'est pas très prononcée, et nous voyons un moyen de la réduire encore. Afin de faciliter cet exposé, prenons l'exemple de l'instinct d'agression, et admettons un instant qu'il s'agisse toujours en l'occurrence d'un renoncement à l'agression. Il faut naturellement considérer cette supposition comme provisoire. L'action exercée sur la conscience par ce renoncement est telle que toute fraction d'agressivité que nous nous abstenons de satisfaire est reprise par le Surmoi et accentue sa propre agressivité (contre le Moi). Cette proposition ne s'accorde pas bien avec cette autre énonçant que l'agressivité initiale de la conscience est une survivance de la sévérité de l'autorité extérieure, et donc qu'elle n'a rien de commun avec le phénomène du renoncement. Mais on peut supprimer cette antinomie en faisant dériver d'une autre source cette première armature agressive du Surmoi, en admettant qu'une agressivité considérable a dû se développer chez l'enfant contre l'autorité qui lui défendait les

premières, mais aussi les plus importantes, satisfactions ; peu importe d'ailleurs le genre de pulsions auxquelles cette autorité défendait expressément de donner libre cours. Force était à l'enfant de renoncer à satisfaire cette agressivité vindicative. C'est pour s'aider à triompher d'une situation si difficile au point de vue économique qu'il recourt aux mécanismes connus de l'identification, qu'il prend ou instaure en lui cette autorité intangible, laquelle devient alors le Surmoi. Celui-ci s'approprie alors toute l'agressivité qu'on eût préféré en tant qu'enfant pouvoir exercer contre l'autorité elle-même. Quant au Moi de l'enfant, il doit s'accommoder du triste rôle de l'autorité ainsi dégradée - du père. Comme il arrive si souvent, la situation est renversée : « Si j'étais le papa et toi l'enfant, comme je te maltraiterais ! » La relation entre Surmoi et Moi est la reproduction, mais renversée par ce désir, de relations ayant réellement existé jadis entre le Moi encore indivis et un objet extérieur. Et ceci est bien typique. La différence essentielle cependant réside en ce que la rigueur originelle du Surmoi n'est point, ou n'est pas tellement, celle qu'on a éprouvée de sa part, et qu'on lui attribuait en propre, mais bien notre propre agressivité tournée contre ce Surmoi. Si cette vue est conforme aux faits, on est réellement en droit de prétendre que la conscience à l'origine provient de la répression d'une agression, et qu'elle se trouve ensuite renforcée par de nouvelles répressions semblables.

Mais alors, à laquelle de ces deux conceptions donner raison ? A l'ancienne qui, du point de vue génétique, nous paraissait inattaquable, ou à la nouvelle qui parfait si opportunément la théorie ? Évidemment, toutes les deux sont justifiées, ce dont témoigne aussi l'observation directe ; elles ne s'opposent pas l'une à l'autre, se rejoignent même en un point, car l'agressivité vengeresse de l'enfant prendra aussi pour mesure l'agression punitive à laquelle il s'attend de la part du père. L'expérience toutefois nous enseigne que la sévérité du Surmoi qu'élabore un enfant ne reflète nullement

la sévérité des traitements qu'il a subis[46]. La première semble indépendante de la seconde, un enfant élevé avec une très grande douceur pouvant élaborer une conscience morale extrêmement rigoureuse. Il serait faux pourtant de vouloir exagérer cette indépendance, car il n'est jamais difficile de se convaincre que la rigueur de l'éducation exerce également une forte influence sur la formation du Surmoi infantile. Nous en arrivons à la conclusion que des facteurs constitutionnels innés et des influences du milieu, de l'ambiance réelle, concourent à cette formation et à la naissance de la conscience. Ce fait n'a rien d'étrange ; il constitue au contraire la condition étiologique générale de tous les processus de cet ordre[47].

On peut dire en outre que si l'enfant riposte par une agressivité intense et une sévérité correspondante du Surmoi aux premières grandes privations instinctuelles, il reproduit en cela une réaction de nature phylogénétique. Sa réaction en effet n'est plus justifiée par les circonstances actuelles, comme elle l'était en revanche aux temps préhistoriques où il avait affaire à un père certainement terrible à qui on avait tout lieu d'attribuer une agressivité extrême. Les divergences entre les deux conceptions de

46 Comme Melanie Klein et d'autres auteurs anglais l'ont relevé avec justesse.

47 Dans son ouvrage intitulé *Psychanalyse de la personnalité totale* (1927), Fr. Alexander a très justement mis en évidence les deux types principaux des méthodes pédagogiques pathogènes : la sévérité excessive et la tendance à gâter l'enfant. Son étude confirme celle d'Aichhorn sur *L'Enfance abandonnée.* Un père « exagérément faible et indulgent donnera occasion à l'enfant de se constituer un Surmoi excessivement sévère, parce qu'un tel enfant, sous l'impression de l'amour dont il est l'objet, n'a d'autre issue que de retourner son agression vers l'intérieur. Chez l'enfant abandonné, élevé sans amour, la tension entre le Moi et le Surmoi tombe, et toute son agression peut se tourner contre l'extérieur. Si donc on fait abstraction d'un facteur constitutionnel conjectural, on est alors en droit d'énoncer que la sévérité de la conscience provient de l'action conjuguée de deux influences vitales : en premier lieu de la privation de satisfactions instinctuelles, laquelle déchaîne l'agressivité ; et en second lieu de l'expérience de l'amour, laquelle fait retourner cette agression à l'intérieur et la transfère au Surmoi.

la genèse de la conscience s'atténuent donc davantage encore si de l'histoire du développement de l'individu on passe à celle du développement de l'espèce. Mais ici surgit une nouvelle et importante différence entre ces deux processus. Nous ne pouvons pas abandonner notre conception de l'origine du sentiment de culpabilité issu du complexe d'œdipe et acquis lors du meurtre du père par les frères ligués contre lui. L'agression ne fut pas alors réprimée, mais bel et bien réalisée - cette même agression dont la répression chez l'enfant doit être la source du sentiment de faute. Aussi ne serais-je pas surpris qu'un lecteur irrité s'écriât ici : « Alors il est tout à fait indifférent d'assassiner son père ou non ; de toute façon on « attrapera » un sentiment de culpabilité ! On peut se permettre d'en douter quelque peu. Ou il est faux que ce sentiment résulte de l'agression réprimée, ou toute cette histoire de meurtre du père est un roman, et les fils des hommes primitifs n'ont pas plus souvent assassiné leurs pères que les fils actuels n'ont coutume de le faire. Du reste, si ce n'est pas un roman, mais un fait historique plausible, nous aurions alors un cas où serait arrivé ce à quoi tout le monde s'attend, c'est-à-dire où l'on se sent coupable parce qu'on a réellement commis une chose dont on ne peut se justifier. Et pour ce cas-là, qui se produit d'ailleurs tous les jours, la psychanalyse nous doit encore une explication. »

Voilà qui est certain, et la question mérite d'être reprise.

Au demeurant, le mystère qui subsiste n'est pas si grand. Si l'on éprouve un sentiment de culpabilité après avoir fait le mal et parce qu'on l'a fait, il conviendrait de l'appeler plutôt *remords*. Il se rapporte uniquement à un acte coupable et présuppose bien entendu une conscience, une prédisposition à se sentir fautif, préexistante à l'accomplissement de cet acte. Pareil remords ne nous sera donc jamais d'aucun secours pour retrouver l'origine de la conscience et du sentiment de culpabilité en général. Dans ces cas quotidiens, il arrive ordinairement qu'un besoin de nature pulsionnelle réussit à se

satisfaire malgré la conscience, dont la puissance aussi a ses limites, et que, grâce à l'affaiblissement naturel du besoin qu'entraîne son assouvissement, le rapport initial des forces en présence se trouve rétabli. La psychanalyse fait donc bien d'écarter de ce débat le cas du sentiment de culpabilité issu du remords, si fréquent qu'il soit et si grande qu'en puisse être l'importance pratique.

Cependant, si le sentiment humain de culpabilité remonte au meurtre du père primitif, c'était bien là un cas de « remords » ; et alors cette antériorité, sur l'acte en question, de la conscience et dudit sentiment ne saurait avoir existé. Quelle fut alors l'origine du remords ? À coup sûr, ce cas doit nous livrer le secret du sentiment de culpabilité et mettre fin à notre embarras. C'est d'ailleurs bien à mon avis ce qui en résulte. Ce remords était le résultat de la toute primitive ambivalence des sentiments à l'égard du père : les fils le haïssaient, mais ils l'aimaient aussi. Une fois la haine assouvie par l'agression, l'amour réapparut dans le remords attaché au crime, engendra le Surmoi par identification avec le père, lui délégua le droit et le pouvoir que détenait celui-ci de punir en quelque sorte l'acte d'agression accompli sur sa personne, et enfin dressa les restrictions destinées à en empêcher le retour. Et comme l'agressivité contre le père se rallumait toujours au sein des générations suivantes, le sentiment de culpabilité lui aussi se maintint et se renforça par le transfert au Surmoi de l'énergie propre de chaque nouvelle agression réprimée. Nous voici maintenant, je pense, parvenus à une clarté parfaite sur deux points : la participation de l'amour à la naissance de la conscience, et l'inévitabilité fatale du sentiment de culpabilité. Il est donc exact que le fait de tuer le père, ou de s'en abstenir, n'est pas décisif ; on doit nécessairement se sentir coupable dans les deux cas, car ce sentiment est l'expression du conflit d'ambivalence, de la lutte éternelle entre l'Éros et l'instinct de destruction ou de mort. Ce conflit s'alluma dès l'instant où s'imposa aux hommes la tâche de vivre en commun. Tant que cette

communauté connaît uniquement la forme familiale, il se manifeste nécessairement dans le complexe d'Œdipe, institue la conscience et engendre le premier sentiment de culpabilité. Lorsque cette communauté tend à s'élargir, ce même conflit persiste en revêtant des formes dépendantes du passé, s'intensifie et entraîne une accentuation de ce premier sentiment. Comme la civilisation obéit à une poussée érotique interne visant à unir les hommes en une masse maintenue par des liens serrés, elle ne peut y parvenir que par un seul moyen, en renforçant toujours davantage le sentiment de culpabilité. Ce qui commença par le père s'achève par la masse. Si la civilisation est la voie indispensable pour évoluer de la famille à l'humanité, ce renforcement est alors indissolublement lié à son cours, en tant que conséquence du conflit d'ambivalence avec lequel nous naissons, et de l'éternelle querelle entre l'amour et le désir de mort. Et peut-être, un jour, grâce à la civilisation, cette tension du sentiment de culpabilité atteindra-t-elle un niveau si élevé que l'individu le trouvera difficile à supporter. On songe ici à l'imprécation saisissante du grand poète contre les « puissances célestes » :

Vous nous introduisez dans la vie ;

Vous infligez au malheureux la culpabilité

Puis vous l'abandonnez à la peine,

Car toute faute s'expie ici-bas [48].

Et il est bien permis de pousser un soupir quand on s'aperçoit qu'il est ainsi donné à certains hommes de faire surgir, véritablement, sans aucune peine, les connaissances les plus profondes du tourbillon de leurs propres sentiments, alors que nous autres, pour y parvenir, devons nous frayer la voie en tâtonnant sans relâche au milieu de la plus cruelle incertitude.

48 Goethe, Les chants du joueur de harpe, dans *Wilhelm Meister.*

VIII.

À la fin d'une excursion pareille, l'auteur doit s'excuser de n'avoir pas été un guide plus habile, de n'avoir su éviter ni parcours arides ni détours difficiles. On peut, sans aucun doute, faire mieux. Aussi vais-je tenter après coup de compenser en partie ces imperfections.

Tout d'abord, je présume avoir donné aux lecteurs l'impression que mes dissertations sur le sentiment de culpabilité dépassent le cadre de cet essai, qu'elles tiennent trop de place, et repoussent à l'arrière-plan les autres aspects du problème qui précisément ne sont pas toujours en liaison intime avec elles. Si ce mémoire en a certes souffert, notre intention toutefois était bien de présenter le sentiment de culpabilité comme le problème capital du développement de la civilisation, et de faire voir en outre pourquoi le progrès de celle-ci doit être payé par une perte de bonheur due au renforcement de ce sentiment [49]. Cette proposition est l'aboutissement de notre étude ; et si elle garde encore une résonance étrange, cela vient probablement de la relation très spéciale, et décidément toujours incomprise, du sentiment de culpabilité avec notre conscient. Dans les cas ordinaires de remords, nous apparaissant comme normaux, il s'impose avec assez de netteté à notre conscient ; n'avons-nous pas coutume, au lieu de « sentiment

49 « C'est ainsi que la conscience fait de nous tous des lâches », Shakespeare, monologue de *Hamlet.*

de culpabilité » *(Schuldgefühl),* d'employer en allemand le terme de « conscience de culpabilité » *(Schuldbewusstsein).* L'étude des névroses, qui nous ouvre les plus précieuses échappées sur la compréhension de l'état normal, nous révèle des situations pleines de contradictions. Dans l'une de ces affections, la névrose obsessionnelle, le sentiment de culpabilité s'impose violemment au conscient, domine le tableau clinique, ainsi que la vie du malade, ne laisse presque plus rien subsister à côté de lui. Mais, dans la plupart des autres cas et formes de névroses, il reste complètement inconscient, sans pour cela produire des effets de moindre importance. Les malades ne nous croient pas quand nous leur attribuons un sentiment de culpabilité « inconscient ». Pour qu'ils nous comprennent, ne fût-ce qu'à moitié, nous leur parlons alors d'un besoin de punition inconscient où se manifeste ce sentiment. Mais il ne faut pas surestimer les rapports existant entre ce dernier et une certaine forme de névrose ; car, dans la névrose obsessionnelle, on rencontre aussi des types de malades qui ne perçoivent pas leur sentiment de culpabilité, ou ne le ressentent comme un malaise douloureux, comme une espèce d'angoisse, qu'au moment précis où ils sont entravés dans l'exécution de certains actes. Sans doute devrait-on en arriver à comprendre toutes ces choses ; le fait est qu'on n'y est pas encore parvenu. Peut-être la remarque sera-t-elle

Le fait de cacher aux jeunes le rôle que la sexualité jouera dans leur vie n'est point la seule faute imputable à l'éducation d'aujourd'hui. Car elle pèche aussi en ne les préparant pas à l'agressivité dont ils sont destinés à être l'objet. En laissant aller la jeunesse au-devant de la vie avec une orientation psychologique aussi fausse, l'éducation ne se comporte pas autrement que si l'on s'avisait d'équiper des gens pour une expédition polaire avec des vêtements d'été et des cartes des lacs italiens. En quoi il s'avère qu'elle abuse des prescriptions éthiques. Leur sévérité serait moins funeste si l'éducation disait : « C'est ainsi que les hommes devraient être pour trouver le bonheur et rendre heureux les autres ; mais il faut prévoir qu'ils ne sont pas ainsi. Au lieu de cela, on laisse croire à l'adolescent que tous les autres hommes obéissent à ces prescriptions, qu'ils sont donc tous vertueux. Et si on le lui laisse croire, c'est pour justifier cette exigence qu'il le devienne aussi. »

ici bienvenue que le sentiment de culpabilité n'est au fond rien d'autre qu'une variante topique de l'angoisse, et que dans ses phases ultérieures il est absolument identique à *l'angoisse devant le Surmoi.* En effet, en ce qui concerne l'angoisse, nous constatons qu'elle offre par rapport au conscient les mêmes variations extraordinaires. De toute façon, elle se cache derrière tous les symptômes ; mais tantôt elle accapare bruyamment le champ entier de la conscience, tantôt elle se dissimule si parfaitement que nous sommes obligés de parler d'une angoisse inconsciente - ou bien d'une possibilité d'angoisse, si nous tenons à une notion psychologique plus pure de la conscience morale, étant donné que l'angoisse n'est tout d'abord qu'une sensation. Aussi conçoit-on aisément que le sentiment de culpabilité engendré par la civilisation ne soit pas reconnu comme tel, qu'il reste en grande partie inconscient ou se manifeste comme un malaise, un mécontentement auquel on cherche à attribuer d'autres motifs. Les religions, du moins, n'ont jamais méconnu son rôle dans la civilisation. Elles lui donnent le nom de péché, et prétendent même, ce que je n'ai pas assez fait ressortir ailleurs [50], en délivrer l'humanité. De la façon dont le christianisme obtient cette rédemption, par le sacrifice de la vie d'un seul assumant ainsi la faute de tous, nous avons pu déduire à quelle occasion première a été acquis ce sentiment de péché originel, avec lequel débuta la civilisation [51]. Il ne sera pas superflu, quoique peut-être sans grande importance, de préciser la signification de certains termes tels que : Surmoi, conscience morale, sentiment de culpabilité, besoin de punition, remords, termes dont nous nous serions servis avec trop de négligence en les employant l'un pour l'autre. Tous se rapportent à la même situation, mais s'appliquent à des aspects différents de celle-ci.

Le Surmoi est une instance découverte par nous, la conscience une fonction que nous lui attribuons parmi d'autres et qui consiste à

50 Je fais allusion à *L'avenir d'une illusion.*

51 *Totem et tabou,* 1912.

surveiller et juger les actes et intentions du Moi et à exercer une activité de censure. Le sentiment de culpabilité (la dureté du Surmoi) est donc la même chose que la sévérité de la conscience morale ; il est la perception, impartie au Moi, de la surveillance dont ce dernier est ainsi l'objet. Il mesure le degré de tension entre les tendances du Moi et les exigences du Surmoi ; quant à cette angoisse devant cette instance critique, qui est à la base de toute cette relation et qui engendre le besoin de punition, c'est une manifestation d'une pulsion du Moi devenue masochiste sous l'influence du Surmoi sadique ; autrement dit le premier utilise une partie de sa propre pulsion de destruction intérieure aux fins d'une fixation érotique au Surmoi. On ne devrait pas parler de conscience morale avant d'avoir constaté un Surmoi ; en ce qui concerne le sentiment de culpabilité, il faut admettre qu'il existe avant le Surmoi donc aussi avant la conscience morale. Il est alors l'expression immédiate de la peur devant l'autorité extérieure, la reconnaissance de la tension entre le Moi et cette dernière, le dérivé immédiat du conflit surgissant entre le besoin de l'amour de cette autorité et l'urgence des satisfactions instinctuelles dont l'inhibition engendre l'agressivité. La superposition de ces deux plans du sentiment de culpabilité - issu de la peur de l'autorité extérieure et de l'autorité intérieure - nous a rendu difficile la compréhension de nombreuses relations de la conscience. L'expression de « remords » désigne dans son ensemble la réaction du Moi dans un cas donné de sentiment de culpabilité ; il inclut tout le cortège des sensations presque intactes de l'angoisse, son ressort caché, à l’œuvre derrière lui. Il est lui-même une punition et peut comporter le besoin de punition ; par conséquent il peut être lui aussi plus ancien que la conscience morale.

Il ne saurait être mauvais de passer en revue une fois encore les contradictions qui ont un instant dérouté nos recherches. Tantôt le sentiment de culpabilité devait être la conséquence d'agressions non réalisées, tantôt, au contraire, conformément à son origine

historique qu'est le meurtre du père, résulter d'une agression réalisée. Nous avons d'ailleurs trouvé une issue à cette difficulté. L'instauration de l'autorité intérieure, du Surmoi, avait en fait changé fondamentalement la situation. Auparavant, sentiment de culpabilité et repentir coïncidaient, et nous remarquions alors qu'il fallait réserver le terme de remords à la réaction succédant à l'exécution réelle de l'agression. Dans la suite, en raison de l'omniscience du Surmoi, la distinction entre l'agression intentionnelle et l'agression réalisée perdit de sa valeur. Dans ces conditions, un méfait uniquement médité - comme la psychanalyse l'a vérifié - pouvait tout aussi bien faire naître un sentiment de culpabilité qu'un acte de violence effectif, ainsi que chacun le sait. Après comme avant cette modification, le conflit dû à l'ambivalence des pulsions primitives continuait de marquer de la même empreinte la situation psychologique. On serait très tenté de chercher dans cette direction la solution de l'énigme que pose la grande variabilité des rapports entre le sentiment de culpabilité et l'état de conscience. Issu du remords de la mauvaise action commise, le sentiment de culpabilité devrait toujours être conscient ; issu de la constatation de l'impulsion mauvaise, il pourrait demeurer inconscient. Mais les choses ne sont pas aussi simples, et la névrose obsessionnelle vient y contredire formellement. La seconde contradiction est celle-ci : d'un côté, nous concevions que l'énergie agressive attribuée au Surmoi ne faisait que perpétuer l'énergie primitive de l'autorité extérieure et la conservait ainsi dans notre vie psychique ; de l'autre, et selon une conception différente, il s'agissait plutôt de notre propre agressivité, de celle que nous dirigions contre cette dite autorité inhibitrice, et que nous n'avions pu utiliser. La première doctrine semble plus conforme à l'histoire et la seconde à la théorie du sentiment de culpabilité. Une réflexion plus approfondie nous a amenés à effacer presque trop cette contradiction en apparence irréductible ; le fait essentiel et général qui demeurait, c'était qu'il s'agissait d'une agression retournée à l'intérieur. En fait, l'observation clinique de

son côté nous permet d'imputer l'agression attribuée au Surmoi à deux sources différentes dont l'une ou l'autre peut dans certains cas particuliers exercer l'action principale, mais qui généralement agissent de concert.

Le moment me semble venu de prendre sérieusement parti pour une conception que j'avais proposée tout à l'heure à titre provisoire. Dans la littérature psychanalytique la plus récente se fait jour une prédilection pour cette théorie que toute espèce de privation, que toute entrave à une satisfaction pulsionnelle, entraîne ou peut entraîner une aggravation du sentiment de culpabilité [52]. Je crois, pour ma part, qu'on réduit considérablement les difficultés théoriques en n'appliquant ce principe qu'aux seules pulsions *agressives ;* et l'on ne trouvera pas beaucoup d'arguments qui contredisent cette hypothèse. Car comment expliquer dynamiquement et économiquement qu'aux lieu et place d'une exigence érotique insatisfaite se produise un renforcement du sentiment de culpabilité ? Cela ne me semble donc possible qu'au moyen du détour suivant : l'empêchement de la satisfaction érotique entraîne une certaine agressivité contre la personne qui empêche cette satisfaction, et il faut que cette agressivité soit à son tour réprimée. Mais, dans ce cas, une fois réprimée et transférée au Surmoi, c'est l'agressivité seule qui se mue en sentiment de culpabilité. Nous pourrions, j'en suis persuadé, faire saisir d'une façon plus simple et plus pénétrante bien des processus psychiques si nous limitions les découvertes psychanalytiques relatives au sentiment de culpabilité à sa dérivation des pulsions agressives seules. L'interrogation du matériel clinique ne donne pas ici de réponse univoque, parce que, en effet, comme nous l'avions pressenti, les deux espèces de pulsions ne se manifestent presque jamais à l'état pur, isolées l'une de l'autre. Mais si nous prenons en considération des cas extrêmes, ils nous orienteront sans doute dans

52 En particulier dans les ouvrages de E. Jones, Suzanne Isaacs, Melanie Klein, et, si je comprends bien, aussi dans ceux de Reik et d'Alexander.

la direction que je prévois. Je suis tenté d'utiliser dès maintenant cette conception plus rigoureuse en l'appliquant au mécanisme du refoulement. Les symptômes des névroses sont, nous l'avons appris, essentiellement des substituts de satisfactions de désirs sexuels non exaucés. Au cours de notre travail analytique, nous avons eu la surprise de découvrir que peut-être toute névrose recèle une dose de sentiment de culpabilité inconscient, lequel rend à son tour les symptômes plus tenaces en les utilisant comme punitions. Il semble donc indiqué d'énoncer la formule suivante : quand une pulsion instinctive succombe au refoulement, ses éléments libidinaux se transforment en symptômes, ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité. Même si cette distinction n'est juste que d'une façon approximative, elle mérite notre intérêt.

Maint lecteur de cet essai a peut-être gardé l'impression d'avoir trop souvent entendu parler du combat entre l'Éros et l'instinct de mort ! Cette formule était appelée à caractériser le processus culturel qui se déroule au-dessus de l'humanité, mais d'autre part elle s'appliquait aussi au développement de l'individu ; elle voulait en outre dévoiler le mystère de la vie organique en général. Il semble indispensable d'examiner les rapports de ces trois processus entre eux. La répétition de ladite formule est alors justifiée si l'on considère que le processus culturel de l'humanité, comme le développement de l'individu, sont des processus vitaux, qu'ils doivent donc participer du caractère le plus général des phénomènes de la vie. D'autre part, c'est précisément pour cela que la constatation de ce trait général ne conduit à aucune caractéristique différentielle tant que certaines conditions particulières ne viennent pas le délimiter. Aussi, seule, cette formulation nous satisfera-t-elle : le processus de civilisation répondrait à cette modification du processus vital subie sous l'influence d'une tâche imposée par l'Éros et rendue urgente par Ananké, la nécessité réelle, à savoir l'union d'êtres humains isolés en une communauté cimentée par leurs

relations libidinales réciproques. Mais si nous envisageons les rapports entre le processus de civilisation de l'humanité et le processus de développement ou d'éducation de l'individu, nous n'hésiterons pas longtemps à déclarer que tous deux sont de nature très semblable, si même ils ne sont pas des processus identiques, s'appliquant à des objets différents. La civilisation de la race humaine est naturellement une abstraction d'un ordre plus élevé que le développement de l'individu, et par cela même, plus difficile à saisir d'une façon concrète ; d'ailleurs, il ne faut pas céder à la fringale de dépister des analogies. Toutefois, étant donné l'unité de nature des buts proposés : d'une part l'agrégation d'un individu à une masse humaine, de l'autre la constitution d'une unité collective à l'aide de nombreux individus, l'homogénéité des moyens employés et des phénomènes réalisés dans les deux cas ne saurait nous surprendre. Mais un trait distinctif de ces deux processus, vu son extrême importance, ne doit pas être passé plus longtemps sous silence. Au cours du développement de l'homme isolé, le programme du principe du plaisir, soit la recherche du bonheur, est maintenu comme but principal, tandis que l'agrégation ou l'adaptation à une communauté humaine apparaît comme une condition presque inévitable et qu'il nous faut remplir au titre même de notre poursuite du bonheur. Si cette condition était absente, peut-être cela vaudrait-il mieux. En d'autres termes, le développement individuel apparaît comme le produit de l'interférence de deux tendances : l'aspiration au bonheur que nous appelons généralement « égoïsme » et l'aspiration à l'union avec les autres membres de la communauté que nous qualifions d'« altruisme ». Ces deux désignations restent d'ailleurs assez superficielles. Dans le développement individuel, nous l'avons déjà dit, l'accent principal est porté le plus souvent sur la tendance égoïste ou aspiration au bonheur ; l'autre tendance, qu'on pourrait appeler civilisatrice, se contente en règle générale d'un rôle restrictif. Dans l'évolution culturelle, les choses se passent autrement. Ici, l'agrégation des individus isolés en unité collective

est de beaucoup le principal ; le propos de les rendre heureux existe certes encore, mais il est relégué à l'arrière-plan. On a presque l'impression que la création d'une grande communauté humaine réussirait au mieux si l'on n'avait pas à se soucier du bonheur de l'individu. Le développement individuel est donc en droit d'avoir ses traits particuliers, qui ne se retrouvent pas dans le processus de civilisation collective. Et le premier ne concorde nécessairement avec le second que dans la mesure où il a pour but l'inclusion de l'individu dans la société.

Comme une planète tourne autour de son axe tout en évoluant autour de l'astre central, l'homme isolé participe au développement de l'humanité tout en suivant la voie de sa propre vie. Mais à nos regards bornés, lorsqu'ils contemplent la voûte céleste, le jeu des forces cosmiques semble figé en un ordre éternellement immuable ; tandis que, dans les processus organiques, nous pouvons encore discerner le jeu des forces en lutte et observer comment les résultats du conflit vont sans cesse variant. De même que les deux tendances, l'une visant au bonheur personnel, l'autre à l'union à d'autres êtres humains, doivent se combattre en chaque individu, de même les deux processus du développement individuel et du développement de la civilisation doivent forcément être antagonistes et se disputer le terrain à chaque rencontre. Mais ce combat entre l'individu et la société n'est point dérivé de l'antagonisme vraisemblablement irréductible entre les deux pulsions originelles, l’Éros et la Mort. Il répond à une discorde intestine dans l'économie de la libido, comparable à la lutte pour la répartition de celle-ci entre le Moi et les objets. Or ce combat, si pénible qu'il rende la vie à l'individu actuel, autorise en celui-ci un équilibre final ; espérons qu'à l'avenir il en sera de même pour la civilisation.

L'analogie existant entre le processus de la civilisation et la voie suivie par le développement individuel peut être poussée beaucoup plus loin, car on est en droit de soutenir que la

communauté elle aussi développe un Surmoi dont l'influence préside à l'évolution culturelle. Ce serait là une tâche bien séduisante pour un connaisseur des civilisations que de poursuivre cette analogie jusque dans ses détails. Je me bornerai à souligner ici quelques points frappants. Le Surmoi d'une époque culturelle donnée a une origine semblable à celle du Surmoi de l'individu ; il se fonde sur l'impression laissée après eux par de grands personnages, des conducteurs, des hommes doués d'une force spirituelle dominatrice chez lesquels l'une des aspirations humaines a trouvé son expression la plus forte et la plus pure, et par cela même aussi la plus exclusive. L'analogie en beaucoup de cas va encore plus loin, car ces personnalités ont été de leur vivant - assez souvent, sinon toujours - bafouées par les autres, maltraitées ou même éliminées de façon cruelle. Leur sort est au fond analogue à celui du père primitif qui, longtemps seulement après avoir été brutalement mis à mort, prenait rang de divinité. La figure de Jésus-Christ est précisément l'exemple le plus saisissant de cet enchaînement commandé par le destin, si au demeurant elle n'appartient pas au mythe qui lui a donné le jour en souvenir confus de ce meurtre primitif. Mais il y a un autre point concordant, c'est que le « Surmoi de la communauté civilisée » [53], tout comme le Surmoi individuel, émet des exigences idéales sévères, dont la non-observation trouve aussi sa punition dans une « angoisse de la conscience morale ». Et alors il se produit ici un fait bien curieux : les mécanismes psychiques dont il est question nous sont plus familiers, notre esprit les pénètre mieux sous leur aspect collectif que sous leur aspect individuel. Chez l'individu les agressions du Surmoi n'élèvent la voix de façon bruyante, sous forme de reproches, qu'en cas de tension psychique, tandis que les exigences elles-mêmes du Surmoi demeurent à l'arrière-plan et

53 Cette périphrase pour traduire le mot composé et concis de « Kultur-Über-ich ». Au cours des pages suivantes, nous la rendrons de façon résumée par le terme de « Surmoi collectif », étant entendu qu'il s'applique au degré de civilisation d'une collectivité donnée. *(N. d. T.)*

restent souvent inconscientes. Les rend-on conscientes, on constate alors qu'elles coïncident avec les prescriptions du Surmoi collectif contemporain. En ce point les deux mécanismes, celui du développement culturel de la masse et celui du développement propre à l'individu, sont pour ainsi dire régulièrement et intimement accolés l'un à l'autre. C'est pourquoi maintes manifestations et maints caractères du Surmoi peuvent être plus faciles à reconnaître d'après son comportement au sein de la communauté civilisée que de l'individu pris isolément.

Le Surmoi collectif a élaboré ses idéals et posé ses exigences. Parmi ces dernières, celles qui ont trait aux relations des hommes entre eux sont résumées par le terme général d'Éthique. De tout temps, l'on a attaché la plus grande valeur à cette dite éthique, comme si on attendait d'elle qu'elle dût accomplir de grandes choses. Elle s'attaque en effet, il est aisé de s'en rendre compte, au point le plus faible de toute civilisation.

Il convient donc de voir en elle une sorte de tentative thérapeutique, d'effort d'obtenir, à l'aide d'un impératif du Surmoi, ce que jusque-là la civilisation n'avait pu obtenir par le moyen d'autres disciplines. Ici, nous l'avons déjà reconnu, le problème consiste à écarter l'obstacle le plus grand rencontré par la civilisation, à savoir l'agressivité constitutionnelle de l'être humain contre autrui : d'où l'intérêt tout particulier du plus récent des commandements du Surmoi collectif : « Aime ton prochain comme toi-même. » L'étude des névroses, ainsi que leur traitement nous amènent à formuler deux objections au Surmoi de l'individu : par la sévérité de ses ordres et de ses interdictions, il se soucie trop peu du bonheur du Moi, et d'autre part il ne tient pas assez compte des résistances à lui obéir ; de la force des pulsions du soi et des difficultés extérieures. Ainsi sommes-nous très souvent obligés dans un but thérapeutique de lutter contre lui et nous efforçons-nous de rabaisser ses prétentions. Or, nous sommes en droit d'adresser des

reproches très analogues au Surmoi collectif touchant ses exigences éthiques. Car lui non plus ne se soucie pas assez de la constitution psychique humaine : il édicte une loi et ne se demande pas s'il est possible à l'homme de la suivre. Il présume bien plutôt que tout ce qu'on lui impose est psychologiquement possible au Moi humain, et que ce Moi jouit d'une autorité illimitée sur son soi. C'est là une erreur ; même chez l'homme prétendu normal, la domination du soi par le Moi ne peut dépasser certaines limites. Exiger davantage, c'est alors provoquer chez l'individu une révolte ou une névrose, ou le rendre malheureux. Le commandement : « Aime ton prochain comme toi-même » est à la fois la mesure de défense la plus forte contre l'agressivité et l'exemple le meilleur des procédés anti-psychologiques du Surmoi collectif. Ce commandement est inapplicable, une inflation aussi grandiose de l'amour ne peut qu'abaisser sa valeur, mais non écarter le péril. La civilisation néglige tout cela, elle se borne à décréter que plus l'obéissance est difficile, plus elle a de mérite. Seulement, celui qui dans l'état actuel de la civilisation se conforme à pareille prescription ne fait qu'agir à son propre désavantage au regard de celui qui se place au-dessus d'elle. Quel obstacle puissant à la civilisation doit être l'agressivité si s'en défendre rend tout aussi malheureux que s'en réclamer ! L'éthique dite naturelle n'a rien ici à nous offrir que la satisfaction narcissique de pouvoir nous estimer meilleurs que les autres. L'éthique, qui s'appuie sur la religion, agite ses promesses d'un au-delà meilleur. Tant que la vertu ne sera pas récompensée ici-bas, l'éthique, j'en suis convaincu, prêchera dans le désert. Il me semble hors de doute aussi qu'un changement réel de l'attitude des hommes à l'égard de la propriété sera ici plus efficace que n'importe quel commandement éthique ; mais cette juste vue des socialistes est troublée et dépouillée de toute valeur pratique par une nouvelle méconnaissance idéaliste de la nature humaine.

L'étude attentive du rôle joué par un Surmoi dans les manifestations du processus culturel me semble devoir promettre a qui veut bien s'y appliquer d'autres clartés encore. Je me hâte de conclure. Pourtant, il m'est difficile d'éviter une question. Si l'évolution de la civilisation présente de telles ressemblances avec celle de l'individu, et que toutes deux usent des mêmes moyens d'action, ne serait-on pas autorisé à porter le diagnostic suivant : la plupart des civilisations ou des époques culturelles - même l'humanité entière peut-être - ne sont-elles pas devenues « névrosées » sous l'influence des efforts de la civilisation même ? On pourrait adjoindre au catalogue psychanalytique de ces névroses des propositions thérapeutiques, prétendant à bon droit offrir un grand intérêt pratique. Je ne saurais dire qu'une pareille tentative d'application de la psychanalyse à la communauté civilisée serait absurde ou condamnée à la stérilité. Mais il faudrait procéder avec beaucoup de prudence, ne pas oublier qu'il s'agit uniquement d'analogies, et qu'enfin non seulement les êtres humains, mais aussi les concepts, ne sauraient être arrachés sans danger de la sphère dans laquelle ils sont nés et se sont développés. Au surplus, le diagnostic des névroses collectives se heurte à une difficulté particulière. Dans le cas de la névrose individuelle, le premier point de repère utile est le contraste marqué entre le malade et son entourage considéré comme « normal ». Pareille toile de fond nous fait défaut dans le cas d'une maladie collective du même genre ; force nous est de la remplacer par quelque autre moyen de comparaison. Quant à l'application thérapeutique de nos connaissances... à quoi servirait donc l'analyse la plus pénétrante de la névrose sociale, puisque personne n'aurait l'autorité nécessaire pour imposer à la collectivité la thérapeutique voulue ? En dépit de toutes ces difficultés, on peut s'attendre à ce qu'un jour quelqu'un s'enhardisse à entreprendre dans ce sens la pathologie des sociétés civilisées.

Pour différentes raisons, tout jugement de valeur sur la civilisation humaine est bien loin de ma pensée. Je me suis efforcé d'échapper au préjugé proclamant avec enthousiasme que notre civilisation est le bien le plus précieux que nous puissions acquérir et posséder ; et que ses progrès nous élèveront nécessairement à un degré insoupçonné de perfection. Du moins puis-je écouter sans indignation ce critique qui, après avoir considéré les buts poursuivis par la tendance civilisatrice et les moyens dont elle use, se croit obligé de conclure que tous ces efforts n'en valent pas la peine, et ne sauraient aboutir qu'à un état insupportable pour l'individu. Mais il m'est facile d'être impartial, pour la raison que dans ce domaine je sais bien peu de choses. Je n'en sais qu'une seule, en toute certitude, c'est que les jugements de valeur portés par les hommes leur sont indiscutablement inspirés par leurs désirs de bonheur, et qu'ils constituent ainsi une tentative d'étayer d'arguments leurs illusions. Je comprendrais fort bien que quelqu'un s'appliquât à relever le caractère d'impulsion fatale affecté par la civilisation humaine, et fît remarquer par exemple que la tendance à restreindre la vie sexuelle, ou à réaliser l'idéal humanitaire aux dépens de la sélection, répond à des orientations évolutives que rien ne saurait influencer ni détourner de leur voie, et devant lesquelles mieux vaut s'incliner, comme s'il s'agissait de nécessités naturelles. L'objection faite à cette manière de voir m'est bien connue - ces dites tendances, considérées comme irrévocables, n'ont-elles pourtant pas été souvent, au cours de l'histoire humaine, écartées au profit d'autres ? Aussi, n'ai-je pas le courage de m'ériger en prophète devant mes frères ; et je m'incline devant le reproche de n'être à même de leur apporter aucune consolation. Car c'est bien cela qu'ils désirent tous, les révolutionnaires les plus sauvages non moins passionnément que les plus braves piétistes.

La question du sort de l'espèce humaine me semble se poser ainsi : le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure,

dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction ? A ce point de vue, l'époque actuelle mérite peut-être une attention toute particulière. Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent bien, et c'est ce qui explique une bonne part de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse. Et maintenant, il y a lieu d'attendre que l'autre des deux « puissances célestes », l'Éros éternel, tente un effort afin de s'affirmer dans la lutte qu'il mène contre son adversaire non moins immortel.

L'expertise de la Faculté au procès Halsmann[1]

Le complexe d'œdipe, au point où nous en sommes de nos connaissances, a existé en tout être humain pendant l'enfance, a subi durant les années de développement de grandes altérations et se retrouve jusqu'à l'âge mûr, avec une intensité variable, chez de nombreux individus. Ses caractéristiques essentielles, sa généralité, son contenu, son destin ont été reconnus, bien avant l'époque de la psychanalyse, par un penseur aussi perspicace que Diderot, comme le prouve un passage de son célèbre dialogue *Le Neveu de Rameau*. Dans la traduction par Goethe de cet écrit (t. 45 de l'édition Sophie) on peut lire à la page 136 : « Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute sa faiblesse (imbécillité)[2] et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le cou à son père et déshonorerait[3] sa mère. »

1 Das Fakultätsgutachten im Prozess Halsmann. Écrit à la demande de Josef Hupka, professeur de droit à l'Université de Vienne, pour appuyer une demande de révision du procès. Publié en 1931, *Psychoanalytischc Bewegung*, 3 (1), 32. GW, XIV.

2 Diderot a écrit « toute son imbécillité » (Livre de poche, 1966, p. 122). Goethe, après sa traduction *seine ganze Schwäch*e, mot à mot « toute sa faiblesse », a repris le mot imbécillité en français entre parenthèses.

3 Diderot a écrit « coucherait avec sa mère » (Livre de poche, 1966, p. 122). Goethe a traduit par « entehrte » qui signifie « déshonorerait ».

S'il était objectivement démontré que Philipp Halsmann a frappé à mort son père, on pourrait alors légitimement prétendre faire appel au complexe d'œdipe pour motiver un crime qui, à défaut, resterait incompris. Comme une telle preuve n'a pas été apportée, la mention du complexe d'œdipe induit en erreur ; elle est pour le moins oiseuse. Ce que l'enquête a dégagé en fait de dissensions entre le père et le fils au sein de la famille Halsmann est tout à fait insuffisant pour fonder l'hypothèse d'un mauvais rapport au père chez le fils. Quand bien même il en serait autrement, il nous faudrait dire que, de là à être la cause d'un tel crime, il y a loin. En raison même de son omniprésence, le complexe d'œdipe ne saurait permettre de conclure à la paternité du crime. On en viendrait facilement à créer la situation supposée dans une anecdote célèbre : un cambriolage a eu lieu. Est condamné pour en être l'auteur un homme trouvé en possession d'un passe-partout. Après la proclamation du jugement, on lui demande s'il a des remarques à faire il réclame à être puni également pour adultère, ayant aussi sur lui l'instrument du délit.

Dans le roman grandiose de Dostoïevski *Les Frères Karamazov*, la situation œdipienne est au centre de l'intérêt. Le vieux Karamazov s'est fait haïr de ses fils à force de répression et de sécheresse de cœur. Pour l'un d'eux, il est de surcroît le puissant rival auprès de la femme convoitée. Ce fils, Dimitri, n'a pas fait mystère de son intention de se venger de son père par la force. Il est donc naturel qu'après le meurtre et le vol du père il soit accusé d'être son meurtrier et que, malgré toutes ses protestations d'innocence, il soit condamné. Et pourtant Dimitri est innocent. C'est un autre des frères qui a commis le crime. Dans ce roman, au cours

de la scène du tribunal, tombe la formule devenue célèbre : « La psychologie est une arme à double tranchant[4]. »

L'expertise de la Faculté de Médecine d'Innsbruck semble incliner à attribuer à Philipp Halsmann un complexe d’œdipe « efficient » mais renonce à déterminer l'ampleur de cette efficience parce que, dans le cas de Philipp Halsmann, sous la pression exercée par l'accusation, les conditions « d'une élucidation sans réserves » ne sont pas réunies. Si donc, même dans le cas « où l'accusé est convaincu de la paternité du crime », elle refuse de « chercher la racine du crime dans un complexe d’œdipe », alors la Faculté, sans y être contrainte, va trop loin dans le déni.

Dans cette même expertise, on se heurte à une contradiction qui est loin d'être sans importance. L'influence possible d'un ébranlement de l'humeur sur les troubles mnésiques affectant les impressions reçues avant et pendant la période critique est réduite à l'extrême, selon mon jugement, à tort ; on rejette catégoriquement les hypothèses d'un état exceptionnel ou d'une affection psychique mais on s’empresse d'admettre l'explication par un « refoulement » intervenant chez Philipp Halsmann après le crime. Je dois dire qu'un tel refoulement tombé du ciel chez un adulte qui ne présente aucun signe de névrose grave - le refoulement d'une action qui serait à coup sûr, prétendait-on, plus significatif que tous les détails contestables de situation dans l'espace et dans le temps, et qui se produit dans un état normal ou simplement altéré par la fatigue physique -, voilà qui serait bien d'une rareté de premier ordre.

4 Freud reprend l'expression *ein Stock mit zwei Enden* (mot à mot : un bâton à deux bouts), traduction mot à mot de l'expression russe : Памка о авух концах (Dostoïevski, *Les Frères Karamazov,* liv. 12, chap. X, p. 469. Moscow, Ed. Pravda, 1980). Celle-ci correspond exactement à l'expression française : une arme à double tranchant.

Sur la sexualité féminine[1]

I.

Dans la phase du complexe d'œdipe normal, nous trouvons l'enfant tendrement attaché au parent du sexe opposé tandis que, dans sa relation avec le parent du même sexe, prédomine l'hostilité. Il ne nous est pas difficile d'aboutir à ce résultat pour le garçon. Sa mère était son premier objet d'amour ; elle le reste ; par le renforcement de ses tendances amoureuses et la saisie plus profonde de la relation entre son père et sa mère, le père doit devenir son rival. Il en va autrement pour la petite fille. Elle avait pour objet premier sa mère ; comment trouve-t-elle son chemin jusqu'à son père ? Comment, quand et pourquoi s'est-elle détachée de sa mère ? Nous avons compris depuis longtemps que le développement de la sexualité féminine se complique de la tâche de renoncer, au profit d'une nouvelle zone génitale, le vagin, à la zone génitale originellement prédominante, le clitoris. Une deuxième transformation du même ordre, l'échange de l'objet originaire - la mère - contre le père ne nous semble maintenant pas moins caractéristique et important pour le développement de la femme. Nous ne savons pas encore de quelle manière ces deux tâches sont reliées l'une à l'autre.

1 GW., XIV.

Il est très fréquent, on le sait, de rencontrer des femmes ayant un fort lien avec leur père ; point n'est besoin qu'elles soient pour autant névrosées. C'est sur de telles femmes que j'ai fait les observations que je rapporte ici et qui m'ont conduit à une certaine conception de la sexualité féminine. Deux faits avant tout m'avaient frappé le premier était que l'analyse témoigne que là où l'on trouve un lien au père particulièrement intense, il y avait auparavant une phase de lien exclusif à la mère, aussi intense et passionné. À l'exception du changement d'objet, la phase suivante n'avait pour ainsi dire pas apporté de traits nouveaux à la vie amoureuse. La relation primaire à la mère était aménagée de façon très riche et variée.

Le deuxième fait m'a appris que la durée de cet attachement à la mère avait été fortement sous-estimée. Dans plusieurs cas, il s'étendait jusque dans la quatrième année et dans un cas jusqu'à la cinquième année et occupait ainsi une partie beaucoup plus longue de la floraison sexuelle précoce. En fait il fallait admettre la possibilité qu'un certain nombre d'êtres féminins restent attachés à leur lien originaire avec la mère et ne parviennent jamais a le détourner véritablement sur l'homme.

La phase préœdipienne de la femme atteint par cela une importance que nous ne lui avions jamais attribuée jusqu'ici.

Comme cette phase permet toutes les fixations et tous les refoulements auxquels nous ramenons l'origine des névroses il semble nécessaire de revenir sur l'universalité de la thèse selon laquelle le complexe d’œdipe est le noyau des névroses. Mais si quelqu'un renâcle devant cette correction rien ne l'oblige à la faire. On peut d'une part étendre le contenu du complexe d’œdipe à toutes les relations de l'enfant avec les deux parents ; on peut d'autre part tenir aussi compte de nos nouvelles découvertes et dire que la femme n'atteint la situation d’œdipe normale et positive que lorsqu'elle a surmonté une période antérieure dominée par le

complexe négatif. En vérité, pendant cette phase, le père n'est pas grand chose d'autre pour la petite fille qu'un rival gênant, même si l'hostilité contre lui n'atteint jamais le degré de celle qui caractérise le comportement des garçons envers leur père. Nous avons bien renoncé depuis longtemps à nous attendre a un parallélisme étroit entre le développement sexuel masculin et féminin.

La pénétration dans la période préœdipienne de la petite fille nous surprend comme, dans un autre domaine, la découverte de la civilisation minoé-mycénienne derrière celle des Grecs.

Tout ce qui touche au domaine de ce premier lien a la mère m'a paru difficile à saisir analytiquement, blanchi par les ans, semblable à une ombre à peine capable de revivre, comme s'il avait été soumis à un refoulement particulièrement inexorable. Mais peut-être n'ai-je cette impression que parce que les femmes qui étaient analysées par moi pouvaient conserver ce même lien au père dans lequel elles s'étaient réfugiées pour sortir de la phase préœdipienne en question. Il apparaît en vérité que des femmes analystes - comme Jeanne Lampl de Groot et Héléne Deutsch - ont pu percevoir plus aisément et plus clairement cet état de choses parce que leur venait en aide, chez leurs malades, le transfert sur un substitut de mère approprié. Je ne suis pas non plus encore parvenu à percer un cas complètement à jour ; je me limiterai pour cette raison à communiquer les résultats les plus généraux et ne donnerai que peu d'exemples des nouvelles idées auxquelles je suis parvenu. En voici un : je soupçonne qu'il y a une relation particulièrement étroite entre la phase du lien à la mère et l'étiologie de l'hystérie, ce qui n’a rien de surprenant si l'on considère que l'une et l'autre, la phase comme la névrose, appartiennent aux caractères particuliers de la féminité ; je soupçonne aussi, de plus, que l'on trouve dans cette dépendance

vis-à-vis de la mère le germe de la paranoïa ultérieure de la femme[2]. Ce germe semble bien, en effet, être l'angoisse d'être assassinée (dévorée ?) par la mère, angoisse surprenante mais que l'on trouve régulièrement. Nous sommes portés à affirmer que cette angoisse correspond à une hostilité envers la mère qui se développe chez l'enfant par suite des multiples restrictions de l'éducation et des soins corporels ; et que le mécanisme de projection est favorisé par le fait que l'organisation psychique en est encore à son début.

II.

J'ai avancé les deux faits qui m'ont frappé par leur nouveauté que la forte dépendance de la femme vis-à-vis de son père ne fait que recueillir la succession d'un lien à la mère aussi fort et que cette phase plus ancienne persiste pendant une période d'une durée inattendue. Je veux maintenant revenir en arrière pour insérer ces résultats dans l'image du développement sexuel féminin que nous connaissons bien ; ce faisant je ne devrai pas éviter de me répéter. La comparaison continuelle avec les faits masculins ne peut que profiter à notre exposé.

Il est tout d'abord évident que si l'on affirme une bisexualité de la constitution des êtres humains, cette bisexualité est bien plus accentuée chez la femme que chez l'homme. Un homme n'a en somme qu'une seule zone génitale prédominante, un organe sexuel, tandis que la femme en possède deux : le vagin qui est proprement féminin et le clitoris analogue au membre viril. Nous pensons que nous avons raison d'admettre que le vagin n'est pour ainsi dire pas présent pendant de nombreuses années ; peut-être ne commence-t-il à produire des sensations qu'à la puberté. Sans doute dans ces derniers temps se multiplient les voix des observateurs qui font aussi

2 Dans le cas bien connu de Ruth Mack Brunswick, « Die Analyse eines Eifersuchtswahnes » (L'analyse d'un délire de jalousie), *International Zeitschrift für Psychoanalyse*, XIX, 1928, l'affection provient directement de la fixation pré-œdipienne (à la sœur).

remonter les motions vaginales à cette période du début. L'essentiel de ce qui, dans l'enfance, concerne la génitalité doit donc se dérouler en relation avec le clitoris. La vie sexuelle de la femme se divise régulièrement en deux phases dont la première a un caractère masculin ; seule la seconde est spécifiquement féminine. Ainsi, dans le développement de la femme il y a un procès de transport d'une phase à l'autre et rien de tel chez l'homme. Une autre complication provient de ce que la fonction du clitoris viril se poursuit dans la vie sexuelle ultérieure de la femme de façon très variable et qui n'est certes pas comprise comme satisfaisante. Nous ne savons naturellement pas quelle est la base biologique de cette particularité de la femme ; nous pouvons encore moins lui assigner un dessein téléologique.

Parallèlement à cette première grande différence se développe l'autre qui concerne la découverte de l'objet. Chez l'homme, la mère est le premier objet d'amour - du fait que c'est elle qui donne la nourriture et prodigue les soins corporels - et elle le reste jusqu'à ce qu'on lui substitue un autre objet qui lui ressemble par sa nature ou qui dérive d'elle. Pour la femme aussi la mère doit nécessairement être le premier objet. Les conditions primordiales du choix d'objet sont, naturellement les mêmes pour tous les enfants. Mais à la fin du développement, l'homme-père doit être devenu le nouvel objet d'amour de la femme ; autrement dit au changement de sexe de la femme doit correspondre un changement du sexe de l'objet. De nouvelles tâches apparaissent ici pour la recherche ; la question de savoir dans quelle voie a lieu cette transformation ? Est-ce qu'elle s'accomplit radicalement ou de façon incomplète ? Quelles sont les diverses possibilités qui résultent de ce développement ?

Nous avons déjà reconnu aussi qu'une autre différence entre les sexes concerne la relation avec le complexe d’œdipe. Nous avons l'impression que tout ce que nous avons dit du complexe d’œdipe se rapporte strictement à l'enfant de sexe masculin et que nous avons

donc le droit de refuser le nom de complexe d'Electre qui veut insister sur l'analogie entre les deux sexes. La relation fatale de la simultanéité entre l'amour pour l'un des parents et la haine contre l'autre, considéré comme rival, ne se produit que pour l'enfant masculin. C'est alors chez celui-ci la découverte de la possibilité de castration, à la vue de l'organe génital féminin, qui le contraint à transformer son complexe d'œdipe ; cette découverte amène à la création du surmoi et introduit ainsi tous les processus qui visent à l'insertion de l'individu dans la communauté culturelle. Après l'intériorisation de l'instance paternelle en surmoi, il faut encore détacher celui-ci des personnes dont il était originellement le représentant psychique. Dans le cours remarquable de ce développement c'est justement l'intérêt génital narcissique, celui pour la conservation du pénis qui a été détourné vers la restriction de la sexualité infantile.

Un certain taux de mépris envers la femme reconnue comme châtrée est ce qui reste aussi chez l'homme de l'influence du complexe de castration. Il s'ensuit, dans les cas extrêmes, une inhibition du choix d'objet et avec le soutien de facteurs organiques une homosexualité exclusive. Les effets du complexe de castration sont tout différents chez la femme. La femme reconnaît le fait de sa castration et avec cela elle reconnaît aussi la supériorité de l'homme et sa propre infériorité mais elle se révolte aussi contre cet état de choses désagréable. Trois orientations du développement découlent de cette attitude divisée. La première conduit à se détourner d'une façon générale de la sexualité. La petite femme effrayée par la comparaison avec le garçon est insatisfaite de son clitoris ; elle renonce à son activité phallique et avec cela à la sexualité en général comme dans d'autres domaines à une bonne part de sa masculinité. La seconde direction la conduit à ne pas démordre, avec une assurance insolente de sa masculinité menacée ; l'espoir de recevoir encore une fois un pénis se maintient jusqu'à une période

incroyablement tardive, il devient le but de sa vie et le fantasme d'être malgré tout un homme demeure formateur pour de longues périodes de sa vie. Ce complexe de masculinité de la femme peut aussi s'achever en un choix d'objet homosexuel manifeste. Ce n'est que la troisième direction de développement, très sinueuse, qui débouche dans l'attitude féminine normale finale qui choisit le père comme objet et trouve ainsi la forme féminine du complexe d'œdipe. Le complexe d'œdipe est ainsi chez la femme le résultat final d'un plus long développement ; il n'est pas détruit mais au contraire créé sous l'influence de la castration ; il échappe aux fortes influences hostiles qui ont pour lui, chez l'homme, un effet destructeur et trop fréquemment il arrive même qu'il ne soit pas surmonté du tout par la femme. C'est pourquoi aussi les conséquences culturelles de sa dissolution sont plus minces et de moindre importance. On ne se trompe probablement pas en disant que cette différence dans la relation réciproque du complexe d'œdipe et du complexe de castration donne au caractère féminin son empreinte comme être social[3] .

La phase de lien exclusif à la mère, qui peut être nommée *préœdipienne* revendique ainsi chez la femme une importance bien plus grande que celle qui lui revient chez l'homme. Nombre de phénomènes de la vie sexuelle féminine qui n'étaient pas auparavant bien compréhensibles trouvent leur pleine explication par référence

3 On peut prévoir que les hommes féministes et aussi les analystes femmes ne seront pas d'accord avec cet exposé. Ils ne retiendront guère d'objecter que de telles théories ont pour origine le complexe de masculinité de l'homme et doivent servir à donner une justification théorique à la tendance innée de l'homme à mépriser et réprimer la femme. Seulement, une telle argumentation psychanalytique rappelle, dans ce cas, comme si fréquemment, la célèbre arme à deux tranchants de Dostoïevski. Les opposants, de leur côté, trouveront compréhensible que le sexe féminin ne veuille pas accepter ce qui semble contredire une égalité ardemment convoitée avec l'homme. L'utilisation de l'analyse comme arme de controverse ne peut mener clairement à une décision.

à cette phase. Par exemple nous avons depuis longtemps remarqué que beaucoup de femmes qui ont choisi leur mari selon le prototype paternel ou lui ont donné la place du père répètent sur lui dans le mariage leur mauvaise relation avec leur mère. Le mari devait hériter de la relation au père et il hérite en réalité de la relation à la mère. On comprend facilement que c'est là un cas proche de la régression. La relation à la mère était la relation originaire sur laquelle était construit le lien au père, mais maintenant dans le mariage émerge du refoulement ce qui était à l'origine. Le report sur l'objet paternel des liens affectifs avec l'objet maternel forme bien le contenu principal du développement en femme.

Si beaucoup de femmes nous donnent l'impression que leur maturité est pleine de querelles avec leur mari, comme l'a été leur jeunesse avec leur mère, nous conclurons, à la lumière des remarques précédentes, que leur attitude hostile vis-à-vis de la mère n'est pas une conséquence de la rivalité du complexe d'œdipe ; elle provient, au contraire, de la phase précédente et n'a été que renforcée et exploitée dans la situation œdipienne. Notre intérêt doit se tourner vers les mécanismes qui ont agi dans cet abandon de l'objet maternel si intensivement et si exclusivement aimé. Nous sommes prêts à ne pas trouver un facteur unique mais toute une série de facteurs agissant ensemble vers le même but final.

Parmi ces facteurs il s'en détache quelques-uns qui sont conditionnés surtout par les circonstances de la sexualité infantile et sont donc également valables pour la vie amoureuse du garçon. En premier lieu il faut citer la jalousie à l'égard d'autres personnes, frères et sœurs, rivaux, parmi lesquelles il y a place pour le père. L'amour infantile est sans mesure ; il réclame l'exclusivité et ne se contente pas de fragments. Mais il a un second caractère : c'est un amour proprement sans but, incapable d'une pleine satisfaction et pour cette raison il est essentiellement condamné à se terminer par une déception et à faire place à une attitude hostile. Plus tard dans la

vie, l'absence d'une satisfaction finale peut favoriser une autre issue. Ce facteur peut, comme dans les relations amoureuses qui sont inhibées quant au but, assurer la persistance tranquille de l'investissement libidinal, mais sous la poussée des processus de développement il arrive régulièrement que la libido abandonne la position non satisfaisante pour en rechercher une autre.

Un autre motif bien plus spécifique qui pousse à se détourner de la mère résulte de l'influence du complexe de castration sur l'être sans pénis. Un jour ou l'autre la petite fille fait la découverte de son infériorité organique ; elle le fait naturellement plus ou moins tôt si elle a des frères ou si elle est proche de garçons. Nous savons déjà quelles sont les trois directions qui alors se distinguent : *a)* La cessation de toute vie sexuelle ; *b)* L'insistance insolente sur sa masculinité ; *c)* Les débuts de la féminité qui sera définitive. Il n'est pas aisé d'en donner l'époque exacte et d'en établir les modes d'évolution. Le moment de la découverte de la castration est déjà lui-même variable, et les autres facteurs semblent inconstants et dépendant du hasard. Il faut prendre en considération les conditions de l'activité phallique propre, de même le fait qu'elle a été ou non découverte et le nombre d'empêchements dont la petite fille a fait l'expérience après cette découverte.

C'est spontanément, la plupart du temps, que la petite fille découvre sa propre activité phallique, la masturbation au niveau du clitoris, qui est tout d'abord sans fantasmes. Le fantasme si fréquent qui fait de la mère, de la nourrice ou de la bonne d'enfants la séductrice, rend compte de l'influence jouée par les soins corporels sur cet éveil. La question de savoir si l'onanisme de la fille est plus rare et dès le début moins énergique que celui du garçon reste en suspens : ce serait bien possible. La séduction véritable est aussi assez fréquente : elle provient soit d'autres enfants soit de personnes chargées de s'occuper de l'enfant qui apaisent l'enfant, l'endorment ou veulent la rendre dépendante d'elles. La séduction, là où elle agit,

trouble le déroulement naturel des processus de développement ; elle a souvent des conséquences importantes et durables.

L'interdiction de la masturbation devient, comme nous l'avons vu, une raison de l'abandonner mais elle devient aussi un motif de révolte contre la personne qui interdit, que ce soit la mère ou le substitut maternel qui, par la suite, fusionne régulièrement avec la mère. L'affirmation obstinée de la masturbation semble ouvrir la voie à la masculinité. Même là où l'enfant n'a pu réussir à réprimer la masturbation, l'effet de l'interdiction apparemment sans poids se fait sentir dans les efforts ultérieurs pour se libérer, au prix des plus grands sacrifices, de cette satisfaction qui lui a été gâchée. De plus, le choix objectal de la jeune fille mûre peut être influencé par la persistance de ce dessein. La rancune contre l'empêchement de l'activité sexuelle libre joue un grand rôle dans la séparation d'avec la mère. Le même motif entrera de nouveau en vigueur, après la puberté, quand la mère se reconnaîtra le devoir de protéger la chasteté de sa fille. Nous ne devrons pas oublier naturellement que la mère s'oppose de la même façon à la masturbation du garçon et lui offre, par cela, un motif puissant de rébellion.

Quand la petite fille fait l'expérience de sa propre déficience, à la vue de l'organe génital masculin, ce n'est pas sans hésitations et sans révolte. Nous avons vu qu'elle conserve solidement l'espoir de recevoir, un jour, un tel organe et le désir de cela survit longtemps à l'espérance. Dans tous les cas, au début, l'enfant prend cette castration comme une malchance individuelle ; ce n'est que plus tard qu'elle l'étend à d'autres enfants individuellement, et finalement à d'autres adultes individuellement. Lorsqu'elle a l'idée de la généralité de ce caractère négatif elle dévalorise grandement les femmes et aussi sa mère.

Il est tout à fait possible que la description que je viens de faire de la manière dont la petite fille se comporte à l'égard de la castration et de l'interdiction de l'onanisme laisse au lecteur une

impression enchevêtrée et pleine de contradictions. Ce n'est pas tout à fait la faute de l'auteur. Il est, en vérité, à peine possible de faire un exposé qui ait une portée générale. Chez les différents individus on trouve les réactions les plus différentes ; chez le même individu des attitudes contradictoires voisinent. Dès la première intervention de l'interdit apparaît le conflit qui dès lors va accompagner le développement de la fonction sexuelle. Il est d'autant plus difficile de comprendre cette idée que l'on doit faire de grands efforts pour distinguer les processus psychiques de cette première phase des processus ultérieurs qui les recouvrent et les déforment dans la mémoire. Ainsi, par exemple, le fait de la castration est compris par la suite comme punition de l'activité masturbatoire et son exécution est imputée au père, deux choses qui sûrement ne sont pas originaires. Le garçon, lui aussi, craint la castration de la part du père, bien que pour lui aussi la menace émane la plupart du temps de la mère.

Quoi qu'il puisse en être à la fin de cette première phase du lien à la mère, le plus fort motif d'éloignement de la mère qui émerge c'est qu'elle n'a pas donné à l'enfant un vrai organe génital, c'est-à-dire qu'elle l'a fait naître femme. Ce n'est pas sans étonnement que l'on recueille un autre reproche qui remonte un peu plus loin : la mère n'a pas donné suffisamment de lait à l'enfant, il n'a pas été nourri assez longtemps. Dans nos circonstances culturelles, cela peut se produire très souvent, mais sûrement pas aussi souvent que c'est affirmé dans l'analyse. Cette accusation paraît bien plus être une expression de l'insatisfaction générale de l'enfant qui, dans les conditions culturelles de la monogamie, est sevré entre le sixième et le neuvième mois, tandis que chez les primitifs la mère se consacre pendant deux à trois années à son enfant ; comme si nos enfants restaient pour toujours non rassasiés, comme s'ils n'avaient pas assez longtemps tété le sein maternel. Mais je ne suis pas sûr que l'on ne se heurterait pas à la même récrimination si l'on analysait des

enfants nourris aussi longtemps que ceux des primitifs. Si grande est l'avidité de la libido infantile ! Regardons maintenant toute la série de motivations découvertes par l'analyse et qui expliquent le fait de se détourner de la mère : la mère a omis de munir la petite fille du seul organe génital correct ; elle l'a insuffisamment nourrie ; elle l'a contrainte à partager l'amour maternel avec d'autres ; elle ne remplit jamais toutes les attentes ; et, finalement, elle a excité tout d'abord, puis défendu l'activité sexuelle propre de la petite fille. Tous ces motifs paraissent insuffisants pour justifier l'hostilité finale. Certains d'entre eux sont des conséquences inévitables de la nature de la sexualité infantile, les autres se distinguent comme des rationalisations postérieures du changement de sentiment qui n'est pas compris. Peut-être en va-t-il plutôt ainsi : l'attachement à la mère doit sombrer parce qu'il est le premier et si intense, un peu comme ce qui s'observe chez la jeune femme, lorsqu'un premier mariage est conclu au plus fort de l'amour. Dans les deux cas, les déceptions inévitables et l'amoncellement des motifs d'agression feraient échouer l'attitude amoureuse. Il est de règle que les seconds mariages soient bien meilleurs.

Nous ne pouvons aller jusqu'à affirmer que l'ambivalence des investissements affectifs soit une règle psychologique d'une portée générale, et qu'il soit absolument impossible de ressentir un grand amour pour une personne sans que s'y adjoigne une haine peut-être aussi grande ou vice versa. L'homme normal et adulte réussit, sans aucun doute, à distinguer les deux attitudes l'une de l'autre, à ne pas haïr son objet d'amour et à ne pas devoir aussi aimer son ennemi. Mais ceci paraît résulter de développements ultérieurs. Dans les premières phases de la vie amoureuse, l'ambivalence est ouvertement de règle. Chez beaucoup d'hommes ce trait archaïque demeure toute la vie ; chez ceux atteints de névrose obsessionnelle, il est caractéristique que dans leurs relations d'objet amour et haine s'équilibrent. Chez les primitifs aussi nous pouvons affirmer la

prépondérance de l'ambivalence. Le lien intense de la petite fille à sa mère devrait ainsi être fortement ambivalent et, avec le concours d'autres facteurs, il devrait, en raison même de cette ambivalence, se trouver détourné par force de la mère ; c'est là de nouveau la conséquence d'un caractère général de la sexualité infantile.

Contre cette tentative d'explication s'élève aussitôt une question : mais comment les petits garçons pourront-ils conserver, sans le contester, leur lien à la mère qui n'est sûrement pas moins intense ? On est prêt à répondre aussi vite : parce qu'il leur est possible de liquider toute leur ambivalence à l'égard de leur mère en plaçant sur leur père tous leurs sentiments d'hostilité. Mais, premièrement, il ne faut pas donner cette réponse avant d'avoir étudié à fond la phase préœdipienne du garçon et, deuxièmement, il est probablement beaucoup plus prudent d'avouer que nous ne pénétrons pas bien ces processus dont nous venons de prendre connaissance.

III.

Nous avons une autre question : que réclame la petite fille de sa mère ? De quelle nature sont ses buts sexuels à l'époque du lien exclusif à la mère ? La réponse que l'on emprunte au matériel analytique correspond tout à fait à notre attente. Les buts sexuels de la fille vis-à-vis de sa mère sont de nature active et passive ; ils sont déterminés par la phase libidinale que traverse l'enfant. La relation de l'activité à la passivité mérite ici que nous nous y intéressions particulièrement. Il est aisé d'observer que dans tous les domaines de la vie mentale et pas seulement dans le domaine sexuel, une impression que l'enfant éprouve passivement fait naître, chez lui, la tendance à une réaction active. Il cherche à faire lui-même ce qui a été précédemment fait sur ou avec lui. C'est là une part du travail de maîtrise du monde extérieur, qui lui est imposé et qui peut lui-même mener l'enfant à s'efforcer de répéter des impressions qu'il aurait

sujet à éviter à cause de leur contenu désagréable. Le jeu enfantin sert aussi ce dessein de compléter une expérience passive par un comportement actif et en quelque sorte d'annuler cette expérience. Quand le docteur a ouvert la bouche de l'enfant qui se rebelle pour voir sa gorge, dès que le médecin est parti l'enfant va jouer au docteur et répéter cette épreuve de force sur un frère ou une sœur plus petits que lui et qui sont autant sans défenses à son égard qu'il l'a été lui-même avec le médecin. On ne peut méconnaître ici une révolte contre la passivité et une préférence pour le rôle actif. Ce renversement de la passivité en activité n'a pas lieu aussi régulièrement et énergiquement chez tous les enfants ; chez certains d'entre eux il peut aussi faire défaut. On peut tirer de ce comportement de l'enfant des conclusions sur la force relative de masculinité et de féminité qu'il manifestera dans sa sexualité.

Les premières expériences sexuelles ou colorées sexuellement que l'enfant a avec sa mère sont naturellement de nature passive. Il est allaité, nourri, nettoyé, habillé et dirigé dans tous ses actes. Une partie de la libido de l'enfant reste fixée à ces expériences et jouit des satisfactions qui y sont liées, une autre partie cherche à transformer ces expériences en activité. Le fait d'être allaité par le sein maternel est tout d'abord remplacé par une succion active de ce sein. Dans les autres domaines, l'enfant se contente soit d'autonomie, c'est-à-dire d'accomplir tout seul ce que l'on faisait jusqu'alors avec lui, soit de répéter activement dans le jeu ses expériences passives, soit de faire vraiment de la mère un objet vis-à-vis duquel il se comporte comme sujet actif. Ce dernier comportement qui a lieu dans le domaine de l'activité proprement dite m'a paru pendant longtemps incroyable, jusqu'à ce que l'expérience ait réfuté le doute.

Il est rare d'entendre dire que la petite fille veuille laver sa mère, l'habiller ou lui apprendre la propreté. Il lui arrive, certes, de dire : « Maintenant jouons à la maman, c'est moi la mère et toi

l'enfant », mais la plupart du temps, elle accomplit ces désirs actifs, indirectement, en jouant avec sa poupée, en représentant elle-même la mère et la poupée, l'enfant. Le fait que les filles, contrairement aux garçons, préfèrent jouer avec leur poupée est habituellement pris comme signe d'une féminité éveillée de bonne heure. On n'a pas tort de le faire, seulement il ne faut pas oublier que c'est le côté actif de la féminité qui s'extériorise ainsi et que cette préférence de la fille témoigne vraisemblablement de l'exclusivité du lien à la mère avec négligence complète de l'objet-père.

L'activité sexuelle si étonnante de la fille en relation avec la mère se manifeste chronologiquement en tendances orales, sadiques et enfin même phalliques dirigées envers la mère. Il est difficile d'en rendre compte d'une façon détaillée parce qu'il s'agit fréquemment de motions pulsionnelles obscures ; l'enfant n'a pu saisir psychiquement ces motions au moment où elles se sont produites et pour cette raison elles n'ont pu subir une interprétation qu'après coup ; ainsi elles apparaissent dans l'analyse sous une forme d'expression qui ne leur revenait sûrement pas originairement. Parfois, nous les rencontrons sous forme de transferts sur l'objet-père ultérieur où elles n'ont pas leur place et troublent sensiblement la compréhension. On rencontre les désirs oraux agressifs et les désirs sadiques sous la forme à laquelle le refoulement du début les a contraints, comme une angoisse d'être tué par la mère qui, de son côté, justifie le désir de la mort de la mère, si ce désir devient conscient. Il est impossible de dire avec quelle fréquence cette angoisse vis-à-vis de la mère repose sur une hostilité de la part de la mère, hostilité devinée par l'enfant. (Jusqu'ici je n'ai rencontré que chez des hommes l'angoisse d'être dévoré ; elle est liée au père mais résulte probablement de la transformation de l'agression orale dirigée contre la mère. On veut dévorer la mère de laquelle on s'est nourri ; le père ne peut être le motif d'un tel désir.)

Les personnes du sexe féminin, ayant un fort lien à leur mère sur lesquelles j'ai pu étudier la phase préœdipienne se sont accordées à dire qu'elles ont offert une grande résistance aux lavements et aux injections intestinales que leur mère entreprenait sur elles et qu'elles avaient coutume d'y réagir par de l'angoisse et un cri de fureur. Cela peut bien être un comportement très fréquent ou très régulier des enfants. Je dois a Ruth Mack Brunswick, qui s'est occupé de ce problème en même temps que moi, d'avoir compris le fondement de cette révolte particulièrement forte. Ruth Mack Brunswick comparait ce cri de fureur après le klysma à l'orgasme obtenu par excitation génitale. Quant a l'angoisse elle devait être comprise comme la transformation du plaisir d'agression stimulé par ces injections. Je pense que tout ceci est conforme a la réalité : au stade sadique-anal, la stimulation intense passive de la zone intestinale provoque en réponse une explosion du plaisir d'agression qui se manifeste directement comme colère ou bien, par suite de sa répression, comme angoisse. Cette réaction semble cesser dans les années ultérieures.

Parmi les motions passives de la phase phallique, une se détache : la fille accuse régulièrement la mère de séduction parce qu'elle a ressenti ses premières ou en tout cas ses plus fortes sensations génitales lors de la toilette ou des soins corporels entrepris par la mère (ou la personne chargée des enfants qui la représente). Souvent les mères m'ont dit avoir observé que leurs petites filles de deux a trois ans aimaient bien ces sensations et demandaient a leur mère de répéter les attouchements et les frottements. Si dans les fantasmes des années ultérieures, le père apparaît régulièrement comme le séducteur sexuel, la responsabilité en revient, selon moi, à la mère qui ne peut éviter d'ouvrir la phase phallique de l'enfant. Avec le fait de se détourner de la mère, l'entrée dans la vie sexuelle a été aussi inscrite au compte du père.

Dans la phase phallique enfin se réalisent aussi d'intenses motions de désir actives contre la mère. L'activité sexuelle de cette époque culmine dans la masturbation clitoridienne ; il y a là probablement une représentation de la mère mais mon expérience ne me permet pas de deviner si cela mène l'enfant à la représentation d'un but sexuel et quel est ce but. On ne peut reconnaître clairement un tel but que lorsque l'annonce d'un petit frère ou d'une petite sœur a donné une nouvelle impulsion à tous les intérêts de l'enfant. Tout comme le petit garçon, la petite fille veut avoir fait ce nouvel enfant à sa mère et sa réaction vis-à-vis de cet événement et son comportement envers l'enfant sont les mêmes que ceux du garçon. Cela paraît assez absurde mais peut-être simplement parce que cela paraît si inhabituel.

Le fait que la petite fille se détourne de la mère est un pas très significatif dans la voie du développement de la fille, c'est plus qu'un simple changement d'objet. Nous avons déjà décrit l'origine de ce fait et la multiplication de ses prétendues motivations, nous y ajoutons maintenant que main dans la main avec lui, il faut observer un fort abaissement des motions sexuelles actives et une augmentation des motions sexuelles passives. Certes, les tendances actives ont été atteintes plus fortement par la frustration, elles se sont montrées totalement irréalisables et de ce fait seront plus facilement abandonnées par la libido, mais les désillusions n'ont pas manqué non plus aux tendances passives. Fréquemment en même temps qu'on se détourne de la mère cesse aussi la masturbation clitoridienne ; assez souvent, avec le refoulement de la masculinité qui s'est développée jusque-là chez la petite fille, une bonne partie de ses tendances sexuelles en général est endommagée de façon permanente. Le passage à l'objet-père s'accomplit avec l'aide des tendances passives dans la mesure où celles-ci ont échappé à la catastrophe. La voie du développement de la féminité est maintenant

libre pour la fille, dans la mesure où il n'est pas gêné par les restes du lien préœdipien à la mère, qui a été surmonté.

Si l'on parcourt maintenant le fragment du développement sexuel féminin qui a été décrit ici on ne peut s'empêcher de porter un certain jugement sur la féminité dans son entier. On y a trouvé en action les mêmes forces libidinales que chez l'enfant du sexe masculin et on a pu se convaincre qu'ici comme là, pendant un certain temps, on s'est engagé dans les mêmes chemins et on arrive aux mêmes résultats.

Ce sont alors des facteurs biologiques qui les dévient des buts qu'ils avaient au départ, dirigeant même sur la voie de la féminité des tendances actives masculines en tous les sens du terme. Comme nous ne pouvons refuser d'attribuer l'excitation sexuelle à l'influence de certaines substances chimiques, nous sommes portés à nous attendre à ce que la biochimie nous offre un jour une substance dont la présence fasse naître l'excitation sexuelle masculine et une autre qui fasse la même chose pour l'excitation sexuelle féminine. Mais cet espoir semble non moins naïf que celui - heureusement dépassé aujourd'hui - de découvrir au microscope les facteurs séparés qui provoquent l'hystérie, la névrose obsessionnelle, la mélancolie, etc.

Dans la chimie sexuelle aussi il doit se passer quelque chose de plus compliqué. Mais il est indifférent à la psychologie qu'il y ait dans le corps une seule substance d'excitation sexuelle ou deux ou une infinité de celles-ci. La psychanalyse nous apprend à nous arranger de l'existence d'une seule libido qui du reste connaît des buts - c'est-à-dire des modes de satisfaction - actifs et passifs. C'est en cette contradiction et, avant tout, en l'existence de tendances libidinales ayant des buts passifs que réside le reste du problème.

IV.

Si on étudie la littérature analytique sur notre sujet, on peut se convaincre que tout ce que j'ai examiné ici en détail s'y trouve déjà.

Il aurait été inutile de publier ce travail si, dans un domaine dont l'accès est si difficile il n'était toujours valable de rapporter des expériences propres et des conceptions personnelles. Il y a, de plus, beaucoup de points que j'ai précisés et que j'ai mieux isolés. Dans quelques-unes des autres études, l'exposition des faits est rendue confuse par la discussion simultanée des problèmes du surmoi et du sentiment de culpabilité. Cela je l'ai évité ; dans la description des différentes issues de cette phase de développement, je n'ai pas traité non plus des complications qui apparaissent lorsque l'enfant, déçue par son père revient au lien à la mère qu'elle avait abandonné ou lorsque, au cours de sa vie, d'une façon répétée, elle passe d'une attitude à l'autre. Mais justement, puisque mon travail n'est qu'un apport parmi d'autres, je peux m'épargner l'examen minutieux de la littérature sur ce sujet et je peux me limiter à mettre en évidence les points d'accord les plus significatifs avec certains de ces travaux et les points de désaccord les plus importants avec d'autres.

Dans le travail non encore dépassé d'Abraham, « Les manifestations du complexe de castration de la femme » (Aüsserungsformen des weiblichen Kastrationskomplexes), *Internat. Zeitschr. f. Psa.*, VII, 1921, on aimerait voir introduit le facteur du lien exclusif à la mère du début. Je dois dire mon accord, sur les points essentiels, avec l'important travail de Jeanne[4] Lampl de Groot[5]. Cet auteur reconnaît l'identité des phases préœdipiennes du garçon et de la fille, elle affirme l'activité sexuelle (phallique) de la fille vis-à-vis de la mère et l'enrichit d'observations. Elle ramène le fait de se détourner de la mère à l'influence de la connaissance de la castration qui oblige l'enfant à abandonner l'objet sexuel et souvent, avec lui, l'onanisme aussi ; elle définit tout le développement par la

4 Selon le vœu de l'auteur, je corrige ici son nom que la revue donne comme : A.L. De Gr.

5 « Zur Entwicklungsgeschichte des Ödipuskomplexes der Frau » (L'histoire du développement du complexe d'oedipe de la femme), *Internat. Zeitschr. f. Psa.*, XIII, 1927.

formule suivante : la fille traverse une phase de complexe d'œdipe « négatif » avant d'entrer dans la phase positive. Mais ce travail est insuffisant en ce qu'il présente le fait de se détourner de la mère comme un simple changement d'objet sans convenir qu'il s'accomplit avec les signes les plus clairs d'hostilité. Cette hostilité est pleinement appréciée par Hélène Deutsch dans son dernier travail, « Der feminine Masochismus und seine Beziehung zur Frigidität » (Le masochisme féminin et sa relation avec la frigidité), *Internat. Zeitschr. f. Psa.*, XVI, 1930, qui reconnaît aussi l'activité phallique de la fille et l'intensité de son attachement à sa mère. H. Deutsch indique aussi que le fait de se tourner vers le père se produit par la voie de tendances passives (qui ont été déjà mises en action en relation avec la mère). Dans l'ouvrage qu'elle avait publié antérieurement : *Psychoanalyse der weiblichen Sexualfunktionen* (*Psychanalyse des fonctions sexuelles féminines*), 1925, elle ne s'était pas encore dispensée d'appliquer aussi le schéma œdipien à la phase préœdipienne ; elle avait donc interprété l'activité phallique de la fille comme une identification avec le père.

Fénichel, « Zur prägenitalen Vorgeschichte des Ödipuskomplexes » (La préhistoire prégénitale du complexe d'œdipe), *Internat. Zeitschr. f. Psa.*, XVI, 1930, insiste avec raison sur la difficulté de reconnaître, dans le matériel recueilli dans l'analyse, ce qui est contenu inchangé de la phase préœdipienne et ce qui a été déformé régressivement (ou autrement). Il ne reconnaît pas l'activité phallique de la fille décrite par Jeanne Lampl de Groot et proteste aussi contre l'« avancement » du complexe d'œdipe auquel procède Mélanie Klein, « Frühstadien des Ödipuskonfliktes » (Les stades précoces du conflit œdipien), *Internat. Zeitschr. f. Psa.*, XIV, 1928, en faisant débuter le complexe dès le commencement de la deuxième année. Cette date qui, nécessairement, transforme la conception de toutes les circonstances du développement, ne s'accorde pas, en réalité, avec les résultats d'analyse d'adultes et est particulièrement

incompatible avec mes découvertes sur la longue durée de l'attachement préœdipien à la mère chez la fille. On peut adoucir cette contradiction en remarquant que, dans ce domaine, nous ne pouvons encore pas séparer ce qui est fixé par les lois biologiques et ce qui peut changer et varier sous l'influence des accidents de la vie. Comme nous le savons depuis longtemps en ce qui concerne l'effet de la séduction, d'autres facteurs peuvent occasionner une accélération et une maturation du développement sexuel de l'enfant : le moment de la naissance de frères et sœurs, le moment de la découverte de la différence entre les sexes, l'observation directe du rapport sexuel, le comportement d'encouragement ou d'interdiction des parents, etc.

Beaucoup d'auteurs inclinent a réduire l'importance des premières motions de libido les plus originaires au profit de processus de développement plus tardifs, si bien que - à l'extrême - ces motions ne conserveraient que le rôle d'indiquer certaines directions tandis que ce sont des régressions et des formations réactionnelles ultérieures qui fourniraient les intensités qui s'engagent dans ces voies. Ainsi, par exemple, Horney, « Flucht aus der Weiblichkeit » (Fuite hors de la féminité), *Internat. Zeitschr. f. Psa.*, XII, 1926, pense que nous surestimons beaucoup l'envie de pénis primaire de la fille, alors qu'il faut attribuer l'intensité de la tendance masculine qui se déploie ultérieurement à une envie de pénis secondaire qui sert a se défendre contre les motions féminines, particulièrement contre le lien féminin au père. Ceci ne correspond pas à mes impressions. Si certain que soit le fait de renforcements ultérieurs par régression et formation réactionnelle, si difficile qu'il puisse être de faire l'estimation relative des composantes libidinales qui convergent, je pense que nous ne devons pas oublier que ces motions libidinales du début possèdent une intensité qui demeure supérieure a celle des motions ultérieures et que l'on peut proprement qualifier d'incommensurable. Il est certainement juste

de dire qu'il y a un antagonisme entre le lien au père et le complexe de masculinité - c'est l'opposition générale entre activité et passivité, masculinité et féminité - mais cela ne nous donne aucunement le droit d'admettre que seul le premier serait primaire tandis que l'autre ne devrait ses forces qu'à la défense. Et si la défense contre la féminité réussit à être si énergique d'où peut-elle tirer sa force sinon de la tendance masculine qui a trouvé sa première expression chez l'enfant dans l'envie du pénis, et qui mérite donc d'être nommée après cette envie.

Une objection semblable s'élève contre la conception de Jones « Die erste Entwicklung der weiblichen Sexualität » (Le premier développement de la sexualité féminine), *Internat. Zeitschr. f. Psa.*, XIV, 1928, pour qui le stade phallique chez la fille doit être une réaction de protection secondaire plutôt qu'un véritable stade de développement. Cela ne correspond ni aux conditions dynamiques ni aux conditions temporelles.

Des types libidinaux[1]

Notre observation nous montre que les êtres humains réalisent individuellement l'image générale de l'humanité avec une variété presque illimitée. Si l'on cède au besoin justifié de différencier dans cette foule des types individuels, on choisira de prime abord selon quelles caractéristiques et quels points de vue on doit effectuer cette séparation. Certes, pour atteindre ce but, les attributs physiques ne sont pas moins utilisables que les attributs psychiques. Les différenciations les plus précieuses sont celles qui réunissent régulièrement à la fois des caractéristiques physiques et psychiques.

Il est douteux que nous puissions trouver dès maintenant des types qui répondent à ces conditions, mais nous arriverons sûrement à en trouver plus tard sur une base encore inconnue. Si nous limitons nos efforts à ériger des types simplement psychologiques, le domaine de la libido revendiquera en premier de servir de base de répartition. Nous pouvons exiger que cette répartition ne découle pas simplement de ce que nous savons ou supposons concernant la libido, mais qu'aussi nous puissions la retrouver facilement sur le plan expérimental et qu'elle contribue, de son côté, à clarifier la masse de nos observations et soutienne notre thèse. Il faut admettre, sans plus, que même dans le domaine psychique, point n'est besoin que ces types libidinaux soient les seuls possibles et qu'en partant d'autres qualités on peut peut-être établir toute une série d'autres

1 GW., XIV.

types psychologiques. Mais il importe que ces types ne puissent pas coïncider avec des images pathologiques. Ils doivent au contraire comprendre toutes les variétés que notre appréciation, orientée de façon pratique, range dans la dimension du normal. Ils peuvent bien cependant, dans leurs formations extrêmes, se rapprocher du tableau clinique et aider à combler ainsi le soi-disant fossé entre le normal et le pathologique.

Nous pouvons différencier, alors, trois types libidinaux principaux, selon la place qu'occupe la libido dans les provinces de l'appareil psychique. Il n'est pas aisé de leur donner un nom ; conformément à notre théorie des profondeurs, je pourrais les caractériser comme type *érotique*, type *narcissique* et type *obsessionnel*.

Le type *érotique* se caractérise facilement. Les érotiques sont des personnes dont l'intérêt essentiel - la part relativement la plus grande de leur libido - est tourné vers la vie amoureuse. Aimer, mais spécialement être aimé, est pour eux le plus important. Ils sont dominés par l'angoisse de perdre l'amour et sont ainsi particulièrement dépendants des autres qui peuvent les frustrer de cet amour. Ce type se rencontre très fréquemment même dans sa forme pure. Il en existe des variations selon le mélange avec un autre type et la proportion simultanée d'agression. Du point de vue social comme du point de vue culturel, ce type représente les revendications pulsionnelles élémentaires du ça auquel se sont pliées les autres instances psychiques.

Le second type auquel j'ai donné le nom, étrange au premier abord, de type *obsessionnel* se distingue par la prépondérance du surmoi qui se sépare du moi dans les cas de tension élevée. Il est dominé par l'angoisse morale au lieu de l'être par celle de la perte d'amour ; il fait preuve d'une dépendance pour ainsi dire interne et non plus externe, manifeste une dose élevée de confiance en soi et

devient, socialement, le support véritable et surtout conservateur de la culture.

Le troisième type, appelé *narcissique* à juste titre, se caractérise essentiellement par des facteurs négatifs. On n'y trouve pas de tension entre moi et surmoi - sur la base d'un tel type on serait à peine parvenu à ériger un surmoi - on n'y trouve pas non plus de prédominance des besoins érotiques, l'intérêt principal est orienté vers la conservation de soi-même, il est autonome et peu intimidable. Le moi dispose d'une grande quantité d'agression qui se manifeste aussi dans le fait d'être prêt pour l'action ; dans la vie amoureuse, aimer est préféré à être aimé. Ceux qui appartiennent à ce type s'imposent aux autres comme des personnalités ; ils sont particulièrement qualifiés pour servir de soutien aux autres, assumer le rôle de leaders, donner au développement culturel de nouvelles impulsions ou porter atteinte à ce qui est établi.

Ces types purs échapperont à peine au soupçon de découler de la théorie de la libido. Mais si l'on se tourne vers les types mixtes qui sont encore bien plus fréquents à observer que les types purs, on se sent sur le terrain sûr de l'expérience. Ces nouveaux types, le type *érotico-obsessionnel*, le type *érotico-narcissique* et le type *narcissique-obsessionnel*, semblent permettre, en fait, de bien localiser les structures psychiques individuelles telles que nous avons appris à les connaître en analyse. En poursuivant ces types mixtes on tombe sur des portraits de caractère depuis longtemps familiers. Dans le type *érotico-obsessionnel*, la prépondérance de la vie pulsionnelle semble limitée par l'influence du surmoi ; le fait d'être simultanément dépendant d'objets humains récents et de vestiges des parents, des éducateurs et des modèles atteint, dans ce type, son plus haut degré. Le type *érotico-narcissique* est peut-être celui auquel il faut attribuer la plus grande fréquence. Il réunit des contradictions qui peuvent réciproquement se réduire en lui ; si on le compare aux deux autres types érotiques, il peut nous apprendre que

l'agression et l'activité vont de pair avec la prédominance du narcissisme. Enfin le type *narcissique-obsessionnel* produit la variation qui est culturellement la plus valable en ajoutant a l'indépendance extérieure et à l'observation des exigences morales la capacité d'agir énergiquement et en renforçant le moi contre le surmoi.

On pourrait penser que c'est une plaisanterie que de demander pourquoi nous ne mentionnons pas ici un autre type, théoriquement possible, le type *érotico-obsessionnel-narcissique*. Mais la réponse à cette plaisanterie est une réponse sérieuse : un tel type ne serait plus un type mais signifierait la forme absolue, l'harmonie idéale. On s'aperçoit que le phénomène du type naît précisément du fait que des trois utilisations principales de la libido dans l'économie psychique une ou deux ont été favorisées aux dépens des autres.

On peut aussi se demander quel est le rapport entre ces types libidinaux et la pathologie certains sont-ils particulièrement disposés à accéder à la névrose et alors quels types conduisent à telle et telle forme de névrose. La réponse sera que l'exposé de ces types libidinaux ne jette pas de lumière nouvelle sur la genèse des névroses. L'expérience montre que tous ces types peuvent exister sans névrose. Les types purs, ceux où une seule instance psychique est incontestablement prépondérante semblent avoir la chance de se manifester comme des purs portraits tandis qu'on pourrait s'attendre a ce que les types mixtes offrent un terrain plus propice aux conditions de névrose. Je pense pourtant qu'on ne devrait pas décider de ces relations sans une vérification particulière et soigneuse.

Il paraît facile de deviner que les types érotiques, en cas de maladie, évoluent en hystérie et les types obsessionnels en névroses obsessionnelles mais tout cela reste soumis à l'incertitude que nous venons de souligner. Les types narcissiques que leur indépendance habituelle expose à la frustration du monde extérieur, contiennent

une prédisposition particulière à la psychose, mais présentent aussi certaines conditions essentielles de la criminalité.

On sait que les conditions étiologiques des névroses ne sont pas encore connues de façon certaine. Ce qui provoque les psychoses ce sont les frustrations et les conflits internes, conflits entre les trois grandes instances psychiques, conflits à l'intérieur de l'économie de la libido par suite de la constitution bisexuelle, et entre les composantes pulsionnelles érotiques et agressives. La psychologie des névroses s'efforce de retrouver ce qui rend pathogènes ces processus appartenant au cours normal de la vie psychique.

Sur la prise de possession du feu[1]

Dans une note de mon livre *Malaise dans la civilisation*[2], j'ai indiqué en passant l'hypothèse qu'on pourrait former, sur la base du matériel analytique, concernant la prise de possession du feu par les hommes des origines. Je suis amené à reprendre ce thème[3] à la suite de l'objection d'Albert Schaeffer[4] et de l'indication surprenante, donnée dans la communication précédente d'Erlenmeyer[5], sur l'interdiction mongole de pisser sur les cendres[6].

1 Zur Gewinnung des Feuers, *Imago*, 18 (I), 8-13. GW, XVI.

2 *Malaise dans la civilisation*, 1929, trad. fr. Paris, puf, p. 37, n. 3.

3 L'objection de Lorenz dans Chaos et Rite (*Imago*, XVII, 1939, p. 433 sq.) est fondée sur l'hypothèse que la domestication du feu n'a commencé qu'après la découverte qu'on pouvait le faire apparaître à volonté par toutes sortes de manipulations. Au contraire le Dr J. Harnick me renvoie à une déclaration du Dr Richard Lasch (dans le recueil de Georges Buschan, *Illustrierte Völkerkunde*, 1922, I, p. 24) qui écrit : « Probablement l'art de *conserver* le feu a précédé de loin l'art de le produire ; nous avons la preuve de cela dans le fait que, à l'heure actuelle, des aborigènes pygmées des Andamans possèdent et conservent bien le feu, mais ne connaissent pas de méthodes autochtones pour le produire. »

4 *Die psychoanalytische Bewegtmg*, Jahrgang, II, 1930, p. 251.

5 E. H. Erlenmeyer, Note sur l'hypothèse freudienne concernant la domestication du feu, *Imago*, XVIII, 1932. [L'article d'Erlenmeyer venait juste avant celui de Freud dans la revue *Imago* où est d'abord parue « La conquête du feu ». (N.d.T.)]

6 Bien sûr des cendres chaudes à partir desquelles on peut encore obtenir du feu, et non des cendres éteintes.

Je pense que mon hypothèse, que la condition préalable pour maîtriser le feu a été la renonciation au plaisir, de tonalité homosexuelle, de l'éteindre avec un jet d'urine, peut être confirmée par l'interprétation de la légende grecque de Prométhée, si l'on prend en considération les formations prévisibles depuis les faits jusqu'au contenu du mythe. Ces déformations sont de même nature et ne sont pas pires que celles que nous reconnaissons quotidiennement, quand nous reconstruisons à partir des rêves de nos patients leurs expériences infantiles refoulées mais tellement significatives. Les mécanismes employés sont la figuration par symboles et le changement dans le contraire. Je ne me hasarderai pas à expliquer tous les traits du mythe de cette façon ; en dehors de l'état de choses à l'origine, des processus différents et plus récents ont pu contribuer à son contenu. Mais les éléments qui autorisent une interprétation analytique sont malgré tout ceux qui sont les plus frappants et les plus importants, nommément la façon dont Prométhée transporte le feu, le caractère de l'acte (forfait, larcin, tromperie à l'égard des dieux) et le sens de son châtiment.

Le titan Prométhée, héros culturel encore divin[7], peut-être même à l'origine démiurge et créateur des hommes, apporte donc aux hommes le feu qu'il a dérobé aux dieux, caché dans un bâton creux, une tige de fenouil. Un tel objet, nous le comprendrions volontiers, dans l'interprétation d'un rêve, comme symbole de pénis, bien que l'accent inhabituel mis sur le creux soit troublant. Comment mettre en relation ce tube-pénis avec la conservation du feu ? Cela semble sans issue jusqu'à ce que nous nous souvenions que, dans le rêve, nous rencontrons si fréquemment le processus du renversement, changement dans le contraire, inversion des relations, qui nous dissimule si souvent le sens du rêve. Ce n'est pas le feu que l'homme abrite dans son tube-pénis, mais au contraire le moyen d'éteindre le feu, l'eau de son urine. Cette relation entre le feu et l'eau renvoie à un matériel analytique riche et bien connu.

7 Ensuite *Héraklès* est un demi-dieu. *Thésée* complètement humain

En second lieu, l'acquisition du feu est un forfait, il est obtenu par brigandage ou larcin. C'est là un trait constant de toutes les légendes sur la prise de possession du feu, on le trouve chez les peuples les plus différents et les plus éloignés, et pas seulement dans la légende grecque de Prométhée Porteur du feu. C'est donc ici que doit se trouver le contenu essentiel de la réminiscence de l'humanité, réminiscence qui a été déformée. Mais pourquoi la prise de possession du feu est-elle inséparablement liée à la représentation d'un délit ? Qui est ici lésé, trompé ? La légende chez Hésiode donne une réponse directe dans un autre récit qui n'est pas directement relié au feu, Prométhée, dans la disposition des offrandes, désavantage Zeus en faveur des hommes. Ainsi ce sont les dieux qui sont trompés ! C'est un fait bien connu que le mythe décerne aux dieux la satisfaction de toutes les convoitises auxquelles l'enfant des hommes doit renoncer, comme nous le savons par le cas de l'inceste. Nous dirions en termes analytiques que la vie pulsionnelle, le ça, est le dieu trompé par le renoncement à éteindre le feu ; dans la légende, une convoitise humaine est transformée en privilège divin. Mais la divinité, dans la légende, n'a rien du caractère d'un surmoi, elle est encore le représentant de la vie pulsionnelle douée d'une puissance supérieure.

La transformation dans le contraire est le plus fondamentalement présente dans un troisième trait de la légende, le châtiment du Porteur du feu. Prométhée est enchaîné à un rocher, un vautour vient chaque jour lui dévorer le foie. Dans les légendes du feu chez d'autres peuples, un oiseau joue aussi un rôle et il doit avoir affaire avec le sujet, mais pour le moment je m'abstiendrai d'interpréter. Par contre, nous nous sentons sur un terrain solide quand il s'agit d'expliquer pourquoi le foie est choisi comme lieu du châtiment. Le foie, chez les Anciens, était considéré comme le siège de toutes les passions et de tous les désirs ; une punition comme celle de Prométhée était donc la plus appropriée pour un criminel

poussé par ses pulsions, qui avait commis un forfait sous l'impulsion de ses pires convoitises. Mais c'est l'exact opposé qui est vrai pour le Porteur du feu ; il avait pratiqué la renonciation pulsionnelle, et montré combien bénéfique mais aussi combien indispensable est cette renonciation pulsionnelle à des fins culturelles. Et pourquoi un tel bienfait culturel devait-il, après tout, être traité par la légende comme un crime passible de châtiment ? Eh bien, si, à travers toutes les déformations, la légende laisse transparaître que la prise de possession du feu a pour présupposition une renonciation pulsionnelle, elle exprime cependant ouvertement le ressentiment que l'humanité menée par ses pulsions a pu éprouver contre le héros culturel. Et cela est en accord avec notre point de vue et avec notre attente. Nous savons que l'exigence de la renonciation pulsionnelle et l'accomplissement de cette renonciation provoquent l'hostilité et l'agressivité et que c'est seulement dans une phase ultérieure du développement psychique que celle-ci s'est transformée en sentiment de culpabilité.

L'opacité de la légende de Prométhée, comme celle d'autres mythes du feu, est accrue du fait que chez les primitifs le feu apparaissait nécessairement comme quelque chose d'analogue de la passion amoureuse - nous dirions : comme symbole de la libido. La chaleur qui irradie du feu provoque la même sensation que celle qui accompagne l'état d'excitation sexuelle, et la flamme évoque dans sa forme et ses mouvements le phallus en activité. Que la flamme apparaisse au sens mythique comme phallus ne peut être mis en doute ; la légende de la naissance du roi Servius Tullius est encore là pour le prouver. Quand nous-mêmes nous parlons du feu dévorant de la passion et de flammes qui lèchent, comparant ainsi la flamme à une langue, nous ne sommes pas loin de la pensée de nos ancêtres primitifs. Dans notre déduction de la prise de possession du feu, il y avait aussi l'hypothèse que, chez l'homme des origines, l'essai

d'éteindre le feu avec l'eau de son corps signifiait une lutte pleine de plaisir avec un autre phallus.

Par la voie de cette assimilation symbolique, il se pourrait aussi que d'autres éléments, purement fantasmatiques, soient entrés dans le mythe et s'y soient tissés avec les éléments historiques. On ne peut guère se défendre de l'idée que, si le foie est le siège de la passion, il signifie symboliquement la même chose que le feu lui-même, et que sa dévoration et son renouvellement quotidien sont une description adéquate de la convoitise amoureuse, quotidiennement satisfaite et quotidiennement renaissante. L'oiseau qui se rassasie du foie prendrait ici la signification du pénis, signification qui ne lui est d'ailleurs pas étrangère, comme le montrent les légendes, les rêves, l'usage de la langue et les figurations plastiques de l'antiquité. Un petit pas de plus nous conduit à l'oiseau Phenix, qui après chaque mort par le feu surgit à nouveau rajeuni, et qui vraisemblablement a signifié un phallus ranimé après son endormissement bien plus et bien plus tôt que le soleil déclinant au crépuscule pour se lever à nouveau.

On peut se demander si nous pouvons attribuer à l'activité de formation des mythes de s'essayer - comme par jeu - à la figuration déguisée de processus mentaux à manifestations corporelles, processus bien connus même s'ils sont aussi très intéressant et cela sans autre motif que le simple plaisir de la figuration. Là-dessus on ne peut assurément donner de réponse certaine sans avoir compris l'essence du mythe, mais dans nos deux exemples nous pouvons aisément reconnaître un même contenu et une tendance déterminée. Ils décrivent la renaissance des convoitises libidinales après leur extinction par la satiété, donc leur indestructibilité, et cette mise en valeur est, comme consolation, absolument à sa place, là où le noyau historique du mythe traite d'une défaite de la vie pulsionnelle, d'une renonciation pulsionnelle devenue nécessaire. C'est comme le second volet de la réaction compréhensible de l'homme des origines atteint

dans sa vie pulsionnelle ; après le châtiment du fautif, l'assurance qu'au fond il n'avait après tout rien accompli.

Nous trouvons un exemple inattendu de renversement dans le contraire dans un autre mythe, qui apparemment a très peu à faire avec le mythe du feu. L'Hydre de Lerne avec ses innombrables têtes de serpents dardant leurs langues - parmi elle une était immortelle - est, son nom en témoigne, un dragon d'eau. Le héros culturel Héraklès la combat en lui coupant ses têtes, mais elles repoussent toujours, et il ne se rend maître du monstre qu'après avoir consumé par le feu la tête immortelle. Un dragon d'eau qui n'est dompté que par le feu, ça n'a sûrement pas de sens. Mais comme dans tant de rêves, ça en a un dans le renversement du contenu manifeste. Ici l'hydre est un incendie, les têtes de serpents aux langues dardées sont les flammes du feu, et comme preuve de leur nature libidinale elles présentent, comme le foie de Prométhée, à nouveau le phénomène de la nouvelle poussée, le renouvellement après la tentative de destruction. Héraklès éteint cet incendie par - l'eau. (La tête immortelle est bien le phallus lui-même, sa destruction est la castration.) Mais Héraklès est aussi le libérateur de Prométhée, celui qui tue l'oiseau qui dévorait le foie. Ne pourrions-nous deviner une plus profonde entre les deux mythes ? C'est comme si l'action d'un des héros était réparée par l'autre. Prométhée avait interdit l'extinction du feu - comme la loi des Mongols -, Hercule l'avait autorisée dans le cas de l'incendie menaçant de désastre. Le second mythe semble correspondre à la réaction d'une époque culturelle plus récente, devant la prise de possession du feu. On a l'impression qu'à partir de là on pourrait pénétrer très avant dans les secrets du mythe, mais assurément ce n’est que sur une courte distance qu'on est accompagné du sentiment de la certitude.

Pour l'opposition du feu et de l'eau, qui domine entièrement le champ de ces mythes, outre le facteur historique et le facteur

symbolico-fantasmatique, il est un troisième facteur à mettre en évidence, le fait physiologique que le poète décrit en ces lignes :

« Ce que l'homme utilise pour pisser,

Avec cela il crée son semblable. »

(HEINE.)

Le membre de l'homme a deux fonctions, dont la réunion, pour plus d'un, fait scandale. Il sert à l'évacuation de l'urine et il accomplit l'acte sexuel qui apaise l'ardent désir de la libido génitale. L'enfant croit encore pouvoir unir les deux fonctions ; d'après sa théorie les enfants sont produits par le fait que l'homme urine dans le corps de la femme. Mais l'adulte sait que les deux actes sont en réalité incompatibles - aussi incompatibles que le feu et l'eau. Quand le membre sexuel est dans cet état d'excitation qui a amené la comparaison avec l'oiseau, et pendant que sont éprouvées ces sensations qui rappellent la chaleur du feu, il est impossible d'uriner ; et inversement, quand le membre sert à évacuer l'eau du corps, toutes ses relations avec la fonction génitale semblent éteintes. L'opposition des deux fonctions pourrait nous permettre de dire que l'homme éteint son propre feu avec sa propre eau. Et l'homme des origines, contraint à comprendre le monde extérieur à l'aide de ses propres sensations corporelles et des relations corporelles, n'avait pas été sans apercevoir et sans utiliser les analogies que lui indiquait le comportement du feu.

Sigmund Freud

Nouvelles conférences sur la psychanalyse

Table des matières

Avant-propos

Mes premières « *Conférences sur la Psychanalyse* » [1] ont été faites au cours des deux semestres d'hiver 1915-1916 et 1916-1917, dans un amphithéâtre de la clinique psychiatrique de Vienne, devant des auditeurs venus de toutes les facultés. Les conférences de la première partie avaient été improvisées, puis immédiatement transcrites. celles de la seconde, composées durant un séjour estival à Salzbourg, puis textuellement répétées l'hiver suivant. À cette époque ma mémoire était encore d'une fidélité phonographique.

Par contre, ces nouvelles conférences n'ont jamais été faites. Entre temps, mon âge était venu me relever de mes obligations envers l'Université, obligations à la vérité peu serrées, mais qui m'obligeaient à faire quelques cours. De plus, une intervention chirurgicale m'avait rendu impossible de prendre la parole en public. Si donc je me replace, dans les conférences qui vont suivre, au milieu d'un auditoire, ce n'est que par un jeu de mon imagination : peut-être ce fantasme m'aidera-t-il, en approfondissant mon sujet, à ne pas omettre de tenir compte du lecteur.

Ces nouvelles conférences ne visent pas du tout à remplacer les premières, dont elles ne peuvent nullement être séparées ; elles ne forment pas un tout indépendant et ne sont pas susceptibles d'intéresser à elles seules un certain nombre de lecteurs. Elles continuent et complètent leurs devancières et peuvent, par rapport à

1 Introduction à la psychanalyse, Payot.

celles-ci, se diviser en trois groupes. Dans le premier se rangent les thèmes déjà traités il y a quinze ans, maintenant remaniés, et qui, par suite de l'approfondissement de nos connaissances et des modifications de nos aperçus, doivent aujourd'hui être présentés sous un autre jour, c'est-à-dire subir une révision critique. Les deux autres groupes comprennent les progrès proprement dits en ce qu'ils traitent de choses qui, à l'époque des premières conférences, n'existaient pas encore ou bien étaient alors trop peu importantes pour qu'on leur consacrât un chapitre particulier. Quelques-unes de ces nouvelles conférences, fait inévitable mais non point regrettable, réunissent les caractères des deux groupes.

Pas plus que les précédentes, ces nouvelles conférences ne s'adressent aux analystes de métier, à qui elles ne sauraient apprendre rien de nouveau. Elles sont destinées à cette grande catégorie de gens cultivés qui témoignent, nous l'espérons, aux particularités et aux conquêtes de la jeune science un intérêt bienveillant – encore que modéré. Cette fois encore, mon principal souci a été de ne rien sacrifier aux apparences et d'éviter de présenter la psychanalyse comme une science simple, complète et achevée ; je n'ai cherché ni à en voiler les problèmes, ni à en dissimuler les lacunes et les incertitudes. Dans aucun autre domaine scientifique on ne ressentirait le besoin de se vanter d'une semblable modestie, partout ailleurs elle semble aller de soi et le public ne s'attend à rien d'autre de la part du savant. Nul lecteur d'un traité d'astronomie ne s'aviserait d'être déçu ou de se sentir au-dessus de la science quand on lui montre les frontières au-delà desquelles notre connaissance se perd dans le nébuleux. Il en va bien autrement de la psychologie. Ici l'inaptitude constitutionnelle de l'homme à l'investigation scientifique apparaît dans toute son ampleur. On semble ne pas demander à la psychologie un progrès de la connaissance, mais on ne sait quelles autres satisfactions. On lui fait un grief de chaque problème non résolu et de chaque incertitude.

Celui qui aime vraiment la science du psychisme humain devra prendre son parti de cette injustice.

Freud.

Vienne, été 1932.

Première conférence. Révision de la science du rêve

Mesdames, Messieurs, vous ayant convoqués de nouveau après une interruption de plus de quinze ans pour m'entretenir avec vous de ce que le temps ainsi écoulé a apporté de neuf et peut-être de meilleur à la psychanalyse, je crois que, pour plus d'un motif, il serait. juste et équitable de tourner d'abord notre attention vers l'état de la science du rêve. Celle-ci, qui occupe dans l'histoire de la psychanalyse une place particulière, marque un tournant décisif ; n'est-ce pas grâce à elle que l'analyse est passée du rang de méthode psychothérapeutique à celui de psychologie des profondeurs ? La jeune science n'a fourni aucune doctrine plus marquante, plus originale que celle des rêves, aucune même qui puisse lui être comparée. Elle est un morceau de terre inconnue gagné sur les croyances populaires et le mysticisme. La nouveauté des assertions qu'elle apportait lui a fait jouer le rôle d'un schibboleth [2] dont l'emploi décidait de qui pouvait devenir adepte de la psychanalyse ou de qui devait renoncer à la comprendre jamais. Elle m'offrit à moi-même un sûr appui dans cette période difficile où les manifestations inconnues des névroses venaient troubler mon jugement encore mal affermi. Il m'arrivait parfois de douter de la justesse de mes

2 Schibboleth. mot hébreu dont se servirent les gens de Galaad pour reconnaître ceux d'Éphraïm, qui prononçaient Sibboleth et qui furent aussitôt égorgés (L. des Juges) – épreuve destinée à juger de la capacité de quelqu'un (note de la trad.).

connaissances incertaines, mais si je réussissais alors à convertir un rêve embrouillé, insensé, en un processus psychique correct et intelligible, je retrouvais ma conviction d'être sur la bonne voie.

Il sera ainsi particulièrement intéressant pour nous d'une part de suivre, justement d'après le cas de la science des rêves, l'évolution de la psychanalyse dans cet intervalle, d'autre part de constater les gains qu'elle a réalisés dans l'esprit du public quant à la compréhension et à l'appréciation que celui-ci peut en avoir. Je vous préviens par avance que vous allez être déçue sur ces deux points.

Feuilletons ensemble les numéros de *La Revue Internationale de Psychanalyse (Médicale)* dans lesquels se trouvent réunis, depuis 1913, les travaux décisifs, de notre science. Dans les premiers volumes vous trouvez toujours une rubrique « Interprétation des rêves » richement fournie et comprenant des études sur les différents points de la science des rêves ; mais plus vous avancez, moins ces travaux sont nombreux, et enfin la rubrique, autrefois permanente, finit par disparaître tout à fait. Les analystes se comportent comme s'ils n'avaient plus rien à nous apprendre, comme si la science du rêve avait dit son dernier mot. Mais si vous nous demandez ce qu'ont retenu de cette science tous ceux qui ne sont pas nos adeptes directs : tous ces psychiatres et psychothérapeutes qui font cuire leurs petits potages sur notre feu sans même se montrer reconnaissants de notre hospitalité, ces soi-disant savants qui ont coutume de s'approprier les découvertes intéressantes de la science, et les littérateurs, et le grand publie, la réponse sera peu satisfaisante. Certaines formules sont devenues célèbres, entre autres quelques-unes que nous n'avons jamais soutenues, par exemple que tous les rêves sont de nature sexuelle. Et justement les choses importantes paraissent être restées aussi étrangères qu'il y a trente ans à la conscience générale. On ignore, par exemple, la distinction fondamentale qu'il y a lieu de faire entre

le contenu manifeste et les pensées latentes du rêve, la notion de non-contradiction entre le cauchemar et la fonction réalisatrice des désirs du rêve, l'impossibilité d'interpréter le songe quand le rêveur ne fournit pas les associations qui en font partie et surtout le fait que l'essentiel du rêve est le processus de son élaboration. J'ai le droit de parler ainsi, après avoir reçu, au cours de ces années, un monceau de lettres dont les auteurs, après m'avoir raconté leurs songes, me prient de les leur expliquer ou bien de leur fournir des renseignements sur la nature du rêve. Ils prétendent avoir lu La *Science des rêves* [3] et trahissent à chaque ligne leur incompréhension de notre science. Cela ne saurait nous empêcher de traiter encore, dans son ensemble, la question du rêve. Vous vous souvenez que, la dernière fois, toute une série de conférences fut consacrée à montrer comment l'on était parvenu à comprendre ce phénomène psychique jusqu'alors inexpliqué. Donc, quand au cours de l'analyse quelqu'un, l'un de nos patients par exemple, nous raconte l'un de ses rêves, nous admettons qu'il se conforme, ce faisant, à l'obligation de tout nous confier qu'il avait prise en se soumettant au traitement analytique. Car le rêve est une confidence, mais une confidence faite en termes impropres ; il ne constitue ni une manifestation sociale ni un moyen de se faire comprendre. Et nous ne parvenons d'ailleurs pas à saisir ce que le patient voulait nous dire, lui-même ne le sachant pas non plus. C'est ici qu'il nous faut prendre une décision rapide : ou bien le rêve, comme le prétendent les médecins non analystes, est un indice que le rêveur a mal dormi, que les régions de son cerveau n'ont pu toutes au même degré parvenir au repos, que certaines d'entre elles ont persisté à vouloir fonctionner et n'y sont arrivées que de très imparfaite façon. Et s'il en est réellement ainsi, nous ferons bien de ne pas nous préoccuper plus longtemps du produit psychiquement sans valeur d'un trouble nocturne. En effet, quel résultat utile espérerions-nous tirer de cette étude ? Ou bien… mais n'avons-nous pas de prime

3 La Science des rêves, traduction Meyerson, Parie, Alcan, 1926.

abord adopté cette seconde attitude ? Arbitrairement, il faut le reconnaître, nous avons supposé, postulé, que ce rêve inintelligible devait être aussi un acte psychique plein de valeur et de signification et que nous pourrions, comme toute autre confidence, l'utiliser dans l'analyse. Seule l'expérience montrera si nous avons raison. Qu'il nous soit donné de réussir à transformer le rêve en une précieuse manifestation et nous aurons évidemment la perspective d'apprendre du nouveau, de parvenir à la connaissance de faits qui, sans cela, nous seraient demeurés impénétrables

C'est maintenant que nous nous trouvons face à face avec les difficultés de notre tâche et les énigmes de notre thème. Comment allons-nous parvenir à transformer le rêve en confidence normale ? Comment expliquerons-nous qu'une partie des révélations du malade se soit faite sous cette forme incompréhensible pour lui comme pour nous ?

Vous voyez, Mesdames, Messieurs, que je m'engage, cette fois, sur la voie d'un exposé non pas génétique, mais dogmatique. Nous établirons tout d'abord notre position vis-à-vis du problème du rêve, en instituant deux nouvelles notions, deux nouvelles dénominations. Le rêve proprement dit, nous l'appellerons texte du rêve, rêve manifeste, et, ce que nous cherchons derrière lui, pour ainsi dire, les *pensées latentes* du rêve. Voici dès lors en quoi consistera notre tâche : il nous faudra transformer le rêve manifeste en rêve latent et expliquer comment a pu se produire, dans le psychisme du rêveur, l'élaboration inverse. Le premier travail est d'ordre pratique, il fait partie de *l'interprétation du rêve* et se plie à une certaine technique ; le second est d'ordre théorique et doit servir à expliquer *l'élaboration du rêve,* ne peut donc être qu'une théorie. Technique de l'interprétation du rêve et théorie de son élaboration doivent toutes deux être créées de toutes pièces.

Et maintenant par quoi commencerons-nous ? Par la technique de l'interprétation du rêve, ce me semble ; la matière en est plus souple et vous donnera une impression plus vivante.

Supposons donc que le malade nous ait raconté un rêve qu'il nous faille expliquer. Nous l'avons écouté avec calme, en évitant de spéculer sur son récit. Qu'allons-nous faire ensuite ? Nous décidons de nous préoccuper le moins possible du rêve *manifeste.* Il va de soi que ce rêve manifeste présente toutes sortes de caractères qui ne nous laissent pas entièrement indifférents. Il est soit cohérent, nettement composé à la manière d'un poème, soit confus, inintelligible, presque semblable à un délire ; il peut renfermer des éléments absurdes, ou bien, des pointes, des conclusions en apparence spirituelles. Le rêveur le trouve clair et subtil ou nébuleux et confus ; les images qu'il offre peuvent avoir l'intensité de perceptions sensorielles ou bien être vagues comme une vapeur indistincte, et les caractères les plus variés coexistent parfois dans un même rêve, répartis en plusieurs endroits ; enfin le rêve est capable soit de ne susciter qu'indifférence, soit d'être accompagné des émotions les plus joyeuses ou les plus pénibles. Ne croyez pas que nous tenions pour rien cette diversité infinie dans le rêve manifeste ; nous y pourrons glaner, au contraire, nombre d'éléments propres à nous faciliter l'interprétation. Mais, pour le moment, nous laisserons cette question de côté, quitte à y revenir plus tard, et nous nous engagerons sur la voie principale, celle qui mène à l'interprétation du rêve. C'est-à-dire que nous inviterons le rêveur à négliger, lui aussi, l'impression produite par le rêve manifeste et à reporter son attention sur les différents éléments du contenu du rêve et à nous faire part, au fur et à mesure qu'elles se présenteront, des associations que ces fragments font naître.

N'est-ce pas là une technique particulière et qui diffère de la méthode dont on se sert généralement pour utiliser révélations et confidences ? Vous devinez certainement que ce procédé masque

certaines hypothèses dont nous n'avons pas encore parlé. Mais poursuivons. Dans quel ordre le patient devra-t-il examiner les fragments de son rêve ? Plusieurs voies s'offrent à nous : nous pouvons simplement suivre l'ordre chronologique tel qu'il est apparu dans le récit du rêve. C'est, pour ainsi dire, la méthode classique et la plus rigoureuse. Ou bien nous invitons le rêveur à choisir dans son rêve les *résidus de la journée,* car l'expérience nous a appris que, dans presque chaque rêve, s'est glissé souvent quelque résidu de souvenir ou bien quelque allusion à un ou à plusieurs faits arrivés le jour du rêve. Si nous fouillons cette association, nous découvrons, parfois d'un seul coup, le rapport qu'il y avait entre le monde en apparence si lointain du songe et la vie réelle du patient. Nous pouvons encore dire à ce dernier de parler d'abord des éléments de son rêve qui lui semblent les plus importants, du fait de leur netteté particulière, de leur acuité sensorielle. Nous savons d'ailleurs que c'est de cette dernière façon qu'il lui sera le plus facile de trouver des associations ; or l'important étant justement de les obtenir, peu importe la méthode employée pour arriver à ce but.

Une fois que nous avons ces associations, nous voyons qu'elles nous fournissent les matériaux les plus variés : souvenirs de la veille, du jour où fut fait le rêve et d'époques depuis longtemps révolues, réflexions, discussions du pour et du, contre, aveux et questions. Tantôt le patient parle avec volubilité, tantôt il s'arrête un instant. La plupart des données ont quelque rapport avec l'un des éléments du rêve : rien d'étonnant à cela puisqu'elles en découlent. Mais il arrive parfois que l'analysé les fasse précéder de ces mots : « Je le dis parce que cela me vient à l'esprit. »

Si l'on porte son attention sur cette masse d'idées, l'on ne tarde pas à remarquer qu'elles ont, avec le contenu du songe, d'autres points communs encore que le point de départ. Elles projettent une lumière surprenante sur tous les fragments du rêve, comblent les lacunes qui subsistent entre eux et rendent

compréhensible leur bizarre assemblage. Il faut arriver à s'expliquer le rapport qui existe entre elles et le contenu du rêve. Ce dernier apparaît comme le résumé de ces associations, résumé fait, il est vrai, suivant des règles encore inconnues et dont les éléments semblent être les représentants élus d'une multitude. Sans aucun doute, nous sommes parvenus, grâce à notre technique, à savoir ce que le rêve remplace, ce en quoi consiste sa valeur psychique, maintenant que nous l'avons dépouillé de ses particularités étranges, de sa bizarrerie, de son désordre.

Toutefois, ne nous y méprenons pas ! Il ne faut pas confondre les associations provoquées par le rêve avec les pensées latentes du rêve ; ces dernières sont contenues dans les associations comme dans une lessive-mère, mais pas entièrement. Les associations nous fournissent d'une part bien plus d'éléments qu'il ne nous en faut pour formuler les pensées latentes du songe, c'est-à-dire tous les développements, transitions, rapporte que l'intellect du patient a dû produire en se rapprochant des pensées du rêve. D'autre part, l'association s'est souvent arrêtée au seuil des véritables pensées du rêve, n'a fait après s'en être approchée que les effleurer par des allusions. C'est ici que nous intervenons en complétant les allusions, en tirant d'impérieuses conclusions et en précisant ce que l'analysé n'a fait que mentionner à peine dans ses associations. Il semble alors que nous disposions à notre gré, à notre fantaisie, des matériaux fournis par le rêveur et que nous en abusions pour glisser dans ses assertions ce que celles-ci n'exprimaient pas. D'ailleurs, ce n'est point chose aisée que de légitimer notre procédé en un exposé abstrait. Mais pratiquez vous-mêmes une analyse ou étudiez un exemple bien choisi parmi ceux qu'offre notre littérature et vous vous convaincrez de la façon dont peut s'imposer un pareil travail d'interprétation.

Si dans l'interprétation des rêves nous dépendons général et surtout des associations du rêveur, vis-à-vis de certains éléments du

contenu du rêve, nous nous comportons avec indépendance, et cela parce que nous y sommes obligés, du fait qu’en règle générale nous n’y trouvons pas d’associations. Nous avons vite remarqué que ce sont toujours les mêmes contenus qui entrent en jeu dans ces cas ; ils ne sont pas très nombreux et une longue expérience nous a, maintes fois, montré qu’ils doivent être considérés comme les *symboles* de quelque chose d’autre. Par comparaison avec lu autres éléments du rêve, on peut leur attribuer une signification fixe, mais qui n’est pas nécessairement unique, dont l’ampleur est déterminée par des règles particulières auxquelles nous ne sommes pas habitués. Comme nous savons traduire ces symboles et le rêveur, non, bien qu’il en ait lui-même fait usage, il peut arriver que le sens d’un rêve nous apparaisse immédiatement avec clarté, ayant d’avoir fait le moindre effort pour l’interpréter et alors que le rêveur lui-même se trouve devant une énigme. Mais j’ai déjà dit, dans mes précédentes conférences, tant de choses sur le symbolisme, les connaissances que nous en avons, les problèmes qu’il nous offre, que je n’ai pas besoin, aujourd’hui, de revenir sur ce point.

Telle est donc notre méthode d’interprétation des rêves ; mais, se demandera-t-on ensuite à juste titre, pourra-t-elle servir à interpréter tous les rêves ? Non, répondrons-nous, mais un nombre assez grand pour démontrer la valeur du procédé et en motiver l’emploi. Pourquoi pas tous ? En répondant à cette question, nous éluciderons un point important et nous serons amenés à parler des conditions psychiques de l’élaboration du rêve, Le travail d’interprétation se heurte, en effet, à une résistance plus ou moins grande, tantôt infime, tantôt insurmontable (tout au moins par les moyens dont nous disposons actuellement), tantôt de force intermédiaire. On ne saurait négliger, durant le travail, les manifestations de cette résistance. Quelquefois, le patient fournit sans hésiter les associations et dès la première ou la seconde idée, l’explication surgit. D’autre fois, il s’arrête, tergiverse ; avant

d'obtenir des données utiles à la compréhension du rêve, nous sommes contrainte de l'écouter énoncer toute une suite d'idées. Plus cette chaîne d'associations est longue, riche en détours, plus la résistance est forte ; c'est du moins ce que nous croyons et apparemment à juste titre. L'oubli des rêves résulte aussi de cette résistance. Il arrive assez souvent que l'analysé, malgré ses efforts, ne parvienne pas à se souvenir d'un de ses rêves. Toutefois, quand au cours du travail analytique nous arrivons à surmonter une difficulté qui avait gêné le patient par rapport à l'analyse, le rêve oublié revient soudain à la mémoire. D'autres remarques doivent également trouver place ici. Très fréquemment, un fragment de rêve d'abord omis est ajouté ultérieurement. Ce fait doit être considéré comme une tentative d'oubli. L'expérience montrant que le fragment en question est justement le plus significatif, nous admettons qu'une résistance particulièrement forte n'est opposée à sa révélation. En outre, nous constatons souvent que le rêveur, pour éviter d'oublier ses rêves, les fixe par écrit dès son réveil. Nous pouvons lui dire que c'est là une tentative vaine ; en effet, la résistance à laquelle il s'est opposé en inscrivant le texte du rêve se reporte ensuite sur les associations et rend impossible l'interprétation du rêve manifeste. Dans ces conditions, nous ne nous étonnerons pas de constater qu'un nouvel accroissement de la résistance supprime tout à fait ces associations et fasse échouer l'interprétation du rêve.

De tout ce qui précède nous conclurons que la résistance qui s'oppose à l'interprétation du rêve doit également jouer un rôle dans la formation de ce dernier. Et de fait, tandis que l'élaboration de certains rêves est gênée par une forte résistance, pour d'autres cette résistance s'avère faible. D'ailleurs l'intensité de la résistance varie durant un même rêve et c'est à elle que sont attribuables les lacunes, les obscurités, l'incohérence qui peuvent troubler le cours du plus beau songe.

Mais quel rôle est donc dévolu à la résistance et contre quoi s'exerce-t-elle ? Voici : la résistance est l'indice le plus sûr d'un conflit. Deux forces antagonistes se trouvent en présence, dont l'une tend à provoquer une révélation à laquelle s'oppose l'autre. Le rêve manifeste, tel qu'il se produit ensuite, embrasse, en les condensant, toutes les décisions auxquelles aboutit cette lutte des deux tendances. À tel endroit du rêve, la force qui pousse à la révélation prend le dessus, à tel autre, l'instance adverse parvient, soit à supprimer totalement la révélation, soit à la remplacer de façon que l'on n'en puisse plus du tout soupçonner la nature réelle. Les cas les plus fréquents sont ceux où le conflit se résout par un compromis : la révélation vers laquelle tend l'une des deux forces se produit bien, mais elle est édulcorée, déplacée, rendue méconnaissable. Quand le rêve ne reproduit pas fidèlement les pensées du rêve, quand un travail d'interprétation s'avère indispensable pour nous permettre de franchir l'abîme qui le sépare de ces pensées, c'est par suite de la victoire que remporte l'instance contrariante, inhibante, limitante. La présence de cette instance nous est révélée par la résistance à laquelle nous nous heurtons dans l'interprétation du rêve. Tant que nous avons considéré le rêve comme un phénomène isolé, indépendant des formations psychiques apparentées, nous avons qualifié cette instance de censure des rêves.

Vous savez depuis longtemps que cette censure ne s'applique pas exclusivement au rêve. Vous n'ignorez pas que notre vie spirituelle est entièrement dominée par le conflit de deux instances psychiques improprement dénommées le refoulé inconscient et le conscient, que la résistance à l'interprétation du rêve, indice de la censure, n'est rien d'autre que la résistance due au refoulement. C'est elle qui provoque la disjonction des deux instances en question. Vous savez aussi que de ce conflit d'instances naissent, dans certaines conditions, d'autres formations psychiques qui, tel le rêve lui-même, sont le résultat d'un compromis ; vous n'exigerez donc pas

que je répète ici tout ce qui a été dit déjà dans l'introduction à la théorie des névroses, tout ce qui a servi à vous montrer ce que nous savons touchant les conditions de semblables compromis. Vous avez compris que le rêve est une production pathologique, le premier terme d'une série qui comprend le symptôme hystérique, la représentation obsédante, l'idée délirante, mais qu'il se distingue de ces manifestations morbides par sa. fugacité et son apparition dans les circonstances de la vie normale. Ce qu'Aristote a dit, nous le répétons : la vie du rêve, c'est le travail qu'accomplit notre âme durant le sommeil. En dormant nous nous détournons du monde extérieur réel et ainsi se trouve réalisée la condition nécessaire au développement d'une psychose. L'étude la plus minutieuse des maladies mentales les plus graves ne saurait nous faire découvrir de particularités plus propres à caractériser cet état morbide. Mais dans la psychose, c'est de deux manières différentes que le sujet se détourne de la réalité, soit que le refoulé inconscient devienne trop puissant et écrase le conscient attaché à la réalité, soit que devant une réalité trop pénible, insupportable, le moi menacé se précipite par révolte dans les bras de la pulsion inconsciente. L'inoffensive psychose du rêve est un renoncement momentané, consciemment voulu, au monde extérieur ; elle disparaît dès que les relations avec ce dernier sont renouées. Pendant cet isolement, une modification se produit dans la répartition de l'énergie psychique du dormeur. Une partie de la dépense en refoulement peut être évitée, celle qui est, en général, utilisée à refréner l'inconscient, car lorsque ce dernier cherche à mettre à profit sa relative liberté, il trouve la voie de la motilité fermée et est obligé de se contenter d'une satisfaction hallucinatoire. C'est alors que peut se constituer un rêve ; l'existence d'une censure du rêve montre toutefois qu'il subsiste encore, même pendant le sommeil, une certaine quantité de la résistance due au refoulement.

Le rêve a-t-il une fonction, un rôle utile ? Nous voilà en mesure maintenant de répondre à cette question. Le repos complet que le sommeil tend à procurer est menacé de trois côtés différents ; d'abord, et ceci plus fortuitement, par les excitations venues du dehors, puis par les préoccupations de la journée impossibles à supprimer et enfin, inévitablement, par les pulsions insatisfaites, refoulées, qui guettent l'occasion de se manifester. Par suite de la décroissance nocturne des refoulements, on pourra craindre que la paix du sommeil ne soit troublée chaque fois qu'une excitation extérieure ou intérieure parvient à trouver son point de jonction avec l'une des sources pulsionnelles inconscientes. Grâce au processus du rêve, le produit de cette action commune est déversé dans le rêve, phénomène hallucinatoire inoffensif, et la continuation du sommeil est ainsi assurée. Parfois il arrive que le songe, provoquant un sentiment d'angoisse, réveille le dormeur ; mais ce fait n'est nullement en contradiction avec la fonction du rêve. Il joue seulement le rôle d'un signal destiné à indiquer que le surveillant trouve la situation trop dangereuse et ne pense plus pouvoir s'en rendre maître. Souvent, au cours même du sommeil, ne nous arrive-t-il pas de concevoir cette idée rassurante, destinée à éviter le réveil « Mais ce n'est qu'un rêve » ?

Voilà, Mesdames, Messieurs, ce que je tenais à vous dire touchant l'interprétation des rêves, interprétation dont le but est de nous ramener du rêve manifeste aux pensées latentes du rêve. Ce but une fois atteint, le rêve perd généralement tout intérêt pour l'analyse pratique. La confidence reçue sous la forme d'un songe est ajoutée aux autres confidences et l'on poursuit l'analyse. Nous avons profit à demeurer encore sur ce chapitre du rêve ; l'idée d'étudier le processus suivant lequel les pensées latentes du rêve ont été transformées en rêve manifeste nous séduit. Vous vous souvenez que dans mes précédentes conférences j'ai décrit ce processus dans tous

ses détails ; c'est pourquoi il m'est aujourd'hui permis de m'en tenir à un très bref exposé.

Le processus de l'élaboration du rêve nous semble quelque chose de tout à fait nouveau, d'étranger, rien de semblable ne nous était connu auparavant. Ce processus nous a permis de jeter un premier coup d'œil sur les phénomènes qui se jouent dans le système inconscient et nous a montré qu'ils sont tout différents de ce qu'a pu nous faire connaître notre pensée consciente. C'est pour cette raison que cette dernière les juge nécessairement invraisemblables et erronés. La portée de cette découverte s'est encore accrue quand nous avons constaté que dans la formation des symptômes névrotiques comme dans la transformation des pensées latentes en rêves manifestes, ce sont les mêmes mécanismes – nous n'osons dire les mêmes processus de pensée – qui ont agi.

Passons maintenant à l'inévitable description schématique. Imaginons qu'en un certain cas, nous puissions embrasser d'un seul regard toutes les pensées latentes à plus ou moins forte charge affective qui, une fois le rêve expliqué, ont remplacé le rêve manifeste. Nous observerons que le comportement du rêveur ne sera pas toujours le même vis-à-vis de toutes les pensées du rêve et cette observation aura une grande importance. Le rêveur, en effet reconnaît et identifie la plupart des pensées du rêve. Il admet avoir eu ou pu avoir, cette fois-là ou une autre, telle idée. Par contre, une seule pensée le révolte, lui semble étrangère, voire repoussante, peut-être même l'écartera-t-il avec violence. Eh bien, ce sera la preuve de la moindre importance des autres idées qui ne sont que des fragments de la pensée consciente ou plutôt préconsciente : ces idées-là auraient pu, tout aussi bien, surgir durant l'état de veille, et d'ailleurs elles ont vraisemblablement été conçues pendant la journée. Mais l'idée ou, plus justement, l'émotion rejetée est l'enfant de la nuit, elle appartient à l'inconscient du dormeur et c'est pour cette raison même que celui-ci la renie et la rejette. C'est grâce au

laisser-aller nocturne que l'émotion a pu se manifester nous une forme quelconque ; quoi qu'il en soit, l'expression nous en apparaît affaiblie, déplacée, déguisée, et sans le travail d'interprétation du rêve nous ne l'eussions pas perçue. Si cette émotion inconsciente parvient à se glisser au travers des mailles de la censure sous un déguisement qui la rend méconnaissable, elle le doit au rapport qui l'unit aux autres pensées, incontestables celles-là, du rêve et c'est à ce rapport que les pensées inconscientes du rêve sont redevables du pouvoir qu'elles ont d'occuper, même pendant le sommeil, la vie psychique. Car un fait s'avère indubitable : cette émotion inconsciente est la créatrice véritable du rêve et fournit l'énergie nécessaire à son élaboration ; comme toutes les autres puisions instinctuelles, elle ne peut tendre qu'à sa propre satisfaction et l'habitude que nous avons d'interpréter les rêves nous a appris aussi que chacun d'eux a pour but cette satisfaction. Dans tout songe, un désir pulsionnel doit être représenté comme réalisé. Or, comme le psychisme cherche pendant la nuit à se détourner de la réalité, comme il se produit une régression vers les mécanismes primitifs, il s'ensuit que cette réalisation des désirs est vécue hallucinatoirement, à la manière d'un fait présent. À cause de cette même régression, les idées sont, durant le rêve, transformées en images visuelles et les pensées latentes se trouvent ainsi dramatisées et illustrées.

Cette partie de l'élaboration nous explique quelques-uns des caractères les plus manifestes et – lu plus particuliers du rêve. Étudions à nouveau sa formation et d'abord le prélude : l'envie de dormir, la séparation voulue d'avec le monde extérieur. Deux conséquences en découlent : en premier lieu la possibilité pour l'appareil psychique de laisser agir en lui-même des modes anciens et primitifs de travail, la régression, en second lieu la diminution de la résistance opposée par le refoulement, lequel pèse sur l'inconscient. C'est grâce à ce dernier phénomène que peut

s'élaborer le rêve et cette possibilité est utilisée par les excitations extérieures et intérieures. Le rêve ainsi produit est déjà un compromis à double fonction : d'une part il est conforme au moi, puisqu'il favorise le désir de dormir en supprimant les excitations propres à troubler le sommeil, et, d'autre part, il offre à la pulsion instinctuelle refoulée une occasion de se satisfaire en lui laissant prendre la forme de la réalisation hallucinatoire d'un désir. Néanmoins tout le processus autorisé par le moi endormi reste régi par la censure qu'exerce le reliquat toujours persistant du refoulement. Il m'est impossible de décrire plus simplement un processus qui n'est pas simple en soi. Mais il me sera permis maintenant de poursuivre la description de l'élaboration du rêve.

Revenons-en une fois encore aux pensées latentes du rêve ; leur élément principal, c'est l'émotion instinctuelle refoulée qui arrive à se manifester sous une forme il est vrai adoucie et déguisée, en s'aidant des excitations fortuitement présentes et en utilisant les restes diurnes. Comme toute pulsion instinctuelle, celle-ci tend à se satisfaire par des actes, mais la motilité lui étant interdite par suite des conditions physiologiques du sommeil, elle se voit forcée de rebrousser chemin et de se contenter d'une satisfaction hallucinatoire. Les pensées latentes du rêve sont ainsi transformées en une somme d'images sensorielles et de scènes visuelles, et c'est alors que se produit en elles ce qui nous semble si nouveau et si étrange. Tous les modes de langage propres à traduire les formes les plus subtiles de la pensée : conjonctions, prépositions, changements de déclinaison et de conjugaison, tout cela est abandonné, faute de moyens d'expression, seuls les matériaux bruts de la pensée peuvent encore s'exprimer comme dans une langue primitive, sans grammaire. L'abstrait est ramené à sa base concrète. Ce qui reste ainsi peut facilement sembler incohérent. Quand un grand nombre d'objets, de processus, sont représentés par des symboles devenus étrangers à la pensée consciente, ce fait est attribuable autant à une

régression archaïque dans l'appareil psychique qu'aux exigences de la censure. Mais d'autres modifications subies par les éléments des pensées du rêve sont poussées bien plus loin encore. Les pensées qui offrent entre elles quelque point de contact, forment, par condensation, de nouvelles unités et la transformation en images s'opère incontestablement de préférence sur celles d'entre elles pour lesquelles ce remaniement, cette compression s'avèrent possibles ; tout se passe comme si quelque force tentait de soumettre le matériel à une compression, à un resserrement. Il arrive que, par suite de la condensation, un seul des éléments du rêve manifeste corresponde à de nombreux éléments des pensées latentes du rêve ; par contre, un seul élément de ces pensées peut être remplacé, dans le rêve, par plusieurs images.

Un autre phénomène nous semble plus curieux encore : le déplacement ou transfert de l'accent qui, dans la pensée consciente, n'est tenu. que pour une erreur de la pensée ou pour un moyen de faire de l'esprit. Les diverses représentations fournies par les pensées du rêve ne sont pas toutes équivalentes. Plus ou moins chargées d'affectivité, elles peuvent, de ce fait, être estimées par le jugement comme plus ou moins importantes et dignes d'exciter l'intérêt. Durant l'élaboration du rêve, les représentations sont privées de leur affect. Les affects se liquident isolément ou bien ils peuvent soit être déplacés sur d'autres idées, soit demeurer dans le statu quo, soit subir certaines transformations, soit enfin ne pas du tout apparaître dans le rêve. L'importance des représentations dépouillées de leur affect se manifeste, durant le songe, par la puissance sensorielle qu'elle confère aux images rêvées ; mais notons que l'accent est transféré des éléments significatifs aux éléments indifférente : ainsi ce qui est mis au premier plan, dans le rêve, ne jouait dans les pensées du rêve qu'un rôle secondaire et inversement l'essentiel des pensées du rêve ne s'exprime plus qu'incidemment et de façon obscure au cours du rêve. Dans

l’élaboration du rêve, rien ne contribue autant à rendre celui-ci étrange et incompréhensible au dormeur. C’est avant tout le déplacement, dont les pensées oniriques subissent l’effet sous l’influence de la censure, qui provoque la *déformation du rêve.*

Les pensées du rêve étant ainsi modifiées, le rêve est presque achevé. Cependant, un facteur assez inconstant intervient encore : l’élaboration dite secondaire qui se produit après que le rêve a été perçu par le conscient. Nous agissons vis-à-vis de cette perception comme vis-à-vis de toutes les autres, nous cherchons à combler les lacunes qui s’y trouvent, à insérer des rapports et, ce faisant, nous risquons assez souvent d’être victimes de grossiers malentendus. Quand cette activité pour ainsi dire rationalisante s’exerce, elle donne au rêve, dans les cas les plus favorables, une façade nette qui ne s’harmonise pas avec son contenu réel, mais elle peut toutefois faire défaut et ne se manifester que très faiblement. Dans ce cas le rêve se présente tel qu’il est, avec ses lézardes et ses fissures. D’autre part, n’oublions pas que l’élaboration du rêve ne s’effectue pas toujours avec la même énergie ; il advient assez souvent qu’elle se limite à certains fragments des pensées du rêve, taudis que d’autres fragments apparaissent tels quels, non modifiés durant le songe. Il semble alors qu’on ait accompli, dans le rêve, les opérations intellectuelles les plus délicates et les plus compliquées, qu’on ait spéculé, fait des mots d’esprit, pris des décisions, résolu des problèmes. Or tout cela n’est que le résultat de notre activité psychique normale de la veille du rêve ou de la nuit et ne nous laisse rien entrevoir de caractéristique en ce qui touche le rêve. Il n’est pas inutile non plus de rappeler une fois encore la contradiction qui subsiste, au-dedans même des pensées du rêve, entre la pulsion instinctuelle inconsciente et les restes diurnes. Alors que ces derniers témoignent de toute la diversité de nos actes spirituels, l’autre, moteur véritable de l’élaboration du rêve, tend régulièrement vers la réalisation du désir.

Tout cela, j'aurais pu vous le dire il y a quinze ans déjà. Et ne vous l'ai-je pas dit d'ailleurs ? Nous allons voir maintenant quelles rectifications ont été apportées à notre théorie en ces dernières années et quelles vues nouvelles s'y sont ajoutées.

Je vous ai prévenus que vous ne trouveriez pas ici grand-chose de nouveau et je crains que vous ne me reprochiez de me répéter et de vous forcer à m'en blâmer. Mais quinze années se sont écoulées depuis et j'espère pouvoir, de cette manière, reprendre contact avec vous. D'ailleurs il s'agit de choses si essentielles, d'une si manifeste importance pour la compréhension de la psychanalyse, qu'il y a avantage à les réentendre. Et puis le fait qu'elles subsistent depuis quinze ans sans avoir subi la moindre modification n'est-il pas déjà intéressant en soi ?

Dans la littérature contemporaine, vous trouverez naturellement un grand nombre de confirmations, de descriptions détaillées dont je vous donnerai quelques échantillons. Je serai même parfois contraint, ce faisant, de répéter ce qui a été dit. Il s'agit, en général, de la symbolique et des autres modes de représentations propres au rêve. Vous savez que récemment les médecins d'une université américaine ont dénié à la psychanalyse le caractère d'une science en alléguant qu'elle ne pouvait fournir, aucune preuve expérimentale. Ils auraient alors tout aussi bien pu faire la même objection à l'astronomie, car les expériences pratiquées sur des corps célestes sont particulièrement malaisées. On en est réduit là à l'observation. Quoi qu'il en soit, les chercheurs viennois ont déjà tenté d'étayer de preuves notre symbolique du rêve. Un certain docteur *Schrötter* a trouvé, dès 1912, que lorsqu'on ordonne à des personnes plongées dans un état de profonde hypnose de rêver de phénomènes sexuels, on constate que dans le rêve ainsi provoqué le matériel sexuel se trouve remplacé par les symboles qui nous sont familiers. Par exemple, il commande à une femme de rêver de rapports sexuels avec l'une de ses amies. Dans le rêve, cette amie

apparaît, tenant un sac de voyage sur l'étiquette duquel sont gravés ces mots : « Pour dames seules ». Les expériences de *Betlheim et de Hartmann* (1924) sont Plus impressionnantes encore. Ils ont opéré sur des aliénés atteints de la maladie de *Korsakow* en leur racontant des histoires grossièrement sexuelles et en observant les déformations que ces malades apportaient aux dits récits quand ils étaient invités à les répéter. Les symboles des organes, des rapports sexuels étaient ceux-là mêmes que nous connaissons, entre autres celui de l'escalier. Les auteurs disent avec raison que ce symbole n'aurait, en aucun cas, pu être réalisé par un désir conscient de déformation.

Par une très intéressante série d'expériences, *V. Silberer* a montré que l'on pouvait surprendre *in flagranti* l'élaboration du rêve à l'instant même où elle transformait des pensées abstraites en images. Quand fatigué, ensommeillé, il s'efforçait de continuer à travailler, il lui arrivait de perdre. le fil de sa pensée, remplacée alors par une vision qui en était certainement le substitut.

Donnons un exemple simple de ce phénomène, je songe, dit *Silberer,* à corriger dans un de mes articles un passage défectueux. Vision : « je me vois rabotant un morceau de bois ». Souvent il arrivait au cours de ces expériences que le contenu de la vision, pendant l'état de fatigue, fût formé non par la pensée qui devait être remaniée, mais par l'état subjectif du chercheur – le subjectif au lieu de l'objectif, – ce que *Silberer* appelle « le phénomène fonctionnel ». Un exemple vous fera immédiatement comprendre ce mécanisme : l'auteur s'efforce de mettre en parallèle les idées de deux philosophes touchant un certain problème, mais comme il est fatigué, sans cesse l'une de ces idées lui échappe et enfin il a une vision : il se voit demandant un renseignement à un secrétaire maussade. Celui-ci, penché sur un bureau, ne lui prête d'abord aucune attention, puis lui lance un regard mécontent comme s'il l'envoyait promener ; sans doute sont-ce les conditions mêmes de

l'expérience qui font de la vision ainsi obtenue une conséquence de l'auto-observation.

N'abandonnons pas encore la question des symboles. Nous avons cru comprendre certains d'entre eux, mais ce qui continue à nous troubler c'est de ne pouvoir expliquer pourquoi *toi* symptôme a pris *telle* signification. En pareil cas, les confirmations doivent venir d'ailleurs et surtout de la linguistique, du folklore, de la mythologie, du rituel. Le symbole du manteau nous offre un exemple de cette espèce. Nous avons dit que dans le rêve fait par une femme, manteau signifiait homme. J'espère que vous allez maintenant être impressionnés en apprenant par *Th. Reik* (1920) que a dans le cérémonial de nom bédouin le plus ancien le fiancé revêt la fiancée d'un manteau spécial appelé « aba », en prononçant ces paroles rituelles : « Que nul autre que moi ne te couvre jamais ! » (d'après *Robert Eisler :* « Atmosphère et voûte céleste »). Nous avons nous-mêmes trouvé quelques nouveaux symboles dont je vous donnerai deux exemples au moins. D'après *Abraham* (1922), l'araignée est, dans le rêve, le symbole de la mère, mais de la mère phallique, celle qu'on redoute, de sorte que la peur des araignées traduit la crainte de l'inceste maternel, l'effroi ressenti devant les organes génitaux féminins. Vous savez peut-être que la figuration mythique de la tête de Méduse est attribuable au même motif, celui de la peur de la castration. L'autre symbole dont je veux parler est celui du pont ; *Ferenczi* l'a élucidé en 1921-1922. Primitivement le pont symbolise le membre viril qui, pendant le rapport sexuel, unir le couple parental. Toutefois il acquiert d'autres significations dérivées de la première. Le pont devient te passage entre l'au-delà (le n'être pas né encore, le ventre maternel) et notre inonde (la vie), puisque c'est grâce au membre viril que l'on naît des eaux de l'amnios. Mais comme d'autre part l'homme considère la mort comme un retour au sein maternel (à l'eau), le pont prend aussi la signification d'une avance vers la mort et, sens bien différent du sens primitif, celle d'un passage, d'un

changement d'état. En accord avec cette interprétation, la femme qui n'est pas parvenue à réprimer son désir d'être un homme rêve souvent de ponts trop courts et qui ne permettent pas d'atteindre l'autre rive.

Dans le contenu manifeste des rêves, on retrouve fréquemment des images et des situations qui rappellent certains motifs connus des contes, légendes et mythes. L'interprétation de ces rêves nous permet de retrouver les fondements primitifs de ces motifs, sans pourtant qu'il nous soit permis d'oublier les modifications qu'a subies au cours des siècles la signification première de ce matériel. Notre travail d'interprétation fait pour ainsi dire découvrir la matière brute qui peut, assez souvent, être qualifiée de sexuelle, dans la pleine acception du mot. Mais cette matière a trouvé dans les remaniements ultérieurs les utilisations les plus variées. De semblables retours en arrière ne manquent pas de nous attirer les foudres des chercheurs non analystes, comme si notre intention était de nier ou bien de déprécier tout ce que d'ultérieurs développements ont ajouté au fait primitif. Il n'en reste pas moins vrai que de semblables recherches sont aussi fécondes qu'intéressantes. Elles contribuent aussi à nous faire comprendre certains sujets utilisés dans l'art plastique. C'est ainsi que *B. J. Eisler* (1919), guidé par les rêves d'une de ses patientes, a pu expliquer analytiquement l'Hermès de *Praxitèle,* le jeune homme jouant avec un garçonnet. Ajoutons encore que très fréquemment les thèmes mythologiques peuvent être expliqués par l'interprétation des rêves. C'est ainsi que la fable du labyrinthe peut être considérée comme la représentation d'une naissance anale, les galeries tortueuses étant l'intestin et le fil d'Ariane, le cordon ombilical.

Les modes selon lesquels s'effectue le travail du rêve, sujet palpitant et presque inépuisable, nous deviennent de jour en jour plus familiers ; donnons-en quelques échantillons : le rêve, par exemple, représente par la multiplication des semblables la relation

de la fréquence. Voici le rêve étrange que fait une jeune fille : elle pénètre dans une vaste salle et y aperçoit une personne assise sur une chaise ; puis elle voit 6, 8... personnes identiques, toutes à l'image de son père. Ce songe s'explique aisément quand on apprend, grâce à certaines circonstances secondaires, que la salle représente le ventre maternel. Le rêve traduit un fantasme bien connu, celui de la jeune fille qui veut, dès son existence intra-utérine, avoir rencontré son père quand celui-ci pénétrait, durant la grossesse, dans le corps maternel. Il n'y a rien de déconcertant à ce que la pénétration par le père se fasse au cours du rêve, dans la personne de la rêveuse elle-même ; c'est le résultat d'un déplacement qui a d'ailleurs une signification spéciale. La multiplication de la personne paternelle démontre seulement que le fait en question est censé s'être produit plusieurs fois. À vrai dire nous sommes obligés de reconnaître qu'en traduisant la *fréquence* par l'accumulation, le rêve ne s'arroge pas un droit exagéré. Il n'a fait que redonner au mot sa conception primitive, car le terme *fréquence* signifie aujourd'hui répétition dans le temps, alors qu'autrefois il avait le sens d'accumulation dans l'espace. Mais l'élaboration du rêve, partout où elle se produit, transforme les rapports temporels en rapports spatiaux et les fait apparaître sous cette dernière forme. Supposons qu'au cours du rêve nous voyions se dérouler une scène entre deux personnes qui paraissent très petites et fort éloignées, comme si elles étaient observées à l'aide d'une jumelle de théâtre tenue à l'envers. La petitesse, l'éloignement ont un sens identique, ils traduisent l'éloignement dans le temps et nous comprenons qu'il s'agit là d'une scène appartenant à un passé lointain. En outre, vous vous souvenez peut-être que dans mes précédentes conférences je vous ai dit et démontré à titre d'exemples, que nous étions en mesure d'utiliser pour l'interprétation les caractères purement formels du rêve manifeste, de les convertir en contenu des pensées latentes du rêve. Vous savez maintenant que tous les rêves d'une nuit font partie d'un même

ensemble. Il convient aussi de reconnaître, car la chose est d'importance, si les rêves en question apparaissent aux rêveurs sous une forme continue ou s'ils sont morcelés et en ce dernier cas quel est le nombre des fragments. Ce nombre correspond souvent à autant de points centraux isolés de l'élaboration des pensées dans les pensées latentes du rêve, ou à des courants opposes dans la vie spirituelle du dormeur, et chacun de ces courants est décrit surtout, sinon exclusivement, dans un fragment particulier du rêve. Souvent un long rêve principal qui succède à un rêve plus court est par rapport à celui-ci comme une réalisation est à une condition. Vous pouvez en trouver un exemple probant dans mes premières conférences. Un rêve considéré par le rêveur comme une interpolation correspond en effet à une phase accessoire des pensées du rêve. Dans une étude sur les couples de rêves (1925), *Franz Alexander* a démontré que deux songes faits au tours d'une même nuit arrivent fréquemment à se partager le travail dévolu au rêve de telle façon qu'ils réalisent ensemble et en deux étapes le désir ; un seul des deux rêves n'y serait pas parvenu. Supposons que le songe révèle le désir de perpétrer quelque acte interdit sur une personne déterminée, cette personne apparaît dans le premier rêve, mais il n'y est fait qu'une timide allusion à l'acte. Dans le second rêve, c'est l'inverse qui se produira. L'acte apparaîtra avec netteté, mais la personne sera soit rendue méconnaissable, soit même remplacée par une autre, indifférente. Voilà qui donne vraiment l'impression d'une ruse. Entre les deux parties d'une couple de rêves, on peut trouver encore une autre relation semblable, l'un des épisodes représentant la punition et l'autre la réalisation d'un désir. Cela ne revient-il pas à dire qu'on peut bien se permettre de réaliser l'acte défendu à condition d'accepter l'expiation ?

Je ne veux pas retenir davantage votre attention sur ces menus faits et je ne m'attarderai pas non plus aux discussions concernant la façon d'utiliser l'interprétation. Il vous tarde, je suppose,

d'apprendre quelles modifications ont pu subir les premières opinions relatives à l'essence du rêve et à sa signification. Mais ne vous attendez pas à de grandes révélations sur ces sujets. Le point sans doute le plus discuté de ma doctrine fut l'affirmation que tous les rêves sont des réalisations de désirs, encore que la question ait été, il y a longtemps déjà, éclaircie par nous au cours de mes premières conférences. Les profanes ne se lassent jamais de m'objecter qu'il existe cependant un grand nombre de rêves angoissants. En divisant les rêves en trois groupes : rêves de désir, d'angoisse et de punition, nous avons maintenu notre doctrine.

Les rêves de punition équivalent également à des réalisations de désirs. Ce ne sont toutefois pas les puisions instinctuelles qui s'y trouvent satisfaites, mais bien cette instance de la vie spirituelle qui critique, censure et punit. Lorsqu'un rêve pur de punition nous est décrit., nous pouvons, grâce à une très simple opération de l'esprit, rétablir le rêve de désir contre lequel il réagit et qui a été remplacé par le rêve manifeste. Vous savez, Mesdames, Messieurs, que c'est l'étude des rêves qui nous a d'abord permis de comprendre les névroses. Vous ne serez donc pas surpris de ce que notre connaissance des névroses ait pu, par la suite, modifier notre conception du rêve. Vous verrez que nous avons été contraints d'admettre la présence dans la vie spirituelle d'une instance particulière dont le rôle est de critiquer et d'interdire. Nous appelons cette instance le surmoi. Après avoir constaté que la censure du rêve est fonction de cette instance, nous avons été amenés à étudier plus minutieusement le rôle que joue le surmoi dans la formation du rêve.

La théorie de l'équivalence du rêve avec la réalisation d'un désir n'a à faire face qu'à deux difficultés vraiment sérieuses, dont la discussion mène loin, mais qui n'ont encore ni l'une ni l'autre pu être résolues de façon satisfaisante. La première est due au fait que certaines personnes ayant subi un choc, un grave traumatisme psychique capables de provoquer une hystérie traumatique, comme

ce fut si souvent le cas pendant la guerre, se trouvent régulièrement dans leurs songes replacées dans la situation traumatique. Étant donné nos opinions sur la fonction du rêve, il semble qu'il y ait là une contradiction. Quel désir pourrait donc être satisfait par un pareil retour à quelque événement pénible ? Voilà une énigme difficile à résoudre ! Quant à la seconde difficulté, nous la rencontrons presque journellement dans le travail analytique ; elle ne provoque d'ailleurs pas d'objection aussi sérieuse que la première. Vous savez que l'un des buts de la psychanalyse est de parvenir à soulever le voile d'amnésie qui recouvre les premières années de l'enfance, de rappeler au souvenir conscient les manifestations de la vie sexuelle de la première enfance. Or ces premiers faits sexuels sont associés à des impressions pénibles : peur, sentiment d'interdiction, déception, punition. On conçoit qu'ils aient été refoulés, mais on comprend moins comment ils parviennent si aisément à avoir accès dans la vie du rêve, à servir de modèles à tant de fantasmes oniriques. Pourquoi aussi les rêves sont-ils emplis de reproductions de ces scènes infantiles, d'allusions à ces dernières ? N'y a-t-il pas désaccord entre leur caractère désagréable et la tendance vers la réalisation d'un désir dont témoigne le rêve ? Sans doute nous exagérons-nous ces difficultés. À ces mêmes événements, en effet, demeurent associés tous les impérissables désirs pulsionnels irréalisés qui fournissent, durant la vie entière, l'énergie nécessaire à la formation du rêve. On peut aisément se figurer que ces désirs tendent, dans leur poussée puissante, à faire remonter aussi à la surface ces événements pénibles. D'autre part, la manière dont ce matériel est ramené au jour montre clairement les efforts de l'élaboration du rêve qui tente, grâce au déplacement, de transformer en possibilité la déception. Il en va autrement dans les névroses traumatiques où les rêves provoquent toujours de l'angoisse. Avouons franchement que, dans ce cas, le rêve ne remplit pas sa fonction. Je ne veux pas m'en référer au proverbe qui dit que l'exception confirme la règle, car la sagesse de ce dicton me paraît problématique. Toutefois il est certain que

l'exception ne saurait infirmer la règle. Quand, afin de l'étudier, on isole du rouage dont il fait partie un seul mécanisme psychique, tel que le rêve, on peut ainsi arriver à trouver les lois qui le régissent. Quand on le replace dans le rouage, il faut s'attendre à ce que ces données soient obscurcies ou influencées par leurs chocs avec d'autres puissances. Nous disons que le rêve est la réalisation d'un désir ; si cependant vous tenez compte des dernières objections citées, vous devez en conclure que le rêve est une *tentative* de réalisation d'un désir. Toute personne au courant du dynamisme psychique sait que cela revient au même. Dans certaines conditions il arrive que le rêve n'impose que très imparfaitement son désir. Parfois même il doit y renoncer ; la fixation inconsciente à quelque traumatisme paraît être le plus important de ces troubles de la fonction du rêve. Le dormeur rêve parce que la cessation nocturne du refoulement permet à la poussée traumatique de se manifester, la fonction de l'élaboration du rêve qui devrait transformer les traces mnémoniques de l'événement traumatique venant à faillir. Parfois, l'on peut, en pareilles conditions, perdre le sommeil, renoncer à dormir par peur d'un échec éventuel de la fonction du rêve. C'est là un cas extrême présenté par la névrose traumatique. Mais il faut bien aussi accorder aux événements de l'enfance leur caractère traumatique et ne pas s'étonner de retrouver, dans d'autres conditions encore, des troubles passagers de la fonction du rêve.

Deuxième conférence. Rêve et occultisme

Mesdames, Messieurs, nous allons aujourd'hui nous engager dans un sentier étroit qui nous mènera à un point de vue magnifique.

Je ne pense pas vous surprendre beaucoup en vous parlant des relations du rêve avec l'occultisme. Le rêve a souvent été considéré comme la porte qui donne accès au monde de la mystique et, aujourd'hui encore, beaucoup y voient un phénomène occulte. Nous-mêmes, qui en faisons l'objet de nos recherches scientifiques, ne cherchons pas à ruer qu'un ou plusieurs liens n'existent entre lui et ces faits obscurs. Mystique, occultisme, qu'entend-on par ces mots ? Ne vous attendez pas à ce que j'essaie de grouper soue des dénominations précises ces conceptions mal définies. Nous savons tous de façon générale et confuse ce qu'il faut entendre par là. Il s'agit d'un monde différent du monde compréhensible et régi par des lois inexorables qu'a bâti pour nous la science.

L'occultisme affirme l'existence réelle de « ces choses entre ciel et terre que notre philosophie est incapable d'imaginer ». Eh bien, nous sommes fermement résolus à ne pas nous en tenir aux vues étroites de l'École et nous nous déclarons prêt à croire ce qui nous sera rendu plausible.

Nous allons procéder comme nous avons accoutumé de faire quand il s'agit de faits scientifiques. Nous verrons d'abord si les phénomènes en question peuvent être prouvés et ensuite, mais

ensuite seulement, quand leur réalité aura été indiscutablement démontrée, nous nous efforcerons de les expliquer. Ne nous dissimulons pas que l'exécution de ce programme nous est rendue malaisée par des facteurs intellectuels, psychologiques et historiques. Le cas est différent de celui des autres recherches.

Examinons d'abord la difficulté intellectuelle. Je me permettrai de vous faire comprendre ce dont il s'agit à l'aide d'une comparaison grossière, mais palpable. Supposons que nous cherchions à connaître la composition des profondeurs de la terre, question qui n'a pas encore été résolue avec certitude. Nous supposons que la terre est formée de métaux lourds incandescents. Imaginons maintenant que quelqu'un vienne nous affirmer que l'intérieur de la terre est formé d'eau saturée de gaz carbonique, d'une sorte d'eau gazeuse. Nous dirons certainement que la chose est fort invraisemblable, qu'elle va à l'encontre de nos prévisions, qu'elle ne tient aucun compte du point d'appui scientifique qui nous a permis d'arriver à l'hypothèse des métaux. Néanmoins cette nouvelle affirmation n'est pas absurde en soi et nous suivrons sans résistance quiconque nous fournira le moyen de vérifier l'hypothèse de l'eau carbonatée. Maintenant supposons qu'une autre personne nous déclare sérieusement que le noyau terrestre est formé de marmelade ! Notre comportement sera alors tout différent. Nous nous dirons que la marmelade ne se trouve pas dans la nature, qu'elle est un produit de la cuisine humaine ; en outre, l'existence de la confiture présuppose la présence d'arbres fruitiers et de fruits et nous ne voyons pas comment il se pourrait faire qu'à l'intérieur de la terre il y eût de la végétation et des productions de l'art culinaire humain. Ces objections intellectuelles nous pousseront à nous désintéresser de cette question et nous n'aurons pas l'idée de rechercher si le noyau terrestre est vraiment constitué par de la marmelade. Bien au contraire, nous serons tentés de nous demander quel homme fut capable d'avoir une pareille idée, peut-être irons-nous même jusqu'à interroger sur l'origine de sa

science le malheureux fondateur de la théorie de la marmelade qui, extrêmement affligé, nous accusera de rejeter, sans en avoir objectivement tenu compte et sans doute par préjugé scientifique, ses affirmations. Mais cela sera vain. Nous sentons que les préjugés ne sont pas toujours condamnables, qu'ils se peuvent parfois justifier, qu'ils s'avèrent opportuns en nous dispensant d'un travail inutile. Ces préjugés-là ne sont que les conclusions analogiques de jugements déjà bien fondés.

Parmi les données de l'occultisme beaucoup agissent sur nous à la façon de l'hypothèse de la marmelade, et c'est pourquoi nous nous croyons autorisés à les rejeter sans les avoir au préalable soumis à l'examen. Toutefois, la chose est plus compliquée qu'elle n'en a l'air. La comparaison dont je me suis servi n'est pas probante, ce qui est d'ailleurs le fait des comparaisons en général. On peut se demander si elle s'applique au cas considéré et l'on devine qu'elle a justement été choisie de manière qu'il soit possible de la rejeter avec mépris. Les idées préconçues, parfois bien fondées et justifiées, peuvent aussi être erronées et nuisibles et l'on ignore *a priori* si elles appartiennent à l'une ou à l'autre de ces catégories, L'histoire des sciences abonde en exemples propres à nous mettre en garde contre une condamnation trop hâtive. Ainsi considéra-t-on longtemps comme insensée l'idée de la provenance des pierres, aujourd'hui appelées météorites, qui tombent des espaces atmosphériques sur la terre ; ainsi admit-on avec difficulté le fait que les roches des montagnes qui renferment des fragments de coquillages eussent pu un jour constituer le fond des océans. Et n'en alla-t-il pas de même d'ailleurs pour notre psychanalyse quand elle nous apprit à connaître l'inconscient ? Nous avons donc, nous autres analystes, des raisons particulières d'être très prudents en faisant usage du motif intellectuel pour rejeter de nouvelles données. Nous devons avouer que ce motif ne nous incite pas à outrepasser l'aversion, le doute et l'incertitude.

Passons maintenant au second facteur, celui que j'ai qualifié de psychologique. Il s'agit là de la tendance humaine générale à la superstition, à la foi en des miracles. Toujours, quand la vie nous plie sous sa sévère discipline, nous sentons en nous une résistance contre l'inexorabilité, la monotonie de la pensée, contre les exigences des épreuves de la réalité. Parce qu'elle nous prive de multiples possibilités de plaisir, la raison devient une ennemie au joug de laquelle nous nous arrachons avec joie, tout au moins temporairement, en nous abandonnant aux séductions de la déraison. L'écolier se plaît à jouer sur les mots, le savant, après quelque congrès scientifique, blague sa propre activité et l'homme sérieux lui-même apprécie les mots d'esprit. Une hostilité plus grave encore contre « la raison, la science, cette force supérieure de l'homme » n'attend que l'occasion de se manifester ; c'est elle qui donne le pas au charlatan, au guérisseur, sur le médecin « diplômé », elle qui va au-devant des affirmations de l'occultisme tant que les faite admis par cette dernière apparaissent comme des infractions à la loi et à la règle, elle qui endort la critique, fausse les perceptions, extorque des témoignages et des approbations incontrôlables. Quiconque a conscience de cette tendance des hommes à la superstition dénie justement toute valeur aux données fournies par la littérature de l'occultisme.

J'ai qualifié d'historique la troisième objection. Ce faisant, j'attire l'attention sur ce fait qu'il ne se pane à vrai dire rien de nouveau dans le monde de l'occultisme. On y retrouve tous les signes, miracles, prophéties, apparitions qui nous ont été annoncés aux époques anciennes et dans les vieux livres. Nous croyions nous être depuis longtemps débarrassés de ces créations d'une imagination débridée ou d'un tendancieux mensonge, de ces productions d'une époque où l'ignorance humaine était encore très grande, où l'esprit scientifique ne faisait que balbutier. Si nous tenons pour vrais les faits que l'occultisme nous dit se manifester

aujourd'hui encore, rien ne nous empêche non plus de tenir pour dignes de foi les récits antiques. Rappelons-nous maintenant que les traditions, les livres sacrés des peuples sont bourrés de récits miraculeux et que les religions s'appuient justement sur ces événements extraordinaires et prodigieux pour revendiquer la foi qui leur est due. Elles trouvent dans lesdits événements. les preuves de l'action des puissances supraterrestres. Mais n'y a-t-il pas identité entre l'intérêt suscité par l'occultisme et l'intérêt porté aux choses religieuses ? Nous soupçonnons, en effet, que l'un des buts secrets de l'occultisme est de porter secours à la religion menacée par les progrès de la pensée scientifique. En découvrant ce but, nous sentons croître notre méfiance, notre répulsion à nous livrer à l'étude des prétendus phénomènes occultes.

Cependant, il faut finalement surmonter notre répulsion. Il s'agit de savoir si ce que les adeptes des sciences occultes racontent est vrai ou faux. L'observation, à coup sûr, nous le montrera. Au fond, nous devrions être très reconnaissants aux fervents de l'occultisme. Les récits d'anciens miracles échappent à la vérification et quand nous pensons qu'ils sont incontrôlables, nous sommes cependant contraints d'avouer qu'aucune réfutation rigoureuse n'est possible. Mais les faits actuels dont nous pouvons être témoins doivent, eux, nous permettre de nous faire une opinion certaine. Si nous parvenons à nous convaincre que de semblables miracles ne se produisent plus de nos jours, nous ne craindrons plus de nous entendre objecter qu'ils se sont cependant réalisés naguère. C'est plutôt à d'autres explications que nous recourrons. Abandonnant maintenant nos idées préconçues, nous sommes prêts à nous associer aux travaux d'observation des phénomènes occultes.

Par malheur, nos loyaux desseins sont contrariés par les circonstances les plus défavorables. Les expériences dont doit dépendre notre opinion sont pratiquées dans des conditions qui sont propres à rendre nos perceptions sensorielles incertaines et à

émousser notre attention, c'est-à-dire dans l'obscurité ou bien sous une faible lumière rouge et après une longue période de vaine attente. On nous prévient que notre scepticisme, notre sens critique sont susceptibles, à eux seuls déjà, d'empêcher la production du phénomène attendu. La situation ainsi établie est une véritable caricature des conditions habituelles de nos recherches scientifiques. Les observations sont pratiquées sur de soi-disant médiums, personnes auxquelles on attribue certaines facultés « sensitives », mais qui ne se distinguent nullement par d'autres qualités du caractère ou de l'esprit Elles ne sont pas mues non plus, comme les anciens faiseurs de miracles, par quelque grande idée, par quelque dessein sérieux. Bien au contraire, aux yeux mêmes des gens qui croient en leur pouvoir mystérieux, elles passent pour n'être pas dignes de confiance ; on a reconnu que la plupart d'entre les médiums étaient des imposteurs, et nous pouvons nous attendre à ce qu'il en soit de même pour les autres. Leurs expériences nous font l'effet de gamineries espiègles ou bien de tours de prestidigitation. Jamais, au cours de ces séances, on n'a pu voir se produire un fait utilisable ni même s'offrir une nouvelle source d'énergie. Certes, on ne s'attend pas à ce que la colombophilie ait rien à gagner du prestidigitateur qui fait sortir des pigeons de son haut-de-forme. Je puis facilement me mettre, par la pensée, à la place d'un homme qui, désireux de se conformer aux exigences de l'objectivité, décide d'assister à des séances d'occultisme ; au bout d'un moment, fatigué, rebuté par les étranges idées qu'on veut lui faire adopter, il revient, sans avoir pu s'instruire, à ses anciennes préventions. On pourrait objecter à cet homme qu'un pareil comportement ne se justifie pas et que quiconque a l'intention d'étudier certains phénomènes ne doit pas décider par avance de leur nature ou des conditions de leur apparition. Il convient au contraire de persévérer, de tenir compte des mesures de contrôle, des précautions à l'aide desquelles on s'est récemment efforcé d'éviter la duplicité des médiums. Malheureusement cette technique de contrôle, moderne, a rendu

moins aisées les observations des sciences occultes. L'occultisme devient une profession particulièrement difficile, une activité qu'on ne peut exercer de front avec d'autres différentes. Et jusqu'au moment où les chercheurs préoccupés de cette question auront abouti à un résultat, on en sera réduit à douter et à supposer.

D'après la plus vraisemblable de ces suppositions, il s'agirait dans l'occultisme d'un noyau réel de faite non encore reconnus, autour duquel l'imposture, l'imagination ont étendu un voile difficile à déchirer. Mais comment approcher seulement de ce noyau ? Par quel endroit aborder le problème ? Je pense que le rêve nous sera ici d'un grand secours, en nous incitant à tirer de tout ce fatras le thème de la télépathie.

Vous savez que nous appelons télépathie ce fait prétendu qu'un événement survenu à un moment déterminé puisse être connu, presque au même instant, par une personne spatialement éloignée, sans le concours des moyens d'information ordinaires. Condition tacite : l'événement doit concerner une personne pour laquelle l'autre, la réceptrice de la nouvelle, éprouve un vif intérêt émotionnel. Exemple – la personne A est victime d'un accident ou bien elle meurt ; la personne B, très attachée à A, mère, sœur, amante, apprend la mauvaise nouvelle, à peu près au même instant, par une perception visuelle ou auditive ; dans ce dernier cas, tout se passe comme si B avait été téléphoniquement prévenue, ce qui ne s'est pas produit en réalité. On pourrait parler là d'une contrepartie psychique de la télégraphie sans fil. Point n'est besoin de vous dire combien de pareils phénomènes semblent invraisemblables ; l'on est en droit de rejeter la plupart de ces informations, mais pour quelques-unes le rejet est moins aisé. Permettez-moi maintenant de ne plus utiliser, dans la communication que je dé-sire vous faire, ce petit mot de « soi-disant » et de poursuivre comme si je croyais à la réalité objective du phénomène télépathique. Soyez certains

toutefois qu'il n'en est rien et que je n'ai à cet égard acquis aucune conviction.

J'ai peu de choses à vous apprendre, rien qu'un fait minuscule. Pour que vous n'attendiez pas trop de moi, je vous dis tout de suite que le rêve n'a en somme que peu de rapports avec la télépathie. La télépathie ne projette aucune lumière sur l'essence du rêve et, inversement, le rêve ne fournit aucun témoignage direct de la réalité de la télépathie. Le phénomène télépathique n'est d'ailleurs pas du tout lié au rêve, Il peut aussi se manifester en état de veille. Le seul motif qui permette de faire un rapprochement entre le rêve et la télépathie est dû à ce que le sommeil paraît particulièrement favorable à la réception du message télépathique. On obtient alors ce qu'on appelle un rêve télépathique et en l'analysant on se convainc que la nouvelle télépathique a joué le même rôle que tout autre reste diurne et que remaniée, comme ce dernier, ses tendances ont été mises à contribution.

L'analyse d'un semblable rêve télépathique me permit d'observer un fait qui, malgré son insignifiance, a servi de point de départ à cette conférence. C'est en 1922 que je fis ma première communication à ce sujet. À ce moment, je ne puis me servir que d'une seule observation. Depuis, d'autres vinrent s'y ajouter ; mais je m'en tiens à ce premier exemple parce qu'il est plus facile à décrire et je m'en vais tout de suite vous mettre in *medias res.*

Un homme d'une incontestable intelligence et qui, suivant ses propres paroles, n'est « nullement ensorcelé par l'occultisme », m'écrit à l'occasion d'un rêve qu'il trouve bizarre. Disons d'abord que cet homme a une fille qu'il aime tendrement et qui lui est très attachée. Elle est mariée au loin, enceinte, et sa délivrance doit se faire vers la mi-décembre. Or dans la nuit du 16 au 17 novembre, il rêve que sa femme met au monde des jumeaux. Passons sur certains détails inutiles, qui n'ont d'ailleurs pu être élucidés. La femme qui, dans le rêve, accouche des jumeaux est sa seconde épouse, la belle-

mère de sa fille. Il ne souhaite pas avoir d'enfants de cette femme, à laquelle il dénie les qualités d'une éducatrice et, à l'époque du rêve, il a d'ailleurs cessé depuis longtemps d'entretenir avec elle des rapports sexuels. S'il m'écrit, ce n'est pas parce qu'il doute de la doctrine du rêve, et cependant ce doute serait justifié par le contenu du rêve manifeste. En effet, pourquoi le rêve permet-il que, contrairement aux vœux du rêveur, cette femme devienne mère ? Rien d'ailleurs, dit-il, ne saurait suscité la crainte que cet événement indésirable pût réellement survenir. Ce qui l'a incité à me raconter le rêve, c'est le fait d'avoir reçu, le 18 novembre, au matin, un télégramme lui apprenant que sa fille avait donné le jour à des jumeaux. Le télégramme avait été expédié dans la nuit du 16 au 17, c'est-à-dire à peu près à l'heure où il rêvait de l'accouchement de sa femme. Le rêveur me demande si, à mon avis, la coïncidence du rêve et du fait n'est que l'effet du hasard. Il n'ose qualifier ce rêve de télépathique, car ce qui différencie le contenu du rêve de l'événement réel est justement ce qui semble essentiel, c'est-à-dire la personne de l'accouchée. Mais les remarques de mon correspondant permettent de penser qu'il n'eût pas été surpris d'avoir fait un véritable rêve télépathique. Sa fille, croit-il, a sans aucun doute « pensé particulièrement à lui en ces heures douloureuses ».

Mesdames, Messieurs, je suis certain que vous vous expliquez maintenant ce rêve et que vous comprenez aussi pourquoi je vous l'ai raconté. Voilà un homme mécontent de sa seconde femme ; il préférerait avoir une épouse comme la fille née de son premier mariage. Bien entendu, dans l'inconscient ce « comme » est supprimé. Or, notre homme reçoit, pendant la nuit, un message télépathique : sa fille a mis au monde des jumeaux. L'élaboration du rêve se sert de cette nouvelle, fait agir sur elle le vœu inconscient de voir la fille à la place de la seconde femme, et ainsi se produit l'étrange rêve manifeste qui masque le désir et déforme le message. Disons que c'est l'interprétation du rêve qui nous a d'abord montré

qu'il s'agissait d'un rêve télépathique ; la psychanalyse a découvert un état réel de choses que nous n'aurions pas trouvé sans son concours.

Toutefois, ne vous y laissez pas prendre : malgré tout, l'interprétation du rêve ne nous a rien appris touchant la vérité objective de l'état de choses télépathique. Peut-être s'agit-il d'une apparence susceptible de s'expliquer autrement. Peut-être les pensées latentes du rêve de cet homme ont-elles été les suivantes : C'est aujourd'hui que ma fille doit accoucher si, comme je le pense, elle s'est trompée d'un mois dans ses calculs. La dernière fois que je l'ai vue, son aspect m'a porté à croire qu'elle aurait des jumeaux. Ma défunte femme aimait tant les enfants. Quelle joie lui aurait causée la naissance de ces jumeaux ! (j'ajoute ceci d'après certaines associations fournies par le rêveur et non encore rapportées ici). En pareil cas, le rêve se fût produit non du fait d'un message télépathique, mais grâce aux suppositions bien fondées du rêveur ; le résultat eût été le même. Vous voyez que cette interprétation du rêve ne nous dit pas non plus s'il y a lieu de concéder une réalité objective à la télépathie. La chose ne saurait être décidée qu'après une étude minutieuse des conditions du cas, ce que je n'ai pu faire ni dans cet exemple, ni dans les autres. Nous n'avons rien gagné en déclarant que de toutes les explications celle de la télépathie était la plus simple. En effet, l'explication la plus simple n'est pas forcément la plus exacte, car il arrive fréquemment que la vérité soit compliquée. Il est bon qu'avant de décider nous ayons pu prendre toutes les précautions nécessaires.

Nous pouvons maintenant abandonner le thème : rêve et télépathie, ce sujet étant épuisé. Mais remarquez bien que ce n'est pas le rêve, mais l'interprétation du rêve, le travail psychanalytique, qui a semblé nous apporter quelques aperçus nouveaux sur la télépathie. Voilà pourquoi nous pouvons maintenant négliger le rêve et rechercher si l'emploi de la psychanalyse pourra jeter la lumière

sur d'autres faits dits occultes. Considérons, par exemple, le phénomène de l'induction ou transmission de la pensée, si voisin de la télépathie qu'on pourrait presque le confondre avec elle. D'après ce phénomène, les processus psychiques qui se déroulent dans un être : idées, émotions, velléités, peuvent à travers le libre espace être transmis à une autre personne, sans qu'il soit besoin d'utiliser les moyens ordinaires, paroles ou signes. Vous comprenez l'étrangeté de ce phénomène et quelle importance pratique il pourrait avoir s'il se produisait réellement. Disons, en passant, que c'est de lui justement que parlent le moins les vieux récits de miracles.

J'ai eu l'impression en traitant psychanalytiquement certains clients que les pratiques des devins professionnels offrent une occasion favorable de faire des observations particulièrement probantes sur la transmission des pensées. Il s'agit de personnes insignifiantes ou même de minus *habentes* exerçant quelque vague profession : cartomanciens, chiromanciens, graphologues, qui se livrent à des calculs astrologiques et qui prédisent ainsi l'avenir à leurs clients après avoir montré à ces derniers qu'ils étaient au courant de certains faits de leur vie passée ou présente. Les clients sortent en général satisfaits de ces consultations et ne témoignent d'aucune rancune si les prédictions ne se réalisent pas, par la suite. J'ai pu connaître et étudier analytiquement un certain nombre de cas semblables ; je vous conterai tout de suite les plus remarquables. Malheureusement le secret professionnel m'oblige à vous taire un grand nombre de faits, ce qui diminue la force convaincante de ces récits. J'ai soigneusement évité d'altérer la réalité. Écoutez donc l'histoire d'une de mes clientes et d'un devin.

Aînée d'une nombreuse famille, extrêmement attachée depuis l'enfance à son père, elle s'était mariée jeune ; le mariage la satisfit entièrement, mais une chose manquait à son bonheur : l'enfant, sans lequel l'époux chéri ne pouvait tout à fait prendre la place du père. Après plusieurs années de déceptions, elle décida de se soumettre à

une opération gynécologique. C'est alors que le mari avoua être seul responsable, car une maladie antérieure au mariage lui avait rendu la procréation impossible. Elle supporta mal ce choc, la névrose s'empara d'elle et il devint évident qu'elle souffrait d'angoisses dues à des tentations. Pour la distraire, son mari l'emmena à Paris, à l'occasion d'un voyage d'affaires. Là, un jour qu'ils étaient assis dans le hall de l'hôtel, elle remarqua parmi le personnel un va-et-vient inaccoutumé, demanda ce qui se passait et apprit que « Monsieur *le Professeur* » [4] venait d'arriver et qu'il donnait des consultations dans un bureau. Elle exprima le désir de tenter aussi un essai ; son mari refusa, mais elle mit à profit un moment d'inattention de celui-ci pour se glisser dans le cabinet de consultation et se trouva en présence du devin. Elle était alors âgée de vingt-sept ans, mais paraissait bien plus jeune ; elle avait ôté son alliance. *Monsieur le Professeur* lui fit poser la main sur une tasse remplie de cendres, étudia minutieusement l'empreinte, lui parla ensuite de toutes sortes de luttes qu'elle serait forcée de soutenir et conclut par cette assertion consolante qu'elle se marierait et serait, à 32 ans, mère de deux enfants. À l'époque où elle me raconta cette histoire, elle était très malade, âgée de 43 ans, et avait perdu tout espoir de maternité. La prédiction ne s'était pas réalisée, mais elle en parlait sans aucune amertume, et tout au contraire avec une sorte de satisfaction, comme si elle se souvenait d'un fait agréable. Il était aisé de voir qu'elle ne soupçonnait pas le moins du monde ce que pouvaient signifier les deux chiffres de la prophétie. Elle n'avait même pas la notion qu'ils pussent signifier quelque chose.

Vous trouverez que c'est là une sotte histoire, dénuée de tout intérêt, et vous vous demanderez pour quelle raison je vous l'ai racontée. Je partagerais entièrement votre avis si – et c'est là maintenant le point crucial – l'analyse ne nous permettait pas d'élucider cette prédiction, convaincante justement par l'explication de ses détails. Les deux chiffres annonces jouent, en effet, un certain

4 En français dans le texte.

rôle dans la vie de la mère de ma malade. Cette mère s'était mariée sur le tard ; elle avait alors plus de 30 ans, et l'on répétait souvent dans la famille qu'elle s'était dépêchée de rattraper le temps perdu. Les deux premiers enfants – notre patiente d'abord – étaient nés la même année, l'intervalle entre leurs naissances respectives ayant été le plus court possible. À 32 ans, sa mère avait déjà réellement donné le jour à deux enfants. Voilà donc ce que *Monsieur le Professeur* avait dit à ma malade : « Consolez-vous, vous êtes encore très jeune et aurez le même destin que votre mère. Elle aussi n'a eu ses enfants qu'après une longue attente. À 32 ans vous serez mère de deux enfants. » Avoir le même sort que sa mère, la remplacer auprès du père, n'avait-elle pas ardemment souhaité cela ? N'était-ce pas la non-réalisation de ce vœu qui commençait maintenant à la tourmenter ? La prédiction lui avait annoncé que son souhait s'accomplirait malgré tout ; comment alors ressentir pour le prophète autre chose que de la sympathie ? Mais vous pensez donc que *Monsieur le Professeur* était au courant des dates de l'histoire familiale intime d'une cliente de passage ? Non, c'est impossible. Comment alors expliquer la notion qui lui permit d'exprimer dans sa prophétie, à l'aide des deux chiffres, le désir le plus ardent et le plus profond de la patiente ? Il y a deux manières d'expliquer la chose. Ou bien l'histoire, telle qu'elle me fut racontée, n'est pas exacte, elle se déroula autrement, ou bien il faut admettre que la transmission de la pensée est un phénomène réel. On peut, il est vrai, penser aussi que la malade, après un intervalle de seize ans, a elle-même glissé dans ce souvenir les deux chiffres en question tirés de son inconscient. Rien ne m'autorise à faire pareille supposition, mais je ne puis la rejeter et je suppose que vous serez plus enclins à l'admettre qu'à croire en la réalité de la transmission de pensée. Si vous décidez en faveur de cette dernière, n'oubliez pas que c'est l'analyse seule qui a créé l'état de choses occulte, qui l'a découvert là où il s'était rendu méconnaissable.

Si l'on ne disposait que d'un seul cas semblable à celui de ma malade, il faudrait se contenter de passer outre en haussant les épaules. Personne ne songera à baser une croyance d'une si grande portée sur une unique observation Mais, croyez-en mon expérience, ce n'est pas là un cas isolé. J'ai rassemblé une série de prophéties analogues et toutes m'ont donné l'impression que le devin ne faisait qu'exprimer les pensées et surtout les désirs secrets des personnes qui l'interrogeaient. C'est donc à juste titre qu'il faut analyser ces prédictions, comme il s'agissait de productions subjectives, de fantasmes ou de rêves fournis par les patients eux-mêmes. Naturellement, les résultats ne sont pas toujours également probants, à n'est pas possible de tirer immédiatement de tous les ces des conclusions plus rationnelles, mais, dans l'ensemble, la balance semble pencher vers la véritable transmission de la pensée. L'importance du sujet traité exigerait que je vous cite tous mes cas, mais cela est impossible, parce que la description nécessaire m'entraînerait trop loin et aussi parce que les détails que je serais contraint de fournir m'obligeraient à enfreindre les règles d'une obligatoire discrétion. J'essaie d'apaiser ma conscience autant que possible en vous donnant encore *quelques exemples*.

Je reçois un jour la visite d'un jeune homme, étudiant fort intelligent, qui n'a plus à subir que l'épreuve du doctorat, mais qui ne se trouve pas en état de le faire. Il se plaint, en effet, d'avoir perdu tout intérêt pour ses études, toute faculté de concentration, toute possibilité même de rassembler ses souvenirs. Les faits qui ont procédé cette sorte de paralysie sont rapidement dévoilés ; c'est après s'être, à grand-peine, vaincu lui-même qu'il est tombé malade. Il a pour sa sœur un amour intense, mais toujours refréné ; elle lui rend sa tendresse. Tous deux aiment à se dire entre eux : « Quel dommage que nous ne puissions nous marier ! » Un homme estimable s'éprit de cette sœur et lui plat aussi, main les parents ne consentirent pas au mariage. Le couple malheureux fit alors appel au

frère qui ne refusa pas son appui. Il leur servit d’intermédiaire pour la correspondance et, grâce à son influence, les parents finirent par céder. Il se produisit, pendant les fiançailles, un événement dont la signification se devine aisément. Notre jeune homme entreprit en compagnie de son futur beau-frère une périlleuse excursion en montagne. Non accompagnés d’un guide, les deux ascensionnistes s’égarèrent et se trouvèrent en danger de mort. Peu de temps après le mariage de sa sœur, il tomba dans l’état d’épuisement psychique dont nous avons parlé.

Après avoir, grâce à la psychanalyse, retrouvé son activité normale, il me quitta pour aller passer avec succès ses examens, mais, à l’automne de cette même année, il revint me trouver pour un temps assez court. Il me narra alors un bizarre incident qui s’était passé avant l’été. Dans la ville universitaire où il se trouvait, il y avait une devineresse très en vogue. Les princes de la maison régnante eux-mêmes n’entreprenaient jamais rien d’important sans l’avoir consultée. Sa manière de procéder était très simple : elle demandait la date de naissance d’une personne déterminée, sans s’enquérir de quoi que ce fût d’autre à son sujet, pas même des noms ; ensuite elle consultait des traités d’astrologie, faisait de longs calculs et finissait par prophétiser au sujet de la personne en question. Mon malade décida de faire appel à son art secret pour son beau-frère. Il alla la voir et lui donna la date exigée. Après avoir fait ses calculs, la prophétesse prédit que « la personne en question mourrait en juillet ou en août des suites d’un empoisonnement causé par des écrevisses ou par des huîtres ». Mon patient termina son récit en s’écriant

« Et voilà qui était tout à fait admirable ! »

C’est à contrecœur que j’avais d’abord écouté cette histoire, mais en entendant cette exclamation, je me permis de demander au malade : « Que voyez-vous de si admirable dans cette prédiction ? L’automne touche à sa fin, votre beau-frère n’est pas mort, sans cela vous me l’auriez raconté depuis longtemps. Donc la prophétie ne

s’est pas réalisée ». « C’est vrai, me répondit-il, mais ce qui est étrange, c’est que mon beau-frère adore les écrevisses et les huîtres, et que, l’été dernier, il a été victime d’une intoxication par les huîtres. Il faillit même en mourir. » Quelle objection faire à tout ceci ? Une seule chose m’irrita : ce fut de voir que ce jeune homme érudit et qui avait, en outre, subi une analyse couronnée de succès, n’était cependant pas parvenu à mieux saisir ce rapport. Pour ma part, au lieu de croire qu’on peut, à l’aide de tableaux astrologiques, prévoir la survenue d’une intoxication par les écrevisses ou par les huîtres, je préfère admettre que mon malade n’a pas encore surmonté la haine, dont le refoulement l’avait naguère rendu malade, contre son rival. J’aime mieux penser que l’astrologue avait formulé une prédiction conforme aux désirs du client. « Mon beau-frère ne renoncera pas à son goût pour les huîtres et un beau jour il en crèvera ! » J’avoue ne pouvoir expliquer autrement ce cas, sauf si j’admets que mon malade ait voulu se moquer de moi. Mais il semblait prendre au sérieux ce qu’il disait et ne fit jamais rien, ni à cette époque, ni plus tard, qui pût justifier pareil soupçon.

Voici un autre cas : un jeune homme occupant une belle situation a une liaison avec une demi-mondaine ; cette liaison est contrariée par une étrange obsession : de temps en temps il se sent obligé de torturer sa maîtresse en lui tenant d’ironiques et cruels propos jusqu’à ce qu’elle tombe dans le désespoir. À ce moment, il éprouve une sorte de soulagement, se réconcilie avec elle et lui fait des cadeaux. Mais maintenant, il voudrait bien se débarrasser d’elle, a peur de sa propre obsession et s’aperçoit que cette liaison nuit à son bon renom ; il désire se marier, fonder une famille. Comme il n’a pas lui-même le courage de rompre, il demande secours à la psychanalyse. Après une dispute, pendant le traitement, il se fait adresser par sa maîtresse une petite carte qu’il porte chez un graphologue. C’est là, déclare celui-ci, l’écriture d’une personne en proie au plus violent désespoir et qui se suicidera certainement ces

jours-ci. En réalité, le fait ne se produit pas, la dame continue à vivre, mais l'analyse aide le jeune homme à se libérer. Il abandonne, cette maîtresse et courtise une jeune fille capable, espère-t-il, de devenir pour lui une bonne épouse. Peu après, il fait un rêve propre à montrer qu'il commence à douter des mérites de la jeune fille. En possession d'un échantillon de l'écriture de celle-ci, il le soumet à la même compétence. Les résultats de cet examen ayant confirmé ses doutes, il renonce à ce mariage. Pour être à même d'apprécier ces examens graphologiques, surtout le premier, il faut apprendre à connaître certains points de l'histoire secrète de notre homme. Dans sa prime jeunesse, avec tout l'emportement de sa nature passionnée, il était devenu amoureux fou d'une jeune femme, cependant plus âgée que lui. Évincé par elle, il avait tenté de se suicider et rien ne permet de douter de la sincérité de cette tentative. Peu s'en fallut qu'il ne mourût, et de longs soins furent nécessaires pour le remettre sur pied. Cependant, cet acte de désespoir avait profondément ému la bien-aimée, qui lui accorda ses faveurs. Il devint son amant et lui resta dès lors secrètement attaché, la servant d'une manière tout à fait chevaleresque. Au bout de plus de vingt ans, quand tous deux eurent vieilli, la femme naturellement plus que lui, il sentit naître le désir de se débarrasser d'elle, de se libérer, de reconquérir son indépendance, de fonder un foyer et une famille. En même temps, se développa en lui le besoin longtemps refoulé de se venger de sa maîtresse. Celle-ci, par son dédain, l'avait un jour poussé à mourir, eh bien, il voulait maintenant avoir la satisfaction de la voir, à son tour, chercher la mort parce qu'il l'abandonnait. Mais l'amour qu'il continuait à lui porter était encore trop fort pour que ce désir pût devenir conscient ; en outre, le chagrin qu'elle aurait ne serait pas assez violent pour qu'elle se réfugie dans la mort. C'est dans cet état d'âme qu'il en vint à se servir jusqu'à un certain point de la demi-mondaine comme d'un souffre-douleur, afin de satisfaire in *corpore vili*, sa soif de vengeance. Il se permit de lui faire subir tous les tourments susceptibles d'aboutir au résultat qu'il aurait voulu

obtenir chez sa bien-aimée. Une seule circonstance révélait que le désir de vengeance était bien dirigé contre cette dernière : le fait qu'il l'avait prise pour confidente de sa nouvelle liaison et pour conseillère, au lieu de lui cacher sa trahison. La malheureuse, chue du rang de dispensatrice à celui de réceptrice, souffrait probablement plus de ces confidences que la demi-mondaine de sa brutalité. L'obsession dont il se plaignait, dont il était la proie en face de la remplaçante et qui l'avait poussé à se faire analyser, avait naturellement été transférée de l'ancienne à la nouvelle maîtresse ; c'est de cette dernière qu'il voulait, sans y parvenir, se débarrasser. Je ne suis pas graphologue et ne fais pas grand cas de l'art de deviner le caractère d'après l'écriture. Quant à la possibilité de prédire par ce moyen l'avenir de la personne en question, j'y crois moins encore. Néanmoins, vous le voyez, quelle que soit l'opinion qu'on se fasse de la valeur de la graphologie, une chose est indéniable : le graphologue, en prédisant que l'auteur de la lettre allait bientôt se suicider, avait., mis en lumière un ardent désir secret du consultant. Quelque chose d'analogue se produisit lors de la seconde consultation : ici, pas de désir inconscient en jeu, mais le doute naissant du consultant, son inquiétude, se trouvèrent traduits dans la réponse du graphologue. Grâce à l'analyse, mon malade réussit d'ailleurs à porter son choix amoureux en dehors du cercle magique où il se trouvait enfermé.

Mesdames, Messieurs, vous savez maintenant ce que l'interprétation du rêve, la psychanalyse en général, a fait pour l'occultisme. Des exemples vous ont montré que la psychanalyse permet de mettre en lumière des faits occultes qui sans elle seraient demeurés inconnaissables. Mais convient-il de croire à la réalité objective de ces faits ? Cette question vous semble, sans doute, des plus intéressantes. La psychanalyse ne peut y répondre directement ; toutefois le matériel qu'elle a permis de mettre au jour semble tout au moins nous pousser vers l'affirmative. Votre curiosité ne se

bornera pas à cela, vous voudrez savoir à quelle conclusion nous a amenés ce matériel plus ou moins abondant et où la psychanalyse ne joue aucun rôle. Cependant, je ne vous suivrai pas sur ce terrain qui n'est pas le mien. La seule chose que je puisse faire encore, c'est de vous raconter quelques observations. Elles n'intéressent la psychanalyse que parce qu'elles ont été faites au cours du traitement, et que c'est peut-être ce dernier seul qui a permis de les obtenir.

Je vous donnerai un exemple, celui qui m'a le plus frappé, et vous fournirai quantité de détails en vous demandant de porter votre attention sur un grand nombre de particularités ; malgré tout, je me verrai forcé de taire beaucoup de choses qui eussent cependant notablement augmenté la force convaincante de l'observation. C'est un exemple où l'état des choses apparaît très clairement et n'a pas besoin d'être développé par l'analyse. En le discutant nous ne pourrons cependant éviter de faire appel à l'analyse. Je vous préviens par avance que même cet exemple de transmission de pensée dans la situation analytique n'est pas à l'abri de toute critique et ne permet nullement de prendre parti pour la réalité du phénomène occulte.

Maintenant, écoutez-moi. Un jour, durant l'automne 1919, vers 10 h. 3/4 environ, le docteur *David Forsyth* arrivant de Londres dépose chez moi sa carte, pendant que je travaille avec un malade. (Mon distingué collègue londonien ne me considérera pas comme un indiscret si je révèle ainsi que durant quelques mois il s'est fait initier, par mes soins, à la technique psychanalytique). Je ne puis accorder à ce confrère qu'une minute d'entretien et lui donne rendez-vous pour plus tard. Le docteur Forsyth a droit à mon intérêt ; il est, en le effet, premier étranger qui vienne à moi après la guerre, au moment où l'on commence à espérer des temps meilleurs. Peu après cette visite, arrive un de mes malades, M. P., homme intelligent et aimable, figé de 45 ans environ, qui s'est soumis au

traitement analytique à la suite de déboires auprès des femmes. Le pronostic du cas étant défavorable, j'avais depuis longtemps proposé de cesser l'analyse, mais le malade tenait à la continuer, certainement parce qu'ayant transféré sur moi les sentiments éprouvés pour son père, il se sentait dans une ambiance agréable. La question d'argent ne se posait même pas alors, à cause de la rareté de ce métal ; les moments que je passais avec ce patient étaient intéressants, délassants et c'est pourquoi, en dépit des règles sévères du traitement médical, l'effort psychanalytique fut continué jusqu'à une date fixée d'avance.

Ce jour-là, P. aborde de nouveau la question de ses essais pour reprendre avec les femmes des rapports amoureux. Il reparle d'une jeune fille jolie, piquante et pauvre auprès de laquelle il eût certainement réussi, si le fait qu'elle était vierge n'eût empêché toute sérieuse tentative de ce genre. Il m'avait souvent parlé d'elle, mais aujourd'hui, pour la première fois, il raconte que, tout en ignorant bien entendu les motifs réels de son abstention et n'en ayant même aucun soupçon, elle l'avait surnommé M. de la Précaution [5]. Ce récit me frappe ; j'ai à portée de la main la carte du docteur *Forsyth* et je la lui montre.

Voilà le fait. Je m'attends bien à ce que vous le qualifiez de piètre, mais poursuivons et nous y découvrirons autre chose.

P. a, dans sa jeunesse, fait un séjour de plusieurs années en Angleterre ; il y a acquis un vif intérêt pour la littérature anglaise. Il possède une riche bibliothèque de livres anglais et a coutume dé m'en prêter. C'est à lui que je dois d'avoir connu des auteurs tels que *Bennett* et *Galsworthy,* qui m'étaient naguère peu familiers. Un jour, il me prêta un roman de *Galsworthy,* intitulé *The man of property* et dont l'action se déroule dans une famille imaginaire, la famille *Forsyte.* Galsworthy s'est certainement épris lui-même de sa création

5 En allemand précaution se traduit par Vorsicht ; la consonance de ce mot rappelle celle du nom du médecin londonien. (Note de la trad.)

car, dans des récits postérieurs, il a souvent fait reparaître des membres de la même famille et a fini par réunir toutes les œuvres les concernant sous le nom de *The Forsyte Saga.* Peu de jours avant l'incident en question, P. m'avait apporté un nouveau volume de cette série. Le nom de *Forsyte* et tous les traits typiques que l'auteur personnifiait avaient aussi joué un certain rôle dans mes entretiens avec P. Ils constituaient une partie de ce langage fréquemment utilisé entre deux personnes qui ont accoutumé de se fréquenter régulièrement. Or le nom des héros de ces romans : *Forsyte,* est à peine différent, selon la prononciation allemande, du nom de mon visiteur : *Forsyth,* et le mot anglais significatif que nous prononcerions de la même manière serait *foresight,* c'est-à-dire prévision ou précaution (Voraussicht ou Vorsicht). P. avait donc tiré de ses propres rapports un nom qui justement me préoccupait à ce moment-là, par suite de circonstances qu'il ignorait.

Voilà, n'est-ce pas, qui devient plus intéressant. Mais je crois que ce fait remarquable nous fera plus d'impression encore quand nous étudierons analytiquement deux autres associations fournies au cours de la même séance. Nous parviendrons peut-être même à acquérir quelque notion des conditions dans lesquelles ledit phénomène s'est produit.

1° Certain jour de la semaine précédente, j'avais vainement attendu M. P. à 11 h. Enfin, je sortis pour aller voir le docteur *Antoine von Freund* dans la pension de famille où il logeait. Je fus surpris d'apprendre que M. P. habitait dans cette même maison, mais à un autre étage. À ce sujet, je racontai plus tard à P. que je lui avais pour ainsi dire rendu visite dans sa maison. Je me rappelle fort bien n'avoir pas nommé la personne que j'étais allé voir. Or, immédiatement après avoir parlé de son surnom de M. von Vorsicht (Précaution), mon malade me demande : « Est-ce que Mme Freud-Ottorega qui enseigne l'anglais à l'Université populaire n'est pas votre fille ? » Et pour la première fois depuis que nous nous voyons,

il déforme mon nom comme le font ordinairement les fonctionnaires, les employés et les typographes, et prononce *Freund* au lieu de *Freud*.

2° À la fin de cette même séance, il me raconte un songe qui l'a réveillé en lui laissant une impression d'angoisse, « un vrai cauchemar », dit-il. Il ajoute-que récemment il n'avait pu se souvenir du mot anglais qui signifie cauchemar et qu'il l'avait traduit pour quelqu'un par *a mare's nest.* Chose absurde puisque *a mare's nest,* c'est une histoire invraisemblable, une histoire de brigands et que cauchemar en anglais se dit *night mare.* Cette idée ne semble avoir comme point commun avec ce qui précède que cet élément : l'anglais. Mais elle me rappelle un petit incident survenu un mois plus tôt. P. se trouvait alors dans mon bureau. Survint à l'improviste un autre visiteur depuis longtemps absent, un ami cher, le docteur *Ernest Jones,* de Londres, à qui je fis signe d'aller attendre, dans une autre pièce, la fin de mon entretien avec P. Celui-ci, cependant, reconnut mon ami d'après une photographie qui se trouvait dans mon salon d'attente et manifesta même le désir de lui être présenté. Or Jones est l'auteur d'une monographie sur le cauchemar – *night mare ;* j'ignorais si P. connaissait cette étude, car il évitait de lire des ouvrages psychanalytiques.

J'aimerais à vous montrer d'abord comment on peut interpréter analytiquement les associations d'idées fournies par P. et trouver ce qui les motive. Vis-à-vis du nom Forsyte ou Forsyth, P. se trouvait dans la même situation que moi, et c'est à lui, d'ailleurs, que je devais de connaître les personnages de roman ainsi appelés ; ce qui me surprit, ce fut d'entendre mon malade énoncer tout à coup ce nom immédiatement après qu'un nouvel incident, l'arrivée du médecin londonien, me l'eut rendu intéressant à un autre point de vue encore. Toutefois, la manière dont le nom surgit au cours de cette séance n'est pas moins intéressante que le fait même de son apparition. P. ne s'écria pas, en effet : « je pense au nom de Forsyte

que le roman vous a fait connaître. » Non, il sut le glisser dans sa propre histoire, sans avoir, au préalable, établi de rapport conscient avec la source en question. Et c'est ainsi qu'il le lança dans le récit cette fois-là, et alors que la chose ne s'était jamais produite auparavant. Mais il ajouta : « Moi aussi je suis un Forsyth, c'est ainsi que la jeune fille m'appelle. » Comment ne pas discerner dans cette phrase le mélange de revendication jalouse et de dépréciation mélancolique de soi-même qui s'y trouve traduit ? L'on ne risquera pas de faire fausse route en la complétant comme suit : « Cela m'afflige que vous soyez aussi préoccupé de l'arrivée de cet étranger. Revenez donc à moi. Ne suis-je pas moi-même un *Forsyth ?* mais seulement un sieur le *Vorsicht,* comme dit la jeune fille ». Puis sa pensée se tourna, grâce à l'élément anglais, vers deux circonstances passées, propres elles aussi à susciter la jalousie : « Il y a quelques jours, vous êtes venu dans ma maison, mais ce n'est malheureusement pas moi que vous vouliez voir. Vous alliez chez un certain M. de *Freund ».* Et cette pensée lui fait altérer le nom de Freud qu'il prononce Freund. S'il mentionne *M – Freud-Oltorega, c'est* parce que la qualité de professeur d'anglais de cette dernière permet l'association manifeste. À tout cela se rattache le souvenir d'un autre visiteur, venu quelques semaines auparavant et dont le malade a été également *jaloux,* se sentant vis-à-vis de lui en état d'infériorité ; le docteur Jones *avait pu,* en effet, écrire une dissertation sur le cauchemar, tandis que P., lui, se sentait tout au plus capable de faire de semblables rêves. L'erreur qu'il dit avoir commise à propos de *a mare's nest* fait partie de la même association et en voici certainement le sens : « Moi, je ne suis ni un véritable Anglais, ni un véritable Forsyth ».

Quant à sa jalousie, je ne puis la qualifier d'incompréhensible ou d'inopportune. Il avait été prévenu que son analyse et par conséquent nos relations cesseraient dès que des élèves étrangers ou des malades arriveraient à Vienne, et c'est ce qui ne tarda pas

d'ailleurs à se produire. Mais ce que nous avons fait jusqu'ici n'a été qu'un fragment de travail analytique ; nous avons donné l'explication de trois idées survenues dans une même heure et dérivées du même motif. Peu importe que ces idées soient ou ne soient pas dérivables sans transmission de pensée ; celle-ci se retrouve dans chacune des trois idées et peut ainsi provoquer trois questions différentes : P. pouvait-il savoir que le docteur Forsyth venait justement de me faire sa première visite ? Lui était-il possible de connaître le nom de la personne que j'étais allé voir dans sa maison ? Savait-il que le docteur Jones était l'auteur d'un travail sur le cauchemar ? – Ou bien était-ce ma connaissance de ces choses qui se révélait dans ses idées ? Toute conclusion en faveur de la transmission de pensées ne saurait dépendre que de la réponse faite à ces trois questions différentes. Ne nous préoccupons pas, pour l'instant, de la première, les deux autres étant plus faciles à traiter. Le cas de la visite à la pension nous paraît, au premier abord, particulièrement probant. Je suis certain de n'avoir nommé personne en racontant, incidemment et par plaisanterie, ma visite dans sa maison. Il est fort peu probable que P. se soit informé à la pension de famille du nom de la personne en question. Je crois plutôt qu'il a continué à ignorer tout à fait l'existence de cette dernière. Mais la force convaincante qui se dégage de ce cas est entièrement détruite par un hasard. L'homme auquel j'étais allé rendre visite dans la pension ne s'appelait pas seulement *Freund,* il était pour nous tous un véritable *ami* [6]. C'était à sa générosité que nous devions la fondation de notre maison d'édition. La mort prématurée du docteur *Antoine von Freund,* comme aussi celle de *Karl Abraham* un peu plus tard, furent les plus grands malheurs que la cause de la psychanalyse eût jamais eu à subir. Peut-être ai-je alors dit à P. que j'étais allé voir un ami (Freund) dans sa pension. En ce cas, la seconde association perd tout intérêt au point de vue de l'occultisme.

6 En allemand le mot *ami* se traduit par *Freund*. (Note de la trad.)

L'impression causée par la troisième idée se dissipe vite, elle aussi. P., qui ne lisait jamais d'ouvrages psychanalytiques, pouvait-il savoir que Jones avait publié un travail sur le cauchemar ? Oui, car il possédait certains de nos livres et avait ainsi pu lire, sur les couvertures, les titres des nouvelles publications. Ce n'est donc pas de cette manière que nous parviendrons à nous faire une opinion. Je regrette que mon observation ait à souffrir d'une erreur commune à bien d'autres travaux analogues : elle a été écrite trop tard et discutée à une époque où, ayant perdu de vue M. P., il ne m'était plus possible d'obtenir d'autres précisions touchant les faits en question.

Revenons donc à la première idée qui, même lorsqu'on la considère isolément, parle en faveur du fait apparent de la transmission de pensée. P. pouvait-il savoir que le docteur Forsyth était venu me voir un quart d'heure auparavant ? Lui était-il même possible de connaître l'existence de ce médecin ou sa présence à Vienne ? Il ne faut pas céder à l'envie de répondre à ces deux questions par la négative. Je vois un moyen de répondre par une affirmative partielle. Peut-être, en effet, avais-je raconté à M. P. que j'attendais un médecin anglais, la colombe du déluge, pour l'initier à la pratique de l'analyse. Cela eût bien pu se produire durant l'été 1919, le docteur Forsyth s'étant, quelques mois avant son arrivée, entendu par lettres avec moi. Peut-être même m'était-il arrivé de prononcer son nom, encore que le fait me semble très invraisemblable. Si cela m'était arrivé, j'en aurais gardé le souvenir, car, vu la signification multiple de ce nom propre, une conversation s'en serait suivie. Il peut donc se faire que la chose se soit produite et que je l'aie totalement oubliée, de telle sorte qu'en prenant connaissance de ce surnom de M. von Vorsicht au cours de la séance, j'aie pu en être surpris comme s'il s'agissait là de quelque miracle. Quand on se targue d'être sceptique, il convient parfois de douter de son propre scepticisme. Peut-être d'ailleurs y a-t-il en moi une secrète

inclination pour le merveilleux, inclination qui m'incite à accueillir avec faveur la production de phénomènes occultes.

Quand on a ainsi supprimé une part du merveilleux, le travail n'est pas achevé. Il reste une autre tâche à remplir et c'est la plus ardue de toutes. Admettons que M. P. ait su qu'il existait un docteur Forsyth dont la visite était attendue à Vienne, en automne, comment expliquer ensuite qu'il en ait eu la notion justement le jour de l'arrivée de ce docteur et immédiatement après la première visite de celui-ci. Certes, il est permis d'attribuer ce fait au hasard, c'est-à-dire de n'en pas chercher l'explication ; mais pour bien marquer qu'il ne saurait être question de hasard et pour vous montrer *qu'il* s'agissait réellement de pensées, de jalousie concernant des gens *qui* venaient me voir et à qui je rendais visite, j'ai cité deux autres idées encore de P. Pour ne négliger aucune possibilité, on peut aussi essayer d'admettre que P. avait observé en moi une nervosité particulière et qu'il en avait tiré certaines déductions. Il est encore permis d'imaginer qu'arrivé un quart d'heure seulement après l'Anglais, il avait pu le croiser en route, le reconnaître à cause de son type anglo-saxon caractéristique et penser du fait de sa jalousie : « Le voilà donc, ce docteur Forsyth dont l'arrivée va provoquer la fin de mon analyse. Il vient probablement de chez le Professeur. » Je ne puis poursuivre plus avant ces conjectures rationalistes. Demeurons-en donc une fois de plus sur un *non liquet,* mais, avouons-le, à mon avis la balance penche ici encore du côté de la transmission de la pensée. D'ailleurs, je ne suis certainement pas seul à m'être trouvé, au cours d'analyses, en présence de faits semblables. *Hélène Deutsch* a publié en 1926 des observations analogues et étudié leur détermination au moyen des rapports du transfert entre patients et analystes.

Je suis persuadé que mon attitude vis-à-vis de ce problème ne vous convaincra pas entièrement, pas plus qu'elle ne vous satisfera si vous êtes prêts à vous laisser convaincre. Voilà, direz-vous peut-être,

un cas bien connu, celui d'un homme qui ayant consacré honnêtement toute sa vie aux sciences naturelles, devient, dans sa vieillesse, faible d'esprit, pieux et crédule. Je sais que d'éminents personnages sont tombés dans cette catégorie, mais vous n'avez pas le droit de m'y ranger. Tout au moins ne suis-je pas devenu pieux, ni crédule non plus, je l'espère. L'on ne garde, dans sa vieillesse, une échine voûtée qui plie devant les faits nouveaux que lorsqu'on s'est tenu courbé durant sa vie pour éviter les chocs douloureux avec la réalité. Sans doute préféreriez-vous me voir m'en tenir à un théisme modéré et rejeter inexorablement toutes les données de l'occultisme. Mais je suis incapable de chercher à plaire et je vous invite donc à considérer d'un œil plus favorable la transmission de pensée et partant la télépathie.

N'oubliez pas que nous n'avons traité ici de ce problème que dans la mesure où il se rapproche de la psychanalyse. Quand, il y a de cela plus dé dix ans, je vis surgir dans mon horizon ces phénomènes occultes, je ressentis, moi aussi, la crainte qu'ils ne vinssent à menacer notre conception scientifique du monde, qui aurait dû céder la place au spiritisme ou à la mystique si certaines données de l'occultisme s'étaient confirmées.

Actuellement, j'ai changé d'avis. C'est, à mon sent, témoigner de peu de confiance envers la science que de la croire incapable d'assimiler et de remanier celles d'entre les données de l'occultisme qui seraient reconnues exactes. Et la transmission des pensées en particulier semble favoriser l'extension du mode de penser scientifique – les adversaires disent mécanique – sur le monde spirituel si difficilement saisissable. Par le phénomène télépathique, l'acte psychique accompli par une certaine personne doit provoquer la réalisation d'un acte semblable chez une autre. Ce qui se produit entre deux actes psychiques peut facilement être un phénomène physique à point de départ et aboutissant psychiques. L'analogie avec d'autres transpositions, telles, par exemple, que l'émission et

l'audition au téléphone, serait alors indiscutable, Et figurez-vous ce qui arriverait si l'on pouvait se rendre maître de cet équivalent physique de l'acte psychique. Je dirai même que la psychanalyse nous a préparés à admettre des phénomènes comme la télépathie, en insérant l'inconscient entre le physique et ce qu'on a appelé jusqu'ici le psychique. Si l'on s'accoutume à l'idée de la télépathie, on peut ensuite utiliser celle-ci sur une grande échelle, mais actuellement en imagination seulement. Chacun sait qu'on ignore encore comment la volonté collective vient à s'imposer chez les insectes qui vivent groupés. Peut-être est-ce par le moyen d'une transmission psychique directe de ce genre. On est amené à penser que ce fut là le mode primitif, archaïque de communication entre les êtres et qu'il céda ensuite la place à la méthode par signes perceptibles à l'aide des organes sensoriels. Mais l'ancienne méthode peut continuer à subsister à l'arrière-plan et à se manifester en certaines circonstances, par exemple dans les foules animées de quelque passion. Tout cela est encore obscur, plein d'énigmes non résolues, mais il n'y a pas lieu de s'en épouvanter.

Si la télépathie existe effectivement, on peut supposer, malgré les difficultés qu'il y a à fournir des preuves de son existence, qu'elle doit constituer un phénomène très fréquent. Nous ne serions pas surpris de la découvrir justement dans la vie spirituelle de l'enfant. L'enfant ne se figure-t-il pas fréquemment que les parents connaissent toutes ses pensées sans qu'il leur en ait fait part ? Et la croyance des adultes en l'omniscience de Dieu est peut-être l'équivalent de cette idée enfantine dont elle découle d'ailleurs sans doute. Récemment, une femme digne de confiance, *Dorothy Burlingham,* dans un article intitulé « L'analyse des enfants et la mère », a relaté certaines observations qui, si elles se confirment, doivent ne plus laisser aucun doute sur la réalité de la transmission de la pensée. *Dorothy Burlingham* mit à profit une situation qui n'est plus très rare actuellement : celle où l'enfant et la mère subissent, en

même temps, le traitement analytique. Elle nous raconte certains faits étranges, tel celui-ci par exemple : un jour, la mère vient à parler, au cours d'une séance, d'une pièce d'or qui joue un certain rôle dans une des scènes de son enfance. À peine est-elle rentrée chez elle que son jeune fils, âgé de 10 ans environ, pénètre dans sa chambre et lui apporte une pièce d'or afin qu'elle la mette de côté pour lui. Étonnée, elle lui demande d'où lui vient cette pièce. Il l'a reçue en cadeau pour son anniversaire. Cet anniversaire avait été célébré quelques mois auparavant, mais rien n'explique pourquoi l'enfant se souvient précisément aujourd'hui de ce présent. La mère informe l'analyste de l'enfant de cette coïncidence et la prie de rechercher pourquoi l'enfant avait ainsi agi. Mais l'analyse ne révèle rien, l'acte s'étant ce jour-là introduit dans la vie du garçonnet à la manière d'un corps étranger. Quelques semaines plus tard, la mère, assise à son bureau, se prépare, comme en le lui a demandé, à transcrire l'incident en question, quand le garçonnet survient et exige de sa mère qu'elle lui rende la pièce d'or. Il veut, dit-il, l'emporter avec lui pour la montrer à sa psychanalyste. Et l'analyse ne parvient pas, cette fois non plus, à découvrir le motif de ce désir.

Revenons maintenant à la psychanalyse, notre point de départ.

Troisième conférence. Les diverses instances de la personnalité psychique

Mesdames, Messieurs, vous avez certainement pu vous rendre compte par vous-mêmes de l’importance des points de départ, qu’il s’agisse de personnes ou bien de choses. C’est ce qu’a aussi reconnu la psychanalyse. Elle s’adressait au symptôme, ce corps étranger au moi, et ce fait eut une grande répercussion sur l’accueil qu’on fit à la nouvelle science et sur le développement qu’elle put prendre. Le symptôme provient de ce qui a été refoulé et le représente, pour ainsi dire, devant le moi. Mais le refoulé est pour le moi un pays étranger situé au-dedans de lui, de même que la réalité est, si vous me permettez de me servir ici d’une expression inusitée, un pays étranger extérieur. À partir du symptôme nous fûmes conduits vers l’inconscient, vers la vie pulsionnelle, vers la sexualité. C’est à ce moment que la psychanalyse s’entendit spirituellement objecter que l’homme n’était pas seulement un être sexuel, qu’il connaissait aussi de plus nobles et de plus hautes émotions. N’aurait-on pu ajouter à cela qu’animé par la conscience de ces émotions élevées, il s’accordait souvent le droit de penser des sottises et de nier l’évidence ?

Mieux que quiconque vous savez que dès le début nous avons soutenu que l’homme souffrait d’un conflit entre les exigences de la vie pulsionnelle et la résistance qui s’opposait au-dedans de lui à ces

exigences. Pas un instant nous n’avons oublié l’existence de cette instance qui résiste, rejette et refoule et que nous nous figurions armée de pouvoirs particuliers : les pulsions du moi. C’est elle qui, dans la psychologie populaire, se confond avec le moi. Mais les lente et pénibles progrès du travail scientifique ne permirent pas non plus à la psychanalyse d’étudier simultanément tous les problèmes et d’en donner en un clin d’œil la solution. Enfin l’on put parvenir du refoulé au refoulant et, certain de trouver ici encore des choses inattendues, l’on se vit en présence de ce moi dont l’existence semblait si évidente ; mais il fut d’abord malaisé d’entreprendre cette étude et c’est de quoi je vais aujourd’hui vous entretenir.

Avant tout, je dois vous prévenir que cet exposé de ma psychologie du moi agira tout autrement sur vous, je le suppose du moins, que l’introduction dans les ténébreuses régions psychiques qui l’a précédé. Pourquoi en est-il ainsi ? C’est ce que je ne sais pas, mais peut-être trouverez-vous surprenant qu’après vous avoir entretenus surtout de faite, de faits il est vrai étranges et bizarres, je m’en aille maintenant vous mettre au courant de conceptions, c’est-à-dire de spéculations. Toutefois cet argument n’est pas concluant. Toute réflexion faite, je prétends que la part du travail spéculatif dans la pensée du matériel concret n’est pas beaucoup plus considérable dans notre psychologie du moi qu’elle n’était dans la psychologie des névroses. Je me suis vu contraint de renoncer à d’autres motivations encore qui me semblaient plausibles ; je crois à présent que la faute en incombe, de quelque manière, au caractère même du sujet étudié et au peu d’habitude que nous en avons. Quoi qu’il en soit, je ne serais pas surpris de vous voir encore plus réservés et plus prudents qu’auparavant dans votre jugement.

La situation dans laquelle nous nous trouvons au début de notre étude nous impose elle-même la voie à suivre. C’est notre moi que nous allons disséquer, notre moi le plus intime. Mais la chose est-elle possible ? Le moi, étant le sujet proprement dit, pourra-t-il

devenir l'objet ? Eh bien, il n'y a pas à en douter, le moi peut se prendre pour objet, se comporter vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis d'autres objets, s'observer, se critiquer, etc., etc. En même temps une partie du moi s'oppose à l'autre. Le moi est donc susceptible de se scinder et il se scinde en effet, tout au moins temporairement. Les parties scindées peuvent ensuite s'assembler de nouveau. Dans tout cela, rien qui ne soit déjà connu. Il s'agit simplement de souligner des faits patents. D'autre part, nous savons que la pathologie est capable, en amplifiant les manifestations, en les rendant pour ainsi dire plus grossières, d'attirer notre attention sur des conditions normales qui, sans cela, seraient passées inaperçues. Là où la pathologie nous montre une brèche ou une fêlure, il y a peut-être normalement un clivage. Jetons par terre un cristal, il se brisera, non pas n'importe comment, mais suivant ses lignes de clivage, en morceaux dont la délimitation, *quoique invisible,* était cependant déterminée auparavant par la structure du cristal. Cette structure fêlée est aussi celle des malades mentaux. Vis-à-vis des déments, nous conservons un peu de la crainte respectueuse qu'ils inspiraient aux peuples anciens. Ces malades se sont détournés de la réalité extérieure et c'est pourquoi justement ils en savent plus long que nous sur la réalité intérieure et peuvent nous révéler certaines choses qui, sans eux, seraient restées impénétrables. Nous disons d'une catégorie de ces malades qu'ils souffrent de la folie de la surveillance. Ils se plaignent d'être sans cesse observés par des puissances inconnues – qui ne sont, sans doute, après tout, que des personnes ; – ils s'imaginent entendre ces personnes énoncer ce qu'elles observent : « Il dira cela maintenant, voilà qu'il s'habille pour sortir…, etc. » Cette surveillance, tout en n'étant pas encore de la persécution, s'en rapproche beaucoup. Les malades ainsi observés croient qu'on se méfie d'eux, qu'on s'attend à les surprendre en train de commettre quelque mauvaise action pour laquelle ils devront être châtiés. Que se passerait-il si ces délirants avaient raison, si chacun de nous possédait dans son moi une semblable instance pour le

surveiller et le menacer ? Une instance qui se serait nettement séparée du moi et qui, par erreur, aurait été déplacée vers la réalité extérieure ?

J'ignore s'il en sera pour vous comme pour moi. Impressionné par la maladie que je viens de décrire, l'idée m'est venue que, peut-être, la séparation d'une instance observatrice d'avec le reste du moi était, dans la structure du moi, une particularité habituelle. Depuis, cette idée ne m'a plus quitté et m'a incité à rechercher les autres caractères, les autres relations, de l'instance ainsi isolée. Il n'est pas difficile de poursuivre. À lui seul le contenu de la folie de la surveillance nous indique que cette surveillance n'est qu'une préparation au jugement et au châtiment et nous devinons qu'une autre fonction de cette même instance doit s'exercer là, celle que nous appelons notre conscience. C'est justement la conscience que nous isolons le plus fréquemment du moi et que nous lui opposons le plus facilement. J'ai envie d'accomplir tel acte propre à me satisfaire, mais j'y renonce, par suite de l'opposition de ma conscience. Ou bien encore, j'ai cédé à quelque grand désir et pour éprouver une certaine joie, j'ai commis un acte que réprouve ma conscience : une fois l'acte accompli, ma conscience provoque, par ses reproches, le repentir. L'instance particulière que je commence à discerner dans le moi, je pourrais dire simplement que c'est la conscience. Toutefois, il est plus prudent de penser que cette instance est indépendante et d'admettre que la conscience n'est qu'une de ses fonctions. L'auto-observation, indispensable à l'activité critique de la conscience, est alors une autre fonction. Et comme il convient, quand on veut indiquer qu'une chose existe en soi, de lui donner un nom propre, j'appellerai désormais cette instance dans le moi : « le *surmoi* ».

Je m'attends bien à ce que vous me demandiez ironiquement si notre psychologie du moi n'aboutirait pas, somme toute, qu'à donner des noms à des abstractions usuelles, qu'à les grossir, qu'à les transformer, d'idées qu'elles étaient, en choses, toutes opérations

sans intérêt. Laissez-moi vous répondre qu'il n'est guère possible, dans la psychologie du moi, d'éviter ce qui est déjà généralement connu. Il ne s'agit pas de faire sans cesse de nouvelles découvertes, mais d'arriver à mieux comprendre, à mieux classer les données déjà existantes. Abstenez-vous donc, pour le moment, de ces dédaigneuses critiques et attendez d'autres explications. Les faits de la pathologie nous fournissent un arrière-plan que vous chercheriez en vain pour la psychologie commune. Je poursuis donc. À peine sommes-nous familiarisés avec l'idée de ce surmoi qui jouit d'une certaine autonomie, poursuit son propre but, et reste, dans son cercle d'action, indépendant du moi, que s'impose à notre esprit l'idée d'une maladie propre à faire nettement comprendre la cruauté de cette instance et les variations de ses rapports avec le moi : je veux parler de la mélancolie dont vous avez tous entendu parler, même si vous n'êtes pas psychiatres. Nous connaissons mal la motivation et le mécanisme de ce trouble, mais ce qui nous frappe surtout en lui, c'est la manière dont le surmoi – peut-être penserez-vous : la conscience – traite le moi. En période normale, le mélancolique est, comme toute autre personne, plus ou moins sévère envers lui-même, tandis que, durant l'accès mélancolique, le surmoi, devenu exagérément rigoureux, admoneste, humilie, maltraite le pauvre moi, lui fait entrevoir les plus dures punitions, lui reproche des actes accomplis naguère d'un cœur léger. Il semble que le surmoi ait entre-temps accumulé les charges, qu'il ait attendu d'être assez fort pour les utiliser et pour prononcer la condamnation. Le surmoi veut contraindre le moi sans défense à se plier aux règles les plus sévères. Il se fait, en somme, le défenseur de la moralité et nous voyons du premier coup d'œil que notre sentiment moral de culpabilité est le résultat d'une tension qui existe entre le moi et le surmoi. Chose étrange, la moralité, qu'on dit être un présent de Dieu et qui se trouve si profondément ancrée en nous, est donc là un phénomène périodique. En effet, au bout de quelques mois, toute cette agitation morale prend fin, la critique du surmoi se tait, le moi

réhabilité se retrouve, jusqu'à la crise suivante, en possession de tous ses droits. Il y a mieux encore : dans certaines formes de la maladie, c'est un comportement inverse qu'on observe pendant les périodes intermédiaires ; le moi se trouve dans un délicieux état de griserie, il triomphe, comme si le surmoi avait perdu toute sa puissance ou comme s'il avait fusionné avec le moi. Et ce moi libéré, maniaque, se livre alors, sans nulle contrainte, à la satisfaction de tous ses désirs. Que de problèmes à résoudre !

Quand je vous aurai dit que nous avons appris bien des choses sur la formation du surmoi et le développement de la conscience, vous exigerez de moi plus qu'une simple démonstration de mes dires. Le philosophe *Kant* a, comme on sait, émis l'opinion que rien ne démontrait mieux la grandeur de Dieu que le firmament étoilé et notre conscience morale. Les astres sont, certes, sublimes, mais en créant la conscience, Dieu n'a fait qu'un travail bien inégal et bien négligé, car la plupart des hommes ne possèdent qu'une faible dose de conscience, si faible que l'on en peut parfois à peine parler. Qu'il y ait dans l'affirmation de l'origine divine de la conscience une part de vérité, c'est ce que nous ne cherchons pas à nier, mais il y a lieu d'interpréter cette proposition. S'il y a en nous une conscience, elle n'est pas innée, contrairement à la sexualité qui, elle, existe dès le début et qui n'est pas quelque chose de surajouté après coup. Chacun sait que le petit enfant est amoral ; chez lui, aucune inhibition intérieure ne s'oppose aux impulsions qui tendent vers le plaisir. Le rôle joué plus tard par le surmoi incombe d'abord à une puissance extérieure, à l'autorité des parents. L'influence parentale s'exerce au moyen des témoignages de tendresse et des menaces de punition. Les punitions équivalent pour l'enfant à un retrait d'amour et sont redoutées en soi. Cette peur réelle est le précurseur de la future crainte de la conscience et tant qu'elle domine, il n'y a pas lieu de parler de surmoi et de conscience. Plus tard, seulement, s'établira la situation secondaire, celle que nous sommes trop enclins

à considérer comme normale ; l'obstacle extérieur une fois intériorisé, le surmoi prend la place de l'instance parentale, ce surmoi qui surveille, dirige et menace comme autrefois les parents surveillaient, dirigeaient et menaçaient l'enfant.

Le surmoi, en prenant possession de la puissance, de l'activité qui caractérisaient l'instance parentale, en utilisant même les procédés de cette dernière, n'est pas seulement son successeur, mais vraiment aussi son héritier légitime, naturel, il en provient directement et nous verrons bientôt par quel processus. Cependant, il importe de faire ressortir une différence : le surmoi, par un choix unilatéral, semble n'avoir adopté que la dureté et la sévérité des parents, leur rôle prohibitif, répressif, mais non leur tendre sollicitude. Nous avons tendance à croire que le surmoi deviendra d'autant plus rigoureux que l'enfant aura reçu une éducation plus sévère ; or, contre toute attente, l'expérience nous montre que le surmoi peut être d'une implacable sévérité, même quand les éducateurs se sont montrés doux et bons et qu'ils ont évité, autant que faire se peut, menaces et punitions. Nous reviendrons plus tard sur cette contradiction en traitant des conversions des pulsions dans le développement du surmoi.

Je ne puis vous entretenir aussi longuement que je le voudrais de la transformation du rapport parental en surmoi, d'abord parce que ce processus est si compliqué qu'on ne parviendrait pas à le faire entrer dans le cadre d'un exposé tel que celui-ci, et ensuite parce que nous ne croyons pas nous-mêmes avoir parfaitement compris le phénomène. Contentez-vous donc des indications suivantes : le fondement de ce processus est ce qu'on appelle une identification, c'est-à-dire une assimilation du moi à un moi étranger. Le premier moi se comporte, à certains points de vue, comme l'autre, l'imite et se l'approprie partiellement. On a pu, à juste titre, comparer l'identification à l'incorporation orale, cannibale, de la personne étrangère. L'identification est une très ancienne forme,

peut-être la plus importante, de l'attachement à une autre personne. Il ne faut pas la confondre avec le choix objectal. Voici en quoi consiste la distinction : quand le garçonnet s'identifie à son père, c'est qu'il veut *être comme lui ;* quand il porte sur le père son choix objectai, il veut *l'avoir,* le posséder. Dans le premier cas, le moi du garçon se calque sur celui de son père, dans le second ce n'est pas nécessaire. L'identification et le choix objectal sont en grande partie indépendants l'un de l'autre, mais l'on peut aussi s'identifier à la personne même qu'on a pris pour objet sexuel et modifier son moi d'après elle. On dit que cette influence sur le moi de l'objet sexuel est particulièrement fréquent chez la femme, qu'il caractérise la féminité. Je vous ai certainement déjà parlé dans mes précédentes conférences de cette relation entre l'identification et le choix objectal, relation qui est bien la plus instructive de toutes. On peut l'observer chez les enfants comme chez les adultes, chez les êtres normaux comme chez les malades. Quand on a perdu l'objet, ou qu'on s'est vu forcé d'y renoncer, il arrive assez souvent qu'on se dédommage en s'identifiant audit objet, en l'érigeant à nouveau dans le moi, de sorte qu'ici le choix objectal régresse vers l'identification.

Je ne suis guère satisfait moi-même de ces propos sur l'identification, mais concédez-moi que l'établissement du surmoi peut être considéré comme un cas d'identification réussie avec l'instance parentale. Le fait saillant qui nous préoccupe est maintenant celui-ci : l'apparition dans le moi d'une instance plus puissante est intimement liée au sort du complexe d'Oedipe, de sorte que le surmoi apparaît comme l'héritier de cet ensemble de sentiments si importants pour l'enfance. Nous comprenons qu'en abandonnant le complexe d'Oedipe, l'enfant s'est vu contraint de renoncer à d'intenses investissements libidinaux qu'il avait réalisés sur ses parents. C'est en compensation de la perte subie que les anciennes identifications avec ses parents se trouvent ainsi renforcées dans son moi. De semblables identifications, résidus

d'anciens investissements objectaux, se répéteront assez souvent par la suite dans la vie de l'enfant. Mais ce premier cas de conversion a, sans aucun doute, une importance spéciale et occupe une place particulière dans le moi, par suite de sa grande valeur sentimentale. Une recherche plus approfondie nous montre aussi que le surmoi s'affaiblit et dégénère quand le complexe d'Oedipe n'a pu être surmonté. Au cours du développement, le surmoi fait sienne également l'influence des personnes qui ont pu remplacer les parents : éducateurs, instituteurs, modèles idéaux. Dans les conditions normales, le surmoi tend à s'écarter toujours davantage des personnages parentaux primitifs et devient, pour ainsi dire, plus impersonnel. N'oublions pas non plus que, suivant son fige, l'enfant se fait une idée différente de ses parents. Au moment où le complexe d'Oedipe cède la place au surmoi, les parents sont considérés comme des êtres sublimes ; ultérieurement ils déchoient beaucoup. Certes, l'identification avec les parents peut bien se produire par la suite encore et contribue même fortement à la formation de la personnalité, mais elle n'influence que le moi et plus du tout le surmoi, celui-ci ayant déjà été déterminé par les toutes premières images parentales.

Vous avez maintenant senti, j'espère, que le surmoi ainsi établi correspond bien à une certaine structure et n'est pas une simple abstraction, comme la conscience. Il nous reste encore à parler d'une autre fonction très importante : le surmoi, en effet, représente pour le moi un idéal ; le moi tend à se conformer à cet idéal, à lui ressembler. En cherchant à se perfectionner sans cesse, c'est aux exigences du surmoi que le moi obéit. C'est un fait certain que l'enfant naguère admirait ses parents à cause de la perfection qu'il leur attribuait et que l'idéal du moi n'est que le résidu de cette ancienne attitude. Vous avez, je le sais, souvent entendu parler du sentiment d'infériorité qui est justement le fait du névrosé et qui hante surtout ce qu'on appelle les belles-lettres. L'écrivain qui utilise le mot de complexe

d’infériorité croit ainsi satisfaire à toutes les exigences de la psychanalyse et élever le niveau psychologique de son œuvre. En réalité, le terme magique de complexe d’infériorité est à peine employé dans la psychanalyse. À nos yeux, ce complexe n’apparaît pas du tout comme quelque chose de simple, d’élémentaire. C’est à notre sens commettre une grossière erreur que de l’attribuer, comme aiment à le faire les soi-disant psychologues de l’individu, à l’autoperception de prétendues dégénérescences organiques. Le sentiment d’infériorité a de vigoureuses racines érotiques. L’enfant se sent inférieur quand il remarque qu’il n’est pas aimé et il en va de même pour l’adulte. Le seul organe vraiment considéré comme inférieur, c’est le pénis inachevé, le clitoris de la fillette. Mais c’est dans le rapport du moi avec le surmoi qu’il faut chercher la cause principale du sentiment d’infériorité, ce dernier ne faisant, comme le sentiment de culpabilité, que traduire une tension entre eux deux. Il est d’ailleurs malaisé de distinguer le sentiment d’infériorité de celui de culpabilité. Peut-être conviendrait-il de considérer le sentiment d’infériorité comme le complément érotique du sentiment d’infériorité morale. Dans la psychanalyse, nous n’avons accordé que peu d’attention à ce problème de la délimitation des concepts.

C’est justement à cause de la popularité dont jouit le complexe d’infériorité que je vais ici me permettre une courte digression. Un personnage historique contemporain, encore vivant, mais pour le moment passé à l’arrière-plan, a gardé d’une lésion survenue lors de sa naissance un raccourcissement d’un de ses membres. Un écrivain moderne qui se plaît à écrire la biographie de personnages illustres a raconté la vie de l’homme en question. Le besoin de tenter une étude psychologique doit être difficile à réprimer quand il s’agit de biographie. Notre auteur a donc essayé d’attribuer le caractère du héros au sentiment d’infériorité que son défaut physique était censé avoir provoqué. Ce faisant, l’écrivain a omis un fait minime, mais non insignifiant. Or, quand le destin veut qu’une mère ait un enfant

malade ou désavantagé de quelque manière, elle cherche habituellement à dédommager l'enfant de cette injustice par un excès d'amour. Dans le cas en question, la mère, orgueilleuse, se comporta autrement, elle refusa son amour à l'enfant infirme. Celui-ci, devenu un homme influent, prouva nettement par ses actes qu'il n'avait jamais pardonné à sa mère. En vous rappelant quelle signification a pour l'enfant l'amour de sa mère, vous corrigerez sans doute, par la pensée, la théorie de l'infériorité émise par le biographe.

Revenons-en au surmoi. Nous lui avons attribué l'auto-observation, la conscience morale et la fonction de l'idéal. Ce que nous avons dit de sa formation montre qu'il est conditionné par un fait biologique d'une immense portée et par un fait psychologique décisif : par la longue dépendance où se trouve placé l'enfant vis-à-vis de ses parents et par le complexe d'Oedipe, ces deux motifs se trouvant intimement liés. Le surmoi représente toutes les contraintes morales et aussi l'aspiration vers le perfectionnement, bref tout ce que nous concevons maintenant psychologiquement comme faisant partie de ce qu'il y a de plus haut dans la vie humaine. C'est en nous tournant vers les sources d'où découle le surmoi que nous parviendrons plus aisément à connaître sa signification ; or nous savons que le surmoi dérive de l'influence exercée par les parents, les éducateurs, etc. En général, ces derniers se conforment, pour l'éducation des enfants, aux prescriptions de leur propre surmoi. Quelle qu'ait été la lutte menée entre leur surmoi et leur moi, ils se montrent sévères et exigeants vis-à-vis de l'enfant. Ils ont oublié les difficultés de leur propre enfance et sont satisfaits de pouvoir maintenant s'identifier à leurs parents à eux, à ceux qui leur avaient autrefois imposé de dures restrictions. Le surmoi de l'enfant ne se forme donc pas à l'image des parents, mais bien à l'image du surmoi de ceux-ci ; il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à

travers les générations. Vous devinez facilement que, mis au courant du rôle joué par le surmoi, nous pourrons plus aisément comprendre le comportement social de l'homme, par exemple dans les cas de délinquance. Et nous serons peut-être aussi mieux préparés à devenir de bons éducateurs. C'est vraisemblablement parce qu'elles négligent ce facteur que les interprétations historiques dites matérialistes ne sont pas tout à fait satisfaisantes. Elles l'écartent en prétendant que les « idéologies » des hommes ne sont que les résultats et les superstructures de leurs conditions économiques actuelles. C'est bien la vérité, mais non, sans doute, toute la vérité. L'humanité ne vit pas que dans le présent ; le passé, la tradition de la race et des peuples subsistent dans les idéologies du surmoi. Cette tradition ne subit que lentement l'influence du présent et des modifications, et tant qu'elle s'exerce au travers du surmoi, elle continue à jouer dans la vie humaine un rôle important, indépendant des conditions économiques.

En 1921, j'ai essayé d'appliquer la différenciation du moi d'avec le surmoi à l'étude de la psychologie collective et suis arrivé à la conclusion suivante : une foule psychologique est une union d'individus divers qui ont installé dans leur surmoi une même personne. Grâce à ce point commun, ils se sont, dans leur moi, identifiés les uns aux autres. Cette formule n'est naturellement applicable qu'aux foules qui ont un chef. Si nous disposions d'un plus grand nombre d'exemples de cette sorte, la conception du surmoi perdrait pour nous le reste de son étrangeté, de cette étrangeté qui nous surprend chaque fois que nous pénétrons dans les couches élevées, supérieures, de l'appareil psychique, nous qui sommes habitués à l'atmosphère des souterrains. Évidemment, nous ne croyons pas que le dernier mot de la psychologie du moi ait été dit, une fois le surmoi ainsi caractérisé. Nous ne sommes là qu'au début de notre étude ; dans le cas présent, ce n'est pas seulement le premier pas qui coûte.

Mais une autre tâche nous reste à remplir à l'extrémité opposée (s'il nous est permis de nous exprimer ainsi) du moi. Cette étude nous est indiquée par une observation faite durant le travail analytique, une observation qui, à dire vrai, est déjà très vieille. Ainsi qu'il arrive souvent, un temps très long s'est écoulé avant qu'on se soit décidé à tenir compte du fait en question. Toute la théorie psychanalytique, vous le savez, est bâtie sur la perception de la résistance que nous oppose le patient quand nous tentons de lui rendre conscient son inconscient. La résistance se traduit, chez le patient, soit objectivement par un manque d'idées ou par la survenance d'idées sans rapport avec le thème traité, soit subjectivement, par l'apparition de sentiments pénibles dès que le thème vient à être effleuré. Mais ce dernier indice peut aussi faire défaut. Nous disons alors au patient que son comportement nous incite à conclure qu'il y a résistance. Le sujet répond qu'il l'ignore totalement, ce qui montre que nous avions raison, mais que la résistance était, elle aussi, inconsciente, comme le refoulé que nous tentons de supprimer. De quelle partie de la vie spirituelle provient donc cette résistance inconsciente ? On aurait dû depuis longtemps déjà poser cette question et celui qui débute dans la psychanalyse n'aurait pas manqué de répondre qu'il s'agit justement de la résistance de l'inconscient. Réponse ambiguë et inutilisable ! Doit-on entendre par là que la résistance découle du refoulé ? Certainement non. Nous attribuerons plutôt au refoulé une forte tension qui le pousse à remonter vers le conscient. C'est le moi qui se manifeste dans la résistance, le moi qui ayant naguère mené à bien le refoulement, ne consent plus à ce qu'il soit supprimé. Telle fut toujours notre conception. Depuis que nous avons admis la présence, dans le moi, d'une instance particulière, celle qui restreint, qui interdit : le surmoi, nous sommes en droit de dire que le refoulement est son œuvre. Ce surmoi peut agir lui-même ou bien charger le moi docile d'accomplir ses ordres. Il arrive que le patient n'ait pas la notion, durant l'analyse, de la résistance qui s'exerce, soit parce que

le surmoi et le moi travaillent, en certaines circonstances graves, sans que le sujet en ait conscience, soit, ce qui est plus important encore, parce que certaines parties du moi et du surmoi restent elles-mêmes inconscientes. Dans les deux cas, nous constatons avec déplaisir que d'un côté le (sur)moi et le conscient, de l'autre le refoulé et l'inconscient, ne coïncident nullement.

Mesdames, Messieurs, j'éprouve le besoin de reprendre un peu haleine et m'en excuse auprès de vous tout en pensant que vous ne manquerez pas d'être, vous-mêmes, satisfaits de cette pause. Je tiens à compléter cette introduction à la psychanalyse commencée il y a quinze ans et je suis obligé de me comporter comme si, durant tout le temps écoulé, vous vous étiez uniquement occupés de psychanalyse. C'est là, je le sais, une prétention insoutenable, mais je ne puis malheureusement agir autrement, sans doute parce qu'il est très difficile de donner à des profanes une idée de la psychanalyse. Nous ne voulons certes pas être pris pour les adeptes de quelque science secrète, mais nous avons été obligés de reconnaître et de publier partout que nul n'a le droit de se mêler de psychanalyse sans avoir acquis auparavant les notions bien déterminées qu'une analyse personnelle est seule capable de fournir. Il y a quinze ans, j'ai cherché, dans mes conférences, à vous épargner certaines parties abstraites de notre théorie ; il se trouve que les nouvelles données dont je vais vous parler aujourd'hui se rattachent justement à ces spéculations.

Je reviens à mon sujet. Le moi ci le surmoi ont-ils eux-mêmes inconscients ou bien serait-ce seulement leurs produits qui le sont ? Telle était l'alternative devant laquelle nous hésitions. Nous avons tranché la question en faveur de la première hypothèse. Oui, de grandes parties du moi et du surmoi peuvent rester et restent normalement inconscientes ; le sujet ignore tout de leur contenu et un grand effort est nécessaire pour les lui faire connaître. Il arrive parfois que le moi et le conscient, le refoulé et l'inconscient ne

coïncident pas. Nous éprouvons le besoin de réviser entièrement nos conceptions en ce qui touche le problème conscient-inconscient. En premier lieu, nous sommes enclins à rabaisser beaucoup la valeur du critère de la conscience, critère qui s'est avéré bien incertain. Mais ce serait une erreur, il en va là comme de notre existence. La vie n'a pas grande valeur, mais nous n'avons qu'elle. Sans la lueur de notre conscience, nous serions perdus dans les ténèbres de la psychologie abyssale ; néanmoins nous pouvons tenter de nous orienter autrement.

Ce qu'il est convenu d'appeler l'état conscient ne saurait plus donner lieu à aucune discussion, nous n'en parlerons donc pas. La plus ancienne, la meilleure signification du moi « inconscient » est la signification descriptive ; nous qualifions d'inconscient tout processus psychique dont l'existence nous est démontrée par ses manifestations, mais dont, par ailleurs, nous ignorons tout, bien qu'il se déroule en nous. Nous sommes vis-à-vis de lui comme devant le phénomène psychique qui s'accomplit chez notre prochain. Si nous voulons être plus précis encore, nous modifierons cette définition en disant que nous appelons inconscient tout processus dont nous admettons qu'il est présentement activé sans que nous sachions, dans le même moment, rien d'autre sur son compte. Cette restriction nous fait souvenir que la plupart des processus conscients ne sont vraiment conscients que pendant un temps très court ; ils deviennent rapidement latents, tout en étant susceptibles de redevenir conscients. Nous pourrions dire ainsi qu'ils sont devenue inconscients, si nous étions certains que, dans cet état de latence, ils eussent conservé quelque chose de psychique. Jusqu'ici nous n'avons rien appris de nouveau et rien, non plus, ne nous autorise à introduire, dans la psychologie, ce concept d'un inconscient. Mais déjà les actes manqués vont nous permettre de faire une nouvelle expérience. Supposons, par exemple, qu'une personne commette un *lapsus linguae,* nous sommes forcés d'admettre que cette erreur

révèle une intention verbale et, sans risquer de nous tromper, nous pouvons deviner la nature de cette intention qui n'avait pas réussi à se manifester, qui était donc inconsciente. Si nous la présentons ensuite au sujet, deux faits peuvent se produire : ou bien il la reconnaît et nous en déduirons qu'elle n'était que temporairement inconsciente, ou bien il la renie et cela parce qu'elle était durablement inconsciente. Cette expérience nous permet de qualifier d'inconscient ce que nous avions d'abord qualifié de latent. En tenant compte de ces conditions dynamiques, nous distinguons deux sortes d'inconscient : l'un, susceptible très souvent de devenir conscient, l'autre qui ne subit qu'à grand-peine, voire même jamais, cette transformation. Afin d'échapper à toute équivoque et d'indiquer avec précision s'il s'agit de l'un ou de l'autre inconscient et si nous donnons à ce terme son sens dynamique ou son sens descriptif, nous nous servons d'un honnête et simple expédient. Nous appelons « préconscient » l'inconscient qui n'est que latent et nous réservons à l'autre le nom d' « inconscient » Nous ne nous servons ainsi que de trois termes le conscient, le préconscient et l'inconscient, et il, suffisent à la description de tous les phénomènes psychiques. Répétons-le : au point de vue purement descriptif, le préconscient équivaut à l'inconscient, mais nous ne l'appelons inconscient que dans des relations imprécises ou bien quand nous avons à défendre l'existence même des processus inconscients dans la vie spirituelle.

Vous avouerez, j'espère, que tout ceci n'est pas trop terrible et permet d'envisager nettement et commodément la question. Malheureusement, la psychanalyse s'est vue contrainte d'utiliser dans un troisième sens encore le mot inconscient, ce qui a pu, il faut le reconnaître, entraîner quelque confusion. Très impressionné en découvrant qu'un grand et important domaine de la vie spirituelle échappait normalement à la connaissance du moi et que les processus qui s'y déroulaient devaient être considérés comme inconscients au vrai sens dynamique de ce mot, nous avons

également pris le terme « d'inconscient » dans un sens systématique. Nous avons parlé d'un système du préconscient et de l'inconscient, d'un conflit du moi avec le système inconscient, et ce mot traduit ainsi toujours davantage l'idée d'un domaine spirituel plutôt que celle d'un caractère du psychisme. D'abord embarrassés en découvrant que certaines parties du moi et du surmoi sont inconscientes, au sens dynamique, nous avons ensuite reconnu que cette découverte facilite beaucoup les choses, qu'elle permet d'éviter une complication. Nous constatons que nous n'avons pas le droit de qualifier d'inconscient le domaine spirituel étranger au moi, puisque l'inconscience n'est pas son caractère exclusif. Ainsi nous n'emploierons plus le mot inconscient au sens systématique et nous donnerons à ce qui était ainsi désigné un nom mieux approprié et moins susceptible de provoquer des malentendus. En nous appuyant sur *Nietzsche* et à la suite d'une observation de *G. Groddeck,* nous l'appellerons désormais le ça, ce pronom impersonnel paraissant particulièrement propre à exprimer le caractère dominant de ce domaine spirituel si étranger au moi. Surmoi, moi et ça, voilà les trois empires, territoires, provinces, entre lesquels nous partageons l'appareil psychique de l'individu, et nous allons maintenant nous préoccuper de leurs relations réciproques.

Mais ouvrons d'abord une courte parenthèse. Je vous suppose mécontents de ce que les trois qualités de la conscience et les trois provinces de l'appareil psychique n'arrivent pas à former trois couples paisibles ; vous considérez cela comme un point noir dans nos résultats. Je crois cependant que nous n'avons rien à regretter et j'ajoute que rien ne nous autorisait à espérer une disposition aussi simple. Permettez-moi de me servir d'une comparaison ; les comparaisons, si elles ne suffisent pas à établir la vérité, nous mettent parfois à l'aise. J'imagine donc un pays dont le terrain présente une configuration variée : il s'y trouve des collines, des plaines et des lacs. La population se compose d'Allemands, de

Magyars et de Slovaques exerçant diverses activités. Supposons encore que les Allemands, éleveurs de bestiaux, vivent sur les collines, les Magyars, cultivateurs et vignerons, dans la plaine, et les Slovaques, pêcheurs et tresseurs de roseaux, au bord des lacs. Si cette répartition était nette et absolue, elle ferait la joie d'un Wilson ; la géographie serait aussi plus facile à enseigner. Mais il est vraisemblable qu'en visitant la région, vous y trouveriez moins d'ordre et plus de confusion. Allemands Magyars et Slovaques vivent parfois pêle-mêle, il peut y avoir des terres labourées sur les collines et, dans les plaines, des bestiaux. Naturellement, sur certains points, pas de déception possible, car les poissons ne s'attrapent pas sur les montagnes et la vigne ne croît pas dans l'eau. Certes, la description du pays, véridique dans son ensemble, doit être modifiée dans les détails.

N'attendez pas que je vous donne sur le ça beaucoup de détails nouveaux, hormis son nom. C'est la partie obscure, impénétrable de notre personnalité, et le peu que nous en savons, nous l'avons appris en étudiant l'élaboration du rêve et la formation du symptôme névrotique. Ce peu a, en outre, un caractère négatif et ne se peut décrire que par contraste avec le moi. Seules certaines comparaisons nous permettent de nous faire une idée du ça ; nous l'appelons : chaos, marmite pleine d'émotions bouillonnantes. Nous nous le représentons débouchant d'un côté dans le somatique et y recueillant les besoins pulsionnels qui trouvent en lui leur expression psychique, mais nous ne pouvons dire dans quel substratum. Il s'emplit d'énergie, à partir des pulsions, mais sans témoigner d'aucune organisation, d'aucune volonté générale ; il tend seulement à satisfaire les besoins pulsionnels, en se conformant au principe de plaisir. Les processus qui se déroulent dans le ça n'obéissent pas aux lois logiques de la pensée ; pour eux, le principe de la contradiction est nul. Des émotions contradictoires y subsistent sans se contrarier, sans se soustraire les unes des autres ; tout au plus peuvent-elles,

sous la pression économique qui domine, concourir à détourner l’énergie vers la formation de compromis. Dans le ça, rien qui puisse être comparé à la négation ; on constate non sans surprise que le postulat, cher aux philosophes, suivant lequel l’espace et le temps sont des formes obligatoires de nos actes psychiques, se trouve là en défaut. Dans le ça, rien qui corresponde au concept du temps, pas d’indice de l’écoulement du temps et, chose extrêmement surprenante, et qui demande à être étudiée au point de vue philosophique, pas de modification du processus psychique au cours du temps. Les désirs qui n’ont jamais surgi hors du ça, de même que les impressions qui y sont restées enfouies par suite du refoulement, sont virtuellement impérissables et se retrouvent, tels qu’ils étaient, au bout de longues années. Seul, le travail analytique, en les rendant conscients, peut parvenir à les situer dans le passé et à les priver de leur charge énergétique ; c’est justement de ce résultat que dépend, en partie, l’effet thérapeutique du traitement analytique.

Je persiste à soutenir que nous n’avons pas assez mis en relief ce fait indubitable de l’immutabilité du refoulé, au cours du temps. C’est là que semble s’offrir une voie de pénétration vers les connaissances les plus approfondies ; malheureusement je n’ai pu réussir à m’y introduire.

Il va de soi que le ça ignore les jugements de valeur, le bien et le mal, la morale. Le facteur économique ou, si vous préférez, quantitatif, intimement lié au principe de plaisir, domine tous les processus. Les charges instinctuelles qui tendent à se déverser se trouvent toutes, croyons-nous, dans le ça. Il semble que l’état même de l’énergie propre à ces pulsions instinctuelles soit différent de celui de l’énergie dans les autres ressorts psychiques, c’est-à-dire labile et plus aisément dérivable ; comment expliquer sans cela, en effet, l’apparition de ces déplacements et de ces condensations qui caractérisent le ça et qui s’avèrent si indépendants de la qualité de ce qui est investi (s’il s’agissait du, moi, nous parlerions d’une idée) ?

Que ne donnerait-on pour arriver à une meilleure compréhension de ces choses ! Au reste, vous constatez que nous ne sommes pas réduits à nous contenter de dire que le ça est inconscient, nous pouvons encore lui attribuer d'autres caractères ; vous entrevoyez qu'il y a peut-être aussi, dans le moi et dans le surmoi, des parties inconscientes, mais non irrationnelles et primitives comme celles dont nous venons de parler. En ce qui concerne les caractéristiques du moi proprement dit, et dans la mesure où il peut être séparé du ça et du surmoi, c'est en étudiant ses rapports avec la partie la plus superficielle de l'appareil psychique, ce que nous appelons le système de la perception, que nous parviendrons à les concevoir. Ce système est tourné vers le monde extérieur et transmet les impressions reçues, c'est durant son fonctionnement que se produit le phénomène de la conscience. Il constitue l'organe sensoriel de tout l'appareil et perçoit non seulement les excitations du dehors, mais aussi celles de l'intérieur, celles de la vie spirituelle. Est-il besoin d'expliquer que le moi est la partie du ça modifiée par la proximité et l'influence du monde extérieur, organisée pour percevoir les excitations et pour s'en défendre, comparable ainsi à la couche corticale dont s'entoure la parcelle de substance vivante ? Le rapport avec le monde extérieur est devenu pour le moi d'une, importance capitale ; le moi a pour mission d'être le représentant de ce monde aux yeux du ça et pour le plus grand bien de ce dernier. En effet, sans le moi, le ça, aspirant aveuglément aux satisfactions instinctuelles, viendrait imprudemment se briser contre cette force extérieure plus puissante que lui. Le moi, du fait de sa fonction, doit observer le monde extérieur, s'en faire une image exacte et la déposer parmi ses quelques souvenirs de perception. Il lui faut encore, grâce à l'épreuve du contact avec la réalité, tenir à distance tout ce qui est susceptible, dans cette image du monde extérieur, de venir grossir les sources intérieures d'excitation. Par ordre du ça, le moi a la haute main sur l'accès à la motilité, mais il a intercalé entre le besoin et l'action le délai nécessaire à l'élaboration de la pensée,

délai durant lequel il met à profit les souvenirs résiduels que lui a laissés l'expérience. Ainsi détrône-t-il le principe de plaisir qui, dans le ça, domine de façon absolue tout le processus. Il l'a remplacé par le principe de réalité plus propre à assurer sécurité et réussite.

En outre, c'est grâce au système de perception que s'établit entre le moi et le temps ce rapport si difficile à décrire ; c'est, à n'en pas douter, le mode de travail de ce système qui donne naissance à la notion du temps. Mais le moi se différencie tout particulièrement du ça par une tendance à synthétiser ses contenus, à résumer et à uniformiser ses processus psychiques, toutes choses dont le ça est absolument incapable. En traitant prochainement des pulsions dans la vie spirituelle, nous réussirons, il faut l'espérer, à découvrir l'origine de ce caractère essentiel du moi, caractère auquel on doit le haut degré d'organisation nécessaire à ses meilleures manifestations. Le moi se développe à partir de la perception de l'instinct jusqu'à la maîtrise de celui-ci, mais ne parvient cette maîtrise qu'une fois le représentant de l'instinct rangé dans une plus grande association, englobé dans un ensemble. En nous servant de termes populaires, nous dirons que, dans la vie psychique, le moi représente la raison, la prudence, et le ça, les passions déchaînées.

Nous nous en sommes jusqu'ici laissé imposer par les prérogatives et les aptitudes du moi, il est temps maintenant de penser au revers de la médaille ; le moi n'est, en effet, qu'une partie du ça, opportunément menaçant. Faible au point de vue dynamique, le moi a emprunté son énergie au ça et nous savons à peu près par quelles méthodes, nous dirions presque par quelles manœuvres, il parvient encore à enlever au ça une certaine quantité de son énergie. Un des moyens employés est, par exemple, l'identification avec des objets conservés ou abandonnée. Les investissements objectaux sont dus aux exigences pulsionnelles du ça : le moi n'a d'abord qu'à les enregistrer, mais tandis qu'il s'identifie à l'objet, il se présente à la place de ce dernier devant le ça et veut accaparer sa

libido. Nous savons déjà qu'au cours de l'existence, le moi s'empare ainsi d'un grand nombre de résidus d'anciens investissements objectaux. En somme, le moi doit réaliser les intentions du ça et c'est en parvenant à découvrir les circonstances favorables à la réalisation desdites intentions qu'il accomplit le mieux sa tâche. La relation du moi avec le ça peut être comparée à celle du cavalier avec sa monture. Le cheval fournit l'énergie nécessaire à la locomotion, le cavalier a le privilège de désigner le but à atteindre et de guider les mouvements du puissant animal. Toutefois, en ce qui 'concerne le moi et le ça, le rapport est loin d'être toujours idéal et il arrive trop souvent que le cavalier soit obligé de se rendre là où il plaît à son cheval de le mener.

Le moi s'est séparé d'une partie du ça par les résistances du refoulement ; mais le refoulement ne continue pas dans le ça, le refoulé se confond avec le reste de ce dernier.

Un adage nous déconseille de servir deux maîtres à la fois. Pour le pauvre moi la chose est bien pire, il a à servir trois maîtres sévères et s'efforce de mettre de l'harmonie dans leurs exigences. Celles-ci sont toujours contradictoires et il paraît souvent impossible de les concilier ; rien d'étonnant dès lors à ce que souvent le moi échoue dans sa mission. Les trois despotes sont le monde extérieur, le surmoi et le ça. Quand on observe les efforts que tente le moi pour se montrer équitable envers les trois à la fois, ou plutôt pour leur obéir, on ne regrette plus d'avoir personnifié le moi, de lui avoir donné une existence propre. Il se sent comprimé de trois côtés, menacé de trois périls différents auxquels il réagit, en cas de détresse, par la production d'angoisse. Tirant son origine des expériences de la perception, il est destiné à représenter les exigences du monde extérieur, mais il tient cependant à rester le fidèle serviteur du ça, à demeurer avec lui sur le pied d'une bonne entente, à être considéré par lui comme un objet et à s'attirer sa libido. En assurant le contact entre le ça et la réalité, il se voit

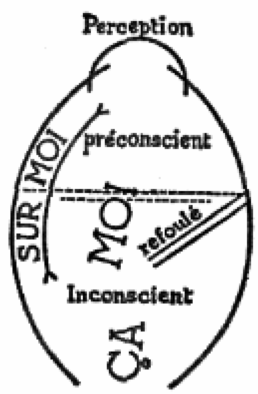
souvent contraint de revêtir de rationalisations préconscientes les ordres inconscients donnés par le ça, d'apaiser les conflits du ça avec la réalité et, faisant preuve de fausseté diplomatique, de paraître tenir compte de la réalité ; même quand le ça. demeure inflexible et intraitable. D'autre part, le surmoi sévère ne le perd pas de vue et, indifférent aux difficultés opposées par le ça et le monde extérieur, lui impose les règles déterminées de son comportement. S'il vient à désobéir au surmoi, il en est puni par. de pénibles sentiments d'infériorité et de culpabilité. Le moi ainsi pressé par le ça, opprimé par lé surmoi, repoussé par la réalité, lutte pour accomplir sa tâche économique, rétablir l'harmonie entre les diverses forces et influences qui agissent en et sur lui : nous comprenons ainsi pourquoi nous sommes souvent forcés de nous écrier : « Ah, la vie n'est pas facile ! » Le moi, quand il est forcé de reconnaître sa propre faiblesse, est saisi d'effroi : peur réelle devant le monde extérieur, craintes de la conscience devant le surmoi, anxiété névrotique devant la puissance qu'ont les passions dans le ça.

Le dessin de la page 85 montre la structure de la personnalité psychique.

Vous constatez ici que le surmoi plonge dans le ça avec lequel il est forcé, en tant qu'héritier du complexe d'Oedipe, d'entretenir d'intimes relations. Il est plus éloigné que le moi du système de perception. Le ça ne se trouve en rapport avec le monde extérieur que par l'intermédiaire du moi, tout au moins dans ce schéma. Il est encore difficile aujourd'hui de dire si ce dessin correspond vraiment à la réalité. Sur un point au moins, il est sûrement faux, l'espace, occupé par le ça devrait être infiniment plus grand que celui occupé par le moi ou par le préconscient.. Corrigez, je vous prie, par la pensée, ce défaut.

Et maintenant, avant de mettre le point final à ces explications certainement fatigantes et peut-être abstruses, une recommandation encore ! Ne vous figurez pas que les diverses fractions de la

personnalité soient aussi rigoureusement délimitées que le sont, artificiellement, en géographie politique, les divers pays. Les contours linéaires, tels qu'on les voit dans les dessins ou la peinture primitive, ne peuvent nous faire saisir les particularités du psychisme ; les couleurs fondues des peintres modernes s'y prêteraient mieux. Après avoir disjoint les parties, nous sommes maintenant forcés de les réunir. J'ai tenté de faire comprendre ce qu'était ce psychisme si difficile à saisir ; ne portez pas sur ce premier essai un jugement trop sévère. Il est fort vraisemblable que les divisions sont très variables chez les différents individus, qu'elles se modifient même durant le fonctionnement et qu'elles peuvent momentanément s'effacer. Cela est vrai particulièrement en ce qui concerne la dernière apparue phylogénétiquement, celle qui prête le plus à la controverse : la différenciation du moi d'avec le surmoi. La maladie psychique peut, c'est certain, provoquer aussi des divisions semblables, et nous nous représentons aisément que certaines pratiques mystiques arrivent à bouleverser les relations normales entre les divers fiefs psychiques, que la perception devient ainsi capable de saisir des rapports dans le moi profond et dans le ça qui lui seraient sans cela restés impénétrables. Pourra-t-on parvenir par cette voie jusqu'aux ultimes vérités dont nous attendons notre salut ? Nous ne craignons pas d'en douter. Néanmoins nous admettons que les efforts thérapeutiques de la psychanalyse s'appliquent justement à ce point. Leur intention n'est-elle pas de renforcer le moi, de le rendre plus indépendant vis-à-vis du surmoi, d'élargir son champ de perception et de transformer son organisation afin qu'il puisse s'approprier de nouveaux fragments du ça ? Le moi doit déloger le ça. C'est là une tâche qui incombe à la civilisation tout comme l'assèchement du Zuyderzee.



Quatrième conférence. L’angoisse et la vie instinctuelle

Mesdames, Messieurs, vous ne serez guère surpris si je vous apprends que notre conception de l’angoisse et des instincts fondamentaux de la vie psychique a évolué et s’est modifiée. Vous ne vous étonnerez pas non plus d’apprendre qu’aucune de ces nouvelles données ne suffit à résoudre parfaitement le problème. C’est à dessein que j’emploie le mot de « conception ». Nulle tâche n’est plus ardue que la nôtre, non pas que nous disposions d’un nombre insuffisant d’observations, puisque ce sont justement les phénomènes les plus fréquents, les plus courants qui nous fournissent l’énigme à résoudre, non pas qu’il s’agisse de spéculations abstraites, celles-ci ne jouant ici qu’un petit rôle, mais il ne peut vraiment être question que de conceptions. En effet, il s’agit de trouver les idées abstraites justes qui, appliqué à la matière brute de l’observation, y apporteront ordre et clarté.

J’ai consacré déjà à l’angoisse une de mes conférences, la vingt-cinquième, et je vous en donnerai ici le résumé. Nous avons dit que l’angoisse était un état affectif, c’est-à-dire une combinaison de certains sentiments de la série plaisir-déplaisir avec les décharges qui leur correspondent. Leur perception cependant représente, sans doute par transmission héréditaire, le résidu de quelque événement important. Cet état est donc comparable à l’accès d’hystérie

individuellement acquis. Nous avons considéré comme capable de laisser une pareille trace affective la naissance, acte durant lequel les phénomènes cardiaques et respiratoires qui accompagnent la peur furent bien réels. La toute première angoisse serait donc d’origine toxique. Nous sommes ensuite partis d’une distinction entre l’angoisse réelle et l’angoisse névrotique, la première étant une réaction à la perception d’un danger extérieur, c’est-à-dire à quelque éventuelle blessure, – la seconde restant tout à fait mystérieuse et inutile. En analysant l’angoisse réelle nous l’avons réduite à cet état d’attention sensorielle et de tension motrice que nous appelons *disposition à l’angoisse.* C’est de celle-ci que découle la réaction d’angoisse ; deux issues sont offertes à cette réaction : ou bien, en effet, la *formation de l’angoisse,* répétition de l’ancien acte traumatique, n’est qu’un signal et, dans ce cas, le reste de la réaction sert, soit par la fuite, soit par la défense, à faire face à la nouvelle situation périlleuse ; ou bien l’ancien acte traumatique conserve tout son pouvoir, l’angoisse constitue alors la totalité de la réaction et par suite l’état affectif paralysant s’avère inopportun dans les circonstances actuelles.

Nous avons ensuite étudié l’angoisse névrotique et dit qu’elle se manifeste de trois manières différentes : d’abord en tant qu’anxiété générale, angoisse flottante, prête à s’attacher à toutes les représentations nouvelles capables de lui en fournir le prétexte : c’est là ce qu’on appelle l’anxiété d’attente comme, par exemple, dans la névrose d’angoisse typique. Ensuite en tant qu’angoisse fortement liée à des représentations déterminées, comme dans ce que nous appelons *les phobies.* Toutefois, nous pouvons trouver, là encore, un rapport avec quelque danger extérieur, mais la crainte du danger en question nous semble extrêmement exagérée. Enfin en tant qu’angoisse hystérique ou accompagnant des névroses graves. Tantôt elle est liée à d’autres symptômes, tantôt elle se produit indépendamment, par accès, tantôt encore elle persiste longtemps et

forme un état stable, mais jamais en tous cas elle ne paraît motivée par un danger extérieur. Nous nous sommes ensuite posé deux questions : de quoi l’anxieux a-t-il peur ? Quel rapport y a-t-il entre l’angoisse et la peur réelle des dangers extérieurs ?

Nos recherches ne sont pas demeurées infructueuses et nous avons pu obtenir quelques résultats importants. En ce qui concerne l’attente anxieuse, l’expérience clinique nous a montré qu’elle est toujours liée au contenu libidinal dans la vie sexuelle. La cause la plus fréquente de la névrose d’angoisse est l’excitation fruste, l’excitation libidinale provoquée, qui n’est ni satisfaite, ni utilisée. L’anxiété apparaît alors à la place de cette libido détournée de sa fonction. Je crois pouvoir dire que la libido insatisfaite se transforme directement en angoisse. Cette opinion paraît être confirmée par certaines phobies très courantes chez les petits enfants. Beaucoup de ces phobies nous semblent tout à fait énigmatiques, d’autres, au contraire, telles que la crainte de la solitude, la peur des personnes étrangères, s’expliquent très bien. La solitude, le visage inconnu, éveillent chez l’enfant le désir de revoir lès traits familiers de sa mère. Ne pouvant ni dominer cette excitation libidinale, ni la tenir en suspens, il la transforme en angoisse. Cette angoisse enfantine ne se range pas dans la catégorie des angoisses réelles, mais bien dans celle des angoisses névrotiques. Les phobies enfantines, tout comme l’attente anxieuse de la névrose d’angoisse, nous offrent l’exemple de la formation d’une peur névrotique par transformation directe de la libido. Nous allons maintenant apprendre à connaître un second mécanisme assez proche du premier.

Disons d’abord que le grand responsable de l’angoisse et des autres névroses, c’est, d’après nous, le processus du refoulement. Nous pensons pouvoir mieux qu’autrefois décrire ce processus en étudiant séparément le sort de l’idée destinée à être refoulée et celui de la libido dont cette idée était chargée. L’idée à refouler peut être déformée au point de devenir méconnaissable, mais sa charge en

affect, quelle qu’en soit la forme : agression ou amour, est infailliblement transformée en angoisse. Peu importe dès lors la raison pour laquelle la charge en libido est rendue inutilisable, que ce soit par suite de la faiblesse infantile du moi, comme dans les phobies d’enfants, par suite de processus somatiques dans la vie sexuelle, comme dans la névrose d’angoisse, ou par suite de refoulement comme dans l’hystérie. Les deux mécanismes de la formation d’angoisse névrotique coïncident donc, pour ainsi dire. Au cours de ces recherches, nous avons pu noter l’existence du rapport très important qui existe entre la production de l’angoisse et la formation du symptôme. On observe là une action réciproque, les deux phénomènes pouvant se remplacer mutuellement, se suppléer l’un l’autre. La maladie de l’agoraphobe, par exemple, débute par un accès d’angoisse dans la rue. Cet accès se renouvellerait à chaque sortie, mais la formation du symptôme, qu’on peut aussi considérer comme une inhibition, comme un rétrécissement fonctionnel du moi, épargne l’accès d’angoisse. C’est l’inverse qu’on constate lorsqu’on tente d’intervenir dans la formation du symptôme, dans les actes obsédants, par exemple. Si l’on empêche le malade d’accomplir son cérémonial de lavage, il tombe dans le très pénible état d’anxiété dont évidemment son symptôme le préservait. À la vérité, il semble que la production d’angoisse ait précédé la formation du symptôme, comme si les symptômes avaient été créés pour empêcher l’apparition de l’état anxieux. Autre confirmation : les premières névroses de l’enfance sont des phobies, des états qui montrent avec évidence que la production initiale d’angoisse est arrêtée par la formation ultérieure du symptôme ; on a l’impression que rien ne saurait mieux que ces relations nous faire comprendre l’angoisse névrotique. En même temps, nous avons réussi à savoir de quoi l’on a peur dans l’angoisse névrotique et nous sommes ainsi parvenus à établir le rapport entre les angoisses névrotiques et les angoisses réelles. Ce qu’on redoute, c’est évidemment sa propre libido. La peur névrotique diffère donc par deux points de la peur réelle : d’abord

parce que le danger est intérieur et ensuite parce que la peur névrotique ne devient pas conscient.

Dans les phobies, l’on observe nettement que le danger intérieur s’est transformé en danger extérieur et que, par conséquent, la peur névrotique s’est muée en une peur en apparence réelle. Admettons, pour la commodité d’une explication difficile à donner, qu’il s’agisse d’un agoraphobe tourmenté par la crainte des tentations. Certaines rencontres dans la rue peuvent réveiller ces tentations.

Le malade opère donc un déplacement dans sa phobie et s’inquiète d’une situation extérieure. Il pense certainement s’assurer ainsi une protection plus efficace. On peut échapper par la fuite au péril extérieur, mais c’est une entreprise malaisée que de chercher à fuir un danger intérieur.

Je terminais ma précédente conférence sur l’angoisse en avouant que les divers résultats de nos recherches, s’ils n’étaient pas contradictoires, ne concordaient cependant pas entièrement. L’angoisse est, en tant qu’état affectif, la reproduction d’un événement passé et périlleux ; elle reste au service de l’instinct de conservation et sert à signaler les nouveaux dangers. Elle provient aussi d’une libido devenue en quelque sorte inutilisable et se produit dans le processus du refoulement. Remplacée par le symptôme, elle lui reste cependant psychiquement liée… L’on sent bien qu’il manque ici quelque chose pour rassembler en un seul bloc tous ces morceaux épars.

Mesdames, Messieurs, la division de la personnalité psychique en surmoi, moi et ça, telle que je vous l’ai décrite dans ma dernière conférence, nous a imposé une nouvelle orientation dans ce problème de l’angoisse. Nous avons admis que l’angoisse se produisait exclusivement dans le moi et que seul le moi était capable de créer et de ressentir l’angoisse : la position ainsi adoptée nous permet d’envisager la situation sous un angle nouveau. Et de fait,

comment concevoir raisonnablement une « angoisse du ça » ? Comment attribuer au surmoi la possibilité de ressentir l’angoisse ? Par contre nous sommes satisfaits de constater que les trois modalités principales de l’angoisse : l’angoisse réelle, l’angoisse névrotique et l’angoisse de conscience peuvent facilement être rapportées à ces trois dépendances du moi : le monde extérieur, le ça et le surmoi. Cette nouvelle manière d’envisager les choses nous permet de saisir l’importance du rôle tenu par l’angoisse en tant que signal d’alarme, rôle qui n’était d’ailleurs pas ignoré de nous auparavant. Mais nous ne nous demandons plus avec autant d’intérêt de quoi est faite l’angoisse, et les relations entre l’angoisse réelle et l’angoisse névrotique sont éclaircies maintenant. Notons, de plus, que les cas dits compliqués semblent actuellement plus faciles à expliquer que les cas réputés simples.

Nous avons récemment étudié l’apparition de l’angoisse dans certaines phobies que nous imputons à l’hystérie d’angoisse. Les cas choisis étaient bien propres à montrer le refoulement typique des émois issus du complexe d’Oedipe. À notre avis, l’investissement libidinal de l’objet maternel avait été transformé en angoisse, puis, lié au substitut qu’est le père, s’était manifesté par le symptôme. Or, notre attente fut déçue : il m’est impossible de vous faire connaître ici tous les détails de notre étude ; sachez seulement qu’elle nous donna des résultats surprenants et contraires à ceux que nous escomptions. En effet, ce n’est pas le refoulement qui provoque l’angoisse, mais bien l’angoisse, apparue la première, qui provoque le refoulement ! Mais de quelle nature est donc cette angoisse ? Causée par un danger extérieur, elle est réelle. De fait, le garçonnet redoute les exigences de sa libido ; en l’occurrence, il s’effraye de l’amour qu’il ressent pour sa mère. C’est donc bien d’une angoisse névrotique qu’il s’agit. Toutefois la menace intérieure perçue par le garçonnet n’est redoutée de celui-ci que parce qu’elle est susceptible d’évoquer un danger extérieur auquel il faut échapper par le

renoncement à l’objet aimé. Dans tous les cas étudiés nous obtenons un résultat semblable. Avouons-le, nous ne nous attendions pas à voir le danger instinctuel intérieur conditionner et préparer le danger extérieur réel.

Mais ce danger réel dont l’enfant se croit menacé à cause de l’amour qu’il ressent pour sa mère, quel est-il ? C’est la castration, la perte du membre. Vous m’objecterez naturellement qu’il ne s’agit pas là d’un danger réel. Nul ne songe à châtrer nos garçonnets quand ils sont, durant la phase œdipienne, amoureux de leur mère. Mais la chose est plus compliquée qu’elle ne le semble au premier abord. Il ne s’agit pas de savoir si la castration est réellement pratiquée ; ce qui nous intéresse, c’est que la menace vient du dehors et que l’enfant y croit à juste titre d’ailleurs, car durant sa phase phallique, au moment de son onanisme précoce, on l’a souvent menacé de lui couper le membre et certaines allusions à ce châtiment ont dû, à coup sûr, se renforcer phylogénétiquement en lui. Nous croyons qu’aux époques primitives de l’humanité, la castration était vraiment pratiquée sur l’adolescent par un père jaloux et cruel. Chez certains peuples primitifs, la circoncision fait très souvent partie des rites de la virilité et tire certainement son origine de l’ancienne castration. Nous savons que notre avis sur ce point s’écarte de l’opinion générale, mais nous soutenons que la peur de la castration est l’un des moteurs les plus fréquente et les plus puissants du refoulement et par là de la formation des névroses. Notre conviction s’est nettement renforcée lorsqu’il nous a été donné d’analyser des individus chez lesquels on avait pratiqué non pas, bien entendu, la castration, mais la circoncision, soit dans un but thérapeutique, soit pour punir la masturbation. Ce fait n’est pas rare du tout dans la société anglo-américaine. Bien que nous ayons grande envie d’étudier plus à fond cette question, nous tenons à ne pas nous éloigner de notre sujet. La peur de la castration n’est assurément pas le seul motif du refoulement et n’existe pas chez les

femmes, qui sont toutefois susceptibles d’avoir un complexe de castration. La peur de la castration est remplacée, dans l’autre sexe, par la crainte de perdre l’amour, continuation de la peur qu’éprouve le nourrisson en se voyant privé de sa mère. Vous le voyez, cette crainte correspond bien à un danger réel. Quand la mère est absente ou qu’elle prive l’enfant de son amour, cet enfant n’est plus sûr de voir ses besoins satisfaits, peut-être même est-il alors en proie à de très pénibles sentiments de tension. Il nous est bien permis de croire que cette peur n’est, somme toute, que la reproduction de la peur primitive subie lors de la naissance, première séparation d’avec la mère. En adoptant le raisonnement de *Ferenczi,* vous rangerez la peur de la castration dans la même catégorie ; en effet, perdre le membre viril, c’est être incapable désormais de s’unir à nouveau, par l’acte sexuel, à sa mère ou à la remplaçante de celle-ci. Disons incidemment que le fantasme très fréquent du retour dans le sein maternel est un substitut de ce désir de coït. J’aurais là-dessus bien des choses intéressantes à vous apprendre, mais il ne m’est pas permis de dépasser les limites d’une simple introduction à la psychanalyse. Je me contenterai seulement de vous faire observer qu’ici les recherches psychologiques nous mènent jusqu’aux faits biologiques.

Otto Rank, à qui la psychanalyse est redevable de tant de belles études, a eu le mérite de faire ressortir nettement l’importance de la naissance, de la séparation d’avec la mère. Néanmoins nous rejetons tous, d’un commun accord, les conséquences qu’il tira de ce facteur au point de vue de la théorie des névroses et même de la thérapeutique psychanalytique. D’après lui, toutes les situations périlleuses ultérieures sont calquées sur cette première et terrible expérience : la naissance. En étudiant les situations périlleuses nous constatons qu’à chaque période de l’évolution correspond une angoisse qui lui est propre ; le danger de l’abandon psychique coïncide avec le tout premier éveil du moi, le danger de

perdre l’objet (ou l’amour), avec le manque d’indépendance qui caractérise la première enfance, le danger de la castration, avec la phase phallique et enfin la peur du surmoi qui, elle, occupe une place particulière, avec la période de latence. Les anciens motifs de crainte devraient disparaître au cours de l’évolution, puisque les situations périlleuses correspondantes ont perdu de leur valeur grâce au renforcement du moi ; mais ce n’est pas tout à fait ainsi que les choses se passent dans la réalité. De nombreux individus ne parviennent jamais à maîtriser la peur de perdre l’amour, se sentir aimés étant pour eux un besoin insurmontable ; ils persistent donc à se comporter, à ce point de vue, comme des enfants. Normalement, la crainte du surmoi ne cesse jamais, parce que la peur de la conscience s’avère indispensable au maintien des rapports sociaux. L’individu, en effet, dépend toujours d’une collectivité, sauf exceptions rares. Certaines parmi les situations périlleuses se maintiennent parfois jusqu’à des époques tardives, les causes de la peur étant opportunément modifiées. C’est ainsi que la peur de la castration peut apparaître sous le masque de la syphilophobie. L’adulte ne redoute certes plus d’être châtré parce qu’il s’est abandonné aux voluptés sexuelles, mais, en revanche, il a appris qu’il risquait, en se livrant à ses instincts, d’attraper certaines maladies graves. Les personnes dites névrosées gardent incontestablement une attitude infantile devant le danger et ne parviennent pas à surmonter leurs craintes surannées. C’est là d’ailleurs un des traits saillants du caractère des névrosés ; mais le pourquoi de cet état de choses n’est pas facile à trouver.

Vous n’avez pas oublié, j’espère, que notre but est d’étudier les rapports existant entre l’angoisse et le refoulement. Deux faits nouveaux nous sont apparus : d’abord que l’angoisse crée le refoulement, à l’inverse de ce que nous supposions, et ensuite que la situation instinctuelle redoutée est provoquée, en fin de compte, par une situation extérieure dangereuse. Nous allons chercher

maintenant de quelle manière se produit le refoulement sous l'influence de l'angoisse. Voici à mon avis comment les choses se passent : le moi observe que la satisfaction d'une nouvelle exigence instinctuelle évoque l'une des situations périlleuses dont il a gardé le souvenir. Il lui est donc nécessaire de réprimer, d'étouffer, de rendre impuissant cet investissement pulsionnel. Nous savons que le moi y parvient très bien quand il est fort et qu'il réussit à absorber dans son organisation la pulsion instinctuelle en question. Mais en cas de refoulement, cette pulsion appartient encore au ça et le moi, conscient de sa propre faiblesse, utilise alors une technique identique, en somme, à celle de la pensée normale. La pensée est une méthode d'essai pratiquée à l'aide de faibles quantités d'énergie ; elle rappelle le procédé d'un général qui, avant de donner à l'ensemble de ses troupes l'ordre d'avancer, déplace sur la carte du pays de petites figurines. Le moi devance donc la satisfaction accordée à la pulsion instinctuelle inquiétante et permet aux sentiments de déplaisir de réapparaître au début de la situation périlleuse redoutée. Ainsi se déclenche l'automatisme du principe de plaisir-déplaisir qui réalise ensuite le refoulement de la pulsion instinctuelle dangereuse.

Arrêtez, vous écrierez-vous, nous ne vous suivons plus ! Vous avez raison et pour que mes assertions vous paraissent plausibles, il faut que je les complète par d'autres détails. Tout d'abord, j'avoue avoir tenté de traduire, dans le langage de notre pensée normale, un processus évidemment non conscient ou préconscient qui intéresse, sans doute, les charges énergétiques d'un substratum indéfinissable. Cette difficulté, impossible d'ailleurs à éviter, n'est pas insurmontable. L'importance est de bien discerner ce qui se passe, au cours du refoulement, d'une part dans le moi et d'autre part dans le ça. Nous venons de décrire le comportement du moi qui se sert d'un investissement d'essai et met en branle, par le signal de l'angoisse, l'automatisme plaisir-déplaisir. Diverses réactions, parfois plus ou

moins enchevêtrées, peuvent alors se produire : ou bien l'accès d'angoisse parvient à son plein épanouissement et le moi renonce alors à jouer dans l'émotion un rôle quelconque, ou bien le moi institue en lieu et place de l'investissement expérimental un contre-investissement ; ce dernier s'associe à l'énergie de l'émotion refoulée et peut, soit former le symptôme, soit, une fois capté par le moi, s'installer à demeure, en tant que formation réactionnelle, certaines dispositions se trouvant alors renforcées. Plus la production d'angoisse aura été réduite au rôle de simple signal, plus le moi devra utiliser de réactions de défense afin de lier psychiquement ce qui a été refoulé et plus aussi le processus se rapprochera, sans l'atteindre toutefois, de l'élaboration normale. Puisque nous voilà sur ce chapitre, demeurons-y un moment encore. Il est certes difficile de donner une définition de ce qu'on est convenu d'appeler *le caractère* ; cependant vous avez pu voir par vous-mêmes que ce dernier est uniquement attribuable au moi et nous avons appris à connaître quelques-uns des facteurs qui le déterminent : en premier lieu, la transformation de l'ancienne instance parentale en surmoi, fait qui est bien le plus important et le plus décisif de tous, plus tard l'identification aux parents ou à d'autres Personnes influentes, puis d'autres identifications encore qui sont les résidus de relations objectales abandonnées. À tout cela, ajoutons ces formations réactionnelles qui jouent toujours leur rôle dans la formation du caractère et que le moi acquiert par des moyens plus normaux, d'abord dans ses refoulements et par la suite quand il rejette-les pulsions instinctuelles indésirables.

Revenons maintenant en arrière et occupons-nous du ça. Que devient la pulsion au cours du refoulement ? Voilà un problème bien ardu. Quel est surtout le sort réservé à l'énergie, à la charge libidinale de cet émoi et de quelle manière est-elle utilisée ? Nous crûmes longtemps, vous vous le rappelez, qu'elle était transformée en angoisse par suite même du refoulement. Nous n'osons plus

l’affirmer aujourd’hui et, avec modestie, nous dirons que le sort réservé à cette énergie n’est pas toujours identique à lui-même. Sans doute subsiste-t-il un accord intime, à propos de la pulsion refoulée, entre les anciens processus dans le moi et dans le ça, accord qui devait nous être connu. En effet, après avoir mis en relief le rôle que joue dans le refoulement le principe de plaisir-déplaisir réveillé par le signal de l’angoisse, nous pouvons modifier nos conceptions. Ce principe régit souverainement les processus dans le ça et ne manque pas de provoquer, dans la pulsion instinctuelle en jeu, de très profondes modifications. Rien d’étonnant à ce que les effets produits par le refoulement soient très variables et aient une plus ou moins grande répercussion. En certains cas, la pulsion instinctuelle refoulée conserve sa charge libidinale et demeure intacte dans le ça malgré la pression exercée par le moi. D’autres fois, elle semble avoir subi une destruction totale, auquel cas sa libido paraît s’être engagée dans d’autres voies. Je supposai que tout se passait ainsi lors de la liquidation normale du complexe d’Oedipe qui, dans ces cas favorables, n’est pas seulement refoulé, mais aussi détruit dans le ça. L’expérience clinique nous a montré, en outre, qu’il se produit fréquemment, au lieu du refoulement habituel, une diminution de la libido, une régression de cette dernière vers un stade antérieur. Tout ceci ne peut naturellement s’accomplir que dans le ça et seulement sous l’influence du conflit qu’a déclenché le signal d’alarme. C’est la névrose obsessionnelle qui offre le meilleur exemple de ce phénomène, car la régression libidinale et le refoulement y agissent de concert.

Mesdames, Messieurs, je crains que cet exposé ne vous paraisse bien obscur. Vous devinerez aussi qu’il n’est pas complet. Tout en étant navré de vous décevoir, je répète que mon seul dessein est de vous donner un aperçu de la nature de nos recherches et des buts que nous poursuivons. À mesure que nous avançons dans l’étude des phénomènes psychiques, nous nous rendons mieux

compte de leur richesse et de leur complexité. Certaines formules simples nous semblent d’abord conformes à la vérité, plus tard elles s’avèrent insuffisantes. Il convient de les modifier et de les perfectionner sans cesse. En vous parlant de la théorie du rêve, je vous ai fait pénétrer dans un domaine ou à peu près rien de nouveau n’a pu être découvert depuis quinze ans ; maintenant qu’il est question de l’angoisse, vous vous trouvez dans un milieu en pleine évolution. Ces faits nouveaux n’ont d’ailleurs pas encore été étudiés à fond et c’est pour cela, sans doute, qu’ils sont si difficiles à décrire. Prenez patience, nous pourrons bientôt abandonner cette fatigante étude de l’angoisse sans avoir abouti, je l’avoue, à une conclusion entièrement satisfaisante, mais heureux cependant d’avoir pu progresser de quelques pas. Nous avons, chemin faisant, glané quelques idées nouvelles ; c’est ainsi que l’étude de l’angoisse nous incite maintenant à compléter notre description du moi. Nous avons dit que le moi témoigne d’une grande faiblesse vis-à-vis du ça, dont il est le fidèle serviteur et dont il s’empresse de satisfaire les exigences et d’exécuter les ordres. Nous ne songeons nullement à nous dédire, mais il faut reconnaître, d’autre part, que ce moi est mieux organisé et mieux orienté vers la réalité. Il n’y a lieu ni d’exagérer cette distinction, ni d’être surpris si le moi, de son côté, exerce quelque influence sur les processus qui se déroulent dans le ça. C’est ainsi, je pense, qu’il met en branle, au moyen du signal d’alarme, le principe presque tout puissant de plaisir-déplaisir. Reconnaissons cependant qu’aussitôt après, il trahit à nouveau sa faiblesse en renonçant, du fait du refoulement, à une partie de son organisation défensive et en se résignant à toujours voir la pulsion instinctuelle à l’abri de son influence.

Une remarque encore au sujet du problème de l’angoisse. La peur névrotique s’est, entre nos mains, transformée en peur réelle, en crainte de certains dangers extérieurs. Nous ne pouvons en rester là et sommes obligés de faire un pas, mais un pas en arrière. Nous

nous demandons ce qui constitue vraiment le danger, la chose redoutée, dans la situation alarmante en question. Ce n’est certainement pas la blessure : celle-ci objectivement considérée peut n’avoir aucune importance au point de vue psychique. Ce qui est à craindre, c’est plutôt la modification que cette blessure est capable de provoquer dans la vie psychique. La naissance, par exemple, prototype à nos yeux de l’état d’angoisse, peut à peine être considérée en soi comme un préjudice, malgré le risque toujours possible d’une blessure. L’essentiel dans la naissance, comme dans toute situation périlleuse, est l’apparition dans le psychisme d’un état de grande tension ressenti comme un déplaisir et dont on ne peut se libérer par une décharge. Si nous qualifions de *traumatique* cet état où les efforts du principe de plaisir échouent, nous parvenons, en considérant la série angoisse névrotique – angoisse réelle – situation périlleuse, à la conclusion simple que voici : la chose redoutée, l’objet de l’angoisse, c’est toujours l’apparition d’un facteur traumatique qu’il est impossible d’écarter suivant la norme du principe de plaisir. Nous concevons immédiatement que ce principe ne suffit pas à nous préserver des dommages extérieurs, mais seulement d’un certain préjudice dont notre économie psychique peut être victime. Il s’en faut de beaucoup que le principe de plaisir et l’instinct de conservation se prêtent, dès le début, une aide mutuelle et il y a loin de l’un à l’autre. Mais quelque chose va peut-être nous donner la solution cherchée. En effet, nous voyons qu’il ne s’agit ici que de grandeurs relatives ; c’est la grandeur de la somme des émotions exerçant une influence sur le facteur traumatique qui paralyse l’action du principe de plaisir, qui confère à la situation dangereuse sa gravité. Et s’il en est réellement ainsi, si l’énigme peut être résolue par une aussi simple proposition, pourquoi refuser à de pareils facteurs la possibilité de se manifester même en l’absence de tout situation périlleuse ? L’angoisse en pareil cas ne serait plus un simple signal, mais surgirait comme une création nouvelle et pour de nouveaux motifs. L’expérience clinique

nous enseigne que c’est bien ainsi que les choses se passent. Seuls les refoulements tardifs révèlent le mécanisme ci-dessus décrit, où l’angoisse apparaît comme le signal d’une ancienne situation dangereuse ; les tout premiers, les primitifs, se produisent directement lorsque le moi vient se heurter, par suite de facteurs traumatiques, à une trop grande exigence libidinale, et ils recréent leur angoisse, mais à l’image de la naissance. Les choses se passent sans doute de la même manière lors de l’apparition de l’angoisse dans le cas d’une névrose d’angoisse par trouble somatique de la fonction sexuelle. Nous ne prétendons plus que la libido elle-même soit transformée en angoisse, mais rien ne semble infirmer l’idée d’une double origine de cette dernière, qui peut soit provenir directement du facteur traumatique, soit être le signal d’une nouvelle menace de sa part. Mesdames, Messieurs, sans doute vous réjouissez-vous d’en avoir fini avec l’angoisse ; cependant vous n’y aurez rien gagné, car le sujet que nous allons aborder est tout aussi ardu que celui qui le précède. Je me propose de vous faire connaître aujourd’hui même la théorie de la libido ou doctrine des instincts. Sur ce point aussi nos idées ont évolué, mais sans que les progrès réalisés méritent qu’on tente n’importe quel effort pour en prendre connaissance. Sur ce terrain nous n’avançons qu’à tâtons, cri cherchant à nous orienter, à découvrir de nouvelles perspectives. Je veux seulement faire de vous les témoins de nos tentatives. Ici encore je suis obligé de faire machine arrière. La doctrine de l’instinct est, pour ainsi dire, notre mythologie. Les instincts sont des êtres mythiques à la fois mal définis et sublimes. Tout en ne pouvant jamais cesser d’en tenir compte au cours de notre travail, nous ne sommes pas certains de les bien concevoir. Vous savez de quelle manière l’on se représente communément les instincts ; il en a été créé pour répondre à tous les besoins : instincts d’orgueil, d’imitation, de jeu, instinct social et bien d’autres encore. On les étudie séparément en prêtant à chacun d’eux une attribution spéciale, puis on cesse de s’en préoccuper. Nous sentions, depuis

longtemps, que derrière cette multitude de petits instincts se dissimulait quelque chose de puissant, de sérieux, quelque chose dont il ne fallait s’approcher qu’avec précaution. Timidement, nous tentâmes un premier pas, pensant qu’il y avait peu de chances de se fourvoyer en distinguant d’après nos deux principaux besoins : la faim et l’amour, deux espèces ou groupes d’instincts. Si jaloux que nous soyons en général de l’indépendance de la psychologie vis-à-vis des autres sciences, nous sommes bien obligés de reconnaître qu’elle se trouve ici influencée par un indéniable fait biologique, à savoir que l’être vivant tend vers deux fins : la conservation de soi et la conservation de l’espèce, et ces deux besoins semblent n’être pas solidaires l’un de l’autre, ni avoir aucun trait commun ; bien plus encore, ils se contrarient souvent, dans la vie animale. Il convient donc de s’occuper ici de psychologie biologique et d’étudier les phénomènes psychologiques qui accompagnent les processus biologiques. C’est justement parce qu’elles illustrent cette conception que les « pulsions du moi » et les « pulsions sexuelles » ont été intégrées dans la psychanalyse. Parmi les premières, nous avons rangé tout ce qui concerne la conservation, la revendication, l’élargissement de la personnalité. Aux secondes, nous avons attribué toute la richesse nécessaire à la sexualité infantile et à la sexualité perverse. Or, en étudiant les névroses, nous avons appris que le moi est une puissance restrictive et refoulante et que les pulsions sexuelles sont l’objet de la restriction et du refoulement. Nous crûmes ainsi toucher du doigt non seulement la disparité, mais encore le conflit des deux groupes d’instincts. Nous nous préoccupâmes d’abord uniquement des pulsions sexuelles et nous appelâmes « libido » l’énergie dont elles sont chargées. C’est en les étudiant que nous tentâmes de donner une idée nette de ce qu’est un instinct et de quoi il se montre capable. Telle est la position adoptée par la théorie de la libido.

La pulsion se distingue donc de l’excitation en ce qu’elle tire son origine de sources d’excitation qui se trouvent dans le corps même, en ce qu’elle agit comme une force constante et en ce que le sujet est dans l’impossibilité de la fuir, comme il pourrait le faire s’il s’agissait de quelque excitation extérieure. En étudiant l’instinct, on distingue sa source, son objet et son but. La source, c’est l’état d’excitation corporelle et le but, l’apaisement de cette excitation ; l’instinct devient psychiquement actif en allant de la source au but ; nous nous le figurons comme une certaine quantité d’énergie qui tend vers une direction déterminée et c’est cette poussée qui lui a fait donner le nom de pulsion. On a accoutumé de parler d’instincts actifs et d’instincts passifs : il serait préférable de dire que les instincts tendent vers des buts actifs ou passifs ; cependant un déploiement d’activité est nécessaire même quand il s’agit d’atteindre un but passif. Ce but, le sujet le trouve parfois sur son propre corps, mais, en général, il y a intercalation d’un objet sur lequel l’instinct peut atteindre son but extérieur. Quant au but intérieur, ce qui le constitue, c’est toujours la modification corporelle ressentie comme une satisfaction. L’instinct, du fait de ses relations avec la source somatique, acquiert-il une spécificité ? De quelle nature est-elle alors ? Voilà ce que nous ignorons. Nos expériences analytiques nous ont montré que des pulsions instinctuelles provenant d’une source quelconque peuvent parfaitement s’unir aux pulsions qui découlent d’une autre source pour ensuite partager le même destin. Avouons cependant que tout cela n’est pas encore entièrement expliqué. Le rapport de l’instinct avec le but et l’objet est variable aussi, ces derniers étant remplaçables par d’autres, mais le rapport avec l’objet s’avère le plus aisément modifiable. Nous donnons à certaines modifications du but, à certaines substitutions d’objets dans lesquelles la valeur sociale entre en ligne de compte, le nom de sublimation. Nous savons que certains instincts, gênés par des obstacles, ne parviennent pas à atteindre leur but ; il s’agit là de ces pulsions instinctuelles d’origine connue, qui tendent vers un but

déterminé, mais qui ne peuvent arriver a se satisfaire, d'où l'instauration d'un investissement objectal permanent et d'une tendance durable. C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger, par exemple, ces tendres sentiments qui n'aboutissent jamais à la satisfaction du besoin sexuel dont ils sont pourtant issus. Vous voyez que le sort et les caractères des instincts ne nous sont pas encore entièrement connus. N'oublions pas qu'il, convient de faire ressortir une autre distinction encore entre les pulsions sexuelles et les pulsions de conservation. Cette distinction aurait une grande portée si elle concernait tout le groupe : ce qui est remarquable dans les pulsions sexuelles, c'est leur plasticité, la faculté qu'elles ont de modifier leur but, la facilité avec laquelle elles échangent telle de leur satisfaction contre telle autre, et la temporisation dont elles sont capables, ainsi que nous l'avons vu dans le cas des pulsions entravées. Nous serions tentés de dénier tous ces caractères aux instincts de conservation et de dire qu'ils sont inébranlables, que leurs manifestations ne sauraient être différées, qu'ils sont bien plus impératifs et que leur rapport tant avec, le refoulement qu'avec l'angoisse est de nature différente. Mais, à la réflexion, nous voyons que cette disposition n'est pas commune à tous les instincts du moi, qu'elle n'est le fait que de la faim et de la soif et qu'elle se fonde évidemment sur une particularité des sources instinctuelles. Notre embarras provient aussi de ce que nous n'avons pas étudié séparément les modifications subies par les pulsions instinctuelles primitivement attachées au ça, sous l'influence du moi organisé.

Nous avançons sur un terrain plus ferme quand nous étudions la manière dont la vie pulsionnelle sert la fonction sexuelle. Nos opinions, que vous connaissez déjà, sont bien arrêtées sur ce point : il n'y a pas lieu de parler d'un unique instinct qui tendrait, dès l'origine, vers le but de la fonction, c'est-à-dire vers l'union des deux cellules sexuelles. Au contraire nous observons une multitude de pulsions partielles qui, provenant des divers endroits et régions du

corps et assez indépendantes les unes les autres, cherchent et trouvent leur satisfaction dans ce que nous pouvons appeler le *plaisir organique.* Les organes génitaux sont, parmi les *zones érogènes,* les derniers apparus et il est impossible cette fois de ne pas qualifier de *sexuel* le plaisir organique qu’ils sont susceptibles de provoquer. Ces tendances au plaisir ne se trouvent pas toutes intégrées dans l’organisation définitive de la fonction sexuelle : certaines d’entre elles, inutilisables, sont éliminées, soit par le refoulement, soit de quelque autre manière ; quelques-unes, déviées de leur but suivant le mode bizarre que nous avons décrit, sont employées à renforcer d’autres tendances, enfin d’autres encore restent confinées dans des rôles secondaires et servent à l’exécution d’actes préparatoires et à la production de volupté préliminaire. Vous avez oui dire qu’au cours de ce lent développement, on pouvait observer plusieurs stades d’organisation provisoire et que cet historique de la fonction sexuelle permettait d’en expliquer les déviations et les étiolements. Nous appelons stade oral le premier en date de ces stades prégénitaux, celui durant lequel, grâce au mode d’alimentation du nourrisson, c’est la zone buccale érogène qui prédomine dans ce qu’on peut appeler l’activité sexuelle de cette période de la vie. Au second stade, apparaissent les puisions *sadiques* et anales qui coïncident certainement avec la dentition, le développement des muscles et la maîtrise des fonctions du sphincter. D’intéressantes observations ont été faites touchant cette surprenante période. Le troisième stade est le phallique, celui durant lequel le membre viril, ou ce qui lui correspond chez la fillette, prend dans les deux sexes une importance qui ne saurait être négligée. Nous avons réservé à l’organisation définitive le nom de *stade génital ;* c’est celui qui s’établit après la puberté et où l’organe génital féminin, longtemps après l’organe viril, s’affirme en fin.

Tout cela sans doute n’est qu’une redite, mais je me tais, cette fois, sur certaines conceptions qui n’en gardent pas moins leur

valeur ; la répétition était nécessaire, car elle nous a permis de rattacher nos nouvelles données à ces données anciennes. Nous nous flattons non seulement d’avoir appris bien des choses sur les organisations primitives de la libido, mais aussi d’être mieux à même de comprendre les phénomènes déjà connus. C’est ce que je vais du moins tenter de vous prouver par quelques exemples. *Abraham* a montré en 1924 qu’on peut distinguer deux phases dans le stade sadique anal. Dans la plus ancienne, ce sont les tendances destructrices d’anéantissement et de perte qui prédominent, dans l’autre, au contraire, les tendances objectivement bienveillantes d’attachement et de possession. C’est donc au milieu de ce stade que les égards envers l’objet apparaissent, avant-coureurs d’un ultérieur investissement amoureux. Tout porte à croire qu’on peut aussi admettre l’existence d’une sous-division semblable dans le stade oral. Durant le premier sous-stade, il ne peut être question que d’une incorporation orale, toute ambivalence dans les relations avec l’objet (le sein maternel) étant absente. La seconde phase, caractérisée par la dentition, peut être appelée phase orale sadique et l’ambivalence s’y manifeste pour la première fois. Les manifestations de cette dernière se précisent bien davantage dans le stade suivant, le sadique anal. L’utilité de ces nouvelles distinctions s’avère surtout quand on cherche, comme c’est le cas dans certaines névroses – névrose obsessionnelle, mélancolie –, les points de fixation prédispositionnels dans le développement de la libido. Rappelez-vous ce que nous avons appris touchant le rapport entre la fixation de la libido, la disposition et la régression.

Notre conception des phases de la libido a, en somme, quelque peu évolué. Autrefois nous pensions que chacune des phases faisait place nette à la phase suivante. Nous considérons maintenant que chaque phase laisse sa trace dans les formations ultérieures et que cette trace se retrouve toujours dans l’économie de la libido et dans le caractère de la personne. D’autres études plus importantes encore

nous ont montré que, dans certains cas pathologiques, il y a fréquemment régression vers des phases antérieures. C’est par les régressions d’ailleurs qu’on caractérise certaines formes de maladies ; mais je ne puis traiter ici cette question qui est du domaine de la psychologie spéciale des névroses.

Ce sont l’érotisme anal, les excitations fournies par la zone érogène anale qui nous ont surtout permis d’étudier les conversions de pulsions, ainsi que d’autres phénomènes analogues, et nous avons été surpris de voir quels emplois variés incombaient à ces émois pulsionnels. Le rôle de la zone anale durant le développement a toujours été dédaigné et il n’est, sans doute, pas facile d’oublier ce mépris. Rappelons-nous cependant qu’*Abraham* nous exhorte à considérer que l’anus correspond embryogénétiquement à la bouche primitive, reportée par la suite à l’extrémité de l’intestin. Nous apprenons ensuite que la dépréciation des fèces, des excréments, provoque le déplacement de cet intérêt compulsionnel sur des objets susceptibles d’être considérés comme des *cadeaux ;* et cela à juste titre, car les fèces constituent bien le premier cadeau que peut offrir, en gage d’amour, le nourrisson à la personne qui le soigne. Plus tard, et grâce à un changement de signification qui rappelle celui dont le langage est l’objet, l’ancien intérêt se reporte sur *l’or* et sur *l’argent,* tout en contribuant aussi à l’investissement affectif de l’enfant et du pénis. Tous les enfants demeurent un long temps partisans de la théorie du cloaque et sont persuadés que le bébé, comme les fèces, sort de l’anus. La défécation est ainsi une figuration de la naissance. Mais le pénis lui-même a un précurseur et ce précurseur c’est l’excrément qui remplit et excite la muqueuse intestinale. Quand l’enfant apprend, assez à contrecœur, que certaines créatures humaines sont privées de ce membre, il en vient à considérer le pénis comme un organe détachable du reste du corps et par là tout à fait analogue à l’excrément : premier fragment de soi auquel il a dû renoncer. Une grande partie de l’érotisme anal est ainsi reportée sur

le pénis ; cependant l’intérêt que suscite cet organe a, dans l’érotisme oral, une racine plus solide peut-être que dans l’érotisme anal. En effet, une fois l’allaitement terminé, le pénis hérite aussi des sentiments portés au mamelon de la mère. Si l’on ignore ces relations profondes, il est impossible de comprendre les fantasmes, les idées influencées par l’inconscient et le langage symptomatique des hommes. Fèces – argent – cadeau – enfant, pour nous ces termes sont équivalents et représentés par le même symbole. N’oubliez pas que je n’ai pu traiter ce sujet que fort succinctement. J’ajouterai en quelques mots que l’intérêt suscité plus tard seulement par le vagin a aussi et surtout une origine érotico-anale. Rien d’étonnant à cela puisque le vagin, selon une heureuse expression de *Lou Andreas-Salomé,* est « loué » à l’anus. Pour ceux qui n’ont pu traverser une certaine phase de développement sexuel : les invertis, le vagin est remplacé par l’anus. Il est souvent question dans les rêves d’une pièce d’abord unique qui se trouve ensuite divisée en deux par une cloison, ou vice versa. C’est là une allusion au rapport du vagin avec l’intestin. Et nous observons nettement aussi comment chez la fillette le désir antiféminin de posséder un pénis arrive à se muer en désir de l’homme, possesseur du pénis et dispensateur de l’enfant. On voit ici encore comment une partie de l’intérêt primitivement anal-érotique parvient à s’insérer dans l’organisation génitale ultérieure.

Au cours de ces études sur les phases prégénitales de la libido, il nous a été donné de gagner quelques aperçus nouveaux sur la formation du caractère. Nous avons pu reconnaître que trois qualités étaient inséparables les unes des autres : l’ordre, l’économie et l’obstination. L’analyse des individus pourvus de ces qualités a démontré qu’elles découlaient de l’érotisme anal en l’épuisant. Leur présence simultanée nous permet de parler de *caractère anal* et ce dernier est, en quelque sorte, à l’opposé de l’érotisme anal brut. Nous trouvons un rapport analogue et peut-être plus étroit encore entre l’ambition et l’érotisme urétral. Certaine légende fait audit

rapport une singulière allusion ; on raconte, en effet, qu'Alexandre le Grand naquit la nuit même où fut incendié par un certain Érostrate, mû seulement par l'ambition, un monument très admiré, le temple d'Artémis à Éphèse. Ne croirait-on pas, à ouïr cette histoire, que les connexions dont nous venons de parler étaient connues des Anciens. Vous savez que la miction et le feu ou l'extinction du feu ont quelque rapport. Tout nous incite à croire que d'autres traits de caractère encore sont les résidus ou les formations réactionnelles de certaines structures prégénitales de la libido, mais nous ne sommes pas encore en mesure de le démontrer.

Il est temps maintenant que nous revenions à l'historique du sujet et au sujet lui-même et que nous reprenions l'étude des problèmes les plus généraux de la vie instinctuelle. Tout d'abord, notre théorie de la libido fut établie sur le contraste des pulsions du moi et des pulsions sexuelles. Quand nous en vînmes ensuite à étudier de plus près le moi lui-même, quand nous eûmes connaissance de ce qu'est le narcissisme, cette distinction perdit de son intérêt. Il arrive parfois, rarement, que le moi se prenne pour objet comme s'il était amoureux de lui-même, d'où ce nom emprunté à la fable : le narcissisme. Mais il ne s'agit là, en fin de compte, que de l'extrême exagération d'un état de choses normal. On finit par comprendre que le moi est toujours le réservoir principal de la libido et qu'il reste le point de départ et d'arrivée des investissements libidinaux objectaux, tandis que la majeure partie de cette libido elle-même y demeure, elle, en permanence. La libido du moi ne cesse jamais de se transformer en libido objectale et vice versa. Mais ces deux libidos n'étant pas de nature différente, il est donc inutile de séparer leurs énergies respectives ; on peut ainsi soit abandonner entièrement ce terme de libido, soit ne l'utiliser que pour désigner l'énergie psychique.

Nous ne tardâmes pas non plus à abandonner ce point de vue. La notion d'une discordance à l'intérieur même de la vie instinctuelle

s’imposa bientôt plus nettement encore et de tout autre manière. Je ne veux pas vous donner ici tous les détails de ces découvertes. Sachez seulement que notre nouvelle théorie des instincts est basée sur des considérations biologiques ; je vais vous mettre au courant des résultats obtenus. Nous admettons qu’il y a deux sortes, essentiellement différentes, d’instincts : les instincts sexuels, le mot sexuel étant pris dans soir sens le plus large, l’Éros, si vous préférez, et les instincts d’agression dont le but est de détruire. Vous trouverez qu’il n’y a là rien de nouveau et que je ne fais qu’essayer d’expliquer théoriquement l’opposition entre la haine et l’amour, opposition qui se confond peut-être avec cette autre : l’attirance et la répulsion dont les sciences physiques admettent l’existence dans le inonde inorganique. Mais, chose étrange, nombre de gens considéreront cet exposé comme une dangereuse innovation qu’il convient de rejeter au plus vite. C’est, à mon avis, l’influence d’un facteur affectif qui se manifeste dans ce rejet. Pourquoi avons-nous, nous-mêmes, tant tardé à reconnaître l’existence d’un instinct d’agression ? Pourquoi n’avons-nous pas déjà hardiment mis en lumière, expliqué théoriquement des faits qui sautent aux yeux et que chacun connaît ? Sans doute la résistance serait-elle moindre si pareil instinct n’était prêté qu’à l’animal. Mais admettre la présence de cet instinct dans la nature humaine, voilà qui parait sacrilège, voilà qui va à l’encontre d’un trop grand nombre d’hypothèses religieuse et de conventions sociales. Non, il faut que l’homme soit bon ou tout au moins bienveillant. S’il se montre, à l’occasion, brutal, violent et cruel, la faute en incombe à certains troubles passagers de sa vie sentimentale, troubles provoqués, pour la plupart, et dont est responsable, sans doute, la défectueuse organisation sociale maintenue jusqu’à ce jour.

Mais hélas tout ce que l’histoire nous enseigne, tout ce que nous pouvons nous-mêmes observer dément cette opinion et nous montre plutôt que la foi en la « bonté » de la nature humaine est une

de ces déplorables illusions dont l’homme espère qu’elles embelliront et faciliteront sa vie, tandis qu’elles sont seulement nuisibles. Abandonnons cependant cette controverse inutile : ce qui nous amena à admettre la présence, chez l’homme, d’un instinct d’agression et de destruction, ce ne furent ni les enseignements de l’histoire, ni notre propre expérience de la vie, mais bien certaines considérations générales suggérées par l’observation de deux phénomènes : le sadisme et le masochisme. Nous appelons sadisme la nécessité, pour obtenir une satisfaction sexuelle, de faire souffrir, de maltraiter, d’humilier l’objet sexuel, et masochisme, le besoin d’être soi-même ce souffre-douleur. Vous n’ignorez pas non plus que ces deux tendances jouent aussi leur rôle dans les rapports sexuels normaux et qu’on les qualifie de perversions quand, après avoir éliminé les autres buts sexuels, elles parviennent à les remplacer par leurs propres fins. Vous avez pu remarquer aussi que le sadisme est plus intimement lié à la virilité et le masochisme à la féminité, comme s’il y avait là quelque affinité secrète ; ajoutons cependant sans plus tarder que nous n’avons pas avancé sur cette voie. Les deux tendances, sadisme et masochisme, surtout le masochisme, restent très mystérieuses pour la théorie de la libido, et il est de règle que ce qui a été la pierre d’achoppement d’une théorie devienne la pierre angulaire de la théorie suivante.

Le sadisme et le masochisme nous offrent, croyons-nous, d’excellents exemples de l’intrication des deux sortes d’instincts, de l’Éros avec l’agression, et nous admettons que ces exemples sont typiques et que toutes les pulsions instinctuelles dont nous pourrions nous occuper présentent les mêmes intrications, les mêmes alliages des deux instincts. Naturellement les proportions du mélange sont variables. Les pulsions érotiques y apportent la multiplicité de leurs buts sexuels, tandis que les autres n’y fournissent que des atténuations, des dégradations de leurs tendances monotones. Ces données nous ont permis de poursuivre des recherches dont

l'importance, en ce qui concerne la compréhension des processus pathologiques, pourra un jour être considérable. En effet, les intrications elles-mêmes peuvent se détruire et tout nous permet de croire que ces désintrications de pulsions ont pour la fonction les plus graves conséquences. Mais ces vues étant trop neuves, personne n'a encore tenté de les utiliser pratiquement.

Étudions à nouveau le problème particulier du masochisme qui, si nous laissons provisoirement de côté ses composants érotiques, nous révèle l'existence d'une tendance à la destruction de soi-même. S'il est vrai, dans le cas de la pulsion. de destruction aussi, que le moi englobe tous les pulsions instinctuelles (nous croyons plutôt que c'est ici le ça, la personne entière), il s'ensuit que le masochisme est plus ancien que le sadisme, mais que le sadisme est la pulsion de destruction dirigée vers le dehors et qui revêt ainsi un caractère agressif. Une certaine partie de l'instinct de destruction primitif doit persister intérieurement, mais il semble que nous ne le puissions percevoir que dans deux cas : lorsqu'il se transforme en masochisme, par union avec les pulsions érotiques, ou lorsque, sous forme d'agressivité et chargé de plus ou moins d'érotisme il menace le monde extérieur, Nous nous disons alors que si l'agressivité ne parvient pas à se satisfaire dans le monde extérieur, c'est peut-être parce qu'elle s'y heurte à des obstacles réels ; il est alors possible qu'elle renonce à se manifester au-dehors et qu'elle vienne grossir la masse des pulsions d'autodestruction qui bouillonnent à l'intérieur. Nous verrons bientôt que les choses se passent réellement ainsi et qu'il convient d'attribuer à ce processus une très grande importance. Une agressivité contrariée devient très nuisible ; tout se passe comme si nous étions contraints pour ne pas céder à la tendance d'autodestruction, pour éviter notre propre destruction, de détruire gens et choses. Triste constatation pour le moraliste !

Mais le moraliste longtemps encore se consolera en se disant que nos spéculations ne sont que des hypothèses. Instinct bizarre

vraiment, qui tend à détruire son propre habitat ! Certes, les poètes parlent parfois de choses semblables, mais chacun sait que les poètes sont irresponsables. N’ont-ils pas droit, eux seuls, à la licence poétique ? La physiologie, sans doute, nous offre un exemple d’autodestruction : celui de la muqueuse stomacale qui se digère elle-même. Il faut convenir que les preuves de l’existence de cet instinct s’avèrent bien imparfaites. Ainsi il suffirait que la satisfaction sexuelle dépendît, chez quelques malheureux fous, de certaines conditions bizarres pour que l’on en vînt à adopter une opinion aussi lourde de conséquences ! Je crois qu’une étude plus approfondie des instincts nous éclairera là-dessus. Les instincts ne dominent pas seulement la vie psychique, mais aussi la vie végétative. Ces instincts organiques méritent sur un point surtout notre attention. Nous verrons plus tard que le point en question est commun à toutes les pulsions. On découvre, en effet, que ces dernières tendent toujours à rétablir un état de choses ancien ; nous admettons qu’à partir du moment où un état de choses a été aboli, un instinct se forme qui tend à le ressusciter, en provoquant ainsi ces phénomènes appelés *l’automatisme de répétition.* L’embryologie n’est autre chose qu’un automatisme de répétition ; très haut dans la série animale, on retrouve ce pouvoir de recréer les organes disparus. Nous devons à l’instinct de conservation autant qu’à la thérapeutique un grand nombre de guérisons, mais cet instinct n’est peut-être que le reliquat d’une faculté très bien développée chez les animaux inférieurs. Les migrations des poissons, sans doute aussi celles des oiseaux, bref tout ce que nous appelons manifestations de l’instinct chez les animaux se produit grâce à l’automatisme de répétition qui montre bien la *nature conservatrice* des instincts ; d’ailleurs nous la voyons aussi se révéler, à tout instant, dans le domaine spirituel. Nous avons remarqué que les événements oubliés et refoulés de la première enfance se reproduisaient au cours du travail analytique sous forme de rêves et de réactions, surtout quand ces rêves et ces réactions concernaient le transfert ; et cependant la réapparition de ces

événements passés semble aller à l’encontre du principe de plaisir : c’est qu’alors l’automatisme de répétition est plus fort que le principe de plaisir lui-même. On petit d’ailleurs observer des faits analogues en dehors de l’analyse. Certains individus répètent invariablement au cours de leur existence les mêmes nuisibles réactions, ou bien ils semblent poursuivis par un destin implacable ; une observation plus minutieuse montre qu’ils sont les propres auteurs inconscients de leur malheur. Nous prêtons en pareil cas à l’automatisme de répétition un caractère *démoniaque.*

Nous avons appris que les instincts sont conservateurs ; en quoi cette notion contribuera-t-elle à nous faire comprendre l’autodestruction ? À quel état de choses ancien l’instinct conservateur voudrait-il revenir ? La réponse est facile et nous ouvre de vastes horizons. S’il est vrai qu’un jour, en un temps immémorial, la vie surgit d’une façon inimaginable de la matière inanimée, il y eut aussi, suivant notre hypothèse, création d’un instinct tendant à supprimer la vie et à rétablir l’état inorganique. En reconnaissant dans cet instinct l’autodestruction dont parle notre théorie, nous devons le considérer comme l’expression d’une *pulsion de mort* qui se manifeste, sans exception, dans tous les processus de la vie. Nous pouvons ainsi diviser les instincts dont nous avons admis l’existence en ces deux groupes : les pulsions érotiques qui tendent à agglomérer toujours plus de substance vivante afin d’en faire de plus grandes unités, et les pulsions de mort qui s’opposent à cette tendance et ramènent la matière vivante à l’état inorganique. C’est de leur concours et de leur opposition que découlent les phénomènes de la vie auxquels la mort met fin.

Peut-être allez-vous dire en haussant les épaules : « Mais c’est la philosophie de *Schopenhauer* que vous nous exposez là et non pas une théorie scientifique ! » Et pourquoi donc, Mesdames, Messieurs, un penseur hardi n’aurait-il pas deviné ce qu’ensuite l’observation pénible et sèche confirmera ? D’ailleurs tout n’a-t-il pas été dit déjà,

et bien avant Schopenhauer n’a-t-on pas émis des idées semblables ? En outre, nos idées ne sont pas vraiment celles de Schopenhauer. Nous ne prétendons pas que la mort soit le but unique de la vie et celle-ci ne nous paraît pas négligeable. Nous admettons l’existence de deux instincts fondamentaux, en laissant à chacun d’eux son but propre. C’est aux travaux futurs qu’il appartiendra de démontrer comment ces deux instincts se confondent durant le processus de la vie, comment la pulsion de mort en vient, particulièrement dans les cas où elle se manifeste au-dehors sous forme d’agressivité, à seconder les desseins de l’Éros. Pour nous, nous nous contenterons d’avoir ouvert de nouveaux horizons et en resterons là. C’est ainsi que nous renoncerons à chercher si les pulsions érotiques, elles aussi, ne tendent pas à ressusciter un état de choses aboli et à créer, par la synthèse de la matière vivante, de plus grandes unités.

Nous voici un peu loin de notre base et je vais vous dire, tardivement, que le point de départ de ces réflexions fut celui-là même qui nous incita à réviser les rapports entre le moi et l’inconscient, à savoir la perception d’une résistance que le patient oppose pendant le travail analytique et dont il est toujours totalement inconscient. Cependant les motifs de la résistance, eux aussi, et non pas seulement la résistance elle-même, demeurent inconscients. Contraints de rechercher ce ou ces motifs, nous ses avons trouvés, à notre grande surprise, dans un puissant besoin de punition qu’il nous a bien fallu ranger parmi les désirs masochistes. L’importance pratique de cette découverte n’est pas moindre que son importance théorique, car rien ne s’oppose davantage à nos efforts thérapeutiques que le besoin de punition. Il trouve à se satisfaire dans la souffrance liée à la névrose et c’est pourquoi il se cramponne à la maladie. Ce facteur, le besoin inconscient de punition, joue, semble-t-il, un certain rôle dans toutes les maladies névrotiques. C’est ce que montrent, d’une façon particulièrement probante, les cas où le trouble névrotique est remplacé par un trouble névrotique

d’espèce différente. Je vous en donnerai un exemple : une demoiselle d’un certain âge était affligée d’un complexe de symptômes qui, depuis quinze ans environ, la faisait beaucoup souffrir et l’empêchait de mener une vie normale. Je parvins à faire disparaître les symptômes en question. Se sentant guérie, la demoiselle manifesta une activité débordante, chercha à cultiver des dons d’ailleurs réels, voulut rattraper le temps perdu et connaître enfin les succès et la joie. Mais toutes ses tentatives échouaient : on lui faisait savoir ou bien elle constatait elle-même qu’elle était trop vieille pour réussir. Il n’aurait pas semblé étrange après tous ces déboires de la voir retomber dans sa maladie, mais cela n’était plus possible. Par contre, après chacune de ses déceptions il survenait quelque accident qui, tout en la faisant souffrir, l’empêchait, pendant un certain temps, de manifester son activité : chute, foulure du pied, blessure au genou, à la main. Je lui fis observer qu’elle jouait peut-être elle-même un grand rôle dans tous ces soi-disant hasards et elle changea alors, pour ainsi dire, de tactique. Les accidents furent remplacés, dans les mêmes occasions, par de légères indispositions : rhumes, angines, états grippaux, enflure rhumatismale, jusqu’au moment où elle prit le parti de se résigner. Alors, toute cette agitation cessa.

À notre avis, aucun doute n’est plus possible touchant l’origine du besoin inconscient de punition. Il se comporte comme une partie de la conscience, comme le prolongement de la conscience dans l’inconscient et découle sans doute de la même source que celle-ci, c’est-à-dire qu’il correspond à une fraction intériorisée d’agressivité, fraction dont le surmoi s’est emparé. On pourrait, si les mots ne juraient pas les uns avec les autres, parler d’un « besoin inconscient de culpabilité » et cette qualification se justifierait au point de vue pratique. Au point de vue théorique, nous restons encore dans le doute : devons-nous admettre, en effet, que toute l’agressivité, détournée du monde extérieur, soit accaparée par le surmoi et se dresse contre le moi ? Ou bien pouvons-nous considérer qu’une

partie de cette agressivité exerce aussi dans le moi et dans le ça, sous la forme d’un instinct de destruction, son étrange, inquiétante et muette activité ? L’hypothèse de la répartition nous semble être la plus vraisemblable, mais c’est tout ce que nous en pouvons dire. Lors de l’établissement du surmoi, la partie de l’agressivité qui contribue certainement à la formation de cette instance est celle, justement, qui, dirigée contre les parents, n’avait pu se manifester au-dehors tant à cause de la fixation libidinale de l’enfant que par suite des difficultés extérieures. Voilà pourquoi la rigueur du surmoi ne correspond pas nécessairement à la dureté de l’éducation. il est très possible qu’à chaque occasion ultérieure de refouler l’agressivité la pulsion s’engage à nouveau dans la voie qui lui a été ouverte à ce moment décisif.

Les personnes qui ont un sentiment inconscient de culpabilité très exagéré présentent au cours du traitement analytique une réaction thérapeutique négative de bien mauvais augure. Quand on leur a fait part de l’élucidation d’un symptôme, il ne s’ensuit pas, comme il serait normal, une disparition même temporaire de ce symptôme, tout au contraire, c’est une aggravation momentanée et du symptôme et de la maladie qui se produit. Il suffit souvent de féliciter ces malades de leur comportement durant la cure ou de leur dire quelques paroles encourageantes au sujet des progrès de l’analyse pour voir leur état empirer. Un profane dirait qu’il manque à ces malades « le désir de guérir ». Aux yeux du psychanalyste, ce comportement décèle le sentiment inconscient de culpabilité que viennent satisfaire les souffrances de la maladie et les obstacles opposés par celle-ci. Les problèmes que pose ce sentiment inconscient de culpabilité, son rapport avec la morale, la pédagogie, la criminologie, la délinquance, offrent actuellement au psychanalyste un champ d’études qu’il préfère à tous les autres. Voici qu’au sortir de l’enfer psychique, nous débouchons inopinément sur la place publique. Je ne vous mènerai pas plus loin, mais avant de

vous quitter aujourd'hui, je vais vous communiquer une association d'idées : nous avons accoutumé de dire que notre civilisation s'est fondée au détriment des tendances sexuelles. Certaines de ces tendances ont, en effet, subi le refoulement, d'autres ont été utilisées pour de nouvelles fins. Malgré toute la fierté que nous inspirent les progrès de la civilisation, nous avons avoué qu'il était bien difficile d'obéir à toutes ses exigences et de vivre à l'aise dans son sein ; n'est-ce pas une lourde tâche que de comprimer ses instincts ? Ce que nous avons dit des instincts sexuels s'applique mieux encore peut-être aux instincts d'agression. Ces derniers rendent la vie en commun bien difficile et la menacent même. Le premier et saris doute le plus pénible sacrifice que la société exige de l'individu, c'est celui de son agressivité qu'il est obligé de restreindre. Nous avons pu voir de quelle manière ingénieuse s'effectuait cet écrasement du rebelle. La formation du surmoi qui attire à lui les dangereuses tendances agressives équivaut, pour ainsi dire, à l'installation de troupes dans l'endroit où la sédition menace. Mais, d'autre part, au point de vue purement psychologique, il faut bien reconnaître que le moi n'est pas du tout à l'aise quand il se voit ainsi sacrifié aux besoins de la société, quand il est contraint de se soumettre aux tendances destructrices, à cette agressivité qu'il eût voulu lui-même utiliser contre autrui. C'est là une application à la vie psychique de ce dilemme qui domine la vie organique : manger ou être mangé. Heureusement les pulsions agressives ne sont jamais isolées, mais toujours alliées aux pulsions érotiques, et c'est à ces dernières qu'incombe, dans la civilisation créée par les hommes, le rôle de modératrices et. de protectrices.

Cinquième conférence. La féminité

Mesdames, Messieurs, tout en me préparant à vous parler, je ne cesse de lutter contre une difficulté intérieure et je ne me sens, en quelque sorte, Pas sûr de mon bon droit. La psychanalyse s'est, il est vrai, transformée et enrichie au cours de ces quinze années de travail et cependant une introduction à la psychanalyse pouvait bien n'être ni remaniée, ni complétée. Je me demande si mes conférences ont réellement quelque raison d'être : en effet, je n'ai rien à dire et encore moins à apprendre aux psychanalystes, mais à vous autres, je révèle trop de choses, des choses que vous n'êtes pas en état de comprendre et qui ne sont pas faites pour vous. Afin de m'en excuser, j'ai invoqué pour chacune de mes conférences un motif différent. La première traitait de la théorie du rêve et avait pour but de vous plonger d'un seul coup dans l'atmosphère analytique tout en vous montrant la solidité de nos conceptions. La seconde avait pour objet les rapports du rêve avec l'occultisme et elle me fournit l'occasion de vous parler librement de travaux à propos desquels se livre aujourd'hui une lutte acharnée entre des partisans farcis de préjugés et d'ardents adversaires. J'ai pu espérer que vous me suivriez sur ce terrain, vous que l'exemple de la psychanalyse a rendus tolérants. La troisième conférence sur les diverses instances de la personnalité vous a sans doute coûté les plus grands efforts, le sujet traité étant fort insolite. Il m'a cependant été impossible de vous épargner ce premier addendum à une psychologie du moi et, si les données en

avaient été connues il y a quinze ans, je vous en aurais parlé dès cette époque. Enfin la dernière conférence, très difficile à suivre, je n'en doute pas, a apporté de nécessaires rectifications et montré de quelle manière on tentait maintenant de résoudre les problèmes les plus importants. Mon introduction n'aurait servi qu'à vous égarer si je m'étais tu sur ce point. Vous le voyez, quand on essaie de s'excuser, on finit par s'apercevoir que rien de ce qu'on a fait n'était évitable ; je vous demande d'en prendre votre parti comme je le fais moi-même.

Cette conférence ne devrait pas non plus trouver place dans une introduction, mais j'ai, pour vous la faire, plusieurs motifs valables : d'abord elle vous fournira un échantillon de travail analytique détaillé, ensuite elle ne vous apportera que des faits d'observation où la spéculation n'a, pour ainsi dire, aucune part, enfin elle traitera d'un sujet qui, plus que tout autre, sans doute, est capable de vous intéresser. Les hommes ont de tout temps médité sur le problème de la féminité. Heine *(La Mer du Nord)* :

> Têtes à bonnets couverts d'hiéroglyphes,
> Têtes à turbans ou bien à barrettes noires,
> Têtes à perruques ou mille autres encore,
> Pauvres têtes suantes des hommes [7]…

Le problème de la féminité vous préoccupe puis. que vous êtes hommes. Pour les femmes qui se trouvent parmi vous, la question ne se pose pas puisqu'elles sont elles-mêmes l'énigme dont nous parlons. En rencontrant un être humain, vous voyez immédiatement s'il est homme ou femme, c'est même la première chose qui vous frappe en lui et vous êtes habitués à faire, avec une extrême assurance, cette distinction. Or, la science anatomique ne se montre que sur un seul point aussi affirmative que vous. Ce qui est mâle,

7 « Häupter in Hieroglyphenmützen, / Häupter in Turban und schwarzem Barett, / Perückenhäupter und tausend andere / Arme, schwitzende Menschenhäupter… »

nous enseigne-t-elle, c'est l'élément sexuel mâle, le spermatozoïde et son contenant ; ce qui est féminin, c'est l'ovule et l'organisme qui abrite celui-ci. Certains organes qui servent uniquement aux fonctions sexuelles se sont formés dans chacun des deux sexes, ils représentent probablement deux modalités différentes d'une seule disposition. En outre, les autres organes, la conformation du corps et des tissus sont influencés par le sexe, mais ces caractères sexuels dits secondaires sont inconstants, variables. Enfin la science vous apprend un fait inattendu et bien propre à jeter la confusion dans vos sentiments. Elle vous fait observer que certaines parties de l'appareil sexuel mâle se trouvent aussi chez la femme et inversement. Elle voit dans ce fait la preuve d'une double sexualité, d'une bisexualité, comme si l'individu n'était pas franchement mâle ou femelle, mais bien les deux à la fois, l'un des caractères prévalant toujours sur l'autre. Soyez persuadés que la proportion de masculinité et de féminité est, chez chaque individu, éminemment variable. Néanmoins, sauf en quelques cas extrêmement rares, il n'y a chez un être qu'une seule sorte de produits sexuels : ovule ou sperme. Tout cela, certes, est bien embarrassant et vous allez être amenés à conclure que la virilité ou la féminité sont attribuables à un caractère inconnu que l'anatomie ne parvient pas à saisir.

La psychologie alors sera-t-elle capable de résoudre ce problème ? Nous sommes habitués à considérer certaines particularités psychiques comme viriles ou bien féminines en transférant également de la sorte, au domaine psychique, la bisexualité. Nous disons d'une personne, mâle ou femelle, qu'elle s'est comportée virilement en telle circonstance, fémininement en telle autre ; mais vous reconnaîtrez bientôt que nous ne faisons ainsi que témoigner notre respect de l'anatomie et de la convention. La distinction établie n'est pas d'ordre psychologique. En général, vous employez le mot « viril » dans le sens d' « actif » et le mot « féminin » dans le sens de « passif », non sans raison d'ailleurs. La

cellule sexuelle mâle est active, mobile, elle va au-devant de la cellule féminine, l’ovule immobile et passif. Du reste, le comportement des individus mâle et femelle durant les rapports sexuels est calqué sur celui des organismes sexuels élémentaires. Le mâle pourchasse la femelle qu’il convoite, il la saisit et pénètre en elle. Mais vous réduisez ainsi, au point de vue psychologique, le caractère de la masculinité au seul facteur de l’agression. Il n’est pas sûr que vous ayez trouvé, ce faisant, quelque chose d’essentiel : en effet, vous vous souviendrez de ce que, chez certains animaux, les femelles sont plus, fortes et plus agressives que les mâles, ceux-ci ne se montrant actifs que durant le seul acte de l’union sexuelle. C’est ainsi que les choses se passent chez les araignées, par exemple. Et le fait de couver, de soigner les petits, fonctions qui nous paraissent spécifiquement féminines, ne sont pas forcément, chez les animaux, l’apanage du sexe féminin. Chez certains animaux supérieurs, mâles et femelles se partagent les soins à donner aux petits, parfois même c’est le mâle seul qui s’y consacre. En ce qui concerne la vie sexuelle humaine, vous vous apercevez rapidement qu’il ne suffit pas de caractériser le comportement masculin par l’activité et le comportement féminin par la passivité. La mère est, à tous points de vue, active vis-à-vis de l’enfant et quand vous parlez de l’allaitement, vous pouvez dire qu’elle fait téter l’enfant ou bien que l’enfant la tète. D’ailleurs plus vous vous éloignez du domaine sexuel proprement dit et mieux vous vous rendez compte de votre erreur de raisonnement analogique. Certaines femmes, avec lesquelles seuls des hommes capables de se montrer passivement dociles arrivent à s’entendre, peuvent déployer, en bien des domaines, une activité débordante. Peut-être me ferez-vous observer que ces faits prouvent justement la bisexualité psychique des hommes et des femmes. C’est qu’alors vous êtes fermement convaincus de ce que la passivité coïncide avec la féminité et l’activité avec la virilité ; or, je crois que vous avez tort et que cette conception est erronée et inutile, car elle ne saurait rien nous apprendre.

Peut-être pourrait-on dire que la féminité se caractérise, au sens psychologique, par un penchant vers des buts passifs, ce qui n'est pas la même chose que de parler de passivité. En effet, il est quelquefois nécessaire de déployer une grande activité pour atteindre des buts passifs. Il est possible qu'il existe chez la femme, du fait de son rôle dans la fonction sexuelle, une tendance plus marquée aux comportements et aux buts passifs, tendance qui s'accentue ou s'atténue suivant que ce caractère exemplaire de la vie sexuelle est, dans chaque cas, plus ou moins étendu ou limité. Gardons-nous cependant de sous-estimer l'influence de l'organisation sociale qui, elle aussi, tend à placer la femme dans des situations passives. Tout cela reste encore très obscur. Ne négligeons pas non plus le rapport particulièrement constant qui existe entre la féminité et la vie pulsionnelle. Les règles sociales et sa constitution propre contraignent la femme à refouler ses instincts agressifs, d'où formation de tendances fortement masochiques qui réussissent à érotiser les tendances destructrices dirigées vers le dedans. Le masochisme est donc bien, ainsi qu'on l'a dit, essentiellement féminin. Mais alors, quand vous rencontrerez des hommes masochiques (et il n'en manque guère), vous en serez réduits à déclarer qu'ils présentent dans leur caractère des côtés nettement féminins.

Ainsi vous voilà prêts à reconnaître que la psychologie elle-même ne nous donne pas la clé du mystère de la féminité. Sans doute la lumière nous viendra-t-elle d'ailleurs, mais seulement après que nous aurons appris comment se produit la différenciation en deux sexes des êtres vivants, processus dont nous ignorons tout. Et pourtant la dualité des sexes est un caractère fort surprenant de la vie organique, un caractère qui différencie nettement celle-ci de la nature inanimée. Cependant les individus qui, du fait de leurs organes génitaux féminins, sont caractérisés par, leur féminité nous offrent déjà un vaste champ d'études. Il appartient à la psychanalyse

non pas de décrire ce qu'est la femme – tâche irréalisable, – mais de rechercher comment l'enfant à tendances bisexuelles devient une femme. En ces dernières années, beaucoup de nos excellentes « consœurs » ont tenté d'étudier cette question, au cours des analyses, ce qui nous a éclairés sur plusieurs points. Grâce à la différence des sexes, nos discussions à propos de la féminité furent assez piquantes, car chaque fois qu'un parallèle semblait devoir être défavorable à leur sexe, ces dames nous soupçonnaient, nous analystes mâles, d'être farcis de préjugés profondément ancrés qui nous empêchaient d'y voir clair et de nous montrer impartiaux en tout ce qui concerne la féminité. En revanche, nous pouvions facilement éviter toute impolitesse en demeurant sur le terrain de la bi-sexualité. Nous n'avions qu'à dire : « Mais voyons ! cela ne vous concerne nullement. Vous savez bien qu'à ce point de vue vous êtes une exception, plus virile que féminine ! »

Il faut nous attendre à faire deux constatations dans notre étude de la sexualité. En premier lieu, nous observerons que la constitution, ici encore, ne se plie pas sans résistance à la fonction et en second lieu que les tournants décisifs sont préparés ou franchis dès avant la puberté. Voilà ce qui confirme notre attente. En mettant en parallèle les développements du garçonnet et de la fillette, nous trouvons que cette dernière doit, pour devenir une femme normale, subir une évolution plus pénible et plus compliquée et surmonter deux difficultés qui n'ont pas leurs équivalents cher le garçon. Prenons les choses à leur début. Certes, nul besoin du concours de la psychanalyse pour trouver que le matériel est différent chez le garçon et chez la fille. La différence de conformation des organes génitaux s'accompagne d'autres signes corporels distinctifs trop connus pour qu'il soit nécessaire de les citer ici. Dans la disposition pulsionnelle également, certaines différences permettent de deviner ce que sera plus tard l'être féminin. La petite fille s'avère, en général, moins agressive, moins opiniâtre, moins infatuée d'elle-

même et aussi plus avide de tendresse, plus docile et plus dépendante que le petit garçon. On lui enseigne plus aisément et plus vite à maîtriser ses fonctions excrémentielles, ce qui n'est, sans doute, qu'une conséquence de la docilité ; l'urine et les fèces sont les premiers cadeaux que fait l'enfant aux personnes qui le soignent : en apprenant à l'enfant à maîtriser ses fonctions excrémentielles, c'est une première victoire qu'on remporte sur les pulsions infantiles. Il semble qu'à âge égal la fillette soit plus intelligente, plus vive que le garçonnet, mieux disposée aussi à l'égard du monde extérieur et qu'elle subisse, en même temps, un plus fort investissement objectal. J'ignore si ces observations se sont trouvées confirmées par des déterminations précises, mais il reste, en tout cas, bien établi que la fillette ne peut être considérée, au point de vue intellectuel, comme une arriérée. Toutefois, ces différences sexuelles ne sont ici pas très importantes, elles peuvent être effacées par des variations individuelles et nous sommes en droit de les négliger en ce qui concerne le but immédiat que nous poursuivons.

Les individus des deux sexes semblent traverser de la même manière les premiers stades de la libido. Contre toute attente, la petite fille, au stade sadique-anal, ne témoigne pas de moins d'agressivité que le petit garçon. L'analyse des jeux d'enfants a montré à nos analystes femmes que les impulsions agressives de la fillette ne sont ni les moins vives ni les moins nombreuses. Dès le début de la phase phallique, les similitudes sont infiniment plus marquées que les divergences. Nous devons admettre que la petite fille est alors un petit homme. Parvenu à ce stade, on le sait, le garçonnet apprend à se procurer, grâce à son petit pénis, de voluptueuses sensations et cette excitation est en rapport avec certaines représentations de rapports sexuels. La fillette se sert, dans le même but, de son clitoris plus petit encore. Il semble que chez elle tous les actes masturbatoires intéressent cet équivalent du pénis et que, pour les deux sexes, le vagin, essentiellement féminin,

ne soit pas encore découvert. D'aucuns parlent, il est vrai, de sensations vaginales précoces, mais il semble assez malaisé de différencier celles-ci des sensations anales ou vestibulaires et elles ne sauraient, en nul cas, jouer un grand rôle. Nous pouvons être certains que, durant la phase phallique, c'est bien le clitoris qui constitue la zone érogène prépondérante. Mais cet état n'est pas stationnaire : à mesure que se forme la féminité, le clitoris doit céder tout ou partie de sa sensibilité et par là de son importance, au vagin. C'est là justement une des deux difficultés que la femme est obligée de surmonter pendant son évolution, tandis que l'homme, plus favorisé, n'a qu'à continuer durant sa maturité sexuelle ce qu'il a ébauché pendant la période de sa première éclosion sexuelle.

Nous reviendrons plus tard sur le rôle du clitoris. Occupons-nous maintenant de la seconde difficulté à vaincre au cours de l'évolution. Le premier objet d'amour du garçonnet, c'est sa mère à laquelle il demeure fixé pendant la formation du complexe d'Oedipe et, en somme, pendant toute la vie. Pour les filles aussi le premier objet, c'est la mère ou les personnes qui la remplacent : nourrice, bonne d'enfants, etc. Les premiers investissements objectaux découlent de la satisfaction des besoins vitaux essentiels, les soins étant identiques pour les enfants des deux sexes. Toutefois, dans la situation œdipienne, la fille reporte son amour sur son père et elle doit, quand l'évolution s'opère normalement, passer de l'objet paternel au choix objectal définitif. Elle se voit ainsi contrainte de changer et de zone érogène et d'objet. Demandons-nous dès lors comment s'effectue cette transformation, pourquoi la fille, primitivement attachée à sa mère, s'attache ensuite à son père, en d'autres termes, comment elle évolue de la phase virile vers la phase féminine à laquelle elle est biologiquement destinée.

Comme tout cela nous paraîtrait simple si nous pouvions seulement admettre qu'à partir d'un âge déterminé l'attirance vers le sexe opposé se manifeste et qu'elle pousse la petite fille vers

l’homme et, en vertu de la même loi, le petit garçon vers sa mère ! On serait tenté de croire que les enfants n’ont qu’à suivre le chemin qui leur est tracé par préférence sexuelle accordée aux parents. Mais la réalité n’est pas aussi simple et nous doutons même de l’existence de cette force mystérieuse, indécomposable analytiquement, dont les poètes parlent tant. De pénibles recherches nous ont fourni des données bien différentes pour lesquelles, heureusement, le matériel n’est pas rare. Vous savez certainement qu’un grand nombre de femmes demeurent très longtemps tendrement attachées à l’objet paternel, voire au père lui-même. En observant celles qui restent si intensément et si durablement fixées, nous avons pu faire de bien surprenantes constatations. Nous savions qu’il y avait eu au début une phase de fixation à la mère, mais nous n’en soupçonnions ni l’importance, ni la durée, ni les conséquences : fixations, dispositions. Le père n’est alors considéré que comme un rival gênant ; en certains cas, la fixation à la mère persiste encore au-delà de la quatrième année. Durant cette phase, tout ce qui se retrouvera plus tard dans la situation œdipienne existe déjà et n’est ensuite que transféré à la personne du père. Bref, nous pouvons nous assurer qu’il est impossible de comprendre la femme si l’on néglige cette phase de *fixation préœdipienne à la mère.*

Nous voudrions maintenant savoir en quoi consistent ces sentiments libidinaux de la fille pour sa mère : ils sont multiples, persistent pendant les trois phases de la sexualité infantile et prennent les caractères de chacune d’elles en s’exprimant par des désirs oraux, sadiques anaux et phalliques. Ces désirs traduisent des émotions actives ou passives et si l’on vient à les rapporter à la différenciation ultérieure des sexes (ce qu’il convient d’ailleurs d’éviter autant que possible), on est en droit de les qualifier soit de virils, soit de féminins. En outre, très ambivalents, ils sont à la fois tendres et agressivement hostiles. Souvent les désirs hostiles ne surgissent qu’après avoir été transformés en représentations

angoissantes. Il n'est pas toujours facile de formuler en quoi consistent ces désirs sexuels. Celui d'entre eux qui est le plus nettement perceptible, c'est le désir de faire un enfant à sa mère et d'en avoir un d'elle ; ces deux désirs datent de la période phallique et leur présence, toute surprenante qu'elle soit, nous est prouvée de façon formelle par l'observation analytique. L'attrait de ces recherches est dû à la singularité des découvertes qu'elles nous permettent de faire. On peut ainsi constater, par exemple, que la crainte d'être assassiné ou empoisonné, germe d'une maladie paranoïaque ultérieure, date de cette époque préœdipienne et se rapporte à la mère. Citons un autre cas encore : souvenez-vous d'un intéressant épisode tiré de l'histoire de ces investigations psychanalytiques qui m'ont fait passer tant d'heures pénibles. À l'époque où l'on s'attachait surtout à découvrir les traumatismes sexuels de l'enfance, presque toutes mes patientes me déclaraient avoir été séduites par leur père. J'en vins finalement à conclure que ces allégations étaient fausses et j'appris ainsi que les symptômes hystériques découlaient non de faits réels, mais de fantasmes. Plus tard seulement, je me rendis compte que ce fantasme de séduction par le père était, chez la femme, l'expression du complexe d'Oedipe typique. Dans l'histoire préœdipienne de la fillette on retrouve aussi ce fantasme de séduction, mais c'est alors la mère qui est la séductrice. Ici le fantasme côtoie la réalité, car ce fut vraiment la mère qui provoqua, éveilla même peut-être, les premières sensations génitales voluptueuses, et cela en donnant aux enfants les soins corporels nécessaires.

Vous allez sûrement me taxer d'exagération et penser que les liens qui unissent la petite fille à sa mère ne sont ni aussi puissants ni aussi nombreux que je le prétends. Vous direz que, tout en ayant eu maintes occasions de voir agir des fillettes, vous n'avez jamais constaté rien de pareil. Votre objection n'est pas valable. N'oubliez pas, d'ailleurs, que l'enfant n'est capable ni d'exprimer

préconsciemment ses idées, ni d'en faire part. Les sujets analysés chez qui ces processus de développement ont été très marqués ou même exagérés nous permettent d'étudier justement les traces et les conséquences des sentiments en question. C'est grâce à la pathologie, qui isole et exagère certains rapports, que nous arrivons à les saisir. Normaux, ils seraient demeurés inconnus. Nous avons le droit de considérer comme exacts les résultats de nos recherches, puisqu'elles n'ont pas été pratiquées sur des sujets très anormaux.

Nous savons que la forte fixation à sa mère finit par disparaître chez la fillette et nous allons voir comment se produit cette disparition et comment se produit la fixation au père. Un fait nous donne la marche à suivre : il ne s'agit pas ici, en effet, d'un simple changement d'objet, mais bien d'une véritable transformation qui s'effectue sous le signe de l'hostilité ; l'attachement à la mère se transformant en haine. Cette haine, parfois très forte, peut subsister toute la vie et être, chez certaines, soigneusement surcompensée. En général, tandis qu'une partie de l'hostilité persiste, l'autre est surmontée, mais, naturellement, les événements entrent pour beaucoup en ligne de compte. Nous nous contenterons de porter notre attention sur l'époque où se produit l'évolution vers le père et nous chercherons ce qui a bien pu motiver la haine contre la mère. Les patientes ne manquent jamais de nous donner une longue liste de récriminations et d'accusations contre leurs mères. Ces doléances d'inégale valeur sont destinées à justifier les sentiments hostiles de l'enfant et nous devons nous garder de les négliger. Quelques-unes sont d'évidentes rationalisations et la source véritable de l'hostilité reste à chercher. J'espère vous intéresser en vous guidant cette fois à travers tous les méandres d'une investigation analytique.

Le plus ancien en date des méfaits reprochés à la mère c'est d'avoir donné trop peu de lait à son enfant et montré ainsi qu'elle ne l'aimait pas assez. Ce grief, à dire vrai, est assez souvent bien fondé quand il s'agit de nos familles. Les mères, lorsqu'elles n'ont pas

suffisamment de lait, ce qui n'est pas rare, se contentent d'allaiter l'enfant pendant peu de temps, six à neuf mois. Chez les peuplades primitives, les enfants tètent le sein maternel jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Le personnage de la nourrice se confond souvent avec celui de la mère ; dans le cas contraire, il est fait grief à la mère d'avoir trop tôt renvoyé une nourrice qui allaitait volontiers l'enfant. Toutefois, ces reproches sont si fréquents que nous doutons qu'ils soient chaque fois mérités. Nous sommes plutôt enclins à croire que l'enfant garde de son premier aliment une faim inapaisable et qu'il ne se console jamais de la perte du sein maternel. Nous avons dit que les femmes primitives continuaient à allaiter leurs enfants alors que ceux-ci étaient déjà capables de marcher et de parler. Or, je crois que s'il m'arrivait d'analyser l'un de ces primitifs, je l'entendrais certainement formuler les mêmes griefs. La crainte de l'empoisonnement est probablement en corrélation avec la privation du sein maternel. Le poison est un aliment qui rend malade. Peut-être l'enfant attribue-t-il ses premières maladies à la privation dont nous venons de parler. En effet, croire au hasard, c'est témoigner déjà d'un certain degré de culture ; aux yeux du primitif, de l'être inculte, de l'enfant, tout ce qui advient est motivé ; ce motif, primitivement, devait être d'ordre animiste. De nos jours encore, dans certaines classes de la population, les gens ne croient jamais à la mort naturelle et c'est en général le médecin qui est responsable. La réaction névrotique qui se produit toujours au décès d'un proche n'est autre chose qu'une auto-accusation, le reproche qu'on adresse à soi-même d'avoir été cause de cette mort.

La naissance d'un autre enfant, voilà encore un motif de reproche, mais ce motif-là se confond souvent avec celui de la privation orale. La mère n'a plus voulu ou n'a plus été capable de nourrir son aîné parce qu'elle avait besoin de cet aliment pour le dernier-né. Dans le cas où la lactation est compromise par une nouvelle grossesse, quand les deux enfants sont d'âge très

rapproché, ce grief s'avère bien fondé et, chose remarquable, l'enfant, même quand il n'a quelques mois de plus que le nouveau-né, n'est pas trop jeune pour prendre conscience du fait. L'enfant voue ainsi à l'intrus, au rival, une haine jalouse. Le nouveau venu n'a-t-il pas détrôné, volé, dépossédé son aîné ? Et la rancune est tenace aussi contre la mère infidèle qui partage entre les deux enfants son lait et ses soins. Tous ces sentiments se traduisent bien souvent par une modification fâcheuse du comportement. L'enfant devient « méchant », grincheux, indocile, et fait marche arrière en ne maîtrisant plus ses fonctions excrémentielles. Tout cela est connu et admis depuis longtemps déjà, mais nous nous figurons mai l'intensité de ces émotions jalouses et le rôle immense qu'elles jouent dans l'évolution ultérieure. Et s'il naît d'autres enfants, la jalousie est ravivée et l'émotion se renouvelle chaque fois avec la même intensité. Ce fait n'est guère modifié quand l'enfant demeure le préféré de sa mère, car l'amour du petit être n'a pas de bornes, *exige* l'exclusivité et n'admet nul partage.

Les désirs sexuels de l'enfant se modifient suivant les divers stades de la libido ; impossibles à satisfaire, en général, ils fournissent maints prétextes à l'apparition d'hostilité vis-à-vis de la mère. Le renoncement capital se produit à la période phallique, quand la mère vient à interdire la masturbation, source de volupté à laquelle elle a elle-même induit l'enfant. Cette interdiction s'accompagne souvent de tous les indices d'un vif mécontentement et aussi de sévères menaces ; ces motifs suffisent, pensera-t-on, à expliquer pourquoi la fillette se détache de sa mère. La nature même de la sexualité infantile, l'excès des exigences amoureuses, l'impossibilité de satisfaire des désirs sexuels, voilà ce qui provoque inéluctablement cette volte-face. Peut-être pensera-t-on que ce lien est appelé à disparaître du fait justement qu'il est le premier, car les investissements objectaux précoces sont toujours extrêmement ambivalents et l'amour puissant ne manque jamais de s'accompagner

d'une forte tendance agressive. Les déceptions amoureuses, les renoncements seront d'autant plus sensibles à l'enfant qu'il aura aimé avec plus de passion. Finalement, l'hostilité accumulée doit l'emporter sur l'amour. On peut aussi nier l'ambivalence primitive des investissements amoureux et démontrer que l'irrémédiable disparition de l'amour infantile est due, justement, à la nature particulière du rapport mère-enfant, l'éducation la plus indulgente ne pouvant qu'exercer une contrainte et imposer certaines restrictions. Toute atteinte à sa liberté provoque chez l'enfant une réaction qui se manifeste par la tendance à la révolte et à l'agression. Je crois que la discussion de ces éventualités serait très intéressante si certaine objection ne nous venait alors à l'esprit. En effet, les rejets, les déceptions amoureuses, la jalousie, la séduction suivie de défense, tout cela se retrouve aussi dans les relations du garçonnet avec sa mère sans qu'il s'ensuive pour cela d'abandon de l'objet maternel. C'est donc qu'il y a chez la fillette un facteur spécifique qui se manifeste autrement ou qui ne se manifeste pas chez le garçon. Tant que nous ne connaissons pas la nature dudit facteur, nous ne comprenons pas comment la fille arrive à se détacher de sa mère.

Or je crois que nous avons découvert ce facteur spécifique là justement où nous nous attendions à le trouver, mais sous une forme un peu surprenante. À l'endroit prévu, c'est-à-dire dans le complexe de castration. Rien d'étonnant à ce qu'une différence anatomique ait des répercussions psychiques. Ce qui nous sembla étrange, ce fut de constater que la fille en voulait à sa mère de ne lui avoir pas donné de pénis et qu'elle l'en tenait pour responsable.

Vous voyez que nous attribuons à la femme aussi un complexe de castration, naturellement différent de celui du garçon. Le complexe de castration du garçon apparaît à l'époque où ce dernier constate, en voyant des organes génitaux féminins, que le membre viril, si précieux à ses yeux, ne fait pas nécessairement partie du

corps. Il se souvient alors des menaces qu'on lui fit quand on le surprit en flagrant délit de masturbation et il commence à redouter l'exécution de ces menaces, subissant ainsi la *peur de la castration* qui devient dès lors le moteur le plus puissant de son évolution ultérieure. Le complexe de castration de la fillette naît aussi à la vue des organes génitaux de l'autre sexe. Elle s'aperçoit immédiatement de la différence et en comprend aussi, il faut l'avouer, toute l'importance. Très sensible au préjudice qui lui a été fait, elle voudrait bien, elle aussi, « avoir un machin comme ça ». L'*envie du pénis* s'empare d'elle, envie qui laissera dans son évolution, dans la formation de son caractère, des traces ineffaçables. Dans les cas les plus favorables, cette convoitise ne peut être réprimée sans le déploiement d'un grand effort psychique. La fillette, quand elle découvre son désavantage, ne se résigne pas facilement : au contraire, longtemps encore elle espère se trouver un jour pourvue d'un pénis et cet espoir persiste parfois très tardivement. Quand enfin la connaissance de la réalité lui a fait perdre toute espérance de voir se réaliser son désir, l'analyse montre encore que ce dernier est demeuré vivace dans l'inconscient et qu'il conserve toujours une charge énergétique notable. Parmi les mobiles capables d'inciter la femme adulte à se faire analyser, il faut compter le désir de posséder enfin le pénis. Le bien qu'elle attend raisonnablement du traitement, par exemple la possibilité d'exercer quelque profession intellectuelle, n'est souvent qu'une forme sublimée de ce désir refoulé.

Le désir du pénis a une indéniable importance. On cite quelquefois comme un exemple d'injustice masculine certain reproche adressé à la femme, à savoir que l'envie et la jalousie jouent un rôle plus considérable dans la vie spirituelle de la femme que dans celle de l'homme. Certes, ces défauts se manifestent aussi chez l'homme et peuvent être provoqués chez la femme par d'autres facteurs que le désir du pénis, mais nous sommes enclins à croire qu'il convient d'en attribuer l'excédent à l'influence de cette envie.

Certains analystes cherchent à diminuer l'importance qu'a, dans la phase phallique, la première poussée du désir du pénis. À leur avis, les reliquats de cette attitude, chez la femme, proviendraient principalement d'une formation secondaire et celle-ci, provoquée par quelques conflits ultérieurs, serait due alors à une régression vers ces émois précoces. C'est là un problème d'ordre général qu'offre la psychologie abyssale. Dans toutes les attitudes pulsionnelles pathologiques – ou seulement insolites, – par exemple dans toutes les perversions sexuelles, il y a lieu de se demander quels rôles sont respectivement attribuables d'une part à la puissance des fixations infantiles précoces et, d'autre part, à l'influence des événements et des évolutions ultérieurs. Presque toujours, il s'agit là de ces séries complémentaires que nous a fait connaître l'étiologie des névroses. Chacun des deux facteurs ayant sa part de responsabilité dans l'apparition de la maladie, une diminution de l'un est compensée par une augmentation de l'autre. En tous cas, ce sont les émois infantiles qui donnent la directive et qui s'avèrent même parfois décisifs. Et l'importance du facteur infantile est, j'en suis convaincu, prépondérante en ce qui concerne justement l'envie du pénis.

La découverte de la castration marque, dans l'évolution de la fillette, un tournant décisif. Trois voies s'offrent alors à elle : la première aboutit à l'inhibition sexuelle ou à la névrose, la seconde à une modification du caractère, à la formation d'un complexe de virilité, la troisième enfin, à la féminité normale. Ces trois modes de réaction nous sont maintenant assez bien connus. Dans le premier cas, la petite fille, qui avait jusqu'alors vécu comme un petit garçon, s'était livrée à la masturbation clitoridienne en associant la satisfaction qu'elle se procurait ainsi à ses désirs actifs, désirs bien souvent centrés sur la mère. Sous l'influence de l'envie du pénis, elle cesse de trouver son plaisir dans la sexualité phallique. La comparaison avec le garçon, mieux partagé qu'elle, blesse son amour-propre et, renonçant à la jouissance masturbatoire clitori-

dienne ainsi qu'à l'amour pour sa mère, elle arrive souvent à refouler une bonne partie de ses tendances sexuelles. Le détachement de la mère ne se produit pas d'un seul coup, car la fillette considère tout d'abord sa mutilation comme un malheur individuel ; c'est plus tard seulement qu'elle s'aperçoit finalement que d'autres êtres féminins, et parmi eux sa propre mère, sont semblables à elle-même. Or, son amour s'adressait à une mère phallique *et non à* une mère châtrée. Il devient dès lors possible de s'en détourner et de laisser les sentiments hostiles, depuis longtemps accumulés, prendre le dessus. En résumé, le manque de phallus de la femme dévalorise celle-ci aux yeux de la fillette comme à ceux du garçon et, peut-être même plus tard, à ceux de l'homme.

Nul d'entre vous n'ignore l'importance que nos névrosés attachent à leur onanisme, qu'ils rendent responsable de tous leurs maux ; et c'est à grand-peine que nous parvenons à leur prouver leur erreur. En toute justice nous devrions reconnaître qu'ils ont raison, car l'onanisme n'est que la manifestation de la sexualité infantile et c'est justement du fourvoiement de cette sexualité que les malades en question souffrent. Toutefois les névrosés ne mettent en cause que la masturbation de la puberté et ont totalement oublié la masturbation précoce, seule responsable en réalité. Je voudrais pouvoir vous montrer un jour le retentissement que peuvent avoir sur l'éclosion d'une névrose ultérieure, et sur la formation du caractère de chaque individu, la découverte ou la non-découverte de cette masturbation, la réaction des parents ou leur tolérance, la réaction du sujet lui-même, qu'il parvienne ou non à réprimer son onanisme. Tout cela laisse des traces indélébiles. Mais, somme toute, je suis plutôt satisfait de ce que ce long et pénible travail me soit épargné, car, en fin de compte, vous ne manqueriez pas de me plonger dans un cruel embarras en exigeant de moi des conseils d'ordre pratique, en me demandant quelle attitude il convient d'adopter en face de la masturbation des petits enfants, quand on est

soit un de leurs parents, soit un de leurs éducateurs. L'évolution, ici décrite, de la fillette vous donne un exemple des efforts souvent infructueux que fait l'enfant lui-même pour échapper à la masturbation. Lorsque l'envie du pénis a provoqué une vive réaction contre l'onanisme, sans que celui-ci cède pourtant, la fillette est en proie à une violente lutte intérieure ; s'attribuant, pour ainsi dire, le rôle de sa mère maintenant détrônée, elle manifeste, par une réaction contre le plaisir que le clitoris lui permet d'éprouver, tout son mécontentement d'avoir un organe aussi médiocre. Bien des années plus tard, alors que l'activité masturbatoire s'est depuis longtemps éteinte, on retrouve encore les vestiges de cette lutte contre une tentation toujours redoutée : sympathie pour des personnes qu'on pressent être en proie aux mêmes difficultés, motifs auxquels on obéit en se mariant, choix même du mari ou de l'amant. Renoncer à la masturbation n'est vraiment pas un acte indifférent ou négligeable.

En cessant de se livrer à la masturbation clitoridienne, la fillette renonce à une partie de son activité phallique. La passivité prend le dessus, le penchant pour le père, grâce au concours des pulsions instinctuelles, devient prédominant, l'activité phallique est supprimée. Pareil changement survenu au cours de l'évolution doit, vous le voyez, favoriser l'instauration de la féminité. Et celle-ci apparaît normale quand le refoulement n'a pas été exagéré. Le désir qu'a la fille de son père n'est sans doute à l'origine que le désir de posséder un phallus, ce phallus qui lui a été refusé par sa mère et qu'elle espère maintenant avoir de son père. Toutefois, la situation ne s'établit vraiment que lorsque le désir du pénis est remplacé par le désir d'avoir un enfant, ce dernier, suivant une vieille équivalence symbolique, devenant le substitut du pénis. N'oublions pas que la fillette, dès la phase phallique encore introublée, avait souhaité posséder un enfant, ce que prouve sa prédilection pour les poupées. Mais ce jeu n'est pas vraiment une manifestation de la féminité, il

traduit plutôt une identification à la mère, dans le but de remplacer la passivité par de l'activité. La fillette jouait à la poupée et la poupée, c'était elle-même. Elle pouvait faire à l'enfant tout ce que sa mère lui faisait à elle-même. Ce n'est que lorsqu'apparaît le désir du pénis que l'enfant-poupée devient un enfant du père et en arrive ainsi à figurer le but le plus ardemment poursuivi. Quel bonheur quand ce désir infantile plus tard se réalise, surtout si le nouveau-né est un petit garçon qui apporte le pénis tant convoité ! La femme, en désirant avoir un enfant, pense plus souvent à celui-ci qu'au père, dès lors relégué au second plan. Ainsi l'ancien désir viril de posséder un pénis subsiste même quand la féminité est le mieux établie. Mais ne conviendrait-il pas plutôt de considérer ce désir du pénis comme spécifiquement féminin ?

En reportant sur son père son désir de l'enfant-pénis, la fillette est parvenue à la situation œdipienne. L'hostilité déjà existante contre sa mère se trouve alors considérablement renforcée. Sa mère devient une rivale, celle à qui le père accorde tout ce que la fillette voudrait qu'il lui donnât à elle. Le complexe d'Oedipe féminin nous a longtemps dissimulé l'attachement préœdipien de la fille à sa mère, attachement si important et qui laisse de si tenaces fixations ! Pour la fillette, la situation œdipienne est l'aboutissement d'une longue et pénible évolution, une sorte de solution provisoire, une position de tout repos qu'elle n'abandonnera plus de longtemps, d'autant que le début de la période de latence n'est plus très éloigné. Et voilà que nous nous apercevons que dans le rapport du complexe d'Oedipe avec celui de castration, il y a, suivant le sexe, une différence sans doute lourde de conséquences. Le complexe d'Oedipe qui pousse le garçon à désirer sa mère, à vouloir évincer son rival : le père, se développe naturellement durant la phase phallique. Mais la menace de la castration contraint le petit mâle à abandonner cette attitude ; la peur de perdre son pénis provoque la disparition du complexe d'Oedipe qui, dans le cas le plus normal, est entièrement détruit. Un

surmoi rigoureux lui succède. Chez la fillette, c'est à peu près le contraire qui se produit. Le complexe de castration, loin de détruire le complexe d'Oedipe, en favorise le maintien ; le désir du pénis pousse la fillette à se détacher de sa mère et à se réfugier dans la situation œdipienne comme dans un port. Avec la peur de la castration disparaît aussi le motif capital qui avait forcé le garçon à surmonter le complexe d'Oedipe. La fillette conserve ce complexe pendant un temps indéterminé et ne le surmonte que tardivement et de façon incomplète. Le surmoi, dont la formation est, dans ces conditions, compromise, ne peut parvenir ni à la puissance, ni à l'indépendance qui lui sont, au point de vue culturel, nécessaires. Les féministes n'aiment guère que l'on fasse ressortir l'importance de ce facteur dans le caractère féminin en général.

Revenons maintenant sur nos pas : nous avons dit que, suivant la seconde réaction possible, il pouvait se former, après la découverte de la castration féminine, un puissant complexe de virilité.

Dans ce cas, la fillette refuse, pour ainsi dire, d'accepter la dure réalité, exagère opiniâtrement son attitude virile, persiste dans son activité clitoridienne et cherche son salut dans une identification avec la mère phallique ou bien avec le père. Qu'est-ce donc alors qui décide du dénouement ? Sans doute un facteur constitutionnel, une activité plus grande, plus semblable à celle du mâle. L'essentiel dans ce processus, c'est le manque, à ce stade du développement, de la poussée de passivité qui permet l'instauration de la féminité. Lorsque le choix objectal est influencé par une homosexualité manifeste, nous considérons ce fait comme une conséquence extrême de ce complexe de virilité. Toutefois l'expérience analytique nous enseigne que l'homosexualité féminine est rarement (ou n'est jamais) la prolongation en ligne droite de la virilité infantile. Il semble que ces fillettes aient, elles aussi, pendant un certain temps, pris leur père pour objet et adopté l'attitude œdipienne. Plus tard les

inévitables déceptions qu'elles subissent du fait du père les poussent à régresser vers l'ancien complexe de virilité. Il ne faut pas s'exagérer l'importance de ces déceptions qui, étant aussi le lot des filles destinées à la féminité normale, ne provoquent pas chez ces dernières pareilles réactions. Certes, le facteur constitutionnel joue là, c'est incontestable, un rôle de premier plan, mais les deux phases du développement de l'homosexualité féminine se reflètent très bien dans le comportement des homosexuelles. Celles-ci jouent vis-à-vis l'une de l'autre indifféremment le rôle de la mère et de l'enfant ou du mari et de la femme.

Ce que je viens de vous raconter n'est, pour ainsi dire, que la préhistoire de la femme. En ces toutes dernières années seulement, nous avons réussi à acquérir ces nouvelles données et vous pouvez les considérer comme un échantillon de minutieux travail analytique. Puisqu'il s'agit ici de la femme, je me permets, cette fois, de citer les noms de quelques femmes auxquelles l'on doit d'importants travaux touchant le sujet qui nous préoccupe. C'est la doctoresse *Ruth Mach Brunswick* qui, la première, a décrit un cas de névrose attribuable à une fixation préœdipienne, la situation œdipienne n'ayant jamais pu s'instaurer. Il s'agissait d'une paranoïa de jalousie à pronostic favorable. La doctoresse *Jeanne Lampl de Groot* a établi, à l'aide d'indiscutables observations, l'incroyable activité phallique de la fillette. La doctoresse *Hélène Deutsch* a montré que les actes amoureux des femmes homosexuelles reproduisaient les rapports de mère à enfant.

Je n'ai pas l'intention de décrire toute l'évolution de la féminité à travers la puberté jusqu'à l'âge adulte. Nos données d'ailleurs n'y suffiraient pas. Je me contenterai de citer quelques détails (voir plus loin). Pour continuer la préhistoire, disons seulement que l'instauration de la féminité reste à la merci des troubles provoqués par les manifestations résiduelles de la virilité primitive. La régression aux fixations de cette phase préœdipienne est très

fréquente. Dans certaines existences, on peut observer l'alternance répétée d'époques où prédomine tantôt la virilité, tantôt la féminité ; ce que nous autres, les hommes, appelons « l'énigme féminine » relève peut-être de cette bisexualité dans la vie féminine. Mais ces recherches nous ont permis de résoudre une autre question : nous avons donné à la force pulsionnelle de la vie sexuelle le nom de libido. La vie sexuelle est dominée par la polarité : virilité-féminité, rien de plus naturel alors que d'étudier la situation de la libido par rapport à cette opposition. Nous ne serions pas surpris qu'à toute sexualité correspondît une libido particulière de telle sorte que l'un des genres de libido visât les buts de la sexualité virile et l'autre les buts de la sexualité féminine. Cependant tel n'est pas le cas. Il n'est qu'une seule libido, laquelle se trouve au service de la fonction sexuelle tant mâle que femelle. Si, en nous fondant sur les rapprochements conventionnels faits entre la virilité et l'activité, nous la qualifions de virile, nous nous garderons d'oublier qu'elle représente également des tendances à buts passifs. Quoi qu'il en soit, l'accolement de ces mots « libido féminine » ne se peut justifier. De plus, il semble que la libido subisse une répression plus grande quand elle est contrainte de se mettre au service de la fonction féminine et que, pour employer une expression téléologique, la nature tienne moins compte de ses exigences que dans le cas de la virilité. La cause en peut-être recherchée dans le fait que la réalisation de l'objectif biologique : l'agression, se trouve confiée à l'homme et demeure, jusqu'à un certain point, indépendante du consentement de la femme.

La fréquence de la frigidité sexuelle chez la femme semble venir confirmer ce désavantage et constitue un phénomène encore mal expliqué. Cette frigidité, quand elle est psychogène, peut être traitée ; d'autres fois elle laisse supposer l'existence de quelque facteur constitutionnel, voire anatomique.

J’ai promis de vous faire connaître encore quelques particularités de la féminité, telle qu’elle nous apparaît, une fois achevée, à la lumière de la psychanalyse. Nous nous bornerons à énoncer ici des vérités d’ordre général. Par ailleurs, il n’est pas toujours facile de distinguer ce qui est attribuable, d’une part, à la fonction sexuelle et, de l’autre, à la discipline sociale. Nous imputons à la féminité un narcissisme plus développé qui influence le choix objectal, de sorte que, chez la femme, le besoin d’être aimée est plus grand que celui d’aimer. C’est encore l’envie du pénis qui provoque la vanité corporelle de la femme, celle-ci considérant ses charmes comme un dédommagement tardif et d’autant plus précieux à sa native infériorité sexuelle. La pudeur, vertu qui passe pour être spécifiquement féminine et qui est, en réalité, bien plus conventionnelle qu’on pourrait croire, a eu pour but primitif, croyons-nous, de dissimuler la défectuosité des organes génitaux. Nous n’avons garde d’oublier que plus tard elle a assumé d’autres fonctions encore. On pense que les femmes n’ont que faiblement contribué aux découvertes et aux inventions de l’histoire de la civilisation. Peut-être ont-elles cependant trouvé une technique, celle du tissage, du tressage. S’il en est vraiment ainsi, on est tenté de deviner le motif inconscient de cette invention. La nature elle-même aurait fourni le modèle d’une semblable copie en faisant pousser sur les organes génitaux les poils qui les masquent. Le progrès qui restait à faire était d’enlacer les fibres plantées dans la peau et qui ne formaient qu’une sorte de feutrage. Si vous qualifiez cette idée de fantaisiste, si vous pensez qu’en attribuant tant d’importance au rôle que joue, dans la formation de la féminité, le manque de pénis, je suis la proie d’une idée fixe et alors je reste désarmé.

Les rapports sociaux rendent bien souvent méconnaissables les conditions du choix objectai fait par la femme. Là où le choix est libre, il s’effectue fréquemment suivant l’idéal narcissique, l’homme élu étant semblable à celui que la fille avait en son temps désire

devenir ; si la jeune fille est restée attachée à son père, c'est-à-dire si elle n'a pas liquidé son complexe d'Oedipe, elle choisit d'après le type paternel. Or, en se détachant de sa mère pour se tourner vers son père, elle n'a pas abdiqué l'hostilité envers celle-ci, hostilité inhérente aux rapports sentimentaux ambivalents ; ce choix devrait donc garantir le bonheur conjugal. Mais très souvent l'issue n'est pas aussi favorable, car la liquidation du conflit se produit rarement sans heurts. Le reliquat d'hostilité se reporte sur l'attachement positif et sur le nouvel objet. Le mari qui n'avait d'abord hérité que du père devient, Par la suite, l'héritier de la mère aussi. Il arrive facilement que la seconde partie de la vie d'une femme soit caractérisée par la lutte que celle-ci soutient contre son mari, alors que la première partie, plus courte, s'était passée en rébellions contre sa mère. Il est possible que, ente réaction une fois achevée, une seconde union s'avère plus heureuse. En outre, sans que rien le fasse prévoir aux amoureux, la femme est susceptible de changer d'attitude après la naissance de son premier enfant, de s'identifier à nouveau à sa mère contre laquelle elle s'était, jusqu'au mariage, dressée. Elle peut aussi utiliser pour cette identification toute la libido disponible, de telle sorte qu'il y ait, du fait de l'automatisme de répétition, une reproduction du mariage malheureux des parents. Les réactions que subit une femme à la naissance d'un fils ou d'une fille montrent que le mobile ancien : le manque de pénis, n'a rien perdu de sa puissance. Seuls les rapports de mère à fils sont capables de donner à la mère une plénitude de satisfaction, car de toutes les relations humaines, ce sont les plus parfaites et les plus dénuées d'ambivalence. La mère peut reporter sur son fils tout l'orgueil qu'il ne lui a pas été permis d'avoir d'elle-même et elle en attend la satisfaction de ce qu'exige encore le complexe de virilité. Le bonheur conjugal reste mal assuré tant que la femme n'a pas réussi à faire de son époux son enfant, tant qu'elle ne se comporte pas maternellement envers lui.

L'identification de la femme avec sa mère comporte deux phases. Durant la première, la préœdipienne, ce qui prédomine c'est l'attachement tendre à la mère, la tendance à prendre celle-ci comme modèle ; durant la seconde, l'œdipienne, c'est le désir de voir la mère disparaître afin de la remplacer auprès du père. Les deux phases laissent de nombreuses traces dont on peut bien dire qu'elles ne s'effacent jamais suffisamment au cours de l'évolution ultérieure. Toutefois, c'est la phase préœdipienne d'attachement tendre qui exerce sur l'avenir de la femme la plus grande influence. C'est alors, en effet, que la femme acquiert les qualités grâce auxquelles elle pourra plus tard exercer sa fonction sexuelle et remplir son rôle social, dont l'importance est inestimable. En s'identifiant à sa mère elle en arrive à devenir un objet d'attrait pour l'homme, car la fixation œdipienne de ce dernier se développe alors jusqu'à devenir un état amoureux. Néanmoins c'est bien souvent le fils qui obtient ce que l'époux n'avait pu réussir à conquérir. On a l'impression que l'amour de la femme et celui de l'homme sont écartés l'un de l'autre par une différence de phases psychologiques.

La femme, il faut bien l'avouer, ne possède pas à un haut degré le sens de la justice, ce qui doit tenir, sans doute, à la prédominance de l'envie dans son psychisme. Le sentiment d'équité, en effet, découle d'une élaboration de l'envie et indique les conditions dans lesquelles il est permis que cette envie s'exerce. Nous disons aussi que les femmes ont moins d'intérêts sociaux que les hommes, et que chez elles la faculté de sublimer les instincts reste plus faible. En ce qui concerne l'intérêt social, l'infériorité de la femme est due, sans doute, à ce caractère asocial qui est le propre de toutes les relations sexuelles. Les amoureux se suffisent à eux-mêmes et la famille, également, met obstacle à ce que l'on abandonne un cercle étroit pour un plus large. Quant au penchant à la sublimation, il est soumis aux plus grandes variations individuelles. Par contre, je ne puis passer sous silence une impression toujours à nouveau ressentie au

cours des analyses. Un homme âgé de trente ans environ est un être jeune, inachevé, susceptible d'évoluer encore. Nous pouvons espérer qu'il saura amplement se servir des possibilités de développement que lui offrira l'analyse. Une femme du même âge, par contre, nous effraie par ce que nous trouvons chez elle de fixe, d'immuable ; sa libido ayant adopté des positions définitives semble désormais incapable d'en changer. Là, aucun espoir de voir se réaliser une évolution quelconque ; tout se passe comme si le processus était achevé, à l'abri de toute influence, comme si la pénible évolution vers la féminité avait suffi à épuiser les possibilités de l'individu. En tant que thérapeutes, nous déplorons cet état de choses, même quand nous parvenons à terrasser la maladie en liquidant le conflit névrotique.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire touchant la féminité. Mon exposé est certes incomplet, fragmentaire et parfois peu réjouissant. N'oubliez pas cependant que nous n'avons étudié la femme qu'en tant qu'être déterminé par sa fonction sexuelle. Le rôle de cette fonction est vraiment considérable, mais, individuellement, la femme peut être considérée comme une créature humaine. Si vous voulez en apprendre davantage sur la féminité, interrogez votre propre expérience, adressez-vous aux poètes ou bien attendez que la science soit en état de vous donner des renseignements plus approfondis et plus coordonnés.

Sixième conférence. Éclaircissements, applications, orientations

Mesdames, Messieurs, me sera-t-il maintenant permis, délaissant les sujets arides dont je suis quelque peu excédé, d’en aborder d’autres fort peu théoriques, à la vérité, mais qui ne manqueront pas de vous intéresser, vous qui êtes favorables à la psychanalyse. Supposons, par exemple, que vous profitiez d’un moment de loisir pour vous plonger dans la lecture de quelque roman anglais ou américain où vous pensez trouver une description de l’homme moderne et des conditions de son existence. Au bout de quelques pages, vous constatez que l’auteur fait allusion à la psychanalyse ; un peu plus loin il en parle encore, même si le sujet ne s’y prête pas. Et ne croyez pas qu’il s’agisse là d’utiliser la psychologie abyssale afin de faire mieux comprendre les personnages du récit et leur comportement. Certes, c’est là une chose qui a été tentée dans certaines œuvres plus sérieuses ; mais ce qu’on trouve généralement, ce sont d’ironiques remarques, propres, selon l’auteur, à démontrer son érudition et sa supériorité intellectuelle. Parfois vous sentez que l’auteur n’est pas au courant de la question qu’il traite ainsi. Il peut arriver encore que vous alliez, pour vous distraire, dans quelque réunion amicale (le fait peut même se produire ailleurs qu’à Vienne). Au bout d’un instant, la conversation tombe sur la psychanalyse et les personnes de toutes catégories donnent alors leur avis, le plus souvent avec une

assurance imperturbable. Le ton employé pour émettre ces opinions est, en général, méprisant, souvent injurieux, ou tout au moins ironique. Êtes-vous alors assez imprudent pour montrer que vous avez quelque notion de ce dont on parle que vous voilà attaqué de toutes parts, chacun exige des renseignements et des explications et vous vous convainquez bien vite que tous ces jugements sévères ont été portés *a priori,* sans que leurs auteurs se soient jamais informés. Peut-être est-il arrivé à l’un d’entre eux de tenir entre les mains une œuvre psychanalytique, mais, en ce cas, il n’a pu, ce jour-là, surmonter les résistances que provoqua ce premier contact avec un sujet jusqu’alors ignoré.

Peut-être vous attendez-vous à ce qu’une introduction à la psychanalyse vous fournisse des arguments capables de confondre nos adversaires, vous indique les lectures qu’il convient de leur conseiller ou même les exemples empruntés à la littérature ou les cas observés qu’il sied de leur citer. Eh bien, abstenez-vous, je vous prie de tenter d’inutiles efforts ; il vaut mieux dissimuler vos propres connaissances et, si la chose n’est pas possible, vous borner à déclarer que, pour autant que vous en puissiez juger, la psychanalyse est une branche particulière de la science fort difficile à comprendre et à apprécier, qu’elle traite de matières très sérieuses et qu’il est inutile de badiner sur son compte. Ajoutez encore que d’autres amusettes parviendront bien mieux qu’elle à distraire la société. Naturellement, n’essayez pas non plus d’expliquer leurs rêves aux imprudente qui vous les raconteraient et gardez-vous aussi, en cherchant à gagner à la psychanalyse de nouveaux partisans, de citer des cas de guérison.

Mais, demanderez-vous, pourquoi donc les gens qui écrivent ces livres ou qui tiennent ces propos ont-ils une attitude si incorrecte ? Vous inclinerez alors à penser que ce fait tient non seulement aux gens, mais bien à la psychanalyse elle-même. Tel est également mon avis. Le préjugé qui se manifeste ainsi dans la

littérature et dans le monde n'est qu'une conséquence tardive de l'ancien jugement que portèrent sur la psychanalyse alors naissante les pontifes de la science officielle. M'étant déjà plaint de ce fait dans un exposé historique, je ne veux plus y revenir, d'autant que ma première récrimination fut peut-être déjà superflue. Mes adversaires scientifiques ne m'ont épargné aucun outrage, ils ont blessé aussi bien la logique que les bienséances et le bon goût. Au Moyen Age, le malfaiteur ou simplement l'ennemi politique était mis au pilori et exposé aux injures de la populace ; telle fut aussi ma situation. Vous ne vous figurez sans doute pas tout ce dont est capable, à notre époque, la haine populaire, ni à quels excès peuvent se porter les hommes quand, faisant partie d'une foule, ils ne sentent plus peser sur eux de responsabilité personnelle. Au début de cette période de mon existence, je me trouvais assez isolé ; je m'aperçus bientôt qu'il était tout aussi vain d'engager une polémique que de récriminer ou d'en appeler au jugement de meilleurs esprits. En effet, à quel tribunal aurais-je eu recours ? J'empruntai alors une autre voie : j'en vins à considérer le comportement de la foule comme l'une des manifestations de cette même résistance que j'avais à vaincre chez mes divers patients, et ce fut là ma première utilisation de la psychanalyse. Dès lors, je m'abstins de toute polémique et persuadai mes partisans, dont le nombre augmentait peu à peu, d'adopter la même attitude. Le procédé ne tarda pas à porter ses fruits. L'anathème prononcé contre la psychanalyse a été levé depuis, mais comme toute foi ancienne survit à l'état de superstition, comme toute théorie abandonnée par la science demeure sous la forme de croyance populaire, le mépris dont la psychanalyse fut autrefois l'objet dans les milieux scientifiques persiste encore chez les profanes, hommes de lettres ou causeurs mondains. Ne vous en étonnez point.

Bien que la psychanalyse soit actuellement considérée comme une science, bien qu'elle ait conquis sa place à l'université, les

combats engagés autour d'elle ne sont pas encore terminés, mais c'est avec moins d'âpreté qu'ils se poursuivent. Et, fait nouveau, il s'est constitué dans le monde scientifique une sorte de milieu tampon entre l'analyse et ses adversaires. D'aucuns, en effet, admettent certaines données de l'analyse tout en y apportant de divertissantes restrictions ; ils en rejettent d'autres et le clament à tout vent. On a peine à deviner ce qui a pu dicter leur choix, mais c'est là vraisemblablement affaire de sympathie personnelle. L'un est choqué par la sexualité, l'autre par l'inconscient ; mais c'est le fait du symbolisme qui semble susciter une répugnance toute particulière. Ces éclectiques se refusent à admettre que, tout inachevée qu'elle puisse encore être, la psychanalyse forme un tout dont il est impossible de soustraire quelque élément. Jamais je n'ai eu l'impression que le choix ou le rejet se fondât, chez ces partisans partiels, sur un examen sérieux. Ils consacrent leur temps et leur intérêt à d'autres branches de l'activité, celles où ils ont réussi avec éclat, et c'est là ce qui explique leur attitude. Mais alors pourquoi prendre parti avec tant d'assurance ? Ne devraient-ils pas plutôt réserver leur jugement ? Je parvins un jour à convertir rapidement une de ces grandes personnalités. Il s'agissait d'un critique universellement connu qui étudiait avec la compréhension la plus parfaite tous les courants spirituels de son époque et témoignait d'une vision prophétique. Âgé de près de 80 ans quand je fis sa connaissance, il était encore, un étincelant causeur. Vous devinerez sans peine le nom de cet homme célèbre. Sans y être incité par moi, il vint un jour à parler de psychanalyse. Très modestement il me dit : « Je ne suis qu'un littérateur. Vous, vous êtes un naturaliste, un inventeur. Cependant, il faut que je vous dise une chose, jamais je n'ai désiré sexuellement ma mère. – Mais répondis-je, vous avez pu n'en rien savoir ; pour les adultes ce sont là des phénomènes inconscients. – Ah, c'est donc ainsi que vous entendez la chose », dit-il avec soulagement et il me serra la main. Nous bavardâmes encore avec la plus grande cordialité pendant plusieurs heures. J'appris par

la suite que, durant les dernières années de sa vie, il s'était exprimé favorablement sur le compte de la psychanalyse et qu'il employait volontiers le terme, pour lui nouveau, de « refoulement ».

Un dicton assure que « nous avons beaucoup à apprendre de nos ennemis ». Je déclare que tel ne fut pas mon cas. Peut-être devrais-je examiner ici toutes les objections, tous les reproches qui furent adressés à la psychanalyse et qui pourraient sans doute vous servir d'enseignement. Je devrais également vous signaler toutes les injustices, toutes les erreurs de logique commises ; mais « on second thoughts », je me dis que, loin d'être intéressant, cet examen deviendrait pénible, fastidieux et serait contraire à l'attitude que j'ai jusqu'ici adoptée. Veuillez donc m'excuser si je m'abstiens et si je vous épargne ainsi les opinions de nos pseudo-savants adversaires. Presque toujours, il s'agit de personnes que rien n'autorise à émettre leur avis, sinon toutefois leur parfaite inexpérience, qui est, sans doute, aux yeux de bien des gens, une garantie d'impartialité. Mais je sais bien que je n'en serai pas quitte à si bon compte ; « votre observation, me direz-vous, ne s'applique pas à tous vos adversaires, dont quelques-uns ont acquis une certaine expérience analytique et s'y sont peut-être eux-mêmes soumis. Plusieurs d'entre eux ont pu être, un temps, vos collaborateurs. Ayant ensuite adopté d'autres conceptions, d'autres théories, ces dissidents ont plus tard fondé des écoles psychanalytiques indépendantes. Expliquez-nous donc le motif, la signification de ces dissidences si nombreuses au cours de l'histoire de la psychanalyse. »

Eh bien, c'est ce que je m'en vais tenter de faire, mais brièvement, car cette explication est moins instructive que vous ne l'imaginez. Je sais que vous pensez surtout à la psychologie individuelle d'Adler. Celle-ci, en Amérique par exemple, est mise sur le même plan, citée en même temps que la psychanalyse. En réalité, les deux théories ont très peu de points communs, mais celle d'Adler, par suite de certaines circonstances historiques, mène aux dépens de

l’autre une sorte d’existence parasitaire ; les conditions que nous avons admises pour ce genre d’adversaires ne paraissent s’appliquer que fort peu au fondateur de ce groupe. Le nom même donné à cette théorie est impropre et semble n’avoir été adopté que par la difficulté d’en trouver quelque autre. Pour nous, ce terme de psychologie individuelle ne peut être considéré que comme le contraire de celui de psychologie collective. Ce que nous étudions nous-mêmes, c’est presque toujours et partout la psychologie de l’individu humain. Je n’ai nullement l’intention de faire ici une critique objective de la psychologie individuelle d’Adler, critique qui ne trouverait pas place dans le plan de cette introduction. En outre, je n’ai rien à modifier aux idées que j’ai antérieurement émises à ce sujet. Toutefois, j’illustrerai l’impression qu’elle donne par une anecdote datant des années qui précédèrent l’apparition de l’analyse.

À proximité du bourg morave où je suis né et que j’ai quitté à l’âge de trois ans se trouve une modeste ville d’eaux, située au milieu d’une jolie campagne verdoyante. Durant mes années de lycée, j’y passais souvent mes vacances. La maladie d’un proche parent m’offrit, quelque vingt ans plus tard, l’occasion de revoir cet endroit. Au cours d’un entretien que j’eus avec le médecin qui avait soigné mon parent, je m’informai des rapports que ce praticien entretenait avec les paysans de la région, des Slovaques je crois, qui, en hiver, constituaient sa seule clientèle. Il me décrivit alors la façon dont il exerçait son activité professionnelle. Les malades venus à la consultation se placent à la queue leu leu dans son bureau. Ils passent l’un après l’autre et chacun décrit son mal : douleurs dans les reins, crampes d’estomac, fatigue dans les jambes, etc. Le médecin l’ausculte, s’oriente, formule un diagnostic, toujours le même et qui se traduit à peu près par le mot « ensorcelé ». Mais, dis-je surpris, les paysans ne s’étonnent-ils pas que vous leur trouviez à tous la même maladie ? Oh non, répondit-il, ils sont enchantés, car ils

l'espéraient bien et chacun d'eux, en quittant la file, fait comprendre aux autres, par mimique et par gestes, que ce médecin « est bien un type qui s'y connaît ». À cette époque j'étais très loin de soupçonner que je me trouverais un jour à même d'observer, dans d'autres conditions, une situation analogue.

Qu'il s'agisse d'un homosexuel, d'un nécrophile, d'un hystérique anxieux, d'un névrosé obsessionnel très renfermé ou d'un dément agité, l'adepte de la psychologie individuelle d'Adler expliquera la maladie en disant que le sujet tenait à se faire valoir, à surcompenser son infériorité, à planer, à s'élever du niveau féminin au niveau masculin. Alors que, jeunes étudiants, nous travaillions à la clinique, nous entendions des explications analogues lors de la présentation des cas d'hystérie, tant il est vrai que les vieux aphorismes ne périssent jamais ! Les hystériques, nous disait-on alors, fabriquent leurs symptômes pour se rendre intéressants et attirer l'attention. Toutefois, dès cette époque, une psychologie aussi rudimentaire ne nous semblait pas suffire à expliquer l'énigme de l'hystérie. Pourquoi, nous demandions-nous par exemple, les malades se servent-ils de ce moyen et non d'un autre pour atteindre leur but ? Il y a naturellement dans cette doctrine des psychologues individualistes quelques données exactes, une parcelle de vérité dans l'ensemble. L'instinct de conservation tente de tirer parti de toute situation, le mi cherche aussi à profiter de l'état morbide. C'est ce qu'on appelle en psychanalyse « le profit secondaire de la maladie ». Mais que deviennent, dans la théorie d'Adler, le masochisme, le besoin inconscient de punition, le tort que se fait à lui-même le névrosé, tous faite qui poussent à admettre l'existence de pulsions instinctuelles allant à l'encontre de l'instinct de conservation ? En y songeant on se prend à douter du bien-fondé de la vérité banale sur laquelle se base tout l'enseignement de la psychologie individuelle. Néanmoins, une pareille doctrine doit naturellement satisfaire la plupart des gens, car elle évite les complications, exclut toute idée

nouvelle et difficile à saisir, ignore l'inconscient, supprime d'un seul coup le problème de la sexualité si pénible à tous, et se borne à rechercher quel détour il convient d'emprunter pour que la vie soit rendue plus facile. Car les hommes sont eux-mêmes pour la plupart nonchalants, n'exigent pour expliquer les choses qu'un seul motif, ne tiennent pas à ce que la science ait une grande portée. Ils recherchent les explications simples et aiment que les problèmes soient résolus. En constatant combien la psychologie individuelle répond à ces aspirations, l'on ne peut s'empêcher de se remémorer cette phrase de « Wallenstein » :

> « Si cette pensée n'était pas aussi diablement judicieuse, on serait tenté de la qualifier de tout à fait stupide » [8].

Les critiques autorisés, si implacables envers la psychanalyse, ont en général fait patte de velours à la psychologie individuelle. Toutefois, en Amérique, un des psychiatres les plus réputés a, sous le titre de « Enough », publié un article contre Adler. Il y exprimait en termes fort énergiques son dégoût devant l'automatisme de répétition de la psychologie individuelle. Si d'autres se sont comportés de façon bien plus aimable, cela est sans doute dû, en grande partie, à leur aversion pour la psychanalyse.

Je n'ai pas besoin d'en dire long sur d'autres doctrines dissidentes. Cette dissidence elle-même ne prouve ni en faveur ni en défaveur de la psychanalyse. Pensez aux puissants facteurs affectifs qui rendent malaisé à bien des gens d'adopter une doctrine et de s'y soumettre. Pensez aussi à la difficulté plus grande encore que traduit justement cet aphorisme : *quot capita tot sensus*. Quand les divergences d'opinion en vinrent à dépasser une certaine mesure, le mieux fut de se séparer et de suivre chacun sa voie, d'autant que ces désaccords théoriques entraînaient une modification du traitement

8 « Wär' der Gedank' nicht so verwunscht geschoidt,/Man wär' versucht, ihn herzlich dumm zu nennen. »

pratique. Supposez, par exemple, qu'un analyste nie l'influence des événements passes et qu'il attribue les névroses exclusivement aux facteurs actuels et à l'attente des faits à venir. Cet analyste négligera l'analyse de l'enfance, se servira d'une technique différente et se verra forcé de substituer aux événements de l'enfance son influence, son enseignement ; en agissant de façon plus directe, il devra alors nettement indiquer aux patients le but qu'il leur faut viser dans la vie. Peut-être est-ce là une école de la sagesse, mais non plus une psychanalyse. Tel autre pensera que le germe de toutes les maladies névrotiques à venir se trouve dans l'angoisse qu'a causée la naissance et il lui semblera dès lors naturel de limiter l'analyse aux seuls effets de cette cause unique et de promettre que la guérison surviendra au bout de 3 à 4 mois de traitement. Notez bien que les hypothèses sur lesquelles s'appuient les deux doctrines précitées sont diamétralement opposées. Ce qui caractérise presque toujours ces mouvements de défection. c'est que chacun d'eux a fait sienne l'une des données de la psychanalyse et que, fort de cette prise de possession, il prétend ainsi à l'indépendance, qu'il s'agisse de l'instinct de puissance, du conflit moral, de la mère, de la génitalité, etc. Peut-être m'objecterez-vous que ces scissions sont dès maintenant plus fréquentes dans l'histoire de la psychanalyse que dans d'autres mouvements d'idées. J'ignore s'il en est réellement ainsi, mais en ce cas il convient d'en rendre responsables les rapports intimes qui relient, dans la psychanalyse, les vues théoriques au traitement thérapeutique. S'il ne s'agissait que de divergences d'opinions, elles seraient bien mieux supportées. On aime à nous reprocher, à nous autres psychanalystes, notre intolérance. Mais cet antipathique défaut, comment donc l'avons-nous manifesté ? Simplement en nous séparant de ceux qui ne pensaient pas comme nous et qui ne furent d'ailleurs l'objet d'aucune autre représailles. Au contraire, la chose tourna à leur avantage, leur fut profitable. En s'éloignant de nous, les dissidents se débarrassent en général d'un des fardeaux sous lesquels nous

ployons : ils renoncent, par exemple, à l'odieuse sexualité infantile ou bien au ridicule symbolisme. Dès lors ils ont gardé l'assiette au beurre, le monde les tient pour à peu près honnêtes, tandis que nous, les stationnaires, nous passons pour des charlatans. D'ailleurs, à une seule et remarquable exception près, tous les dissidents se sont d'eux-mêmes détachés de nous.

Qu'exigerez-vous encore de nous au nom de la tolérance ? Faut-il donc que nous disions à celui qui émet une opinion à nos yeux radicalement fausse : « Grand merci d'avoir soulevé ce lièvre. Vous nous préservez du péril de la suffisance et nous donnez l'occasion de prouver aux Américains que nous sommes aussi « broadminded » qu'ils le peuvent souhaiter. Nous ne croyons pas un mot de ce que vous dites, mais peu importe ! Sans doute avez-vous raison comme nous-mêmes. Peut-on d'ailleurs savoir qui a raison ? Permettez donc que, malgré notre désaccord, nous soutenions votre opinion dans la littérature. Nous espérons qu'en revanche vous vous ferez les champions de notre doctrine, celle que vous rejetez. à telle sera sans doute dans l'avenir, quand on utilisera à tort et à travers la théorie relativiste d'Einstein, l'attitude scientifique ordinaire. Mais, pour le moment, nous n'en sommes pas encore là. Nous nous bornons, suivant la vieille méthode, à défendre nos propres convictions, nous exposant ainsi, comme tout un chacun, à tomber dans l'erreur. Nous rejetons ce qui nous semble choquant et usons grandement du droit de modifier nos propres opinions dès que nous croyons avoir trouve mieux.

La psychanalyse nous permit de comprendre le pourquoi de l'hostilité que nous témoigna le monde à cause de notre activité psychanalytique et ce fut là un de ses premiers, avantages. D'autres utilisations de nature objective peuvent avoir un intérêt plus général. Notre première intention fut d'étudier les troubles du psychisme humain, parce qu'une expérience remarquable avait montré que les comprendre c'était presque les guérir, que la compréhension menait

à la guérison. Longtemps nous ne poursuivîmes que ce seul but, mais, par la suite, nous reconnûmes les rapports étroits, voire l'identité intérieure, qui existent entre les processus morbides et ceux qu'on dit être normaux. C'est alors que la psychanalyse devint une psychologie abyssale. Or, comme rien de ce que l'homme fait ou crée ne peut être compris sans l'aide de la psychologie, l'emploi de la psychanalyse s'imposa bientôt dans nombre de sciences, surtout dans celles de l'esprit, et suscita de nouveaux travaux, de nouvelles recherches. Malheureusement, certaines difficultés, inhérentes à l'état même des choses et qui subsistent encore à l'heure actuelle, surgirent. L'emploi de l'analyse dans des domaines autres que celui de la thérapeutique présuppose des connaissances techniques que l'analyste ne possède pas, tandis que les divers techniciens ignorent, volontairement parfois, la psychanalyse. Il en est résulté que certains analystes, plus ou. moins instruits de la science qu'ils voulaient explorer, se sont attaqués, en dilettantes et souvent avec trop de hâte, qui à l'histoire de la civilisation, qui à l'ethnologie, à l'histoire des religions, etc. Les auteurs spécialisés dans ces diverses recherches traitèrent généralement ces nouveaux venus en intrus et rejetèrent leurs méthodes et leurs résultats, quand ces méthodes et ces résultats avaient réussi à attirer leur attention. Mais la situation est maintenant plus favorable dans tous les domaines et le nombre va croissant de ceux qui étudient la psychanalyse afin de s'en servir dans la science à laquelle ils se consacrent, semblables à des colonisateurs qui viendraient relayer les pionniers. Une riche moisson d'idées neuves nous est ainsi promise. De plus les données de la psychanalyse se trouvent toujours confirmées par ses utilisations. D'ailleurs, plus un travail scientifique a d'applications pratiques et plus il est âprement combattu, c'est là une règle générale.

J'éprouve la grande tentation de vous montrer quels sont les multiples emplois de l'analyse dans les sciences de l'esprit, ce qui ne

manquerait pas d'intéresser tous ceux qui aiment à cultiver leur intelligence. De plus quel délassement mérité ce serait que d'échapper, pendant un moment, aux anomalies et aux maladies ! Mais il faut y renoncer, car un pareil exposé, lui aussi, nous entraînerait trop loin et, à franchement parler, je ne me sentirais pas à la hauteur de ma tâche. J'ai moi-même, il est vrai, fait les premiers pas dans quelques-uns de ces domaines, mais aujourd'hui je ne saurais plus embrasser du regard l'étendue de ceux-ci et il me faudrait compléter mes études, surmonter bien des difficultés pour me mettre au courant de tout ce qui a été fait depuis l'époque de mes débuts. Ceux d'entre vous que mon abstention déçoit n'ont qu'à s'en dédommager en lisant notre revue *Imago,* consacrée aux applications extra-médicales de l'analyse.

Un seul thème cependant me retiendra un instant, non pas qu'il me soit très familier, ni que j'y aie moi-même beaucoup travaillé ; bien au contraire, à peine m'en suis-je préoccupé jusqu'ici, mais de tous les sujets étudiés par la psychanalyse, c'est celui qui nous semble avoir la plus grande importance, vu les magnifiques perspectives qu'il offre pour l'avenir. Je veux parler de l'application de la psychanalyse à la pédagogie, à l'éducation de la génération à venir. Je suis heureux tout au moins de vous dire que ma fille *Anna Freud* s'est vouée à cette tâche ; voilà qui rachète ma propre abstention. Il est facile de voir comment nous avons pu parvenir à comprendre l'importance pédagogique de l'analyse. Chaque fois qu'en traitant un névrosé adulte nous parvenions à pressentir la cause de ses symptômes, nous nous trouvions infailliblement ramenés à l'époque de sa prime enfance. La connaissance de l'étiologie ultérieure ne suffisait ni à comprendre le mal, ni à le guérir. C'est ainsi qu'obligés de prendre connaissance des particularités psychiques de l'enfance, nous apprîmes une foule de choses que rien, hormis l'analyse, n'eût pu nous révéler. Nous fûmes aussi en mesure de rectifier nombre d'opinions courantes. Nous reconnûmes que les

premières années de la vie (jusqu'à la cinquième environ) sont, pour plusieurs raisons, d'une importance capitale. C'est alors qu'a lieu la floraison précoce de la sexualité, floraison qui décide de la vie sexuelle de l'adulte. Ensuite, les impressions reçues à cette époque agissent à la manière de traumatismes sur un moi encore faible et inachevé. Ce moi n'arrive à se défendre contre les assauts affectifs que par le refoulement, et ainsi se créent, dès l'enfance, toutes les prédispositions à d'ultérieurs troubles fonctionnels, à de futures maladies. Nous avons reconnu que l'enfance est une période de la vie difficile à traverser parce que l'enfant y doit en peu de temps s'assimiler toute une civilisation qui a été élaborée en des milliers d'années. Il doit apprendre ou commencer d'apprendre à dominer ses instincts et à s'adapter au milieu social. L'enfant ne parvient pas de lui-même à se modifier ainsi ; il faut que l'éducation pour une grande part l'y contraigne. Rien d'étonnant à ce que souvent cette tâche ne soit qu'incomplètement réalisée. Chez bien des enfants, et à coup sur chez tous les futurs malades, s'observent, dès l'enfance, avant l'époque de la puberté, certains troubles névrotiques qui donnent bien du fil à retordre aux parents et aux médecins.

Soit dans les cas de symptôme névrotique caractérisé, soit dans ceux d'un mauvais développement du caractère, nous n'avons pas hésité à appliquer aux enfants le traitement analytique. Les adversaires de l'analyse n'ont pas manqué de dénoncer le soi-disant péril que celle-ci faisait courir aux enfants, mais cette crainte s'est avérée mal fondée. Grâce à ces analyses, nous avons pu parvenir à confirmer par l'étude de l'objet vivant ce qui nous avait déjà été suggéré, pour ainsi dire, chez l'adulte, par des documents historiques. En outre, les résultats obtenus furent très favorables aux enfants. On put constater que l'enfant se prête très bien au traitement analytique ; le succès est total et durable. Il convient, cela va sans dire, d'employer une technique notablement modifiée, car l'enfant est bien différent de l'adulte au point de vue psychologique :

il ne possède pas encore de surmoi, avec lui, la méthode des associations libres ne peut fournir de grands résultats, le transfert n'a pas le même rôle puisque les parents réels existent encore. Les résistances intérieures contre lesquelles nous luttons chez les adultes sont, chez les enfants, remplacées par des difficultés extérieures. Quand les parents se trouvent être la cause de cette résistance, l'objectif de l'analyse, sinon l'analyse elle-même, est menacé ; c'est pourquoi il convient, quand on analyse l'enfant, d'agir analytiquement, en même temps, sur les parents. D'autre part, les divergences inévitables entre l'analyse des grandes personnes et celle des enfants sont atténuées du fait que, nombre de nos patients ayant conservé des côtés infantiles du caractère, l'analyste, contraint de s'adapter à son sujet, ne peut faire autrement que de se servir pour eux de certaines des techniques de l'analyse des enfants. Tout naturellement, cette sorte d'analyse est devenue, et restera sans doute, l'apanage des analystes femmes.

Nous avons compris que la plupart de nos enfants traversent, au cours de leur développement, une phase névrotique en vue de laquelle il devient donc nécessaire de prendre des mesures d'hygiène. On aurait grand profit sans doute à secourir l'enfant en pratiquant une analyse, même quand il ne présente aucun symptôme. Ce serait là une mesure préventive analogue à celle qu'on pratique aujourd'hui quand, sans attendre que la maladie se soit déclarée, on vaccine les enfants contre la diphtérie.

Discuter cette question n'offre plus guère aujourd'hui qu'un intérêt académique ; toutefois je puis bien me permettre de vous en parier. La majeure partie de nos contemporains considérerait ce projet comme un sacrilège inouï et, vu l'attitude de la plupart des parents devant l'analyse, il faut, pour le moment, renoncer à tout espoir de réaliser notre idée. D'ailleurs, cette prophylaxie du nervosisme, qui donnerait probablement de fort heureux résultats, présuppose une organisation sociale bien différente de celle qui

existe. C’est sous un autre angle qu’il convient actuellement d’envisager l’emploi, dans la pédagogie, de l’analyse. Tout d’abord, considérons que le but principal de toute éducation est d’apprendre à l’enfant à maîtriser ses instincts : impossible en effet de lui laisser une liberté totale, de l’autoriser à obéir sans contrainte à toutes ses impulsions. Cela pourrait, certes, fournir aux psychologues de l’enfance une expérience très instructive, mais la vie des parents deviendrait impossible et le tort soit immédiat, soit à venir, causé aux enfants serait considérable. L’éducation doit donc inhiber, interdire, réprimer et c’est à quoi elle s’est de tout temps amplement appliquée. Mais l’analyse nous a montré que cette répression des instincts était justement la cause des névroses. Nous avons étudié dans tous ses détails, vous vous en souvenez certainement, le mécanisme de ce processus. L’éducation doit donc trouver sa voie entre le Scylla du laisser faire et le Charybde de l’interdiction. Si ce problème n’est pas insoluble, il convient de chercher « l’optimum » de cette éducation, c’est-à-dire la manière dont elle sera le plus profitable et le moins dangereuse. Il s’agira de décider de ce qu’il faut interdire, et ensuite à quel moment et par quel moyen doit intervenir cette interdiction. En outre, ne l’oublions pas, les divers sujets sur lesquels nous devons agir ont des prédispositions constitutionnelles différentes et le comportement de l’éducateur ne doit pas être le même envers tous les enfants. L’observation montre que, jusqu’à ce jour, l’éducation a rempli sa mission d’une manière très défectueuse, qu’elle a grandement nui aux enfants. Si son « optimum » peut être découvert, si elle parvient à idéalement réaliser son œuvre, alors seulement elle pourra espérer parvenir à annuler l’effet d’un des facteurs de la maladie : l’action des traumatismes accidentels de l’enfance. En ce qui concerne l’autre facteur : les exigences d’une indocile constitution pulsionnelle, jamais, au grand jamais, l’éducation n’arrivera à le supprimer. Connaître les particularités constitutionnelles de l’enfant, savoir deviner, grâce à de petits indices, ce qui se passe dans son âme

encore inachevée, lui témoigner sans excès l'amour qui lui est dû tout en conservant l'autorité nécessaire, telle est la tâche malaisée qui s'impose à l'éducateur, et en l'envisageant on se dit que seule l'étude approfondie de la psychanalyse est capable de constituer une préparation suffisante à l'exercice d'une pareille profession. Le mieux est que l'éducateur ait lui-même subi une analyse, car, sans expérience personnelle, il n'est pas possible de s'assimiler l'analyse. Plus encore que l'analyse des enfants, celle des maîtres, des éducateurs, semble devoir être une mesure prophylactique efficace et sa réalisation présente aussi moins de difficulté.

Disons encore, en passant, comment l'éducation des enfants peut, d'autre manière encore, tirer avantage de l'analyse, avantage qui ne cessera de grandir. Les parents qui se sont soumis à un traitement analytique, qui en ont éprouvé les bienfaisants effets, ont pu prendre conscience des méfaits de leur propre éducation. Ils feront dès lors preuve de plus de compréhension vis-à-vis de leurs enfants et leur épargneront bien des épreuves dont eux-mêmes ont souffert.

Parallèlement aux efforts tentés par les analystes dans le domaine pédagogique, d'autres travaux ne poursuivent sur la genèse et la prophylaxie de la délinquance et de la criminalité, Ici encore, je me contenterai d'entrebâiller la porte pour vous permettre d'apercevoir les appartements auxquels elle donne accès, mais sans vous y laisser pénétrer. Je sais que si vous continuez à vous intéresser à la psychanalyse, vous pourrez, touchant ces sujets, apprendre beaucoup de choses neuves et précieuses. N'abandonnons cependant pas le chapitre de l'éducation sans avoir mentionné un point de vue particulier. On a prétendu, et certainement à juste titre, que toute éducation était partiale, qu'elle tendait à adapter l'enfant à l'ordre social établi, sans se préoccuper de savoir quelle valeur, quel avenir pouvait avoir ce dernier. Si l'on est convaincu des défauts de nos organisations sociales actuelles, l'on ne peut se résoudre à

conformer une éducation faite suivant les données psychanalytiques aux institutions précitées Il convient de poursuivre, dam cette éducation, un but différent, plus élevé, en dehors des conventions sociales prévalentes. Eh bien, je pense que cet argument ne se défend pas et que ce rôle-là n'est pas du ressort de la psychanalyse. Le médecin appelé au chevet d'un malade atteint de pneumonie ne se préoccupe pas de savoir si son client est un brave homme, un suicidé eu un malfaiteur, s'il mérite de conserver la vie ni s'il faut le lui souhaiter. L'éducation, en poursuivant le but nouveau qu'on voudrait ainsi lui assigner, resterait tout aussi partiale qu'elle est présentement et il n'appartient pas à l'analyse de prendre parti. Je passe sous silence le fait qu'on récuserait l'influence de la psychanalyse sur l'éducation si elle tendait à des fins contraires à l'ordre social établi. L'éducation psychanalytique assumerait une responsabilité qui ne lui incombe pas en tendant à faire de ceux qui la reçoivent des révolutionnaires. Sa tâche consiste à rendre les enfants aussi sains et capables de travailler que possible. Et d'ailleurs le nombre de facteurs révolutionnaires que renferme la *psychanalyse* est assez grand déjà pour qu'on puisse être certain que l'enfant formé par elle ne se rangera pas, plus tard, du côté de la réaction eu de l'oppression. J'ajouterai encore qu'il est regrettable à tous points de vue que des enfants soient révolutionnaires.

Mesdames, Messieurs, il me reste encore quelques mots à vous dire touchant la psychanalyse en tant que traitement.. Il y a quinze ans, je vous en ai donné la théorie dont je ne modifierai pas l'exposé. Parlons des expériences faites depuis. Vous savez que la psychanalyse, d'abord considérée comme un simple mode de traitement, a de beaucoup dépassé son but initial tout en continuant à demeurer sur le terrain qui l'a vue naître, et que son développement, son extension dépendent encore du traitement pratique des malades. Les multiples observations dont nous tirent nos théories ne se peuvent obtenir autrement. Les échecs

thérapeutiques que nous subissons parfois nous incitent sans cesse à pratiquer de nouvelles recherches et les exigences de la vie réelle empêchent que nous ne tombions dans la spéculation pure, danger qui nous guette à chaque tournant. Nous avons dit, il y a longtemps déjà, comment et par quels moyens la psychanalyse venait en aide aux malades. Examinons maintenant le résultat qu'elle obtient.

Vous savez peut-être que je n'ai jamais été un thérapeute enthousiaste ; donc ne ne transformerai pas cette conférence en panégyrique. Je préfère diminuer mes résultats plutôt que les amplifier. À l'époque où j'étais encore le seul analyste existant, certaines personnes soi-disant bien disposées envers mon œuvre avaient coutume de me dire : « Tout cela est très bien, très intelligent, mais montrez-moi donc un cas de guérison par la psychanalyse. » C'est là une de ces nombreuses formules qui, au cours des temps, ont servi, l'une après l'autre, à repousser toute nouveauté gênante, et aujourd'hui elle semble aussi vieille que bien d'autres. Les lettres qui témoignent de la gratitude de malades guéris remplissent aussi le portefeuille du psychanalyste. Mais l'analogie ne s'arrête pas là : la psychanalyse est véritablement un traitement comme tant d'autres. Elle a ses victoires et ses défaites, ses difficultés, ses limites, ses indications. À un moment donné, le bruit courut que le traitement psychanalytique me pouvait être pris au sérieux, car les psychanalystes ne se risquaient pas à donner la statistique de leurs succès. Depuis, le docteur *Max Eitingon,* fondateur de l'Institut psychanalytique de Berlin, a publié les résultats obtenus par lui pendant 10 années de pratique. Il n'y a lieu ni de se glorifier ni de rougir du chiffre des guérisons. Toutefois ces statistiques n'ont pas grande valeur ; le matériel de travail est si hétérogène que, pour pouvoir tirer des chiffres un enseignement quelconque, il faudrait nous donner un nombre considérable de résultats. Il vaut mieux s'en tenir à sa propre expérience. Je pense d'ailleurs que nos résultats ne peuvent se comparer à ceux de

Lourdes. Les gens qui croient aux miracles de la Sainte Vierge sont bien plus nombreux que ceux qui croient en l'existence de l'inconscient. Mais si nous n'envisageons que la concurrence terrestre, nous aurons à mettre le traitement psychanalytique en parallèle avec les autres méthodes de psychothérapie. À peine est-il besoin aujourd'hui de mentionner le traitement physico-organique appliqué aux états névrotiques. L'analyse, en tant que procédé thérapeutique, n'est pas en opposition avec les autres méthodes de psychothérapie, elle ne les déprécie ni ne les exclut. Théoriquement, rien n'empêche tel médecin qui se dit psychothérapeute d'employer l'analyse à côté d'autres méthodes curatives, suivant les particularités du cas et les conditions extérieures favorables ou défavorables. Mais pratiquement, les nécessités techniques contraignent le médecin à se spécialiser. C'est de la même façon que se scindèrent la chirurgie et l'orthopédie. Le travail psychanalytique est délicat et pénible ; impossible de s'en servir à la manière d'un lorgnon qu'on met pour lire et qu'on enlève pour aller se promener. En général, le médecin appartient tout à fait ou pas du tout à la psychanalyse. Les psychothérapeutes qui se servent occasionnellement de l'analyse ne se trouvent pas, à mon avis, sur un terrain bien ferme ; n'admettant pas tout de l'analyse, ils l'ont affadie, peut-être même « désintoxiquée », et l'on ne peut les ranger parmi les analystes, ce qui est, d'après moi, regrettable : la collaboration au point de vue médical d'un analyste et d'un psychothérapeute qui n'utiliserait, dans le cadre de sa spécialité, que les autres méthodes serait tout à fait souhaitable.

De tous les procédés dont se sert la psychothérapie, la psychanalyse est, sans contredit, le plus puissant. Ce n'est d'ailleurs que justice, car il exige aussi le plus de temps et d'efforts, et on ne l'applique pas aux cas légers. Les résultats qu'obtient la psychanalyse dans certains cas appropriés : disparition de symptômes, modification d'état, sont tels qu'aux époques

préanalytiques nul n'eût seulement osé les espérer. Toutefois, la psychanalyse a ses limites, bien nettement marquées, limites que certains de nos adeptes, trop présomptueux, se sont donné beaucoup de peine à franchir, dans le dessein de parvenir à guérir toutes les maladies névrotiques. Ils ont essayé de raccourcir la durée du travail analytique, de renforcer le transfert afin qu'il puisse parvenir à surmonter toutes les résistances, de soumettre leurs patients à d'autres influences encore qu'à celle de l'analyse, tout cela dans le but d'arracher, pour ainsi dire, la guérison. Ces efforts sont louables, certes, mais je les crois vains. De plus, l'analyste risque ainsi lui-même de ne pouvoir se maintenir dans les limites de l'analyse et de se livrer à une expérience hasardeuse. L'idée que toutes les névroses sont guérissables découle, je le soupçonne, d'une croyance très généralement répandue parmi les profanes, à savoir que ces névroses sont quelque chose de totalement superflu qui n'a aucun droit d'exister. Il s'agit pourtant, en réalité, d'affections graves, fixées constitutionnellement, qui se limitent rarement à quelques accès, qui persistent le plus souvent pendant de longues années, parfois même pendant toute la vie. Nous nous sommes rendu compte, grâce à l'analyse, que l'on pouvait agir sur elles quand on parvenait à en découvrir le motif historique et les causes accidentelles secondaires. Ainsi nous avons été amenés à négliger, dans le traitement, le facteur constitutionnel sur lequel nous n'avons aucune prise, mais qu'il convient cependant, théoriquement, de ne jamais oublier. Le traitement analytique n'a généralement aucun effet sur les psychoses et ce fait seul doit nous engager à nous en tenir aux névroses, leurs proches parentes. L'action thérapeutique de la psychanalyse est entravée par une série de facteurs importants et à peu près inattaquables. Chez l'enfant, c'est-à-dire là où il est permis d'escompter les meilleurs résultats, nous nous heurtons à des difficultés extérieures qui découlent de la situation vis-à-vis des parents et cependant ces difficultés sont inhérentes à l'enfance même. Chez l'adulte, deux facteurs prévalent : le degré de fixation

psychique et le genre de la maladie, avec tout ce qu'elle dissimule de déterminations plus profondes. C'est bien à tort que souvent l'on mésestime le premier de ces facteurs. Quelles que soient la plasticité de la vie spirituelle et la possibilité de raviver d'anciens états, il faut se rappeler que tout ne réapparaît pas. Certaines modifications semblent être définitives, paraissent correspondre à des cicatrices laissées par d'anciens processus. D'autres fais, la vie psychique paraît s'être figée. Les processus psychiques qu'on pourrait diriger sur de nouvelles voies ne semblent plus capables de sortir des voies anciennes. Mais peut-être rien n'a-t-il changé que la manière de voir. Trop souvent, l'on croit sentir que ce qui manque à la thérapeutique pour imposer quelque changement, c'est la force d'impulsion. Une dépendance déterminée, une certaine composante instinctuelle l'emportent sur les forces adverses que nous pouvons mettre en œuvre. C'est ce qui se passe, la plupart du temps, dans les psychoses. Nous les connaissons assez pour savoir où il conviendrait de placer les leviers, mais ceux-ci ne pourraient jamais être suffisamment puissants pour soulever le fardeau. Disons maintenant que la connaissance des hormones et de leur mode d'action nous donne, pour l'avenir, un grand espoir. Vous savez de quoi il s'agit. Grâce aux hormones nous serons peut-être quelque jour en mesure de lutter victorieusement contre les facteurs quantitatifs de la maladie, mais ce jour n'est pas encore arrivé. Je conçois fort bien que l'incertitude où nous demeurons, touchant ces faits, puisse inciter les analystes à sans cesse perfectionner leur technique et, en premier lieu, celle du transfert. L'analyste débutant surtout se demandera, en cas d'échec, s'il faut en accuser sa propre maladresse dans l'application du traitement ou bien les particularités du cas traité. Cependant, comme je l'ai déjà dit, je crois qu'il ne faut pas se leurrer sur les résultats des efforts tentés dans ce sens.

Le champ d'action de la psychanalyse est, en second lieu, limité par la forme même de la maladie. Vous savez que le traitement

analytique est tout indiqué dans les névroses de transfert, les phobies, les hystéries, les névroses obsessionnelles, ainsi que dans les anomalies de caractère qui se manifestent parfois en lieu et place de ces affections. Partout ailleurs, dans les états narcissiques, psychotiques, etc., la psychanalyse est plus ou moins contre-indiquée. Il serait donc légitime d'éviter un échec certain en éliminant ces derniers cas. Toutefois il y a un mais : souvent nos diagnostics ne peuvent être portés qu'une fois l'analyse faite, rappelant ainsi l'histoire contée par Victor Hugo, dit roi d'Écosse et de la sorcière. Ce roi prétend posséder une méthode infaillible pour reconnaître toute sorcière : il la fait ébouillanter dans une cuve d'eau et, en goûtant ensuite le bouillon, il déclare : « Oui, c'était bien une sorcière ! » ou « Non, ce n'en était pas une ! » Il en va de même dans notre cas, mais alors c'est nous qui sommes échaudés. Nous ne pouvons connaître l'état d'un malade ou celui d'un candidat psychanalyste qu'après l'avoir étudié analytiquement pendant quelques semaines ou quelques mois. Nous achetons vraiment le chat dans un sac. Tel patient se plaint, par exemple, de troubles vagues, généralisés, qui ne permettent pas d'établir un diagnostic certain. Après une période d'essai, nous reconnaissons que ce cas ne se prête pas à une analyse ; s'il s'agit d'un candidat psychanalyste, nous le congédions, s'il s'agit d'un malade nous tentons encore, en poursuivant quelque temps l'analyse, de nous mieux éclairer sur son cas. Le patient se venge en venant augmenter la liste de nos échecs et l'aspirant psychanalyste parfois, s'il est paranoïaque, en écrivant des livres psychanalytiques. Vous voyez l'inefficacité de nos précautions.

Je crains de vous avoir lassés en vous donnant tous ces détails, mais surtout ne vous figurez pas, ce qui me peinerait, que j'ai voulu déprécier à vos yeux la psychanalyse en tant que méthode curative. Si telle est votre impression. c'est que je me suis montré maladroit, mon intention étant justement de vous prouver que si l'analyse est

contre-indiquée dans certains cas, dans d'autres elle s'avère indispensable. C'est dans le même but que je parlerai d'un autre reproche adressé au traitement analytique : celui de son excessive longueur. Répondons à cela que les modifications psychiques s'opèrent lentement ; quand elles se produisent vite, soudainement, ce fait est d'un mauvais présage. Il est exact que le traitement d'une névrose grave dure souvent plusieurs années, mais s'il vient à réussir, songez au temps qu'a persisté la maladie, sans doute dix années pour une de traitement, ce qui revient à dire que l'état morbide n'aurait jamais cessé de se manifester, chose fréquente dans les cas négligés. Parfois il nous faut reprendre une analyse après plusieurs années d'interruption, quand les circonstances de la vie ont provoqué de nouvelles réactions morbides. Entre-temps le patient s'était bien porté. En pareil cas, la première analyse n'avait pas réussi à mettre tout à fait en lumière les dispositions pathologiques du patient et naturellement, la cure avait été interrompue, une fois le succès obtenu. Certaines personnes, gravement atteintes, doivent, toute leur vie, demeurer sous la surveillance de l'analyste et recommencer de temps à autre le traitement. Il faut ajouter que, sans cette assistance, les personnes en question seraient incapables de vivre ; il est donc fort heureux qu'elles puissent, grâce à cette cure fractionnée, récurrente, se maintenir en bon état. L'analyse des troubles du caractère exige aussi un temps très long, mais les résultats en sont souvent très favorables. D'ailleurs, pourriez-vous me citer quelque autre procédé susceptible de permettre une semblable tentative ? Peut-être ces indications ne satisferont-elles pas l'orgueil thérapeutique, mais l'exemple de la tuberculose et du lupus nous a appris que le succès ne peut être obtenu que par l'adaptation de la thérapeutique à la nature du mal.

Comme je vous l'ai dit, la psychanalyse, à ses débuts, ne fut qu'une méthode thérapeutique, mais je voudrais que votre intérêt ne se portât pas exclusivement sur cette utilisation, mais aussi sur les

vérités que renferme notre science, sur les conclusions qu’elle nous permet de tirer à propos de ce qui touche l’homme de plus près : son propre être, enfin sur les rapports qu’elle découvre entre les formes les plus variées de l’activité humaine. Méthode thérapeutique parmi tant d’autres, il est vrai, mais *prima inter pares*. Sans valeur curative, elle n’aurait pas été trouvée grâce au traitement des malades et son évolution ne se serait pas poursuivie pendant plus de trente années.

Septième conférence. D'une conception de l'univers

Mesdames, Messieurs, lors de notre dernière réunion nous avons parlé de nos préoccupations journalières et mis, pour ainsi dire, de l'ordre dans notre modeste petite maison. Prenons maintenant un audacieux élan et essayons de répondre à tous ceux qui nous demandent si la psychanalyse nous conduit à une conception particulière du monde et en ce cas à laquelle.

Conception de l'univers : idée spécifiquement allemande et difficile à traduire en une langue étrangère ; toute définition qu'on en donne semble maladroite. Je crois qu'une conception du monde est une construction intellectuelle, capable de résoudre d'après un unique principe tous les problèmes que pose notre existence. Elle répond ainsi à toutes les questions possibles et permet de ranger à une place déterminée tout ce qui peut nous intéresser. Il est bien naturel que les hommes tentent de se faire une semblable représentation du monde et que ce soit là un de leurs idéaux. La foi qu'ils y ajoutent leur permet de se sentir plus à l'aise dans la vie, de savoir vers quoi ils tendent et de quelle façon ils peuvent le plus utilement placer leurs affects et leurs intérêts.

Si c'est bien là ce qu'on entend par ces mots « conception de l'univers », la réponse sera facile en ce qui concerne la psychanalyse. En tant que science spécialisée, rameau de la psychologie – psychologie abyssale ou psychologie de l'inconscient, – l'analyse

n'est nullement capable de créer une conception particulière du monde, elle doit se conformer à celle que lui offre la science. Mais déjà la conception scientifique de l'univers diffère sensiblement de celle que nous venons de définir. Elle admet bien, il est vrai, le principe *d'unicité* d'une explication du monde, mais comme s'il s'agissait d'un programme dont l'exécution serait remise à plus tard. Elle se distingue aussi par certains caractères négatifs en se limitant à ce qui est actuellement connaissable et en rejetant tous les éléments qui lui sont étrangers. Elle prétend que la connaissance de l'univers ne peut découler que d'un travail intellectuel, d'observations soigneusement contrôlées, de recherches rigoureuses, mais non d'une révélation, d'une intuition ou d'une divination. Ce concept fut, semble-t-il, bien près d'être généralement adopté aux siècles qui précédèrent le nôtre. Il était réservé à nos contemporains de soulever une présomptueuse objection en prétendant qu'un pareil concept est aussi mesquin que désespérant et qu'il ne tient compte ni des exigences de l'esprit ni des besoins de l'âme humaine.

Or, cette objection ne saurait être trop énergiquement réfutée ; elle est insoutenable, car l'esprit et l'âme peuvent devenir, aussi bien que toute chose étrangère à l'homme, objets d'investigation scientifique. La psychanalyse est particulièrement qualifiée pour être le porte-parole de la conception scientifique de l'univers ; qui oserait, en effet, lui reprocher de négliger le point de vue psychique dans le tableau du monde ? N'est-ce pas la psychanalyse qui a transporté au domaine psychique les recherches scientifiques ? Sans une semblable psychologie la science serait fort incomplète. Mais si l'on fait rentrer dans le cadre des sciences l'étude des fonctions intellectuelles et émotives de l'homme (et des animaux), on est cependant obligé de constater que l'ensemble de la science ne s'en trouve en rien modifié, qu'il ne jaillit nulle source nouvelle de la connaissance et qu'il n'apparaît aucune nouvelle méthode

d’investigation. L’intuition, la divination, si elles existaient vraiment, seraient capables de nous ouvrir de nouveaux horizons, mais nous pouvons, sans hésiter, les ranger dans la catégorie des illusions et parmi les réalisations imaginaires d’un désir. On reconnaît facilement aussi que le besoin de se forger une conception du monde a une cause affective. La science observe que le psychisme humain témoigne de pareilles exigences et elle est prête à en rechercher l’origine, tout en n’ayant aucune raison de les considérer comme bien fondées. Ce faisant, elle a soin d’écarter de la science tout ce qui résulte d’une semblable exigence affective et qui n’est qu’illusion.

Certes, nous ne prétendons pas qu’il faille dédaigneusement négliger ces désirs ou en mésestimer l’importance dans la vie humaine. Nous sommes tout prêts à reconnaître leur contribution aux réalisations artistiques. aux systèmes religieux et philosophiques ; néanmoins, nous constatons qu’il serait illégitime et inopportun au premier chef de permettre qu’on transférât ces besoins sur le terrain de la connaissance scientifique. Si l’on agissait de la sorte, on ouvrirait les voies qui mènent à la psychose – individuelle ou *collective* – et l’on soustrairait aux tendances en question certaines aspirations précieuses toutes tournées vers la réalité où elles satisfont désirs et besoins.

Du point de vue de la science, comment ici ne pas critiquer, rejeter et démentir ? Il est inadmissible de prétendre que la science n’est que l’une des branches de l’activité psychique humaine et que la religion et la philosophie en sont d’autres, au moins aussi importantes, où la science n’a rien à voir. De cette façon, science, religion et philosophie auraient des droits égaux à la vérité et tout homme pourrait librement établir ses convictions et placer sa foi. C’est là une opinion jugée extrêmement élégante, tolérante, large et dénuée de préjugés mesquins ; malheureusement, elle s’avère insoutenable et c’est à elle qu’incombent tous les méfaits d’une

représentation antiscientifique de l’univers, représentation dont elle se montre d’ailleurs, au point de vue pratique, l’équivalent. En effet, la vérité ne peut pas être tolérante, elle ne doit admettre ni compromis ni restrictions. La science considère comme siens tous les domaines où peut s’exercer l’activité humaine et devient inexorablement critique dès qu’une puissance tente d’en aliéner une partie.

Des trois puissances qui disputent à la science ses droits et ses domaines, la seule dangereuse est la religion. L’art est presque toujours inoffensif et bienfaisant, ne prétend à être qu’une illusion et ne tente jamais, hormis chez certaines personnes qui sont, comme on dit, « possédées » par lui, l’assaut de la réalité. La philosophie ne s’oppose pas à la science ; se comportant elle-même comme une science, elle en emprunte aussi parfois les méthodes, mais s’en éloigne en se cramponnant à des chimères, en prétendant offrir un tableau cohérent et sans lacunes de l’univers, prétention dont tout nouveau progrès de la connaissance nous permet de constater l’inanité. Au point de vue de la méthode, la philosophie s’égare en surestimant la valeur cognitive de nos opérations logiques et en admettant la réalité d’autres sources de la connaissance, telle que, par exemple, l’intuition. Assez souvent, l’on approuve la boutade du poète (Henri Heine) qui a dit en parlant du philosophe :

> « Avec ses bonnets de nuit et des lambeaux de sa robe
> de chambre, il bouche les trous de l’édifice universel. »

Mais la philosophie n’exerce aucune influence sur la masse et n’intéresse qu’un nombre infime de personnes, même parmi celles qui forment le petit clan des intellectuels. Pour les autres, elle reste lettre morte. Au contraire, la religion est une puissance formidable qui dispose à son gré des plus fortes émotions de l’homme. On sait qu’elle embrassait naguère tout ce qui, au point de vue spirituel, joue quelque rôle dans la vie humaine. Elle occupait la place de la science à une époque où celle-ci était, pour ainsi dire, inexistante et avait

créé une conception du monde incomparablement logique et harmonieuse qui, tout en étant bien ébranlée, subsiste encore à l’heure actuelle.

Pour bien se représenter le rôle immense de la religion, il faut envisager tout ce qu’elle entreprend de donner aux hommes : elle les éclaire sur l’origine et la formation de l’univers, leur assure, au milieu des vicissitudes de l’existence, la protection divine et la béatitude finale, enfin elle règle leurs opinions et leurs actes en appuyant ses prescriptions de toute son autorité. Ainsi remplit-elle une triple fonction. En premier lieu, tout comme la science, mais par d’autres procédés, elle satisfait la curiosité humaine et c’est d’ailleurs par là qu’elle entre en conflit avec la science. C’est sans doute à sa seconde mission que la religion doit la plus grande partie de son influence. La science, en effet, ne peut rivaliser avec elle quand il s’agit d’apaiser la crainte 'de l’homme devant les dangers et les hasards de la vie, ou de lui apporter quelque consolation dans les épreuves. La science enseigne, il est vrai, à éviter certains périls, à lutter victorieusement contre certains maux : impossible de nier l’aide qu’elle apporte aux humains, mais en bien des cas, elle ne peut supprimer la souffrance et doit se contenter de leur conseiller la résignation. C’est du fait de sa troisième fonction, c’est-à-dire quand elle formule des préceptes, des interdictions, des restrictions que la religion s’éloigne le plus de la science ; celle-ci, en effet, se contente de rechercher et d’établir les faits, tout en élaborant des règles de conduite analogues à celles que donne la religion, mais autrement motivées.

Nous ne pouvons concevoir avec clarté la nature du lien qui rattache entre elles ces trois fonctions. Quel rapport peut-il bien y avoir entre le récit de la création du monde et la nécessité d’obéir à certaines règles de morale ? Ces règles sont plus étroitement liées aux promesses de protection et de bonheur futur, puisque protection et bonheur devront justement récompenser l’obéissance aux lois

éthiques en question : celui-là seul qui s’y conformera aura droit à la félicité éternelle, le rebelle encourra un châtiment. D’ailleurs, la science nous offre bien quelque chose d’analogue : celui qui méprise ses applications, dit-elle, s’expose à *toutes sortes de* maux.

Seule une analyse 'génétique nous permet de comprendre l’étrange assemblage, dans la religion, d’enseignements, de consolations et de préceptes. Cette analyse peut s’appliquer d’abord à la partie la plus surprenante du système, a savoir : la manière de concevoir la création du monde. Pourquoi, en effet, la cosmogonie fait-elle nécessairement partie du système religieux ? Mais voyous d’abord en quoi consiste cette doctrine : l’univers a été créé par un être semblable à l’homme, mais en tout plus grand, plus puissant, plus sage, plus ardent que lui, bref par une sorte de surhomme idéalisé. Le fait que des animaux aient pu être considérés comme créateurs du monde décèle l’influence du totémisme auquel nous ferons allusion plus loin. Fait à noter : ce créateur du monde est toujours unique, même en cas de polythéisme. De plus, il n’agit presque toujours d’un être mâle, encore que souvent il soit fait allusion à quelque divinité féminine. Dans certaines mythologies, le dieu mâle supplante une divinité femelle qui se trouve alors rabaissée au rang de monstre. et ainsi débute l’histoire du monde. Malheureusement, nous ne pouvons ici approfondir ces questions si intéressantes. Un indice va nous permettre de trouver notre voie dans ces recherches : le dieu créateur est surnommé « le Père ». La psychanalyse en conclut qu’il s’agit bien là du père majestueux, tel qu’il apparut autrefois au petit enfant. Le croyant se figure la création du inonde à l’image de sa propre naissance.

Dès lors le lien qui rattache à la cosmogonie les promesses consolantes et les sévères exigences de la morale apparaît. La personne même à qui l’enfant doit la vie, le père (ou plus justement l’instance parentale formée par le père et la mère), a veillé sur l’enfant faible et chétif, exposé aux mille dangers de l’existence ;

ainsi protégé, le petit être s’est senti en sécurité. Devenu adulte, l’homme est conscient de sa force accrue, mais aussi de tous les dangers auxquels la vie l’expose et il considère, à bon escient, qu’il est resté aussi faible, aussi misérable que dans son enfance, et qu’en regard de l’univers il n’est toujours qu’un enfant. Il refuse donc de renoncer à cette protection dont il a joui quand il était petit. Toutefois, ayant tôt reconnu que son père n’avait qu’un pouvoir très restreint et n’était pas l’être en tout supérieur d’abord imaginé, il revient à l’image ancienne du père tant surestimé, image qui est restée gravée dans sa mémoire, et il en fait une divinité qu’il situe dans le présent et dans la réalité. La puissance affective du souvenir, la soif de se sentir encore protégé motivent, de concert, la foi.

Le troisième point cardinal du programme religieux, celui des règles de l’éthique, se rattache aussi à cette situation infantile. Dans une phrase célèbre, le philosophe Kant a dit que la présence des étoiles dans le ciel et celle des lois morales dans notre cœur étaient les preuves les plus convaincantes de la grandeur de Dieu. Certes, ce rapprochement est pour le moins étrange : quel rapport, découvrir, en effet, entre les astres et le sentiment d’un homme envers l’un de ses semblables : amour ou haine meurtrière ? Cependant la proposition de Kant effleure une grande vérité psychologique. Ce père (l’instance parentale) qui a donné le jour à l’enfant, qui l’a préservé de tous les périls, lui a aussi appris à distinguer les choses permises des choses interdites, lui a enseigné à maîtriser ses instincts, lui a fait comprendre les égards qu’il devait à ses parents, à ses frères et sœurs, lui a montré enfin que s’il se conformait à cet enseignement, il serait admis et estimé, d’abord au sein de sa famille, puis dans un cercle plus large. L’enfant apprend, grâce à tout un système de récompenses et de punitions, ses devoirs sociaux ; on lui fait connaître que sa propre sécurité dépend de l’amour de ses parents, plus tard de celui des étrangers et de la foi qu’on ajoutera à son affection à lui. Ultérieurement l’homme transférera, sans les

modifier, dans la religion toutes ces conditions. Les interdictions, les obligations imposées par ses parents subsisteront en lui sous la forme de la conscience morale. Dieu régit le monde à l'aide du même système de punitions et de primes : la protection et les satisfactions accordées à chaque individu sont proportionnées à l'obéissance dont témoigne ce dernier vis-à-vis des lois morales. C'est l'amour éprouvé pour Dieu, la certitude d'être aimé de lui qui donnent à l'homme la force de lutter contre les dangers dont le menacent ses semblables et la nature. Enfin la prière confère une influence directe sur la volonté céleste et assure à l'homme une part de la toute-puissance divine.

Je sais que tandis que vous m'écoutiez une foule de questions vous sont venues à l'esprit. Ce n'est ni l'heure ni le lieu de satisfaire votre curiosité, mais une chose me semble certaine : aucune recherche, si minutieuse fût-elle, ne saurait ébranler la conviction que notre conception religieuse du monde est déterminée par notre situation infantile. Il semble d'autant plus étrange alors de découvrir que cette situation, malgré son caractère infantile, ait été précédée d'une autre. Incontestablement, à une certaine époque, il n'y eut ni dieux ni religions ; cette époque fut celle de l'animisme, le monde se trouvant alors peuplé d'êtres spirituels semblables à l'homme : les démons. Les objets du monde extérieur en étaient tous emplis ou bien même se confondaient avec eux, mais on ne connaissait aucun créateur universel, aucune suprapuissance, aucun maître a qui demander aide et protection. Les démons de l'animisme se montraient en général hostiles à l'homme ; néanmoins il semble que celui-ci ait alors fait preuve de plus de confiance que par la suite. Sans doute éprouvait-il devant ces méchants esprits un effroi constant et terrible, mais il se défendait par certains actes auxquels il attribuait un pouvoir de préservation. D'ailleurs, il se considérait lui-même comme détenteur d'une certaine puissance. S'agissait-il d'adresser quelque vœu à la nature : faire pleuvoir, par exemple,

l'homme ne priait pas le dieu du temps, mais accomplissait quelque rite magique propre, d'après lui, à influencer directement la nature : il produisait lui-même quelque chose de semblable à la pluie. Dans cette lutte contre les forces extérieures, sa première arme était la *magie,* devancière la plus ancienne de notre technique actuelle. Nous croyons que la foi en la magie découle d'une surestimation des opérations intellectuelles dont on est soi-même capable, émane de cette croyance en la « toute-puissance de la pensée » que nous retrouvons d'ailleurs chez nos obsédés. Il nous est permis d'imaginer que les hommes de cette époque durent se sentir fiers de leurs progrès dans le langage, progrès qui facilitèrent sans doute beaucoup la pensée. Ils prêtèrent au mot un pouvoir magique que reconnut, plus tard, la religion. « Et Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. » En outre, les actes magiques montrent que l'animiste ne se fiait pas simplement à la puissance de ses souhaits. C'est plutôt de l'accomplissement d'un certain acte, propre à inciter la nature à une imitation, qu'il attendait la réalisation de ses désirs. Quand il voulait la pluie, il répandait lui-même de l'eau, quand il souhaitait que le sol fût fertile, il donnait à la nature, au milieu des champs, le spectacle de ses rapports sexuels.

Vous savez que tout ce qui a trouvé un jour son expression psychique disparaît difficilement ; vous ne serez donc pas surpris d'apprendre qu'à l'heure actuelle, nombre de manifestations animistes sont encore observables, surtout sous la forme de ce qu'on appelle les superstitions, à côté et à l'arrière-plan de la religion. Plus encore, notre philosophie, est-ce niable ? a conservé quelques traits essentiels du mode de penser animiste : la surestimation de la magie verbale, l'idée que notre pensée guide et régit les phénomènes réels. Il s'agit là, bien entendu, d'un animisme sans actes magiques. D'autre part, rien ne nous empêche de croire à l'existence, dès cette époque, d'une certaine éthique, de règlements déterminant les relations réciproques des hommes, rien non plus n'indique que cette

éthique, ces règlements aient été plus intimement liés à la croyance animiste. Sans doute résultaient-elles de la proportionnalité des forces et des besoins pratiques.

Il serait très intéressant de pouvoir connaître ce qui a incité l'homme à passer de l'animisme à la religion, mais, vous l'imaginez aisément, une grande obscurité enveloppe encore ces époques primitives de l'histoire du psychisme humain. Il semble démontré que la religion prit d'abord l'étrange forme de l'adoration des animaux : le totémisme, auquel succédèrent les premières lois moral : les tabous. Naguère, dans *Totem et Tabou*, j'ai postulé que cette transformation était due à quelque bouleversement dans les relations de la famille humaine. Grâce à la religion, et c'est là son œuvre capitale par rapport à l'animisme, la peur des démons se trouva psychiquement liée. Mais le mauvais esprit, survivant des époques primitives, a conservé sa place dans le système religieux.

Admettons que ce soit bien là la préhistoire de ta conception religieuse de l'univers et voyons maintenant ce qui s'est passé par la suite et ce qui se produit encore sous nos yeux. L'esprit scientifique, fortifié par l'observation des phénomènes naturels, a entrepris, au cours des siècles, de traiter la religion comme mie affaire humaine et de la soumettre à un examen critique. La religion ne put y résister. Ce furent, tout d'abord, les miracles qui suscitèrent l'étonnement et l'incrédulité parce qu'ils allaient à l'encontre de tout ce que peut nous faire connaître la simple observation et aussi parce qu'ils portaient avec évidence le sceau de l'imagination humaine. Puis, se trouvèrent détruits à leur tour les dogmes touchant la création du monde ; l'ignorance dont ils témoignaient était, en effet, tout imprégnée de la naïveté propre à des époques révolues. Grâce à une connaissance plus poussée des lois naturelles, l'on se rendit compte que ce stade était dépassé. L'animisme primitif devint impossible du jour où s'imposa à l'esprit la distinction qu'il y avait lieu d'établir entre les êtres vivants et animés et la nature inanimée ; l'idée que le

monde avait été produit par création ou génération, comme sont les hommes eux-mêmes, n’apparut plus comme une évidence. En outre, il ne faut pas l’oublier, l’étude comparée des divers systèmes religieux, l’impression causée par leur exclusivisme et par leur intolérance réciproque ne manquèrent pas non plus de jouer un certain rôle.

L’esprit scientifique, raffermi par ces exercices préliminaires, s’est enfin risqué à affronter l’examen des parties les plus importantes et les plus précieuses, au point de vue affectif, de la conception religieuse : à savoir, la protection et la félicité promises à l’homme en échange de son obéissance à certaines lois éthiques. L’invraisemblance de ces assurances données par la religion eût pu, de tout temps, être reconnue, mais ce ne fut que très tard qu’on osa douter d’elles et le dire. Il semble inadmissible qu’il y ait, dans l’univers, une puissance pleine de sollicitude paternelle pour chacun et occupée à mener à bonne fin tout ce qui le concerne. Il apparaît plutôt que l’idée d’une bonté universelle, celle d’une justice immanente – celle-ci d’ailleurs en partie incompatible avec celle-là – soient inconciliables. Les tremblements de terre, les inondations, les incendies n’épargnent pas plus les gens vertueux et pieux que les méchants et les impies. Et là où n’intervient pas la nature inanimée, là où le sort d’un homme dépend de ses relations avec ses semblables, il n’est nullement de règle que la vertu soit récompensée et la méchanceté punie. Bien souvent l’individu violent, le finaud, celui qui est dénué de scrupules s’empare des biens terrestres tant convoités, tandis que l’homme de bien reste les mains vides. Des puissances obscures, dures et insensibles déterminent la destinée humaine ; le système de récompenses et de punitions qui, d’après la religion, régit le monde, semble bien ne pas exister. C’est là une raison de plus pour abandonner une partie de cette spiritualisation qui, de l’animisme, s’était réfugiée dans la religion.

La psychanalyse a fourni à la critique de la conception religieuse du monde un dernier argument en montrant que la religion doit son origine à la faiblesse de l'enfant et en attribuant son contenu aux désirs et aux besoins infantiles encore subsistants à l'âge adulte. Il ne s'agit pas là, à proprement parler, d'une réfutation de la religion, mais bien d'une mise au point nécessaire de nos connaissances en ce qui la concerne. Nous ne sommes en contradiction avec elle que lorsqu'elle se targue de son origine divine, ce en quoi d'ailleurs elle n'a pas tort si l'on admet notre explication de la divinité.

Résumons maintenant le jugement que porte la science Sur la conception religieuse de l'univers : tandis que les diverses religions revendiquent chacune le monopole de la vérité, nous croyons, nous, qu'il convient de négliger entièrement la part de vérité que peut contenir la religion. Celle-ci est un essai pour vaincre le monde physique au milieu duquel nous vivons, à l'aide du monde de désirs que des nécessités biologiques et psychologiques nous ont poussés à créer en nous-mêmes. Mais la religion échoue dans cette tentative. Ses enseignements portent l'empreinte des époques auxquelles ils furent conçus : périodes d'enfance, d'ignorance de l'humanité. Les consolations qu'offre la religion ne méritent pas créance et l'expérience nous enseigne que le monde n'est pas une « nursery ». Si l'on tient à conférer aux règles éthiques la puissance que la religion voudrait leur donner, c'est d'une manière toute différente qu'il convient de les motiver ; ces règles, en effet, sont indispensables à la société humaine et il est dangereux d'en associer l'observance à la foi religieuse. La religion, quand on tente de déterminer sa place dans l'histoire de l'évolution humaine, n'apparaît pas comme une durable acquisition, mais comme le pendant de la névrose par laquelle l'homme doit inévitablement passer sur la voie qui le mène de l'enfance à la maturité.

Vous êtes naturellement libres de critiquer l'exposé que je viens de faire et je puis, moi-même, vous fournir certains arguments. Ainsi je ne vous ai donné qu'un bref et incomplet résumé de l'effondrement de la conception religieuse du monde ; je n'ai pas indiqué avec exactitude l'ordre chronologique des divers processus, j'ai omis d'étudier la manière dont les différentes forces ont coopéré à l'éveil de l'esprit scientifique. J'ai également négligé de parler des modifications qui se sont opérées dans la conception religieuse de l'univers, à l'époque même de sa domination incontestée, puis sous l'influence de l'esprit critique naissant. Enfin, je n'ai envisagé qu'une seule forme de la religion : celle des peuples occidentaux. Vous pouvez donc me reprocher de m'être, pour ainsi dire, forgé de toutes pièces une image susceptible de rendre ma démonstration aussi frappante et aussi rapide que possible. Laissons de côté la question de savoir si j'étais capable d'obtenir des résultats meilleurs et plus complets. Je sais que tout ce que je vous ai dit, vous pouvez le voir ailleurs mieux expliqué, je sais que le vous ai fait part d'aucune idée neuve. Toutefois, permettez-moi de vous l'avouer, je suis convaincu que l'étude la plus minutieuse des problèmes religieux ne saurait infirmer la conclusion à laquelle nous sommes parvenus.

Vous savez que la lutte menée par l'esprit scientifique contre la conception religieuse du monde n'est pas terminée ; elle se poursuit sous nos yeux à l'heure actuelle. Bien que la psychanalyse n'ait pas accoutumé de faire usage de la polémique, nous n'hésiterons pas à prendre parti dans cette querelle. Peut-être, en agissant ainsi, réussirons-nous à éclaircir davantage encore notre situation, en ce qui concerne la conception de l'univers. Quelques-uns des arguments produits par les adeptes de la religion sont, vous le verrez, faciles à rétorquer, d'autres échappent cependant à la réfutation.

Examinons d'abord la première objection qu'on nous oppose : la science, dit-on, se montre fort présomptueuse en prenant pour objet de ses recherches la religion. Cette dernière est quelque chose

de souverain qui dépasse les limites de l’entendement humain et auquel la critique intellective n’a nul droit de s’attaquer. Eu d’autres termes, la science est incompétente en matière de religion. Certes, elle reste tout à fait utile et précieuse à condition de se cantonner dans ses propres domaines, mais comme la religion ne fait pas partie de ces derniers, la science doit renoncer à l’explorer. – Si, sans tenir compte de ce rebut, l’on demande pourquoi la religion s’octroie ainsi une place exceptionnelle parmi toutes les choses humaines, l’on s’entend répondre – si réponse il y a – que la religion étant d’origine divine ne se toise pas à l’aide de mesures humaines et qu’elle nous a été révélée par un Esprit que l’intellect humain est incapable de concevoir. Bien, semble-t-il, ne devrait être plus facilement réfutable que cet argument où l’on trouve une évidente *petitio principii* (pétition de principe), un *begging the question* (aucune locution allemande ne peut rendre le sens de ces expressions). Ne s’agit-il pas justement de savoir s’il existe vraiment un Esprit divin, auteur d’une révélation ? Est-ce répondre que de déclarer, sous le prétexte de l’incontestabilité de la divinité, que cette question ne doit pas être posée ? Tout ceci nous fait songer à un fait qui se produit parfois au cours du travail analytique, quand un patient, habituellement sensé, vient à repousser telle ou telle interprétation en se fondant, pour motiver son rejet, sur des raisons particulièrement absurdes. Ce manque de logique atteste l’existence d’un motif de contradiction particulièrement fort qui ne peut être que de nature affective ; il s’agit là sans doute de quelque lien sentimental.

Ce même motif est formellement avoué dans une autre réponse : la religion ne doit pas se soumettre à la critique parce qu’elle constitue ce que l’esprit humain a conçu de plus élevé, de plus précieux et de plus sublime, parce qu’elle permet aux sentiments les plus profonds de s’exprimer et que, seule, elle est capable de rendre le monde supportable et de mettre la vie sur un plan digne de l’homme. Il est bien inutile de discuter cette

appréciation de la religion et c'est sur un autre terrain qu'il convient de porter la discussion : notons, en effet, que l'esprit scientifique ne cherche nullement à empiéter sur les domaines de la religion, mais que, tout au contraire, c'est la religion qui envahit la sphère de la pensée scientifique. Quelles que soient par ailleurs la valeur et l'importance de la religion, elle ne saurait avoir le droit de limiter la pensée ou de prétendre échapper au contrôle de cette dernière.

La pensée scientifique ne diffère pas, dans son essence, de la pensée normale ordinaire, celle dont tous, croyants ou incroyants, nous nous servons dans les diverses circonstances de la vie. Elle ne se distingue que par quelques caractères particuliers, par exemple en s'appliquant à l'étude d'objets sans utilité matérielle et immédiate, en s'efforçant d'éliminer avec soin tout facteur individuel et toute influence affective ; elle contrôle la véridicité des perceptions sensorielles d'où elle tire ses déductions, se procure de nouvelles perceptions impossibles à obtenir par les moyens ordinaires et étudie, dans des essais intentionnellement variés, les conditions de ces nouvelles expériences. Tous ses efforts tendent à obtenir un accord avec la réalité, c'est-à-dire avec ce qui est en dehors et indépendant de nous, avec ce qui, ainsi que nous l'enseigne l'expérience, détermine la réalisation ou l'échec de nos tendances. Cet accord avec le monde réel extérieur, nous l'appelons vérité et c'est lui que recherche tout travail scientifique, même dénué de valeur pratique. Quand donc la religion prétend pouvoir se substituer à la science et affirme qu'étant bienfaisante et consolante elle doit aussi, elle, la religion, être vraie, c'est là, en fait, un empiétement inadmissible et contraire à l'intérêt général. L'homme a appris à mener ses affaires habituelles en se conformant aux règles que lui a fournies l'expérience et en tenant compte de la réalité. La religion te montre donc par trop exigeante quand elle veut le contraindre à soumettre justement ses intérêts les plus intimes à une instance qui prétend avoir le privilège d'échapper aux lois de la

pensée rationnelle. En ce qui concerne la protection promise par la religion à ses adeptes, je pense que nul d’entre nous ne consentirait à monter dans une automobile dont le chauffeur déclarerait ne pas vouloir être gêné par les édits réglant la circulation et n’obéir qu’aux élans exaltants de sa fantaisie.

L’interdiction de penser qu’émet la religion, dans un but d’autoconservation, n’est inoffensive ni pour l’individu, ni pour la collectivité humaine. L’expérience analytique nous a montré que cette interdiction, primitivement limitée à un certain domaine, tendait à prendre de l’extension, en devenant alors la cause de graves inhibitions dans le comportement de l’individu. Ce phénomène s’observe aussi chez les femmes à qui il n’est pas, même en imagination, permis de s’occuper de sexualité. La biographie de presque tous les personnages éminents du passé montre le rôle néfaste dans leur existence de cette interdiction religieuse de penser. D’autre part, l’intellect – ou ce que nous appelons communément la raison – compte parmi ces forces dont nous pouvons espérer qu’elles exerceront sur les hommes une influence conciliatrice, ces hommes si rarement unis et par là même si difficilement gouvernables. Figurons-nous ce que serait la société humaine si chacun se servait d’une table de multiplication à lui, ainsi que d’unités de longueur et de poids particulières. Puisse un jour l’intellect – l’esprit scientifique, la raison – accéder à la dictature dans la vie psychique des humains ! tel est notre vœu le plus ardent. La raison – sa nature même nous en est garante – ne négligera pas de donner aux sentiments humains et à tout ce qu’ils déterminent la place qui leur est due. Cependant, obligés de se soumettre au joug de la raison, les hommes reconnaîtront qu’elle constitue le plus puissant des liens, celui dont on sera en droit d’attendre d’autres conciliations encore. Tout ce qui s’oppose, comme le fait l’interdiction religieuse de penser, à ce développement est un péril pour l’avenir de l’humanité.

Mais, se demandera-t-on maintenant, pourquoi la religion ne met-elle pas fin à cette stérile controverse en déclarant librement : « C’est exact, je ne suis pas en état de vous fournir ce qu’on appelle communément la vérité ; pour cela tenez-vous-en à la science. Mais ce que je puis, moi, vous donner est infiniment plus beau, plus consolant, plus exaltant que tout ce que la science est capable de vous offrir. C’est pourquoi ce que j’affirme est vrai, mais vrai dans un sens différent et plus noble. » Eh bien, la réponse est aisée : la religion, si elle faisait cet aveu, perdrait toute influence sur la masse. Le vulgaire ne connaît qu’une seule vérité au sens ordinaire du mot. Il lui est impossible de concevoir une vérité plus haute, plus sublime. À ses yeux, la vérité, non plus que la mort, ne semble susceptible d’élévation et il est incapable de franchir le pas qui sépare le beau du vrai. Peut-être penserez-vous, comme moi, qu’il a raison.

La lutte se poursuit encore et les partisans de la conception religieuse de l’univers agissent conformément au vieux précepte « le meilleur moyen de se défendre, c’est d’attaquer ». Ils nous demandent : « De quel droit la science entreprend-elle de saper notre religion qui, au cours de milliers de siècles, a dispensé à des millions d’êtres le bonheur et la consolation ? Quels sont-ils donc les exploits de cette science ? Que pouvons-nous attendre d’elle ? Elle-même avoue être impuissante à nous consoler et à nous ennoblir. Et si nous négligeons le point de vue précédent, encore que la chose soit malaisée, faites-nous part au moins de ses doctrines. Peut-elle nous renseigner sur la création et l’avenir du monde, nous donner une image cohérente de l’univers, nous faire connaître ce que sont les phénomènes inexpliqués de la vie, nous dire comment les forces psychiques agissent sur la matière inerte ? Si elle parvenait à expliquer cela, certes nous ne lui refuserions pas notre estime. Mais elle n’a encore résolu aucun de ces problèmes et ce qu’elle nous offre ce sont des fragments de soi-disant connaissances qu’elle n’est pas même capable de coordonner. La science se contente de grouper

les observations des phénomènes qui accompagnent les événements, d'en tirer des lois et de les soumettre ensuite à d'audacieuses interprétations. Et quelle incertitude dans ses données ! Tous ses enseignements sont provisoires, la vérité d'aujourd'hui sera rejetée et remplacée par autre chose – momentanément aussi – demain. Ainsi c'est la plus récente erreur qui est appelée vérité. Et vous voudriez voir sacrifier à une semblable vérité notre bien le plus précieux ! »

Mesdames, Messieurs, je suppose que, partisans de la conception scientifique du monde, vous ne serez pas troublés outre mesure par cette critique. Je vous rappellerai ici une phrase, qui fut partout répétée au temps de l'Autriche impériale. Le vieux souverain, recevant les délégués d'un parti antigouvernemental, s'écria : « Mais ce n'est plus une opposition ordinaire, c'est une opposition factieuse ! » Le reproche qu'on adresse à la science de n'avoir pas, jusqu'à ce jour, résolu les énigmes de l'univers nous fait souvenir de cette phrase, et s'avère d'ailleurs injustement et haineusement exagéré. La science n'a pas eu le temps de réaliser de telles prouesses ; très jeune encore, elle est, parmi les diverses activités humaines, l'une des plus tardivement développées. Rappelons-nous, pour ne citer que quelques dates, que 300 ans environ se sont écoulés depuis la découverte par *Kepler* des lois du mouvement des astres. *Newton,* qui décomposa la lumière en ses éléments, mourut en 1727, c'est-à-dire il y a deux cents ans à peu près. Un peu avant la Révolution française, *Lavoisier* découvrit l'oxygène. L'existence d'un homme semble bien courte quand on la compare à la durée du développement de l'humanité. Je suis aujourd'hui très vieux, mais je vivais déjà quand *Ch. Darwin* publia son œuvre sur la formation des espèces. La même année, en 1859, naquit *Pierre Curie* qui découvrit le radium. Et si vous remontez plus haut, aux débute des sciences exactes, chez les Grecs, jusqu'à *Archimède,* à *Aristarque de Samos* (250 env. av. J.-C.), le précurseur de *Copernic,* ou même jusqu'aux

premiers travaux astronomiques des Babyloniens, vous ne considérez qu'une bien faible fraction du temps qui, d'après l'anthropologie, fut nécessaire à l'homme pour parvenir à son état actuel. Cette évolution, à partir de la forme simiesque primitive, a certainement demandé plus de cent mille ans. Et au XIXe siècle, ne l'oublions pas, les découvertes furent si nombreuses et l'accélération du progrès scientifique si rapide que nous avons bien le droit d'envisager avec confiance l'avenir de la science.

En ce qui concerne les autres critiques, elles se justifient en partie. Oui, la science progresse lentement, péniblement, à tâtons, cela est indéniable et nous n'y pouvons rien. Quoi d'étonnant à ce que Messieurs nos adversaires s'en montrent mécontente ; ils sont trop gâtés, car la révélation leur a bien facilité les choses. Les progrès réalisés dans un travail scientifique rappellent en tous points ceux qu'on fait dans une analyse. Les attentes du début sont déçues, l'observation révèle par-ci par-là quelque chose de nouveau, mais ces découvertes ne concordent pas. On fait des suppositions, on émet des hypothèses qu'on démolit quand elles ne se confirment pas, il faut être prêt à toutes les éventualités, déployer une grande patience, renoncer aux convictions prématurées afin qu'elles ne dissimulent pas les facteurs nouveaux et inattendus ; enfin l'effort finit par être couronné de succès, les données éparses forment un tout, une partie entière des processus psychiques apparaît, le travail est terminé et il n'y a plus qu'à passer au suivant. Seulement, dans l'analyse, l'on est bien forcé de renoncer à l'aide que l'expérimentation peut apporter à la recherche.

Dans cette critique de la science nous trouvons encore une bonne part d'exagération. Il est faux que la science porte aveuglément ses pas chancelante d'une expérience à une autre et qu'elle ait accoutumé de troquer une erreur contre une autre erreur. En général, elle travaille à la manière de l'artiste qui modèle la terre glaise et qui sans cesse retouche sa maquette : il enlève, il ajoute,

jusqu'à ce qu'il obtienne la ressemblance avec l'objet vu ou imaginé. D'ailleurs, tout au moins en ce qui concerne les sciences les plus anciennes et les plus évoluées, il y a une base stable qui peut être modifiée et consolidée, mais non plus démolie. Les conditions de l'activité scientifique ne sont pas si précaires.

Mais enfin, quel but poursuivent donc ces contempteurs passionnés de la science ? N'est-il pas évident que, malgré son imperfection actuelle, malgré les difficultés qui lui sont propres, elle demeure indispensable et irremplaçable ? La science est susceptible de perfectionnements imprévisibles, la conception religieuse du monde, non ; cette conception, dans ses parties essentielles, reste immuable, et si elle fut erronée, elle le demeurera à jamais. Quelque dénigrement qu'elle subisse, toujours la science tentera de tenir compte de notre dépendance vis-à-vis du monde réel extérieur, tandis que la religion est une illusion qui tire sa force du fait qu'elle va au-devant de nos désirs instinctuels.

Il faut maintenant que je vous parle d'autres conceptions de l'univers, également contraires à la conception scientifique ; je le fais sans enthousiasme car je sais n'être pas compétent en la matière. Souvenez-vous de cet aveu en lisant les pages qui suivent, et si votre intérêt s'éveille, cherchez ailleurs à compléter vos connaissances.

Il conviendrait de citer ici tout d'abord les divers systèmes philosophiques qui ont tenté de décrire le monde tel qu'il se reflétait daine le cerveau du penseur, ce penseur en général si éloigné de la réalité. J'ai essayé déjà de décrire le caractère général de la philosophie et de ses méthodes. Peu de gens sont moins capables que moi d'apprécier chacun de ces systèmes. Examinons donc ensemble deux phénomènes qui, aujourd'hui surtout, ne doivent pas échapper à notre attention.

L'une de ces conceptions du monde constitue, pour ainsi dire, le pendant de l'anarchie politique dont elle n'est peut-être qu'une émanation. Autrefois déjà il y eut des nihilistes intellectuels, mais

actuellement, la théorie relativiste de la physique moderne semble leur être montée au cerveau. Tout en prenant la science pour point de départ, ils la poussent à se détruire elle-même, à se suicider, en la contraignant à renoncer à ses propres revendications. On a souvent l’impression que ce nihilisme n’est qu’une attitude temporaire observée jusqu’à l’obtention d’un résultat cherché. La science une fois éliminée, on voit s’installer à sa place quelque mysticisme ou bien encore la vieille conception religieuse. de l’univers. Suivant la doctrine anarchiste, il n’existe nulle vérité, nulle connaissance certaine du monde extérieur. Ce que nous prenons pour la vérité scientifique n’est que le produit de nos besoins tels qu’ils se manifestent aux milieux des changeantes conditions extérieures, donc une illusion. Somme toute, nous ne trouvons que ce qu’il nous est nécessaire de trouver, nous ne voyons que ce que nous voulons voir et nous ne pouvons faire autrement. Puisque le critère de la vérité (la concordance avec le monde extérieur) n’existe plus, il importe peu de savoir si nous nous rallions à telle ou telle opinion, toutes étant également justes et erronées. Nul n’a le droit de trouver fausses les idées de son prochain.

Sans doute serait-il intéressant pour tout esprit curieux de recherches théoriques de savoir par quels détours et à l’aide de quels sophismes les anarchistes réussissent à arracher à la science de pareilles conclusions. On se trouverait en présence de situations analogues à celles que relate cet exemple célèbre : « Un Crétois dit que tous les Crétois sont menteurs, etc. » Mais je ne veux, ni ne puis demeurer plus longtemps sur ce terrain. Contentons-nous de dire que la doctrine anarchiste paraît sublime et prééminente tant qu’elle s’applique à des spéculations abstraites, elle faillit dès qu’il s’agit de la vit pratique. Or ce sont les opinions et les connaissances qui déterminent les actes des hommes ; la même pensée scientifique spécule sur la structure de l’atome, l’origine de l’homme ou conçoit le plan d’un pont solide. Si ce que nous pensons n’avait vraiment

aucune importance, toutes celles de nos connaissances qui se distinguent par leur accord avec la réalité n'existeraient pas. Rien ne nous empêcherait en ce cas de construire non des ponts de pierre, mais des ponts de carton, d'administrer aux malades un décigramme pu lieu d'un centigramme de morphine et de pratiquer l'anesthésie non à l'éther mais au gaz lacrymogène. Certes, les anarchistes eux-mêmes repousseraient avec énergie une semblable utilisation pratique de leur théorie.

Cependant, le second de nos adversaires nous semble le plus redoutable, et c'est surtout en pensant à lui que je déplore l'insuffisance de mes lumières. Je suppose que vous en saurez plus long que moi sur ce sujet et que, depuis longtemps, vous avez pris parti pour ou contre le marxisme. Les travaux de *Kart Marx* traitant de la structure économique de la société et de l'influence des diverses formes de l'économie politique sur toutes les activités humaines font, la chose est indéniable, autorité à notre époque. J'ignore naturellement quel est, pour chacun des points envisagés, le degré de justesse ou d'erreur. J'ai ouï dire que d'aucuns, mieux documentés que moi, n'arrivaient pas eux-mêmes à en décider. Certaines idées m'ont déconcerté, par exemple celle relative à l'évolution des sociétés humaines, évolution qui obéirait aux lois naturelles. Marx prétend aussi que les transformations qui s'opèrent dans les couches sociales découlent les unes des autres par suite de processus dialectiques. Je ne suis pas du tout certain d'avoir bien compris ces assertions, qui ne paraissent pas « matérialistes », mais qui constituent plutôt le résidu de l'obscure philosophie hégélienne, Marx ayant d'ailleurs subi l'influence de cette école. Je n'arrive pas à me débarrasser de mon opinion de profane, habitué à considérer la formation des diverses classes de la société comme l'aboutissement de luttes engagées, depuis toujours, entre les diverses hordes humaines. Les inégalités, pensais-je, devaient primitivement être des inégalités de tribus ou de races. Certains facteurs psychologiques,

tels que le degré d’agressivité constitutionnelle et une meilleure organisation intérieure de la horde, certains facteurs matériels, comme la possession d’armes plus efficaces, décidèrent de la victoire. En vivant sur le même sol, les vainqueurs devinrent les maîtres, et les vaincus, les esclaves. Rien qui décèle là des lois naturelles ou l’évolution de concepts. Par contre, le fait que l’homme devient toujours davantage maître des éléments a sur les rapports sociaux des répercussions croissantes. Les hommes mettent au service de leur besoin d’agression leurs nouvelles conquêtes scientifiques, dont ils se servent pour se combattre les uns les autres. La découverte des métaux, du bronze, du fer a provoqué la fin de certaines 'époques de la civilisation et la chute de leurs institutions sociales.. Je crois vraiment que la poudre et les armes à feu ont tué la chevalerie et la noblesse et que le despotisme russe s’est trouvé condamné, avant même qu’éclatât la guerre malheureuse, du fait qu’aucune endogamie entre membres de familles régnantes d’Europe n’eût cependant pu engendrer une race de tsars capables de résister à la force explosive de la dynamite.

Peut-être même la crise actuelle qui a succédé à la guerre est-elle une conséquence de notre dernière et magnifique victoire sur les éléments : la conquête de l’air. Le fait ne paraît pas évident de prime abord, mais les premiers termes tout au moins de cet enchaînement sont nettement saisissables. L’Angleterre, confiante en la protection que lui assurait son isolement au milieu des mers, avait fondé toute sa politique sur cet isolement. Du jour où *Blériot* eut traversé la Manche en aéroplane, cette sécurité sembla illusoire et quand, en pleine période de paix et sans autre but que celui de faire des essais, un zeppelin survola Londres, la guerre contre l’Allemagne devint fatale [9]. N’oublions pas non plus la menace des sous-marins.

J’éprouve quelque confusion à traiter de façon aussi sommaire, aussi incomplète, un sujet d’une telle portée et d’une telle

9 C’est du moins ce qui me fut dit au début de la guerre par une personne digne de foi.

complexité ; je sais aussi que je ne vous ai rien appris de nouveau ; mais mon but était seulement de vous faire observer que si l’homme subjugue la nature, s’il lui emprunte les armes indispensables à la lutte contre ses semblables, cette subjugation influence nécessairement les institutions économiques. Nous voilà, semble-t-il, fort éloignés des problèmes de la représentation de l’univers ; nous allons tout de suite y revenir. Évidemment, ce n’est ni à sa conception de l’histoire ni aux prévisions d’avenir qu’il tire de cette conception que le marxisme doit sa puissance, mais bien à son ingénieuse démonstration de l’influence coercitive qu’exerce la situation économique sur l’activité intellectuelle, morale et artistique des hommes. Une série de rapports et d’enchaînements, jusqu’alors presque ignorés, fut ainsi découverte ; mais il est impossible d’admettre que les facteurs économiques soient les seuls à déterminer le comportement des hommes dans les sociétés. En effet, et c’est là un fait indéniable, les personnes, les races, les peuples divers placés dans des conditions économiques semblables ne se comportent pas de la même façon, ce qui suffit à écarter l’idée d’une prétendue tyrannie exclusive des facteurs économiques. Il est inadmissible de négliger le rôle des facteurs psychologiques quand il s’agit des réactions d’êtres vivants humains. Non seulement ces facteurs participent à l’établissement des conditions économiques, mais encore ils déterminent ensuite tous les actes des hommes, lesquels ne peuvent réagir que par leurs pulsions primitives, leur instinct de conservation, leur agressivité, leur soif d’amour, leur besoin de chercher le plaisir et de fuir le déplaisir. Dans une précédente étude, nous avons fait ressortir les exigences considérables du surmoi, qui représente la tradition et les idéaux du passé et qui, pendant un certain temps, résistera aux impulsions déterminées par une nouvelle situation économique. Enfin n’oublions pas qu’au-dessus de la collectivité humaine assujettie aux nécessités économiques, le processus de l’évolution culturelle de, ce que d’aucuns appellent la civilisation se poursuit et que, tout en

subissant l’influence de tous les autres facteurs, il ne leur doit nullement son origine. Cette évolution est très comparable à un processus organique et se trouve, pour sa part, également capable d’exercer une action sur les autres facteurs. Me déplace les buts auxquels les instincts tendaient et fait que les hommes s’insurgent contre ce qui, jusque-là, leur avait paru supportable ; en outre, le raffermissement progressif de l’esprit scientifique parait être une de ses œuvres essentielles. Celui qui tenterait de faire du marxisme une véritable doctrine sociale devrait être en état de montrer en détail le rôle de chacun de ces divers facteurs ; il lui faudrait étudier la disposition constitutionnelle générale de l’homme, ses variations raciales, les modifications qu’elle subit du fait des conditions sociales, de l’activité professionnelle, de la possibilité de gains et observer comment s’inhibent ou se renforcent mutuellement tous ces facteurs. La sociologie qui étudie le comportement de l’homme au sein de la société ne saurait non Élus être autre chose que de la psychologie appliquée. Rigoureusement parlant, il n’existe que deux sciences : la psychologie pure ou appliquée et les sciences naturelles.

Une fois que l’on eut reconnu l’importance énorme des conditions économiques, l’on fut tenté de ne pas abandonner leurs transformations à l’évolution naturelle, mais de les provoquer révolutionnairement. Mis en pratique dans le bolchevisme russe, le marxisme théorique a bien pris les caractères d’une conception du monde – l’énergie, la cohérence, l’exclusivisme et aussi une ressemblance étrange avec ce qu’il combat. Lui qui devait son origine et sa réalisation à la science, qui avait été bâti sur elle et d’après sa technique, a lancé une interdiction de penser aussi inexorable que le fut, en son temps, celle de la religion. Il est interdit de critiquer la théorie marxiste, et douter de son bien-fondé est un crime passible de châtiment, comme autrefois l’hérésie aux yeux de l’Église catholique. Les œuvres de Marx ont, en tant que sources de

révélation, remplacé la Bible et le Coran, encore qu’elles offrent autant de contradictions et d’obscurités que ces vieux livres sacrés.

Et tout en bannissant impitoyablement tous les systèmes idéalistes et toutes les illusions, le marxisme, mis en pratique, a lui-même créé de nouvelles chimères qui ne sont ni moins douteuses ni moins indémontrables que les anciennes. Il espère pouvoir, en quelques générations, transformer la nature humaine de telle façon que les hommes puissent vivre en commun au sein d’une nouvelle organisation sans plus se heurter et en accomplissant, sans y être contraints, le travail nécessaire. Pour refréner les instincts, ce qui est indispensable dans une société organisée, il les déplace, dirige vers l’extérieur les tendances agressives qui menacent toute collectivité humaine, s’appuie enfin sur l’hostilité des pauvres contre les riches et des petites gens d’antan contre les anciens détenteurs du pouvoir. C’est vraisemblablement une tâche irréalisable que de modifier ainsi la nature humaine ; l’enthousiasme que suscite actuellement dans la masse le mouvement bolcheviste, alors que cette nouvelle organisation est encore inachevée et se trouve menacée du dehors, ne nous permet pas de prévoir le moment où elle sera terminée et stable. Tout comme la religion, le bolchevisme fournit à ses croyants, pour les dédommager de leurs souffrances, de leurs privations actuelles, la promesse d’un au-delà meilleur où nul besoin ne restera insatisfait. Ce paradis est, il est vrai, situé sur la terre même et c’est dans un avenir plus ou moins proche que les hommes y pourront pénétrer ; mais souvenons-nous de ce que les Juifs eux-mêmes, dont la religion ne connaît pas de vie future, ont attendu la venue du Messie sur la terre et que le Moyen Age chrétien a toujours cru que le royaume de Dieu était proche.

Nous savons quelle sera la réponse du bolchevisme. Tant que la nature des hommes n’aura pas été modifiée, dira-t-il, il faudra bien continuer à se servir des moyens propres aujourd’hui à agir sur eux ; il est impossible d’éviter les rigueurs de l’éducation, l’interdiction de

penser, l'emploi de la force, voire même de la répression sanglante, et si l'on n'éveillait pas en eux d'illusions, il serait impossible de les soumettre à cette contrainte. Après quoi, le bolcheviste nous inviterait poliment à lui indiquer quelque autre méthode et nous serions contraints de nous avouer vaincus. Et quel conseil lui donner vraiment ? Je me verrais réduit à concéder que les conditions d'une semblable expérience m'eussent empêché, moi et mes pareils, de me lancer dans cette entreprise, mais nous ne sommes pas les seuls à en décider. Il existe des hommes d'action à convictions inébranlables, inaccessibles au doute, insensibles aux souffrances d'autrui dès qu'il s'agit de réaliser leur dessein, et c'est à ces hommes-là que nous devons l'imposante expérience aujourd'hui tentée en Russie. À l'époque même où de grandes nations déclarent n'attendre leur salut que de leur fidélité à la foi chrétienne, le bouleversement qui s'est produit en Russie apparaît – malgré tous ses épisodes pénibles – comme le présage d'un avenir meilleur. Malheureusement, ni notre propre scepticisme ni le fanatisme des autres ne nous permet d'entrevoir l'issue de cette tentative ; l'avenir en décidera et montrera peut-être que l'essai fut prématuré, qu'une transformation radicale de l'ordre établi a peu de chance d'aboutir, tant que de nouvelles découvertes ne seront pas venues accroître notre pouvoir sur les forces naturelles et faciliter par là la satisfaction de nos besoins. Peut-être deviendra-t-il possible de remanier l'organisation sociale, de supprimer la misère matérielle des masses tout en respectant les exigences culturelles de l'individu ; mais la nature humaine se plie difficilement à tout genre de communauté sociale ; il semble donc que la lutte doive durer encore un temps imprévisible.

Mesdames, Messieurs, permettez-moi pour conclure de vous résumer ce que j'avais à dire sur les rapports de la psychanalyse avec la question d'une conception du monde. À mon avis, la psychanalyse n'est pas capable de se forger une représentation particulière de l'univers. Elle n'en a nul besoin, car, étant une partie

de la science, elle peut se rallier à la conception scientifique. Celle-ci toutefois mérité à peine sa qualification emphatique ; trop imparfaite encore, elle ne pénètre pas tous les mystères et n’est ni exclusiviste, ni systématique. La pensée scientifique est trop neuve encore parmi les hommes et trop de vastes problèmes lui restent à résoudre. Une conception scientifique du monde fondée sur la science ne se contente pas de mettre en valeur le monde extérieur réel, elle se montre aussi essentiellement négative en s’en tenant modestement à la vérité et en rejetant les illusions. Si quelqu’un parmi nos contemporains ressent quelque mécontentement de cet état de choses et exige davantage pour obtenir un apaisement immédiat, qu’il cherche ailleurs ce dernier, là où il le pourra trouver. Tout en ne lui gardant pas rigueur, nous ne pouvons ni lui venir en aide ni changer pour lui notre manière de penser.

Ma rencontre avec Josef Popper-Lynkeus[1]

Ce fut en hiver 1899 que j'eus enfin sous les yeux, postdaté pour coïncider avec le siècle nouveau, mon livre *L'interprétation des rêves*. Cette œuvre résultait d'un travail de quatre à cinq ans, et sa genèse sortait de l'ordinaire. Ayant soutenu une thèse de doctorat sur les maladies nerveuses, j'avais tenté d'assurer ma propre subsistance et celle d'une famille qui s'élargissait rapidement, en offrant mes services thérapeutiques à ces patients qu'il était convenu d'appeler « malades nerveux » et qui n'étaient que trop nombreux dans notre société. Mais cette tâche se révéla plus ardue que je ne l'avais escompté. Les méthodes thérapeutiques usuelles étaient visiblement de peu, sinon d'aucun secours, il fallait chercher de nouvelles voies. Comment prétendre après tout aider les malades sans rien comprendre de leurs souffrances, des causes de leurs maux, de la signification de leurs plaintes ? Je cherchai donc activement aide et soutien auprès de Maître Charcot à Paris et de Bernheim à Nancy ; une observation de mon éminent ami Josef Breuer, de Vienne, sembla enfin ouvrir de nouvelles perspectives à la compréhension et à l'influence thérapeutiques.

Ces nouvelles expériences apportèrent en effet la certitude que les malades que nous nommions « nerveux » souffraient dans un certain sens de troubles psychiques et relevaient donc d'un

1 Meine Berührung mit Josef Popper-Lynkeus, *Allgemeine Nährpflicht*, Vienne, 15. GW, XVI.

traitement par des moyens psychiques. Notre intérêt devait se tourner vers la psychologie. Ceci étant, l'aide que la science de l'âme en vigueur dans les écoles philosophiques pouvait nous apporter était vraiment infime et inutilisable pour notre propos ; nous devions inventer de toutes pièces tant les méthodes que leurs présupposés théoriques. Je travaillai donc dans cette direction, tout d'abord en commun avec Breuer, puis en toute indépendance. À la fin, il fit partie intégrante de ma technique d'engager les patients à me communiquer sans critique aucune tout ce qui pouvait leur venir à l'esprit, fût-ce des idées subites dont ils ne concevaient pas la légitimité, dont il leur était pénible de faire part.

S'ils cédaient à mon désir, ils me racontaient également leurs rêves, comme s'ils étaient de même nature que leurs autres pensées. Cela engageait nettement à évaluer ces rêves comme toute autre production intelligible. Intelligibles, ils ne l'étaient pourtant point, mais bien étranges, embrouillés, absurdes, comme justement le sont les rêves, ce pourquoi ils étaient condamnés par la science comme tressaillements dénués de sens et de fin à la surface de l'organe de l'âme. Si mes patients avaient raison, eux qui, apparemment, se contentaient bien de reproduire la croyance millénaire de l'humanité profane, je me trouvais devant la tâche d'établir une interprétation des rêves qui résistât à la critique scientifique.

Tout d'abord, des rêves de mes patients, je ne compris naturellement pas davantage que les rêveurs eux-mêmes. Mais, en appliquant à ces rêves, et aux miens en particulier, le procédé déjà utilisé lors de l'étude d'autres formations psychiques anormales, je réussis à répondre à la plupart des questions que pouvait soulever une interprétation des rêves. Il y avait là beaucoup à questionner : de quoi rêve-t-on ? Pourquoi, plus généralement, rêve-t-on ? D'où proviennent toutes les particularités remarquables qui distinguent le rêve de la pensée éveillée ? et autres interrogations similaires. Certaines des réponses étaient aisées à fournir, se révélaient

également confirmer des avis émis auparavant, d'autres nécessitaient absolument de nouvelles hypothèses sur la structure et le fonctionnement de notre appareil psychique. On rêvait de ce qui avait mis l'âme en émoi pendant la journée de veille ; on rêvait pour apaiser les motions qui voulaient troubler le sommeil et pour pouvoir poursuivre celui-ci. Mais pourquoi le rêve pouvait-il revêtir une apparence si étrange, si absurde dans son enchevêtrement, si manifestement antagoniste du contenu de la pensée éveillée, alors qu'il brassait les mêmes matériaux qu'elle ? Certes, le rêve n'était qu'un substitut à une activité rationnelle de la pensée et était justiciable d'une interprétation, c'est-à-dire d'une traduction dans le domaine de celle-ci, mais ce qui exigeait explication, était la déformation effective que le travail onirique avait fait subir au matériel rationnel et intelligible.

La déformation du rêve était le problème le plus profond et le plus ardu de la vie onirique. Pour l'éclairer s'imposèrent les conclusions suivantes qui mettaient le rêve sur un pied d'égalité avec d'autres formations psychopathologiques et démasquait en lui pour ainsi dire la psychose normale de l'humanité. Notre âme, ce précieux instrument à l'aide duquel nous nous imposons dans la vie, n'est pas en effet une unité paisiblement repliée sur elle-même, mais elle est plutôt comparable à un état moderne, au sein duquel une masse assoiffée de jouissance et de destruction doit être contenue par une couche dirigeante modérée. Tout ce qui s'ébat dans la vie de notre âme, ce qui, dans nos pensées, parvient à s'exprimer, est le rejeton et le représentant des diverses pulsions qui nous échoient de par notre constitution physique, mais ces pulsions ne sont pas toutes canalisables et éducables au même degré pour venir se soumettre aux exigences du monde extérieur et de la communauté des hommes. Nombre d'entre elles ont conservé le caractère indomptable de leurs origines. Si nous les laissions faire, elles nous feraient immanquablement courir à notre perte. Nous avons donc, forts d'une

expérience acquise à nos dépens, développé dans notre âme des organisations qui s'opposent à l'expression directe de nos pulsions, en les inhibant. Ce qui, surgi des forces pulsionnelles, affleure comme motion de désir, doit s'accommoder du contrôle des plus hautes instances de notre âme et, s'il ne trouve grâce à leurs yeux, se trouve rejeté et privé de toute influence sur notre motilité, et donc de toute exécution. Et il n'est même pas rare que soient refusés à ces désirs jusqu'à l'accès à la conscience, qui ignore d'ordinaire l'existence même de ces sources pulsionnelles dangereuses. Nous disons alors que ces motions sont refoulées du point de vue de la conscience et ne sont présentes que dans l'inconscient. Le refoulé réussit-il à forcer le passage en un point quelconque pour atteindre soit la conscience, soit la motilité, soit l'un et l'autre centres, alors précisément nous ne sommes plus normaux ; dans ce cas, nous développons toute la série des symptômes névrotiques et psychotiques. Le maintien des inhibitions et refoulements devenus nécessaires impose une grande dépense d'énergie à la vie de notre âme, effort dont elle est bien aise de se reposer. L'état de sommeil nocturne semble être une occasion propice à ce repos, puisque aussi bien il entraîne la suspension de notre travail moteur. La situation apparaissant sans danger, nous infléchissons la rigueur de nos instances policières internes. Nous ne les retirons pas complètement, car qui sait ? peut-être l'inconscient ne dort-il jamais ? Et, dès lors, se font sentir les effets rémanents de la pression qui s’exerce sur lui. Issus de l'inconscient refoulé, des désirs s'élèvent qui, pendant le sommeil du moins, accéderaient librement à la conscience. Si nous pouvions les appréhender, nous serions épouvantés par leur contenu, leur démesure, et même par leur simple possibilité. Mais cela ne survient que rarement, ce sur quoi nous nous réveillons brusquement, dans l'angoisse. En règle générale, notre conscience n'appréhende pas le rêve tel qu'il a réellement été conçu. Les puissances inhibitrices, la censure du rêve, comme nous convenons de l'appeler, ne se réveillent certes pas tout à fait, mais elles

n'étaient pas non plus en plein sommeil. Elles ont influencé le rêve, alors qu'il luttait pour s'exprimer par des mots et des images, elles ont éliminé les détails les plus rebutants, en ont transformé d'autres au point de les rendre méconnaissables, ont défait des enchaînements authentiques, introduit des connexions erronées, jusqu'à ce qu'à partir du fantasme de désir inclus dans le rêve, sincère mais brutal, naisse le rêve manifeste qui nous reste en mémoire, plus ou moins confus, presque toujours étrange et incompréhensible. Le rêve, la déformation du rêve, est donc l'expression d'un compromis, le témoignage d'un conflit entre les motions et aspirations incompatibles de la vie de notre âme. Et, gardons-nous de l'oublier, le même processus, le même jeu de forces qui explique le rêve du dormeur normal, nous livre la clé pour comprendre tous les phénomènes névrotiques et psychotiques.

Je dois au lecteur des excuses pour avoir si longuement traité de moi-même et de mon travail sur les problèmes du rêve ; c'était là un préalable nécessaire à la suite de mon exposé. Mon explication de la déformation du rêve me semblait nouvelle, je n'avais nulle part trouvé chose semblable. Des années plus tard (je ne puis plus dire quand), *Les fantasmes d’une réalité* de Josef Popper-Lynkeus me tombèrent sous la main. L'une des histoires contenues dans ce recueil s'intitulait « Rêver comme veiller », elle ne pouvait que susciter chez moi le plus vif intérêt. Y était décrit un homme qui pouvait se vanter de n'avoir jamais rien rêvé d'absurde. Ses rêves, il est vrai, étaient bien fantastiques comme les contes, mais ils n'étaient pas en telle contradiction avec le monde éveillé qu'on eût pu les qualifier sans ambages d'« impossibles ou absurdes en soi ». C'est-à-dire, traduit dans mon vocabulaire, que chez cet homme n'intervenait aucune déformation du rêve, et si l'on apprenait la raison de son absence, on avait découvert du même coup la raison de sa genèse. Popper donne à cet homme une parfaite lucidité sur les raisons de sa singularité. Il lui fait dire : « Dans mes pensées comme

dans mes sentiments règnent ordre et harmonie, et les deux ne sont jamais en conflit... Je suis un, sans partage, les autres sont partagés et leurs deux parts veille et rêve - se font une guerre sans grand répit. » Et il poursuit sur l'interprétation des rêves « Ce n'est certes pas une tâche aisée, mais le rêveur lui-même devrait bien y réussir avec quelque attention. Pourquoi échoue-t-il donc dans la plupart des cas ? Les rêves semblent chez vous receler quelque chose de caché, d'impudique d'une nature particulière, un certain mystère de votre être difficilement exprimable ; et voilà pourquoi votre activité onirique paraît si souvent manquer, voire même aller à l'encontre du sens. Mais, fondamentalement, il n'en est pas du tout ainsi ; cela est même parfaitement impossible, car c'est toujours le même homme, qu'il veille ou qu'il rêve. »

Je retrouvais là, à la terminologie psychologique près, la même explication de la déformation du rêve que celle que j'avais déduite de mes travaux sur le rêve. La déformation était un compromis, quelque chose de mauvaise foi par nature, le résultat d'un conflit entre penser et sentir ou bien, en mes termes, entre le conscient et le refoulé. Là où un tel conflit était absent, n'avait pas besoin d'être refoulé, les rêves ne pouvaient prendre ce tour étrange et absurde. Chez cet homme qui rêvait comme il pensait à l'état de veille - et pas autrement - Popper avait fait régner cette harmonie intérieure qu'il visait à instaurer dans le corps politique en tant qu'homme de réformes sociales. Et même si la science nous dit qu'un tel homme sans malice ni fausseté aucune, exempt de tout refoulement, ne se rencontre pas ou ne saurait vivre, on pouvait pressentir que, pour autant qu'il était possible d'approcher cet état idéal, cette approche s'était trouvée réalisée dans la personne de Popper même.

Subjugué par la coïncidence entre mes vues et sa sagesse, j'entrepris dès lors de lire tous ses écrits, entre autres ceux qui concernaient Voltaire, la religion, la guerre, la communauté et ses obligations alimentaires, jusqu'à ce que s'érige clairement devant

moi la figure de ce grand homme, penseur et critique doublé d'un philanthrope et d'un homme de réformes bienveillant. Je méditai longuement sur les droits de l'individu dont il se faisait le champion et que j'aurais tant aimé défendre avec lui, si je n'étais retenu par la considération que ni le comportement naturel, ni les fins de la société humaine ne justifiaient pleinement leur affirmation. Une singulière sympathie m'attirait vers lui du fait que lui aussi avait douloureusement ressenti l'amertume de la vie des Juifs et la vacuité des idéaux culturels contemporains. Pourtant, je ne l'ai jamais vu en personne. Il avait entendu parler de moi par des connaissances communes et j'eus un jour à répondre à une lettre de lui, où il sollicitait un renseignement. Mais je ne lui ai pas rendu visite. Mes innovations en psychologie m'avaient aliéné la faveur de mes contemporains, particulièrement des plus âgés d'entre eux. Il n'était que trop fréquent qu'approchant un homme que j'avais révéré de loin, je me visse pour ainsi dire éconduit par l'incompréhension de ce qui était devenu la substance de ma vie. Josef Popper, quant à lui, provenait de la physique, il avait été l'ami d'Ernst Mach ; je ne voulais pas laisser troubler cette agréable impression née de notre accord sur le problème de la déformation du rêve. Ainsi donc, il advint que je différai ma visite jusqu'à ce qu'il fût trop tard et que je ne pusse plus saluer que son buste dans le parc de notre hôtel de ville.

Pourquoi la guerre ?[1]

I. Lettre d'Albert Einstein à Sigmund Freud

Potsdam, le 30 juillet 1932.

Monsieur et Cher Ami,

Je suis heureux qu'en m'invitant à un libre échange de vues avec une personne de mon choix sur un sujet désigné à mon gré, la Société des Nations et son Institut international de Coopération Intellectuelle à Paris m'aient, en quelque sorte, donné l'occasion précieuse de m'entretenir avec vous d'une question qui, en l'état présent les choses, m'apparaît comme la plus importante dans l'ordre de la civilisation : Existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de la guerre ?

D'une façon assez générale, on s'entend aujourd'hui à reconnaître que les progrès de la technique ont rendu pareille question proprement vitale pour l'humanité civilisée, et cependant les ardents efforts consacrés à la solution de ce problème ont jusqu'ici échoué dans d'effrayantes proportions.

1 Warum Krieg ? La Société des Nations ayant souhaité favoriser des échanges de vue entre intellectuels de renom afin de servir la cause de la paix, il y eut une correspondance entre Einstein et Freud en 1932, qui fut publiée en 1933 à Paris par l'Institut international de Coopération intellectuelle, simultanément en langues allemande, française et anglaise. GW, XVI.

Je crois que, parmi ceux aussi que ce problème occupe pratiquement et professionnellement, le désir se manifeste, issu d'un certain sentiment d'impuissance, de solliciter sur ce point l'avis de personnes que le commerce habituel des sciences a placées à une heureuse distance à l'égard de tous les problèmes de la vie. En ce qui me concerne, la direction habituelle de ma pensée n'est pas de celles qui ouvrent des aperçus dans les profondeurs de la volonté et du sentiment humains, et c'est pourquoi, dans l'échange de vues que j'amorce ici, je ne puis guère songer à faire beaucoup plus qu'essayer de poser le problème et, tout en laissant par avance de côté les tentatives de solution plus ou moins extérieures, vous donner l'occasion d'éclairer la question sous l'angle de votre profonde connaissance de la vie instinctive de l'homme. Je suis convaincu que vous serez à même d'indiquer des moyens éducatifs qui, par une voie, dans une certaine mesure étrangère à la politique, seraient de nature à écarter des obstacles psychologiques, que le profane en la matière peut bien soupçonner, mais dont il n'est pas capable de jauger les correspondances et les variations.

Pour moi qui suis un être affranchi de préjugés nationaux, la face extérieure du problème — en l'espèce, l'élément d'organisation — m'apparaît simple : les États créent une autorité législative et judiciaire pour l'apaisement de tous les conflits pouvant surgir entre eux. Ils prennent l'engagement de se soumettre aux lois élaborées par l'autorité législative, de faire appel au tribunal dans tous les cas litigieux, de se plier sans réserve à ses décisions et d'exécuter, pour en assurer l'application, toutes les mesures que le tribunal estime nécessaires. Je touche là à la première difficulté : Un tribunal est une institution humaine qui pourra se montrer, dans ses décisions, d'autant plus accessible aux sollicitations extra-juridiques qu'elle disposera de moins de force pour la mise en vigueur de ses verdicts. Il est un fait avec lequel il faut compter : droit et force sont inséparablement liés, et les verdicts d'un organe juridique se

rapprochent de l'idéal de justice de la communauté, au nom et dans l'intérêt de laquelle le droit est prononcé, dans la mesure même où cette communauté peut réunir les forces nécessaires pour faire respecter son idéal de justice. Mais nous sommes actuellement fort loin de détenir une organisation supra-étatiste qui soit capable de conférer à son tribunal une autorité inattaquable et de garantir la soumission absolue à l'exécution de ses sentences. Et voici le premier principe qui s'impose à mon attention : La voie qui mène à la sécurité internationale impose aux États l'abandon sans condition d'une partie de leur liberté d'action, en d'autres termes, de leur souveraineté, et il est hors de doute qu'on ne saurait trouver d'autre chemin vers cette sécurité.

Un simple coup d'œil sur l'insuccès des efforts, certainement sincères, déployés au cours des dix dernières années permet à chacun de se rendre compte que de puissantes forces psychologiques sont à l'œuvre, qui paralysent ces efforts. Certaines d'entre elles sont aisément perceptibles. L'appétit de pouvoir que manifeste la classe régnante d'un État contrecarre une limitation de ses droits de souveraineté. Cet « appétit politique de puissance » trouve souvent un aliment dans les prétentions d'une autre catégorie dont l'effort économique se manifeste de façon toute matérielle. Je songe particulièrement ici à ce groupe que l'on trouve au sein de chaque peuple et qui, peu nombreux mais décidé, peu soucieux des expériences et des facteurs sociaux, se compose d'individus pour qui la guerre, la fabrication et le trafic des armes ne représentent rien d'autre qu'une occasion de retirer des avantages particuliers, d'élargir le champ de leur pouvoir personnel.

Cette simple constatation n'est toutefois qu'un premier pas dans la connaissance des conjonctures. Une question se pose aussitôt : Comment se fait-il que cette minorité-là puisse asservir à ses appétits la grande masse du peuple qui ne retire d'une guerre que souffrance et appauvrissement ? (Quand je parle de la masse du

peuple, je n’ai pas dessein d’en exclure ceux qui, soldats de tout rang, ont fait de la guerre une profession, avec la conviction de s’employer à défendre les biens les plus précieux de leur peuple et dans la pensée que la meilleure défense est parfois l’attaque.) Voici quelle est à mon avis la première réponse qui s’impose : Cette minorité des dirigeants de l’heure a dans la main tout d’abord l’école, la presse et presque toujours les organisations religieuses. C’est par ces moyens qu’elle domine et dirige les sentiments de la grande masse dont elle fait son instrument aveugle.

Mais cette réponse n’explique pas encore l’enchaînement des facteurs en présence car une autre question se pose : Comment est-il possible que la masse, par les moyens que nous avons indiqués, se laisse enflammer jusqu’à la folie et au sacrifice ? Je ne vois pas d’autre réponse que celle-ci : L'homme a en lui un besoin de haine et de destruction. En temps ordinaire, cette disposition existe à l’état latent et ne se manifeste qu’en période anormale ; mais elle peut être éveillée avec une certaine facilité et dégénérer en psychose collective. C’est là, semble-t-il, que réside le problème essentiel et le plus secret de cet ensemble de facteurs. Là est le point sur lequel, seul, le grand connaisseur des instincts humains peut apporter la lumière.

Nous en arrivons ainsi à une dernière question : Existe-t-il une possibilité de diriger le développement psychique de l’homme de manière à le rendre mieux armé contre les psychoses de haine et de destruction ? Et loin de moi la pensée de ne songer ici qu’aux êtres dits incultes. J’ai pu éprouver moi-même que c’est bien plutôt la soi-disant « intelligence » qui se trouve être la proie la plus facile des funestes suggestions collectives, car elle n’a pas coutume de puiser aux sources de l’expérience vécue, et que c’est au contraire par le truchement du papier imprimé qu’elle se laisse le plus aisément et le plus complètement saisir.

Et, pour terminer, ceci encore : je n'ai parlé jusqu'ici que de la guerre entre États, en d'autres termes, des conflits dits internationaux. Je n'ignore pas que l'agressivité humaine se manifeste également sous d'autres formes et dans d'autres conditions (par exemple la guerre civile, autrefois causée par des mobiles religieux, aujourd'hui par des mobiles sociaux, — la persécution des minorités nationales). Mais c'est à dessein que j'ai mis en avant la forme de conflit la plus effrénée qui se manifeste au sein des communautés humaines, car c'est en partant de cette forme là qu'on décèlera le plus facilement les moyens d'éviter les conflits armés.

Je sais que dans vos ouvrages vous avez répondu, soit directement soit indirectement, à toutes les questions touchant au problème qui nous intéresse et nous presse. Mais il y aurait grand profit à vous voir développer le problème de la pacification du monde sous le jour de vos nouvelles investigations, car un tel exposé peut être la source de fructueux efforts.

Très cordialement à vous.

A. Einstein

II. Lettre de Sigmund Freud à Albert Einstein

Vienne, septembre 1932.

Cher Monsieur Einstein,

En apprenant que vous aviez l'intention de m'inviter à un échange de vues sur un sujet auquel vous accordez votre intérêt et qui vous semble mériter aussi l'attention d'autres personnes, je n'ai pas hésité à me prêter à cet entretien. Je présumais que vous choisiriez un problème qui fût aux confins de ce que l'on peut connaître aujourd'hui, et auquel nous puissions l'un et l'autre, le physicien et le psychologue, accéder chacun par sa propre voie, de manière à nous rencontrer sur le même terrain, tout en partant de régions différentes. Aussi m'avez-vous surpris en me posant la question de savoir ce que l'on peut faire pour libérer les humains de la menace de la guerre. J'ai été tout d'abord effrayé de mon — j'allais dire notre — incompétence, car je voyais là une tâche pratique dont l'apanage revenait aux hommes d'État. Mais je me suis rendu compte que vous n'aviez pas soulevé la question en tant qu'homme de science et physicien, mais comme ami des humains, répondant à l'invitation de la Société des Nations, tel l'explorateur Fridtjof Nansen lorsqu'il entreprit de venir en aide aux affamés et aux victimes de la guerre mondiale, privés de patrie[2]. Je réfléchis aussi

2 **Fridtjof Nansen** : Célèbre scientifique et philanthrope norvégien, explorateur de l'Arctique. Pendant la Première Guerre mondiale Nansen œuvre pour améliorer la situation des prisonniers de guerre, puis devient haut-commissaire de la Société des Nations pour les réfugiés. En 1921, lors de la famine en Russie, il constitue une commission internationale à fournir une assistance aux populations touchées. La collecte de dons d'organismes publics et des personnes privées par Nansen afin de porter assistance aux victimes de la famine en Russie suscite le mécontentement dans les milieux réactionnaires de certains pays capitalistes. Le peuple soviétique apprécie ses efforts, et le 25 Décembre 1921, le neuvième Congrès Panrusse des Soviets lui vote sa profonde gratitude. (MIA)

que l’on n’attendait pas de moi l’énoncé de propositions pratiques, mais que j’avais simplement à exposer le problème de la sauvegarde de la paix, à la lumière de l’examen psychologique.

Mais là-dessus encore, vous avez dit l’essentiel dans votre lettre et vous m’avez du même coup pris le vent de mes voiles, mais je me prête volontiers à voguer dans votre sillage et je me contenterai de confirmer ce que vous avancez, tout en y apportant mes digressions, au plus près de mes connaissances — ou de mes conjectures.

Vous commencez par poser la question entre droit et force. C’est là, assurément, le juste point de départ de notre enquête. Puis-je me permettre de substituer au mot « force » le terme plus incisif et dur de « violence » ? Droit et violence sont actuellement pour nous des antinomies. Il est facile de montrer que l’un est dérivé de l’autre, et si nous remontons aux origines primitives pour examiner de quelle manière le phénomène s’est produit tout d’abord, la solution du problème nous apparaît sans difficulté. Si, dans ce qui va suivre, vous me voyez exposer comme autant d’éléments nouveaux, des faits généralement connus et reconnus, vous me le pardonnerez, la filiation des données m’y obligeait.

Les conflits d’intérêts surgissant entre les hommes sont donc, eu principe, résolus par la violence. Ainsi en est-il dans tout le règne animal, dont l’homme ne saurait s’exclure ; pour l’homme, il s’y ajoute encore, bien entendu, des conflits d’opinion, qui s’élèvent jusqu’aux plus hauts sommets de l’abstraction et dont la solution

« Il y avait dans les divers pays transatlantiques une telle abondance de maïs, que les agriculteurs avaient dû [l'utiliser] comme combustible dans les moteurs des [locomotives]. Dans le même temps, les navires en Europe [étaient] au ralenti, [faute] de cargaisons. En même temps, il y avait des milliers, voire des millions de chômeurs. Tout cela, alors que trente millions de personnes dans la région de la Volga, non loin et facilement accessible par nos navires, ont été [obligés de] mourir de faim » E. E. Reynolds, *Nansen*, p. 230 (*via* Wikipédia)

semble nécessiter une technique différente. Mais cette complication n'est apparue que plus tard. À l'origine, dans une horde restreinte, c'est la supériorité de la force musculaire qui décidait ce qui devait appartenir à l'un, ou quel était celui dont la volonté devait être appliquée, la force musculaire se trouve secondée et bientôt remplacée par l'usage d'instruments ; la victoire revient à qui possède les meilleures armes ou en use avec le plus d'adresse. L'intervention de l'arme marque le moment où déjà la suprématie intellectuelle commence à prendre la place de la force musculaire ; le but dernier de la lutte reste le même : l'une des parties aux prises doit être contrainte, par le dommage qu'elle subit et par l'étranglement de ses forces, à abandonner ses revendications ou son opposition. Ce résultat est acquis au maximum lorsque la violence élimine l'adversaire de façon durable, le tue par conséquent. Ce procédé offre deux avantages : l'adversaire ne pourra reprendre la lutte à une nouvelle occasion et son sort dissuadera les autres de suivre son exemple. Par ailleurs, la mise à mort de l'ennemi satisfait une disposition instinctive, sur laquelle nous aurons à revenir. Il arrive qu'au dessein de tuer vienne s'opposer le calcul selon lequel l'ennemi peut être employé pour rendre d'utiles services, si, une fois tenu en respect, on lui laisse la vie sauve. En pareil cas la violence se contente d'asservir au lieu de tuer. C'est ainsi qu'on commence à épargner l'ennemi, mais le vainqueur a dès lors à compter avec la soif de vengeance aux aguets chez le vaincu, et il abandonne une part de sa propre sécurité.

Tel est donc l'état originel, le règne de la puissance supérieure, de la violence brutale ou intellectuellement étayée. Nous savons que ce régime s'est modifié au cours de l'évolution, et qu'un chemin a conduit de la violence au droit, — mais lequel ? Il n'en est qu'un, à mon avis, et c'est celui qui aboutit au fait que l'on peut rivaliser avec un plus fort par l'union de plusieurs faibles. « L'union fait la force[3]. » La violence est brisée par l'union, la force de ces éléments

3 En français dans le texte.

rassemblés représente dès lors le droit, par opposition à la violence d'un seul. Nous voyons donc que le droit est la force d'une communauté. C'est encore la violence, toujours prête à se tourner contre tout individu qui lui résiste, travaillant avec les mêmes moyens, attachée aux mêmes buts ; la différence réside, en réalité, uniquement dans le fait que ce n'est plus la violence de l'individu qui triomphe, mais celle de la communauté. Mais, pour que s'accomplisse ce passage de la violence au droit nouveau, il faut qu'une condition psychologique soit remplie. L'union du nombre doit être stable et durable. Si elle se créait à seule fin de combattre un plus puissant pour se dissoudre une fois qu'il est vaincu, le résultat serait nul. Le premier qui viendrait ensuite à s'estimer plus fort chercherait de nouveau à instituer une hégémonie de violence, et le jeu se répéterait indéfiniment. La communauté doit être maintenue en permanence, s'organiser, établir des règlements qui préviennent les insurrections à craindre, désigner des organes qui veillent au maintien des règlements, — des lois, et qui assurent l'exécution des actes de violence conformes aux lois. De par la reconnaissance d'une semblable communauté d'intérêts, il se forme, au sein des membres d'un groupe d'hommes réunis, des attaches d'ordre sentimental, des sentiments de communauté, sur lesquels se fonde, à proprement parler, la force de cette collectivité.

Je crois avoir ainsi indiqué tous les éléments essentiels ; le triomphe sur la violence par la transmission du pouvoir à une plus vaste unité, amalgamée elle-même par des relations de sentiments. Tout le reste n'est que commentaires et redites. La situation est simple, tant que la communauté ne se compose que d'un certain nombre d'individus d'égale force. Les lois de cette association fixent alors, en ce qui concerne les manifestations violentes de la force, la part de liberté personnelle à laquelle l'individu doit renoncer pour que la vie en commun puisse se poursuivre en sécurité. Mais un tel état de tranquillité ne se conçoit que théoriquement ; de fait, le cours

des choses se complique, parce que la communauté, dès l'origine, renferme des éléments de puissance inégale — hommes et femmes, parents et enfants — et que bientôt, la guerre et l'assujettissement créent des vainqueurs et des vaincus, qui se transforment en maîtres et esclaves. Le droit de la communauté sera, dès lors, l'expression de ces inégalités de pouvoir, les lois seront faites par et pour les dominateurs, et on laissera peu de prérogatives aux sujets. À partir de ce moment-là, l'ordre légal se trouve exposé à des perturbations de deux provenances : tout d'abord les tentatives de l'un ou de l'autre des seigneurs pour s'élever au-dessus des restrictions appliquées à tous ses égaux, pour revenir, par conséquent, du règne du droit au règne de la violence ; en second lieu, les efforts constants des sujets pour élargir leur pouvoir et voir ces modifications reconnues dans la loi, donc pour réclamer, au contraire, le passage du droit inégal au droit égal pour tous. Ce dernier courant sera particulièrement marqué quand se produiront véritablement, au sein de la communauté, des modifications dans les attributions du pouvoir comme il arrive par suite de divers facteurs historiques. Le droit peut alors s'adapter insensiblement à ces nouvelles conditions, ou, ce qui est plus fréquent, la classe dirigeante n'est pas disposée à tenir compte de ce changement : c'est l'insurrection, la guerre civile, d'où la suppression momentanée du droit, et de nouveaux coups de force, à l'issue desquels s'instaure un nouveau régime du droit. Il est encore une autre source de transformation du droit, qui ne se manifeste que par voie pacifique, et c'est le changement de culture qui s'opère parmi les membres de la communauté ; mais il rentre dans un ordre de phénomènes qui ne pourra être traité que plus loin.

Nous voyons donc que, même à l'intérieur d'une communauté, le recours à la violence ne peut être évité dans la solution des conflits d'intérêt. Mais les nécessités, les communautés d'intérêt issues d'une existence commune sur un même sol, hâtent l'apaisement de ces luttes et, sous de tels auspices, les possibilités

de solutions pacifiques sont en progression constante. Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'humanité pour assister à un défilé ininterrompu de conflits, que ce soit une communauté aux prises avec un ou plusieurs autres groupements, que ce soit entre unités tantôt vastes tantôt plus réduites, entre villes, pays, tribus, peuples, empires, conflits presque toujours résolus par l'épreuve des forces au cours d'une guerre. De telles guerres aboutissent ou bien au pillage, ou bien à la soumission complète, à la conquête de l'une des parties.

On ne saurait porter un jugement d'ensemble sur les guerres de conquête. Nombre d'entre elles, comme celle des Mongols et des Turcs, n'ont apporté que du malheur ; d'autres, en revanche, ont contribué à la transformation de la violence en droit, en créant de plus vastes unités au sein desquelles la possibilité du recours à la force se trouvait supprimée et un nouveau régime de droit apaisait les conflits. Ainsi les conquêtes romaines qui apportèrent aux pays méditerranéens la précieuse *pax romana*. Les ambitions territoriales des rois de France ont créé un royaume uni dans la paix et florissant. Si paradoxal que cela puisse paraître, force nous est d'avouer que la guerre pourrait bien n'être pas un moyen inopportun pour la fondation de la paix « éternelle », car elle s'avère capable de constituer les vaste unités au sein desquelles une puissance centrale rend de nouvelles guerres impossibles. Cependant elle n'aboutit pas à ce résultat, car les succès de la conquête sont, en règle générale, de courte durée, les unités nouvellement créées se désagrègent à leur tour presque toujours faute de cohésion entre les parties réunies par contrainte. Et, de plus, la conquête n'a pu créer, jusqu'ici, que des unifications partielles, — de grande envergure il est vrai, — et dont les conflits réclamèrent justement des solutions brutales. Le résultat de tous ces efforts guerriers fut simplement que l'humanité échangea les innombrables et quasi incessantes escarmouches

contre de grandes guerres, d'autant plus dévastatrices qu'elles étaient rares.

En ce qui concerne notre époque, la même conclusion s'impose, à laquelle vous avez abouti par un plus court chemin. II n'est possible d'éviter à coup sûr la guerre que si les hommes s'entendent pour instituer une puissance centrale aux arrêts de laquelle on s'en remet dans tous les conflits d'intérêt. En pareil cas, deux nécessités s'imposent au même titre : celle de créer une semblable instance suprême et celle de la doter de la force appropriée. Sans la seconde, la première n'est d'aucune utilité. Or la Société des Nations a bien été conçue comme autorité suprême de ce genre, mais la deuxième condition n'est pas remplie. La Société des Nations ne dispose pas d'une force à elle et ne peut en obtenir que si les membres de la nouvelle association, — les différents États, — la lui concèdent. Et il y a peu d'espoir, pour le moment, que la chose se produise. Mais on ne comprendrait en somme pas pourquoi cette institution a été créée, si l'on ne savait qu'elle représente, dans l'histoire de l'humanité, une tentative bien rarement conçue, et jamais réalisée en de pareilles proportions. Tentative qui consiste à acquérir l'autorité, c'est-à-dire l'influence contraignante, d'ordinaire basée sur la détention de la force, en faisant appel à certains principes idéaux. Deux facteurs, nous l'avons vu, assurent la cohésion d'une communauté : la contrainte de violence et les relations de sentiment — les identifications, comme on les désignerait en langage technique, — entre les membres de ce même corps. Si l'un des facteurs vient à disparaître, il se peut faire que l'autre maintienne la communauté. De telles notions ne peuvent naturellement avoir une signification que si elles correspondent à d'importants éléments de communauté. Reste alors à savoir quelle en est la puissance. L'histoire nous apprend que ces notions ont réellement exercé leur action. L'idée panhellénique, par exemple, la conscience d'être quelque chose de mieux que les barbares voisins,

et dont on retrouve la si vigoureuse expression dans les confédérations amphictyoniques, dans les oracles et dans les jeux, fut assez puissante pour adoucir le régime de la guerre parmi les Grecs, mais non point suffisante, naturellement, pour supprimer les conflits armés entre les diverses factions du peuple grec ni même pour dissuader une ville ou une fédération de villes de s'allier aux Perses ennemis pour abaisser un rival. Le sentiment de communauté chrétienne, dont on sait pourtant la puissance, n'a pas davantage, au temps de la Renaissance, empêché de petits et de grands États chrétiens de rechercher l'appui du Sultan dans les guerres qu'ils se livrèrent entre eux. À notre époque également, il n'est aucune idée à qui l'on puisse accorder une telle autorité conciliatrice. Les idéaux nationaux qui gouvernent aujourd'hui les peuples, — la chose n'est que trop claire, — poussent à l'acte d'opposition. Il ne manque pas de gens pour prédire que, seule, la pénétration universelle de l'idéologie bolcheviste pourra mettre un terme aux guerres, — mais nous sommes de toute manière encore fort loin d'un tel aboutissement, et peut-être n'y saurait-on parvenir qu'après d'effroyables guerres civiles. Il semble donc que la tentative consistant à remplacer la puissance matérielle par la puissance des idées se trouve, pour le moment encore, vouée à l'échec, on commet une erreur de calcul en négligeant le fait que le droit était, à l'origine, la force brutale et qu'il ne peut encore se dispenser du concours de la force.

Je ne puis mieux faire maintenant que commenter une autre de vos propositions. Vous vous étonnez qu'il soit si facile d'exciter les hommes à la guerre et vous présumez qu'ils ont en eux un principe actif, un instinct de haine et de destruction tout prêt à accueillir cette sorte d'excitation. Nous croyons à l'existence d'un tel penchant et nous nous sommes précisément efforcés, au cours de ces dernières années, d'en étudier les manifestations. Pourrais-je, à ce propos, vous exposer une partie des lois de l'instinct auxquelles nous

avons abouti, après maints tâtonnements et maintes hésitations ? Nous admettons que les instincts de l'homme se ramènent exclusivement à deux catégories : d'une part ceux qui veulent conserver et unir ; nous les appelons érotiques, — exactement au sens d'Éros dans le Symposion de Platon[4], — ou sexuels, en donnant explicitement à ce terme l'extension du concept populaire de sexualité ; d'autre part, ceux qui veulent détruire et tuer ; nous les englobons sous les termes de pulsion agressive ou pulsion destructrice. Ce n'est en somme, vous le voyez, que la transposition théorique de l'antagonisme universellement connu de l'amour et de la haine, qui est peut-être une forme de la polarité d'attraction et de répulsion qui joue un rôle dans votre domaine. — Mais ne nous faites pas trop rapidement passer aux notions de bien et de mal. — Ces pulsions sont tout aussi indispensables l'une que l'autre ; c'est de leur action conjuguée ou antagoniste que découlent les phénomènes de la vie. Or il semble qu'il n'arrive guère qu'un instinct de l'une des deux catégories puisse s'affirmer isolément ; il est toujours « lié », selon notre expression, à une certaine quantité de l'autre catégorie, qui modifie son but, ou, suivant les cas, lui en permet seule l'accomplissement. Ainsi, par exemple, l'instinct de conservation est certainement de nature érotique ; mais c'est précisément ce même instinct qui doit pouvoir recourir à l'agression, s'il veut faire triompher ses intentions. De même l'instinct d'amour, rapporté à des objets, a besoin d'un dosage d'instinct de possession, s'il veut en définitive entrer en possession de son objet. Et c'est précisément la difficulté qu'on éprouve à isoler les deux sortes d'instincts, dans

4 **Le Banquet** (en grec ancien Συμπόσιον, *Sumpósion*) est un texte de Platon écrit aux environs de 380 avant J.-C. Il est constitué principalement d'une longue série de discours portant sur la nature et les qualités de l'amour. *Tò sumpósion* en grec est traduit traditionnellement par *Le Banquet* terme désignant une réception, une fête mondaine. (Wikipédia) Le livre sur wikisource.

leurs manifestations, qui nous a si longtemps empêché de les reconnaître.

Si vous voulez bien poursuivre encore un peu avec moi, vous verrez que les actions humaines révèlent une complication d'une autre sorte. Il est très rare que l'acte soit l'œuvre d'une seule incitation instinctive, qui déjà en elle-même doit être un composé d'Éros et de destruction. En règle générale, plusieurs motifs, pareillement composés, doivent coïncider pour amener l'action. L'un de vos confrères l'avait déjà perçu, — je veux parler ici du professeur G. Ch. Lichtenberg, qui enseignait la physique à Göttingue à l'époque de nos classiques ; mais chez lui, le psychologue était peut-être plus important encore que le physicien. Il avait découvert la rose des motifs quand il déclarait : « Les mobiles en raison desquels nous agissons pourraient être répartis comme les trente-deux vents et leurs appellations se formuler Pain — Pain-Renommée ou Renommée — Renommée-Pain. »

Ainsi donc, lorsque les hommes sont incités à la guerre, toute une série de motifs peuvent en eux trouver un écho à cet appel, les uns nobles, les autres vulgaires, certains dont on parle ouvertement et d'autres que l'on tait. Nous n'avons aucune raison de les énumérer tous. Le penchant à l'agression et à la destruction se trouve évidemment au nombre de ceux-ci : d'innombrables cruautés que nous rapportent l'histoire et la vie journalière en confirment l'existence. En excitant ces penchants à la destruction par d'autres tendances érotiques et spirituelles, on leur donne naturellement le moyen de s'épancher plus librement. Parfois, lorsque nous entendons parler des cruautés de l'histoire, nous avons l'impression que les mobiles idéalistes n'ont servi que de paravent aux appétits destructeurs ; en d'autres cas, s'il s'agit par exemple des cruautés de la Sainte Inquisition, nous pensons que les mobiles idéaux se sont placés au premier plan, dans le conscient, et que les mobiles

destructeurs leur ont donné, dans l'inconscient, un supplément de force. Les deux possibilités sont plausibles.

J'ai scrupule à abuser de votre attention qui entend se porter sur les moyens de prévenir la guerre et non sur nos théories. Et pourtant je voudrais m'attarder encore un instant à notre instinct de destruction, dont la vogue n'est rien en regard de son importance. Avec une petite dépense de spéculation, nous en sommes arrivés à concevoir que cette pulsion agit au sein de tout être vivant et qu'elle tend à le vouer à la ruine, à ramener la vie à l'état de matière inanimée. Un tel penchant méritait véritablement l'appellation d'instinct de mort, tandis que les pulsions érotiques représentent les efforts vers la vie. L'instinct de mort devient pulsion destructrice par le fait qu'il s'extériorise, à l'aide de certains organes, contre les objets. L'être animé protège pour ainsi dire sa propre existence en détruisant l'élément étranger. Mais une part de l'instinct de mort demeure agissante au-dedans de l'être animé et nous avons tenté de faire dériver toute une série de phénomènes normaux et pathologiques de cette réversion intérieure de la pulsion destructrice. Nous avons même commis l'hérésie d'expliquer l'origine de notre conscience par un de ces revirements de l'agressivité vers le dedans. On ne saurait donc, vous le voyez, considérer un tel phénomène à la légère, quand il se manifeste sur une trop grande échelle ; il en devient proprement malsain, tandis que l'application de ces forces instinctives à la destruction dans le monde extérieur soulage l'être vivant et doit avoir une action bienfaisante. Cela peut servir d'excuse biologique à tous les penchants haïssables et dangereux contre lesquels nous luttons. Force nous est donc d'avouer qu'ils sont plus près de la nature que la résistance que nous leur opposons et pour laquelle il nous faut encore trouver une explication. Peut-être avez-vous l'impression que nos théories sont une manière de mythologie qui, en l'espèce, n'a rien de réconfortant. Mais est-ce que toute science ne se ramène pas

à cette sorte de mythologie ? En va-t-il autrement pour vous dans le domaine de la physique ?

Voilà qui nous permet de conclure, pour revenir à notre sujet, que l'on ferait œuvre inutile à prétendre supprimer les penchants destructeurs des hommes. En des contrées heureuses de la terre, où la nature offre à profusion tout ce dont l'homme a besoin, il doit y avoir des peuples dont la vie s'écoule dans la douceur et qui ne connaissent ni la contrainte ni l'agression. J'ai peine à y croire et je serais heureux d'en savoir plus long sur ces êtres de félicité. Les bolchevistes eux aussi espèrent arriver à supprimer l'agression humaine en assurant l'assouvissement des besoins matériels tout en instaurant l'égalité entre les bénéficiaires de la communauté. J'estime que c'est là une illusion. Ils sont, pour l'heure, minutieusement armés et la haine qu'ils entretiennent à l'égard de tous ceux qui ne sont pas des leurs n'est pas le moindre adjuvant pour s'assurer la cohésion de leurs partisans. D'ailleurs, ainsi que vous le marquez vous-même, il ne s'agit pas de supprimer le penchant humain à l'agression ; on peut s'efforcer de le canaliser, de telle sorte qu'il ne trouve son mode d'expression dans la guerre.

En partant de nos lois mythologiques de l'instinct, nous arrivons aisément à une formule qui fraye indirectement une voie à la lutte contre la guerre. Si la propension à la guerre est un produit de la pulsion destructrice, il y a donc lieu de faire appel à l'adversaire de ce penchant, à l'Éros. Tout ce qui engendre, parmi les hommes, des liens de sentiment doit réagir contre la guerre. Ces liens peuvent être de deux sortes. En premier lieu, des rapports tels qu'il s'en manifeste à l'égard d'un objet d'amour, même sans intentions sexuelles. La psychanalyse n'a pas à rougir de parler d'amour, en l'occurrence, car la religion use d'un même langage : aime ton prochain comme toi-même. Obligation facile à proférer, mais difficile à remplir. La seconde catégorie de liens sentimentaux

est celle qui procède de l'identification. C'est sur eux que repose, en grande partie, l'édifice de la société humaine.

Je trouve, dans une critique que vous portez sur l'abus de l'autorité, une seconde indication pour la lutte indirecte contre le penchant à la guerre. C'est l'une des faces de l'inégalité humaine, — inégalité native et que l'on ne saurait combattre, — qui veut, cette répartition en chefs et en sujets. Ces derniers forment la très grosse majorité ; ils ont besoin d'une autorité prenant pour eux des décisions auxquelles ils se rangent presque toujours sans réserves. Il y aurait lieu d'observer, dans cet ordre d'idées, que l'on devrait s'employer, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à former une catégorie supérieure de penseurs indépendants, d'hommes inaccessibles à l'intimidation et adonnés à la recherche du vrai, qui assumeraient la direction des masses dépourvues d'initiative. Que l'empire pris par les pouvoirs de l'État et l'interdiction de pensée de l'Église ne se prêtent point à une telle formation, nul besoin de le démontrer. L'état idéal résiderait naturellement dans une communauté d'hommes ayant assujetti leur vie instinctive à la dictature de la raison. Rien ne pourrait créer une union aussi parfaite et aussi résistante entre les hommes, même s'ils devaient pour autant renoncer aux liens de sentiment les uns vis à vis des autres. Mais il y a toute chance que ce soit là un espoir utopique. Les autres voies et moyens d'empêcher la guerre sont certainement plus praticables, mais ils ne permettent pas de compter sur des succès rapides. On ne se plaît guère à imaginer des moulins qui moudraient si lentement qu'on aurait le temps de mourir de faim avant d'obtenir la farine.

Vous le voyez, on n'avance guère les choses, à vouloir consulter des théoriciens étrangers au monde, quand il s'agit de tâches pratiques et urgentes. Mieux vaudrait s'efforcer, pour chaque cas particulier, d'affronter le danger avec les moyens qu'on a sous la main. Je voudrais cependant traiter encore un problème que vous ne soulevez pas dans votre lettre et qui m'intéresse spécialement.

Pourquoi nous élevons-nous avec tant de force contre la guerre, vous et moi et tant d'autres avec nous, pourquoi n'en prenons-nous pas notre parti comme de l'une des innombrables vicissitudes de la vie ? Elle semble pourtant conforme à la nature, biologiquement très fondée, et, pratiquement, presque inévitable. Ne vous scandalisez pas de la question que je pose ici. Pour les besoins d'une enquête, il est peut-être permis de prendre le masque d'une impassibilité qu'on ne possède guère dans la réalité. Et voici quelle sera la réponse : parce que tout homme a un droit sur sa propre vie, parce que la guerre détruit des vies humaines chargées de promesses, place l'individu dans des situations qui le déshonorent, le force à tuer son prochain contre sa propre volonté, anéantit de précieuses valeurs matérielles, produits de l'activité humaine, etc. On ajoutera en outre que la guerre, sous sa forme actuelle, ne donne plus aucune occasion de manifester l'antique idéal d'héroïsme et que la guerre de demain, par suite du perfectionnement des engins de destruction, équivaudrait à l'extermination de l'un des adversaires, ou peut-être même des deux.

Tout cela est exact et paraît même si incontestable qu'on en est réduit à s'étonner qu'un accord unanime de l'humanité n'ait point encore banni la guerre. On peut évidemment discuter l'un ou l'autre de ces points et se demander, par exemple, si la communauté ne doit pas avoir, elle aussi, un droit sur la vie de l'individu ; on ne saurait condamner au même titre tous les germes de guerre ; tant qu'il y aura des empires et des nations décidées à exterminer les autres sans pitié, ces autres-là doivent être équipés pour la guerre. Mais nous avons hâte de passer sur tous ces problèmes, ce n'est point la discussion à laquelle vous entendiez m'engager. Je veux en arriver à autre chose. Je crois que le motif essentiel pour quoi nous nous élevons contre la guerre, c'est que nous ne pouvons faire autrement. Nous sommes pacifistes, parce que nous devons l'être en vertu de

mobiles organiques. Il nous est désormais facile de justifier notre attitude par des arguments.

Voilà qui ne va pas sans explication. Et voici ce que j'ajoute : depuis des temps immémoriaux, l'humanité subit le phénomène du développement de la culture. (D'aucuns préfèrent, je le sais, user ici du terme de civilisation.) C'est à ce phénomène que nous devons le meilleur de ce dont nous sommes faits et une bonne part de ce dont nous souffrons. Ses causes et ses origines sont obscures, son aboutissement est incertain, et quelques-uns de ses caractères sont aisément discernables. Peut-être conduit-il à l'extinction du genre humain, car il nuit par plus d'un côté à la fonction sexuelle, et actuellement déjà les races incultes et les couches arriérées de la population s'accroissent dans de plus fortes proportions que les catégories raffinées. Peut-être aussi ce phénomène est-il à mettre en parallèle avec la domestication de certaines espèces animales ; il est indéniable qu'il entraîne des modifications physiques ; on ne s'est pas encore familiarisé avec l'idée que le développement de la culture puisse être un phénomène organique de cet ordre. Les transformations psychiques qui accompagnent le phénomène de la culture, sont évidentes et indubitables. Elles consistent en une éviction progressive des fins instinctives, jointe à une limitation des réactions impulsives. Des sensations qui, pour nos ancêtres, étaient chargées de plaisir nous sont devenues indifférentes et même intolérables ; il y a des raisons organiques à la transformation qu'ont subie nos aspirations éthiques et esthétiques. Au nombre des caractères psychologiques de la culture, il en est deux qui apparaissent comme les plus importants : l'affermissement de l'intellect, qui tend à maîtriser la vie instinctive, et la réversion intérieure du penchant agressif, avec toutes ses conséquences favorables et dangereuses. Or les conceptions psychiques vers lesquelles l'évolution de la culture nous entraîne se trouvent heurtées de la manière la plus vive par la guerre, et c'est pour cela

que nous devons nous insurger contre elle ; nous ne pouvons simplement plus du tout la supporter ; ce n'est pas seulement une répugnance intellectuelle et affective, mais bien, chez nous, pacifistes, une intolérance constitutionnelle, une idiosyncrasie en quelque sorte grossie à l'extrême. Et il semble bien que les dégradations esthétiques que comporte la guerre ne comptent pas pour beaucoup moins, dans notre indignation, que les atrocités qu'elle suscite.

Et maintenant combien de temps faudra-t-il encore pour que les autres deviennent pacifistes à leur tour ? On ne saurait le dire, mais peut-être n'est-ce pas une utopie que d'espérer dans l'action de ces deux éléments, la conception culturelle et la crainte justifiée des répercussions d'une conflagration future, — pour mettre un terme à la guerre, dans un avenir prochain. Par quels chemins ou détours, nous ne pouvons le deviner. En attendant, nous pouvons nous dire : Tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre.

Je vous salue très cordialement et si mon exposé a pu vous décevoir, je vous prie de me pardonner.

Votre Sigmund Freud.

La finesse d'un acte manqué[1]

Je prépare un cadeau d'anniversaire pour une amie, une petite gemme à faire sertir sur un anneau. Sur un carton, au centre duquel j'ai fixé la petite pierre, j'écris : « Bon pour un anneau d'or que l'horloger-bijoutier L. confectionnera ... pour la pierre ci-jointe sur laquelle est gravé un bateau avec voile et rames. » Or, à la place ci-dessus laissée vide entre « confectionnera » et « pour » il y avait un mot que je fus obligé de rayer, car il était totalement étranger au contexte le petit mot « *bis* »[2]. Pourquoi donc l'ai-je écrit ?

En lisant ce court texte, je suis frappé par le fait qu'on y trouve à peu de distance deux fois la préposition « *pour* ». « Bon *pour* un anneau *pour* la pierre jointe ». Cela sonne mal et devrait être évité. J'ai alors l'impression que l'introduction de « *bis* » au lieu de « *pour* » tentait d'éviter la maladresse stylistique. C'est sans doute vrai. Mais cette tentative emploie des moyens particulièrement insuffisants. La préposition « *bis* » est tout à fait inadéquate à cet endroit et ne peut remplacer le« *pour* » qui est absolument nécessaire. Pourquoi donc précisément ce « *bis* » ?

Mais peut-être le petit mot « *bis* » n'est-il point la préposition définissant une limite temporelle ; mais quelque chose de tout à fait

1 Die Feinheit einer Fehlhandlung, 1935. *Almanach 1936 der Psychoanalyse*, 15-17. GW, XVI.

2 *Bis* = jusque.

différent. C'est le mot latin « *bis* » (pour la seconde fois), qui est passé dans la langue française avec la même signification.

Ne bis idem[3], dit le droit romain. *Bis, bis,* s'exclame le Français au spectacle lorsqu'il réclame la répétition d'un morceau. Voilà donc l'explication de mon erreur de plume absurde. Avant d'écrire le second « *pour* », j'ai été prévenu de ne pas répéter le même mot. Donc de remplacer « *pour* » par autre chose ! Le hasard de l'homonymie entre le *bis* de la langue étrangère, objection contre la formule initiale, et la préposition allemande, permet alors de remplacer « *pour* » par « *bis* », comme s'il s'agissait d'une erreur. Mais cet acte manqué atteint son objectif non pas en l'effectuant mais seulement lorsqu'il est réparé. Il faut à nouveau que je raye le « *bis* », supprimant par là-même en quelque sorte la répétition qui me gênait. Variante, qui n'est pas sans intérêt, du mécanisme de l'acte manqué !

Je suis très satisfait par cette solution, mais, dans les auto-analyses, le risque d'être incomplet est particulièrement grand. On se contente trop tôt d'une élucidation partielle, derrière laquelle la résistance garde aisément par-devers soi, ce qui est peut-être plus important. Ma fille, à qui je raconte cette petite analyse en trouve immédiatement la suite : « Mais tu lui as déjà donné jadis une telle gemme pour un anneau. Voilà sans doute la répétition que tu veux éviter ». En effet, on n'aime pas refaire sans cesse le même cadeau.

Cela m'éclaire ; il s'agit manifestement d'une objection contre la répétition du même cadeau et non pas du même mot. Ce dernier n'est qu'un déplacement vers une chose insignifiante, afin de détourner l'attention d'une chose plus importante, remplacement peut-être d'un conflit pulsionnel par une difficulté d'ordre esthétique.

Car la suite est facile à trouver. Je cherche un motif pour ne pas offrir cette gemme. Je trouve ce motif dans la considération que

3 « Pas deux fois dans la même chose » : Il ne peut être jugé deux fois de la même cause ou du même délit.

jadis j'ai déjà offert la même chose - ou quelque chose de très analogue. Pourquoi cette objection se dissimule-t-elle, se travestit-elle ? Il y a nécessairement là quelque chose qui craint la lumière. Et je ne tarde pas à voir clairement de quoi il s’agit. Je n'ai aucune envie d'offrir cette petite gemme, elle me plaît beaucoup à moi-même.

L'élucidation de cet acte manque n'a pas demandé beaucoup d'effort. D'ailleurs, je ne tarde pas à me faire une réflexion qui réconcilie tout : un tel regret ne fait qu'augmenter la valeur du cadeau. Que serait un cadeau que l'on offrirait sans que cela vous fasse un peu de peine ! En tout cas, on a pu de nouveau se faire une idée de la grande complexité des processus psychiques les plus modestes et prétendument les plus simples. On s’est trompé en écrivant, on a mis un « *bis* » là où il n'aurait fallu qu'un « *pour* », on l'a remarque et corrigé, et cette petite erreur - au fond, ce n'était que l'ébauche d'une erreur - avant tant de présupposés et de conditions dynamiques déterminantes. D'ailleurs, sans un matériau particulièrement favorable tout cela n'eût pas été possible.

Un trouble de mémoire sur l'Acropole[1]

Lettre à Romain Rolland

Très cher ami, vivement sollicité d'écrire quelque chose pour contribuer à la célébration de votre soixante-dixième anniversaire, j'ai longtemps cherché un sujet qui fût en quelque manière digne de vous, qui exprimât mon admiration pour votre amour de la vérité, pour votre courage de penseur, votre humanité, votre nature secourable. Ou encore qui témoignât de ma gratitude pour le poète auquel je dois tant de joies élevées. Ce fut en vain ; j'ai dix ans de plus que vous ; ma production est tarie. Ce que je puis finalement vous offrir n'est que le don d'un homme appauvri, ayant connu jadis « des jours meilleurs ».

Vous le savez, mon travail scientifique s'était donné pour but d'étudier certains phénomènes psychiques inhabituels, anormaux, pathologiques, c'est-à-dire de les rapporter aux forces psychiques qui sont à l’œuvre derrière eux et d'en mettre à nu les mécanismes actifs. Je l'ai d'abord tenté sur ma propre personne, puis sur d'autres, enfin, par un audacieux empiétement, sur l'espèce humaine tout entière. L'une de ces expériences que j'ai faite moi-même il y a de cela une génération - c'était en 1904 - et que je n'avais jamais comprise depuis, m'est sans cesse revenue en mémoire ces dernières

1 Eine Erinnerungsstôrung auf der Akropolis (Brief an Romain Rolland), 1936, *Almanach 1937 der Psychoanalyse*, 9-12. GW, XVI.

années sans que j'en puisse voir la raison. À la fin, je me suis décidé à analyser ce petit épisode et je vous communique le résultat de mon étude. Ce qui m'oblige à vous demander d'accorder aux données de ma vie personnelle plus d'attention qu'elles n'en mériteraient autrement.

« Un trouble de mémoire sur l'Acropole »

À cette époque, j'avais coutume de partir tous les ans avec mon frère cadet, à la fin d'août ou au début de septembre, pour un voyage de vacances qui durait plusieurs semaines et qui nous conduisait à Rome, dans une quelconque région d'Italie ou sur quelque côte de la Méditerranée. Mon frère a dix ans de moins que moi, il a donc le même âge que vous - par une coïncidence qui ne me frappe qu'à l'instant. Cette année-là, mon frère m'expliqua que ses affaires ne lui permettaient pas une absence prolongée, il pourrait tout au plus s'absenter une semaine, notre voyage devrait donc être abrégé. Nous décidâmes de partir de Trieste pour nous rendre à l'île de Corfou, où nous passerions nos quelques jours de congés. À Trieste, il fit une visite à l'un de ses amis d'affaires qui résidait dans cette ville, et je l'accompagnai. Cet homme aimable s'informa en outre de nos projets ultérieurs, et quand il apprit que nous voulions aller à Corfou, il nous le déconseilla vivement : « Qu'y feriez-vous à cette époque de l'année ? Il fait tellement chaud que vous ne pourrez rien entreprendre. Allez donc plutôt à Athènes. Le vapeur de la Lloyd part cet après-midi, il vous laissera trois jours pour visiter la ville et il vous reprendra au retour. Ce sera plus agréable et plus avantageux. »

En quittant l'homme de Trieste, nous étions tous deux d'une humeur singulièrement maussade. Nous discutâmes le plan proposé, le jugeâmes tout à fait inopportun et ne vîmes que des obstacles à sa réalisation ; de plus, nous supposions qu'on ne nous laisserait pas entrer en Grèce sans passeports. En attendant que les bureaux de la

Lloyd fussent ouverts, nous flânâmes dans la ville, indécis et mécontents. Mais une fois l'heure venue, nous allâmes au guichet et prîmes des billets pour Athènes comme si cela allait de soi, sans nous soucier des prétendues difficultés, sans même nous confier l'un à l'autre les raisons de notre décision. Cette conduite était vraiment très étrange. Plus tard, nous reconnûmes que avions accepté tout de suite avec le plus grand empressement la proposition de remplacer Corfou par Athènes. Mais alors, pourquoi nous étions-nous gâché par de la mauvaise humeur le moment d'attente qui précéda l'ouverture des guichets, pourquoi ne nous étions-nous fait miroiter que des empêchements et des difficultés ? L'après-midi de notre arrivée, quand je me trouvai sur l'Acropole et que j'embrassai le paysage du regard, il me vint subitement cette étrange idée : *Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école !* Ou pour décrire la chose plus précisément la personne qui manifestait son sentiment se distinguait beaucoup plus nettement qu'il n'apparaît d'ordinaire d'une autre personne qui, elle, enregistrait la manifestation, et toutes deux étaient étonnées, encore que ce ne fût pas de la même chose. La première faisait comme si, sous cette impression indubitable, il lui fallait croire à quelque chose dont, jusque-là, la réalité lui avait paru incertaine. En exagérant un peu, elle faisait comme quelqu'un qui, se promenant en Écosse sur les bords du Loch Ness, verrait tout à coup le corps du célèbre monstre jeté sur le rivage devant lui et serait ainsi contraint de s'avouer : il existe donc vraiment ce serpent de mer auquel nous n'avons jamais cru ! Mais l'autre personne s'étonnait à bon droit parce qu'elle ignorait que l'existence réelle d'Athènes, de l'Acropole et de ce paysage eût jamais été un objet de doute. Elle eût été plutôt préparée à une expression d'exaltation et de ravissement.

On serait tenté de croire que cette pensée déconcertante sur l'Acropole tend seulement à souligner le fait qu'il y a vraiment une différence entre voir quelque chose de ses propres yeux, et le connaître par des lectures ou par ouï-dire. Mais ce serait une

manière bien bizarre d'habiller un lieu commun dépourvu d'intérêt. Ou encore on pourrait se hasarder à dire qu'étant lycéen, on prétendait certes avoir été convaincu par la réalité historique de la ville d'Athènes et de son histoire, mais que cette idée subite sur l'Acropole révèle justement qu'à cette époque l'inconscient n'y avait pas cru, ce ne serait que maintenant qu'on aurait acquis une conviction « plongeant dans l'inconscient ». Une pareille explication rend un son très profond, mais elle est plus facile à suggérer qu'à prouver, et puis elle est très attaquable théoriquement. Non, je pense que les deux ordres de choses - la mauvaise humeur à Trieste et l'idée subite sur l'Acropole - sont étroitement solidaires. Comme le premier est plus facile à comprendre, il nous aidera peut-être à expliquer le second.

L'aventure de Trieste, je le note, ne fait elle aussi qu'exprimer le scepticisme : « Il nous serait donné de voir Athènes ? Mais c'est impossible, il y a trop d'obstacles. » La mauvaise humeur qui accompagne l'incident répond ensuite au regret qu'inspire cette impossibilité. Cela aurait été si beau ! Et maintenant on sait à quoi s'en tenir. C'est un cas de *too good to be true*, comme nous en rencontrons si souvent. Un de ces cas de scepticisme qui se manifeste si fréquemment quand on est surpris par une nouvelle messagère de bonheur, quand on a gagné le gros lot, obtenu un prix, ou, pour une jeune fille, quand l'homme secrètement aimé a demandé sa main à ses parents, etc.

Constater un phénomène, c'est bien entendu soulever aussitôt la question de ses causes. Un pareil scepticisme est manifestement une tentative pour refuser une portion de réalité, mais il y a là quelque chose de déroutant. Nous ne serions pas étonnés si une tentative de ce genre se dirigeait contre une part de la réalité qui risquerait d'engendrer le déplaisir ; notre mécanisme psychique est en quelque sorte calculé pour cela. Mais pourquoi se montrer sceptique à l'égard de quelque chose qui promet au contraire un intense plaisir ? C'est vraiment un comportement paradoxal ! Je rappelle pourtant que j'ai

traité naguère le cas analogue de ces personnes qui, comme je le disais, « échouent à cause de leur succès ». Dans les autres cas, on tombe le plus souvent malade à cause de l'échec, du non-accomplissement d'un besoin ou d'un désir vital ; mais chez ces personnes c'est le contraire, elles tombent malades et même font naufrage parce qu'un de leurs désirs, doué d'une intensité exceptionnelle, a trouvé son accomplissement. Cependant, l'opposition des deux situations n'est pas si grande qu'il y paraît d'abord. Dans le cas paradoxal, C'est simplement que le refus intérieur a pris la place du refus opposé par le monde extérieur. On ne s'accorde pas ce bonheur, le refus intérieur commande qu'on maintienne le refus extérieur. Mais pourquoi ? La réponse est donnée par toute une série de cas parce qu'on ne peut s'attendre à rien de bon de la part du destin. Ainsi, une fois de plus le *too good to be true*, l'expression d'un pessimisme dont beaucoup d'entre nous semblent loger une bonne part en eux. D'autres fois, les choses se passent tout à fait comme pour ceux qui échouent à cause de leur succès, il s'agit d'un sentiment de culpabilité ou d'infériorité qui peut se traduire ainsi : « Je ne suis pas digne d'un pareil bonheur, je ne le mérite pas. » Mais au fond ces deux motivations reviennent au même, l'une n'est que la projection de l'autre. Car, nous le savons depuis longtemps, le destin dont on attend un mauvais traitement est la matérialisation de notre conscience, de ce sévère Surmoi qui est en nous et dans lequel s'est déposée l'instance répressive de notre enfance.

Ainsi, je pense, s'expliquerait notre conduite à Trieste. Nous ne pouvions pas croire que la joie de voir Athènes nous fût réservée. Le fait que la portion de réalité que nous voulions refuser n'avait été d'abord qu'une possibilité détermina les particularités de notre réaction sur le moment. Mais lorsque nous nous trouvâmes sur l'Acropole, la possibilité était devenue réalité, et le même scepticisme trouva une manière différente de s'exprimer, beaucoup plus claire toutefois. Sans déformation, le scepticisme aurait dû

dire : « Je n'aurais jamais cru qu'il me serait donné de voir Athènes de mes propres yeux, ce qui est pourtant incontestablement le cas ! »
En me rappelant de quel désir ardent de voyager et de voir le monde j'étais possédé pendant mes années de lycée et plus tard, et avec quel retard ce désir a trouvé un début d'accomplissement, je ne m'étonne pas des répercussions qu'il a eues sur l'Acropole ; à cette époque j'avais quarante-huit ans. Je n'ai pas demandé à mon frère cadet s'il ressentait quelque chose d'analogue. Une certaine pudeur s'attachait à toute cette aventure, déjà à Trieste elle nous avait empêchés d'échanger nos idées.
Cependant, si j'ai correctement deviné le sens de mon idée subite sur l'Acropole en pensant qu'elle exprimait mon étonnement joyeux de me trouver maintenant en cet endroit, reste à savoir pourquoi ce sens a revêtu dans l'idée elle-même un aspect aussi déformé et aussi déformant.
Le contenu essentiel de la pensée a été conservé même dans la déformation, c'est un refus de croire : « D'après le témoignage de mes sens, je suis maintenant sur l'Acropole, seulement je ne peux pas le croire. » Mais ce refus de croire, ce doute à l'égard d'une portion de la réalité se trouve dans mon propos déplacé de deux façons, d'abord il est rejeté dans le passé, puis transféré de mes rapports avec l'Acropole sur l'existence de l'Acropole elle-même. Il en résulte quelque chose qui revient à dire que j'aurais jadis douté de l'existence réelle de l'Acropole, ce que ma mémoire m’oblige toutefois à refuser comme inexact, voire impossible.
Les deux sortes de déformations représentent deux problèmes indépendants l'un de l'autre. On peut tenter de pénétrer plus profondément dans le processus de cette transposition. Sans fournir en détail les données qui m'y conduisent, je prendrai pour point de départ ce fait qu'à l'origine il dut y avoir la sensation que la situation d'alors présentait quelque chose d'incroyable et d'irréel. La situation comprend ma personne, l'Acropole et ma perception de celle-ci. Je ne sais où caser ce doute, puisque je ne peux pas mettre en doute les

impressions sensorielles qui me viennent de l'Acropole. Mais je me souviens que, dans le passé, j'ai douté de quelque chose qui avait affaire avec cet endroit justement, et je trouve là l'information qui me permet de replacer mon doute dans le passé. Mais du même coup le doute change de contenu. Car je ne me rappelle pas simplement que dans mon jeune âge je doutais de jamais voir d'Acropole moi-même, j'affirme qu'à cette époque je n'avais absolument pas cru à la réalité de l'Acropole. C'est justement ce résultat de la déformation qui me permet de conclure que la situation d'alors sur l'Acropole contenait un élément de doute à l'égard de la réalité. Jusqu'ici je n ai assurément pas réussi à éclairer le déroulement des faits, c'est pourquoi je me bornerai à dire pour finir que toute cette situation apparemment confuse et difficilement descriptible se résout d'un coup si on admet que, sur l'Acropole, j'ai eu ou aurais pu avoir un instant ce sentiment : *ce que je vois là n'est pas réel*. On appelle cela un « sentiment d'étrangeté ». Je fis un effort pour me protéger contre ce sentiment et j'y parvins au prix d'un énoncé erroné sur le passé.

Ces sentiments d'étrangeté sont des phénomènes bizarres et encore bien peu compris. On les décrit comme des « sensations », mais ce sont apparemment des processus compliqués, liés à des contenus déterminés et à des décisions concernant ces contenus. Très fréquents dans certaines affections psychiques, ils ne sont pourtant pas inconnus de l'homme normal, ils jouent un peu le rôle des hallucinations accidentelles chez les gens sains. D'un autre côté ce sont aussi sûrement des actes manqués, constitués d'une façon aussi anormale que les rêve, lesquels, bien qu'ils se produisent régulièrement chez les gens normaux, peuvent passer pour des exemples de troubles psychiques. On les observe sous deux formes : ou bien une partie de la réalité nous apparaît comme étrangère, ou bien c'est une partie de notre propre moi. Dans ce dernier cas on parle de « dépersonnalisation » ; sentiments d'étrangeté et dépersonnalisations font partie de la même catégorie. On peut voir en quelque sorte leurs pendants positifs dans d'autres phénomènes,

ceux qu'on appelle *fausse reconnaissance, déjà vu, déjà raconté*[2], illusions dans lesquelles nous voulons accepter quelque chose comme faisant partie de notre Moi, de la même façon que dans les sentiments d'étrangeté nous nous efforçons d'exclure quelque chose de nous-mêmes. Une explication relevant d'un mysticisme naïf et non de la psychologie prétend utiliser les phénomènes de *déjà vu*[3] comme preuve des existences antérieures de notre Moi psychique. De la dépersonnalisation on est conduit à la « double conscience », phénomène au plus haut point remarquable qu'il est plus juste d'appeler « dédoublement de la personnalité ». Tout cela est encore si obscur, si peu dominé par la science que je dois m'interdire de vous l'exposer plus longuement.

Il me suffira de revenir à deux caractères que les sentiments d'étrangeté ont tous en commun. Le premier concerne leur rôle de défense, ils veulent éloigner quelque chose du Moi, le nier. Or les nouveaux éléments qui peuvent nécessiter une réaction de défense proviennent de deux sources différentes, du monde extérieur réel et du monde intérieur des pensées et des tendances qui surgissent dans le Moi. Cette alternative correspond peut-être à la différence entre les sentiments d'étrangeté proprement dits et les dépersonnalisations. Pour s'acquitter de ses tâches de défense, notre Moi dispose d’un nombre extraordinaire de méthodes, ou de mécanismes, comme nous disons. L’étude de ces moyens de défense se fait actuellement dans mon voisinage le plus proche : ma fille, l'analyste d'enfants, écrit un livre sur ce sujet. Le plus primitif et le plus complet de ces moyens, le « refoulement », a été le vrai point de départ de notre approfondissement de la psychopathologie. Entre le refoulement et la défense contre les choses pénibles ou insupportables, défense qu'on peut appeler normale et qui se traduit par l'acceptation, la réflexion, le jugement et l'action appropriée à ses fins, il y a une longue série de comportements du Moi dont le

2 En français dans le texte.

3 *Ibid.*

caractère pathologique est plus ou moins marqué. Puis-je m'arrêter à un exemple extrême illustrant une défense de ce genre ? Vous connaissez la célèbre complainte du Maure espagnol *Ay de mi Alhama*, qui raconte comment le roi Boabdil accueille la nouvelle de la chute de sa ville Alhama. Il devine que cette perte signifie la fin de son règne. Mais comme il ne « veut pas le savoir », il décide de traiter la nouvelle comme *non arrivée (e)*[4]. Voici la strophe :

Cartas le fueron venidas,
de que Alhama era ganada
Las cartas echó en el fuego
y al mensagero mataba.

On devine aisément que la conduite du roi est déterminée en partie par le besoin de lutter contre son sentiment d'impuissance. En brûlant les lettres et en faisant tuer le messager, il cherche encore à démontrer l'intégrité de son pouvoir.

L'autre caractère général des sentiments d'étrangeté - leur dépendance à l'égard du passé, à l'égard du trésor de souvenirs du Moi et d'expériences précoces pénibles qui sont peut-être depuis tombées sous le coup du refoulement - ne leur est pas concédé sans objection. Mais, précisément, mon expérience sur l'Acropole, qui aboutit bien à un trouble de mémoire, à une falsification du passé, nous aide à mettre cette influence en évidence. Il n'est pas vrai que pendant mes années de lycée j'aie jamais douté de l'existence réelle d'Athènes. Je doutais seulement de voir jamais Athènes de mes propres yeux. Aller si loin, « faire si bien mon chemin » me paraissait hors de toute possibilité. Ce sentiment était lié à l’étroitesse et à la pauvreté de nos conditions de vie dans ma jeunesse. Et sûrement, mes rêves de voyage exprimaient aussi le désir d’échapper à l’atmosphère familiale, ce même désir qui pousse tant d’adolescents à faire des fugues. J’avais depuis longtemps démêlé qu’une bonne part de mon envie de voyager tenait à ce désir d’une vie libre, autrement dit à mon mécontentement au sein de ma famille. Quand

4 En français dans le texte.

on voit la mer pour la première fois, qu'on traverse l'océan, des villes et des paysages réels dont on a rêvé longtemps comme de choses lointaines et inaccessibles, on se fait à soi-même l'effet d'un héros ayant accompli d'incroyables prouesses. Ce jour-là, sur l'Acropole, j'aurais pu dire à mon frère : « Te souviens-tu de notre jeunesse ? Tous les jours nous faisions le même chemin pour aller au lycée, le dimanche nous allions sur le Prater ou dans un coin de campagne que nous connaissions déjà si bien, et maintenant nous sommes à Athènes, nous voilà sur l'Acropole ! Comme nous avons fait du chemin ! » S'il est permis de comparer de si petites choses avec des événements infiniment plus grands, Napoléon 1er, le jour de son couronnement à Notre-Dame, ne s'est-il pas tourné vers l'un de ses frères - je crois que c'était Joseph, l'aîné - en disant : « Que dirait *Monsieur notre père*[5] s'il pouvait être ici maintenant ? »

Et si nous nous demandons pourquoi nous nous étions gâché dès Trieste le plaisir d'aller à Athènes, nous touchons à la solution du petit problème. Il faut admettre qu'un sentiment de culpabilité reste attaché à la satisfaction d'avoir si bien fait son chemin : il y a là depuis toujours quelque chose d'injuste et d'interdit. Cela s'explique par la critique de l'enfant à l'endroit de son père, par le mépris qui a remplacé l'ancienne surestimation infantile de sa personne. Tout se passe comme si le principal, dans le succès, était d'aller plus loin que le père, et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé.

À ces motivations générales s'ajoute dans notre cas un facteur particulier : c'est que les thèmes d'Athènes et de l'Acropole contiennent en eux-mêmes une allusion à la supériorité des fils. Notre père avait été négociant, il n'avait pas fait d'études secondaires, Athènes ne signifiait pas grand-chose pour lui. Ainsi, ce qui nous empêchait de jouir de notre voyage était un sentiment de piété. Maintenant vous ne vous étonnerez plus que le souvenir de cet incident sur l'Acropole revienne si souvent me hanter depuis que je

5 En français dans le texte.

suis vieux moi-même, que j'ai besoin d'indulgence et que je ne puis plus voyager.

Je vous salue bien cordialement

Votre

Sigm. Freud

Constructions dans l'analyse[1]

I.

Un savant de mérite, que j'ai toujours eu en grande estime parce qu'il a rendu justice à la psychanalyse à un moment où la plupart des autres ne s'y croyaient pas tenus, a tout de même énoncé une fois un propos aussi blessant qu'injuste au sujet de notre technique analytique. Lorsque vous proposez vos interprétations à un patient, a-t-il dit, vous agissez envers lui selon le fameux principe « *Heads I win, tails you lose* ». C'est-à-dire : s'il est d'accord avec l'interprétation, c'est bien, mais s'il y contredit ce n'est là qu'un signe de sa résistance et il nous donne encore raison. De cette façon nous avons toujours raison contre ce pauvre être sans recours que nous analysons, quel que soit son comportement en face de nos affirmations. Puisqu'il est exact qu'un « nofn » de notre patient ne nous décide pas, en général, à considérer notre interprétation comme incorrecte et à y renoncer, la possibilité de démasquer ainsi notre technique a été bien accueillie par les adversaires de l'analyse. Pour cette raison il vaut la peine de présenter en détail comment, pendant le traitement analytique, nous évaluons le « oui » et le « non » du patient, expressions de son assentiment et de sa

1 Konstruktionen in der Analyse, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 23 (4), 459-469, GW, XVI.

contradiction. Il faut bien dire qu’en lisant cette justification aucun praticien n’apprendra rien qu’il ne sache déjà.

L’intention du travail analytique, comme on le sait, est d’amener le patient à lever les refoulements des débuts de son développement (le mot refoulement étant pris ici dans le sens le plus large), pour les remplacer par des réactions qui correspondraient à un état de maturité psychique. À cet effet il doit se souvenir de certaines expériences et des motions affectives suscitées par elles, les unes et les autres se trouvant oubliées à présent. Nous savons que ses symptômes et ses inhibitions actuels sont les suites de tels refoulements, donc les substituts de ce qui a été ainsi oublié. Quels matériaux met-il à notre disposition, dont l’exploitation nous permette de l’engager sur le chemin des souvenirs perdus ? Différentes choses : des fragments de ces souvenirs dans des rêves, en eux-mêmes d’une valeur incomparable mais en général fortement déformés par tous les facteurs qui participent à la formation du rêve ; des idées incidentes qui émergent lorsqu’il se laisse aller à l'« association libre », et dans lesquelles nous pouvons reconnaître des allusions aux expériences refoulées ainsi que des rejetons à la fois des motions affectives réprimées et des réactions contre elles ; finalement, des indices de la répétition des affects appartenant au refoulé apparaissant dans des actions plus ou moins importantes du patient à l’intérieur comme à l’extérieur de la situation analytique. Nous avons appris que la relation de transfert qui s’établit avec l’analyste est spécialement favorable au retour de telles relations affectives. À partir de cette matière première, pour ainsi dire, il nous appartient de restituer ce que nous souhaitons obtenir.

Ce que nous souhaitons, c’est une image fidèle des années oubliées par le patient, image complète dans toutes ses parties essentielles. Ici nous devons nous rappeler que le travail analytique consiste en deux pièces entièrement distinctes, qui se jouent sur deux scènes séparées et concernent deux personnages dont chacun

est chargé d'un rôle différent. Si l'on se demande un instant pourquoi on n'a pas eu l'attention attirée depuis longtemps sur ce fait fondamental, on ne tardera pas à se dire que rien là n'avait été caché ; il s'agit là d'un fait bien connu et pour ainsi dire évident que, dans une intention particulière, on se borne ici à mettre en relief et à apprécier en lui-même. Nous savons tous que l'analysé doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé, et les conditions dynamiques de ce processus sont si intéressantes qu'en revanche l'autre partie du travail, l'action de l'analyste, est reléguée à l'arrière-plan. De tout ce dont il s'agit, l'analyste n'a rien vécu ni refoulé ; sa tâche ne peut pas être de se remémorer quelque chose. Quelle est donc sa tâche ? Il faut que, d'après les indices échappés à l'oubli, il devine ou, plus exactement, il *construise* ce qui a été oublié. La façon et le moment de communiquer ces constructions à l'analysé, les explications dont l'analyste les accompagne, c'est là ce qui constitue la liaison entre les deux parties du travail analytique, celle de l'analyste et celle de l'analysé.

Son travail de construction ou, si l'on préfère, de reconstruction présente une ressemblance profonde avec celui de l'archéologue qui déterre une demeure détruite et ensevelie, ou un monument du passé. Au fond, il lui est identique, à cette seule différence que l'analyste opère dans de meilleures conditions et dispose de plus de ressources en matériaux parce que ses efforts portent sur quelque chose qui est encore vivant et non sur un objet détruit, et peut-être encore pour une autre raison. Cependant, de même que l'archéologue, d'après des pans de murs restés debout, reconstruit les parois de l'édifice, d'après des cavités du sol détermine le nombre et la place des colonnes et, d'après des vestiges retrouvés dans les débris, reconstitue les décorations et les peintures qui ont jadis orné les murs, de même l'analyste tire ses conclusions des bribes de souvenirs, des associations et des déclarations actives de l'analysé. Tous les deux gardent sans conteste le droit de

reconstruire en complétant et en assemblant les restes conservés. Dans les deux cas, beaucoup de difficultés et de sources d’erreurs sont les mêmes. On sait que la détermination de l’âge relatif d’une trouvaille est une des tâches les plus délicates de l’archéologie et, si un objet apparaît dans une certaine couche, il est souvent difficile de décider s’il a toujours appartenu à cette couche ou s’il est parvenu à une telle profondeur par une perturbation ultérieure. Ce qui, dans les constructions analytiques, correspond à ce doute est facile à deviner.

Nous avons dit que l’analyste travaille dans de meilleures conditions que l’archéologue parce qu’il a aussi à sa disposition un matériel qui n’offre rien de semblable à celui des fouilles, par exemple les répétitions de réactions remontant aux premiers âges de l’enfance et tout ce que, lors de telles répétitions, le transfert met à jour. Mais il faut considérer en outre que l’archéologue a affaire à des objets détruits dont des parties volumineuses et importantes ont sans aucun doute été perdues par l’effet de la violence mécanique, du feu ou du pillage. Aucun effort ne réussira à les retrouver pour les assembler avec les restes conservés. On en est réduit à la seule reconstruction, qui, de ce fait, ne saurait bien souvent dépasser un certain degré de vraisemblance. Il en va tout autrement de l’objet psychique, dont l’analyste veut recueillir la préhistoire. Ici il se passe régulièrement ce qui, dans le cas de l’objet archéologique, ne s’est produit que dans des circonstances exceptionnellement favorables, comme à *Pompéi* ou pour le tombeau de *Toutankhamon*. L’essentiel est entièrement conservé, même ce qui paraît complètement oublié subsiste encore de quelque façon et en quelque lieu, mais enseveli, inaccessible à l’individu. Comme on le sait, il est douteux qu’une formation psychique quelconque puisse vraiment subir une destruction totale. C’est une simple question de technique analytique que de déterminer si on réussira à faire apparaître entièrement ce qui a été caché. Il n’y a que deux faits qui s’opposent à cet

extraordinaire privilège du travail analytique : l'objet psychique est incomparablement plus compliqué que l'objet matériel de l'archéologue, et notre connaissance n'est pas assez préparée à ce que nous devons trouver, parce que la structure intime de son objet recèle encore beaucoup de mystère. Et voici que notre comparaison entre les deux méthodes de travail arrive à son terme, car la différence principale entre elles consiste en ce que, pour l'archéologue, la reconstruction est le but et la fin de son effort, tandis que pour l'analyste la construction n'est qu'un travail préliminaire.

II.

Travail préliminaire, mais non en ce sens qu'il doive être terminé entièrement avant qu'on ne passe à la démarche suivante, comme dans la construction d'une maison où il faut d'abord ériger tous les murs et poser toutes les fenêtres avant de commencer la décoration intérieure des pièces. Tout analyste sait qu'il en va tout autrement de la cure analytique, où les deux sortes de travail se poursuivent parallèlement, l'une toujours d'un pas en avant, l'autre la suivant de près. L'analyste achève un fragment de construction et le communique à l'analysé pour qu'il agisse sur lui ; à l'aide du nouveau matériel qui afflue, il construit un autre fragment, qu'il utilise de la même façon, et ainsi de suite jusqu'à la fin. La raison pour laquelle on entend si peu parler de « constructions » dans les exposés de la technique analytique, c'est qu'au lieu de cela on parle d'« interprétations » et de leur effet. Mais, à mon avis, le terme de construction est de beaucoup le plus approprié. Le terme d'interprétation se rapporte à la façon dont on s'occupe d'un élément isolé du matériel, une idée incidente, un acte manqué, etc. Mais on peut parler de construction quand on présente à l'analysé une période oubliée de sa préhistoire, par exemple en ces termes : « Jusqu'à votre *n*ième année vous vous êtes considéré comme le

possesseur unique et absolu de votre mère ; à ce moment-là un deuxième enfant est arrivé et avec lui une forte déception. Votre mère vous a quitté pendant quelque temps et, même après, elle ne s’est plus consacrée à vous exclusivement. Vos sentiments envers elle sont devenus ambivalents, votre père a acquis une nouvelle signification pour vous », et ainsi de suite.

Dans cet article notre attention se concentre uniquement sur ce travail préliminaire consacré aux constructions. Une question se pose de prime abord : Qu’est-ce qui nous garantit, pendant que nous travaillons aux constructions, que nous ne faisons pas fausse route et que nous ne compromettons pas la réussite de la cure en soutenant une construction inexacte ? Il peut sembler que cette question n’admette aucune réponse générale, mais, avant d’en discuter, prêtons d’abord attention à une information rassurante que nous donne l’expérience analytique. Celle-ci nous enseigne en effet que nous ne provoquons pas de dommage si nous nous sommes trompés une fois et avons présenté au patient une construction inexacte comme étant la vérité historique probable. Naturellement cela représente une perte de temps, et celui qui ne sait proposer au patient que des combinaisons constamment fausses ne fera pas une bonne impression sur lui et n’ira pas loin dans le traitement ; mais une seule erreur de ce genre est inoffensive. Ce qui se passe plutôt en pareil cas, c’est que le patient ne semble pas touché ; il ne réagit ni par oui ni par non. Il se peut qu’il ne s’agisse que d’un ajournement de sa réaction ; s’il ne s’en produit aucune, nous pouvons conclure que nous nous sommes trompés et, sans perdre pour cela de notre autorité, nous l’avouerons à notre patient à une occasion propice. Cette occasion se présentera lorsque apparaîtra un nouveau matériel permettant une construction plus adéquate, donc la correction de l’erreur. Dans ce cas la construction erronée ne laisse pas plus de trace que si elle n’avait jamais été faite, et dans certains cas on a même l’impression, pour parler comme Polonius,

que la carpe de la vérité a été attrapée grâce à l'appât du mensonge. Il est certain qu'on a exagéré sans mesure le danger d'égarer le patient par la suggestion, en lui « mettant dans la tête » des choses auxquelles on croit soi-même mais qu'il ne devrait pas accepter. Il faudrait que l'analyste se soit comporté d'une façon très incorrecte pour qu'un pareil malheur lui arrive ; il aurait avant tout à se reprocher de ne pas avoir laissé parler le patient à son aise. Sans me vanter, je puis affirmer que jamais un tel abus de la « suggestion » ne s'est produit dans ma pratique analytique.

D'après ce qui précède on voit déjà que nous ne sommes nullement disposés à négliger les indices qu'on peut déduire de la réaction du patient à la communication d'une de nos constructions. Nous examinerons ce point en détail. Il est vrai que nous ne tenons pas un « non » de l'analysé pour entièrement valable, mais nous n'acceptons pas davantage son « oui ». Il est tout à fait injustifié de nous accuser d'interpréter sa déclaration en la transformant en une confirmation. En réalité ce n'est pas si simple et nous ne nous rendons pas la décision aussi facile.

Le « oui » direct de l'analysé est équivoque. Il peut effectivement indiquer que celui-ci reconnaît comme juste la construction proposée. Mais il peut aussi être dépourvu de sens et même être « hypocrite », comme nous pourrions dire, parce que sa résistance trouve son compte à ce qu'un tel consentement continue à cacher la vérité non découverte. Ce oui n'a de valeur que s'il est suivi de confirmations indirectes, si, immédiatement après son oui, le patient produit de nouveaux souvenirs qui complètent et élargissent la construction. Dans ce cas seulement nous reconnaissons que son « oui » met un point final au problème en question.

Le « non » de l'analysé est tout aussi équivoque que le « oui » et, à vrai dire, encore moins utilisable. Il n'exprime que rarement un refus justifié ; bien plus souvent, il manifeste une résistance qui est provoquée par le contenu de la construction communiquée, mais qui

peut aussi provenir d’un autre facteur de la situation complexe de l’analyse. Le non du patient ne prouve donc rien quant à l’exactitude de la construction, mais il s’accorde très bien avec cette possibilité. Puisque toute espèce de construction est incomplète et ne saisit qu’une parcelle de l’expérience oubliée, nous sommes libres d’admettre que l’analysé ne dénie pas proprement ce qui lui a été communiqué, mais qu’il maintient sa contradiction en fonction de la partie non encore dévoilée. En général il ne donnera son accord qu’après avoir appris la vérité entière, qui est souvent bien loin d’être atteinte. La seule interprétation sûre de son « non » est donc que la construction a été incomplète et qu’elle ne lui a sûrement pas tout révélé.

Il s’ensuit que les déclarations directes du patient après la communication d’une construction ne peuvent donner que peu de précisions indiquant si on a deviné juste ou faux. Il est d’autant plus intéressant de noter qu’il existe des modes indirects de confirmation auxquels on peut absolument se fier. L’un d’eux est une formule que les personnes les plus diverses emploient sans presque en modifier les termes, comme si elles s’étaient concertées. La voici : *Je n'ai* (ou : *n’aurais*) *jamais pensé cela* (ou : *à cela*). Sans hésiter on peut traduire cette expression par : Oui, dans ce cas vous avez touché juste l'*inconscient*. Malheureusement on entend cette formule, si désirée par l’analyste, plus souvent à la suite d’interprétations de points isolés qu’après la communication de constructions étendues. On est en présence d’une confirmation aussi précieuse, mais exprimée cette fois d’une façon positive, lorsque l’analysé répond par une association qui contient quelque chose de ressemblant ou d’analogue au contenu de la construction. Au lieu d’en donner un exemple tiré d’une analyse, qui serait facile à trouver mais trop long à exposer, je désirerais raconter un petit événement extra-analytique, qui illustre une telle situation avec un relief presque comique. Il s’agissait d’un collègue qui — il y a longtemps de cela —

avait l'habitude de me prendre comme consultant dans son activité médicale. Un jour il m'amena sa jeune femme, qui lui causait des ennuis. Sous des prétextes divers elle lui refusait les rapports sexuels, et il s'attendait apparemment à ce que je la renseigne sur les conséquences de son comportement inadéquat. J'y consentis et lui expliquai que son refus provoquerait probablement chez son mari des troubles de santé regrettables ou des tentations qui pourraient mener à la destruction de leur ménage. Il m'interrompit brusquement pour me dire : L'Anglais, chez qui vous avez posé le diagnostic de tumeur cérébrale, est bien mort, lui *aussi*. Ses paroles paraissaient d'abord incompréhensibles ; le mot *aussi* semblait énigmatique dans le contexte, car on n'avait parlé d'aucun autre mort. Un instant plus tard je compris. L'homme voulait apparemment abonder dans mon sens, il voulait dire : Oui, vous avez parfaitement raison, votre diagnostic chez ce malade s'est confirmé *aussi*. C'était là un pendant parfait des confirmations indirectes par associations que nous obtenons en analyse. Je ne songe pas à contester que les paroles de mon collègue aient pu être déterminées en outre par d'autres pensées, écartées par lui.

La confirmation indirecte par des associations qui répondent au contenu de la construction et impliquent un tel « *aussi* » fournit à notre jugement des indices précieux pour deviner si cette construction va se vérifier dans la suite de l'analyse. Particulièrement impressionnant est aussi le cas où la confirmation s'insinue, grâce à un acte manqué, dans la contradiction directe. J'ai publié autrefois un bel exemple de ce genre[2]. Dans les rêves du patient surgissait à plusieurs reprises le nom, bien connu à Vienne, de *Jauner,* sans qu'on pût en trouver une explication suffisante dans ses associations. Je lui proposai comme interprétation qu'il pensait probablement *Gauner* en disant *Jauner*, et le patient répondit promptement : « Ceci me semble tout de même trop *osé* (*jewagt*) »[3].

2 In *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 107, GW, IV, 104.

Ou encore le patient veut repousser notre supposition qu’un certain paiement lui paraît trop élevé, et en voulant dire : « Dix dollars n’ont pas d’importance pour moi », il remplace le mot dollars par une unité monétaire inférieure en disant « dix schillings ».

Si l’analyse se trouve sous la pression de facteurs puissants qui entraînent par force une réaction thérapeutique négative, tels qu’un sentiment de culpabilité, un besoin masochiste de souffrance, une opposition farouche au secours apporté par l’analyste, le comportement du patient, une fois la construction communiquée, nous rend souvent très facile la décision recherchée. Si la construction est fausse, rien n’est changé chez le patient, mais si elle est juste ou si elle représente un pas vers la vérité, il y réagit par une aggravation évidente de ses symptômes et de son état général.

En résumé, nous constatons que nous ne méritons pas le reproche d’écart et avec dédain l’attitude de l’analysé à l’égard de nos constructions. Nous en faisons grand cas et nous en tirons souvent des repères précieux. Mais ces réactions du patient sont la plupart du temps équivoques et n’autorisent pas de conclusion définitive. Ce n’est qu’en continuant l’analyse que nous pouvons décider si nos constructions sont exactes ou inutilisables. Nous n’attribuons à la construction isolée que la valeur d’une supposition qui attend examen, confirmation ou rejet. Nous ne revendiquons pas d’autorité pour cette construction, nous ne demandons au patient aucun accord immédiat ni ne discutons avec lui s’il commence par y contredire. Nous suivons simplement l’exemple d’un célèbre personnage de *Nestroy*, le domestique qui n’a qu’une réponse à

3 Dans quelques régions de langue allemande, le *g* (celui du français gare), surtout initial, est prononcé comme le *y* du français *yeux* (en orthographe allemande : *j*). *Gauner* signifie « filou ». Le participe « *osé* » est, correctement, *gewagt*, mais le patient a dit *jewagt* (souligné dans le texte). Si Freud signale cette prononciation comme étant un lapsus, c’est probablement qu'il avait pu observer que ce n'était pas la manière dont son patient articulait habituellement ses *g*.

toutes les questions et objections : « *Au cours des événements tout deviendra clair* »[4].

III.

Il est inutile d’exposer comment cela se produit dans la suite de l’analyse et par quels chemins notre supposition se transforme en conviction chez le patient, chose familière à tout analyste grâce à son expérience quotidienne, et facile à comprendre. Un seul point demande à être examiné et élucidé. Le chemin qui part de la construction de l’analyste devrait mener au souvenir chez l’analysé ; il ne mène pas toujours jusque-là. Très souvent on ne réussit pas à ce que le patient se rappelle le refoulé. En revanche, une analyse correctement menée le convainc fermement de la vérité de la construction, ce qui, du point de vue thérapeutique, a le même effet qu’un souvenir retrouvé. Dans quelles conditions cela a lieu et de quelle façon il est possible qu’un substitut apparemment si imparfait produise quand même un plein effet, c’est ce qui devra faire l’objet de recherches ultérieures.

Je vais conclure cette brève communication par quelques remarques qui ouvrent encore une autre perspective. Ce qui m’a frappé dans quelques analyses, c’est que la communication d’une construction manifestement pertinente provoquait chez les analysés un phénomène surprenant et d’abord incompréhensible. Ils sentaient émerger des souvenirs très vivaces, qu’ils qualifiaient eux-mêmes d’« excessivement nets » ; ils retrouvaient cependant, non pas l’événement même qui était le contenu de la construction, mais des détails voisins de ce contenu, par exemple, avec une extrême précision, les visages des personnes qui y figuraient, ou les pièces dans lesquelles quelque chose de semblable aurait pu se passer, ou

4 In *Der Zerrissene* (L’homme déchiré). La phrase attribuée par Freud à un domestique est en réalité dite par un serrurier Gluthammer (« marteau incandescent »). Elle y figure plusieurs fois sous des formes légèrement différentes et apparaît d’abord au Ier acte, scène 3.

bien encore, de façon un peu plus éloignée, les objets contenus dans ces pièces et que la construction ne pouvait évidemment pas connaître. Cela se produisait aussi bien dans les rêves survenant immédiatement après la communication, que dans des états de rêverie diurne. Ces souvenirs n’entraînaient rien d’autre ; on était porté à y voir les résultats d’un compromis. La « poussée vers le haut » du refoulé, activée par la communication de la construction, avait cherché à amener à la conscience ces traces mnésiques significatives. Mais une résistance avait réussi, non pas à arrêter ce mouvement, mais à le déplacer sur des objets voisins d’importance secondaire.

Ces souvenirs auraient pu être qualifiés d’hallucinations, si à leur netteté s’était ajoutée la croyance à leur actualité. Mais l’analogie gagna de l’importance quand mon attention fut attirée par la présence occasionnelle de véritables hallucinations dans d’autres cas, des cas qui n’étaient certainement pas psychotiques. Ainsi continuait mon raisonnement : on n’a pas encore assez apprécié ce caractère peut-être général de l’hallucination d’être le retour d’un événement oublié des toutes premières années, de quelque chose que l’enfant a vu ou entendu à une époque où il savait à peine parler. C’est ce qui s’impose maintenant à la conscience, mais probablement de façon déformée et déplacée par l’effet des forces qui s’opposent à un tel retour. Étant donné le rapport étroit de l’hallucination et de certaines formes de psychoses, notre raisonnement peut nous conduire encore plus loin. Même les formations délirantes, dans lesquelles nous trouvons si régulièrement incorporées ces hallucinations, ne sont peut-être pas aussi indépendantes qu’on l’admet généralement de la poussée de l’inconscient vers le haut et du retour du refoulé. Dans le mécanisme d’une formation délirante nous ne soulignons habituellement que deux facteurs, d’une part le fait de se détourner du monde réel et les motifs de ce retrait, d’autre part l’influence que l’accomplissement de désir exerce sur le contenu

du délire. Mais le processus dynamique ne pourrait-il pas être plutôt celui-ci : cette poussée du refoulé profiterait du fait qu'on se détourne de la réalité pour imposer son contenu à la conscience, et dans ce cas les résistances mobilisées par ce processus et la tendance à l'accomplissement du désir se partageraient la responsabilité de la déformation et du déplacement de ce qui est remémoré ? Ceci n'est-il pas le mécanisme bien connu du rêve que, depuis l'antiquité la plus reculée, l'intuition des hommes a considéré comme l'équivalent de la folie ?

Je ne crois pas que cette conception du délire soit entièrement nouvelle, mais elle insiste sur un point de vue qui n'est généralement pas mis au premier plan. Ce qui importe, c'est l'affirmation que la folie non seulement procède avec méthode, comme le poète l'a déjà reconnu, mais qu'elle contient aussi un morceau de *vérité historique* ; ainsi, on est amené à admettre que la croyance compulsive que rencontre le délire tire sa force justement de cette source infantile. Pour prouver cette théorie je ne trouve aujourd'hui à ma disposition que des réminiscences et non des impressions fraîches. Il vaudrait probablement la peine d'essayer d'étudier, selon les hypothèses exposées, des cas de cette espèce, et d'y adapter le traitement en fonction de ces hypothèses. On renoncerait à la peine inutile de persuader le malade de la folie de son délire et de la contradiction qui l'oppose à la réalité, et on baserait plutôt le travail thérapeutique sur le fait de reconnaître avec lui le noyau de vérité contenu dans son délire. Ce travail consisterait à débarrasser le morceau de vérité historique de ses déformations et de ses appuis sur la réalité actuelle, et à le ramener au point du passé auquel il appartient. Que le passé oublié soit transporté dans le présent ou dans l'attente de l'avenir, c'est ce qui arrive régulièrement aussi chez le névrosé. Assez souvent, lorsqu'un état d'angoisse lui fait pressentir quelque chose de terrible, il est simplement sous l'influence d'un souvenir refoulé qui voudrait s'imposer à la

conscience mais n'arrive pas à devenir conscient, le souvenir qu'une chose alors effrayante s'est effectivement produite. Je pense que de tels efforts déployés auprès de psychotiques apporteront beaucoup de connaissances, même s'ils ne sont couronnés d'aucun succès thérapeutique.

Je sais qu'il n'y a guère de profit à traiter en passant, comme je le fais ici, un problème aussi important. C'est que j'ai cédé à l'attrait d'une analogie. Les délires des malades m'apparaissent comme des équivalents des constructions que nous bâtissons dans le traitement psychanalytique, des tentatives d'explication et de restitution, qui, dans les conditions de la psychose, ne peuvent pourtant conduire qu'à remplacer le morceau de réalité qu'on dénie dans le présent par un autre morceau qu'on avait également dénié dans la période d'une enfance reculée. C'est par l'étude de cas particuliers qu'on pourra découvrir les rapports intimes entre la matière sur laquelle porte actuellement le déni et celle sur laquelle a porté jadis le refoulement. De même que l'effet de notre construction n'est dû qu'au fait qu'elle nous rend un morceau perdu de l'histoire vécue, de même le délire doit sa force convaincante à la part de vérité historique qu'il met à la place de la réalité repoussée. De cette manière je pourrais appliquer au délire ce que, jadis, j'ai énoncé pour la seule hystérie : le malade souffre de ses réminiscences. Pas plus qu'aujourd'hui je ne voulais alors, par cette brève formule, contester la complexité étiologique de la maladie, ni exclure l'action de tant d'autres facteurs.

Si l'on considère l'humanité comme un tout, et qu'on la mette à la place de l'individu isolé, on trouve qu'elle aussi a développé des délires inaccessibles à la critique logique et contredisant la réalité. S'ils peuvent malgré cela exercer un empire extraordinaire sur les hommes, la recherche conduit à la même conclusion que pour l'individu isolé. Leur pouvoir provient de leur contenu de *vérité historique*, vérité qu'ils ont été puiser dans le refoulement de temps originaires oubliés.

Analyse terminée et Analyse interminable

Table des matières

I.

L'expérience nous a montré que le traitement psychanalytique, dont le but est de débarrasser un sujet de ses symptômes névrotiques, de ses inhibitions et de ses anomalies de caractère, constituait un travail de longue haleine. Dès les débuts de la science psychanalytique, on essaya d'abréger les analyses. Ces tentatives, étayées sur les motifs les plus sensés et les plus opportuns, n'ont certes pas besoin de justification. Toutefois, on y décèle sans doute une trace du mépris dans lequel la médecine d'autre fois tenait les névroses. Ces dernières étaient considérées comme résultant inutilement de troubles impossibles à déceler. Lorsqu'on se voyait contraint de s'en occuper, on voulait en finir au plus vite. C'est ainsi que, dans le complément de son travail sur « *Le traumatisme de la naissance* » (1924), O. Rank a fait, dans ce sens, une tentative particulièrement énergique en admettant que la naissance est la source véritable des névroses, parce qu'il peut arriver que la « fixation primitive » à la mère ne soit pas surmontée et se continue par un « refoulement primitif ». Rank espérait guérir toutes les névroses en liquidant, plus tard, par une analyse, ce traumatisme primitif. Ainsi un petit fragment d'analyse épargnerait tout le reste du travail analytique et quelques mois suffiraient pour atteindre le but. L'idée de Rank, nul ne le contestera, était audacieuse et ingénieuse, mais elle ne résista pas à un examen critique. N'était-elle pas née, d'ailleurs, à une époque où l'on était impressionné par le

contraste qu'offrait avec la misère européenne la « *prosperity* » américaine. L'essai de Rank tendait a adapter au rythme accéléré de la vie américaine l'allure du traitement analytique. On ne sait trop ce que la mise en œuvre de ce plan a pu donner dans les cas morbides ; sans doute un résultat comparable à celui qu'obtiendraient des pompiers qui, dans le cas d'un incendie d'immeuble provoqué par la chute d'une lampe à pétrole, se contenteraient d'emporter la lampe hors de la pièce où le sinistre a éclaté. Un raccourcissement notable du temps d'extinction résulterait de cette manière d'opérer. Tout comme la « *prosperity* » américaine, la théorie et la pratique de la tentative de Rank appartiennent aujourd'hui au passé.

J'avais moi-même, dès avant la guerre, proposé un autre moyen de raccourcir la durée des cures analytiques. Je venais d'entreprendre le traitement d'un jeune Russe que les richesses avaient trop gâté et qui était incapable de se conduire tout seul dans la vie. Il était venu à Vienne accompagné de son médecin et d'un infirmier[1]. En quelques années, il put recouvrer une grande partie de son indépendance et reprendre goût à la vie, ses relations avec les personnes qui jouaient dans son existence un rôle important redevinrent normales, mais là s'arrêtèrent les progrès ; l'élucidation de la névrose infantile, cause de sa maladie actuelle, ne se poursuivit pas plus avant et l'on put voir clairement que le patient se trouvait fort à son aise dans son état actuel et qu'il ne voulait plus rien tenter pour terminer le traitement : c'était là un cas d'auto-inhibition de la cure qui, au moment même où elle fournissait un succès partiel, menaçait d'échouer. En cette conjoncture, je pris le parti héroïque de fixer un terme au traitement. Au début d'une

1 Voir le travail publié avec l'assentiment du patient : *Extrait de l'histoire d'une névrose infantile*. 1918 (dans Cinq psychanalyses, trad. de Mme Marie Bonaparte et R. Lœwenstein, Paris, Denoël, 1935). La maladie ultérieure de ce jeune homme n'est pas décrite dans le détail, mais superficiellement et seulement lorsque les rapports avec la névrose infantile l'exigent absolument.

période de travail, je déclarai à mon patient que l'année qui allait commencer serait la dernière de sa cure, quelle que pût être l'attitude qu'il prendrait. Il n'ajouta d'abord aucune créance à mes dires, mais lorsqu'il se fut convaincu de la fermeté inébranlable de ma décision, la transformation que je souhaitais s'opéra en lui, ses résistances cédèrent et il parvint, au cours de ces derniers mois de travail, à reproduire tous les souvenirs, à retrouver tous les rapports causaux qui semblaient nécessaires à la compréhension de sa névrose passée et à la guérison de sa névrose actuelle. Quand, en plein été 1914, il me quitta, ignorant, comme nous tous, des événements qui allaient survenir, je le considérai comme entièrement et définitivement guéri.

Dans un complément à cette histoire de malade (1923), j'ai dit que cette opinion ne s'était pas confirmée. Lorsque, vers la fin de la guerre, il revint à Vienne, réfugié sans ressources, je fus obligé de l'aider à liquider un reliquat encore persistant de son transfert. J'y parvins en quelques mois et je pus terminer mon complément d'analyse par ces mots : « Le patient, que la guerre avait privé de son pays, de sa fortune et de toutes ses relations familiales, est redevenu normal et se comporte parfaitement bien ». Les quinze années qui se sont écoulées depuis n'ont pas infirmé ce jugement, bien qu'il ait fallu y apporter quelques restrictions. Le patient s'est fixé à Vienne où il s'est créé une situation sociale, modeste à vrai dire. Toutefois, au cours de ces années, son bien-être, à plusieurs reprises, a été troublé par des crises de maladie certainement attribuables à la névrose qui avait dominé toute sa vie. Grâce au savoir-faire d'une de mes élèves, Mme la doctoresse R. Mack Brunswick, cet état a pu chaque fois être rapidement amélioré. J'espère d'ailleurs que Mme Mack Brunswick ne tardera pas à publier le résultat de ce traitement . Dans quelques-unes des crises qu'avait subies le malade, l'action de certains résidus de transfert transparaissait toujours et, pour être fugaces, n'en conservaient pas

moins un caractère paranoïaque marqué. Dans d’autres accès cependant le matériel pathogène se composait de fragments de l’histoire infantile du patient, fragments qui étaient restés enfouis lors de l’analyse faite par moi et qui, cette comparaison s’impose à l’esprit — se présentaient comme des fils qui restent après une opération ou encore comme des fragments d’os nécrosés qui s’éliminent d’eux-mêmes. À mon avis, l’histoire de la guérison de ce malade ne le cède pas en intérêt à l’histoire de sa maladie.

Il m’est arrivé depuis, pour d’autres cas, de fixer par avance un terme à l’analyse. J’ai également été mis au courant des résultats que d’autres analystes ont obtenus par la même méthode (telle mesure de chantage a une efficacité certaine, pourvu toutefois que le moment soit bien choisi. Elle ne saurait cependant offrir de garantie en ce qui concerne l'achèvement total de la tâche à réaliser On peut être certain, au contraire, que tandis qu’une partie du matériel devient accessible sous la pression de la menace, une autre reste cachée, se trouve en quelque sorte ensevelie, l'effort thérapeutique étant ainsi rendu vain. Une fois que le terme de l’analyse a été fixé, il ne faut plus le repousser, sans quoi le patient n’y ajouterait plus foi par la suite. Le seul remède serait alors d’envoyer le patient poursuivre sa cure chez un autre analyste ; or on n’ignore pas qu’un pareil changement entraîne une nouvelle perte de temps et une renonciation aux bénéfices acquis du travail déjà fait. Ajoutons qu’aucune règle générale ne permet de déterminer le moment propice à l’utilisation de ce procédé technique violent. C’est là affaire de tact. Toute faute est ici irréparable et l’on peut voir une fois de plus se vérifier l’adage : « le lion ne fait qu’un seul bond ».

II.

Ces réflexions sur le problème technique de l’accélération d’une analyse nous amènent à nous occuper d’une autre question plus intéressante encore : demandons-nous, en effet, s’il y a vraiment pour l’analyse un terme naturel et s’il nous est possible de la mener jusqu’à ce terme. Le langage courant qu’utilisent entre eux les analystes semblerait le prouver, car l’on entend souvent dire avec regret ou en manière d’excuse, à propos d’une personne dont quelque imperfection a été reconnue : « Son analyse n’a pas été achevée », ou encore : « Elle n’a pas été analysée jusqu’au bout ».

Il faudrait commencer par s’entendre sur ce que veulent dire ces quelques mots à sens multiple : « fin d’une analyse ». Pratiquement l’explication est aisée : l’analyse est terminée quand, l’analyste et le patient ne se retrouvent plus à l’heure fixée pour la séance analytique. C’est ce qui arrive après que deux conditions ont été à peu près réalisées ; 1° le patient ne doit plus souffrir de ses symptômes et avoir surmonté ses angoisses ; 2° le psychanalyste doit avoir constaté qu’une grande partie de ce qu’avait refoulé le malade est redevenu conscient, que beaucoup de choses incompréhensibles ont été élucidées, que bien des résistances intérieures ont pu être surmontées de telle façon qu’un retour des processus pathologiques ne soit plus à redouter. Au cas où certaines difficultés extérieures empêcheraient de parvenir à ce but, mieux vaudrait parler d’analyse incomplète que d’analyse inachevée.

On peut être plus ambitieux encore en ce qui concerne la fin d'une analyse. Est-il possible, demandera-t-on, de pousser l'influence sur le malade assez loin pour être sûr qu'une continuation de l'analyse n'apporterait pas d'autres améliorations ? Autrement dit, serait-il possible d'atteindre, par l'analyse, à un niveau de « normalité » psychique absolue, niveau qui peut-être demeurerait stable, lorsque par exemple on aurait réussi à supprimer tous les refoulements survenus et à combler toutes les lacunes de la mémoire ? Interrogeons d'abord l'expérience pour savoir si pareil fait se produit jamais, puis demandons à la théorie s'il est seulement réalisable.

Tout analyste aura pu, dans certains cas, obtenir des effets aussi heureux. Les troubles névrotiques ont disparu à tout jamais sans que d'autres les remplacent. On sait d'ailleurs ce qui conditionne ce succès : le moi du malade ne se trouvait pas sensiblement modifié et l'étiologie de la maladie était essentiellement d'ordre traumatique. De fait, l'étiologie de tous les troubles névrotiques est mixte : il s'agit soit de pulsions puissantes à l'excès, c'est-à-dire qui refusent de se plier au moi, soit de séquelles de traumatismes très anciens, c'est-à-dire précoces, qu'un moi encore inachevé n'a pu, à l'époque, surmonter. En règle générale, on a affaire à l'action combinée des deux facteurs, le constitutionnel et l'accidentel. Plus le premier est puissant, plus aisément le traumatisme aboutit à une fixation et trouble l'évolution. Plus le traumatisme est violent, plus sûrement se manifesteront ses effets nocifs, même si les conditions instinctuelles sont normales. Il est certain que c'est l'étiologie traumatique qui offre à l'analyse le terrain le plus favorable. Ce n'est que dans les cas d'origine surtout traumatique que l'analyse donnera le résultat auquel elle parvient si bien : remplacer, grâce au renforcement du moi, le dénouement imparfait de la période infantile par une liquidation correcte. On n'a le droit de dire d'une analyse qu'elle est définitivement achevée que

dans ces conditions seulement. Ici l'analyse a atteint son but et n'a plus besoin d'être continuée. Toutefois si le patient ainsi rétabli ne subit plus jamais de rechute et n'éprouve plus le besoin de recourir à l'analyse, rien ne prouve, avouons-le, que le destin n'y a pas aidé, en épargnant, par exemple, au patient certaines dures épreuves. La puissance constitutionnelle des instincts et la défavorable modification du moi réalisée au cours de la lutte défensive, le moi ayant été disloqué et rétréci, constituent les facteurs qui s'opposent à l'influence de la psychanalyse et qui peuvent prolonger à l'infini la durée de celle-ci. On serait tenté de tenir le premier de ces facteurs, celui de la puissance des instincts, pour responsable de la formation du second, celui de la modification du moi, mais il semble que ce dernier aussi ait son étiologie propre et nous devons reconnaître que ces relations ne sont pas encore bien connues. Elles font maintenant seulement l'objet d'études analytiques. Je crois qu'à ce point de vue l'analyste ne porte pas son intérêt là où il devrait. Au lieu de rechercher comment se produit la guérison par l'analyse, ce qui à mon avis est déjà suffisamment élucidé, il lui faudrait ainsi poser la question : quels sont les obstacles qui s'opposent à la guérison par la psychanalyse ?

Et cela m'amène à traiter ici de deux problèmes que pose directement la pratique analytique, ainsi que le montrent les exemples qui suivent. Un sujet qui en pratiquant la psychanalyse a obtenu de grands succès trouve que ses relations tant avec l'homme qu'avec la femme — avec les hommes ses concurrents, et avec la femme qu'il aime — ne sont malgré tout pas dépourvues d'entraves névrotiques. C'est pourquoi il va se faire analyser par quelqu'un qu'il juge supérieur à lui-même. Cet auto-examen critique est couronné de succès : il épouse la femme aimée et devient l'ami et le professeur de ses présumés rivaux. Bien des années s'écoulent ainsi, au cours desquelles ses relations avec son ancien analyste demeurent satisfaisantes. Puis, un beau jour, sans que la cause en puisse être

attribuée à quelque événement extérieur, une rechute se produit. L'analysé entre en conflit avec son analyste, auquel il reproche de n'avoir pas mené jusqu'au bout l'analyse. D'après lui, l'analyste aurait dû considérer qu'une relation de transfert n'est jamais uniquement positive et, tenant compte de ce fait, il aurait dû envisager la possibilité d'un transfert négatif. À cela l'analyste réplique en faisant remarquer qu'au moment de l'analyse aucun transfert négatif n'a pu être perçu. Mais même en admettant que certains indices très légers lui aient échappé, ce qui eût été possible vu l'étroitesse des horizons à cette période d'enfance de l'analyse, tout porte à croire qu'il n'eût pas réussi, rien que par des allusions, à faire surgir un thème ou, comme on dit, un complexe, tant que ce dernier n'était pas redevenu actuel chez le patient lui-même. Pour être en mesure d'agiter ce grelot, l'analyste eût été obligé d'accomplir envers le patient quelque acte réellement inamical. De plus il convient de ne pas regarder comme des transferts toutes les bonnes relations qui s'établissent entre analyste et analysé pendant et après l'analyse. Certaines de ces relations amicales reposent sur des bases réelles et se montrent viables.

Passons tout de suite au second exemple, qui soulève le même problème. Une fille déjà mûre se trouve dans l'impossibilité de marcher et de mener une vie active à cause de douleurs intenses dans les jambes. Ces douleurs sont apparues à l'époque de la puberté. Cet état, de nature manifestement hystérique, a défié bien des traitements. Une cure analytique de neuf mois parvient à supprimer le symptôme et redonne à cette personne laborieuse et très capable ses droits à la vie. Les années suivantes ne lui apportent rien de bon : catastrophes dans la famille, pertes d'argent, et, l'âge venant, renoncement à toute perspective de joies amoureuses et de mariage. Mais l'ancienne malade tient bon et c'est elle qui, dans les moments difficiles, soutient les siens. Je ne me souviens pas si ce fut douze ou quatorze ans après la fin de sa cure que des hémorragies

profuses rendirent nécessaire un examen gynécologique. On put constater l’existence d’un myome et l’extirpation totale de l’utérus fut pratiquée. À partir de cette opération, la patiente retomba malade. Elle s’amouracha de son chirurgien, et, à propos des terribles modifications qui s’étaient produites dans son organisme, se plongea avec délices dans des fantasmes masochiques. Elle se servait de ses fantasmes pour voiler son roman d’amour. Toute nouvelle tentative d’analyse s’avéra impossible et la patiente demeura anormale jusqu’à la fin de ses jours. Le traitement réussi d’autrefois est de date si lointaine qu’on ne saurait plus émettre de prétentions à son égard : il remonte, en effet, aux premières années de mon activité psychanalytique. Toutefois, il est possible que la seconde maladie ait eu les mêmes racines que la première heureusement guérie et qu’elle ait été une manifestation modifiée des mêmes émois refoulés, imparfaitement liquidés la première fois. Cependant, je suis tenté de croire que, sans le nouveau traumatisme, la névrose n’aurait pas fait sa réapparition.

Ces deux cas intentionnellement choisis parmi tant d’autres semblables suffiront à attiser la discussion sur les sujets qui nous occupent. Sceptiques, optimistes, ambitieux auront à leur propos des idées tout à fait différentes. Les premiers trouveront dans ces cas la preuve qu’un traitement analytique, même couronné de succès à une certaine époque, n’empêche pas les rechutes ultérieures, ne prémunit pas le sujet alors guéri contre une autre névrose et même contre une névrose ayant les mêmes racines instinctuelles, c’est-à-dire contre un retour de son ancien mal. Les autres contesteront cette preuve en objectant que ces deux expériences remontent à la première époque de l’analyse, à vingt ou trente ans. Depuis lors, nos vues se sont élargies et ont gagné en profondeur ; notre technique, s’adaptant aux connaissances nouvellement acquises, s’est transformée. Aujourd’hui, nous pouvons attendre de l’analyse qu’elle donne une guérison durable ou, du moins, que la rechute ne soit pas

provoquée par un réveil du trouble instinctuel antérieur, qui se traduit maintenant par de nouvelles formes morbides. L'expérience ne nous forcerait pas à préciser avec autant de rigueur les résultats que doit fournir notre thérapeutique.

J'ai évidemment choisi ces deux observations à cause de leur ancienneté. Plus le résultat d'un traitement est récent, moins il peut, cela va de soi, nous servir d'exemple ici, puisque nous n'avons aucun moyen de prévoir le sort ultérieur d'une cure réussie. Les optimistes émettent des hypothèses qui sont loin d'être confirmées. Elles postulent 1° qu'il est possible de liquider totalement et une fois pour toutes un conflit instinctuel (ou mieux, le conflit du moi avec une pulsion) ; 2° qu'on peut arriver, en traitant un sujet pour un certain conflit instinctuel, à le vacciner contre toute nouvelle possibilité de conflits analogues ; 3° qu'on peut animer pour le soumettre à un traitement préventif tout conflit pathogène du même genre qui, au moment de l'analyse, ne se serait encore trahi par aucun indice. Je laisse de côté, pour le moment, ces questions et n'y apporte pas de réponse. Peut-être d'ailleurs ne serait-il pas possible actuellement d'y donner une réponse certaine.

Des considérations d'ordre théorique nous permettront sans doute de jeter quelque lumière sur ces questions, mais d'ores et déjà, nous pouvons apercevoir clairement qu'en exigeant davantage d'une cure analytique, nous n'allons pas vers un raccourcissement de sa durée.

III.

Une expérience analytique de plusieurs dizaines d'années ainsi qu'une modification de mon mode d'activité m'encouragent à répondre aux questions ainsi posées. J'ai eu naguère affaire à un grand nombre de patients qui évidemment cherchaient une guérison rapide ; au cours de ces dernières années, les analyses didactiques ont pris le pas sur les autres et je n'ai conservé qu'un nombre relativement faible de malades graves dont la cure, bien que soumise à des interruptions plus ou moins longues, se continue. Pour ces malades, le but thérapeutique n'était plus le même. Impossible de songer, pour eux, à abréger la durée du traitement ; il fallait épuiser jusqu'au bout toutes les possibilités de maladie et amener une transformation profonde de l'individu.

Des trois facteurs dont dépend, selon nous, l'issue de la thérapeutique analytique : l'influence des traumatismes, la force constitutionnelle des pulsions, le degré de modification du moi, nous n'en examinerons qu'un : la force des pulsions. À la réflexion, nous nous demandons tout de suite si vraiment le qualificatif de constitutionnel (ou de congénital) est indispensable. Quelque importance décisive que puisse avoir, dès le début, le facteur constitutionnel, il n'est pas interdit de penser qu'un renforcement de pulsions survenu plus tard dans la vie puisse produire des effets analogues. Il serait alors bon de modifier les termes et de remplacer le mot « constitutionnel » par le mot « actuel », de parler de la force

actuelle des pulsions. La première question posée était celle-ci : la méthode psychanalytique permet- elle de liquider parfaitement et à tout jamais un conflit entre l'instinct et le moi, de supprimer une exigence pathogène que l'instinct aurait à l'égard du moi ? Afin d'éviter tout malentendu, il ne sera sans doute pas inutile de préciser ce qu'on entend par ces mots : suppression durable d'une exigence pulsionnelle ; certes, il ne saurait être question de la faire disparaître de façon à n'en jamais plus entendre parler, c'est généralement là chose impossible et même peu souhaitable. Non, il s'agit de quelque chose d'autre qu'on peut appeler « soumission » de l'instinct et qui équivaut l'intégration totale de la pulsion dans l'ensemble harmonieux du moi. La pulsion devient accessible à toute influence d'autres tendances du moi et n'emprunte plus sa voie à elle pour arriver à la satisfaction. Demandons-nous de quelle manière, par quel moyen ce fait se peut réaliser : la réponse n'est guère facile à donner. Il faut se résigner à appeler la sorcière à la rescousse[2], la sorcière métapsychologie, s'entend. Sans le secours de spéculations, de théories métapsychologiques, impossible d'avancer d'un pas. Malheureusement, les renseignements donnés par la sorcière ne sont ni très clairs, ni très complets. Un seul recours nous reste, — inappréciable, il est vrai, — le contraste qu'il y a entre les processus primaires et secondaires. C'est à lui que j'en appellerai ici.

Si nous en revenons maintenant à notre première question, nous trouvons que notre nouveau point de vue doit être élucidé d'une certaine façon. Nous nous sommes demandé s'il était possible de liquider parfaitement et pour toujours un conflit instinctuel, c'est-à-dire de « dompter » la pulsion. En posant cette question, on néglige tout à fait de parler de la force de la pulsion, alors que c'est d'elle justement que dépend toute issue. Considérons d'abord que, chez le névrosé, l'analyse ne provoque rien d'autre que ce qui existe, sans son concours, chez le sujet normal. Mais l'expérience quotidienne

2 Citation extraite du *Faust* de Goethe (première partie, scène « Cuisine de sorcière », vers 2365).

nous montre que chez les normaux tout dénouement de conflit instinctuel n'intéresse qu'une seule force instinctuelle déterminée ou, plus justement, n'intéresse qu'une certaine relation entre la puissance de l'instinct et celle du moi[3]. Si, par suite de maladie, de fatigue, etc., la force du moi vient à fléchir, tous les instincts jusque là heureusement réprimés font de nouveau valoir leurs exigences et tendent, par des voies anormales, vers des satisfactions substitutives[4]. La preuve irréfutable de cette assertion nous est fournie par le rêve nocturne qui réagit dans le sommeil du moi par le réveil des exigences instinctuelles.

L'autre matériel n'est pas moins probant. Par deux fois au cours de l'évolution de l'individu, se produisent de grands renforcements de certaines pulsions : à la puberté et, chez les femmes, à la ménopause. Nous ne sommes nullement surpris de voir des personnes jusque là normales devenir névrosées à cette époque. Tant que leurs pulsions sont restées faibles, elles ont pu les maîtriser ; elles n'y parviennent plus lorsque ces mêmes pulsions se trouvent renforcées. Les refoulements sont comme des digues opposées à l'assaut des vagues. Les résultats provoqués par les deux renforcements physiologiques des instincts peuvent de même se produire irrégulièrement à tout autre moment de la vie, sous des influences accidentelles. Le renforcement peut être provoqué par de nouveaux traumatismes, par des renoncements forcés, par suite aussi d'influences conjuguées des pulsions entre elles. Le résultat reste le même et confirme la puissance invincible du facteur quantitatif dans la causation de la maladie.

3 Ou, plus précisément, une certaine partie de cette relation.

4 Cela peut expliquer le rôle étiologique de facteurs aussi peu spécifiques que le surmenage, les chocs nerveux, rôle qui a toujours été pris en considération, tandis que justement la psychanalyse s'est vue obligée de le repousser l'arrière-plan. C'est que la santé ne se peut autrement définir que du point de vue métapsychologique, rapportée à des équilibres de forces entre diverses instances de l'appareil psychique, instances reconnues ou, si l'on aime mieux, inférées, postulées par nous.

L’idée me vient que peut-être je devrais avoir honte de répéter ici une chose depuis si longtemps connue et évidente. Et vraiment nous avons toujours agi comme si nous la connaissions ; seulement, la plupart du temps, nous n’avons pas donné au point de vue *économique* la même importance qu’aux points de vue *dynamique* et *topique*. Je m’en excuserai en signalant cette omission.

Avant de répondre à la question posée, parlons d’une objection qui a de la valeur parce que d’avance nous sommes enclins à l'accepter. Suivant cette objection, nos arguments seraient tous déduits des processus spontanés qui se jouent entre le moi et la pulsion. Nous postulons que la thérapeutique psychanalytique ne peut provoquer que ce qui se serait produit spontanément dans des conditions favorables, normales. Mais en est-il réellement ainsi ? Notre théorie ne prétend-elle pas justement créer un état qui ne se produit jamais spontanément dans le moi et dont l’instauration constituerait la différence essentielle entre l’individu analysé et celui qui ne l’est pas ? Voyons sur quoi se fonde cette objection. Tous les refoulements se produisent dans la prime enfance et sont des mesures de défense primitives prises par un moi faible et inachevé. Plus tard, il n’y aura pas de nouveaux refoulements, mais les anciens subsisteront et le moi continuera à s’en servir pour maîtriser les instincts. Les nouveaux conflits seront réglés par ce que nous appelons des « post-refoulements ». Ce que nous avons dit de façon générale s’applique aussi tout à fait aux refoulements infantiles : ceux-ci dépendent entièrement, pleinement, des rapports relatifs de forces et ne peuvent tenir tête à un accroissement des forces pulsionnelles. Cependant, l’analyse permet au moi mûri et renforcé de réviser tous ces anciens refoulements ; quelques-uns se trouvent supprimés, d’autres sont approuvés, mais rebâtis à l’aide de matériaux plus solides. Ces nouvelles digues résistent bien mieux que les anciennes ; on peut être assuré qu’elles ne céderont pas aussi facilement aux grandes crues de l'instinct. Le véritable effet de

la thérapeutique analytique serait donc de corriger après-coup le processus primitif de refoulement, mettant ainsi un terme à l’excès de puissance du facteur quantitatif.

Voilà à quoi aboutit notre théorie à laquelle nous ne renoncerions que contraints et forcés. Que nous apprend à ce sujet l’expérience ? Elle n’est peut-être pas encore capable de nous permettre une décision certaine. Bien souvent, elle confirme notre attente, pas toujours cependant. On a l’impression qu’il ne faut pas être surpris si, en fin de compte, la différence entre le non-analysé et l’analysé, au point de vue du comportement ultérieur de ce dernier, n’est pas aussi nette que nous le désirerions, l’attendrions, le prétendrions. Ainsi, l’analyse réussirait bien parfois, mais pas toujours, à éliminer l’influence du renforcement instinstuel ou bien son effet se bornerait à accroître la force de résistance des inhibitions, de telle sorte qu’après l’analyse, elles seraient bien plus puissantes qu’avant ou que sans elle. Je ne puis ici formuler aucune opinion et ne sais s’il est actuellement possible d’en avoir une.

Toutefois, c’est sous un angle différent qu’il convient de regarder l’analyse lorsqu’on veut essayer de mieux comprendre l’irrégularité de son action. Nous savons que c’est en établissant des généralités, des règles, des lois, qui mettent de l’ordre dans un chaos, que nous faisons un premier pas vers la possession intellectuelle du monde extérieur dans lequel nous vivons. Ce travail nous permet de simplifier le monde phénoménal, mais nous ne pouvons non plus éviter de le déformer, surtout quand il s’agit de processus de développement et de transformation. Nous nous occupons avant tout des modifications qualitatives et, ce faisant, nous négligeons généralement, du moins tout au début, le facteur, quantitatif. Dans la réalité, les transitions, les stades de passage sont bien plus courants que les états contrastés, rigoureusement délimités. Lorsque nous considérons les développements et les transformations, c’est sur le résultat que se porte notre attention,

nous sommes enclins à oublier que ces processus ne se réalisent pas complètement, en général, et ne constituent par suite que des modifications partielles. L’ingénieux écrivain satiriste de l'ancienne Autriche, J. Nestroy, a dit un jour : « Tout progrès n’est que de moitié aussi important qu’il semblerait être au premier abord ». On serait tenté d’attribuer à cette phrase malicieuse une valeur générale. Presque toujours, il y a des phénomènes résiduels, un reliquat partiel. Il peut arriver qu’un généreux Mécène nous surprenne par quelque trait isolé de lésinerie ou qu’un individu renommé pour sa trop grande bonté se laisse aller à quelque acte hostile. Ces « phénomènes résiduels » ont une valeur incomparable au point de vue des recherches génétiques. Ils nous montrent que toutes ces louables, ces précieuses qualités reposent sur une compensation et sur une surcompensation, lesquelles, ainsi qu’il fallait s’y attendre, n’ont pas totalement réussi ni donné leur plein rendement. Dans notre première description de l’évolution de la libido, nous disions qu’à la phase orale, primitive, succédait la phase sadique-anale, et que celle-ci faisait ensuite place à la phase phallique génitale. Les travaux ultérieurs n’ont pas contredit, mais seulement modifié ces vues, en nous montrant que ces transformations n’étaient pas subites, mais qu’elles se réalisaient peu à peu, de telle sorte qu’à tout moment une part des anciens états subsiste à côté des états nouveaux. Même dans une évolution normale, la transformation n’est jamais totale. Ainsi, dans la phase définitive, des résidus de la fixation libidinale d’autrefois peuvent demeurer. Un phénomène analogue se rencontre aussi dans des domaines tout à fait différents. C’est ainsi qu’il n’existe aucune erreur, aucune superstition humaines soi-disant disparues dont on ne puisse retrouver des traces dans les couches profondes des peuples civilisés et même dans les hautes sphères des sociétés cultivées. Tout ce qui a un jour existé persiste opiniâtrement. On se demande parfois si les dragons des temps primitifs sont vraiment bien morts.

Revenons maintenant, en nous appuyant sur toutes ces données, à nos moutons, c'est-à-dire à la façon d'interpréter l'inconstance des résultats fournis par notre thérapeutique analytique. Peut-être notre intention de remplacer les refoulements perméables par des maîtrises de pulsions sûres, bien adaptées au moi, ne se réalise-t-elle pas toujours pleinement, c'est-à-dire assez profondément. La transformation, même réussie, peut n'être que partielle seulement ; certains éléments des anciens mécanismes ne sont pas touchés par le travail analytique. Comment prouver qu'il en est bien ainsi ? Le résultat seul, qui doit lui-même être expliqué, peut nous permettre de nous faire une opinion. Toutefois les impressions reçues au cours du travail analytique, loin d'aller à rencontre de notre hypothèse, semblent plutôt la confirmer. Gardons-nous cependant de croire que nous parviendrons à susciter chez l'analysé une conviction analogue à la nôtre. Peut-être est-ce la « profondeur » qui manque à nos vues, pourrions-nous dire ; il s'agit toujours du facteur quantitatif, celui qui passe si facilement inaperçu. S'il en est bien ainsi, on peut prétendre que l'analyse, lorsqu'elle assure pouvoir guérir les névroses par la maîtrise des instincts, a toujours raison en théorie, pas toujours dans la pratique. En effet, l'analyse ne réussit pas toujours à s'assurer la maîtrise des instincts. Le motif de cet échec partiel n'est pas difficile à découvrir. Le facteur quantitatif de la puissance instinctuelle s'était, en son temps, opposé aux efforts de défense du moi, c'est pourquoi nous avons eu recours au travail analytique. Le même facteur quantitatif vient limiter l'effet de cette nouvelle tentative. Lorsque la puissance instinctuelle est trop forte, le moi mûri et protégé par l'analyse n'arrive plus à réaliser sa tâche, tout comme il était naguère advenu au moi encore faible[5] ; la maîtrise des instincts va en s'améliorant sans devenir parfaite, parce que le mécanisme de défense demeure incomplet. Pourquoi s'en étonner ? L'analyse n'a pas une puissance absolue, ses moyens sont

5 *Hilflos.*

limités, et le résultat final dépend toujours d'un rapport relatif entre les forces en lutte.

Certes, il serait souhaitable d'arriver à réduire la durée des cures analytiques, mais la voie à suivre pour atteindre notre but thérapeutique ne passe qu'à travers le renforcement du pouvoir d'assistance que nous cherchons à donner au moi. L'influence exercée en état d'hypnose a d'abord semblé être un moyen excellent de parvenir à nos fins ; on sait pourquoi nous y avons renoncé. Rien n'a pu jusqu'ici remplacer l'hypnose, mais, de ce point de vue, l'on comprend les efforts thérapeutiques, hélas ! demeurés infructueux, auxquels un maître de l'analyse tel que Ferenczi a consacré ses dernières années.

IV.

Nous allons maintenant nous demander si, pendant que nous traitons un conflit pulsionnel, nous pouvons prémunir le malade contre les conflits pulsionnels ultérieurs et s'il est possible et utile d'éveiller, dans un but préventif, un conflit pulsionnel non encore manifeste. Ces deux questions doivent être traitées ensemble, car il est évident que l'on ne parvient à réaliser la première tâche qu'en accomplissant la seconde, c'est-à-dire en transformant un conflit possible ultérieurement en un conflit actuel soumis dès lors à l'influence du traitement. Cette nouvelle question n'est au fond que le complément de la précédente. Il s'agissait d'empêcher le retour d'un *même* conflit, maintenant il s'agit du remplacement possible de ce dernier par un autre. Cette entreprise peut sembler audacieuse, mais nous cherchons simplement à déterminer les limites du champ d'action de la thérapeutique analytique.

Quelque ambition thérapeutique que l'on nourrisse, l'expérience ne nous offre là que déceptions. Quand un conflit instinctuel n'est pas actuel et ne se manifeste pas, l'analyse ne peut non plus avoir prise sur lui. Au cours de nos efforts pour sonder les profondeurs psychiques, nous nous sommes souvent entendu recommander de ne pas « réveiller le chat qui dort ». Or, cette recommandation est parfaitement inadéquate en ce qui concerne les phénomènes de la vie psychique. En effet, quand les pulsions sont cause de perturbations, cela prouve que les chats ne dorment pas et,

s’ils paraissent vraiment dormir, il n’est pas en notre pouvoir de les réveiller. Cette dernière assertion n’est peut-être pas tout à fait exacte et exigerait une discussion plus poussée. Voyons de quels moyens nous disposons pour rendre actuel un conflit instinctuel latent. Une alternative s’offre à nous : ou bien provoquer des situations au cours desquelles le conflit devienne actuel, ou bien nous contenter, au cours de l’analyse, d’envisager seulement leur éventualité. Le premier but peut être atteint par deux voies différentes : par la réalité et par le transfert, et dans les deux cas en imposant au patient un renoncement et un blocage de la libido capable de le faire vraiment souffrir. Il est exact que nous nous servons déjà, dans notre pratique ordinaire de la psychanalyse, d’un procédé analogue. À quoi rimerait sans cela la consigne de réaliser l’analyse dans le renoncement ? Toutefois il s’agit là d’une technique applicable dans le traitement d’un conflit déjà actuel. Nous cherchons à rendre plus aigu ce conflit, à en accroître jusqu’au maximum l’intensité, cela afin d’augmenter la force pulsionnelle nécessaire à sa liquidation. L’expérience analytique nous a montré que le mieux est toujours l’ennemi du bien et que, dans chacune des phases du rétablissement, nous avons à lutter contre l’indolence du patient, toujours prêt à se contenter d’une liquidation imparfaite.

Cependant, si nous tentions de traiter préventivement des conflits instinctuels non actuels, mais seulement possibles, il ne suffirait plus d’agir sur le malaise actuel et inévitable, il faudrait se résoudre à créer de nouveaux conflits pénibles, chose que l’on a jusqu’ici, et certes à juste titre, évité de faire en en laissant le soin au destin. De toutes parts l’on nous mettrait en garde contre l’insolence qu’il y aurait à vouloir concurrencer le sort par d’aussi cruelles tentatives exercées au détriment des pauvres humains. Et de quelles espèces seraient ces tentatives ? Comment prendre la responsabilité de détruire, au nom de la prophylaxie, un foyer heureux ou bien de faire abandonner à l’analysé une situation qui assure sa vie ? Fort

heureusement, jamais nous ne nous trouvons dans le cas de devoir réfléchir à ce qui pourrait justifier pareille intrusion dans la vie réelle, et il n’est d’ailleurs pas en notre pouvoir d’intervenir de cette façon : la victime de cette expérience thérapeutique ne s’y prêterait certainement pas. Donc, non seulement une pareille tentative se trouve pratiquement exclue, mais encore on pourrait lui opposer bien d’autres arguments théoriques. C’est lorsque les événements pathogènes appartiennent au passé que le travail analytique fournit les meilleurs résultats, parce qu’en ce cas le moi les considère avec un certain recul. Dans les états de crise aigus l’analyse est à peu près inutilisable, parce que tout l’intérêt du moi se porte alors sur la douloureuse réalité, échappant à l’analyse qui fouille derrière cette façade pour découvrir les influences anciennes. Créer un nouveau conflit n’aboutirait qu’à prolonger et qu’à rendre plus difficile le travail de l’analyse.

On nous objectera que ce sont là des considérations bien superflues. Personne ne cherche à traiter un conflit instinctuel latent en provoquant intentionnellement un nouvel état pénible. Ce ne serait pas non plus une œuvre prophylactique louable. On sait, par exemple, que la scarlatine confère au sujet qui en a été atteint l'immunité contre un retour de la même maladie ; cependant, jamais un médecin n’aura l’idée de provoquer la scarlatine chez un individu bien portant afin de la lui épargner définitivement par la suite. Le traitement préventif ne doit pas faire courir au patient un danger aussi grave que celui auquel l’exposerait la maladie elle-même, l’atteinte doit rester bien plus légère, à la manière de la vaccination anti-variolique et de beaucoup d’autres procédés analogues. Ainsi, même dans une prophylaxie analytique des conflits pulsionnels, seules les deux autres méthodes peuvent être envisagées : la création artificielle de nouveaux conflits dans le transfert — sans caractère de réalité — et l’évocation de conflits semblables dans

l'imagination de l'analysé, qu'on habitue à leur éventualité en lui en parlant.

Peut-on prétendre que le premier de ces deux procédés atténués soit tout à fait inapplicable dans l'analyse ? Nous manquons de données susceptibles de nous l'indiquer, mais certaines difficultés surgissent immédiatement à l'esprit, qui interdisent de considérer l'entreprise comme devant être fructueuse. Tout d'abord le choix de pareilles situations de transfert reste très limité. L'analysé lui-même n'arrive pas à caser tous ses conflits dans le transfert. De son côté, l'analyste ne peut non plus tirer de la situation de transfert tous les conflits instinctuels susceptibles de surgir chez le patient. On arrive bien, par exemple, à exciter sa jalousie ou bien à lui faire ressentir des déceptions amoureuses ; pour cela, il n'est pas nécessaire que la technique s'en mêle. Ces faits se produisent spontanément dans la plupart des analyses ; il faut alors se rappeler que de pareils agissements rendent nécessaires certains actes inamicaux à l'égard du patient, actes qui nuisent au sentiment tendre suscité par l'analyste, et au transfert, moteur le plus puissant de la participation de l'analysé au travail analytique commun. Ainsi on ne saurait, en aucun cas, espérer tirer grand parti de cette façon de procéder.

Il ne reste donc plus qu'à emprunter l'autre voie, celle qui sans doute avait originairement été la seule envisagée. On parle au patient de l'éventualité d'autres conflits instinctuels et on attire son attention sur le fait qu'il pourrait bien, lui aussi, se trouver quelque jour en proie à de pareils conflits. On espère dès lors que ces paroles et cette mise en garde auront pour effet d'activer, chez le patient, de façon modérée et cependant suffisante pour permettre un traitement, l'un des conflits en question.

Cette fois, l'expérience nous fournit une réponse non équivoque. Le résultat escompté ne se produit pas ; le patient écoute bien ce qu'on lui dit, mais sans que ces propos éveillent en lui de résonance. « Voilà qui est très intéressant, pense-t-il peut-être, mais

je ne ressens rien de tout cela ». On a augmenté ses connaissances, mais sans rien modifier en lui. C’est là un cas analogue à celui des lectures psychanalytiques. Le lecteur n’est « remué » que par les chapitres où il se sent visé et qui, par conséquent, concernent ses propres conflits actuels. Tout le reste le laisse froid. Je crois qu’on peut faire des observations semblables lorsqu’on s’avise de donner aux enfants des éclaircissements d’ordre sexuel. Je suis très éloigné de prétendre que ce soit là un acte nuisible ou même superflu, mais on a certainement beaucoup surestimé l’effet préventif de cette mesure libérale. Les enfants savent ensuite ce qu’ils avaient jusque là ignoré, mais ils ne tirent rien de ces nouvelles notions. On peut même se convaincre qu’ils n’échangent pas volontiers tout de suite contre d’autres leurs théories sexuelles originales qui sont autant dire naturelles. Ces théories, ils les ont conçues de façon qu’elles soient en harmonie avec leur organisation libidinale et qu’elles dépendent de celle-ci. Ils ont leur opinion à eux sur le rôle de la cigogne, la nature des relations sexuelles, la manière dont viennent les enfants. Longtemps encore après qu’ils ont été éclairés sur les problèmes, les enfants se comportent comme ces primitifs auxquels on a inculqué le christianisme et qui continuent en cachette à adorer leurs anciennes idoles.

V.

Nous nous sommes d'abord demandé de quelle manière nous pourrions parvenir à réduire la longue et si accablante durée d'un traitement psychanalytique, puis, toujours mus par l'intérêt qu'offrent les relations de temps, nous avons cherché s'il nous serait possible d'obtenir une guérison durable ou même si quelque traitement préventif ne pourrait pas servir à éviter des maladies ultérieures. Ce faisant, nous avons pu constater que le succès de nos tentatives thérapeutiques dépendait du rôle de l'étiologie traumatique, de la puissance relative des pulsions et aussi de ce que nous avons appelé la « modification du moi ». Seul le deuxième de ces facteurs a retenu un bon moment notre attention, ce qui nous a fourni l'occasion de reconnaître l'importance prédominante du facteur quantitatif et de constater le bien-fondé des manières de voir métapsychologiques dans toute tentative d'explication.

Nous n'avons pas encore parlé du troisième facteur, celui de la transformation du moi. Lorsque nous portons sur lui notre attention, nous verrions aussitôt qu'il soulève beaucoup de questions, appelle beaucoup de réponses et que ce que nous pouvons en dire paraîtra fort insuffisant. Cette première impression ne fera que se confirmer par la suite. On sait que, dans la situation analytique, nous nous mettons en relation avec le moi du sujet afin de réduire à merci les éléments indomptés de son ça, c'est-à-dire de les intégrer dans la synthèse du moi. Chez les psychosés, ce travail de fusion ne saurait

aboutir qu'à un échec, ce qui nous permet d'établir un premier point : à savoir que le moi avec lequel nous pouvons conclure un pareil pacte doit toujours être un moi normal. Mais ce moi normal, tout comme la normalité elle-même, n'est qu'une fiction idéale, alors que le moi anormal, celui qui ne se prête pas à nos desseins, n'en est malheureusement pas une, lui. Tout individu normal n'est que relativement normal ; son moi, par quelque côté, se rapproche plus ou moins de celui du psychosé. C'est le degré d'éloignement ou de proximité de l'une ou l'autre extrémité de cette série qui nous fournit une mesure provisoire de la « modification du moi », si difficile à préciser.

D'où vient la multiplicité des variétés et des degrés dans les modifications du moi ? Immédiatement une alternative inéluctable s'impose à notre esprit : ils sont soit innés, soit acquis. Ce second cas est le plus facile à traiter. S'ils ont été acquis, c'est qu'ils se sont produits au cours de l'évolution, à partir des toutes premières années. De tout temps, le moi doit chercher à remplir la tâche qui lui incombe, c'est-à-dire servir d'intermédiaire, dans l'intérêt du principe de plaisir, entre son ça et l'ambiance et protéger le ça contre les périls de l'extérieur. Lorsqu'au cours de ses efforts le moi parvient aussi à prendre à l'égard de son propre ça une attitude de défense et qu'il traite les exigences instinctuelles de ce dernier comme il le ferait de dangers extérieurs, c'est en partie parce qu'il comprend que la satisfaction instinctuelle aboutirait à des conflits avec le monde extérieur. Sous l'influence de l'éducation, le moi s'habitue à reporter le théâtre de la lutte de l'extérieur vers l'intérieur et à vaincre, avant qu'il ne soit devenu *extérieur,* le péril *intérieur.* Ce faisant, il fait sans doute bien, en général. Au cours de cette lutte menée sur deux fronts (plus tard il s'y en ajoutera un troisième) le moi utilise plusieurs procédés pour parvenir au but, ou plus généralement parlant, pour éviter le danger, l'angoisse, le déplaisir. Nous appelons « *mécanismes de défense* » l'ensemble de

ces procédés. Ils ne nous sont pas encore parfaitement connus, mais le travail d'Anna Freud[6] nous a donné un premier aperçu de leur diversité et de leurs multiples significations.

C'est d'ailleurs à partir de l'un de ces mécanismes, celui du refoulement, que l'étude des processus névrotiques a pris son essor. On a toujours été certain que le refoulement n'était pas l'unique procédé dont pouvait se servir le moi pour réaliser ses desseins ; toutefois il constitue quelque chose de tout à fait particulier et qui diffère bien plus des autres mécanismes que ceux-ci ne diffèrent entre eux. Je voudrais, en me servant d'une comparaison, rendre plus palpable cette distinction, encore que je sache que, dans ce domaine, les comparaisons n'ont jamais une grande portée. Considérons les diverses fortunes que pouvait connaître un livre à l'époque où, l'imprimerie n'étant pas encore inventée, chaque volume devait être écrit à la main. Un pareil ouvrage contenait certaines assertions qui plus tard devaient être considérées comme indésirables. Robert Eisler nous dit ainsi[7] que les écrits de Flavius Joseph contenaient sans doute, à propos de Jésus Christ, certains passages dont la chrétienté des siècles suivants prit ombrage. Actuellement, la censure administrative n'userait, en guise de mécanisme de défense, que de la confiscation et de la destruction de chacun des exemplaires de toute l'édition. À cette époque, plusieurs méthodes, bien différentes des nôtres, étaient utilisées pour rendre inoffensifs ces travaux. On caviardait les passages incriminés pour qu'ils devinssent illisibles ; dans les nouvelles copies, ces passages ne pouvaient être reproduits, et le texte était devenu irréprochable, quoique peut-être incompréhensible à cause des lacunes. Ou bien encore ces expurgations ne paraissaient pas suffisantes, car l'on voulait éviter que l'attention ne se portât justement sur les

6 Anna Freud : *Le moi et ses mécanismes de défense*. Int. Psa. Verlag. Wien, 1936.

7 Robert Eisler : *Jesus Basileus. Collection d'Hre. des religions*, fondée par W. Streilberg, vol. 9, Heidelberg, chez Carl Winter, 1929.

mutilations du texte ; c’est pourquoi l'on tentait de déformer ce dernier en supprimant certains mots et en les remplaçant par d’autres. On intercalait de nouvelles phrases ; le mieux était de faire sauter tout le passage incriminé pour lui en substituer un autre de sens exactement contraire. Le copiste suivant pouvait alors établir un texte anodin mais falsifié, qui ne traduisait plus les idées de l’auteur, et tout porte à croire que la correction n’avait pas été faite dans le sens de la vérité.

À condition de ne pas pousser trop loin le parallèle, il est permis de dire que le refoulement est aux autres méthodes de défense comme l’omission d’une partie du texte est à une déformation de ce dernier. Dans les diverses modalités de cette falsification, on trouve certaines analogies avec la diversité des modifications du moi. Peut-être nous objectera-t-on que cette mise en parallèle se révèle inexacte sur un point essentiel, la modification apportée au texte étant l’œuvre d’une censure tendancieuse dont on ne trouve nul équivalent dans le développement du moi. En réalité, l’objection est sans valeur, car cette partialité est ici amplement remplacée par la compulsion due au principe de plaisir. L’appareil psychique ne supporte pas le déplaisir et doit à tout prix s’en défendre ; lorsque la perception de la réalité inflige quelque déplaisir, cette perception, qui n’est autre que la vérité, sera sacrifiée. Pendant un certain temps, le sujet arrive bien à fuir le péril extérieur, à éviter la situation dangereuse, et cela jusqu’à ce qu’il soit devenu assez fort pour échapper à la menace en modifiant activement la réalité. Toutefois, il est impossible de se fuir soi-même et devant un danger intérieur la fuite ne sert de rien. C’est pourquoi les mécanismes de défense du moi sont condamnés à fausser la perception interne et à ne nous permettre qu’une connaissance imparfaite et déformée de notre ça. Le moi se trouve alors paralysé, du fait de ses limitations, dans ses rapports avec le ça ou bien aveuglé par ses erreurs. Au point de vue psychique, il s’ensuit que le

sujet est pareil à quelque voyageur arrivant dans une région inconnue et dont les pas sont, de ce fait, hésitants.

Le rôle des mécanismes de défense est d'éviter les périls et il est indiscutable qu'ils y réussissent ; le moi, au cours de son développement, ne peut sans doute renoncer tout à fait à ces mécanismes, mais c'est une chose certaine qu'eux-mêmes peuvent se muer en dangers. On constate parfois que le moi a payé d'un prix excessif les services qu'ils lui rendent. La dépense dynamique nécessaire à leur entretien, ainsi que les limitations du moi qu'ils provoquent presque toujours, sont une lourde charge pour l'économie psychique. En outre, une fois qu'ils ont servi au moi durant les pénibles années de son développement, ces mécanismes ne sont pas abandonnés. Il est évident que personne n'utilise tous les mécanismes de défense possibles, mais seulement quelques uns d'entre eux. Ces derniers toutefois se fixent dans le moi et deviennent toujours des modes de réaction du caractère qui se répéteront durant toute l'existence, aussi souvent que se reproduira l'une des situations primitives. Partageant le destin de tant d'institutions qui tendent à subsister bien longtemps après qu'elles ont cessé d'être utiles, ils deviennent des infantilismes. « La raison devient absurdité et le bienfait, supplice », gémit le poète. Le moi renforcé de l'adulte continuant à se prémunir contre des dangers qui, dans la réalité, n'existent plus, se voit contraint de rechercher dans cette réalité même des situations capables de remplacer à peu près pour lui le danger primitif, et tout cela afin de justifier sa fidélité aux modes habituels de réaction. Voilà qui explique clairement comment les mécanismes de défense, en se détachant toujours davantage du monde extérieur et parce que le moi vient à s'affaiblir de façon durable, préparent et favorisent l'éclosion des névroses.

Cependant, ce n'est pas le rôle pathogène des mécanismes de défense qui retiendra maintenant notre attention ; ce que nous allons étudier, c'est le retentissement, sur nos efforts thérapeutiques, de la

modification du moi que ces mécanismes provoquent. Le matériel susceptible de jeter quelque clarté sur cette question a été donné dans le livre déjà cité d'Anna Freud. L'essentiel est que l'analysé parvienne, au cours même de l'analyse, à reproduire ces modes de réaction et à les mettre sous nos yeux ; c'est, à vrai dire, l'unique moyen qui nous permette de les connaître, non pas qu'ils rendent l'analyse impossible, bien au contraire, ils constituent la moitié de notre tâche analytique, l'autre moitié, celle qui nous préoccupa dans les premiers temps de l'analyse, consistant à découvrir ce que recèle le ça. Nos efforts thérapeutiques, durant toute l'analyse, oscillent entre un bout d'analyse du ça et un bout d'analyse du moi. Dans l'un des cas, nous tentons de rendre conscient quelque fraction du ça, dans l'autre nous essayons de corriger quelque élément du moi. Le rôle décisif incombe aux mécanismes de défense contre les dangers passés. Ces mécanismes se remettent à jouer, au cours du traitement, sous la forme de *résistances* à la guérison, et cela parce que la guérison est elle-même considérée par le moi comme un péril nouveau.

Le succès thérapeutique dépend de la prise de conscience de ce qui, dans le ça, a été, dans toute l'acception du mot, refoulé. Nous préparons par des interprétations et des constructions cette prise de conscience, mais tant que le moi des analysés tient encore à ses anciennes défenses et continue à résister, c'est pour nous et non pour eux que nous interprétons. Or ces résistances, bien qu'appartenant au moi, restent cependant inconscientes et, en quelque sorte, isolées à l'intérieur du moi. L'analyste les reconnaît plus facilement que ce qui a été caché dans le ça ; il devrait suffire de les traiter comme des éléments du ça en les rendant conscientes, puis de les mettre en relation avec le reste du moi. De cette façon la moitié du travail analytique serait accomplie. On aimerait ne pas avoir à tenir compte d'une résistance qui s'opposerait à la découverte des résistances. Mais voici ce qui se produit : pendant

qu’on s’occupe des résistances, le moi, avec plus ou moins de sérieux, cesse de se conformer à la convention sur laquelle se fonde l'analyse. Loin de seconder nos efforts pour découvrir le ça, il s’y oppose, ne respecte plus la règle psychanalytique fondamentale, ne laisse plus surgir d’autres rejetons du refoulé. Il ne faut pas nous attendre à ce que le patient soit tout à fait convaincu de la puissance curative de l’analyse ; peut-être vint-il à l’analyse poussé par quelque confiance en l’analyste, confiance qui se renforce encore jusqu’à devenir efficace par les facteurs du transfert positif. À présent, sous l’influence des émois désagréables que l’analysé ressent du fait des nouveau conflits de défense qui ont surgi, les transferts négatifs risquent de prendre le dessus et de bouleverser entièrement la situation analytique. Aux yeux de l’analysé, l’analyste n’est plus qu’un étranger qui cherche à lui imposer ses désagréables exigences et il se comporte alors à l’égard de cet analyste tout à fait à la manière d’un enfant qui n’aime pas les personnes étrangères et n’accorde aucun crédit à leurs paroles. Si l’analyste tente de montrer et de redresser l’une des erreurs dues aux mesures de défense, il se heurte à l’incompréhension du sujet qui reste inaccessible à de justes arguments. Il y a donc réellement une résistance qui s’oppose à la découverte des résistances, et les mécanismes de défense méritent bien les noms que nous leur avions donnés au début, avant même qu’ils nous aient été plus exactement connus : il s’agit de résistances non pas seulement contre la prise de conscience du contenu du ça, mais aussi contre l’analyse en général et partant contre la guérison.

Nous pouvons appeler l’effet produit dans le moi par ces mesures de défense « modifications du moi », lorsque nous entendons ainsi désigner l’écart que fait ce moi avec le moi normal fictif qui est pour le travail analytique un allié fidèle et sûr. Nous concevons alors facilement que le résultat d’une cure analytique peut, comme nous le montre quotidiennement l’expérience, dépendre essentiellement du degré d’incrustation des résistances, de la

modification du moi. Une fois de plus nous apparaît l'importance du facteur quantitatif, une fois de plus nous constatons que l’analyse ne dispose que de certaines quantités déterminées, limitées, d’énergies, qui auront à se mesurer avec les forces adverses. Et tout se passe comme si la victoire devait rester aux bataillons les plus forts.

VI.

Demandons-nous ensuite si la transformation du moi — telle que nous la concevons — se réalise en entier au cours des luttes défensives de l'enfance. La réponse n'est pas douteuse. Rien ne nous incite à discuter l'existence et l'importance des diverses modalités originelles, innées, du moi. Un fait est à lui seul décisif : tout individu fait son choix parmi les mécanismes de défense possibles et ne se sert que d'un certain nombre d'entre eux, toujours les mêmes, ce qui montre que chaque moi est, de prime abord, nanti de tendances et de prédispositions individuelles dont nous ne pouvons, à dire vrai, connaître ni les conditions, ni les modalités. En outre, nous savons que nous n'avons pas le droit de pousser jusqu'à l'antagonisme les divergences qui existent entre les qualités innées et les qualités acquises. Certainement, parmi les qualités innées, celles que nos ancêtres ont acquises doivent occuper une place notable. Quand nous parlons d'« hérédité archaïque » nous ne pensons généralement qu'au ça et nous semblons admettre qu'au début de la vie individuelle, le moi n'existe pas encore. N'oublions pas cependant que le moi et le ça ne font primitivement qu'un. Ce n'est pas surestimer mystiquement l'hérédité que de tenir pour vraisemblable l'idée d'une détermination du sens de l'évolution des tendances des réactions ultérieures du moi non encore existant. Les particularités psychologiques des familles, des races, des nations ne se sauraient autrement expliquer, même en ce qui concerne leur attitude à l'égard

de l'analyse. Plus encore, l'expérience psychanalytique nous a convaincus que même certains contenus psychiques, tels que les symbolismes, ne peuvent être dus qu'à un transfert héréditaire. Diverses recherches dans le domaine de la psychologie des peuples nous incitent à postuler la présence, dans l'hérédité archaïque, d'autres résidus encore tout aussi spécialisés du développement primitif de l'homme.

Après avoir reconnu que les particularités du moi qui se traduisent pour nous par des résistances pouvaient aussi bien être déterminées héréditairement qu'acquises dans les luttes défensives, nous constatons que la différenciation topique du moi d'avec le ça a, de ce fait, perdu beaucoup de son intérêt pour nos travaux. Un pas de plus dans l'expérience analytique nous amène à des résistances d'une autre sorte, à des résistances que nous ne pouvons plus localiser et qui semblent dépendre de relations fondamentales dans l'appareil psychique. Je ne puis en donner ici que quelques exemples ; l'ensemble de la question reste encore obscur, embrouillé, insuffisamment étudié. On pourrait, par exemple, attribuer à certaines personnes une particulière « viscosité de la libido ». Chez elles, les processus déclenchés par le traitement semblent se réaliser bien plus lentement que chez les autres, parce que, semble-t-il, elles ne peuvent se décider à détacher leurs investissement libidinaux d'un objet pour les transférer à un autre, alors que rien ne paraît justifier pareille fidélité. On peut aussi avoir affaire au type inverse, celui chez qui la libido est particulièrement mobile et accepte facilement les nouveaux investissements proposés par l'analyse en abandonnant, de ce fait, les investissements précédents. L'analyste est alors comme un sculpteur pour qui la tâche est différente suivant qu'il travaille dans la dure pierre ou dans la glaise molle. Malheureusement, les résultats analytiques obtenus sur ce dernier type d'homme se montrent souvent bien fragiles, les nouveaux investissements ne tardent pas à être abandonnés de nouveau et l'on

a l'impression non pas d'avoir modelé la terre glaise, mais d'avoir écrit sur le sable. Le dicton « ce qui s'en vient de la flûte s'en retourne au tambour » se trouve ici justifié.

Dans un autre groupe de cas, c'est un comportement différent qui surprend l'analyste, comportement qui ne peut être attribué qu'à une disparition de la plasticité habituelle, de la faculté de se modifier, d'évoluer. Disons toutefois que nous ne sommes pas surpris de nous trouver, au cours des analyses, devant une certaine dose d'indolence psychique ; lorsque le travail analytique est parvenu à ouvrir à l'émoi instinctuel de nouvelles voies, nous observons presque toujours que la pulsion ne s'y engage qu'après atermoiement. Avec assez d'inexactitude peut-être, nous avons attribué ce comportement à une « résistance du ça ». Mais dans les cas dont nous parlons en ce moment, toutes les dérivations, tous les rapports, toutes les répartitions de forces s'affirment invariables, fixés, figés. Cela rappelle ce que l'on constate chez les très vieilles gens, du fait de ce que l'on appelle « force de l'habitude » ; l'épuisement de la faculté d'assimilation s'explique par une sorte d'entropie psychique. Ici toutefois, il s'agit de sujets encore jeunes. Notre préparation théorique ne semble pas être encore assez au point pour nous permettre de nous faire une idée juste des types ainsi décrits ; peut-être certains facteurs de temps interviennent-ils et certaines modifications d'un rythme de vie dont nous n'avons pas encore établi le rôle se produisent-elles.

Les diversités du moi sont probablement motivées de manière différente et plus profonde dans un autre groupe de cas où elles constituent la source d'une résistance à la cure analytique en faisant obstacle à la réussite de celle-ci. Je veux parler du dernier point sur lequel ont porté les études psychologiques : le comportement des deux sortes d'instincts primitifs dont la répartition, le mélange, la désintrication ne se peuvent concevoir limités à une seule région de l'appareil psychique, le moi, le ça et le surmoi. Au cours du travail

analytique, rien ne nous donne plus l'impression d'une résistance que cette force qui s'agrippe entièrement à la maladie et aux souffrances. C'est assurément à juste titre que nous avons attribué une partie de cette force au sentiment de culpabilité et au besoin d'auto-punition et que nous l'avons située dans les relations du moi avec le surmoi. Mais il ne s'agit là que de la partie liée psychiquement, si l'on peut dire, par le surmoi et qui devient ainsi connaissable ; d'autres éléments de la même force doivent, libres ou non, jouer on ne sait où. Si l'on considère l'ensemble du tableau, qui comporte les manifestations du masochisme immanent de tant de gens, celles de la réaction thérapeutique négative, celle du sentiment de culpabilité du névrosé, on cesse de croire que les phénomènes psychiques sont exclusivement dominés par la recherche du plaisir. Ils constituent un témoignage irréfutable de la présence, dans la vie psychique, d'une force que nous appelons, d'après les buts qu'elle poursuit, instinct d'agression ou de destruction et qui, à ce que nous croyons, découle de l'instinct de mort inhérent à la matière vivante. Nous ne cherchons nullement à opposer à une théorie optimiste de la vie une autre théorie, pessimiste celle-là ; les actions communes et antagonistes des deux instincts primitifs, l'Éros et l'instinct de mort, peuvent seules expliquer la diversité des phénomènes de la vie, jamais une seule de ces actions seulement.

Le but le plus louable des études psychologiques serait de rechercher comment des éléments des deux espèces d'instincts en arrivent à s'associer, dans quelles conditions se nouent ou se rompent ces associations, quels troubles correspondent à ces modifications et à quels sentiments correspond la gamme de perceptions du principe de plaisir. Pour le moment, inclinons-nous devant la supériorité des forces contre lesquelles se brisent nos efforts. Vu les moyens dont nous disposons, influencer psychiquement le simple masochisme semble déjà une tâche ardue.

Quand nous étudions les phénomènes qui trahissent le rôle de l’instinct de destruction, nous ne sommes pas forcés de n’observer que le matériel pathologique. De nombreux faits de la vie psychique normale ont besoin d’être expliqués ainsi et plus notre perception s’aiguise, plus ils nous tombent sous le sens. C’est là un sujet trop neuf et trop important pour que je me borne à en parler superficiellement, en passant, au cours de ces réflexions : je me contenterai d’examiner un petit nombre de cas.

On sait qu’il y a eu de tout temps, qu’il y a encore, des individus capables d’élire indifféremment comme objets d’amour des personnes de leur propre sexe ou du sexe opposé, et cela sans que l’une des tendances gêne l’autre. Nous disons de ces gens qu’ils sont bisexuels et nous admettons, sans trop nous en étonner, leur existence. Cependant nous avons appris que tous les êtres sont, à cet égard, bisexuels et qu’ils partagent de façon soit manifeste, soit latente, leur libido entre des objets des deux sexes. Mais une chose saute aux yeux : tandis que dans l’un des cas, celui de la tendance manifeste, les deux tendances s’accordent entre elles sans se heurter, dans le second, le plus fréquent, elles provoquent un conflit impossible à résoudre. L’hétérosexualité d’un homme n’admet aucune homosexualité et inversement. Si l’hétérosexualité est plus forte que l’homosexualité, elle réussit à maintenir latente cette dernière en l’empêchant de se satisfaire réellement ; d’autre part, aucun danger ne menace autant la fonction hétérosexuelle d’un homme que les troubles causés par une homosexualité latente. On pourrait essayer d’éclairer ce fait en disant qu’il n’y a justement qu’une certaine quantité disponible de libido et que c’est pour elle que les deux penchants opposés entrent en lutte. Seulement, on ne conçoit guère pour quelle raison ces deux forces antagonistes ne se partageraient pas, chaque fois et chacune en proportion de sa valeur relative, cette quantité disponible, étant donné qu’elles y réussissent quelquefois. On a tout à fait l’impression que l’aptitude au conflit est

quelque chose de particulier, de nouveau, dans la situation, quelque chose qui ne dépend pas de la quantité de libido. Cette tendance indépendante du conflit n'est guère attribuable qu'à la mise en jeu d'une part d'agression libre.

Si l'on considère le cas que nous examinons comme une manifestation de l'instinct d'agression ou de destruction, on se demande aussitôt s'il n'y a pas moyen d'étendre cette conception à d'autres sortes de conflits. Ne doit-on pas, à sa lumière, réformer toute notre notion de conflit psychique ? Nous admettons bien qu'à mesure qu'il évolue de l'état primitif à l'état civilisé, l'homme voit s'intérioriser, pénétrer au-dedans de lui-même son agression. Les conflits intérieurs deviendraient certainement ensuite un véritable équivalent des luttes extérieures anciennes. Je n'ignore pas que la théorie dualiste, en donnant à l'Éros qui se manifeste dans la libido un partenaire de la même force que lui : l'instinct de mort, de destruction ou d'agression, a généralement peu d'adeptes et ne s'est, il faut le dire, pas imposée, même parmi les psychanalystes. C'est pourquoi j'ai eu tant de plaisir à retrouver récemment notre théorie chez un des grands penseurs de l'Antiquité grecque. Cette confirmation de mes idées me fait renoncer sans regret au prestige de l'originalité, d'autant plus que, vu l'abondance de mes lectures de jeunesse, je ne suis jamais certain que mes soi-disant trouvailles ne soient dues à la cryptomnésie.

Empédocle d'Akragas (Agrigente)[8], né vers 495 av. J.C., nous apparaît comme l'une des plus grandes et les plus surprenantes figures de la civilisation hellénique. Sa personnalité complexe s'est affirmée dans les domaines les plus différents. Il fut chercheur et penseur, prophète et magicien, politicien, philanthrope, médecin versé dans les sciences naturelles ; il passe pour avoir débarrassé de la malaria la ville de Sélinonte et ses contemporains le révéraient comme un dieu. Son esprit semble avoir réuni les contrastes les plus

8 Ce qui suit, d'après Wilhelm Capelle, *Die Vorsokratiker*, Leipzig, Alfred Kröner, 1935.

marqués : exact et précis dans ses recherches de physique et de physiologie, il ne recule cependant pas devant une mystique obscure et se livre à des spéculations cosmiques d'une audacieuse et étonnante fantaisie. Capelle le compare au Dr Faust, « auquel plus d'un secret avait été révélé ». À l'époque où il vécut, les territoires de la science ne comportaient pas autant de provinces qu'aujourd'hui, aussi certaines de ses doctrines nous paraissent-elles très primitives. Empédocle explique par le mélange des quatre éléments, terre, eau, feu et air, la diversité des choses ; il pense que la nature est animée et croit en la transmigration des âmes. Mais il intègre aussi dans sa doctrine des idées aussi modernes que celle des stades évolutifs des êtres vivants, celle de la survivance du plus doué, il admet le rôle du hasard dans cette évolution (τύχη).

Toutefois une des théories d'Empédocle nous semble si proche de la théorie psychanalytique des instincts que c'est vers elle surtout que se porte notre intérêt. On pourrait même être tenté de tenir les deux théories pour identiques si celle du savant grec n'était une fantaisie cosmique, tandis que la nôtre ne fait que s'établir sur des données biologiques. Il est évident que le fait pour Empédocle d'attribuer à l'univers la même vie qu'à chacun des êtres vivants enlève à cette différence une grande partie de son importance.

Le philosophe nous enseigne donc qu'il y a, dans la vie psychique comme dans la vie universelle, deux principes de l'advenir éternellement en lutte l'un contre l'autre : il les appelle *amour* (φιλία) et *discorde* (νείκος). De ces deux forces qui, pour lui, ne sont que « des forces naturelles agissant instinctuellement et non pas des forces intelligentes adaptées à un but », l'une tend à faire fusionner en un tout les particules primitives des quatre éléments, l'autre, au contraire, tend à détruire toutes ces combinaisons et à séparer les unes des autres ces particules. Empédocle se représente le processus universel comme une alternance continue, jamais interrompue, de périodes au cours desquelles l'une ou l'autre des

deux forces fondamentales l'emporte, de telle sorte que c'est tantôt la discorde, tantôt l'amour qui a gain de cause et qui régit le monde. Pendant ce temps le parti vaincu revendique ses droits et, à son tour, vainc son adversaire.

Les deux principes fondamentaux d'Empédocle, φιλία et νεῖκος sont, par le nom comme par la fonction, les équivalents de nos deux instincts primitifs, l'*Éros* et la *destruction*. L'un s'efforce d'englober en des unités toujours plus vastes tout ce qui est, l'autre cherche à dissocier ces combinaisons et à détruire ce qu'a édifié l'Éros. Rien d'étonnant à ce que cette théorie ait subi quelques modifications lors de sa réapparition au bout de deux mille cinq cents ans. Sans parler des limites que nous impose la biopsychie, nos substances fondamentales ne sont plus les quatre éléments d'Empédocle ; la matière vivante se différencie nettement pour nous du monde inanimé, nous ne parlons plus de mélange et de séparation des particules de matières, mais de jonction et de désintrication des composantes instinctuelles. Nous avons en outre donné au principe de discorde une base jusqu'à un certain point biologique en ramenant notre instinct de destruction à l'instinct de mort et à la poussée vers l'inanimé de tout ce qui vit. Nous ne contestons nullement qu'un instinct analogue ait déjà existé auparavant et nous ne prétendons pas, cela va de soi, que cet instinct n'ait surgi qu'avec la vie. Personne ne saurait prévoir sous quel aspect le fond de vérité de la doctrine d'Empédocle se fera jour et quelles perspectives nouvelles elle fera surgir.

VII.

Dans une conférence de grande portée, faite en 1927 sous le titre « Le problème de l'achèvement des analyses »[9], Ferenczi a prononcé les rassurantes paroles que voici : « L'analyse n'est pas un processus sans fin ; grâce aux connaissances et à la patience de l'analyste, elle doit pouvoir être amenée à son terme naturel ». Je crois que cette phrase a surtout pour but de nous rappeler que nous devons viser non pas à raccourcir, mais à approfondir l'analyse. Ferenczi ajoute encore une précieuse remarque en disant qu'il importe infiniment au succès d'une analyse que l'analyste ait une notion suffisante « de ses propres égarements et de ses propres erreurs » et qu'il puisse dominer « les points faibles de sa personnalité ». Voilà un complément non négligeable au sujet que nous traitons. Parmi les facteurs importants qui influencent les résultats d'une cure analytique et qui la rendent, à la manière des résistances, plus malaisée, il faut compter non seulement la structure du moi du patient, mais aussi le caractère de l'analyste.

Il est indiscutable que les analystes ne sont pas toujours parvenus eux-mêmes au degré de normalité auquel ils voudraient élever leurs patients, et c'est là un fait dont les adversaires de l'analyse ne manquent pas de faire état pour démontrer la vanité des efforts psychanalytiques. Cette critique, parce qu'elle traduit une injuste prétention, doit être rejetée. Les analystes sont des gens qui

9 *Int. Ztschr. F, Psa.*, vol. XIV, 1928.

ont appris à exercer un certain art, mais qui n'ont pas pour cela perdu le droit de rester des hommes pareils aux autres hommes. Exige-t-on d'un médecin qui soigne les maladies internes que ses organes soient en parfait état ? Au contraire, il y aurait certains avantages à ce qu'un médecin menacé lui-même de tuberculose se spécialisât dans le traitement de cette maladie. Cependant, les cas ne sont pas équivalents. Pourvu qu'il soit resté capable de travailler, un médecin dont le cœur ou les poumons sont atteints ne se trouve pas gêné pour établir son diagnostic ou soigner des maladies internes. Au contraire, l'analyste, à cause des conditions particulières du travail analytique, se trouvera réellement empêché, par ses propres défauts, de saisir les conditions dans lesquelles se trouve le patient et d'agir sur elles avec efficacité. Il est donc naturel d'exiger d'un psychanalyste, comme preuve de capacité, qu'il soit pourvu d'une grande dose de normalité et de correction ; ajoutons que l'analyste doit posséder une certaine supériorité de façon à pouvoir, en diverses situations psychanalytiques, servir de modèle à ses patients et, parfois aussi, les guider. Enfin, n'oublions pas que la situation analytique est fondée sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire sur la reconnaissance de celle-ci, ce qui doit en exclure toute illusion et toute duperie.

Faisons ici une courte pause pour assurer l'analyste de notre pleine sympathie dans toutes les obligations si pénibles auxquelles il est astreint dans l'exercice de sa profession. Il semble que la psychanalyse soit la troisième de ces professions « impossibles » où l'on peut d'avance être sûr d'échouer, les deux autres, depuis bien plus longtemps connues, étant l'art d'éduquer les hommes et l'art de gouverner. Évidemment, il n'est pas possible d'exiger que le futur analyste soit, avant de s'occuper de psychanalyse, un être parfait ni de décréter que seuls des sujets d'une haute et rare perfection peuvent adopter cette profession. Mais où et comment le malheureux pourra-t-il acquérir cette qualité idéale qu'exige sa profession ? Nous

répondons : dans sa propre analyse, cette analyse didactique destinée à le préparer à son futur métier mais qui, pour des motifs d'ordre pratique, reste forcément courte et incomplète. Son but principal est de permettre à l'analyste enseignant de juger si le candidat est apte à poursuivre ses études. Le résultat est atteint quand l'analyste a pu convaincre, de façon certaine, l'aspirant de l'existence de l'inconscient, lui a permis d'acquérir sur lui-même, grâce au retour du refoulé, des notions qui, sans l'analyse, resteraient incroyables, et lui a appris, par cet échantillon d'analyse, une technique qu'elle seule est capable d'enseigner. L'instruction analytique due à une analyse didactique serait insuffisante si l'on ne comptait sur l'effet qu'elle continue à produire même après son interruption. Les processus de modifications du moi se poursuivent spontanément chez l'analysé et toutes les expériences ultérieures sont utilisées par la suite dans la direction nouvellement acquise. C'est là ce qui arrive réellement et c'est dans la mesure même où ce fait se réalise que l'analysé devient apte à être analyste.

Hélas ! d'autres phénomènes encore se produisent, difficiles à décrire parce qu'il ne s'agit que d'impressions. L'hostilité d'une part, la partialité d'autre part, créent une atmosphère peu favorable aux recherches objectives. Il semble ainsi que nombre de psychanalystes apprennent à se servir de mécanismes de défense qui leur permettent d'écarter de leur propre personne les conséquences et les exigences de l'analyse, sans doute en les détournant contre autrui. De la sorte, ils restent eux-mêmes comme ils sont et peuvent échapper à l'influence critique et corrective de l'analyse. Un écrivain nous a rappelé que celui qui a la puissance en partage a de la peine à n'en point faire mauvais usage[10]. Peut-être le processus en question lui donne-t-il raison. Une autre analogie désagréable s'impose parfois à l'esprit de celui qui s'efforce de comprendre, je veux parler de l'analogie avec les rayons Röntgen utilisés sans précautions Est-il surprenant qu'à force de s'occuper sans cesse de tout ce qui a été

10 Anatole France, *La Révolte des anges*

refoulé, de tout ce qui, dans l’âme humaine, tend à se libérer, l’analyste puisse, lui aussi, voir s’éveiller en lui toutes ces exigences pulsionnelles qu’il parvient généralement à maintenir dans le refoulement ? Ce sont là des « dangers de l’analyse » qui cette fois, dans la situation analytique, menacent non pas le partenaire passif, mais bien le partenaire actif et qu’il conviendrait de prévenir. Tout analyste devrait ne pas rougir de se soumettre périodiquement, tous les cinq ans par exemple, à une analyse. Et cela signifie que l’analyse didactique, comme l’analyse thérapeutique d’un malade, est un travail non pas terminable, mais infini.

Il est temps pour nous de dissiper ici un malentendu. Je n’entends pas prétendre que l’analyse constitue généralement un travail sans conclusion. Quelle que soit l’opinion théorique qu’on professe sur ce point, la fin d’une analyse est, à mon avis, une question de pratique. Tout analyste expérimenté se rappellera une série de cas où il a pu, *rebus bene gestis*, congédier définitivement son patient. La pratique et la théorie sont bien moins éloignées l’une de l’autre dans ce qu’on a appelé les analyses de caractère. Ici l’achèvement naturel sera moins facile à prévoir, même lorsqu’on se garde de tout espoir exagéré et qu’on n’exige pas de l’analyse des résultats extrêmes. Le but ne doit pas être d’édulcorer toutes les réactions caractéristiques au profit d’un schématique état normal, ni d’exiger que le sujet « analysé à fond » ne ressente plus aucune passion et ne voie plus se développer en lui de conflits intérieurs. L’analyse doit établir, pour les fonctions du moi, des conditions psychologiques favorables. Ce but atteint, sa tâche est accomplie.

VIII.

Dans les analyses thérapeutiques aussi bien que dans celles de caractère, un fait est à noter, c'est que deux thèmes ressortent particulièrement et donnent bien du travail à l'analyste. Il n'est pas possible de méconnaître longtemps ici le jeu d'une certaine loi : les deux thèmes sont liés à la différence des sexes, l'un caractérise l'homme et l'autre la femme. Malgré la diversité des contenus, il y a un parallélisme évident, quelque chose de commun aux deux sexes qui, du fait de la différence des deux sexes, a été contraint de prendre une forme différente d'expression.

Les deux thèmes qui se correspondent sont, pour la femme, l'*envie du pénis,* l'aspiration positive à posséder un organe génital mâle ; pour l'homme, la révolte contre sa propre attitude passive ou féminine à l'égard d'un autre homme. La nomenclature psychanalytique a très tôt fait ressortir cette analogie en appelant ces réactions : « comportement à l'égard du complexe de castration ». Plus tard, Alfred Adler a créé, pour ce qui concerne l'homme, le terme tout à fait approprié de « protestation mâle ». Je crois plutôt que le terme de « rejet de la féminité » conviendrait parfaitement, à l'origine, à cet étrange phénomène de la vie psychique humaine.

En essayant d'introduire cette notion dans notre doctrine théorique il ne faut pas oublier que ce facteur, conformément à sa

nature, ne trouve pas dans les deux sexes une même utilisation. Chez l'homme, la tendance virile existe dès le début et se trouve parfaitement conforme au moi ; l'attitude passive présupposant que le sujet a admis l'idée de la castration est énergiquement refoulée et il arrive souvent que son existence ne soit révélée que par d'excessives surcompensations. Chez la femme, l'aspiration à la virilité reste aussi, pendant un temps, conforme au moi, à savoir pendant la phase phallique, avant le développement de sa féminité. Plus tard, cependant, cette aspiration subit le remarquable processus de refoulement de l'issue, duquel, comme nous l'avons si souvent répété, dépendent les destins de la féminité. Le point important est alors de savoir si une quantité suffisante du complexe de virilité échappe au refoulement et peut influencer de façon durable le caractère ; de grandes parties du complexe se trouvent normalement transformées afin de contribuer à l'instauration de la féminité ; le désir insatisfait du pénis doit se muer en désir de l'enfant et de l'homme possesseur du pénis. Mais trop souvent, nous constatons que le désir de virilité est resté présent dans l'inconscient et déploie, à partir du refoulement, ses effets nocifs.

Ainsi qu'on le peut voir d'après ce qui précède, c'est, dans les deux cas, ce qui va à l'encontre du sexe du sujet qui subit le refoulement. J'ai déjà dit ailleurs[11] que ce point de vue me fut naguère exposé par Wilhelm Fliess, qui inclinait à penser que l'opposition entre les sexes constituait la cause véritable, le motif primitif du refoulement. Je ne ferai ici que renouveler mon refus de sexualiser de telle manière le refoulement, c'est-à-dire d'en fonder l'origine sur des bases biologiques et non psychologiques.

L'importance considérable de ces deux thèmes, le désir du pénis chez la femme et la révolte contre une attitude féminine chez l'homme, n'a pas échappé à l'attention de Ferenczi. Dans une conférence qu'il fit en 1927, il déclara que toute analyse réussie doit

11 On bat un enfant. *Ges, Schr.*, vol. V, p, 369. Trad. française par H. HOESL, in *Rev. fr. de psa.*, n° 4, 1933.

avoir surmonté ces deux obstacles[12]. Mon expérience personnelle m’incite à ajouter que je trouve ici Ferenczi particulièrement exigeant. Au cours du travail analytique, jamais le sentiment de faire des efforts répétés et infructueux n’est aussi pénible, jamais on n’a autant l’impression de prêcher dans le désert que lorsqu’on veut pousser les femmes à abandonner, parce qu’irréalisable, leur désir du pénis ou lorsqu’on cherche à convaincre les hommes que leur attitude passive envers quelqu’autre homme n’équivaut pas à une castration et est inévitable dans bien des relations humaines. L’une des plus fortes résistances de transfert émane de la surcompensation opiniâtre de l’homme. Il ne veut pas s’incliner devant un substitut de son père, refuse d’être son obligé et par là de se voir guéri par le médecin. Un transfert analogue ne peut découler du désir du pénis de la femme. Par contre, ce sont des crises de dépression grave qui viennent de cette source, crises au cours desquelles la malade est sûre que le traitement analytique ne lui servira de rien et qu’elle est incurable. On n’est pas en droit de lui donner tort lorsqu’on apprend que c’est l’espoir d’acquérir malgré tout l’organe viril si douloureusement convoité qui fut pour elle le motif principal de la cure entreprise.

On apprend cependant aussi par là que la forme sous laquelle surgit la résistance, transfert ou non, n’a pas beaucoup d’importance. Ce qui est décisif, c’est le fait que la résistance ne provoque aucune transformation, que tout demeure dans le même état. On a souvent l’impression qu’en se heurtant au désir du pénis et à la protestation mâle, on vient frapper, à travers toutes les couches psychologiques, contre le roc et qu’on arrive ainsi au bout

12 Tout patient mâle doit faire la preuve qu'il a surmonté sa peur de la castration, en arrivant à se sentir sur un pied d’égalité de droits avec son médecin. Toutes les malades femmes pour que leur névrose paraisse complètement liquidée doivent en avoir fini avec leur complexe de virilité et accepter sans rancœur toutes les possibilités concevables, de leur rôle féminin.

de ses possibilités. Cela doit être le cas, en effet, car pour le psychisme, le biologique joue vraiment le rôle du roc qui se trouve au-dessous de toutes les strates. Le refus de la féminité ne peut être qu'un fait biologique, une partie du grand mystère de la sexualité[13]. Il est malaisé de décider, au cours d'une cure analytique, si nous ayons réussi à vaincre ce facteur et à quel moment cette victoire se réalise. Consolons-nous en constatant que nous avons offert à l'analysé toutes les possibilités de comprendre et de modifier son attitude à cet égard.

13 Le terme de « protestation mâle » ne doit pas nous porter à croire que le refus de l'homme concerne l'attitude passive, ce qu'on pourrait appeler l'aspect social de la féminité. Cela se trouve contredit par l'observation courante : on trouve, en effet, que de pareils hommes ont souvent à l'égard de la femme un comportement masochique et qu'ils témoignent envers elle d'appartenance sexuelle. L'homme se défend d'être passif à l'égard de l'homme, mais il admet la passivité en général. En d'autres termes, la « protestation mâle » n'est en fait que la peur de la castration.

Sigmund Freud

Abrégé de psychanalyse

Table des matières

Avant-propos

Le but de ce court travail est de rassembler les doctrines de la psychanalyse afin d'en donner un exposé, d'une façon pour ainsi dire dogmatique, et sous une forme aussi concise et aussi précise que possible. Ce faisant nous n'avons nullement cherché à gagner la confiance ni à forcer la conviction.

Les enseignements de la psychanalyse résultent d'un nombre incalculable d'observations et d'expériences et quiconque n'a pas réalisé, soit sur lui-même soit sur autrui, ces observations, ne saurait porter sur elles de jugement indépendant.

Avertissement

L'Abrégé de Psychanalyse, *commencé en juillet 1935, est resté inachevé. L'auteur n'a pas été au-delà de la Troisième Partie et nous ignorons quels furent ses projets relativement à la suite de ce travail. À l'inverse des autres chapitres, le troisième fut écrit en style abrégé et il fallut rétablir un grand nombre de phrases. Le titre de la Première Partie a été emprunté à une version ultérieure (octobre 1938).*

Première partie. De la nature du psychisme

Chapitre I. L'appareil psychique

La psychanalyse suppose un postulat fondamental qu'il appartient à la philosophie de discuter mais dont les résultats justifient la valeur. De ce que nous appelons psychisme (ou vie psychique) deux choses nous sont connues : d'abord son organe somatique, le lieu de son action, le cerveau (ou le système nerveux), et ensuite nos actes conscients dont nous avons une connaissance directe et que nulle description ne saurait nous faire mieux connaître. Tout ce qui se trouve entre ces deux points extrêmes nous demeure inconnu et, s'il y avait entre eux quelque connexion, elle ne nous fournirait guère qu'une localisation précise des processus conscients sans nous permettre de les comprendre.

Nos deux hypothèses concernent ces limites ou ces débuts de notre connaissance. La première a trait à la localisation. Nous admettons que la vie psychique est la fonction d'un appareil auquel nous attribuons une étendue spatiale et que nous supposons formé de plusieurs parties. Nous nous le figurons ainsi comme une sorte de télescope, de microscope ou quelque chose de ce genre. La construction et l'achèvement d'une conception de ce genre sont une nouveauté scientifique, en dépit des tentatives du même genre qui ont déjà été faites.

C'est l'étude de l'évolution des individus qui nous a permis de connaître cet appareil psychique. Nous donnons à la plus ancienne

de ces provinces ou instances psychiques le nom de *ça* ; son contenu comprend tout ce que l'être apporte en naissant, tout ce qui a été constitutionnellement déterminé, donc avant tout les pulsions émanées de l'organisation somatique et qui trouvent dans le ça, sous des formes qui nous restent inconnues, un premier mode d'expression psychique[1].

Sous l'influence du monde extérieur réel qui nous environne, une fraction du ça subit une évolution particulière. À partir de la couche corticale originelle pourvue d'organes aptes à percevoir les excitations ainsi qu'à se protéger contre elles, une organisation spéciale s'établit qui, dès lors, va servir d'intermédiaire entre le ça et l'extérieur. C'est à cette fraction de notre psychisme que nous donnons le nom de *moi.*

Caractères principaux du moi. — Par suite des relations déjà établies entre la perception sensorielle et les actions musculaires, le moi dispose du contrôle des mouvements volontaires. Il assure l'auto-conservation et, pour ce qui concerne l'extérieur, remplit sa tâche en apprenant à connaître les excitations, en accumulant (dans la mémoire) les expériences qu'elles lui fournissent, en évitant les excitations trop fortes (par la fuite), en s'accommodant des excitations modérées (par l'adaptation), enfin en arrivant à modifier, de façon appropriée et à son avantage, le monde extérieur (activité). Au-dedans, il mène une action contre le ça en acquérant la maîtrise des exigences pulsionnelles et en décidant si celles-ci peuvent être satisfaites ou s'il convient de différer cette satisfaction jusqu'à un moment plus favorable ou encore s'il faut les étouffer tout à fait. Dans son activité le moi est guidé par la prise en considération des tensions provoquées par les excitations du dedans ou du dehors.

Un accroissement de tension provoque généralement du *déplaisir,* sa diminution engendre du *plaisir.* Toutefois le déplaisir ou

1 Cette partie la plus ancienne de l'appareil psychique reste, tout au long de la vie, la plus importante. C'est par son étude qu'a commencé la recherche psychanalytique.

le plaisir ne dépendent probablement pas du degré absolu des tensions mais plutôt du rythme des variations de ces dernières. Le moi tend vers le plaisir et cherche à éviter le déplaisir. À toute augmentation attendue, prévue, de déplaisir correspond un *signal d'angoisse* et ce qui déclenche ce signal, du dehors ou du dedans, s'appelle *danger.* De temps en temps, le moi, brisant les liens qui l'unissent au monde extérieur, se retire dans le sommeil où il modifie notablement son organisation. L'état de sommeil permet de constater que ce mode d'organisation consiste en une certaine répartition particulière de l'énergie psychique.

Durant la longue période d'enfance qu'il traverse et pendant laquelle il dépend de ses parents, l'individu en cours d'évolution voit se former, comme par une sorte de précipité, dans son moi une instance particulière par laquelle se prolonge l'influence parentale. Cette instance, c'est le *surmoi.* Dans la mesure où le surmoi se détache du moi ou s'oppose à lui, il constitue une troisième puissance dont le moi est obligé de tenir compte.

Est considéré comme correct tout comportement du moi qui satisfait à la fois les exigences du ça, du surmoi et de la réalité, ce qui se produit quand le moi réussit à concilier ces diverses exigences. Toujours et partout, les particularités des relations entre moi et surmoi deviennent compréhensibles si on les ramène aux relations de l'enfant avec ses parents. Ce n'est évidemment pas la seule personnalité des parents qui agit sur l'enfant, mais transmises par eux, l'influence des traditions familiales, raciales et nationales, ainsi que les exigences du milieu social immédiat qu'ils représentent. Le surmoi d'un sujet, au cours de son évolution, se modèle aussi sur les successeurs et sur les substituts des parents, par exemple sur certains éducateurs, certains personnages qui représentent au sein de la société des idéaux respectés. On voit qu'en dépit de leur différence foncière, le ça et le surmoi ont un point commun, tous deux, en effet, représentant le rôle du passé, le ça, celui de

l'hérédité, le surmoi, celui qu'il a emprunté à autrui, tandis que le moi, lui, est surtout déterminé par ce qu'il a lui-même vécu, c'est-à-dire par l'accidentel, l'actuel.

Ce schéma général d'un appareil psychique est valable aussi pour les animaux supérieurs qui ont avec l'homme une ressemblance psychique. Il convient d'admettre l'existence d'un surmoi partout où, comme chez l'homme, l'être a dû subir, dans son enfance, une assez longue dépendance. La distinction du moi d'avec le ça est un fait indéniable.

La psychologie animale ne s'est point encore appliquée à l'intéressante étude qui lui reste ici offerte.

Chapitre II. Théorie des pulsions

La puissance du ça traduit le but véritable de la vie organique de l'individu et tend à satisfaire des besoins innés de celui-ci. Le ça néglige la conservation de la vie comme la protection contre les dangers. Ces dernières tâches incombant au moi qui doit également découvrir le moyen le plus favorable et le moins périlleux d'obtenir une satisfaction, tout en tenant compte des exigences du monde extérieur. Quant au surmoi, bien qu'il représente d'autres besoins encore, sa tâche essentielle consiste toujours à refréner les satisfactions.

Nous donnons aux forces qui agissent à l'arrière-plan des besoins impérieux du ça et qui représentent dans le psychisme les exigences d'ordre somatique, le nom de *pulsions.* Bien que constituant la cause ultime de toute activité, elles sont, par nature, conservatrices. En effet, tout état auquel un être est un jour parvenu tend à se réinstaurer dès qu'il a été abandonné. On peut ainsi distinguer une multitude de pulsions et c'est d'ailleurs ce que l'on fait généralement. Il importe de savoir si ces nombreuses pulsions ne pourraient pas se ramener à quelques pulsions fondamentales. Nous avons appris que les pulsions peuvent changer de but (par déplacement) et aussi qu'elles sont capables de se substituer les unes aux autres, l'énergie de l'une pouvant se transférer à une autre. Ce dernier phénomène reste encore imparfaitement expliqué. Après de longues hésitations, de longues tergiversations, nous avons résolu

de n'admettre l'existence que de deux instincts fondamentaux : *Éros* et *instinct de destruction* (les instincts, opposés l'un à l'autre, de conservation de soi et de conservation de l'espèce, ainsi que ceux, également contraires, d'amour de soi et d'amour objectal, entrent encore dans le cadre de l'Éros). Le but de l'Éros est d'établir des unités toujours plus grandes afin de les conserver : en un mot, un but de liaison. Le but de l'autre instinct, au contraire, est de briser tous les rapports, donc de détruire toute chose. Il nous est permis de penser de l'instinct de destruction que son but final est de ramener ce qui vit à l'état inorganique et c'est pourquoi nous l'appelons *instinct de mort.* Si nous admettons que l'être vivant n'est apparu qu'après la matière inanimée et qu'il en est issu, nous devons en conclure que l'instinct de mort se conforme à la formule donnée plus haut et suivant laquelle tout, instinct tend à restaurer un état antérieur. Pour l'Éros, l'instinct d'amour, nous n'émettons pas la même formule, ce qui équivaudrait à postuler que la substance vivante, ayant d'abord constitué une unité, s'est plus tard morcelée et tend à se réunir à nouveau[2].

Dans les fonctions biologiques, les deux instincts fondamentaux sont antagonistes ou combinés. C'est ainsi que l'action de manger implique la destruction d'un objet, suivie d'une assimilation de ce dernier. Quant à l'acte sexuel, c'est une agression qui tend à réaliser l'union la plus étroite. Cet accord et cet antagonisme des deux instincts fondamentaux confèrent justement aux phénomènes de la vie toute la diversité qui lui est propre. Par-delà le domaine de la vie organique, l'analogie de nos deux instincts fondamentaux aboutit à la paire contrastée : l'attraction et la répulsion, qui domine dans le monde inorganique[3].

2 Certains poètes ont imaginé de semblables fables, mais rien, dans l'histoire de la matière vivante, ne confirme leurs imaginations.

3 Le philosophe Empédocle d'Agrigente avait déjà adopté cette façon de considérer les forces fondamentales ou instincts, opinion contre laquelle tant d'analystes s'insurgent encore.

Toute modification affectant la proportion des instincts fusionnés a les retentissements les plus évidents. Un excédent d'agressivité sexuelle fait d'un amoureux un meurtrier sadique, une diminution notable de cette même agressivité le rend timide ou impuissant.

Il ne saurait être question de confiner chacun des deux instincts fondamentaux dans une quelconque des régions du psychisme, car on les rencontre nécessairement partout. Voici comment nous nous représentons l'état initial : toute l'énergie disponible de l'Éros, que nous appellerons désormais *libido*, se trouve dans le moi-ça encore indifférencié et sert à neutraliser les tendances destructrices qui y sont également présentes (pour désigner l'énergie des instincts de destruction nous ne disposons encore d'aucun terme analogue à celui de « libido »). Ensuite, il devient relativement facile d'observer les vicissitudes ultérieures de la libido. En ce qui concerne l'instinct de destruction, cette observation est plus malaisée.

Aussi longtemps que cet instinct agit intérieurement en tant qu'instinct de mort, il reste muet et ne se manifeste à nous qu'au moment où, en tant qu'instinct de destruction, il se tourne vers l'extérieur. Cette diversion semble indispensable à la conservation de l'individu et c'est le système musculaire qui s'y emploie. À l'époque où s'instaure le surmoi, des accumulations considérables de l'instinct d'agression se trouvent fixées à l'intérieur du moi et y agissent à la façon d'auto-destructeur. C'est là l'un des dangers qui menacent la salubrité du psychisme et auxquels l'homme s'expose quand il s'engage dans la voie de la civilisation. Refréner son agressivité, en effet, est en général malsain et pathogène. On observe souvent la transformation d'une agressivité entravée en autodestruction chez un sujet qui retourne son agression contre lui-même, par exemple en s'arrachant les cheveux dans un accès de colère ou en se labourant la figure avec ses poings. Cet individu aurait certainement préféré

infliger ce traitement à autrui. Une fraction d'auto-destruction demeure en tous les cas à l'intérieur de l'individu jusqu'au moment où elle réussit enfin à le tuer, pas avant, peut-être, que sa libido soit entièrement épuisée ou désavantageusement fixée. Il nous est ainsi permis de supposer que l'individu meurt de ses conflits internes, tandis que l'espèce, au contraire, succombe après une lutte malheureuse contre le monde extérieur, lorsque ce dernier se modifie de telle façon que les adaptations acquises ne suffisent plus.

Il est difficile de décrire le comportement de la libido dans le ça et dans le surmoi. Tout ce que nous savons concerne le moi où s'accumule, dès le début, toute la part disponible de libido. C'est à cet état de choses que nous donnons le nom de *narcissisme* primaire absolu. Il persiste jusqu'au moment où le moi commence à investir libidinalement ses représentations objectales, à transformer en *libido objectale* la libido narcissique. Durant toute la vie, le moi demeure le grand réservoir d'où les investissements libidinaux partent vers les objets et où aussi ils sont ramenés, à la manière d'une masse protoplasmique qui pousse ou retire ses pseudopodes. C'est seulement dans la plénitude des états amoureux que la majeure partie de la libido se trouve transférée à l'objet et que ce dernier prend, dans une certaine mesure, la place du moi. Un autre caractère important de la libido, c'est sa *mobilité,* c'est-à-dire l'aisance avec laquelle elle passe d'un objet à un autre. Au contraire, on dit qu'il y a *fixation* de la libido quand elle s'attache, parfois pour toute la vie, à certains objets particuliers.

Il est indéniable que la libido a des sources somatiques, qu'elle se répand dans le moi à partir de divers organes et endroits du corps. C'est ce qui apparaît le plus nettement en cet élément de la libido que, d'après son but pulsionnel, on appelle excitation sexuelle. On donne le nom de *zones érogènes* aux parties du corps d'où part principalement cette libido, mais, à dire vrai, le corps tout entier constitue une zone érogène. Ce qui nous a surtout permis de

connaître l'Éros et, partant, son représentant : la Libido, c'est l'étude de la fonction sexuelle qui, pour le public sinon dans nos théories scientifiques, se confond avec l'Éros. Nous avons pu nous rendre compte de la manière dont la tendance sexuelle, qui joue un tel rôle dans notre vie, se développe peu à peu à partir de plusieurs pulsions partielles qui représentent certaines zones érogènes particulières.

Chapitre III. Le développement de la fonction sexuelle

Suivant l'opinion la plus généralement répandue, la sexualité humaine tend essentiellement à mettre en contact les organes génitaux de deux individus de sexe différent. Les baisers, le fait de regarder, de toucher, le corps du partenaire, sont considérés comme des manifestations accessoires, des actes préliminaires. La tendance sexuelle est censée apparaître à la puberté, c'est-à-dire à l'époque de la maturité sexuelle et être au service de la reproduction. Toutefois certains faits, bien connus, n'entrent pas dans le cadre étroit d'une telle conception :

1° Chose étrange, certaines personnes n'éprouvent d'attirance que pour des individus du même sexe qu'elles et pour les organes génitaux de ceux-ci.

2° Fait également étrange, le plaisir ressenti par certains individus tout en conservant un caractère totalement sexuel n'émane pas des zones génitales ou bien en néglige l'utilisation normale. Ces gens sont appelés des pervers.

3° Enfin il est évident que certains enfants, considérés à cause de cela comme des dégénérés, s'intéressent très tôt à leurs organes génitaux, où l'on observe des indices d'excitation.

On s'imagine le tapage que suscita la découverte de ces trois faits méconnus. La psychanalyse, en les mettant en relief, allait

contredire les idées populaires, d'où une violente opposition. Voici les principaux résultats obtenus :

a) La vie sexuelle ne commence pas à la puberté, mais se manifeste clairement très tôt après la naissance.

b) Il convient de bien différencier les concepts de sexuel et de génital. Le mot sexuel a un sens bien plus étendu et embrasse nombre d'activités sans rapports avec les organes génitaux.

c) La vie sexuelle comprend la fonction qui permet d'obtenir du plaisir à partir de diverses zones du corps ; cette fonction doit ultérieurement être mise au service de la reproduction. Toutefois les deux fonctions ne coïncident pas toujours totalement.

La première assertion, la plus inattendue de toutes, est aussi celle qui mérite de susciter le plus grand intérêt. Si l'on a dénié à certaines activités corporelles d'enfants très jeunes le qualificatif de sexuelles, ce ne peut être que par l'effet d'un vieux préjugé. Ces activités sont liées à des phénomènes psychiques que nous retrouvons, plus tard, dans la vie amoureuse des adultes comme, par exemple, la fixation à un objet particulier, la jalousie, etc. On constate également que ces phénomènes de la prime enfance évoluent suivant certaines règles, s'intensifient de façon constante jusque vers la fin de la 5ème année, époque où ils culminent pour ensuite cesser pendant un certain temps. À ce moment, l'évolution s'arrête et il y a oubli et rétrogradation de bien des choses. Après cette période dite de latence, la sexualité réapparaît à la puberté, nous pourrions dire qu'elle refleurit. Nous nous trouvons donc en présence d'une *instauration diphasée* de la vie sexuelle, phénomène qui n'est observable que chez l'homme et dont le rôle dans le devenir

de ce dernier doit être considérable[4]. Les événements de cette période précoce de la sexualité sont tous, à de rares exceptions près, soumis à l'*amnésie infantile*, ce qui ne doit pas nous laisser indifférents. C'est en effet la constatation de cette amnésie qui nous a permis de nous faire une idée de l'étiologie des névroses et d'établir notre technique de traitement analytique. Par ailleurs, l'étude des processus évolutifs au cours de l'enfance nous a aussi apporté des preuves à l'appui d'autres conclusions.

Le premier organe qui se manifeste en tant que zone érogène et qui pose une revendication libidinale au psychisme, est, dès la naissance, la bouche. Toute l'activité psychique se concentre d'abord sur la satisfaction des besoins de cette zone. C'est évidemment, en premier lieu, le besoin de conservation qui satisfait l'alimentation. toutefois gardons-nous de confondre physiologie et psychologie. Très tôt, l'enfant, en suçotant obstinément, montre qu'il éprouve, ce faisant, une satisfaction. Cette dernière, bien que tirant son origine de l'alimentation, en reste cependant indépendante. Puisque le besoin de suçoter tend à engendrer du plaisir, il peut et doit être qualifié de *sexuel.*

Dès cette phase orale et l'apparition des premières dents, certaines pulsions sadiques surgissent isolément. Elles sont bien plus marquées dans la deuxième phase, celle que nous appelons sadique-anale parce qu'alors la satisfaction est recherchée dans l'agression et dans la fonction excrémentielle. Si nous nous arrogeons le droit d'inclure les tendances agressives dans la libido, c'est parce que nous pensons que le sadisme est une combinaison de pulsions

4 On a émis l'hypothèse que l'homme descendait d'un mammifère dont la maturité sexuelle se produisait à l'âge de 5 ans. Quelque grand événement extérieur aurait troublé l'évolution en droite ligne de l'espèce et interrompu le développement de la sexualité. D'autres différences entre la vie sexuelle des animaux et celle de l'homme auraient la même origine, par exemple la suppression de l'influence saisonnière sur la libido et l'utilisation du rôle de la menstruation dans les rapports sexuels.

purement libidinales avec des tendances purement destructives, combinaison qui dès lors persistera à jamais[5].

La troisième phase que nous qualifions de phallique prélude à l'état final de la vie et ressemble déjà beaucoup à celui-ci. Notons que seuls les organes génitaux mâles (le phallus) jouent alors un rôle. Les organes génitaux féminins restent longtemps encore ignorés ; l'enfant lorsqu'il cherche à comprendre les phénomènes sexuels adopte la vénérable théorie du cloaque qui, au point de vue génétique, trouve sa justification[6].

C'est avec et pendant la phase phallique que la sexualité infantile atteint son point culminant et se rapproche de son déclin. Garçon et fille vont dès lors connaître un destin différent. Tous deux ont commencé par mettre leur activité intellectuelle au service de l'investigation sexuelle, tous deux ont adopté l'hypothèse de l'universalité du pénis. Mais maintenant les voies suivies par les deux sexes vont diverger. Le petit garçon entre dans la phase œdipienne et se met à manipuler son pénis tout en se livrant à des fantasmes relatifs à une quelconque activité sexuelle à l'égard de sa mère. Puis, sous l'effet de deux chocs simultanés : la menace de castration et la constatation du manque de pénis de la femme, le petit garçon subit le plus grand traumatisme de sa vie auquel succède, par suite, avec toutes ses conséquences, la période de latence. La petite fille, après de vaines tentatives pour imiter le garçon, s'aperçoit de son manque de phallus ou plutôt de l'infériorité de son clitoris, ce qui a sur la formation de son caractère des retentissements durables ; cette

5 Il faut se demander si la satisfaction de réactions pulsionnelles purement destructives peut provoquer du plaisir, s'il y a destruction sans éléments libidinaux. La satisfaction des résidus de l'instinct de mort restés dans le moi ne semble pas produire de plaisir bien que le masochisme représente une combinaison tout à fait analogue au sadisme.

6 On a fréquemment prétendu que les excitations vaginales pouvaient survenir de très bonne heure. Il ne s'agit vraisemblablement en ce cas que d'excitations clitoridiennes, c'est-à-dire d'excitations d'un organe analogue au pénis, ce qui ne nous enlève pas le droit de qualifier cette phase de phallique.

première déception dans la rivalité la fait souvent se détourner tout à fait de la vie sexuelle.

Il serait faux de croire ces trois phases bien délimitées car elles peuvent se poursuivre parallèlement, se chevaucher ou coïncider. Dans les phases précoces, les diverses pulsions partielles agissent indépendamment en vue d'un gain en plaisir. C'est au cours de la phase phallique que les autres tendances vont subir la primauté des organes génitaux et que la recherche générale du plaisir s'intégrera dans la fonction sexuelle. L'organisation ne se parachève qu'à la puberté, dans une quatrième phase : la phase génitale. Voici comment se passent alors les choses : 1° Maints investissements anciens de la libido persistent ; 2° D'autres s'intègrent dans la fonction sexuelle pour constituer les actes auxiliaires ou préparatoires dont la satisfaction produit ce qu'on appelle le plaisir préliminaire ; 3° D'autres tendances se trouvent éliminées, soit par répression totale (refoulement), soit par modification de leur rôle dans le moi. Elles forment certains traits de caractère ou subissent une sublimation avec déplacements de but.

Ce processus ne se réalise pas toujours sans dommages et les inhibitions qui gênent son cours se manifestent sous la forme des multiples troubles de la vie sexuelle. La libido demeure alors fixée aux états qui caractérisent les phases plus précoces du développement et l'on voit se produire les déviations du but normal qu'on appelle *perversions.* L'homosexualité manifeste offre un exemple de ces troubles de l'évolution. L'analyse montre qu'il existe partout et toujours un lien objectal homosexuel, seulement, dans la plupart des cas, cette homosexualité demeure *latente.* Les processus qui aboutissent à l'instauration d'un état normal ne sont jamais totalement réalisés ni totalement absents. Ils n'ont en général qu'un caractère *partiel*, de sorte que l'issue dépend de rapports *quantitatifs.* On voit combien cet état de choses est complexe. Ainsi l'organisation génitale s'établit bien mais se voit privée de toutes les

fractions de la libido qui n'y ont pas subi d'évolution et demeurent fixées aux objets et aux buts prégénitaux. Cet affaiblissement se traduit, dans les cas d'insatisfaction génitale ou de difficultés réelles, par une tendance de la libido à revenir aux investissements anciens prégénitaux, c'est-à-dire à *régresser.*

En étudiant les fonctions sexuelles, une première et préalable conviction ou plus exactement un premier soupçon s'est imposé à notre esprit à propos de deux points dont l'importance, dans tout ce domaine, apparaît considérable. Premièrement, les phénomènes normaux ou anormaux observés (ce qui constitue la phénoménologie), exigent d'être décrits aux points de vue dynamique et économique (dans le cas qui nous occupe nous devons chercher à connaître la répartition quantitative de la libido). Ensuite, l'étiologie des troubles que nous étudions se découvre dans l'histoire du développement de l'individu, c'est-à-dire dans l'enfance de celui-ci.

Chapitre IV. Les qualités psychiques

Nous venons de décrire la structure de l'appareil psychique, les énergies ou les forces qui agissent en lui. En utilisant un exemple frappant, nous avons vu comment ces énergies et principalement la libido s'organisent en une fonction physiologique qui a pour but la conservation de l'espèce. Toutefois, rien de tout cela n'avait un caractère spécifiquement psychique, sauf naturellement un fait d'expérience : l'appareil et les énergies en question sont à la base même des fonctions dites psychiques. Mais alors examinons maintenant ce qui ne caractérise vraiment, suivant une opinion très répandue, que le phénomène psychique, ce qui en fait quelque chose d'unique.

Le point de départ de notre étude nous est fourni par un fait sans équivalent qui ne se peut ni expliquer ni décrire : la conscience. Cependant lorsqu'on parle de conscience, chacun sait immédiatement, par expérience, de quoi il s'agit[7]. Bien des gens, appartenant ou non aux milieux scientifiques, se contentent de croire que le conscient constitue à lui seul tout le psychisme et, dans ce cas, la psychologie n'a plus d'autre tâche qu'à distinguer, au sein de la phénoménologie psychique, les perceptions, les sentiments, les processus intellectuels et les actes volontaires. Et pourtant tout le

7 Une tendance extrémiste, telle, par exemple, celle du behaviourisme née en Amérique, pense pouvoir établir une psychologie qui ne tienne pas compte de ce fait fondamental !

monde s'accorde à penser que les processus conscients ne forment pas une chaîne continue et parfaite, de sorte qu'il faudrait bien admettre l'existence de processus physiques ou somatiques accompagnant les phénomènes psychiques, et plus complets que les séries de ces derniers, puisque certains comportent des processus conscients parallèles et d'autres non. Il semble ainsi naturel d'insister en psychologie sur ces processus somatiques, de voir en eux ce qui est proprement psychique et d'essayer de juger autrement les processus conscients. La plupart des philosophes et bien d'autres avec eux s'insurgent contre cette idée et déclarent que postuler l'existence d'un psychisme inconscient est une absurdité.

Et c'est pourtant là ce que doit faire la psychanalyse et c'est cela qui constitue sa seconde hypothèse fondamentale. Elle soutient que les processus concomitants d'ordre soi-disant somatique constituent justement le psychisme et ne se préoccupe pas tout d'abord de la qualité de conscience. Elle n'est d'ailleurs pas seule à émettre cette opinion. Certains penseurs, Th. Lipps, par exemple, ont soutenu le même point de vue dans les mêmes termes et la conception généralement admise de ce qui est psychique ne satisfaisant pas l'esprit, il s'ensuivit que l'idée d'un inconscient

s'imposa toujours davantage à la psychologie, mais de façon si imprécise et si vague qu'elle ne put influencer la science[8].

Peut-être serait-on tenté de ne voir dans ce désaccord entre la psychanalyse et la philosophie qu'une simple question de définition : à quelle série de phénomènes faut-il réserver le qualificatif de « psychiques » ? De fait cette question a pris la plus grande importance. Tandis que la psychologie du conscient ne pouvait jamais sortir de ces séries lacunaires et qui dépendaient évidemment d'autre chose, le concept d'après lequel l'élément psychique est en soi inconscient a permis de faire de la psychologie une branche, semblable à toutes les autres, des sciences naturelles. Les phénomènes étudiés par la psychologie sont en eux-mêmes aussi inconnaissables que ceux des autres sciences, de la chimie ou de la

8 Dans les papiers posthumes de l'auteur se trouve une autre version datant d'octobre 1938 dont nous reproduisons ici certains passages : « ... Et voici, chose étrange, que tous ou presque tous s'accordent à trouver à tout ce qui est psychique un caractère commun, un caractère qui traduit son essence même. C'est le caractère unique, indescriptible et qui n'a d'ailleurs pas besoin d'être décrit, de la *conscience (Bewusstheit).* Tout ce qui est conscient est psychique et, inversement, tout ce qui est psychique est conscient. Comment nier une pareille évidence ! Toutefois reconnaissons que cette manière de voir n'a guère éclairé l'essence du psychisme car l'investigation scientifique, ici, se trouve devant un mur. Elle ne découvre aucune voie qui puisse la mener au-delà. Par ailleurs, en identifiant psychisme et conscient, on arrive, conséquence désagréable, à détacher de l'ensemble des phénomènes universels les processus psychiques, ce qui fait de ceux-ci quelque chose de tout à fait à part. L'idée était inacceptable. Comment méconnaître, en effet, que les phénomènes psychiques dépendent à un haut degré des phénomènes somatiques et qu'inversement, ils agissent aussi très fortement sur eux ? Si jamais l'esprit humain se trouva dans une impasse, ce fut bien à cette occasion. Pour trouver un détour, les philosophes furent contraints d'admettre au moins l'existence de processus organiques parallèles aux processus psychiques et dépendant de ceux-ci d'une façon difficilement explicable. Ces processus permettent les échanges entre « l'âme et le corps » et insèrent à nouveau le phénomène psychique dans l'ensemble de la vie. Mais cette explication n'est guère satisfaisante.

physique, par exemple, mais il est possible d'établir les lois qui les régissent et d'en observer sur une grande échelle et sans lacunes les relations réciproques et les interdépendances. C'est là ce qu'on appelle acquérir la « compréhension » de cette catégorie de phénomènes naturels ; il y faut une création d'hypothèses et de concepts nouveaux ; toutefois ces derniers ne doivent pas être considérés comme des preuves de l'embarras où nous nous trouverions plongés mais comme un enrichissement de nos connaissances. Il convient de les regarder sous le même angle que les hypothèses de travail habituellement utilisées dans d'autres sciences naturelles et de leur attribuer la même valeur approximative. C'est d'expériences accumulées et sélectionnées que ces hypothèses attendent leurs modifications et leurs justifications ainsi qu'une détermination plus précise. Comment être surpris si les concepts fondamentaux de la nouvelle science (pulsion, énergie nerveuse, etc.) et ses principes mêmes restent aussi longtemps

« La psychanalyse sortit de ces difficultés en niant énergiquement l'assimilation du psychique au conscient. Non, la conscience ne constitue pas l'essence du psychisme, elle n'en est qu'une qualité et une qualité inconstante, bien plus souvent absente que présente. L'élément psychique en soi, quelle que soit, par ailleurs, sa nature, demeure inconscient et est probablement semblable à tous les autres phénomènes naturels que nous connaissons...« À notre avis, la question des rapports de la conscience avec le psychisme est maintenant résolue : la conscience n'est qu'une qualité (qu'une propriété), inconstante d'ailleurs, du psychisme. Mais il nous reste encore à réfuter une objection : malgré les faits dont nous venons de parler, certains prétendent qu'il ne convient pas de renoncer à l'idée de l'identité entre psychique et conscient car les processus psychiques dits inconscients ne seraient que des processus organiques parallèles aux processus psychiques et admis depuis longtemps. De ce fait le problème que nous voulons résoudre ne porterait plus que sur une vaine question de définition. Répondons qu'il serait déraisonnable et inopportun de détruire l'unicité de la vie psychique au seul profit d'une définition, alors que nous constatons que la conscience ne nous livre que des séries de manifestations incomplètes, pleines de lacunes. Est-ce seulement par l'effet du hasard que l'on n'est parvenu à donner du psychisme une théorie d'ensemble cohérente qu'après en avoir modifié la définition ?

indéterminés que ceux des sciences plus anciennes (force, masse, attraction, etc.) ?

Toute science repose sur des observations et des expériences que nous transmet notre appareil psychique, mais comme c'est justement cet appareil que nous étudions, l'analogie cesse ici. Nos observations se pratiquent à l'aide du même appareil de perception et nous nous servons précisément des solutions de continuité dans les séries de processus psychiques. Nous comblons, en effet, les vides par des déductions plausibles et le traduisons en matériel conscient. En agissant de la sorte nous ajoutons, pour ainsi dire, aux phénomènes psychiques inconscients, une série complémentaire de faits conscients. La certitude relative de notre science du psychisme repose sur la puissance convaincante de nos déductions. Quiconque cherche à approfondir cette question doit trouver que notre technique tient bon devant toute critique.

Au cours de notre travail, notre attention se trouve attirée vers certaines distinctions qui constituent ce que nous appelons les *qualités psychiques.* Il n'est pas besoin d'expliquer ici ce que nous appelons le *conscient* et qui est le conscient même des philosophes

« Gardons-nous d'ailleurs de croire que c'est la psychanalyse qui a innové cette théorie du psychisme. Un philosophe allemand, Theodor Lipps, a soutenu avec force l'idée que l'inconscience caractérisait le phénomène psychique. Le concept de l'inconscient frappait depuis longtemps aux portes de la psychologie et la philosophie comme la littérature flirtaient avec lui, mais la science ne savait comment l'utiliser. La psychanalyse a fait sienne cette idée, l'a sérieusement considérée et l'a emplie d'un nouveau contenu. Les recherches psychanalytiques ont retrouvé certains caractères jusque-là insoupçonnés du psychisme inconscient et découvert quelques-unes des lois qui le régissent. Nous ne voulons pas dire par là que la qualité de conscience ait perdu de sa valeur à nos yeux. Elle reste la seule lumière qui brille pour nous et nous guide dans les ténèbres de la vie psychique. Par suite de la nature particulière de notre connaissance, notre tâche scientifique dans le domaine de la psychologie consistera à traduire les processus inconscients en processus conscients pour combler ainsi les lacunes de notre perception consciente. »

et celui du grand public. Tout le reste du psychisme est, d'après nous, l'inconscient. Nous sommes bientôt amenés à faire dans cet inconscient une importante discrimination. Maints processus, en effet, deviennent facilement conscients, puis cessent de l'être pour ensuite le redevenir sans difficulté. Ils peuvent, comme on dit, revenir à la mémoire, être reproduits. N'oublions pas que l'état de conscience est des plus fugitifs, ce qui est conscient ne le demeure qu'un instant. Si nos perceptions ne confirment pas ce fait, il n'y faut voir qu'une contradiction apparente due au fait que les excitations peuvent persister un certain temps de telle sorte que la perception s'en peut répéter. Cet état de choses s'éclaire quand nous examinons la perception consciente de nos processus cogitatifs. Ceux-ci, tout en étant susceptibles de durer peuvent, tout aussi bien, cesser en un instant. De cette partie d'inconscient, qui tantôt reste inconsciente, tantôt devient consciente, nous dirons qu'elle est « capable de devenir consciente » et nous lui donnerons de préférence le nom de *préconscient.* L'expérience montre qu'il n'y a guère de processus psychique, si complexe soit-il, qui ne puisse à l'occasion rester préconscient, bien qu'en général il cherche à s'introduire, comme nous disons, dans le conscient.

D'autres processus ou contenus psychiques accèdent plus difficilement à la conscience, mais doivent être déduits, découverts et trouver leur traduction consciente. C'est à eux que nous avons réservé le nom d'inconscient proprement dit. Nous attribuons donc aux processus psychiques trois qualités : ils peuvent être soit conscients, soit préconscients, soit inconscients La distinction qu'on peut établir entre les trois classes de contenus auxquelles appartiennent ces qualités n'est ni absolue, ni permanente. Ce qui est préconscient peut, comme nous l'avons vu, devenir conscient, sans que nous y soyons pour rien. Grâce à nos efforts, l'inconscient peut être rendu conscient et, dans ce cas, nous avons souvent l'impression de devoir surmonter de très fortes résistances. Lorsque

c'est sur autrui que nous faisons cette tentative, nous devons nous rappeler qu'il ne suffit pas de combler les lacunes de ses perceptions et qu'en lui offrant une reconstitution nous ne réussissons pas forcément à rendre conscients les matériaux inconscients en jeu. Ce contenu, en effet, se trouve doublement fixé dans son psychisme, d'abord dans la reconstruction consciente qu'il s'est vu offrir et ensuite sous la forme primitive inconsciente. Par des efforts soutenus, nous parvenons généralement à transformer le contenu inconscient en contenu conscient, après quoi les deux fixations finissent par coïncider. L'intensité de nos efforts nous permet de mesurer la résistance qui s'oppose à la prise de conscience et varie dans chaque cas. Le résultat difficilement acquis au cours d'un traitement analytique peut également se produire spontanément, tel contenu généralement inconscient se mue parfois en contenu préconscient puis peut devenir conscient, ce qui, dans les états psychotiques se produit sur une vaste échelle. Nous en déduisons que le maintien de certaines résistances internes est l'une des conditions de l'état normal. En règle générale, la levée des résistances et le retour du contenu inconscient qui en résulte s'effectuent régulièrement dans le sommeil, rendant ainsi possible la production des rêves. Inversement, il arrive qu'un contenu préconscient reste un temps inaccessible, certaines résistances s'opposant, comme c'est le cas dans l'oubli momentané, à ce qu'il devienne conscient ; une pensée préconsciente peut aussi revenir provisoirement à l'état inconscient, ce qui semble être la condition du mot d'esprit. Nous verrons que cette sorte de retour à l'état inconscient de contenus (ou de processus) préconscients joue un rôle important dans la genèse des troubles névrotiques.

Ainsi présentée sous une forme généralisée et simplifiée, la théorie des trois qualités du psychisme semble plutôt devoir embrouiller considérablement qu'éclairer les choses. N'oublions pas cependant qu'il ne s'agit pas d'une théorie proprement dite mais d'un

premier compte rendu de faits observés, qui cherche non pas à expliquer ces faits mais à les serrer d'aussi près que possible. Les complexités ainsi révélées mettent en relief toutes les difficultés auxquelles se heurtent nos recherches. Tout nous porte à croire cependant que la connaissance des rapports qui s'établissent entre les qualités du psychisme et les provinces ou instances de l'appareil psychique dont nous postulons l'existence nous permettra de mieux comprendre les choses, encore que ces rapports soient loin d'être simples.

La prise de conscience dépend avant tout des perceptions reçues de l'extérieur par nos organes sensoriels. Au point de vue topographique, ce phénomène se passe donc dans la couche corticale la plus externe du moi. Certes, certains renseignements conscients nous viennent aussi de l'intérieur du corps, les sentiments, qui exercent même sur notre vie psychique une influence bien plus impérieuse que les perceptions externes. Enfin, en diverses circonstances, les organes sensoriels fournissent, en plus de leurs perceptions spécifiques, des sentiments, des sensations douloureuses. Ces impressions, comme nous les appelons pour les distinguer des perceptions conscientes, émanent aussi de nos organes terminaux. Or, nous considérons ces derniers comme les prolongements des ramifications de la couche corticale, ce qui nous permet de maintenir le point de vue exposé plus haut II suffit de dire que, pour les organes terminaux, récepteurs des sensations et des sentiments, c'est le corps lui-même qui remplace le monde extérieur.

Comme tout paraîtrait simple si l'on pouvait situer les processus conscients à la périphérie du moi et tout le reste inconscient dans le moi ! Peut-être les choses se présentent-elles ainsi chez les animaux ; chez l'homme, elles se compliquent du fait que des processus internes dans le moi peuvent aussi devenir conscients. C'est le langage qui permet d'établir un contact étroit entre les contenus du moi et les restes mnémoniques des perceptions

visuelle et surtout auditives. Dès lors la périphérie perceptrice de la couche corticale peut être excitée, à partir de l'intérieur, sur une bien plus grande échelle ; certains processus internes, tels que des courants de représentations et des processus cogitatif, peuvent devenir conscients et un dispositif spécial, chargé de distinguer entre les deux possibilités, s'établit. C'est à lui qu'incombe ce qu'on appelle *épreuve de réalité.* L'équation perception-réalité (monde extérieur) est périmée. Les erreurs qui, désormais, se produisent facilement, et qui ne manquent jamais de se produire dans le rêve, s'appellent *hallucinations.*

L'intérieur du moi, qui comprend avant tout les processus cogitatifs, possède la qualité de préconscience. Cette dernière caractérise le moi et lui revient exclusivement. Il ne serait pourtant pas juste de poser le lien avec les traces mnémoniques de la parole comme condition de l'état préconscient, celui-ci est bien plutôt indépendant d'une telle condition, bien que le fait qu'un processus soit conditionné par la parole permette de conclure à coup sûr que ce processus est de nature préconsciente. L'état préconscient, caractérisé d'un côté par son accession à la conscience, d'un autre côté par sa liaison avec les traces verbales, est bien quelque chose de particulier, dont la nature n'est pas épuisée par ces deux caractères. Ce qui le prouve, c'est que de grands fragments du moi et surtout du surmoi, auquel on ne saurait contester un caractère de préconscience, restent en général inconscients, phénoménologiquement parlant. Nous ignorons pour quelle raison il en est ainsi et nous nous efforcerons plus tard d'aborder le problème de la véritable nature du préconscient.

L'inconscient est la seule qualité dominant à l'intérieur du ça. Le ça et l'inconscient sont aussi étroitement liés que le moi et le préconscient et le lien est même encore plus exclusif. Un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire d'un individu et de son appareil psychique permet d'établir dans le ça une importante distinction. À l'origine,

tout était çà. Le moi s'est développé à partir du ça sous l'influence persistante du monde extérieur. Durant ce lent développement, certains contenus du ça passèrent à l'état préconscient, s'intégrant ainsi dans le moi. D'autres demeurèrent inchangés dans le ça en en constituant le noyau difficile d'accès. Mais durant ce développement, le moi jeune et faible a repoussé dans l'inconscient et supprimé certains contenus qu'il avait déjà intégrés et s'est comporté de la même façon à l'égard de nombre d'impressions nouvelles qu'il aurait pu recueillir, de sorte que ces dernières, rejetées, n'ont pu laisser de traces que dans le ça. C'est à cette partie du ça que nous donnons, du fait de son origine, le nom de *refoulé.* Nous ne sommes pas toujours en mesure de délimiter nettement les deux catégories dans ce contenu du ça, ce qui d'ailleurs importe peu. Contentons-nous de dire que le ça comporte des contenus innés et des faits acquis au cours de l'évolution du moi.

Ainsi nous admettons une division topographique de l'appareil psychique en moi et en ça, division à laquelle correspondent les qualités de conscient et d'inconscient. Nous pensons aussi que ces qualités ne sont qu'un indice et non l'essentiel de la différence. Quelle est donc alors la nature véritable de l'état qui se traduit dans le ça par sa qualité d'inconscient et dans le moi par sa qualité de préconscient et en quoi consiste cette distinction ?

Nous avouons n'en rien savoir et les profondes ténèbres de notre ignorance sont à peine éclairées par une faible lueur. C'est ici que nous approchons de l'énigme véritable, non encore résolue, que présentent les phénomènes psychiques. D'après les données d'autres sciences naturelles, nous admettons qu'une certaine énergie entre en jeu dans la vie psychique, mais toutes les indications qui nous permettraient de comparer cette énergie à d'autres font défaut. Il semble que l'énergie nerveuse ou psychique existe sous deux formes, l'une facilement mobile et l'autre, au contraire, liée. Nous parlons d'investissements et de surinvestissements des contenus psychiques

et nous allons même jusqu'à supposer que tout « surinvestissement » détermine une sorte de synthèse de divers processus au cours de laquelle l'énergie libre se transforme en énergie liée. Notre savoir s'arrête là, mais nous soutenons fermement que la différence entre l'état inconscient et l'état préconscient tient, lui aussi, à de semblables relations dynamiques, ce qui expliquerait pourquoi, spontanément ou grâce à nos efforts, un état peut se muer en l'autre.

En dépit de toutes ces incertitudes la science analytique a établi un fait nouveau. Elle a montré que les processus qui se jouent dans l'inconscient ou le ça obéissent à d'autres lois que ceux qui se déroulent dans le moi préconscient. Nous appelons l'ensemble de ces lois *processus primaire,* par opposition au *processus secondaire* qui régit les phénomènes du préconscient, du moi. Ainsi l'étude des qualités psychiques n'aura finalement pas été tout à fait infructueuse.

Chapitre V. À propos de l'interprétation du rêve

Une étude des états normaux, stables, dans lesquels les frontières du moi sont bien assurées, contre le ça, par des résistances (contre-investissements) et demeurent immuables et où le surmoi ne saurait être différencié du moi parce que tous deux s'accordent harmonieusement, cette étude, dis-je, ne nous apprendrait pas grand-chose. Seuls peuvent nous faire avancer les états de conflit et de rébellion qui se produisent quand le contenu du ça inconscient a quelque chance de pénétrer dans le moi et jusqu'au conscient et où le moi cherche à se prémunir contre cette intrusion. C'est en pareil cas seulement que nous pouvons faire les observations qui confirment ou rectifient nos vues sur les deux partenaires. Or, cette possibilité nous est justement offerte par le sommeil nocturne et l'activité psychique qui s'y manifeste sous la forme de rêves est notre meilleur objet d'études. En outre, lorsque nous étudions le rêve, nous n'encourons pas le reproche que l'on nous adresse si souvent, de n'étudier que la vie psychique normale que d'après les données fournies par les cas pathologiques. En effet, le rêve, si différentes que soient ses productions de celles de l'état de veille, est, dans la vie mentale des êtres normaux, un phénomène banal. Chacun sait que le rêve peut être confus, inintelligible, voire absurde, que ses contenus vont, parfois, à l'encontre de toute notre notion de la réalité et que nous nous y comportons comme des

malades mentaux, du fait même que, tant que nous rêvons, nous attribuons aux contenus du rêve une réalité objective.

Nous arrivons à comprendre (à interpréter) le rêve, en admettant que les souvenirs qu'il nous laisse après notre réveil ne révèlent pas son processus véritable mais seulement une façade derrière laquelle se dissimule le fait réel. Nous distinguons ainsi dans le rêve un *contenu manifeste* et des *pensées latentes.* Le processus grâce auquel ces dernières se transforment en contenu manifeste s'appelle *élaboration du rêve.* L'étude de cette élaboration nous offre un excellent exemple de la façon dont le matériel inconscient du ça, originel et refoulé, s'impose au moi, devient préconscient, puis, par suite de la révolte du moi, subit les modifications que nous avons appelées *déformation du rêve.* Il n'existe aucun caractère du rêve qui ne se puisse expliquer de cette façon.

Il convient de noter tout d'abord que la formation d'un rêve est provoquée de deux façons différentes. Ou bien un émoi instinctuel (un désir inconscient), en général réprimé, trouve, pendant le sommeil, assez de force pour s'imposer au moi ou bien une tendance, chassée à l'état de veille, une série de pensées préconscientes avec tous les conflits qu'elle traîne à sa suite, subissent, pendant le sommeil, un certain renforcement, du fait d'un élément inconscient. Ainsi, certains rêves émanent du ça et d'autres du moi. Le mécanisme de leur formation est identique dans les deux cas, de même que la condition dynamique indispensable. En interrompant provisoirement ses fonctions et en permettant le retour à un état antérieur, le moi montre qu'il tire vraiment son origine du ça. Tout cela se produit régulièrement du fait que le moi rompt ses attaches avec le monde extérieur et retire des organes sensoriels ses investissements. Nous sommes donc en droit de soutenir qu'un instinct, qui pousse l'être à revenir à la vie intra-utérine, se crée à la naissance, un instinct de sommeil. Le sommeil, en effet, est un retour

au sein maternel. Comme le moi éveillé régit la motilité, cette fonction se trouve paralysée pendant le sommeil et ainsi une bonne partie des inhibitions imposées au ça inconscient deviennent superflues. Le retrait ou la diminution de ces contre-investissements accordent alors au ça une certaine liberté désormais inoffensive. Les preuves du rôle que joue le ça inconscient dans la formation du rêve sont nombreuses et convaincantes, *a)* La mémoire du rêve embrasse bien plus de choses dans le rêve qu'à l'état de veille. Le rêve ramène certains souvenirs oubliés du rêveur et qui, à l'état de veille, restaient inaccessibles à celui-ci. *b)* Le rêve fait un usage illimité du langage symbolique dont la signification reste, pour la plus grande part, ignorée du dormeur. Mais notre expérience nous permet d'en établir le sens. Ce langage symbolique tire vraisemblablement son origine de phases antérieures de l'évolution du langage.

c) La mémoire reproduit très souvent dans le rêve certaines impressions de la première enfance du dormeur et nous pouvons affirmer, sans crainte d'erreur, non seulement qu'elles avaient été oubliées, mais aussi qu'elles étaient, du fait du refoulement, devenues inconscientes. C'est justement pourquoi quand nous essayons de reconstituer l'enfance du rêveur, comme nous le faisons au cours d'un traitement psychanalytique, nous ne pouvons, pour la plupart du temps, nous passer du rêve, *d)* Le rêve fait, en outre, surgir des matériaux qui n'appartiennent ni à la vie adulte ni à l'enfance du rêveur. Il faut donc considérer ces matériaux-là comme faisant partie de l'héritage *archaïque,* résultat de l'expérience des aïeux, que l'enfant apporte en naissant, avant même d'avoir commencé à vivre. Dans les légendes les plus anciennes de l'humanité, ainsi que dans certaines coutumes survivantes, nous découvrons des éléments qui correspondent à ce matériel phylogénétique. C'est ainsi que le rêve offre une source de renseignements appréciables sur la préhistoire humaine.

Mais ce qui confère au rêve son inestimable valeur, c'est le fait que le matériel inconscient en pénétrant dans le moi y apporte ses méthodes de travail, c'est-à-dire que les pensées préconscientes qui l'expriment sont traitées, au cours de l'élaboration du rêve, comme si elles étaient des éléments inconscients du ça. Dans l'autre procédé de formation du rêve, les pensées préconscientes, après avoir été renforcées par quelque émoi instinctuel inconscient, se trouvent réduites à l'état inconscient. C'est par cette voie seulement que nous découvrons quelles lois régissent les processus inconscients et en quoi elles diffèrent des règles connues de la pensée éveillée. L'élaboration du rêve consiste donc essentiellement en un remaniement inconscient de pensées préconscientes. Empruntons une comparaison à l'histoire : les conquérants qui envahissent un pays ne se soucient guère des lois qui y sont déjà établies, mais agissent suivant leurs propres lois. Mais il est certain que l'élaboration du rêve aboutit à un compromis. L'organisation du moi ne se trouve pas entièrement paralysée et l'on reconnaît son influence dans la déformation subie par le contenu inconscient et dans les tentatives, souvent vaines, faites pour donner à ce contenu une forme que le moi puisse accepter *(élaboration secondaire).* Disons, pour poursuivre notre comparaison, qu'il faut voir là une manifestation de la résistance persistante du vaincu.

Les lois qui régissent le cours des processus dans l'inconscient et qui se trouvent ainsi mises en lumière sont assez remarquables et suffisent à expliquer la plus grande partie de ce qui paraît étrange dans les rêves. Ce qui frappe tout d'abord c'est une tendance à *condenser,* c'est-à-dire à former de nouvelles unités en reliant les éléments qui, à l'état de veille, resteraient certainement séparés. En conséquence, il advient fréquemment qu'un élément unique du rêve manifeste représente une quantité de pensées latentes de ce rêve, comme s'il faisait allusion à toutes à la fois et le rêve manifeste est extrêmement abrégé par rapport aux données si abondantes dont il

est issu. Une autre particularité de l'élaboration du rêve, apparentée du reste un peu à la précédente, est le *déplacement* facile des intensités psychiques (des investissements) d'un élément à un autre. C'est ainsi que souvent, dans le rêve manifeste, tel élément qui nous semble, de par sa clarté, avoir une grande importance s'avère accessoire dans les pensées de ce rêve, tandis qu'inversement, certains éléments essentiels des pensées du rêve ne sont qu'effleurés par de légères allusions dans le rêve manifeste. D'ailleurs, en général, l'existence des plus insignifiants points communs entre deux éléments permet à l'élaboration du rêve de remplacer l'un par l'autre dans toute la série des opérations. On conçoit aisément combien ces mécanismes de condensation et de déplacement rendent difficiles l'interprétation du rêve et la découverte des relations entre le rêve manifeste et les pensées oniriques latentes. De ces deux tendances à la condensation et au déplacement, notre théorie infère qu'au sein du ça inconscient l'énergie est librement mobile et que le ça tient par-dessus tout à se décharger de quantités d'excitations[9]. Ces deux particularités nous permettent de définir le caractère du processus primaire attribué au ça.

L'étude de l'élaboration du rêve nous a appris bien d'autres particularités aussi remarquables qu'importantes sur les processus qui se déroulent dans l'inconscient, mais nous n'en pouvons donner ici qu'un aperçu. Les règles de la pensée logique ne jouent pas à l'intérieur de l'inconscient et l'on peut appeler ce dernier le royaume de l'illogisme. On y trouve rassemblées des tendances à buts opposés sans que nul besoin de les harmoniser se fasse sentir. Elles n'ont parfois aucune influence réciproque ou, si cette influence existe, aucune décision n'intervient et un compromis absurde s'établit puisque renfermant des éléments incompatibles. De même certaines antinomies ne sont nullement maintenues séparées, mais bien

9 Ce cas rappelle celui du sous-officier qui, obligé d'obéir sans murmurer aux ordres de son supérieur, passe ensuite sa colère sur le dos de quelque innocent subordonné.

traitées comme des identités, de telle sorte que, dans le rêve manifeste, tout élément peut représenter aussi son contraire. Certains linguistes ont reconnu qu'il en allait de même dans les langues les plus anciennes et que des paires contrastées telles que fort-faible, clair-obscur, haut-bas, s'exprimaient primitivement par la même racine, cela jusqu'au moment où deux modifications différentes du mot primitif vinrent disjoindre les deux significations. Dans une langue aussi évoluée que le latin, on retrouve des reliquats de ces mots à double sens primitif, par exemple dans *altus* (« élevé » et « profond »*)* et *sacer* (« sacré » et « réprouvé »).

Devant les complexités et l'ambiguïté des relations entre le rêve manifeste et le contenu latent dissimulé à l'arrière-plan, nous sommes naturellement amenés à nous demander de quelle manière il devient possible de déduire l'un de l'autre et s'il ne faut compter, pour ce faire, que sur une heureuse divination aidée peut-être par la traduction des symboles qui apparaissent dans le rêve manifeste. Disons que, dans la plupart des cas, cette interprétation est possible, mais seulement avec le secours des associations que le rêveur lui-même ajoute aux éléments du contenu manifeste. Tout autre procédé est arbitraire et n'offre aucun résultat certain. Les associations du rêveur permettent d'obtenir les chaînons intermédiaires qui s'insèrent dans la chaîne et nous pouvons alors reconstituer cette chaîne, rétablir le contenu du rêve, puis interpréter ce dernier. Comment s'étonner si ce travail d'interprétation, qui va à l'inverse de l'élaboration du rêve, ne nous donne pas chaque fois pleine et entière certitude ?

Il nous reste encore à expliquer le phénomène, du point de vue dynamique. Pour quelle raison le moi endormi se charge-t-il de l'élaboration du rêve ? Fort heureusement ce problème n'offre pas de difficulté. Grâce au concours de l'inconscient, tout rêve en voie de formation exige du moi soit la satisfaction d'une pulsion s'il découle du ça, soit la liquidation d'un conflit, la levée d'un doute, la

réalisation d'un projet, s'il émane d'un résidu d'activité préconsciente de l'état de veille. Le moi endormi, poussé par le désir de maintenir le sommeil, tend à supprimer la gêne que provoque en lui cette exigence. Il y réussit par une apparente soumission, par une *réalisation de désir*, anodine dans les conditions données, qui supprime ladite exigence. L'élaboration du rêve a pour mission essentielle de remplacer une exigence par une réalisation de désir. Peut-être n'est-il pas inutile de le démontrer à l'aide de trois exemples simples : un rêve de faim, un rêve de commodité et un rêve de besoin sexuel. Par exemple un besoin de manger tenaille un dormeur qui rêve alors, tout en continuant à dormir, d'un succulent repas. Il pouvait évidemment choisir entre se réveiller pour manger ou continuer à dormir, mais opte pour le second terme de l'alternative et satisfait oniriquement sa faim, tout au moins pendant un certain temps. Si la faim persiste, il sera cependant contraint de se réveiller. Autre cas : le dormeur est obligé de se rendre, à une heure déterminée, à la clinique, mais il continue à dormir et rêve qu'il s'y trouve déjà, mais en tant que patient. Or, les malades n'ont pas besoin de quitter leur lit. Ou encore, pendant la nuit, le dormeur ressent le désir de posséder un objet sexuel interdit : la femme d'un de ses amis. Il rêve de rapports sexuels non point avec cette personne, mais avec une autre qui porte le même prénom et qui lui est indifférente. Il peut aussi arriver que, du fait de sa révolte intérieure, la maîtresse du rêve reste anonyme.

Évidemment tous les cas ne sont pas aussi simples. Dans les rêves qui émanent de restes diurnes non liquidés et qui, dans le sommeil, n'ont subi qu'un renforcement venu de l'inconscient, il est particulièrement malaisé de déceler la force pulsionnelle inconsciente et de mettre en lumière la réalisation d'un désir, néanmoins on est en droit d'admettre que cette réalisation existe toujours. En faisant état de tant de rêves à contenu nettement pénible, qui peuvent même aboutir à un réveil angoissé, sans

compter ceux, très fréquents, qui sont dénués de teinte affective, bien des gens nient la thèse que le rêve soit une réalisation de désir. Mais l'objection du rêve d'angoisse ne tient pas devant l'analyse. N'oublions pas que le rêve est toujours le résultat d'un conflit, une espèce de compromis. Ce qui constitue pour le ça inconscient un motif de satisfaction peut, de ce fait même, devenir pour le moi un motif d'angoisse.

Suivant le mode d'élaboration du rêve, c'est tantôt l'inconscient qui s'impose, tantôt le moi qui résiste avec le plus d'énergie. Les rêves d'angoisse sont généralement ceux dont le contenu a subi la plus faible déformation. Lorsque l'inconscient devient trop exigeant et que, de ce fait, le moi endormi n'est plus en mesure de s'en défendre par les moyens dont il dispose, ce moi renonce au désir de dormir et revient à l'état de veille. Nos observations nous permettent d'affirmer que tout rêve constitue une *tentative* de préserver le sommeil de ce qui le trouble, et cela par le moyen d'une réalisation de désir. Le rêve est donc le gardien du sommeil. Cette tentative, plus ou moins couronnée de succès, peut aussi quelquefois échouer et c'est alors que le dormeur se réveille, comme si c'était le rêve lui-même qui avait interrompu son sommeil. Comparons ce processus à la manière d'agir d'un brave veilleur de nuit, chargé de protéger le sommeil des habitants de son bourg, et qui se trouve parfois contraint de donner l'alarme et de réveiller les citadins endormis.

En conclusion, nous allons montrer pour quelle raison nous nous sommes si longuement appesantis sur le problème de l'interprétation des rêves. L'expérience montre que les mécanismes inconscients décelés par l'étude de l'élaboration du rêve et qui nous ont expliqué la formation de ce dernier, nous aident aussi à comprendre la mystérieuse formation des symptômes, de ces symptômes qui, dans les névroses et les psychoses, éveillent tout notre intérêt. Une semblable concordance ne peut manquer de susciter en nous de grands espoirs.

Deuxième partie. Le travail pratique

Chapitre VI. De la technique psychanalytique

Ainsi le rêve est une psychose, avec toutes les extravagances, toutes les formations délirantes, toutes les erreurs sensorielles inhérentes à celle-ci, une psychose de courte durée, il est vrai, inoffensive et même utile, acceptée par le sujet qui peut, à son gré, y mettre un point final, mais cependant une psychose qui nous enseigne qu'une modification, même aussi poussée, de la vie psychique peut disparaître et faire place à un fonctionnement normal. Pouvons-nous dès lors, sans trop de hardiesse, espérer agir sur les maladies spontanées et si redoutables du psychisme et les guérir ? Certains faits nous permettent de le supposer.

Nous postulons que le moi se voit obligé de satisfaire tout à la fois les exigences de la réalité, celles du ça et du surmoi, tout en préservant sa propre organisation et en affirmant son autonomie. Seul un affaiblissement relatif ou total du moi peut l'empêcher de réaliser ses tâches et conditionne par là les états morbides. C'est sans doute pour contenir les exigences pulsionnelles du ça que le moi doit soutenir la lutte la plus âpre et il y dépense en contre-investissements de grandes quantités d'énergie. Mais les exigences du surmoi peuvent, elles aussi, devenir si fortes, si cruelles, que le moi se trouve comme paralysé devant ses autres tâches. Nous soupçonnons que, dans ces conflits économiques, le ça et le surmoi ont souvent partie liée contre le moi accablé qui, pour se maintenir en son état normal, cherche à s'accrocher à la réalité. Si les deux autres instances deviennent trop puissantes, elles réussissent à

désorganiser et à modifier le moi, de telle sorte que ses relations avec la réalité s'en trouvent gênées, voire abolies. Nous avons pu constater, en étudiant le rêve, que lorsque le moi se détache de la réalité du monde extérieur, il glisse, sous l'emprise du monde intérieur, dans la psychose.

C'est sur cette manière de considérer les choses que nous établissons notre plan de traitement. Le moi est affaibli par un conflit interne et il convient de lui porter secours. Tout se passe comme dans certaines guerres civiles où c'est un allié du dehors qui emporte la décision. Le médecin analyste et le moi affaibli du malade doivent, en s'appuyant sur le monde réel, se liguer contre les ennemis : les exigences pulsionnelles du ça et les exigences morales du surmoi. Un pacte est conclu. Le moi malade du patient nous promet une franchise totale, c'est-à-dire la libre disposition de tout ce que son autoperception lui livre. De notre côté, nous lui assurons la plus stricte discrétion et mettons à son service notre expérience dans l'interprétation du matériel influencée par l'inconscient. Notre savoir compense son ignorance et permet au moi de récupérer et de gouverner les domaines perdus de son psychisme. C'est ce pacte qui constitue toute la situation analytique.

Mais ce pas une fois franchi, une première déception, un premier rappel à la modestie, nous attendent. Pour que le moi devienne, au cours du travail en commun, un allié précieux, il faut que malgré toutes les pressions qu'exercent sur lui les puissances ennemies, il ait conservé une certaine dose de cohérence, quelque compréhension des exigences de la réalité. Or, c'est là justement ce que le moi du psychosé n'est plus capable de nous donner car il ne saurait être fidèle à notre pacte. À peine, en effet, peut-il y souscrire. Très vite, il nous aura relégués, nous et l'aide que nous lui apportons, dans ces parties du monde extérieur qui, pour lui, ne signifient plus rien. Nous constatons alors qu'il faut renoncer à essayer sur les psychosés notre méthode thérapeutique. Peut-être ce

renoncement sera-t-il définitif, peut-être aussi n'est-il que provisoire et ne durera-t-il que jusqu'au moment où nous aurons découvert, pour ce genre de malades, une méthode plus satisfaisante.

Cependant il existe une autre catégorie de malades psychiques, en apparence très proches des psychosés, je veux parler de l'immense foule des névrosés gravement atteints. Les causes aussi bien que les mécanismes pathogéniques de leur maladie doivent être identiques ou tout au moins très semblables à ceux des psychosés. Mais leur moi, malgré tout, s'est révélé plus résistant, moins désorganisé. En dépit de leurs troubles et des dommages qui en résultent, un grand nombre de ces malades restent encore dans la vie réelle et se montrent parfois disposés à accepter notre aide. C'est leur cas qui doit nous intéresser et nous verrons jusqu'à quel point et par quelles voies nous pourrons les « guérir ».

Voici donc conclu notre pacte avec les névrosés : sincérité totale contre discrétion absolue. Notre rôle ne sera-t-il pas celui d'un confesseur mondain ? Non, car la différence est considérable. Nous ne demandons pas seulement au patient de dire ce qu'il sait, ce qu'il dissimule à autrui, mais aussi *ce qu'il ne sait pas.* C'est pourquoi nous lui expliquons plus en détail ce que nous entendons par sincérité. Nous l'obligeons à obéir à *la règle fondamentale* analytique qui doit désormais régir son comportement à notre égard. Le patient est obligé de nous révéler non seulement ce qu'il raconte intentionnellement et de bon gré, ce qui le soulage comme une confession, mais encore tout ce que lui livre son introspection, tout ce qui lui vient à l'esprit même si cela lui est *désagréable* à dire, même si cela lui semble *inutile,* voire *saugrenu.* Si, après ces injonctions, le malade réussit à supprimer son autocritique, il nous livre une quantité de matériel, de pensées, d'idées, de souvenirs, qui subissent déjà l'influence de l'inconscient et sont souvent des rejetons directs de ce dernier. Nous sommes alors en mesure de

deviner le matériel refoulé du patient, de le lui communiquer et de permettre à son moi de connaître mieux l'inconscient.

Gardons-nous bien cependant de croire que le rôle du moi se borne à être passivement obéissant, à nous apporter le matériel demandé et à admettre les interprétations que nous lui en donnons. Bien d'autres faits se produisent encore, dont quelques-uns sont prévisibles tandis que d'autres ne laissent pas de nous surprendre. Chose très étrange, le patient ne se contente pas de considérer son analyste sous le jour de la réalité, de le regarder comme un soutien et un conseiller, rémunéré de sa peine, qui se contenterait volontiers du rôle dévolu à un guide montagnard pendant une difficile ascension. Non, l'analysé considère son analyste comme le retour, la réincarnation, d'un personnage important de son passé infantile, et c'est pourquoi il lui voue des sentiments et manifeste des réactions certainement destinés au modèle primitif. L'on se rend bientôt compte de l'importance insoupçonnée de ce facteur du transfert qui, d'une part, offre un secours irremplaçable et, d'autre part, peut aussi constituer une source de périls graves. Ce transfert est *ambivalent* et comporte à la fois des attitudes tendres, positives et hostiles, négatives, à l'égard de l'analyste qui est généralement mis par le patient à la place de l'un de ses parents, soit le père, soit la mère. Tant que le transfert reste positif, il nous rend les plus grands services, en modifiant toute la situation analytique, en reléguant au second plan le but rationnel de ne plus souffrir et de recouvrer la santé. Ce dessein cède la place à celui de complaire à l'analyste et d'obtenir son approbation et sa tendresse. Le transfert devient ainsi la véritable force motrice de la participation du patient au travail analytique ; sous cette influence, le moi faible se renforce et le patient accomplit certains actes qui, sans cela, eussent été impossibles. Ses symptômes disparaissent et il semble guérir rien que par amour pour son analyste. Mais ce dernier doit humblement

s'avouer à lui-même qu'il a entrepris là une lourde tâche sans soupçonner de quel extraordinaire pouvoir il allait disposer.

La situation de transfert offre encore deux autres avantages. Si le patient substitue l'analyste à son père (ou à sa mère), il lui confère en même temps le pouvoir que son surmoi exerce sur son moi, puisque ce sont justement ses parents qui ont été, comme nous savons, l'origine de ce surmoi. Le nouveau surmoi a donc la possibilité de procéder à une *post-éducation* du névrosé et peut rectifier certaines erreurs dont les parents furent responsables dans l'éducation qu'ils donnèrent. C'est d'ailleurs sur ce point qu'il convient de ne pas mésuser de l'influence qu'on a prise. Si tenté que puisse être l'analyste de devenir l'éducateur, le modèle et l'idéal de ses patients, quelque envie qu'il ait de les façonner à son image, il lui faut se rappeler que tel n'est pas le but qu'il cherche à atteindre dans l'analyse et même qu'il commet une faute en se laissant aller à ce penchant. En agissant de la sorte, il ne ferait que répéter l'erreur des parents dont l'influence a étouffé l'indépendance de l'enfant et que remplacer l'ancienne sujétion par une nouvelle. L'analyste, lorsqu'il s'efforce d'améliorer, d'éduquer son patient, doit toujours respecter la personnalité de celui-ci. Le degré d'influence dont il pourra légitimement se servir doit être déterminé par le degré d'inhibition dans le développement actuel du patient. Certains névrosés sont demeurés à tel point infantiles qu'il convient, même dans l'analyse, de ne les traiter que comme des enfants.

Un autre avantage offert par le transfert est d'inciter le malade à faire se dérouler nettement sous nos yeux un important fragment de son histoire. Sans le transfert, il ne nous aurait probablement fourni que des renseignements insuffisants. Tout se passe comme s'il agissait devant nous, au lieu de seulement nous renseigner.

Passons maintenant à l'autre aspect de la situation. Comme le transfert reproduit l'attitude qu'avait eue le patient à l'égard de ses parents, il lui emprunte également son ambivalence. Il n'est guère

possible d'éviter, qu'un jour ou l'autre, l'attitude positive à l'égard de l'analyste se transforme en une attitude négative et hostile, ce qui constitue aussi généralement une répétition du passé. La soumission de l'enfant à son père (s'il s'agit de ce dernier), la recherche de sa faveur, ont leurs racines dans le désir érotique dont ce père était l'objet. Un beau jour, le même désir s'impose aussi dans le transfert, exige d'être satisfait, mais ne peut, dans la situation analytique, aboutir qu'à une frustration. Il ne doit y avoir aucun rapport sexuel réel entre les patients et l'analyste, et des satisfactions plus délicates, telles que les témoignages de préférence, une certaine intimité, ne doivent être que très parcimonieusement accordées. Le dédain de l'analyste fournit ainsi l'occasion d'un retournement du transfert. Les choses durent vraisemblablement se passer de la même manière dans l'enfance du patient.

Les résultats thérapeutiques obtenus grâce à l'emprise du transfert positif ne seraient-ils pas dus à la *suggestion* ? On pourrait se le demander. Dans le cas où le transfert négatif a le dessus, les résultats obtenus sont balayés comme fétus de paille au vent. On constate alors avec effroi que l'on a travaillé et peiné pour rien. Ce qu'on a pu même considérer comme un gain intellectuel durable pour le patient, sa compréhension de la psychanalyse, sa confiance dans l'efficacité de ce traitement, ont disparu soudain. Le patient se comporte à la façon d'un enfant, dénué de jugement personnel, qui croit aveuglément tout ce que lui raconte quelqu'un qu'il aime et refuse d'ajouter foi aux dires des étrangers. Manifestement, le danger de ces états de transfert tient à ce que le patient en méconnaît la nature véritable et les prend pour des faits nouveaux réels alors qu'ils ne sont que des reflets du passé. Si le ou la malade ressent le puissant désir érotique qui se dissimule derrière le transfert positif, il se croit passionnément épris ; si le transfert s'inverse, le sujet se sent offensé, délaissé, il hait l'analyste comme un ennemi et est tout prêt à abandonner son analyse. Dans ces deux

cas extrêmes, il oublie le pacte auquel il a souscrit au début du traitement et devient incapable de poursuivre le travail en commun. La tâche de l'analyste est alors d'arracher chaque fois le patient à sa dangereuse illusion, de lui montrer sans cesse que ce qu'il prend pour une réalité nouvelle n'est qu'un reflet du passé. Pour empêcher son malade de tomber dans un état dont aucun raisonnement probant n'arriverait à le faire sortir, l'analyste veille à ce que ni les sentiments amoureux ni les sentiments hostiles n'atteignent un degré excessif. Il y parvient en mettant de bonne heure le patient en garde contre ces éventualités et en n'en laissant pas passer inaperçus les premiers indices. Le soin avec lequel on veille au maniement du transfert est un sûr garant de succès. Lorsqu'on réussit, comme il arrive généralement, à éclairer les patients sur la nature véritable des phénomènes de transfert, on enlève aux résistances une arme puissante, on transforme les dangers en gains. En effet, ce que le patient a vécu sous la forme d'un transfert, jamais plus il ne l'oublie et cela comporte pour lui une force plus convaincante que tout ce qu'il a acquis par d'autres moyens.

Il n'est nullement souhaitable que le patient, en dehors du transfert, *agisse* au lieu de se souvenir. L'idéal, à notre point de vue, est qu'il se comporte aussi normalement que possible en dehors du traitement et qu'il ne manifeste de réactions anormales que dans le transfert.

C'est en apprenant au moi à se mieux connaître que nous parvenons à le fortifier. Nous savons que ce n'est là cependant qu'un premier pas. Se mal connaître, c'est pour le moi perdre de sa force et de son influence, c'est là le signe le plus tangible du fait qu'il est rétréci, entravé par les exigences du ça et du surmoi. C'est pourquoi nous commençons nous-mêmes par nous livrer à un travail intellectuel en invitant le patient à y participer. Nous savons bien que ce premier genre d'activité a pour but de nous frayer la voie vers une autre tâche plus ardue dont il convient, même durant le travail

préliminaire, de ne pas oublier le côté dynamique. Le matériel de notre travail nous vient de diverses sources : des dires du patient, de ses associations libres, de ses manifestations de transfert, de l'interprétation de ses rêves et enfin de ses *actes manqués.* Tout cela nous aide à reconstituer ses expériences passées, ce qu'il a oublié aussi bien que ce qui se passe actuellement en lui sans qu'il le comprenne. Cependant en agissant de la sorte nous ne devons jamais confondre ce que nous savons, nous, avec ce qu'il sait, lui. Évitons de lui faire immédiatement part de ce que nous croyons très tôt avoir deviné. Réfléchissons longuement avant de décider du moment où il conviendra de lui faire connaître nos déductions, attendons l'instant propice qui n'est pas toujours facile à déterminer. En règle générale, nous attendons, pour lui communiquer notre reconstitution, nos explications, que le patient soit lui-même si prêt de les saisir qu'il ne lui reste plus qu'un pas à faire pour effectuer cette décisive synthèse. Si nous procédions autrement, si nous lui jetions à la tête, avant qu'il y ait été préparé, nos interprétations, celles-ci resteraient inefficaces ou provoqueraient une violente explosion de *résistance* qui gênerait ou même compromettrait la continuation du travail. Mais, si nous prenons toutes les précautions nécessaires, nous constatons souvent que le patient confirme immédiatement nos déductions et se souvient lui-même du phénomène intérieur ou extérieur oublié. Plus la reconstitution concorde avec les détails du fait oublié, plus il est facile au patient de nous donner son assentiment. En l'occurrence, notre savoir est devenu le sien.

En parlant de la résistance nous arrivons à la deuxième partie, plus importante encore, de notre tâche. Nous savons déjà que le moi se défend contre la pénétration d'éléments indésirables venus du ça inconscient et refoulé à l'aide de contre-investissements dont l'intégrité assure le fonctionnement normal. Plus le moi se sent accablé, plus il se cramponne, comme saisi d'effroi, à ces contre-investissements et cela dans le but de défendre tout ce qui lui reste

encore contre d'autres irruptions. Ces tendances défensives toutefois ne s'accordent pas avec le but du traitement. Ce que nous désirons, au contraire, c'est voir le moi, encouragé par nous, sûr de notre aide, tenter une attaque pour reconquérir ce qu'il a perdu. Pour nous, l'intensité de ces contre-investissements se traduit par des *résistances* qui s'opposent à nos efforts. Le moi s'effraye de tentatives qui lui semblent dangereuses et menacent de provoquer du déplaisir. Afin d'éviter qu'il ne se dérobe, il faut continuellement l'encourager et le rassurer. Assez incorrectement du reste, nous appelons cette résistance, qui persiste pendant tout le traitement et se renouvelle chaque fois que nous passons à une nouvelle phase du travail, *résistance du refoulement.* Nous verrons que cette résistance n'est pas la seule que nous ayons à affronter. Notons que, dans cette situation, les alliances sont, dans une certaine mesure, inversées, car le moi résiste à nos suggestions, tandis que l'inconscient, notre adversaire habituel, accourt à notre aide parce que, dans sa poussée ascendante, il aspire naturellement à franchir les barrières qui lui font obstacle pour pénétrer dans le moi jusque dans la conscience. Si nous avons gain de cause en incitant le moi à vaincre ses résistances, la lutte qui s'engage se poursuit sous notre direction et avec notre appui. L'issue importe peu : ou bien le moi, après un nouvel examen, admet une exigence pulsionnelle auparavant repoussée ou bien il la rejette de nouveau et cette fois définitivement. Dans les deux cas, en effet, un danger permanent a été écarté, le champ du moi s'est élargi et un coûteux gaspillage d'énergie est devenu superflu.

Vaincre les résistances, c'est de toutes les parties de l'analyse celle qui nous prend le plus de temps et nous donne la plus grande peine. Mais l'effort fourni porte ses fruits en provoquant dans le moi une modification favorable qui persistera toute la vie quel que soit, par ailleurs, le sort du transfert. En même temps nous nous sommes efforcés de supprimer la modification du moi provoquée par l'inconscient. En effet, chaque fois que nous avons constaté, dans le

moi, la présence de dérivés de l'inconscient, nous avons décelé leur origine illégitime et incité le moi à les rejeter. Rappelons-nous que l'une des conditions essentielles de notre pacte d'assistance était que l'intrusion d'éléments inconscients dans le moi ne fût pas exagérée.

À mesure que se poursuit notre travail et que s'approfondit notre connaissance du psychisme des névrosés, nous constatons toujours plus nettement que deux autres sources de résistance, deux facteurs nouveaux méritent toute notre attention ; tous deux, totalement ignorés du malade, n'ont pu être pris en considération au moment de la conclusion de notre pacte ; ils n'émanent pas non plus du moi du patient. On peut les réunir sous le terme de « besoin d'être malade » ou « besoin de souffrir », mais bien qu'apparentés, leur origine est différente. Le premier de ces deux facteurs est le sentiment de culpabilité ou la conscience d'être coupable, ainsi qu'on l'appelle en négligeant le fait que le malade ne le ressent ni ne le connaît. Ce sentiment est évidemment dû à la résistance opposée par un surmoi devenu particulièrement dur et cruel. Si le patient doit ne pas guérir, continuer à être malade, c'est parce qu'il ne mérite pas mieux. Cette résistance, tout en ne gênant pas notre travail intellectuel, le rend inefficace ; si elle nous permet souvent de supprimer telle ou telle forme de la névrose, elle se montre aussitôt prête à la remplacer par une autre, éventuellement par quelque maladie organique. Ce sentiment de culpabilité explique aussi comment certains névrosés, atteints de troubles graves, peuvent guérir ou voir leur état s'améliorer du fait de malheurs réels. C'est qu'en réalité une seule chose importe : être malheureux — et cela de n'importe quelle façon. La muette résignation avec laquelle de pareils sujets supportent un destin parfois cruel est très surprenante, mais aussi très révélatrice. Pour combattre cette résistance, nous nous bornons à la rendre consciente et essayons de détruire progressivement le surmoi hostile.

Il est moins facile de démontrer l'existence d'une autre résistance en face de laquelle nous sommes particulièrement désarmés. On trouve parmi les névrosés certains individus chez qui, à en juger par toutes leurs réactions, l'instinct de conservation a subi un véritable retournement. Ils semblent n'avoir d'autre dessein que de se nuire à eux-mêmes et de se détruire. Peut-être les gens qui finissent par se suicider appartiennent-ils à cette catégorie. Nous pensons que, chez eux, des désintrications de pulsions très poussées ont dû se produire et provoquer la libération de quantités excessives de l'instinct de destruction tourné vers le dedans. Ces sortes de patients ne tolèrent pas l'idée d'une possible guérison par notre traitement et tous les moyens leur sont bons pour contrecarrer nos efforts. Confessons toutefois que nous ne sommes pas encore parvenus à parfaitement expliquer ce cas.

Jetons, une fois encore, un coup d'œil sur la situation que nous avons créée en tentant de secourir un moi névrotique. Il s'agit d'un moi. incapable d'assumer les tâches que lui impose le monde extérieur, y compris la société humaine. Toutes ses expériences passées lui échappent ainsi qu'une grande partie de son trésor en souvenirs. Son activité est inhibée par les sévères interdictions du surmoi, son énergie s'épuise en vains efforts de défense contre les exigences du ça, en outre les incessantes irruptions de ce dernier ont nui à son organisation. Incapable, par suite, de réaliser une véritable synthèse, il est morcelé, déchiré par des tendances contradictoires, par des conflits non liquidés, par des doutes non levés. Au début, nous permettons à ce moi affaibli de notre patient de participer au travail purement intellectuel d'interprétation, ce qui comble provisoirement les lacunes de son avoir psychique, nous nous faisons transférer l'autorité du surmoi ; nous incitons le moi à lutter contre chacune des exigences du ça et à vaincre les résistances qui surgissent alors. En même temps nous remettons de l'ordre dans le moi en y dépistant les contenus et les impulsions émanées de

l'inconscient que nous soumettons à la critique en les ramenant à leur origine. C'est en assumant diverses fonctions, en devenant pour le patient une autorité et un substitut de ses parents, un maître et un éducateur que nous pouvons lui être utile. Le mieux que nous puissions faire pour lui est, dans notre rôle d'analyste, de ramener à un niveau normal les processus psychiques de son moi, de transformer ce qui est devenu inconscient, ce qui a été refoulé, en préconscient, pour le rendre ainsi au moi. Du côté du patient, certains facteurs rationnels jouent en notre faveur : le besoin de guérir issu de ses souffrances, l'intérêt intellectuel que nous parvenons à susciter chez lui pour les théories et les découvertes de la psychanalyse, mais, par-dessus tout cependant, le transfert positif à notre égard. D'autres facteurs toutefois agissent contre nous : le transfert négatif, la résistance qu'oppose le moi au défoulement, c'est-à-dire le déplaisir provoqué par le dur travail imposé, le sentiment de culpabilité issu des relations du moi avec le surmoi, enfin le besoin d'être malade causé par de profondes modifications de l'économie instinctuelle. Ce sont ces deux derniers facteurs qui nous permettent de juger de la gravité ou de la bénignité d'un cas. En dehors de tous ces facteurs, d'autres encore, en petit nombres favorables ou défavorables, méritent d'être mentionnés. Une certaine inertie psychique, un manque de mobilité de la libido qui refuse d'abandonner ses fixations, nous sont nuisibles ; la capacité de sublimation des instincts, dont dispose le sujet, joue un grand rôle ainsi que sa faculté de s'élever au-dessus de la vie pulsionnelle grossière et aussi la relative puissance de ses fonctions intellectuelles.

Nous sommes ainsi amenés à conclure que le résultat final de la lutte engagée dépend de rapports *quantitatifs,* de la somme d'énergie que nous mobilisons chez le patient à notre profit par rapport à la quantité d'énergie dont disposent les forces qui agissent contre nous. N'en soyons pas déçus, sachons, au contraire, le

comprendre. Une fois de plus, Dieu combat ici aux côtés du plus fort. Avouons-le, notre victoire n'est pas toujours certaine, mais nous savons du moins, en général, pourquoi nous n'avons pas gagné. Quiconque ne veut considérer nos recherches que sous l'angle de la thérapeutique nous méprisera peut-être après un tel aveu et se détournera de nous. En ce qui nous concerne, cette thérapeutique ne nous intéresse ici que dans la mesure où elle se sert de méthodes psychologiques, pas autrement, pour le moment. L'avenir nous apprendra peut-être à agir directement, à l'aide de certaines substances chimiques, sur les quantités d'énergie et leur répartition dans l'appareil psychique. Peut-être découvrirons-nous d'autres possibilités thérapeutiques encore insoupçonnées. Pour le moment néanmoins nous ne disposons que de la technique psychanalytique, c'est pourquoi, en dépit de toutes ses limitations, il convient de ne point la mépriser.

Chapitre VII. Un exemple de travail psychanalytique

Nous nous sommes formé une idée générale de l'appareil psychique, des éléments, des organes et des instances qui le composent, des forces qui agissent en lui, des fonctions confiées à ses diverses parties. Les névroses et les psychoses sont les états dans lesquels se manifestent les troubles fonctionnels de cet appareil. Si nous avons pris comme objets d'étude les névroses c'est parce qu'elles seules paraissent accessibles à nos méthodes d'intervention psychologique. Tout en nous efforçant d'agir sur les névroses, nous récoltons certaines observations qui nous font comprendre leur origine et leur mode d'apparition.

Indiquons tout d'abord un de nos résultats principaux. À l'inverse des maladies infectieuses, par exemple, les névroses n'ont pas de causes spécifiques. Il serait vain d'y rechercher des facteurs pathogènes. Elles se relient à l'état dit normal par des séries de transitions et, d'autre part, il n'est guère d'état dit normal où l'on ne puisse déceler quelque trace de trait névrotique. Les névrosés ont à peu près les mêmes prédispositions que les autres hommes, subissent les mêmes épreuves et se trouvent placés devant les mêmes problèmes. Pourquoi alors leur existence est-elle plus pénible, plus difficile, et pourquoi souffrent-ils davantage de sentiments désagréables, d'angoisse, de chagrin ?

La réponse n'est pas difficile à trouver. Ils sont affectés de *discordances quantitatives* responsables de leurs inadaptations et de leurs souffrances névrotiques. La cause déterminante de toutes les formes du psychisme humain doit être recherchée dans l'action réciproque des prédispositions héréditaires et des événements accidentels. Ainsi tel instinct déterminé peut être constitutionnellement trop puissant ou trop faible, telle faculté peut être arrêtée dans son évolution normale ou insuffisamment développée ; d'autre part, les impressions, les événements extérieurs agissent sur les individus, avec plus ou moins de force et ce que supporte l'un peut ne pas être enduré par l'autre. Ce sont ces différences quantitatives qui déterminent la diversité des résultats.

Nous découvrons bien vite que cette explication est insuffisante. Elle est trop générale et veut trop expliquer. L'étiologie indiquée vaut pour tous les cas de souffrance, de détresse et d'impuissance psychiques, toutefois ces états ne sauraient tous être qualifiés de névrotiques. Les névroses se distinguent par certains caractères spécifiques et constituent des misères d'un genre particulier. C'est pourquoi nous pensons leur trouver des causes spécifiques ou encore nous supposons que, devant certaines tâches qui lui sont imposées, le psychisme échoue avec une facilité particulière ; ainsi le caractère spécial, si souvent étrange, des phénomènes névrotiques pourrait bien découler de ce fait, ce qui ne nous oblige nullement à rétracter nos précédentes affirmations. S'il se confirme que les névroses ne diffèrent par rien d'essentiel de l'état normal, leur étude promet d'apporter à la connaissance même de cet état normal de précieux renseignements. Nous découvririons peut-être alors les « points faibles » d'une organisation normale.

L'hypothèse que nous venons d'émettre se trouve confirmée. L'expérience psychanalytique montre que l'on se trouve toujours en face d'une exigence instinctuelle non surmontée ou mal surmontée et aussi qu'une certaine époque de la vie est exclusivement ou

principalement propice à l'éclosion d'une névrose. Ces deux facteurs : la nature de la pulsion et l'époque de la vie, doivent être étudiés séparément bien que leur action soit souvent étroitement liée.

En ce qui concerne la période de la vie, nous pouvons nous prononcer avec assez d'assurance. Il semble que les névroses ne s'acquièrent qu'au cours de la prime enfance (jusqu'à l'âge de 6 ans), bien que leurs symptômes puissent être bien plus tardifs. La névrose infantile se manifeste quelquefois pendant un temps assez court ou peut même passer inaperçue. La névrose ultérieure a, en tout cas, son point de départ dans l'enfance. (Il est possible que ce qu'on appelle névroses traumatiques, déclenchées par une frayeur trop intense ou des chocs somatiques graves tels que collisions de trains, avalanches, etc., constituent une exception, toutefois leurs relations avec le facteur infantile ont jusqu'ici échappé à nos investigations.) Nous comprenons facilement pourquoi les névroses naissent de préférence durant la première enfance. Elles sont, nous le savons, des affections du moi, il n'est donc pas surprenant que le moi, tant qu'il demeure faible, inachevé, incapable de résistance, n'arrive pas à venir à bout de problèmes dont il pourrait plus tard trouver en se jouant la solution. (Les exigences pulsionnelles du dedans comme les excitations du dehors agissent alors à la façon de traumatismes, surtout si elles rencontrent certaines prédispositions.) Le moi trop faible, impuissant, cherche à se défendre en tentant de fuir *(refoulements),* moyens qui s'avéreront ultérieurement inefficaces et qui opposeront à tout développement éventuel un obstacle permanent. Le dommage que subit le moi du fait de ses premières épreuves nous paraît disproportionné à celles-ci, mais que l'on songe seulement, par analogie, à la différence des effets produits par une piqûre (comme l'a montré Roux), suivant qu'elle est pratiquée dans un amas de cellules germinatives en voie de segmentation ou dans l'animal achevé sorti de ces cellules. Les incidents traumatisants ne

sont épargnés à nul être humain et personne n'échappe aux refoulements que provoquent ces traumatismes. Peut-être ces périlleuses réactions du moi sont-elles indispensables à l'individu pour lui permettre d'atteindre un autre but, propre à la même période de vie. En peu d'années, le petit être primitif doit se transformer en être humain civilisé et avoir traversé, dans un temps invraisemblablement court, une immense partie de l'évolution culturelle humaine. Ce phénomène est rendu possible par des prédispositions héréditaires, mais ne se réalise presque jamais sans le concours de l'éducation et de l'influence parentale. Éducateurs et parents en tant que précurseurs du surmoi restreignent, au moyen d'interdictions et de punitions, l'activité du moi et favorisent ou même imposent l'instauration des refoulements. Il convient donc de ne pas oublier non plus, parmi les causes déterminantes des névroses, l'influence de la civilisation. Le barbare, il faut bien l'avouer, n'a pas de peine à se bien porter, tandis que pour les civilisés, c'est là une lourde tâche. Le désir de posséder un moi fort, non inhibé, semble naturel, mais, ainsi que nous l'enseigne l'époque où nous vivons, cette aspiration est essentiellement contraire à la civilisation. Or, les exigences de celle-ci se traduisent par l'éducation familiale ; n'oublions pas d'insérer ce caractère biologique de l'espèce humaine — sa dépendance infantile de longue durée — dans l'étiologie des névroses.

En ce qui concerne l'autre point : le facteur pulsionnel spécifique, nous découvrons ici un intéressant désaccord entre la théorie et l'expérience. Théoriquement, en effet, rien n'empêche de penser que toute exigence pulsionnelle, quelle qu'elle soit, doit occasionner les mêmes refoulements et leurs conséquences ; mais nous constatons invariablement, dans la mesure où nous pouvons en juger, que les excitations qui jouent ce rôle pathogène émanent de pulsions partielles de la sexualité. Les symptômes névrotiques constituent toujours soit des satisfactions substituées à quelque

pulsion sexuelle, soit des mesures pour entraver celles-ci, soit encore, et c'est le cas le plus général, un compromis entre les deux, analogue à ceux qui se produisent dans l'inconscient, suivant ses lois propres, entre des contrastes. Nous ne pouvons encore remédier à la lacune qui subsiste dans nos théories et la décision est rendue plus difficile du fait que la plupart des tendances sexuelles ne sont pas purement érotiques, mais proviennent d'un alliage de pulsions érotiques et de pulsions destructives. Cependant, il est hors de doute que les pulsions qui se manifestent physiologiquement comme étant d'ordre sexuel jouent, dans la causation des névroses, un rôle d'une importance inattendue. Ce rôle est-il exclusif ? Nous ne saurions nous prononcer encore. Il faut se rappeler qu'au cours du développement de la civilisation, aucune fonction n'a été aussi énergiquement et aussi considérablement réprimée que justement la fonction sexuelle. La théorie doit se contenter de quelques indices propres à déceler une connexion plus étroite, ainsi, nous le constatons, la première période d'enfance, au cours de laquelle le moi commence à se différencier du ça, est aussi l'époque de la première floraison sexuelle à laquelle la période de latence met un terme. Or, ce n'est certainement pas par hasard que cette époque précoce, si importante, tombe plus tard sous le coup de l'amnésie infantile. Enfin des modifications biologiques de la vie sexuelle, par exemple, l'établissement diphasé de la fonction, la disparition du caractère périodique de l'excitabilité sexuelle et la modification qu'a subie le rapport entre la menstruation féminine et l'excitabilité du mâle, toutes ces innovations dans la sexualité ont sûrement une grande importance en ce qui concerne l'évolution de l'animal vers l'homme. C'est à la science future qu'il incombera de grouper les données encore isolées pour en tirer des vues nouvelles. Ici la lacune ne se trouve pas dans la psychologie, mais bien dans la biologie. Nous n'avons peut-être pas tort de dire que le point faible de l'organisation du moi gît dans son comportement à l'égard de la fonction sexuelle, comme si l'opposition biologique entre

conservation de soi et conservation de l'espèce avait trouvé là son expression psychologique.

On a dit de l'enfant qu'il était psychologiquement le père de l'adulte et que les événements de ses premières années avaient, sur toute son existence, des retentissements d'une importance primordiale. L'expérience analytique confirme cette assertion. C'est pour cette raison que la découverte éventuelle d'un événement capital survenu dans l'enfance suscite en nous tant d'intérêt. Notre attention doit être attirée d'abord par les répercussions de certaines influences qui, si elles ne s'exercent pas sur tous les enfants, sont malgré tout assez fréquentes : tentatives de viol perpétrées par des adultes, séduction par d'autres enfants un peu plus âgés (frères ou sœurs), et, chose à laquelle on ne s'attendrait pas, impression produite par l'observation auditive ou visuelle de rapports sexuels entre des adultes (entre les parents), cela à une époque de la vie où de semblables scènes sont censées n'éveiller ni intérêt, ni compréhension et ne pas se graver dans la mémoire. Il est facile d'observer combien la réceptivité sexuelle de l'enfant est éveillée par de pareils faits et comment alors ses propres pulsions sexuelles peuvent être canalisées dans des voies dont elles ne pourront plus sortir. Comme ces impressions sont soumises au refoulement soit immédiatement, soit dès qu'elles resurgissent sous la forme de souvenirs, elles fournissent une condition propice à l'éclosion d'une compulsion névrotique qui, plus tard, empêchera le moi pour toujours de contrôler la fonction sexuelle et le poussera probablement à se détourner de cette dernière. Cette dernière réaction engendre une névrose, mais si elle ne se produit pas, il peut y avoir développement de perversions, voire bouleversement total de la fonction elle-même qui est d'une importance capitale tant pour la reproduction que pour toute la conduite de la vie.

Si instructifs que puissent être de pareils cas, c'est une autre situation qui excite plus encore notre intérêt, une situation que tout

enfant est appelé à vivre et qui résulte inévitablement de sa longue dépendance et de sa vie chez ses parents, je veux parler du *complexe d'Œdipe*, ainsi nommé parce que son contenu essentiel se retrouve dans la légende grecque du roi Œdipe dont le récit, fait par un grand dramaturge, est heureusement parvenu jusqu'à nous. Le héros grec tue son père et épouse sa mère. Certes, il agit sans le savoir puisqu'il ignore qu'il s'agit de ses parents, mais c'est là une déviation facilement compréhensible et même inévitable du thème analytique.

Donnons maintenant deux descriptions distinctes du développement des garçons et des filles (de l'homme et de la femme) car c'est maintenant que, pour la première fois, la différence des sexes trouve son expression psychologique. Nous nous trouvons en face d'une grande énigme, d'un problème posé par un fait biologique, celui de l'existence de deux sexes. Là finissent nos connaissances et, ce fait, nous n'arrivons pas à le ramener à autre chose. La psychanalyse n'a en rien contribué à résoudre ce problème qui est sans doute tout entier d'ordre biologique. Nous ne découvrons dans le psychisme que des reflets de cette grande opposition et nos explications se heurtent à une difficulté dont nous soupçonnions depuis longtemps le motif : en effet, l'individu ne réagit pas seulement conformément à son propre sexe mais est toujours accessible, dans une certaine mesure, aux réactions du sexe opposé, de même que son corps, à côté d'organes sexuels bien développés possède aussi des rudiments rabougris — et souvent sans emploi — de l'autre sexe. Pour distinguer, du point de vue psychique, ce qui est mâle de ce qui est féminin, nous nous servons d'une équivalence évidemment insatisfaisante, empirique et conventionnelle. Nous appelons mâle tout ce qui est fort et actif, féminin tout ce qui est faible et passif. Le fait de la bisexualité psychologique pèse sur nos recherches et rend difficile toute description.

Le sein nourricier de sa mère est pour l'enfant le premier objet érotique, l'amour s'appuie sur la satisfaction du besoin de nourriture. Au début, l'enfant ne différencie certainement pas le sein qui lui est offert de son propre corps. C'est parce qu'il s'aperçoit que ce sein lui manque souvent que l'enfant le situe au dehors et le considère dès lors comme un *objet*, un objet chargé d'une partie de l'investissement narcissique primitif et qui se complète par la suite en devenant la personne maternelle. Celle-ci ne se contente pas de nourrir, elle soigne l'enfant et éveille ainsi en lui maintes autres sensations physiques agréables ou désagréables. Grâce aux soins qu'elle lui prodigue, elle devient sa première séductrice. Par ces deux sortes de relations, la mère acquiert une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente et devient pour les deux sexes l'objet du premier et du plus puissant des amours, prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures. Le fondement phylogénétique prédomine à tel point sur les facteurs personnels, accidentels, qu'il importe peu que l'enfant ait réellement tété sa mère ou qu'il ait été nourri au biberon sans connaître jamais les tendres soins maternels. Le développement est semblable dans les deux cas. Il se peut même que la nostalgie, dans le second cas, n'en soit ultérieurement que plus forte. Si longtemps que l'enfant ait tété le sein de sa mère, il restera toujours convaincu, après le sevrage, d'avoir tété trop peu et pendant un temps trop court.

Cet avant-propos n'est pas superflu et va nous permettre de comprendre l'intensité du complexe d'Œdipe. Quand le garçon (vers 2, 3 ans) entre dans la phase phallique de son évolution libidinale, quand il apprend à connaître et qu'il ressent les sensations voluptueuses fournies par son organe sexuel, quand il apprend à se les procurer lui-même, à son gré, par excitation manuelle, il devient alors amoureux de sa mère et souhaite la posséder physiquement de la manière que ses observations d'ordre sexuel et son intuition lui ont permis de deviner. Il cherche à la séduire en exhibant son pénis

dont la possession le remplit de fierté. En un mot, sa virilité tôt éveillée l'incite à vouloir remplacer auprès d'elle son père qui, jusqu'à ce moment, avait été un modèle envié à cause de son évidente force physique et de son prestige. Maintenant l'enfant considère son père comme un rival qu'il voudrait évincer. Si le petit garçon a quelquefois partagé le lit de sa mère pendant une absence de son père, il s'en voit banni dès le retour de celui-ci, d'où satisfaction au départ et amère déception au retour. Tel est le complexe d'Œdipe que la légende grecque a emprunté au monde fantasmatique infantile pour le transposer en prétendue réalité. Dans nos civilisations actuelles, une fin terrible invariablement est réservée à ce complexe.

La mère comprend très bien que l'excitation sexuelle de son petit garçon se rapporte à elle-même. Un beau jour, elle se dit qu'il ne faut pas laisser les choses aller ainsi et croit bien faire en lui interdisant les pratiques masturbatoires. L'interdiction a peu d'effet et n'entraîne tout au plus qu'une modification du procédé d'auto-satisfaction. Finalement, la mère adopte les grands moyens. Elle menace l'enfant de lui enlever l'objet du délit et, généralement, pour rendre sa menace plus terrifiante, plus croyable, elle déclare laisser au père le soin de l'exécuter et annonce qu'elle va tout raconter à ce dernier, qui ensuite se chargera, dit-elle, de couper le pénis. Chose étrange, cette menace ne devient opérante que si une autre condition se trouve remplie auparavant ou plus tard. En effet, l'enfant ne croit pas la possibilité d'une punition semblable, mais si, au moment de la menace, il se souvient d'avoir déjà vu des organes génitaux féminins, ou encore si, un peu plus tard, il lui arrive d'apercevoir ce sexe auquel manque l'objet apprécié entre tous, il

prend alors au sérieux la menace, et, sous l'effet du *complexe de castration*, subit le plus fort traumatisme de sa jeune existence[10].

Les effets de la menace de castration sont multiples, incalculables et influencent toutes les relations du petit garçon avec ses père et mère et plus tard ses rapports avec les hommes et les femmes en général. La plupart du temps, la virilité de l'enfant cède sous ce premier choc. Afin de sauver son membre viril, il renonce plus ou moins complètement à la possession de sa mère ; souvent sa sexualité est par suite de cette interdiction, à tout jamais compromise. S'il possède en lui une forte composante féminine, comme nous disons, cet élément gagne en puissance du fait de la virilité menacée. Il adopte, en face de son père, une attitude passive, analogue à celle qu'il prête à sa mère. La menace a pu le faire renoncer à la masturbation, mais non aux fantasmes qui accompagnaient celle-ci. Bien au contraire, l'activité fantasmatique, seule forme de satisfaction sexuelle qui lui reste, s'exerce plus qu'auparavant et, dans ces fantasmes, tout en s'identifiant toujours à son père, il s'identifie, peut-être davantage encore, à sa mère. Les dérivés et les produits de transformation de ces fantasmes masturbatoires précoces s'assurent l'accès de son moi ultérieur et contribuent à la formation de son caractère. Non seulement sa féminité se trouve encouragée, mais encore sa peur et sa haine du

10 La castration se retrouve jusque dans la légende d'Œdipe. Ce héros, en effet, se crève les yeux pour se punir de son crime, acte qui, comme le prouvent les rêves, constitue un substitut symbolique de la castration. Il est possible que l'extraordinaire terreur provoquée par cette menace soit, en partie, due à une trace mnémonique phylogénétique, souvenir de l'époque préhistorique où le père jaloux enlevait réellement à son fils ses organes génitaux quand il le considérait comme un rival auprès d'une femme. Une très ancienne coutume, la circoncision, autre substitut symbolique de la castration, ne peut être considérée que comme l'indice d'une soumission à la volonté paternelle (voir les rites de la puberté chez les primitifs). Les faits dont nous venons de parler n'ont pas encore été étudiés chez les peuples et dans les civilisations où la masturbation infantile n'est pas réprimée.

père vont en augmentant considérablement. La virilité du petit garçon fait repli, pour ainsi dire, et il adopte une attitude de révolte à l'égard du père. Cette attitude dicte, ultérieurement, de façon compulsionnelle, son comportement dans la société. Souvent le jeune garçon conserve alors des traces de sa fixation érotique à sa mère, fixation qui se manifeste par une excessive dépendance à l'égard de celle-ci et par une attitude soumise devant la femme en général. N'osant plus aimer sa mère, il ne veut pas non plus risquer de n'être plus aimé d'elle, car elle pourrait alors le dénoncer à son père et le livrer à la castration. Tout ce processus, avec ses conditions et ses conséquences, dont notre exposé ne présente qu'un petit nombre, subit un refoulement des plus énergiques. Comme le permettent les lois qui régissent le ça inconscient, tous les émois pulsionnels, toutes les réactions contradictoires alors activés, sont retenus dans l'inconscient, toujours prêts à troubler, après la puberté, l'évolution ultérieure du moi. Lorsque le phénomène somatique de la maturation sexuelle vient ranimer les anciennes fixations libidinales en apparence abandonnées, la sexualité se révèle entravée, morcelée, désagrégée en pulsions contradictoires.

Certes, la menace de castration n'a pas toujours d'aussi redoutables effets sur la sexualité naissante du petit garçon. Une fois de plus, l'étendue des dommages causés, comme celle des dommages évités, dépend de rapports *quantitatifs*. Quoi qu'il en soit, cet ensemble de faits doit être considéré comme l'événement capital de l'enfance et soulève le plus important des problèmes de la période précoce, tout en constituant la source la plus abondante des imperfections futures. Il n'en tombe pas moins dans l'oubli et quand, au cours d'une analyse, l'on tente de le reconstituer, l'adulte fait montre à son égard du plus grand scepticisme. Il se défend alors au point d'éluder toute allusion à ce sujet et, par un étrange aveuglement intellectuel, méconnaît les preuves les plus évidentes du fait en question. Il soutient, par exemple, que la légende d'Œdipe

n'a réellement aucun rapport avec l'histoire reconstituée par l'analyse, que le cas est bien différent puisque Œdipe ignorait qu'il avait tué son père et épousé sa mère. Notre patient oublie qu'une semblable déformation était inévitable pour donner au sujet sa forme poétique, que d'ailleurs aucun élément étranger n'a été ajouté à la légende et que l'on n'y peut voir qu'un adroit agencement de facteurs déjà présents dans le thème. L'ignorance d'Œdipe n'est qu'une juste peinture de l'inconscience où sombre, chez l'adulte, l'ensemble de l'événement. La sentence contraignante de l'oracle qui doit ou devrait innocenter le héros est une récognition de l'implacabilité du destin qui condamne tous les fils à subir le complexe d'Œdipe. D'autres adeptes de la psychanalyse firent bientôt observer que l'énigme posée par un autre personnage de drame, Hamlet, l'indécis héros de Shakespeare, peut, elle aussi, être facilement résolue lorsqu'on la ramène au complexe d'Œdipe. Le jeune prince, en effet, ne se résout pas à châtier sur la personne d'un autre ce qui correspond à ses propres désirs œdipiens. L'incompréhension générale du monde littéraire à l'égard de ce drame montre combien l'ensemble des humains tient à ses refoulements infantiles[11].

Et cependant, plus d'un siècle avant l'apparition de la psychanalyse, le philosophe français Diderot avait montré l'importance du complexe d'Œdipe en exprimant de la façon suivante ce qui différencie les époques primitives des époques civilisées : « Si le petit sauvage », écrit-il, « était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère ». Je me

11 Le nom de Shakespeare n'est très probablement qu'un pseudonyme derrière lequel se dissimulait un grand inconnu. Un homme considéré comme l'auteur des œuvres de Shakespeare : Edward de Vere, earl of Oxford, avait, dans son enfance, perdu un père aimé et admiré et s'était entièrement détaché de sa mère qui convola en secondes noces peu après qu'elle fût devenue veuve.

permets de penser que si la psychanalyse n'avait à son actif que la seule découverte du complexe d'Œdipe refoulé, cela suffirait à la faire ranger parmi les précieuses acquisitions nouvelles du genre humain.

Les effets du complexe de castration sont, chez la fille, plus uniformes mais non moins profonds. La petite fille, cela va de soi, n'a pas à redouter de perdre son pénis, mais elle réagit au fait de n'en pas posséder. Dès le début, elle jalouse le garçon et l'on peut dire que toute son évolution s'effectue sous le signe de cette envie du pénis. Elle s'efforce d'abord vainement de copier les garçons, puis, avec plus de succès, tente de trouver une compensation et ses efforts peuvent aboutir à lui faire adopter une attitude féminine normale. Quand, au cours de la phase phallique, elle cherche, comme le petit garçon, à se procurer des sensations voluptueuses en excitant ses organes génitaux, elle ne parvient pas toujours à obtenir une satisfaction suffisante et étend alors à toute sa personne le sentiment d'infériorité qu'a suscité chez elle la possession d'un pénis rabougri. En règle générale, cherchant à fuir tout ce qui lui rappelle la supériorité de son frère ou de ses camarades masculins, elle ne tarde pas à renoncer aux pratiques masturbatoires et se détourne alors tout à fait de la sexualité.

Si la petite fille persiste à vouloir devenir un garçon, elle sera plus tard, dans les cas extrêmes, une homosexuelle manifeste ou, en tout cas, présentera des traits marqués de caractère viril, choisira une carrière masculine, etc. Dans l'autre cas, elle se détache d'une mère autrefois aimée, ne lui pardonnant pas, par suite de l'envie du pénis, de l'avoir mise au monde si mal armée. Dans son ressentiment, elle se détourne de sa mère et adopte un autre objet d'amour : son père. Lorsqu'on perd un être aimé, la réaction la plus naturelle est de s'identifier à lui, de le remplacer, si l'on peut dire, du dedans. C'est ce mécanisme qu'utilise alors la fillette. Elle peut remplacer l'attachement par une identification, se met à la place de

sa mère comme elle l'a toujours fait dans ses jeux et, voulant la remplacer auprès de son père, se met à haïr celle qu'elle avait jusqu'alors aimée, cela pour deux motifs : par jalousie et par rancune à cause du pénis dont elle a été privée. Ses nouvelles relations avec son père peuvent s'établir d'abord sur l'envie de disposer du pénis de celui-ci, mais le point culminant s'en trouve dans un autre désir : celui de recevoir de lui le cadeau d'un enfant. Ce désir de l'enfant a remplacé l'envie du pénis ou du moins en dérive.

Il est intéressant d'observer combien les relations entre le complexe d'Œdipe et le complexe de castration sont différentes, voire opposées, chez les filles et les garçons. En effet, la menace de castration, comme nous l'avons pu voir, met fin chez le garçon, au complexe d'Œdipe. La fille, au contraire, est poussée dans ce complexe quand elle s'aperçoit qu'elle ne possède pas de pénis. Il y a peu d'inconvénients à ce qu'une femme persiste dans une attitude œdipienne féminine (attitude à laquelle on a proposé de donner le nom de complexe d'Électre). En pareil cas, elle aspirera à trouver dans un futur époux les qualités de son père et sera disposée à se soumettre à son autorité. Son désir de posséder un pénis, désir, en fait, inassouvissable, peut se satisfaire si elle réussit à transformer son amour de l'organe en amour de l'homme possesseur de ce dernier, cela de la même façon qu'elle transféra jadis l'amour inspiré par le sein de sa mère à toute la personne de celle-ci.

Quand nous demandons à n'importe quel analyste de nous dire quelle structure psychique se montre chez ses patients le plus rebelle à son influence, il ne manque pas de répondre que c'est chez la femme le désir du pénis, et, chez l'homme, une attitude féminine à l'égard de son propre sexe, attitude dont la condition nécessaire serait la perte du pénis.

Troisième partie. Les progrès théoriques

Chapitre VIII. L'appareil psychique et le monde extérieur

Nous sommes arrivés à toutes les vues et hypothèses générales exposées dans notre premier chapitre grâce au lent et minutieux travail dont nous avons donné un exemple dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Cédons maintenant à la tentation de jeter un coup d'œil sur les progrès que ce travail nous a permis de réaliser et examinons quelles voies nouvelles s'ouvrent désormais devant nous. Une chose peut nous surprendre, c'est d'avoir été aussi souvent contraints de nous aventurer au-delà des limites de la psychologie. Les phénomènes que nous avons étudiés ne sont pas uniquement d'ordre psychologique, ils ont également un aspect organique et biologique, d'où il s'ensuit que, dans nos efforts pour édifier la psychanalyse, nous avons aussi réalisé d'importantes découvertes en biologie tout en nous voyant obligés d'émettre quelques hypothèses relatives à cette dernière science.

Toutefois, ne quittons pas, pour le moment, le domaine de la psychologie. Nous avons reconnu qu'il était impossible d'établir scientifiquement une ligne de démarcation entre les états normaux et anormaux. Ainsi toute distinction, en dépit de son importance pratique, ne peut avoir qu'une valeur conventionnelle. Nous avons été amenés à nous faire une idée du psychisme normal par l'étude de

ses troubles, ce qui n'eût pas été possible si ces états morbides — névroses ou psychoses — eussent eu des causes spécifiques agissant à la manière de corps étrangers.

L'étude du trouble passager qui survient pendant le sommeil, trouble inoffensif et dont le rôle est même utile, nous a donné la clef des maladies psychiques permanentes et dangereuses. Nous affirmons que la psychologie du conscient n'était pas plus capable d'éclairer le fonctionnement normal de l'esprit que d'expliquer le rêve. Les seuls renseignements dont elle disposait, ceux de l'auto-perception consciente, se sont partout révélés incapables de nous faire comprendre la multiplicité et la complexité des phénomènes psychiques, impuissants aussi à découvrir la connexion de ceux-ci et, par suite, à trouver les causes déterminantes des phénomènes morbides.

En admettant l'existence d'un appareil psychique à étendue spatiale, bien adapté à son rôle, développé par les nécessités de l'existence et qui ne produit les phénomènes de la conscience qu'en un point particulier et dans certaines conditions, nous avons été en mesure d'établir la psychologie sur des bases analogues à celles de toute autre science, de la physique, par exemple. Dans notre domaine scientifique, comme dans tous les autres, il s'agit de découvrir derrière les propriétés (les qualités) directement perçues des objets, quelque chose d'autre qui dépende moins de la réceptivité de nos organes sensoriels et qui se rapproche davantage de ce qu'on suppose être l'état de choses réel. Certes, nous n'espérons pas atteindre ce dernier puisque nous sommes évidemment obligés de traduire toutes nos déductions dans le langage même de nos perceptions, désavantage dont il nous est à jamais interdit de nous libérer. Mais c'est là justement que se trouvent la nature et la limitation de notre science. Tout se passe comme si, parlant de sciences physiques, nous disions : « En supposant que notre vue soit assez perçante, nous découvririons

qu'un corps en apparence solide est constitué de particules de telle ou telle forme, de telle ou telle dimension, situées, par rapport les unes aux autres, de telle ou telle façon. » C'est ainsi que nous cherchons à augmenter le plus possible, par des moyens artificiels, le rendement de nos organes sensoriels ; toutefois, il convient de se dire que tous ces efforts ne modifient en rien le résultat final. La réalité demeurera à jamais « inconnaissable ». Ce que le travail scientifique tire des perceptions sensorielles primaires, c'est la découverte de connexions et d'interdépendances présentes dans le monde extérieur et qui peuvent, d'une façon quelconque, se reproduire ou se refléter dans le monde intérieur de notre pensée. Cette connaissance nous permet de « comprendre » certains phénomènes du monde extérieur, de les prévoir et parfois de les modifier. C'est de la même façon que nous procédons en psychanalyse. Nous avons pu découvrir certains procédés techniques qui nous permettent de combler les lacunes qui subsistent dans les phénomènes de notre conscience et nous utilisons ces méthodes techniques comme les physiciens se servent de l'expérimentation. Nous inférons ainsi une quantité de processus en eux-mêmes « inconnaissables ». Nous insérons ensuite ceux-ci parmi les processus dont nous sommes conscients. Quand, par exemple, nous déclarons : « Ici s'est inséré un souvenir inconscient », c'est qu'il s'est produit quelque chose que nous ne concevons pas mais qui, s'il était parvenu jusqu'à notre conscient, ne se pourrait décrire que de telle ou telle façon.

Certes, le droit de tirer de pareilles conclusions, de pratiquer de semblables interpolations, de postuler leur exactitude, reste, en chaque cas particulier, soumis à la critique. Avouons-le, il est souvent très difficile d'aboutir à une décision, ce qui d'ailleurs se traduit par de nombreux désaccords entre les psychanalystes. C'est la nouveauté du problème qui en est, en partie, responsable, c'est-à-dire le manque d'entraînement. Toutefois, il n'est que juste d'en

accuser aussi un facteur particulier inhérent à cette matière ; en psychologie, en effet, il n'est pas toujours question, comme en physique, de matières qui n'éveillent qu'un froid intérêt scientifique. Il ne convient pas de s'étonner outre mesure de voir, par exemple, une analyste femme, insuffisamment convaincue de l'intensité de son désir du pénis, sous-estimer l'importance de ce facteur chez ses patientes. Cependant ces sources d'erreur issues d'une équation personnelle n'ont, tout compte fait, que peu d'importance. Lorsqu'on ouvre quelque vieux précis de microscopie, on est stupéfait de voir quelles exigences étaient imposées aux personnes qui se servaient du microscope à l'époque où il s'agissait encore d'une technique nouvelle. Aujourd'hui, il n'est plus question de tout cela.

Nous n'entreprendrons pas de donner ici un tableau complet de l'appareil psychique et de ses fonctions. Si d'ailleurs nous le tentions, nous serions gênés par le fait que la psychanalyse n'a pas encore eu le temps d'étudier avec une égale attention chacune de ces fonctions. Contentons-nous donc d'une récapitulation détaillée de ce que nous avons dit dans notre première partie.

Donc le noyau de notre être est constitué par le ténébreux *ça* qui ne communique pas directement avec le monde extérieur et que nous n'arrivons à connaître que par l'entremise d'une autre instance psychique. Les *pulsions* organiques agissent à l'intérieur du ça et résultent elles-mêmes de la fusion en proportions variables de deux forces primitives : l'Éros et la Destruction. Ces pulsions se différencient les unes des autres par leurs relations avec les organes ou les systèmes d'organes. Leur seul but est de se satisfaire au moyen de modifications de ces organes, modifications qu'elles obtiennent grâce à l'aide d'objets extérieurs. Toutefois une satisfaction immédiate et inconsidérée comme celles qu'exige le ça risquerait souvent de provoquer de dangereux conflits avec l'extérieur et d'entraîner la destruction du sujet. Le ça ne se soucie nullement d'assurer le lendemain et ignore l'angoisse. Il serait peut-

être plus correct de dire que, capable d'engendrer les éléments sensoriels de l'angoisse, il ne peut s'en servir. Les processus qui intéressent ces présumés éléments psychiques dans le ça ou qui se déroulent entre eux *(processus primaire)* diffèrent beaucoup de ceux que la perception consciente nous a rendus familiers au cours de notre vie intellectuelle et affective. En outre, les restrictions critiques de la logique n'influencent nullement ce qui se passe dans le ça ; la logique, en effet, rejette une partie de ces processus, les jugeant nuls, et tend même à les supprimer.

Le ça, retranché du monde extérieur, a son propre univers de perception. Il ressent avec une extraordinaire acuité certaines modifications à l'intérieur de lui-même, en particulier les variations de tensions des émois pulsionnels, variations qui deviennent conscientes en tant qu'impressions de la série plaisir-déplaisir. Certes, il est malaisé de déterminer par quelles voies et à l'aide de quels organes sensoriels terminaux ces perceptions se produisent, mais une chose semble certaine : les auto-perceptions, impressions cénesthésiques et impressions de plaisir-déplaisir, régissent despotiquement les phénomènes à l'intérieur du ça. Le ça obéit à l'inexorable principe de plaisir, mais n'est pas seul à agir de la sorte. L'activité des autres instances psychiques réussit, semble-t-il, à modifier mais non à supprimer le principe de plaisir et une question d'une importance théorique capitale n'a pas encore été résolue : quand et comment ce principe peut-il être surmonté ? En considérant qu'il exige la diminution et peut-être même finalement la disparition des tensions provoquées par les besoins instinctuels (c'est-à-dire *le Nirvana*), nous abordons la question, non encore élucidée, des relations entre le principe de plaisir et les deux forces primitives, l'Éros et l'instinct de mort.

L'autre instance psychique, le *moi,* nous semble plus connaissable et nous pensons nous y reconnaître nous-mêmes avec plus de facilité. Elle s'est développée à partir de la couche corticale

du ça qui, aménagée pour recevoir et rejeter les excitations, se trouve en contact direct avec l'extérieur *(la réalité).* Prenant son point de départ dans la perception consciente, le moi soumet à son influence des domaines toujours plus vastes, des couches toujours plus profondes du ça, et, en persistant avec ténacité à dépendre du monde extérieur, il porte la marque indélébile de son origine, une sorte de « Made in Germany », pour ainsi dire. Au point de vue psychologique, sa fonction est d'élever les processus du ça à un niveau dynamique plus élevé (peut-être en transformant de l'énergie libre, mobile, en énergie liée, comme dans l'état préconscient) ; le rôle constructif du moi consiste à intercaler entre l'exigence instinctuelle et l'acte propre à satisfaire cette dernière, une activité intellectuelle qui, une fois bien considérés l'état de choses présent et les expériences passées, s'efforce, au moyen d'essais expérimentaux, de peser les conséquences de la ligne de conduite envisagée. C'est ainsi que le moi parvient à décider si l'entreprise projetée peut aboutir à une satisfaction, s'il convient de la remettre à plus tard ou si l'exigence instinctuelle ne doit pas être purement et simplement étouffée parce que trop dangereuse *(principe de réalité).* De même que le ça n'obéit qu'à l'appât du plaisir, le moi est dominé par le souci de la sécurité. Sa mission est la conservation de soi que le ça semble négliger. Le moi se sert des sensations d'angoisse comme d'un signal d'alarme qui lui annonce tout danger menaçant son intégrité. Comme les traces mnémoniques, surtout du fait de leur association avec les résidus verbaux, peuvent devenir tout aussi conscientes que les perceptions, un danger de confusion capable d'aboutir à une méconnaissance de la réalité subsiste ici. Le moi s'en prémunit en instituant *l'épreuve de réalité* qui se trouve parfois interrompue dans les rêves, suivant les conditions du sommeil. Dans ses efforts pour se maintenir au milieu de forces mécaniques, le moi se voit menacé de dangers qui, bien qu'émanant surtout de la réalité extérieure, viennent d'ailleurs encore. Son propre ça constitue lui-même une source de périls semblables et cela pour deux motifs

différents. En premier lieu, de trop excessives forces instinctuelles, comme de trop puissantes « excitations » extérieures, sont capables de nuire au moi. Il est vrai qu'elles ne peuvent l'anéantir, mais elles risquent de détruire son organisation dynamique particulière et le ramener à n'être plus qu'une fraction du ça. En second lieu, l'expérience a pu enseigner au moi que la satisfaction d'une exigence instinctuelle, non insupportable en soi, pourrait cependant susciter une réaction dangereuse du monde extérieur, de sorte que c'est alors l'exigence instinctuelle même qui se mue en danger. C'est donc sur deux fronts que le moi doit lutter, il lui faut défendre son existence à la fois contre un monde extérieur qui menace de le détruire et contre un monde intérieur bien trop exigeant. Il utilise contre ses deux adversaires la même méthode de défense, mais celle-ci s'avère particulièrement inefficace contre l'ennemi du dedans. Par suite de son identité primitive, de son intimité avec l'adversaire, il a les plus grandes difficultés à échapper aux dangers intérieurs et même lorsque ces derniers peuvent, pendant un certain temps, être tenus en échec, ils n'en restent pas moins menaçants.

Nous avons vu comment le moi encore faible et inachevé de la première enfance se trouve durablement endommagé par l'effort qu'il a réalisé pour échapper aux dangers inhérents à cette époque de la vie. La protection des parents écarte de l'enfant les périls extérieurs, mais cette sécurité, il la paye en crainte de perdre l'amour de ces parents, perte d'amour qui le livrerait sans défense à tous les dangers du dehors. Ce facteur exerce une influence décisive sur l'issue du conflit au moment où le garçon entre dans la situation œdipienne. La menace de castration qui pèse sur son narcissisme, renforcée encore à partir de sources primitives, prend possession de lui. L'action conjointe des deux influences, celle du danger réel immédiat et celle du danger à fondement phylogénétique conservé dans la mémoire, incite l'enfant à adopter des mesures de défense (refoulements). Cette défense, quoique provisoirement efficace, se

révèle psychologiquement inadéquate au moment où une réactivation de la sexualité vient renforcer les exigences instinctuelles antérieurement éliminées. Du point de vue biologique, nous dirons que le moi se heurte aux excitations de la première période de sexualité, à une époque où son immaturité ne peut le mener qu'à un échec. Le fait que le développement du moi se laisse distancer par le développement libidinal est, à nos yeux, la condition essentielle des névroses. Comment alors n'en pas déduire que les névroses pourraient être évitées si l'on épargnait au moi infantile cette épreuve, c'est-à-dire si on laissait s'épanouir librement la sexualité de l'enfant, comme c'est le cas chez bien des peuples primitifs. Il se peut que l'étiologie des troubles névrotiques soit plus compliquée que nous ne le disons ici ; si tel est le cas, du moins avons-nous fait ressortir une partie essentielle du complexe étiologique. N'oublions pas non plus les influences phylogénétiques qui, présentes quelque part dans le ça, sous une forme que nous ne connaissons pas encore, agissent plus fortement dans la prime enfance qu'à toute autre époque, sur le moi. D'autre part, nous pressentons qu'un aussi précoce essai d'endigage de l'instinct sexuel et une telle partialité du jeune moi en faveur du monde extérieur par rapport au monde intérieur, partialité qui découle d'ailleurs de l'interdiction imposée à la sexualité infantile, doivent forcément se répercuter sur le développement culturel ultérieur des individus. Les exigences instinctuelles auxquelles les satisfactions directes sont refusées, se voyant contraintes de s'engager dans d'autres voies où elles trouvent des satisfactions substitutives, peuvent, ce faisant, être désexualisées et relâcher les liens qui les rattachent aux buts instinctuels primitifs. Concluons-en qu'une grande partie de notre trésor de civilisation, si hautement prisé, s'est constituée au détriment de la sexualité et par l'effet d'une limitation des pulsions sexuelles.

Nous avons inlassablement répété que le moi doit son origine, aussi bien que ses plus importants caractères acquis, à ses relations avec le monde extérieur. Nous sommes donc prêts à admettre que les états pathologiques du moi, ceux où il se rapproche à nouveau le plus du ça, se fondent sur la cessation ou le relâchement des rapports extérieurs. Un fait le confirme : l'expérience clinique montre qu'il y a, au déclenchement d'une psychose, deux motifs déterminants : ou bien la réalité est devenue intolérable, ou bien les pulsions ont subi un énorme renforcement, ce qui, étant donné les exigences rivalisantes du ça et de l'extérieur, doit avoir sur le moi des effets analogues. Le problème de la psychose serait simple et clair si le moi se détachait totalement de la réalité, mais c'est là une chose qui se produit rarement, peut-être même jamais. Même quand il s'agit d'états aussi éloignés de la réalité du monde extérieur que les états hallucinatoires confusionnels *(Amentia),* les malades, une fois guéris, déclarent que dans un recoin de leur esprit, suivant leur expression, une personne normale s'était tenue cachée, laissant se dérouler devant elle, comme un observateur désintéressé, toute la fantasmagorie morbide. Avons-nous le droit de penser que les choses se passent toujours ainsi ? Je ne sais, mais j'ai sur d'autres psychoses moins tapageuses des renseignements analogues.

Je me rappelle un cas de paranoïa chronique, au cours de laquelle, après chaque accès de jalousie, un rêve fournissait à l'analyste un exposé correct, nullement entaché de délire, de l'incident. Un intéressant contraste était ainsi mis en lumière, car tandis que les rêves du névrosé nous révèlent habituellement une jalousie dont il n'a pas conscience à l'état de veille, voici que, chez un psychosé, le délire de l'état de veille est corrigé par un rêve. Nous pouvons probablement admettre que ce qui se passe dans tous les états semblables consiste en un *clivage* psychique. Au lieu d'une unique attitude psychique, il y en a deux ; l'une, la normale, tient compte de la réalité alors que l'autre, sous l'influence des pulsions,

détache le moi de cette dernière. Les deux attitudes coexistent, mais l'issue dépend de leurs puissances relatives. Les conditions *nécessaires* à l'apparition d'une psychose sont présentes quand *l'attitude* anormale prévaut. Le rapport vient-il à s'inverser, alors survient la guérison apparente de la psychopathie. En réalité, les idées délirantes n'ont fait que réintégrer l'inconscient. D'ailleurs de nombreuses observations nous permettent d'affirmer que le délire préexistait bien longtemps avant de se manifester.

Nous disons donc que dans toute psychose existe un *clivage dans le moi* et si nous tenons tant à ce postulat, c'est qu'il se trouve confirmé dans d'autres états plus proches des névroses et finalement dans ces dernières aussi. Je m'en suis d'abord moi-même convaincu en ce qui concerne les cas de *fétichisme.* Cette anomalie, qu'on peut ranger parmi les perversions, se fonde, on le sait, sur le fait que le patient — il s'agit presque toujours d'un homme — se refuse à croire au manque de pénis de la femme, ce manque lui étant très pénible parce qu'il prouve la possibilité de sa propre castration. C'est pourquoi il refuse d'admettre, en dépit de ce que sa propre perception sensorielle lui a permis de constater, que la femme soit dépourvue de pénis et il s'accroche à la conviction opposée. Mais la perception bien que niée n'en a pas moins agi et le sujet, malgré tout, n'ose prétendre qu'il a vraiment vu un pénis. Que va-t-il faire alors ? Il choisit quelque chose d'autre, une partie du corps, un objet, auquel il attribue le rôle de ce pénis dont il ne peut se passer. En général il s'agit d'une chose que le fétichiste a vue au moment où il regardait les organes génitaux féminins ou d'un objet susceptible de remplacer symboliquement le pénis. Il serait toutefois inexact de considérer comme un clivage du moi le processus qui accompagne le choix d'un fétiche. Il s'agit là d'un compromis établi à l'aide d'un déplacement analogue à ceux que le rêve nous a rendus familiers. Mais nos observations ne s'arrêtent pas là. Le sujet s'est créé un fétiche afin de détruire toute preuve d'une possibilité de castration et

pour échapper ainsi à la peur de cette castration. Si, comme d'autres créatures vivantes, la femme possède un pénis, il n'y a plus lieu de craindre que votre propre pénis vous soit enlevé. Cependant, on trouve chez certains fétichistes une peur de castration semblable à celle des non-fétichistes et qui engendre chez eux des réactions analogues. C'est pourquoi leur comportement révèle deux opinions contradictoires. D'une part, en effet, on les voit nier la perception qui leur a montré le défaut de pénis chez la femme, d'autre part, ils reconnaissent ce manque dont ils tirent de justes conséquences. Ces deux attitudes persistent tout au long de la vie sans s'influencer mutuellement. N'est-ce pas là ce que l'on peut qualifier de clivage du moi ? Cet état de choses nous permet également de comprendre pourquoi le fétichisme n'est si souvent que partiellement développé. Il ne détermine pas entièrement le choix objectal mais autorise, dans une plus ou moins large mesure, un comportement sexuel normal, parfois même son rôle reste modeste et peut n'être qu'esquissé. Le fétichiste ne réussit jamais parfaitement à détacher son moi de la réalité extérieure.

Gardons-nous de penser que le fétichisme constitue un cas exceptionnel de clivage du moi, mais il nous offre une excellente occasion d'étudier ce phénomène. Revenons au fait que le moi infantile, sous l'emprise du monde réel, se débarrasse par le procédé du refoulement des exigences pulsionnelles réprouvées. Ajoutons maintenant que le moi, durant la même période de vie, se voit souvent obligé de lutter contre certaines prétentions du *monde extérieur,* qui lui sont pénibles, et se sert, en pareille occasion, du procédé de la *négation* pour supprimer les perceptions qui lui révèlent ces exigences. De semblables négations se produisent fréquemment, et pas uniquement chez les fétichistes. Partout où nous sommes en mesure de les étudier, elles apparaissent comme des demi-mesures, comme des tentatives imparfaites pour détacher le moi de la réalité. Le rejet est toujours doublé d'une acceptation ;

deux attitudes opposées, indépendantes l'une de l'autre, s'instaurent, ce qui aboutit à un clivage du moi et ici encore l'issue doit dépendre de celle des deux qui disposera de la plus grande intensité.

Les faits de clivage du moi, tels que nous venons de les décrire, ne sont ni aussi nouveaux, ni aussi étranges qu'ils pourraient d'abord paraître. Le fait qu'une personne puisse adopter, par rapport à un comportement donné, deux attitudes psychiques différentes, opposées, et indépendantes l'une de l'autre, est justement ce qui caractérise les névroses, mais il convient de dire, qu'en pareil cas, l'une des attitudes est le fait du moi tandis que l'attitude opposée, celle qui est refoulée, émane du ça. La différence entre les deux cas est essentiellement d'ordre topographique ou structural et il n'est pas toujours facile de décider à laquelle des deux éventualités on a affaire dans chaque cas particulier. Toutefois, elles ont un caractère commun important : en effet, que le moi, pour se défendre de quelque danger, nie une partie du monde extérieur ou qu'il veuille repousser une exigence pulsionnelle de l'intérieur, sa réussite, en dépit de tous ses efforts défensifs, n'est jamais totale, absolue. Deux attitudes contradictoires se manifestent toujours et toutes deux, aussi bien la plus faible, celle qui a subi l'échec, que l'autre, aboutissent à la création de complications psychiques. Ajoutons finalement que nos perceptions conscientes ne nous permettent de connaître qu'une bien faible partie de tous ces processus.

Chapitre IX. Le monde intérieur

La seule façon pour nous de donner une idée d'un ensemble complexe de phénomènes simultanés est de les décrire isolément et successivement. Il en résulte que nos exposés pêchent par leur unilatérale simplification et ont besoin d'être complétés, remaniés, c'est-à-dire rectifiés.

Le moi donc s'interpose entre le ça et le monde extérieur, satisfait les exigences du premier, recueille les perceptions du second, pour les utiliser sous la forme de souvenirs, enfin, soucieux de sa propre conservation, il se voit contraint de se prémunir contre les excessives revendications qui l'assaillent de deux côtés différents. Dans toutes ses décisions, il obéit aux injonctions d'un principe de plaisir modifié. Mais cette manière de se représenter le moi ne vaut que jusqu'à la fin de la première enfance (jusqu'à 5 ans environ). À cette époque un important changement s'est effectué : une fraction du monde extérieur a été abandonnée, tout au moins partiellement, en tant qu'objet et, (au moyen de l'identification), s'est trouvée intégrée dans le moi, ce qui signifie qu'elle fait désormais partie du monde intérieur. Cette nouvelle instance psychique continue à assumer les fonctions autrefois réservées à certaines personnes du monde extérieur ; elle surveille le moi, lui donne des ordres, le dirige et le menace de châtiment, exactement comme les parents dont elle a pris la place. Nous appelons cette instance le *surmoi* et la ressentons, dans son rôle de justicier, comme notre *conscience.* Chose remarquable, le surmoi fait preuve souvent d'une sévérité qui

dépasse celle des parents véritables. C'est ainsi qu'il ne se borne pas à juger le moi sur ses actes, mais aussi et tout autant sur ses pensées et sur ses intentions non mises à exécution et dont il semble avoir connaissance. Rappelons-nous que le héros de la légende d'Œdipe se sent responsable de ses actes et se châtie lui-même, bien que le destin inéluctable annoncé par l'oracle eût dû, à ses propres yeux comme aux nôtres, l'innocenter. En fait, le surmoi est l'héritier du complexe d'Œdipe et ne s'instaure qu'après la liquidation de ce dernier. Son excessive rigueur n'est pas à l'image d'un modèle réel, mais correspond à l'intensité de la lutte défensive menée contre les tentations du complexe d'Œdipe. Philosophes et croyants pressentent ce fait lorsqu'ils affirment que l'éducation ne saurait inculquer aux hommes le sens moral, ni la vie en société le leur faire acquérir, parce qu'il émane d'une source plus haute.

Tant que le moi vit en bonne intelligence avec le surmoi, la différenciation entre leurs manifestations respectives reste malaisée, mais toute tension, toute mésentente, sont nettement perçues. Les tourments que cause le remords correspondent exactement à la peur de l'enfant devant la menace d'une éventuelle perte d'amour, menace remplacée par l'instance morale. Par ailleurs, quand le moi a pu résister à la tentation de commettre une action réprouvée par le surmoi, son amour-propre s'en trouve flatté et sa fierté s'accroît, comme s'il avait réalisé quelque gain précieux. C'est ainsi que le surmoi, bien que devenu fraction du monde intérieur, continue cependant à assumer devant le moi le rôle du monde extérieur. Pour l'individu, le surmoi représente à tout jamais l'influence de son enfance, les soins et l'éducation qu'il a reçus, sa dépendance à l'égard de ses parents, ajoutons que cette enfance, pour bien des gens, se prolonge notablement par la vie en famille. Ce ne sont pas seulement les qualités personnelles des parents qui entrent en ligne de compte, mais tout ce qui a pu produire sur eux quelque effet déterminant, leurs goûts, les exigences du milieu social, les

caractères et les traditions de leur race. Ceux qui aiment les généralisations et les distinctions subtiles diront que le monde extérieur où l'individu se meut, après sa séparation d'avec ses parents, représente la puissance du présent, que son ça, avec ses tendances héréditaires, représente le passé organique et que son surmoi, nouveau venu, figure avant tout le passé de civilisation que l'enfant, au cours de ses courtes années d'enfance, est, pour ainsi dire, obligé de revivre. Il est rare que de semblables généralisations soient exactes dans tous les cas. Une partie des conquêtes de la civilisation a certainement laissé des traces dans le ça même, où une grande partie des apports du surmoi trouve un écho ; un grand nombre d'événements vécus par l'enfant auront plus de retentissement dans le cas où ils répètent des événements phylogénétiques très anciens. « Ce que tes aïeux t'ont laissé en héritage, si tu le veux posséder, gagne-le[12]. » C'est ainsi que le surmoi s'assure une place intermédiaire entre le ça et le monde extérieur. Il réunit en lui les influences du présent et du passé. Dans l'instauration du surmoi, on peut voir, semble-t-il, un exemple de la façon dont le présent se mue en passé.

12 Gœthe : *Faust,* Première Partie :
Was Du ererbt von Deinen Vätern hast,
Erwirb es, um es zu besitzen.

Le clivage du moi dans le processus de défense[1]

Pour un moment je me trouve dans cette position intéressante de ne pas savoir si ce que je veux communiquer doit être considéré comme connu depuis longtemps et allant de soi, ou comme tout à fait nouveau et déconcertant. Tel est, je crois, plutôt le cas.

Il m'est enfin apparu que le moi juvénile de la personne que l'on apprend à connaître des dizaines d'années plus tard comme patient analytique s'est comporté d'une façon bien curieuse dans des situations déterminées d'instante pression[2]. La condition d'un tel comportement peut s'indiquer d'une manière générale et plutôt indéterminée en disant qu'il se produit sous l'influence d'un traumatisme psychique. Je préfère choisir un cas particulier nettement circonscrit, qui ne recouvre certes pas toutes les possibilités de causation. Supposons donc que le moi de l'enfant se trouve au service d'une puissante revendication pulsionnelle qu'il est accoutumé à satisfaire, et que soudainement il est effrayé par une expérience qui lui enseigne que la continuation de cette satisfaction aurait pour conséquence un danger réel difficilement supportable. Il doit maintenant se décider : ou bien reconnaître le danger réel, s'y plier et renoncer à la satisfaction pulsionnelle, ou bien dénier la

1 Die Ichspaltung in Abwehrvorgang. Manuscrit inachevé, daté de janvier 1938, Publié en 1940. *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse Imago*, 25 (¾), 241-244. GW. XVII.

2 *Bedrängnis.*

réalité, se faire croire qu'il n'y a pas motif de craindre, ceci afin de pouvoir maintenir la satisfaction. C'est donc un conflit entre la revendication de la pulsion et l'objection faite par la réalité[3]. L'enfant cependant ne fait ni l'un ni l'autre, ou plutôt il fait simultanément l'un et l'autre, ce qui revient au même. Il répond au conflit par deux réactions opposées, toutes deux valables et efficaces. D'une part, à l'aide de mécanismes déterminés, il déboute la réalité et ne se laisse rien interdire ; d'autre part, dans le même temps, il reconnaît le danger de la réalité, assume, sous forme d'un symptôme morbide, l'angoisse face à cette réalité et cherche ultérieurement à s'en garantir. Il faut reconnaître que c'est là une très habile solution de la difficulté. Les deux parties en litige ont reçu leur lot la pulsion peut conserver sa satisfaction ; quant à la réalité, le respect dû lui a été payé. Toutefois, comme on le sait, seule la mort est pour rien[4]. Le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps. Les deux réactions au conflit, réactions opposées, se maintiennent comme noyau d'un clivage du moi. L'ensemble du processus ne nous paraît si étrange que parce que nous considérons la synthèse des processus du moi comme allant de soi. Mais là, nous avons manifestement tort. Cette fonction synthétique du moi, qui est d'une si grande importance, a ses conditions particulières et se trouve soumise à toute une série de perturbations.

Cela ne pourra que nous aider si, dans cet exposé schématique, j'insère les données particulières d'une histoire de malade. Un petit garçon, entre trois et quatre ans, a fait connaissance des organes génitaux féminins par séduction de la part d'une petite fille plus âgée. Après la rupture de ces relations, il prolonge par un onanisme manuel intense la stimulation sexuelle ainsi reçue, mais il est bientôt

3 La traduction ne peut rendre ici sensibles toutes les références juridiques du texte : il est fait opposition (*Einspruch*) à une demande considérée comme justifiée (*Anspruch* : revendication).

4 *Nur der Tod ist umsonst* : locution proverbiale en allemand.

pris sur le fait par son énergique gouvernante et menacé de la castration dont l'exécution, comme de coutume, est dévolue au père. Les conditions de provocation d'un effroi terrible sont données dans ce cas. La menace de castration à elle seule ne produit pas nécessairement beaucoup d'impression, l'enfant refuse d'y croire, il ne parvient pas facilement à se représenter qu'une séparation d'avec cette partie du corps tant estimée soit possible. À la vue des organes génitaux féminins l'enfant aurait pu se convaincre d'une telle possibilité, mais l'enfant n'en avait pas alors tiré cette conclusion parce que sa répugnance là contre était trop grande et qu'il n'existait aucun motif qui l'y contraignît. Au contraire, ce qui commençait à poindre comme malaise fut apaisé par cette explication : ce qui manque là viendra par la suite, cela le membre - lui poussera plus tard. Ceux qui ont assez observé des petits garçons se rappelleront probablement avoir entendu de telles déclarations à la vue des organes génitaux de la petite sœur. Mais il en va autrement quand les deux facteurs se sont conjugués. Alors, la menace réveille le souvenir de la perception tenue pour inoffensive et trouve en elle la confirmation redoutée. Le garçon croit maintenant comprendre pourquoi les organes génitaux de la petite fille ne montraient pas de pénis et il n'ose plus mettre en doute qu'il puisse arriver la même chose à ses propres organes génitaux. Il doit croire désormais à la réalité du danger de castration.

La conséquence habituelle, considérée comme normale, de l'effroi de castration est alors que le petit garçon cède à la menace, soit immédiatement, soit après un assez long combat, par une obéissance totale ou du moins partielle - il ne porte plus la main à ses organes génitaux -, renonçant ainsi totalement ou partiellement à la satisfaction de la pulsion. Mais nous nous attendons bien à ce que notre patient ait su s'en tirer autrement. Il s'est créé un substitut au pénis de la femme, en vain cherché[5] un fétiche. Ainsi a-t-il dénié la

5 Le terme *vermissten* associe à l'idée de simple absence – ce qui serait connoté par le verbe fehlen – une coloration affective de manque subjectif.

réalité, mais sauvé son propre pénis. S'il n'a pas dû reconnaître que la femme avait perdu son pénis, la menace qui lui a été faite a perdu de sa crédibilité, et il n'a pas alors eu besoin non plus de craindre pour son pénis, il a pu poursuivre tranquillement sa masturbation. Cet acte de notre patient nous impressionne en tant qu'il constitue une façon de se détourner de la réalité, processus que nous réserverions volontiers à la psychose. Et il n'en diffère pas beaucoup, mais malgré tout, nous voulons suspendre encore notre jugement, car, à une observation plus attentive, nous découvrons une différence qui n'est pas sans importance. Le petit garçon n'a pas simplement contredit sa perception, halluciné un pénis là où l'on ne pouvait en voir, il a uniquement procédé à un déplacement de valeur, transféré la signification de pénis à une autre partie du corps, processus pour lequel - d'une façon que nous ne pouvons indiquer ici - le mécanisme de la régression lui est venu en aide. Ce déplacement n'a certes concerné que le corps de la femme ; pour son propre pénis, rien n'a changé.

Kniffige : rusée, avec les marques péjoratives de malhonnêteté et de mauvaise foi, de « petite » astuce qui n'en impose pas.

Cette façon, que l'on serait tenté de qualifier de rusée[6], de traiter la réalité décide du comportement pratique du petit garçon. Il poursuit sa masturbation comme si elle ne pouvait mettre son pénis en danger, mais en même temps il développe, en pleine contradiction avec son insouciance ou son courage apparent, un symptôme qui témoigne qu'il reconnaît malgré tout ce danger. On l’a menace que le père le châtrerait et, aussitôt après, simultanément à la création du fétiche, apparaît chez lui une angoisse intense du châtiment par le père, angoisse qui l'occupera longtemps et qu'il ne peut maîtriser et surcompenser que par la mobilisation totale de sa masculinité. Cette angoisse à l'endroit du père, elle non plus, ne souffle mot de la castration. Avec le secours de la régression à une phase orale, elle

6 Kniffige : rusée, avec les marques péjoratives de malhonnêteté et de mauvaise foi, de « petite » astuce qui n'en impose pas.

apparaît comme angoisse d'être dévoré par le père. Il est impossible de ne pas songer ici à un fragment primitif de la mythologie grecque qui rapporte comment le vieux père-dieu Kronos dévore ses enfants et veut aussi dévorer son plus jeune fils Zeus et comment Zeus, sauvé par la ruse de la mère, émascule plus tard le père. Mais, pour en revenir à notre cas, ajoutons qu'il produisit encore un autre symptôme, certes mineur, qu'il a conservé jusqu'à ce jour une sensibilité anxieuse de ses deux petits orteils devant un attouchement, comme si, dans tout ce va-et-vient entre le déni et la reconnaissance, c'était quand même la castration qui avait trouvé une expression plus distincte...

Some elementary lessons in psycho-analysis[1]

Lorsqu'on veut présenter au profane un certain domaine du savoir ou, en termes plus modestes, de la recherche, on a évidemment le choix entre deux méthodes ou techniques. L'une consisterait à partir de ce que chacun sait ou croit savoir et considère comme allant de soi, et ceci sans le contredire d'abord. Alors l'occasion se présente rapidement d'attirer son attention sur des faits de ce même domaine, qu'il connaît, certes, mais qu'il a jusqu'ici négligés ou insuffisamment appréciés. Partant de ces faits, on peut lui en faire connaître d'autres dont il ne savait rien et on le prépare ainsi à la nécessité de dépasser le jugement qui était le sien jusqu'ici, de chercher de nouveaux points de vue et d'entendre pour l'explication, de nouvelles hypothèses. De cette manière on fait participer l'autre à l'édification d'une nouvelle théorie de l'objet et on peut avoir déjà liquidé ses objections contre elle au cours du travail en commun.

Une telle présentation mérite le nom de présentation *génétique*, elle reprend le chemin parcouru précédemment par le chercheur lui-même. Malgré tous ses avantages, elle comporte le

1 Some elementary lessons in psycho-analysis. Ce fragment est rédigé à Londres dans la seconde moitié de l'année 1938 ; c'est le début d'une deuxième version de l'*Abrégé de psychanalyse*. Une partie de ce manuscrit est publié dans *Internationale Zeitschrift für Psychoanalysis*. *Imago*, 25 (I), 21-2 sous forme de notes addictionnelles. GW, XVII.

défaut de ne pas impressionner suffisamment l'élève. Ce qu'il a vu naître et lentement grandir parmi les difficultés est loin de lui en imposer autant que ce qui, apparemment fermé sur soi-même, se présente tout prêt à lui.

L'autre présentation, qui justement y parvient, est la présentation *dogmatique*, elle met ses résultats en tête, exige de l'attention et de la croyance envers ses présupposés, donne peu de renseignements sur leur fondement. Toutefois, on court le danger qu'un auditeur critique se dise ; en hochant la tête : tout cela semble bien bizarre, où cet homme prend-il cela ?

Je n’userai exclusivement dans ma présentation ni de l'une, ni de l'autre méthode, je suivrai plutôt tantôt l'une, tantôt l'autre. Je ne me fais pas d'illusions sur la difficulté de ma tâche. La psychanalyse a peu de perspectives de plaire ou de devenir populaire. Non seulement maints de ses contenus blessent les sentiments de nombre de gens, mais il est presque aussi gênant que notre science comporte quelques hypothèses qui - on ne sait s'il faut les attribuer aux présupposés[2] ou aux résultats de notre travail - doivent paraître extrêmement étrangères à la pensée habituelle de la foule et foncièrement opposées aux opinions courantes. Mais il n'y a rien à faire ; c'est par l'examen de deux de ces hypothèses inquiétantes qu'il nous faut inaugurer la série de nos brèves études.

La nature du psychique

La psychanalyse est une partie de la connaissance de l'âme, de la psychologie. On l'appelle aussi « psychologie des profondeurs », nous apprendrons plus tard pourquoi. Si quelqu'un devait demander ce qu'est à vrai dire le psychique, il est aisé de lui répondre en en indiquant les contenus. Nos perceptions, représentations, souvenirs,

2 L'édition allemande des GW a remplacé, de façon curieuse, le mot allemand de Freud *Voraussetzungen* par *Moralbesetzungen* (« investissements moraux »).

sentiments et actes volontaires, tout cela fait partie du psychique. Mais si cette question s'élargit jusqu'à savoir si tous ces processus n'ont pas un caractère commun qui nous permette de cerner de plus près la nature, ou, comme on dit aussi, l'essence du psychique, alors la réponse sera plus difficile à donner.

Si on avait adressé une question analogue à un physicien, par exemple sur l'essence de l'électricité, alors sa réponse, il y a peu de temps encore, eût été : pour expliquer certains phénomènes, nous supposons des forces électriques inhérentes aux choses et émanant de celles-ci. Nous étudions ces phénomènes, trouvons leurs lois et en faisons même des applications pratiques. Cela nous suffit provisoirement. L'essence de l'électricité nous ne la connaissons pas, peut-être l'apprendrons-nous plus tard en progressant dans notre travail. Nous reconnaissons que notre ignorance concerne justement ce qu'il y a de plus important et de plus intéressant de tout l'objet, mais pour le moment cela ne nous dérange pas. Il n'en va pas autrement, une fois pour toutes, dans les sciences de la nature.

La psychologie, elle aussi, est une science de la nature. que serait-elle donc d'autre ? Mais son cas est différent. Tout le monde ne se risque pas à juger des choses de la physique, mais chacun - le philosophe comme l'homme de la rue - a son opinion sur les questions psychologiques, se conduit comme s'il était au moins un psychologue amateur. Et voilà qu'arrive cette chose curieuse que tous - presque tous - sont d'accord pour dire que le psychique a effectivement un caractère commun dans lequel s'exprime son essence. C'est le caractère unique, indescriptible, mais n'ayant non plus aucun besoin de description, de l'*être-conscient*. Tout ce qui est conscient serait psychique, inversement tout psychique serait aussi conscient. Cela serait évident, le contester n'aurait pas de sens. Mais on ne peut pas affirmer que cette décision ait jeté beaucoup de lumière sur l'essence du psychique, car devant l'être-conscient, un des faits fondamentaux de notre vie, la recherche se sent comme

devant un mur. Elle ne trouve aucun chemin qui conduise quelque part plus loin. Et cette assimilation du psychique au conscient eut pour pénible conséquence d'arracher les processus psychiques à l'ensemble du devenir universel et de les opposer, étrangers, à tout le reste. Cela n'allait donc pas, car on ne pouvait rester longtemps sans s'apercevoir que les phénomènes psychiques dépendent au plus haut point d'influences corporelles et exercent de leur côté les actions les plus fortes sur les processus somatiques. Si jamais la pensée humaine a abouti à une impasse, ce fut le cas ici. Pour trouver une issue, les philosophes tout au moins durent faire l'hypothèse qu'il y avait des processus organiques parallèles aux processus psychiques conscients, ordonnés à ceux-ci d'une manière difficilement explicable et qui devaient assurer l'interaction entre « corps et âme » et réintroduire le psychique dans la structure de la vie. Mais cette solution n'était pas satisfaisante.

La psychanalyse évitait ces difficultés en démentant énergiquement l'assimilation du psychique au conscient. Non, l'être-conscient ne peut pas être l'essence du psychique, il n'est qu'une de ses qualités et à vrai dire une qualité nullement constante, bien plus souvent absente que présente. Le psychique en soi, quelle que soit sa nature, est inconscient, probablement de la même manière que tous les autres processus dans la nature dont nous avons acquis la connaissance.

Pour fonder son affirmation la psychanalyse se réfère à nombre de faits, dont un choix est présenté dans ce qui suit. On sait ce qu'on appelle des idées incidentes, des pensées qui surgissent soudain, toutes prêtes, dans la conscience, sans que l'on connaisse leur préparation, qui a dû cependant consister aussi en actes psychiques. Il peut même arriver que l'on trouve ainsi la solution d'un problème intellectuel difficile, auquel on a en vain réfléchi un certain temps auparavant. Tous les processus compliqués de choix, de rejet et de décision qui se sont déroulés entre-temps ont échappé à la

conscience. Ce n'est pas créer une nouvelle théorie que de dire qu'ils ont été inconscients et le sont peut-être restés.

Deuxièmement, dans un groupe innombrable de phénomènes, je relève un seul exemple qui représentera tous les autres pour nous. Le président d'une assemblée (le Parlement autrichien) ouvre un jour la séance par les paroles suivantes : « Je constate la présence de tant de députés et je déclare donc la séance *levée* »[3]. C'était un cas de *lapsus linguae*, nul doute que le président avait voulu dire « ouverte ». Pourquoi a-t-il donc dit le contraire ? Nous sommes habitués à entendre la réponse : c'était une erreur fortuite, une méprise de l'intention comme il en arrive facilement sous toutes sortes d'influences. Cela ne veut rien dire et de plus il est particulièrement facile de confondre les contraires. Mais si l'on examine la situation où s'est produit le lapsus, on est enclin à préférer une autre conception. Tant de séances précédentes du Parlement s'étaient déroulées d'une manière péniblement tumultueuse et infructueuse et il ne serait que trop compréhensible que le président au moment de l'ouverture ait pensé : « Si seulement la séance qui doit commencer maintenant était déjà finie. J'aimerais mieux la lever que l'ouvrir. » Lorsqu'il commença à parler, ce désir ne lui était probablement pas présent à l'esprit, il n'était pas conscient, mais il était certainement là et il est parvenu à s’imposer, contre l'intention du locuteur, dans l'apparente erreur commise par lui. Dans notre hésitation entre deux explications aussi différentes, un seul cas ne peut guère apporter l'explication. Mais si tous les autres cas de lapsus permettaient la même explication et de même les erreurs semblables dans les ratés d'écriture, de lecture, d'écoute et de geste ? Si dans tous ces cas - à vrai dire sans exception - on pouvait prouver l'existence d'un acte psychique, d'une pensée, d'un désir, d'une intention, qui peut justifier la prétendue erreur et qui, au moment où elle exerçait son effet, était inconsciente, bien qu'elle puisse avoir été consciente auparavant ? Alors on ne pourrait

3 *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1904.

vraiment plus contester qu'il ait des actes psychiques qui soient inconscients, qu'ils puissent même parfois devenir actifs tout en étant inconscients et qu'ils puissent alors l'emporter parfois sur des intentions conscientes. L'individu lui-même peut avoir des comportements différents face à une action ainsi manquée. Il peut ne pas la remarquer du tout ou bien s'en apercevoir lui-même, tomber dans l'embarras, en avoir honte ; en règle générale il ne peut trouver lui-même l'explication de l'erreur, a besoin d'aide pour cela et regimbe souvent contre la solution qui lui est communiquée - du moins pendant quelque temps.

Enfin troisièmement, on peut prouver expérimentalement chez des personnes plongées dans l'hypnose qu'il y a des actes psychiques inconscients et que l'être-conscient n'est pas une condition indispensable de l'activité qui a assisté à une telle expérience en a reçu une impression inoubliable et y a gagné une conviction inébranlable. Cela se passe à peu près ainsi : le médecin entre dans la chambre du malade à l'hôpital, met son parapluie dans un coin, plonge l'un des patients dans l'hypnose et lui dit : « Je m'en vais maintenant, quand je reviendrai, vous irez à ma rencontre avec le parapluie ouvert et vous le tiendrez au-dessus de ma tête. » Là-dessus, le médecin et ses accompagnateurs quittent la pièce. Dès qu'ils sont revenus, le malade, maintenant réveillé, exécute exactement ce qu'on l'a chargé de faire sous hypnose. Le médecin lui en demande la raison : « Mais que faites-vous donc là ? Qu'est-ce que cela signifie ? » Le patient est visiblement embarrassé, il balbutie quelque chose comme : « Je pensais seulement, Monsieur le Docteur, comme il pleut dehors, que vous ouvririez le parapluie déjà dans la chambre. » Une indication visiblement insuffisante, inventée sur le moment pour motiver d'une façon quelconque son comportement absurde. Mais pour nous, spectateurs, il est évident qu'il ne connaît pas son véritable motif. Nous, nous le connaissons, car nous étions

présents lorsqu'il a reçu la suggestion qu'il a suivie maintenant, tout en ne sachant rien de sa présence en lui[4].

Nous estimons maintenant résolue la question de la relation du conscient avec le psychique : la conscience n'est qu'une qualité (propriété) - de plus nullement constante - du psychique. Nous avons encore à nous défendre contre une objection qui nous dit qu'il ne serait pas nécessaire, en dépit des faits évoqués, de renoncer à l'identité du conscient avec le psychique. Les processus psychiques soi-disant inconscients seraient justement les processus organiques parallèles - depuis longtemps admis - du psychique. Ceci toutefois ravalerait notre problème au niveau d'une question, apparemment sans intérêt, de définition. Notre réponse est qu'il serait injustifié et très inopportun de briser l'unité de la vie psychique en faveur d'une définition, alors que nous voyons que la conscience ne peut nous livrer que des séries de phénomènes incomplètes et lacunaires. Et ce n'est guère un hasard si c'est seulement après le changement de la définition du psychique qu'il fut possible de créer une large et cohérente théorie de la vie psychique.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que cette autre psychique soit une innovation due à la psychanalyse. Un philosophe allemand, Théodore Lipps, a proclamé très nettement que le psychique était inconscient en soi, que l'inconscient était le psychique proprement dit. Le concept de l'inconscient attendait déjà depuis longtemps son admission, aux portes de la psychologie. La philosophie et la littérature ont très souvent joué avec lui, mais la science ne savait pas s'en servir. La psychanalyse s'est emparée de ce concept, l'a pris au sérieux, lui a donné un contenu nouveau. Ses recherches ont abouti à la connaissance de caractères jusqu'ici insoupçonnés du psychique inconscient, ont découvert quelques-unes des lois qui le régissent. Mais tout cela ne signifie nullement que la qualité de

4 Expériences de Bernheim, auxquelles j'ai assisté en 1889 à Nancy. Il m'est permis aujourd'hui de récuser les doutes concernant l'authenticité de tels phénomènes d'hypnose.

l'être-conscient ait perdu son importance pour nous. Elle reste la seule lumière qui nous guide et nous éclaire dans les ténèbres de la vie psychique. Étant donné la nature particulière de notre connaissance, notre travail scientifique en psychologie consistera à traduire les processus inconscients en processus conscients et, de cette manière, à combler les lacunes dans la perception consciente.

Résultats, idées, problèmes[1]

On trouvera sous ce titre quelques notes classées chronologiquement, dont les éditeurs ont extrait les suivantes.

16. VI. Intéressant que des premières expériences, contrairement à ce qui se passe plus tard, les diverses réactions se conservent toutes, les réactions contraires naturellement aussi. Au lieu de la décision, qui serait plus tard l'issue. Explication : faiblesse de la synthèse, conservation du caractère des processus primaires.

12. VII. Comme substitut de l'envie de pénis, identification avec le clitoris, la plus belle expression de l'infériorité, source de toutes les inhibitions. A ce propos — cas X — déni de la découverte que les autres femmes, elles non plus, n'ont pas de pénis.

— Avoir et être chez l'enfant. L'enfant aime bien exprimer la relation d'objet par l'identification : je suis l'objet. L'avoir est la relation ultérieure, retombe dans l'être après la perte d'objet. Modèle : sein. Le sein est un morceau de moi, je suis le sein. Plus tard seulement : je l'ai, c'est-à-dire je ne le suis pas...

12. VII. Avec le névrosé on est comme dans un paysage préhistorique, par exemple dans le Jura. Les grands sauriens s'ébattent encore, et les prêles sont hautes comme des palmiers (?).

1 Ergebnisse, Idccn, Problème. Écrit vraisemblablement en juin 1938 à Londres. Publié en 1941. GW, XVII.

20. VII. L’hypothèse de traces héréditaires dans le ça modifie pour ainsi dire nos points de vue sur le sujet.

20. VII. Que l’individu périsse de ses conflits intérieurs, et l’espèce dans la lutte avec le monde extérieur auquel elle n’est plus adaptée, mérite de trouver place dans le *Moïse*.

3. VIII. La conscience de culpabilité se développe aussi à partir de l’amour insatisfait. Comme la haine. À partir de ce matériau nous avons dû véritablement produire tout ce qu’on veut, comme les États autarciques dans leurs « produits substitutifs ».

3. VIII. L’ultime fondement de toutes les inhibitions intellectuelles et des inhibitions au travail semble être l’inhibition de l’onanisme infantile. Mais peut-être cela va-t-il plus loin : non pas son inhibition par des influences extérieures, mais sa nature insatisfaisante en soi. Il manque toujours quelque chose pour que la décharge et la satisfaction soient complètes — en attendant toujours quelque chose qui ne venait point[2] — et cette part manquante, la réaction de l’orgasme, se manifeste en équivalents dans d’autres domaines, absences, accès de rire, de pleurs (Xy), et peut-être autre chose. La sexualité infantile a encore une fois ici fixé un prototype.

22. VIII. Il se peut que la spatialité soit la projection de l’extension de l’appareil psychique. Aucune autre dérivation vraisemblable. Au lieu des conditions a priori de l’appareil psychique selon Kant. Psyché est étendue, n’en sait rien.

22. VIII. Mystique, l’obscure autoperception du royaume extérieur au moi, du ça.

2 En français dans le texte. Il s’agit d'une phrase de Zola dans *Germinal*, OC, III, 1239, La Pléiade, Gallimard (référence donnée par M. Gribinski).

Sigmund Freud

Le Président Thomas Woodrow Wilson

Table des matières

Préface a l’édition Payot de Gérard Miller

Ce livre ne ressemble à aucun autre livre de Freud. La communauté psychanalytique aurait pu s’en réjouir. Ce ne fut pas le cas. C’est même l’ouvrage qui fait le plus souvent défaut dans les meilleures bibliothèques freudiennes et la référence la moins citée de la littérature analytique. Pour tout dire, ce livre n’a jamais eu bonne réputation.

Nous sommes en 1929. Comme le monde, Freud ne va pas bien. À la fin de l’année, dans une lettre à Ferenczi, il écrit : « La plus grande partie de mon activité doit être consacrée au maintien de cette fraction de santé dont j’ai besoin pour poursuivre mon travail journalier. Une véritable mosaïque de mesures thérapeutiques doit être constituée pour obliger mes divers organes à agir dans ce sens. Mon cœur s’est mis récemment de la partie avec une arythmie extrasystolique et des crises de palpitation. Mon compétent médecin, le Pr Braun, dit que tout cela n’a aucune signification sérieuse. Il devrait savoir de quoi il parle. Est-il déjà en train de me mentir ? »

L’année suivante, Freud est donc contraint de se rendre à Berlin chez le grand stomatologue Schroeder. Il comptait n’y rester que six semaines, près de trois mois se révélèrent malheureusement nécessaires. Il prit son mal en patience, mais à quelques exceptions près (un voyage de trois jours sur la Baltique – qui le remplit de joie,

mais le laissa sans forces, un baptême de l'air…), entre médecine et lecture, le temps lui sembla long.

C'est alors qu'il était à Berlin, logeant au *Tegelsee,* la clinique psychanalytique qu'Ernst Simmel avait ouvert non loin de là, que le diplomate américain William C. Bullitt vint le voir. Il le trouva « sombre », « déprimé ». Il est vrai que Freud, depuis un petit moment déjà, n'était pas optimiste sur son avenir personnel : « Je peux supporter de fortes douleurs, je hais les calmants, mais j'espère que vous ne me laisserez pas souffrir inutilement… », avait-il dit récemment au Dr Max Schur avant de l'adopter comme médecin personnel. Sans doute, Bullitt essaya-t-il de le distraire. Sans grand espoir. Quand soudain, au détour de la conversation, prononcé par l'Américain, surgit le nom du vingt-huitième Président des États-Unis : Thomas Woodrow Wilson. « Les yeux de Freud s'allumèrent… »

Étonnant personnage que ce Bullitt ! Famille aisée de Philadelphie, études à Yale, la politique quelques années plus tard : son mentor fut le colonel Edward House, l'éminence grise de la Maison-Blanche. Bullitt lui-même réussit à être proche de deux Présidents, représentant personnel de l'un (Wilson), conseiller de l'autre (Roosevelt). Il fut ambassadeur de son pays à Paris et à Moscou, négocia avec Lénine, bataillа avec Lloyd George et Clemenceau, s'enthousiasma pour la révolution russe (« J'ai vu le futur et cela marche ! »), épousa Louise Bryant, la veuve de John Reed, connut une longue traversée du désert, se retira dans une ferme, s'occupa de scénarios à New York, écrivit un best-seller *(It's not done)* qu'il vendit à cent cinquante mille exemplaires, et – parmi quelques autres aventures – rencontra sur son chemin la psychanalyse, Vienne, Freud, dont il devint le patient et l'ami.

Difficile de savoir ce que Freud aimait dans ce diplomate élégant et charmeur, personnage clef des premières relations soviéto-américaines, dont Will Brownell et Richard N. Billing

viennent tout juste d'écrire la biographie : *So Close to Greatness.* Mais il appréciait sa compagnie. Avec la chanteuse Yvette Guilbert et le romancier H.G. Wells, Bullitt était même la seule personne à appeler Freud par son nom de famille sans le faire précéder d'aucun titre…

En 1938, ambassadeur à Paris, l'Américain aura une dernière fois l'occasion de prouver sa fidélité. Alors que la situation de Freud était de plus en plus menacée, il se mobilisa et multiplia les interventions pour lui permettre de quitter l'Autriche. Il se rendit par exemple auprès de l'ambassadeur d'Allemagne en France et lui parla du scandale mondial qui s'ensuivrait si les nazis maltraitaient le fondateur de la psychanalyse… Il télégraphia au Président Roosevelt pour qu'il intervienne personnellement – ce qu'il fit sur-le-champ… À la gare Saint-Lazare, quelque temps après, une photo immortalisa l'arrivée de Freud, sain et sauf : à ses côtés, une princesse, Marie Bonaparte, et un diplomate, William C. Bullitt.

La couverture des Études *sur l'hystérie*, parues en 1895, comporte – comme celle du *Wilson* – deux noms d'auteur : Freud et Breuer. Mais là s'arrête la comparaison entre ces deux livres « à part ». Pour les lecteurs des Études *sur l'hystérie*, en effet, il n'y avait aucune confusion possible : seules les premières pages (essentiellement la célèbre *Communication préliminaire* de 1892) étaient signées des deux auteurs, qui identifiaient par ailleurs tous leurs autres textes. En ce qui concernait le *Wilson,* au contraire, Bullitt découragea d'avance les plus fins limiers : « Freud écrivit le premier brouillon de certaines parties du manuscrit, et moi certaines autres. Ensuite, chacun de nous critiqua, modifia ou récrivit le brouillon de l'autre, jusqu'à ce que l'ensemble s'amalgamât en une œuvre commune. »

Sur ce livre, plana toujours le mystère… Écrit entre 1930 et 1932 (« … Au printemps 1932, alors que le manuscrit était prêt à être dactylographié sous sa forme définitive… »), il faut dire qu'il ne

parut pour la première fois qu’en 1966, soit près de trente ans après la mort de Freud, et qu’il eut le temps d’attiser les curiosités. Car son existence, elle, était notoire.

Dans une lettre écrite à Max Eitington en 1931, Freud semblait pourtant compter sur une parution prochaine du volume. Le Verlag – la maison d’édition privée à laquelle il restait très attaché depuis sa création – se trouvant dans une mauvaise passe financière, il lui dit son espoir de voir le *Wilson* contribuer rapidement à sa relance. D’ailleurs, l’année suivante, il reçut de Bullitt une avance d’environ dix mille dollars à valoir sur les droits d’auteur américains.

Des raisons qui expliquent le long délai de presque trente ans, deux sont le plus souvent évoquées – l’une officielle, l’autre officieuse. Officielle : la volonté d’attendre par discrétion la mort de la seconde épouse du Président Wilson (elle mourut en 1961). Officieuse : la réserve de Bullitt à publier en 1932 un livre attaquant un Président démocrate, alors que lui-même espérait revenir aux affaires avec l’élection de Roosevelt lui aussi démocrate.

Et puis, il y a ces désaccords avec Freud que Bullitt révéla dans sa préface, ces passages nouveaux que Freud voulait ajouter, son revirement supposé, six ans plus tard, à Londres. Et il y a encore le manuscrit original, qui n’a pas été retrouvé à ce jour, et l’établissement du texte final, puis sa publication, qui n’ont dépendu que du seul Américain… En 1965, quand Bullitt autorisa enfin l’édition du livre, le directeur du Fonds Freud, Kurt Eissler, annonça la bonne nouvelle au Congrès international de psychanalyse qui se tenait alors : « … Un manuscrit manquant à la *Standard Edition…,* une œuvre emballante… » Néanmoins, comme le notera Barbara Tuchman, cité par Paul Roazen, les psychanalystes allaient accueillir « cette œuvre posthume du Maître comme un objet situé à mi-distance du faux et du Protocole des sages de Sion ».

En réalité, personne ne contestera jamais l’authenticité du texte. « Bien que ce soit un travail rédigé en commun, écrira même

Ernest Jones, il n'est pas difficile de distinguer la contribution analytique de l'un des auteurs de celle, politique, de l'autre. » Mais, depuis 1966, la question demeure, insistante : derrière Wilson, derrière Bullitt, où est exactement Freud ?

Jamais le fils du révérend Joseph Ruggles Wilson ne songea à faire le voyage qui sépare Princeton ou la Maison-Blanche de la Berggasse. Jamais celui qui fut élu Président des États-Unis le 5 novembre 1912 n'imagina un seul instant s'allonger sur le divan de Freud. D'ailleurs, l'avait-il seulement lu ?

Les deux grands hommes étaient plus que contemporains, tous deux nés la même année, 1856 – et Jones raconte que l'intérêt porté par Freud à Wilson prit consistance le jour où il s'aperçut de cette coïncidence. Mais Wilson avait un meilleur sujet supposé savoir que Freud : Dieu en personne.

Un Dieu un peu plus civilisé que celui de Schreber (l'autre Président que Freud analysa à distance), mais à coup sûr aussi encombrant. L'austère numéro un garda pour lui et son entourage les innombrables symptômes – migraines, angoisses, insomnies, maux de ventre… – qui agrémentèrent sa vie de dignitaire yankee, et il n'eut vent d'aucune des interprétations freudiennes.

En ne prenant pas connaissance de son *Portrait psychologique,* Wilson s'épargna de toute façon quelques désagréments. Car parmi les centaines d'hommes et de femmes que Freud analysa tout au long de sa vie, on peut chercher : il n'y a personne qui ait été autant détesté par le fondateur de la psychanalyse. Premières lignes, premiers mots de l'introduction qu'on lira plus loin : « Lorsqu'un auteur écrit ce qu'il pense d'un personnage historique, il néglige rarement d'affirmer à ses lecteurs qu'il s'est efforcé de rester libre de tout parti pris, de tout préjugé… Pour ma part, je dois commencer par un aveu : la personne du Président américain m'a été, dès le début, antipathique, et cette aversion n'a fait qu'augmenter avec les années, à mesure que j'en savais davantage sur lui… »

J’ai lu ici ou là des commentaires pincés. Comment un psychanalyste peut-il être à ce point partisan, annoncer une telle couleur ? Comment peut-il manifester des sentiments aussi..., aussi..., aussi vifs ? Est-ce le même Freud qui crut bon de définir un jour le concept de « neutralité bienveillante », et qui témoigne maintenant d’une malveillance aussi active ? Est-ce l’âge, la maladie, qui lui ont fait perdre la tête ? Un peu de tenue...

Il est vrai qu’en 1921, recevant le livre cruel de William Bayard Haie sur Wilson, *The Story of a Style,* Freud se fit à lui-même quelques réserves anticipées. Tout en le complimentant, il écrivit à l’auteur que le Président des États-Unis n’était tout de même pas la *Gradiva,* et qu’on ne pouvait agir avec un être parlant comme avec une fiction. « La psychanalyse ne saurait être utilisée comme une arme dans une quelconque polémique littéraire ou politique, estima-t-il nécessaire de souligner, et le fait que je sois personnellement conscient de la profonde antipathie que j’ai pour le Président serait un motif de réserve supplémentaire pour moi. » Moyennant quoi, nul n’étant parfait, sa plume dérapa dans un *lapsus calami...* Comme il précisait qu’il ne fallait surtout pas « pratiquer la psychanalyse sur un personnage historique vivant, sauf si lui-même accepte de s’y soumettre », il ajouta (voulant sans doute dire : « de son plein gré ») : *« contre son gré »...*

Ah ! voilà bien pourquoi ce livre sur Wilson mit immédiatement mal à l’aise la communauté analytique, et notamment sa frange la plus conservatrice : Freud avait selon toute évidence *voulu* ce livre. Et il l’avait voulu pour une raison qui échappera toujours aux poissons froids dont on imagine qu’ils sont les modèles parfaits de notre profession : il l’avait voulu non pas en dépit, mais *à cause* de l’aversion qu’il portait au Président Wilson.

Le bon Président Wilson ! Plus grand monde n’a idée de la fascination que cet homme exerça bien au-delà des frontières de son pays. De la confiance également que des millions de citoyens lui

accordèrent, quand il évoqua par exemple la naissance d'une Europe juste, amicale, pacifique. Freud lui-même, partagé entre son pessimisme naturel et une certaine forme de crédulité, n'avait-il jamais été sensible à la petite chanson wilsonienne ?

Bullitt y succomba bien, lui, avant de se découvrir comme beaucoup d'autres dupé, et de le reprocher amèrement à celui qu'il avait cru : « Si vous vous étiez battu à ciel ouvert au lieu de vous dissimuler derrière des portes closes, vous auriez eu avec vous l'opinion publique du monde, qui avait été à vos côtés jusqu'alors, et, capable de résister à toutes les pressions, vous auriez pu établir ce “nouvel ordre international” dont vous ne cessiez de parler. Oui, je suis triste que vous n'ayez pas mené notre combat jusqu'au bout. » En 1919, suprême audace pour un diplomate, il rendit public son désenchantement et, s'assurant un succès de presse immédiat, témoigna devant la Commission des relations extérieures du Sénat… Au même moment, à Vienne, comme Ernest Jones se faisait l'avocat du diable et tentait de minimiser la responsabilité du seul Wilson, en évoquant son évidente impuissance lors du traité de Versailles, Freud l'arrêta d'une phrase : « Alors, il n'aurait pas dû faire toutes ces promesses ».

Freud ne changea plus d'avis. À ses yeux, aucun qualificatif ne fut dès lors assez dur pour ce Président des États-Unis en qui il ne voulut voir qu'un dévot aliéné, un menteur instable, un idéaliste pitoyable – pire encore : un fanatique criminel.

Cela le conforta dans l'opinion hostile qu'il avait des États-Unis ! Même si, au début de sa carrière, il avait pensé y émigrer, il tenait, en effet, l'Amérique pour une « gigantesque erreur », un « anti-Paradis » – selon l'expression qu'il utilisa devant Arnold Zweig. Quant à son peuple, n'était-il pas composé essentiellement de sauvages incultes, cupides et antisémites, « tout juste bons à rapporter de l'argent » ? Recevant de l'un de ses analysants américains, Philipp Lehrman, une critique de *Malaise dans la*

civilisation, il lui répondit : « Naturellement, c'est aussi stupide et ignare qu'on peut l'attendre d'un journaliste américain ». On mesurera ici l'écart qui, sur ce point, aura séparé le père de la fille… Puisqu'au sortir de la guerre et sans plus jamais se retourner vers l'Allemagne et l'Autriche ajuste titre maudites, Anna Freud fera au contraire de l'Amérique le pivot même de l'Internationale de psychanalyse… Mais au tout début des années trente, le nazisme n'avait pas encore modifié la carte de l'aversion freudienne.

Bullitt pensait que « l'étude de Wilson par Freud pourrait présenter l'intérêt permanent d'une analyse de Platon par Aristote ». En tout cas, lesté par une antipathie aussi affirmée, le *Portrait psychologique* de Wilson en orateur illuminé et maladif, rivé à la statue d'un père épuisant d'exigences, allait constituer l'œuvre la plus baroque de Freud. Un Freud étonnant, quasi brechtien, et qui se mit à parler de la politique à la manière de Machiavel et d'Alfred Jarry.

Je comprends l'étonnement de savoir Freud participer à la rédaction d'un livre dont le sujet touche d'aussi près la scène politique. Car si l'auteur de *Psychologie des foules et analyse du Moi* a su écrire les pages les plus percutantes qui soient sur le fascisme, par exemple, ce fut bien plus « indirectement ». Et lui-même, dans la vie de tous les jours, ne témoignait pas un grand intérêt pour les hommes d'État, pour les conflits publics ou pour l'agitation sociale ! En dépit de toutes ses remarques plutôt acérées que nous ont rapportées ses proches… Comme Freud rencontrait un jour un communiste ardent, ne se déclara-t-il pas – à la surprise de son entourage – « à moitié converti au bolchevisme » ? L'homme lui avait en effet annoncé que l'avènement de l'idéologie à laquelle il croyait amènerait quelques années de misère et de chaos, mais qu'elles seraient suivies de la paix universelle et de la prospérité générale. Sans le contredire, Freud lui avait alors répondu : « Eh bien, je crois pour ma part à la première moitié de ce programme. »

En fait, ce qui apparut en jeu dans le *Wilson,* ce ne fut rien d'autre que cette question troublante de la psychanalyse « en extension ».

La communauté analytique se demanda ce qu'elle pouvait attendre de ce mariage à la Dubout entre un diplomate indiscret et un psychanalyste partisan… Affolement ! Qu'est-ce qu'un psychanalyste loin des cures qu'il dirige et dont il tire statut ? Existe-t-il un regard freudien en dehors de la clinique quotidienne et ciblée qui lui donne consistance ? Freud est-il encore Freud quand il n'est plus Freud ? Mais Freud, quel Freud, conforme à quel modèle ? Le Freud du petit Hans, du président Schreber, du *Moïse*, du *Mot d'esprit* ?

J'espère que le lecteur d'aujourd'hui prendra les choses autrement… Le vingt-huitième Président des États-Unis ne fut pas plus un analysant de Freud que son *Portrait psychologique* n'est le récit d'une cure. C'est vrai, toute cette histoire est hétérodoxe, confuse, loufoque à l'occasion. Et pourtant, ce *Wilson,* création tératologique de la littérature psychanalytique, constitue à part entière un formidable *objet freudien.*

Je ne dis pas que la politique et les psychanalystes font *a priori* bon ménage ! Seulement voilà : les psychanalystes n'ont pas forcément le choix. Le choix de ne pas s'intéresser à la politique – car la politique, elle, les attrape plus souvent qu'à leur tour. Ce livre sur *Wilson* est tout de même contemporain d'une période sinistre bien précise : les années trente. Or en ces années noires, que se passa-t-il pour la psychanalyse, du côté de la planète où il s'écrivit ?

Prenez par exemple 1936, la fondation à Berlin de l'Institut allemand de psychologie et psychothérapie. Toutes les écoles d'Allemagne, soigneusement épurées et définitivement aryennes, sont regroupées dans cette nouvelle structure nazie. À sa tête, on trouve un nom engageant, Mathias Heinrich Göring, médecin proche de la psychologie adlérienne, juriste, parent direct de l'autre. Et

parmi ses ouailles, gênés aux entournures mais néanmoins présents, des psychanalystes, oui, des psychanalystes. Car la « DPG » – la Société allemande de psychanalyse – avait répondu à l'appel.

Quand Hitler arrive au pouvoir quelques années plus tôt, le monde analytique berlinois n'est plus au complet. Dès les premières années de crise économique et politique, lorsque commencent à se profiler les possibilités d'une victoire nazie, un certain nombre d'analystes émigrent, tels Franz Alexander, Hans Sachs ou Karen Horney qui gagnent les États-Unis. Ceux qui restent n'ont guère le temps de souffler : dès le début de 1933, les nazis décrètent que toutes les associations scientifiques doivent désormais exclure les juifs des instances dirigeantes. Or, trois juifs dirigent notoirement la DPG : Eitingon, Fenichel et Simmel. Naïveté, inconscience ? On s'enquiert auprès des autorités : « Les psychanalystes sont-ils eux aussi concernés par le décret ? » Puis, sens de la hiérarchie, on consulte Freud à Vienne. Bref, résultat : on obtempère. Les membres juifs de la direction « démissionnent ».

Ici, du côté des nommés Boehm et Müller-Braunschweig, c'est-à-dire des analystes « aryens » qui n'allaient pas spécialement s'illustrer par leur résistance, même passive, à Hitler, on n'entendit de Vienne qu'un seul son de cloche : « Dans toutes mes démarches, écrira Boehm, j'avais en tête la position prise (alors) par Freud pour qui il fallait essayer de n'offrir à aucune autorité la “prise” qui aurait motivé une interdiction de notre activité. » Du côté d'Anna Freud, nuance : « Mon père ne voulait rien faire qui put compliquer les affaires des Berlinois ; quant à être d'accord avec leur procédure, nous ne l'étions naturellement pas. »

Quoi qu'il en soit, *le pli fut pris.* Et quand deux ans plus tard, en 1935, des émissaires nazis laissèrent entendre à Boehm et Müller-Braunschweig que la psychanalyse pourrait éventuellement survivre en Allemagne « si tous ses représentants étaient aryens », où auraient-ils trouvé la force de dire non ? Le 1er décembre 1935, les

derniers analystes juifs de la DPG furent démissionnés. Anna Freud demanda par la suite à Boehm s’il aurait exclu Freud lui-même de l’association : il répondit oui. Et pendant presque dix ans, avec ce qu’il restait de ses collègues, le brave homme persévéra, sous l’œil attentif des nazis, les œuvres de Freud brûlées ou mises sous clef, le mot même de psychanalyse interdit et remplacé par l’expression, aussi discrète que grotesque, de « traitement psychologique de longue durée à grande profondeur »…

Certes, on peut convenir que, dans ce petit monde, resta finalement exceptionnelle l’abjection d’un Jung, écrivant que « la race juive possède, selon [son] expérience, un inconscient qui ne se laisse comparer que sous condition avec l’inconscient aryen… ». Et puis, chez les psychanalystes allemands, il y eut aussi Edith Jacobson qui fut résistante et que la Gestapo emprisonna, Bernhardt

Kamm qui se solidarisa avec ses collègues juifs, rompit avec l’Institut et émigra, Richard Sterba qui refusa d’assurer la présidence de la Polyclinique et émigra lui aussi, John Rittmeister qui fut emprisonné et exécuté pour son combat clandestin… Mais il n’empêche : ce n’est pas par hasard que la DPG n’eut pas le courage de la Société hollandaise de psychanalyse qui, confrontée à la même obligation d’exclure ses membres juifs, décida de se dissoudre en signe de protestation. Car chez de nombreux analystes, « d’origine », « purs et durs », avait pris consistance cette étrange façon de rester impassible, de faire le gros dos et de considérer, en connaissance de cause, que « la politique, vraiment, la politique, ce n’est pas notre affaire… ».

Eh bien, nous y sommes : il faut lire ce *Portrait psychologique* en se disant exactement le contraire. En se demandant ce qui s’est passé pour le psychanalyste Freud, quand lui-même s’est mis dans la tête l’idée que la politique, ses dirigeants, ses mensonges, ses aberrations, pouvaient le concerner au premier chef. Qu’est-ce qui a alors attiré son regard, sur quoi a-t-il associé, quels furent ses

interprétations, ses partis pris, ses outrances, ses répétitions ? Car il a exagéré, *Freudbullitt* dans ce livre – et « exagérer » est ici un mot faible ! Car il s’est répété aussi, remettant cent fois sur le métier père et fils, multipliant les mêmes considérations sur la masculinité et la féminité – la liste des griefs serait longue… Ce texte ne fait pas dans la dentelle, jouant tour à tour de la sommation historique (« Le lecteur se souviendra que les désirs contraires à l’égard de son père le poussèrent à faire une série de discours fiévreux qui provoquèrent, en 1906, la rupture d’un vaisseau de l’œil gauche et, en 1919, sa thrombose »), de l’affirmation péremptoire (« Consciemment, Wilson pensait être devenu un homme adulte, mais il semble probable que, dans son inconscient, il était devenu en fait une *femme* adulte »), ou de l’envolée poétique (« Ses convictions furent des excuses inventées par la raison pour justifier sa libido, ses principes des déguisements destinés à dissimuler la nudité de ses désirs inconscients »). Mais qu’on ne s’y trompe pas : cette charge freudienne mérite de rester mémorable, car à chaque fois, alors même qu’on va s’agacer, s’emporter, renoncer peut-être à poursuivre, surgissent comme par miracle un passage, une simple phrase, qui font rupture et retiennent le lecteur par un je ne sais quoi de *sioux*.

C’est une remarque sur les identifications produites dans l’inconscient par des noms identiques, une autre sur l’utilité pour les garçons d’avoir des sœurs, une autre encore sur « les liens qu’établit la haine et qui ne sont pas moins astreignants que ceux de l’amour » ou sur l’expression « boire les paroles de son père »… Mais c’est aussi bien des analyses plus étayées – comme celle du surmoi, par exemple, qui n’est pas sans faire écho aux thèses lacaniennes.

On le sait, une lecture classique de Freud, assimilant le surmoi à un juge, à un censeur, le connecta essentiellement à l’interdiction et à la réprimande. Lacan, déplaçant l’accent, mit par contre en évidence ce qu’il y avait d’*incitation* dans la fonction surmoïque,

d'incitation déréglée. Si le surmoi est un juge, c'est un juge fou, dont l'injonction, adressée au sujet, pourrait être : « Jouis ! Jouis, en tant que cette jouissance à laquelle je t'engage, est inaccessible. » Obscène et féroce, dit Lacan, le surmoi reste de ce fait insatiable… Ce qui est exactement illustré par l'analyse du « surmoi wilsonien » – un surmoi à jamais « insatisfait », fabriqué à l'aune de cet « incomparable » Père, un surmoi que rien ne put « rassasier » et qui « exigea continuellement l'impossible ». D'ailleurs, le *Portrait psychologique* du Président Wilson raconte-t-il autre chose que les aventures étranges – continuons à reprendre les termes mêmes du livre – d'un « névrosé au corps chétif » et d'un « surmoi exalté », hurlant sans cesse aux oreilles du malheureux : « Tu dois rendre possible l'impossible ! Tu es le fils bien-aimé du Père ! Tu es le Père lui-même ! Tu es Dieu ! » D'où cette capacité wilsonienne de nier les faits qui poussa à son comble l'exaspération de *Freudbullitt* : « Wilson ne tint pas compte de l'existence du traité secret des Alliés, parce que c'était un fait désagréable, et ses efforts pour une paix “juste et durable” furent voués à l'échec. Il oublia la position du col du Brenner et il livra deux cent cinquante mille Austro-Allemands à l'Italie. Vers la fin de sa vie, il négligea encore tous les faits qui faisaient obstacle aux débouchés que trouvait sa libido pour son activité et sa passivité envers son père, et un nombre considérable d'êtres humains souffrirent de l'amour irrésistible que le révérend Joseph Ruggles Wilson avait inspiré à son fils. »

Pendant la plus grande partie de sa vie, le Président Wilson se sentit en communication directe avec Dieu, « guidé, comme il le disait, par une puissance douée d'intelligence qui se trouvait en dehors de lui ». Il n'eut jamais le moindre doute religieux. Lorsqu'il prenait la parole, remarquait le nommé Baker, qui fut son biographe, « il avait l'air possédé, [mettant] dans un seul discours une passion intense qui aurait suffi pour une demi-douzaine d'allocutions

ordinaires ». Plus d’une fois, il s’identifia au Christ et parla « à sa place ».

En lisant l’histoire délirante de cet homme adulé, je me suis pris à penser à quelqu’un d’autre, que je connais bien, auquel je reste attaché et qui ne lui ressemble pas au premier abord.

Grand, robuste, des bras solides qui s’enfoncent dans les épaules et se terminent par de larges mains dont on devine les poings lourds, des cheveux noirs, courts, rejetés en arrière par une petite mèche, une moustache légère, mais qu’on ne peut dire fine et qui contraste avec l’apparence encore poupine du visage : il s’appelle Georges, il est ouvrier, il a près de cinquante ans et vit à l’hôpital psychiatrique. Plusieurs années d’hospitalisation l’ont bien sûr affaibli, et sa forte corpulence, curieusement balancée par une allure dégingandée, le fait maintenant ressembler à un hallebardier au repos. Pourtant, comme le président Wilson, Georges est en liaison directe avec Dieu. De Dieu, il se dit même le fils.

Pour les médecins dont il dépend depuis que son originalité divine lui fut révélée par une émission de télévision et que quelques troubles s’ensuivirent, c’est un schizophrène paranoïde, inscrit dans une expérience délirante primaire, à thèmes mystiques et mégalomaniaques, à mécanisme intuitif plus qu’hallucinatoire, et dont le tableau est peut-être en relation avec une encéphalopathie typique, réalisant en quelque sorte une séquelle psychiatrique tardive. Ils ne le tiennent pas pour un débile mental et estiment en général, le trouvant plutôt sympathique, qu’il ne passera pas à l’acte pour prouver au monde sa filiation. L’Histoire, elle, sait depuis la première minute qu’elle ne retiendra pas son nom.

Jusqu’à la fin des temps, Georges restera obscur. À quelle malchance doit-il cette injustice ? Des Maîtres falots ou hallucinés, les siècles en ont plein leurs tiroirs. Pourquoi Wilson et pas lui ? Pourquoi celui-ci est dit fou et celui-là fait roi ? L’un bon pour le trône, l’autre pour le trou. Qu’est-ce qui fait le départ entre l’asile et

l'Élysée ? Pourquoi de ce fou la foule s'entiche-t-elle, alors qu'elle enferme la goutte d'eau qui lui ressemble, comme si c'était elle – pauvre goutte – qui faisait déborder le vase ? Chacun sait ce qu'on raconte de l'inconnu de Pignerol, du masque de fer : son seul crime aurait été de ressembler au XIVe de nos Louis, copie conforme et donc… échec au roi.

La question se pose : quels rapports Wilson a-t-il entretenus avec la folie ? *Freudbullitt* a fait du Président un névrosé, un « névrosé qui s'embarqua vers l'Écosse, le 20 juin 1908, pour soigner ses nerfs, ses maux d'estomac, sa tête douloureuse et les élancements de ses membres, et qui retraversa l'Atlantique dix ans plus tard, acclamé comme le sauveur du monde », mais un névrosé qui s'approcha dangereusement « de cette terre psychique d'où peu de voyageurs reviennent, celle où les faits résultent des désirs, où les amis se transforment en traîtres et où une chaise d'asile peut devenir le trône de Dieu… ». Dans son ensemble, la réponse clinique qu'apporte ce livre n'apparaîtra pas satisfaisante. Sauf si l'on se contente bien sûr de cette solution de facilité que les anglo-saxons ont portée aux nues sous le nom de « cas limite », de *border-line…* Et puis, même dans ce cas, on restera sur sa faim…

Les fous qu'on enferme sont peut-être l'étoffe qui double la pourpre des puissants : mais pourquoi les « symptômes » de Wilson – et non ceux de Georges – ont-ils fait lien social ? Qu'ont-ils mobilisé chez les Américains pour y jouer ce rôle ? Quelles identifications ont-ils précipitées ? *Freudbullitt* l'évoque en filigrane. Mais, pour caricaturer la célèbre question posée par la psychanalyse à la féminité, ce *Portrait psychologique* n'en laissera pas moins le lecteur sur une énigme, qui a son prix : en se choisissant de tels chefs, *que veut donc un peuple ?*

Préface de William Bullitt

Il faut un courage rare pour suivre les faits où qu'ils mènent. Freud a osé les traquer jusqu'au fond de l'esprit humain et décrire les désirs qu'il a entrevus dans les couches obscures de l'inconscient. Ces descriptions ont ébranlé de nombreuses croyances bien ancrées. On s'est élevé contre lui ; mais il n'a cessé de se réjouir lorsqu'une théorie – même l'une des siennes – était détruite par un fait irréductible. Il avait la passion de la vérité.

À la longue, seuls les fous peuvent tenir tête aux faits. Les hommes acceptent maintenant, sans la moindre trace de colère ou de scandale, la théorie de Galilée selon laquelle la terre tourne autour du soleil, et les découvertes de Freud commencent à être reçues avec calme. La psychologie était une branche de la philosophie, mais non une science, jusqu'à ce que Freud inventât la méthode de recherche que l'on nomme psychanalyse. La psychologie est maintenant devenue une science fondée sur les faits, et Freud compte parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Nous étions amis depuis plusieurs années lorsque nous décidâmes d'écrire ensemble ce volume. Il était à Berlin où il venait de subir une petite intervention chirurgicale. J'allai le voir et le trouvai déprimé. Il me dit d'un air sombre qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre et que sa mort serait aussi peu importante pour lui

que pour les autres, parce qu'il avait dit tout ce qu'il avait à dire et que son esprit était vidé.

Il me demanda ce que je faisais ; je lui dis que j'écrivais un livre sur le traité de Versailles qui comprendrait des études sur Clemenceau, Orlando, Lloyd George, Lénine et Woodrow Wilson, que je connaissais tous personnellement.

Les yeux de Freud s'allumèrent et il s'anima. Il me posa rapidement beaucoup de questions, auxquelles je répondis. Puis il me surprit fort en me disant qu'il aimerait collaborer à la rédaction du chapitre sur Wilson.

Je lui fis observer, en riant, que c'était une idée délicieuse mais bizarre. Mon livre était destiné aux spécialistes des affaires étrangères. Une étude de Wilson par Freud aurait l'intérêt éternel d'une analyse de Platon par Aristote. Tous les hommes cultivés voudraient la lire. Enterrer Freud dans un chapitre de mon livre serait créer une monstruosité ; la partie deviendrait plus importante que le tout. Freud insista, déclarant que son offre, même si je la trouvais comique, était cependant sérieuse. S'il collaborait à mon livre, il serait forcé de se remettre à écrire ; une nouvelle vie s'ouvrirait devant lui. De plus, il n'était pas satisfait de ses essais sur Léonard de Vinci et le *Moïse* de Michel-Ange, parce qu'il avait été obligé de tirer de vastes conclusions à partir d'un nombre de faits insuffisant ; or il désirait depuis longtemps faire l'étude psychologique d'un contemporain au sujet duquel des milliers de faits avaient été établis. Wilson l'intéressait depuis le jour où il avait découvert qu'ils étaient nés tous deux en 1856. Il ne pouvait pas faire les recherches nécessaires à l'analyse de la personnalité de Wilson, mais ce me serait facile, puisque j'avais travaillé avec lui et connaissais tous ses amis et collaborateurs proches. Il espérait que j'accepterais son offre. Je répondis que je serais ravi d'y réfléchir sérieusement, mais que j'étais certain qu'une étude psychologique

de Wilson ne pourrait être condensée en un seul chapitre. Si j'acceptais sa proposition, je devrais abandonner mon projet primitif.

Deux jours plus tard je retournai voir Freud, et, après un long entretien, nous décidâmes de collaborer à la rédaction d'un ouvrage sur Wilson.

Nous commençâmes aussitôt à travailler ; mais il nous fallut environ dix ans pour terminer notre œuvre. Nous lûmes tous les livres et les discours de Wilson qui avaient été publiés, et tous les volumes sur Wilson écrits par Ray Stannard Baker que le Président avait choisi comme biographe et qui avait eu accès à ses carnets privés. Nous lûmes aussi *The Intimate Papers of Colonel House* (le Journal du colonel House) qui avait été le meilleur ami de Wilson pendant tout son mandat ; *Woodrow Wilson as I Knew Him* (Woodrow Wilson tel que je l'ai connu) par son secrétaire, Joseph P. Tumulty, et les livres sur Wilson de William Allen White, James Kearney, Robert Edward Annin, David Lawrence et beaucoup d'autres. En outre je lus des vingtaines d'ouvrages sur la carrière de Wilson, comme *The Economie Conséquences of the Peace* (les Conséquences économiques de la Paix), de J. Maynard Keynes, et Freud lut tout ce que je jugeai digne de son attention.

Nos discussions sur ces œuvres nous conduisirent à deux conclusions : la première, que notre étude sur Wilson constituerait un livre entier ; la seconde, qu'il serait injuste d'analyser le caractère de Wilson avant d'avoir approfondi ce que nous savions de lui par les renseignements non publiés que pourraient nous fournir ses intimes.

Je me mis à essayer de réunir ces renseignements, aidé de mes nombreux amis qui avaient été collaborateurs de Wilson ; certains mirent à notre disposition leurs carnets, lettres et notes, tandis que d'autres nous racontèrent franchement, de vive voix, leurs souvenirs. Grâce à leur aide nous acquîmes la certitude que, même si la publication ultérieure d'informations privées ferait mieux connaître la personnalité de Wilson, rien ne serait en contradiction avec les

faits sur lesquels nous avions fondé notre étude. Ceux qui nous donnèrent ces renseignements le firent avec la promesse formelle que leurs noms ne seraient pas révélés.

Je recueillis, de ces documents et entretiens privés, des notes qui couvrirent plus de quinze cents pages dactylographiées. Rentré à Vienne, Freud les lut ; nous discutâmes point par point les faits qu'elles exposaient, puis nous commençâmes à rédiger notre livre. Freud écrivit le premier brouillon de certaines parties du manuscrit, et moi de certaines autres. Ensuite chacun de nous critiqua, modifia ou récrivit le brouillon de l'autre, jusqu'à ce que l'ensemble s'amalgamât en une œuvre commune.

Il nous sembla excessif d'alourdir notre livre de quinze cents pages de notes ; nous décidâmes de les éliminer, à l'exception de celles qui concernaient l'enfance et la jeunesse de Wilson, qui nous parurent indispensables pour les lecteurs non informés du cadre dans lequel avait grandi le Président. On trouvera le résumé de ces informations au début de ce volume.

Freud et moi étions tous deux entêtés, et nos croyances étaient différentes. Freud était un juif devenu agnostique. J'ai toujours été un chrétien convaincu. Nous fûmes souvent en désaccord, mais ne nous disputâmes jamais. Au contraire, plus nous travaillions ensemble, plus notre amitié se resserrait. Cependant, en 1932, au printemps, alors que le manuscrit était prêt à être dactylographié sous sa forme définitive, Freud modifia le texte et écrivit un certain nombre de passages nouveaux que je désapprouvai. Après plusieurs discussions, nous décidâmes d'oublier le livre pendant trois semaines, et d'essayer alors de nous mettre d'accord. Mais lorsque nous nous rencontrâmes, ce fut impossible.

Je voulais rentrer aux États-Unis pour participer à la campagne présidentielle de Franklin D. Roosevelt, et je pensais ne jamais trouver le temps de revoir notre manuscrit. Freud et moi avions précédemment décidé que notre livre paraîtrait aux États-Unis et

que je fixerais sa date de publication. Finalement je lui dis que nous serions sans doute d'accord un jour, car nous n'étions, ni l'un ni l'autre, inaccessibles à la raison ; en attendant, le livre ne serait pas publié. Toutefois nous décidâmes de signer tous deux chaque chapitre, pour qu'il existât au moins un manuscrit signé non publié ; ce qui fut fait.

Six années passèrent. En 1938, les nazis permirent à Freud de quitter Vienne. J'allai le voir à la gare lors de son passage à Paris, où j'étais alors ambassadeur des États-Unis, et je lui proposai de discuter de notre livre lorsqu'il serait installé à Londres.

Je portai le manuscrit à Freud, et fus ravi lorsqu'il accepta de supprimer ce qu'il avait ajouté à la dernière minute ; nous découvrîmes avec joie que nous étions maintenant d'accord pour apporter certaines modifications au texte.

Je retournai le voir à Londres pour lui montrer le texte définitif que nous avions accepté tous deux. C'est celui qui est offert au public dans cet ouvrage. Nous décidâmes de nous abstenir, par courtoisie, de publier le livre tant que la seconde Mrs Woodrow Wilson vivrait.

Je ne revis pas Freud. Il mourut en 1939. Ce fut un homme d'une intégrité intellectuelle absolue : un grand homme.

Introduction par Sigmund Freud

Lorsqu'un auteur écrit ce qu'il pense d'un personnage historique, il néglige rarement d'affirmer à ses lecteurs, dès le début, qu'il s'est efforcé de demeurer libre de tout parti pris ou préjugé, qu'il a travaillé *sine ira et studio,* comme l'exprime la belle phrase classique. Pour ma part, je dois commencer ma contribution à cette étude psychologique de Thomas Woodrow Wilson par l'aveu que la personne du Président américain, telle qu'elle s'est élevée à l'horizon de l'Europe, m'a été, dès le début, antipathique, et que cette aversion a augmenté avec les années à mesure que j'en savais davantage sur lui et que nous souffrions plus profondément des conséquences de son intrusion dans notre destinée.

Lorsque je le connus mieux, il ne fut pas difficile de trouver de bonnes raisons pour expliquer mon antipathie. On raconte que Wilson, après son élection à la présidence, se débarrassa d'un politicien qui attirait son attention sur les services qu'il lui avait rendus pendant la campagne présidentielle par ces mots : « Dieu voulait que je fusse Président des États-Unis. Ni vous, ni aucun mortel ou groupe de mortels n'aurait pu l'empêcher. » Le politicien se nommait William F. Mac Combs et était président du Comité national démocrate.

Je ne peux m'empêcher de trouver qu'un homme qui peut interpréter les illusions de la religion d'une manière si littérale et qui

est si sûr d'entretenir des rapports personnels intimes avec le Tout-Puissant n'est pas fait pour s'occuper des hommes ordinaires. Comme tout le monde le sait, le camp adverse, pendant la guerre, renfermait, lui aussi, un enfant chéri élu par la Providence : le Kaiser. Il est très regrettable que plus tard, de l'autre côté, un deuxième homme choisi apparût : personne n'y gagna, et le respect de Dieu ne s'en trouva nullement accru.

Une autre singularité évidente du Président, qu'il faisait lui-même souvent observer, est responsable en grande partie de la difficulté que nous éprouvons à savoir par quel côté saisir son caractère, si étranger à notre monde. Au cours d'une évolution longue et pénible, nous avons appris à établir les frontières qui séparent notre monde psychique intérieur du monde de la réalité extérieure. Nous ne pouvons comprendre ce dernier qu'en l'observant, en l'étudiant et en rassemblant les données que nous découvrons à son sujet. Au cours de ce travail, il ne nous a pas été facile de renoncer aux explications qui répondaient à nos désirs et confirmaient nos illusions. Mais cette victoire sur nous-même a été payante : elle nous a conduit à une maîtrise insoupçonnée sur la nature.

Nous avons, depuis peu, commencé à appliquer la même méthode au contenu de notre monde intérieur psychique. De ce fait, notre sens critique et notre respect des faits ont été soumis à encore plus rude épreuve. Nous attendons, dans ce domaine, un succès analogue. Plus notre connaissance de la vie intérieure s'élargit et s'approfondit, plus nous pouvons maîtriser et diriger nos pulsions instinctuelles.

Or Wilson, au contraire, a déclaré souvent que les faits ordinaires ne signifiaient rien pour lui et qu'il n'éprouvait de respect qu'envers les intentions et les opinions humaines. En conséquence, il lui était naturel, dans ses pensées, d'ignorer les faits du monde extérieur réel, et même de nier leur existence lorsqu'ils étaient

incompatibles avec ses espoirs et ses désirs. Il n’avait donc aucune raison de diminuer son ignorance par l’examen des faits. Rien n’existait pour lui que les intentions nobles. Aussi, lorsqu’il traversa l’océan pour apporter, à l’Europe déchirée, une paix juste et durable, se trouva-t-il dans la situation déplorable du bienfaiteur qui veut rendre la vue à un malade, mais ignore la structure de l’œil et a négligé d’apprendre les méthodes opératoires indispensables.

Cette même habitude de pensée est probablement responsable du manque de sincérité, de l’instabilité et de la tendance à nier la vérité qui apparaît dans les rapports de Wilson avec les autres et qui sont toujours si choquants chez un idéaliste. L’obligation de dire la vérité doit, certes, s’appuyer solidement sur l’éthique, mais elle est fondée sur le respect des faits.

Je dois aussi exprimer ma conviction qu’il existait un rapport étroit entre l’aliénation de Wilson du monde réel et ses convictions religieuses. Bien des moments de ses activités publiques donnent presque l’impression qu’il appliquait, en politique, la méthode de la *Christian Science.* Dieu est bon, la maladie vient du mal. La maladie est en contradiction avec la nature de Dieu. Par conséquent, puisque Dieu existe, la maladie n’existe pas. Il n’y a pas de maladie. Comment s’attendre à ce qu’un thérapeute de cette école s’intéresse à la symptomatologie et au diagnostic ?

Permettez-moi de revenir maintenant au début de ces remarques, à l’aveu de mon antipathie pour Wilson, afin d’ajouter un mot de justification. Nous savons tous que nous ne sommes pas pleinement responsables des conséquences de nos actes. Nous agissons dans une certaine intention et provoquons des résultats que nous ne voulions pas et n’avions pas prévus. Ainsi récoltons-nous souvent davantage de reproches et de discrédit, et parfois plus de louanges et d’honneurs que nous ne le méritons.

Mais, lorsque, comme Wilson, un homme réalise presque le contraire de ce qu’il désirait accomplir, lorsqu’il a prouvé qu’il est la

véritable antithèse de la force qui « désire toujours le mal et crée toujours le bien », lorsque sa prétention de délivrer le monde du mal ne réussit qu'à donner une preuve supplémentaire du danger qu'un fanatique fait courir au bien public, il ne faut pas s'étonner que l'observateur éprouve une méfiance qui rend la sympathie impossible.

Certes, quand je fus amené, sous l'influence de W. Bullit, à faire une étude plus approfondie de la vie du Président, ce sentiment ne demeura pas toujours le même. Une certaine sympathie s'éveilla ; mais une sympathie particulière, mêlée de pitié, comme celle que l'on éprouve, en lisant Cervantès, pour son héros, le naïf chevalier de la Manche. Et finalement, en comparant les forces de l'homme et la grandeur de la tâche qu'il avait entreprise, cette pitié devint si irrésistible qu'elle domina tous les autres sentiments. Aussi puis-je demander au lecteur de ne pas rejeter l'ouvrage qui suit comme résultant de préjugés. Bien que des émotions puissantes eussent présidé à ses débuts, elles furent totalement subjuguées. Et je puis assurer que ce fut aussi le cas de William C. Bullitt, avec lequel j'ai collaboré à sa rédaction.

Bullitt, qui connaissait personnellement le Président, a travaillé pour lui pendant sa période la plus glorieuse et lui était attaché avec tout l'enthousiasme de la jeunesse, a préparé le résumé des renseignements biographiques sur l'enfance et la jeunesse de Wilson. Nous sommes tous deux responsables de la partie analytique de l'ouvrage qui est le résultat de notre travail commun.

Certaines explications complémentaires semblent désirables. Le lecteur objectera peut-être que notre ouvrage lui est présenté comme une « étude psychologique » bien que nous ayons adopté le point de vue psychanalytique pour examiner notre sujet, que nous ayons usé, sans réserves, des hypothèses et des termes psychanalytiques. Il ne s'agit pas là d'une présentation erronée faite pour flatter les préjugés hostiles du public. Notre titre, au contraire,

exprime notre conviction que la psychanalyse n'est pas différente de la psychologie, qu'elle est l'une des parties de la psychologie, et qu'il est inutile de s'excuser d'employer les méthodes psychanalytiques dans une étude psychologique qui traite des faits psychiques les plus profonds.

Il serait, certes, inadmissible de publier les résultats d'une telle étude et de les exposer à la curiosité publique tant que l'individu qu'elle concerne est encore vivant. Il est d'ailleurs peu probable que le sujet eût consenti à sa publication. Les analyses thérapeutiques se font entre médecin et malade sous le sceau du secret professionnel, toutes tierces personnes étant exclues. Toutefois, après la mort d'un homme dont la vie et les travaux sont importants pour le présent et l'avenir, il devient, d'un commun accord, un sujet tout indiqué pour les biographes, et les restrictions antérieures disparaissent. La question d'une période d'immunité *post mortem* peut être soulevée ; mais elle l'a rarement été. Il serait difficile de s'entendre sur la durée de cette période ou de s'assurer qu'elle est bien respectée. Thomas Woodrow Wilson est mort en 1924.

Enfin, nous devons nous élever contre l'idée erronée que ce livre a été écrit dans le dessein secret de prouver que Wilson était un caractère pathologique, un homme anormal, afin de saper, de cette manière détournée, l'estime que lui méritent ses œuvres. Non ! Nous n'avons jamais eu cette intention. Et même si c'était le cas, notre ouvrage ne réussirait jamais à atteindre ce but, car notre science a, depuis longtemps, renoncé à croire en une structure rigide de normalité et en une frontière de démarcation nette entre le normal et l'anormal dans la vie psychique. Une technique extrêmement délicate de diagnostics nous a fait découvrir toutes sortes de névroses là où nous nous attendions le moins à les trouver ; si bien qu'il est à peu près juste d'affirmer que les symptômes et les inhibitions névrotiques sont devenues, jusqu'à un certain point,

communs à tous les êtres humains civilisés. Nous croyons même comprendre les exigences qui ont produit ce phénomène.

De plus, nous avons été amenés à conclure que, pour juger les cas psychiques, la catégorie normal-pathologique est aussi insuffisante que la catégorie précédente bien-mal qui englobait tout. C'est seulement dans une minorité de cas que les troubles psychiques ont pu être imputés à des inflammations, ou à l'introduction dans l'organisme de substances toxiques ; et, même alors, l'effet de ces facteurs n'est pas direct. Dans la majorité des cas, les facteurs quantitatifs, des facteurs tels que des excitations exceptionnellement puissantes appliquées à une certaine partie de l'appareil psychique, un apport plus ou moins grand de ces sécrétions internes sont indispensables au fonctionnement du système nerveux, des troubles de l'évolution dans le temps, un développement précoce ou retardé de la vie psychique produisent une poussée de résultats pathologiques.

Nous retrouvons cette sorte de causalité quantitative lorsque nous étudions, à l'aide de la psychanalyse, ce qui nous apparaît maintenant comme les éléments simples des phénomènes psychiques. La force relative de l'une des nombreuses pulsions instinctuelles qui fournissent l'énergie psychique, la profondeur particulière de l'une de ces identifications sur lesquelles la structure du caractère se construit habituellement, une formation réactionnelle exceptionnellement forte contre une impulsion qui doit être refoulée, tous ces facteurs quantitatifs décident la forme finale d'une personnalité, lui impriment une certaine individualité et dirigent son activité dans un certain sens.

Marc Antoine, dans Shakespeare, décrit ainsi Brutus mort :

les éléments

de son caractère s'harmonisaient si bien en lui

que la nature pouvait se dresser pour crier au monde entier : « c'était un homme ! »

Nous sommes tentés d'ajouter, à ces paroles du poète, que les éléments de la constitution sont toujours les mêmes. Ce qui change, c'est la proportion quantitative des éléments et, devons-nous ajouter, leur situation dans les différents champs de la vie psychique ainsi que leur attachement à divers objets. Nous estimons alors, suivant certains critères, que la personnalité de l'individu est normale, pathologique, ou présente certains traits pathologiques. Mais ces critères ne sont nullement uniformes, sûrs ou constants. Ils sont difficiles à saisir scientifiquement, car au fond ce sont seulement des moyens pratiques, souvent d'origine conventionnelle. « Normal » signifie en général simplement moyen, ou proche de la moyenne. Le jugement qui nous fait trouver pathologique un trait de caractère ou un acte est souvent déterminé par une seule norme : à savoir s'il est, ou non, nuisible à l'individu ou à la communauté dont il fait partie ? Malgré l'imprécision de ces concepts et l'incertitude des principes fondamentaux sur lesquels est fondé ce jugement, il nous est impossible, dans la vie pratique, de nous passer de la distinction entre le normal et le pathologique ; mais nous ne devons pas nous étonner si cette distinction ne cadre pas avec d'autres éléments opposés importants.

Les fous, les visionnaires, les hallucinés, les névrosés et les aliénés ont, de tout temps, joué de grands rôles dans l'histoire de l'humanité, et pas seulement lorsque l'accident de leur naissance leur a transmis la souveraineté. Généralement ils ont fait de grands ravages ; mais pas toujours. De tels êtres ont exercé une influence incalculable sur leur époque et celles qui ont suivi, ils ont lancé d'importants mouvements culturels et fait de grandes découvertes. Ils l'ont pu grâce, d'une part, à la partie intacte de leur personnalité, c'est-à-dire malgré leurs anomalies ; mais, d'autre part, ce sont précisément souvent les traits pathologiques de leur caractère, l'asymétrie de leur développement, le renforcement anormal de certains désirs, l'abandon sans réserve ni discernement à un but

unique qui leur donne la force d'entraîner les autres à leur suite et de vaincre la résistance du monde.

Les grandes œuvres coïncident si souvent avec des anomalies psychiques que l'on est tenté de croire qu'elles sont inséparables. Cette supposition est, toutefois, contredite par le fait que, dans tous les domaines des efforts humains, l'on trouve des hommes éminents qui remplissent les exigences de la normalité.

Nous espérons que ces remarques apaiseront la crainte que cet ouvrage soit autre chose qu'une étude psychologique de Thomas Woodrow Wilson. Nous ne pouvons cependant nier que, dans ce cas comme dans tous les autres, une connaissance plus intime de l'homme puisse conduire à une appréciation plus exacte de ses œuvres.

Dramatis Personae

Axson, Ellen Louise, première épouse de Wilson.

Baker, Ray Stannard, biographe officiel de Wilson. Directeur du bureau de presse à la Commission américaine de la Conférence de la Paix.

Balfour, Arthur James, Premier ministre britannique (1902-1906), ministre des Affaires étrangères (1916-1919).

Baruch, Bernard M., homme d'affaires américain. Membre de la commission américaine du Traité de Paix, Paris (1919).

Bernstorff, Johann-Heinrich Von, Comte, Ambassadeur d'Allemagne à Washington (1908-1917), qui s'efforça de promouvoir une meilleure compréhension entre les États-Unis et l'Allemagne avant l'entrée des États-Unis dans la Première Guerre mondiale.

Bones, James, oncle de Woodrow Wilson.

Bones, Jessie, cousine de Woodrow Wilson

Bridges, Robert, ami et camarade de Princeton.

Brooke, Francis J., premier ami de Wilson.

Brougham, Herbert B., éditorialiste du *New York Times.*

Bryan, William Jennings, politicien démocrate qui contribua à faire nommer Wilson en 1912. Secrétaire d'État (1913-1915), il démissionna par désapprobation de la politique de Wilson après le naufrage du *Lusitania.*

Clemenceau, Georges, président du Conseil français, chef de la délégation française à la Conférence de la Paix à Paris.

Cleveland, Grover, vingt-deuxième et vingt-quatrième président des États-Unis.

Cobb, Frank, rédacteur en chef du *New York World.*

Creel, George, journaliste américain.

Debs, Eugène V., socialiste américain, plusieurs fois candidat à la présidence.

Disraeli, Benjamin, homme d’État britannique.

Dodd, William E., historien.

Ebert, Friedrich, premier président du Reich allemand.

Foch, Ferdinand, maréchal de France, commandant en chef des armées alliées (1918).

Galt, Edith Bolling, deuxième épouse de Wilson.

Gérard, James W., avocat américain. Ambassadeur des États-Unis en Allemagne (1913-1917).

Gladstone, William E., homme d’État britannique, idole de Wilson.

Glynn, Martin H., gouverneur de New York, qui s*est occupé activement de la campagne présidentielle de 1916.

Grayson, Amiral Cary T., médecin de Wilson à la Maison-Blanche.

Grey, Sir Edward, ministre des Affaires étrangères britanniques.

Haie, William Bayard, agent secret de Wilson à Mexico (1913).

Hankey, Sir Maurice, officier britannique et fonctionnaire, secrétaire du Conseil des Quatre assemblées.

Harding, Warren G., vingt-neuvième président des États-Unis, adversaire de la Société des Nations.

Harvey, Colonel George, journaliste américain qui a contribué à faire nommer Wilson gouverneur de New Jersey. Favorable à l'élection présidentielle de Wilson en 1912, opposé à sa réélection (1916). Il fut pour beaucoup dans le choix de Harding comme candidat républicain.

Hibben, John Grier, président de Princeton (1912-1932), ami très cher de Wilson qui l'abandonna par la suite.

Hitchcock, Gilbert M., principal délégué de Wilson au Sénat.

Hoover, Herbert, trente et unième président des États-Unis.

House, Colonel Edward M., ami et confident de Wilson, délégué personnel de Wilson près des nations européennes (1914-1916), membre de la Commission pour l'établissement du Pacte de la Société des Nations.

Hughes, Charles Evans, juriste américain battu par Wilson à l'élection de 1916.

Johnson, Hiram, sénateur de Californie.

Jusserand, Jean Jules, ambassadeur de France aux États-Unis.

Knox, Philander Chase, sénateur des États-Unis (1917-1921), connu pour son opposition à l'entrée des États-Unis à la Société des Nations.

Lansing, Robert, secrétaire d'État (1915-1920).

Lloyd George, David, Premier ministre britannique qui conduisit pendant la guerre la politique britannique à la victoire et contribua à l'élaboration du traité de paix.

Lodge, Henry Cabot, président de la Commission des Affaires étrangères du Sénat, chef de l'opposition au traité de paix et au pacte de la Société des Nations.

Me Adoo, William G., gendre de Wilson.

Me Cormick, Vance C., conseiller de Wilson à la Commission américaine du Traité de Paix.

Masarik, Tomas, premier président de Tchécoslovaquie.

Maximilien, Prince de Bade, dernier chancelier de l'empire germanique, qui, en 1918, commença les négociations en vue de l'armistice.

Mezes, Sidney Edward, directeur des renseignements politiques à la Conférence de la Paix.

Morgenthau, Henry, ambassadeur des États-Unis en Turquie.

Orlando, Vittorio, Premier ministre italien, chef de la délégation italienne à la Conférence de la paix.

Orpen, Sir William, artiste britannique.

Patton, Francis L., président de Princeton.

Poincaré, Raymond, président de la République française, connu pour ses opinions conservatrices et sa lutte contre le défaitisme.

Polk, Frank Lyon, conseiller du département d'État (1915-1919).

Roosevelt, Théodore, vingt-sixième président des États-Unis.

Sayre, Francis B., gendre de Wilson.

Sharp, William Graves, ambassadeur des États-Unis en France (1914-1919).

Smuts, Général Jan Christian, Premier ministre de l'Union sud-africaine, délégué à la Conférence de la paix.

Sonnino, Baron Sidney, ministre des Affaires étrangères d'Italie, délégué italien à la Conférence de la paix.

Taft, William Howard, vingt-septième président des États-Unis.

Tumulty, Joseph P., secrétaire particulier de Wilson lorsqu'il était gouverneur de New Jersey, puis président.

Tyrrell, William George, diplomate britannique, ambassadeur en France (1928-1934).

Van Dyke, Henry, professeur de littérature anglaise à Princeton et ministre des États-Unis aux Pays-Bas et au Luxembourg.

West, Andrew F., doyen du collège supérieur de Princeton (1901-1928).

White, Henry, diplomate américain, membre de la Commission américaine de la paix, partisan de

l'entrée des États-Unis dans la Ligue des Nations.

Whiblock, Brand, ministre des États-Unis en Belgique (1913-1922).

Wilson, Annie, sœur de Woodrow Wilson. Wilson, Jessie Woodrow, mère de Wilson. Wilson, Révérend Joseph Ruggles, père de Wilson.

Wilson, Joseph Ruggles Junior, frère de Wilson. Wilson, Marion, sœur de Wilson.

Woodrow, Harriet, cousine.

Woodrow, James, oncle.

Woodrow, Révérend Thomas, grand-père. Woodrow, Thomas, oncle.

Notes biographiques sur l'enfance et la jeunesse de Thomas Woodrow Wilson par William C. Bullitt

Au presbytère de Staunton, Virginie, le 28 décembre 1856, un fils naquit au révérend Joseph Ruggles Wilson, ministre de l'Eglise presbytérienne. On lui donna les noms de Thomas Woodrow en l'honneur du père de sa mère qui, comme son propre père, était ministre presbytérien.

Tout le sang du petit Thomas Wilson venait de basse Écosse. Aucun de ses grands-parents n'était d'origine américaine. Sa mère une émigrée presbytérienne du nord de l'Angleterre. Les parents de son père étaient des émigrés presbytériens de l'Ulster.

Son père était un bel homme vaniteux, fier de son aspect et plus encore de sa facilité d'élocution, qui parlait trop. La fierté qu'il avait de son apparence extérieure était justifiée. Assez grand et solidement bâti, il avait des yeux clairs, profondément enfoncés dans leurs orbites et un front large, finement modelé, surmonté d'une épaisse toison de cheveux noirs. Il avait les pommettes hautes, et son menton rond émergeait d'un collier de barbe. Sa bouche était sensible et bien formée, son nez grand et droit. Ses oreilles seules, larges et protubérantes, étaient laides. Il ne perdit jamais son épaisse chevelure. Plus tard, lorsqu'elle devint blanche, il ressembla à une vieille dame grassouillette ; mais pendant l'enfance de son fils, c'était un bel homme.

Il avait la passion des mots qu’il chérissait pour eux-mêmes, pour les entendre ; il se souciait davantage de l’expression d’une pensée que de sa substance. Il cherchait, dans le dictionnaire, des mots insolites et se servait de phrases grandiloquentes pour parer des idées banales. Parlant d’un paroissien à l’agonie, il disait : « Son regard a perdu le pouvoir de penser. » Il écrivait ses sermons et les déclamait avec des intonations emphatiques et des gestes précieux.

Mais il ne se contentait pas de prêcher en chaire. Il faisait continuellement des sermons à sa famille et à tous ses amis et connaissances. Il adorait s’écouter parler. Il avait été, au collège Jefferson, petite institution presbytérienne de Pennsylvanie, professeur de rhétorique, et l’était demeuré dans son cœur. Il eut un succès exceptionnel comme prédicateur. Deux passions dominèrent sa vie : les mots et son fils, qu’il appelait invariablement Tommy.

Jessie Woodrow Wilson, mère du petit Tommy, était, lorsqu’il naquit, une femme de trente ans au teint brouillé, sans vitalité. Elle avait un long visage mince, un grand nez, des yeux protubérants et une grande bouche molle. Elle était silencieuse et solennelle. Son enfance avait été pénible : son père, le révérend Thomas Woodrow – le premier de sa famille qui ait quitté l’Écosse depuis cinq cents ans – était devenu ministre d’une église de Carlisle, en Angleterre. Jessie était la cinquième de ses huit enfants. L’église était si pauvre que le révérend Thomas Woodrow dut suppléer à l’insuffisance de ses honoraires en devenant professeur. En novembre 1835, sa gêne devint telle qu’il émigra en Amérique avec sa femme et ses huit enfants. Jessie avait alors neuf ans. Le voyage, sur un misérable navire d’émigrants, lui parut horrible et elle en garda une terreur de la mer qui dura toute sa vie. Le navire était en si mauvais état qu’il lui fallut deux mois pour aller de Liverpool à New York. La mère de Jessie – Écossaise également – ne se remit jamais du voyage et mourut un mois après leur arrivée à New York. Le ministre emmena

alors sa famille à Brockville, au Canada, pour essayer d'y former une paroisse. Le hameau de Brockville était morne, et ce fut un échec. Il se transporta alors avec sa famille à Chillicothe, dans l'Ohio, où il devint pasteur de l'Église presbytérienne la plus importante. Là, Jessie Woodrow s'occupa de la maison, des plus jeunes enfants et étudia la Bible jusqu'à son mariage avec Joseph Ruggles Wilson. Elle eut deux filles, Marion et Annie, avant de donner naissance au futur président des États-Unis.

Tommy Wilson était un bébé florissant. Lorsqu'il eut quatre mois, sa mère écrivit à son père : « Le petit est beau et solide ; il est beaucoup plus grand que ne l'étaient ses deux sœurs à son âge et gras comme tout. Tout le monde le trouve *beau*. Mais ce qui vaut mieux encore, il est *sage* et donne aussi peu de mal que possible pour un bébé. »

Le révérend Thomas Woodrow, ayant vu l'enfant, toujours rondelet et extraordinairement calme, remarqua : « Ce bébé est si majestueux qu'il pourrait être Modérateur de l'Assemblée Générale. »

L'enfant n'avait pas encore un an lorsque le révérend Joseph Ruggles Wilson fut appelé à quitter Staunton, en Virginie, pour diriger l'Église presbytérienne la plus importante d'Augusta, en Géorgie. C'était un avancement considérable. Augusta était une ville florissante d'environ douze mille habitants, esclaves compris. Le ministre y prêcha jusqu'à ce que Tommy eut quatorze ans ; c'est là que se forma le caractère de l'enfant.

La guerre civile approchait. Le ministre, né et élevé dans l'Ohio, s'était transporté dans le sud dix-huit mois seulement avant la naissance de Tommy. Le fait qu'il fut un homme du nord aurait pu rendre sa vie ou celle de sa famille désagréable ; il n'en fut rien parce qu'il embrassa avec ardeur la cause sudiste.

Au presbytère d'Augusta, le petit bébé dodu et plein de santé qu'était Tommy Wilson devint un garçonnet chétif. Son père ne lui avait légué ni son corps robuste, ni son beau visage, mais seulement ses oreilles protubérantes. Physiquement, il ressemblait à sa mère. Il avait des yeux gris clair et des cheveux blonds ternes. Il était mince, blafard et faible. Sa vue était extraordinairement déficiente. À peine eut-il cessé de porter des robes de bébé qu'il dut mettre des lunettes. En outre il commença dès son enfance à souffrir des troubles intestinaux qui le harassèrent toute sa vie. Dorloté par son père, sa mère et ses deux sœurs aînées, ces troubles persistèrent, lui donnant des migraines et des maux d'estomac. Il était si souffreteux que ses parents ne l'envoyèrent pas en classe. Il n'apprit l'alphabet qu'à neuf ans, et ne sut lire qu'à onze ans.

« Mon premier souvenir », racontait Thomas Woodrow Wilson cinquante ans plus tard, « est celui du jour où, me tenant devant le portail paternel, à Augusta, en Géorgie, à l'âge de quatre ans, j'entendis un passant dire que Monsieur Lincoln avait été élu et que la guerre allait éclater. En percevant l'intense excitation de sa voix, je me souviens d'être rentré en courant demander à mon père le sens de ces paroles. »

Courir vers son père était la réaction habituelle de l'enfant dans toutes ses incertitudes. M. Ray Stannard Baker, son biographe officiel, qui possédait tous les papiers de la famille Wilson, écrivit au sujet de ce trait dominant :

« Courir trouver son père était la chose la plus naturelle pour le petit garçon. Son père fut le plus grand personnage de son adolescence – le plus grand peut-être de toute sa vie. » « Mon incomparable père », disait-il. Pendant plus de quarante ans, Woodrow Wilson ne prit jamais de décision importante sans demander d'abord l'avis de son père. Une grande affection, faite d'amour, d'admiration et d'un profond respect, les liait.

Sur ce même sujet, le professeur Winthrop M. Daniels, qui connut intimement les Wilson à Princeton, a écrit : « Je n’ai jamais vu d’affection filiale ou de respect comparables à ceux de M. Wilson pour son père. Il est difficile de dire quel était l’élément le plus fort de cette passion dominante : une sincère admiration pour la compétence de son père, ou une affection sans bornes pour l’homme lui-même. »

« Passion dominante » sont paroles fortes pour qualifier l’affection d’un homme pour son père ; mais d’innombrables témoignages prouvent qu’elles décrivent fidèlement le sentiment de Thomas Woodrow Wilson. L’amour passionné qu’il portait à son père était au centre de sa vie sentimentale. « Il n’y a pas d’autres termes que ceux de lettres d’amour pour qualifier leurs lettres », a écrit M. Baker qui les a eues toutes entre les mains.

Ils s’appelaient « Mon trésor », « Mon père bien-aimé », « Mon garçon chéri », et s’embrassaient avec émotion lorsqu’ils se retrouvaient. Le fils citait continuellement son père et racontait tellement d’anecdotes sur lui que ceux qui le voyaient souvent étaient las des récits qu’il leur faisait des propos banals et des actes insignifiants du révérend Joseph Ruggles Wilson. Le fils exprimait sincèrement ses sentiments véritables lorsqu’il parlait de son « incomparable père ». Pour Tommy Wilson, il était supérieur à tous les autres. Tout ce qu’il disait ou faisait était de la plus haute importance parce que cela venait de lui. Il considérait son père non seulement comme l’homme le plus sage, mais aussi le plus beau du monde. « Si j’avais le visage et la silhouette de mon père, je pourrais dire n’importe quoi », déclarait ce fils qui l’aimait jusqu’à l’adoration.

Tous les événements de la vie de Tommy Wilson conspirèrent pour augmenter l’admiration naturelle qu’éprouvent les petits enfants pour leurs pères. Le ministre était le grand homme de la haute bourgeoisie presbytérienne à laquelle appartenaient les

Wilson : c’était le chef des élus de Dieu, l’interprète de Dieu sur terre. Il représentait tout ce que son fils aurait voulu être, et n’était pas. Il était beau et fort, lui, chétif et laid. Le père était le maître incontesté de la famille : sa femme n’existait que pour satisfaire ses désirs. Il se tenait dans son bureau, la plus belle pièce du presbytère, entièrement tapissée de livres, fumant perpétuellement une longue pipe en terre.

C’était le soleil qui réchauffait la vie de la maison. Il avait la santé, la force ; il parlait, plaisantait, faisait des calembours. Sa femme était silencieuse, solennelle, dévouée, négative. Cinq fois par jour le père priait le Seigneur devant sa famille attentive. Deux fois par jour il lisait la Bible, et, le soir, il entraînait les siens à chanter des cantiques. Le dimanche, il exposait la loi de Dieu du haut de la chaire. Tommy Wilson, d’après les témoins de cette scène, était assis au quatrième banc avec sa mère et ses sœurs et, les yeux levés vers son père, l’écoutait, suspendu à ses lèvres, son nez et son menton pointus en avant, ses yeux tendant vers lui leur regard myope à travers ses lunettes.

L’enfant adopta si profondément l’enseignement de son père qu’il ne douta jamais de la vérité exacte et littérale du presbytérianisme. Il fit ses prières à genoux, matin et soir, pendant toute sa vie. Il lut tous les jours la Bible : il usa deux ou trois Bibles au cours de son existence. Il récitait le *benedicite* avant chaque repas. Il croyait fermement en l’immortalité de l’âme et en l’efficacité de la prière. « Je ne vois pas comment on peut persévérer dans aucune entreprise humaine sans prier », écrivit-il un jour. « C’est la seule source où l’homme peut rafraîchir son esprit et purifier ses intentions. C’est en Dieu Seul qu’il puise sa force et c’est seulement par la prière qu’il peut demeurer proche du Père de son âme. »

En temps de crises, il se sentait « guidé par une puissance intelligente qui se trouvait en dehors de lui-même ». Il n’éprouva jamais le moindre doute : il ne se permit jamais un instant d’hésitation. Lorsque sa première femme, ayant lu Kant, se posa certaines questions, il la fit taire aussitôt. Il dit un jour au médecin de la Maison-Blanche, l’amiral Cary T. Grayson, « en ce qui concerne la religion, la discussion est close ». Il ne pouvait pas douter : c’eût été douter de son père. À la fin d’un discours, à San Francisco, le 17 septembre 1919, il dit : « Je crois en la Divine Providence. Si je ne croyais pas en elle, je deviendrais fou. » C’était peut-être vrai.

Le père, qui aimait son fils aussi passionnément que celui-ci l’aimait, contribuait, par l’intensité de son affection, à entretenir l’adoration de son fils. Il prenait plaisir à tenir son fils, à l’étreindre, à le poursuivre à travers la maison et dans le jardin pour l’attraper et le serrer contre lui en criant : « Maintenant, je te tiens, jeune gredin. » Il aimait confier à son fils les pensées qui l’occupaient, augmentant ainsi la dépendance intellectuelle de l’enfant à son égard. Le petit Tommy ayant été jugé trop chétif pour être envoyé à l’école, son père lui faisait tous les jours la lecture et lui parlait sans cesse, à la maison ou au-dehors, au cours de leurs promenades. Pickwick et les Prophètes, le presbytérianisme et des phrases, des mots, des synonymes, des comparaisons s’enfonçaient dans la tête du petit garçon ; surtout des mots ; des mots en tant que choses à aimer. Le père fit tout son possible pour éveiller en son fils un amour des mots aussi profond que celui qu’il éprouvait lui-même. Il ne lui permettait jamais d’employer un terme incorrect ou de prononcer une phrase négligée. Après leurs promenades, le père et le fils en parlaient, et le ministre exigeait que chaque description, chaque idée fussent exprimées entièrement, en parfait anglais.

« Qu’entends-tu par là ? » demandait-il au petit garçon. Tommy s’expliquait. « Alors pourquoi ne le dis-tu pas ? » Dès que l’enfant sut

lire, ils jouèrent pendant des heures aux « synonymes », en se servant tour à tour du dictionnaire. Plus tard, le père choisit des textes de Lamb ou de Daniel Webster et obligea l’enfant à essayer d’améliorer les expressions employées par les auteurs. Son fils représentait, pour l’ancien professeur de rhétorique, une classe entière. L’enfant aimait ce genre d’enseignement : les synonymes devinrent son jeu favori. Il se mit à aimer les mots autant que son père les aimait.

Le père fut très vite persuadé que son fils serait un grand homme, et il ne dissimula pas cette conviction à Tommy ou à quiconque. Il aida l’enfant sans restrictions pendant ses années difficiles. Malgré ses maigres revenus, qui variaient de quinze cents à quatre mille dollars par an, il voulut que son fils dépendît entièrement de lui, au point de vue pécuniaire, pendant vingt-neuf ans. Et Tommy était ravi de cet état de choses.

Le révérend Joseph Ruggles Wilson tenait souvent de longs discours sentimentaux à son fils. Lorsqu’il reçut, par exemple, son premier ouvrage, *Congressional Government,* qui lui était dédié, il écrivit : « Mon fils bien-aimé – j’ai reçu et savouré ton livre. La dédicace m’a pris par surprise, et je n’ai jamais éprouvé un tel choc de tendresse.

L’avouerai-je ? j’ai pleuré, j’ai sangloté sous le coup de cette heureuse peine. Dieu te bénisse, mon noble enfant, de m’avoir donné un tel témoignage d’affection. »

Cependant, en même temps que ce genre de « sirop », le père donnait à son fils des atouts qui le distinguèrent de la plupart de ses contemporains et le firent considérer comme leur supérieur au double point de vue moral et intellectuel. Grâce à son éducation première, Tommy Wilson essaya toujours d’être du côté des anges : il s’efforça de penser aux choses sérieuses et de s’exprimer avec distinction, qualités exceptionnelles aux États-Unis après la guerre

civile, où la plupart des hommes compétents s’appliquaient uniquement à s’enrichir. Ces traits conférèrent à Tommy Wilson un grand prestige et un idéalisme qui inspiraient l’affection. Il était si sérieux pour tout ce qui le concernait que les autres le prenaient au sérieux. Il était facile de se moquer de lui, mais impossible de l’ignorer. C’était un poseur ; mais un poseur de première qualité.

Bien que le fait central de l’enfance de Tommy Wilson fût ses rapports avec son père, sa santé précaire l’attachait à sa mère. Il avait besoin d’être soigné. Sa mère n’avait guère de vitalité et beaucoup de travail dans la maison ; mais elle dorlotait son fils avec dévouement. Elle était solennelle, craintive, lui signalait continuellement les dangers de l’existence, et faisait son possible pour le protéger des chocs brutaux. Il dépendit d’elle pendant longtemps.

« Je me rappelle la manière dont je m’accrochai à elle (« l’enfant chéri de sa mère », disaient ceux qui se moquaient de moi) alors que j’étais déjà un grand et fort gaillard », écrivait-il à sa femme en 1888, « mais l’amour de la féminité dans ce qu’elle a de meilleur est entré dans mon cœur grâce aux cordons du tablier maternel. Si je n’avais vécu avec une telle mère, je n’aurais pas pu conquérir et avoir l’air de mériter – peut-être à cause des vertus qui me furent léguées – une telle épouse. »

Bien qu’il fût « l’enfant chéri de sa mère » dont on se moquait et qu’il s’accrochât à elle, il ne la citait jamais, pas plus qu’il ne racontait ses faits et gestes. Il regrettait d’avoir hérité son corps chétif, ses yeux faibles et sa timidité. Il voulait ressembler à son père, non à sa mère – être un Wilson, non un Woodrow. Cependant il demeurait physiquement un Woodrow.

Ses sœurs complétaient le groupe qui l’entoura dans sa première enfance. Marion était son aînée de six ans, Annie de deux ans. Elles aidèrent leurs parents à le protéger du monde extérieur. Il

préférait Annie, qui l'aimait tendrement. C'était une charmante petite fille au sourire gai. La première femme de Wilson lui ressemblait légèrement.

Tommy avait dix ans lorsque naquit son frère, Joseph Ruggles Wilson Junior. Il ne s'en occupa guère. Leur différence d'âge lui permit d'adopter envers lui une attitude paternelle. Ayant eu une dépression nerveuse à l'université de Virginie, il donna même des leçons à Joseph pendant son séjour à la maison. Mais celui-ci n'était nullement disposé à prendre son frère au sérieux. En fait, il se révolta contre la domination de son père et de son frère aîné. Il ne s'appliqua à rien et s'occupa plus tard de journalisme. Quand Tommy Wilson devint président des États-Unis, certains sénateurs, croyant lui être agréable, lui suggérèrent de nommer son frère secrétaire du Sénat. Le Président refusa.

Maladif, portant lunettes, timide, gardé par son père, sa mère et ses sœurs, Tommy Wilson ne donna jamais un coup de poing de toute sa vie. L'organiste de l'église « remarqua que le fils du ministre, qu'elle croyait timide et réservé, était particulièrement ému par la musique, et qu'il pleurait en silence lorsqu'elle jouait certains airs solennels, tels que l'hymne « Par un jour sombre et lugubre », souvent chanté pendant les services de communion ». Plutôt qu'avec des garçons, il préférait jouer avec des filles bien élevées, surtout avec ses sœurs et ses cousines, et, parmi celles-ci, avec une petite fille plus jeune que lui qui portait le nom de sa mère : Jessie Woodrow Bones.

À l'âge de onze ans, un jour qu'ils jouaient ensemble et qu'elle prétendait être un écureuil grimpé dans un arbre et lui un chasseur indien muni d'un carquois et de flèches, elle fut atteinte par l'une d'elles et tomba sur le sol à ses pieds, évanouie, mais saine et sauve. Il transporta son corps flasque dans la maison en criant, fou de

remords : « Je suis un assassin. Ce n’est pas un accident. Je l’ai tuée. »

Tommy Wilson n’avait pas encore quatre ans lorsque Lincoln fut élu. Il avait huit ans lorsque Lee se rendit. Ce furent des années profondément douloureuses pour le Sud, mais pas pour Tommy. Il disait plus tard que la guerre ne lui rappelait que deux incidents. Un jour, il était assis sur le montant de la barrière du presbytère lorsqu’un groupe de soldats sudistes, en loques, passa devant lui. Il leur cria dans l’argot de l’époque : « Eh ! Joe – où est ton mulet ? »

Il se souvenait aussi du goût délicieux de la soupe de cerfeuil sauvage que préparait sa mère lorsqu’elle ne trouva plus les aliments du temps de paix.

Il est étrange que la guerre ait laissé si peu de traces dans sa mémoire. Il avait l’âge de s’en souvenir et il se passa de nombreux événements sensationnels à Augusta. Son père était devenu un Sudiste fervent, qui fut pendant quelque temps aumônier de l’armée des Confédérés. En chaire, il faisait l’apologie de l’esclavage et du droit à la sécession. Un dimanche, il monta en chaire et annonça « qu’une grande bataille était imminente, que l’armée du Sud avait désespérément besoin de munitions et qu’il allait renvoyer immédiatement l’assemblée, avec sa bénédiction, afin que tous, hommes, femmes et enfants, pussent se rendre dans les usines rouler des cartouches ». L’Église presbytérienne elle-même fut changée en hôpital. Le cimetière devint un camp de prisonniers nordistes. Lorsqu’on annonça l’approche de Sherman, toute la population d’Augusta s’employa à sortir le coton des hangars et des entrepôts pour l’entasser au milieu de la rue principale afin que Sherman brûlât le coton et non la ville.

Il est possible, mais non probable, que Tommy Wilson ait été à l’abri de tous ces troubles. C’était un enfant sensible, un « paquet de nerfs », comme disait sa mère, et ses parents lui évitaient tout ennui.

Il semble cependant presque inconcevable qu’on ait pu l’éloigner du cimetière transformé en camp de prisonniers, ni des blessés qui remplissaient l’église, changée en hôpital. Peut-être réussit-on à le faire. Il est plus vraisemblable de penser qu’il vit et oublia tout cela. Ces faits ne le concernaient pas personnellement, et toutes les gâteries et la tendresse dont on l’entourait l’avaient habitué à concentrer son intérêt sur son corps chétif et le cercle de famille qui le protégeait. Tandis que les incidents de la barrière et de la soupe au cerfeuil, dont il se souvenait, le concernaient personnellement.

Puis la lutte se termina par une défaite : chose pénible à oublier. Plus tard, il fut souvent capable d’oublier les choses pénibles.

La guerre civile laissa des cicatrices dans les âmes de presque tous les gens du Sud de sa génération, sauf dans la sienne. Il se souvenait sans amertume d’avoir vu, à l’âge de neuf ans, à travers les stores baissés du presbytère, les soldats nordistes emmener vers la prison, à travers les rues d’Augusta, le président des États confédérés, Jefferson Davis, et l’un des chefs sudistes, Alexander Stephens, sans qu’aucune passion pour la cause perdue brûlât jamais en lui. Au fond de son cœur, ce n’était pas un homme du Sud, mais un presbytérien écossais que le hasard avait fait naître en Virginie.

L’année où il vit Jefferson Davis, il apprit ses lettres. Deux ans plus tard, à l’âge de treize ans, il alla pour la première fois à l’école. Un officier confédéré, appelé Derry, avait ouvert une petite école à Augusta. Là, Tommy Wilson commença à se mesurer aux autres garçons et reçut l’unique correction de sa vie que Derry lui administra, ainsi qu’à plusieurs autres, pour avoir manqué la classe afin de suivre un cirque qui défilait dans les rues de la ville.

En classe il travailla mal, beaucoup plus mal qu’un enfant moyen. « Non parce qu’il n’était pas assez intelligent, mais parce qu’il avait l’air de ne pas s’intéresser à ce qu’il faisait », disait Derry,

dont le jugement semble juste. Son père lui avait fait concentrer toute son attention sur une seule activité : la parole. Il demeura ainsi toute sa vie. Il ne réussit jamais dans les études qui n'avaient pas de rapports avec la parole. Son but consistait à connaître un sujet suffisamment pour pouvoir en discuter. Il réussissait ceux qui avaient trait, d'une façon ou d'une autre, à la parole.

Cet amour des mots et de tout ce qui s'y rapportait se montra même dans ses premiers contacts avec les sports. Plusieurs élèves de l'école Derry formèrent un club de base-ball qu'ils nommèrent le « Lightfoot » (le pied léger). Ils se réunissaient dans le grenier d'une grange, derrière le presbytère, et bien que Tommy jouât mal au base-ball il fut élu président du club. Il rédigea un règlement et présida les séances, assis sous une grande image du démon arrachée à une affiche de publicité pour du jambon grillé. Il raconta plus tard à William Bayard Haie, qu'il avait choisi comme biographe, que les « membres du Light-foot tenaient des assemblées qui se distinguaient par une grande subtilité dans les formes de procédure parlementaire. Tous ces petits garçons se souvenaient parfaitement bien de la question qui avait été discutée précédemment et savaient que l'on ne pouvait présenter que deux amendements à une résolution lorsqu'elle était soumise au vote en ordre inversé. »

Cette emprise exercée sur les jeux des garçons d'une petite ville américaine par les *Règlements de Robert* témoigne non seulement de la perfection avec laquelle le professeur de rhétorique avait inculqué à son fils bien-aimé le respect des formes parlementaires, mais aussi de la situation éminente qu'occupaient le ministre et sa famille dans le petit univers presbytérien. Le révérend Ruggles Wilson était l'interprète de Dieu sur terre, et son fils son interprète dans la grange.

Tommy Wilson suivit les classes de l'école Derry pendant un peu plus d'un an. Puis son père fut nommé professeur au séminaire

théologique de Columbia, en Caroline du Sud, où son oncle, James Woodrow, enseignait les sciences, et la famille s’installa à Columbia.

Toutefois, avant de quitter Augusta, Tommy fut témoin d’un événement dont il se souvint toute sa vie. Le général Robert L. Lee vint dans cette ville. Tommy, qui se trouvait dans la foule, vit le visage de Lee et n’oublia jamais la noblesse de son expression. Plus tard, lorsqu’il écrivit à son sujet, il prêta au grand Chef des Confédérés, comme à Washington, ses propres vertus et ses faiblesses. Il crut toujours que Washington et Lee lui ressemblaient, car il ne douta jamais de ses liens avec les hommes les plus éminents. Mais au fond de lui-même, il était convaincu que son père était le plus grand de tous.

Tommy Wilson avait quatorze ans lorsqu’il quitta Augusta ; cependant, plus tard, il n’y fit jamais allusion comme au foyer de son enfance. Lorsqu’il parlait de sa jeunesse, c’était à Columbia qu’il pensait. « Ma très heureuse adolescence à Columbia », écrivait-il, jetant le voile de l’oubli sur Augusta.

Columbia était un amas de décombres calcinés quand la famille Wilson s’y installa. Cinq ans auparavant, Sherman avait incendié la petite ville. Puis des carpetbaggers[1] du Nord s’étaient abattus sur elle et y rendaient la vie odieuse à la faveur de la législation sur les esclaves noirs affranchis. Si Tommy n’avait pas souffert de la guerre pendant qu’elle se passait, il comprit pleinement, à Columbia, les horreurs qu’elle peut entraîner, de même que la paix lorsqu’elle est remplie de l’esprit de revanche.

Son école était une grange. Il vit des Noirs ivres et des malfaiteurs du Nord vautrés à l’intérieur du Capitole. Un de ses camarades de classe le dépeint, à cette époque, comme « extrêmement digne ». « Il n’était pas comme les autres. Il avait une étrange manière de s’en aller tout seul. » En fait, il se réfugiait loin

1 Aventuriers politiques.

de la réalité et de la laideur de l’existence dans les rêves, le romanesque. Il avait lu les récits maritimes de Marryat et de Cooper. Il se mit, lui aussi, à en écrire.

De l’évasion dans le romanesque, il passa à celle des réunions pour raviver la foi, grâce à sa première amitié passionnée. Un jeune homme profondément religieux, Francis J. Brooke, vint à Columbia pour se préparer à devenir ministre presbytérien. Il avait quelques années de plus que Tommy Wilson. Il tenait des réunions dans sa chambre et, plus tard, dans l’écurie à un étage qui servait de chapelle à l’institut de théologie. Tommy se rendit aux réunions. Il éprouva une profonde amitié pour Brooke qu’il n’oublia jamais. Devenu président des États-Unis, lorsqu’il se rendit à Columbia, il alla devant la porte de l’écurie et s’écria : « Je sens que je devrais retirer mes chaussures. Ce sol est saint. » Et encore : « De ma vie je n’ai entendu de plus nobles paroles que celles qui ont retenti du haut de cette tribune. »

Sous l’influence de Brooke, il se confessa, à l’âge de seize ans et demi, « montrant clairement que le travail de la grâce avait commencé dans son cœur », et devint membre de la Première Église presbytérienne de Columbia le 5 juillet 1873.

L’effet de cette expérience religieuse fut profond et durable. À partir de ce moment et jusqu’à la fin de sa vie il se sentit en communication directe avec Dieu. Il avait l’impression que Dieu l’avait choisi pour une grande tâche, qu’il était « guidé par une puissance douée d’intelligence qui se trouvait en dehors de lui ». Il n’eut jamais le moindre doute religieux. À partir de ce moment, il fut convaincu que Dieu se servirait de lui et veillerait sur lui jusqu’à ce que sa tâche fût accomplie. Il ne douta jamais de la rectitude de ses actes : ce qu’il faisait était bien parce que Dieu l’inspirait.

À l’école, il avait été mauvais élève ; il se mit aussitôt à mieux travailler. Il suspendit derrière son pupitre un portrait de Gladstone,

le Premier ministre britannique, « l’homme d’État chrétien », et commença à étudier la sténographie en plus de ses devoirs. Lorsque Jessie Woodrow Bones lui demanda quel était ce portrait, il répondit : « C’est Gladstone, le plus grand homme d’État de tous les temps. Moi aussi, je serai homme d’État. »

Ses parents espéraient qu’il deviendrait ministre presbytérien, mais Gladstone se glissa en quelque sorte entre le sacerdoce et lui. Il n’y avait pas une grande distance à franchir : « l’homme d’État chrétien » ne lui semblait peut-être qu’un prédicateur plus important, qui avait comme chaire la Chambre des Communes et, comme paroisse, l’Empire. Et le bel « homme d’État chrétien » ressemblait à son bel homme de père. Pour le jeune Tommy, devenir un homme d’État chrétien c’était peut-être devenir un plus grand prédicateur que son père lui-même. Pour lui, l’homme politique était un ministre dictant la loi de Dieu à son troupeau. Plus tard, la Maison-Blanche devint sa chaire, et l’univers sa paroisse.

À l’automne de l’année de sa première expérience religieuse, Brooke et lui quittèrent Columbia pour aller au collège Davidson, qui était alors une institution presbytérienne misérable, perdue dans les champs de blé à trente kilomètres au nord de Charlotte, en Caroline du Nord. Sa famille croyait qu’il étudiait en vue du sacerdoce. Sa « très heureuse jeunesse » de Columbia était finie. Les raisons de ce grand bonheur demeurent quelque peu mystérieuses pour ceux qui n’ont pas sa nature. La ville n’était pas gaie ; il n’avait aucun attachement sentimental, passager ou sérieux. Il ne donnait libre cours à ses émotions qu’au cours des réunions de prières. Peut-être la source de son bonheur fut-elle Brooke. Il avait trouvé, en plus de son père, un homme qu’il pouvait admirer et aimer profondément. À Davidson, sa carrière fut brève. Il fut au-dessous de la moyenne dans ses études, discuta beaucoup, fit un peu de À, mais, malade la plupart du temps, ses troubles intestinaux devinrent si pénibles en

mai 1874 qu'un mois plus tard il quitta l'institution pour n'y jamais revenir. Il retrouva sa famille à Columbia où, en novembre 1874, le révérend Joseph Ruggles Wilson fut installé dans la fonction de ministre de la Première Église presbytérienne.

De juin 1874 à septembre 1875 Tommy Wilson demeura chez ses parents ; il apprit le grec et soigna son corps souffrant. C'était un « vieux jeune homme », selon la description de l'intelligent maître d'hôtel noir de la famille Wilson.

« Au-dehors, monsieur Tommy était le fils de son père. Mais à la maison, c'était sa mère sur toute la ligne. Elle avait des manières anglaises... Tommy, à la maison, était comme elle ; il était très agréable et tout ça, mais il ne se mêlait pas aux autres garçons – il était un peu distant avec eux, sauf avec John Bellamy. Quelquefois Tommy tannait son père pour que j'aille nager avec lui, et le vieux ministre disait : « Dave, ne laissez pas monsieur Tommy se battre ou se mêler à quoi que ce soit là-bas. » Mais il n'y avait pas de danger ! Il n'avait pas le genre batailleur ; tandis que son petit frère, monsieur Josey – ça, c'était un vrai garçon. »

Tommy était encore demeuré, en réalité, « l'enfant chéri de sa maman » dont on se moquait. Il adorait toujours son père. « Je viens de recevoir une des plus belles lettres de Tommy que j'ai jamais eue », dit son père vers ce temps-là. « C'est une véritable lettre d'amour. »

Même son ami Bellamy, qui avait une sincère amitié pour lui, le trouvait un peu poseur. « Ce qui est dommage, chez Wilson, disait-il, c'est que c'est un satané calviniste et un convaincu. » Malgré la tendresse de ses parents et l'amitié de Bellamy, il était profondément malheureux. Il sentait que Dieu l'avait choisi pour accomplir une grande tâche en ce monde, mais il devait supporter ses pénibles migraines, ses brûlures d'estomac, ses yeux faibles, sa nervosité. Il

semble, par moment, avoir douté de sa vocation et décidé de partir en mer. Sa mère, qui en avait peur, l’en dissuada.

C’est avec l’énergie du désespoir, en se disant « maintenant ou jamais » qu’il entra à Princeton, en automne 1875. Il était mal préparé, surtout en grec et en mathématiques ; mais il était décidé à faire de lui le chef que son Dieu voulait qu’il fût. « Nous, nous étions entrés au collège sans objectif précis, mais Wilson en avait toujours un », dit un de ses camarades ; et c’était vrai.

Au cours de la première année de son séjour à Princeton, il s’affilia à une association de débats contradictoires et se soigna. Sa deuxième année fut l’une des années décisives de sa vie. En 1873, il avait pris conscience de l’univers religieux ; en 1876, il prit conscience de l’univers intellectuel. Il trouva par hasard, dans la bibliothèque, un volume relié du *Gentleman’s Magazine* anglais de 1874. Dans un numéro d’avril il lut un article intitulé l’« Orateur ». Il en reçut un choc si stimulant pour son intelligence qu’il « se souvint toute sa vie de l’endroit exact où il l’avait lu, au sommet de l’escalier sud de la *Chancellor Green Library ».*

L’article décrivait les orateurs de la Chambre des Communes, exaltant surtout M. Gladstone et M. Bright, qui était qualifié d’« orateur par excellence de la Chambre des Communes », et dépeint comme étant « l’antithèse morale et politique absolue de M. Disraeli ». L’article faisait l’éloge de la gravité morale de M. Bright et concluait : « Pour un orateur, cette atmosphère de loyauté et de conviction sincère est une force puissante ».

Tommy Wilson lut cet article et sentit aussitôt qu’il était comme Gladstone et Bright. Lui aussi discutait avec une profonde conviction morale. Il mènerait les hommes par son éloquence. Il ferait la conquête du monde par ses principes moraux, ses paroles et ses attitudes choisies. Il écrivit sur-le-champ à son père pour lui annoncer qu’il avait découvert enfin l’existence de son intelligence.

Ses parents n’en furent nullement ravis. Ils espéraient qu’il serait un jour ministre presbytérien. Son admiration pour Gladstone ne les avait pas impressionnés. Tommy hésitait peut-être entre le sacerdoce ou la politique jusqu’à la lecture de cet article ; mais après, il n’eut plus le moindre doute sur sa vocation. Il ne pensa plus jamais au sacerdoce. Son père le regretta jusqu’à la fin de sa vie. Un jour que Tommy lui avait lu l’un de ses premiers essais « il se leva précipitamment et embrassa son fils – ils s’embrassaient toujours lorsqu’ils se retrouvaient – et s’écria : « Oh ! mon fils, que j’aurais voulu, avec tout ton génie, te voir pasteur ! »

Pendant sa vie entière, une grande partie de la production intellectuelle de Thomas Woodrow Wilson consista en sermons et articles sur des sujets religieux, et il fut un « Ancien » de l’Église presbytérienne ; mais il avait trouvé sa vocation ; être orateur, homme d’État chrétien. Dans sa chambre de Princeton, étudiant de seconde année, il écrivait sur ses cartes de visite : *Thomas Woodrow Wilson, sénateur de Virginie.* On ne saurait surestimer la gravité avec laquelle il prenait sa vocation de futur homme d’État chrétien. Il continuait à se montrer médiocre dans les études qui n’avaient pas de rapports avec la parole ou l’écriture, mais il était brillant dans celles où les mots entraient en jeu. Il se jeta à corps perdu dans les associations de débats contradictoires et fut élu président de l’association libérale. Il dévora les discours de Burke, de Bright, et les essais politiques de Bagehot. Il parcourait les bois de Princeton et débitait, aux arbres, les harangues de Burke. Il écrivit pour le *Princetonian,* dont il devint rédacteur, un article sur l’éloquence dans lequel il disait : « Le modèle le plus éminent et le plus vrai de tous les orateurs est Démosthène. Celui qui n’a pas étudié attentivement et constamment tous les grands discours de cet admirable Athénien n’est pas prêt à parler en public. »

Debout devant sa glace, il s’exerçait à faire certains gestes. Lorsqu’il revenait en vacances à Wilmington, il montait en chaire dans l’église de son père, en semaine, et adressait, à un auditoire imaginaire, les discours de Démosthène, Patrick Henry, Daniel Webster, Bright et Gladstone.

Il tomba sur les ouvrages de Walter Bagehot sur la Constitution anglaise et découvrit qu’il préférait le système anglais de gouvernement au système américain, parce qu’il laissait plus de place à l’orateur. En Angleterre, l’orateur qui parlait à la Chambre des Communes était le personnage principal de la vie britannique : un empire écoutait ses paroles et le sort du gouvernement dépendait de sa réussite ou de son échec. En Amérique, les affaires gouvernementales se passaient dans les salles des comités, derrière des portes closes. Les sénateurs et les représentants s’adressaient à des sièges vides ; leurs discours étaient rarement reproduits dans la presse. Un gouvernement pouvait aller de scandale en scandale et demeurer en place jusqu’aux élections suivantes. Contrairement au système américain, le système anglais de gouvernement était parfaitement adapté à la carrière que Wilson désirait exercer. Les émissions radio-phoniques n’existaient pas, et le genre d’orateur que voulait devenir Tommy Wilson devenait ridicule. Mais on ne plaisantait pas avec Gladstone ! Il exerçait sur terre l’autorité la plus vaste. Tommy Wilson voulait devenir le Gladstone américain. Il estimait toutefois ne pas pouvoir diriger l’Amérique par la force des mots avant d’avoir transformé le système gouvernemental. Il essaya donc de convaincre les Américains de la nécessité de changer la Constitution. Il écrivit un article en faveur d’un gouvernement ministériel aux États-Unis et l’envoya au plus jeune rédacteur de l’*International Review,* Henry Cabot Lodge, qui l’accepta. (Bien qu’il dût refuser, plus tard, un article plus important du même auteur.)

La découverte exaltante que fit Tommy de son intellect n'eut pas pour seul effet de libérer sa passion pour l'éloquence. Elle le délivra quelque peu de sa timidité. Il avait une douce voix de ténor et se mit à chanter avec les membres du *Glee club*. À Witherspoon Hall, où il habitait, il y avait de nombreux hommes sérieux comme lui. Plusieurs devinrent ses amis, dans le sens ordinaire du terme, et le demeurèrent toute sa vie. Son attachement pour Brooke avait été profond. À Princeton, il éprouva un sentiment d'amitié intense, et d'autres plus ordinaires.

À cette époque, Princeton venait de commencer à oublier son origine presbytérienne mais s'appelait toujours le collège de New Jersey. La masse des étudiants se composait d'étudiants sérieux ; mais il y avait aussi les jeunes lions des classes dirigeantes de New York, Philadelphie, Baltimore et du Sud, qui buvaient et se gardaient bien de frayer avec des puritains comme Tommy Wilson. Tommy éprouvait pour eux une aversion et un mépris qui dura toute sa vie, mais il eut pour les compagnons de son genre une chaude affection. Charles Talcoot et Robert Bridges devinrent ses amis les plus intimes.

Son amitié avec Talcott ressembla à celle qu'il avait eue avec Brooke à Columbia et à Davidson avec cette différence que Wilson était plus âgé que Talcott. Il écrivit plus tard :

« Je me rappelle avoir fait avec Charlie Talcott (un camarade de classe qui était mon ami très intime) le serment solennel de discipliner nos forces et nos passions afin d'imposer les principes que nous partagions ; d'acquérir des connaissances pour arriver au pouvoir et inciter les autres à adopter nos façons de penser et les intéresser à notre cause. Or nous ne le fîmes pas par simple enthousiasme juvénile, bien que nous fussions aveuglés par un optimisme très puéril concernant l'avenir et nos possibilités de façonner le monde selon nos désirs. Ce n'est pas si lointain que je ne

puisse sentir encore l’ardeur et les élans des espérances et des entreprises de cette époque ; bien plus, ce n’est pas si lointain que je n’aie gardé un peu de la foi qui m’animait alors. »

Tommy Wilson devint le chef des jeunes gens sérieux de sa classe. Bien qu’il ne jouât pas au base-ball, il fut élu président de l’association locale. Sa connaissance des écrivains politiques inspirait le respect.

« Lorsqu’il était étudiant, il lui était aussi naturel de parler de Burke, Bougham ou Bagehot qu’à nous autres de faire allusion à Cooper ou à Mayne Reid », écrivit son ami Bridges. « Il aimait surtout les auteurs qui maniaient la langue avec précision et imagination. Pour lui, il ne s’agissait pas d’un travail scolaire, mais d’une occupation qui était la trame même de l’existence. Il traquait un mot ou une phrase avec l’ardeur que prônait tant Robert Louis Stevenson, et ils jaillissaient soudain dans sa conversation à table, au club, au cours d’une plaisanterie ou d’une discussion tumultueuse. Wilson avait une lueur dans le regard, car il savait, et nous aussi, qu’il avait trouvé ce qu’il cherchait. » Il prit l’habitude de dire en plaisantant « quand nous nous retrouverons au Sénat, nous discuterons cela à fond ».

Les conférences contradictoires de l’association à laquelle il appartenait ne suffisant pas à assouvir sa passion des mots, il organisa un nouveau club de ce genre dont il rédigea le règlement ; les gouvernements s’y formaient et tombaient comme à la Chambre des Communes. Dès qu’il avait l’occasion de parler, il le faisait. Il s’en abstint en une occasion. Le principal événement oratoire de chaque année était le débat contradictoire entre le groupe de l’association Whig et celui de Clio. Pendant sa dernière année il était considéré comme le meilleur orateur de son club et tous s’attendaient à ce qu’il remportât le prix. Le sujet du débat était « Libre-échange et protectionnisme ». Les Whigs devaient tenir une

conférence préliminaire pour choisir les orateurs qui parleraient au cours du débat final. Lorsqu'on tira au sort, Tommy Wilson s'aperçut qu'il devrait défendre le protectionnisme. Il déclara aussitôt qu'il ne parlerait pas parce qu'il croyait au libre-échange. Sans lui, le groupe Whig perdit le concours, mais il ne voulait pas discuter, même dans un simulacre de compétition, contre ses convictions pour que son club et ses amis fussent vainqueurs. L'éloquence était devenue, pour lui, une vocation sainte.

En juin 1879, il quitta Princeton après avoir obtenu ses diplômes et revint à Wilmington, en Caroline du Nord, pour s'exercer à gesticuler devant son miroir et à débiter des discours du haut de la chaire paternelle. Il pratiquait tous les jours la diction.

« J'avais choisi, comme profession, la politique ; je fis du droit. J'en fis parce que j'avais la conviction qu'il me mènerait à la politique. C'était, autrefois, la route la plus sûre ; et le Congrès est encore rempli d'avocats », écrivait-il à Ellen Axson en 1883.

Il refusa catégoriquement de réaliser l'espoir de son père et de devenir ministre presbytérien, et, en automne 1879, il entra en faculté de droit de l'université de Virginie.

Cette université était alors, comme toujours depuis sa fondation par Thomas Jefferson, très choisie. Elle avait été créée par Jefferson dans l'espoir que ce serait l'institution la plus libérale du monde. Tommy Wilson avait une aversion profonde pour Jefferson, dont la vie et les principes n'étaient pas presbytériens. Cette aversion était telle que pendant son séjour à l'université il ne visita jamais la maison de Jefferson, Monticello, bien qu'elle fût toute proche et très belle. Il choisit l'université Jefferson uniquement parce qu'à cette époque sa faculté de droit égalait n'importe quelle autre des États-Unis et qu'elle était voisine du presbytère de son père. Il fut immédiatement « profondément ennuyé par la noble étude du droit ». Il s'affilia à une modeste association d'étudiants et fit des

discours dans les clubs de débats contradictoires. Pendant tout le temps qu’il passa à l’université de Virginie il souffrit de troubles intestinaux qui devinrent si aigus en décembre 1880 qu’il partit sans avoir son diplôme. Il était devenu l’ami intime de R. Heath Dabney, et, deux mois avant son départ, avait été élu président de l’association des débats contradictoires de Jefferson.

Il se réfugia au presbytère de Wilmington, souffrant de migraines, d’aigreurs gastriques et d’une nervosité intense. Un profond découragement s’empara de lui. « Comment peut-on arriver à quoi que ce soit lorsqu’on a un corps chétif ? » demandait-il. « Pour ma santé », écrivait-il à Dabney, « je sais que mon départ de l’université a été la mesure la plus prudente que j’aie pu prendre. Mon médecin a trouvé que mon système digestif était sérieusement dérangé et m’a confirmé dans la certitude que, si j’étais resté à l’université en continuant à ne pas me soigner systématiquement, j’aurais pu avoir une dyspepsie chronique et me préparer à un avenir très désagréable. »

Il fît du droit chez lui, se promena avec ses parents, donna des leçons de latin à son petit frère Joseph et fut profondément malheureux.

Le seul rayon de joie de sa vie fut la correspondance qu’il entretint avec sa cousine Harriet Woodrow, fille de Thomas Woodrow, frère de sa mère. Harriet, comme la mère de Tommy, venait de Chillicothe, Ohio. En 1879, elle était étudiante dans un pensionnat de jeunes filles installé dans l’ancien temple de Staunton, en Virginie, où le révérend Joseph Ruggles Wilson avait prêché au moment de la naissance de Tommy. C’est là que Wilson la rencontra et en devint amoureux. Ce fut son premier amour.

Pendant les quinze mois de sa maladie, il lui écrivit de Wilmington et elle lui répondit. En 1881, à l’âge de vingt-quatre ans, il rendit visite, durant l’été, à la famille d’Harriet Woodrow à

Chillicothe et demanda sa cousine en mariage. Aussitôt, sans hésiter, elle refusa de l'épouser. Il rentra à Wilmington, où n'ayant plus d'espoir de donner son nom à Harriet Woodrow, il abandonna le nom de Thomas et, pour la première fois, se fit appeler Woodrow Wilson.

Après avoir soigné pendant dix-huit mois ses troubles gastriques, Woodrow Wilson se sentit suffisamment bien, au printemps de 1882, pour commencer sa carrière d'avocat. Bien qu'il n'eût pas été inscrit au barreau, il s'associa avec un ami de l'université de Virginie, E. I. Renick et ouvrit un cabinet à Atlanta, en Géorgie, qui était alors une ville de trente-sept mille habitants en voie de développement. En octobre 1883, il devint avocat. Sa carrière est vite racontée : il n'eut jamais un seul client. Et, au printemps de 1883, il abandonna Atlanta et le barreau. Il fut profondément affecté par son échec. Il écrivit à son ami Dabney :

« Ici, le principal objectif est certainement de gagner de l'argent, ce qui ne peut se faire que par les méthodes les plus vulgaires. L'homme qui s'adonne à l'étude passe pour peu pratique et on le soupçonne d'être visionnaire. Tous ceux qui pratiquent une spécialité – sauf les spécialités comme la menuiserie, par exemple – sont considérés comme des spécimens purement décoratifs appartenant au monde intellectuel – curieux, peut-être, et assez intéressants, mais ne servant pas à grand-chose, et sans aucune valeur marchande. »

Atlanta lui imposa le premier et seul contact qu'il eut avec l'univers de tous les jours, celui des hommes et des femmes ordinaires menant des vies ordinaires.

Il avait passé toute sa vie dans un cloître ou dans un autre : à vingt-six ans, il n'avait jamais vécu hors des murs protecteurs d'un presbytère, d'un collège ou d'une université. Le réalisme brutal d'Atlanta l'accabla. Il lui était impossible de s'entendre avec des hommes qui n'étaient ni étudiants ni presbytériens. Il courut de

nouveau se réfugier dans un cloître. À son immense soulagement, son père, qui se tracassait parce que « ce garçon ne gagnait pas un sou à Atlanta », accepta de l’entretenir à l’université John Hopkins, où il devait passer plusieurs années pour devenir professeur de collège.

C’est alors que Wilson eut la plus grande chance d’une vie qui comporta beaucoup d’événements heureux. Juste avant d’abandonner le droit il se rendit à Rome, en Géorgie, voir son oncle James Bones, père de Jessie Woodrow Bones, et il y rencontra Ellen Louise Axson, fille du ministre de la Première Église presbytérienne.

Elle était également maîtresse du presbytère. Sa mère était morte et elle la remplaçait auprès des trois petits enfants de son père. Sa situation domestique était analogue à celle de la propre mère de Wilson lorsque son père l’avait demandée en mariage. Sa vie était aussi totalement marquée par la religion presbytérienne que celle de Woodrow Wilson. Son grand-père était ministre de l’Église presbytérienne de Savannah, en Géorgie ; son père ministre de l’Église presbytérienne de Rome. Elle était petite et ressemblait un peu à la bien-aimée sœur de Wilson, Annie. Les familles Axson et Wilson étaient depuis longtemps amies et Woodrow Wilson avait, pour ainsi dire, tenu Ellen Axson sur ses genoux quand il avait cinq ou six ans. Elle avait des joues roses, une nature charmante, beaucoup de bonté et de bon sens. Elle faisait de la peinture et espérait en faire sa carrière. Elle n’ignorait ni la poésie ni la littérature. Elle avait une tournure d’esprit sérieuse ; mais sa largeur de vues et son absence de préjugés lui permirent d’ouvrir de nouveaux horizons à Woodrow Wilson.

Il s’éprit d’elle en avril 1883 et ils se fiancèrent en septembre. Le mariage eut lieu deux ans plus tard seulement. Il lui fallait d’abord être en mesure de gagner sa vie. Elle partit étudier les

beaux-arts à New York et il se rendit à Baltimore pour apprendre l'histoire et l'économie politique à John Hopkins.

Woodrow Wilson trouva, en Ellen Axson, une stabilité sentimentale aussi durable que l'amour de sa mère. « Je suis la seule qui puisse le détendre », confia-t-elle un jour à une amie ; et c'était vrai. Il pouvait se reposer sur son épaule avec une confiance aussi absolue que celle qu'il avait, petit enfant, lorsqu'il dormait dans les bras de sa mère. Il avait en elle une confiance totale, qu'elle ne trompa jamais. Elle l'entoura de l'amour le plus apte à lui donner de l'assurance. « À un degré extraordinaire elle le protégea, le guida, créa le cadre qui pouvait le mieux convenir à sa nature ardente. » Elle lui prodigua de sages conseils aux moments les plus critiques de sa vie et atténua un peu la violence de ses préjugés et de ses haines. Il avait toujours éprouvé une peur anxieuse de permettre aux gens de le connaître, comme s'il avait eu quelque chose à cacher ; avec elle, il pouvait être sincère. Il ne la quitta jamais un seul jour sans lui écrire une lettre d'amour racontant tous ses faits et gestes. Il devint aussi dépendant d'elle que de sa mère, autrefois, lorsqu'il était l'« enfant chéri » dont les autres se moquaient… « … Vous êtes la seule personne au monde – excepté les chers miens – avec laquelle je ne suis *pas* obligé de jouer un rôle, à qui je ne suis pas obligé de mesurer prudemment mes confidences ; et vous êtes la seule personne au monde – sans *aucune* exception – à qui je peux dire *tout* ce que j'ai dans le cœur. » Ceci, qu'il lui écrivait alors qu'ils étaient fiancés, demeura vrai pendant les vingt-neuf années de leur mariage.

Elle mourut le 6 août 1914, au moment où il devait faire face à ses plus grandes tâches. Il s'effondra complètement. Il voulut mourir. Il espéra se faire assassiner. Or, il ne mourut pas, et, un an et quatre mois plus tard, il se remaria. Il était incapable de se passer d'une femme sur le cœur de laquelle il pouvait reposer sa tête.

Dans la demande qu'il avait faite pour être admis à l'université John Hopkins, Woodrow Wilson avait cité plusieurs historiens dont les œuvres lui étaient familières : Bagehot, Henry Cabot Lodge. Hopkins était alors le centre d'une vie intellectuelle remarquable. Il s'y trouvait des hommes ayant la meilleure formation que l'Europe pouvait donner, qui attaquaient les problèmes avec intelligence et intégrité. Les études de Woodrow Wilson furent dirigées par deux professeurs de premier ordre, D. Herbert B. Adams et le Dr Richard T. Ely. Wilson les trouva insuffisants. Il jugeait Adams « trop doux, trop théâtral pour être un véritable érudit ». Il confia à Dabney qu'Adams était un « disciple de Machiavel, comme il le déclare lui-même », et qu'il « laissait ses élèves mourir de faim en leur faisant suivre un régime très pauvre de conférences mal présentées ». Il jugeait Ely « travailleur, consciencieux et tout plein des données exactes de son sujet (comme le *Handbuch* de Schonberg, qui est sa bible en matière d'économie) mais mû seulement par des impulsions extérieures et inadapté aux tâches les plus élevées d'un professeur ».

Il fut cependant ravi quand Ely l'invita à collaborer à la préparation d'une histoire de l'économie américaine.

Sous la direction de ces maîtres, Woodrow Wilson effectua les meilleurs travaux littéraires de sa vie. Leur conscience et leur réalisme refréna son habitude de s'évader dans les phrases pour fuir les faits. Il fit un article sur son sujet favori : « Commissions ou gouvernement ministériel » qui fut accepté par *The Overland Monthly.* Le 1er janvier 1884 il écrivit à Ellen Axson : « J'ai commencé l'année nouvelle par une journée de travail assidu consacré à mes études constitutionnelles préférées. J'ai projeté d'écrire une série de quatre ou cinq essais sur le « Gouvernement de l'Union », où je me propose de montrer, du mieux possible, notre système constitutionnel à l'œuvre. Mon désir et mon ambition sont

de présenter la Constitution américaine comme Bagehot l’a fait pour la Constitution anglaise. »

Il travailla assidûment à ce petit traité sous la direction du professeur Adams et l’appela *Congressional Government.* C’était un ouvrage de valeur, qui contribua à établir sa réputation d’esprit éminent.

Lorsqu’il écrivit son livre, Washington n’était qu’à une heure de train de Baltimore, et son but était de montrer « le système constitutionnel à l’œuvre ».

Le Congrès siégeait, et des joutes politiques hautement instructives se déroulaient. Les étudiants de John Hopkins allaient souvent à Washington voir travailler le gouvernement fédéral. Woodrow Wilson ne les accompagna jamais.

Il donnait l’impression, dans son livre, de connaître intimement le Congrès et d’avoir, avec lui, des rapports personnels ; mais il n’alla pas une seule fois voir ce qu’il décrivait. Cette dérobade devant les contacts réels avec les hommes et les événements dura toute sa vie. Il préférait emprunter ses idées aux expériences des autres.

Lorsque son *Congressional Government* fut accepté par les éditeurs il fut transporté de joie ; mais une semaine plus tard il était de nouveau déprimé. Cela aussi devint caractéristique : aucun succès ne le satisfaisait longtemps.

Comme toujours, sous la tension du travail, bien que ce fût un travail qui lui plaisait, il commença à s’effondrer. Il n’était à John Hopkins que depuis un mois lorsqu’il écrivit à Ellen Axson : « J’ai abusé de ma vue avec la dernière imprudence hier et, aujourd’hui, je souffre d’une douleur sourde dans la tête et d’élancement dans mes yeux qui me refusent tout service. »

Deux mois plus tard il sentit venir sa dépression nerveuse chronique et il lui écrivit : « Je ne me laisse pas souvent dominer par mes nerfs, et il me faut seulement un peu de prudence pour pouvoir

conserver cette maîtrise de moi-même et cet entrain au travail courageux et joyeux dont je m’enorgueillis. »

C’était comme s’il sifflait pour ne pas avoir peur. Deux semaines plus tard il s’effondra et s’enfuit vers le presbytère de Wilmington « pour se faire soigner ».

De retour à Hopkins il se plaignit constamment de « migraines inquiétantes », de « mauvaise santé », et d’« anxiété ». « Je suis trop tendu », écrivait-il à Ellen Axson ; « je suis, comme vous l’avez sûrement découvert, un être excessivement fier et sensible. » Il se désolait d’être « ignorant des femmes », « enfermé dans son propre cœur », rempli d’une « tristesse sans doute naturelle chez un homme capable d’amours et de haines passionnées, mais tristesse quand même » ; et ajoutait qu’il était rongé par une « ambition terrible, un désir ardent d’accomplir des exploits immortels ». Enfin il écrivit à Ellen : « Il n’est ni agréable ni facile d’avoir des passions fortes… J’éprouve le sentiment inquiétant de transporter un volcan avec moi. Ce qui me sauve, c’est d’être aimé. »

Il insista toute sa vie sur son « ardeur » et ses « passions fortes ». Mais à l’âge de vingt-huit ans il était à peu près certainement vierge. Tous les témoignages que nous avons pu réunir montrent que sa vie sexuelle s’est limitée à sa première et à sa deuxième femme. Quand il était à la Maison-Blanche, ses ennemis politiques colportèrent des rumeurs de liaisons avec Mrs Peck et d’autres. Ces histoires étaient fausses, sans exception ; elles étaient inventées par des hommes qui le haïssaient mais qui ignoraient tout de sa nature.

En 1885, à vingt-huit ans, il allait se marier et commencer à gagner sa vie. Physiquement, il était mince, chétif et laid. Sa laideur l’obsédait. Son visage était disproportionné : trop long au-dessous de ses lorgnons, trop court au-dessus. Pour essayer de s’améliorer, il avait laissé pousser une longue moustache soyeuse et de courts

favoris, qui ne dissimulaient pas son nez aquilin, ses oreilles protubérantes, sa mâchoire en saillie et sa lèvre supérieure flasque et charnue. Un jour qu'il envoyait sa photo à un ami il écrivit : « La ressemblance est excellente ; je ne suis nullement plus laid que je ne l'étais quand elle fut prise. » Il fut, toute sa vie, profondément conscient de son aspect extérieur et se réfugia dans des plaisanteries à ce sujet. Il répétait sans cesse ce limerick[2] :

Pour la beauté je ne suis pas gâté

Beaucoup sont mieux tournés

Mon visage d'ailleurs ne m'inquiète pas

Car je ne le vois pas

Ce sont les autres qui par lui sont gênés.

Le 9 juin 1919, après avoir posé devant Sir William Orpen qui faisait son portrait, il regarda le tableau qui était loin d'être terminé, puis déclara qu'il ne reprendrait plus la pose. Sir William fut au désespoir : il supplia le Président de lui accorder au moins une séance de plus. Wilson refusa. Des amis intervinrent pour essayer de le persuader de laisser terminer son portrait, et ils comprirent qu'il ne pouvait supporter l'aspect de ses oreilles telles qu'Orpen les avait peintes. Avec un peu de diplomatie de part et d'autre il y eut une séance de plus et des oreilles moins protubérantes.

Il ne pardonna jamais à Théodore Roosevelt d'avoir dit qu'il ressemblait trop à un préparateur en pharmacie pour être élu président des États-Unis.

Ses traits disgracieux étaient encore enlaidis par les lorgnons qui chevauchaient son nez saillant et par des dents étonnamment gâtées. Bien qu'il ne fumât jamais, les caries les avaient marbrées, de sorte que, lorsqu'il souriait, des taches jaunes, brunes et bleues apparaissaient au milieu de lueurs dorées. Son teint était plombé

2 Poème en cinq vers, toujours comique et absurde, aux rimes aa bb a, dont l'origine se rattache vaguement à la ville de Limerick, en Irlande (N.T.).

avec des rougeurs malsaines. Ses jambes étant trop courtes pour son corps, il avait l'air plus distingué assis que debout.

Il se tenait cependant très droit et tirait le meilleur parti des pauvres dons que sa mère lui avait légués. Au moment de son mariage il portait toujours un veston boutonné jusqu'au menton. Dans une lettre à Ellen Axson, il se plaignait en ces termes :

« J'ai tout à fait l'habitude d'être pris pour un pasteur. Il y a, semble-t-il, quelque chose dans mon aspect – bien que je n'aie jamais pu découvrir ce que c'est – qui fait croire à beaucoup de gens que je suis une sorte de missionnaire. »

Il s'était modelé si complètement à son père qu'il avait, lui aussi, l'aspect d'un ministre presbytérien. Il avait l'expression stérile et « passée au désinfectant » qui caractérisait alors les pasteurs et les secrétaires des Y.M.C.A. Il pouvait néanmoins prendre une expression chaleureuse comme on allume une lumière électrique. En un instant il était capable d'affronter une personne ou un appareil photographique avec un air de compréhension et d'affection presque tendres. Puis son visage reprenait sa réserve habituelle. Il s'adressait toujours à son auditoire avec cette chaleur brève et intime qui augmentait son éloquence. À ce sujet, il écrivait, le 18 décembre 1884, à Ellen Axson : « J'éprouve, quand j'ai affaire aux hommes collectivement, une impression de force que je ne ressens pas toujours quand ils sont seuls en face de moi. Dans le premier cas la réserve fière de mon caractère ne me gêne pas tant que dans le second. On n'éprouve pas, en briguant la faveur d'une assemblée d'hommes, la nécessité de sacrifier son orgueil comme on la ressent lorsqu'il s'agit d'un seul. »

En réalité, il se sentait mal à l'aise avec tous les hommes, quels qu'ils fussent.

Il était, en tout, soigneux et ordonné. Son écriture, méticuleuse, n'était jamais précipitée ou négligée. Il buvait peu

d’alcool et seulement en toutes petites quantités, à des fins médicales. Il ne s’enivrait jamais. Il ne fumait jamais, bien que son père eût été un incorrigible fumeur ; il disait : « Mon père a fumé suffisamment dans sa vie pour nous deux. » Pendant les dernières années de son existence il ne buvait même plus de thé ni de café et suivait un régime très strict. Il refusait de jouer aux cartes, son père ayant toujours jugé cette distraction immorale.

Le caractère dominant de sa vie physique était une tendance aux dépressions nerveuses, que ses distractions juvéniles ne firent rien pour combattre. Il ne participait à aucun sport, ni jeu d’aucune sorte. À John Hopkins, comme à Princeton, il aimait chanter au *Glee club* et, à l’université de Virginie, il rédigea la constitution d’une nouvelle association de débats contradictoires. Ses plaisirs étaient tous liés à la parole. Il lisait des essais et de la poésie. Walter Bagehot, qu’il appelait « mon maître Bagehot », était son essayiste préféré. Il détestait Byron. Son poème favori était le « Guerrier heureux » de Wordsworth et le demeura jusqu’à sa mort. Il s’y retrouvait à chaque ligne tel qu’il s’imaginait être.

Quel est le guerrier heureux ? Quel est celui que tous les hommes qui luttent aimeraient êtres ?

C’est l’Esprit généreux qui, au milieu des tâches de la vie réelle, a réalisé les projets qui enchanteraient son âme d’enfant ; dont les vastes efforts sont comme une lumière intérieure qui éclaire toujours la voie à suivre ; qui, sentant instinctivement ce que peut accomplir la science, apprend assidûment ; qui tient ses résolutions et ne s’arrête pas là mais perfectionne avant tout son être moral.

Portrait psychologique de Thomas Woodrow Wilson par Sigmund Freud et William C. Bullitt

I.

De nombreux ouvrages ont été écrits sur Thomas Woodrow Wilson, et beaucoup de ses amis ont essayé de l'expliquer aux autres et à eux-mêmes. Ces explications ont une qualité commune : elles se terminent sur une note d'incertitude. Wilson demeure une énigme, un personnage rempli de contradictions même pour ses biographes et ses intimes. Le 10 juin 1919, pendant le dernier mois de la Conférence de la paix, le colonel Edward M. House écrivait dans son journal : « Je crois n'avoir jamais rencontré d'homme dont l'aspect se transforme tellement d'heure en heure. Ce n'est pas seulement le visage du Président qui change. C'est l'un des caractères les plus étranges et les plus complexes que j'aie jamais connus. Il y a en lui tant de contradictions qu'il est difficile de le juger. » Tous les intimes et les biographes de Wilson arrivent finalement à la même conclusion, avec plus ou moins de force.

Wilson était, certes, compliqué ; et il ne sera pas facile de découvrir la clef de l'unité qui sous-tend les contradictions apparentes de son caractère. De plus, nous ne devons pas commencer cette étude avec de faux espoirs. Nous ne pourrons jamais analyser complètement son caractère. De nombreuses

tranches de sa vie et de sa personnalité nous demeurent inconnues. Les faits que nous connaissons semblent moins importants que ceux que nous ignorons. Tous ceux que nous aimerions approfondir ne pourraient l'être que s'il était encore en vie et acceptait de se soumettre à une psychanalyse. Or il est mort. Ces faits, personne ne les connaîtra jamais. Par conséquent nous ne pouvons espérer comprendre les événements décisifs de sa vie psychique dans leurs détails ou dans leurs rapports. Aussi ne pouvons-nous qualifier cet ouvrage de psychanalyse de Wilson : c'est une étude psychologique fondée sur les données qui nous sont accessibles, rien de plus.

Cependant nous ne voudrions pas faire trop peu de cas des documents que nous possédons. Nous connaissons beaucoup de choses sur de nombreux aspects de la vie et du caractère de Wilson. Certes, il nous faut abandonner l'espoir d'une analyse complète ; mais nous en savons assez pour justifier celui de suivre le cours principal de son développement psychique. Aux faits que nous connaissons sur lui en tant qu'individu, nous ajouterons ceux que la psychanalyse a découverts comme étant vrais de tous les êtres humains. Wilson n'était, après tout, qu'un homme, sujet aux mêmes lois de développement psychique que les autres, et la psychanalyse d'innombrables individus a prouvé l'universalité de ces lois.

Cela ne veut pas dire que la psychanalyse ait révélé les mystères fondamentaux de la vie humaine. Elle a, pour ainsi dire, ouvert la porte qui donne accès à la vie intérieure de l'homme et nous a permis de reconnaître l'existence de quelques objets qui se trouvent près de cette porte, bien que ceux qui sont situés plus profondément soient encore dans l'obscurité. Elle a laissé percer un peu de lumière dans les ténèbres, si bien que nous pouvons maintenant distinguer les contours de quelques-uns des objets qui y sont plongés. Nous sommes capables de décrire des mécanismes qui conduisent à la réalité ultime que nous ne pouvons exprimer. Notre

science est encore très jeune, et des recherches ultérieures prouveront sans doute que les lignes grâce auxquelles nous nous efforçons d'esquisser ces objets n'ont pas été tracées comme elles auraient dû l'être. Mais la perspective que les détails de nos conceptions actuelles devront être modifiés plus tard ne doit pas nous empêcher d'utiliser ces conceptions. Les découvertes de Newton ne sont pas devenues inutiles parce qu'Einstein est venu après lui ; sans Newton, il n'y aurait probablement pas eu d'Einstein. Nous emploierons donc, tout naturellement, certains théorèmes que la psychanalyse a tirés des faits qu'elle a découverts et auxquels elle demande actuellement de croire. Il semble utile d'exposer, aussi brièvement que possible, quelques-unes de ces conceptions et hypothèses avant d'attaquer le problème psychologique présenté par le caractère de Wilson.

Nous commençons par l'axiome suivant : dans la vie psychique de l'homme, depuis sa naissance, une force s'exerce, que nous appelons libido, et définissons comme l'énergie de l'Éros. La libido doit être accumulée quelque part. Nous pensons qu'elle « charge » certaines zones et parties de notre appareil psychique comme un courant électrique charge un accumulateur ; que, comme une charge électrique, elle est sujette à des variations quantitatives ; que, lorsqu'elle reste sans se décharger, elle présente une tension proportionnelle à la charge et cherche une issue ; en outre, qu'elle est continuellement alimentée et renouvelée par des générateurs physiques.

La libido s'accumule d'abord dans l'amour de soi, le narcissisme. Cette phase est nettement visible chez le nouveau-né, qui ne s'intéresse qu'aux actes et aux produits de son corps, et trouve en lui toutes ses sources de plaisir. Certes, même un enfant non désiré a un objet d'amour : le sein de sa mère. Il ne peut,

toutefois, qu'intégrer cet objet en lui et le traiter comme une partie de lui-même.

En face du narcissisme nous plaçons l'amour objectal. Parfois une condition semblable au narcissisme du nouveau-né se continue chez l'adulte qui nous apparaît alors comme un égoïste monstrueux, incapable d'aimer un autre être ou une autre chose que lui ; mais normalement, dans le cours de la vie, une partie de la libido se tourne vers un objet extérieur au moi, tandis qu'une autre continue à adhérer au moi. Le narcissisme est la première demeure de la libido et reste son foyer le plus durable.

Chez les différents individus, la proportion entre l'amour narcissique et l'amour objectal varie considérablement ; la charge principale de la libido peut être stockée en soi ou dans des objets ; mais aucun homme n'est totalement dépourvu d'amour de soi.

Notre deuxième axiome est le suivant : tous les êtres humains sont bisexuels. Tous les individus, hommes ou femmes, sont composés d'éléments de masculinité et de féminité. La psychanalyse a établi ce fait solidement que la chimie a établi la présence d'oxygène, d'hydrogène, de carbone et autres éléments dans tous les corps organiques.

Quand la phase primaire de pur narcissisme est terminée et que les objets d'amour ont commencé à jouer leurs rôles, la libido charge trois accumulateurs : le narcissisme, la masculinité et la féminité. Nous considérons comme expressions de féminité tous les désirs qui sont caractérisés par la passivité, surtout le besoin d'être aimé, et, en outre, la tendance à se soumettre aux autres, qui atteint son apogée dans le masochisme ou désir d'être maltraité par les autres.

D'autre part, nous appelons masculins tous les désirs qui présentent un caractère actif comme le désir d'aimer, de dominer les autres, de conquérir le monde extérieur et de le transformer selon

ses désirs propres. Nous associons ainsi la masculinité avec l'activité, et la féminité avec la passivité.

Les premiers objets que trouve l'enfant sont sa mère, son père ou leurs substituts. Ses premiers rapports avec ses parents sont de nature passive : l'enfant est soigné et caressé, guidé ou puni par eux. La libido de l'enfant se libère d'abord au moyen de ces rapports passifs. Puis l'on peut observer une réaction de la part de celui-ci. Il veut les traiter comme on le traite, devenir actif à leur égard, les caresser, leur donner des ordres et se venger d'eux. Cela fait, outre son narcissisme, quatre issues qui s'offrent à sa libido par la passivité et l'activité qu'il éprouve envers son père et sa mère. De cette situation naît le complexe d'Œdipe.

Pour l'expliquer, nous devons introduire le troisième axiome de la psychanalyse, postulat de la théorie des instincts selon laquelle deux principaux instincts sont à l'œuvre dans la vie psychique de l'homme : l'Éros, c'est-à-dire l'amour dans le sens le plus large, dont l'énergie a été nommée par nous libido, et un autre instinct que nous avons nommé d'après son but final, l'instinct de mort. Celui-ci se découvre à nous comme l'élan qui nous pousse à attaquer et à détruire. C'est l'adversaire de l'Éros qui tend toujours à des unités de plus en plus vastes, réunies par la libido. Ces deux instincts sont, dès la naissance, présents dans la vie psychique où l'on ne les trouve presque jamais à l'état pur mais généralement amalgamés dans des proportions diverses.

Ainsi, ce qui nous apparaît comme la masculinité et la féminité ne sont jamais uniquement composées de libido mais portent en elles un certain désir additionnel d'agression et de destruction. Nous supposons que cet élément additionnel est beaucoup plus fort dans le cas de la masculinité que dans celui de la féminité ; mais celle-ci n'en est pas dépourvue.

Insistons une fois de plus sur le fait que toute charge de libido comporte en elle une certaine agression, et revenons au complexe d'Œdipe. Nous ne traiterons d'ailleurs que du complexe d'Œdipe du garçon.

Nous avons observé que la libido de l'enfant charge cinq accumulateurs : narcissisme, passivité envers la mère, passivité envers le père, activité envers la mère et activité envers le père et qu'elle commence à s'épancher par le canal de ces désirs. Un conflit entre ces différents courants de la libido produit le complexe d'Œdipe du petit garçon. Celui-ci n'est d'abord conscient d'aucun conflit ; il prend une certaine satisfaction à la réalisation de tous ses désirs et n'est nullement troublé par leur incompatibilité. Mais graduellement le petit garçon peut difficilement concilier son activité et sa passivité envers son père et sa mère, soit parce que l'intensité de ses désirs a augmenté, soit parce qu'il ressent le besoin d'unifier ou de synthétiser tous ces courants divergents de la libido.

Il est particulièrement difficile au petit garçon de concilier son activité envers sa mère et sa passivité envers son père. Lorsqu'il veut exprimer pleinement son activité envers sa mère, il trouve son père entre eux. Il désire alors écarter son père qui fait obstacle à la possession de sa mère ; mais la charge de libido stockée passivement envers son père le pousse à se soumettre à celui-ci, au point de désirer devenir une femme, sa propre mère, dont il souhaite occuper la situation par rapport à son père. De cette source naît plus tard l'identification à sa mère, qui devient un élément permanent dans l'inconscient du garçon.

Le désir de ce dernier d'écarter son père devient irréconciliable avec celui d'être passif envers lui. Les désirs de l'enfant sont en conflit. Aucun des accumulateurs de la libido, sauf le narcissisme, ne peut se décharger et l'enfant se trouve dans le conflit que nous appelons le complexe d'Œdipe.

La solution du complexe d’Œdipe est le problème le plus difficile que rencontre l’enfant au cours de son développement psychique. Dans le cas d’un petit garçon, la peur détourne de la mère la plus grande partie de la libido au bénéfice du père, et la question la plus importante devient l’incompatibilité de son désir de tuer son père avec celui, tout aussi ardent, de lui obéir aveuglément.

Une des méthodes de fuir le dilemme majeur du complexe d’Œdipe est employée par tous les garçons : c’est l’identification au père. Également incapable de tuer son père ou de se soumettre entièrement à lui, le petit garçon trouve une issue qui équivaut à faire disparaître son père sans toutefois avoir recours au meurtre. Il s’identifie à son père. Il satisfait ainsi à la fois ses désirs de tendresse et d’hostilité envers lui. Non seulement il exprime son amour et son admiration pour son père, mais il l’écarte en l’incorporant à lui par un acte qui ressemble au cannibalisme. Désormais, c’est lui qui est le père admiré et éminent.

Ce stade originel d’identification au père explique l’ambition ultérieure, que nous observons si souvent dans la jeunesse, de dépasser le père et de devenir plus grand que lui. Le père auquel le petit garçon s’identifie n’est pas celui qui existe réellement et que son fils reconnaîtra plus tard, mais un père dont les facultés et les vertus ont subi un développement extraordinaire et dont on a supprimé les faiblesses et les fautes. C’est le père tel qu’il apparaît au petit enfant. Plus tard, comparé à ce personnage idéal, le père véritable devra nécessairement paraître petit ; et lorsqu’un jeune homme veut devenir un plus grand homme que son père, il se détourne simplement de son père tel qu’il est dans la vie pour retrouver l’image paternelle de son enfance.

Ce père de l’enfance, tout-puissant, omniscient, parfait, lorsqu’il est incorporé à l’enfant devient une force psychique interne que nous appelons, en psychanalyse, idéal du moi ou surmoi. Le

surmoi se manifeste, pendant la vie ultérieure de l'enfant, par ses ordres et ses défenses. Son rôle négatif de défense est connu de tous sous le nom de conscience. Son rôle positif de domination, bien que peut-être moins facilement perceptible, est certainement plus important. Il s'exprime par toutes les aspirations conscientes et inconscientes de l'individu. Ainsi, du désir insatisfait du garçon de tuer son père naissent l'identification au père, l'idéal du moi et le surmoi.

Certes, la création du surmoi ne résout pas toutes les difficultés du complexe d'Œdipe ; mais il crée une accumulation pour une certaine partie du courant de la libido qui était, à l'origine, une activité agressive envers le père. En échange, toutefois, il devient une source de nouvelles difficultés avec lesquelles le moi devra dorénavant se mesurer. Car le surmoi, pendant tout le reste de la vie, admoneste, critique, refoule et s'efforce de détacher et de détourner de leurs objectifs tous les désirs de la libido qui ne répondent pas à ses idéaux. Chez beaucoup d'êtres humains, cette lutte, dans le moi, entre la libido et le surmoi n'est pas sévère, soit parce que la libido est faible et se laisse facilement conduire par le surmoi, soit parce que celui-ci est si faible qu'il se contente d'observer la libido suivre son cours ; ou encore parce que les idéaux du surmoi ne transcendent pas les limites de la nature humaine, de sorte qu'elle n'exige rien de plus, de la libido, que ce que celle-ci est disposée à accorder. Cette dernière variété de surmoi est agréable pour la personne qui la possède ; elle a le désavantage d'assurer le développement d'un être humain très ordinaire. Le surmoi qui exige peu de la libido en obtient peu ; l'homme qui attend peu de lui-même en reçoit peu.

À l'extrême opposé se trouve le surmoi dont les idéaux sont si grandioses qu'il exige l'impossible du moi. Le surmoi de ce genre produit quelques grands hommes et beaucoup de psychotiques et de

névrosés. La manière dont se développe un tel surmoi est facile à comprendre. Nous avons déjà vu que tout enfant a une idée exagérée de la grandeur et de la puissance de son père. Dans bien des cas, cette exagération est si excessive que le père auquel s'identifie le petit garçon et dont l'image devient son surmoi équivaut au Père Tout-Puissant, à Dieu. Un tel surmoi exige continuellement l'impossible du moi. Quoi que le moi puisse réussir dans la vie, le surmoi n'est jamais satisfait. Il dit sans cesse : « Tu dois rendre possible l'impossible ! Tu peux accomplir l'impossible ! Tu es le fils bien-aimé du Père ! Tu es le Père Lui-même ! Tu es Dieu ! »

Le surmoi de ce genre n'est pas rare. La psychanalyse est là pour témoigner que l'identification du père à Dieu est un fait ordinaire, sinon commun, de la vie psychique. Quand le fils s'identifie à son père, son père à Dieu, et qu'il érige ce père en surmoi, il sent que Dieu est en lui et qu'il est lui-même devenu Dieu. Tout ce qu'il fait doit être bien puisque c'est Dieu Lui-même qui le fait. La quantité de libido qui charge cette identification à Dieu devient si grande chez certains êtres humains qu'ils perdent la faculté de reconnaître l'existence des faits qui lui sont contraires dans l'univers réel. Ils finissent dans des asiles d'aliénés. Mais l'homme dont le surmoi est fondé sur cette supposition et qui garde un respect absolu des faits et de la réalité peut, s'il en a la possibilité, accomplir de grandes choses. Son surmoi exige et obtient beaucoup.

S'adapter au monde réel est, naturellement, l'une des tâches principales de tous les êtres humains. Ce n'est pas une tâche facile pour un enfant. Aucun désir de sa libido ne trouve pleine satisfaction dans l'univers réel. Tous les humains doivent, cependant, opérer cette adaptation. Ceux qui ne réussissent pas tombent dans les psychoses ou la démence. Celui qui n'arrive qu'à un apaisement partiel, et par conséquent instable, du conflit devient névrosé. Seul l'homme qui réussit à s'adapter complètement devient un être

normal et sain. Certes, nous devons ajouter que la solution du conflit n'est jamais si complète qu'elle ne puisse s'effondrer sous la pression d'épreuves extérieures. Nous pouvons affirmer que tous les hommes sont plus ou moins névrosés. Cependant, chez certains d'entre eux, la solution du conflit est assise sur des fondements si fermes qu'ils peuvent subir de grandes épreuves sans tomber dans la névrose, tandis qu'il suffit à d'autres, d'une légère adversité pour les amener à élaborer des symptômes de névrose.

Tout moi humain est le résultat de l'effort fait pour résoudre ces conflits : les conflits entre les désirs divergents de la libido et les conflits de la libido avec les exigences du surmoi et avec les faits du monde réel. Le type d'adaptation qui s'établit finalement est déterminé par la force relative de la masculinité et de la féminité innées de l'individu et les expériences auxquelles il a été soumis dans sa petite enfance. Le produit final de tous ces efforts d'ajustement est la personnalité.

Unifier les désirs de la libido les uns avec les autres et les exigences du surmoi avec celles du monde extérieur n'est pas, nous l'avons dit, une tâche facile pour le moi ; il faut, d'une façon ou d'une autre, satisfaire tous les instincts ; le surmoi insiste pour être obéi ; il faut fatalement s'adapter à la réalité. Pour accomplir cette tâche, le moi se sert de trois mécanismes lorsqu'il ne peut satisfaire immédiatement la libido : le refoulement, l'identification et la sublimation.

Le refoulement est la méthode qui consiste à nier l'existence du désir instinctuel qui demande satisfaction, en le traitant comme s'il n'existait pas et en l'oubliant après l'avoir relégué dans l'inconscient.

L'identification cherche à satisfaire le désir instinctuel en transformant le moi lui-même en l'objet désiré, de sorte que le moi représente à la fois le sujet qui désire et l'objet désiré.

La sublimation est la méthode qui consiste à donner au désir instinctuel une satisfaction partielle en substituant, à son objet inaccessible, un objet apparenté qui n'est pas désapprouvé par le surmoi ou le monde extérieur ; ainsi le désir instinctuel est transféré, de son objet ou but le plus satisfaisant mais inaccessible, à un autre, peut-être moins satisfaisant mais plus accessible.

Le refoulement est la moins efficace de ces méthodes visant à réaliser la solution désirée du conflit, parce qu'il est impossible, à la longue, de négliger les désirs instinctuels. À la fin la poussée de la libido devient trop forte, le refoulement s'effondre et la libido s'enflamme brusquement. De plus, l'intensité de la libido refoulée est considérablement augmentée par le refoulement car elle est isolée non seulement de toute décharge, mais encore de l'influence modératrice de la raison qui, elle, tient compte de la réalité. Le refoulement peut arriver à ce que la libido ne se décharge pas finalement par le canal de son objet originel, mais soit contrainte de forcer une nouvelle issue et de se jeter sur un objet différent.

Par exemple un garçon qui refoule complètement l'hostilité qu'il éprouve envers son père ne se libère pas, de ce fait, de son désir instinctuel de le tuer. Derrière le barrage du refoulement, au contraire, son activité agressive à l'égard de son père augmente jusqu'à ce que sa tension devienne trop forte pour l'isolateur. Le refoulement s'effondre, l'hostilité du garçon envers son père éclate et se lance contre lui ou contre un substitut, quelqu'un qui lui ressemble par quelque côté et peut, dès lors, servir de représentant du père.

L'hostilité envers le père est inévitable chez tous les garçons ayant tant soit peu de masculinité. Or lorsque l'homme, dans son enfance, a complètement refoulé cette poussée instinctive, il aura invariablement, plus tard, des rapports hostiles avec les représentants de son père, et manifestera son hostilité même s'ils ne

la méritent pas puisqu'ils l'attirent sur eux par le simple hasard qu'ils lui rappellent son père. Dans de tels cas, cette hostilité naît à peu près entièrement du sujet et n'a presque pas de cause extérieure. S'il se trouve, en plus, qu'il existe un véritable motif d'hostilité, la réaction émotionnelle devient excessive et l'hostilité tout à fait disproportionnée à la cause extérieure. Généralement ce genre d'homme pourra difficilement entretenir des rapports amicaux avec les hommes de son milieu, de sa compétence et de ses aptitudes, et il lui sera impossible de collaborer avec ceux qui lui sont supérieurs car il sera contraint de les détester.

Nous ne pouvons laisser le thème du refoulement sans attirer l'attention sur la méthode qu'emploie le moi pour assurer le succès des actes individuels de refoulement. Il édifie des formations réactionnelles, généralement en renforçant les pulsions qui sont contraires à celles qu'il veut refouler. Ainsi, par exemple, du refoulement de la passivité envers le père peut naître un développement exagéré de la masculinité, qui se manifestera par un refus arrogant de tous les représentants du père. La vie psychique de l'homme est extrêmement compliquée. Les formations réactionnelles contre les pulsions instinctuelles refoulées jouent un rôle aussi important dans la formation du caractère que les deux identifications primaires au père et à la mère.

La méthode d'identification qu'emploie le moi pour satisfaire les désirs de la libido est un mécanisme très utile et très employé. Nous avons déjà expliqué comment l'identification au père et le surmoi se développent à partir de l'activité agressive envers le père ; d'innombrables autres identifications sont employées tous les jours par tous les êtres humains. Un enfant qui a perdu un petit chat peut compenser la perte de cet objet d'amour en s'identifiant avec le petit chat, en rampant, en miaulant et en mangeant sur le sol comme lui. Un enfant qui a l'habitude d'être porté sur les épaules de son père

pour « jouer au cheval » peut, si le père est pendant longtemps absent, placer une poupée sur ses épaules et la porter comme son père le portait, prétendant ainsi être son père. Un homme qui a perdu une épouse bien-aimée peut, jusqu'à ce qu'il rencontre un nouvel amour, essayer de remplacer l'objet d'amour par lui-même. Nous verrons un exemple instructif de ce mécanisme dans la vie de Wilson. Celui dont la passivité envers son père ne peut trouver aucun débouché direct le remplacera souvent par une double identification à son père et trouvera un homme plus jeune qu'il identifiera à lui-même ; puis il donnera à l'homme plus jeune le genre d'amour que sa passivité insatisfaite envers son père lui fait désirer obtenir de celui-ci. Dans de nombreux cas, l'homme dont la passivité envers son père n'a trouvé aucune issue directe la décharge en s'identifiant à Jésus-Christ. La psychanalyse a découvert que cette identification se retrouve chez des êtres entièrement normaux.

Il existe encore un autre moyen de régler le problème du père dans le complexe d'Œdipe qui conduit à une double identification. Lorsque le garçon, devenu homme, a lui-même engendré un fils, il identifie son fils à l'enfant qu'il était et s'identifie à son propre père. Sa passivité envers son père se libère alors à travers ses rapports avec son fils. Il lui donne l'amour qu'il aurait tant voulu, dans son enfance, recevoir de son père. Cette solution au dilemme majeur du complexe d'Œdipe est la seule solution normale que nous offre la nature ; mais il faut, pour y recourir, avoir un fils. Ainsi la passivité envers le père s'ajoute-t-elle à tous les autres motifs de désir d'avoir un fils.

Nous avons déjà vu qu'une identification à la mère naît de la passivité envers le père. Nous devons attirer maintenant l'attention du lecteur sur le renforcement de cette identification qui se produit quand, au moment de la disparition du complexe d'Œdipe, le garçon abandonne sa mère comme objet d'amour. Il transfère une partie des

désirs actifs et passifs qu'il éprouve envers sa mère sur d'autres femmes qui la représentent ; mais ces désirs ne sont jamais satisfaits par les substituts et l'identification à la mère sert à augmenter cette libido insatisfaite. Au moyen du mécanisme que nous avons déjà décrit, l'enfant compense la perte de sa mère en s'identifiant à elle. Il donnera dès lors, pendant toute sa vie, aux autres hommes qui représentent ce qu'il était, enfant, une part petite ou grande de l'amour qu'il désirait, enfant, recevoir de sa propre mère.

La sublimation, troisième méthode employée par le moi pour résoudre ses conflits, implique, comme nous l'avons noté, le remplacement des objets originels de la libido par d'autres qui ne sont pas désapprouvés par le surmoi ou la société. Ce remplacement s'opère par transfert de la libido d'un objet à un autre. Par exemple le garçon reporte une partie de sa libido de sa mère à ses sœurs, s'il en a, et plus tard à ses cousines ou à des amies de ses sœurs, puis à des femmes qui sont en dehors du cercle familial ; il s'en éprend jusqu'à ce que, par ce moyen, il trouve finalement celle qu'il épouse. Plus sa femme ressemble à sa mère, plus le courant de libido sera fort dans son mariage ; mais de nombreuses pulsions instinctuelles hostiles, qui tendent à rompre le mariage, s'accrochent également à ces rapports maternels.

Les êtres humains se servent d'innombrables sublimations pour libérer la libido, et c'est à elles que nous devons les plus grands monuments de la civilisation. Sublimés, les désirs insatisfaits de la libido se transforment en art et en littérature. La société elle-même se maintient grâce à une sublimation de la libido, la passivité du garçon envers son père se changeant en amour des autres et en désir de leur être utile. Si la bisexualité des êtres humains apparaît parfois comme un grand malheur et la source de maux infinis, nous ne devons pas oublier que, sans elle, la société humaine ne pourrait exister. Si l'homme n'était qu'activité agressive, et la femme

passivité, la race humaine aurait cessé d'exister longtemps avant l'aube de l'histoire, car les hommes se seraient massacrés jusqu'au dernier.

Avant de terminer ce bref exposé de certains principes fondamentaux de la psychanalyse, il semble utile d'en décrire quelques autres.

Tout obstacle à la décharge de la libido produit un barrage d'énergie psychique et une augmentation de tension, dans l'accumulateur intéressé, qui peut s'étendre à d'autres accumulateurs. La libido cherche toujours à se stocker et à se libérer ; elle ne peut être endiguée définitivement ou au-delà de certains niveaux. Si elle ne peut être stockée et libérée au moyen d'un accumulateur, elle le fait en se servant d'autres accumulateurs.

L'intensité, ou, pour continuer notre comparaison, la quantité de libido varie considérablement chez les divers individus. Certains ont une libido extraordinairement puissante, d'autres faibles. La libido de quelques-uns peut être comparée à l'énergie produite par les énormes dynamos d'une centrale électrique, tandis que celle d'autres hommes ressemble au faible courant fourni par la magnéto d'une automobile.

La libido abandonne toujours un débouché s'il s'en offre un autre plus proche des pulsions instinctuelles originelles, à condition que la résistance du surmoi et celle du monde extérieur ne soient pas plus fortes dans ce deuxième cas. Par exemple elle est toujours prête à renoncer à une sublimation si elle en trouve une autre, plus voisine de son objet originel.

C'est peut-être une loi, et, au moins, un phénomène très fréquent qu'un être humain éprouve, pour une personne qu'il aime avec une intensité particulière, une haine considérable, et pour une personne qu'il hait avec une intensité particulière un amour considérable. L'une ou l'autre de ces pulsions instinctuelles opposées

est totalement ou partiellement refoulée dans l'inconscient. Nous appelons cela le fait, ou le principe d'ambivalence.

La naissance d'un frère produit toujours une certaine réaction chez un petit garçon ; il se sent trahi par son père et sa mère. Il peut alors transférer totalement ou en partie le blâme et la haine qu'il éprouve envers ses parents sur son jeune frère. Un enfant qui se développe normalement se libère de cette haine et du sentiment d'avoir été trahi par une identification typique ; il se transforme en père de l'enfant et transforme en lui son frère plus jeune. Mais si le développement est moins normal, le blâme de la trahison reste attaché au plus jeune frère dont l'aîné, pendant toute son existence, continue à penser que ceux de ses amis qui, plus tard, représentent son jeune frère le trahiront aussi.

Ce sentiment de trahison naît de la déception des désirs actifs et passifs de la libido ; mais le refoulement de la passivité envers le père peut avoir une conséquence beaucoup plus grave. Il peut conduire les hommes à une forme persécutrice de paranoïa : la manie de la persécution. Généralement, l'homme qui souffre de cette manie se croit persécuté par la personne qu'il aime le plus intensément. La manie de la trahison et de la persécution n'est souvent fondée sur aucun fait, mais naît seulement du besoin de fuir la personne aimée parce qu'elle excite, sans la satisfaire, la passivité du malade. Si celui-ci croit que la personne qu'il aime si ardemment le trahit et le persécute, il peut la haïr au lieu de l'aimer et ainsi lui échapper. Il est facile de retrouver la source de tous les cas de méfiance injustifiée et de manie de la persécution dans une passivité refoulée envers le père.

Les frustrations et les malheurs de tous genres tendent à repousser la libido dans ses formes antérieures ; par exemple à la ramener, des sublimations, à ses objets originels de désir. C'est ce que nous appelons régression.

Dans le cours de la vie humaine, il peut se faire que le développement psychique s'arrête brusquement et se termine, au lieu de continuer son évolution. Dans un tel cas, une expérience accablante a obligé la libido à pénétrer dans des accumulateurs auxquels elle s'accroche jusqu'à la mort ou la désagrégation mentale. C'est ce que nous appelons fixation.

II.

Nous avons maintenant exposé quelques théories de psychanalyse que nous considérons comme des axiomes dans notre étude psychologique de Thomas Woodrow Wilson. Jusqu'ici nous avons énoncé des faits qui sont vrais pour tous les hommes nés en ce monde ; considérons maintenant l'être humain qui naquit au presbytère de Staunton, en Virginie, le 28 décembre 1856, et qui passa son enfance dans celui d'Augusta, en Géorgie.

Le lecteur s'attend sans doute à ce que nous commencions à étudier le caractère de Wilson par une évaluation précise de la force de sa libido. Nous sérions heureux de le faire, si nous avions suffisamment de données sur lui. Malheureusement ce que nous savons ne nous permet pas de faire une évaluation, quelle qu'elle soit, à ce sujet. La libido ne se manifeste que lorsqu'elle se décharge ; pour évaluer sa force, il faut connaître tous ses débouchés, et, en outre, savoir la quantité de libido qui demeure liée dans la vie intérieure. Car, chez tous les hommes, une partie de la libido reste ainsi liée en quantité plus ou moins grande.

La libido d'un ermite indien, par exemple, peut être forte mais trouver à s'investir suffisamment dans la contemplation.

Or aucun fait ne nous permet d'évaluer quantitativement la libido de Wilson qui est demeurée ainsi liée et nous ne savons rien des nombreux débouchés de sa libido dans le monde extérieur.

Aussi tenter d'évaluer l'ampleur de sa libido en étudiant son investissement dans les quelques débouchés qui nous sont familiers serait aussi absurde que d'évaluer la quantité d'électricité produite par la centrale électrique d'une ville en calculant le courant employé par certaines des maisons et usines qui s'y trouvent. Nous ne pouvons évaluer avec précision l'ampleur de la libido de Wilson, et nous ne voulons pas hasarder de conjectures sur sa puissance.

Le lecteur nous jugera sans doute trop prudents et parviendra à ses propres conclusions concernant la force de la libido de Wilson. Il peut, toutefois, noter le fait que Wilson est à peu près certainement demeuré vierge jusqu'à son premier mariage, à l'âge de vingt-huit ans et demi, et conclure que sa libido était extrêmement faible. Avant d'arriver prématurément à cette conclusion, le lecteur doit se souvenir de plusieurs faits : d'abord, que la libido peut s'exprimer par des milliers de débouchés à côté des débouchés sexuels proprement dits ; ensuite que Wilson était physiquement faible et n'avait sans doute pas de pression soma-tique très forte à satisfaire ; enfin que « l'idéal de pureté » qui faisait partie du surmoi de Wilson a pu, dans une certaine mesure, l'avoir aidé à détourner sa libido de§ débouchés sexuels proprement dits.

D'un autre côté le lecteur, vu les allusions fréquentes de Wilson à son « exaltation », peut être tenté de conclure que sa libido était extrêmement puissante. Mais ce sentiment d'exaltation n'a, en fait, pas grand-chose à voir avec la puissance totale de la libido. Il se contente d'accompagner certains désirs libidinaux, et peut être causé par le fait que le moi ne contrôle plus ces désirs particuliers ou par leur renforcement par suite d'un conflit non résolu. Un névrosé ou un psychotique dont la libido totale est faible peut, par conséquent, montrer une exaltation plus grande qu'un homme normal. L'homme normal qui a une libido puissante n'éprouve ni n'exprime d'exaltation s'il a, dans son moi, des conflits non résolus.

Quand Wilson écrivait « je suis trop exalté », il montrait par là non qu'il possédait une libido puissante, mais plutôt qu'il avait en lui un conflit non résolu de désirs opposés ; non que ses désirs étaient forts, mais que son moi n'avait pas trouvé de solution satisfaisante au complexe d'Œdipe.

Si le lecteur, en observant le profond amour de Wilson pour son père, son grand attachement aux mots et la haine vive qu'il éprouvait à l'égard de beaucoup d'hommes, est tenté de conclure, d'après cela, que la libido de Wilson était particulièrement puissante, qu'il se rappelle que de nombreux hommes semblent posséder une libido puissante parce qu'ils concentrent son courant dans certaines voies, mais que la psychanalyse de ces hommes montre souvent qu'en réalité leur libido est faible et que, par cette concentration, une grande partie de leur vie psychique est demeurée sans libido suffisante pour qu'elle ait un niveau convenable. Nous ne savons rien de la richesse de la vie intérieure de Wilson ; mais nous savons que la partie de sa libido qui était tournée vers le monde extérieur était concentrée dans quelques canaux seulement. Le champ de ses intérêts était extrêmement restreint. En outre, à l'intérieur même de ce champ restreint, il concentrait encore le courant de sa libido. L'un des traits les plus frappants de la personnalité de Wilson est ce qu'il appelait son « esprit à sens unique ». Il lui était impossible de s'intéresser à plus d'un objet intellectuel à la fois. C'est-à-dire qu'un objet intellectuel suffisait à capter tout le courant de sa libido qui trouvait une issue dans les intérêts intellectuels, peut-être parce que sa libido était si faible que, pour s'intéresser convenablement à un objet intellectuel, Wilson était obligé de concentrer tout le courant de sa libido sur lui. Ici encore, il est plus sage de ne rien conclure, sans avoir honte de notre ignorance. Apprendre à dire « je ne sais pas » est le commencement de l'intégrité intellectuelle.

Malgré l'insatisfaction que cette incertitude peut éveiller chez le lecteur, nous devons insister sur le fait que la question de la force de libido de Wilson n'est pas d'une importance primordiale pour cette étude. Ce qui nous intéresse avant tout, c'est d'essayer de comprendre comment son moi conciliait les désirs contraires de sa libido, c'est-à-dire son caractère. Nous pouvons tracer le cours de sa libido sans connaître sa force exacte. Supposons par conséquent que sa libido n'était ni extraordinairement puissante ni extraordinairement faible et passons à la question vitale des débouchés à travers lesquels elle se déchargeait.

La libido du petit « Tommy » Wilson, comme celle de tous les êtres humains, commença d'abord à être stockée dans le narcissisme et à se décharger dans l'amour de lui-même. Fils unique de son père et de sa mère, maladif, soigné, choyé et aimé par ses parents et ses sœurs, il eût été remarquable qu'il évitât de s'intéresser considérablement à sa personne. En fait, il s'aima toujours beaucoup. Nous ne trouvons aucune preuve qu'il cessa jamais de s'admirer ou de manquer de se pousser dans le monde.

De plus, comme nous le verrons plus tard, pour être heureux il fallait qu'il eût un substitut de lui-même à aimer. Il avait alors, dans cet amour, un débouché supplémentaire pour la charge abondante de sa libido qui était fixée à son narcissisme. Il est indiscutable qu'une vaste partie de sa libido continua, pendant toute sa vie, à trouver un débouché dans son narcissisme – même cette partie qui se déchargeait à travers les objets d'amour.

Il y a deux formes de choix d'objet : directe et narcissique. Dans la forme directe, la libido va directement vers une personne extérieure ; la mère, le père, le frère, la sœur ou tout autre.

L'objet est estimé pour lui-même, pour sa personnalité propre, même si celle-ci ne ressemble en rien à celle de l'enfant. Nous appelons ce type d'amour un choix d'objet par étayage parce que

l'enfant « appuie » ou « étaie » d'abord ses instincts sexuels sur ses instincts d'autoconservation et choisit d'abord, comme objets d'amour, les personnes mêmes qui satisfont ses besoins physiques. D'autre part, dans le type narcissique de choix d'objet, la libido de l'enfant va vers une personne extérieure qui lui ressemble par certains côtés. Il aime la partie de lui-même qu'il voit dans l'objet. Il n'aime pas l'objet pour les qualités qui le rendent différent de lui, mais seulement pour celles grâce auxquelles il lui ressemble. Ainsi il s'aime à travers un objet, et son narcissisme trouve, par ce moyen détourné, un débouché supplémentaire.

Nous verrons plus tard que Wilson s'est servi fréquemment du type narcissique de choix d'objet. Il n'était pas, néanmoins, de ces malheureux dont la libido ne se décharge qu'à travers le narcissisme. Son narcissisme, conservé depuis l'enfance, renfermait peut-être une charge plus forte de libido que d'ordinaire, mais qui n'était cependant pas anormalement forte. Une partie considérable de sa libido trouvait un débouché, comme chez tous les hommes normaux, dans des relations d'objet actives et passives.

Il est inutile de répéter les faits relatifs à l'enfance de Wilson qui ont été décrits dans le résumé de sa biographie. Contentons-nous d'en rappeler un qui ressort avec un tel relief qu'il minimise tous les autres : le père de Tommy Wilson était son principal objet d'amour. Son père fut le grand personnage de son enfance, en comparaison duquel sa mère faisait piètre figure. Il est clair que la libido de Wilson se déchargeait beaucoup plus dans ses rapports avec son père que dans ceux qu'il entretenait avec sa mère. Nous devons donc nous attendre à ce que son moi ait plus de mal à concilier ses désirs contraires vis-à-vis de son père que vis-à-vis de sa mère : c'est ce qui se passa. Son moi concilia facilement ses désirs contraires à l'égard de sa mère. Ses rapports avec les femmes furent normaux et

ordinaires, mais il ne put jamais réussir à concilier ses désirs contraires à l'égard de son père.

Le lecteur sera peut-être tenté de se dire que les désirs de Wilson vis-à-vis de son père n'étaient pas en conflit, que jamais, pendant toute son existence, il n'exprima la moindre hostilité envers son père en pensée, parole ou action ; qu'alors qu'une partie extraordinairement grande de sa libido était investie dans sa passivité envers son père, elle ne comprenait aucune activité agressive envers celui-ci. La réponse à cette objection est simple : Wilson était un être humain, sujet aux mêmes lois de développement que les autres. Il ne faisait certainement pas partie de ces malheureux hommes nés sans masculinité. Et l'analyse de milliers d'hommes a prouvé que la libido charge les désirs passifs et actifs qui ont trait à ses objets d'amour. Il est absolument indiscutable que la libido de Wilson qui entrait dans la passivité envers son père était immense, et nous sommes par conséquent obligés de conclure qu'une part considérable de sa libido a dû être stockée dans une activité agressive à son égard. Si nous sommes incapables de trouver, dans sa vie, la moindre manifestation d'hostilité envers son père, nous devons chercher des manifestations indirectes de cette hostilité. Nous savons qu'elle a dû exister, et trouver finalement un moyen d'expression quelconque. En fait, presque tous les traits insolites du caractère de Wilson se sont développés à partir des refoulements, identifications et sublimations dont s'est servi son moi pour concilier son activité agressive et son accablante passivité vis-à-vis de son père. Aussi les rapports de Wilson avec son père et les représentants de celui-ci occuperont-ils nécessairement la plus grande partie de cette étude de son caractère.

Le moi du petit Tommy Wilson n'a pas eu beaucoup de difficulté à concilier ses désirs contraires à l'égard de sa mère. Ils n'étaient pas violents ; les plus grandes charges de sa libido étaient

accumulées dans les désirs qui avaient trait à son père. De plus, il eut la chance d'avoir des sœurs et des petites cousines sur lesquelles son moi pouvait facilement transférer les désirs qui étaient, à l'origine, dirigés vers sa mère.

Les petits garçons qui ont des sœurs ont un avantage considérable sur ceux qui n'en ont pas. Les sœurs forment un pont sur lequel la libido peut se transférer facilement de la mère aux femmes qui se trouvent en dehors de la famille. Le moi du petit garçon qui n'a pas de sœur est obligé de forcer sa libido à franchir d'un seul coup le gouffre qui sépare sa mère du monde extérieur. Comme nous l'avons déjà fait remarquer le petit garçon qui a une sœur reporte normalement sur elle une partie de la libido qui s'attachait à sa mère, puis, après sa sœur, aux amies de celle-ci. Ainsi, par des transferts faciles, sa libido arrive jusqu'aux femmes qui ne sont pas de la famille. Le moi d'un petit garçon qui n'a pas de sœur est contraint de transférer directement sa libido de sa mère à une femme qui n'est pas de la famille, ce qui est beaucoup plus difficile et représente, pour de nombreux hommes, une tâche insurmontable. La libido de ces derniers demeure fixée à leur mère pendant toute leur existence. Ils sont incapables de se détacher d'elle. Si, d'une manière ou d'une autre, la mère disparaît, le malheureux fils la remplace souvent en s'identifiant à elle et donne à d'autres hommes qui le représentent l'amour qu'il aurait voulu recevoir de sa propre mère.

Tommy Wilson fut particulièrement favorisé. Il a pu aborder les femmes qui n'étaient pas de sa famille facilement et simplement non seulement grâce à ses sœurs, qui l'ont aimé profondément et ont pris soin de lui, mais encore grâce à ses petites cousines qui l'ont, elles aussi, entouré d'affection. Une grande partie de sa libido est demeurée attachée à sa mère pendant son enfance et son adolescence, mais une partie alla vers ses sœurs et ses cousines. Sa

passivité envers sa mère semble avoir duré exceptionnellement longtemps, plus longtemps peut-être que son activité.

À cet égard, la lettre que Wilson écrivit à sa femme, en 1888, mérite d'être commentée de nouveau. « Je me rappelle la manière dont je me suis accroché à elle (j'étais « le chéri de sa maman » dont tout le monde se moquait) jusqu'à ce que je fusse un jeune homme grand et fort ; mais l'amour de ce qu'il y a de meilleur chez les femmes me vint, et pénétra dans mon cœur, par les cordons de son tablier. Si je n'avais pas vécu avec une telle mère, je n'aurais pu gagner, et sembler mériter – en partie peut-être, grâce à des vertus transmises – une telle épouse. » Cette lettre montre d'une manière remarquable combien le courant direct de la libido de Wilson, par le débouché de la passivité envers sa mère, se prolongea, et à quel point cette passivité envers sa mère s'exprima avec sa première femme.

Le fait qu'il se remaria si vite après la mort de celle avec laquelle il avait vécu intimement pendant vingt-neuf ans ne doit pas faire douter de l'amour qu'il lui porta. L'expérience montre que les hommes qui ont été heureux en ménage ont tendance à se remarier. La rapidité avec laquelle Wilson le fit montre néanmoins à quel point, en dehors de toute question de personnalité, un substitut de sa mère lui était indispensable.

Son activité envers sa mère, et en même temps, naturellement, une partie de sa passivité à son égard, semblent s'être reportées assez tôt sur ses sœurs aînées, spécialement sur sa sœur Annie, qui avait deux ans de plus que lui et l'aimait aussi profondément qu'il l'aimait. Il était heureux de jouer avec ses sœurs et leurs petites amies, surtout avec une petite cousine plus jeune que lui et qui portait le nom de sa mère : Jessie Woodrow Bones.

L'importance des identifications produites par les noms semblables dans l'inconscient ne peut être vraiment comprise que si

on les a spécialement étudiées. Il semble presque certain que le petit Tommy Woodrow identifia Jessie Woodrow Bones à sa mère, Jessie Woodrow, et reporta sur elle une partie considérable de la libido qui s'était originellement dirigée vers sa mère, puis vers sa sœur Annie. Le lecteur se souviendra qu'il aimait jouer aux « Indiens » avec cette petite fille, et qu'un jour, alors qu'elle était grimpée dans un arbre et prétendait être un écureuil, Tommy qui était un « chasseur indien », lui avait lancé une flèche qui l'avait atteinte. Jessie était tombée sur le sol, évanouie mais sans aucune blessure, et Tommy l'avait portée dans la maison en criant, éperdu de remords : « Je suis un assassin. Ce n'est pas un accident. Je l'ai tuée. »

Sans attacher trop d'importance à ces incidents, il est impossible de ne pas penser que cet épisode montre qu'à onze ans, le moi de Tommy Wilson avait réussi à transférer une partie considérable de l'activité dirigée vers sa mère sur Jessie Woodrow Bones, et qu'il était bien engagé sur la voie des rapports normaux avec les femmes. Dans le cas contraire, il aurait éprouvé des remords moins exagérés. Sa libido ne se détacha complètement de sa mère qu'après son mariage avec Ellen Axson, dix-sept ans plus tard ; mais, dès l'âge de onze ans, ce détachement était déjà si avancé qu'il y avait peu de danger que Tommy redevint totalement dépendant de sa mère. Donc, avant son adolescence, son moi avait à ce point résolu le dilemme du complexe d'Œdipe qu'il y avait tout lieu de croire que ses rapports avec les femmes seraient normaux pendant toute sa vie, et ils le furent, grâce à ses sœurs et à sa cousine Jessie Woodrow Bones.

Avant de considérer son adolescence et ses rapports ultérieurs avec les femmes, voyons ceux que Tommy enfant entretenait avec son père. Ils présentent un tableau tout différent.

Les faits exposés dans le résumé de la biographie de Wilson sur ses rapports d'enfant avec son père offrent une image

d’adoration extraordinaire. De nombreux petits garçons admirent leur père ; mais il est rare de trouver une adoration aussi intense et aussi complète que celle de Tommy Wilson pour le sien. Son premier souvenir d’enfant était d’avoir couru trouver son père pour lui demander une explication, et il continua, toute sa vie, à courir vers lui pour lui demander conseil. Chétif, le petit garçon n’alla pas à l’école. Il n’apprit pas à lire. Toute sa première éducation vint des lèvres de son père et il but les paroles qui en sortaient avec une avidité extraordinaire. Son père parlait beaucoup, mais jamais trop pour la soif de son fils. Que ces paroles fussent prononcées à la maison, pour l’instruire, pour prier avant et après les repas, dans les lectures ou les conversations du soir, en promenade ou en chaire, Tommy les absorbait avec joie, et levait vers son père un regard chargé d’une profonde adoration. « Mon incomparable père », disait-il lorsqu’il parlait plus tard du révérend Joseph Ruggles Wilson.

M. Ray Stannard Baker a eu raison de dire : « Son père fut le plus grand personnage de sa jeunesse – le plus grand peut-être de sa vie… Leurs lettres furent de véritables lettres d’amour. » Et le professeur Daniels avait également raison de déclarer que l’affection de Wilson pour son père fut sa « passion dominante ».

Quand nous essayons de trouver une expression directe d’hostilité de Tommy Wilson envers son père, nous découvrons que pendant les soixante-huit ans de sa vie il n’eut ni une pensée, ni un acte hostile envers lui. Il continua à demander et à suivre les conseils de son père tant que celui-ci vécu ; et jusqu’à la fin de sa propre vie il en parla avec amour et admiration. C’est seulement dans le choix d’une profession qu’il refusa de se soumettre à la volonté de son père. Celui-ci voulait qu’il devînt pasteur ; il insista pour devenir homme politique. Nous étudierons plus tard cette décision et prions pour le moment le lecteur de suspendre son jugement à ce sujet, car cette résolution même peut avoir été, non une expression d’hostilité

envers son père, mais une forme d'admiration pour « l'incomparable père » de son enfance. Alors, qu'est devenue l'agressivité de Wilson à l'égard de celui-ci ?

Nous avons vu que le moi emploie trois méthodes pour concilier les désirs contraires : le refoulement, l'identification et la sublimation, et que le type de conciliation que choisit finalement le moi dépend de la force de la masculinité et de la féminité innées originelles et des circonstances fortuites de l'enfance. Tommy Wilson, dans son enfance, fut soumis à un père tout-puissant ; à un père beau et fort qui le catéchisait perpétuellement, l'embrassait, le serrait contre son cœur, le sermonnait et le dominait puisqu'il était le représentant de Dieu sur terre. Si la masculinité de l'enfant avait été plus puissante que sa féminité, il aurait trouvé intolérable le poids de ce père ; il l'aurait détesté, comme tant de fils de pasteurs ont détesté les leurs. Mais, en réalité, la féminité de Tommy Wilson était beaucoup plus forte que sa masculinité, au moins en cette période de sa vie. La partie de sa libido qui était chargée de passivité envers son père surpassait de beaucoup celle qui était chargée d'activité agressive ; et il est évident que son moi se servit de la méthode du refoulement pour régler le conflit entre sa puissante passivité et son activité agressive relativement faible. Celle-ci fut donc refoulée. Une partie fut stockée, c'est certain, dans son surmoi, mais le reste ne se déchargea jamais par l'intermédiaire d'une hostilité directe envers son père.

Nous avons signalé que le refoulement est la moins efficace de toutes les méthodes d'ajustement employées par le moi, parce que le désir refoulé continue à chercher un débouché et est inaccessible aux critiques de la raison puisqu'il est coupé de la conscience et que, par suite de l'isolement du désir qui n'est plus sous l'influence modératrice de la raison, celui-ci accumule une grande quantité de libido. Or la part d'hostilité de Tommy Wilson envers son père qui

était refoulée l'était si complètement qu'elle ne se déchargea pas une seule fois contre lui, mais continua à chercher des débouchés, et maintes fois, dans sa vie, se manifesta contre des substituts de son père, le poussant à détester violemment et sans raison ceux qui étaient pour lui des représentants de celui-ci, comme le doyen Andrew F. West, de Princeton. Et, à cause de cette hostilité refoulée, il eut toujours du mal à avoir des rapports amicaux avec des hommes d'intelligence ou de situation supérieures ; il préférait s'entourer de femmes ou d'inférieurs.

La part d'activité agressive envers son père qui trouva un débouché par identification à ce dernier édifia en lui un surmoi extraordinairement puissant et exalté. Nous avons observé comment, normalement, le petit garçon substitue au désir de tuer son père une autre méthode de le supprimer, celle de s'identifier à lui, et comment celle-ci produit le surmoi. Tommy Wilson s'identifia à son père à un degré extraordinaire. Il pensait ses pensées, parlait comme lui, l'adopta complètement comme modèle, aima les mots comme son père les aimait, méprisa les faits comme il les méprisait ; il poussa son imitation jusqu'à faire des sermons, du haut de la chaire paternelle, à des fidèles imaginaires, s'habilla de telle sorte qu'étant jeune il fut souvent pris pour un pasteur, et épousa, comme son père, une jeune fille née et élevée chez un ministre presbytérien.

Il ne dépassa jamais cette identification à son père. Ses qualités et ses défauts demeurèrent ceux de son père. Il ne pouvait concevoir d'homme plus parfait que lui. Le révérend Ruggles Wilson avait trouvé à s'exprimer totalement du haut de sa chaire. Tommy Wilson trouva à s'exprimer totalement du haut d'une chaire qui s'appela la Maison-Blanche. Son père n'avait pas l'habitude d'imaginer des méthodes pratiques pour transformer en faits réels les principes qu'il exposait en chaire. Wilson n'imagina aucune méthode pratique pour transformer ses Quatorze Points en faits

réels. Son père chantait ; Tommy aussi. Son père faisait la lecture, le soir, à sa famille ; Tommy aussi. Tout ce qu'avait fait son père valait la peine d'être fait. Ce qu'il n'avait pas fait n'en valait pas la peine. Son père fumait continuellement. Tommy ne fuma jamais. « Mon père a suffisamment fumé pour nous deux pendant sa vie », disait-il. De sorte que, même dans le cas, où, pour une fois, il n'imitait pas son père, il ne manqua pas d'exprimer très clairement que son père et lui ne faisaient qu'un : c'était une identification totale. Il revécut, dans un style plus grandiose, l'existence de son père.

L'image de son « incomparable père » qui se développa, dans son inconscient, à partir des premières exagérations des qualités de son père et devint son surmoi eut une influence immense sur le cours de sa vie. Sa carrière a, vraiment, un intérêt exceptionnel pour démontrer comment un surmoi exalté peut pousser un homme physiquement déficient à atteindre une situation et une puissance considérables.

Nous avons décrit comment de nombreux petits garçons, avec beaucoup moins de raisons que Tommy Wilson, exagèrent tellement, dans leur inconscient, la compétence et les vertus de leur père qu'ils l'identifient au Tout-Puissant, au Père de toutes les Vertus, à Dieu ; et, par identification, érigent ce Père Tout-Puissant en surmoi. C'est indiscutablement ce qui se produisit chez le petit Tommy Wilson, et le contraire eût été remarquable. Le petit garçon qui levait les yeux vers un père, en chaire, qu'il considérait comme l'homme le plus beau du monde et qui écoutait la parole de Dieu sortant de ses lèvres pouvait difficilement éviter d'identifier son père au Tout-Puissant. Le Dieu que Thomas Woodrow Wilson adora jusqu'à la fin de ses jours fut le révérend Joseph Ruggles Wilson, « l'incomparable père » de son enfance. Jusqu'à l'âge de dix ans, lui-même fut l'unique fils bien-aimé de ce Dieu. Son identification au Sauveur de l'humanité, qui devint un trait si important et si évident de son caractère dans les

dernières années de sa vie, semble avoir été la conclusion inévitable qui, dans ses premières années, se trouvait dans son inconscient : si son père était Dieu, il était lui-même le fils unique et bien-aimé de Dieu, Jésus-Christ.

Nous verrons les conséquences de ces identifications dans sa vie et, sans vouloir anticiper sur les événements ultérieurs, il nous semble bon de rappeler ici deux conséquences invariables de la possession d'un surmoi à l'image du Tout-Puissant. Comme nous l'avons déjà fait observer, un tel surmoi ne peut jamais être satisfait. Quoi que son malheureux possesseur puisse accomplir, il sentira toujours que c'est insuffisant. Le travail fini ne lui procure aucune joie ; il est toujours mécontent de lui-même et poussé par le sentiment qu'il n'a pas accompli ce que l'on attendait de lui et qu'il n'accomplira jamais, parce que son surmoi exige l'impossible. Pendant toute la vie de Wilson, ce fut l'un de ses traits caractéristiques. Quand il avait réussi quelque chose, il en éprouvait une joie momentanée, et était, presque aussitôt, harcelé par le sentiment qu'il fallait en faire davantage, ce qui est, invariablement, le signe extérieur et évident d'un surmoi trop exalté et trop puissant.

Une deuxième conséquence de l'installation de Dieu comme surmoi, c'est que l'enfant sent que Dieu et en lui. Dans son inconscient il est lui-même Dieu. Tout ce qu'il fait est bien, parce que Dieu le fait.

Tommy Wilson se prouva à lui-même le bien-fondé de beaucoup de ses actions étranges grâce à cette conviction inconsciente. Quoi qu'il fît, c'était bien puisque c'était Dieu qui le faisait. Il admettait, parfois, qu'il s'était trompé, mais jamais qu'il avait eu tort. Son surmoi ne l'aurait pas permis. Plutôt que d'avouer ses torts, il préférait oublier ou déformer les événements, se détourner complètement du monde réel et élaborer des faits imaginaires, adaptés aux exigences de son surmoi.

Il n’est pas étonnant qu’un tel surmoi pousse certains hommes à la grandeur, d’autres aux névroses et aux psychoses. Ses exigences sont insatiables, et, si elles ne sont pas en grande partie satisfaites, le surmoi torture son malheureux possesseur. Aussi celui-ci s’efforce-t-il d’abord de le satisfaire par des réalisations véritables, et souvent accomplit de grandes choses ; mais si cela ne suffit pas à son surmoi, celui-ci continue à le tourmenter. En réalité, il est impossible à l’homme d’en faire plus : alors, pour échapper aux tourments de son surmoi, il invente des réalisations imaginaires. Il déforme le monde des faits et peut devenir psychotique. Si sa prise sur la réalité est plus forte il souffre seulement des tourments que lui inflige son surmoi et devient névrosé.

Ainsi l’homme qui installe Dieu comme surmoi marche sur une arête fine au sommet de la montagne de la grandeur, en équilibre instable entre l’abîme de la névrose d’un côté et celui de la psychose de l’autre. Et heureux est-il si, avant sa mort, il ne tombe pas dans l’un ou l’autre abîme.

Nous verrons comment le surmoi du petit Tommy Wilson le hissa jusqu’à cette arête étroite, comment il glissa plusieurs fois dans la névrose, et comment enfin, vers la fin de sa carrière, il sombra presque dans la psychose.

III.

Avant d’observer Wilson adolescent et homme, nous devons compléter l’étude de ses désirs lorsqu’il était enfant, et nous n’avons pas encore examiné sa passivité envers son père. Nous espérons qu’au cours de cette discussion de cet élément de la nature de Wilson, le lecteur se rappellera que son propre caractère, comme celui de tous les hommes, est aussi solidement enraciné dans la bisexualité que ne l’était le caractère de Wilson.

Presque tous les hommes ont appris à considérer sans honte les éléments physiques du corps humain : attirer l'attention sur la présence d'oxygène et d'hydrogène dans le corps ne cause plus la moindre émotion ; mais tous les hommes n'ont pas encore appris à regarder avec calme les éléments psychiques de leur nature. Parler de la bisexualité de l'homme semble assez scandaleux aux esprits peu cultivés. Cependant la bisexualité est un fait de la nature humaine qui, en soi, ne devrait pas émouvoir davantage que le fait qu'il y a 59 % d'eau dans le corps. Si les humains n'étaient pas bisexuels, ils ne seraient pas humains. Naître bisexuel est aussi normal que naître avec deux yeux. Un mâle ou une femelle sans bisexualité seraient aussi inhumains qu'un cyclope. Et de même qu'un artiste emploie les mêmes couleurs pour produire un tableau beau ou laid, le moi combine la masculinité et la féminité originelles de l'homme pour produire un caractère noble ou pervers. Il est légitime de juger le résultat final, qu'il s'agisse d'un tableau ou d'un caractère ; mais il est absurde d'en condamner les éléments. La masculinité peut servir à alimenter l'héroïsme de Léonidas ou les sentiments meurtriers d'un assassin. On peut louer ou blâmer les résultats obtenus par le moi avec la masculinité et la féminité originelles, mais la simple existence de ces éléments n'est digne ni d'éloge ni de blâme. Ils existent : c'est tout. Lorsque Margaret Fuller, « grande prêtresse du transcendantalisme de la Nouvelle-Angleterre », déclara : « J'accepte l'univers », Carlyle s'écria : « Pardieu, il le faut bien. » Comme l'univers, la bisexualité de l'humanité doit être acceptée.

Les débouchés employés par le moi de Wilson pour sa passivité envers son père étaient tous approuvés par son surmoi. Son principal débouché consistait en une soumission absolue à la volonté de son père. Il faisait ce qu'il voulait qu'il fît et s'abstenait de faire ce qu'il défendait. Il acceptait les pensées de son père sans discussion et ses

conseils avec vénération. Il lui soumettait tous les problèmes de sa vie. Comme M. Ray Stannard Baker l'a écrit :

« Jusqu'à quarante ans passés, Woodrow Wilson'n'a jamais pris une seule décision importante sans demander d'abord l'avis de son père. » Il dépendit franchement de son père jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans. Son père voulait qu'il fût un presbytérien vertueux et d'une moralité exemplaire. Il le fut. Son père voulait qu'il devînt spécialiste des mots, et orateur. Il le devint.

Une grande partie de la libido de Wilson, pendant toute sa vie, trouva un débouché dans les discours qu'il prononça. Son intérêt excessif pour les discours serait surprenant s'il n'était évident qu'il y trouvait non seulement un débouché pour sa passivité envers son père, mais aussi, par identification, un débouché pour son activité envers lui. Quand il parlait, il faisait ce que son père voulait qu'il fît ; mais, par identification, il devenait également son père. Le révérend Joseph Ruggles Wilson était, après tout, d'abord un orateur. Aussi discourir exprimait-il les deux désirs les plus forts de Thomas Woodrow Wilson.

Une partie de la passivité de Wilson envers son père trouva un débouché dans sa soumission absolue à celui-ci ; mais la soumission qu'il désirait montrer était, dans son inconscient, beaucoup plus profonde et précise que celle qu'il manifestait dans la vie. Aussi chercha-t-il d'autres moyens de lui obéir. Il trouva un débouché, pleinement approuvé par son surmoi, dans la soumission au Dieu qui représentait son père. Toute sa vie, il accomplit des actes quotidiens d'obéissance à ce Dieu : prières du matin, prières du soir, prières avant chaque repas et lecture de la Bible. De plus, il avait un tel besoin de se soumettre à son Dieu qu'il ne se permit jamais de s'abandonner au moindre doute religieux. Le doute aurait supprimé un débouché dont sa passivité avait besoin.

« Dieu est une source de force pour tous les hommes, et c'est seulement par la prière qu'ils peuvent demeurer proches du Père de leur esprit », disait-il. Il déclara au moins deux fois : « Je crois en la Providence divine. Sinon je deviendrais fou. » Dans la mesure où il fit cette remarque en pensant à son cas, il n'est pas inconvenant d'être de son avis. Une part si considérable de sa passivité envers son père trouva un débouché grâce à son obéissance quotidienne au Dieu qui représentait celui-ci qu'il lui aurait peut-être été impossible d'en découvrir un autre qui fut adéquat et acceptable. S'il n'avait pu obéir quotidiennement à Dieu il se serait peut-être réfugié dans la paranoïa, aurait contracté la « manie de la persécution » et, au lieu de devenir le maître de la Maison-Blanche il aurait pu être le pensionnaire d'un asile d'aliénés.

L'identification à sa mère fut un autre débouché pour la passivité de Wilson envers son père. Nous ne savons pas assez de choses sur Wilson pour estimer l'importance relative de cette identification à sa mère. Nous savons seulement qu'il s'identifia à elle. Malgré son désir conscient de ressembler à son père, Wilson ressemblait à sa mère, non seulement physiquement, mais moralement. Il n'avait pas seulement son corps mince et chétif, mais encore sa sévérité, sa timidité et sa réserve. Il éprouvait souvent les mêmes sentiments que sa mère, et il le savait. La remarque qu'il fit à Dudley Field Malone est frappante : « Quand je me sens mal, acariâtre, lugubre et que rien ne semble bien, je sais que le caractère de ma mère a pris le dessus en moi. Mais quand la vie me paraît gaie, belle, merveilleuse, je sais que prédomine en moi la part de mon père. » Et généralement il se sentait mal, acariâtre et lugubre.

Si Wilson vivait et qu'il se fût soumis à une psychanalyse, nous aurions certainement trouvé que cette identification à sa mère a joué dans son existence un rôle important. Dans l'état actuel des choses,

nous devons nous contenter de noter que nous trouverons des preuves de cette identification à sa mère quand nous étudierons sa vie ultérieure. Les données que nous avons nous permettent simplement de dire qu'il s'identifia, comme tous les hommes, à sa mère et que, grâce à cette identification, une partie de sa passivité envers son père trouva un débouché.

Un autre lien vital au sujet duquel nous n'avons à peu près aucune donnée est celui qu'il avait avec son-frère Joseph. Quand Joseph Ruggles Wilson Junior naquit, Thomas Woodrow Wilson avait dix ans. Par conséquent, bien que son développement eût été retardé, il semble certain qu'il avait subi les stades les plus importants de son développement psychique avant la naissance de son petit frère. Presque tous les enfants, à la fin de leur sixième année, sont arrivés à ajuster les conflits du complexe d'Œdipe et entrent dans une période de latence sexuelle qui dure généralement jusqu'à l'adolescence.

En conséquence, la plupart des garçons qui ont dix ans lors de la naissance d'un frère plus jeune acceptent l'intrus avec une facilité relative. Normalement, l'aîné, dans son inconscient, devient le père du plus jeune en même temps qu'il s'identifie à lui, si bien qu'il joue, vis-à-vis de lui-même, le rôle de père : pour l'aîné, le plus jeune, c'est lui enfant. Par la passivité de son petit frère (lui-même étant petit) envers lui (représentant son père), il trouve un débouché pour sa propre passivité envers son propre père.

Il existe aussi, invariablement, un élément d'hostilité. Le plus jeune frère est un rival de l'aîné vis-à-vis du père et de la mère, et la venue du plus jeune frère fait naître, comme nous l'avons déjà vu, un sentiment de « trahison ». En général, l'hostilité envers le plus jeune et le sentiment de trahison ne sont pas très accusés chez les garçons normaux, qui sont entrés dans la période de latence sexuelle avant la naissance de leur plus jeune frère. Si l'aîné est âgé de dix ans avant

la naissance du jeune frère, il n’a généralement aucune peine à adopter une attitude paternelle envers le bébé de la manière que nous avons décrite, et il garde cette attitude toute sa vie où il reproduit ce mode de relation dans ses amitiés avec des hommes plus petits et plus jeunes, qui représentent son frère.

Nous n’avons aucune donnée sur les émotions de Tommy Wilson à la naissance de son frère Joe, et nous connaissons mal leurs rapports ultérieurs. Nous savons que Thomas Woodrow Wilson, pendant un temps, donna des leçons à son frère, comme son père lui en avait donné, qu’il l’aida de diverses manières, qu’il écrivit : « J’aime passionnément mon frère », qu’il refusa, étant Président, de le nommer directeur des Postes ou de permettre qu’il devînt secrétaire du Sénat. Les renseignements que nous avons sont si sommaires que nous passerions volontiers sur ces rapports sans essayer de les examiner si nous n’étions obligés de faire observer que Joe Wilson joua peut-être un rôle beaucoup plus grand dans la vie sentimentale de Thomas Woodrow Wilson qu’ils ne le surent jamais.

Plus tard, Thomas Woodrow Wilson eut toujours besoin d’entretenir des rapports affectueux avec un homme plus jeune et physiquement plus petit que lui, de préférence blond. Dans ces amitiés, Wilson jouait clairement le rôle de son propre père et son ami le représentait lui-même, dans sa jeunesse. Le prototype de ces relations fut probablement fixé à la suite des émotions éprouvées par le Tommy Wilson de dix ans à la naissance du petit Joe. Nous avons vu que l’aîné s’identifie normalement à son frère plus jeune et joue envers lui le rôle du père, et, en outre, qu’un sentiment d’hostilité, de méfiance et de trahison peut accompagner ces sentiments affectueux. Les profondes amitiés de Wilson se caractérisaient précisément par ce genre de manifestations. Il éprouva une vive affection pour John Grier Hibben et le colonel House tant qu’ils

gardèrent à son égard une attitude de petits frères obéissants. Puis il conclut finalement qu'ils l'avaient trahi et les rejeta, comme des Judas, dans les ténèbres extérieures. Nous avons vu que ce sentiment paranoïde de trahison vient toujours de la passivité envers le père, et qu'il est souvent lié à la naissance d'un frère plus jeune. Nous devons, par conséquent, envisager la possibilité que la naissance de Joe Wilson ait entraîné la manifestation de deux caractéristiques importantes chez son frère Thomas Woodrow Wilson. Premièrement, la venue de Joe a pu marquer le début de sa tendance à avoir des rapports amicaux où il jouait le rôle du père envers un homme plus jeune et plus petit qui le représentait lui-même. Deuxièmement, elle a pu le pousser à se protéger de sa passivité par un mécanisme paranoïde. En résumé, son petit frère Joe a pu être le traître bien-aimé originel, suivi, bien des années plus tard, dans son inconscient, par Hibben et House. L'émotion originelle enjeu était, naturellement, la passivité de Tommy Wilson envers son propre père, mais elle semble avoir atteint ses amis par l'intermédiaire de son frère Joe. Il est remarquable que la méfiance la plus injustifiée de la vie de Wilson – celle qu'il éprouva envers son secrétaire à la Maison-Blanche, le fidèle Joseph P. Tumulty – fut dirigée contre un jeune blond, plus petit et plus jeune, qui se nommait également Joe. Pour l'inconscient de Wilson, Joe Tumulty représentait peut-être Joe Wilson. Les actes d'un être humain sont souvent déterminés par des identifications beaucoup plus absurdes que celle-là.

Lorsque nous observons les rapports ultérieurs de Wilson avec son frère Joe, avec Hibben, House, Tumulty et d'autres, nous sommes obligés de conclure que la naissance du petit Joe Wilson dut éveiller, chez le Tommy Wilson de dix ans, des émotions beaucoup plus fortes qu'il n'est habituel chez un enfant de cet âge en face d'un petit frère. Sa réaction excessive fut sans doute due à l'ampleur de sa passivité envers son père, qui rendait fatale une hostilité extrême

envers un frère qui le dépossédait de sa position de fils unique. Il semble évident qu'à l'âge de dix ans, la passivité de Wilson envers son père était encore son désir dominant et qu'une partie de ce courant de libido, accompagnée d'une grande hostilité et d'un sentiment paranoïde de trahison, chargea les rapports qu'il entretint avec son frère Joe.

L'identification de Wilson à Jésus-Christ lui fournit un autre débouché pour sa passivité envers son père. Cette identification s'établit probablement dans sa première enfance et fut liée à l'identification de son père à Dieu ; mais elle ne semble pas avoir accumulé une grande charge de libido avant son adolescence. Aussi allons-nous, pour le moment, en différer l'étude.

Nous avons maintenant examiné la répartition de la libido de Wilson dans son enfance. Nous avons observé que son amour de soi était vaste ; que son père, et non sa mère, était l'objet principal de ses émotions ; que ces rapports avec les femmes promettaient d'être normaux et ordinaires ; qu'une partie de son activité à l'égard de son père avait été refoulée et qu'une autre avait produit un surmoi exalté ; que sa passivité à l'égard de son père était son émotion dominante et exigeait de nombreux débouchés, parmi lesquels se trouvaient la soumission à son père et à Dieu et l'identification à sa mère et son frère Joe.

Avant de considérer le jeune âge, l'adolescence et la vie d'adulte de Wilson, regardons un instant la personnalité de Wilson enfant.

Thomas Woodrow Wilson était un petit garçon assez touchant, un enfant auquel personne ne pouvait refuser sa sympathie. Il était faible, chétif, nerveux, en retard dans son développement ; sa vue était défectueuse et il souffrait perpétuellement de troubles digestifs et de maux de tête. Sa nervosité n'avait rien d'extraordinaire : elle est le signe visible d'un conflit intérieur auquel son moi n'avait pu

trouver de solution. Or, outre tous les conflits mineurs qui le harcelèrent, il y avait ample cause de nervosité dans le conflit entre son surmoi qui lui commandait d'être toute masculinité. Dieu lui-même, et sa passivité envers son père qui lui commandait de lui obéir en tout, jusqu'à devenir toute féminité. C'est ainsi que ses premiers rapports avec son père l'ont condamné à attendre de lui-même, toute sa vie, plus que son corps ou son esprit ne pouvaient donner. La nervosité et l'insatisfaction qui marquèrent son existence s'établirent très tôt en lui. Pour cette raison, il force notre pitié.

Cependant il faut aussi reconnaître qu'il fut, à de nombreux égards, favorisé par le destin. Ses sœurs et ses cousines avaient aidé un transfert facile, pour sa libido, de sa mère aux femmes qui se trouvaient en dehors du cercle de famille, si bien qu'il était sur la voie d'une vie sexuelle normale. De plus, sa nature était admirablement adaptée à la civilisation et à la classe dans lesquelles il était né.

La tradition des Lollards[3], adoptée par la classe moyenne britannique non conformiste transférée en Amérique, dans laquelle il fut élevé produisit une atmosphère où il était difficile à un homme dont la masculinité excédait la féminité de prospérer, sinon économiquement ; elle convenait par contre aux femmes et aux hommes dont la féminité excédait leur masculinité. Le « tu ne feras pas ! » des Lollards est intolérable aux hommes masculins, mais acceptable aux femmes.

Un garçon plus masculin que Tommy Wilson aurait éprouvé de l'hostilité envers les *mores* de sa famille et de la communauté où il avait grandi ; lui n'eut aucun désir de révolte. Sa masculinité était faible. Son idéal du moi n'était pas hostile aux idéaux de sa famille ou de sa communauté. Les problèmes de sa vie survinrent, non de conflits avec son milieu, mais avec sa propre nature. Il se serait

3 Terme péjoratif, d'origine hollandaise, donné au XIVe siècle à certains hérétiques, généralement adeptes de John Wyclif (1320-1384) N.T.

trouvé en face d'eux s'il avait été élevé dans la liberté relative de la civilisation européenne. L'écran des rationalisations qui lui permit de vivre toute son existence sans affronter sa passivité envers son père serait tombé très tôt s'il avait vécu en Europe. Il eut la chance de naître au sein d'une nation protégée de la réalité, au XIXe siècle, par l'amour héréditaire des idéaux de Wyclif, Calvin et Wesley.

IV.

Le premier contact de Tommy Wilson avec la vie, en dehors du cercle abrité de ses père, mère, sœurs et cousines, se produisit à l'âge de treize ans, lorsqu'il alla en classe. À la petite école du professeur Derry, il travailla mal. L'explication de son maître vaut la peine d'être notée : « Ce n'était pas qu'il manquât d'intelligence, mais il ne semblait pas intéressé par ce qu'il faisait. » Cette phrase laisse prévoir son « esprit à sens unique ».

Ce phénomène est quelque peu éclairé par un autre événement de la même année : si nous nous tournons vers la scène qui se passa dans le grenier du pasteur nous voyons que Tommy Wilson ne manque plus de s'intéresser à ce qu'il fait lorsqu'il expose les conditions d'un discours bien ordonné aux « Lightfoots ».

Si, comme Wilson l'explique plus tard, « les Lightfoots tenaient des réunions caractérisées par une procédure parlementaire particulièrement précise », nous pouvons être sûrs que celle-ci était imposée aux petits garçons par le fils du pasteur qui dirigeait les débats, et qu'il était capable de le faire à cause de son amour des mots. En cela, il obéissait à son père et s'identifiait à lui. Il trouvait un débouché à sa passivité envers son père et, par identification, à son activité à son égard. Le volume de sa libido était par conséquent abondant et son intérêt profond. Mais ce volume semblait insuffisant pour alimenter à la fois l'intérêt qu'il prenait aux paroles et les autres intérêts intellectuels, et sa libido allait naturellement d'abord

vers le débouché qui lui offrait la sublimation des désirs contraires qu'il éprouvait à l'égard de son père. Pendant toute sa vie il ne s'intéressa profondément qu'aux sujets liés, d'une manière ou d'une autre, aux paroles. De même que, petit garçon, il fut incapable d'avoir une libido suffisante pour alimenter un intérêt normal envers les sujets scolaires, plus tard pour s'intéresser suffisamment aux sujets qui n'avaient rien à voir avec les paroles, il fut obligé de s'en occuper un par un, en excluant tous les autres, même s'ils exigeaient une attention immédiate. C'est ainsi que se développa son « esprit à sens unique ». Il ne s'intéressa ni aux mathématiques, ni aux sciences, ni à l'art, ni à la musique – sauf lorsqu'il chantait lui-même, ce qui était encore une façon de « parler ». Sa méthode de penser à un sujet semble avoir été de s'imaginer discourant à son propos. Ses travaux littéraires étaient des discours écrits, et leurs défauts venaient en grande partie de ce qu'il employait la technique oratoire dans la composition littéraire. Il semble n'avoir réfléchi aux problèmes politiques ou économiques qu'au moment où il se préparait à prononcer un discours à leur sujet, sur le papier ou à la tribune. Sa mémoire était indiscutablement du type vasomoteur. L'emploi de ses cordes vocales était chez lui inséparable de la pensée.

L'adolescence, avec ses nombreuses transformations physiques, arriva pour Wilson au moment où d'importants changements se produisaient dans son entourage. Il avait quatorze ans lorsque son père quitta sa paroisse d'Augusta pour devenir professeur d'un institut de théologie à Columbia, en Caroline du Sud. Donc à partir de l'âge de quatorze ans, la vie de Wilson ne fut-elle plus limitée à la communauté qui entourait le presbytère et l'église d'Augusta. Il se trouva dans la capitale calcinée de la Caroline du Sud, où de violentes luttes politiques tournaient en tragédies. Et son père, bien que toujours ecclésiastique, n'était plus pasteur, mais professeur.

Le lecteur se souvient sans doute qu'un pieux jeune homme, nommé Francis J. Brooke, était venu à Columbia faire des études pour devenir ministre presbytérien. Il avait quelques années de plus que Tommy Wilson et tenait des réunions religieuses dans sa chambre et dans l'écurie qui servait de chapelle à l'institut de théologie. Tommy suivit ces réunions et se prit d'une affection profonde pour Brooke, sous l'influence duquel il se « convertit » religieusement. À l'âge de seize ans et demi il se confessa, « montra que le travail de la grâce avait commencé dans son cœur », et devint membre de la Première Église presbytérienne de Columbia. Dès lors il se sentit en communication directe avec Dieu. Il sentit que Dieu l'avait choisi pour une grande tâche, se servirait de lui et le protégerait jusqu'à ce qu'elle fût accomplie. Il avait mal travaillé en classe ; il se mit aussitôt à faire mieux. Il suspendit un portrait de Gladstone au mur, derrière son pupitre, et lorsque la petite cousine qu'il avait fait tomber d'un arbre en lui lançant une flèche l'interrogea sur ce portrait, il.répondit : « C'est Gladstone, le plus grand homme d'État qui ait jamais existé. Je veux être homme d'État, moi aussi. »

Cette suite de circonstances établit un lien entre l'enfance et l'âge d'homme de Thomas Woodrow Wilson. Trouver un tel lien n'est certes pas une grande découverte. Wilson était adolescent, et l'adolescence est la période qui relie l'enfance à l'âge d'homme. Il est aussi assez banal de constater que les profondes transformations physiques de l'adolescence s'accompagnent toujours de transformations psychiques aussi importantes. Nous le savons tous par expérience. Dès l'adolescence, le besoin, pour la libido, de trouver un débouché devient beaucoup plus vif. Ce besoin d'expression directe de la libido est renforcé par une tension somatique réelle, et les changements des sécrétions internes produisent également un développement de la masculinité du

garçon. D’où accroissement de la quantité de libido accumulée sous forme d’activité envers son père et sa mère.

Son désir de posséder sa mère, sous la forme d’un substitut de celle-ci, est plus grand ; son hostilité envers son père renaît, quel que soit le refoulement qu’elle ait subi. Cette intensification des désirs peut avoir pour résultat la délinquance juvénile ; mais heureusement, dans la plupart des cas, les conséquences sont comiques plutôt que tragiques. L’augmentation de l’activité du garçon envers sa mère le fait tomber éperdument amoureux d’une femme plus âgée ou d’une jeune fille ; son activité plus intense envers son père a pour résultat un désir de lui désobéir, d’échapper à son autorité, et une tendance à remplacer son père comme objet d’amour par un substitut de celui-ci.

L’adolescence amena, comme toujours, des changements frappants dans le caractère de Thomas Woodrow Wilson. Mais, fait significatif, ces manifestations furent liées à des désirs dirigés vers son père et non vers sa mère. Nous n’avons pas de preuve qu’il s’éprît d’une femme plus âgée ou d’une jeune fille. Sa mère, ses sœurs et ses cousines continuèrent à satisfaire la petite partie de sa libido dirigée vers les femmes. Comme toujours, il éprouva le besoin d’avoir, dans sa vie, une représentante de sa mère, mais il semble n’avoir pas eu de forte tension somatique à satisfaire et, même pendant son adolescence, comme pendant le reste de sa vie, ses rapports avec les femmes demeurèrent courtois et ternes.

D’autre part l’augmentation de sa masculinité troubla considérablement ses rapports avec son père. L’adolescence semble avoir produit une augmentation quelque peu exceptionnelle de la masculinité de Wilson, et il offre un exemple de l’importance du temps lorsqu’on considère les phénomènes psychiques. Dans son enfance, sa passivité envers son père avait été excessivement grande. Son moi avait, par conséquent, refoulé totalement son

activité agressive envers celui-ci. Mais l'adolescent amena un tel renforcement de sa masculinité que, pendant tout le reste de sa vie, sa masculinité put rivaliser avec sa féminité sur un pied d'égalité, et, avec l'âge, la prépondérance de sa masculinité semble avoir été un fait acquis. Les refoulements, les formations réactionnelles, les identifications et les sublimations qu'il avait établies dans sa première enfance n'en furent nullement altérées ; mais, grâce aux transformations physiques, la partie de sa libido qui chargeait sa masculinité – c'est-à-dire ses désirs actifs – devint plus forte que celle qui chargeait sa féminité – c'est-à-dire ses désirs passifs. Il éprouva de plus en plus la nécessité, avec l'âge, d'exprimer son activité agressive envers son père. Lorsque nous considérons les phénomènes psychiques il faut toujours tenir compte des facteurs temps et modifications physiques.

Quand la masculinité plus forte de Wilson entra en conflit avec sa passivité envers son père, son moi chercha les fuites habituelles. D'abord, il transféra une partie de la libido dirigée vers son père sur un représentant de ce dernier. Brooke fut indiscutablement ce représentant. Ce jeune homme vertueux, qui dirigeait des réunions religieuses que suivait Wilson, représenta « l'incomparable père » dont Wilson avait suivi, depuis sa petite enfance, les réunions religieuses. Il s'éprit de Brooke.

Ce transfert sur Brooke d'une partie de la libido qui était dirigée vers son père ne mit pas fin au conflit entre sa passivité et son activité nouvellement revigorée envers le révérend Joseph Ruggles Wilson, mais elle en diminua l'intensité. Il possédait déjà, d'ailleurs, un débouché inutilisé grâce auquel ces désirs contraires pouvaient s'exprimer simultanément : son identification au Christ.

Le lecteur se demandera peut-être, à ce propos, pourquoi l'identification de Wilson au Christ ne reçut pas une importante charge de libido au moment de son enfance, où il est probable qu'il

l'établit en liaison avec son identification de son père à Dieu. Ceci, qui aurait pu être, ne semble pas s'être produit. Une identification peut recevoir une immense charge de libido au moment où elle s'établit, comme dans le cas du *coup de foudre ;* mais elle peut aussi exister et n'avoir qu'une légère charge de libido jusqu'à ce que la nécessité s'en fasse sentir. L'activité agressive de Wilson envers son père fut si faible pendant son enfance qu'elle semble avoir été à peu près complètement consommée par l'entretien de son surmoi. Et ce ne fut qu'au moment où l'adolescence augmenta sa masculinité qu'il eut grand besoin d'une méthode pour concilier son activité et sa passivité envers son père. De nombreux signes indiquent que l'identification de Wilson au Christ accumula une importante charge de libido au moment de sa « conversion ». Discuter ici le phénomène de la conversion nous entraînerait trop loin. Notons seulement que le « retour à la vertu » qui marque la « conversion » peut se produire lorsque le converti s'identifie à un membre de la Sainte Famille. Il se sent alors né à nouveau parce qu'il est devenu, dans son inconscient, un être divin.

À partir de sa « conversion », Wilson se mit à croire qu'il était en communication directe avec Dieu, à sentir que Dieu l'avait choisi pour une grande tâche et le protégerait jusqu'à ce qu'elle fût accomplie. Wilson, Président des États-Unis, debout devant la porte de l'écurie dans laquelle Brooke tenait ses réunions religieuses fit une remarque curieusement exagérée : « J'ai l'impression que je devrais retirer mes chaussures. Nous sommes dans un lieu saint. » Ces paroles, ajoutées à ses croyances et à sa conduite au moment de sa conversion, nous amènent à conclure que son identification au Christ commença à être, lourdement chargée de libido à ce moment précis de son adolescence. Dans son inconscient, Wilson sentait sans doute que ce lieu était saint parce que c'était la scène de sa renaissance en tant que Christ. Le cadre convenait tout à fait à un tel événement : le Christ aussi était né dans une étable. Ses désirs

contraires exigeaient cet événement. L'identification établie dans sa première enfance était prête à servir. Brooke fit le reste. Pendant toute sa vie il employa cette identification. À mesure qu'il avança en âge, sa libido s'y réfugia et y trouva un débouché, jusqu'à ce qu'à la fin de sa vie il lui devînt indispensable de s'identifier avec le Fils de Dieu. Les faits qui devaient être supprimés ou déformés par son esprit conscient pour garder ce débouché à sa libido le furent toujours. Il conserva cette identification à tout prix, même lorsqu'il fallut déclarer que le Traité de Versailles était une assurance à quatre-vingt-dix-neuf pour cent contre la guerre et inventer des trahisons commises par ses amis.

En manière de parenthèse, nous pouvons faire observer ici que la distance qui existe entre l'identification au Christ et la défense paranoïde contre la passivité est franchie grâce à un « pont » commode. Le Christ fut trahi et le traître était un disciple, un ami. Plus tard Wilson, après s'être totalement identifié au Christ dans son inconscient put facilement franchir ce pont. De l'autre côté de la réalité, il trouva, parmi ses amis, de nombreux Judas.

L'identification de Wilson et de son père aux Personnes de la Trinité joua un tel rôle dans sa vie qu'avant d'examiner son adolescence il nous paraît désirable d'essayer de récapituler ces rapports inconscients avec la divinité. Il semble avoir identifié son père à Dieu dès son jeune âge, et établi ce Père-Dieu comme-surmoi, se condamnant ainsi à attendre l'impossible de lui-même. Sans doute s'identifia-t-il au Fils unique de Dieu peu après avoir identifié son père à Dieu, mais c'est seulement au moment de son adolescence qu'il commença à se servir de cette identification au Christ comme principal débouché pour sa libido, lorsqu'il lui fallut concilier l'augmentation de son activité avec sa passivité envers son père. Il semble avoir franchi, dans son inconscient, le dernier échelon qui le séparait d'une identification totale de sa personne à Dieu après avoir

été vaincu par West à Princeton. Alors, son père étant mort, et lui-même vaincu par un substitut de son père, il prit possession du trône de son père, devint Dieu dans son inconscient et se mit à agir avec le sentiment que sa conduite était toujours d'une parfaite rectitude.

Revenons maintenant à l'adolescent « converti » qui s'était identifié au Christ. Et remarquons d'abord que cette identification, bien qu'elle lui fournît une réconciliation fort heureuse des désirs contraires de passivité et d'activité envers son père, était fondée sur une conception erronée. L'individu qui s'identifie au Christ n'est pas le Christ. Dans le monde des hommes, la soumission ne conduit pas souvent au triomphe. Cependant le névrosé qui a investi une part considérable de sa libido dans l'identification au Christ a tendance, lorsqu'il est harcelé par la lutte et tourmenté par la peur, à se réfugier dans l'illusion réconfortante que lui aussi, s'il se soumet, aura la victoire finale. Il a peur de lutter. Par conséquent, par son identification au Christ, il se persuade qu'il n'a pas besoin de lutter, qu'il atteint le but en se soumettant. Et, s'il n'a pas une prise solide sur la réalité, il est porté à se convaincre, après s'être soumis, qu'il a, en fait, gagné une victoire, alors qu'il a subi une défaite totale. Ainsi, pour désirable que puisse être l'identification au Christ comme moyen, de pacifier un conflit intérieur, elle est désavantageuse dans la mesure où elle engendre une tendance à se soumettre au moment de la lutte et à se détourner des faits réels. Nous verrons plus tard que l'identification de Wilson au Christ n'a pas été sans influencer ses actes aux moments cruciaux de son existence. À Paris, à la Conférence de la Paix, il a eu peur des conséquences de la lutte. Il s'est soumis, puis a déclaré qu'il avait gagné une victoire et annoncé que le Traité de Versailles était vraiment la paix dans la « justice absolue » qu'il s'était proposé d'établir. Son identification au Christ a été le mécanisme mental qui lui a permis d'atteindre cette conclusion assez extravagante.

L'affection de Wilson pour Brooke et l'identification de sa personne au Christ eurent pour conséquences non seulement qu'il fut heureux mais qu'il se produisit des changements notables dans sa nature. Il se mit à mieux réussir dans ses études et affirma qu'il voulait devenir homme d'État et non pasteur. Cette déclaration, qui, à première vue, semble très troublante, exprimait un désir personnel qui n'avait pas l'approbation de sa famille. Six mois plus tard, lorsqu'il alla au collège Davidson, ses parents espéraient qu'il deviendrait pasteur. Il semble lui-même s'être demandé s'il fallait adopter la carrière que son père lui avait tracée ou suivre la voie de Gladstone. Sa décision de devenir homme d'État ne devint irrévocable que trois ans et demi plus tard, à Princeton. Cette décision, qui non seulement détermina le cours de sa vie, mais aussi, en partie, celui de nombreuses vies humaines, est si importante qu'il semble intéressant de l'analyser en détail, dans son ensemble, depuis sa première déclaration incertaine à l'âge de seize ans et demi jusqu'à la décision définitive qu'il prit à vingt ans. Nous prions, par conséquent, le lecteur de suspendre son jugement jusqu'à ce que nous ayons examiné rapidement les événements qui survinrent pendant ces trois ans et demi.

Pendant l'automne de 1873, trois mois avant son dix-septième anniversaire, Wilson quitta ses parents pour aller, avec Brooke, au collège Davidson. Sa mauvaise santé le ramena chez eux au printemps de 1874, et il resta près d'eux à se soigner pendant quinze mois assez sombres.

Cette « dépression » de Davidson fut la première de nombreuses autres. La nervosité, la dyspepsie et les migraines marquèrent sa vie, de l'enfance à la mort. Ses « dépressions » étaient seulement des périodes de nervosité plus grande, de troubles digestifs et de migraines plus nombreux.

Par exemple, la période d’octobre 1887 à juin 1888, où il fut profondément malheureux à Bryn Mawr, est difficile à classer. Au moins quatorze fois dans sa vie sa nervosité, sa dyspepsie et ses migraines devinrent si aiguës qu’elles troublèrent sérieusement son travail. Sans parler de son bonheur.

1. Juin 1874 à octobre 1875
2. Décembre 1880 à juin 1882
3. Novembre 1883 à mars 1884
4. Octobre 1887 à juin 1888
5. Novembre 1895 à août 1896
6. Juin 1899 à août 1899
7. L’été de 1903
8. Janvier 1905 à mars 1905
9. Mai 1906 à octobre 1906
10. Janvier 1907 à février 1907
11. Septembre 1907 à septembre 1908
12. Février 1910 à mars 1910
13. Août 1914 à février 1915
14. Avril 1919.

Il n’est pas facile d’analyser ces « dépressions ». Il est, naturellement, possible, bien que peu probable, qu’il s’agissait d’affections organiques, causées par la faiblesse physique, où les facteurs psychiques n’avaient que peu ou pas de rôle. Dans la dernière partie de la vie de Wilson des maladies graves, indiscutablement physiques, les accompagnèrent. Par conséquent elles peuvent avoir eu, depuis le début, une origine purement physique. Nous regrettons vivement le manque de données qui auraient permis de fournir une réponse concluante.

Nous savons, cependant, que Wilson était physiquement faible, et aussi que ses symptômes de neurasthénie réapparaissaient invariablement en face de situations difficiles. Nous sommes frappés par le fait qu'il passa trois des dix années qui s'écoulèrent entre le printemps de 1874 et celui de 1884 à être soigné au presbytère paternel. Il était dans la pleine vigueur de sa jeune virilité – dix-sept ans au début, vingt-sept à la fin de cette période – mais il s'accrocha aux habitudes de son enfance et demeura vierge, avec sa dyspepsie, sa nervosité, ses migraines et ses idéaux. En l'absence de preuves précises concernant ses maux physiques d'alors, nous ne pouvons manquer de conclure que sa « nervosité » et son « exaltation » étaient causées par le conflit entre sa féminité et son surmoi enflammé qui exigeait qu'il fût toute masculinité. Et si l'on nous demande pourquoi, de temps en temps, ses symptômes augmentaient jusqu'à devenir de la « dépression », nous ne pouvons que répondre qu'ils s'aggravaient à chaque fois que les circonstances de sa vie amenaient une augmentation de ce conflit fondamental.

V.

En septembre 1875, après quinze mois de maladie, Wilson entra à Princeton, désespérément décidé à vaincre sa faiblesse physique et à devenir le grand homme qu'exigeait son surmoi. Il y réussit à un degré extraordinaire. Sa carrière, de 1876 à Princeton jusqu'au jour où, à Paris, il fut reçu comme le sauveur de l'humanité, offre un exemple remarquable de ce que peut un surmoi fort pour pousser au succès un névrosé au corps chétif. Au cours de sa deuxième année à Princeton, il commença à suivre la voie qui devait en faire le président des États-Unis et l'arbitre du monde. Il avait passé sa première année à essayer de remédier aux insuffisances de sa préparation intellectuelle et à soigner son estomac. En automne 1876 il lut, dans une revue anglaise, un article sur « l'orateur » dans lequel M. Gladstone et M. Bright étaient décrits et portés aux nues

pour les qualités que Thomas Woodrow Wilson croyait posséder. Après avoir écrit à son père qu'il avait découvert sa propre intelligence, il décida définitivement et irrévocablement de devenir homme d'État et non pasteur.

Le lecteur a peut-être remarqué que lorsque Wilson affirme, à l'âge de seize ans, qu'il veut devenir homme d'État et lorsqu'il le déclare de nouveau d'une manière définitive, à l'âge de vingt ans, il pense au même homme : à Gladstone. Nous pouvons par conséquent deviner que le Premier ministre de la Reine Victoria peut donner la clef de l'énigme que constitue le refus de Wilson de suivre la voie de son père.

Voyons d'abord l'état d'esprit de Tommy Wilson lorsqu'il accrocha le portrait de Gladstone sur le mur, au-dessus de son bureau et annonça son intention de devenir homme d'État. C'était un adolescent. Sa masculinité s'était développée. Son activité agressive envers son père, réveillée, exigeait un débouché. Sa passivité envers son père était encore si puissante que cette agressivité, même renforcée, était incapable de trouver un débouché dans une hostilité directe envers lui. Le lecteur se souviendra que tous les garçons, dans leur première enfance, lorsqu'ils se trouvent en face des dilemmes du complexe d'Œdipe, échappent normalement au désir de tuer leur père en le détruisant d'une manière « cannibalique » : ils l'absorbent en eux par identification et établissent ce père idéalisé de leur première enfance comme leur surmoi.

Il semble évident qu'à l'âge de seize ans Wilson employa la même méthode pour exprimer son agressivité envers son père. Il essaya de s'identifier à « l'incomparable père » de sa première enfance. Mais cet « incomparable père » n'était plus présent sous ses yeux dans la vie. Tous les adolescents, à cause du réveil de leur agressivité envers leur père, les regardent avec des yeux dépourvus d'illusions. Quels que soient les efforts qu'ils fassent pour conserver

l'adoration qu'ils éprouvaient pour leur père, ils sont bien obligés de reconnaître qu'il n'est pas l'homme le plus beau, le plus fort, le plus sage, le plus vertueux, le plus puissant du monde. Il a des défauts. Le vieillard est même légèrement comique et un peu pitoyable. Le garçon peut refouler ces pensées : Wilson le fit. Il continua à parler de son père comme s'il était divin, à le citer, à l'admirer. Et cependant, comme tout adolescent, il dut savoir, au fond de son cœur, que son père, en réalité, n'était pas parfait. Wilson avait un besoin profond de retrouver « l'incomparable père » de sa première enfance et de s'identifier à ce père, et ainsi, par cette identification « cannibalique », d'exprimer son agressivité envers son père réel. Or il retrouva « l'incomparable père » de sa première enfance en M. Gladstone.

Celui-ci aurait pu être installé comme l'objet de l'agressivité nouvellement réveillée de Tommy Wilson par quelque autre mécanisme ; mais que ce fût, ou non, le mécanisme par lequel se produisit la substitution, il est indubitable que Gladstone devint « l'incomparable père » de Tommy Wilson enfant. L'adolescent détruisit alors M. Gladstone par la méthode cannibalique d'identification et déclara : « Voici Gladstone, le plus grand homme d'État de tous les temps. Je veux, moi aussi, être homme d'État. » Ainsi, par l'intermédiaire de Gladstone, il trouva un débouché pour son agressivité nouvellement réveillée envers son père vivant, et put continuer, sans interruption, à aimer le père imparfait et réel de son adolescence. Son identification à Gladstone reçut non seulement une grande charge de libido de son activité agressive, mais aussi des charges secondaires venant de son activité tendre et de sa passivité envers son père. Tant que Wilson vécut, cette identification continua à stocker une grande partie de la libido venant de son activité agressive envers son père.

Cependant le révérend Joseph Ruggles Wilson ne voulait pas permettre à son fils d'être autre chose qu'un double de ce qu'il était. Tommy fut envoyé au collège Davidson pour se préparer au sacerdoce. Sa passivité envers son père était encore si forte qu'il ne se révolta pas et obéit. Il alla à Davidson. Mais désormais, dans son inconscient, « l'incomparable père » de son enfance eut le visage de Gladstone et non celui du ministre de l'Évangile. Pour sentir qu'il était lui-même « l'incomparable père » de son enfance, il fallait que Tommy Wilson devînt homme d'État.

Il était indispensable qu'il s'identifiât avec le père de son enfance non seulement afin de trouver un débouché pour son activité agressive envers son véritable père, mais encore pour échapper à l'identification à sa mère. S'il n'était pas dominé par l'identification à son père, il l'était par l'identification à sa mère : alors, selon ses propres termes, il se sentait « mal, acariâtre et lugubre », ce que sa masculinité accrue ne pouvait plus tolérer.

Malgré cela, pendant trois années de mauvaise santé et de soucis, Wilson ne put se résoudre à faire la petite déclaration d'indépendance qui l'aurait obligé à résister à son père réel, bien que, pour son inconscient, il s'agît seulement de se détourner du père actuel vers le père parfait de son enfance. Puis il lut l'article sur « l'orateur » dans lequel on exaltait, chez Gladstone et chez Bright, des qualités qu'il jugeait siennes. Il sentit qu'il était un homme du genre de Gladstone. Il osa faire sa déclaration d'indépendance. Il renonça, une fois pour toutes, à imiter son père réel pour imiter le père de son enfance qui avait le visage de Gladstone. Il fut désormais absolument indispensable à son bonheur de savoir qu'il allait devenir homme d'État ; c'était le seul moyen qu'il avait de trouver une décharge pour l'activité agressive envers son père qui s'était accumulée à la suite de son identification à Gladstone ; ainsi seulement pouvait-il éviter d'être dominé par l'identification à sa

mère. Pour sentir qu'il était vraiment homme, il fallait qu'il fût homme d'État.

VI.

À l'âge de vingt et un ans, le caractère de Thomas Woodrow Wilson était formé. Tous les principaux débouchés de sa libido avaient été établis et, à l'exception d'un renforcement de son identification à Dieu après la victoire de West, il ne changea pas beaucoup pendant les quarante-sept autres années de sa vie. Aussi devons-nous continuer à étudier son caractère d'un point de vue légèrement modifié.

Nous nous sommes attachés, jusqu'ici, à déterminer les accumulateurs et les débouchés de sa libido qui furent établis dans son enfance, son adolescence et sa jeunesse ; nous nous emploierons désormais à observer ses efforts pour trouver le bonheur au moyen de ces débouchés. Nous allons échanger le microscope avec lequel nous avons étudié certaines parties isolées de sa libido contre des jumelles avec lesquelles nous l'observerons en tant qu'être humain en action pour satisfaire ses désirs.

Le problème, qui préoccupe tous les hommes de trouver le bonheur en cette vie, est en grande partie un problème d'économie psychique. L'individu possède une certaine quantité de libido qui se stocke dans divers accumulateurs et cherche à se décharger au moyen de multiples débouchés. Si le surmoi approuve les débouchés et si ceux-ci sont bien proportionnés à la quantité de libido qui cherche à se décharger, sans restreindre le courant ni libérer une telle quantité de libido que l'accumulateur se vide complètement, l'individu est heureux. Inversement, si le surmoi n'approuve pas les débouchés ou s'ils sont insuffisants ou trop vastes, l'individu est malheureux.

La psychologie moderne ne peut rien ajouter à la formule classique selon laquelle le bonheur est la « modération en tout » ; elle peut seulement ajouter que la modération dans les exigences du surmoi est aussi essentielle que la modération dans toutes les autres choses.

Toutefois, même l’homme qui est prêt à vivre selon cette règle antique ne peut s’attendre à trouver facilement le bonheur ou à posséder longtemps celui qu’il trouve.

Il est extrêmement difficile de découvrir des débouchés pour les désirs fondamentaux, souvent opposés ; et lorsqu’on les a, les diverses circonstances de la vie ne leur permettent pas de rester sans changements. La mort, la maladie, la perte de l’affection ou de la situation sont inséparables de la vie humaine et impliquent tous la perte des débouchés de la libido, de sorte que l’homme le plus sage et le plus modéré ne peut espérer garder son bonheur. Les hommes moins sages, parmi lesquels nous pouvons compter Thomas Woodrow Wilson, sont incapables d’éprouver davantage que des éclairs momentanés de bonheur. Le surmoi exagéré de Wilson, qui exigeait de lui l’impossible, aurait seul suffi à le condamner à une insatisfaction perpétuelle, et la quantité excessive de libido qui chargeait sa passivité envers son père exigeait des débouchés difficiles à trouver et à garder.

À Princeton, le jeune homme ne fut pas très tourmenté par le besoin de découvrir un débouché pour le courant de libido, assez faible, qui était tourné vers sa mère. Il ne fut pas harcelé, comme le sont la plupart des jeunes gens, par le besoin impératif de posséder une femme. L’amour qu’il portait à sa mère, à ses sœurs et à ses cousines lui suffisait. Ses actes, à Princeton comme pendant la plus grande partie de sa vie, furent déterminés par le besoin de trouver un débouché pour les désirs contraires qu’il éprouvait à l’égard de son père. Nous avons vu qu’il avait inventé un débouché à la fois

pour son activité et sa passivité envers son père en s’identifiant à Gladstone, et, au collège, tous ses autres intérêts furent subordonnés à ce désir de devenir un homme d’État chrétien.

Il réussit mal, comme toujours, dans les études qui n’étaient pas liées à la parole et à l’écriture ; mais il se montra brillant dans celles qui traitaient des mots. Il étudia Burke, Bright et Bagehot, s’exerça à gesticuler devant une glace, prononça des discours devant les arbres, dans les bois, écrivit sur ses cartes de visite *Thomas Woodrow, Sénateur de Virginie,* organisa un club de conférences contradictoires où les gouvernements se formaient et tombaient comme à la Chambre des Communes et écrivit un article préconisant l’établissement, aux États-Unis, d’un gouvernement ministériel comme en Angleterre.

À cette époque, Wilson respectait profondément un homme qu’il détesta ensuite : Henry Cabot Lodge, le plus jeune des rédacteurs en chef de l’*International Review.* Il soumit son article à Lodge, qui l’accepta. Plus tard, quand Wilson voulut entrer à l’université John Hopkins, il cita Lodge parmi les historiens distingués qu’il avait lus. Lodge entra ainsi dans la vie de Wilson comme un homme faisant autorité, un substitut de son père.

L’augmentation de la confiance en soi de Wilson lorsqu’il fut étudiant de seconde année lui permit de jouer un rôle de tout premier plan parmi ses camarades de Princeton et d’établir un certain nombre d’amitiés normales et sans passion. Il se lia également avec Charles Talcott qui, contrairement à Brooke, était plus jeune que Wilson. Pour l’inconscient de Wilson, Talcott était probablement le successeur du petit Joe Wilson et le précurseur de Hibben et de House. Dans tous ces rapports, il est évident que Wilson représentait son père et que Talcott le représentait lui-même, si bien que par leur intermédiaire, au moyen de la double

identification dont nous avons parlé, Wilson trouva un débouché pour sa passivité envers son propre père.

En 1879, à Noël, âgé de presque vingt-trois ans, Wilson s'éprit pour la première fois d'une femme.

Nous avons vu que, dans son enfance, il avait reporte une partie de la libido dirigée vers sa mère sur ses sœurs et ses cousines. Or il est caractéristique qu'il tomba amoureux d'une cousine, Hattie Woodrow, fille de Thomas Woodrow, frère dé sa mère, et qui fut certainement, pour lui, un substitut de celle-ci. Comme elle, elle était née à Chillicothe, dans l'Ohio. Son père, comme.celui de la mère de Wilson, se nommait Thomas Woodrow. Wilson se mit à lui écrire des lettres « assez ardentes ». À ce moment-là, le renforcement de sa masculinité ne le conduisit pas plus près du corps féminin.

La plus grande partie de sa libido était encore tournée vers son père. Son plus cher désir était toujours de devenir un autre Gladstone. Diplômé de Princeton en juin 1879, il partit en automne pour l'université de Virginie afin d'y étudier le droit, non parce qu'il voulait devenir avocat, mais parce qu'il considérait le droit comme la voie la plus sûre pour arriver à être homme d'État.

À l'université, le droit l'ennuya mais les discussions, comme toujours, le fascinèrent, et, comme toujours aussi, il se mit à réorganiser le club de débats contradictoires dont il était membre. Il éprouva, toute sa vie, une intense satisfaction à élaborer les statuts de ce genre de club. À l'âge de douze ans, il avait exposé aux « Lightfoots » les règles d'un discours bien ordonné. Il fit, ou refit, des statuts à Davidson et à Princeton. Il annonça son intention d'agir de même à l'université de Virginie. Il le fit à John Hopkins et à Wesleyan. Il examina la constitution de New Jersey dans l'intention de la refaire. Il prépara une constitution pour la Société des Nations. Des « Lightfoots » à la Société des Nations Wilson suit une ligne clairement définie. Nous avons vu qu'en exposant les règles d'un

discours bien ordonné aux « Lightfoots », Wilson obéissait à son père et l'imitait ; il trouvait ainsi un débouché à la fois pour sa passivité et, par identification, pour son activité envers son père. Il combla les mêmes désirs lorsqu'il prépara le Pacte de la Société des Nations. On a exagéré le rôle de Wilson dans la fondation de la Société des Nations ; mais, dans la mesure où il en a été le « père », la Société des Nations a été la petite-fille du révérend Joseph Ruggles Wilson, professeur de rhétorique, dont l'intérêt pour les mots et la composition des discours ennuyait tant ses amis et impressionnait tant son fils.

Wilson fut élu président de la Société Jefferson de l'université de Virginie, malgré son antipathie pour Jefferson. Celle-ci, et celle qu'il éprouvait pour Disraeli, peuvent paraître quelque peu extraordinaires chez un jeune homme qui voulait devenir homme d'État : Jefferson est l'un des hommes d'État américains les plus remarquables, et Disraeli n'était pas le moins éminent des hommes d'État britanniques. L'explication de l'hostilité de Wilson est cependant facile à comprendre. Il se voyait homme d'État chrétien, le second Gladstone. Or ni Jefferson ni Disraeli n'étaient chrétiens ; Jefferson était déiste et Disraeli juif. Disraeli, en fait, était le principal adversaire du maître de Wilson, Gladstone. Ces deux hommes d'État étaient les démons qui convenaient au Père-Dieu auquel il s'était identifié. Plus tard, quand Wilson devint, dans son inconscient, un homme d'État et un dieu, il eut toujours tendance à faire porter, à ses adversaires, les défroques de Satan.

En décembre 1880, à vingt-quatre ans, les troubles digestifs et les migraines de Wilson devinrent si pénibles qu'il dut quitter l'université de Virginie sans diplôme et rentrer au presbytère paternel se faire soigner. Rien ne permet d'affirmer qu'il avait cessé d'être vierge. Il écrivait toujours à sa cousine Hattie. Il était profondément malheureux. Six mois plus tard, il alla rendre visite à

la famille de Hattie Woodrow à Chillicothe, dans l'Ohio, où son père avait, trente-deux ans auparavant, épousé sa mère, et il demanda sa cousine en mariage. Elle refusa. Il rentra chez son père et pour la première fois se fit appeler Woodrow Wilson, abandonnant le prénom de Thomas. Plus tard, Wilson donna diverses explications de ce fait ; mais aucune n'est convaincante. Or lorsqu'un homme donne plusieurs explications peu probantes d'un acte, on peut deviner que la raison véritable se dissimule dans son inconscient. La raison inconsciente pour laquelle Wilson abandonna le prénom de Thomas est, en fait, claire. Le lecteur se souvient que le moi remplace normalement un objet d'amour perdu en s'identifiant à cet objet. L'enfant qui perd un petit chat peut se mettre à ramper en miaulant. Le petit garçon qui abandonne sa mère comme objet d'amour, à la fin du complexe d'Œdipe, s'identifie à elle.

Wilson employa ce mécanisme familier. Il se rendit à Chillicothe pour conquérir sa cousine Woodrow qui représentait sa mère. Le père de la jeune fille, comme celui de sa propre mère, s'appelait Thomas Woodrow. Dans son inconscient, il était indiscutablement son père, allant à Chillicothe épouser sa mère. Or il fut éconduit. Il fut profondément malheureux. Il avait perdu un substitut de sa mère dont le nom, comme celui de sa mère, était Woodrow. Comme l'enfant qui miaule, il remplaça le substitut perdu de sa mère par sa propre personne. Il abandonna le nom de Thomas – celui du père de la jeune fille qui l'avait repoussé – et devint seulement Woodrow. Il s'identifia ainsi à sa mère et satisfit son besoin d'un substitut de sa mère en devenant lui-même sa mère.

Cette identification fut intolérable à sa masculinité accrue, et il n'est pas surprenant que les dix-huit mois qui suivirent furent les plus malheureux de son existence. Non seulement son activité envers son père, mais celle qu'il avait envers sa mère n'avaient pas de débouchés. Sa dyspepsie et ses migraines lui barrèrent, jusqu'au

printemps de 1882, la route qui, espérait-il, le conduirait_à la carrière qu'il souhaitait. Puis, après avoir passé dix-huit mois chez lui, il partit pour Adanta plaider, plein d'espoir que ce travail lui permettrait de devenir homme d'État.

Mais à Atlanta il n'eut même pas un client. Il commença à désespérer. La voie qu'il voulait suivre lui semblait interdite. Au printemps de 1883, à l'âge de vingt-six ans, il fut, dans son bureau d'Atlanta, profondément malheureux. Le cours de sa libido par le canal de l'activité envers son père et sa mère était bloqué.

À ce moment critique de son développement, il eut le coup de chance sans lequel il est à peu près impossible à l'homme de réussir. Il alla voir la bien-aimée petite cousine qu'il avait fait tomber d'un arbre en lui lançant une flèche. Elle était mariée ; mais il rencontra chez elle Ellen Axson, qui devint le substitut de sa mère dont il avait besoin dans la vie. Le fait qu'il s'éprit d'elle aussitôt n'a rien d'étonnant ; elle avait la même tournure d'esprit que sa mère, ses sœurs et ses cousines. Comme celles-ci, elle était fille d'un ministre presbytérien. Comme sa mère, elle était non seulement fille unique d'un pasteur, mais encore maîtresse de sa maison. Sa mère étant morte, elle la remplaçait près des trois petits enfants du ministre. Sa situation était donc presque parfaitement semblable à celle de sa propre mère quand son père l'avait épousée. En demandant à Ellen Axson d'être sa femme, Wilson s'identifiait de nouveau à son père. Et, dans leurs rapports ultérieurs, mille signes permettent de comprendre qu'Ellen Axson ne fut pas seulement pour Wilson un simple substitut de sa mère, mais un substitut proche, complet et absolu.

S'éprendre d'un substitut maternel, c'est donner des gages au destin. De tels rapports engagent si totalement le courant de libido dirigé vers les femmes qu'ils deviennent, pour l'homme, soit la source d'un bonheur et d'une force immenses, soit la source d'un

malheur et d'une faiblesse absolus. Si Ellen Axson n'avait pas aimé Woodrow Wilson ou si elle avait cessé de l'aimer, il aurait reçu un choc écrasant dont il aurait pu ne jamais se relever, vu sa constitution névrotique et ses symptômes neurasthéniques habituels.

Mais le contraire se produisit. Non seulement elle l'aima profondément, mais son amour dura autant que sa vie même. Du jour de l'automne 1883 où elle promit de l'épouser jusqu'au jour de l'été 1914 où elle mourut, Woodrow Wilson posséda la plus grande source de force qui puisse exister dans une vie d'homme : l'amour sans partage d'un substitut maternel complet. On ne saurait exagérer l'aide qu'elle lui apporta. Les rapports de Wilson envers les autres continuèrent à être instables pendant toute sa vie, provoquant des conflits épuisants. Ses rapports envers les femmes furent stables. Il pouvait toujours aller se reposer entre les bras protecteurs d'un parfait substitut maternel. « Je suis la seule qui puisse lui donner le calme », disait son épouse ; et c'était vrai. Il l'appelait « le centre du repos » de sa vie. Sans ce repos, Woodrow Wilson aurait très vite succombé sous les conflits de sa nature. Sa carrière est due tout autant à l'amour d'Ellen Axson qu'à son propre surmoi. Elle fut, pour lui, une épouse admirable.

VII.

Ainsi, depuis l'automne 1883, Woodrow Wilson possédait un débouché pour son activité et sa passivité envers sa mère.

En même temps, toutefois, il abandonna celui que son moi avait choisi pour son activité envers son père. La voie de la politique par le moyen de la pratique du droit à Atlanta semblait fermée.

Il partit pour John Hopkins afin d'apprendre à gagner sa vie comme chargé de cours dans un collège quelconque. Pour se lancer dans cette nouvelle carrière il fut obligé de se convaincre que le professorat l'aiderait, d'une manière ou d'une autre, à devenir

homme d'État. Il se persuada qu'en essayant d'être expert en questions politiques il pourrait avoir une influence sur celles-ci et entrer dans la vie publique par cette porte latérale. Mais arriver à être homme d'État en passant par le professorat était, à l'époque, sans précédent aux États-Unis, et il fut obligé de reconnaître qu'il n'avait guère de chances de devenir un second Gladstone. Cette identification à Gladstone s'était si fermement établie comme le débouché principal de son activité envers son père que seule une course directe vers la politique aurait pu satisfaire cette partie de sa libido, et que l'insatisfaction et la mauvaise santé dont il souffrit sans raison apparente, pendant les années où il enseigna et écrivit, peuvent être attribuées, en grande partie, à la perte de ce débouché pour son activité agressive envers son père.

La lettre qu'il écrivit, le 24 février 1885, à Ellen Axson renferme un aveu remarquable :

« Oui… il y a, depuis longtemps, en moi, un vague sentiment de désappointement et de *perte,* comme si ma vie manquait d'une chose à laquelle mes dons et mes penchants me donnent droit… J'éprouve un regret très réel d'avoir été éloigné de l'ambition première et principale de mon cœur : jouer, si possible, un rôle important dans la vie publique, et me créer, si j'en suis capable, une carrière *d'homme d État.* C'est le secret le plus profond de mon cœur – ou, plutôt, de mon esprit. »

L'emploi du mot « première » dans cette phrase donne à penser que, lorsqu'il l'écrivait, son inconscient pensait : Premier ministre : Gladstone.

Quand il était étudiant à John Hopkins, il écrivit un ouvrage intitulé *Congressional Government,* où il donnait l'impression de connaître le Congrès intimement, grâce à des contacts personnels. Or il n'alla pas une seule fois observer le Congrès qu'il décrivait, bien que Washington ne fût qu'à environ une heure de train de

Baldmore, où il se trouvait. Cette fuite des contacts avec les hommes ou les faits dura toute sa vie.

Il fut ravi lorsque les éditeurs acceptèrent *Congressional Government.* Mais une semaine ne s'était pas écoulée qu'il sombrait dans le « cafard ». Pendant toute son existence, la satisfaction qu'il éprouvait d'une réalisation quelconque était assombrie presque aussitôt par le sentiment qu'il n'en avait pas fait assez. Son surmoi était insatiable. Il ne dédia pas son livre à sa fiancée, mais à son père, auquel il demanda de dire s'il devait, ou non, passer une deuxième année à John Hopkins afin d'obtenir son diplôme, l'invitant ainsi à décider si son mariage devait être avancé ou remis. Il avait alors vingt-huit ans et prenait plaisir à écrire des lettres dans lesquelles il faisait allusion à ses « passions fortes » et à l'impression qu'il éprouvait de « porter un volcan en lui » ; mais cette double subordination de sa fiancée à son père montre clairement la faiblesse du courant de libido qui, en lui, était dirigé vers les femmes comparé à celui qui était orienté vers son père.

Le débouché qu'il avait choisi pour l'activité agressive qu'il éprouvait envers son père étant bloqué, il n'est pas surprenant qu'il critiquât fortement ses professeurs de John Hopkins. C'étaient, en réalité, de remarquables érudits, et ce fut grâce à leurs conseils de retenue que *Congressional Government* fut, du point de vue littéraire, le meilleur ouvrage de sa vie. Mais tous ceux qui avaient autorité sur Woodrow Wilson demeuraient pour lui des substituts de son père et offraient des débouchés pour son hostilité refoulée envers celui-ci. Nous verrons cette agressivité refoulée éclater bien des fois, au cours de sa vie, contre des hommes qui méritaient sa gratitude.

En juin 1885, Woodrow Wilson épousa Ellen Axson. Jusqu'à la mort de celle-ci, en août 1914, il n'éprouva pas le moindre intérêt sexuel pour une autre femme. Certes, il écrivit des centaines de

longues lettres pour gagner la sympathie de Mrs Hulbert et d'autres ; mais elles apparaissent comme des efforts pour recréer ses rapports avec ses sœurs aînées plutôt que ses rapports avec sa mère. C'était dans les bras d'Ellen Axson, non dans ceux de ses correspondantes, qu'il trouvait le repos.

Woodrow Wilson emmena sa jeune femme dans un collège de jeunes filles, à Bryn Mawr, en Pensylvanie, et commença sa carrière de chargé de cours d'histoire. Malgré son amour, à un moment où la plupart des hommes sont au comble du bonheur, il fut plongé dans un abîme de détresse. Sa tristesse nerveuse fut si intense et si extraordinaire à Bryn Mawr, qu'elle ne doit pas être attribuée seulement à son surmoi ; nous pouvons nous attendre à trouver d'autres accumulateurs de sa libido sans débouché satisfaisant. Voyons ce dont il se plaignait.

Il déplorait surtout d'avoir à enseigner des filles, alors qu'il aurait voulu enseigner des garçons. Ici, nous nous trouvons, une fois de plus, en face des rapports du petit Tommy Wilson et de son père. Ni son activité, ni sa passivité envers celui-ci ne trouvaient un débouché satisfaisant. Enseigner les garçons offrait un débouché pour ces deux désirs : en faisant des cours à des garçons il pouvait s'identifier à eux ; il pouvait ainsi jouer le rôle de fils et de père envers lui-même et rétablir les rapports d'enfant qui l'avaient rendu si heureux. Mais si l'étudiant auquel il s'adressait n'était pas mâle, l'identification devenait pire qu'impossible : il devenait son père faisant des cours à une fille qui le représentait ; il se sentait de nouveau femme, ce qui lui était devenu intolérable. Six mois ne s'étaient pas écoulés qu'il cherchait des moyens d'évasion.

Enseigner à Princeton devint son plus cher désir. Il se rendit à New York et prit la parole à un banquet d'étudiants dans l'espoir de produire, sur son auditoire, une impression suffisante pour qu'on le chargeât de faire des cours au collège. Les étudiants se moquèrent

de lui, le huèrent, quittèrent la salle. La blessure infligée à son narcissisme dut être terrible, et il n'est pas étonnant qu'il eut, par la suite, peu de sympathie pour tout ce qui était en rapport avec New York.

Il se réfugia dans sa chère identification à Gladstone. Il partit pour Washington et essaya vainement d'obtenir une situation au Département d'État. Son activité à l'égard de son père continuait à être bloquée.

Sa femme était enceinte. Il voulait un fils, comme il voulait des élèves mâles, par l'intermédiaire desquels il trouverait un débouché pour son activité et sa passivité envers son propre père. Sa femme eut une fille. Une fois de plus, le courant de libido dirigé vers son père était endigué. Il devint de plus en plus nerveux. Sa femme fut enceinte de nouveau. L'enfant qui naquit fut de nouveau une fille. Sa nervosité augmenta. Il écrivit à son ami Robert Bridges : « Je crains de m'effondrer si je reste ici une année de plus. » Il essaya encore le débouché de la politique en posant sa candidature pour devenir secrétaire d'État adjoint : elle ne fut pas acceptée. Au bord de la dépression nerveuse, il avouait avoir « faim d'une classe d'*hommes* » et qualifia l'hiver 1887-1888 d'hiver « terrible ».

Le lecteur peut être tenté de conclure, en observant cette tristesse nerveuse dans la vie d'un jeune marié ayant un foyer charmant et l'estime de son collège, que ses relations conjugales ne lui donnaient pas pleine satisfaction. Ce n'était certainement pas le cas. Comme toujours, Ellen Axson prenait admirablement soin de la faible quantité de sa libido qui était tournée vers les femmes, et ses filles le rendaient heureux. Mais le courant principal de sa libido avait été détourné, à maintes reprises, des débouchés qu'il avait essayé d'ouvrir. Ses rapports avec les hommes étaient tellement plus importants pour lui que ceux qu'il avait avec les femmes qu'aucune somme de félicité domestique ne pouvait le rendre heureux.

Sa réaction devant la mort de sa mère, à la fin de ce « terrible hiver », éclaire un peu cette disproportion de sa nature. Il écrivit à un ami : « Ma mère était pour moi une mère dans le sens le plus complet, le plus doux du terme, et sa disparition m'a laissé l'impression triste et accablante d'avoir tout à coup *perdu ma jeunesse.* Je me sens vieux et accablé de responsabilités… Et cependant mon propre deuil n'est pas le pire ; le pire est celui de mon père, dont les deux filles sont mariées et qui, mon frère étant au collège, demeure pratiquement sans foyer. Mon propre foyer si heureux semble me blâmer, à cause de lui, dans les moments où je vois tout en noir… » Il offrit à son père de venir vivre chez lui.

Cette lettre n'est pas un cri de souffrance pour un objet d'amour perdu. Les mots qu'il emploie pour parler de sa mère sont polis et conventionnels. Ellen Axson avait pris sa place. Mais sa passivité envers son père était profondément émue à la pensée que celui-ci avait besoin d'une épouse. Dans son inconscient il avait toujours désiré prendre, à l'égard de son père, la place de sa mère. Il la prit aussitôt. Il éprouvait le sentiment, non d'avoir perdu sa mère, mais d'avoir perdu sa jeunesse. La mort de sa mère retira le seul obstacle qui l'empêchait, dans son inconscient, de devenir l'épouse de son père. Il se sentit « vieux et accablé de responsabilités » ; il fallait qu'il créât un foyer pour son père. On est tenté de dire qu'il se sentit, dans son inconscient, devenir une vieille femme : sa mère. Il n'est pas surprenant qu'il invitât son père à venir partager sa vie ou qu'il ait joué, dans la mesure du possible, le rôle d'épouse dévouée envers son père jusqu'à la mort de celui-ci. Sa passivité envers son père trouva ainsi un débouché.

Le 9 mars 1890, il écrivit à sa femme : « … Un sentiment net de maturité, ou plutôt de maturation, me remplit. L'impression d'être *jeune,* que j'ai si longtemps possédée et chérie, cède consciemment

la place à une autre »… il ajoute qu'il est « enfin, peut-être, devenu un homme rempli de confiance en soi (ou même autoritaire) ».

Consciemment, il pensait être devenu enfin un homme adulte, mais il semble probable que, dans son inconscient, il était devenu une femme adulte. Ainsi, la mort de sa mère elle-même allait servir son désir insatisfait d'être aimé de son père comme une épouse. C'est seulement après la mort de son père qu'il devint, dans son inconscient, un homme adulte.

« Ayant faim d'une classe d'hommes » par le moyen desquels il pourrait libérer son activité et sa passivité envers son père, il sauta sur l'occasion de quitter Bryn Mawr pour Wesleyan. Là, dès qu'il eut sa classe d'hommes, sa santé et son moral s'améliorèrent. Les sept années qui suivirent furent, en fait, les plus heureuses et les plus florissantes de sa vie. Il n'eut aucune « dépression » pendant toute cette période et ses symptômes habituels ne le tourmentèrent pas beaucoup. Tous les accumulateurs importants de sa libido étaient pourvus de débouchés relativement satisfaisants. Son narcissisme était comblé par le succès de ses conférences et l'estime générale qui l'entourait. Sa femme s'était parfaitement chargée de son activité et de sa passivité envers sa mère. Sa passivité envers son père avait trouvé un débouché, non seulement parce qu'il jouait le rôle d'épouse de son père quand celui-ci venait le voir, mais encore parce qu'il s'identifiait aux jeunes gens qui suivaient ses cours. Certes, son activité envers son père n'était pas pleinement satisfaite ; mais il s'en libérait suffisamment par identification à son père, lorsqu'il enseignait, pour diminuer le besoin d'un débouché par la politique. Son surmoi lui-même dut être plus ou moins apaisé par les rapides progrès qu'il faisait dans le monde universitaire. Ses cours, pendant lesquels il jouait, vis-à-vis de lui-même, le rôle de père, entourant ses auditeurs mâles d'un zèle affectueux et débitant de magnifiques généralités à la manière d'un prédicateur, avaient beaucoup de

succès. Cependant, seul le débouché qu'offrait la politique pouvait satisfaire pleinement son activité agressive envers son père et il fut ravi quand, deux ans après son arrivée à Wesleyan, il obtint, à Princeton, un poste qui lui offrait un champ d'action plus proche du cours des affaires nationales.

Même pendant cette période de bonheur relatif, à chaque fois que Woodrow Wilson était séparé de son père, il lui écrivait des lettres d'amour ardent. Sa lettre du 16 décembre 1888, par exemple, est remplie d'effusions extraordinaires de la part d'un homme de trente-deux ans :

106 High Street, Middletown, Ct.

le 16 décembre 1888

Mon Père chéri,

Mes pensées sont continuellement remplies de vous et du cher « Dode ». Le Tennessee semble *tellement* loin pour un homme aussi avide que je le suis de voir les deux êtres que j'aime. À mesure que les vacances de Noël approchent, je comprends, comme je l'ai souvent compris déjà, la *souffrance* que recèlent les vacances et les fêtes loin – de vous. Vous le savez, l'une des principales choses pour lesquelles je juge légitime de me réjouir c'est d'être votre fils.

Je ressens de plus en plus ce bienfait à mesure que mes talents et mon expérience se développent : je reconnais comme vôtre la force qui grandit en moi ; je deviens de plus en plus conscient des richesses héréditaires que je possède, du capital de principes, de talent littéraire, de goût pour la pensée originale, et je me sens tous les jours plus enclin à susciter, chez mes enfants, ce respect allié à l'affection la plus tendre pour leur père que vous avez fait naître en moi pour vous. Oh ! que je serais heureux si je pouvais les amener à penser de moi ce que je pense de vous ! Vous m'avez donné un amour qui se développe, qui est plus fort maintenant que je suis homme qu'il ne l'était lorsque j'étais enfant, et qui sera encore plus

fort dans ma vieillesse que maintenant – bref, un amour enraciné et fondé sur la raison et non seulement sur l'instinct filial – un amour qui repose sur les bases durables des *services rendus,* qui voit en vous, en un sens très réel, l'auteur de tout ce dont je dois être reconnaissant. Je rends grâces à Dieu de m'avoir donné une mère noble, courageuse et sainte et un incomparable père. Demandez à « Dode » s'il n'est pas de mon avis ? Et dites-lui que j'aime passionnément mon frère… Ellie s'unit à moi pour vous envoyer à tous deux notre tendresse infinie.

Votre fils aimant

WOODROW

Le passage suivant de sa lettre du 20 mars 1890, n'est pas moins remarquable comme spécimen d'identification à sa mère :

« … Je m'aperçois que tout le monde considère mon élection à P. comme une sorte de succès suprême ; les félicitations arrivent de toutes parts ; je suis évidemment classé dans la catégorie des « hommes arrivés ». Je devrais sentir, je suppose, une immense augmentation de satisfaction personnelle, d'orgueil ; mais je n'y arrive pas. Je suis rempli de gratitude et de courage à l'idée d'avoir l'occasion d'étudier et d'écrire, comme je le désire, dans les circonstances les plus favorables ; mais en ce qui concerne ma satisfaction personnelle, je préférerais infiniment savoir que je vais être guéri de la souffrance que j'éprouve à être séparé de vous et de « Dode ». Mon *esprit* ne peut me laisser aucune satisfaction : je le connais trop bien, je sais que c'est une pauvre chose ; je suis obligé de compter sur mon *cœur* comme seule source de contentement et de bonheur ; et il désire oh ! *si* ardemment, la présence de ceux que j'aime. Il me semble que plus je vieillis, plus j'ai besoin de vous ; car plus je vieillis, plus je comprends ce que je vous dois, et plus je désire augmenter ma dette. Il me semble que notre séparation, au

lieu de devenir supportable, devient de plus en plus intolérable. Allez-vous tout à fait bien maintenant ?

Je vous en prie, dites-moi dès que possible vos projets pour cet été – à quel moment nous nous verrons. Le cher « Dode », je suppose, viendra aussi dans le nord. J'ai toujours sa photographie sur mon bureau, et je désire toujours ardemment le revoir. Ma chère Ellie va beaucoup mieux, bien que son pied soit encore loin d'être guéri. Elle prétend vous aimer, ainsi que « Dode », autant que je vous aime : mais c'est impossible…

Votre fils aimant

Woodrow

VIII.

L'extraordinaire préoccupation pour le « style littéraire » qui marqua les premières années heureuses de Wilson à Princeton semble être née d'une certaine insatisfaction de son activité et de sa passivité envers son père. Son beau-frère remarqua qu' « il était tellement absorbé par le style littéraire que ce devint une obsession ». Son père aussi l'avait été, et « l'obsession » de Wilson tira sans doute sa charge la plus importante de libido de son besoin d'une identification supplémentaire au professeur de rhétorique. Mais, comme le révérend Joseph Ruggles Wilson avait fait son possible pour obliger son fils à s'intéresser au « style littéraire », cette préoccupation était un débouché pour sa passivité envers lui. Ainsi, comme les discours, le « style » offrait un débouché aux désirs les plus forts de Wilson.

Les caractéristiques de son « style » ne laissent aucun doute sur son origine. C'était celui d'un garçon profondément impressionné par les phrases d'un prédicateur pédant. Il se distinguait par un manque de naturel archaïque, le symbolisme, les allitérations, la fuite devant les faits au moyen de généralisations, l'amoncellement

des adjectifs, l’emploi de superlatifs et de termes vagues comme « délibération » et « processus ». Il se rendait compte lui-même que son style était entaché de pédantisme, mais il était impuissant à le modifier, ce qui n’a rien de surprenant, puisque ce n’était pas essentiellement un véhicule de sa pensée, mais un moyen d’exprimer les désirs inconscients qu’il éprouvait envers son père.

L’inconscient est enclin à pousser les identifications jusqu’à des extrêmes quelque peu ridicules, et il n’est pas sans intérêt de noter que l’emphase de Woodrow Wilson sembla exagérée au professeur extraordinaire de rhétorique lui-même. Après avoir lu la biographie de George Washington écrite par son fils, dans laquelle plus de cent phrases commencent par « C’est, c’était ou ce serait », le révérend Joseph Ruggles Wilson remarqua : « Woodrow, je suis content que tu aies laissé George mourir tout seul dans ton livre. »

Quand Woodrow Wilson écrivait ou parlait, il était, dans son inconscient, son père préparant ou prêchant un sermon, et il s’efforçait de faire chanter ses allitérations avec autant de douceur et briller ses généralités aussi vivement que celles du prédicateur avaient chanté et brillé dans l’esprit de l’enfant assis sur le quatrième banc, levant sur son « incomparable père » des yeux pleins d’adoration. Peu lui importait que ses généralisations n’eussent rien à voir avec les faits. Elles existaient pour elles-mêmes, comme débouchés pour son identification à son père. Les faits sont ennemis des généralisations, et l’aversion pour les faits qu’il avait si souvent exprimée, était sans doute due à ce qu’ils rendaient difficiles les généralisations. Ils faisaient obstacle au cours facile de sa libido au moyen de l’identification à son père. Ils menaçaient aussi sa foi et son obéissance à son Père-Dieu. Ainsi les faits empêchaient-ils sa libido de décharger ses deux plus grands accumulateurs, l’activité et la passivité envers son père. Il n’est pas surprenant qu’il prît l’habitude de les négliger lorsqu’il trouvait désagréable de s’en

souvenir. Mais la qualité de son œuvre n'en fut pas améliorée. Il ne tint pas compte de l'existence du traité secret des Alliés, parce que c'était un fait désagréable : et ses efforts pour établir une paix « juste et durable » furent voués à l'échec. Il oublia la position du col du Brenner et livra deux cent cinquante mille Austro-Allemands à l'Italie. Vers la fin de sa vie, il négligea tous les faits qui faisaient obstacle aux débouchés que trouvait sa libido pour son activité et sa passivité envers son père et un nombre considérable d'êtres humains souffrirent de l'amour irrésistible que le révérend Joseph Ruggles Wilson avait inspiré à son fils.

À Princeton, il trouva un débouché supplémentaire pour sa passivité envers son père en se liant intimement avec le professeur John Grier Hibben. Comme toujours, il recréa, par un choix d'objet narcissique, ses propres rapports d'enfant avec son père. Hibben était l'homme plus petit et plus jeune qui apparaît si souvent, dans sa vie, comme objet d'amour essentiel. Autant que possible, il voyait Hibben tous les jours et « il ne faisait aucun projet, n'arrivait à aucune conclusion sans en avoir parlé à « Jack » Hibben ». Il avait une profonde affection pour celui-ci et, comme Hibben lui était attaché, cette amitié lui donnait une grande joie.

Le professeur Andrew F. West était, depuis sept ans, un membre éminent de la faculté de Princeton lorsque Wilson y enseigna. C'était le fils d'un ministre presbytérien et, comme le père de Wilson, il avait du sang irlando-écossais. Lors de l'arrivée de Wilson à Princeton, West était à la tête d'un groupe de professeurs qui essayaient d'obliger le président Francis L. Patton à élever le niveau des études et à fonder un collège pour les étudiants. Wilson semble avoir eu d'abord un respect sincère pour West, comme ç'avait été le cas pour Henry Cabot Lodge. Mais West, plus âgé, d'une situation supérieure, entra indiscutablement dans l'inconscient de

Wilson comme représentant de son père, prêt à servir de débouché à l'hostilité refoulée de Wilson envers celui-ci.

Le respect de Wilson pour West se changea bientôt en antipathie, et il est amusant d'observer que la première critique notée par Wilson est un commentaire sur l'étroitesse d'esprit presbytérienne de West, qui n'était qu'une variété de celle qui distinguait à la fois le révérend Joseph Ruggles Wilson et son fils Tommy. En 1897, Wilson écrivit dans son journal :

« Ce matin, entretien avec West au cours duquel il a fait preuve des préjugés les plus obstinés à propos de l'entrée d'un Unitarien à la faculté. »

Quand le révérend Joseph Ruggles Wilson venait vivre chez son fils, à Princeton, Woodrow Wilson jouait envers son père le rôle d'une tendre épouse, et sa passivité à son égard dut trouver là un débouché fort agréable ; mais son hostilité envers lui dut souvent être sur le point d'éclater à force d'être refoulée. Or elle n'éclata pas et ne s'exprima pas contre son père ni, à ce moment-là, contre West en tant que substitut de celui-ci. Pour devenir président de Princeton, qui remplaçait pour Wilson la présidence des États-Unis qui lui semblait inaccessible, il fallait que Wilson demeurât en bons termes avec West. Son hostilité refoulée envers son père continua de l'être et provoqua une « dépression nerveuse » surprenante. Au cours de l'automne de 1895, pendant que Wilson écrivait son *George Washington,* les symptômes habituels dont il souffrait s'aggravèrent tout à coup. Il s'alita avec des troubles gastriques violents et une nervosité extrême. Il lutta pendant tout l'hiver, soignant ses migraines et ses maux d'estomac en disant : « Je suis las d'une profession où l'on ne fait que parler. Je veux *agir.* »

Au printemps de 1896 il s'effondra complètement. Une névrite, qui le priva de l'usage de la main droite, s'ajouta à ses symptômes habituels.

Au moment de cette « dépression », Wilson avait apparemment toutes les raisons d'être heureux. Il avait une femme aimante et trois petites filles charmantes. Il voyait souvent son père bien-aimé. Il avait un ami très cher, et habitait une ville agréable. Son ardent désir d'avoir une classe d'hommes avait été comblé. Il réussissait parfaitement dans son travail. Ses conférences étaient reçues avec enthousiasme non seulement à Princeton mais encore à John Hopkins.

Or le bonheur et la bonne santé relatifs des sept années précédentes s'étaient soudain changés en insatisfaction et en maladie. Pour quelles raisons ? Nous ne serons probablement pas éloignés de la vérité si nous répondons que la présence de son père à son foyer avait excité contre lui son activité agressive refoulée, et que cette partie de sa libido n'avait pas de débouché convenable.

Le grief qu'il formulait souvent est significatif. Quand Wilson se plaignait de ne pouvoir « faire quelque chose », il voulait dire qu'il ne pouvait se lancer dans la vie publique en qualité de dirigeant. Nous avons vu, toutefois que, dans son inconscient, devenir homme d'État signifiait s'identifier à « l'incomparable père » de son enfance, qui avait le visage de Gladstone, et ainsi, par identification cannibalique, détruire le vieillard. Nous pouvons, par conséquent, deviner que, dans son inconscient, la « chose » qu'il voulait faire, c'était supprimer le révérend Joseph Ruggles Wilson. Mais le refoulement de ce désir était si puissamment étayé par sa passivité envers son père qu'il ne pouvait concevoir ou accomplir un acte d'hostilité envers lui, et qu'il ne pouvait donc pas, à cette époque, devenir homme d'État. De plus, il était trop décidé à améliorer sa situation à Princeton pour se permettre de libérer ce désir au moyen d'actes ouvertement hostiles contre West ou tout autre substitut de son père. Son narcissisme et son surmoi l'empêchèrent toujours de poser aucun acte pouvant compromettre sa carrière. Il échappa à ce conflit

en se réfugiant dans ses symptômes neurasthéniques habituels ; et, après sept mois de souffrances, il partit seul pour l'Écosse.

IX.

Au cours de cette étude psychologique de Wilson nous avons consacré peu d'attention à la partie consciente de son esprit, et nous ne nous excusons pas d'avoir concentré notre intérêt sur ses mécanismes mentaux les plus profonds.

La partie la plus importante de l'esprit, comme celle d'un iceberg, se trouve sous la surface. L'inconscient d'un névrosé se sert de la partie consciente de l'esprit comme d'un instrument pour réaliser ses désirs. Ses convictions sont des excuses inventées par la raison pour justifier les désirs de sa libido. Ses principes sont des déguisements destinés à embellir et à dissimuler la nudité de ses désirs inconscients.

La civilisation au milieu de laquelle l'enfant est élevé influe cependant sur son caractère. Elle détermine, au moins, le style des vêtements qui habilleront ses désirs pour qu'ils aient l'air respectables. L'enfant emprunte, à l'atmosphère de son foyer et de son milieu, ses idées sur l'homme tel qu'il doit être ; ces idées font partie de son idéal du moi et déterminent la forme de ses convictions. Cet homme idéal n'a pas de nature stable ; son aspect change continuellement dans le temps et dans l'espace. Le dieu d'un siècle devient le démon du suivant. Le diable des chrétiens porte les cornes de Pan et son sabot fourchu.

Bien que les civilisations soient instables, comme les modes féminines, l'enfant, qui l'ignore, accepte les principes de sa famille et de son milieu comme s'ils étaient des lois immuables de la nature, et se fait une idée de l'homme idéal qui cadre avec eux. Ainsi est déterminé le style des convictions qui vêtiront, plus tard, ses désirs.

Thomas Woodrow Wilson, enfant, s'imprégna des idées et des idéaux des Britanniques moyens, grands lecteurs de l'Ancien Testament, qui avaient répandu dans toute l'Amérique une conception biblique de l'existence. Aussi Wilson déguisa-t-il fatalement les désirs de sa libido sous les vêtements approuvés par la classe moyenne britannique non conformiste de son pays.

Tous ses écrits n'offrent pas la moindre trace de compréhension des civilisations française, allemande ou italienne, sans parler de la civilisation grecque classique. Ses convictions étaient celles de la classe moyenne britannique. Pour lui, les plus belles fleurs de l'esprit humain étaient les disciples de Lollard et du presbytérianisme. Il était profondément hostile aux autres manières de vivre. Les anciens Grecs auraient pu, sans doute, comprendre et estimer l'Américain Thomas Jefferson, libre penseur, non-conformiste, complexe, auteur de la Déclaration d'indépendance, fondateur de l'université de Virginie, architecte, philosophe, président des États-Unis. Woodrow Wilson exclut totalement Jefferson d'un Calendrier des Grands Américains *(Calendar of Great Americans)* qu'il établit en 1894, sous prétexte que « Jefferson n'était pas un véritable Américain » parce que sa pensée avait un « fond de philosophie française ». Il était persuadé qu'un « véritable Américain » devait avoir les idées et les idéaux de la classe moyenne britannique.

Cette admiration quelque peu excessive venait, naturellement, du respect qu'il éprouvait pour ses parents, qui en étaient tous issus. Sa mère et les parents de son père venaient des îles Britanniques ; par toutes sortes d'identifications inconscientes il dut sentir qu'il appartenait à la classe moyenne anglaise, et son narcissisme profond le portait à admirer ceux dont les unions avaient eu pour résultat de l'engendrer. Une admiration lointaine de ce genre est souvent corrigée plus tard par une meilleure connaissance du monde ; mais

Woodrow Wilson était coupé de contacts directs avec la vie européenne par son ignorance des langues. Tous ses héros étaient britanniques : Burke, Bright, Bagehot, Gladstone. Il trouvait la France, l'Italie et l'Allemagne si antipathiques, lorsqu'il s'aventura en 1903 pour la première fois sur le continent, qu'il rentra précipitamment chez lui après quelques semaines malheureuses. Il y revint seulement en 1919 pour réorganiser l'Europe. Et son esprit conscient demeura toute sa vie celui d'un ministre presbytérien de l'Angleterre septentrionale.

À quatre reprises, après des « dépressions », il essaya de vaincre ses symptômes habituels en visitant les îles Britanniques, il se borna à passer en Irlande quelques jours pleins de mépris ; mais il aima l'Écosse, les universités anglaises le plongèrent dans le ravissement, et il laissa son cœur dans la région des lacs. Il résolut, lorsqu'il serait vieux, de ne pas habiter l'Amérique mais Rydal, dans la région des lacs, qu'il décrit dans des termes qui rappellent les sentiments d'un petit garçon pour sa mère : « Vous savez combien les pentes du cher Wansfell sont amples et gracieuses – comme celles d'un grand sein plein de lait, me semble-t-il… Ulpha Fell… possède des étendues de coteaux verdoyants infiniment vastes et riches qui montent de la vallée boisée pour décrire, autour du fleuve, des courbes d'une exquise beauté. »

En 1896, il séjourna en Écosse et en Angleterre jusqu'à ce que ses symptômes nerveux fussent calmés, puis il reprit le chemin de Princeton avec une résolution nouvelle d'arriver à une vie active qui impressionna ses proches. Son beau-frère, Stockton Axson, écrit alors :

« Il avait toujours su ce qu'il voulait ; mais maintenant il avait un but fixe et déterminé ; les discussions purement théoriques l'irritaient de plus en plus ; il voulait affronter les faits dans leur difficile réalité. »

S'effondrer, se reposer jusqu'à ce qu'il ait surmonté ses symptômes, puis se remettre au travail avec une résolution farouche d'affirmer sa masculinité devint la formule de sa vie. Désormais, chacune de ses dépressions fut suivie d'une manifestation d'agressivité accrue. La cause de ce phénomène est claire : son hostilité insatisfaite envers son père le poussait à se réfugier dans ses symptômes habituels. Son activité agressive demeurait insatisfaite. Il se remettait alors au travail avec la résolution de la satisfaire par le débouché ancien de l'identification à Gladstone.

Une occasion d'avancer vers les fonctions de chef se présenta bientôt. On lui demanda de prononcer un discours pour célébrer le cent cinquantième anniversaire de la fondation de Princeton, le 21 octobre 1896. Il choisit comme thème : « Princeton au service de la nation » et déclara, au cours de son allocution : « Il nous incombe de servir publiquement le pays… la religion seule peut donner de la profondeur au service public… J'ai aperçu, en esprit, le temple parfait du savoir… les regards y sont brillants dans le jour clair et toujours prêts à se lever vers le ciel pour y trouver la confirmation de leurs espérances. Qui nous guidera vers ce lieu ? »

Il posa la question finale de son discours dans l'espoir évident que ses auditeurs répondraient, au moins silencieusement : Woodrow Wilson. Dans l'assistance beaucoup étaient très mécontents du révérend Francis L. Patton, président de l'université ; mais personne ne l'était autant que Woodrow Wilson. Il le méprisait tout en ayant soin de dissimuler ses sentiments devant Patton ou ses amis. Il voulait devenir président de Princeton. Aussi gardait-il un pied dans le camp de Patton et un pied dans celui de West, cachant son antipathie envers ces deux hommes et manœuvrant pour obtenir leur soutien.

Le discours fut accueilli avec enthousiasme, mais il n'amena aucun changement immédiat dans la situation de Wilson ; aussi

passa-t-il six ans dans l'insatisfaction, les migraines et les troubles gastriques chroniques. Son père vivait chez lui et l'augmentation de son agressivité pendant cette période peut être attribuée, avec une quasi-certitude, à cette présence surexcitante. L'accroissement de son activité agressive, n'ayant pas de débouchés adéquats, le poussa vers ses symptômes habituels, et son mécontentement fut certainement accru par les exigences insatisfaites de son surmoi. Il semblait impossible d'arriver à la direction des affaires publiques par la politique ou par Princeton. Il se mit à croire que des forces obscures se dressaient contre lui. Il fit allusion à de « sinistres influences qui exerçaient leur emprise sur l'administration du collège ». Il laissa entendre qu'il allait peut-être quitter Princeton. Huit hommes fort riches qui l'estimaient, au nombre desquels se trouvait M. Moïse Taylor Pyne, lui proposèrent un contrat par lequel ils lui octroyaient plusieurs milliers de dollars de plus par an s'il promettait de ne pas quitter Princeton pendant cinq ans à partir de l'année 1898-1899.

Au printemps de 1899 il s'effondra une fois de plus, et, alla de nouveau chercher le repos aux îles Britanniques. Il surmonta ses symptômes et revint à Princeton et à son mécontentement chronique. En 1900, il désespérait tellement de son avenir, tant à l'université que dans la vie politique, qu'il songea sérieusement à consacrer le reste de sa vie à écrire ; négligeant son contrat, il demanda aux administrateurs de Princeton de lui donner un congé d'un an pour réunir les données d'une œuvre monumentale sur *The Philosophy of Politics,* dont la rédaction impliquait l'abandon de son travail classique. Ses sentiments pour West étaient alors devenus hostiles, et, quand West fut élu doyen de la faculté, en 1901, Wilson s'en servit comme d'un substitut du révérend Joseph Ruggles Wilson afin de déverser sur lui le flot de son hostilité envers son véritable père.

West était franchement hostile 'au président Patton. Wilson ressentait sans doute plus d'amertume et d'aversion envers Patton qu'envers aucun membre de la faculté de Princeton ; mais Patton l'ignorait, et quand le professeur Magie et le doyen West lui rendirent la vie impossible, ce fut Patton le méprisé qui nomma lui-même Wilson pour lui succéder comme président de Princeton. L'élection de West aurait divisé l'université en deux groupes opposés. West savait que Wilson était, en réalité, défavorable au système de Patton, mais il ignorait l'antipathie qu'il éprouvait pour sa propre personne. Aussi, renonçant à ses aspirations personnelles, ne fit-il pas obstacle à l'élection de Wilson. Et, le 9 juin 1902, à l'âge de quarante-cinq ans, Wilson devint président de Princeton. Il fut au comble du bonheur.

« J'éprouve les sentiments d'un Premier ministre nouvellement choisi qui se prépare à s'adresser à ses électeurs », écrivit-il à sa femme. Il était enfin Gladstone ! Le courant de sa libido, par le canal de l'activité envers son père, pouvait trouver un débouché au moyen de l'identification qu'il avait établie vingt-cinq ans auparavant.

Souvent, pendant ses années de présidence à Princeton, Wilson répéta qu'il éprouvait les sentiments d'un « Premier ministre nouvellement choisi ». Il déclara, par exemple, aux membres de l'association des clubs de Princeton : « Je me sens toujours, en pareille occasion, comme un ministre responsable qui fait un.rapport à ses électeurs… » Il avait l'habitude de qualifier l'enseignement de « politique de deuxième ordre ». Lorsqu'il fut élu président de Princeton il devint, dans son inconscient, Gladstone.

L'ouverture de ce débouché tant désiré pour son activité agressive envers son père, plus la satisfaction que son élection donna à son surmoi et à son narcissisme diminuèrent aussitôt son mécontentement perpétuel. Il écrivit à sa femme :

« Je considère… que mon élection à la présidence a été très bénéfique pour moi. Elle a assuré mon avenir et m'a donné l'impression d'avoir une *position,* des tâches précises et tangibles qui ont supprimé de mon esprit l'émoi et l'inquiétude. »

Le terme « émoi » est si féminin dans ses implications que nous hésiterions à l'employer en parlant d'un homme ; mais puisque Wilson l'a employé et souligné, nous pouvons observer qu'il était admirablement descriptif : il a passé la plus grande partie de sa vie « en émoi ».

X.

Trois mois après la nomination de Wilson à la présidence de Princeton, son père mourut. Sa vie entière ayant été dominée par ses rapports avec lui, sa disparition nécessita une réorganisation totale des débouchés de sa libido.

Comme toujours, il remplaça son père mort par lui-même et désormais, dans son inconscient, il fut, plus que jamais, le révérend Joseph Ruggles Wilson. Ainsi trouva-t-il un nouveau débouché pour son activité agressive envers son père, qu'il ajouta au débouché, récemment ouvert, de l'identification à Gladstone. Pendant le reste de sa vie, son activité envers son père semble avoir trouvé des débouchés adéquats ; mais la mort de celui-ci le priva des principaux débouchés pour sa passivité envers lui. Il ne pouvait plus trouver de débouchés pour cette charge de libido hypertrophiée en obéissant à son père ou en jouant, auprès de lui, le rôle d'épouse. Il ne les remplaça pas en obéissant à un substitut de son père ; mais, après la mort de ce dernier, son penchant pour les discours, déjà excessif, prit des proportions extraordinaires ; son désir d'amitié devint un besoin impérieux et son intérêt pour toutes les formes d'activité religieuse augmenta. Il est évident que la perte des principaux débouchés pour sa passivité envers son père avait exercé une passion sévère sur les

débouchés secondaires et augmenté l'évacuation de sa libido par des discours, une amitié passionnée, l'obéissance à Dieu et l'identification au Christ.

De plus, après la mort de son père, il commença à manifester une tendance accrue à réorganiser impérieusement le monde et à détester, avec une violence absurde, certains hommes remarquables qui n'étaient pas de son avis. La charge de libido accumulée dans sa passivité envers son père était évidemment trop forte pour que les débouchés qui demeuraient pussent porter son courant tout entier. Après la mort de son père, Wilson dut en refouler une grande partie. Or, comme nous l'avons observé, le moi se sert invariablement d'une formation réactionnelle pour aider à refouler un désir très fort. La quantité de passivité que Wilson dut refouler après la mort de son père était considérable et il fallut une formation réactionnelle considérable pour aider à la refouler. Cette formation réactionnelle trouva un débouché dans ses tentatives de réorganisation du monde et dans ses agissements hostiles envers les substituts de son père.

La source primitive de tous ces traits de caractère était, naturellement, la passivité du petit Tommy Wilson envers son « incomparable père ». Le révérend Joseph Ruggles Wilson, qui, par ailleurs, n'est pas à recommander comme modèle de père, avait amené son fils à l'aimer si profondément et si humblement que le courant de passivité qu'il avait fait naître ne pouvait être satisfait par aucun autre homme ni aucune autre activité. Il n'était pas facile de trouver un débouché à un homme dont le surmoi exigeait qu'il fût la masculinité même, qu'il fût Dieu. Le professeur de rhétorique, après sa mort, continua à accabler son fils.

Wilson, après son installation comme président de Princeton, commença à contrôler la vie de l'université. Il renvoya divers professeurs, augmenta la sévérité des examens, accentua la discipline, résista à des manifestations pour l'abolition de

l'assistance obligatoire quotidienne à la chapelle et réorganisa toutes les études. Il fut soutenu dans ces initiatives par la grande majorité de la faculté et des étudiants. Son collaborateur le plus apprécié fut le professeur John Grier Hibben, plus jeune et plus petit que lui, « son ami de cœur » selon les termes de Mrs Wilson. Après la mort de son père, son affection pour Hibben devint encore plus intense qu'auparavant. Il est clair qu'en identifiant Hibben à l'enfant Tommy Wilson, il trouvait moyen de recevoir, de lui, l'amour qu'il désirait, mais ne pouvait plus recevoir de son père.

Malgré la libération de son activité par ses manifestations d'autorité et la satisfaction que lui donnait l'amitié d'Hibben, ses symptômes habituels commencèrent à réapparaître, et, à la fin de l'année scolaire, pendant l'été 1903, il partit se reposer en Europe. Son antipathie envers la France, l'Allemagne et l'Italie l'empêchèrent de trouver sur le continent le repos qu'il cherchait et il rentra en Amérique encore harcelé par la nervosité, les troubles intestinaux et les migraines. Ces symptômes continuèrent à le tourmenter l'année suivante, et en janvier 1905 il s'effondra complètement. Il souffrait, en outre, d'une hernie qui fut opérée en février 1905 ; il se reposa ensuite pendant cinq semaines en Floride.

Il en revint décidé à faire passer aussitôt un projet de réforme en engageant cinquante chefs de travaux. Les dispositions qu'il montra en cette occasion ressemblèrent beaucoup à celles qu'il avait manifestées après sa dépression nerveuse de 1896, lorsqu'il était rentré d'Angleterre résolu à devenir un homme politique.

Il dépensa une énorme quantité d'énergie dans sa campagne pour engager ces chefs de travaux, poussant le projet avec une telle vigueur qu'il put, malgré les dépenses impliquées, obtenir l'assentiment officiel du conseil d'administration en juin 1905 et mettre son système en vigueur en automne de la même année. Le fait qu'il trouvât une telle énergie dans son corps frêle montre la

profondeur du courant de libido qui avait commencé à couler dans sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père. Cette campagne lui fournit un débouché. Dès le début le système des chefs de travaux fut un succès, et son fonctionnement un triomphe personnel pour Wilson. Cependant il devint profondément malheureux.

Son état d'esprit pendant l'hiver 1906-1907 a été admirablement décrit par son biographe attitré, M. Ray Stannard Baker :

« Le nouveau système des chefs de travaux fonctionnait avec un succès et une harmonie inattendus. Merwick était devenu une faculté, l'argent pour les nouveaux bâtiments abondait. Mais Wilson s'en dégoûta tout à coup. L'université, après tout, ne « rendait » pas comme elle l'aurait dû ; elle n'était pas assez « inspirée », ne faisait pas assez de progrès, n'était pas assez utile. Extérieurement les progrès avaient été étonnants, le succès extraordinaire ; mais ils ne satisfont cependant pas l'esprit insatiable du nouveau président. Or, à chaque fois que Wilson commençait à douter, à se demander s'il faisait bien tout ce qu'il pouvait ou devait pour atteindre la « vision » qui, si elle l'aiguillonnait, l'opprimait aussi, il travaillait plus que jamais. Il se mit à prononcer des allocutions en dehors du collège et à discuter franchement, et, il n'est pas exagéré de le dire, passionnément, les problèmes du jour… Comme les crises précédentes de sa vie, celle-ci semble avoir eu également un côté religieux. Nous le retrouvons, à maintes reprises, cet hiver et ce printemps-là, parlant de tels sujets ou s'adressant à des auditoires religieux. Beaucoup de ses autres discours tendent vers la religion. » Au cours d'un de ceux-ci, Wilson posa la question suivante à laquelle il répondit : « Qu'aurait fait le Christ de nos jours, à notre place et avec les chances que nous avons ? »

Le 3 février 1906, un démocrate, le colonel George Harvey, proposa, au cours d’un dîner, à New York, de choisir Woodrow Wilson comme candidat démocrate à la présidence des États-Unis. Celui-ci fit semblant de ne pas prendre cette proposition au sérieux ; mais, étant donné son désir intense de devenir homme d’État, il est évident que les paroles de Harvey durent l’agiter profondément. La politique offrait un débouché beaucoup plus satisfaisant pour son identification à Gladstone que ses activités scolaires, qu’il considérait comme un genre de politique mineur. En outre, celles-ci ne rassasiaient pas son surmoi, qui exigeait la politique *in excelsis :* la présidence des États-Unis, celle du monde et celle du Ciel. On peut juger de l’impression que les paroles de Harvey firent sur Wilson par le fait qu’elles l’amenèrent à changer en admiration son antipathie pour Jefferson. Jefferson était le dieu des démocrates, et Wilson ne pourrait être porté à la présidence des États-Unis par les démocrates sans qu’il rendît hommage, au moins en paroles, à l’auteur de la Déclaration d’indépendance. Peu après la proposition de Harvey, Wilson trouva moyen de découvrir d’admirables qualités à l’homme en qui il n’avait vu auparavant que des défauts. Il jugea toutefois la chose assez difficile, et ne « fit pas moins de quatre versions » d’un discours sur Jefferson qu’il prononça, le 16 avril 1906, devant un auditoire démocrate.

Pendant cet hiver où il fit beaucoup de discours Wilson avait été profondément nerveux et avait souffert, non seulement de ses migraines et troubles digestifs habituels, mais encore de douleurs dans l’épaule, la jambe et la main droites, qui furent attribuées à une « névrite ». Ses symptômes augmentèrent graduellement. Il était à la veille d’une dépression nerveuse typique quand, un matin de mai 1906, en s’éveillant, il s’aperçut qu’il ne voyait plus de l’œil gauche. La suite d’événements, depuis la réussite triomphale de son système des chefs de travaux en octobre jusqu’à son effondrement en mai,

présente le tableau évident d'un névrosé écrasé par un conflit inconscient. Essayons de déterminer la nature exacte de ce conflit.

Le fait que son triomphe de l'automne eût été suivi, non de la satisfaction et de la joie qu'un homme normal aurait éprouvées, mais d'un mécontentement profond est le premier symptôme à considérer. Que le succès soit accompagné de souffrance n'est pas un fait nouveau dans la vie de Wilson. Même dans les mois qui suivirent son mariage et ses premiers succès professionnels à Bryn Mawr, alors que n'importe quel autre homme eût été heureux, Wilson fut profondément malheureux. Et le lecteur se souviendra qu'une semaine après que l'acceptation de *Congressional Government* l'ait jeté dans le ravissement, il sombra dans le « cafard », et que nous avons attribué ce fait aux exigences de son surmoi, qui lui demandait des réussites tellement surhumaines qu'aucun exploit ne pouvait le satisfaire.

Nous avons vu que sa décision d'établir immédiatement un système de chefs de travaux à Princeton était due à une formation réactionnelle contre sa passivité envers son père ; que l'énergie qu'il déploya pour mener à bien cette tâche fut énorme, et que l'ampleur de cette énergie était le signe de la quantité de libido qui avait commencé à s'accumuler dans cette formation réactionnelle. La tâche accomplie, son activité refoulée envers son père exigea un autre débouché. Sa formation réactionnelle fut de nouveau poussée à déployer une productivité fébrile. Or aucune tâche immédiate ne s'offrait pour qu'il pût libérer ce courant d'activité virile. Aussi le succès du système établi ne satisfit-il pas les exigences insatiables de son surmoi ; et, lorsqu'il n'eut plus à lutter, cessa de servir de débouché pour sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père. Celle-ci exigeait un débouché, la formation réactionnelle contre elle en exigeait un aussi ; son surmoi exigeait qu'il devînt Dieu. Son moi était un véritable champ de bataille ; d'un côté se

tenait sa passivité refoulée envers son père qui lui ordonnait d'être la féminité même ; de l'autre, son activité envers ce même père, sa formation réactionnelle contre sa passivité et son surmoi, qui lui ordonnaient d'être l'action et la masculinité mêmes. Nous voyons ainsi que le conflit qui provoqua sa souffrance, sa maladie et ses discours fébriles pendant l'hiver de 1905-1906 était celui-là même que son moi n'avait jamais pu résoudre : le conflit entre son activité et sa passivité envers son père. Il était encore enfermé dans le dilemme majeur du complexe d'Œdipe, et ses souffrances étaient accrues par les exigences exagérées de son surmoi.

À aucun autre moment de sa vie il ne parla autant que pendant ces mois de 1905 et de 1906. Nous avons vu que Wilson trouvait, dans les discours qu'il prononçait, un débouché à la fois pour son activité et sa passivité envers son père ; quand il parlait, il obéissait à son père en même temps qu'il s'identifiait à lui. Ainsi pouvait-il drainer la libido des deux désirs dont le conflit, dans son moi, devenait insupportable. Le simple énoncé d'une allocution épuisait un peu de l'énergie des deux antagonistes. Les sujets qu'il choisissait offraient un débouché supplémentaire à l'un des courants de sa libido, puis à l'autre. Il fit beaucoup de discours sur des problèmes politiques qui offrirent un débouché supplémentaire à sa formation réactionnelle contre la passivité. D'autre part, il fit de nombreuses harangues religieuses, comme celle dans laquelle il demanda à son auditoire ce que le Christ aurait fait « de nos jours, à notre place, et avec les chances que nous avons ». Il parlait à la place du Christ ; dans son inconscient il était le Christ : le flot de sa passivité, par cette identification au Christ, se déversait librement dans les oreilles de ses auditeurs. Dans son moi, le conflit était devenu tellement insupportable qu'il était obligé de faire des discours ou de se réfugier dans une de ses « dépressions » habituelles. Aussi parlait-il constamment, avec fièvre et passion. M. Baker, son biographe, écrit :

« Il avait l’air possédé ! Il mettait dans un seul discours une passion intense qui aurait suffi pour une demi-douzaine d’allocutions ordinaires. » Il était possédé par l’un des principaux démons qui torturent l’homme : un conflit entre l’activité et la passivité envers son père.

Ses discours le sauvèrent d’une de ses habituelles « dépressions », mais provoquèrent chez lui une maladie plus dangereuse. L’hémorragie d’un vaisseau de son œil gauche, due à de l’artériosclérose, termina cette période d’activité fébrile. L’excès de travail provoqué par ces discours frénétiques avait dû contribuer considérablement à faire monter sa tension artérielle. Aussi, bien qu’il fût inexact de dire que cette hémorragie ait été causée par le conflit de son moi, nous devons remarquer que sa névrose, par le surmenage qu’elle amena, contribua à la provoquer. N’oublions pas, d’ailleurs, que la condition physique de ses artères intensifia indiscutablement les symptômes psychiques qu’il avait manifestés avant son hémorragie. De plus, celle-ci soulève une question plus subtile à laquelle nous ne pouvons pas répondre. Nous avons tous appris que les conditions psychiques peuvent avoir des effets physiques intenses. Par exemple, mourir d’un « cœur brisé » n’est pas une simple image poétique. L’homme peut mourir d’une rupture du cœur due à des causes purement psychiques. Dans une centaine d’années, lorsque l’effet de l’esprit sur le corps sera mieux connu, espérons-le, qu’il ne l’est aujourd’hui, quelque savant pourra sûrement préciser s’il existe un lien plus direct que celui du surmenage entre le conflit psychique de Wilson et son hémorragie. Dans notre ignorance actuelle, nous pouvons seulement soulever la question.

Wilson, aveugle de l’œil gauche, nomma Hibben, « son ami de cœur », président suppléant de Princeton et partit se reposer à Rydal, en Angleterre. Il y rencontra Fred Yates, le peintre de

portraits. En l'absence de Hibben, la réaction de. Wilson fut instantanée. « Les deux hommes semblent avoir eu le coup de foudre l'un pour l'autre », écrit M. Ray Stannard Baker. Un courant si important de passivité envers son père avait commencé de s'écouler par le débouché d'une amitié intense qu'il fallait, à Wilson, un substitut de Hibben à aimer. Ses symptômes diminuèrent rapidement d'intensité et il recouvrit graduellement la vue. À la fin de l'été, il se sentit assez bien pour rentrer à Princeton.

Il y revint, en automne 1906, avec la résolution d'imposer sa volonté dans la conduite des affaires qui rappelle celle qui accompagna ses retours de 1896 et de 1905, après ses dépressions. Elle venait, d'ailleurs, des mêmes sources inconscientes : son activité et sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père avaient beaucoup augmenté. Et, de même qu'en 1905 il revint avec la volonté d'établir le système des chefs de travaux, en 1906 son retour fut marqué par la volonté de réorganiser toute la vie de l'université en divisant l'ensemble des étudiants en « Quads » imités des collèges d'Oxford et de Cambridge.

Théoriquement, il y avait beaucoup à dire pour et contre cette proposition. En pratique, elle obligeait à abandonner la division, familière en Amérique, de l'ensemble des étudiants en quatre classes ayant leurs privilèges distinctifs et leur « esprit de classe », à supprimer les clubs qui étaient devenus l'un des traits préférés de la vie à Princeton, et, à cause des dépenses, à ajourner indéfiniment la construction d'une faculté sur des plans préparés par West et approuvés par Wilson. Cette proposition allait donc sûrement soulever une opposition considérable. Mais, pour Wilson, le fait que la proposition en question n'entraînait pas une réforme, comme le système des chefs de travaux, mais une révolution dans la vie de l'université la rendait sans doute doublement chère. La formation réactionnelle contre sa passivité envers son père était devenue si

intense pendant l’année précédente qu’elle exigeait comme débouché un acte par lequel Wilson pourrait montrer sa force, une force capable de surmonter toutes les oppositions, même raisonnables.

Avant qu’il ait eu le temps de proposer l’établissement du système des « Quads », il lui fallut s’occuper d’une autre question qui était directement liée à la formation réactionnelle contre sa passivité envers son père. Le doyen West fut invité à devenir président de l’Institut de Technologie du Massachusetts. Wilson éprouvait alors une antipathie profonde pour West. Il écrivit néanmoins personnellement une résolution, qui fut adoptée par le conseil d’administration, dans laquelle il pressait West de demeurer à Princeton, disant que sa perte serait « tout à fait irréparable », assurant West « que l’on ne pouvait se passer de lui et que le conseil osait croire, s’il restait, que leurs espérances et les siennes seraient très, vite comblées grâce à cette épreuve supplémentaire de son dévouement ».

West, interprétant la dernière phrase de cette résolution comme une promesse que l’objectif suivant dans la campagne pour le développement de Princeton, serait la collecte de fonds pour la construction de la faculté, refusa la présidence de l’Institut de Technologie du Massachusetts.

Neuf semaines après avoir écrit cette résolution, Wilson proposa son système des « Quads », qu’il savait si onéreux que son adoption remettrait indéfiniment la construction de l’université, car les fonds nécessaires aux deux projets devaient venir des mêmes amis de Princeton. Le fait que Wilson, sachant qu’il était sur le point de rendre impossible l’exécution des plans de West, le pressa néanmoins de demeurer à Princeton présente un problème qui, à première vue, semble assez troublant. La réponse devient évidente lorsqu’on se souvient que Wilson, à ce moment-là, était en proie à

une névrose, et que la formation réactionnelle contre sa passivité envers son père exigeait si impérieusement de s'exprimer qu'il ne pouvait rien laisser passer qui pût lui servir de débouché. Or West offrait un magnifique débouché. Il était nettement un substitut de son père et pouvait recevoir la charge de haine inconsciente qu'éprouvait Wilson envers son véritable père. Dans son inconscient, frustrer les espérances de West signifiait vaincre son père. Les liens qu'établit la haine ne sont pas moins astreignants que ceux de l'amour. L'activité agressive envers le père est un désir aussi essentiel que n'importe quel autre. La haine, comme l'amour, doit trouver un débouché. Wilson était lié à West par les liens éternels de la haine ; des liens qui, en fait, devinrent si forts qu'ils l'enserrèrent jusqu'à ce que la mort les desserrât tous. Il était incapable de laisser West s'éloigner de lui. Il avait besoin de West pour le détester, le vaincre et l'humilier. Il était absolument sûr de pouvoir l'écraser. Il dissimula donc la haine qu'il éprouvait à son égard, le persuada de ne pas quitter Princeton, puis lança la foudre de son système des « Quads ».

Quelques jours plus tard, West rencontra Wilson et lui exprima, en termes vigoureux, son opinion sur la manière dont il avait relégué son projet de construction de la faculté. Wilson en fut profondément offensé et les deux hommes évitèrent de justesse une querelle publique. À partir de ce moment, leurs relations furent strictement officielles et Wilson détesta West d'une haine névrotique intense.

Faire réussir son système des « Quads » par tous les moyens possibles et empêcher West d'édifier la faculté de ses rêves devint l'intérêt majeur de la vie de Wilson.

Quel que fût le préjudice causé à Princeton, il fallait vaincre le grand homme brun qui, dans son inconscient, représentait son père. Ses actes, pendant le reste de son mandat de président de Princeton, furent dictés par cette contrainte qui puisait sa force à la fois dans

son activité agressive envers son père et dans sa formation réactionnelle contre sa passivité.

Cette contrainte, infiniment puissante, poussa Wilson à commettre des actes étranges et à prononcer des paroles qui ne l'étaient pas moins.

En fait, la manière dont l'inconscient se sert de la partie consciente de l'esprit comme d'un instrument pour exécuter les désirs de la libido, et emploie la raison pour trouver des excuses aux actes désirés par l'inconscient, a rarement été illustrée plus clairement que par les arguments dont Wilson se servit de 1906 à 1910. Les faits n'existaient plus pour lui s'ils s'opposaient à ses désirs inconscients.

XI.

Wilson était à l'apogée de sa popularité à Princeton quand il proposa son système des « Quads », et le seul fait que l'idée vint de lui était suffisant pour lui assurer un appui considérable à l'université. West, cependant, ne fut pas le seul à s'y opposer. Aussi le conseil d'administration n'adopta-t-il pas aussitôt la proposition de Wilson ; il nomma une commission présidée par celui-ci pour l'étudier. Wilson comprit qu'il devrait lutter, mais il se sentait absolument sûr de sa victoire. Ses symptômes, cependant, recommencèrent et il partit se reposer aux Bermudes. Il se détendit pendant deux dimanches en prêchant du haut de la chaire des églises locales, libérant, comme toujours, la libido de son activité et de sa passivité en conflit au moyen de son débouché de toujours, l'éloquence. Il rentra à Princeton « parfaitement réconforté ». Le 10 juin 1907, il présenta le rapport de sa commission qui recommandait « qu'il fût autorisé à prendre les mesures qui lui semblaient les plus propres à faire mûrir ce projet général ». Il avait d'abord écrit « mûrir et exécuter », mais avait supprimé ce dernier terme parce

qu’un administrateur avait insisté pour que le Conseil eût « le privilège d’un supplément d’examen ».

Aussitôt, la guerre civile éclata à Princeton et Wilson fut horrifié de comprendre que Hibben, « l’ami de cœur », était dans le camp adverse. Nous avons vu quel profond courant de passivité envers son père avait trouvé un débouché par le canal de cette amitié, grâce à laquelle il avait recréé ses rapports d’enfant avec son père et nous ne serons donc pas surpris de constater que l’opposition de Hibben le rendit extrêmement nerveux et malheureux. Le petit Tommy Wilson n’avait jamais osé résister à son « incomparable père », et, quand un ami le faisait, même sur une question de principe, l’ami cessait de représenter Tommy Wilson. Wilson s’efforça de persuader Hibben de continuer à être Tommy Wilson ; mais Hibben possédait une volonté propre, chose insupportable pour son ami. Malgré les arguments de Wilson, il continua à s’opposer au projet des « Quads ». Le 26 septembre 1907, au cours d’une réunion de faculté, Hibben se leva et approuva la motion de Van Dyke qui s’opposait à l’adoption de celle de Wilson. Celui-ci, qui présidait, pâlit : « Dois-je comprendre que le professeur Hibben approuve cette motion ? » demanda Wilson d’une voix ferme, mais comme quelqu’un qui peut à peine croire ce qu’il entend et voit. « Oui, monsieur le Président », répondit Hibben. Ces mots brisèrent l’amitié de Wilson et de Hibben. Celui-ci ne représentait plus le petit Tommy Wilson. Wilson ne pouvait plus, en s’identifiant à Hibben, recevoir l’amour qu’il désirait si ardemment recevoir de son père. Et, pour se protéger du courant obstrué de sa passivité, Wilson transforma aussitôt Hibben en traître, en homme détestable.

La transformation de Hibben en Judas fut sûrement facilitée par l’identification inconsciente que Wilson avait établie de sa personne à celle du Christ. Nous avons vu que le courant de la passivité de Wilson envers son père par le débouché de

l’identification au Christ avait été renforcé par la mort du révérend Joseph Ruggles Wilson. Dans la partie de son inconscient où il était le Christ, ses amis plus jeunes étaient certainement ses disciples.

John Grier Hibben était probablement Jean, le disciple bien-aimé. Mais lorsqu’il se joignit aux ennemis de Wilson à un moment crucial de son maître, Wilson put facilement le transformer en Judas Iscariote. C’est ainsi qu’en se servant de mécanismes paranoïaques, Wilson, qui n’était pas psychotique, se protégeait de sa passivité insatisfaite.

Hibben fit tout ce qui était possible pour conserver leur amitié, et Wilson, pendant quelque temps, continua à lui adresser la parole. Puis il cessa complètement. Quand Hibben fut élu président de Princeton, Wilson ne lui envoya pas un mot de félicitations et refusa d’assister à son « installation ». Plus tard, celui-ci essaya de provoquer une réconciliation : Wilson refusa. Devenu président des États-Unis, Wilson alla voter à Princeton. Hibben se rendit au bureau du scrutin pour lui présenter ses respects. Wilson le regarda, tourna les talons et s’éloigna.

La transformation de Hibben, objet d’amour, en objet de haine pour une divergence d’opinion illustre avec éclat la nature névrotique des amitiés intenses de Wilson, qui ne s’était jamais libéré des sentiments qu’il éprouvait, enfant, envers son père. Il était forcé d’aimer passionnément ceux qu’il identifiait au petit Tommy Wilson, et de les haïr passionnément lorsqu’ils cessaient de lui être soumis d’une manière ou d’une autre, car ils ne représentaient plus ce qu’il était lui-même lorsqu’il admirait son « incomparable père ». Il ne pouvait jamais permettre à un ami de le rencontrer sur un terrain d’égalité morale et intellectuelle. Hibben ne fut que le premier de plusieurs amis, passionnément aimés, qu’il écarta lorsqu’ils osèrent ne plus être de son avis.

Wilson fut tellement frappé de la perte de Hibben qu'il jura de ne plus jamais avoir d'ami intime. Mais il ne pouvait se passer d'homme à aimer. En 1910, il se prit d'affection pour un jeune homme blond nommé Dudley Field Malone, qu'il appela son « fidus Achates ». En 1911, il s'enticha d'Edward M. House. Ces amitiés et d'autres subirent le sort de celle de Hibben. En 1917, Malone approuva le vote des femmes, auquel Wilson était opposé. Il ne lui parla plus jamais. Nous retrouvons, dans son affection et sa haine de Hibben, tous les facteurs qui firent et défirent ces amitiés-ci, et d'autres. Ces amitiés passionnées étaient toutes, au fond, des re-créations de ses rapports d'enfant avec son père.

Le 18 octobre 1907, les administrateurs de Princeton se réunirent pour adopter ou rejeter le projet des « Quads ». Wilson, profondément nerveux à la suite de la perte de Hibben, les surprit en affirmant d'une manière déconcertante que « l'idée et le but essentiels du plan » avaient déjà été adoptés par eux, puisqu'ils avaient approuvé sa résolution en demandant d'y réfléchir.

Cette déclaration semble marquer le début de la dégénérescence mentale qui l'amena à signer le Traité de Versailles et à le qualifier d'« incomparable réalisation des espérances humaines » ; « le premier traité jamais signé par les grandes puissances qui n'aient pas été en leur faveur » ; « une assurance contre la guerre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent ».

Il avait, semble-t-il, réussi à oublier qu'il avait été forcé de supprimer de sa résolution les mots « et exécuter » parce que l'un des membres du Conseil avait insisté pour qu'ils eussent le « privilège d'un examen plus approfondi ».

Il nous paraît nécessaire de signaler la source de cette déformation des faits, non que l'incident fût important en lui-même, mais parce que la déformation des faits devint, par la suite, un trait prononcé de la personnalité de Wilson. Des milliers de faits

déformés, ignorés ou oubliés marquent la suite de sa vie. Les discuter tous demanderait un vaste volume et nous ne voulons pas surcharger cette étude psychologique par un examen détaillé de ses nombreuses erreurs mentales. Il nous semble cependant utile d'étudier l'une de ces déformations typiques ; le lecteur pourra peut-être alors découvrir seul les sources des autres.

Nous avons vu que, depuis l'enfance, Wilson était enclin à vivre dans un univers de mots, non de faits. Aussi lui était-il facile de déformer, d'ignorer, d'oublier ou d'inventer les faits si la vérité était contraire à ses désirs.

Lorsqu'il prétendait que les administrateurs de Princeton avaient déjà adopté « l'idée et le but essentiels » de l'établissement des « Quads » cette altération des faits était provoquée par de très violents désirs. Une grande partie de sa passivité envers son père avait trouvé un débouché dans son affection pour Hibben. Il avait perdu ce débouché. Même avant cette perte, la formation réactionnelle nécessaire pour refouler sa passivité était considérable. L'augmentation de sa passivité refoulée due à la perte de Hibben exigea une augmentation de la formation réactionnelle qui la refoulait. Il n'est pas surprenant que cette formation réactionnelle s'étendît au-delà des limites normales, ou qu'un fait se trouvant sur la voie de l'immense charge de libido de cet accumulateur fût balayé. Si les administrateurs avaient vraiment adopté « l'idée et le but essentiels » du système des « Quads », le projet faisait alors partie du programme officiel de Princeton, et les débouchés pour la formation réactionnelle de Wilson étaient ainsi établis. Il voulait qu'ils le fussent : aussi déclara-t-il qu'ils l'étaient. Il déforma un fait. Il affirma aux administrateurs que le système des « Quads » ne pourrait être rejeté que par une résolution abrogeant la prétendue adoption de juin précédent. Son intelligence, à ce moment-là, n'était plus que le jouet de ses désirs inconscients. Cependant les

administrateurs n’avaient pas oublié que les mots « et exécuter » avaient été supprimés de la motion de Wilson. Ils savaient fort bien qu’ils n’avaient jamais adopté le système des « Quads », et refusèrent de se laisser mener. Ils votèrent, et tous les votes, sauf un, furent opposés à la proposition de Wilson.

Celui-ci fut consterné. On peut imaginer le trouble de son esprit. Il avait gardé West à Princeton pour le vaincre. Sa défaite lui coûtait les débouchés pour sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père. Son surmoi ne pouvait supporter une défaite. En outre, il avait perdu, en Hibben, le principal débouché pour sa passivité envers son père. Le conflit, dans son moi, entre ces courants de libido insatisfaite devint intolérable.

La partie consciente de son esprit se trouvait en face de problèmes presque aussi difficiles à résoudre que ceux de son inconscient. Il ne savait que faire. Il s’était élevé avec tant de véhémence contre les conditions de la vie à Princeton qu’il lui semblait incompatible avec sa dignité de demeurer président de l’université si elles persistaient inchangées. Il n’ignorait pas qu’il ne pourrait plus établir son système des « Quads » et que ses attaques contre le collège l’avaient rendu impopulaire.

Il écrivit une lettre pour donner sa démission, sans toutefois l’envoyer. Il n’avait pas d’autre situation en vue et était bien obligé de gagner sa vie. Il était désespéré. Il détestait le droit ; mais il envisagea sérieusement de retourner en Virginie exercer la profession d’avocat. Il aurait eu un besoin intense de son père pour lui dire ce qu’il fallait faire, et il semble avoir pris, pour un temps, le révérend Melanchthon W. Jacobus comme conseiller, comme il aurait pris son père s’il avait vécu. « J’espère qu’une sorte de Providence quelconque m’enverra bientôt un signe pour me guider et que j’aurai assez de perspicacité pour le percevoir et l’interpréter », écrivait-il, le 23 octobre 1908, au docteur Jacobus. Il ne devint cependant

jamais franchement intime avec Jacobus, et le 6 novembre il lui écrivit : « Je n'ai jamais envisagé, même un instant, d'abandonner la lutte », oubliant la lettre de démission qu'il n'avait pas envoyée.

Pendant quinze jours d'incertitude agitée qui séparèrent ces deux lettres à Jacobus, il découvrit des solutions pour ses problèmes conscients et inconscients. La solution que son moi réussit à trouver pour son conflit inconscient était importante. Wilson ne dépassa jamais la structure dans laquelle son caractère demeura dès lors fixé et il semble intéressant d'examiner cette fixation en détail.

Nous avons vu que la soumission à Dieu et l'identification inconsciente au Christ étaient les deux seuls grands canaux à travers lesquels sa libido pouvait encore se libérer librement de sa passivité envers son père. Après la perte de Hibben, une augmentation du courant de sa libido était inévitable pour des raisons purement économiques : cette charge de libido n'avait pas où aller. Le débouché de son identification au Christ s'approfondit encore lorsqu'il changea Hibben en Judas Iscariote. Et, pendant le reste de sa vie, son identification inconsciente au Christ fut chargée d'une grande partie de sa libido.

L'importante transformation de son caractère effectuée à ce moment-là par son moi porta toutefois sur sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père. Il n'avait jamais employé un canal tout indiqué pour les forces de sa masculinité. Dans son inconscient, il avait identifié son père à Dieu, mais il ne s'était pas identifié lui-même à Celui-ci. Or, sous l'influence pressante de sa défaite il devint, dans son inconscient, Dieu le Père en même temps que Dieu le Fils. L'extraordinaire confiance en sa rectitude et l'aptitude à se pousser impitoyablement vers le pouvoir qui commencèrent à marquer sa vie ne laissent aucun doute sur ce qui se passa dans son inconscient. Il était incapable d'être supérieur à West dans la réalité. Or il fallait qu'il le fût. Aussi le devint-il dans

son inconscient : il devint Dieu. Désormais une partie de son inconscient ne manqua jamais de lui dire : « Tu es Dieu. Tu es supérieur aux autres hommes. Quoi que tu fasses, c'est bien, puisque tu le fais. » Pendant le reste de sa vie, une grande partie de son activité envers son père et sa formation réactionnelle contre sa passivité trouvèrent un débouché dans cette identification à Dieu. Le lecteur aura peut-être peine à croire qu'un homme puisse simultanément s'identifier à la fois à Dieu le Père et à Dieu le Fils ; mais de tels paradoxes n'offrent aucune difficulté pour l'inconscient.

Dès lors il y eut, dans la personnalité de Woodrow Wilson, une quantité quelque peu extraordinaire de divinités intérieures. Son surmoi exigea qu'il accomplît des actes surhumains, sa passivité envers son père trouva des débouchés dans l'obéissance à Dieu et l'identification au Christ ; son activité et sa formation réactionnelle contre sa passivité en trouvèrent dans l'identification à Dieu. Il n'est donc pas surprenant qu'il se jugeât au-dessus d'une servitude aussi humaine que le respect des faits. Sa tête était au Ciel, et ses pieds gravissaient la mince arête, située entre la névrose et la psychose, qui conduit à la grandeur.

La décision à laquelle il parvint à l'égard de ses – difficultés terrestres porte les stigmates de ses divinités intérieures. Cinq ans plus tôt, à une personne qui lui avait déclaré qu'elle mourrait si son fils était expulsé de Princeton, il avait répondu avec emphase, mais non sans sincérité apparente :

« Si j'avais à choisir entre votre vie, la mienne ou n'importe quelle autre et le bien de ce collège, je choisirais le bien du collège. »

Mais pour le Woodrow Wilson qui, dans son inconscient, était Dieu, Princeton était devenu, non une fin en soi, mais un moyen d'arriver à une fin. Il décida de ne pas quitter Princeton, de garder son gagne-pain, d'empêcher West d'édifier la faculté de ses rêves et de continuer à lutter pour le système des « Quads » de telle sorte

que s'il l'emportait, ce qui était fort improbable, ou s'il perdait, ce qui était presque inévitable, il serait en tout cas candidat démocrate à la présidence des États-Unis. Il surmonterait sa défaite dans le domaine « politique secondaire » en étant vainqueur dans le domaine politique majeur. Il ferait et dirait tout ce qu'il fallait, à Princeton, pour devenir président des États-Unis.

Le signe pour lequel il avait prié lui vint du colonel George Harvey.

Le colonel Harvey avait silencieusement réuni des appuis conservateurs démocrates depuis qu'il avait personnellement nommé Wilson, le 3 février 1906, et Wilson n'avait rien dit ou fait qui pût les éloigner de lui. Tous ses discours politiques avaient été conservateurs. Mais le pays était balayé par une lame de protestations contre la main-mise des ploutocrates new-yorkais sur les États-Unis. Il s'agissait donc, pour Wilson, d'obtenir l'appui des démocrates radicaux, dont la puissance grandissait, sans perdre le soutien des conservateurs que Harvey lui avait obtenu. La controverse au sujet des « Quads » lui donna l'occasion de faire d'une pierre deux coups.

Il partit pour une tournée de conférences en novembre, ostensiblement afin de s'adresser aux « électeurs » de Princeton en faveur de son projet des « Quads ». Certes, il s'attaqua avec vigueur à ses adversaires ; mais ses discours étaient entremêlés de propos destinés à promouvoir ses espérances politiques. Il présenta le projet qui consistait à imiter, à Princeton, les collèges anglais comme s'il s'agissait d'une lutte entre les pauvres Américains qu'il représentait et les snobs plou-tocrates, gagnant ainsi la sympathie des radicaux. En même temps, toutefois, il avait soin de verser du baume dans les oreilles des conservateurs new-yorkais en leur tenant des propos politiques très particuliers, comme celui du 19 novembre 1907 :

« J'impute la panique financière actuelle à l'attitude agressive de la législation des chemins de fer. »

Ainsi ces discours ne lui offraient pas seulement un débouché pour sa haine envers West en le faisant passer, ainsi que les alliés de celui-ci, pour les avocats du snobisme ploutocrate ; ils lui permettaient aussi de se présenter comme le champion des pauvres démocrates, tout en flattant les ploutocrates. Pour promouvoir sa carrière, à ce moment et plus tard, il fit preuve d'une adresse remarquable. Nous ne pouvons dire qu'elle était surprenante : son profond narcissisme l'avait toujours rendu infiniment sensible à tout ce qui pouvait affecter sa situation. Même avant de devenir Dieu dans son inconscient, il montra ses aptitudes à faire progresser les chances de Woodrow Wilson. Mais l'avenir de Princeton, qu'il décrivait comme le foyer des snobs ploutocrates, ne s'améliora pas.

En janvier 1908 Wilson s'effondra de nouveau.

Sa femme attribua sa dépression à la perte de son « ami de cœur », et elle avait probablement raison. Il n'avait pas trouvé de substitut adéquat pour Hibben, et ce fut sans doute sa passivité insatisfaite envers son père qui le fit tomber dans cet état. Il partit pour les Bermudes torturé par l'angoisse, la névrite, les migraines et les troubles gastriques. À la fin de février il revint en Amérique et courut un peu partout prononcer des discours. Sa mauvaise santé ne s'améliora pas et, en juin 1908, il eut une autre rechute.

Le névrosé qui s'embarqua pour l'Écosse le 20 juin 1908 pour soigner ses nerfs, ses maux d'estomac, sa tête douloureuse et les élancements de ses membres devait traverser l'Atlantique, dix ans plus tard, acclamé comme le sauveur du monde. Tant de névrosés se sont élevés jusqu'au pouvoir, dans l'histoire du monde, que l'exploit de Wilson n'est pas unique ; il est cependant extraordinaire.

La vie demande souvent des qualités qu'un névrosé possède à un degré plus grand qu'un homme normal. Aussi, du point de vue de

la « réussite dans la vie », il peut être avantageux d'avoir des troubles psychiques. En outre le caractère névrotique de Wilson était bien adapté aux exigences de son temps. L'Amérique, puis le monde, avaient besoin d'un prophète qui s'exprimât comme s'il était le porte-parole de Dieu sur la terre. Et n'oublions pas que Wilson avait les qualités de ses défauts : si sa passivité envers son père était excessive, son activité, développée par la formation réactionnelle qui s'y opposait, était devenue plus forte et lui permettait d'agir avec une masculinité rude ; si sa conviction inconsciente d'être Dieu le hissait au-dessus de la réalité, elle lui donnait aussi une assurance puissante ; si son narcissisme le rendait antipathique en tant qu'être humain, il provoquait un égocentrisme qui le rendait capable de préserver sa mince réserve de force physique et de tout employer pour son propre avancement ; si l'intérêt excessif qu'il prenait aux discours était quelque peu ridicule, il lui donnait la possibilité d'entraîner les foules par sa parole ; si son surmoi le torturait en exigeant l'impossible, il le poussait à réaliser des choses extraordinaires.

Mais une névrose est un fondement bien instable pour asseoir une vie. Bien que l'histoire soit parsemée de noms de névrosés, de monomanes et de psychotiques qui ont accédé subitement au faîte du pouvoir, ils se sont généralement effondrés avec autant de rapidité. Wilson ne fit pas exception à cette règle : les qualités de ses défauts le portèrent au pouvoir, mais les défauts de ses qualités en firent, finalement, non l'un des plus grands hommes du monde, mais un raté.

XII.

Dans la suite de cette étude de Wilson, nous nous contenterons d'attirer l'attention sur certaines des conséquences les plus évidentes de ses qualités et de ses défauts, dont nous croyons

maintenant connaître les sources. Nous ne signalerons pas d'identifications, de sublimations ou de refoulements nouveaux, parce que l'observation de sa vie ultérieure n'en révèle pas. Il eut, certes, de nouveaux amis, de nouveaux ennemis, de nouvelles activités et une nouvelle femme. Mais ce furent, pour ainsi dire, des robinets neufs attachés à de vieux tuyaux, de nouvelles bouteilles pour du vieux vin. Wilson avait cinquante et un ans ; c'était un presbytérien laid, maladif, d'un sérieux exagéré, qui s'intéressait peu aux femmes et pas du tout à la nourriture, au vin, aux arts ou aux sports et énormément aux discours, à lui-même, à sa carrière et à Dieu. Wilson demeura ce qu'il était en 1908.

À la recherche de la santé morale et physique, il fit un voyage à bicyclette dans le sud de l'Écosse et la région des lacs anglais. À Rydal, en face de Wansfell qui se dresse comme un « vaste sein nourricier » et avec Yates, le meilleur remplaçant de Hibben, à ses côtés, il sentit bientôt qu'il « devenait chaque jour plus normal du point de vue des nerfs et des muscles, et par conséquent de l'esprit ». Vers le milieu d'août il fut suffisamment fort pour aller voir Andrew Carnegie à Skibo Castle, en Écosse. Il espérait obtenir de lui les millions nécessaires à l'établissement du système des « Quads » à Princeton, et placer ainsi West et le Conseil d'administration dans une situation telle qu'ils seraient forcés d'accepter son projet ou de refuser un don magnifique. Mais il n'obtint aucun fonds de Carnegie et trouva désagréable la façon désinvolte dont on le reçut au château.

Grover Cleveland, vingt-deuxième président des États-Unis, le plus remarquable des administrateurs de Princeton, mourut pendant que Wilson partait pour l'Écosse. Wilson avait admiré Cleveland jusqu'à l'obséquiosité, avant qu'il ne soutînt West. En apprenant sa mort, Wilson écrivit : « Je ne crois pas que la manière dont il nous a fait défaut et déçus pendant ces dernières années… obscurciront

longtemps mon admiration pour ses belles qualités et sa carrière singulièrement réussie. » Le souvenir de l'opposition de Cleveland « obscurcit », cependant, son admiration pour le reste de sa vie. Dans l'allocution qu'il prononça devant l'université, en automne, il ne fit pas allusion à la mort de Cleveland et, contrairement à la tradition de Princeton, il n'ordonna aucun service commémoratif. Sa haine de West était assez vaste pour englober tous les alliés de son ennemi favori.

La mort de Cleveland priva West de son soutien le plus puissant au Conseil d'administration et, en février 1909, Wilson osa porter un coup direct au substitut de son père bien-aimé. Il persuada les administrateurs de retirer la direction des étudiants au Doyen pour la donner à un comité universitaire qu'il présiderait, mais dans la nomination duquel il n'aurait pas voix. West protesta et déclara que ce serait commettre une injustice envers lui. Wilson répondit : « Je voudrais exprimer au Doyen, quelque peu sévèrement, qu'il doit s'adapter au développement de l'université. » West rappela alors les engagements pris envers lui en 1906. Wilson répondit : « Nous ne devons pas attacher trop d'importance aux promesses. » Dieu le Père parlait.

West riposta par la manœuvre même que Wilson avait tentée. La donation que Wilson n'avait pu obtenir de Carnegie pour son projet, West l'obtint de William Cooper Procter pour le sien. Le 10 mai 1909, West tendit à Wilson une lettre de Procter offrant un demi-million de dollars pour la construction d'une faculté, à condition que le projet fût conduit selon les directives de West, que l'on trouvât un autre demi-million, et que Procter approuvât le site choisi. Presque aussitôt des amis de Princeton promirent de donner l'autre demi-million, de sorte que Wilson se trouva en face du dilemme suivant : être complètement vaincu par West ou s'opposer à un don d'un million de dollars pour la construction de cette même faculté qu'il

avait approuvée dans la préface qu'il avait écrite pour l'opuscule de West.

Le besoin d'une faculté adéquate pour l'université avait été depuis si longtemps et si unanimement reconnu que l'idée de sa construction fut accueillie avec enthousiasme par tous. Il était évident qu'une telle faculté rehausserait le prestige de Princeton dans le milieu universitaire et il semblait inconcevable que l'on pût douter de la valeur de ce don. Wilson, sous l'emprise des forces qui l'y contraignaient, en douta. Il ne pouvait laisser West avoir le dessus, quoi qu'il en coûtât à Princeton. Il refusa d'accepter le don de Procter. Et, une fois de plus, son inconscient poussa sa raison à trouver des excuses à son action.

Procter voulait que la faculté fût construite soit à Merwick, où habitaient les étudiants déjà diplômés, soit sur le terrain de golf, à huit cents mètres de là environ. La raison de Wilson, pour obéir à la formation réactionnelle contre sa passivité envers son père, s'appuya fermement sur le principe moral qu'une faculté construite sur le terrain de l'université serait une grande réussite qui amènerait les gens à la démocratie, tandis que si on la construisait à huit cents mètres vers l'est on courait à un échec total et au succès de la ploutocratie snob. Il se servit d'une profusion de mots pour expliquer comment cette légère différence géographique pouvait produire un changement moral aussi considérable. Cet argument n'augmenta pas sensiblement le nombre de ceux qui s'opposaient à ce que l'on acceptât le don de Procter, et la raison de Wilson dut trouver un autre prétexte moral élevé. Il prétendit qu'accepter des dons sous conditions, c'était plier le genou de la connaissance pure devant le veau d'or de la richesse. Mais comme il avait accepté avec joie pour la faculté le legs Swann, qui était soumis à beaucoup plus de restrictions que la donation Procter, cet argument, qui sonnait faux, ne convainquit personne. Il essaya ensuite de se transporter sur le

terrain des chicanes légales et prétendit que s'il acceptait de construire sur le terrain de golf il perdrait le legs Swann qui spécifiait que la faculté devait s'élever sur les terrains de l'université, parce que le golf n'appartenait pas à celle-ci quand Mrs Swann avait fait son legs. Le 21 octobre 1909, le Conseil d'administration vota l'acceptation du don de Procter si ce point juridique pouvait être réglé d'une manière satisfaisante. Un comité de neuf avocats éminents, auquel la question fut soumise, prit parti contre Wilson, qui sembla battu.

Une compulsion est, cependant, exactement ce qu'implique son nom : elle pousse à agir. Wilson était forcé de continuer à vaincre West. Ses arguments moraux élevés et ses chicanes juridiques ne l'avaient mené à rien : en 1909, le jour de Noël, il essaya la menace. Il écrivit à M. Moïse Taylor Pyne pour le prévenir qu'il démissionnerait si la décision du Conseil d'administration du 21 octobre n'était pas annulée. La cause véritable de son opposition à l'acceptation du don de Procter, qu'il s'était efforcé de dissimuler par d'admirables arguments moraux, apparaît enfin dans cette lettre : « L'idée d'une faculté qui serait, dans tous les sens des termes, au centre des choses, appartient à West, et la modification de ses projets a fait beaucoup pour le priver de la confiance de ses collègues de l'université. Il l'a maintenant complètement perdue, et aucune de ses idées actuelles ne pourra réussir. En fait, rien qui vienne de lui n'a des chances de succès. » Wilson était fort peu disposé à révéler la source réelle de son opposition.

Une semaine après cette lettre à M. Pyne, il écrivit à un autre administrateur : « Placer l'affaire explicitement sur le terrain de notre désapprobation de West et de ce qu'il représente serait, me semble-t-il, en faire une affaire personnelle, que les amis de l'université interpréteraient, à tort, grandement contre nous… Nous

savons, certes, que le don de Procter a été fait pour mettre West en selle, mais nous ne pouvons en discuter publiquement. »

Il sentait bien que si l'on savait qu'il préférait que Princeton perdit une faculté d'un million de dollars plutôt que d'étouffer sa haine de West, sa position vis-à-vis des « électeurs » de Princeton deviendrait intenable.

Les administrateurs furent quelque peu terrifiés par sa menace de démission. Ils avaient déjà eu un avant-goût des accusations qu'il pourrait lancer contre eux et contre Princeton, et ils craignaient que s'ils le laissaient démissionner en martyr il n'hésitât pas à donner une réputation hautement indésirable à l'université.

Ajoutons que ses perspectives politiques auraient été améliorées par sa démission. Le colonel Harvey était sûr de pouvoir persuader Smith, de New Jersey, de faire nommer Wilson gouverneur en septembre suivant.

Si Wilson avait pu se poser en martyr du snobisme ploutocrate, il aurait augmenté ses chances d'obtenir le soutien des radicaux démocrates pour sa nomination à la présidence. Sa défaite dans le domaine de la « politique secondaire » l'aurait aidé dans celui de la politique majeure. Wilson le sentait bien lorsqu'il menaça de démissionner. Sa situation personnelle était beaucoup plus solide que lors de l'échec de sa proposition des « Quads », en 1908. Non seulement ses perspectives politiques étaient excellentes, mais en outre on lui avait offert la présidence de l'université du Minnesota. Il ne courait pas le risque de reprendre la pratique du droit en Virginie. Autrement son narcissisme prudent ne lui aurait probablement pas laissé brandir sa menace de démission.

Les administrateurs, redoutant les discours possibles de Wilson, désireux de le garder à Princeton et, encore plus, d'accepter le million de dollars destiné à la faculté, essayèrent de proposer plusieurs compromis. Le comité des études supérieures se réunit

avant la réunion du Conseil d'administration du 13 janvier 1910. Wilson l'informa qu'il avait offert un arrangement à Procter : sa donation servirait à construire une faculté sur le terrain de golf en même temps que le legs Swann serait utilisé pour édifier un second collège d'études supérieures sur le terrain de l'université. Il avait le regret de leur apprendre que Procter avait refusé cette proposition extraordinaire. Sur quoi M. Pyne lut une lettre de Procter où celui-ci se disait prêt à accepter la proposition de Wilson de construire deux édifices plutôt que de laisser le projet tomber à l'eau. Wilson fut frappé de stupeur. Après quelques instants de trouble il déclara que, comme M. Procter avait décliné son offre, l'affaire ne pouvait plus être remise en question, révélant ainsi l'hypocrisie de ses manœuvres ; puis, avec un changement marqué d'attitude, il expliqua que la discussion avait manqué de franchise : « La question de site n'est pas essentielle. Dans de bonnes circonstances, mon université peut conduire cette faculté au succès dans n'importe quelle partie du comté de Mercer. Tout le mal vient de ce que les idéaux et les idées du Doyen West ne sont pas ceux de Princeton. » Etant donné son habitude de déguiser ses désirs en idéaux, il aurait difficilement pu dire plus clairement : « Tout le mal vient de ce que je déteste West. »

Comprenant cela, quelques-uns des administrateurs eurent alors la cruauté de dépouiller la haine de Wilson de l'idéal sous lequel elle se dissimulait. Ils attirèrent son attention sur les approbations qu'il avait données publiquement au projet du Doyen West, aux « idées et aux idéaux » qu'il impliquait, et surtout sur la préface qu'il avait écrite pour son « mémoire ». Wilson répondit qu'il n'avait pas encore vu celui-ci lorsqu'il l'avait écrite. Ses souvenirs lui servirent de nouveau à déformer un fait. Sa préface, en réalité, était surtout faite d'un paragraphe emprunté à son rapport du 21 octobre 1902 au Conseil d'administration avant la rédaction complète du

mémoire de West. Mais Wilson avait transformé ce paragraphe pour en faire une préface après avoir lu le prospectus de West.

Les adversaires de Wilson au Conseil d'administration, prévoyant que si les étudiants savaient ce qu'il avait déclaré le 13 janvier 1910 il n'aurait plus aucun prestige et craignant des attaques possibles de Wilson s'ils exigeaient sa démission, lui permirent de nommer une commission pour faire un rapport au Conseil sur toute l'affaire. Wilson nomma trois de ses partisans et deux de ses adversaires. La majorité et la minorité préparèrent des rapports, et la scène était prête pour la défaite finale de Wilson lors de la réunion du Conseil d'administration, fixée au 10 février 1910. Or, une semaine avant cette réunion, les « électeurs de Princeton » furent stupéfaits et furieux de lire, dans le *New York Times,* un éditorial attaquant l'université, dont la teneur montrait qu'il avait été inspiré par Wilson ou quelqu'un de son entourage. Ses amis nièrent avec indignation qu'il y fût pour quelque chose. En fait le professeur Root, l'un des amis de Wilson, avait suggéré cet éditorial à M. Herbert B. Brougham, rédacteur au *Times ;* celui-ci l'avait soumis à l'approbation de Wilson avant de le publier et Wilson « avait confirmé les faits ». M. Brougham y apporta de légères modifications suggérées par Wilson qui approuva cette publication qu'il aurait pu, d'un mot, empêcher. M. Brougham devint ensuite l'un des confidents intimes de Wilson. M. Procter lut l'éditorial, comprit qu'il était inspiré par Wilson et, totalement dégoûté, retira son offre le 6 février 1910, quatre jours avant la réunion où les administrateurs se proposaient de l'accepter.

Wilson fut au comble de la joie. Princeton avait perdu un institut d'Études supérieures d'un demi-million, mais lui-même avait vaincu West. Il se persuada qu'il avait gagné une grande victoire morale et sembla n'avoir eu aucun remords d'avoir failli à son devoir de président de l'université qui était de promouvoir son bien et non

de trouver un débouché pour sa haine de West. En fait sa raison, obéissant à la libido qui chargeait sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père, réussit à le convaincre qu'il avait contribué au bien de l'université en privant Princeton d'un institut d'Études supérieures d'un million. Épuisé mais ravi il s'embarqua, le 14 février 1910, pour les Bermudes. Là, il eut un avant-goût des rêves qui devaient troubler ses nuits jusqu'à ce que la mort lui eût fermé les yeux pour toujours. Des Bermudes, il écrivit à sa femme : « Je n'avais pas compris, jusqu'à mon arrivée ici, à quel point mes nerfs ont été touchés par les événements de ces derniers mois. Les *jours* m'ont, presque immédiatement, réconforté mais les nuits ont été remplies d'angoisse. La détresse latente de mon esprit réapparaissait dans mes rêves. C'est hier soir seulement que cette détresse, faite de la lutte contre les ennemis de l'université, les réunions du conseil d'administration hostile, la guerre sourde des discussions et des insinuations, a pris fin. »

À son retour des Bermudes, au début de mars, Wilson découvrit que les étudiants savaient déjà que la haine personnelle qu'il éprouvait pour West leur avait fait perdre un institut d'Études supérieures et qu'une vague d'hostilité balayait la « circonscription » de Princeton. Par l'intermédiaire du colonel Harvey, il commença à négocier avec le chef démocrate du comté d'Essex pour être nommé gouverneur de New Jersey en septembre, mais sa nomination n'était pas certaine. Il décida de commencer une tournée de conférences dans le double dessein de justifier son refus des fonds pour l'institut d'Études supérieures et de développer sa réputation politique d'ennemi des ploutocrates. Plus les négociations de Harvey et de Smith progressaient, moins les discours de Wilson traitaient d'éducation et plus ils devenaient politiques. Après que son allocution du 7 avril aux anciens princetoniens de New York eut été accueillie dans un silence hostile au lieu des applaudissements auxquels il était habitué, il déclara : « Eh bien, rien ne m'oblige à

continuer à faire ce travail. De vastes perspectives politiques s'ouvrent à moi. »

Le 14 avril 1910, à une réunion du Conseil d'administration, Wilson fut bien obligé de constater que sa victoire sur West avait été plus apparente que réelle. Une motion,, dont il était l'instigateur, visant à transférer l'organisation et l'administration du collège à un comité de la faculté fut repoussée, et un projet visant à persuader Procter de renouveler sa donation fut fortement approuvé. Wilson quitta la réunion en proie à une fureur amère. Il comprit que son refus d'édifier un institut d'Études supérieures se retournait contre lui. Il avait cru West définitivement vaincu. Il était maintenant évident que West était plus fort que jamais à cause de la colère que la perte de l'institut avait soulevée parmi les étudiants. Il semblait probable que si Procter renouvelait son offre, elle serait acceptée malgré l'opposition de Wilson : West aurait le dessus.

Le trouble de l'esprit de Wilson à cette pensée se manifesta dans le discours qu'il fit, deux jours plus tard, au Princeton Club de Pittsburgh. Ce fut une violente tentative pour obtenir un soutien politique radical, qui semble être née de la perspective qu'il allait devoir se consoler, par une victoire dans le domaine de la politique, d'une défaite dans celui de l'enseignement. Il désirait depuis longtemps abandonner celui-ci pour la politique. S'il n'avait conservé cette haine insatisfaite de West, il aurait éprouvé une grande joie à échanger la présidence de Princeton pour le gouvernement de New Jersey. Mais il était toujours incapable de permettre à West d'avoir le dessus. Sa compulsion était toujours aussi active. Aucun triomphe, pour précieux qu'il fût, ne le consolerait pleinement d'être vaincu par West.

Le 18 mai 1910 mourut Isaac C. Wyman qui, par testament, léguait environ deux millions de dollars au collège de Princeton et nommait deux administrateurs dont l'un était le doyen West. Wilson

fut anéanti. Il voulut refuser ce legs comme il avait refusé le don de Procter ; mais il comprit rapidement que les administrateurs ne le suivraient certainement pas dans cette voie.

Procter renouvela son offre ; Wilson devint profondément malheureux. La victoire l'attendait dans le domaine politique, mais West l'avait vaincu. Il se soumit.

Il n'abandonna pas aussitôt la présidence de Princeton. Il n'était pas tout à fait sûr d'être nommé gouverneur de New Jersey. Smith avait une antipathie personnelle envers Wilson qu'il appelait le « ministre presbytérien ». Il n'avait rien promis de précis et craignait que Wilson, une fois gouverneur ne se tournât contre lui et ne s'efforçât de lui nuire. Il exigea une assurance explicite qu'il ne le ferait pas. Wilson la donna ; il écrivit, le 23 juin 1910, à un agent de Smith : « Je consens volontiers à assurer M. Smith que si je suis élu gouverneur, je ne m'emploierai pas à « combattre et à supprimer l'organisation démocrate actuelle pour la remplacer par une autre qui me serait personnelle. » Smith accepta cet engagement qu'il jugea pleinement satisfaisant et, fort de cette assurance, accepta d'ordonner la nomination de Wilson comme gouverneur de Jersey, à l'automne suivant.

Wilson, luttant contre la douleur que lui causait la victoire de West, essaya de sauver la face lorsqu'il assista à l'ouverture de l'année universitaire ; mais lorsque le représentant de la promotion sortante fit son allocution, le Président de l'université ne put se contrôler et l'écouta debout, le visage inondé de larmes.

Il quitta Princeton à l'automne pour commencer la carrière politique qu'il avait tant désirée, depuis ce jour de son adolescence où il avait suspendu le portrait de Gladstone au-dessus de son bureau.

Mais le souvenir de Princeton et de West ne le quittait pas. Souvent, West apparaissait dans sa conversation et dans ses songes.

Il ne pouvait s’empêcher d’en parler ni d’en rêver. À la Maison-Blanche, pendant la Première Guerre mondiale, il rêva qu’il luttait contre West à Princeton. À Washington, pendant son agonie, ce fut la même chose. À la fin de sa vie le nom de West le mettait encore en fureur. Son activité agressive envers son père et sa formation réactionnelle contre sa passivité envers celui-ci trouvèrent, au cours de son existence, beaucoup de nouveaux débouchés, mais une partie de ces courants de libido demeura fixée sur West. Malgré toutes ses luttes, le grand homme brun l’avait vaincu. Dans son cœur demeura une plaie toujours ouverte. Il la croyait due à West : elle était due, en fait, au révérend Joseph Ruggles Wilson.

XIII.

Le chef démocrate Smith, se fiant à la promesse de Wilson de ne pas essayer de saper son influence, ordonna sa nomination comme gouverneur de New Jersey à une assemblée peu disposée à le faire.

Le 17 septembre 1910, Wilson eut les votes des délégués qui étaient sous la dépendance de Smith à l’exclusion des autres. Sept semaines plus tard, élu gouverneur de New Jersey, il commença à combattre Smith. Et, sept mois après avoir promis de ne pas détruire l’organisation de Smith, il l’avait complètement supprimée, ayant compris qu’il augmenterait son importance politique et ses chances d’être nommé candidat démocrate à la présidence des États-Unis si la nation apprenait qu’il faisait la guerre aux chefs des partis. Comme il croyait être le représentant de Dieu sur terre, il ne lui était pas difficile de s’imaginer que l’avancement de sa carrière était plus important que la fidélité à ses promesses. Plus, tard, il déclara souvent à ses proches qu’il était permis de mentir dans les cas impliquant l’honneur d’une femme ou le bien du pays. Et, comme il était convaincu que celui-ci exigeait qu’il fût dirigé par Woodrow

Wilson, il appliqua le même principe aux cas où sa propre carrière était enjeu.

Wilson, lorsqu'il commença à combattre Smith, se lia d'amitié avec Joseph P. Tumulty, jeune et éminent avocat catholique qui devint, plus tard, son secrétaire à la Maison-Blanche. Tumulty s'était opposé à la nomination de Wilson qu'il considérait comme la créature de Smith ; mais lorsque Wilson se mit à combattre Smith, le jeune homme se lia à Wilson d'une amitié fidèle, passionnée et durable. Cependant il y eut toujours, dans l'affection de Wilson pour Tumulty, un étrange élément de méfiance. Il avait de l'amitié pour lui, car il appréciait hautement son flair politique ; mais, bien que Tumulty fut un jeune homme blond, plus petit que lui, qui le regardait avec un respect assez proche de l'adoration que Tommy Wilson portait à son « incomparable père », il ne lui donna jamais, dans son cœur, la place d'où il avait chassé Hibben, et ses périodes de grande intimité avec Tumulty étaient toujours suivies de périodes de réserve. Il n'aurait pas prié Tumulty de le suivre à la Maison-Blanche sans l'influence de Mrs Wilson, qui avait pour le jeune homme une affection qu'il lui rendait bien.

Il semble, au premier abord, difficile de déterminer la source exacte de la méfiance de Wilson envers Tumulty, car elle peut être née d'un certain nombre de facteurs. Tumulty avait l'habitude de parler franchement à Wilson, et son manque de servilité put éveiller l'antipathie de celui-ci. Tumulty était catholique, et Wilson éprouvait la méfiance habituelle des presbytériens envers ces derniers. Cependant, lorsqu'on examine leurs rapports du début jusqu'à la fin, certains facteurs laissent supposer que la conclusion est très différente. Lorsque Wilson sortit de la chambre dans laquelle venait de mourir sa femme, substitut de sa mère, il négligea sa propre famille et, c'est sur l'épaule de Tumulty qu'il sanglota en s'écriant :

« Oh ! Joe ! Vous savez, mieux que personne, quelle perte c'est pour moi ! » Et il invita Tumulty à vivre à la Mai-son-Blanche.

Après son deuxième mariage et sa réélection, Wilson devint si mécontent de son secrétaire qu'il lui demanda de démissionner ; mais il fut si touché des larmes de Tumulty qu'il le garda. Il refusa de l'emmener à la Conférence de la paix, mais il avait de tels égards pour les sentiments de son secrétaire qu'il n'en prit pas d'autre. Enfin, avec une cruauté inutile, il accusa Tumulty d'être un menteur et un faux ami et ne lui adressa plus jamais la parole. Tous ces faits montrent que le mélange d'affection et de méfiance de Wilson envers Tumulty avait des racines sentimentales beaucoup plus profondes que le manque d'obséquiosité de Tumulty et les préjugés religieux de Wilson. Si l'on se rappelle que les noms semblables produisent à peu près invariablement des identifications dans l'inconscient lorsqu'il y a la moindre ressemblance entre ceux qui les portent, nous devons fatalement conclure que les sentiments opposés de Wilson envers Tumulty venaient, comme nous l'avons déjà noté, de ce que le nom de Tumulty et celui du petit frère de Wilson était Joe. Il est probable que Joe Tumulty représentait, dans l'inconscient de Wilson, le petit frère dont la naissance avait éveillé en lui des sentiments mêlés d'affection, d'antipathie et l'impression d'être trahi, et que Tumulty, identifié à Joe Wilson, devint le réceptacle de ces émotions.

Wilson, après avoir éliminé Smith et inauguré un programme de législation progressiste, partit faire une tournée de conférences pour améliorer ses chances de devenir président en se présentant comme l'adversaire des chefs des partis dans l'ouest radical. Et plus il allait à l'ouest, plus ses discours devenaient radicaux ; il se mit même à préconiser une série de mesures contre lesquelles il s'était élevé peu de temps auparavant. Il expliqua ce manque d'esprit de suite en déclarant que l'expérience lui avait imposé de nouvelles convictions, sachant que la vague de radicalisme qui submergeait le

pays allait si vite qu'il ne pouvait espérer devenir candidat démocrate à la présidence des États-Unis s'il ne s'identifiait à elle ou n'en demeurait proche.

Cependant, à l'est, sa campagne progressait favorablement. Harvey, comme toujours, s'en occupait activement. William F. Me Combs, jeune avocat qui avait été l'élève de Wilson à Princeton, établit son quartier général à New York. Me Combs vénérait Wilson et disait que celui-ci avait un effet presque hypnotique sur lui. Wilson n'aimait pas Me Combs. Un jour, après lui avoir parlé, Wilson déclara qu'il « avait l'impression qu'un vampire lui suçait le sang » ; mais il fut heureux de l'utiliser, ou d'utiliser tous ceux qui pouvaient l'aider à devenir président des États-Unis. Parmi ceux dont il avait espéré se servir dans ce dessein se trouvait le colonel Edward M. House, qui, politiquement, avait le Texas dans sa poche. Wilson lui demanda un rendez-vous, et ils se rencontrèrent pour la première fois le 24 novembre 1911, à New York.

Wilson éprouvait de nouveau le besoin ardent d'un homme à aimer. La perte de son « ami de cœur » avait laissé dans sa vie sentimentale une plaie toujours ouverte. Le 11 février 1912, il écrit à propos de Hibben : « Pourquoi cette blessure ne se referme-t-elle pas dans mon cœur obstiné ? Pourquoi ai-je été assez aveugle et stupide pour aimer des êtres qui se sont montrés faux envers moi, et ai-je été incapable d'aimer mes vrais amis, que j'ai seulement admirés et auxquels je me suis attaché avec reconnaissance… Peut-être vaut-il mieux aimer les hommes en général que de s'attacher à eux individuellement. »

Quand Hibben fut élu président de Princeton, Wilson écrivit avec amertume « Le pire est arrivé à l'université : Hibben à été élu président ! »

Mais, lorsqu'il eut besoin d'une maison, il ne la choisit pas à Trenton, capitale de l'État, mais à Princeton, à côté de celle de Hibben ! Il n'en parla pas à Hibben, et écrivit, le 1er avril 1911 :

« Nous avons eu de la chance de trouver cette demeure, bien qu'elle soit voisine de celle des Hibben, » Sur ses tablettes invisibles, son inconscient écrivit sans doute « *parce qu'elle* est voisine de celle des Hibben ». Il est évident que des désirs puissants et ambivalents le liaient encore à Hibben. Une partie considérable de sa libido était toujours tournée vers lui sans trouver de débouché. Il avait un profond besoin d'un substitut pour son « ami de cœur ».

Le 24 novembre 1911, Wilson se rendit à l'hôtel Gotham, à New York City, pour se servir de House, et y demeura pour s'en faire un ami. Il reporta presque aussitôt sur House la libido qui avait autrefois trouvé un débouché par l'intermédiaire de Hibben. House écrivit dans son journal : « Quelques semaines après notre première rencontre, au cours de laquelle nous échangeâmes des confidences que les hommes ne se communiquent qu'après des années d'amitié, je lui demandai s'il se rendait compte du peu de temps qui s'était écoulé depuis que nous nous connaissions. Il me répondit : « Mon cher ami, nous nous connaissons depuis toujours. » L'année suivante, Wilson déclara : « M. House est mon double. C'est mon moi indépendant. Ses pensées sont les miennes. Si j'étais à sa place, j'agirais exactement comme il le fait... Et je ne vois aucun inconvénient à ce que les gens pensent que ses actes reflètent mes opinions. »

Plus tard, il arriva souvent à Wilson d'être incapable de se rappeler si une idée venait de lui ou de House, et d'exposer à House, comme venant de lui, des idées que celui-ci avait suggérées. Les milliers de faits que nous avons pu recueillir sur l'amitié de ces deux hommes montrent que House, comme Hibben le bien-aimé, représentait dans l'inconscient de Woodrow Wilson, le petit Tommy

Wilson. Wilson avait, une fois de plus, par un choix d'objet narcissique, rétabli les rapports qu'il entretenait, enfant, avec son « incomparable père ». En s'identifiant à House d'une part et à son père de l'autre, il put recevoir l'amour qu'il désirait, sans pouvoir le recevoir, du défunt professeur de rhétorique. Une fois de plus sa passivité envers son père allait trouver un débouché dans une amitié passionnée.

House était idéalement constitué pour jouer le rôle du petit Tommy Wilson. Il était plus petit et plus jeune que Wilson et, comme Tommy, il avait des cheveux blonds. Lui aussi avait été malade, dans son enfance, et sa santé avait donné des inquiétudes. Comme Tommy Wilson, la politique le passionnait. Il ne pouvait cependant pas être considéré comme le rival de Wilson parce qu'il ne désirait aucun poste ; il voulait seulement être l'ami paisible de cet homme arrivé. Ainsi, à travers House, Wilson put-il recréer ses rapports avec son père sous une forme singulièrement parfaite. Elle l'était aussi pour House : il voulait avoir de l'autorité sur le président des États-Unis. Il avait de l'affection pour Wilson, mais il avait percé à jour le gouverneur de New Jersey. Après avoir vu pour la première fois, à travers son binocle, les yeux pâles de Wilson, House confia à un ami que le temps viendrait sûrement où Wilson se retournerait contre lui et le chasserait. Cette perspective ne troublait pas House, qui était heureux de se servir de son influence aussi longtemps qu'il le pourrait. Il comprit bientôt que Wilson n'aimait pas qu'on s'opposât ouvertement à lui, mais qu'il pouvait lui suggérer quelque chose, ne plus en parler si Wilson désapprouvait et reprendre la discussion quelques semaines plus tard, sous une forme légèrement différente, avec de grandes chances que Wilson lui répondit dans les termes mêmes de sa première proposition. Il était ainsi en mesure d'influencer Wilson sans avoir avec lui des discussions qui auraient pu compromettre leurs rapports. Il savait qu'il lui serait fatal d'accepter un poste sous les ordres de Wilson, et il refusa ses offres

répétées de faire partie du ministère. Il eût été obligé de s'opposer ouvertement à Wilson dans les conseils de Cabinet et disait avec juste raison : « Si j'étais entré au gouvernement, je n'aurais pas duré huit semaines. » L'influence extraordinaire de House sur Wilson se maintint grâce au tact du colonel, mais en réalité, au fond des choses, elle était due au fait que, pour Wilson, House faisait partie de lui-même : il était le petit Tommy Wilson. « M. House est mon double. C'est mon moi indépendant. Ses pensées sont les miennes. »

Wilson était tellement ravi de son amitié avec le colonel House que celui-ci devint aussitôt son conseiller politique préféré ; aussi, lorsque le colonel lui dit qu'il ne pourrait être élu sans l'appui de William Jennings Bryan, mais que Bryan le croyait « l'instrument de Wall Street » à cause du soutien enthousiaste de Harvey, Wilson écarta aussitôt Harvey sans ménagements.

Le renvoi de celui qui avait, le premier, appuyé sa candidature et s'était employé à la promouvoir pendant six années stériles pour lui-même souleva un tollé général : on proclama que Wilson ne permettait ni à l'amitié, ni à la gratitude, ni à la loyauté envers ses amis de faire obstacle à sa carrière. Les agents publicitaires de Wilson racontèrent partout que sa rupture avec Harvey était due au refus de Wilson d'accepter l'aide d'un financier de Wall Street, ami de Harvey. Harvey fut ensuite publiquement condamné comme faux ami pour avoir déserté Wilson à cause de son refus honorable, et Wilson acclamé comme le champion des « petits » contre les « repus ». Il n'y avait pas un mot de vrai dans l'histoire propagée par les agents de Wilson, mais cela ne le troubla pas plus que le fait que dans le cas de Harvey, il avait ajouté l'insulte à ses premiers torts. Il était devenu tellement absorbé par sa carrière, si narcissique et si sûr de sa mission qu'il ne se laissait arrêter ni par les faits, ni par la reconnaissance. Il avait besoin de Bryan ; par conséquent Harvey devait disparaître. Il réussit finalement à se faire aimer de Bryan en

offrant un tribut public au vieux chef démocrate qu'il méprisait. Bryan « entoura Wilson de son bras et lui donna sa bénédiction ». L'appui de Bryan, les efforts de House et de Me Combs, l'argent de Cleveland Dodge, de Baruch et de Mor-genthau et ses propres discours furent les principaux facteurs de sa nomination comme candidat démocrate à la présidence, le 2 juillet 1912.

Le 5 novembre 1912, Woodrow Wilson fut élu président des États-Unis. Les deux candidats républicains, Théodore Roosevelt et William Howard Taft eurent ensemble 1 312 000 Voix de plus que Wilson, mais il eut une majorité relative de 2 170 000 voix sur Roosevelt, son rival le plus proche. Il apprit son élection dans sa demeure de Princeton voisine de celle de Hibben. Il déclara, à un groupe d'étudiants venus l'acclamer : « Je ne me sens ni débordant de joie, ni heureux, mais extrêmement grave. Je n'ai nulle envie de sauter en l'air ni de danser. Il me semble qu'un fardeau de dignité et de responsabilité m'accable. J'ai plutôt besoin de me mettre à genoux et de prier pour avoir la force d'accomplir ce qu'on attend de moi. » Et il dit à Me Combs, président du comité de la campagne présidentielle : « Que vous ayez fait peu ou beaucoup pour mon élection, souvenez-vous que Dieu a voulu que je sois Président des États-Unis et que ni vous, ni aucun mortel n'auriez pu l'empêcher. »

M. Ray Stannard Baker nota qu'il répondit plus tard, lorsqu'on le mit en garde contre la possibilité d'un assassinat : « Je suis immortel jusqu'à ce que mon heure vienne. »

Le lecteur qui a suivi le développement des rapports de Wilson avec la divinité ne sera pas surpris qu'il s'imaginât avoir été choisi par Dieu pour être président des États-Unis ou que, dans sa situation, il se prît pour le représentant personnel du Tout-Puissant. Et le lecteur ne s'étonnera pas davantage qu'à l'instant où l'ambition de sa vie se réalisait il ne se sentît pas « débordant de joie ou

heureux », mais « extrêmement grave », accablé par la dignité et la responsabilité.

Comme au moment où *Congressional Government* fut accepté par les éditeurs, comme au moment de son mariage et de ses premiers succès personnels, ou lors de la mise en place de son système des chefs de travaux, son élection à la présidence des États-Unis lui donna seulement l'impression de n'en avoir pas assez fait. Son surmoi était insatiable.

Wilson était un homme très las. Avant son élection il était usé. Il avait échappé à la dépression pendant qu'il était gouverneur de New Jersey en ménageant le plus possible ses forces, en surveillant l'état de ses artères et en soignant sa névrite, ses troubles gastriques et ses migraines. Le 4 mars 1913, lorsqu'il entra à la Maison-Blanche, il portait toujours avec lui une sonde gastrique dont il se servait fréquemment pour aspirer les sécrétions acides de son estomac, et des comprimés contre les migraines qu'il prit jusqu'à ce que le médecin attaché à la Maison-Blanche, l'amiral Cary T. Grayson, découvrît qu'ils étaient mauvais pour ses reins et les lui supprimât. Il avait des soucis financiers. Il avait dû emprunter de l'argent pour s'acheter, et acheter à sa famille, des vêtements neufs pour les cérémonies d'inauguration, et lorsqu'il s'installa à la Maison-Blanche il avait cinq mille dollars de dettes. Il jugea que commencer son mandat par le bal traditionnel serait une profanation. Il était l'élu de Dieu inaugurant sa mission et la danse ne faisait pas partie des meilleures traditions presbytériennes : il supprima le bal.

XIV.

Il est remarquable qu'un homme de cinquante-six ans, dans l'état physique et mental de Woodrow Wilson, ait pu accomplir un tel travail pendant les six ans et demi qui ont séparé son installation en

mars 1913 de sa dépression en septembre 1919. Il subit plusieurs crises durant cette période, mais ne s'effondra jamais complètement. Deux éléments semblent avoir contribué à l'amélioration de sa santé : les soins attentifs de son médecin de la Maison-Blanche, l'amiral Cary T. Grayson, et un extraordinaire concours de satisfactions psychiques.

L'amiral Grayson surveillait tous les détails de la vie du Président. Il lui établit un régime strict et lui fit abandonner la sonde gastrique. Il le persuada de la nécessité de jouer au golf tous les matins autant que possible et de faire une longue promenade en auto tous les après-midi ; en outre il veilla à ce que le Président eût neuf heures de sommeil ininterrompu par nuit.

L'entourage de Wilson donnait l'impression qu'il travaillait énergiquement pendant de longues heures ; mais, en réalité, il demeurait rarement à son bureau pendant plus de quatre heures par jour. Le soir il ne travaillait jamais, sauf en cas de graves crises politiques ; il allait au théâtre ou lisait des poèmes et des nouvelles à sa femme et à ses filles. Lire à haute voix calmait ses nerfs autant que les vaudevilles du Keith's Theatre.

Le révérend Joseph Ruggles Wilson, lui aussi, aimait beaucoup faire la lecture à haute voix, le soir, à sa famille.

Le Président menait une vie extraordinairement isolée. Il voyait à peine, ou pas du tout, les membres de son cabinet ou les chefs de son parti au Congrès. Il ne se confiait pas à eux et leur donnait l'impression qu'ils ignoraient tout de ses pensées. Lorsqu'il les invitait à prendre un repas à la Maison-Blanche, il les recevait avec une parcimonie qui les irritait. Il ne fumait ni ne buvait et n'offrait à ses invités ni vin, ni cigarettes, ni cigares. Il avait décidé d'économiser deux mille dollars par mois pendant qu'il serait à la Maison-Blanche, et il le faisait. Les conversations sérieuses pendant les repas l'empêchaient de digérer. Après une discussion avec

Tumulty ou son gendre, McAdoo, au déjeuner, il avait quelquefois des troubles gastriques et des migraines pendant deux jours. Pour ménager ses nerfs et Ses forces physiques, il évitait les contacts personnels et comptait surtout sur House et sur Tumulty pour connaître les gens et les choses. Il refusa de faire partie du *Chevy Chase Country Club* où il aurait rencontré les personnalités dirigeantes de la vie politique et sociale, et jouait au golf seul avec l'amiral Grayson sur un petit terrain isolé, en Virginie. Il pouvait ainsi conserver les forces physiques nécessaires à l'accomplissement de ses devoirs exécutifs.

Malgré les soins de l'amiral Grayson, ses conflits psychiques auraient sans doute provoqué ses. « dépressions » habituelles si la fortune ne lui avait procuré, pour eux, d'excellents débouchés. Le mince courant de la libido dirigé vers sa mère continua à pouvoir s'exprimer parfaitement par l'intermédiaire de son épouse, tant qu'elle vécut. Certes, son surmoi n'était jamais satisfait ; mais aussi longtemps qu'il demeurait président des États-Unis il avait toujours devant lui une réalisation nouvelle qui pouvait le rassasier temporairement. En outre, ses actes politiques offraient un débouché total pour son identification à son père, son activité, et, en grande partie, sa réaction contre sa passivité envers lui.

Il avait de nombreux adversaires politiques éminents qu'il pouvait haïr et essayer de supprimer, et qui offraient ainsi un débouché pour le surplus de libido qui demeurait dans cette formation réactionnelle. L'affection qu'il portait à House offrait un ample débouché à sa passivité envers son père. De plus, la libido accumulée par son identification inconsciente au Christ pouvait trouver un débouché dans ses fonctions qui le mettaient au « service » de l'humanité. Le lecteur se souvient de ces mots, dans la lettre qu'il écrivit pour se plaindre de Hibben : « Peut-être vaut-il mieux aimer les hommes en général qu'individuellement. » Il aimait

les hommes « en général » de la manière la plus chrétienne, et, à quelques exceptions près, les fuyait ou les détestait individuellement.

Enfin il pouvait, par ses discours, trouver un débouché pour son activité et sa passivité envers son père, obéir à son père et être son père, Dieu, en chaire.

Ainsi, tant que sa femme vécut, tant que House demeura son ami et que durèrent ses succès politiques personnels, ses conflits psychiques ne furent pas aigus. La conjonction des soins de l'amiral Grayson et de cette constellation psychique favorable le garda de la dépression.

Dans le choix des membres de son cabinet et de ses représentants diplomatiques Wilson se laissait surtout guider par Tumulty, et son remarquable programme législatif de 1912 à 1914, fut, en grande partie, celui de l'ouvrage de House intitulé : *Philip Dru, Administrator.* Le vote de ces lois, qui comprenaient le *Fédéral Reserve Act,* ne lui procura aucune joie, mais son sentiment habituel de n'en avoir pas fait assez. Il introduisit une nouveauté dans son administration qui lui appartint en propre et remontait à sa préférence de jeunesse pour les coutumes de la Chambre des Communes : il prononçait ses discours de vive voix au lieu de les faire lire, selon la tradition en vigueur au Congrès depuis 1797. La constitution des États-Unis ne lui permettait pas d'être le Premier ministre en fait, mais, dans la mesure du possible, il imitait son bien-aimé Gladstone.

Avant son installation, Wilson avait déclaré à un ami : « Ce serait une ironie du sort que mon administration ait à s'occuper surtout des Affaires étrangères. »

Il s'intéressait depuis quarante ans aux problèmes intérieurs et se sentait très capable de les résoudre ; mais il ne s'était jamais occupé de politique internationale et son ignorance dans ce domaine était aussi profonde que son ignorance des pays étrangers. Il

connaissait un peu la Grande-Bretagne. Mais il s'intéressait tellement plus aux affaires intérieures qu'aux affaires étrangères qu'au lieu de compenser son ignorance en nommant un secrétaire d'État versé en politique étrangère il choisit William Jennings Bryan, aussi pur que lui de toute connaissance du monde, afin d'obtenir son soutien pour son programme de législation intérieure. Cette nomination signifiait qu'il entendait être son propre secrétaire d'État, car le jugement de Bryan ne lui inspirait aucune confiance. Son mépris pour les facultés intellectuelles de celui-ci était, d'ailleurs, plus superficiel que réel. Bryan aurait pu être de sa propre famille : comme lui, c'était un « Ancien » presbytérien qui trouvait son expression suprême dans la prédication. Comme lui, il estimait les intentions nobles et les « principes moraux élevés » davantage que les faits. En outre, les idées de Bryan que Wilson jugeait ridicules ou dangereuses étaient peu nombreuses comparées à celles qu'il approuvait complètement. Comme Bryan, il était convaincu que les « principes » plus une petite connaissance des faits conduisent à de brillants résultats dans les affaires internationales.

Son ignorance du monde permit au Président de se servir de la politique étrangère plus librement que de la politique intérieure pour exprimer ses désirs inconscients. Les initiatives qu'il prit sur le plan intérieur produisirent de remarquables résultats et, au printemps de 1914, le programme de *Philip Dru* avait été en grande partie, incorpore dans la législation. Ses projets de politique étrangère ne.furent pas réalisés, mais House s'efforça d'intéresser Wilson à une nouvelle convention internationale pour le développement des pays pauvres et le maintien de la paix européenne ; et, bien que Wilson se préoccupât fort peu des affaires continentales, il permit à House de l'élaborer.

Comme nous l'avons observé, la vie intellectuelle de Wilson s'était toujours limitée aux États-Unis et à la Grande-Bretagne, et, à

la Maison-Blanche, il demeura étonnamment ignorant de la politique, de la géographie et de la distribution raciale européennes. Même après son grand discours sur les affaires internationales sa connaissance du continent européen demeura rudimentaire. Il apprenait suffisamment de faits pour prononcer ses discours, mais il lui arrivait souvent de ne pas se rendre compte de la portée de ses paroles. À bord du *George Washington,* en se rendant à la Conférence de la paix, il déclara qu'il avait l'intention de donner la Bohême à la Tchécoslovaquie. Or, quand on lui demanda ce qu'il allait faire des trois millions d'Allemands qui se trouvaient en Bohême, il répondit : « Trois millions d'Allemands en Bohême ! C'est curieux ! Masaryk ne m'en a jamais parlé ! »

En février 1916, pendant un dîner à la Maison-Blanche, on parla de la race juive. Wilson affirma qu'il y avait au moins cent millions de Juifs dans le monde. Lorsqu'on lui dit qu'il n'y en avait pas quinze millions, il envoya chercher l'Annuaire universel et, même après avoir vu les chiffres, il eut peine à croire qu'il s'était trompé. Il donna le sud du Tyrol à l'Italie parce qu'il ne savait pas qu'il y avait des Autrichiens de sang allemand au sud du col du Brenner.

En 1914, au printemps, Wilson envoya House en Europe à titre de représentant personnel. House parla au Kaiser, le 1er juin 1914, de l'avantage qu'il aurait à élaborer un pacte entre l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis et les autres grandes puissances. Le Kaiser déclara qu'il approuvait ce projet et le colonel, ravi, se rendit à Paris, puis en Angleterre voir Sir Edward Grey en qui il avait une confiance presque filiale.

Grey fit attendre House pendant une semaine à Londres avant de le recevoir, le 17 juin 1914. Puis, tout en étant aussi charmant que de coutume envers le colonel, il ne lui transmit aucun message pour le Kaiser. House demeura à Londres pour s'efforcer d'en obtenir un. Le 28 juin l'archiduc Franz Ferdinand, héritier présomptif des trônes

d'Autriche et de Hongrie, fut assassiné par un Serbe à Sarajevo. Le 3 juillet, Tyrrell fit enfin savoir à House que Grey désirait qu'il fît part au Kaiser des sentiments pacifiques des Anglais, afin de pouvoir entamer des négociations ultérieures. House ne transmit ce message au Kaiser que le 7 juillet. Lorsque sa lettre arriva à Berlin, le Kaiser était parti en croisière dans les eaux norvégiennes. Il ne reçut la lettre de House qu'au moment de son rappel à Berlin, après l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, le 23 juillet 1914. Ainsi se termina le premier effort de House et de Wilson pour établir un accord international en vue de sauvegarder la paix. La guerre éclata. Le 4 août 1914, Wilson proclama la neutralité des États-Unis.

XV.

Ellen Axson Wilson mourut le 6 août 1914. Elle avait été, pour Wilson, une épouse parfaite, un admirable substitut 4e sa mère, un « centre de calme » dans sa vie. Pendant vingt-neuf ans, la charge de la libido qui se trouvait dans les désirs dirigés vers sa mère n'eut pas besoin d'autres débouchés. Ses amitiés avec les femmes avaient toutes été sans passion. Et il est certain que la quantité de libido qui, chez lui, était dirigée vers les femmes était extrêmement faible si on la compare à celle qui était dirigée vers les hommes mais il lui fallait néanmoins, de toute nécessité, un débouché, et la perte d'Ellen Axson ébranla les zones les plus profondes de sa personnalité. Il n'arriva pas à sortir de la dépression causée par sa mort. Il exprimait sans cesse sa douleur et son désespoir, disant qu'il……« avait l'impression d'être une machine usée dans laquelle il n'y avait plus rien de valable… qu'il pensait avec terreur aux deux ans et demi qui le séparaient de la fin de son mandat présidentiel, et qu'il ne voyait pas comment il pourrait les vivre… que son courage était brisé par la mort de Mrs Wilson et qu'il n'était plus apte à remplir ses fonctions parce qu'il ne pouvait même plus penser correctement, et qu'il n'avait plus cœur à rien… que sa vie était intolérablement triste et

solitaire et qu'il ne pouvait s'empêcher de désirer être assassiné… mais qu'il avait un tel contrôle de lui-même qu'il savait parfaitement que si personne ne le tuait, il continuerait jusqu'au bout à accomplir, le mieux possible, sa tâche. »

Ses yeux se remplissaient de larmes lorsqu'il parlait de son désir de mourir et de son incapacité à accomplir son travail. Grayson, Tumulty et House s'efforçaient vainement de le réconforter. Il invita Tumulty à vivre à la Maison-Blanche, mais sa plus grande consolation fut l'amitié de House, qu'il appelait, dans les lettres qu'il lui écrivit à ce moment-là, « Mon cher, cher Ami », ou « Très cher Ami ». Cependant cette amitié ne lui suffisait pas. Wilson avait un immense besoin qu'une femme l'aimât comme sa mère et Ellen Axson l'avaient aimé.

Le 12 décembre 1914, il écrivit à Mrs Toy :

« Je n'ai plus aucun ressort. Je n'ai pas encore appris à rejeter le fardeau de ma douleur et à vivre comme avant, malgré mon malheur. Les livres mêmes n'ont plus de sens pour moi. Je lis des romans policiers pour oublier, comme d'autres s'enivrent ! » Nous pouvons être sûrs que Wilson, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un autre substitut maternel, remplaça celui qu'il avait perdu par lui-même, comme il avait remplacé sa cousine Hattie Woodrow par lui-même en devenant Woodrow Wilson.

La profonde dépression de Wilson persista pendant les vacances de Noël 1914 et s'accentua en janvier 1915 lorsqu'il se crut obligé d'envoyer House à l'étranger. L'ambassadeur d'Allemagne, le comte von Bernstorff, lui avait affirmé que si House se rendait à Berlin il trouverait le gouvernement allemand prêt à conclure la paix sur des bases raisonnables. House quitta Washington le 25 janvier 1915. Ce soir-là il écrivit dans son journal :

« Les yeux du Président étaient mouillés de larmes quand il m'adressa ses dernières paroles d'adieu. Il m'a dit : « Votre amitié

intelligente et désintéressée m'a été très précieuse » ; il m'a exprimé sa gratitude à diverses reprises en m'appelant son « ami très digne de confiance ». Il a déclaré que j'étais la seule personne au monde à qui il pût tout dire… Il a insisté pour m'accompagner. Il est descendu de voiture, a pénétré dans la gare et est venu jusqu'au guichet et au train, refusant de me quitter avant que je sois installé dans mon compartiment. »

Après le départ de House, le Président solitaire, sans épouse, sans ami, seul à la Maison-Blanche, le devint à un tel point que son médecin, Gary Grayson, craignant un effondrement total, insista pour qu'il fît de la musique et qu'il reçût. Parmi les amis de la fiancée de l'amiral Grayson se trouvait une veuve de quarante-trois ans nommée Mrs Galt. En avril 1915, huit mois après la mort d'Ellen Axson Wilson, elle fut invitée à entendre de la musique à la Maison-Blanche, et Wilson s'éprit aussitôt d'elle.

Mrs Edith Bolling Galt était une américaine de la haute bourgeoisie, simple, saine et dodue. Respectable veuve de joaillier, rondelette, jolie et modérément riche, elle était douée d'une abondante vitalité mais n'avait aucune vivacité physique ou intellectuelle. Elle était assez timide et avait vécu dans une calme pénombre jusqu'à ce que Wilson s'éprit d'elle. La courtoisie demande que nous nous abstenions de discuter des raisons qui la firent distinguer par Wilson ; mais nous pouvons cependant remarquer qu'il avait besoin, dans sa vie, d'un substitut de sa mère et que la personnalité de ce substitut n'avait qu'une importance secondaire. Pour pouvoir aimer une seconde fois, il lui fallait seulement trouver, chez une femme, un trait qui lui servît de lien mental inconscient pour relier l'objet d'amour éventuel à sa mère. Contentons-nous de constater qu'Edith Bolling Galt, comme Ellen Axson, devint pour Wilson le substitut de sa mère et satisfit le besoin qu'il avait d'un tel substitut. Il trouva de nouveau un « centre de calme » dans sa vie et

un cœur maternel où se reposer. Sa passivité envers sa mère le poussa à essayer de retrouver, avec sa deuxième femme, les rapports qu'il avait eu avec sa mère et sa première femme. Il confia même à Mrs Galt que Joe Tumulty lui avait conseillé de ne pas l'épouser, et s'attendit ensuite à ce qu'elle le trouvât sympathique ! On se demande toutefois si, à ce moment-là, il n'agissait pas sur l'ordre d'un désir inconscient de créer des difficultés entre sa mère et son petit frère Joe.

Wilson était si absorbé par Mrs Galt qu'il ne la voyait jamais assez, et ses collaborateurs commencèrent à éprouver des difficultés à fixer son attention sur les affaires publiques. Le souvenir d'Ellen Axson Wilson s'effaça bientôt. Cette volte-face rapide de son épouse morte vers Mrs Galt était cependant une preuve, plutôt qu'une réfutation, de l'affection profonde qu'îl avait eue envers la première. Il ne pouvait pas vivre sans quelqu'un qui la remplaçât. Il trouva ce substitut en Mrs Galt, et, de la dépression la plus profonde, s'éleva très vite au sommet de l'exaltation.

XVI.

Ce printemps-là, ce président amoureux de cinquante-huit ans se trouva tout à coup en face d'un problème extrêmement grave. House n'avait trouvé, à Berlin, aucun désir de conclure une paix raisonnable, et, le 7 mai 1915, le paquebot britannique *Lusitania* fut coulé sans avertissement et cent vingt-quatre passagers américains périrent. Wilson, jusqu'alors, s'était senti loin du conflit européen. Il semblait peu probable que les États-Unis y fussent entraînés. Ses efforts pour mettre fin à la guerre avaient été ceux d'un spectateur relativement désintéressé, désireux de voir cesser un holocauste qui détruisait le monde civilisé. Le torpillage du *Lusitania* l'obligea, pour la première fois, à envisager un nouvel aspect du problème : réussirait-il à maintenir la neutralité des États-Unis ?

Wilson l'espérait sincèrement. Il n'était cependant pas pacifiste ; il avait dit à House « qu'il ne partageait pas les opinions des nombreux hommes politiques pour lesquels la guerre devait être écartée à tout prix. Du point de vue économique il la jugeait ruineuse, mais il pensait qu'il n'y avait pas de plus glorieuse fin que la mort au champ d'honneur ». De plus, il partageait complètement le point de vue des Alliés. Son ascendance britannique, la vénération qu'il avait pour Burke, Bright, Bagehot et Gladstone, son amour pour Rydal, sa sympathie pour les idées et les idéaux de la classe moyenne anglaise, son ignorance de la vie et des langues européennes et des subtilités de la politique continentale concouraient fatalement à gagner sa sympathie à l'Angleterre. Cependant elle ne l'amena pas à conclure, en 1914, qu'il devait faire entrer les États-Unis dans la mêlée pour aider celle-ci. Il savait parfaitement qu'il y avait, en Amérique, des groupes violemment pro-alliés et pro-allemands, mais que la grande majorité des Américains souhaitait demeurer neutre. Il pensait qu'il n'avait pas le droit d'entraîner les États-Unis dans la guerre tant que la majorité ne le voulait pas.

Wilson, malgré sa sympathie pour l'Angleterre, n'avait alors aucune difficulté à distinguer les intérêts de celle-ci de ceux des États-Unis. House, d'autre part, manifestait souvent une curieuse incapacité à le faire. Deux jours après le torpillage du *Lusitania,* House câbla, de Londres, à Wilson : « Je considère que nous devrions exiger immédiatement des Allemands l'assurance qu'un tel fait ne se reproduira pas. S'ils refusent de la donner, informons-les que notre gouvernement entend prendre les mesures propres à assurer la sécurité des citoyens américains. Si la guerre s'ensuit, ce ne sera pas une guerre nouvelle, mais un effort pour terminer plus rapidement l'ancienne. »

Quelque chose, dans l'esprit de House, lui fit négliger le fait que ce serait une « guerre nouvelle » pour les États-Unis, et qu'il

faudrait payer, en vies américaines, la diminution des pertes anglaises. House permettait constamment à Sir William Wiseman, chef des Services secrets britanniques aux États-Unis, de s'installer dans son bureau privé de New York et de lire les documents les plus secrets du gouvernement américain : le père et la mère de House étaient anglais tous deux.

La sympathie de Wilson pour l'Angleterre, ses idées romantiques sur la mort en combattant et l'influence de House contribuèrent à lui faire désirer l'entrée en guerre des États-Unis. Ces motifs conscients étaient soutenus par d'autres, inconscients. Dans son inconscient, il s'était identifié avec le Jahvé des Hébreux qui se délectait à frapper ses ennemis, et son surmoi lui demandait constamment de devenir le maître du monde. Mais le sentiment qu'il avait de sa responsabilité envers les Américains était soutenu, lui aussi, par une force inconsciente. Une grande partie de sa passivité envers son père, qui s'écoulait dans son identification inconsciente au Christ, trouvait un débouché dans le fait « d'aimer les hommes en général ». Il voulait servir l'humanité en devenant le Prince de la paix. Il lisait la Bible deux fois par jour et connaissait par cœur la phrase : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Il voulait produire non le fruit de la guerre, mais celui de la paix. Au début de 1915, son identification au Christ fut assez puissante pour contrebalancer ses tendances belliqueuses.

Le torpillage du *Lusitania* plongea Wilson dans une incertitude qui dura six jours ; puis, suivant le conseil de House, il prépara et lut au Cabinet une note demandant au gouvernement allemand un désaveu officiel du torpillage du *Lusitania,* des réparations et l'engagement que de tels faits ne se reproduiraient pas. Sa note contenait cette phrase menaçante : « Le gouvernement impérial allemand ne peut s'attendre à ce que le gouvernement des États-

Unis omette toute parole ou action… » Mais à peine Wilson eut-il pris cette position belliqueuse qu'il se mit à hésiter.

Bryan, le secrétaire d'État, était pacifiste. Après le conseil de Cabinet qui avait approuvé la note de Wilson, Bryan continua à intervenir auprès du Président, insistant sur le fait que les Américains ne voulaient pas la guerre, et que les menaces de représailles étaient contraires à la doctrine chrétienne. Bryan avait conclu des accords avec trente nations : tout conflit avec les États-Unis devait être soumis à une commission d'enquête et pendant les réunions de celle-ci, qui dureraient au moins neuf mois, les adversaires ne pourraient engager d'hostilités. Seule de toutes les grandes puissances européennes, l'Allemagne avait refusé de signer un tel traité avec les États-Unis. Bryan persuada Wilson de le laisser envoyer des instructions à James W. Gérard, leur ambassadeur à Berlin, afin qu'en même temps qu'il remettrait la note au sujet du *Lusitania* fît savoir au gouvernement allemand que le gouvernement des États-Unis acceptait de soumettre l'affaire du *Lusitania* à une commission d'enquête suivant le principe des accords de Bryan.

Wilson décida donc d'envoyer simultanément, à Berlin, une note officielle brandissant la menace de guerre et une instruction secrète qui rendrait la guerre impossible entre les États-Unis et l'Allemagne pendant neuf mois au moins. Le conflit de son esprit ne pouvait trouver meilleure illustration. Par cette initiative illogique, il exprimait également ses désirs de guerre et de paix.

Bryan, à la Maison-Blanche, rédigea avec Wilson les directives destinées à Gérard, qui furent envoyées au Département d'État pour être chiffrées et câblées à Berlin. Wilson et Bryan étaient les seuls à connaître leur existence. Mais Robert Lansing, conseiller au Département d'État, informé de leur teneur par les préposés au chiffre, prit aussitôt des mesures pour empêcher leur envoi. Lansing, Tumulty et tous les membres du Cabinet (sauf Bryan), dont deux

étaient sujets britanniques de naissance, pressèrent Wilson de ne pas adresser de telles directives à Gérard. Le Président céda ; elles furent supprimées et la note concernant le *Lusitania* partit pour l'Allemagne sans fard.

Le 28 mai le gouvernement allemand répondit à Wilson que le *Lusitania* était un croiseur auxiliaire et, comme tel, bateau de guerre. Le 9 juin 1915, Wilson écarta la réponse allemande comme sans rapport avec l'affaire et exigea des assurances qu'un tel fait ne se reproduirait pas. Bryan, amèrement déçu par la suppression de ses instructions à Gérard et sentant que cette note conduirait fatalement à la guerre, démissionna. Lansing fut nommé secrétaire d'État.

Le gouvernement allemand retarda sa réponse à la deuxième note concernant le *Lusitania* et, le 19 août 1915, les difficultés de Wilson augmentèrent avec le torpillage du paquebot britannique *Arabie* qui se dirigeait vers New York. Le 21 août, Wilson écrivit à House : « J'ai grand besoin de votre avis au sujet du torpillage de *Y Arabie,* si c'est une affaire aussi simple qu'elle en a l'air… Deux choses me semblent claires : 1) La nation compte sur moi pour la maintenir hors de la guerre. 2) Ce serait un désastre pour le monde entier si nous étions entraînés activement dans le conflit et privés ainsi de toute influence désintéressée au moment de la paix. »

House répondit en conseillant à Wilson de rappeler Gérard et de renvoyer Bernstorff, ajoutant que ces initiatives équivalaient à une déclaration de guerre. Wilson refusa de se laisser entraîner dans la guerre, et House nota dans son journal : « Je suis surpris de l'attitude qu'il adopte. Il est évidemment prêt à aller très loin pour éviter la guerre. »

Le 1er septembre 1915 la patience de Wilson fut récompensée, Bernstorff écrivit officiellement à Lansing :

« Nos sous-marins ne torpilleront pas sans avertissement et sans que soient sauves les vies des non-combattants pourvu que les paquebots n'essaient pas de fuir ou de résister… »

Cette note ne mit pas fin aux difficultés de Wilson. La promesse du gouvernement allemand écartait tout danger de guerre immédiat ; mais son refus d'admettre l'illégalité de telles attaques faisait craindre à Wilson que celles-ci reprendraient dès que les Allemands le jugeraient utile. De plus, le Président était très préoccupé par la tension des relations entre l'Angleterre et les États-Unis. L'irritation contre le blocus anglais était devenue si intense que les divers membres du Cabinet suggérèrent que, pour obliger la marine britannique à cesser d'intervenir dans le commerce américain, on mît l'embargo sur l'envoi de munitions aux Alliés. À ces propositions, Wilson, lors d'un conseil de Cabinet, répondit :

« Messieurs, les Alliés se trouvent le dos au mur, luttant contre des bêtes sauvages. Je ne permettrai pas que notre pays fasse la moindre chose pour les gêner dans la poursuite de la guerre, sauf dans le cas de violation grossière des droits admis. » L'expression « bêtes sauvages » montre avec précision ce que Wilson pensait des Allemands pendant l'été 1915. Il avait été scandalisé par l'invasion de la Belgique, horrifié par le torpillage du *Lusitania* et révolté par les atrocités imaginaires commises en Belgique, divulguées par Lord Bryce. Il ne connaissait pas suffisamment l'armée allemande pour pouvoir faire la part de la propagande britannique. À la fin de l'été 1915 il se vit entraîné de plus en plus vers l'embargo sur l'envoi de munitions aux Anglais, qui avaient toute sa sympathie, contribuant ainsi à la victoire des Allemands qu'il détestait.

Wilson ne savait que faire. Il était, en outre, irrité de cette intrusion de la guerre européenne dans ses affaires sentimentales. Son esprit « à sens unique » était occupé par Mrs Galt, et il lui était devenu si pénible de le tourner des choses privées aux choses

publiques qu'il avait peine à s'occuper des questions urgentes d'intérêt général. Il laissait, autant que possible, House penser à sa place pendant qu'il faisait la cour à Mrs Galt. Il était follement amoureux, avec la fougue d'un sexagénaire qui s'est senti vieux parce que l'amour passion a disparu de sa vie et qui, voyant tout à coup renaître miraculeusement cette passion, se sent jeune, enthousiaste, fort, divin. L'influence de House sur la politique de Wilson ne fut jamais aussi complète que pendant l'automne de 1915. Wilson, troublé et ennuyé par la guerre, demanda au colonel : « Sortirons-nous jamais de ce labyrinthe ? » Et House répondit : « Oui, si nous adoptons une politique positive. » Et il conçut un projet qui tirerait Wilson de sa perplexité en faisant entrer les États-Unis en guerre aux côtés de l'Angleterre.

XVII.

Le colonel House proposait que Wilson, au nom de l'humanité, convoquât tous les belligérants à une conférence de la paix où il déclarerait que les États-Unis soutiendraient ceux qui accepteraient les conditions d'une paix destinée à prémunir l'Europe contre une agression future, et entreraient en guerre contre ceux qui rejetteraient l'accord qu'il offrait.

Les conditions de paix que House voulait faire proposer à Wilson étaient fondées sur les buts de guerre des Alliés. House était à peu près sûr que les Empires centraux ne les accepteraient pas, et, par conséquent, que les États-Unis seraient amenés à leur faire la guerre.

Pour s'assurer que ce projet n'obligerait, en aucun cas, les États-Unis à se battre contre les Alliés, House proposa que Wilson, avant d'agir, fit savoir au gouvernement britannique que sa proposition était destinée à permettre aux États-Unis de se battre pour les buts de guerre officiels des Alliés, et que le Président ne

ferait rien sans l'approbation du gouvernement britannique. Cette proposition était donc destinée, selon le professeur Charles Seymour, qui a édité *The Intimate Papers of Colonel House* avec la collaboration personnelle du Colonel, « à garantir pratiquement la victoire alliée avec l'aide des États-Unis ».

Le projet de House allait à l'encontre de la conviction de Wilson qui devait maintenir les États-Unis hors du conflit, à l'encontre aussi de la politique traditionnelle américaine de ne pas se mêler des guerres européennes. House raconte en ces termes les premiers efforts qu'il fit pour convaincre Wilson de l'adopter :

« Je lui exposai brièvement un projet qui m'était venu à l'esprit et me semblait très important. Nous avions laissé passer, à mon avis, l'occasion de rompre avec l'Allemagne, et elle semblait avoir plus de chances que jamais de vaincre ; dans ce cas, notre tour viendrait ensuite ; or non seulement nous n'étions pas prêts, mais personne ne pourrait nous aider à résister au premier choc ennemi. Par conséquent il fallait prendre l'initiative dès maintenant : faire quelque chose qui mettrait fin à la guerre d'une manière qui détruirait le militarisme ou nous donnerait l'occasion de nous ranger aux côtés des Alliés pour le faire. Je projetai de demander officieusement aux Alliés de me faire savoir s'ils voulaient, ou non, que nous proposions la fin des hostilités. Nous mettrions cette offre sur le plan élevé des souffrances des neutres liées à celles des belligérants, qui leur donne le droit, autant qu'aux belligérants, d'entamer des pourparlers de paix sur les larges bases d'un désarmement naval et militaire…

Si les Alliés comprenaient notre dessein, nous pourrions être aussi sévères dans nos propos envers eux qu'envers les Empires centraux. Les Alliés, après quelque hésitation, pourraient accepter notre offre ou ultimatum et, si les Empires centraux les imitaient, nous aurions accompli un coup de maître diplomatique. Si les

Empires centraux n'étaient pas d'accord, nous pourrions aller, dans notre insistance, jusqu'à la rupture des relations diplomatiques, puis nous dresser contre eux avec toute notre puissance – et peut-être la puissance de tous les neutres.

Le Président, bien qu'alarmé par ce projet, parut l'accepter par son silence. Je n'eus pas le temps de discuter plus longtemps ; notre conversation ne dura que vingt minutes. »

Wilson dut être effrayé par les mots « nous avions laissé passer l'occasion de rompre avec l'Allemagne » et il comprit sans doute que l'initiative proposée par House provoquerait à peu près sûrement la guerre entre les États-Unis et les Empires centraux.

Sir Edward Grey, le secrétaire d'État britannique aux Affaires étrangères, était, pour Wilson, l'homme d'État idéal, et il se plaisait à traiter les questions de la plus haute importance par des communications secrètes entre House et Grey. Le passage d'une lettre du 22 septembre 1915 de Sir Edward au Colonel donna à celui-ci l'occasion d'agir. Grey écrivait : « Pour moi, l'objectif primordial, assurer l'élimination de toute hégémonie militaire et navale, veut que nous obtenions des assurances futures contre toute agression. Jusqu'où les États-Unis sont-ils disposés à aller dans cette direction ? Le Président proposera-t-il une Société des Nations liant celles-ci contre toute puissance qui romprait un traité, qui négligerait certaines règles de guerre sur terre ou sur mer (règles qui seraient, naturellement, édictées après la guerre) ou qui refuserait, en cas de contestation, d'adopter d'autre méthode de règlement que les hostilités ? »

Ainsi apparurent, pour la première fois, dans une communication secrète du gouvernement britannique au gouvernement américain les mots : Société des Nations. Le gouvernement britannique espérait pouvoir persuader le

gouvernement américain de donner sa caution aux conditions qu'il pensait pouvoir imposer aux Empires centraux à la fin de la guerre.

House porta la lettre de Grey au Président et celui-ci accepta que House « préparât une réponse encourageante à Sir Edward, premier pas vers une offre d'aide si l'Allemagne refusait les conditions proposées, qui coïncidaient avec les buts officiels de guerre des Alliés ». Ces buts comprenaient le retour de l'Alsace-Lorraine à la France, la reconstruction complète de la Belgique et de la Serbie, la cession de Constantinople à la Russie et l'établissement d'une Société destinée à garantir les conditions de paix et à prévenir toute agression.

Mais les buts de guerre secrets des Alliés étaient très différents. Le colonel House dirigea les longues négociations qui s'ensuivirent ; mais il les dirigea en tant qu'agent de Wilson, et sous l'entière responsabilité de celui-ci. House n'avait aucune position officielle. Il était seulement l'*alter ego* de Wilson, président des États-Unis, mandataire des Américains. Celui-ci avait décidé que, sous prétexte d'un geste humanitaire, il entraînerait son peuple dans la guerre pour aider les Alliés à réaliser leurs buts de guerre avoués. Cette décision était d'autant plus extraordinaire qu'il ne doutait pas des désirs des Américains. En décembre 1915, après avoir offert de provoquer l'entrée en guerre des États-Unis par cette voie détournée, il dit à Brand Whitlock : « Je n'ai pas le droit d'imposer mon opinion aux citoyens des États-Unis ou de les entraîner dans une guerre qu'ils ne comprennent pas. »

La conduite de Wilson entre les mois d'octobre 1915 et de mai 1916 est difficile à analyser. Ses déclarations et ses actes furent si peu logiques qu'il est impossible de les considérer comme les fruits d'une idée raisonnable ; mais peut-être pouvons-nous, par le raisonnement, expliquer leur inconséquence. Essayons.

Reconnaissons d’abord que Wilson se trouvait en face d’une situation très complexe. Il aimait l’Angleterre et détestait l’Allemagne. Il redoutait la victoire de l’Allemagne et l’obligation dans laquelle il pourrait se trouver de rendre la tâche des Alliés plus difficile encore en exigeant l’abandon partiel du blocus britannique. En outre il avait peur d’une reprise de la guerre sous-marine totale, et il sentait qu’il s’était engagé, et avec lui l’Amérique, tellement à fond par ses notes sur le *Lusitania* que l’honneur l’obligeait à répondre à une reprise de la guerre sous-marine par la rupture des relations diplomatiques avec l’Allemagne, et que cette rupture provoquerait les hostilités. Aussi jugeait-il que, quoi qu’il arrivât, il serait obligé de déclarer la guerre à l’Allemagne. Or il craignait de le faire sans s’être mis d’accord préalablement avec les Alliés sur les conditions de paix, pour ne pas se retrouver, à la fin de la guerre, en Angleterre, en France et en Russie, devant des gouvernements chauvins qui imposeraient à l’Allemagne une paix carthaginoise qui ne ressemblerait en rien à leurs buts de guerre officiels. Dans ce cas, il ne pourrait sans doute pas empêcher la conclusion d’une paix qui serait seulement la continuation des hostilités sous une forme différente. House avait inculqué à Wilson une confiance absolue en Grey, et il croyait que les buts que le gouvernement britannique proclamait étaient, à ce moment, les véritables buts de l’Angleterre. Ces considérations l’amenèrent à conclure qu’il valait mieux entraîner immédiatement l’Amérique dans la guerre, sur la base d’un accord stipulant que la paix finale serait conclue selon les buts de guerre avoués des Alliés, que de risquer d’être forcé de se battre plus tard pour découvrir finalement que l’Amérique avait été la dupe des nationalistes alliés.

Cette justification intellectuelle de son action était fondée sur tellement d’hypothèses qu’elle n’aurait certainement eu aucune force si elle n’avait été soutenue par de puissants désirs inconscients. Elle n’était, en fait, qu’un autre exemple de l’aptitude de son inconscient

à se servir de sa raison pour trouver des excuses aux initiatives qu'il désirait prendre.

Nous avons observé, en examinant la conduite de Wilson dans la préparation de la première note concernant le *Lusitania* et les directives supplémentaires contradictoires qu'il y ajouta, 'que les désirs provoqués en lui par la guerre étaient en conflit. La note sur le *Lusitania* libérait son hostilité envers son père, les directives supplémentaires libéraient sa passivité envers ce dernier. Mais ces désirs demeuraient en conflit : d'un côté ils exprimaient sa haine consciente de l'Allemagne et son désir inconscient de jouer le rôle de Jéhovah. De l'autre ils manifestaient son désir d'être le Prince de la paix. Son problème consistait à trouver une manière d'agir qui satisfît ces deux charges de libido et fût acceptée par son surmoi. Le projet de House procurait un superbe débouché, que son surmoi jugeait parfaitement acceptable, pour tous ces désirs contraires. Si, par la défaite de l'Allemagne, il pouvait imposer une paix permanente au monde entier, il serait vraiment le Prince de la paix ! House persuada Wilson que c'est ce qui se produirait s'il entrait en guerre aux côtés des Alliés, après s'être d'abord entendu avec eux sur les conditions de paix, en employant des arguments tels que ceux-ci (lettre du 10 novembre 1915) :

« … Il me semble que nous devons mettre l'influence de cette nation au service d'un plan qui fera respecter les obligations internationales et préserver la paix du monde. Nous devons le faire non seulement par amour de la civilisation, mais pour notre bien propre – car qui peut dire à quel moment nous serons entraînés dans un holocauste analogue à celui qui ravage maintenant l'Europe ? Ne devons-nous pas nous associer à l'élaboration de règles de guerre plus modernes et plus humaines, et assurer par noire influence la liberté des terres et des mers ? Voilà le rôle que je vous crois destiné à jouer dans cette tragédie universelle ; le rôle le plus noble jamais

échu à un enfant des hommes. La nation vous suivra à n'importe quel prix sur une telle voie. »

Woodrow Wilson qui, dans son inconscient, était Dieu et le Christ, ne pouvait résister à de telles paroles. Toutes ses identifications à la Divinité exigeaient qu'il jouât « le rôle le plus noble jamais échu à un enfant des hommes ». House le persuada qu'il pouvait devenir le sauveur du monde. Et la force de son identification au Christ fut transférée du côté de la paix à celui de la guerre. Souvent, étant enfant, il avait chanté avec son père : « Le Fils de l'Homme part au combat gagner une couronne de roi. » Gagner le titre de Prince de la paix devint, en cet automne de 1915, le but de la vie de Wilson. Son surmoi, son activité et sa passivité envers son père unirent leur force dans ce désir qui devint tout-puissant. Son inconscient n'eut pas de mal à peser sur sa raison afin qu'elle trouvât des excuses intellectuelles à l'initiative qu'il voulait si intensément prendre.

Dès lors il n'hésita plus au sujet de ce qu'il devait faire, mais, de temps en temps, il douta de le pouvoir. À chaque fois qu'un nombre de faits suffisant lui faisait comprendre qu'en entrant en guerre il n'imposerait sans doute pas la paix de Dieu dont il rêvait, mais une paix boiteuse, son identification au Christ le portait à détester l'idée de guerre et à parler comme s'il n'avait jamais eu la moindre intention de s'en mêler. Il ne pouvait faire la guerre que pour l'amour de la paix.

Le 17 octobre 1915, House et Wilson préparèrent ensemble une lettre pour Sir Edward Grey, signée par House, offrant d'entraîner les États-Unis dans la guerre pour « conclure une paix selon les termes que nous avons si souvent discutés ensemble ». Wilson déclara que « cette proposition était parfaitement juste, et qu'il *priait* Dieu qu'elle pût porter ses fruits ». Parmi les résultats qu'il attendait se trouvaient la mort de milliers de jeunes Américains

et la destruction de billions de dollars du Trésor ; mais il avait les yeux fixés sur d'autres résultats probables : il dicterait les conditions de la paix, il serait l'arbitre du monde ; la paix qu'il proposerait serait tellement juste que les hommes ne mourraient plus jamais au combat ; il serait le Prince de la paix qui, à la fin de la guerre, viendrait juger les vivants et les morts.

Il était sûr de pouvoir persuader les Américains de le suivre dans cette croisade. Il savait que beaucoup d'entre eux avaient déjà été convaincus, par d'éminents propagandistes britanniques, que cette guerre était destinée à « mettre fin aux guerres » et sa confiance en la puissance de ses propres discours était considérable. Il avait déclaré un jour : « Je voudrais qu'un grand orateur pût rendre les Américains ivres d'abnégation. » Il était persuadé qu'il était un grand orateur et qu'il pouvait le faire. Plus tard, lorsqu'il entraîna l'Amérique dans la guerre, il prouva que la confiance qu'il avait dans la puissance de son verbe n'avait pas été mal placée : il rendit l'Amérique ivre d'abnégation.

XVIII.

Cette lettre d'une importance capitale ayant été envoyée à Grey, Wilson recommença à faire sa cour. Mrs Galt, à ce moment-là, avait pour lui plus d'importance que le reste du monde. House, qui attendait impatiemment, à New York, la réponse de Grey, nota, en 1915, dans son journal :

« 20 novembre… les rapports de Washington manifestent partout une curieuse inertie, largement due, naturellement, au Président. Il est tellement absorbé par sa fiancée qu'il néglige les affaires publiques. J'irais volontiers à Washington si je ne savais que je n'y serai pas très bienvenu, surtout si j'essaie de le pousser à agir.

Le caractère du Président a un côté qui se manifeste davantage de temps à autre : il « fuit les ennuis ». Si je lui expose une chose

désagréable, j'ai de grandes difficultés à obtenir son attention. Je suis sûr que certaines des difficultés qu'il a eues à Princeton sont venues de cette répugnance à affronter les problèmes désagréables.

Ses préjugés tenaces contre les gens sont un autre aspect de son caractère. Il aime quelques êtres auxquels il est très fidèle, mais ses préjugés sont nombreux et souvent injustes. Il éprouve une grande répugnance à consulter ceux contre lesquels, pour une raison quelconque, il a des idées préconçues et chez qui il ne trouve rien de bien…

27 novembre… Le Président et moi avons parlé pendant quelques minutes avant le dîner, car nous étions seuls. À ma grande surprise il m'a dit qu'il n'avait pas lu la lettre de Sir Edward Grey que je lui ai envoyée et qui était de la plus haute importance ; il l'a apportée pour que nous l'examinions ensemble… »

La lettre de Sir Edward Grey que le Président n'avait pas trouvé le temps de lire, tout absorbé qu'il était par Mrs Galt, était la réponse à son offre de faire entrer les États-Unis en guerre aux côtés des Alliés pour le succès de leurs buts de guerre officiels. En la lisant, Wilson fut quelque peu scandalisé de s'apercevoir que Grey n'exprimait que le plus faible intérêt pour sa proposition. House avait lu cette missive quelques jours auparavant et, profondément déçu, avait écrit dans son journal, le 25 novembre 1915 :

« … l'offre que j'ai faite dans ma lettre et qui équivalait, en pratique, à assurer la victoire des Alliés, aurait dû être reçue avec plus de chaleur. Les Anglais sont obtus à bien des égards. »

Ni Wilson, ni House ne soupçonnaient alors que Grey négociait des traités secrets qui démembraient les empires turc et germanique, et que les buts de guerre inavoués des Britanniques coïncidaient avec leurs buts officiels en un point seulement : la reconstruction de la Belgique. Les buts secrets des Britanniques étaient les suivants : destruction de la marine de guerre et

confiscation de la marine marchande allemandes, élimination de l'Allemagne comme rivale économique, obtention de toutes sortes d'indemnités, annexion de l'Afrique occidentale allemande et du Cameroun, annexion de toutes les colonies allemandes dans le Pacifique au sud de l'Équateur, y compris les parcelles de terre de l'île de Nauru, contrôle de la Mésopotamie, de la Transjordanie, de la Palestine et de toutes les régions de Syrie qu'ils pourraient prendre aux Français, extension de leur sphère d'influence en Perse, reconnaissance du protectorat anglais de Chypre et d'Égypte, et un certain nombre d'autres articles.

Tous ces buts secrets des Britanniques furent réalisés, sous une forme ou sous une autre, par le traité de Versailles ; et la lettre dans laquelle Grey refusait que les États-Unis aidassent l'Angleterre à accomplir leurs buts de guerre déclarés marque le début de la lutte pour ou contre le traité de Versailles. Si Grey avait accepté l'offre de Wilson, l'Angleterre n'aurait retiré du conflit que les avantages qui étaient assez honorables pour être avoués officiellement. Elle aurait dû abandonner ceux, considérables, qu'elle eut à la fin de la guerre. Alors, plutôt que d'y renoncer, le gouvernement britannique préféra continuer la lutte sans le secours des États-Unis. Wilson et House, qui avaient en Grey une confiance aveugle et n'avaient pas l'ombre d'un soupçon des objectifs réels de l'Angleterre, pensèrent que Grey avait l'esprit un peu obtus et que House devrait aller à Londres lui expliquer personnellement combien il serait opportun d'accepter leur offre.

Le 18 décembre 1915, Wilson, heureux jusqu'à l'extase, épousa Mrs Galt. Le 28 décembre 1915, House partit pour l'Angleterre. Jusqu'au 22 février 1916 il lutta pour persuader Grey de laisser les États-Unis entrer en guerre sur la base d'un accord selon lequel la paix serait conclue d'après les buts de guerre avoués des Alliés, qui comprenaient la reconstruction de la Belgique, le retour de l'Alsace-

Lorraine à la France et l'annexion de Constantinople par la Russie. Que Wilson ait pu demander aux Américains de donner leur vie et leurs richesses pour le retour de Constantinople à la Russie montre bien la force des désirs qui le poussaient à agir. Grey refusa de s'engager en aucune façon, mais il fit croire à House qu'il accepterait, plus tard, sa proposition. Grey et House rédigèrent un mémorandum comprenant l'offre de House et les réponses évasives de Grey, et House repartit pour Washington.

Wilson reçut House à bras ouverts, le 6 mars 1916. Après deux semaines de voyage de noces il était rentré à la Maison-Blanche pour profiter des joies de sa nouvelle vie conjugale, dans un état d'exaltation et de bonheur intenses. Il possédait de nouveau un substitut maternel, et il s'imaginait que House avait tout arrangé pour qu'il dictât la paix dans le monde. Tous les principaux courants de sa libido avaient trouvé des débouchés plus vastes et plus splendides que jamais. House fit part à Wilson de l'espoir qu'il nourrissait de voir Grey accepter l'offre qui lui avait été faite.

« Lorsque House se leva pour prendre congé, Wilson mit la main sur l'épaule du Colonel et dit : « Il est impossible de concevoir une tâche plus difficile que celle que je vous ai confiée, mais vous l'avez accomplie d'une manière qui a dépassé mes espérances. » Et, quand House lui fit part de l'orgueil qu'il éprouverait si Wilson pouvait mettre son projet à exécution, le Président répondit : « Vous devez être fier de vous, et non de moi, parce que c'est vous qui avez tout fait. »

Et, tout heureux, le Président attendit, à la Maison-Blanche, que le secrétaire d'État britannique aux Affaires étrangères lui permît de faire entrer les États-Unis en guerre pour réaliser les objectifs officiels des Alliés et faire, de Woodrow Wilson, le Prince de la paix : *Arbiter mundi.*

XIX.

Grey ne donna aucune permission, et, le 24 mars 1916, le bonheur de Wilson fut fortement ébranlé par une torpille qui emporta tout l’avant du paquebot britannique *Sussex,* qui assurait la traversée de la Manche. House conseilla de renvoyer Bernstorff et de se préparer à une guerre immédiate. Wilson hésita. Son désir de dicter au monde une paix parfaite avait des racines si profondes qu’il ne pouvait y renoncer. Sa volonté suprême était de faire entrer les États-Unis en guerre après s’être entendu avec les Alliés pour pouvoir dicter la paix ; mais la perspective d’entraîner les États-Unis dans une guerre qui se terminerait peut-être par une paix néfaste lui faisait également horreur. Il voulait apporter la paix, non la guerre, et une parfaite paix finale lui semblait la noble fin qui justifiait ce moyen.

Il attendit près de quatre semaines pour s’occuper de l’affaire du *Sussex,* et, dans cet intervalle, s’efforça de persuader Grey de le laisser intervenir dans la lutte comme Prince de la paix. Le 6 avril 1916, il composa personnellement, pour Grey, sur sa propre petite machine à écrire portative, le câble suivant : « Comme il semble probable que ce pays sera amené à rompre avec l’Allemagne à cause de la guerre sous-marine, sauf imprévu, et puisque la lutte sera certainement prolongée si ce pays devient belligérant, je me permets de suggérer que si vous croyez devoir mettre bientôt en œuvre le projet dont nous sommes convenus, vous consultiez vos alliés afin d’agir immédiatement. »

Neuf ans plus tard, le 14 mars 1925, se souvenant de ces négociations, le colonel House écrivit :

« Je crois que le câble que Wilson et moi avons préparé ensemble pour Grey a été une erreur. Nous aurions dû comprendre qu’il ne provoquerait pas la réponse désirée. Je ne suis pas certain que nous n’avons pas commis une erreur plus grave encore en ne

prenant pas l'initiative de réunir une conférence de la paix au lieu de laisser les Alliés être juges de son opportunité. »

Le câble de Wilson était, en réalité, quelque peu naïf. Pour le ministre des Affaires étrangères britanniques, il signifiait : Wilson admet qu'il doit déclarer la guerre à l'Allemagne ; la défaite de celle-ci et la réalisation de tous nos buts de guerre secrets devient, de ce fait, certaine ; nous allons pouvoir annexer les colonies allemandes et contrôler une vaste zone de territoire turc, de l'Égypte à la Perse, détruire la flotte, confisquer la marine marchande et paralyser l'économie allemande. Wilson nous demande maintenant d'abandonner tous ces avantages ; et pourquoi ? pour le plaisir de le voir devenir dictateur du monde. La réponse que Wilson espérait recevoir de Grey ne vint pas.

Wilson, pensant qu'un mot de Grey lui éviterait d'entrer en guerre avant d'être sûr des termes définitifs de la paix, retarda l'envoi de sa note à l'Allemagne jusqu'au 18 avril. Puis, profondément malheureux, sentant que sa note équivalait à une déclaration de guerre, mais que les termes dont il s'était servi dans celles qu'il avait envoyées à propos du *Lusitania* ne lui laissaient pas d'autre solution, il écrivit :

« Si le gouvernement impérial ne déclare pas immédiatement qu'il abandonne ses méthodes actuelles de guerre sous-marine contre les navires marchands transportant du fret ou des passagers, le gouvernement des États-Unis n'a d'autre alternative que de rompre toutes relations diplomatiques avec l'Empire allemand. »

Or Wilson fut profondément surpris et soulagé lorsque l'Allemagne, le 5 mai 1916, accepta sa demande.

Le 12 mai, un télégramme de Grey à House détruisit l'espoir que nourrissait Wilson d'être invité par les Alliés à imposer les conditions de paix. Ses vues sur la guerre se transformèrent alors aussitôt. Il commença à deviner que Grey n'était pas l'archange que

House avait imaginé ; mais il espérait encore pouvoir le persuader de le laisser faire la guerre pour imposer la paix. Le 16 mai 1916, il écrivit à House qu'il était temps de s'attaquer au « plus dur ». L'Amérique, déclara-t-il, devait prendre une initiative nette pour promouvoir la paix sur des bases permanentes ou soutenir ses droits contre la Grande-Bretagne aussi fermement qu'elle l'avait fait contre l'Allemagne, mais il était impossible de ne pas agir. Il chargea House de préparer un câble très ferme pour Grey. House envoya plusieurs messages à Grey dont l'essentiel était : acceptez que Wilson impose les conditions de paix ou attendez-vous à des difficultés.

L'espoir de Wilson se manifesta dans ses discours des semaines suivantes. Le 20 mai 1916, il déclara :

« J'aimerais, par conséquent, penser que j'exprime l'esprit de cette rencontre en évoquant la nation brandissant bien haut quelque emblème sacré de sagesse et de paix, de tolérance et de rectitude devant les nations du monde tout en leur rappelant ce passage de l'Écriture : « Après le vent, après le tremblement de terre, après le feu, la petite voix calme de l'humanité. »

Le 30 mai 1916, il dit :

« Et cet esprit s'élancera, conquérant et victorieux, jusqu'à ce que peut-être, par la Providence de Dieu, une lumière nouvelle se lève en Amérique, qui projettera les rayons de la liberté et de la justice au loin sur toutes les mers et même sur les terres qui stagnent dans les ténèbres et refusent de la voir. »

Wilson était prêt à brandir la lumière pour la faire briller jusqu'en Allemagne même. « Dieu n'était-il pas venu sur terre pour sauver les pécheurs ? »

Mais Grey refusait toujours de la voir.

Wilson commença finalement à penser que c'étaient les Alliés, et non l'Allemagne, qui se tenaient entre lui et la réalisation de son désir d'être le Sauveur du monde ; il en fut alors extrêmement irrité.

Il cessa de parler de la guerre comme si les Alliés avaient le bon droit pour eux et les Allemands tous les torts. Le 23 juillet 1916, il écrivit à House :

« Je dois avouer que la Grande-Bretagne et les Alliés ont épuisé ma patience. L'affaire de la liste noire est le comble… J'envisage sérieusement de demander au Congrès de m'autoriser à interdire les prêts et à réduire les exportations aux Alliés. Je comprends peu à peu que leur politique tend à empêcher nos exportations de prendre pied sur les marchés que la Grande-Bretagne a contrôlés jusqu'à présent et à peu près annexés. Polk et moi préparons une note très sévère. Je serai peut-être obligé de la faire aussi ferme et définitive que celle envoyée aux Allemands à propos des sous-marins. Qu'en pensez-vous ? Pouvons-nous supporter plus longtemps leur intolérable conduite ? »

Wilson avait été suprêmement heureux depuis le 17 octobre 1915, date à laquelle il avait envoyé à Grey la lettre qui, croyait-il, devait le faire choisir comme pacificateur jusqu'au 26 mars 1916, où le torpillage du *Sussex* le persuada qu'il serait obligé d'entrer en guerre sans accord préalable avec les Alliés. Il avait une nouvelle épouse et avait pris le monde sous sa protection personnelle. Lorsque Lansing, secrétaire d'État, eut l'audace d'exprimer le désir de savoir, autrement que par la presse, quelle était la politique étrangère des États-Unis, Wilson se fâcha et déclara que Lansing devait comprendre que lui, Wilson, dirigeait les Affaires étrangères et qu'il le ferait de la manière qu'il jugerait la meilleure. Il envisagea même de renvoyer Lansing. Dès que la perspective de jouer le rôle de Prince de la paix commença à s'estomper, il devint extrêmement nerveux et malheureux et ses troubles gastriques et migraines recommencèrent à le harceler. Tous ses collaborateurs l'irritaient, son Cabinet et son travail l'ennuyaient. Le 3 mai 1916, il déclara « qu'il ne voulait plus être Président, qu'il serait merveilleusement

soulagé s'il pouvait, en conscience, se retirer ». Mrs Wilson était le seul être qui continuât à lui donner toute satisfaction.

Le 16 juin 1916, il fut choisi à l'unanimité comme candidat démocrate, et le slogan de sa deuxième campagne pour la présidence fut pour la première fois proclamé par le gouvernement Glynn de New York. « Il a maintenu notre neutralité ! » Wilson, sachant qu'il s'était efforcé, depuis huit mois, d'entraîner les Américains dans la guerre, avait tellement mauvaise conscience qu'il évita, dans les discours qu'il fit pendant sa campagne, toute allusion au fait qu'il avait maintenu la neutralité dans le passé, et toute promesse de continuer à le faire. Il savait néanmoins qu'il ne pouvait être élu sans les votes des États de l'ouest, qui étaient farouchement opposés à la guerre. Aussi approuva-t-il le slogan choisi par son parti : « Il a maintenu la neutralité de l'Amérique ! », et des milliers d'affiches et des milliers de cris firent entrer cette idée dans l'esprit des Américains : Wilson nous a préservés et nous préservera de la guerre. Voter pour Wilson, c'est voter pour la paix. Si les Américains avaient su qu'il s'efforçait de les entraîner dans la guerre, il aurait subi une défaite écrasante.

Pendant la campagne présidentielle, Wilson continua à être d'une irritabilité qu'il fit peser avec impartialité sur ses amis et sur ses ennemis. Le sénateur. Lodge eut vent des instructions envoyées à Gérard par Wilson et Bryan avec la première note concernant le *Lusitania.* Et, dans un discours prononcé à Boston, il affirma que la note ferme envoyée à Berlin avait été neutralisée par une allusion suggérant qu'il ne fallait pas la prendre au sérieux, et que l'Allemagne avait continué à violer les droits américains parce qu'elle savait, ou croyait, que les États-Unis, tant que Wilson serait président, ne les défendraient pas. Wilson répondit :

« … la déclaration du sénateur Lodge est fausse. Je n'ai jamais écrit ni envisagé un post-scriptum ou d'accepter d'amendement à la

note concernant le *Lusitania,* à part les modifications que j'ai moi-même apportées pour renforcer ou amplifier les protestations. Lorsque la note fut rédigée, un membre du Cabinet me fit remarquer qu'il serait bon de faire comprendre au gouvernement allemand qu'une offre d'arbitrage serait la bienvenue, mais cette question n'a jamais été discutée en conseil de Cabinet, et personne n'a menacé de démissionner à ce sujet pour l'excellente raison que j'ai refusé qu'elle fût soulevée, après lui avoir donné l'attention qu'exigeait, à mon avis, un si grave problème, qui n'avait toutefois rien à voir avec le dessein de la note. Le public a eu connaissance de tout ce qui a été dit au gouvernement allemand. »

Le lecteur se souvient sûrement que Wilson et Bryan avaient préparé les directives ensemble et les avaient envoyées au bureau du Chiffre du Département d'État afin qu'elles fussent remises au gouvernement allemand en même temps que la note concernant le *Lusitania.* Tout ce qu'avait dit Wilson dans sa réponse à Lodge était, en un sens, vrai. Son démenti, dans son ensemble, était une évasion extrêmement adroite de la vérité. Mais cette nouvelle illustration du soin que prenait Wilson à ne pas permettre à la vérité de faire obstacle à sa carrière est un fait beaucoup moins important que la haine violente qu'il commença à éprouver pour le sénateur Lodge. Nous avons observé qu'au collège, déjà, celui-ci était pour lui un représentant de son père. Lorsque Lodge l'obligea à se servir de cette extraordinaire échappatoire il se mit à l'utiliser, ainsi qu'il avait utilisé West, comme débouché pour sa formation contre sa passivité envers son père. Aussi ses rapports avec Lodge ne furent-ils plus contrôlés par la raison, mais par une compulsion. Il était forcé d'essayer de se dresser contre Lodge, comme il l'avait été contre West.

L'opinion de Wilson s'était totalement transformée depuis qu'il avait écrit, en 1915, que les Allemands étaient des « bêtes

sauvages ». À partir du moment où les Alliés refusèrent de l'accepter comme le Sauveur du monde, il pensa qu'ils étaient des ennemis de Dieu à peu près au même titre que les Allemands. Son désir de transformer la guerre en croisade dont il serait le chef, et sa conviction grandissante que les Alliés étaient aussi infidèles que les Allemands se trouvent remarquablement juxtaposés dans son discours du 5 octobre 1916 :

« … La singularité de la guerre actuelle réside en ce que son origine et ses objectifs n'ont jamais été révélés… L'histoire devra chercher longtemps à expliquer ce conflit. Mais que l'Europe ne se méprenne pas sur notre compte. Ce n'est pas par indifférence que nous nous abstenons, mais parce que, lorsque nous faisons peser la puissance de cette nation, nous voulons savoir pourquoi… Si l'on vous demande : « Vous n'êtes donc pas disposés à vous battre ? » répondez « si » ; vous attendez seulement qu'il se présente une chose qui en vaille la peine ; vous ne cherchez pas à intervenir dans un conflit mesquin mais dans un conflit qui implique la défense des droits de l'homme, vous cherchez une cause qui élève votre esprit au lieu de l'abaisser, une cause qui donne la gloire à celui qui verse son sang lorsqu'il le faut, afin que tous les accords qui défendent la liberté portent le sceau du sang des hommes libres. »

Cette déclaration quelque peu compliquée, traduite en termes simples, signifie : « Les Alliés sont probablement aussi égoïstes que les Allemands. Je ne veux pas entrer en guerre à cause d'un « conflit mesquin » avec l'Allemagne au sujet de ses sous-marins. Je désire par-dessus tout mener une croisade pour l'avènement d'une paix parfaite. »

Deux semaines après avoir prononcé ce discours, il reçut une communication du gouvernement allemand l'informant que s'il ne prenait pas bientôt d'initiative en faveur de la paix, la guerre sous-marine totale recommencerait. Son irritation augmenta. House lui-

même commença à en sentir le poids. Le 2 novembre 1916, il écrit dans son journal :

« Le Président est rentré. Me Cormick et moi sommes allés à sa rencontre et l’avons accompagné jusqu’à Mayflower. Nous avons eu une entrevue d’une heure et demie, et notre discussion a été la plus âpre que nous ayons eue depuis longtemps.

… Il a jugé que New York « était entièrement pourri » et devrait être effacé de la carte… Il a déclaré que Me Cormick et moi avions la « New Yorkite » et que la campagne devrait être menée d’ailleurs »… Cependant, avant notre départ, le Président nous a pris par les épaules et nous a exprimé sa reconnaissance pour ce que nous faisions… Il a dit : « Je ne crois pas que les Américains veulent entrer en guerre, quel que soit le nombre de nos compatriotes qui se font torpiller… » Tout en exprimant son regret qu’il en fût ainsi, il a répété qu’il en avait la certitude. »

Wilson devint de plus en plus indifférent à la manière dont sa campagne était conduite et, malgré son narcissisme et son surmoi qui, naturellement, exigeaient la victoire, semblait parfois ne pas se soucier d’être élu. House consigna dans son journal : « Le Président a tout laissé entre nos mains et n’a pas téléphoné, fait la moindre suggestion ou donné un avis, bien que son sort soit en jeu. » Wilson décida de démissionner immédiatement si Hughes était élu, au lieu d’accomplir les quatre mois qui lui restaient pour achever son mandat. Le 7 novembre 1916, Wilson fut réélu président. Il dut son élection aux votes ambigus des États de l’ouest qui étaient, en écrasante majorité, contre la guerre.

Pendant l’été et le début de l’automne 1916, le Président, malheureux et nerveux, fut en désaccord avec presque tous les êtres et les choses de l’existence. Il avait été gai et heureux pendant l’hiver de 1915 et au début de l’année suivante. Qu’est-ce qui l’avait conduit de la joie au mécontentement ? Sa vie personnelle n’avait

subi aucun changement. Son second mariage lui donnait le même genre de satisfactions que le premier. Sa femme le rendait pleinement heureux ; mais comme Ellen Axson, Edith Bolling Galt ne put préserver le bonheur de son mari pendant leur première année de mariage. Le mince courant de libido qui était dirigé vers les femmes ne pouvait compenser le manque de satisfaction des grands courants de libido qui avaient été tournés vers son père. Pendant l'hiver et au début de 1916, où il avait été si heureux, il avait cru qu'il était sur le point de faire entrer les États-Unis en guerre et d'imposer la paix. Nous avons vu que ce projet offrait un magnifique débouché pour tous les courants de libido tournés vers son père. En été, il avait été obligé de comprendre, plus clairement que jamais, que les Américains s'attendaient à ce qu'il les maintint dans la neutralité et que les Alliés ne lui permettraient pas d'imposer la paix qu'il voulait.

Il avait été contraint, par conséquent, d'abandonner le débouché qui lui avait donné tant de bonheur pour les désirs tournés vers son père. Il s'était vu jouant « le rôle le plus noble jamais échu à un être humain ». Toutes les charges principales de sa libido s'étaient unies pour créer un désir écrasant de jouer ce rôle. Il était incapable d'être heureux s'il ne pouvait croire qu'il allait devenir le sauveur du monde. S'il ne pouvait conduire les États-Unis en guerre comme à une croisade pour une paix qu'il dicterait lui-même, peu lui importait d'être Président ou pas, et il était consterné par le spectre que la communication allemande du 18 octobre 1916 faisait apparaître devant lui. Il sentait qu'il pourrait être contraint d'entraîner les habitants des États-Unis, à leur corps défendant, dans un « conflit mesquin » qui aboutirait, non seulement à la perte de milliers de vies américaines et de billions de dollars, mais aussi à l'établissement d'une paix peu satisfaisante. Il ne connaissait pas exactement les buts de guerre secrets des Alliés ; mais leur refus d'accepter l'aide des États-Unis pour leur réalisation l'avait

convaincu que ces buts n'étaient pas plus nobles que ceux de l'Allemagne. Son désir d'éviter une guerre qui pourrait aboutir à une paix boiteuse, qui amènerait sûrement de nouveaux conflits était presque aussi fort que celui d'entreprendre une croisade pour une paix satisfaisante. Il ne voulait pas apporter la guerre, mais la paix. Son identification inconsciente au Christ le rendait incapable de décider de lutter jusqu'à ce qu'il pût croire que c'était une lutte pour la paix.

XX.

Après sa réélection, Wilson décida qu'il n'y avait qu'une solution à ses difficultés : il devait exiger que la guerre cessât pour le bien de l'humanité, avec ou sans l'accord des Anglais. Il croyait qu'une telle demande amènerait des négociations et une paix sur la base du « statu quo ante bellum ». House s'opposa fortement à cette manière d'agir. Or Wilson était encore très dépendant de House. Le mépris qu'il éprouvait pour Lansing était devenu intense et sa méfiance envers Tumulty l'avait poussé à prier son secrétaire de quitter la Maison-Blanche. N'ayant pu résister aux larmes de Tumulty, il l'avait maintenu dans son poste, mais il prenait soin de lui dissimuler ses intentions ainsi qu'à Lansing. Mrs Wilson, l'amiral Grayson et House étaient les seuls êtres en qui il avait confiance.

Le 14 novembre 1916, Wilson envoya chercher House et ils discutèrent toute la journée sur « la meilleure façon d'agir ». House « prétendant que, pour le moment, il ne fallait rien faire et qu'il suffisait de demeurer vigilants et d'attendre les événements, le Président répondant que la guerre sous-marine ne permettait plus d'attendre et qu'il fallait essayer de négocier avant de rompre avec l'Allemagne ».

Dans son journal, House écrivit : « J'ai pris mon déjeuner du matin seul. Le Président était exceptionnellement en retard, ce qui

voulait dire qu'il avait passé une mauvaise nuit. J'étais désolé, mais n'y pouvais rien. Il m'est désagréable de venir à la Maison-Blanche et de le bouleverser comme cela m'arrive souvent… Je lui ai dit que Lansing, Polk et les autres ne jugeaient pas que la controverse sur les sous-marins constituât une crise, et le priai d'oublier toute l'affaire pour le moment. Mes paroles l'apaisèrent sensiblement et le mirent de meilleure humeur. Il était déprimé… »

En dépit des arguments de House, Wilson décida de lancer un appel en faveur de la paix ; mais le Colonel le persuada d'atténuer cet appel et de le différer. Celui-ci était cependant prêt, mais Wilson hésitait toujours à l'envoyer quand, le 12 décembre 1916, le gouvernement allemand publia une déclaration affirmant le désir de l'Allemagne de tenir une conférence en vue de conclure la paix. Wilson, sans consulter House, envoya son appel en expliquant qu'il n'était pas inspiré par la proposition allemande. La note était signée par le secrétaire d'État Lansing. Elle manifestait clairement que Wilson en était venu à considérer les Alliés avec presque autant de méfiance que les Allemands. Il écrivait qu'il « prenait la liberté d'attirer l'attention sur le fait que les objectifs des hommes d'État des belligérants des deux partis, dans cette guerre, étaient virtuellement les mêmes, comme ils l'avaient déclaré, en termes généraux, à leurs peuples et au monde ».

L'appel de Wilson n'apporta aucun résultat concret et il fut profondément déprimé par l'échec de sa tentative. Il avait cependant une telle horreur du chemin qu'il voyait devant lui qu'il continua à lutter pour la conclusion d'une paix immédiate, en dépit des efforts déployés par House pour le persuader du contraire. House était convaincu que Wilson devait abandonner tout espoir de paix et se préparer immédiatement à la guerre. Or Wilson refusait de le faire. Il se tourna vers le gouvernement allemand, sans la cordialité obséquieuse, mais avec le même espoir qu'un an auparavant envers

le gouvernement britannique. Il essaya d'obtenir de l'Allemagne une proposition de paix convenable ; et il était disposé, si ce pays remettait entre ses mains des conditions précises et raisonnables, à obliger les Alliés à les accepter. Il avait un tel désir de ne pas déclarer la guerre à l'Allemagne qu'il envisagea même de conclure avec elle un « accord de Bryan » qui aurait rendu toute guerre impossible entre les États-Unis et ce pays pendant au moins neuf mois, se rapprochant ainsi de la position pacifiste que Bryan l'avait supplié de prendre lors du torpillage du *Lusitania.* Wilson, en fait, ne fut jamais aussi pacifiste que pendant les deux mois qui précédèrent la déclaration allemande de guerre sous-marine à outrance.

Frustré dans son espoir de devenir le sauveur du monde en faisant la guerre, il était bien décidé à être au moins un Prince de la paix en refusant de la faire.

Le comte von Bernstorff vint voir House le 27 décembre 1916 pour proposer de demander par câble à son gouvernement, avec l'approbation du Président, de lui proposer des conditions en harmonie avec celles de celui-ci et de House. Le Président accepta cette proposition avec une profonde gratitude. Bernstorff fit tout son possible pour persuader son gouvernement de lui envoyer des conditions raisonnables à transmettre au Président et, par des entretiens fréquents avec House, amena Wilson à croire qu'il les recevrait dans un avenir proche.

Wilson commença à croire que le gouvernement allemand allait lui laisser dicter la paix, comme il avait cru, l'année précédente, que le gouvernement britannique était sur le point de le faire. Le 4 janvier 1917, quand House le pressa de se préparer à entrer en guerre, il répondit : « Il n'y aura pas de guerre. Le pays n'a aucune intention de se laisser entraîner dans le conflit. Nous sommes les seuls neutres des grands peuples de race blanche et cesser de l'être serait un crime contre la civilisation. » Ses relations avec Bernstorff,

qui l'aidait sincèrement à mettre fin à la guerre, devinrent très cordiales, et il prit Lansing en grippe, car, pensait-il, « il n'approuvait pas son intention de demeurer neutre ». Le 11 janvier, il dit à House : « Bernstorff est, de loin, moins dangereux pour Lansing que ce dernier ne l'est pour lui-même, car j'ai été très tenté de lui demander sa démission lorsqu'il a émis un jugement sur notre dernière note. »

Le 19 janvier 1917, il était si sûr que l'Allemagne allait lui faire part des conditions de paix qu'elle désirait et que ces conditions seraient raisonnables qu'il demanda à House de préparer d'avance et de chiffrer un « message pour Balfour et Lloyd George… exposant, comme Bernstorff nous les a écrites, les conditions et les méthodes que les Allemands veulent bien appliquer maintenant ». Le jour même, sans que Wilson le sût, Bernstorff reçut, de son gouvernement, non les conditions de paix raisonnables que Wilson et lui attendaient, mais l'avertissement que la guerre sous-marine totale recommencerait le 1er février 1917.

Wilson, qui croyait que la paix, et non la guerre, l'attendait, prononça, le 22 janvier 1917, l'un des plus grands discours de sa carrière, dans lequel il exigeait une « paix sans victoire ».

Le 20 janvier 1917, Bernstorff, qui luttait toujours pour éviter la guerre avec les États-Unis, mais qui savait qu'elle était à peu près fatale, avait écrit à House : « … Je crains que la situation, à Berlin, ne nous dépasse… Les exigences exorbitantes de nos ennemis et les termes insolents de leur note au Président semblent avoir à tel point irrité l'opinion publique allemande que les conséquences en seront sûrement défavorables à nos projets de paix. »

House envoya cette lettre à Wilson. Et Wilson, le 24 janvier 1917, lui répondit :

« Ce que l'on peut lire entre les lignes du message de Sharp, ajouté à ce que Hoover vous a appris, me persuade que si l'Allemagne veut la paix elle peut l'obtenir, et l'obtenir bientôt, *mais*

il faut qu'elle me fasse confiance et me laisse ma chance. Ce que Bernstorff vous a dit l'autre jour, agrémenté et modifié par ce qu'il a écrit par la suite ne signifie rien en ce qui concerne les négociations entre les belligérants. Il me semble qu'il serait bon que vous revoyez Bernstorff sur-le-champ (sans que votre rencontre puisse être remarquée comme l'a été la dernière, mais dans un endroit moins public) pour lui dire que le moment d'agir est venu si l'Allemagne veut sincèrement et véritablement la paix ; que les renseignements qui nous sont parvenus sont de nature à nous persuader que je peux faire aboutir les pourparlers si l'on me fait une suggestion raisonnable ; mais qu'autrement, vu les préparatifs que les Allemands semblent faire pour une guerre totale aux navires marchands sous prétexte qu'ils sont armés, il est malheureusement vraisemblable que les relations entre leur pays et les États-Unis se rompront et que tout sera changé. Les sentiments, les irritations n'entrent pas en ligne de compte. Veulent-ils vraiment que je les aide ? J'ai le droit de le savoir parce que je désire sincèrement le faire, et que je suis maintenant en mesure d'intervenir sans favoriser aucun des adversaires… Dieu vous bénisse pour l'encouragement et le soutien que vous m'apportez constamment. Je me sens parfois, malgré moi, très seul et très déprimé. »

Il est impossible de refuser sympathie et admiration au Woodrow Wilson qui a écrit cette lettre. En janvier 1917 il a parlé, écrit et s'est conduit en grand homme, et il ne fut nullement responsable de ce que les efforts profondément sincères qu'il fit alors pour que la guerre cessât aboutirent à la guerre. Il est peut-être absurde de s'imaginer être le sauveur du monde ; mais il eût mieux valu, pour l'humanité, que les grandes puissances acceptassent alors de se laisser conduire par Wilson.

House, en réponse à la lettre de Wilson du 24 janvier 1917, écrivit le 27 janvier : « Je lui ai dit (à Bernstorff) que l'Allemagne

devait vous faire une offre précise, et sur-le-champ. J'ai suggéré de proposer l'évacuation totale de la Belgique et de la France et de s'entendre pour une « reconstruction, des réparations et des indemnités » réciproques. »

Si Wilson avait reçu, du gouvernement allemand, des propositions établies d'après les grandes lignes suggérées ci-dessus il aurait mis tout en œuvre pour obtenir une paix immédiate. À ce moment-là, les Alliés dépendaient tellement des États-Unis pour leurs munitions et l'aide financière dont ils avaient besoin qu'ils auraient été incapables de résister à une menace d'embargo. Il est certain que Wilson aurait pu imposer une « paix sans victoire ». Mais le gouvernement allemand ne voulait pas d'une paix sans annexions ni indemnités. De même que le gouvernement britannique, en 1915 et 1916, avait préféré continuer à lutter pour ses buts de guerre secrets sans l'aide des États-Unis, le gouvernement allemand, en 1917, espérant obtenir d'importants avantages territoriaux et des indemnités, préféra se faire un ennemi des États-Unis. Le 31 janvier 1917 le comte von Bernstorff écrivit deux lettres : l'une au secrétaire d'État Lansing qui renfermait une déclaration de guerre sous-marine totale, et l'autre au colonel House qui exposait les conditions de paix du Kaiser, conditions qui en auraient fait le dictateur de l'Europe.

XXI.

Wilson fut confondu. Il croyait être sur le point, sans entraîner les États-Unis dans la guerre, de pouvoir arranger une paix juste, et voilà qu'il allait être contraint d'entrer en guerre sans être sûr de la manière dont elle se terminerait. Il en était arrivé à croire que les buts des Alliés étaient aussi égoïstes que ceux des Empires centraux et il avait l'impression de devenir l'instrument des Alliés. Il allait entrer dans une guerre qu'aucune paix parfaite ne sanctifierait : son

identification au Christ ne pouvait le supporter. House consigna dans son journal :

« Le Président est triste et déprimé, et je n'ai pas réussi, depuis ce matin, à le mettre dans un meilleur état d'esprit. Il a été profondément déçu de l'initiative subite et injustifiée du gouvernement allemand. Nous avions toutes les raisons de croire que dans un mois les belligérants discuteraient de la paix. Le Président a déclaré qu'il avait l'impression que le monde s'était tout à coup renversé ; qu'après avoir tourné d'est en ouest, il tournait d'ouest en est, et qu'il ne retrouvait plus son équilibre.

La question dont nous avons parlé le plus longuement a été celle de savoir s'il valait mieux donner sur-le-champ son passeport à Bernstorff ou attendre que les Allemands commissent un acte d'hostilité déclarée. Quand Lansing est arrivé, la discussion a repris et nous avons tous jugé préférable de lui remettre immédiatement son passeport, dans l'espoir de ramener les Allemands à la raison… Le Président répétait avec force qu'il ne laisserait pas cet incident provoquer la guerre s'il pouvait l'éviter. Il réitéra sa conviction qu'il serait criminel que son gouvernement fût tellement mêlé à la guerre qu'il ne pût, ensuite, sauver l'Europe. Il parla de l'Allemagne comme d'une « folle qu'il fallait maîtriser ». Je lui demandai s'il trouvait juste que nous attendions que les Alliés maîtrisassent l'Allemagne sans jouer notre rôle. Il tressaillit ouvertement à ces mots, mais s'accrocha cependant à sa résolution de ne pas entrer en guerre s'il était humainement possible de faire autrement. »

Le 5 février 1917, Wilson annonça au Congrès qu'il avait décidé de rompre les relations diplomatiques avec l'Allemagne, tout en insistant sur le caractère pacifique de la politique qu'il espérait poursuivre. Il ne pouvait se résoudre à admettre ce qu'à peu près tous les Américains comprenaient : que cette rupture provoquerait fatalement la guerre. Il reculait encore avec horreur devant le sort

qu'il cherchait à éviter depuis si longtemps. Il ne détestait pas le principe de la guerre, mais il approuvait un certain genre de lutte et détestait les autres. Il aurait été très heureux d'entraîner les États-Unis dans une lutte qui eût été une croisade pour la paix ; mais il n'était pas sûr que celle-ci en serait une. En fait, il était convaincu du contraire, ce qui lui était intolérable. Il fallait trouver un débouché pour son désir d'être le Prince de la paix.

Il fut rempli de colère contre l'Allemagne qui l'avait mis dans une situation que son identification au Christ jugeait intolérable. Un amer ressentiment contre le gouvernement allemand se mêlait à cette colère. Il sentait que les dirigeants allemands s'étaient joués de lui en le trompant sur leurs intentions en janvier 1917 et fit le serment de ne plus jamais les croire. Il rejetait le blâme de la duperie dont il avait été victime principalement sur le gouvernement allemand, mais il englobait dans sa haine toute la classe dirigeante allemande ; elle devint pour lui une hydre qui l'obligeait à faire le genre de guerre contre lequel il avait tant lutté. Il continua à inclure les Allemands dans son « amour de l'humanité », mais leurs chefs devinrent dès lors, pour lui, des démons. La distinction qu'il fit toujours entre le gouvernement et le peuple allemands se produisit d'abord dans son inconscient.

Il commença à se sentir extrêmement souffrant. Il pria Dieu de l'éclairer. Sa nervosité, ses migraines et ses troubles digestifs augmentèrent. Jusqu'au 31 mars 1917 il résista au flot de l'opinion publique qui monta vite après la publication de la note de Zimmerman au Mexique. Puis, à l'aube du 1er avril 1917, il prépara son message de guerre.

La remarquable conversation de Frank Cobb avec Wilson ce jour-là montre clairement que, lorsque Wilson rédigea son message, il vit avec une horreur impuissante la perspective d'entraîner l'Amérique dans une lutte qui aboutirait à une paix vicieuse. Il avait

l'impression, non de faire la guerre qu'il aurait voulue, mais celle que « les Alliés voulaient et qu'ils auraient gain de cause pour la chose même contre laquelle l'Amérique avait lutté et qu'elle avait espéré ne pas voir ».

Néanmoins, dans le discours qu'il avait préparé juste avant son entrevue avec Cobb, il parla comme s'il entrait dans le genre de guerre qu'il désirait mener. Publiquement il s'exprima comme s'il prenait la tête d'une croisade pour une paix parfaite.

Cette attitude ressemble à de l'hypocrisie, mais l'examen attentif montre que ce n'en était pas. L'hypocrisie apparente de Wilson était presque toujours une illusion qu'il se faisait sur lui-même. Il avait une faculté extraordinaire d'ignorer les faits et une foi immense dans les paroles. Les sentiments qu'il éprouvait pour les faits et les phrases étaient exactement l'inverse de ceux d'un homme de science. Il ne pouvait supporter qu'une phrase fût massacrée par un fait réfractaire. Il adorait voir un événement désagréable supprimé par une belle phrase. Lorsqu'il en inventait une il se mettait à y croire, quels que fussent les faits. À la fin du mois de mars 1917 il se trouva en face d'un dilemme qu'il ne pouvait supporter de résoudre d'aucune façon. Les faits lui disaient que la guerre se terminerait pas une paix boiteuse. S'il s'en tenait à eux ; il n'avait que deux partis à prendre : il pouvait se dire : la guerre se terminera par une paix boiteuse, mais l'Allemagne nous oblige à la faire ; ou : je refuse d'entrer en guerre, malgré les provocations allemandes, parce que la guerre se terminera par une paix boiteuse. Or il ne pouvait se résoudre à accepter l'un ou l'autre de ces partis. D'une part.il avait annoncé si souvent et avec tant d'insistance que les États-Unis entreraient en guerre si l'Allemagne recommençait les torpillages sans préavis que persister dans la neutralité aurait fait de lui et de son pays un objet de risée dans le monde entier. D'autre part, il ne pouvait se contraindre à déclarer au Congrès : l'Allemagne

a commis contre nous des actes hostiles, par conséquent nous devons lui déclarer la guerre. Je le déplore parce que cela nous coûtera des milliers de vies et des billions, pour aboutir finalement à une paix infamante qui condamnera le monde à une autre guerre, pire que celle-ci. Son identification au Christ était si forte qu'il était incapable de demander l'autorisation de déclarer la guerre sinon comme moyen d'obtenir la paix. Il avait absolument besoin de croire que, d'une manière ou d'une autre, il sortirait de cette épreuve en sauveur du monde.

À la fin du mois de mars 1917 il fut acculé à déclarer la guerre, ii ne pouvait demander l'approbation du Congrès qu'en la présentant comme une croisade en faveur de la paix. Les faits étaient terriblement en contradiction avec ses désirs. Et, selon ce qui était devenu chez lui une habitude, il évita ce dilemme en les ignorant.

Dans son message de guerre, il exprima, non son désir que la guerre fût une croisade, mais sa conviction que c'en était une, et il oublia les faits. Mais ceux-ci étaient encore très présents à son esprit lors de son entrevue avec Cobb, et il lui en parla. Il fit ensuite tout son possible pour supprimer les réalités désagréables et y réussit en grande partie. Les événements de la guerre devinrent pour lui des faits qu'il inventait pour exprimer ses désirs. De temps à autre la réalité réapparaissait, et il la repoussait en réaffirmant les faits imaginaires qui exprimaient ses désirs. Il arrivait à être persuadé par ses propres paroles. Peu à peu il y croyait fermement. Il convainquit ainsi beaucoup d'hommes, dans de nombreux pays, que la guerre se terminerait par une paix juste, et il « rendit l'Amérique ivre d'abnégation »… bien que personne ne fût plus leurré ou enivré par ses paroles que Wilson lui-même.

Du 1er avril 1917 à sa mort, il y eut, dans l'esprit de Wilson, deux sortes de faits totalement différents à l'égard de la paix et de la guerre : les faits réels, autant que possible refoulés, et ceux que son

désir avait créés. Cette aliénation qui lui permit finalement d'accueillir le Traité de Versailles, comme une « assurance à 90 % contre la guerre » avait, certes, ses racines dans son enfance ; mais elle s'amplifia le soir où il écrivit son message de guerre sans supporter de regarder les faits en face. Il déclara que la guerre était une croisade, sachant bien, dans une chambre secrète de son esprit, que les croisés n'atteindraient jamais la terre sainte mais croyant par ailleurs, parce qu'il le désirait, que, grâce aux paroles qu'il avait apprises sur les genoux de son père, il conduirait toutes les armées, au-delà de l'égoïsme, jusqu'au saint sépulcre de la paix universelle, où elles trouveraient… Wilson.

L'incertitude de Wilson, pendant les deux mois qui séparèrent la déclaration de guerre sous-marine totale du 1er février 1917 de sa décision d'entrer dans la lutte, demande une brève explication supplémentaire.

Même après la rédaction de son message de guerre, son incertitude persista. Le mémorandum de Cobb sur sa conversation avec Wilson du 1er avril 1917 contient le passage suivant : « Je ne l'ai jamais vu si abattu. Il a l'air d'avoir des insomnies et il m'a dit que c'était le cas. Il a déclaré qu'il allait probablement se présenter le lendemain devant le Congrès pour demander la guerre, et qu'il n'avait jamais, de toute sa vie, été moins sûr de quelque chose que de cette décision. Il m'a dit que depuis des semaines il était resté éveillé, la nuit, pour réfléchir à la situation… » L'identification de Wilson au Christ était indiscutablement la force psychique principale qui lui rendait si difficile de prendre une décision ; mais une cause supplémentaire semble avoir renforcé son incertitude excessive. La scène qui se passa dans la salle du Conseil, à la Maison-Blanche, demeure inexpliquée. Voici comment Tumulty l'a décrite :

« Pendant quelque temps il demeura assis, silencieux et pâle, dans la salle du Conseil. Puis il déclara : « Réfléchissez à ce qu'ils ont

applaudi. Mon message d'aujourd'hui est un message de mort pour nos jeunes hommes. Comme il est étrange de l'applaudir… Tandis que j'ai paru indifférent aux critiques dont j'ai été abreuvé pendant ces jours difficiles, certains ont essayé de comprendre mes intentions et ce que j'ai cherché à faire… Il existe à Springfield, Massachusetts, un vieillard éminent, rédacteur en chef d'un important journal de là-bas, qui a compris ma position depuis le premier jour et m'a entouré de sa sympathie dans toute cette affaire… Je voudrais vous lire la lettre que j'ai reçue de lui. » En le faisant, l'émotion qu'il ressentait devant l'affectueuse sympathie dont la lettre était remplie le saisit ; le Président, lorsqu'il répéta « cet homme m'a compris et entouré de sympathie », sortit son mouchoir de sa poche, essuya les grosses larmes qui remplissaient ses yeux et, posant sa tête sur la table, sanglota comme un enfant. »

Woodrow Wilson, tant que son père vécut, n'avait jamais pris de décision importante sans lui demander conseil. Et il semble bien qu'une partie de son incertitude, lorsqu'il se trouva devant la décision suprême de son existence, soit venue du simple fait qu'il ne pouvait demander l'avis de son père, ni son approbation. Sa décision prise, il lut la lettre d'approbation affectueuse d'un « vieillard éminent » puis, posant sa tête sur la table de la salle du Conseil, sanglota comme un enfant. Le petit Tommy Wilson avait encore un besoin énorme de la tendre sympathie et de l'approbation de son « incomparable père ».

XXII.

La force du désir de Wilson de prendre la tête d'une croisade qui se terminerait par la confirmation de son rôle d'arbitre du monde se manifesta par l'offre spontanée qu'il fit de ses services en octobre 1915 et par son chagrin pendant la période qui suivit le mois de mai 1916, lorsqu'il fut convaincu que l'Angleterre ne lui permettrait pas

de le faire. Or, à partir du moment où il réussit à se persuader qu'il transformerait la guerre en croisade, en répétant qu'elle en était une, il retrouva le calme et fut relativement heureux et fort. Il porta, pendant la guerre, de lourds fardeaux pour un homme dont les artères étaient en mauvais état ; et, bien qu'il continuât, comme toujours, à souffrir de troubles gastriques et de migraines d'origine nerveuse, il n'eut pas de « dépression ». Son surmoi, son narcissisme, son activité et sa passivité envers son père, sa formation réactionnelle contre sa passivité envers celui-ci avaient tous trouvé, dans la guerre, des débouchés suprêmement satisfaisants. Il allait réaliser l'impossible, il était le plus grand homme vivant, il faisait tuer des hommes, il était le sauveur du monde et il lui restait sa femme et House à aimer.

Il ne recula devant aucune mesure pour rendre l'entrée en guerre des États-Unis efficace et décisive. Il demanda et fit voter la loi sur la conscription. Il organisa de nouvelles commissions gouvernementales pour traiter des divers problèmes stratégiques et nomma à leur tête les hommes les plus compétents qu'il put trouver, sans distinction de parti. Dans certains cas, ceux qu'il désigna ainsi furent extrêmement efficaces, dans d'autres tout à fait insuffisants : il les soutint tous. Il n'avait ni la force physique, ni le désir de contrôler les travaux de ces nouvelles commissions ou des divers services. Il avait pris la direction des Affaires étrangères et la guerre l'intéressait personnellement moins que la paix qu'il espérait conclure. Le sénateur Lodge, qui était devenu président de la commission des Affaires étrangères du Sénat, offrit de collaborer avec lui dans ce domaine. Wilson, qui, comme nous l'avons vu, s'était mis, en 1916, à éprouver à l'égard de Lodge une haine névrotique intense, refusa.

Balfour avait remplacé Grey comme secrétaire d'État britannique aux Affaires étrangères. Il vint en Amérique, en avril

1917, informer Wilson que la situation des Alliés était désespérée, qu’il était plus que probable que la Russie allait se retirer de la guerre, que le moral de la France s’effondrait, que la condition financière de l’Angleterre était catastrophique et que les États-Unis devraient porter un fardeau de guerre infiniment plus lourd que Wilson ou n’importe qui, en Amérique, ne l’avait envisagé. Il était prêt à révéler au Président une partie au moins des accords secrets des Alliés et à discuter leurs buts de guerre, en supposant naturellement que Wilson définît clairement les objectifs précis pour lesquels il allait demander au peuple des États-Unis de verser des flots de sang et d’argent.

Wilson voulait résoudre au plus tôt d’une manière précise avec Balfour la question des buts de guerre. À ce moment-là, il aurait pu dicter ses propres conditions de paix et transformer la guerre en croisade de paix, comme il l’avait proclamé. Les Alliés étaient totalement à sa merci. Mais House le persuada de ne pas exiger que Balfour définît ses buts de guerre, en lui affirmant que la discussion qui s’ensuivrait ferait obstacle à la poursuite des hostilités. Wilson et House oublièrent tous deux que les puissances combattantes avaient discuté en détail leurs conditions de paix tout en poursuivant la guerre avec une efficacité remarquable. House introduisit également dans l’esprit de Wilson l’image d’une conférence à laquelle l’Angleterre collaborerait loyalement avec les États-Unis pour établir une paix juste et durable. Et Wilson, toujours ravi « d’éviter les ennuis », laissa passer l’occasion de conclure la paix équitable dont il rêvait. Le Président et House semblent avoir totalement mal compris le respect que les gouvernements européens éprouvaient à l’égard de Wilson. Pour le Président exerçant la puissance de l’Amérique ils avaient le plus grand respect ; pour Woodrow Wilson en tant que chef moral, ils n’en avaient aucun. Du moment que l’assistance matérielle des États-Unis était vitale pour les Alliés, ils étaient obligés de s’en remettre au président des États-Unis ; mais Woodrow

Wilson ne put jamais « enivrer les hommes d'État européens de l'esprit d'abnégation ».

Balfour parla de certains accords secrets et promit de les envoyer à Wilson ; mais il ne le fit jamais et, s'étant arrangé pour obtenir l'aide matérielle la plus importante possible des États-Unis, rentra tout heureux en Angleterre.

Bien que Wilson n'ait pas réussi à vider avec Balfour la question des accords secrets, il exprima, dans tous ses discours, l'assurance qu'il obtiendrait une paix juste et durable à la fin de la guerre, et affirma à maintes reprises l'amitié qu'il éprouvait envers le peuple allemand et sa conviction que la défaite leur apporterait, non des souffrances mais des avantages. Le 14 juin 1917, par exemple, il déclara :

« Nous savons maintenant, aussi clairement qu'avant d'être nous-mêmes engagés dans la guerre, que nous ne sommes pas les ennemis du peuple allemand et qu'il n'est pas le nôtre. Il n'a ni commencé, ni désiré cet horrible conflit, ni que nous y fussions entraînés ; et nous éprouvons l'impression vague que nous luttons pour lui, comme il le verra sans doute un jour, autant que pour nous…

Le fait important qui se distingue de tous les autres c'est que cette guerre est une lutte des peuples, une lutte pour la liberté, la justice et l'autonomie de toutes les nations du monde, une lutte qui fera de l'univers un lieu sûr pour ceux qui y vivent et s'en sont rendus maîtres, y compris les Allemands. »

Le fait indigeste de l'existence des accords secrets, cependant, pesait sur l'esprit de Wilson et le troublait. Le 21 juillet 1917 il écrivait à House :

« *L'Angleterre et la France n'ont nullement les mêmes idées que nous concernant la paix.* Après la guerre nous pourrons les obliger à penser comme nous parce qu'elles seront alors, entre

autres choses, financièrement entre nos mains, mais c'est impossible maintenant et toute tentative de parler en leur nom ou de nous exprimer franchement amènerait des désaccords qui remonteraient forcément à la surface en public et retireraient toute efficacité à notre alliance… Nos véritables conditions de paix, celles sur lesquelles nous insisterons sûrement, ne sont acceptables actuellement ni en France ni en Italie (sans parler de la Grande-Bretagne). »

Wilson, avec l'habitude étrange qu'il avait contractée de répéter, à House, les pensées mêmes que celui-ci avait fait pénétrer dans son esprit, prit ainsi définitivement le parti d'ignorer les accords secrets pendant la guerre pour éviter toute friction avec les Alliés, mais affirma sa résolution d'obliger ceux-ci à conclure une paix de réconciliation, après la victoire, en brandissant la puissance financière des États-Unis. Il était persuadé qu'en se servant de ses armes économiques et de son art d'influencer les hommes par ses paroles il pourrait obtenir la paix qu'il désirait. Il promit publiquement, à maintes reprises, au peuple allemand une paix parfaitement juste.

On a souvent affirmé que Wilson était un hypocrite notoire, qu'il n'avait jamais eu l'intention d'aider les Allemands à obtenir une paix convenable, et que ses promesses n'étaient que des armes propres à saper leur moral, des moyens d'« allumer un incendie derrière le gouvernement allemand ». Or c'est entièrement faux. Il savait parfaitement que les paroles qui diminuaient la confiance du peuple allemand en son gouvernement et leur faisaient croire que la défaite amènerait pour eux une paix juste et durable minerait leur volonté de combattre et hâterait ainsi l'effondrement de l'Allemagne ; mais son intention que les Allemands bénéficiassent d'une paix juste était profondément sincère. Ses désirs les plus profonds soutenaient celui d'une telle paix. Dans une conversation

avec l'un des auteurs de ce livre, après son discours enflammé du 4 décembre 1917, il exprima ses véritables sentiments : « Oui – n'est-ce pas horrible ? Tous ces membres du Congrès et ces sénateurs applaudissant le moindre misérable propos belliqueux que je leur tenais et ignorant tout de ce qui me tient vraiment à cœur. Je hais cette guerre ! Je hais toutes les guerres, et la seule chose qui m'intéresse sur terre, c'est la paix qui sera un jour la conclusion des hostilités. » En disant ces mots, les larmes jaillirent de ses yeux et inondèrent ses joues. Il croyait sincèrement en sa mission. Il était le Fils de Dieu, partant en guerre pour donner une paix parfaite au monde entier. Les promesses qu'il fit au peuple allemand étaient parfaitement vraies.

Après avoir pris ces engagements et refusé de les tenir par des négociations immédiates avec les Alliés, il se sentit engagé sur l'honneur, envers les peuples allemand, américain et tous les autres peuples du monde de les tenir par les moyens qu'il avait choisis. Il se considérait comme profondément lié par ses serments et était convaincu qu'il aurait le courage de se servir de ses armes, de remplir ses promesses et de conclure une paix parfaite. Son courage et sa sagesse lui inspiraient une confiance absolue.

Le 12 novembre 1917, il déclara dans un discours :

« Je ne suis pas hostile aux sentiments des pacifistes, mais à leur stupidité. Mon cœur est avec eux, mais mon esprit les méprise. Je veux la paix, je sais comment l'obtenir, et eux l'ignorent. »

Le 8 janvier 1918, il prononça, devant le Congrès, le discours dans lequel il énuméra les quatorze points qui devinrent la base de l'armistice et du Traité de Versailles. Préciser des buts de guerre, même aussi vagues que ceux-ci, dépassait de beaucoup sa connaissance de l'Europe, et il avait établi ses points en grande partie sur les recommandations du comité d'enquête de House,

formé de professeurs d'université, que Wilson avait chargé celui-ci de créer, en septembre 1917, pour préparer la Conférence de la paix.

En janvier 1918, Wilson croyait profondément qu'il pouvait hisser la guerre, par la puissance de son verbe, au niveau d'une croisade pour l'application des principes du Sermon sur la Montagne. Son identification au Christ inspirait ses discours. L'étendue de cette identification est illustrée par le fait qu'après avoir lu l'ouvrage de George B. Herron dans lequel on le compare à Jésus, il l'offrit à divers amis en déclarant : « Herron est le seul homme qui me comprenne vraiment. »

L'attaque victorieuse de Ludendorff, le 22 mars 1918, obligea Wilson à modérer momentanément la teneur religieuse de ses discours et à consacrer ses efforts, à éveiller l'esprit belliqueux de l'Amérique ; et ce ne fut qu'en septembre 1918, lors de la déroute totale des armées allemandes, qu'il put parler librement comme s'il était le Christ.

Le 2 septembre 1918, House écrivit à Wilson pour lui demander s'il ne serait pas prudent d'exiger des Alliés qu'ils s'engageassent au sujet de certains buts de guerre et le pressa de suivre la voie qu'il lui avait interdite lors de la venue de Balfour en Amérique, en avril 1917. Wilson, ayant adopté à fond les premières idées de House, refusa d'entrer en rapport avec les Alliés. Bien au contraire, le 27 septembre 1918, il parla de nouveau comme s'il était le Christ, imposant quatre principes qui devraient servir de base de paix. Le premier étant « la justice impartiale qui doit être appliquée exige qu'il n'existe aucune discrimination entre ceux envers lesquels nous avons le désir d'être justes et les autres. Il ne doit y avoir aucun favori et les seules normes doivent être les droits égaux des différents peuples intéressés ».

Le 29 septembre 1918, Ludendorff, croyant que ses armées allaient être anéanties, exigea que le gouvernement allemand

demandât un armistice immédiat. C'est ce que fit, le 5 octobre 1918, le prince Maximilien de Bade, chancelier allemand, qui accepta « comme base des négociations de paix le programme proposé par le président des États-Unis dans son message du 8 janvier 1918 au Congrès et dans ses discours ultérieurs, principalement celui du 27 septembre 1918 ».

XXIII.

Wilson envoya House à Paris pour discuter, avec les Alliés, des négociations d'armistice. Le 19 octobre 1918, lorsque celui-ci se trouva en face de Clemenceau, de Lloyd George et de Sonnino, ils refusèrent d'accepter l'armistice sur la base des quatorze points. House les menaça d'une paix séparée entre les États-Unis et l'Allemagne. Wilson soutint House en lui envoyant le câble suivant :

« Je considère de mon devoir, en mon âme et conscience, de vous autoriser à affirmer qu'il m'est impossible de participer aux négociations d'une paix qui n'englobe pas la liberté des mers, parce que nous nous sommes engagés à combattre, non seulement le militarisme prussien, mais le militarisme où qu'il se trouve. Il m'est tout aussi impossible de participer à un règlement qui ne prévoit pas une Société des Nations parce qu'une telle paix amènerait, dans un certain laps de temps, comme seule garantie, un réarmement universel ce qui serait désastreux. J'espère que je ne serai pas obligé de rendre cette déclaration publique. »

Ainsi Wilson commençait à lutter contre les Alliés en soutenant la menace de paix séparée de House, et en y ajoutant même la menace supplémentaire de porter à la connaissance du monde son désaccord avec les chefs alliés s'ils refusaient de mettre à exécution les quatorze points.

Aucun terme admissible dans les négociations diplomatiques n'aurait pu montrer plus clairement sa résolution d'imposer la paix

qu'il avait promise au monde, ou la force de son désir d'être le juge équitable de l'humanité. Il était sous la domination absolue de ses identifications avec la Trinité.

Le 14 novembre 1918, il envoya à House le câble suivant au sujet de l'organisation de la Conférence, de la paix :

« Je suppose que je serai choisi comme président. »

House répondit que la Conférence de la paix devant se tenir en France, l'usage diplomatique exigeait que Clemenceau présidât et qu'il serait peut-être imprudent que Wilson prît part à la Conférence. Wilson fut extrêmement mécontent. Le 16 novembre 1918, il câbla à House :

« Cela bouleverse tous les projets que nous avions faits. Ce changement de programme me plonge dans la plus complète confusion… J'en conclus que les dirigeants français et anglais veulent m'exclure de la conférence de crainte que je ne prenne contre eux la tête des nations plus faibles… Je ne suis pas d'accord avec l'idée que la fierté nous empêche d'obtenir les résultats que nous nous sommes proposés… »

Le fait d'imposer la loi de Dieu aux nations offrait un débouché si magnifique à tous les désirs les plus profonds de Wilson que la simple suggestion qu'il serait peut-être plus sage qu'il ne participât pas à la Conférence le plonge dans « la plus complète confusion ». Il voulait diriger le monde en personne, en réalité, de son trône, avec une autorité absolue. Il ne pouvait être absent de la Conférence de la paix.

Wilson, à la Maison-Blanche, en réfléchissant à la tâche qui l'attendait, dit à son secrétaire : « Tumulty, ce voyage sera la plus grande réussite ou la tragédie suprême de toute l'histoire ; mais je crois en la Divine Providence. Si je n'avais pas la foi je deviendrais fou. Si je pensais que les affaires de ce monde troublé dépendent de notre intelligence limitée, je ne saurais à quel raisonnement

m'accrocher pour retrouver ma santé d'esprit ; mais je crois qu'aucune société humaine, quelles que soient les dispositions qu'elle prenne pour user de sa force ou de son influence, ne pourra jamais faire échouer cette grande entreprise mondiale, qui, après tout, est celle de la miséricorde, de la paix et de la bonne volonté divines. »

De même qu'en 1912 il avait senti que Dieu avait voulu qu'il devînt président des États-Unis, il sentit, en 1918, que Dieu voulait qu'il donnât la paix éternelle au monde. Il partit pour Paris en qualité d'envoyé de Dieu.

Il avait l'intention de faire lui-même la paix, avec l'aide discrète de House ; et, bien que les Républicains eussent obtenu la majorité au Sénat lors de l'élection de novembre et que le traité qu'il allait signer dût être ratifié par la majorité des deux tiers des sénateurs, il refusa l'offre que lui faisaient les républicains d'accepter, comme collaborateurs, deux de leurs principaux chefs. En tant que délégué du Seigneur, il se sentait sûr de pouvoir surmonter n'importe quelle opposition sénatoriale.

Il refusa aussi d'avoir un secrétaire personnel. Les sentiments contradictoires qu'il éprouvait à l'égard de Joe Tumulty, qui eux-mêmes remontaient aux émotions contradictoires que son petit frère Joe lui avait inspirées, furent la cause de ce phénomène extraordinaire. Il se méfiait tellement de Tumulty qu'il ne voulait pas l'emmener à la Conférence de la paix. Il l'aimait tellement qu'il ne pouvait supporter de le blesser en se faisant accompagner d'un autre secrétaire. Il partit pour réorganiser le monde avec une suite composée de son médecin et de deux sténographes.

Il emmena aussi les membres de la commission d'enquête de House, qui étaient très bien documentés mais n'avaient aucune expérience des conférences internationales. Il leur déclara, sur le paquebot *George Washington,* au cours d'une entrevue qui manifesta

à quel point son ignorance de l'Europe était profonde : « Dites-moi ce qui est juste et je lutterai ; consolidez ma position. » Il ne fit rien, en dehors de cela, pour organiser ses forces. Il n'avait aucun plan de campagne détaillé ni d'organisation-diplomatique. Il ne s'était pas occupé personnellement de choisir la délégation américaine et fut furieux de découvrir, sur le *George Washington,* que le secrétaire et les secrétaires adjoints de la délégation américaine, amenés par Lansing, étaient des hommes qu'il méprisait personnellement. En arrivant à Paris, le 14 décembre 1918, il dit à House qu'il avait l'intention de les renvoyer et d'en choisir d'autres. House le persuada de ne pas prendre cette mesure drastique. Dès lors Wilson évita, autant que possible, tout contact avec Lansing et le secrétariat de la délégation américaine, se coupant ainsi de l'aide que ses services diplomatiques auraient pu lui donner.

House le poussa à prendre immédiatement un secrétaire personnel. Wilson refusa en déclarant que « Tumulty aurait le cœur brisé ». House offrit à Wilson les services de ses propres collaborateurs, dont le chef était le gendre de House, qu'il n'aimait pas. Le secrétariat de House était installé à l'Hôtel Crillon, Wilson résidait au palais Murât, à six cents mètres de là. Il en résulta que Wilson, bien qu'il soumît de nombreuses questions à House pendant la Conférence, ne se servit jamais du secrétariat de celui-ci et fit personnellement son travail sans secrétaire. Il demeura au palais Murât avec sa femme, son médecin et ses deux sténographes, s'occupant seul de milliers de choses insignifiantes qui n'auraient jamais dû accaparer son attention ou épuiser sa mince réserve de force physique. Le désordre de ses documents et de son esprit devint effroyable.

Néanmoins il crut, pendant les premières semaines qu'il passa en Europe, qu'il allait donner au monde la paix parfaite qu'il lui avait promise. Il fut reçu comme un sauveur par tous les peuples

d’Europe. Il fut adulé par les Français, les Anglais et les Italiens ; les paysans, en Italie, brûlaient des cierges devant sa photo ; quant aux soldats allemands épuisés et désespérés qui rentraient dans leur pays, ils passaient sous un arc de triomphe portant cette triste inscription :

Seid wilkommen, wacker Streiter Gott und Wilson helfen weiter.

Wilson occupa trois heureuses semaines à se montrer à ses adorateurs européens, ce qui, naturellement, augmenta sa confiance en lui et en sa mission. À Buckingham Palace, après un banquet, il fit un discours où il appela royalement les citoyens des États-Unis « mon peuple ».

À Milan, il se plaça au-dessus de tous les usages presbytériens et se rendit à l’opéra le dimanche. Là, l’adoration bruyante des masses devint du délire. Wilson se mit à envoyer des baisers à la foule qui fit de même et le délire devint de l’extase. Il n’est pas surprenant qu’il revînt de ses voyages convaincu que les nations européennes le suivraient, même contre leurs gouvernements.

XXIV.

Il rentra plein d’ardeur à Paris le 7 janvier 1919. Mais on ne s’était mis d’accord sur aucun programme pour la Conférence. Wilson avait rejeté le projet français, pourtant très logique, qui considérait la Société des Nations comme la dernière question à débattre à la Conférence ; il voulait qu’elle fût fondée avant la discussion des conditions de paix. Il insista pour se porter garant de la paix avant d’avoir fixé aucune des clauses du traité. Il expliqua sa préférence pour cette méthode à House le 14 décembre 1918 en déclarant qu’il voulait « que la Société des Nations fût le centre de tout le programme autour duquel le reste devait graviter. Lorsque ce

serait *un fait accompli,* à peu près toutes les difficultés disparaîtraient ».

Les inconvénients pratiques du projet de Wilson étaient évidents. En se portant garant des conditions de paix avant de savoir si elles étaient justes, satisfaisantes et durables, il courait le risque de s'apercevoir, à la fin de la Conférence, qu'il avait engagé les États-Unis à garantir des conditions injustes et éphémères, entraînant ainsi les Américains dans les guerres futures qui naîtraient de règlements peu équitables. De plus, en cautionnant à l'avance la paix, il abandonnait aux politiciens alliés l'un de ses atouts diplomatiques les plus importants. L'ultime espoir de Llyod George, de Clemenceau et d'Orlando était d'obtenir la garantie des États-Unis pour les annexions qu'ils avaient l'intention d'opérer. Les Anglais s'étaient efforcés de l'avoir au moyen d'une Société des Nations depuis les lettres de Grey à House en 1915. Et le 7 janvier 1919, quand House fit observer à Clemenceau, qui était prêt à accepter une Société des Nations mais se montrait sceptique sur sa valeur, que les frontières françaises pourraient être garanties par celle-ci, Clemenceau préconisa une Société beaucoup plus puissante que les Anglais ou Wilson ne le désiraient. Si Wilson s'en était tenu à l'opinion qu'il avait exprimée à maintes reprises dans son discours du 22 janvier 1917 et réaffirmée dans sa lettre du 22 mars 1918 à House, qu'un représentant du peuple américain ne pouvait demander en conscience à celui-ci de cautionner la paix que si les « accords territoriaux définitifs de la Conférence de la paix étaient justes, satisfaisants et durables », le désir que les dirigeants alliés avaient de la garantie des États-Unis aurait fait pencher la balance en faveur de conditions justes. Mais comme la caution des États-Unis leur avait été donnée d'avance, ils se sentirent libres d'insister pour obtenir les conditions qu'ils voulaient. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les avantages pratiques de la méthode employée par Wilson étaient problématiques. Il croyait que la création de la Société des

Nations, en « garantissant la sécurité avant la signature de la paix », donnerait aux hommes d’État réunis à Paris un tel sentiment d’assurance et de fraternité qu’il pourrait les amener à traiter les autres peuples dans l’esprit du Sermon sur la Montagne, et que « toutes les difficultés les plus graves disparaîtraient ». Cependant la conversion de Lloyd George, de Clemenceau et d’Orlando était si douteuse que nous pouvons deviner que la raison de Wilson agissait, une fois de plus, pour satisfaire sa libido et que les motifs véritables qui l’animaient étaient inconscients.

Le lecteur se souvient peut-être de la lettre du 21 juillet 1917 à House, dans laquelle il écrivait :

« L’Angleterre et la France sont loin d’avoir les mêmes conceptions que moi au sujet de la paix. Quand la guerre sera finie, nous pourrons les obliger à penser comme nous parce qu’ils seront alors, entre autres, financièrement entre nos mains… »

La guerre était finie. Tous les Alliés étaient financièrement entre ses mains. Le câble sévère qu’il avait envoyé au moment des pourparlers d’armistice aurait pu faire croire qu’en arrivant à Paris il dirait à Lloyd George, Clemenceau et Orlando : Messieurs, je suis venu conclure une paix fondée sur mes quatorze points, et aucune autre. Ces points doivent être interprétés dans un esprit de justice impartiale, comme je l’ai déclaré le 27 septembre dernier. Vous vous êtes engagés à faire la paix sur ces bases en acceptant les accords d’armistice. Si vous essayez de manquer à votre parole et de ne pas remplir vos obligations, je n’accepterai, en aucun cas, de forcer le peuple des États-Unis à se porter garant de la paix que vous concluez, au risque de les entraîner dans les guerres futures qu’une paix vicieuse provoquera sûrement. Je vais quitter la Conférence, vous dénoncer publiquement comme les ennemis d’une paix durable, supprimer l’aide financière et économique des États-Unis qui seule vous permet de vivre, conclure une paix séparée dans des conditions

équitables et vous laisser en face des peuples de vos pays respectifs qui exigent une paix juste et permanente, que vous le veuillez ou pas.

S’il avait suivi cette voie, il aurait peut-être obtenu la paix « juste et durable » qu’il avait promise au monde. Mais entre les pourparlers d’armistice et son arrivée à Paris, le 14 décembre 1918, il décida de combattre pour la paix qu’il voulait, non avec ces armes viriles, mais avec des armes féminines, non avec la force, mais avec la persuasion. Il avait des moyens économiques et financiers extraordinairement puissants. Tous les Alliés vivaient des crédits et des approvisionnements américains. Mais l’usage de ces armes impliquait une lutte que précisément il n’avait jamais faite et ne pouvait faire en personne, à moins d’y être forcé par sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père. Il n’avait jamais osé se battre, et ses combats avaient toujours été gagnés avec des mots. Lorsqu’il avait envoyé son câble énergique à House, il était à la Maison-Blanche, loin du champ de bataille. Isolé dans cette agréable citadelle, il pouvait tonner comme Jéhovah ; mais lorsqu’il devait lutter personnellement contre Clemenceau ou Lloyd George, la profonde féminité qui était à la base de sa nature reprenait le dessus et il s’apercevait qu’il n’avait aucun désir de les combattre avec force. Il voulait les sermonner et les convertir à la justice en paraphrasant le Sermon sur la Montagne. Tant qu’il fut à Paris il se montra le digne fils du révérend Joseph Ruggles Wilson, accablé par sa passivité envers son père.

Sa raison, pour servir sa crainte d’une lutte virile et son désir inconscient d’être le Christ, inventa la théorie réconfortante qu’il pourrait tout obtenir sans lutte, remettre ses armes à ses ennemis et les convertir à la sainteté par ce noble geste. Il résolut de ne pas se servir de ses armes financières et économiques, de ne pas retirer sa caution à la paix jusqu’à ce que les conditions aient été définies comme il le voulait, mais de continuer à donner d’énormes crédits

aux Alliés et d'établir la Société des Nations et de garantir la paix avant qu'on en ait fixé les conditions. Sa raison docile lui disait que les hommes d'État réunis à Paris éprouveraient alors un tel sentiment de sécurité, de fraternité et un tel amour pour la noblesse de sa nature qu'ils prêteraient l'oreille à ses appels et traiteraient les nations dans l'esprit du Sermon sur la Montagne. Il commença à envisager la Conférence de la paix sous une forme qui lui était à la fois familière et profondément sympathique, celle des associations amicales de débats contradictoires comme les Lighfoots et les clubs de Davidson, Princeton et des universités de Virginie, John Hopkins et Wesleyan. Il se sentait de nouveau sur le point de rédiger les statuts d'un club de débats contradictoires nommé Société des Nations et se voyait prenant la parole à la Conférence de la paix devant une assemblée fraternelle pour protéger les « nations les plus faibles » contre les plus fortes. Les membres de la commission d'enquête lui indiqueraient ce qui était juste, et, au cours des débats, il lutterait pour faire prévaloir ce point de vue. Dans cette assemblée fraternelle il enivrerait les hommes de l'esprit d'abnégation, vaincrait toutes les oppositions par son verbe, conduirait le monde à une paix durable et se rendrait immortel, perspective qui lui était extrêmement agréable. Non seulement elle lui permettait d'« éviter les ennuis », mais encore de montrer aux dirigeants les qualités dont il était le plus fier.

Son hypothèse n'avait malheureusement rien à voir avec les faits. Sa conception que toutes les graves difficultés disparaîtraient si la Société des Nations était un *fait accompli* n'avait aucune base réelle ; elle venait seulement de son inconscient. La création de la Société des Nations ne changea nullement les caractères des hommes d'États réunis à Paris : elle leur donna plutôt une arme puissante contre lui. Ils comprirent bientôt que la Société des Nations était, pour Wilson, une institution sacrée, une partie de lui-même, son plus beau titre de gloire, sa loi ; qu'il ne se résoudrait pas

à ne plus cautionner la paix, quelles que fussent les conditions demandées ; et qu'ils pourraient se servir de la Société des Nations contre lui en lui disant qu'il n'en ferait plus partie s'il n'acceptait pas leurs conditions.

Wilson, s'étant convaincu qu'après la création de la Société des Nations toutes les ombres disparaîtraient dans une aube d'amour chrétien, consacra toute son énergie à en rédiger les statuts. Il résolut les problèmes militaires, économiques et territoriaux de la Conférence en les ignorant, et ce fut seulement le 24 janvier 1919 qu'il fut contraint de regarder en face une désagréable réalité. Ce jour-là, parlant au nom de l'Empire britannique, Lloyd George déclara qu'il s'opposait à ce que l'on rendît ses colonies à l'Allemagne. Or, le cinquième des quatorze points de Wilson, que l'Empire britannique avait accepté, préconisait : « Un règlement libre, large, et absolument impartial de toutes les revendications coloniales, fondé sur l'obéissance stricte au principe qu'en décidant de tous les problèmes de souveraineté, les intérêts des peuples en question auront le même poids que les revendications équitables du gouvernement qui les pose. »

Wilson se heurtait à sa première épreuve. Sa réponse fut attendue avec une anxiété profonde, non seulement à cause de l'importance des colonies, mais parce qu'elle montrerait comment il voulait lutter pour ses quatorze points. « Le président Wilson dit qu'il était convaincu que tous étaient d'accord pour s'opposer au retour de ses colonies à l'Allemagne. »

Il n'y eut aucune lutte. Wilson ne se battit pas. Cette phrase fit perdre ses colonies à l'Allemagne et Wilson commença la descente vers le traité de Versailles.

Lloyd George, enhardi par le manque de combativité de Wilson, fit alors un pas plus audacieux en avant.

« Il aimerait que la Conférence considérât les territoires comme appartenant aux pays qui les ont conquis. »

C'en était trop pour Wilson. Il avait fait une énorme concession en acceptant que l'Allemagne perdît ses colonies ; mais il lui était impossible d'admettre qu'elles fussent annexées par l'Empire britannique. Il insista pour qu'un voile moral, appelé « mandat » recouvrît chaque annexion.

Ce fut le seul problème concernant les conditions de paix auquel Wilson eut à faire face avant de rentrer, le 14 février 1919, en Amérique. Il accorda sans discuter le premier point et refusa d'accepter une question d'importance mineure parce qu'il sentit que l'annexion ne cadrait pas avec les termes de ses discours et pourrait mettre en péril la Société des Nations.

Le 14 février 1919, juste avant son départ pour l'Amérique, il lut, au cours d'une séance plénière de la Conférence de la paix, le pacte de la Société des Nations. Il était heureux, sûr que ce pacte assurait une paix durable au monde entier. Il fit, à la fin de la séance, un discours qui manifestait clairement l'effet qu'aurait sur le pacte sur toute l'humanité, y compris Lloyd George et Clemenceau :

« Cette guerre a provoqué de nombreux malheurs, messieurs, mais aussi de très belles choses. Le mal a été vaincu, et le reste du monde a pris conscience, comme jamais encore, de la majesté du bien. Des hommes qui se méfiaient les uns des autres peuvent maintenant et désirent vivre en amis, en camarades formant une seule grande famille. Les miasmes de la méfiance et de l'intrigue sont dissipés. Les hommes se regardent dans les yeux et disent : « Nous sommes frères et avons un but commun. Nous ne le comprenions pas autrefois mais nous le sentons maintenant ; et voilà notre pacte de fraternité et d'amitié. »

Il croyait que la seule existence du bout de papier qu'il tenait à la main établissait la fraternité humaine. Il avait donné la paix au

monde. La peur, la cupidité et la cruauté allaient disparaître. Le pacte était un fait accompli.

XXV.

Le 14 février 1919, le soir du départ de Wilson pour l'Amérique, House nota dans son journal : « Le Président m'a dit au revoir avec ferveur, m'a serré la main et m'a entouré de son bras… Il avait l'air heureux, ce qui n'a rien d'étonnant. »

Ce fut la dernière fois que Woodrow Wilson mit le bras autour des épaules de House.

Des flots d'encre ont été répandus pour expliquer la fin de l'amitié de Wilson pour House. Les explications varient étonnamment. Pour certains, Mrs Wilson est présentée comme une sorte de démon femelle, « la femme en violet » qui a détruit une amitié merveilleuse ; pour d'autres, House est décrit comme un Judas qui a conspiré pour que la Société des Nations disparût du traité de paix pendant que Wilson était en Amérique. Les explications qui se trouvent entre ces extrêmes concluent en général vaguement que cette question demeure un mystère tragique. L'examen des faits nous convainc, toutefois, que Mrs Wilson n'était pas un démon femelle, que House n'était pas un Judas et que la question n'est pas un mystère. Nous sommes également malheureusement convaincus que nous serons obligés de la discuter longuement, car les actes officiels de Wilson et ses réactions personnelles pendant le reste de sa vie ne peuvent être interprétés si l'on ne comprend pas ses rapports avec House.

Commençons par rappeler au lecteur que Wilson était attaché à House par des liens conscients et inconscients. Il s'appuyait totalement sur les conseils de House et était partiellement conscient des avantages qu'il retirait des services de celui-ci ; mais la base de l'amitié de Wilson pour House venait de ce que, dans son

inconscient, il représentait le petit Tommy Wilson. En s'identifiant à son père et en identifiant House à sa personne, il pouvait recréer, dans son inconscient, ses propres rapports avec son « incomparable père » et, en la personne de House, recevoir l'amour qu'il désirait et ne pouvait plus recevoir de son propre père. Ainsi, par la méthode familière d'une double identification, la passivité de Wilson envers son père trouvait-elle, grâce à House, un débouché. Il avait un autre débouché important pour ce désir : son identification inconsciente à Jésus-Christ ; mais il était essentiel, pour son bonheur, qu'il eût un homme plus jeune et plus petit à aimer.

L'affection de Wilson pour House, chaleureuse dès le début, en 1911, atteint son paroxysme dans les six mois qui suivirent la mort de sa première femme. House fut son principal objet d'amour d'août 1914 à janvier 1915. Outre sa passivité envers son père, qui, comme d'habitude, avait trouvé un débouché par l'intermédiaire de House, sa passivité envers sa mère trouva sans doute aussi un débouché grâce à son ami. Nous avons remarqué que Wilson, pendant les mois qui suivirent la mort d'Ellen Axson Wilson, remplaça ce substitut de sa mère défunte en s'identifiant à celle-ci. House, qui représentait le petit Tommy Wilson, dut recevoir de Wilson, pendant ce temps, une partie au moins de l'amour que Wilson désirait, et ne pouvait recevoir, de sa mère ou d'un substitut de celle-ci. Aussi, jusqu'au départ de House pour l'étranger, en janvier 1915, Wilson fut-il en mesure de recréer, en partie, ses rapports avec son père et sa mère en jouant le rôle de père et de mère envers le Colonel, et il n'est pas surprenant que ses yeux fussent humides de larmes lorsqu'il quittait ce substitut de lui-même. Comme nous l'avons déjà vu, Wilson se sentait si désespérément seul qu'il était au bord de la dépression nerveuse. Son médecin, l'amiral Grayson, insista pour qu'il ait de la musique et des invités à la Maison-Blanche ; parmi ceux-ci se trouva Mrs Galt dont Wilson s'éprit aussitôt. Il était profondément amoureux d'elle quand House rentra en Amérique, en juin 1915 ;

mais l’emprise sentimentale de House sur lui demeura presque aussi grande qu’avant le départ du Colonel. Il fit partager à House ses émotions amoureuses, continua à l’appeler, dans ses lettres, « Mon cher, cher Ami » ou « Très cher Ami » et demanda à House quand il pouvait annoncer ses fiançailles et se marier.

Il épousa Mrs Galt le 18 décembre 1915 et House quitta l’Amérique dix jours plus tard pour persuader le gouvernement anglais de laisser Wilson dicter la paix. Quand House rentra à Washington, le 6 mars 1916, Wilson, persuadé que House avait tout.organisé pour qu’il pût jouer son rôle de sauveur de l’humanité, reçut le Colonel à bras ouverts. Au lieu de cela, House lui fit son rapport au cours d’un trajet de deux heures en automobile, avec Mrs Wilson assise entre son ami et lui sur la banquette arrière. C’était une femme trop volumineuse pour qu’on pût s’entretenir commodément ainsi.

À la fin de l’hiver et au début du printemps 1916, pendant que Wilson croyait qu’il allait mettre fin à la guerre, une quantité énorme de libido, venant de sa passivité envers son père, chargea son identification inconsciente au Christ. Cette charge de libido était si importante que lorsque Wilson s’aperçut, en mai 1916, qu’il n’allait pas être appelé à sauver le monde, il ne put la soustraire de son identification au Christ. Il lui fallut continuer ses efforts pour devenir, dans le monde réel, le sauveur qu’il était dans son inconscient. Son identification inconsciente au Sauveur semble s’être transformée en fixation.

Son affection pour le Colonel fut intense pendant tout le temps où Wilson crut que House avait préparé la voie du Seigneur et rendu droits ses sentiers. Or l’espoir frustré est un facteur qui a beaucoup de force dans l’inconscient. Celui qui déçoit un espoir trahit l’espoir. House avait promis à Wilson qu’il jouerait « le rôle le plus noble jamais échu à un enfant des hommes » et qu’il pourrait sauver

l'humanité. House avait eu l'idée, conduit les négociations et amené Wilson à croire que le moment où il apparaîtrait comme le Prince de la paix était proche. Il était responsable à la fois de son espoir et de sa déception. Wilson se mit à le trouver irritant et fut d'une mauvaise humeur extraordinaire avec tous ceux qui l'approchaient, à l'exception de sa femme.

Une fois déjà, dans son inconscient, Wilson s'était considéré comme le Fils Unique de Dieu et avait été déçu. Son frère Joe était né et avait détruit sa situation privilégiée. Nous avons observé qu'une partie de la passivité de Wilson envers son père s'était transférée sur ses amis plus jeunes par l'intermédiaire de son frère Joe, et que tous ses amis n'étaient pas seulement des représentants du petit Tommy Wilson, mais encore, en quelque sorte, les représentants du petit Joe Wilson, le traître initial. Pendant l'été de 1916, lorsque les espoirs que House avait éveillés en Wilson furent déçus, il semble avoir reporté en partie sur House l'hostilité, la méfiance, le sentiment d'être trahi qui s'étaient attachés à l'enfant Joe. Cette substitution de House à celui qui l'avait autrefois déçu, bien que peu importante en 1916, fut certainement le facteur qui fut à l'origine de la fin de l'affection de Wilson pour House.

Pendant l'été de 1916, il fut facile à Wilson de diminuer quelque peu la quantité de libido qui trouvait un débouché par l'intermédiaire de House. Il venait d'augmenter considérablement la quantité de libido tournée vers son identification inconsciente au Christ. Son affection pour House et son identification au Sauveur étaient des débouchés pour la même source importante de libido, sa passivité envers son père. Par conséquent, à mesure qu'augmentait son identification inconsciente au Christ, son besoin d'aimer House diminuait. Sa passivité envers son père était toutefois le plus fort de tous ses désirs et il avait besoin à la fois de s'identifier au Christ et (L'aimer un substitut du petit Tommy Wilson pour lui fournir un

débouché convenable. House demeura le remplaçant préféré du petit Tommy Wilson ; mais, pendant l'été de 1916, il semble avoir pris la résolution importante de détourner de House la charge importante de libido produite par sa passivité envers son père en faveur de son identification inconsciente au Christ.

Wilson fut incité à diminuer l'intensité de son affection pour House par l'influence silencieuse de son épouse. Elle n'aimait pas House, sans cependant le détester. Toutefois l'emprise qu'il exerçait sur son mari ne lui était pas très agréable, et la conviction croissante des Américains que les idées et les actes de Wilson provenaient du cerveau de House l'irritait. Or pendant toute sa vie, Wilson fut sensible à l'atmosphère créée par le substitut de sa mère.

Après sa réélection, en novembre 1916, Wilson voulut, de nouveau offrir sa médiation. House s'opposa énergiquement à toute initiative qui eût ouvert ce débouché vers lequel était dirigé le courant principal de la passivité de Wilson envers son père. Wilson eut plusieurs discussions avec le Colonel qui le bouleversèrent tellement qu'il ne pouvait dormir pendant la nuit qui les suivait. Finalement, contre l'avis de House, il résolut de lancer un appel en faveur de la paix. Pendant l'automne de 1916, House fit donc obstacle à l'immense quantité de libido qui chargeait l'identification inconsciente de Wilson au Christ. Il n'était plus le précurseur du Christ ; en fait il essayait d'empêcher Wilson de sauver le monde. Il est facile d'imaginer l'effet de cette attitude sur l'inconscient de Wilson. Au fond de lui-même, il dut croire que House s'opposait à ce qu'il fut le Fils Unique de Dieu ; il était devenu le genre d'ennemi qu'avait été son frère Joe. Il décida alors, malgré l'opposition de House, qu'il serait le Sauveur. Il lança son appel en faveur de la paix le 18 décembre 1916 ; et, en janvier 1917, House cessa, dans les lettres de Wilson, d'être son « Très cher Ami » pour redevenir « Mon cher House ».

Au mois de janvier, il fut merveilleusement éloquent dans son discours sur la « paix sans victoire » et à la fin de ce même mois il écrivit, sous le portrait que nous avons placé au début de ce livre, ces mots extraordinaires :

« Puisse cet autographe évoquer, chez ceux qui le verront, un homme vertueux et un ami' sincère de ses frères les hommes. »

Il est facile d'observer ce qui se passa dans l'inconscient de Wilson. Il détourna simplement de House une plus grande quantité de la libido qui venait de sa passivité envers son père pour la consacrer à son identification au Christ. House demeurait toujours le meilleur substitut qu'il avait pour le petit Tommy Wilson et un débouché secondaire pour sa passivité envers son père ; mais l'identification au Christ était devenue le principal canal pour ce grand courant de libido ; ni House ni aucun autre ami ne pouvait y résister, et, en s'y opposant devenait simplement, dans l'inconscient de Wilson, Judas Iscariote, l'ami du Sauveur qui l'avait trahi.

Ainsi la déception de l'espoir que House avait éveillé en Wilson, son irritation envers le Colonel entretenue par Mrs Wilson et l'opposition de House à ses désirs d'agir en Sauveur du monde transformèrent le « Très cher Ami » en « Mon cher House ». Celui-ci représentait toujours le petit Tommy Wilson, mais un Tommy Wilson imparfait autour duquel flottait un parfum perceptible du petit Joe Wilson, le traître initial qui avait mis fin à la bienheureuse solitude de Wilson comme Fils unique de Dieu. Quelques vêtements du Colonel continuèrent à être suspendus dans un placard de la Maison-Blanche, ses objets de toilette demeurèrent dans une salle de bains proche, la chambre de la Maison-Blanche connue sous le nom de « chambre du colonel House » fut toujours gardée vide, attendant son arrivée ; à chaque fois que Wilson avait à prononcer un discours il faisait venir House pour lui demander son avis sur ce qu'il allait dire, et prenait rarement de décision importante sans lui ; mais il

n’eut plus jamais, pour House, l’affection profonde des années 1912 à 1917.

Bien que Wilson continuât à dépendre intellectuellement de House à un point extraordinaire en 1917 et 1918, House lui déplut profondément en deux occasions. House, avec l’autorisation de Wilson, fonda, à l’automne de 1917, une commission d’enquête composée de professeurs pour réunir les éléments d’informations utiles à la Conférence de la paix. House choisit comme président de la commission d’enquête son propre beau-frère, Sidney Edward Mezes, président du collège de la ville de New York. Wilson détestait Mezes depuis qu’il avait espéré qu’un de ses propres beaux-frères occuperait cette situation et que celui-ci avait été préféré à son parent. Considérant la nomination de Mezes comme un acte de népotisme de la part de House, il en fut très irrité. Puis, lorsqu’il parut souhaitable de nommer quelqu’un pour se tenir, au Département d’État, en contact étroit avec Washington à l’aide d’un téléphone privé, House choisit de nouveau un membre de sa famille, son gendre Gordon Auchincloss, qui n’avait aucun lien avec le Département d’État et aucune expérience des Affaires étrangères. Wilson n’aimait pas Auchincloss et, à la Maison-Blanche, critiqua plusieurs fois le népotisme du colonel House. Cependant il ne fit jamais de remarque à House lui-même et celui-ci continua à ignorer à quel point son beau-frère et son gendre irritaient Wilson. Il est donc évident que, malgré leur collaboration intellectuelle intime en matière de politique étrangère, Wilson n’était plus entièrement franc avec House. Mrs Wilson était devenue sa confidente.

Il est, après tout, normal qu’un homme soit, dans une certaine mesure, réservé dans ses entretiens, même avec son ami le plus intime ; et il est clair que, dans l’inconscient de Wilson, jusqu’à l’armistice, House représenta encore le petit Tommy Wilson, bien qu’il ne fût plus le parfait petit Tommy Wilson.

« M. House est mon double. C'est mon moi indépendant. Ses pensées et les miennes sont identiques. » Ces paroles, prononcées en 1912, montrent clairement que Wilson considérait House comme un autre lui-même ; mais ce sentiment se manifesta avec presque autant de force en octobre

1918, lorsqu'il envoya House en Europe négocier l'armistice sans lui donner d'instructions. House écrivit dans son journal : « Au moment du départ, Wilson m'a dit : « Je ne vous ai donné aucune instruction parce que je sens que vous saurez ce qu'il faut faire. » J'avais réfléchi à cela avant qu'il ne prononçât ces paroles et à l'étrange situation que nos rapports avaient provoquée. Je pars pour l'une des missions les plus importantes qu'on ait jamais entreprise sans qu'un mot d'instruction, d'avis, ou de discussion ait été prononcé entre nous. »

À Paris, House déplut profondément à Wilson et à Mrs. Wilson, lorsqu'il suggéra qu'ils demeurassent à Washington sans venir en Europe pendant les négociations de paix. Wilson voulait s'y rendre en personne pour arbitrer le monde. House était devenu un personnage international depuis qu'il avait dirigé les pourparlers d'armistice. Si Wilson était resté à la Maison-Blanche, House aurait, fatalement, arbitré le traité de paix. Lorsqu'il proposa délicatement que Wilson ne vînt pas à Paris il eut l'air, à Washington, de vouloir faire la loi de son « père » de la Maison-Blanche. Or ni Wilson ni Mrs Wilson ne voulait voir House devenir le Sauveur du monde. Ils partirent pour Paris.

House, grippé, les attendit à leur arrivée, avec son gendre Auchincloss. Wilson avait refusé que son propre gendre, Sayre, l'accompagnât à la Conférence, bien que c'eût été raisonnable puisqu'il était membre de la commission d'enquête. L'aversion consciente de Wilson pour le népotisme, qu'elle que fût sa source inconsciente, était devenue intense. Il avait ordonné que toutes les

épouses des membres de la délégation américaine à la Conférence de la paix demeurassent en Amérique. Or, lorsqu'il monta à bord du *George Washington* il y trouva non seulement le beau-frère de Houze, Mezes, mais encore Mrs Mezes et la charmante fille de House, épouse de son gendre Auchincloss. Wilson fut de plus en plus mécontent de la tendance de House à favoriser les siens. Le Colonel ne s'en doutait nullement, et quand Wilson, en arrivant à Paris, condamna véhémentement le secrétariat choisi par Lansing, il lui offrit généreusement les services d'Auchincloss ! Wilson refusa en le remerciant. Mais quand Wilson alla rendre visite au roi d'Angleterre, à Londres, House attacha Auchincloss à la suite présidentielle pour apprendre à Wilson l'étiquette anglaise et ajouta Sir William Wiseman pour l'apprendre à Auchincloss ! Wilson entra en fureur quand Auchincloss voulut lui donner des conseils. Après le retour de Wilson à Paris, en janvier 1919, House, voyant clairement la confusion dans laquelle sombraient l'esprit et les papiers du Président, faute de secrétaire, mais ne se rendant absolument pas compte de la profonde antipathie de Wilson pour Auchincloss, pressa le Président de prendre son gendre pour remplir cet office.

Toute cette affaire d'Auchincloss eut été négligeable si elle s'était terminée sur ces efforts assez comiques de House pour persuader Wilson d'entrer en rapports intimes avec un homme qu'il n'aimait pas ; mais lé gendre de House avait la malheureuse habitude de parler de Wilson d'une manière très désobligeante, l'appelant « le petit Woody » et donnant partout l'impression que le Colonel et lui-même avaient tout pouvoir sur le Président. Plusieurs personnes de l'entourage de House furent aussi indiscrètes qu'Auchincloss dans leurs remarques au sujet de l'importance relative de House et de Wilson. Il y avait aussi, dans la colonie américaine de Paris, des « vieilles femmes » des deux sexes qui récoltaient les ragots du secrétariat de House et couraient les déverser dans l'oreille de Mrs Wilson. Celle-ci se mit à penser que le

Colonel encourageait ses subordonnés à médire de son mari afin de se faire passer pour le grand homme d'Amérique.

Or House, en réalité, était aussi modeste qu'il l'avait toujours été. Lors de la réunion du Comité de la Société des Nations il s'effaça au point de ne même pas jouer le rôle de deuxième violon : il se contenta de tourner les pages de son maître. Wilson fut si ravi de son fidèle collaborateur qu'il invita House à le remplacer au Conseil des Dix pendant son séjour en Amérique pour négocier, avec les représentants des Alliés, les conditions d'une paix préliminaire, et, avant de partir, il prit très affectueusement congé de House, lui serrant la main et l'entourant de son bras. Il est clair qu'en dépit de la diminution de la quantité de passivité de Wilson envers son père qui trouvait un débouché par l'intermédiaire de House, l'identification du Colonel au petit Tommy Wilson demeura intacte jusqu'au moment où Wilson partit pour l'Amérique, le 14 février 1919.

Les paroles mêmes de Wilson concernant la ligne d'action qu'il désirait voir poursuivre pendant son absence se trouvent dans les procès-verbaux du Conseil supérieur interallié du 12 février 1919 et dans le journal du colonel House du 14 février 1919.

À la réunion du matin du Conseil supérieur interallié du 12 février 1919, Wilson appuya énergiquement une motion de Balfour selon laquelle « les conditions définitives de paix navale et militaire » devraient être établies dès que possible et imposées à l'Allemagne. Clemenceau objecta que les conditions strictement militaires dépendaient des conditions politiques, économiques et financières. À la réunion du soir, lors de la reprise de la discussion, Wilson déclara que l'objection de Clemenceau pourrait être surmontée par la réduction des forces armées allemandes à la dernière limite concevable, c'est-à-dire « au nombre d'hommes nécessaires à l'Allemagne pour maintenir l'ordre à l'intérieur et juguler le

bolchevisme ». Quelles que fussent les autres conditions de paix, il serait évidemment impossible de réduire les forces allemandes au-dessous de cette limite.

Clemenceau, voyant aussitôt les avantages que la France pourrait retirer de la proposition du président des États-Unis, mais sachant, comme il le savait déjà le matin même, qu'un traité de paix – qualifié ou non de « préliminaire » – assurerait la paix, et bien résolu à y inclure des conditions politiques, économiques et financières, déclara qu'il acceptait l'offre de Wilson ; « au préalable, il aimerait toutefois avoir des renseignements plus précis sur certains points… et, bien que les rapports des experts dussent être reçus dans de brefs délais, il préférerait ne pas discuter d'une question aussi importante en l'absence du président Wilson ».

Wilson répondit :

… que monsieur Clemenceau lui rendait un hommage immérité. Pour les questions techniques, la plupart des idées dont il se servait ne lui appartenaient pas : ceux qui les avaient conçues étaient à Paris. Aussi partirait-il l'esprit tranquille s'il savait que le principe de son projet avait été adopté… Dans ce cas, il laisserait à ses collègues le soin de décider si le programme proposé par les conseillers techniques était le bon. Il ne voulait pas que son absence mit un terme à un travail aussi important, essentiel et urgent que la préparation du traité de paix préliminaire. Il espérait revenir les 13 ou 15 mars, ayant l'intention de ne passer qu'une semaine en Amérique. Mais il ne souhaitait pas que durant son absence forcée l'étude de la question territoriale et celle des réparations fussent interrompues. Aussi avait-il prié le colonel House de le remplacer.

Monsieur Clemenceau répondit qu'il était parfaitement d'accord avec le Président.

Il avait toutes les raisons de l'être, car Wilson avait proposé la suppression de l'armée et de la marine allemandes, à l'exception

d'une force infime pour maintenir l'ordre à l'intérieur, et avait inclus dans le traité de paix préliminaire les conditions territoriales et financières que Clemenceau jugeait indispensables.

Avant la fin de la discussion, Wilson montra clairement qu'il avait envisagé au moins pendant quelques instants, un véritable traité de paix qui mettrait fin à l'armistice, lorsqu'il déclara qu'il préconisait un renouvellement de celui-ci *sine die :* « L'armistice se terminerait alors par l'élaboration de conditions préliminaires de paix précises sur les questions militaires. Wilson ajouta toutefois : « Le problème du canal de Kiel et celui des câbles, compris dans le rapport sur les questions maritimes, devront être dissociés des conditions purement navales qui seront imposées à la fin de l'armistice. Ces problèmes concernent la paix définitive. »

Il est impossible de ne pas conclure que Wilson avait dans l'esprit trois stades distincts dans les relations internationales : « armistice », « paix préliminaire », « paix définitive ». Et il est évident qu'il avait négligé le fait qu'un traité de paix, qu'on l'appelât ou non préliminaire, instaure la paix et doit être ratifié par le Sénat des États-Unis pour engager ceux-ci. En droit international il n'existe pas d'état de paix préliminaire. Seuls existent la paix, la guerre ou l'armistice. Le terme préliminaire ne change rien au fait. Un « traité de paix préliminaire » avec l'Allemagne comprenant seulement des conditions militaires aurait dû être ratifié par le Sénat américain et, après ratification, aurait mis fin à l'état de guerre et restauré la paix. Un traité ultérieur comprenant des conditions supplémentaires et appelé traité définitif ou « paix finale » eût été un traité conclu, non entre des belligérants, mais entre d'anciens belligérants. Aussi la proposition que Wilson soutenait avec tant d'énergie impliquait-elle la conclusion d'un traité de paix qui n'englobait pas la Société des Nations. Or le plus cher espoir de Wilson était d'inclure définitivement celle-ci dans le traité de paix ; cependant, le 12 février

1919, il discuta pour conclure, dès que possible, un traité de paix, appelé préliminaire, mais traité néanmoins, dans lequel la Société des Nations n'était pas mentionnée, et, le 14 février, il précisa, à House, les conditions à inclure dans le traité.

« 14 février 1919… Je lui ai tracé les grandes lignes de mon plan d'action en son absence : nous avions l'intention de tout terminer dans les quatre prochaines semaines. Il sembla surpris et même effrayé par cette déclaration. Je lui expliquai donc que je ne voulais nullement résoudre définitivement ces questions, mais les préparer pour qu'il pût le faire à son retour…

L'un de nos buts principaux était de fixer les conditions nécessaires à la conclusion d'une paix préliminaire avec l'Allemagne, selon le programme suivant :

1. Réduction des effectifs de son armée et de sa marine à ceux du temps de paix.

2. Tracé des frontières de l'Allemagne comprenant la cession de ses colonies.

3. Sommes à verser au titre des réparations et temps accordé pour le faire.

4. Accord sur les dispositions économiques à appliquer à l'Allemagne.

Je lui demandai s'il n'avait rien à ajouter à ces quatre points. Il les jugea suffisants. »

Il est évident que Wilson n'avait pas changé d'avis quant à l'opportunité d'inclure la Société des Nations dans le traité de paix, mais qu'il croyait que l'addition du mot « préliminaire » aux mots « traité de paix » aurait l'effet magique de faire un traité de paix qui en serait un lorsqu'il le voudrait et n'en serait pas quand il ne le voudrait pas. Il mettrait fin à l'armistice, l'Allemagne hors d'état de nuire, établirait la « sécurité avant l'armistice », mais ne serait pas dans l'obligation d'être ratifié par le Sénat des États-Unis ou d'être

une « paix définitive ». Wilson, une fois de plus, avait été amené à une conclusion inconcevable parce qu'il croyait les mots assez puissants pour adapter les faits à ses désirs.

House, Balfour, Clemenceau, et tous, à Paris, supposèrent naturellement que lorsque Wilson déclarait qu'il voulait un traité de paix préliminaire et spécifiait les conditions qu'il souhaitait voir inclure dans ce traité, il voulait ce qu'il disait.

Or, en réalité, ce n'était absolument pas le cas. Il quitta la France avec l'illusion que le traité appelé « préliminaire » qu'il avait préconisé lui donnerait un pouvoir illimité pour conclure un armistice, et il ne lui vint pas à l'idée qu'un tel traité devrait fatalement être sanctionné par le Sénat et qu'il avait, en fait, ordonné la préparation d'un traité de paix d'où serait exclue la Société des Nations. Il avait, chose curieuse, suivi exactement la voie demandée par le sénateur Knox, ancien secrétaire d'État républicain, qui, avec Lodge, était son adversaire le plus puissant ; mais il crut qu'il avait simplement découvert un autre moyen admirable d'« assurer la sécurité avant la paix » et, après avoir pris affectueusement congé de House, il quitta Paris, le pacte en poche, convaincu qu'il était devenu l'homme immortel qui avait enfin ramené la paix sur la terre.

XXVI.

Malgré le triomphe de l'identification inconsciente de Wilson au Sauveur du monde, il était extrêmement anxieux et épuisé. Pendant cinq semaines, à Paris, il avait travaillé plus qu'il ne l'avait jamais fait de sa vie. Il n'était pas habitué à cela. Pendant son mandat l'amiral Grayson l'avait défendu contre l'épuisement, mais, à Paris, les défenses derrière lesquelles il se reposait s'effondrèrent. Il n'avait pas de secrétaire et, s'il ne s'occupait pas lui-même de son travail, personne ne le faisait. Il était obligé de se fatiguer

considérablement. Ses yeux commencèrent à le faire souffrir, ses élancements dans la tête reprirent, son estomac redevint acide. Lorsqu'il monta sur le *George Washington* il était au bord de l'effondrement physique et nerveux ; l'on peut juger de son état mental d'après les illusions qu'il entretenait au sujet du traité préliminaire.

Le Président épuisé commença, sur le *George Washington,* à apprendre des histoires désagréables sur son ami House. On lui dit que le gendre de House, Auchincloss, avait déclaré, en présence de Vance Me Cormick et de plusieurs autres, « le Colonel va bien de nouveau ; les performances de batteur du petit Woody vont commencer à s'améliorer ». On lui dit encore que House lui-même encourageait ses secrétaires à parler de lui de cette façon. Or s'il était vrai qu'Auchincloss avait fait cette remarque, il était faux que House les encourageât. Mais Wilson était très sensible aux racontars, surtout s'ils étaient liés à un substitut de sa mère, et il ne put traiter cette histoire avec le mépris qu'elle méritait ; il détestait trop Auchincloss, son attachement inconscient au Colonel était trop profond, et il dépendait consciemment trop de lui. En outre, cette remarque était proche de la vérité. Il s'était aliéné tous ses conseillers, à l'exception de House. Il avait refusé d'avoir Tumulty à ses côtés ou de se servir du secrétariat de la délégation américaine. Il avait ignoré Lansing et les autres délégués américains. Les experts de la commission d'enquête du Colonel étaient en rapport avec lui par l'intermédiaire de Mezes, son beau-frère. Le secrétariat du Colonel, qui, en l'absence de son secrétariat personnel, était le seul qui fût à sa disposition, était dirigé par le gendre de House. Son conseiller juridique était l'associé de ce même gendre, qui lui-même le représentait au Conseil des Dix. Tant qu'il avait senti que House était son « double », le fait de dépendre de lui ou de ses satellites lui avait été agréable. Mais, outre son besoin sentimental de House, il était indispensable qu'il eût, avec celui-ci, des rapports sans nuages.

L'histoire Auchincloss n'était qu'un léger nuage, qui menaçait cependant l'organisation précaire qu'il avait établie à Paris et le courant de sa passivité envers son père par le débouché de son affection pour House.

Wilson pouvait voir et entendre que le Colonel était demeuré l'ami paisible, modeste, soumis, le parfait petit Tommy Wilson qu'il avait toujours été, mais, troublé par ces racontars, il commença à se dire que derrière son dos House était peut-être différent. Il se souvint sans doute que le colonel avait projeté de « tout conclure dans les quatre prochaines semaines », et qu'il lui avait conseillé de ne pas mettre les pieds en Europe. En tout cas, l'histoire Auchincloss assena un coup à son identification de House au petit Tommy Wilson. Pour la première fois House se mit à ressembler au petit Joe Wilson, rival traître et menteur, plus qu'à lui-même enfant.

Le 24 février 1919, Wilson débarqua à Boston et s'attaqua immédiatement à ses adversaires de l'intérieur en leur faisant un discours sentimental pour les « enivrer de l'esprit d'abnégation ». De nombreux passages montrent qu'il avait perdu le contact avec la réalité. Il fit allusion aux soldats américains « combattant dans un rêve » et évalua en ces termes la puissance de son verbe : « J'ai eu cette douce revanche. Parlant, avec une parfaite franchise, au nom des citoyens des États-Unis j'ai exposé comme buts de cette guerre des idéaux, uniquement des idéaux, et c'est ce qui a gagné la guerre. »

Ses idéaux n'avaient pas seulement gagné la guerre ; ils avaient fait d'autres merveilles :

« Et maintenant, ces idéaux ont opéré un nouveau miracle : toutes les nations d'Europe sont soutenues par la confiance et l'espoir, parce qu'elles savent que nous sommes à la veille d'une ère nouvelle où les nations se comprendront mutuellement ; où elles se soutiendront dans toutes les justes causes ; où elles uniront leurs

forces matérielles et morales pour faire triompher le droit. Si l’Amérique, en ce moment critique, abandonnait le monde, qu’adviendrait-il de lui ? »

Ce discours n’impressionna pas l’Amérique. Il sonnait faux. Wilson avait l’air d’essayer d’effacer les faits par des paroles. Les libéraux se dirent que ce n’était pas l’Amérique, mais Wilson qui abandonnait le monde, et les conservateurs qu’il était sur le point d’abandonner l’Amérique.

En Amérique, l’opposition au pacte fut en partie provoquée par l’antipathie personnelle que beaucoup éprouvaient envers Wilson ; Lodge, par exemple, détestait Wilson presque aussi profondément que le Président le détestait – mais elle tira sa principale force de la conviction que les conditions du traité de paix ne diminueraient nullement la probabilité des guerres futures et que les États-Unis y seraient entraînés par les obligations stipulées dans le pacte. En 1919, les adversaires du pacte adoptèrent exactement la position prise par Wilson dans son grand discours du 22 janvier 1917 au Sénat, lorsqu’il avait déclaré qu’il n’y avait qu’une seule paix que les Américains pourraient sanctionner :

« Les traités et accords qui mettent fin à la guerre doivent stipuler des conditions qui établiront une paix qui vaut la peine d’être maintenue et sanctionnée, une paix qui gagne l’approbation de l’humanité, et pas seulement une paix qui serve les intérêts divers et les buts immédiats des nations belligérantes. »

Wilson, en attribuant au pacte un pouvoir salutaire presque magique, avait oublié ses convictions des deux années précédentes.

Le Président se rendit à Washington et, sur l’avis de House, donna un dîner pour les membres du comité des Affaires étrangères du Sénat et le comité des Affaires étrangères du Colonel. Ce geste n’amena pas le rapprochement que House en espérait. Les sénateurs Lodge et Knox n’ouvrirent la bouche que pour manger. Wilson

reporta sa colère sur House, qu'il blâma de lui avoir conseillé d'organiser ce dîner.

Le lecteur se souvient sans doute que Wilson avait éludé les demandes concrètes des Alliés pendant son séjour à Paris. C'est à Washington, par les câbles de House, qu'il apprit pour la première fois les conditions de paix des Alliés. House, en les lui transmettant, ne les accompagna d'aucun commentaire belliqueux. Dès que les objectifs des Alliés lui furent révélés, particulièrement ceux des Britanniques, sur lesquels il comptait pour épauler les Américains en vue d'obtenir une paix convenable, il abandonna l'espoir que la paix serait celle que Wilson avait promise au monde. Le 3 mars 1919, il écrivit dans son journal :

« Il est maintenant évident que la paix ne sera pas celle que j'avais espérée, ni celle que ce terrible cataclysme aurait dû amener… Je suis peiné d'avoir à accepter la paix qu'on nous impose.

Nous en tirerons quelque chose, la création de la Société des Nations, bien qu'elle-même ne soit qu'un instrument imparfait. »

Le 4 mars 1919, Lodge annonça au Sénat que trente-sept sénateurs s'étaient engagés à voter contre la ratification du pacte de la Société des Nations. Wilson répondit le soir même à Lodge par un défi et une menace. Il déclara : « Quand le traité reviendra, non seulement ces messieurs y trouveront le pacte, mais ils s'apercevront que le traité est relié à lui par tant de liens qu'il est impossible de les séparer sans détruire tout l'ensemble. » Ainsi la menace finale qu'il lança à Lodge, avant de quitter, épuisé, blême et las, New York pour la France, fut : « Vous accepterez le traité avec mon pacte, ou vous n'aurez pas de traité. »

Wilson brandit cette menace parce qu'il savait que les citoyens des États-Unis voulaient une paix immédiate, et qu'il était convaincu qu'ils préféreraient un traité englobant la Société des Nations à une attente indéterminée qui ferait durer les restrictions. Aussi, en liant

la Société des Nations au traité, espérait-il exposer Lodge à l'antipathie générale comme l'adversaire du prompt rétablissement de la paix et l'obliger à accepter la Société des Nations. Mais il négligeait le fait qu'avant de quitter Paris il avait ordonné la préparation d'un traité préliminaire, comprenant des conditions militaires, navales, territoriales, économiques et financières susceptibles de lui arracher des mains l'arme qu'il avait choisie pour combattre Lodge. Le Sénat ratifierait peut-être le traité préliminaire, faisant ainsi la paix avec l'Allemagne, tout en rejetant le traité « définitif » ultérieur qui englobait la Société des Nations. Il est évident que Wilson ne croyait nullement que le traité de paix – qualifié de traité préliminaire, comme il le voulait – restaurerait la paix. Mais en fait, pendant qu'il brandissait sa menace à New York, House, obéissant loyalement à ses instructions, s'acharnait, à Paris, à préparer un traité qui réduisait à néant la menace du Président. Wilson s'était enfermé dans un dilemme : il lui faudrait supprimer le traité préliminaire qu'il avait créé ou ne pas mettre à exécution la menace faite à Lodge.

Il détestait celui-ci plus violemment que jamais, et il nous paraît important de noter qu'il commença à le combattre avant de lutter contre Clemenceau et Lloyd George. Nous avons vu que Lodge était, pour lui, depuis longtemps, un substitut de son père et que sa formation réactionnelle contre sa passivité envers ce dernier avait, depuis plusieurs années, trouvé un débouché secondaire grâce à cette haine. Nous avons vu également que lorsque l'énergie de cette formation réactionnelle était dirigée contre un substitut de son père, comme dans le cas de West, Wilson pouvait lutter avec une résolution farouche ; mais que si, pour une raison ou une autre, l'énergie de cette formation réactionnelle n'était pas dirigée contre un homme qui n'était pas son égal d'un point de vue intellectuel ou moral, il se montrait faible et gêné. Pendant toute l'année 1919, l'énergie de sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son

père fut dirigée contre Lodge, et non contre les hommes politiques européens, à l'exception, pendant quelque temps, du président Poincaré. Wilson demeura l'adversaire inflexible et impitoyable de Lodge, ce qu'il ne fut jamais envers Clemenceau et Lloyd George.

Son peu d'empressement à manifester une hostilité intraitable envers les chefs alliés venait sans doute, en partie, de son ignorance de l'Europe. Il était sur un terrain nouveau et se laissait effrayer par toutes sortes d'ogres, comme celui que l'on balançait si efficacement devant ses yeux en lui disant que s'il s'opposait résolument à Lloyd George et à Clemenceau il précipiterait toute l'Europe dans le bolchevisme. Quand il luttait contre Lodge il était chez lui, en terrain connu, sûr de lui. Mais la raison profonde de son intransigeance en face de Lodge et de sa mollesse en face de Lloyd George ou de Clemenceau semble avoir été due au simple fait que c'est Lodge, et non Clemenceau ou Lloyd George, qui avait succédé à West. Sa haine pour Lodge paraît avoir absorbé à peu près toute l'énergie de sa masculinité, qui ne fut jamais surabondante. Il rencontrait les chefs alliés non avec des armes masculines, mais avec des armes féminines : prières, supplications, concessions, docilité.

Pendant les deux semaines que Wilson passa en Amérique il fut extrêmement pris et n'accorda que peu d'attention aux câbles que le Colonel lui envoyait de Paris. Il savait qu'il devait lutter, mais ce fut seulement à l'arrivée du *George Washington* à Brest, le 14 mars 1919, lorsque House l'eut mis de vive voix au courant des Faits, qu'il comprit l'énormité des exigences des Alliés et l'étendue de la lutte qui l'attendait. Tandis que le train filait vers Paris, ils parlèrent, et Wilson fut profondément bouleversé, non seulement par les faits, mais plus encore par l'attitude du Colonel à leur égard.

Il revenait en France comme le Messie prêt à combattre pour le Seigneur, son Dieu, qui, dans son inconscient, était également Wilson. Il croyait toujours que Dieu l'avait choisi pour donner au

monde une paix juste et durable, et il espérait, en assurant la « sécurité avant la paix » pouvoir élever les négociations au niveau du Sermon sur la Montagne. Or House lui dit que la création de la Société des Nations n'avait nullement changé les exigences des Alliés et que les conditions qu'ils proposaient présentaient un caractère vindicatif. Il ajouta que tous les arguments et la force persuasive du monde ne changeraient rien aux exigences de Clemenceau et de Lloyd George, conseilla à Wilson de regarder ce fait bien en face et, puisque les hommes voulaient la paix, de transiger immédiatement pour conclure, dès que possible, cette paix néfaste qu'il serait, finalement, obligé d'accepter.

House croyait si profondément qu'un compromis était inévitable, et, en fait, souhaitable en comparaison d'une lutte ouverte, que le jour même de l'arrivée de Wilson en France, le 14 mars 1919, il écrivit dans son journal :

« Mon but principal est maintenant de conclure, dès que possible, la paix avec l'Allemagne. »

Toutes les identifications de Wilson à la divinité protestaient contre l'idée que se faisait House de la situation et contre ses conseils. Il ne pouvait admettre qu'il lui fût impossible de hisser les négociations de Paris jusqu'au niveau des idéaux chrétiens. Il pouvait encore moins accepter qu'après tous ses nobles espoirs, propos et promesses, après avoir appelé l'Amérique à le suivre dans sa croisade pour une paix durable, après avoir sacrifié des milliers de vies américaines et des billions de dollars, il devait avouer qu'il n'était pas le Sauveur du monde, mais l'instrument des Alliés. Être d'accord avec House, c'était admettre que le spectre qui l'avait rendu si nerveux et si malheureux pendant l'été et l'automne de 1916 et qui s'était tenu près de lui lorsqu'il avait écrit son message de guerre était réel. Accepter les conseils du Colonel, c'était renoncer à croire en sa propre mission, à sa ressemblance au Fils de

Dieu. Cette conviction était devenue l'essentiel de son être, l'illusion centrale à laquelle les faits devaient s'adapter. Son identification au Christ était une fixation.

Comme nous l'avons fait remarquer, House n'était plus « Mon très cher Ami » mais « Mon cher House » depuis janvier 1917, parce que le Colonel avait résisté à la libération de la charge de libido contenue dans cette identification.

De plus, le soir du 14 mars 1919, House lui conseilla, non seulement d'abandonner sa vocation de sauveur, mais encore il l'horrifia en lui faisant, d'un ton désinvolte, une remarque qui choqua tellement Wilson qu'il voulut la partager au plus vite avec quelqu'un. Il se rendit dans son salon particulier, fit venir un ami et lui dit, comme s'il lui confiait un épouvantable secret, qu'il avait demandé au Colonel s'il avait accepté un traité préliminaire qui n'englobait pas la Société des Nations, et que House n'avait pu le nier !

Attendu que Wilson avait ordonné à House de faire un tel traité, un déni eut été l'aveu d'une désobéissance délibérée de sa part et il n'est pas extraordinaire que la question et la réponse n'aient nullement impressionné House qui n'y fit aucune allusion dans son journal. Mais elles produisirent sur Wilson un effet terrible. Dans le train, il se retourna pendant des heures sur sa couchette, incapable de dormir. Il ne se souvenait pas qu'il avait oublié la Société des Nations quand il avait ordonné au Colonel de préparer un traité préliminaire. La réponse désinvolte que fit House à sa question lui sembla donc la réponse d'un traître. Le Colonel avait accepté de supprimer, du traité de paix, le pacte de la Société des Nations. Il l'avait dépouillé de l'arme qu'il possédait contre Lodge. Il avait essayé de lui voler son titre à l'immortalité ! Il est facile d'observer ce qui se passa dans son inconscient. Là, il était Jésus-Christ. House l'avait trahi : il ne pouvait être que Judas Iscariote.

L'identification de House au petit Tommy Wilson reçut un coup mortel dans le train qui roulait vers Paris. Elle ne mourut pas immédiatement. Les identifications anciennes meurent lentement. La vie baisse peu à peu en elles, apportant des souffrances et des espoirs de guérison. Wilson continua à voir House, comme Jésus rompit le pain avec Judas, bien qu'il connût la terrible nature de son ami. Mais leur amitié était mourante, condamnée, et personne ne pouvait plus rien pour elle.

« À partir de ce moment, une certaine froideur apparut entre les deux hommes… », écrivit Baker dans l'ouvrage qu'il rédigea avec l'aide de Wilson. La « froideur » était toute du côté de Wilson. House s'efforça de demeurer son ami, comme Hibben avant lui. Mais il n'y avait rien à faire. L'inconscient est un maître implacable. Deux jours après la conversation qu'il avait eue avec House dans le train, Wilson, rempli de crainte, demanda à l'ami auquel il s'était confié en voyage s'il ne trouvait pas que le Colonel House avait changé et n'était plus le même homme. Dans l'inconscient de Wilson, House avait changé et n'était plus le même homme : il était autrefois le petit Tommy Wilson ; il était devenu Joe Wilson, Hibben, Judas.

C'est ainsi que, le 14 mars 1919, l'affection de Wilson pour House commença à se changer en « froideur » et que le débouché qui, depuis huit ans, avait si bien porté une partie considérable de sa passivité envers son père fut supprimé pendant un mois crucial de son existence. Son identification au Fils Bien-Aimé du Père Tout-Puissant demeura son seul autre débouché important pour sa passivité envers le révérend Joseph Ruggles Wilson, et il n'est pas surprenant qu'à mesure que diminuait son affection pour House, son besoin de s'identifier au Christ s'amplifiait. Dès lors, son identification au Sauveur porta une immense charge de libido. Mais sa passivité envers son père était le plus fort de ses désirs, et il est impossible de penser que cette seule identification pouvait lui servir

de débouché suffisant. Nous avons lieu de soupçonner qu'à partir du 14 mars 1919, une partie considérable de sa passivité envers son père demeura sans débouché, en eut besoin, en chercha. Une soumission formelle à un adversaire masculin, suivie d'identification à sa mère, offrait un débouché possible. Wilson, lorsqu'il se fut détourné de House, se plia aux exigences des chefs alliés.

XXVII.

Wilson accepta avec enthousiasme un conseil que House lui donna dans le train : celui de ne plus assister aux réunions du Conseil des Dix, mais de décider des conditions de paix au cours d'entretiens secrets avec Lloyd George et Clemenceau. Malgré le plaidoyer de Wilson en faveur de « traités de paix publics, conclus publiquement », le 14 mars 1919, dans l'après-midi, il rencontra seul Lloyd George et Clemenceau, à l'Hôtel Crillon, dans le bureau du Colonel. Il était bien décidé à élever le ton des négociations au niveau du Sermon sur la Montagne, à n'accepter aucun compromis, à convertir, les dirigeants alliés, ou, s'ils refusaient de se laisser convertir, à brandir les armes de Jéhovah : supprimer l'aide financière que les États-Unis apportaient à l'Angleterre, à la France et à l'Italie, quitter la Conférence et dénoncer Lloyd George et Clemenceau comme les ennemis de l'humanité.

Il est certain que Wilson, le 14 mars 1919, avait résolu d'employer ces armes viriles plutôt que d'accepter une paix néfaste. Mais s'il y a de nombreuses sortes de résolutions, il n'en existe qu'une efficace : celle qui puise sa force dans un puissant courant de libido, comme ce fut le cas de Wilson en face de West ou de Lodge. La résolution qui vient du surmoi est souvent aussi impuissante que celle de l'ivrogne invétéré de renoncer à la boisson. Toutes les paroles et les actes de Wilson, à la Conférence de la paix, montrent clairement que sa résolution de lutter, en certaines circonstances, ne

venait pas de sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père. Elle venait de sa répugnance à trahir les promesses qu'il avait faites aux peuples du monde, c'est-à-dire qu'elle venait de son surmoi et de l'impossibilité où il était d'admettre qu'il n'était pas le Sauveur du monde, c'est-à-dire de son besoin de s'identifier au Christ pour garder ce débouché à sa passivité envers son père. Mais cette passivité peut aussi trouver une profonde satisfaction à se soumettre complètement à un adversaire masculin. Ainsi, tandis que, d'une part, sa passivité envers son père exigeait qu'il n'abandonnât pas son identification au Christ, elle voulait, d'autre part, qu'il obéît. Sa force était divisée. Et n'oublions pas que Celui auquel il s'était identifié avait sauvé le monde en se soumettant parfaitement à la volonté de Son père. Pour concilier les exigences contraires de sa passivité envers son père et résoudre tous ses autres problèmes personnels, il fallait que Wilson trouvât un raisonnement qui lui permît à la fois de transiger et de demeurer, à ses propres yeux, le Sauveur du monde. Or il n'avait rien trouvé de tel dans ses conversations avec House ou, au moins, il n'avait pu faire taire les doutes qu'il avait sur la validité de ce raisonnement. Aussi, lorsqu'il rencontra Lloyd George et Clemenceau, le 14 mars 1919, était-il résolu à lutter, s'il le fallait à l'avenir.

Dans l'histoire de l'humanité, son avenir a rarement dépendu à un tel point d'un seul homme qu'il ne dépendît de Wilson pendant le mois qui suivit son retour à Paris. Quand il se trouva en face de Lloyd George et de Clemenceau dans le bureau de House, à l'Hôtel Crillon, le 14 mars 1919, le sort du monde était suspendu à sa personne. Il commença la bataille pour la paix qu'il avait promise aux hommes par la concession la plus extraordinaire qu'il ait jamais faite. « Dans un moment d'enthousiasme », il accepta de signer un traité d'alliance promettant que les États-Unis entreraient immédiatement en guerre aux côtés de la France en cas d'agression allemande. La raison qui le fit agir était celle même qui l'avait fait sanctionner la

paix avant que ses conditions ne fussent fixées, pour que la sécurité précédât la paix, et assurer ainsi que les conditions de paix fussent discutées dans un esprit d'amour fraternel. La création de la Société des Nations n'avait pas hissé Clemenceau au niveau du Sermon sur la Montagne. Wilson espéra que cette alliance le ferait. Dans son désir ardent de conduire les négociations de paix dans un esprit d'amour fraternel et d'éviter d'avoir à se servir des armes de Jéhovah, il oublia totalement la profonde aversion du peuple et du Sénat américains pour les « alliances inextricables », et sa propre conviction que les alliances avec les puissances européennes étaient contraires aux intérêts américains. Aucun mot ni aucun acte n'auraient pu montrer plus clairement à quel point il avait adopté les armes féminines. Son offre était le geste de la femme qui dit : « Je me soumets entièrement à vos désirs. Soyez bon pour moi. Répondez à ma soumission par une concession équivalente. » Mais Clemenceau demeura Clemenceau : un vieil homme obsédé par le désir d'obtenir, par la force, la sécurité de la France.

Le lendemain matin, Wilson fit une extraordinaire « proclamation », comme s'il avait totalement oublié ce qu'il avait déclaré, le 12 février, au Conseil des Dix, et les instructions données à House le 14 février ; il considéra le traité préliminaire comme s'il n'était pas le résultat de ses paroles, mais d'une « intrigue » montée contre lui. Dans l'ouvrage de M. Baker, *Woodrow Wilson and World seulement,* l'initiative de Wilson le 15 mars 1919 est décrite dans les termes suivants :

« Entre-temps, il avait agi avec une audace et une franchise renversantes. Le samedi 15 mars, vers 11 heures du matin, il appela le signataire de ces lignes au téléphone par une ligne secrète qui reliait directement son bureau de la place des États-Unis à l'Hôtel Crillon pour lui demander de nier le bruit, qui circulait alors dans toute l'Europe – et, dans une certaine mesure, en Amérique – qu'il y

aurait un traité de paix préliminaire séparé avec l'Allemagne duquel la Société des Nations serait exclue.

« Je veux que vous disiez que nous en sommes exactement au même point que le 25 janvier, au moment où la Conférence de la paix a adopté la résolution qui intégrait le pacte au traité de paix général. »

Je préparai donc une déclaration, l'apportai au Président qui l'approuva et la publiai immédiatement. Elle était ainsi conçue :

15 mars 1919

« Le Président a déclaré aujourd'hui que la décision prise à la Conférence de la paix lors de sa session plénière du 25 janvier 1919 stipulant que la Société des Nations devrait être comprise dans le traité de paix a une portée définitive et qu'il n'y a absolument pas lieu de croire les bruits qu'un changement ait jamais été envisagé à ce sujet…

Cette déclaration audacieuse éclata comme une bombe à Paris. Elle renversait, d'un coup, l'acte le plus important accompli par la Conférence en l'absence du Président. Les tendances obscures, les « forces occultes » qui étaient à l'œuvre depuis un mois furent soudain mises à jour… Ce fut une initiative extraordinairement habile… (Il) avait démoli, d'un seul coup hardi, le 15 mars, l'intrigue, tramée en son absence, qui consistait à reléguer au second plan tout son programme au moyen d'un traité préliminaire dans lequel la Société des Nations n'aurait eu aucune place. »

C'est ainsi que M. Baker décrivit ce que Wilson et lui croyaient être les événements du 15 mars. Wilson, comme Baker, était sûrement convaincu qu'ils s'étaient passés de cette façon. Baker, à cette époque, était en rapports quotidiens avec Wilson. Il publia sa « déclaration audacieuse » à la demande de ce dernier. Wilson ne lut pas le manuscrit définitif de *Woodrow Wilson and World seulement,* mais il donna tous ses documents et ses archives, à Baker et lui

expliqua son opinion sur cette question. De plus, Wilson et Mrs Wilson furent tellement ravis de l'ouvrage de Baker qu'ils lui confièrent, plus tard, la tâche de préparer la biographie officielle du Président. Il est, par conséquent, indubitable que Baker écrivit ce que pensait Wilson.

En réalité, la « bombe » du 15 mars écrasa une « intrigue » qui existait seulement dans l'esprit de Wilson. Il avait, lui-même, discuté la négociation d'un traité préliminaire et n'avait pas ordonné qu'il englobât la Société des Nations. De plus il n'existait ni « tendances obscures », ni « forces occultes ». Clemenceau et Lloyd George étaient présents, luttant pour les exigences qu'ils avaient exposées depuis le début de la Conférence. Et croire que le Colonel House avait participé, même indirectement, à tramer une « intrigue… pour reléguer au second plan tout le programme du Président », c'était abandonner la réalité pour le domaine où les faits incarnent les désirs inconscients.

La « déclaration » du 15 mars 1919 eut simplement pour effet de faire savoir au monde qu'il n'y aurait pas de paix préliminaire, mais que les soldats épuisés continueraient à être en armes et les peuples d'Allemagne et d'Autriche affamés par le blocus jusqu'à ce qu'un traité définitif fût signé, englobant la Société des Nations.

Et Wilson retourna si complètement la position qu'il avait prise les 12 et 14 février que le 17 mars, deux jours après l'éclatement de sa « bombe », il insista pour que la paix fût conclue simultanément avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Turquie. House écrivit dans son journal : « Étant donné que l'Autriche-Hongrie et la Turquie vont être démembrées, la paix sera remise à une époque indéterminée. »

Le 17 mars 1919, lors d'une réunion du Conseil supérieur interallié, Wilson paracheva la suppression du traité de paix préliminaire qu'il avait préconisé le 12 février 1919 aux réunions de

ce même organisme. Il déclara qu'il avait toujours supposé que cette convention préliminaire ne durerait que pendant la préparation du traité définitif, qu'elle serait une sorte de super-armistice dont les conditions seraient reconduites dans le traité officiel. Si cette convention préliminaire avait été soumise pour discussion au Sénat, il savait, vu la lenteur habituelle des corps législatifs, que plusieurs mois se seraient écoulés avant qu'elle pût être ratifiée.

Il ne fit pas allusion à la véritable raison de son opposition au traité préliminaire ; il omit de dire que celui-ci aurait certainement été ratifié et que l'arme par laquelle il espérait contraindre Lodge à accepter la Société des Nations lui aurait été arrachée des mains. M. Balfour, de sa manière la plus courtoise, prononça alors l'éloge funèbre du traité dont il avait été le père et Wilson la mère ; il exprima l'opinion que les déclarations du président Wilson avaient la plus haute importance. Telle qu'il comprenait la situation, la ligne de conduite adoptée était qu'un traité de paix préliminaire serait conclu, dont chaque clause ferait partie d'un traité définitif, si bien que par le règlement du traité préliminaire une grande partie du traité définitif serait, en réalité, acquis. Il apparaissait actuellement, toutefois, que la Constitution américaine rendait l'application du programme complet impossible. M. Balfour ne fit aucune allusion à la lucidité mentale du président des États-Unis. Et Wilson ne fit pas observer que le malentendu au sujet du traité préliminaire était né de la confusion de son esprit lorsqu'il l'avait préconisé. Il ne s'excusa pas auprès de House de l'avoir soupçonné et n'en refit pas « son ami de cœur ».

Il continua de croire, au contraire, que House, Balfour et Foch s'étaient mis d'accord, derrière son dos, pour reléguer la Société des Nations au second plan.

Ainsi le retour en France de Wilson fut-il marqué par deux initiatives politiques sensationnelles et deux réactions sentimentales

non moins sensationnelles. Il offrit de s’allier à la France et annonça qu’il n’y aurait pas de traité préliminaire sans la Société des Nations : Il commença à croire que House l’avait trahi et que le traité préliminaire qu’il avait lui-même demandé était l’effet d’une « intrigue tramée en son absence pour écarter son propre programme ». Il n’est pas difficile de voir, dans ces actions et ces réactions, la preuve de cette aliénation du réel qui commença à marquer la vie mentale de Wilson. Elles naissaient, non d’événements réels, mais d’un irrésistible besoin intérieur de trouver un débouché pour sa passivité envers son père au moyen de l’identification inconsciente de sa personne à celle du Sauveur. Il s’approchait rapidement de cette terre psychique d’où peu de voyageurs reviennent, celle où les faits résultent des désirs, où les amis se transforment en traîtres et où une chaise d’asile peut devenir le trône de Dieu.

XXVIII.

Après le 14 mars 1919 Wilson rencontra tous les jours, seul, Clemenceau et Lloyd George, et eut avec eux des entretiens secrets. Selon M. Baker, il « serra les dents et lutta virilement, ayant pour seule arme le raisonnement en faisant appel à des raisons élevées pour amener Clemenceau à changer d’avis, pour le convaincre que les moyens, militaires n’assureraient jamais à la France ce qu’elle voulait vraiment et qu’il en existait de meilleurs – non seulement plus justes, mais plus pratiques – pour assurer l’avenir de la France ».

Il n’y a qu’un terme, dans la citation ci-dessus, qui semble quelque peu inexact : l’adverbe « virilement » devait peut-être se lire « d’une manière féminine ».

Clemenceau écoutait. Le 20 mars, House, que Wilson tenait dans l’ignorance des discussions des Trois, demanda à Clemenceau

comment s'était passée l'entrevue de l'après-midi. « À merveille, répondit-il, nous n'avons été d'accord sur rien. »

Il est difficile d'admirer la stratégie et la tactique employées par le président des États-Unis dans la lutte qu'il mena pour donner au monde la paix qu'il lui avait promise ; mais il est impossible de ne pas sympathiser avec l'homme fatigué et souffrant qui, accroché à la conviction que Son Père Tout-Puissant l'avait envoyé assurer au monde une paix juste et durable, épuisait ses forces déclinantes à exhorter Lloyd George et Clemenceau. Wilson, après tout, luttait pour la dignité humaine. Il s'y prenait mal ; mais il défendait ce qu'il est un honneur de défendre.

À soixante-deux ans c'était un homme très las, menacé par le durcissement de ses artères, souffrant non seulement de troubles gastriques, de migraines et de névrite mais aussi d'une dilatation de la prostate. La méfiance qu'il éprouvait à l'égard de House l'avait séparé du seul ami intime qu'il possédât. Il était seul – par sa volonté, certes, mais seul quand même. Il se rendait à ses entrevues quotidiennes avec Clemenceau et Lloyd George sans un Américain pour l'aider ou pour noter les conclusions acquises. Il ressentait l'intense besoin d'un ami intime qui crût en sa mission. Il se tourna vers George D. Herron, l'homme sentimental qui l'avait comparé au Christ. Herron le supplia de se retirer de la Conférence plutôt que de transiger.

Clemenceau demeurait inflexible. Lloyd George, d'autre part, agissait aussi vite que s'il avait eu du vif-argent dans les veines si bien que Wilson, sans secrétaire pour enregistrer les promesses de Lloyd George, ne savait plus où il en était. Le 26 mars, House dit à Wilson que « Lloyd George avait déclaré que bien qu'il eût promis, la veille, d'accepter que le pacte fût englobé dans le traité de paix, il niait aujourd'hui l'avoir fait. Le Président répondit : « Alors c'est un

menteur, car non seulement il l'a accepté, mais il l'a accepté en présence de Clemenceau et d'Orlando, qui pourront en témoigner. »

Le pauvre Tommy Wilson, qui avait, toute sa vie, vénéré les hommes d'État anglais et méprisé les Français, se mit, à ce moment critique de son existence, à mépriser Lloyd George et à respecter Clemenceau.

Le 27 mars, Wilson, qui continuait à prier et à exhorter, était au bord de la dépression nerveuse. Clemenceau voulait occuper la Rhénanie pendant trente-deux ans et annexer la Sarre. Wilson, irrité, répondit que les Français soulevaient des questions territoriales qui n'avaient rien à voir avec les buts de guerre des autres, et que personne n'avait entendu parler de leur intention d'annexer la Sarre avant la signature de l'armistice. Clemenceau, furieux, répondit : « Vous êtes germanophile. Vous cherchez à nuire à la France. » « C'est faux et vous le savez bien », répliqua Wilson. Clemenceau déclara alors que si la France ne pouvait annexer la Sarre il ne signerait pas le traité de paix. Wilson, reprit : « Donc si la France n'obtient pas ce qu'elle veut, elle refuse d'agir avec nous. Dans ce cas voulez-vous que je rentre en Amérique ? » « Je ne veux pas que vous rentriez chez vous, mais moi je vais rentrer chez moi », conclut Clemenceau qui mit son chapeau et s'éloigna à grandes enjambées.

Voici comment M. Baker décrit ce qui se passa ensuite :

« Le Président, amèrement offensé, fit une longue promenade en voiture au Bois pendant l'interruption de midi, et, au début de la session de l'après-midi, il se leva devant les trois autres et, dans un appel émouvant – l'amiral Grayson, qui l'entendit, déclara que ce fut l'un des discours les plus bouleversants que le Président ait jamais prononcés – exposa de nouveau sa conception de la paix.

Lorsqu'il eut fini, M. Clemenceau, très ému, serra la main du Président en disant : « Vous êtes un homme de bien, monsieur le Président, et un grand homme. »

Mais, si Wilson pouvait toucher Clemenceau, il était incapable de le faire céder. Il accusait l'esprit de son difficile adversaire d'avoir « un côté féminin ». »

Cette opinion de Wilson jette plus de lumière sur lui que sur Clemenceau. Rien n'était moins féminin que le refus de Clemenceau de se laisser emporter par l'éloquence de Wilson, et il est difficile de concevoir réponse plus féminine que celle de Wilson à l'attitude que Clemenceau avait eue le matin même. Clemenceau avait dépassé les limites de la courtoisie. Il avait insulté Wilson, et peu d'hommes se seraient abstenus, dans ces conditions, d'employer les armes viriles dont ils disposaient. Mais Wilson, « dans un appel émouvant… exposa sa conception de la paix ».

Les représailles de Wilson venaient d'une féminité sans mélange, et lorsqu'il accusait l'esprit de Clemenceau d'avoir « un côté féminin » c'était clairement pour essayer de se convaincre, en transférant le blâme sur Clemenceau, que le sien n'en avait pas. Comme toujours, il lui était insupportable de regarder en face le côté féminin de sa nature.

Quant aux compliments de Clemenceau, ils étaient sans doute sincères. Quatre jours plus tard il dit, en décrivant Wilson : « Il se croit un second Jésus-Christ venu sur terre pour convertir les hommes. » Clemenceau ignorait probablement tout de la psychanalyse, mais l'identification inconsciente de Wilson au Sauveur était devenue si flagrante qu'elle obligeait ceux mêmes qui n'avaient jamais étudié le tréfonds psychique à s'apercevoir de son existence.

Wilson fut touché par les paroles de Clemenceau. Il se dit qu'il pourrait peut-être encore le convertir par ses paroles, et obtenir, sans lutte ouverte, la paix qu'il avait promise au monde. Dans la soirée du 27 mars, M. Baker lui suggéra de dénoncer publiquement les « groupes obstructionnistes » qui revendiquaient des « frontières

stratégiques et un accroissement de leur territoire national », et d'affirmer qu'en « insistant pour la réalisation de ce qu'ils croyaient être leurs intérêts immédiats, ils perdaient totalement de vue le fait qu'ils jetaient sûrement les semences des guerres futures ». Wilson refusa de faire une telle déclaration. Le soir suivant, M. Baker le pressa de nouveau d'attaquer ouvertement ses adversaires. Wilson, qui hésitait et espérait toujours, répondit : « Le temps n'est pas venu ; nous ne pouvons risquer d'interrompre la Conférence de la paix – pour le moment »

Il était alors évident pour tous ceux qui collaboraient aux négociations – à l'exception de Wilson – que s'il ne voulait pas accepter les conditions de Lloyd George et de Clemenceau il devrait employer les armes viriles dont il refusait depuis si longtemps de se servir. Herron, qui croyait encore profondément que Wilson ressemblait au Christ, le supplia de quitter la Conférence. « Le Président fut très ému par la prière de Herron, et parcourut la pièce en s'écriant : « Mon Dieu, je ne le pourrai jamais. »

Ce fut, malheureusement, l'exacte vérité. Au moment où le sort du monde était suspendu à sa personne, il ne trouva pas, en lui, le courage de lutter. Sa seule source de courage viril, sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père, n'était pas tournée contre les dirigeants alliés, mais contre Lodge. En même temps, malgré tout, il lui était impossible d'accepter franchement un compromis. Toutes ses identifications à Dieu se dressaient pour l'empêcher d'admettre qu'il avait été la dupe des Alliés. Il se cramponnait, espérant en priant Dieu, Son Père, qu'il vaincrait en parlant comme le Christ.

M. Baker écrivit :

« Le 2 avril, le Président était à bout de forces. Je trouve dans mes notes de ce jour-là :

« Il (le Président) a dit que les choses ne pouvaient pas continuer longtemps ainsi ; que s'il était impossible d'arriver à une décision quelconque au milieu de la semaine prochaine, il faudrait sans doute rompre les pourparlers… »

Je lui parlai de l'inquiétude qui planait sur le monde, des nouvelles révoltes qui avaient éclaté en Allemagne et en Hongrie, du blâme que tous rejetaient, injustement, sur lui de ce délai.

« Je sais, je sais », a-t-il répondu. Puis, après un silence : « Mais la paix doit être conclue sur les principes que nous avons exposés et acceptés, ou pas du tout. »

Wilson évitait, autant que possible, tout contact personnel avec House. Mais le soir du 2 avril 1919 il lui téléphona et le Colonel nota dans son journal :

« Nous avons examiné à fond la situation… Il m'a déclaré que le Vieux était obstiné et qu'il n'arrivait pas à lui faire prendre une décision. Ce qu'il veut dire, c'est qu'il ne réussit pas à amener Clemenceau à penser comme lui… Le Président m'a demandé si je croyais Lloyd George sincère envers lui… L'impression qui prévaut, c'est que George se sert de lui pour rompre avec les Français… Je lui ai demandé si quelqu'un prenait des notes aux réunions du Conseil des Quatre. Le professeur Mantoux, qui est l'interprète d'Orlando, le fait. Le Président dit qu'il a l'impression que Mantoux ne l'aime pas. Il a ajouté : « En fait, je ne suis pas sûr qu'aucun d'eux m'aime ».

Ces mots sont profondément pathétiques. Ils furent prononcés par le président des États-Unis qui, trois mois auparavant, avait été reçu par la France, l'Angleterre et l'Italie avec un amour et une vénération si intenses qu'il apparaissait, aux yeux du monde et à ses propres yeux, comme le Roi des Rois. Or, en fait, il avait encore plus d'hommes prêts à répondre à son appel et à le suivre au combat qu'aucun autre, avant ou après lui, n'en eurent jamais. Il était toujours le chef des idéalistes de l'univers. Bien qu'ils fussent

troublés et inquiets parce qu'il ne leur avait pas donné l'ordre de lutter, ils avaient toujours foi en lui. Mais il n'avait plus foi en – lui-même. Le conflit entre sa volonté de mener à bien la bataille qu'il affrontait et sa peur l'avait fait redevenir le petit Tommy Wilson, le petit garçon chétif, avec son binocle, ses migraines et ses aigreurs d'estomac, qui n'osait pas jouer avec les garnements grossiers des rues d'Augusta, et se sentait loin de la vie, seul et sans ami.

Le lendemain de sa conversation avec House il sombra dans une dépression nerveuse et physique totale. « Il fut saisi de violentes quintes de toux, si prolongées et si fréquentes qu'elles l'empêchaient de respirer. Il avait 40 de fièvre et une diarrhée abondante… son état, semblait grave. » Au début de la matinée du 4 avril 1919, Wilson était alité, vomissant, toussant, avec une diarrhée continuelle et de l'hématurie, son adénome prostatique et la névrite de son épaule gauche lui causant des élancements douloureux, luttant pour retrouver sa respiration, le visage hagard, souffrant de crispations nerveuses dans le côté et l'œil gauches. Mais les souffrances physiques de ce jour-là étaient peut-être moins terribles à supporter que ses souffrances morales. Il était en face de deux partis qui lui semblaient aussi horribles l'un que l'autre. Manquer à ses promesses et devenir la dupe des Alliés au lieu d'être le Prince de la paix, ou être fidèle à ses promesses, supprimer l'aide financière des États-Unis à l'Europe, démasquer Clemenceau et Lloyd George, rentrer à Washington et abandonner l'Europe et lui-même… à quoi ?

En proie à une peur accablante il reculait devant les conséquences possibles de l'emploi des armes viriles. Il avait exagéré les dangers qu'il y avait à lutter, et minimisé ses chances de lutter avec succès. Une seule menace de laisser la France seule en face de l'Allemagne aurait pu obliger Clemenceau à transiger ; un seul coup de son « fouet financier » aurait pu mater Lloyd George.

Mais le malade, dans son lit, avait recommencé à regarder le monde avec les yeux du petit Tommy Wilson, et il se fit une image de cauchemar des conséquences possibles de ses actes. Il craignait que son départ ne causât une reprise immédiate des hostilités en Europe, que les armées françaises affamées ne piétinassent les Allemands, les Autrichiens, les Hongrois et les Russes affamés eux aussi et-ne dictassent finalement une paix bien pire que celle qu'il redoutait ; il craignait que de tels événements ne causassent un mouvement révolutionnaire tellement vaste que toute l'Europe céderait à l'emprise du bolchevisme et il ne pouvait supporter cette pensée. Il détestait et redoutait les communistes beaucoup plus profondément que les militaristes. Il n'avait pas en lui la moindre étincelle de radicalisme : il était l'homme d'État chrétien venu apporter la lumière au monde capitaliste en paraphrasant le Sermon sur la Montagne. La vision qu'il avait d'un univers parfait était une vision de petites villes prospères comme celles où il avait vécu toute sa vie. Il était inconcevable qu'une révolution communiste éclatât en France ou en Angleterre ; mais Wilson le craignait cependant. Maintes et maintes fois, pendant ces jours et ces nuits où l'avenir du monde était suspendu à sa décision il répéta : « L'Europe est en feu ; il ne faut pas que je jette de l'huile sur le feu ! »

Et sur sa propre vie, quelles seraient les conséquences de la lutte ? Il serait insulté d'une extrémité à l'autre du monde capitaliste, son propre monde ! Déjà la presse de Paris et celle de Londres l'attaquaient avec une amertume qui le blessait profondément. Il savait aussi que, s'il était acclamé par les libéraux et les idéalistes américains comme un prophète, la masse se tournerait contre lui. On le qualifierait de « germanophile » comme Clemenceau l'avait fait. On l'accuserait de vouloir « protéger les Huns », d'être bolcheviste. La propagande qu'il avait lâchée sur l'Amérique par l'intermédiaire de son ami Georges Creel avait fait son effet. Les Américains avaient été poussés à haïr l'Allemagne et la Russie. Les vieilles dames

hurlaient à la mort. S'il avait l'air de favoriser l'Allemagne et le communisme, les Américains tourneraient cette haine contre lui. Le monde entier le détesterait, à l'exception d'une poignée de libéraux américains et anglais de l'opinion desquels il se souciait et des socialistes et communistes européens dont il ne pouvait supporter l'approbation et auxquels il ne pouvait tolérer d'être assimilé. Et, le pire, c'est qu'il devrait retirer les États-Unis de la Société des Nations. La Société serait établie, mais sans lui. Il se priverait de son titre à l'immortalité.

Aussi la perspective de quitter la Conférence lui était-elle intolérable ; mais l'autre éventualité ne l'était pas moins. Le sentiment qu'il avait toujours eu que s'il entraînait les États-Unis dans une guerre, ce devait être une guerre pour la paix, était l'un des plus profonds qu'il ait jamais éprouvés. Presque toute la force de sa passivité extraordinairement puissante à l'égard de son père était affectée à son identification inconsciente au Christ. Transiger, partir, c'était admettre qu'il n'était pas le Prince de la paix. En outre ce serait manquer à sa parole, bafouer ses promesses, les idéaux et les idéalistes. Il anéantirait tout le mouvement libéral américain dont il était le chef. Il serait honni par ceux à l'estime desquels il tenait le plus. Que dirait Herron, « celui qui le comprenait vraiment » ? Que diraient tous les jeunes qui avaient cru en lui ? Que penserait-il lui-même ? II se tiendrait devant le monde, non comme le Fils de Dieu parti pour gagner une couronne royale et qui l'avait gagnée, mais comme le Fils de Dieu parti pour combattre et qui avait abandonné lorsqu'il avait vu la Croix.

XXIX.

Pendant toute la journée et la nuit du 4 avril 1919, Wilson s'agita dans son lit, incapable de choisir entre ces deux éventualités qui lui étaient également horribles. Mais il fallait choisir. Il ne

pouvait courir à Rydal pour se remettre, en la compagnie d'un ami cher, devant Wansfell « semblable à un vaste sein plein de lait ». Les travaux de la Conférence de la paix devaient continuer.

Le 5 avril 1919, Wilson était encore cloué au lit. Clemenceau, Lloyd George et Orlando se rencontrèrent dans le bureau de Wilson, et le colonel House courut de lui à eux, par la porte dissimulée dans la bibliothèque qui séparait la chambre de Wilson de son bureau, pour le tenir au courant de la marche des négociations. On discutait la question des Réparations. Wilson avait déjà cédé aux Anglais qui voulaient que les indemnités et pensions fussent comprises dans le mémoire des dommages de guerre. Il avait également ordonné aux experts américains de cesser de lutter pour le mode de règlement qu'il avait soutenu à l'origine, selon lequel l'Allemagne devrait verser une somme précise, stipulée dans le traité ; mais il s'imaginait qu'il n'aurait plus de concessions à faire et que Lloyd George le soutiendrait afin que le total des sommes à verser au titre des dommages de guerre fût limité à celui que l'Allemagne pouvait payer en trente ans.

À la surprise de House et à celle de Wilson, quand House vint lui rapporter ce qui se passait, Lloyd George s'opposa à tout délai de prescription concernant le temps ou l'argent. House, désespéré, croyant qu'il valait mieux obtenir « une paix immédiate et la remise en ordre du monde… qu'une paix meilleure mais lointaine… » accepta les exigences de Lloyd George et de Clemenceau et suggéra les termes « compromis sur les dommages de guerre » qui était, en réalité, l'abandon de la position américaine. « Le barème des sommes à verser par les pays ennemis sera fixé en tenant compte, dans l'établissement des délais de versement, de leurs possibilités financières. » House lui-même fut tellement indigné par les exigences de Clemenceau et de Lloyd George qu'il conseilla à Wilson

d'accepter ce « compromis », mais de quitter la Conférence plutôt que de faire d'autres concessions. Il nota dans son journal :

« Je lui conseillai, si nous n'étions arrivés à aucun accord à la fin de la semaine prochaine (12 avril) de dresser un bilan de ce que les États-Unis acceptent de signer comme traité de paix, et de notifier aux Alliés que s'ils ne se rapprochent pas de nos conceptions nous rentrerons immédiatement en Amérique en les laissant conclure la paix comme ils l'entendront. Je lui suggérai de le faire avec autant de calme et de douceur que possible, mais avec fermeté. »

Donc, le 5 avril 1919, House lui-même, qui avait toujours conseillé de transiger, poussa Wilson à la lutte. D'Amérique il reçut les mêmes conseils. Juste avant la dépression de Wilson, l'amiral Grayson, son médecin et ami, avait envoyé, à Tumulty, le câble suivant : « Toujours confiant victoire du Président. Rencontrons difficultés ; situation sérieuse. Président plus que jamais espoir du monde et le demeurera par son courage, sa sagesse et sa force. Avez-vous suggestion à faire pour propagande ou autre ? »

Le 5 avril 1919, Tumulty répondit :

« À mon avis, le Président doit, d'une manière dramatique, dissiper les doutes, les malentendus et le désespoir qui planent actuellement sur le monde. Il doit prendre la situation à deux mains et l'arracher à son indécision actuelle, ou le sabotage politique et les intrigues auront le dessus. Seul, un geste audacieux du Président peut sauver l'Europe et peut-être le monde. Ce geste doit être fait sans s'occuper des cris et des remontrances de ses conseillers et amis. Il a essayé de tout régler en secret ; seule, une publicité dramatique pourra maintenant sauver la situation. L'occasion exige cette audace qui l'a aidé à gagner toutes ses batailles. »

Wilson, toujours au lit, reçut le télégramme de Tumulty. Et le dimanche 6 avril, jour très propre à ce qu'il prît la place de son père

en chaire pour imposer la loi de Dieu à des fidèles qui étaient les habitants du monde entier, il envoya chercher les membres de la délégation américaine. Le colonel House nota dans son journal :

« Il fut décidé que s'il ne se passait rien dans les prochains jours, le Président dirait au président du Conseil et aux Premiers ministres que si la paix n'était pas signée selon leurs promesses, c'est-à-dire en se conformant aux principes énoncés dans les quatorze points, il serait obligé de rentrer en Amérique ou d'exiger que les entretiens fussent publics ; en d'autres termes, de tenir des sessions plénières en présence de tous les délégués des petites puissances. »

Ainsi, dans l'après-midi du 6 avril 1919, Wilson décida que si Clemenceau et Lloyd George, dans quelques jours, n'acceptaient pas les conditions qui cadraient avec leurs promesses de conclure la paix sur la base des quatorze points, il rentrerait en Amérique ou ferait connaître publiquement leurs propositions et monterait contre eux l'opinion mondiale. Cette décision était caractéristique. Elle lui permettait « d'éviter des ennuis » pendant quelques jours de plus, et exprimait, une fois de plus, l'espoir rassurant de pouvoir enfin élever la Conférence de la paix au niveau des débats contradictoires qu'il avait dominés, à l'université, par sa haute moralité et son éloquence. Il put de nouveau penser à la Conférence de la paix telle qu'il l'avait imaginée, le 16 novembre 1918, lorsqu'il avait câblé au Colonel : « Je crois que les dirigeants français et anglais veulent m'exclure de la Conférence de crainte que je ne prenne la tête des nations plus faibles contre eux. » Il put se remettre à espérer qu'il ne serait pas obligé de se servir des armes viriles qu'il avait écartées mais pourrait se laisser aller à une préférence pour cette arme si féminine, les mots.

Malgré tout, cette décision était remarquable en ce qu'elle montrait qu'il était résolu à lutter dans quelques jours quelle que soit

l'arme qu'il emploierait, plutôt que de faire d'autres concessions. Mais à peine sa décision prise il la dépouilla de toute importance réelle en acceptant le « compromis » de House sur les dommages de guerre. Ce même dimanche, le Colonel nota dans son journal :

« J'ai examiné, avec le Président, la question des dommages de guerre que les experts ont étudiée aujourd'hui, et j'ai obtenu son accord sur le projet, avec les légères modifications qu'ils avaient proposées. »

Donc, étant donné que le « compromis » sur les dommages de guerre représentait déjà l'abandon total du point de vue des Américains, Wilson fit aussitôt suivre sa résolution de ne plus céder par une concession si énorme que c'était un renoncement plutôt qu'une concession. Il est clair qu'il était encore lié par ses désirs et ses craintes contraires, qu'il voulait continuer à proclamer et à croire qu'il ne transigeait pas et, en même temps, éviter la lutte qu'il redoutait en acceptant les exigences des Alliés.

Plus tard, dans la soirée de ce même dimanche 6 avril 1919, il semble avoir réussi à se résoudre sincèrement à lutter. Il était assis dans son lit, vêtu d'un vieux chandail blanc, et Mrs Wilson tricotait auprès de lui quand l'amiral Grayson introduisit Bernard M. Baruch, dont l'intimité avec les Wilson avait augmenté à mesure que celle de House diminuait. Wilson lui dit qu'il s'était épuisé en discussions avec les Anglais, les Français et les Italiens et qu'il avait dû essayer de faire pression sur eux. Baruch suggéra de les étrangler financièrement en supprimant les crédits des États-Unis qui les faisaient vivre. Wilson câbla au secrétaire d'État aux finances de ne plus accorder de nouveaux crédits à l'Angleterre, à la France et à l'Italie. Il souligna sa résolution de lutter en demandant à Grayson de câbler au *George Washington* de revenir à Brest le plus tôt possible. Il n'avait pas décidé de rentrer sur-le-champ aux États-Unis, mais il voulait que le bateau fût prêt à le ramener en Amérique si Lloyd

George et Clemenceau ne respectaient pas les engagements qu'ils avaient pris de conclure une paix fondée sur les quatorze points.

Donc, le soir du 6 avril 1919, Wilson se prépara à la lutte, et l'amiral Grayson était convaincu qu'il ne transigerait plus. Lorsque Clemenceau, faisant allusion au rappel du *George Washington* s'écria : « C'est du bluff, n'est-ce pas ? » Grayson répondit avec une entière sincérité : « Le Président n'a pas une parcelle de bluff dans le corps ! »

L'amiral Grayson, par ailleurs, ce même dimanche 6 avril 1919, à la demande de l'un des auteurs de cet ouvrage, tenta d'obtenir que Wilson prît une décision au sujet de la proposition de paix du gouvernement soviétique, qui allait expirer le 10 avril. Wilson, dont l'esprit « à sens unique » était absorbé par l'Allemagne, répondit qu'il, avait chargé House de s'occuper de cette question et refusa de se soucier personnellement de la paix dans, et avec, la Russie.

Lénine avait offert de conclure un armistice immédiat sur tous les fronts et de reconnaître *de facto* les gouvernements anticommunistes qui avaient été établis dans les régions suivantes de l'ancien empire russe : (1) la Finlande, (2) Mourmansk-Arkhangel, (3) l'Estonie, (4) la Lettonie, (5) la Lithuanie, (6) la Pologne, (7) la partie septentrionale de la Russie blanche, (8) la Roumanie, y compris la Bessarabie, (9) plus de la moitié de l'Ukraine, (10) la Crimée, (11) le Caucase, (12) la Géorgie, (13) l'Arménie, (14) l'Azerbaïdjan, (15) tous les Monts Oural, (16) toute la Sibérie.

Lénine avait par conséquent offert de limiter le communisme à Moscou et à ses environs, plus la ville maintenant appelée Leningrad. En tant que communiste, Lénine entendait naturellement étendre le communisme partout où il le pourrait sans risques, sans se soucier des promesses qu'il avait été amené à faire. Néanmoins, en limitant l'État communiste à une zone qui n'était pas beaucoup plus grande que celle dont avait été maître le premier dictateur

russe qui fut appelé le tzar, c'est-à-dire Ivan le Terrible, Lénine offrait à l'Occident une occasion unique d'empêcher le communisme de s'étendre par contagion. Par ailleurs, Lénine avait également proposé de reconnaître les dettes de l'empire russe.

Le refus de Wilson de s'occuper de la question russe eut des conséquences considérables. Nous ne connaissons pas encore, à dire vrai, toute leur étendue. Il n'est pas impossible que le refus de Wilson de charger son « esprit à sens unique » du fardeau russe n'ait pas été, finalement, la décision la plus importante qu'il ait prise seul à Paris.

Le lendemain, lundi 7 avril 1919, le câble ordonnant le rappel du *George Washington* fut envoyé, et House prit la place de Wilson à la réunion des Premiers ministres qui se tint dans l'appartement de Lloyd George. Les marchandages des représentants alliés dégoûtèrent tellement le Colonel qu'il se mit en colère et quitta la réunion. La rupture définitive semblait enfin s'être produite. House écrivit dans son journal : « J'ai traversé la rue pour rendre compte de la séance au Président qui a pleinement approuvé mon geste. Nous avons perdu tout l'après-midi à ne rien faire. Le Président s'est montré complètement découragé quand nous parlâmes de ce qui s'était passé et s'est demandé ce qu'il en résulterait. »

Quand le Colonel eut quitté Wilson, Ray Stannard Baker vint le voir :

« Je suis monté voir le président Wilson à 18 h 30, pour la première fois depuis sa maladie, et j'eus avec lui une longue conversation. Je le trouvai dans son bureau, entièrement habillé, pâle et amaigri… Il a atteint le point où il ne cédera plus rien… « Alors l'Italie n'aura pas Fiume ? » demandai-je. « Certainement pas – tant que je serai ici », répondit-il d'une voix cassante. « Et la France n'aura pas la Sarre ? » – « Non… »

Je lui demandai ce que je pouvais dire aux correspondants de presse, il me dit de leur relire nos accords avec les autres Alliés et avec l'Allemagne en les assurant que nous ne renoncerions pas à ces principes… Je parlai au Président de l'effet de sa déclaration au sujet du *George Washington.* « Le moment est venu de terminer cette affaire, me répondit-il. House vient de venir me dire que Clémenceau et Klotz ont passé un jour de plus en vaines paroles… Je ne veux plus discuter avec eux. Nous sommes convenus entre nous, et avec l'Allemagne, de certains principes généraux. Toute la Conférence n'a été qu'une suite de tentatives, surtout de la part de la France, pour annuler cet accord, obtenir des territoires, imposer des indemnités accablantes. La France s'intéresse à la Pologne uniquement pour affaiblir l'Allemagne en donnant à la Pologne des territoires auxquels elle n'a pas droit. »

M. Baker nota aussi, à propos de cette conversation avec Wilson : « Nous parlâmes de l'attitude ambiguë de Lloyd George ; on disait même qu'il se préparait, en ce moment difficile, à faire une déclaration rejetant la responsabilité des délais sur lui (Wilson). Je n'oublierai jamais la désolation profonde de la réponse du Président, debout près de son bureau, le visage décharné par sa récente maladie : « Eh bien, il va falloir que je lutte seul. » Ces paroles rendent difficile de croire que Wilson, le soir du 7 avril 1919, voulait autre chose que lutter plutôt que de faire des concessions. Mais nous avons vu combien de fois il avait accepté l'idée de lutter et combien de fois il avait transigé au dernier moment. Aussi pouvons-nous être choqués, mais non surpris d'observer que, le 8 avril 1919, dans l'après-midi, moins de vingt-quatre heures après avoir tenu ces propos à M. Baker, il rencontra les Premiers ministres pour la première fois après sa maladie et se soumit à leurs exigences, acceptant les dommages de guerre qui ruinèrent la vie économique de l'Europe. House nota dans son journal : « À ma grande joie, ils sont arrivés à régler temporairement la question des Réparations. Le

Président a cédé plus que je ne croyais qu'il le ferait, mais pas plus, je pense, que l'occasion ne l'exigeait. »

Dès lors, la descente de Wilson vers le traité de Versailles fut rapide. Elle fut accélérée par le câble que lui envoya Tumulty le 9 avril 1919 : « Les instructions données au *George Washington* de rentrer en France, considérées ici comme acte d'impatience et d'irritabilité de la part du Président, ne sont bien acceptées ni par amis ni par ennemis. On croit évident que le Président veut quitter la Conférence si ses vues ne sont pas admises… Partir, en ce moment, serait déserter. »

De plus, le secrétaire d'État aux Finances lui câbla que les crédits assurant les besoins des Alliés jusqu'en juillet avaient déjà été accordés. Le 9 avril, Wilson transigea sur la question de la Sarre, et ne menaça plus jamais de lutter pour la paix qu'il avait voulu donner au monde.

Avant d'essayer d'analyser l'effondrement moral de Wilson il semble utile d'observer un autre changement dans ses rapports avec House. Après leur conversation du 14 mars, dans le train, Wilson avait réduit les contacts personnels avec le Colonel au minimum exigé par le travail à accomplir.

Mais quand il tomba malade, le 3 avril, il dut nommer quelqu'un pour le remplacer au Conseil des Quatre ; or comme il se méfiait de Lansing plus encore que du Colonel, il choisit celui-ci. Pendant quelques jours, on put croire que leurs relations allaient redevenir intimes. Mais parmi les amis de House à Paris se trouvait un journaliste anglais, Wickham Steed, qui était le correspondant politique du *Times* de Londres et le rédacteur des éditoriaux du *Daily Mail* à Paris. House s'était aperçu qu'en traitant Steed avec les plus grands égards il pouvait influencer ses articles. Il se vantait devant Mrs Wilson de pouvoir faire écrire à Steed tout ce qu'il voulait quand celle-ci, prenant une coupure du *Times* en date du 7

avril 1919, la tendit au Colonel en disant : « Je suppose que vous lui avez demandé de rédiger ceci ? » L'article était le suivant :

Les engrenages de la paix *(de notre correspondant politique)*

Paris, 6 avril.

« … Dans la mesure où les perspectives de la Conférence se sont améliorées, on croit ces progrès dus principalement à la politique réaliste du colonel House qui, vu l'indisposition du président Wilson, a, une fois de plus, mis son « savoir-faire » et son tempérament conciliant au service des principaux artisans de la paix.

Le colonel House est l'un des très rares membres de la délégation à avoir eu un « bon rendement » pendant la Conférence. Il est même probable que la paix aurait été conclue il y a plusieurs semaines sans la malencontreuse maladie qui l'a terrassé au début de la session. Lorsqu'il fut guéri, le Conseil des Dix avait déjà pris de mauvaises habitudes… Il n'y avait pas grand-chose à faire pour améliorer les choses jusqu'au départ de M. Lloyd George pour l'Angleterre et celui du Président pour l'Amérique. Pendant leur absence, le colonel House, qui n'a jamais eu de difficultés à travailler avec ses collègues parce que c'est un homme désintéressé sans aucune visée personnelle à imposer, a fait rapidement avancer les affaires. Le délai qui s'est produit depuis le retour du président Wilson et celui de M. Lloyd George a été dû surtout à la désorganisation du bon travail fait en leur absence, et à l'abandon des méthodes sûres en faveur d'« improvisations géniales »…

S'il existe maintenant une chance que la Conférence, au bord de l'échec, puisse être ramenée sur un terrain solide, elle sera due aux efforts du colonel House et à l'effet salutaire produit par le sentiment que les peuples alliés s'inquiètent sérieusement des machinations secrètes de leurs principaux représentants. »

House demeura abasourdi, la parole coupée en face de Mrs Wilson. Puis on lui fit dire que le Président l'attendait. Il se hâta d'y

aller, disant à Mrs Wilson qu'il lui expliquerait plus tard ce qui s'était passé. Il ne le fit jamais : aucune explication n'était possible. Steed avait complété le cycle des malentendus personnels commencé par Auchincloss. Mrs Wilson demeura convaincue que le Colonel avait inspiré à la fois Auchincloss et Steed. Dès lors, elle détesta House et fut persuadée qu'il trahissait son mari, qu'il n'avait d'autre dessein que de s'attribuer la gloire des réalisations de Wilson tout en laissant peser sur lui le blâme des erreurs commises. Les rapports personnels entre les familles Wilson et House devinrent très lointains. Wilson fut moins amer que Mrs Wilson envers House. Il se méfia de lui mais ne le détesta jamais. L'identification de House au petit Tommy Wilson, bien que moribonde, n'était pas tout à fait morte. Il conserva House comme collaborateur, de même qu'il avait continué à employer Tumulty après avoir perdu confiance en lui ; mais il eut soin, comme dans le cas précédent, d'empêcher House de bien connaître ses pensées et ses actes.

Au début d'avril, Lloyd George avait introduit Sir Maurice Hankey aux réunions des Quatre pour prendre les procès-verbaux. Hankey avait envoyé au Colonel ceux des séances où il avait représenté Wilson. Les Anglais proposèrent alors à celui-ci, pour que la délégation américaine se tînt au courant des négociations, que Hankey remît tous les jours à House les procès-verbaux des réunions des Quatre. Wilson répondit qu'ils ne devaient être remis ni à House, ni à aucun autre Américain mais à lui seul. À partir de ce moment personne ne sut les accords que prenait le président des États-Unis. Lloyd George était assisté de Hankey, Clemenceau de Mantoux, Wilson était seul. Il démontra ainsi que c'était lui, et non House, qui gouvernait les États-Unis. Et, au mois d'avril 1919, il accepta seul la transformation des quatorze points en traité de Versailles.

XXX.

Le lecteur a peut-être trouvé fastidieuse notre étude détaillée des paroles et des actes de Wilson pendant les mois de février, mars et avril 1919. Nous ne nous excuserons pas de la minutie de notre examen. Dans la mesure où un être humain est jamais important, Wilson, pendant ce temps, le fut.

Tout le cours de la vie peut être détourné par le tempérament d’un seul individu. Si Miltiade avait fui à Marathon et Charles Martel à Poitiers, la civilisation occidentale eût été différente. Et tout eut été autre si le Christ avait renié Sa doctrine devant Pilate. Quand Wilson quitta Paris, le cours de la civilisation occidentale prit une direction pénible à voir.

Les conséquences psychologiques de son effondrement moral furent peut-être aussi graves que le furent les conséquences politiques et économiques. L’humanité a besoin de héros, et, de même que celui qui est fidèle à son devoir élève le niveau de la vie humaine, celui qui le trahit l’abaisse. Wilson parla merveilleusement, fit de superbes promesses, puis capitula. Parler et capituler n’appartiennent ni à la meilleure tradition américaine, ni à la meilleure civilisation européenne, et le monde occidental n’effacera pas facilement de sa mémoire le personnage tragi-comique de son héros, le Président qui parla et capitula. Aussi nos efforts pour préciser la cause et le moment exacts de la capitulation de Wilson, ne nous semblent pas avoir besoin de justification. Ce fut un acte lourd de conséquences.

Si Wilson était vivant et acceptait de se soumettre à une psychanalyse, il serait peut-être possible de découvrir exactement pourquoi, et quand, il abandonna la lutte qu’il avait promise de soutenir. Mais avec les preuves dont nous disposons, nous devons nous borner à indiquer des possibilités. Il est clair que la crise commença par la dépression de Wilson du 3 avril, et qu’elle se

termina dix jours plus tard. Comme il semblait tout à fait décidé à lutter le soir du 7 avril, qu'il céda sur l'important problème des Réparations l'après-midi suivant et qu'il n'éleva plus jamais la voix (sauf sur la question secondaire de Fiume), il semble évident de conclure qu'il décida de capituler pendant la nuit du 7 ou la matinée du 8 avril. Il avait, d'ailleurs, dit à House, le 6 avril, qu'il accepterait le « compromis » sur les Réparations ; de sorte que sa capitulation du 8 avril était prévue ; il la fit peut-être avec la ferme résolution de ne jamais recommencer, et sa décision définitive de faire des concessions jusqu'au bout pu être prise lorsqu'il reçut le câble du 9 avril de Tumulty qui se terminait par : « Partir en un tel moment serait déserter ».

Il se peut aussi qu'il ne prît aucune décision et se désagrégea purement et simplement.

D'autre part, après sa conversation du 6 avril avec House il était devenu beaucoup plus belliqueux. Il avait rappelé le *George Washington,* ordonné la suppression des crédits aux Alliés, et, pendant la journée du 7 avril, avait paru tellement décidé à lutter que le Colonel lui-même avait été stupéfait par l'étendue des concessions qu'il fit au cours de l'après-midi du 8 avril. Sans Wilson, il est impossible de fixer l'heure de son effondrement ; mais on garde l'impression que sa décision finale de ne plus lutter pour le traité qu'il avait promis au monde fut sans doute prise dans la nuit du 7 avril. On est tenté de s'imaginer qu'il est resté éveillé, en face de cette peur d'une lutte virile qui était tapie dans l'âme du petit Tommy Wilson, qui ne s'était jamais battu de sa vie, et qu'il résolut alors d'abandonner. C'est peut-être ce qui se produisit. Mais Wilson n'aimait pas envisager les réalités pénibles, et pas une de ses actions ou de ses paroles ultérieures n'indiquent qu'il avait une connaissance consciente de sa véritable nature. Elles montrent, au contraire, qu'il refoulait cette vérité dans son inconscient et se

persuadait consciemment qu'en transigeant il obtiendrait tout ce qu'il aurait pu obtenir en luttant, et même davantage.

Nous avons observé que pour résoudre le conflit intérieur qui le torturait, Wilson avait seulement besoin de découvrir un sophisme quelconque qui lui permît de céder tout en demeurant, à ses propres yeux, le Sauveur du monde. Or nous savons qu'il ne découvrit pas un, mais trois raisonnements de ce genre ! Pendant le mois qui suivit sa capitulation du 8 avril 1919, il en donna souvent trois excuses. La principale était, naturellement, la Société des Nations. À chaque fois qu'il faisait une concession inconciliable avec sa promesse de conclure la paix sur la base des quatorze points, il disait, le soir, à ses collaborateurs : « Je n'aurais jamais agi ainsi si je n'étais sûr que la Société des Nations reviendra sur cette décision. » Il se persuadait que la Société des Nations changerait toutes les clauses injustes du traité. Lorsqu'on lui demandait comment la Société des Nations pourrait le faire, puisqu'elle n'était pas un parlement mais qu'au contraire chaque membre du Conseil de la Société avait droit de veto, il répondait que c'était vrai dans le présent ; mais que la Société serait transformée et rendue plus puissante afin de pouvoir changer le traité, et qu'elle le ferait alors. Ainsi se dispensait-il de toute obligation morale de lutter. À partir du moment où il se persuada que les clauses du traité n'étaient que temporaires et seraient revues par une Société des Nations définitive, il put croire que rien n'avait de véritable importance sauf l'existence de cette société. Il désirait par-dessus tout le croire parce que la Société des Nations était, pensait-il, son titre à l'immortalité. Il refusait de voir que la Société serait peut-être temporaire et les clauses durables, jusqu'à ce qu'une guerre vînt les changer. Dans son ardent désir d'être le père de la Société, il oubliait complètement son opinion de l'année précédente selon laquelle il ne pouvait demander au peuple américain de faire partie d'une Société des Nations pour se porter garant des clauses du traité de paix que si celui-ci était si juste qu'il

rendrait improbables les guerres futures. Il avait tellement besoin de s'en convaincre qu'il put demeurer aveugle au fait que la Société était essentiellement un organisme établi pour garantir les conditions du traité de Versailles, et croire qu'elle était destinée à remettre en question les conditions mêmes qu'elle devait préserver ! À l'aide de ce raisonnement, il put capituler et se persuader qu'il était toujours le Sauveur du monde.

Sa deuxième excuse était, et demeure, étonnante. Il avait toujours été capable de trouver un principe quelconque pour couvrir la nudité d'une conduite qui aurait pu choquer la décence normale ; il est cependant ahurissant de voir qu'il fit, du traité de Versailles, une question de principe. Il inventa un sophisme extraordinaire. Il dit à ses amis que puisqu'il était venu en Europe établir le principe de la coopération internationale, il devait le mettre en œuvre et coopérer avec Lloyd George et Clemenceau, même au prix de concessions difficiles à concilier avec les quatorze points. Il fixait les yeux si fermement sur les termes « coopération internationale » qu'il pouvait ignorer le fait que les concessions qu'il faisait au nom de celle-ci la rendaient impossible. Il travailla pour la coopération internationale en acceptant les Réparations et le couloir polonais ! Il appliqua ce principe non aux faits réels mais à sa conscience avec un succès tel qu'il se sentit, là encore, délié de son obligation de lutter. En fait, ne pas lutter devint chez lui une question de principe ! Une fois de plus, comme si souvent au cours de sa vie, une belle phrase était venue à son secours et avait supprimé un fait néfaste qui menaçait sa paix d'esprit.

Sa dernière excuse était le bolchevisme. À maintes reprises, il décrivit ce qui se passerait si, au lieu de transiger, il luttait et quittait la Conférence de la paix. Il dépeignait l'armée française entrant en Allemagne, détruisant des villes entières par des moyens chimiques, massacrant les femmes et les enfants, faisant la conquête de toute

l'Europe qui serait ensuite submergée par une révolution communiste. Il répétait souvent : « L'Europe est en flammes, je ne dois pas jeter de l'huile sur le feu. »

Il put ainsi finalement se convaincre qu'il avait refoulé son désir personnel de lutte virile pour épargner à l'Europe les terribles conséquences qui auraient suivi la mise en œuvre de sa masculinité. Capituler devint pour lui de l'abnégation. Par cette voie quelque peu détournée, il réussit à étayer davantage encore sa conviction qu'il s'était sacrifié pour le bien de l'humanité, et par conséquent qu'il ressemblait au Christ.

Wilson semble avoir accepté complètement et définitivement ces raisonnements dans la deuxième semaine d'avril 1919. Il voulait les croire valides, par conséquent il les crut tels. Ainsi échappa-t-il, d'une manière fort satisfaisante pour lui, au conflit intérieur qui le torturait. Mais toutes ses excuses étaient fondées sur l'ignorance des faits, et les faits ne se laissent pas facilement ignorer. Un homme peut refouler, dans son inconscient, la connaissance d'une réalité pénible ; mais elle y demeure, luttant pour remonter dans le domaine conscient, et il est obligé, pour continuer à l'oublier, de refouler non seulement le souvenir qu'il en a, mais tous les faits qui y sont associés. Son intégrité mentale est altérée et il s'éloigne sans cesse du fait, en niant de plus en plus son existence. L'homme qui regarde les faits en face, pour pénibles qu'ils soient, conserve son intégrité mentale. Les faits que Wilson avait devant lui étaient, certes fort désagréables : il avait invité ses concitoyens à le suivre en croisade, et ils l'avaient fait avec un courage et une abnégation évidents ; il leur avait promis, ainsi qu'à l'ennemi, et, en fait, à toute l'humanité, une paix parfaitement équitable fondée sur les quatorze points ; il avait prêché en prophète prêt à mourir pour ses principes ; et il avait capitulé. Si, cela étant, au lieu d'inventer des sophismes apaisants, Wilson avait été capable de se dire : j'ai manqué à mes promesses

parce que j'ai eu peur de lutter, son esprit ne se serait pas désagrégé comme il le fit après avril 1919. Sa vie mentale, d'avril à septembre 1919, où il s'effondra d'une manière absolue et durable, fut une fuite effrénée devant la réalité. Cette désagrégation mentale est un signe supplémentaire que, dans la deuxième semaine d'avril 1919, il n'a pas pu regarder en face sa féminité et sa peur, mais qu'il s'est contenté d'adopter définitivement les sophismes qui lui permettaient de ne pas voir la vérité. À ce moment crucial de sa vie, il fut, en réalité, écrasé une fois de plus par sa passivité envers son père et par la peur. Mais il ne semble pas avoir laissé la connaissance de ce fait atteindre sa conscience. Il paraît évident qu'il fut convaincu, lorsqu'il décida de laisser les quatorze points se transformer en traité de Versailles, qu'il était mû par les raisons les plus nobles. Il trahit la confiance que le monde avait en lui comme si c'était, pour lui, une question de principe.

XXXI.

Quand Wilson eut décidé de céder jusqu'à la fin plutôt que de lutter et qu'il eut préservé, malgré cela, son identification au Sauveur en se persuadant que la Société des Nations modifierait toutes les clauses injustes qu'il laissait figurer dans le traité et maintiendrait éternellement la paix, il alla de concession en concession avec une rapidité étonnante. Le 7 avril, il avait menacé de rompre la conférence ; une semaine plus tard, le 14 avril, le traité était tellement avancé que le gouvernement allemand fut invité à envoyer une délégation à Versailles pour le recevoir.

La soumission de Wilson fut accélérée non seulement par le sophisme que les conditions du traité étaient relativement peu importantes du moment que la Société des Nations existait, mais encore par son désir de demander des amendements au pacte de la Société. Il était évident que, si la doctrine de Monroe était attaquée

par la Société des Nations, le Sénat des États-Unis refuserait de ratifier le traité. Il fallait donc qu'un amendement concernant la doctrine de Monroe figurât dans le pacte. Les Anglais et les Français avaient enfin amené Wilson à être demandeur. Ils lui firent comprendre clairement que s'il ne promettait pas aux Anglais de réduire la flotte américaine et s'il n'acceptait pas les conditions de paix de l'Angleterre et de la France, il n'obtiendrait pas cet amendement.

Le 8 avril, il accepta les réparations exigées par Lloyd George et Clemenceau ; les 9 et 10 avril, il transigea sur la question de la Sarre et de la flotte américaine ; le 11 avril, il obtient son amendement sur la doctrine de Monroe et, le 15 avril, il accepta la demande d'occupation de la Rhénanie formulée par Clemenceau.

Comme nous l'avons vu, Wilson avait insisté pour que la Société des Nations fût fondée et que l'Amérique apportât sa caution au traité de paix avant que les conditions n'en fussent fixées dans l'espoir d'élever les débats jusqu'au niveau du Sermon sur la Montagne et d'éviter la lutte ; puis quand il avait eu peur d'elle, en avril, il avait adopté la Société des Nations pour se justifier moralement. Lloyd George et Clemenceau comprirent finalement que Wilson ne pouvait supporter l'idée de se passer de la Société des Nations, quelles que fussent les conditions du traité ; et, lorsqu'il s'opposait à des conditions contraires aux quatorze points, Lloyd George lui rappelait courtoisement que sa résistance « mettrait fin à la Société des Nations » ; Wilson commençait alors à « s'agiter ».

Llyod George put brandir efficacement cette menace à cause du besoin psychique qu'avait Wilson de préserver son identification au Christ par le sophisme que la Société des Nations changerait les clauses injustes du traité de paix. Les intérêts des États-Unis étaient contraires à ce que ceux-ci cautionnassent une paix néfaste. Personnellement, toutefois, Wilson avait besoin, non seulement d'une

Société des Nations, mais encore d'une Société d'un genre particulier pour préserver la faible odeur de raison qui s'attachait à ses sophismes. Il était fort probable, à peu près impossible, mais cependant concevable que du plus petit naquît le plus grand, que la Société des Nations devînt un Parlement de l'humanité, révisât le traité et fît la paix. Mais il était inconcevable qu'une Société où les États-Unis ne seraient pas représentés pût devenir assez puissante pour réussir cet exploit sans précédent, et tout aussi inconcevable que si la Société, déjà faible, était encore affaiblie par des amendements et des réserves, elle pût devenir un puissant super-État, capable de changer à son gré les frontières et les servitudes. Wilson devait donc édifier une Société qui aurait l'approbation du Sénat des États-Unis et ne serait pas trop faible, ou renoncer au sophisme qui lui permettait de croire qu'il avait vraiment sauvé le monde. Ses actes, pendant le reste de sa vie, furent influencés, en grande partie, par son désir d'obtenir une telle Société.

Il ne s'arrêta momentanément qu'une seule fois, dans sa descente vertigineuse vers le traité de Versailles. Le 23 avril il lança son manifeste au sujet de Fiume, dans lequel il appelait le peuple italien à le soutenir contre son président du Conseil, Orlando. Il le fit après de longues et stériles négociations qui furent négligeables, sauf sur un point : elles donnèrent le coup de grâce à son affection pour House. Les Italiens avaient refusé d'accepter la proposition des « experts » américains sur Fiume, et House avait formé une autre commission, dirigée par son beau-frère, Mezes, qui établit une offre plus conciliante. Wilson, qui guettait les initiatives du Colonel pouvant être interprétées comme des actes de trahison, jugea que l'établissement de la commission de Mezes était une tentative de House pour le poignarder dans le dos. Selon M. Baker : « Il est indubitable que l'attitude du Colonel House, en divisant le Conseil des experts de la Commission et en favorisant les concessions envers l'Italie, a élargi la brèche déjà existante entre le président Wilson et

lui, bien qu'il répétât avec insistance qu'il fallait agir ainsi pour « sauver la Société des Nations ». » Wilson était opposé à pactiser avec l'Italie, non seulement parce qu'il avait cédé tant de fois à la France et à l'Angleterre qu'il lui devenait difficile de concilier le traité en préparation et les quatorze points, mais aussi parce qu'il était profondément confus d'avoir, dans un moment d'ignorance, promis à l'Italie tout le Tyrol situé au sud du col du Brenner, avec ses deux cent cinquante mille Autrichiens de langue allemande. Il était bien décidé à ce que l'Italie n'obtînt plus de lui d'annexions abusives. Aussi lança-t-il son manifeste. Orlando rentra en Italie et dit aux Italiens : « Choisissez entre Wilson et moi. » Les portraits de Wilson devant lesquels les paysans italiens avaient allumé des cierges disparurent aussitôt et furent remplacés par des caricatures où l'on voyait le visage du Président surmonté d'un casque allemand. On raconta à Wilson, bouleversé par la réaction inattendue des adorateurs auxquels il avait envoyé des baisers à Milan, que son échec était dû au fait que House et Mezes avaient raconté aux Italiens qu'il bluffait. Ce fut la fin de son affection pour House. L'identification de House au petit Tommy Wilson disparut. Le Colonel devint, pour le Président, un personnage composite et paranoïde : Joe Wilson, Hibben, Iscariote.

Il nous semble inutile de rappeler le détail des concessions que fit Wilson, pendant le reste du mois d'avril 1919. Sa réaction, devant les exigences des Alliés devint stéréotypée : capitulation, regrets, justification. Sa conduite du 30 avril 1919, après qu'il eut cédé la province chinoise de Shantung au Japon est typique. M. Baker la décrit ainsi :

« Je vis, comme d'habitude, le Président à 18 h 30, et il examina longuement avec moi la question (du règlement japonais). Il me dit qu'à force d'y penser il n'avait pu dormir la veille. Rien de ce qu'il ferait ne serait bien. Il déclara que ce règlement était le

meilleur qui pût sortir d'un passé trouble… Son seul espoir était de préserver l'intégrité du monde, d'assurer l'entrée du Japon dans la Société des Nations, puis d'essayer d'obtenir justice pour les Chinois… Il savait que sa décision serait impopulaire en Amérique, que les Chinois seraient amèrement déçus, que les Japonais triompheraient, qu'il serait accusé de violer les principes qu'il avait lui-même établis, mais que, néanmoins, il était *obligé* de travailler pour remettre de l'ordre dans le monde et le défendre contre l'anarchie et le retour au militarisme d'antan. »

Il travaillait, par conséquent, contre un « retour au militarisme d'antan » en abandonnant une province chinoise aux vieux, militaristes japonais.

Le traité de Versailles fut remis aux Allemands le 7 mai. À Weimar le président de l'Assemblée nationale, en le lisant, déclara : « Il est incompréhensible qu'un homme qui a promis au monde une paix juste, sur laquelle pourrait être fondée une Société des Nations, ait pu aider à élaborer ce projet dicté par la haine. » Le premier commentaire officiel allemand sur le traité parut le 10 mai 1919. Il faisait observer que « sur les points essentiels la base d'une paix fondée sur la justice, dont les belligérants étaient convenus, a été abandonnée » ; que certaines des exigences du traité étaient telles que « pas une nation ne pourrait les tolérer » et que nombre d'entre elles ne « seraient pas réalisées ».

Cette déclaration rendit Wilson furieux. Il essayait d'oublier qu'il avait conclu une paix inconciliable avec ses quatorze points, et il ne pouvait supporter qu'on vint lui dire qu'il avait manqué à sa parole. Les reproches de son surmoi durent devenir d'une sévérité insupportable à la suite de ce rappel de la vérité.

M. Baker écrivit alors :

« Cet article eut un effet particulièrement malheureux sur le président Wilson… qui fut indigné de ce tollé général. Il savait fort

bien ce qui avait été fait, que des règlements qui ne répondaient pas à ses idéaux et ne le satisfaisaient pas avaient été décidés, pour pouvoir donner à un monde déchiré une paix immédiate et pour établir une organisation puissante capable de la sanctionner. Ces accusations sans preuves provoquèrent de sa part un démenti absolu et plongèrent toute la discussion dans une atmosphère de polémique passionnée. »

Les Allemands avaient dit ce qu'il savait être vrai ; ce qu'il ne pouvait, par conséquent, supporter d'entendre. Il avait une aptitude extraordinaire à ignorer les faits et à croire ce qu'il désirait, mais il dut lui être difficile de continuer à croire, en lisant la déclaration allemande, qu'il ressemblait au Sauveur. Il y réussit cependant en s'accrochant à son espoir que la Société des Nations modifierait le traité de paix. Dès lors, il ignora, dans la mesure du possible, toutes les critiques adressées à ce dernier. Le 12 mai, House consigna dans son journal :

« L'Associated Press m'a donné un exemplaire de la tirade du président Ebert contre le Président et ses quatorze points. J'ai demandé au Président s'il désirait y répondre. Il m'a dit : « Non » ; il n'avait même pas envie de la lire, car le peuple américain étant satisfait de la paix, peu lui importait que l'Allemagne le fût ou pas. »

Cette déclaration de Wilson semble marquer un progrès important dans sa fuite devant la réalité. Ses deux affirmations sont fausses. Il est évident qu'il refusait de lire les critiques allemandes parce qu'elles lui tenaient tellement à cœur qu'il ne pouvait les supporter, non parce qu'elles lui importaient peu. Son surmoi extraordinairement puissant exigeait encore qu'il fût le juge équitable du monde. Et c'était, après tout, lui qui avait insisté pour que les Alliés acceptassent, comme partie intégrante des accords d'armistice, ses instructions du 27 septembre 1918 :

« Avant tout, la justice impartiale exige qu'il n'y ait aucune discrimination entre ceux envers qui nous désirons être justes et les autres – Ce doit être une justice sans favoritisme, qui ne reconnaît d'autres normes que les droits égaux des divers peuples intéressés. »

Il avait, certes, changé considérablement dans les mois qui s'étaient écoulés, mais il existait au moins une continuité historique entre le Wilson du 27 septembre 1918 et celui du 12 mai 1919. Il n'avait pas perdu le sentiment de son identité. Et pas un homme doué de son surmoi, ayant parlé comme il avait parlé, n'aurait pu lire les commentaires allemands du traité sans honte – refoulée peut-être, mais brûlante. Après tout, il avait manqué à sa parole envers le monde, et son sentiment de culpabilité devait être écrasant ; aussi, toutes les fois que son attention était attirée sur sa trahison, devait-il menacer de quitter son inconscient pour envahir sa conscience. Alors Wilson était obligé de détourner les yeux, dans la mesure du possible, de la vérité à son sujet.

Malheureusement pour l'équilibre mental de Wilson, il était également faux que « le peuple américain fût satisfait de la paix ». Certes, la plupart des Américains ignoraient à peu près tout des affaires internationales, et absolument tout du traité de Versailles. En outre, la propagande avait excité en eux une haine exagérée de l'Allemagne, de sorte que la rigueur du traité leur semblait juste. Mais ils étaient aussi opposés à ce que leur pays se mêlât des « affaires européennes », et comme ils considéraient que la Société des Nations, partie intégrante du traité, entraînait les États-Unis dans les querelles de l'Europe, ils étaient fortement opposés à sa ratification, même ceux qui n'étaient pas contraires aux conditions du traité et étaient prêts à s'attaquer, en les qualifiant de « germanophiles et de bolchevistes », aux Américains qui exprimaient la vérité à son sujet.

De plus, les rares Américains qui connaissaient suffisamment les affaires internationales pour pouvoir se représenter les conséquences politiques et économiques de la paix étaient énergiquement opposés au traité à cause de l'ambiguïté de ses conditions. Même parmi les membres de la délégation américaine à Paris, de M. Lansing jusqu'au dernier des délégués, les critiques étaient violentes et générales. On considérait que les clauses sur les réparations condamneraient l'Europe à l'effondrement économique, que les clauses politiques sèmeraient les germes des guerres futures et que celles concernant la Société des Nations entraîneraient probablement les États-Unis dans ces guerres. Ces critiques se faisaient généralement à huis clos, parce que de nombreux membres de la délégation américaine se sentaient complices du crime, complices par instigation, et que les autres n'étaient pas disposés à démissionner, de peur d'être publiquement dénoncés comme « germanophiles et bolchevistes ».

Le 17 mai 1919, cependant, l'un des auteurs de cet ouvrage donna sa démission de membre de la délégation américaine et commença à attaquer publiquement le traité en publiant la lettre suivante adressée à Wilson :

17 mai 1919.

Mon cher Président,

J'ai remis, aujourd'hui, ma démission de sous-directeur au Département d'État, attaché à la Commission américaine chargée des négociations de paix. J'ai été l'un des millions d'hommes qui ont eu implicitement toute confiance en vos qualités de chef, et cru que vous n'accepteriez rien de moins qu'une « paix permanente » fondée sur une « justice généreuse et impartiale ». Or notre gouvernement a maintenant consenti à livrer les peuples souffrants du monde à des oppressions, asservissements et démembrements nouveaux – à un siècle de guerres futures. Et je ne peux plus me persuader qu'un

travail efficace pour un « nouvel ordre du monde » soit possible en demeurant au service de ce gouvernement.

La Russie, « cette preuve concluante de la bonne volonté », pour moi comme pour vous, n'a même pas été comprise. Les décisions injustes de la Conférence en ce qui concerne le Shantung, le Tyrol, la Thrace, la Hongrie, la Prusse-Orientale, Dantzig, la vallée de la Sarre, et l'abandon du principe de la liberté des mers, rendent de nouveaux conflits internationaux inévitables. Je suis convaincu que la Société des Nations actuelle sera impuissante à les empêcher, et que les États-Unis y seront entraînés par les obligations prises dans le Pacte de la Société et l'accord spécial conclu avec la France.

Nul n'ignore que vous vous êtes personnellement opposé à la plupart des dispositions injustes, et que vous les avez acceptées que sous la pression des circonstances. Je suis cependant convaincu que si vous aviez mené votre lutte à ciel ouvert et non derrière des portes fermées, vous auriez eu avec vous l'opinion mondiale, qui vous était acquise ; vous auriez pu résister aux pressions et établir « l'ordre international nouveau, fondé sur les principes libéraux et universels du bien et de la justice » dont vous nous parliez. Je regrette que nous n'ayez pas mené votre combat jusqu'au bout, et que vous ayez eu si peu de foi en ces millions d'hommes de toutes les nations qui, comme moi-même, avaient confiance en vous.

Très sincèrement vôtre.

William C. Bullitt.

À l'Honorable Woodrow Wilson Président des États-Unis.

Cette lettre eut une très grande répercussion, sans aucune mesure avec l'importance de celui qui l'avait rédigée. Elle fut, naturellement, qualifiée de « germanophile » et de « bolcheviste » par ceux qui tenaient tellement à leur haine de l'Allemagne et de la Russie qu'ils ne voulaient pas être rappelés à la réalité ; mais elle provoqua une vague universelle d'approbation et de gratitude de la

part de ceux qui étaient au courant des véritables relations internationales. Cette réaction fut particulièrement vive en Angleterre. Wilson ne répondit pas à cette lettre ; mais, une semaine plus tard, il fut obligé de tenir compte de l'opinion qu'elle exprimait non seulement à cause de la lettre du général Smuts du 22 mai 1919 à Lloyd George dénonçant le traité, mais encore à cause de Lloyd George lui-même !

Celui-ci, qui avait fièrement emporté le traité à Londres, revint à Paris avec ce que Wilson qualifia d'une « peur bleue ». Bien qu'il eût amassé, pour l'Empire britannique, un domaine impérial nouveau en Afrique, en Asie Mineure, dans les mers orientales et qu'il eût détruit les forces économiques, navales et militaires de l'Allemagne, il avait été sévèrement critiqué par ses collègues du gouvernement pour avoir laissé la France devenir trop puissante. On lui fit observer qu'il avait transformé l'équilibre des forces en Europe et avait fait, de la France, le principal ennemi virtuel de l'Angleterre. Il revint à Paris résolu à modifier le traité aux dépens de la France et de la Pologne, son alliée, tout en s'accrochant à ce que l'Angleterre avait gagné. Il s'efforça de persuader Wilson de se joindre à lui pour attaquer les conditions favorables à la France, mais il ne réussit qu'à éveiller le mépris et la colère de celui-ci : mépris, à cause de la conversion de l'Angleterre à la vertu quand il s'agissait des autres ; colère, parce que Lloyd George osait suggérer que le fils du révérend Joseph Ruggles Wilson avait offert à l'Allemagne des conditions incompatibles avec ses quatorze points. (Wilson ne supporta jamais d'admettre en public que des conditions quelconques du traité fussent contraires aux quatorze points.) Il aurait accueilli avec joie la prétendue conversion de Lloyd George, exigé la révision de tout le traité et l'abandon de tous les avantages anglais et français, si, en agissant ainsi, il n'aurait eu l'air d'admettre qu'il avait mal agi, qu'il avait préparé un traité néfaste, qu'il n'avait pas été le Juge universel parfait, équitable et vertueux. Il lui était déjà difficile de refouler la

conscience qu'il avait des défauts du traité ; l'offre de Lloyd George menaçait d'ébranler sa foi en sa propre intégrité. Il lui était impossible de demander la révision générale du traité qu'il avait sanctionné. Furieux et méprisant, Wilson fit observer à Lloyd George que les conditions du traité n'étaient telles que parce qu'il avait pris le parti de Clemenceau contre lui. Tout en refusant de faire pression sur celui-ci, il déclara qu'il approuverait les modifications au traité, dans le sens de la clémence, si Lloyd George pouvait persuader Clemenceau de les accepter.

La crainte que l'Allemagne ne signerait pas le traité commençait à se répandre à Paris, et le refus de Wilson de travailler avec Lloyd George à des modifications de la dernière heure suscita la réprobation générale. Le 30 mai 1919, House, qui n'était plus le disciple bien-aimé, consigna dans son journal :

« On pense partout que les actes du Président ne cadrent pas avec ses paroles. On dit à Paris et à Londres : « Wilson parle comme Jésus-Christ et se conduit comme Lloyd George. »Je n'ai à peu près plus jamais l'occasion de lui parler sérieusement, et pour le moment, il n'est pratiquement plus sous mon influence. Quand nous nous voyons c'est pour régler quelque problème urgent et non pour faire un tour d'horizon ou des projets d'avenir, comme nous avions l'habitude de faire. Si je pouvais voir tranquillement le Président, je suis sûr que j'arriverais à obtenir de lui que ses actes correspondissent à ses paroles. Le Président ne sent pas vraiment les choses comme moi, bien que j'aie toujours pu faire appel à son esprit libéral. »

Le 3 juin 1919, Wilson réunit la délégation américaine et lui fit les remarques suivantes sur la conversion de Lloyd George à la vertu lorsqu'il s'agissait des autres :

« Sans avoir l'air exigeant, je trouve que… le moment où il aurait fallu examiner toutes ces questions était celui où nous

rédigions le traité, et je suis un peu las des gens qui viennent me dire maintenant qu'ils craignent que les Allemands refusent de signer ; car leur crainte est motivée par des clauses auxquelles ils tenaient absolument lorsque nous avons préparé le traité, ce qui me dégoûte profondément.

Or voilà ce qui s'est passé. Ces personnes qui foulèrent aux pieds notre jugement et inclurent, dans le traité, ces clauses qui sont maintenant des pierres d'achoppement, font des efforts acharnés pour les retirer. Si elles ne devraient pas figurer dans le traité, je dis : retirez-les, mais j'ajoute : ne les retirez pas simplement pour que le traité soit signé…

Bien que nous n'ayons pu les empêcher d'inclure des clauses déraisonnables dans le traité, nous les avons amenés à y faire de très importantes modifications. Si nous avions rédigé le traité à leur gré, les Allemands se seraient retirés aussitôt après l'avoir lu.

Enfin, que le Seigneur soit avec nous. »

Lloyd George se mit à s'exprimer comme s'il était une médiocre doublure de Wilson, déclarant que le moment était venu de décider si la paix serait « infernale » ou « céleste » ; mais Clémenceau demeura inébranlable et se contenta de lui faire remarquer que les avantages acquis par l'Empire britannique étaient infiniment plus grands que ceux acquis par la France, et qu'il serait plus convaincant s'il était disposé à rendre leurs colonies aux Allemands au lieu de faire ses dons charitables uniquement aux dépens de ce pays. Néanmoins, pour la première fois depuis le début de la Conférence, les intérêts anglais et la justice étaient du même côté, et Lloyd George continua à exploiter au maximum cette coïncidence extraordinaire. Il manifesta clairement, d'ailleurs, à quel point son esprit évangélique était dû au premier, et non au second de ces motifs au Conseil des Quatre du 9 juin, lorsque les Américains ayant proposé que les conditions de paiement des Réparations

fussent modifiées et qu'une somme précise fût fixée dans le traité, Lloyd George refusa catégoriquement d'envisager la réduction de ses revendications illimitées. Le Premier ministre britannique qui voulait changer la paix « infernale » en « paix céleste », s'opposait à l'abandon d'une seule parcelle de la « livre de chair » qui revenait à son pays. Et la tragédie de la Conférence de la paix fut allégée, dans ses derniers jours, par le spectacle comique, bien qu'un peu écœurant, de ce petit Shylock Gallois, sa livre de chair en sûreté dans sa poche, prêchant la générosité aux autres.

XXXII.

Wilson, à la Conférence de la paix, n'avait jamais essayé de se servir de ses mains pour vider les poches des voisins pendant qu'il se servait de ses lèvres pour prononcer les paroles du Christ, et son mépris envers Lloyd George qui le faisait, devint très violent en juin 1919. Toutes les illusions qu'il avait nourries depuis son enfance sur les hommes d'État anglais s'envolèrent. Il se mit à éprouver les sentiments les plus bienveillants envers Clemenceau, qui disait la vérité et n'enduisait pas les exigences de la France de marmelade anglaise. Il était las de toute cette histoire fangeuse et désirait seulement que le traité fût signé dès que possible, afin de rentrer en Amérique, de le faire ratifier par le Sénat et d'établir la Société des Nations. Plus Lloyd George et d'autres critiquaient le traité, plus Wilson s'accrochait à son sophisme que la Société modifierait tout ce qui appelait des réserves.

Wilson était épuisé et souffrant, plus nerveux et irritable qu'il ne l'avait jamais été. Le 10 juin, il refusa de poser pour le portrait que Sir William Orpen faisait de lui parce qu'il avait peint ses oreilles aussi grandes et décollées qu'elles l'étaient réellement, et on ne le persuada de continuer à poser qu'en lui promettant que ses oreilles seraient réduites à des dimensions moins ridicules ; ce qui fut fait. Il

entreprit, à contrecœur, le voyage en Belgique qu'il avait tant de fois remis et revint à Paris le 20 juin. Ce jour-là, Clemenceau, Lloyd George et lui autorisèrent Foch à marcher sur l'Allemagne, le soir du 23 juin, si le gouvernement allemand refusait de signer le traité de paix. Or, le soir du 23 juin, celui-ci obéit La soumission allemande ne donna aucune joie à Wilson. Sa haine et son dégoût de l'humanité presque entière, qui devaient être, au fond, une haine et un dégoût de lui-même, avaient atteint un degré fantastique. Il débordait d'amertume. Et l'aversion qu'il n'avait pas osé montrer contre Clemenceau ou Lloyd George éclata contre Poincaré, président de la République française, qui, lors de l'arrivée de Wilson en France, lui avait donné un sentiment d'infériorité en s'exprimant mieux, sans notes, que lui avec les siennes. Il refusa d'assister au dîner d'adieu que Poincaré voulait donner avant son départ pour l'Amérique. Jusserand, ambassadeur de France aux États-Unis, vint le voir personnellement pour essayer d'arranger les choses. Wilson ne voulut pas le recevoir, bien que Jusserand lui eût fait dire qu'il était porteur d'un message particulier du président Poincaré.

Le 24 juin, House écrivit dans son journal :

« Le problème est devenu si grave que Poincaré a réuni le Conseil d'État… Il (Wilson) a donné à Jusserand toutes sortes de prétextes ridicules, comme celui-ci : « Je pars aussitôt après la signature de la paix et n'aurai pas le temps d'assister au dîner, car le train quitte Paris à 21 heures. » Jusserand lui fît dire alors que les trains français étant dirigés par des fonctionnaires français, le train spécial présidentiel ne partirait pas avant la fin du dîner.

Le Président est venu vers midi au Crillon et nous avons eu une explication… Il m'a dit qu'il n'avait aucune envie de prendre un repas avec Poincaré, qu'il s'étranglerait s'il était assis à la même table que lui… J'attirai son attention sur le fait que Poincaré représentait le peuple français dont il avait été l'invité pendant près

de six mois. Il me répondit que cela lui était égal, qu'il ne dînerait pas à sa table ; que Poincaré… avait essayé de créer des difficultés en envoyant un message au peuple italien.

… Il ajouta qu'il n'était pas venu au Crillon pour évoquer une question aussi négligeable que celle de dîner avec « cet individu »… Je revins à la charge et ne fus pas surpris de voir, chez lui, des signes de fléchissement. Il insista cependant sur le fait qu'il n'avait pas reçu d'invitation officielle ; que Jusserand lui avait simplement demandé l'heure qui lui conviendrait le mieux… White et moi lui assurâmes que c'était la seule forme sous laquelle on pouvait inviter. Il reprit que Poincaré essayait seulement de se sortir d'un mauvais pas et qu'il n'avait aucune intention de lui faciliter les choses. Il ajouta : « Pourquoi ne vient-il pas me trouver directement, au lieu de m'envoyer House, Lansing, White et Jusserand ? »

White et moi essayâmes de lui expliquer que Poincaré avait agi selon le protocole et que c'était le seul processus convenable. Je suggérai que s'il voulait une invitation officielle je veillerais à ce qu'il la reçût aussitôt. Il sembla troublé et exprima l'espoir qu'aucun de nous ne prendrait d'initiative, car, ce faisant, nous aurions l'air de désapprouver son attitude et de montrer que nous jugions qu'il avait tort. »

Le lendemain, House écrivit :

« Il a complètement capitulé au sujet du dîner Poincaré. En quittant le Crillon, hier, il a envoyé un mot à Jusserand en indiquant demain, jeudi, comme le jour où il serait heureux d'accepter une invitation à dîner… Cet épisode a révélé à tous (sauf à moi) un côté de son caractère inconnu jusqu'alors, et explique pourquoi il a tant d'ennemis. Même s'il se rend finalement à son invitation, Poincaré ne lui pardonnera jamais de lui avoir imposé une situation aussi pénible. »

Cet incident, bien insignifiant en lui-même, est un symptôme très significatif de l'état d'esprit de Wilson à la fin de la Conférence de la paix. Il est clair que le « côté de son caractère » qui étonna les délégués n'était autre que la formation réactionnelle contre sa passivité envers son père. Il avait eu peur de libérer la charge de libido qu'elle contenait contre Clemenceau et Lloyd George malgré les provocations extrêmes qu'il avait reçues d'eux. Il s'était soumis temporairement à Lodge en modifiant le pacte dans l'espoir de le lui rendre acceptable. Ainsi la libido isolée dans sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père était demeurée sans débouché et avait atteint un tel degré de puissance qu'elle devait exploser contre quelqu'un. Elle éclata *contre* Poincaré, non seulement parce qu'il était président mais encore parce qu'il avait été plus éloquent que lui et était, par conséquent, un excellent substitut du révérend Joseph Ruggles Wilson. Puis, à la fin, Wilson capitula devant Poincaré, et sa charge mélangée de libido et d'instinct de mort fut de nouveau sans débouché et demeura refoulée, attendant Lodge.

Le traité de Versailles fut signé le 28 juin 1919. Ce jour-là, House parla à Wilson pour la dernière fois de sa vie et le lendemain nota dans son journal :

« Ma dernière conversation avec le Président n'a pas été rassurante. Je l'ai supplié de se présenter devant le Sénat avec des dispositions conciliantes et lui ai dit que s'il traitait les sénateurs avec la considération qu'il avait montrée ici à ses confrères étrangers, tout irait bien. Pour toute réponse il m'a dit : « House, j'ai découvert que l'on ne peut rien avoir, ici-bas de valable sans lutte ! »

Pour avoir un débouché à sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père, il fallait qu'il retrouvât Lodge avec des sentiments de haine implacable ; mais il fallait aussi obtenir, du Sénat, la ratification du traité pour préserver le sophisme qui lui

permettait de s’identifier au Christ. Ces obligations étaient incompatibles. Les grands courants de libido qui venaient de ses désirs infantiles à l’égard de son père étaient de nouveau en conflit. Il lui était impossible, à cause de sa formation réactionnelle contre sa passivité envers son père, d’obtenir, en faisant des concessions à Lodge, la ratification du traité qu’exigeait sa passivité envers lui. Ses besoins psychiques ne lui laissaient qu’une ligne de conduite : il fallait obtenir cette ratification en écrasant Lodge.

Wilson, le jour de la signature du traité, fit l’éloge de celui-ci au peuple américain :

« Le traité de paix a été signé. S’il est ratifié et si ses conditions sont exécutées sincèrement et sans réserves, ce sera la charte nouvelle d’un nouvel ordre universel… Il met fin, une fois pour toutes, à un système intolérable et périmé, où de petits groupes d’hommes égoïstes pouvaient se servir des peuples des grandes puissances pour assouvir leur soif personnelle d’ambition et de pouvoir… Nous avons lieu d’être profondément satisfaits, universellement rassurés et remplis d’espoir et de confiance. »

House, le lendemain de la signature du traité, écrivit dans son journal :

« Je suis tenté d’approuver ceux qui disent que le traité est pernicieux, qu’il n’aurait jamais dû être signé et qu’il entraînera l’Europe dans des difficultés infinies… Nous avons eu, en face de nous, une situation fertile en problèmes, une situation qui aurait dû être prise en main dans un esprit généreux et idéaliste qui a presque toujours fait défaut et qui dépassait les possibilités des hommes réunis en un tel moment et pour un tel but. Je ne peux m’empêcher de regretter, malgré tout, que nous n’ayons pas suivi une autre voie, même si elle devait être plus rude, maintenant et dans l’avenir, que celle qui fut la nôtre. Nous aurions, au moins, pris la bonne direction, et si ceux qui viennent après nous nous avaient empêchés d’aller

jusqu’au bout du voyage que nous avions projeté, ils en auraient porté, à notre place, la responsabilité. »

Wilson avait échappé au sentiment de culpabilité qui pesait sur House en s’accrochant fermement à la conviction que la Société des Nations modifierait les imperfections du traité et à celle, du même genre, que ces imperfections étaient légères. Il rentra en Amérique, et sur les ailes de ses espérances, s’envola loin des réalités regrettables qui disparurent de l’horizon de son esprit si bien qu’il put déclarer que le traité était à peu près parfait, que c’était « une assurance à 90 % contre la guerre ».

XXXIII.

La marche de Wilson vers un effondrement physique et mental, dans les trois mois qui s’écoulèrent entre sa signature du traité de Versailles, le 28 juin 1919, et sa dépression nerveuse du 26 septembre 1919, peut être suivie dans ses discours publics. Jetons un coup d’œil sur eux, sans oublier qu’il était toujours en proie au conflit qui l’avait harcelé toute sa vie : le conflit entre sa passivité et son activité agressive envers son père, et que son équilibre mental dépendait de son aptitude à obliger Lodge à lui obéir et à refouler ce qu’il savait être la vérité sur la Conférence de la paix.

Il présenta le traité à la ratification du Sénat le 10 juillet 1919, et son discours, vu son état physique et mental précaire, fut étonnamment raisonnable. Il s’écarta des faits dans quelques passages seulement, déclarant par exemple :

« Si les hommes d’État, au début, trouvèrent la Société des Nations nouvellement projetée pratique et même indispensable pour l’exécution de leurs projets actuels de paix et de reconstruction, ils la virent sous un jour nouveau avant la fin de leurs travaux. Ils la virent comme le but essentiel de la paix, comme la seule chose qui pût la compléter ou la rendre digne d’être conclue. Ils la virent comme

l'espoir du monde, un espoir qu'ils n'osèrent pas décevoir. Quel peuple libre hésiterait à accepter de ratifier ce traité ? Oserons-nous le refuser et briser le cœur du monde ? »

Mais après cette envolée il redescendit au voisinage de la terre, sans doute pour se défendre des critiques faites à la clause du Shantung et dit :

« Il était impossible de servir les intérêts d'une si vaste assemblée de nations… sans de nombreuses concessions mineures. Le traité qui en résulte n'est pas exactement celui que nous aurions voulu rédiger. Mais les décisions auxquelles nous sommes arrivés sont, dans l'ensemble, concluantes. On s'apercevra, je crois, que les concessions qui ont été acceptées comme inévitables n'entament aucun principe essentiel. Les travaux de la Conférence cadrent, en général, avec les principes reconnus comme devant former la base de la paix et avec les possibilités pratiques des situations internationales qui devaient être envisagées et traitées comme des réalités. »

Il se rongea pendant un mois dans l'attente de la décision du Sénat ; mais le Sénat n'en prit aucune et la ratification du traité était aussi lointaine que jamais lorsqu'il invita les membres de la commission sénatoriale des Affaires étrangères à venir le voir à la Maison-Blanche, le 19 août 1919, pour en parler. Il commença l'entretien par une déclaration destinée à se servir, contre Lodge, du désir de paix de la nation. Il attribua la stagnation du commerce américain au délai mis par le Sénat à ratifier le traité, brandissant ainsi l'arme pour le maintien de laquelle il avait supprimé le « traité préliminaire ». Puis, en répondant aux questions qui lui étaient posées, il manifesta une extraordinaire désagrégation mentale. Sa thèse, à l'égard de l'article X du pacte de la Société des Nations, « exprimée avec impartialité sous forme de syllogisme », donnerait ceci :

1) l'article X impose certaines obligations,

2) les obligations légales sont moins astreignantes que les obligations morales,

3) par conséquent les objections faites à l'article X sont fausses puisque les obligations qu'il impose sont légales et par conséquent non astreignantes.

Mais ses déclarations au sujet des accords secrets des Alliés furent plus surprenantes encore que sa logique. Il affirma qu'il n'était au courant de rien avant son arrivée à Paris pour la Conférence de la paix et déclara : « Tous ces accords me furent alors révélés pour la première fois. » Il ajouta qu'il ne fut pas informé du traité de Londres. Le sénateur Johnson énuméra la liste des traités, y compris celui de Londres, l'accord avec la Roumanie et les divers accords divisant l'Asie Mineure et il demanda au Président : « En aviez-vous la moindre idée avant la Conférence ? » Et Wilson répondit : « Non, Monsieur. En ce qui me concerne, je répète « non » avec assurance. »

Or le fait est que Wilson avait été informé de l'existence des accords secrets en 1917, lors de la venue de Balfour en Amérique, sinon auparavant. Et sa réponse au sénateur Johnson ne nous laisse le choix qu'entre deux conclusions : ou Wilson mentait, ou il avait perdu la mémoire. Sa première dénégation commençant par « Tous ces accords… » rappelle curieusement celle concernant la première note sur le *Lusitania ;* mais il n'avait pas grand-chose à gagner en niant qu'il ait été au courant des accords et beaucoup à perdre s'il était pris en flagrant délit de mensonge, comme c'était à peu près sûr qu'il le serait ; de sorte qu'il est difficile de croire à un mensonge délibéré. D'autre part, il est tout aussi difficile de penser qu'il avait oublié qu'il voulait discuter la question des accords secrets avec Balfour en avril 1917, que House l'en avait dissuadé, et qu'il avait vu les textes publiés ensuite par le gouvernement soviétique. Mais

rappelons-nous que les conditions des accords secrets étaient ceux du traité de Versailles et qu'il s'efforçait de refouler leur souvenir pour continuer à s'identifier au Christ et échapper aux violents reproches de son surmoi. Comprendre qu'il avait inclus un grand nombre de conditions des accords secrets dans le traité qu'il avait présenté au monde comme la manifestation de ses quatorze points eût été insupportable. Il semble donc probable qu'il ne mentait pas, mais qu'il refoulait encore davantage la connaissance qu'il avait que le traité de Versailles comprenait les conditions des accords secrets. Ce refoulement du fait qu'il avait été informé de l'existence des accords secrets fut sans doute renforcé par son désir inconscient de se croire victime d'un complot, d'être Jésus-Christ trahi.

Après son entrevue avec les sénateurs son état physique se détériora ; il avait tous les jours des migraines et devint extrêmement nerveux. Il décida, malgré les objections de son médecin, de son épouse et de son secrétaire, de parcourir l'Amérique pour demander au peuple de le soutenir dans sa lutte pour le traité – dans sa lutte contre Lodge. On se souvint qu'il l'avait déjà fait une fois pour qu'on le soutînt dans une lutte contre un substitut de son père. Lodge n'était, après tout, que le successeur de West ; et l'attitude de Wilson envers le second de ces substituts de son père ne faisait que reproduire celle qu'il avait eue envers le premier.

Tumulty le pria de ne pas entreprendre ce voyage. Wilson répondit :

« Je sais que je suis à bout de force, mais mes amis disent que ce voyage est nécessaire afin de sauver le traité et je suis prêt à faire n'importe quel sacrifice personnel pour lui, car si le traité n'est pas signé, Dieu sait ce qu'il adviendra du monde. De plus, devant la grande tragédie qui le menace actuellement, pas un homme convenable ne doit tenir compte de son sort personnel. Même si, vu

mon état, ce départ devait me coûter la vie, je ferais avec joie ce sacrifice pour sauver le traité. »

Son médecin, l'amiral Grayson, prévint Wilson que sa tournée de discours pouvait se terminer par un effondrement mortel. Pendant trois semaines, il empêcha Wilson de partir. Finalement, le Président lui déclara : « J'espère que le voyage n'aura pas de conséquences trop désastreuses, mais même si c'est le cas, il faut que je parte. Dans les tranchées, les soldats n'ont pas déserté à cause du danger et je ne peux me détourner de mon devoir qui est d'imposer la Société des Nations. »

Ainsi, en août, décida-t-il de donner sa vie, s'il le fallait, pour sauver un traité qu'il avait décidé, en avril, de détruire en donnant sa vie, si besoin était, pour ce faire. Il est évident que, pour Wilson, le fait important n'était pas le but pour lequel il aurait pu être amené à donner sa vie, mais celui de la donner, ou de s'imaginer qu'il allait la donner dans un dessein qui lui permettrait de continuer à croire, dans son inconscient, qu'il était le Sauveur.

Sa passivité envers son père et son surmoi ne lui laissaient pas de repos, et le souvenir de ce qu'il avait fait à Paris n'était pas facile à refouler.

Le 3 septembre 1919, il quitta Washington en direction de l'Ouest, et nous pouvons être sûrs que dans son inconscient, en montant dans le train, il monta sur un âne pour entrer dans Jérusalem.

XXXIV.

Le voyage de Wilson dans l'Ouest, en septembre 1919, fut l'expression suprême de la névrose qui domina sa vie.

Le premier discours qu'il fit à Columbus, dans l'Ohio, montra qu'il avait échangé les faits et la réalité pour le domaine où les faits

sont seulement l'incarnation des désirs. Oubliant que sa mère était venue d'Angleterre et les parents de son père, d'Écosse, il déclara :

« Je suis sorti et j'en suis fier de la vieille souche révolutionnaire qui a établi ce gouvernement… »

Il parla du traité de Versailles comme de « ce but incomparable des espoirs de l'humanité ». Plus tard, le même jour, à Indiana, il dit :

« C'est le premier traité jamais conclu par les grandes puissances qui ne l'ait pas été en leur faveur. » Le traité était une nouvelle Écriture sainte. L'Angleterre, la France et l'Italie n'avaient pas posé une seule condition égoïste. Elles avaient annexé les colonies allemandes, démembré l'Autriche, la Hongrie et la Turquie, amputé l'Allemagne de la Prusse-Orientale, éventré le Tyrol, confisqué la marine marchande allemande et tous les biens privés sur lesquels elles avaient pu mettre la main, exigé de l'Allemagne un lourd tribut pour un temps et d'un montant illimités… mais pas en leur faveur !

Le lendemain, à Saint-Louis, Wilson parla de ses adversaires comme de « méprisables lâcheurs », dont l'« ignorance et les aberrations » le stupéfiaient. Il demanda : « Quelle était l'ancienne formule du pangermanisme ? » et répondit lui-même :

« De Brème à Bagdad, n'est-ce pas ? Eh bien, regardez la carte. Que voyons-nous entre Brème et Bagdad ? Après l'Allemagne, il y a la Pologne. Il y a la Bohême dont nous avons fait la Tchécoslovaquie. Il y a la Hongrie, qui est séparée de l'Autriche et ne partage plus sa puissance. Il y a la Roumanie. Il y a la Yougoslavie. Il y a la Turquie morcelée ; puis la Perse et Bagdad. »

L'ignorance de la géographie que ces propos manifestent est tellement ahurissante, surtout si l'on pense que Wilson avait étudié des cartes, à Paris, pendant des mois, qu'elle semble être une preuve

supplémentaire du fait qu'il essayait avec succès d'oublier la carte qu'il avait réorganisée.

Dans le discours qu'il prononça, le soir du 5 septembre 1919 à Saint-Louis, il déclara :

« La véritable cause de la guerre à laquelle nous venons de mettre fin, c'est la peur qu'avait l'Allemagne de ses rivaux commerciaux. »

Moins de vingt-quatre heures plus tard, le 6 septembre 1919, à Des Moines, dans l'Iowa, il dit :

« Les hommes d'affaires allemands étaient opposés à la guerre que nous venons de subir. Les banquiers, les industriels et les négociants savaient que c'était une folie inqualifiable. Pourquoi ? Parce que l'Allemagne, grâce à son génie de l'industrie, allait faire la conquête économique du monde, et qu'elle n'avait plus qu'à attendre. » Qu'une seule intelligence pût concevoir ces deux déclarations en vingt-quatre heures montre seulement qu'elle tombait de plus en plus sous le contrôle de l'inconscient, où les contradictions coexistent avec bonheur puisque c'est le désir, et non la raison, qui commande.

Il ajouta : « La formule du pangermanisme, vous vous souvenez, était « de Brème à Bagdad – de Brème sur la mer du Nord, à Bagdad en Perse. » Et il conclut son discours par la description suivante du traité de Versailles :

« Je veux affirmer que c'est une réussite sans égale de la civilisation pensante. Jusqu'à mon dernier jour, je considérerai comme le plus grand privilège de ma vie d'avoir pu apposer mon nom sur un tel document. »

Wilson n'aurait pu faire une déclaration aussi fausse s'il ne s'était pas agi pour lui de se défendre contre d'intolérables remords de conscience. Il est évident qu'il était entre les mains d'une inquisition dirigée par son surmoi. Et pour échapper à cette torture

intérieure, il était prêt à croire ou à dire n'importe quoi. À cette date, 6 septembre 1919, son besoin d'oublier ce qu'il avait fait à Paris l'avait amené au bord de la psychose. Les faits étaient devenus tout ce qu'il voulait croire.

Dans la semaine qui suivit, il devint clair qu'il voulait croire qu'il avait obtenu, à Paris, le traité même qu'il était allé conclure, qu'il avait tenu tous ses engagements, que le traité de Versailles était à peu près parfait.

À Spokane, dans l'État de Washington, le 12 septembre, il déclara pour la première, mais non pour la dernière fois : « C'est une assurance à 90 % contre la guerre. »

Le lendemain, 13 septembre 1919, Wilson commença à souffrir de violentes migraines qui continuèrent sans interruption jusqu'à son effondrement, le 26 septembre, dans le train. Il souffrait en outre de troubles intestinaux, de névrite et de l'irritabilité nerveuse qui précédait habituellement ses dépressions. Il avait le teint plombé et des crispations nerveuses sur le côté gauche du visage et à l'œil gauche. Le dimanche 14 septembre, il se reposa et pria. Le 15 septembre, à Portland, dans l'Oregon, il commença son discours en déclarant :

« Il n'y a rien que je respecte autant qu'un fait », et continua en ne donnant aucun fait, mais des prédictions et des métaphores épouvantables : adhérents du pacte sur des tombes, poisons, paralysies, larmes, meurtres et gueules de dragons. Il conclut :

« Pour moi, je suis heureux d'avoir suffisamment vécu pour voir ce jour. Un jour où, après m'être imprégné pendant toute ma vie de l'histoire et des traditions américaines, il me semble que je vois tout à coup l'Amérique à l'apogée de ses espérances et de son histoire : tous les orateurs dont les esprits nous contemplent voient la réalisation de leurs rêves ; tous ceux qui exprimèrent, au nom de l'Amérique, les sentiments les plus nobles reprennent courage à la

vue d'une grande nation qui est sensible à ces rêves et les met en œuvre en disant : « Le monde reconnaît enfin l'Amérique comme sauveur du monde ! »

Il est difficile de ne pas penser qu'en cet instant, le besoin qu'avait le pauvre petit Tommy Wilson de l'approbation de son « incomparable père » évoqua la vision du révérend Joseph Ruggles Wilson, penché au-dessus de la rambarde dorée du ciel et s'écriant : « Le monde reconnaît enfin, comme je l'ai toujours reconnu, que mon Tommy est le Sauveur du monde ! »

Le 17 septembre, à San Francisco, le pauvre Wilson éleva Clemenceau, Lloyd George et Orlando au niveau du Sermon sur la Montagne, accomplissant, au moins dans son esprit, le miracle qu'il avait si longtemps et si vainement essayé d'accomplir à Paris. Voici comment il décrivit la Conférence de la paix :

« L'illumination d'une compréhension profonde des affaires humaines a brillé sur les délibérations de cette conférence comme elle n'a jamais brillé, au cours de l'histoire, sur une conférence internationale… J'ai été heureux, après l'avoir inaugurée, de réunir le petit comité qu'on a appelé les Quatre Grands… et qui n'était, en réalité, qu'un très simple conseil d'amis. Les propos intimes qui s'échangèrent dans cette petite salle formèrent le noyau de toute la Conférence de la paix ; c'était l'intimité d'hommes qui croyaient aux mêmes choses et avaient les mêmes buts. Les cœurs d'hommes comme Clemenceau, Lloyd George et Orlando battirent avec les habitants du monde autant qu'avec ceux de leurs propres pays. Ils ont les mêmes sympathies profondes que nous ; ils savent qu'il n'y a qu'une façon d'obtenir la paix, c'est de l'obtenir équitablement. »

À la fin de ce discours, il déclara :

« Mes chers concitoyens, je crois en la Divine Providence. Si je n'y croyais pas, je deviendrais fou. Si je pensais que la direction des malheureuses affaires de ce monde dépend de notre intelligence

limitée je ne saurais comment retrouver ma raison, et je ne crois pas qu'il existe une assemblée d'hommes, quelle que soit sa puissance et son influence, qui puisse faire échouer cette vaste entreprise, une entreprise de miséricorde divine, de paix et de bonne volonté. »

C'était le traité que Dieu avait donné à l'humanité par l'intermédiaire de son fils Woodrow.

Ainsi donc, le 17 septembre, le traité de Versailles était devenu divin, et le lendemain l'armée américaine fut transformée en milice céleste :

« La gloire qui s'attachera au souvenir de la grande armée américaine, c'est de n'avoir pas seulement conquis l'Allemagne, mais la paix du monde. Plus grande que celle qui a recherché le Graal, que celle qui a cherché à reprendre le Saint-Sépulcre, plus grande que celle qui a lutté sous Jeanne d'Arc, la merveilleuse visionnaire, que celle de la Révolution américaine qui nous a sauvés de l'injuste domination de l'Angleterre, plus grande même que l'armée de notre guerre civile qui a sauvé l'Union, est la noble armée américaine qui a sauvé le monde. »

Les jours suivants, le pauvre Wilson se rapprocha de plus en plus de la table du sacrifice, déclarant par exemple, à Los Angeles, le 20 septembre 1919 :

« Ce qui m'a été le plus dur… c'est de continuer à porter des vêtements civils pendant la guerre, au lieu d'avoir un uniforme, de ne rien risquer que ma réputation au lieu de risquer ma vie et tout ce que je possède. Nous savions qu'un autel avait été érigé, sur lequel ce sacrifice pouvait être fait plus glorieusement que sur aucun de ceux qui furent jamais dressés par les hommes, et nous aurions voulu nous offrir en sacrifice pour eux. C'est ce que nous allons faire, mes chers concitoyens. »

L'humanité allait être enfin sauvée par le sang de Woodrow Wilson.

La perfection du traité grandit sans cesse jusqu'à ce que le 24 septembre, à Cheyenne, dans le Wyoming, il devint le chef-d'œuvre de l'humanité :

« Ce traité est un document unique. J'ose dire que c'est le document le plus remarquable de l'histoire humaine parce qu'il relate le renversement complet des systèmes de gouvernement qui s'étaient succédé pendant toute l'histoire du monde… nous avons dit que ce devait être une paix établie par les peuples. C'est une paix établie par les peuples. Je défie quiconque de trouver une seule clause qui me contredise dans le précieux document que j'ai rapporté de Paris. Cette paix établie par les peuples l'est à tel point que, dans chaque partie du traité, toute pensée d'augmentation de leur puissance territoriale ou politique a été écartée par les grandes puissances, écartée par leurs propres représentants… qui n'ont pas revendiqué une seule parcelle de territoire. »

Il est évident qu'en faisant ces déclarations Wilson ne mentait pas consciemment. Il avait commencé par refouler le souvenir de ce qu'il avait fait à Paris et, de la manière habituelle, le domaine refoulé avait annexé le territoire voisin jusqu'à ce qu'il lui devînt impossible de se souvenir de sa conduite ou de celle des autres à Paris. Il était au bord de la psychose.

Le lendemain soir, 25 septembre 1919, à Pueblo, dans le Colorado, le pauvre petit Tommy Wilson, qui avait appris à s'exprimer comme Dieu en écoutant son « incomparable père », le fit pour la dernière fois.

Dans son discours, les faits étaient extraordinairement déformés : « Les vainqueurs n'ont pas demandé un pouce de terre, ni la marque la plus infime de soumission à leur autorité. »

Cependant la péroraison, qui devait être celle de sa propre vie, fut belle. Il avait posé la question :

« Que sont devenus nos engagements envers ceux qui sont morts en France ? » et il répondit :

« Ces hommes furent des Croisés. Ils n’allèrent pas au combat pour démontrer la puissance des États-Unis. Ils y allèrent pour démontrer la puissance de la justice et du bien, et le monde entier les a considérés comme des Croisés, et leur victoire transcendante a amené l’univers à croire en l’Amérique comme il ne croit en aucune autre nation du monde moderne civilisé. Il me semble qu’entre nous et le refus ou l’altération de ce traité se dressent les rangs serrés de ces garçons en kaki, non seulement de ceux qui sont rentrés, mais de ces chers fantômes qui se déploient encore sur les champs de France.

Mes amis, je suis allé, le 30 mai dernier[4] sur une belle colline, voisine de Paris, au cimetière de Suresnes, où sont enterrés les morts américains. Derrière moi, sur les pentes, se tenaient les rangs serrés des soldats morts. Tout à côté de la tribune où je me trouvais, il y avait un petit groupe de femmes françaises qui les avaient adoptés, qui s’étaient faites les mères de ces chers fantômes en fleurissant tous les jours leurs tombes, en les considérant comme leurs fils, leurs bien-aimés parce qu’ils avaient donné leur vie pour la même cause : la France et le monde étaient libres parce que l’Amérique était venue !

Je voudrais que certains hommes politiques, qui s’opposent maintenant au traité pour lequel ces soldats sont morts, pussent visiter ce lieu. Je voudrais que la pensée qui s’élève de ces tombes pût pénétrer dans leur conscience. Je voudrais qu’ils sentissent l’obligation morale que nous avons de ne pas renier ces garçons, mais d’aller jusqu’à la réussite de ce qu’ils ont entrepris, jusqu’au bout, et d’effectuer la rédemption du monde. Car de cette décision

4 Le 30 mai, *Decoration Day,* jour où l’on fleurit les tombes de ceux qui sont morts sur les champs de bataille de la guerre civile. (N.T.).

ne dépend rien de moins, oui, rien de moins que la libération et le salut du monde. »

Wilson pleurait. Il croyait sincèrement qu'il avait rapporté, de Paris, la paix de Dieu pour laquelle les garçons américains étaient morts. Mais cette conviction était édifiée sur le gouffre béant de son sentiment de culpabilité, le trou brûlant que la réalité avait fait dans son inconscient.

Cette nuit-là, dans le train, il s'effondra. L'amiral Grayson comprit clairement qu'il mourrait s'il continuait ce voyage. Il le dit à Wilson. Le Président répondit qu'il préférait continuer malgré tout. Grayson réveilla Tumulty. Wilson, le visage inondé de larmes, supplia Grayson et Tumulty de le laisser agir à sa guise, en leur disant : « Ne voyez-vous pas que si vous annulez mon voyage, le sénateur Lodge et ses amis proclameront que je suis un lâcheur, que ma tournée dans l'Ouest a été un échec, et que le traité ne sera pas ratifié ? » Il n'ajouta pas, mais nous pouvons le faire pour lui : « Ne voyez-vous pas que si vous annulez mon voyage je ne mourrai pas pour le genre humain, je ne serai pas le Christ, je ne subjuguerai pas mon père, je ne serai pas Dieu. »

Ils annulèrent le voyage. Wilson rentra à la Mai-son-Blanche. Trois jours plus tard, à 4 heures du matin, il tomba sur le sol de sa salle de bains, avec une hémiplégie gauche due à une thrombose de l'hémisphère droit du cerveau.

Le lecteur se souviendra qu'en 1906, le surmoi de Wilson et ses désirs contraires à l'égard de son père le poussèrent à faire une campagne de discours fiévreux qui provoqua la rupture d'un vaisseau de l'œil gauche, et que ces mêmes désirs entraînèrent, en 1908, une tournée de discours passionnés qui aboutirent aussi à un effondrement. Ces mêmes discours le poussèrent, en 1919, à faire cette tournée de discours qui provoqua sa thrombose. Après 1908, sa fixation à son père était devenue complète. Et la similitude de ses

actes en 1906, 1908 et 1919 est si frappante qu'il est difficile de ne pas penser qu'il agissait pour obéir à une *Wiederholungszwang,* à une compulsion de répétition, lorsqu'il partit pour l'Ouest en 1919. Il est au moins clair qu'il fut poussé vers la destruction par le conflit ancien qu'il n'avait jamais pu résoudre, le conflit entre son activité et sa passivité envers son père. Il n'avait jamais résolu le dilemme majeur du complexe d'Œdipe, et il fut détruit, finalement, par « l'incomparable père » qui l'avait créé.

XXXV.

Wilson vécut quatre ans et quatre mois après son effondrement de septembre 1919. Mais nous ne pouvons tirer, de sa conduite après cet effondrement, de conclusions sur son caractère avant cet événement, puisqu'il est impossible de préciser à quel point cette atteinte cérébrale affecta sa vie psychique. Sa conduite, dans n'importe quelle situation donnée, peut avoir été due à cette affection organique plutôt qu'à des causes psychiques.

La thrombose se produisit du côté droit de son cerveau dans une zone qui contrôle les fonctions motrices, de sorte qu'elle causa une hémiplégie gauche et, superficiellement au moins, sembla laisser sa raison intacte. Mais la raison d'un névrosé n'est que le jouet de son inconscient, et les atteintes physiques du cerveau ont invariablement des répercussions psychiques. La thrombose de Wilson altéra visiblement son caractère, et, s'il n'est pas sans intérêt de suivre la personne physique appelée Woodrow Wilson jusqu'à la tombe, nous devons reconnaître que la personnalité du Thomas Woodrow Wilson que nous avons étudiée mourut le 25 septembre 1919.

Le Woodrow Wilson qui survécut était un malade pitoyable, un vieillard irascible toujours au bord de la fureur et des larmes, plein de haine mais d'attendrissement pour lui-même. Il était si souffrant

qu'on lui permettait seulement de recevoir les nouvelles que sa femme jugeait bonnes pour lui. Ce fait augmente notre peu d'empressement à tirer la moindre conclusion sur sa conduite après son accident vasculaire, car elle a pu être provoquée par le manque d'information ou des informations erronées. Ce n'était plus un être humain indépendant, mais un malade perpétuellement dorloté. Il demeura, en titre, président des États-Unis jusqu'au 4 mars 1921 ; mais pendant les dix-huit derniers mois de son mandat, Mrs Wilson fut, dans une large mesure, le chef de l'exécutif des États-Unis. Du point de vue de cette étude psychologique, les quatre dernières années de la vie de Wilson ont, par conséquent, un intérêt secondaire ; mais il nous semble cependant bon d'y jeter un coup d'œil avant de terminer cette tentative d'examen de son caractère.

En novembre 1919, alors qu'il était encore dangereusement malade et entièrement dépendant de Mrs Wilson pour toutes les nouvelles qui lui parvenaient, il dut décider s'il accepterait ou non les réserves que Lodge avait faites sur le pacte de la Société des Nations afin d'obtenir la ratification immédiate du traité de Versailles. Wilson refusa catégoriquement d'admettre les réserves de Lodge et la déclaration suivante fut publiée en son nom : « À mon avis, une résolution faite sous cette forme n'appelle pas la ratification, mais l'annulation du traité. J'espère sincèrement que les amis et les défenseurs de celui-ci voteront contre la proposition de Lodge. »

Sur l'ordre de Wilson, un nombre suffisant de démocrates se joignirent aux treize républicains « irréductibles » pour faire échec à un ordre du jour de ratification comprenant les réserves de Lodge. Celles-ci ne modifiaient pas beaucoup les obligations des États-Unis stipulées dans le pacte et eussent été admises par toutes les parties en cause, de sorte que si Wilson avait accepté de transiger avec Lodge, les États-Unis auraient ratifié le traité de Versailles et

seraient entrés à la Société des Nations. Puisque Wilson croyait, ou, au moins, avait affirmé croire que « la libération et le salut du monde » dépendaient de la ratification du traité, il est extraordinaire qu'il n'ait jamais manifesté le moindre désir de s'entendre avec Lodge.

En 1920, au début du printemps, le sénateur Hitchcock pria Wilson de faire des concessions, en disant : « Monsieur le Président, le moment est peut-être venu, dans l'intérêt d'un règlement équitable, de tendre, même à Lodge et à ses partisans, le rameau d'olivier. »

Wilson, alité, ferma les yeux et répondit d'une voix implacable : « Que Lodge le fasse d'abord ! »

Le traité, présenté de nouveau assorti des réserves de Lodge, fut de nouveau refusé sur l'ordre de Wilson. Celui-ci avait déjà décidé que la seule manière claire et nette d'en sortir était de donner, à l'élection prochaine, la forme d'un « vaste référendum solennel » au sujet de la Société des Nations. Il croyait que les Américains soutiendraient le traité et écraseraient Lodge. Or le candidat démocrate fut battu par sept millions de voix, et Harding, l'un des républicains « irréductibles », fut élu président.

« Ils nous ont déshonorés aux yeux du monde », dit Wilson à Tumulty, tout en continuant à croire que, d'une manière ou d'une autre, le traité serait ratifié. « On ne peut pas lutter contre Dieu ! » criait-il à ses visiteurs.

Le traité était divin : Woodrow Wilson l'avait rédigé. Contrastant d'une manière saisissante avec cette conviction voici une remarque citée par le professeur William E. Dodd : « Je n'aurais pas dû le signer ; mais que pouvais-je faire ? » Il semble avoir compris, par moments, que le traité était une véritable condamnation à mort de la civilisation européenne. Des contradictions analogues se retrouvent dans les remarques qu'il faisait sur les gens. Selon

Edward Bok, il déclara à Mrs Wilson, en 1920 : « Je vous l'ai dit, Edith, House était un homme bien. » Puis, parlant du Colonel à un intime, il s'écria : « Quand je pense que cet homme pour qui j'ai tout fait auquel j'ai dévoilé mes plus secrètes pensées, m'a trahi » et il éclata en sanglots.

Ces remarques semblent vraies, et la contradiction qu'elles évoquent n'est probablement que la preuve d'un état mental perturbé. Wilson pensait un jour une chose, le lendemain le contraire, à propos de bien des gens et des choses. Les seuls traits permanents de son caractère, pendant ses dernières années, furent sa pitié de lui-même, son admiration pour son père et sa haine de tous les hommes, à peu près sans exception. Sa maladie semble avoir transféré à son narcissisme primitif une partie considérable de sa libido consacrée aux objets d'amour. Il n'avait jamais réussi à tenir sa libido à distance ; même les amis qu'il aimait passionnément n'étaient ses amis que parce qu'ils représentaient des substituts de lui-même, et sa maladie semble avoir concentré tout son amour sur son corps. Il ne trouva jamais d'ami qui remplaçât House (comme il avait trouvé House pour remplacer Hibben). Il s'aimait et il avait pitié de sa personne. Il adorait son défunt père qui était au Ciel. Il libérait sa haine de ce même père sur de nombreux hommes. Il refusa de voir Lord Grey. Il refusa de voir le colonel House. Il refusa de pardonner au vieux chef socialiste, Debs, et termina sa carrière officielle en ne voulant pas pardonner à un autre vieillard. Il accusa publiquement le fidèle Tumulty de mensonge et de trahison et refusa de le voir. Il congédia son médecin, l'amiral Grayson, quand il défendit Tumulty ; puis, ne pouvant plus dormir, il téléphona à Grayson de revenir, et l'embrassa en pleurant.

Pendant ses derniers jours, il aida Ray Stannard Baker à préparer son apologie ; il conversait parfois avec de nouveaux amis, puisqu'il n'en avait plus d'anciens. En approchant de la mort il parla

de moins en moins du temps où il était président des États-Unis et de plus en plus de celui où il était président de Princeton. Il revécut maintes et maintes fois sa lutte avec West et était ému de la « trahison » de Hibben, oubliant sa lutte avec Lodge et la « trahison » de House. Et il répétait toujours les vieilles, vieilles histoires au sujet de son « incomparable père ».

Il mourut dans son sommeil, le dimanche 3 février 1924.

Moïse et le monothéisme

Table des matières

I. Un Égyptien : Moïse

Déposséder un peuple de l'homme qu'il célèbre comme le plus grand de ses fils est une tâche sans agrément et qu'on n'accomplit pas d'un cœur léger. Toutefois aucune considération ne saurait m'induire à négliger la vérité au nom d'un prétendu intérêt national. Bien plus, tout porte à croire que l'élucidation d'un seul point du problème pourra éclairer l'ensemble des faits.

Moïse, l'homme qui fut pour le peuple juif un libérateur et qui lui donna ses lois et sa religion, appartient à une époque si lointaine qu'on se demande tout de suite s'il doit réellement être considéré comme un personnage historique ou s'il n'est qu'une figure de légende. Dans le premier cas, ce serait au Xllle, peut-être au XIVe siècle avant notre ère, qu'il faudrait le situer. Nous ne possédons sur lui d'autres renseignements que ceux que nous donnent les Livres saints et les traditions écrites juives. Bien que nous ne puissions avoir aucune certitude sur ce point, la plupart des historiens s'accordent à penser que Moïse a réellement vécu et que l'Exode d'Égypte, auquel son nom reste attaché, a vraiment eu lieu. On a prétendu avec raison que si cette hypothèse était repoussée, l'histoire ultérieure d'Israël deviendrait incompréhensible. La science contemporaine traite d'ailleurs avec bien plus de prudence et de ménagements qu'à ses débuts les traditions du passé.

Ce qui, dans la personnalité de Moïse, attire d'abord notre attention, c'est son nom qui, en hébreu, se prononce *Mosche.* Quelles sont donc l'origine et la signification de ce nom ? On sait que, le récit de l'Exode nous apporte dès le Chapitre Il une réponse. On y raconte qu'une princesse égyptienne, après avoir sorti l'enfant du Nil, l'appela Moïse en motivant étymologiquement le choix de ce nom par le fait qu'il avait été « sauvé des eaux ». Toutefois cette explication est manifestement erronée. Selon l'un des auteurs du *Lexique Juif* [1], l'interprétation biblique du nom « Celui qui a été retiré des eaux » est une étymologie populaire, déjà incompatible avec la forme hébraïque active : *Mosche* qui peut tout au plus signifier « le retireur ». Cet argument s'appuie encore sur deux autres faits : 1º il est insensé d'attribuer à une princesse égyptienne quelque connaissance de l'étymologie hébraïque ; 2º il est presque certain que les eaux d'où fut retiré l'enfant n'étaient pas celles du Nil.

En revanche, on a, depuis longtemps et de, divers côtés, supposé que le nom de Moïse avait été emprunté au vocabulaire égyptien. Au lieu de citer tous les auteurs qui ont adopté ce point de vue, je reproduis ici un passage traduit du récent ouvrage de J.H. Breasted [2], auteur d'une « Histoire de l'Égypte » qui fait autorité : « Il est important de faire remarquer que son nom de « Moïse » était égyptien. Le mot égyptien « mose » signifiait « enfant ». C'est une abréviation de certaines formes plus complètes du même mot, telles par exemple que « Amon-mose », c'est-à-dire Amon-enfant, ou « Ptah-mose », c'est-à-dire Ptah-enfant, ces noms étant déjà eux-mêmes des abréviations des formes complètes . « Amon (a donné) un enfant » ou « Ptah (a donné) un enfant ». Le mot « enfant » se substitua bientôt avantageusement aux noms entiers composés et le mot « Mose » se retrouve assez fréquemment sur des monuments égyptiens. Le père de Moïse avait certainement donné à son fils un

1 *Judisches Lexikon,* entrepris par Herlitz et Kirschner, vol. IV, 1980. Les Éditions juives, Berlin.

2 *The Dawn of Conscience*, Londres, 1934, p. 350. (L'Aube de la Conscience).

nom où entraient les mots Amon ou Ptah, le nom de la divinité ayant été ultérieurement abandonné, celui de l'enfant resta alors simplement : « Moïse (Mose). (Le « s » qui se trouve à la fin du nom de « Moses » a été ajouté dans la traduction grecque de l'Ancien Testament et n'appartient pas à la langue hébraïque où ce nom est « Mosche ».) » Ayant ici littéralement reproduit le passage du livre de Breasted, je ne me sens nullement disposé à en assumer la responsabilité en ce qui concerne les détails donnés. Je m'étonne aussi quelque peu de ce que Breasted ait omis de parler, dans son énumération, de noms théophores analogues qu'on retrouve dans la liste des rois égyptiens : Ahmose, Thut-mose (Tothmès) et Ra-mose (Ramsès).

Comment expliquer que parmi les nombreux savants qui ont reconnu l'origine égyptienne du nom de Moïse, aucun n'ait conclu ou tout au moins supposé que le porteur de ce nom ait pu être lui-même égyptien ? À l'époque actuelle nous n'hésitons plus à tirer de pareilles conclusions, bien qu'aujourd'hui tout individu porte deux noms au lieu d'un : le nom de famille et le prénom, et bien que ces changements de noms et une adaptation à de nouvelles conditions d'existence soient toujours possibles. Ainsi nous ne nous étonnons pas d'apprendre que le poète Chamisso était d'origine française et qu'au contraire Napoléon Bonaparte était d'origine italienne. Nous apprenons encore sans en être surpris que Benjamin Disraeli, comme son nom le laisse entendre, était un Juif italien. Tout nous porte à croire qu'en ce qui concerne les époques anciennes et reculées, l'appartenance à tel ou tel peuple doit être plus marquée encore et même absolument certaine. Cependant nul historien, à ce que je sache, n'a tiré de conclusions semblables en ce qui touche le cas de Moïse, même parmi ceux qui, comme Breasted, sont tout prêts à admettre que Moïse « était instruit (le toutes les sagesses de l'Égypte [3] », [4].

3 L. c., p. 334.

Qu'est-ce donc qui a empêché les historiens de tirer cette conclusion ? Il n'est point aisé de le deviner. Peut-être le respect invincible qu'inspire la tradition biblique. Peut-être paraissait-il monstrueux d'admettre que Moïse ait pu être autre chose qu'un Hébreu. En tout cas on constate que, tout en reconnaissant l'origine égyptienne du nom de Moïse, on n'a tiré de ce fait aucune conclusion quant à l'origine du prophète lui-même. Pour peu que l'on attache quelque importance à la question de la nationalité de ce grand homme, il serait souhaitable d'apporter encore du matériel nouveau et susceptible de nous fournir une réponse.

C'est là justement le but de mon petit essai auquel l'application que j'y fais des données de la psychanalyse confère le droit d'être publié dans la revue *Imago* [5]. Mon argumentation n'impressionnera certes qu'une minorité de lecteurs, celle qui est déjà familiarisée avec les vues psychanalytiques et qui sait en apprécier les résultats. Espérons qu'aux yeux de ces lecteurs-là nos conclusions auront quelque valeur.

En 1909, O. Rank, qui à cette époque subissait encore mon influence, publia, sur mon conseil, un travail intitulé « Le mythe de la naissance du héros » [6]. Il écrit :« Presque tous les grands peuples civilisés... ont très tôt magnifié dans la poésie et dans la légende leurs héros : rois et princes légendaires, fondateurs de religions, de dynasties, d'empires ou de cités, bref leurs héros nationaux. Ils se sont complu, en particulier, à parer de traits fantaisistes l'histoire de la naissance et de la jeunesse de ces héros. La stupéfiante similitude, voire même parfois l'identité de ces récits, chez des peuples

4 Notons que l'hypothèse de l'origine égyptienne de Moïse a été assez souvent émise et cela depuis les époques les plus lointaines jusqu'à ce jour, sans toutefois qu'on s'appuyât sur le nom du prophète.

5 La revue *Imago* (de Vienne), « Zeitschrift fur Anwendung der Psychoanalyse auf die Natur und Geisteswissenschaften » (Revue de Psychoanalyse appliquée aux sciences de la nature et de l'esprit). (Note de la trad.).

6 Cinquième cahier des *Écrits de psychanalyse appliquée,* Fr.*Deuticke,* Vienne. Je suis fort éloigné de chercher à diminuer la part prise par Rank à ce travail.

différents, souvent très éloignés les uns des autres, est connue depuis longtemps et a frappé nombre de savants. » Si, comme l'a fait Rank en utilisant la technique de Galton, on reconstitue une « légende type » propre à faire ressortir tous les traits essentiels de ces récits, on obtient la formule suivante :

Le héros est né de parents du plus haut rang, c'est, en général, un fils de roi.

Sa naissance est précédée de graves difficultés, par exemple d'une période d'abstinence ou de longue stérilité, ou encore, les parents, entravés par des interdictions et des obstacles extérieurs, ont dû entretenir l'un avec l'autre des relations clandestines. Pendant ou même avant la grossesse, une prédiction (rêve ou oracle) a annoncé que la naissance de l'enfant serait cause d'un malheur et c'est généralement le père qui en est menacé.

En conséquence, le père (ou quelque substitut de celui-ci) donne l'ordre de tuer ou d'exposer le nouveau-né à quelque danger extrême. En général, le bébé déposé dans une petite corbeille est abandonné au fil de l'eau.

Il est ensuite sauvé par des animaux ou par de petites gens (des bergers, par exemple) et allaité par un animal femelle ou par une humble femme.

Devenu grand, il retrouve, après maintes aventures, ses nobles parents, se venge de son père et, d'autre part, s'étant fait reconnaître, parvient à la grandeur et à la renommée.

La plus anciennement connu des personnages auxquels s'attacha ce mythe de la naissance est Sargon d'Agade, fondateur de Babylone vers 2 800 avant J.-C. Nous avons intérêt à reproduire ici le récit dont il serait lui-même l'auteur.

« Je suis Sargon, le roi puissant, le roi d'Agade. Ma mère fut une vestale ; je n'ai pas connu mon père, tandis que le frère de mon père demeurait sur la montagne. C'est dans ma ville d'Azupirani, sur

les rives de l'Euphrate, que ma mère se trouva enceinte de moi. Elle me mit secrètement au monde, me plaça dans une corbeille de jonc dont elle boucha les ouvertures avec de la poix et *m'abandonna au courant* où je ne me noyai pas. Le courant me porta jusqu'à Akki, le puiseur d'eau. Akki, le puiseur d'eau, dans la bonté de son cœur me sauva des eaux. *Akki,* le puiseur d'eau, m'éleva comme son propre fils. Je devins le jardinier d'Akki, le puiseur d'eau. Alors que j'étais jardinier, Istar me prit en affection. Je devins roi et régnai pendant quarante-cinq ans. »

Dans la série qui commence par Sargon d'Agade, les noms qui nous sont les plus familiers sont ceux de Moïse, de Cyrus et de Romulus. Rank a cependant pu réunir un grand nombre de figures de héros appartenant soit à la poésie, soit à la légende qui ont eu une enfance entièrement ou partiellement analogue, par exemple Oedipe, Karna, Pâris, Téléphos, Persée, Héraclès, Gilgamesh, Amphion, Zéthos, etc.

Les travaux de Rank nous ont permis de connaître la source et la tendance de ce mythe. Il me suffira de les indiquer brièvement : le héros est celui qui s'oppose courageusement à son père et finit par le vaincre. Le mythe qui nous occupe ici retrace cette lutte en la faisant remonter à la préhistoire du héros puisque l'enfant naît contre le gré de son père et échappe aux mauvais desseins de ce dernier. Le fait de déposer l'enfant dans une corbeille est une évidente représentation symbolique de la naissance, la corbeille figurant le ventre maternel et l'eau, le liquide amniotique. Dans d'innombrables rêves, les relations entre parents et enfants se trouvent représentées par l'acte de tirer hors de l'eau ou de sauver des eaux. Quand l'imagination populaire applique à un personnage fameux le mythe de la naissance en question, c'est pour proclamer que ce personnage s'est bien conformé au plan type d'une vie de héros. Mais c'est ce qu'on appelle « le roman familial de l'enfant » qui constitue la source de tout le mythe ; on y voit comment le fils réagit aux changements

de ses rapports sentimentaux avec ses parents et particulièrement avec son père. Les premières années de l'enfance sont dominées par une immense surestimation du père. Les rois et les reines des rêves et des contes de fées ne font que représenter les parents. Plus tard, au contraire, sous l'effet de la rivalité et d'une déception réelle, l'enfant se détache de ses parents et adopte à l'égard de son père une attitude critique. Les deux familles du mythe, la noble et la modeste, reflètent toutes deux la famille, telle qu'elle apparaît à l'enfant à des époques successives de sa vie.

On est en droit de soutenir que ces explications permettent de comprendre aussi bien l'extension que l'uniformité du mythe de la naissance du héros. Il sera alors d'autant plus intéressant de constater que la légende de la naissance et de l'abandon de Moïse occupe une place à part et contredit même sur un point essentiel les autres récits.

Considérons d'abord les deux familles entre lesquelles, d'après la légende, se joue le sort de l'enfant. Suivant l'interprétation psychanalytique, elles se confondent pour ne se séparer que dans le temps. D'après la légende type, la première des deux familles, celle où naît l'enfant, est une famille noble, généralement royale. La seconde famille, celle où l'enfant a été recueilli, est modeste ou déchue, suivant les circonstances auxquelles se rapporte l'interprétation. Seule la légende d'Oedipe fait exception car l'enfant, abandonné par sa royale famille, est recueilli par un autre couple royal. Ce n'est sans doute pas par hasard que, dans ce cas, l'identité primitive des deux familles transparaît jusque dans la légende. Le contraste social qu'offrent les deux familles et qui tend, nous le savons, à souligner la nature héroïque du grand homme, confère encore à notre mythe une deuxième fonction particulièrement importante quand il s'agit de personnages historiques. Peut-être ce contraste sert-il aussi à fournir au héros ses lettres de noblesse, à le porter à un niveau social plus élevé. C'est ainsi que Cyrus, qui fut

pour les Mèdes un conquérant étranger, devint, grâce à la légende, le neveu du roi des Mèdes. Il en est de même pour Romulus. Si ce personnage a réellement existé, il n'a pu être qu'un aventurier venu on ne sait d'où, un parvenu. La légende en a fait le descendant, l'héritier de la maison royale d'Albe la Longue.

Le cas de Moïse est bien différent. Ici la première des deux familles, celle qui en règle générale est noble, est assez modeste. Moïse descend de lévites juifs. Au contraire, la seconde famille, celle qui devrait être modeste, et qui recueille l'enfant, se trouve remplacée par la maison royale d'Égypte ; la princesse élève l'enfant comme s'il était réellement son fils. Cette légende diffère donc de la légende type, ce qui n'a pas manqué d'étonner bien des chercheurs. Ed. Meyer, et d'autres après lui, ont admis que la forme primitive de ce mythe avait dû être modifiée. Le pharaon [7] aurait été averti par un rêve prophétique que le fils de sa fille deviendrait, un jour, dangereux pour lui et pour son royaume. C'est pourquoi il ordonna que l'enfant fût, dès sa naissance, abandonné aux eaux du Nil. Cet enfant fut sauvé par des Juifs qui l'élevèrent comme leur propre fils. Suivant l'expression de Rank, c'est pour des « raisons nationales » [8] que la légende a été remaniée dans le sens que nous savons.

Mais à y regarder de plus près, nous constatons immédiatement qu'une légende de Moïse qui ne différerait pas des autres mythes de la naissance n'aurait pas été possible. En effet, cette légende est soit d'origine égyptienne, soit d'origine juive. Or l'origine égyptienne est inadmissible, les Égyptiens n'ayant aucune raison de glorifier Moïse qui n'était pas pour eux un héros. C'est pourquoi la légende a été créée par le peuple juif, c'est-à-dire rattachée, sous sa forme connue, à la personne du chef de ce peuple. Toutefois cette histoire ne se prêtait guère à l'usage qu'on en voulait faire. Quel profit, en effet, pourrait tirer un peuple d'une légende qui fait de son héros un étranger ?

7 Voir aussi le récit de Flavius Josèphe.

8 L. c.. p. 80.

Il faut bien dire que la légende de Moïse, telle qu'elle nous est parvenue, ne répond plus à ses desseins secrets. Si Moïse n'est pas de naissance royale, notre légende ne peut faire de lui un héros ; s'il demeure juif, c'est qu'elle n'a rien fait pour le grandir. Seul un petit fragment de ce mythe reste efficient : l'assurance que c'est en dépit de puissantes forces extérieures que l'enfant a pu survivre. Ce trait se retrouve dans le récit de l'enfance de Jésus, le roi Hérode assumant alors le rôle du pharaon. Nous avons ainsi le droit de supposer que plus tard quelque commentateur plutôt mal avisé s'est cru autorisé à ajouter à l'histoire de son personnage, Moïse, certain détail plus conforme au modèle classique d'un mythe de héros, une légende d'abandon. Mais ce détail, à cause des conditions particulières, ne pouvait convenir à Moïse.

C'est à ce résultat à la fois décevant et douteux qu'aboutiraient nos recherches et la question de la nationalité de Moïse ne serait nullement élucidée si nous ne disposions d'un autre moyen, sans doute plus favorable, d'aborder ce mythe d'abandon.

Revenons aux deux familles du mythe. Du point de vue psychanalytique nous savons qu'elles sont identiques ; sur le plan mythique, elles sont l'une noble et l'autre, modeste. Cependant quand la légende s'est attachée à un personnage historique, il y a un troisième plan, celui de la réalité. L'une des familles est la vraie, celle où naquit vraiment le grand homme, celle où il grandit. L'autre est fictive, inventée par le mythe pour les besoins de la cause. En général, la famille modeste doit être la vraie famille et la famille noble, celle qui est imaginaire. Le cas de Moïse semble un peu différent. Et c'est ici que notre nouveau point de vue nous permet de reconnaître que la première famille, celle qui abandonna l'enfant, est certainement imaginaire ; c'est la seconde famille, celle où il fut élevé, qui est la vraie. Si nous avons le courage d'admettre que c'est là une vérité d'ordre général qui intéresse la légende de Moïse aussi bien que les autres, il nous apparaîtra soudain clairement que Moïse

fut bien un Égyptien et vraisemblablement un Égyptien de noble naissance. De cet Égyptien, le mythe a fait un Juif. Telle serait notre conclusion ! L'abandon aux eaux du Nil trouvait là sa place et il fallait bien, pour se conformer à la nouvelle conclusion, modifier - non sans violence - l'intention. Le moyen de se débarrasser de l'enfant se transforma en un moyen de le sauver.

Une des particularités de l'histoire de Moïse explique pourquoi elle diffère de toutes les autres légendes du même genre. Tandis qu'en général les héros, au cours de leur existence, s'élèvent au-dessus de leur médiocre condition initiale, Moïse, lui, débute dans sa vie héroïque en daignant se mettre au niveau des enfants d'Israël.

Si nous avons entrepris cette petite recherche, ce fut dans l'espoir d'en tirer un second et nouvel argument en faveur de l'origine égyptienne de Moïse. Nous avons pu voir que le premier argument, celui du nom, n'avait pas partout été considéré comme décisif [9]. Il faut nous attendre que le nouvel argument, celui qui nous est fourni par l'analyse du mythe de l'abandon, ne connaisse pas un sort meilleur. Sans doute nous objectera-t-on que les circonstances qui entourent la création et la transformation d'une légende demeurent trop obscures pour qu'il nous soit permis d'en tirer pareille conclusion. Tous les efforts tentés pour mettre en lumière le fond de vérité que recèle l'histoire du personnage héroïque appelé Moïse sont condamnés, nous dira-t-on, à rester vains, à cause de la confusion, des contradictions et des évidentes et tendancieuses déformations et surcharges accumulées au cours des siècles. Pour

9 Voilà ce que dit, par exemple, Ed. Meyer, dans *Die Mosessagen*und *die Leviten* (Les légendes de Moïse et les lévites), Berliner Sitzbericht, 1905 : « Le nom de Moïse est probablement le nom de Pinchas dans la dynastie des prêtres de Silo... nom sans doute égyptien. Cela ne prouve pas toutefois que ces dynasties étaient d'origine égyptienne, mais qu'elles avaient certaines connexions avec l'Égypte » (p. 651). On peut ici se demander de quelle sorte de connexion il pouvait s'agir.

ma part, je me refuse à faire mienne cette attitude négative, tout en n'étant pas en mesure d'en démontrer le mal fondé.

S'il n'est pas possible de parvenir à une certitude, pourquoi publier ce travail ? Je déplore que ma justification elle-même se réduise à des suggestions. Si toutefois l'on consent à tenir compte des deux arguments que je viens d'exposer en essayant d'admettre sérieusement que Moïse a bien été un noble Égyptien, de très intéressantes et larges perspectives s'ouvrent alors devant nous. À l'aide de certaines hypothèses, les motifs de l'extraordinaire entreprise de Moïse peuvent devenir intelligibles et, par suite, on saisit les possibles raisons de nombreux caractères et particularités des lois et de la religion qu'il a données aux Juifs. On est alors en mesure de se faire une opinion bien fondée sur l'origine des religions monothéistes en général. Toutefois il faut se garder de baser sur de simples probabilités psychologiques d'aussi importantes conclusions. Même si nous considérons comme un fait historique l'origine égyptienne de Moïse, il convient de nous ménager un second point d'appui, et cela afin de pouvoir réfuter toute critique. On pourrait en effet nous reprocher de nous laisser aller à notre imagination et alléguer que nous sommes trop loin de la réalité. Que ne possédons-nous de preuves objectives de l'époque où vécut Moïse et où eut lieu l'Exode Elles eussent sans doute suffi. Mais ces preuves n'ayant pas été découvertes, il est préférable d'en rester là et de ne pas chercher à tirer d'autres conclusions du fait que Moïse était égyptien.

II. Si Moïse fut égyptien

Dans le premier chapitre de ce livre, j'ai cherché à étayer d'un argument nouveau l'hypothèse selon laquelle Moïse, le libérateur, le législateur du peuple juif aurait été non point juif mais égyptien. On avait depuis longtemps fait observer que son nom dérivait du vocabulaire égyptien, mais sans attribuer à cette observation toute l'importance qu'elle a véritablement. J'ajoutais que l'interprétation du mythe d'abandon aux eaux du Nil rattaché à Moïse nous obligeait à conclure que le prophète était un Égyptien dont le peuple avait eu besoin de faire un Juif. En terminant mon exposé, j'ai dit que d'importantes et vastes conclusions découlaient de l'idée que Moïse avait été égyptien. Toutefois, je ne me sentais pas disposé à les soutenir publiquement parce qu'elles s'étayaient non pas de quelque preuve objective, mais seulement de probabilités psychologiques. Plus une opinion acquise de cette façon semble avoir de portée, plus il convient, avant de l'exposer aux critiques du monde extérieur, de lui donner de solides fondements ; sans cette précaution elle serait comme une statue d'airain aux pieds d'argile. Une probabilité, si séduisante soit-elle, ne saurait nous préserver de l'erreur, même si toutes les données du problème semblent aussi bien ajustées que les pièces d'un puzzle. Il faut se rappeler que le vraisemblable n'est pas toujours vrai et que le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Enfin, il n'est guère tentant de se voir classé parmi les scolastiques et les

talmudistes qui se contentent d'exercer leur ingéniosité sans se soucier du degré de vérité de leurs assertions.

Malgré ces arguments qui conservent aujourd'hui leur valeur de jadis et malgré un conflit intérieur, je me décide à donner une suite à mon premier essai. Mais cette fois encore, il ne saurait s'agir ni d'un tout, ni même de la part la plus importante de ce tout.

I.

Si nous admettons la nationalité égyptienne de Moïse, nous allons tout de suite avoir à résoudre une nouvelle et difficile énigme. Lorsqu'un peuple (ou une tribu [10]) se prépare à une grande entreprise, il faut s'attendre à voir un individu prendre la tête du mouvement ou s'en faire élire le chef par ses compagnons. Toutefois comment concevoir qu'un Égyptien de haute naissance, peut-être un prince, un prêtre, un haut fonctionnaire, ait pu se mettre à la tête d'une troupe d'étrangers immigrés de moindre civilisation ? Comment expliquer qu'il ait avec eux quitté le pays ? On sait le peu de cas que faisaient les Égyptiens des peuples étrangers, ce qui rend le fait encore plus invraisemblable. C'est même, à mon avis, cette invraisemblance qui a empêché ceux d'entre les historiens qui ont reconnu l'origine égyptienne du nom de Moïse, et qui ont attribué à celui-ci la sagesse de l'Égypte, d'admettre la possibilité de sa nationalité égyptienne.

À cette difficulté s'en ajoute bientôt une autre. Moïse, ne l'oublions pas, ne fut pas seulement le chef politique des Juifs établis en Égypte, mais aussi leur législateur, leur éducateur, l'homme qui leur imposa une nouvelle religion à laquelle il donna le nom qu'elle porte encore : la religion mosaïque. Mais un individu peut-il parvenir, à lui seul, à créer une religion ? Et si quelqu'un cherche à influer sur la religion d'autrui, n'est-il pas naturel qu'il tente de lui faire adopter sa propre religion ? Les Juifs d'Égypte pratiquaient certainement une

10 Nous ignorons totalement combien d'hommes prirent part à l'Exode.

forme quelconque de religion et si Moïse, qui leur en apporta une nouvelle, était Égyptien, tout porte à croire que cette dernière fut bien la religion égyptienne.

Cependant cette hypothèse se heurte à un obstacle entre la religion juive attribuée à Moïse et la religion égyptienne, le contraste est total, la première étant un monothéisme extrêmement rigide. Il n'y a qu'un Dieu, unique, omnipotent, inaccessible ; l'homme n'en peut soutenir la vue et n'a le droit ni de s'en faire une image, ni même d'en prononcer le nom. Au contraire, dans la religion égyptienne, il y a une multitude innombrable de divinités d'importance et d'origine différentes. Quelques-unes personnifient des forces naturelles telles que le ciel et la terre, le soleil et la lune, ou bien même der, abstractions, ce qui est le cas de Maat (la Justice, la Vérité), ou encore des figures grotesques comme le nain Bes. La plupart de ces divinités cependant sont des dieux locaux datant de l'époque où le territoire était morcelé en districts nombreux. Elles empruntaient des formes animales, comme si elles n'avaient pas encore dépassé l'ancien stade des animaux totems. Ces divinités animales n'étaient pas nettement différenciées, quelques-unes assez rares se voyaient attribuer des fonctions particulières. Les hymnes qui leur étaient consacrés les célébraient toutes dans les mêmes termes et n'hésitaient pas à les confondre les unes avec les autres d'une façon qui nous dérouterait tout à fait. Les noms des divinités se trouvent enchevêtrés de telle manière que certains sont réduits à n'être plus que les épithètes des autres ; ainsi à l'apogée du « Nouvel Empire », le dieu principal de la ville de Thèbes est appelé Amon-Rê ; or le nom d'Amon est celui du dieu à tête de bélier de la cité, tandis que le nom de Rê est celui du dieu solaire à tête d'épervier d'On. Le culte de ces divinités comme la vie quotidienne de l'Égyptien sont dominés par le cérémonial, les pratiques, les formules magiques et les amulettes.

C'est au contraste de principe qui existe entre un monothéisme rigoureux et un polythéisme effréné qu'on peut facilement attribuer quelques-unes de ces dissemblances. D'autres découlent manifestement d'une différence de niveau intellectuel, l'une des religions étant restée très proche de celle des temps primitifs, tandis que l'autre s'est élevée vers les sommets de l'abstraction pure. Peut-être est-ce a ces deux facteurs qu'il convient d'attribuer l'impression parfois ressentie d'un contraste voulu, intentionnellement accentué, entre les religions mosaïque et égyptienne, celle qu'on éprouve lorsqu'on constate que l'une des religions condamne de la façon la plus rigoureuse toute espèce de magie et de sorcellerie, tandis que dans l'autre, magie et sorcellerie fleurissent abondamment, ou encore lorsqu'au goût insatiable des Égyptiens pour la représentation plastique de leurs dieux, en glaise, pierre ou métal, vient s'opposer une rigoureuse interdiction de figurer n'importe quel être vivant ou imaginaire. Mais il y a, entre les deux religions, une autre différence encore que nous ne sommes pas en mesure d'expliquer. Nul autre peuple de l'Antiquité n'a autant cherché à nier la mort, ne s'est donné autant de mal pour s'assurer une existence dans l'au-delà. C'est pourquoi Osiris, le dieu des morts, maître de cet au-delà, était le plus populaire et le moins contesté des dieux égyptiens. Au contraire, l'ancienne religion juive avait totalement renoncé à l'immortalité, jamais et nulle part il n'est fait allusion à la possibilité d'une existence après la mort. Cela est d'autant plus surprenant que la croyance en une vie future peut très bien, ainsi que les événements l'ont montré, s'accorder avec le monothéisme.

Nous espérions que l'idée de l'origine égyptienne de Moïse nous apporterait, en maints domaines, avantages et clartés. Mais voici que la première conclusion que nous en tirons, en postulant que la religion donnée aux Juifs par Moïse était la sienne propre, se heurte aux divergences, si ce n'est au contraste frappant, des deux religions.

II.

Cependant un étrange épisode de l'histoire religieuse d'Égypte nous ouvre de nouvelles perspectives. Ce fait fut tardivement découvert et apprécié à sa juste valeur. Il est possible, malgré tout, que la religion donnée aux Juifs par Moïse ait bien été sa propre foi, *une* sinon la religion égyptienne.

Sous le règne de la glorieuse dynastie, à l'époque où l'Égypte devint un empire mondial, vers 1375 av. J.-C., un jeune pharaon qui se fit d'abord, comme son père, appeler Amenhotep (Amenhotep IV) et qui plus tard transforma son nom, en même temps que bien d'autres choses encore, monta sur le trône. Ce roi entreprit d'imposer à ses sujets une nouvelle religion qui allait à l'encontre aussi bien de leurs traditions millénaires que de leurs us familiaux. Il s'agissait d'un rigoureux monothéisme, première tentative de ce genre dans l'histoire pour autant que nous sachions. Avec la croyance en un seul dieu naquit aussi, chose inévitable, l'intolérance religieuse demeurée jusque-là, et restée longtemps encore après, étrangère à l'Antiquité. Mais le règne d'Amenhotep ne dura que dix-sept ans ; très peu de temps après sa mort, survenue en 1358, la nouvelle religion fut proscrite et la mémoire du roi hérétique, honnie. C'est aux ruines de la nouvelle résidence qu'il avait édifiée et consacrée à son dieu, et aussi à des inscriptions tombales, que nous devons les quelques renseignements parvenus jusqu'à nous touchant ce souverain. Tout ce que nous apprendrons sur ce personnage remarquable et même unique mérite de susciter le plus vif intérêt [11].

Toute innovation est forcément préparée et conditionnée dans le passé. Nous sommes en mesure avec assez d'exactitude de remonter assez loin dans l'histoire du monothéisme égyptien [12]. À l'École des prêtres du temple du Soleil d'On (Héliopolis) une tendance s'était depuis longtemps manifestée à développer la

11 Breasted l'a appelé : *The first individual in human history (La* première personnalité dans l'histoire de l'humanité).

conception d'un dieu universel et à faire ressortir l'aspect éthique de celui-ci. Maat, déesse de la vérité, de l'ordre et de la justice, était la fille de Rê, le dieu du soleil. Dès le règne d'Amenhotep III, père et prédécesseur du réformateur, l'adoration du dieu solaire prit un nouvel essor, sans doute par opposition au dieu Amon de Thèbes devenu trop puissant. On tira du passé une très ancienne dénomination du dieu solaire : Aton ou Atum et, dans cette religion d'Aton, le jeune souverain trouva un mouvement qu'il n'eut pas besoin de créer, mais auquel il put se rallier.

Les conditions politiques avaient déjà, alors, commencé à exercer leur influence sur la religion égyptienne. Grâce aux exploits victorieux d'un grand conquérant, Thothmès III, l'Égypte était devenue une puissance mondiale. La Nubie, dans le sud, la Palestine, la Syrie et une partie de la Mésopotamie dans le nord, avaient été réunies à l'Empire. Cet impérialisme se manifestait, dès lors, dans la religion sous les formes d'universalisme et de monothéisme. Comme le pouvoir du Pharaon ne s'exerçait plus seulement sur l'Égypte, mais aussi sur la Nubie et la Syrie, la divinité, elle aussi, devait cesser d'être uniquement nationale. Le Pharaon étant devenu le maître unique, aux pouvoirs illimités, de tout l'univers connu des Égyptiens, le nouveau dieu de ceux-ci devait, lui aussi, être unique et tout-puissant. En outre, il était normal que, les bornes de son empire s'étendant, l'Égypte devînt plus accessible aux influences étrangères ; parmi les épouses royales, certaines étaient des princesses asiatiques [13] et il est possible que certaines influences monothéistes venues de Syrie se soient fait sentir.

Amenhotep n'a jamais nie avoir adopté le culte du Soleil d'On. Dans les deux hymnes à la gloire d'Aton que nous ont conservés les

12 Ce qui suit a été principalement tiré de l'exposé fait par J. H. Breasted dans son *History of* Egypt, 1906, et aussi de *The Dawn of Conscience* (L'Aube de la Conscience), 1934, et des chapitres touchant cette question dans la *Cambridge Ancient History,* vol. II.

13 Peut-être même est-ce la cas de Notertete, épouse bien-aimée d'Amenhotep.

inscriptions tombales et qui sont vraisemblablement l'œuvre du souverain lui-même, il glorifie le soleil, créateur, protecteur de tout ce qui existe et en Égypte et en dehors de l'Égypte. L'ardeur qui transparaît dans ces hymnes est comparable à celle qui animera, quelques siècles plus tard, les psaumes en l'honneur du dieu juif Jahvé. Toutefois il ne se contenta pas de cette surprenante anticipation sur la connaissance scientifique des effets du rayonnement solaire. Il fit, c'est certain, un pas de plus en n'adorant pas le soleil en tant qu'objet matériel, mais en tant que symbole d'un être divin dont l'énergie se manifestait par ses rayons [14].

Toutefois si l'on veut rendre justice au souverain, il convient de ne pas le considérer seulement comme le partisan et le protecteur d'une religion d'Aton qui existait déjà avant lui. Son action fut bien plus efficace. Il ajouta à la doctrine d'un dieu universel quelque chose qui en fit le monothéisme, à savoir son caractère exclusif. Dans l'un de ses hymnes, il est dit clairement : « Oh toi ! Dieu unique à côté de qui il n'en est point d'autre [15]. » Et n'oublions pas que pour apprécier la nouvelle doctrine, il ne suffit pas de connaître seulement son contenu positif ; il importe presque autant d'être au courant de son côté négatif, de ce qu'elle répudie. Il serait également erroné d'admettre que la nouvelle religion ait surgi tout à coup, tout achevée, tout équipée, à la manière d'Athéné sortant du crâne de Zeus. Au contraire, tout semble indiquer que pendant le règne

14 Breasted, *History of Egypt*, p. 360. « Mais quelque évidente que soit l'origine héliopolitaine de la nouvelle religion d'État, il ne s'agissait pas d'une pure adoration du soleil. Le mot Aton était employé à la place de l'ancien mot désignant le dieu (nuter) et ce dieu se différencie nettement du soleil matériel. » « Il est évident que ce que déifiait le souverain, c'était la force avec laquelle le soleil agit sur la terre » (*L'Aube de la Conscience*, p. 279). L'opinion d'Erman (La *Religion de l'Égypte, 1905) à* propos d'une formule en l'honneur du dieu, est analogue : « Ce sont des mots destinée à exprimer, sous une forme abstraite, que ce n'est pas aux étoiles que s'adressait le culte mais à l'Être qui se manifestait en elles. »

15 Id.*, History of Egypt, p.* 374.

d'Amenhotep elle se renforça peu à peu, gagnant en clarté, en harmonie, en rigueur et en intolérance. Peut-être cette évolution se réalisera-t-elle sous l'effet de l'opposition violente que rencontrèrent, parmi les prêtres d'Amon, les réformes du roi. Dans la sixième année du règne d'Amenhotep l'hostilité était telle que le roi modifia son nom pour en supprimer les syllabes formant le mot Amon, nom du dieu honni, et se fit désormais appeler Ikhnaton [16]. Mais le souverain ne se contenta pas de proscrire de son propre nom le nom de la divinité haïe, il l'effaça encore de toutes les inscriptions et du nom même de son père Amenhotep III. Peu après son changement de nom, Ikhnaton abandonna Thèbes, soumise à Amon, et alla fonder, en aval du fleuve, une nouvelle capitale qu'il appela Akhetaton (Horizon d'Aton). Les ruines de cette cité s'appellent aujourd'hui Tell-el-Amarna [17].

Amon fut bien la principale mais non pas l'unique victime des persécutions du souverain. Partout dans l'empire, les temples furent fermés et leurs biens confisqués, les cultes interdits et les trésors ecclésiastiques saisis. Le monarque, dans son zèle, alla jusqu'à faire rechercher les inscriptions des monuments anciens pour que le mot « Dieu » y fût effacé chaque fois qu'il y était au pluriel [18]. Il n'est pas surprenant que de telles mesures aient suscité au sein du clergé opprimé et du peuple mécontent un besoin fanatique de vengeance qui put s'assouvir après la mort d'Ikhnaton. La religion d'Aton n'était pas devenue populaire et n'avait vraisemblablement été adoptée que par un petit groupe de personnes gravitant autour du souverain. La fin de celui-ci est restée mystérieuse et nous n'avons recueilli que de rares renseignements sur quelques-uns de ses obscurs parents et

16 Je me conforme pour écrire ces noms à l'orthographe anglaise (ailleurs : Akhenaton). Le nouveau nom *du* souverain a à peu près la même signification que l'ancien : le dieu est satisfait. Comparez notre *Godefroy, le* nom anglais *Godfryy* et le nom germanique *Gotthold*.

17 C'est là que fut retrouvée en 1887 la correspondance, si importante au point de vue historique, des rois égyptiens avec leurs amis ou vassaux asiatiques.

18 Id., *History of Egypt.*, p. 363.

successeurs dont les règnes furent de courte durée. Son gendre Tutankhaton se vit déjà contraint de retourner à Thèbes et de substituer dans son nom le dieu Amon au dieu Aton. Puis survint une période d'anarchie jusqu'au moment où le général Harembad réussit, en 1350, à rétablir l'ordre. La glorieuse XVIIIe dynastie était éteinte et, dans le même temps, ses conquêtes en Nubie et en Asie se trouvèrent perdues. Durant ce triste interrègne, les vieilles religions égyptiennes furent rétablies et la religion d'Aton fut abandonnée, la ville d'Ikhnaton détruite et pillée et le souvenir du souverain, honni comme celui d'un criminel.

C'est bien à dessein que nous allons maintenant considérer certains caractères négatifs de la religion d'Aton. Disons d'abord qu'elle exclut tous les mythes, toutes les pratiques de magie ou de sorcellerie [19].

Ensuite, cette religion modifia la figuration du dieu solaire qui ne fut plus représenté, comme jadis, par une petite pyramide et un faucon, mais, ce qui semble presque rationnel, par un disque d'où émanent des rayons qui se terminent par des mains humaines. Malgré toute la floraison artistique qui se manifesta pendant la période d'Amarna, il n'a pas été possible de découvrir d'image personnelle du dieu solaire Aton et nous sommes en droit d'affirmer qu'on n'en découvrira pas [20].

Enfin, il n'est plus jamais question ni du dieu Osiris ni du royaume des morts. Dans les hymnes et les inscriptions tombales, on ne découvre aucune inscription qui fasse allusion à ce que les

19 Weigall. *The Life* and Times of Ikhnaton, 1923, p. 121 (La vie et l'époque d'Ikhnaton). « Ikhnaton refusait d'admettre l'idée d'un enfer suscitant une terreur contre laquelle il fallait se prémunir grâce à d'innombrables formules magiques. » « Ikhnaton flung all these formulas into the fire. Djins, bogies, spirits, monsters, demi-gods and Osiris himself with all his court, were swept into the blaze and reduced to ashes.

20 A.Weigall, l. c., p. 103. « Akhnaton did not permit any graven image to bc made of the Aton. The true god, said the King, had no form ; and he held to this opinion throughout bis life. »

Égyptiens eurent peut-être de plus cher. Nulle part ailleurs le contraste avec la religion populaire ne se trouve plus marqué [21].

III.

Essayons maintenant de tirer de tout ceci quelques conclusions : si Moïse fut bien un Égyptien, s'il donna aux Juifs sa propre religion, ce fut celle d'Ikhnaton, la religion d'Aton.

Nous avons plus haut établi un parallèle entre la religion juive et la religion égyptienne populaire et montré combien elles différaient. Appliquons-nous maintenant à comparer la religion juive à celle d'Aton pour montrer leur identité primitive. Ce n'est pas là, nous le savons, une tâche facile car la soif de vengeance des prêtres d'Amon nous a privés de bien des renseignements sur la religion d'Aton. Quant à la religion mosaïque, nous ne la connaissons que sous sa forme définitive, telle qu'elle se trouva fixée, environ 800 ans plus tard, par le clergé juif, dans la période qui suivit l'Exil. Si malgré cette insuffisance de documents, nous parvenions à trouver certains indices susceptibles de confirmer notre thèse, ceux-ci seraient pour nous d'un grand prix.

Il y aurait bien un moyen facile d'étayer notre thèse de l'identité des religions d'Aton et de Moïse, ce serait de nous servir d'une profession de foi, d'une proclamation. Mais alors on nous objecterait, je le crains, que cette voie est impraticable. Le credo juif, on le sait, dit :« Schema Jisroel Adonai Elohenu Adonai Echod. » Si ce n'est pas seulement par hasard que le nom égyptien Aton (ou Atum) rappelle le mot hébraïque Adonai et le nom divin syrien d'Adonis, si cette ressemblance est le fait d'une similitude primitive de sens et de langage, voilà comment on peut traduire la formule juive : « Écoute, ô Israël ! Notre dieu Aton (Adonai) est le dieu

21 Erman, l. c., p. 70 : « Il ne fut plus question d'Osiris ni de son royaume. » Breasted, *Dawn of Conscience,* p. 291 : « Osiris is completely ignored. He is never mentioned in any record of lkhnaton or in any of the tombs at Amarna. »

unique. » Ma totale incompétence dans ce domaine m'empêche malheureusement de résoudre la question et je n'ai pas non plus trouvé, dans la littérature, beaucoup de renseignements la concernant [22]. En outre, il ne faut pas en prendre à son aise en pareille matière. Nous aurons d'ailleurs à revenir sur le problème du nom de la divinité.

Les similitudes aussi bien que les divergences entre les deux religions sont aisément discernables mais ne nous éclairent pas beaucoup. Toutes deux sont des formes d'un rigoureux monothéisme et nous inclinerons, de prime abord, à rapporter à ce caractère fondamental toutes les concordances observées. Le monothéisme juif est, sur certains points, plus rigide encore que l'égyptien, par exemple quand il interdit toute représentation plastique. En dehors du nom de la divinité, la différence la plus essentielle réside en ce que la religion juive a entièrement abandonné le culte du soleil tandis que les Égyptiens continuent à s'y adonner. En comparant la religion populaire égyptienne avec la religion juive, il nous est apparu qu'à côté du contraste de principe, un élément de contradiction intentionnelle entrait en jeu dans la divergence des deux religions. Cette impression se confirme si, dans notre parallèle, nous remplaçons la religion juive par celle d'Aton qu'Ikhnaton, nous l'avons vu, avait instituée par hostilité intentionnelle envers la religion populaire. Nous nous étonnions, à juste titre, de constater que la religion juive ignorait l'au-delà et l'existence après la mort, croyance qui n'est cependant pas incompatible avec le monothéisme le plus strict. Cet étonnement se dissipe si nous passons de la religion juive à celle d'Aton et si nous admettons que cette négation de la vie future est empruntée à la religion d'Ilhnaton. Pour ce dernier, rejeter l'idée d'un au-delà était devenu une nécessité dans sa

22 Quelques passages seulement dans Weigall, l. c., p. 12, 19 : « Le dieu Atum qui décrivait Re comme le soleil couchant, était sans doute de la même origine qu'Aton adoré en Syrie du Nord. Ainsi une reine étrangère aussi bien que sa suite aurait pu se sentir plus attirée vers Héliopolis que vers Thèbes. »

lutte contre la religion populaire où le dieu des morts, Osiris, jouait un rôle plus grand peut-être que n'importe quel autre dieu des régions supérieures. La concordance, sur ce point important, des religions juives et d'Aton constitue un premier argument sérieux en faveur de notre thèse. Nous verrons qu'il n'est pas le seul.

Moïse n'a pas seulement donné aux Juifs une nouvelle religion : il a aussi, c'est certain, institué la pratique de la circoncision, ce qui est d'une importance capitale au point de vue du problème qui nous occupe. Pourtant ce fait a jusqu'ici été assez négligé. Il est vrai que le récit biblique le contredit souvent, d'abord en faisant remonter la circoncision à l'époque des patriarches et en la considérant comme un signe de l'alliance conclue entre Dieu et Abraham, ensuite en racontant, dans un passage particulièrement obscur, que Dieu, irrité de voir Moïse négliger cette coutume sacrée, résolut de le punir de mort et que l'épouse de Moïse, une Midianite, sauva son époux menacé de la colère divine, en pratiquant rapidement l'opération. Toutefois il ne s'agit là que de déformations qui ne doivent pas nous induire en erreur et dont nous connaîtrons plus tard les motifs. Il n'en reste pas moins vrai que si nous nous demandons d'où est venue aux Juifs la pratique de la circoncision, nous, ne pouvons répondre qu'en disant : « d'Égypte ». Hérodote, le père de l'Histoire », nous apprend que la circoncision était depuis longtemps pratiquée en Égypte et ses affirmations ont été confirmées par la découverte des momies et même par certains dessins sur les parois des tombeaux. Nul autre peuple de la Méditerranée orientale n'a, à ce que nous sachions, adopté cette coutume. Nous pouvons admettre que les Sémites, Babyloniens et Sumériens n'étaient pas circoncis. La Bible elle-même en dit autant des habitants de Canaan et cela est présupposé dans l'aventure de la fille de Jacob et du prince de

Sichem [23]. Nous considérons comme dénuée de fondement l'hypothèse suivant laquelle les Juifs, en Égypte, auraient adopté, autrement que par rapport avec la religion fondée par Moïse, l'usage de la circoncision. N'oublions pas que la circoncision était en Égypte une coutume partout répandue dans le peuple et admettons un moment que Moïse, comme on le croit en général, ait été un Juif déterminé à délivrer ses compatriotes du joug égyptien, à les conduire dans un pays où ils pourraient jouir fièrement de leur indépendance nationale, ce qui, du reste, arriva réellement. Dans quel but alors leur imposer aussi une pénible coutume qui aurait, dans une certaine mesure, tendu à en faire des Égyptiens ? Pourquoi perpétuer chez eux le souvenir de l'Égypte ? Les efforts de Moïse ne visaient-ils pas, au contraire, à faire oublier à son peuple juif le pays de sa servitude et à étouffer en lui la nostalgie des « oignons » d'Égypte ? Non, notre point de départ et l'hypothèse que nous lui avons adjointe sont à tel point inconciliables que nous sommes en droit d'en tirer la conclusion suivante : Si Moïse a donné aux Juifs non seulement une nouvelle religion, mais encore la loi de la circoncision, c'est qu'il n'était pas juif mais égyptien, d'où il s'ensuit que la religion mosaïque était vraisemblablement une religion égyptienne, non pas celle du peuple, trop différente, mais la religion d'Aton avec laquelle la religion juive concorde sur bien des points importants.

23 Nous savons qu'en traitant de façon si désinvolte et si arbitraire la tradition biblique, en utilisant seulement ceux de ses textes qui corroborent nos vues tandis que nous rejetons sans hésiter ceux qui infirment ces dernières, nous nous exposons à voir sévèrement critiquer notre méthode et nous diminuons la force convaincante de nos arguments. C'est là cependant la seule façon possible de traiter un matériel dont l'authenticité, comme on sait, a été sérieusement endommagée du fait de déformations tendancieuses. Espérons qu'une fois ces motifs secrets découverts, justice sera rendue à nos efforts. Il est impossible de parvenir à une certitude et nous prétendons d'ailleurs que d'autres auteurs ont agi comme nous.

Comme je l'ai déjà fait observer, mon hypothèse de l'origine non pas juive mais égyptienne de Moïse soulève une nouvelle énigme. Des manières d'agir qui paraîtraient normales chez un juif deviennent incompréhensibles chez un Égyptien. Toutefois si nous situons Moïse à l'époque d'Ikhnaton, si nous le mettons en rapport avec ce pharaon, alors l'énigme est éclaircie et les questions qui se posent semblent résolues. Supposons que Moïse ait appartenu à une noble famille, qu'il ait occupé une haute situation, que peut-être il ait été membre de la famille royale, comme le dit la légende. Certainement conscient de ses grandes possibilités, il était ambitieux et énergique, peut-être rêvait-il de devenir un jour chef de son peuple et maître de l'Empire. Familier du pharaon, il se montrait adepte convaincu de la nouvelle foi dont il avait compris les idées dominantes en se les appropriant. Lors de la réaction qui se produisit à la mort du souverain, il vit s'effondrer toutes ses espérances, tous ses desseins. À moins qu'il n'abjurât ses chères croyances, l'Égypte n'avait plus rien à lui offrir ; il avait perdu sa patrie. Dans sa détresse, il trouva un curieux expédient. Le rêveur Ikhnaton s'était aliéné l'esprit de son peuple et avait laissé morceler son empire. Doué d'une nature énergique, Moïse conçut le plan de fonder un nouvel empire auquel il donnerait la religion dédaignée par l'Égypte. C'était, on le voit, une tentative héroïque pour contrecarrer le destin, pour chercher une compensation, dans deux directions, aux dommages qu'il avait subis du fait de la catastrophe d'Ikhnaton. Peut-être était-il alors gouverneur de cette province-frontière (terre de Gessen) où certaines tribus sémitiques s'étaient établies, sans doute dès l'époque d'Hyksos. C'est de ces tribus qu'il voulut faire son

nouveau peuple, décision d'une importance historique considérable [24].

Il se mit donc en rapport avec ces tribus, se plaça à leur tête et organisa « d'une main de fer » leur exode. Contrairement à ce qu'en dit la Bible, il faudrait admettre que l'Exode se réalisa sans accrocs et sans que les fuyards fussent poursuivis, ce que l'autorité de Moïse rendit possible, aucun pouvoir central n'étant là pour lui mettre des bâtons dans les roues.

Si notre hypothèse est juste, l'Exode aurait eu lieu entre *1358* et *1350,* c'est-à-dire après la mort d'Ikhnaton et *avant* qu'Harembad [25] eût rétabli l'autorité de l'État. Le but du voyage ne pouvait être que le pays de Canaan. C'est là qu'après l'écroulement de la suprématie égyptienne, des hordes de belliqueux Araméens avaient pénétré en conquérants et en pillards, indiquant ainsi dans quel lieu un peuple capable pourrait s'assurer la possession de nouvelles terres. Ces guerriers nous sont connus par les lettres découvertes en 1887 dans les archives de la cité en ruines d'Amarna. Ils y sont appelés Habiru et ce nom a ensuite été transféré, on ne sait comment, aux nouveaux envahisseurs juifs : les Hébreux, qui, venus plus tard, ne pouvaient être nommés dans les lettres d'Amarna. Au sud de la Palestine, à Canaan, vivaient aussi certaines tribus apparentées étroitement aux Juifs venus d'Égypte.

24 Si Moïse fut bien un haut fonctionnaire, nous comprenons plus aisément le rôle de chef qu'il assuma auprès des Juifs. S'il fut prêtre, il lui devint facile d'apparaître comme un fondateur de religion. Dans les deux cas, il n'aurait fait que continuer à exercer sa profession. Un prince royal pouvait aisément être à la fois gouverneur et prêtre. Flavius Josèphe (*Antiqu. jud.)* admet la mythe de l'abandon mais semble avoir au connaissance d'autres traditions que celles de la Bible. D'après lui, Moïse est un chef d'armée égyptien qui mena en Éthiopie une guerre victorieuse.

25 L'Exode aurait donc eu lieu un siècle environ plus tôt que ne l'admettent la plupart des historiens qui le situent à l'époque de la XIXe dynastie, sous le règne de Merneptah ou peut-être un peu plus tard, car les relations officielles semblent placer l'interrègne sous le règne d'Harembad.

Ce sont, à notre avis, les mêmes motifs qui ont fait adopter la circoncision et provoqué l'Exode. On sait de quelle manière les hommes, peuples ou individus, réagissent à l'égard de cette très ancienne coutume devenue si malaisée à comprendre. À ceux qui ne l'ont point adoptée, elle semble singulière et assez effrayante, mais ceux qui l'ont conservée en sont fiers. Ils se sentent grandis, anoblis par elle et méprisent les incirconcis qu'ils trouvent malpropres. Aujourd'hui encore, l'une des injures que jette le Turc à la tête du Chrétien est celle de « Chien incirconcis ». Tout porte à croire que Moïse qui, en sa qualité d'Égyptien était circoncis, devait partager cette manière de voir. Il fallait donc que les Juifs en compagnie desquels il abandonna sa patrie remplaçassent avantageusement pour lui les Égyptiens qu'il quittait et ne fussent en aucun cas inférieurs à ceux-ci. Moïse voulait faire d'eux un « peuple saint », ainsi qu'il est textuellement dit dans la Bible. C'est en signe de cette consécration qu'il leur fit adopter la coutume qui les rendrait au moins les égaux des Égyptiens. En outre, il ne pouvait être qu'agréable à Moïse de les voir se distinguer, par la circoncision, des peuples étrangers chez qui leur exode devait les conduire. Les Juifs

éviteraient ainsi de se mêler à ces peuples, semblables en cela aux Égyptiens eux-mêmes qui se différenciaient de tous les étrangers [26].

La tradition juive, cependant, se comporta ultérieurement comme si elle avait été accablée par les conclusions que nous venons d'exposer. Admettre que la circoncision avait été une coutume égyptienne, cela équivalait à peu près à reconnaître que la religion donnée par Moïse était une religion égyptienne. Et comme les Juifs avaient de bonnes raisons pour nier ce fait, il leur fallait bien aussi contester tout ce qui se rapportait à la circoncision.

IV.

Ainsi j'ai situé l'histoire de Moïse l'Égyptien à l'époque d'Ikhnaton, j'ai dit que sa décision de prendre en main les intérêts du peuple juif fut dictée par la situation politique du pays à ce moment-là, enfin j'ai reconnu que la religion qu'il donna à son peuple était la

26 Hérodote, qui visita l'Égypte aux environs de 450 av. J.-C., relate dans le récit de son voyage un fait bien propre à caractériser le peuple égyptien et qui offre une surprenante similitude avec certaines particularités connues du judaïsme plus tardif. « Ils sont, à ton égards, plus pieux que les autres hommes desquels ils se distinguent encore par certaines coutumes. Ainsi ils pratiquent la circoncision qu'ils furent pour des raisons de propreté les premiers à adopter ; ensuite ils ont horreur des porcs, ce qui tient certainement au fait que Set sous la forme d'un porc noir a blessé Horus ; enfin et surtout, ils respectent les vaches que jamais ils ne mangent ni ne sacrifient parce que, ce faisant, ils offenseraient Isis aux Cornes de vache. C'est pourquoi jamais un homme ou une femme égyptiens ne voudraient embrasser un Grec, se servir de son couteau, de sa broche ou de sa marmite, ni ne mangeraient de la chair d'un bœuf (pourtant) pur qui aurait été découpé avec un couteau grec... Dans leur étroit orgueil, ils considéraient de haut les autres peuples qui étaient impurs et plus éloignés qu'eux-mêmes des dieux. » (D'après Erman, *The Egyptian Religion, p. 181,* etc.).

Naturellement nous n'aurons garde d'oublier ici les parallèles tirés de la vie des Hindous. Et, soit dit en passant, qui donc a suggéré au poète juif Henri Heine, au XIXe siècle après J.-C., de se plaindre de sa religion un disant qu'elle était « ce fléau ramené de la vallée du Nil, la foi malsaine de la vieille Égypte ».

religion d'Aton qui venait justement d'être rejetée par les Égyptiens. Je m'attends maintenant au reproche d'avoir bâti cet édifice sur des conjonctures avec une conviction qui ne s'appuie nullement sur des documents certains. Il me semble que ce reproche est injustifié. J'ai déjà fait ressortir dans mon introduction l'élément de doute et l'ai, pour ainsi dire, mis en exergue, ce qui devrait m'épargner la peine de recommencer chaque fois.

Certaines de mes propres observations critiques viendront s'ajouter à cette discussion. Le point essentiel de notre thèse, à savoir la dépendance du monothéisme juif de l'épisode monothéiste dans l'histoire égyptienne, a été pressenti et signalé par divers auteurs. Il est inutile de les citer ici parce qu'aucun d'entre, eux n'a su dire par quelle voie s'était exercée cette influence. Bien qu'elle demeure pour nous liée à la personne de Moïse, il n'en est pas moins vrai que d'autres possibilités subsistent en dehors de celle que nous préférons. Rien ne permet de supposer que la chute de la religion officielle d'Aton ait marqué la fin totale du mouvement monothéiste en Égypte. L'École de prêtres d'On, d'où le monothéisme avait pris son essor, survécut à la catastrophe et dut sans doute continuer à professer bien après Ikhnaton et à enseigner les générations. Même dans le cas où Moïse n'aurait pas été le contemporain d'Ikhnaton, même si le prophète n'avait pas subi l'influence personnelle de ce souverain, rien n'empêcherait de croire qu'il ait pu être un adepte ou même un membre de l'École d'On. Cette hypothèse nous amènerait à situer l'Exode au XIIIe siècle, date généralement admise, mais que rien d'autre ne permet de confirmer. Mais comment expliquer alors les motifs qui ont guidé Moïse dont l'Exode n'aurait pu s'accomplir aussi aisément s'il n'avait coïncidé avec une période d'anarchie en Égypte. Les souverains de la XIXe dynastie, successeurs d'Ikhnaton, gouvernèrent énergiquement le pays. Toutes les conditions extérieures et intérieures susceptibles de favoriser l'Exode ne se sont présentées qu'immédiatement après la mort du roi impie.

Les Juifs possèdent une riche littérature extra-biblique dans laquelle on trouve les légendes et les mythes qui se sont, au cours des siècles, accumulés autour de la grandiose figure du chef, du fondateur de la religion et qui ont déformé et obscurci cette figure. Parmi tout ce matériel, certains fragments de la bonne tradition ont pu être disséminés après n'avoir trouvé aucune place dans le Pentateuque. L'une de ces légendes décrit de façon attrayante comment l'orgueil de Moïse se manifesta dès son enfance. Un jour le pharaon, jouant avec lui, l'avait pris dans ses bras et le soulevait très haut. L'enfant alors âgé de trois ans, lui ôta sa couronne et se la posa sur la bête. Le roi, effrayé de ce présage, consulta ses sages [27]. Ailleurs, le récit fait mention des exploits guerriers de Moïse en Éthiopie, en ajoutant que s'il dut fuir d'Égypte, c'est parce qu'il avait à redouter la jalousie d'une faction de la cour, voire celle du pharaon lui-même. L'exposé biblique lui-même prête à Moïse certains traits de caractère auxquels on est tenté d'ajouter foi. Le prophète y apparaît irascible, violent ; c'est ainsi que dans un accès de colère, il tue un brutal surveillant qui malmenait un ouvrier juif, ou bien indigné de voir la déchéance de son peuple, il brise les tables de la Loi qui lui avaient été données sur le Mont Sinaï. Dieu lui-même, enfin, pour un acte d'impatience dont nous ne connaissons pas la nature, le châtie. Comme de pareils traits de caractère ne jettent pas un jour glorieux sur le personnage, ils pourraient bien être conformes à la vérité historique. Il est possible aussi que certains traits de caractère rajoutés par les Juifs à leur conception antérieure de Dieu aient pu au fond être empruntés au souvenir de Moïse, par exemple quand ils décrivent un dieu jaloux, sévère et implacable. Au reste, n'était-ce pas Moïse et non point un dieu invisible qui les avait tirés d'Égypte.

Un autre trait imputé à Moïse mérite lui aussi tout spécialement de retenir notre attention. Le prophète semble avoir eu « la parole difficile », c'est-à-dire qu'il dut être affligé d'une inhibition

27 La même anecdote, légèrement modifiée, est relatée par Josèphe.

au langage ou d'un défaut de prononciation, de sorte que dans ses prétendues discussions avec le pharaon il fit appel à Aaron qu'on dit avoir été son frère. Peut-être là encore s'agit-il d'une vérité historique, ce qui contribuerait heureusement à animer le portrait du grand homme. Mais en peut en tirer une conclusion bien plus importante encore. le récit, par cette voie détournée, n'indiquerait-il pas que Moïse était un étranger, incapable, tout au moins au début de ses relations avec les Néo-Égyptiens sémites, de communiquer avec eux sans le secours d'un interprète ? C'est là une nouvelle confirmation de la thèse : Moïse était égyptien.

Il semble que nous soyons ici parvenus à une conclusion tout au moins provisoire. Que notre hypothèse de la nationalité égyptienne soit ou non exacte, il semble au premier abord que nous n'en puissions plus rien déduire. Tout historien ne peut considérer le récit biblique de la vie de Moïse et de l'Exode que comme un mythe pieux où quelque lointaine tradition a été remaniée de façon tendancieuse. Nous ne savons pas ce que fut à l'origine cette tradition. Nous voudrions aussi deviner ce que purent être les tendances déformantes, mais l'ignorance des événements historiques nous maintient dans l'obscurité. Si nous n'avons pas, dans notre reconstitution, laissé de place à certains événements sensationnels de la Bible tels que les dix plaies, le passage de la mer Rouge, le don solennel de la Loi sur le Sinaï, cela ne doit pas nous troubler. Toutefois le fait de nous trouver en opposition avec les recherches historiques objectives contemporaines ne saurait nous laisser indifférent.

Ces historiens modernes en tête desquels nous plaçons Ed. Meyer [28] sont d'accord avec la Bible sur un point essentiel. Ils reconnaissent que les tribus juives qui formèrent ultérieurement le peuple d'Israël adoptèrent, à un moment donné, une nouvelle religion. Mais cet événement n'eut pas lieu en Égypte non plus qu'au

28 Ed. Meyer, *Die Israeliten und ihre Nachbarstamme* (Les Israélites et les tribus apparentées), 1906.

pied d'une montagne dans la presqu'île de Sinaï, mais bien dans un endroit appelé Meribat-Quadès, oasis connue pour l'abondance de ses sources et de ses fontaines, dans le pays au sud de la Palestine, entre l'extrémité est de la presqu'île de Sinaï et l'extrémité ouest de l'Arabie. Les Juifs y adoptèrent le culte d'un dieu Jahvé en l'empruntant sans doute à la tribu arabe voisine des Midianites. Il est probable que d'autres tribus proches adoptèrent, elles aussi, ce dieu.

Jahvé était certainement un dieu des volcans. Or, nul ne l'ignore, il n'y a pas de volcans en Égypte et les montagnes de la presqu'île de Sinaï n'ont jamais non plus été volcaniques. Au contraire, on trouve le long des rivages ouest de l'Arabie des volcans qui furent longtemps actifs. L'un de ces monts devait être le Sinaï-Horeb dont on faisait la résidence de Jahvé [29]. Malgré tous les remaniements subis par le texte nous pouvons, d'après Ed. Meyer, reconstituer le portrait du dieu : c'est un sinistre et sanguinaire démon qui rôde pendant la nuit et redoute la lumière du jour [30].

À la naissance de la nouvelle religion, le médiateur entre Dieu et le peuple a été appelé Moïse. C'était le gendre du prêtre midianite Jethro dont il gardait les troupeaux lorsqu'il fut appelé par Dieu. Jethro, pour lui donner son enseignement, vint le voir à Quadès.

Ed. Meyer déclare n'avoir jamais douté qu'il n'y eût une part de vérité dans l'histoire du séjour en Égypte et de la catastrophe subie par les Égyptiens [31] mais ne sait évidemment pas où situer ces faits ni comment les utiliser. Il ne consent à attribuer une origine égyptienne qu'à la seule coutume de la circoncision. Il enrichit de deux renseignements importants notre précédente argumentation en nous disant d'abord que « Josué demanda au peuple d'adopter la circoncision pour détourner les sarcasmes des Égyptiens », ensuite en citant Hérodote qui raconte que les Phéniciens (il s'agit sans

29 En divers endroits du texte biblique, il est dit que Jahvé descendit du Sinaï à Meribat-Quadès.

30 L. c., pp. 38, 58.

31 L. c., p. 49.

doute des Juifs) et les Syriens en Palestine reconnaissent eux-mêmes avoir emprunté aux Égyptiens la coutume de la circoncision [32]. Mais l'idée d'un Moïse égyptien ne lui plaît guère. « Le Moïse que nous connaissons », dit-il, « est l'ancêtre des prêtres de Quadès, c'est-à-dire une figure de légende généalogique en rapport avec le culte et non un personnage historique. D'ailleurs, à l'exception de ceux qui attribuent en bloc à toute tradition une valeur historique, personne, parmi ceux qui ont considéré Moïse comme un personnage historique, n'a réussi à remplir cette forme vide d'un contenu quelconque, personne n'est parvenu à en faire une personnalité concrète ni n'a pu nous apprendre quoi que ce soit sur ce qu'il a créé ou sur son œuvre historique [33]. »

Par contre, Ed. Meyer ne se lasse jamais de faire ressortir les relations de Moïse avec Quadès et Midian. « La figure de Moïse est si étroitement liée à Midian et aux sanctuaires du désert... [34] » « Cette figure de Moïse est inséparablement associée à Quadès (Massa et Meriba) ; en épousant la fille du prêtre midianite, il a encore resserré ces liens. Au contraire, les connexions avec l'Exode et l'histoire de son enfance dans son ensemble sont tout à fait secondaires et résultent tout simplement de ce qu'il fallait intégrer Moïse dans une histoire cohérente et suivie [35]. » Il rappelle ensuite que tous les faits importants cités dans l'histoire de Moïse ont été omis par la suite. « Moïse à Midian n'est plus un Égyptien ni le gendre du pharaon, mais un pâtre auquel Jahvé se manifeste. Dans le récit des dix plaies, il n'est plus fait mention de ses anciennes relations, quelque efficience qu'elles aient pu avoir, et l'ordre de tuer les nouveau-nés israélites semble tout à fait oublié. En ce qui concerne l'Exode et la ruine des Égyptiens, Moïse ne joue plus aucun rôle et n'est même pas nommé. Le caractère héroïque du récit de l'enfance disparaît

32 L. c. 449.
33 L. c. 451.
34 L. c. 49.
35 L. c., p. 72.

totalement en ce qui touche le Moïse de l'époque plus tardive, il n'est plus que la créature de Dieu, un faiseur de miracles doué par Jahvé d'une puissance surnaturelle [36]. »

Nous avons incontestablement l'impression que ce Moïse de Quadès et de Midian, à qui la tradition a même pu attribuer l'érection d'un serpent d'airain représentant un dieu de la guérison, est tout à fait différent du majestueux Égyptien dont nous avons inféré l'existence et qui a donné au peuple une religion dont toute pratique de magie ou de sorcellerie se trouvait rigoureusement exclue. Notre Moïse égyptien diffère peut-être tout autant du Moïse de Midian que le dieu universel Aton de l'habitant de la montagne sacrée : Jahvé le démon. Et si nous ajoutons foi, dans une certaine mesure, aux découvertes des historiens modernes, nous sommes forcés d'admettre que le fil qui devait, à partir de la croyance en l'origine égyptienne de Moïse, nous servir à tisser notre trame, se trouve rompu pour la seconde fois et ici sans espoir de raccord.

V.

Mais voici que s'offre à nous un moyen imprévu de tourner la difficulté. Après Ed. Meyer, Gressmann et d'autres chercheurs s'efforcèrent encore d'élever la figure de Moïse bien au-dessus de celle des prêtres de Quadès et de ratifier le renom que lui a donné la tradition. En 1922, Ed. Sellin a fait une découverte d'une importance capitale [37] en trouvant dans le livre du prophète Osée (seconde moitié du VIIIe siècle) les traces certaines d'une tradition selon laquelle le fondateur de religion, Moïse, trouva une fin brutale au cours d'une révolte de son peuple opiniâtre et récalcitrant. La religion qu'il avait fondée fut, à la même époque, abandonnée. Cette tradition, d'ailleurs, ne se retrouve pas que dans Osée, elle reparaît

36 L. c., p. 47.

37 *Ed. Sellin, Mose und seine Bedeutung für die israelitischjüdische Religiongeschichte* (Moïse et son importance dans l'histoire de la religion israélo-juive), 1922.

plus tard dans les écrits de la plupart des prophètes et c'est même sur elle, d'après Sellin, que se baseraient tous les espoirs messianiques ultérieurs. C'est vers la fin de l'exil babylonien que les Juifs commencèrent à espérer que le prophète qu'ils avaient si ignominieusement assassiné allait se relever d'entre les morts et conduire son peuple repentant, et d'autres peut-être avec lui, dans le royaume de la félicité éternelle. Nous n'avons pas ici à faire de rapprochement avec le destin si semblable réservé plus tard à un autre fondateur de religion.

Je ne suis naturellement pas en mesure de décider si Sellin a correctement interprété les passages prophétiques. Mais s'il avait raison, il nous serait alors permis de considérer comme une vérité historique la tradition qu'il a reconnue. En effet, de pareils faits ne s'inventent pas, on n'aurait aucun motif tangible d'agir ainsi. Mais au cas où ces faits se seraient réellement produits, on comprend facilement pourquoi il a semblé souhaitable de les oublier. Rien ne nous oblige à ajouter foi à tous les détails de la tradition. Sellin croit que le meurtre de Moïse eut pour théâtre Shittim, dans la région orientale du Jourdain. Nous verrons bientôt que le choix de cette localité ne s'accorde guère avec nos arguments.

Nous empruntons à Sellin l'idée qu'après l'assassinat de l'Égyptien Moïse par les Juifs, la religion qu'il avait importée fut abandonnée. Cette hypothèse nous permet de tisser notre trame sans aller à l'encontre des résultats dignes de confiance obtenus par les historiens. Toutefois nous nous permettons de ne pas adopter toutes les opinions de ceux-ci et de suivre notre propre chemin. L'Exode d'Égypte demeure notre point de départ. Un nombre considérable de gens durent quitter le pays à la suite de Moïse ; en effet, un ambitieux comme lui, qui visait haut, ne se serait pas donné la peine de diriger une petite troupe de Juifs. Sans doute le séjour en Égypte des émigrants avait-il duré assez longtemps pour que les Juifs constituassent une population nombreuse. Toutefois nous ne

risquerons pas de nous tromper en admettant, avec la plupart des auteurs, qu'une fraction seulement de ce qui devait devenir le peuple juif avait subi la captivité en Égypte. Autrement dit, la tribu, revenue d'Égypte, vint rejoindre par la suite, dans la région située entre l'Égypte et Canaan, d'autres tribus apparentées qui s'y trouvaient déjà installées depuis longtemps. Cette fusion, d'où sortit le peuple d'Israël, se manifesta par l'adoption d'une nouvelle religion commune à toutes les tribus, la religion de Jahvé. D'après Ed. Meyer c'est à Quadès, sous l'influence des Midianites, que se produisit cet événement. Après quoi le peuple se sentit assez fort pour entreprendre la conquête de Canaan. Tous ces faits empêchent d'admettre que la catastrophe subie par Moïse et par sa religion se soit produite dans la région à l'est du Jourdain, elle dut se réaliser bien avant la jonction des tribus.

Il est certain que nombre d'éléments très variés ont contribué à la formation du peuple juif, mais la grande différence entre les tribus dérivera certainement de ce que certaines avaient séjourné en Égypte, y avaient subi tous les événements qui s'y étaient produits, tandis que les autres étaient restées chez elles.

En tenant compte de ce fait, nous pouvons dire que la nation est issue de l'union de deux constituants, d'où la séparation, après une courte période d'unité politique, en deux parties : le royaume d'Israël et le royaume de Juda. L'histoire aime ces sortes de restaurations grâce auxquelles de tardives fusions sont annulées tandis qu'au contraire les séparations antérieures réapparaissent. L'exemple le plus frappant de ce genre est, on le sait, celui de la Réforme, lorsqu'elle laissa réapparaître, après un intervalle de plus de mille ans, une ligne de démarcation entre la Germanie romanisée et la Germanie demeurée indépendante. En ce qui concerne le peuple juif, nous ne retrouvons pas d'aussi fidèle reproduction d'un ancien état de choses ; notre connaissance de cette époque n'est pas assez certaine pour que nous puissions affirmer que dans le nord du

pays se trouvaient ceux qui y étaient restés et, dans le sud, ceux qui étaient revenus d'Égypte ; Cependant ici encore la décomposition ultérieure a dû n'être pas sans rapports avec l'union jadis réalisée. Les anciens Égyptiens, sans doute moins nombreux, devaient être les plus évolués au point de vue de la civilisation ; ils eurent, sur l'évolution ultérieure du peuple, une grande influence, parce qu'ils apportaient une tradition qui manquait aux autres.

Peut-être apportaient-ils quelque chose d'autre encore, quelque chose de plus palpable qu'une tradition. La question de l'origine des Lévites constitue l'une des plus grandes énigmes de la préhistoire des Juifs. On les fait descendre de l'une des douze tribus d'Israël, la tribu de Lévi, mais aucune tradition n'a osé préciser d'où était venue cette tribu ni quelle région du pays conquis de Canaan lui avait été attribuée. Ils occupaient dans le clergé les postes les plus importants tout en se distinguant des prêtres. Un Lévite n'est pas nécessairement un prêtre ; ce n'est pas le nom d'une caste. Notre hypothèse concernant Moïse nous suggère une explication. Il est impossible qu'un aussi grand personnage que l'Égyptien Moïse se soit présenté sans escorte devant un peuple étranger. Il était certainement accompagné d'une suite : proches partisans, scribes, domestiques. Tous ceux-ci furent les premiers Lévites. Quand la tradition fait de Moïse un lévite, c'est là une évidente déformation des faits. Les Lévites étaient les gens de Moïse. Le fait suivant, déjà cité plus haut, confirme cette thèse : dans les temps qui suivront, ce n'est que parmi les Lévites qu'on trouvera des noms égyptiens [38]. Nous pouvons supposer qu'un grand nombre de ces gens de Moïse purent échapper à la catastrophe qui atteignit le prophète et la religion par lui fondée. Ces rescapés se multiplièrent dans les générations suivantes ; tout en fusionnant avec les populations du

38 Cette opinion s'accorde avec ce qu'écrit Yahuda au sujet de l'influence égyptienne sur les anciens écrits juifs. Voir A. S. Yahuda, *Die Sprache des Pentateuch in ihren Beziehungen zum Aegyptischen,* 1929. (La langue du Pentateuque dans ses rapports avec la langue égyptienne.)

pays où ils vivaient, ils demeurèrent fidèles à leur chef, honorèrent sa mémoire et maintinrent la tradition de ses doctrines. À l'époque de la réunion avec les sectateurs de Jahvé, ils constituaient une minorité agissante, plus civilisée que le reste de la population.

Supposons un instant qu'entre la fin de Moïse et l'établissement de la religion à Quadès, deux générations - un siècle peut-être - aient passé. Comment déterminer si les Néo-Égyptiens (j'appellerai ainsi, pour les distinguer des autres Juifs, ceux qui étaient revenus d'Égypte) si les Néo-Égyptiens, dis-je, rencontrèrent leurs frères de race avant ou après que ceux-ci eurent adopté la religion de Jahvé ? Probablement avant. Mais le résultat final fut le même. Ce qui se produisit à Quadès fut un compromis à l'établissement duquel la tribu de Moïse prit évidemment part.

Appelons-en ici de nouveau à la coutume de la circoncision qui ne cesse, à la manière, pourrait-on dire, d'un « Leitfossil », de nous rendre les plus grands services. Cette coutume acquit force de loi dans la religion de Jahvé et, comme elle est indissolublement reliée à l'Égypte, son adoption ne peut 'avoir été qu'une concession faite aux gens de Moïse. Ceux-ci, tout au moins parmi eux les Lévites, ne voulaient pas renoncer au signe de leur consécration. C'était là ce qu'ils tenaient à conserver de leur ancienne religion et, en revanche, ils étaient disposés à révérer la nouvelle divinité et à croire tout ce que les prêtres Midianites en racontaient. Peut-être même ces derniers obtinrent-ils d'autres concessions encore. Nous avons déjà dit que le rituel juif prescrivait certaines restrictions dans l'emploi du nom de la divinité. Au lieu de *Jahvé, il* fallait dire *Adonaï.* Il serait tentant de se servir de cette prescription pour étayer notre argumentation, mais il ne s'agit là que d'une hypothèse sans véritable fondement solide. Comme chacun sait, l'interdiction de prononcer le nom divin est un très antique tabou. On ne voit pas très bien pour quelle raison il réapparut dans la loi juive ; peut-être sous l'influence de quelque motif nouveau. Il n'y a aucune raison de

penser que cette défense ait été rigoureusement observée ; il resta permis de faire entrer le nom de la divinité Jahvé dans des noms propres théophores, c'est-à-dire dans des composés tels que Jochanan, Jehu, Josué. Mais ces noms avaient quelque chose de particulier. On sait que l'exégèse biblique reconnaît à l'Hexateuque deux sources désignées par les lettres J et E, initiales l'une du saint nom de Jahvé, l'autre de celui d'Elohim ; Elohim, il est vrai, et non pas Adonaï, mais rapportons ici la remarque de l'un de nos auteurs : « Les noms différents indiquent avec netteté qu'il s'agissait primitivement aussi de dieux différents [39]. » À notre avis le maintien de la circoncision prouve qu'un compromis avait été établi lors de la fondation de la nouvelle religion à Quadès ; J. et E. nous ont appris en quoi il consistait, Puisque les deux récits concordent c'est qu'ils doivent dériver d'une source commune (écrits ou tradition orale). L'idée directive était de démontrer la grandeur et la puissance du dieu nouveau Jahvé. Or comme les gens de Moïse attachaient une très grande importance à leur exode d'Égypte, il convenait d'attribuer à Jahvé cette entreprise de libération. C'est pour cela que l'événement fut paré de toutes sortes d'ornements propres à démontrer le terrible pouvoir du dieu des volcans, par exemple, la colonne de fumée qui, au cours de la nuit, se changea en une colonne de feu, la tempête qui divisa les eaux de telle sorte que les poursuivants se noyèrent dans les flots resurgis. En même temps, l'Exode et l'instauration de la nouvelle foi turent rapprochés dans le temps et le long intervalle qui sépare les deux événements se trouva nié. On affirma aussi que les commandements avaient été donnés non pas à Quadès, mais au pied de la montagne sacrée, sous le signe d'une éruption volcanique. Toutefois cette description portait à la mémoire de Moïse un grave préjudice. C'était bien lui et non le dieu des volcans qui avait tiré son peuple d'Égypte. Une compensation lui était due et c'est pourquoi on le transféra à Quadès ou sur le mont Sinaï-Horeb, à la place du prêtre midianite. Nous verrons plus tard

39 Grossmann, *Mose und seine Zeit* (Moïse et son temps), 1913.

comment cette solution permit de satisfaire une autre pressante et irréductible tendance. Une sorte de compromis se trouvait de la sorte réalisé : Jahvé, l'habitant de la montagne midianite, fut autorisé à étendre son pouvoir jusqu'en Égypte, tandis que l'existence et l'activité de Moïse se trouvèrent transférées à Quadès et jusque dans la région à l'est du Jourdain. C'est ainsi que Moïse se confondit avec celui qui fonda plus tard une religion, le gendre de Jethro le Midianite, l'homme auquel il prêta son nom de Moïse. Toutefois, de ce Moïse-là, nous ne savons rien de personnel car il est entièrement éclipsé par l'autre, le Moïse égyptien, et nous ne connaissons que l'image pleine de contradictions que nous donne le texte biblique du caractère de Moïse. Il nous est assez souvent représenté comme un être autoritaire, irascible, voire même brutal, et cependant on dit également de lui qu'il fut le plus doux et le plus patient des hommes. Il est clair que ces dernières qualités n'auraient nullement convenu au Moïse égyptien qui nourrissait de si vastes et difficiles projets concernant son peuple. Sans doute furent-elles plutôt l'apanage du Moïse midianite. Il nous est donc permis, je crois, de séparer l'un de l'autre les deux personnages et nous admettrons que le Moïse égyptien ne dut jamais venir à Quadès et n'entendit jamais prononcer le nom de Jahvé, tandis que le Moïse midianite ne foula jamais le sol de l'Égypte et ignorait totalement Aton. Afin de permettre la fusion de deux personnages, il fallut que la tradition et la légende transférassent à Midian le Moïse égyptien et nous avons vu que ce fait fut expliqué de diverses manières.

VI.

On nous reprochera, nous en sommes certains, d'être trop hardis dans notre reconstitution de l'histoire ancienne du peuple d'Israël et de témoigner d'une assurance excessive et injustifiée. Cette critique ne me paraîtra pas trop dure parce qu'elle trouve un écho dans mon propre jugement. Je sais bien que notre travail de

reconstruction comporte des côtés faibles, mais il a aussi des côtés solides. En fin de compte ce sont les arguments en faveur de la continuation de nos recherches dans le même sens qui prévalent. Le texte biblique dont nous disposons contient des renseignements historiques utiles et même inestimables. Mais ces données historiques ont été, du fait d'influences tendancieuses puissantes, déformées et poétiquement enjolivées. Nos recherches actuelles nous ont permis de deviner la nature de l'une de ces tendances déformantes et cette découverte nous indique la voie à suivre tout en nous incitant à rechercher d'autres influences déformantes analogues. Si nous découvrons le moyen de reconnaître les déformations ainsi provoquées, nous parviendrons à mettre en lumière d'autres éléments de la vérité.

Voyons d'abord ce que nous apprend une étude critique de la Bible sur la façon dont fut écrit l'Hexateuque (les cinq livres de Moïse et le livre de Josué qui seuls nous intéressent ici) [40]. C'est J., le jahviste, qui passe pour être la plus ancienne des sources et nombre de chercheurs modernes ont récemment reconnu en lui le prêtre Ebjatar, contemporain du roi David [41]. Un peu plus tard, à une date qu'on n'a pu préciser, vient le prétendu Elohiste, qui appartient au nord du royaume [42]. Après la destruction de ce royaume, en 722, un prêtre juif a réuni des parties de J et de E, en y apportant quelques additions. C'est sa compilation qu'on désigne par les lettres JE. Au VIIe siècle, vient s'y ajouter le Deutéronome, le cinquième livre dont l'ensemble fut censé avoir été alors retrouvé dans le Temple. C'est à l'époque qui suivit la destruction du temple (586), pendant l'exil et après le retour, qu'on situe la nouvelle version appelée « Code des

40 *Encyclopedia Britannica,* XIe éd., 1910, art. : Bible.

41 Voir Auerbach, Wüste *und gelobtes Land* (Désert et Terre promise), 1932.

42 C'est en *1753* que, pour la première fois, Astruc distingua l'un de l'autre Jahviste et Elohiste.

prêtres » ; au Ve siècle, l'œuvre prend sa forme définitive et n'a depuis subi aucune modification notable [43].

L'histoire du roi David et de son temps est très probablement l'œuvre d'un contemporain. C'est un véritable récit historique, antérieur de cinq cents ans à Hérodote, le « père de l'Histoire ». Si l'on admet avec moi qu'une influence égyptienne se soit exercée, on sera plus près de comprendre cette œuvre [44]. On a même suggéré que les Israélites d'époques plus lointaines, les scribes de Moïse, avaient contribué à l'invention du premier alphabet [45]. Il va de soi que nous ne savons nullement dans quelle mesure les récits des temps anciens sont basés sur des relations écrites ou sur des traditions orales, ni quel intervalle de temps a séparé chaque événement de sa relation écrite. Cependant le texte, tel qu'il nous est parvenu, nous en dit assez sur ses propres avatars : on y retrouve les traces de deux traitements diamétralement opposés. D'une part les remanieurs ont altéré, mutilé, amplifié et même retourné en son contraire, le texte suivant leurs secrètes tendances ; d'autre part, une piété déférente l'a préservé, a cherché à tout garder eu l'état où elle l'avait trouvé, que les détails concordassent ou se détruisissent mutuellement. C'est ainsi qu'on trouve partout d'évidentes lacunes,

43 Il est historiquement prouvé que le type juif a été définitivement fixé après la réforme d'Ezra et de Néhémie au Ve siècle av. J.-C. dont il résulta, donc après l'exil, sous la bienveillante domination des Perses. D'après nos évaluations, 900 années environ s'étaient alors écoulées depuis l'apparition de Moïse. Dans cette réforme, les prescriptions ayant pour but la consécration de l'ensemble du peuple furent prises au sérieux, l'interdiction des mariages mixtes assura la séparation d'avec les autres peuples ; le Pentateuque, le véritable livre de la Loi, prit sa forme définitive et le remaniement qui nous donna le Code des Prêtres fut achevé. Il semble toutefois certain que la réforme n'apporta aucune tendance nouvelle mais se contenta de relater et de consolider les données acquises.

44 Cf. Yahuda, l. c.

45 S'ils subissaient l'interdiction des images, ils avaient même un bon motif pour abandonner l'écriture hiéroglyphique en adaptant les caractères à l'expression d'un nouveau langage.

de gênantes répétitions, des contradictions patentes, les vestiges de faits dont on n'aurait pas souhaité qu'ils fussent révélés. La déformation d'un texte se rapproche, à un certain point de vue, d'un meurtre. La difficulté ne réside pas dans la perpétration du crime mais dans la dissimulation de ses traces. On souhaiterait redonner au mot *Entstellung* son double sens de jadis [46]. Ce mot, en effet, ne devrait pas simplement signifier « modifier l'aspect de quelque chose », mais aussi « placer ailleurs, déplacer ». C'est pourquoi dans bien des altérations de textes, nous sommes certains de retrouver, caché quelque part bien que modifié et arraché à son contexte, ce qui a été supprimé et nié, seulement nous avons parfois quelque difficulté à le reconnaître.

Les tendances déformantes que nous cherchons à découvrir doivent avoir agi sur les traditions avant même que celles-ci eussent été relatées par écrit. Il nous a été donné d'en découvrir une, la plus puissante de toutes, peut-être. Nous avons dit que lorsque le nouveau dieu Jahvé fut instauré à Quadès, if fallut bien trouver quelque chose pour l'honorer. Il serait plus exact de dire qu'il fallut l'installer, lui trouver une place, effacer les vestiges des anciennes religions. En ce qui concerne la religion des tribus établies là, tout semble avoir parfaitement réussi et l'on n'en entendit plus parler. Mais les choses n'allèrent pas aussi bien avec les Israélites revenus : ils étaient bien déterminés à ne pas se laisser arracher leur exode d'Égypte, pas plus que le personnage de Moïse et la coutume de la circoncision. Certes, ils avaient séjourné en Égypte, mais ils en étaient revenus et dès lors toute trace d'influence égyptienne devait être niée. On s'arrangea pour déplacer Moïse vers Midian et Quadès et pour le faire fusionner avec le prêtre fondateur de la religion de Jahvé. Il fallut bien maintenir la circoncision, l'indice le plus compromettant de la dépendance à l'égard de l'Égypte, mais l'on s'efforça, contre toute évidence, de séparer cette coutume de

46 Le mot allemand *Entstellung* signifie à la fois : déformation et déplacement. (Note de la Trad.)

l'Égypte. Il se trouve dans l'Exode un passage énigmatique où il est dit que Jahvé s'irrita de voir Moïse abandonner la circoncision et que la femme midianite de ce dernier sauva la vie à son époux en procédant rapidement à l'opération ! Ce récit est évidemment destiné à contredire un fait révélateur. Une autre invention, nous le verrons bientôt, fut également destinée à invalider une preuve gênante.

Une autre tendance qu'on ne saurait, je crois, qualifier de nouvelle car elle ne fait que se continuer, cherche à nier que Jahvé fut pour les Juifs un dieu nouveau, un dieu étranger. C'est à quoi tendent les légendes des patriarches, Abraham, Isaac et Jacob. Jahvé affirme avoir été le dieu de ces patriarches bien qu'il reconnaisse lui-même avoir été alors adoré sous un autre nom [47].

Il ne dit pas quel fut ce nom. Et ici s'est trouvée une bonne occasion de mener contre l'origine égyptienne de la circoncision une attaque décisive. Jahvé avait exigé d'Abraham la circoncision en demandant qu'elle fût instituée en signe de son alliance avec les descendants du patriarche. Ce fut là cependant une invention particulièrement maladroite. Lorsqu'on cherche à distinguer quelqu'un, à marquer pour lui une préférence, on choisit quelque chose de personnel, quelque chose que des millions d'autres ne possèdent pas déjà. Un Israélite, lorsqu'il se trouvait en Égypte, aurait dû alors considérer tous les Égyptiens comme des frères unis à Jahvé par le même signe que lui. Le fait que les Égyptiens pratiquaient la circoncision ne pouvait être ignoré des Israélites qui créèrent le texte de la Bible. Le passage de Josué que cite Ed. Meyer l'admet sans difficulté, mais il fallait, coûte que coûte, le nier.

Nous n'attendons pas des mythes religieux qu'ils tiennent scrupuleusement compte de la cohérence logique, sans quoi le sentiment populaire s'offusquerait à juste titre du comportement

47 Les restrictions concernant l'emploi de ce nom, loin de devenir plus compréhensibles, n'en sont que plus suspectes.

d'une divinité qui, après avoir conclu avec les patriarches un pacte à obligations réciproques, cesse, pendant des siècles, de se soucier de ses partenaires humains jusqu'à ce qu'il lui plaise soudain de se manifester à nouveau à leurs descendants. Il est plus surprenant encore de voir ce Dieu se « choisir » tout à coup un peuple pour le faire « sien » et déclarer en être le Dieu. C'est là, je le crois bien, un cas unique dans l'histoire des religions humaines. Ailleurs Dieu et le peuple sont inséparables et ne forment qu'un de toute éternité ; il arrive parfois, comme on sait, qu'un peuple élise un nouveau dieu, jamais un dieu ne choisit un nouveau peuple, Peut-être parviendrons-nous à mieux comprendre ce fait unique en étudiant les relations de

Moïse avec le peuple juif. Moïse avait daigné s'occuper des Juifs et en avait fait son peuple, son « peuple élu [48] ».

Le fait de ramener aux patriarches la nouvelle religion de Jahvé avait un autre but encore. Ils avaient vécu à Canaan, leur souvenir était lié à certaines localités du pays. Peut-être avaient-ils eux-mêmes été des héros cananéens ou des divinités locales que les Israélites immigrés s'approprièrent pour les intégrer dans leur histoire ancienne. Se réclamer d'eux c'était, pour ainsi dire, proclamer ses attaches, au sol et se prémunir contre la haine qu'inspirent les conquérants étrangers. Par une manœuvre adroite

48 Jahvé était sans conteste un dieu des volcans. Les habitants de l'Égypte n'avaient aucune raison de l'adorer. Je ne suis certes pas la premier à être frappé de la similarité qui existe entre le nom de Jahvé et le radical de cet autre nom divin : Jupiter, Jovis. Le nom de Jochanan, qui dérive du Jahvé hébraïque et qui a à peu près la même signification que Godefroy (faveur de Dieu) et que son équivalent punique : Hannibal, est devenu sous les formes de Johann, John, Jean, Juan, l'un des prénoms favoris de la chrétienté européenne. Quand les Italiens en font Giovanni et appellent un jour de la semaine Giovedi, ils ne font que mettre en lumière une similarité peut-être insignifiante, mais peut-être aussi fort importante. De très vaste, mais très incertaines perspectives s'offrent ainsi à nous. Il semble qu'au cours de ces siècles obscurs, à peine devenus accessibles aux recherches historiques, les pays du bassin oriental de la Méditerranée furent le théâtre de fréquentes et violentes éruptions qui durent faire sur les populations de ces régions la plus vive impression. Evans admet même que la destruction définitive du palais de Minos à Cnossos fut causée par un tremblement de terre. En Crète, comme probablement partout dans le monde égéen, l'on adorait la grande divinité mère. Le fait qu'elle n'avait pas été capable de protéger sa maison contre les attaques d'une puissance plus forte dut contribuer à la faire détrôner par une divinité mâle et, en ce cas, le dieu des Volcans était tout indiqué pour la remplacer. Zeus n'est-il pas toujours « celui qui ébranle la terre » ? Il est presque certain qu'en ces temps obscurs, la divinité femelle fut remplacée par des dieux mâles (peut-être originellement par ses fils.) Le destin de Pallas Athéné est particulièrement impressionnant, car cette déesse était certainement une forme locale de la déité mère. Le bouleversement religieux la réduisit à l'état de déité fille, elle fut privée de sa propre mère et frustrée pour toujours, du fait d'une virginité imposée, de tout espoir de maternité.

on prétendait que Jahvé n'avait fait que restituer aux Juifs ce que leurs ancêtres avaient un jour possédé.

Dans les additions tardives faites au texte biblique, on constate une intention de passer Quadès sous silence. L'endroit où se fonda la nouvelle religion fut définitivement censé avoir été la montagne sacrée : le Sinaï-Horeb. Le motif n'en est guère clair ; peut-être voulait-on esquiver le souvenir de l'influence de Midian. Mais toutes les altérations ultérieures, surtout celle du « Code des Prêtres », visent à un autre but. Il n'y avait plus lieu de modifier dans un sens déterminé le récit des événements, puisque cela avait été fait depuis longtemps, mais on s'efforçait de rattacher à des époques lointaines certaines lois et institutions modernes, de les ériger en règles en les basant sur les lois de Moïse, ce qui devait justifier leur caractère sacré et obligatoire. Quelles que soient les falsifications qu'ait ainsi subi le texte, reconnaissons que ce procédé peut, dans une certaine mesure, se justifier du point de vue psychologique. Il reflète le fait qu'au cours de longs siècles - 800 années environ séparent, en effet, l'exode d'Égypte de la fixation du texte biblique par Ezra et Néhémie - la religion de Jahvé a subi une évolution rétrograde qui a abouti à une concordance, peut-être même à une identité, avec la religion primitive de Moïse.

Et c'est là le fait essentiel, le contenu fatal de l'histoire religieuse des Juifs.

VII.

Parmi tous les événements de la préhistoire des Juifs que les poètes, les prêtres et les historiens entreprirent plus tard d'écrire, il en est un dont la suppression fut déterminée par les motifs les plus naturels et les plus humains. Je veux parler du meurtre du grand chef, du libérateur Moïse, meurtre que les Prophètes, par les allusions qu'ils y ont faites, ont permis à Sellin de deviner. Les assertions de Sellin ne sauraient être qualifiées de fantaisistes car

elles ont un assez grand caractère de vraisemblance. Moïse, instruit à l'école d'Ikhnaton, se servit des mêmes méthodes que le souverain ; il ordonna au peuple d'adopter sa religion et la lui imposa [49]. Peut-être la doctrine de Moïse était-elle plus inflexible encore que celle de son maître ; il n'eut pas besoin de maintenir le dieu du soleil, l'école d'On n'ayant aucune signification aux yeux d'un peuple étranger. Moïse subit le même sort qu'Ikhnaton, le sort réservé à tous les despotes innovateurs. Comme les Égyptiens de la XVIIIe dynastie, les Juifs de Moïse étaient peu préparés à adopter une religion aussi hautement spiritualisée et à trouver en elle la satisfaction de leurs désirs. La même chose se produisit dans les deux cas : les asservis, les désavantagés, se soulevèrent et rejetèrent le fardeau de la religion qui leur avait été imposée. Mais tandis que les dociles Égyptiens avaient attendu que le destin les débarrassât de la personne sacrée du pharaon, les farouches Sémites prirent eux-mêmes leur destin en main et se débarrassèrent de leur tyran [50].

À vrai dire, le texte biblique parvenu jusqu'à nous nous prépare à cette fin de Moïse. Le récit du « Voyage à travers le désert » comporte sans doute l'histoire entière de la domination de Moïse et décrit toute une série de rébellions graves contre l'autorité de celui-ci. Ces rébellions provoquèrent sur l'ordre de Jahvé de sanglantes répressions. On imagine facilement que l'une de ces révoltes se termina autrement que ne l'admet le texte. Par exemple, on y lit le récit de l'apostasie du peuple, mais en ne lui donnant que la valeur d'un simple épisode. C'est l'histoire du veau d'or où, par un adroit subterfuge, le bris des tables de la Loi - qui a un sens

49 D'ailleurs il n'était guère possible à cette époque d'agir autrement sur les gens.

50 Chose remarquable, au cours de l'histoire d'Égypte qui s'étend sur des milliers d'années, on rencontre un très petit nombre de dépositions ou d'assassinats de pharaons, au contraire de ce que relate l'histoire d'Assyrie. Peut-être cela est-il dû au fait que les historiens égyptiens étaient obligés de se plier aux desseins officiels.

symbolique - est attribué à Moïse lui-même (« il a brisé la Loi ») et imputé à sa violente indignation.

Vint un moment où le peuple se repentit du meurtre de Moïse et chercha à oublier ce forfait. Il en fut certainement ainsi à l'époque de la réunion à Quadès. En effet, en rapprochant dans le temps l'Exode de la fondation, dans l'oasis, de la religion, en remplaçant l'autre fondateur de celle-ci par Moïse, on faisait plus que satisfaire les exigences des gens de Moïse, on réussissait en même temps à nier la suppression brutale du prophète. Il est peu probable, en réalité, que Moïse ait pris part aux événements de Quadès, même au cas où sa vie n'aurait pas été abrégée.

Nous tenterons ici de reconstituer l'ordre des événements. Nous avons situé l'Exode d'Égypte après l'extinction de la XVIIIe dynastie (1350). Cet Exode peut avoir eu lieu à ce moment-là ou un peu plus tard car les chroniqueurs égyptiens ont situé ces années d'anarchie sous le règne d'Harembad. Ce souverain mit fin à l'anarchie et régna jusqu'en 1315. La stèle de Merneptah (1225-1215) nous donne ensuite l'unique renseignement chronologique que nous possédions. Merneptah se vante de sa victoire sur Isiraal (Israël) et de la destruction des récoltes (?) de ce dernier. Nous ne sommes malheureusement pas sûrs de la valeur qu'il convient d'attribuer à cette inscription : on considère qu'elle prouve la présence, dès cette époque, de tribus israélites en Canaan [51]. Ed. Meyer tire justement de cette inscription une preuve de ce que Merneptah n'a pas été, comme on l'admettait volontiers jadis, le pharaon de l'Exode. Cet exode a dû s'effectuer à une époque antérieure. Il nie semble d'ailleurs inutile de rechercher quel pharaon régnait au moment de l'Exode, ce dernier s'étant réalisé Pendant un interrègne. Mais la stèle de Merneptah ne nous apporte non plus aucune lumière sur la date possible de la fusion ni sur celle de l'adoption de la nouvelle religion à Quadès. Tout ce que nous pouvons affirmer avec certitude,

51 Ed. Meyer, l. c., p. 222.

c'est que ces événements se passèrent entre 1350 et 1215. C'est, pensons-nous, au cours de ce siècle, à une date très voisine de 1350 que l'Exode dut avoir lieu et que les événements de Quadès se produisirent, sans doute vers 1215. La plus grande partie du temps qui s'écoula entre ces deux événements ne doit, à notre avis, être regardée que comme une période intermédiaire. Après le meurtre de Moïse, un temps assez long s'écoula avant que les passions ne s'apaisassent chez les Juifs revenus d'Égypte et que l'influence des partisans de Moïse, les Lévites, ne fût devenue aussi puissante que le laisse supposer le compromis de Quadès. Deux générations, soixante années, ont pu suffire, mais ce laps de temps paraît un peu juste. La date que l'on infère de la stèle de Merneptah semble prématurée et comme, dans notre hypothèse, une supposition découle de l'autre, nous concéderons volontiers que ce débat révèle un côté faible de notre reconstitution. Malheureusement tout ce qui concerne l'établissement à Canaan du peuple juif demeure très obscur et très confus. Il nous reste cependant permis de supposer que le nom inscrit sur la stèle d'Israël ne concerne pas les tribus dont nous tentons ici d'étudier le destin et dont la réunion a plus tard formé le peuple d'Israël. D'ailleurs, le nom d'Habiru (Hébreux) de l'époque Amarna n'a-t-il pas aussi été donné à ce peuple ?

Quelle que soit la date de la réunion des tribus qui, en adoptant une commune religion, formèrent une nation, cette réunion aurait très bien pu constituer un événement sans importance pour l'histoire universelle. La nouvelle religion aurait pu être emportée dans le courant des événements, Jahvé aurait eu su place dans la procession des déités disparues, celle qu'a entrevue Flaubert ; les douze tribus, et non pas seulement les dix qu'ont si longtemps recherchées les Anglo-Saxons, auraient été « perdues ». Le dieu Jahvé, auquel Moïse le Midianite fit don d'un nouveau peuple, n'était sans doute nullement un être supérieur, mais un dieu local borné et féroce, violent et sanguinaire ; il avait promis à ses adeptes de leur

donner un pays, « le pays où coulerait le lait et le miel », et les encouragea à débarrasser ce pays de tous ses habitants « par le tranchant du glaive ». Il semble vraiment surprenant que, malgré tous les remaniements subis par le texte biblique, on ait laissé subsister tant de passages susceptibles de révéler la nature primitive de Jahvé. Il n'est même pas certain que sa religion ait été un véritable monothéisme ni qu'elle ait contesté aux divinités étrangères leur caractère divin. Sans doute suffisait-il que le pouvoir de ce dieu national surpassât celui de tous les autres dieux étrangers. Si, par la suite, les événements différèrent de ce que faisait prévoir ce début, nous n'en pouvons trouver qu'une seule raison. Le Moïse égyptien avait donné à une partie de son peuple une conception différente et plus spirituelle de la divinité, l'idée d'un Dieu unique embrassant tout l'univers, étant tout amour et disposant de la toute-puissance, rejetant toute magie, toute sorcellerie et faisant de la vérité et de la justice les buts les plus élevés de l'humanité. En effet, quelque incomplets que soient les documents concernant l'éthique dans la religion d'Aton, il est intéressant de constater qu'Ikhnaton est toujours désigné dans ses inscriptions comme « vivant en Maat » (vérité, justice) [52]. À la longue, il devint indifférent que le peuple, probablement au bout d'un temps très court, eût renoncé à l'enseignement de Moïse et eût supprimé ce dernier. La tradition demeura et son influence parvint lentement au cours des siècles à réaliser ce que Moïse lui-même n'avait pu faire. Le dieu Jahvé se vit rendre, à partir de Quadès, des honneurs immérités, on lui attribua la délivrance des Juifs qu'avait réalisée Moïse, mais il expia durement cette usurpation. L'ombre du Dieu dont il avait pris la place devint plus forte que lui ; à la fin de cette évolution historique, le Dieu mosaïque oublié finit par l'éclipser

52 Ses hymnes ne célèbrent pas seulement l'universalité du Dieu unique, mais aussi sa tendre sollicitude à l'égard de toutes les créatures ; ils invitent les hommes à jouir de la nature et de ses beautés. Cf. Breasted, *The Dawn of Conscience*.

complètement. C'est seulement l'idée de ce Dieu, nul n'en peut douter, qui a permis au peuple d'Israël de supporter tous les coups du destin et de se perpétuer jusqu'à nos jours.

Quelle part prirent les Lévites à la victoire finale du Dieu mosaïque ? C'est ce qu'il n'est plus possible de déterminer. Au moment du compromis de Quadès, les Lévites prirent fait et cause pour Moïse car ils gardaient vivant le souvenir du chef dont ils avaient été les compagnons et les compatriotes. Au cours des siècles suivants les Lévites fusionnèrent avec le peuple ou avec le clergé et dès lors les prêtres eurent pour tâche principale de développer le rituel, de veiller sur lui et aussi de préserver les Livres sacrés et de les remanier dans le sens qui convenait. Mais tous ces sacrifices, tous ces rites étaient-ils autre chose au fond qu'une manière de magie et de sorcellerie semblables à celles qu'avait condamnées sans réserves la vieille doctrine mosaïque ? C'est alors qu'apparurent au sein du peuple une série continue d'hommes qui ne descendaient pas nécessairement des gens de Moïse, mais que la grande et puissante tradition, peu à peu grandie dans l'ombre, animait. Ces hommes-là, les prophètes, allaient prêchant inlassablement la vieille doctrine mosaïque, affirmant que la Divinité méprisait les sacrifices et le cérémonial et n'exigeait que la foi et une existence toute consacrée à la justice et à la vérité (Maat). Les efforts des prophètes furent couronnés de succès : les doctrines à l'aide desquelles ils rétablirent l'ancienne croyance devinrent pour toujours celles de la religion juive. Il est tout à l'honneur du peuple juif d'avoir conservé une semblable tradition et d'avoir produit des hommes capables de la proclamer, encore qu'elle fût venue du dehors, amenée par un grand homme étranger.

Je ne me hasarderais pas à soutenir cette manière de voir si de nombreux chercheurs qualifiés, même parmi ceux qui ne reconnaissent pas l'origine égyptienne du prophète, n'avaient, sous le même angle que moi, reconnu l'importance de Moïse pour

l'histoire de la religion juive. Je m'en réfère à leur jugement. C'est ainsi, par exemple, que Sellin dit [53] : « C'est pourquoi nous pensons que la vraie religion de Moïse, la croyance en un seul Dieu éthique qu'il a proclamée, ne fut à l'origine adoptée que par un cercle restreint de gens dans le peuple. Nous ne pouvons nous attendre à la trouver dès le début dans le culte officiel, dans la religion des prêtres et dans la foi populaire. Nous ne nous attendons qu'à rencontrer par-ci par-là une étincelle du feu spirituel que Moïse avait un jour allumé et cette étincelle nous montre que les idées du prophète n'avaient pas été totalement étouffées, qu'elles continuaient à influencer en sourdine la croyance et les mœurs jusqu'au moment, plus ou moins tardif, où sous l'effet de certains événements ou bien grâce à des personnages emplis de cet esprit religieux, elles resurgissaient, s'imposaient et gagnaient de plus grandes masses populaires. C'est bien sous cet angle qu'il convient de considérer l'histoire ancienne de la religion mosaïque. Quiconque tenterait de décrire cette religion d'après les documents historiques la dépeignant au Ve siècle, à Canaan, commettrait la plus grossière erreur de méthode. » Volz est plus net encore [54], il pense que « l'œuvre gigantesque de Moïse fut d'abord mal comprise et faiblement réalisée. Progressivement, au cours des siècles, elle pénétra toujours davantage dans l'esprit du peuple pour enfin trouver, en la personne des grands prophètes, des âmes comparables à celle de Moïse. Ce furent ces prophètes qui continuèrent l'œuvre entreprise par le grand solitaire. »

Je puis ainsi conclure ce travail, mon seul but ayant été d'introduire dans le cadre de l'histoire juive la figure d'un Moïse égyptien. Pour donner sous la forme la plus concise les résultats de notre travail, nous dirons qu'aux *dualités* bien connues de l'histoire juive : *deux peuples* qui fusionnent pour former une nation, *deux royaumes* issus du morcellement de cette nation, une divinité portant *deux noms* dans les sources de la Bible, nous ajoutons encore deux

53 Sellin, l. c., p. 52.

54 Paul Volz, *Moïse*, 1907, p. 64.

autres dualités : la fondation de *deux* nouvelles religions dont la première, d'abord refoulée par la seconde, ne tarde pas à réapparaître victorieusement, enfin, *deux* fondateurs de religion appelés tous deux Moïse, mais dont nous devons séparer l'une de l'autre les personnalités. Toutes ces dualités découlent nécessairement de la première : en effet une partie du peuple subit un événement traumatique qui fut épargné à l'autre. Mais il reste encore bien des faits à discuter, à commenter et à affirmer ; c'est après seulement que notre étude purement historique présentera un intérêt justifié. Il serait vraiment passionnant d'étudier, d'après le cas spécial de l'histoire juive, de quoi est faite au fond une tradition, sur quoi se fonde sa particulière puissance, de constater que l'influence de quelques grands hommes sur l'histoire universelle est indéniable. Cette étude permettrait aussi de montrer qu'en n'admettant que des motifs d'ordre purement matériel on attente à la grandiose diversité de la vie humaine, on pourrait découvrir de quelle source les idées, et particulièrement les idées religieuses, tirent la force qui leur permet de subjuguer les individus et les peuples. Un pareil complément à mon travail se rattacherait aux recherches que j'ai publiées, il y a un quart de siècle, dans« Totem et Tabou », mais il me semble que pareille entreprise serait actuellement au-dessus de mes forces.

III. Moïse, son peuple et le monothéisme

Avant-propos

I. Écrit avant mars 1938 à Vienne

Avec l'audace de celui qui n'a plus grand-chose ou plus rien du tout à perdre, je vais ici, pour la seconde fois, revenir sur une décision bien motivée et donner à mes deux essais sur Moïse (Imago, vol. XXIII, nos 1 et 3) la conclusion que je n'avais pas encore écrite. En terminant mon dernier essai, je disais que mes forces ne me permettraient sans doute pas de donner cette conclusion [55]. Naturellement je faisais ainsi allusion au déclin des facultés créatrices qu'entraîne le grand âge, mais je pensais encore à d'autres obstacles. Nous vivons à une bien étrange époque et constatons avec surprise que le progrès s'allie à la barbarie. En Russie soviétique, on a entrepris d'assurer a un peuple d'environ cent millions d'âmes, maintenu dans l'oppression, de meilleures conditions d'existence. Les autorités furent assez audacieuses pour le sevrer du narcotique de la religion et assez sages pour lui accorder une dose raisonnable de liberté sexuelle. En même temps,

55 Je ne partage pas l'opinion de mon contemporain Bernard Shaw qui prétend que les hommes ne deviendraient capables de faire quelque chose de bien que s'il leur était permis de vivre trois cents ans. La prolongation de la durée de l'existence ne servirait à rien, à moins que les conditions de la vie ne fussent totalement transformées.

cependant, on le soumettait à la plus cruelle des contraintes en lui enlevant toute liberté de penser librement. C'est avec une brutalité analogue qu'on a inculqué aux Italiens le goût de l'ordre et le sentiment du devoir. On se sent réellement soulagé quand on constate que, pour le peuple allemand, la régression vers une barbarie presque préhistorique peut se faire indépendamment de toute idée de progrès. Quoi qu'il en soit, nous constatons aujourd'hui que les démocraties conservatrices sont devenues les gardiennes du progrès de la civilisation et, chose curieuse, que l'Église catholique oppose au péril une forte résistance, elle qui avait été jusqu'ici l'ennemie implacable de la liberté de pensée et des progrès de la connaissance !

Nous vivons ici dans un pays catholique, sous la protection de cette Église, incertains du temps pendant lequel cette protection nous sera encore assurée. Tant qu'elle persiste cependant nous hésitons naturellement à faire quelque chose qui nous attirerait l'animosité de l'Église. Ce n'est point lâcheté mais prudence ; le nouvel ennemi [56], dont nous nous garderons de servir les intérêts, est plus dangereux que l'ancien avec lequel nous avions appris à vivre en paix. Les recherches psychanalytiques sont, de toutes façons, considérées avec une attention méfiante par les catholiques et nous n'affirmerons pas que ce soit à tort. Quand nos recherches nous amènent à conclure que la religion n'est qu'une névrose de l'humanité, quand elles nous montrent que sa formidable puissance s'explique de la même manière que l'obsession névrotique de certains de nos patients, nous sommes certains de nous attirer le plus grand ressentiment des pouvoirs de ce pays. Précisons que nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons déjà clairement dit, il y a un quart de siècle, mais tout cela a été oublié depuis et sans doute ne serait-il pas inutile de le rappeler aujourd'hui en l'illustrant d'un exemple typique de la manière dont se fondent les religions. Cependant nous nous verrions peut-être alors interdire l'exercice de

56 Le national-socialisme allemand. (Note de la Trad.)

la psychanalyse. Ces méthodes violentes de répression ne sont nullement étrangères à l'Église qui voit plutôt dans le fait que d'autres qu'elle les emploient une atteinte à ses privilèges. Quoi qu'il en soit la psychanalyse que j'ai vue, au cours de ma longue existence, se répandre dans tous les pays, n'a nulle part de « home » plus précieux pour elle que dans la ville où je suis né et où j'ai grandi.

Je ne fais pas que croire, je sais que ce danger extérieur m'empêchera de publier la dernière partie de ce travail sur Moïse. J'ai encore essayé de supprimer cette difficulté en me disant que mes craintes provenaient de ce que je surestimais ma propre importance. Sans doute les autorités resteraient-elles tout à fait indifférentes à mes écrits sur Moïse et sur l'origine des religions monothéistes. Mais est-ce vraiment certain ? Il me semble plutôt que la malveillance, le besoin de faire sensation suppléeront au peu de crédit que m'accordent mes contemporains. Donc, sans vouloir publier ce travail, je l'écrirai et cela d'autant plus que, depuis deux ans, j'ai pris des notes et qu'il ne me reste plus qu'à les remanier pour les ajouter aux deux articles précédents. Ensuite, mon étude attendra dans l'ombre le moment de paraître, à moins encore qu'un jour l'on puisse dire à quelqu'un qui serait arrivé aux mêmes conclusions que moi : « En des jours plus sombres, il vécut un homme qui pensa comme vous. »

II. Juin 1938, à Londres

Pendant la rédaction de cette étude sur Moïse des difficultés particulièrement grandes - scrupules intérieurs aussi bien qu'entraves extérieures - ont pesé sur moi. C'est pour cette raison que la troisième et dernière partie de mon travail est précédée de deux avant-propos qui se contredisent et même s'annulent l'un l'autre. En effet, durant le temps très court qui a séparé les deux introductions, les conditions de vie de l'auteur ont changé du tout au tout. À l'époque de mon premier avant-propos, je vivais sous la

protection de l'Église et redoutais, en publiant mon livre, de perdre cette sauvegarde. Je craignais également de susciter une interdiction de travailler qui frapperait tous les praticiens et tous les élèves psychanalystes d'Autriche. Puis, soudain, ce fut l'invasion allemande et le catholicisme montra qu'il était bien, suivant l'expression biblique, « un roseau flexible ». Certain d'être persécuté non seulement à cause de mes opinions, mais aussi à cause de ma « race », je quittai, avec beaucoup de mes amis, la ville que depuis ma plus tendre enfance, et pendant *78* ans, j'avais considérée comme ma patrie.

J'ai trouvé dans la belle, libre et généreuse Angleterre l'accueil le plus amical. C'est là que je vis maintenant, traité en hôte bienvenu, je respire loin des oppresseurs, libre de lire et d'écrire, j'aurais presque dit de penser, comme je l'entends ou comme je le dois. J'ose enfin publier la dernière partie de mon essai.

Plus d'obstacles devant moi, du moins plus d'obstacles effrayants. Depuis les quelques semaines que je réside ici, j'ai reçu d'innombrables lettres d'amis qui m'exprimaient leur satisfaction de me savoir à Londres, d'inconnus et même de personnes tout à fait étrangères à mes travaux qui voulaient simplement me dire le plaisir qu'elles éprouvaient de ce que j'aie ici trouvé la sécurité et la liberté. Avec une fréquence bien surprenante aux yeux d'un étranger, je reçus aussi un autre genre de lettres, celles où l'on se montrait préoccupé du salut de mon âme, où l'on m'indiquait les voies du Seigneur en cherchant à m'éclairer sur l'avenir d'Israël.

Les braves gens qui m'ont écrit ces lettres ne pouvaient savoir beaucoup de choses à mon sujet, toutefois, je m'attends bien à perdre la sympathie d'un grand nombre de ces correspondants - et de certains autres aussi - le jour où la traduction de cet ouvrage sur Moïse sera connue de mes nouveaux concitoyens.

En ce qui concerne mes difficultés intérieures, ni les vicissitudes politiques, ni le changement de résidence n'y purent rien

changer. Maintenant comme alors je doute de mon propre travail et ne me sens pas, comme tout auteur devrait l'être, en étroite communion avec mon Œuvre. Ce n'est pas que je ne sois convaincu de la justesse de mes déductions, depuis un quart de siècle, depuis « Totem et Tabou » *(1912)* je n'ai pas changé d'opinion. Bien au contraire, ma conviction n'a fait que s'affirmer. Je demeure persuadé que les phénomènes religieux sont comparables aux symptômes névrotiques individuels, symptômes qui nous sont bien connus en tant que répétitions d'événements importants, depuis longtemps oubliés, survenus au cours de l'histoire primitive de la famille humaine. C'est de cette origine, justement, que les phénomènes tirent leur caractère obsédant et c'est à la part de vérité *historique* qu'ils contiennent qu'ils doivent leur action sur les hommes. Ce n'est qu'à propos de l'exemple que j'ai choisi, celui du monothéisme juif, que mon incertitude apparaît et que j'en viens à me demander si j'ai bien réussi à soutenir ma thèse. À mon sens critique, ce travail sur Moïse semble comparable à une danseuse qui fait des pointes. Si je n'avais pu m'appuyer sur les interprétations analytiques du mythe de l'abandon aux eaux, et si je n'avais eu la possibilité de passer de là aux suggestions de Sellin concernant la fin de Moïse, je n'aurais pas écrit ce travail. Quoi qu'il en soit le sort en est maintenant jeté.

Je commencerai par résumer ma seconde étude sur Moïse, celle qui est d'ordre purement historique. Je n'en ferai pas ici la critique car tous les résultats acquis constituent les déductions psychologiques qui en dérivent et qui sans cesse s'y rapportent.

Moïse, son peuple et le monothéisme : première partie

I. Hypothèse historique

L'arrière-plan des événements qui nous intéressent est donc le suivant : les conquêtes de la XVIIIe dynastie ont fait de l'Égypte une

puissance mondiale. Le nouvel impérialisme se reflète dans l'évolution des concepts religieux, sinon dans le peuple tout entier, du moins dans les hautes sphères intellectuellement actives. Sous l'influence des prêtres du dieu solaire d'On (Héliopolis), influence peut-être renforcée encore par des suggestions venues d'Asie, surgit l'idée d'un dieu Aton - qui n'est plus le dieu d'un seul peuple et d'un seul pays. En la personne du jeune Amenhotep IV, c'est un pharaon, aux yeux duquel l'intérêt pour le développement de l'idée divine prime tout, qui monte sur le trône. Il fait de la religion d'Aton la religion officielle et, grâce à lui, le dieu universel devient un dieu *unique ;* tout ce qu'on raconte des autres dieux n'est que mensonge et duperie. Il s'oppose implacablement à toutes les tentations de la pensée magique et rejette l'illusion, si particulièrement chère aux Égyptiens, d'une vie après la mort. Avec une étonnante intuition des vues scientifiques ultérieures, il proclame que l'énergie solaire constitue la source de toute vie sur la terre et doit être adorée en tant que symbole du pouvoir divin. Il est fier de jouir de la création et de sa propre vie dans Maat (vérité et justice).

C'est là le premier et sans doute le plus pur cas de religion monothéiste dans l'histoire de l'humanité ; quelle valeur inestimable aurait pour nous une connaissance plus approfondie des conditions historiques et psychologiques de sa formation ! Mais on a veillé à ce que nous ne puissions avoir trop de renseignements sur la religion d'Aton. Dès le règne des faibles successeurs d'Ikhnaton, tout ce que ce dernier avait édifié fut détruit. Les prêtres qu'il avait opprimés s'attaquèrent dès lors, par vengeance, à sa mémoire. La religion d'Aton fut abolie, la résidence du pharaon, pillée et démolie. Vers 1350 av. J.-C., la XVIIIe dynastie vint à s'éteindre ; après une période d'anarchie, le chef Harembad, qui régna jusqu'en 1315, rétablit l'ordre. La réforme d'Ikhnaton sembla n'être plus qu'un épisode destiné à tomber dans l'oubli.

Tels sont les faits historiquement établis, ce qui va suivre est hypothétique. Parmi les proches d'Ikhnaton se trouvait un homme, peut-être appelé, comme tant d'autres, à cette époque, Thothmes [57] ; peu importe d'ailleurs son nom véritable, mais la dernière partie en devait être « *mose* ». Thothmes occupait une haute situation, se montrait partisan convaincu de la religion d'Aton, mais à l'inverse du roi méditatif, il était énergique et passionné. Pour cet homme, la mort d'Ikhnaton et la chute de la nouvelle religion marquaient la fin de ses espérances. Aux yeux des Égyptiens, il n'était plus qu'un être méprisable, un renégat. Peut-être avait-il eu l'occasion, en tant que gouverneur d'une province frontière, d'entrer en contact avec une tribu sémitique installée là depuis quelques générations. Isolé, déçu, il se tourna vers ces étrangers, cherchant parmi eux une compensation à ce qu'il avait perdu. Il en fit son peuple et chercha à réaliser par eux son idéal. Après avoir avec eux, et accompagné de ses gens, quitté l'Égypte, il les consacra par la circoncision, leur donna des lois, les instruisit dans la religion d'Aton que les Égyptiens venaient justement d'abjurer. Peut-être les lois que ce Moïse donna à ses Juifs étaient-elles encore plus dures que celles de son seigneur et maître Ikhnaton, peut-être renonça-t-il aussi à s'appuyer sur le dieu du soleil d'On qu'Ikhnaton avait continué à révérer.

Nous supposons que l'Exode eut lieu à l'époque de l'interrègne, après 1350. Les périodes suivantes, jusqu'à l'installation en Canaan, sont particulièrement obscures. Les récentes recherches historiques ont cependant permis de mettre en lumière deux faits, tous deux tirés de l'obscurité laissée ou plutôt créée dans le récit biblique. Le premier, découvert par E. Sellin, est que les Juifs, même aux dires de la Bible, se montrèrent insubordonnés et rebelles à l'égard de leur législateur, se révoltèrent, un beau jour, l'assassinèrent et abolirent, comme l'avaient déjà fait les Égyptiens, la religion d'Aton. Le second fait, trouvé par Ed. Meyer, est que ces Juifs revenus d'Égypte fusionnèrent plus tard avec d'autres tribus apparentées habitant le

57 Tel était aussi la nom du sculpteur dont on a retrouvé l'atelier à Tell Amarna.

pays situé entre la Palestine, la péninsule de Sinaï et l'Arabie. Là, dans une région fertile appelée Quadès, ils adoptèrent sous l'influence des Midianites arabes une nouvelle religion, l'adoration du dieu des volcans, Jahvé. Peu après, ils se disposèrent à envahir la terre de Canaan.

Il n'est guère possible de situer exactement dans le temps, ni par rapport les uns aux autres ni relativement à la fuite hors d'Égypte, ces divers événements. Un renseignement historique nous est ensuite donné par une stèle du pharaon Merneptah (qui régna jusqu'en 1215). Cette stèle relate une campagne en Syrie et en Palestine et cite Israël parmi les vaincus. Si l'on considère la date donnée par la stèle en question comme un « terminus *ad quem », il* s'ensuit que tous les événements à partir de la fuite d'Égypte se sont écoulés en un siècle environ, après 1350 jusque vers 1215 ; mais il est possible que le nom d'Israël ne se rapporte plus aux tribus dont nous nous occupons ici et que nous disposions, en réalité, d'un plus grand laps de temps. L'établissement en Canaan du peuple juif, plus tardif, ne constitue certainement pas une conquête rapide, mais une lente pénétration par poussées successives. Si nous négligeons le renseignement fourni par la stèle de Merneptah, il nous sera plus facile d'admettre que l'époque de Moïse [58] eut la durée d'une vie d'homme (30 ans) et que deux générations au moins, mais sans doute davantage, la séparèrent de la réunion à Quadès [59]. Le temps qui s'écoula entre Quadès et la conquête de Canaan peut avoir été court. Nous avons vu plus haut que la tradition juive avait de bonnes raisons d'abréger le temps qui sépare l'Exode de l'instauration à Quadès de la nouvelle religion ; nous pencherions en faveur du contraire.

58 Cela confirmerait les quarante années de séjour dans le désert dont parle la Bible.

59 Donc d'environ 1350-40 à 1320-10 pour Moïse, 1260 ou peut-être plus tard pour Quadès, la stèle de Merneptah avant 1215.

Mais tout ceci n'est encore que de l'histoire et ne constitue qu'une tentative pour combler les lacunes de nos connaissances historiques et une répétition de ce que nous avons déjà dit dans notre second essai. Notre curiosité s'attache au destin de Moïse et de sa doctrine à laquelle la révolte des Juifs ne mit fin qu'en apparence. Les relations jahvistes écrites vers l'an 1000 av. J.-C. mais qui se basent certainement sur des rapports plus anciens, nous apprennent qu'après la réunion des tribus et la fondation d'une religion à Quadès, un compromis se trouva établi dont les deux parties se distinguent encore fort bien l'une de l'autre. L'un des partenaires n'avait à cœur que de dénier au dieu Jahvé son caractère nouveau et étranger et d'accroître ses droits à la soumission du peuple, l'autre refusait de renoncer à de chers souvenirs, ceux de la libération, de la fuite d'Égypte et de la grande figure de Moïse et il réussit à caser le fait et l'homme dans ce nouvel exposé de la préhistoire juive ou tout au moins à conserver le signe extérieur de la religion mosaïque : la circoncision. Peut-être imposa-t-il certaines restrictions dans l'emploi du nom de la nouvelle divinité. Nous avons déjà dit que ceux qui soutenaient ces points de vue étaient les descendants des partisans de Moïse, les Lévites ; quelques générations seulement les séparaient des contemporains et compatriotes du prophète à la mémoire duquel les attachait une vivante tradition. Les récits si poétiquement enjolivés attribués au jahviste et à son concurrent ultérieur, l'élohiste, étaient des sortes de monuments funéraires sous lesquels les récits authentiques de ces choses passées, de la nature de la religion mosaïque et de l'événement par la violence du grand homme, devaient être soustraits à la connaissance des générations futures et, pour ainsi dire, trouver eux-mêmes un repos éternel. Et si nos hypothèses sont justes, il n'y a plus rien de mystérieux dans cette histoire ; elle aurait pu cependant constituer la fin de l'épisode de Moïse dans l'histoire du peuple juif.

Ce qui est étrange c'est qu'il n'en soit rien. Les plus fortes répercussions de ces événements ne se firent sentir que bien plus tard et ne parvinrent que peu à peu, au cours des siècles, à se manifester. Il est peu probable que Jahvé se distinguât beaucoup, par son caractère, des dieux révérés par les tribus et les peuples voisins. Jahvé était en lutte contre ces dieux comme les tribus elles-mêmes étaient en lutte les unes contre les autres, mais tout porte à croire qu'à l'époque, l'adorateur de Jahvé était aussi peu enclin à nier l'existence des dieux de Canaan, de Moab, d'Amalek, etc., que l'existence des peuples qui croyaient en eux.

L'idée monothéiste, née avec Ikhnaton, était à nouveau dans l'ombre. Des trouvailles faites dans l'île Éléphantine, proche de la première cataracte du Nil, ont révélé ce fait surprenant qu'il y avait eu une colonie militaire juive établie là depuis des siècles. Dans le temple qui y était érigé on adorait, à côté du dieu principal Jahu, deux déités femelles dont l'une se nommait Anat-Jahu. Ces Juifs, il est vrai, se trouvaient séparés de la mère patrie et n'avaient pu subir la même évolution religieuse ; l'empire Perse (Ve siècle av. J.-C.) leur avait communiqué les nouvelles prescriptions religieuses de Jérusalem [60]. En nous reportant à des époques plus lointaines, nous avons le droit de dire que le dieu Jahvé n'avait certainement aucune ressemblance avec le dieu de Moïse. Aton avait été pacifique tout comme son représentant terrestre, ou plutôt son prototype, le pharaon Ikhnaton, qui assistait, les bras croisés, au démembrement de l'Empire immense créé par ses aïeux. Certes, pour un peuple avide de conquêtes, Jahvé était mieux indiqué. Et tout ce qui, dans le dieu de Moïse, méritait vraiment l'admiration devait naturellement échapper à la compréhension des masses primitives.

J'ai déjà dit - et mon avis concorde sur ce point avec celui d'autres auteurs - que, dans l'évolution religieuse juive, on notait un fait central : le dieu Jahvé, au cours des siècles, finit par perdre son

60 Auerbach, *Wüste und gelobtes Land* (Désert et Terre promise), vol. II, 1936.

caractère propre pour ressembler toujours davantage à l'ancien dieu de Moïse, Aton. Il continuait bien à en différer quelque peu, mais on ne doit pas s'empresser de surestimer ces différences qui s'expliquent facilement : le règne d'Aton avait commencé en Égypte à une époque florissante où l'intégrité de l'Empire semblait assurée. Même quand cet Empire commença à chanceler, les adorateurs d'Aton avaient pu se désintéresser de ces malheurs et continuer à louer les créations de leur dieu et à en jouir.

Le destin apporta au peuple juif une série de dures et douloureuses épreuves, son dieu devint cruel, rigoureux et comme enveloppé de ténèbres. Il conservait son caractère d'universalité, en régnant sur tous les pays et tous les peuples, toutefois le fait que son culte ait passé des Égyptiens aux Juifs s'exprima de la façon suivante : les Juifs seraient le peuple élu dont les obligations spéciales devraient un jour trouver leur récompense spéciale aussi. Certes, le peuple dut avoir quelque peine à concevoir comment l'idée de la préférence que lui accordait son dieu pouvait se concilier avec les tristes expériences auxquelles le soumettait un malheureux sort. Mais il ne se laissait pas envahir par l'incertitude, son sentiment de culpabilité grandissait pour étouffer le doute de l'existence de Dieu. Peut-être alors les Juifs s'en remirent-ils, comme font encore de nos jours les gens pieux, aux « desseins impénétrables de la Providence ». Quand on s'étonnait de ce que Dieu permît toujours l'apparition de nouveaux tyrans oppresseurs et persécuteurs : les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, on voyait se manifester sa puissance dans le fait que ces cruels ennemis finissaient toujours tous par être vaincus et leurs royaumes par disparaître.

Enfin le dieu ultérieur des Juifs s'égala sur trois points importants à l'ancien dieu de Moïse. En effet - et c'est là le fait le plus marquant - il fut reconnu comme dieu unique, aux côtés duquel il était impossible d'en concevoir un autre. Le monothéisme d'Ikhnaton fut pris au sérieux par tout un peuple et cela à tel point

que cette idée devint l'essentiel de sa vie spirituelle et accapara tout son intérêt. Le peuple et le clergé, qui avait pris sur lui la haute main, s'accordaient sur ce point ; mais en consacrant toute leur activité à l'établissement du cérémonial religieux, les prêtres se trouvèrent opposés à l'intense courant qui poussait le peuple à faire revivre deux autres doctrines religieuses de Moïse ; les voix des prophètes proclamaient sans cesse que Dieu méprisait les rites et les sacrifices et n'exigeait que la foi et une vie de droiture et de justice. Et quand les prophètes louaient la simplicité et la sainteté de la vie dans le désert, ils étaient certainement influencés par les idéaux mosaïques.

Mais faut-il, pour expliquer comment s'est formée l'idée définitive du dieu juif, invoquer l'influence de Moïse ? Ne suffit-il pas d'admettre qu'il y ait eu une évolution spontanée vers une spiritualité plus haute au cours d'une civilisation s'étendant sur plusieurs siècles ? Cette possible explication mettrait un terme à l'énigme qui nous occupe, mais je ferai à son propos deux commentaires : je dirai d'abord qu'elle n'explique rien du tout. Des conditions analogues n'ont pas amené le peuple grec si hautement doué à embrasser le monothéisme, mais ont entraîné la dissolution du polythéisme et les débuts de la pensée philosophique. Pour autant que nous puissions le comprendre, le monothéisme n'était, en Égypte, qu'un effet secondaire de l'impérialisme ; Dieu n'était que le reflet d'un pharaon exerçant sans contrainte, sur un immense empire, une autorité illimitée. Chez les Juifs, les conditions politiques s'opposaient à ce que le dieu national exclusif se muât en dieu universel. D'où vint à ce misérable et impuissant petit peuple l'outrecuidance de se proclamer le fils chéri du Seigneur ? De cette façon, la question de l'origine du monothéisme chez les Juifs demeurerait irrésolue ou bien il faudrait se contenter de déclarer, comme de coutume, que les choses s'expliquent par le génie religieux particulier de ce peuple. Chacun sait que le génie est

incompréhensible et étrange, c'est pourquoi il convient de ne recourir à cette explication que dans le cas où toute autre solution s'avère impossible [61].

En outre, il faut bien reconnaître que les récits et l'histoire nous montrent eux-mêmes la voie en prétendant, et cette fois sans se contredire, que l'idée d'un Dieu unique a été donnée au peuple par Moïse. La seule objection que l'on puisse opposer à cette affirmation est que les prêtres, dans leur remaniement des texte bibliques dont nous disposons, attribuent beaucoup trop de faits à Moïse. Certaines institutions, certaines prescriptions rituelles, incontestablement bien plus tardives, sont données comme des lois de Moïse, cela dans le but évident de leur conférer plus d'autorité. C'est là pour nous un motif de nous méfier de ces données, sans toutefois les rejeter, La raison profonde, en effet, de cette exagération est claire. Les prêtres, dans leur exposé, cherchent à établir une continuité entre leur époque et celle de Moïse, ils veulent nier ce qui est pour nous justement le fait le plus saillant de l'histoire de la religion juive : a savoir qu'entre les lois de Moïse et la religion juive plus tardive se trouve une lacune qui fut tout d'abord comblée par le culte de Jahvé et ensuite seulement peu à peu et lentement supprimée. À l'aide de toutes sortes d'arguments, l'exposé des prêtres nie cette suite de faits bien que leur exactitude historique soit incontestable et que, malgré le traitement particulier qu'a subi le texte biblique, de nombreuses données viennent la confirmer. La version des prêtres obéissait à cette même tendance déformante qui avait fait du dieu nouveau, Jahvé, le Dieu des Patriarches. En tenant compte de ce motif du Code des Prêtres, il nous sera difficile de ne pas croire que c'est bien Moïse qui a donné à ses Juifs l'idée monothéiste. Nous sommes d'autant plus enclins à y croire que nous savons d'où cette idée vint à Moïse, chose que les prêtres juifs avaient certainement oubliée.

61 On peut en dire autant du remarquable cas de William Shakespeare de Stratford.

Mais, se demandera-t-on peut-être, quel intérêt y a-t-il à savoir si le monothéisme juif dérive bien du monothéisme égyptien ? Le problème ne se trouve par là déplacé que d'un cran et nous n'y gagnons presque rien en ce qui concerne la genèse de l'idée monothéiste. Nous répondrons que ce qui nous intéresse n'est pas le gain, mais bien la recherche elle-même. Peut-être aurons-nous pu, en retrouvant le véritable cours des choses, acquérir quelque connaissance nouvelle.

II. Période de latence et tradition

Nous admettons donc que l'idée d'un dieu unique ainsi que le rejet des rites magiques et le renforcement des exigences éthiques au nom de ce dieu furent réellement des doctrines mosaïques qui d'abord trouvèrent peu d'adhérents puis, après une longue période intermédiaire, finirent par agir et par prévaloir. Comment expliquer cette action retardée et où trouver ailleurs des phénomènes analogues ?

Tout de suite, nous en voyons surgir dans notre mémoire et nous les retrouvons nombreux en maints domaines très différents. Ils se produisent vraisemblablement de diverses manières plus ou moins faciles à comprendre. Prenons comme modèle le sort réservé à une théorie scientifique nouvelle, celle de Darwin sur l'évolution, par exemple. Au début, elle suscite l'hostilité et est rejetée ; pendant des dizaines d'années, on en conteste la valeur, mais il ne faut pas plus d'une génération pour que l'on finisse par admettre qu'elle constitue un grand pas vers la vérité. Darwin lui-même a l'honneur d'avoir sa sépulture à Westminster. Un pareil cas n'offre rien de très énigmatique. La vérité nouvelle avait réveillé certaines résistances affectives et celles-ci sont traduites par des arguments grâce auxquels il devient possible de contester les preuves à l'appui de la théorie combattue. Le conflit d'opinions se poursuit durant un certain temps ; dès le début, partisans et adversaires s'affrontent, le

nombre et l'importance des premiers ne cessent de grandir et ce sont les adeptes qui finissent par l'emporter. Pendant tout le temps du conflit, nul n'a oublié de quoi il était question. Nous sommes à peine étonnés de constater que l'ensemble du processus a duré assez longtemps ; sans doute ne nous rendons-nous pas suffisamment compte qu'il s'agit là d'un phénomène de psychologie des foules.

Il n'est pas difficile de trouver une analogie complète entre ce phénomène et ce qui se passe dans la vie psychique de tout individu. Prenons une personne à qui se trouve révélé un fait nouveau dont la réalité est prouvée mais qui contrarie certains de ses désirs et offense quelques-unes de ses plus chères convictions. Cette personne hésitera, cherchera des motifs de doute et luttera un temps contre elle-même jusqu'à ce qu'enfin elle soit obligée d'admettre la vérité et de se dire : « Tout cela est pourtant vrai ! mais comme c'est difficile à accepter et quelle peine j'ai à le reconnaître ! » Ce processus nous enseigne qu'il faut un certain temps pour que le travail intellectuel du moi réussisse à vaincre les objections suscitées par de puissants investissements objectaux. Toutefois, nous reconnaissons que la similitude entre ce cas et celui que nous étudions ici n'est pas très grande.

L'exemple que nous allons maintenant étudier semble encore plus éloigné du problème. Il arrive parfois qu'un individu sorte indemne, en apparence, d'un terrible accident, d'une collision de trains, par exemple. Au cours des semaines qui suivent, il présente une série de troubles graves, psychiques et moteurs, qu'on peut attribuer au choc, à l'ébranlement ou à quelque autre cause inhérente à l'accident. Le voilà malade d'une « névrose traumatique ». C'est là un fait tout à fait incompréhensible, donc nouveau. Le temps qui sépare l'accident de la première apparition des symptômes s'appelle le « temps d'incubation », terme qui renferme une transparente allusion à la pathologie des maladies infectieuses. Malgré la différence fondamentale des deux cas, nous

finissons par observer qu'il y a, sur un point, concordance entre le problème de la névrose traumatique et celui du monothéisme juif. Cette analogie réside dans ce qu'on peut appeler la *latence.* Nous sommes autorisés à croire, en effet, qu'au cours de l'histoire de la religion juive, il s'écoula, après la chute de la religion mosaïque, un long laps de temps pendant lequel l'idée monothéiste, la dépréciation des rites et le renforcement de l'éthique cessèrent de se manifester. Tout nous prépare ainsi à la possibilité de chercher, dans une situation psychologique particulière, la solution de notre problème.

Nous avons déjà, à diverses reprises, parlé de ce qui arriva à Quadès quand les deux parties du futur peuple juif s'associèrent dans une commune religion. Du côté de ceux qui étaient revenus d'Égypte, les souvenirs de l'Exode et du personnage de Moïse étaient restés si forts, si vivaces, qu'il fallut bien les insérer dans toute relation de ces époques anciennes. Parmi ces hommes, certains étaient peut-être les descendants de personnes que Moïse avait pu connaître, quelques-uns se considéraient comme des Égyptiens et portaient des noms égyptiens. Toutefois, ils avaient de bonnes raisons de refouler le souvenir du destin qui avait été réservé à leur chef et législateur. Pour les autres, ce qui primait, c'était le dessein de glorifier le nouveau dieu et de contester son origine étrangère. Les deux parties avaient un intérêt égal à nier l'existence, chez eux, d'une religion antérieure et la nature des affirmations de celle-ci. C'est alors qu'on établit un premier compromis qui ne tarda sans doute pas à être codifié : les gens d'Égypte avaient apporté avec eux l'écriture et le goût de relater les faits historiques. Cependant il devait s'écouler un long temps avant que les historiens n'en vinssent à concevoir un idéal de vérité objective. Auparavant, ils ne se faisaient aucun scrupule d'établir leurs récits suivant les besoins et les tendances du moment, comme si le sens de la falsification leur avait échappé. Il s'ensuivait donc qu'un contraste pouvait s'établir entre la fixation par écrit d'un événement et sa transmission orale, la

tradition. Ce qui dans la relation écrite avait été négligé ou altéré pouvait, dans la tradition, demeurer intact. La tradition était, tout à la fois, le complément et l'inverse de la relation écrite, moins soumise aux tendances déformantes elle leur échappait peut-être même en certains points, pouvant ainsi être plus exacte que la relation écrite. Toutefois, la transmission orale d'une génération à l'autre était exposée, plus encore que le récit écrit, à subir de multiples modifications, de multiples déformations. Une semblable tradition pouvait subir des sorts différents mais le plus fréquent était pour elle de se voir étouffée par les écrits, de cesser de s'imposer à côté de ces derniers, de devenir toujours plus vague pour finalement disparaître dans l'oubli. Mais un autre destin pouvait l'attendre, la tradition elle-même faisant parfois l'objet d'une fixation par écrit. Nous parlerons encore par la suite d'autres possibilités.

Comment expliquer le phénomène de latence dans l'histoire du judaïsme ? Nous croyons que les faits, les données véridiques que les relations écrites dites officielles cherchent intentionnellement à nier n'ont, en réalité, jamais été perdus. Leur souvenir survivait dans les traditions restées vivantes au sein du peuple. E. Sellin assure que, même à propos de la mort de Moïse, il existait une tradition qui contredisait nettement la version officielle et demeurait bien plus proche de la vérité. La même chose dut se produire pour d'autres croyances qui, en apparence, avaient disparu en même temps que Moïse, et pour des doctrines de la religion mosaïque rejetées par la majorité des contemporains du prophète.

Nous sommes ici en présence d'un fait remarquable : ces traditions, loin de s'affaiblir avec le temps, devinrent de plus en plus fortes au cours des siècles, s'insinuèrent dans les remaniements ultérieurs des rapports officiels et, enfin, se révélèrent assez puissantes pour influencer de façon décisive la pensée et les actes du peuple. Les conditions qui ont rendu possible un semblable développement échappent encore à notre connaissance.

Ce fait est à tel point étrange qu'il mérite de retenir notre attention. Tout notre problème est là. Le peuple juif ayant abandonné la religion d'Aton enseignée par Moïse avait adopté le culte d'un autre dieu assez proche du Baal des peuples voisins. Tous les efforts tentés par la suite pour dissimuler ce fait humiliant échouèrent. Mais la religion de Moïse bien que disparue avait laissé des traces, une sorte de souvenir et demeurait, tradition sans doute obscurcie et déformée, tradition d'un grand passé qui continuait à agir dans l'ombre et qui, peu à peu, prit, sur les esprits, un empire de plus en plus grand, pour arriver finalement à transformer le dieu Jahvé en dieu de Moïse et pour rappeler à la vie une religion que ce dernier avait instaurée de longs siècles auparavant et qui avait ensuite été abandonnée. Nous avons peine à comprendre comment une tradition éteinte a pu exercer une telle influence sur la vie spirituelle d'un peuple. Nous nous trouvons ici sur le terrain de la psychologie des foules où nous ne sommes pas à l'aise. Recherchons donc des analogies, des faits de nature semblable jusque dans des domaines différents. Nous allons certainement en trouver.

À l'époque où se préparait, chez les Juifs, le renouveau de la religion mosaïque, le peuple grec possédait un trésor incomparable de légendes et de mythes de héros. On croit que c'est vers le IXe, ou le VIIe siècle qu'apparurent les deux épopées homériques dont les thèmes sont empruntés à l'ensemble de ces mythes. Grâce à nos connaissances psychologiques actuelles, nous aurions été en mesure, longtemps avant Schliemann et Evans, de nous poser la question suivante : où donc les Grecs ont-ils puisé tous ces thèmes de légendes dont se sont emparés Homère et les grands dramaturges pour créer leurs chefs-d'œuvre ? Notre réponse aurait été celle-ci : ce peuple a vraisemblablement, au cours de sa préhistoire, connu une période d'opulence et de floraison culturelle ; cette civilisation a sombré dans une catastrophe qu'a relatée l'histoire, mais une obscure tradition s'en est conservée dans les légendes. Les recher-

ches archéologiques contemporaines ont confirmé cette hypothèse qui, à l'époque, aurait certainement paru audacieuse, et ont permis de découvrir la magnifique civilisation minoenne-mycénienne qui disparut sans doute, sur le continent grec, vers 1250 av. J.-C. Les historiens grecs des époques plus tardives font à peine mention de cette civilisation : une observation à propos du temps où les Crétois possédaient la maîtrise des mers, une allusion au roi Minos, à son palais et au labyrinthe, c'est tout. Rien de cette grande époque n'a subsisté que les traditions dont se sont emparés les poètes.

D'autres peuples encore possèdent des épopées, es Allemands, les Hindous, les Finnois. Il appartient aux historiens de la littérature de découvrir si l'on peut, à propos de ces œuvres, faire les mêmes hypothèses que pour les Grecs. Je pense que de semblables recherches donneraient un résultat positif. À mon avis voilà comment s'explique l'origine des épopées populaires : il existe une période d'histoire ancienne qui immédiatement après sa fin semble importante, grandiose, toute emplie de faits remarquables et sans doute toujours héroïque. Toutefois cette époque se situe dans des temps si éloignés, si reculés que seule une obscure et incomplète tradition en conserve les traces aux futures générations. On s'est étonné de constater que l'épopée, en tant que genre littéraire, ait disparu au cours des siècles, peut-être est-ce parce que les conditions nécessaires à son éclosion ne se présentent plus. Le vieux matériel a été épuisé et, pour tous les événements ultérieurs, l'histoire a pris la place de la tradition. De nos jours, les actes les plus héroïques ne sauraient inspirer d'épopée ; Alexandre le Grand ne se plaignait-il pas déjà de ne pouvoir trouver d'Homère capable de le célébrer.

Les époques lointaines exercent sur l'imagination un vif et mystérieux attrait. Dès que les hommes sont mécontents du présent, ce qui est assez fréquent, ils se tournent vers le passé et espèrent,

une fois encore, retrouver leur rêve jamais oublié d'un Âge d'or [62]. Sans doute continuent-ils à subir le charme magique de leur enfance qu'un partial souvenir leur représente comme une époque de félicité introublée. Lors que ne subsistent plus du passé que les souvenirs incomplets et confus que nous appelons traditions, l'artiste trouve un grand plaisir à combler, au gré de sa fantaisie, les lacunes de la mémoire et à conformer à son désir l'image du temps qu'il a entrepris de dépeindre. On pourrait presque dire que plus la tradition est devenue vague, plus le poète peut en faire usage. Comment dès lors s'étonner de l'importance de la tradition pour la poésie ? L'analogie avec les conditions nécessaires à l'éclosion de l'épopée nous incitera à admettre plus facilement cette idée singulière que ce fut, chez les Juifs, la tradition mosaïque qui ramena le culte de Jahvé à la vieille religion de Moïse. Mais les deux cas diffèrent sur un autre point, dans l'un, il s'agit de la production d'un poème, dans l'autre, de l'instauration d'une religion. Or en ce qui concerne cette dernière, nous avons admis que, sous la poussée de la tradition, elle se trouvait reproduite avec une fidélité dont on ne trouve aucun exemple dans l'épopée. Cependant assez de points restent obscurs dans le problème pour justifier notre besoin de trouver de meilleures analogies.

III. L' analogie

C'est dans un domaine en apparence très éloigné de notre problème que nous découvrirons la seule analogie satisfaisante touchant le curieux processus observé dans l'histoire de la religion juive, niais cette analogie est si complète qu'on pourrait presque parler d'identité. Nous y retrouvons le phénomène de latence, l'apparition de manifestations inexplicables qu'il faut cependant

62 C'est sur cette situation qu'est basé le *Lays of Ancient Rome* de Macaulay. Il y représente un ménestrel qui, déçu d'assister aux violents conflits politiques de son époque, chante l'esprit de sacrifice, l'union et le patriotisme des ancêtres.

expliquer, la nécessité d'un événement passé et ensuite oublié et aussi cette compulsion qui, s'imposant à la pensée logique, domine la vie psychique, trait qui n'entre pas en jeu dans la genèse de l'épopée.

Cette analogie, nous la trouverons dans la psychopathologie, dans la genèse des névroses humaines, c'est-à-dire dans un domaine du ressort de la psychologie individuelle, alors que les phénomènes religieux, eux, appartiennent à la psychologie des foules. On verra que cette analogie n'est pas aussi surprenante qu'elle n'apparaît à première vue ; elle équivaut plutôt à un postulat.

On appelle traumatismes les impressions reçues dans le jeune âge et plus tard oubliées et nous leur assignons un rôle très important dans l'étiologie des névroses. Mais est-il bien vrai que l'étiologie des névroses soit en général traumatique ? À ceux qui affirment cette origine, on objecte immédiatement qu'en certains cas il n'est guère possible de retrouver et de mettre en évidence, dans l'histoire précoce du névrosé, un semblable traumatisme. Souvent nous en sommes réduits à ne rien découvrir d'autre qu'une réaction insolite à certains événements, à certaines obligations que tout être est obligé de subir. Nombre d'individus les supportent de la façon que nous qualifions de normale. Quand il ne nous est possible d'expliquer l'apparition d'une névrose qu'en invoquant telle prédisposition constitutionnelle, héréditaire, nous sommes naturellement tentés de dire que la névrose n'a pas été acquise, mais qu'elle s'est lentement développée.

Toutefois il convient ici de noter deux faits - d'abord que la genèse des névroses se ramène partout et toujours à des impressions infantiles très précoces [63] et ensuite que dans certains cas dits « traumatiques », les effets résultent évidemment d'une ou de plusieurs fortes impressions ressenties dans l'enfance. Ces impressions ont échappé à une liquidation normale et l'on est ainsi

63 De sorte qu'il est insensé de prétendre, comme certains le font, qu'on peut exercer la psychanalyse sans rechercher les événements de la période infantile et sans tenir compte de celle-ci.

tenté de dire que si les événements en question n'étaient pas survenus, la névrose ne se serait pas non plus déclarée. Il sera suffisant, pour atteindre notre but, de limiter à ces cas traumatiques nos recherches sur l'analogie, mais entre ces deux groupes, le fossé ne semble pas infranchissable. Il est très possible de réunir dans une conception unique les deux conditions étiologiques ; il s'agit seulement de définir ce qu'on considère comme traumatique. Si nous admettons que l'élément quantitatif seul donne à un événement son caractère traumatique, nous en devons conclure que lorsque cet événement provoque certaines réactions pathologiques insolites, c'est qu'il a été trop exigé de la personnalité. Nous dirons donc que certains faits agissent comme des traumatismes sur certaines constitutions, tandis qu'ils demeurent sans effet sur d'autres. De là, la conception d'une échelle mobile, de ce qu'on appelle une « série complémentaire » où deux facteurs concourent à l'étiologie, un moins de l'un étant compensé par un plus de l'autre. En général les deux facteurs agissent ensemble et ce n'est qu'aux deux extrémités de la série que nous pouvons parler d'une motivation simple. Ces réflexions nous amènent à conclure que nous ne devons pas attacher d'importance, en ce qui concerne notre analogie, à la différence entre étiologie traumatique et étiologie non traumatique.

Malgré les risques de répétitions, nous pensons qu'il est utile de grouper ici les faits qui présentent l'importante analogie en question. Les voici donc : nos recherches nous ont montré que ce que nous appelons phénomènes ou symptômes d'une névrose est dû à certains événements et impressions qui, justement à cause de cela, sont à nos yeux des traumatismes étiologiques. Nous avons deux tâches à remplir : rechercher, fût-ce d'une façon schématique, d'une part les caractères communs à ces événements et d'autre part, ceux des symptômes névrotiques.

a) Étudions en premier lieu les traumatismes. Tous se situent dans la première enfance jusqu'à la cinquième année environ. Les

impressions reçues à l'époque où l'enfant commence à parler sont particulièrement intéressantes ; la période qui s'étend entre deux et quatre ans semble être la plus importante ; il n'est pas possible de déterminer avec précision à quel moment débute cette réceptivité aux traumatismes.

b) Les événements en question sont, en règle général, totalement oubliés et restent inaccessibles au souvenir. Ils appartiennent à la période d'amnésie infantile, laquelle est souvent interrompue par quelques fragments de souvenirs.

c) Il s'agit d'impressions d'ordre sexuel ou agressif et certainement aussi de blessures précoces faites au moi (blessures narcissiques). Ajoutons que d'aussi jeunes enfants ne sont pas encore capables comme ils le seront plus tard de distinguer les actes sexuels des actes purement agressifs (interprétation « sadique » erronée de l'acte sexuel). Cette très frappante prédominance du facteur sexuel a besoin d'être théoriquement expliquée :

Ces trois points : apparition précoce au cours des cinq premières années, oubli, contenu agressivo-sexuel, sont étroitement liés. Les traumatismes sont ou bien des événements intéressant le corps du sujet ou bien des perceptions, surtout des perceptions visuelles ou auditives, donc des événements vécus ou des impressions. La connexion de ces trois points a été théoriquement établie grâce au travail analytique. C'est ce dernier seul qui doit nous permettre de retrouver les incidents oubliés ou, pour parler de façon plus hardie mais plus incorrecte, de ramener à la mémoire des incidents. Contrairement à la croyance générale, la théorie nous enseigne que la vie sexuelle des êtres humains (ou ce qui y correspondra ultérieurement) connaît tôt une floraison qui se termine vers l'âge de cinq ans. Suit ce qu'on appelle la période de latence qui se prolonge jusqu'à la puberté et durant laquelle cesse l'évolution de la sexualité, celle-ci subissant même une rétrogradation. Cette théorie, qui se trouve corroborée par l'étude

anatomique du développement des organes génitaux internes, nous amène à penser que l'homme descend d'une espèce animale dont la maturité sexuelle devait se produire vers la cinquième année. Elle nous fait aussi soupçonner que l'arrêt temporaire ainsi que l'évolution en deux temps de la vie sexuelle sont intimement liés à l'histoire de l'évolution humaine, au « devenir humain ». L'homme semble être l'unique animal à subir cette latence et à avoir cette sexualité différée. Aucune observation, je crois, n'a jusqu'ici été faite à cet égard sur des primates, elle serait d'un grand prix pour notre théorie. Le fait que la période d'amnésie infantile coïncide avec le développement précoce de la sexualité ne saurait laisser la psychologie indifférente. Peut-être est-ce cet état de choses qui fournit les conditions nécessaires à l'éclosion des névroses, maladies qui semblent être un privilège humain et qui, ainsi envisagées, apparaissent comme des reliquats d'époques primitives, à la manière de certaines parties de notre corps.

Quels sont les caractères et les particularités communs à tous les symptômes névrotiques ? Il convient de noter ici deux points importants .

a) Les traumatismes ont deux sortes d'effets, des effets positifs et des effets négatifs. Les premiers constituent des tentatives pour remettre le traumatisme en valeur, c'est-à-dire pour ranimer le souvenir de l'incident oublié ou plus exactement pour le rendre réel, le faire revivre. S'il s'agissait d'un lien affectif précoce, ce tendre sentiment renaît de façon analogue en s'adressant cette fois à une autre personne. On donne à l'ensemble de ces efforts le nom de « fixations au traumatisme » ou encore d' « automatismes de répétition ». Ils peuvent être intégrés dans un moi soi-disant normal et conférer à celui-ci, en tant que tendances permanentes, leur caractère d'immuabilité bien que, ou plutôt du fait, que leur fondement réel, leur origine historique aient été oubliés. C'est ainsi qu'un homme qui a eu, dans son enfance, un attachement excessif et

aujourd'hui oublié à sa mère, recherchera peut-être, toute sa vie durant, la femme dont il pourra dépendre et qu'il laissera le nourrir et l'entretenir. Une jeune fille, séduite dès son jeune âge, pourra organiser toute sa vie sexuelle ultérieure de façon à toujours provoquer de semblables assauts. Envisager ainsi le problème de la névrose nous permet d'aborder celui de la formation du caractère en général.

Les réactions négatives tendent vers un but diamétralement opposé. Les traumatismes oubliés n'accèdent plus au souvenir et rien ne se trouve répété ; nous les groupons sous le nom de « réactions de défense » qui se traduisent par des « évitements », lesquels peuvent se muer en « inhibitions » et en « phobies ». Ces réactions négatives contribuent considérablement, elles aussi, à la formation du caractère. De même que les réactions positives, elles sont, somme toute, des fixations au traumatisme tout en obéissant à une tendance inverse. Les symptômes de la névrose proprement dite constituent des compromis auxquels contribuent toutes les tendances négatives ou positives issues des traumatismes. Ainsi c'est tantôt l'un, tantôt l'autre des deux composants qui prédomine. Ces réactions antagonistes engendrent des conflits que le sujet ne parvient généralement pas à résoudre.

b) Tous ces phénomènes, les symptômes comme les rétrécissements du moi et les modifications permanentes du caractère ont un caractère compulsionnel, c'est-à-dire que si leur intensité psychique est grande, ils prennent, vis-à-vis des autres processus psychiques adaptés au monde extérieur et qui obéissent aux lois de la pensée logique, une indépendance marquée. Nullement ou insuffisamment influencés par la réalité extérieure, ils ne tiennent guère compte des choses réelles ou des équivalences psychiques de celle-ci, de sorte qu'ils se trouvent aisément en opposition active avec elles. Ils constituent, pour ainsi dire, un état dans l'État, un parti inaccessible, impropre au travail en commun, mais qui

cependant réussit parfois à vaincre les autres, ceux qu'on appelle normaux, et à les domestiquer. Quand cela arrive, c'est que la réalité psychique interne en arrive à prédominer sur la réalité extérieure et la voie vers la psychose est ainsi ouverte. Même quand les choses ne vont pas aussi loin, il est impossible de méconnaître l'importance pratique de ces phénomènes. Les inhibitions, l'incapacité de s'adapter à l'existence qui sont le fait des gens en proie à une névrose, constituent, dans la société humaine, un facteur très important. La névrose peut être considérée comme la manifestation directe d'une « fixation » de ces malades à une époque précoce de leur passé.

Étudions maintenant la latence qui nous intéresse particulièrement du point de vue de notre parallèle analogique. Au traumatisme infantile peut succéder immédiatement une névrose infantile ; cette dernière se manifeste par des efforts de défense qui s'accompagnent de symptômes. Une pareille névrose peut durer longtemps et provoquer de voyantes manifestations ou bien demeurer latente et passer inaperçue. C'est généralement la défense qui y prend le dessus, mais, quoi qu'il arrive, certaines modifications du moi se produisent et demeurent comme des cicatrices. Il est rare qu'une névrose infantile se continue sans interruption par une névrose de l'adulte. Il arrive bien plus fréquemment qu'une période de normalité lui fasse suite, processus qui est sans doute facilité ou permis par la latence physiologique. C'est plus tard seulement que la névrose deviendra définitivement manifeste par l'effet retardé du traumatisme. Cela se produit soit au moment de la puberté soit un peu plus tard. Dans le premier cas, les pulsions renforcées par la maturité physique reprennent la lutte dans laquelle elles avaient d'abord succombé. Dans le second cas, la névrose se manifeste plus tard parce que les réactions et les modifications du moi provoquées par le mécanisme de défense nuisent à la réalisation des tâches nouvelles imposées au moi par la vie, de sorte que de graves conflits

surgissent entre un monde extérieur exigeant et un moi qui cherche à protéger l'organisation si péniblement établie lors de sa lutte défensive. Cette période de trêve entre les premières réactions au traumatisme et l'apparition ultérieure de la maladie est un phénomène typique. La maladie peut être considérée comme une tentative de guérison, comme un effort tenté pour rassembler les éléments du moi que le traumatisme avait dissociés, pour en faire un tout puissant en face du monde extérieur. Toutefois cette tentative est rarement couronnée de succès si le travail analytique ne vient à la rescousse et même en ce dernier cas, la réussite n'est pas toujours certaine. Assez souvent, le processus s'achève par la destruction, le morcellement du moi ou par la victoire sur ce dernier de l'élément précocement dissocié et dominé par le traumatisme.

Pour convaincre le lecteur, il faudrait mettre sous ses yeux un exposé détaillé de la vie de nombreux névrosés. Mais l'ampleur et les difficultés de ce sujet transformeraient totalement le caractère de cet essai qui deviendrait un traité des névrosés. De plus, un petit nombre seulement de gens, ceux qui ont consacré leur vie à l'étude et à la pratique de la psychanalyse, seraient intéressés par ce travail. Or comme je m'adresse ici à un public plus nombreux, il ne me reste qu'à prier le lecteur de me faire confiance en ce qui touche les assertions que je formule. De mon côté j'admets bien que le lecteur ne se verra forcé d'adopter mes conclusions qu'après avoir vérifié le bien-fondé de mes théories.

Quoi qu'il en soit, je vais tenter d'exposer un cas où ressortent nettement toutes les particularités de la névrose dont je viens de parler. Il est évident qu'un seul cas ne saurait nous fournir toutes les clartés nécessaires. Aussi ne convient-il pas d'être déçu si son contenu semble très éloigné de l'analogie que nous cherchons.

Un petit garçon qui, ainsi qu'il arrive souvent dans la petite bourgeoisie, partageait la chambre de ses parents, avait maintes occasions régulières, avant même de pouvoir parler, d'observer les

actes sexuels de ceux-ci, de les voir et surtout de les entendre. Dans la névrose ultérieure qui se manifesta dès après sa première pollution spontanée, l'insomnie s'avéra le plus précoce et le plus gênant des symptômes. Hypersensible aux bruits nocturnes, il lui était, une fois réveillé, impossible de se rendormir. Cette insomnie était un véritable symptôme de compromis qui traduisait, d'une part, sa défense contre les perceptions nocturnes, d'autre part, son effort pour rétablir un état de veille propre à lui faire retrouver ses impressions de jadis.

Ces observations ayant précocement éveillé en l'enfant une agressive virilité, il se mit à tripoter son pénis, et s'identifiant à son père dont il prenait ainsi la place, fit à sa mère diverses avances sexuelles. Les choses allèrent ainsi jusqu'au jour où sa mère, lui interdisant ces tripotages, le menaça de tout raconter a son père qui, dit-elle, ne manquerait pas pour punir l'enfant de lui couper le membre. Cette menace de castration suscita, chez le petit garçon, une violente réaction traumatique. Il renonça à son activité sexuelle et son caractère se modifia. Au lieu de s'identifier à son père, il se mit à le craindre, adopta vis-à-vis de lui une attitude passive et, se montrant parfois insupportable, en vint même à le provoquer. Les châtiments corporels qu'il s'attirait ainsi prenaient pour lui, une signification sexuelle, de sorte qu'il s'identifiait, par eux, à sa mère maltraitée. Il se cramponnait toujours plus craintivement à celle-ci comme s'il ne pouvait un seul instant se passer de son amour dans lequel il voyait une protection contre le péril de castration venant de son père. Cette modification du complexe d'Oedipe se prolongea pendant toute la période de latence qui ne fut marquée par aucun trouble apparent. Il devint un enfant modèle, bien noté à l'école.

Jusqu'ici nous avons pu observer l'effet immédiat du traumatisme et confirmer le fait de la latence.

Avec la puberté survinrent les manifestations névrotiques et un second symptôme apparut, celui de l'impuissance sexuelle. Le jeune

garçon ne cherchait plus à toucher sa verge qui avait perdu toute sensibilité et n'osait approcher sexuellement une femme. Toute son activité sexuelle se limitait à un onanisme psychique avec fantasmes sadico-masochistes dans lesquels se décelaient aisément les conséquences de ses précoces observations du coït parental. La poussée de virilité renforcée qu'apporte la puberté ne provoqua en lui qu'une haine féroce et un sentiment de révolte contre son père. Cette attitude négative jusqu'à l'extrême à l'égard de son père était poussée si loin qu'elle lui faisait oublier son propre intérêt, provoquant son échec dans la vie et ses conflits avec le monde extérieur. Il ne réussissait pas dans sa profession parce que c'était son père qui l'avait poussé à embrasser celle-ci. Il ne se liait avec personne et n'était jamais en bons termes avec ses supérieurs.

Ainsi accablé de symptômes, affligé d'incapacité, il finit, après la mort de son père, par se marier, mais alors le fond de son caractère apparut et il rendit la vie impossible à tout son entourage. Égoïste invétéré, despote brutal, il lui fallait manifestement tourmenter autrui. Il devint la copie fidèle de son père tel que son souvenir l'avait campé, c'est-à-dire qu'il ressuscitait l'identification à ce père, l'identification qu'enfant il avait faite pour des raisons d'ordre sexuel. Nous reconnaissons, dans cette partie de la névrose, le retour du refoulé dont nous avons dit qu'il devait être compté avec les effets immédiats du traumatisme et le phénomène de la latence, parmi les symptômes essentiels d'une névrose.

IV. Application

Traumatisme précoce, défense, latence, explosion de la névrose, retour partiel du refoulé, telle est, d'après nous, l'évolution d'une névrose. J'invite maintenant le lecteur à faire un pas de plus et à admettre qu'il est possible de faire un rapprochement entre l'histoire de l'espèce humaine et celle de l'individu. Cela revient à dire que l'espèce humaine subit, elle aussi, des processus à contenus

agressivo-sexuels qui laissent des traces permanentes bien qu'ayant été, pour la plupart, écartés et oubliés. Plus tard, après une longue période de latence, ils redeviennent actifs et produisent des phénomènes comparables, par leur structure et leur tendance, aux symptômes névrotiques.

Je crois avoir devine ce que sont ces processus et je veux montrer que leurs conséquences, qui se rapprochent fortement des symptômes névrotiques, sont les phénomènes religieux. Après la découverte de l'évolution, nul ne saurait contester que l'espèce humaine ait eu une préhistoire et comme celle-ci reste inconnue -ou ce qui revient au même oubliée - cette conclusion a, à peu près, la valeur d'un axiome. Si nous apprenons que, dans les deux cas, les traumatismes efficients et oubliés se rapportent à la vie de la famille humaine, nous accueillerons cette information comme un don agréable et imprévu auquel les précédentes discussions n'avaient pas permis de s'attendre.

J'ai déjà soutenu cette thèse il y a un quart de siècle de cela, en 1912, dans mon livre *Totem et Tabou* et ne ferai que répéter ce que j'ai dit alors. Mon argumentation se base sur une suggestion de Ch. Darwin et se réfère à une hypothèse d'Atkinson : aux temps primitifs, l'homme vivait en petites hordes dont chacune était gouvernée par un mâle vigoureux. L'époque ne peut être précisée et nos connaissances géologiques elles-mêmes ne nous apprennent rien à ce sujet. Sans doute le langage n'était-il alors qu'à peine ébauché. Un point essentiel de notre argumentation est que le destin que nous allons retracer fut celui de tous les hommes primitifs, donc celui aussi de nos aïeux.

Cette histoire ainsi racontée paraît très condensée comme si ce qui avait mis des années à s'achever, ce qui s'était répété sans cesse, ne s'était en réalité produit qu'une seule fois. Le mâle vigoureux, seigneur et père de toute la horde, disposait à son gré et brutalement d'un pouvoir illimité. Toutes les femelles lui

appartenaient : les femmes et les filles de sa propre horde ainsi, sans doute, que celles ravies aux autres hordes. Le sort des fils était pénible : quand il leur arrivait de susciter la jalousie de leur père, ils étaient massacrés, châtrés ou chassés, se voyaient contraints de vivre en petites communautés et ne pouvaient se procurer de femmes que par le rapt. Il arrivait que certains d'entre eux finissent par se créer une situation analogue à celle du père dans la horde primitive. Les fils les plus jeunes avaient naturellement une situation privilégiée, protégés qu'ils étaient par l'amour de leur mère et l'âge de leur père ; ils pouvaient ainsi plus aisément succéder à celui-ci. Il semble qu'on puisse, dans un grand nombre de légendes et de mythes, retrouver des traces de l'évincement de l'aîné et de la préférence accordée au cadet.

À ce premier stade d'organisation « sociale » succéda ensuite un autre où, sans doute, les frères chassés, groupés en communautés, s'associèrent pour vaincre leur père et - suivant la coutume de l'époque - le dévorer. Ce cannibalisme ne doit pas nous choquer ; il a survécu jusqu'en des époques bien plus tardives. Le point essentiel est que nous attribuons à ces hommes primitifs des sentiments et des émotions analogues à ceux que les recherches psychanalytiques nous ont permis de découvrir chez nos primitifs actuels et chez nos enfants, ce qui revient à dire que tout en craignant et haïssant leur père, ils le vénéraient aussi et le prenaient pour exemple. En réalité chacun aurait voulu se mettre à sa place. L'acte cannibale doit donc être considéré comme une tentative d'identification au père en s'en incorporant un morceau.

Tout porte à croire qu'après le meurtre du père, les frères se disputèrent sa succession pendant très longtemps, chacun voulant posséder seul tout l'héritage. Mais un moment vint où ils comprirent le danger et l'inutilité de ces luttes. Le souvenir de la libération qu'ensemble ils avaient réalisée, les liens sentimentaux aussi qu'ils avaient noués durant leur bannissement, les amenèrent à une

entente, à une sorte de contrat social. Il en sortit une première forme d'organisation sociale avec renoncement aux instincts, acceptation d'obligations mutuelles, établissement de certaines institutions déclarées inviolables, sacrées, bref début de la morale et du droit. Chacun renonça au rêve de remplacer son père ou de posséder sa mère ou sa sœur. Ainsi se trouvèrent institués le tabou de l'inceste et la loi de l'exogamie. Une bonne part de la puissance souveraine, libérée par la mort du père, passa aux femmes et ce fut le temps du matriarcat. Durant cette période de « horde des frères », le souvenir du père resta vivace et un animal plein de force, qui peut-être avait été, lui aussi d'abord redouté, fut promu substitut du père. Un pareil choix a certes de quoi nous surprendre, mais le gouffre que l'homme a créé par la suite entre l'animal et lui n'existait pas pour le primitif, et continue à ne pas exister pour nos enfants dont les phobies d'animaux, nous avons eu l'occasion de le constater, s'expliquent par la crainte de leur père. Dans les relations avec l'animal totem se retrouvait intacte l'ambivalence des sentiments inspirés par le père. D'une part, le totem était considéré comme un ancêtre incarné, l'esprit protecteur du clan, qui devait, à ce titre, être révéré et ménagé, d'autre part, on instituait une fête où un sort semblable à celui qu'avait subi le père était réservé à l'animal totem. Il était mis à mort puis mangé par tous les membres du clan assemblées. (Le repas totémique, d'après Robertson Smith.) Cette grande fête était en réalité la fête de la victoire des fils coalisés contre leur père.

Mais où se trouve donc, dans tous ces faits, la religion ? Le totémisme, avec sa vénération d'un substitut du père, avec l'ambivalence dont témoigne le repas totémique, avec l'institution de fêtes commémoratives, d'interdictions dont la non-observance entraîne la mort, le totémisme, dis-je, peut bien être considéré comme une première ébauche de religion dans l'histoire de l'humanité, ce que vient confirmer le lien étroit qui unit, dès les débuts, les règles sociales et les obligations morales. Nous ne

pouvons donner ici qu'un très bref aperçu du développement ultérieur de la religion. Sans doute cette évolution se produit-elle parallèlement au progrès de la civilisation et aux changements de structure des communautés humaines.

Partant de là, le totémisme évolue vers une humanisation de l'être révéré. À l'animal succèdent des dieux humains dont l'origine totémique ne nous est pas dissimulée. Le dieu conserve sa forme animale ou tout au moins une tête d'animal, ou bien le totem devient le compagnon inséparable du dieu ou bien encore le mythe nous représente le dieu tuant justement l'animal qui n'est autre cependant que son prédécesseur. À un moment difficilement déterminable de cette évolution, apparaissent de grandes divinités maternelles, sans doute antérieures aux dieux mâles, et qui subsistent longtemps à côté de ces derniers. Entre-temps un grand bouleversement social s'est produit : au matriarcat a succédé un renouveau de l'ordre patriarcal. Les nouveaux pères, à dire vrai, ne sont pas aussi puissants que le père primitif. Trop nombreux, ils vivent en communautés plus vastes que ne l'avait fait la horde primitive ; il leur faut s'entendre et établir certaines règles sociales restrictives. Il est probable que les divinités maternelles sont apparues lors de la limitation du matriarcat en dédommagement des mères détrônées. Les dieux mâles furent d'abord représentés comme des fils aux cotés de leurs puissantes mères et c'est plus tard seulement qu'ils empruntèrent la figure paternelle. Les dieux mâles reflètent les conditions de l'époque patriarcale : ils sont nombreux, doivent se partager l'autorité et obéissent parfois à un dieu encore plus puissant qu'eux. Un pas de plus et nous voilà en face du sujet qui nous occupe ici : le retour à un dieu père, seul, unique, omnipotent.

Il faut bien convenir que cet aperçu historique est plein de lacunes et, en bien des points d'incertitudes, toutefois nul ne saurait, sans sous-estimer grandement la richesse et la force convaincante du matériel sur lequel nous nous basons, qualifier de fantaisiste notre

façon de concevoir l'histoire primitive. De grands fragments du passé, ici rassemblés en un tout, sont historiquement prouvés, comme, par exemple, le totémisme, les communautés de mâles. D'autres faits ont trouvé de remarquables répliques. C'est ainsi que plus d'un auteur a été frappé de la similitude qui existe entre le rite de la communion chrétienne - par lequel le croyant s'assimile symboliquement le sang et la chair de son dieu - et le repas totémique qui a une signification semblable. De nombreux reliquats de l'époque primitive oubliée subsistent dans les légendes et les contes populaires. De plus, l'étude analytique de la vie psychique des enfants a permis de récolter une moisson abondante et inespérée de documents susceptibles de combler les lacunes de notre connaissance des temps primitifs, Pour faire mieux ressortir toute l'importance des relation entre père et fils, contentons-nous de citer les phobies d'animaux, l'étrange peur d'être mangé par le père et l'énorme intensité de la peur de la castration. Dans notre reconstitution, rien n'a été imaginé de toutes pièces, rien n'a été avancé qui ne se base sur de solides fondements.

Supposons que l'ensemble de cet exposé historique soit plausible, nous reconnaîtrons, dans ce cas, qu'il se trouve, dans les doctrines religieuses et dans les rites, deux sortes d'éléments : d'une part, des fixations aux anciennes histoires de famille et des reliquats de celles-ci, d'autre part, des reproductions de passé, des retours, après un long intervalle de temps, de ce qui avait été oublié. C'est ce dernier élément qui avait jusqu'ici passé inaperçu, échappant ainsi à notre compréhension. Un exemple frappant le mettra ici en valeur.

Il convient de faire bien observer que tout élément resurgi du passé s'impose avec une force particulière, exerce sur les foules une énorme influence et devient irrésistiblement objet de foi, d'une foi contre laquelle nulle objection logique ne peut rien, tout à fait à la manière du *credo quia absurdum.* Cet étrange caractère ne saurait être compris que par comparaison avec les délires de la psychose.

Nous savions depuis longtemps qu'il se trouvait, dans toute idée délirante, un fond de vérité oubliée qui, à son retour, a subi certaines déformations et est dès lors mal comprise. Le malade prend pour une vérité son idée délirante et sa conviction compulsionnelle, morbide, s'étend bien au-delà de ce noyau de vérité pour embrasser aussi les erreurs qui enveloppent celui-ci. Le noyau de vérité en question, que nous appelons vérité historique, nous le retrouvons dans les dogmes des diverses religions. Ces derniers, avouons-le, présentent le caractère de symptômes névrotiques, mais échappent à la malédiction de l'isolement individuel en tant que phénomènes collectifs.

Aucune partie de l'histoire religieuse ne nous semble aussi claire que l'établissement du monothéisme chez les Juifs et sa continuation dans le christianisme, si ce n'est l'évolution, pour nous si compréhensible et où tout s'explique, du totem animal jusqu'au dieu humain toujours figuré avec son compagnon (animal). (Chacun des quatre Évangélistes chrétiens a encore son animal préféré.) Si nous voulons bien admettre un moment que c'est à la puissance mondiale de l'empire des pharaons que fut due l'apparition de l'idée monothéiste, nous voyons que cette idée, arrachée à son sol, transplantée chez un autre peuple, fut, après une longue période de latence, adoptée par ce peuple, conservée par lui comme le bien le plus précieux, tandis qu'elle lui permit de survivre en lui donnant la fierté de se croire un peuple élu. C'est la religion du père primitif à laquelle se rattache l'espoir d'une récompense, d'une distinction et enfin d'une domination du monde. Ce dernier fantasme de désir, depuis longtemps abandonné par les Juifs, subsiste encore chez les ennemis de ceux-ci qui s'obstinent à croire à la conjuration des « Sages de Sion ». Nous verrons, dans un autre chapitre, comment les particularités du monothéisme venu d'Égypte ont dû agir sur le peuple juif, laisser à jamais une empreinte sur son caractère en l'incitant à rejeter la magie et le mysticisme et à progresser dans la

spiritualité et dans la sublimation. Nous dirons comment ce peuple, heureux de se croire en possession de la vérité, pleinement conscient du bonheur d'être élu, en vint à placer très haut les valeurs intellectuelles et éthiques et comment un triste destin, une décevante réalité ont accentué chez lui toutes ces tendances. Pour le moment, c'est sous un angle différent que nous allons considérer son évolution historique.

La restauration du père primitif dans ses droits historiques marqua un progrès considérable, mais non pas une fin. Les autres parties de la tragédie préhistorique tendaient, elles aussi, à se faire reconnaître. Comment ce processus vint-il à se déclencher ? Voilà ce qu'il n'est pas facile de dire. Il semble qu'un sentiment croissant de culpabilité se soit emparé du peuple juif et, peut-être même, de tout le monde civilisé de cette époque, sentiment qui lui laissait présager le retour de ce qui avait été refoulé. Il en fut ainsi jusqu'au jour où un membre de ce peuple juif, prenant le parti d'un agitateur politico-religieux, fonda une doctrine nouvelle, la religion chrétienne, qui se sépara de la religion juive. Paul de Tarse, un juif romain, s'emparant de ce sentiment de culpabilité, le ramena très justement à sa source préhistorique, en lui donnant le nom de péché originel : un crime avait été commis envers Dieu et la mort seule pouvait le racheter. Par le péché originel, la mort était entrée dans le monde. Il s'agissait en réalité, en ce qui concerne ce crime entraînant la mort, du crime du père primitif, ultérieurement déifié. Toutefois, il ne fut nullement question de ce meurtre, mais seulement du fantasme de son expiation et c'est pourquoi ce fantasme put être salué comme un message de délivrance (Évangile). Un fils de Dieu, innocent de toute faute, s'était sacrifié, avait pris à son compte la culpabilité de tous. Il fallait bien que ce fût un fils, puisque le meurtre avait eu un père pour victime. Certaines traditions des mystères orientaux et grecs avaient sans doute exercé leur influence sur l'élaboration du fantasme de salut. L'essentiel semble en avoir été l'œuvre de Paul

qui était, dans toute l'acception du terme, un être religieux. Dans son âme, les reliquats obscurs du passé attendaient le moment de surgir dans les régions de la conscience.

Le fait qu'un Sauveur innocent de tout crime se soit sacrifié n'était évidemment qu'une déformation tendancieuse très difficilement concevable du point de vue de la logique. Comment imaginer, en effet, qu'un innocent puisse prendre à son compte un crime en acceptant de se laisser mettre à mort ? L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une semblable antilogie. Le « rédempteur » n'aurait dû être que le principal coupable, le chef de la horde des frères, celui qui avait vaincu le père. Mais a-t-il vraiment existé, ce meneur rebelle, ce chef ? C'est là, à mon avis, une question qu'il faut laisser sans réponse. Le fait est très possible, mais considérons que chacun des frères conjurés nourrissait certainement l'espoir de profiter tout seul du forfait et de se créer une situation unique susceptible de remplacer l'identification au père. Celle-ci, en effet, devait être abandonnée, submergée dans la communauté. Si ce chef n'a pas existé, c'est alors que le Christ est l'héritier d'un fantasme de désir inassouvi ; si, au contraire, ce chef a réellement vécu, le Christ est son successeur et sa réincarnation. Mais peu importe qu'il s'agisse d'un fantasme ou du retour d'une réalité oubliée, ce que nous retrouvons ici, c'est l'origine de la conception du héros, du héros qui toujours se révolte contre son père et qui finit, d'une manière quelconque, par le tuer [64]. Nous retrouvons également la source réelle de la « culpabilité tragique » du héros dans le draine, culpabilité difficile à démontrer autrement. Il est fort probable que le héros et le chœur des tragédies antiques représentent les mêmes héros rebelles, la même conjuration des frères et il n'est nullement

64 Ernest Jones attire mon attention sur le fait que, peut-être, le dieu Mithra qui tue le taureau représente ce chef, celui qui se vante de son exploit. On sait que pendant très longtemps le culte de Mithra disputa au christianisme naissant la victoire finale.

indifférent de constater qu'au Moyen Âge, le théâtre renaquit avec l'histoire de la Passion.

Nous avons dit déjà que la cérémonie chrétienne de la Sainte Communion par laquelle le croyant s'incorpore la chair et le sang du Rédempteur ne fait que répéter l'ancien repas totémique, en perdant, il est vrai, tout caractère agressif pour ne reproduire que la tendresse et l'adoration. L'ambivalence qui prédomine dans les relations entre père et fils transparaît toutefois nettement dans le résultat final de la réforme religieuse qui, destinée soi-disant à amener une réconciliation avec le père, aboutit au détrônement et à la destitution de celui-ci. Le judaïsme avait été la religion du père, le christianisme devint la religion du fils. L'ancien Dieu, le Dieu-Père, passa au second plan ; le Christ, son Fils, prit sa place, comme aurait voulu le faire, à une époque révolue, chacun des fils révoltés. Paul, le continuateur du judaïsme, fut aussi son destructeur. S'il réussit, ce fut certainement d'abord parce que, grâce à l'idée de la rédemption, il parvint à conjurer le spectre de la culpabilité humaine et ensuite parce qu'il abandonna l'idée que le peuple juif était « le peuple élu » et qu'il renonça au signe visible extérieur de cette élection : la circoncision. La nouvelle religion put ainsi devenir universelle et s'adresser à tous les hommes. Même en admettant qu'un sentiment de vengeance personnelle ait pu animer Paul - sa nouvelle doctrine se heurtant à l'opposition des milieux juifs - il n'en reste pas moins vrai qu'un des caractères de l'ancienne religion d'Aton (l'universalité) se trouvait rétabli. La religion redevenait universelle comme elle l'avait été avant de passer à ses nouveaux adeptes, les Juifs.

À certains points de vue, la foi nouvelle marquait une régression sur la foi juive ancienne, comme c'est le cas chaque fois qu'un nouvel afflux de gens font irruption ou sont admis dans un pays dont les habitants sont plus civilisés qu'eux. Le christianisme n'atteignait pas le degré de spiritualité du judaïsme et n'était plus purement monothéiste. En empruntant aux peuples voisins de

nombreux rites symboliques, le christianisme rétablit la grande déité femelle et s'adjoignit nombre de dieux du polythéisme en les travestissant de façon reconnaissable et en les reléguant, il est vrai, sur un plan secondaire. Mais surtout, il n'exclut pas avec la même rigueur que la religion d'Aton et la religion mosaïque subséquente les éléments de superstition, de magie et de mysticisme qui, pendant plus de deux mille ans, devaient entraver si fortement son développement spirituel.

Le triomphe du christianisme fut une nouvelle victoire des prêtres d'Amon sur le dieu d'Ikhnaton et cela après un intervalle de mille cinq cents ans et sur un bien plus vaste théâtre. Et cependant, le christianisme marquait un progrès dans l'histoire des religions, tout au moins en ce qui concerne le retour du refoulé. Dès lors le judaïsme ne fut plus, pour ainsi dire, qu'un fossile.

Il serait intéressant de savoir comment l'idée monothéiste a fait justement sur le peuple juif une aussi forte impression et pourquoi ce peuple y a été aussi obstinément fidèle. Je crois qu'on peut répondre à cette question. Le destin en poussant le peuple juif à renouveler sur la personne de Moïse, éminent substitut du père, le forfait primitif, le patricide lui permit de comprendre cet exploit. Le souvenir fut remplacé par l'« agir » comme il arrive si souvent au cours de l'analyse des névrosés. À la doctrine de Moïse qui les incitait à se souvenir, les Juifs réagirent en niant leur acte et se contentèrent, sans plus, de reconnaître le Père éminent. Ils s'interdirent par là d'accéder au point d'où Paul devait plus tard donner une suite à l'histoire primitive. Ce n'est pas tout à fait par hasard que la mise à mort d'un grand homme devint le point de départ d'une nouvelle religion, celle qui créa Paul. Un petit nombre seulement de disciples en Judée considérait le supplicié comme le Fils de Dieu, le Messie promis. Ultérieurement une partie de l'histoire infantile romancée de Moïse devint celle de Jésus sur le compte de qui, avouons-le, nous n'en savons guère plus que sur

Moïse lui-même. Nous ignorons s'il fut réellement le grand homme que nous dépeignent les Évangiles ou s'il ne dut pas sa renommée au seul fait de sa mort et des circonstances qui entourèrent celle-ci. Paul, qui devint son apôtre, ne le connut jamais personnellement.

Le meurtre de Moïse par son peuple, crime dont Sellin a pu retrouver des traces dans la tradition et dont, chose étrange, le jeune Goethe [65]. Il avait, sans posséder aucune preuve, admis la réalité, est indispensable à notre raisonnement et constitue un lien important entre l'événement oublié survenu à l'époque primitive et sa réapparition ultérieure sous la forme des religions monothéistes [66]. Suivant une séduisante hypothèse, c'est le repentir du meurtre de Moïse qui a provoqué le fantasme de désir d'un Messie, revenant sur la terre pour apporter à son peuple le salut et la domination du monde qui lui avait été promise. Si Moïse a bien été ce premier Messie, le Christ devient alors son substitut et son successeur, C'est pourquoi Paul put à juste titre s'écrier en parlant au peuple : « Voyez, le Messie est réellement venu. N'a-t-il pas été tué sous vos yeux ? » La résurrection du Christ acquiert ainsi une certaine vérité historique, car le Christ fut vraiment Moïse ressuscité et, derrière lui, se dissimulait le Père primordial de la horde primitive, transfiguré, il est vrai, et ayant en tant que Fils pris la place de son Père.

Le pauvre peuple juif qui, avec son habituelle ténacité, s'est obstiné à nier le meurtre de son père en a été durement châtié au cours des siècles. On n'a cessé de lui jeter à la tête ce reproche : « Vous avez assassiné notre Dieu ! » Et à tout prendre, cette accusation est bien fondée lorsqu'on l'interprète justement en la rapportant à l'histoire des religions ; en voici le sens exact : « Vous refusez d'avouer que vous avez assassiné Dieu (le prototype de Dieu, le père primitif et ses réincarnations ultérieures). » Il conviendrait

65 *Israël in der Wüste* (Israël dans le désert), vol. VII de l'Édition de Weimar, p. 170.

66 Voir à ce sujet les écrits de Frazer : *The Golden Bough* (Le Rameau d'or), vol. III ; *The dying God*.

cependant d'ajouter ceci : « Nous avons, c'est vrai, fait la même chose, mais nous l'avons avoué et depuis nous nous sommes rachetés. » Les accusations que l'antisémitisme ne cesse de porter contre les descendants des Juifs ne sont pas toutes aussi bien fondées. Un phénomène aussi intense, aussi persistant que la haine populaire contre les Juifs comporte nécessairement plus d'une cause. On devine que les motifs en sont multiples, les uns s'expliquent d'eux-mêmes, sont tirés de la réalité, tandis que les autres, plus profonds, découlent de sources secrètes qui doivent être considérées comme les causes spécifiques de l'antisémitisme. Dans le premier groupe, il faut ranger le plus fallacieux de tous les reproches, celui de demeurer partout des étrangers. Et pourtant, dans bien des régions où sévit aujourd'hui l'antisémitisme, les Juifs constituent l'un des plus anciens éléments de la population, parfois même ils s'y trouvent installés depuis plus longtemps que les habitants actuels. C'est le cas, par exemple, de la ville de Cologne où les Juifs arrivèrent avec les Romains et avant l'invasion des Germains. D'autres motifs de haine sont plus puissants encore, ainsi le fait que les Juifs se groupent généralement en minorités au sein d'autres peuples. En effet, pour qu'un sentiment de solidarité puisse être solidement établi dans les masses, il faut qu'il existe une certaine hostilité à l'égard de quelque minorité étrangère et la faiblesse numérique de cette minorité incite à le persécuter. Toutefois, deux autres particularités des Juifs sont tout à fait impardonnables : d'abord, ils diffèrent, à certains points de vue, de leurs « hôtes », non point fondamentalement puisque, quoi qu'en prétendent leurs ennemis, ils ne sont pas des Asiatiques de race étrangère, mais par quelques traits de caractère propres aux peuples méditerranéens de la culture desquels ils ont hérité. Mais ils sont différents, parfois de façon indéfinissable, des autres peuples et en particulier des nordiques et, chose étrange, l'intolérance raciale se manifeste plus volontiers à l'égard de petites différences qu'à l'égard de divergences fondamentales. La seconde particularité est plus

importante encore : c'est le fait que les Juifs défient toute oppression. Les persécutions les plus cruelles n'ont jamais réussi à les exterminer. Bien au contraire, ils parviennent à s'imposer dans toutes les professions et, partout où ils peuvent pénétrer, apportent à toutes les œuvres de civilisation un concours précieux.

C'est à une époque très éloignée que la haine contre les Juifs a pris racine et c'est de l'inconscient des peuples qu'elle émane. Je prévois bien que les motifs vont en paraître, au premier abord, incroyables. J'ose avancer que la jalousie provoquée par un peuple qui prétendait être le premier-né et le favori de Dieu le Père n'est pas encore éteinte aujourd'hui, comme si les autres peuples eux-mêmes ajoutaient foi à une pareille prétention. D'autre part, parmi toutes les coutumes propres aux Juifs, celle de la circoncision fait une désagréable et inquiétante impression, sans doute parce qu'elle rappelle la menace d'une castration redoutée, évoquant ainsi une partie de ce passé primitif volontiers oubliée. Dans cette série, n'oublions pas la dernière en date des causes de l'antisémitisme ; rappelons-nous que tous les peuples qui pratiquent aujourd'hui l'antisémitisme ne se sont qu'à une époque relativement récente convertis au christianisme et souvent parce qu'ils y ont été contraints sous menace de mort. On pourrait dire qu'ils ont tous été « mal baptisés » et que, sous un mince vernis de christianisme, ils sont restés ce qu'avaient été leurs ancêtres, de barbares polythéistes, N'ayant pu surmonter leur aversion pour la religion nouvelle qui leur avait été imposée, ils ont projeté cette animosité vers la source d'où le christianisme leur était venu. Le fait que les Évangiles relatent une histoire qui se passe entre Juifs et qui n'a trait qu'aux Juifs leur a facilité cette projection. Leur haine des Juifs n'est au fond qu'une haine du christianisme. Ne nous étonnons donc pas si, dans la révolution nationale socialiste allemande, cette étroite parenté des deux religions monothéistes trouve une expression aussi claire dans le traitement hostile qu'elles subissent ensemble.

V. Points épineux

Peut-être avons-nous réussi dans le précédent chapitre à montrer l'analogie qui existe entre les processus névrotiques et les faits religieux en mettant ainsi en évidence l'origine insoupçonnée de ces derniers. Lorsque nous transposons ainsi la psychologie individuelle en psychologie collective, nous nous heurtons à deux difficultés de nature et d'importance différentes dont nous allons maintenant aborder l'examen. En premier lieu, nous n'avons étudié ici qu'un seul et unique cas parmi ceux si nombreux que nous offre la phénoménologie des religions et, de ce fait, il nous est impossible d'éclairer les autres. L'auteur avoue à regret qu'il est forcé de s'en tenir à ce seul exemple parce que ses connaissances techniques ne lui permettent pas de compléter ses recherches. Son savoir limité lui permet toutefois d'ajouter que l'instauration de la religion de Mahomet lui paraît être une répétition abrégée de la religion juive sur laquelle elle s'est modelée. Il semble que le Prophète ait d'abord projeté d'adopter, pour lui-même et pour son peuple, le judaïsme tel qu'il se présentait alors. En récupérant le grand et unique Père primitif, les Arabes acquirent une conscience d'eux-mêmes extraordinairement accrue qui leur valut de grands succès matériels, mais leur dynamisme s'y épuisa. Allah se montra bien plus reconnaissant envers son peuple élu que ne l'avait jadis été Jahvé envers le sien. Cependant, le développement interne de la nouvelle religion ne tarda pas à s'arrêter, peut-être parce qu'elle manquait de cette profondeur qu'avait donnée à la religion juive le meurtre de son fondateur. Les religions, en apparence rationalistes, de l'Orient sont essentiellement des cultes d'ancêtres et s'arrêtent ainsi à un stade précoce de la reconstruction du passé. S'il est exact que chez les primitifs actuels nous ne trouvons comme seul contenu de leur religion que le culte d'un Être suprême, nous devons considérer ce fait comme un arrêt de l'évolution religieuse et pouvons le mettre en parallèle avec ces innombrables cas de névroses rudimentaires

rencontrés dans la psychologie pathologique. Pourquoi l'évolution ne s'est-elle pas poursuivie là comme ici, voilà ce que nous ne sommes pas en mesure d'expliquer. Nous pensons devoir en rendre responsables les dons individuels des peuples en question, le sens de leur activité et leur situation sociale en général. Par ailleurs, la psychanalyse s'est fait une règle de ne chercher à comprendre que ce qui existe, sans tenter d'expliquer ce qui n'est pas arrivé.

Dans ce transfert à la psychologie collective, nous nous heurtons à une seconde et bien plus grande difficulté qui implique, en effet, un nouveau problème, celui-ci essentiel. Il s'agit de savoir sous quelle forme persiste la tradition efficiente dans l'existence des peuples, question qui ne se pose pas pour l'individu chez qui elle est résolue par l'existence dans l'inconscient des traces mnésiques du passé. Revenons à notre exemple historique. Le compromis de Quadês, nous l'avons dit, se basait sur la persistance, parmi ceux qui étaient revenus d'Égypte, d'une puissante tradition. loi aucun problème ne se pose. À notre avis, une pareille tradition reposait sur le souvenir conscient des récits oraux que les gens de cette époque tenaient de leurs anciens et qui se rapportaient à deux ou trois générations antérieures seulement. Ces bisaïeux, ces trisaïeux avaient participé et assisté aux événements en question. Toutefois, faut-il généraliser et prétendre que pour les siècles ultérieurs, la tradition a toujours été fondée sur une connaissance transmise de façon normale de l'aïeul à son descendant ? Nous ne saurions plus dire, comme dans le cas précédent, quels sont les gens qui conservèrent ce savoir et le transmirent oralement. Aux dires de Sellin, la tradition du meurtre de Moïse se maintint parmi les prêtres jusqu'au moment où elle trouva son expression écrite qui seule permit à Sellin de la retrouver. Mais elle ne se répandit pas dans le peuple et demeura l'apanage de quelques-uns seulement. Cette forme de transmission suffit-elle à expliquer l'effet produit ? Est-il permis d'attribuer à une tradition connue d'un petit nombre de

personnes le pouvoir d'agir aussi fortement sur les masses lorsque celles-ci viennent à en prendre connaissance ? Tout porte plutôt à croire que cette foule ignorante avait déjà une vague notion de ce que seuls certains initiés savaient et qu'elle profita de la première occasion pour faire sienne la tradition.

Il devient encore plus malaisé de conclure quand nous considérons des cas analogues remontant aux époques primitives. Au cours de milliers d'années, on oublia certainement qu'il fut un jour un père primitif ayant possédé tous les caractères dont nous avons parlé et on ne se souvint plus du sort qui lui avait été réservé. Il ne nous est plus possible, comme pour Moïse, d'admettre l'hypothèse d'une tradition orale. Comment alors concevoir cette tradition et sous quelle forme peut-elle avoir subsisté ?

Afin de faciliter aux lecteurs mal disposés ou mal renseignés l'étude d'une question psychologique aussi complexe que celle-ci, je leur donnerai sans plus tarder le résultat de mes investigations. Je crois que la concordance entre l'individu et la foule est presque totale sur ce point : les masses comme l'individu gardent sous forme de traces mnésiques inconscientes les impressions du passé.

Le cas de l'individu semble assez clair. La trace mnésique des événements précoces subsiste, mais subsiste dans certaines conditions psychologiques spéciales. On peut dire que l'individu connaît ce passé comme on connaît justement le refoulé. Nous nous sommes formé certaines opinions - que l'analyse confirme aisément - sur la façon dont une chose oubliée peut ensuite resurgir au bout d'un certain temps. Le matériel n'est pas anéanti, mais seulement « refoulé », ses traces mnésiques se conservent dans toute leur fraîcheur première tout en restant isolées, du fait des « contre-investissements ». Sans relation avec les autres processus intellectuels, elles restent inconscientes, inaccessibles à la conscience. Parfois aussi, certaines parties du refoulé échappant au processus restent accessibles au souvenir et surgissent de temps en

temps dans la conscience, mais même dans ce cas, elles demeurent isolées, comme des corps étrangers sans lien avec le reste. C'est là un phénomène qui, tout en n'étant pas fatal, se produit quelquefois, mais le refoulement peut également être total et c'est ce cas que nous allons maintenant envisager.

Le refoulé en tendant à pénétrer dans le conscient conserve sa force d'impulsion. Trois conditions sont nécessaires pour qu'il puisse atteindre son but - 1º Que la puissance du contre-investissement ait été affaiblie soit du fait de processus morbides affectant le moi lui-même, soit par suite de quelque autre répartition des énergies d'investissement au sein de ce moi ; c'est là ce qui arrive toujours pendant le sommeil. 2º Que les éléments pulsionnels liés au refoulé subissent un renforcement particulier ; les phénomènes de la puberté offrent de ce phénomène le meilleur exemple. 3º Certains événements récents peuvent parfois faire surgir des impressions et provoquer des incidents si semblables au matériel refoulé qu'ils parviennent à réveiller ce refoulé. Dans ce cas, le matériel récent se renforce de toute l'énergie latente du refoulé et ce dernier agit à l'arrière-plan de l'impression récente et avec son concours.

Dans aucun des trois cas, le matériel jusqu'alors refoulé n'arrive inchangé et sans rencontrer d'obstacles dans le conscient. Il subit chaque fois certaines déformations qui démontrent soit l'action qu'exerce la résistance incomplètement surmontée, soit l'effet modifiant produit par l'événement récent, soit les deux à la fois.

Un processus psychique est conscient ou inconscient et c'est cette distinction qui nous permet de nous orienter. Le refoulé est inconscient. Comme tout paraîtrait agréablement simple si la proposition était réversible et si la différence des qualités de « conscience » et d' « inconscience » correspondait à cette distinction : appartenance au moi et refoulé. Le fait seul de savoir que notre vie psychique contient un semblable matériel isolé et inconscient serait déjà suffisamment important. En réalité, les choses

sont plus complexes. Si tout ce qui est refoulé est inconscient, tout ce qui appartient au moi n'est pas toujours conscient. Nous observons que le fait d'être conscient n'est qu'une qualité fugace dont est passagèrement nanti un phénomène psychique ; c'est pourquoi il nous semble plus opportun de remplacer le terme de « conscient » par la phrase « susceptible de devenir conscient et c'est à cette dernière qualité que nous donnons le nom de « préconscient ». Nous dirons ensuite avec plus de précision que le moi est essentiellement préconscient (virtuellement conscient), mais que certains éléments du moi sont inconscients.

Ce dernier exposé nous apprend que les qualités qui nous ont jusqu'ici permis de nous orienter dans les ténèbres de la vie psychique ne sont pas suffisantes. Il nous faut une autre distinction, non plus d'ordre qualificatif cette fois, mais d'ordre topographique et en même temps, ce qui lui confère une valeur particulière, d'ordre génétique. Dans notre vie psychique qui est, selon nous, composée de hiérarchies, de districts et de provinces, nous distinguons une région qui est, à notre avis, le « moi véritable » et une autre que nous appelons le « ça ». Le ça est plus ancien que le moi qui s'en est détaché sous l'influence du monde extérieur comme l'écorce se détache de l'arbre. C 'est dans le ça que s'agitent nos pulsions primitives et tous les processus qui s'y déroulent demeurent inconscients. Le moi, nous l'avons dit, reste le domaine de la préconscience ; il renferme des éléments qui normalement restent inconscients. Les phénomènes psychiques dans le ça obéissent à des lois particulières, différentes de celles qui les régissent et qui règlent leur action réciproque dans le moi. C'est la découverte de ces différences qui nous a conduit à nos nouvelles conceptions et qui les confirme.

Le refoulé appartient au domaine du ça et obéit au mécanisme de ce dernier. Il n'en diffère que par sa genèse. La différenciation s'effectue à une époque précoce, au moment où le moi se détache du

ça. Ensuite le moi s'empare d'une partie des contenus du ça qui passe à l'état de préconscience, une autre partie ne subit pas ce transfert et demeure dans le ça pour y former le véritable inconscient. Toutefois, au cours du développement ultérieur du moi, certains processus, certaines impressions qui affectent celui-ci s'en voient, du fait de mécanismes de défense, interdire l'accès ; ils perdent le caractère de la préconscience et se trouvent ainsi ravalés à l'état d'éléments du ça. C'est là ce qui constitue, dans le ça, le « refoulé ». En ce qui concerne les relations entre les deux provinces psychiques, nous admettons donc que, d'une part, le processus inconscient dans le ça peut être haussé au niveau préconscient et intégré dans le moi et que, d'autre part, le matériel préconscient peut faire le chemin inverse et se trouver ramené au ça. Le fait qu'un autre district, le « surmoi », vienne plus tard s'ajouter aux autres ne nous préoccupe pas pour le moment.

Tout cela peut paraître très compliqué, mais une fois que l'on s'est familiarisé avec cette inhabituelle façon d'envisager spatialement l'appareil psychique, il semble que la conception n'en offre plus de difficultés particulières. Ajoutons que la topographie psychique ainsi décrite n'a rien à voir avec l'anatomie du cerveau et qu'elle ne l'effleure qu'en un seul point. Certes, je ressens aussi nettement que quiconque ce que cette manière d'envisager les choses a d'insatisfaisant, ce qui tient à notre totale ignorance de la nature dynamique des processus psychiques. Nous pensons que ce qui distingue une représentation consciente d'une représentation préconsciente et cette dernière d'une représentation inconsciente ne tient certainement qu'à une modification ou peut-être aussi à une répartition différente de l'énergie psychique. Nous parlons d'investissements et de contre-investissements et notre savoir s'arrête là, nous ne sommes même pas en mesure d'établir une hypothèse de travail utile. En ce qui touche le phénomène de la conscience il nous est, du moins, permis de dire qu'il tient

Originairement à la perception. Toutes les perceptions dues à des excitations douloureuses, tactiles, auditives ou visuelles sont les plus aptes à devenir conscientes. Les processus cogitatifs ou ce qui leur est analogue dans le ça sont inconscients en soi et accèdent à la conscience grâce à leur connexion avec des résidus mnésiques de perceptions visuelles ou auditives, par la voie du langage. Chez l'animal, à qui le langage fait défaut, ces relations doivent être plus simples.

Les impressions causées par les traumatismes précoces de l'étude desquels nous sommes partis sont soit non traduites dans le préconscient soit bientôt ramenées, par le refoulement, à l'état de ça. Dans ce cas, leurs traces mnésiques restent inconscientes et c'est à partir du ça qu'elles agissent. Nous pensons parvenir à suivre leur destin futur tant qu'il s'agit pour elles de leurs propres expériences. Mais les choses se compliquent quand nous nous apercevons que, dans la vie psychique de l'individu, ce ne sont pas seulement les événements vécus mais aussi ce qu'il apporte en naissant, qui agissent, certains éléments de provenance phylogénétique, un héritage archaïque. De quoi donc alors est fait ce dernier ? Que contient-il ? Quelles sont les preuves de son existence ?

La réponse immédiate et la mieux fondée est que cette hérédité consiste en certaines prédispositions telles que les possède tout être vivant, en faculté ou tendance à adopter un certain mode de développement et à réagir de façon particulière à certaines émotions, impressions ou excitations. Comme l'expérience nous enseigne que les individus diffèrent à ce point de vue, notre hérédité archaïque inclut ces différences qui représentent ce qu'on appelle, chez l'individu, le facteur constitutionnel. Or tous les individus, particulièrement dans l'enfance, subissent, à peu de chose près, les mêmes événements, mais tous n'y réagissent pas de la même manière et l'on se demande ainsi s'il ne conviendrait pas d'attribuer ces réactions et ces différences individuelles à l'hérédité archaïque.

Ce doute doit être écarté ; le fait de la similitude n'enrichit pas notre connaissance de l'hérédité archaïque.

Cependant les recherches analytiques ont fourni certains résultats qui donnent à réfléchir. C'est d'abord l'universalité du symbolisme du langage. La substitution symbolique d'un objet à un autre (et il en va de même en ce qui concerne les actes) est sans cesse utilisée par nos enfants et leur semble toute naturelle. Comment ont-ils appris à s'en servir ? Voilà ce qu'il nous est impossible de démontrer et nous nous voyons contraints, dans bien des cas, de convenir que cet apprentissage n'a pu se faire. Il s'agit là d'une notion originelle que l'adulte oublie par la suite ; il utilise bien, à la vérité, les mêmes symboles dans ses rêves, mais sans les comprendre tant que l'analyste ne les lui a pas interprétés. Et même alors le sujet a peine à accepter l'interprétation. S'il fait usage d'une de ces phrases si communes où quelque symbolisme s'est cristallisé, il doit admettre que le sens véritable de cette phrase lui avait jusqu'alors totalement échappé. Le symbolisme, par ailleurs, ignore la diversité des langues ; les investigations montreront sans doute qu'il est doué d'ubiquité et s'avère identique chez tous les peuples. Il y a là, semble-t-il, un cas patent d'hérédité archaïque du temps où le langage n'en était encore qu'à ses débuts ; mais une autre explication encore semble possible : on pourrait dire qu'il s'agit là d'associations de pensées entre des idées formées au cours du développement historique du langage et qui, chaque fois que l'individu passe par les phases de cette évolution, se répètent en lui. Il s'agirait de l'hérédité d'une prédisposition cogitative analogue à celle d'une prédisposition pulsionnelle ; cela non plus ne saurait guère nous aider à résoudre notre problème.

Toutefois les recherches analytiques ont mis au jour d'autres données d'une bien plus grande portée que les précédentes. En étudiant les réactions aux traumatismes précoces, nous sommes fréquemment surpris de constater quelles ne tiennent pas

exclusivement aux événements vécus, mais qu'elles en dévient d'une façon qui conviendrait bien mieux au prototype d'un événement phylogénique ; elles ne s'expliqueraient que par l'influence de cette sorte d'événements. Le comportement d'un enfant névrosé à l'égard de ses parents quand il subit l'influence des complexes d'Oedipe et de castration présente une multitude de réactions semblables qui, considérées chez l'individu, paraissent déraisonnables et ne deviennent compréhensibles que si on les envisage sous l'angle de la phylogénie, en les reliant aux expériences faites par les générations antérieures. Il serait très intéressant de rassembler et de publier les faits auxquels je fais ici allusion. Ces faits semblent assez convaincants pour me permettre d'aller plus loin encore en prétendant que l'hérédité archaïque de l'homme ne comporte pas que des prédispositions, mais aussi des contenus idéatifs, des traces mnésiques qu'ont laissées les expériences faites par les générations antérieures. De cette manière la portée aussi bien que la signification de l'hérédité archaïque se trouveraient accrues de façon notable.

À y bien réfléchir, avouons que nous avons discuté depuis longtemps comme si la question d'une existence de résidus mnésiques des expériences faites par nos ancêtres ne se posait pas tout à fait indépendamment de la communication directe ou des effets de l'éducation, par exemple. Quand nous parlons de la persistance, chez un peuple, d'une tradition ancienne, de la formation d'un caractère national, c'est à une tradition héréditaire et non à une tradition oralement transmise que nous pensons. Tout au moins ne distinguons-nous pas entre les deux et, ce faisant, nous ne nous rendons pas compte de l'audace que cette négligence implique. Cet état de choses s'aggrave encore, il est vrai, du fait de la biologie qui, à l'heure actuelle, nie absolument l'hérédité des qualités acquises. Avouons, en toute modestie, que malgré cela, il nous paraît impossible de nous passer de ce facteur quand nous cherchons à

expliquer l'évolution biologique. Il est vrai que les deux cas ne sont pas tout à fait identiques ; dans l'un, il s'agit de qualités acquises difficiles à concevoir, dans l'autre, de traces mnésiques d'impressions du dehors, c'est-à-dire de quelque chose de presque concret. Mais sans doute nous est-il, au fond, impossible d'imaginer l'un sans l'autre. En admettant que de semblables traces mnésiques subsistent dans notre hérédité archaïque, nous franchissons l'abîme qui sépare la psychologie individuelle de la psychologie collective et nous pouvons traiter les peuples de la même manière que l'individu névrosé. Tout en admettant que nous n'avons comme preuves de ces traces mnésiques dans notre hérédité archaïque que les manifestations recueillies au cours des analyses, manifestations qui doivent être ramenées à la phylogenèse, ces preuves nous paraissent cependant suffisamment convaincantes pour nous permettre de postuler un pareil état de choses. S'il n'en est pas ainsi, renonçons donc à avancer d'un seul pas dans la voie que nous suivons, aussi bien dans le domaine de la psychanalyse que dans celui de la psychologie collective. L'audace est ici indispensable.

Ce postulat nous amène plus loin encore : en l'adoptant nous diminuons la largeur du gouffre que l'orgueil humain a jadis creusé entre l'homme et l'animal. Si ce qu'on appelle l'instinct des bêtes, cet instinct qui leur permet de se comporter dans une situation nouvelle comme si elle leur était déjà familière, peut être expliqué, ce sera de la façon suivante : les animaux profitent dans leur nouvelle existence de l'expérience acquise par leur espèce, c'est-à-dire qu'ils gardent en eux-mêmes le souvenir de ce qu'ont vécu leurs ancêtres. Chez l'animal humain, les choses se passent sans doute de la même façon. Son hérédité archaïque, bien que différente par son expansion et son caractère, correspond aux instincts des animaux.

Ceci étant posé, je n'hésite pas à affirmer que les hommes ont toujours su qu'ils avaient un jour possédé et assassiné un père primitif.

Deux autres questions se posent encore : dans quelles conditions un semblable souvenir pénètre-t-il dans l'héritage archaïque ? Dans quelles circonstances devient-il actif et passe-t-il,sous une forme il est vrai altérée et déformée, de l'état inconscient à l'état conscient ? La première réponse se donne aisément : le souvenir passe dans l'hérédité archaïque quand l'événement est important ou quand il se répète assez souvent ou quand il est à la fois important et fréquent. Dans le cas du meurtre du père, les deux conditions se trouvent remplies. En ce qui concerne la seconde question, observons que nombre d'influences peuvent jouer dont toutes ne sont pas nécessairement connues ; comme c'est le cas dans certaines névroses, une évolution spontanée est également possible. Toutefois, toute répétition récente et réelle de l'événement a une importance décisive parce qu'elle en fait revivre les traces mnésiques oubliées. Le meurtre de Moïse constitua justement une répétition de ce genre, comme aussi, plus tard, le meurtre du Christ après une procédure soi-disant judiciaire, de sorte que ces événements passèrent au premier plan en tant que causes premières. Il semble que sans eux, la genèse du monothéisme n'eût pas été possible et l'on songe aux paroles du poète : « Ce qui est destiné à vivre éternellement dans les chants doit d'abord sombrer dans l'existence [67]. »

Pour conclure, j'ajouterai une remarque d'où découle un argument psychologique. Une tradition qui ne se fonderait que sur des transmissions orales ne comporterait pas le caractère obsédant propre aux phénomènes religieux. Elle serait écoutée, jugée et éventuellement rejetée, comme toute autre nouvelle du dehors. Jamais elle n'aurait le privilège d'échapper à la contrainte du mode de penser logique. Il faut qu'elle ait subi le destin du refoulement, l'état d'inconscience, avant d'être en mesure de produire, lors de son retour, des effets aussi puissants et avant de contraindre les masses, comme nous l'avons observé à notre grand étonnement et jusqu'ici

67 Schiller, *La Dieux de la Grèce.*

sans le comprendre, à plier sous le joug religieux. Et ces considérations font pencher la balance en faveur de l'idée que les choses sont bien telles ou à peu près telles que nous avons tenté de les décrire.

Moïse, son peuple et le monothéisme : deuxième partie

I. Résumé

Avant de poursuivre cette étude, je me sens obligé de présenter au publie à la fois des excuses et des explications. Cette suite n'est, en effet, qu'une répétition fidèle et souvent littérale de la première partie, toutefois quelques recherches critiques ont été abrégées et certaines observations, relatives au problème de la formation du caractère du peuple juif, ajoutées. Je sais que cette façon de présenter un sujet est à la fois inefficace et anti-artistique et je la réprouve tout à fait. Pourquoi alors n'avoir pas évité cette erreur ? Ma réponse, tout en exigeant un aveu assez pénible, est prête d'avance : je ne suis pas parvenu à effacer les traces qu'y a laissées la façon vraiment étrange dont ce livre fut composé.

En réalité, il a été écrit deux fois. D'abord, il y a quelques années à Vienne où je jugeai impossible de le publier. Je décidai de le laisser de côté mais, telle une âme en peine, il ne cessait de me hanter. Alors je fis un compromis en le publiant en deux parties dans la revue Imago. Il s'agissait du point de départ de l'œuvre entière : *Moïse, un Égyptien,* et de l'essai historique basé sur cette première partie : *Si Moïse fut égyptien...* Le reste de l’œuvre comportait des thèses choquantes et dangereuses, à savoir les considérations relatives à la genèse du monothéisme et mon interprétation de la religion, aussi le gardai-je par devers moi, me figurant qu'il ne pourrait jamais être publié. Puisse produisit inopinément, en mars 1938, l'invasion allemande qui me contraignit à quitter ma patrie

tout en me libérant de mes craintes de voir jeter l'interdit sur la psychanalyse dans un pays où on la supportait encore, dans le cas où j'aurais publié mon travail. À peine débarqué en Angleterre, je fus irrésistiblement tenté de rendre accessible à l'univers mon savoir dissimulé et j'entrepris de remanier la troisième partie destinée à faire suite aux deux autres déjà publiées, ce qui naturellement, nécessita un regroupement partiel de mon matériel. Dans cette deuxième élaboration, cependant, je ne parvins pas à caser toutes mes données et, d'autre part, je ne pus me résoudre à renoncer tout à fait à mes deux premières publications. C'est pourquoi toute une partie de ma première version fut reliée à l'autre, ce qui eut pour résultat de nombreuses répétitions.

Pour me consoler, je pouvais, il est vrai, me dire que la nouveauté et l'importance du sujet, quelle que soit ma façon de présenter les choses, compenseraient les redites imposées à mes lecteurs. Il y a des choses qu'il convient de répéter et qu'on ne saurait se lasser de redire fréquemment. Toutefois, c'est au lecteur qu'il appartient de juger s'il veut s'attarder à un même sujet ou y revenir et le contraindre à relire deux fois la même chose dans un même livre, c'est commettre une maladresse dont l'auteur doit assumer la responsabilité. Mais, hélas ! la puissance créatrice d'un écrivain ne correspond pas toujours à sa bonne volonté. L'œuvre vient comme elle peut et, bien souvent, l'auteur n'y retrouve plus qu'une création indépendante de lui, étrangère en quelque sorte.

II. Le peuple d'Israël

Dans le travail que nous avons entrepris, nous avons dû emprunter à notre matériel de traditions ce qui nous a semblé utile, rejeter ce qui ne nous sert pas et grouper, d'après les probabilités psychologiques, tous les divers éléments recueillis. En constatant que notre technique ne fournit pas à coup sûr la vérité, chacun est en droit de se demander pourquoi pareil travail a été entrepris. Pour

répondre à cette question, nous citerons les résultats obtenus. Si l'on consent à diminuer beaucoup les exigences d'ordinaire imposées à une recherche historique et psychologique, on parviendra peut-être à résoudre certains problèmes qui ont, de tout temps, retenu l'attention et qui, à la suite d'événements récents, s'offrent de nouveau à l'observateur. Nous savons que de tous les peuples antiques qui vécurent dans le bassin méditerranéen, le peuple juif est probablement le seul qui ait conservé son nom et peut-être aussi sa nature. Avec une ténacité sans exemple, il a résisté à toutes les calamités et à tous les sévices ; en manifestant certains traits de caractère particuliers, il s'est attiré l'animosité cordiale de tous les autres peuples. À quoi peut bien tenir cette résistance des Juifs et quels rapports peut-il y avoir entre leur caractère et leur destinée ? Voilà certes d'intéressants problèmes qu'on voudrait arriver à comprendre.

Examinons d'abord un trait de caractère qui, *chez les* Juifs, prédomine dans leurs rapports avec leur prochain : il est certain qu'ils ont d'eux-mêmes une opinion particulièrement favorable, qu'ils se trouvent plus nobles, plus élevés que les autres dont certaines de leurs coutumes les séparent encore [68]. En même temps, ils conservent une sorte de confiance dans la vie, semblable à celle que confère la possession secrète d'un don précieux, une sorte d'optimisme. Les gens pieux parleraient de confiance en Dieu.

Nous connaissons la raison de ce comportement nous savons ce qu'est ce trésor caché. Les Juifs se croient vraiment le peuple élu de Dieu et pensent être tout près de lui, ce qui leur donne orgueil et confiance. Suivant des récits dignes de foi, leur comportement était le même à l'époque hellénistique que de nos jours. Le caractère juif était déjà alors ce qu'il est maintenant et les Grecs, au milieu et à côté de qui les Juifs vivaient, réagissaient à leurs particularités de la

68 Dans l'ancien temps, il arrivait souvent qu'on insultât les Juifs en les traitant de lépreux. Cette injure doit être considérée comme une projection : « Ils se tiennent éloignée de nous comme si nous étions des lépreux. »

même manière que leurs hôtes actuels. On pourrait dire qu'ils réagissaient comme si eux aussi croyaient au privilège revendiqué par le peuple d'Israël. Le fils favori déclaré d'un père redouté n'a guère le droit de s'étonner si la jalousie de ses frères et sœurs est ainsi suscitée. La légende juive de Joseph vendu par ses frères montre déjà très bien les conséquences possibles d'une telle jalousie. Les événements semblèrent d'ailleurs, par la suite, justifier les prétentions juives puisque quand le Seigneur consentit à envoyer aux hommes un Messie, un Sauveur, ce fut à nouveau au sein du peuple juif qu'il le choisit. Les autres peuples auraient pu alors, à juste titre, se dire : « Les Juifs ont raison. Ils sont bien les élus de Dieu. » Mais, tout au contraire, la Rédemption provoqua chez tous les peuples une recrudescence de haine contre les Juifs et ceux-ci ne tirèrent aucun avantage de la prédilection divine parce qu'ils ne reconnurent pas le Rédempteur.

En nous basant sur ce qui précède, nous pouvons affirmer que Moïse conféra au peuple juif le caractère qui, à jamais, le distingua des autres peuples. Il lui donna une confiance accrue en lui-même en lui affirmant qu'il était le peuple élu, le déclara béni et l'obligea à se tenir à l'écart des autres peuples. Nous ne voulons pas dire par là que les autres peuples manquaient de confiance en eux-mêmes, non, tout comme aujourd'hui, chaque nation était imbue de sa supériorité. Toutefois la confiance en eux-mêmes des Juifs subit, grâce à Moïse, un affermissement religieux et devint un élément de leur foi. Du fait d'un lien particulièrement étroit avec leur Dieu, ils participèrent à la grandeur de celui-ci. Or nous savons que, à l'arrière-plan du Dieu qui choisit les Juifs et les sauva d'Égypte, on trouve le personnage de Moïse qui, soi-disant au nom du Seigneur, avait fait la même chose ; c'est pourquoi nous sommes en droit de prétendre qu'un homme, Moïse, a créé les Juifs. Ce peuple lui doit non seulement la ténacité qu'il met à continuer de vivre, mais aussi une grande part de l'hostilité qu'il a suscitée et qu'il suscite encore.

III. Le grand homme

Comment concevoir qu'un homme ait réalisé cette tâche extraordinaire de faire de familles et d'individus différents un peuple unique et de déterminer ainsi pour des millénaires son destin ? Une pareille hypothèse ne constitue-t-elle pas une régression vers une manière de voir qui a permis la création et la vénération des héros ? N'est-elle pas un retour à des temps où l'histoire n'était que le récit des exploits et de la vie de certains personnages ? Nous avons actuellement tendance à rapporter les faits historiques humains à des causes plus cachées, plus générales, plus impersonnelles, à l'influence déterminante des facteurs économiques, aux divers modes d'alimentation, au progrès du machinisme et des matériaux, aux migrations provoquées par l'accroissement des populations aux diversités des climats. L'individu n'est plus considéré que comme un figurant, un représentant des aspirations collectives qui doivent nécessairement se manifester fortuitement en chaque personne.

Ces points de vue parfaitement justifiés nous rappellent cependant qu'il existe, entre la nature de notre appareil cogitatif et l'organisation de l'univers que notre pensée cherche à saisir, une importante discordance. Il suffit à notre impérieux besoin de causalité de trouver à chaque phénomène une cause *unique* démontrable, ce qui, dans la réalité extérieure, est rarement le cas. Bien au contraire, tout événement semble surdéterminé et paraît résulter de plusieurs causes convergentes. Effrayés par l'immense complexité des faits, nous prenons parti, dans nos recherches, pour une série d'événements contre une autre, en établissant des

oppositions qui n'existent pas et qui n'ont été créées que par la suppression de relations plus larges [69].

Si donc nous trouvons, dans l'étude d'un cas particulier, la preuve du rôle prédominant joué par un grand personnage, il ne faut pas que notre conscience nous reproche de minimiser par là l'importance de la doctrine des facteurs généraux et impersonnels. Il y a place, c'est un fait certain, pour les deux façons de voir. En ce qui concerne la genèse du monothéisme, nous ne pouvons, il est vrai, découvrir d'autre facteur extérieur que celui dont nous avons déjà fait mention : cette évolution est liée aux relations étroites nouées entre diverses nations et à l'existence d'un grand empire.

C'est pourquoi nous réservons au « grand homme » une place dans la chaîne ou plutôt dans le réseau des causes déterminantes. Mais peut-être nous demanderons-nous dans quelles conditions ce titre honorifique est conféré. Nous constatons avec surprise qu'il n'est pas facile de répondre à cette question. Dirons-nous que nous qualifions de grand homme celui dont nous apprécions hautement les qualités ? Cela serait en tous points inexact ; la beauté, par exemple, la force musculaire, quelque enviables qu'elles soient, ne confèrent nullement le droit d'être considéré comme un « grand homme ». Il s'agit donc probablement de qualités de l'esprit, d'avantages psychiques ou intellectuels. Toutefois, notons qu'un homme doué en un domaine donné d'un savoir-faire extraordinaire n'est pas forcément pour cela un grand homme. Ce titre ne sera donné ni à un maître ès jeu d'échecs, ni à un musicien virtuose, il n'est pas nécessairement conféré à un artiste distingue ou à un savant remarquable. En pareil cas, nous nous contentons de dire que le

69 Gardons-nous de laisser faussement croire à certains que la complexité du monde est telle que toute explication doit nécessairement comporter une parcelle de vérité. Non, notre esprit a conservé la liberté d'inventer des rapports, des relations qui n'ont aucun équivalent dans la réalité et il attache évidemment un grand prix à cette faculté en en faisant, dans les, sciences et ailleurs encore, un important usage.

personnage en question est un grand poète, un grand peintre, un grand mathématicien, un grand physicien, un pionnier en tel ou tel domaine, mais nous hésitons à le qualifier de grand homme. Quand nous déclarons, par exemple, que Goethe, Léonard de Vinci ou Beethoven sont de grands hommes, c'est que quelque chose de plus que l'admiration pour leurs chefs-d’œuvre nous incite à le faire. Si nous ne disposions pas de semblables exemples nous serions tentés de croire que le titre de « grand homme » est de préférence réservé à des hommes d'action - conquérants, capitaines, chefs, du fait de la grandeur de leurs actes et de leur puissante influence. Mais cela encore est insatisfaisant et se trouve contredit par la condamnation de bien des personnages indignes dont l'influence sur leurs contemporains et sur les générations ultérieures reste indéniable. Ce n'est pas non plus la réussite qui sert de critère car nous nous rappelons alors que nombre de grands hommes, au lieu de triompher, ont achevé leur vie dans l'infortune.

Nous sommes ainsi amenés à penser qu'il est inutile de déterminer avec précision le concept de « grand homme ». Contentons-nous de considérer que cette expression qualifie de façon quelque peu élastique et arbitraire une floraison exubérante, chez certains individus, de certaines qualités humaines : en agissant ainsi nous nous rapprochons du sens primitif du mot « grandeur ». Rendons-nous compte aussi que ce qui suscite notre intérêt, c'est moins le grand homme en soi que le pourquoi de son influence sur les autres hommes. Mais abrégeons cette discussion qui menace de nous entraîner trop loin de notre but.

Il faut donc admettre que le grand homme exerce son influence sur ses contemporains de deux façons différentes : par sa personnalité et par l'idée qu'il défend. Cette idée peut soit flatter quelque désir ancien des masses, soit leur montrer un nouveau but, soit encore les attirer de quelque autre façon. Parfois, dans le cas le plus primitif, c'est la personnalité seule qui exerce une influence et

l'idée ne joue qu'un rôle tout à fait secondaire. Nous comprenons immédiatement pourquoi le grand homme a pu prendre tant d'importance, car nous savons que la plupart des humains éprouvent le besoin impérieux d'une autorité à admirer, devant que plier, et par qui être dominés et parfois même malmenés. La psychologie de l'individu nous a appris d'où émanait ce besoin collectif d'une autorité : il naît de l'attirance vers le père, sentiment qui est, dès l'enfance, inclus en nous, inclination vers ce père que le héros légendaire se flatte d'avoir vaincu. Et nous entrevoyons que tous les traits de caractère dont nous voulons parer le grand homme sont des traits propres au personnage paternel et que c'est justement cette similitude qui fait le grand homme dont nous avons vainement cherché à établir la nature essentielle. Fermeté dans les idées, puissance de la volonté, résolution dans les actes, c'est cela qui fait partie de l'image paternelle, et plus encore la confiance en soi du personnage, sa divine conviction d'avoir toujours raison, conviction parfois poussée jusqu'au manque total de scrupules. Tout en nous voyant contraints de l'admirer, parfois de placer en lui toute notre confiance, nous ne pouvons nous empêcher de le craindre aussi. Le mot lui-même aurait dû nous mettre sur la piste. Quel autre que son père, en effet, peut sembler « grand » aux yeux de l'enfant ?

Ce fut, indubitablement, l'imposante image paternelle qui, en la personne de Moïse, condescendit à assurer aux misérables laboureurs juifs qu'ils étaient les fils préférés du père. Et quelle séduction dut exercer sur eux l'idée d'un Dieu unique, éternel, omnipotent, qui, en dépit de leur humble condition, daignait conclure avec eux une alliance en leur promettant, à condition qu'ils continuassent à l'adorer, de veiller sur eux ! Sans doute leur fut-il difficile de séparer l'image de Moïse de celle de son Dieu. Juste intuition, car Moïse dut attribuer certains des traits de son propre caractère au Seigneur : l'irascibilité et l'implacabilité, par exemple. En tuant leur grand homme, les Juifs ne firent que répéter un crime

qui, aux époques primitives, avait été une loi dirigée contre le roi divin et qui, nous l'avons vu, avait un prototype plus lointain encore [70].

Si, d'une part, la figure du grand homme s'est ainsi trouvée divinisée, rappelons-nous maintenant, d'autre part, que le père eut, lui aussi, une enfance. La grande idée religieuse dont Moïse se fit le champion n'était pas proprement sienne, nous l'avons déjà dit. Il l'avait empruntée à son souverain lkhnaton et ce dernier, dont l'importance en tant que fondateur d'une religion est nettement démontrée, obéit peut-être à des suggestions qui lui avaient été transmises par sa mère ou par quelque autre voie, de la proche ou lointaine Asie.

Nous ne pouvons suivre plus loin l'enchaînement des faits, niais si notre manière de voir s'avère exacte, c'est que l'idée du monothéisme était parvenue, à la façon d'un boomerang, dans son pays d'origine. Il semble stérile de chercher à établir quelle part revient à un individu dans le lancement d'une idée ; il va de soi que bien des gens y ont apporté leur contribution. D'autre part, il serait évidemment erroné d'interrompre à Moïse la chaîne des causations et de négliger l'œuvre réalisée par ses successeurs et continuateurs. Le germe du monothéisme ne leva pas en Égypte, mais la même chose eût pu se produire en Israël après que le peuple se fut débarrassé du joug d'une religion importune et tyrannique. Mais au sein du peuple juif, surgirent toujours des hommes qui ravivaient la tradition affaiblie et renouvelaient les admonestations et les sommations de Moïse en n'ayant de cesse que les croyances perdues ne fussent retrouvées. Après d'incessants efforts poursuivis pendant des siècles, après deux grandes réformes, réalisées l'une avant, l'autre après l'exil à Babylone, la transformation du dieu populaire Jahvé se réalisa ; Jahvé devint le Dieu que Moïse avait imposé à l'adoration des Juifs. Et c'est une preuve de l'existence, chez les Juifs,

70 Voir Frazer, l. c.

de certaines dispositions psychiques, que cette apparition, au sein de la collectivité destinée à former ce peuple, de tant de personnages prêts à supporter les inconvénients de la religion mosaïque dans le seul dessein d'être le peuple élu de Dieu et d'obtenir d'autres avantages analogues.

IV. Le progrès dans la spiritualité

Pour continuer d'exercer sur un peuple quelque action psychique, il ne suffit pas, c'est évident, de lui affirmer qu'il a été spécialement choisi par Dieu. Il faut aussi, d'une manière quelconque, le lui prouver si l'on tient à ce qu'il y ajoute foi et à ce qu'il tire des conséquences de cette croyance, Dans la religion de Moïse, ce fut l'Exode qui servit de preuve. Dieu ou en son nom Moïse ne se lassaient jamais de faire état de cette marque de faveur. C'est pour commémorer cet événement que fut instituée ou plutôt modifiée la fête de Pâques. Mais il ne s'agissait plus que d'un souvenir, l'Exode lui-même appartenait à un lointain passé. À l'époque qui nous intéresse les preuves de la faveur divine étaient devenues bien rares et les événements dénotaient plutôt une disgrâce. Les peuples primitifs avaient accoutumé de déposer, voire même de châtier leurs dieux quand ceux-ci ne leur accordaient pas la victoire, le bonheur et le bien-être. Les monarques ont, de tout temps, été traités de la même façon que les dieux, ce qui témoigne en faveur d'une ancienne identité, d'une origine commune. Les peuples modernes aussi chassent leurs souverains quand la splendeur des règnes vient à être ternie par des défaites qui entraînent des pertes de territoires et d'argent. Par quel miracle alors le peuple d'Israël, si rigoureusement traité par son Dieu, persista-t-il cependant à lui montrer tant de soumission ? C'est là un problème que nous sommes obligés de laisser sans solution pour le moment.

Tout ceci nous incite à rechercher si la religion de Moïse n'a pas donné au peuple autre chose qu'un accroissement de sa

confiance en lui-même au travers de son sentiment d'être préféré par Dieu. Et cette autre chose est vraiment facile à déceler . leur religion a donné aux Juifs une idée plus grandiose de la divinité ou, plus exactement, l'idée d'un Dieu plus grand, Quiconque croyait en ce Dieu devait, de quelque manière, participer à sa grandeur et pouvait s'en trouver élevé. Ce fait ne manquera pas de surprendre les incrédules, mais peut-être un rapprochement leur fera-t-il mieux comprendre ce sentiment : prenons, par exemple, un sujet britannique et supposons qu'une quelconque révolution vienne à éclater dans le pays étranger où il se trouve. Cet homme ne s'inquiétera pas, contrairement à tout ressortissant d'un petit État continental. C'est que le sujet britannique sait que si l'on se permettait de toucher à un seul de ses cheveux, son gouvernement enverrait un navire de guerre. Cela, les émeutiers ne l'ignorent pas non plus. Au contraire, le petit État, lui, ne possède aucun navire de guerre. Le sujet britannique est fier de la puissance de son empire, mais cette fierté tient aussi à un sentiment de sécurité, à la certitude d'une protection dont jouit tout sujet du Royaume-Uni. Il en est de même, sans doute, quand il s'agit de la conception d'un Dieu sublime et comme on ne saurait prétendre à aider Dieu dans son gouvernement du monde, la fierté de sa grandeur va de pair avec le sentiment d'avoir été « élu ».

L'une des lois mosaïques a plus d'importance qu'on ne lui en attribue tout d'abord. C'est l'interdiction de se faire une image de Dieu, c'est-à-dire l'obligation d'adorer un dieu invisible. Je présume que Moïse a dû, sur ce point, être plus strict encore que la religion d'Aton. Peut-être ne cherchait-il qu'à être logique, sa Divinité ne devait avoir ni nom ni visage. Peut-être s'agissait-il là d'une nouvelle mesure de protection contre d'illicites pratiques magiques. Mais une fois cette interdiction admise, elle avait certainement d'importants effets, à savoir : une mise à l'arrière-plan de la perception sensorielle par rapport à l'idée abstraite, un triomphe de la spiritualité sur les

sens ou plus précisément un renoncement aux instincts avec tout ce que ce renoncement implique au point de vue psychologique.

Afin de rendre plus plausible ce qui, à première vue, ne semble pas convaincant, faisons appel à certains phénomènes de caractère analogue survenus au cours du développement de la civilisation humaine. Le plus ancien et peut-être le plus important d'entre eux se perd dans la nuit des temps, et cependant ses surprenantes conséquences nous contraignent à en postuler la réalité. Chez nos enfants et chez les adultes névrosés, comme chez les primitifs, nous retrouvons le phénomène mental que nous avons appelé « croyance en la toute-puissance de la pensée ». Il s'agit là, à notre avis, d'une surestimation de l'influence que nos facultés mentales - les facultés intellectuelles dans le cas présent - sont capables d'exercer sur le monde extérieur en le modifiant. Toute la magie, prédécesseur de la science, repose sur cette croyance. Toute la magie des mots découle de cette foi en la toute-puissance de la pensée comme aussi la conviction du pouvoir lié à la connaissance et à l'énonciation de quelque nom. Nous estimons que « la toute-puissance de la pensée » exprimait le prix que l'homme attachait au développement du langage qui amena de si extraordinaires progrès des activités intellectuelles. C'est alors que s'établit le règne nouveau de la spiritualité à partir duquel les concepts, les souvenirs, les déductions, prirent une importance décisive au contraire des activités psychiques inférieures relatives aux perceptions sensorielles immédiates. Ce fut certainement là, sur la voie du devenir humain, l'une des étapes les plus importantes.

Un processus plus tardif se présente à nous sous une forme bien plus tangible : sous l'influence de conditions extérieures qu'il ne nous appartient pas d'étudier ici et qui d'ailleurs ne sont pas toutes bien connues, une organisation patriarcale de la société succéda à l'organisation matriarcale, ce qui naturellement provoqua un grand bouleversement des lois alors en vigueur. Il nous semble percevoir

comme un écho de cette révolution dans l'*Orestie* d'Eschyle. Mais ce bouleversement, ce passage de la mère au père a un autre sens encore . il marque une victoire de la spiritualité sur la sensualité et par là un progrès de la civilisation. En effet, la maternité est révélée par les sens, tandis que la paternité est une conjecture basée sur des déductions et des hypothèses. Le fait de donner ainsi le pas au processus cogitatif sur la perception sensorielle fut lourd de conséquences.

Entre les deux faits que nous venons de citer s'en produisit un jour un autre, apparenté surtout à celui que nous avons étudié dans l'histoire des religions. L'homme se vit amené à reconnaître l'existence de forces « spirituelles », c'est-à-dire de forces que les sens, et singulièrement la vue, ne peuvent saisir et qui ont cependant des effets indéniables et même extrêmes. Si nous nous en référons au langage, c'est le déplacement de l'air qui fournissait une image de la spiritualité, puisqu'en effet l'esprit emprunte son nom au souffle d'air (animus, spiritus et, en hébreu, ruach-fumée). Ainsi naquit l'idée d'une âme, principe spirituel de l'individu. Ce souffle d'air, l'observation le retrouva dans la respiration de l'homme, laquelle ne cesse qu'à la mort. Aujourd'hui encore nous disons d'un mourant qu'il rend le dernier soupir. C'est ainsi que s'ouvrit à l'homme le royaume de l'esprit. L'âme qu'il avait découverte en lui-même, il fut disposé à la prêter à toute la nature. L'univers tout entier se trouva pourvu d'une âme et la science, qui naquit bien plus tard, eut fort à faire pour déposséder de cette âme une partie du monde, tâche qui n'est pas encore achevée aujourd'hui.

Grâce à l'interdiction mosaïque, Dieu fut porté à un échelon plus élevé de la spiritualité et une porte s'ouvrit devant ces nouvelles modifications du concept de Dieu dont nous parlerons par la suite. Occupons-nous, auparavant, d'une autre de ses conséquences. Tout progrès de la spiritualité a pour effet d'accroître la confiance en eux-mêmes des individus, de les rendre orgueilleux, de telle sorte qu'ils

finissent par se croire supérieurs à ceux qui subissent encore le joug de la sensualité. Nous savons que Moïse inculqua aux Juifs la fierté de se croire un peuple élu ; grâce à la dématérialisation de Dieu, un nouveau joyau s'ajouta encore au trésor secret de ce peuple. Les Juifs continuèrent à s'intéresser aux choses spirituelles, les malheurs politiques de leur nation leur apprirent à apprécier à sa juste valeur le seul bien qui leur restât : leurs documents écrits. Immédiatement après la destruction par Titus du Temple de Jérusalem, le rabbin Jochanaan ben Sakkai demanda l'autorisation d'ouvrir à Jahné la première école consacrée à l'étude de la Thora. Désormais ce furent les Livres Sacrés et leur étude qui empêchèrent ce peuple dispersé de se désagréger.

Tous ces faits sont généralement connus et admis. J'ajouterai seulement que cette si caractéristique évolution des Juifs fut due à l'interdiction formulée par Moïse d'adorer Dieu sous une forme visible.

La préférence accordée par les Juifs, pendant environ deux mille ans, aux efforts spirituels, eut naturellement certains effets : elle provoqua une atténuation de la brutalité et de la violence qu'on rencontre habituellement là où le développement athlétique est devenu un idéal populaire. Il ne fut pas permis aux Juifs d'accéder à cette harmonie entre activités spirituelles et physiques que réalisèrent les Grecs. Dans ce conflit, ils optèrent du moins pour ce qui était le plus important du point de vue culturel.

V. Le renoncement aux instincts

On ne comprend pas, au premier abord, pourquoi tout progrès de la spiritualité, tout recul de la sensualité, renforce la confiance en soi des individus aussi bien que des nations. Ce fait semble présupposer une certaine échelle de valeurs ainsi que l'existence d'une personne ou d'une instance qui disposerait de cette échelle.

Pour nous faire mieux entendre, examinons un cas analogue de psychologie individuelle, cas actuellement bien compris de nous.

Quand le ça tente d'imposer à un être humain quelque exigence pulsionnelle d'ordre érotique ou agressif, la réaction la plus simple, la plus naturelle du moi, maître des systèmes cogitatif et musculaire, est de satisfaire par un acte cette exigence. Cette satisfaction instinctuelle, le moi la ressent comme un plaisir, tandis que l'insatisfaction aurait provoqué, pour lui, du déplaisir. Toutefois il peut arriver que le moi, du fait de quelque obstacle extérieur, par exemple s'il s'aperçoit que l'acte en question entraînerait un grave danger, renonce à cette satisfaction. Le renoncement à une satisfaction, à une pulsion, par suite d'obstacles extérieurs, par obéissance, comme nous disons, au principe de réalité, n'est jamais agréable. Il provoquerait une tension et un déplaisir durables s'il ne se produisait, en même temps, grâce à un déplacement d'énergie, une diminution de la force pulsionnelle elle-même. Mais il peut arriver que le renoncement se produise pour des motifs que nous pouvons à juste titre qualifier d'intérieurs. Au cours de l'évolution individuelle, une partie des forces inhibitrices du monde extérieur se trouve intériorisée, il se crée dans le moi une instance, qui, s'opposant à l'autre, observe, critique et interdit. C'est cette instance que nous appelons le surmoi. Dès lors, le moi, avant de satisfaire les instincts, se trouve obligé de tenir compte non seulement des dangers extérieurs, mais encore des exigences du surmoi et il aura ainsi d'autant plus de motifs de renoncer à une satisfaction. Mais alors que le renoncement dû à des raisons extérieures ne provoque que du déplaisir, le renoncement provoqué par des raisons intérieures, par obéissance aux exigences du surmoi, a un effet économique différent. À côté d'un déplaisir inévitable, il assure aussi un gain en plaisir, une sorte de satisfaction compensatrice. Le moi se sent exalté et considère comme un acte méritoire son renoncement à la pulsion. Nous croyons avoir compris le fonctionnement de ce

mécanisme : le surmoi est le successeur et le représentant des parents (et des éducateurs) qui, pendant les premières années de l'individu, ont surveillé ses faits et gestes. Le surmoi continue, sans y presque rien changer, à remplir les fonctions de ces parents et éducateurs, ne cessant de tenir le moi en tutelle et d'exercer sur lui une pression constante. Comme dans l'enfance, le moi reste soucieux de ne pas perdre l'amour de ce maître dont l'estime provoque en lui un soulagement et une satisfaction, et les reproches, un remords. Quand le moi a fait au surmoi le sacrifice de quelque satisfaction instinctuelle, il en attend, en retour, un surcroît d'amour. Le sentiment d'avoir mérité cet amour se transforme en fierté. À une époque où l'autorité ne s'était pas encore intériorisée et muée en surmoi, la relation entre la crainte de n'être plus aimé et l'exigence pulsionnelle devait avoir été la même. Un sentiment de sécurité et de satisfaction naissait chaque fois que, par amour filial, l'être renonçait à quelque satisfaction instinctuelle. Ce bon sentiment ne pouvait avoir acquis son caractère narcissique particulier qu'une fois l'autorité intégrée elle-même dans le moi.

Mais cette explication de la manière dont un renoncement à la pulsion se transforme en satisfaction peut-elle jeter quelque lumière sur le phénomène que nous voulons étudier, c'est-à-dire sur l'accroissement de la confiance en soi et sur les progrès de la spiritualité ? En apparence, le profit sera maigre car les circonstances sont tout à fait différentes. Ni renoncement à la pulsion, ni personnage ou instance supérieurs en vue desquels se fait le sacrifice n'entrent ici en jeu, et voilà qui ne tarde pas à nous faire hésiter. Cependant une objection se présente : le grand homme ne personnifie-t-il pas justement cette autorité pour l'amour de laquelle on agit ? Comme il est un substitut du père, ne nous étonnons point de lui voir, en psychologie collective, remplir le rôle du surmoi. Cette observation doit valoir également pour Moïse dans ses rapports avec le peuple juif. Toutefois, ailleurs l'analogie n'apparaît plus vraiment.

Qu'est-ce que progresser dans la voie de la spiritualité sinon reléguer au second plan les perceptions sensorielles directes en donnant le pas aux souvenirs, aux déductions, aux réflexions, tous processus intellectuels tenus pour supérieurs, c'est décider, par exemple, que la paternité, bien que les sens ne la puissent déceler, est plus importante que la maternité. C'est pourquoi le fils porte le nom de son père et en hérite. Ou bien encore c'est déclarer : notre Dieu est le plus grand, le plus puissant, bien qu'il soit invisible comme le vent d'orage ou comme l'âme. Le renoncement à une exigence instinctuelle d'ordre sexuel ou agressif semble être quelque chose d'entièrement différent. De même, lorsqu'il s'agit de certains progrès spirituels tels par exemple que le triomphe du droit paternel, il est impossible de déterminer l'autorité qui décide de ce qui doit avoir le plus de prix. Ce ne peut être ici l'autorité paternelle puisque cette autorité n'a justement été conférée au père que par le progrès. Il faut donc se contenter de constater un phénomène : le fait qu'au cours de l'évolution de l'humanité, la sensualité a progressivement été vaincue par la spiritualité et que tout progrès de cet ordre provoque chez les hommes un sentiment d'orgueil et de contentement de soi. Mais nous ignorons pourquoi il en est ainsi. Un beau jour, il advient encore que la spiritualité elle-même se trouve vaincue par le phénomène émotionnel mystérieux de la foi. C'est le fameux *credo quia absurdum* et celui même qui le regarde comme un renoncement à la raison le considère cependant aussi comme une sublime réalisation. Peut-être toutes ces situations psychologiques comportent-elles un autre point commun, peut-être l'homme attribue-t-il plus de prix à ce qui lui est le plus difficile à atteindre et sa fierté tient-elle à un narcissisme accru par la conscience de la difficulté vaincue.

Que voilà donc une dissertation peu profitable ! Certains penseront peut-être qu'elle n'a d'ailleurs aucun rapport avec le sujet, nos recherches ayant pour but de découvrir ce qui a déterminé le

caractère du peuple juif. Cela ne serait qu'à notre avantage, mais un fait trahit la parenté des deux problèmes, un fait qui, par la suite, nous préoccupera plus encore. Cette religion, après avoir commencé par interdire de figurer la divinité, est devenue toujours davantage, au cours des siècles, une religion de renoncement aux instincts. Certes, sans exiger une continence totale, elle se contente de mettre un frein sérieux à la liberté sexuelle. Dieu est tout à fait dépouillé de sexualité et devient un idéal de perfection éthique. Mais qui dit éthique dit restriction des instincts. Les prophètes ne sont jamais las de rappeler que Dieu exige une seule chose de son peuple. qu'il mène une vie de justice et de vertu, donc qu'il s'abstienne de toutes les satisfactions instinctuelles qu'aujourd'hui encore la morale considère comme des péchés. En regard des exigences de l'éthique, le commandement même de croire en Dieu semble passer au second plan. C'est ainsi que le renoncement aux pulsions semble jouer un rôle prédominant dans la religion, bien qu'il n'y ait pas été édicté dès le début.

Une observation va ici éviter un malentendu. Même si l'on se refuse à croire que le renoncement à la pulsion et la morale basée sur ce renoncement sont l'essentiel de la religion, il n'en reste cependant pas moins vrai que renoncement et religion sont génétiquement étroitement liés. Le totémisme, première forme connue de la religion, contient toute une série d'interdictions et de commandements qui constituent la base indispensable de tout le système. Ces commandements, ces interdictions ne sont que des renoncements à des pulsions ; c'est le cas, par exemple, de la vénération du totem qui comporte l'interdiction de nuire à ce dernier ou de le tuer, le cas également de l'exogamie, c'est-à-dire du renoncement à la mère, aux sœurs de la horde, passionnément convoitées, et la reconnaissance de droits égaux pour tous les membres de la horde des frères, ce qui équivaut à abandonner toute lutte violente entre rivaux. Nous voyons dans tous les règlements

une première ébauche d'un ordre moral et social. Il ne nous échappe pas que deux motifs entrent ici en jeu : les deux premières interdictions sont conformes à ce qu'avait voulu le père évincé et continuent, pour ainsi dire, sa volonté ; la troisième, celle de l'égalité des droits des frères, ignore cette volonté et tend à maintenir intact l'ordre nouveau établi après le meurtre du père. S'il en était autrement, un retour à l'état antérieur deviendrait inévitable. C'est ici que les lois sociales se séparent des autres qui, affirmons-le, émanent directement de la religion. Dans l'évolution, bien plus rapide, de l'individu, l'on retrouve l'essentiel de ce processus. Ici encore l'autorité parentale, surtout celle du père, être omnipotent et qui a le pouvoir de châtier, incite l'enfant à renoncer à ses pulsions et détermine ce qui est permis et ce qui est interdit. Les actes qui font qualifier un enfant de « sage » ou de « méchant » seront, plus tard, considérés, quand la société et le surmoi se seront substitués aux parents, comme « bons » ou « mauvais », vertueux ou vicieux. Et pourtant c'est toujours d'une seule et même chose qu'il s'agit, d'un renoncement aux instincts par suite de l'existence d'une autorité venue remplacer et continuer celle du père.

Cette manière de voir se trouve encore renforcée quand nous étudions le concept étrange de la sainteté. Qu'est-ce donc qui donne à quelque chose, par comparaison avec tout ce que nous respectons, un caractère sacré ? D'abord les rapports du sacré avec le religieux sont indéniables et très marqués ; tout ce qui tient à la religion est sacré et c'est là le fondement même de la sainteté. D'autre part, notre jugement est troublé par maintes tentatives de conférer un caractère de sainteté à nombre d'autres choses : individus, institutions, fonctions, qui n'ont pas grand-chose à voir avec la religion. Ces efforts sont souvent très tendancieux. Examinons tout d'abord le caractère prohibitif inhérent à la sainteté. Ce qui est sacré, il est naturellement interdit d'y toucher. Toute interdiction sacrée a un caractère nettement affectif, mais, à dire vrai, aucun

motif rationnel. Par exemple, pourquoi les relations incestueuses d'un individu avec sa fille ou avec sa sœur paraissent-elles bien plus odieuses que n'importe quelle autre sorte de rapports sexuels ? À cette question, en ne manquera pas de nous répondre que tous nos sentiments se révoltent contre un pareil crime, ce qui revient à dire que l'interdiction semble toute naturelle et que les raisons ne s'en peuvent donner.

Comme il est facile de le démontrer, une explication de cette sorte n'a aucune valeur. Ce qui soi disant offusque nos sentiments constituait jadis dans les familles régnantes de l'ancienne Égypte, ainsi que chez d'autres peuples de l'antiquité, un usage répandu et l'on pourrait même dire une tradition sacrée. Il était de règle que le Pharaon trouvât en la personne de sa sœur sa première et principale épouse. Les successeurs des Pharaons, les Ptolémées grecs, n'hésitèrent pas à suivre cet exemple. Nous sommes donc tentés de penser que l'inceste, dans le cas présent l'inceste entre frère et sœur, était une prérogative réservée aux souverains, représentants des dieux sur la terre, et interdite au commun des mortels. Par ailleurs ni le monde grec ni le monde germain, tels que nous les représentent les légendes, ne réprouvaient ces relations incestueuses. Il est permis de supposer que l'attachement de la grande noblesse à la « naissance » n'est qu'un reliquat de cet ancien privilège et nous observons que, par suite de ces unions consanguines réalisées dans les plus hautes sphères sociales pendant bien des générations, les têtes couronnées de l'Europe actuelle appartiennent à une ou deux familles seulement.

L'existence de l'inceste chez les dieux, les monarques et les héros nous permet aussi de rejeter une autre thèse qui tend à donner à l'horreur de l'inceste une explication biologique, en ramenant cette aversion à quelque obscure prescience du danger de la consanguinité. Toutefois il n'est pas du tout certain que ce danger-là existe réellement et bien moins sûr encore que les primitifs l'aient

perçu et aient réagi contre lui. L'incertitude dans la détermination des rapports sexuels permis ou défendus ne permet pas non plus d'admettre que la peur de l'inceste émane d'un « sentiment naturel ».

Nos vues sur la préhistoire nous poussent à admettre une autre explication. La loi de l'exogamie, dont l'expression négative est la peur de l'inceste, traduisit la volonté du père et la continua après le meurtre de ce dernier. D'où sa teinte affective si marquée et l'impossibilité de toute explication rationnelle, bref son caractère sacré. Nous sommes convaincus que si nous examinions tous les autres cas d'interdiction sacrée, nous obtiendrions un résultat analogue à celui que fournit l'étude de la peur de l'inceste et nous constaterions que le caractère sacré n'est originellement rien d'autre que la volonté perpétuée du père primitif. Ainsi quelque lumière serait également projetée sur l'ambivalence jusqu'ici inexplicable des mots qui expriment le concept de « sacré ». C'est l'ambivalence qui régit *les* rapports avec un père. « Sacré » ne signifie pas seulement « saint », « consacré », mais aussi ce qui se traduit par (maudit », « abominable » (« *auri sacra fames* »). Non seulement il ne fallait pas toucher à la volonté du père, non seulement il convenait de l'honorer hautement, mais il fallait aussi la redouter parce qu'elle exigeait un pénible renoncement aux instincts. Lorsque nous entendons dire que Moïse avait « sanctifié » son peuple en lui imposant la circoncision, nous saisissons alors le sens profond de cette assertion. La circoncision est un substitut symbolique de la castration que le père primitif et omnipotent avait jadis infligée à ses fils. Quiconque acceptait ce symbole montrait par là qu'il était prêt à se soumettre à la volonté paternelle, même si cela devait lui imposer le plus douloureux des sacrifices.

Pour en revenir à l'éthique, disons en manière de conclusion qu'une partie de ses lois s'explique rationnellement par la nécessité de délimiter les droits de la communauté en face de l'individu, ceux

de l'individu en face de la communauté et ceux réciproques des individus. Mais tout ce qui, dans l'éthique, nous semble mystérieux, sublime, mystiquement évident, elle le doit à sa parenté avec la religion et au fait qu'elle tire son origine de la volonté du père.

VI. La part de vérité dans la religion

Avec quelle envie ne considérons-nous pas, nous, hommes de peu de foi, ceux qui sont convaincus de l'existence d'un Être Suprême ! Pour ce Grand Esprit, l'univers n'offre plus de problème puisqu'il a lui-même tout créé et tout organisé. Combien vastes, profondes, définitives, semblent les théories professées par les croyants quand on les met en parallèle avec ces pénibles, mesquins et fragmentaires essais d'explication qui constituent le maximum de ce que nous pouvons donner ! L'Esprit Divin, qui est en soi l'idéal de la perfection éthique, a inculqué aux hommes la connaissance de cet idéal et en même temps l'aspiration à s'y hausser. Ils distinguent immédiatement ce qui est noble et élevé de ce qui est bas et vil. Leur vie affective s'évalue d'après la distance qui les sépare de leur idéal et ils éprouvent une grande satisfaction à s'en rapprocher, à être, pour ainsi dire, périhélies. Au contraire, quand ils s'en éloignent, quand ils sont aphélies, ils en éprouvent un grand déplaisir. Tout est ainsi réglé si simplement , si inébranlablement ! Regrettons seulement que certaines expériences de la vie, certaines observations de l'univers, nous empêchent absolument d'admettre l'hypothèse de cet Être Suprême. Comme si le monde ne nous offrait pas assez de problèmes, nous voilà obligés de rechercher comment ceux qui possèdent la foi ont pu l'acquérir et d'où cette foi tire son pouvoir de vaincre « et la raison et la science [71] ».

Revenons au problème plus modeste dont nous nous sommes jusqu'ici occupés. Demandons-nous d'où le peuple juif a pu tirer ce caractère particulier qui lui a, selon toutes probabilités, permis de subsister jusqu'à nos jours. Nous avons vu que Moïse avait créé ce

71 Allusion à un passage de *Faust* : « Ne méprise que la raison et la science. »

caractère en donnant aux Juifs une religion qui augmenta leur confiance en eux-mêmes au point qu'ils se considérèrent comme supérieurs à tous les autres peuples. Ils survécurent alors en ne se mêlant pas aux autres. Les mélanges de sangs importèrent peu en l'occurrence, car ce qui unissait les Juifs entre eux c'était un facteur idéal : la possession commune d'un certain trésor intellectuel et affectif. Si la religion mosaïque put produire cet effet, c'est 1º parce qu'elle permit au peuple de participer à la grandeur d'un nouveau concept de la divinité, 2º parce qu'elle affirma que Dieu avait « choisi » ce peuple qui devrait, entre tous, jouir de sa faveur spéciale, 3º parce qu'elle imposa au peuple un progrès dans la spiritualité, progrès qui, déjà important en soi, put encore ouvrir la voie au respect du travail intellectuel et à de nouveaux renoncements aux pulsions.

Telle est donc notre conclusion, mais bien que nous n'en voulions rien rétracter, nous ne nous dissimulons guère qu'elle n'est pas totalement satisfaisante. La cause ne s'accorde pour ainsi dire pas avec le résultat. Le fait que nous tentons d'expliquer semble différer, par son ordre de grandeur, des motifs que nous découvrons. Il se peut que l'ensemble des recherches faites jusqu'ici n'ait pas encore permis de découvrir tous ces motifs mais seulement une partie superficielle de ceux-ci. Ne se dissimulerait-il pas, là derrière, un facteur très important ? Étant donné l'extrême complexité de toutes les causations dans la vie et dans l'histoire, il faut bien s'attendre à quelque chose de ce genre.

L'accès vers ces motifs plus profonds nous est ouvert dans un certain passage de l'exposé ci-dessus. La religion de Moïse n'a pas eu d'effets immédiats, mais a agi, au contraire, de façon curieusement indirecte. Je n'entends pas dire par là que ces effets aient été tardifs, qu'elle ait mis longtemps, plusieurs siècles, à en achever la production, ce qui va de soi quand il s'agit du caractère d'un peuple. Non, notre remarque s'applique à un fait historique de la religion judaïque

ou, si l'on préfère, à un fait que nous avons inséré dans cette histoire. Nous avons dit qu'au bout d'un certain temps, le peuple juif rejeta à nouveau la religion de Moïse, mais nous ne pouvons spécifier si ce fut en totalité ou si quelques-unes des prescriptions du prophète furent maintenues. En admettant que pendant la longue période de temps où s'acheva la conquête de Canaan et où se poursuivirent les luttes contre les peuples déjà installés dans le pays, la religion de Jahvé ne différa pas essentiellement de celle de Baal, nous restons sur le terrain historique et cela malgré toutes les tentatives tendancieuses faites ultérieurement pour dissimuler ce honteux état de choses. Toutefois la religion de Moïse n'avait pas disparu sans laisser de traces ; il en était demeuré une sorte de souvenir obscur et déformé, peut-être conservé chez certains membres du clergé par d'anciens documents. Et c'était cette tradition d'un grand passé qui continuait à agir à l'arrière-plan, prenant toujours plus d'empire sur les esprits. Finalement elle réussit à transformer le Dieu Jahvé en Dieu de Moïse et à ranimer, après plusieurs siècles d'abandon, la religion instituée par ce dernier.

Dans un chapitre précédent de ce livre nous avons formulé une hypothèse qui semble inéluctable quand on cherche à comprendre ce que la tradition a pu ici réaliser.

VII. Le retour du refoulé

Parmi les phénomènes que l'étude psychanalytique de la vie psychique nous a permis de connaître, il en est beaucoup d'analogues à celui dont nous venons de parler. Certains sont qualifiés de pathologiques, d'autres sont considérés comme normaux. Mais peu importe, car la délimitation entre les deux est peu marquée et les mécanismes sont, en grande partie, identiques. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir si les changements en question affectent le moi lui-même ou lui restent étrangers, devenant alors ce qu'on

appelle des symptômes. Parmi tout le matériel dont je dispose, je choisis des cas se rapportant à la formation du caractère.

Une jeune fille a pris en toutes choses le contre-pied de sa mère, a cultivé toutes les qualités qu'elle ne trouvait pas en celle-ci et évité tout ce qui lui ressemblait. Ajoutons à cela que, comme toute autre petite fille, elle avait dans sa petite enfance commencé par s'identifier à sa mère, tandis que maintenant elle se révolte avec énergie contre cette identification. Une fois mariée cependant, devenue femme et mère, la même jeune personne, ne soyons pas surpris de le constater, ressemble de plus en plus à cette mère ennemie pour enfin s'identifier à elle, comme autrefois. Un fait analogue se produit chez les garçons et le grand Gœthe lui-même qui, dans sa jeunesse, avait certainement méprisé un père rigide et tatillon, développe, dans son vieil âge, certains traits de caractère de celui-ci. Ce résultat est plus frappant encore quand le contraste entre les deux personnes est plus marqué. Un jeune homme que le sort condamna à être élevé auprès d'un père indigne devint tout d'abord, par révolte contre lui, un garçon honnête, laborieux, plein de bonne foi. À l'âge adulte, son caractère se modifia et il se comporta dès lors comme s'il avait pris son père pour modèle. Afin de ne pas perdre de vue le lien qui unit ces faits à notre sujet, rappelons-nous qu'au début d'un pareil processus, il existe toujours une identification précoce avec le père. Cette identification se trouve ensuite abandonnée et même surcompensée pour finalement s'instaurer à nouveau.

Chacun sait depuis longtemps que les faits des cinq premières années de la vie exercent sur notre existence une influence décisive à laquelle rien ne saurait plus tard s'opposer. Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur la manière dont ces expériences précoces résistent ultérieurement à tous les efforts tendant à les modifier, mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. On sait moins bien toutefois que la plus forte des influences obsédantes découle d'impressions

reçues à une époque de l'enfance où, à ce que nous croyons, l'appareil psychique de l'enfant n'est pas encore prêt à les accueillir. Le fait lui-même, cependant, est indiscutable mais semble si surprenant que nous allons nous efforcer de le faire comprendre en comparant le processus à un cliché photographique qui peut être développé et transformé en image au bout d'un temps plus ou moins long. Quoi qu'il en soit notons avec plaisir qu'un écrivain plein d'imagination, avec la hardiesse que l'on permet au poète, a fait avant moi cette déconcertante découverte. E. T. A. Hoffmann attribuait la richesse en personnages imaginaires de ses œuvres à la diversité des images et des impressions reçues par lui, au cours d'un voyage de plusieurs semaines en chaise de poste, lorsqu'il n'était qu'un nourrisson tétant encore sa mère. Tout ce qu'un enfant de deux ans a déjà pu voir sans le comprendre peut bien ne jamais revenir à sa mémoire, sauf dans ses rêves. Le traitement analytique seul sera capable de lui faire connaître ces événements. Mais à un moment donné ces derniers, doués d'une grande force compulsionnelle, peuvent surgir dans la vie du sujet, lui dicter ses actes, déterminer ses sympathies ou ses antipathies et souvent décider de son choix amoureux lorsque ce choix, cas très fréquent, est indéfendable du point de vue rationnel. Il ne faut pas méconnaître les deux points par où ces faits se rattachent à notre problème. En premier lieu, l'éloignement dans le temps [72], qui est ici le facteur essentiel par exemple en ce qui concerne cet état spécial de la mémoire que nous appelons « inconscient ». N'y a-t-il pas là une analogie avec l'état de choses que, dans la vie affective d'un peuple, nous attribuons à la tradition ? Il convient de dire cependant

72 Laissons une fois encore la parole au poète. Voici comment il explique son inclination :

Du warts in abgelebten Zeiten.

Meine Schwester oder meine Frau.

« Tu fus en des temps révolus ma sœur ou bien ma femme. » (Goethe, vol. IV, Ed. de Weimar, p. 97).

qu'il n'a pas été facile d'appliquer à la psychologie collective le concept d'inconscient.

Les mécanismes mêmes qui font surgir les névroses jouent toujours dans les phénomènes que nous étudions ici. Dans les deux cas, les événements déterminants ont eu lieu dans la prime enfance, mais dans le dernier cas, l'accent porte non sur l'époque mais sur le processus qui s'est opposé à l'événement, sur la réaction à celui-ci. Schématiquement voici comment les choses se passent - l'événement crée une exigence instinctuelle qui veut être satisfaite. Le moi s'oppose à cette satisfaction soit parce qu'il se trouve paralysé par la grandeur excessive de l'exigence, soit parce qu'il la trouve dangereuse. De ces deux raisons c'est la première qui est plus primitive, mais toutes deux aboutissent à l'évitement d'une situation périlleuse. Le moi se défend contre le danger en utilisant le phénomène du refoulement, l'émoi pulsionnel est, d'une manière quelconque, entravé et l'incitation ainsi que les perceptions et les représentations concomitantes sont oubliées. Mais le processus n'est pas pour autant achevé car, en effet, ou bien la pulsion a conservé sa force ou bien elle tend à la récupérer ou bien enfin elle est ranimée par quelque incident nouveau. Elle redevient ainsi exigeante, mais comme la voie de la satisfaction normale reste barrée du fait de ce que nous appelons la « cicatrice » du refoulement, elle se fraye quelque part, en un point mal défendu, un autre accès vers une soi-disant satisfaction substitutive qui apparaît sous la forme d'un symptôme, et tout ceci sans l'assentiment ni la compréhension du moi. Tous les phénomènes de la formation des symptômes peuvent être considérés comme des « retours du refoulé ». Leur caractère distinctif est la déformation qu'ont subie, par rapport à leur forme originale, les éléments resurgis. Peut-être va-t-on nous reprocher de nous être, en examinant ce groupe de faits, trop éloigné de notre parallèle avec la tradition. Ne le regrettons pas si nous avons pu, de

cette façon, serrer de plus près le problème du renoncement aux pulsions.

VIII. La vérité historique

Par toutes ces digressions nous avons voulu démontrer que la religion mosaïque n'a exercé une influence sur le peuple juif que lorsqu'elle fut devenue une tradition. Sans doute n'avons-nous affaire qu'à des probabilités ; mais supposons que nous ayons acquis une preuve certaine, il ne s'en dégagerait pas moins l'impression qu'en la matière nous avons négligé le facteur quantitatif en tenant compte uniquement, du facteur qualitatif. Tout ce qui a trait à la création d'une religion - et ceci s'applique naturellement aussi à la création de la religion judaïque - est empreint d'un caractère grandiose que toutes nos explications ne suffisent pas à éclairer. Il doit y avoir un autre élément, quelque chose qui comporte peu d'analogie et n'a nulle part d'équivalent, quelque chose d'unique qui ne se peut mesurer que d'après ses conséquences et dont l'ordre de grandeur est celui de la religion elle-même.

Essayons d'aborder notre sujet par le côté inverse. Nous comprenons que le primitif a besoin d'un dieu créateur du monde, chef de sa tribu et protecteur personnel. Ce dieu a sa place derrière les aïeux disparus dont la tradition a conservé quelque souvenir. L'homme des époques plus tardives, celui de notre temps, par exemple, se comporte de la même manière. Lui aussi est resté infantile et, même à l'âge adulte, a besoin de protection, lui aussi sent qu'il ne peut se passer de l'appui de son dieu. C'est là un fait indiscutable, toutefois l'on comprend moins pourquoi il ne doit y avoir qu'un seul Dieu et pour quelle raison le passage de l'hénothéisme au monothéisme prend une aussi formidable importance. Certes, nous l'avons dit déjà, le croyant participe à la grandeur de son Dieu et plus ce Dieu est puissant, plus est efficace la protection qu'il peut assurer. Mais la puissance de Dieu ne

présuppose pas son unicité. Un grand nombre de peuples ont eu d'autant plus de considération pour leur dieu que celui-ci régnait sur une plus grande multitude d'autres divinités inférieures. Ils ne pensaient pas que l'existence de ces autres divinités diminuât la grandeur du dieu principal. En admettant l'universalité de Dieu, l'homme abandonnait en outre un peu de son intimité avec celui-ci qui avait à se soucier de tous les pays et de tous les peuples. Il fallait, pour ainsi dire, partager son Dieu avec des étrangers et se consoler en pensant que l'on était préféré. Notons encore que l'idée d'un Dieu unique implique un progrès dans la spiritualité, toutefois il ne convient pas d'attacher une énorme importance à ce point.

Cependant les croyants ont trouvé un moyen de combler cette évidente lacune dans la motivation. Ils prétendent que si l'idée de Dieu a eu sur les hommes une telle emprise, c'est parce qu'elle émane de la vérité éternelle qui, bien longtemps cachée, est enfin apparue pour balayer tout ce qui existait auparavant. Nous sommes obligés d'avouer que c'est là un facteur proportionné à l'ampleur du sujet autant qu'à celle de ses effets.

Nous serions satisfaits, nous aussi, d'adopter cette solution, toutefois nous nous heurtons à une difficulté. L'argumentation religieuse est basée sur une hypothèse optimiste et idéaliste. Jamais on n'a pu établir que l'intellect humain possédât une aptitude particulière à discerner la vérité ni que l'esprit humain tendît spécialement à accepter la vérité. Nous savons, au contraire, que l'intelligence humaine s'égare très facilement à notre insu et que nous ajoutons aisément foi, sans nous soucier de la vérité, à tout ce qui flatte nos désirs et nos illusions. Voilà pourquoi notre adhésion n'est pas totale. Nous aussi pensons que la solution proposée par les croyants est vraie, mais vraie *historiquement* et non pas *matériellement.* Et nous revendiquons le droit de corriger une certaine déformation subie par cette vérité quand elle réapparut. C'est-à-dire que si nous ne croyons pas à l'existence aujourd'hui d'un

Dieu suprême tout-puissant, nous pensons qu'aux époques primitives il y eut un personnage qui dut alors sembler gigantesque et qui, élevé ensuite au rang divin, resurgit dans le souvenir des hommes.

Nous supposions que la religion mosaïque, après avoir été rejetée et en partie oubliée, réapparut plus tard sous la forme de tradition. Nous admettons maintenant que ce processus n'était que la répétition d'un processus antérieur. En apportant au peuple l'idée d'un Dieu unique, Moïse ne lui donnait rien de nouveau et ne faisait que ranimer un événement ancien remontant aux époques primitives de la famille humaine et qui avait, depuis longtemps, échappé à la mémoire consciente des hommes. Mais cet événement avait été si important, avait provoqué ou bien préparé de tels changements dans l'existence des hommes que tout permet de croire qu'il avait laissé dans l'âme humaine une trace profonde, comparable à une tradition.

La psychanalyse des individus nous apprend que les impressions les plus précoces, recueillies à une époque où l'enfant ne fait encore que balbutier, provoquent un jour, sans même resurgir dans le conscient, des effets obsédants. Nous sentons qu'il doit en aller de même quand il s'agit des événements les plus précoces vécus par l'humanité. L'un des effets dus à ces événements serait justement l'apparition du concept d'un seul Dieu tout-puissant ; il s'agit là, il est vrai, d'un souvenir déformé mais malgré tout réel. Ce concept possède un caractère obsédant et il faut se contenter d'y ajouter foi. Dans la mesure où il est déformé, on peut l'appeler démence ; dans la mesure où il apporte quelque lumière sur le passé on doit l'appeler vérité. La démence des psychopathes elle-même renferme une parcelle de vérité et la conviction du malade s'établit sur cette parcelle pour au-delà se répandre sur toute la construction démentielle.

Ce qui va suivre n'est qu'une répétition à peine modifiée de mon premier exposé.

En 1912, j'ai essayé dans a Totem et Tabou » de reconstituer la situation ancienne dont découlèrent toutes ces conséquences. Dans ce but, j'ai utilisé certaines réflexions théoriques de Charles Darwin, d'Atkinson et surtout de Robertson Smith en les combinant avec certaines découvertes et certaines suggestions de la psychanalyse. À Darwin, j'empruntai l'hypothèse suivant laquelle les hommes avaient originairement vécu en petites hordes, dont chacune était soumise à l'autorité tyrannique et brutale d'un mâle plus âgé qui avait réduit à merci des jeunes hommes dont certains étaient ses fils, ou s'était débarrassé d'eux. J'adoptai la description donnée par Atkinson de la fin du régime patriarcal : les fils révoltés se liguèrent contre leur père, le vainquirent puis le dévorèrent en commun. Me basant sur la théorie du totem de Robertson Smith, j'admis que le clan totémique des frères succéda à la horde du père. Afin de vivre en paix, les frères victorieux renoncèrent aux femmes pour lesquelles cependant ils avaient assassiné leur père et édictèrent l'exogamie. La puissance paternelle ayant aussi été brisée, les familles s'organisèrent d'après le droit matriarcal. L'ambivalence des fils à l'égard de leur père persista au cours de toute l'évolution ultérieure. En lieu et place du père, un certain animal fut choisi comme totem, considéré comme l'ancêtre, l'esprit protecteur, et il fut interdit de lui faire du mal ou de le tuer. Toutefois, une fois l'an, tout le clan s'assemblait pour un festin où l'animal totem, révéré en général, était mis en pièces et dévoré en commun. Personne n'était autorisé à s'abstenir de participer à ce festin qui était une répétition solennelle du meurtre du père, meurtre qui avait marqué le début d'un nouvel ordre social, d'une nouvelle loi morale et d'une nouvelle religion. Plusieurs auteurs ont, avant moi, été frappés de la relation qui existe entre le festin totémique de Robertson Smith et la communion chrétienne.

Je continue présentement à m'en tenir à cette façon de considérer les choses. On m'a maintes fois véhémentement reproché de n'avoir pas, dans les récentes éditions de mon œuvre, modifié mes

opinions, puisque de modernes ethnographes, avec un ensemble parfait, ont rejeté les théories de Robertson Smith pour les remplacer par d'autres entièrement différentes. À cela je réplique que tout en étant bien au courant de tous ces soi-disant progrès, je ne suis convaincu ni de leur bien-fondé ni des erreurs de Robertson Smith. Contester n'est pas nécessairement réfuter et innover ne signifie pas toujours progresser. Et surtout je ne me donne pas pour ethnographe, mais pour psychanalyste et j'étais en droit de tirer de données ethnographiques ce dont j'avais besoin pour mon travail psychanalytique. Les travaux du génial Robertson Smith m'ont fourni de précieux points de contact avec le matériel psychologique de l'analyse en même temps que des suggestions pour utiliser ce matériel. Je n'en saurais dire autant des travaux de ses contradicteurs.

IX. Le développement historique

Je ne puis reproduire ici de façon détaillée le contenu de « Totem et Tabou », mais j'essaierai de combler le fossé qui sépare ces présumés événements primitifs et la victoire. à une période historique, du monothéisme. Une fois qu'eurent été institués le clan des frères, le matriarcat, l'exogamie et le totémisme, il se réalisa une évolution qu'on peut considérer comme un lent « retour du refoulé ». Ce n'est pas dans son sens propre que le mot « refoulé » est employé. Il signifie ici quelque chose de passé, de révolu et de surmonté dans la vie d'un peuple et ce quelque chose nous tentons de le traiter comme un équivalent du matériel refoulé dans le psychisme de l'individu. Nous ne sommes pas encore en mesure de dire sous quelle forme psychologique le passé subsiste pendant sa période d'obscurcissement. Il n'est guère facile de transférer à la psychologie collective les concepts de la psychologie individuelle et je doute qu'il puisse y avoir quelque profit à instaurer le concept d'un inconscient « collectif ». Le contenu de l'inconscient n'est-il pas, dans tous les cas, collectif ? Ne constitue-t-il pas une propriété générale

de l'humanité ? Ne nous servons donc, pour le moment, que des analogies. Les phénomènes qui se produisent dans la vie des peuples, sans être absolument identiques à ceux que la psychopathologie nous fait connaître, sont cependant très semblables à ces derniers. Concluons-en que les résidus psychiques de ces époques primitives ont constitué un héritage qui, à chaque génération nouvelle, a dû être non pas reconquis, mais rendu au jour. Considérons, par exemple, le symbolisme du langage qui semble certainement inné. Il remonte à l'époque même où le langage naquit et est familier à tous les enfants sans jamais leur avoir été enseigné. Malgré la diversité des langues, ce symbolisme est le même chez tous les peuples. Les investigations de la psychanalyse nous fournissent, sur des points douteux, d'autres renseignements encore. Nous constatons qu'en bien des circonstances importantes nos enfants ne réagissent pas de la manière que devrait leur inspirer leur propre expérience, mais instinctivement, à la façon des animaux, ce qui ne peut s'expliquer que par atavisme phylogénétique.

Le retour du refoulé s'effectue avec lenteur, non pas spontanément mais sous l'influence de tous les changements des conditions de la vie, changements qui abondent dans l'histoire de la civilisation humaine. Je ne puis examiner ici les conditions de ces changements ni donner plus qu'une énumération incomplète des étapes de ce retour. Le père redevint le chef de la famille, sans récupérer toutefois l'omnipotence du père de la horde primitive. Au cours d'étapes transitoires bien délimitées, l'animal totem a été évincé par le dieu. Au début, le dieu sous sa forme humaine conserve encore la tête de l'animal ; plus tard il prend volontiers la forme même de cet animal, puis l'animal lui devient sacré et il en fait son compagnon préféré, ou alors il a tué l'animal dont il ajoute le nom au sien. Entre l'animal totem et le dieu, le héros a fait son apparition, ce qui n'a constitué souvent qu'un stade précoce de la déification. L'idée d'une divinité supérieure semble surgir de bonne heure,

d'abord confuse et sans rapport avec les préoccupations quotidiennes de l'homme. Lorsque les tribus et les peuples se groupèrent en plus vastes unités, les dieux eux-mêmes s'organisèrent en familles, en hiérarchies. Souvent l'un des dieux grandit et devient le maître des autres dieux et des hommes. L'étape suivante, celle qui conduit à l'adoration d'un seul Dieu, se franchit avec hésitation. Enfin on en arrive à révérer ce Dieu unique, à lui attribuer l'omnipotence et à ne souffrir à ses côtés aucune autre divinité. C'est alors seulement que la grandeur du père de la horde primitive se trouve rétablie et que les émois qu'il suscitait peuvent être répétés.

Cette reprise de contact avec ce dont les hommes avaient été si longtemps privés, avec ce à quoi ils aspiraient, eut un effet écrasant et tel exactement que nous le rapporte la tradition en nous décrivant comment la loi fut édictée sur le Sinaï. Le peuple ressentit de l'admiration, du respect, de la reconnaissance envers ce Dieu qui lui donnait ce témoignage de sa faveur : la religion de Moïse ne connaît que ces sentiments positifs envers Dieu le Père. La croyance en l'invincibilité de Dieu, la soumission à sa volonté n'avaient pu être plus absolues chez le fils sans défense, craintif du père de la horde primitive et elles se conçoivent aisément si l'on se replace, par la pensée, dans un milieu infantile et primitif. Les émotions infantiles sont bien plus intenses, bien plus inépuisables que celles des adultes et seule l'extase religieuse peut les ramener. C'est ainsi qu'un transport de dévotion fut la première réaction au retour du Père tout-puissant.

Le sens dans lequel devait évoluer cette religion du Père se trouvait donc à tout jamais fixé, mais l'évolution elle-même n'en était pas achevée pour autant. L'ambivalence est un caractère essentiel des relations entre père et fils. Il fallait bien qu'au cours des siècles l'hostilité, qui avait un jour incité les fils à tuer un père à la fois admiré et redouté, se manifestât à nouveau. Une haine meurtrière à l'égard du père ne devait plus trouver place dans le cadre de la

religion mosaïque. Une seule puissante réaction pouvait se manifester : un sentiment de culpabilité, le remords d'avoir péché et de continuer à pécher envers Dieu. Ce sentiment de culpabilité sans cesse entretenu par les prophètes, et qui devint bientôt partie intégrante du système religieux, avait encore une autre motivation superficielle qui dissimulait adroitement son origine réelle. Le peuple eut de durs moments à traverser, les espoirs qu'il avait mis en Dieu tardaient à se réaliser et il lui devenait vraiment difficile de continuer à se croire le peuple élu. Pour ne pas renoncer à ce bonheur, il fallait bien qu'un sentiment de culpabilité, que la conscience d'avoir péché, vint bien à propos disculper Dieu. En effet, c'est parce que l'on avait enfreint les lois du Seigneur que celui-ci vous punissait. Et par besoin d'atténuer le remords implacable jailli d'une source si profonde, on se voyait contraint de rendre ces lois toujours plus rigoureuses, plus pénibles et aussi plus mesquines. Dans un nouveau transport d'ascétisme, les Juifs s'imposaient constamment de nouveaux renoncements instinctuels et parvenaient, par ce moyen, tout au moins en théorie et en doctrine, à atteindre des sommets éthiques inaccessibles aux autres peuples de l'antiquité. Nombre de Juifs considèrent ces hautes aspirations comme la seconde grande caractéristique et la seconde grande réalisation de leur religion. Nous cherchons à démontrer comment elles se relient à la première idée, à la conception d'un Dieu unique. Il est indéniable que cette éthique tire son origine d'un sentiment de culpabilité dû à un sentiment réprimé d'hostilité envers Dieu. Elle a le caractère jamais achevé, inachevable, des formations réactionnelles qu'on observe dans les névroses d'obsession. On devine aussi qu'elle sert secrètement de châtiment.

Ce qui advint ensuite dépasse le judaïsme. D'autres éléments resurgis de la tragédie qui s'était jouée autour de la personne du père primitif ne sont nullement compatibles avec la religion mosaïque. À cette époque le sentiment de culpabilité ne demeura pas

l'apanage des Juifs ; il affecta, à la manière d'un vague malaise, d'un triste pressentiment dont nul ne pouvait expliquer la cause, tous les peuples méditerranéens. Les historiens modernes parlent d'un vieillissement de la culture antique, je les soupçonne fort de n'avoir vu, dans cette dépression des peuples, que les causes occasionnelles et accessoires. C'est le judaïsme qui clarifia cette situation pénible. Bien que les voies eussent été préparées de différents côtés, ce fut cependant dans l'esprit d'un Juif, Saul de Tarse, qui en tant que citoyen romain était appelé Paul, que naquit l'idée suivante : « Si nous sommes aussi malheureux, c'est parce que nous avons tué Dieu le Père. » Nous concevons parfaitement qu'il n'ait pu saisir cette vérité que sous la forme fabulée, erronée, de cette bonne nouvelle : « Nous voilà débarrassés de toute culpabilité depuis que l'un d'entre nous a donné sa vie pour le rachat de tous nos péchés. » Évidemment, on ne trouve pas dans cette formule d'allusion au meurtre de Dieu, mais un crime que seul le sacrifice d'une vie pouvait racheter pouvait-il être autre chose qu'un meurtre ? Il était dit, de plus, que le sacrifié était le propre Fils de Dieu, ce qui établissait un lien entre l'illusion et la vérité historique. Puisant sa force dans une vérité historique, la nouvelle foi put surmonter tous les obstacles ; au sentiment enivrant d'avoir été choisi succéda le soulagement de la rédemption salvatrice. Toutefois le fait de l'assassinat du père, quand son souvenir resurgit dans la mémoire des hommes, eut à surmonter de bien plus grands obstacles que l'autre, celui qui avait constitué l'essence du monothéisme. Ce fait-là subit aussi de bien plus considérables déformations. Le meurtre dont on ne pouvait faire mention fut remplacé par le concept vraiment vague du péché originel.

Péché originel, rédemption par le sacrifice d'une vie, telles devinrent les bases de la nouvelle religion fondée par Paul. Au sein de la horde des frères révoltés, s'était-il vraiment trouvé un meneur, un instigateur du meurtre ou bien ce personnage a-t-il été créé

ultérieurement et introduit dans la tradition par les poètes pour se magnifier eux-mêmes ? C'est là une question qui demeure sans réponse. Après que la doctrine chrétienne eut fait sauter les cadres du judaïsme, elle emprunta certains éléments à bien d'autres sources, renonça à divers caractères du monothéisme pur et adopta nombre de particularités rituelles propres aux autres peuples méditerranéens. Tout se passa comme si l'Égypte se vengeait des héritiers d'Ikhnaton. Il convient de noter la façon dont la nouvelle religion avait résolu le problème de l'ambivalence en ce qui concerne les relations entre père et fils. Certes, le fait principal y était la réconciliation avec Dieu le Père et l'expiation du crime perpétré envers celui-ci, mais, d'autre part, un sentiment inverse se manifestait également du fait que le Fils, en se chargeant de tout le poids du péché, était lui-même devenu Dieu aux côtés ou plutôt à la place de son Père. Issu d'une religion du Père, le christianisme devint la religion du Fils et ne put éviter d'éliminer le Père.

Une partie seulement du peuple juif adopta la nouvelle doctrine et ceux qui la rejetèrent s'appellent encore aujourd'hui les Juifs. Du fait de cette décision, ils se trouvent à l'heure actuelle plus séparés que jadis du reste du monde. Les nouvelles communautés religieuses qui, en dehors des Juifs, comprenaient des Égyptiens, des Grecs, des Syriens, des Romains et ultérieurement aussi des Germains, reprochèrent aux Juifs d'avoir assassiné Dieu. Voici quel serait le texte intégral de cette accusation : « Ils n'admettent pas qu'ils ont tué Dieu, tandis que nous, nous l'avouons et avons été lavés de ce crime. » On aperçoit facilement la part de vérité dissimulée derrière ce reproche. Il serait intéressant de rechercher, en en faisant l'objet d'une étude particulière, pourquoi il a été impossible aux Juifs d'évoluer dans le même sens que les autres en adoptant une religion qui, en dépit de toutes les déformations, avoue le meurtre de Dieu. Les Juifs ont par là assumé une lourde responsabilité qu'on leur fait durement expier !

Peut-être notre travail a-t-il jeté quelque clarté sur la façon dont le peuple juif a acquis les qualités qui le caractérisent. Mais comment a-t-il réussi à maintenir jusqu'à nos jours son individualité ? C'est là une question qui n'est pas encore élucidée. Il est raisonnable de renoncer à résoudre entièrement cette énigme. Ce que j'ai pu offrir dans mon étude n'est qu'une simple contribution qui ne doit être appréciée qu'en tenant compte des limitations mentionnées au début de cet ouvrage.